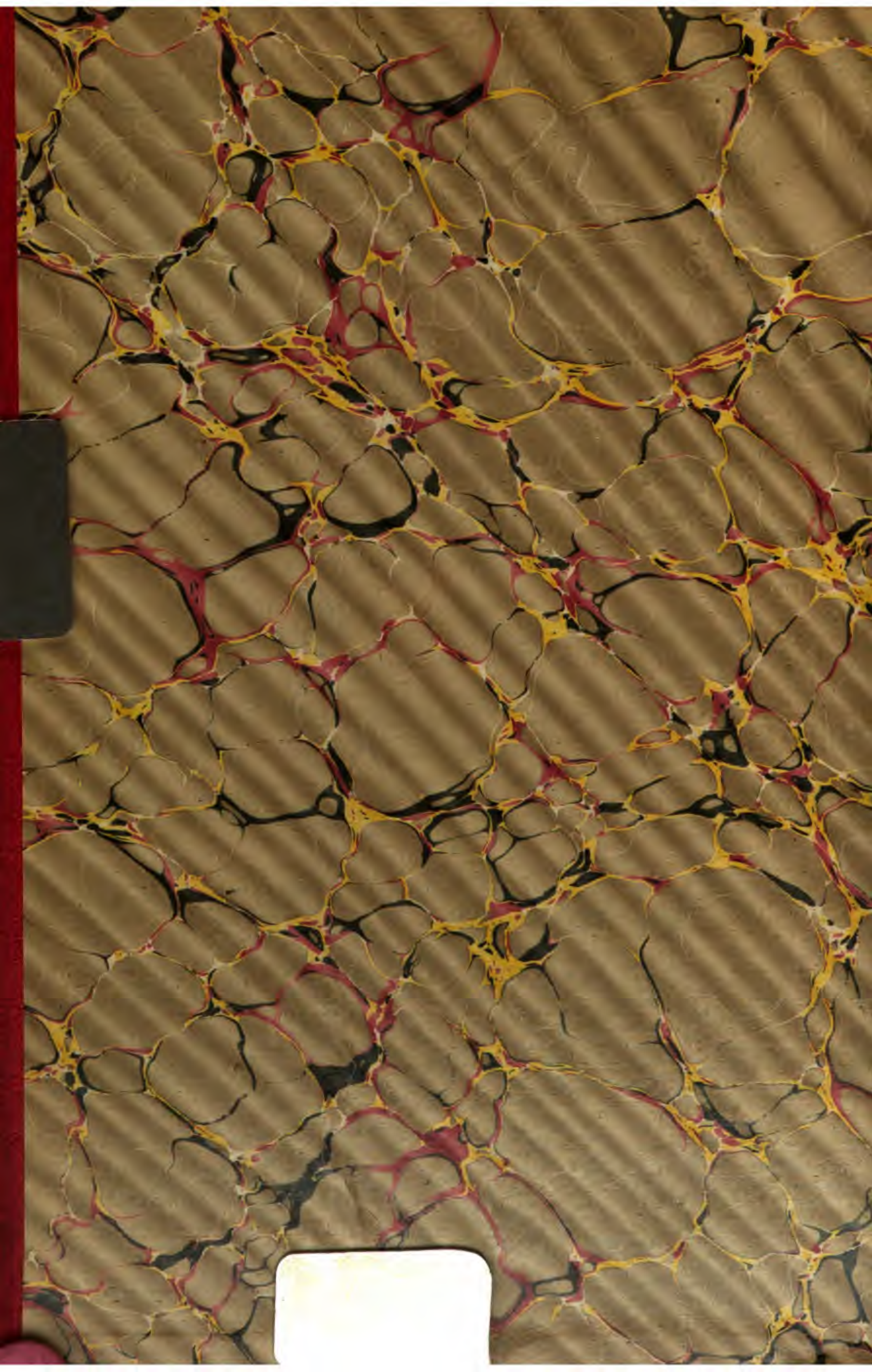
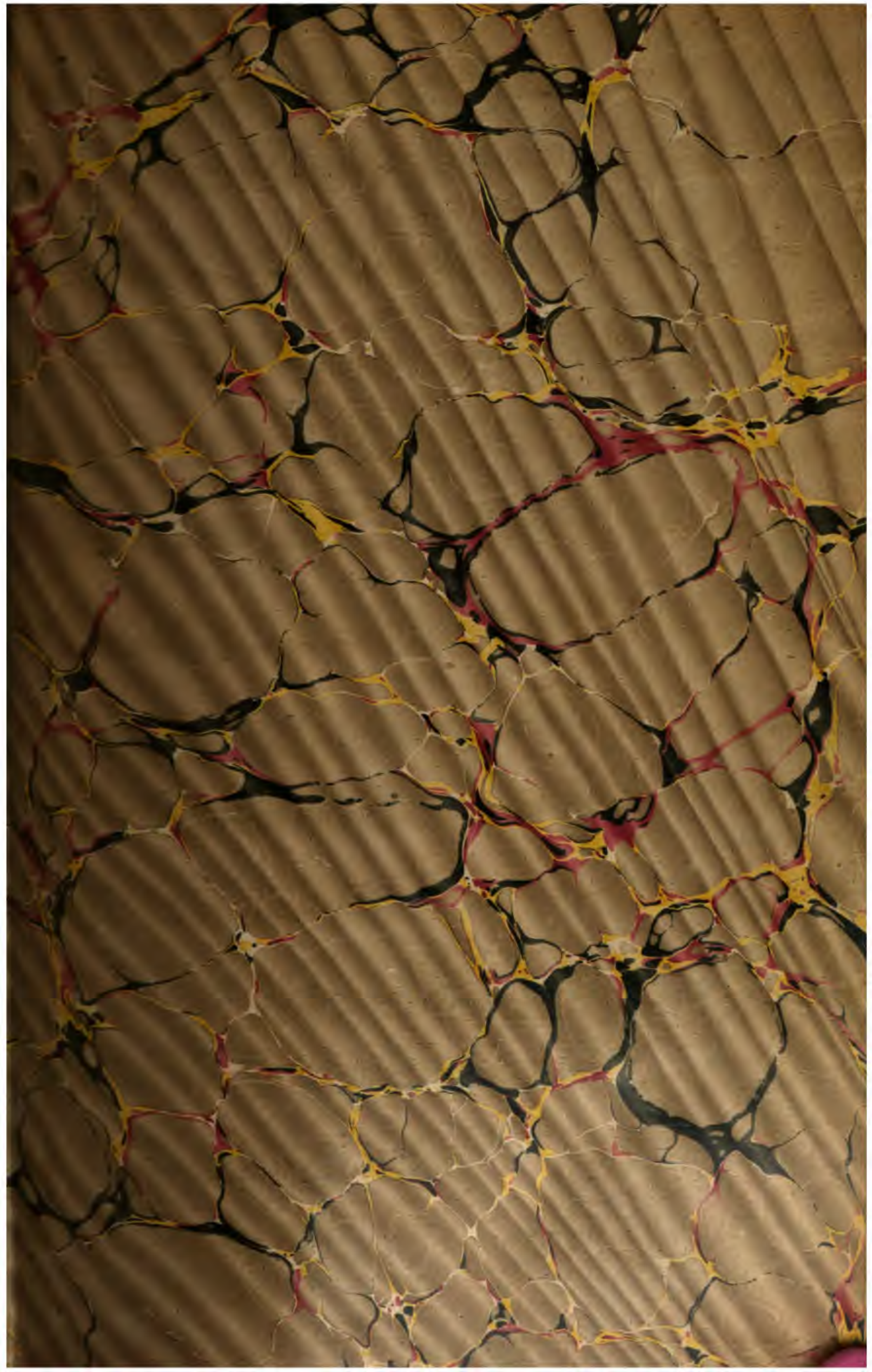

HN 36JG +





Albertine Matthews

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

NOUVELLE ÉDITION

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

CONTENANT

1° L'HISTOIRE PROPREMENT DITE :

Résumé de l'histoire de tous les peuples, anciens et modernes,
avec la série chronologique des souverains de chaque État;
Notices sur les institutions publiques, les ordres monastiques, les ordres de chevalerie, civils et militaires,
sur les sectes religieuses, politiques, philosophiques,
sur les grands événements : guerres, batailles, traités de paix, conciles, etc. (avec leur date);
Explication des titres de dignités, de fonctions, et de tous les termes historiques;

2° LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE :

Vie des personnages historiques de tous les pays et de tous les temps,
avec la généalogie des maisons souveraines et des grandes familles;
Saints et martyrs, avec le jour de leur fête;
Savants, artistes, écrivains, avec l'indication de leurs découvertes, de leurs opinions, de leurs écrits,
ainsi que des meilleures éditions et traductions qui ont été faites de leurs ouvrages;

3° LA MYTHOLOGIE :

Notices sur les divinités, les héros et les personnages fabuleux de tous les peuples,
avec les diverses interprétations données aux principaux mythes et traditions mythologiques;
Notices sur les religions et les cultes divers,
sur les fêtes, jeux, cérémonies publiques, mystères, ainsi que sur les livres sacrés de chaque nation;

4° LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE :

Géographie comparée, faisant connaître l'état et les noms divers de chaque pays aux différentes époques;
Géographie physique et politique, avec la population telle qu'elle résulte des relevés les plus récents,
Géographie industrielle et commerciale, indiquant les produits de chaque contrée
Géographie historique, mentionnant les événements principaux
qui se rattachent à chaque localité;

PAR M.-N. BOUILLET,

CONSEILLER HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ, INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
AUTEUR DE L'*Atlas universel d'Histoire et de Géographie*
ET DU *Dictionnaire universel des Sciences, des Lettres et des Arts.*

VINGT ET UNIÈME ÉDITION

Deuxième Partie

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

L. dans les abréviations, signifiait chez les Romains : *Lucius*, *Lælius*, *Lollius*, *Latinus*, *Legio*, *Lex*, *Libra*, *Legatus*. L. s'emploie aussi souvent, chez les modernes, pour *Ludovicus*, *Louis*, *Lucien*, *Léon*, etc.

LAA, v. des États autrichiens (Basse-Autriche), à ?? kil. N. de Korneuburg ; 1400 hab. En 1278, Rodolphe de Habsbourg battit Ottokar de Bohême dans la plaine de *Marchfeld*, voisine de cette ville. Cette bataille dite de *Marchfeld*, lui valut la possession de l'Autriche et de la Styrie.

LAACHERSEE, lac des États prussiens (Prov. Rhénane), à 23 kil. N. O. de Coblentz, a 3000 m de long sur 2600 de large; c'est le cratère d'un ancien volcan. Ruines d'une abbaye de Bénédictins, fondée en 1093 et où habita, dit-on, le fameux Lancelot du Lac.

LAALAND, île du Danemark, dans la mer Baltique, entre celles de Falster et Langeland : 58 kil. sur 22 ; 40 000 hab. ; ch.-l., Mariboë. — Jointe à celle de Falster et à quelques autres, cette île forme le bailliage de Laaland, qui compte 85 000 hab.

LABADIE (J.), sectaire, né en 1610 à Bourg en Guyenne, m. en 1674 à Altona, avait d'abord été jésuite. Il prétendit avoir des visions, se donna pour un nouveau Jean-Baptiste, chargé d'annoncer la seconde venue du Messie, quitta les Jésuites, se mit à prêcher, et fit bientôt un grand nombre de prosélytes. Après une vie fort aventureuse, il abjura le Catholicisme à Montauban (1650), et fut pendant huit ans pasteur calviniste du temple de cette ville; puis il passa à Genève, de là à Middelbourg. Il fut condamné pour hérésie par le synode de Dordrecht et se réfugia à Altona. Il enseignait que le baptême ne doit être donné qu'à un âge avancé; mêlant à ses erreurs une grande licence de mœurs, il prétendait que les actions les plus impures peuvent être sanctifiées en les rapportant à Dieu. Il composa un grand nombre d'écrits bizarres : *le Héraut du grand roi Jésus*, Amst., 1667, *le Chant royal du roi Jésus*, *le Véritable exorcisme*, etc.

LA BALUE (Jean), cardinal et ministre d'État sous Louis XI, né en 1421 dans le Poitou, d'une famille d'artisans, sut, par son caractère actif et intrigant, capter les bonnes grâces de Louis XI. Il fut fait évêque d'Évreux et d'Angers, aumônier du roi, intendant des finances, et eut pendant plusieurs années toute l'autorité d'un premier ministre. Il fit abolir la *Pragmatique-Sanction*, malgré l'opposition du Parlement et de l'Université, ce qui lui valut le chapeau de cardinal. Il entretint en outre avec les ducs de Berri et de Bourgogne, ennemis du roi, une correspondance secrète, dans laquelle il leur livrait les secrets de l'État. Ses lettres ayant été interceptées, Louis XI voulut lui faire son procès; mais le pape s'y opposa, alléguant qu'un cardinal ne pouvait être jugé par l'autorité séculière. Louis XI le fit toutefois arrêter (1469), et il le tint, dit-on, pendant 11 ans enfermé dans une cage de fer, que La Balue lui-même avait inventée. Rendu en 1480 à la liberté, il se retira à Rome, où il fut comblé d'honneurs et fait évêque d'Albano; on osa même l'envoyer en France comme légat *à latere* (1484) : mais il fut si mal accueilli qu'il se vit obligé de retourner en Italie; il y mourut en 1491.

LABAN, fils de Bathuel et petit-fils de Nachor, était frère de Rébecca et père de Lia et de Rachel. Il donna successivement l'une et l'autre en mariage à Jacob.

LABARBEN, *Barbentum*, vge des Bouches-du-Rhône, à 24 kil. N. O. d'Aix : 1625 hab. Anc. château fort. Les Romains y eurent de nombreuses villas, sur les bords de la Touloubre. Les Templiers y fondèrent un hospice et une église.

LABARRAQUE (A. Germain), pharmacien, né en 1777, à Oloron (B.-Pyrénées), m. en 1850, fut dans sa première jeunesse employé dans la pharmacie militaire, s'établit pharmacien dans la capitale en 1805, obtint le prix proposé en 1820 par la Société d'encouragement à celui qui trouverait le moyen d'assainir l'art du boyaudier, découvrit ce moyen dans l'emploi des chlorures de calcium et de sodium (*liqueur de Labarraque*), livra généreusement sa découverte au public, et en fit lui-même de nombreuses applications, notamment au curage des égouts, à l'assainissement des lieux infects, à l'embaumement des corps, au pansement des plaies, au traitement de maladies réputées contagieuses, typhus, fièvre jaune, choléra, morve, etc. L'Académie des sciences lui décerna un prix Montyon (1823); l'Académie de médecine et la Société de pharmacie l'admirent dans leur sein; il fut en outre décoré et appelé au conseil de salubrité. Labarraque a exposé ses procédés dans l'*Art du boyaudier* (1822), et dans une brochure sur l'*Emploi des chlorures* (1823).

LA BARRE (L. Fr. Joseph de), érudit, né à Tournai en 1688, m. en 1738, rédigea le *Journal de Verdun* depuis 1727, donna une édition estimée du *Spicilegium* de D'Achéry, 1723, et publia des *Mémoires de Charles VI*, 1730. Élu dès 1727 membre de l'Académie des inscriptions, il enrichit les mémoires de cette compagnie de savantes dissertations historiques.

LABARRE (J. F. LEFEBVRE, chevalier de), jeune étudiant, avait à peine 19 ans lorsqu'il fut condamné, en 1766, par le tribunal d'Abbeville, à être brûlé vif pour avoir mutilé un crucifix. Le parlement de Paris, voulant user d'indulgence, lui accorda d'être décapité avant d'être jeté sur le bûcher; le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, qu'on regardait comme la source de son impiété, fut brûlé avec son corps.

LABARRE (Éloi), architecte, né en 1764 à Ourscamps

(Oise), mort en 1833, fit, sous Chalgrin, la restauration du Luxembourg, éleva la colonne rostrale de Boulogne, et fut chargé en 1813 de construire la Bourse de Paris. Il fut admis à l'Institut en 1816.

LABARUM (de l'assyrien *labar*, victoire), étendard que Constantin et ses successeurs faisaient porter devant eux à la guerre. C'était une lance traversée d'un bâton, duquel tombait un voile de pourpre où était peint le monogramme du Christ, avec sa croix. On dit que Constantin, combattant contre Maxence (312), avait vu apparaître dans les airs cet étendard avec ces mots : *Hoc signo vinces* (tu vaincras par ce drapeau), et que le lendemain il fit faire un étendard pareil, auquel il donna le nom de *labarum*, d'un mot qui avait été récemment introduit à Rome par les astrologues chaldéens.

LA BASSÉE, ch.-l. de c. (Nord), à 22 kil. O. de Lille, 8795 hab. Industrie variée : amidon, savon noir, huileries, distilleries, teintureries, etc. Canal de 9 kil. entre La Bassée et Bauvin; chemin de fer.

LA BASTIDE. Ce mot qui, dans le midi de la France, signifie *petite maison de campagne*, est commun à plusieurs localités, notamment à 3 ch.-l. de canton : *La Bastide-Clairence* (B-Pyrénées), à 20 k. S. E. de Bayonne ; 1700 hab.; mines de cuivre et de fer; — *La Bastide-Murat* (Lot), à 15 kil. S. E. de Gourdon; 1460 hab.; patrie de Murat, roi de Naples; — *La Bastide-de-Sérou* (Ariége), à 15 kil. N. O. de Foix, 2710 hab. Forges. Aux env., ruisseaux aurifères.

LABAT (J. B. dit le P.), dominicain, né à Paris en 1663, mort en 1738, fut envoyé par son ordre à la Martinique, en 1693; devint supérieur de la mission des Antilles, et visita toutes ces îles avec le plus grand soin. Il fut ensuite chargé d'une négociation à Rome (1706). De retour à Paris en 1716, il s'occupa de publier ses voyages. On a de lui : *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique*, Paris, 1722; *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, d'après les Mémoires de Brue, 1728; *Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée*, 1730; *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, 1732; *Mémoires du chevalier d'Arvieux, contenant ses voyages en Asie, en Syrie*, etc., 1735. Quoique prolixe, le P. Labat sait intéresser. La partie de ses voyages consacrée à l'histoire naturelle a peu de valeur.

LA BÂTIE-NEUVE ou LA BÂTIE MONT-SALÉON, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), à 8 kil. E. de Gap; 856 hab. Ruines romaines.

LA BAUME, nom de lieu. *V.* BAUME et STE-BAUME.

LA BAUME, famille ancienne de Bresse, a donné plusieurs personnages distingués. Pierre de La Baume, évêque de Genève en 1523, fut chassé de la ville épiscopale par les Calvinistes en 1535. Son siége fut transféré à Anneci par Paul III, qui fit La Baume cardinal. Il mourut archevêque de Besançon en 1544. — Auguste de La Baume, marquis de Montrevel, maréchal de France en 1703, fut envoyé contre les Camisards, qu'il battit en plusieurs occasions, mais sans pouvoir les réduire. Il mourut en 1716 à 70 ans.

LA BAUME (GRIFFET de). *V.* GRIFFET.

LABBE (le P.), savant jésuite, né à Bourges en 1607, mort à Paris en 1667, professa la rhétorique, la philosophie et la théologie dans différents colléges de son ordre; puis quitta l'enseignement pour se livrer à des travaux historiques. Il a laissé 75 ouvrages dont les plus remarquables sont : *Prodromus historiæ sacræ*, avec un *Syllabus pagorum*, Paris, 1646; *Histoire du Berri*, 1647; *le Chronologiste français, abrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane*, 1666; *Concordia chronologica, technica et historica*, 1654-70, 5 vol. in-fol. On lui doit encore une *Prosodie grecque*, en latin; *Nova Bibliotheca manuscriptorum*, 1657 : *Bibliotheca Bibliothecarum*, 1664, et une *Collection des Conciles*, 18 vol. in-fol., 1672, achevée par le P. Cossart. C'est lui qui commença la collection des historiens byzantins.

LABBÉ (Charles), jurisconsulte, né à Paris en 1582, m. en 1657, était avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Observationes in synopsin Basilicorum*, Paris, 1606 ; les XXXVIII et XXXIXe livres des *Basiliques*, grec-latin, 1609; *Glossæ verborum juris*, grec-latin, 1679; et les *Coutumes de Paris*, 1650.

LABDACUS, fils de Polydore, roi de Thèbes, fut père de Laïus. Ses descendants, Laïus, Œdipe, Étéocle, Polynice, Thersandre, etc., sont appelés, de son nom, *Labdacides*.

LABÉ (Louise), connue sous le nom de *la Belle Cordière*, née à Lyon en 1526, morte en 1566, avait épousé Perrin, marchand cordier fort riche. Ayant reçu une éducation soignée, elle se livra à la littérature et à la poésie. Elle a laissé des élégies, des sonnets, dont quelques-uns sont pleins de passion, et le *Débat de folie et d'amour*, dialogue en prose, d'où La Fontaine a tiré sa fable de *l'Amour et la Folie*. La 1re édit. des *Œuvres* de L. Labé parut à Lyon en 1555; elles ont été plusieurs fois publiées depuis, à Lyon en 1824 par Bréghot, avec notice par Cochard, et en 1845, par Boisel, avec notes de Collombet; à Lyon par Scheuring, et à Paris par Aubry (1862).

LABÉATES, peuple de la Dalmatie anc., sur les bords du lac *Labeatis*, avait pour v. princip. *Scodra*.

LA BEAUMELLE (Laurent ANGLIVIEL de), né à Valleraugue (Gard) en 1726, de parents protestants, fut élevé dans un collége catholique, mais, à peine sorti de cette maison, rentra dans le sein de l'église protestante; alla en Danemark (1747), où il fut d'abord précepteur, puis (1751) professeur de littérature française; passa ensuite en Prusse, et s'étant arrêté à Berlin, y vit Voltaire, qu'il eut le tort d'attaquer sans motif, mais qui se vengea cruellement. Rentré en France en 1752, La Beaumelle fut deux fois arrêté et mis à la Bastille, par l'influence de son rival, puis exilé (1757). Il revint toutefois à Paris en 1770 et obtint une place à la Bibliothèque royale. Il mourut en 1773. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon*, suivis de *Lettres* de la même (Amst., 1755-56, 15 vol. in-12) : il a été accusé d'avoir dérobé ces lettres à St-Cyr; *Mes Pensées*, 1751, où il traite avec une hardiesse inconvenante des questions les plus importantes de la politique du temps; *Notes sur le siècle de Louis XIV*, 1753, et *Lettres à M. de Voltaire*, 1761; *la Henriade avec des notes*, 1769 (rééditée par Fréron en 1775 sous le titre de *Commentaires sur la Henriade*). Dans ce dernier ouvrage, La Beaumelle, ne se bornant pas au rôle de critique, eut la prétention de refaire des tirades et même des chants entiers du poëme de Voltaire. On a publié de lui en 1856 une *Vie de Maupertuis*. M. Mich. Nicolas a donné une notice sur la *Vie et les Écrits de La Beaumelle*, Paris, 1852.

LABÉDOYÈRE (Ch. HUCHET, comte de), né à Paris en 1786, avait servi avec distinction sous l'empire et était colonel du 7e de ligne en garnison à Grenoble, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe en 1815. Il alla au-devant de lui à Vizille et fut le premier colonel qui se rangea sous ses drapeaux. L'Empereur le nomma en récompense son aide de camp et bientôt après général de division et pair de France. Après le retour des Bourbons, Labédoyère fut arrêté, jugé sommairement et fusillé (19 août 1815).

LABÉON, *Labeo*, surnom commun à plusieurs familles romaines, exprimait un défaut naturel, soit des taches de rousseur (*labes*, tache), soit des lèvres trop épaisses (*labia*, lèvres).

LABÉON (Q. FABIUS), général romain, vainquit Antiochus, roi de Syrie, l'an 188 av. J.-C., et fut nommé consul en 182. Il est surtout connu par un acte de duplicité : ayant obligé Antiochus à céder la moitié de sa flotte, il fit, par une insigne fourberie, couper en deux tous les vaisseaux du roi. Labéon fut l'ami de Térence, et l'aida, dit-on, de ses conseils.

LABÉON (C. ANTISTIUS), servit sous César dans les Gaules, et n'en prit pas moins part à la conjuration formée contre lui. Il combattit à Philippes et se tua après la défaite (42). — Son fils, nommé comme lui, était un habile jurisconsulte, rival d'Ateius Capito.

Il refusa, selon quelques historiens, la dignité de consul, qu'Auguste lui offrait. Il reste un seul fragment de lui, dans les *Pandectes*.

LA BERGERIE (J. B. ROUGIER de), agronome, né en 1759 à Bourgueil en Touraine, m. en 1836, a donné, entre autres ouvrages : *Hist. de l'agriculture française*, 1815; *Hist. de l'agriculture des Gaulois*, 1829; — *des Grecs*, 1829; — *des Romains*, 1834.

LABERIUS (DEC. JUNIUS), chevalier romain, auteur de *Mimes*, fut contraint par César à paraître sur la scène pour y jouer dans une de ses propres pièces. Il mourut 10 mois après le meurtre de César, l'an 43 av. J.-C. Macrobe nous a conservé le prologue de la pièce qu'il joua devant le dictateur (il y déplore avec dignité son abaissement). Les fragments de Laberius ont été recueillis par H. Étienne, Paris, 1564, et par L. F. Becher, Leips., 1787.

LABIAU, v. des États prussiens (Prusse), sur la Deime, à 50 kil. N. E. de Kœnigsberg; 3650 h. Un traité y fut conclu en 1656 entre la Suède et l'électeur de Brandebourg : la Suède cédait à l'électeur la Prusse orientale et l'Ermeland.

LABICUM ou LAVICUM, v. du Latium, voisine de Rome, entre Préneste et Tusculum, est auj. *Colonna*.

LABIENUS (Tit.), chevalier romain, tribun du peuple l'an 63 av. J.-C., pendant le consulat de Cicéron, servit avec distinction sous César dans les Gaules, mais abandonna ce général dès qu'il eut passé le Rubicon, et se rangea du parti de Pompée. Il combattit à Dyrrachium et à Pharsale, suivit Caton en Afrique, puis passa en Espagne auprès des fils de Pompée, et périt à la bataille de Munda (45). — Quintus L., son fils, fut envoyé près d'Orode, roi des Parthes, pour en obtenir des secours en faveur de Brutus, se retira chez ce prince après la bataille de Philippes, et commanda quelque temps les Parthes contre les Romains; il fut vaincu et pris par Ventidius, lieutenant d'Antoine.

LA BILLARDIÈRE (Julien HOUTON de), botaniste, né en 1755 à Alençon, m. en 1834, fut reçu docteur en médecine en 1780 et suivit d'Entrecasteaux dans son expédition à la recherche de La Pérouse. On lui doit : *Description des plantes de Syrie; Hist. des plantes de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Calédonie; Voyage à la recherche de La Pérouse.* Il était de l'Académie des sciences.

LABLACHE (Louis), célèbre chanteur, né en 1794 à Naples, d'un père français, m. en 1858, débuta en 1812 à Naples, comme *buffo*, parcourut successivement les villes de Messine, Palerme, Milan (1817), Venise, Turin, Vienne (1824), accueilli partout avec une faveur croissante, et vint enfin se fixer à Paris en 1830. Pendant plus de 25 ans il y fut sans rival aux Italiens. Lablache possédait une voix de basse d'une puissance et d'une souplesse merveilleuses. Sa science musicale, son goût parfait et en même temps la rondeur et la bonhomie de son jeu, tout contribuait à en faire un artiste consommé. Les pièces où il a été le plus applaudi sont la *Sémiramide*, *Il Matrimonio segreto*, *l'Elisir d'Amore*, la *Gazza ladra*, *Cenerentola*, *I Puritani*, *Norma*, etc.

LA BLETTERIE (J. Ph. René de), oratorien, né à Rennes en 1696, m. à Paris en 1772, enseigna l'histoire ecclésiastique au séminaire de St-Magloire, à Paris, puis fut nommé professeur d'éloquence au collége de France, et admis à l'Académie des Belles-Lettres en 1742. On lui doit : la *Vie de l'empereur Julien*, 1735 et 1746, ouvrage assez impartial; une *Histoire de Jovien*, avec la traduction des *Césars* et du *Misopogon* de Julien, 1748; des traductions des *Annales* de Tacite, 1708, des *Mœurs des Germains* et de la *Vie d'Agricola*, 1755, et quelques *Dissertations*.

LA BOÉTIE (Étienne de), écrivain du XVI[e] siècle, né en 1530 à Sarlat (Dordogne), se fit remarquer par sa précocité : à seize ans il avait traduit plusieurs ouvrages grecs. Il fut nommé conseiller au parlement de Bordeaux dès l'âge de 22 ans. Il mourut jeune, en 1563. Montaigne, dont il avait gagné l'amitié, a fait son éloge dans son chapitre *de l'Amitié* (*Essais*, I, 27), et a publié plusieurs de ses écrits (traductions des *Œconomiques* d'Aristote, de la *Mesnagerie* de Xénophon, de *Divers opuscules* de Plutarque, des *Vers* latins et français, etc.). Son ouvrage le plus remarquable, celui qui lui valut l'amitié de Montaigne, c'est son *Discours sur la servitude volontaire*, où il s'élève avec hardiesse contre les abus du pouvoir absolu. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par L. Feugère, Paris, 1846.

LA BORDE (Benjamin de), né en 1734, était le 1[er] valet de chambre et le favori de Louis XV et devint fermier général après la mort de ce prince. Il cultiva les beaux-arts et les lettres, mit en musique plusieurs opéras de Quinault et de Marmontel et fit imprimer somptueusement plusieurs ouvrages. On a de lui : *Essai sur la musique ancienne et moderne; Voyage pittoresque de la France; Histoire abrégée de la mer du Sud; Mémoires historiques sur Raoul de Coucy.* Il périt en 1794, victime de la Révolution.

LA BORDE (H. Franç., comte de), général distingué, né à Dijon en 1764, m. en 1833, entra au service en 1783, commanda une division au siége de Toulon (1793), où il prit d'assaut sur les Anglais les deux plus importantes redoutes, fit toutes les campagnes de l'Empire, se distingua surtout en Portugal, occupa Braga, Oporto, Lisbonne, et fut blessé à Roliça; commanda en Russie une division de la jeune garde et fut blessé de nouveau à Dresde. Chargé par Louis XVIII du commandement de la 10[e] division militaire, il fut un des premiers, après le retour de l'île d'Elbe, à reconnaître l'Empereur. Il avait été fait comte dès 1809; il fut nommé par Napoléon dans les Cent-Jours chambellan et pair de France. Il fut banni en 1815.

LABORDE (Alex. L. Joseph, comte de), né à Paris en 1773, m. en 1842, était issu d'une famille du Béarn et avait pour père J. Joseph de Laborde, riche financier espagnol qui s'établit en France, où il fut anobli, et qui périt en 1794 sur l'échafaud révolutionnaire. Après avoir passé sa jeunesse en Autriche, il rentra en France dès 1797, accompagna en Espagne Lucien Bonaparte, envoyé en ambassade près de Charles IV, visita le pays en amateur éclairé des arts, publia à son retour le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* (1807-1820, 4 vol. in-fol.), ouvrage magnifique qui absorba une grande partie de sa fortune; fut attaché au Conseil d'État et chargé de plusieurs missions, eut part en 1814 à la capitulation de Paris comme adjudant-major de la garde nationale, fut élu député en 1822, défendit à la tribune les idées libérales, contribua à la révolution de 1830 et fut un instant préfet de la Seine. Attaché depuis comme aide de camp à la personne du roi Louis-Philippe, il était en même temps questeur de la Chambre des députés. Alexandre de Laborde fut un des propagateurs de l'enseignement mutuel. Il était depuis 1813 de l'Académie des inscriptions; il fut élu en 1832 membre de l'Académie des sciences morales. Outre des ouvrages de circonstance, on lui doit : *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 1808 et 1827; *Voyage pittoresque en Autriche*, 1821; *les Monuments de la France classés chronologiquement*, 1832-36. Son *Éloge* a été lu à l'Académie des inscriptions par M. Guigniaut (1861). — Son fils, M. Léon de Laborde, né en 1807, s'est fait connaître par d'intéressantes recherches sur l'histoire de l'art, de la gravure, de l'imprimerie, et sur les bibliothèques. Il a publié : *les Grandes habitations françaises au* XVII[e] *siècle*; *Voyages dans l'Arabie Pétrée*, 1830, — *en Asie Mineure et en Syrie*, 1837; *les Ducs de Bourgogne*, *Études sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le* XV[e] *s.*, 1849-51; *la Renaissance des arts à la cour de France, Études sur le* XVI[e] *siècle*, 1850; *Notice des émaux, bijoux, etc., exposés au Louvre*, 1853; *Athènes aux* XV[e], XVI[e] *et* XVII[e] *siècles*, 1855. Il remplaça son père à la Chambre des députés et à l'Académie des inscriptions.

LABOUAN (c.-à-d., en malais, *port*), îlot de la

mer de Chine, près de la côte N. O. de l'île Bornéo, occupé momentanément par les Anglais en 1775, et définitivement en 1846. Mines de houille.

LA BOUILLE, bg de la Seine-Inf., à 18 kil. S. O. de Rouen, sur la r. g. de la Seine, au pied d'une montagne; petit port de cabotage; service de bateaux à vapeur pour Rouen; 800 hab. Près de là, ruines d'un château dit de Robert le Diable.

LABOUR (TERRE DE), en italien *Terra di Lavoro*, partie de l'anc. *Campanie*, prov. d'Italie, dans l'anc. roy. des Deux-Siciles, au N. O., a pour bornes au N. l'Abruzze Ult. 2e, au N. E. la prov. de Sannio, à l'E. la Principauté Ult., au S. la Principauté Citér. et la prov. de Naples, au S. O. la mer Tyrrhénienne, et au N. O. l'État ecclésiastique; 140 kil. sur 65; 600 000 hab.; ch.-l., Caserte; port princip., Gaëte. Ce pays consiste presque tout entier en plaines fertiles, d'où son nom, qui veut dire *Terre labourable* : blé, lin, chanvre; vignes, oliviers, mûriers. — Le nom de Terre de Labour s'appliquait jadis à un territoire beaucoup plus étendu; Naples y était comprise.

LABOURD (le), *Lapurdensis tractus*, partie de la Gascogne au S. O., entre la Navarre française, l'Espagne, les Marennes et l'Atlantique; ch.-l. Bayonne (jadis *Lapurdum*). Autres places : St-Jean-de-Luz, Andaye, Guiche. Il est compris auj. dans le dép des Basses-Pyrénées, où il forme l'arr. de Bayonne. Primitivement, le Labourd s'étendait de l'autre côté de la Bidassoa jusqu'à St-Sébastien.

LA BOURDONNAIS (Franç. MAHÉ de), né en 1699, à St-Malo, entra fort jeune au service de la Compagnie franç. des Indes, se signala en plusieurs occasions, notamment à la prise de Mahé, dont le nom lui fut donné, et devint en 1734 gouverneur général des îles de France et de Bourbon. L'île de France était dans un état complet de détresse et d'anarchie: il eut tout à y créer, justice, police, industrie, commerce, et fit bénir son administration. Dans la guerre de 1743, entre la France et l'Angleterre, il alla au secours de Dupleix, gouverneur de l'Inde, menacé dans Pondichéry, assiégea les Anglais dans Madras, et les força à capituler (1746). Aux termes de la capitulation, Madras devait être rendu aux Anglais moyennant une rançon. Le gouverneur Dupleix refusa de ratifier cette convention, et il s'éleva à ce sujet entre La Bourdonnais et lui une collision dont les suites furent fatales pour le premier. Indigné de la mauvaise foi de Dupleix, La Bourdonnais évacua Madras, et retourna en simple particulier à l'Ile de France, où déjà siégeait un nouveau gouverneur choisi par l'impérieux Dupleix. Rentré en France en 1748 pour répondre aux accusations portées contre lui, il fut jeté à la Bastille et y resta plusieurs années sans pouvoir faire entendre sa justification. Son innocence fut enfin reconnue, et il fut rendu à la liberté en 1752; mais il était ruiné. Il mourut en 1753 ou 1755, après une douloureuse agonie. Il a laissé des *Mémoires* où ses malheurs sont fidèlement retracés (1750). L'auteur de *Paul et Virginie* a rendu à La Bourdonnais une éclatante justice et a immortalisé son nom. Une statue lui a été élevée à Port-Louis (Ile de France) en 1859. — Son petit-fils, né en 1795, m. à Londres en 1840, s'est fait un nom par son habileté au jeu d'échecs. Il a donné un *Traité du jeu des échecs* (1834), et a fondé le *Palamède* (1836), revue consacrée spécialement à ce jeu. Il avait publié en 1827 des *Mémoires historiques* sur son grand-père.

LABRADOR (Terre de), vaste presqu'île de l'Amérique septentrionale, dans la Nouvelle-Bretagne, est bornée au N. par le détroit d'Hudson, au N. E. par l'Atlantique, au S. E. par le détroit de Belle-Ile, au S. par le Canada, à l'O. par la mer d'Hudson; 1500 kil. sur 1300. Elle dépend du gouvt de Terre-Neuve. Côtes escarpées, rocailleuses, découpées d'un grand nombre de havres et parsemées d'une multitude d'îlots; au N., la baie d'Ungava forme un vaste enfoncement. L'intérieur est presque tout à fait inconnu et habité par des peuples sauvages (la plupart Esquimaux). Les Frères Moraves ont formé sur la côte E. l'établissement de Nain dans le but de civiliser les indigènes. — Le Labrador fut découvert en 1496 par Séb. Cabot, qui en prit possession au nom de l'Angleterre; mais Cortereal y aborda le premier en 1501; ce dernier, ayant trouvé quelque fertilité sur la côte, la nomma *Terra de Laborador* (terre de labour), d'où par corruption le nom de *Labrador*. Avant eux, le Danois Kolno ou Skolnus, avait touché ces terres, sans le savoir, dès 1478.

LABRE (Benoît Joseph), saint personnage, né en 1748 à Ammette, près de Béthune, passa toute sa vie dans les mortifications, s'enferma à La Trappe, puis se rendit à Rome où il ne vécut que d'aumônes, qu'il obtenait sans les solliciter. Il mourut à Rome en 1783. On rapporte qu'il s'est fait des miracles sur son tombeau. Il fut béatifié en 1792 et canonisé en 1859.

LA BRÈDE, ch.-l. de c. (Gironde), à 20 kil. S. de Bordeaux; 1600 hab. Château où naquit Montesquieu; acheté en 1839 par le duc d'Orléans.

LABRIT ou LEBRET, la même qu'*Albret*. *V.* ce nom.

LABROSSE (Pierre de), Tourangeau, fut d'abord barbier de S. Louis, et devint ensuite chambellan et favori de Philippe le Hardi. Craignant que l'ascendant de la reine Marie sur le roi ne lui fît perdre son crédit, il accusa cette princesse d'avoir empoisonné Louis, fils de Philippe, né d'un premier lit. On reconnut bientôt la calomnie, et il fut lui-même accusé de la mort du prince. Il fut arrêté et pendu en 1276.

LABROSSE (Guy de), botaniste, médecin de Louis XIII, né à Rouen, mort en 1641, eut le premier l'idée de la création du Jardin des Plantes, donna au roi le terrain qui devint le noyau de ce jardin, et fut nommé lui-même premier intendant de l'établissement (1626). On a de lui : *Traité de la peste*, 1623; *De la nature, vertu et utilité des Plantes, et Dessin du Jardin royal de médecine*, 1640, in-fol. Il était grand-oncle de Fagon.

LA BROYE, vge de France (Pas-de-Calais), près d'Hesdin, et à 28 kil. S. E. de Montreuil; 350 hab. Près de là était le château où se réfugia Philippe de Valois après la bataille de Crécy, 1346.

LA BRUGUIÈRE, ch.-l. de c. (Tarn), à 10 kil. S. E. de Castres; 3550 hab. Gros draps, couvertures de laine; suif, etc.

LA BRUYÈRE (Jean de), écrivain français, né vers 1646, près de Dourdan (Seine-et-Oise), mort en 1696, fut trésorier de France à Caen, fut chargé, sur la recommandation de Bossuet, d'enseigner l'histoire au petit-fils du grand Condé, et passa le reste de ses jours auprès de ce prince en qualité d'homme de lettres, avec une pension de mille écus. Il fut reçu à l'Académie en 1693. Moraliste et observateur, La Bruyère s'attacha, parmi les livres des anciens, aux *Caractères* de Théophraste, qu'il traduisit du grec; mais bientôt il voulut s'exercer lui-même dans ce genre : il publia en 1688, avec la traduction de l'auteur grec, les *Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, ouvrage dans lequel il s'élève bien au-dessus de son modèle, soit pour l'exactitude et la variété des portraits, soit pour la perfection du style. Ce livre fut lu avec avidité, non-seulement à cause de son mérite propre, mais parce que la malignité y chercha des allusions auquelles l'auteur n'avait nullement pensé: on voulut mettre des noms au-dessous de chaque portrait. Les *Caractères* ont été très-souvent réimprimés, notamment en 1740, 2 vol. in-12, avec les notes de Coste et une *clef;* en 1790, par Belin de Ballu; en 1845 par Walckenaer; en 1849 par M. Hémardinquer; en 1854 par M. A. Destailleur; en 1867 par G. Servois. La Bruyère avait composé des *Dialogues sur le Quiétisme*, mais ceux qui ont été imprimés sous son nom en 1699 sont d'Ellies Dupin. On a de Victorin Fabre un *Éloge de La Bruyère*, 1810; M. Caboche a écrit une thèse sur cet écrivain, 1844.

LABYNIT, roi d'Assyrie. *V.* BALTHAZAR.

LABYRINTHES. On appelait ainsi chez les anciens des galeries souterraines à ramifications innombra-

thes, et plus tard des édifices à l'aide desquels on voulut les imiter. L'antiquité en nomme cinq, savoir: deux en Égypte, dont l'un dans l'île du lac Mœris, dit le *Labyrinthe de Mendès*, parce qu'on l'attribue à ce prince (il a été retrouvé par MM. Jomard et Bertu, et décrit par Letronne et Lepsius); et l'autre, dit *Labyrinthe des Douze*, parce qu'il fut construit vers 660 par douze seigneurs qui régnaient alors sur l'Égypte; le *Labyrinthe de Crète*, près de Cnosse ou de Gortyne: il était construit dans des carrières et destiné aux sépultures de la famille royale: on l'attribuait à Dédale et on y plaçait le Minotaure (Tournefort et Kockerell ont donné la description d'une grotte qu'on croit avoir été l'entrée de ce labyrinthe); le *Labyrinthe de Lemnos*, qui semble avoir été une grotte à stalactites, asile mystérieux du culte des Cabires; le *Labyrinthe de Clusium*, en Italie, qu'on attribuait à Porsena, et qui dut être un de ces hypogées étrusques dont on a découvert un si grand nombre de nos jours.

LAC (Cercle du), cercle du grand-duché de Bade, borné au N. O. par celui de la Kinzig, au N. E. par le Wurtemberg, au S. E. par le lac de Constance (qui lui donne son nom), au S. par la Suisse, et à l'O. par le cercle de Treisam-et-Wiesen: 105 kil. sur 35; 200000 hab.; ch.-l., Constance.

LACAILLE (Nic. L. de), astronome, né en 1713 à Rumigny (Ardennes), m. en 1762, s'était d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il se lia avec J. Cassini et Maraldi, et fut dès 1739 employé à la vérification de la méridienne: il réussit à démontrer que les degrés allaient en croissant de l'équateur au pôle. Il fut nommé à 25 ans professeur de mathématiques au collége Mazarin. Lacaille entreprit la vérification des catalogues d'étoiles; après avoir décrit notre ciel avec une exactitude admirable, il alla en 1750 au cap de Bonne-Espérance pour observer le ciel austral. A son retour, il rédigea ses observations, et se livra à de nouveaux travaux avec une ardeur qui abrégea sa vie. On a de lui: *Leçons de Mathématiques*, 1741; — *de Mécanique*, 1743; — *d'Astronomie*, 1746; *Éléments d'Optique*, 1750; *Astronomiæ fundamenta*, 1757; *Tables solaires*, 1758; *Éphémérides* depuis 1745; *Cœlum australe*, 1763, publié par Maraldi. Toutes ses observations offrent une telle précision que les recherches postérieures n'ont fait que les confirmer.

LA CALPRENÈDE (Gautier DE COSTES de), écrivain, né près de Sarlat vers 1610, m. en 1663, servit pendant sa jeunesse, et devint gentilhomme de la chambre du roi. Il a composé des romans et des tragédies. Ses principaux romans sont: *Cassandre*, 1642, 10 vol. in-8; *Cléopâtre*, 1647, 12 vol.; *Faramond*, 1661, 7 vol. in-8 (inachevé). Ils ne manquent pas d'intérêt, mais sont d'une longueur excessive et d'une afféterie ridicule. Ses tragédies, au nombre de 7, sont toutes (à l'exception du *comte d'Essex*, 1639) bien inférieures à ses romans. La Calprenède eut beaucoup de vogue de son vivant, mais on ne le lit plus depuis longtemps. Il n'est guère connu auj. que par quelques allusions de Boileau et par l'engouement qu'eut pour ses écrits Mme de Sévigné.

LA CANOURGUE, ch.-l. de c. (Lozère), à 15 kil. S. O. de Marvejols; 1669 hab. Étoffes de coton.

LA CAPELLE, ch.-l. de c. (Aisne), à 15 kil. N. de Vervins; 1576 hab. Grains. Prise par les Impériaux en 1536; par Turenne en 1656.

LA CAPELLE-MARIVAL, ch.-l. de c. (Lot), à 16 kil. N. O. de Figeac; 1400 hab.

LACAUNE, ch.-l. de c. (Tarn), à 37 kil. N. E. de Castres; 3520 hab. Siamoise, basin; bonneterie.

LACAZE, bg de France (Tarn), à 45 kil. N. E. de Castres; 2304 hab. Basin.

LACÉDÉMON, fils de Jupiter et de Taygète, fut le 3e roi de Sparte, qui prit de lui le nom de Lacédémone. On le place au XVIe siècle av. J.-C.

LACÉDÉMONE, v. de la Grèce ancienne, la même que Sparte. Le nom de *Lacédémoniens* s'appliquait plus spécialement aux habitants du territoire de Sparte, et celui de *Spartiates* aux habitants de la ville même. — On nomme auj. *Éparchie de Lacédémone* une division administrative du royaume de Grèce, qui compte 40000 hab., et qui a pour ch.-l. *Sparte*. Elle est formée d'une partie de l'ancienne Laconie.

LACEDOGNA, *Aquilonia*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 24 kil. N. E. de Sant'-Angelo-dei-Lombardi); 600 hab. Évêché. Elle était jadis plus considérable.

LACÉPÈDE (Étienne DE LAVILLE, comte de), naturaliste, né en 1756 à Agen, d'une famille noble, m. en 1825, s'appliqua de bonne heure aux arts et aux sciences, et se fit connaître avantageusement de Buffon dès l'âge de 18 ans en lui adressant d'intéressants mémoires. Venu à Paris en 1776, il hésita un instant entre la musique et les sciences naturelles. Il composa la musique de l'opéra d'*Omphale* et publia une *Poétique de la musique* (1785); mais il céda bientôt aux conseils de Buffon, qui le fit nommer sous-démonstrateur au Jardin du Roi, le choisit pour continuer son *Histoire naturelle*, et lui laissa en mourant son héritage scientifique. Lacépède adopta, mais avec modération, les principes de la Révolution; il fut député extraordinaire d'Agen à l'Assemblée Constituante, puis député de Paris à la Législative, membre du Conseil des Cinq-Cents, sénateur, et devint en 1803 grand chancelier de la Légion d'Honneur. Il se montra en toute occasion dévoué à l'empereur Napoléon. Exclu de la Chambre des Pairs à la Restauration, il y fut rappelé en 1819. Il avait été nommé en 1793 professeur d'erpétologie au Muséum, et était membre de l'Institut depuis sa fondation. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares et des Serpents*, 2 vol. in-4, 1788-89; — *des Reptiles*, in-4, 1789; — *des Poissons*, 5 vol. in-4, 1789-1803; — *des Cétacés*, in-4, 1804, ouvrages qui font suite à ceux de Buffon. Le style en est élégant et même pompeux; mais on leur reproche de manquer de rigueur scientifique. Ils ont été réimprimés en 1826 et suiv., 11 vol. in-8, et en 1839, 2 v. gr. in-8, compacts. Lacépède a laissé en outre une volumineuse *Histoire de l'Europe* (Paris, 1828, 18 v. in-8), des *Romans*, des *Mémoires*; mais ces divers ouvrages sont éclipsés par ses traités d'histoire naturelle.

LA CERDA (Ferdinand, dit de), infant de Castille, né en 1254, fils aîné d'Alphonse X, roi de Castille et de Léon, était gendre de S. Louis. Il fut chargé de la régence pendant que son père faisait valoir ses prétentions à l'Empire. Il mourut avant son père, en 1275: il laissait des enfants qui furent frustrés du trône par leur oncle Sanche IV. — Alphonse de La Cerda, *le Deshérité*, fils du préc., fit de vains efforts pour recouvrer le trône de Castille; il se retira en France (1303), où Charles le Bel lui donna la baronnie de Lunel; il y mourut en 1327. — Louis de La Cerda, dit *Louis d'Espagne*, fils aîné du préc., reçut en 1341 le titre d'amiral de France: il servit sous Philippe VI de Valois contre les Anglais, auxquels il enleva Guérande (1342), et prit parti pour Charles de Blois contre le comte Jean de Montfort. Le pape lui offrit en 1344, comme dédommagement des États dont il avait été frustré, la royauté des îles Fortunées (Canarie); mais il ne prit jamais possession de ce royaume illusoire. — *Charles d'Espagne*, 2e fils d'Alphonse, fut un des favoris du roi de France Jean le Bon. Il fut nommé connétable en 1350, mais il s'attira la haine du roi de Navarre, Charles le Mauvais, qui le fit assassiner (1354). — *Jean d'Espagne*, 3e fils du même, fut tué en 1357 par l'ordre de Pierre le Cruel, roi de Castille. — Cette famille s'éteignit au XVe siècle.

LA CERDA (J. L. de), jésuite, né à Tolède en 1560, m. en 1643, professa plus de 50 ans la logique, la théologie, la rhétorique et la poésie. On a de lui un *Commentaire sur Virgile*, en 2 vol. in-fol., Madrid et Lyon, 1608-17; une édition de *Tertullien* avec notes, Paris, 1624-30; une grammaire latine en 5 liv. (*De institutione grammatica*, 1613, qui pendant longtemps fut classique en Espagne); et des écrits théologiques. — Plusieurs autres écrivains espagnols

ont porté le même nom. Le plus connu est Melchior de La Cerda, jésuite, né à Cifuentès, m. en 1615, qui professa pendant 30 ans à Séville et à Cordoue, et publia : *Apparatus latini sermonis per topographiam, chronographiam, prosopographiam*, Séville, 1598; *Consolatio ad Hispanos*, 1621, ouvrage écrit au sujet de la destruction de l'invincible Armada, etc.

LA CERDA (dona Bernarda FERREIRA de), dame portugaise, née à Porto en 1595, morte en 1644, était mariée à Fern. Correa de Souza. Elle se distingua par son talent pour la poésie, et fut appelée par Philippe III à la cour d'Espagne, où elle enseigna les lettres latines aux infants. On a d'elle : *España libertada*, poëme en vers castillans (Lisb., 1618), des comédies et des poésies diverses.

LACETANI, peuple d'Hispanie. V. IACCETANI.

LACHABEAUSSIÈRE (POISSON de), auteur dramatique, né en 1752 à Paris, m. en 1820, servit quelque temps dans l'armée, puis fut nommé, en 1798, administrateur de l'Opéra. Accusé de dilapidation, il réussit à se faire absoudre. On a de lui : l'*Intrigante*, 1776, comédie en 5 actes et en vers; *Gulistan*, opéra-comique (musique de Dalayrac); une foule de petites pièces, des poésies diverses et des imitations d'*Anacréon*, *Bion*, *Moschus*, etc., 1803.

LACHAISE (François d'AIX, dit *le Père*), jésuite, né en 1624, au château d'Aix en Forez, mort en 1709, était petit-neveu du P. Cotton, confesseur de Henri IV et de Louis XIII. Il professa longtemps la philosophie à Lyon, et devint provincial de son ordre. En 1675, Louis XIV le choisit pour confesseur, et il occupa ce poste jusqu'à sa mort, pendant 34 ans. Le P. Lachaise se trouva mêlé à toutes les intrigues de la cour. Placé entre Mme de Montespan et Mme de Maintenon, il prit parti pour cette dernière et favorisa son mariage avec Louis XIV. Dans les querelles religieuses, il eut part à la révocation de l'édit de Nantes (1685), aux débats sur le quiétisme et à la condamnation de Fénelon, aux poursuites contre les Jansénistes, et fut en toute occasion dévoué aux intérêts de son ordre. C'était un homme médiocre, mais adroit et insinuant, qui sut exercer un grand ascendant sur la conscience du roi. Le P. Lachaise a laissé un *Cours de philosophie* en latin (*Peripateticæ philosophiæ placita*). Lyon, 1661. Il fut membre de l'Académie des inscriptions. — Louis XIV avait fait bâtir pour son confesseur, à l'E. de Paris, une belle maison de campagne qui fut nommée *Mont-Louis*; en 1804, l'enclos qui l'entourait fut converti en un cimetière qui porte encore le nom de Père-Lachaise, et qui se trouve aujourd'hui enclavé dans l'enceinte de la ville.

LA CHAISE-DIEU, *Casa Dei*, ch.-l. de c. (Hte.-Loire), à 28 kil. E. de Brioude; 1631 hab. Dentelles. Une abbaye de Bénédictins y avait été fondée en 1041 par S. Robert d'Aurillac.

LA CHALOTAIS (L. René DE CARADEUC de), procureur général au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1701, fut un ardent adversaire des Jésuites, les poursuivit devant le parlement de Bretagne, et publia dès 1761 un *Compte rendu des constitutions des Jésuites*, qui leur porta un rude coup. Peu après leur expulsion (1764), le parlement et les États de Bretagne firent une vive opposition à quelques édits bursaux qui attentaient aux franchises de la province : on accusa La Chalotais d'être l'instigateur de cette opposition; il fut en conséquence arrêté avec son fils, magistrat comme lui, et enfermé à la citadelle de St-Malo (1765). Après une longue détention, qui excita une fermentation générale, il fut exilé à Saintes; il ne put retourner à Rennes qu'au bout de 10 ans, à l'avènement de Louis XVI. Il reprit ses fonctions au parlement de Rennes, et mourut dans cette ville en 1785. Outre les *Constitutions des Jésuites*, on a de lui un *Essai d'éducation nationale*, 1763, et des *Mémoires* justificatifs, qu'il publia pendant sa détention, 1767. Ils sont écrits avec éloquence et offrent un vif intérêt.

LA CHAMBRE, ch.-l. de c. (Savoie), arr. de St-Jean-de-Maurienne; 900 hab. Église du XIII[e] siècle, vieille tour perchée sur un rocher.

LA CHAMBRE (Martin CUREAU de), médecin de Louis XIII et de Louis XIV, né au Mans en 1594, m. à Paris en 1669, faisait partie du Conseil privé et avait une telle réputation comme physionomiste que Louis XIV le consultait sur ses choix. On a de lui l'*Art de connaître les hommes*, 1659-66; les *Caractères des passions*, 1640-62, ouvrage estimé (l'auteur y a inséré une *Dissertation sur les animaux*); *Système de l'âme*, 1664, qui fut attaqué par Petit, et divers écrits sur des questions de physique ou de physiologie. Il était membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française. On trouve dans ses ouvrages une grande crédulité : il ajoutait foi aux rêveries de la chiromancie, de l'astrologie, etc. — Un autre Lachambre, docteur de Sorbonne, 1698-1753, a écrit sur la théologie et a laissé un *Abrégé de philosophie*, 1764 (posthume), ouvrage estimé.

LA CHAPELLE-D'ANGILLON, ch.-l. de c. (Cher), sur la Petite-Saudre, à 31 kil. N. de Bourges, 848 h.

LA CHAPELLE-DE-GUINCHAY, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 10 kil. S. de Mâcon; 1952 hab.

LA CHAPELLE-EN-VERCORS, ch.-l. de c. (Drôme), à 23 kil. N. de Die; 1250 hab. Commerce de bois.

LA CHAPELLE-LA-REINE, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), à 14 kil. S. O. de Fontainebleau, 843 hab.

LA CHAPELLE-ST-DENIS, anc. village du dép. de la Seine, au N. de Paris, fait auj. partie de la ville de Paris et est compris dans le XVIII[e] arrondissement.

LA CHAPELLE-SUR-ERDRE, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 9 kil. N. de Nantes; 2200 h.

LA CHAPELLE (Jean de), auteur dramatique, né à Bourges en 1655, m. à Paris en 1723, était secrétaire du prince de Conti, et fut chargé par Louis XIV d'une mission en Suisse. Il fit représenter plusieurs tragédies médiocres, *Zaïde*, *Cléopâtre*, *Téléphonte*, *Ajax*, qui eurent quelque succès, grâce au talent de l'acteur Baron, et composa divers romans, entre autres *les Amours de Catulle*, 1680, et *les Amours de Tibulle*, 1723, où il inséra quelques mauvaises traductions des deux poëtes. Néanmoins, il remplaça Furetière à l'Académie française.

LA CHAPELLE (Armand BOISBELEAU de), ministre protestant, né en 1676 à Ozillac près de Jonzac en Saintonge, mort en 1746, passa sa jeunesse en Angleterre, devint en 1725 pasteur de l'église wallone à La Haye, et fut un des rédacteurs de la *Bibliothèque anglaise* ou *Journal littéraire de la Grande-Bretagne*, Amst., 1729 et suiv., 15 vol. in-12; et de la *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe*, ibid., 1728-53, 52 v. in-12. Il a traduit le *Babillard* de Steele.

LACHAPELLE (Mme), sage-femme, née à Paris en 1769, m. en 1822, était fille de la sage-femme en chef de l'Hôtel-Dieu. Placée en 1797 à la tête de la *Maison d'accouchement* (hospice de la *Maternité*), elle fit des cours publics qui firent faire des progrès à son art, et forma un grand nombre d'élèves distinguées. On a d'elle *Pratique des accouchements*, 3 vol. in-8, 1821-25, publiée par son neveu, le docteur Dugès.

LA CHARCE, famille. V. LA TOUR DU PIN.

LA CHARITÉ, ch.-lieu de c. (Nièvre), à 25 k. N. O. de Nevers, 4610 h. Ancres, acier, fer-blanc, émaux, etc. Place cédée aux Calvinistes en 1570. — V. CHARITÉ.

LA CHARTRE, ch.-l. de c. (Sarthe), sur le Loir, à 26 kil. S. O. de Saint-Calais; 1580 hab.

LA CHATEIGNERAIE, ch.-l. de c. (Vendée) à 19 k. N. de Fontenay-le-Comte; 1771 hab.

LA CHATEIGNERAIE (François DE VIVONNE, seigneur de), né en 1520, fils d'André de Vivonne, grand sénéchal du Poitou, se battit en duel avec Guy de Chabot, seigneur de Jarnac (1547). Il succomba par l'effet d'un coup imprévu que son adversaire lui porta traîtreusement au jarret, et qui est depuis passé en proverbe sous le nom de *coup de Jarnac*.

LA CHÂTRE, ch.-l. d'arr. (Indre), sur l'Indre, non loin de sa source, à 34 kil. S. E. de Châteauroux; 4900 h. Trib., collége. Draps, corroieries, tanneries. Assez de

commerce. — Raoul le Chauve, baron de Châteauroux, donna à son fils Ebbe II la seigneurie de La Châtre vers le milieu du XI[e] siècle : c'est de lui qu'est issue l'antique maison de La Châtre.

LA CHÂTRE (Claude, baron de), maréchal de France, né vers 1526, d'une famille noble du Berry, m. en 1614. Nommé par Charles IX gouverneur du Berry, il assiégea à plusieurs reprises la petite ville de Sancerre, qu'occupaient les Protestants, et ne put la prendre qu'après un blocus de 18 mois, qui y causa une cruelle famine (1575). Il embrassa dans la suite le parti de la Ligue, et fut fait maréchal par le duc de Mayenne. Il ne reconnut Henri IV qu'en 1594, et ne fit la paix qu'en stipulant les conditions les plus avantageuses. Son titre de maréchal lui fut conservé. Il a laissé quelques écrits, entre autres le *Siége de Thionville* en 1558. — Son fils, Louis de L., hérita de ses dignités et fut fait maréchal en 1616.

LA CHÂTRE-NANÇAY (Edme, comte de), maître de la garde-robe du roi, fut nommé en 1643 colonel général des Suisses par la faveur de la reine mère, se distingua à la bataille de Nordlingue où il fut blessé et mourut à Philipsbourg en 1645, des suites de sa blessure. On a de lui de curieux *Mémoires sur la minorité de Louis XIV*, qui vont jusqu'en 1643.

LA CHAUSSADE, hameau de la Nièvre, cant. de Pougues, à 13 kil. de Nevers. Usines de la marine.

LA CHAUSSÉE (P. Cl. NIVELLE de), auteur dramatique, né à Paris en 1692, m. en 1754, était neveu d'un fermier général, et jouissait d'une aisance qui lui permit de se consacrer aux lettres. Il se fit connaître en 1732 par une *Épître à Clio*, dans laquelle il combattait Lamotte, qui voulait bannir la versification de la tragédie, et il ne commença à travailler pour le théâtre qu'à 40 ans. Il y introduisit un genre nouveau, le drame ou comédie larmoyante, et eut en ce genre un grand succès. Ses principales pièces, toutes en vers, sont : *la Fausse antipathie* (1734); *le Préjugé à la mode* (1735); *l'École des amis* (1737); *Mélanide* (1741); *Amour pour amour* (1742); *l'École des mères* (1745), *la Gouvernante* (1747). On a aussi de lui des *Contes* assez libres, dans le *Recueil dit de ces Messieurs* (avec Caylus, Duclos et autres, 1745). Ses œuvres forment 5 vol. in-12, 1762. La Chaussée est, selon Voltaire, un des premiers après ceux qui ont du génie. Il fut de l'Académie française.

LA CHAUX DE FOND et mieux LA CHAUDE FONT (*la fontaine chaude*), v. de Suisse (Neufchâtel), à 13 kil. N. O. de Neufchâtel, dans une très-haute vallée du Jura ; 12 000 hab. Horlogerie; dentelles. Patrie des mécaniciens Droz et de Léop. Robert. Eaux thermales.

LACHÉSIS, une des 3 Parques. V. PARQUES.

LA CHESNAYE (NICOLE de), écrivain du XV[e] siècle, vivait sous Louis XII. On a de lui *la Nef de Santé, avec le gouvernement du corps humain, la condamnation des banquets, à la louange de diète et sobriété*, et *Traité des passions de l'âme contraires à la santé*, Paris, in-4, sans date; réimprimé en 1507 et 1511.

LA CHESNAYE-DESBOIS (AUBERT de), né dans le Maine en 1699, mort à Paris en 1784, dans un hospice de vieillards, était d'abord capucin. Il quitta le cloître, se mit à la solde des abbés Desfontaines et Granet, et fit pour ces deux journalistes des articles littéraires. On a de lui plusieurs *Dictionnaires*, en général médiocres: *Dictionnaire d'Agriculture*, 1751; *Dict. militaire*, 1758; — *domestique*, 1762; — *des mœurs et coutumes des Français*, 1767; — *de la Noblesse*, 1770. Ce dernier, le plus estimé, a été réimprimé par Magny, 1860.

LA CHÈZE, ch.-l. de c. (Côtes du Nord), à 9 kil. S. E. de Loudéac; 420 hab.

LACHMANN (Charles), philologue, né à Brunswick en 1793, m. en 1851, professa à l'Université de Kœnigsberg, puis à celle de Berlin (1816). On a de lui un grand nombre de travaux estimés, notamment un *Traité des chœurs dans la tragédie grecque* (en latin), des éditions, avec notes, de l'*Iliade* d'Homère, de Lucrèce et de Properce, ainsi que des *Institutes* de Gaius; un *Traité sur l'origine et la signification des Niebelungen* et une bonne édition de ce poëme, des éditions annotées des *chants* d'Iwein et de Van der Vogelweid, des *Œuvres* de Luther, de Lessing, etc.

LACHMI ou LAKMI, déesse de l'Abondance chez les Hindous, épouse préférée de Vichnou, naquit des flots d'un océan lacté. Le manglier et le lotos lui sont consacrés. On la représente ordinairement les mamelles chargées de lait, allaitant un enfant, tenant une fleur de lotos ou versant les richesses sur la terre.

LACINIUS, brigand redoutable, ravageait les côtes de la Grande-Grèce. Il voulut dérober les bœufs d'Hercule, qui revenait d'Espagne, vainqueur de Géryon : le héros le tua, et, en mémoire de sa victoire, bâtit un temple à Junon *Lacinienne*, dans le golfe de Tarente près du cap *Lacinium*, auj. *cap Colonne*.

LA CIOTAT, *Citharista*, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), à 22 kil. S. E. de Marseille; 8444 hab. Bien bâtie. Port sur la Méditerranée ; fort, avec phare ; collége, école de navigation, chantiers de construction. Commerce de vins muscats, fruits secs, huile.

LACKNAU, v. de l'Inde. V. LUKNOW.

LA CLAYETTE, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 18 k. S. de Charolles; 1562 hab. Étoffes de coton, tanneries. Patrie du naturaliste Lamétherie.

LACLOS (P. Ambr. CHODERLOS de), officier d'artillerie, et secrétaire du duc d'Orléans, né à Amiens en 1741, s'était rendu célèbre avant la Révolution par un roman plein d'intérêt, mais immoral, *les Liaisons dangereuses* (1782). Il fut un des affidés du duc d'Orléans, rédigea le *Journal des amis de la Constitution*, fit avec Brissot la fameuse pétition qui provoqua le rassemblement du Champ de Mars, et fut nommé en 1792 général de brigade. Jeté en prison à la mort de son protecteur, il fut rendu à la liberté au 9 thermidor. Il servait avec distinction à l'armée d'Italie comme général d'artillerie, lorsqu'il mourut à Tarente en 1803. Laclos a laissé des *Poésies fugitives* pleines de grâce. On lui doit aussi des travaux estimés sur le génie militaire et d'utiles expériences sur de nouveaux projectiles.

LACOBRIGA, v. d'Hispanie (Lusitanie), dans le *Cuneus*. On en voit les ruines près de *Lagos*.

LACOMBE (François), d'Avignon, littérateur, né en 1733, mort vers 1795 à Montpellier, où il était commissaire de police, a traduit de l'anglais plusieurs bons ouvrages, tels que : *Lettres d'Orrery sur Swift*, 1753 ; *Lettre de Shaftesbury sur l'enthousiasme*, 1762. Il a publié des *Lettres choisies de la reine Christine*, 1759, auxquelles il a donné pour suite, en 1762, des *Lettres secrètes de Christine*, dont il est le seul auteur.

LACOMBE (Jacques), de Paris, laborieux compilateur, né en 1724, mort en 1811, fut avocat, puis libraire. On a de lui, entre autres ouvrages : *Abrégé chronologique de l'Histoire ancienne*, 1751 ; — *de l'Histoire du Nord*, 1762; — *de l'Histoire d'Espagne et de Portugal*, 1759; *Précis de l'art dramatique*, 1808, en société avec Chamfort ; *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts*, 1752. Il fut un des plus actifs collaborateurs de l'*Encyclopédie méthodique*, à laquelle il fournit les *Dictionnaires des Arts et Métiers*, — *des Chasses*, — *de l'Art oratoire*, — *des Amusements des Sciences*, et travailla longtemps au *Mercure*. — Son frère, Lacombe de Prezel, avocat, né à Paris en 1725, a donné : *Dictionnaire d'Anecdotes*, 1756 ; — *d'Iconologie*, 1756 ; — *de Jurisprudence*, 1763; *Pensées de Pope*, 1766; *Portraits historiques*, 1768.

LA CONDAMINE (Ch. Marie de), voyageur, né à Paris en 1701, mort en 1774, cultiva toutes les sciences et parcourut presque toutes les parties du monde. Choisi en 1736 avec Bouguer pour aller à l'équateur déterminer la grandeur et la figure de la terre, il parcourut dans ce voyage presque toute l'Amérique du Sud, et ne revint qu'au bout de dix ans, après des fatigues inouïes. Il publia à son retour : *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745; *La figure de la terre*, 1749; *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, 1751. On a de lui plusieurs autres ouvrages dont quelques-uns en anglais

et en espagnol. Il a beaucoup écrit en faveur de l'inoculation, et a fait connaître le caoutchouc (1750). Il était de l'Académie des sciences, de l'Académie française, de la Société roy. de Londres, etc.

LACONIE, *Laconia*, contrée de l'anc. Grèce, dans le Péloponèse, à l'angle S. E., entre la mer, l'Arcadie et la Messénie; ch.-l., Sparte. Elle se divisait en 4 territoires : 1° celui de Sparte ou *District politique*, le long de l'Eurotas et au S. de la ville de Sparte; 2° l'*Égiale*, le long de la côte E.; 3° le *Nome d'Amycles*, à l'O. et près du District politique; 4° au S. les *Périèces* (*Périoicoi*), qui s'étendaient jusque dans la Messénie. La Laconie était très-montueuse peu fertile et très-pauvre; elle était arrosée par l'Eurotas. Dans le nouvel État de Grèce le nom de Laconie a été donné : 1° en 1833, à l'un des dix nomes en lesquels la Grèce fut d'abord partagée (ch.-l. Mistra); 2° en 1836, à l'un des 24 gouvts qui les remplacèrent; 3° en 1845, à une nomarchie, qui a pour ch.-l. Sparte et qui compte auj. 90 000 hab.

LACORDAIRE (le P. J. B. Henri), célèbre prédicateur, né en 1802 à Recey-sur-Ource (Côte d'Or), mort à Sorèze en 1861, était fils d'un médecin. Après avoit étudié le droit et avoir débuté au barreau de Paris, il embrassa l'état ecclésiastique à 22 ans, entra au séminaire de St-Sulpice, fut ordonné prêtre en 1827, se lia bientôt après avec l'abbé La Mennais, coopéra avec lui à la rédaction de l'*Avenir*, journal religieux et politique, qui fut désapprouvé par le St-Siége, ouvrit en 1835 à Notre-Dame de Paris des *Conférences*, d'un genre tout nouveau, qui attirèrent la foule et amenèrent d'éclatantes conversions, surtout parmi les jeunes gens, conçut alors le projet de restaurer en France l'ordre des *Frères prêcheurs*, se rendit dans ce but, en 1839, à Rome, au couvent de la Minerve, où il prit l'habit et le nom de S. Dominique, reparut en 1841 à Notre-Dame, où il reprit ses conférences avec un nouveau succès, prêcha avec le même éclat dans plusieurs des grandes villes de France (Lyon, Bordeaux, Toulouse, Nancy, Metz, Grenoble, etc.), se fit élire en 1848 représentant à l'Assemblée nationale, mais quitta bientôt cette assemblée tumultueuse, où sa voix ne pouvait être entendue, obtint du pape en 1850 que les couvents dominicains de France fussent érigés en une province particulière et en fut nommé provincial, refusa d'être réélu à l'expiration de ses fonctions (1854), et prit alors la direction du collége libre de Sorèze. Il fut admis en 1860 à l'Académie française, en remplacement de Tocqueville. Le P. Lacordaire a été un des orateurs les plus brillants du siècle; ses prédications, appropriées au goût et aux besoins de l'époque, produisaient beaucoup d'effet; mais elles se faisaient remarquer plutôt par l'imagination, le mouvement et l'action oratoire que par la rigueur du raisonnement ou l'enchaînement des idées; on l'a surnommé *le Romantique de la chaire*. En religion, sa pensée fut de réconcilier le catholicisme avec la liberté et le progrès. Outre les *Conférences*, qui ont été publiées à mesure qu'elles paraissaient, on a de lui une *Vie de S. Dominique* (1840), où l'exactitude historique n'est pas toujours observée; les *Oraisons funèbres de Forbin-Janson*, évêque de Nancy; d'*O' Connell* et celle de *Drouot*, son chef-d'œuvre. Ses *Œuvres complètes* avaient paru dès 1858, Paris, 6 v. in-8.—Son frère aîné, Théodore L., né en 1801, professeur à l'Université de Liége, s'est fait avantageusement connaître comme voyageur et comme naturaliste. On estime surtout ses travaux sur l'*Entomologie*.

LA CÔTE ST-ANDRÉ, ch.-l. de c. (Isère), à 32 k. S. E. de Vienne; 4105 hab. Jadis place forte. Liqueur renommée dite *Eau de La Côte*.

LACOUR (dom Didier de), bénedictin, né en 1550 près de Verdun, mort en 1623, entra jeune dans l'abbaye de Saint-Vanne, à Verdun, en fut nommé prieur en 1600, et y introduisit la réforme malgré mille obstacles. Il devint ainsi le fondateur des célèbres congrégations de St-Vanne et de St-Maur.

LA COURTINE, ch.-l. de c. (Creuse), à 36 kil. S. E. d'Aubusson; 1037 hab.

LACRETELLE (Pierre Louis), dit L. *l'aîné*, littérateur, né à Metz en 1751, m. en 1824, était avocat au parlement lors de la Révolution; il en embrassa les doctrines avec modération et siégea à l'Assemblée législative, puis au Corps législatif (1801). Sous l'Empire et la Restauration, il écrivit dans les journaux de l'opposition, notamment dans *le Mercure* et *la Minerve*. Il avait remplacé La Harpe à l'Académi française en 1802. On a donné en 1823 et années suiv une édition de ses œuvres qui se divisent en *Éloquence*, *Philosophie*, *Théâtre*, *Portraits*, etc. Lacretelle a mis en ordre la *Logique*, la *Métaphysique* et la *Morale* dans l'*Encyclopédie méthodique*.

LACRETELLE (Charles), dit *le jeune*, frère du précédent, né à Metz en 1766, m. 1855, vint jeune à Paris où il débuta sous le patronage de son frère, rendit compte dans le *Journal des Débats* des travaux de l'Assemblée nationale, fut proscrit au 13 vendémiaire (an IV), puis arrêté au 18 fructidor (an VI), et ne sortit de prison qu'au 18 brumaire; fut nommé en 1800 membre du bureau de la presse et plus tard censeur; fit paraître depuis 1801 plusieurs ouvrages historiques, remarquables surtout par la netteté et l'élégance du style; fut nommé en 1809 professeur d'histoire à la Faculté de Paris et ne résigna sa chaire qu'en 1853 : son cours, qu'il fit assidûment jusqu'à l'âge le plus avancé, était un des plus suivis. Il avait été admis à l'Académie française en 1813. Adversaire du despotisme impérial, il accueillit avec empressement la Restauration : Louis XVIII l'anoblit. On a de lui : *Précis historique de la Révolution française*, 1801-1806, 6 vol. in-8 (le *Précis de l'Assemblée Constituante*, qui en forme le 1er vol., avait été rédigé par Rabaut St-Étienne); *Histoire de France pendant le XVIIIe siècle*, 1808, 6 vol., souvent réimprimée : c'est le plus estimé de ses écrits; *Histoire de la Révolution française*, 1821-1826, 8 vol.; *Histoire de France depuis la Restauration*, 1829-1835, 4 vol.; *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 1845-46, ouvrage publié en concurrence avec l'histoire de M. Thiers sur le même sujet, mais qui se ressent de la vieillesse de l'auteur. On lui doit encore une *Histoire des Guerres de Religion*, 1814-1816, 4 v. in-8.

LACROIX DU MAINE (Fr. GRUDÉ de), en latin *Crucimanus*, bibliographe, né au Mans en 1552, est auteur d'une *Bibliothèque française*, Paris, 1584, in-fol., qui contient le catalogue de tous les auteurs qui avaient écrit en français jusqu'à cette époque. Elle a été réimprimée en 1777, Paris, 6 v vol. in-4 (avec le *Dictionn. des écrivains franç.* de Duverdier et les notes de La Monnoye, Bouhier et Falconet). Lacroix du Maine se proposait de composer sur le même plan un catalogue des ouvrages écrits dans toutes les autres langues; mais il périt en 1592, assassiné par des fanatiques qui le soupçonnaient de calvinisme.

LACROIX (l'abbé NICOLLE de), géographe, né à Paris en 1704, m. en 1760, se consacra à l'enseignement de la géographie. On a de lui une *Géographie moderne*, 1747, fréquemment réimprimée et qui est restée longtemps classique. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Lacroix, maître de langues et de géographie à Lyon, m. vers 1715, qui a composé une *Géographie universelle*, 1690, des ouvrages élémentaires, une *Morale*, 1675, une *Poétique*, 1675 et 1694.

LACROIX (J. François DE CASTRIES de), laborieux compilateur du XVIIIe siècle, né à Compiègne, publia sous les titres d'*Anecdotes anglaises*, — *italiennes*, — *arabes*, — *militaires*, etc., 1769 et suiv., des recueils qui eurent la vogue. On lui doit aussi des *Dictionnaires des Faits et dits mémorables* 1768; — *des Femmes célèbres*, 1769; — *des Cultes*, 1770; — *des Saints*, 1772, etc., d'un usage fort commode.

LACROIX (Silv. Franç.), savant mathématicien, né en 1765, m. en 1843, se fit connaître dès 1787 par un travail sur les assurances maritimes, qui fut couronné par l'Académie des sciences; entra à l'Insti-

tut dès sa fondation, enseigna successivement les mathématiques à l'École militaire, à l'École centrale des Quatre-Nations, à l'École polytechnique, à la Faculté des sciences, dont il devint le doyen, enfin au Collège de France (1815). On lui doit un *Cours de Mathématiques* (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie), publié de 1796 à 1801, ouvrage élémentaire, remarquable par la clarté de l'exposition, et dans lequel il introduisit l'usage de la méthode analytique; un *Traité du Calcul différentiel et intégral* (1797 et 1810-1819), ouvrage d'un genre plus élevé, qui est le fondement de sa réputation; un *Essai sur l'enseignement des mathématiques*, 1805, où l'on remarque la partie qui traite des méthodes.

LACROIX (PÉTIS de). *V.* PÉTIS.

LACROZE (Mathurin VEYSSIÈRES de), orientaliste, né en 1661, à Nantes, m. en 1739, passa jeune en Amérique, dans le dessein de se livrer au commerce; de retour à Nantes, il étudia la médecine; mais bientôt, dégoûté de ce nouvel état, il prit l'habit de bénédictin (1682). Son caractère indépendant l'empêchant de se plaire dans un cloître, il s'en échappa, se réfugia à Bâle, et embrassa la religion réformée; il se fixa enfin à Berlin, où il devint bibliothécaire du roi de Prusse, précepteur de la princesse royale (depuis margravine de Bayreuth), et professeur de philosophie au collége français. Ses principaux ouvrages sont: *Vindiciæ veterum scriptorum contra Harduinum*, Rotterdam, 1708; *Histoire du Christianisme des Indes*, La Haye, 1724; *Histoire du Christianisme d'Éthiopie et d'Arménie*, 1739; *Lexicon Ægyptiaco-Latinum*, 1775; *Thesaurus epistolicus*, etc. Il a laissé en manuscrit des *Dictionnaires arménien*, *slave*, *syriaque*, etc.

LACRUZ (PANTOJA de), peintre espagnol, né à Madrid en 1551, m. en 1610, était peintre de Philippe II, et fut chargé par ce prince de décorer les plafonds de l'Escurial. On estime ses portraits de Charles-Quint, de Philippe II et de Philippe III.

LACRUZ (Juana Inès de), religieuse et poëte espagnole, née en 1614 à Mexico, morte en 1695, s'enferma dans un couvent de Mexico, par suite d'un amour malheureux, et y partagea son temps entre les exercices de piété et la poésie. Elle a composé de nombreuses poésies, les unes sacrées, les autres profanes, publiées à Madrid en 1670. Après avoir pris pour modèles les classiques Garcilaso et Boscan, elle se laissa égarer par l'exemple de Gongora, et sacrifia au mauvais goût. On la surnommait *la* 10e *Muse*.

LACRUZ Y CANO (Ramon de), poëte dramatique, né en 1728, à Madrid, m. en 1795. Après avoir été avocat, secrétaire, professeur, il se fit auteur et se consacra tout entier au théâtre. Il y fit représenter un grand nombre de petites pièces en un acte, dites *saynètes*, qui eurent beaucoup de succès. Son *Théâtre* a été publié en 1788, 10 vol. in-8.

LACTANCE, *Firmianus Lactantius*, écrivain chrétien, né vers 250, probablement en Afrique, étudia à Sicca, en Numidie, où il eut pour maître Arnobe; fut choisi vers 290 par Dioclétien pour enseigner les lettres à Nicomédie; embrassa le Christianisme vers 300, et se voua dès lors à la défense de sa nouvelle religion. Constantin lui confia en 318 l'éducation de son fils Crispus. On croit qu'il mourut à Trèves en 325. Lactance a laissé plusieurs ouvrages, tous en latin: le plus célèbre est son traité des *Institutions divines*, en 7 livres, où il combat le polythéisme et la philosophie païenne. Ses autres ouvrages traitent de l'*Œuvre de Dieu*, de la *Colère de Dieu*, de la *Mort des persécuteurs*: ce dernier, longtemps ignoré, fut retrouvé seulement au XVIIe siècle et publié par Baluze en 1679. On lui attribue aussi plusieurs pièces de vers, notamment un petit poëme *sur le Phénix*. Son style, élégant et pur, l'a fait surnommer par S. Jérôme *le Cicéron chrétien*. Son christianisme passe pour n'être pas toujours exact. La meilleure édit. de ses *Œuvres* est celle de Rome, 1654-1659, 14 vol in-8. Les *Institutions divines* ont été traduites par Famé, 1542 et 1746; la *Mort des persécuteurs* par Maucroix, 1680, et Basnage, 1687. Pfaff a retrouvé en 1712, à la bibliothèque de Turin, d'importants fragments des *Institutions divines*.

LACUÉE de CESSAC (J. GÉRARD, comte de), né près d'Agen, en 1752, m. en 1841, était au service quand la Révolution éclata. Député à l'Assemblée législative, il entra en 1795 au Conseil des Cinq-Cents, fut appelé au Conseil d'État après le 18 brumaire et devint ministre de la guerre en 1807. Il se fit beaucoup d'ennemis en poursuivant les dilapidations. Destitué après la campagne de Russie, il n'en demeura pas moins fidèle à l'Empereur. Il n'eut aucun emploi sous la Restauration, mais il fut appelé à la Chambre des pairs en 1831. On a de lui un *Guide des officiers en campagne*, 1786 et 1815, et le *Dictionnaire d'Art militaire* de l'*Encyclopédie méthodique*.

LACURNE DE STE-PALAYE. *V.* SAINTE-PALAYE.

LADA, îlot situé sur la côte O. de l'Asie-Mineure, en face de Milet. La flotte ionienne y fut vaincue par les Perses en 498 av. J.-C. Cette défaite livra l'Ionie aux Perses. Attale y défit vers 200 av. J.-C. la flotte de Philippe V, roi de Macédoine.

LADAK. *V.* LÉI et THIBET (PETIT-).

LADEMBOURG, v. forte du gr.-duché de Bade, à 10 kil. E. de Manheim, près de la r. dr. du Neckar; 2000 hab. Brûlée par les Français en 1668; prise par Turenne en 1674.

LADISLAS, nom de plusieurs rois de Hongrie. L. I succéda en 1077 à son frère Geysa, rendit tributaires les Bulgares et les Serviens, réunit la Croatie à ses États (1089), fonda la ville de Grand-Varadin, et mourut en 1095, à 54 ans, lorsqu'il se préparait à aller combattre les infidèles en Palestine. Il fut mis au rang des saints par Célestin III en 1198; on l'hon. le 27 juin. — L. II et III ne régnèrent qu'un instant (1161-62 et 1204-05): ils n'ont rien fait de remarquable. — L. IV, fils d'Étienne, lui succéda en 1272. Il aida l'empereur Rodolphe à détrôner Ottokar, roi de Bohême, et fut néanmoins abandonné par ce prince lorsqu'il eut à se défendre lui-même contre les agressions des Cumans et des Tartares. Fait prisonnier par les Cumans en 1290, il fut égorgé dans sa tente, laissant à André III un royaume pauvre et mutilé. — L. V, ou Vladislas, fils de Jagellon, roi de Pologne, succéda à son père en Pologne dès 1434, fut élu roi de Hongrie en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche, à l'exclusion du fils de ce prince. Il fut presque aussitôt attaqué par les Turcs: après quelques avantages dus à la valeur de son général, le célèbre Jean Hunyade, il fut défait et tué à la bataille de Varna, en 1444. — Le fils d'Albert d'Autriche et son légitime héritier, qui s'était réfugié en Autriche auprès de l'empereur Frédéric III, son tuteur, fut rappelé par les Hongrois en 1453, et régna aussi sous le nom de Ladislas V. Sous lui comme sous son prédécesseur, la Hongrie, menacée par les Turcs, dut son salut à Jean Hunyade. Cependant, à peine ce héros était-il mort, que Ladislas, jaloux de sa renommée, fit périr son fils aîné. Cette exécution le rendit si odieux à ses sujets qu'il fut contraint de quitter la Hongrie; il alla mourir à Prague (1457) à l'âge de 19 ans. Il eut pour successeur Matthias Corvin, 2e fils de Jean Hunyade. — L. VI ou Vladislas II, fils de Casimir IV, roi de Pologne, fut roi de Bohême (1471), et se fit reconnaître roi de Hongrie (1490), après Matthias Corvin, malgré l'opposition du roi de Pologne, Jean-Albert, son frère. Il confia la défense des frontières à Étienne Zapoly, digne successeur de Hunyade, et ne s'occupa qu'à rendre ses sujets heureux; il m. en 1516.

LADISLAS OU LANCELOT, roi de Naples, né en 1376, succéda en 1386 à son père Charles III de Duras sous la régence de sa mère Marguerite. Il eut à défendre sa couronne contre Louis II d'Anjou; ce ne fut qu'en 1399 qu'il se vit seul maître du royaume. Il voulut s'emparer de toute l'Italie, et même enlever la couronne impériale à Wenceslas et à Robert qui se la disputaient: il réussit à prendre Rome et les villes voisines (1408); mais il échoua en Toscane, et

fut vaincu en 1411 à Rocca-Secca par Louis II. Il s'était relevé de sa défaite et menaçait encore l'Italie, lorsqu'il mourut à Naples en 1414, des suites de ses débauches. Jeanne II, sa sœur, lui succéda.

LADJYN (Melik-el-Mansour-Housam-Eddyn), sultan d'Égypte, était un esclave allemand auquel le sultan Kélaoun avait fait abjurer le Christianisme. Nommé gouverneur du château de Damas, il se révolta et se fit proclamer sultan; mais Kalil-Aschraf, fils et successeur de Kélaoun, le fit déposer et le condamna à mort (1290). Le cordon ayant cassé dans les mains de l'exécuteur, le sultan lui fit grâce. Ladjyn assassina dans la nuit même celui auquel il devait la vie. Forcé de fuir après ce meurtre, il reparut pendant la minorité de Naser-Mohammed, renversa le régent Ketboga et se mit à sa place en 1296. Après trois ans de règne, il fut assassiné par les émirs révoltés (1299).

LADOGA, lac de la Russie d'Europe, entre les gouvts de St-Pétersbourg, d'Olonetz et le grand-duché de Finlande, a 205 kil. sur 140 (c'est le plus grand de l'Europe). Tempêtes fréquentes, navigation périlleuse. Il communique avec la mer Baltique et avec les lacs Ilmen, Onéga et Saïma par la Néva, la Volkhova, la Svir, et la Woxa. — Deux villages de ce nom sont sur ses bords : *Nouveau-Ladoga*, à 105 k. E. de St-Pétersbourg; 1700 hab.; fondée en 1704; — *Vieux-Ladoga*, à 11 kil. S. de la précéd.; 50 maisons. Ce fut le premier séjour de Rurik.

LADON, auj. le *Roufia*, riv. du Péloponèse, affluent de l'Alphée, dans lequel il se jetait un peu au-dessous d'Hérée (frontières de l'Arcadie et de la Triphylie). — Selon la Fable, le fleuve Ladon était le père de Daphné et de Syrinx. Ce fut avec des roseaux de ce fleuve que Pan fit sa flûte à sept tuyaux.

LADOUCETTE (J. Ch. Franç., baron de), né en 1772 à Nancy, mort en 1848, fut successivement préfet des Htes-Alpes (où il créa la belle route du Mont-Genèvre), de la Roër, de la Moselle, rentra dans la vie privée à la chute de l'Empire, et se livra à son goût pour les lettres et l'archéologie. On lui doit : *Archéologie de Mons-Seleucus* (Mont-Saléon, Htes-Alpes), 1806; *Voyage entre Meuse et Rhin*, 1818; *Histoire et antiquités des Htes-Alpes*, 1830 : c'est le meilleur ouvrage qui ait paru sur la statistique de ce pays. Il a aussi composé des *Fables* en vers (1826), imitées pour la plupart de Lessing et Pfeffel, ainsi que des romans, des nouvelles et des contes.

LADRE, corruption de *Lazare*. *V.* ce nom.

L'ADVENTUREUX. *V.* LA MARK.

LADVOCAT (J. B.), compilateur, né en 1709 à Vaucouleurs, m. à Paris en 1765, fut d'abord curé à Domrémy, puis professeur d'hébreu et bibliothécaire à la Sorbonne. Il est auteur d'un *Dictionnaire géographique* très-répandu, fait en collaboration avec Vosgien, écrivain moins connu, sous le nom duquel l'ouvrage parut pour la 1re fois à Paris en 1747; d'un *Dictionnaire historique des grands hommes*, 1762, souvent réimprimé avec suppléments, d'une *Grammaire hébraïque* estimée, 1755, etc.

LAEKEN, faubourg oriental de Bruxelles, où se trouve un château royal avec beau parc, bâti en 1782 sur les plans du duc de Saxe-Teschen.

LÆLIUS (C.) NEPOS, Romain célèbre par ses vertus et par son amitié avec Scipion l'Africain, accompagna ce général en Espagne et en Afrique, eut la plus grande part à ses succès, prit Carthagène, battit Syphax et le fit prisonnier. Il fut élevé au consulat l'an 190 av. J.-C. Il admit Polybe dans son amitié et lui fournit d'utiles renseignements pour son histoire. — LÆLIUS Nepos (C.), dit *le Sage*, fils du précéd., fut lié étroitement avec le second Africain comme son père avait été lié avec le premier, l'accompagna au siége de Carthage, fut à son retour envoyé en Lusitanie où il obtint quelques avantages sur Viriathe, et fut nommé consul l'an 140 av. J.-C. Ami des lettres, il protégea Pacuvius et Térence. Cicéron a donné le nom de *Lælius* à son dialogue sur l'*Amitié*, dont ce personnage est en effet le principal interlocuteur.

LAENNEC (R. Th. H.), médecin, né en 1781 à Quimper, mort en 1826, était médecin en chef de l'hôpital Necker (1816) et professeur au Collége de France. Il s'est occupé avec succès des maladies de poitrine. Il est surtout connu par son *Traité de l'Auscultation médiate* ou *Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur*, Paris, 1819, où il fit connaître le *stéthoscope* (instrument servant à l'auscultation). MM. Roger et Barth ont perfectionné sa méthode dans leur *Traité d'auscultation et de percussion*, 1841 et 1859.

LÆNSBERG (Matthieu), auteur du fameux *Almanach de Liége*, accompagné de pronostications pour tous les mois de l'année. On croit qu'il était chanoine de St-Barthélemi à Liége, et qu'il vivait vers 1600; mais on ne sait rien de certain sur ce personnage; on ne sait même si c'est un nom réel ou supposé. Quoi qu'il en soit, l'almanach qui porte son nom paraît avoir paru pour la 1re fois vers 1635. Les *Œuvres complètes de Matthieu Lænsberg* ont été publiées à Middelbourg en 1663, 2 vol. in-fol.

LAËRTE, roi d'Ithaque et époux d'Anticlée, fut père d'Ulysse. Suivant d'autres, Anticlée aurait cédé aux vœux de Sisyphe peu avant son mariage et Ulysse serait le fruit de ce commerce illégitime. Laërte éleva toutefois Ulysse comme son fils et lui laissa le trône.

LAËRTE, v. forte, sur les confins de la Cilicie et de la Pamphylie, au bord de la mer, fut la patrie de l'écrivain Diogène, dit *Laërce* (*Laertius*), ou *de Laërte*.

LÆTUS (Q. Ælius), préfet du prétoire sous Commode, fit emprisonner et étrangler, en 192, cet empereur, qui avait résolu sa mort, et lui donna pour successeur Pertinax, qu'il fit massacrer au bout de 3 mois de règne. Il fut lui-même tué quelque temps après (193 de J.-C.), par ordre de Didius Julianus, qui venait d'être proclamé empereur.

LÆVINUS (P. Valerius), consul l'an 280 av. J.-C., fit la guerre à Pyrrhus et aux Tarentins, fut vaincu à Héraclée, parce que ses troupes furent effrayées par les éléphants de Pyrrhus; mais répara bientôt cet échec et força le roi d'Épire à demander la paix. — M. Valerius L., propréteur en 214, commença la guerre de Macédoine, prit Oricum, délivra Apollonie assiégée et souleva les Étoliens contre Philippe. Consul en 210, il acheva de soumettre la Sicile.

LA FARE (Ch. Aug., marquis de), poëte et militaire, né en 1644 à Valgorge (Vivarais), m. en 1712. Il servit avec la plus grande distinction, d'abord contre les Turcs dans l'armée autrichienne (1664), puis en Hollande sous Louis XIV (1672); mais, ayant indisposé le ministre Louvois, il fut forcé de quitter le service. Il n'est connu auj. que par ses poésies. Ami de l'épicurien Chaulieu, il s'exerça avec succès dans le même genre que lui; on trouve dans ses vers, faciles et quelquefois négligés, une aimable gaieté et une douce insouciance. La Fare aima Mme de Caylus et Mme de La Sablière et en fut aimé : il leur adressa la plus grande partie de ses poésies. Ses *Œuvres poétiques* sont jointes à celles de Chaulieu dans l'édition de St-Marc, 1755, in-12. Il a aussi écrit des *Mémoires sur Louis XIV*, qui ont paru en 1716. — Il laissa un fils qui devint maréchal de France.

LA FARE (Henri, cardinal de), de la même famille que le préc., né en 1752 à Luçon, m. en 1829, était évêque de Nancy en 1789. Député par le clergé aux États généraux, il s'opposa à la vente des biens du clergé, et combattit toutes les innovations. Il émigra en 1791, résida en Autriche, où il fut pendant 20 ans chargé de la correspondance des Bourbons, rentra avec eux en 1814, devint aumônier de la duchesse d'Angoulême, puis archevêque de Sens (1821), et cardinal (1823).

LA FAYE (Ant. de), ministre protestant, né à Châteaudun vers 1540, m. de la peste à Genève en 1615, fut l'ami de Théodore de Bèze, qu'il accompagna au colloque de Montbéliard en 1589, professa la philoso-

phie et la théologie à Genève, et eut part à la traduction française de la Bible. On a aussi de lui des traductions de l'*Histoire des Juifs* de Josèphe, Genève, 1560; de l'*Histoire romaine* de Tite-Live, Paris, 1582; *Geneva liberata*, 1603; *De vita et obitu Bezæ*, 1606 (trad. en fr. en 1610 et 1681).

LA FAYE (J. Franç. LERIGET de), littérateur, né en 1674 à Vienne, en Dauphiné, m. en 1731, servit quelque temps dans l'armée, et dans la diplomatie, puis se livra exclusivement aux lettres et aux arts. N'usant d'une grande fortune que pour protéger les gens de lettres, qu'il cultivait lui-même, il mérita que Voltaire dît de lui, quoique avec une grande exagération :

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion.

Il composait de jolis vers, faciles et naturels : on remarque surtout son *Épître sur les avantages de la Rime*, contre Lamotte. Il fut admis à l'Académie française en 1730. — Son frère, Élie de La Faye, 1671-1718, servit avec distinction, avança par ses recherches le génie militaire et la mécanique, inventa une *Machine à élever les eaux*, et fut élu membre de l'Académie des sciences en 1716.

LA FAYETTE (Gilbert MOTIER de), d'une famille noble d'Auvergne, s'attacha au Dauphin pendant la démence de Charles VI, fut nommé par lui maréchal en 1420, battit les Anglais à Baugé (1421), contribua à délivrer Orléans, et prit une grande part à l'expulsion des ennemis de la France. Il m. en 1462.

LA FAYETTE (Louise MOTIER de), femme célèbre par son esprit et sa beauté, était fille d'honneur d'Anne d'Autriche. Louis XIII conçut pour elle une vive passion, mais elle sut résister à la séduction et alla en 1637 s'enfermer dans le couvent de la Visitation, où elle prit le nom de sœur *Angélique*. Elle y mourut en 1665. Mme de Genlis en a fait l'héroïne d'un roman intitulé : *Mlle de La Fayette*.

LA FAYETTE (Marie Madeleine PIOCHE DE LA VERGNE, dame de), femme célèbre par l'amabilité de son caractère, l'enjouement de son esprit et l'amitié qui l'unit à La Rochefoucauld, née au Hâvre en 1634, du gouverneur de cette ville, épousa en 1655 le comte de La Fayette (frère de Mlle de La Fayette, qui précède), et mourut en 1693. Elle s'est fait un nom par ses romans, qui substituèrent aux faux sentiments et au style ampoulé des pastorales du temps le langage du cœur et de la véritable passion. Les meilleurs sont : *Zaïde* (1670); *la Princesse de Clèves* (1678); *la Comtesse de Tende*; la *Comtesse de Montpensier*. On lui doit aussi une *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, Amst., 1720; des *Mémoires* historiques, qui se trouvent dans la collection Petitot, et des *Lettres*, encore inédites. Ses *Œuvres*, précédées d'une notice par Auger, ont été imprimées avec celles de Mmes de Tencin et de Fontaines, Paris, 1814, 5 vol. in-8. Mme de La Fayette réunissait chez elle l'élite des gens de lettres; elle eut particulièrement pour amis La Fontaine, Segrais et La Rochefoucauld.

LA FAYETTE (Gilbert MOTIER, marquis de), né en 1757 à Chavagnac, près Brioude, m. à Paris en 1834, épousa à 16 ans Mlle de Noailles. Il s'embarqua 4 ans après sur une frégate armée à ses frais, pour aller combattre dans les rangs des Américains insurgés contre la domination anglaise, combattit à Brandywine et à Montmouth, revint en France en 1779 pour en ramener de nouveaux secours, se distingua à la défense de la Virginie, au siége d'York-Town, et contribua puissamment à fonder la république des États-Unis. Élu en 1787 membre de l'Assemblée des notables, en 1789 député à l'Assemblée nationale, il défendit avec chaleur les idées nouvelles, et proposa le premier de faire une déclaration des droits de l'homme. Le 15 juillet 1789 il fut nommé commandant de la garde nationale : il protégea la famille royale dans les journées des 5 et 6 octobre et dispersa par la force le peuple rassemblé au Champ de Mars (17 juillet 1791); en 1792, il commanda avec succès une des armées destinées à repousser l'invasion étrangère; mais il perdit bientôt sa popularité et fut mis hors de la loi après le 20 juin, pour avoir tenté de faire sortir le roi de Paris. Il partit alors avec quelques amis pour un pays neutre (20 août 1792): arrêté dans sa fuite par les Autrichiens, il fut enfermé dans la citadelle d'Olmütz, et y resta prisonnier jusqu'en 1797, époque où un article spécial du traité de Campo-Formio lui rendit la liberté. Il ne prit aucune part aux affaires sous le Consulat et sous l'Empire. Membre de la Chambre des Représentants en 1814, il vota pour la déchéance de l'Empereur. Député sous la Restauration, il fit à la branche aînée des Bourbons une vive opposition. En 1825, il fit un voyage aux États-Unis, qui fut pour lui une ovation perpétuelle. Après les journées de juillet 1830, il fut nommé pour la 2ᵉ fois, et par acclamation, chef des gardes nationales : dans ces fonctions, il contribua beaucoup à la défense de l'ordre et à l'établissement de la nouvelle dynastie. L'avénement de Casimir Périer aux affaires (13 mars 1831) le fit rentrer dans les rangs de l'opposition, avec la quelle il ne cessa plus de voter jusqu'à sa mort. La Fayette a été mêlé aux plus grands événements de son époque; il a porté partout un patriotisme, un désintéressement, une noblesse d'âme incontestables; mais chez lui les qualités de l'esprit n'étaient pas au niveau de celles du cœur; il manqua plusieurs fois de prévoyance, d'adresse, de décision, et ne sut pas toujours diriger les mouvements populaires ou en assurer les résultats. La Fayette a laissé des *Mémoires*, qui ont été publiés par sa famille, 1837-1840, 8 vol. in-8. Son nom a été donné à un grand nombre de lieux aux États-Unis; les principaux sont : Lafayette, dans l'Indiana, sur le Wabash; 10 000 hab., et Fayetteville, dans la Caroline du Nord; 8000 hab.

LA FÈRE, v. forte de France, ch.-l. de c. (Aisne), au confl. de la Serre et de l'Oise, à 24 kil. N. O. de Laon; 3122 hab. École d'artillerie (fondée en 1756), arsenal de construction, salpêtreries, scieries hydrauliques. Commerce de vins, laines, toiles. — Cette v. a soutenu un grand nombre de siéges, notamment en 1550 contre les Espagnols, qui la prirent. Henri IV s'en empara en 1596 et y construisit de nouvelles fortifications, augmentées sous Louis XIII, mais détruites sous Louis XIV, en 1690. Les alliés s'en emparèrent en 1814 et la ravagèrent; mais en 1815 les Prussiens l'assiégèrent vainement. — *V.* FÈRE.

LA FERRIÈRE (L. Firmin), juriste, né en 1798 à Jonzac, m. en 1861, fut successivement avocat à Bordeaux, professeur de droit à Rennes, inspecteur général des Facultés de droit, conseiller d'État (1849), fut chargé en 1854 d'administrer l'Académie de Toulouse, et fit partie, à partir de 1855, de l'Académie des sciences morales. On lui doit, entre autres publications, une *Histoire du droit civil de Rome et du Droit français* (1846-61), ouvrage fort estimé, malheureusement interrompu par sa mort.

LA FERTÉ, nom commun à une foule de lieux en France, vient du bas latin *firmitas*, forteresse.

LA FERTÉ (H. de SENNETERRE ou ST-NECTAIRE, duc de), maréchal de France, né à Paris en 1600, m. en 1681, reçut le bâton de maréchal en 1651, après s'être distingué au siége de La Rochelle (1628), aux batailles d'Avesnes, de Rocroy, de St-Nicolas, où il défit le comte de Ligneville (1650). Fait prisonnier à Valenciennes en 1656, il fut racheté par le roi : depuis, il prit Montmédy (1657), Gravelines (1658), etc. Il ne se reposa qu'à la paix des Pyrénées (1659).

LA FERTÉ-ALEPS ou **ALAIS**, *Firmitas Balduini*, puis *Adelaïdis*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), au confl. de l'Essonne et de la Juisne, à 15 kil. N. E. d'Étampes; 790 hab. Filatures de coton et de bourre de soie; abeilles; carrières de grès.

LA FERTÉ-BERNARD, ch.-l. de c. (Sarthe), au confl. du Mesme et de l'Huisne, à 31 kil. S. E. de Mamers; 2604 hab. Station. Église paroissiale du XIVᵉ siècle; bibliothèque publique. Grande industrie

(grosses toiles, calicots, étamines, etc.); commerce. Anc. forteresse. Patrie du poëte Rob. Garnier.

LA FERTÉ-FRÊNEL, ch.-l. de c. (Orne), à 45 kil. N. E. d'Argentan; 478 h.

LA FERTÉ-GAUCHER, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin, à 15 kil. S. E. de Coulommiers; 2119 hab. Tanneries, mégisseries; commerce de grains. Il s'y livra en 1814 un combat entre les Français et les alliés.

LA FERTÉ-IMBAULT (Jacques d'ÉTAMPES, marquis de), maréchal de France, né en 1590, m. en 1668, se distingua au combat des Ponts-de-Cé, en 1620, aux siéges de St-Jean-d'Angély, de Montauban (1621), et surtout au combat de Veillane (1630), où, avec sa seule compagnie, il chargea et tailla en pièces 3000 ennemis; servit dans les campagnes de Flandre, 1646-48, et fut fait maréchal en 1651. Il avait été quelque temps ambassadeur en Angleterre et rendit de grands services à son pays pendant son séjour à Londres.

LA FERTÉ-IMBAULT (la marquise de), fille de la célèbre Mme Geoffrin, se distingua comme sa mère par son esprit, mais fut aussi opposée aux philosophes que sa mère leur avait été dévouée. Mariée en 1733 au petit-fils du maréchal de La Ferté, elle resta veuve à 21 ans. Elle fut chargée, sous Mme de Marans gouvernante en titre, d'une partie de l'éducation de Mmes Clotilde et Élisabeth, sœurs de Louis XIV.

LA FERTÉ-MACÉ, ch. de c. (Orne), à 19 kil. E. de Domfront; 6475 hab. Grande industrie: toiles de coton, rubans de fil, ouvrages de buis, teintureries.

LA FERTÉ-MILON, v. du dép. de l'Aisne, sur l'Ourcq, à 25 kil. N. O. de Château-Thierry; 2000 hab. Beau château. Patrie de J. Racine.

LA FERTÉ-ST-AUBIN, jadis la FERTÉ-NABERT, *Firmitas Naberti*, ch.-l. de c. (Loiret), sur le Cosson, à 19 kil. S. d'Orléans; 2203 hab.

LA FERTÉ-SENNETERRE. *V.* ST-NECTAIRE.

LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne, à 19 kil E. de Meaux (22 par ch. de fer); 4102 hab. Pierres meulières; filature de laine. Commerce de blé, bois, charbon.

LA FERTÉ-SUR-AMANCE, ch.-l. de c. (Hte-Marne), à 30 kil. E de Langres; 580 hab. Station.

LA FERTÉ-SUR-AUBE, *Firmitas ad Albulam*, v. de la Hte-Marne, à 32 kil. O. de Chaumont; 1000 h. Combat entre les Français et les alliés en 1814.

LA FERTÉ-SUR-GROSNE, v. du dép. de Saône-et-Loire, à 11 kil. S. de Châlons; 500 hab. Abbaye célèbre, une des 4 *filles de Cîteaux*. *V.* CÎTEAUX.

LA FERTÉ-VIDAME, ch.-l. de c. (Eure-et-Loir), à 36 kil. S. O. de Dreux; 975 hab. Château.

LA FEUILLADE (Franç. d'AUBUSSON, vicomte de), maréchal de France, issu de la famille du grand maître d'Aubusson, fut un des plus zélés serviteurs de Louis XIV. Il fit avec distinction la campagne de Flandre (1651-54), alla, après la paix des Pyrénées, servir sous Montécuculli contre les Turcs, avec un corps de volontaires levés à ses frais; accompagna Louis XIV en 1674 dans la conquête de la Franche-Comté; prit Salins (1674), emporta, l'épée à la main, le fort St-Étienne qui défendait Besançon, fut fait maréchal en 1675, gouverneur du Dauphiné en 1681, et mourut en 1691. Courtisan flatteur, il avait fait ériger à ses frais, en 1686, sur la place des Victoires, à Paris, une magnifique statue de Louis XIV debout, couronné par la Victoire, et tenant à ses pieds quatre esclaves enchaînés, qui représentaient autant de nations vaincues; cette statue, détruite en 1792, a été remplacée en 1821 par la statue équestre qu'on voit auj. sur la même place, et qui est l'œuvre de Bosio. — Son fils, Louis de La Feuillade, fut aussi maréchal (1724), mais il était loin d'égaler son mérite. Il se laissa battre en Piémont par le prince Eugène.

LAFFÉMAS (Barthélemy de), valet de chambre de Henri IV et contrôleur général du commerce, né en 1545 à Beausemblant (Dauphiné), m. vers 1612, s'efforça de ranimer l'agriculture et le commerce. On a de lui: *Les Trésors et richesses pour mettre l'État en splendeur*, Paris, 1598; *Remontrances sur l'abus des charlatans, pipeurs et enchanteurs*, 1601; *Preuve du plant et profit des mûriers*, 1603; *Lettres de la feu royne mère comme elle faisoit travailler aux manufactures*; *Hist. du commerce de France*, 1606. — Son fils, Isaac de Laffémas, 1589-1650, avocat au parlement, conseiller d'État et lieutenant civil en 1638, fut tout dévoué au cardinal de Richelieu, ainsi qu'à Mazarin. Il a laissé, comme Laubardemont, une mémoire exécrée.

L'AFFICHARD (Thomas), auteur médiocre, né en Bretagne en 1698, m. à Paris en 1753, a donné un grand nombre de pièces qui furent jouées aux Français, aux Italiens, à l'Opéra-Comique, et dont plusieurs avaient été composées en société avec Panard, d'Orville et Gallet. On en a recueilli quelques-unes sous le titre de *Théâtre de l'Affichard*, 1746.

LAFFITTE (Jacques), né en 1767, m. en 1844, était fils d'un pauvre charpentier de Bayonne. Il vint jeune à Paris, entra en qualité de commis chez le banquier Perregaux, obtint la confiance de son patron, qui se l'associa, augmenta bientôt l'importance de la maison, fut nommé en 1814 gouverneur de la Banque, vint au secours de l'État obéré dans les moments difficiles qui suivirent l'invasion, reçut de Napoléon, partant pour l'exil, un dépôt de plusieurs millions, qu'il conserva religieusement, fit partie en 1815 de la Chambre des Représentants, puis de celle des Députés, fut réélu en 1817 par tous les colléges de Paris; vota constamment, sous la Restauration, avec l'opposition; eut la part la plus active à la révolution de Juillet (1830), et fut le premier à déférer au duc d'Orléans la lieutenance du royaume, puis la couronne; accepta, au début de la révolution, le portefeuille des finances, devint président du conseil au 3 novembre 1830, et se montra favorable au *mouvement*, mais fut bientôt débordé, et se vit, après le sac de l'archevêché, obligé de se retirer (3 mars 1831). Dès lors, mécontent de la marche du gouvernement, il rentra dans l'opposition pour n'en plus sortir. J. Laffitte avait éprouvé, soit pendant son ministère, soit depuis, des pertes immenses qui le forcèrent à liquider sa maison de banque et à vendre son hôtel: une souscription nationale racheta cet hôtel pour le lui conserver. Rendu à la vie privée, il reconstitua sa maison sous la dénomination de *Banque sociale*, et la vit de nouveau prospérer. Bienfaisant et généreux, J. Laffitte ouvrait sa bourse à toutes les infortunes, aidait l'industrie de ses capitaux, encourageait les lettres et les arts: aussi jouit-il d'une immense popularité. Une de ses 3 filles épousa le prince de La Moskowa. Outre ses *Discours* et *Opinions*, il avait rédigé des *Mémoires*, qui sont restés inédits, la publication en ayant été retardée par des contestations judiciaires.

LAFIN. *V.* BIRON (Ch. de).

LAFITAU (le Père), jésuite missionnaire, né à Bordeaux, mort en 1740. fut employé pendant plusieurs années dans les missions du Canada. Il a publié: *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, 1723; *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, 1733. — Un autre Lafitau, P. Franç., parent du précéd., 1685-1764, fut évêque de Sisteron. Il a écrit contre les Jansénistes, et publié la *Vie de Clément XI*, l'*Histoire de la constitution Unigenitus*, 1737, *Vie et mystères de la Ste Vierge*, 1759.

LA FLÈCHE, *Flexia*, ch.-l. d'arr. (Sarthe), sur le Loir, à 40 kil. S. E. du Mans; 6490 hab. Beau collége, fondée en 1603 par Henri IV et donné par lui aux Jésuites; ce collége devint en 1764 une *École militaire*; le *Prytanée militaire* de St-Cyr y fut transporté en 1808; le titre de *Prytanée*, remplacé en 1815 par celui de *Collége militaire*, a été rétabli en 1853. Toiles, étamines, chapellerie, huile de noix, etc. — La ville tire son nom d'une *flèche* qui fut placée au XIIe s. sur la tour de St-Thomas. Patrie de l'astronome Picard, du mécanicien J. Sauveur.

LA FLOTTE, v. du dép. de la Charente-Inf., sur

la côte N. de l'île de Ré; 2600 hab. Rade et port excellents. Distilleries, vinaigres.

LAFON (Pierre), acteur tragique, né à La Linde en Périgord, en 1773, m. en 1846, s'engagea d'abord dans une troupe ambulante, puis vint à Paris, débuta en 1800 au Théâtre-Français par le rôle d'Achille d'*Iphigénie en Aulide*, où il obtint le succès le plus brillant, et conserva la faveur du public jusqu'au moment où il se retira, en 1829. Lafon était doué d'une taille avantageuse, d'une belle figure, d'un organe sonore, mais il était souvent guindé, et portait à l'excès le sentiment de la dignité théâtrale.

LAFONT (Jos. de), auteur dramatique médiocre, né à Paris en 1686, mort en 1725, a donné au Théâtre-Français : *Danaé, ou Jupiter Crispin; le Naufrage, ou la Pompe funèbre de Crispin; l'Amour vengé; les Trois frères rivaux*, et a composé plusieurs opéras.

LA FONTAINE (Jean de), le premier des fabulistes, né en 1621 à Château-Thierry, mort en 1695, était fils d'un maître des eaux et forêts. Son enfance n'eut rien de remarquable, et ce n'est qu'à l'âge de 22 ans qu'il sentit naître en lui le goût de la poésie, en entendant lire une ode de Malherbe. Son père, voulant lui donner un état, se démit de sa charge en sa faveur; il le maria en même temps; mais La Fontaine, d'un caractère insouciant, négligeait sa place et son ménage pour se livrer à son goût pour le plaisir et la poésie. Quelques-uns de ses premiers essais ayant attiré l'attention de la duchesse de Bouillon, qui se trouvait à Château-Thierry, cette dame l'admit près d'elle, l'emmena à Paris et se déclara sa protectrice : elle l'appelait son *Fablier*. Il eut aussi pour protecteurs le surintendant Fouquet, auquel il resta fidèle dans sa disgrâce; Henriette d'Angleterre, le prince de Condé et le duc de Bourgogne; cependant, il n'obtint jamais la faveur de Louis XIV. Il eut pour amis Racine, Molière, Bernier, et fut admis dans l'intimité de Mme de La Fayette et de Mme de La Sablière. Il vécut vingt ans chez la dernière, dispensé de tous les soucis de la vie matérielle. Après la mort de cette dame, M. d'Hervart vint lui offrir de loger chez lui : « J'y allais, » répondit le poëte avec une touchante bonhomie. Dans ses dernières années, il fut ramené à la religion, qu'il avait fort négligée toute sa vie, et se décida, sur les instances de son confesseur, à supprimer quelques-uns de ses ouvrages encore inédits. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1684. La Fontaine débuta par des *Contes* (1664); ces petits poëmes, dans lesquels la morale et la décence sont trop souvent offensées, étaient pour la plupart imités de l'Arioste, de Boccace et de Machiavel. Il ne commença à publier ses fables qu'à 47 ans. Ces fables, que tout le monde sait par cœur, forment 12 livres, dont les 6 premiers parurent en 1668 et les 6 autres de 1678 à 1684. Elles se font toutes remarquer par un ton de naïveté, de bonhomie, et en même temps de finesse qu'on ne trouve nulle autre part, ce qui a valu à leur auteur le surnom d'*Inimitable*. On a aussi de lui des *élégies*, dont une admirable sur la disgrâce de Fouquet; quelques comédies (entre autres l'*Eunuque*, imité de Térence), deux opéras, trois poëmes mythologiques (*Psyché*, imitation d'Apulée; *Adonis*, *Philémon et Baucis*); des *ballades* et des *rondeaux*. Il serait impossible d'énumérer les éditions qu'on a données des *Fables* de La Fontaine. Parmi les éditions de ses *Œuvres complètes*, on estime celle de Walckenaër, avec commentaires, 6 vol. in-8, 1822 et 1827. Ch. Marty-Laveaux en a donné une nouvelle en 1861, d'après les textes originaux, avec notes et lexique, 4 vol. in-16. Walckenaër a publié l'*Hist. de la Vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1820 et 1824; Chamfort et La Harpe son *Éloge*; M. Taine un *Essai sur les Fables de La Fontaine*, 1860; et M. Saint-Marc Girardin : *La Fontaine et les fabulistes*, 2 vol. in-8, 1867.

LA FONTAINE (Auguste), romancier allemand, né à Brunswick en 1756, d'une famille de réfugiés français, mort à Halle en 1831, était fils d'un maître de peinture. Il étudia la théologie à Helmstædt, devint en 1786 précepteur des enfants d'un général prussien, qui le fit nommer aumônier de régiment; vint en cette qualité avec les Prussiens en Champagne (1792), puis alla se fixer à Halle, où le roi de Prusse lui donna un canonicat et où il se livra tout entier à la littérature. Il est l'un des plus féconds et des plus aimables romanciers allemands; ses ouvrages offrent une peinture fidèle de la société et une morale pure, ce qui l'a fait surnommer le *Berquin de l'Allemagne*; mais on y trouve une marche trop uniforme. Parmi ses romans on remarque : *Blanche et Mina*, *les Systèmes de morale; Raphaël; Charles et Emma; Émilie; Walther; l'Homme singulier; la Famille de Halden; les Tableaux de famille*, etc. La plupart de ces ouvrages ont été imités ou trad. en franç.

LA FORCE, ch.-l. de c. (Dordogne), à 11 kil. O. de Bergerac; 910 hab. Érigé en duché-pairie en 1637.

LA FORCE (Jacques NOMPAR DE CAUMONT, duc de), pair et maréchal de France, né en 1558, mort en 1652, était fils de François de Caumont, qui fut massacré à la St-Barthélemy, et n'échappa à la mort que par une sorte de miracle. Caché dans sa famille jusqu'au moment où Henri IV se mit à la tête des Protestants, il se rangea alors sous les drapeaux de ce prince, se signala en plusieurs occasions et fut un des premiers à le reconnaître pour souverain. A l'avénement de Louis XIII, il se joignit aux mécontents, mais bientôt après il rentra en grâce et fut nommé maréchal. Envoyé en Piémont, il prit Saluces en 1630, défit les Espagnols à Carignan, à Lunéville (1634), enleva La Motte et Spire, et fit prisonnier le général autrichien Colloredo. — Son fils, Armand de La Force, fut aussi maréchal de France, et m. en 1675, à près de 90 ans. Tous deux ont laissé des *Mémoires* (pub. en 1843 par le marquis E. de La Grange, 4 vol. in-8). — Un de leurs ancêtres, né en 1391, mort en Angleterre 1446, a écrit un *Voyage à Jérusalem* en 1418, publié à Paris en 1858 par le marquis de La Grange. On lui doit aussi des quatrains moraux sous le titre de *Dits et enseignements*, publiés par Galy.

LA FORCE (Charlotte Rose DE CAUMONT de), petite-fille de Jacques de La Force, née en 1650, morte en 1724, a laissé quelques poésies et des romans ingénieux, où l'histoire se trouve mêlée à la fiction : *Histoire secrète du duc de Bourgogne*, 1694; — *de Marie de Bourgogne*, 1712; — *de Marguerite de Valois*, 1696; — *de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, avec les intrigues des règnes de Henri III et de Henri IV*, 1703; *Gustave Wasa*, 1698; *les Fées, contes des contes*, 1692.

LA FORCE (PIGANIOL de). *V.* PIGANIOL.

LAFORGE, médecin. *V.* DELAFORGE.

LAFOSSE (Charles de), peintre, né à Paris en 1640, mort en 1716, eut pour maître Lebrun, alla se perfectionner à Rome et à Venise, et fut reçu à l'Académie de peinture en 1683. Il a peint, à Paris, le dôme des Invalides, ainsi que les 4 pendentifs du dôme représentant les 4 évangélistes; à Versailles, la voûte de la chapelle du palais, ainsi que les plafonds des salles du Trône et de Diane. Ses plus beaux tableaux sont : *le Mariage d'Adam*, *le Mariage de la Vierge*, *Moïse sauvé des eaux*, *l'Enlèvement de Proserpine*. Son dessin est quelquefois lourd, mais son coloris est brillant et vigoureux.

LAFOSSE (Ant. D'AUBIGNY de), poëte dramatique, neveu du peintre Ch. de Lafosse, né à Paris en 1653, mort en 1708, suivit en qualité de secrétaire le jeune marquis de Créqui, qui fut tué à la bataille de Luzzara (1702), rapporta son cœur à Paris, et fit sur sa mort des vers qui respirent une douleur profonde. Il fut ensuite attaché au duc d'Aumont, gouverneur du Boulonnais. On a de lui quatre tragédies : *Polyxène*, *Thésée*, *Corésus et Callirhoé*, *Manlius Capitolinus*; cette dernière, imitée de la *Conjuration de Venise* d'Otway, est la meilleure; la versification en est pénible, mais elle offre des beautés mâles. Les *Œuvres* de Lafosse ont été publiées en 2 v. in-12, 1747.

LAFOSSE (Ét. Guillaume et Philippe), médecins vétérinaires du XVIIIe siècle, père et fils, ont écrit sur leur art d'utiles ouvrages, notamment : *Guide du maréchal*, Paris, 1766; *Cours d'Hippiatrique*, 1774; *Dictionnaire d'hippiatrique*, 1785.

LA FRANÇAISE, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), à 18 kil. N. O. de Montauban; 3752 hab.

LA FRESNAYE, ch.-l. de c. (Sarthe), à 13 kil. N. O. de Mamers; 1377 hab.

LA GACILLY, ch.-l. de c. (Morbihan), à 48 kil. N. E. de Vannes, sur l'Aff; 1355 hab.

LA GALISSONNIÈRE (le marquis de), lieutenant général des armées navales, né en 1693 à Rochefort, fut nommé en 1745 gouverneur général du Canada, et se concilia l'estime et l'affection de tous les habitants de cette contrée. Chargé en 1756 par Louis XV du commandement de l'escadre destinée à agir contre les Anglais dans la Méditerranée, il battit complétement l'amiral Byng devant Minorque; mais la mort l'enleva la même année.

LA GARDE (Ant. ESCALIN DES AIMARS, baron de), dit le *capitaine Paulin*, né d'une famille obscure à La Garde, en Dauphiné, vers 1498, mort en 1578, avait été d'abord valet de service dans un régiment. Il s'éleva par sa bonne conduite, son intelligence et son courage jusqu'aux premiers grades, servit avec un égal succès sur terre et sur mer, conclut le traité d'alliance offensive et défensive entre François I et la république de Venise contre Charles-Quint, fut envoyé comme ambassadeur à la cour de Soliman II, s'acquitta de sa mission avec beaucoup d'habileté, et fut à son retour nommé général des galères. Il se signala par sa violence à l'égard des Vaudois de Cabrières et de Mérindol. Pendant les guerres de religion, il combattit à Jarnac et à Moncontour et assista au siége de La Rochelle.

LA GARDE-FRESNET, bg du dép. du Var, au fond du golfe Grimaud, à 33 kil. S. O. de Draguignan; 2600 hab. On croit que ce bourg est l'ancien Fraxinet, que les Sarrasins prirent et fortifièrent au IXe siècle, et d'où ils ravageaient la Provence (889-975).

LA GARDIE, famille illustre de Suède, originaire de France. Pontus de La Gardie, né en Gascogne, passa au service du Danemark après avoir fait ses premières armes sous nos capitaines les plus renommés. Fait prisonnier en 1565 par les Suédois, il fut bien traité par eux, et resta au service de leur roi Eric XIV, sous lequel il parvint au grade de feld-maréchal. — Son fils, Jacques de La Gardie, 1583-1652, général des Suédois sous Charles IX, soumit une grande partie de l'empire moscovite, enseigna le métier des armes à Gustave-Adolphe, et fut un des tuteurs de la jeune reine Christine. — Magnus Gabriel de La Gardie, fils de Jacques, jouit de la plus grande faveur auprès de Christine. Cette princesse l'aurait même épousé, dit-on, sans l'opposition du chancelier Oxenstiern. Elle le nomma en 1646 son ambassadeur en France, et lui fit épouser à son retour sa cousine Euphrosine, sœur du prince Charles-Gustave (depuis Charles X). La Gardie conserva son crédit sous le règne de Charles X, et devint même chancelier; mais sous Charles XI il tomba dans une disgrâce entière (1680); ses biens furent confisqués et il mourut dans l'indigence en 1682. Il avait conseillé en 1672 de contracter avec la France une alliance qui ne fut pas heureuse; quelques historiens donnent ce fait comme cause de sa disgrâce. La Gardie protégeait les gens de lettres et les savants.

LAGHOUAT ou mieux EL-AGHROUAT, v. d'Algérie, à 230 k. S. d'Alger, est le poste le plus avancé dans le sud de la province d'Alger, et comme la capitale du désert. Commerce actif. Les habitants émigrent en grand nombre à Alger, où ils exercent le métier de portefaix. Prise le 4 décembre 1852 par le général Pélissier, après un assaut meurtrier.

LAGIDES, dynastie égyptienne, eut pour chef Ptolémée, fils de Lagus, général d'Alexandre, et régna sur l'Égypte de 323 à 30 av. J.-C. *V.* ÉGYPTE.

LAGNIEU, ch.-l. de c. (Ain), à 60 kil. N. de Belley; 2500 hab. Chapeaux de paille imitant la paille d'Italie. — Cette ville appartenait à la maison de Coligny. Elle passa aux ducs de Nemours en 1571.

LAGNY, *Latiniacum*, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), sur la Marne, à 20 kil. S. O. de Meaux; 2614 hab. Station. Commerce actif, surtout en blé et plâtre. Anc. abbaye de Bénédictins, bel hospice. Ville jadis très-forte; brûlée par les Anglais en 1358. Elle prit parti pour les Armagnacs au XVe s. S'étant révoltée en 1544 contre l'autorité royale au sujet d'une querelle survenue entre l'abbé de Lagny et les moines, elle fut horriblement saccagée par Jacques de Lorges.

LAGONEGRO, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Basilicate), à 17 kil. E. de Policastro; 5000 h. Combat entre les Napolitains et les Français en 1806.

LAGOR, ch.-l. de c. (Basses-Pyrenées), à 17 kil. S. E. d'Orthès; 1360 h.

LAGOS, *Bistonis palus*, baie formée sur la côte de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans le sandjak de Gallipoli, par 22° 45' long. E., et 41° lat. N.

LAGOS, *Lacobriga*, v. forte et port de Portugal (Algarve), ch.-l. de comarque, à 160 kil. S. de Lisbonne; 7000 hab. Vins, figues. Le 18 août 1759, il se livra dans les eaux de Lagos un combat naval entre le bailli de Suffren et l'amiral anglais Boscaven.

LAGOS, État de la Nigritie maritime, au fond du golfe de Guinée, entre les États de Ouidda et de Benin, a pour villes principales Lagos, dans une île formée par un fleuve de même nom, et Abbeokuta, à laquelle on donne 50 000 hab. On faisait jadis dans ce pays un grand trafic d'esclaves. Les Anglais se sont fait céder la ville et le port de Lagos en 1861.

LAGRANGE (JOS. DE CHANCEL de), dit *Lagrange-Chancel*, poëte dramatique, né à Antonne, près de Périgueux, en 1677, mort en 1758, se fit remarquer par sa précocité, fit une comédie à 9 ans et une tragédie à 17. Il obtint la faveur de la princesse de Conti qui lui fit donner une lieutenance, puis une charge de maître des cérémonies à la cour. Il reçut des encouragements et des conseils de Racine, et fit jouer, de 1694 à 1713, plusieurs tragédies qui, sans être d'un mérite supérieur, eurent un véritable succès. Entraîné par ses dispositions caustiques, il écrivit contre Philippe d'Orléans, alors régent, des odes qu'il intitula *Philippiques*, et qui n'étaient que de sanglantes satires : il fut pour ce fait enfermé aux îles Marguerites; mais il parvint à s'échapper et se réfugia à l'étranger; il ne put rentrer en France qu'après la mort du duc. Ses tragédies sont : *Jugurtha*, *Oreste et Pylade*, *Méléagre*, *Athénaïs*, *Amasis*, *Alceste*, *Ino*, *Érigone*, *Cassius*. Il a aussi composé quelques opéras : *Méduse*, *Cassandre*, *Orphée*, *Pyrame et Thisbé*. Il a donné lui-même une édition de ses *OEuvres*, 1758, 5 vol. in-12. Ses *Philippiques*, restées longtemps manuscrites, ont été publiées d'abord en Hollande (sans date), puis à Paris en 1797 par son fils, et rééditées en 1858, avec notes historiques et littéraires, par M. de Lescure.

LAGRANGE (N....), traducteur, né en 1738 à Paris, mort en 1775, était précepteur des enfants du baron d'Holbach et ami de Diderot. On lui doit la traduction du poëme de Lucrèce *De Natura rerum*, 1768, et celle des *OEuvres de Sénèque le philosophe*, 1778 (terminée et publiée par Naigeon). Ces traductions sont remarquables par leur élégance et leur fidélité. Elles ont été plusieurs fois réimprimées.

LAGRANGE (Jos. Louis), mathématicien, né en 1736 à Turin, de parents français d'origine, mort à Paris en 1813, prit rang dès l'âge de 18 ans en envoyant à Euler la réponse à des questions dont on cherchait en vain la solution depuis 10 ans, fut dès 19 ans professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Turin, et fonda peu après dans cette ville, avec quelques amis, une société savante. Il remporta 5 fois (1764 et ann. suiv.) le prix de mathématiques proposé par l'Académie des sciences de Paris. Appelé en 1766 à Berlin par le grand Frédéric, pour y remplacer

Euler comme président de l'Académie, il séjourna 20 ans dans cette ville. A la mort de Frédéric, il quitta la Prusse, vint en France, où il fut fixé par les avantages que lui fit Louis XVI. Nommé depuis professeur aux Écoles normales, puis à l'École polytechnique, il fut de l'Institut dès sa fondation. Napoléon le combla de dignités, le fit entrer au Sénat, et lui donna en toute occasion les marques de son estime. Lagrange a porté l'analyse pure au plus haut point de perfection: il s'est sans cesse efforcé de la rendre indépendante de toute construction géométrique, et de découvrir les méthodes les plus générales ; c'est en suivant cette direction qu'il a trouvé sa *Méthode des variations*, qui suffirait pour l'immortaliser. Ses principaux ouvrages, outre une foule de *Mémoires* dans les recueils des Académies de Turin, de Berlin et de Paris, sont : *Mécanique analytique*, Paris, 1787, et 1811-15; *Théorie des fonctions analytiques*, 1797 et 1813; *Résolution des équations numériques*, 1798 et 1808. Ses ouvrages sont des modèles pour la clarté de l'exposition, par l'élégance du style et des démonstrations. Parmi les applications qui lui sont dues, on estime surtout ses recherches sur les cordes vibrantes et sur la libration de la lune; sa démonstration de la variation périodique des grands axes du système solaire. Son *Éloge* a été prononcé par Delambre, Laplace et Lacépède. Le recueil de ses *Mémoires* a été publ. aux frais de l'État par M. Serret, 1864 et ann. suiv.

LAGRANGE (LE LIÈVRE de), anc. famille, connue dès le XIIIe siècle, a produit, entre autres personnages distingués : Jean de Lagrange, seigneur de Bougival, avocat général au parlement de Paris en 1510, qui protesta énergiquement, en 1517, contre l'abolition de la *Pragmatique-Sanction* et l'admission du Concordat de François I;—François, marquis de Lagrange et de Fourilles, né en 1766, m. en 1833, qui servit avec distinction sous Louis XVI, sous la République et l'Empire. Placé en Espagne sous les ordres du général Dupont, il protesta contre la capitulation de Baylen. Il fut fait général de division après la bataille d'Essling, où il avait perdu un bras. En 1814, il commandait la levée en masse du dép. de Seine et Marne : il résista jusqu'au bout et resta près de l'Empereur jusqu'à son abdication. Il n'en fut pas moins appelé par Louis XVIII au commandement d'une compagnie de mousquetaires. — Son fils, le marquis Édouard de L., né en 1796, auj. sénateur, a servi successivement dans l'armée et dans la diplomatie, et s'est livré avec succès à des travaux littéraires et archéologiques, qui lui ont ouvert en 1846 les portes de l'Académie des inscriptions. *V.* LA FORCE.

LA GRANGE (Joseph), général, d'une autre famille que les précédents, 1763-1836, fit la campagne d'Égypte et prit part à toutes les grandes affaires de cette guerre; commanda en 1805 une expédition contre les Antilles anglaises et s'empara de la Dominique; fit partie de la commission chargée d'organiser le royaume de Westphalie ; eut, en Espagne, la principale part à la victoire de Tudela; assista aux batailles de Dresde et de Leipsick et fut blessé à Champaubert. Louis-Philippe l'éleva à la pairie en 1831.

LA GRASSE, ch.-l. de c. (Aude), à 35 k. S. E. de Carcassonne, sur l'Orbiel; 1278 hab. Suif, moulins à huile, distilleries, scieries de buis, forges, etc. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée par Charlemagne.

LA GRAVE-EN-OYSANS, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), à 35 kil. N. O. de Briançon; 1536 hab.

LAGRENÉE (J. Fr.), peintre, né à Paris en 1724, m. à Rome en 1805, était élève de Carle Vanloo, et fut surnommé l'*Albane français* à cause du coloris et de la grâce de ses figures. Il fut reçu à l'Académie en 1755, passa quelques années en Russie, où Élisabeth l'avait appelé, et fut nommé en 1781 directeur de l'Académie française de peinture à Rome. Ses principaux tableaux sont : *l'Enlèvement de Déjanire par Nessus*, *la Veuve d'un Indien*, *Alexandre consolant la famille de Darius*. Cet artiste a de la mollesse et de la manière : après avoir été fort en vogue, il vit baisser sa réputation à mesure que le goût sévère de l'antique reprit faveur. — Son frère, J. Jacques L., m. en 1821, se fit un nom comme peintre sur verre et sur émail. Il inventa un procédé pour faire sur marbre en incrustations toutes sortes de dessins. — Anselme Lagrenée, fils de J. François, 1778-1832, cultivait aussi la peinture : il a surtout réussi à représenter les chevaux.

LA GUAYRA, v. du Vénézuela. *V.* GUAYRA.

LA GUERCHE, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 21 kil. S. de Vitré; 4547 hab. Toiles fines, toiles pour la marine, huile de noix.—Ch.-l. de c. (Cher), à 50 kil. N. E. de St-Amand; 3663 hab. Forges. — Une autre La Guerche (Indre-et-Loire), sur la Creuse, à 32 kil. S. O. de Loches, est remarquable par l'ancien château d'Agnès Sorel. C'était une vicomté.

LA GUICHE, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 20 k. N. E. de Charolles; 879 hab.

LA GUICHE, anc. famille de Bourgogne (qu'il ne faut pas confondre avec celle de Guiche), a fourni plusieurs hommes distingués, entre autres : Pierre de La G., né en 1464, m. en 1544, ambassadeur sous Charles VIII et Louis XII; — Philibert de La G., bailli de Mâcon, qui refusa d'exécuter le massacre de la St-Barthélemy (1572) : il devint grand maître de l'artillerie sous Henri III et Henri IV; il mourut à Lyon en 1607; — J. Franç. de La G., comte de La Palice, maréchal de France sous Louis XIII, qui fit les siéges de Montauban et de Montpellier; il mourut en 1632; — Bernard de La G., comte de St-Géran, petit-fils du maréchal : il eut un procès fameux au sujet de son état civil qu'on lui contestait, et le gagna en 1663. Il mourut en 1693, ne laissant qu'une fille, qui se fit religieuse.

LA GUIOLE, ch.-l. de c. (Aveyron), à 25 kil. N. E. d'Espalion; 1934 hab. Bas à l'aiguille et draps communs; fromages estimés. Air très-pur.

LAGUS, père de Ptolémée Soter, fondateur du royaume grec d'Égypte, était un Macédonien obscur, dont la femme fut, dit-on, séduite par Philippe, qui la rendit mère de Ptolémée. Quoi qu'il en soit, Lagus éleva Ptolémée comme son propre fils.

LA HAGUE ou LA HOGUE. *V.* HOGUE (LA).

LAHARPE (J. Franç. de), polygraphe, né à Paris, en 1739, m. en 1803, était fils d'un gentilhomme du pays de Vaud, capitaine au service de la France. Orphelin à 9 ans, il fut recueilli au collége d'Harcourt. Après avoir fait de brillantes études, il débuta par des *Héroïdes*, genre alors en honneur, puis s'essaya dans la tragédie : il fit représenter en 1763 *Warwick*, qui lui valut les encouragements de Voltaire. Il donna dans les années suivantes des pièces de genres divers et de mérite fort inégal : *Mélanie*, drame composé en 1770; *les Barmécides* (1778); *Coriolan* (1781); *Philoctète* (1783); *Virginie* (1786). En même temps, il remportait dans les concours académiques plusieurs prix d'éloquence et de poésie; c'est pour ces concours qu'il composa ses *Éloges de Fénelon* (1771), *de Racine* (1772), *de Catinat* (1775). Peu favorisé de la fortune malgré ses triomphes, il entreprit par besoin la publication d'un *Abrégé de l'histoire des voyages* de Prévost (24 vol. in-8, 1780, etc.). En 1786, il se chargea de faire à l'établissement qu'on venait de fonder sous le nom de *Lycée* (appelé depuis l'*Athénée*) un cours de littérature; il y obtint le plus grand succès; ses jugements firent autorité, et il mérita par son goût exquis le beau surnom de *Quintilien français*. Élève des philosophes, Laharpe embrassa d'abord avec ardeur les doctrines de la Révolution; mais ayant été, malgré ses démonstrations de patriotisme, emprisonné en 1794, il changea tout à coup d'opinion, se convertit, attaqua avec violence les philosophes et les révolutionnaires, et ne voulut plus consacrer sa plume qu'à des sujets religieux. Il fut proscrit au 18 fructidor, mais il échappa à la déportation en se cachant. En 1801, il publia une *Correspondance littéraire*, qu'il avait entretenue de 1774 à 1791 avec le grand-duc de Russie (depuis Paul I),

et se fit par cette publication de nombreux ennemis. Le principal titre de Laharpe est son *Cours de littérature* professé au *Lycée* (16 vol. in-8, 1799-1805, souvent réimprimé). On reproche cependant à cet ouvrage d'être superficiel dans la partie qui traite des anciens ; de n'être pas toujours impartial dans la partie moderne, enfin de manquer tout à fait de proportion. St-Surin a rassemblé les œuvres purement littéraires de Laharpe (16 vol. in-8, 1821, etc.); elles comprennent son théâtre, ses poésies (épîtres, odes, discours, contes, parmi lesquels on remarque *Tangu et Félime*), ses éloges, des mélanges, des traductions de *Suétone*, de *Lucain*, de *Camoëns*, du *Tasse*, et sa correspondance. Il faut y joindre ses *Commentaires sur Racine et sur Voltaire*.

LAHARPE (Amédée Emmanuel), général suisse au service de la France, né en 1754, dans le pays de Vaud. Proscrit par l'aristocratie bernoise, dont il s'était montré l'adversaire, il se réfugia en France au moment de la Révolution, se distingua au siége de Toulon, à l'armée d'Italie, fut fait général de division en 1795 et contribua par son courage et ses habiles manœuvres aux victoires de Loano, de Montenotte, de Millesimo, de Dégo. Il venait de franchir le Pô et marchait contre les Autrichiens, en 1796, à la tête de l'avant-garde, lorsqu'il fut tué par méprise, dans une attaque de nuit, par ses propres soldats, entre Lodi et Crémone.

LAHARPE (le colonel Fréd. César), né à Rolle, dans le pays de Vaud, en 1754, mort en 1838, exerça d'abord la profession d'avocat à Berne. Il quitta de bonne heure son pays, parce qu'il le voyait avec peine soumis à la domination de Berne, et se rendit à St-Pétersbourg en 1782 pour y faire une éducation particulière ; il y devint précepteur des grands-ducs Alexandre et Constantin, dont il sut gagner l'affection et auxquels il inspira des sentiments de philanthropie. Impliqué dans des menées politiques, il fut, sur la plainte du gouvernement bernois, éloigné de Russie en 1795. Il vint alors s'établir à Genève, concourut en 1798 à la révolution de la Suisse, fut élu membre du sénat, et devint bientôt après un des directeurs de la république helvétique. Renversé presque aussitôt par un coup d'État, il fut obligé de s'expatrier de nouveau (1800) et se fixa en France. Il réussit en 1814, par la protection de l'empereur Alexandre, à rendre le pays de Vaud indépendant du canton de Berne.

LA HAYE, *S'gravenhaag* en holl., *Haga Comitum* en latin mod., capitale du roy. des Pays-Bas et de la prov. de Hollande mérid., près de la mer, à 45 k. S. O. d'Amsterdam; 80 000 hab. C'est une des plus belles villes de l'Europe. Nombreux canaux, places bien plantées, rues superbes (parmi lesquelles la *Prinxengracht*); beaux édifices, tels que le palais du roi, celui des États-Généraux, la Bourse, etc. Cour suprême de justice. Plusieurs établissements de sciences et d'arts, académie de peinture. Industrie assez développée. Patrie de Jean Second, Ruysch, Huyghens. Très-près de cette ville on voit le *Bosch* (ou le bois), ainsi qu'une maison de plaisance du roi de Hollande, et au S. E. le château de Ryswyk, où fut conclue la paix de 1697. — La Haye n'était au IXe s. qu'un rendez-vous de chasse. En 1250, Guillaume II de Hollande y fit bâtir un palais; au XVIe s. elle devint le siége du gouvernement. Elle perdit le titre de capitale en 1806, lors de la création du roy. de Hollande par Napoléon, qui transféra le siége du gouvernement à Amsterdam ; elle l'a repris depuis 1814. Divers traités furent conclus à La Haye : en 1630, entre la France et la Hollande; en 1658, entre ces deux puissances et l'Angleterre; en 1701, entre l'Empire, l'Angleterre, la Hollande et la Prusse contre Louis XIV. Elle fut prise par les Français en 1795.

LA HAYE-DESCARTES, v. de France (Indre-et-Loire), ch.-l. de c. à 26 k. S. O. de Loches; 1532 hab. Patrie de Descartes (auquel on y a érigé une statue en 1849). Jadis baronnie, qui appartint à la maison de Rohan et qui passa à celle de Montbazon en 1588.

LA HAYE DU PUITS, ch.-l. de c. (Manche), à 27 kil. N. de Coutances; 1487 hab. Jadis ch.-l. de marquisat.

LA HAYE-PESNEL, ch.-l. de c. (Manche), à 11 kil. N. d'Avranches; 938 hab.

LAHIRE (Ét. VIGNOLES, dit), l'un des plus vaillants capitaines de Charles VII, né vers 1390, se signala contre les Bourguignons dès 1418 au siége de Coucy, combattit à côté de Jeanne d'Arc au siége d'Orléans, fit des prodiges de valeur à Jargeau et à Patay (1429) et s'approcha de Rouen en 1431 pour tenter de délivrer l'héroïne qui allait être condamnée au feu, mais il tomba lui-même au pouvoir des Anglais. A peine échappé de leurs mains, il reprit plusieurs villes et châteaux. Il mourut de ses blessures à Montauban en 1443. Lahire ternit sa réputation par sa cruauté et sa cupidité. Du reste, il fut un de ceux qui excitèrent le plus Charles VII à repousser les Anglais : ce prince, faisant les apprêts d'une fête pour Agnès Sorel, demanda, dit-on, à Lahire ce qu'il en pensait : « Je pense, sire, répondit celui-ci, qu'on ne peut perdre plus gaiement son royaume. » *La hire* est un vieux mot bourguignon qui exprimait le grognement d'un chien en colère : ce surnom lui fut donné à cause de la brusquerie de son caractère. — Dans le jeu de cartes, le nom de Lahire désigne le valet de cœur.

LAHIRE (Laurent de), peintre et graveur, élève de Vouet, né à Paris en 1606, m. en 1656, fut reçu à l'Académie de peinture en 1648. Ses meilleures œuvres sont : *l'Apparition du Christ aux trois Maries*, *Nicolas V visitant le tombeau de S. François d'Assise*. On a de lui une histoire de S. Étienne, dont les dessins sont conservés au musée du Louvre. Il a gravé plusieurs de ses propres compositions, *la Conversion de S. Paul*, *le Repos de la Ste Famille en Égypte*, etc.

LAHIRE (Phil. de), mathématicien, fils du préc., né à Paris en 1640, mort en 1718, était à la fois géomètre, mécanicien, astronome, hydrographe. Il professa l'astronomie et les mathématiques au collége de France, fut reçu à l'Académie des sciences en 1678, coopéra à la carte de France, et exécuta des nivellements pour amener des eaux à Versailles. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des sections coniques*, 1685; *Tabulæ astronomicæ*, 1702; *Mécanique*, 1675; *l'École des Arpenteurs*, 1689.

LAHN, riv. d'Allemagne, naît en Prusse (Westphalie), traverse la Hesse, le duché de Nassau, passe à Marburg, Giessen, Wetzlar, Weilburg, Limbourg, Nassau, Niederlahnstein, et tombe dans le Rhin, après un cours de 150 kil.

LA HOGUE. *V.* HOGUE (LA).

LAHORE, v. de l'Indoustan, capit. de la prov. de Lahore, sur le Ravi, à 2500 kil. N. O. de Calcutta; env. 95 000 hab. Cette ville a été très-florissante, mais est aujourd'hui en décadence. Fabriq. d'armes de guerre, et d'étoffes de coton. Aux environs se voient le mausolée de Géangir et celui de sa femme Nourdjihan. — On croit que c'est l'anc. *Sagala*, fondée au temps d'Alexandre; elle fut longtemps la capitale de tout l'empire mongol ; après de nombreuses vicissitudes, elle tomba en 1788 au pouvoir des Seikhs. Les Anglais l'ont occupée en 1846.

LAHORE (Roy. de), nom donné, tantôt aux possessions des Seikhs occidentaux, comprenant la prov. de Lahore, le Cachemire, une partie de l'Afghanistan et le Moultan, tantôt à ces possessions diminuées du Moultan, et de tous les pays à l'O. du Sind ; quelquefois même à la prov. de Lahore.

LAHORE (prov. de), contrée de l'Indoustan, bornée par le Cachemire au N., le Thibet à l'E., le Kaboul à l'O. et le Moultan au S. ; 156 000 kil. carr. ; 10 000 000 d'hab. Villes principales : Amretsyr et Lahore. On y distingue : le *Pendjab* au S. et le *Kouhistan* indien au N. Rivières considérables : le Sind qui y reçoit à droite le Kaboul grossi de la Kama ; à gauche le Pandjnad, formé par la réunion de 5 rivières, d'où vient au pays le nom de Pendjab. Température chaude et sèche ; sol fertile, surtout dans le Pendjab, rocailleux dans le Kouhistan. Blé, tabac, coton, sucre,

bois et fruits d'Europe. Pâturages nombreux. Ce beau pays a été dévasté et dépeuplé par les guerres. — Le Lahore faisait jadis partie des États du roi Porus, qui combattit Alexandre. Tour à tour indépendant ou soumis aux empereurs afghans ou mongols, ou même aux souverains du Kaboul, il fut au XVIII° siècle partagé entre un grand nombre de principautés indépendantes possédées par les Seikhs. De nos jours, un chef habile, Runjet-Sing, aidé par le général français Allard, parvint à étendre sa suprématie sur les pays environnants dont il forma le Roy. de Lahore, mais après sa mort (1840), et surtout après le meurtre de Shere-Sing, son fils (1843), ce pays a été le théâtre de révolutions perpétuelles. Les Anglais, profitant du désordre, l'envahirent sous un vain prétexte (1845), vainquirent les Seikhs à la bataille de *Mondky*, et firent signer à la régente, dans Amretsyr (mars 1846), un traité qui cédait à la Compagnie des Indes le territoire compris entre le Beyah et le Sutledje, et constituait un nouveau royaume (entre le Sind ou Indus et le Ravy) en faveur de Goulab-Sing, sujet révolté. Peu après, la reine se vit contrainte à abdiquer entre les mains des Anglais, qui se sont définitivement emparés du pays en 1849.

LA HOUSSAYE. *V.* AMELOT.

LAHSA (le), dit aussi *Bahreïn* ou *Hadjar*, vaste région de l'Arabie, s'étend au N. O. du pays d'Oman, le long du golfe Persique et est partagée en plusieurs petits États indépendants, dont la population est évaluée à 150 000 individus; les habitants des côtes vivent de pêche et surtout de piraterie. Lieux princip., *Fouf*, *Ras-el-Khyma*, El-Katif et El-Koueït. Beaucoup d'îles sur les côtes, notamment le groupe de Bahreïn. — Ville de l'empire chinois. *V.* LHASSA.

LAIGLE, ville de France. *V.* AIGLE (L').

LAIGNES, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), à 17 kil. O. de Châtillon-sur-Seine, sur la riv. de Laignes; 1428 h.

LAINÉ (J. H. Joachim HOSTEIN, vicomte), avocat de Bordeaux, né en 1767, m. en 1835, fut nommé en 1808 député de la Gironde au Corps Législatif, y déploya une indépendance rare alors, encourut la colère de Napoléon pour avoir, dans un *Rapport* célèbre (28 déc. 1813), parlé de *paix* et de *liberté*, obtint la plus grande faveur au retour des Bourbons, devint préfet de la Gironde, député, président de la Chambre, puis ministre de l'Intérieur (1816), lutta contre le parti ultra-royaliste et provoqua l'ordonnance du 5 sept. 1816 qui dissolvait la Chambre *introuvable;* mais se vit bientôt dépasser et dut quitter le ministère dès 1818. Il fut nommé pair en 1823, et fait vicomte. Il ne cessa pas néanmoins de se montrer le défenseur des principes conservateurs; c'est de lui qu'est ce mot célèbre : *Les rois s'en vont.* Comme orateur, Lainé était chaleureux et brillant, mais visait trop à l'effet. Il avait été admis à l'Académie en 1816.

LAINEZ (Jacques), jésuite, né en 1512, en Castille, m. à Rome en 1565, fut un des premiers à s'associer à Ignace de Loyola, rédigea de concert avec lui les fameuses constitutions des Jésuites, lui succéda en 1558 comme général de l'ordre, assista au colloque de Poissy et au concile de Trente, et se montra en toute occasion dévoué à la cour de Rome. Aussi modeste que vertueux, il refusa le cardinalat.

LAIRESSE (Gérard de), peintre et graveur, né à Liége en 1640, mort en 1711, a été surnommé le *Poussin de la Belgique*. Il habita successivement Liége, Bois-le-Duc, Utrecht, Amsterdam et donna, entre autres beaux tableaux, *Antiochus et Stratonice*. Devenu aveugle par excès de travail, il composa néanmoins des ouvrages estimés sur la peinture.

LAÏS, courtisane grecque, célèbre par son esprit et sa beauté, née à Hyccara en Sicile, vers 420 av. J.-C., se fixa à Corinthe, attira auprès d'elle tout ce que la Grèce renfermait d'illustre, et fut la maîtresse d'Alcibiade. Le philosophe Xénocrate sut cependant résister à ses séductions. On dit qu'ayant quitté Corinthe pour suivre en Thessalie un jeune homme dont elle était éprise, les femmes de cette contrée, jalouses de sa beauté, l'assassinèrent (380). Les Corinthiens lui érigèrent un monument. — Une autre Laïs, qui passait pour être fille de la 1re et d'Alcibiade, fut également célèbre par sa beauté. Cette courtisane ayant demandé à Démosthène un prix trop élevé, l'orateur lui répondit : « Je n'achète pas si cher un repentir. »

LAÏS, chanteur. *V.* LAYS.

LAISSAC, ch.-l. de c. (Aveyron), à 46 kil. N. O. de Millau; 1205 hab. Poterie.

LAÏUS, roi de Thèbes, fils de Labdacus, était encore au berceau à la mort de son père. Lycus, son oncle, puis Amphion, meurtrier de Lycus, usurpèrent la couronne; mais, après leur mort, il fut placé sur le trône. Il épousa Jocaste et en eut Œdipe. Craignant, d'après un oracle, de périr de la main de son fils, il le fit exposer sur le mont Cithéron. Mais l'enfant fut sauvé, et Laïus fut dans la suite tué par ce fils sans en être connu, à la suite d'une rixe qui s'engagea entre eux dans un chemin étroit. *V.* ŒDIPE.

LAJARD (Aug. P.), dernier ministre de la guerre de Louis XVI, né à Montpellier en 1757, m. en 1837, entra au service dès 1773. Il fut chargé en 1789 par Lafayette d'organiser la garde nationale de Paris, devint en 1792 adjudant général de l'armée, reçut bientôt après le portefeuille de la guerre, défendit Louis XVI au péril de sa vie le 20 juin et le 10 août, quitta le ministère après cette dernière journée et fut obligé de se réfugier en Angleterre. Rentré en France après le 18 brumaire, il devint membre du Corps législatif. Sous l'Empire il rentra dans la vie privée.

LAJARD (J. B.), parent du préc. et neveu du chimiste Chaptal, né à Lyon en 1783, m. en 1858, fut secrétaire d'ambassade en Perse sous l'Empire, receveur particulier sous la Restauration, et fut admis à l'Acad. des inscriptions en 1830. Il a surtout consacré ses travaux au culte mithriaque et les a résumés dans ses *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra*, Paris, 1847, 3 vol. in-4, avec atlas. Il a en outre coopéré à l'*Histoire littéraire de la France* commencée par les Bénédictins, et a publié l'*Histoire d'Arménie* de Jean Catholicos, préparée par St-Martin.

LA JARRIE, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), à 12 k. E. de La Rochelle; 1110 hab.

LA JAUNAYE, lieu du dép. de la Loire-Infér., à 20 kil. S. O. de Nantes. C'est là qu'eut lieu la 1re pacification de la Vendée, conclue le 17 février 1795 entre les commissaires de la Convention et le chef royaliste Charette.

LA JAVIE, ch.-l. de c. (Basses-Alpes), sur la Bléone, à 22 kil. N. E. de Digne; 400 hab.

LA JONQUIÈRE (Jacques DE TAFFANEL, marquis de), marin, né en 1680, d'une famille ancienne, au château des Graïsses près d'Alby, m. en 1750, accompagna Duguay-Trouin à la prise de Rio-Janeiro (1711), commanda la flotte française au combat de Finistère (16 mai 1747), où avec six vaisseaux il lutta contre 17 vaisseaux anglais, et fut en récompense nommé gouverneur du Canada. Il m. à Québec en 1750. — Clément de La J., neveu du précéd., né en 1706, m. en 1795, prit une part glorieuse à toutes nos guerres maritimes sous Louis XV et Louis XVI et se distingua surtout, sous les ordres de son oncle, au combat naval de Finistère (1747).

LAKANAL (Joseph), conventionnel, né en 1762 à Serres (Ariége), mort en 1845, était engagé dans les ordres et professait la philosophie à Moulins au moment de la Révolution. Député à la Convention par le département de l'Ariége, il devint président du Comité d'instruction publique et se consacra tout entier aux intérêts de la science et des lettres : il fit conserver le *Jardin du Roi*, qui fut transformé en *Muséum d'histoire naturelle* (1793), et eut une grande part à la création des Écoles normales (1794), des Écoles centrales, de l'Institut et du Bureau des Longitudes. Entré en 1795 au Conseil des Cinq-Cents, il fut en 1797 nommé commissaire du Directoire, et remplit d'importantes missions dans les départements récemment réunis. Après le 18 brumaire (1799), il occupa une

modeste chaire à l'École centrale de la rue St-Antoine (lycée Charlemagne). Il quitta la France en 1815, se réfugia aux États-Unis, et y fut élu président de l'Université de la Louisiane; mais il résigna ses fonctions pour se faire planteur dans l'Alabama. Il rentra en France en 1837, et prit place à l'Académie des sciences morales, dont il avait fait partie dès la création. Il a laissé un *Exposé sommaire de ses travaux*, Paris, 1838. Il avait rédigé des *Mémoires* qui ont disparu à sa mort. M. Mignet a lu à l'Institut en 1857 une *Notice sur sa vie et ses travaux*.

LALAIN ou LALAING, v. de France (Nord), à 6 kil. N. E. de Douai, sur la Scarpe, 1800 h. Anc. duché.

LALAIN (Jacques de), surnommé *le Bon Chevalier*, né vers 1422 dans le château de Lalain en Flandre, d'une famille noble, excellait par son adresse dans les exercices du corps et par sa courtoisie. Il accompagna comme écuyer le duc de Clèves à la cour du duc de Bourgogne, et fut longtemps l'ornement de cette cour; puis il alla faire le coup de lance en Espagne, en Portugal, en Angleterre, etc. Pour couronner ses prouesses, il soutint un *pas à la Fontaine des Pleurs*, près de St-Laurent-lès-Challon, contre tous les nobles qui se présentèrent. Lalain se signala contre les Gantois révoltés, sous les murs d'Oudenarde, à la bataille de Rupelmonde, et vint mettre le siége devant le fort de Poucques; il y fut tué en 1453. On a une *Chronique de Jacques de Lalain* (Bruxelles, 1634, et Paris, 1842, dans le *Panthéon litt.*) : elle a été attribuée à tort à G. Châtelain : c'est l'œuvre de Lefebvre de St-Remy. Jean d'Ennetières a composé un poëme en 16 chants intitulé : *Le chevalier sans reproche J. de Lalain*, Tournay, 1633.

LALAND, île de Danemark. *V.* LAALAND.

LALANDE (Michel Richard de), musicien, né à Paris en 1647, m. en 1726, était un des meilleurs organistes de la capitale. Il fut attaché à la personne du roi Louis XIV, qui le combla de faveurs, et le nomma surintendant de sa musique et chevalier de St-Michel. Lalande s'est surtout exercé dans la musique sacrée : il a laissé 60 *motets* avec chœurs pour la chapelle de Versailles. Il a écrit aussi la musique de *Mélicerte*, pastorale de Molière, et celle du ballet des *Éléments* dont Louis XIV avait écrit les paroles.

LALANDE (Jos. Jérôme LE FRANÇAIS de), astronome, né en 1732 à Bourg en Bresse, m. en 1807, étudia sous Messier et Lemonnier, fut chargé en 1751 d'aller à Berlin pour y faire des observations sur la distance de la lune à la terre, fut reçu à l'Académie des sciences en 1753, devint en 1762 professeur d'astronomie au collége de France, et remplit cette chaire pendant 46 ans avec le plus grand succès. Plein d'amour pour la science, il forma un grand nombre d'élèves : il prenait en pension à très-bas prix ou même gratuitement les jeunes gens qui donnaient quelque espérance. Ses travaux avaient déjà rendu son nom populaire; mais, entraîné par un fol amour de la célébrité, il chercha aussi hors de la science les moyens de faire parler de lui, et se singularisa soit par des goûts bizarres (il mangeait, dit-on, des araignées, des chenilles), soit par des opinions impies, et se fit gloire d'être athée. On a de lui, outre une foule de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie, l'*Histoire de la comète de* 1759; la *Connaissance des temps*, espèce d'almanach astronomique qu'il publia pendant 16 ans, 1760-75; *Traité d'astronomie*, 1764, plusieurs fois réimprimé; *Mémoire sur le passage de Vénus observé le 3 juin* 1769; *Réflexions sur les éclipses du soleil*, 1778; *Abrégé de navigation, historique, astronomique, etc.*, 1793; *l'Astronomie des dames*, 1795; *Histoire céleste française*, 1801; *Bibliographie astronomique*, 1802; *Tables de Logarithmes à 5 décimales*, 1802, et le *Dictionnaire d'Astronomie* de l'*Encyclopédie méthodique*. Il fonda par testament une médaille en faveur du meilleur mémoire d'astronomie.

LALBENQUE, ch.-l. de c. (Lot), à 18 kil. S. E. de Cahors; 2100 hab.

LALETANI, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), au N. E., sur la côte; ville principale *Barcino* (Barcelone).

LALINDE, ch.-l. de c. (Dordogne), à 24 kil. E. de Bergerac, 2138 hab.

LALLA MAGHRNIA, poste militaire français de la prov. d'Oran, dans la subdivision de Tlemcen, sur la Tafna, à 38 kil. S. de Djemma-Ghazouat, près de la frontière du Maroc. Occupé en 1844. Il y fut signé en 1845 un traité de délimitation avec le Maroc.

LALLEMAND (le général), né à Metz, était général d'artillerie lors du retour de Napoléon (1815). Il se prononça en sa faveur et combattit à Waterloo avec le grade de général de division. Condamné à mort par contumace à la rentrée des Bourbons, il passa en Amérique et tenta de fonder un établissement au Texas sous la dénomination de *Champ d'asile* (1818). La colonie n'ayant pas prospéré, il alla se fixer aux États-Unis. Il rentra en France après 1830, fut créé pair en 1838 et m. en 1839 à 65 ans.

LALLEMAND (le docteur), né à Metz en 1790, m. en 1854, servit d'abord dans la chirurgie militaire, devint, en 1819, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier, puis chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, vint dans ses dernières années se fixer à Paris, et fut élu membre de l'Académie des sciences (1845). Il légua à cette compagnie 50 000 fr. pour fonder un concours sur l'anatomie du cerveau. C'était un praticien des plus habiles et un bon écrivain. On lui doit de savantes recherches sur l'*Encéphale* et sur les *Maladies génito-urinaires*.

LALLEMANT (Rich. CONTERAY), imprimeur, né en 1726 à Rouen, a donné de bonnes éditions des classiques. Il fut échevin, puis maire de Rouen, et mourut dans cette ville en 1807. Parmi les ouvrages dont il a été l'éditeur, on connaît surtout *le Petit apparat royal* ou *Nouv. Dictionnaire universel*, français-latin, 1760, souvent réimprimé, revu et augmenté en 1818 par Boinvilliers.

LALLY (Thomas Arthur, comte de), baron de *Tollendal* en Irlande, né à Romans (Dauphiné) en 1702, d'une famille irlandaise qui avait suivi Jacques II en France, entra dès l'âge de 8 ans dans un régiment commandé par son père, se signala dans plusieurs combats, décida la victoire à Fontenoy (1745), et fut fait brigadier sur le champ de bataille. En 1756, il fut nommé gouverneur des possessions françaises dans l'Inde; il chassa en peu de temps les Anglais des côtes de Coromandel; mais il échoua devant Madras, fut lui-même assiégé dans Pondichéry, et contraint de se rendre : sans vivres, sans argent, il avait résisté plusieurs mois, avec une garnison de 700 hommes, à une armée de terre de 22 000 hommes et à une flotte de 14 vaisseaux de ligne (1761). Cependant il fut accusé d'avoir trahi les intérêts du roi dans l'Inde, fut enfermé à la Bastille lorsqu'il venait pour se justifier, et se vit, au bout de 18 mois de détention, condamné à mort sans avoir pu se défendre. Il subit le supplice le 9 mai 1766. Voltaire publia un éloquent *factum* en sa faveur. En 1778, à la sollicitation de son fils, Louis XVI fit reviser ce jugement : l'arrêt fut cassé à l'unanimité (1781), et la mémoire du condamné réhabilitée.

LALLY-TOLLENDAL (Gérard, marquis de), fils du précéd., né à Paris en 1751, m. en 1830, se fit d'abord connaître par ses efforts pour obtenir la réhabilitation de son père. Il fut nommé député de la noblesse de Paris aux États généraux, se montra partisan éclairé des réformes, se prononça pour la monarchie avec deux chambres et pour le *veto*; quitta l'Assemblée après les journées des 5 et 6 octobre (1789), se retira à Coppet où il publia, sous le nom de *Q. Capitolinus*, quelques écrits de circonstance; rentra en France en 1792 dans l'intention de combattre les Jacobins, fut arrêté après le 10 août et conduit à l'Abbaye, s'échappa par miracle, se réfugia en Angleterre, d'où il écrivit à la Convention pour obtenir l'honneur de défendre Louis XVI; revint à Paris sous le Consulat, mais resta éloigné des affaires jusqu'à la Restauration, et fut alors créé pair de France (1815). Dévoué à la monarchie, il tenta, mais

sans succès, de prévenir ses fautes et siégea avec l'opposition libérale. On a de Lally : *Mémoires pour la réhabilitation de son père*; *Lettres à Edmond Burke*, 1791; *Plaidoyer pour Louis XVI*, 1795; un *Essai sur la vie de Strafford* et une tragédie de *Strafford* (1795), qui ne fut pas représentée. Il avait été admis en 1816 à l'Académie française.

LA LOUBÈRE (Simon de), né à Toulouse en 1642, m. en 1729, fut secrétaire d'ambassade en Suisse, envoyé extraordinaire à Siam (1687); reçut une mission secrète pour l'Espagne, fut arrêté à Madrid comme suspect, mais bientôt relâché, se retira peu après dans sa ville natale, et y restaura les Jeux Floraux. On a de lui, outre quelques poésies médiocres, une *Relation* de son *Voyage à Siam*, 1691. Il fut admis à l'Académie française en 1693.

LA LOUPE, ch.-l. de c. (Eure-et-Loir), à 23 kil. N. E. de Nogent-le-Rotrou; 1350 hab. Bonneterie, tricots de laine. Station du chemin de fer de l'Ouest. Restes d'un château fort du XIVe siècle.

LA LUZERNE (César Guill. de), cardinal, né à Paris en 1738, d'une famille noble de Normandie, m. en 1821, fut nommé en 1770 évêque de Langres, fit partie de l'Assemblée des notables et de l'Assemblée constituante, se retira dans son diocèse après les journées des 5 et 6 octobre 1789, émigra en 1791, revint à Paris en 1814, et fut fait cardinal en 1817. On a de lui, outre ses instructions pastorales, des *Dissertations* estimées *sur la Liberté*; — *la Loi naturelle*; — *la Spiritualité de l'âme*; — *l'Existence de Dieu* (1808); des *Considérations sur la Morale* (1811); les *Oraisons funèbres de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne* (1773), *de Louis XV* (1774); etc. Ses *OEuvres* ont été publiées à Paris et à Lyon en 1842, 10 v. in-8, et réimprimées à Montrouge en 1856, 6 v. in-8.

LAMA, nom des prêtres chez les Thibétains et les Mongols bouddhistes. Ils sont soumis à un chef appelé *Grand Lama* ou *Dalaï-Lama* (*V.* ce nom). On appelle *Lamisme* la religion qu'ils professent, et qui n'est qu'une des formes du bouddhisme.

LAMA, ch.-l. de c. (Corse), à 40 kil. S. de Bastia; 445 hab. Huile d'olives estimée.

LAMACHUS, général athénien, commandait avec Alcibiade et Nicias la malheureuse expédition de Sicile, 415 av. J.-C. Il périt en 414, sous les murs de Syracuse, en combattant le général ennemi Callicrate, qui l'avait défié à un combat singulier : il tua son adversaire en mourant lui-même.

LA MAILLERAYE, village de la Seine-Inf., dépendant de la commune de Guerbaville, sur la r. g. de la Seine, près de la forêt de Brotonne, à 19 kil. S. d'Yvetot; 2074 hab. Petit port de cabotage, chantiers de construction navale; église des XIVe et XVe siècles. Ancienne seigneurie, érigée en marquisat en 1698. Il y avait à la Mailleraye un beau château, avec un parc magnifique : il a été détruit en 1854. — *V.* LA MEILLERAYE.

LAMALLE. *V.* DELAMALLE et DUREAU DE LAMALLE.

LA MAR ou COBIJA (Bolivie). *V.* COBIJA.

LA MARCHE, ch.-l. de c. (Vosges), à 36 kil. S. de Neufchâteau; 1687 h. Fers, huile de grains. Institut de la Trinité. Patrie du maréchal Victor.

LA MARCHE (Olivier de), chroniqueur, né en 1426 à La Marche en Bourgogne (à 26 k. S. E. de Dijon), m. en 1502, vécut à la cour des ducs de Bourgogne et s'attira la haine de Louis XI pour avoir fait échouer son projet d'enlever le comte de Charolais (Ch. le Téméraire). Ce prince, devenu duc de Bourgogne, le nomma capitaine de ses gardes et le récompensa largement. Ol. de La Marche fut pris par les Suisses à la bataille de Nancy : dès qu'il eut recouvré la liberté, il rejoignit en Flandre Marie de Bourgogne. On a de lui des *Mémoires* qui vont de 1435 à 1492 (Lyon, 1562, Bruxelles, 1616, et dans le *Panthéon litt.*, Paris, 1842), et qui sont précieux pour l'histoire du temps, et quelques ouvrages en vers, tels que *le Chevalier délibéré* (Paris, 1488, réimp. en 1838); *le Triomphe des dames d'honneur*, et un *Traité des Duels*, Paris, 1586.

LA MARCHE, géographe. *V.* DELAMARCHE.

LA MARK (Comté de), ancien état de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie, entre le duché de Berg au S., le duché de Clèves à l'O., le duché de Westphalie à l'E, le comté de Recklinghausen et l'évêché de Münster au N., tirait son nom d'un château situé près de Hamm et avait Hamm pour capitale. Il était divisé en 4 quartiers (Hamm, Hœrde, Altena, Wetter). En 1806, ce comté fut compris dans le dép. français de la Roër; en 1814, il fut concédé à la Prusse; il forme auj. la plus grande partie de la régence d'Arensberg, dans la prov. de Westphalie.

LA MARK (les comtes de), maison noble et ancienne, issue de la maison de Berg par les comtes d'Altena, est connue dans l'histoire depuis le XIIIe s. Engilbert, fils d'Alphonse IV, comte d'Altena, mort en 1251, fut le 1er comte de La Marck. Cette maison acquit, outre le comté de La Marck, de vastes domaines, tels que ceux de Clèves, de Berg et Juliers, et donna naissance à un grand nombre de branches : les ducs de Clèves et de Nevers, les seigneurs d'Aremberg, de Sedan, de Fleuranges, de Lumain, etc. Au milieu du XVIe siècle, elle devint maîtresse du duché de Bouillon, que le mariage de Charlotte de La Marck avec H. de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, fit passer à la maison de La Tour en 1591. Elle s'éteignit en 1610, et le partage de sa succession donna naissance à de longues querelles. *V.* JULIERS.

Cette maison a fourni à la France plusieurs généraux distingués, nous citerons :

LA MARCK (Guillaume de), chef de la branche des barons de Lumain, né vers 1446. Il se signala par son courage dans les troubles des Pays-Bas, mais il mérita par sa férocité le nom de *Sanglier des Ardennes*. Chassé de Liége pour un meurtre, il se vengea en faisant périr l'évêque de cette ville, Louis de Bourbon, qui l'avait élevé. Il se réfugia auprès de Louis XI, fit révolter les Liégeois de concert avec ce prince, ravagea le Brabant, et réussit à mettre son frère Robert en possession de la châtellenie de Bouillon; mais il finit par tomber entre les mains de l'archiduc Maximilien, qui lui fit trancher la tête, en 1485.

LA MARCK (Robert II, comte de), neveu du préc., né vers 1460, mort en 1535, possédait une partie du Liégeois, le duché de Bouillon, la principauté de Sedan. Il servit le roi Louis XII et assista à la bat. de Novare, où il sauva la vie à ses deux fils (1513). Pendant les guerres de Charles-Quint et de François I, il prit successivement parti pour la France et pour l'Autriche; il fut chassé de ses États par Charles-Quint, mais François I le fit rétablir par le traité de Madrid. Il avait épousé Catherine de Croy, fille du comte de Chimay. Brantôme lui a consacré un article dans les *Vies des Capitaines français*.

LA MARCK (Évrard de), cardinal, évêque de Liége, frère du préc., connu sous le nom de *cardinal de Bouillon*, fut pourvu par Louis XII de l'évêché de Chartres, et reçut toutes sortes de bienfaits de François I; il le trahit pourtant pour Charles-Quint en 1518, et concourut puissamment à faire élire empereur ce dernier en 1519. Il fut nommé en récompense archevêque de Valence, et reçut le chapeau de cardinal en 1520; il aida ensuite Charles-Quint à dépouiller son propre frère Robert, et mourut en 1538, à Liége, dont il possédait l'évêché.

LA MARCK (Robert III de), seigneur de Fleuranges, dit l'*Adventureux*; né à Sedan vers 1490, était fils de Robert II qui lui sauva la vie à la bataille de Novare en 1513. Il s'était déjà distingué par la défense de Vérone contre les Vénitiens (1510), et avait puissamment contribué à la prise de la Mirandole (1512). Il suivit François I en Italie, commanda l'avant-garde à Marignan (1515), et fut fait prisonnier avec le roi à Pavie (1525). Nommé maréchal de France pendant sa captivité, il fut à son retour chargé de la défense de Péronne et repoussa les Impériaux (1536). Il mourut l'année suivante. Il écrivit, pendant sa captivité, des *Mémoires* intéressants qui s'étendent de 1499 à

1521. Ils ont été publiés en 1753 et reproduits dans la collection des *Mém. de l'hist. de France*.

LA MARCK (Robert de), connu aussi sous le nom de *maréchal de Bouillon*, fils du préc., né vers 1520, fut fait maréchal de France en 1547, puis duc et commandant militaire de la Bourgogne, de la Champagne et de la Brie, enfin lieutenant général de la Normandie. En 1552, il reprit aux Impériaux Metz, le château de Bouillon et toutes les places de son ancien duché qui avaient été usurpées par Charles-Quint. A la défense d'Hesdin en 1553, il fut fait prisonnier et conduit en Flandre, où il mourut en 1556.

LA MARCK (Raymond de). *V.* ARENBERG.

LAMARCK (J. B. P. Antoine DE MONET, chevalier de), naturaliste, né en 1744 à Bazantin (Somme), m. en 1829, servit quelque temps sous le maréchal de Broglie, puis abandonna les armes pour les sciences. Il se fit connaître avantageusement de Buffon, qui le protégea; fut admis en 1779 à l'Académie des sciences; voyagea pour le Muséum en Hollande, en Allemagne et en Hongrie, devint en 1794 professeur de zoologie à cet établissement et conserva cette chaire jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont: la *Flore française*, 1778, où il expose une méthode nouvelle d'analyse botanique dite *dichotomique* (divisant par deux); *la Philosophie zoologique*, 1809; *Hist. naturelle des animaux sans vertèbres*, 7 v. in-8, 1815-22, ouvrage capital, rempli de vues profondes, et les articles de botanique dans l'*Encyclopédie méthodique*. Devenu aveugle de bonne heure, il n'en continua pas moins ses travaux, aidé dans ses recherches par le savant Latreille. Lamarck a professé sur la philosophie des sciences des opinions hardies: il croyait que les êtres les plus compliqués procèdent des êtres les plus simples par des transformations graduelles.

LAMARE (Nic. de), d'abord procureur, puis commissaire au Châtelet de Paris, né en 1639 à Noisy-le-Grand (Seine), m. en 1723, fut chargé par Lamoignon de faire des recherches sur les règlements de police du royaume, dans le but de préparer un Code uniforme, fit paraître dès 1705 une partie de son travail, mais le refondit bientôt pour le compléter, et le publia de nouveau de 1722 à 1738, sous le titre de *Traité de la Police*, Paris, 4 vol. in-fol. (le IVe vol. fut donné par son ami Leclerc du Brillet). Ce n'était encore là que la moitié de cet important ouvrage: le reste était conservé manuscrit à la bibliothèque impériale, lorsque M. Haussmann, préfet de la Seine, entreprit d'en achever la publication (1862).

LAMARQUE (Maximilien), général français, né à St-Sever (Landes) en 1770, m. en 1832, se signala dans les guerres de la Révolution et fut nommé général de brigade après la bataille de Hohenlinden (1801). En Italie, il prit Gaëte (1806), et le fort Caprée, que l'on regardait comme inexpugnable (1808). Il se signala encore à Laybach, à Wagram, en Russie; en Espagne, et dans la campagne de France pendant l'invasion (1814). Député du dép. des Landes sous la Restauration, il fit toujours partie de l'opposition et acquit une grande popularité; son convoi fut accompagné d'une foule immense, et devint l'occasion de graves désordres (*V.* Journées des 5 et 6 JUIN). Il a publié quelques écrits de circonstance et a laissé des *Souvenirs*, *Mémoires et Lettres*, publiés par sa famille en 1835-36, 3 v. in-8.

LA MARTINIÈRE (A. BRUZEN de), compilateur et géographe, né à Dieppe en 1683, mort en 1749, était neveu de l'hébraïsant Richard Simon. Il fut nommé en 1709 secrétaire français à la cour du duc de Mecklembourg, puis se fixa à La Haye, où il fit imprimer plusieurs ouvrages qui lui valurent le titre de 1er géographe du roi d'Espagne et une pension du roi des Deux-Siciles. Il est auteur d'un grand *Dictionnaire géographique, historique et critique*, La Haye, 1726-1730, 10 vol. in-fol., et Paris, 1768, 6 vol. in-fol., qu'on peut encore consulter utilement. Il a en outre publié: *Origine et progrès de la géographie*, 1722; *Hist. de la Pologne sous Auguste II*, 1733; — *de Fréd. Guillaume, roi de Prusse*, 1741; et a édité la *Géographie* de Cluvier, 1729, les *Lettres de Richard Simon*, 1730, etc. — *V.* MARTIN (Claude).

LA MASTRE, ch.-l. de c. (Ardèche), à 28 kil. S. O. de Tournon; 2502 hab.

LAMB (Ch.), écrivain, né à Londres en 1775, m. en 1834, occupait un emploi dans les bureaux de la Compagnie des Indes, et donnait en même temps des articles à divers recueils littéraires. Critique, *essayist* et poëte, il porta partout dans ses écrits ce genre de gaieté que les Anglais appellent *humour*. Parmi ses ouvrages, on estime surtout *Rosamund Gray*, la *Vieille aveugle Marguerite*, les *Contes tirés de Shakspeare*, la tragédie de *John Woodwill*, et les *Essais d'Élia*, morceaux qu'il avait fait paraître dans les principaux *Magazines*. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Londres, 1842, avec une notice par Talfourd. Ses *Contes de Shakspeare* ont été trad. par Borghers, 1847.

LAMBACH, *Ovilabis*, *Lambacum*, v. d'Autriche, à 14 kil. S. O. de Wels; 3100 hab. Abbaye de Bénédictins, bibliothèque, etc. Église de la Trinité. Commerce de sel.— Jadis titre d'un comté. Les Français y défirent les Russes en 1805; elle fut incendiée en 1809.

LAMBALLE, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 20 k S. E. de St-Brieuc; 4014 hab. Collége. Commerce de grains, toiles, fil, chanvre, cuirs; étalons. Cette ville existait dès le temps de César: c'était alors le ch.-l. des *Ambialites*. Elle devint en 1317 le ch.-l. du duché de Penthièvre, et soutint en 1591 un siége où périt Fr. de Lanoue. Patrie du Dr Jobert, de l'Institut.

LAMBALLE (Marie Thérèse DE SAVOIE-CARIGNAN, princesse de), princesse aussi remarquable par sa beauté que par ses vertus, née à Turin en 1748, épousa Louis de Bourbon-Penthièvre, prince de Lamballe, et resta veuve à 19 ans. Elle devint en 1774 surintendante de la maison de la reine Marie-Antoinette, et fut constamment l'amie de cette princesse; elle partagea sa captivité au Temple. Transférée peu après à la Force, elle fut une des déplorables victimes des massacres de septembre (1792). Son corps fut insulté et mis en lambeaux, et sa tête portée au bout d'une pique sous les croisées du Temple. On a publié, comme rédigés d'après des notes autographes de cette princesse, des *Mémoires relatifs à la famille royale de France pendant la Révolution*, Paris, 1826.

LAMBECIUS (Pierre LAMBECK, en latin), bibliographe, né en 1628 à Hambourg, m. à Vienne en 1680, fut d'abord professeur d'histoire et recteur de l'*École illustre* à Hambourg. Ayant abjuré le Luthéranisme, il alla se fixer à Vienne où il fut nommé historiographe et bibliothécaire de l'empire. On a de lui: *Origines hamburgenses*, Hambourg, 1652; *Prodromus historiæ litterariæ*, 1659, *Commentarii de bibliotheca Cæsarea Vindobonensi*, Vienne, 1665-1679, 8 vol in-fol., ouvrage important, continué après sa mort par Nesselius; une édition de *George Codinus*, Paris, 1655, et des commentaires sur *Aulu-Gelle*.

LAMBERT (S.), évêque de Maëstricht en 668, conseiller de Childéric II, roi d'Austrasie, se vit après la mort de ce prince dépouillé par Ébroïn de son évêché et de ses fonctions, puis fut rendu à son diocèse et fit un grand nombre de conversions. Il fut assassiné à Liége en 708 par Dodon, beau-frère de Pépin d'Héristal. On éleva une chapelle au lieu où il avait été frappé, et plus tard S. Hubert y transporta le siége de l'évêché. On le fête le 17 septembre.

LAMBERT, roi d'Italie, fut associé au pouvoir en 891 par Gui de Spolète, son père; régna seul de 894 à 898; eut pour compétiteurs Bérenger et Arnoul, avec lesquels il fut sans cesse en guerre, et périt à la chasse dans la forêt de Marengo.

LAMBERT, fils d'Adalbert II, duc de Toscane, régna à Spolète dès 917, et en Toscane de 929 à 931. Il avait contribué à élever sur le trône d'Italie Hugues de Provence, son frère utérin; mais celui-ci, ne le payant que d'ingratitude, prétendit que Lambert était bâtard et n'avait aucun droit au duché de Toscane. Lambert en appela au *jugement de Dieu* et soutint par un

combat judiciaire la légitimité de sa naissance : il en sortit victorieux ; mais Hugues parvint à s'emparer de sa personne et lui fit crever les yeux.

LAMBERT, chroniqueur allemand, natif d'Aschaffenbourg, était bénédictin. Il visita Jérusalem en 1058 et mourut à Saalfeld en 1100. On lui doit une *Histoire universelle*, qui va depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1050, suivie d'une *Histoire de l'Allemagne* (depuis 1050 jusqu'à 1077). Cette chronique fut découverte et publiée par Mélanchthon, Tubingue, 1525, et rééditée par Krause, Halle, 1797, et par Fréd. Hesse, dans les *Monumenta Germaniæ* de Pertz, t. VII.

LAMBERT-LI-CORS (c.-à-d. *le court* ou *le petit*), poëte français du XII[e] siècle, que l'on fait naître à Châteaudun, à Châtellerault, à Nantes, et, avec plus de probabilité, à Dinan, fut d'abord clerc, mais se maria plus tard. Il commença le célèbre roman d'*Alexandre le Grand*, qui fut continué par Alexandre de Bernay. Cette épopée romane a été publiée pour 1[re] fois en France, par F. Le Court de la Villethassetz et Eugène Talbot, avec introduction, notes et glossaire, Paris et Dinan, 1861, in-12.

LAMBERT (J.), général anglais, l'un des plus ardents ennemis de Charles I, était avocat avant que la Révolution éclatât. Il prit les armes et se distingua à Marston-moor et à Naseby. C'est sur sa proposition que Cromwell fut nommé protecteur. Après la mort de celui-ci, il conçut le projet de lui succéder dans le protectorat : il se mit, dans ce but, à la tête des mécontents et soutint d'abord le *rump-parlement*, puis il le cassa et marcha contre Monk ; mais il fut pris et condamné à mort. On lui fit grâce de la vie, et il fut relégué à Guernesey, où il mourut en 1692.

LAMBERT (Michel), musicien, né vers 1610, à Vivonne près de Poitiers, mort à Paris en 1696, jouissait sous Louis XIV d'une haute réputation. Il se vit dans sa vieillesse éclipsé par Lulli, son gendre. On a de lui des *Motets*, des *Leçons pour Ténèbres*, etc. Le recueil de ses *Œuvres* a été gravé en 1666. C'est ce Lambert que Boileau nomme dans sa 3[e] satire.

LAMBERT (Thérèse DE MARGUENAT DE COURCELLES, marquise de), née à Paris en 1647, morte en 1733, était fille d'un maître des Comptes. Elle composa, pour l'éducation de ses enfants, deux ouvrages qui sont fort estimés : *Avis d'une mère à son fils* et *Avis d'une mère à sa fille*. On a aussi de cette dame des *Traités de la Vieillesse* et *de l'Amitié*, des *Réflexions sur les femmes, sur le goût, sur les richesses*, etc. Elle n'écrivait pas pour le public, et ses ouvrages n'ont été connus que par l'indiscrétion de ses amis. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1748, et réimprimées en 1843, avec un *Essai sur sa Vie*, par Mme Colet. La marquise de Lambert était belle-fille de Bachaumont (l'auteur des *Mémoires*); elle réunissait chez elle une société choisie de gens de lettres et avait pour amis Fontenelle, Lamotte et Sacy.

LAMBERT (l'abbé Cl. Fr.), jésuite, compilateur fécond, né à Dôle vers 1700, m. en 1765 à Paris, se mit aux gages des libraires, et publia de 1739 à 1764 16 ouvrages, entre autres : *Observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les arts et les sciences des différents peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, 1749 ; *Histoire générale, civile, naturelle, politique et religieuse de tous les peuples*, 1750; *Hist. littéraire du règne de Louis XIV*, 1751.

LAMBERT (J. Henri), savant universel, né en 1728, à Mulhouse, m. en 1777, était fils d'un pauvre tailleur. Après avoir suivi une école gratuite, il étudia seul, apprit sans maître, outre les langues anciennes et modernes, presque toutes les sciences, la physique, la mécanique, l'astronomie, la philosophie, et s'exerça même dans la poésie et l'éloquence. Il fut d'abord précepteur chez le comte de Salis à Coire (1748-1758), puis professeur à l'Académie électorale de Munich, fut appelé à Berlin par Frédéric le Grand et devint en 1764 membre de l'Académie de cette ville. Il se distingua surtout dans les mathématiques et la métaphysique. Lambert a prouvé l'incommensurabilité du rapport de la circonférence au diamètre, a perfectionné les méthodes géodésiques, la théorie des comètes et a trouvé en astronomie un théorème fort simple, qui porte son nom. Outre une quantité innombrable de mémoires, on a de lui : en physique et en mathématiques, la *Route de la lumière*, 1759; la *Perspective libre*, 1759; *Photometria, de gradibus luminis*, 1760; *Lettres cosmologiques* (en all.), 1761 ; *Échelles logarithmiques*, 1761 ; *Hygométrie*, 1770; *Pyrométrie*, 1779; — en philosophie, *Novum organum* ou *Nouvelle Logique*, en all., 1763; *Architectonique*, en all., 1771 (il y explique les idées premières de chaque science). Lambert fut au nombre des amis de Kant.

LAMBESC, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), à 21 kil. N. O. d'Aix, 3425 hab. Belle église ; vaste hôtel de ville, hôpital; fabrique de soude et tuileries; commerce d'huiles. Jadis titre de principauté.

LAMBESC (Ch. Eugène DE LORRAINE, duc d'Elbeuf, prince de), né en 1751, m. en 1825, était parent de la reine Marie-Antoinette. Il l'accompagna en France et devint colonel-propriétaire du régiment royal-allemand. Il fit charger le peuple aux Tuileries le 13 juillet 1789. Mis en accusation pour ce fait, il fut acquitté au Châtelet. Il émigra, servit dans les armées autrichiennes, et devint feld-maréchal, 1796. Il ne quitta point Vienne à la Restauration.

LAMBESSA, *Lambæsis*, v. d'Algérie (Constantine), à 11 kil. S. E. de Batna. Ruines romaines ; temples, cirque, portiques, etc. Les Romains y envoyaient leurs détenus politiques. A leur imitation, le gouvt français y établit une colonie pénale en 1850.

LAMBETH, v. d'Angleterre (Surrey), attenante à Londres, était jadis une cité à part; elle forme aujourd'hui l'extrémité O. de Londres, sur la r. dr. de la Tamise; 154 611 hab. Palais de Lambeth (résidence de l'archevêque de Cantorbéry) : établissements de bienfaisance, etc. Belle église St-George.

LAMBEZELLEC, v. du dép. du Finistère, à 5 kil. N. de Brest ; 12 373 hab. Chapeaux vernis, ris de haubans ; huileries, minoteries. Aux env., granit.

LAMBIN (Denis), commentateur français, né vers 1516 à Montreuil-sur-Mer (Picardie), m. en 1572, enseigna le grec au collége de France. On lui doit des *Commentaires sur Lucrèce ; — sur Cicéron ; — sur Plaute ; — sur Horace;* des *Traductions* latines de la *Politique* et de la *Morale* d'Aristote, de quelques harangues d'*Eschine* et de *Démosthène*, etc. Il était lent dans son travail : c'est de là, dit-on, qu'est venu le mot *lambiner*, qui est resté dans la langue.

LAMBRECHTS (Ch. Joseph Matthieu), magistrat, né en 1753, à St-Tron (Belgique), mort en 1823, fut professeur de droit à Louvain. Après la réunion de sa patrie à la France, il occupa plusieurs emplois importants; en 1797, il succéda à Merlin de Douai comme ministre de la justice. Élu sénateur après le 18 brumaire, il n'en refusa pas moins son vote à l'érection du trône impérial. En 1814, il rédigea dans le sénat l'acte de déchéance de l'Empereur. Il légua 12 000 fr. de rente pour la fondation d'un hospice réservé aux aveugles protestants, qu'on refusait d'admettre aux Quinze-Vingts.

LAMECH, patriarche hébreu, descendant de Caïn, vivait avant le déluge. Il épousa deux femmes, Ada et Sella. Il eut de la 1[re] Jabel, le plus ancien des pasteurs nomades, et Jubal, inventeur des instruments de musique; de la 2[e], Tubalcaïn, le premier qui ait forgé le fer, et Noéma qui inventa le tissage de la toile. — Un autre Lamech, fils de Mathusalem, fut père de Noé, et vécut 777 ans (de 4090 à 3313).

LAMÉGO, *Lama*, v. de Portugal (Beira), à 129 kil. N. E. de Coïmbre; 10 000 hab. Évêché. Vieux château fort; anc. cathédrale. Il s'assembla en 1144, à Lamégo, des *Cortès* qui posèrent les bases de la constitution portugaise lors de l'élection d'Alphonse, au trône de Portugal. En 1828 don Miguel y assembla les États pour se faire proclamer roi.

LA MEILLERAIE, vge de France (Loire-Inf.), à 18 k. S. de Châteaubriant; 1600 h. Couvent de Trappistes, fondé en 1145 par des religieux de Cîteaux.

LA MEILLERAIE (CH. DE LA PORTE, duc de), pair et maréchal de France, né en 1602, mort en 1664, était cousin germain du cardinal de Richelieu. Dans les guerres du Piémont, il se signala à l'attaque du Pas-de-Suze, 1629, et au combat de Carignan, 1630. Nommé grand maître de l'artillerie, il servit en cette qualité dans les guerres de Bourgogne et des Pays-Bas, et reçut en 1639, des mains de Louis XIII, sur la brèche même de Hesdin, le bâton de maréchal. Il prit sur les Espagnols, en 1641, Aire, La Bassée et Bapaume; conquit en 1642 presque tout le Roussillon; s'empara en Italie, en 1646, de Porto-Longone et de Piombino. En 1648, après la conclusion de la paix, il fut nommé surintendant des finances; mais il ne réussit pas dans ce nouveau poste, et l'abandonna en 1649. Le duc de La Meilleraie était considéré comme le meilleur général du temps pour les siéges. — Son fils, Armand de La M., épousa en 1661 une nièce de Mazarin et prit le titre de duc Mazarin.

LAMENNAIS (Félicité ROBERT, abbé de), né en 1782 à St-Malo, m. en 1854, était fils d'un armateur. Il fut élevé dans des sentiments de piété qu'il ne tarda pas à perdre après la mort de sa mère, s'instruisit sans maître, puisant au hasard dans une vaste bibliothèque laissée à sa disposition, fut ramené aux croyances religieuses par son frère aîné, l'abbé J. M. de Lamennais (*V.* ci-après), fit sa première communion à 22 ans, se décida à entrer dans l'église et fut ordonné prêtre en 1816. Il avait dès 1808 rédigé avec son frère des *Réflexions sur l'état de l'Église en France*, ouvrage anonyme, qui fut supprimé par la police impériale; en 1812, il avait, dans un écrit sur l'*Institution des évêques*, combattu les doctrines gallicanes et attaqué violemment l'Université. De 1817 à 1823, il fit paraître l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* (4 vol. in-8), ouvrage éloquent, mais paradoxal, qui fit une sensation immense : déniant toute autorité à la raison individuelle, il n'admettait d'autre criterium de la vérité que le consentement universel, et prétendait ramener l'homme à la foi par le scepticisme; en outre, il prescrivait une obéissance absolue au chef de l'Église, subordonnant en tout le pouvoir civil au pouvoir pontifical. Cet ouvrage souleva de nombreuses objections : l'auteur y répondit dans sa *Défense de l'Essai sur l'indifférence* (1824). Vers la même époque, il s'associait à une entreprise de librairie catholique et il éditait, sous le titre de *Bibliothèque des dames chrétiennes*, une collection d'écrits ascétiques, qu'il enrichissait de préfaces et de notes; en outre, il écrivait dans le *Conservateur*, dans la *Quotidienne*, dans le *Drapeau blanc*, et autres feuilles ultra-royalistes. En 1825, il publia la *Religion considérée dans l'ordre politique et civil*, où il attaquait violemment la célèbre déclaration de 1682, ce qui lui attira une condamnation en police correctionnelle. Il n'en poursuivit pas moins ses attaques dans son livre *Des progrès de la Révolution et de la Guerre contre l'Église* (1829), qui fut censuré par l'archevêque de Paris (M. de Quélen). Converti à la cause démocratique après 1830, Lamennais fonda l'*Avenir*, journal dans lequel il prétendait régénérer l'Église en faisant servir le Catholicisme à l'affranchissement des peuples, et où il réclamait la séparation complète du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel; ces doctrines exagérées furent condamnées par le pape même, dans une *Lettre encyclique* (1832). Répudiant dès lors toutes ses anciennes croyances, Lamennais fait paraître une série de publications où il attaque à la fois l'Église et la monarchie : les *Paroles d'un croyant* (1834), pamphlet des plus violents rédigé sous une forme mystique; *Affaires de Rome* (1836), le *Livre du peuple* (1837), l'*Esclavage moderne* (1839), le *Pays et le gouvernement* (1840), écrit qui lui valut un an de détention; *Une voix de prison* (1841), *Amschaspands et Darvands* (1843), satire de la société actuelle sous le voile d'une allégorie persane; il donne une traduction des *Évangiles*, avec des *Réflexions* conçues au point de vue des idées radicales (1845); enfin il publie, sous le titre d'*Esquisse d'une philosophie* (1841-1846, 4 vol. in-8), un grand ouvrage de métaphysique, qui offre un mélange confus d'idées platoniciennes et alexandrines avec des idées chrétiennes, et où il nie formellement plusieurs des dogmes fondamentaux de la religion. En 1848, Lamennais joua un instant un rôle politique : lié avec les plus fougueux démagogues, il fonda le *Peuple constituant*, et prit part à la rédaction de la *Réforme*. Il fut à la même époque élu membre de l'Assemblée constituante, mais il n'y exerça aucune influence. Il mourut oublié, et fut enterré, d'après son désir, sans appareil et sans le concours du clergé. Homme d'un caractère difficile, esprit orgueilleux, absolu et porté aux extrêmes, Lamennais fut entraîné par sa nature impatiente de toute opposition et par une dialectique audacieuse à des conclusions excessives et tomba dans de nombreuses contradictions. Son style se ressent des exagérations de sa pensée : il a de l'ampleur et une certaine magnificence qui rappelle tantôt la manière de Bossuet, tantôt celle de J. J. Rousseau, mais il est le plus souvent déclamatoire et tendu. — Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 12 vol., 1836 et suiv., et en 10 vol., 1844 et années suiv. M. Forgues a publié ses *Œuvres posthumes*, 3 vol. in-8, 1855-56; contenant une trad. de la *Divine comédie*, sa *Correspond.*, des *Discuss. crit.* et des *Pensées*; M. Blaise ses *Œuvres inédites*, 1866, 2 v. in-8. E. Robinet a donné une *Notice biographique* sur L., et Madrolle l'*Histoire secrète du parti et de l'apostasie de Lamennais*.

Son frère aîné, l'abbé Jean Marie ROBERT de L., né en 1778, m. en 1860, fut toute sa vie un saint prêtre. Il fonda à Ploërmel la Congrégation des *Frères de St-Joseph*, appelés vulgairement *Frères de Lamennais*, et à St-Brieuc celle des *Filles de la Providence*, qui toutes deux se consacrent à l'éducation du peuple. Il a laissé quelques écrits, dont les plus importants ont été composés en commun avec son frère.

LAMENTIN (LE), v. de la Martinique, côte S. O., à 35 kil. N. E. de Fort-Royal; 10 000 hab. Environs fertiles, mais malsains. Nombreuses sucreries. — Bourg de la Guadeloupe, dans la Grande-Terre, sur une baie de Lamentin, à 8 kil. N. E. de Pointre-à-Pitre; 4000 h.

LA MÉSANGÈRE (Pierre de), oratorien, professeur de belles-lettres à La Flèche, né en 1761, m. à Paris en 1831, vécut de sa plume pendant la Révolution. Il a publié : *Géographie de la France*, 1791; *Bibliothèque des Enfants*, 1794; *Dictionnaire des proverbes français*, 1821. Quoique prêtre, il rédigea depuis 1799 le *Journal des Dames et des Modes*.

LAMETH, nom de trois frères d'une famille noble de Picardie qui ont joué un rôle dans la Révolution et qui se sont tous distingués par leur amour pour une sage liberté. L'aîné, Théodore de L., 1756-1854, le moins connu des trois, servit dans la Guerre d'Amérique, fut élu en 1790 par le dép. du Jura administrateur, et en 1791 député à l'Assemblée législative, défendit énergiquement la nouvelle constitution et la royauté, fut proscrit en 1792, se réfugia en Suisse, rentra en France après le 18 brumaire, fut député de la Somme pendant les Cent-Jours (1815) et passa le reste de sa vie dans la retraite. — Charles de L., 1757-1832, servit aussi en Amérique, fut en 1789 député de l'Artois aux États généraux, vota un des premiers pour l'abolition de la noblesse et la liberté de la presse; mais s'opposa aux violences qu'on voulait exercer contre le roi : il faisait partie du club des Feuillants. En 1792, il commandait une division à l'armée du Nord; mais après le 10 août, il se vit obligé, comme noble, d'abandonner son commandement et de s'expatrier. Il reprit du service sous l'Empire, fut député sous la Restauration, siégea au côté gauche et fit partie des 221 en 1830. — Alexandre de

L., né en 1760, m. en 1829, servit en Amérique comme ses deux frères, fut député en 1789 aux États généraux par la noblesse de Péronne, s'y montra un des plus éloquents avocats de la liberté, mais sut aussi défendre la prérogative royale, et eut à ce sujet des luttes fréquentes avec Mirabeau. En 1792 il servait sous La Fayette : il émigra avec lui et partagea sa captivité. Sous l'Empire et la Restauration, il administra comme préfet plusieurs départements. Membre de la Chambre des Députés en 1819 et en 1828, il resta toujours fidèle aux principes constitutionnels. On a de lui une *Histoire de la Constituante* et plusieurs brochures politiques.

LA MÉTHERIE (J. Claude de), naturaliste et physicien, né à La Clayette, dans le Mâconnais, en 1743, m. à Paris en 1817, se fit d'abord connaître par quelques recherches sur l'air, rédigea depuis 1785 le *Journal de Physique*, et fut nommé en 1800 adjoint à la chaire d'histoire naturelle du Collège de France. On a de lui: *Essai sur la Philosophie naturelle*, 1778; *Vues physiologiques*, 1781; *Essai sur l'air pur*, 1785; *Théorie de la Terre*, 1791; *De l'Homme considéré moralement*, 1802; *Considérations sur les êtres organisés*, 1804; *Sur la nature des êtres existants*, 1805; *Leçons de Minéralogie*, 1812. Il soutenait que le mouvement est essentiel à la matière; que tous les êtres ont été formés par une sorte de cristallisation; que l'homme n'est qu'un singe perfectionné, etc.

LA METTRIE (Julien OFFROY de), médecin et philosophe, né en 1709 à St-Malo, m. à Berlin en 1751, alla étudier la médecine à Leyde sous Boërhaave, et fut à son retour, en 1742, nommé médecin des gardes françaises. Il publia peu après l'*Histoire naturelle de l'âme*, La Haye (1745), où il prêchait ouvertement le matérialisme, ce qui lui fit perdre sa place. Il se réfugia à Leyde, écrivit des libelles contre les médecins ses confrères, et publia en 1748 *l'Homme-Machine*, où il attaquait les croyances les plus sacrées. Chassé de Hollande pour ce nouvel écrit, il trouva un asile en Prusse auprès de Frédéric II et fut même admis dans l'intimité de ce prince, qui le fit entrer dans son académie. Lamettrie ne manquait ni d'esprit, ni d'imagination; mais ses idées étaient tellement étranges et incohérentes qu'il passait, auprès de ses amis même, pour avoir le cerveau dérangé. Il publia en Prusse l'*Homme-Plante*, Potsdam, 1748; *Origine des animaux*, Berlin, 1750; *Vénus métaphysique, ou de l'Origine de l'Ame*, 1751, ouvrages conçus dans le même esprit que l'*Homme-Machine*. Frédéric II a écrit un *Éloge de Lamettrie*.

LAMI (dom François), bénédictin, né en 1636 à Montreau près de Chartres, m. à l'abbaye de St-Denis en 1711, a laissé, entre autres ouvrages estimés, *la Connaissance de soi-même*, 1694-8 et 1700; *la Connaissance et l'Amour de Dieu; le Nouvel athéisme renversé, Réfutation de Spinosa*, 1696; *l'Incrédule ramené à la religion*, 1710, et quelques traités mystiques. Il possédait au plus haut degré le talent de la conversation et ne réussissait pas moins dans la discussion : il entretint une vive polémique sur divers points de théologie avec Bossuet, Nicole, Arnauld, et eut avec Malebranche et Leibnitz une correspondance sur l'*Amour désintéressé*, qui a été imprimée en 1699.

LAMI (Bernard), oratorien, né au Mans en 1640, m. à Rouen en 1715, enseigna les belles lettres à Vendôme, puis la philosophie à Angers, s'attira des querelles avec le clergé d'Angers par son attachement à la philosophie de Descartes, devint grand vicaire à Grenoble, séjourna quelque temps au séminaire de St-Magloire à Paris, puis se retira à Rouen en 1689. On a de lui : *Réflexions sur l'Art poétique*; *l'Art de parler*, ouvrage bien écrit; *Apparatus biblicus*; des traités de mathématiques et des ouvrages de théologie, dont quelques-uns excitèrent de vives disputes, entre autres son *Harmonia quatuor evangelistarum*, 1689.

LAMI (Jean), littérateur italien, né en 1697, à Santa-Croce, près de Pise, m. en 1770, enseigna l'histoire ecclésiastique à Florence, et eut de vifs démêlés avec les Jésuites. Il rédigea, de 1740 à 1770, les *Nouvelles littéraires*, journal estimé qui paraissait à Florence, et publia entre autres ouvrages *Deliciæ eruditorum*, recueil d'opuscules inédits et intéressants (1736-69).

LAMIA, auj. *Zeitoun*, v. de Thessalie (Phthiotide), à 6 kil. du Sperchius et près de son emb., a donné son nom à la *Guerre Lamiaque* qui s'alluma entre la Macédoine et la Grèce après la mort d'Alexandre (323). Cette guerre, qui ne dura qu'un an, fut entreprise contre Antipater, d'après les instigations de Démosthène et d'Hypéride, qui poussaient les Grecs à secouer le joug de la Macédoine. Léosthène, général des Grecs, défit d'abord Antipater et le força à s'enfermer dans Lamia, où il l'assiégea. Mais la mort imprévue de Léosthène, et l'arrivée de Léonat, facilitèrent l'évasion d'Antipater, qui bientôt reprit l'offensive et remporta la victoire décisive de Cranon, l'an 322. Le vainqueur imposa aux Athéniens une constitution aristocratique et une garnison macédonienne. Cette guerre entraîna la mort d'Hypéride et de Démosthène. —Auj. Lamia est ch.-l. d'une éparchie de la Phthiotide.

LAMIAQUE (guerre). *V.* LAMIE.

LAMIA (L. Ælius), consul sous Auguste (l'an 2 de J.-C.) et gouverneur de Syrie, puis préfet de Rome sous Tibère. Horace lui a adressé deux de ses odes.

LAMIES, spectres horribles que les anciens représentaient avec un visage de femme, et qu'on disait enlever les enfants à leur mère pour les dévorer, ou se cacher dans les buissons pour attaquer les passants.

LAMOIGNON, famille ancienne du Nivernais, s'est surtout distinguée dans la magistrature aux XVIIe et XVIIIe siècles. Elle tire son nom du fief de *Lamoignon*, situé dans un faubourg de Donzy (Nièvre).

LAMOIGNON (Guillaume de), 1er président au parlement de Paris, célèbre par son savoir et ses vertus, né à Paris en 1617, m. en 1677, était fils d'un président à mortier. Il fut successivement conseiller au parlement (1635), maître des requêtes (1644), 1er président (1658). Louis XIV, en lui apprenant sa nomination, lui dit : « Si j'avais connu un plus homme de bien, un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Lamoignon ne voulut pas présider la commission qui devait juger le surintendant Fouquet, avec lequel il était brouillé. On a de lui un ouvrage connu sous le titre d'*Arrêtés de Lamoignon* (publié en 1702); il y ébauche un vaste plan qu'il avait conçu pour la réforme de la législation : cet ouvrage prouve une connaissance profonde de la jurisprudence. Lamoignon fut l'ami et le protecteur des gens de lettres: il était surtout lié avec Boileau; c'est à sa demande que ce poëte composa le *Lutrin*. — Son fils aîné, Chrétien-François de L., 1654-1709, fut nommé président à mortier en 1690. Il avait hérité de ses vertus, et aimait comme lui à s'entourer d'hommes de lettres. Il fut lié avec Bourdaloue, Boileau, Racine et Regnard. C'est à lui qu'est adressée la 6e épître de Boileau. Il était de l'Académie des inscriptions.

LAMOIGNON DE BAVILLE (Nicolas), 5e fils du 1er président Guillaume, 1648-1724, exerça d'abord avec succès la profession d'avocat; devint conseiller au parlement en 1670, maître des requêtes en 1675, puis suivit la carrière administrative, et fut nommé intendant du Languedoc. Il déploya contre les Protestants, lors de la révocation de l'édit de Nantes, un zèle ardent; on l'a même accusé de cruauté. Cependant il se montre sous un aspect tout différent dans les *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, qu'il composa par ordre du roi pour l'instruction du duc de Bourgogne (1698), et où il déclare que la violence ne peut qu'être funeste au Christianisme. Ces *Mémoires* n'ont été imprimés qu'en 1734.

LAMOIGNON (Guill. II), seigneur de Malesherbes, petit-fils de Guillaume I par son fils aîné Chrétien François, fut chancelier de 1750 à 1768. Après avoir longtemps résisté aux intrigues de Maupeou, qui voulait le supplanter, il fut enfin obligé de se démettre de sa charge, qui fut aussitôt confiée à son adversaire (1768). Il s'attira la haine des philosophes au

retirant le privilége de l'*Encyclopédie*. — Il eut pour fils l'illustre Malesherbes. *V.* MALESHERBES.

LAMOIGNON (Chrétien François), arrière-petit-fils de Guillaume I, 1735-89, fut président au parlement de Paris, partagea l'exil de cette cour en 1772, obtint en 1787 les sceaux en remplacement de Miromesnil, travailla avec le ministre Loménie de Brienne à rédiger les édits du timbre et de la subvention territoriale, que le parlement refusa d'enregistrer; donna sa démission en 1788, et mourut en 1789.

La famille des Lamoignon s'est éteinte en la personne de Christian de Lamoignon, fils du préc., pair de France sous la Restauration, mort en 1827.

LA MONNOYE (Bernard de), littérateur, né en 1641 à Dijon, m. en 1728, suivit d'abord le barreau, puis se livra aux lettres, et devint membre de l'Acad. française (1713). La Monnoye fut à la fois poëte, critique et philologue. On estime surtout ses *Noëls*, écrits dans le patois bourguignon, et qui, publiés pour la 1re fois en 1700, ont eu de nombreuses éditions, parmi lesquelles on remarque celles de 1720, de 1817 et de 1842. On lui doit aussi le *Menagiana*. M. Mignard a donné en 1856 une *Notice* sur La Monnoye et ses *Noëls*.

LAMORAL. *V.* EGMONT.

LAMORICIÈRE (Christ. Louis Léon Juchault de), général français, né à Nantes en 1806, m. en 1865; fut élève de l'École polytechnique, entra au service dans le génie; fut envoyé en Algérie dès 1830, et de bonne heure s'y signala par son intelligence et sa bravoure; fut compris dans le corps des zouaves dès sa création, et chargé de la direction du premier bureau arabe; conquit de bonne heure par des actions d'éclat le grade de général (1843); se distingua particulièrement au siége de Constantine, où il fut grièvement blessé (1837), à Mouzaïa (1840), à la bataille de l'Isly (1844), et réduisit Abd-el-Kader à se rendre au duc d'Aumale (1847). Nommé en 1846 député de la Sarthe, il fit partie de l'opposition dynastique; représentant du peuple en 1848, il s'unit à la fraction modérée du parti démocratique; il combattit l'insurrection de Juin, et, comme ministre de la guerre, suivit la fortune du général Cavaignac. A la Législative, il défendit la Constitution républicaine et fut un des adversaires les plus décidés de la politique du Président : il fut arrêté au 2 décembre 1851 et conduit à la frontière; il ne rentra en France qu'en 1857. Lors de l'entrée des Piémontais dans les États pontificaux, il commanda les troupes du pape, qui furent défaites à Castelfidardo, et, assiégé dans Ancône, fut forcé de capituler (1860).

LA MOTHE (Hte-Marne). *V.* LA MOTTE.

LA MOTHE-ACHARD, ch.-l. de c. (Vendée), sur l'Auzance, à 18 k. N. E. des Sables-d'Olonne; 738 h.

LA MOTHE-FÉNELON, vge du dép. du Lot, à 18 kil. N. de Gourdon; 800 hab. Berceau des Fénelon.

LA MOTHE-FOUQUÉ (Frédéric, baron de), né à Brandebourg, en 1777, m. en 1843, était issu d'une famille calviniste de Normandie qui avait quitté la France à cause de sa religion. Il avait pour père Henri de la Mothe-Fouqué (1698-1774), général au service du grand Frédéric, auteur de curieux *Mémoires*, publiés à Berlin en 1788. Après avoir servi lui-même pendant 20 ans dans l'armée prussienne, il se livra tout entier aux lettres. Il est un des représentants de l'école romantique allemande.

LA MOTHE-HOUDANCOURT (Philippe de), général français sous Louis XIII, né en 1605, m. en 1657, commanda les troupes françaises en Catalogne, 1641, battit plusieurs fois les Espagnols, et fut nommé maréchal de France, duc de Cardone, et vice-roi de la Catalogne. Vaincu devant Lérida, 1644, il fut accusé de trahison et déféré au parlement de Grenoble. On reconnut son innocence (1648), et il fut rappelé en Catalogne, où il se distingua par sa défense de Barcelone.

LA MOTHE-LE-VAYER. *V.* LE VAYER.

LA MOTHE-SAINT-HÉRAYE, ch.-l. de c., sur la Sèvre-Niortaise, à 15 kil. N. de Melle; 2619 hab. Étoffes de laine, tanneries. Grains et bestiaux. Étoffes communes; moulins à farine. Magnifique château, qui appartint à Murat, puis au maréchal Lobau. Aux env., source purgative de Grelet.

LA MOTTE, v. ruinée de France (Hte-Marne), dans l'anc. Lorraine, arr. de Chaumont, près d'Outremécourt. Située au sommet d'un rocher escarpé, elle passa longtemps pour imprenable; cependant elle fut prise en 1634, sur le duc de Lorraine, par le maréchal de La Force, après un siége de 5 mois, où l'on fit pour la 1re fois usage de la bombe. Rendue en 1641, elle fut reprise en 1645 par Villeroi et rasée.

LA MOTTE (Ant. HOUDARD de), littérateur, né à Paris en 1672, m. en 1731, était fils d'un chapelier, et étudia chez les Jésuites. Il débuta par des opéras qui eurent du succès (surtout *Issé*, pastorale, *Amadis de Grèce*, et *le Triomphe des Arts*), et prit rang dans ce genre auprès de Quinault; il travailla aussi pour le Théâtre-Français, donna, soit seul, soit avec Boindin, quelques comédies (*le Magnifique* et l'*Amant difficile*, etc.), et fit représenter 4 tragédies, dont une seule, *Inès de Castro* (1723), est restée à la scène. Il s'exerça également avec quelque succès dans l'églogue, dans la fable, dans l'ode, dans le genre anacréontique, et composa plusieurs écrits en prose destinés pour la plupart à débattre des questions de critique littéraire. Lamotte donna lieu à une polémique très-vive par ses paradoxes contre les anciens : rabaissant le mérite d'Homère, il eut la bizarre idée de vouloir corriger l'*Iliade;* il traduisit ce poëme en vers, en le réduisant à 12 chants; il s'attira par là une violente querelle avec Mme Dacier. Quoiqu'il dût sa réputation à ses poëmes, il attaqua aussi la poésie comme contraire au naturel et imposant à l'auteur une gêne inutile. Il prétendit même que la tragédie gagnerait à être affranchie de la rime, et pour le prouver, il composa lui-même un *OEdipe* en prose. Sa prose, bien que sans chaleur et sans coloris, est élégante et facile; elle est moins dure et plus naturelle que ses vers. Lamotte était de l'Académie française depuis 1710; il remplissait en outre les fonctions de censeur dramatique. Cet écrivain était devenu aveugle vers l'âge de 40 ans, et il était perclus : ces infirmités ne nuisirent ni à ses travaux ni à son humeur : il se fit toujours remarquer par son urbanité. Ses *OEuvres complètes* forment 10 vol. in-12, 1754. La meilleure édition de ses *Fables* est celle de 1719, in-4, avec fig. de Coypel et de C. Gillon. M. B. Jullien a publié en 1859 les *Paradoxes littéraires de Lamotte*, in-8.

LA MOTTE (Jeanne DE VALOIS, comtesse de), intrigante qui figura dans l'affaire du *collier*. Connaissant la ridicule passion du cardinal de Rohan pour la reine Marie-Antoinette, elle suggéra au prélat d'acheter pour la princesse un collier de diamants du prix de 1 600 000 fr., se fit livrer le bijou, en faisant croire au cardinal qu'elle lui procurerait une entrevue avec la reine (1785), et en vendit à Londres les diamants détachés. Convaincue d'imposture et d'escroquerie, elle fut condamnée à faire amende honorable, à être fouettée et marquée, et fut enfermée à la Salpêtrière. Elle trouva moyen de s'évader (1787) et se sauva en Angleterre où elle fit imprimer un libelle contre la reine. Elle mourut en 1791. Cette femme se rattachait à la famille royale des Valois par un fils naturel de Henri II. Son nom de famille était de Luz de St-Remy.

LA MOTTE-BEUVRON, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), sur le Beuvron, dans l'anc. Sologne, à 40 kil. N. E. de Romorantin; 1002 hab. Station.

LA MOTTE-CHALANÇON, ch.-l. de c. (Drôme), à 24 kil. S. de Die; 1040 hab.

LA MOTTE-DU-CAIRE, ch.-l. de c. (Basses-Alpes), à 26 kil. N. de Sisteron; 659 hab.

LA MOTTE-LES-BAINS, vge du dép. de l'Isère, à 30 kil. S. de Grenoble. Eaux thermales salines et bromurées. Établissement de bains.

LA MOTTE-PIQUET (Touss. Guill., comte de), brave marin, né à Rennes en 1720, m. en 1791, fit 28 cam-

pagnes, de 1737 à 1783, se signala surtout à la bataille d'Ouessant (1778) et au combat de Fort-Royal (1779), captura en 1781 26 vaisseaux de l'escadre de G. Rodney, et fut nommé lieutenant général des armées navales.

LA MOTTE-SERVOLEX, ch.-l. de c. (Savoie), arr. de Chambéry; 4000 hab. Jolie petite ville, située dans une plaine fertile.

LAMOURETTE (l'abbé), né en 1742 à Frévent (Pas-de-Calais), était vicaire général à Arras et s'était fait connaître par quelques écrits philosophiques lorsqu'éclata la Révolution de 1789. Lié avec Mirabeau, il fut nommé évêque constitutionnel de Rhône-et-Loire (Lyon) et élu en 1791 député à l'Assemblée législative. Il y porta un esprit de concorde et de paix qui se manifesta surtout après la journée du 20 juin 1792 : il y avait alors scission entre les membres de l'Assemblée; Lamourette les exhorta à se réconcilier : persuadés par son discours ils s'embrassèrent les uns les autres; mais cette réconciliation ne dura pas deux jours, et elle fut bientôt ridiculisée sous le nom de *Baiser-Lamourette*. Ce député, trop modéré pour ces temps, périt sur l'échafaud en 1794. Il a laissé plusieurs écrits religieux et philosophiques, entre autres des *Prônes civiques*, 1790-91.

LAMOUROUX (J. V. Félix), naturaliste, né en 1779 à Agen, mort en 1825, professa l'histoire naturelle à Caen, donna à cette ville de précieuses collections, et fournit de savants articles au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*. On lui doit : *Dissertation sur plusieurs espèces de fucus*, 1805; *Essai sur les thalassophytes*, 1813; *Histoire des polypiers coralligènes*, 1816; *Exposition des genres de l'ordre des polypiers*, 1821; *Cours élém. de géographie physique*, 1822, etc.

LAMPADOPHORIES, fêtes célébrées à Athènes et dans lesquelles les concurrents parcouraient en courant une distance de 6 stades, tenant à la main un flambeau ou une torche allumée : celui qui touchait le but sans qu'elle s'éteignit recevait un prix; dans le cas contraire, il passait la torche à un autre et se retirait. Ces courses avaient lieu 3 fois par an : aux fêtes de Minerve, de Vulcain et de Prométhée.

LAMPEDOUSA, en lat. *Lopadusa*, île de la Méditerranée, près de la côte E. de l'État de Tunis; 35 kil. de tour. Bon mouillage. Les îlots du *Lampion* et de *Linosa* en dépendent. Elle appartient au roy. d'Italie. Occupée quelque temps par les Anglais, cette île fut recouvrée par le roi de Naples en 1843. Elle sert auj. de lieu de déportation pour les condamnés politiques.

LAMPOURDAN ou LABOURD. *V.* LABOURD.

LAMPRIDE, *Ælius Lampridius*, historien latin qui vivait sous Dioclétien et Constance Chlore, a écrit les *Vies de Commode*, *d'Héliogabale*, *d'Alexandre Sévère*, etc. Ce qui reste de Lampride se trouve dans les *Historiæ augustæ scriptores* (Leyde, 1761), et a été trad. en franç. par de Moulines (Berlin, 1783), par Laas d'Aguen (dans la collection Panckouke, 2e sér., 1847), et par T. Baudement (dans la collection Nisard). Saumaise, Vossius et Fabricius croient que Lampride et Spartien ne sont qu'un seul et même personnage. Cet historien passe pour véridique, mais il manque de critique et de goût.

LAMPSAQUE, *Lampsacus*, auj. *Tcherdak* ou *Lampsaki*, v. de Mysie, sur la Propontide, à l'entrée de l'Hellespont, avait pour dieu national Priape, et était renommée par ses vins. Patrie du philosophe Anaximène, qui la sauva de la fureur d'Alexandre, et du géographe Straton.

LAMURE, ch.-l. de c. (Isère), à 38 kil. S. de Grenoble; 3294 hab. Anthracite. Jadis v. forte.

LAMURE, ch.-l. de c. (Rhône), à 22 kil. N. O. de Villefranche; 1215 hab.

LAN, nom des principales divisions territoriales de la Suède, signifie *gouvernement* ou *préfecture*.

LANARK, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de Lanark, à 49 kil. O. d'Édimbourg, non loin des chutes de la Clyde; 8000 hab. Elle était jadis fortifiée. Kennet III y tint le 1er parlement d'Écosse, en 978. — A 2 kil. S. se voit le village de New-Lanark, remarquable par ses filatures de coton, fondées et organisées par D. Dale (1784), et où Robert Owen fit depuis ses essais d'organisation sociale; 2000 hab. — Le comté de L., dit aussi *Clydesdale*, c.-à-d. *val de la Clyde*, entre ceux d'Ayr et de Renfrew à l'O., de Dumbarton, Stirling, Édimbourg, Linlithgow au N., de Peebles à l'E., de Dumfries au S., a 88 kil. sur 53 et 430 000 hab. Outre Lanark, il renferme Glasgow, Hamilton et Douglas. Montagnes, vallées et plaines fertiles; mines de houille. Industrie très-active.

LANCASTER ou LANCASTRE, *Longovicum*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Lancastre, à 384 kil. N. O. de Londres, et à l'emb. de la Lane, dans la mer d'Islande; 25 000 hab. Église gothique, ancien château fort, construit pour Jean de Gand, et qui sert auj. de prison, hôtel de ville, bibliothèque. Industrie assez active (chapeaux, corderie, toile à voiles, chantiers de construction); commerce encore important, mais déchu depuis l'accroissement de Liverpool. Aux environs, *canal de Lancastre*. — Cette ville est fort ancienne; elle était la résidence habituelle des ducs de Lancastre. Elle souffrit pendant la guerre des Deux-Roses; mais elle s'est relevée depuis. — Le comté de Lancastre ou *Lancashire*, entre ceux de Cumberland et de Westmoreland au N., d'York à l'E., de Chester au S., et la mer d'Irlande à l'O., a 110 kil. sur 44 et 1 800 000 hab. Outre la v. de Lancaster, il renferme celles de Manchester, Liverpool, Preston, Bolton, Oldham, etc. Nombreuses rivières, deux lacs, sources thermales. Sol très-varié. Grains, légumes et pommes de terre; mines de fer, plomb, cuivre, houille excellente, alun, etc.; gros bétail, gibier. Industrie et commerce extrêmement actifs. Ce comté fut érigé en souveraineté indépendante par Édouard III pour son 3e fils, Jean de Gand. Il fut réuni à la couronne sous Édouard IV. Le titre de duc de Lancastre, créé pour Jean de Gand, appartient, depuis Henri IV, au souverain de l'Angleterre.

LANCASTER, nom commun à plusieurs v. des États-Unis, dont la principale est le ch.-l. d'un comté de même nom de la Pensylvanie, à 105 kil. O. de Philadelphie; 15 000 hab. (la plupart Allemands); industrie et commerce; banques, colléges, etc.

LANCASTER (détroit de BARROW-ET-), détroit du Grand-Océan boréal, unit la mer Polaire à la mer de Baffin, par 15° 16' lat. N. et 86° 10' long. O.

LANCASTER ou LANCASTRE (maison de), maison royale d'Angleterre, célèbre par sa rivalité avec la maison d'York, descendait d'Édouard III et portait dans son écu une *Rose rouge*. Édouard avait eu 4 fils : 1° Édouard, prince de Galles, qui mourut avant son père, en laissant un fils, Richard, qui régna sous le nom de Richard II (1377-99); 2° Lionel, duc de Clarence, qui laissa une fille, Philippine, mariée au duc de Mortimer; 3° Jean de Gand, duc de Lancastre; 4° Edmond de Langley, duc d'York, chef de la maison d'York. Henri, fils de Jean de Gand, détrôna Richard II, et monta sur le trône à sa place, au préjudice de la 2e branche (1399). Il régna sous le nom de Henri IV, et transmit le trône à son fils Henri V et à son petit-fils Henri VI. Sous ce dernier, Richard d'York prétendit avoir des droits au trône en vertu de l'alliance contractée par son père, Richard d'York, avec Anne de Mortimer, arr.-p.-fille de Lionel, duc de Clarence, et légitime héritière du trône après la mort de Richard II. De là une guerre sanglante, dite la *guerre des Deux-Roses* (*V.* ce mot), par suite de laquelle la maison de Lancastre fut renversée (1461), et remplacée par la maison d'York, qui compta trois rois : Édouard IV, Édouard V et Richard III. Sous ce dernier une nouvelle révolution renversa la maison d'York (1485), et porta sur le trône Henri Tudor de Richemont, qui se rattachait aux Lancastre par les femmes, et qui régna sous le nom de Henri VII. Ce prince épousa l'héritière de la maison d'York, et, confondant ainsi en sa personne les droits des deux maisons, mit fin à la guerre civile.

LANCASTER (James), aventurier anglais, partit la

1re fois de Plymouth en 1591, avec 3 vaisseaux armés par des marchands de Londres, accomplit plusieurs expéditions dans lesquelles il parcourut la mer des Indes, les îles de la Sonde (où il fit un traité d'alliance avec le roi d'Achem), et l'Atlantique; prit 39 vaisseaux portugais, s'empara de Fernambouc dans le Brésil, revint chargé d'un riche butin, et mourut vers 1620. Le récit de ses voyages se trouve dans le IIIe vol. du recueil d'Hakluyt et dans le Ier de celui de Purchas. On a donné son nom à un détroit.

LANCASTER (Joseph), fondateur des *écoles* dites *à la Lancastre*, né en 1778 à Southwark, m. à New-York en 1838, était maître d'école à Londres dès 1798 et appliquait avec succès la méthode d'enseignement mutuel, lorsqu'André Bell, qui avait vu pratiquer cette méthode dans l'Inde, vint lui disputer l'honneur de l'invention. Lancaster, desservi par le clergé anglican parce qu'il était *quaker*, vit déserter son école et fut obligé, en 1816, de passer en Amérique, où il eut à lutter contre la misère. Il avait publié en 1803 un écrit qui a été trad. par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, sous le titre de *Système anglais d'instruction*, Paris, 1815.

LANCASTRE. *V.* LANCASTER.

LANCELOT (dom Claude), religieux de Port-Royal, né à Paris en 1615, entra à Port-Royal en 1638, fut un des principaux fondateurs des *Petites écoles de Port-Royal*, au faubourg St-Jacques, y fut chargé de l'enseignement de la grammaire, et composa pour ses élèves plusieurs excellents ouvrages. Il partagea les persécutions dont les religieux de Port-Royal furent l'objet à cause de leur attachement au jansénisme et fut chassé avec eux de son monastère en 1660. Après avoir été précepteur du duc de Chevreuse et de deux princes de Conti, il se retira en 1673 à l'abbaye de St-Cyran, fut relégué en 1680 chez les Bénédictins de Quimperlé et y mourut en 1695. On a de lui: *Nouv. méthode pour apprendre la langue latine* (connue sous le nom de *Grammaire latine de Port-Royal*), 1644; *Nouv. méthode pour apprendre la langue grecque* (dite *Grammaire grecque de Port-Royal*), 1655; *le Jardin des racines grecques*, 1657 (fait avec Sacy); *Grammaire italienne*, 1660; — *espagnole*, 1660; *Grammaire générale et raisonnée*, 1660 (rédigée d'après les idées d'Arnauld), réimprimée en 1756 avec des notes de Duclos, et en 1803 par Petitot; une traduction de *Phèdre*, 1646; la *Chronologie sacrée* de la Bible de Sacy, etc. — Un autre dom Lancelot (Charles), 1711-1778, a trad. *Longin*, 1775. — Un 3e Lancelot, Antoine, 1675-1740, membre de l'Acad. des inscriptions, a fait un *Abrégé de l'Hist. univ.* de Cl. Delisle et a trad. les *Amours de Daphnis et Chloé*, 1731. Il avait rédigé un savant traité de la *Géographie historique de la Gaule*, qui est resté manuscrit.

LANCELOT, roi de Naples. *V.* LADISLAS.

LANCELOT DU LAC, héros d'un roman célèbre au moyen âge, qui fait suite au roman du St-Gréal et qui, écrit primitivement en latin par un anonyme, fut traduit au XIIe siècle en langue romane par Gautier Mapes, chevalier du roi. Ce paladin était fils de Ban, roi de Brucie, et fut élevé par la fée Viviane, la dame du Lac. Il fut un des 12 chevaliers de la Table Ronde, conçut une vive passion pour la belle Genièvre, femme du roi Arthur, et s'attira toutes sortes de malheurs pour avoir dédaigné la fée Morgane. Chrestien de Troyes a tiré de ce roman l'idée de son poëme *de Lancelot de la Charette*.

LANCEROTE, une des îles Canaries, au N. E. de Fortaventura : 53 kil. sur 22; 16 000 hab.; ch.-l., Teguise. Sol volcanique, terrible éruption en 1730.

LANCIANO, *Anxanum*, v. d'Italie (Abruzze Cit.), à 20 kil. S. E. de Chieti; 13 000 hab. Archevêché; belle cathédrale; pont de Dioclétien. Vins muscats.

LANCISI (J. Marie), savant italien, né à Rome en 1654, m. en 1720, étudia avec un égal succès la médecine, la chimie, la botanique et la géométrie; fut médecin de l'hôpital du St-Esprit à Rome, professeur d'anatomie au collége de la Sapience (1684), médecin des papes Innocent XI et Clément XI. Il a publié des écrits estimés sur la médecine et l'histoire naturelle (rassemblés à Genève, 1718, 2 vol. in-4), et a légué à l'hôpital du St-Esprit une bibliothèque de 20 000 vol., à la condition qu'elle serait publique.

LANCRET (Nic.), peintre de genre, né en 1690, m. en 1743, fut reçu à l'Académie en 1719 sous le titre de *Peintre des fêtes galantes*. Il cultiva le genre faux et maniéré de Watteau et tomba encore au-dessous de lui; il eut néanmoins une vogue qui prouve combien le goût était dégénéré de son temps.

LANDAFF, bg de la principauté de Galles (Glamorgan), à 4 kil. N. O. de Cardiff, sur le Taff; 1200 hab. Anc. évêché, cathédrale en ruines.

LANDAIS (Pierre), grand trésorier de Bretagne, né à Vitré vers 1440, était fils d'un tailleur de Vitré et n'était d'abord lui-même qu'un simple ouvrier. Il devint valet de garde-robe du duc de Bretagne François II, se fit remarquer de son maître par ses talents, et fut rapidement élevé aux honneurs. Il administra le pays pendant 25 ans et rendit d'éminents services: il signa des traités de commerce avec l'Angleterre, le Portugal, les villes hanséatiques, l'Espagne, établit des manufactures de soieries, de tapisseries, noua des relations commerciales étendues jusque dans le Levant; fit exécuter d'immenses constructions militaires, notamment au château de Nantes et sur plusieurs autres points de la province; mais il eut bientôt pour ennemis les seigneurs bretons, jaloux de son crédit. Il se défit de quelques-uns et fit mourir en prison le chancelier Chauvin, ambassadeur du duc en France, qui était à leur tête; mais le duc, voyant ses sujets prêts à se révolter, fut obligé de le sacrifier. Il fut livré à des juges, qui le condamnèrent, comme coupable de concussion et de meurtre à être pendu : l'arrêt fut exécuté en 1485. Le véritable crime de Landais, aux yeux des seigneurs bretons, était d'avoir voulu préparer la réunion de la Bretagne à la France par le mariage du duc d'Orléans avec Anne, héritière de Bretagne. M. L. de Carné lui a consacré une intéressante monographie dans la *Revue des Deux-Mondes* (déc. 1860).

LANDAK, v. de l'île de Bornéo, à 100 k. N. E. de Pontiana, ch.-l. d'un petit roy. tributaire des Hollandais. Mines de diamants et d'or.

LANDAMMAN (pour *land amtmann*, bailli du pays), titre que prenait en Suisse le 1er magistrat des cantons d'Uri, Schwitz, Unterwalden, Glaris, Zug, Appenzell, St-Gall, Thurgovie, Tessin, Vaud, ainsi que le président de la diète helvétique. Ce titre a été généralement remplacé par celui de *président*.

LANDAU, v. de Bavière, sur la Queich, à 26 kil. S. O. de Spire; 6800 hab. Ville très-forte; citadelle construite par Vauban. Jadis v. impériale. Prise et reprise sous Louis XIV. Cédée à la France en 1680 (le traité de Bade lui en confirma la possession en 1714); assiégée vainement en 1793 et 1795; enlevée à la France en 1815. C'est auj. une forteresse fédérale.

LANDEN, bg de Belgique (Liége), à 37 kil. N. O. de Liége et à 33 de Huy; 1200 hab. Pepin le Vieux dit *de Landen*, tige de la maison d'Héristal, y avait un palais et y mourut en 640. Église Ste-Gertrude. C'est près de là que fut livrée en 1693 la célèbre bataille de *Nerwinde*.

LANDENOLFE I, prince de Capoue de 884 à 887, avait été nommé évêque de Capoue en 879, bien qu'il fût marié et que le siége fût déjà occupé par un prince de sa famille. De là des guerres civiles, que le pape Jean VIII termina en partageant le diocèse et l'autorité épiscopale entre les deux concurrents. Quand il fut parvenu à la principauté (par la mort de son frère Pandolfe), il renonça à l'état ecclésiastique; mais il fut bientôt détrôné par son parent Atenolfe. — L. II, prince de Bénévent et de Capoue, succéda à son frère Landolfe VI en 982, et fut assassiné en 993 par son frère Landolfe VII, qui lui succéda.

LANDERNEAU, ch.-l. de c. (Finistère), à 22 kil. N. E. de Brest, sur l'Élorn, qui a son emb. dans la

rade de Brest; 6387 hab. Collége, hospices. Papier, toile; miel estimé, poisson sec. Prise en 1374 par le duc de Bretagne Jean IV.

LANDES, *Syrticus ager*, anc. pays de France, jadis compris dans la Gascogne, à l'E. du pays des Marennes, et à l'O. de la Chalosse et du Marsan, sur l'une et l'autre rive de l'Adour. Il se divisait en quatre vicomtés, Dax, Tartas, Aorte ou Ortevielle et Albret (depuis duché). Il forme actuellement une partie du dép. des Landes. — Souvent on donne le nom de Landes à toute la lisière sablonneuse qui s'étend entre Bayonne et Bordeaux. Longtemps stérile, cette contrée a pu être fertilisée depuis que les dunes, mobiles jusque-là, ont été fixées par des plantations de pins (*V.* BRÉMONTIER). — Les habitants des Landes, étant dans la nécessité de traverser des sables et des marais, sont presque toujours montés sur des échasses.

LANDES (dép. des), dép. maritime, entre ceux de la Gironde au N., des Basses-Pyrénées au S., du Gers et de Lot-et-Garonne à l'E.; 9093 kil. carr.; 309 832 h.; ch.-l., Mont-de-Marsan. Il est formé du pays des Landes (en Gascogne) et de portions de la Chalosse, du Condomais, de la Guyenne et du Béarn. Fer, marbre, grès, pierres de taille, pierres meulières, lithographiques, terre à porcelaine, pouzzolane, bitume, tourbe, etc. Le pays, couvert de landes et de bruyères au N. et à l'O. de l'Adour, est cependant assez fertile au S. et à l'E. de cette rivière : grains, bons vins, safran, etc.; chevaux, porcs dits de bois (à chair fine), volaille, gibier. Industrie : exploitation des pins maritimes, des sapins et chênes-liéges qui couvrent les landes; hauts fourneaux, verreries, tanneries; toiles; jambons. — Ce dép. se divise en 3 arrond. (Mont-de-Marsan, Dax, St-Sever), 28 cantons et 333 communes : il appartient à la 13e div. militaire, ressortit à la cour impér. de Pau et forme le diocèse d'Aire.

LANDGRAVE (de l'all. *land*, terre, pays, et *graff*, comte), nom donné originairement à des comtes qui rendaient la justice au nom de l'empereur, puis à des princes souverains. En 1130, Louis III, possesseur de la Thuringe, prit le premier le titre de landgrave comme synonyme de souverain, exemple qui fut suivi par Thierry, comte de Basse-Alsace (1137), par Albert de Habsbourg, comte de Haute-Alsace (1186), et par plusieurs autres. Auj. il n'y a de landgraves que les princes de la maison de Hesse.

LANDIT, foire célèbre qui s'ouvrait jadis à Paris et à St-Denis le 1er lundi après le 11 juin, jour de la St-Barnabé. Cette foire est fort ancienne : on la fait remonter au temps de Charlemagne, qui l'aurait instituée d'abord à Aix-la-Chapelle, d'où elle aurait été transférée à St-Denis; elle fut régularisée en 1109. L'évêque de Paris en faisait l'ouverture avec solennité, et le recteur de l'Université s'y rendait en grande pompe, avec les régents et les écoliers des colléges de Paris : il venait lever un droit sur tout le parchemin exposé en vente, et faire la provision des colléges. Dès le commencement du XVIe s., l'évêque et le recteur cessèrent d'aller ouvrir le Landit; mais, jusqu'à la Révolution, les écoliers continuèrent de s'y rendre en partie de plaisir : le *Landit* n'était plus pour eux qu'un congé. On fait dériver le mot *Landi* ou *Landit* du latin *locus indictus*, c.-à-d. *lieu indiqué*, prescrit. Auj. le Landit n'existe plus que comme foire aux moutons : cette foire dure du 11 au 19 juin.

LANDIVISIAU, ch.-l. de c. (Finistère), à 23 kil. S. O. de Morlaix; 3304 hab. Toiles, tanneries.

LANDIVY, ch.-l. de c. (Mayenne), à 40 kil. N. O. de Mayenne; 2104 hab. Bestiaux et toiles.

LANDOLFE, nom de plusieurs princes lombards qui régnèrent à Capoue ou à Bénévent de 846 à 1077. L. I, prince de Capoue, se révolta en 840 contre le prince de Bénévent, et forma à Capoue une principauté indépendante. — L. III réunit en 910 les duchés de Capoue et de Bénévent, et conquit la Pouille sur les Grecs. — L. VIII régna sur Capoue dès 1050, fut chassé de cette ville par les Normands en 1062, et ne régna plus depuis que sur Bénévent. Il m. en 1077 : il fut le dernier des princes lombards de Bénévent.

LANDON (C. P.), peintre et littérateur, conservateur des tableaux du Musée du Louvre, né vers 1760, mort en 1826, a laissé, outre quelques tableaux estimés, plusieurs ouvrages utiles : *Annales du Musée et de l'École moderne des Beaux-Arts*, Paris, 1801-17, 29 v. in-8; *Vies et Œuvres des peintres les plus célèbres*, 1803-17, 22 v. in-4; *Description historique de Paris et de ses édifices*, avec un *Précis historique* par Legrand, 1806-9, 12 vol. in-8; *Galerie des hommes les plus célèbres*, contenant des portraits au trait et des notices, 1805-8, 13 vol. in-12; *Recueil des ouvrages de peinture et de sculpture qui ont concouru pour les prix décennaux*, 1816, in-8.

LANDRECIES, ch.-l. de c. (Nord), sur la Sambre, à 19 kil. O. d'Avesnes; 3720 hab. Place forte. Station du ch. de fer du Nord. Genièvre, chandelles, bouteilles; dépôt de charbon de Charleroi et d'ardoises de Fumay. — François I la prit en 1543 sur les Impériaux. Cédée à la France en 1659, elle fut fortifiée par Vauban. Elle resta au prince Eugène en 1712; fut prise par les Autrichiens en 1794, mais reprise la même année par les Français.

LANDRI ou LANDRY, seigneur de la cour de Chilpéric, roi de Neustrie, était l'amant de la reine Frédégonde, et tua Chilpéric à l'instigation de cette criminelle princesse (584). Maire du palais en Neustrie pendant la minorité de Clotaire II, fils de Chilpéric, il défendit ce prince contre son cousin Childebert, roi d'Austrasie, qu'il battit en 593.

LANDRI (S.), évêque de Paris sous Clovis II, signala sa bienfaisance dans la famine de 651, et fonda l'Hôtel-Dieu. On le fête le 10 juin.

LANDRIANO, vge d'Italie (Vénétie), à 15 kil. N. E. de Pavie; 2000 h. Les Impériaux, commandés par Antoine de Lève, y vainquirent les Français en 1529.

LANDSBERG, v. des États prussiens (Brandebourg), à 79 kil. N. E. de Francfort, sur la Wartha; 13 000 hab. Maison de détention, hospice d'aliénés. Papier, drap, lainages, cotonnades. Navigation active.

LANDSBERG, murée de Bavière, sur le Lech, à 50 kil. S. O. de Munich; 3000 hab. Jadis collége de Jésuites. Prise par les Français en 1646 et en 1800.

LAND'S-END (c.-à-d. *fin de la terre*), *Bolerium prom.*, cap d'Angleterre (Cornouailles), forme l'extrémité S. O. de l'Angleterre.

LANDSER, jadis *Lands-Ehre*, c.-à-d. *honneur du pays*, ch.-l. de c. (Ht-Rhin), à 14 kil. N. E. d'Altkirch; 512 hab. Jadis ch.-l. d'une seigneurie qui appartenait à la maison de Habsbourg.

LANDSHUT, v. murée de Bavière (Hte-Bavière), à 60 kil. N. E. de Munich; 10 000 hab. Château dit le Bâtiment-Neuf; église de St-Martin dont le clocher a 152m; université longtemps célèbre (transférée en 1826 à Munich); biblioth., amphithéâtre, laboratoire chimique. Aux env., château de Trausnitz. Les Français ont pris Landshut en 1796, 1800, 1805 et 1809.

LANDSHUT, v. des États prussiens (Silésie), au confluent du Bober et du Zieder, à 45 kil. O. de Reichenbach; 4500 hab. Trib. Fondée en 1249. Laudon y battit en 1760 Frédéric II, prit et pilla la ville.

LANDSKRONA, v. de Suède, à 33 kil. N. de Malmæ, sur le Sund; 4000 hab. Citadelle, port excellent; station de la marine suédoise. Gants, savon, etc. Souvent prise et reprise par les Danois et les Suédois; elle appartient aux derniers depuis 1677.

LANDSTURM et LANDWEHR, milices allemandes. *V.* ces mots au *Dict. univ. des Sciences*.

LANFRANC, archevêque de Cantorbéry, né à Pavie en 1005, enseigna le droit à Bologne, à Paris, puis à Avranches, et entra en 1042 dans l'abbaye du Bec, dont il fit bientôt une des écoles les plus célèbres pour les lettres et les études théologiques. Devenu conseiller intime du duc de Normandie Guillaume le Bâtard, il en obtint l'abbaye de St-Étienne de Caen, et fut promu à l'archevêché de Cantorbéry lorsque ce prince eut fait la conquête de l'Angleterre. **Lanfranc**

contribua puissamment à répandre le goût des études dans ce pays encore barbare, bâtit des églises fonda, et dota des hôpitaux, et tint plusieurs conciles. Après la mort de Guillaume I, il couronna son fils Guillaume le Roux, alors âgé de 13 ans, et éclaira le jeune prince de ses conseils. Il mourut en 1089, universellement respecté. Lanfranc eut de vives disputes avec Bérenger sur la transsubstantiation. Ses *Œuvres* ont été publiées par dom Luc d'Achéry, Paris, 1648, et par Giles, Londres, 1848. M. Charma a donné une *Notice sur Lanfranc*, Paris, 1850.

LANFRANC, chirurgien de Milan, né vers 1250, s'expatria par suite des querelles des Guelfes et des Gibelins, vint à Paris vers 1295, y pratiqua la chirurgie avec le plus grand succès, et releva cet art, longtemps abandonné aux barbiers. Un collyre qu'il prescrivait contre les ulcérations de la gorge a gardé son nom. On a de lui *Chirurgia magna et parva*, Ven., 1490.

LANFRANC (Jean), peintre italien, élève des Carrache, né à Parme en 1581, mort en 1647, excellait à peindre les coupoles : ses peintures ont un grand relief. Le Musée du Louvre possède 4 de ses tableaux : *Agar dans le désert*, *Saint Pierre*, *Saint Paul* et *Saint Augustin*. Il a gravé à l'eau forte la *Bible de Raphaël*.

LANGE (Jean), jurisconsulte et philologue, de Freystadt, dans le duché de Teschen, 1503-67, a traduit en latin *Nicéphore Calliste* et *S. Justin*. — Joseph L., de Kaisersberg (Hte-Alsace), professeur à Fribourg en Brisgau, m. en 1630, a publié divers recueils de sentences et pensées : *Adagia*, Strasb., 1596; *Florilegium*, 1598; *Polyanthea*, 1600; *Anthologia*, 1615. Il a aussi donné des éditions de *Martial*, *Juvénal* et *Perse*. — Laurent L., Suédois au service de la Russie, fit par ordre du czar plusieurs voyages à Pékin de 1715 à 1736, et en donna d'intéressantes relations.

LANGEAC, ch.-l. de c. (Hte-Loire), à 28 kil. S. E. de Brioude; 3214 hab. Houille, antimoine, pierres meulières, etc. Beau pont sur l'Allier.

LANGEAIS, *Alingania*, *Lingiacum*, ch.-l. de c. (Indre-et-Loire), à 20 kil. N. E. de Chinon, près de la Loire; 1705 hab. Station du ch. de fer de Tours à Nantes; Vieux château bâti en 992, restauré au XIIIe s, par Pierre De Brosse. Toiles, tuileries, melons renommés. C'est dans cette ville que furent mariés Charles VIII et Anne de Bretagne (1491). La terre de Langeais appartint aux maisons d'Effiat et Du Bellay.

LANGEBECK (Jacques), savant danois, né à Skioldborg (Jutland) en 1710, m. en 1775, était membre des Académies roy. de Suède et de Copenhague, garde des archives du royaume, conseiller de justice et conseiller d'État. Il entreprit une *Collection des écrivains danois du moyen âge*, en latin, et en donna les 3 premiers vol. 1772-75; elle a été portée après lui à 9 volumes, 1776-1839.

LANGELAND (c.-à-d. *longue terre*), île du Danemark, entre celles de Seeland, Laaland et Fyen; 50 kil. sur 10; 12 000 hab.; ch.-l. Rudkiœbing.

LANGENBOURG, v. du roy. de Wurtemberg (Iaxt), à 22 kil. N. E. de Hall; 900 h. Résidence des princes de Hohenlohe-Langenbourg.

LANGENSALZA, v. des États prussiens (Saxe), à 26 kil. N. O. d'Erfurt, sur la Salza; 9000 h. Soc. d'agriculture, établissement d'instruction; soieries, lainage, etc.; grains, eau-de-vie; commerce de transit avec Lubeck, Hambourg, Brême. — Les Prussiens y défirent en 1760 les Français et les Saxons.

LANGEY. *V.* LANGEAIS et DU BELLAY.

LANGIUS. *V.* LANGE.

LANGLÉ (Franç. Marie), compositeur, né en 1741 à Monaco, d'une famille française, mort en 1807, fut l'élève de Léo (à Naples), vint à Paris en 1764, se fit remarquer par des morceaux composés pour les concerts spirituels, devint en 1784 professeur à l'École royale de chant et de déclamation, forma des élèves distingués, entre autres Dalayrac, et fit la musique de plusieurs opéras, dont le plus connu est *Corisandre*, 1791. On lui doit un *Traité d'Harmonie*, 1797, et un *Traité de la Fugue*, 1805. — Son fils, Ferdinand Langlé, né en 1798, s'est fait connaître comme un de nos plus spirituels auteurs dramatiques.

LANGLÈS (L. Matthieu), orientaliste, né en 1763, mort en 1824, étudia profondément la plupart des langues de l'Orient, devint professeur de persan et de malais à l'école spéciale des langues, à Paris, et conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Il a traduit les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, 1787; des *Fables et Contes indiens*, 1790; a publié le *Dictionnaire tartare et français* qu'avait rédigé le P. Amiot, 1790, les *Monuments de l'Indostan*, 1821, et une foule d'autres savants ouvrages sur les langues orientales.

LANGLEY (Edmond de). *V.* YORK.

LANGLOIS (Eustache Hyacinthe), peintre, dessinateur, graveur et antiquaire, élève de David, né en 1777 au Pont-de-l'Arche, m. en 1837, s'occupa avec passion de l'archéologie. On a de lui : *Monuments, sites et costumes de la Normandie; La Calligraphie des manuscrits du moyen âge; Description historique des maisons de Rouen; Mémoire sur la peinture sur verre; Notice sur le tombeau des Énervés et sur l'abbaye de Jumiéges; l'Abbaye de St-Wandrille; Essai sur les Danses des morts* (posthume). — Jér. Martin Langlois, peintre d'histoire, membre de l'Institut, né à Paris en 1779, m. en 1838, a laissé: *Cassandre au pied de la statue de Minerve*, 1817; *Alexandre cédant Campaspe à Apelles*, 1817; *Diane et Endymion*, etc. — Un 3e peintre du nom de Langlois, Jean Charles, anc. colonel d'état-major, né en 1789, s'est illustré comme peintre de batailles, a perfectionné les panoramas et a exécuté en ce genre les *Batailles de la Moskowa*, *d'Eylau*, *des Pyramides*, le *Combat de Navarin*, etc., qui ont attiré la foule.

LANGLOIS (Sim. Alex.), orientaliste, né à Paris en 1788, m. en 1854, parcourut les divers degrés de l'enseignement public, et devint inspecteur de l'Académie de Paris. Profondément versé dans l'étude du sanscrit, il fut élu en 1835 membre de l'Académie des inscriptions. On a de lui : *Monuments littéraires de l'Inde*, 1827, où l'on trouve un tableau de la littérature sanscrite; *Chefs-d'œuvre du théâtre indien*, trad. de l'anglais de Wilson, 1828; le *Rig-Véda* ou le *Livre des hymnes*, trad. du sanscrit, 1849-52.

LANGOBARDI, peuple ancien. *V.* LOMBARDS.

LANGOGNE, ch.-l. de c. (Lozère), près des sources de l'Allier et à 49 kil. N. E. de Mende; 2387 h. Petit séminaire. Martinets à cuivre.

LANGON, *Alingo*, ch.-l. de c. (Gironde), à 14 k. N. de Bazas; 2854 h. Charmante position. Bons vins, dits *de Grave*. Pont suspendu sur la Garonne.

LANGRES, *Andomatunum*, puis *Lingones*, ch.-l. d'arr. (Hte Marne), à 35 kil. S. E. de Chaumont, sur une montagne, près de la Marne; 7848 hab. Évêché. Trib. de 1re instance; collége, séminaire. Citadelle très-forte; enceinte fortifiée. Cathédrale, belle promenade de Blanche-Fontaine; bibliothèque; coutellerie renommée, vinaigres, bougies. Commerce de meules d'émouleur et de pelleteries. Patrie de Sabinus et d'Éponine, de Barbier d'Aucour, de Diderot, du poëte comique Roger, de St-Allais.—Langres est une v. très-ancienne. Capit. des *Lingones*, elle devint florissante sous les Romains. Prise et brûlée par les Vandales (407), puis par Attila (551), elle fit ensuite partie du roy. de Bourgogne et devint ch.-l. d'un comté particulier. Hugues III, duc de Bourgogne, la donna à Gautier, son oncle, évêque de Langres, en faveur duquel elle fut érigée en duché-pairie par Louis VII; elle obtint une charte de commune en 1153. Elle se déclara contre la Ligue au XVIe siècle et fut occupée par les alliés en 1814. Ses fortifications, qui datent de 1362, ont été plusieurs fois ruinées et relevées. Elles ont été rétablies en dernier lieu en 1842.

LANGSIDE, vge d'Écosse (Renfrew), à 3 k. S. de Glasgow. Les troupes de Marie-Stuart y furent défaites par le comte de Murray (1568). C'est après cette bat. que Marie s'embarqua pour l'Angleterre.

LANGTON (Étienne), prélat anglais, étudia à l'U-

niversité de Paris, et devint chancelier, cardinal et archevêque de Cantorbéry (1207); il se déclara contre Jean sans Terre, et se joignit à la noblesse pour obtenir de lui la Grande-Charte (1215). Il mourut en 1228. On a de lui une *Histoire de la translation du corps de Thomas de Cantorbéry*, Bruxelles, 1683.

LANGUEDOC, *Occitania*, anc. grand-gouvt de la France, le plus vaste après celui de Guyenne-et-Gascogne, avait pour bornes : au N. le Forez, le Lyonnais et l'Auvergne; au S. le Roussillon et le comté de Foix; au S. E. la Méditerranée, à l'E. le Rhône qui le séparait de la Provence et du Dauphiné; à l'O., le Rouergue avec le Quercy, l'Armagnac, le Comminges et le Conserans; capit. Toulouse. On distinguait : 1° le Languedoc propre, qui se subdivisait lui-même en *Bas-Languedoc* (diocèses d'Uzès, de Nîmes, d'Alais, de Montpellier); *Ht-Languedoc* (diocèses de Toulouse, Comminges languedocien, Lauraguais, Sault, Carcassez, Rasez); *Littoral* (diocèses d'Agde, de Béziers, de Narbonne); 2° les provinces annexes : Vivarais, Vélay, Gévaudan, Albigeois et Quercy languedocien. Ce pays forme aujourd'hui les dépts de l'Ardèche, de l'Aude, du Gard, de la Hte-Garonne, de l'Hérault, de la Hte-Loire, de la Lozère et du Tarn. Il est traversé par une chaîne de montagnes à peu près parallèles au cours du Rhône et aux côtes de la Méditerranée, qui comprend les Cévennes et les monts du Vivarais; il est arrosé par une partie de la Loire, du Rhône et de la Garonne, par l'Ardèche, l'Ouvèze, le Gard, l'Allier, le Lot, le Tarn, l'Aude, l'Orb, l'Hérault. Climat varié suivant les hauteurs, chaud et délicieux en approchant de la mer. Grande fertilité, plantes du midi dans les lieux bas, pâturages et belles forêts dans les montagnes; vignobles excellents (Frontignan, Lunel, etc.); eaux-de-vie renommées. — Le Languedoc correspond en grande partie à la Narbonnaise 1re des Romains (*V.* NARBONNAISE), appelée plus tard *Septimanie* (*V.* ce nom). Les Visigoths, qui s'en emparèrent au Ve siècle, lui donnèrent le nom de *Gothie*. Dans le VIIIe siècle les Sarrasins l'occupèrent un instant; mais ils en furent chassés par Charles Martel, Pépin et Charlemagne. Le Languedoc forma dès lors sous la domination des Francs le duché de Septimanie, qui devint bientôt indépendant; il se confondit au Xe s. avec le comté de Toulouse (*V.* TOULOUSE). A la suite de la croisade contre les Albigeois, Amaury de Montfort, à qui le comté avait été dévolu, le céda au roi de France Louis VIII, et cette cession fut confirmée en 1229 par un traité entre Raymond VII et S. Louis. Ce dernier mit son frère Alphonse en possession du Languedoc; mais Alphonse étant mort sans enfants, la province fut réunie à la couronne par Philippe le Hardi (1271). C'est surtout à partir de cette époque que l'on désigna cette province sous le nom de Languedoc, nom qui s'étendait d'abord à tous les pays où l'on parlait la langue d'*oc* (ou langue toulousaine) par opposition aux pays situés au nord de cette contrée et où l'on parlait la langue d'*oïl* (ces deux mots *oc* et *oïl* sont les deux manières dont s'exprimait le mot *oui* dans les deux langues). L'*Histoire générale du Languedoc* a été écrite par dom Vaissette et dom Bourotte, 1730-35.

LANGUEDOC (Canal du). *V.* MIDI (Canal du).

LANGUE D'OÏL. *V.* la fin de l'art. LANGUEDOC.

LANGUET (Hubert), diplomate et publiciste, né en 1518 à Vitteaux (Bourgogne), m. en 1581, passa de bonne heure en Allemagne, s'y lia avec Camerarius et Mélanchthon et embrassa la Réforme. L'électeur de Saxe l'employa dans plusieurs négociations et l'envoya en France. Il se trouvait à Paris à l'époque de la St-Barthélemy, et sauva plusieurs victimes au péril de sa vie. On a de lui un traité devenu célèbre à cause de la hardiesse des idées : *Vindiciæ contra tyrannos*, publié sous le nom de *Junius Brutus*, 1579 (trad. par François Étienne, sous ce titre : *De la puissance légitime du prince*, Bâle, 1581) : il y discute les cas où l'insurrection devient légitime. M. H. Chevreul a publié *H. Languet, étude sur le XVIe siècle*, Paris, 1856.

LANGUET DE GERGY (J. B. Joseph), curé de St-Sulpice, né à Dijon en 1675, m. à Paris en 1750, obtint sa cure en 1714 et fit achever l'église de St-Sulpice dont la construction, commencée en 1646 par le curé Olier (*V.* ce nom), avait été interrompue pendant plus de 50 ans. Il réussit à rassembler les fonds nécessaires à cette grande entreprise, en stimulant le zèle de ses riches paroissiens et en employant même quelquefois d'ingénieux subterfuges. Les constructions furent achevées en 1745. Languet se fit chérir par son inépuisable charité et par ses bonnes œuvres. — Son frère, J. Joseph L., 1677-1753, évêque de Soissons (1715), puis de Sens (1730), prit une part fort active aux querelles religieuses de l'époque, et fut grand adversaire des Jansénistes. On a de lui, entre autres écrits une *Vie de Marie Alacoque*. Il était de l'Académie française; Buffon, qui lui succéda, ne dit pas un mot de lui dans son discours de réception.

LANJUINAIS (J. Denis), député et pair de France, né à Rennes en 1753, mort à Paris en 1827, fut reçu avocat par dispense d'âge à 18 ans, obtint au concours la chaire de droit ecclésiastique à Rennes à 21 ans, fut élu en 1789 député du Tiers aux États généraux, prit une part active aux délibérations de l'assemblée, et travailla surtout à la rédaction de la constitution civile du clergé; cependant il parla contre le décret qui déclarait tous les biens du clergé biens nationaux. Porté à la Convention en 1792, il y lutta courageusement contre les Jacobins, s'éleva avec force contre les massacres de septembre, et réclama pour Louis XVI, lors du procès du roi, les garanties dues à tout accusé. Il fut lui-même décrété d'accusation et mis en état d'arrestation; mais parvint à s'échapper et se réfugia à Rennes, où il resta caché 18 mois. Rappelé à la Convention en 1795, il en fut nommé président. En l'an IV, il fut porté au Conseil des Anciens par 73 départements; par une singulière vicissitude, il ne fut pas renommé l'année suivante. Il fut appelé au Sénat en 1800, s'y prononça contre le consulat à vie, et n'en fut pas moins créé plus tard comte de l'empire. En 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon, et fut nommé pair par Louis XVIII. Lanjuinais se montra constamment l'adversaire des priviléges et le défenseur des libertés publiques. On a de lui une foule de discours prononcés dans les diverses assemblées politiques, et plusieurs écrits, dont le plus connu est: *Constitutions de la nation française*, avec un *Essai historique*, 1819 : c'est l'ouvrage le plus complet qui eût paru jusque-là sur notre droit constitutionnel. Dans les affaires ecclésiastiques, dont il s'occupa surtout, il porta l'esprit janséniste dont il était imbu. Ses *OEuvres complètes* ont été recueillies en 4 vol. in-8, Paris, 1832.

LANMEUR, ch.-l. de c. (Finistère), à 16 kil. N. E. de Morlaix; 2693 hab. Commerce de grains.

LANNEAU (P. A. Victor de), célèbre instituteur, né en 1758, à Bard, près de Semur (Côte-d'Or), d'une famille noble de Bourgogne, mort en 1830, entra dans la congrégation des Théatins, fut principal du collége de Tulle, puis vicaire épiscopal à Autun (1791), devint maire de cette ville, fut élu en 1794 député suppléant à l'Assemblée législative, vint alors se fixer à Paris, remplit quelque temps les fonctions de sous-directeur au Prytanée (auj. lycée Louis-le-Grand), et fonda en 1798, dans les bâtiments alors abandonnés de l'ancien collége *Sainte-Barbe*, une institution qui devint bientôt et qui est encore aujourd'hui la plus florissante de la capitale. Inquiété sous la Restauration parce qu'il s'était marié (quoiqu'il ne l'eût fait qu'avec autorisation du pape), il se vit obligé de mettre son établissement sous un nom emprunté. Lanneau avait su à la fois se faire chérir et respecter de ses élèves. Les Barbistes ont, après sa mort, formé entre eux une association qui a pour but de continuer son œuvre en faisant prospérer la maison qu'il a fondée. Il a laissé quelques ouvrages classiques

et une intéressante *Correspondance*, dont une partie a été publiée par un de ses fils, M. Eugène de Lanneau (Paris, 1851, in-8). M. L. Quicherat a publié une *Notice sur V. de Lanneau.*

LANNEMEZAN, ch.-l. de c. (Htes-Pyrénées), à 26 k. N. E. de Bagnère de Bigorre, près de la source du Gers, 1369 hab.

LANNES (Jean), duc de Montebello, l'un des plus intrépides généraux français, né en 1769 à Lectoure (Gers), était fils d'un simple garçon d'écurie, et apprit d'abord l'état de teinturier. Il s'enrôla en 1792 comme volontaire, obtint par son courage un avancement rapide, fut nommé colonel dès 1795, se signala surtout en Italie, où il servit sous Bonaparte, fut fait général de brigade en 1797, et eut une part brillante à la prise de Mantoue et à la bataille d'Arcole. Il accompagna Bonaparte en Égypte, revint avec lui et le seconda au 18 brumaire. Envoyé de nouveau en Italie en 1800, il se couvrit de gloire à Montebello, et quelques jours après contribua puissamment à la victoire de Marengo. Napoléon, dès qu'il fut sur le trône, le créa maréchal de l'Empire et duc de Montebello. Dans la campagne d'Allemagne (1805-1806), Lannes commanda l'avant-garde et rendit les plus grands services dans les batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland; mais il fut blessé mortellement à celle d'Essling (22 mai 1809), et expira peu de jours après, après avoir été amputé des deux jambes. Son corps fut transporté au Panthéon. Son courage bouillant l'avait fait surnommer Lannes l'*Ajax*, *le Roland moderne*. Lectoure lui a élevé une statue. Le maréchal Lannes a laissé deux fils : Napoléon L., duc de Montebello, né en 1801, créé pair de France par Louis XVIII en 1815, et qui fut successivement ambassadeur en Suisse, à Naples et à St-Pétersbourg, ministre des affaires étrangères (1839) et de la marine (1847); et Gustave L., né en 1804, général de division et aide de camp de Louis-Napoléon pendant sa présidence et depuis l'Empire.

LANNILIS, ch.-l. de c. (Finistère), à 25 kil. N. de Brest; 3094. Poteries de terre.

LANNION, *Alauna*, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), sur le Guer, près de son emb. dans la Manche, et à 75 k. N. O. de Saint-Brieuc; 6213 h. Collége. Grains, bestiaux et chevaux. Eaux minérales.

LANNOY, *Alnetum*, ch.-l. de c. (Nord), à 12 k. E. de Lille; 1600 hab. Jadis ville forte; souvent prise et reprise. A la France depuis 1667.

LANNOY (Ch. de), d'une des plus illustres maisons de Flandre, né vers 1470, se distingua au service de l'Autriche sous les règnes de Maximilien I et de Charles-Quint; fut nommé gouverneur de Tournay en 1521, vice-roi de Naples en 1522, eut le commandement général des armées impériales après la mort de Prosper Colonna, en 1523, et s'immortalisa à la journée de Pavie, où François I fut vaincu et fait prisonnier (1525) : le roi ne voulut rendre son épée qu'à lui. Lannoy mourut à Gaëte en 1527. — Son fils, Ferdinand de Lannoy, 1510-79, fut à la fois un militaire et un savant distingué : on lui doit de bonnes cartes de la Bourgogne et de la Franche-Comté; on lui attribue l'invention des pièces de montagnes.

LA NOUAILLE, ch.-l. de c. (Dordogne), à 50 kil. S. E. de Nontron ; 604 hab. Forges.

LA NOUE (François de), dit *Bras de fer*, fameux capitaine calviniste, né en Bretagne en 1531, fit d'abord la guerre en Italie et dans les Pays-Bas. Quand les guerres de religion eurent commencé en France, il se mit à la tête d'un parti de Calvinistes, prit Orléans et Saumur en 1567, et fut chargé du commandement de La Rochelle. Ayant tenté d'amener les Rochelois à rester en paix avec la cour (1572), il devint suspect à ses coreligionnaires, et se vit obligé de passer dans le camp du duc d'Anjou; il préserva ce prince d'un complot formé contre lui par le duc d'Alençon. Mais il se réconcilia bientôt avec le parti réformé, fit de La Rochelle une place redoutable, servit Henri III et le roi de Navarre, réunis contre la Ligue, et battit le duc d'Aumale. Envoyé par Henri IV avec le titre de lieutenant général contre le duc de Mercœur en Bretagne, il fut blessé mortellement au siége de Lamballe en 1591. On a de La Noue des *Discours politiques et militaires*, Bâle, 1587, in-4 ; des *Mémoires*, qui renferment des faits intéressants, et qui se trouvent dans les collections Petitot et Michaud; et des *Remarques sur l'Histoire* de Guichardin, en marge de la traduction française de Chomedey, Paris, 1568. Ses *Lettres* ont été publiées par M. Kerwyn de Volkerbeke, Gand, 1854. — Son fils, Odet de La Noue, servit sous Henri IV; c'est à lui que Henri dit un jour : « La Noue, il faut payer ses dettes, je paye bien les miennes; » et en même temps ce bon roi lui remit de riches pierreries.

LANOUE (Jean SAUVÉ, dit), acteur et auteur, né à Meaux en 1701, mort en 1761, débuta dans la tragédie à Fontainebleau en 1742, fut reçu au Théâtre-Français ; fit représenter en 1746, pour le mariage du dauphin, *Zélisca*, comédie-ballet, qui réussit, obtint la place de répétiteur des spectacles des petits appartements et la direction du théâtre du duc d'Orléans à St-Cloud. On a de lui, outre *Zélisca*, *les Deux Bals*, 1734 ; *le Retour de Mars*, pièce de circonstance, 1735 ; *Mahomet II*, tragédie, 1739; *la Coquette corrigée*, comédie, 1755 : c'est le meilleur de ses ouvrages. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1765.

LANSDOWNE (G. GRANVILLE, vicomte de). *V.* GRANVILLE.

LANSLEBOURG, ch.-l. de c. (Savoie), arr. de St-Jean de Maurienne; 1600 hab. C'est là que commence l'ascension au Mont-Cenis.

LANSQUENETS (de l'allemand *lands-knecht*, serviteur de la terre). On appelait ainsi dans l'origine les valets d'armée qui accompagnaient les *reîtres* ou cavaliers allemands ; ces hommes formèrent dans la suite des bandes de soldats mercenaires, presque tous allemands. Maximilien I les organisa en corps réguliers. Charles VIII et Louis XII ont presque toujours eu des lansquenets dans leurs armées. Ils disparurent après la formation des armées permanentes ; cependant Henri IV en avait encore à Ivry, en 1590.

LANTA, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), à 22 kil. N. de Villefranche; 1710 hab.

LANTARA (Sim. Mathurin), peintre français, né en 1729 au village d'Oncy (Seine-et-Oise), avait reçu de la nature un grand talent; mais son goût pour la paresse et la débauche l'empêcha de le porter aussi haut qu'il l'aurait pu : il vécut dans l'indigence, passant la plus grande partie de son temps au cabaret, et mourut à l'hôpital de la Charité à Paris en 1778, âgé de moins de 50 ans. Il peignait le paysage, et excellait surtout à représenter les différentes heures du jour : sous ce rapport il rappelle Claude Lorrain. Ses œuvres les plus connues sont : la *Rencontre fâcheuse*, le *Pêcheur amoureux*, l'*Heureux baigneur*, la *Nappe d'eau*, etc. Sa *Biographie* a été écrite par B. de La Chavignerie, 1852.

LANTIER (Ét. Fr.), écrivain, né en 1734 à Marseille, m. en 1826, servit dans la cavalerie, puis quitta les armes pour les lettres, et passa la plus grande partie de sa vie à Paris dans la société des gens de lettres et des femmes d'esprit. On a de lui quelques comédies (*le Flatteur* et *l'Impatient*, 1778), ainsi que de jolis contes en vers et en prose; mais il est surtout connu par son *Voyage d'Anténor en Grèce et en Asie*, 1798, 3 vol. in-8, souvent réimprimé. Ce roman, qui l'a fait justement surnommer *l'Anacharsis des boudoirs*, est une espèce de supplément à l'ouvrage de Barthélemy, mais il est bien inférieur; l'auteur y a traité surtout de la partie galante et licencieuse des mœurs grecques. Il a paru à Paris en 1836 une édit. compacte des *Œuvres* de Lantier, gr. in-8 à 2 col.

LANUVIUM, auj. *Civita di Lavigna*, v. du Latium, à 24 kil. S. de Rome, à droite de la voie Appienne. Junon *Sospita* y était particulièrement adorée. Ses habitants reçurent des Romains le droit de cité, mais ils gardèrent en même temps leurs coutumes : du

temps de Cicéron, ils nommaient encore un dictateur. Patrie d'Antonin le Pieux.

LANVOLLON, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 24 kil. N. O. de St-Brieuc; 1094 h.

LANZI (l'abbé Louis), savant jésuite italien, né en 1732 à Monte-del-Olmo, près de Macerata, mort à Florence en 1810, était conservateur de la galerie de cette ville. C'est un des plus grands archéologues et des plus habiles philologues de l'Italie. On lui doit le *Cabinet étrusque* de Florence, qu'il disposa dans un ordre admirable, et 28 ouvrages estimés, dont les principaux sont : *Saggio di lingua etrusca, e di altre antiche d'Italia*, Rome, 1789; *De' vasi antichi dipenti, chiamati etruschi*, Florence, 1806; *Storia pittorica della Italia*, 1795 (4e édit., 1815), trad. en fr. en 1824; *Sculptura degli antichi*, 1824 (2e éd.), avec la *Vie* de l'auteur, par Inghirami. *Ses Opere postume* ont été publiées par Boni, Florence, 1817.

LAOCOON, fils de Priam et d'Hécube, était grand prêtre d'Apollon. La veille de la ruine de Troie, il s'opposa à ce que le cheval de bois construit par les Grecs fût introduit dans les murs, et le frappa d'un javelot. Le jour même, tandis qu'il faisait un sacrifice, il fut étouffé avec ses deux fils, Antiphatès et Thymbréus, par deux énormes serpents. Cette fin tragique passa pour une vengeance de Minerve. La mort affreuse de Laocoon a fourni à Virgile le sujet d'un des plus beaux passages de l'*Énéide* (livre II, 201-227) ; c'est aussi le sujet d'un des plus beaux groupes que nous ait légués l'antiquité. Ce groupe avait été commandé par Titus aux trois sculpteurs, Agésandre, Polydore et Athénodore : il a été retrouvé à Rome en 1506, dans les bains de Titus. Il est auj. au Vatican.

LAODAMIE, fille d'Acaste et d'Astydamie, avait épousé Protésilas, qui fut tué au siége de Troie. Dans sa douleur, elle fit faire une statue qui lui ressemblait, et dont elle ne voulut plus se séparer. Cette statue lui ayant été enlevée pour être livrée aux flammes, elle se brûla elle-même dans le bûcher.

LAODICE, femme d'Antiochus, un des lieutenants de Philippe, fut mère de Séleucus Nicator, roi de Syrie après la mort d'Alexandre. — Sœur et femme d'Antiochus Théos, dont elle eut Séleucus Callinicus et Antiochus Hiérax. Elle fut répudiée en faveur de Bérénice, princesse égyptienne. Reprise bientôt après par ce prince, elle fit périr et son époux et sa rivale pour assurer la couronne à son fils Séleucus. Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, la fit mourir, 240 av. J.-C.

LAODICÉE, *Laodicea*, nom commun à plusieurs v. de l'Asie ancienne, qui le prirent de diverses princesses du nom de Laodice, leurs fondatrices ou leurs bienfaitrices. La principale, *Laodicea ad Lycum*, d'abord *Diospolis*, puis *Rhoas*, auj. *Eski-Hissar*, était en Phrygie, au S. O., sur le Lycus, à sa jonction avec le Méandre; elle était célèbre par ses laines et son commerce. Fondée par Laodice, sœur d'Antiochus Théos, elle fut renversée par un tremblement de terre l'an 65 de J.-C. Rebâtie par Marc-Aurèle, elle devint le ch.-l. de la Grande-Phrygie sous Constantin. Il s'y tint un concile en 362. Elle fut prise par les Turcs en 1255 et ruinée par Tamerlan en 1402. — Les plus connues, après celle-ci, furent : 1° *L. Combusta*, auj. *Ladik*, en Lycaonie, sur un lac au N. O. d'Iconium, dans un terrain volcanique; — 2° *Laodicea ad mare*, auj. *Latakieh*, en Syrie (Séleucide), près du mont Bélus et de la mer; vins exquis; ruines magnifiques. Fondée en l'honneur de Laodice, mère de Séleucus Nicator; — 3° *L. Scabiosa* ou *ad Libanum*, auj. *Jouschia*, dans la Syrie méridionale, entre le Liban et Héliopolis; ch.-l. d'un canton qui prenait de cette ville le nom de Laodicène.

LAOMÉDON, roi de Troie, fils d'Ilus et père de Priam et d'Hésione, n'est célèbre que par sa mauvaise foi. Neptune et Apollon, chassés du ciel, l'avaient aidé à relever les murs de sa ville; mais l'ouvrage terminé, Laomédon leur refusa le salaire convenu. Apollon se vengea de cette perfidie par la peste, et Neptune par une inondation. L'oracle consulté répondit que les dieux ne pouvaient être apaisés qu'en exposant Hésione à un monstre marin. Hercule promit de tuer le monstre, à condition que Laomédon lui accorderait 12 de ses plus beaux chevaux; mais après la victoire d'Hercule, Laomédon se rétracta encore. Alors le héros indigné fit le siége de Troie, la prit et tua le roi avec tous ses fils, à l'exception de Priam, qu'il mit sur le trône à sa place.

LAON, *Bibrax* ou *Lugdunum Clavatum*, *Laudunum* au moyen âge, ch.-l. du dép. de l'Aisne, à 131 kil. N. E. de Paris par la route de Soissons, à 176 k. par le ch. de fer, sur le sommet d'une montagne; 8114 hab. Ville murée, avec 6 faubourgs; citadelle importante. Cathédrale du XIIe siècle. Tribunal, collége; bibliothèque, dépôt de mendicité. Quelque industrie et commerce : grains, cuirs, légumes; artichauts renommés. Patrie de Méchain et de Sérurier. — Jadis évêché. Résidence et dernière possession des Carlovingiens : Louis d'Outre-mer y fut couronné en 936; il y fut enfermé en 944 par Hugues le Grand. Laon eut dès 1128 une charte de commune, qui fut supprimée en 1332. Elle fut plusieurs fois assiégée pendant les guerres entre les Armagnacs et les Bourguignons, livrée aux Anglais en 1419 par le duc de Bourgogne, et prise par Henri IV en 1594. Un combat sanglant et indécis se livra sous ses murs entre Napoléon et Blücher les 9 et 10 mars 1814.

LAONNAIS, pays de l'Ile-de-France, au N. E. Villes : Laon, Crépy-en-Laonnais, Corbigny, Coucy, N.-Dame-de-Liesse. Auj. partie du dép. de l'Aisne.

LAOS, v. de l'Italie anc., sur la côte de Lucanie, à l'emb. de la petite riv. de Laos dans le golfe de Laos (auj. golfe de *Policastro*).

LAOS (Roy. de), ancien roy. de l'Inde transgangétique, entre 15° et 19° lat. N., borné par le Tonquin et la Cochinchine à l'E., par le pays de Siam à l'O., est auj. divisé entre 3 grandes monarchies : les Birmans, l'An-nam et le Siam. Le *Laos birman*, entre le Birma et le Salouen, est le plus important : il a pour ch.-l. Leng. Le *Laos siamois*, très-peu connu, comprend le roy. de Zimé et le N. de celui des Lanjans (ch.-l. Zimé, Langione). Le *Laos annamitique* se décompose en royaume du Petit-Laos, ch.-l., Hannieh; roy. de Tieng, ch.-l. Tieng-may, et roy. des Lanjans méridionaux, ch.-l. Sandapoura.

LAO-TSEU, philosophe chinois, un peu antérieur à Confucius, vivait vers 600 av. J.-C. Il enseignait la métempsycose, et prétendait comme Pythagore se rappeler les différents corps d'hommes et de bêtes dans lesquels son âme avait successivement habité. Il est l'auteur d'un livre célèbre que les Chinois mettent au nombre de leurs livres sacrés, *Tao-te-King* (la raison primordiale), et le fondateur d'une secte nommée *Tao-Tsée*, rivale de celle de Confucius, et qui compte, dit-on, cent millions d'adeptes (V. TAO). Le *Tao-te-King* a été traduit en français par M. Stanislas Julien, Paris, 1842. M. Abel Rémusat avait déjà traduit un des principaux livres de cette secte, le *Livre des récompenses et des peines*, Paris, 1816. Le même auteur a aussi donné des *Mémoires sur la vie et les opinions de Lao-Tseu*, 1823.

LA PACAUDIÈRE, ch.-l. de c. (Loire), à 24 kil. N. O. de Roanne; 2642 hab.

LA PALICE ou LA PALISSE, *Palacia*, ch.-l. d'arr. (Allier), sur la Bèbre, à 51 kil. S. E. de Moulins (à 59 kil. par ch. de fer) ; 2665 hab. Vieux château. Commerce de chanvre, toiles, etc. Cette ville a donné son nom aux sires de La Palice.

LA PALICE (Jacques DE CHABANNES, seigneur de), maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, suivit Charles VIII à la conquête de Naples, prit part aux diverses expéditions de Louis XII en Italie, se signala surtout dans la campagne de 1512 contre les confédérés de la Ste Ligue; fut pour beaucoup dans le gain de la bataille de Ravenne; évacua les provinces vénitiennes en bon ordre, laissant des garnisons à Peschiera, Legnago, Bergame, Brescia,

Crémone; fut pris en 1513 à la 2e bataille de Guinegate, mais eut le bonheur de s'échapper; se trouva en 1515 à la prise de Villefranche et à la bataille de Marignan, en 1522 à la journée de la Bicoque; secourut Fontarabie, fit lever le siége de Marseille, et périt glorieusement en 1525 à la bataille de Pavie, livrée contre son avis.

LA PALICE (LA GUICHE, comte de). V. LA GUICHE.

LA PAUSE (J. DE PLANTAVIT de), savant, né en 1576, dans le Gévaudan, d'une famille protestante, mort en 1651, abjura de bonne heure, reçut les ordres, fut employé par Paul V dans ses relations avec Venise, devint aumônier de Marie de Médicis, puis d'Élisabeth de France; fut nommé évêque de Lodève, prit une part très-active à la révolte de Gaston et de Montmorency, mais échappa à la mort et se renferma depuis ce temps dans les travaux littéraires. On lui doit un grand *Dictionnaire hébréo-chaldaïco-rabbinique*, 1644-45, 3 vol. in-fol.

LA PAZ. V. PAZ et AYACUCHO.

LA PÉROUSE ou LA PEYROUSE (J. Fr. GALAUP de), navigateur, né en 1741 à Albi, devint en 1780 capitaine de vaisseau après plusieurs campagnes. Envoyé en 1782 en Amérique pour détruire les établissements anglais de la baie d'Hudson, il réussit dans cette mission périlleuse. Il fut en 1785 chargé par Louis XVI d'un voyage de découverte : il partit de Brest avec les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe;* déjà il avait visité les côtes de la Tartarie, du Japon et de la Nouv.-Hollande, lorsqu'en 1788 on cessa entièrement d'avoir de ses nouvelles. On fit, mais en vain, plusieurs voyages dans le but de rechercher ses traces, et on désespérait de les découvrir, lorsqu'en 1827 le hasard fit rencontrer par le capitaine anglais Dillon les débris de ses vaisseaux dans une des îles Vanikoro. En 1828, Dumont d'Urville, en visitant les lieux, acquit la certitude que La Pérouse avait péri sur les récifs qui entourent l'île Vanikoro. La relation du voyage de La Pérouse, par Milet de Mureau, a été publiée en 1797, 4 vol. in-4.

LA PÉROUSE (Gabriel ROCHON de), général français, fut mis en 1733 à la tête de l'expédition destinée à soutenir les droits de Stanislas au trône de Pologne : il tenta de délivrer ce prince, assiégé par les Russes dans Dantzick, ne craignit pas d'attaquer avec 1500 hommes une armée de 40 000, et réussit à enlever la 1re ligne des retranchements; mais accablé par le nombre, il fut forcé de battre en retraite. C'est dans cette attaque que périt Plélo (V. ce nom). Il se retrancha dans un îlot, y soutint un siége d'un mois, et obtint la capitulation la plus honorable. M. en 1737.

LA PEYRONIE (Fr. GIGOT de), chirurgien, né à Montpellier en 1678, mort en 1747, fut nommé premier chirurgien du roi (Louis XV) en 1736, suivit ce prince en Flandre et réforma de nombreux abus dans le service de santé militaire. Il était membre libre de l'Académie des sciences et fit établir en 1731 l'Académie de chirurgie. Il convertit son château de Marigny en une espèce d'hospice et légua sa fortune presque tout entière aux établissements qu'il avait fondés. On a de lui, entre autres écrits, des *Recherches sur le siége de l'âme* (il la place dans le *corps calleux*), dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, 1741.

LA PIANA, ch.-l. de c. (Corse), à 50 kil. N. d'Ajaccio; 1164 hab.

LAPIDEI CAMPI. V. CRAU (LA).

LAPIE (Pierre), cartographe, né à Mézières en 1771, m. en 1850, fut admis dès 1794 dans le corps des ingénieurs géographes, fit en cette qualité plusieurs campagnes, s'éleva jusqu'au grade de colonel d'état-major, devint en 1814 directeur du cabinet topographique du roi, fut, dès 1818, chargé de la direction topographique de la nouvelle *Carte de France*, et eut la plus grande part à l'exécution de ce magnifique monument. Il a publié un *Atlas classique* (1812), qui s'améliora dans plusieurs éditions successives, et un *Atlas universel de Géographie ancienne et moderne* (1828), l'un des meilleurs que nous possédions. On lui doit encore de bonnes cartes spéciales des *Iles britanniques*, de la *Russie*, de l'*Europe centrale*, de la *Turquie d'Europe* et de l'*Égypte*, enfin celles des prov. d'*Alger*, d'*Oran*, de *Constantine* (dressées au ministère de la guerre).

LAPITHES, anc. peuple de Thessalie, habitait la Perrhébie, sur les bords du Pénée, et eut pour rois Ixion, Cénée et Pirithoüs. Après une rixe célèbre, ils expulsèrent les Centaures, qui avaient insulté leur roi Pirithoüs le jour de ses noces. Dans la suite, les Centaures, revenus en force, finirent par les expulser à leur tour, et les forcèrent à se réfugier, les uns à Pholoé, en Arcadie, les autres au cap Malée (à l'extrémité du Péloponèse). Les Lapithes étaient comme les Centaures d'habiles cavaliers : on leur attribue l'invention du mors.

LAPLACE (P. Simon, marquis de), profond géomètre, né en 1749 à Beaumont-en-Auge (Calvados), m. en 1827, fut dès l'âge de 19 ans professeur de mathématiques dans une école militaire, obtint de bonne heure par de savants mémoires la protection de d'Alembert et du président Saron, devint en 1784 examinateur de l'école d'artillerie, fut professeur aux écoles normales et membre de l'Institut dès sa fondation. Après le 18 brumaire, il fut un instant ministre de l'intérieur; il entra au sénat dès 1799, devint président de ce corps, fut créé pair à la Restauration et conserva cette dignité jusqu'à sa mort. Laplace eut la gloire de compléter l'œuvre de Newton en levant les difficultés que présentait encore l'explication du système du monde par la gravitation universelle; en outre, il popularisa ce système par des écrits aussi élégants que profonds, et mérita comme écrivain d'être admis à l'Académie française. Ses ouvrages principaux sont : *Théorie du mouvement et de la figure elliptique des planètes*, 1784; *Exposition du système du monde*, 1796, souvent réimprimée, notamment en 1824, avec un *Précis de l'histoire de l'astronomie; Mécanique céleste*, 1799-1825, 5 vol. in-4, ouvrage hors ligne, qui est son chef-d'œuvre : *Théorie analytique des probabilités*, 1812; *Essai philosophique sur les probabilités*, 1814; et de nombreux *Mémoires*. Ses *Œuvres* ont été réimprimées aux frais de l'État en 1843, 7 vol. in-4. Son *Éloge* a été prononcé à l'Institut par Fourier.

LAPLACE (P. Ant. de), écrivain, né à Calais en 1707, m. en 1793, se fit connaître par des traductions de l'anglais et obtint en 1762 le privilége du *Mercure de France*, qu'il ne conserva que 2 ans. Il a donné, sous le titre de *Théâtre anglais* (1745-48, 8 vol. in-12) la première traduction française des chefs-d'œuvre de la scène anglaise, et a fait représenter une *Venise sauvée*, imitée d'Otway, 1747. On a encore de lui des romans, un *Recueil d'Épitaphes*, etc.

LAPLACE (Franç. Marie Joseph de), humaniste, né en 1757 à Arras, m. en 1823, fut avant la Révolution professeur d'humanités à Louis-le-Grand, et remplaça Guéroult comme professeur d'éloquence à la Faculté des lettres en 1810. Il a publié en commun avec Noël plusieurs ouvrages utiles aux progrès des études, entre autres : *Conciones poeticæ; Leçons de littérature française, latine, grecque; Manuel du rhétoricien*, etc.

LAPLACETTE (Jean de), *le Nicole des Protestants*, né en 1639 à Pontac (Béarn), m. en 1718, fut pasteur de l'église d'Orthez, s'expatria après la révocation de l'édit de Nantes, et devint pasteur à Copenhague. On a de lui de *Nouveaux Essais de morale*, Amst., 1692.

LAPLEAU, ch.-l. de c. (Corrèze), à 45 kil. E. de Tulle; 960 hab.

LA PLUME, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), à 13 k. S. d'Agen; 1735 hab.

LAPO ou LAPPO. V. ARNOLFO et GIOTTINO.

LAPONIE, *Lappland* en suédois, contrée d'Europe, de toutes la plus septentrionale, par 64°-71° 20' lat. N., et par 12°-40° long. E., se divise aujourd'hui en *Laponie suédoise* à l'O. (68 600 hab.; lieu principal, Wardehuus), et *Laponie russe* (1200 familles). La Laponie russe forme elle-même 2 cercles, Kola et

Kémi, l'un compris dans le gouvt d'Arkhangel, l'autre annexé au grand-duché de Finlande. — La Laponie, située au delà du cercle polaire, est glacée pendant 9 mois de l'année, mais elle éprouve en été des chaleurs excessives : à Wardehuus, on a un jour de six semaines et une nuit d'égale durée. La végétation est peu variée; cependant les mousses, les lichens, divers arbustes à baies y procurent une nourriture tolérable; on cultive quelques céréales. Le renne est la grande ressource des habitants du pays. Les Lapons appartiennent à la race finnoise, mais ils forment une espèce particulière : leur taille ne dépasse guère 1m,35; ils sont d'un caractère égoïste, avares, défiants, perfides et très-peu civilisés. On les distingue en pasteurs et pêcheurs : ces derniers sont très-misérables et fort abrutis. Tous commercent en fourrures, poissons secs, fromage de renne, jouets d'enfants, etc. — Avant 1814 on distinguait trois Laponies : la L. norvégienne ou danoise, la L. suédoise et la L. russe. La délimitation des deux premières fut cause d'une guerre au commencement du XVIIe siècle entre Christian IV et Charles IX.

LA POPELINIÈRE (Lancelot VOISIN de), noble du Bas-Poitou, né vers 1540, m. en 1608, était protestant et joua un rôle dans les guerres civiles religieuses. Il tailla en pièces les Catholiques dans l'île de Ré (1574), et rédigea la protestation contre les états de Blois en 1576. On a de lui : *Vraie et entière histoire des derniers troubles* (depuis 1562), Cologne, 1571; *Hist. de France de* 1550 *à* 1577, La Rochelle, 1581; *Hist. de la conquête du pays de Bresse et de la Savoie*, 1601. Ces ouvrages se distinguent par une modération qui rendit l'auteur suspect à ses coreligionnaires. Il abjura en effet peu avant sa mort. — Financier. *V.* LA POUPLINIÈRE.

LA PORTE (Pierre de), porte-manteau d'Anne d'Autriche, fut longtemps (1621-37) l'intermédiaire secret des relations de cette reine avec l'Espagne, avec la gouvernante des Pays-Bas et la duchesse de Chevreuse. Il subit la question et fut mis à la Bastille par ordre de Richelieu, sans faire aucun aveu, et fut exilé à Saumur (1638-43). De retour à la cour, il fut nommé valet de chambre de Louis XIV, et fut quelque temps en faveur auprès de la reine Anne; mais il déplut par sa franchise, et fut éloigné en 1653. Il mourut en 1680 à 77 ans. On a de lui des *Mémoires*, Genève, 1756 (réimpr. dans la *Collection* de Petitot et Monmerqué).

LA PORTE (l'abbé Joseph de), compilateur, né à Béfort en 1713, m. en 1779, a donné : *Observations sur la littérature moderne*, 1749 et suiv. 9 v. in-12; *Calendrier historique et chronologique des théâtres de Paris*, 1751-78, 28 vol. in-24; *le Portefeuille d'un homme de goût*, 1770, 3 vol. in-12; *le Voyageur français*, 1765-95, 42 vol. in-12 (il n'en a rédigé que les 26 premiers); *l'Esprit de l'Encyclopédie*, 1768, 5 vol, in-12. Assez judicieux dans les observations, il est, comme écrivain, plat et diffus.

LA PORTE (Arnaud de), né en 1737, fut nommé intendant général de la marine en 1783, passa en Espagne en 1789, au début de la Révolution, mais fut rappelé par Louis XVI, qui le nomma intendant de la liste civile en 1790. Dépositaire et confident des correspondances les plus délicates, il refusa de rien révéler devant l'Assemblée constituante après l'arrestation du roi à Varennes, fut mis en accusation après le 10 août, et périt sur l'échafaud en 1792.

LA PORTE DU THEIL (Gabr. de), né à Paris en 1742, m. en 1815, abandonna le service militaire pour les lettres, publia en 1770 une traduction de l'*Oreste* d'Euripide qui le fit admettre à l'Académie des inscriptions; donna en 1775 une trad. des *Hymnes* de Callimaque; fut envoyé l'année suiv. en Italie comme membre du Comité des chartes établi pour la recherche des monuments historiques, rapporta de ce pays 17 ou 18 000 pièces (impr. dans les *Recherches des chartes, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France*, 1791, 3 vol. in-fol.), et fut nommé l'un des conservateurs de la Bibliothèque nationale. Il a donné beaucoup de *Mémoires* dans les recueils de l'Académie des inscriptions, et a publié avec Rochefort une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs* de Brumoy (sa traduction d'*Eschyle* est le plus bel ornement de ce recueil). Il travailla aussi, avec Gosselin et Coray, à la traduction de *Strabon* (*V.* ce mot). Il avait traduit Pétrone sans rien retrancher des obcénités de cet auteur; mais, sur les conseils d'un ami, il brûla son ouvrage déjà imprimé.

LA PORTE DE LA MEILLERAYE. *V.* LA MEILLERAYE.

LAPOSTOLLE (Alex.), physicien, né à Maubeuge en 1749, m. en 1831, professeur de physique et de chimie à Amiens, inventa, sous le nom de *paragrêle*, un moyen d'empêcher la formation de la grêle.

LA POUPLINIÈRE (Alex. LE RICHE de), financier bel-esprit, né à Paris en 1691, m. en 1762, fit grand bruit en son temps par son faste et par la protection qu'il accordait aux beaux-arts et aux lettres. Ses flatteurs l'appelaient le *Pollion* français. On a de lui *Daïra*, histoire orientale, et les *Mœurs du siècle*, ouvrages immoraux, qui ne furent tirés qu'à un très-petit nombre d'exemplaires. — *V.* LA POPELINIÈRE.

LA POUTROYE, ch.-l. de c. (Ht-Rhin), à 17 kil. N. O. de Colmar; 2380 h. Teintureries.

LAPURDUM (du cantabre *lapur*, piraterie), v. de la Novempopulanie, chez les *Tarbelli*, est auj. *Bayonne*. Son nom se retrouve dans celui de *Lampourdan*.

LAQUEDIVES (îles), archipel de la mer des Indes, sur la côte O. de l'Inde en deçà du Gange, et au N. des Maldives, entre 10°-14° 30' lat. N. et 69° 50'-72° long. E. On y compte 19 îles principales, entre autres Ameni, Kalpeny, Kittan et Chittac, et une foule d'îlots; env. 10 000 h., qui sont musulmans et qui se reconnaissent vassaux de l'Angleterre. Bétel, arek, corail. — Découvertes par Vasco de Gama en 1499.

LA QUINTINIE (J. de), agronome, né en 1626 à Chabanais (Angoumois), m. en 1688, avait d'abord été avocat. Il voyagea en Italie, où il fit des études profondes sur l'agriculture et le jardinage; puis fut choisi par Louis XIV pour planter les jardins potagers du palais de Versailles. Cet habile horticulteur a beaucoup perfectionné la taille des arbres fruitiers. On a de lui : *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers, avec un Traité sur les orangers*, 1690.

LAR, v. de Perse (Farsistan), ch.-l. du Laristan, à 290 kil. S. E. de Chyraz; 12 000 hab. Étoffes de soie, armes à feu. Bazars, jadis les plus beaux de la Perse, mais en ruine aujourd'hui. — Lar, jadis très-florissante, était la capit. d'un royaume qui s'étendait depuis les îles Bahreïn jusqu'à celle d'Ormuz; Chah-Abbas, roi de Perse, s'en empara.

LARA, v. de la Vieille-Castille (Burgos), sur l'Arlanza, à 26 kil. S. S. E. de Burgos, près de Salas de los Infantes; 1500 hab. Ancien comté.

LARA (maison de), illustre maison de Castille, issue des comtes de Castille, a pour fondateur Fernand Gonzalez, comte de Castille et de Lara, m. en 970, qui lui-même descendait par son père de Ramire I, roi des Asturies et de Galice (842-850), et par sa mère d'anciens seigneurs de Lara. Fernand avait pour frère Gonzalès Gustios, seigneur de Salas et de Lara, qui fut père des sept *infants de Lara* (*V.* ci-après). Après le massacre des sept infants, Gonzalez, fils aîné de Fernand, continua la maison de Lara. Suivant une autre tradition, Mudarra, 8e fils de Gonzalez Gustios, aurait été l'héritier du nom de Lara et l'aurait transmis à ses descendants. Quoi qu'il en soit, en 1130, la branche des Lara se subdivisa en 2 rameaux : le 1er, dont la tige fut Manrique de Lara, prit le titre de vicomtes de Narbonne; le 2e, dont la tige fut Perez de Lara, conserva le titre de comtes de Lara : ce rameau s'éteignit dans la 2e moitié du XIVe siècle. Les seigneurs de cette dernière branche jouèrent un grand rôle dans les guerres civiles qui désolèrent la Castille sous Alphonse X, Sanche IV, Ferdinand IV et Alphonse XI; souvent ils disputèrent la couronne à ces princes, et ils furent presque toujours en guerre

avec les maisons de Castro et de Haro, qui manifestaient les mêmes prétentions. *V.* URRAQUE.

LARA (les sept infants de). Une chronique espagnole donne ce nom à sept jeunes seigneurs, fils de Gonzalez Gustios, seigneur de Lara et de Salas, frère de Ferdinand Gonzalez, comte de Castille. Un différend étant survenu entre Gonzalez Gustios et Ruy Vélasquez, sire de Bilaren, son beau-frère, ce dernier, pour se venger, livra Gonzalez à Almanzor, gouverneur de Cordoue pour Hescham III, qui le retint en prison; puis il attira les sept infants dans une embuscade, près du pic de Moncayo. où ils périrent tous, après des prodiges de valeur. Mais Gonzalez, dans sa prison, avait séduit Zaïde, fille d'Almanzor, et en avait eu un 8e fils, Mudarra. Celui-ci, devenu grand, vengea la mort de ses frères dans le sang de Ruy Vélasquez. On place la mort des infants de Lara vers 993. Cette légende a fourni à Lope Véga le sujet d'un drame, souvent imité; elle a été trad. par Ferd. Denis, dans ses *Chroniques chevaleresques d'Espagne*, 1839, et mise sur la scène par Mallefille, 1836.

LARACHE, *El Araich* (c.-à-d. *le jardin de plaisance*), *Lixa ou Lixus*, v. marit. du Maroc (Fez), sur l'Atlantique, à 133 kil. N. O. de Fez; 4000 hab. Port à l'emb. du Loukos, interdit aux Européens; château fort, mosquées. Commerce médiocre, environs charmants: quelques auteurs y ont placé le jardin des Hespérides. — Larache fut bombardée par les Français en 1765.

LARAGNE, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), sur le Buech, à 44 kil. S. O. de Gap; 963 h.

LARCHE, ch.-l. de c. (Corrèze), sur la Vézère, à 10 kil. S. O. de Brives; 900 h.

LARCHER (P. H.), érudit, né à Dijon en 1726, m. à Paris en 1812, donna d'abord plusieurs traductions de l'anglais, entre autres celle du *Martinus Scriblerus* de Pope (1755); puis se consacra à la littérature grecque. Il fut admis à l'Académie des inscriptions en 1778, et nommé en 1809 prof. de littérature grecque à la Faculté de Paris; mais dispensé à cause de son âge de remplir ces fonctions. On lui doit une traduction complète d'*Hérodote*, accompagnée d'un savant commentaire. Cet ouvrage, publié en 1786, reparut en 1802 avec des additions et des corrections; il est estimé pour la fidélité, mais mal écrit généralement. Larcher eut de vifs démêlés avec Voltaire à l'occasion d'un *Supplément à la Philosophie de l'histoire*, qu'il avait publié en 1767 pour réfuter les erreurs contenues dans la *Philosophie de l'histoire* de Voltaire.

LARDNER (Nathaniel), ministre dissident anglais, 1684-1768, a laissé un grand nombre d'écrits théologiques, qui ont été rassemblés à Londres en 1788, avec une *Vie* de l'auteur, par Kippis (11 v. in-8). On y distingue : *Crédibilité de l'histoire évangélique* et *Témoignage des Juifs et des Païens*, ouvrages estimables, destinés à établir la vérité du Christianisme.

LARDNER (le Dr), né à Dublin en 1793, m. à Paris en 1859, professa les sciences avec succès au collége de la Trinité à Dublin (1817-27), puis à l'Université de Londres (1828-40) et s'attacha à vulgariser les connaissances scientifiques. Dès 1827, il publiait un *Cours populaire de la navigation à vapeur;* en 1828, il conçut le plan d'une vaste encyclopédie populaire, collection de traités séparés sur toutes les branches de connaissances humaines: cet ouvrage, qu'il rédigea avec la collaboration des plus illustres savants de l'Angleterre, parut à Londres de 1830 à 1844 en 135 vol. in-12, sous le titre de *Lardner's Cabinet Cyclopædia;* il y fournit, pour sa part, un grand nombre de traités. Condamné en 1840 pour adultère, il quitta Londres, parcourut l'Amérique, et donna dans les principales villes des *lectures*, qui furent suivies avec empressement et qui l'enrichirent. En 1845, il vint s'établir à Paris: il y passa le reste de sa vie, s'occupant à rédiger sur les différentes branches des sciences des *Manuels* ou traités élémentaires, aussi intéressants qu'utiles. En 1853, il commença, sous le titre de *Museum of science and art*, une nouvelle série de petits traités, à un *penny* chacun, sur les applications de la science, qui eurent une très-grande vogue. Ses ouvrages les plus importants sont le *Railway's Economy* et un *Manuel de Physique et d'Astronomie*.

LA RENAUDIE (G. DE BARRY, seigneur de), dit *La Forest*, gentilhomme périgourdin, embrassa le Calvinisme, parcourut le midi de la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, pour susciter des fauteurs à son parti, et fut mis à la tête de la conjuration d'Amboise par Condé, qui voulait cacher la participation qu'il y prenait lui-même; mais il fut trahi par d'Avenelle, son ami, et périt d'un coup de feu, au moment où il commençait l'exécution de l'entreprise (17 mars 1560). Son cadavre fut pendu sur le pont d'Amboise.

LA RÉOLE, *Regula*, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 67 kil. S. E. de Bordeaux, sur la Garonne; 4134 h. Trib. de 1re inst., collége. Anc. abbaye, fondée en 970 et dite *la Règle* (d'où par corruption le nom de la ville); ruines du château des Quatre-Sœurs. Coutellerie, vinaigre, tanneries. Commerce de vins, eau-de-vie, grains et bétail. Patrie des frères Faucher. Place de guerre des Protestants pendant les guerres de religion. Le parlement de Bordeaux y fut souvent transféré.

LARES (de l'étrusque *Lars*, seigneur), dieux ou génies domestiques des Romains, chargés de protéger chaque maison et chaque famille. Selon quelques mythographes, c'étaient des divinités particulières, qu'on faisait naître de Mercure et de la nymphe Lara, fille du fleuve Almo; mais, selon l'opinion la plus probable, c'étaient, non des dieux particuliers, mais quelques-unes des divinités de l'Olympe, que chacun se choisissait à son gré. Les statues des *Dieux Lares* étaient fort petites; on les plaçait au coin du foyer; les riches les conservaient dans un oratoire spécial, appelé *lararium;* on mettait près d'elles un chien, symbole d'attachement et de fidélité. Les Lares se transmettaient dans chaque famille de génération en génération; aussi les appelait-on *dieux paternels*. Outre les lares domestiques, il y avait aussi des Lares publics, les uns *urbains*, exposés dans des niches, aux carrefours des villes; les autres *viales*, placés à l'embranchement des grands chemins, et figurés comme des termes. On offrait aux Lares des fruits, du lait, les prémices des moissons. —On identifie souvent les Lares avec les Mânes des ancêtres de chaque famille; on les confond aussi avec les Pénates; cependant les Pénates paraissent plutôt chargés de dispenser les richesses, et les Lares de les conserver.

LA RÉVEILLÈRE-LEPEAUX (Louis Marie), né en 1753, à Montaigu (Vendée), m. en 1824, quitta le barreau pour les sciences et professa la botanique à Angers. Député à l'Assemblée Constituante, puis à la Convention, il se montra patriote et ami des Girondins. Il fit formuler, en réponse au manifeste de Brunswick, le décret de *Propagande armée*, déploya, le 11 mars 1793, en face de Danton, une vigueur qui retarda de quelques jours la chute des Girondins, et n'échappa que par miracle à la proscription. Reparaissant après le 9 thermidor, il combattit les Terroristes, fut envoyé au Conseil des Anciens, et prit part à la rédaction de la constitution de l'an III. Élu membre du Directoire dès sa création (1795), il fit partie de la majorité qui fit le coup d'État du 18 fructidor; il donna sa démission au 30 prairial. La Réveillère-Lepeaux avait imaginé une espèce de religion nouvelle, dont le déisme faisait le fond, et qu'il appelait *Théophilanthropie;* ce projet fut mis un instant à exécution en 1797, mais il eut peu de succès; le nouveau culte tomba bientôt sous les coups du ridicule. L. était membre de l'Institut (classe des sciences morales et politiques). Il a laissé des *Mémoires*, qui sont encore inédits.

LA REYNIE (Gabr. Nicolas de), le premier lieutenant de police, né à Limoges en 1625, d'une famille de robe, mort en 1709, avait été président du présidial de Bordeaux, puis maître des requêtes au conseil d'État. Lorsque Louis XIV créa, en 1667, la charge de lieutenant général de police de Paris, La Reynie fut

dès l'origine investi de ces fonctions : il les exerça jusqu'à sa mort. Il prit de sages mesures pour garantir la santé publique et la salubrité de la capitale, fit éclairer les rues la nuit, réorganisa le guet, etc. C'est lui qui présida la *Chambre ardente*, établie en 1680 pour la recherche des empoisonneurs.

LARGENTIÈRE. V. ARGENTIÈRE (l').

LARGILLIÈRE (Nic.), peintre, né à Paris en 1656, m. en 1746. Après avoir étudié à Anvers, il passa en Angleterre où il eut du succès à la cour, et se fixa enfin à Paris. Il devint membre, puis chancelier de l'Académie de peinture. Il excellait dans le portrait et mérita d'être appelé *le Van-Dyck français*. On citait de lui, outre un grand nombre de portraits : le *Repas donné* (en 1687) *par la ville de Paris à Louis XIV*; le *Mariage du duc de Bourgogne*, 1697, qui furent détruits dans la Révolution.

LARI-BENDER ou LAHORA-BENDER, v. de l'Inde (Sindhy), à 130 kil. S. O. de Halderabad, sur la r. dr. du Sind, à 40 kil. de son embouchure. Jadis grand commerce, aujourd'hui transféré à Koratchi.

LA RIBOISIÈRE (J. BASTON, comte de), général d'artillerie, né en 1759 à Fougères (Ille-et-Vilaine), d'une famille noble de Bretagne, m. en 1812, fit avec gloire les campagnes de la République et de l'Empire, contribua à la victoire d'Austerlitz en brisant à coups de canon la glace d'un étang sur lequel marchaient les Russes, commanda, comme général de division, l'artillerie de la garde à Eylau, à Dantzick, à Friedland, à Lobau, à Wagram, fut nommé en 1811 inspecteur général de l'artillerie, prépara par ses bonnes dispositions la victoire de la Moskowa, mais perdit dans cette bataille son 2e fils et fut bientôt après atteint d'un mal qui le conduisit au tombeau. — Son fils aîné, Ch. de la R., né en 1788, l'accompagna dans ses campagnes, fut chambellan sous l'Empire, député d'Ille-et-Vilaine de 1829 à 1835, pair en 1835, et fut nommé sénateur en 1852. — La femme de ce dernier, née Roy, légua en mourant les sommes nécessaires pour fonder un hôpital à Paris (c'est auj. l'*hôpital La Riboisière*).

LARINO, *Larinum*, v. de l'anc. roy. de Naples (Sannio), à 32 k. N. E. de Campo-Basso; 4000 h. Évêché.

LARIO (dép. du), l'un des dép. du roy. d'Italie sous Napoléon I, tirait son nom du *Larius lacus* (lac de Côme), qui s'y trouvait, et avait pour ch.-l. Côme.

LARISSE, *Larissa*, auj. *Iénicheher*, v. de Thessalie, dans la Pélasgiotide, sur le Pénée, fut fondée par les Pélasges et devint la capitale du roy. d'Achille. C'est là que Persée tua son grand-père Acrisius. Philippe, père d'Alexandre, y résida quelque temps. Elle fut prise en 302 av. J.-C. par Démétrius Poliorcète et en 192 par Antiochus III. Philippe V y signa en 197 la trêve honteuse qui suivit la bataille de Cynoscéphales. Pompée s'y réfugia après la défaite de Pharsale. — La ville actuelle de Larisse est encore une ville riche et florissante; elle compte 28 000 hab. Elle est le ch.-l. d'un eyalet de Turquie, qui s'étend entre la Roumilie au N., l'Albanie à l'O., le roy. de Grèce au S. et l'Archipel à l'E., et qui répond à l'anc. *Thessalie*. Archevêché grec; grand commerce, surtout en vin. Cette ville souffrit beaucoup pendant les dernières guerres entre les Grecs et les Turcs.

LARISTAN, prov. de Perse, située au S. E. du Farsistan, dont elle est souvent considérée comme faisant partie, est bornée au S. et à l'O. par le golfe Persique; 450 kil. sur 160; ch.-l., Lar. Climat très-chaud, eau rare. La côte est habitée par des Arabes, dont les cheikhs sont indépendants et pirates. V. LAR.

LARIUS LACUS, nom anc. du lac de CÔME.

LARIVE (J. MAUDUIT de), acteur tragique, né en 1749 à La Rochelle, m. en 1827, reçut les leçons de Mlle Clairon, doubla quelque temps Lekain, le remplaça en 1778 et obtint de brillants succès, qu'il dut à la fois à un physique avantageux, à un bel organe, à une profonde connaissance de l'art, mais qu'il compromit quelquefois par un débit emphatique et des cris forcés. *Achille*, *Oreste*, *Coriolan*, *Tancrède*, *Bayard*, *Spartacus*, étaient ses plus beaux rôles. Il resta sans rival jusqu'à l'apparition de Talma, qui ne tarda pas à l'éclipser. Il se retira alors de la scène, ouvrit un cours de déclamation, puis suivit à Naples comme lecteur Joseph Bonaparte, élevé au trône (1806). Il avait acquis à Montlignon, près de Montmorency, un beau domaine, où il passa ses dernières années et où il créa le joli *hameau Larive*. On a de lui des *Réflexions sur l'art théâtral*, 1801, et un excellent *Cours de déclamation*, 1804 et 1810.

LARIVE (Ch. Gaspard de), physicien et chimiste suisse, né en 1770 à Genève, m. en 1834, compléta ses études scientifiques à Édimbourg, s'y fit recevoir médecin, fut, à son retour, nommé médecin des aliénés et professeur de chimie pharmaceutique à Genève, et devint recteur de l'Académie de cette ville. Il prenait en même temps part au gouvernement et fut élu en 1817 1er syndic. G. de Larive fit connaître à la Suisse les progrès faits à l'étranger et avança lui-même plusieurs parties de la science, surtout l'électro-magnétisme. — Son fils, Auguste de L., professeur de physique à Genève et correspondant de l'Institut de France, né en 1790, fut formé par lui et le dépassa. Il est surtout connu par un excellent *Traité de l'Électricité théorique et appliquée*, 3 vol. in-8, 1854-56, et par sa *Théorie de la pile de Volta*, (1835).

LARIVEY (Pierre de), poëte dramatique, né à Troyes vers 1550, mort vers 1612. On a de lui un recueil intitulé *Comédies facétieuses de Larivey, Champenois*, Paris, 1579, et Troyes, 1611. On y trouve *le Laquais* (imité de L. Dolce); *la Veuve; les Esprits; le Morfondu; le Jaloux* et *les Écoliers; la Constance; les Tromperies* et *le Fidèle*, comédies écrites d'un style naturel, mais souvent trivial. Molière et Regnard ont daigné faire des emprunts à Larivey. Viollet-le-Duc a réimpr. ses comédies dans son *Ancien Théâtre Français*, Paris, 1855 (t. V, et VI). Larivey avait traduit les *Nuits facétieuses* de Straparole, 1585.

LA RIVIÈRE (J. BUREAU de). V. BUREAU.

LA RIVIÈRE (Roch LE BAILLIF, sieur de), médecin et astrologue du XVIe siècle, né à Falaise, mort à Paris en 1605, était 1er médecin de Henri IV, et fut chargé de tirer l'horoscope de Louis XIII. On a de lui: *Signification de la comète apparue en Occident*, Rennes, 1557; le *Démostérion ou Extraits tirés de Paracelse*, 1578; *Conformité de l'ancienne et moderne médecine, d'Hippocrate à Paracelse*, 1592.

LARNACA ou LARNICA, *Citium*, v. de l'île de Chypre, à 31 kil. S. E. de Nicosie, sur la côte S.; 5000 hab. Port à peu près franc. Évêché grec, consuls européens. Cotons, soies, vins, salines. Près de la ville sont le cap *Chiti* et les ruines de l'anc. *Citium*.

LA ROCHE, ch.-l. de c. (Hte-Savoie), arr. de Bonneville, à 20 kil. S. E. de Genève, sur la r. g. du Foron, au pied d'un rocher qui lui a fait donner son nom; 3200 hab. Tour du XIIe siècle.

LA ROCHE, vge de France (Yonne), arr. et c. de Joigny, sur l'Yonne et sur le chemin de fer de Lyon. Embranchement du chemin d'Auxerre; port sur le canal de Bourgogne.

LA ROCHE, v. de Belgique (Luxembourg belge), à 50 kil. S. de Liége; 1200 hab. Autrefois fortifiée; prise par Louis XIV en 1680.

LA ROCHE (P. L. LEFEBVRE de), littérateur, né en Normandie vers 1740, m. en 1806, avait été bénédictin, puis curé de Grémonville au pays de Caux. Il vint se fixer à Paris, s'y lia avec Helvétius, qui lui légua ses papiers, et donna une belle édition des *Œuvres d'Helvétius*, Paris, 1795, 14 vol. in-18, ainsi qu'une édition de *Montesquieu*, 1795, 12 vol. in-18, avec des *Notes* d'Helvétius sur *l'Esprit des lois*.

LA ROCHE (Sophie GUTTERMANN, dame), romancière allemande, née en 1730, m. en 1807, était fille d'un médecin de Kaufbeuren (Souabe). Elle se fit de bonne heure remarquer par l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son goût, et fut liée avec les littérateurs les plus distingués, notamment avec Wieland. Elle épousa un conseiller de l'électeur de Mayence,

nommé Frank Lichtenfels, qui transforma son nom en celui de *La Roche*. On a d'elle un assez grand nombre de romans écrits en allemand : *Mlle de Sternheim*, 1771, 2 vol. in-8 (trad. par Mme de La Fite, 1773); *Contes moraux; les Caprices de l'Amour et de l'Amitié*, 1773; *les Soirées de Mélusine*, 1806, etc.

LAROCHE (Benj.), traducteur, 1797-1852, débuta sous la Restauration par des pamphlets politiques, qui le firent condamner à 6 ans de prison et 6000 fr. d'amende, se réfugia en Angleterre, y acquit une connaissance approfondie de la langue du pays, tout en enseignant le français, et se voua, depuis son retour (1827), à faire passer dans notre langue les auteurs qui avaient le plus de vogue en Angleterre et aux États-Unis. Il traduisit lord *Byron*, *W. Scott*, *W. Irving*, *Cooper*, *Bulwer*, *Dickens*, et balança en ce genre le succès de M. De Fauconpret. En 1848, il retourna à la politique et rédigea la *Tribune du peuple*.

LA ROCHE-ABEILLE. *V.* LA ROCHE-L'ABEILLE.

LA ROCHE-AYMON (Ch. Antoine de), cardinal, né en 1697 à Mainsat, près d'Aubusson, d'une ancienne famille, mort en 1777, fut successivement évêque de Tarbes, archevêque de Toulouse (1740), puis de Narbonne (1752), archevêque de Reims (1762), ministre de la feuille des bénéfices, et enfin cardinal, en 1771. Il dut toutes ces faveurs à son caractère souple et à son esprit conciliant.

LA ROCHE-BERNARD, ch.-l. de c. (Morbihan), sur la r. g. de la Vilaine, à 50 kil. S. E. de Vannes; 1251 hab. Magnifique pont suspendu sur la Vilaine, construit en 1839. Blé, bois, miel. Jadis titre d'une baronnie qui fut érigée en duché-pairie en 1663.

LA ROCHE-CANILLAC, ch.-l. de c. (Corrèze), à 25 k. S. E. de Tulle; 574 h.

LA ROCHE-CHALAIS, bourg de la Dordogne, sur la Dronne, à 92 k. S. O. de Riberac; 1100 h. Station.

LA ROCHE-DERRIEN, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 16 kil E. de Lannion; 1555 hab. Jadis ville forte et plusieurs fois assiégée. Charles de Blois fut fait prisonnier sous ses murs en 1347.

LA ROCHEFOUCAULD, ch.-l. de c. (Charente), sur la Tardouère, à 21 kil. N. E. d'Angoulême; 2115 hab. Collège. Tanneries, fils; bestiaux. Château qui date du XVI[e] siècle, avec une tour beaucoup plus ancienne. Baronnie connue dès le XI[e] siècle sous le nom de *La Roche*, nom auquel s'ajouta celui de *Foucauld*, prénom du second de ses barons; elle fut érigée en comté en 1515, et en duché-pairie en 1622.

LA ROCHEFOUCAULD (maison de), illustre famille de France, d'une antique noblesse, commence à être connue dès le XI[e] siècle, sous le règne du roi Robert. Elle a produit un grand nombre de personnages distingués. — L'un d'eux, François, comte de La Rochefoucauld, eut l'honneur de tenir le roi François I sur les fonts de baptême et de lui donner son prénom (1494) : depuis, l'aîné de la famille a toujours porté le nom de François.

LA ROCHEFOUCAULD (Franç. de), cardinal, né à Paris en 1558, mort en 1645, fit un voyage à Rome, fut à son retour nommé évêque de Clermont, en 1585, refusa de reconnaître Henri IV jusqu'à sa conversoin, fut nommé cardinal en 1607, à cause du zèle qu'il avait mis à faire recevoir en France les actes du concile de Trente, fut transféré en 1613 au siége de Senlis, et devint en 1622 président du Conseil d'État. Il se démit de ses fonctions en 1624 pour s'occuper tout entier de la réforme des ordres religieux, et fonda la congrégation de Ste-Geneviève, dite aussi *Congrégation de France*.

LA ROCHEFOUCAULD (François, duc de), d'abord connu sous le nom de *prince de Marsillac*, né à Paris en 1613, m. en 1680, se signala en diverses occasions par son courage, mais se fit surtout remarquer par sa profonde connaissance des hommes et par son esprit d'intrigue. Épris de la duchesse de Longueville, il entra, pour lui plaire, dans le parti des Frondeurs : il reçut au combat de la porte St-Antoine un coup de feu qui lui fit perdre momentanément la vue. Rentré en grâce, il fut fait par Louis XIV chevalier de l'ordre du roi (1661), puis gouverneur du Poitou. Il passa sa vieillesse dans l'intimité de Mmes de La Fayette et de Sévigné. Il refusa d'entrer à l'Académie française, parce qu'il redoutait de parler en public. Il a laissé de curieux *Mémoires sur le règne d'Anne d'Autriche*, qui furent publiés malgré lui en 1662, et qu'il s'empressa de désavouer (réimprimés en 1817 par Renouard sur le texte authentique), et le célèbre livre des *Maximes*, imprimé pour la 1[re] fois en 1665 sous le titre de *Réflexions et sentences, ou Maximes morales*, et souvent réimpr., notamment en 1678 et en 1853 (avec notes de Gratet-Duplessis). Ce petit ouvrage a fait sa réputation, tant à cause de la perfection du style que pour la hardiesse des paradoxes : il y prétend que l'amour-propre, ou l'amour de soi, est le seul mobile de toutes les actions humaines. Égoïste, ambitieux, intrigant, libertin, La Rochefoucauld n'a que trop souvent appliqué ses maximes. Ses *Œuv. complètes* ont été publ. en 1825 et 1844. Ed. de Barthélemy a donné en 1863 des *Œuv. inédites*.

LA ROCHEFOUCAULD (L. Alex. de), protecteur éclairé des sciences et des lettres, né en 1735, fut membre de l'Assemblée des notables et des États généraux de 1789, fit partie de la minorité de la noblesse qui se réunit au Tiers état, se montra partisan modéré de la Révolution, et n'en fut pas moins victime des Jacobins. Il fut arrêté et massacré à Gisors le 14 sept. 1792.

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (Franç. Alex. Fréd., duc de), cousin du préc., né en 1747, m. en 1827, fut grand maître de la garde-robe sous Louis XV et Louis XVI. Député aux États généraux par la noblesse de Clermont en Beauvoisis (1789), il se montra dévoué au roi, et en même temps zélé pour les intérêts du peuple. Il eut part au rappel de Necker après la prise de la Bastille, défendit le roi après sa fuite à Varennes, et fut un des membres les plus actifs du club des Feuillants. Nommé commandant militaire de Rouen après la clôture de l'assemblée, il offrit un asile à Louis XVI, qui le refusa, et fut destitué après le 10 août (1792). Il se rendit alors en Angleterre, et quelque temps après aux États-Unis. Rentré en France après le 18 brumaire, il s'occupa d'entreprises philanthropiques, fonda des manufactures, créa dans sa propriété de Liancourt une école d'arts et métiers, y fit faire les premiers essais de la vaccine, et contribua de tout son pouvoir à propager cette découverte, ainsi que l'enseignement mutuel. Appelé à la Chambre des Pairs en 1814, il continua à y professer des idées libérales : aussi fut-il disgracié par Charles X et écarté même de divers postes purement philanthropiques, qu'il remplissait gratuitement. Connu longtemps sous le seul nom de Liancourt, il avait pris le titre de duc de La Rochefoucauld après la mort de son cousin, Louis Alexandre. On lui doit, entre autres ouvrages : *Des prisons de Philadelphie*, 1796 ; *Voyage dans les États-Unis*, 1800. Sa vie a été écrite par le comte Frédéric Gaëtan de La Rochefoucauld, 1827. Une statue lui a été érigée à Liancourt en 1861.

LA ROCHEFOUCAULD-DOUDEAUVILLE (Ambroise de), 1765-1841, devait le nom de *Doudeauville* à sa femme, héritière de la terre de Doudeauville en Boulonnais. Major au 2[e] régiment de chasseurs en 1789, il émigra, mais sans porter les armes contre la France; il rentra sous le Consulat, mais sans accepter de fonctions publiques, se fixa dans sa terre de Montmirail où il répandit d'innombrables bienfaits, fut élu membre, puis président du conseil général de la Marne, devint en 1814 pair de France, en 1815 président du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, en 1821 directeur des postes, en 1824 ministre de la maison du roi; se démit en 1827 pour ne pas concourir à la dissolution de la garde nationale, et sut toujours concilier ce qu'il devait à sa patrie avec l'affection qu'il portait aux Bourbons. Éminemment charitable, il coopéra à une foule de bonnes œuvres : société philanthropique, société pour l'instruction élémentaire, société des prisons, conseil des hospices, etc.

Pendant son ministère, il introduisit les moutons à longue laine, perfectionna l'éducation des vers à soie, encouragea l'Institut agronomique de Grignon, et créa le musée des antiquités égyptiennes. Il a laissé de courts *Mémoires*, qui ont été publiés en 1861-62 par son fils, avec une introduction par M. F. Claude. Sa femme, descendante de Louvois, a fondé l'hospice Larochefoucauld à Paris. — Son fils, M. Sosthène de La R.-Doudeauville, né en 1785, intendant des Menus-Plaisirs sous Charles X, signala son administration par quelques réformes et prescrivit aux danseuses un costume plus modeste. Il a publié des *Pensées*, qui brillent par l'esprit, des *Esquisses et Portraits*, et des *Mémoires* (1837 et 1862), précieux surtout pour l'histoire de la Restauration.

LA ROCHE-GUILHEM (Mlle de), romancière du XVIIe siècle, morte en 1710, était protestante, et quitta Paris pour se retirer en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes. Elle a écrit des romans dans le genre de ceux de Mlle de Scudéry : *Astérie ou Tamerlan*, 1675; *Histoire des guerres civiles de Grenade*, 1683; *le Grand Scanderberg*, 1688; *Histoire des Favorites*, etc.

LA ROCHE-GUYON, petite v. de France (Seine-et-Oise), à 17 kil. N. O. de Mantes, sur la Seine; 900 h. Jadis ville forte; haute tour. La ville est bâtie au pied d'un rocher. Nitrières naturelles. Titre de duché-pairie, créé en 1621 en faveur de François de Silly, puis rétabli en 1643 en faveur de Roger Du Plessis, seigneur de Liancourt.

LA ROCHEJACQUELEIN (Henri DU VERGER, comte de), chef vendéen, né en 1772 au château de La Durbellière près de Châtillon-sur-Sèvre, était fils du marquis de La Rochejacquelein, colonel de cavalerie, qui émigra. Il faisait partie en 1792 de la garde constitutionnelle de Louis XVI : après le 10 août, il se retira dans la terre de Clisson, près de son ami Lescure. Les Vendéens lui ayant offert le commandement de leurs troupes (1793), il l'accepta, courut rejoindre Bonchamp et d'Elbée, se signala à la bataille de Fontenay (24 mai 1793), entra le 9 juin dans Saumur, préserva les Vendéens d'une déroute complète à Luçon, vainquit à Chantonnay, et prit part à l'affaire désastreuse de Chollet. Proclamé général en chef après la mort de Lescure, bien qu'à peine âgé de 22 ans, il donna les preuves d'un talent supérieur, battit deux fois les troupes républicaines aux environs d'Antrain, occupa Laval, La Flèche, Le Mans; forcé dans cette dernière ville, il passa la Loire, et se retrancha dans la forêt de Vézin. Il fut tué au combat de Nouaillé près de Chollet (4 mars 1794). On a retenu sa harangue à ses soldats lorsqu'ils lui déférèrent le commandement : « Si je recule, tuez-moi; si j'avance, suivez-moi; si je meurs, vengez-moi. »

LA ROCHEJACQUELEIN (Louis, marquis de), frère puîné du précéd., né en 1777, à St-Aubin de Beaubigné (Poitou), m. en 1815, émigra avec sa famille, rentra en France en 1801, fut un des premiers à reconnaître les Bourbons en 1814, suivit Louis XVIII à Gand, revint par mer en Vendée où il essaya en vain d'organiser une insurrection pendant les Cent Jours, et périt au combat des Mathes, près des Sables d'Olonne, le 4 juin 1815. — Sa femme, M.-L. Victoire, fille du marquis de Donnissan, née à Versailles, en 1772, m. à Orléans en 1857, avait épousé en premières noces le marquis de Lescure. Elle prit part avec une rare intrépidité à tous les événements de la Vendée. Elle a laissé des *Mémoires*, Bordeaux, 1815. — Le marquis Henri de La Rochejacquelein, fils de Louis, né en 1805, pair sous la Restauration, député en 1842, membre de l'Assemblée nationale en 1848, s'est rallié à la politique de l'emp. Napoléon III et a été créé sénateur en 1852; mort en 1867.

LA ROCHE-L'ABEILLE, bg de la Hte-Vienne, à 8 k. N. de St-Yrieix; 1450 h. Carrière de serpentine. Coligny à la tête des Calvinistes y défit en 1569 une armée italienne venue au secours des Catholiques : Henri de Béarn (H. IV) fit ses 1res armes dans ce combat.

LA ROCHELLE, *Santonum portus*, *Rupella*. v. et port de France, ch.-l. du dép. de la Charente-Inf., au fond d'un golfe de l'Atlantique, à 470 kil. S. O. de Paris; 14 857 hab. Évêché, suffragant de Bordeaux, église consistoriale calviniste. Place forte. Chambre et trib. de commerce; lycée; académie de lettres, sciences et arts; bibliothèque, jardin botanique, cabinet d'hist. naturelle. Place d'armes, hôtel de ville, palais de justice, hôtel des monnaies, bourse, arsenal; vastes bassins, chantiers de construction. Bains de mer. Raffineries de sucre; minoterie, toile à voiles, goudron, salines; armements pour la pêche de la morue. Eaux-de-vie, sel, denrées coloniales, fromages, beurre, grains, huiles, sardines, morues, bois du Nord, etc. Patrie de Guiton, Tallemant des Réaux, Réaumur, Nicolas Venette, Billaud-Varennes, Duperré. — La Rochelle appartint d'abord aux seigneurs de Mauléon, auxquels elle fut enlevée par Guillaume, dernier duc d'Aquitaine et comte de Poitou; elle devint dans la suite la capitale de l'Aunis. Louis VIII l'enleva en 1224 aux Anglais, auxquels le traité de Brétigny la restitua; elle se rendit à Duguesclin en 1372. Le Calvinisme y parut dès l'an 1534; en 1557, elle devint le boulevard des Calvinistes. Elle fut assiégée en 1572 et 1573 par le duc d'Anjou (Henri III), et vigoureusement défendue par le brave Lanoue, qui obtint une capitulation favorable. Le cardinal de Richelieu la prit en 1628, après un siége célèbre qui dura treize mois (*V.* GUITON), et en fermant le port par une digue gigantesque. Louis XIV fit relever ses fortifications. Les Anglais tentèrent inutilement une descente à La Rochelle en 1757. — On nomma sous la Restauration *Conspiration de La Rochelle* le complot qui, en 1822, coûta la vie au sergent Bories (*V.* ce nom) et à ses trois compagnons.

LA ROCHE-POSAY, bg de France (Vienne), à 24 k. S. E. de Chatellerault; au confluent de la Gartempe et de la Creuse; 1500 hab. Eaux minérales.

LA ROCHE-SUR-YON. *V.* NAPOLÉON-VENDÉE.

LA ROCHETTE, ch.-l. de c. (Savoie), arrond. de Chambéry; 1200 hab. Anc. château fort, pris et rasé sous Louis XIII (1630).

LA ROMANA (marquis de), général espagnol, né à Palma en 1761, eut part aux campagnes de 1792 et 1794 contre les Français, parut se rallier à la France après la paix de Bâle et fut même envoyé par l'Espagne en 1807 à la tête d'un corps d'armée pour seconder Napoléon en Allemagne; mais, après la nomination de Joseph au trône d'Espagne (1808), il négocia avec les Anglais et se fit ramener avec son corps d'armée en Espagne. Il obtint quelques succès contre les troupes françaises, et il allait se joindre à Wellington, quand il mourut en 1811. Il a laissé des *Mémoires*, Paris, 1825.

LA ROMANÉE ou LA ROMANÉE-CONTI, bg du dép. de la Côte-d'Or, arr. de Beaune, près de Vosne et sur la côte de Nuits. Vins rouges très-estimés.

LAROMIGUIÈRE (Pierre de), professeur de philosophie, né en 1756 à Levinhac-le-Haut, près d'Asprières (Rouergue), mort en 1837, entra dans la congrégation de la Doctrine, enseigna les humanités, puis la philosophie dans différents colléges de son ordre, notamment au collége de l'Esquile à Toulouse (1784); vint à Paris en 1795 pour suivre les leçons des Écoles normales, se lia étroitement avec Garat, fut associé de l'Institut dès sa fondation, entra au tribunat, mais renonça bientôt aux fonctions politiques pour se livrer tout entier à ses études, enseigna quelque temps au Prytanée (lycée de Louis-le-Grand), et fut nommé en 1811 professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Paris. Il obtint dans ses cours un grand succès, qu'il devait à la clarté de son style et à la grâce de sa parole; cependant il quitta sa chaire au bout de deux ans. Il fut nommé bibliothécaire de l'Université. On a de Laromiguière : *Éléments de Métaphysique*, 1793; *Paradoxes de Condillac* (1805), et *Leçons de Philosophie*

sur les principes de l'intelligence ou sur les causes et les origines des idées (2 vol. in-8, 1815-17, souvent réimprimés). S'éloignant de Condillac, dont il avait d'abord été le disciple pur, Laromiguière nie que tout se réduise dans l'homme à la sensation: outre la sensiblité, il admet l'activité, qui est mise en jeu par le sentiment; il distingue 4 manières de sentir ; sensation, sentiment de l'action des facultés de l'âme, sentiment de rapport, sentiment moral, et montre comment l'activité, s'appliquant à ces sentiments, en tire toutes nos idées. M. Mignet a lu à l'Acad. des Sciences morales une *Notice historique sur Laromiguière*, 1856. MM. V. Cousin et Saphary ont apprécié sa doctrine en sens divers.

LA ROQUE, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), à 18 k. N. E. d'Agen; 1380 hab.

LA ROQUE (André de), héraldiste, né en 1597 à Cormeilles, près de Caen, mort en 1687, s'est fait un nom par ses ouvrages sur les généalogies et le blason. Il a laissé : *Histoire générale des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654 (inachevé); *Histoire généalogique de la maison d'Harcourt*, Paris, 1662; *Traité du blason*, 1673; *le Blason de la maison royale de Bourbon*, 1626, etc.

LA ROQUE (Jean de), littérateur, né à Marseille en 1661, mort à Paris en 1745, voyagea dans le Levant, et publia : *Voyage de l'Arabie Heureuse de* 1708 *à* 1713, Paris, 1716; *Voyage dans la Palestine*, 1717; *Voyage de Syrie*, 1722, etc. On lui doit aussi la publication des *Voyages* de d'Arvieux. — Son frère, Ant. de La Roque, 1672-1744, obtint en 1721 le privilége du *Mercure de France*, et en publia 321 vol.

LA ROQUEBROU, ch.-l. de c. (Cantal), à 25 k. O. d'Aurillac; 1365 hab.

LA ROTHIÈRE, vge du dép. de l'Aube, à 20 kil. N. O. de Bar-sur-Aube; 200 hab. Combat acharné entre Napoléon et les alliés, 31 janv. 1814.

LARREY (Isaac de), historien, né à Lintot, près de Bolbec, en 1638, de parents calvinistes, fut obligé de sortir de France à cause de sa croyance et passa en Hollande, où il obtint le titre d'historiographe des États-Généraux. L'électeur de Brandebourg l'appela ensuite à Berlin, où il mourut en 1719. On a de lui : *Histoire d'Auguste*, Rotterd. (Berlin), 1690; *l'Héritière de Guyenne* ou *Hist. d'Éléonore*, 1691 ; *Hist. d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 1707-13, ouvrage qu'on accuse de partialité et qui fut mis à l'*Index*; *Hist. de France sous Louis XIV*, 1713-16, peu estimée.

LARREY (J. Dominique), chirurgien militaire, né en 1766 à Baudéan (Htes-Pyrénées), mort à Lyon en 1842, se forma sous Desault et Sabatier, fut chirurgien en chef à 28 ans, fit en cette qualité les campagnes d'Italie, d'Orient, d'Allemagne, d'Espagne, de Russie; donna le premier l'exemple d'enlever les blessés sous le feu de l'ennemi, et fut lui-même atteint plusieurs fois, notamment à St-Jean d'Acre et à Waterloo, où il tomba entre les mains de l'ennemi; fut à la paix nommé chirurgien en chef de la garde royale, malgré son culte bien connu pour l'Empereur, puis chirurgien en chef des Invalides et de l'hôpital du Gros-Caillou; alla en 1841 inspecter les hôpitaux de l'Algérie, mais excéda ses forces dans ce service et mourut au retour. Il avait été nommé dès 1797 professeur au Val-de-Grâce; membre de l'Institut d'Égypte et de l'Académie de Médecine dès leur fondation, il fut en 1829 admis à l'Institut de France. On lui doit les *ambulances volantes* (1793), qui permirent de donner aux blessés des secours immédiats, et qui le firent justement surnommer *la Providence du soldat*. Napoléon ne l'appelait que *le vertueux Larrey* : en 1809, après Wagram, il l'avait fait baron; il lui légua 100 000 fr. par son testament. Auteur d'innovations importantes (amputation immédiate, désarticulation de la cuisse, débridement des plaies d'armes à feu, appareils inamovibles pour fractures), Larrey a aussi laissé des écrits qui feront vivre son nom : *Relation historique et chirurgicale de l'expédition d'Orient*, 1803; *Mémoires de médecine et chirurgie*, 1812-31; *Clinique chirurgicale*, 1829-36. Pariset a prononcé son *Éloge* à l'Acad. de Médecine (1845). Une statue en bronze, œuvre de David (d'Angers), lui a été érigée au Val-de-Grâce.— Son fils, Hippolyte Larrey, né en 1808, a suivi avec honneur la même carrière : il est inspecteur général du service de santé et membre de l'Académie de Médecine.

LARRONS (îles des). *V.* MARIANNES.

LARROQUE (Matthieu de), ministre protestant, né en 1619 à Layrac, près d'Agen, mort en 1684, était pasteur de l'église de Rouen. C'était un homme plein d'érudition et de jugement. Il soutint une controverse avec Bossuet. On a de lui : *Histoire de l'Eucharistie*, Amst., 1669; *Réponse au livre de M. de Meaux* (Bossuet) *sur la Communion*, 1683; *Nouveau traité de la Régale*, 1685. — Son fils, Daniel de L., 1660-1731, abjura après la révocation de l'édit de Nantes. Il se fit mettre en prison pour avoir imputé à l'impéritie des ministres la famine de 1693. On a de lui une *Vie de Mézeray*, Amst., 1720.

LARS, mot qui signifiait *roi*, *seigneur*, chez les Étrusques. *V.* PORSENA et TOLUMNIUS.

LARTIUS FLAVUS (T.), consul l'an 501 av. J.-C., fut fait dictateur l'an 499; il est le premier qui ait été revêtu de cette charge. Il vainquit les Fidénates, prit leur ville et se démit aussitôt du pouvoir.

LA RUE (le P. Ch. de), jésuite, né à Paris en 1643, m. en 1725, prêcha avec succès dans les provinces, à Paris et devant la cour, et fut employé à la conversion des Calvinistes des Cévennes. Il a composé des vers latins estimés (*Carminum libri IV*, Paris, 1668), 2 tragédies latines (*Lysimachus*, *Cyrus*), et une tragédie en vers français (*Sylla*); des *Panégyriques*, des *Oraisons funèbres* (celles du duc de Bourgogne et du maréchal de Boufflers); des *Sermons de morale*, dont les plus remarquables sont : *le Pécheur mourant*, *le Pécheur mort* et le sermon sur les *Calamités publiques*. On dit que *l'Andrienne* et *l'Homme à bonnes fortunes*, comédies données sous le nom de Baron, sont du P. de La Rue. On lui doit aussi des éditions estimées de Virgile et d'Horace, avec paraphrase et commentaires (dans la collection *Ad usum Delphini*).

LA RUE (Gervais, abbé de), archéologue, né à Caen en 1751, m. en 1835, se livra de bonne heure à des recherches sur nos antiquités nationales. Prêtre insermenté, il se réfugia en Angleterre pendant la Terreur, explora les archives de la Tour de Londres et y découvrit une foule de poëmes et romans du moyen âge dont l'existence n'était pas même soupçonnée. De retour en France, il fut nommé professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Caen (1808) et correspondant de l'Institut (1815). On a de lui : *Mémoire sur les bardes armoricains*, 1815; *Essais sur la ville de Caen*; *Recherches sur la tapisserie dite de la reine Mathilde*, 1824; *Essais sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands*, 1834.

LARUNS, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), à 30 kil. S. E. d'Oloron; 1650 h. Usines; marbres; eaux minérales.

LARVES. *V.* LÉMURES.

LA SABLIÈRE (Marguerite HESSEIN, dame de), dame distinguée par son esprit et sa bienfaisance, morte en 1693, fut un des ornements du XVIIe siècle. Elle savait la physique, l'astronomie, les mathématiques, et possédait plusieurs langues. La meilleure société se rassemblait chez elle; elle s'est immortalisée par la protection qu'elle accorda au voyageur Bernier (qui fit pour elle son *Abrégé de Gassendi*), et par l'hospitalité qu'elle donna à La Fontaine. Elle inspira à La Fare une vive passion, qui fut partagée et que le poëte a chantée dans ses vers. Elle avait épousé Ant. de Rambouillet de La Sablière (1624-79), fils d'un riche financier, financier lui-même et régisseur des domaines du roi. C'était un homme d'esprit et un ami du plaisir : il composa de jolis madrigaux, publiés en 1680 par son fils, et réimprimés en 1825, dans les *Petits classiques français* de Ch. Nodier.

LA SALE (Ant. de), vieux romancier, né en 1398.

m. vers 1462, visita l'Italie, fut secrétaire de Louis III, comte de Provence, et acheva sa carrière à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On a de lui : l'*Histoire et plaisante chronique du petit Jehan de Saintré et de la dame des Belles Cousines*, Paris, 1517 et 1724 (rajeunie par le comte de Tressan); les *Cent nouvelles nouvelles* (attribuées à tort à Louis XI), 1450-60 ; et les *Quinze joies du mariage* : ces 2 derniers ouvrages ont été réimprimés en 1858 dans la collect. Jannet. Il a aussi écrit: *Chronique et généalogie des comtes d'Anjou de la maison de France*, Paris, 1517, in-fol. Génin lui attribue *l'Avocat patelin*.

LA SALLE, ch.-l. de c. (Gard), à 30 kil. N. E. de Le Vigan; 2477 hab. Filature de soies, bonneterie.

LASALLE (Robert CAVELIER de), né à Rouen vers 1640, alla chercher fortune au Canada vers 1670, entreprit de découvrir l'embouchure du Mississipi, et obtint, à cet effet, du marquis de Seignelay une commission très-étendue. Il descendit le fleuve en partant du Canada, et, après avoir surmonté des obstacles de tous genres, il en découvrit l'embouchure dans le golfe du Mexique, 1682. Il prit possession au nom de la France d'une grande partie de la Louisiane, mais il fut assassiné, en 1687, dans le Texas, par trois de ses compagnons. On a publié, d'après les papiers d'un de ses compagnons, le journal de son *Voyage*, 1723.

LASALLE (le P. de), instituteur des Frères des Écoles chrétiennes, né à Reims en 1651, m. en 1719, était fils d'un conseiller au présidial de cette ville. Il entra dans l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat de l'église de Reims. Il commença en 1681 à s'occuper de la fondation des Écoles chrétiennes, eut à lutter contre toutes sortes de difficultés, réussit néanmoins à les faire adopter à Reims, à Rouen, à Paris et dans les principales villes de France. Il avait établi le siége du nouvel ordre dans la maison de St-Yon à Rouen, d'où ses religieux sont souvent appelés *Frères Saint-Yon*. On a de J. B. Lasalle les *Devoirs du chrétien* et la *Civilité chrétienne*, ouvrages encore classiques; des *Méditations sur les évangiles*, réimprimées par le F. Philippe, Versailles, 1858; *les Douze Vertus d'un bon maître d'école*, etc. Sa *Vie* a été écrite par Bellin, Rouen, 1733; par Salvan, Toulouse, 1852; par L. Ayma, Paris, 1855. Il a été canonisé en 1852.

LASALLE (Ant.), écrivain, né en 1754, m. en 1829, était fils naturel d'un Montmorency et fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, mais il finit par entrer dans la marine. De 1771 à 1778, il visita Terre-Neuve, les îles de l'Amérique, les Indes orientales et la Chine. De retour en France, il publia quelques ouvrages d'une philosophie originale : le *Désordre régulier*, 1786; la *Balance naturelle*, 1788; la *Mécanique morale*, 1789, et fit paraître de 1800 à 1803 une trad. des *Œuvres de Bacon*, Dijon, 15 vol. in-8. La Révolution, en le privant d'une pension qui formait son unique revenu, l'avait réduit au dernier degré de dénûment, et il finit ses jours à l'Hôtel-Dieu. Lasalle possédait de vastes connaissances et une singulière vivacité de conception; mais il se jeta dans des hypothèses aventureuses, voisines de l'athéisme. Sa traduction de Bacon n'est ni complète ni fidèle.

LASALLE (Ant. Ch. Louis COLLINET, comte de), général de cavalerie, né à Metz en 1775, était déjà officier lorsqu'éclata la Révolution. Il entra comme simple soldat dans un régiment, se signala par sa bravoure en Italie, en Égypte, en Allemagne; fut fait général de brigade à Austerlitz, et périt à Wagram (1809), après avoir été nommé général de division.

LA SALVETAT D'ANGLÈS, ch.-l. de c. (Hérault), à 23 kil. N. O. de St-Pons, près de l'Agout; 4035 h. Laines, beurre estimé.

LA SALVETAT PEYRALÈS, ch.-l. de c. (Aveyron), à 50 kil. S. O. de Rodez; 3157 hab.

LA SAULSAIE, école régionale d'agriculture (Ain), dans la commune de Montluel, est située au milieu des étangs de la Dombes, à 5 kil. E. de Trévoux.

LASCARIS, maison grecque du Bas-Empire, a fourni à l'empire grec de Nicée plusieurs souverains et a produit des savants distingués. La plus grande illustration de cette famille date de l'avénement de Théodore Lascaris. Il existait encore au dernier siècle, dans le comté de Nice, des Lascaris, issus d'une fille de Jean Lascaris Ducas (empereur de Nicée en 1259 et 1260), qui avait été donnée en mariage à un comte de Vintimille à la fin du XIIIe siècle.

LASCARIS (Théodore), empereur de Nicée, était gendre de l'empereur Alexis l'Ange. Après la prise de Constantinople par les Croisés (1204), il alla former dans l'Asie-Mineure un nouvel État qui comprenait la Bithynie, la Lydie, la Phrygie, et dont Nicée devint la capitale. Il eut à combattre à la fois Alexis, son beau-père, et le sultan d'Iconium, mais il sut se délivrer de ses ennemis, et se maintint sur le trône jusqu'à sa mort (1222). Il avait épousé en 3e noces une fille de Pierre de Courtenay, empereur nommé de Constantinople. — Il eut pour successeurs son gendre Jean Ducas Vatace (V. JEAN III), et son petit-fils Théodore Lascaris, dit *le Jeune*, qui régna de 1255 à 1259. Celui-ci, qui était sujet à des attaques d'épilepsie, tomba dans une mélancolie noire qui lui fit commettre d'horribles cruautés et qui abrégea ses jours. — Il laissa un fils, âgé de 6 ans, Jean, qui porta quelques instants le vain titre d'empereur, mais qui en fut bientôt dépouillé par Michel Paléologue (1260).

LASCARIS (Constantin), un des savants grecs qui contribuèrent à la renaissance des lettres en Europe, issu de la même famille que les précédents, vint de Constantinople en Italie après la chute de l'Empire (1454), enseigna le grec à Milan où l'avait appelé François Sforze, puis à Rome, où il se lia avec Bessarion, à Naples où l'avait appelé le roi Ferdinand, et mourut à Messine en 1493. Il a laissé une *Grammaire grecque*, écrite en grec, Milan, 1476; c'est le premier livre qui ait été imprimé en caractères grecs.

LASCARIS (Jean), dit *Rhyndacenus*, parce qu'il était né près du Rhyndacus en Phrygie, né vers 1445, m. en 1535, vint de bonne heure en Europe, fut d'abord accueilli à Florence par Laurent de Médicis, qui l'envoya en Grèce à la recherche des manuscrits; puis fut appelé en France par Charles VIII, et jouit d'un grand crédit auprès de Louis XII et de François I, qui le chargèrent d'une ambassade à Venise; il eut aussi pour protecteur Léon X. Il enseigna le grec à Budé, à Danès, et ne dédaigna pas de corriger les épreuves de plusieurs ouvrages grecs (*Callimaque*, Florence, 1492; l'*Anthologie*, 1494, etc.). Il a laissé des épigrammes, des discours, etc. M. Villemain a publié *Lascaris*, ou *les Grecs au XVe siècle*, Paris, 1825.

LASCARS, nom donné aux indigènes des îles de la mer des Indes et de celle de la Chine employés comme matelots à bord des navires européens.

LAS CASAS (Barthélemi de), évêque de Chiapa au Mexique, de l'ordre des Dominicains, né à Séville en 1474, m. à Madrid en 1566, s'est rendu immortel par son humanité et son zèle infatigable en faveur des malheureux Indiens qu'opprimaient ses compatriotes. Embarqué avec Christ. Colomb, il accompagna dans leurs expéditions les premiers conquérants de l'Amérique, répara autant qu'il le put les maux de la guerre, et ne revint en Espagne qu'après avoir passé 50 ans dans le Nouveau-Monde (1551). On a de ce pieux évêque plusieurs ouvrages, tous dictés par une ardente charité; le principal est : *Brevissima relacion de la destruccion de las Indias*, Séville, 1552 (trad. par J. de Miggrode sous le titre de *Tyrannie et cruautés des Espagnols*, 1679) : c'est une réponse à Sépulvéda qui soutenait qu'on doit exterminer quiconque refuse d'embrasser la religion chrétienne. On lui a reproché, mais à tort, d'avoir conseillé la traite des nègres afin de faire épargner ses chers Indiens.

LAS CASES (Dieudonné, comte de), un des compagnons d'exil de Napoléon, né en 1766 au château de Las Cases, près de Revel (Hte-Garonne), mort en 1842, se disait issu de la famille de l'évêque de Chiapa. Lieutenant de vaisseau en 1789, il émigra et fit partie de l'armée de Condé et de l'expédition de Quiberon.

mais il rentra en France après le 18 brumaire. Il y publia en 1803, sous le pseudonyme de *Le Sage*, un *Atlas historique, chronologique et géographique* (gr. in-fol.), qui obtint un grand succès. Quand les Anglais menacèrent Flessingue, il s'enrôla comme volontaire pour les repousser (1809), et fut dès lors remarqué par Napoléon, qui bientôt se l'attacha comme chambellan, le fit entrer au Conseil d'État et le chargea de plusieurs missions de confiance. Il refusa en 1814 d'adhérer à la déchéance de l'Empereur, reprit son service auprès de lui en 1815, l'accompagna à Ste-Hélène, et resta 18 mois auprès de l'illustre prisonnier, vivant dans son intimité et recueillant ses paroles dans un journal, qui parut depuis sous le titre de *Mémorial de Ste-Hélène* (1822-24, 8 vol. in-8), et qui eut une grande vogue. Devenu suspect à Hudson-Lowe, il fut déporté au cap de Bonne-Espérance, puis transféré en Europe, mais retenu comme prisonnier : il ne put revoir sa patrie qu'après la mort de Napoléon. Élu député de la Seine après 1830, il siégea dans l'opposition. — Son fils, Emmanuel, 1800-54, servit de secrétaire à Napoléon à Ste-Hélène, accompagna en 1840 le prince de Joinville, chargé de rapporter en France les restes de l'Empereur, et publia en 1841 : *Journal écrit à bord de la Belle-Poule*. Il fut élu en 1831 député du Finistère, et appelé en 1852 au Sénat.

LASCY (Pierre, comte de), général au service de la Russie, né en 1678 en Irlande, mort en 1751, avait d'abord servi en France, en Autriche et en Pologne. Il se distingua sous Pierre le Grand à Pultawa (1709), ravagea la Finlande (1721), prit Azov sur les Turcs et fut fait maréchal et gouverneur de Livonie. — Son fils, Maurice de L. (1725-1801), prit de bonne heure du service en Autriche, se distingua à Breslau (1757), à Hochkirch (1758), fut nommé feld-maréchal par Marie-Thérèse, entra au conseil aulique et jouit de la confiance de Joseph II. Il réforma le système de fortifications adopté en Autriche.

LA SERNA DE SANTANDER. *V.* SANTANDER.

LA SERRE (J. PUGET de), écrivain médiocre, né en 1600 à Toulouse, mort en 1665, vint de bonne heure à Paris et fut bibliothécaire du duc d'Orléans, puis conseiller d'État et historiographe de France. Il écrivit dans tous les genres : histoire, théâtre, morale, philosophie, et produisit un nombre prodigieux de volumes. Il fit représenter plusieurs tragédies en prose, dont quelques-unes (*Thomas Morus*, 1641 ; *le Sac de Carthage ; Chimène*, etc.) eurent un succès momentané. Laserre n'est plus guère connu que par les sarcasmes de Boileau : dans le *Chapelain décoiffé*, le satirique feint que Laserre, irrité contre Chapelain, qui ne l'avait pas fait pensionner par le roi, lui cherche querelle et lui arrache sa perruque.

LA SERRE (J. L. Ignace de), sieur de Langlade, poëte dramatique, né à Cahors en 1662, m. à Paris en 1756, se fit poëte après avoir perdu au jeu 25 000 livres de rente. Il a donné à l'Opéra *Polyxène*, 1706; *Diomède*, 1710; *Polydore*, 1720; *Scanderberg*, 1719, et aux Français une tragédie d'*Artaxare*, 1718. On a aussi de lui des *Mémoires pour servir à l'histoire de Molière et de ses ouvrages*. Il vécut dans un commerce intime avec Mlle de Lussan. *V.* ce nom.

LA SOUTERRAINE, ch.-l. de c. (Creuse), à 40 k. N. O. de Guéret, dans une vallée profonde; 3780 hab. Cours d'eau souterrain qui a fait donner son nom à la ville. Commerce de chanvre, fil, etc.

LASPHRISE (PAPILLON de), poëte. *V.* PAPILLON.

LASSA, v. du Thibet. *V.* L'HASSA.

LASSAIGNE (J. L.), chimiste, né à Paris en 1800, m. en 1859, se forma sous Vauquelin, remplaça Dulong comme professeur de chimie à l'École vétérinaire d'Alfort (1824), professa en même temps à l'École de commerce, et fut à partir de 1845 expert chimiste près les tribunaux de Paris. On lui doit plusieurs découvertes (celle de la *cathartine* dans le séné, de la *Delphine* dans le staphisaigre, de l'*acide pyrocitrique*, etc.), et d'utiles applications de la science (notamment l'emploi du *chromate de plomb* dans la fabrication des toiles peintes), qui lui valurent de nombreuses récompenses de la part des sociétés savantes. Il a donné un *Traité de Chimie*, 1829, un *Dictionnaire des Réactifs*, 1839, et un *Traité de Matière médicale et de Pharmacie vétérinaire*, 1841.

LASSAY, ch.-l. de c. (Mayenne), à 20 kil. N. E. de Mayenne; 2280 hab. Bestiaux, volailles; fil, laine. Château construit au IXe s. Anc. marquisat, appartenant aux Madaillan de Lesparre. M. Paulin Paris a publié le *Marquis de Lassay et l'hôtel Lassay au XVIIe s.*

LASSEUBE, ch.-l. de c. (Basses-Pyrénées), sur la Baïse, à 14 kil. N. E. d'Oloron; 2702 hab.

LASSIGNY, ch.-l. de c. (Oise, à 24 kil. N. de Compiègne; 803 hab.

LASSUS (Roland ou ORLANDO *di* LASSO), célèbre musicien belge, dont le véritable nom est *Roland de Lattre*, né à Mons en 1520, m. à Munich en 1595, partit de bonne heure pour l'Italie, fut dès 1541 maître de chapelle à St-Jean de Latran à Rome, parcourut l'Europe, admiré partout, et se fixa en 1557 à Munich, où il fut nommé maître de chapelle du duc de Bavière. L'empereur Maximilien l'anoblit; Charles IX voulut en vain l'attirer en France. Lassus fut surnommé de son temps *le prince des musiciens;* il réussissait également dans la musique profane et dans la musique religieuse, et fut dans ce dernier genre le rival de Palestrina. Il améliora le contre-point, introduisit le 1er dans le chant des passages chromatiques et réduisit le nombre des lignes de la mesure. Ses productions, messes, psaumes, hymnes, motets, chansons, madrigaux, etc., s'élèvent à plus de 2000. Un choix en fut publié par son fils sous le titre de *Magnum opus musicum*, Munich, 1604, 7 vol. in-fol. Des statues lui ont été élevées à Mons et à Munich.

LASSUS (Pierre), habile praticien, né à Paris en 1741, m. en 1807, fut successivement chirurgien de Mesdames, filles de Louis XV, chirurgien consultant de Napoléon, professeur d'histoire de la médecine légale, puis de pathologie externe à la Faculté de Paris et membre de l'Institut. On a de lui, outre des traductions de l'anglais : *Traité élémentaire de Médecine opératoire*, 1795 ; *Pathologie chirurgicale*, 1806.

LASSUS (J. B. Ant.), architecte, né à Paris en 1807, m. en 1857, est un de ceux qui ont le plus contribué à remettre en honneur le genre gothique. Il a dirigé, de concert avec M. Viollet-le-Duc, la restauration de la Ste-Chapelle, de St-Germain l'Auxerrois et de Notre-Dame de Paris, et a construit les nouvelles églises de Belleville et de la Chapelle St-Denis. Outre de nombreux dessins de monuments, des projets de restauration et de restitution d'édifices détruits, on lui doit la *Monographie de la cathédrale de Chartres*, 1843, gr. in-f. Il a donné un grand nombre d'articles aux *Annales archéologiques*.

LASTEYRIE (Ch. Philibert, comte de), né en 1759 à Brives (Corrèze), m. en 1849, s'adonna de bonne heure à l'étude de l'économie rurale, visita dans ce but presque toutes les contrées de l'Europe, contribua puissamment à importer les mérinos en France (1795); alla dès 1812 à Munich pour y étudier auprès de Senefelder l'art tout nouveau de la lithographie, et créa lui-même à Paris les premiers établissements de ce genre. Allié de Lafayette, il fut comme lui un des plus zélés soutiens des idées libérales, prit une part active à la propagation de l'enseignement mutuel et à la création de la Société d'encouragement, et fonda le *Journal des connaissances usuelles et pratiques*, qu'il dirigea lui-même pendant plusieurs années. Il avait formé un riche cabinet contenant tous les objets relatifs à l'économie rurale, ainsi que tous les ouvrages sur cette matière. Il a écrit sur diverses parties de l'agronomie, notamment sur les *Bêtes à laine d'Espagne* (1799, 1802), sur la *Culture du Cotonnier* (1808) et *de l'Indigotier* (1811); a donné, sous le titre d'*Histoire naturelle du Mouton, du Cheval, du Chien, du Chameau, du Bœuf, du Cochon*, etc.,

un grand nombre de petits traités d'une utilité pratique; et a publié une précieuse *Collection des machines, instruments*, etc., *employés dans l'économie rurale*, 1820-25. — Son fils, Ferd. de L., né en 1810, membre de la Chambre des Députés, puis de l'Assemblée nationale, membre libre de l'Académie des inscriptions, a donné une savante *Histoire de la peinture sur verre*, 1837-56, in-fol.

LASTIC (J. BONPAR de), grand maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, élu en 1437, soutint deux fois dans Rhodes les attaques du sultan d'Égypte (1440-44), et força l'ennemi à lever le siége et à fuir honteusement malgré la supériorité de ses forces.

LA SUZE, ch.-l. de c. (Sarthe), sur la Sarthe, à 23 kil. S. O. du Mans; 2268 hab. Anc. comté. Ruines d'un château qui appartint au fameux Gilles de Laval.

LA SUZE (Henriette de COLIGNY, comtesse de), femme célèbre par son esprit, sa beauté, ses malheurs, née en 1618, m. en 1673, était petite-fille de l'amiral de Coligny. Veuve d'un Écossais nommé Th. Hamilton, elle épousa en 2e noces le comte de La Suze (de l'illustre maison des comtes de Champagne) : elle fut très-malheureuse avec son second époux, obtint à force d'argent la cassation de son mariage et finit par être à peu près ruinée. Élevée dans la religion protestante, elle se convertit. Longtemps sa maison réunit les gens d'esprit et fut comme une succursale de l'hôtel de Rambouillet. On vantait fort ses vers : auj. ils sont oubliés. On a sous son nom un *Recueil d'œuvres galantes en prose et en vers*, Paris, 1684, 4 vol. in-12; mais la plupart des pièces qu'il renferme ont été écrites ou retouchées par Pellisson ou par d'autres. Cependant on ne lui conteste pas ses *Élégies*, qui sont les meilleures de ses poésies.

LATAKIEH, *Laodicea ad mare*, v. de Syrie (Tripoli), ch.-l. de livah, sur la Méditerranée, à 133 k. N. de Tripoli; 7000 hab. Jolie ville; jadis le meilleur port de la Syrie : beaucoup de ruines. Évêché grec, consulats européens. Aux environs, coton et tabac très-recherchés.—Fondée sur les ruines de l'ancienne *Ramitha* par Séleucus Nicator, qui la nomma *Laodicée* en l'honneur de sa mère Laodice. Florissante sous les Romains, cette ville fut ravagée au moyen âge, par les Tartares, les Mongols et les Turcs. Deux tremblements de terre (1796 et 1822) achevèrent sa ruine.

LATAKIEH ou LADIK, *Laodicea combusta*, v. de Turquie d'Asie (Caramanie), à 44 k. N. O. de Konieh; 500 h. Ruines nombreuses.

LATERANUS. *V.* SEXTIUS LATERANUS.

LA TESTE DE BUCH, ch.-l. de c. (Gironde), à 50 k. S. O. de Bordeaux, sur le bassin d'Arcachon; 3877 h. Petit port, chemin de fer pour Bordeaux; monument en l'honneur de l'ingénieur Brémontier. Commerce d'huîtres. Jadis ch.-l. du captalat de Buch. *V.* BUCH.

LATHAM (John), naturaliste, né en 1740 à Eltham (Kent), m. en 1837, était fils d'un chirurgien et exerça lui-même avec succès; mais il consacra tous ses loisirs à l'ornithologie. On a de lui : *Index ornithologicus*, Londres, 1790, 2 v. in-4, et *A general history of Birds*, 11 vol. in-4, Winchester, 1821-28.

LA THAUMASSIÈRE (Gaspard THAUMAS de), avocat à Paris, né à Bourges 1650, m. en 1712, était très-versé dans la connaissance de l'ancien droit français. Il a donné des éditions des *Assises de Jérusalem*, des *Coutumes du Beauvoisis* par Beaumanoir et des *Coutumes de Berry et de Lorris*, et a rédigé un *Traité du franc-alleu de Berry*, 1667, in-f., et une *Histoire du Berry et du diocèse de Bourges*, 1689, in-f.

LA THORILLIÈRE (LENOIR de), comédien de la troupe de Molière, puis de l'hôtel de Bourgogne, jouait les rôles de rois et de paysans. Il était né gentilhomme et avait été capitaine de cavalerie. Il mourut en 1679. —Son fils, Pierre de La Th., 1656-1731, fut élève de Molière et joua les valets et les comiques avec succès pendant plus de 47 ans. Il créa une foule de rôles, depuis *Hector*, dans *le Joueur*, en 1696, jusqu'à *Pasquin*, dans *les Fils ingrats*, en 1728.

LATHYRE (Ptolémée). *V.* PTOLÉMÉE VII.

LATICLAVE, *latus clavus*, c.-à-d. large bande, bande de pourpre qui, chez les Romains, ornait la tunique des consuls et des patriciens. Ce mot désignait aussi cette tunique elle-même.

LATIL (le cardinal de), prélat français, né aux îles Ste-Marguerite en 1761, m. en 1839, refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé (1791), émigra, devint aumônier et confesseur du comte d'Artois dans l'exil, fut nommé en 1816 évêque d'Amyclée (*in partibus*), en 1817 évêque de Chartres, en 1824 archevêque de Reims, en 1826 cardinal. On attribue en grande partie à son influence le rappel des Jésuites et les fatales ordonnances de juillet 1830.

LATIMER (Hugues), évêque de Worcester, l'un des premiers auteurs du schisme d'Angleterre, était né dans le comté de Leicester en 1472. Il déclama d'abord avec force contre Mélanchthon et ses innovations; mais bientôt, de catholique zélé, il devint protestant fanatique. Accusé d'avoir tenu des discours offensants sur le roi Henri VIII, il fut enfermé à la Tour (1541). L'avénement d'Édouard VI (1547) lui rendit la liberté; mais sous le règne de la reine catholique Marie, il fut condamné, avec son ami Ridley, à être brûlé vif, à cause de ses attaques contre le Catholicisme, et fut exécuté à Oxford en 1555.

LATIN (EMPIRE). On donne ce nom à l'empire formé en 1204 par les Croisés français et vénitiens pendant la 4e croisade, lorsqu'ils eurent pris Constantinople et renversé Alexis V (Ducas Murtzuphle). Cet empire, ainsi nommé parce que tous les Croisés étaient de race latine, dura peu. Dès 1261, Michel Paléologue rentra dans Constantinople et reconstitua l'empire grec. Voici les noms des empereurs latins :

Baudouin I, comte de Flandre,	1204
Henri,	1206
Pierre de Courtenay,	1216
Robert de Courtenay,	1219
Baudouin II,	1228-1261
Jean de Brienne, tuteur de Baudouin II, est empereur de	1231 à 1237

LATINE (ÉGLISE), nom sous lequel on désigne souvent l'*Église romaine* ou d'*Occident* par opposition à l'*Église grecque* ou d'*Orient*, parce que dans l'origine elle ne comprenait que les peuples de race latine. On l'appelle aussi *Église catholique*, c.-à-d. *universelle*, parce qu'en effet elle comprend les Catholiques du monde entier, sans distinction de langues. — Les conciles de Lyon (1274) et de Florence (1439) travaillèrent, mais inutilement, à la réunion des Grecs et des Latins.

LATINS, *Latini*, habitants du Latium. *V.* LATIUM. — Au moyen âge, surtout au temps des croisades, on étendit le nom de *Latins* à tous les peuples de l'Europe dont le pays avait fait partie de l'ancien empire romain d'Occident; on les nommait ainsi par opposition aux peuples de l'empire grec ou d'Orient.

LATINUS, anc. roi d'Italie, était, selon Virgile, fils de Faune et de Marica, et régnait vers 1300 av. J.-C. sur le pays qu'on a, de son nom, appelé Latium. Il accueillit Énée dans ses États, et, malgré l'opposition d'Amate son épouse, lui donna sa fille Lavinie, que le prince troyen épousa après avoir tué son rival, Turnus, roi des Rutules. Selon d'autres, Latinus serait fils d'Ulysse ou de Télémaque et de Circé. On le fait périr dans un combat contre Mézence.

LATITUDINAIRES, secte qui était surtout répandue, dans les XVIe et XVIIe siècles, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, et qui compte encore des partisans. Afin d'éviter les polémiques religieuses et leurs funestes conséquences, ils revendiquaient la plus grande latitude dans l'interprétation de la Bible. Cudworth, Burnet, Clarke, Chillingworth, etc., professaient cette doctrine. Jurieu les a combattus dans sa *Religion des Latitudinaires*, 1696.

LATIUM, contrée de l'Italie anc., le long de la mer Inférieure, entre l'Étrurie et la Campanie. On y distinguait : 1° le *Vieux-Latium* ou *Latium* propre, au N.; villes principales : Albe, Préneste, Pedum, Ti-

bur, Algide, Frégelle, etc., qui formaient une confédération (les Herniques et Rome, quoique classés géographiquement dans le Vieux-Latium, ne lui appartenaient pas); 2° le *Nouveau-Latium*, au S.; peuples principaux: les Èques, les Volsques, les Rutules, les Ausones ou Aurunces; villes: Anagnie, Suessa-Pometia, Vélitres, Antium, Anxur, Ardée, Suessa-Aurunca. Ce dernier pays ne faisait pas primitivement partie du Latium; il ne prit ce nom que lorsqu'il eut été conquis par les Romains. La soumission du Latium fut commencée par les Romains dès Romulus. En 664 av. J.-C., les Romains subjuguèrent Albe. Sous Tarquin le Superbe, la confédération latine, sauf Gabies, reconnut la supériorité de Rome. Révoltée en 498, elle fut battue en 496. Les Èques et les Volsques se soumirent en 367; ils reprirent les armes en 345 et 338, mais furent enfin écrasés en 314. Le Latium fut couvert par les Romains de colonies et de municipes. On nomma *droit latin* l'ensemble de divers priviléges qui étaient un acheminement au droit de cité, et qui tenaient le milieu entre ce droit et le droit italique. On dérive le nom de Latium soit de Latinus, un des rois du pays, soit de *latere* (être caché), parce que, dit-on, Saturne, chassé du ciel, serait venu se cacher dans ce pays. M. E. Desjardins a donné *La Topographie du Latium*, Paris, 1854, in-4, avec cartes.

LATMOS, montagne d'Asie-Mineure, sur les confins de l'Ionie et de la Carie, près de la côte, entre Milet et Héraclée, était célèbre dans la mythologie par les visites que Diane venait y faire au berger Endymion. Cette montagne donna son nom à une ville de Latmos et au golfe Latmique.

LATOFAO ou LEUCOFAO, lieu que l'on place soit à *Liffol-Le-Petit* (Hte-Marne), soit à *Laffaux*, entre Soissons et Laon, soit même près de Moret (Seine-et-Marne), fut le théâtre de deux batailles gagnées, l'une par Frédégonde sur Brunehaut en 596, l'autre par Ébroïn, maire du palais, sur Pépin d'Héristal et Martin, chefs des Austrasiens, en 680.

LATOMIES, *Latomiæ*, c.-à.-d. *carrières*, anc. carrières de Sicile, aux environs de Syracuse, devinrent ensuite des prisons. On a prétendu que Denys le Tyran y avait fait ménager des tuyaux souterrains qui conduisaient à une chambre de son palais la voix des prisonniers: c'est ce qu'on appelait l'*Oreille de Denys;* mais ce conte a été démenti par l'observation des lieux. Philoxène fut enfermé aux Latomies.

LATONE, en grec *Léto*, fille du Titan Cœus et de Phœbé, sa sœur, fut aimée de Jupiter. Junon, par jalousie, força la Terre à lui promettre de ne donner aucune retraite à Latone; mais Neptune, touché de compassion, fit sortir du fond de la mer l'île de Délos, où Latone se réfugia; elle y mit au monde Diane et Apollon, fruits de ses amours avec Jupiter. Un jour que, persécutée par Junon, elle se reposait en Carie au milieu de la campagne, des paysans auxquels elle demandait de l'eau la raillèrent amèrement; Latone, irritée, les fit changer en grenouilles par Jupiter (*V.* aussi NIOBÉ). Après sa mort elle fut mise au rang des divinités. Les femmes en couche l'imploraient dans leurs douleurs. Latone paraît être la même que la déesse *Bouto* des Égyptiens.

LATOPOLIS, c.-à-d. *ville de Latone*, nom donné par les Grecs à plusieurs villes d'Égypte qui étaient consacrées à *Bouto*, déesse qu'ils identifiaient avec leur Latone. La plus importante était en Thébaïde, au S. d'Hermonthis: c'est auj. *Esneh*.

LATOUCHE (H. de), écrivain, né en 1785 à La Châtre, m. en 1851, occupait sous l'Empire, dans les Droits réunis, un emploi qu'il perdit à la Restauration, et se livra dès lors tout entier aux lettres. Il avait débuté par de jolies pièces: les *Projets de Sagesse* (1811), le *Tour de faveur* (1818), comédies en vers; mais, forcé de vivre de sa plume, il se mit à composer des écrits de circonstance qui nuisirent à sa réputation. Il rédigea à partir de 1825 *le Mercure du XIXe s.*, et après 1830 *le Figaro*, où il se montra souvent agressif et violent. Il publiait en même temps des romans; en 1827, il fit paraître la *Correspondance de Clément XIV et de Carlo Bertinazzi* (Arlequin), œuvre toute fictive, qui fut remarquée. Il a aussi composé des poésies qui brillent par l'idée plus que par l'expression. Chargé d'examiner les œuvres jusque-là inédites d'A. Chénier, il en reconnut aussitôt la valeur, et la fit ressortir dans l'édition qu'il en donna en 1819; son nom restera attaché à cette espèce de résurrection littéraire. — *V.* GUIMOND DE L.

LA TOUCHE-TRÉVILLE (L. LEVASSOR de), marin, né à Rochefort en 1745, entra dans la marine à 13 ans, fut nommé capitaine de vaisseau en 1780, et soutint en 1781 sur l'*Hermione*, de concert avec l'*Astrée*, que commandait La Pérouse, un combat de plusieurs heures contre 4 frégates et 2 corvettes anglaises. En 1789, il fut député aux États généraux et fit partie de l'Assemblée constituante. En 1799, il commanda la flottille réunie à Boulogne, qu'attaqua 2 fois en vain l'amiral Neslon (1801); en 1804, il fut fait vice-amiral, mais il mourut la même année à Toulon.

LA TOUR, nom de plusieurs familles nobles, dont la plus connue est la maison de La Tour d'Auvergne, qui tire son nom d'une petite ville de l'anc. Auvergne (*V.* ci-après LA TOUR D'AUVERGNE). Les seigneurs de La Tour, connus depuis le XIIe s., devinrent comtes d'Auvergne à la fin du XIVe (1389), par le mariage de Bertrand de La Tour, 4e du nom, avec Marie, héritière des comtés d'Auvergne et de Boulogne. Cette maison a formé plusieurs branches, entre autres celles des Turenne, des Bouillon, des barons de Murat.

Le nom de La Tour a encore été porté: 1° par une famille du Dauphiné (*V.* LA TOUR DU PIN); — 2° par une famille de Lombardie, plus connue sous le nom de *Della Torre*, qui prétend descendre de Charlemagne par Ériprand de La Tour, chevalier français qui vivait au XIe s. et qui a longtemps fourni des podestats à Milan (*V.* TORRE); — 3° par une famille princière d'Allemagne, connue sous le nom de *La Tour et Taxis* (*Thurn und Tassis*), à laquelle l'Allemagne doit l'établissement des postes, et qui en eut longtemps le monopole. Cette famille, qui se prétend issue de la précéd., a pour chef un certain Ladmoral, qui vivait au XIVe s. à Bergame. L'arrière-petit-fils de Ladmoral, Roger de La Tour et Taxis, aurait organisé les 1res postes dans le Tyrol. L'emp. Maximilien nomma son fils François maître général des postes en 1516.

LATOUR (Maurice Quentin de), peintre célèbre, né à St-Quentin en 1704, m. en 1788, peignait au pastel et réussissait surtout dans le portrait. Mme Pompadour et tous les seigneurs de la cour voulurent être peints par lui. Il fut reçu à l'Académie de peinture en 1746. Il créa une école gratuite de peinture à St-Quentin, et fonda un prix de 500 fr. pour le meilleur tableau de perspective. La ville de St-Quentin lui a érigé une statue inaugurée en 1856.

LA TOUR (BAILLET, comte de), général autrichien, né au château de La Tour (Luxembourg), vers 1748, m. en 1806, devint de bonne heure colonel d'un régiment de dragons qui porta son nom, puis général-major, se trouva à la bataille de Jemmapes en 1792, contribua aux succès du prince de Cobourg en Belgique, obtint quelque avantage à Wattignies, fut nommé feld-zeugmeister en 1796, mais ne sut ni empêcher Moreau de passer le Rhin, ni profiter de la retraite de ce général. Il n'en fut pas moins nommé président du conseil aulique de guerre.

LA TOUR (Ch. CAGNARD, baron de), physicien, né à Paris en 1777, mort en 1859, entra à l'École polytechnique dès la fondation, passa de là à l'École des ingénieurs géographes, fut quelque temps attaché sous Napoléon Ier au Conseil d'État, quitta ces fonctions pour se livrer tout entier à la science, et fut admis à l'Institut en 1851. On lui doit d'importants travaux sur la mécanique, la chimie, la physique et particulièrement sur l'acoustique, ainsi que plusieurs inventions ingénieuses: une sorte de vis d'Archimède destinée à porter les gaz sous un liquide et qu'il appela *cagnardel* (1809), le *canon-*

pompe, machine à vapeur qui élève l'eau sans piston, la *pompe à tige filiforme*, le *peson chronométrique*, la *sirène*, instrument destiné à mesurer les vibrations de l'air qui constituent un son donné (1819), une machine pour étudier le vol des oiseaux, etc. On estime aussi ses recherches sur la production de la voix humaine.

LA TOUR D'AUVERGNE, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 55 kil. O. d'Issoire; 2068 h. Anc. château qui fut le berceau des La Tour d'Auvergne.

LA TOUR D'AUVERGNE (Henri et Frédéric Maurice de), ducs de Bouillon. *V.* BOUILLON.

LA TOUR D'AUVERGNE (Théophile CORRET de), *le premier grenadier de France*, né en 1743 à Carhaix, était issu d'un bâtard de l'illustre maison des La Tour d'Auvergne. Il entra dans les mousquetaires noirs en 1767, fut nommé la même année sous-lieutenant au régiment d'Angoumois, se distingua au siége de Mahon (1782), fut nommé capitaine en 1784, fit avec ce grade la campagne de 1792 à l'armée des Alpes, et y commanda un corps de grenadiers qu'on avait surnommé *la Colonne infernale*. Il était l'idole du soldat en même temps que la terreur des ennemis. Sans ambition, il ne voulut jamais accepter d'avancement: il refusa le grade de colonel (1793), et plus tard le titre de membre du Corps législatif. Il s'était retiré du service après la paix de Bâle (1795) et se livrait à des travaux littéraires, lorsqu'il apprit que le dernier fils de son ami Le Brigant était enlevé par la conscription: il s'offrit pour le remplacer, servit à l'armée d'Helvétie comme simple grenadier et combattit à Zurich (1799); envoyé l'année suivante à l'armée du Rhin, il fut tué à Oberhausen, près de Neubourg (*28 juin 1800*). Son cœur fut confié à la garde de la compagnie qu'il avait adoptée, et jusqu'en 1814 son nom resta sur les contrôles; à tous les appels, un des grenadiers répondait: *Mort au champ d'honneur*. Peu avant sa mort, le premier consul lui avait décerné un sabre d'honneur, avec le titre de *Premier grenadier des armées de la République*. Un arrêté des consuls avait décidé qu'un monument lui serait élevé: mais ce monument n'a été exécuté qu'en 1841, à Carhaix. La Tour d'Auvergne possédait presque toutes les langues de l'Europe. On lui doit, entre autres ouvrages, de savantes *Recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Bretons*, Bayonne, 1792, réimpr. en 1801 sous le titre d'*Origines gauloises*.

LA TOUR DE FRANCE, ch.-l. de c., (Pyrénées-Orientales), sur l'Agly, à 26 kil. N. O. de Perpignan; 1241 hab. Vins, eaux-de-vie.

LA TOUR DU PIN, ch.-l. d'arr. (Isère), sur la Bourbre, à 58 kil. N. O. de Grenoble; 2537 hab. La ville doit son nom au château de La Tour, bâti sur une éminence voisine (*pen* en celtique signifiait *éminence*). Elle a elle-même donné son nom à une famille noble du Dauphiné, qui devint en 1281 souveraine du Dauphiné par le mariage de Humbert de La Tour avec Anne, héritière du Dauphiné. Cette maison a formé les branches des La Tour du Pin-Gouvernet, La Tour du Pin-Montauban, La Charce et Chambly.

LA TOUR DU PIN-GOUVERNET (René de), un des chefs du parti calviniste dans le Dauphiné, né en 1543 à Gouvernet en Dauphiné, mort en 1619, se signala en Savoie par des actes de bravoure dignes des temps de la chevalerie, fut nommé maréchal de camp et conseiller privé par Henri IV, et eut le commandement du Bas-Dauphiné. C'est de lui et de Jacques, son frère, que sortent les branches de la famille La Tour du Pin qui existent encore.

LA TOUR DU PIN-GOUVERNET (Jean Fréd.), ministre de la guerre sous Louis XVI, né à Grenoble en 1727, avait brillé dans la guerre de Sept ans et était en 1789 lieutenant général, commandant du Poitou et de la Saintonge, lorsqu'il fut député à l'Assemblée nationale par la noblesse du Poitou. Il embrassa les idées nouvelles et fut néanmoins appelé par Louis XVI au ministère; mais il se vit obligé de se retirer en 1790. Appelé en témoignage dans le procès de la reine, il exprima hautement son respect pour l'infortunée princesse; cette marque courageuse de sympathie causa son arrestation et sa condamnation à mort (1794).

LA TOUR DU PIN-MONTAUBAN (Hector), fils puîné de René de La Tour du Pin-Gouvernet, et dernier chef des protestants du Dauphiné; se soumit en 1626, et reçut le brevet de maréchal de camp avec le gouvernement de Montélimart, qui resta dans sa famille jusqu'en 1789. — René, fils aîné d'Hector, 1620-1687, fut envoyé en 1664 au secours de l'Empereur d'Allemagne contre les Turcs et se signala à la bataille de St-Gothard. Il contribua depuis à la conquête de la Franche-Comté et de la Hollande par Louis XIV et commanda en chef la Franche-Comté.

LA TOUR DU PIN DE LA CHARCE (Philis), fille de Pierre III, marquis de La Charce, et arrière-petite-fille de René de La Tour du Pin-Montauban, se mit à la tête des vassaux de son père en 1692 et repoussa du Dauphiné les troupes du duc de Savoie. Elle mourut à Nyons en 1703. — René François André, vicomte de La Charce, brigadier, se distingua en vingt combats, notamment à Weissembourg et à Lawfeld, où il fut blessé (1747). Il épousa l'héritière de la maison de Chambly, et devint chef de la branche La Tour-Chambly, à laquelle appartiennent le comte René Charles François, colonel, qui périt sur l'échafaud en 1794, et le vicomte Henri de La Tour du Pin-Chambly, né en 1783, auteur de *Caractères* et *Réflexions morales*, remarquables par le style et par la pensée, et d'écrits agronomiques.

LA TOUR-MAUBOURG (Marie Vict. DE FAY, marquis de), lieutenant général, 1756-1850, d'une anc. famille du Vivarais qui tire son nom de La Tour en Velay, émigra en 1792, ne rentra en France qu'après le 18 brumaire, fit partie de l'expédition d'Égypte, combattit en Allemagne, en Espagne, en Russie; fit une belle retraite à Mojaïsk (1812); se couvrit de gloire à Dresde et à Leipsick où il perdit la cuisse (1813), fut appelé à la Chambre des Pairs par Louis XVIII et fait marquis, fut peu après nommé ambassadeur en Angleterre, puis chargé, en 1819, du portefeuille de la guerre et en 1822 du gouvt des Invalides. Il se démit en 1830, alla rejoindre les Bourbons dans l'exil et fut nommé en 1835 gouverneur du duc de Bordeaux, mais il ne put accepter, à cause de son grand âge. — Son frère, le général Charles César de L., 1758-1831, député à l'Assemblée constituante, fut un des premiers à sacrifier ses priviléges, fut un des commissaires chargés de ramener le roi après son arrestation à Varennes, accompagna Lafayette en qualité de maréchal de camp à l'armée du Centre, quitta la France avec lui, partagea sa captivité et ne recouvra la liberté qu'en 1797. Député, puis sénateur sous l'Empire, il ne fut élevé à la pairie qu'en 1819.

LATRAN (palais de), palais bâti à Rome par un certain Lateranus Plautius, que Néron fit mourir pour s'emparer de ses biens. Ce palais fut donné par l'empereur Constantin au pape Melchiade et servit de résidence à ses successeurs jusqu'à leur départ pour Avignon (1308). Grégoire XI, à son retour en 1377, alla occuper le Vatican. — Près de ce palais, Constantin fit construire en 324 la basilique de St-Jean de Latran, la 1re église patriarcale de l'Occident. Il s'y tint 12 conciles, dont 4 œcuméniques. Le 1er de ceux-ci eut lieu en 1123, sous Calixte II (*V.* INVESTITURES); le 2e sous Innocent II, en 1139: on y condamna Arnaud de Brescia; le 3e sous Alexandre III, en 1179: on y régla l'élection des papes; le 4e en 1215, sous Innocent III: on y excommunia les Manichéens, les Vaudois et les Albigeois. Le concile tenu à Latran en 1512 abolit la *Pragmatique sanction*. Le 12e et dernier eut lieu en 1725.

LA TRAPPE (NOTRE-DAME de), abbaye de l'ordre de Cîteaux, célèbre par la sévérité de sa règle, fut fondée en 1140 par Rotrou, comte du Perche, à 12 kil. N. de Mortagne (dans le dép. actuel de l'Orne). Cet ordre, qui s'était relâché, fut réformé en 1662 par l'abbé de Rancé, qui y établit l'étroite obser-

vance de Cîteaux. Les Trappistes observent un silence absolu, partagent leur temps entre la prière et le travail manuel, se nourrissent de pain grossier et de légumes cuits à l'eau, et ne sont vêtus que d'une robe de bure, qui est blanche pour les religieux et brune pour les frères convers. Ils doivent avoir toujours devant les yeux l'image de la mort : à cet effet il y a dans leur cimetière une fosse toujours ouverte, prête à les recevoir, qu'ils visitent chaque jour. Cette abbaye fut supprimée à la Révolution; les religieux se réfugièrent successivement en Suisse, en Italie, en Allemagne, et jusqu'en Russie, vivant toujours réunis, et continuant à observer la règle de leur institut. Ils purent rentrer en 1815, et occupèrent de nouveau leur ancien couvent, qui fut restauré par M. de Lestrange. Depuis ils ont formé d'autres établissements en France : à La Meilleraye (Loire-Inférieure), près de Montélimart (Drôme), à Staouéli en Algérie, etc. Il en existe aussi en Angleterre et en Belgique. M. Gaillardin a donné l'*Histoire des Trappistes*, Paris, 1844.

LATREILLE (P. André), naturaliste, né à Brives en 1762, m. à Paris en 1833, se consacra à l'étude de l'entomologie, fit faire de grands progrès à cette branche de la science, fut admis à l'Académie des sciences en 1814 et nommé en 1820 professeur au Muséum d'histoire naturelle. On a de lui : *Histoire naturelle des Crustacés et des Insectes*, 1802; *Hist. naturelle des Fourmis*, 1802; *Genera Crustaceorum et Insectorum*, 1808-09; *Cours d'Entomologie*, 1831. C'est lui qui a composé la partie entomologique du *Règne animal* de Cuvier.

LA TREMBLADE, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), port sur la Seuldre, près de son embouch., à 7 k. S. S. O. de Marennes; 2758 hab. Huîtres vertes. Eaux-de-vie. Bains de mer fréquentés.

LA TRÉMOILLE, LA TRÉMOUILLE ou LA TRIMOUILLE, ch.-l. de c. (Vienne), à 13 kil. N. E. de Montmorillon; 2000 h. Berceau de la maison de la Trémoille.

LA TRÉMOILLE ou LA TRÉMOUILLE (Maison de), famille illustre du Poitou, tire son origine de Pierre, seigneur de La Trémoille, qui vivait vers 1040, sous Henri I. Elle acquit un grand nombre de fiefs et forma plusieurs branches : celle des princes de Talmont, des comtes d'Olonne, de Joigny, des ducs de Noirmoutiers, des vicomtes de Thouars, etc. Par suite du mariage de l'un d'eux avec l'héritière des rois de Naples (*V.* ci-après François de la Tr.), les La Trémoille avaient des prétentions sur ce trône.

LA TRÉMOILLE (Gui de), *le Vaillant*, servit avec gloire sous Charles V et Charles VI, défendit Troyes contre les Anglais (1380), et reçut des mains de Charles VI, en 1383, l'oriflamme de France. Il alla en Hongrie combattre les Turcs, et fut fait prisonnier à la bataille de Nicopolis (1396); il mourut en 1398, pendant qu'il revenait en France. Il ne s'était pas moins signalé dans les tournois et les fêtes galantes que dans les combats.

LA TRÉMOILLE (Georges), fils du précéd., fut fait grand maître des eaux et forêts en 1413, tomba entre les mains des Anglais à la bataille d'Azincourt (1415), devint ministre de Charles VII en 1427, sur la présentation du connétable de Richemont, mais ne tarda pas à le supplanter, et le fit exiler. Le connétable s'en vengea 6 ans après en faisant enlever La Trémoille, à Chinon, et il ne le relâcha que sur forte rançon. Il avait épousé la veuve du sire de Giac, qu'il avait aidé à assassiner. Il mourut en 1446.

LA TRÉMOILLE (Louis II, sire de), vicomte de Thouars, prince de Talmont, né en 1460, gagna pour Charles VIII la bataille de St-Aubin (1488), commanda à la journée de Fornoue (1495); fut nommé lieutenant général du Poitou et de l'Angoumois; conquit le duché de Milan en 1500 pour Louis XII, manqua la conquête du royaume de Naples, plutôt par suite des fausses directions données par la cour que par sa faute (1503); eut une grande part à la victoire d'Agnadel (1509); perdit la bataille de Novare (1513), se releva la même année par sa belle défense de la Bourgogne, fut un des héros de Marignan (1515), défendit la Picardie presque sans troupes (1522 et 23), et périt glorieusement à Pavie (1525). Il avait pour devise une roue avec ces mots : *Sans sortir de l'ornière*. On l'avait nommé *le Chevalier sans reproche*.

LA TRÉMOILLE (Franç. de), petit-fils du précédent, 1501-41, épousa en 1521 Anne de Laval, fille du comte Gui de Laval, qui lui-même avait épousé Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, issue de Frédéric, dernier roi de Naples de la maison d'Aragon, détrôné en 1501 et réfugié en France. Par suite de ce mariage, les La Trémoille ont élevé des prétentions sur le trône de Naples; ils ont essayé de faire reconnaître leurs droits aux congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswik, mais sans y réussir.

LA TRÉMOILLE (H. Ch. de), prince de Tarente, né à Thouars en 1620, m. en 1672, était calviniste. Il servit d'abord en Hollande sous le prince d'Orange, prit parti contre Mazarin pendant la Fronde, fut arrêté et détenu à Amiens, puis relégué dans le Poitou, alla en 1663 servir en Hollande contre l'évêque de Munster, revint en France peu après et abjura le Calvinisme. On a de lui des *Mémoires*, publiés en 1767.

LA TRONQUIÈRE, ch.-l. de c. (Lot), à 28 kil. N. de Figeac; 476 hab.

L'ATTAIGNANT (l'abbé de), poëte jovial, né à Paris en 1697, m. en 1779, fut chanoine de Reims et conseiller au parlement de Paris. Il s'attacha à la poésie légère et se fit un nom par sa facilité à composer et à chanter des couplets. Cet abbé chansonnier se retira sur la fin de ses jours chez les Pères de la Doctrine. Ses *Poésies* ont paru de son vivant en 4 vol. in-12, 1757; on a donné après sa mort ses *Chansons* et ses *Œuvres posthumes*. Millevoye a publié en 1810 un *Choix de ses poésies*.

LATUDE (H. MAZERS de), né en 1725 dans le Languedoc, fut renfermé à la Bastille sous Louis XV, à l'âge de 24 ans, pour avoir donné à Mme de Pompadour avis d'un faux complot formé contre sa vie dans l'espérance d'obtenir ainsi sa protection. Il resta prisonnier pendant 35 ans. Plusieurs fois il tenta de s'échapper; mais ses tentatives ne firent qu'irriter l'autorité et augmenter les rigueurs dont il était victime. Il ne recouvra la liberté qu'en 1784. Il mourut à Paris en 1805. On a de lui des *Mémoires* intéressants sur sa captivité, 1791 et 1793.

LAUBACH, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, ch.-l. de la seigneurie de Solms-Laubach, à 25 kil. S. E. de Giessen; 2100 h.

LAUBARDEMONT (Jacq. Martin de), conseiller d'État sous Louis XIII, fut l'agent dévoué et impitoyable du cardinal de Richelieu. C'est de lui que se servit le ministre pour perdre le curé Urbain Grandier, ainsi que Cinq-Mars et de Thou; il n'épargna pour parvenir à ses fins ni le mensonge ni l'hypocrisie. Plus tard, il fut aussi un des persécuteurs de Port-Royal. — Il laissa un fils qui, après s'être livré à toutes sortes de désordres, entra dans une bande de voleurs et fut tué en attaquant un carrosse (1651).

LAUD (Guill.), archevêque de Cantorbéry, fils d'un marchand de draps, né en 1573 à Reading (Berks), jouit de la plus grande autorité sous Charles I, et devint premier ministre après la mort de Buckingham (1628). Il forma le projet de réunir les 3 royaumes sous une même religion, dont il aurait été le chef, et rédigea dans ce but une liturgie qu'il voulait faire adopter par toutes les sectes dissidentes. Il provoqua par là une violente opposition, surtout de la part des Presbytériens écossais, et excita une haine universelle. Lors de la guerre civile, il fut arrêté par ordre du Parlement, en 1640, et fut exécuté 5 ans après comme coupable de trahison. Il subit la mort avec courage, et fut regardé par ses partisans comme un martyr. On a de lui : *Officium quotidianum*, 1650; des *Sermons*, 1651, etc.

LAUDER, v. d'Écosse (Berwick), sur la Lauder, à 36 kil. S. E. d'Édimbourg; 2200 hab. Le parlement

d'Écosse s'y est souvent réuni. Robert Cochrane, favori de Jacques III, y fut pendu par la noblesse.

LAUDER (W.), critique écossais, attira sur lui l'attention en 1747, en accusant Milton de plagiat. Il s'avisa d'interpoler divers auteurs en y insérant des vers du *Paradis perdu*, puis il prétendit que Milton leur avait fait des emprunts. Cette ruse, qui avait d'abord assez bien réussi, ne tarda pas à être déjouée par le Dr Douglas, et Lauder fut contraint de signer un aveu de sa fraude. Il quitta l'Angleterre, et alla se faire maître d'école aux Barbades.

LAUDERDALE (J., duc de), l'un des commissaires chargés par les Covenantaires de traiter avec Charles I, finit, après la malheureuse issue des conférences, par se ranger sous l'étendard royal. Après l'exécution du roi, il rentra à main armée en Angleterre avec Charles II, fut pris à Worcester et jeté dans une prison où il demeura 9 ans. Nommé premier ministre en 1670, il resta deux ans aux affaires. Il mourut en 1682.

LAUDON (baron de), généralissime des armées autrichiennes, né en 1716 en Livonie, fit ses premières armes dans les troupes russes, passa au service de l'Autriche en 1740, et y devint le plus ferme soutien de Marie-Thérèse. En 1757, créé général-major, il vainquit Frédéric à Domstadt; en 1758, il eut la plus grande part à la victoire remportée par Daun à Hochkirch. En 1759, il battit de nouveau Frédéric à Cunersdorf, et en 1760 à Landshut; mais, cette même année, il perdit la bat. de Liegnitz. En 1788, sous Joseph II, Laudon repoussa les Turcs, qui s'étaient avancés jusqu'au cœur de l'empire, et s'empara de Belgrade. Il fut en récompense nommé généralissime. Il mourut peu après, en 1790.

LAUDUN, v. du dép. du Gard, à 8 kil. S. E. de Bagnols; 2289 hab. Vins estimés.

LAUDUNUM, nom latin moderne de LAON.

LAUENBOURG, *Leoburgum*, v. de Prusse, ch.-l. du duché de Lauenbourg, à 60 k. E. de Hambourg, sur l'Elbe; 3600 hab. Raffinerie de sucre, savon, etc. Traité par lequel le Hanovre fut cédé à la France en 1803. Combat entre les Prussiens et les Français en 1813. — Le duché de Lauenbourg, entre le Holstein à l'O. et au N. O., le Mecklembourg au N. et à l'E., le Hanovre au S. et le territoire de Hambourg au S. O., a 53 k. sur 40 et 50000 h. Ce pays était jadis habité par les Wendes Polabes; il fut conquis par le duc Henri le Lion, possédé ensuite par la maison de Saxe et cédé au Hanovre en 1689: conquis par les Français en 1803, il fut compris en 1810 dans le dép. des Bouches-de-l'Elbe. En 1815, il fut attribué au Hanovre, qui le céda à la Prusse, et celle-ci au Danemark (1816). Après la guerre de 1864, et par suite de la convention de Gastein avec l'Autriche (20 août 1865), le Lauenbourg a fait retour à la Prusse.

LAUFELD, v. de Bavière. *V.* LAWFELD.

LAUFEN, vge de Suisse (Zurich), à 5 kil. S. O. de Schaffouse, sur la riv. g. du Rhin, qui y forme une chute de près de 25 m: c'est la plus belle cataracte de l'Europe.

LAUFEN, v. de Bavière, à 102 kil. S. E. de Munich; 4700 hab. Château, chantiers de construction; brasseries, etc. Navigation active. — *V.* LAUFFEN.

LAUFENBOURG, *Gannodurum*, vge de Suisse (Argovie), sur le Rhin, à 35 k. E. de Bâle; 800 h. Cascade du Rhin, dite *le Petit Laufen;* pont qui communique à la ville badoise de Klein-Laufenbourg.

LAUFFEN, v. du roy. de Wurtemberg (Neckar), au confluent du Neckar et de la Zaber, à 9 kil. S. O. de Heilbronn; 3500 hab. Beau pont. Ulric de Wurtemberg y battit les Impériaux en 1534.

LAUGIER (l'abbé M. Ant.), littérateur, né à Manosque en 1713, m. en 1769, a donné: une *Histoire de Venise*, Paris, 1759-68, 12 vol. in-12; une *Hist. de la paix de Belgrade* (en 1739), Paris, 1763, etc.

LAUGIER (André), chimiste et pharmacien, né à Paris en 1770, m. en 1832, eut pour maître Fourcroy, son parent, fut directeur de l'école de pharmacie et professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle. On a de lui des *Leçons de chimie générale* qui résument son cours, 2 vol. in-8, et des *Mémoires*. Ses recherches analytiques sur les minéraux et autres substances sont remarquables par leur exactitude.

LAUINGEN, v. de Bavière (Souabe), à 40 kil. N. O. d'Augsbourg; 3600 hab. Patrie d'Albert le Grand.

LAUJON (P.), poëte, né à Paris en 1727, m. en 1811, fut secrétaire du comte de Clermont, puis du prince de Condé, et jouit auprès d'eux d'une douce aisance. Il a donné de 1746 à 1806 bon nombre de vaudevilles et d'opéras, mais il réussit surtout dans la chanson et dans la poésie badine. On a de lui un recueil intitulé: *A-propos de société*, 1771. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1811, 4 vol. in-8.

LAUMONT (monts), petite chaîne qui commence dans le dép. du Doubs à 3 kil. E. de Besançon, suit quelque temps le cours du Doubs et se termine dans le dép. du Ht-Rhin, à 4 kil. de Porentruy.

LAUNAY. *V.* DELAUNAY et STAAL (Mme de).

LAUNCESTON, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cornouailles, à 295 kil. S. O. de Londres; 6800 h. Belle église, deux portes gothiques (restes des murailles de la ville), ruines d'un château fort.

LAUNCESTON, v. de Diéménie, sur la Ramer, à 40 k. S. E. de Georges-town, 6000 hab. Port franc (depuis 1845). Commerce actif avec l'Australie.

LAUNOY (Jean de), docteur de Sorbonne, né en 1603 à Valderic près de Coutances, m. en 1678, visita Rome dans sa jeunesse (1634), et passa le reste de sa vie à Paris, écrivant sur des sujets de théologie ou d'histoire, et portant partout une inépuisable érudition. Il était particulièrement lié avec le cardinal d'Estrées. L'indépendance de ses opinions lui suscita quelques difficultés. Ayant refusé de souscrire à la condamnation d'Arnauld, il fut exclu de la Sorbonne. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque: *Regia in matrimonium potestas*, 1674; *Tradition de l'Église sur la prédestination et la grâce*, 1702: *De varia Aristotelis in Academia parisina fortuna; De scholis seu a Caroló magno seu post Carolum instauratis*, 1672. Appliquant une critique sévère à l'histoire ecclésiastique, il attaqua un grand nombre de légendes, ce qui le fit surnommer plaisamment le *Dénicheur de saints;* mais souvent il se laissa entraîner au paradoxe: aussi la plupart de ses écrits sont-ils condamnés à Rome. Ses *Œuvres* ont été recueillies par l'abbé Granet, Genève, 1731-33, 10 vol. in-f.

LAUPEN, v. de Suisse (Berne), à 18 kil. S. O. de Berne, 800 hab. Les Bernois, commandés par Rodolphe d'Erlach, y vainquirent les Autrichiens en 1339.

LAURAGUAIS, *Lauracensis ager*, anc. petit pays de France, avec titre de comté, était situé entre l'Albigeois et le Ht-Languedoc, faisait partie du Bas-Languedoc et avait pour ch.-l. Castelnaudary. Il est aujourd'hui compris dans les départements de la Hte-Garonne et de l'Aude. — Le Lauraguais appartint successivement aux comtes de Carcassonne, à ceux de Barcelone, aux rois d'Aragon, aux vicomtes de Béziers; il fut cédé à Louis IX en 1258; Louis XI le donna en 1478 à Bertrand de La Tour d'Auvergne; Catherine de Médicis en hérita en même temps que du comté d'Auvergne; sa fille le transmit à Louis XIII. Au XVIIIe siècle, ce comté passa dans les mains des Villars-Brancas.

LAURAGUAIS (L. L. Félicité, duc de BRANCAS, comte de), issu de la famille des ducs de Villars-Brancas, né à Paris en 1733, m. en 1824, cultiva les lettres et les sciences, et sut dépenser honorablement une grande fortune. Accomplissant un vœu formé par Voltaire, il fit supprimer à ses frais les banquettes qui étaient placées sur la scène au Théâtre-Français. Il eut part avec Lavoisier à la découverte de la nature du diamant, perfectionna la fabrication de la porcelaine et fut admis à l'Académie des sciences; il contribua à propager l'inoculation. A la Restauration il fut élevé à la pairie. Il a laissé quelques pièces de théâtre (*Clytemnestre*, *Jocaste*, etc.), qui ne furent pas représentées, et des brochures de circon-

stance. Ce grand seigneur était renommé pour son esprit et ses bons mots.

LAURE, dite *la Belle Laure*, femme célèbre pour sa beauté, et immortalisée par Pétrarque, était fille d'Audibert de Noves, seigneur provençal, et avait épousé en 1325 Hugues de Sade, magistrat municipal d'Avignon. Elle avait 20 ans lorsque le poète la vit pour la première fois à Avignon en 1327 : il conçut pour elle un amour qui resta toujours sans espoir, mais qu'il ne cessa de chanter, même après la mort de celle qui l'avait inspiré. Laure fut enlevée en 1348 par la peste noire. Elle avait eu 11 enfants. Il existe d'elle beaucoup de portraits, mais l'authenticité en est douteuse.

LAURÉAT (poëte), *Laureatus*. On a donné ce nom dans différents pays, notamment en Italie, en Allemagne, en Angleterre, à des poëtes qui recevaient, soit des princes, soit de corps savants, la couronne de laurier comme signe de leur supériorité. En Italie, le plus ancien et le plus solennel couronnement de ce genre est celui de Pétrarque, qui eut lieu à Rome en 1341, le jour de Pâques. Le Tasse allait aussi être couronné lorsqu'il mourut. — En Allemagne, Maximilien I établit en 1504, à Vienne, un *collége poétique* pour décerner la couronne; mais les juges accordèrent le titre de *poëte lauréat* à un si grand nombre de poëtes médiocres que ce titre perdit tout son prix. — En Angleterre, le roi nomme le *poëte lauréat*. Ce poëte est chargé de célébrer tous les ans par deux odes l'anniversaire de la naissance du souverain et le nouvel an. Il reçoit un traitement annuel. John Kay, au XVe siècle, est le premier poëte lauréat connu; on cite plus tard Gower et Chaucer, puis Skelton, sous Henri VIII; Spenser sous Élisabeth. Après la mort de Spenser, ce titre a passé successivement à Samuel-Daniel, 1598; Ben Jonson, 1619; W. Davenant, 1637; J. Dryden, 1670; Shadwel, 1688; Nahum Tate, 1692; Nic. Rowe, 1715; Laurence Eusden, 1718; Colley-Cibber, 1730; Whitehead, 1757; Th. Warton, 1785; J.-H. Pye, 1790; Rob. Southey, 1813; Th. Campbell, 1843; Wordsworth, 1844; Tennyson, 1850.

LAURENT (S.), martyr, né à Rome dans le IIIe siècle, était chef des diacres et trésorier de l'Église sous le pape S. Sixte II, lorsque l'empereur Valérien publia un édit contre les prêtres chrétiens, en 259. Arrêté 3 jours après le martyre de S. Sixte, Laurent refusa de remettre le trésor dont il était le gardien, et le distribua immédiatement aux pauvres. Mis sous la garde d'un officier nommé Hippolyte, il le convertit et le baptisa avec toute sa famille. Laurent eut le corps déchiré à coups de fouet, et fut attaché ensuite à un gril de fer sous lequel étaient des charbons ardents. Il souffrit cet affreux supplice avec une constance admirable, bravant même ses bourreaux et demandant qu'on le retournât sur le gril. Une église, *St-Laurent hors des murs*, a été bâtie à Rome sur l'emplacement de son martyre; le palais de l'Escurial, en Espagne, a été construit en son honneur; Lesueur a peint son supplice. On l'honore le 10 août.

LAURENT JUSTINIEN (S.), 1er patriarche de Venise, né en 1380, d'une anc. famille, fut successivement général de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-George *in Alga*, évêque de Venise en 1433, patriarche en 1451, et mourut en 1465. L'Église l'hon. le 5 sept. Il a laissé quelques écrits théologiques et ascétiques en latin, publiés à Venise, 1751, et réimp. à Montrouge en 1861. On y remarque l'*Agonie triomphante*.

LAURENT (Aug.), chimiste, né en 1807 à La Folie près de Langres, fut nommé en 1838 professeur à la Faculté de Bordeaux, en 1848 essayeur à la Monnaie. Il s'occupa surtout de la chimie organique et tenta, de concert avec Gerhardt, de renouveler cette partie de la science en substituant au dualisme qui était admis la théorie des équivalents (V. GERHARDT). Il fut en 1845 correspondant de l'Académie des sciences. Outre un grand nombre de *Mémoires*, il a laissé une *Méthode de chimie*, publiée après sa mort, en 1854 par M. Nicklès : c'est l'exposé de son système.

LAURENTE, *Laurentum*, auj. *Paterno*, ville du Latium, à 16 kil. S. de Rome, sur le bord de la mer Tyrrhénienne. Jadis capit. du royaume de Latinus. Pline le Jeune y avait une villa.

LAURENTIENNE (Bibliothèque), bibliothèque fondée à Rome par Léon X, est ainsi nommée, soit de Laurent de Médicis, père de Léon X, soit de Laurent Parmenio, qui en fut le premier bibliothécaire.

LAURENTIUS LYDUS. *V.* LYDUS.

LAURIA (Roger de). *V.* LORIA.

LAURIACUM, v. de Norique, auj. *Lorch*.

LAURICOCHA, lac du Pérou, par 78° 50' long. O., 10° 30' lat. S.: 13 kil. sur 5; il donne naissance à la Tunguragua. Sur ses bords est une v. de même nom, qui compte 6000 hab. Mine d'argent.

LAURIÈRE, ch.-l. de c. (Hte-Vienne), à 36 k. N. E. de Limoges; 1425 hab. Station. Papeterie.

LAURIÈRE (Jacob de), avocat au parlement de Paris, 1659-1728, s'adonna à la recherche des anciennes lois et coutumes. On a de lui : *Bibliothèque des coutumes de France*, 1699; *Coutumes de la prévôté de Paris; Glossaire du droit français*, 1704 et 1717; *Ordonnances des rois de la 3e race*, 1723 (continué par Secousse), etc.

LAURISHEIM. *V.* LORSCH.

LAURISTON (Alex. Bernard LAW, marquis de), né à Pondichéry en 1768, m. en 1828, était petit-fils du financier Law. Il entra dans l'artillerie en 1793, fut nommé général de brigade en 1800, commanda en 1804 l'armée embarquée sur l'escadre de Villeneuve, puis servit en Allemagne et en Italie; s'empara de la république de Raguse, se distingua à l'attaque de Castel-Nuovo (1807), suivit Bonaparte en Espagne et en Hongrie, et prit une part active aux victoires de Raab et de Wagram. En 1811, il fut nommé ambassadeur en Russie, où il resta jusqu'à la rupture de cette puissance avec la France. Lors de la retraite de Russie (1812), il commanda l'arrière-garde, organisa à Magdebourg le 5e corps, combattit à Lutzen et à Bautzen, fut fait prisonnier à Leipsick, et rendu après la paix. Après la Restauration, il obtint la faveur de Louis XVIII, fut fait pair de France (1815), ministre de la maison du roi (1820), maréchal de France, et eut un commandement dans la guerre d'Espagne (1823).

LAURIUM, auj. *Legrano*, v. de la Grèce anc., à l'extrémité S. de l'Attique, près de la mer, au pied du m. *Laurius*, où l'on exploitait des mines d'argent.

LAUSANNE, *Lausonium*, v. de Suisse, ch.-l. du canton de Vaud, à 51 kil. N. E. de Genève, sur un plateau du Jorat, près de la rive sept. du lac de Genève (le village d'Ouchy lui sert de port); 18000 hab. Station du chemin de fer d'Yverdun. Évêché, dont le titulaire réside à Fribourg. Cathédrale; château, hôtel de ville, pont, théâtre, pénitencier, etc. Académie enseignante, fondée en 1537; sociétés diverses, bibliothèque, musée, etc. Assez d'industrie, affaires de banque. Patrie de Crousaz. — Lausanne fut dans l'antiquité une station romaine; elle porta le titre d'évêché jusqu'à la Réformation : l'évêque était prince de l'Empire. Prise par les Bernois en 1536, elle fut réunie à leur canton avec tout le pays de Vaud. En 1798 les Français l'affranchirent de la domination bernoise et en firent le ch.-l. d'un canton, qui fut appelé canton du Léman, puis canton de Vaud.

LAUS POMPEIA, auj. *Lodi Vecchio*, v. de l'Italie anc. (Gaule Cisalpine), au N. E. de *Mediolanum*, fut fondée par les *Boii* et colonisée par Pompeius Strabo, père du grand Pompée.

LAUSUS, fils de Mézence, roi des Tyrrhéniens, fut tué par Énée au moment où il venait de sauver la vie à son père. Le récit de sa mort est un des plus beaux épisodes de l'*Énéide* (chant IX, fin.)

LAUTER (la), riv. qui forme la limite entre le dép. français du B.-Rhin et le Palatinat (Bavière rhénane), naît près et à l'O. de Deux-Ponts, coule au S. E., baigne Wissembourg, Lauterbourg, et tombe dans le Rhin sous Neubourg; cours 65 kil.

LAUTERBOURG, ch.-l. de c. (B.-Rhin), à 25 kil. S. E. de Wissembourg, sur la Lauter; 2094 hab. — Jadis ch.-l. d'un comté qui resta indépendant jusqu'en 1254, puis fut donné à l'église de Spire. Prise par les Impériaux, 1744, par les Prussiens, 1793, et la même année par les Français, qui forcèrent les fameuses lignes de Lauterbourg à Wissembourg.

LAUTREC, ch.-l. de c. (Tarn), à 16 kil. N. O. de Castres; 3310 hab. Jadis titre de vicomté.

LAUTREC (Odet DE FOIX, vicomte de), maréchal de France, né vers 1485, suivit Louis XII dans son expédition d'Italie et se signala en 1512 à la bataille de Ravenne, où il fut laissé pour mort. Nommé par François I lieutenant général en Italie (1515), il soumit une partie du duché de Milan, mais il se fit détester par sa cruauté, et fut chassé du duché (1521). Ayant essayé d'y rentrer l'année suivante, il fut battu à la Bicoque, et se vit obligé d'évacuer l'Italie. En 1525, il tenta vainement de détourner François I d'attaquer les Espagnols à Pavie; il n'en combattit pas moins vaillamment près de lui. Deux ans après, il s'empara d'Alexandrie et de Pavie, et abandonna cette dernière ville au pillage, pour venger l'affront que les armes françaises y avaient éprouvé. Il mourut d'une maladie contagieuse pendant le siége de Naples (1528).

LAUZERTE, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), à 26 k. N. de Moissac, sur un rocher; 3147 h. Grains, vins, bestiaux. Anc. château, servant de prison.

LAUZÈS, ch.-l. de c. (Lot), à 22 kil. N. E. de Cahors; 451 h. Bureau d'enregistrement.

LAUZET (LE), ch.-l. de c. (B.-Alpes), à 25 kil. N. O. de Barcelonnette; 966 hab.

LAUZUN, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), sur le Drot, à 30 kil. N. E. de Marmande; 1300 hab. Anc. baronnie, érigée en comté (1570), puis en duché-pairie (1692).

LAUZUN (Ant. NOMPAR DE CAUMONT, comte, puis duc de), né en Gascogne en 1633, mort en 1723, fut pendant quelque temps le favori de Louis XIV. Le roi, qui l'avait déjà nommé gouverneur du Berry, maréchal de camp et colonel général des dragons, voulait encore lui donner la charge de grand maître de l'artillerie (1669); mais le favori ayant eu l'indiscrétion de se vanter de cette promesse, Louis la révoqua et donna la place à un autre. Lauzun irrité s'oublia jusqu'à briser son épée devant le roi, jurant qu'il ne servirait plus sous un prince sans foi. Il fut mis pour cette incartade à la Bastille; mais il en sortit peu de jours après et fut nommé capitaine des gardes. L'année suivante, peu s'en fallut qu'il n'épousât Mlle de Montpensier, petite-fille de Henri IV: une intrigue de cour fit manquer ce mariage; cependant, selon quelques-uns, il se fit secrètement (*V.* MONTPENSIER). Pour le consoler, Louis XIV le nomma maréchal et lui confia le commandement de l'armée qui l'accompagnait en Flandre (1671); mais Lauzun, ayant offensé Mme de Montespan, alors toute-puissante, se vit tout à coup disgracier: il fut jeté dans la prison de Pignerol où il resta 5 ans, il passa 4 autres années en exil à Angers, et ne revint à Paris que grâce aux sollicitations de Mlle de Montpensier. Se trouvant à Londres en 1688, il fut chargé par Jacques II de conduire en France la reine d'Angleterre et le prince de Galles. Il eut alors de nouveau accès à la cour, mais sans recouvrer son ancienne faveur; il fut néanmoins élevé à la dignité de duc en 1692. En 1695, 2 ans après la mort de Mlle de Montpensier, il épousa Mlle de Durfort, fille du maréchal de Lorges.

LAUZUN (Armand de Biron, duc de). *V.* BIRON.

LA VACQUERIE (J. de), magistrat, natif d'Arras, se fit remarquer de Louis XI par la vigueur avec laquelle il refusa, en 1476, de remettre Arras à ceux qui venaient l'en sommer de sa part. Ce monarque le fit en 1481 premier président du parlement de Paris. La Vacquerie ne montra pas moins d'énergie dans ce nouveau poste. Il fit rejeter par les magistrats des édits de Louis XI qui établissaient des taxes nouvelles et qui lui paraissaient contraires à la justice, et il obligea le roi à révoquer ces édits. Il fit des représentations non moins fortes sous la régence d'Anne de Beaujeu. Il mourut vers 1497.

LAVAL, *Vallis Guidonis*, ch.-l. du dép. de la Mayenne, sur la Mayenne, à 284 k. O. S. O. de Paris par Alençon (300 kil. par ch. de fer); 17 975 h. Évêché, depuis 1855; trib. de 1re inst. et de commerce; lycée. Ville haute, ancienne et mal bâtie; v. basse, neuve et élégante; vieux château des comtes de Laval, auj. prison; églises de St-Vénérand et des Cordeliers. Halle aux toiles; magnifique pont-viaduc pour le chemin de fer. Biblioth., société d'agriculture. Industrie: toiles et coutils, basins, calicot, linge damassé, etc. L'industrie des coutils y fut apportée en 1298 par Béatrice de Gaure, qui y est encore en honneur. Patrie d'Ambroise Paré (on y voit sa statue). — Bâtie sous le règne de Charles le Chauve; ch.-l. d'une baronnie qui fut érigée en comté en 1429. Emme de Laval, héritière de ce comté, porta dès le XIIe s. cette seigneurie en dot dans la maison de Montmorency; en 1521, François de La Trémoille l'acquit par mariage. Cette ville a beaucoup souffert pendant les guerres de la Vendée.

LAVAL (MAGNAC-). *V.* MAGNAC.

LAVAL (maison de), famille noble, dont l'origine remonte au IXe siècle. Le titre de seigneur de Laval, après avoir passé par mariage dans diverses maisons, resta, à partir du XIIe siècle, dans celle des Montmorency (*V.* ci-dessus). Cette nouvelle maison forma un grand nombre de branches, celle des Laval-Montmorency, des Chateaubriand, des seigneurs de Retz, de Châtillon, de Loué, de Pesay, de La Faigne, d'Attichy, etc.

LAVAL (Gilles de), dit le *maréchal de Retz*, maréchal de France, né en 1404 à Machecoul, se signala par sa bravoure dans les guerres du règne de Charles VII, notamment au siége d'Orléans. Cependant il doit à ses crimes une bien autre célébrité. Mis en jugement comme coupable envers l'autorité de Jean VI, duc de Bretagne, on reconnut dans le cours de la procédure que, pendant plusieurs années, il avait commis des actions infâmes et des meurtres horribles sur de jeunes garçons et sur de jeunes filles qu'il entretenait, dans le but de les faire servir à ses honteux plaisirs ou de les sacrifier à d'atroces superstitions. Il fut pendu et brûlé (1440) à Nantes. On l'avait surnommé *la Barbe-Bleue*. — *V.* MONTMORENCY (LAVAL).

LA VALETTE, ch.-l. de c. (Charente), à 22 kil. S. E. d'Angoulême; 931 hab. Duché-pairie créé en 1622 par le duc d'Épernon.

LA VALETTE (J. PARISOT de), grand maître de l'ordre de Malte, né en 1494, d'une anc. famille qui avait donné des capitouls à Toulouse, fut élu en 1557. Il s'était signalé par sa bravoure en plusieurs occasions, et, dès qu'il fut au pouvoir, il fit avec succès des courses contre les infidèles. Il fut même sur le point de s'emparer de Tripoli. Soliman II, pour venger ses pertes, dirigea sur l'île de Malte 40 000 hommes et 200 vaisseaux que commandait le fameux Dragut (1565). Ces forces assiégèrent l'île 4 mois de suite et ne réussirent qu'à détruire le fort St-Elme. Après cette glorieuse défense, le grand maître fit construire sur l'emplacement du fort détruit la *Cité-Valette*. Il mourut en 1568.

LA VALETTE (J. L. DE NOGARET de), plus connu sous le nom de duc d'Épernon. *V.* ÉPERNON.

LA VALETTE (Bernard DE NOGARET, duc de), fils du duc d'Épernon, né à Angoulême en 1592, m. en 1661, fut envoyé contre les Espagnols qui avaient envahi le Labourd, 1636; puis contre les insurgés de la Guyenne dits les *Croquants*; joua un rôle équivoque au siége de Fontarabie, siége qu'il paraît avoir fait échouer par jalousie à l'égard de Condé (1638), rallia pourtant après cet échec l'armée française et la reconduisit à Bayonne; mais n'en fut pas moins accusé du désastre: il se réfugia en Angleterre, et fut condamné à mort par coutumace, 1639. À la mort de Louis XIII, La Valette revint, obtint la cassation du jugement et fut fait gouverneur de la Guyenne puis

de la Bourgogne, où il se fit haïr. — Son frère, Louis de Nogaret, dit le *Cardinal de La Valette*, archevêque de Toulouse, se montra toujours le servile adhérent de Richelieu, et fut surnommé, par allusion à son nom, *le cardinal-valet*. C'est lui qui releva le courage de Richelieu lors de la fameuse journée des Dupes. Il commanda les troupes françaises en Allemagne, 1635 et 1637, et en Savoie, 1638 et 1639, mais fit preuve de très-médiocres talents; il venait pourtant de prendre Chivas et de battre les Espagnols, quand il mourut à Rivoli, 1639. Ses *Mémoires*, rédigés par Jacq. Talon, ont été publiés en 1772.

LA VALETTE (le P. Ant.), jésuite, était depuis 1747 supérieur des missions de la Martinique, lorsqu'il s'associa avec un juif de la Dominique pour faire le commerce exclusif de ces îles. Les habitants, ruinés par ce monopole, portèrent plainte, et le P. La Valette fut rappelé en 1753. Il trouva néanmoins moyen de se faire envoyer de nouveau aux Antilles comme visiteur général et préfet apostolique, et recommença ses opérations commerciales. Des vaisseaux qu'il avait équipés étant tombés aux mains des Anglais, il se déclara en faillite et fit banqueroute de trois millions. Le Parlement, saisi de l'affaire, le condamna comme coupable de banqueroute frauduleuse, 1761. Cette fâcheuse affaire fournit des armes contre la Société, qui 16 mois après fut bannie.

LA VALETTE (Marie CHAMANS, comte de), né à Paris en 1769, d'une famille de commerçants, m. en 1830, se distingua dans les campagnes d'Italie; fut choisi pour aide de camp par le général Bonaparte, auquel il resta dévoué; l'accompagna en Égypte, en Allemagne, en Prusse; fut fait comte de l'Empire, et s'allia à la famille impériale en épousant une demoiselle Beauharnais, nièce de l'impératrice. Il était directeur des postes en 1814. Destitué par les Bourbons, il seconda de tout son pouvoir le retour de Napoléon. Accusé pour cette conduite après les Cent-Jours, et condamné à mort, il allait être exécuté lorsque Mme de La Valette parvint à le sauver en s'introduisant dans sa prison et en changeant de vêtements avec lui; trois officiers anglais (MM. Hutchinson, Wilson et Bruce), qui avaient favorisé l'évasion, le conduisirent hors de France; il se réfugia en Bavière, auprès d'Eugénie de Beauharnais. La Valette obtint en 1822 la permission de rentrer dans son pays; mais l'émotion et le chagrin avaient égaré la raison de sa femme. On a publié en 1831 *Mémoires et souvenirs du comte de La Valette*.

LA VALLIÈRE (Louise Françoise DE LA BAUME LE BLANC de), née en 1644 en Touraine, d'une famille originaire du Bourbonnais, perdit son père de bonne heure et fut placée comme fille d'honneur auprès de la duchesse d'Orléans (Henriette d'Angleterre). Après avoir résisté aux offres du surintendant Fouquet, elle se laissa séduire par Louis XIV, pour lequel elle ressentait une vive admiration, qui se changea bientôt en amour véritable : elle devint sa maîtresse en 1661. Cette liaison, qui avait d'abord été tenue secrète, fut rendue publique en 1663; le roi donna à sa maîtresse de vastes domaines, et érigea pour elle la terre de La Vallière en duché (1667). Du reste, Mlle de La Vallière n'usa de son influence que pour faire le bien. Pieuse, mais faible, elle rougissait elle-même de ses fautes, et deux fois elle se réfugia dans le couvent des Carmélites de Chaillot (1670-71); mais Louis XIV l'en fit enlever et la ramena à la cour. Néanmoins, elle se vit au bout de quelques années négligée pour Mme de Montespan, et, après avoir subi pendant un assez long temps le partage de Louis entre elle et sa rivale, elle se retira définitivement, en 1674, aux Carmélites du faubourg St-Jacques et y prit le voile en 1675, sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde*. Elle y mourut en 1710, après avoir passé ses dernières années dans les exercices de la plus austère piété. Elle a laissé des *Lettres*, publiées en 1767, et d'édifiantes *Réflexions sur la miséricorde de Dieu* (publiées dès 1680, et rééditées en 1854 par Romain Cornut et en 1860 par Pierre Clément. — Deux de ses enfants, Mlle de Blois (mariée au prince de Conti), et le comte de Vermandois (mort en 1683), furent légitimés.

LA VALLIÈRE (Louis César LA BAUME LE BLANC, duc de), petit-neveu de la précéd., 1708-80, grand fauconnier de la couronne, s'est acquis un nom comme bibliophile par la magnifique bibliothèque qu'il avait formée à son château de Montrouge, et dont le catalogue seul forme 9 vol. in-8, Paris, 1783-88. Cette bibliothèque, achetée en 1788 par le comte d'Artois, a été réunie depuis à celle de l'Arsenal. Avec lui s'éteignit le nom de La Vallière.

LAVARDAC, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), sur la Baïse, à 6 kil. N. O. de Nérac; 1107 hab.

LAVARDIN (Jean DE BEAUMANOIR, dit le maréchal de), né dans le Maine en 1551, mort en 1614 à Paris, fut élevé dans la religion protestante auprès d'Henri de Navarre (depuis IV), et combattit dans l'armée des Huguenots au siége de Poitiers, en 1569; il embrassa la religion catholique après la St-Barthélemy, où avait péri son père. Il quitta Henri en 1578 pour s'attacher à Catherine de Médicis, et commanda en 1587, sous le duc de Joyeuse, à la bataille de Coutras, où, malgré tous ses efforts, les Catholiques furent défaits. En 1589, il suivit le parti de la Ligue. En 1595, il composa avec Henri IV, qui acheta sa fidélité par les titres de gouverneur du Maine et de maréchal de France. Lavardin se trouvait dans le carrosse d'Henri IV quand ce prince fut assassiné.

LAVARDIN (H. C. DE BEAUMANOIR de), fut envoyé par Louis XIV en ambassade à Rome (1687) au moment où le roi avait avec le pape Innocent XI de vifs démêlés au sujet des franchises. Il entra dans Rome, malgré les défenses du Saint-Père. Celui-ci l'excommunia. Louis XIV se préparait à venger son ambassadeur quand Innocent mourut.

LAVATER (J. Gaspar), écrivain suisse, né à Zurich en 1741, entra dans l'état ecclésiastique, et devint premier pasteur de l'église St-Pierre à Zurich. Tout en remplissant consciencieusement les devoirs de son état, il cultiva les lettres et produisit un nombre prodigieux d'ouvrages, soit en prose, soit en vers, la plupart sur des sujets de morale ou de piété. Dès l'âge de 25 ans, Lavater commença à rechercher les rapports des traits du visage avec le caractère et les sentiments de l'âme; il continua ces recherches tout le temps de sa vie, et fut ainsi le créateur d'une science nouvelle, la *Physiognomonie*, à laquelle son nom est resté attaché. Lorsque la Suisse ressentit le contre-coup de la révolution française, Lavater se déclara le partisan des idées libérales; mais, à la suite de vives représentations qu'il avait adressées au Directoire, il fut déporté à Bâle. Rappelé bientôt dans sa patrie, il y périt en 1801, des suites d'une blessure que lui fit un soldat à la reprise de Zurich. Lavater unissait à une piété exaltée une éloquence douce et persuasive : on lui reproche seulement une grande crédulité et un penchant extrême pour le mysticisme. Quoique protestant et ministre du culte Réformé, il manifesta toujours un secret penchant pour le Catholicisme. De tous les ouvrages de Lavater, le plus important ce sont ses *Essais physiognomoniques*, publiés en allemand (1775-78, 4 vol. in-4), et en français sous ce titre : *l'Art de connaître les hommes par la physionomie* (1781-1803, 4 vol. in-4, et 1805-9, 10 vol. in-8). H. Bacharach en a donné une trad. abrégée, Paris, 1841, gr. in-8. Ses lettres à l'impératrice de Russie (femme de Paul I) sur l'*État de l'âme après la mort* ont paru à Leipsick, 1858, in-4. Parmi ses œuvres poétiques, on remarque les *Cantiques sacrés* et les *Chants suisses*, devenus populaires.

LA VAUGUYON (Ant. Paul Jacq. DE QUÉLEN, duc de), lieutenant général, né à Tonneins en 1706, m. en 1772, se distingua aux siéges de Maëstricht, d'Oudenarde, d'Anvers; aux batailles de Fontenoy, Rau-

coux, **Lawfeld**; et fut précepteur des quatre petits-fils de Louis XV. — Son fils, Paul Franç., 1746-1828, fut ambassadeur en Hollande et en Espagne (1776-90), et ministre du comte de Provence (1795-97). Il rentra en France en 1805 et devint pair à la Restauration. — Un des fils de celui-ci, Paul, comte de la Vauguyon, 1777-1839, combattit à Austerlitz, devint aide de camp de Murat et général de division.

LAVAUR, *Vera* ou *Vora*, ch.-l. d'arr. (Tarn), sur l'Agout, à 40 kil. S. O. d'Alby; 7077 hab. Ancien évêché (créé en 1318). Trib. de 1re inst., collége, biblioth. Éducation en grand de vers à soie; soieries. Célèbre dans la guerre des Albigeois par le massacre que Simon de Montfort fit de ses habitants, en 1121.

LAVEAUX (J. Ch. THIBAULT de), homme de lettres, né à Troyes en 1749, m. à Paris en 1827, fut d'abord maître de langue française à Bâle, à Stuttgard, à Berlin; revint en France à la Révolution, travailla à plusieurs journaux républicains, notamment au *Journal de la Montagne*, et fut nommé sous l'Empire inspecteur des prisons et hospices de la Seine, fonctions qu'il perdit à la Restauration. On a de lui, outre des traductions de l'allemand : *Cours de langue et de littérature française*, Berlin, 1784; *Nouveau dictionnaire de la langue française*, Paris, 1820, 2 v. in-4; *Dictionnaire des difficultés de la langue*, 1822, 2 vol. in-8, le meilleur de ses ouvrages; *Dictionnaire synonymique de la langue française*, 1826.

LAVEDAN (le), vallée de France (Htes-Pyrénées), dans l'arr. d'Argelès, a environ 50 k. de long. Villes principales : Lourdes et Campan.

LAVELANET, ch.-l. de c. (Ariége), à 27 kil. E. de Foix, sur la Touire, qui se jette près de là dans un gouffre; 2707 h. Aux env. château de *Montségur*.

LAVENTIE, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 20 kil. N. E. de Béthune; 4297 hab.

LAVERNE, *Laverna*, déesse des voleurs et des fourbes chez les Romains.

LA VERPILLIÈRE, ch.-l. de c. (Isère), à 23 kil. N. E. de Vienne; 1212 hab. Anc. château.

LA VICOMTERIE (Louis de), homme de lettres, né en 1732, m. en 1809, adopta avec ardeur les principes de la Révolution, fut député à la Convention, vota la mort du roi, fut membre du Comité de sûreté générale, se prononça au 9 thermidor contre Robespierre, et vécut depuis obscur, remplissant un emploi dans la régie du timbre. On a de lui : *le Code de la Nature*, 1788; *les Crimes des rois de France*, 1791 et 1833; *le Peuple et ses rois*, 1791; *les Crimes des papes*, 1792; *Crimes des empereurs*; *Crimes des reines*, etc., ouvrages empreints de l'esprit du temps.

LAVICUM, v. du Latium. *V.* LABICUM.

LA VIEUVILLE (Charles, marquis de), né à Paris vers 1582, m. en 1653, fut surintendant des finances en 1623, se fit des ennemis par un caractère présomptueux, fut enfermé au château d'Amboise en 1624, s'enfuit à l'étranger, rentra en France en 1628, y conspira contre Richelieu, dut s'enfuir à Bruxelles en 1631, ne revint que sous Mazarin, et obtint, en 1649, avec la direction des finances, le titre de duc et pair.

LA VILLE DIEU, ch.-l. de c. (Vienne), à 15 k. S. de Poitiers; 425 hab. — *V.* VILLEDIEU.

LA VILLE DE MIRMONT (Alex. de), poëte dramatique, né à Versailles en 1783, mort en 1845, fut chef de division à l'Intérieur, puis inspecteur des prisons, et consacra ses loisirs aux lettres. On a de lui plusieurs comédies en vers, entre autres le *Folliculaire* ([illegible]), qui obtint un grand succès auprès du public, mais que critiquèrent amèrement certains journalistes, qui s'y croyaient attaqués; une *Journée d'élection* ([illegible]), dont la censure défendit la représentation; le *Roman* (1825), les *Intrigants* : cette dernière, reçue dès 1826, ne put être représentée qu'en 1831; et une tragédie, *Charles VI*, représentée en 1826, qui le fit, mais à tort, accuser de plagiat à cause de la ressemblance du sujet avec la *Démence de Charles VI* de Lemercier. Ses *OEuvres* ont paru en 1845, 4 vol. in-8.

LA VILLE HEURNOIS (BERTHELOT de), ancien maître des requêtes sous Louis XVI, agent secret des Bourbons pendant la Révolution, ourdit en 1796 avec l'abbé Brotier et de Presles une conspiration contre le gouvt républicain, fut découvert en 1797, et déporté à Sinnamary, où il mourut 2 ans après.

LA VILLETTE, anc. commune du dép. de la Seine, contiguë au mur de Paris, à l'extrémité du faubourg St-Martin, comptait en 1860 plus de 30000 hab. Elle est auj. comprise dans Paris. Le canal de l'Ourcq y forme un beau bassin, où prennent naissance les canaux St-Martin et St-Denis. Chapellerie; savons, suif, bière, etc.; machines à vapeur, entreprises de vidanges; entrepôt d'huile, eaux de vie, etc.

LAVINIE, fille de Latinus, roi des Latins, et d'Amate, était fiancée à Turnus, roi des Rutules, lorsqu'Énée arriva en Italie. Énée obtint sa main de son père et l'épousa après avoir tué Turnus. Il bâtit en son honneur la ville de Lavinium. Après la mort d'Énée, Lavinie, craignant pour sa vie, alla se cacher dans des forêts, où elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Sylvius. Le peuple força Ascagne, fils et successeur d'Énée, à la rappeler et à lui céder Lavinium.

LAVINIUM, auj. *Patrica*, v. du Latium, au S. de Rome et près de Laurente, fut bâtie, dit-on, par Énée, qui lui donna le nom de sa femme Lavinie. Elle fournit la colonie qui fonda Albe. Détruite au IXe s. par les Sarrasins.

LAVIT-DE-LOMAGNE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 18 kil. S. O. de Castel-Sarrasin; 1013 h.

LAVOISIER (Ant. Laurent), grand chimiste, né à Paris en 1743, fils d'un commerçant aisé, fut entraîné par le goût le plus vif vers l'étude des sciences naturelles, et mérita dès l'âge de 25 ans d'être admis à l'Académie des sciences (1768). Peu de mois après il obtint une place de fermier général : il sut concilier ses recherches scientifiques avec les devoirs de sa place. Il démontra en 1775 que la calcination des métaux et en général la combustion des corps est le produit de l'union de *l'air respirable* (oxygène) avec ces corps, et opéra par cette découverte une révolution en chimie; il reconnut en 1784 la composition de l'eau, et la prouva par des expériences directes. De concert avec Guyton de Morveau, il créa pour la chimie une nouvelle nomenclature qui devait changer la face de la science (1787). En même temps il faisait des applications utiles de ses connaissances, améliorait la fabrication de la poudre, perfectionnait l'agriculture, coopérait à l'établissement de nouvelles mesures, etc. Malgré tant de titres à la reconnaissance publique, il fut traduit en 1793 devant le tribunal révolutionnaire, par le seul motif qu'il appartenait au corps des fermiers généraux, fut condamné et exécuté le 8 mai 1794. Il avait commencé d'importants travaux que sa mort a laissés interrompus; il demanda en vain un délai de quelques jours pour achever des expériences utiles à l'humanité. On a de lui un *Traité élémentaire de Chimie*, 1789, et des *Mém. de Physique et de Chimie*, 1805. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées aux frais de l'État, 1860-64.

LAVOULTE, ch.-l. de c. (Ardèche), à 20 kil. N. E. de Privas, sur le Rhône (r. dr.); 2663 hab. Église calviniste. Beau port sur le Rhône (1862). Culture de la vigne et du mûrier. Hauts fourneaux, fonderie de boulets. Grand château, jadis aux ducs de Ventadour.

LAVOUTE-CHILHAC, ch.-l. de c. (Hte-Loire), à 25 kil. S. de Brioude, sur l'Allier; 683 hab.

LA VRILLIÈRE (L. PHÉLIPPEAUX, marquis de), né en 1672, m. en 1725, était ministre de la maison de Louis XIV et chargé des affaires de la religion protestante. Il fut seul conservé par le duc d'Orléans et reçut le titre de secrétaire de la Régence. Il fut remplacé en 1718 par son fils St-Florentin. Le comte de Maurepas était son gendre.—Le nom de La Vrillière est resté à une rue de Paris où était l'hôtel appartenant à la famille : l'hôtel est auj. la Banque de France.

LAW (John), fameux financier, né à Édimbourg en 1671, était fils d'un riche orfévre. Il ne se fit d'abord remarquer que par son habileté au jeu et ses

aventures galantes, et fut forcé de quitter son pays par suite d'un duel. Après avoir parcouru divers États de l'Europe, proposant partout des plans de finances, il vint enfin en France où il sut gagner la confiance du Régent. Il fit adopter à ce prince un système financier au moyen duquel il prétendait rembourser les dettes de l'État. En 1716, il fut autorisé à ouvrir une banque d'escompte, à laquelle on adjoignit bientôt une Compagnie qui eut le privilége du commerce avec le Mississipi, la Chine et les Indes, la propriété du Sénégal, la fabrication des monnaies, etc.; enfin, cette banque privée fut érigée en Banque royale (1718), et Law fut lui-même nommé contrôleur général. La banque de Law créa un nombre prodigieux d'actions, et émit une énorme quantité de billets, qui n'étaient nullement en proportion avec les valeurs réelles qu'elle possédait. Pendant plusieurs années les actions furent en grande faveur : on se les disputait avec fureur dans la rue Quincampoix, principal centre de l'agio, et elles furent portées jusqu'à 40 fois leur valeur primitive; mais bientôt l'illusion cessa, on mit plus d'empressement encore à s'en défaire qu'on n'en avait mis à les acheter, et une foule de familles furent ruinées. Devenu l'objet de l'exécration générale, poursuivi par le parlement, Law fut forcé de sortir de France en 1721. Après avoir erré en différents pays, il mourut à Venise en 1729, dans un état voisin de l'indigence. Law avait publié en 1705, en anglais, de remarquables *Considérations sur le numéraire et le commerce*. Ses *Œuvres* ont été rassemblées à Paris et traduites en 1790, et par E. Daire, Paris, 1843, 1 vol. in-8. M. Thiers a donné une lucide exposition du système de Law dans l'*Encyclopédie progressive*, 1826. M. Levasseur a publié des *Recherches historiques sur le système de Law*, 1854, 8.

LAWFELD, vge de Belgique (Limbourg belge), à 6 kil. O. de Maëstricht. Les Français, que commandait le maréchal de Saxe, y battirent le duc de Cumberland en 1747. Il s'y livra en 1794 un autre combat où les Français furent encore vainqueurs.

LAWRENCE, v. des États-Unis (Massachusetts), sur le Merrimack, à 36 k. N. E. de Boston; 14 000 h. Manufactures d'étoffes de laine et coton, fonderies; ateliers de construction.

LAWRENCE (P. Thomas), habile peintre de portraits, né à Bristol en 1769, m. en 1830, était fils d'un maître d'auberge. Élève de Reynolds, il fut nommé en 1792 peintre du roi (George III), et devint, après West, président de l'Académie de peinture (1820). Il fit les portraits de la plupart des princes de l'Europe et de presque toutes les notabilités de l'époque, et acquit une immense fortune. Ses portraits sont pleins de grâce et d'éclat; la ressemblance en est frappante et la physionomie spirituellement saisie; mais le dessin est trop souvent incorrect et maniéré.

LAXENBOURG, bourg et château d'Autriche, à 16 kil. S. de Vienne, sur la Schwechat; 800 hab. Résidence d'été de l'empereur. Un traité y fut signé entre l'Autriche et l'Espagne en 1725.

LAY, riv. de France (Vendée), prend sa source à 20 kil. de Fontenay-le-Comte, devient navigable à Mareuil, et tombe dans l'anse de l'Aiguillon, vis-à-vis de l'île de Ré, après un cours de 105 kil.

LAYA (J. L.), littérateur, né à Paris en 1761, d'une famille originaire d'Espagne, mort en 1833, fit représenter en 1789 *J. Calas*, en 1790, *les Dangers de l'opinion*, drame en vers qui eut du succès, et en 1793, *l'Ami des lois*. Cette dernière pièce, jouée avec un grand succès peu de jours avant le supplice de Louis XVI, était une protestation énergique contre le régicide; aussi l'auteur fut-il jeté dans une prison, d'où il ne sortit qu'au 9 thermidor. Sous l'Empire, il entra dans l'Université, fut professeur de belles-lettres au Lycée Napoléon, puis professeur de poésie française à la Faculté des Lettres. Il entra à l'Acad. française en 1817. Outre les ouvrages déjà cités, Laya a composé *les Deux Stuarts*, *Une journée de Néron*, *Falkland* (1799). Ses *Œuvres* ont été publiées en 1833, 5 vol. in-8. — Ses deux fils, Alexandre et Léon Laya, se sont également distingués comme auteurs dramatiques. — On doit à sa veuve, remariée à M. Achille Comte, de bons ouvrages d'éducation et quelques jolies pièces de théâtre.

LAYBACH, *Æmonia* chez les anciens, *Labacum* au moyen âge, v. murée des États autrichiens, capit. de l'Illyrie et de la Carniole, à 98 kil. N. E. de Trieste; 20 000 h. Évêché; château fort, qui sert auj. de prison; lycée, gymnase, séminaire, école normale, observatoire, bibliothèque; société d'agriculture et des arts. Produits chimiques; faïence, soieries et rubans de soie, etc. Grand commerce avec l'Italie, la Croatie, la Bavière. — Laybach existait dès le temps des Romains : elle fut agrandie par les Francs au IXe siècle, appartint successivement aux Slaves, aux ducs de Bavière, à des seigneurs particuliers, et finit par se donner à l'Autriche. Laybach fut prise en 1797 par Bernadotte, et en 1809 par Macdonald. Il s'y tint en 1820-21 un congrès qui avait pour objet la destruction du régime constitutionnel établi dans le roy. de Naples à la suite de l'insurrection de 1820. — Le gvt de L., formé des anciens duchés de Carniole et de Carinthie, est borné au N. par l'archiduché d'Autriche, à l'O. par le Tyrol, la Vénétie et le gvt de Trieste, au S. par la Croatie, à l'E. par la Styrie, et est divisé en 5 cercles : Laybach, Neustadt, Adelsberg, Klagenfurt et Villach; 900 000 hab. — Le cercle de L., entre ceux de Klagenfurt et de Villach au N., la Styrie à l'E., le cercle de Neustadt au S., celui d'Adelsberg et le gouvt de Trieste à l'O., compte 165 000 h.

LAYEN (Principauté de la), anc. État de l'empire d'Allemagne, dont les possesseurs résidaient à Ahrenfels sur le Rhin, comprenait, outre le château de Layen, le comté de Hohengeroldseck, le château de Waal près d'Augsbourg, et quelques seigneuries dans les districts du Rhin et de la Moselle. En 1806, les princes de la Layen furent compris parmi les membres de la Confédération du Rhin, et placés dans le collége des princes; mais en 1815 ils ne furent pas admis dans la Confédération germanique; la principauté fut médiatisée et incorporée au gr.-duché de Bade.

LAYS (François), habile chanteur, né en 1758, à La Barthe, près de Bagnères (Htes-Pyrénées), m. en 1831, débuta à l'Opéra de Paris en 1779, et fit pendant 40 ans les délices du public. Il réussissait surtout dans les rôles du marchand de *la Caravane*, du consul dans *Trajan*, de Cinna dans *la Vestale*. Il fut professeur au Conservatoire et à l'école de chant, Lays avait la plus belle voix de baryton qu'on eût entendue jusque-là.

LAZARE (S.), frère de Marie et de Marthe, demeurait à Béthanie et était aimé de Jésus-Christ. Il m. peu après sa conversion : Jésus le ressuscita 4 jours après sa mort, quoique son corps commençât déjà à se corrompre dans le sépulcre (*S. Jean*, ch. XI). On le fête le 2 septembre et le 17 décembre.

LAZARE, pauvre couvert d'ulcères, implorait en vain la pitié d'un mauvais riche; mais, après la mort de tous deux, Lazare alla dans le ciel et le riche dans l'enfer, où à son tour il implora vainement le secours de Lazare. On ne sait si ce Lazare, dont l'histoire est racontée par S. Luc (ch. XVI), est un pauvre véritable ou un personnage purement symbolique.

LAZARE (Hospitaliers de St-), ordre religieux et militaire, fut établi par les Croisés à Jérusalem dès 1119, et confirmé par le pape en 1255. Il avait eu pour mission spéciale de soigner les lépreux; c'est de son nom que se sont formés le mot *ladre*, pour dire *lépreux*, et celui de *lazaret*. L'ordre tirait son nom du mendiant Lazare, sous le patronage duquel il s'était placé. Introduit en France sous Louis VII, cet ordre perdit son importance à mesure que la lèpre disparut; il fut réuni en Italie à l'ordre de Malte (1490), en Savoie à celui de St-Maurice (1572), en France à celui de St-Michel (1693). — Les chevaliers de St-Lazare étaient au nombre de 100; ils pouvaient se marier et posséder des pensions sur toutes sortes de bénéfices.

l'insigne était une croix à 8 pointes, émaillée de pourpre et de vert alternativement, bordée d'or, anglée de 4 fleurs de lis d'or, et portant au centre, d'un côté l'image de la Vierge, de l'autre celle de S. Lazare.

LAZARISTES, congrégation fondée en 1625 par S. Vincent de Paul et approuvée par le pape Urbain VIII en 1632, fut ainsi nommée parce qu'à Paris l'ordre fut établi dans une maison qui avait appartenu à l'ordre de St-Lazare. Elle est connue aussi sous le nom de *Prêtres de la Mission*. Les Lazaristes vont en mission dans les pays étrangers pour y répandre le Christianisme, et se livrent à l'éducation des jeunes clercs; ils sont encore aujourd'hui chargés de l'enseignement ecclésiastique dans plusieurs diocèses.

LAZIQUE, *Lazica*, auj. *pays des Lesghis*, portion de la Colchide, entre le Phase au N. et l'Arménie au S., est hérissée de montagnes. Les Perses et les Grecs se disputèrent vivement la possession de ce pays sous Justinien.

LAZZARONI, nom donné à la populace de Naples. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

LÉANDRE, amant de Héro. V. HÉRO.

LÉANDRE (S.), archevêque de Séville, né à Carthagène vers 540, m. en 596, était frère de S. Isidore. Il convertit plusieurs princes visigoths, qui étaient ariens, ce qui le fit exiler par le roi Léovigilde; cependant il fut bientôt rappelé et même chargé d'instruire dans la foi catholique l'héritier du trône, Récarède. On le fête le 27 février et le 13 mars. On lui attribue la liturgie mozarabique.

LÉARQUE, fils d'Athamas. V. ATHAMAS.

LÉBADÉE, *Lebadea*, auj. *Livadie*, v. de Béotie, au S. O., près de Chéronée et de l'Hélicon. Près de là était le bois de Trophonius, célèbre par ses oracles. — V. LIVADIE.

LE BAILLEUL, vge du dép. de l'Orne, à 9 kil. N. d'Argentan; 900 hab. Berceau de la famille des Bailleul ou Baliol, qui régna en Écosse.

LE BAILLY (Ant. François), fabuliste, né à Caen en 1756, m. à Paris en 1832, fréquenta d'abord le barreau, mais l'abandonna pour les lettres. On a de lui: des *Fables* estimées pour leur élégance et leur bonhomie, Paris, 1784; des opéras, *Corisandre*, 1792; *le Choix d'Alcide*, 1811; *OEnone*, 1812; *Diane et Endymion*, 1814; des poésies fugitives, et quelques petits poëmes, entre autres *le Gouvernement des animaux* ou *l'Ours réformateur*, 1816.

LEBARBIER (J. J. Franç.), peintre, né en 1738 à Rouen, m. à Paris en 1826, alla en 1776 lever en Suisse des vues et dessins pour les *Tableaux topographiques de la Suisse* du baron de Zurlauben, et séjourna 4 ans à Rome, où il recueillit une foule de beaux dessins. On doit à cet artiste, outre une quantité prodigieuse de vignettes, plusieurs tableaux: *le Siége de Beauvais*, qui lui valut le titre de *citoyen de Beauvais*; *le Siége de Nancy* (à l'hôtel de ville de Nancy); *Jupiter sur le mont Ida*; *Aristomène*; *l'Apothéose de S. Louis*; *S. Louis prenant l'oriflamme*: *Sully aux pieds de Henri IV*.

LEBAS (Jacq. Phil.), graveur de Paris, 1707-83, a reproduit les plus belles toiles de Berghem, Wouwermans, Van Ostade, Téniers, Vernet, et a aussi gravé d'après lui-même. On cite de lui *l'Enfant prodigue* et *David Teniers et sa famille*. Il fut admis à l'Académie en 1743 et nommé en 1782 graveur du roi.

LEBAS (Phil.), conventionnel, compatriote et ami de Robespierre, né en 1766 à Frévent (Pas-de-Calais), était d'abord avocat à St-Pol. Nommé commissaire de la Convention aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin, il y rendit d'importants services (1793-94). Ami de Robespierre, il le défendit au 9 thermidor, et se tua quand il vit sa cause perdue.

LEBAS (Philippe), fils du précéd., né à Paris en 1794, m. en 1860, s'est fait un nom comme helléniste et comme archéologue. Il servit dans la marine, puis dans l'armée de terre jusqu'en 1814. En 1820, il fut chargé de l'éducation du prince L. Napoléon (auj. l'emp. Napoléon III). Rentré en France en 1828, il s'y fit recevoir docteur et devint professeur au collége St-Louis, maître de conférences à l'École normale et bibliothécaire de la Sorbonne. Il fut admis à l'Académie des inscriptions en 1838 et chargé en 1842 d'une mission scientifique en Grèce et en Asie-Mineure. On a de lui le *Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure* (1847 et ann. suiv., in-fol.), des ouvrages historiques élémentaires, des traductions du grec et de l'allemand, notamment celle de l'*Atlas historique* de Kruse (avec Ansart), et une édition, avec traduction, de *Nicetas Eugenianus*, 1841. Il a dirigé la publication du *Dictionnaire encyclopédique de l'Hist. de France* (12 vol. in-8, av. pl.) et a fourni un grand nombre de travaux à l'*Univers pittoresque* de Didot, ainsi qu'aux journaux et aux revues.

LE BATTEUX (l'abbé), né à Allend'huy, près de Reims, en 1713, mort en 1780, professa les humanités à Reims, puis à Paris, dans les colléges de Lisieux et de Navarre, et fut nommé professeur de philosophie grecque et latine au Collége de France. Il avait été reçu en 1754 à l'Académie des inscriptions, et en 1761 à l'Académie française. Ses principaux ouvrages sont: *les Beaux-Arts réduits à un seul principe* (l'imitation de la nature), 1746; *Cours de Belles-lettres ou Principes de littérature*, 1774, ouvrage encore estimé; une *Traduction d'Horace*, 1750; *la Morale d'Épicure*, 1758; *les Quatre poétiques* (d'Aristote, Horace, Vida, Boileau), 1771; *Ocellus Lucanus et Timée de Locres*, trad. du grec, 1768; *Histoires des Causes premières*, 1779; *De l'arrangement des mots*, traduit de Denys d'Halicarnasse, 1788. Il dirigea la publication des *Cours d'études à l'usage des écoles militaires*, 1776 et ann. suiv., 48 v. in-12.

LEBÉ (Guill.), graveur et fondeur de caractères, né à Troyes en 1525, m. à Paris en 1598, fut chargé par François I de perfectionner les caractères orientaux de H. Estienne, et par Philippe II de fondre les caractères de la belle *Bible polyglotte* d'Anvers. — Son fils, Guillaume II, soutint sa réputation. Il créa en 1604 un gros caractère arabe qui existe encore à l'Imprimerie impériale.

LEBEAU (Ch.), humaniste et historien, né à Paris en 1701, mort en 1778, fut successivement professeur de rhétorique aux colléges d'Harcourt, du Plessis, et des Grassins, professeur d'éloquence au Collége de France (1752); entra en 1748 à l'Académie des inscriptions et devint en 1755 secrétaire de cette académie. On a de lui une *Histoire du Bas-Empire depuis Constantin*, 22 vol. in-8, ann. 1757 et suiv., ouvrage bien écrit et consciencieusement rédigé, qui n'a pas été apprécié à sa juste valeur, mais qu'il était difficile de rendre intéressant (cette histoire fut terminée par Ameilhon). Lebeau écrivait parfaitement la langue latine, et excellait surtout à faire les vers latins. On a imprimé ses œuvres latines en 1782 sous le titre de *Carmina et orationes*. Il compléta et publia l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac (1749). Il a fourni à l'Académie des inscriptions d'excellents mémoires, notamment sur la *Légion romaine*, et a rédigé les *Éloges* des académiciens morts pendant qu'il était secrétaire.

LÉBÉDAH ou LEBDA, v. d'Afrique, autrefois *Leptis*. V. ce nom.

LEBEDOS, v. d'Asie-Mineure, dans l'Ionie, sur la mer Égée, au N. de Colophon. Lysimaque la détruisit et en transféra les habitants à Éphèse.

LEBEUF (l'abbé J.), chanoine d'Auxerre, 1687-1760, membre de l'Académie des inscriptions, a rendu de grands services à l'histoire nationale par ses savantes et exactes recherches. Ses ouvrages les plus importants sont: *Discours sur l'état des sciences dans la monarchie française sous Charlemagne*, Paris, 1734; *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'hist. de France*, 1738; *Hist. d'Auxerre*, 1743; *Hist. de la ville et du diocèse de Paris*. Quelques-uns de ses écrits, devenus introuvables, ont été réimpr. en 1843, 2 vol. in-8, par J. Pichon. M. H. Cocheris a donné une nouv. édition de l'*His-*

toire du diocèse de Paris, en la continuant jusqu'à nos jours, 10 v. in-8, 1861 et ann. suiv.

LEBLANC (Franç.), gentilhomme dauphinois, m. à Versailles en 1698, était un savant numismate. Il a laissé : *Dissertation sur quelques monnaies de Charlemagne, Louis le Débonnaire, Lothaire et ses successeurs, frappées à Rome*, 1689, in-4; *Traité historique des monnaies de France*, 1690, in-4, ouvrage capital.

LEBLANC DE GUILLET (Ant.), littérateur médiocre, né à Marseille en 1730, mort en 1799. On a de lui : des tragédies, entre autres *Manco-Capac* (1763), qui n'est connue auj. que par ce vers ridicule :

Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable?

une comédie, l'*Heureux événement*, 1772, qui eut peu de succès; un roman intitulé *les Mémoires du comte de Guine*, 1761, et une traduction en vers de *Lucrèce*, 1788-91. Il fut nommé membre de l'Institut en 1798.

LEBLANC (Nic.), l'inventeur de la soude artificielle, né en 1753 à Issoudun, était chirurgien de la maison d'Orléans. En 1787, il découvrit le procédé, encore suivi actuellement, pour extraire la soude du sel marin. Il avait monté en 1791 une usine, avait pris un brevet d'invention pour l'exploitation de sa découverte et s'était associé à cet effet le duc d'Orléans lorsqu'à la suite des événements de la Révolution il vit mettre le séquestre sur sa fabrique; peu après il fut obligé d'autoriser la publication de son procédé. Ruiné par cette divulgation, il fit d'inutiles efforts pour obtenir une juste indemnité et se tua dans un accès de désespoir (1806). Dizé, qui avait été son collaborateur, lui disputa, mais sans droit, le mérite de son invention.

LEBLOND (J. Christophe), peintre en miniature, né à Francfort en 1670, m. en 1741, inventa l'art d'imiter la peinture par la gravure, en imprimant l'une sur l'autre trois couleurs, le rouge, le jaune et le bleu, qui, par leurs combinaisons, produisaient des nuances plus nombreuses.

LEBON (Joseph), conventionnel, né à Arras en 1765, était curé de Neuville, près d'Arras, lorsque la Révolution éclata. Déjà il s'était fait remarquer par son fanatisme religieux; il ne fut plus connu, depuis 1789, que par son fanatisme révolutionnaire. Député à la Convention en 1792, il se signala par ses violences. Envoyé en 1793, en qualité de commissaire, dans le Pas-de-Calais, il établit dans Arras le régime de la Terreur et institua un tribunal qui, en quelques mois, fit tomber une foule de têtes. Après le 9 thermidor, il fut accusé par les habitants de Cambrai, condamné à mort, et exécuté (6 oct. 1795). Son fils, E. Lebon, a tenté de le réhabiliter dans le livre intitulé : *J. Lebon dans sa vie privée et dans sa vie politique*, 1861.

LEBON (Philippe), l'inventeur de l'éclairage au gaz, conçut dès 1785 l'idée de faire servir à l'éclairage les gaz produits par la combustion du bois. Il annonça sa découverte à l'Institut en 1799, prit un brevet en 1800 pour ses *Thermolampes* (appareils destinés à la fois au chauffage et à l'éclairage), et en fit en 1801 un premier essai au Hâvre, mais il fut mal accueilli du public, et, après plusieurs autres tentatives également infructueuses, il alla porter sa découverte en Angleterre où elle réussit.

LEBOSSU (le P. René), chanoine de Ste-Geneviève, 1631-80, enseigna les humanités et composa entre autres écrits un *Traité du Poëme épique*, 1675, qui était estimé de Boileau, mais qui a été vivement critiqué par Voltaire pour sa rigueur toute scolastique. On a aussi de lui un *Parallèle de la philosophie d'Aristote et de Descartes*, 1674.

LEBRET, v. de France. *V.* ALBRET.

LEBRIGANT (Jacq.), avocat, né à Pontrieux (Côtes-du-Nord) en 1720, m. en 1804, faisait dériver toutes les langues du celtique. Il a publié : *Dissertation sur une nation celte nommée Brigantes*, 1762; *Éléments de la langue des Celtes-Gomérites ou Bretons*, 1779; *la Langue primitive conservée*, 1787. Il était l'ami du célèbre La Tour d'Auvergne, qui s'enrôla à 50 ans pour sauver son plus jeune fils de la conscription : il avait eu 22 enfants, et tous ses fils étaient morts aux armées quand le dernier fut appelé.

LEBRIXA ou LEBRIJA, *Nebrissa*, v. d'Espagne (Séville), à 42 kil. S. O. de Séville; 7000 hab. Forges, poteries; huile excellente. Patrie d'Antoine de Lebrixa (*V.* ANTOINE), et de Juan Diaz de Solis.

LEBRUN (Charl.), peintre célèbre, né à Paris en 1619, mort en 1690, étudia d'abord sous Vouet, puis alla à Rome, où il eut pour maître le Poussin. De retour à Paris (1648), Fouquet lui confia les peintures de son château de Vaux, et Louis XIV l'accueillit avec faveur sur la présentation de Mazarin. Il fut en 1662 nommé peintre du roi, et directeur de l'Académie de peinture. Sans rival en France après la mort de Lesueur, il devint l'arbitre du goût et comme le dictateur des beaux-arts : c'est lui qui porta Louis XIV à fonder l'école française à Rome. Mais à la mort de Colbert, qui l'avait toujours protégé, Lebrun se vit préférer Mignard; le chagrin que lui causa cette disgrâce abrégea sa vie. Ses principaux tableaux sont : la série des *Batailles d'Alexandre*, *la Défaite de Maxence*, *le Christ aux Anges* (à Notre-Dame), *la Madeleine*, *la Vierge apprêtant le repas de l'Enfant Jésus*. C'est lui qui a exécuté les peintures de la grande galerie de Versailles. On trouve dans ses tableaux de la noblesse et une grande richesse de composition, mais la couleur en est lourde et le dessin généralement mou; on lui reproche de l'affectation et de la monotonie. Lebrun a écrit : *Conférences sur l'expression des différents caractères des passions*, 1667; *Traité de la physionomie, ou Rapport de la physionomie humaine avec celle des animaux*, in-fol., avec pl. Ses plus beaux tableaux ont été gravés par Édelinck, Audran, Séb. Leclerc, Picart. Il en a lui-même gravé plusieurs.

LEBRUN (Ponce Denis ÉCOUCHARD-), poëte lyrique, qui se surnomma lui-même *Lebrun-Pindare*, né à Paris en 1729, mort en 1807, fut élevé par les soins du prince de Conti, au service duquel était son père; devint secrétaire des commandements du prince, et put en même temps se livrer à son goût pour la poésie. A la mort du prince de Conti, il fut quelque temps dans l'indigence, mais le ministre Calonne lui fit obtenir une pension de 20 000 livres. Il fut nommé membre de l'Institut dès la fondation. Versatile dans ses opinions, il chanta successivement et avec la même verve Louis XVI, la République et l'Empire, et reçut indistinctement les bienfaits de tous les gouvernements. Enclin à la satire, il lança des épigrammes contre presque tous ses contemporains et se fit une foule d'ennemis. D'un caractère difficile, il ne put vivre avec sa femme, qui se sépara de lui après 14 ans de mariage. Lebrun a excellé dans le genre lyrique; on estime surtout son *Ode sur le désastre de Lisbonne* (1755), une *Ode à Voltaire* en faveur d'une petite-nièce de Corneille, une *Ode nationale* sur le projet d'une descente en Angleterre. Ginguené, son ami, a publié ses œuvres en 4 vol. in-8, Paris, 1811 : outre ses *Odes*, on y trouve des *Élégies*, des *Épîtres*, des *Épigrammes*, des *Fables*, des *Veillées du Parnasse*, imitations de Virgile et d'Ovide, et un poëme sur la *Nature*. On a donné en 1821 ses *OEuvres choisies*, 2 vol. in-8. Le talent lyrique de Lebrun est grand, mais incomplet; son style est noble et fort, mais tantôt déclamatoire, tantôt sec et décharné; ses épigrammes sont peut-être supérieures à ses odes.

LEBRUN (Ch. Franç.), duc de Plaisance, né en 1739 à St-Sauveur, près de Coutances, mort en 1824, fut d'abord secrétaire de Maupeou, partagea la disgrâce de ce ministre, et consacra ses loisirs à des travaux littéraires. Député aux États généraux, il se distingua par ses travaux sur les finances; il présida le directoire de Seine-et-Oise, fut incarcéré pendant la Terreur, recouvra la liberté au 9 thermidor, fut élu membre du Conseil des Cinq-Cents et se fit remarquer dans cette assemblée par ses talents administratifs.

Après le 18 brumaire, auquel il avait contribué, il fut nommé 2e consul. Dans ce poste, il s'occupa exclusivement de finances et créa la Cour des Comptes. Napoléon, devenu empereur, le nomma duc de Plaisance et architrésorier. En 1806, Lebrun alla organiser l'État de Gênes en départements français; en 1810, il fut nommé administrateur général de la Hollande après l'abdication du roi Louis Bonaparte. En 1814, il refusa de signer l'acte de déchéance, mais il adhéra bientôt après au rappel des Bourbons, et fut un instant grand maître de l'Université. Il fut élevé en 1819 à la pairie. On a de lui des traductions en prose de *la Jérusalem délivrée*, 1774; de *l'Iliade*, 1776 (refondue en 1809), de *l'Odyssée*, 1819 : ces traductions, plus élégantes que fidèles, se lisent avec plaisir. Lebrun était de l'Académie des inscriptions depuis 1803. Une statue lui a été élevée à Coutances en 1847.

LEBRUN. *V.* TONDU et VIGÉE (Mme).

LE CAMUS (Antoine), littérateur, né à Paris en 1722, mort en 1762, a publié : *Médecine de l'esprit*, Paris, 1753; *Abdeker* ou *l'Art de conserver la beauté*, 1756; *Amphitheatrum medicum, poema*, 1745; *les Amours de Daphnis et Chloé*, traduits de Longus, 1757. — Son frère, N. Le Camus de Mezières, 1721-1789, architecte distingué, a donné les dessins de la Halle au blé de Paris et a publié quelques écrits sur son art, entre autres *le Génie de l'Architecture*, 1780.

LÉCAPÈNE (ROMAIN), empereur. *V.* ROMAIN.

LE CARON (L.), jurisconsulte. *V.* CHARONDAS.

LE CAT (Claude Nic.), chirurgien, né en 1700 à Blérancourt (Aisne), m. à Rouen en 1768, devint chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et membre associé de l'Académie royale de chirurgie. Il établit à Rouen des cours publics d'anatomie qui eurent le plus grand succès, et fonda l'Académie de cette ville en 1744. Il introduisit en France, en la perfectionnant, la méthode de Cheselden pour la taille de la pierre. On a de lui : *Lettres sur l'opération de la taille*, 1749; *De l'existence, de la nature du fluide des nerfs*, 1765; *De la couleur de la peau humaine*, 1765; *Traité des sens*, 1740; *Des sensations et des passions en général*, 1766. Ce dernier traité est le plus recherché de ses ouvrages, mais il renferme beaucoup d'hypothèses hasardées. Ses écrits les plus importants ont été réunis sous le titre d'*OEuvres physiologiques*, Paris, 1767, 3 vol. in-8.

LECCE, *Aletium* ou *Lupia*, v. forte d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples, ch.-l. de la Terre d'Otrante, à 90 kil. S. S. E. de Tarente : 17 000 hab. Évêché. Citadelle, quelques édifices remarquables. École royale créée par Ferdinand IV. Cette ville fut, dit-on, fondée par le Crétois Idoménée. Prise par les Normands au XIIe siècle et donnée en apanage au bâtard Tancrède.

LECCO, *Leucum*, v. murée de Lombardie, sur le bras S. E. du lac de Côme, à 24 kil. E. de Côme; 2500 hab. Filatures de soie, ustensiles de cuivre.

LECH (le), *Licus*, riv. d'Allemagne, sort de la forêt de Bregenz en Tyrol, entre en Bavière, reçoit la Vils et la Wertach et grossit le Danube riv. dr. au N. O. de Neubourg, après un cours de 250 kil. Othon I battit les Hongrois sur ses bords en 955 (*V.* LECHFELD); Tilly périt en 1632 en cherchant à barrer le passage du Lech à Gustave Adolphe.

LE CHAPELIER (Gui), l'un des membres les plus distingués de l'Assemblée constituante, né à Rennes en 1754, acquit de la réputation au barreau de cette ville, fut nommé membre de l'Assemblée nationale en 1789, et fit longtemps partie du Comité de constitution. Il fit décréter l'établissement des gardes nationales, l'égalité dans les successions, l'abolition de la noblesse, rédigea la loi sur la propriété littéraire, et eut la plus grande part à l'organisation de la Cour de cassation et de l'ordre judiciaire. Après la session il s'était retiré en Angleterre, mais, étant revenu à la nouvelle du décret qui séquestrait les biens des absents, il fut arrêté pendant la Terreur et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire en 1794. Il avait concouru avec Condorcet, de 1790 à 1792, à la rédaction de la *Bibliothèque d'un homme public*, écrit périodique, 28 vol. in-8.

LÉCHÉE, *Lecheum*, anc. port de Corinthe, sur le golfe du même nom. On en voit encore le bassin.

LECHFELD, vaste plaine de Bavière, arrosée par le Lech, et dans laquelle se trouve Augsbourg. Pépin y défit en 743 les Bavarois et les Saxons; Charlemagne y battit les Huns en 794; les Hongrois y vainquirent les Francs et les Bavarois en 910; les Allemands commandés par Othon I y battirent les Hongrois en 955.

LECK, bras du Rhin, se forme à Durstède près de Wick, dans la province d'Utrecht; baigne Culembourg, Nieuwport; donne naissance à l'Yssel, et se joint à la Meuse à Krimpen. On croit que le Leck a été ouvert ou du moins élargi par Civilis.

LECHES, peuple slave. *V.* POLÉNIENS et POLONAIS.

LECLERC (Perrinet), bourgeois de Paris, n'ayant pu obtenir justice des chefs des Armagnacs, qui l'avaient maltraité, déroba à son père, alors quartenier de la ville, les clefs de la porte St-Germain des Prés et introduisit les Bourguignons dans Paris (1418). Il fut trouvé mort quelques jours après, frappé, à ce qu'on prétend, par la propre main de son père.

LECLERC (Michel), avocat et membre de l'Académie française, né en 1622 à Albi, mort en 1691, composa une tragédie d'*Iphigénie*, qu'il ne craignit pas de faire jouer après celle de Racine (1676). Il n'est guère connu aujourd'hui que par l'épigramme de Racine :

Entre Leclerc et son ami Coras, etc.

LECLERC (Sébastien), dessinateur et graveur, né à Metz en 1637, mort en 1714, était d'abord ingénieur-géographe. S'étant livré avec succès à la gravure, il obtint la protection de Colbert qui lui procura une chaire de dessin à l'école des Gobelins, chaire qu'il occupa pendant près de 30 ans. Son œuvre monte à près de 4000 pièces : on y remarque les *Batailles d'Alexandre* (d'après Lebrun); les *Conquêtes de Louis XIV*; les *Médailles de France*.

LECLERC (Jean), célèbre critique, né à Genève en 1657 d'une famille de réfugiés français, mort en 1736, fut pasteur des Remontrants d'Amsterdam, puis professeur de philosophie, de belles-lettres et d'hébreu. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres des *Lettres théologiques*, sous le pseudonyme de *Liberius a Sancto Amore*, Irenopolis (Saumur), 1679; *Harmonia evangelica*, gr.-lat., Amst., 1699; une traduction française du *Nouveau Testament*, Amst. 1703; *Parrhasiana*, 1699; *Ars critica*, 1712-30; *Opera philosophica*, 1722; *Bibliothèque universelle et historique*, 1686-93, 26 vol. in-12, en société avec Lacroze; *Bibliothèque choisie*, 1703-13, 28 vol.; *Bibliothèque ancienne et moderne*, 1714-1730, 29 vol. Ces trois *Bibliothèques* sont des revues littéraires fort estimées; elles renferment de bons extraits des principaux ouvrages qui paraissaient en Europe. On lui doit aussi des éd. de *Tite-Live*, d'*Érasme*, une *Vie du cardinal de Richelieu*, 1694, etc. Leclerc avait en religion et en philosophie des opinions hardies : il inclinait au socinianisme; il eut de vives disputes avec les théologiens et les métaphysiciens de son temps, entre autres avec Bayle dont il était le rival. En philosophie, il adopta et propagea les principes de Locke. Sa *Vie* a été écrite en latin par Van der Hœven, Amst., 1843. — Son frère, Daniel L., médecin distingué de Genève, 1652-1728, a composé, entre autres ouvrages, une *Histoire de la médecine*, Genève, 1696 et 1723, et a coopéré à la *Bibliothèque anatomique* de Manget, 1688-99.

LECLERC (le général Victor Emmanuel), né en 1772 à Pontoise, était fils d'un marchand de farines. Il s'engagea comme volontaire en 1791, fut fait capitaine au siége de Toulon en 1793, s'y lia avec Bonaparte, le suivit en Italie, fut promu au grade de général de brigade après s'être distingué au mont Cenis, sur le Mincio, à Rivoli, et obtint la main d'une sœur de Bonaparte, Pauline (depuis princesse Borghèse), en 1797. Au 18 brumaire, ce général assura

le succès du coup d'État en expulsant de la salle des séances, avec un peloton de grenadiers, les opposants du Conseil des Cinq-cents. En 1802, il commanda l'expédition destinée à faire rentrer St-Domingue sous la domination française. Il remporta quelques avantages sur le général noir Toussaint-Louverture; mais au bout de peu de mois son armée fut décimée par les maladies, et il succomba lui-même à la fin de l'année.

LECLERC DE BUFFON, LECLERC DE SEPTCHÊNES, etc. V. BUFFON, SEPTCHÊNES, etc.

LECLERCQ (Théodore), né à Paris en 1777, mort en 1851, occupa quelque temps un emploi de receveur des droits réunis, mais donna sa démission pour se livrer à ses goûts littéraires. Après avoir joué par amusement des proverbes dramatiques, il se mit à en composer lui-même : il déploya dans cette espèce de comédie en miniature une finesse d'observation, une délicatesse de pensée et un bonheur d'expression qui le placent bien au-dessus de Carmontelle, le créateur du genre. Il n'avait voulu travailler que pour les salons : le rapide succès de ses *Proverbes* l'obligea à les livrer au public. Un 1er recueil fut publié en 1823 en 2 vol.; il en parut 6 autres jusqu'en 1838 : on y remarque la *Manie des Proverbes*, qui en est comme l'introduction générale, le *Mariage manqué*, *Tous les comédiens ne sont pas au théâtre*, *l'Humoriste*, le *Château de cartes*, *le Jour et le lendemain*, le *Retour du baron*. Les auteurs dramatiques lui ont fait, et souvent sans l'avouer, de nombreux emprunts.

LECLÈRE (Achille), architecte de Paris, 1785-1853, remporta le grand prix en 1808, signala son séjour à Rome par un essai de restauration du *Panthéon* d'Agrippa, se voua principalement, après son retour, à l'enseignement de son art, forma un grand nombre d'élèves distingués, et fut admis à l'Académie des beaux-arts en 1831. Il se distinguait par un goût pur et par une connaissance approfondie des saines doctrines classiques. On lui doit, outre d'importants travaux de construction et de restauration, le monument élevé à Bonchamps à St-Florent et le tombeau de Cas. Périer au Père-La-Chaise. Un prix de 1000 fr. a été fondé en son nom par sa sœur pour être décerné à celui qui a obtenu le 2e grand prix d'architecture.

L'ÉCLUSE nom géographique. V. ÉCLUSE (l').

LÉCLUSE (Ch. de), *Clusius*, savant botaniste, né à Arras en 1526, mort en 1609, fut reçu docteur à Montpellier; parcourut la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, recherchant partout les plantes rares; se fixa pendant 14 ans à Vienne, sur l'invitation de Maximilien II, qui le nomma directeur de ses jardins; fut nommé en 1589 professeur de botanique à l'Académie de Leyde, et conserva cette chaire jusqu'à sa mort. On a de lui : *Rariorum stirpium per Hispanias observatarum historia*, Anvers, 1576; *Rariorum stirpium per Pannoniam, Austriam*, etc., *observ. historia*, 1583, ouvrages qu'il refondit dans le suivant : *Rariorum plantarum historia*, 1611 (on y trouve une des plus anciennes descriptions connues de la pomme de terre); *Exoticorum libri X*, 1605, et la trad. lat. de l'ouvr. portugais de Hortus sur les plantes médicinales des Indes. Un genre de la famille des Guttifères a été nommé *Clusia* en son honneur.

LÉCLUSE (FLEURY de), helléniste, né en 1774 à Paris, mort en 1845, professa les belles-lettres à la Flèche et à St-Cyr, puis obtint la chaire de littérature grecque à la Faculté de Toulouse, dont il devint doyen. Il possédait une vingtaine de langues. On a de lui un *Manuel de la langue grecque*, 1801 et 1820; le *Télémaque polyglotte* (en 12 langues), 1812; un *Lexique français, grec et latin*, 1822; un *Résumé de l'hist. de la littérature grecque*, 1837, et plusieurs autres ouvrages de linguistique, notamment un *Dictionn. basque, espagnol et français*, resté manuscrit.

LECOINTE-PUYRAVEAU (Matthieu), né vers 1750, était homme de loi à St-Maixent en 1789. Il se prononça en faveur de la Révolution, fut nommé administrateur des Deux-Sèvres en 1790, puis député à l'Assemblée législative et à la Convention; dénonça Marat comme auteur des massacres de septembre, et embrassa le parti des Girondins. Il fut appelé au Conseil des Cinq-Cents en 1799, s'opposa à la mise en accusation des directeurs Merlin, La Réveillère-Lépeaux et Rewbell, entra au tribunat après le 18 brumaire, et fut envoyé par le premier consul pour négocier une pacification en Vendée. Inquiété sous la Restauration, il se retira à Bruxelles, où il mourut en 1825.

LECOINTRE (Laurent), dit *de Versailles*, né en 1750, était marchand de toiles à Versailles lorsqu'éclata la Révolution. Il en adopta les principes avec ardeur, fut nommé commandant en second de la garde nationale de Versailles, président du département, député à l'Assemblée législative, puis à la Convention : il ne se fit remarquer que par ses perpétuelles dénonciations, poursuivant également les Girondins et les Terroristes. Il s'opposa à l'établissement de l'Empire, et mourut en exil (1805).

LECOMTE (le P. L.), jésuite, né à Bordeaux vers 1655, mort en 1729, fut un des missionnaires mathématiciens envoyés à la Chine en 1685, resta 5 ans dans cet empire, en parcourut une grande partie et y fit de nombreuses observations astronomiques. Pour amener plus facilement les Chinois au Christianisme, il tolérait plusieurs des cérémonies établies chez eux; cette tolérance fut condamnée par des missionnaires moins relâchés, ce qui donna lieu à une vive polémique. Il publia à son retour, pour se justifier, des *Mémoires sur l'état présent de la Chine*, 1696, et une *Lettre sur les cérémonies de la Chine*, 1700, mais ces écrits furent condamnés à Rome.

LECONTE (Noël). V. CONTI (Noël).

LECOQ (Robert), né à Montdidier, d'abord avocat du roi au parlement de Paris, puis évêque de Laon en 1351, fut, avec Étienne Marcel, le chef du mouvement démocratique qui éclata pendant les États généraux de Paris en 1357. Il se retira dans son évêché après la mort du prévôt, et, pour ne point être arrêté par le Dauphin, s'enfuit à Melun auprès du roi de Navarre, qui lui donna l'évêché de Calahorra.

LECOURBE (Cl. J.), général, né à Lons-le-Saulnier en 1760, était chef de demi-brigade à la bataille de Fleurus, et résista avec 3 bataillons à 10000 Autrichiens. En 1799, dans la campagne de Suisse contre les Russes, il se montra tacticien consommé. Ami de Moreau, il se déclara pour lui lors de la mise en jugement de ce général, et fut disgracié. Dans les Cent jours il reprit du service, commanda un corps d'armée dans le H.-Rhin, livra plusieurs combats à l'archiduc Ferdinand, et malgré l'infériorité de ses forces, se maintint dans un camp retranché sous Béfort. Il mourut de maladie dans cette ville en 1815. Une statue lui a été élevée à Lons-le-Saulnier en 1856.

LECOUVREUR (Adrienne), grande tragédienne, née en 1692 à Damery, près d'Épernay, était fille d'un chapelier. Elle fut reçue en 1717 au Théâtre-Français, pour les premiers rôles tragiques et comiques. Elle réussit médiocrement dans la comédie; mais dans la tragédie, elle ne cessa, pendant 13 ans, d'exciter les applaudissements du public. Elle excellait dans les rôles de *Jocaste*, d'*Athalie*, de *Roxane*, et surtout de *Phèdre*. Son débit était simple et noble; elle était d'une taille peu élevée; mais sa démarche avait, ainsi que les traits de son visage, une expression imposante; on a dit d'elle que c'était une reine parmi des comédiens. Elle fut aimée de Voltaire et de Maurice de Saxe. Elle mourut de la poitrine en 1730 : on attribua sa mort au poison que lui aurait donné une rivale. Cette mort tragique a inspiré à M. Legouvé le beau drame d'*Adrienne Lecouvreur* (1849).

LECTISTERNES, festins sacrés, offerts aux dieux chez les Romains. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

LECTOURE, *Lactora*, ch.-l. d'arr. (Gers), près du Gers, à 36 k. N. d'Auch; 5998 hab. Trib. de 1re inst., collége. Manuf. de ras, bures, serges, etc. Commerce de blé, bestiaux, etc. Vue superbe du haut de la promenade du Bastion. Fontaine antique de Diane. Patrie de Roquelaure et du maréchal Lannes (envoyé

une statue y a été élevée). Ancien évêché.—Ville très-ancienne, jadis capitale des *Lactorates*, florissante sous les empereurs romains. Elle était au xe s. la capitale de la vicomté de Lomagne. Elle passa en 1312 aux comtes d'Armagnac. Jean V d'Armagnac y fut assiégé par Charles VII (1455), puis par Louis XI (1473). Montluc l'enleva aux Protestants en 1562. Henri IV la leur rendit comme place de sûreté. Le duc de Montmorency fut enfermé au château de Lectoure après sa défaite à Castelnaudary (1632).

LECZINSKI. *V.* STANISLAS et MARIE.

LÉDA, fille de Thestius, roi d'Étolie, et femme de Tyndare, roi de Sparte, fut aimée de Jupiter qui la séduisit sous la forme d'un cygne. Elle accoucha de deux œufs : de l'un sortirent Pollux et Hélène, de l'autre Castor et Clytemnestre. Les deux premiers nés furent regardés comme issus du sang de Jupiter, et les deux autres comme les enfants de Tyndare.

LEDAIN (Olivier), ou *le Diable*, favori de Louis XI, né en Flandre, fut d'abord valet de chambre et barbier du roi. Il gagna la confiance de Louis XI par une grande affectation de dévouement, fut anobli (1477), fait comte de Meulan et gouverneur de St-Quentin. Il se rendit ridicule par son faste et son orgueil, et abusa de son pouvoir pour commettre toutes sortes d'injustices. Après la mort de Louis XI il fut jugé par le parlement et pendu en 1484.

LEDÉIST DE BOTIDOUX, écrivain, né vers 1750 à Uzel (Côtes du Nord), m. en 1823, fut député aux États généraux en 1789, servit quelque temps sous La Fayette, fut proscrit avec les Girondins et s'unit alors aux insurgés royalistes. Après la pacification de la Vendée, il vécut dans la retraite. On a de lui, entre autres écrits, une traduction estimée des *Commentaires de César*, Paris, 1809, 5 v. in-8, avec planches, et des recherches sur *les Celtes*, 1817.

LEDERLIN (J. Henri), philologue, né en 1672 à Strasbourg, mort en 1737, enseigna les langues grecque et hébraïque dans sa ville natale et y devint chanoine de St-Thomas. Il a donné des éditions estimées de l'*Onomasticon* de Pollux, Amst., 1706, de l'*Iliade*, 1707, des *Idiotismes grecs* de Viger, Strasb., 1708, des *Historiæ variæ* d'*Élien*, 1713.

LEDIGNAN, ch.-l. de c. (Gard), à 17 kil. S. d'Alais; 697 h.

LEDRAN (H. Franç.), chirurgien, né à Paris en 1685, m. en 1770, fut démonstrateur d'anatomie à l'hôpital de la Charité, chirurgien-consultant des armées, et membre de l'Académie de chirurgie. On lui doit l'invention et le perfectionnement de divers instruments de chirurgie. Il a laissé : *Parallèle des différentes manières de tirer la pierre hors de la vessie*, 1730, où il se déclare partisan du grand appareil; un *Traité des opérations de chirurgie*, 1741; des *Réflexions pratiques sur les plaies d'armes à feu*, 1737.

LEDRU (Philippe), physicien, connu sous le nom de *Comus*, né en 1731 à Paris, mort en 1807, fut nommé par Louis XV professeur de mathématiques et de physique des enfants de France, et obtint un brevet pour fabriquer les instruments de physique et convertir le fer en acier. Alliant l'amusement à la science, il montra le premier en France la *phantasmagorie*, et se fit une renommée populaire par ses séances de physique expérimentale. Il appliquait avec succès l'électricité aux maladies nerveuses. — Le célèbre Ledru-Rollin, né en 1808, est son petit fils.

LEDUCHAT (J.), avocat, né à Metz en 1658, m. en 1735, était calviniste. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira à Berlin, où il fut nommé assesseur, puis conseiller à la justice supérieure française. Il a donné des éditions estimées, avec *Commentaires*, des œuvres de Rabelais, 1711, de *la Satire Ménippée*, de plusieurs écrits de *d'Aubigné*, de l'*Apologie pour Hérodote* de H. Estienne, etc. Formey a publié en 1738, sous le titre de *Ducatiana*, un recueil de *Remarques* tirées des mss. de Leduchat.

LEE (Nathaniel), poëte dramatique anglais, né vers 1655, mort vers 1692 était fils d'un ministre anglican. Il se fit acteur, puis auteur, vécut dans la misère et se livra à des excès qui altérèrent sa raison et le firent enfermer à Bedlam. On a de lui plusieurs pièces assez estimées : *Néron*, *Théodose*, *la Force de l'Amour*, *les Reines Rivales*; il a aussi fait deux tragédies en commun avec Dryden. Ses œuvres forment 3 vol. in-8, Londres, 1734.

LEE (Sophie), dame anglaise, née à Londres en 1750, morte en 1824, a composé : *the Chapter of accidents* (le Chapitre des accidents), comédie représentée avec succès à Londres en 1780; *the Recess*, 1784, roman; *Almeyda*, tragédie, 1796; les *Contes de Cantorbéry*, 1798 (avec sa sœur Hariett Lee); *la Vie d'un amant*, roman, 1803, etc. — Une autre Lee, Anna, de Manchester, m. en 1781, joua quelque temps un rôle comme prophétesse et grande prêtresse de la secte des *Shakers* (Secoueurs).

LEEDS, *Ledesia*, v. importante de l'Angleterre (York), à 36 kil. S. O. d'York, sur l'Aire et le canal de Leeds à Liverpool, et sur le chemin de fer North-Central; 100 000 hab. Belles places et squares, beaux édifices. Nombreuses manuf. de draps d'une mesure spéciale, dits *draps de Leeds*; grand entrepôt du commerce des laines et draps; filatures, tisseranderies, couvertures, tapis; toiles, indiennes, faïence; fonderies pour machines à vapeur. — Leeds était jadis une place forte. Son château servit de prison à Richard II en 1399.

LEERDAM, v. du roy. des Pays-Bas (Hollande mérid.), à 12 kil. N. O. de Gorcum; 2000 hab. Près de là est le vge d'Acquoi, où naquit Jansénius.

LEEUWARDEN, v. du roy. des Pays-Bas, ch.-l. de la Frise, à 125 kil. N. E. d'Amsterdam; 25 000 h. Nombreux canaux, tour de l'église d'Oldenhoven, anc. chancellerie, anc. hôtel des stathouders de la Frise; église renfermant leurs tombeaux; arsenal; hôtel de ville, etc. Savon, chicorée-café; poterie, moulins divers, etc. Commerce de blé, beurre, laines : foires pour les chevaux et le bétail. — Importante seulement depuis le xiie s. Patrie de Lannep.

LEEUWIN (Terre de), ou de *la Lionne*, portion de la côte S. O. de l'Australie. Découverte en 1622.

LEFEBVRE ou **LEFÈVRE** D'ÉTAPLES, *Faber Stapulensis*, né vers 1455 à Étaples (Pas-de-Calais), m. en 1537, donna la 1re version française de la Bible. Il publia d'abord le *Nouveau Testament*, Paris, 1523, puis la *Bible* entière, Anvers, 1528-30, et composa des *Commentaires sur les Évangiles et les Épîtres*. Ces utiles travaux lui suscitèrent cependant quelques difficultés, et il ne s'en tira que par la protection de François I, qui l'estimait tellement qu'il lui confia l'éducation de son 3e fils, Charles. On a de lui des commentaires sur presque tous les ouvrages d'*Aristote*; des éditions avec commentaires de *Denys l'Aréopagite* (1498), de *Boèce* (1503), de *S. Jean Damascène* (1507), etc.

LEFEBVRE (TANNEGUI), *Tanaquillus Faber*, philologue, né à Caen en 1615, m. en 1672, se fit de bonne heure connaître avantageusement de Richelieu qui lui donna l'inspection de l'imprimerie du Louvre, avec une pension de 2000 liv. Après la mort de Richelieu, il embrassa le Protestantisme, et fut nommé professeur à l'Académie réformée de Saumur. Il eut pour fille la célèbre Mme Dacier. Lefebvre a donné des éditions estimées de *Longin*, *Phèdre*, *Térence*, *Lucrèce*, *Élien*, *Anacréon*, *Sapho*, *Aristophane*, a traduit en français plusieurs des écrits de Platon, de Xénophon, de Plutarque, et a rédigé les *Vies des poëtes grecs*, 1665.

LEFEBVRE (Nicolas), chimiste, l'un des premiers membres de l'Académie des sciences, fondée en 1666, enseignait la chimie au jardin des Plantes de Paris, lorsque Charles II l'appela en Angleterre, et lui confia le laboratoire de St-James, établi lors de la création de la Société royale de Londres. On lui doit un *Traité de chimie* (1660), qui résume la science de l'époque et qui a été souvent réimprimé. Il admettait 5 éléments (l'eau, l'esprit, l'huile, le sel et la terre),

et croyait à un *esprit universel*, auquel il faisait jouer à peu près le rôle de notre oxygène. Il mourut en 1674.

LEFEBVRE (le général), duc de Dantzick, né à Rouffach (Ht-Rhin) en 1755, m. en 1820, était fils d'un meunier. Simple sergent aux gardes françaises en 1789, il devint général de division dès 1791. Il se signala à Fleurus, au passage du Rhin (1795), aux batailles d'Altenkirchen (1796) et de Stokach (1799). Sincèrement attaché à Bonaparte, il lui fut du plus grand secours le lendemain du 18 brumaire : il entra avec ses grenadiers dans la salle du Conseil des Cinq-Cents; il était alors commandant de la 17e division militaire dont Paris faisait partie. Il fut fait maréchal en 1804. En 1807 il s'empara de Dantzick, qui était réputée imprenable, ce qui lui valut le titre de *duc de Dantzick*. Il fit également les campagnes d'Espagne, d'Autriche, de France. Lefebvre joignait à la plus grande intrépidité un coup d'œil prompt et juste, ainsi qu'une expérience consommée. Il possédait en outre les vertus du citoyen, modestie, simplicité de mœurs, désintéressement.

LEFEBVRE-DESNOUETTES (Ch.), général de cavalerie, né en 1773 à Paris, se distingua à Marengo, à Austerlitz, fut fait général de division en 1808, tomba au pouvoir des Anglais en Espagne, mais réussit à s'échapper de leurs mains, reçut en 1808 le commandement des chasseurs de la garde, fit à leur tête les campagnes de Russie, d'Allemagne, de France, fut blessé en 1814 à Brienne, escorta Napoléon après l'abdication de Fontainebleau, s'empressa de se joindre à lui à son retour de l'île d'Elbe, combattit à Fleurus et à Waterloo, fut condamné à mort par contumace au retour des Bourbons, se réfugia en Amérique et périt en 1822 dans un naufrage, en tentant de rentrer en France. Napoléon l'avait fait comte; il le porta sur son testament pour 150 000.

LEFEBVRE-GINEAU (Louis), physicien, né en 1754 à Authe (Ardennes), m. en 1829, fut nommé en 1786 professeur de mécanique au Collége de France, devint dans la suite inspecteur général de l'Université, et fut membre de l'Institut dès sa création. Lors de l'établissement des nouvelles mesures, il fut chargé de fixer l'unité de poids. Membre du Corps législatif, puis de la Chambre des députés, il se montra toujours libéral : aussi perdit-il sa chaire en 1824. On lui doit une édition estimée des *Infiniment petits* de L'Hôpital, 1780.

LEFEBVRE DE SAINT-MARC. *V.* ST-MARC.

LEFEBVRE DE ST-REMY. *V.* ST-REMY.

LEFEBVRE DE VILLEBRUNE. *V.* VILLEBRUNE.

LEFORT (François), général et amiral au service de la Russie, né à Genève en 1656, servit d'abord en France, quitta ce pays par suite d'une affaire d'honneur, et passa en Russie sous le czar Fédor Alexiewitch. Capitaine à la mort de ce prince, il contribua puissamment à faire proclamer Pierre I : dès ce moment il devint le conseiller intime et le confident du czar, qui le nomma général de ses troupes, amiral de ses armées, vice-roi de Novogorod. Lefort inspira à Pierre I de grands projets de réforme, l'accompagna dans ses voyages, l'aida à civiliser les Russes, créa une marine, une armée, dans laquelle il introduisit la discipline allemande, battit les Turcs et organisa un système de finances. Il mourut en 1699 à Moscou. Pierre I, en apprenant sa mort, s'écria : « Hélas ! je perds le meilleur de mes amis. »

LEFRANC DE POMPIGNAN. *V.* POMPIGNAN.

LEGALLOIS (J. César), médecin, né en 1770 à Cherrueix, près de Dol (Ille-et-Vilaine), se fit recevoir docteur en 1801, et se plaça au premier rang des physiologistes par ses *Expériences sur le principe de la vie, des mouvements du cœur, et sur le siége de ce principe* (il le place dans un point déterminé de la moelle allongée), Paris, 1812. Il était depuis un an médecin de Bicêtre lorsqu'il mourut en 1814.

LÉGANÈS, bourg d'Espagne (Nouv. Castille), à 11 k. S. O. de Madrid; 2000 hab. Titre de marquisat.

LÉGANÈS (le marquis de), général espagnol, fut chargé par l'empereur Ferdinand, à la mort du duc de Savoie Victor Amédée (1637), de s'opposer à ce que la duchesse Christine de France fût reconnue régente. Il assiégea Turin en 1639, et fut forcé de lever le siége; mais, plus heureux en Espagne, il força le comte d'Harcourt à lever le siége de Lérida (1646).

LÉGAT, *Legatus*, c.-à-d. *envoyé*. Sous la république romaine on donnait ce nom à divers magistrats civils et militaires : aux ambassadeurs ou envoyés du Sénat; aux lieutenants des consuls, proconsuls ou préteurs, chargés de commander un corps d'armée ou d'administrer une province; aux chefs des légions, etc. Sous l'Empire romain, on appela *Légats* les délégués de l'empereur : leurs attributions pouvaient être civiles, militaires, judiciaires et administratives. S'ils étaient membres de la cour impériale, ils prenaient le titre de *missi a latere*. — Dans les pays catholiques, on appelle *Légat* un envoyé du pape chargé de le représenter. Les *Légats a latere* sont des cardinaux envoyés extraordinairement avec des pouvoirs très-étendus près de princes étrangers, ou dans des provinces de l'État ecclésiastique. Ceux qui sont envoyés dans les divers pays avec des pouvoirs ordinaires s'appellent *nonces*. — On donne le nom de *Légats nés*, *legati nati*, aux vicaires perpétuels qui représentent le pape dans les royaumes éloignés de Rome : tels étaient en France les archevêques d'Arles et de Reims, en Angleterre celui de Cantorbéry.

LÉGATIONS et DÉLÉGATIONS, noms donnés dans plusieurs États d'Italie aux principales divisions territoriales. *V.* ROMAINS (États).

LÉGÉ, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 40 kil. S. de Nantes : 3593 hab.

LEGENDRE (L.), historien, né à Rouen en 1655, m. en 1733, chanoine de la cathédrale de Paris, a écrit : *Nouvelle histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, Paris, 1718; *Mœurs et coutumes des Français*, 1712; *Vie du cardinal d'Amboise*, 1724. On lui doit les fonds avec lesquels furent fondés les prix du concours général des colléges de Paris.

LEGENDRE (Gilbert Ch.), marquis de St-Aubin, né à Paris en 1688, m. en 1746, est auteur d'un ouvrage estimé intitulé : *Traité de l'opinion* ou *Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain*, publié en 1733. Il a aussi écrit sur les antiquités de la France.

LEGENDRE (L.), conventionnel, né à Paris en 1755, m. en 1797, était boucher lorsque la Révolution éclata. Fougueux démagogue, il prit part à tous les mouvements populaires de cette époque, marcha sur les Tuileries au 20 juin 1792 et présenta à Louis XVI le bonnet rouge. Lié avec Danton, Marat, Camille Desmoulins, il fut avec eux un des fondateurs du club des Cordeliers. Nommé représentant de Paris à la Convention, il s'y fit remarquer par la violence et la grossièreté de son langage : son éloquence sauvage l'avait fait surnommer *le Paysan du Danube*. Du reste sa conduite fut très-équivoque : il abandonna Danton et Camille Desmoulins à la vengeance de Robespierre, puis, trahissant celui-ci, fut un de ses plus ardents adversaires au 9 thermidor, et ferma lui-même le club des Jacobins. Il entra au Conseil des Cinq-Cents sous le Directoire, et parla tour à tour contre les ex-conventionnels et contre les émigrés. Il mourut en léguant son corps à l'École de chirurgie.

LEGENDRE (Adr. Marie), géomètre, membre de l'Académie des sciences, né à Toulouse en 1752, m. à Paris en 1833, fit avec Cassini et Méchain des observations pour lier les méridiens de Paris et de Greenwich, et consacra toute sa vie à l'enseignement (il était professeur à l'École militaire) ou aux travaux scientifiques. Il fut nommé en 1808 conseiller de l'Université. On a de lui : *Éléments de géométrie*, 1794, ouvrage classique, très-souvent réimprimé; *la Théorie des nombres*, 1798; *Nouvelle méthode pour la détermination de l'orbite des comètes*, 1805; *Exercices du calcul intégral*, 1811-19. Il perfectionna la théorie des *transcendantes elliptiques*, et publia sur ce sujet un savant mémoire (1794).

LÉGER (S.), *Leodegarius*, évêque d'Autun, né vers 616, fut appelé en 656 à la cour par la reine de Neustrie, Ste Bathilde, pendant la minorité de son fils, Clotaire III, et la servit utilement de ses conseils. A la mort de Clotaire (669), il fit élire Childéric II, au détriment de Thierry III, que soutenait Ébroïn, et devint le ministre de Childéric. Calomnié près du roi; il fut disgracié (673) et enfermé au couvent de Luxeuil. Thierry, successeur de Childéric, le rendit à son diocèse, mais à peine était-il rentré dans Autun que cette ville fut assiégée par Ébroïn; le saint évêque, pour éloigner les maux d'un siége, se livra à son ennemi, qui lui fit crever les yeux (676), puis trancher la tête (678). L'Église le considère comme martyr et l'honore le 24 avril et le 2 octobre. Dom Pitra a écrit l'*Histoire de S. Léger*, Paris, 1846.

LÉGION, corps de la milice romaine. *V.* ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

LÉGION FULMINANTE OU MÉLITÈNE, L. THÉBÉENNE. *V.* MÉLITÈNE et THÉBÉENNE.

LÉGION D'HONNEUR, ordre de chevalerie institué le 19 mai 1802 par Bonaparte, alors 1er consul, pour récompenser les services militaires et civils. Le nombre des membres de la Légion d'honneur fut d'abord limité. Il ne formait que 15 cohortes, composées chacune de 7 grands officiers, 20 commandants, 30 officiers et 350 légionnaires, ce qui faisait un total de 6512 membres; mais ce nombre fut considérablement augmenté dans la suite, et il finit par devenir illimité. La décoration consiste en une étoile à cinq rayons émaillés de blanc, dont le centre, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, présente d'un côté la figure de Napoléon, avec cette légende (depuis 1804) : *Napoléon, empereur des Français*, et de l'autre, un aigle tenant la foudre, avec cette devise : *Honneur et patrie;* l'étoile est suspendue à un ruban moiré rouge. Louis XVIII, par une ordonnance du 9 juillet 1814, maintint l'institution; mais la figure de Napoléon fut remplacée par celle d'Henri IV, avec cette exergue : *Henri IV, roi de France et de Navarre;* à l'aigle impériale on substitua 3 fleurs de lis. Deux ordonnances du 23 et du 25 août 1830 apportèrent de nouvelles modifications à la décoration : Les 3 fleurs de lis furent remplacées par deux drapeaux tricolores. Depuis 1848 la croix a été rétablie dans sa forme primitive. L'ordre a été réorganisé par le décret du 16 mars 1852. — L'étoile des chevaliers est en argent; les officiers la portent en or avec une rosette; les commandeurs la portent en sautoir; les grands officiers ont la croix d'officier avec une plaque en argent sur le côté droit de l'habit; les grand-croix ont la plaque à gauche avec un large ruban qui se porte en écharpe et auquel la croix est suspendue. — Une maison d'éducation avait été décrétée par Napoléon Ier en 1805 pour les filles des membres de la Légion d'honneur. Cette maison, établie d'abord à Écouen, fut ensuite transférée à St-Denis 1809). Depuis, il a été créé deux succursales de cette maison, l'une aux Loges, près de St-Germain, l'autre à Paris, rue Barbette : cette dernière a été récemment transportée à Écouen.

LEGNAGO ou PORTO-LEGNAGO, v. forte de Vénétie, sur l'Adige, à 35 kil. S. E. de Vérone; 10 000 h. — Prise par les Français en 1796.

LEGNANO, v. de Lombardie, sur l'Olona, à 24 k. N. O. de Milan; 3000 h. Vict. des Milanais sur l'emp. Frédéric Barberousse, 1176.

LEGOBIEN (Ch.), jésuite, né à St-Malo en 1652, mort en 1708, fut employé à Paris par son ordre en qualité de secrétaire, puis de procureur des missions de la Chine. On a de lui : *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, Paris, 1697; *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*, 1698; *Éclaircissements sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*, 1698; *Lettres de quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus écrites de la Chine et des Indes orientales*, 1702 : le succès de ce dernier ouvrage donna l'idée du recueil des *Lettres édifiantes*, dont le P. Legobien publia les 8 premiers volumes.

LEGONIDEC (J. F.), savant linguiste, né en 1775, au Conquet, près de Brest (Finistère), mort en 1838, occupait un emploi dans l'administration forestière. Il se livra avec ardeur à l'étude de l'ancien breton, et contribua à la formation de l'Académie celtique. On lui doit une *Grammaire celto-bretonne*, Paris, 1807, et un *Dict. breton-français*, 1821, réimpr. à St-Brieuc en 1861, par Troude. Une statue lui a été élevée par souscription au Conquet.

LEGOUVÉ (J. B.), poëte, né à Paris en 1764, m. en 1812, était fils d'un avocat distingué. Il débuta par des tragédies (*la Mort d'Abel*, 1792, imitée de Gessner et de Klopstock; *Épicharis et Néron*, 1793; *Étéocle*, 1799; *la Mort de Henri IV*, 1806), qui pour la plupart manquent de force; il réussit beaucoup mieux dans la poésie didactique. On a de lui en ce genre : *la Sépulture*, *les Souvenirs*, *la Mélancolie*, 1798; *le Mérite des femmes*, 1801, poëmes remarquables par le charme de la diction et par une sensibilité exquise; le dernier est le plus estimé. Legouvé fut reçu à l'Institut en 1798, et suppléa pendant quelques années Delille au Collége de France. Ses œuvres ont été publiées en 3 vol. in-8, Paris, 1826. — Son fils, Ernest Legouvé, né en 1807, s'est fait un nom comme auteur dramatique. Il est l'auteur de *Louise de Lignerolles*, 1838, d'*Adrienne Lecouvreur*, 1849, de *Médée*, etc., et a été reçu à l'Acad. française en 1855.

LEGRAND (Jacques), *Jacobus Magnus*, religieux augustin, né à Toulouse vers 1350, m. vers 1422, professa la philosophie à Padoue, puis vint à Paris et se fit une grande réputation par ses prédications. Sous Charles VI, il osa blâmer publiquement en chaire les désordres de la reine Isabeau, 1405, et fut un des chefs des mécontents. On a de lui *le Livre des bonnes mœurs*, un des plus anciens ouvrages écrits dans la langue vulgaire, imprimé en 1478; et le *Sophologium*, 1475, recueil de pensées morales extraites de divers auteurs, dont il a donné lui-même une traduction, *l'Archilcge Sophie*, restée manuscrite.

LEGRAND (Ant.), religieux franciscain du XVIIe siècle, né à Douai, adopta la philosophie cartésienne et publia pour la propager : *Institutio philosophiæ secundum principia R. Descartes*, Londres, 1672, ce qui lui mérita le titre d'*Abréviateur de Descartes*.

LEGRAND (M. Ant.), acteur et auteur dramatique, né à Paris en 1673, mort en 1728, a composé un grand nombre de petites pièces dont l'à-propos fit presque tout le mérite : l'*Aveugle clairvoyant; le Galant coureur; le Roi de Cocagne; Cartouche*, jouée pendant le procès de ce fameux voleur. On a imprimé son *Théâtre*, 1731-70, 4 vol. in-12.

LEGRAND D'AUSSY (P. J. B.), jésuite, né en 1737 à Amiens, mort à Paris en 1800, professa la rhétorique à Caen, vint à Paris après la dissolution de son ordre, se livra à des recherches littéraires avec Ste-Palaye, et fut nommé en 1795 membre de l'Institut et conservateur des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il a publié en 1779 et 1781 des *Fabliaux ou contes des XIIe et XIIIe siècles*, tirés des manuscrits, réimpr. avec augmentations par Renouard, 1829. On a aussi de lui une *Histoire de la vie privée des Français*, 1782, réimpr. par Roquefort, 1815; et une *Vie d'Apollonius de Tyane*, 1808.

LEGRAS (Mme), née Louise DE MARILLAC, épouse d'Ant. Legras, secrétaire de Marie de Médicis, était nièce du garde des sceaux et du maréchal de ce nom. Restée veuve à 34 ans (1625), elle se consacra au service des malades et des enfants trouvés et fonda en 1633, de concert avec Vincent de Paul, la belle institution des *Sœurs de la Charité :* elle en fut la première supérieure. Elle mourut à Paris en 1662.

LEGRAVEREND (Emmanuel), jurisconsulte, né à Rennes en 1776, m. en 1827, était chef de la division des affaires criminelles au ministère de la justice. On a de lui : *Traité de la législation criminelle en France*, 1816 (continuée jusqu'en 1830 par Duver-

gier); *Des Lacunes de la législation politique et criminelle*, 1824, ouvrage rempli de vues sages.

LEGRIS-DUVAL (René), prêtre, né en 1765 à Landerneau, mort en 1819, était neveu du jésuite Querbœuf. Il resta en France pendant la Terreur, se livrant aux bonnes œuvres, s'offrit à la Commune pour assister Louis XVI après sa condamnation à mort, forma plusieurs associations charitables et philanthropiques sous la République et l'Empire, et refusa l'épiscopat, qui lui fut offert sous la Restauration. Il travailla activement à la conservation des congrégations religieuses et au rétablissement des Jésuites. On a de lui : *le Mentor chrétien*, 1797, et des *Sermons*, publiés en 1820, 2 vol. in-12.

LEGROS (Pierre), sculpteur, né à Paris en 1656, m. en 1719, passa presque toute sa vie en Italie. Ses œuvres se font remarquer par la grâce et par une exécution délicate; mais il subit l'influence du mauvais goût qui commençait à s'introduire dans l'art. Ses meilleurs ouvrages sont : la statue de *S. Dominique*, à St-Pierre de Rome; le *Mausolée de Pie IV*, à Ste-Marie-Majeure; *S. Ignace et trois anges*, groupe en argent dans l'église de Jésus; le tombeau du cardinal *Aldobrandini*, à St-Pierre-ès-Liens; *S. Thomas*, *S. Barthélemy*, à St-Jean de Latran; *Ste Thérèse*, aux Carmélites de Turin; le *Silence*, aux Tuileries.

LÉGUÉ (le). *V.* ST-BRIEUC.

LEGUEVIN, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), à 18 kil. O. de Toulouse; 974 hab.

LEI ou LADAK, capitale du Petit-Thibet, dans la vallée de l'Indus, à 300 kil. N. E. de Cachemire; 10 000 hab. Commerce de châles et de poil de chèvres.

LEIBNITZ (Godefroi Guillaume, baron de), savant universel, né en 1646 à Leipsick, fils d'un professeur de morale à l'Université de cette ville, se distingua de bonne heure par son aptitude aux sciences; fut reçu docteur en droit à 20 ans, et se fit connaître dès l'âge de 22 ans par une *Nouvelle méthode pour l'étude du Droit* (1668), et par quelques pamphlets politiques. Le baron de Boinebourg, chancelier de l'électeur de Mayence, l'attacha au service de l'électeur, et le fit conseiller de la chancellerie (1669). Tout en remplissant les fonctions de sa place, Leibnitz se livrait avec ardeur à l'étude des sciences; il rédigea en 1670 la *Théorie du Mouvement concret* et celle du *Mouvement abstrait*. Chargé d'accompagner à Paris, en qualité de gouverneur, le fils de Boinebourg, il resta quatre ans dans cette ville (1672-76), s'occupant surtout de mathématiques et fréquentant les plus grands géomètres: il s'y rencontra avec Huyghens. Il communiqua à l'Académie des sciences plusieurs découvertes importantes, entre autres celle d'une *Nouvelle machine arithmétique*; l'Académie l'admit dans son sein en 1675. Vers la même époque il visita l'Angleterre où il reçut l'accueil le plus flatteur, et fut nommé membre de la société royale de Londres. L'électeur de Mayence étant mort, le duc de Brunswick-Hanovre s'empressa de l'attacher à son service, et le nomma son bibliothécaire en lui donnant le titre de conseiller aulique. Leibnitz vint en conséquence se fixer à Hanovre (1676), où le duc l'employa dans plusieurs négociations. On le vit alors faire marcher de front et avec un égal succès la politique, les mathématiques, la philosophie. En 1683 il fonda à Leipsick le fameux recueil intitulé *Acta eruditorum*; l'année suivante il publia dans ce journal la plus importante de ses découvertes, celle du calcul différentiel, dont il avait conçu la première idée pendant son séjour à Paris, dès 1675. En 1687 il entreprit, à la prière du duc, une histoire de la maison de Brunswick : il parcourut à cette occasion l'Allemagne et l'Italie, recueillant une foule de documents précieux, qui lui fournirent la matière de plusieurs collections importantes (*Codex juris gentium diplomaticus*, 2 vol. in-4, 1698; *Scriptores rerum Brunsvicensium*, 3 vol. in-fol., 1707-11); malheureusement il ne put achever l'histoire du Brunswick. En même temps il entretenait correspondance avec les savants de l'Europe, et il travaillait avec Pélisson et Bossuet à réunir les cultes catholique et réformé; n'ayant pu réussir dans cette entreprise, il espéra pouvoir au moins concilier les diverses sectes protestantes, mais il n'obtint pas plus de succès. En 1700 Leibnitz détermina le roi de Prusse à fonder une académie à Berlin : il en fut nommé président perpétuel; il tenta inutilement de former des établissements du même genre à Dresde et à Vienne. En 1710, il publia ses *Essais de Théodicée*, dans le but de repousser les attaques de Bayle contre la Providence. Il se vit à la fin de sa carrière recherché par le Czar Pierre le Grand, qu'il détermina à fonder une académie à St-Pétersbourg; par l'empereur Charles VI, qui le créa baron et lui fit une pension; et par Louis XIV, qui tâcha, mais vainement, de le fixer en France. Il mourut à Hanovre en 1716, à 70 ans. Leibnitz fut à la fois jurisconsulte, publiciste, théologien, physicien, géologue, mathématicien et historien; mais c'est surtout comme mathématicien et comme philosophe qu'il est aujourd'hui célèbre. Il fit en mathématiques de grandes découvertes; mais, par une singulière fatalité, il se trouve que la plupart de ces découvertes se présentaient en même temps à d'autres savants; c'est ainsi que Newton lui disputa la priorité de l'invention du calcul différentiel. En philosophie, Leibnitz introduisit l'éclectisme; il chercha à concilier Platon et Aristote, Descartes et Locke; il imagina aussi un système nouveau : selon lui, tout est composé de *monades*, substances simples, capables d'action et de perception : l'âme est une monade qui a conscience d'elle-même. Dans l'homme, l'âme et le corps n'agissent point l'un sur l'autre, mais il existe entre ces deux substances une harmonie si parfaite, que chacune, tout en ne faisant que se développer selon les lois qui lui sont propres, éprouve des modifications qui correspondent exactement aux modifications de l'autre : c'est ce que Leibnitz appelle *harmonie préétablie*. Dans sa *Théodicée* il professe l'optimisme, enseignant qu'entre tous les mondes possibles, Dieu a choisi le meilleur, ce qui ne veut pas dire celui dans lequel il n'y a aucun mal, mais celui dans lequel il y a la plus grande somme de biens, même au prix de quelques maux partiels. En psychologie, il combattit l'empirisme de Locke et admit des idées innées : à la maxime de l'école, *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu*, il ajouta cette restriction sublime : *nisi ipse intellectus*. Il attribuait une grande influence aux langues, et voulait créer pour l'usage de toutes les sciences une *caractéristique* ou *écriture universelle*. Ses opinions, si neuves pour la plupart, l'engagèrent dans de vives disputes avec Bayle, Arnauld, Foucher, Clarke, etc. Ses *Œuvres*, longtemps éparses, ont été recueillies en 1768 par Dutens, Genève, 6 vol. in-4. Pour compléter cette édition, il faut y joindre, outre les collections historiques déjà citées, son *Commercium epistolicum*, correspondance mathématique et philosophique avec Bernouilli, Genève, 1745, 2 vol. in-4; un vol. d'*Œuvres philosophiques*, publiées par Raspe, Amsterdam, 1765, in-4 (on y trouve les *Nouveaux essais sur l'Entendement humain*, où l'auteur critique le traité de Locke sur le même sujet); et une foule de pièces imprimées à diverses époques en Allemagne ou en France depuis Dutens : le *Systema theologicum*, écrit en 1690, mais publié seulement en 1819 par Émery, et d'une manière plus complète par l'abbé Lacroix, avec une traduction française d'A. de Broglie, Par., 1846; les écrits allemands publiés par Guhrauer à Berlin, 1838-40, 2 vol. in-8, et les *Nouvelles Lettres et Opuscules* publiés par M. Foucher du Careil, Paris, 1854 et 1857. Erdman a donné à Berlin une édition compacte des *Œuvres philosophiques*, 1840, 1 vol. grand in-8 à 2 colonnes. M. F. de Careil a entrepris une collection complète des *Œuvres de L.*, en 25 v. in-8, 1860 et ann. suiv. On doit à l'abbé Emery l'*Esprit de Leibnitz*, 1772, et à M. Janet ses *Œuvres philosophiques*; à

M. Nourrisson la *Philosophie de Leibnitz*, 1860, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales, et à Guhrauer sa *Vie* (en all.), Breslau, 1842.

LEICESTER, *Ratæ Coritanorum*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Leicester, sur la Soar (r. g.) et le chemin de fer Central, à 142 kil. N. O. de Londres; 62 000 hab. Beaucoup de jolies constructions modernes; belle promenade; filatures de laine, bonneterie de laine. Élève de chevaux et de moutons. Jadis capitale des *Coritani*; importante sous l'heptarchie anglo-saxonne; très-peuplée lors de la conquête normande. Ruines romaines et saxonnes; restes d'une abbaye où mourut Wolsey en 1530.— Le comté de Leicester, entre ceux de Derby, de Nottingham, de Lincoln, de Rutland, de Warwick, de Northampton et de Stafford, a 65 kil. sur 35; 220 000 hab. L'*Union-Canal* le traverse. Sol argileux, pâturages, gros bétail en quantité, peu de grains, haricots excellents. Grande industrie.

LEICESTER (comtes de). *V.* DUDLEY (Robert), MONTFORT, SIDNEY.

LEIGH, v. d'Angleterre (Lancastre), à 17 kil. O. de Manchester, avec laquelle elle communique par un embranchement du canal de Bridgewater; 32 000 h. Manufactures importantes de coton.

LEIGNÉ-SUR-USSEAU, ch.-l. de c. (Vienne), à 12 kil. N. O. de Châtellerault; 356 hab.

LEINE, riv. d'Allemagne, prend sa source au mont Dün dans le Hartz (Saxe prussienne), entre dans le royaume de Hanovre, arrose Gœttingue, devient navigable près de Hanovre, et tombe dans l'Aller après un cours de 250 kil.

LEININGEN. *V.* LINANGE.

LEINSTER ou LAGÉNIE, une des 4 grandes divisions de l'Irlande, au S. E., est bornée au N. par l'Ulster, à l'E. par la mer d'Irlande, au S. par le canal St-George, et à l'O. par le Munster et le Connaught: 250 k. sur 100; 1 900 000 h.; ch.-l. Dublin. La partie S. (ancien royaume de Leinster) porte auj. le titre de duché et donne le titre de duc à la famille Fitzgerald.

LEIPSICK ou LEIPZIG, *Lipsia*, v. importante du roy. de Saxe, ch.-l. d'un cercle de même nom, au confluent de l'Elster blanc, de la Parde et de la Pleisse, à 100 kil. N. O. de Dresde; 70 000 hab. (Luthériens). Université célèbre, fondée en 1409. Monuments remarquables: château de Pleissenbourg, avec observatoire, églises St-Nicolas et St-Thomas, hôtel de ville, bourse, bâtiment de l'Université, etc. Leipsick possède 5 bibliothèques, un jardin botanique, des sociétés savantes et de bienfaisance, et divers établissements d'instruction. Plusieurs chemins de fer. Commerce actif, principalement celui de la librairie; il s'y tient trois foires célèbres (1er janvier, 3e lundi après Pâques, dimanche après la St-Michel; la 2e est particulièrement consacrée à la librairie). Nombreuses imprimeries. Toiles cirées, étoffes de soie et de velours. Kæstner, Teller, Fabricius, Thomasius, Leibnitz, etc., sont nés à Leipsick. — Cette ville est assez ancienne; elle tire son nom d'un mot slave qui veut dire *tilleul*. Les Suédois remportèrent aux environs sur les Impériaux 2 victoires signalées (6 sept. 1631 et 2 nov. 1642). Les Prussiens la prirent en 1745, et Ferdinand de Brunswick en 1756; Davoust s'en empara en 1806, après la bataille d'Iéna. Du 18 au 19 octobre 1813, se livra sous ses murs la célèbre *bataille de Leipsick*, connue en Allemagne sous le nom de *bataille des Nations* (*Vœlkerschlacht*), dans laquelle les Français, trahis par les Saxons et accablés par le nombre, furent obligés de battre en retraite devant l'armée des alliés, après une résistance acharnée.—Le cercle de Leipsick, situé au N. O., entre les États prussiens au N. et à l'O., les cercles de Zwickau au S., de Dresde à l'O., a 380 270 hect. de superficie et une population de 455 000 âmes.

LEIRIA, v. murée de Portugal (Estramadure), à 115 kil. N. E. de Lisbonne; 3000 hab. Évêché. Château *fort*, palais du roi Denis. Grande manufacture de cristaux. Alphonse Henriquez enleva cette ville aux Maures; mais ceux-ci la reprirent bientôt, et elle ne retomba au pouvoir des Chrétiens qu'au XIIIe s., sous Sanche I. Patrie du poëte R. Lobo.

LEITH, jadis *Inverleith*, v. et port d'Écosse (Édimbourg), à 2 kil. N. E. d'Édimbourg, à l'embouchure du Leith dans le Forth; 32 000 hab. C'est en quelque sorte le port d'Édimbourg. Quelques beaux édifices (église neuve, bourse, douane, collége, docks, etc.). Toile à voiles, corderies, verreries, forges, tréfileries, chantiers de construction. Grand commerce extérieur. Leith s'agrandit tous les jours, et ne tardera pas à rejoindre Édimbourg. — Brûlée par les Anglais en 1544; prise par les Français en 1551.

LEITHA, riv. des États Autrichiens, naît dans l'archiduché d'Autriche, à 9 k. S. de Neustadt, entre dans la Hongrie à Neusiedel, s'unit à un bras du Danube près de Wieselbourg, et tombe avec ce bras dans le Danube à Raab, après un cours de 130 kil.

LEITMERITZ, v. de Bohême, ch.-l. de cercle, à 53 kil. N. O. de Prague, sur l'Elbe; 5000 hab. Évêché, gymnase impérial. Commerce actif: grains, vins, fruits. Pêche de saumons.— Le cercle, dit le *Paradis de la Bohême*, a 98 kil. sur 35 et compte 300 000 h.

LEITRIM, comté d'Irlande, au N. O., dans le Connaught, entre ceux de Fermanagh à l'E., de Donegal au N., de Longford au S. E., de Roscommon et de Sligo à l'O.: 90 k. sur 22; 150 000 hab.; ch.-l., Carrick-on-Shannon. Sol varié; vallées fertiles, mais agriculture arriérée.

LEJAY (Guy Michel), né à Paris en 1588, m. en 1674, fut d'abord avocat au parlement de Paris, puis embrassa l'état ecclésiastique. Il est l'éditeur d'une célèbre *Bible polyglotte* en 7 langues (hébraïque, samaritaine, chaldéenne, syriaque, grecque, latine, arabe) et en 10 vol. in-fol.; il la commença en 1628 et ne put l'achever qu'en 1645. Cette entreprise consuma toute sa fortune. L'exécution typographique en est fort belle, mais on y trouve beaucoup de fautes.

LEJAY (Gabriel), jésuite, né à Paris vers 1657, m. en 1734, professa la rhétorique avec succès au collége Louis-le-Grand, et compta Voltaire au nombre de ses élèves. On a de lui une traduction des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, avec notes, Paris, 1723; et *Bibliotheca rhetorum, præcepta et exempla complectens quæ tam ad oratoriam facultatem quam ad poeticam pertinent*, 1725, 2 vol. in-4, ouvrage classique, réédité par Amar, 1809-13, 3 vol. in-8.

LEJEUNE (Jean), prêtre de l'Oratoire, fils d'un conseiller au parlement de Dôle, né en 1592 à Poligny, m. en 1672, s'attachait dans ses sermons à détruire les abus et les vices plutôt qu'à discuter les questions de dogme. Il perdit la vue en 1635; mais cet accident ne lui fit pas suspendre ses travaux apostoliques. Ses *Sermons*, dont Massillon faisait grand cas, ont été publiés à Toulouse, 1662 et ann. suiv., en 10 v. in-8, et réimprimés à Lyon sous ce titre: *le Missionnaire de l'Oratoire*, 1825-27, 15 vol. in-8.

LEKAIN (H. L.), acteur tragique, né en 1728, m. en 1778, était fils d'un orfèvre de Paris. Il manifesta de bonne heure un goût prononcé pour le théâtre, obtint la protection de Voltaire, débuta à la Comédie-Française en 1750, et fut fort applaudi dès la première représentation. Les rôles qu'il affectionnait étaient ceux d'*Oreste*, de *Néron*, de *Gengis-khan* et de *Mahomet*. Lekain était d'une taille courte et un peu pesante; il avait une figure commune et la voix voilée; mais par l'art et l'étude il corrigea ou fit oublier ces défauts de la nature: sa démarche devint imposante et grave, ses traits et sa voix purent exprimer toutes les passions; animé d'une sensibilité profonde, il s'identifiait avec ses personnages. Lekain avait une connaissance parfaite de son art; on lui doit plusieurs réformes importantes, entre autres celle du costume: jusqu'à lui on représentait les personnages antiques avec les habits du jour. Son fils a publié ses *Mémoires*, suivis d'une *Correspondance de Voltaire, Garrick, Colardeau*, etc., 1801.

LE LABOUREUR (Jean), historien, né à Montmorency en 1628, m. en 1675, était prieur de Juvigné

et aumônier du roi. Il est auteur de : *Tombeaux des personnes illustres, avec leurs éloges*, Paris, 1642; *Histoire et relation d'un voyage de la reine de Pologne*, 1648; *Histoire du maréchal de Guébriant*, 1656. On lui doit une édition des *Mémoires de Michel de Castelnau*, 1659, 3 vol. in-fol.; l'*Histoire du roi Charles VI*, traduite du latin du religieux de St-Denis sur un ms. du temps, 1663, 2 vol. in-f.; l'*Histoire de la pairie et du parlement de Paris*, Londres, 1740.— Son frère aîné, Louis, 1615-79, est auteur de divers poëmes médiocres, entre autres : *les Victoires du duc d'Enghien*, 1647; *Charlemagne*, 1664 et 1687, etc.

LELAND (John), théologien anglais, né en 1691 à Wigan (Lancastre), mort en 1766, était ministre presbytérien à Dublin. Il combattit dans des écrits pleins de logique les incrédules de son temps, Tindal, Morgan, Dodwell, Bolingbroke; publia en 1754 une *Revue des écrivains déistes de l'Angleterre*, et donna en 1760 un traité *des Avantages et de la nécessité de la révélation chrétienne*, son chef-d'œuvre.

LELAND (Thomas), né à Dublin en 1722, mort en 1785, a publié : *Histoire de Philippe, père d'Alexandre*, Dublin, 1758; *Histoire d'Irlande depuis l'invasion de Henri II*, 1773, et a traduit en anglais *Démosthène*, 1756-70, 3 vol. in-4.

LÉLÉGES, un des peuples primitifs de la Grèce, paraît être une tribu de Pélasges. Ils partirent, dit-on, de la Carie, passèrent en Crète, de là dans le S. du Péloponèse, puis se répandirent en Mégaride, en Étolie, en Eubée et en Asie-Mineure, aux environs d'Adramytte. — Le 1er roi de Lacédémone fut un *Lélex* (vers 1740 av. J.-C.); un autre *Lélex* régna à Mégare vers 1580. Ces princes paraissent n'être que des personnifications du peuple lélége.

LELEWEL (Joachim), historien polonais, né à Varsovie en 1786, mort à Paris en 1861, enseigna l'histoire à Vilna et à Varsovie, et acquit, par ses leçons sur l'histoire nationale, une popularité qui le fit destituer et exiler (1826). Il contribua par ses discours et ses écrits à faire éclater en Pologne la révolution de 1830, fut, en 1831, membre du gouvernement national et ministre de l'instruction publique, se réfugia en France après le triomphe des Russes, et y fut nommé président du comité de l'émigration; mais il compromit le gouvernement français par des proclamations hostiles à la Russie et fut forcé de se retirer pendant quelques années à Bruxelles. Lelewel a publié un grand nombre d'ouvrages, la plupart relatifs à l'histoire nationale : *Monuments de la langue et de la constitution de Pologne*, 1824; *Histoire de Pologne*, 1829, dont il a donné en 1844 une édition française; *Hist. de la Pologne sous Stanislas-Auguste*, 1831; *Hist. de la Lithuanie et de la Petite-Russie jusqu'à leur réunion à la Pologne*, 1839; *la Pologne au moyen âge*, 1846-51. Il s'occupa aussi avec succès de numismatique et de géographie historique : on estime surtout sa *Géographie du Moyen Age* (1852).

LELEX. *V.* LÉLÉGES et SPARTE.

LELIÈVRE DE LA GRANGE. *V.* LA GRANGE.

LELIO, nom par lequel les Italiens désignent au théâtre l'emploi des amoureux. *V.* RICCOBONI.

LELONG (le P. Jacq.), oratorien, né à Paris en 1665, mort en 1721, professa les humanités dans plusieurs colléges de son ordre et fut bibliothécaire de l'Oratoire (rue St-Honoré). Il savait l'hébreu, le chaldéen, le grec, l'espagnol, le portugais, l'anglais, et avait des connaissances étendues en mathématiques, en philosophie, et surtout en bibliographie. On a de lui : *Bibliotheca sacra*, Paris, 1709 et 1723, et Halle, 1778-90; *Bibliothèque historique de la France, catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits qui traitent de l'histoire de ce royaume*, 1719, in-fol., ouvrage important, réimpr. avec augmentations par Fevret de Fontette en 1768, 5 vol. in-fol. Il avait aussi préparé des matériaux pour un *Recueil des historiens de France*, qui a été depuis publié par les Bénédictins et qui est encore continué par l'Acad. des inscriptions.

LE LORRAIN (Claude GELÉE, dit). *V.* LORRAIN (Le).

LELY (Pierre VAN DER FAES, dit *le chevalier*), peintre allemand, né en 1618 à Sœst en Westphalie, m. à Londres en 1680, s'essaya d'abord dans le paysage, puis se consacra au portrait. Étant passé en Angleterre, il devint peintre de Charles I, et fit le dernier portrait de ce monarque dans la prison de Hampton-Court. Charles II le créa chevalier.

LEMAIRE (Jean), dit *de Belges*, historien et poëte français du XVe siècle, né vers 1473, à Belges (auj. Bavay) en Hainaut, mort vers 1547, était clerc des finances du roi de France et du duc de Bourbon. Il fut chargé par Louis XII de diverses missions, soit à Venise, soit à Rome, et écrivit en faveur de ce prince contre le pape Jules II. On a de lui : *le Temple d'honneur et de vertus*, en prose et en vers, Paris, 1503; *la Légende des Vénitiens*, 1509; *la Légende du Désiré*, 1509; *le Triomphe de l'amant vert* (le perroquet), 1535; *Promptuaire des conciles de l'Église*, 1512; *Les Illustrations des Gaules*, etc. (il y fait descendre les Francs de Francus, fils d'Hector), 1512; *la Couronne margaritique*, 1549.

LEMAIRE (Jacq.), navigateur hollandais, découvrit en 1615 avec le pilote Schouten le détroit situé au S. de l'Amérique, entre la Terre de Feu et la Terre des États, et qui porte son nom. Après avoir traversé ce détroit, il navigua dans la mer du Sud, visita la Nouv. Guinée, relâcha à Batavia, et mourut en revenant en Europe, 1616. La relation de son voyage, publiée à Amsterdam en 1617, in-4, fut traduite en français dès l'année suivante.

LEMAIRE (Nic. Éloi), humaniste, né en 1767 à Triaucourt (Meuse), mort en 1832, fut un des meilleurs élèves de l'anc. collége Ste-Barbe, se distingua surtout dans la poésie latine, remplaça dès l'âge de 23 ans son ancien professeur, Binet, dans la chaire de rhétorique; remplit pendant la Révolution des fonctions judiciaires et administratives; fut nommé sous l'Empire professeur de poésie latine au collége de France, puis à la Faculté des lettres de Paris (1811), et devint en 1825 doyen de cette Faculté. Enthousiaste des grands maîtres, il obtint dans son enseignement de brillants succès. On lui doit la grande collection des classiques latins, *Bibliotheca classica latina*, en 154 vol. in-8. Cette collection, publiée sous les auspices du gouvernement et imprimée par les Didot, fut commencée en 1818 et ne fut achevée que l'année même de la mort de l'éditeur : elle reproduit les textes les plus corrects, et offre un choix de commentaires, avec quelques travaux entièrement originaux. On a de Lemaire quelques poésies latines.

LEMAIRE (Détroit de). *V.* ci-dessus LEMAIRE (Jacq.).

LEMAISTRE (Jean), avocat général, puis président du parlement de Paris (1591), rendit, le 28 juin 1593, le célèbre arrêt par lequel tous traités faits ou à faire pour l'élévation de personnages étrangers au trône de France étaient déclarés nuls comme contraires à la loi salique et autres lois fondamentales du royaume. Il contribua aussi à faire ouvrir les portes de Paris à Henri IV. Il mourut en 1596.

LEMAISTRE (Ant.), d'une famille de magistrats, né à Paris en 1608, mort en 1658, était par sa mère parent des Arnauld de Port Royal, et fut lui-même un ardent janséniste. Il exerça d'abord la profession d'avocat et s'acquit une grande réputation au barreau; puis il quitta le monde et se retira vers 1636 à Port-Royal, où il se livra jusqu'à sa mort à des études et à des exercices de piété. Il avait décidé 4 de ses frères à se retirer comme lui à Port-Royal : l'influence qu'il y exerçait lui valut le surnom de *Père des solitaires*. On a de lui un *Recueil de plaidoyers*, Paris, 1654; un traité de l'*Aumône*, 1658; la *Vie de S. Bernard*, la *Vie de S. Ignace*, etc., et des brochures de circonstance contre les Jésuites. Ses *OEuvres choisies* ont été publiées par Bergasse, 1806. Sa *Vie* a été écrite par M. Oscar de Vallée, et par M. Sapey, 1858.

LEMAISTRE DE SACY, frère du précéd. *V.* SACY.

LÉMAN (lac) ou LAC DE GENÈVE. *V.* GENÈVE.

LÉMAN (dép. du), dép. du 1er Empire français, était

formé de la partie N. de la Savoie, jointe à la ville et au territoire de Genève, et avait pour ch.-l. Genève.

LEMARE (P. Alex.), grammairien, né en 1766 à Grande-Rivière (Jura), mort à Paris en 1835, était principal du collége de St-Claude en 1789, et remplit pendant la Révolution quelques fonctions administratives. Sous l'Empire il vint à Paris, y enseigna avec succès la langue latine, et fonda l'Athénée de la jeunesse. Il cultivait à la fois la grammaire, les sciences et l'industrie : il se fit recevoir médecin à 50 ans. On lui doit, outre ses ouvrages littéraires. plusieurs inventions ingénieuses, notamment celle des *Caléfacteurs*. On a de lui : *Cours théorique et pratique de la langue latine*, 1804; *Cours de langue française*, 1807; *Dictionnaire français par ordre d'analogie*, 1820. Dans ses ouvrages de grammaire, il procède analytiquement, commençant par citer de nombreux exemples avant de poser la règle.

LEMARROIS (le général), né en 1776 à Briquebec (Manche), m. en 1836, se distingua, comme aide de camp de Bonaparte, à Lodi et à Roveredo, devint colonel à Marengo, 1800, général de brigade en 1802, de division en 1805, comprima l'insurrection de Torgau, fut successivement gouverneur de Stettin, de Varsovie (1807), de Rome (1809), défendit glorieusement Magdebourg (1813), fut nommé pair pendant les Cent-Jours et mis à la retraite après le retour des Bourbons. Sa ville natale lui a élevé une statue.

LEMBERG ou LÉOPOL, v. des États autrichiens, capit. de la Galicie, à 302 kil. E. de Cracovie; 75 000 hab. (dont 25 000 Juifs). Archevêchés catholique, grec-uni, arménien; surintendance évangélique; grand rabbin. *Université*, académie, école normale, gymnases. *Château*; cathédrale catholique et autres édifices remarquables. Draps, toiles, cotonnades; rosoglio; carrosserie, teinturerie, imprimerie. Commerce de transit avec l'Autriche, la Prusse, la Russie, la Moldavie. Patrie de Stan. Leczinski.—Fondée en 1259 par Léon Danielowicz, prince de Halicz. Prise par Casimir en 1348; vainement assiégée par les Russes en 1656; prise en 1671 par les Turcs, en 1704 par Charles XII, qui y fit couronner Stanislas roi de Pologne; elle appartient à l'Autriche depuis 1772.

LEMBEYE, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), à 29 kil. N. E. de Pau; 1336 hab.

LEMERCIER (Jacq.), architecte du roi, né à Pontoise v. 1590, m. à Paris en 1660, construisit plusieurs édifices remarquables, notamment, à Paris, la Sorbonne (1629-35) et le palais Cardinal (depuis Palais-Royal). Il acheva l'église de l'Oratoire et commença l'église St-Roch (1653). On lui doit l'aile du Louvre à droite du pavillon de l'Horloge et la partie supérieure de ce pavillon. Il a aussi construit l'église de l'Annonciade à Tours, et le château de Richelieu en Poitou. Il y a de l'imagination et de la grandeur dans ses compositions, mais son style est lourd.

LEMERCIER (Népomucène), littérateur, né à Paris en 1772, m. en 1840, a composé un grand nombre d'ouvrages, presque tous remarquables, entre autres : la tragédie d'*Agamemnon*, 1797 (c'est son chef-d'œuvre); *Ophis*, 1798; *la Démence de Charles VI*, 1820; *Frédégonde et Brunehaut*, 1821; *Richard III et Jeanne Shore*, 1823; des comédies historiques : Pinto, 1800; *la Journée des Dupes*, 1804; *Christophe Colomb*, 1809; *l'Atlantiade*, poëme épique dont Newton est le héros, 1812; la *Mérovéide*, poëme badin, 1818; la *Panhypocrisiade* ou *Spectacle infernal du XVIe siècle*, sorte de comédie satirique, 1819; enfin un *Cours analytique de littérature*, 1820. Il entra à l'Académie française en 1810. Le caractère de son talent est une singulière hardiesse de pensée et d'expression et une véritable originalité; on trouve dans ses écrits des beautés de premier ordre, mais aussi des bizarreries presque ridicules. Il fut comme le précurseur de l'école romantique : il est en effet un des premiers qui aient entrepris de modifier les habitudes de la scène française, en violant la règle des trois unités prescrite par Boileau.

LÉMERY (Nic.), chimiste, né à Rouen en 1645, m. en 1715, exerçait simultanément la médecine et la pharmacie. Il acquit une grande réputation par les cours de chimie qu'il fit à partir de 1672, et compta au nombre de ses auditeurs le grand Condé et Tournefort. Inquiété comme calviniste, il se réfugia en Angleterre; mais il revint peu après en France, et y abjura en 1686. Il fut nommé membre de l'Académie des sciences en 1699. Il publia en 1675 un *Cours de chimie*, en 1697, un *Traité des drogues simples* et une *Pharmacopée universelle*. On lui doit en outre plusieurs inventions d'une application journalière. M. Cap a écrit son *Éloge*, 1838.

LEMGO ou LEMGOW, *Lemgovia*, v. de la principauté de Lippe-Detmold, à 11 kil. N. de Detmold; 4600 h. Jadis ville hanséatique. Patrie de Kæmpfer.

LEMIERRE (Ant. Marin), poëte, né à Paris en 1723, mort en 1793, devint, au sortir du collége, secrétaire du fermier général Dupin qui lui laissa le loisir de se consacrer aux lettres. Il remporta plusieurs fois le prix de poésie à l'Académie (1753, 1757), puis s'adonna au théâtre et fit représenter plusieurs tragédies : *Hypermnestre*, 1758; *Idoménée*, 1764; *Artaxerce*, 1766; *Guillaume Tell*, 1766; *la Veuve de Malabar*, 1770; *Barnevelt*, 1790; quelques-unes eurent beaucoup de succès. Il composa en même temps deux poëmes didactiques : *la Peinture*, en 3 chants, 1769 (imitée du poëme latin de l'abbé de Marsy); *les Fastes ou les Usages de l'année*, 1779, poëme en 16 chants, sur le modèle des *Fastes* d'Ovide. Lemierre fut admis à l'Académie française en 1781 On reproche à sa versification de l'incorrection et de la dureté; mais on trouve dans ses tragédies et dans ses poëmes de grandes beautés. Ses *Œuvres* ont été recueillies par R. Périn, 1810, 3 vol. in-8.

LEMIRE (Noël), graveur de Rouen, 1724-1801, fut élève de Lebas. On estime de lui *la Mort de Lucrèce*, d'après André del Sarto; *Jupiter et Danaé*, d'après le Carrache; *les Nouvellistes flamands*, d'après Téniers; *le Gâteau des rois* ou *le Partage de la Pologne*, son chef-d'œuvre. On lui doit aussi un grand nombre de vignettes.

LEMNOS, appelée par les Turcs *Limnia* et *Stalimène*, île de la mer Égée, au S. de celles d'Imbros et de Samothrace, renfermait des volcans : ce qui la fit regarder comme le séjour de Vulcain. Selon la Fable, c'est dans cette île que tomba ce dieu quand il eut été précipité du ciel. Elle était riche et fertile. On en tirait la *terre sigillée* à laquelle on attribuait de grandes vertus médicinales. — Lemnos fut primitivement peuplée par des Pélasges appelés *Sinthiens* : ceux-ci furent tous massacrés en une seule nuit par leurs femmes, irritées de se voir négligées pour des étrangères : les Lemniennes se donnèrent alors pour reine Hypsipyle, l'une d'elles. Les Argonautes relâchèrent dans l'île peu après cet événement, et les Lemniennes s'empressèrent de les accueillir. Vers 1100 av. J.-C., de nouveaux Pélasges, les *Tyrrhéniens*, chassés de l'Attique, vinrent occuper l'île. Plus tard, des Cariens s'en emparèrent. Darius I l'occupa en 511; mais Miltiade la reprit l'année suivante et la soumit à Athènes. Cependant elle se révolta plusieurs fois contre cette république, notamment pendant la guerre sociale (359-356). Elle appartint à l'empire d'Orient jusqu'à la 4e croisade; elle passa alors aux Vénitiens qui, en 1478, la cédèrent aux Turcs : ces derniers la possèdent encore. L'anc. Lemnos avait un fameux labyrinthe et deux villes, Héphestiade à l'E., et Myrine sur la côte O. Cette dernière, qui s'appelle auj. *Lemnos* ou *Limnia*, compte 2000 hab. env. — L'île actuelle est inculte et désolée par la fièvre.

LEMOINE (Jean), cardinal, né au XIIIe siècle, à Cressy, dans le Ponthieu, mort à Avignon en 1313. Après avoir été reçu docteur en théologie à l'Université de Paris, il se rendit à Rome, y fut nommé auditeur de rote, commenta le VIe livre des *Décrétales*, et reçut le chapeau de cardinal en récompense de ce savant travail. Nommé légat en France par Bo-

niface VIII (1302), il chercha à rétablir la paix entre Philippe le Bel et le St-Siége. Le cardinal Lemoine avait fondé à Paris, rue St-Victor, un collége qui a longtemps porté son nom.

LEMOINE (Franç.), peintre, né à Paris en 1688, fut reçu à l'Académie en 1711, devint professeur de l'Académie et premier peintre du roi; c'est lui qui a peint le salon d'Hercule à Versailles et la coupole de la chapelle de la Vierge à St-Sulpice. Le Musée de Paris a de lui *Hercule assommant Cacus*. Victime de quelques injustices, il perdit la raison et se tua, 1737. Lemoine a donné le signal de la décadence en visant trop à la grâce : il avait été le maître de Natoire, de Boucher, de Nonotte, qui l'ont suivi dans cette voie. — *V.* LEMOYNE.

LEMONNIER (Pierre), professeur, né en 1675, à St-Sever, près de Vire, mort en 1757, enseigna longtemps la philosophie au collége d'Harcourt à Paris, et devint membre de l'Académie des sciences peu avant sa mort. On a de lui un *Cursus philosophiæ*, 1750, 6 vol. in-12, qui a été quelque temps classique.

LEMONNIER (Ch.), astronome, fils du précéd., né à Paris en 1715, mort en 1799, professa la physique au Collége de France et devint membre de l'Académie des sciences en 1736. Il détermina les changements des réfractions en hiver et en été, entreprit de réformer les tables du soleil, et calcula l'obliquité de l'écliptique et la hauteur du pôle de Paris. On a de lui : *Histoire céleste*, 1741; *Théorie des comètes*, 1743; *Institution astronomique*, 1746; *Astronomie nautique et lunaire*, 1771; *Essai sur les marées*, 1774, etc. Il fut le maître de Lalande; il n'en eut pas moins dans la suite avec lui de vives discussions. —Son frère, le Dr L. Guillaume L., 1717-99, professeur de botanique au Jardin du Roi et 1er médecin de Louis XVI, a publié des *Leçons de physique expérimentale*, 1742, des *Observations sur l'histoire naturelle*, 1744, et des articles dans l'*Encyclopédie*.

LEMONNIER (Guill. Ant.), littérateur, né en 1721 à St-Sauveur-le-Vicomte (Manche), m. en 1797, était curé en 1789. Incarcéré en 1793 pour avoir refusé le serment à la constitution civile du clergé, il recouvra la liberté après le 9 thermidor, et fut nommé bibliothécaire du Panthéon (Ste-Geneviève). On a de lui des traductions estimées de Térence et de Perse, et quelques pièces de théâtre, entre autres *le Bon Fils* (1773); mais il est surtout connu par ses *Fables* en vers, qui parurent pour la 1re fois en 1773, et qui le placent au rang de nos bons fabulistes. — Un autre Lemonnier, Pierre René, secrétaire du maréchal de Maillebois, né en 1731, m. en 1796, est auteur de plusieurs comédies : *le Maître en droit*, 1760; *Renaud d'Ast*, 1765; *le Mariage clandestin*, 1775, etc.

LEMONNIER (Gabriel), peintre d'histoire, né à Rouen en 1743, mort en 1824, élève de Vien, remporta le grand prix en 1770, fut reçu à l'Académie en 1789, devint en 1794 peintre du cabinet de l'École de médecine, et en 1810 directeur des Gobelins. On cite de lui : *S. Charles Borromée parmi les pestiférés de Milan*, à Rouen; *les Envoyés romains demandant à l'Aréopage les lois de Solon; François I recevant un tableau de Raphaël; la Présentation des notables de Rouen à Louis XVI; une Soirée chez Mme Geoffrin.* Ses œuvres unissent au goût dans la composition la fermeté du pinceau et la fidélité de l'expression.

LÉMONTEY (Édouard), littérateur et avocat, né à Lyon en 1762, mort en 1826, se fit connaître comme publiciste à l'époque de la Révolution, et fut député du Rhône à l'Assemblée législative. Il prit les armes avec ses compatriotes au siége de Lyon, et n'échappa à la mort qu'en se réfugiant en Suisse. De retour en en 1795, il fut nommé en 1804 chef de la commission de censure des pièces de théâtre, et entra en 1817 à l'Académie française. Ses principaux ouvrages sont : un savant *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, et une *Histoire de la Régence*, 1832. Ses *Œuvres* ont été publiées en 5 vol. in-8, 1829-31 (non compris l'*Histoire de la Régence*).

LEMOS (Pedro Juan, comte de), né en Espagne vers 1560, mort en 1634, fut président du conseil des Indes en 1609, vice-roi de Naples en 1611, et se montra constamment le protecteur des gens de lettres. Cervantès lui dédia son roman de *Persilès*.

LEMOT (Fréd., baron), statuaire, membre de l'Institut, professeur à l'École des beaux-arts, né à Lyon en 1771, mort à Paris en 1827, a exécuté de beaux ouvrages, qui pour la plupart ornent divers établissements publics, entre autres : *Lycurgue*, *Léonidas*, *Cicéron* (pour le Tribunat et le Corps législatif), *Jean Bart* (à Dunkerque), *Henri IV* (sur le terre-plein du pont Neuf), *Louis XIV* (à Lyon).

LEMOVICES, le *Limousin* et partie de la *Marche*, peuple de l'Aquitaine 1re, entre les *Bituriges Cubi* au N. et les *Cadurci* au S., avait pour ch.-l. *Augustoritum*, depuis *Lemovices*, auj. *Limoges*. — César fait mention d'un peuple de l'Armorique qu'il appelle aussi *Lemovices*, qui avait pour ch.-l. *Ratiatum*, non loin de l'embouchure de la Loire, entre Nantes et Machecoul. Il y a en dans cette contrée un lieu appelé *La Limousinière*, qui rappelle son nom.

LEMOYNE (le P.), poëte médiocre, né en 1602 à Chaumont-en-Bassigny, mort en 1671, entra chez les Jésuites, se livra à l'enseignement et à la prédication, et cultiva en même temps la poésie. On a de lui un poëme épique de *S. Louis*, ou *la Ste Couronne reconquise*, en 18 chants, 1651-53; ce poëme montre quelque imagination, mais manque complétement de goût et d'intérêt. Le P. Lemoyne prit part aux querelles théologiques du temps : il publia en 1652 la *Dévotion aisée*, que Pascal a raillée dans sa 11e *Provinciale*.

LEMOYNE (J. L.), sculpteur, élève de Coysevox, né à Paris en 1665, m. en 1755, a exécuté deux *Anges adorateurs* dans l'église des Invalides, et une *Diane* dans l'ancien parc de la Muette. — Son fils, J. B., 1704-1778, a fait le mausolée du cardinal Fleury, les tombeaux de Mignard et de Crébillon, un grand nombre de portraits, et la statue équestre de Louis XV à Bordeaux. — *V.* LEMOINE.

LEMPDES, vge du dép. de la Hte-Loire, sur l'Alagnon, à 10 kil. N. O. de Brioude; 1200 hab. Station du Grand Central.

LEMPRIÈRE (John), écrivain anglais, né à Jersey vers 1775, mort en 1824, dirigea différentes écoles, puis devint en 1811 recteur de Meeth (comté de Devon). On a de lui un *Dictionnaire classique des noms propres mentionnés dans les auteurs anciens*, 1788, et une *Biographie universelle* en 1 vol., 1808. Le *Dictionnaire classique*, extrait du grand *Dictionnaire des auteurs classiques* de Sabbathier de Châlons, a été trad. en franç. par Math. Christophe, Paris, 1804, et refondu sur un plan nouveau par M. Bouillet dans son *Dictionnaire classique de l'Antiquité*, 1826.

LEMPS (LE GRAND-). *V.* GRAND-LEMPS.

LEMUET (P.), architecte de Dijon, 1591-1669, a construit le *Val de Grâce*, avec Fr. Mansard, et a donné les plans de l'église des *Petits-Pères* à Paris, et des châteaux de Luynes, de Laigle et de Beauvilliers. Il a traduit Palladio (1626) et Vignole (1632).

LÉMURES ou LARVES, nom donné chez les Étrusques et les Romains aux âmes ou aux ombres errantes qui venaient tourmenter la nuit les vivants. On institua pour les écarter des fêtes nommés *Lémuries*. Elles consistaient en certaines conjurations, pendant lesquelles on jetait des fèves noires aux lémures, et on frappait sur des vases d'airain pour les faire fuir. On célébrait ces fêtes aux ides de mai.

LÉNA (la), riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), sort des monts Baïkal, au N. O., dans le gouvt d'Irkoutsk; coule au N. O. jusqu'à Iakoutsk, puis au N., et se perd dans l'Océan Glacial arctique après un cours lent et sinueux d'env. 2600 kil. Sables aurifères.

LENAIN (Louis et Ant.), peintres recommandables du XVIIe s., nés à Laon, étaient frères. Ils travaillèrent toujours ensemble, et moururent la même année, en 1648, à 2 jours de distance. Ils réussissaient surtout dans les scènes familières, métiers, tabagies,

cabarets, mendiants, etc.; ils rivalisèrent en ce genre avec les meilleurs maîtres de l'école flamande. On estime surtout leur *Maréchal ferrant*, au Louvre.

LENAIN DE TILLEMONT. *V.* TILLEMONT.

LENCLOITRE, ch.-l. de c. (Vienne), à 17 kil. O. de Châtellerault; 1741 h.

LENCLOS (Ninon de), femme célèbre du XVIIe siècle, l'*Aspasie* de son temps, née à Paris en 1615, m. en 1705, était fille d'un gentilhomme aisé de la Touraine. Devenue, à 15 ans, par la mort de ses parents, maîtresse de ses actions, elle donna un libre cours à son penchant pour le plaisir. Belle, riche, spirituelle, incrédule, elle se fit une philosophie toute épicurienne, renonça au mariage, et eut de nombreux amants. Elle eut le privilége de conserver ses charmes jusqu'à l'âge le plus avancé. Couvrant ses faiblesses des apparences de la décence, elle sut se faire accepter par le monde et fut recherchée par les dames du plus haut rang : Mmes de Maintenon, de La Sablière, de La Ferté, de La Fayette, ne craignaient pas de lui donner le nom d'amie. Sa maison, située rue des Tournelles, fut le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de plus poli, de plus illustre : Molière, St-Évremont, Fontenelle, la consultaient sur leurs ouvrages; elle devina le génie de Voltaire, accueillit le jeune poëte au sortir du collége, et lui légua, en mourant, 2000 fr. pour acheter des livres. Inconstante en amour, elle resta toujours fidèle en amitié, fut une sage conseillère pour ses amis et les aida souvent de sa bourse. On a d'elle quelques *Lettres* à St-Évremont (dans les *Œuvres* de cet auteur). Les *Correspondances de Ninon avec Villarceaux, Sévigné, etc.*, sont des ouvrages supposés. Bret a écrit des *Mémoires sur Ninon*, 1751.

LENET (Pierre), procureur général au parlement de Bourgogne, puis conseiller d'État sous la régence d'Anne d'Autriche, était dévoué aux Condé et les servit pendant la Fronde. Il a laissé des *Mémoires sur les guerres civiles des années* 1649 *et suiv.* (impr. en 1729, 2 vol. in-12, réimpr. dans le *Panthéon littéraire*) : la rédaction en est négligée, mais ils offrent des détails ignorés et portent le cachet de la franchise.

LENFANT (Jacq.), ministre protestant, né en 1661, à Bazoche en Beauce, mort en 1728, étudia à Genève, passa de là à Heidelberg, où il fut pasteur de l'église française et chapelain de l'électrice douairière, se retira à Berlin lors de l'invasion des Français dans le Palatinat (1688), y devint prédicateur de la reine de Prusse, et fut reçu à l'Académie de Berlin. On a de lui : *Histoire du concile de Constance*, Amst., 1727; — *du concile de Pise*, 1724; — *du concile de Bâle*, 1731, etc.

LENFANT (le P.), prédicateur, né à Lyon en 1726, mort en 1792, entra chez les Jésuites, quitta la France après la suppression de son ordre, prêcha avec succès devant Stanislas, roi de Pologne, et Joseph II, empereur d'Allemagne; revint en France sous Louis XVI et prêcha à la cour. Incarcéré à l'Abbaye en 1792, il fut une des plus regrettables victimes des massacres de septembre. Ses sermons avaient obtenu le plus grand succès; ils font moins d'effet à la lecture. Ils ont été publiés à Paris en 1818, 8 vol. in-12.

LENGERICH, v. des États prussiens (Westphalie), à 27 kil. N. E. de Munster; 1375 hab. On y signa en 1648 les préliminaires du traité de Westphalie.

LENGLET-DUFRESNOY (l'abbé Nic.), laborieux compilateur, né à Beauvais en 1674, m. en 1755, fut nommé en 1705 secrétaire pour les langues latine et française de l'électeur de Cologne, qui résidait à Lille, revint à Paris sous la Régence, et contribua à la découverte de la conspiration de Cellamare. Il fut, sous Louis XV, mis plusieurs fois à la Bastille pour la hardiesse de ses écrits. Il mourut d'accident, à près de 82 ans, étant tombé dans le foyer auprès duquel il lisait. Il avait une grande érudition, mais peu de goût et de critique. Ses principaux écrits sont : *Manuel pour étudier l'histoire*, 1713; *Méthode pour étudier la géographie*, 1716; *De l'usage des romans*, 1734 (sous le nom de Gordon de Percel); *l'Histoire justifiée contre les romans*, 1735; *Histoire de la philosophie hermétique*, 1742; *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane*, 1744; *Traité sur les apparitions*, 1751; *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1753. On a en outre de lui plusieurs éditions d'auteurs anciens et modernes, notamment du *Roman de la Rose*, des poésies de Cl. Marot, des *Mémoires* de Comines, de l'Étoile, etc.

LENNAPE (famille), une des nations indigènes de l'Amérique septentrionale, se partageait, avant l'arrivée des Européens, en un grand nombre de peuplades, qui toutes habitaient à l'E. des monts Alleghany, depuis le cap Breton jusqu'au cap Hatteras. Leur nombre a considérablement diminué. Les principales tribus de cette famille actuellement existantes sont : les *Savanous*, dans l'État d'Indiana; les *Sakis* et les *Ottogamis* le long du Haut-Mississipi; les *Miamis* et les *Illinois* dans les États d'Indiana, d'Illinois et de Michigan; les *Lenni-Lennape* ou *Delawares*, sur les bords de l'Arkansas; les *Micmaks* (Souriquois), sur la côte orientale du Canada et les îles voisines; les *Algonquins* et les *Chippaways*, dans le Michigan et le district Huron; les *Knistenaux*, dans le Bas-Canada et le Labrador. Leur langue a de l'analogie avec celle des Samoyèdes.

LENNEP (J. Daniel VAN), helléniste, né à Leeuwarden en 1724, m. à Aix-la-Chapelle en 1771, fut professeur de littérature grecque et latine à Groningue, puis à Franeker. On lui doit des éditions de *Coluthus*, Leeuwarden, 1747, et des *Lettres de Phalaris*, 1777; des *Observations sur l'Analogie de la langue grecque et sur les Étymologies grecques*, publiées par Scheidius, Utrecht, 1790, et par Nagel, 1808.

LENNEP (Jacques VAN), philologue, né en 1774 à Amsterdam, m. en 1853, fut professeur à l'Athénée d'Amsterdam, puis à l'Université de Leyde. Il donna d'excellentes éditions des *Héroïdes* d'Ovide, des *Épîtres* de Sabinus (Amst., 1807 et 1812), et de l'*Anthologia græca*, avec Bosch (5 vol., Utrecht, 1795-1822), traduisit *Hésiode* en vers hollandais (1823), et composa, soit en latin, soit dans sa langue maternelle, des écrits en prose et en vers fort estimés. Il passait pour le meilleur latiniste de la Hollande. — Son fils, Jacques, né en 1802, est un des poëtes et romanciers les plus populaires des Pays-Bas : il exploite surtout dans ses écrits les légendes du moyen âge.

LENNOX. *V.* LENOX.

LENOBLE (Eust.), baron de St-George, écrivain médiocre, né à Troyes en 1643, m. en 1711, fut quelque temps procureur général à Metz, vendit sa charge pour se livrer aux plaisirs, fut enfermé pour adultère et mourut dans la misère. Il a composé nombre d'ouvrages en prose et en vers : *Histoire de Gênes*, 1685, — *de la Hollande*, 1689; *Romans historiques*, 1698; *Comédies*, *Satires*, *Poëmes burlesques*, *Contes et Fables*, 1695. Au jugement de Bayle, il ne manquait pas d'esprit ni d'instruction.

LENOIR (J. Ch.), magistrat, né à Paris en 1732, m. en 1807, fut longtemps lieutenant criminel et lieutenant de police de Paris (1774), et se distingua dans l'exercice de ses fonctions par son zèle, son désintéressement et sa philanthropie. Il créa plusieurs établissements utiles, entre autres le Mont de Piété; améliora les hôpitaux, les prisons, et fit abolir la torture. Il donna sa démission en 1790, se retira en Suisse, puis à Vienne, revint en France en 1802, et obtint de Napoléon une pension.

LENOIR (Alex.), créateur et directeur du Musée des monuments français, né à Paris en 1761, m. en 1839, avait étudié la peinture sous Doyen. Il proposa en 1790 à l'Assemblée nationale de faire rassembler à Paris, dans l'ancien couvent des Petits Augustins, les objets d'art provenant des églises et couvents supprimés, fut nommé conservateur du musée créé à cet effet, réunit et préserva de la destruction plus de 500 monuments, qu'il restaura avec soin et distribua avec goût; mais vit en 1816 anéantir son œuvre et sup-

primer son emploi par une ordonnance royale qui rendait les monuments religieux à leur destination primitive. Outre une *Notice du Musée des Petits-Augustins* (1793), on lui doit : *Musée des monuments français*, 1800-22, 8 vol. in-8, avec pl. ; *Histoire des arts en France par les monuments*, 1811 ; *Atlas des monuments et des arts libéraux*, 1820-27, la *Vraie science des artistes*, 1823, 2 vol. in-8 ; *Monuments des Arts en France depuis les Gaulois*, 1840.

LENORMAND (Sébastien), professeur de physique et de chimie, né à Montpellier en 1757, m. vers 1840, enseigna aux Écoles centrales et fut un des créateurs de la Technologie. On a de lui plusieurs manuels pratiques, publiés la plupart dans la collection Roret, parmi lesquels on remarque l'*Art du Distillateur*, 1817 ; l'*Art du Dégraisseur*, 1818 ; le *Manuel du Relieur*, 1826, et celui de l'*Horloger*, 1831. On lui doit aussi la *Bibliothèque instructive* (1824-26), destinée à instruire l'enfance au moyen d'un système d'estampes.

LENORMAND (Mlle), fameuse devineresse, née en 1772 à Alençon, morte à Paris en 1843, reçut quelque éducation dans un couvent de Bénédictines, fit dès l'enfance des prédictions qui frappaient d'étonnement ses compagnes, vint en 1790 se fixer à Paris (rue de Tournon, où elle habita jusqu'à sa mort), et se mit à prédire l'avenir en tirant les cartes. Emprisonnée en 1794 pour des révélations compromettantes, elle vit sa vogue s'accroître en sortant de prison, et fut, sous l'Empire et pendant la Restauration, consultée et recherchée par les plus hauts personnages, parmi lesquels on compta l'impératrice Joséphine. Elle a publié quelques écrits, entre autres *la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1819, qui lui attira en Belgique un procès dont elle sortit triomphante, des *Mémoires secrets sur Joséphine*, 1820, et ses *Révélations*, 1833. Elle prétendait être une *somnambule éveillée*. Francis Girault a donné sa *Biographie*, 1843.

LENORMANT (Ch.), archéologue, né à Paris en 1802, m. en 1860, avait épousé une nièce de Mme Récamier. Il fut successivement inspecteur des beaux arts (1825-30), conservateur à la bibliothèque de l'arsenal (1830) et à la bibliothèque impériale (1832), professeur suppléant d'histoire à la Sorbonne, où il remplaçait M. Guizot (1834-46), professeur d'archéologie au Collége de France (1848), et fut admis à l'Académie des inscriptions en 1839. Il voyagea en Égypte avec Champollion (1829) et visita deux fois la Grèce (1840 et 1859) : dans ce dernier voyage il contracta une maladie à laquelle il succomba. Outre une foule de mémoires, épars dans divers recueils, il a publié, soit seul, soit en collaboration : le *Trésor de Numismatique et de Glyptique*, 1836-50, 5 vol. in-f. ; le *Musée des antiquités égyptiennes*, 1841, in-f. ; l'*Élite des monuments céramographiques*, 1844-57, 3 vol. in-4, et a laissé quelques morceaux détachés, réunis après sa mort sous le titre de *Beaux-arts et Voyages*, 1861. Il a fondé et dirigé jusqu'en 1855 *le Correspondant*, journal catholique. A une érudition solide et variée Ch. Lenormant joignait un vif sentiment de l'art.— Son fils, François L., né en 1835, marche sur ses traces comme archéologue et numismate.

LE NÔTRE (André), architecte et dessinateur de jardins, né à Paris en 1613, m. en 1700, avait été destiné par son père à la peinture; mais il préféra se livrer à l'art des jardins et acquit bientôt en ce genre un talent supérieur. Louis XIV, frappé de la majestueuse ordonnance du parc de Vaux, qui était son ouvrage, lui confia la direction de tous les parcs et jardins de la Couronne. Le Nôtre planta les jardins de Versailles, des Tuileries, de Clagny, de Chantilly, de St-Cloud, de Meudon, de Sceaux, de St-Germain et de Fontainebleau. Le roi, en récompense, l'anoblit, le décora de l'ordre de St-Michel et le nomma contrôleur général des maisons et manufactures royales. Les parcs de Greenwich et de St-James en Angleterre ont aussi été dessinés par Le Nôtre.

LENOX, *Levina* ou *Elgovia*, ancien pays d'Écosse, au N. de la Clyde, est auj. réparti entre les comtés de Stirling et Dumbarton.—C'était autrefois un comté (érigé plus tard en duché), qui appartenait à une branche de la famille des Stuarts. Mathieu Stuart, comte de Lenox, fut père de Henry Darnley; ce dernier, en épousant Marie Stuart, réunit le comté à la couronne. Il fut depuis donné à un fils naturel de Charles II et de la duchesse de Portland, qui y joignit le duché de Richmond. *V.* RICHMOND.

LENS, *Elenæ? Lentium*, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 18 kil. S. E. de Béthune; 3301 hab. Eau-de-vie de grains, genièvre. Saline. — Jadis place forte. Le maréchal de Gassion fut tué sous ses murs en 1647. Condé y vainquit les Espagnols en 1648.

LENTAGIO. *V.* TAGINA.

LENTINI ou LEONTINI, *Leontium*, v. de Sicile (Syracuse), à 22 kil. O. d'Agosta; 5800 hab. Ruinée par un tremblement de terre en 1169. *V.* LEONTIUM.

LENTULUS, branche de la famille romaine des Cornélius qui a fourni plusieurs consuls à la république, était ainsi appelée soit parce qu'un de ses membres était né avec une lentille (*lens*) sur le visage, soit parce qu'elle cultivait particulièrement ce légume.

LENTULUS SURA (P. Cornél.); un des principaux complices de Catilina, avait été consul l'an 71 av. J.-C. Il tenta de faire entrer dans la conspiration les députés des Allobroges, et leur confia dans ce but des lettres signées de lui et des principaux conjurés; mais il fut trahi et périt étranglé dans sa prison.

LENTULUS SPINTHER (P. Corn.), consul l'an 53 av. J.-C., ami de Cicéron, le fit rappeler de l'exil. Dans les guerres civiles, il suivit le parti de Pompée.

LENZ, hameau de Suisse (canton des Grisons), à 14 kil. S. de Coire. C'est là que fut conclue en 1471 l'alliance des 3 Ligues grises. *V.* GRISONS.

LEO (Léonard), compositeur, né à Naples vers 1694, m. en 1756, était maître du conservatoire de Sto-Onufrio, et compositeur particulier de la chapelle du roi. Il contribua puissamment à l'illustration de l'école napolitaine, et forma entre autres élèves Traetta, Piccini et Jomelli. Ses principales compositions sont les opéras suivants : *Sofonisbe*, 1718, *Olimpiade*, *Demofoonte*, *Caio Gracco*, 1720; *Tamerlane*, 1722; *Timocrate*, 1723; *Catone in Utica*, 1726; *la Clemenza di Tito*, 1735; *Ciro riconosciuto*, 1739; *Achille in Sciro*, 1740; *Vologese*, 1744. On a aussi de lui quelques opéras-comiques, plusieurs *Oratorios*, *Motets* et *Cantates*, et un *Miserere* admirable.

LEOBEN, v. des États autrichiens (Styrie), à 12 k. S. O. de Brück; 2300 hab. — C'est là que furent signés le 29 avril 1797 par Bonaparte et l'archiduc Charles les préliminaires de la paix de Campo-Formio.

LÉOCADIE (Ste), vierge de Tolède, subit le martyre en 303. On la fête le 9 décembre.

LEODIUM, nom latin de la ville de Liége.

LÉOGANE, v. de l'île d'Haïti (dép. de l'Ouest), à 30 kil. O. de Port-Républicain, sur le golfe de Gonave ou de Léogane; 2800 hab. — Presque détruite par Dessalines, elle n'a pas tardé à se relever.

LÉON, *Legio septima gemina*, v. d'Espagne (V.-Castille), ch.-l. d'intendance, à 115 k. N. O. de Valladolid, sur le Toro et la Bornesga; 6000 hab. Évêché (le plus ancien de l'Espagne). Belle cathédrale gothique (où sont déposées les cendres de 38 rois), église St-Isidore, etc. Toiles, gants, bonneterie. — Fondée avant le règne de Galba et nommée d'après la légion qui l'occupait; prise aux Maures par Pélage en 722; résidence des derniers rois d'Oviédo et Léon, puis des rois de Léon, depuis Ordogno jusqu'à l'extinction de cette dynastie en 1037 ; enfin d'Alphonse VI, 1065-85, de Ferdinand II et Alphonse IX (2157-1230). — L'intend. de Léon, dans la capitainerie générale de Vieille-Castille-et-Léon, est bornée au N. par les Asturies, à l'E. par les provinces de Toro et Palencia, au S. par celles de Valladolid et de Zamora, à l'O. par la Galice, et compte 270 000 h. Elle est formée en grande partie de l'anc. royaume de Léon. Elle est traversée par les monts Cantabres et arrosée par un grand nombre de rivières. Climat va-

rié, riches pâturages, vastes forêts. Nombreux troupeaux de moutons, beaucoup de gibier. Mines et carrières; sources thermales et minérales.

LÉON (Royaume de), une des 15 grandes divisions anciennes de l'Espagne, était borné au N. par les Asturies, à l'E. et au S. E. par la V.-Castille, au S. par l'Estramadure, à l'O. par la Galice et le Portugal. Ce pays était jadis habité par les *Vettones;* après avoir obéi aux Romains, aux Visigoths, aux Maures, il fut enlevé à ces derniers par les rois d'Oviédo ou des Asturies, successeurs de Pélage. En 913, Ordogno II forma, sous le nom de *Roy. de Léon-et-Asturies*, un État qui, outre ces deux provinces, comprenait la Galice, et étendait sa suzeraineté sur les provinces basques et une partie du comté de Castille. Neuf princes se succédèrent sur le trône après Ordogno II. Mais Bermude III ayant péri en 1037, dans un combat contre Ferdinand I, roi de Castille, celui-ci réunit le roy. de Léon à la couronne de Castille. Après la mort de Ferdinand I (1065), le roy. de Léon fut détaché de la Castille en faveur d'Alphonse VI, 3[e] fils de ce prince; mais en 1071, Sanche II, le Fort, frère aîné d'Alphonse VI, qui régnait en Castille, déposséda son frère; toutefois Alphonse VI reconquit le roy. de Léon l'année suivante, et de plus enleva la Castille à Sanche : les deux roy. furent alors de nouveau réunis.—Après la mort d'Alphonse VIII, roi de *Castille-et-Léon* (1157), le roy. de Léon fut une 2[e] fois détaché de la Castille. Ferdinand II et Alphonse IX y régnèrent successivement; mais Ferdinand III, fils d'Alphonse IX, qui du chef de sa mère était déjà devenu roi de Castille en 1217, devint roi de Léon après la mort de son père, 1230. Le royaume de Léon se fondit dès lors dans celui de Castille.

Rois de Léon.

Ordogno II,	913	*Réunion temporaire*	
Froïla II,	923	*à la Castille,*	1037
Alphonse IV,	924	Alphonse VI,	1065
Ramire II,	927	2[e] *réunion à la Cas-*	
Ordogno III,	950	*tille,*	1072
Sanche I, *le Gros,*	955	Ferdinand II,	1157
Ramire III,	967	Alphonse IX,	1187
Bermude II,	982	Ferdinand III,	1230
Alphonse V,	999	*Réunion définitive*	
Bermude III,	1027	*à la Castille,*	1230

LÉON (île de), *Cotinussa* et *Erythræa*, île de l'Atlantique, sur la côte S. O. de l'Espagne, dont la sépare un canal de 2 kil. de large, dit *C. de Santi-Petri;* elle projette au N. O. une langue de terre à l'extrémité de laquelle est Cadix; elle renferme en outre la ville de San-Fernando, dite aussi San-Carlos ou Isla de Léon. Ce point de l'Espagne est le seul qui n'ait pas été conquis par Napoléon. La révolution de 1820 prit naissance dans l'île de Léon : cette île fut par suite occupée en 1823 par le duc d'Angoulême.

LÉON, v. de l'Amérique centrale, ch.-l. de l'État de Nicaragua, à 550 kil. S. E. de Guatemala-la-Nueva; 40 000 hab. Évêché, université. Belle cathédrale, rues larges et bien bâties, places régulières. Commerce assez étendu. — Fondée en 1523.

LÉON (NOUV.-), État du Mexique, borné au N. O. par l'État de Cohahuila, à l'O. par celui de Chihuahua, au S. par ceux de Zacatecas et de San-Luis de Potosi, à l'E. par celui de Tamaulipas : 270 kil. sur 180, et env. 135 000 hab. ch.-l. ; Monterey.

LÉON, personnages historiques.

I. *Empereurs d'Orient et rois d'Arménie.*

LÉON I, dit *l'Ancien* et *le Grand*, empereur d'Orient de 457 à 474, était né en Thrace, et parvint à l'empire après Marcien, par l'appui du patrice Aspar; cependant, trahi par ce dernier dans une guerre contre les Vandales, il le fit mourir avec toute sa famille. Léon se montra zélé pour la foi orthodoxe et confirma le concile de Chalcédoine. Il rendit la paix à l'empire, après avoir plusieurs fois défait les Barbares.

LÉON II, *le Jeune*, fils de Zénon l'Isaurien et d'Ariadne, fille de Léon I, succéda en 474 à son aïeul, n'étant âgé que de 4 ans; mais il mourut au bout de 10 mois, et Zénon, son père, resta maître de l'empire.

LÉON III, *l'Isaurien*, d'abord général d'Anastase II, parvint à l'empire en 717, défendit vaillamment Constantinople assiégée par les Sarrasins, et brûla une partie des vaisseaux ennemis par le moyen du feu grégeois. Ardent iconoclaste, il tyrannisa ses sujets en voulant les forcer à briser les images (726); il chassa de Constantinople le patriarche Germain qui lui résistait, et fut excommunié par Grégoire II et Grégoire III. L'exarchat de Ravenne s'étant soulevé contre lui, il équipa une flotte pour punir les rebelles, mais elle fit naufrage dans la mer Adriatique. Il mourut en 741.

LÉON IV, *le Khazare*, fils de Constantin Copronyme et d'une Irène, fille d'un khan de Khazares, régna de 775 à 780, épousa une autre Irène (la célèbre). Comme Léon III, il persécuta les défenseurs des images.

LÉON V, *l'Arménien*, fils de Bardas, s'était illustré dans les combats, lorsque les troupes le proclamèrent, en 813, à la place de Michel Rhangabé. Il remporta une victoire signalée sur les Bulgares; mais sa cruauté envers ses parents et ses persécutions contre les défenseurs des images le rendirent odieux : il fut massacré en 820, la nuit de Noël, victime d'une conspiration formée par Michel *le Bègue*, qui le remplaça.

LÉON VI, *le Sage*, *le Philosophe*, fils de Basile le Macédonien, monta sur le trône en 886, et mourut en 911. Il déposa le patriarche Photius qui s'était rangé parmi ses ennemis; il voulut ensuite dompter les Hongrois, les Bulgares, les Sarrasins; mais il ne fut heureux dans aucune de ces expéditions. Il réussit toutefois à repousser une flotte russe qui voulait franchir le Bosphore et signa la paix avec Oleg en 911. Il fut appelé *le Sage* et *le Philosophe* à cause de la protection qu'il accorda aux lettres, qu'il cultivait lui-même. Il se plaisait à composer des *Sermons*, au lieu de s'occuper de la défense de l'empire. On a de lui : *les Basiliques* (*Opus Basilicon*), code de lois que les Grecs suivirent jusqu'à la conquête de Constantinople par les Turcs, et qui a été publié par Fabrot, Paris, 1647; *Novellæ constitutiones*, Bâle, 1575; un *Traité de Tactique* (publié par Meursius, Leyde, 1612, trad. en franç. par Maizeroy); et des *Prédictions*, publiées par Rutgersius. Il eut pour successeur son fils Constantin Porphyrogénète.

LÉON, nom de plusieurs princes d'Arménie qui régnèrent à Sis dans l'ordre suivant :

Léon I,	1123-1144	Léon IV,	1305-1308
Léon II,	1185-1219	Léon V,	1320-1342
Léon III,	1269-1289	Léon VI,	1365-1375

Ces princes furent sans cesse en guerre, soit avec les Croisés, soit avec les Turcs. Léon II épousa en 1210, en Chypre, Sibylle, sœur du roi Hugues I, fille d'Amaury II et d'Isabelle de Jérusalem. Léon VI, issu des Lusignans de Chypre, fut chassé de ses États par le sultan d'Égypte, et se réfugia en France, où il mourut en 1393.

II. *Papes.*

LÉON I (S.), dit *le Grand*, né à Rome de parents toscans, fut élu en 440 et mourut en 461. Il condamna les hérétiques qui troublaient l'unité de l'Église, notamment Eutychès et les Manichéens. En 452, il parvint par son éloquence à dissuader Attila d'entrer dans Rome; mais il ne put garantir cette ville des fureurs de Genséric, 455. On a de lui plusieurs écrits, publiés par le P. Quesnel, Paris, 1675, et par le P. Cacciari, Rome, 1751-55. Ses *Sermons* ont été trad. en franç. par l'abbé de Bellegarde, 1701. Al. de St-Chéron a écrit l'*Histoire de Léon le Grand*, Paris, 1858. On fête ce saint pape le 11 avril à Rome, et le 10 novembre à Paris.

LÉON II (S.), Sicilien, pape de 682 à 683, eut à lutter contre l'exarque de Ravenne. Il maintint la discipline ecclésiastique, institua le baiser de paix et l'aspersion de l'eau bénite sur le peuple, et composa quelques hymnes. On l'hon. le 28 juin.

LÉON III, né à Rome, élu en 795, mort en 816. En

799, il fut assailli, au milieu d'une procession, par une troupe d'assassins qui, après lui avoir fait subir d'horribles traitements, l'enfermèrent dans un monastère. Il parvint à s'en échapper, et se réfugia en France, auprès de Charlemagne; ce prince le renvoya en Italie avec une escorte, et le rétablit sur son trône. En retour, Léon III mit sur la tête de Charlemagne la couronne impériale (800).

LÉON IV, natif de Rome, élu en 847, mort en 855, répara et embellit Rome, mit les États du St-Siége à l'abri des Sarrasins, et éleva près de Rome une ville qu'il nomma *Leopolis*: c'est la *cité Léonine*, auj. comprise dans l'enceinte de Rome. C'est après la mort de ce pape qu'on place la fable de la papesse Jeanne.

LÉON V, élu en 903, succéda à Benoît IV. Mis en prison un mois après, à la suite d'une émeute, il y mourut de chagrin, au bout de 40 jours de pontificat.

LÉON VI, Romain, élu en 928, mourut dès 929, sans avoir pu rien faire de remarquable.

LÉON VII, Romain, élu en 936, mort en 939, se montra fort zélé pour la discipline ecclésiastique.

LÉON VIII, élu en 963, du vivant même de Jean XII, par l'influence de l'empereur Othon, était laïque au moment de son élection. Il eut à lutter, après la mort de Jean XII (964), contre un autre compétiteur, Benoît V. Il fut rétabli par Othon, mais il mourut l'année suivante (965).

LÉON IX (S.), *Brunon*, né en Alsace en 1002, était parent de l'empereur Henri III. Il fut élu en 1049, s'occupa de réformer la discipline ecclésiastique, et tint plusieurs conciles, entr'autres celui de Verceil (1050), où fut condamné Jean Scot. Sous son pontificat éclata définitivement le schisme des Grecs, déjà commencé par Photius. Ayant accompagné, en 1053, les troupes que l'empereur avait envoyées à son secours contre les Normands, il fut battu et pris par ces derniers et ne fut remis en liberté qu'au bout de 10 mois. Il mourut peu après son retour, 1054. L'Église l'hon. le 19 avril.

LÉON X, *Jean de Médicis*, fils de Laurent de Médicis, né à Florence en 1475, mort en 1521, fut nommé cardinal à 13 ans, quitta jeune sa patrie et vint se fixer à Rome, où il s'attacha à Jules II; combattit pour lui à Ravenne, et y fut pris. Il fut élu en 1513. Son règne est également remarquable par les événements politiques ou religieux, et par le progrès des arts. Il fit la paix avec Louis XII, que son prédécesseur avait excommunié; cependant il se déclara bientôt après contre François I, et se ligua, pour le combattre, avec Sforze, duc de Milan, et les Suisses. Il se vit forcé de traiter avec ce prince après la victoire de Marignan (1515) et la conquête du Milanais; mais, en 1521, il s'unit à Charles-Quint pour chasser les Français du Milanais. Léon X venait de rétablir sa famille à Florence et d'investir son neveu, Laurent de Médicis, du duché d'Urbin, lorsqu'il mourut presque subitement au milieu de ses succès; on prétendit qu'il avait été empoisonné. Ce pape termina le concile de Latran et conclut avec François I le concordat de 1516, qui régit l'église de France pendant 3 siècles. Il fit prêcher dans toute la chrétienté des indulgences (1517), dont le produit, destiné d'abord à faire les frais d'une croisade contre les Turcs, fut ensuite employé à l'achèvement de la basilique de St-Pierre; la vente de ces indulgences donna lieu aux querelles qui amenèrent la Réforme. Léon X anathématisa Luther et l'excommunia (1520), mais sans pouvoir étouffer l'hérésie. Ce pape favorisa de tout son pouvoir les arts, les lettres et les sciences, rétablit à Rome l'université et la dota richement, fit rechercher et publia les auteurs anciens, et fonda la bibliothèque Laurentienne. On a donné le nom de *Siècle de Léon X* à l'époque brillante dans laquelle il a vécu : c'est alors en effet que fleurirent l'Arioste, Berni, Accolti, Alamanni, Sannazar, Vida, Bembo, Machiavel, Guichardin, Sadolet, Michel-Ange, Raphaël, André del Sarto, le Caravage, Jules Romain, etc. La vie de Léon X a été écrite par Fabroni, par Paul Jove, par W. Roscoë, Londres, 1805 (trad. en français par Henry, 1813); enfin par Audin, 1844 et 1850.

LÉON XI, de la famille des Médicis, élu en 1605, mourut un mois après son élection.

LÉON XII, *Annibal della Genga*, né en 1760 à Genga, près de Spolète, m. en 1829, était vicaire général du pape lorsqu'il fut élu, en 1823. Il embellit Rome, encouragea les lettres, enrichit la bibliothèque du Vatican, et fut universellement vénéré. Artaud de Montor a écrit son *Histoire*, Paris, 1843.

LÉON, anti-pape sous le nom de Grégoire VI, fut, après la mort du pape Sergius IV, le compétiteur de Benoît VIII, 1012, le contraignit à s'éloigner de Rome, occupa quelque temps la chaire de St-Pierre, et fut chassé à son tour par l'empereur Henri II, dont Benoît avait sollicité le secours.

III. *Personnages divers.*

LÉON LE DIACRE, historien, né vers 930, au bourg de Caloé, près du Tmolus, en Ionie, suivit l'empereur Basile II dans une guerre contre les Bulgares, et rédigea l'histoire de son temps (959-971). Cet ouvrage, qui est le complément de la *Byzantine*, a été imprimé par M. Hase, Paris, 1819, in-fol., et réimpr. à Bonn, 1828.

LÉON LE GRAMMAIRIEN, l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, écrivit vers 1013, sous le titre de *Chronographia*, une histoire des empereurs d'Orient depuis Léon l'Arménien jusqu'à la mort de Romain Lécapène (813-949), publiée, avec traduction latine, à la suite de Théophane, Paris, 1655, in-fol., et trad. en franç. par le présid. Cousin.

LÉON (Jean), *l'Africain*, géographe arabe, né à Grenade à la fin du XV[e] siècle, se nommait d'abord Al-Haçan. Après avoir parcouru toute l'Afrique septentrionale, il fut pris par des corsaires chrétiens (1517), et présenté à Léon X qui le fit baptiser sous le nom de Jean Léon. Il se fixa en Italie, apprit l'italien et le latin, et enseigna l'arabe. On a de lui une *Description de l'Afrique*, écrite d'abord en arabe, mise par l'auteur même en italien (1526), trad. en latin par Florius, Anvers, 1556, et en franç. dans le *Recueil de voyages* de J. Temporal, Lyon, 1556. Cet ouvrage précieux fait encore aujourd'hui autorité.

LÉON DE JUDA, PONCE DE LÉON. *V.* JUDA et PONCE.

LÉONARD (S.), ou LIÉNART, *Leonardus*, un des compagnons de Clovis, avait été converti par S. Remi après la bataille de Tolbiac. Il fonda un monastère près de Limoges, au lieu qu'on nomma depuis St-Léonard-le-Noblet. Il mourut vers 559. On le fête le 6 nov. Il est le patron des prisonniers.

LÉONARD d'Udine, dominicain, né à Udine dans le XV[e] siècle, prêcha en 1435 devant Eugène IV, puis parut avec éclat à Venise, à Rome, à Milan; fut prieur du couvent de St-Dominique de Bologne, puis provincial de toute la Lombardie, et mourut vers 1470. On a de lui des *Sermons*. Ces sermons, fort estimés de son temps et souvent réimprimés, tiennent beaucoup de ceux de Barletta et de Ménot.

LÉONARD, *le Limousin*, peintre émailleur, né à Limoges en 1480, m. vers 1550, fleurit sous François I[er] et Henri II, obtint de François I la direction de la manufacture d'émaux fondée à Limoges, fit exécuter une grande quantité de coupes, de vases, de plats de forme élégante, et les enrichit de bonnes peintures d'après les dessins de Raphaël, de J. Romain, de Jean Cousin. Parmi les œuvres qui restent de lui, on cite les 4 médaillons du tombeau de Diane de Poitiers, et les portraits de l'amiral Ph. de Chabot, de François de Guise, de Henri II, du connétable de Montmorency, conservés au Louvre. Ses couleurs ont un éclat et une transparence remarquables.

LÉONARD (Nic. Germain), poëte élégiaque, né en 1744 à la Guadeloupe, se fit connaître en 1766 par un recueil d'*Idylles morales;* fut nommé en 1788 vice-sénéchal de la Guadeloupe, revint en France en 1792, et mourut à Nantes l'année suivante, au moment où il allait repartir pour sa patrie. Formé par la lecture de Tibulle, de Properce, et surtout de Gessner, Léonard cultiva avec succès la poésie pastorale et élé-

gique; ses vers sont pleins de grâce et empreints d'une mélancolie dont la source était dans une passion trompée. Outre ses *Idylles*, on a de lui un poëme des *Saisons*, un *Voyage aux Antilles* et des romans pastoraux. Campenon, son neveu, a réuni ses *Œuvres* en 3 v. in-8, 1798.

LÉONARD ARÉTIN. *V.* BRUNI.

LÉONARD DE PISE. *V.* FIBONACCI.

LÉONARD DE PISTOIE. *V.* PISTOIE.

LÉONARD DE VINCI. *V.* VINCI.

LÉONAT, *Leonatus*, un des généraux d'Alexandre le Grand, obtint en partage, après la mort de ce prince, la Petite-Phrygie et les côtes de l'Hellespont, marcha au secours d'Antipater lors de la guerre lamiaque; mais fut battu par les Athéniens avant d'entrer en Thessalie, et périt dans le combat, 322 av. J.-C.

LÉONCE, patrice d'Orient, se fit proclamer empereur sous le règne de Zénon en 485, et fut mis à mort trois ans après par Théodoric, envoyé contre lui par l'empereur. — Un autre Léonce usurpa en 695 le trône de Constantinople, sous Justinien II; mais il fut 3 ans après détrôné lui-même par ses soldats qui proclamèrent Absimare; jeté en prison, il eut le nez coupé. Justinien II, remonté sur le trône en 705, le fit mettre à mort.

LEONICENUS (Omnibonus), en italien *Ognibene*, grammairien, né en 1420 à Lonigo (*Leonicum*), près de Vicence, m. vers 1500, étudia sous Victorin de Feltre, puis sous Emmanuel Chrysoloras, et dirigea l'imprimerie de Nic. Jenson à Venise. On a de lui: *De octo partibus orationis*; *De versu heroico*; *Tractatus ad scandendum* (réunis sous le titre de *Grammatices rudimenta*, Vicence, 1506); des éditions de *Lucain*, de *Valère Maxime*, de divers ouvrages de *Cicéron*, etc. — Un autre Leonicenus, aussi natif de Lonigo, se distingua comme médecin, et vécut 96 ans, 1428-1523. Il a relevé les erreurs de Pline le naturaliste et a donné la 1[re] traduction latine de Galien.

LÉONIDAS I, roi de Sparte, 491-480 av. J.-C., de la race des Agides. Lors de l'invasion de Xerxès en Grèce, il défendit avec environ 4000 hommes le défilé des Thermopyles, qui était la clef de la Grèce; il avait déjà tué près de 20000 Perses, lorsqu'un traître enseigna aux ennemis le moyen de tourner le défilé. Alors il renvoya la plus grande partie de ses troupes, et, ne gardant auprès de lui que 300 Spartiates, avec quelques Thespiens et Thébains, tous déterminés à mourir, il pénétra avec eux dans le camp des Perses et en fit un grand carnage; mais, accablés par le nombre, ils périrent tous égorgés. Ses ossements furent dans la suite transportés à Sparte, où un tombeau magnifique lui fut érigé; en outre, un temple fut élevé à ses trois cents compagnons. David a fait un beau tableau de *Léonidas aux Thermopyles*.

LÉONIDAS II, roi de Sparte, 257-238 av. J.-C., de la race des Agides, s'opposa aux projets d'Agis III qui voulait rétablir la législation de Lycurgue. Il fut en conséquence banni, et remplacé par Cléombrote (243-239), mais il parvint à remonter sur le trône et fit condamner Agis à mort.

LEONIUS, poëte latin du XII[e] siècle, était, à ce qu'on croit, chanoine dans l'abbaye bénédictine de St-Victor à Paris. Il a mis en vers rimés l'*Histoire de l'ancien et du nouveau Testament* (resté ms.). On l'a regardé, mais à tort, comme l'inventeur des vers *léonins*: ces vers étaient en vogue dès le VII[e] siècle.

LEONTIUM ou LEONTINI, auj. *Lentini*, v. de Sicile, au N. de Syracuse, était une colonie naxienne, et fut fondée vers 650 av. J.-C. Elle disputa longtemps la prééminence à Syracuse. Patrie de Gorgias.

LEONTIUM, courtisane athénienne, fut disciple, ou, selon d'autres, maîtresse d'Épicure. Elle inspira une vive passion au poëte Hermésianax, qui donna le nom de *Leontium* au recueil de ses élégies. Elle écrivait elle-même avec élégance: Cicéron mentionne un livre qu'elle avait dirigé contre Théophraste.

LEOPARDI (le comte Giacomo), écrivain italien, né en 1798 à Recanati (Ancône), mort en 1837, débuta par des travaux philologiques (édition de la *Vie de Plotin*, traduction de *Fronton*, dissertations sur *Dion Chrysostôme*, *Denys d'Halicarnasse*, *Eusèbe*, etc. Il prit rang dès 1818 parmi les meilleurs poëtes lyriques par ses *Canzoni* patriotiques, et se distingua aussi comme prosateur par des écrits qui sont empreints d'un certain esprit philosophique, mais où l'on regrette de trouver des sentiments désespérants. L'excès du travail, joint à une constitution maladive, abrégea sa vie. Ses *Œuvres complètes* (vers et prose) ont été publiées à Florence par A. Ranieri, en 1845, 2 vol. in-8; sa *Correspondance*, par P. Viani, 1856.

LÉOPOL, v. de Galicie. *V.* LEMBERG.

LÉOPOLD (S.), *le Pieux*, margrave d'Autriche, 1096-1136, fut en concurrence avec Lothaire pour l'empire, et lui céda ses droits pour éviter la guerre. Il adoucit les mœurs de son peuple et fonda plusieurs monastères. On le fête le 15 nov.

LÉOPOLD II, *le Glorieux*, duc d'Autriche, de 1308 à 1326, 3[e] fils d'Albert I, tenta vainement de réduire les Suisses et fut vaincu à Morgarten (1315). Il combattit les prétentions de Louis de Bavière à l'empire, et le força à partager le trône impérial avec Frédéric d'Autriche (Frédéric III), son frère.

LÉOPOLD III, *le Preux*, duc d'Autriche de 1350 à 1386, 3[e] fils et successeur d'Albert le Sage, eut la Souabe à la mort de son père, gouverna le Tyrol avec son frère Albert III, puis se fit céder ce pays, ainsi que la Styrie et la Carinthie, tenta vainement d'unir son fils Guillaume à Hedwige, héritière de Pologne, et fut tué à la bataille de Sempach contre les Suisses.

LÉOPOLD, duc de Lorraine, hérita en 1690 des droits de son père Charles IV, qui avait été chassé de ses États par Louis XIV; fut remis en possession de son duché à la paix de Ryswyk, 1697; vécut en paix avec tous ses voisins, et mourut en 1729. Il avait trouvé la Lorraine ruinée et dépeuplée: il la repeupla, l'enrichit, et ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. Son fils, le duc François III, épousa Marie-Thérèse, et devint empereur sous le nom de François I.

LÉOPOLD I, empereur d'Allemagne, né en 1640, mort en 1705, succéda à son père Ferdinand III en 1658, et eut presque aussitôt à repousser une invasion des Turcs en Hongrie: Montécuculli, son général, les vainquit à la célèbre journée de St-Gothard (1664). En 1674, Léopold eut à soutenir une guerre contre Louis XIV, qui avait envahi le Palatinat: il fut contraint d'accepter la paix de Nimègue (1679). En 1684, il forma contre la France, avec l'Espagne, la Bavière et la Saxe, la fameuse ligue d'Augsbourg: il ne fut guère plus heureux cette fois, perdit l'Alsace, et signa le traité de Ryswyk (1697). Pendant ce temps, la Hongrie, irritée par des mesures tyranniques, s'était révoltée sous la conduite de Tékéli, et les Turcs s'étaient avancés jusqu'à Vienne (1683). Cette ville ne fut sauvée que par Jean Sobieski, roi de Pologne, qui battit le grand visir Kara Mustapha, et le contraignit à abandonner précipitamment l'Autriche. Le duc de Lorraine, Louis de Bade, et le prince Eugène achevèrent de chasser les Turcs, et la paix fut conclue à Carlowitz (1699). La Hongrie, qui s'était révoltée, fut aussi soumise. A la mort de Charles II, roi d'Espagne, Léopold voulut placer sur le trône de ce pays son fils (depuis Charles VI), et s'allia dans ce but en 1700 avec l'Angleterre et la Hollande contre Louis XIV, qui portait au trône son petit-fils (Philippe V): les commencements de cette guerre, dite *Guerre de la succession d'Espagne*, furent heureux pour lui; mais il ne put en voir la fin.

LÉOPOLD II, empereur d'Allemagne, 2[e] fils de François I et de Marie-Thérèse, né en 1747, mort en 1792, régna d'abord comme grand-duc en Toscane (1765-90), et se montra favorable aux idées libérales. A la mort de son frère aîné, Joseph II, il lui succéda sur le trône impérial. Il trouva l'empire dans une situation critique: une grande fermentation régnait en Hongrie; la Bohême et la Basse-Autriche faisaient de vives représentations sur l'établissement de nouveaux

impôts; les Pays-Bas étaient insurgés; la révolution venait d'éclater en France. Léopold, par des mesures sages, ramena la tranquillité dans les pays mécontents, et fit rentrer les Pays-Bas sous son autorité. Il eut avec le roi de Prusse des conférences à Pilnitz pour aviser aux moyens de secourir Louis XVI; mais la mort ne lui permit pas d'exécuter ses projets. Léopold était frère de la reine Marie-Antoinette.

LÉOPOLD (Guill. de), poëte suédois, né à Stockholm en 1766, mort en 1829, fut bibliothécaire d'Upsal, entra en 1786 à l'Académie suédoise, devint en 1788 secrétaire particulier du roi Gustave III, fut fait conseiller de chancellerie en 1799, et secrétaire d'État en 1818. Il chanta dans de belles odes les exploits de ses compatriotes (*la Victoire d'Hogland*, *le Combat naval de Frederickshamn*, etc.), et fit plusieurs tragédies, dont deux, *Oden* et *Virginia*, ont été traduites dans les *Chefs-d'œuvres des Théâtres étrangers*.

LÉOPOLD (Ordre de), ordre créé en Autriche par l'emp. François I en 1808, pour honorer la mémoire de son père Léopold II, et récompenser le mérite civil ou militaire, sans égard à la naissance. La croix a 8 pointes, au milieu desquelles est un écusson portant F. I. A. (*Franciscus imperator Austriæ*), avec ces mots : *Integritati et merito ;* au revers on lit : *Opes regum, corda subditorum*, devise de Léopold II. Le ruban est rouge bordé de blanc.—Un ordre du même nom a été créé en Belgique par le roi Léopold en 1832 pour les services rendus à la patrie. La décoration est une croix blanche, entourée d'une guirlande de laurier et de chêne, et ayant, d'un côté, le chiffre du roi, de l'autre, le lion belge, avec cette devise : *L'union fait la force.* Le ruban est rouge moiré.

LÉOSTHÈNES, général athénien, entreprit, à l'instigation de Démosthène, de secouer le joug de la Macédoine après la mort d'Alexandre. Il eut d'abord quelques succès en Thessalie et força Antipater à se renfermer dans la ville de Lamia; mais, s'étant trop approché de la place, il fut tué d'un coup de pierre, 323 av. J.-C. *V.* LAMIAQUE (Guerre).

LÉOTYCHIDE, roi de Sparte, en 492 av. J.-C., remplaça sur le trône Démarate, exclu comme illégitime. Il remporta sur les Perses la victoire navale de Mycale (479). Envoyé en 469 contre les Thessaliens, il se laissa gagner par l'ennemi et consentit à éloigner ses troupes. Il fut banni, et se retira à Tégée où il mourut en 467.

LÉOVIGILDE, roi des Visigoths, 569-86, régna d'abord avec son frère Liuva, reprit sur les Grecs Cordoue, Médina-Sidonia et quelques autres villes; soumit les Vascons rebelles, et bâtit Victoria (auj. *Vittoria*) pour perpétuer le souvenir de sa victoire; réduisit Hermenegilde, son fils, qui s'était ligué avec les Catholiques pour lui faire la guerre, et le mit à mort parce qu'il refusait de se faire arien; tailla les Suèves en pièces à Braga, 585, conquit sur eux la Galice; repoussa les Francs et les poursuivit jusqu'à Toulouse et à Beaucaire, fit quelques lois sages et réforma les finances. Il résidait à Tolède.

LEPAGE (Mlle). *V.* BOCCAGE (Mme DU).

LEPAN (Éd.), critique, né à Paris en 1767, mort vers 1840, s'est fait un nom par ses attaques contre Voltaire. On a de lui une *Vie politique, littéraire et morale de Voltaire*, 1817, où il a surtout pour but de réfuter la *Vie* donnée par Condorcet; des *Commentaires* fort malveillants *sur les tragédies et les comédies de Voltaire*, 1820, une édition de la *Henriade*, avec des commentaires conçus dans le même esprit. Il a en outre écrit l'*Hist. de l'établissement des théâtres en France*, 1807, et a donné des éditions de *Corneille* (au profit des descendants de ce grand poëte), de *Marot*, *Malherbe*, *Voiture*, *Segrais*, 1810, et des *Chefs-d'œuvre de Campistron*, 1820.

LÉPANTE, *Naupactus*, v. forte et port de la Grèce moderne (Hellade), à 169 k. O. d'Athènes, sur la côte sept. du golfe auquel elle donne son nom, et presque à son entrée; 2000 h. Archevêché grec. — Les Vénitiens prirent cette ville au XIIIe siècle; les Turcs l'assiégèrent vainement en 1475, mais s'en emparèrent en 1498; reprise par les Vénitiens en 1687, elle fut encore perdue par eux en 1699.

LÉPANTE (Golfe de), *Corinthiacus sinus*, golfe formé par la mer Ionienne, entre la Grèce propre et la Morée, communique à l'O. avec le golfe de Patras et est fermé à l'E. par l'isthme de Corinthe; il a 130 k. de long sur env. 20 de largeur moyenne. C'est dans ce golfe, entre les îles Cursolaires et la côte, que don Juan d'Autriche, commandant les forces réunies de Venise, de l'Espagne et du pape, anéantit la flotte ottomane le 7 oct. 1571; cette victoire arrêta les envahissements des Turcs.

LEPAUTE (J. André), habile horloger, né à Montmédy en 1709, mort en 1789, s'établit de bonne heure à Paris, perfectionna son art, et réussit surtout dans les horloges horizontales publiques, récemment inventées par J. Leroy. Il a laissé un excellent *Traité d'horlogerie*, 1755.—Sa femme était elle-même fort instruite en horlogerie et en mathématiques; elle l'aida dans ses travaux. — Son frère, J. B. L., mort en 1802, qui travaillait avec lui, fut aussi un habile horloger; on lui doit l'horloge de l'hôtel de ville de Paris.— On doit à Pierre Basile L., son neveu, mort en 1849, les horloges des Tuileries, du Jardin des Plantes, du Palais-Royal et celle de la Bourse.

LEPAUTRE (Ant.), architecte, né en 1614, à Paris, mort en 1691, construisit les deux ailes du château de St-Cloud, dessina la cascade du parc, et fut nommé architecte de Monsieur, frère de Louis XIV, et membre de l'Académie de sculpture. Il mourut de chagrin parce que les dessins de Mansard avaient été préférés aux siens pour la construction du château de Clagny. Il a laissé des *Œuvres d'architecture* estimées, publ. en 1652. A l'imagination et au goût, il joignait la grandeur et la majesté. — Jean L., son frère, se distingua comme dessinateur et graveur à l'eau-forte.—Pierre L., fils d'Antoine, 1659-1744, se fit remarquer comme sculpteur. On admire de lui aux Tuileries le groupe d'*Énée et Anchise*, celui d'*Arrie et Pœtus*, une *Atalante* et un *Faune à la biche.*

LEPAYS (René), sieur du Plessis-Villeneuve, poëte et prosateur, né en 1634 à Fougères ou à Nantes, m. en 1690, remplit divers emplois dans la finance et fut directeur des gabelles du Dauphiné. On a de lui un recueil de lettres intitulé : *Amitiés, Amours et Amourettes*, Grenoble, 1664; *Zélotide*, hist. galante, 1655; *Nouvelles œuvres*, Paris, 1672; *le Démêlé de l'esprit et du cœur*, 1688. On l'avait nommé le *Singe de Voiture.* Boileau le traite de *bouffon plaisant* (sat. III).

L'ÉPÉE (l'abbé de), fondateur de l'institution des Sourds-Muets, né à Versailles en 1712, mort à Paris en 1789. Touché du sort de deux jeunes filles sourdes et muettes qui vivaient à Paris près de leur mère, il tenta, comme il le dit, de faire entrer par les yeux dans leur esprit, au moyen du dessin et de l'alphabet manuel, ce qui est entré dans le nôtre par les oreilles. Ayant réussi au delà de ses espérances, il résolut de se consacrer au soulagement de ce genre d'infortune. Seul, sans appui et avec ses propres deniers, il parvint, en 1755, à fonder une institution de sourds-muets, la première qui ait existé. Il sacrifia pour le bien-être de ses élèves sa modique fortune, et refusa même un évêché, que lui offrait le cardinal Fleury. Il dépensa des sommes considérables pour rétablir dans ses droits un jeune sourd-muet, qu'on disait héritier d'une famille opulente (les comtes de Solar); malheureusement, dans cette affaire, le vénérable abbé avait été la dupe d'un imposteur. On a de lui : *Véritable manière d'instruire les sourds-muets*, Paris, 1784, in-12. Sa *Vie* a été écrite par F. Berthier, 1853. Versailles lui a élevé une statue.

LE PELLETIER (Claude), né en 1630 à Paris, m. en 1711, fut successivement président des enquêtes au parlement, prévôt des marchands (1668), et remplaça Colbert comme contrôleur général des finances en 1683. Il résigna volontairement en 1689 une charge qui était trop lourde pour lui. C'est lui qui fit con-

struire à Paris le quai *Le Pelletier*. On lui doit le *Corps de droit canon*, l'*Ancien Code ecclésiastique*, des *Observations sur le Code et les Novelles*, etc. Il fut le protecteur et l'ami de Rollin.

LE PELLETIER DE ST-FARGEAU (L. Michel), issu de la famille du précédent, né à Paris en 1760, avait été, avant la Révolution, avocat général et président à mortier au parlement de Paris. Député aux États généraux par la noblesse de Paris, en 1789, il y défendit d'abord la cour; puis, par une transition brusque, qu'on attribua à la peur, il devint un des plus chauds partisans de la cause populaire. Porté en 1792 à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI. Ce vote lui fut fatal : le 20 janvier 1793, veille de l'exécution du roi, il fut assassiné par un garde du corps nommé Pâris, chez un restaurateur du Palais-Royal. Son corps fut porté en pompe au Panthéon, et la Convention adopta sa fille, âgée de 8 ans.—Son frère, Félix Le Pelletier, 1767-1837, d'abord aide de camp du prince de Lambesc, devint aussi un zélé partisan de la Révolution. Il prononça l'oraison funèbre de Michel L., fut impliqué dans la conspiration de Babeuf, devint membre de la Chambre des Représentants pendant les Cent-Jours, fut banni en 1815, rentra en France en 1820 et vécut depuis dans l'obscurité.

LEPÈRE (J. B.), architecte, né à Paris, en 1762, m. en 1844, fit partie de l'expédition d'Égypte, enrichit de ses dessins et de ses mémoires le grand ouvrage consacré à cette expédition, éleva de concert avec Gondouin la colonne de la place Vendôme, et y plaça en 1833 la nouvelle statue de l'empereur. Successivement architecte de la Malmaison, de St-Cloud, de Fontainebleau, il consacra ses dernières années à la construction de l'église St-Vincent de Paul à Paris, qui a été terminée par son gendre, M. Hittorf. Il avait trouvé le moyen de sculpter le granit aussi facilement que la pierre.

LÉPICIÉ (Bernard), graveur, né à Paris en 1698, m. en 1755, fut admis à l'Académie de peinture en 1737 et devint professeur d'histoire et secrétaire perpétuel de cette compagnie. On cite de lui : *l'Amour précepteur*, d'après Coypel; *Vertumne et Pomone*, d'après Rembrandt; *Jupiter et Io*, *Jupiter et Junon*, d'après Jules Romain; *le Philosophe flamand*, d'après Téniers; les cartons de *Raphaël*, qui sont au palais de Hamptoncourt. Il dressa le *Catalogue des tableaux du roi*, et composa un *Recueil des premiers peintres du roi*. — Son fils, Nic. Bernard, 1735-84, s'adonna à la peinture. On a de lui : *Adonis changé en anémone*, à Trianon; *S. Louis rendant la justice*, à l'École militaire; une *Descente de croix*, à Châlon-sur-Saône.

LÉPIDUS (M. Æmilius), triumvir. Il s'attacha à la fortune de César, qui, à son retour de Gaule, le chargea du gouvernement de Rome, puis se l'adjoignit dans son 3e consulat (46 av. J.-C.), et le nomma maître de la cavalerie pendant sa dictature. Après la mort du dictateur, il s'unit à Octave et à Marc-Antoine, et forma avec eux le 2e triumvirat. Il eut d'abord en partage l'Espagne et la Gaule Narbonaise; puis ses collègues, qui le méprisaient, le réduisirent à l'Afrique. Il ne se montra pas moins cruel que ses collègues, et livra à leur vengeance son propre frère Paulus. Après la défaite de Sextus Pompée en Sicile, Octave séduisit les troupes de Lépidus, lui enleva tout pouvoir, ne lui laissant que le vain titre de grand pontife, et le relégua à Circeii, où il mourut dans l'obscurité, l'an 13 av. J.-C. C'est lui qui ouvrit la grande voie dite, du nom de sa famille, *voie Émilienne*.

LÉPONTIENS, *Lepontii*, peuple établi moitié en Rhétie, moitié dans la Cisalpine, entre les monts nommés auj. Rosa et Bernardino, a donné son nom à cette région des Alpes (*V.* ALPES); il avait pour villes principales : *Oscelum* (Domo d'Ossola), *Summum Penninum* (au N. d'Aoste), *Eudracinum* (Eutranne).

LEPORETUM, nom latin de la ville d'ALBRET.

LEPRÉVOST (Aug.), érudit, né en 1787 à Bernay, m. en 1859, fut député de l'Eure de 1834 à 1848, et vota avec le ministère. Il fut élu en 1838 membre libre de l'Académie des inscriptions. On a de lui des éditions annotées d'*Orderic Vital*, 1838-55, une *Notice sur le dép. de l'Eure*; un bon *Dictionnaire des anciens noms de lieux de ce département*, 1840; *Anciennes divisions territoriales de la Normandie*, 1837 et 1840, etc. Il soutint, contre Letronne, l'authenticité de la découverte du cœur de S. Louis trouvé dans la Ste-Chapelle de Paris (1846).

LEPRÉVOST D'IRAY (le vicomte), membre de l'Institut, né en 1768 au château d'Iray près de Mortagne, (Orne), m. en 1849. Dépouillé de son patrimoine par la Révolution, il chercha une ressource dans les lettres, fut successivement professeur aux Écoles centrales, censeur au Lycée impérial (auj. Louis-le-Grand), inspecteur général des études, et exécuta de savants travaux qui lui ouvrirent en 1818 les portes de l'Acad. des inscriptions. Il a publié : *Tableau comparatif de l'Histoire ancienne*, 1802.—*de l'Hist. moderne*, 1804; *Hist. de l'Égypte sous les Romains*, couronnée en 1807. Il avait en outre composé une tragédie de *Manlius Torquatus*, 1794, des comédies, un poëme en 6 chants, *la Vendée*, 1824, et des *Poésies diverses*.

LEPRINCE DE BEAUMONT (Mme), femme auteur, né à Rouen en 1711, m. en 1780, épousa en 1743 à Lunéville un M. de Beaumont, qui la ruina par son inconduite. Elle fit annuler ce mariage en 1745, passa en Angleterre, où elle fut chargée de plusieurs éducations, se remaria à Londres avec un de ses compatriotes et quitta cette ville en 1764. Elle se fixa à Chavanod près d'Annecy et consacra ses dernières années à l'éducation de ses enfants. On a d'elle, entre autres écrits : *le Magasin des enfants* ou *Dialogues entre une sage gouvernante et ses élèves*, Londres, 1757; *le Magasin des adolescents*, qui fait suite à l'ouvrage précédent, 1760; *le Magasin des pauvres artisans et des gens de la campagne*, 1768, et divers recueils de *Contes*. On trouve dans ces ouvrages une instruction abondante jointe à une saine morale, à une droite raison, et présentée avec agrément.

LEPTINE, frère de Denys l'Ancien, fut envoyé contre le Carthaginois Magon (396 av. J.-C.) et perdit par son imprudence la flotte qu'il commandait. Disgracié d'abord, il recouvra cependant la faveur de Denys et même épousa sa fille. Il périt à la bataille de Cronium en Sicile (383). — Orateur athénien, contemporain de Démosthène, avait proposé, pour flatter le peuple, de supprimer des impôts indispensables : Démosthène combattit cette proposition dans un discours que nous possédons.

LEPTINES, v. de Belgique. *V.* LESTINES.

LEPTIS LA GRANDE, *Leptis major*, auj. *Lébédah*, v. d'Afrique (Tripolitaine), sur la mer, à l'O. du fleuve Cinyps, avait été fondée par les Phéniciens. C'était jadis une ville grande et florissante par le commerce. Elle dépendait de Carthage, à laquelle elle payait un fort tribut; mais, dans la dernière guerre punique, elle se rangea au parti des Romains. Elle fut protégée et embellie par les empereurs, surtout par Septime-Sévère, qui y était né. Ce n'est plus guères, depuis le VIIe siècle, qu'un amas de ruines. — LEPTIS LA PETITE, *Leptis minor*, auj. *Lempta*, v. de la Byzacène, sur la côte, entre Adrumète et Thapse.

LEQUIEN (Michel), dominicain, né à Boulogne-sur-Mer en 1661, m. en 1733, a laissé, outre des ouvrages de polémique religieuse, une bonne édition de *S. Jean Damascène*, 1712, 2 vol. in-fol., et l'*Oriens christianus*, 1740, 3 vol. in-fol., excellent ouvrage, rédigé sur le modèle de la *Gallia christiana*.

LEQUIEN DE LA NEUVILLE (Jacques), né à Paris en 1647, m. en 1728, fut avocat général de la Cour des monnaies, directeur des postes au Quesnoy, et secrétaire d'ambassade à Lisbonne. On a de lui : *Origine des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1708; *Histoire de Portugal*, 1720; *Hist. des Dauphins du Viennois, d'Auvergne et de France*, 1759. Il avait été admis en 1706 à l'Académie des inscriptions.

LE RAGOIS (l'abbé), fut nommé, par la protection de Mme de Maintenon, précepteur du duc du Maine,

et rédigea pour ce prince : *Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, par demandes et par réponses, 1684, in-12, ouvrage très-médiocre et qui pourtant a été souvent réimprimé.

LÉRÉ, ch.-l. de c. (Cher), près de la r. g. de la Loire, à 18 kil. N. de Sancerre; 837 hab.

LEREBOURS (Noël Jean), opticien de l'Observatoire et de la marine, membre du bureau des longitudes, né en 1762 à Mortain (Manche), m. en 1840, a exécuté des instruments de mathématiques et d'optique d'une admirable précision. On lui doit les meilleures lunettes de l'Observatoire de Paris, un microscope d'Amici, dont le pouvoir amplifiant est de 2300 fois, etc. — Son fils, né en 1807, adjoint au bureau des longitudes, a donné de bons traités de *Photographie* et de *Galvanoplastie*, ainsi qu'une *Instruction pratique sur les Microscopes*.

LÉRIDA, *Ilerda*, v. forte d'Espagne (Catalogne), ch.-l. de l'intendance de son nom, sur la Sègre, à 200 k. O. de Barcelone; 15 000 h. Évêché. Deux châteaux forts; deux cathédrales (l'ancienne et la nouvelle). — Fondée par les Carthaginois. Elle était capit. des Ilergètes et avait, avant la conquête des Romains, des princes particuliers, entre autres Mandonius et Indibilis. Sous les Romains, elle eut le rang de ville municipe; au moyen âge, elle fut longtemps la résidence des rois d'Aragon (depuis 1149). Scipion défit Hannon près de cette ville (216 av. J.-C.), César battit sous ses murs Afranius et Pétréius, lieutenants de Pompée (49). Prise par les Français sous Louis XIII, elle fut perdue par le maréchal La Mothe-Houdancourt (1644). Le comte d'Harcourt (1646) et le grand Condé (1647) l'assiégèrent vainement; le duc d'Orléans la prit en 1707 pour Philippe V; les Français, commandés par Suchet, la prirent de nouveau en 1810.

LÉRINS (îles de), *Lerina* et *Planasia*, îles françaises de la Méditerranée, sur la côte du départ. du Var, vis-à-vis de la pointe qui termine à l'E. le golfe de Napoule. On en compte deux, Ste-Marguerite et St-Honorat. Dans la première est une fameuse citadelle qui sert de prison d'État (le Masque de Fer y fut enfermé); dans la deuxième était un célèbre couvent, fondé par S. Honorat vers 400 et d'où sortit Vincent de Lérins. On en voit les ruines. André Doria prit ces îles en 1536, et les Espagnols, en 1635.

LERME, *Lerma*, v. d'Espagne (Burgos), à 38 kil. S. de Burgos; 1400 hab. Jadis ch.-l. d'un duché.

LERME (Franç. DE ROXAS DE SANDOVAL, duc de), ministre de Philippe III, roi d'Espagne, jouit d'une autorité sans bornes de 1598 à 1618. Il conclut la paix avec l'Angleterre (1604) et avec la Hollande (1609), se rapprocha de la France (1612), et fit épouser à l'infant don Philippe la sœur de Louis XIII; mais il perdit par ses prodigalités les économies que la paix lui avait permis de réaliser; l'expulsion des Maures (1609-10) vint encore activer la ruine de l'Espagne. Voulant relever l'agriculture, il créa un ordre de chevalerie pour les laboureurs. Il se fit nommer cardinal à la mort de sa femme, croyant par là consolider son pouvoir; ce fut pourtant ce moment même que ses ennemis choisirent pour le renverser (1618). A leur tête était son propre fils, le duc d'Uzéda, qui le supplanta dans la faveur du roi, et l'envoya mourir dans une solitude (1625). Lesage a peint ce ministre dans son roman de *Gil Blas* (liv. VIII et IX).

LERMINIER (Eugène), littérateur, né en 1803, m. en 1857, était fils d'un greffier de Strasbourg, et se familiarisa de bonne heure avec la langue et la littérature allemandes. Après avoir débuté au barreau de Paris, il ouvrit un cours privé sur l'histoire et la philosophie du droit, écrivit en même temps dans les journaux de l'opposition, notamment dans le *Globe*, fut appelé en 1830 à une chaire de législation comparée, créée pour lui au Collège de France, y professa des doctrines libérales qui lui valurent les sympathies ardentes de la jeunesse, mais il perdit tout d'un coup la faveur de son public pour s'être rallié au gouvernement, et se vit obligé de quitter sa chaire en 1839. Resté fidèle à la maison d'Orléans, il devint en 1848 un des principaux rédacteurs de l'*Assemblée nationale*, journal d'opposition. Outre des écrits de circonstance, il a publié : *Introduction à l'histoire du droit* (1829); *Philosophie du droit* (1831); *Influence de la philosophie sur la législation* (1833); *Hist. des législations comparées* (1837), et a donné à la *Revue des Deux Mondes* de remarquables articles de critique sous le titre de *Lettres à un Berlinois*.

LERNE, *Lerna*, auj. *Myli*, canton de l'Argolide, célèbre par un marais qui en était voisin. C'est dans ce marais que les Danaïdes jetèrent les têtes de leurs époux après les avoir égorgés; c'est là aussi que se trouvait l'Hydre tuée par Hercule. *V.* HYDRE.

LÉRO, l'anc. *Leros*, île turque de l'Archipel, près de la côte d'Anatolie, par 37° 10' lat. N. et 24° 31' long. E. 13 kil. sur 4 et 2000 h. Elle renferme une ville du même nom et un bon port sur la côte N.

LEROY (L.), en latin *Regius*, professeur de langue grecque au Collége de France, né à Coutances vers 1510, mort à Paris en 1577, est un des premiers qui donnèrent du nombre et de l'harmonie à la prose française. On a de lui des traductions de divers ouvrages de Platon (le *Timée*, la *République*, le *Phédon*, le *Banquet*), d'Aristote (la *Politique*), de Démosthène, de Xénophon. Il a en outre composé des traités *de la Vicissitude et variété des choses*, 1576, *de l'Origine et excellence de l'Art politique*, 1567; *de l'Excellence du gouvernement royal*, 1576, et quelques écrits latins, entre autres une *Vie de Budé*.

LEROY (Pierre), chanoine de Rouen, aumônier du jeune cardinal de Bourbon, est, avec P. Pithou, un des principaux rédacteurs de la *Satire Ménippée*. Il est seul l'auteur de la *Vertu du catholicon d'Espagne*, qui parut à Tours en 1593, un an avant l'*Abrégé de la tenue des États de la Ligue*. *V.* MÉNIPPÉE.

LEROY (Julien), horloger, né à Tours en 1686, m. en 1759, perfectionna les montres à répétition et les pendules, inventa les horloges publiques dites *horizontales*, et fut nommé en 1739 horloger du roi. — Son fils aîné, Pierre L. (1717-85), perfectionna les montres marines.

LEROY (Ch. Georges), lieutenant des chasses du parc de Versailles, né en 1723, mort en 1789, profita de sa position pour étudier les mœurs des animaux et recueillit sur ce sujet des observations curieuses, qui ont été réunies sous le titre de : *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, Paris, 1781. On lui doit aussi plusieurs articles remarquables de l'*Encyclopédie* (notamment les art. *Fermier*, *Forêt*, *Garenne*, etc.), et une défense du livre *De l'Esprit* d'Helvétius, 1760.

LEROY (le Dr Alph.), médecin, né à Rouen en 1742, m. en 1816, devint professeur à l'ancienne Faculté de Paris. Il s'est occupé surtout des accouchements et des maladies des enfants. Il a laissé : *la Pratique des accouchements*, 1776; *la Médecine maternelle*, 1803; *Manuel des goutteux et des rhumatiques*, 1803.

LEROY (Ch.), professeur à l'École normale et à l'École polytechnique, né vers 1780, m. en 1854, est auteur des *Traités de Stéréotomie*, *de Géométrie descriptive*, *d'Analyse*, écrits avec méthode et netteté.

LEROY D'ÉTIOLLES (J. J.), l'un des inventeurs de la lithotritie, né en 1798 à Étiolles, près de Corbeil, mort en 1860, étudia la médecine à Paris, s'occupa spécialement des maladies des voies urinaires, exécuta dès 1822 des instruments propres à broyer le calcul dans la vessie sans recourir à la taille, se vit disputer l'honneur de son invention, mais réussit, après de vives contestations, à faire reconnaître ses droits par l'Institut (1825), et obtint en 1831 un grand prix de 6000 fr. Outre plusieurs mémoires sur des questions spéciales, on a de lui : *Exposé des divers procédés employés contre la pierre* (1825), *Traité de Lithotritie* (1836), *Histoire de la Lithotritie* (1839).

LESAGE (Alain René), célèbre écrivain, né en 1668, à Sarzeau près de Vannes, mort en 1747, étudia chez les Jésuites, fut quelque temps employé dans les fi-

nances en Bretagne, vint à Paris en 1692 pour se livrer aux lettres et ne vécut plus que du produit de sa plume. Après avoir traduit ou imité quelques pièces espagnoles, il fit représenter en 1707 *Crispin rival de son maître*, comédie fort gaie, qui est tout entière de son invention; publia la même année *le Diable boiteux*, roman dont le sujet est tiré de Guevara, et composa en 1708 *Turcaret*, excellente comédie, où il livre au ridicule les *traitants*, et qui ne fut représentée qu'après une vive opposition. Il mit le sceau à sa réputation par son roman de *Gil-Blas*, dont la 1re partie parut en 1715, et la suite en 1724 et 1735. S'étant brouillé avec les Comédiens français, il travailla pour les théâtres de la Foire : pendant plus de 20 ans (1712-35) il fit pour ces spectacles secondaires une foule de petites pièces et d'opéras-comiques qui eurent une grande vogue, mais qui sont pour la plupart oubliés (on les trouve dans le *Théâtre de la Foire*, qu'il fit imprimer lui-même, 9 vol. in-12, 1721-37). On a encore de Lesage : les *Aventures de Gusman d'Alfarache*, imité d'Aleman, 1732; les *Aventures de Robert, chevalier de Beauchêne*, 1732; *Histoire d'Estevanille Gonzalès*, 1734; *le Bachelier de Salamanque*, 1736; *la Valise trouvée*, 1740; mais ces ouvrages, fruits de sa vieillesse, sont bien inférieurs aux premiers. *Gil Blas* est le chef-d'œuvre du genre : outre que ce roman étincelle d'esprit, et qu'il offre une extrême variété de scènes et un intérêt soutenu, on y trouve la peinture vraie du siècle dans lequel vivait l'auteur, et le tableau fidèle de la vie humaine en général. On a voulu, mais sans aucun droit, contester à l'écrivain français l'entière propriété de cet ouvrage (*V.* ISLA). Les éditions les plus complètes des *Œuvres* de Lesage sont celles de 1821-22, 12 v. in-8, et de 1828, 12 vol. in-8. Il a été fait du *Gil Blas* cent éditions, illustrations, traductions, imitations. On doit à M. Patin un *Éloge de Lesage* (couronné en 1822).

LESAGE (George Louis), physicien, né à Genève en 1724, de parents français, mort en 1803, descendait par sa mère d'Agrippa d'Aubigné. Il étudia la médecine à Paris, resta plusieurs années dans cette ville comme précepteur, puis retourna dans sa patrie et se livra à l'enseignement des mathématiques. Il s'occupa toute sa vie à chercher la cause de la pesanteur; mais il ne paraît pas qu'il ait réussi à la déterminer. On lui doit une théorie des fluides élastiques. Dès 1774, il avait conçu l'idée d'un télégraphe électrique; il avait même construit à Genève un appareil composé d'autant de fils qu'il y a de lettres dans l'alphabet, sur chacun desquels on agissait au moyen de la machine électrique. Il fut lié avec les principaux savants de son temps, surtout avec Bonnet. On a de lui : *Lucrèce newtonien*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1782, et de précieux fragments publiés à Genève, 1805, avec une *Notice sur sa vie* par P. Prévost.

LESAGE, pseudonyme. *V.* LAS CASES.

LESBONAX, philosophe et rhéteur de Mitylène, au temps d'Auguste, composa plusieurs ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On lui attribue deux harangues, qu'on trouve dans les *Recueils des anciens Orateurs*. (Venise, Alde, 1513; Paris, H. Étienne, 1575). Orelli les a publiées à Leipsig, 1820, grec-latin, avec notes. — Un autre Lesbonax, grammairien de Constantinople, d'une époque incertaine, est auteur d'un traité *De figuris grammaticis*, publié avec Ammonius par Walckenaër, Leyde, 1739.

LESBOS, auj. *Mételin*, île de la mer Égée, sur la côte d'Asie, entre Ténédos au N. et Chio au S., avait 9 villes, entre autres Mitylène, sa capitale, à l'E., Méthymne et Éresus à l'O., Pyrrha à l'intérieur. Lesbos était célèbre par la salubrité de son climat, qui la faisait appeler l'*Ile fortunée*, et par l'excellence de ses olives, de ses huîtres, surtout de ses vins. Ses habitants étaient renommés pour leur beauté et pour leur talent dans la musique; mais ils étaient fort corrompus. Cette île a été la patrie d'Arion, de Terpandre, de Sapho, d'Erinne, d'Alcée, de Pittacus, de Théophraste, d'Hellanicus. — Habitée primitivement par des Pelasges, elle reçut ensuite une colonie éolienne, et atteignit le plus haut point de prospérité. Soumise d'abord à des rois de la famille des Penthélides, issus d'Oreste, elle adopta plus tard un gouvernement aristocratique; mais elle souffrit de l'anarchie jusqu'au moment où le sage Pittacus fut investi par ses concitoyens de l'autorité suprême (vers 600 av. J.-C.). Lesbos fut conquise par les Perses dès le règne de Cyrus : insurgée contre Darius avec les cités ioniennes, elle fut soumise après la prise de Milet, et fut contrainte de fournir des vaisseaux à Darius et à Xerxès dans leurs expéditions contre la Grèce. Redevenue libre après les victoires de Platée et de Mycale, elle entra dans l'alliance d'Athènes. Opprimée par les Athéniens, elle se sépara d'eux au commencement de la guerre du Péloponèse pour se donner aux Spartiates, 428; mais elle fut bientôt reprise, et Mitylène, sa capitale, vit alors ses murs rasés, sa flotte confisquée et son territoire distribué à des colons athéniens. La bataille d'Ægos-Potamos soumit Lesbos à Lacédémone, 405. Après avoir ainsi obéi tour à tour aux deux villes rivales, l'île tomba sous la domination d'Alexandre, puis sous celle des Romains, après la défaite de Persée. Lors de la division de l'empire romain, Lesbos fit partie de l'empire grec. Après la 4e croisade, elle fut comprise dans l'empire latin; elle fut reconquise par les Grecs de Nicée en 1247. Elle tomba en 1355 au pouvoir des Génois. Mahomet II la leur enleva en 1462, et les Turcs l'ont conservée depuis. Elle forme auj. un des 6 livahs du gouvernement des Iles.

LESCAR, *Beneharnum*, puis *Lascara*, v. de l'anc. Béarn, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), à 7 k. N. O. de Pau; 1830 h. — Fondée, dit-on, sur les ruines de *Beneharnum*, par Guillaume Sanche, duc de Gascogne. Prise par Montgomery en 1569. Jadis évêché.

LESCOT (Pierre), architecte, né à Paris en 1510, mort en 1571, est un des restaurateurs de l'architecture en France. Il donna en 1541 les dessins du vieux Louvre : la façade de l'Horloge, la seule partie de son ouvrage qui subsiste encore, est un chef-d'œuvre. On lui doit aussi la fontaine des Innocents, aux Halles, que J. Goujon, son ami, orna de sculptures.

LESCUN, v. du dép. des Basses-Pyrénées, à 24 kil. S. d'Oloron, 1200 h. Anc. seigneurie.

LESCUN (Thomas DE FOIX, seigneur de), dit aussi *le maréchal de Foix*, frère puîné de Lautrec, se distingua en Italie sous les yeux de François I et fut fait maréchal en 1515. Il gouverna quelque temps le Milanais en l'absence de Lautrec; mais il s'aliéna les cœurs par sa sévérité, et fut bientôt chassé. Il rentra en Italie en 1522, prit Novare, fit des prodiges de valeur à la journée de la Bicoque, ainsi qu'à Pavie (1525), et mourut peu après de ses blessures.

LESCURE (L. Marie, marquis de), général vendéen, né en 1766 près de Bressuire, commandait une compagnie de cavalerie au moment de la Révolution. Il fut un des premiers à organiser l'insurrection vendéenne, combattit avec intrépidité à Bressuire, Thouars, Fontenay, Saumur, Torfou; fut blessé mortellement à La Tremblaye, et mourut peu de jours après (3 nov. 1793). Sa veuve épousa La Rochejacquelein.

LESDIGUIÈRES, hameau du dép. des Htes-Alpes, à 24 kil. N. O. de Gap; fut érigé en duché-pairie en 1611, pour François de Bonne (*V.* l'art. suivant). Restes du château des sires de Lesdiguières.

LESDIGUIÈRES (François DE BONNE, duc de), connétable de France, né en 1543 à St-Bonnet de Champsaur, m. en 1626, embrassa avec ardeur la Réforme, s'engagea comme simple archer dans les rangs des Calvinistes et ne tarda pas à être choisi par eux pour chef. Il fit triompher leur parti dans le Dauphiné, et conquit plusieurs places. Il remporta en 1568 une victoire complète sur De Vins, gentilhomme catholique de Provence, puis combattit avec succès le duc d'Épernon, et contribua puissamment à placer

Henri IV sur le trône. Ce prince le fit lieutenant général de ses armées de Piémont, de Savoie et de Dauphiné. Lesdiguières défit le duc de Savoie aux combats d'Esparron en 1591, de Vigort en 1592, et conquit presque toute la Savoie. Il fut fait maréchal de France en 1608, et duc en 1611. Il servit aussi utilement sous Louis XIII, qui le fit généralissime de ses armées. Il assiégea en 1621 St-Jean-d'Angély et Montauban. Lesdiguières abjura le Calvinisme à Grenoble en 1622, et reçut aussitôt les lettres de connétable. Sa *Vie* a été écrite par L. Videl, son secrétaire, 1638.—Le duc de Lesdiguières ne laissa que deux filles; elles furent toutes deux successivement mariées au maréchal de Créqui, qui, après la mort du maréchal, prit, ainsi que ses descendants, le nom de Lesdiguières.

LESEUR (Thomas), savant minime, né à Rhétel en 1703, mort à Rome en 1770, professa les mathématiques au collége de la Sapience à Rome, partageant l'enseignement avec le P. Jacquier. Il composa en société avec ce savant un *Commentaire sur les principes de Newton* et les *Éléments du calcul intégral.*

LESFARGUES (Bernard), imprimeur et auteur, né à Toulouse vers 1600, a traduit quelques ouvrages latins et composé un poëme intitulé *David* (1660), qui n'est plus connu que par ce vers de Boileau:

Le *David* imprimé n'a point vu la lumière.

LESGHIS, peuple tartare de la Russie mérid. (Daghestan), au N. E., s'étend depuis Belakami jusqu'à Kapitchoï, sur env. 36 kil. de longueur; environ 300 000 hab., musulmans ou idolâtres. Quoiqu'ils aient de bonnes terres, ils vivent de brigandage; les esclaves seuls cultivent les champs. Une partie des Lesghis paye tribut à la Russie.

LESINA, *Pharos*, île de la mer Adriatique (États autrichiens), sur la côte de Dalmatie, entre Brazza et Curzola; 99 k. sur 10; 15 000 h. Elle a pour ch.-l. Lésina, au S. O.; 1200 hab.; château fort. Évêché, suffragant de Zara. Pêche de sardines.

LESINA, v. d'Italie (Capitanate), sur un lac de même nom (*Pantanus lacus*), à 20 k. N. N. E. de San-Severo. Évêché.

LESLEY (John), évêque catholique de Ross, en Écosse, issu d'une des plus illustres familles du pays, né en 1527, mort en 1596, fut employé par Marie Stuart dans diverses négociations, fit plusieurs tentatives pour faire évader cette princesse de sa prison, fut enfermé par ordre d'Élisabeth à la Tour de Londres, puis exilé, et vint inutilement implorer des secours sur le continent pour la reine captive. Il a laissé: *De origine, moribus et rebus gestis Scotorum*, Rome, 1578; *De titulo et jure Mariæ*, *Scotorum reginæ*, Reims, 1580. Lesley fonda sur le continent trois colléges pour les Écossais, à Paris, à Douai et à Rome.

LESLIE (Ch.), controversiste, fils d'un évêque anglican, né vers 1660 en Irlande, mort en 1732, fut nommé en 1687 chancelier de l'église cathédrale de Connor. Après la Révolution de 1688, il accompagna le prétendant à St-Germain et en Italie; mais il revint finir ses jours en Angleterre. Il combattit à la fois dans ses écrits les Déistes et les Catholiques. Outre un grand nombre de pamphlets politiques contre Burnet, Locke, Hoadley, etc., il a composé plusieurs écrits théologiques, entre autres: *Short and easy method with the Deists* (Méthode courte et facile contre les Déistes), 1694; *The snake in the grass* (*Anguis in herba*), 1697, contre les Quakers et contre Antoinette Bourignon. Il rédigea de 1704 à 1710 *The Rehearsal* (les Récits), feuille hebdomadaire.

LESLIE (John), physicien écossais, né en 1766 dans le comté de Fife, mort en 1832, professa les mathématiques (1805), puis les sciences naturelles (1819) à l'Université d'Édimbourg, et porta dans les sciences un esprit original et profond. Il inventa un *thermomètre différentiel* (1800), ainsi qu'un nouvel *hygromètre*, trouva le moyen de faire artificiellement de la glace (1810), et fit une foule d'expériences ingénieuses et de découvertes. Ses principaux écrits sont: *Essai sur la nature et la propagation du calorique*, 1804; *Éléments de philosophie naturelle*, 1823; *Analyse géométrique*, 1821, etc.

LESNA ou LESZNO. *V.* LISSA.

LESNEVEN, ch.-l. de c. (Finistère), à 24 kil. N. N. E. de Brest; 2540 hab. Collége, hôpital de la marine. Commerce de blé et de toiles. — Fondée en 1096.

LESPARRE, ch.-l. d'arr. (Gironde), capit. de l'anc. Médoc, à 69 k. N. O. de Bordeaux; 2231 hab. Lainages communs. Commerce de vins de Médoc, sel, grains. Fief appartenant jadis à la maison de Foix.

LESPARRE (André de FOIX, seigneur de), 3e frère de la belle comtesse de Châteaubriant, conquit en 1521 la Navarre que Charles-Quint refusait de livrer au jeune Henri d'Albret; mais se laissa battre le 30 juin à Esquiros et perdit sa conquête en une seule bataille. Mort en 1547.— *V.* FOIX et PAMPELUNE.

L'ESPINASSE (Mlle Julie Éléonore de), née en 1732, morte en 1776, était fille adultérine d'une femme du grand monde séparée de son mari. Ayant perdu sa mère à 15 ans, elle entra comme gouvernante chez le mari de sa mère, qui l'abreuva de dégoûts; elle fut recueillie par Mme Du Deffant, qui en fit son amie; mais après dix ans d'intimité, les deux amies se brouillèrent et se séparèrent. Le salon de Mlle de L'Espinasse devint alors, comme celui de Mme Du Deffand, un centre pour les gens d'esprit; d'Alembert vint habiter sa maison et vécut dans une étroite intimité avec elle. Malgré son attachement pour le géomètre, Mlle de L'Espinasse eut d'autres passions qui troublèrent sa vie. On a publié en 1809 des *Lettres de Mlle de L'Espinasse au comte de Guibert*, qui peignent bien cette âme passionnée.

LESSART (Ant. DE VALDEC de), ministre de Louis XVI, né en Guyenne en 1742. Ami et confident de Necker, il devint lui-même contrôleur général des finances en 1790, puis fut chargé, en 1791, du ministère de l'intérieur et de celui des affaires étrangères. Ayant tenté de s'opposer à la guerre avec l'Autriche, il fut décrété d'accusation, transféré aussitôt à Orléans, puis à Versailles, où il fut égorgé à la suite des journées de septembre 1792.

LESSAY, ch.-l. de canton (Manche), à 23 kil. N. de Coutances; 1690 hab. Salines aux environs.

LESSER (Fréd. Christ.), théologien et naturaliste, né en 1692 à Nordhausen, mort en 1754, fut pasteur de différentes églises, puis administrateur de l'hospice des Orphelins de Halle. Il fit servir toutes les branches de la science à prouver l'existence de Dieu et la sagesse de la Providence, et publia dans ce but: *Lithothéologie* ou *Théologie des pierres* (en all.), 1735; *Théologie des insectes*, 1738; *Théologie des testacés*, 1748 (en lat.), etc. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français.

LESSING (Gotthold), littérateur, né en 1729 à Camentz en Lusace, mort en 1781, était fils d'un pauvre ministre luthérien. Après avoir étudié à Leipsick, il alla à Berlin où il se fit connaître par des *Fables* (en prose) qui sont devenues classiques (1753): puis il donna des pièces de théâtre d'un genre original, et publia des *Lettres sur la littérature*, qui exercèrent une puissante influence sur le goût de ses compatriotes. Pressé par le besoin, il accepta en 1760 une place de secrétaire du gouverneur de Breslau; mais il quitta bientôt cet emploi, qui lui convenait peu, et revint à Berlin reprendre ses travaux littéraires. Il publia en 1765 *Laocoon*, ou traité des *Limites de la peint. et de la poésie* (trad. par Vanderbourg, 1802, et par Courtin, 1866), ouvr. d'une critique supérieure, et en 1767 le drame de *Minna du Barnhelm*. Appelé la même année à Hambourg, il y réforma le théâtre par ses judicieuses critiques et composa à cette occasion sa *Dramaturgie*, 1607-1768 (trad. par Mercier et Junker, 1785), ouvrage qui peut être regardé comme la théorie du genre romantique. En 1770, il fut nommé bibliothécaire de Wolfenbuttel. Il donna peu après (1772) la tragédie d'*Emilia Galotti*, qui fit une grande sensation; enfin il publia

en 1779 le drame de *Nathan le Sage*, son chef-d'œuvre Lessing s'était beaucoup occupé de religion; il excita de grands troubles parmi les théologiens par ses *Fragments d'un inconnu* (1774), où il exprime des doutes hardis, et par la publication d'un ouvrage de Bérenger de Tours en *Réponse aux attaques de Lanfranc*, qu'il avait découvert dans la bibliothèque de Wolfenbuttel. Il prit également place parmi les philosophes par son livre de l'*Éducation du genre humain*. Cet écrivain, qui est en quelque sorte le Diderot de l'Allemagne, est un des principaux auteurs du mouvement littéraire imprimé à ce pays depuis 1750. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Berlin en 30 vol. in-8, 1771-94, et 1796-1808. Ses meilleures pièces ont été trad. par M. de Barante dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, 1822.

LESSIUS (Léonard), casuiste, de l'ordre des Jésuites, né à Brecht près d'Anvers, en 1554, mort en 1623, étudia à Rome sous Suarez, enseigna la philosophie et la théologie à Douai, puis à Louvain, et excita de vives disputes par sa morale facile et par ses opinions sur la prédestination et la grâce : il fut censuré par la Faculté de Louvain en 1587. On a de lui : *De justitia; De licito usu æquivocationum et mentalium restrictionum; De gratia efficaci; De prædestinatione*. Ses *OEuvres* ont été publiées à Anvers, 1625-30, 2 vol. in-fol.

LESTINES ou LEPTINES, bg de Belgique (Hainaut), à 20 kil. S. O. de Charleroi. Anc. palais des rois d'Austrasie. Il s'y tint en 743 un concile pour la réforme du clergé et pour la restitution des biens ecclésiastiques usurpés par Charles-Martel. Carloman et Pépin, fils de Charles, consentirent à cette restitution.

LESTOCQ (J. HERMANN, comte), né en 1692 à Zell (Hanovre), mort en 1767, était fils d'un chirurgien français protestant, qui s'était expatrié. Il apprit la médecine, se rendit à St-Pétersbourg pour y exercer son art, parvint à se faire nommer chirurgien de la princesse Élisabeth (depuis impératrice), eut occasion plusieurs fois de lui montrer sa fidélité, même au péril de sa vie, et réussit à la placer sur le trône, en 1741. Il fut alors nommé premier médecin de l'impératrice, conseiller intime, et jouit d'un grand crédit; mais deux ennemis puissants, Bestucheff et le comte Apraxine, réussirent, par la calomnie, à le perdre dans l'esprit d'Élisabeth : elle le fit arrêter et enfermer dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'à l'avénement de Pierre III (1760).

LESTOILE (P. de). *V.* ÉTOILE.

LESTRYGONS, peuple qui, selon la Fable, habitait la Sicile orientale (vers Catane et Léontium), était voisin des Cyclopes. On en fait des géants et des anthropophages. Ulysse aborda chez ce peuple inhospitalier et y perdit plusieurs de ses compagnons, qui furent dévorés par les habitants. On attribuait aux Lestrygons la fondation de Formies en Campanie.

LESUEUR (Eustache), *le Raphaël français*, peintre célèbre, né à Paris en 1617, étudia sous Vouet, et se fit de bonne heure remarquer du Poussin. Il ne chercha point à s'introduire à la cour et ne peignit que pour des particuliers et des couvents. Persécuté par des envieux et dégoûté du monde par la perte de sa femme, il se retira dans un cloître de Chartreux; il y mourut en 1655, n'étant âgé que de 38 ans. Lesueur est le premier peintre de l'école française sous Louis XIV : Lebrun, son rival, est loin de l'égaler pour la grâce, la vigueur, la noblesse et l'art de disposer un sujet. Son *OEuvre*, gravé au trait et publié par Landon en 110 pièces (Paris, 1811), n'est pas complet. Ses tableaux les plus importants sont : *la Vie de S. Bruno*, en 22 tableaux, pour le couvent des Chartreux (auj. au musée du Louvre); l'*Histoire de S. Martin* et celle de *S. Benoît; S. Paul guérissant les malades devant Néron; S. Paul prêchant à Éphèse; la Salutation angélique; le Martyre de S. Laurent; S. Gervais et S. Protais; Tobie donnant des instructions à son fils*; le *Salon des Muses*, en 19 tableaux, qu'il peignit à l'hôtel Lambert, en même temps que Lebrun peignait la galerie du même hôtel. On doit à M. Vitet une remarquable *Étude sur Lesueur* (1843).

LESUEUR (J. F.), célèbre compositeur, né près d'Abbeville en 1763, m. en 1837, obtint à 23 ans la maîtrise de la métropole de Paris, et fut plus tard attaché au Conservatoire comme professeur et inspecteur. Il donna en 1793 à l'Opéra comique la *Caverne, Télémaque* et *Paul et Virginie;* en 1804 au grand Opéra les *Bardes*, son chef-d'œuvre ; en 1809 la *Mort d'Adam*, etc. « Dans la *Caverne*, dit Choron, sa musique est forte et nerveuse; dans *Télémaque*, mélodieuse et fantastique; dans *Paul et Virginie*, fraîche et sentimentale; dans les *Bardes*, brillante, héroïque et vraiment *ossianique ;* dans la *Mort d'Adam*, simple, énergique et solennelle. » On doit encore à Lesueur un nombre considérable de messes, d'oratorios, etc. Abbeville lui a élevé une statue en 1852. Raoul Rochette a lu à l'Institut en 1839 une *Notice sur Lesueur*.

LESUIRE (R. M.), littérateur, né en 1737 à Rouen, m. à Paris en 1815, fut lecteur du duc de Parme et professeur de législation à l'École centrale de Moulins. On a de lui des poésies: *Épître à Voltaire*, 1761; *la Vestale Clodia à Titus*, héroïde, 1767 ; *le Nouveau monde*, poëme en 26 chants, 1782 ; *Isaac et Rébecca*, poëme en prose, 1777; et des romans : *l'Aventurier*, 1782; *le Philosophe parvenu*, 1788, etc.

LESUR (Ch. Louis), né à Guise en 1770, m. en 1849, fut quelque temps employé sous Talleyrand au ministère des affaires extérieures, remplit jusqu'en 1825 les fonctions d'inspecteur de la loterie, et passa ses dernières années dans sa ville natale. On lui doit plusieurs ouvrages justement estimés (*Progrès de la puissance russe*, 1807; *Histoire des Cosaques*, 1814, etc.); mais il est surtout connu comme fondateur et rédacteur de l'*Annuaire historique*, qu'il commença en 1818 et poursuivit jusqu'en 1832 : cet ouvrage, continué depuis par A. Fouquier, est un précieux répertoire de documents et un manuel indispensable pour ceux qui s'occupent d'affaires publiques.

LESURQUES (Joseph), né à Douai en 1763, d'une famille honorable et aisée, fut condamné à mort en 1796 comme coupable d'un assassinat commis sur la personne du courrier de Lyon. Peu après on découvrit le vrai coupable, nommé Dubosc, qui fut aussi condamné par le même tribunal : la singulière ressemblance du malheureux Lesurques avec l'assassin avait été cause d'une fatale méprise. Quoique l'erreur judiciaire soit reconnue de tous, la famille de Lesurques n'a pu encore obtenir la réhabilitation juridique de sa mémoire, malgré les persévérants efforts de M. Méquillet, tuteur de ses derniers rejetons.

LESZSKO, ducs ou rois de Pologne. *V.* LECK.

LE TELLIER (Michel), homme d'État, né en 1603, m. en 1685, était fils d'un conseiller à la Cour des aides, et dut son élévation à Mazarin. Nommé, par le crédit du cardinal, secrétaire d'État de la guerre (1643), il contribua puissamment à terminer les troubles de la régence et à rétablir l'autorité royale; il résigna en 1666 les fonctions de ministre de la guerre en faveur de son fils aîné, le célèbre Louvois, et reçut les sceaux en 1677. D'un zèle ardent pour l'orthodoxie, il fut un des principaux instigateurs de la révocation de l'édit de Nantes, et scella peu avant sa mort l'ordonnance de révocation. Bossuet et Fléchier ont prononcé son oraison funèbre.— Son fils puîné, Ch. Maurice Le Tellier, archevêque de Reims (1671), présida l'assemblée générale du clergé en 1700. Il légua à l'abbaye de Ste-Geneviève sa bibliothèque, qui contenait 50 000 vol.

LE TELLIER (le P. Michel), le dernier confesseur de Louis XIV, né à Vire en 1643, était fils d'un paysan. Il entra chez les Jésuites en 1661, professa les humanités et la philosophie, rédigea dans l'intérêt de son ordre plusieurs écrits polémiques, et fut élevé à la dignité de provincial. Chargé en 1709, après le P. Lachaise, de diriger la conscience du roi, il déploya dans ces fonctions un zèle âpre et inflexible : il fit poursuivre les Jansénistes à outrance, fit détruire

l'abbaye de Port-Royal des Champs, anima Louis XIV contre le cardinal de Noailles, et obtint du St-Siége la bulle *Unigenitus*, 1713. A la mort de Louis XIV, il fut exilé de la cour; il mourut en 1719, au collége des Jésuites de La Flèche. Entre autres écrits, on a de lui : *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, 1699, et *le P. Quesnel séditieux et hérétique*, 1705.

LETELLIER (Constant), né en 1762 à Boulogne, m. à Paris en 1841, tint un pensionnat florissant à Paris, et publia divers ouvrages classiques estimés, entres autres une *Grammaire française*, souvent réimprimée, et un *Traité des participes*.

LÈTES, *Læti*, nom commun à diverses tribus barbares de la Gaule au moyen âge. C'étaient des Germains ou des Sarmates, pris à la guerre et transportés dans l'intérieur de l'empire où ils étaient chargés de cultiver le sol et au besoin de le défendre. Ils étaient attachés à la glèbe, sans être toutefois considérés comme esclaves. — Ausone donne spécialement ce nom à une tribu de Sarmates transportée par ordre de Maximien dans le pays des Nerviens et des Trévires.

LÉTHÉ, c.-à-d. en grec *Oubli*, une des rivières des Enfers chez les Païens; ceux qui s'y désaltéraient oubliaient le passé.

LETHIÈRE (Guill. Guillon), peintre, né en 1769 à la Guadeloupe, m. en 1832, remporta le grand prix en 1786, devint en 1807 directeur de l'Académie française de peinture à Rome, et entra en 1818 à l'Institut. On a de lui : *Junius Brutus condamnant ses fils*, *Philoctète à Lemnos*, *Homère chantant*, *le Jugement de Pâris*. Ses tableaux se distinguent par une belle ordonnance et une grande énergie.

LETI (Gregorio), écrivain, né à Milan en 1630, m. en 1701, était neveu d'un évêque. Après avoir dissipé sa fortune dans les plaisirs, il embrassa le Protestantisme, se réfugia à Genève où il enseigna l'italien, se fit chasser de cette ville pour quelques traits satiriques (1679); alla en Angleterre, fut encore forcé de quitter ce pays pour la même cause (1682), et se fixa enfin à Amsterdam. On a de lui, outre de violents libelles : *Histoire de Sixte-Quint*, Lausanne, 1669; — *de Philippe II*, 1679; — *d'Angleterre*, 1682; — *de Genève*, 1686; — *de Belgique*, 1690; — *de Cromwell*, 1692; — *d'Élisabeth*, 1693; — *de Charles-Quint*, 1700. Partial et inexact, cet historien est en outre négligé dans son style et ne sait pas exciter l'intérêt.

L'ÉTOILE (Pierre de), *V.* ÉTOILE.

LETOURNEUR (P.), écrivain, né à Valognes en 1736, m. à Paris en 1788, se voua au genre de la traduction, et y obtint un grand succès. Son style a de l'harmonie, de la facilité, mais n'est pas exempt d'emphase et de recherche. Letourneur est un des premiers qui aient fait connaître Shakspeare à la France; il professait pour cet auteur un enthousiasme exclusif. On distingue parmi ses traductions : les *Nuits* et les *Œuvres diverses d'Young*, 1769-70; les *Méditations sur les tombeaux* de Hervey, 1770; *Théâtre de Shakspeare*, 1776 et années suivantes, 20 vol. in-8; *Ossian, fils de Fingal*, poésies galliques, 1777; *Clarisse Harlowe*, 1784-87, 10 vol in-8.

LETOURNEUR (Ch. L. Fr. H.), né à Granville en 1751, m. près de Bruxelles en 1817, fut député à l'Assemblée législative et à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI; devint membre du Directoire en 1795, mais en sortit l'année suivante. Il fut depuis préfet de la Loire-Inférieure en 1800 et maître des comptes en 1810. En 1815, il fut banni comme régicide.

LETRONNE (Jean Antoine), né en 1787 à Paris, d'une famille pauvre, m. en 1848, se forma presque seul, approfondit la géographie sous Mentelle et le grec sous Gail, voyagea de 1810 à 1812 avec un riche étranger, et visita ainsi la France, l'Italie, la Suisse et la Hollande; fit paraître après son retour un *Essai sur la topographie de Syracuse au Ve siècle av. J.-C.* et quelques autres travaux d'érudition, ce qui le fit choisir pour terminer le *Strabon* de Laporte-Dutheil; fut admis dès 1816 à l'Académie des inscriptions, et bientôt après nommé inspecteur général des études; devint en 1832 directeur de la Bibliothèque du Roi, en 1834 professeur d'archéologie au Collége de France succéda en 1840 à Daunou comme garde général des archives, et joignit à cet emploi les fonctions de directeur de l'École des chartes (1847). Letronne a laissé un grand nombre d'ouvrages et de mémoires qui se distinguent par la sagacité et par la sûreté de la critique. Collaborateur de Champollion, il publia des *Recherches sur l'Histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, 1823; sur l'*Objet des représentations zodiacales*, 1824 (à l'occasion du zodiaque de Denderah); sur le *Christianisme en Égypte, en Nubie, en Abyssinie*, 1832 ; sur la *Statue vocale de Memnon*, 1833; sur l'*Inscription de Rosette*, 1840; enfin il donna un vaste *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, 1841-49, 3 vol. in-4. On remarque encore ses travaux sur la *Métrologie des anciens*, sur les *Monnaies grecques et romaines*, 1817; sur la *Peinture murale chez les Grecs et les Romains*, 1840, etc. Il a fourni de nombreux articles au *Journal des savants*, à la *Revue archéologique* et autres recueils. On lui doit l'édition de *Rollin* en 30 vol. in-8, publiée par Didot, 1821-25. Walckenaër a lu en 1850 son *Éloge* à l'Académie des inscriptions. Ses principaux écrits ont été réunis en 1860 sous le titre de *Mélanges d'érudition et de critique historique*, 1 vol. in-8.

LETTERE, v. d'Italie (prov. de Naples), à 18 kil. N. O. de Salerne; 4600 hab. Évêché.

LETTONS, anc. peuple des bords de la Baltique, forme encore le fond de la population rurale en Lithuanie, en Esthonie, en Courlande, en Sémigalle. Il parle une langue à part, qui a 2 dialectes, le letton pur et le sémigall. — On a longtemps nommé *Lettonie* la partie méridionale de la Livonie.

LETTRE DOMINICALE, lettre employée dans le comput ecclésiastique. *V.* DOMINICALE dans notre *Dictionnaire des Sciences*.

LEU (S.), évêque de Sens en 609, sous le règne de Clotaire II, était d'une maison alliée à la famille royale. Calomnié auprès du roi, il fut envoyé en exil; mais son innocence fut reconnue, et il fut rappelé. Il mourut en 623. On le fête le 1er sept.

LEUCA, v. de l'Italie anc. (Iapygie), à l'E., près de l'*Iapygium* ou *Salentinum promontorium*, auj. *Cap de Leuca* (dans la Terre d'Otrante), à l'extrémité S. E. de l'Italie. Cette ville fut détruite au XIe siècle par les Barbares, et remplacée par *Alessano*. *V.* ce mot.

LEUCADE, *Leucas*, auj. *Ste-Maure*, île de la mer Ionienne, près de l'Acarnanie, dont elle n'était séparée que par un étroit canal (auj. un pont la joint au continent). On y trouve au N. une ville du nom de *Leucade*, qui fut quelque temps la capitale de l'Acarnanie. — Au S. de l'île était un cap dont le pied était hérissé de brisants. Les amants malheureux venaient chercher un remède à leurs maux en se précipitant du haut de ce cap dans la mer : c'est ce qu'on appelait *Saut de Leucade*. Ceux qui échappaient à la mort après ce saut périlleux étaient guéris de leur amour. Sapho et une foule d'autres périrent, dit-on, en recourant à ce terrible remède. — L'île de Leucade avait conservé son indépendance au milieu des guerres civiles de la Grèce; elle la perdit lors de l'expédition de Flamininus contre Philippe, roi de Macédoine. Sous l'empire d'Orient, elle fut souvent ravagée par les Barbares. Elle tomba en 1229 au pouvoir d'une famille napolitaine, celle des comtes de Tochis, qui la possédèrent, avec plusieurs îles voisines, sous la suzeraineté de Venise, jusqu'en 1479, époque où elle fut conquise par Mahomet II. Prise par les Vénitiens en 1684, elle leur resta jusqu'en 1797. Depuis, elle a suivi le sort des autres îles Ioniennes. *V.* IONIENNES (îles) et STE-MAURE.

LEUCATE, *Leocata*, bourg du dép. de l'Aude, entre l'étang de Leucate et la Méditerranée, à 40 kil S. de Narbonne; 1275 hab. Jadis ville assez grande et forte; vainement assiégée par les Ligueurs en 1590; démantelée en 1664.

LEUCÉ (c.-à-d. *Blanche*), auj. *Ile des Serpents*, îlot du Pont-Euxin, en face des bouches de l'*Ister*, était

une île sainte chez les Grecs, qui en firent le séjour des âmes des héros (Ajax, Achille, Patrocle, etc.).

LEUCHTENBERG, bg de Bavière (Ht-Palatinat), à 35 kil. N. E. de Culmbach; 500 hab. — Il a donné son nom à un landgraviat situé sur les rives du Naab, et qui avait pour ch.-l. Pfreimbt. Ce landgraviat fut en 1817 érigé en duché pour le prince Eugène de Beauharnais, ex-vice-roi d'Italie, et passa après sa mort (1824) à son fils aîné, Auguste, né en 1810, m. à Lisbonne en 1835, deux mois après avoir épousé la reine Dona Maria; puis au 2e, gendre de l'empereur Nicolas, né en 1817, mort en 1852 : ce dernier perdit sa qualité de Français en devenant prince russe.

LEUCI, peuple de la Gaule (Belgique 1re), au S. des Mediomatrices, était de race cimbrique. Ils habitaient la partie méridionale de la Lorraine actuelle et avaient pour v. principales *Tullum* (Toul) et *Nasium* (Naix ou Nancy). Leur territoire comprenait la plus grande partie des dép. de la Meurthe et des Vosges.

LEUCIPPE, *Leucippus*, philosophe grec, natif d'Abdère ou de Milet, florissait vers 500 av. J.-C. Il admettait pour expliquer l'univers le *vide* et les *atomes* : ces atomes, en nombre infini et doués d'un *mouvement éternel*, ont, par leurs combinaisons fortuites, formé tous les corps. Leucippe eut pour disciple Démocrite. On n'a rien conservé de lui.

LEUCOFAO. *V.* LATOFAO.

LEUCOPETRA, c.-à-d. la *roche blanche*, lieu d'Achaïe, près de l'isthme de Corinthe. Les Achéens, commandés par Diæus, y furent défaits par le consul Mummius en 146 av. J.-C.

LEUCO-SYRIE, c.-à-d. *Syrie blanche*, dénomination vague appliquée par les anciens à la Cilicie orient. et à la Cappadoce mérid., situées au N. de la Syrie, vient de ce que les habitants de cette contrée avaient le teint plus blanc que les Syriens propres.

LEUCTRES, *Leuctrum*, *Leuctra*, bourg de la Béotie, au S. O. de Thèbes, au S. de Thespies, à 13 kil. env. de la mer, est célèbre par la victoire qu'Épaminondas y remporta sur Cléombrote, roi de Sparte, en 371 av. J.-C. — Plusieurs autres localités de la Grèce portaient le nom de Leuctres, une entre autres sur les confins de la Laconie et de la Messénie, près de la mer : c'est auj. le ch.-l. d'un dème de même nom.

LEUDES. Ce nom, dérivé du mot germanique *leute*, qui signifiait *gens* ou *sujets*, désignait chez les Germains les *compagnons* du chef de la bande guerrière, ses fidèles, ceux qu'il avait attachés à sa personne par des *présents* d'armes, de chevaux, etc., et qui avaient le *privilége* de s'asseoir à sa table. Après l'établissement des Barbares dans les provinces de l'empire romain, on continua à appeler *leudes* les compagnons ou fidèles du roi; mais les présents de terres, *fiefs* ou *bénéfices*, remplacèrent depuis la conquête les présents d'armes ou de chevaux. Les leudes devinrent ainsi les feudataires ou *vassaux*. Il faut bien les distinguer des guerriers appelés *ahrimans* ou hommes libres, qui, lors du partage fait entre les conquérants, obtinrent, par la voie du sort, des *alleux*, terres franches de toute redevance.

LEUK, bg de Suisse. *V.* LOUÈCHE.

LEUNCLAVIUS (J.), en allemand *Lœwenklau*, savant allemand, né en 1533 à Amelbeuern (Westphalie), mort à Vienne en 1593, possédait la jurisprudence, le droit civil, le latin, le grec, le turc et l'histoire. Il s'occupa principalement du Bas-Empire et de l'empire ottoman, et séjourna longtemps en Turquie afin de mieux connaître ce pays. On a de lui un très-grand nombre d'éditions et de traductions d'auteurs grecs (l'*Économique de Xénophon*, *Dion Cassius*, *S. Grégoire de Nazianze*, *Manuel Comnène*, *Manuel Paléologue*, etc.), un abrégé des *Basiliques* (*Synopsis Basilicorum*), 1575; les *Annales des sultans ottomans*, en latin, Francfort, 1596; les *Pandectes de l'histoire turque* (allant jusqu'en 1588), etc.

LEURET (le Dr), médecin en chef de Bicêtre, né en 1797 à Nancy, m. en 1851, s'occupa surtout des maladies mentales et introduisit un nouveau mode de traitement auquel il dut de nombreuses guérisons. Ses principaux écrits sont : *Fragments psychologiques*, 1834; *Anatomie comparée du système nerveux dans ses rapports avec l'intelligence*, 1840, où il combat le système de Gall; *Traitement moral de la folie*, 1840, ouvrage où il expose les vues qui lui sont propres et qui lui attira de nombreuses attaques.

LEUTHEN ou LISSA, v. des États prussiens (Silésie), à 7 kil. O. de Breslau; 500 hab. Frédéric II y remporta une vict. signalée sur les Autrichiens en 1757.

LEUTOMITCHL, v. des États autrichiens (Bohême), à 60 kil. S. E. de Chrudim; 7100 hab. Jadis évêché. Gymnase de Piaristes, haute école de sciences et de lettres. Prise par les Prussiens en 1758.

LEUTSCHAU, *Leucze*, v. des États autrichiens (Hongrie), dans le cercle de Zips, à 59 kil. N. O. de Kachau; 5650 hab. Évêché. Cathédrale. La ville a été bâtie en 1245 par le roi Béla IV.

LEUVIGILDE. *V.* LÉOVIGILDE.

LEUWARDEN. *V.* LEEUWARDEN.

LEUWENHOECK (Ant.), naturaliste, né à Delft en 1632, mort en 1723, fabriqua des microscopes d'une perfection admirable, s'en servit pour faire des observations curieuses, et reconnut avec leur secours la composition du sang, les animalcules spermatiques, la continuité des artères et des veines, la disposition des lames qui composent le cristallin, etc. Cependant, il avait moins de sagacité et de critique que de finesse dans l'organe et d'adresse dans l'art de fabriquer les instruments. Il crut quelquefois voir des choses qui n'ont jamais existé et donna souvent ses hypothèses pour des réalités. On a de lui un grand nombre de mémoires, publiés d'abord dans les *Transactions philosophiques*, puis réunis sous le titre d'*Arcana naturæ detecta*, Delft, 1695-99, 4 vol. in-4.

LEUZE, v. de Belgique (Hainaut), sur la Dender, à 17 kil. E. de Tournay; 6000 h. Ancienne abbaye. Le maréchal de Luxembourg y battit Guillaume d'Orange en 1691.

LEVAILLANT (François), voyageur et naturaliste français, né en 1753 à Paramaribo (Guyane), mort en 1824, vint de bonne heure en France. Entraîné par la passion des voyages, il s'embarqua en 1780 au Texel pour le cap de Bonne-Espérance, parcourut de 1781 à 1784 le pays des Cafres et des Hottentots, et tenta, mais en vain, de traverser toute l'Afrique du S. au N. A son retour, il donna des relations de ses courses et de ses observations, qui sont pleines d'intérêt et d'instruction. On a de lui : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, dans les années* 1781-83, Paris, 1790; *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, 1795; *Hist. nat. des oiseaux d'Afrique*, 1797-1812; *Hist. nat. des oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes*, 1801-4; *Hist. nat. des perroquets*, 1801-5; *Hist. nat. des oiseaux de paradis*, 1803-16. Ce savant modeste fut peu encouragé; on contesta même la fidélité de ses récits; cependant on s'accorde aujourd'hui à reconnaître les services qu'il a rendus à la science. Il a le premier décrit avec exactitude la girafe, et une foule d'oiseaux et d'insectes inconnus jusque-là.

LEVANT, nom vague employé pour désigner l'ensemble des pays que baigne la Méditerranée orientale, tels que l'Égypte, la Turquie d'Asie et quelquefois la Turquie d'Europe. Il s'applique plus spécialement à l'Anatolie, dont le nom grec signifie aussi *Levant*.

LEVANT (ÉCHELLES DU). *V.* ÉCHELLES.

LEVANT (RIVIÈRE DU). *V.* RIVIÈRE et GÊNES.

LEVANTINE (la), vallée de Suisse, dans le canton du Tessin, au N. O., forme un district composé de 10 000 âmes, qui a pour ch.-l. Faido. Prise aux Milanais par les Suisses au XVe siècle, elle appartint d'abord au canton d'Uri; elle est au Tesin depuis 1798.

LEVANZO, *Buccina* ou *Phorbantia*, île de la Méditerranée, l'une des îles Égades, la plus au N. Elle a 7 k. sur 5; 4500 h.

LEVASSOR (Michel), historien, né à Orléans, était de la congrégation de l'Oratoire. Il la quitta en 1675

et se retira en Hollande, puis en Angleterre (1697). Il était lié avec Bayle, Basnage, Jaquelot et autres chefs du parti protestant et finit par embrasser lui-même la Réforme. On a de lui une *Histoire générale de l'Europe sous le règne de Louis XIII*, Amst. 1700-11, 20 vol. in-12, ouvrage diffus, mais savant.

LEVASSOR, amiral. *V.* LATOUCHE-TRÉVILLE.

LEVAU (Louis), architecte, directeur des bâtiments de Louis XIV, né à Paris en 1612, mort en 1670, construisit le château de Vaux pour Fouquet, 1653, celui de Livry (le Raincy), démoli depuis, et plusieurs des plus beaux hôtels de Paris : l'hôtel Lambert, que Lesueur et Lebrun décorèrent de leurs peintures, ainsi que les hôtels de Pons, de Colbert, de Lyonne; ajouta aux Tuileries les pavillons de Flore et de Marsan, 1664, augmenta d'un attique le pavillon du centre, le couvrit du dôme carré que l'on y voit encore, et fournit les dessins du collége de Quatre-nations (auj. palais de l'Institut). Cet artiste a de la grandeur dans ses conceptions; mais il est généralement lourd et manque parfois d'élégance.

LE VAYER (Franç. DE LA MOTHE-), écrivain et philosophe, né à Paris en 1588, mort en 1672, était fils d'un magistrat distingué, qu'il remplaça en 1625 comme substitut du procureur général au parlement; mais il renonça de bonne heure à ses fonctions pour se livrer tout entier aux lettres. Il fut reçu à l'Académie en 1639, devint en 1649 précepteur du duc d'Orléans, frère de Louis XIV, et fut chargé en 1651 de terminer l'éducation du roi lui-même. Il se fit remarquer dans ses écrits comme dans sa conduite par sa sagesse, et mérita d'être appelé par Naudé *le Plutarque de la France*. Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur l'éloquence française*, 1638; *De la vertu des païens*, 1642; *Jugement sur les historiens grecs et latins*, 1646; *Discours pour montrer que les doutes de la philosophie sceptique sont d'un grand usage dans les sciences*, 1668; *Du peu de certitude qu'il y a dans l'histoire*, 1668. On a aussi de lui des *Dialogues à l'imitation des anciens*, sous le nom d'*Orasius Tubero*. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Dresde, 1756-59, 14 v. in-8. Cet écrivain professait un scepticisme modéré, qui était fondé principalement sur l'étude de l'histoire et sur l'observation des contradictions qu'offrent les opinions et les coutumes. On doit à M. Étienne un remarquable *Essai sur La Mothe Le Vayer*, 1849. — Il avait eu un fils, l'abbé L., qui mourut à 35 ans : c'est à ce fils, qu'est adressée la 4e satire de Boileau.

LÈVE (Ant. de) ou DE LEYVA, capitaine espagnol, né en Navarre, s'éleva du rang de simple soldat aux plus hautes dignités militaires sous Charles-Quint; repoussa Bonnivet de devant Milan en 1523, se signala à Rebec, 1524, défendit Pavie contre le roi François I, fut nommé gouverneur du Milanais et y consolida la puissance des Espagnols (1529). Il soutint sa réputation en Autriche, où il eut à combattre Soliman qui assiégeait Vienne (1529), et en Afrique, où il suivit l'empereur Charles-Quint à Tunis en 1535. Il l'accompagna également en Provence (1536); mais, cette expédition n'ayant pas réussi, l'empereur s'en prit à Lève, qui, dit-on, en mourut de chagrin.

LEVÉE (Jér. Balthazar), professeur au Hâvre, puis à Bruges et à Caen, né au Hâvre en 1769, mort vers 1835, a donné dans le *Théâtre des Latins* (1820 et ann. suiv.) la traduction de *Plaute* et de *Sénèque le Tragique*. Il est le principal éditeur du *Cicéron* de Fournier (1816, etc.), qui fut éclipsé par l'édition donnée à la même époque par J. V. Le Clerc. On lui doit une *Biographie des hommes célèbres du Hâvre*, 1828.

LEVEN, vge d'Écosse (Fife, à 12 kil. S. de Cupar, à l'emb. du Leven dans le golfe de Forth; 2000 h. Port petit, mais sûr. — La petite riv. de Leven sort du lac Leven (*Loch-Leven*), dans le comté de Kinross. On trouve dans une île du lac le château de Loch-Leven. *V.* ce nom.

LÉVESQUE (P. Ch.), historien et traducteur, né à Paris en 1736, mort en 1812, fut appelé en Russie en 1773 par Catherine II, à la recommandation de Diderot, pour enseigner les belles-lettres à l'école des cadets-nobles; revint en France en 1780, fut nommé professeur au Collége de France, puis élu membre de l'Académie des inscriptions. On a de lui : *Histoire de Russie*, Yverdun, 1782, 8 vol. in-12; *La France sous les cinq premiers Valois*, 1788; *Histoire critique de la république romaine*, 1807 (il y professe le scepticisme le plus hardi, principalement au sujet des rois de Rome); *Études de l'histoire ancienne et de l'histoire grecque*, 1811, l'un de ses meilleurs ouvrages. Il a aussi donné plusieurs traductions estimées, entre autres celle de *Thucydide*, 1795-97.

LÉVESQUE DE POUILLY (L. J.), né à Reims en 1691, mort en 1750, cultiva d'abord les sciences avec succès, puis se livra à la littérature, et devint en 172[illegible] membre de l'Académie des inscriptions. Épuisé par l'excès de l'étude, il se mit à voyager, alla en Angleterre où il se lia avec Bolingbroke, puis revint se fixer dans sa ville natale. Nommé lieutenant général du roi à Reims, il créa dans cette ville d'utiles établissements. On a de lui une *Théorie des sentiments agréables*, Genève, 1747, où il prouve que le bonheur est dans la vertu. — Son fils, Jean-Simon L., 1734-1820, fut aussi membre de l'Académie des inscriptions. On lui doit une *Vie de L'Hôpital*, 1764, et une *Théorie de l'imagination*, 1803.

LÉVESQUE DE BURIGNY (J.), frère de L. de Pouilly, né à Reims en 1692, mort en 1785, étudia longtemps avec son frère et acquit une prodigieuse érudition. Il passa quelques années en Hollande où il travailla avec St Hyacinthe à *l'Europe savante* (1718-20), puis vint à Paris. Il fut reçu en 1756 à l'Académie des inscriptions, et employa sa longue vie à la composition de nombreux ouvrages, qui brillent plutôt par l'érudition que par le style. Les principaux sont : *De l'autorité du pape*, 1720; *Histoire de la philosophie païenne*, 1724; — *de la Sicile*, 1745; — *de Constantinople*, 1750. On a aussi de lui : *Vies de Grotius* 1750; — *d'Érasme*, 1757; — *de Bossuet*, 1761; — *de Du Perron*, 1768; et une *Notice sur Proclus* (dans les *Mém.* de l'Acad. des inscr.). On lui attribue l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, ouvrage anti-chrétien, publié sous le pseudonyme de Fréret, et quelques autres écrits philosophiques. Il a traduit en français le traité de Porphyre *De l'abstinence des viandes* et sa *Vie de Plotin*.

LEVET, ch.-l. de c. (Cher), à 18 kil. S. de Bourges; 418 hab.

LÉVI, 3e fils de Jacob et de Lia, né en Mésopotamie, vécut de 2117 à 1980 av. J.-C., selon l'*Art de vérifier les dates*, ou de 1748 à 1611, selon la chronologie vulgaire. Il fut un des principaux auteurs du massacre des Sichémites (*V.* SICHEM). Sa postérité connue sous le nom de *Lévites*, forma une tribu qui fut consacrée au culte; elle n'eut point comme les autres un territoire à part, mais on lui donna, outre la dîme des biens de la terre, 48 villes, dispersées dans toute l'étendue de la Palestine. Ces villes étaient dites *lévitiques*. Les plus importantes étaient Cadès, Sichem, Gabaa, Hébron, Ramoth-Galaad. Six de ces villes servaient de lieu de refuge. — Moïse et Aaron étaient arrière-petits-fils de Lévi.

LÉVIATHAN, animal mystérieux dont il est fait mention dans la Bible, notamment dans le livre de *Job* (ch. XL et XLI). C'est un monstre marin, un *serpent tortueux*, qui paraît n'être autre que le crocodile; selon quelques-uns, ce serait la baleine. On prend aussi ce nom dans un sens moral pour le démon, *serpent* hostile au genre humain. — Les rabbins donnent le nom de Léviathan à un esprit qui, selon eux, préside à l'une des quatre parties du monde au Midi. — Hobbes a donné le titre de *Léviathan* à un de ses ouvrages; il y désigne par ce nom le pouvoir populaire, l'assimilant au serpent de la Bible monstre dont le prince doit écraser la tête.

LEVIE, ch.-l. de c. (Corse), à 20 kil. N. E. de Sartène; 1652 hab

LEVIER, ch.-l. de c. (Doubs), à 21 kil. de Pontarlier; 1215 hab.

LÉVIS, maison noble et ancienne de France, que quelques chronologistes ont eu l'idée de faire descendre de Lévi, fils de Jacob. Elle tire son nom de la terre de Lévis, près de Chevreuse, dans l'ancien Hurepoix, et figure dans l'histoire dès le XIe siècle. Elle a formé plusieurs branches importantes, celles de Mirepoix, de Montbrun, de Pennes, de Lautrec, de Ventadour, de Quélus, etc. (*V.* ces noms), et a fourni à la France un grand nombre d'officiers et de magistrats distingués. — Dans la ligne principale de cette famille, celle des Mirepoix, l'aîné portait le titre de *maréchal de la Foi*, parce que Guy de Lévis, 1er du nom, fut un des premiers à se croiser contre les Albigeois avec le comte de Montfort, et fut fait maréchal de l'armée des Croisés. – Cette famille s'est surtout signalée dans ces derniers temps par son attachement pour les Bourbons de la branche aînée.

LÉVIS (François, duc de), né en 1720 au château d'Ajac (Languedoc), m. en 1787, fut envoyé au Canada pour remplacer Montcalm, tué devant Québec, mais ne put, malgré les plus louables efforts, reprendre aux Anglais les possessions dont ils s'étaient emparés. Il se signala par sa bravoure à Johannisberg (1762), devint maréchal de France en 1783, duc en 1784, et gouverneur de l'Artois.

LÉVIS (Gaston, duc de), né en 1755, m. en 1830, fut membre de l'Assemblée constituante, soutint quelque temps les idées nouvelles, émigra en 1792, fut blessé à Quiberon, rentra en France après le 18 brumaire, ne s'occupa sous l'Empire que de littérature et d'économie politique; fut appelé au conseil privé par Louis XVIII et nommé pair. On a de lui, outre des écrits estimés sur les finances, des *Maximes*, 1808 et 1825, et des *Souvenirs et portraits*, 1813 et 1815. Il avait été nommé par ordonnance en 1816 membre de l'Académie française.

LÉVITES, descendants de Lévi. *V.* LÉVI.

LÉVITIQUE, un des livres du Pentateuque, traite du culte, qui était confié aux Lévites.

LÉVITIQUES (Villes). *V.* LÉVI.

LÉVIZAC (l'abbé de), d'une famille noble d'Alby, émigra en Angleterre, y enseigna le français avec un grand succès et mourut à Londres en 1813. Il publia de bons ouvrages élémentaires : *Grammaire à l'usage des étrangers*, Londres, 1797; *Bibliothèque portative des écrivains français; Dictionnaire français et anglais*, 1808; *Dict. des synonymes*, 1809.

LEVROUX, *Gabatum* chez les anciens, *Leprosum* au moyen âge, ch.-l. de c. (Indre), à 20 kil. N. O. de Châteauroux; 3509 hab. Murs flanqués de tours, ancien château. Grains, vins, laines fines.

LEWENHAUPT (Adam Louis, comte de), général suédois, fut nommé par Charles XII gouverneur de Riga (1706), livra aux Russes en 1708 la bataille indécise de Lesna, en Ukraine, fit des prodiges de valeur à Pultawa, se mit après cette funeste journée à la tête des débris de l'armée, mais se vit forcé de signer la capitulation du Borysthène (1709) et fut fait prisonnier. Il mourut en Russie, après dix ans de captivité, laissant d'intéressants *Mémoires*, imprimés à Stockholm, 1757. — Emile, comte de L., de la même famille, né en 1692, fut élu maréchal de la diète de Suède en 1734 et 1740, fit déclarer la guerre à la Russie et fut placé en 1742 à la tête de l'armée envoyée en Finlande; vaincu malgré sa bravoure, il fut mis en jugement et décapité en 1743.

LEWES, v. d'Angleterre (Sussex), à 63 kil. E. de Chichester, sur l'Ouse; 9500 hab. Fonderie de canons, usines à fer, papeteries. Commerce de grains, drèche; bestiaux. Ruines romaines. Henri III fut battu à Lewes par Simon de Montfort en 1264.

LEWIS (île), île d'Écosse, la plus grande et la plus septentrionale des Hébrides, est coupée en 2 parties réunies par un isthme et dites *Lewis* et *Harris* : 100 kil. sur 40; 18 000 hab. Lieu principal, Stornaway. Vestiges druidiques.

LEWIS (Matt. Grégoire), littérateur anglais, né en 1773, mort en 1818, était fils d'un sous-secrétaire d'État au département de la guerre. Envoyé fort jeune en Allemagne, il y prit un goût excessif pour les romans et les pièces de théâtre, et consacra sa vie à ce genre d'ouvrages. Le plus connu de ses romans est *le Moine*, 1795, roman monstrueux, qui n'offre que des scènes d'horreur et de libertinage, et qui attira sur l'auteur de justes poursuites.

LEXINGTON, v. des États-Unis (Kentucky), ch.-l. du comté de La Fayette, à 35 kil. E. de Francfort; 15 000 hab.; bien bâtie; édifices remarquables; université (dite *de Transylvanie*); nombreuses fabriques; commerce considérable.

LEXINGTON, bg des États-Unis (Massachussets), à 15 kil. N. O. de Boston; 2900 hab. C'est là qu'eut lieu, le 19 avril 1775, le 1er engagement entre les Américains et les Anglais commandés par le général Gage. Un monument en consacre le souvenir. — Un autre Lexington, dans le Missouri, sur la r. dr. du fleuve de ce nom, à 150 kil. O. de Jefferson-City, a été le théâtre d'un combat livré en sept. 1861 entre les *Fédéraux* (États du Nord) et les *Confédérés* (États du Sud). La ville resta au pouvoir des Confédérés.

LEXOVII, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), sur la côte de la Normandie (Calvados); ch.-l., *Noviomagus*, dit aussi *Lexovii* (Lisieux).

LEYDE, *Lugdunum Batavorum*, v. du roy. des Pays-Bas (Hollande mérid.), sur le Rhin et 4 autres rivières, dans le Rhinland, qu'on regarde comme le jardin de la Hollande, à 27 kil. N. de Rotterdam; 40 000 hab. Divers monuments, parmi lesquels l'église de St-Pierre (la plus belle de la Hollande). Université célèbre, fondée en 1575, et où ont professé Juste-Leipse, Scaliger, Saumaise, S'Gravesande, Boërhaave, Ruhnkenius, Hemsterhuys; nombre de sociétés de sciences ou d'arts. Fabriques de drap et autres lainages, jadis renommées, mais presque anéanties auj. par la concurrence. Patrie des peintres Lucas de Leyde, Rembrandt, Gérard Dow; d'Isaac Vossius, Heinsius, Musschenbrœck, l'inventeur de la *bouteille de Leyde*, du médecin Van Swieten; de l'anabaptiste Jean de Leyde. — Leyde n'était encore qu'un village en 1083; son importance date du XIIIe siècle. Elle soutint en 1574 un siége célèbre contre les Espagnols; elle fut ravagée par la peste en 1655. L'explosion d'un bateau à poudre en 1807 en a détruit presque entièrement le plus beau quartier.

LEYEN, principauté d'Allemagne. *V.* LAYEN.

LEYVA (Antoine, duc de). *V.* LÈVE.

LÉZARDIÈRE (Marie Pauline de), née en 1754 au château de Verci en Vendée, morte en 1835, était fille du baron de Lézardière, ami de Malesherbes. Elle reçut une éducation sérieuse, prit un goût vif pour les études historiques, et entreprit un immense travail sur la législation politique de la monarchie française. L'ouvrage était en grande partie imprimé en 1792, mais les malheurs de la Révolution firent anéantir presque toute l'édition, et forcèrent l'auteur à émigrer. Rentrée en 1801, Mlle de Lézardière, tout entière à d'autres soins, ne put reprendre cette publication, qui ne fut exécutée qu'après sa mort, par les soins du vicomte de Lézardière, son frère, et qui parut en 1844 sous le titre de *Théorie des lois politiques de la monarchie française*, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, d'une solidité étonnante pour une femme, s'appuie sur les meilleures autorités.

LÉZARDRIEUX, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), sur le Trieux, à 23 k. N. E. de Lannion; 2200 h.

LEZAY, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), sur la Dive, à 15 k. N. E. de Melle; 605 h.

LEZAY-MARNÉSIA (Adrien, marquis de), né à Metz en 1735, mort en 1800, fut député aux États généraux, voyagea en Amérique et revint dans sa patrie où il cultiva les lettres. On a de lui : *Plan de lecture pour une jeune dame*, 1784; un poëme sur la *Nature champêtre*, 1787; *Lettres écrites de l'Ohio*, 1792, etc. — Son fils, Adrien, comte de Lezay-Mar-

nésia, 1770-1814, fut préfet sous l'Empire et la Restauration, et périt de la manière la plus malheureuse, d'une chute de voiture, en allant au-devant du duc de Berry. Il publia quelques écrits politiques et littéraires: *Les Ruines, ou Voyage en France*, 1794; *Pensées du cardinal de Retz*, 1797.

LÉZIGNAN, ch.-l. de c. (Aude), à 25 k. O. de Narbonne; 2569 hab. Eaux-de-vie.

LEZOUX, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), sur la r. dr. de l'Allier, à 16 k. S. O. de Thiers; 3788 h.

LHASSA ou LASSA, capitale du Thibet et ch.-l. de la prov. d'Ouei, par 30° 43' lat. N., 89° 30' long. E.; de 40 à 60 000 hab. Siége du Dalaï-lama et résidence du vice-roi chinois. Magnifique temple, avec dôme doré, qui attire un nombre immense de pèlerins. Centre du commerce du Thibet. — Fondée en 698.

LHÉRITIER (Ch. L.), botaniste, né à Paris en 1746, d'une famille de commerçants, fut procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts, puis conseiller à la cour des aides (1775), et quitta ses fonctions pour se livrer à l'étude de la nature. Ruiné par la Révolution, il accepta une place au ministère de la justice. Il périt en 1800, assassiné dans une des rues de Paris par une main qui resta inconnue. Il était de l'Institut depuis sa fondation. Il laissa une riche bibliothèque botanique. On a de lui : *Stirpes novæ aut minus cognitæ*, Paris, 1784; *Cornus* (monographie du cornouiller), 1788; *Sertum anglicum* ou le *Bouquet anglais* (c'est une flore des jardins anglais, surtout du jardin de Kew), 1788. Il avait entrepris la *Flore du Pérou*, d'après l'herbier de Dombey, mais il n'a pu achever ce travail.

L'HERMINIER. *V.* LERMINIER.

L'HERMITE. *V.* PIERRE et TRISTAN.

LHOMOND (Ch. François), un des professeurs les plus recommandables de l'Université de Paris, né en 1727 à Chaulnes (Somme), mort à Paris en 1794, reçut les ordres, fut quelque temps principal du collége d'Inville à Paris, et passa de là au collége du Cardinal-Lemoine, où il se voua tout entier à l'instruction des enfants : pendant 20 ans qu'il y resta, il ne voulut professer que la sixième. Devenu professeur émérite, il employa ses loisirs à composer des ouvrages élémentaires, où il eut soin de mettre en pratique les conseils de Rollin et qui, presque tous, sont restés classiques. Il fut emprisonné en 1793 pour refus de serment; mais Tallien, l'un de ses anciens élèves, le fit rendre à la liberté. On a de lui : *Éléments de la grammaire française; Éléments de la grammaire latine*, vulgairement appelé le *Rudiment; Histoire abrégée de la Religion; Hist. abrégée de l'Église; Doctrine chrétienne; Epitome historiæ sacræ; De viris illustribus urbis Romæ*, ouvrages qui ont été cent fois réimprimés. Sa ville natale lui a élevé une statue en 1860.

L'HÔPITAL, bourg de Savoie. *V.* ALBERTVILLE.

L'HÔPITAL (Michel de), chancelier, né en 1505 près d'Aigueperse en Auvergne, avait pour père un médecin attaché au connétable de Bourbon et qui avait suivi le prince dans son exil. Après avoir étudié à Milan et à Padoue, il suivit le barreau de Paris, puis obtint une charge de conseiller au parlement. Ses vertus et ses lumières attirèrent sur lui l'attention du chancelier Olivier, qui le fit envoyer comme ambassadeur au concile de Trente (1547). Marguerite de Valois, sœur de Henri II, le choisit pour son chancelier privé et le fit nommer par son frère surintendant des finances. Dans ce poste éminent, L'Hôpital réprima une foule d'abus et se signala par son intégrité et sa sévérité. En 1560 il fut élevé par François II à la dignité de chancelier de France; il conserva ce poste sous Charles IX. Ami de la tolérance, il fit tous ses efforts pour prévenir les querelles religieuses et pour rapprocher les Catholiques et les Protestants; il empêcha l'établissement de l'Inquisition en France, et fit proclamer la liberté de conscience; mais, après plusieurs années de lutte, voyant tous ses efforts échouer contre le fanatisme des partis, et connaissant d'ailleurs les projets sanguinaires de Catherine de Médicis et de Charles IX, il résigna les sceaux et se retira dans sa terre de Vignay près d'Étampes (1568). Signalé comme favorable aux Protestants, il faillit être atteint dans sa retraite par les massacres de la St-Barthélemi (1572); il mourut peu de temps après, de douleur (1573). Ce magistrat intègre ne laissa aucune fortune. Pendant sa magistrature il fit rendre de sages ordonnances, qui le placent au nombre de nos premiers législateurs. L'Hôpital était aussi un écrivain distingué; il excellait surtout dans la poésie latine. Il reste de lui un *Traité de la réformation de la justice*, des *Harangues*, des *Poésies latines* et un *Testament politique* où l'on trouve d'intéressants détails sur sa vie. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1824-26, 5 vol. in-8. Ses vers latins, recueillis par Pibrac, de Thou et Scévole de Ste-Marthe, ont été publiés dès 1585; ils ont été traduits plusieurs fois en français, notamment par Coupé, 1778, et par M. de Nalèche, 1857. Sa vie a été écrite par Lévesque de Pouilly, 1764, Bernardi, 1807, et par M. Villemain, 1827.

L'HÔPITAL (Guill. Fr. Ant., marquis de), profond mathématicien, né à Paris en 1661, était d'une famille ancienne, mais différente de celle du chancelier, et avait pour père un lieutenant général. Il montra de bonne heure d'étonnantes dispositions pour la géométrie, et résolut à 15 ans le problème de la cycloïde dont Pascal seul avait pu trouver la solution. Il servit quelque temps dans la cavalerie, mais il quitta bientôt les armes pour se livrer aux sciences. J. Bernouilli étant venu à Paris en 1692, L'Hôpital s'enferma pendant 4 mois avec lui pour étudier le calcul différentiel que venait d'inventer Leibnitz; bientôt il égala ses maîtres et put résoudre les problèmes les plus difficiles. En 1696 il publia l'*Analyse des infiniments petits*, ouvrage capital, où il exposait de la manière la plus lucide cette nouvelle branche des mathématiques; il achevait un *Traité analytique des sections coniques* (publié en 1707), lorsqu'épuisé par des travaux excessifs, il fut enlevé par une maladie, à 43 ans (1704). Il avait été reçu dès 1693 à l'Académie des sciences.

L'HÔPITAL (Nic. de), maréchal de France. *V.* VITRY.

LIA, fille aînée de Laban, fut substituée par ruse à sa sœur Rachel, que Jacob avait demandée en mariage, et devint ainsi la femme de Jacob. Elle en eut 6 fils : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, et une fille, Dina.

LIADIÈRES (Ch. de), né à Pau en 1792, m. en 1858, servit dans le génie, accueillit la Révolution de 1830 et devint officier d'ordonnance du roi Louis-Philippe, conseiller d'État et député des Basses-Pyrénées. Unissant le goût des lettres aux occupations de la vie politique, il composa plusieurs tragédies dans le genre demi-classique : *Conradin et Frédéric* (1820), *Jean sans Peur* (1821), *Jane Shore* (1824), *Walstein* (1829), qui eurent quelques succès. En 1844, il écrivit une comédie politique, les *Bâtons flottants*, qui fut interdite pour allusions politiques et qui ne put être représentée qu'en 1851.

LIAIKHOV (archipel). *V.* SIBÉRIE (NOUVELLE-).

LIAKOURA, nom moderne du *Parnasse*.

LIAMONE, *Cercidius*, riv. de la Corse, sort du mont Rotundo, coule au S. O., et se jette dans la Méditerranée à 17 kil. N. d'Ajaccio, après un cours de 44 k. En 1793 cette rivière donna son nom à l'un des deux départements de la Corse; il en comprenait la partie méridionale, et avait pour ch.-l. Ajaccio.

LIANCOURT, ch.-l. de c. (Oise), à 8 kil. S. E. de Clermont et sur le chemin de fer de Paris à Amiens; 2201 h. Château et parc, en partie détruits; statue de La Rochefoucauld-Liancourt. Filatures de coton; fabriq. de croisés, linge de table. Titre d'un duché qui, après avoir appartenu aux ducs de La Roche-Guyon, passa à une branche de la maison La Rochefoucauld.

LIANCOURT (Jeanne DE SCHOMBERG, duchesse de), née en 1600, morte en 1674, était fille de Henri de Schomberg, maréchal de France. Esprit cultivé, el

parlait plusieurs langues et faisait de jolis vers. Elle n'avait pas moins de piété que de talents, et recevait chez elle Arnauld, Pascal et les solitaires de Port-Royal. On a d'elle un opuscule intitulé : *Règlement donné par une dame de haute qualité à Mme*** (la princesse de Marsillac), pour sa conduite et celle de sa maison* (posthume), 1698. Elle avait épousé Roger de Liancourt du Plessis, duc de La Roche-Guyon, et fut mère de Jeanne Charlotte de Liancourt, mariée en 1659 à François de La Rochefoucauld, fils de l'auteur des *Maximes* : c'est par ce mariage que la terre et le nom de Liancourt passèrent dans la maison La Rochefoucauld. — *V.* LA ROCHEFOUCAULD.

LIAO, riv. de l'Empire chinois, naît par 134° 30' long. E., 42° 52' lat. N.; coule à l'O., puis au S. E.; baigne la province de Ching-king, et tombe, après un cours de 850 k., dans la mer Jaune, où il forme le golfe de Liao-toung (partie sept. du golfe de Tchi-li).

LIBAN, *Libanus* (d'un mot hébreu qui veut dire *blanc*), chaîne de montagnes de Syrie, commence dans le S. O. du pachalik d'Alep, près de la riv. g. de l'Aasi (*Orontes*), aux environs d'Antakieh (*Antioche*); sépare les pachaliks de Damas et de Tripoli, traverse le N. du pachalik d'Acre et se termine non loin de *Sour* (*Tyr*); son développement est de 450 k.: les monts *Carmel*, *Thabor* et *Garizim* en dépendent. Le Liban se divise en 2 branches, la branche occid. ou Liban proprement dit, et la branche orientale ou Anti-Liban. Ses plus hauts sommets atteignent 4800^{m}. Les Arabes donnent au Liban le nom de *Djebel* (c.-à-d. la montagne), et à l'Anti-Liban celui de *Djebel-el-Chaik*. Les anciens nommaient *Cœlésyrie* ou *Syrie creuse* la vallée comprise entre ces deux chaînes. Le Liban était célèbre autrefois par ses cèdres; on n'y trouve plus guère aujourd'hui que des figuiers, des chênes, des lauriers et des cyprès. Le Liban est habité par les tribus guerrières et presque indépendantes des Maronites, des Druses et des Métualis, qui sont presque toujours en guerre. En 1860, les Druses, encouragés par les Turcs, firent un horrible massacre des Maronites, ce qui nécessita l'intervention européenne. Le Liban fut longtemps gouverné par la famille Chihâb, dont le dernier chef fut l'émir Béchir.

LIBANIUS, rhéteur grec, né à Antioche l'an 314 de J.-C., enseigna avec un grand succès dans les écoles de Constantinople, de Nicomédie, d'Antioche, et compta, quoique païen, S. Basile et S. Jean-Chrysostôme au nombre de ses disciples. Il jouit d'une grande faveur auprès de l'empereur Julien, qui voulut l'élever aux honneurs; mais il préféra rester dans une condition privée. Néanmoins, il eut des ennemis et des envieux qui l'accusèrent de magie et qui réussirent un instant à le faire bannir (346). Il mourut à Antioche vers 390. On a de lui des *Harangues*, dont la meilleure édition est celle de Reiske, Altenbourg, 1791-97; des *Lettres*, publiées par J. Ch. Wolf, Amst., 1738, et des *Fragments*, retrouvés par Siebenkees, Angelo Mai et Boissonade. Libanius est le premier des rhéteurs de son siècle : il a du savoir et de l'imagination; son style, riche et brillant, se ressent peu du mauvais goût de l'époque. Eunape a écrit sa *Vie*.

LIBAU, v. de la Russie d'Europe (Courlande), sur la Baltique, à 165 kil. O. de Mittau; 10 000 hab., dont un cinquième Israélites. Port peu profond, mais sûr.

LIBAVIUS (André), savant allemand, né à Halle vers 1560, m. en 1616, cultiva également les lettres et les sciences, se fit recevoir médecin et devint recteur du gymnase de Cobourg en 1606. Il est le premier qui ait parlé de la *transfusion du sang*. On a de lui plusieurs ouvrages de chimie, dans lesquels il combat la doctrine de Paracelse. Le principal est son *Alchemia*, Francf., 1606, in-f. On lui doit le bichlorure d'étain, qui est encore connu sous le nom de *Liqueur fumante de Libavius*, et qui est employé comme mordant dans la teinture en écarlate.

LIBER, un des surnoms de Bacchus. *V.* BACCHUS.

LIBERALIS (ANTONINUS). *V.* ANTONINUS.

LIBERALITAS JULIA, v. de Lusitanie, auj. *Evora*.

LIBÈRE (S.), *Marcellinus Felix Liberius*, pape de 352 à 366, assembla plusieurs conciles pour décider entre Athanase et Arius, et fut exilé de Rome par l'empereur Constance pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation d'Athanase. Ébranlé par les rigueurs de l'exil, il signa la formule du premier concile de Sirmium, qui pouvait favoriser les Ariens : ce qui le fit rappeler par l'empereur; mais, regrettant bientôt cette concession, il se rapprocha d'Athanase et mourut saintement. On l'honore le 24 sept.

LIBERGIER ou LE BERGER (Hugues), célèbre architecte du XIIIe siècle, a construit la magnifique cathédrale de Reims, et a commencé dans cette ville l'église de St-Nicaise, qui fut détruite pendant la Révolution. Il mourut en 1263.

LIBERIA, colonie américaine, située dans la Guinée sept., entre la colonie anglaise de Sierra-Leone et le cap Palmas, par 4° 7' lat. N. et 11° 14' long. O.; 300 000 hab. environ; capit., Monrovia. Le nom de Liberia signifie que cette colonie ne doit être habitée que par des hommes *libres* : elle est en effet destinée à recevoir les noirs affranchis des États-Unis. — Fondée en 1821 par des nègres affranchis sous le patronage de la Société de colonisation américaine, elle eut une constitution en 1848, et fut reconnue la même année par la France, l'Angleterre et la Belgique. Son premier président fut le mulâtre Roberts et sa première législature siégea en 1851.

LIBERTAD, prov. du Pérou. *V.* LIVERTAD.

LIBERTÉ. Les Romains en faisaient une divinité, fille de Jupiter et de Junon. Elle était représentée un sceptre dans la main, portant un bonnet phrygien sur la tête, ayant à ses pieds un chat, symbole d'indépendance, et un joug brisé.

LIBES (Ant.), physicien, né à Béziers en 1762, m. en 1832, fut professeur de physique aux Écoles centrales et au lycée Charlemagne. On lui doit la découverte de l'*Électricité par contact*. Il a publié : *Physicæ conjecturalis elementa*, 1788; *Physique chimique*, 1796; *Théorie de l'élasticité*, 1800; *Traité élémentaire de Physique*, 1802; *Dictionn. de Physique*, 1806; *Histoire des progrès de la Physique*, 1810.

LIBETHRA, auj. *Lefto-Karyo*, v. de Macédoine (Piérie), sur le golfe Thermaïque, près du mont Olympe et de la Thessalie. On y voyait le tombeau d'Orphée. — Fontaine de Béotie, voisine du mont Hélicon, était consacrée aux Muses, d'où leur nom de *Libéthrides*.

LIBIQUES, *Libici*, *Libui*, peuple ligurien de la Gaule Transpadane, habitait sur les deux rives de la *Sesia*, et avait pour ch.-l. *Vercellæ* (Verceil).

LIBITINE, déesse qui présidait aux funérailles chez les Romains. On nommait *Libitinaires* les entrepreneurs des funérailles, et *Porte Libitine* la porte des amphithéâtres par laquelle on emportait les cadavres des gladiateurs tués dans l'arène.

LIBOURNE, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 31 kil. N. E. de Bordeaux par la route, à 35 par ch. de fer, près du confluent de la Dordogne et de l'Isle; 10 269 h. Trib. de 1re inst. et de commerce; collége. Port, beau pont. Bibliothèque, athénée; haras. — Fondée par le roi d'Angleterre Édouard I en 1286, sur les ruines de l'anc. *Condate*, poste militaire des Romains; plusieurs fois prise et reprise du XIVe au XVIIe siècle, notamment par Du Guesclin en 1377, par Dunois en 1451, par Talbot en 1452. Le parlement de Bordeaux y siégea en 1473, 1514, 1528, 1547 et 1787. La coutume de Bordeaux y fut rédigée en 1520. Cette ville fut fortifiée par Condé pendant la Fronde, et prise par le duc de Vendôme.

LIBURNICUS PORTUS, v. d'Italie, auj. *Livourne*.

LIBURNIE, *Liburnia*, auj. *Croatie maritime*, partie de l'Illyrie anc., entre l'*Arsia* (Arsa) et le *Titius* (Kerka), s'étendait le long de l'Adriatique, et était bornée au S. par la Dalmatie; elle avait pour capitale Iadera et pour autres villes Arsia, Flanona, Foretani, Senia, Ænona, Scardona. Les Liburniens s'adonnaient à la piraterie; leurs navires, à voiles et à rames, étaient fort légers : les Romains les adoptèrent et donnèrent

le nom de *Liburnes* à des bâtiments qui jouèrent un grand rôle dans leur marine : c'est surtout à ses *Liburnes* qu'Octave dut la vict. d'Actium. La Liburnie fournissait Rome de porte-faix : ce qui fit donner le nom de *Liburnes* à ceux qui faisaient ce métier.

LIBUSSA, fille de Croc, un des premiers princes de la Bohême, succéda à son père vers 720; gouverna un instant seule, puis épousa Przémysl, fondateur de la maison qui porte son nom, et mourut vers 735. Elle passait pour habile dans l'art de prédire.

LIBYE, *Libya*, nom grec de l'Afrique, s'entendait surtout des pays situés à l'O. de l'Égypte, c.-à-d. le désert de Barca, le beylik de Tripoli, le Kordofan, le Darfour, etc. Plus tard on nomma : *Libye intérieure*, les contrées au S. de l'Atlas (Maroc méridional, Sahara); et *Libye extérieure*, l'anc. Libye, notamment le littoral compris entre l'Égypte et la Tripolitaine, littoral qui se subdivisait lui-même en *Libye supérieure* (Marmarique), entre l'Égypte et la Cyrénaïque, et *Libye inférieure* (Cyrénaïque et Pentapole), s'étendant de la Libye supérieure à la Tripolitaine.

LIBYE (Désert de), entre le Barca et Siouah au N., la Nigritie à l'E. et au S., l'Égypte à l'O., s'étend de 15° à 25° long. E., et de 26° à 30° lat. N.

LIBYQUE (Mer), *Libycum mare*, golfe de la Méditerranée, sur la côte d'Afrique, s'étendait de *Paraetonium* au cap *Hermaeum*, comprenant les deux Syrtes.

LIBYSSA, auj. *Gebsé*, v. de Bithynie, sur la Propontide, entre Chalcédoine et Nicomédie. Annibal exilé y résida; c'est là qu'il se donna la mort.

LICETI (Fortunio), né en 1577 à Rapallo (État de Gênes), mort en 1657, fut successivement professeur de philosophie à Pise, à Padoue, à Bologne, et se montra en toute occasion zélé péripatéticien. On a de lui de curieuses dissertations : *De ortu animae humanae*, Gênes, 1602; *De his qui diu vivunt sine alimento*, Padoue, 1612; *De monstrorum causis*, 1616; *De spontaneo viventium ortu*, 1618; *De animarum immortalitate*, 1629; *De annulis antiquis*, Udine, 1645; et des *Lettres*, Bologne, 1640.

LICH, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 5 k. S. E. de Giessen; 3000 hab.; ch.-l. de la principauté de Solms-Lich. Château du prince.

LICHAS, messager d'Hercule, apporta au héros, de la part de Déjanire, la tunique teinte du sang de Nessus. Hercule ne l'eut pas plus tôt revêtue qu'il devint furieux : il saisit l'infortuné Lichas et le précipita dans la mer d'Eubée, où il fut changé en rocher.

LICHFIELD, v. d'Angleterre (Stafford), à 22 kil. N. de Birmingham; 7000 hab. Évêché en commun avec Coventry. Belle cathédrale avec une riche bibliothèque. Bière renommée. Patrie de Sam. Johnson.

LICHTENBERG (Principauté de), petit État de l'Allemagne (Prusse rhénane), au N. E. de la Bavière Rhénane, appartient à la Prusse depuis 1834 (elle dépendait précédemment du duché de Saxe-Cobourg-Gotha) : 44 kil. sur 13; 38000 hab. Avant 1819, on la nommait seigneurie de Baumholder.

LICHTENBERG (G. Christ.), physicien et moraliste, né en 1742 à Ober-Ramstædt près de Darmstadt, mort en 1799, devint en 1771 professeur de physique à Gœttingue, et découvrit la diversité des figures que forme la poussière répandue sur la surface des corps électrisés; mais il se fit surtout remarquer par des écrits satiriques. Il écrivit contre Lavater une satire intitulée *Timorus*, 1773, et la *Physiognomonie des Queues*, parodie de son système, 1778. Il donna, sous forme d'*Explication des planches d'Hogarth*, des peintures de caractères d'une vérité frappante et d'utiles leçons de morale, et publia des *Observations sur lui-même*, sorte de confessions pleines de franchise. Ses *Œuvres satiriques* ont été publiées par son fils Gœttingue, 1800, 9 v. (2e édit., 1844, 6 v.).

LICHTENSTEIN (Principauté de). Il y en a deux : l'une qui dépend du roy. de Saxe et qui a pour capit. une ville de même nom, située à 12 k. N. E. de Zwickau; 4050 hab.; l'autre indépendante et qui est un des États de l'Allemagne du S. : celle-ci située entre le Tyrol et la Suisse; 7300 h.; ch.-l. Vadutz. Elle a été formée du comté de Schellenberg et de la seigneurie de Vadutz, et érigée en État souverain en 1723. Le prince de Lichtenstein possède de vastes domaines en Autriche et réside ordinairement à Vienne.

LICHTENSTEIN (J. Wenceslas, prince de), général autrichien, né à Vienne en 1696, mort en 1772, remporta sur les Français la victoire de Plaisance, 1746. Il avait été de 1738 à 1741 ambassadeur en France. Ce prince avait formé une célèbre galerie de tableaux.

LICINIUS STOLO (C.), tribun du peuple en 376 av. J.-C., obtint, au bout de plusieurs années de persévérance et d'efforts, que l'un des 2 consuls serait toujours pris parmi les plébéiens (366). Il recueillit un des premiers le fruit de la loi, et fut nommé lui-même consul les années 364 et 361. On dit que Stolo ne proposa cette loi que pour satisfaire la vanité de sa femme, fille de Fabius Ambustus, laquelle était jalouse des honneurs qu'on rendait à sa sœur, parce qu'elle avait épousé un patricien, tribun militaire. Stolo fit en outre porter la loi qui défendait d'avoir plus de 500 *jugera* (env. 126 hectares); plus tard, il fut puni pour avoir contrevenu lui-même à cette loi.

LICINIUS CALVUS (C.), orateur, né vers 82 av. J.-C., mort à l'âge de 30 ans, était fils de l'annaliste C. Licinius Macer, ancien préteur, qui s'étrangla au moment où il allait être condamné pour concussion (66). Il se distingua de bonne heure au barreau, en même temps que Cicéron : à l'éloquence il joignait un grand talent pour la poésie et fut l'ami de Catulle. Il avait composé des élégies, une entre autres sur la mort de Quintilia, sa maîtresse, et une pièce satirique contre César. On a de lui quelques fragments, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

LICINIUS LICINIANUS (C. Flavius), empereur romain, fils d'un paysan dace, fut d'abord simple soldat, et s'avança tellement dans la faveur de l'empereur Galérius, son compatriote, que celui-ci finit par l'associer à l'empire, l'an 307 : il reçut, avec le titre d'Auguste, le gouvernement de la Pannonie et de la Rhétie. Après s'être défait de plusieurs compétiteurs, il resta, avec Constantin, seul maître de l'empire, en 312, et régna sur l'Orient; mais bientôt la guerre s'alluma entre ces deux princes : Licinius, malgré sa bravoure, fut vaincu à Cibalis et à Mardie (314), et accepta une paix onéreuse. Moins heureux encore dans une 2e guerre, il fut battu à Andrinople et à Chrysopolis (323). Il s'enfuit à Nicomédie, mais il tomba entre les mains de Constantin, qui le relégua à Thessalonique, puis le fit étrangler sous prétexte de conspiration, 324. Licinius était un des princes les plus cruels. Il fut tour à tour favorable et contraire aux Chrétiens.

LICOSA (cap de), *Posidium prom.*, cap d'Italie, à l'entrée O. du golfe de Salerne, par 40° 14' lat.

LICTEURS, *lictores*, officiers subalternes qui étaient chargés à Rome de précéder et de garder les principaux magistrats. 24 licteurs marchaient devant le dictateur, 12 devant les consuls, 6 devant les préteurs; ils marchaient sur une seule file, les uns derrière les autres. Ils portaient des faisceaux de verges du milieu desquels sortait une hache. Ils écartaient la foule sur le passage du magistrat, frappaient avec leurs faisceaux à la porte de ceux qu'il visitait, et exécutaient ses sentences. Dans ce cas, ils attachaient le criminel à un poteau, le battaient de verges, ou lui tranchaient la tête avec leur hache. On les nommait licteurs, *a ligando*, parce qu'ils *liaient* le coupable.

LICUS, riv. de Vindélicie, auj. le *Lech*.

LIDI (i), c.-à-d. *les Bords*, chaîne de 7 îles qui s'étendent sur les bords de l'Adriatique, en dérivant une courbe devant les lagunes de Venise, de l'embouchure de la Brenta à celle de la Piave. Elles ont été formées par des atterrissements successifs, et sont auj. couvertes de jardins charmants. Les principales sont le *Lido-di-Palestrina*, à 15 k. de Venise, et le *Lido-di-Sotomarina*, à 28. Elles ont environ 2000 h. chacune.

LIÉBAULT (Jean), agronome et médecin

XVIe siècle, né à Dijon vers 1535, mort en 1596, vint de bonne heure à Paris où il épousa la fille de l'imprimeur Ch. Estienne, et exerça la médecine avec succès. Il acheva et mit en français le *Prædium rusticum* de Ch. Estienne, sous le titre de *Théâtre d'agriculture et Maison rustique*, Paris, 1564 et 1570, ouvrage qui a servi de base à toutes les *Maisons rustiques* publiées depuis, et donna lui-même : *Thesaurus sanitatis*, 1577 ; *De sanitate et morbis mulierum*, 1582; *De cosmetica*, 1582, ouvrage qui fut trad. en français dès la même année.

LIÉGE, *Leodum*, *Leodicum*, *Legia* en latin, v. de Belgique, ch.-l. de la prov. de Liége, sur la Meuse, au confluent de ce fleuve avec la Légie et l'Ourthe, à 114 kil. S. E. de Bruxelles; 85 000 hab. Évêché, université (fondée en 1816). Mauvaises fortifications; 10 faubourgs; 3 grands ponts; beaux canaux bordés d'arbres; monuments divers (cathédrale, plusieurs églises; hôtel de ville, bâtiment de l'université, etc.). Société d'émulation pour sciences et arts. Industrie immense (papier, verre, armes à feu, tissus de soie). Fonderie de zinc de la Vieille-Montagne. Aux environs, riches mines de houille qu'on exploite depuis 1178, alunières, etc. Commerce très-vaste. Patrie de Lairesse, de Rennequin, de Grétry, etc. *Liége* existait au VIe siècle. Elle doit son importance à S. Hubert, qui y transporta en 708 le siége épiscopal de Maëstricht. Elle fut longtemps le ch.-l. d'un évêché indépendant (*V.* ci-après). En 882, les Normands la saccagèrent. Henri, duc de Brabant, la prit et la pilla en 1212; Jean, duc de Bourgogne, la prit en 1408, après avoir tué 25 000 Liégeois. Charles le Téméraire s'en empara à son tour en 1468 ; Louis XI, qui avait soulevé les Liégeois contre le duc de Bourgogne, fut forcé de l'accompagner à ce siége. Souvent prise par les Français à partir du XVIIe siècle, et en dernier lieu en 1794, Liége fit partie de la France jusqu'en 1814; elle était le ch.-l. du dép. de l'Ourthe. — La prov. de Liége, entre celles de Limbourg au N., de Namur et du Brabant mérid. à l'O., le grand-duché de Luxembourg au S., les États prussiens à l'E., forme 4 arr., Huy, Liége, Verviers et Waremme ; 150 k. sur 100; 475 000 hab. Pays montueux. Sol varié, en général maigre. Carrières et mines, industrie active.

LIÉGE (Évêché de), ancien pays souverain de l'empire d'Allemagne, était compris, depuis l'an 1500, dans le cercle de Westphalie. Il renfermait 7 contrées distinctes : la Campine liégeoise, le pays d'Hasbain, les comtés de Hornes et de Looz, et les pays de Condroz, de Franchimont et de Stavelot. — Primitivement habité par les *Eburones* et les *Condrusi*, ce pays fut ensuite compris dans le roy. d'Austrasie. C'est au XIe siècle que les évêques de Liége y établirent leur souveraineté. Aux XIVe et XVe siècles, ils eurent souvent à réprimer des révoltes de la part des bourgeois de Liége. Cependant, malgré ces troubles et les attaques des peuples voisins, ils parvinrent à y conserver une sorte de souveraineté jusqu'au traité de Lunéville (1801). Après la conquête des Français, ce pays fut réparti entre les dép. de l'Ourthe, de la Meuse-Inférieure et de Sambre-et-Meuse. Auj. il appartient à la Belgique, où il forme la prov. de Liége et une partie de celles de Limbourg et de Namur.

LIEGNITZ, *Lignitia*, v. murée des États prussiens (Silésie), ch.-l. de régence, à 60 kil. O. de Breslau ; 15000 hab. Vieux château des ducs de Liegnitz ; belles églises, hôpitaux, lazaret. Établissements d'instruction et collections. Industrie : bleu de Prusse, bas de soie, toile, etc. Défaite des Polonais par les Tartares (1241); des Impériaux par les Saxons (1634) et par Frédéric II (1760). — Liegnitz appartint longtemps à des ducs particuliers; leur dynastie s'étant éteinte en 1675, le duché revint à l'empereur d'Allemagne, auquel le roi de Prusse l'enleva, avec le reste de la Silésie. Depuis, la principauté de Liegnitz a été donnée par le roi Frédéric-Guillaume III à sa 2e femme. — La régence de Liegnitz a 180 kil. sur 130 et compte 950 000 hab.

LIÉOU-KIÉOU, groupe d'îles formant un État tributaire de la Chine, dans l'océan Pacifique, entre le Japon au N., la Chine à l'O. et les îles Madjicosimah au S. O., par 26°-27° 40' lat. N., et 124° 50'-126° 45' long. E. Elles sont au nombre de 37, dont les principales sont la grande et la petite Liéou-kiéou, Komisang, et Lun-houn ; env. 80 000 h. ; capitale, Zieuly ou Napa, dans la grande Liéou-Kiéou. Les productions de ces îles, les mœurs, les coutumes, sont celles de la Chine; la religion de Fô y domine. Les Chinois les connurent seulement vers l'an 605 de J.-C.; ils les disputèrent longtemps au Japon, et en restèrent maîtres en 1372. Elles ont été ouvertes au commerce américain en 1853.

LIER ou **LIERRE**, v. de Belgique (Anvers), au confluent des deux Nèthes, à 17 k. S. E. d'Anvers; 15 000 h. Belle église collégiale. Bière renommée, indiennes, moulins à huile, etc. Ville importante au moyen âge.

LIERNAIS, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 60 kil. N. O. de Beaune; 1107 hab. Patrie de L. Bureau.

LIESSE. *V.* NOTRE-DAME-DE-LIESSE.

LIESTALL ou LICHSTALL, v. de Suisse, ch.-l. du canton de Bâle-Campagne (formé en 1833), sur l'Ergolz, à 14 k. S. E. de Bâle; 3000 hab.

LIEUSAINT ou, par corruption, **LIEURSAINT**, vge du dép. de Seine-et-Marne, à 14 kil. N. O. de Melun, sur le ch. de fer de Lyon; 600 hab. Vastes pépinières. Moutons, mérinos.

LIEUTAUD (J.), médecin, membre de l'Académie des sciences, et médecin de Louis XVI, né à Aix en 1703, mort à Paris en 1780, a donné entre autres ouvrages : *Essais anatomiques*, Paris, 1742; *Elementa physiologiæ*, 1749; *Synopsis universæ Praxeos medicæ*, 1765 et 1770; *Historia anatomico-medica*, 1767; *Précis de la médecine pratique*, 1776.

LIEUTENANT (de *locum tenens*, tenant lieu), officier militaire ou civil chargé de suppléer ou seconder des officiers supérieurs. En France, avant la Révolution, on nommait : *Lieutenant civil*, le second magistrat du Châtelet de Paris; c'était le substitut du prévôt de Paris; il jugeait les contestations relatives aux héritages, affaires de mineurs, interdictions, demandes en séparation, levées de scellés, inventaires, etc. ; — *Lieutenant criminel*, un magistrat du Châtelet de Paris qui prononçait sur tous les crimes et délits commis dans Paris ou ses environs, de quelque nature qu'ils fussent; il jugeait même sans le concours d'aucun conseiller, et assisté seulement d'un avocat du roi, les causes de simple police : il y avait un lieutenant criminel dans toutes les juridictions royales de l'ancienne France; — *Lieutenant général de la police*, un magistrat chargé de veiller à la sûreté et à l'assainissement de la capitale; cette magistrature fut créée en 1667 et confiée à La Reynie (*V.* ce nom). Sous Louis XV, les attributions du lieutenant de police acquirent une grande étendue; il eut le droit de disposer de la liberté de tous les citoyens de Paris et des étrangers ; c'était lui qui signait les *lettres de cachet*. Cette magistrature fut remplacée plus tard par le ministre de la police, et enfin (pour Paris seulement) par le préfet de police; — *Lieutenant général du royaume*, celui qui était revêtu en tout ou en partie de l'autorité royale. — Pour plus de détails, *V.* notre *Dict. univ. des Sciences*.

LIEUVIN, *Lexovii* des anciens, *Lisvinus* ou *Lexuinus pagus* au moyen âge, partie de la Hte-Normandie, entre la Seine, le pays d'Ouche, le Roumois, la campagne de Neubourg, le pays d'Auge ; places : Lisieux, Orbec, Honfleur. Auj. partie des dép. du Calvados et de l'Eure.

LIEVEN, famille noble de Livonie et de Courlande, établie en Suède, puis en Russie, a fourni aux deux pays de hauts dignitaires. Le plus connu est le prince Christophe de L., général russe, né vers 1770, m. en 1839, qui fut ambassadeur à Berlin et à Londres de 1810 à 1834, puis gouverneur du prince Alexandre, depuis empereur. Il eut part aux traités les plus impor-

tants, notamment à ceux qui assurèrent l'indépendance de la Grèce et de la Belgique. — Sa femme, née Dorothée de Benkendorf, 1784-1857, remarquable par son esprit, son jugement et l'aménité de son caractère, avait fait de son salon à Londres le rendez-vous des hommes les plus distingués. Elle passa ses dernières années à Paris, où elle se vit également recherchée, surtout par les plus hauts personnages politiques.

LIFFOL, 2 bourgs de Lorraine : *L.-le-Grand*, dit aussi *Morvilliers*, dans les Vosges (*V.* MORVILLIERS); *L.-le-Petit*, dans la Hte-Marne, à 5 kil. O. du 1er. On place à *Liffol-le-Petit* la bat. de Latofao.

LIFFRÉ, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 18 kil. N. E. de Rennes; 2779 hab.

LIGARIUS (Q.), lieutenant du proconsul d'Afrique C. Considius, était chargé du gouvernement de cette province lorsqu'éclata la guerre civile. Il prit parti contre César et combattit avec Métellus Scipion et Caton à la bataille de Thapse, 46 av. J.-C. Accusé pour ce fait devant César lui-même, il était condamné d'avance; mais Cicéron plaida avec une telle éloquence que César laissa tomber de sa main le papier qui contenait sa condamnation, et pardonna. Ligarius conspira néanmoins avec Brutus contre César.

LIGER, LIGERIS, fleuve de Gaule, auj. la *Loire*.

LIGER (L.), agronome, né à Auxerre en 1658, m. en 1717, a laissé : *Économie générale de la campagne*, Paris, 1700, ouvrage imité de celui de Ch. Estienne, et refondu sous le titre de *Nouvelle maison rustique ; le Jardinier fleuriste*, 1704; *Nouveau Théâtre d'agriculture*, 1712 ; *Dictionnaire pratique du bon ménager*, 1715 ; réimpr. depuis sous le titre de *Dictionnaire universel de l'agriculture*.

LIGERULA, riv. de Gaule, auj. le *Loiret*.

LIGIER-RICHIER, sculpteur. *V.* RICHIER.

LIGNAC (J. A. LELARGE, abbé de), oratorien, d'une famille noble de Poitiers, 1710-62, suivait les doctrines de Descartes et de Malebranche. On a de lui : *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de Buffon*, 1751, où il combat quelques idées hasardées de l'auteur; *Métaphysique tirée de l'expérience*, 1753; *Examen du livre De l'Esprit* (d'Helvétius), 1759.

LIGNE, *Lignum*, bourg de Belgique (Hainaut), sur la Dendre, à 5 k. O. d'Ath et à 24 de Tournay; 1200 h. Il a donné son nom à l'illustre maison des princes de Ligne. Cette maison, connue dès le XIIe s., a fourni à l'Empire des généraux distingués. La terre de Ligne, après avoir été successivement baronnie, comté, fut érigée en principauté en 1601. C'est de cette maison que sont sortis les princes et les ducs de Barbançon, d'Aremberg, d'Aarschot, de Croy, de Chimay.

LIGNE (Ch. Jos., prince de), général au service de l'Autriche, célèbre à la fois par son esprit, par les grâces de sa personne et par ses talents militaires, né à Bruxelles en 1735, de la noble famille des princes de Ligne, m. en 1814. Il prit du service dès que l'âge le lui permit (1752), se distingua dans les armées autrichiennes pendant la guerre de Sept ans, ainsi que dans les campagnes qui suivirent, et fut nommé en 1771 lieutenant général. Il jouit de la faveur de Marie-Thérèse et surtout de Joseph II; fut chargé par ce prince en 1782 d'une mission en Russie auprès de Catherine II, qui l'admit bientôt dans son intimité et lui fit don d'une terre en Crimée; il se joignit en 1788 au général russe Potemkin contre les Turcs, et contribua beaucoup à la prise de Belgrade (1789). Injustement soupçonné d'avoir pris part à la révolte des Pays-Bas contre l'Autriche, il fut écarté des affaires; cependant François II lui donna en 1808 le titre de feld-maréchal. Le prince de Ligne avait à plusieurs reprises séjourné en France et y avait reçu l'accueil le plus flatteur : aussi conserva-t-il toujours de l'attachement pour notre pays. On cite de ce prince une foule de saillies spirituelles. Il a laissé un grand nombre d'écrits, tous en français, qui brillent par le piquant et l'originalité. Ses *OEuvres*, qui forment plus de 30 vol. in-12, Vienne et Dresde, 1807, se divisent en écrits militaires (parmi lesquels on r[emarque] un *Journal des guerres* auxquelles il prit pa[rt] et une *Vie du prince Eugène*); et œuvres diverses [en] prose et en vers (on estime surtout son *Essai sur [les] jardins*). Mme de Staël a donné un vol. de *Lettres [et] Pensées du prince de Ligne*, 1809. Malte-Brun a pub[lié] ses *OEuvres choisies*, 1809, 2 vol. in-8. Elles ont é[té] réimprimées en 1860, à Paris et à Bruxelles, av[ec] une *Étude* par A. Lacroix, 4 v. in-8.

LIGNÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 16 k. N. d'Ancenis; 2368 hab. Château en ruines.

LIGNIÈRES, ch.-l. de c. (Cher), sur l'Arnon, 24 kil. O. de St-Amand; 2397 hab. Ch.-l. d'une s[ei]gneurie qui fut possédée par Colbert.

LIGNON. Plusieurs petites rivières de France po[r]tent ce nom. La principale sort des monts du Fo[rez] et joint la Loire au-dessus de Feurs, après un co[urs] de 49 kil. de l'O. à l'E. Elle jouit d'une certaine c[é]lébrité, qu'elle doit au roman de l'*Astrée* (de d'Urf[é]). Une 2e coule dans la Hte-Loire (arr. d'Yssingeaux).

LIGNY, bourg de France, ch.-l. de cant. (Meus[e]) à 16 kil. S. E. de Bar-sur-Ornain; 2839 hab. Prise p[ar] les Impériaux en 1544. Titre d'une anc. seigneuri[e] puis d'un comté, qui passa au XIIIe s. de la maison [de] Bar dans celle de Luxembourg, et qui fut racheté [en] 1719 par le duc de Lorraine.

LIGNY, vge de Belgique (Namur), à 20 k. N. O. [de] Namur; 1200 hab. Napoléon y battit les alliés le [16] juin 1815 : cette bataille est aussi connue sous le n[om] de *Bat. de Fleurus*.

LIGNY-LE-CHATEL, ch.-l. de canton (Yonne), à 21 [k.] N. E. d'Auxerre; 1582 hab.

LIGORI, LIGORISTES. *V.* LIGUORI.

LIGORIO (Pirro), peintre, architecte et antiquai[re,] né à Naples au commencement du XVIe s., mort [en] 1583, succéda à Michel-Ange dans la direction [des] travaux du Vatican; mais, n'ayant pas consenti [à] suivre ponctuellement les plans de son prédécesse[ur,] il perdit son emploi, 1568. Il se retira à Ferrare, [où] le duc Alphonse II le prit pour architecte. Il fit s[ur] les monuments antiques de nombreuses recherch[es] et en consigna les résultats dans de nombreux o[u]vrages restés manuscrits, et qui se trouvent à la [bi]bliothèque de Turin (ils forment 30 vol. in-fol.). [On] a accusé Ligorio, mais sans fondement suffisant, d['a]voir falsifié des incriptions et des médailles.

LIGUE. On désigne sous ce nom, tantôt une as[so]ciation temporaire formée entre des souverains, [des] États ou des individus pour atteindre un but commu[n] politique ou religieux, tantôt une confédération p[er]manente entre diverses villes ou divers pays qui [se] réunissent pour former un même État ou défen[dre] les mêmes intérêts. Parmi les ligues du 1er genre, [on] connaît surtout, chez les anciens, la *Ligue Achée[nne]* et la *Ligue Étolienne* (*V.* ACHÉENS et ÉTOLIE); chez [les] modernes, les *Ligues d'Augsbourg, de Cambray*, [de] *Ratisbonne, de Smalkalde*, etc. (*V.* ces noms) ; la [Li]*gue du Bien Public* sous Louis XI, la *Ligue sain[te]* sous Louis XII, la *Sainte-Union* ou *Ligue* propreme[nt] dite (*V.* ci-après). — Parmi les ligues du 2e gen[re,] nous citerons les 3 ligues des *Grisons* en Suisse, di[tes] *Ligue Grise, L. Cadée, L. des Dix Juridictions* [(V.] GRISONS), la *Ligue des Villes lombardes* (*V.* LOMB[AR]DIE), la *Ligue Hanséatique*. *V.* HANSÉATIQUES (Ville[s]).

LIGUE (la), dite aussi *Sainte-Union*, confédérat[ion] du parti catholique en France, fut formée en 1[576] par Henri, duc de Guise, à l'instigation du cardinal [de] Lorraine. Elle avait ostensiblement pour but de [dé]fendre la religion catholique contre les hérétiqu[es,] mais elle tendait bien plutôt à renverser Henri II[I et] à faire passer la couronne dans la maison de Guise. [Elle] eut pour occasion l'édit de pacification que Henri [III] venait de rendre à Beaulieu en faveur des Prot[es]tants; le formulaire qui la constituait fut signé à [Pé]ronne le 12 fév. 1577. Henri III eut la faiblesse d'a[d]hérer à la Ligue et s'en déclara le chef, croyant [par] là déjouer les projets des Ligueurs; mais toute l'[au]torité appartenait de fait au duc de Guise. A la t

des Calvinistes étaient le prince de Condé et le roi de Navarre. Henri III tenta vainement de concilier les deux partis : il ne réussit qu'à se faire détester des Catholiques, qui dès ce moment voulurent mettre sur le trône le duc de Guise. Celui-ci traita dans ce but avec Philippe II, roi d'Espagne, avec le pape Grégoire XIII, et s'empara de plusieurs villes. Pour sauver sa couronne, le faible roi fut contraint de s'unir plus étroitement à la Ligue : il ordonna aux Protestants de sortir de France, et, d'accord avec le pape Sixte V, il déclara Henri de Navarre, qui était son légitime héritier, mais qui était calviniste, déchu de ses droits à la couronne (1585). Henri III n'en resta pas moins l'objet de la haine des Catholiques, et, après avoir été battu à Coutras par les Protestants (1587), il se vit chassé de Paris par les Ligueurs en 1588, dans la *journée des Barricades*. Cependant il feignit encore une fois de se réconcilier avec eux, et, ayant assemblé les États généraux à Blois, il y fit assassiner leur chef, le duc de Guise (28 déc. 1588). Ce crime souleva toute la France contre lui ; il fut excommunié par le pape Sixte V, et déclaré déchu par la Sorbonne; Mayenne, frère du duc de Guise, fut proclamé chef de la Ligue et lieutenant général du royaume. Henri III n'eut plus alors d'autre ressource que de se jeter dans les bras du roi de Navarre : il assiégeait Paris avec lui et était sur le point d'y rentrer, lorsqu'il fut assassiné par un dominicain fanatique, Jacques Clément (2 août 1589). Tandis qu'à la suite de ce meurtre, Henri de Navarre prenait le titre de roi de France sous le nom de Henri IV, les Ligueurs reconnaissaient un roi dérisoire le vieux cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles X (janvier 1590). Henri IV eut à la fois à combattre Mayenne, le pape, et le roi d'Espagne, qui convoitait la possession de la France. Après une guerre qui se prolongea encore quelques années et dans laquelle Paris eut à soutenir un siége désastreux, Henri mit fin à la lutte en abjurant le Calvinisme (juillet 1593). Parmi les nombreux ouvrages que l'on a écrits sur la Ligue, on distingue : la *Satire Ménippée*, qui lui porta le dernier coup en la frappant de ridicule; *l'Esprit de la Ligue* par Anquetil, l'*Histoire de la L.*, par M. de Chalembert. La *Ligue* et l'heureux avénement de Henri IV sont le sujet de la *Henriade*.

LIGUE DU BIEN PUBLIC. On appelle ainsi l'alliance que formèrent contre Louis XI, en 1465, les ducs de Bretagne, de Bourbon, de Calabre, de Nemours, Charles, frère du roi, les comtes de Dunois, d'Armagnac et de Dammartin, et à la tête de laquelle était le comte de Charolais, Charles le Téméraire, depuis duc de Bourgogne. Sous prétexte de réclamer le soulagement des peuples, ces princes voulaient se venger du roi, qui, à son avénement, les avait dépouillés d'une partie de leurs priviléges. Une bataille se livra à Montlhéry (juillet 1465); mais les deux armées prirent la fuite, et la victoire resta indécise. Bientôt après, Louis XI mit fin à cette ligue en traitant avec chacun des confédérés en particulier. Le peuple seul, pour le bien duquel on avait prétendu se liguer, fut oublié dans ces traités : aussi les Parisiens appelèrent-ils cette ligue la *Ligue du Mal public*.

LIGUE SAINTE, coalition formée en 1511 contre Louis XII par le pape Jules II, Ferdinand le Catholique, Henri VIII, les Vénitiens et les Suisses. Gaston de Foix remporta sur les alliés la victoire de Ravenne (1512); mais il périt dans son triomphe, et Louis XII, vaincu à Novare et à Guinegatte, fut onligé de demander la paix (1515)

LIGUEIL, ch.-l. de c. (Indre-et.Loire), sur l'Erve, à 18 kil. S. O. de Loches; 1942 hab. Pruneaux dits de Tours. Aux environs, est le *Falhun de Touraine*, vaste étendue couverte de coquillages, qu'on emploie comme engrais.

LIGUES (GUERRE DES DEUX-). *V.* ÉTOLIE.

LIGUORI (S. Alph. de), fondateur d'une congrégation de missionnaires connus sous le nom de *Liguoristes*, né à Naples en 1696, m. à Nocera en 1787, fonda vers 1722 à Scala (Principauté citérieure). dans l'ermitage de Ste-Marie, l'institut du *Très-S.-Rédempteur*, destiné à fournir des prédicateurs pour l'instruction des paysans. Cet institut fut approuvé par le pape Benoît XIV. Clément XIII nomma Liguori évêque de Ste-Agathe-des-Goths en 1762; mais il se démit en 1775 et finit ses jours dans un couvent de son ordre. Il a été canonisé en 1816 : on le fête le 2 août. Liguori a laissé beaucoup d'écrits théologiques (il en existe une traduction complète en français, Paris, 1834, 30 v. in-8). On y remarque sa *Théologie morale*. en latin, Naples, 1755 (il y professe le probabilisme), et son *Histoire des hérésies, avec leur réfutation*, en italien, 1773. Les Liguoristes sont répandus surtout en Italie, en Suisse et en Autriche.

LIGURIE, *Liguria*, contrée de l'Italie ancienne, formait la partie S. O. de la Gaule Cisalpine; elle s'étendit d'abord du côté du nord jusqu'au Pô, mais fut ensuite restreinte aux pays situés entre la mer et l'Apennin; à l'O., les Ligures s'étendaient jusqu'au Var et même jusqu'au Rhône ; à l'E., jusqu'à la Macra. Les Ligures étaient divisés en nombreuses peuplades, savoir : 1° au N. les Vagiens, Venènes, Statielles, Cerdiciates, Célélates, Ilvates, Casmonates, Emburiates, Magelles, Vibelles; 2° dans les Apennins, sur le versant méridional, les Hercates, Lapicins, Garules, Friniates; 3° sur la mer, de l'E. à l'O., les Apuans, Ingaunes, Intémèles, Vediantiens. Les Ligures semblent avoir été de même race que les Ibères. Comme toutes les tribus montagnardes, ils étaient braves et jaloux de leur indépendance. Rome ne les soumit qu'après de longues guerres (200-163 et 154-117); leur soumission ne fut même définitive que sous Auguste. Au IVe siècle on trouve une province spéciale de Ligurie qui avait Milan pour capitale. Ce nom fut ensuite restreint à la partie transpadane; il ne disparut totalement qu'au Xe siècle.

LIGURIENNE (République), État créé en 1797, lors de la conquête de l'État de Gênes par les Français, cessa de subsister en 1805 et fut fondu dans l'Empire français, auquel il fournit les départements des Apennins, de Gênes et de Montenotte. Auj., cette république forme à peu près la division de Gênes.

LIGUSTIQUE (Golfe ou Mer), *Ligusticus sinus* ou *Ligusticum mare*, est auj. le golfe de GÊNES.

L'ILE-ADAM. *V.* ÎLE-ADAM et VILLIERS.

LILIO (Louis), *Aloysius Lilius*, né à Ciro (Calabre), m. en 1576, appliqua les épactes au cycle de 19 ans, et, en ajoutant un jour à la fin de chaque cycle, parvint à établir une équation à peu près exacte entre les années solaires et lunaires. Son projet, présenté à Grégoire XIII, devint la base du calendrier grégorien.

LILLE, autrefois *l'Isle*, *Insula*, en flamand *Ryssel*, ch.-l. du dép. du Nord, sur le canal de la Sensée à la mer et sur la Moyenne-Deule, à 222 kil. N. N. E. de Paris (à 268 kil. par chemin de fer); 123 438 h. de population agglomérée, 131 827 de population totale. Ch.-l. de la 3e division militaire, place de guerre de 1re classe. Trib. de 1re inst. et de commerce; faculté des sciences, école secondaire de médecine, lycée; hôtel des monnaies. Vaste citadelle, chef-d'œuvre de Vauban. Beau pont, promenade, hôtel de ville, hôtel de la préfecture, bourse, banque (fondée en 1836), musée, théâtre; statue de Napoléon, etc. Société des sciences et arts; académies de musique, de peinture de sculpture, musée de peinture, bibliothèque, jardin botanique. Industrie très-active et riche : toiles, bonneterie et ganterie, couvertures, dentelles et tulles, filatures, blanchisseries, raffineries, distilleries, teintureries, tanneries, corroieries, usines à enclumes, forges hydrauliques; aux environs plus de 200 moulins à huile; porcelaine, verre, faïence. Commerce de tous ces objets et de garance, genièvre, chicorée, denrées coloniales. — Lille ne fut d'abord qu'un simple château. Baudouin IV, comte de Flandre, en fut le véritable fondateur (1007). Prise et ravagée par l'empereur Henri III (1053), par Philippe-Auguste (1213), par Philippe le Bel (1296), elle appartint ensuite aux maisons de Bourgogne, d'Autriche et enfin d'Espagne.

Louis XIV la prit sur cette dernière en 1667, et, après l'avoir perdue en 1708, la garda par la paix d'Utrecht, 1713. Les Autrichiens la bombardèrent en 1792, mais ne purent s'en rendre maîtres (une colonne commémorative de cette glorieuse défense a été élevée sur la grande place en 1842). En 1858 l'annexion des faubourgs de Wazemmes, d'Esquermes et de Moulins-Lille a triplé l'étendue de la ville. Patrie du géographe Gosselin, de Defauconpret, de Ch. J. Panckoucke, etc.

LILLEBONNE, *Juliobona*, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 35 kil. E. du Hâvre; 3840 hab. Ruines d'un château gothique de Guillaume le Conquérant; antiquités romaines. — Ch.-l. des *Caleti* au temps des Romains. Nommée *Juliobona* en l'honneur de J. César ou d'une fille de ce conquérant.

LILLERS, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 13 k. N. O. de Béthune; 5504 hab. Poterie, tanneries, brasseries, etc. Cédée à la France par le traité des Pyrénées (1659). Puits artésien creusé depuis 1126.

LILLO (le Fort), bourg et fort de Belgique, sur la r. dr. de l'Escaut, à 12 kil. au-dessous d'Anvers, commande l'entrée du fleuve; 1000 hab. On a surnommé ce fort *la Bride d'Anvers*.

LILLO (George), auteur dramatique anglais, né à Londres en 1693, mort en 1739, était joaillier de profession, et cultiva les lettres tout en continuant son commerce. Il était étroitement lié avec Fielding. Il créa la tragédie bourgeoise, et précéda en ce genre Diderot. Ses *OEuvres*, publiées par T. Davies, 1775, 2 vol. in-12, contiennent 7 drames : *Sylvie*, 1730; *George Barnwell ou l'Apprenti de Londres*, 1731 (imité par Saurin); *le Héros chrétien*, 1734; *la Curiosité fatale*, 1737; *Marina*, 1738; *Elmeric*, 1740; *Arden de Feversham*, imprimé en 1762. Ces pièces sont écrites d'un style énergique, et se lisent avec émotion. La plupart sont tirées d'événements réels.

LILLY (John), écrivain anglais, surnommé l'*Euphuiste*, né en 1553 à Rochester (Kent), se fit connaître par un roman intitulé *Euphuès* (c.-à-d. en grec *le bien né*) ou *Anatomie de l'esprit*, publié en 1578 et 1581 : il y mettait à la mode un langage épuré à l'excès, parsemé de *concetti* et de jeux de mots, qu'on a nommé l'*euphuisme*, genre analogue à celui de nos *Précieuses* et au gongorisme des Espagnols. Il composa pour la cour d'Élisabeth des comédies, les unes en prose, les autres en vers, dont les meilleures sont: *Campaspe*, 1584, et *la Femme dans la lune*, 1597. Ses *OEuvres*, écrites avec élégance, sont pleines d'esprit et d'imagination. M. Fairholt a publié ses *OEuvres dramatiques*, avec sa *Vie*, Londres, 1858.

LILLY (William), astrologue anglais, né en 1602, dans le comté de Leicester, mort en 1681, obtint la confiance de Charles I, qui le consultait souvent, et gagna par ses prédictions une fortune considérable. Il a laissé : *Merlinus anglicus junior*, 1644; *le Messager des étoiles*, 1645; *Recueil de prophéties*, 1646.

LILYBÉE, *Lilybæum*, auj. *Marsalla*, v. et port de la Sicile ancienne, à la pointe N. O. de l'île, près des îles Égates, fut avec Drépane la dernière possession de Carthage en Sicile. A la fin de la 1re guerre punique, elle soutint contre les Romains un siége de 8 ans (250-242) : la défaite des Carthaginois aux îles Égates la força de capituler. — Près de la ville était le *Lilybæum promontorium*, auj. *cap Boeo*, un des 3 caps auxquels l'île doit son nom de *Trinacrie*.

LIMA, jadis *Ciudad de los Reyes*, puis *Rima*, v. de l'Amérique du S., capit. de la république du Pérou, et ch.-l. du dép. de son nom, sur le Rimac, à 9 kil. du Grand-Océan, par 79° 27' long. O., 12° 2' lat. S.; 100 000 hab. Archevêché, le plus ancien de l'Amérique du Sud. Université et autres établissements scientifiques. Ville forte, mur d'enceinte avec bastions, citadelle Ste-Catherine au S. E., arsenal. Beau pont en pierre; rues larges et droites, superbe place; maisons basses à cause des tremblements de terre (en bois et plâtre peint en pierre); plusieurs monuments (cathédrale magnifique, le Sagrario, San-Domenico, Sta-Rosa, San-Francisco; palais du gouvernement, bâtiment de l'université; la monnaie; théâtre, cirque pour les combats de taureaux); beau cimetière, dit *le Panthéon*. Belles promenades, surtout les deux *Alamedas*. Industrie et commerce assez considérables. Exportation d'or, d'argent, de cuivre, de quinquina, de vins. — Fondée par Pizarre en 1535, Lima devint bientôt immensément riche; sa plus haute prospérité correspond au commencement du XVIIIe siècle. Les métaux précieux y étaient encore en abondance en 1820. Les églises et les couvents surtout sont très-riches : rien n'égale la magnificence du culte à Lima. La fréquence des tremblements de terre a nui pourtant au développement de cette ville : on en compte déjà plus de 20 : celui de 1746 fut désastreux; celui de 1828 renversa presque toute la ville. — Le dép. de Lima, l'un des sept de la république, a pour villes princip., outre Lima, Callao, Pachacamac, Pisco, Canete et Iça : il compte 250 000 hab.

LIMAGNE, *Alimania*, petit pays de France, dans le nord de la Basse-Auvergne, le long de l'Allier, avait pour lieux principaux Clermont-Ferrand, Riom et Billom. Il est auj. compris dans la partie sept. du dép. du Puy-de-Dôme. La Limagne était renommée par sa fertilité, ses riants aspects et sa population.

LIMAY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur la Seine, r. dr., vis-à-vis de Mantes; 1542 hab.

LIMBORCH (Philippe VAN), théologien hollandais, de la secte des Remontrants ou Arminiens, né à Amsterdam en 1633, mort en 1712, exerça les fonctions de pasteur à Gouda (1657), puis à Amsterdam (1668), et enseigna la théologie au séminaire des Remontrants de cette ville. Il se montra toute sa vie grand partisan de la tolérance : c'est à lui que Locke adressa ses *Lettres* sur ce sujet. On a de lui : *Præstantium ac eruditorum epistolæ theologicæ*, etc., Amsterdam, 1660; *Theologia christiana*, Amst., 1686 : *Histoire de l'Inquisition*, Amst., 1692. Il a aussi donné beaucoup d'éditions, entre autres celle des écrits d'Épiscopius.

LIMBOURG (le), contrée des Pays-Bas, est divisée en deux parties distinctes : le *Limbourg hollandais* et le *Limbourg belge*. — Le Limbourg hollandais, sur la r. dr. de la Meuse, a pour bornes au N. et au N.O. le Brabant septentr., à l'O. le Limbourg belge, au S. la prov. de Liége, à l'E. la Prusse Rhénane; il possède de plus Maëstricht sur la r. g. de la Meuse, avec un territoire de 2400 m. de rayon; ch.-l. Maëstricht; autres v. : Ruremonde et Venloo. — Le Limbourg belge est borné au N. par le Brabant septentr. et le Limbourg hollandais, à l'E. par ce dernier, au S. par la prov. de Liége, à l'O. par le Brabant mérid., au N. O. par la prov. d'Anvers; ch.-l., Hasselt; autres v. : Tongres, St-Trond, Maaseyck, Hamont. La totalité du Limbourg est de 110 kil. sur 55; il compte 410 000 hab. Sol uni, marécageux, surtout au N.; arrosé par la Meuse, le Demer, le Herck, le Neer et le Jaar. Grains et pâturages. Industrie assez active; peu de commerce. — Le Limbourg, conquis par les Romains sur les Belges, puis par les Francs sur les Romains, échut, lors du partage de l'empire carlovingien, à Louis le Germanique. Plus tard il eut des comtes particuliers, qui, après avoir acquis le comté d'Arlon et des territoires étendus dans les Ardennes, furent créés ducs vers le milieu du XIIe siècle. En 1288, les ducs de Brabant s'emparèrent de cette province. Elle passa ensuite avec la Bourgogne aux princes de la maison d'Autriche, puis à l'Espagne et forma une des 17 provinces des Pays-Bas. Conquise par les Français en 1795, elle forma en grande partie le dép. de la Meuse-Inférieure. En 1814 elle fut cédée au roy. des Pays-Bas; mais après la séparation de la Hollande et de la Belgique (1831), la possession du Limbourg fut le sujet de longues contestations qui ne furent définitivement terminées que par un traité de partage signé le 19 avril 1839.

LIMBOURG, v. de Belgique (Liége), à 27 kil. E. de Liége; 3000 hab. — Jadis capitale du duché de Limbourg, elle ne fait même plus partie auj. d'aucune

des deux provinces de Limbourg. Prise par Louis XIV en 1675 et en 1701.

LIME, LIME-REGIS. *V.* LYME.

LIMERICK. v. d'Irlande, ch.-l. du comté de Limerick, sur le Shannon, à 178 kil. S. O. de Dublin: 55000 h. Évêché. Cathédrale, palais épiscopal. Chemin de fer. Limerick se compose de trois parties, la ville irlandaise, la ville anglaise, et Newtowns-Pery, avec citadelle. Industrie active : toiles, dentelles, lainages, etc. — Jadis place de guerre importante; prise par les Anglais en 1174, par les troupes du Parlement en 1651; vainement assiégée par Guillaume III en 1690; mais prise par lui l'année suivante. — Le comté, situé dans la province de Munster, entre ceux de Clare au N., de Kerry à l'O., de Tipperary au S., et de Cork à l'E., a 90 kil. sur 40 et 300 000 hab.

LIMFIORD. golfe du Danemark, dans le N. du Jutland, communique avec le Cattégat à l'E., s'enfonce très-avant à l'O., et n'est séparé de la mer du Nord que par un isthme très-étroit, qui même a été quelque temps envahi par la mer.

LIMISSO, *Amathonte?* v. et port de l'île de Chypre, sur la côte, au S. E. Évêché. Vin renommé.

LIMMAT, *riv.* de Suisse. *V.* LINTH.

LIMOGES, *Rastiatum*, *Augustoritum* et *Lemovices*. ch.-l. du dép. de la Hte-Vienne, à 429 kil. S. de Paris; à 400 kil. par chemin de fer; 42 095 hab. Cour impériale, tribunaux de 1re instance et de commerce. Évêché, suffragant de l'archevêché de Bourges, lycée, séminaire, institution de sourds-muets; hôtel des monnaies; succursale de la banque. Chemin de fer. Société d'agriculture, sciences et arts; muséum d'histoire naturelle, arts et antiquités; bibliothèque; pépinière. Industrie : tissus de laine, calicot; porcelaine; bougies; papeteries; filature hydraulique; usines diverses. fonderie, tréfilerie, coutellerie; émaillerie jadis célèbre. Entrepôt du commerce de Toulouse. Courses de chevaux renommées. — Limoges est antérieure à la domination romaine en Gaule. Elle a longtemps été aux mains des Anglais; elle est enfin revenue à la France en 1369. Clément VI, Grégoire XI, d'Aguesseau, le peintre émailleur Léonard, J. Dorat, Vergniaud, les maréchaux Jourdan et Bugeaud y sont nés.

LIMOGNE, ch.-l. de c. (Lot), à 36 kil. S. E. de Cahors; 1454 hab.

LIMONEST, ch.-l. de c. (Rhône), à 10 kil. N. O. de Lyon; 1119 hab.

LIMONUM *(Poitiers)*, v. de Gaule. *V.* PICTAVI.

LIMOURS, ch.-l. de c. (Seine-et-Oise), à 17 kil. E. de Rambouillet; 1043 hab. Jadis ch.-l. de comté. Anc. château, bâti sous François I pour la duchesse d'Étampes (auj. ruiné).

LIMOUSIN, anc. prov. et grand gouvt de France, avait pour bornes, au N. la Marche, au S. le Quercy, à l'E. l'Auvergne, à l'O. l'Angoumois et le Périgord; 90 kil. sur 80. Il se divisait en Haut et Bas-Limousin. Ch.-l., Limoges. Autres places : Pierre-Buffière, Saint-Yrieix, Pompadour, Chalus, Eymoutiers, Tulle, Brives, Uzerche, Turenne, etc. Le Limousin a formé le dép. de la Corrèze et une partie de celui de la Hte-Vienne. Montagnes, air froid, beaucoup de mines, terres maigres et légères, grains en quantité insuffisante, châtaignes et grosses raves, beaucoup de pâturages; chevaux estimés pour la selle; émigrations nombreuses, surtout de maçons. — Cette province, jadis habitée par les *Lemovices*, fut après la conquête réunie par Auguste à l'Aquitaine 1re. Soumise plus tard par les Visigoths, elle fut possédée depuis par les comtes d'Aquitaine ou de Guyenne; le mariage d'Éléonore d'Aquitaine avec Henri II Plantagenet la porta à l'Angleterre (1152). Philippe-Auguste s'en empara en 1203, mais S. Louis la remit aux Anglais en 1259. Elle revint à la couronne de France sous Charles V, 1369.

LIMOUX, *Limosum*, ch.-l. d'arr. (Aude), à 28 k. S. O. de Carcassonne; 6464 hab. Société d'agriculture. Drap, filature de laine; vin blanc dit *Blanquette de Limoux*. — Limoux existait, dit-on, du temps de César; détruite au commencement du moyen âge, elle fut rebâtie au XIIIe siècle.

LIN (S.), 2e pape, né à Volterra (Toscane), succéda à S. Pierre vers 66 ou 68, et gouverna l'Église jusqu'en 78, époque à laquelle il subit le martyre. Il y a sous son nom quelques écrits évidemment apocryphes. L'Église l'honore le 23 septembre.

LINANGE, *Leiningen*, anc. comté souverain de l'empire d'Allemagne, entre le Bas-Palatinat et les évêchés de Spire et de Worms, avait pour ch.-l. Linange, et comprenait les seigneuries de Landeck, Dabo, Dürkheim, Grünstadt, etc. Auj. il est compté parmi les États médiatisés de la Confédération germanique, et se trouve partagé entre plusieurs branches : les princes de Linange, dont les possessions correspondent à peu près à l'ancien comté, et sont moitié en Bavière, moitié dans le grand duché de Bade (1200 kil. carr.; 87 000 hab.); les comtes de L.-Billigheim et L.-Neidenau, dans le grand duché de Bade; et ceux de L.-Westerbourg, dans le duché de Nassau. Cette maison remonte au XIIe siècle.

LINANT (Michel), homme de lettres, né à Louviers en 1708, m. à Paris en 1749, fut, à la recommandation de Voltaire, précepteur du fils de Mme Du Châtelet à Cirey. Il remporta 3 fois le prix de poésie à l'Académie Française, mais la paresse l'empêcha de faire des travaux sérieux. On a de lui : deux tragédies (*Alzaïde*, *Vanda*), des *Odes*, des *Épîtres*, des *Poésies* diverses, et une édition des *Œuvres de Voltaire*, Amst., 1738-39, 3 vol. in-8. — Un autre Linant fut précepteur du fils de Mme d'Épinay; c'est à ce dernier que sont adressées les lettres de Voltaire à Linant.

LINARÈS, *Hellanes*, v. d'Espagne (Andalousie), à 33 kil. N. de Jaën : 7000 hab. Ruines romaines. Aux environs, plomb, fer, cuivre, antimoine.

LINCEI (Académie des). *V.* CÉSI.

LINCOLN, *Lindum Colonia*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Lincoln, à 190 kil. N. O. de Londres, sur la Witham; 17 536 hab. Évêché anglican. Belle cathédrale gothique. Peu de manufactures, brasseries. Commerce. Jadis plus importante qu'aujourd'hui. Ruines et monuments d'architecture saxonne et normande. — Le comté de Lincoln, entre ceux d'York au N., de Rutland, de Northampton, de Cambridge au S., et la mer du Nord à l'E., a 130 kil. sur 60, et compte 410000 hab. Côte plate, peu favorable à la navigation. Sol varié, fertile en général. On distingue dans le comté trois parties principales : Lindsey, Kesteven et Holland. — Primitivement habité par les *Coritani*, ce pays fit partie de la Bretagne 1re sous les Romains, et du royaume de Mercie dans l'Heptarchie.

LINCOLN (Abraham), homme d'État américain, né dans le Kentucky, en 1809; fut d'abord charpentier, puis commerçant; fit lui-même son éducation et sa fortune, se fit recevoir avocat, fut nommé député à la Législative de l'Illinois, puis au Congrès (1847); fut en 1860 porté à la présidence par le parti républicain et abolitionniste, malgré les menaces de séparation des États du Sud, qui se séparèrent en effet de l'Union; soutint pendant quatre ans contre les confédérés du Sud une guerre terrible, qui se termina par le triomphe du Nord et de la politique abolitionniste; fut réélu président en 1865, mais périt la même année de la main d'un assassin.

LINDAU, *Lindavia*, v. forte de Bavière (Souabe), à 120 kil. S. O. d'Augsbourg, sur trois îles du lac de Constance (ce qui l'a fait surnommer la *petite Venise*): elle communique à la terre-ferme par un pont; 3300 hab. Château, port; chantier de construction. — Anc. ville libre impériale; elle possédait jadis une abbaye de chanoinesses nobles, dont l'abbesse avait titre de princesse d'Empire.

LINDE, *Lindus*, auj. *Lindolo*, v. de l'île de Rhodes, sur la côte, au S. E., donna naissance au sage Cléobule, aux statuaires Charès et Lindès, et fonda en Sicile la ville de Géla, qui elle-même porta d'abord le nom de Linde.

LINDEBROG ou LINDENBROG (Erpold), né à Brême vers 1540, m. en 1616, chanoine du chapitre luthérien de Hambourg, a publié : *Historia compendiosa Daniæ Regum* (jusqu'à Christian IV), Leyde, 1595; *Scriptores rerum germanicarum septentrionales*, Hambourg, 1595, etc. — Fréd. L., 2e fils d'Erpold, né à Hambourg en 1573, m. en 1647, s'appliqua à la jurisprudence et à la critique des auteurs anciens. On a de lui : des éditions d'Ammien Marcellin et de Térence, des *Notes* sur Virgile; *Commentarius de ludis veterum*, Paris, 1605; *Diversarum gentium historiæ antiquæ scriptores tres*, Hambourg, 1611 (renfermant Jornandès, Isidore de Séville et Paul Diacre); *Codex legum antiquarum*, 1613.

LINDENAU (le baron Bernard de), astronome, né en 1780 à Altenbourg, m. en 1854, remplaça le baron de Zach à l'observatoire d'Altenbourg. Il rédigea en français des *Tables barométriques pour faciliter le calcul des nivellements et des mesures des hauteurs* (1808-1814) et reçut de l'Institut le prix de Lalande pour ses *Tables de Mars*, 1811. Ministre de l'Intérieur du royaume de Saxe en 1830, il travailla à doter ce pays de la constitution qui le régit encore.

LINDET (J. B. Robert), avocat à Bernay avant la Révolution, procureur syndic de son district, fut député à l'Assemblée législative et à la Convention, et prit place parmi les Montagnards. Envoyé en mission dans le Calvados, l'Eure et le Finistère, il s'y montra modéré. Il devint membre du Comité de salut public et fut ministre des finances en l'an VII. Il m. en 1825. — Son frère aîné, Robert Thomas, 1743-1823, était en 1789 curé de Bernay; il fut aussi député à la Convention, accepta la constitution civile du clergé et fut fait évêque constitutionnel de l'Eure.

LINDSAY (David), poëte écossais, né en 1490, m. vers 1557, fut d'abord page du roi d'Écosse Jacques V, puis héraut d'armes, et fut employé dans plusieurs négociations en 1531 et 1536. Il avait adopté la Réforme. On a de lui des poëmes divers : *le Rêve*, 1528; *la Complainte au roi*, 1529; *la Complainte du Papingo*, 1530; *les Trois états*, drame; *Histoire de l'écuyer Meldrum*, et un grand ouvrage intitulé *la Monarchie*, achevé en 1553. On regarde Lindsay comme le créateur du drame en Écosse. Chalmers a rassemblé ses *OEuvres*, Édimbourg, 1806, 3 v. in-8.

LINDSEY (Théoph.), unitaire anglais, né en 1723, m. en 1818, était déjà pourvu de bénéfices lucratifs lorsqu'il abandonna le culte anglican et renonça à tous ses avantages pour fonder, en 1772, une congrégation d'Unitaires à Londres; il fut pendant vingt ans le pasteur de cette association. On a de lui un *Essai historique sur les Unitaires*, Londres, 1783.

LINGA, une des îles de la Sonde, au N. E. de celle de Sumatra : 125 kil. sur 28; 10 000 Malais (presque tous pirates); ch.-l., Koualo-Daï. Commerce avec la Chine. — Linga forme, avec quelques îles moins importantes, un petit État vassal des Hollandais.

LINGAM, dieu hindou, symbole de la puissance créatrice et de la reproduction, ressemble au Priape des Latins. Son culte est principalement répandu dans le roy. de Kanara et aux environs de Goa.

LINGARD (John), historien anglais, né en 1769 à Hornby, près de Lancastre, m. en 1851, était prêtre catholique et avait été élevé à Douai par les Jésuites. Il exerça longtemps son ministère à Newcastle-upon-Tyne (Northumberland), et passa ses dernières années à Rome, dans la retraite. Il se fit d'abord connaître par des écrits en faveur de la religion catholique; débuta comme historien en 1809, en publiant les *Antiquités de l'Église anglo-saxonne* (trad. par A. Cumberworth, 1826); puis il consacra tous ses loisirs à la rédaction du grand ouvrage auquel son nom est resté attaché : l'*Histoire d'Angleterre* (depuis l'invasion des Romains jusqu'à la révolution de 1688). Cet ouvrage commença à paraître à Londres en 1819 et ne fut achevé qu'en 1832; l'auteur le revisa et le compléta dans plusieurs éditions successives : la dernière parut en 1850. Quoique faite au point de vue catholique, cette histoire obtint un grand succès en Angleterre, même auprès des Protestants : tous ont rendu hommage à l'érudition de l'auteur, à son style nerveux et concis; c'est un des grands monuments de la littérature anglaise. Elle a été traduite en français par Roujoux et Amédée Pichot, 1825-31 (avec une *Continuation* par Marlès), et plus récemment par L. de Wailly, 1843-44 (avec une continuation par Th. Lavallée). Une 6e édition, publiée après la mort de l'auteur, est précédée de sa *Vie* par A. Thierney.

LINGELBACH (Jean), peintre de l'école hollandaise, né à Francfort-sur-le-Mein en 1625, m. en 1686, vint fort jeune à Amsterdam, alla ensuite à Paris et à Rome, où il travailla pendant 8 ans, et se fixa à Amsterdam, 1652, où ses petits tableaux de genre, ses paysages et ses ports de mer d'Italie eurent un succès prodigieux. Les musées de Hollande et de Paris possèdent un certain nombre de ses tableaux.

LINGEN, v. du Hanovre, à 59 kil. N. O. d'Osnabrück; 2800 h. Gymnase. — Jadis ch.-l. d'un comté qui appartint successivement aux comtes de Tecklembourg, à ceux d'Egmont-Buren et à Charles-Quint. Il se divisait en Haut et Bas; auj. le H.-Lingen fait partie de la prov. prussienne de Westphalie, et le Bas-Lingen du gouvt hanovrien d'Osnabrück.

LINGENDES (Jean de), poëte, né à Moulins vers 1580, m. en 1616, fut lié avec d'Urfé. On a de lui des *Sonnets*, des *Stances; les Changements de la bergère Iris*, poëme, et une trad. en prose des *Épîtres* d'Ovide. — Ses cousins, Jean de Lingendes (1595-1665), évêque de Mâcon, et Claude de Lingendes (1591-1660), jésuite, sont estimés comme orateurs de la chaire. On cite l'*Oraison funèbre du duc de Savoie* par Jean de Ligendes (1637), à laquelle Fléchier a fait des emprunts dans son oraison de Turenne, et les *Sermons* de Claude, publiés en 1666, et réimpr. depuis dans les diverses collections d'*Orateurs sacrés*.

LINGONES, peuple de la Gaule, habitait entre les Éduens au S., les Sénonais à l'O., les Séquaniens à l'E., dans le pays qui forma depuis la Champagne orientale et la partie N. O. de la Bourgogne, et avait pour ch.-l. *Andomatunum* ou *Lingones* (auj. *Langres*). C'était, au temps de César, un des peuples les plus puissants de la Gaule Belgique. Plus tard, ils furent compris dans la Lyonnaise 1re. — Une partie des Lingones s'était établie vers l'emb. du *Padus* (Pô), où ils avaient pour capit. *Spina*. Ils occupaient le pays appelé Romagne, Ferrarais et Polésine de Rovigo.

LINGUET (H.), avocat, né à Reims en 1736, fils d'un ancien sous-principal du collége de Beauvais (à Paris), fut d'abord secrétaire du prince de Beauvau, qu'il accompagna en Espagne. Il publia de bonne heure quelques ouvrages avec lesquels il se présenta à l'Académie française; ayant échoué, il se vengea en écrivant contre les académiciens. Il entra au barreau vers l'âge de 30 ans et y obtint bientôt de brillants succès, surtout en plaidant pour le duc d'Aiguillon et pour le comte de Morangiès; mais il se rendit odieux à ses confrères par ses sarcasmes et ses insultes, et fut rayé du tableau en 1774. Il se mit alors à rédiger un journal politique qui eut de la vogue, mais qui le fit enfermer à la Bastille (1780). Forcé depuis de quitter la France, il alla à Londres, à Bruxelles, puis à Vienne, où il obtint la faveur de Joseph II; mais il la perdit bientôt en prenant parti pour les insurgés du Brabant. De retour en France en 1791, il se déclara contre les idées révolutionnaires; il fut condamné à mort en 1794 et aussitôt exécuté. On a de lui une foule d'écrits, remarquables par la science et par l'énergie du style, mais aussi pleins de fiel ou déparés par le paradoxe. Les principaux sont : *Histoire du siècle d'Alexandre*, 1762; *le Fanatisme des philosophes*, 1764; *Histoire des révolutions de l'empire romain*, 1766 (inachevée); *Théorie des lois civiles*, 1767 (il y fait l'éloge de la monarchie absolue); *Histoire impartiale des Jésuites* (il y prend la défense de cet ordre, qui venait d'être supprimé), 1768; *Théâtre espagnol* (*Caldéron* et *Lo-*

par *de Véga*), 1770; *Théorie du libelle* ou *l'Art de calomnier avec fruit* (contre Morellet), 1775; *Annales politiques et littéraires*, de 1777 à 1792; *Mém. sur la Bastille*, Londres, 1783; *Examen des ouvrages de Voltaire*, 1788; *Mémoires judiciaires*, renfermant ses plaidoyers, 7 vol. in-12, etc. Il s'essaya aussi, mais avec peu de succès, dans la tragédie.

LINIÈRES (Fr. PAYOT de), poëte satirique médiocre, né à Paris en 1628, d'une famille honorable et aisée, servit d'abord dans l'armée, dissipa son bien dans la débauche, et mourut dans la misère (1704), retiré à Senlis. On le surnommait *l'Athée, l'Idiot de Senlis*, à cause de son impiété. Il était lié avec Mme Deshoulières et avec Boileau (qui cependant l'épargne peu). On a de lui des *Poésies diverses*, des épigrammes, des chansons (dans les recueils du temps). Il eut part, avec Boileau, à la parodie du Cid intitulée *Chapelain décoiffé*, 1664.

LINKOEPING, v. de Suède (Gothie), ch.-l. de gouvt, à 215 kil. S. O. de Stockholm; 4900 hab. Évêché. Vieux château fort. Bibliothèque, etc. — Le gouvt de Linkœping, formé de l'anc. Ostrogothie, est situé entre ceux d'Œrebro, de Nykœping, de Calmar, de Jonkœping, le lac Wetter et la Baltique : 200 kil. sur 200; 215 000 hab.

LINLITHGOW, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de même nom, à 26 kil. O. d'Édimbourg; 5000 hab. Vieux château où naquit Marie Stuart. En 1569, le régent Murray y fut assassiné. — Le comté de Linlithgow ou West-Lothian, entre le golfe de Forth et les comtés d'Édimbourg, de Lanark et de Stirling, a 35 kil. sur 25 et 27 300 hab.

LINNÉ ou **LINNÉE** (Ch.), *Linnæus*, célèbre naturaliste suédois, né en 1707 à Rashult (Smaland), mort en 1778, était fils d'un pauvre pasteur de campagne et était en apprentissage chez un cordonnier, lorsqu'un médecin, ami de sa famille, reconnut ses dispositions et lui fournit les moyens d'étudier. Placé en 1730 à Upsal auprès d'Olaüs Rudbeck, professeur de botanique, il conçut dès lors la première idée de son système de classification. Il fut chargé en 1732 par la Société royale d'Upsal de voyager en Laponie pour décrire les plantes de ce pays; puis, ayant éprouvé quelques dégoûts que lui suscitait la jalousie, il alla en Hollande, étudia la médecine à Leyde sous Boërhaave, qui sut l'apprécier, et passa 3 ans près de G. Cliffort, riche amateur, qui lui confia le soin de son cabinet et de ses jardins : c'est là qu'il publia ses premiers ouvrages (1735-38). Il visita ensuite l'Angleterre, la France; connut à Paris Bernard de Jussieu, avec lequel il se lia étroitement; fut à son retour nommé médecin du roi de Suède, et enfin professeur de botanique à l'Université d'Upsal (1741). Il occupa cette chaire pendant 37 ans. Linné donna à la botanique une classification méthodique, qu'il fonda sur les organes sexuels des plantes; créa pour cette science une langue commode, régulière, uniforme, adaptée aux nouvelles observations qu'il avait faites, et définit chaque genre et chaque espèce par des phrases d'un brièveté et d'une précision admirables. Il étendit sa réforme à la minéralogie et la zoologie, mais avec moins de bonheur. Malgré ses mérites, la classification de Linné a, comme il le reconnaissait lui-même, le défaut d'être artificielle et de rompre souvent les vrais rapports naturels des êtres : elle rencontra de puissants adversaires, entre autres, Buffon, Adanson, Haller, et finit par céder le pas à la méthode naturelle de Jussieu. Les principaux ouvrages de Linné sont : *Systema naturæ*, 1735, où il pose les bases d'une distribution méthodique des trois règnes; *Fundamenta botanica*, 1736, où il donne les règles à suivre pour reconstituer la botanique : *Bibliotheca botanica*, 1736, où il énumère les ouvrages publiés sur cette science; *Genera plantarum*, 1737, et *Classes plantarum*, 1738, où il distribue les plantes d'après leur fructification; *Philosophia botanica*, 1751, où il coordonne tous ses travaux précédents. Chacun de ces ouvrages a obtenu du vivant même de l'auteur plusieurs éditions, qui toutes présentent des perfectionnements considérables.

LINNICH, v. des États prussiens (Bas-Rhin), à 30 kil. N. O. d'Aix-la-Chapelle; 1400 hab. Girard, duc de Berg-et-Juliers, y remporta sur Egmont, duc de Gueldre, en 1444, le jour de la St-Hubert, une vict. en mémoire de laquelle fut institué l'ordre de St-Hubert. Prise par les Français en 1792 et 1794.

LINOIS (le comte DURAND de), marin, né à Brest en 1761, mort à Versailles en 1848, servit avec distinction dans l'Inde et en Amérique, devint en 1795 capitaine du *Formidable*, combattit en héros la flotte anglaise à l'île de Groix (28 juin 1795), mais vit son vaisseau prendre feu, et tomba au pouvoir de l'ennemi. Échangé bientôt après, puis nommé contre-amiral (1799), il battit les Anglais dans la baie d'Algésiras (6 juillet 1801), opposa en 1806, près de Madère, la plus vigoureuse résistance à la flotte de l'amiral Warren, mais fut pris de nouveau et ne recouvra la liberté qu'en 1814. Nommé gouverneur de la Guadeloupe par Louis XVIII, il fut révoqué et mis à la retraite dès l'année suivante.

LINTH ou **LIMMAT**, riv. de Suisse, sort du pays des Grisons, traverse le lac de Wallenstad, et tombe dans celui de Zurich : cours, 60 kil. Ses bords étaient jadis couverts d'immenses marais qui ont été desséchés de 1807 à 1816. Soult effectua en 1799 un brillant passage de la Linth.

LINTZ, *Lentia*, v. forte d'Autriche, ch.-l. du cercle de la Mühl, au confl. du Danube et du Traun, à 65 kil. S. E. de Passau : 31 000 hab. Évêché. Château, belle église de St-Ignace, grande place, lycée avec bibliothèque, école pour le génie, institution de sourds-muets; chemin de fer. Glaces, toiles, coton; tabac; bleu de Prusse, etc. — Possédée jadis par les comtes de Kyrnberg. Incendiée en 1800.

LINUS, célèbre musicien et poëte grec, était, selon la Fable, fils d'Apollon et de Calliope ou d'Uranie. Il inventa, dit-on, le rhythme et la mélodie, et eut pour disciples Orphée, Thamyris et Hercule. Ayant un jour frappé ce dernier pour le rendre attentif, Hercule offensé lui porta un coup de sa lyre à la tête et le tua. — Les Thébains reconnaissaient un autre Linus plus ancien, qui périt pour avoir osé rivaliser avec Apollon dans l'art du chant. — La mort de Linus, quel que fût d'ailleurs ce personnage, était célébrée, dès les temps les plus reculés, dans des chants de deuil qui portaient aussi le nom de *Linus*.

LION. Plusieurs peuples ont pris pour emblème cet animal, symbole de la force et de la souveraineté : tels sont, chez les anciens, les Perses; chez les modernes, Venise, qui avait adopté un lion ailé, dit *lion de St Marc*, et le royaume de Belgique.

LION-NÉERLANDAIS (Ordre du), ordre fondé en 1815 par Guillaume Ier, roi de Pays-Bas, pour le mérite civil, a pour insignes une croix à quatre branches, offrant, d'un côté un lion couronné, de l'autre ces mots : *Virtus nobilitat*. Le ruban est bleu foncé, avec une bande orange.

LION DE ZÆHRINGEN (Ordre du), ordre fondé en 1812 par le grand-duc de Bade Charles, pour consacrer l'origine de sa maison, qui est en effet issue de celle de Zæhringen. Cet ordre a pour insigne une croix d'or, dont l'écusson porte les armes de la maison de Bade, et offre en outre d'un côté les ruines du château de Zæhringen, de l'autre un lion prêt au combat. Le ruban est vert bordé d'orange.

LION (Golfe du), *Gallicus sinus*, golfe de la Méditerranée, au S. de la France, entre l'Espagne à l'O. et l'Italie à l'E., baigne les dép. des Pyrénées-orient., de l'Aude, de l'Hérault, du Gard, des Bouches-du-Rhône, du Var et des Alpes-maritimes. Il a été ainsi nommé, dit-on, à cause de l'agitation de ses eaux, dont on comparait la violence à celle du *lion*. D'autres écrivent *golfe de Lyon*, et dérivent son nom de ce que ce golfe, qui reçoit le Rhône, conduit, en remontant le fleuve, à Lyon, la métropole des Gaules.

LION-D'ANGERS (le), ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 14 kil. S. E. de Segré; 2718 hab.

LIONNE (Hug. de), ministre d'État, d'une famille noble du Dauphiné, né à Grenoble en 1611, mort en 1671, était neveu de Servien. Il fut, par la protection de Mazarin, nommé secrétaire de la reine mère, puis ambassadeur à Rome, 1655, et ministre des affaires étrangères, 1661. Il a laissé des *Mémoires* instructifs. C'était un habile négociateur : il eut une grande part au traité des Pyrénées (1659).

LIOTARD (J. Étienne), peintre de Genève, 1702-76, se fit un grand renom par ses pastels, ses miniatures et ses peintures en émail. On cite parmi ses chefs-d'œuvre, les portraits de l'empereur *François I* et de *Marie-Thérèse*, et celui de *la Belle chocolatière*.

LIPARI (îles), *Æoliæ* ou *Vulcaniæ insulæ*, archipel de la mer tyrrhénienne, au N. de la Sicile. On y compte 13 îles, dont 7 habitées : Lipari (*Lipara*), Stromboli (*Strongyle*), Volcano (*Hiera*), Ustini (*Osteodes*), Felicudi (*Phœnicusa*), Alicudi (*Ericusa*), Salini (*Didyme*). Toutes offrent des traces volcaniques; Stromboli renferme un volcan qui fume encore. Ce sont ces volcans qui leur ont fait donner le nom *Vulcaniæ*; le nom d'*Æoliæ* est dû aux vents dont elles semblent être le séjour. La Fable faisait de ces îles la demeure d'Éole, dieu des vents. — L'île de Lipari, *Lipara*, primitivement *Meligunis*, la principale de l'archipel, a 8 kil. sur 6, et 18 000 hab., et a pour ch.-l. Lipari, ville commerçante, peuplée de 12 500 h. Évêché. Fruits et raisins exquis.—Cette île dans l'antiquité formait (avec le reste de l'archipel) un État puissant sur mer; elle fut asservie par Denys le Tyran, tomba ensuite aux mains de Carthage, et finalement passa aux Romains (256 av. J.-C.). Prise en 1340 par Robert I, roi de Naples, la ville de Lipari fut détruite en 1544 par Barberousse (Khaïr-Eddyn), mais elle fut bientôt relevée.

LIPENIUS (Martin), bibliographe, né en 1630 à Gortz dans le Brandebourg, mort en 1692, fut successivement co-recteur du gymnase de Halle, recteur et professeur au gymnase *Carolin* de Stettin (1672-76), puis co-recteur de l'académie de Lubeck. On a de lui : *Bibliotheca realis theologica*, Francfort, 1685; —*juridica*, 1679; —*philosophica*, 1682; —*medica*, 1679, etc.

LIPONA, anagramme de *Napoli* (Naples). Caroline Bonaparte, veuve de Murat, roi de Naples, avait pris le nom de *comtesse de Lipona*.

LIPPE (la), *Luppia*, riv. d'Allemagne, a sa source à Lippspring dans la principauté de Lippe-Detmold, entre en Prusse (Prov. rhénane) et tombe dans le Rhin près de Wesel, après 250 kil. de cours. — Elle a donné son nom à la seigneurie, ensuite comté de la Lippe, fief immédiat d'empire depuis la chute de Henri le Lion, et qui, grossi par plusieurs mariages, s'est subdivisé en Lippe-Detmold, Lippe-Bracke et Lippe-Schauenbourg (1613). La 2e branche s'est éteinte en 1709. L'aînée obtint le titre de prince en 1720; la dernière le reçut en 1807 en accédant à la confédération du Rhin. Sous l'empire français, la Lippe donnait son nom à un dép. dont Munster était le chef-lieu.

LIPPE-DETMOLD (Principauté de), située entre la régence prussienne de Minden, une enclave de la Basse-Hesse, le Hanovre et le comté de Pyrmont, a 1025 k. carrés et 80 000 hab. capitale, Detmold. La Werra en est la rivière principale. On y trouve du fer, du sel, du plâtre; on exporte des bestiaux.

LIPPE-SCHAUENBOURG. *V.* SCHAUENBOURG-LIPPE.

LIPPI (Filippo), peintre, né vers 1381 à Florence, mort en 1438, fut élevé dans un couvent de Carmélites, puis employé à Naples par le roi Alphonse, et à Florence par Côme de Médicis. Son meilleur ouvrage est un *Couronnement de la Vierge*, à Florence. Ce peintre eut les aventures les plus romanesques. — Son fils, nommé aussi Filippo ou Filippino, fut également un peintre distingué.—Lorenzo L., de Florence, 1606-64 fut à la fois bon peintre et bon poëte. On a de lui un poëme héroï-comique estimé pour le style : *Il Malmantile racquistato* (1676).

LIPPSTADT, v. située dans la principauté de Lippe-Detmold, sur la Lippe, à 80 kil. S. O. de Minden; 6000 h.; appartient moitié à la principauté et moitié à la Prusse. Prise par les Français en 1757.

LIPSE (JUSTE-). *V.* JUSTE-LIPSE.

LIPSIA, nom latinisé de LEIPSICK.

LIPTAU ou LIPTO, comitat de Hongrie (cercle en deçà du Danube), entre ceux d'Arva, de Zips, de Sohl et de Thurocz; 74 500 h.; ch.-l., St-Miklos. Or, argent, fer, antimoine; eaux minérales et thermales.

LIRE, bourg de l'ancienne Normandie (Eure), sur la Rille, à 36 kil. S. O. d'Évreux; 1700 hab. Anc. abbaye de Bénédictins.

LIRÉ, v. de France (Maine-et-Loire), à 19 k. N. O. de Beaupréau; 2265 hab. Patrie de J. Du Bellay.

LIRIA, *Edeta*, puis *Laurona*, v. d'Espagne (Valence), à 31 kil. N. O. de Valence; 10 000 hab. Ruines et inscriptions romaines.—Jadis capit. des *Edetani*, possédée successivement par les Romains, les Goths et les Maures, elle fut enlevée à ces derniers par Jacques le Conquérant, roi d'Aragon en 1252; elle devint enfin le ch.-l. d'un duché qui fut donné par Philippe V au maréchal de Berwick. — *V.* LEIRIA.

LIRIS, le *Garigliano*, riv. de l'Italie anc., naissait chez les Marses, passait à Frégelles, formait une partie des limites du Latium et de la Campanie, et tombait dans la mer Inférieure près de Minturnes, après avoir formé de vastes marais.

LIRON (dom Jean), bénédictin de St-Maur, né à Chartres en 1665, mort en 1749, aida Lenourry à terminer l'*Apparatus ad bibliothecam SS. Patrum*; mit en ordre les archives de l'abbaye de Marmoutiers et fut un des principaux collaborateurs de l'*Histoire littéraire de la France*, Paris, 1738 et suiv. On lui doit aussi *la Bibliothèque chartraine*, 1719.

LIS (ORDRE DU). *V.* LYS.

LISBONNE, *Lisboa* des Portugais, *Olisippo*, puis *Felicitas Julia* chez les anciens, capitale du Portugal et ch.-l. de l'Estramadure portugaise, sur la r. dr. du Tage, près de son embouchure; 290 000 hab. La ville, bâtie en amphithéâtre, a un aspect pittoresque et imposant : la vieille ville est laide; la nouvelle, qui est plus considérable, offre des rues droites, larges et propres. Le port, qui n'est guère qu'une rade excellente, est le seul port militaire du royaume. Nombreux ouvrages de fortification. On admire les places *du Commerce* et du *Rocio*, les rues *do Ouro*, *Augusta* et *da Pratn*, la cathédrale, les églises St-Roch, St-Antoine, plusieurs couvents, les palais royaux d'Ajuda, de Bemposta, de Necessidades, le théâtre St-Charles, l'arsenal, etc. Lisbonne eut dès 1290 une université (transférée en 1338 à Coïmbre). Elle possède une célèbre Académie des sciences, une Académie de marine, avec observatoire, une école de construction et d'architecture navale, une Académie de fortifications, d'artillerie et de dessin, un collége de nobles, 4 bibliothèques, dont une très-riche (la Bibliothèque royale), 2 cabinets de physique, un jardin botanique; 5 théâtres et banque, fondée en 1822; plusieurs hôpitaux; l'hôpital St-Joseph est le plus important. Industrie active: bijouterie, orfévrerie, chapeaux, chocolat, eaux-de-vie et liqueurs; coutellerie, serrurerie, meubles, passementerie, rubans, savon, tabac. Fonderies de métaux, raffineries de sucre, imprimeries sur étoffes, tanneries, teintureries, etc. Presque toutes les grandes fabriques (armes, canon, poudre, cartes à jouer, porcelaine) sont au compte du gouvernement. Le commerce se fait en grand et embrasse toutes les marchandises venant du Portugal, des Açores, du Brésil, de l'Afrique et de l'Inde portugaise; exportation de citrons, oranges, vins, huiles, laines, cuirs, sel; importation de tissus en laine, coton, et fil, de bois, chanvre, café, etc. —Fondée, suivant une tradition fabuleuse, par Ulysse qui lui aurait donné son nom, mais plus probablement par les Phéniciens. Peu importante sous les Romains,

Lisbonne le devint sous les Arabes (716) et surtout sous les **Maures**, qui s'en emparèrent au VIIIe siècle; elle fut alors la capitale d'un petit roy. particulier. Dès 798, Alphonse, roi des Asturies, s'avança jusqu'à Lisbonne; Alph. I (de Portugal) l'enleva aux Maures en 1147. Prise par les Français en 1807, elle fut évacuée en 1808. Sujette aux tremblements de terre : on cite celui de 1531, et surtout celui de 1755 qui la détruisit presque entièrement. Il y fut signé en 1668 un traité par lequel l'Espagne reconnaissait l'indépendance du Portugal. Sont nés à Lisbonne le Camoëns, le P. Lobo, Fr. Manoel, S. Antoine de Padoue, Barthélemy des Martyrs, etc.

LISBURN, v. d'Irlande (Antrim), à 12 kil. S. O. de Belfast; 6000 h. Résidence de l'évêque de Down et Connor. Fondée sous Jacques I; brûlée en 1707.

LISFRANC (Jacques), chirurgien, né en 1790 à St-Paul-en-Jarrest (Loire), m. en 1847, était d'une famille de médecins où il puisa le goût de son art. Il entra jeune dans le service de santé militaire, vint se fixer à Paris en 1814; devint chirurgien en chef de la Pitié, et se fit un nom par ses cours de clinique, qui attiraient la foule, autant que par son habileté à opérer, qui lui valut une immense clientèle : il était surtout consulté pour les lésions des femmes. On a de lui un *Précis de Médecine opératoire* (1845-48, 3 vol. in-8, continué par Jobert de Lamballe). Sa *Clinique chirurgicale* avait déjà été publiée en 1842 (3 v. in-8). On lui doit d'intéressants mémoires sur divers points de chirurgie, notamment sur la *Rhinoplastie*, 1832. Son nom restera attaché à deux procédés de son invention, l'un pour désarticuler l'épaule avec plus de célérité, l'autre pour amputer le pied dans son articulation tarso-métatarsienne, de manière à laisser à l'amputé une plus large base de sustentation.

LISIEUX, *Lexovii*, *Noviomagus*, ch.-l. d'arr. (Calvados), sur l'Orbec et la Touques, à 49 k. E. de Caen; 11 473 h. Station de chemin de fer. Jadis évêché, qui fut occupé par Guy d'Harcourt, Le Hennuyer et Duvair. Belle cathédrale gothique de St-Pierre; anc. palais épiscopal; bibliothèque, belles promenades. Draps communs, flanelles, toiles; filature hydraulique, blanchisseries, teintureries, papeteries; draps communs dits *frocs*. — V. ancienne, jadis capitale des *Lexovii*, puis du comté de Lieuvin (sous la 2e race). Pillée par les Normands en 877, brûlée par les Bretons en 1130, prise par Philippe-Auguste, 1203; par les Anglais, 1415; par Charles VII, 1448; par les Protestants en 1571, et par Henri IV en 1589.

On appelait *Collège de Lisieux* un collège fondé à Paris en 1336, par Guy d'Harcourt, évêque de Lisieux, pour 24 écoliers. D'abord établi rue St-Séverin, il fut transféré au XVe siècle dans la rue St-Étienne-des-Grès, et, en 1764, dans les bâtiments du collège de Dormans, rue St-Jean-de-Beauvais.

L'ISLE. *V.* ILE (L') et LILLE.

LISMORE, v. et paroisse d'Irlande (Munster), dans les comtés de Waterford et de Cork, à 178 k. S. S. O. de Dublin et à 48 O. de Waterford, au sommet d'une éminence; 3007 hab. Anc. évêché, fondé au VIIe s., réuni en 1363 à celui de Waterford. Canal. La ville possède un des plus beaux châteaux de l'Irlande, bâti par le roi Jean; elle a été récemment embellie par le duc de Devonshire. Patrie de Robert Boyle.

LISMORE, une des Hébrides, à l'O. de l'Écosse, fait partie du comté d'Argyle et était autrefois le siége de l'évêque d'Argyle. Ruines d'un château fort et vestiges de camps fortifiés.

LISOLA (le baron de), diplomate franc-comtois, né à Salins en 1613, m. en 1675, entra au service de l'empereur en 1639 et fut employé dans les négociations les plus importantes. On a de lui : *le Bouclier d'État contre le dessein de la monarchie universelle*, 1667 (contre Louis XIV); *le Politique du temps* ou *Conseil sur les mouvements de la France*, 1671; *la Sauce au Verjus*, 1674 (contre M. de Verjus, l'un des plénipotentiaires français en Allemagne); des *Lettres* et des *Mémoires*.

LISON, vge du dép. de Calvados, à 26 kil. O. de Bayeux; 600 hab. Station du chemin de fer de Cherbourg, avec embranchement sur St-Lô.

LISSA, *Issa insula*, île des États autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, à l'O. de celle de Lesina; 6000 hab.; ch.-l., Lissa, ville très-forte, avec un bon port sur la côte N. E. On a surnommé Lissa *le Gibraltar de l'Adriatique*. — Jadis assez puissante par sa marine. Bloquée en 229 av. J.-C. par Teuta, reine d'Illyrie, elle fut secourue par les Romains. Près d'elle, combat naval entre les Français et les Anglais (1810) et entre les Autrichiens et les Italiens (1866).

LISSA, *Lessne* en polonais, v. murée des États prussiens (Posen), à 60 k. S. de Posen; 9000 hab. Écoles luthériennes, catholiques et israélites. Château des princes Sulkowsky. Patrie des comtes de Leczinski. Ruinée en 1707 par les Russes.

LISSA, ville de Silésie. *V.* LEUTHEN.

LISSUS, v. de l'Illyrie ancienne. *V.* ALESSIO.

LIST (Fréd.), économiste, né en 1789 dans le Wurtemberg, conçut dès 1819 la première idée du *Zollverein* (association douanière des peuples allemands), fonda pour la soutenir un journal, le *Zollverein-blatt*, et publia divers autres écrits qui avaient tous pour but la prospérité de l'Allemagne, notamment son *Système national d'Économie politique* (1840); mais, rencontrant partout des obstacles, il se découragea, et mit fin à ses jours en 1846, au moment où le *Zollverein* allait triompher. Le *Système national d'Économie* a été traduit en 1851 par M. Richelot, qui y a joint la biographie de l'auteur.

LISTER (Martin), naturaliste anglais, médecin de de la reine Anne, né en 1638 dans le comté de Buckingham, m. en 1712, a écrit : *Historia animalium Angliæ*, 1678; *Historia conchyliorum*, 1685-1693; *De buccinis fluviatilibus et marinis*, 1695; *De cochleis*, 1694; *De Obsoniis et condimentis*, 1709.

LIT DE JUSTICE. On désignait ainsi les séances solennelles du roi au parlement : c'était primitivement le nom que portait le trône préparé pour le roi lorsqu'il se rendait au parlement. Le premier *Lit de justice* dont l'histoire fasse mention se tint en 1318, sous Philippe le Long. C'est dans des *lits de justice* que fut déclarée la majorité de Charles IX, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Le roi tenait encore un *lit de justice* lorsqu'il s'agissait de juger un pair de France, de faire enregistrer d'autorité les édits, ou de créer de nouvelles charges. Le dernier fut tenu à Versailles par Louis XVI le 8 mai 1788 : le roi y ordonna l'établissement d'une cour plénière et la création de plusieurs grands bailliages. Dans ces assemblées, le chancelier recueillait les suffrages isolément et à voix basse.

LITANA SYLVA, auj. *forêt de Lago*, vaste forêt de la Gaule Cispadane, aux env. de *Forum Cornelii* (Imola), sur les confins de la Ligurie et de l'Étrurie, est fameuse par deux défaites que les Gaulois y firent éprouver aux Romains, en 215 et 193 av. J.-C.

LITANOBRIGA, nom latin de *Pont-Ste-Maxence*.

LITERNE, *Liternum* ou *Linternum*, auj. *Torre di Patria*, v. de Campanie, au N. O. de Naples, près de l'embouchure de Clanis. C'est là que Scipion l'Africain mourut et fut enterré.

LITHUANIE, *Littauen*, en allemand, contrée située au N. E. des États allemands, jadis indépendante, avec titre de grand-duché, auj. partagée entre la Russie et la Prusse, avait une population slave d'env. 6 millions d'hab., dont 5 500 000 dans la partie russe et et 500 000 dans la partie prussienne. Elle eut pour capit. Vilna, puis Grodno. Sol plat, en général sablonneux ou couvert de marécages et de vastes forêts, arrosé par la Duna, le Dnieper, le Niémen, le Boug et le Pripet. Blé, lin, chanvre; miel, cire; peaux, tanneries. Chevaux, élans, bisons, les seuls qu'on trouve en Europe. — La Lithuanie fut primitivement habitée par les *Lettes* ou *Lettons*. Longtemps soumise aux Russes, elle s'en sépara au milieu du XIIe siècle, sous son chef Erdivil, mort en 1170, qui l'agrandit. On n'appliquait alors ce nom qu'à un pays situé au N. E. de la Prusse, sur le Niémen et la Vilia,

et qui avait pour toutes villes Kovno, Jurbock, Vilkomirsz. Au XIIIe siècle, ce pays s'étendit, au S. au delà du Pripet, à l'O. à 100 k. au delà de Brzetst-Litevski, à l'E. jusque près de Vitebsk et de Smolensk. Au XIVe, il doubla encore et comprit toute la Russie Blanche : sa frontière orientale passait à l'E. des villes de Toropetz, Viazma, Kozelsk, Mtzensk et Siniowka; Kiev et tous les affluents du Dnieper jusqu'à la Vorskla y étaient renfermés. En même temps le grand-duc de Lithuanie, Jagellon, parvint au trône de Pologne (1386) et unit les deux couronnes royale et ducale. Toutefois la Lithuanie fut presque longtemps encore administrée à part. Ses ducs spéciaux ne cessèrent qu'en 1444, par l'avénement de Casimir IV. Le XVIe siècle la vit déchoir de son rang. D'une part le Russe Ivan III en retrancha par ses conquêtes la Sévérie et Smolensk; de l'autre, la Volhynie, la Podolie, Kiev, furent annexées au royaume de Pologne; enfin, en 1569, la Lithuanie fut par une décision de la diète de Lublin, définitivement incorporée à la Pologne, dont elle partagea désormais les destinées. Lors du 1er démembrement de la monarchie polonaise (1774), la Lithuanie passa en grande partie à la Russie, qui aux 2e et 3e partages obtint le reste du pays (moins pourtant le district de Gumbinnen qui est auj. à la Prusse). En 1830 et 31, la Lithuanie combattit avec la Pologne pour son indépendance, mais sans plus de succès. — L'ancienne Lithuanie était divisée en 9 palatinats : Wilna, Traki, Novogrodek, Witebsk, Polock, Brzesc, Msoislaw, Livonie, et Minsk. Auj. la Lithuanie n'est plus une division officielle : son territoire comprend, en Russie, les 5 gouvernements de Wilna, Grodno, Vitebsk, Minsk, et Mohilev; en Prusse, la régence de Gumbinnen, dans la Prusse orientale. Lelewel a écrit l'*Histoire de la Lithuanie*.

Ducs et grands-ducs de Lithuanie:

1° *Avant la réunion à la Pologne.*

Erdivil, mort vers	1170	Trab,	1280
Ringold,	1230	Narimund,	1280
Mendog,	1238	Troyden,	1282
Troynat,	1263	Witen ou Within,	1283-1315
Volstinik,	1265	Ghédimin,	1315-1328
Suintorog,	1268	Iavnut,	1328-1330
Ghiermond,	1270	Olgierd, 1330 ou	1341-1381
Giligin,	1275	Kieistut,	1382
Romund,	1278	Jagiel ou Jagellon,	1382-86

2° *Depuis la réunion.*

Skirgell ou Casimir,	1386	Sigismond,	1432
Vitold (Alexandre),	1392	Casimir (IV de Pologne),	1440-1444
Svidrigel (Boleslas),	1430		

LITTLE-ROCK ou ARKOPOLIS, v. des États-Unis, capitale de l'Arkansas, sur la r. dr. de l'Arkansas, à 500 kil. N. E. de la Nouvelle-Orléans; environ 4000 h. Siége de la Cour suprême de l'État. Évêché catholique. Chemin de fer. — La ville fut fondée en 1790.

LITTLETON. *V.* LYTTLETON.

LITTORAL HONGROIS. *V.* HONGROIS (LITTORAL).

LIUVA I, roi des Visigoths, élu en 567 après la mort d'Athanagilde, dont il épousa la veuve, choisit Narbonne pour résidence. Les Visigoths d'Espagne s'étant révoltés pour ce motif, il envoya contre eux Léovigilde son frère, qui les soumit. Peu de temps après (569), il abandonna à Léovigilde toute la partie de ses États située au delà des Pyrénées, se réservant la Gaule Narbonnaise ou Septimanie. Il mourut en 572, et Léovigilde réunit les deux monarchies. — Liuva II, petit-fils de Léovigilde, succéda en 601 à son père Récarède; mais il tomba entre les mains de Witeric, qui le mit à mort en 603.

LIVADIE, *Lebadea*, v. du roy. de Grèce (Hellade orient.), ch.-l. de l'éparchie de Livadie, sur une petite riv. de même nom, à 90 kil. O. d'Athènes; 10 000 hab. Ancienne capitale de la province turque de Livadie. Ville autrefois florissante, presque détruite pendant les guerres de l'indépendance. On voyait près de l'anc. Lébadée l'*Antre de Trophonius*. — La rivière de Livadie, jadis *Hercyna*, est formée de deux ruisseaux que les anciens Grecs appelaient le *Léthé* et la *Mnémosyne*, et se perd, après un cours de 24 kil., dans le lac Topolias (*Copaïs*). — Le nom de Livadie était donné par les Turcs à la partie de la Grèce située au S. de la Thessalie et au N. de l'isthme de Corinthe. Elle faisait partie du pachalik des Iles.

LIVAH, nom donné en Turquie aux subdivisions des pachaliks ou eyalets. On les nomme aussi *sandjakats*. Ils sont administrées par des *begs*.

LIVAROT, ch.-l. de c. (Calvados), à 20 kil. S. O. de Lisieux, sur la r. dr. de la Vie; 1400 hab. Commerce de fromages fort estimés.

LIVERDUN, petite v. de l'anc. Lorraine (Meurthe), sur la r. g. de la Moselle, dans une vallée pittoresque, à 12 k. N. O. de Nancy; 1050 h. Station de chemin de fer. Jadis forteresse; anc. résidence des évêques de Toul. Port, canal, coulant sous un souterrain de 400^m.

LIVERNON, ch.-l. de c. (Lot), à 18 kil. N. O. de Figeac; 900 hab. Pierre de taille, albâtre.

LIVERPOOL, v. d'Angleterre (Lancastre) à 65 kil. S. de Lancastre, à 280 kil. N. O. de Londres, à 59 k. O. de Manchester, sur la r. dr. de la Mersey, près de son embouchure dans la mer d'Irlande; environ 400 000 hab. (en y comprenant le faubourg de Birkenhead). Port formé par la Mersey; deux belles églises (St-Pierre et St-Paul), hôtel de ville, bourse, (renfermant le monument de Nelson), marché; bains superbes, casino dit *Wellington rooms*. Grands chantiers de construction, vastes *docks*, protégés par une digue et des forts. Près de *New-Prince's-Dock* commence le canal de Leeds à Liverpool. Un superbe tunnel de 1800^m passe sous une partie de la ville. Chemin de fer de Liverpool à Manchester (construit en 1826). Société médicale, société d'histoire naturelle; musée d'antiquités égyptiennes, jardin botanique, lycée (avec une riche bibliothèque), institution royale, athénée. Commerce immense, qui ne le cède qu'à celui de Londres. Liverpool est comme le port de Manchester, qu'il approvisionne de matières premières, surtout de coton, et dont il exporte les produits manufacturés; communications fréquentes et régulières par paquebots avec Dublin, Douglas, New-York, les Antilles et l'Amérique du Sud. Industrie très-active : raffineries de sucre; fabriques de poteries, couleurs, machines à vapeur, chaînes, câbles; ancres, ustensiles en fer et en cuivre; brasseries, verreries, savonneries, les plus considérables de l'Angleterre. — Avant le XIIIe siècle, Liverpool n'était qu'un hameau de pêcheurs; une corporation de marchands y fut établie en 1228. En 1700, cette ville n'avait encore que 5000 hab. : en 1800, elle en comptait déjà 75 000. Brûlée en partie en 1842, elle a rapidement réparé ce sinistre.

LIVERPOOL (Ch. JENKINSON, comte de), homme d'État, né en 1727 dans le comté d'Oxford, m. en 1808, fut successivement secrétaire particulier de lord Bute, 1761, secrétaire de la trésorerie, 1766, lord de l'amirauté, 1766, secrétaire de la guerre, 1778; quitta le ministère en 1782, et y fut rappelé en 1786 par Pitt qui le fit nommer chancelier de Lancastre, baron de Hawkesbury, pair, comte de Liverpool, et lui confia la présidence du conseil de commerce. C'était un homme habile, mais intrigant; son administration fut fort impopulaire. — Son fils, Robert Banks Jenkinson, comte de L., 1770-1828, premier ministre après l'assassinat de Perceval (1812), s'opposa à l'émancipation des Catholiques et persécuta la reine Caroline. Il fut remplacé en 1827 par Canning.

LIVERTAD, prov. de la république du Pérou, au N., entre la république de l'Équateur au N. E. et à l'E., le département de Junin au S. E., le Grand-Océan au S. O., à l'O. et au N. O. : 500 kil. sur 300; 300 000 hab.; ch.-l., Truxillo; autres villes : Caxamarca, Moyobamba, Payta, etc.

LIVIE, *Livia Drusilla*, avait épousé en premières noces Tiberius Claudius Nero, en avait déjà un fils (Tibère), et était enceinte d'un deuxième (Drusus), lorsqu'elle inspira une vive passion à Auguste, qui

femlera à son mari et la prit pour épouse. Ambitieuse autant qu'adroite, elle mit tout en usage pour faire arriver à l'empire son fils Tibère. Néanmoins celui-ci, parvenu au trône, ne lui laissa aucune autorité. — Une autre Livie, dite *Livilla*, petite-fille de la précédente, et fille de Drusus (frère de Tibère), épousa son cousin Drusus, fils de Tibère. On l'accuse d'avoir empoisonné son mari, d'accord avec Séjan. Après le supplice de ce ministre, elle fut jetée dans un cachot où elle mourut de faim, l'an 33 de J.-C.

LIVINGSTON, famille anglo-américaine, originaire d'Écosse, a fourni aux États-Unis plusieurs hommes d'État distingués. W. Livingston, né en 1723 à New-York, m. en 1790, contribua par ses efforts et sa plume à établir l'indépendance de son pays, représenta au Congrès l'État de New-Jersey, et fut jusqu'à sa mort élu gouverneur de cet État. Il eut part à la rédaction de la Constitution des États-Unis (1787). On a de lui, outre divers écrits de circonstance, un poëme intitulé : *Solitude philosophique*. — Robert L., 1746-1813, député au Congrès, fut, avec Franklin, Jefferson et Adams, chargé de rédiger la déclaration d'indépendance, et fit ensuite partie du comité qui organisa la nouvelle république (1777). Il remplit pendant 25 ans les fonctions de chancelier, et vint en 1802 à Paris où il négocia l'acquisition de la Louisiane par les États-Unis. On a de lui un *Examen du gouvernement de l'Angleterre comparé aux constitutions des États-Unis*, traduit par Fabre, Paris, 1789. — Edward L., jurisconsulte, frère de Robert, né en 1764 dans la colonie de New-York, m. en 1836, se distingua comme avocat au barreau de New-York, fut nommé en 1794 représentant de cet État au Congrès, s'y prononça pour le parti démocratique, fut nommé par le président Jefferson procureur général de l'État de New-York, et par les habitants maire de la ville. Ruiné par une banqueroute, il alla s'établir comme avocat à la Nouvelle-Orléans, où il refit en peu de temps sa fortune. Élu membre de l'Assemblée de la Louisiane, il fut chargé en 1821 de rédiger les lois du nouvel État, et fit paraître dans ce but 4 codes qui forment un ensemble admirable, et que plusieurs États voisins s'empressèrent d'adopter (*Code des Crimes et Peines*; — *de Procédure*; — *d'Évidence ou de Preuves*; — *de Réforme et de Discipline*). Il fut nommé en 1829 secrétaire d'État, sous la présidence du général Jackson; en 1833 il vint en France comme ministre des États-Unis : il y poursuivit et obtint le recouvrement des sommes réclamées par son pays.

LIVIUS SALINATOR (M.), consul 219 ans av. J.-C., fit la guerre avec succès en Illyrie. Élevé de nouveau au consulat en 207, avec Claudius Nero, son ennemi personnel, il oublia sa haine pour ne songer qu'au bien de sa patrie, et aida de tout son pouvoir son collègue à vaincre Asdrubal (*V.* MÉTAURE). Élu plus tard censeur, il créa un impôt sur le sel, ce qui lui fit donner le surnom de *Salinator*, nom qui resta depuis à sa famille.

LIVIUS SALINATOR (C.), préteur en 190 av. J.-C., fut envoyé contre la flotte d'Antiochus le Grand, battit son amiral Polyxénidas, et fut fait consul en 188.

LIVIUS ANDRONICUS. *V.* ANDRONICUS.

LIVONIE, *Liefland* en allemand, *Liflandiia* en russe, région de l'Europe, à l'E. de la mer Baltique, entre l'Esthonie au N., la Courlande et la Lithuanie au S., appartient auj. à la Russie et forme les trois cercles de Riga (Livonie propre), de Revel et de Courlande. Pays plat et argileux; forêts de pins, sapins, bouleaux, aunes blancs et érables, remplies de lièvres, de renards, d'élans, d'ours et de loups. Culture négligée : blé noir, seigle, chanvre, lin, légumes. Industrie presque nulle, sauf les distilleries. — Habitée d'abord par des peuples de race Tchoude appelés *Lives*, cette contrée resta ignorée de l'Europe occidentale jusqu'en 1158, époque à laquelle elle fut signalée par des marchands de Brême. Les Danois essayèrent d'y introduire le Christianisme; en 1186, Meinhard, moine augustin de Segeberg, en fut nommé évêque par Urbain III, mais il fut chassé. En 1200, un autre évêque, Albert d'Apeldern, chanoine de Brême, y fonda Riga, qui plus tard devint la capitale du pays, et il y institua l'ordre des Chevaliers Porte-Glaive. Ceux-ci s'agrandirent d'abord aux dépens des Danois qui possédaient alors la Livonie. Mais, vaincus par les Lithuaniens en 1236, ils furent réduits (1237) à se fondre dans l'Ordre Teutonique. Ces nouveaux chevaliers joignirent à la Livonie l'Esthonie, la Courlande, l'île d'Œsel, etc., et possédèrent cette contrée jusqu'au XVIe siècle, époque où ils furent obligés de l'abandonner. En 1525, Walter de Plettenberg reconstitua l'ordre de Porte-Glaive, rendit à la Livonie son indépendance et fut créé prince de l'empire. Néanmoins, la Livonie fut démembrée peu après (de 1559 à 1561) : Œsel fut vendue par son évêque au Danemark, l'Esthonie se donna au roi de Suède Éric XIV; Gotthard Kettler, dernier grand maître, garda la Courlande et la Sémigalle comme duché séculier; le reste devint province lithuanienne ou polonaise. La Russie prétendit à une part et fit la guerre pour l'obtenir; mais, après des succès variés (1563-65-70-77), la paix de Kieverova-Horka (1582) rendit à la Lithuanie les conquêtes faites par les Russes. Cette Livonie lithuanienne ou polonaise passa aux Suédois en 1660 par la paix d'Oliva. Patkoul s'efforça, mais en vain, de soustraire la Livonie au joug Suédois (*V.* PATKOUL). Elle fut cédée à Pierre le Grand par la paix de Nystadt (1721); et, comme la Russie a depuis acquis l'Œsel et la Courlande (1795), toute la Livonie est russe aujourd'hui. Le culte dominant est le Protestantisme : cependant il existe plusieurs églises russes et quelques-unes catholiques. Le servage a été aboli en 1824.

LIVOURNE, *Liburnicus Portus*, en ital. *Livorno*, v. d'Italie, dans l'anc. grand-duché de Toscane, sur la Méditerranée, à 129 k. S. O. de Florence; 85 000 h. Évêché. Bon port, long môle; 4 forts, 2 citadelles : quartier dit *Nouv.-Venise*, entrecoupé de canaux et très-commerçant. Ville bien bâtie en général; belle place, une rue superbe; plusieurs monuments remarquables : théâtre; église des Grecs-Unis; synagogue, etc. Société des sciences et arts (dite *Academia labronica*), cabinets d'histoire naturelle, de physique, d'anatomie; bibliothèque. Industrie active : chantiers de construction; objets en corail, soieries, velours, faïence, papier, rosoglio, etc. Grand commerce avec le Levant, la France, l'Angleterre. Chemin de fer conduisant à Pise. — Livourne n'était qu'un village au milieu du XIIIe siècle; elle doit sa prospérité aux Médicis. Elle appartenait aux Génois lorsqu'en 1421 Florence la leur acheta afin d'avoir un port et de devenir une puissance maritime.

LIVRADAIS, ancien petit pays de France, dans la Basse-Auvergne, compris auj. dans le dép. du Puy-de-Dôme, au S. E., avait pour ch.-l. Ambert.

LIVRE D'OR, registre officiel où étaient inscrits en lettres d'*or* les noms des familles patriciennes. Gênes, Bologne, Lucques, Milan, Florence, Venise avaient chacun le leur; le plus célèbre, celui de Venise, fut établi en 1297, lors de la révolution qui donna aux nobles seuls entrée au Conseil; il fut, ainsi que celui de Gênes, détruit en 1797 dans les guerres d'Italie. — La Russie a aussi son livre d'*or*.

LIVRE (le GRAND-) de la Dette publique. *V.* cet art. dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

LIVRON, v. du dép. de la Drôme, sur la r. dr. de la Drôme, à 18 kil. S. de Valence; 3457 h. Pont magnifique. Station et embranchement sur Privas. Ville autrefois fortifiée.

LIVRY, vge du dép. de Seine-et-Oise, à 13 kil. E. de Paris, près de la forêt de Bondy; 900 hab. Anc. abbaye de l'ordre de St-Augustin, fondée en 1186, et célèbre par le séjour qu'y fit Mme de Sévigné. Tout auprès était le beau château et le parc du Raincy, auj. détruits.

LIXHEIM, v. de France (Meurthe), à 8 kil. N. E. de Sarrebourg; 1000 hab. Jadis aux comtes palatins;

cédée en 1622 à Henri, duc de Lorraine, qui l'érigea en principauté en faveur d'un bâtard de Guise.

LIXOURI, *Cranii?* v. et port de l'île de Céphalonie, sur la côte O., à 8 kil. de Céphalonie; 6000 h. Évêché catholique. Tapis de poil de chèvre, liqueurs.

LIXUS, auj. *Larache*, v. de la Mauritanie Tingitane, sur la côte N. O., près de l'embouchure du Lixus, fut fondée par les Phéniciens.

LIZARD (cap), *Dumnonium prom.*, cap qui forme la pointe S. O. de l'Angleterre, dans le comté de Cornouailles. Le 21 octobre 1707, Duguay-Trouin y anéantit presque entièrement la flotte anglaise.

LIZY-SUR-OURCQ, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), sur le canal de l'Ourcq, au confluent de l'Ourcq et de la Marne. à 17 kil. N. E. de Meaux; 1200 hab.

LLANOS (LOS), c.-à-d. *les plaines*. On désigne par ce nom de vastes plaines arides de l'Amérique du S., spécialement dans le Vénézuela, qui s'étendent des montagnes de Caracas aux forêts de la Guyane, et des montagnes de Mérida à l'embouch. de l'Orénoque, le long du Bas-Orénoque, du Guaviare et du Méta. Les habitants sont nommés *Llaneros*.

LLOBREGAT, *Rubricatus*, riv. d'Espagne, sort des Pyrénées, arrose la prov. de Barcelone, coule au S. E. et tombe dans la Méditerranée à 90 kil. au S. O. de Barcelone, après un cours de 150 kil.

LLORENTE (J. Ant.), écrivain espagnol, né en 1756, à Rincon près de Calahorra, reçut les ordres, devint vicaire général de Calahorra, puis secrétaire général de l'inquisition, 1789. Professant des sentiments philosophiques peu conformes à sa position, il fut disgracié en 1801. Il s'attacha, en 1808, à la cause du roi Joseph Bonaparte; entraîné dans sa chute, il s'expatria, vint en 1814 se fixer à Paris, et y publia l'*Histoire de l'Inquisition d'Espagne* (4 vol. in-8, 1817-20), ouvrage qui fut immédiatement traduit en français, mais qui fut mis à l'index à Rome. Ayant, dans ses *Portraits politiques des papes* (1822), parlé du Saint-Siége avec peu de respect, il fut expulsé de France; il retourna en Espagne, où le triomphe momentané des Cortès lui permettait de rentrer, mais il mourut peu après son arrivée, en 1823. Llorente a laissé des *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution d'Espagne*, 1815-19.

LLOYD (Nic.), compilateur, né en 1633 à Holton (Flint), mort en 1680, fut chapelain de l'évêque de Blandford, puis pasteur. On a de lui : *Dictionarium historicum, geographicum, poeticum*, etc., Oxford, 1670, in-f°, ouvrage qui a eu beaucoup de vogue et qui a été mis à contribution par Hoffmann et Moreri. — Un autre Lloyd, David, 1625-91, chapelain de l'évêque de St-Asaph, a laissé de précieuses notices sur les *Hommes d'État* de l'Angleterre, Londres, 1665-70.

LLOYD (W.), savant prélat anglais, né en 1627 à Tilehurst (Berks), mort en 1707, fut évêque de St-Asaph, de Lichfield, de Worcester. Il s'attira la disgrâce de Jacques II, pour s'être opposé à l'*Édit de tolérance*, qui suspendait les lois contre les Catholiques. Il a laissé des ouvrages estimés d'histoire et de théologie, entre autres : *la Chronologie olympique; Abrégé chronologique de la vie de Pythagore et de ses contemporains; Hist. du gouvernement de l'Église*, etc.

LLOYD (H.), tacticien, né en 1729 dans la principauté de Galles, mort en 1783, prit du service en Autriche, devint aide de camp du général Lascy, fit la guerre de Sept ans, passa ensuite en Prusse et en Russie, se distingua dans l'armée russe pendant la guerre contre les Turcs, et obtint de Catherine le grade de général-major. On a de lui : *Mémoire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne; Introduction à l'histoire de la guerre en Allemagne*, 1756; *Mémoires politiques et militaires*, 1798.

LLOYD (Robert), poëte anglais, 1733-64, était fils d'un directeur de l'école de Westminster et fut quelque temps lui-même maître de cet établissement. Il le quitta pour se faire auteur, donna quelques pièces de théâtre, entre autres *The Shepherd's Wedding* (*les Noces du Berger*), et composa de petits poëmes où l'on trouve de la facilité et de l'harmonie, mais il mena une conduite dissipée qui abrégea sa vie. Il avait été lié avec Churchill et Thomson.

LLOYD (N.), négociant de Londres, dont le nom a été appliqué à une sorte de club ou succursale de la Bourse, qu'il avait fondé, où l'on s'occupait surtout d'assurances maritimes et autres. Ce nom a été étendu depuis à des établissements analogues fondés sur le continent. *V.* LLOYD au *Dict. univ. des Sciences*.

LLUCHMAYOR, v. de l'île de Majorque, à 27 kil. S. E. de Palma; 8000 hab. Fondée en 1300. Jacques II, roi de Majorque, y livra en 1349 à Pierre IV d'Aragon une bataille où il perdit la couronne et la vie.

LO (S.), *Laudus*, évêque de Coutances vers 328, mort entre 363 et 368, est fêté le 21 sept.

LOANDA, v. de Guinée. *V.* SAN-PAOLO DE LOANDA.

LOANGO, v. et port de la Guinée mérid., capitale du royaume de Loango, dans une plaine fertile, à 5 k. de l'Océan Atlantique, par 10° 10' de long. E., 4° 30' lat. S.; env. 15 000 hab. Commerce d'ivoire et de bois de teinture.—Le royaume de L. s'étend depuis le cap Lopez jusqu'au fleuve Zaïre, et peut avoir 300 kil. du N. au S. et 340 de l'E. à l'O.; 600 000 hab. Il est indépendant des Portugais.

LOANO, v. et p. d'Italie (États sardes), sur le golfe de Gênes, à 8 kil. N. d'Albenga; 3500 hab. Schérer y battit les Austro-Sardes le 23 nov. 1795.

LOBAU, île d'Autriche, dans le Danube, à 9 kil. E. S. E. de Vienne, fut occupée en 1809 par les Français qui la fortifièrent : Napoléon donna le titre de comte de Lobau au général Mouton. *V.* ci-après.

LOBAU, v. du royaume de Saxe, sur une riv. de son nom, à 16 kil. S. E. de Bautzen; 2600 h. Son hôtel de ville fut, de 1310 à 1814, le lieu de réunion des députés de la Lusace. Aux env., eaux minérales et beau quartz dit *Diamant de Lobau*.

LOBAU (George MOUTON, comte de), général français, né à Phalsbourg (Meurthe) en 1770, d'une famille de commerçants, mort en 1838, s'enrôla en 1792, combattit en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Russie; s'éleva de grade en grade par son courage; fut aide de camp de Joubert, de Moreau, de Napoléon; devint général de division après la bataille de Friedland (1807), enleva en 1808 à la baïonnette la ville de Médina en Espagne; se signala en 1809 à Eckmühl, à Essling; sauva par sa bravoure une partie de l'armée française enfermée dans l'île de Lobau, et fut en mémoire de ce dernier fait d'armes créé *comte de Lobau* (1809). Après la bat. de Leipsick, il obtint une capitulation à Dresde (1813); mais il fut, malgré les conventions, retenu prisonnier et emmené en Hongrie, où il resta jusqu'en 1814. Il reprit son service auprès de Napoléon au 20 mars 1815, se battit à Waterloo, fut exilé sous la Restauration, et ne rentra qu'en 1818. Élu en 1828 député de la Meurthe, il prit part à la révolution de 1830, présida la commission provisoire, remplaça La Fayette dans le commandement de la garde nationale (déc. 1830), et reçut en 1831 le bâton de maréchal. Comme chef de la garde nationale, il réprima énergiquement les émeutes qui eurent lieu à Paris en 1832 et 1834.

LOBEIRA, écrivain portugais. *V.* LOVEIRA.

LOBENSTEIN, v. d'Allemagne, sur la Lemnitz, anc résidence des princes de Reuss-Lobenstein, est actuellement dans la principauté de Reuss-Ebersdorf; 4000 hab., la plupart tisserands. Château du prince.

LOBINEAU (le P.), bénédictin, né à Rennes en 1666, mort en 1727, a laissé : *Histoire de Bretagne*, 1707, 2 vol. in-f°; *Histoire des saints de la Bretagne*, 1724, in-f°, et a rédigé les 3 derniers volumes de l'*Histoire de Paris* commencée par dom Michel Félibien. On lui attribue à tort *les Aventures de Pomponius*, roman licencieux : cet ouvrage est de D. Labadie.

LOBO (Rodriguez), le *Théocrite portugais*, né à Leiria (Estramadure) vers 1575, m. vers 1630, en se noyant accidentellement dans le Tage, a laissé trois longs romans pastoraux, *le Printemps*, *le Berger voyageur*, et *le Désenchanté*, qui se font suite, et où se

trouvent enchassées des poésies bucoliques pleines de fraîcheur; un poëme épique, *le Connétable de Portugal* (1610), dont le héros est le grand connétable Nuno Alvarez Pereira; et un livre mêlé de prose et de vers, intitulé *la Cour au village ou les Nuits d'hiver* (1619), recueil de conversations sur la morale, le bon ton et la littérature, qui resta longtemps populaire.

LOBO (le P.), jésuite missionnaire, né à Lisbonne en 1593, mort en 1678, fut envoyé dans les Indes en 1621, en Abyssinie en 1634, dirigea la maison de son ordre à Goa, et devint provincial. On a de lui une *Histoire de l'Éthiopie* (Coïmbre, 1659), trad. du portugais en franç. par Joachim Legrand, Paris, 1728.

LOBOS, petit groupe d'îles voisin de la côte du Pérou, par 7° lat. S., contient de riches bans de guano.

LOBOSITZ, v. de Bohême. *V.* LOWOSITZ.

LOCARNO, en allem. *Luggarus*, un des ch.-lx du canton du Tessin, à la pointe N. O. du lac Majeur, à 15 kil. O. S. O. de Bellinzona; 2700 h. Évêché. Église de la Madona del Sasso, couvent de Franciscains.

LOCATELLI (L.), dit *Lucatel*, médecin de Bergame), m. en 1637, allia l'alchimie à la médecine et inventa plusieurs remèdes nouveaux. Il a laissé son nom à un *baume* employé contre la phthisie (*V.* BAUME DE LUCATEL *au Dictionnaire des Sciences*). On a de lui un traité d'alchimie, publié d'abord en italien, puis en latin sous le titre de *Theatrum arcanorum chemicorum*, Francfort, 1656.

LOCH, mot écossais qui entre dans la composition de plusieurs noms géographiques, veut dire *lac* ou *marais*, et quelquefois *golfe*. *V.* le mot qui suit *Loch*.

LOCHES, *Luccæ*, v. du dép. d'Indre-et-Loire, ch.-l. d'arr., *sur l'Indre*, à 40 kil. S. E. de Tours; 4753 h. Trib., collége. Curieuse église *St-Ours*. Vieux château où séjourna Charles VII et dont Louis XI fit une prison d'État : il sert auj. de prison départementale : on voit encore les cachots superposés, les oubliettes et les cages garnies de fer où furent enfermés La Balue, Comines, etc. Mausolée d'Agnès Sorel. Loches était une seigneurie fort ancienne qui était passée entre les mains des Anglais. Philippe-Auguste l'enleva à Jean sans Terre en 1205.—On appelle souvent *Édit de Loches* l'édit rendu en 1575 par Henri III en faveur des Protestants à Beaulieu, près de Loches.

LOCHLEVEN, château d'Écosse (Fife), dans une île du lac de Leven, est une ancienne résidence royale où Marie Stuart fut détenue en 1567 et 1568.

LOCKE (Jean), philosophe anglais, né en 1632 à Wrington près de Bristol, était fils d'un greffier de justice de paix, qui servit comme capitaine dans l'armée parlementaire. Après avoir étudié à l'Université d'Oxford, il obtint dans le Collége du Christ, qui faisait partie de cette université, un bénéfice, espèce de sinécure qui lui permit de se livrer à son goût pour l'étude. Il apprit la médecine, mais sans vouloir exercer. En 1666 il se lia avec Ashley Cooper, depuis comte de Shaftesbury, qui lui confia l'éducation de son fils, et qui, devenu ministre, le chargea de rédiger les constitutions de la Caroline (1669), puis le fit nommer secrétaire des présentations aux bénéfices (1672). Locke perdit ce poste en 1673, lors de la disgrâce de son protecteur; il suivit Shaftesbury dans son exil en Hollande (1682), fut lui-même accusé en son absence d'avoir pris part à une conspiration contre Charles II, et se vit expulsé du Collége du Christ. Il resta en Hollande jusqu'à la Révolution de 1688, s'occupant d'études philosophiques. Revenu en Angleterre avec le prince Guillaume d'Orange, il fut nommé commissaire des appels, puis commissaire du commerce et des colonies (1695), avec un traitement considérable. En 1700, l'affaiblissement de sa santé le détermina à résigner ses fonctions, et il refusa, malgré les instances du roi, de conserver les émoluments d'une place qu'il ne remplissait plus. Il se retira à Oates, auprès de lady Masham, fille du docteur Cudworth, et son amie; c'est là qu'il mourut en 1704. Il mérita par ses vertus et par la modération de ses opinions d'être surnommé *le sage Locke*. Ses écrits valent plutôt par la solidité du fond que par le style, qui est souvent lourd et traînant. Les principaux sont : une *Épître sur la Tolérance à Limborch*, en latin, 1689 (il y ajouta depuis 3 autres lettres sur le même sujet); l'*Essai sur l'entendement humain*, en anglais, 1690, plusieurs fois réimprimé du vivant de l'auteur avec corrections et additions; *Traité sur le gouvernement civil*, 1690, où il combat les partisans du droit divin; *Pensées sur l'éducation des enfants*, 1693, où l'on trouve le germe des réformes proposées depuis dans l'*Émile* de Rousseau; *le Christianisme raisonnable*, 1695, qui le fit accuser de Socinianisme; et quelques écrits posthumes, parmi lesquels la *Conduite de l'entendement*, la *Vie du comte de Shaftesbury*, et un *Recueil de Lettres*. Locke fut pendant sa vie considéré surtout comme l'apôtre de la liberté politique et religieuse; aujourd'hui il est principalement connu comme philosophe; on le regarde comme un des pères de la métaphysique moderne. Dans son *Essai sur l'entendement humain*, il se propose de rechercher l'origine, la valeur et l'étendue de nos connaissances; il renverse l'hypothèse des idées innées, admise par Descartes, considère l'âme au moment de la naissance comme une table rase, explique toutes nos idées par l'expérience, d'où elles dérivent par deux canaux : la *sensation* et la *réflexion*, et n'accorde de valeur qu'aux connaissances qui viennent de cette source. On lui reproche d'avoir adopté un système incomplet, d'avoir trop donné à l'empirisme, d'avoir incliné même vers le matérialisme et le fatalisme. Sa philosophie, devenue populaire en Angleterre, fut propagée en Hollande par Leclerc et S'Gravesande, introduite en France par Voltaire, et développée par Condillac. Elle a été combattue en Angleterre par Stillingfleet, en Allemagne par Leibnitz (dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*), en Écosse par Reid, en Italie par Gerdil, en France par Royer-Collard et V. Cousin. On a plusieurs éditions des *OEuvres de Locke* : une des plus complètes est celle qui a été publiée à Londres, 1824, 9 vol. in-8. La plupart des ouvrages de ce philosophe ont été traduits en français : l'*Essai sur l'entendement*, par Coste, 1700; l'*Éducation des enfants* et *le Christianisme raisonnable*, par le même, 1695; la *Lettre sur la tolérance*, ainsi que les *OEuvres posthumes*, par Leclerc, Rotterdam, 1710. M. Thurot a réuni les *OEuvres philosophiques de Locke*, trad. en français, en 7 vol. in-8, Didot, 1821-25. Lord King a donné la *Vie de Locke*, Londres, 1830.

LOCKHART (J. GIBSON), littérateur écossais, né en 1794, m. en 1854, abandonna le barreau pour les lettres, débuta dans le *Blackwood Magazine* et y donna en 1820 une traduction d'*Anciennes ballades espagnoles*, une *Vie de Cervantès*, et une série de portraits satiriques, qui causèrent quelque émotion dans la société d'Édimbourg; puis, étant devenu le gendre de Walter Scott, il s'exerça dans le genre du roman : il publia *Valerius*, 1821, dont le sujet est tiré des premiers temps de l'empire romain; *Adam Blair*, 1822, tableau de mœurs écossaises; *Reginald Walton*, 1823; et *Matthew Wald*, 1824. En 1825, il vint prendre à Londres la direction du *Quarterly Review:* il fournit à ce recueil littéraire un grand nombre d'articles remarquables. On lui doit une *Vie de Robert Burns*, 1828, et une *Vie de Walter Scott*, 1838.

LOCLE (Le), v. de Suisse (Neufchâtel), à 15 kil. N. O. de Neufchâtel et très-près de la France; 8000 h. Horlogerie. Institution d'orphelines.

LOCMAN, fabuliste. *V.* LOKMAN.

LOCMARIAKER (c.-à-d. *Ville de l'hermitage de Marie*), bourg du Morbihan, à 65 kil. S. E. de Lorient; 2187 hab. Petit port, bonnes huîtres. Curieux restes de monuments druidiques et romains.

LOCMINÉ, ch.-l. de c. (Morbihan), à 23 kil. S. de Napoléonville; 1600 hab.

LOCRÉ DE ROISSY (Guill.), jurisconsulte, né en 1758 à Leipsick, de famille française, m. en 1840, était avocat au parlement de Paris en 1789. Chargé en 1794 de classer les lois décrétées jusqu'à cette époque,

puis nommé secrétaire rédacteur du Conseil des Anciens, enfin secrétaire général du Conseil d'État sous le Consulat et l'Empire, il put suivre dans toutes ses phases le travail d'enfantement de la législation nouvelle, et rendit un vrai service aux jurisconsultes en publiant les ouvrages suivants : *Esprit du Code Napoléon*, 1806, 7 vol. in-8; *Esprit du Code de Commerce*, 1808-1813, 10 v. in-8; et 1829, 4 vol. in-8; *Esprit du Code de Procédure*, 1816, 5 vol. in-8; *Législation de la France*, 1826-1832, 31 vol. in-8.

LOCRES, *Locri epizephyrii* (c.-à-d. *Occidentaux*), v. de l'Italie anc., ainsi surnommée de sa situation au couchant, était dans la Grande Grèce, sur la côte E. du Brutium, au S. de l'embouchure de la Sagra. Patrie de Zaleucus et de Timée. Elle reçut divers colonies de Locriens, dont une conduite par Ajax, fils d'Oïlée, et fut occupée vers 700 av. J.-C. par des Locriens ozoles. Elle eut pour législateur Zaleucus; fut soumise par Denys le Tyran, 394-389, servit de refuge à Denys le Jeune (357-51), chassé de Syracuse; fut tour à tour libre et dominée par les tyrans siciliens, de 350 à 275 ; fut quelque temps l'alliée de Rome, embrassa le parti des Carthaginois sous Annibal, tomba en 205 au pouvoir des Romains et fut durement traitée. On croit la retrouver dans la v. actuelle de *Gerace*.

LOCRIDE, pays de la Grèce ancienne, habité par les Locriens. On distinguait 1° la *L. épicnémidienne*, au pied du mont Cnémis, au N. E. de la Phocide, sur la mer d'Eubée, au S. du golfe Maliaque; ch.-l., Thronium; —2° la *L. opontienne*, bornée au N. O. par la précédente, et située également sur la mer d'Eubée, à l'E. de la Phocide et au N. de la Béotie; ch.-l., Oponte; 3° la *L. ozole* (c.-à-d. *puante*), dite aussi *épizéphyrienne* (occidentale), séparée des deux précédentes par la Doride et la Phocide et située à l'O. du Parnasse, au S. de l'Étolie et de la Phocide, sur la mer de Crissa; ch.-l., Naupacte ou Amphisse; son surnom lui vient de ce qu'elle était couverte de marais qui exhalaient une odeur méphitique. Les trois Locrides ne jouent presque aucun rôle dans l'histoire. La première envoyait des députés aux Amphictyons. On connaît parmi les rois des Locriens Oïlée et Ajax. — Les deux premières Locrides correspondent, dans le royaume actuel de Grèce, à la partie orientale de l'éparchie de Phthiotide. La Locride occidentale ou *Ozole* répond à la partie S. de l'éparchie de Phocide.

LOCRIENS, habitants de la Locride. *V.* LOCRIDE.

LOCUSTE, empoisonneuse de Rome, fournit à Néron le poison qui fit périr le jeune Britannicus. Néron la combla de faveurs, la logea dans son palais, et voulut qu'elle formât des élèves pour son art odieux; mais Locuste ayant, dit-on, tenté de l'empoisonner lui-même, il la fit mettre à mort. Selon une version plus vraisemblable, elle ne fut mise à mort que sous Galba.

LODÈVE, *Luteva*, ch.-l. d'arr. (Hérault), au pied des Cévennes et sur l'Ergue, à 54 kil. N. O. de Montpellier, à 737 k. S. de Paris; 11 208 h. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, promenade. Filatures, fabriques de draps pour le Levant et pour les troupes; tanneries; eau-de-vie; huile d'olive. — Lodève, ville des *Volcæ Arecomici*, dans la Narbonnaise, passa des Romains aux Goths, puis aux Francs. Au moyen âge, elle eut des vicomtes, puis des évêques souverains, qui eurent le droit de battre monnaie jusqu'en 1789. Elle fut prise et pillée par les Protestants en 1573. Patrie du cardinal Fleury.

LODI, ville de Lombardie, ch.-l. de délégation, sur la r. dr. de l'Adda, à 31 kil. S. E. de Milan; 18 000 hab. Évêché, lycée, gymnases, bibliothèque. Vieille citadelle, belle église de l'*Incoronata*, etc. Faïence, fromages dits *parmesan* et *stracchino*. — Lodi fut bâtie en 1158 par l'empereur Frédéric près des ruines de l'antique *Laus Pompeia;* elle fut fortifiée en 1655. Bonaparte y entra le 10 mai 1796, après avoir forcé le passage du *Pont de Lodi*. Il fut conclu dans cette ville en 1454 un traité qui unissait tous les États italiens en une seule confédération.

LODI VECCHIO (c.-à-d. *vieux Lodi*), *Laus Pompeia*, jadis ville, auj. simple village de Lombardie, à 17 k. O. de Lodi. Fondée par Pompée, détruite par les Milanais au XIIe siècle.

LODIANA, v. forte de l'Inde anglaise (Sirhind), sur la r. g. d'un bras du Setledge, à 200 kil. N. O. de Delhy, à 50 kil. N. O. de Sirhind; environ 50 000 hab. Fabriques de cachemires. Fondée par les Musulmans lorsqu'ils conquirent l'Inde; possédée longtemps par les Syks, auxquels les Anglais l'enlevèrent; presque détruite en 1846 par les Syks, alors en guerre avec les Anglais, mais bientôt relevée.

LODOMIRIE (pour *Wladimirie*), anc. contrée de la Pologne occid., identique à la Galicie actuelle, fut ainsi nommée de Wladimir le Grand, qui régnait à la fin du Xe siècle. En 1198, Roman Mstislavitch, prince de Lodomirie, étant devenu maître de Halicz, ses États ne tardèrent point à être désignés sous le nom de *Galicie-et-Lodomirie*. Cette contrée fut réunie à l'empire d'Autriche après le 1er partage de la Pologne, en 1772; depuis cette réunion, tout le pays porte le nom de Galicie. *V.* GALICIE.

LOEWENSTEIN, château fort de Hollande, près de Gorkum. Enlevé au duc d'Albe par H. Ruyter en 1571. Grotius y fut détenu et s'en évada.

LŒWENSTEIN (Principauté de), petit État de l'Allemagne, jadis dans la Franconie, auj. dans le N. du roy. de Wurtemberg, avec enclaves dans le roy. de Bavière et le grand-duché de Bade, a été médiatisé en 1711. Il est possédé actuellement par les deux branches de Lœwenstein-Wertheim-Freudenberg et Lœwenstein-Wertheim-Rosenberg, dont les possessions réunies comptent env. 75 000 h., partie catholiques (Rosenberg), partie évangéliques (Freudenberg).

LOFFODEN (îles), archipel de l'Océan Glacial arctique, sur la côte occid. de la Norvége, par 67° 30' 68° 45' de lat. N., se compose de 9 îles incultes : 3500 h. Pêche de morues et de harengs, attirant jusqu'à 20 000 pêcheurs. C'est à l'extrémité S. O. de cet archipel qu'est le gouffre périlleux du *Mal-Strœm*.

LOGES (Les), ancien couvent situé au centre de la forêt de St-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), à 2 k. N. O. de la ville. Il fut supprimé à la Révolution. Une succursale de la maison impériale d'éducation de St-Denis a été établie en 1810 dans les bâtiments du couvent. Il se tient, le 1er dimanche de septembre, sur la belle avenue qui conduit de St-Germain aux Loges, une foire très fréquentée.

LOGHMAN, contrée de l'Afghanistan, entre les prov. de Kaboul à l'E., de Djelalabad et Peichaver au S. E., l'Hindou-Khouch au N.; env. 900 000 hab. Villes principales, Dir et Batchaour.

LOGOTHÈTE, c.-à-d. *Qui tient les comptes*, officier de l'empire d'Orient, qui était chargé de mettre en ordre les dépêches de l'empereur et qui remplissait les fonctions de garde des sceaux. Outre le logothète du palais, il y en avait un autre pour l'église, qui tenait le sceau du patriarche. Cette dernière fonction existe encore dans l'Église grecque.

LOGRONO, *Juliobriga*, ville murée d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. d'intendance, sur l'Èbre, à 94 kil. S. de Vitoria; 7000 hab. Chaises, canapés, cartes à jouer, chapeaux, eau-de-vie. Patrie du peintre F. Navarette el Mudo et du poëte Fr. Lopez de Zarate. Prise par les Français en 1823. — L'intend. de Logrono, formée de la partie N. E. de l'anc. Vieille-Castille, entre la Navarre et le Guipuzcoa au N., les prov. de Burgos à l'O., de Soria au S., et l'Aragon à l'E., compte env. 190 000 hab.

LOGUDORO. *V.* SASSARI.

LOHRASP, 4e roi de Perse de la dynastie des Kaïaniens, est regardé comme le même que Cambyse.

LOI AGRAIRE, SALIQUE, etc. *V.* le mot qui suit *loi*.

LOING (le), *Lupia*, riv. de France, naît à Ste-Colombe, dans le dép. de l'Yonne, entre dans celui du Loiret où elle arrose l'arrond. de Montargis, puis dans celui de Seine-et-Marne, et se joint à la Seine près de Moret, après 130 kil. de cours. Cette riv. n'est pas navigable, mais elle alimente le *Canal du*

Loing, qui continue celui de Briare et fait communiquer la Loire et la Seine. Le canal du Loing a 53 kil.; il a été commencé en 1720.

LOIR (le), *Lædus*, *Lidericus*, riv. de France, naît à Cernay (Eure-et-Loir), traverse les dép. du Loir-et-Cher, de la Sarthe, de Maine-et-Loire, arrosant Bonneval, Châteaudun, Vendôme, Montoire, La Chartre, Château-du-Loir, Le Lude, La Flèche, Briolay, et se jette près de cette dernière ville dans la Sarthe, par la rive gauche, après un cours de 250 kil. Elle reçoit à gauche, la Conie, le Long et le Mésulne; à droite, la Thironne, le Fouchard, l'Ozanne et la Braye.

LOIR-ET-CHER (dép. de), dép. du centre, entre ceux du Loiret, d'Eure-et-Loir, de la Sarthe et du Cher, est arrosé par le Loir et le Cher : 6397 kil. carr.; 269 029 hab.; ch.-l., Blois. Presque en entier formé de l'Orléanais, avec une petite portion de la Touraine. Au N. et au centre, sol fertile (grains, vin, légumes, fruits, chanvre); au S., landes, marais, d'où sortent des exhalaisons nuisibles, et qu'habite une population misérable. Gros bétail, moutons, volaille, gibier, poissons abondants. Quelques usines à fer; draps, papier, cotonnades, gants, sucre de betterave, vinaigre, verre, etc. — Ce dép. a 3 arrond. (Blois, Vendôme, Romorantin), 24 cant., 300 comm.; il appartient à la 1re division militaire, dépend de la cour d'Orléans, et forme le diocèse de Blois.

LOIRE (la), *Liger*, *Ligeris*, le plus grand fleuve de la France, prend sa source dans le Velay, au mont Gerbier-des-Jones (Ardèche), à 1400 m au-dessus du niveau de la mer, coule vers le N. O. jusqu'à Orléans, puis au S. O. et à l'O.; arrose les dép. de la Hte-Loire, de la Loire, sépare ceux de l'Allier et de Saône-et-Loire, entre dans celui de la Nièvre qu'il sépare du dép. du Cher, baigne ensuite ceux du Loiret, de Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire, de Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure; traverse un grand nombre de villes importantes, notamment Roanne, Nevers, La Charité, Châtillon-sur-Loire, Gien, Orléans, Beaugency, Blois, Amboise, Tours, Saumur, Ancenis, Nantes, Paimbœuf, et se jette dans l'océan Atlantique à St-Nazaire, après un cours d'env. 1000 kil., dont 760 de navigables. Elle a pour principaux affluents : à droite le Lignon, le Furens, l'Arroux, la Nièvre, la Mayenne, l'Erdre; à gauche, l'Allier, le Loiret, le Cosson, le Beuvron, le Cher, l'Indre, la Vienne, le Thouet, la Sèvre nantaise. Les rives de la Loire sont agréables et bordées de riantes campagnes, surtout dans sa partie inférieure; mais cette rivière est sujette à de fréquents débordements, parmi lesquels on a surtout remarqué ceux de 1846 et de 1856; en outre, les sables qu'elle charrie et qui se déplacent constamment y rendent la navigation difficile. Pour parer aux ravages que produisent les débordements, on a exécuté, sur une grande partie du cours du fleuve, des digues parallèles qui resserrent les eaux, ou des barrages qui les maintiennent à une élévation égale; sur la r. dr. du fleuve, de Blois à Angers, s'étend la *Levée* de la Loire, qu'on fait remonter à Charlemagne et à Louis le Débonnaire. Pour faciliter la navigation, on a creusé un *Canal latéral à la Loire*, qui longe la rive gauche du fleuve depuis le canal du Centre jusqu'à celui de Briare; ce canal, commencé en 1822 et achevé en 1838, a une longueur de 200 kil.

LOIRE (dép. de la), entre ceux de la Hte-Loire au S., de Saône-et-Loire au N., du Puy-de-Dôme à l'O., du Rhône et de l'Isère à l'E.; 5000 k. carr.; 517 603 h.; ch.-l., St-Étienne, depuis 1855 : c'était auparavant Montbrison. Il est formé du Forez et d'une partie du Beaujolais et du Lyonnais. Montagnes dites monts du Forez: fer, plomb, houille en grande abondance; marbre, pierres à fusil et à aiguiser, etc. Quelques massifs de forêts, composées surtout de pins, sapins et hêtres, fournissent beaucoup de térébenthine, de goudron et de résine; peu de grains; vins, chanvre, légumes, fruits, marrons dits de Lyon, garance, pastels, safran; bétail. Industrie très-active : usines à fer, acier, armes, limes, serrurerie; soieries, rubans, gros draps, étoffes de coton, etc. Grand commerce de houille, de métaux et d'objets sortis des fabriques du pays. — Ce dép. a 3 arrond. (St-Étienne, Montbrison, Roanne), 28 cantons, 317 communes; il appartient à la 8e division militaire, dépend de la cour impériale de Lyon et de l'archevêché de Lyon.

LOIRE (dép. de la HAUTE-), entre ceux de la Loire et du Puy-de-Dôme au N., de la Lozère au S., de l'Ardèche à l'E., du Cantal à l'O. : 4958 kil. carrés; 305 521 hab.; ch.-l., Le Puy. Formé d'une partie du Languedoc (Velay, Gévaudan et partie du Vivarais). Sol volcanique; marbres statuaires et autres, pierre meulière et pierre de taille, plâtre, etc.; antimoine, houille. Beaucoup de grains, vin, fruits, légumes. Bestiaux, moutons, mulets. Peu d'industrie (dentelles, blondes, organsinage de la soie, outres à vin, etc.); peu de commerce. Émigration annuelle d'env. 3000 ouvriers. — Ce dép. a 3 arr. (Le Puy, Brioude, Yssingeaux), 28 cant., 274 comm.; il appartient à la 20e division militaire, dépend de la cour impériale de Riom et forme le diocèse du Puy.

LOIRE-INFÉRIEURE (dép. de la), dép. maritime, au S. de celui d'Ille-et-Vilaine, à l'O. de celui de Maine-et-Loire et au N. de celui de la Vendée : 7000 k. carrés; 580 207 hab.; ch.-l., Nantes. Il est formé de la partie mérid. de l'anc. Bretagne. Beaucoup de collines peu élevées; lac de Grand-Lieu, récemment desséché; marais salants (à Bourgneuf, à Guérande, au Croisic). Fer étain, antimoine, houille, marbre, aimant, quartz vitreux, kaolin, tourbe, etc. Sarrasin et autres grains, lin, fruits à cidre, légumes, vin. Gros et menu bétail, abeilles. Usines à fer et à cuivre; fonderies, outils de fer, fonte, acier; câbles et chaînes en fer; canons; tissus de fil, coton de toutes espèces; bonneterie, chapellerie; eau-de-vie, produits chimiques, verreries; chantiers de construction; grande pêche, armement pour Terre-Neuve. Très-grand commerce maritime (avec l'Amérique, l'Afrique et l'Inde). — Ce dép. a 5 arr. (Nantes, Savenay, Paimbœuf, Ancenis, Châteaubriant), 45 cantons, 208 communes; il appartient à la 15e division militaire, dépend de la cour de Rennes, et forme le diocèse de Nantes.

LOIRET, *Ligerula*, petite riv. de France, naît dans le dép. qui prend son nom, à 4 kil. S. S. E. d'Orléans, au château de la Source, passe à Olivet, et se jette dans la Loire par la r. g., sous St-Mesmin, après un cours de 12 k. Elle communique souterrainement avec la Loire, grossit en même temps qu'elle et paraît n'être qu'une dérivation du fleuve.

LOIRET (dép. du), un des dép. du centre, borné par ceux de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne au N., d'Eure-et-Loir à l'O., de Loir-et-Cher et du Cher au S., de l'Yonne à l'E. : 6700 k. carrés; 352 757 h.; ch.-l., Orléans. Formé de l'Orléanais et d'un fragment du Berry. Quelques collines, qui forment la ligne de partage des eaux entre la Loire et la Seine (l'Essonne, le Loing y prennent leur source); canaux de Briare, d'Orléans; canal latéral à la Loire. Sol gras et riche, sauf au S. O., où commence la Sologne. Belles forêts à l'E. et au S.; grains, fruits, légumes, vins, safran, etc. Gros et menu bétail. Industrie : lainages, bonneterie, vinaigrerie, brûlerie d'eau-de-vie, raffinerie de sucre; poterie, tannerie, parcheminerie, papeterie, etc. Grand commerce de transit et autres. — Ce dép. a 4 arr. (Orléans, Gien, Montargis, Pithiviers), 31 cantons, 348 communes; il fait partie de la 1re div. militaire, a une cour impér. et un évêché à Orléans.

LOIRON, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 15 kil. O. de Laval; 1350 hab.

LOISEAU, jurisconsulte. *V.* LOYSEAU.

LOISEL (Ant.), jurisconsulte, né à Beauvais en 1536, mort à Paris en 1617, étudia sous Cujas, dont il resta l'ami; fut avocat au parlement de Paris, puis remplit diverses fonctions dans la magistrature et fut en même temps l'avocat de la reine Catherine de Médicis et de plusieurs princes. On a de lui, outre un recueil de *Discours* et des brochures de circonstance,

des *Institutes coutumières*, Paris, 1607, 1656, etc., ouvrage estimé, réédité en 1846 par Dupin et Laboulaye, et le *Dialogue des avocats*, réimpr. en 1818 et 1844 par Dupin. Il a aussi laissé des *Poésies latines* et des *Opuscules*, recueillis en 1652 par Cl. Joly.

LOISELEUR-DESLONGCHAMPS (Aug.), orientaliste, employé à la Bibliothèque royale, né à Paris en 1805, mort en 1840, était fils d'un savant médecin, connu lui-même par d'excellents ouvrages de botanique et d'économie rurale (né à Dreux en 1774, mort en 1850). Il étudia le sanscrit sous Chézy, et publia un des livres les plus importants de l'Inde ancienne, les *Lois de Manou* (*Manava-Dharma-Sastra*), en sanscrit, avec trad. française, 2 vol. grand in-8, 1832-1833. On lui doit encore un *Essai sur les Fables indiennes*, 1838, in-8; et une édition du dictionnaire sanscrit intitulé l'*Amarakocha*, qui n'a été terminée qu'après sa mort, 2 vol. in-4, 1839-1845.

LOJA ou **LOXA**, v. d'Espagne (Grenade), ch.-l. de juridiction, à 54 kil. O. de Grenade, sur le Xenil; 25900 hab. Enlevée aux Maures en 1486. Patrie du maréchal Narvaez. Une conspiration républicaine y éclata en 1861, et fut aussitôt réprimée.

LOJA, v. de la république de l'Équateur, ch.-l. du dép. de Loja, à 123 k. S. de Cuença, près des Andes; 15000 h. Collége. Excellents fruits; quinquina, dont il se fait un commerce important sous le nom de *Cascarilla de Loxa*, belle cochenille. Cette v. fut fondée en 1544. — Le dép. de Loja, dans la partie S. O. de la république, est un de ceux qui ont été formés de l'anc. dép. d'Assuay.

LOKE, génie du mal chez les Scandinaves, est le père du loup Fenrir. Enchaîné par les Ases, il doit un jour recouvrer la liberté et anéantir le monde.

LOKEREN, v. de Belgique (Flandre orient.), à 23 kil. N. E. de Gand; 16 600 hab. Belle église du XVIIe siècle. Draps, cotonnades, couvertures, chapeaux, savonneries, raffineries, etc.

LOKMAN, fabuliste arabe fort ancien, dont on ne sait rien de précis. On le croit le même qu'un Lokman le Sage dont il est parlé dans l'Alcoran, et qui aurait vécu vers le temps de David, ou même d'Abraham. On lui attribue une très-longue vie, ainsi que diverses aventures singulières, analogues à celles de l'Ésope des Grecs. Plusieurs des fables qu'on a sous le nom de Lokman se retrouvent dans celles d'Ésope; M. de Sacy pensait qu'elles ne sont qu'une imitation du fabuliste grec. Les fables de Lokman ont été publiées pour la 1re fois par Erpenius, Leyde, 1615, arabe-latin. Elles ont été éditées avec traduct. française par Marcel, au Caire, 1799, par Caussin, Paris, 1818, et par Cherbonneau, Alger, 1850. Galland les avait traduites en français dès 1714.

LOLLARD (Walter), hérésiarque du XIVe siècle, né en Angleterre selon les uns, en Hollande selon les autres, soutenait que la croyance de l'intercession des saints n'est, ainsi que toutes les cérémonies de l'Église, qu'une invention des prêtres, supprimait les sacrements et combattait même le mariage. Il prêcha ses erreurs en Allemagne, fut condamné par l'Inquisition et brûlé à Cologne en 1322. Il compta jusqu'à 20000 disciples : il en avait choisi 12, qu'il nommait ses *Apôtres*, et qu'il chargea de répandre ses doctrines en Bohême et en Autriche. Il prépara, par ses prédications, celles de Jean Huss en Bohême et de Wicleff en Angleterre.

LOLLARDS, partisans de W. Lollard. *V.* LOLLARD.

LOLLIUS (M.), fut nommé en 23 av. J.-C., par l'empereur Auguste, gouverneur de la Galatie, de la Lycaonie, de l'Isaurie et de la Pisidie, puis envoyé contre les Parthes, avec Caïus César Agrippa, petit-fils d'Auguste. Suspecté d'intelligences avec l'ennemi, il s'empoisonna pour éviter son châtiment. — Son fils, M. Lollius, consul en 21, se laissa battre en Germanie. On croit que c'est à lui qu'Horace adressa la 2e et la 18e épître de son Ier livre. — La petite-fille de ce dernier, Lollia Paulina, avait épousé C. Memmius Regulus : Caligula la fit divorcer pour l'épouser; Agrippine la fit mettre à mort parce qu'elle avait prétendu à la main de Claude.

LOMAGNE, *Leomania*, petit pays de l'anc. Gascogne, dans le Bas-Armagnac, avait pour lieux principaux Lavit-de-Lomagne et Beaumont. Les vicomtes de L. avaient le droit de battre monnaie. Ce pays fait auj. partie des dép. du Gers et de Tarn-et-Garonne.

LOMAZZO (J. P.), peintre italien, né en 1538 à Milan, mort vers 1592, fut longtemps garde de la galerie de Cosme de Médicis à Florence. Il s'était déjà fait une grande réputation lorsqu'il devint aveugle, à peine âgé de 33 ans. Il se mit alors à écrire et dicta un excellent *Traité de peinture*, en 7 livres, Milan, 1584; le Ier livre a été traduit sous le titre de *Traité de la proportion naturelle*, Toulouse, 1649.

LOMBARD (Pierre), théologien scolastique, dit le *Maître des sentences* (*Magister sententiarum*), né vers 1100, près de Novare en Lombardie, mort en 1164, étudia à Reims, fut reçu docteur par l'Université de Paris, enseigna avec grand succès la théologie, et fut nommé en 1159 évêque de Paris. On a de lui un cours de théologie très-célèbre sous le titre de *Sententiarum libri IV* (Nuremberg, 1474; Venise, 1480; Paris, 1560, etc.); il y rassemble les diverses opinions des Pères sur chaque point de théologie, mais le plus souvent sans donner de décision. Ce livre a fourni un aliment inépuisable aux disputes de l'école, et a eu une foule de commentateurs, parmi lesquels on distingue S. Thomas d'Aquin.

LOMBARD (Lambert), artiste flamand, né à Liége en 1506, m. en 1565, réussit également dans la peinture, l'architecture et la poésie. Après avoir étudié sous Schwartz à Munich et sous Titien en Italie, il revint se fixer à Liége en 1539 et y fit dominer le style de la Renaissance. On cite de lui une *Mater dolorosa*, à Munich, et *la Cène*, au Louvre.

LOMBARD (Ch.), apiculteur, né en 1743, m. en 1824, avait été avant la Révolution procureur au parlement de Paris. Après 1793, il se retira aux Ternes, près Paris, s'adonna tout entier à l'éducation des abeilles, publia sur ce sujet d'utiles ouvrages (*Manuel du propriétaire d'abeilles*, 1802, 6e éd. 1825; *État de nos connaissances sur les abeilles*, 1805), et fit sur l'apiculture des cours qui furent très-suivis. — *V.* LOMBARDO et LOMBART.

LOMBARDE (Ligue). *V.* LOMBARDIE (*Hist.*).

LOMBARDIE. Au moyen âge on donnait ce nom à toute la partie de l'Italie occupée par les Lombards; elle se composait de l'Italie septentr., d'une partie de l'Italie centrale et de presque toute l'Italie mérid. On la divisait en 32 duchés, dont les principaux étaient ceux de Frioul, de Spolète et de Bénévent; la capitale générale était Pavie. On la partageait aussi géographiquement en huit régions : 1° Austrie, au N. E.; 2° Neustrie, au N. O.; 3° Flaminie et partie de l'Émilie; 4° Tuscie lombarde; 5° duché de Spolète; 6° duchés de Bénévent et de Salerne; 7° Istrie; 8° Exarchat de Ravenne et Pentapole (les Lombards ne possédèrent ce dernier pays qu'un instant). — Dans les temps modernes, malgré la destruction de l'empire des Lombards, le nom de Lombardie continua de subsister, mais il désigna spécialement l'Italie septentrionale, l'anc. Gaule Cisalpine. Ainsi comprise, la Lombardie, qui répond à peu près à l'ancien duché de Milan, est bornée au N. par les cantons suisses du Tessin et des Grisons, à l'O. par le Tessin et le lac Majeur, qui la séparent des États Sardes, au S. par le Pô, qui la sépare de l'anc. duché de Modène et de Ferrarais, à l'E. par le Mincio, qui la sépare de la Vénétie. Elle compte env. 3 millions d'habitants et a pour capit. Milan. Elle se divise en provinces qui tirent leur nom des villes qui en sont les ch.-lx : Milan, Côme, Sondrio, Pavie, Bergame, Brescia, Crémone. Elle est arrosée, de l'O. à l'E., par le Tessin, le Lambro, l'Olona, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, et renferme plusieurs lacs : lac Majeur, de Côme, d'Idro, d'Iseo, de Garda; on y compte en outre de nombreux canaux, dont le principal est celui de Milan à Pavie. Le climat, froid dans les ré-

gions montagneuses, est chaud dans les plaines, et généralement salubre. Le sol est presque partout d'une grande fertilité, qui est encore augmentée par une culture très-soignée, ce qui fait de tout ce pays un jardin délicieux. Les principaux produits sont les céréales, le maïs et surtout le riz; on y cultive aussi avec succès le chanvre, le lin, les plantes oléagineuses, l'olivier, le citronnier, l'oranger, le grenadier, etc.; les pâturages, nombreux et excellents, nourrissent beaucoup de bestiaux. En outre on s'y livre à l'élève des abeilles, qui donnent un miel estimé, à celle du ver à soie, qui produit chaque année plus de 2 millions de kilog. de soie grége. Le pays contient de riches mines de cuivre, de fer, de plomb, de houille, d'alun, et des carrières de marbre, d'albâtre, et autres minéraux utiles. Les principaux produits de l'industrie sont les soieries, les draps, les lainages, les cotons imprimés, les fils et toiles de lin, la verrerie, le papier, la chapellerie, la poterie, les fromages, les ouvrages en *paille d'Italie*, etc.—Cette partie de l'Italie, après avoir été occupée par les Gaulois et les Romains (*V.* GAULE CISALPINE), fut conquise par les Lombards en 568; elle leur fut enlevée par Charlemagne en 774, et passa ensuite à ses successeurs, sous le nom de *Royaume d'Italie*. Pendant les guerres des Guelfes et des Gibelins, elle se rendit indépendante, et il s'y forma une foule de petites républiques (Milan, Pavie, Crémone, Venise, Modène, Padoue, Plaisance, Ferrare, etc.), qui figurèrent pour la plupart dans le parti guelfe. Le plus souvent elles se faisaient la guerre, mais au XIIe siècle plusieurs d'entre elles se réunirent pour opposer une digue à la puissance des empereurs et formèrent à Puntido (1167), sous le patronage du pape Alexandre III, la 1re *Ligue lombarde*, qui vainquit Fréd. Barberousse (1175-83), et le força à reconnaître l'indépendance des villes lombardes. En 1225, il se forma contre l'empereur Frédéric II une 2e ligue lombarde, soutenue également par les papes, et qui, après diverses vicissitudes, finit également par triompher (1249) : Milan fut l'âme de toutes deux. Après la victoire, des tyrans surgirent presque dans chaque ville lombarde; enfin, au XIVe s., toute la Lombardie du Pô fut soumise soit aux ducs de Milan, soit à Venise. Les États restés libres étaient Mantoue, Modène et Ferrare, Gênes, le Piémont, et plus tard Parme. Longtemps la France et l'Autriche se disputèrent le Milanais (*V.* duché de MILAN) : il finit par rester à la branche espagnole de la maison d'Autriche, qui le conserva jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. En 1714, après la guerre de la succession d'Espagne, il fut donné à l'Autriche qui se fit confirmer dans sa possession au congrès d'Aix-la-Chapelle (1748). Les Autrichiens perdirent pendant quelques années la Lombardie, d'abord par suite de la création de la *République Cisalpine* (1797), puis lors de la formation du nouveau *Roy. d'Italie* (1805); mais ils se la firent rendre en 1815, et, la réunissant à la Vénétie, en formèrent leur *Royaume Lombard-Vénitien*. En 1848, la Lombardie, aidée du Piémont, tenta de s'affranchir; mais, après la défaite de Novare (23 mars 1849), elle retomba sous le joug de l'Autriche. Enfin, en 1859, à la suite de la brusque invasion des Autrichiens dans le Piémont, l'empereur d'Autriche, vaincu à Magenta et à Solferino par l'armée franco-sarde, se vit forcé, par la convention de Villafranca (12 juillet), d'abandonner la Lombardie à l'empereur Napoléon III, qui la céda aussitôt au roi de Sardaigne.

LOMBARDO (Pietro), sculpteur et architecte vénitien, né vers 1450, m. vers 1530, orna de ses œuvres Venise, Ravenne, Padoue. Ses chefs-d'œuvre sont le *Mausolée des doges P. et J. Mocenigo*, à Venise, et la *Tour de l'horloge de la place St-Marc*. Il eut pour élèves et pour collaborateurs ses deux fils, Tullio et Antonio.

LOMBARDS, *Longobardi* ou *Langobardi*, peuple d'origine germanique ou scandinave. Ils habitèrent d'abord (sous Tibère), entre l'Elbe et l'Aller, affluent du Weser, puis sur l'Aller, la Leine et jusqu'au Weser, et entre ce fleuve et le Rhin. Au milieu du IVe siècle, les Lombards des deux rives de l'Elbe, émigrant à l'Est, soumirent et entraînèrent avec eux les Venèdes des bords de la Baltique, et delà, se dirigeant au Sud, ils occupèrent la *Rugie* (Moravie), sur les bords du Danube, où on les trouve en 487; la Theiss les séparait des Gépides. Au siècle suivant, de concert avec les Avares, ils détruisirent le royaume gépide (567); puis ils passèrent en Italie sous la conduite d'Alboïn, et cela, dit-on, sur l'invitation de Narsès (568). Ils conquirent rapidement la plus grande partie de ce pays (568-72). Vers 752, Astolfe voulut achever la conquête de l'Italie en s'emparant de l'Exarchat et de la Pentapole; mais le roi de France, Pépin, que le pape Étienne IV avait appelé à son secours, lui reprit ce pays, et en fit don au pape (754). Enfin en 774, Charlemagne détruisit la monarchie lombarde centrale, et en 776 il soumit le Frioul qui en dépendait. Il ne resta de la puissance lombarde que les duchés de Bénévent et de Salerne, auxquels les Normands mirent fin en 1077. — Les Lombards étaient d'abord régis monarchiquement; un instant ils formèrent une république aristocratique composée de 32 ducs (575-84); mais ils ne tardèrent pas à rétablir la monarchie élective. La couronne de leurs rois est célèbre sous le nom de *Couronne de fer* (*V.* ce mot au *Dict. univ. des Sciences*). Elle fut portée par les empereurs jusqu'à Charles-Quint, qui la reçut à Bologne en 1530. Napoléon I la ceignit en 1805 comme roi d'Italie. — Voici les noms des rois lombards :

Audoin,	526	Garibald,	671
Alboïn,	561	Pertharite (rétabli),	671
Cleph,	573	Cunibert, associé en	678
Les 32 ducs,	575	puis roi, en	686
Autharis,	584	Luitpert,	700
Agilulf,	591	*Ragimbert*,	701
Adaloald,	615	Aribert II,	701
Ariovald,	625	Ansprand,	712
Rotharis,	636	Luitprand,	712
Rodoald,	652	Hildebrand,	744
Aribert I,	653	Ratchis,	744
Gondibert et Pertharite,	661	Astolfe,	749
		Didier,	756
Grimoald,	662	*Conqu. de Charlem.*,	774

LOMBARDS. On nommait ainsi en France au moyen âge les usuriers ou prêteurs sur gage, parce qu'un grand nombre de marchands de Lombardie étaient venus, à la fin du XIIe siècle, établir des maisons de prêt à Paris, dans la rue dite encore auj. *rue des Lombards*. On les nommait aussi *cahorsins*, d'une banque qu'ils avaient établie à Cahors. Les lombards étaient, comme les Juifs, l'objet de la haine populaire; on les traitait avec presque autant de rigueur.

LOMBARD-VÉNITIEN (Royaume). On appela ainsi de 1815 à 1859 toute la partie italienne de la monarchie autrichienne, qui comprenait la Lombardie et la Vénétie. Elle formait 2 gouvts ayant pour ch.-lx Milan et Venise. Après la paix de Villafranca les possessions des Autrichiens en Italie ont été réduites à la Vénétie, qui elle-même a été réunie au royaume d'Italie à la suite de la guerre de 1866. *V.* LOMBARDIE et VÉNÉTIE.

LOMBART (Pierre), habile graveur, né à Paris en 1612, m. en 1682, avait été élève de Vouet. Il passa presque toute sa vie en Angleterre. Parmi ses ouvrages on remarque : le portrait de *Charles Ier* et une suite de 12 autres portraits d'après Van Dyck; le portrait de *Cromwell*, d'après Walker; la *Cène* et la *Nativité*, d'après le Poussin; *S. Michel*, d'après Raphaël; *la Vierge assise sur un trône*, d'après Annibal Carrache. Il s'était fait une manière aussi vigoureuse que correcte.

LOMBEZ, *Lombaria*, ch.-l. d'arr. (Gers), sur la Save, à 36 kil. S. E. d'Auch; 1650 hab. Trib. de 1re inst., société d'agriculture. Anc. abbaye d'Augustins, érigée en évêché en 1317. Les États de Comminges s'assemblaient autrefois à Lombez.

LOMELLINE, prov. d'Italie, dans les anciens États

sardes (Novare), à l'O. du Tésin et au N. du Pô, compte 150 000 hab. et a pour ch.-l. Mortara.

LOMÉNIE, famille peu ancienne qui a donné à la France plusieurs hommes d'État dans les deux derniers siècles. Antoine de L., 1560-1638, était fils de Martial de L., greffier du Conseil, massacré comme protestant à la St-Barthélemy. Il fut ambassadeur de Henri IV à Londres, 1595, puis secrétaire d'État, 1606, et se fit remarquer par une profonde sagesse. Il forma un précieux recueil de pièces historiques que son fils, le comte de Brienne, céda à Louis XIV, et qui se conserve à la Bibliothèque impériale : il est connu sous le nom de *Fonds de Brienne*. — Son fils, H. Aug. de L., comte de Brienne, 1594-1666, eut la survivance de sa place de secrétaire d'État et fut utilement employé sous Louis XIII et pendant la Régence. Il a laissé des *Mémoires sur les règnes de Louis XIII et Louis XIV* (1661), qui sont précieux par leur exactitude. — L. H. de L., comte de Brienne, fils du préc., fut quelques mois secrétaire d'État sous Louis XIV (1663); mais il quitta tout à coup les affaires pour s'enfermer à l'Oratoire; puis il rentra dans le monde, conçut pour la princesse de Mecklembourg une violente passion qui dégénéra en folie, et fut pendant 18 ans enfermé à St-Lazare; il recouvra au bout de ce temps sa raison, et mourut en 1698. Il a laissé quelques écrits en prose et des *Poésies chrétiennes* (1671). — Ét. Ch. L., comte de Brienne, né en 1727, fut successivement évêque de Condom, archevêque de Toulouse, puis de Sens, ministre de Louis XVI, et cardinal. Nommé en 1787 contrôleur général des finances à la place de Calonne, et bientôt après premier ministre, il ne montra que de l'incapacité. Ayant fait rendre des édits impopulaires sur le timbre et la subvention territoriale, il voulut contraindre le parlement à les enregistrer : il exila ce corps à Troyes, puis le rappela; il assembla les États généraux (15 juillet 1788) après s'y être longtemps refusé, suspendit les payements du Trésor, et se vit peu de jours après (25 août) forcé de quitter le ministère, où il fut remplacé par Necker. Arrêté à Sens en 1793, quoiqu'il eût prêté serment à la Constitution civile du clergé, il mourut en prison quelques mois après (1794) : on crut qu'il s'était empoisonné. Pendant qu'il était archevêque de Toulouse, il avait réuni la Garonne au canal de Caraman par un canal qui a reçu le nom de *Canal de Brienne*. Loménie de Brienne était de l'Académie française et passait pour avoir des liaisons avec les philosophes, notamment avec Turgot et d'Alembert.

LOMOND (Loch), lac d'Écosse, dans le comté de Dumbarton, a 45 kil. sur 15, et contient près de 30 îles. Lors du tremblement de terre qui engloutit Lisbonne en 1755, ses eaux s'élevèrent tout à coup et furent agitées pendant plusieurs heures.

LOMONOSOF (Michel Vasiliévitch), un des créateurs de la poésie russe, né en 1711 près de Kolmogory (Arkhangel), m. en 1765, était fils d'un pauvre pêcheur. Enthousiasmé par la lecture de la Bible, il voulut étudier, et parvint, malgré de grands obstacles, à acquérir des connaissances étendues. Il commença à se faire connaître par des odes sur la guerre contre les Turcs et sur la bataille de Pultawa, qui attirèrent l'attention de l'impératrice, fut nommé en 1745 professeur de chimie, en 1760 directeur des gymnases et de l'Université, en 1764 conseiller d'État. Il était depuis 1751 membre de l'Académie de St-Pétersbourg. On a de lui deux volumes d'odes et de poésies sacrées, entre autres des *Méditations sur la grandeur de Dieu*, qui ont été traduites en français, un poëme en l'honneur de Pierre le Grand, la *Pétréide;* deux tragédies, une *Histoire de Russie* (trad. en français par Eidous, 1768), et plusieurs traités de grammaire, de physique, de métallurgie. Il cultiva également avec succès les beaux-arts et l'industrie. L'Académie russe a publié une édition de ses *OEuvres* (1803, 6 vol. in-4). Lomonosof est le premier poëte russe qui ait rimé. Ses écrits en prose sont des modèles d'élégance et de pureté.

LONATO, v. de Lombardie, à 22 kil. S. E. de Brescia; 6600 hab. Prise en 1509 par Louis XII. Bonaparte y vainquit les Autrichiens le 3 août 1796.

LONDINIÈRES, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), à 14 kil. N. de Neufchâtel; 1000 hab.

LONDINUM, nom latin de la ville de LONDRES.

LONDON, forme anglaise du nom de LONDRES.

LONDONDERRY, v. et port d'Irlande, ch.-l. du comté de même nom, à 200 kil. N. O. de Dublin, sur la Foyle; 15 000 hab. Évêchés catholique et anglican, école classique, bibliothèque; belle cathédrale, hospices d'aliénés; chemin de fer. Commerce important, surtout avec Liverpool. Nombreuses émigrations pour l'Amérique du Nord. Pêche, armements pour celle du hareng et de la morue. Restaurée par Jacques I, cette ville soutint plusieurs siéges célèbres, notamment en 1688 et 89, contre Jacques II. Patrie de Toland.—Le comté, situé dans l'Ulster, entre ceux d'Antrim, de Donegal, de Tyrone et l'Océan, a 65 k. sur 35 et 222 416 hab. (dont 120 000 catholiques).

LONDONDERRY (lord). V. CASTLEREAGH.

LONDRES, *Augusta Trinobantium* ou *Londinum* en latin, *London* en anglais, capitale de la monarchie britannique, dans le comté de Middlesex, sur les deux rives de la Tamise, à 70 kil. de l'embouchure de ce fleuve, à 400 kil. N. O. de Paris, par 2° 26' long. O. et 51° 30' lat. N. Londres est la ville la plus grande et la plus populeuse de l'Europe : on lui donne plus de 200 kil. carrés et une population de 2 400 000 h.; mais, la ville n'étant pas entourée de murs, on y comprend de vastes faubourgs et même des villages contigus. Londres est la résidence du souverain et le siége du Parlement et des administrations. Évêché anglican, suffragant de Cantorbéry, et le 1er du royaume après les archevêchés. Cours de chancellerie, du Banc du roi, des Plaids communs, de l'Échiquier; Cour centrale criminelle, Cour de l'amirauté, Cour du lord-maire, etc. Nombreux établissements d'instruction : Université (fondée en 1836), *King's-college*; séminaire anglican; Gresham-college, pour les sciences; *schools* ou écoles latines de St-Paul, Christ's hospital, Merchant-Taylors, Westminster, Charter-house, City et London; 16 écoles de droit dites *inns*; écoles médicales, militaires, de dessin et peinture; d'arts et métiers; plusieurs sociétés savantes, entre autres la Société royale de Londres, l'Académie royale de peinture, le nouvel Institut de Londres, les Sociétés dites linnéenne, de minéralogie, d'entomologie, zoologique, d'horticulture, d'astronomie, de mathématiques, de géographie, asiatique; 18 bibliothèques (*Cottoniana*, *Regis*, etc.); musées, galeries, collections en tout genre, notamment le *British Museum*. — On distingue dans Londres 6 parties principales : au centre la *Cité* (*City*), la partie la plus ancienne de la ville, siége de tout le commerce; à l'O. *Westminster* et *West-End*, quartier de la cour, du beau monde, des administrations, du Parlement et des gens de justice; à l'E., *East-End*, bâti depuis la moitié du siècle dernier et consacré surtout au commerce maritime; au S. *Southwark* et *Lambeth*, quartier de la marine et des manufactures; au N., le *quartier du Nord*, tout moderne et qui englobe plusieurs villages. La *Cité*, sur la riv. g. de la Tamise, et presque au centre de la ville, est régie par une municipalité, corporation élective composée d'un *lord-maire*, de 2 *shériffs* (pour Londres et Middlesex), de 29 *aldermen*, de 209 conseillers municipaux, nommés tous les ans par les 26 *wards* ou quartiers de la Cité. La ville est régulière et bien bâtie; presque toutes les rues ont de larges trottoirs; les plus belles sont celles de Piccadilly, Oxford, Regent's-Street, Pall-Mall, Portland, Tottenham-Court-Road, le Strand, Holborn, New-Bond, etc. On y remarque de nombreux *squares* (places avec jardins au centre), notamment ceux de Grosvenor, Portman, Berkeley, St-James, Hanover, Manchester, Cavendish, etc.; les ponts de Waterloo, Westminster, Black-Friars, Southwark et le nouveau pont de Londres; le tunnel, galerie souterraine con-

struite sous la Tamise; des *docks* magnifiques pour recevoir les vaisseaux et les marchandises, surtout les docks dits de Londres, des Indes occidentales, des Indes orientales; plusieurs jardins publics ou parcs, le parc St-James, Hyde-Park, Regent's-Park, Green-Park, Pall-Mall, le Vauxhall, le jardin zoologique; un grand nombre de monuments publics: la cathédrale de St-Paul, construite de 1675 à 1710, l'abbaye de Westminster, bâtie sous Henri III et Édouard I, par Ch. Wren (les rois y sont couronnés et les grands hommes y ont des monuments); les églises de St-Etienne, St-Martin, St-George, St-Jean l'Evangéliste: le palais de l'archevêque de Cantorbéry; les palais de St-James, de Buckingham, de Kensington, de Carlton-House: Whitehall, la Tour de Londres, ancienne prison d'État, qui contient auj. un musée d'armes et les joyaux de la couronne; la Banque, la Bourse, Guildhall, le Trésor, la Nouv.-Monnaie, l'Hôtel des Douanes (*Custom house*), l'Excise, Somerset-House, l'hôtel de la Compagnie des Indes orientales; le *Colosseum*, le *Panthéon*, le *Monument*, colonne destinée à perpétuer le souvenir de l'incendie de 1666; les beaux bâtiments de l'Institut de Londres, du Musée anglais, de l'Université, du King's-collège, de l'Athenæum-Club; l'Opéra-Italien, les théâtres de Drury-Lane, de Covent-Garden, de Hay-Market, le Diorama; les hôpitaux de Bedlam, St-Barthélemy, New-Foundling et Guy, les deux prisons de Coldbathfield et de Newgate, le pénitencier de Millbank. Malgré la grandeur et la beauté de ses monuments, Londres est une ville triste: elle n'a ni quais, ni boulevards; elle est envahie pendant plusieurs mois par d'épais brouillards qui y répandent l'obscurité, et en tout temps par une fumée de charbon de terre qui souille tout. — L'industrie, extraordinairement développée à Londres, consiste principalement en soieries, lainages, cotonnades, indiennes, limes, aiguilles, bijouterie, horlogerie; construction de machines et d'ustensiles d'acier, de fer et d'étain; coutellerie, chapellerie, faïencerie, miroiterie, carrosserie, sellerie, meubles, tapis, papiers de tenture, toiles à voiles et autres, armes à feu, instruments de chirurgie, de mathématiques, de physique et d'astronomie; produits chimiques, vinaigre, savon, amidon, plomb à giboyer; imprimeries, distilleries, brasseries, tanneries, fonderies, teintureries. Quant au commerce, il embrasse tous les objets et s'étend sur le globe entier: aucune place marchande n'en approche. Londres est le centre de 7 chemins de fer, qui conduisent dans toutes les directions; plusieurs grands canaux y viennent aboutir; enfin, elle communique par d'innombrables bateaux à vapeur ou à voiles avec les principales places commerciales du monde.

Londres n'était qu'une très-petite ville sous les Romains. Erkenwin, en fondant le royaume d'Essex (526), fit de cette ville sa résidence et lui donna ainsi le rang de capitale. Un évêché y fut fondé en 604. Sous Alfred, elle devint la capitale de toute l'Angleterre. Guillaume le Conquérant la prit en 1066. Henri Ier lui donna une charte de commune en 1100. Londres a éprouvé à diverses reprises de grands désastres: une famine extraordinaire en 1258, une épidémie qui enleva 100 000 personnes en 1665, et l'année suivante un incendie terrible (30 000 maisons furent brûlées). A la suite de ces deux calamités, la ville fut presque entièrement reconstruite: c'est de cette époque que date sa beauté et sa régularité. Divers traités ont été conclus à Londres. Par celui du 2 janvier 1671, Charles II promettait à Louis XIV de se faire catholique, de coopérer à la guerre contre la Hollande et acceptait 200 000 liv. sterl. pour lutter contre son parlement, 350 000 pour les frais de guerre. Celui du 13 sept. 1688 assurait à Jacques II, menacé par une révolution, l'appui d'une flotte française; celui du 18 juillet 1718, dit la *Quadruple alliance*, réunissait l'Angleterre, l'Empire, la Hollande et la France contre l'Espagne. C'est encore à Londres que se sont tenues, en 1829 et 1831, les conférences des grandes puissances européennes relativement à l'émancipation de la Grèce et à la création du royaume de Belgique. — Londres a vu naître Milton, Chaucer, Spenser, Franç. Bacon, Prior, Pope, Daniel de Foe, Halley, Th. Morus, Temple, Shaftesbury, Chesterfield, Inigo Jones. Wren, Hogarth, Pitt, Fox, Canning, etc.

LONGCHAMPS, anc. abbaye de religieuses de St-François, à 7 kil. O. de Paris, sur la lisière du bois de Boulogne, avait été fondée par Isabelle, sœur de S. Louis, en 1252 ou 1260. Ce fut d'abord un but de pieux pèlerinage, puis l'abbaye devint célèbre par les concerts spirituels qu'on y donnait les mercredi, jeudi et vendredi saints, et qui attiraient beaucoup de monde. Ces concerts ont été la première occasion de la promenade que les Parisiens font encore ces trois jours-là le long des Champs-Élysées et sur la route de Longchamps; mais cette promenade n'a plus aucun but religieux: on n'y vient que pour étaler les nouvelles parures et prendre les modes.

LONGEAU, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 11 k. S. de Langres; 400 h.

LONGEPIERRE (Hil. Bern. DE REQUELEYNE, baron de), poëte médiocre, né à Dijon en 1659, mort à Paris en 1721, fut précepteur du duc de Chartres (depuis régent), puis secrétaire des commandements et gentilhomme ordinaire de ce prince. Il débuta par traduire en vers *Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus* et *Théocrite*, puis s'essaya lui-même avec quelque succès dans l'idylle (1690); enfin il fit représenter trois tragédies: *Médée*, *Sésostris*, *Électre*. La 1re eut un moment de vogue malgré les déclamations qu'on lui reproche. Longepierre tenta, à l'exemple des Grecs, d'exclure l'amour de la tragédie.

LONGFORD (Comté de), comté d'Irlande (Leinster), vers le centre, entre ceux de Leitrim et de Cavan au N., de Westmeath, à l'E. et au S., de Roscommon à l'O.: 45 kil. sur 22; 116 000 hab. (dont 102 000 Catholiques); ch.-l., Longford (ville de 5000 hab., à 100 kil. N. O. de Dublin). Sol assez fertile; cependant le peuple y est très-malheureux.

LONGIN, *Cassius Longinus*, rhéteur grec, né vers 210, était, à ce qu'on croit, Syrien de naissance. Il voyagea dans sa jeunesse, étudia la philosophie à l'École d'Alexandrie, où il reçut les leçons de Plotin, puis ouvrit à Athènes une école de rhétorique ou de philosophie, et attira par son éloquence et son goût de nombreux disciples. Sa renommée étant parvenue jusqu'à Zénobie, reine de Palmyre, cette princesse l'appela près d'elle et le chargea de lui enseigner la littérature grecque; il devint son principal conseiller pendant sa lutte contre l'empire romain. A la prise de Palmyre, Aurélien se le fit livrer par Zénobie comme l'instigateur de la guerre et le fit mettre à mort: il subit le supplice avec courage. Longin avait composé sur les lettres et la philosophie un grand nombre d'ouvrages qui pour la plupart ne nous sont pas parvenus. On lui attribue le *Traité du sublime*, un des meilleurs morceaux de critique que nous aient laissés les anciens; mais de récentes recherches ont donné lieu de douter qu'il en soit l'auteur: on l'a attribué à Denys d'Halicarnasse ou à Plutarque. Quoi qu'il en soit, il a été fait de nombreuses éditions du *Traité du sublime*: la 1re est de Robortello, Bâle, 1554; il a été depuis publié par Tollius, Utrecht, 1694; par Pearce, avec des fragments et des notes, Londres, 1724; par Morus, Leipsick, 1769, avec trad. latine; par Toup, Oxford, 1778, avec un commentaire de Ruhnkenius; par Weiske, Leipsick, 1809, et par M. Egger, Paris, 1837, avec de nouveaux fragments. Il a été trad. par Boileau, 1674; Ch. Lancelot, 1755; Pujol, 1853; et par M. Vaucher, avec le grec en regard, et des *Études critiques*, Genève, 1854.

LONGIN (Flav.), exarque d'Italie pour Justin II (568-84), fut nommé par ce prince en remplacement de Narsès, combattit les Lombards, que Narsès avait appelés en Italie, mais ne put mettre à l'abri de leurs attaques que la province de Ravenne et le duché de Rome. Il s'empara des trésors d'Alboin roi des Lom-

bards, que Rosemonde lui livra après avoir assassiné ce prince. *V.* ROSEMONDE.

LONGINUS, historien polonais. *V.* DLUGOSZ.

LONGJUMEAU, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur l'Yvette, à 22 k. N. O. de Corbeil; 2050 hab. Grand marché pour bestiaux; fruits, légumes, farines; tanneries, mégisseries; fabriques de noir d'ivoire, de céruse, de couleurs, de meules pour les fabriques d'huile; élève d'abeilles. — Il y fut signé en 1568, entre les Catholiques et les Calvinistes, une paix qui prépara celle de St-Germain; on la nomma la *paix fourrée* ou la *petite paix*.—Il y avait auprès de Longjumeau un prieuré d'Augustins dont l'église, bâtie au XIIIe siècle, fut démolie pendant la Révolution.

LONGNY, ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Huine, à 24 k. E. de Mortagne; 1600 h. Haut fourneau, forges.

LONGOBARDI, nom de peuple. *V.* LOMBARDS.

LONGOBARDI (le P.), jésuite, né en 1565 à Calatagirone en Sicile, mort en 1655 à Pékin, fut envoyé en Chine en 1596, opéra un grand nombre de conversions, surtout dans la prov. de Kiang-si, et fut élu, après Ricci, supérieur général des missions à la Chine. Il savait à fond la langue chinoise, et prétendait que les lettrés chinois étaient matérialistes et athées. On a de lui des *Lettres écrites de Chine*, 1601, en latin; *Confucius et sa doctrine*, en latin, trad. en français, Paris, 1701.

LONGOLIUS. *V.* LONGUEIL.

LONGOMONTANUS (Christian), astronome, né en 1562 à Laëngsberg (Jutland), d'où son nom de *Longomontanus*, mort en 1647, fut recteur du gymnase de Viborg et professeur de mathématiques à Copenhague. On a de lui: *Astronomia danica*, Amst., 1622. Voulant concilier Tycho-Brahé avec Copernic, il admettait le mouvement diurne de la terre, tout en rejetant son mouvement annuel.

LONGUÉ, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur le Lathan, à 18 k. S. de Baugé; 4377 hab. Grains, fruits, chanvre, toiles; sangsues.

LONGUEIL (Richard Olivier de), *Longolius*, évêque de Coutances (1453), fut chargé par le pape de revoir le procès de Jeanne d'Arc, et reconnut toute l'illégalité de la procédure. Charles VII l'appela à son conseil, l'employa avec succès dans plusieurs négociations, et lui fit donner en récompense le chapeau de cardinal (1456). A l'avénement de Louis XI, il se retira en Italie, où il mourut en 1470, avec le titre d'évêque de Porto.

LONGUEIL (Christophe de), né à Malines en 1490, mort en 1522, était fils naturel d'Ant. de Longueil, chancelier d'Anne de Bretagne. Professeur de droit dès l'âge de 19 ans, il quitta la jurisprudence pour les lettres. Il entreprit un commentaire sur Pline (qui n'a pas vu le jour), puis voyagea en Italie, où il se lia avec Bembo, se fixa à Padoue et y mourut dès l'âge de 32 ans. On a de lui des *Discours* et des *Lettres*, en latin (Florence, 1524), remarquables par le soin qu'il mettait à n'employer que des expressions de Cicéron.

LONGUEIL (Gilbert), né à Utrecht en 1507, mort en 1543, médecin de l'archevêque de Cologne, a donné une édition de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, un *Lexique grec-latin*, (1533), des notes sur *Plaute*, *Ovide*, et sur divers ouvrages de Laurent Valla, d'Érasme, etc. On lui doit la 1re édition de *Cornélius Népos*, 1543.

LONGUEIL (P. Daniel), savant saxon, né en 1704 à Kesselsdorf près de Dresde, mort en 1779, recteur du gymnase de Hof, a donné des éditions annotées de *Pline le Jeune*, Amst., 1734, d'*Aulu-Gelle*, 1741, et a publié de savantes recherches sur les Germains: *Notitia Hermundurorum*, etc.

LONGUEMARE (GOUYE de), avocat, puis greffier au bailliage de Versailles, né à Dieppe en 1715, mort en 1763, a fait paraître: *Dissertation pour servir à l'histoire des enfants de Clovis*, 1744; *Chronologie des rois mérovingiens depuis Dagobert I*, 1748.

LONGUERUE (L. DUFOUR, abbé de), érudit, né à Charleville en 1652, mort en 1733. On lui doit: *Description historique et géographique de la France* (avec cartes de Danville), 1719; *Annales des Arsacides*, en latin, 1732; *Annales françaises*, en latin, précieux recueil de pièces sur l'*histoire de France*, 1766, et d'intéressantes dissertations sur *Tatien*, sur *Justin*, sur les Antiquités des Chaldéens et des Égyptiens, etc. Ses ouvrages d'histoire se distinguent par une solide critique.

LONGUEVAL (le P.), jésuite, né en 1680, mort en 1735, enseigna dans divers colléges de son ordre, puis entreprit l'*Histoire de l'Église gallicane;* il ne put en publier que 8 vol. (allant jusqu'en 1138); elle fut continuée par les PP. Fontenay, Brumoy et Berthier. Elle forme 18 vol. in-4, Paris, 1730-49.

LONGUEVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 17 k. S. de Dieppe, sur le chemin de fer de Rouen à Dieppe; 700 hab. Il fut érigé en comté par Charles VII en 1453 pour Dunois, bâtard d'Orléans, et donna son nom à la maison de Longueville, issue de ce guerrier.

LONGUEVILLE, vge du dép. de Seine-et-Marne, cant. et à l'E. de Provins; 600 hab. Station du chemin de fer de Troyes, avec embranchement sur Provins.

LONGUEVILLE, famille noble, issue du célèbre Dunois, bâtard d'Orléans, avait pour chef un fils de Dunois, François d'Orléans, comte de Longueville, qui fut gouverneur de la Normandie, grand chambellan sous Charles VIII, et qui mourut en 1491. Le fils de celui-ci obtint en 1505 que son titre de comte fût échangé contre celui de duc. Ses descendants reçurent en 1571 le titre de princes du sang. Cette famille avait joint à ses domaines le duché de Neufchâtel vers 1515, par le mariage de Louis de L. avec l'héritière de ce duché.— Les ducs de Longueville figurent honorablement dans l'armée sous Louis XII, François I, Henri IV. Le plus connu d'entre eux est Henri, duc de Longueville, 1595-1663, mari de la célèbre duchesse qui joua un si grand rôle dans la Fronde. Après avoir servi sous Louis XIII, il avait été nommé membre du conseil de régence pendant la minorité de Louis XIV et plénipotentiaire à Munster (1645). Il prit parti contre la cour à l'instigation de sa femme, et tenta de faire soulever la Normandie, dont il était gouverneur. Il fut arrêté en 1650 avec les princes de Condé et de Conti. Remis en liberté, il renonça aux affaires et se retira dans ses terres.

LONGUEVILLE (Anne Geneviève DE BOURBON-CONDÉ, duchesse de), femme remarquable par sa beauté et son esprit, sœur du grand Condé et du prince de Conti, et femme du duc H. de Longueville, était nee en 1619, au château de Vincennes, où son père était prisonnier. Née pour l'intrigue et la faction, elle joua un des principaux rôles dans la Fronde: elle jeta son mari dans le parti des princes de Condé et de Conti, opposé à la cour, s'empara de l'hôtel de ville et en fit sa place d'armes. Après l'emprisonnement de ses frères et de son mari (1650), elle se réfugia en Hollande et sut amener Turenne, de qui elle était aimée, à diriger contre la cour l'armée qu'il commandait en son nom; enfin elle courut les provinces pour les soulever contre l'autorité royale et soutint un siége dans Bordeaux. Mais la prudence du ministre Mazarin déjoua tous les complots: la duchesse, réduite à l'impuissance et frappée d'ailleurs dans ses plus chères affections par la mort de sa mère et de sa fille, se retira du monde et alla vivre dans une solitude presque entière, habitant tantôt Port-Royal des Champs, tantôt les Carmélites du faubourg St-Jacques où elle mourut en 1679. Elle avait à la fin de sa vie embrassé le Jansénisme avec ardeur et s'était liée avec les solitaires de Port-Royal. Pleine de grâce et de beauté, cette princesse exerçait un grand ascendant sur tous ceux qui l'entouraient: c'est pour elle que le prince de Marsillac (La Rochefoucauld), égaré par un fol amour, fit ces vers fameux :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux Dieux.

Villefore a écrit sa *Vie*, 1739; M. V. Cousin a publié quelques-unes de ses *Lettres* et lui a consacré deux

intéressants volumes, *la Jeunesse de Mme de L.*, 1853, et *Mme de L. pendant la Fronde*, 1859. — Un de ses fils, Ch. de L., destiné d'abord à l'Église, suivit le parti des armes : il se distingua dans la guerre de 1667, dans l'expédition de Candie, 1669, et au passage du Rhin, où il fut tué, 1672.

LONGUEVILLE (Edme), helléniste, né à Paris en 1785, m. en 1855, a laissé : *Harangues tirées des historiens grecs*, avec trad. française, 1823-1835; *Cours complet et gradué de thèmes grecs*, 1828-33; *Traité de l'accentuation grecque*, 1849, et a coopéré à la nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ* de H. Estienne, publiée par MM. Didot.

LONGUS, écrivain grec du IVe ou du Ve siècle de notre ère, dont on ne connaît pas la patrie et dont l'existence même est problématique, est auteur du roman de *Daphnis et Chloé*, pastorale naïve, mais quelquefois licencieuse. Ce roman a été souvent imprimé, notamment par Columbani, Florence, 1598; par Boden, Leips., 1777; par Villoison, Paris, 1778, avec trad. lat.; par Coray, Paris, 1802; par Courier, Rome, 1810, avec un nouv. fragment, retrouvé par l'éditeur à Florence; il fait partie des *Erotici græci* de la collection Didot, 1856. Il a été mis en français par Amyot (trad. revue par Courier, 1810), et par Zévort, 1855.

LONGUYON, ch.-l. de cant. (Moselle), sur le Chiers, à 33 k. N. O. de Briey; 1700 hab. Fonderie et affinerie de fer (à Vezin), haut fourneau, martinet.

LONGWOOD. V. SAINTE-HÉLÈNE.

LONGWY, *Longus vicus*, ch.-l. de c. (Moselle), dans l'anc. Lorraine, sur le Chiers, à 40 kil. N. O. de Briey; 2358 h. Divisé en Longwy-Bas et Longwy-Haut (sur un rocher). Chapeaux, toile, tissus de coton, passementerie. Commerce de lard et jambons. Patrie du général Mercy. — Fondée au VIIe s., cette v. fut réunie au comté de Bar au XIIIe s., et fut jadis ch.-l. de comté lorrain. Prise par les Français au XVIIe s., cédée à la France en 1678 et fortifiée par Vauban. Prise par les Prussiens en 1792 et en 1815, après un siége opiniâtre. Près Longwy, haut fourneau d'Herserange.

LONICER (Jean), littérateur, né en 1499 à Orthern, dans le comté de Mansfeld, mort en 1569, professa la langue hébraïque à Francfort sur l'Oder, à Fribourg, à Strasbourg et à Marbourg. On a de lui une *Grammaire grecque*, une *Rhétorique*, un *Abrégé de la Philosophie d'Aristote*, une traduction latine de *Pindare*, des éditions d'*Homère*, d'*Isocrate*, et de la *Bible* en grec, des *Notes sur Catulle*, *Tibulle*, etc. Il était lié avec Luther et Mélanchthon et embrassa la Réforme. — Son frère, Adam L., 1528-86, médecin à Francfort, est connu comme botaniste. — Un autre frère, Philippe, pasteur à Friedberg, m. en 1599, s'est occupé d'histoire; on lui doit : *Chronicon Turcorum*, Strasb., 1537; *Theatrum historicum*, 1604.

LONJUMEAU. V. LONGJUMEAU.

LONLAY-L'ABBAYE (Orne), à 8 k. N. de Domfront; 3688 hab. Anc. abbaye de Bénédictins.

LONS-LE-SAUNIER, *Ledo Salinarius*, ch.-l. du dép. du Jura, sur la Vallière et le Solvau, au fond d'un bassin formé par des monts de 3 à 400m, à 400 k. E. S. E. de Paris; 8417 h. Trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, biblioth., musée d'antiquités, hospice. On remarque l'église des Cordeliers (bâtie en 1250), l'église St-Désiré (plus vieille encore), et les salines dites de *Montmorot*, qui produisent 20000 quintaux de sel par an et auxquelles la ville doit son nom. Comm. de grains, bois, fil de fer, clouterie, tuiles, tanneries. Patrie de Rouget de Lisle et du gén. Lecourbe. — Cette ville, qui faisait partie de la Franche-Comté et dépendait de l'empire d'Allemagne, fut surprise en 1392 par les Français; les Impériaux la reprirent en 1500; elle soutint un siége meurtrier en 1572 et fut reprise par les Français en 1637.

LOO, bg de Belgique (Flandre occid.), à 10 k. S. E. de Furnes; 1700 hab. — C'est aussi le nom d'un château de la Gueldre, à 24 k. N. d'Arnheim, qui sert de résidence d'été à la famille royale de Hollande.

LOOS, bg. de France (Nord), sur la Deule, à 4 k. S. O. de Lille; 2500 hab. Anc. abbaye, fondée en 1144 par S. Bernard, auj. maison centrale de détention : on y fabrique des toiles, du linge, du calicot.

LOOZ, v. du Limbourg belge, à 10 k. S. O. de Hasselt; 1500 h. Anc. comté, joint au liégeois en 1367.

LOPE DE VÉGA (Félix), célèbre poëte espagnol, né à Madrid en 1562, mort en 1635, fit des vers dès son enfance. A peine sorti des écoles, il eut un duel avec un gentilhomme qui s'était trouvé offensé par une de ses satires; l'ayant blessé dangereusement, il se vit obligé de s'éloigner de Madrid pour plusieurs années. Il perdit de bonne heure une femme qu'il aimait, et embrassa alors l'état militaire; il se trouvait à bord de la fameuse *Armada* dite *l'Invincible*. Il quitta le service en 1590, se remaria quelques années après (1597) et se mit à faire des pièces pour le théâtre. Ayant perdu au bout de peu de temps sa seconde femme (1604), il renonça au monde et embrassa l'état ecclésiastique : il devint membre et chapelain de la confrérie de St-François. Il n'en continuait pas moins à cultiver la poésie et même à travailler pour le théâtre : il se plaça bientôt au premier rang des auteurs espagnols, obtint une vogue extraordinaire, se vit comblé de biens et d'honneurs par les princes et acquit une fortune assez considérable. A la fin de sa vie il se tourna entièrement vers la dévotion et se livra même à des rigueurs qui, dit-on, abrégèrent ses jours. Lope de Véga était d'une fécondité incroyable : on dit qu'il fit 1800 pièces (tragédies, comédies, tragi-comédies, *autos sacramentales*), toutes en vers; quelques heures lui suffisaient pour composer ses pièces. On y trouve une imagination inépuisable, mais déréglée; elles contiennent des scènes excellentes, mais elles pèchent par l'ensemble; les règles de l'art y sont continuellement violées; le beau et le ridicule, le sublime et le trivial y sont sans cesse mêlés, et l'auteur n'a d'autre but que de faire impression sur la multitude. On n'en a imprimé que le plus petit nombre, et elles forment 25 vol. in-4 (Madrid, 1609-1647). Lope de Vega a aussi composé un grand nombre de poésies de genres très-divers, des poëmes, pour la plupart inconnus aujourd'hui, tels que *l'Arcadie*, fruit de sa jeunesse; *la Belle Angélique*, pour faire suite à l'Arioste; *Jérusalem conquise*, pour faire suite au poëme du Tasse; des satires, des odes, des églogues, des épîtres, et de nombreux sonnets; elles remplissent 21 vol. in-4, Madrid, 1776-79. Parmi ses pièces on remarque : *La Esclava de su galan*, *El castigo sin venganza*, *Las Almenas de Toro*, *El granduque de Moscovia*, *Nicolas de Tolentino*. Quelques-unes ont été trad. par Damas-Hinard sous le titre de *Théâtre choisi*, 1843. Ern. Lafond a publié en 1857 une *Étude sur la Vie et les Ouvrages* de Lope de Véga, et a trad. (en vers) une de ses comédies, *les Fleurs de don Juan*.

LOPE DE RUEDA, poëte dramatique, né à Séville vers 1500, m. en 1564, fut d'abord batteur d'or, puis se mit à parcourir l'Espagne avec une troupe de comédiens qui représentaient des pièces de sa composition. Ses meilleurs ouvrages sont : *La Caratula; el Rufian Cobarde; Eufemia; los Enganos; Cornudo y contento; Pagar y no pagar.*

LOPEZ ou LOPEZ-GONZALVA, cap d'Afrique, sur l'Atlantique, par 0° 36' lat., 6° 15' long. E., forme la limite entre la Guinée inférieure et la Guinée supérieure.

LORCA, *Ilorcum*, v. d'Espagne (Murcie), sur la Sangonera, à 80 kil. S. O. de Murcie; 40000 h. Évêché. Belle église, château fort en ruines. Salpêtre, lainages, toile, savon. Inondée en 1802, par la rupture d'un bassin destiné à l'irrigation de la campagne; 6000 hab. y périrent. Prise en 1823 par les Français.

LORCH ou LAURACH, *Lauriacum*, v. des États Autrichiens (Autriche), à 22 kil. N. de Steyer. Jadis archevêché (V. PASSAU). Anc. colonie romaine, détruite par les Huns en 450.

LORCH, v. du Wurtemberg (Iaxt), sur le Rems, à 35 kil. S. O. d'Elwangen; 1850 hab. Anc. couvent de Bénédictins, dont l'église renferme les tombeaux de plusieurs des Hohenstaufen. — V. LORSCH.

LORD, titre usité en Angleterre, désignait dans l'origine le seigneur d'un domaine, par opposition à ses vassaux; il est depuis devenu synonyme de noble. Il s'applique particulièrement aux membres de la chambre des pairs dite *Chambre des Lords*.— Il est quelquefois simplement ajouté au titre d'un office, comme quand on dit *le lord maire* (le maire de Londres). Le chef de justice, le chancelier, le grand amiral, le Chambellan, le prévôt d'Édimbourg, les 15 juges de la cour criminelle d'Écosse, le lieutenant d'Irlande, portent aussi le titre de *lord*.

LOREDANO, maison noble de Venise, a fourni plusieurs doges. L'un d'eux, Leonardo Loredano, doge en 1501, m. en 1521, institua les inquisiteurs d'État, qui usurpèrent bientôt tout le pouvoir.

LORET (Jean), poëte médiocre, né vers 1600 à Carentan, m. vers 1655, publia, à partir de 1650, une *Gazette burlesque*, en vers, dont il paraissait un numéro par semaine, et qui eut beaucoup de vogue. Il fut pensionné par Mazarin et Fouquet. Le recueil de sa *Gazette* forme 3 vol. in-f. Il a été réimprimé de nos jours sous ce titre: *la Muse historique*, ou Recueil des lettres en vers, contenant les nouvelles du temps, écrites à Mlle de Longueville, avec une introduction, des notes et une table générale, par J. Ravenel et Ed. V. de La Pelouze, Paris, 1857.

LORETTE, *Loreto*, v. forte d'Italie, à 21 kil. S. E. d'Ancône, à 2 kil. de l'Adriatique; 8000 hab. Évêché. On croit y posséder la *Santa Casa* ou maison de la Vierge: les anges l'auraient transportée à travers les airs de Galilée en Dalmatie en 1291, et quelques années plus tard de Dalmatie à Lorette. Lorette est devenue en conséquence le but d'un pèlerinage fameux. On y a élevé une église magnifique, la célèbre *Notre-Dame de Lorette*: la statue de la Vierge est de bois de cèdre, et passe pour avoir été taillée par S. Luc; la *Santa Casa* est presque entièrement revêtue, à l'extérieur, en marbre de Carrare admirablement sculpté, et, à l'intérieur, en plaques d'or et d'argent. Les pèlerins et les offrandes y affluent depuis des siècles: aussi l'église possédait-elle des richesses immenses. En 1797, le pape Pie VI, pour satisfaire aux conditions du traité de Tolentino, fut obligé de dépouiller en partie le trésor, qu'on évaluait à 250 000 000 fr.

LORGES (Jacq. DE MONTGOMERY, seigneur de), servit avec distinction sous François I, ravitailla Mézières où Bayard était renfermé, et fut nommé capitaine de la garde écossaise. Il saccagea en 1544 la ville de Lagny, pour la punir d'avoir désobéi à un ordre du roi; depuis, on ne pouvait sans offenser les habitants de Lagny leur demander: combien vaut l'orge (*Lorges*)? Jacques de Lorges se prétendait issu de l'antique maison écossaise de Montgomery: il acheta en 1543 la terre de Montgomery et porta depuis le nom de cette seigneurie. Il fut père du Montgomery qui tua Henri II dans un tournoi: il avait lui-même en 1521 blessé François I à la tête en luttant avec ce prince.

LORGES (Gui-Aldonce DE DURFORT DE DURAS, duc de), maréchal de France, frère puîné du maréchal J.-H. de Duras, et neveu de Turenne, né en 1630, m. en 1703, était lieutenant général dans l'armée de son oncle lorsque ce grand homme fut tué (1675). Il sauva l'armée et fit une habile retraite; il obtint en récompense le bâton de maréchal (1676). En 1692, il gagna la bataille de Pfortzheim et fit prisonnier le duc de Wurtemberg; en 1693, il rejeta Montécucolli au delà du Rhin et emporta Heidelberg, mais il fut repoussé par le prince de Bade. La ville de Quintin en Bretagne fut érigée pour lui en duché, sous le titre de Lorges-Quintin. Le célèbre St-Simon était son gendre.

LORGUES, ch.-l. de c. (Var), sur la r. g. de l'Argens, à 11 kil. S. O. de Draguignan; 3028 h. Huile d'olives, eau de vie. Maison de Capucins (depuis 1852).

LORIA (Roger de), célèbre marin, né vers 1250 à Loria, dans la Basilicate, m. en 1305, quitta son pays quand Charles d'Anjou en eut fait la conquête, et se mit au service de Pierre III, roi d'Aragon, proclamé roi de Sicile, qui le nomma grand amiral. Il fit aux Français une guerre d'extermination, battit et brûla leur flotte près de Reggio et près de Malte (1282), battit deux fois devant Naples le fils de Charles d'Anjou, Charles le Boiteux (1282 et 87), et le fit prisonnier, ravagea les côtes du Languedoc, y fit un immense butin, et ne déposa les armes qu'après la conclusion de la paix (1202), ayant joui à la guerre d'un bonheur constant. A un courage indomptable, il joignait la perfidie et la cruauté; avec le génie d'un grand homme de mer, il eut l'âme d'un pirate.

LORIENT (pour l'*Orient*), v. forte du Morbihan, ch.-l. d'arr., l'un des cinq ports militaires de France, au confluent du Scorff et du Blavet, à leur embouchure dans l'Océan, à 500 kil. O. S. O. de Paris, à 52 kil. O. N. O. de Vannes, 35 462 hab. Chef-l. du 3e arrondissement de la marine militaire, tribunal de 1re inst. et de commerce, lycée, écoles d'artillerie, d'hydrographie, de génie maritime; bibliothèque. Assez belle ville: on y remarque le port, l'arsenal, la place d'armes, les promenades, les quais, l'observatoire, la tour des signaux, le bassin de construction, la cale couverte, les magasins en granit, les mécaniques à faire la corde, la machine à mâter, le chantier de Caudan, le parc d'artillerie, l'hôtel de la préfecture maritime. Atelier pour la fabrication des machines à vapeur; fonderies, forges, presses hydrauliques pour l'essai des fers; polygone pour les exercices de l'artillerie. Le commerce, jadis considérable, a encore de l'importance: on exporte surtout pour l'Inde et la Chine. Chemin de fer. — Lorient a été bâtie en 1709 par la Compagnie des Indes orientales ou de *l'Orient*, qui y possédait un établissement dès 1666. La ville ne fut érigée en municipalité qu'en 1738. Les Anglais tentèrent vainement de s'en emparer en 1746. Le brave Bisson (né à Guéméné) y a une statue.

LORIOL, ch.-l. de cant. (Drôme), à 21 kil. S. O. de Valence, sur la Drôme; 2500 hab. Station.

LORIQUET (le P. J. N.), jésuite, né en 1767, m. en 1845, était fils d'un maître de pension d'Épernay. Il entra en 1801 dans la congrégation des Pères de la Foi, qui se fondit plus tard dans la Compagnie de Jésus, enseigna avec zèle et talent dans plusieurs des maisons de l'ordre, fut en 1814 nommé supérieur du petit seminaire de St-Acheul, près d'Amiens, qu'il porta rapidement à un haut degré de prospérité, ne quitta ces fonctions qu'en 1828, par l'effet des lois sur les congrégations non autorisées, fut nommé en 1833 supérieur de la maison de Paris, en 1838 préfet spirituel de la Congrégation, et s'occupa activement jusqu'à sa mort de la direction religieuse d'un grand nombre de couvents. Il a composé ou refait pour ses élèves une foule de livres élémentaires: grammaire, arithmétique, mythologie, histoire, géographie. La plupart sont écrits avec une élégante concision; mais son *Histoire de France*, imprimée pour la 1re fois en 1814, est empreinte d'une partialité notoire, et a été l'objet de justes critiques. Le P. Loriquet a publié en outre des *Souvenirs de St-Acheul*, 1829-30, une histoire de la suppression de sa Compagnie sous le titre de *Choiseul*, *Pombal et d'Aranda*, et un traité de la *Dévotion à S. Joseph*. Henrion a écrit sa *Vie*.

LORMES, ch.-l. de c. (Nièvre), à 34 kil. S. E. de Clamecy; 3017 hab. Bois, pierre de taille.

LOROUX-BOTTEREAU (le), ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 15 kil. N. de Nantes; 5335 hab.

LORQUIN, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 9 kil. S. O. de Sarrebourg; 1400 hab. Tanneries.

LORRAIN (Claude GELÉE, dit le), peintre, né en 1600 à Château-de-Chamagne en Lorraine, m. à Rome en 1682, excella surtout dans le paysage et les marines. Il alla se former en Italie, revint en 1625 dans son pays, embellit de ses ouvrages l'église des Carmélites de Nancy, et retourna bientôt à Rome où il passa le reste de sa vie et où il acquit une fortune considérable; il y dirigea pendant plus de vingt ans une école d'où sont sortis des peintres distingués. Il jouit de la faveur des papes Urbain VIII et Clément IX, ainsi que de l'amitié du Poussin. On admire surtout

dans ses compositions une vérité saisissante, un style riche et un coloris admirable : on l'a surnommé le *Raphaël du paysage*. Ses principales toiles sont : *le Sacre de David*, *le Débarquement de Cléopâtre*, *la Fête villageoise*, la *Vue d'un port de mer au soleil couchant*. Il était aussi habile graveur : on a de lui une suite de 28 paysages qui est fort recherchée.

LORRAIN (Robert le), sculpteur, né à Paris en 1666, m. en 1743, élève de Girardon, puis du Bernin, dont il subit l'influence, fut reçu à l'Académie en 1701, y fut nommé professeur en 1717, et recteur en 1737. On a de lui : un *Faune*, pour la cascade de Marly; un *Bacchus*, dans le jardin de Versailles; *S. Émilien*, aux Invalides, etc. Ses œuvres sont empreintes de manière et d'afféterie ; elles manquent de correction et de pureté. Il forma Lemoine et Pigale.

LORRAIN (L. Joseph le), né à Paris en 1715, m. à St-Pétersbourg en 1760, se distingua à la fois comme peintre et comme graveur et fut reçu académicien en 1756. Il alla se fixer en Russie et devint directeur de l'Académie des arts de St-Pétersbourg. Parmi ses gravures on cite : *le Jugement de Salomon; Esther devant Assuérus; la Mort de Cléopâtre*, etc.

LORRAINE, *Lotharingia*. On a désigné sous ce nom : 1° le *Royaume de Lorraine* ou *Lotharingie;* 2° le *Duché de Lorraine* ou *Lorraine* proprement dite; 3° le *Grand-gouvernement de Lorraine-et-Barrois*.

I. *Royaume de Lorraine* ou *de Lotharingie*, roy. formé en 855, après l'abdication de Lothaire I, en faveur de son 2° fils, Lothaire II, qui lui donna son nom. Il s'étendait entre la Meuse, l'Escaut et le Rhin jusqu'à la mer, et avait pour bornes au N. la Frise, au N. E. le duché de Saxe, à l'E. la Franconie et la Souabe, au S. la Bourgogne Transjurane, au S. O. la Champagne, à l'O. le Vermandois et la Flandre, au N. O. la mer du Nord. Lothaire II étant mort sans enfants légitimes (869), ce royaume fut, en vertu du traité de Mersen, partagé entre ses oncles, Louis le Germanique et Charles le Chauve, puis entre Louis le Jeune et Charles le Gros. Ce dernier avait fini par réunir à ses États la Lorraine tout entière; après sa déposition (887), elle devint la possession d'Arnoul de Carinthie, qui en 895 en investit son fils Zwentibold. Après le meurtre de celui-ci (900), les Lorrains se donnèrent à Louis IV l'Enfant, roi de Germanie; en 911, ils reconnurent Charles le Simple, roi de France. Soumis en 923 par Henri Ier l'Oiseleur, reconquis pour un instant en 939 par Louis d'Outremer, ils rentrèrent sous la domination allemande en 940. La Lorraine fut désormais gouvernée par des ducs. En 954, l'empereur Othon le Grand, contre lequel Conrad, duc de Lorraine, s'était révolté, donna ce duché à son propre frère Brunon, archevêque de Cologne : celui-ci, en 959, le divisa en Haute et Basse-Lorraine, qui eurent chacune des ducs particuliers.

La *Haute-Lorraine* ou *Lorraine Mosellane* était au S., entre les Vosges, la Bourgogne, la Champagne et la Franconie Transrhénane; elle était parcourue par la chaîne des Vosges et arrosée par la Moselle : c'est ce pays qui forma ce qu'on a depuis appelé spécialement Lorraine (*V.* ci-après duché de LORRAINE).

La *Basse-Lorraine* ou *Lorraine Ripuaire*, dite aussi *duché de Lothier*, était au N., entre le Rhin, la Meuse et l'Escaut (d'où son nom de *Ripuaire*); elle avait au N. la mer du Nord, au N. E. la Frise, au S. la Hte-Lorraine, à l'O. le Vermandois et la Flandre, comprenant à peu près les Pays-Bas actuels et la Prusse rhénane. Othon II donna en 977 le duché de B.-Lorraine à Charles de France, fils puîné de Louis IV d'Outremer, qui lui en fit hommage. Othon, fils de Charles, étant mort sans enfants (1004), le duché fut donné à Godefroi, comte de Verdun, à qui succédèrent Gothelon, son frère, et Godefroy II, le Bossu, fils de Gothelon, puis le célèbre Godefroy de Bouillon, son neveu (1089). Ce dernier s'étant croisé peu après, la Basse-Lorraine fut possédée par Henri de Limbourg, puis par Godefroy le Barbu, comte de Louvain, qui en fut investi en 1106. Ce prince fut la tige des ducs de Brabant.

II. *Duché de Lorraine* (l'ancienne *Hte-Lorraine* ou *L. Mosellane*), contrée de l'anc. France, était comprise entre la Basse-Lorraine au N., l'Alsace à l'E., la Franche-Comté au S., la Champagne au S. O. et à l'O. Elle avait pour capitale Nancy, et se divisait en trois bailliages généraux, le bailliage de Nancy ou bailliage français, le bailliage des Vosges, et le bailliage de Vaudrevange ou bailliage allemand. — Le duché de Hte-Lorraine eut pour 1er duc particulier Frédéric d'Alsace, frère d'Adalbéron, évêque de Metz, et beau-frère de Hugues Capet (959) : il reçut ce duché de l'empereur Othon I. Frédéric II, son petit-fils, étant mort sans enfants (1033), Gothelon, déjà duc de Basse-Lorraine, lui succéda. Après la mort d'Albert, successeur de Gothelon (1048), l'empereur Henri III donna le duché de Hte-Lorraine à Gérard d'Alsace, qui fut le 1er duc héréditaire et la tige de l'illustre maison de Lorraine, qui subsiste encore. Ses descendants possédèrent la Lorraine jusqu'en 1737. Mais sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, leurs États avaient été un perpétuel sujet de guerre, et même les ducs en furent quelque temps dépossédés (notamment de 1661 à 1697). En 1737, le duché fut, d'après un arrangement fait avec la France, cédé au roi de Pologne Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, par le duc François III, qui reçut en échange le grand-duché de Toscane; après la mort de Stanislas, la Lorraine fut définitivement réunie à la France (1766). Elle forma alors avec le duché de Bar le grand-gouvernement de Lorraine-et-Barrois (*V.* ci-après).

Ducs de Lorraine.

Frédéric ou Ferri I,	959	Raoul,	1328
Thierry,	984	Jean I,	1346
Frédéric II,	1026	Charles I,	1391
Gothelon,	1033	René I et Isabelle,	1431
Albert,	1046	Jean II,	1453
Gérard (1er duc héréditaire),	1048	Nicolas,	1470
		René II et Yolande,	1473
Thierry II,	1070	Antoine,	1508
Simon I,	1115	François I,	1544
Matthieu I,	1139	Charles II,	1545
Simon II,	1176	Henri,	1608
Ferri I,	1205	François II,	1624
Ferri II,	1206	Charles III et Nicole,	1624
Thibault I,	1213		
Matthieu II,	1220	Charles IV,	1675
Ferri III,	1251	Léopold,	1690
Thibault II,	1304	François III,	1729
Ferri IV,	1312	Stan. Leczmski,	1737-66

N. B. Quelques auteurs regardent comme 1er duc de Lorraine Charles, fils de Louis d'Outremer, connu sous le nom de *Charles de Lorraine*, et donnent le nom de Charles II à celui que nous nommons ici Charles I; mais c'est là une erreur : Charles de Lorraine ne régna jamais que sur la Basse-Lorraine (le Brabant), qui ne doit pas être confondue avec la Hte-Lorraine, celle dont Nancy est la capitale, et qui a seule retenu le nom de Lorraine.

III. *Lorraine-et-Barrois*, grand-gouvernement de l'anc. France, formé en 1766 après la réunion du duché de Lorraine à la France, était situé entre le Luxembourg et l'électorat de Trèves au N., le Bas-Palatinat et le duché des Deux-Ponts au N. E., l'Alsace à l'E., la Franche-Comté au S., la Champagne à l'O. Il comprenait : 1° le *Duché de Lorraine;* 2° le *Duché de Bar* ou *Barrois;* 3° les *Trois évêchés de* Metz, Toul et Verdun, qui formaient deux *petits gouvernements* enclavés dans le grand; 4° le *Luxembourg français* (Thionville, Montmédy, Longwy); 5° le *Duché de Carignan;* 6° la *Lorraine allemande* ou *Pays de la Sarre*, cédée à la France par le traité d'Utrecht, en 1713; 7° le *Duché de Bouillon*, enlevé par Louis XIV à l'évêque de Liége. Le grand-gouvt de Lorraine-et-Barrois a formé 4 dép. : Moselle, Meurthe, Meuse, Vosges, plus une partie de la Hte-Marne et du Luxembourg dans les Pays-Bas.

Dom Calmet a écrit l'*Histoire de la Lorraine*, 1728.

et M. d'Haussonville l'*Hist. de la réunion de la Lorraine à la France*, 1855.

LORRAINE (Maison de), une des plus anciennes et des plus illustres maisons souveraines de l'Europe, a pour chef Gérard, issu des ducs d'Alsace, fait duc héréditaire de Hte-Lorraine en 1048 par l'empereur Henri III. Cette maison posséda la Lorraine pendant près de 700 ans, et produisit un grand nombre de princes distingués (*V.* la série des ducs de Lorraine ci-dessus et les art. CHARLES, LÉOPOLD, RENÉ, etc.). Elle subsiste encore auj. et règne sur l'empire d'Autriche par suite du mariage de François III, duc de Lorraine, avec Marie-Thérèse (1745). Cette maison était partagée en un grand nombre de branches, dont les principales sont celles de Vaudemont, Mercœur, Guise, Joyeuse, Chevreuse, Mayenne, Aumale, Elbeuf, Harcourt (*V.* ces noms). Elle s'est alliée à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe, notamment à celles de France et d'Écosse. *V.* MARIE DE LORRAINE, MARIE STUART, LOUISE, etc.

LORRAINE (Charles de), duc de Basse-Lorraine. *V.* CHARLES (à la série des *Princes français*).

LORRAINE (Claude, François, Henri, Charles de), ducs de Guise. *V.* AUMALE et GUISE (ducs de).

LORRAINE (Charles de GUISE, dit *le Cardinal* de), 2e fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, et frère de François, duc de Guise, était né en 1525. Il fut nommé archevêque de Reims à 15 ans, et devint cardinal à 30 ans, en 1555. Il fut le principal ministre du roi François II, à qui il avait fait épouser sa nièce, Marie Stuart. Il rétablit les finances et soulagea le peuple en supprimant une partie des pensions. Pendant les querelles religieuses, il se montra impitoyable envers les Protestants, surtout après la conspiration d'Amboise (1560), tramée par eux dans le but de lui enlever l'autorité ainsi qu'à son frère François. Il essaya d'établir en France l'Inquisition; mais la constante opposition du chancelier L'Hôpital et du parlement l'en empêcha. Il assista en 1561 au colloque de Poissy, et y lutta avec éloquence contre Théodore de Bèze. Il ne parut pas avec moins d'éclat, l'année suivante, au concile de Trente. Plusieurs fois depuis il prêcha avec un grand talent contre les Calvinistes dans les principales églises de Paris. Il mourut à Avignon en 1574. On a de ce cardinal des *Harangues*, des *Sermons* et des *Lettres*. M. Guillemin a écrit sa *Vie*, 1852.

LORRAINE (Louis de), cardinal de Guise, neveu du précédent. *V.* GUISE.

LORREZ-LE-BOCAGE, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), à 32 kil. S. E. de Fontainebleau; 800 hab.

LORRIS, *Lauriacum*, ch.-l. de c. (Loiret), à 20 k. S. O. de Montargis; 1700 hab. Patrie du poëte Guillaume de Lorris. *V.* GUILLAUME.

LORSCH ou LAURISHEIM, *Lauriacum*, bourg de l'anc. évêché de Worms, auj. dans la Hesse-Darmstadt, à 12 kil. E. de Worms; 2300 h. Anc. abbaye de Prémontrés, fondée en 764, et auj. détruite, où furent inhumés plusieurs souverains de la Bavière. C'est là que Grynæus découvrit plusieurs livres de Tite-Live. On connaît sous le nom de *Chronique de Laurisheim* une chronique des premiers temps de notre histoire, rédigée par un moine de cette abbaye.

LOT (le), *Oltis*, riv. de France, naît près de Bleymard dans les Cévennes, arrose les dép. de la Lozère, de l'Aveyron, du Lot et de Lot-et-Garonne; reçoit la Truyère, la Cellé, et tombe dans la Garonne (rive droite) au-dessous d'Aiguillon, après 400 k. de cours.

LOT (dép. du), entre ceux de la Corrèze, du Cantal, de l'Aveyron, du Tarn, de la Hte-Garonne, de Lot-et Garonne, de la Dordogne; 3984 kil. carrés; 295 542 hab.; ch.-l., Cahors. Il est formé de Quercy et d'une partie de la Guyenne, est arrosé par la Dordogne, la Cère, le Lot et la Cellé, et traversé par quelques ramifications des Cévennes et du Cantal. Pays agricole : grains, bons vins d'ordinaire, vins noirs pour mélanges, châtaignes, chanvre, tabac, truffes; élève de porcs et de volailles. Marbres, pierres meulières, pierres lithographiques, argile à creusets, etc. Commerce actif. — Ce dép. a 3 arrond. (Cahors, Figeac, Gourdon), 29 cant., 300 comm.; il dépend de la 12e division militaire, de la cour impériale d'Agen, et a un évêché à Cahors.

LOT-ET-GARONNE (dép. de), entre ceux de la Dordogne, du Lot, de la Hte-Garonne, du Gers, des Landes, de la Gironde; 332 665 hab.; ch.-l., Agen. Il est formé d'une partie de la Guyenne (Agénois, portions du Condomois et du Bazadois), et est arrosé par la Garonne, le Lot, le Dropt, le Gers, la Bayse. Pays de plaines et de collines; sol fertile sur les bords du Lot et de la Garonne; en d'autres parties, landes et bruyères. Grains, chanvre, châtaignes, tabac, vins estimés, liége; élève de volailles. Exploitation de fer; moulins à farine, distilleries d'eau-de-vie; fruits secs, pruneaux, etc. Tanneries, papeteries, ganterie, bonneterie, filatures de laine, manuf. de toiles peintes.— Ce dép. a 4 arrond. (Agen, Villeneuve-d'Agen, Marmande, Nérac), 35 cant., 354 comm.; il appartient à la 12e division militaire, a une cour imp. et un évêché à Agen.

LOTH, neveu d'Abraham, le suivit à Haran, puis dans la terre de Chanaan, mais le quitta pour se fixer à Sodome. Battu et pris par Chodorlahomor, roi des Élamites, il fut délivré par Abraham. Lorsque le Seigneur voulut détruire Sodome, il avertit Loth de s'en éloigner avec sa famille, mais en leur défendant de regarder derrière eux. La femme de Loth, ayant enfreint cette défense, fut changée en statue de sel. Loth devint par un inceste père de Moab et d'Ammon, chefs des Moabites et des Ammonites.

LOTHAIRE I, empereur d'Occident, né vers 795, m. en 855, était le fils aîné de Louis le Débonnaire. Associé par son père au titre d'empereur dès 817, il fut reconnu en même temps roi de France, et prit en 820 le titre de roi des Lombards. Louis ayant voulu faire de nouvelles dispositions afin de pourvoir son plus jeune fils, Charles (dit *le Chauve*), né depuis le partage qu'il avait fait de ses États, Lothaire suscita contre son père ses deux frères Louis (*le Germanique*) et Pépin, et le détrôna 2 fois (830 et 33); mais deux fois il se vit forcé de lui rendre la couronne. Resté seul empereur à la mort de Louis le Débonnaire (840), il voulut envahir les États de ses deux frères, Charles le Chauve et Louis le Germanique; mais ceux-ci se liguèrent contre lui et le battirent à Fontenay dans l'Auxerrois (841). Par un traité que les trois frères conclurent à Verdun (843), Lothaire conserva le titre d'empereur, avec l'Italie, la Bourgogne et les provinces orientales de la France : sa capitale était Aix-la-Chapelle. Peu de jours avant sa mort il avait abdiqué pour aller s'enfermer dans l'abbaye de Prum et avait partagé ses États entre ses trois fils : Louis (II), qui eut le royaume d'Italie avec le titre d'empereur; Charles, qui eut la Provence jusqu'à Lyon; Lothaire (II), qui eut le pays nommé depuis royaume de Lorraine.

LOTHAIRE II, de Supplinbourg, empereur d'Allemagne de 1125 à 1137, était duc de Saxe et fut élu au préjudice des neveux de Henri V, Frédéric, duc de Souabe, et Conrad, duc de Franconie. Il eut longtemps à combattre ses compétiteurs, et n'en triompha qu'avec l'appui du pape et du duc de Bavière Henri le Superbe, son gendre. Il mourut en Italie, au retour d'une expédition entreprise contre Roger, roi de Sicile, en faveur du pape Innocent II.

LOTHAIRE, roi de Lorraine (855), 2e fils de Lothaire I, eut en partage le pays situé entre le Rhin et la Meuse, pays qui prit de lui le nom de *Lotharingie* (d'où Lorraine). Il s'allia successivement avec son frère Louis II de Germanie contre son oncle Charles le Chauve, et avec celui-ci contre Louis. Il répudia sa femme Teutberge (862), pour épouser Valdrade, qui était déjà sa concubine, et fit approuver cette union par deux conciles; mais le pape le força, sous peine d'excommunication, de reprendre sa première femme (865). Il mourut en 869, à Plaisance, en revenant de Rome, où il était allé pour fléchir le pape.

LOTHAIRE, roi d'Italie, fils de Hugues de Provence, fut associé au trône par son père en 931 et détrôné avec lui en 945 par Bérenger, marquis d'Ivrée. Celui-ci fut contraint, dans une assemblée tenue à Milan, de lui rendre la couronne; mais au bout de 5 ans il se défit de Lothaire par le poison (950). Lothaire avait épousé Adélaïde de Bourgogne, qui, après sa mort, épousa Othon le Grand.

LOTHAIRE, roi de France, né en 941, m. en 986, était fils de Louis IV d'Outremer et de Gerberge, sœur de l'empereur Othon I. Il fut associé au trône en 952, succéda à son père en 954, sous la tutelle d'Hugues, lutta sans cesse contre les grands, fit la guerre à l'empereur Othon II, envahit la Lorraine, mais fut bientôt forcé d'évacuer cette province, dont son frère, Charles (de Lorraine), fut investi par Othon (977).

LOTHARINGIE. *V.* LORRAINE (Royaume de).

LOTHIAN, anc. contrée d'Écosse, forme les trois comtés d'Haddington, de Linlithgow et d'Édimbourg, désignés aussi sous les noms d'East-Lothian, West-Lothian et Mid-Lothian (*Lothian du milieu*).— Ce dernier est situé entre Haddington à l'E., Berwick, Peebles et Lanark au S., Linlithgow et la mer au N.; il a 50 kil. sur 28, compte 195 000 hab. et a pour ch.-l. Édimbourg.— Pour les deux autres comtés, *V.* HADDINGTON et LINLITHGOW.

LOTHIER (duché de). *V.* LORRAINE (Roy. de).

LOTOPHAGES, anc. peuple de l'Afrique, habitait probablement le long de la petite Syrte, près des côtes de laquelle se trouve une île dite *des Lotophages*, autrement *Menynx* (auj. *Zerbi*). Ce peuple était ainsi nommé parce qu'il se nourrissait du fruit du lotos, qu'on croit être une espèce de jujubier (*Ziziphus lotus*). L'effet de ce fruit délicieux était, disait-on, de faire oublier la patrie aux étrangers, et de les attacher invinciblement au pays du lotos.

LOUDÉAC, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 50 k. S. de St-Brieuc, près d'une forêt de 2500 hectares; 1800 h. Trib. de 1re inst., collége. Toiles, fil.

LOUDES, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 15 k. N. O. du Puy: 360 hab.

LOUDUN, *Juliodunum*, ch.-l. d'arr. (Vienne), à 52 kil. N. O. de Poitiers; 4000 hab. Trib. de 1re inst., collége, société d'agriculture. Grains, cire, vins blancs, truffes, eau-de-vie, dentelles communes, etc. Célèbre couvent d'Ursulines dont les religieuses se prétendirent ensorcelées par le curé Urbain Grandier (*V.* ce nom). — Cette ville, qui avait embrassé la Réforme, fut prise par les Catholiques en 1569. Un traité y fut signé en 1616 entre la régente Marie de Médicis et les princes rebelles : il confirmait l'édit de Nantes. Patrie des frères Ste-Marthe.

LOUÉ, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 31 kil. O. du Mans; 1600 hab. Patrie de Germain Pilon.

LOUÈCHE, en allemand *Leuk*, bg de Suisse (Valais), à 20 kil. E. N. E. de Sion, sur la r. dr. du Rhône; 600 hab. Beau pont, sites pittoresques. A 7 kil. N., au pied de la Gemmi, célèbres eaux thermales ferrugineuses, recommandées contre les rhumatismes.

LOUET (George), avocat, puis conseiller au parlement de Paris (1584), a publié en 1602 un précieux *Recueil d'arrêts notables*, 20 fois réimprimé. Brodeau, en 1636, et Rousseau de Lacombe, en 1742, y ont fait d'importantes additions.

LOUHANS, *Lovincum*, ch.-l. d'arr. (Saône-et-Loire), sur la Stille, à 50 k. N. E. de Mâcon; 3674 h. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, bibliothèque; église paroissiale remarquable. Moulins à farine, tanneries. Commerce important en grains, maïs, gros bétail, volailles. Entrepôt des marchandises qui passent de Lyon en Suisse.

LOUIS, *Ludovicus*, *Lodoix* en latin, *Ludwig* en allemand, nom d'un grand nombre de personnages historiques de pays fort divers.

I. *Empereurs et rois de Germanie.*

LOUIS I, *le Débonnaire*, empereur d'Occident et roi de France, fils de Charlemagne et d'Hildegarde, né en 778, fut nommé roi d'Aquitaine dès l'âge de trois ans, fut associé à l'empire en 813, et succéda à son père l'année suivante. Dès son avénement, il permit aux Saxons, transplantés par Charlemagne dans des pays étrangers, de retourner dans leur patrie. Trouvant trop lourd le fardeau de l'empire, il le partagea en 817 avec ses trois fils : il donna à Pépin l'Aquitaine, à Louis la Bavière, à Lothaire l'Italie. Bernard, son neveu, que ce partage privait de l'Italie, dont il était déjà en possession, se révolta (818), mais il fut défait et puni de la manière la plus barbare : Louis lui fit crever les yeux. Bernard étant mort à la suite de ce traitement, l'empereur, pour expier sa cruauté, fit en 822, dans Attigny, une pénitence publique. Dans la suite, Louis s'étant remarié, et ayant eu de sa 2e femme, Judith de Bavière, un 4e fils, Charles le Chauve, voulut, pour doter ce prince, revenir sur son 1er partage (829); mais les enfants du premier lit se révoltèrent et le reléguèrent dans un monastère, ainsi que Judith. Louis fut rétabli la même année, par la diète de Nimègue, mais ses fils le firent de nouveau déposer en 833 pour avoir encore une fois violé le traité de partage de 817 : amené à Compiègne, il y fut solennellement dégradé, et condamné à une réclusion perpétuelle; néanmoins il fut rétabli dès l'année suivante par Pépin et Louis le Germanique, qui étaient jaloux de Lothaire. Il mourut en 840, près de Mayence, du chagrin que lui causa une nouvelle révolte de son fils Louis (le Germanique), contre lequel il s'était vu obligé de marcher. Louis était un prince pieux, mais d'un caractère faible et irrésolu; il fut sans cesse dominé, soit par ses fils, soit par sa femme, et laissa croître la puissance féodale. Il eut pour successeur à l'empire son fils aîné Lothaire, et au trône de France Charles le Chauve.

LOUIS LE GERMANIQUE, 3e fils de Louis le Débonnaire. Dans le partage que son père fit de ses États (817) il obtint la Bavière et toute la partie orientale de l'empire des Francs (dite Germanie). Il se révolta plusieurs fois contre son père, dont il hâta la mort par une dernière révolte (840) Ligué avec son jeune frère Charles le Chauve, il battit son frère Lothaire à la bataille de Fontenay (841), et se composa un royaume qui renfermait, outre l'ancienne France sur la rive droite du Rhin, la Saxe, la Thuringe, la Bavière, le pays des Grisons et la Lorraine; il acquit ces deux derniers pays en 870, par le traité de Mersen. Il m. en 876, laissant 3 fils, Carloman, Louis et Charles. — Louis, dit le *Saxon*, roi de Germanie, 2e fils et successeur du précéd., battit près d'Andernach (876) son oncle Charles le Chauve, qui était entré en Allemagne pour le dépouiller. Après la mort de ce prince, il envahit lui-même la France pour revendiquer le trône de ce pays, mais sans pouvoir y réussir. Vainqueur des Normands en 881, il fut vaincu par eux à son tour et en mourut de chagrin, en 882.

LOUIS II, *le Jeune*, fils de Lothaire I, né vers 822, roi d'Italie en 844, associé à l'empire en 849, succéda à son père comme empereur en 855, et se fit céder en 859, par son frère Charles de Provence, le pays situé entre le Jura et les Alpes. Ce même Charles étant mort sans enfants, en 863, il partagea la Provence, qui avait formé son domaine, avec le roi de Lorraine, Lothaire II, son autre frère. Il marcha à plusieurs reprises contre les Sarrasins qui s'étaient établis dans le duché de Bénévent et la Calabre, les combattit avec avantage et réussit à les expulser. En 871, il fut pris par Adalgise, prince lombard de Bénévent; il essaya en vain, une fois libre, de se venger, et mourut en 875, ne laissant qu'une fille (Hermengarde), qui épousa Boson, roi de la Bourgogne Cisjurane.

LOUIS III, dit *l'Aveugle*, petit-fils du préc., fils de Boson et d'Hermengarde, né en 880, succéda à son père dans le royaume d'Arles (887), passa en Italie pour faire la guerre à Bérenger (899), le vainquit et se fit couronner empereur à Rome en 900. Surpris dans Vérone par ce même Bérenger, il eut les yeux crevés et fut dépouillé de l'empire (903). Il m. vers 923.

LOUIS IV, dit *l'Enfant*, dernier empereur carlovin-

gien, fils d'Arnoul de Carinthie, était né en 893. Il fut reconnu roi de Germanie à la mort de son père (899), et empereur en 908. Trop faible pour chasser les Huns, qui avaient envahi l'Allemagne, et pour s'opposer aux prétentions d'Othon, duc de Saxe, et de Conrad, duc de Franconie, qui se disputaient ses États, il abandonna le trône, et s'enfuit à Ratisbonne, où il mourut en 911.

LOUIS V, de Bavière, fils de Louis le Sévère, duc de Bavière, né en 1284, fut élu empereur en 1314 par une partie des électeurs, tandis que les autres nommaient Frédéric le Bel. Louis vainquit Frédéric à Muhldorf (1322), le tint prisonnier jusqu'en 1325, et ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il renoncerait à l'empire. Mais le pape Jean XXII s'opposa à cet accord, ordonna à Louis d'abdiquer, et, sur son refus, l'excommunia. Louis entra alors en Italie (1327), ceignit à Milan la couronne de roi des Lombards, fit élire l'antipape Pierre de Corbière (Nicolas V), et se fit couronner par lui empereur en 1328; mais il fut excommunié de nouveau, en 1346, par Clément VI, qui fit élire à sa place Charles de Luxembourg. Louis mourut l'année suiv., d'une chute de cheval. C'est lui qui plaça 2 aigles dans le sceau de l'empire : d'où *l'aigle à double tête*.

II. *Rois de France et princes français.*

LOUIS I, dit *le Débonnaire*. *V.* LOUIS I, empereur.

LOUIS II, *le Bègue*, fils de Charles le Chauve, né en 846, fut fait roi d'Aquitaine par son père en 867, lui succéda dix ans après au trône de France, et mourut à Compiègne en 879. Incapable de résister aux grands vassaux, il prépara par ses concessions le triomphe de la féodalité. Il fut père de Louis III, de Carloman et de Charles le Simple.

LOUIS III, fils du préc., lui succéda en 879 conjointement avec son frère Carloman et eut en partage la Neustrie avec une portion occid. de l'Austrasie. Il battit les Normands en 881 à Saucourt (Ponthieu), et mourut d'accident l'année suivante, à 22 ans.

LOUIS IV, *d'Outremer*, fils de Charles le Simple, fut élevé en Angleterre (d'où son surnom) : sa mère l'avait emmené dans ce pays pour le soustraire aux factieux. Il succéda en 936 à Raoul, qui l'avait longtemps privé de sa couronne. Il ne put reprendre la Lorraine, dont Othon I s'était emparé. Il enleva la Normandie au jeune duc Richard, fils du duc Guillaume I; mais il fut défait et pris par Harald, roi de Danemark, qui le livra en 944 à Hugues le Blanc, comte de Paris, son compétiteur. Enfermé à Laon, il ne recouvra la liberté que l'année suivante, après avoir été obligé de remettre la Normandie à Richard, et de céder le comté de Laon à Hugues; mais il reconquit peu après ce dernier comté. Il mourut à Reims, en 954.

LOUIS V, *le Fainéant*, fils de Lothaire, lui succéda en 986 et se rendit maître, la même année, de la ville de Reims, au siége de laquelle il montra quelque valeur. Il mourut l'année suivante, à 20 ans, sans postérité; il avait été, prétendit-on, empoisonné par la reine Blanche, sa femme, à l'instigation de Hugues-Capet. Il fut le dernier roi carlovingien en France.

LOUIS VI, *le Gros*, fils de Philippe I et de Berthe, fille d'un comte de Hollande, né en 1078, m. en 1137, fut associé au gouvernement en 1100, et devint seul roi en 1108. Il fit la guerre aux seigneurs qui avaient secoué le joug de l'autorité royale, entre autres les sires du Puiset, de Coucy et de Montlhéry, les comtes de Corbeil, de Mantes, d'Étampes, de Montfort, de Montmorency, etc. Il tenta ensuite de s'emparer de la Normandie, alors possédée par Henri I, roi d'Angleterre, pour la donner à Guillaume Cliton, neveu de ce prince; mais il fut battu à Brenneville près d'Andely (1119) : c'est dans cette guerre que pour la 1re fois fut arborée *l'oriflamme*. Il vengea (1127) le meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre, et donna ses États à Guillaume Cliton. En 1130, il convoqua un concile à Étampes au sujet de la rivalité d'Innocent II et d'Anaclet, et se prononça pour le premier. Ayant en 1131 perdu son fils aîné, Philippe, qu'il avait fait sacrer à Reims trois ans auparavant, il nomma, pour le remplacer, Louis, son 2e fils. Louis le Gros combattit de tout son pouvoir le système féodal et favorisa dans ce but l'institution des *communes*, qui devinrent un puissant auxiliaire pour la royauté contre les prétentions de la noblesse. Il eut pour ministre le sage Suger.

LOUIS VII, *le Jeune*, fils du préc., né en 1120, m. en 1180, épousa Éléonore de Guyenne avant de monter sur le trône et succéda à son père en 1137. Il fit la guerre à Thibaut, comte de Champagne, saccagea Vitry, qui appartenait à ce seigneur, mit le feu à l'église et fit ainsi périr 1300 personnes qui s'y étaient réfugiées (c'est depuis cet événement que la ville reçut le nom de *Vitry le Brûlé*). Pour expier ce crime, il se croisa, malgré les remontrances de Suger, son ministre (1147). Il fit dans cette expédition des prodiges de valeur, mais il perdit une partie de son armée dans les plaines de l'Asie-Mineure et devant Antioche, assiégea vainement Damas, et fut obligé de revenir en France sans avoir obtenu aucun résultat, 1149. Peu après (1152), il répudia Éléonore, qu'il soupçonnait d'adultère : ce divorce impolitique lui fit perdre la Guyenne et plusieurs autres provinces, qui furent livrées aux Anglais par suite du mariage qu'Éléonore s'empressa de contracter avec Henri, l'héritier de la couronne d'Angleterre. Ennemi juré de ce prince, il soutint contre lui dans la suite ses fils révoltés et accueillit Thomas Becket, qui était en lutte avec lui.

LOUIS VIII, *le Lion*, fils et successeur de Philippe-Auguste, né en 1187, roi en 1223, prit aux Anglais le Poitou, le Limousin, le Périgord, l'Aunis, la Saintonge, malgré les excommunications du pape. Héritier des droits d'Amaury de Montfort sur le comté de Toulouse, il fit la guerre au comte Raymond VII et aux Albigeois, prit Avignon, soumit tout le Languedoc, à l'exception de la capitale, qu'il se préparait à assiéger quand il mourut à Montpensier (Auvergne) en 1226. On soupçonna Thibaut, comte de Champagne, de l'avoir empoisonné. Avant son avénement, Louis avait été appelé en Angleterre par les nobles qui combattaient Jean sans Terre et avait été un instant reconnu roi de ce pays; mais, à la mort de Jean sans Terre (1216), il fut abandonné des Anglais, qui se rallièrent au fils de Jean, Henri III. Il avait épousé Blanche de Castille, et en avait eu 11 enfants : le plus célèbre est S. Louis.

LOUIS IX ou S. LOUIS, fils du préc. et de Blanche de Castille, né à Poissy en 1215, roi en 1226, fut élevé avec le plus grand soin par sa mère, qui gouverna en qualité de régente pendant sa minorité. Majeur en 1236, il s'appliqua d'abord à faire régner la justice dans ses États, et à établir la plus grande économie dans l'administration de ses domaines ; mais il eut à combattre les révoltes de ses grands vassaux. Il fit la guerre au comte de la Marche, qui lui refusait l'hommage, et à Henri III, roi d'Angleterre, allié du comte; remporta sur celui-ci les victoires de Taillebourg et de Saintes (1242); accorda au comte la paix avec le pardon de ses fautes, et au roi d'Angleterre une trêve de 5 ans. Atteint d'une maladie dangereuse en 1244, Louis IX avait fait vœu d'aller combattre les Infidèles en Palestine; il partit d'Aigues-Mortes en 1248, entra en Égypte, prit Damiette (1249) et même vainquit à Mansourah (1250) ; mais bientôt, contraint à la retraite par la disette et par les maladies, il tomba avec deux de ses frères entre les mains de l'ennemi. Il fut obligé, pour obtenir sa liberté, de payer 8000 besants d'or (environ 7 millions de francs), et d'abandonner Damiette. Pendant sa captivité, il avait excité le respect et l'admiration de l'ennemi même par sa fermeté et sa grandeur d'âme. D'Égypte il passa en Palestine : il y resta 4 ans, malgré les sollicitations de sa mère, qu'il avait instituée régente en son absence, et qui pressait son retour. Il employa ce temps à réparer les places qui restaient encore aux chrétiens, Césarée, Jaffa, Sidon, St-Jean-d'Acre, et racheta aux infidèles plus de 10000 chrétiens captifs. De retour dans son

royaume, après la mort de Blanche de Castille, il s'appliqua à faire disparaître les abus, rendit lui-même la justice, donna les lois les plus sages, fit revivre le commerce par de nouveaux règlements, abolit les combats judiciaires, les guerres privées, fonda l'hospice des Quinze-Vingts, et commença la construction de la Sorbonne; en même temps, il déployait toute sa sévérité contre les restes des Albigeois et les Vaudois. En outre, il voulut assurer la paix extérieure et signa dans ce but les traités de Corbeil (1258) et d'Abbeville (1259) : par le 1er, conclu avec le roi d'Aragon, il renonçait à toute suzeraineté sur la Catalogne, la Cerdagne et le Roussillon, et obtenait en échange la renonciation du roi à tous les hommages qu'il prétendait dans le Languedoc; par le 2e, conclu avec le roi d'Angleterre, il rendait les conquêtes faites par son père sur les Anglais (Limousin, Périgord, Quercy, Agénois, partie de la Saintonge), à la condition, pour Henri III, de renoncer à toute prétention sur la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, etc. Sur les conseils intéressés de son frère, Charles d'Anjou, roi de Naples, il entreprit, en 1270, une nouvelle croisade, qu'il dirigea contre Tunis. Il débarqua heureusement et obtint d'abord quelques avantages; mais la peste s'étant mise dans son armée, il en mourut lui-même, peu après son arrivée. S. Louis avait une telle réputation de justice que deux fois il fut pris pour médiateur, d'abord entre le pape Grégoire IX et l'emp. Frédéric II, puis entre le roi d'Angleterre Henri III et ses barons (1263). Il brillait surtout par la piété et fut de son vivant même regardé comme un saint. Louis IX fit beaucoup pour la puissance royale, soit par l'autorité morale dont il entoura la royauté, soit en soumettant les vassaux révoltés et en affranchissant les communes. On lui attribue une célèbre *Pragmatique sanction*, qu'il aurait publiée en 1269, et qui aurait eu pour but de conserver les anciens droits des églises cathédrales et la liberté des élections; mais l'authenticité de cet acte est fortement contestée. On a publié, sous le titre d'*Établissements de S. Louis* (Paris, 1786), le recueil des lois et ordonnances qu'avait rendues ce prince; ses *Statuts des Métiers de Paris* ont paru de nos jours dans les *Documents inédits sur l'Histoire de France*. S. Louis fut canonisé en 1297; on le fête le 25 août. Avant la Révolution, l'Académie française faisait prononcer tous les ans au 25 août son panégyrique. Sa vie a été écrite par Joinville, son ami, par Geoffroy de Beaulieu, Guillaume de Nangis, et plus récemment par Choisy, Tillemont, Filleau de La Chaise et Villeneuve-Trans. MM. Beugnot et Mignet ont écrit sur ses institutions. Le P. Lemoyne a fait un long poëme de *S. Louis*. — Pour l'Ordre de St-Louis, *V.* après les noms propres.

LOUIS X, *le Hutin*, fils aîné de Philippe le Bel et de Jeanne de Navarre, né à Paris en 1289, m. en 1316, fut reconnu roi de Navarre en 1305, roi de France en 1314, et fut couronné en 1315, à Reims. Comme il résidait en Navarre au moment de la mort de son père, Charles de Valois, son oncle, se mit à la tête du gouvernement jusqu'à son arrivée. Louis ne sut pas résister à la réaction féodale qui suivit la mort de Philippe IV; cependant il parvint à repousser le comte de Flandre, qui voulait reprendre ce qu'il avait perdu sous le règne précédent; pour soutenir cette guerre, il accabla le peuple d'impôts, pilla les Juifs et les marchands lombards, et força tous les serfs à racheter leur liberté. Le surnom de *Hutin* lui fut donné, selon les uns, parce qu'il était mutin, querelleur; selon d'autres parce qu'il réduisit les *Hutins*, séditieux de Navarre. Il épousa successivement Marguerite de Bourgogne (*V.* ce nom) et Clémence de Hongrie : il eut de cette dernière un fils posthume, Jean I.

LOUIS XI, fils de Charles VII, né à Bourges en 1423, prit part dès l'âge de 17 ans à la révolte connue sous le nom de *la Praguerie*, se révolta de nouveau en 1456, et s'enfuit, pour éviter le châtiment qu'il méritait, chez le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, à la cour duquel il resta jusqu'à la mort du roi. En montant sur le trône (1461), il fit de belles promesses, qu'il ne tarda pas à violer en augmentant les impôts, et il effraya par des supplices les villes qui témoignaient leur mécontentement (Reims, Angers, etc.). En même temps il éloigna des hauts emplois les hommes de la plus illustre naissance, et donna toute sa confiance à des gens obscurs tirés de la lie du peuple, tels qu'Olivier Le Dain, son barbier, le prévôt Tristan, qu'il nommait son compère. En 1465, les seigneurs mécontents, ayant à leur tête Charles, duc de Berry, son propre frère, Charles de Charolais (*le Téméraire*), fils du duc de Bourgogne, et le duc de Bretagne, formèrent contre lui une ligue redoutable, la ligue du *Bien public*: il leur livra la bataille de Monthléry (1465), dont le succès resta douteux; mais il sut dissoudre la ligue en traitant avec chacun de ses ennemis en particulier (traités de Conflans et de St-Maur) : il donna la Normandie à son frère, quelques places de la Picardie au duc de Bourgogne, et l'épée de connétable au comte de St-Pol; mais, aussitôt la ligue dissoute, il les attaqua chacun séparément. Il reprit à son frère la Normandie, mais il ne fut pas aussi heureux avec le duc de Bourgogne : celui-ci, irrité de la révolte de Liége, que Louis XI avait excitée, le retint prisonnier à Péronne, où il s'était rendu pour une conférence, et Louis fut contraint, pour obtenir sa liberté, d'accompagner le duc de Bourgogne au siége même de la ville révoltée, et de lui céder de nouvelles places en Picardie (1468). Se croyant trahi par le cardinal La Balue, son ministre, il le fit emprisonner et le tint, dit-on, pendant 11 ans enfermé dans une cage de fer. On le soupçonne d'avoir fait empoisonner en 1472 le duc de Berry, son frère, qui s'était révolté de nouveau; puis il recommença la guerre avec le duc de Bourgogne qui voulait venger cette mort, et qui se plaignait de l'inexécution du traité de Péronne. Une nouvelle coalition s'était formée contre lui entre le duc de Bourgogne, le duc de Bretagne et le roi d'Angleterre; mais il sut la rompre, et obtint une paix avantageuse par le traité de Picquigny (1475). S'étant fait livrer le connétable de St-Pol et le comte d'Armagnac, tous deux rebelles, il leur fit trancher la tête : il ajouta, dit-on, au supplice du dernier d'horribles cruautés (*V.* ARMAGNAC). A la mort du duc de Bourgogne (1477), il tenta d'enlever à Marie, fille du duc, la riche succession de ce prince : malgré les efforts de Maximilien d'Autriche, qui avait épousé cette princesse, et qui obtint sur lui un avantage à Guinegatte (1479), il s'empara de la Picardie, de l'Artois, du duché de Bourgogne et de la Franche-Comté comme étant des fiefs masculins, et par conséquent réversibles à la couronne. Peu après, il réunit aussi au domaine la Provence, le Maine, l'Anjou, ainsi que le comté de Bar, comme héritier de René d'Anjou (1480-81). Louis XI mourut peu après (1483) au château du Plessis-lès-Tours, où il se tenait depuis longtemps enfermé, livré, dans l'appréhension de la mort, aux pratiques d'une dévotion superstitieuse : il croyait prolonger ses jours en s'entourant de reliques, et fit venir de Calabre Franç. de Paule, espérant obtenir de lui par un miracle le rétablissement de sa santé. Il laissa le trône à son fils Charles VIII, sous la régence d'Anne de Beaujeu. Louis XI était perfide, cruel, vindicatif, superstitieux, défiant, et surtout dissimulé; il avait pour maxime : *Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner;* on l'a comparé à Tibère. Malgré tous ses vices, on doit reconnaître qu'il rendit des services à la France : il agrandit le royaume et fit de grands pas vers l'unité territoriale, affaiblit les grands vassaux et releva l'autorité royale; ce qui a fait dire qu'il avait mis les rois *hors de page*. Il favorisa les bourgeois, institua la poste aux chevaux (1464), créa plusieurs parlements (Grenoble, Bordeaux, Dijon), et plusieurs universités (Valence, Bourges, Caen, Besançon), fit venir des imprimeurs de Mayence, établit des manufactures de soie et d'é-

toffes d'or et d'argent (1470). On lui a reproché d'avoir aboli la *Pragmatique sanction*, regardée comme le boulevard des libertés de l'Église gallicane. On lui attribue à tort les *Cent nouvelles Nouvelles* et *le Rosier des Guerres*, qui furent seulement rédigés sous ses yeux. On peut consulter sur ce roi les *Mémoires de Comines* et l'*Histoire de Louis XI* de Duclos. Casimir Delavigne l'a mis en scène dans la tragédie de *Louis XI*.

LOUIS XII, *le Père du peuple*, né à Blois en 1462, de Charles, duc d'Orléans, petit-fils de Charles V, m. en 1515, fut d'abord connu sous le nom de duc d'Orléans. Il disputa la régence à Anne de Beaujeu pendant la minorité de Charles VIII, marcha contre les troupes du jeune roi à la tête d'une armée, fut vaincu et pris à St-Aubin par La Trémoille (1488), et enfermé à Bourges, où il resta trois ans. Rendu à la liberté par Charles VIII, il sut réparer sa faute par une belle conduite jusqu'au jour où il monta sur le trône (1498). Il commença son règne en pardonnant à tous ses ennemis, disant que le roi de France devait oublier les injures faites au duc d'Orléans, diminua les impôts d'un tiers, et rendit les juges inamovibles. En 1499, il répudia sa première femme, Jeanne de France, fille de Louis XI, princesse vertueuse, mais contrefaite et stérile, pour épouser Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, mariage qui assurait à la France la possession de la Bretagne. Fort des droits qu'il avait sur le Milanais comme petit-fils de Valentine Visconti, il s'empara de ce duché (1499-1500); puis il conquit sur l'empereur Frédéric le royaume de Naples, conjointement avec Ferdinand le Catholique (1501); mais, quand il fallut partager, les deux conquérants se brouillèrent. Louis, vaincu à Seminara et à Cérignole par Gonsalve de Cordoue, fut chassé du royaume de Naples (1503) et consentit à signer le désastreux traité de Blois par lequel il abandonnait ses prétentions sur l'Italie (1504). Néanmoins, étant peu d'années après entré dans la ligue formée par Jules II contre les Vénitiens (*Ligue de Cambrai*), il envahit leur territoire et les défit à Agnadel (1509); mais bientôt Jules II, qui avait obtenu de Louis ce qu'il voulait, l'abandonna pour s'unir contre lui avec Ferdinand, Henri VIII, les Vénitiens et les Suisses (*Sainte Ligue*). Le jeune Gaston de Foix gagna sur eux la bataille de Ravenne (1512), mais il y perdit la vie; et Louis, vaincu, malgré le génie de La Trémoille, à Novare par les Suisses, et à Guinegatte (*Journée des Éperons*) par les Impériaux (1513), fut obligé d'offrir la paix. Malgré ses guerres malheureuses, Louis XII mourut regretté. Ce prince se recommande par une administration honnête, économe et bienfaisante; secondé par un grand ministre, le cardinal d'Amboise, il protégea les lettres, les arts, l'agriculture, le commerce; il créa deux nouveaux parlements (Rouen et Aix), fit rédiger les *Coutumes*, rendit les juges inamovibles et défendit la vénalité des charges. Le surnom de *Père du peuple* lui fut décerné par les États généraux de Tours en 1506. Louis XII ne laissa pas d'enfant mâle, et la couronne passa à François I. La *Vie de Louis XII* a été écrite par Claude de Seyssel, 1558; Jean d'Anton, 1620; J. Tailhé, 1755. Rœderer a donné l'*Hist. de Louis XII*, 1825.

LOUIS XIII, *le Juste*, fils de Henri IV et de Marie de Médicis, né à Fontainebleau en 1601, devint roi en 1610 sous la tutelle et la régence de sa mère, vit son règne commencer au milieu de troubles auxquels le traité de Ste-Menehould mit à peine fin (1614), fut déclaré majeur à 14 ans, et épousa Anne d'Autriche l'année suivante. Il se laissa d'abord gouverner par Concini, maréchal d'Ancre, favori de la reine mère; mais il finit par se fatiguer du joug de cet Italien et s'unit aux seigneurs mécontents pour le renverser (1617). Il donna alors toute sa confiance au jeune duc de Luynes, qu'il ne tarda pas à faire connétable. Les seigneurs jaloux prirent les armes pour faire éloigner le nouveau favori; mais ils furent vaincus aux Ponts-de-Cé. Après la mort de Luynes, enlevé en 1621 par la fièvre pourprée, la reine mère, qui était en disgrâce depuis la mort de Concini, revint à la cour, et son influence fit entrer Richelieu au Conseil. Avec ce nouveau ministre, le règne de Louis reçoit un lustre inattendu : le roi enlève aux Protestants La Rochelle (1628); il bat le duc de Savoie qui attaquait le duc de Mantoue, allié de la France, et rétablit son allié dans ses États. En 1630, Louis, ayant eu de nouveau à combattre en Italie les Allemands et les Espagnols, les battit encore, et leur imposa la paix de Quérasque. En 1632, Gaston, frère du roi, mécontent de Richelieu, forma une conspiration dans laquelle entrèrent le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, l'empereur et le roi d'Espagne; mais le complot fut déjoué: Gaston fut exilé, et Montmorency, pris les armes à la main, eut la tête tranchée (1632). Après la mort de Gustave-Adolphe, chef des Protestants en Allemagne, Louis XIII, qui avait été l'allié de ce prince, déclara la guerre à l'Autriche et à l'Espagne : Nancy, la Lorraine, la ville d'Heidelberg, furent conquis (1634); le duc de Rohan défit sur les bords du lac de Côme les Espagnols, qui, après avoir obtenu quelques succès en Picardie, furent obligés de repasser la Somme; Schomberg les battit aussi dans le Roussillon, le duc de Savoie et le maréchal de Créqui en Italie. Une paix avantageuse allait être conclue, lorsque Richelieu mourut, en 1642. Le roi le suivit dans la tombe un an après (1643). Louis XIII était un prince faible et incapable; tout l'éclat de ce règne est dû à Richelieu : tremblant devant son ministre, le roi ne fut guère que le docile instrument de ses volontés et souvent même de ses inimitiés: il lui sacrifia sans pitié sa mère, son frère et tous les seigneurs qui essayaient de conspirer; plus d'une fois, fatigué de ses hauteurs et de la servitude où il le retenait, il sembla prêt à le renvoyer; mais il recula toujours au dernier moment (*Voy.* JOURNÉE DES DUPES). Louis XIII fut, dit-on, surnommé *le Juste* au moment même de sa naissance, parce qu'il était né sous le signe de la *Balance*. L'*Histoire de France sous Louis XIII* a été écrite par M. Bazin, Paris, 1840. — On connaît sous le nom de *Vœu de Louis XIII* un vœu formé par ce prince en 1637, par lequel, mettant sa personne et son royaume sous la protection de la Ste Vierge, il s'engageait à faire tous les ans une procession solennelle en son honneur à Paris le jour de sa fête, le 15 août. On donne pour cause à ce vœu la joie qu'éprouva le roi en apprenant la grossesse d'Anne d'Autriche, sa femme. Cette procession eut lieu jusqu'à la Révolution; elle fut rétablie sous la Restauration.

LOUIS XIV, *le Grand*, né en 1638, à St-Germain-en-Laye, était fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Il fut reconnu roi en 1643, à 5 ans, et devint majeur en 1651, à 13 ans. La régence fut confiée à sa mère Anne d'Autriche, qui prit Mazarin pour principal conseiller. La minorité de Louis XIV fut agitée au dedans par les troubles de la Fronde (*V.* FRONDE, ANNE, MAZARIN), et signalée au dehors par des guerres glorieuses avec l'empire et l'Espagne, qui ne furent terminées que par le traité conclu en 1649 avec l'empereur à Munster, et par la paix des Pyrénées, conclue en 1659 avec l'Espagne. Par ce dernier traité, Louis XIV épousa l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille du roi d'Espagne. Après la mort de Mazarin (1661), Louis commença à régner par lui-même. Profitant de la paix et secondé par d'habiles ministres (Colbert, Le Tellier, Louvois, Séguier, De Lionne, etc.), il rétablit le commerce, diminua les impôts, fit fleurir les arts, réforma l'administration et rendit de sages lois. En 1665, Philippe IV, père de la reine, étant mort, Louis réclama, en vertu du droit de *Dévolution* (*V.* ce mot), la Flandre et la Franche-Comté, comme indemnité de la dot de sa femme, dot qui n'avait jamais été payée; sur le refus qu'on fit de les lui livrer, il marcha sur la Flandre dont il prit toutes les villes en une seule campagne (1667); l'année suivante, il conquit plus rapidement encore la Franche-Comté. La Hollande, l'Angleterre et la Suède s'étant alors liguées contre lui avec l'Espagne, Louis se vit obligé de

conclure avec cette dernière puissance la paix d'Aix-la-Chapelle (1668); par ce traité, il abandonnait la Franche-Comté, mais gardait la Flandre. Après s'être assuré de la neutralité de l'Angleterre, Louis XIV déclara en 1672 la guerre aux Hollandais, qui s'étaient précédemment joints à ses ennemis : la campagne fut ouverte avec de brillants succès par le roi en personne, suivi de Turenne et de Condé; c'est au début de cette campagne qu'eut lieu le célèbre passage du Rhin. Le roi d'Espagne, l'Empereur et l'électeur de Brandebourg, que la puissance du monarque français épouvantait, se liguèrent alors contre lui (1674) et commencèrent une nouvelle guerre : Louis s'empara de nouveau de la Franche-Comté, Turenne entra dans le Palatinat, qu'il mit à feu et à sang; Schomberg battit les Espagnols dans le Roussillon; Condé défit le prince d'Orange à Senef; Duquesne gagna deux batailles navales contre Ruyter, qui périt dans la dernière. L'Angleterre étant venue se joindre à la coalition, Louis XIV offrit la paix : il signa, en 1678, le traité de Nimègue, qui lui assurait la Franche-Comté. C'est après ces brillants succès que lui fut décerné le surnom de *Grand*. La paix ne l'empêcha pas d'ajouter à la France Strasbourg, Luxembourg et 20 autres villes, qu'il se fit adjuger par *les Chambres de Réunion* (*V.* ce mot); Alger fut bombardé en 1682, pour avoir insulté le pavillon français, et Gênes dut également s'humilier devant le grand roi (1685). Mais la révocation de l'édit de Nantes (1685) vint interrompre le cours de tant de prospérités : cet acte de rigueur fit sortir de France une foule de familles qui portèrent chez l'étranger leur industrie et leur fortune. Peu après se forma la ligue d'Augsbourg (1686), par laquelle l'Empire, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande se coalisèrent de nouveau contre la France. La campagne s'ouvrit pour Louis XIV par des succès que contre-balança la perte de la bataille navale de La Hogue. Les années 1692, 93 et 94 furent signalées par la prise de Namur et les victoires de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde et de Marsaille; mais Namur fut reprise par Guillaume à la fin de 1694, et, lasses d'hostilités inutiles, les puissances belligérantes conclurent le traité de Ryswyk (1697) : le roi abandonna ses dernières conquêtes, excepté Strasbourg. La mort de Charles II, roi d'Espagne, qui laissait sa couronne à Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, amena une nouvelle coalition, dirigée par le célèbre triumvirat d'Eugène, Marlborough et Heinsius, et alluma une nouvelle guerre, *celle de la Succession* (1701). Les premières années furent mêlées de succès et de revers; mais en 1704, les Français furent battus à Hochstett, en 1706 à Ramillies et à Turin, et ils perdirent les Pays-Bas et l'Italie. Enfin, en 1707, Berwick gagna en Espagne la victoire signalée d'Almanza, et Duguay-Trouin battit les flottes ennemies dans plusieurs rencontres. Cependant Louis XIV, ayant éprouvé quelques revers l'année suivante, demanda la paix; on ne lui fit que des réponses dures et humiliantes, et il se vit forcé de continuer la guerre; elle ne fut pas heureuse: Villars fut vaincu à Malplaquet par Marlborough et le prince Eugène (1709). Tout semblait perdu lorsque Vendôme gagna la victoire de Villaviciosa, qui rendit le trône d'Espagne à Philippe (1710), et Villars celle de Denain (1712), qui amena la paix d'Utrecht (1713) : par ce traité, Louis XIV conservait ses conquêtes (Alsace, Artois, Flandre, Franche-Comté, Cerdagne, Roussillon). Il mourut deux ans après, le 1er septembre 1715, laissant la couronne à son arrière-petit-fils, Louis XV, qui n'était âgé que de 5 ans. Il avait perdu peu auparavant son fils, dit le Grand Dauphin, et son petit-fils, le duc de Bourgogne. — Le règne de Louis XIV est l'époque la plus brillante de la monarchie : sous ce prince, la gloire des lettres, des arts et du commerce s'unit à celle des armes; c'est alors en effet qu'ont brillé Condé, Turenne, Vauban, Luxembourg, Villars, Catinat, Duquesne et Duguay-Trouin; Colbert et Louvois; Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Bossuet et Fénelon; Lebrun, Lesueur, Girardon, Puget et Perrault; c'est alors que furent élevés l'Hôtel des Invalides, le Val-de-Grâce, les palais de Versailles, de Trianon, de Marly, la colonnade du Louvre, que furent fondées les manufactures de Gobelins, de la Savonnerie, etc. Louis XIV avait toutes les qualités d'un grand roi : noble, généreux, brave, ferme, laborieux, administrateur habile, ami des lettres et des arts, il joignait à ces qualités une figure belle et majestueuse; mais il fut trop absolu dans l'usage du pouvoir (c'est lui qui disait : *l'État, c'est moi*); en outre il aima trop la guerre, le faste et les plaisirs; il eut un grand nombre de maîtresses, dont les plus célèbres sont Mmes de La Vallière et de Montespan, et il ne craignit pas d'égaler aux princes du sang, en les légitimant, les enfants qu'il en avait eus, notamment le duc du Maine (*V.* ce nom). Quant à Mme de Maintenon, qui fut la compagne de ses dernières années, il s'était uni à elle par un mariage secret. L. XIV prit une grande part aux affaires ecclésiastiques de son temps : il révoqua l'édit de Nantes (1685); il exerça de grandes rigueurs contre les Protestants, ainsi que contre les Jansénistes, et força son clergé à signer la bulle *Unigenitus*, qui condamnait ces derniers; cependant il sut, quand il le voulut, maintenir son indépendance vis-à-vis du St-Siége (*V.* DÉCLARATION DU CLERGÉ); il exigea même impérieusement de deux papes (Alexandre VII et Innocent XI) de dures réparations. On a de ce roi quelques écrits, qui ont été publiés en 1806, sous le titre d'*Œuvres de Louis XIV*, 6 v. in-8; on y remarque les *Instructions* qu'il rédigea pour le Dauphin et le roi d'Espagne, et des *Mémoires* pour l'instruction du Dauphin. Ces *Mémoires* ont été publiés à part et plus complétement par M. Dreyss, 1859. Entre les ouvrages qui ont été écrits sur ce règne, on distingue : *le Siècle de Louis XIV*, par Voltaire; l'*Histoire de Louis XIV*, par Pélisson; l'*Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, par Lémontey; l'*Administration de Louis XIV*, par Chéruel, 1850. On trouve aussi de curieux détails dans les *Mémoires de St-Simon*.

LOUIS XV, arrière-petit-fils de Louis XIV, fils du duc de Bourgogne et de Marie-Adélaïde de Savoie, né en 1710, fut déclaré roi en 1715, sous la régence de Philippe, duc d'Orléans, et eut pour précepteur Fleury, évêque de Fréjus, depuis cardinal. Devenu majeur en 1723, il conserva le régent pour premier ministre et reçut de lui pendant quelques mois d'utiles conseils. Philippe étant mort à la fin de 1723, le duc de Bourbon lui succéda au pouvoir : ce prince négocia le mariage du jeune roi avec Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne. Le cardinal de Fleury, appelé aux affaires en 1726, parvint un instant, par une sage économie, à rétablir l'ordre dans les finances. Stanislas ayant été en 1735 forcé, malgré le secours de la France, d'abandonner son trône de Pologne, Fleury fit céder à ce prince par l'Autriche le duché de Lorraine, en stipulant qu'à sa mort cette province reviendrait à la France. Après la mort de l'empereur Charles VI (1740), la succession de ce souverain fut vivement disputée : Louis XV se déclara pour Charles-Albert, électeur de Bavière, contre la fille de l'empereur, Marie-Thérèse, et parvint même à le faire nommer empereur sous le nom de Charles VII; mais en 1742 nos soldats se virent contraints d'évacuer Prague, et peu après, la perte de la bataille de Dettingen détruisit toutes les espérances du protecteur et du protégé (1743). Cependant, Louis, animé, dit-on, par les conseils de la duchesse de Châteauroux, sa maîtresse, va attaquer en personne les possessions autrichiennes dans les Pays-Bas, prend plusieurs places fortes, et court en Alsace s'opposer au duc Charles de Lorraine; mais il tombe gravement malade à Metz (1744). Cette maladie excita les alarmes universelles, et lorsque le roi eut été sauvé comme par miracle, il reçut de son peuple le beau nom de *Bien-Aimé*. Les batailles de Fontenoy (1745), de Raucoux (1746), gagnées en Flandre sur les Impériaux

et leurs alliés par le maréchal Maurice de Saxe, ajoutèrent à la supériorité de nos armes; mais dans le même temps nos affaires étaient dans le plus mauvais état en Italie : la bataille de Plaisance, perdue par Maillebois (1746), força les Français à repasser les Alpes. Alors fut signée la 2ᵉ paix d'Aix-la-Chapelle (1748), par laquelle la France rendit les conquêtes qu'elle venait de faire en Savoie et dans les Pays-Bas. En 1756 commença la guerre de Sept ans (*V.* ce mot), dans laquelle la France, devenue l'alliée de l'Autriche, eut à combattre l'Angleterre et la Prusse, guerre désastreuse, signalée par la défaite de Rosbach en 1757, et par la perte de notre marine et de nos colonies. Elle fut terminée en 1763 par le traité de Paris, qui abandonnait à l'Angleterre le Canada, la Nouvelle-Écosse et presque toutes nos possessions dans l'Inde. Le reste du règne de Louis ne fut signalé que par le bannissement des Jésuites (1762), l'héritage de la Lorraine (1766), l'acquisition de la Corse (1768), et l'abolition des parlements, que provoqua le chancelier Maupeou (1771). Louis XV mourut en 1774 de la petite vérole (en 1757, il avait été frappé par un assassin, Damiens ; mais la blessure n'avait eu aucune gravité). Paris doit à ce prince l'École militaire (de Paris), l'église Ste-Geneviève (Panthéon), ainsi que la belle place qui porta d'abord son nom et qui est auj. la *Place de la Concorde* (*V.* ce nom). Louis XV eût pu être un grand roi : il ne fut qu'un prince faible, débauché, insouciant ; il amassa les orages qui éclatèrent sur son successeur. Ses principaux ministres, après Fleury, furent le duc de Choiseul, qui s'efforça en vain de relever la France, l'abbé Terray, qui ne songea qu'à pressurer le pays, Maupeou, qui, en détruisant les parlements, renversa la seule barrière opposée à l'abus du pouvoir; le duc d'Aiguillon, qui laissa démembrer la Pologne (1772). Deux femmes surtout firent le malheur et la honte de ce règne : la marquise de Pompadour et Mme Dubarry : elles exercèrent sur le roi un pouvoir absolu. La *Vie privée de Louis XV* a été écrite par d'Angerville, 1781. Voltaire a donné un *Précis du Siècle de Louis XV*, et M. de Tocqueville l'*Histoire philosophique du règne de Louis XV*, 1846. M. Boutaric a publié la *Correspondance secrète inédite de Louis XV avec le comte de Broglie, etc., sur la politique étrangère*, 2 vol. in-8, 1865

LOUIS XVI, petit-fils et successeur de Louis XV, né en 1754, d'abord connu sous le nom de duc de Berry, monta sur le trône en 1774, et signala les commencements de son règne par des actes qui obtinrent l'approbation universelle : il renonça au droit onéreux de joyeux avénement, rétablit les parlements, abolit la question, créa le *Mont-de-Piété*, la *Caisse d'escompte*, appela au ministère les hommes désignés par l'opinion publique, Maurepas, Turgot, Malesherbes, Necker; donna des secours aux Américains opprimés par l'Angleterre (1778-1783), et assura leur indépendance par le traité conclu à Versailles (1783). Les finances, dilapidées sous les règnes précédents, étaient réduites à un état déplorable : le roi convoqua pour chercher un remède deux assemblées de Notables (22 février 1787 et 6 novembre 1788); mais ces assemblées se séparèrent sans remédier à rien, et Louis se vit obligé de recourir aux États généraux. Ces États furent ouverts à Versailles le 5 mai 1789 : les discussions qui s'y élevèrent dès le principe entre les trois ordres firent naître une fermentation générale, qui fut bientôt augmentée par l'ordre donné aux députés du Tiers-État, réunis en Assemblée nationale, de se séparer immédiatement (*V.* JEU DE PAUME.) Alarmé par plusieurs démonstrations populaires, le roi fait approcher des troupes de Versailles et de Paris; en même temps il congédie le ministre Necker, qui jouissait de la faveur publique (11 juillet); le peuple de Paris irrité court aussitôt aux armes et s'empare de la Bastille (14 juillet); bientôt il se porte en masse à Versailles et force le roi et sa famille à venir s'établir à Paris (5 et 6 octobre). Dès ce moment Louis XVI cessa d'être libre; il se vit contraint de sanctionner une foule de décrets de l'Assemblée nationale qui froissaient ses sentiments les plus chers; enfin, ne se croyant plus en sûreté, encouragé d'ailleurs par les offres des puissances étrangères, il résolut de fuir (20 juin 1791), et se dirigea vers Montmédy, où un serviteur dévoué, le marquis de Bouillé, avait réuni des troupes sûres; mais, reconnu par le maître de poste Drouet, il fut arrêté à Varennes et ramené à Paris; de ce moment il fut gardé à vue et ne régna plus que de nom. Le 14 septembre 1791, Louis accepta la Constitution que venait de rédiger l'Assemblée nationale; cette constitution, qui ne lui laissait guère d'autre droit que celui d'opposer son *veto* aux décrets des corps législatifs, ne pouvait que le rendre odieux. Les déclarations de guerre des puissances étrangères qui, sollicitées par les princes émigrés, venaient d'entrer en France, aggravèrent encore la position du malheureux roi. Après avoir été insulté jusque dans son palais dans les journées des 20 juin et 10 août (1792), et avoir vu massacrer ses plus fidèles serviteurs, il se trouve réduit à chercher un refuge au sein de l'Assemblée législative, qui avait remplacé l'Assemblée nationale; mais, au lieu de le protéger, cette assemblée le suspend de ses fonctions, le fait enfermer au Temple, laissant à la Convention le soin de prononcer sur son sort. La Convention, réunie le 21 septembre 1792, commence par décréter l'abolition de la royauté, et se donne mission de juger Louis XVI. Après un simulacre de procès et malgré les généreux efforts de ses défenseurs Malesherbes, Tronchet, De Sèze, il est déclaré coupable de conspiration et de haute trahison et condamné à la peine capitale, à une majorité de onze voix (366 contre 355). Tout sursis ayant été rejeté, la sentence reçut son exécution le 21 janvier 1793, sur la place de la Révolution ; l'infortuné monarque subit le dernier supplice avec une résignation toute chrétienne, qui lui a mérité le surnom de *roi martyr*. Son testament, rédigé peu de jours auparavant, est remarquable à la fois par une touchante simplicité et par la générosité de la victime envers ses bourreaux. Ce prince eut toutes les vertus de l'homme privé; mais il manqua de fermeté, de résolution, peut-être même quelquefois de franchise. Il avait de l'instruction, surtout en histoire et en géographie; on lui attribue quelques ouvrages; il rédigea de sa propre main les instructions données à La Pérouse (1785). Il aimait les arts mécaniques et excellait même dans la serrurerie. Louis XVI avait épousé Marie-Antoinette d'Autriche, qui partagea ses malheurs; il laissa deux enfants : Louis (dit Louis XVII) et Marie-Thérèse de France (duchesse d'Angoulême). On peut consulter sur ce prince les *Mémoires* de Cléry, de Hue, d'Edgeworth, de Soulavie, l'*Hist. de Louis XVI*, par Droz (1839), de Falloux (1840), *les Mémoires sur la Révolution*, la *Correspond. de Louis XVI et de Marie-Antoinette*, publ. par Feuillet de Conches (1865).

LOUIS XVII, 2ᵉ fils de Louis XVI, né le 27 mars 1785, porta d'abord le titre de duc de Normandie, et prit celui de dauphin à la mort de son frère aîné Louis-Joseph (4 juin 1789). Enfermé au Temple avec sa famille, il fut, après la mort de son père (1793), reconnu roi par les émigrés et les puissances étrangères sous le nom de *Louis XVII*. La Bretagne, la Vendée et Toulon prirent les armes en son nom : mais il était gardé à vue, on ne put l'enlever. Un cordonnier, nommé Simon, officier de la Commune, lui fut donné pour geôlier, avec le titre dérisoire d'instituteur. Le prince mourut le 8 juin 1795. On soupçonna qu'il avait été empoisonné, mais il est plus probable que sa vie fut abrégée par les mauvais traitements qu'il eut à subir dans sa prison. Plusieurs imposteurs ont voulu se faire passer pour Louis XVII, mais ils n'ont fait qu'un petit nombre de dupes. La *Vie de Louis XVII* a été écrite par A. de Beauchesne, 1853.

LOUIS XVIII, frère de Louis XVI, né en 1755, m. en 1824, porta jusqu'en 1795 les titres de *Monsieur* et de *Comte de Provence* et prit pendant son exil celui

de *Comte de Lille*. Il fit d'abord de l'opposition, soit dans l'Assemblée des Notables, soit aux États généraux, et vota pour que le Tiers-État envoyât aux États généraux autant de membres que les deux autres ordres réunis; mais, à la vue des premiers excès, il se prononça pour la contre-révolution et fut même accusé d'avoir suscité le complot de Favras (*V.* ce nom); il émigra le 20 juin 1791, peu d'instants après le départ de Louis XVI pour Montmédy. Plus heureux que son frère, il atteignait Bruxelles, d'où il provoqua la déclaration du Congrès de Pilnitz. L'année suivante (1792), il vint, à la tête de 6000 hommes, se réunir à l'armée prussienne qui marchait sur la France; mais la défaite de Valmy détruisit ses espérances. Après la mort du dauphin (Louis XVII), le comte de Provence prit le titre de roi sous le nom de Louis XVIII (1795); il fut reconnu comme tel par les puissances étrangères. L'armée de Condé, dans les rangs de laquelle il s'était réfugié, ayant été repoussée, il chercha successivement un asile à Vérone, à Blankenbourg (Brunswick), puis à Mitau (Courlande), à Varsovie, ne cessant d'entretenir des relations avec les royalistes restés en France et cherchant à gagner les hommes les plus influents (Pichegru, Moreau, Barras); il repoussa énergiquement de Varsovie des propositions qui avaient pour but de le déterminer à renoncer à ses prétentions, 1803. En 1807 il se rendit en Angleterre; il séjourna à Hartwell depuis 1811 jusqu'aux événements de 1814. Appelé au trône par le Sénat sous la pression de l'étranger après la chute de Napoléon, il rentra en France le 24 avril 1814, et data de la XIXe année de son règne. A son avénement il donna une *Charte constitutionnelle* (4 juin), qui lui concilia d'abord les esprits, mais bientôt les exigences et les excès des ultra-royalistes et du clergé le rendirent impopulaire et amenèrent le retour de Napoléon (mars 1815) : il s'éloigna précipitamment et se retira à Gand; après la bataille de Waterloo il rentra de nouveau en France (juillet 1815). Son retour fut signalé par de sanglantes exécutions et par d'odieux assassinats (Ney, Labédoyère, Brune, Ramel, etc.); les royalistes qui remplissaient la *Chambre introuvable* se portèrent à de tels excès que le roi se vit forcé lui-même de dissoudre cette chambre (1816). Ce prince allégea autant qu'il le put les charges imposées par l'occupation : il obtint, par l'influence du duc de Richelieu, son premier ministre, la retraite des troupes étrangères avant l'époque stipulée. Son règne ne fut guère rempli que par des discussions parlementaires qui eurent pour effet d'asseoir en France le gouvernement constitutionnel; le seul événement militaire qui ait eu lieu est l'expédition d'Espagne, faite en 1823, dans le but de replacer Ferdinand VII sur son trône, et commandée par le neveu du roi, le duc d'Angoulême. Louis XVIII était un prince éclairé, assez favorable aux idées libérales; mais il eut sans cesse à lutter contre le parti des émigrés, à la tête duquel était son propre frère; il se trouva par là conduit à suivre une politique de bascule : le ministre qui répondait le mieux à ses sentiments personnels était M. De Cazes. Ce prince avait de l'esprit; il aimait les lettres : il appréciait surtout Horace; il patrona la publication des *Classiques latins* de Lemaire; il fonda l'École des Chartes, mais il supprima l'École Normale. Il ne laissa point d'enfants et eut pour successeur son frère Charles X. Sa *Vie* a été écrite par Alph. de Beauchamp et par Barbet du Bertrand, 1825. Les *Mémoires de Louis XVIII* publiés par Lamothe-Langon (1831-33) sont apocryphes. Louis XVIII avait été surnommé par les royalistes *Louis le Désiré*.

LOUIS-PHILIPPE, roi des Français, fils aîné de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans (dit *Philippe-Égalité*), né à Paris en 1773, porta d'abord le titre de duc de Chartres, fut confié, ainsi que sa sœur Adélaïde, aux soins de Mme de Genlis, qui lui donna une éducation à la *Jean-Jacques;* reçut dès 1785 le brevet de colonel des dragons de Chartres, adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution, courut à la frontière se mettre à la tête de son régiment aussitôt que l'étranger eut envahi le sol français, se signala au combat de Quiévrain, à Valmy et surtout à Jemmapes (6 nov. 1792), où il commandait comme lieutenant général et où il décida la victoire; n'en fut pas moins proscrit en 1793, se vit alors forcé de quitter l'armée avec Dumouriez, son général en chef, mais refusa les offres avantageuses que lui faisait le général autrichien s'il voulait servir contre la France; se réfugia avec sa sœur en Suisse, y vécut sous un nom supposé, et professa pendant 8 mois dans le modeste collége de Reichenau (Grisons); quitta cette retraite pour visiter les contrées septentrionales, et pénétra jusqu'au cap Nord; s'embarqua pour l'Amérique en 1796, afin d'obtenir l'élargissement de sa mère et de ses frères détenus en France, vint en 1800 se fixer en Angleterre, habita sept années, avec ses frères, la résidence de Twickenham, qu'il ne quitta que pour accompagner à Malte le duc de Beaujolais, son plus jeune frère, atteint d'une maladie mortelle, se rendit de là à Palerme auprès de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, et y épousa la princesse Marie-Amélie (1809); reçut peu après de la junte de Séville l'invitation de se rendre en Espagne pour se mettre à la tête du parti national et repousser l'invasion française, se rendit à cet effet en Catalogne, puis à Séville (1810), mais ne fut pas soutenu par ceux mêmes qui l'avaient appelé, et se rembarqua pour la Sicile; revint en France dès qu'il eut appris les événements de 1814, mais fut accueilli très-froidement de Louis XVIII, qui lui refusa le titre d'altesse royale; fut cependant investi d'un commandement supérieur dès que l'on connut le débarquement de Napoléon (mars 1815); séjourna de nouveau en Angleterre pendant les Cent-Jours, fut, à son retour, l'objet des défiances de Louis XVIII, ce qui l'obligea à retourner en Angleterre; ne rentra définitivement en France qu'en 1817, devint bientôt, par l'effet même de l'état de disgrâce dans lequel il était laissé, un point de ralliement pour les libéraux et les mécontents, s'entoura des notabilités littéraires et politiques de l'époque; acquit ainsi une grande popularité, et se trouva tout désigné à l'opinion publique lorsque éclatèrent les événements de 1830. Il accueillit dès le 31 juillet le vœu des députés qui le pressaient de remplir les fonctions de lieutenant général du royaume, fonctions auxquelles Charles X l'appelait de son côté, convoqua les Chambres, qui lui déférèrent la royauté, et reçut la couronne, avec le nom de Louis-Philippe, après avoir prêté serment à la nouvelle constitution, promettant que *la Charte serait désormais une vérité* (9 août). Placé entre des partis extrêmes, le nouveau roi adopta une politique de modération et d'équilibre que l'on a désignée sous le nom de *juste-milieu;* toutefois il se montra, selon les circonstances, plus ou moins favorable au *mouvement* ou à la *résistance;* de là divers ministères que les noms de leurs chefs caractérisent assez : au début, Dupont de l'Eure et Laffitte (1er août, 2 nov. 1830), puis Casimir Périer (13 mars 1831), continué par le maréchal Soult (11 oct. 1832); M. Thiers (22 fév. 1836 et 1er mars 1840), M. Molé (6 sept. 1836 et 15 avril 1837), enfin M. Guizot (29 oct. 1840-23 février 1848). Les principaux événements politiques de ce règne sont : le refus fait par le roi du trône offert par les Belges à son fils, le duc de Nemours (17 fév. 1831), l'entrée en Belgique d'une armée française (9 août), qui repousse les Hollandais et consomme la séparation des deux peuples par la prise d'Anvers (23 déc. 1832); le mariage de la princesse Louise avec le roi des Belges (9 août 1832); l'expédition contre le Portugal dirigée par l'amiral Roussin, qui force l'entrée du Tage (11 juillet 1831) et dicte des conditions à don Miguel; l'occupation d'Ancône par nos troupes (23 fév. 1832), occupation qui arrête les progrès des Autrichiens en Italie; la répression des insurrections de Lyon (21 nov. 1831 et 9 avril 1834) et de Paris (5 et 6 juin

1832, 13 et 14 avril 1834); l'arrestation de la duchesse de Berry, qui tentait de soulever l'Ouest (8 nov. 1832); la *Quadruple alliance* entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, pour assurer la paix de la Péninsule troublée par des prétendants (22 avril 1834); le payement d'une créance de 25 millions réclamée par les États-Unis (18 av. 1835); l'horrible attentat de Fieschi, dirigé contre le roi et ses fils (28 juillet 1835); le vote des lois répressives dites *de septembre* proposées à cette occasion; l'avénement du ministère Molé, qui débute par une amnistie (8 mai 1837), mais dont l'action conciliatrice est entravée par une regrettable *coalition*; le mariage du duc d'Orléans, fils aîné du roi, avec une princesse protestante, Hélène de Mecklembourg (mai 1837); la guerre avec les Mexicains, le bombardement et la prise de St-Jean-d'Ulloa par l'amiral Baudin (27 nov. 1838); les démêlés avec la république Argentine (1838), auxquels mit fin un traité conclu par l'amiral de Mackau (oct. 1840); la demande d'une dotation pour le duc de Nemours, demande dont le rejet entraîne un changement de ministère (1er mars 1840); l'appui donné par le nouveau cabinet au pacha d'Égypte en guerre avec le sultan, appui qui est le prétexte de la conclusion d'un traité signé entre les grandes puissances, à l'exclusion de la France, pour arrêter les progrès de Méhémet-Ali (15 juillet 1840); la rentrée de la France dans le *concert européen* par le traité *des Détroits* (13 juillet 1841), et par le traité du droit de visite (déc. 1841); la translation en France des restes de Napoléon (15 déc. 1840), et l'inauguration de la colonne de la grande armée à Boulogne (15 août 1841); la mort déplorable du duc d'Orléans (13 juillet 1842), et la loi qui défère la régence au duc de Nemours; l'occupation par l'amiral Du Petit-Thouars des îles Marquises (1er mai 1842) et de la Société (sept. 1842, novemb. 1843); un traité de commerce conclu avec la Chine (24 octobre 1844); une convention avec l'Angleterre pour la suppression de la traite (29 mai 1845); le mariage du duc de Montpensier avec la sœur de la reine d'Espagne, effectué malgré l'opposition du cabinet anglais (10 octobre 1846). Pendant le même temps, notre domination s'étendait en Afrique, où les fils du roi prenaient la part la plus active et la plus glorieuse à nos succès (*V.* ALGÉRIE, et l'art. du duc d'ORLÉANS). — En outre, un grand nombre de lois étaient rendues sur les matières les plus importantes : sur la presse (8 oct. et 29 nov. 1830, 28 août 1835), le jury (11 janvier 1831), la garde nationale (22 mars 1831), les élections (19 avril), la réforme du Code pénal (7 déc. 1831 et 28 av. 1832), la répression de la traite (15 janvier 1831) et l'émancipation progressive des esclaves; l'instruction primaire (28 juin 1833), les écoles de médecine (27 sept. et 13 oct. 1840), et la fondation d'une école française à Athènes (11 septembre 1846); la suppression des maisons de jeu et de la loterie (1er janv. 1838, 1er janv. 1839), le travail des enfants dans les manufactures (13 mars 1842), le recrutement de l'armée (26 avril 1843). — Enfin, un grand nombre de monuments et de travaux d'utilité publique étaient entrepris ou achevés, entre autres la colonne de Juillet et la colonne de Boulogne, l'Arc de triomphe, la Madeleine, Notre-Dame de Lorette, St-Vincent de Paul, l'Hôtel de ville de Paris, le palais du quai d'Orsay, les ponts Louis-Philippe et du Carrousel, l'hôpital Louis-Philippe; les châteaux royaux étaient splendidement restaurés; le palais de Versailles était converti en un musée historique consacré *à toutes les gloires de la France* (1837); Paris était entouré de fortifications (1840-46), ainsi que Lyon et Grenoble; la construction des grandes lignes de chemins de fer était décrétée (loi du 8 juin 1842).— Un règne si prospère finit cependant par une grande catastrophe : depuis longtemps des réformes étaient réclamées dans le système électoral et parlementaire; plusieurs propositions avaient été faites à cet égard, mais toutes avaient été rejetées : de là un mécontentement et une agitation qui, à la fin de 1847 et au commencement de 1848, furent exaltés par les banquets de réformistes que présidaient les chefs de l'opposition. Un banquet annoncé à Paris pour le 22 février ayant été défendu, il s'ensuivit une collision; le roi changea son ministère pour éviter l'effusion du sang, et forma un cabinet favorable à la réforme (23 février); puis, ces concessions ne suffisant plus, il abdiqua en faveur de son petit-fils le comte de Paris sous la régence de la duchesse d'Orléans (24); mais cette abdication fut considérée comme non avenue : un gouvernement provisoire fut établi, et la République proclamée. Louis-Philippe retourna une dernière fois en Angleterre, où il prit le nom de comte de Neuilly; il y mourut en 1850, au château de Claremont, dans sa 77e année. —Tous reconnaissent en Louis-Philippe une haute capacité; mais ses adversaires l'ont accusé, les uns d'avoir usurpé, en acceptant la couronne au détriment de l'héritier légitime, le duc de Bordeaux; les autres d'avoir manqué à son origine en comprimant l'esprit libéral et en se refusant obstinément à toute réforme; d'avoir trop fait prédominer sa volonté personnelle; d'avoir favorisé la corruption politique; d'avoir voulu la paix à tout prix; plusieurs même l'accusaient de thésauriser, tandis qu'il contractait plus de trente millions de dettes dans un intérêt public. Quoi qu'il en soit de ces accusations, on doit reconnaître que ce prince respecta constamment la Charte qu'il avait jurée; qu'il réussit à rétablir l'ordre à l'intérieur, à maintenir la paix à l'extérieur, que la France a joui sous son règne de la liberté la plus étendue, de la prospérité la plus grande; qu'il encouragea de tout son pouvoir les lettres, les arts, l'industrie, enfin qu'il donna aux travaux publics une immense impulsion, ce qui l'avait fait surnommer le *Napoléon de la paix*. En outre, il offrit sur le trône l'exemple des vertus privées, éleva ses fils dans des sentiments tout nationaux, et répandit ses bienfaits sur les malheureux de toute opinion; enfin il se montra clément, et se refusa toujours à relever l'échafaud politique. Néanmoins, peu de princes ont été l'objet d'attentats aussi répétés : indépendamment des conspirations de toute espèce dirigées contre son trône, sa vie fut attaquée sept fois.

Louis-Philippe eut 8 enfants : 1° Ferdinand, duc d'Orléans, né en 1810, mort en 1842, marié à la princesse Hélène de Mecklembourg, dont il eut deux fils, Louis-Philippe, comte de Paris, né en 1838, et Ferdinand, duc de Chartres, né en 1840; 2° Louise, née en 1812, mariée au prince Léopold, roi des Belges, morte en 1850; 3° Marie, née en 1813, mariée au prince Alexandre de Wurtemberg, morte en 1839; 4° Louis-Charles, duc de Nemours, né en 1814, marié à une princesse de Saxe-Cobourg-Gotha; 5° Clémentine, née en 1817, mariée à un prince de Saxe-Cobourg-Cohari; 6° François-Ferdinand, prince de Joinville, né en 1818, marié à une princesse du Brésil; 7° Henri-Eugène, duc d'Aumale, né en 1822, marié à une princesse de Naples; 8° Antoine-Philippe, duc de Montpensier, né en 1824, marié à la princesse Louise, sœur de la reine d'Espagne.

L'*Histoire de Louis-Philippe* a été écrite par Am. Boudin et Félix Mouttet, 1846; par Capefigue (l'*Europe depuis l'avénement de Louis-Philippe*), par Alexandre Dumas (*Louis-Philippe, Histoire de sa vie politique et privée*), 1852, et par V. de Nouvion, 1857-60. M. Fr. Groiseilliez, en 1851, et M. Granier de Cassagnac, en 1857, ont publié l'*Histoire de la chute de Louis-Philippe*. L'*Histoire de dix ans*, par Louis Blanc (1840, continuée par l'*Histoire de huit ans* d'Élias Regnault, 1851), est surtout une œuvre de parti. Louis-Philippe a laissé des *Mémoires*, mais ils n'ont pas encore vu le jour.

LOUIS, *le Grand Dauphin*, fils unique de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, né en 1661, m. en 1711, eut pour gouverneur le duc de Montausier et

pour précepteur Bossuet, mais n'en fut pas moins un prince médiocre. Cependant il se signala en 1688 à l'armée du Rhin et en 1694 en Flandre. Depuis, il vécut dans une espèce de retraite à Meudon, n'ayant aucune influence politique. Il eut trois fils : Louis, duc de Bourgogne (*V.* BOURGOGNE); Philippe, duc d'Anjou (roi d'Espagne depuis), et Charles, duc de Berry. C'est pour lui que fut entreprise la belle collection d'auteurs latins dite *Ad usum Delphini*.

LOUIS, Dauphin, fils de Louis XV et de Marie Leczinska, né en 1729, m. en 1765, était un homme instruit et éclairé. Honteux des désordres de la cour, il vécut solitaire, livré à l'étude et aux exercices de piété. Il fut le père de Louis XVI, L. XVIII et Charles X.

LOUIS, roi de Hollande. *V.* BONAPARTE (Louis).

III. *Rois et princes étrangers.*

LOUIS I, *le Grand*, roi de Hongrie et de Pologne, fils et successeur de Charobert, né en 1326, monta sur le trône de Hongrie en 1342, fit la guerre avec succès aux Transylvaniens, aux Croates, aux Valaques et aux Vénitiens, auxquels il enleva la Dalmatie; vengea le meurtre d'André, son frère, roi de Naples, mis à mort en 1345 par Jeanne, sa femme, et par Louis de Tarente, et fut élu roi de Pologne après Casimir III, son oncle (1370). Il m. en 1382, laissant 2 filles, Marie et Hedwige, qui portèrent l'une la Hongrie à Sigismond, l'autre la Pologne à Jagellon.

LOUIS II, roi de Hongrie et de Bohême, succéda à Ladislas VI, son père, en 1516, perdit la bataille de Mohacz contre Soliman II (1526) et se noya dans un marais en fuyant. Il était beau-frère de Charles-Quint.

LOUIS D'ARAGON (don), roi de Sicile, né en 1337, fils de Pierre II, fut reconnu roi en 1342 sous la tutelle de son oncle le duc de Randazzo, qui gouverna avec sagesse. Son court règne fut troublé par la rivalité des Clermont et des Palizzi. Il mourut en 1355, laissant la couronne à son frère, Frédéric le Simple.

LOUIS DE TARENTE, 2e fils de Philippe, prince de Tarente, épousa en 2es noces, en 1347, Jeanne, reine de Naples, sa cousine, après le meurtre d'André, 1er mari de cette princesse, meurtre auquel il avait contribué. Chassé du royaume par Louis I, roi de Hongrie, il se réfugia en Provence avec Jeanne. Le pape Clément VI ayant déclaré les deux époux innocents du crime qu'on leur imputait, ils furent rappelés par les Napolitains et ils se firent couronner en 1352. Louis mourut en 1362, sans laisser d'enfants.

LOUIS I, duc d'Anjou, 2e fils de Jean II, roi de France, né en 1339, m. en 1384, remplaça son père en qualité d'otage dans la prison de Londres, s'échappa bientôt après, battit les Anglais en Guyenne et en Languedoc, fut nommé régent pendant la minorité de Charles VI, mais ne s'occupa que de remplir ses coffres pour se mettre en état d'aller prendre possession du trône de Naples, que la reine Jeanne lui avait légué, en 1380. Il se rendit en effet en Italie, après s'être fait couronner roi de Sicile par le pape Clément VII (1382), mais il trouva le trône occupé par Charles de Duras et fit de vains efforts pour l'en chasser.

LOUIS II, duc d'Anjou, fils du précéd., né en 1377, fut couronné roi de Naples par Clément VII, en 1390, et m. en 1417, sans avoir pu se mettre en possession du royaume. Il avait pour compétiteur Ladislas, par qui il fut battu, et qu'il battit à son tour, mais sans profiter de sa victoire. A la mort de Ladislas (1415), il fut invité par Jean XXIII à revenir en Italie : il faisait ses préparatifs à cet effet, quand il mourut à Angers.

LOUIS III, duc d'Anjou, fils du précéd., né en 1403, succéda aux prétentions de son père sur le royaume de Naples, fut adopté par Jeanne II, mais fit de vains efforts pour soutenir ses droits contre Alphonse, roi d'Aragon, et, après une alternative de revers et de succès, mourut au siége de Tarente, en 1434, laissant à son frère René ses États d'Anjou et de Provence.

LOUIS, *le Sévère*, duc de Bavière, comte palatin, succéda à son père Othon l'*Illustre* en 1253, céda la Basse-Bavière à son frère Henri XIII, contribua à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, qui en retour le nomma lieutenant de l'Empire dans les duchés d'Autriche et de Styrie, avec une partie de l'héritage du malheureux Conradin. Il m. en 1294. Son fils Louis de Bavière fut empereur sous le nom de Louis V (1314).

LOUIS DE PRUSSE, né en 1772, était fils du prince Ferdinand de Prusse, et neveu du grand Frédéric. Il fit ses premières armes lors de l'expédition prussienne en Champagne (1792), contribua en 1806 à faire déclarer la guerre à la France et commanda un corps de 9000 hommes, mais il se fit battre à Saalfeld, où il avait imprudemment attaqué un corps français supérieur en forces et y fut tué (1806).

LOUIS-GUILLAUME DE BADE. *V.* BADE.

IV. *Personnages divers.*

LOUIS DE GRENADE, dominicain, célèbre prédicateur et écrivain ascétique, né à Grenade en 1505, m. en 1588, fut le directeur de Catherine, veuve de Jean III et régente de Portugal, et refusa l'archevêché de Braga, ainsi que le chapeau de cardinal. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, publiés à Anvers, 1572, et à Madrid, 1679, 3 v. in-f. On y remarque le *Guide des pécheurs* et l'*Abrégé de la Doctrine chrétienne*, qui ont été trad. en français.

LOUIS DE GONZAGUE (S.). *V.* GONZAGUE.

LOUIS D'ESPAGNE, de la maison de La Cerda, amiral de France. *V.* LA CERDA.

LOUIS (Ant), chirurgien, né à Metz en 1723, m. en 1792, fut substitut du chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité à Paris (1757), puis chirurgien-major consultant de l'armée du Ht-Rhin (1761). Il était membre de l'Académie de chirurgie et en devint secrétaire. Il a laissé, entre autres ouvrages estimés : *Chirurgie pratique sur les plaies d'armes à feu*, Paris, 1746; *De vulneribus capitis*, 1749; *Lettres sur la certitude des signes de la mort*, 1753; il a rédigé les articles de chirurgie dans l'*Encyclopédie*, a publié les premiers volumes des *Mémoires de l'Académie de chirurgie* et a prononcé de 1750 à 1792 plusieurs *Éloges* (publ. par Baillière en 1859). C'est lui qui eut la principale part dans la construction de la *guillotine*. *V.* GUILLOTIN.

LOUIS (Victor), architecte, né à Paris en 1735, m. vers 1810, voyagea en Italie. On lui doit les galeries qui entourent le jardin du Palais royal; l'ancienne salle de l'Opéra (rue de Richelieu), auj. démolie; la salle du Théâtre-Français au Palais-Royal et le Grand théâtre de Bordeaux, son chef-d'œuvre et l'un des plus beaux théâtres de l'Europe. Il en a publié la description en 1782. On accuse cet artiste de manquer quelquefois de pureté dans le style, de goût dans les détails, mais on ne peut lui refuser l'imagination.

LOUIS (le baron), ministre des finances, né à Toul vers 1755, mort en 1837, avait reçu les ordres. Partisan des idées nouvelles, il assista l'évêque d'Autun en qualité de diacre à la fête de la Fédération (1790). Il émigra néanmoins et pendant son exil étudia le système financier de l'Angleterre. Il siégea comme député dans presque toutes les assemblées législatives depuis 1815, s'y fit remarquer par sa modération et la sagesse de ses vues, fut chargé plusieurs fois du portefeuille des finances (1816, 1818, 1831) et posa les bases du crédit public. C'est lui qui créa, en 1818, les *petits-grands-livres* qui firent participer les départements aux avantages des placements sur l'État. Il fut fait pair de France en 1832.

LOUIS (Ordre de ST-), ordre militaire institué par Louis XIV en 1693, était destiné à récompenser le mérite militaire. Le roi en était le chef souverain et le grand maître. Pour y être admis, il fallait être catholique et avoir servi 20 ans. Les princes du sang, les maréchaux et les amiraux en faisaient partie de droit. La croix était à 8 pointes, cantonnée de fleurs de lis en or; on y voyait d'un côté S. Louis tenant d'une main une couronne de lauriers et de l'autre une couronne d'épines, avec cette devise : *Ludovicus Magnus instituit*, 1693; de l'autre côté, une épée nue dans une couronne de lauriers liée de l'écharpe blanche avec ces mots : *Bellicæ virtutis præmium*. Le ruban était d'un rouge couleur de feu. Les mem-

bres recevaient une pension proportionnelle à leur rang. Cet ordre, supprimé à la Révolution, fut rétabli par les Bourbons en 1815; il cessa d'être conféré après 1830.

LOUIS (Institut de St-), maison fondée à St-Cyr par Louis XIV pour les jeunes filles nobles, mais pauvres, est plus connue sous le nom de *St-Cyr*.

LOUIS XV (Place). *V.* CONCORDE (Place de la).

LOUISBOURG, v. et port de l'Amérique anglaise (Nouv.-Écosse), ch.-l. de l'île du Cap-Breton, sur la côte S. E., au fond d'une rade magnifique, mais qui gèle chaque hiver; 10 000 hab. — D'abord aux Français; prise par les Anglais en 1745 et 58. Il s'y livra en 1781 un combat naval entre les Français et les Anglais. — Ville de Wurtemberg. *V.* LUDWIGSBURG.

LOUISE DE SAVOIE, duchesse d'Angoulême, fille de Philippe, duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, née en 1476, épousa en 1488 Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, dont elle eut François I, et resta veuve à 18 ans. Régente pendant l'expédition de son fils dans le Milanais, 1515, elle souilla son administration par ses vices et sa cupidité. Secondée dans ses concussions par le chancelier Duprat, elle dissipa les fonds réservés pour la guerre et fut ainsi cause des revers de Lautrec en Italie, 1522; elle fit condamner à mort, après un procès inique, le surintendant Semblançay, qu'elle accusait de ses propres détournements. Déjà âgée, elle offrit sa main au connétable de Bourbon; mais elle n'en reçut qu'un refus injurieux : outrée de dépit, elle changea son amour en une haine violente, fit dépouiller le connétable d'une partie de ses biens, et le réduisit à quitter la France, dont il devint l'ennemi acharné (1523). Elle confia l'armée d'Italie à son amant Bonnivet, qui se fit battre, 1524. Régente de nouveau après la défaite de Pavie, pendant la captivité de son fils, 1525, elle montra plus de sagesse : elle assura la sécurité des frontières, organisa la ligue de Cognac contre l'Autriche, et conclut, en 1529, avec Marguerite d'Autriche, le traité de Cambrai, dit *Paix des dames*. Elle mourut en 1531 d'une maladie épidémique. Louise aimait les lettres et protégeait les savants. Elle a laissé un *Journal* qui contient des faits historiques assez curieux et des détails domestiques intéressants (dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*).

LOUISE DE LORRAINE, reine de France, née en 1553, m. en 1601, était fille de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont. Elle épousa Henri III en 1575. L'empire qu'elle sembla prendre sur son époux alarma Catherine de Médicis, qui lui conseilla perfidement de faire au roi de continuelles remontrances sur sa conduite : ces remontrances fatiguèrent bientôt Henri, et son amour se changea en indifférence. Après la mort du roi, elle se retira à Moulins, où elle se livra à des austérités excessives qui hâtèrent sa mort.

LOUISE-AUGUSTE-WILHELMINE-AMÉLIE, reine de Prusse, fille du duc de Mecklembourg-Strélitz et de Caroline de Hesse-Darmstadt, née en 1776, m. en 1810, épousa en 1793 le prince héréditaire de Prusse (depuis Frédéric-Guillaume III), et lui inspira le plus tendre attachement. Elle l'accompagna dans ses guerres : son courage et sa résignation le soutinrent après le désastre d'Iéna (1806).

LOUISE (d'Orléans), reine des Belges, l'aînée des filles de Louis-Philippe, née à Palerme en 1812, morte en 1850, fut mariée en 1832 à Léopold (de Saxe-Cobourg), roi des Belges, comme gage d'union entre les deux peuples. Elle se fit remarquer sur le trône par ses vertus et son inépuisable charité et gagna tous les cœurs. Elle mourut peu de semaines après son père, dont les malheurs l'avaient fortement ébranlée. Elle laissait deux fils, Léopold, duc de Brabant, né en 1835, et Philippe, comte de Flandre, né en 1837.

LOUISE DE GUZMAN, reine de Portugal. *V.* GUZMAN.

LOUISIADE (Archipel de la), groupe d'îles du Grand Océan équinoxial, à l'E. de la Papouasie, par 148° 20' 152° 10' long. E., 8°-12° lat. S., est formé d'un grand nombre d'écueils et de récifs Découvert par Bougainville en 1769, visité en 1793 par les navigateurs Français envoyés à la recherche de La Pérouse.

LOUISIANE, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes au N. l'Arkansas, au S. le golfe du Mexique, à l'E. l'État du Mississipi, à l'O., le Texas : 2200 kil. sur 1350; env. 700 000 hab. (dont 330 000 esclaves); ch.-l., la Nouv.-Orléans, et depuis 1847 Bâton-Rouge, choisi comme plus central. L'intérieur du pays présente encore beaucoup de peuplades indigènes. Sur la côte la population est en grande partie d'origine française. Le bas Mississipi traverse la Louisiane et y reçoit beaucoup d'affluents. Climat chaud, malsain dans ses parties basses et marécageuses, parties où règne la fièvre jaune; sol fertile (surtout en coton, riz, sucre); riches pâturages : on y élève de gros et menu bétail en grande quantité; mines de zinc, de cuivre, de fer, de houille; nombreuses lignes de chemins de fer. — Par Louisiane on entendait jadis, outre la Louisiane actuelle, l'immense région qui s'étend au nord de ce pays et qui comprend l'État de Missouri, les districts des Mandanes, des Sioux, des Osages, et le territoire de l'Arkansas. — La Louisiane fut découverte par l'Espagnol Fernand de Soto, et vue ensuite par le Français Thomas Albert, 1504. Sous Louis XIV, en l'honneur de qui elle reçut son nom, elle fut l'objet de quelques tentatives peu heureuses de colonisation (La Salle en 1682, Yberville en 1698, Crozat en 1712); elle fut donnée pendant la minorité de Louis XV à la *Compagnie du Mississipi*, et servit de base aux spéculations du fameux Law (1717-1720), puis fut concédée à la Compagnie française des Indes. La Nouvelle-Orléans y avait été fondée en 1717; cependant le pays, toujours peuplé de tribus sauvages, n'offrait encore que quelques comptoirs sur les côtes, et restait nul entre les mains de la France. Louis XV céda à l'Angleterre en 1763 la partie de la Louisiane située à l'E. du Mississipi, et à l'Espagne la partie occidentale. Celle-ci fut rétrocédée à la France en 1800, par le traité de St-Ildefonse; mais Bonaparte, désespérant de la défendre contre les Anglais, la vendit en 1803 aux États-Unis, moyennant 80 millions. Envahie par les Anglais pendant la guerre de 1812, la Louisiane fut défendue par le général Jackson, qui remporta sur eux en 1815 à la Nouv.-Orléans une grande victoire. La Louisiane a été élevée au rang d'État en 1812. Elle est régie par une constitution votée en 1845. Dans la guerre civile de 1861, elle s'est rangée au nombre des États séparatistes.

LOUIS-PHILIPPE (Terre de), terre située dans l'Océan Atlantique austral, au S. des Nouv.-Shetland, par 63°-64° lat. S. et 59°-61° long. O., est inhabitable et couverte de glaces. Elle a été découverte en 1838, par Dumont d'Urville, commandant de l'*Astrolabe*, qui lui donna le nom du roi régnant.

LOUISVILLE, v. des États-Unis (Kentucky), sur la r. g. de l'Ohio, et près des chutes de cette rivière, à 80 kil. O. de Francfort; 55 010 hab. Évêché catholique (créé en 1843). Beau canal, qui unit cette ville à Portland ; chemin de fer. Industrie et commerce très-actifs : grains, tabac excellent, étoffes de laine, de fil et de coton; fonderies de fer et de cuivre; construction de machines à vapeur; raffineries de sucre, distilleries; tanneries, chapelleries, manuf. de savon et de chandelles. — Fondée en 1780.

LOULAY, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 12 kil. N. de St-Jean-d'Angély; 600 hab.

LOULÉ, ville murée du Portugal (Algarve), à 14 kil. N. de Faro; 8250 hab. Vieux château. Titre d'un marquisat. Mines d'argent aux environs.

LOUNG-TCHOUAN-KIANG, rivière d'Asie, naît dans le Thibet par 93° 30' long. E., 31° lat. N.; traverse la province chinoise d'Yun-nan, puis arrose l'empire birman, et se perd dans l'Iraouaddy au N. E. d'Oumérapoura : cours, 900 kil.

LOUP (S.), *Lupus*, né à Toul vers 390, fut élevé sur le siége épiscopal de Troyes en 427, et alla peu après, avec S. Germain d'Auxerre, dans la Grande-

Bretagne, pour y combattre les erreurs des Pélagiens. De retour à Troyes, il sauva cette ville de la fureur d'Attila, qu'il désarma par ses prières, 451. Il m. en 479. On le fête le 29 juillet. — Évêque de Lyon, mort vers 540, est fêté le 25 septembre.

LOUP, duc de Champagne sous Sigebert, resta fidèle à Brunehaut après le meurtre de son mari, la défendit contre les seigneurs austrasiens qui voulaient la priver de la tutelle de son fils (581), et eut le plus grand crédit auprès de cette reine et du jeune roi Childebert, son fils.

LOUP, *Servatus Lupus*, abbé de Ferrières en Gâtinais, né vers 805, m. en 882, enseigna à Fulde, jouit de la faveur de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, qui le chargea d'une mission près du pape Léon IV (817) et de la réforme des monastères de France; assista, en 844, au concile de Verneuil, dont il dressa les canons, et en 853 au 2e concile de Soissons. Il fonda à Ferrières une belle bibliothèque, et recueillit beaucoup de manuscrits. L'abbé de Ferrières est un des meilleurs écrivains de son temps. On a de lui 134 *Lettres* sur différents sujets; et un traité *Des trois questions* (le libre arbitre, la grâce et la prédestination), contre Gotescalc. Baluze a recueilli ses écrits en 1664, in-4, et les a enrichis de notes curieuses.

LOUQSOR, vge de Hte-Égypte, sur la r. dr. du Nil, à 46 k. N. d'Esneh; 2000 h. Il occupe une partie de l'emplacement de l'anc. *Thèbes*. Ce lieu est remarquable par ses superbes débris. C'est de là que vient le bel obélisque apporté à Paris en 1836 et qui décore la place de la Concorde; il paraît dater de Sésostris.

LOURDES, ch.-l. de cant. (Htes-Pyrénées), dans la vallée de Lavedan, sur le Gave de Pau, et près du lac de Lourdes, à 12 kil. N. E. d'Argelès; 3712 hab. Trib. de 1re inst. Château fort qui domine la ville. Toile de lin, mouchoirs, crépons, bas rayés; fabriques de chocolat; vaches laitières. — Anc. place forte, qui existait dès le temps de César. Elle fut au moyen âge la capitale du Lavedan en Bigorre.

LOURDET DE SANTERRE (J. B.), auteur dramatique français (1752-1815), a donné plusieurs comédies et opéras-comiques : *Psyché*, 1758; *le Savetier et le Financier*, 1778; *Colinette à la cour*, mus. de Grétry, 1782; *l'Embarras des richesses*, mus. de Grétry, 1782; *Zimeo*, mus. de Martini, 1800, etc.

LOURISTAN, l'anc. *Élymaïs*, contrée de la Perse actuelle, dans la partie N. du Khousistan, à l'E. du Kourdistan, a pour place principale Khorremabad. Ce pays est presque indépendant.

LOUROUX-BÉCONNAIS (Le), ch.l. de c. (Maine-et-Loire), à 27 kil. N. O. d'Angers; 2200 hab.

LOUS (le), contrée du Béloutchistan, entre le Djalaouan au N. et le Sindh au S.; ch.-l., Béla.

LOUSTALOT (Armand de), journaliste révolutionnaire, né en 1762 à St-Jean-d'Angély, m. en 1790, fut reçu avocat au parlement de Bordeaux en 1788, vint à Paris en 1789, s'y lia avec Camille Desmoulins, et fonda, avec Prudhomme, *les Révolutions de Paris*, feuille hebdomadaire qui se tira à 200 000 exemplaires. Quand il mourut, les Cordeliers et les Jacobins portèrent le deuil pendant trois jours.

LOUTA-NZIGHÉ, grand lac d'Afrique, une des principales sources du Nil, vers 1° 14' de latitude N., exploré en 1863 par Baker, qui l'appelle *Albert-Nyanza*. V. NYANZA.

LOUTH (comté de), en Irlande (Leinster), entre ceux d'Armagh au N., de Down au N. E., la mer d'Irlande à l'E., le comté de Meath au S., celui de Monaghan à l'O.: 45 kil. sur 18; 115 000 hab., presque tous catholiques; ch.-l., Dundalk. Sol plat, fertile et bien cultivé. Ardoisières, tourbières. Toile, tissus de coton, mousselines. Nombreux fragments d'antiquités. Ce comté doit son nom à la petite ville de Louth, à 11 kil. S. O. de Dundalk.

LOUTH, v. d'Angleterre (Lincoln), à 35 kil. E. N. E. de Lincoln; 6927 hab. Station de chemin de fer. Manufacture de tapis et couvertures, papeterie, savon.

LOUTHERBOURG (Phil.), peintre français, né à Strasbourg en 1740, mort à Londres en 1814, avait pour père un habile peintre de miniatures. Il peignit surtout les *Batailles*, les *Chasses*, les *Paysages* et fut reçu en 1768 à l'Académie de peinture. Il parcourut, en exerçant son art, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, se rendit en 1771 à Londres, où il fut attaché comme décorateur au théâtre de Drury-Lane et où il fut admis en 1782 à l'Académie royale. La plupart de ses tableaux sont à l'étranger. Il réussit aussi dans la gravure à l'eau-forte, et grava plusieurs de ses propres tableaux. On attribue à cet artiste l'invention du *Théâtre pittoresque et mécanique*, perfectionné depuis par Pierre.

LOUTHF-ALY-KHAN, un des prétendants au trône de Perse, de la famille de Zend, était fils de Djaafar-Khan, et naquit vers l'an 1770. Il remporta en 1792 une victoire signalée sur Aga-Mohammed, compétiteur de son père, mais il fut à son tour battu par Mohammed, qui le fit mettre à mort avec toute sa famille en 1794. En lui finit la dynastie de Zend, qui fut remplacée par celle des Kadjars.

LOUVAIN, *Lovanium*, en flamand *Leuwen*, v. de Belgique (Brabant), ch.-l. d'arr., sur la Dyle, à 30 k. E. de Bruxelles; 30 000 hab. (elle en compta jadis jusqu'à 200 000). Université catholique de libre exercice, fondée en 1835 (Louvain possédait dès 1426 une université célèbre); collége, école normale primaire, académie de peinture, école de musique, bibliothèque, collections d'histoire naturelle, jardin botanique. On remarque l'hôtel de ville, un des plus beaux monuments gothiques de la Belgique, contenant un musée de tableaux; l'église St-Pierre, avec un beau jubé et de belles portes en fer; St-Michel, où l'on admire une table de communion et des confessionnaux sculptés en bois; Ste-Gertrude, avec des stalles de chœur richement sculptées; le séminaire, les halles aux drapiers. Chemin de fer; canal communiquant avec l'Escaut. Bière blanche très-renommée : on en fabrique 200 000 tonneaux par an; grand commerce de grains. — Quoique ancienne, Louvain ne paraît dans l'histoire qu'à dater de l'invasion normande de 884; elle reçut une charte de commune au XIe s., fut entourée de murs en 1165, et fut longtemps florissante par l'industrie du tissage des laines et des fils (elle occupait 100 000 ouvriers); elle a subi à diverses reprises des inondations terribles, et a souffert également du feu, de la peste, de la famine et des révoltes, surtout de celle de 1382; elle a en outre été souvent prise et reprise, notamment par les Français en 1792 et 1794. Sous l'Empire français, elle fut le ch.-l. d'un arr. du dép. de la Dyle. Patrie de Van Espen, de Van der Aa, etc.

LOUVECIENNES. V. LUCIENNES.

LOUVEL (L. Pierre), ouvrier sellier, né à Paris en 1783, assassina en 1820, à la sortie de l'Opéra, le duc de Berry, neveu de Louis XVIII; il avait été poussé au crime par le fanatisme politique, et voulait, en frappant le seul prince qui pût perpétuer la famille royale, mettre fin à la branche aînée des Bourbons. Condamné à mort par la cour des pairs, il subit le supplice avec fermeté, assurant qu'il n'avait pas de complices.

L'OUVERTURE (Toussaint). V. TOUSSAINT.

LOUVET (Pierre), historien, né près de Beauvais, vers 1570, m. en 1646, fut avocat, puis maître des requêtes. On a de lui : *Coutumes de divers bailliages observées en Beauvaisis; Hist. de la ville et cité de Beauvais; Hist. et antiquités du pays de Beauvaisis; Hist. et antiquités du diocèse de Beauvais.*

LOUVET DE COUVRAY (J. B.), conventionnel, né à Paris en 1764, m. en 1797, fut d'abord secrétaire d'un savant nommé Dietrich, puis commis d'un libraire, et se fit connaître en 1787 par un roman licencieux, *les Amours de Faublas*. Partisan de la Révolution, il rédigea un journal hostile à la cour, *la Sentinelle*, fut nommé en 1792 député du Loiret à la Convention nationale, prit place parmi les Girondins, et se

prononça contre Robespierre. Proscrit avec les Girondins, et mis hors la loi, il erra quelque temps en Bretagne, puis dans la Gironde, et se tint caché jusqu'à la mort de Robespierre. Il rentra à la Convention en 1795, puis devint membre du Conseil des Cinq-Cents; il en sortit en mai 1797 et ouvrit un magasin de librairie; mais il mourut la même année. Il venait d'être nommé membre de l'Institut (section de grammaire). Outre *Faublas*, Louvet a composé plusieurs autres romans dont quelques-uns sont restés manuscrits; il a laissé aussi des *Mémoires*.

LOUVETIER (Grand), officier de la Couronne sous l'anc. monarchie. *V.* ce mot au *Dict. univ. d. Sciences*.

LOUVIERS, *Luparia*, ch.-l. d'arrond. (Eure), sur l'Eure, à 23 k. N. d'Évreux; 9927 h. Église paroissiale, en style gothique; anc. maison des Templiers, datant du XIIe s.; jolies promenades. Draps fins très-renommés et apprêt pour les draps; presses hydrauliques; filatures de laine et de coton, blanchisseries, teintureries en bleu. — Ville jadis forte, qui porta longtemps le titre de comté. Henri V, roi d'Angleterre, en fit raser les fortifications. En 1196 Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion y conclurent un traité de paix. La 1re fabrique de draps y fut établie en 1681, et la 1re filature de coton en 1789.

LOUVIGNÉ-DU-DÉSERT, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 16 kil. N. E. de Fougères; 3412 hab.

LOUVOIS, vge de France (Marne), à 18 kil. N. E. de Reims, érigé en marquisat en 1624 en faveur de Conflans d'Armentières, puis acquis par le chancelier Le Tellier, père du célèbre Louvois.

LOUVOIS (Franç. Michel LE TELLIER (marquis de), ministre de Louis XIV, fils du chancelier Le Tellier, né en 1639 à Paris, obtint en 1654 la survivance de la charge de secrétaire d'État de la guerre qu'occupait son père, et parvint en 1666 au ministère. Il donna à l'armée française l'organisation qu'elle a conservée jusqu'à l'Empire, et accorda les grades aux services aussi bien qu'à la naissance. Plein de prévoyance et d'activité, il assura pas ses sages mesures le succès des campagnes de Flandre, en 1667, et de Franche-Comté, en 1668. Mais, d'un autre côté, on lui reproche des torts graves: il rompit par son arrogance les négociations entamées avec la Hollande en 1672, humilia le doge de Gênes (1685) et fit incendier deux fois le Palatinat (1674 et 1689). En outre, il eut une grande part à la révocation de l'édit de Nantes, déploya une sévérité excessive contre les Calvinistes (1686) et ordonna les *dragonnades*. Son orgueil et sa dureté finirent par révolter Louis XIV lui-même, et il allait, dit-on, tomber en disgrâce, lorsqu'il mourut subitement, en 1691. Cependant, son fils, le marquis de Barbézieux, le remplaça aux affaires. Louvois est un de ces hommes dont on est forcé d'admirer les talents, mais dont on ne peut aimer la personne. On lui doit, entre autres établissements utiles, la fondation des Invalides, et les écoles d'artillerie de Douai, Metz et Strasbourg. Sandraz de Courtilz a publié son *Testament politique*, Paris, 1695. On doit à Chamlay des *Mémoires pour servir à l'histoire du marquis de Louvois*, Amst., 1740, et à M. Cam. Rousset l'*Hist. de Louvois et de son administration*, Paris, 1862.

LOUVRE, *Lupara*, un des plus beaux monuments de Paris, dans la partie occid. de la ville et sur la r. dr. de la Seine, fut longtemps la demeure des rois. Ce n'était d'abord qu'un rendez-vous de chasse et une forteresse destinée à protéger le cours du fleuve. Vers 1204 Philippe-Auguste bâtit au centre de cette forteresse une grosse tour pour servir de trésor et de prison d'État; plus tard les rois y placèrent leur bibliothèque. Les successeurs de Philippe élevèrent autour de cet édifice des galeries qui s'étendirent peu à peu et qui finirent par rejoindre les Tuileries. Charles V enferma le Louvre dans Paris en 1367 et y fixa sa résidence; après lui, les rois l'ont habité pour la plupart jusqu'à Louis XIV, qui préféra Versailles. Depuis cette époque, on affecta le Louvre aux réunions des diverses académies, et à l'Imprimerie royale. Sous l'Empire, le Louvre devint un musée; il a depuis conservé cette destination. Le Louvre est le plus vaste et le plus magnifique palais de l'Europe. Son architecture réunit au plus beau style antique celui de la Renaissance : on y admire la pureté, la correction et la belle exécution des ordonnances; à l'intérieur, la beauté des distributions, l'élégance et la variété de l'ornementation, répondent à la magnificence du dehors. Les princes qui ont le plus contribué à l'agrandissement et à l'embellissement de cet édifice sont Charles V, Louis XII, François I, Henri II, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV (qui fit élever, de 1665 à 1670, sur des plans de Claude Perrault, la célèbre *Colonnade*), Napoléon I, qui reprit, après une interruption de près de deux siècles, le projet de jonction des Tuileries au Louvre, Napoléon III, qui eut la gloire d'exécuter ce projet (de 1851 à 1856). Les plus grands artistes français ont appliqué leur talent à cet édifice, entre autres Pierre Lescot, Androuet Ducerceau, Philibert Delorme, J. Goujon, Lemercier, Claude Perrault, Soufflot, et, de nos jours, Fontaine, Percier, Visconti, Lefuel.

LOVANIA, LOVANIUM, noms latins de *Louvain*.

LOVAT (Simon FRAZER, lord), Écossais, né en 1667, embrassa d'abord le parti du prétendant Jacques III, l'abandonna après la bataille d'Inverness (1715) pour se déclarer en faveur du roi George I, et fut comblé d'honneurs par ce dernier, qui lui donna le gouvernement d'Inverness et le titre de lord. Cependant il trahit son successeur (George II) en 1745, pour prendre part à des intrigues en faveur des Stuarts et seconda l'invasion de Charles-Édouard. Ayant été reconnu, il eut la tête tranchée (1747). Lord Lovat avait alors 80 ans : il subit le supplice avec fermeté. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont paru en 1747.

LOVEIRA (VASCO de), premier auteur du roman d'*Amadis de Gaule*, né en Portugal vers 1360, m. vers 1404, se distingua au service de Ferdinand IV, roi de Castille. Son *Amadis* n'avait d'abord que 4 livres; les continuateurs l'ont porté à 24. On a contesté à Loveira l'invention de l'*Amadis*, dont le thème paraît venir primitivement du pays de Galles. Quoi qu'il en soit, ce roman a été traduit dans toutes les langues. Il fut introduit en France par d'Herberay en 1500; on estime surtout la traduction du comte de Tressan, 1779.

LOVELACE (Richard), poëte anglais, né en 1618 à Woolwich (Kent), d'une famille riche, brilla quelque temps à la cour de Charles I par sa beauté, sa galanterie et son esprit; sacrifia toute sa fortune pour la cause royale, fut quelque temps emprisonné à Londres, puis entra au service de la France avec le grade de colonel, revint à Londres vers 1648, et y mourut dans la misère, 1658. Il a chanté, sous le nom de *Lucasta*, une femme qu'il aimait, miss Lucy Sacheverell: cette femme s'étant mariée pendant son exil, il en conçut le plus vif chagrin. Il a aussi composé quelques pièces de théâtre. Son style est élégant, quoique négligé. Ses *Poésies* ont été publ. en 1650 et 1659. — Richardson, dans sa *Clarisse Harlowe*, a donné le nom de *Lovelace* à son héros : ce personnage, tout imaginaire, est resté depuis le type du séducteur.

LOVISA, v. et port de Russie (Finlande), sur le golfe de Finlande, à 60 k. d'Helsingfors; 3000 h. — Bâtie en 1745 sous le nom de *Degerby*, elle fut appelée Lovisa, en 1752, du nom de la reine de Suède, *Lovisa* ou Louise. Bombardée par les Anglais en 1855.

LOWE (sir HUDSON), né en 1770 en Irlande, m. en 1844, avait le grade de colonel lorsqu'il fut chargé, en 1815, de garder l'Empereur Napoléon à Ste-Hélène. Il fit subir à l'illustre prisonnier d'odieuses vexations, qui hâtèrent sa fin, et acquit par là une triste célébrité. Il fut à son retour nommé lieutenant général (1823), et richement récompensé; mais il perdit la plus grande partie de sa fortune dans de folles spéculations. Il a laissé des *Mémoires*, publiés par son fils (Londres, 1845), où il cherche à justifier sa conduite; ces *Mémoires* ont été traduits en 1853.

LOWELL, v. des États-Unis (Massachussets), sur les confins du New-Hampshire, à 40 k. N. O. de Bos-

ton, sur le Merrimack, près d'une chute qui alimente un grand nombre d'usines; 45 000 hab. Grandes filatures de coton et autres manufactures: ce qui l'a fait nommer le *Manchester de l'Union*. Chemin de fer pour Boston. Cette ville ne date que de 1813; elle a pris son nom d'un des négociants qui ont les premiers établi des manufactures de coton aux États-Unis.

LOWENDAHL (Woldemar, comte de), maréchal de France, issu d'un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemark, né à Hambourg en 1700, m. en 1755, servit successivement en Autriche, en Pologne, en Russie et en France, se signala dans les armées impériales, à la bataille de Peterwaradin et aux siéges de Temeswar et de Belgrade; dans les armées polonaises, à la défense de Cracovie en 1733 et pendant les campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin; dans les armées russes, au siége d'Otchakof et à la bataille de Choczim; enfin, dans les armées françaises, à la bat. de Fontenoy et au siége de Berg-op-Zoom: il prit d'assaut, en 1747, cette ville qui était réputée imprenable, ce qui lui valut le bâton de maréchal de France. Depuis, il assiégea Maëstricht avec le maréchal de Saxe. Lowendahl était fort instruit: l'Académie des Sciences l'admit au nombre de ses membres honoraires.

LOWESTEIN. *V.* LŒWESTEIN.

LOWESTOFT, v. d'Angleterre (Suffolk), à l'extrémité E., sur la mer du Nord; 4238 h. Deux fanaux. Les Anglais y battirent sur mer les Hollandais, 1665.

LOWITZ (Tobie), marin et chimiste, né à Gœttingue en 1757, m. en 1804, était fils d'un prof. de Gœttingue, astronome distingué. Il fut professeur à St-Pétersbourg, et membre de l'Académie impériale de cette ville. On lui doit la découverte du pouvoir décolorant que possède la poudre de charbon végétal. Il a donné plusieurs Mémoires sur ce sujet, et a fait des recherches sur le vinaigre, l'épuration de l'eau, la conservation en mer de l'eau potable, le titane, etc. (dans les *Annales de chimie*, *les Annales chimiques de Crell*, et le recueil de l'Académie de St-Pétersbourg).

LOWLANDS (c.-à-d. *basses terres*), nom que l'on donne à l'Écosse méridionale, par opposition aux Highlands (*hautes terres*). *V.* ce mot.

LOWOSITZ, vge de Bohême (Leitmeritz), à 5 kil. S. O. de Leitmeritz; 800 hab. Vict. de Frédéric II, roi de Prusse, sur les Autrichiens en 1756.

LOWTH (le Dr Robert), critique anglais, né en 1710, à Winchester (Hampshire), m. en 1787, était fils du chanoine W. Lowth, savant théologien. Il suivit la carrière ecclésiastique, fut nommé en 1741 professeur de poésie à Oxford, devint successivement évêque de St-David, d'Oxford et de Londres, et refusa l'archevêché de Cantorbéry. On a de lui: *De sacra poesi Hebræorum prælectiones*, Oxford, 1753, ouvrage classique sur cette matière, et dans lequel le mérite littéraire des Écritures est parfaitement apprécié; il a été traduit en français par Sicard, Lyon, 1812, et par Roger, de l'Académie française, Paris, 1813. Lowth a aussi composé une *Introduction à la grammaire anglaise* (1762), et une traduction d'Isaïe, avec des commentaires estimés (1778).

LOXA, v. d'Espagne et d'Amérique. *V.* LOJA.

LOYALISTES, nom donné par les Anglais à ceux qui, après l'expulsion des Stuarts, se montrèrent dévoués à la nouvelle dynastie, ainsi qu'à ceux qui, dans la guerre de l'indépendance américaine, prirent parti pour le gouvernement britannique contre les insurgés.

LOYOLA, vge et monastère d'Espagne (Guipuscoa), à 21 kil. S. O. de St-Sébastien; anc. collége de Jésuites. Château où naquit Ignace de Loyola. *V.* IGNACE.

LOYSEAU (Ch.), jurisconsulte, né en 1566 à Nogent-le-Roi, m. à Paris en 1627, a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence très-estimés (Lyon, 1701, in-fol.), entre autres: *Des Offices et Seigneuries; Des Ordres de la noblesse; Du Déguerpissement*, etc.

LOYSEAU de Mauléon (Alex.), avocat au parlement de Paris, né en 1728, m. en 1771, se fit une réputation par son éloquence, son humanité et son désintéressement; fut lié avec J. J. Rousseau et Voltaire, et concourut à faire réhabiliter Calas. On a publié ses *Plaidoyers* (1760), et ses *Mémoires* (1781).

LOYSEAU (Jean Simon), jurisconsulte, né en Franche-Comté vers 1776, m. à Paris en 1822, était avocat à la cour de cassation. Il a publié, entre autres ouvrages: *Jurisprudence du Code civil* (avec Bavoux), ouvrage périodique, 1804-1812, 19 v. in-8; *Dictionnaire des Arrêts modernes*, 1809, 2 vol. in-8; *Traité des Enfants naturels*, 1811, etc.

LOZÈRE (mont), *Lesura mons*, montagnes des Cévennes, dans le dép. qui prend son nom, au S. E. de Mende, est haute d'env. 1530^m.

LOZÈRE (dép. de la), dép. situé entre ceux de la Hte-Loire au N., du Gard au S., de l'Aveyron, du Cantal à l'O., de l'Ardèche à l'E.; 5094 kil. carr.; 137 367 h.; ch.-l., Mende. Il est formé de l'anc. Gévaudan, partie du Languedoc. Il est traversé par les Cévennes, dont fait partie le mont Lozère. Ces montagnes y donnent naissance à beaucoup de rivières, et forment le partage des eaux entre la Garonne, la Loire et le Rhône. Climat humide et froid. Argent, cuivre, plomb, antimoine, etc. Fertilité médiocre: peu de grains, très-peu de vin; châtaignes, lin, chanvre. Moutons et mulets. Peu d'industrie: cadis, serges, soies, cuirs, papier, etc. Émigrations annuelles. — Ce dép. a 3 arr. (Mende, Marvejols, Florac), 24 cantons, 190 communes; il appartient à la 8e division militaire, dépend de la cour de Nîmes, et a un évêché à Mende.

LUBECK, *Lubeca, Lubecum*, v. libre d'Allemagne, une des 4 républiques de la Confédération du Nord, sur la rive gauche de la Trave, à 15 kil. de la Baltique, à 71 k. N. E. de Hambourg et à 844 k. N. E. de Paris; 30 000 h., professant la religion réformée. Travemünde lui sert de port. Évêché luthérien, cour d'appel pour les 4 républiques; nombreux établissements d'instruction et de bienfaisance. Lubeck offre beaucoup de traces de l'architecture du moyen âge: on y remarque la cathédrale, l'église Ste-Marie, avec 2 tours très-élevées, contenant une horloge astronomique et des peintures de la *Danse des Morts*; l'hôtel de ville, la Bourse, l'Opéra, la machine hydraulique, etc. La ville est entourée de remparts, qui ont été convertis en promenades; chemin de fer. Industrie active: savon, chapeaux, toile à voiles, objets en ambre, velours et soieries, cuirs façon Cordoue, raffineries de sucre, etc. Grand commerce, surtout avec Hambourg, les pays scandinaves, le Portugal, la France et l'Angleterre. Bateaux à vapeur pour Copenhague, Christiania, Stockholm, Riga et St-Pétersbourg. — Lubeck fut fondée en 1144 par Adolphe de Holstein sur les ruines d'une autre ville de même nom, détruite par les Rugiens. Elle fut possédée, à partir de 1148, par les ducs de Saxe; Henri le Lion l'agrandit, lui donna un code connu sous le nom de *Règlement de Lubeck* et en fit le siége de l'évêché d'Oldenbourg. Conquise en 1192 par Alphonse de Holstein, en 1203 par Woldemar, duc de Sleswig, elle se mit sous la protection de l'emp. Frédéric II, qui la déclara ville libre et impériale en 1226. De plus en plus florissante par son immense commerce, elle devint en 1241 la capitale de la Ligue hanséatique. Elle se soutint encore après le déclin de la Hanse (XVIe siècle), mais elle déclina au XVIIe, ayant eu beaucoup à souffrir de ses guerres avec les Danois et pendant la guerre de Trente ans. Un traité de paix y fut signé en 1629 entre Christian IV, roi de Danemark, et l'empereur Ferdinand II. En 1806, les Français battirent les Prussiens à Lubeck, s'emparèrent de la ville et en rasèrent les murs. De 1810 à 1814, elle fit partie de l'Empire français et fut un des ch.-l. d'arr. du dép. des Bouches-de-l'Elbe, le plus septentrional de tous ceux de l'Empire. Jungius, Mosheim, Meibomius, Kneller, Van Ostade naquirent à Lubeck. — Le territoire de la république n'a que 380 kil. carr.: il est borné au N. E. par la mer Baltique, à l'E. par le Mecklembourg, au S., à l'O. et au N. par le duché de Holstein, et compte env. 55 000 hab. Son gouvernement est démocratique; la bourgeoisie et un sénat de 30 membres s'y

partagent l'exercice de la puissance souveraine; le sénat élit tous les deux ans 2 *Bourguemestres*. Lubeck a une voix au Conseil fédéral.

LUBERSAC, ch.-l. de c. (Corrèze), à 8 k. O. de Brives: 1350 h. Beau château. Patrie d'Innocent VI.

LUBIN (S.), *Leobinus*, de Poitiers, évêque de Chartres en 554, m. en 556, est fêté le 14 mars.

LUBLIN, v. de l'anc. Pologne, auj. à la Russie, jadis ch.-l. de palatinat, auj. de woïvodie, à 150 k. S. E. de Varsovie, sur la Bistricza; 15 300 h. (dont un grand nombre de Juifs). Évêché catholique, collége de Piaristes. Citadelle, faubourgs, cathédrale, palais de Sobieski, etc. Commerce de draps, grains, vin de Hongrie. — La woïvodie de Lublin, entre les woïvodies de Siedlec et de Sandomir, la Galicie et la Volhynie, a 200 k. sur 130 et 900 000 h. Lacs nombreux, forêts, terres couvertes de bruyères, quelques endroits fertiles; pâturages.

LUBOMIRSKI, maison princière de Pologne, connue dès le XIe siècle. Les membres de cette famille les plus connus sont : Stanislas L., palatin de Cracovie, qui commanda l'armée polonaise au camp de Choczim en 1621, fit avec les Turcs une paix glorieuse et fut fait par Ferdinand II prince du St-Empire; — George L., grand maréchal de Pologne, qui, après avoir été un des plus fermes appui du roi Jean-Casimir, se tourna contre lui parce qu'il avait désigné pour successeur un prince français, le fils du grand Condé (1665) : il fut condamné par le sénat et mourut en exil; — Héraclius L., fils du précéd, 1640-1701, qui fut rétabli en 1666 dans les dignités de son père : il a laissé des ouvrages remarquables de morale et de politique écrits en latin; — Théodore L., fils d'Héraclius, qui entra au service de l'Autriche, se posa candidat au trône de Pologne en concurrence avec Stanislas Leczinski (1735), puis fut des premiers à acclamer l'électeur de Saxe, Auguste-Frédéric.

LUC (Le), *Lucus*, ch.-l. de cant. (Var), à 28 kil. S. O. de Draguignan; 3562 h. Draps, sel de saturne, bouchons de liége; verrerie aux environs.

LUC-EN-DIOIS, *Lucus Augusti*, ch.-l. de c. (Drôme), à 20 kil. S. E. de Die, près de la riv. dr. de la Drôme; 900 hab. Près de là, ancien lac, formé en 1442 par l'éboulement d'une masse de rochers dans le lit de la Drôme, et auj. desséché. Restes d'un aqueduc romain.

LUC-SUR-MER, vge du Calvados, à 16 kil. N. de Caen; 1800 h. Pêche, préparation de salaisons. Bains de mer.

LUC (S.), *Lucas*, évangéliste, était d'Antioche et avait été médecin. Il fut, à ce qu'on croit, converti par S. Paul après la mort de J.-C., accompagna cet apôtre dans ses voyages en Troade et en Macédoine, l'an 51; alla prêcher seul à Corinthe l'an 56, partagea en 61 la captivité de S. Paul à Rome, parcourut ensuite plusieurs pays, et fut, dit-on, mis à mort en Achaïe à l'âge de 84 ans. On doit à S. Luc l'*Évangile* qui est ordinairement placé le 3e dans l'ordre chronologique, et les *Actes des Apôtres;* ces deux ouvrages ont été écrits originairement en grec, et sont remarquables par la pureté du style. On honore S. Luc le 18 octobre; on lui donne pour emblème le bœuf. Ce saint fut longtemps en France le patron des médecins. Une tradition erronée, qui n'a d'autre base qu'une confusion de nom (*V.* LUCA), attribue à S. Luc le talent de la peinture. Il y eut même à Rome une Académie de peinture, dite *de S. Luc*, fondée au XVIe siècle par Muziano; elle a été réunie en 1676 à l'école fondée à Rome par Louis XIV.

LUC (Ch. François, comte du), de la maison de Vintimille, né en 1643, m. en 1740, ambassadeur de France en Suisse, puis en Autriche, accueillit à Vienne J. B. Rousseau banni de France, 1712, et lui conserva sa protection jusqu'à sa mort. Le poëte, en reconnaissance, lui a dédié une ode qui est un des chefs-d'œuvre de la poésie lyrique. — *V.* DELUC.

LUCA, dit *il Santo Luca*, peintre florentin du IXe s., embrassa la vie religieuse et se distingua par sa piété. Il est l'auteur de tableaux de la *Vierge avec l'enfant Jésus* que l'on voit à Bologne et à Rome, et que quelques-uns, trompés par la ressemblance du nom ont attribués à S. Luc l'évangéliste.

LUCA DELLA ROBIA. *V.* ROBIA.

LUCAIN, *M. Annæus Lucanus*, poëte latin, né Cordoue l'an 39 de J.-C., vint de bonne heure à Rom près de son oncle Sénèque le philosophe. Néron co bla d'abord d'honneurs le jeune poëte; mais, comn l'empereur prétendait lui-même à la poésie, il devi bientôt jaloux de ce rival, et lui interdit les vers même les plaidoyers. Lucain, pour se venger, ent dans la conspiration de Pison; découvert, il avo tout, mais cela ne put le sauver. Laissé libre sur choix du supplice, il se fit ouvrir les veines dans bain, l'an 65 de J.-C. : il avait à peine 26 ans. L cain a laissé un poëme célèbre, la *Pharsale*, espè d'épopée historique en 10 chants, où il raconte guerre civile de César et de Pompée et qui s'arrêt la bataille de Munda : on y trouve de grandes bea tés, mais elles sont déparées par l'enflure et le ma vais goût. Au reste, le poëte n'eut le temps ni polir ni même de terminer son œuvre. On a un gra nombre d'éditions de la *Pharsale;* les plus estimé sont celles d'Oudendorp, Leyde, 1728; de Rich. Ber ley, Strawberry-Hill, 1760; de Weber, Leipsic 1824-30, de Naudet, dans les *Classiques latins* Lemaire. Elle a été mise en vers par Brébeuf, 16 et J. Demogeot, 1865, imitée en vers par le ch de Laurès, 1778, et traduite en prose par Marmo tel, 1766. On en trouve des traductions dans les co Panckoucke et Nisard. M. Bignan a donné en vers *Beautés de la Pharsale*, 1860; Th. May un *Suppl ment à la Pharsale*, qui conduit jusqu'à la mort César et qui se trouve dans les principales édition

LUCANIE, auj. partie de la *Calabre citérieure*, la *Principauté citérieure* et de la *Basilicate*, contr d'Italie, entre le Samnium au N. et le Brutium S., sur la mer Inférieure à l'O. et sur le golfe de T rente à l'E., avait pour villes principales : 1° sur golfe de Tarente, Sybaris, Thurium, Héraclée, M taponte; 2° sur la mer Inférieure, Pæstum, Élée Vélie, Buxente; 3° dans les terres, Potentie, Grument Atinum, Vulci. Les villes situées sur la côte étaie des colonies grecques; mais l'intérieur des terres ét primitivement habité par des indigènes de race p lasgique. Les vrais Lucaniens étaient des aventuri samnites qui avaient soumis la population indigèn c'étaient les plus barbares de tous les peuples d'origi samnite. Vers le milieu du Ve siècle av. J.-C., ils taquèrent les colonies grecques. En vain celles-ci f mèrent contre eux, avec Denys l'Ancien, tyran de cile, une ligue défensive, 394 : la ligue fut vainc et, au milieu du IVe siècle, les Lucaniens dominaie du Silarus au golfe de Scylacium. Ils entrèrent da la ligue formée en 327 contre les Romains, et sul rent diverses défaites. Ayant en 286 attaqué Thuriu ville alliée des Romains, ils s'attirèrent une nouve guerre avec ceux-ci et furent battus en 282 par F bricius. S'étant joints à Pyrrhus dans la guerre Tarente, ils furent vaincus de nouveau et soumis d finitivement par Papirius en 272.

LUCAS DE LEYDE, graveur et peintre hollandais, à Leyde en 1494, était dès l'âge de 9 ans familier a tous les genres de peinture. A 12 ans il peignit détrempe l'*Histoire de S. Hubert;* à 18, il était gardé comme le premier peintre de l'école flaman et comme le plus habile graveur de son temps. Né moins, il voyagea afin de se perfectionner dans s art; il fut, dit-on, empoisonné en route par des vaux jaloux, et mourut peu après son retour, à 39 a en 1533. Ses plus belles compositions sont : un *E homo*, *le Retour de l'Enfant prodigue; l'Adorat des Mages; la Danse de la Madeleine; Jésus guér sant l'Aveugle de Jéricho; le Jugement dernier.* S dessin est d'une grande netteté, son coloris splendi et harmonieux; mais souvent il unit l'expressi d'un sentiment élevé à des types et à des poses vulg res. Son œuvre gravée se compose de 172 planch

LUCAS (Paul), voyageur, né à Rouen en 1664, m

Madrid en 1737, parcourut plusieurs fois le Levant, l'Égypte, la Turquie et différents autres pays, d'où il rapporta un grand nombre de médailles et de curiosités pour le cabinet du roi. Louis XIV le nomma son antiquaire en 1714. Parti de nouveau pour le Levant en 1723, il en revint avec 40 manuscrits précieux. En 1736, il alla en Espagne, où il fut bien accueilli par Philippe V. Ses relations sont souvent inexactes ou exagérées, mais elles offrent des détails curieux, surtout pour ce qui regarde la Hte-Égypte. Elles ont paru sous le titre de: *Voyage au Levant*, Paris, 1704; *Voyage dans la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Afrique*, 1710; *Voyage dans la Turquie, l'Asie, la Syrie, l'Égypte*, 1719. Il se fit aider dans la rédaction, pour le 1er ouvrage, par Baudelot de Dairval, pour le 2e par Fourmont, pour le 3e par l'abbé Banier.

LUCAS DE CRANACH, peintre. *V.* CRANACH.

LUCATEL. *V.* LOCATELLI.

LUCAYES ou BAHAMA, archipel de l'Océan Atlantique, près de l'Amérique septentrionale, par 20°-28° lat. N., 73°-83° long. O., est séparé des côtes de la Floride par le canal de la Floride ou de Bahama; il s'étend sur une longueur de 1300 kil. au moins, et compte près de 500 îles, îlots ou rochers; les plus considérables sont : la Grande-Bahama (*V.* BAHAMA), Abaco, Eleuthera, la Nouv.-Providence, Guanahani, dite aussi San-Salvador ou Cat's island, l'île Longue. Les Lucayes appartiennent aux Anglais. Elles forment un gouvt colonial, dépendant du gouverneur général de la Jamaïque; le lieutenant-gouverneur siége à Nassau (dans la Nouv.-Providence). — Les Lucayes furent la 1re découverte de Colomb : c'est à San-Salvador, l'une d'elles, qu'il aborda en 1492. Elles appartinrent d'abord aux Espagnols, qui en exterminèrent les naturels et ne tardèrent pas à les abandonner. Les Anglais y formèrent des établissements dès 1629; mais ils n'y envoyèrent un gouverneur qu'en 1718. Reprises par les Espagnols en 1781, elles furent vendues aux Anglais en 1783. Leur population peut s'élever à 14 000 h., dont 11 000 noirs. Les habitants sont bons marins et bons nageurs, et servent de pilotes côtiers.

LUCE I. *Lucius*, Romain, pape en 252, ne régna que 5 mois. Il fut canonisé. On le fête le 4 mars.

LUCE II, de Bologne, fut élu en 1144. Sommé par les partisans d'Arnaud de Brescia de renoncer à toute souveraineté temporelle, il réclama l'appui de l'empereur Conrad III et marcha lui-même contre Rome avec quelques troupes; mais il fut blessé à mort en montant à l'assaut du Capitole, 1145.

LUCE III, pape de 1181 à 1185, né à Lucques, fut élu au milieu des troubles, et par les cardinaux seuls, à l'exclusion du reste du clergé et du peuple. Il fut obligé de quitter Rome, se retira à Vérone et y assembla un concile qui condamna les Patarins, secte de Manichéens, 1184.

LUCE (Sainte). *V.* LUCIE.

LUCE DE LANCIVAL, professeur et poëte, né en 1764 à St-Gobain (Aisne), m. en 1810, fit des études brillantes à Paris, professa la rhétorique au collége de Navarre dès l'âge de 22 ans et devint, après la Révolution, professeur de rhétorique au Lycée impérial (auj. *Louis-le-Grand*). Il a laissé plusieurs tragédies, dont la meilleure est *Hector*, 1805; des poésies diverses, un poëme d'*Achille à Scyros*, imité de Stace; *Folliculus*, satire fort spirituelle contre le journaliste Geoffroy. Collin de Plancy a publié ses œuvres en 1826, 2 vol. in-8.

LUCÉ (le GRAND-). *V.* GRAND-LUCÉ.

LUCENA, *Elisana*, v. d'Espagne (Cordoue), à 55 kil. S. E. de Cordoue; 20 000 hab. Enlevée aux Maures en 1240. Environs fertiles; eaux minérales.

LUCENAY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 14 kil. N. d'Autun; 900 hab.

LUCERA, *Luceria*, v. murée d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Capitanate), à 20 kil. O. de Foggia. Évêché, haute cour criminelle, collége; forte citadelle, belle cathédrale gothique. — Cette ville, fondée, dit-on, par Diomède, faisait partie de l'Apulie, et était fameuse par la beauté de ses laines. Les Romains la détachèrent de la ligue samnite en 323 av. J.-C.; ils la reprirent en 320, après une révolte. Détruite vers 665 par l'empereur grec Constant II, elle fut rebâtie en 1233 par l'emp. Frédéric II, qui en fit une colonie pour les Sarrasins qu'il avait transportés de Sicile en Italie. Charles II d'Anjou chassa les Sarrasins de cette ville et lui donna le nom de *Sta-Maria* (1300), nom qui n'a pas prévalu.

LUCÈRES, une des trois tribus primitives de Rome, occupait le mont Cœlius. C'était une colonie d'Étrusques établie par Tullus Hostilius. Leur nom venait de *Lucerum*, lieu de leur origine.

LUCERNE, v. de Suisse, ch.-l. du c. de Lucerne, et, jusqu'en 1848, l'une des trois capitales de la Confédération, sur le lac de Lucerne et la Reuss, à 94 kil. S. E. de Bâle; 10 000 hab. Rues droites et larges en général; jolie église de St-Léodegar (S. Léger); lycée, gymnase, séminaire ecclésiastique, bibliothèque. Industrie assez active; commerce de grains, etc. Aux env., sites délicieux. Près de la ville est un lion colossal taillé dans les flancs de la montagne, en mémoire des soldats suisses qui périrent à Paris dans la journée du 10 août 1792 en défendant Louis XVI. — Lucerne doit, dit-on, son nom à un fanal (*lucerna*) élevé jadis sur son emplacement pour servir de guide aux voyageurs. La ville date du VIIIe siècle; elle appartint d'abord aux abbés de Murbach, qui au XIIIe siècle la vendirent à la maison de Habsbourg; en 1332, les Lucernois se rendirent indépendants. Le gouvernement y fut oligarchique jusqu'à la fin du XVIIIe siècle : une tentative de révolution démocratique faite en 1764 avait avorté. Prise par les Français en 1798, Lucerne fut un instant capitale de toute l'Helvétie. En 1802 elle devint le principal foyer de la guerre civile qui éclata en Suisse; elle joua également un rôle dans la guerre de *Sunderbund*, et fut prise par l'armée fédérale en 1847.

Le canton de Lucerne, entre ceux de Zug, Schwitz, Underwald, Berne, Argovie, a 61 k. sur 52, et 133 000 hab. (presque tous catholiques). Sol montagneux, couvert de lacs, fertile en grains, vins, fruits, plantes oléagineuses; beaux pâturages; fromages estimés; élève de bétail. Ce canton entra dans la confédération en 1332 : c'était le 4e. Sa constitution, rédigée en 1815, a été revisée en 1840 et 1842 : elle est toute démocratique. Le chef du pouvoir exécutif a le titre d'*avoyer*. — Le lac de Lucerne n'est proprement qu'un golfe du lac des Quatre-Cantons, au N. O.; cependant on étend souvent ce nom au lac entier.

LUCHON (BAGNÈRES-DE-). *V.* BAGNÈRES.

LUCIBURGUM, nom latinisé de *Luxembourg*.

LUCIE (Ste), vierge et martyre, mise à mort en 304 à Syracuse. On la fête le 13 décembre.

LUCIEN, *Lucianus*, écrivain grec, né à Samosate, vers l'an 120, vécut sous les Antonins. Il étudia d'abord la sculpture, puis il se fit avocat et suivit le barreau d'Antioche, mais il abandonna bientôt cette nouvelle carrière pour la profession de rhéteur et de sophiste : il parcourut l'Asie, la Grèce, la Gaule, l'Italie, récitant partout ses discours et ses déclamations. Vers l'âge de 40 ans il renonça à cet art frivole pour se consacrer à la philosophie : il suivit à Athènes les leçons du philosophe Démonax. Depuis, il consacra ses écrits à combattre les vices, les travers et les préjugés de ses contemporains. Marc-Aurèle lui confia vers l'an 180 l'administration d'une partie de l'Égypte : devenu en butte aux attaques de ses administrés, il se justifia dans une *Apologie*, qui nous est parvenue. Il mourut dans un âge avancé, vers 200. Lucien a laissé un grand nombre d'écrits : les plus connus sont les *Dialogues des Dieux*, les *Dialogues des Morts*, *le Songe ou le Coq*, *Timon*, *les Sectes à l'encan*, *Pérégrinus*, *l'Ane* (abrégé de Lucius de Patras), *de la Manière d'écrire l'histoire*. Il s'y montre moraliste enjoué, satirique plein de sel; il se plaît surtout à railler l'avarice des vieillards, le désappointement des chercheurs d'hérita-

ges, la crédulité de la foule, l'emphase des rhéteurs, la charlatanerie des sophistes; mais il semble aussi professer un scepticisme universel et affiche un cynisme révoltant; il n'épargne dans ses attaques ni les dieux du paganisme, ni les croyances des Chrétiens, ni les doctrines et les prétentions des philosophes. Le manuscrit de Lucien fut apporté de Constantinople en Italie en 1425 et imprimé pour la 1re fois en 1496 à Florence. Les meilleures éditions sont celles de Bourdelot, Paris, 1615, in-f., d'Hemsterhuys et Reitz, avec trad. latine, Amsterdam, 1743-46, 4 vol. in-4; des Deux-Ponts, 1789-93, 10 vol. in-8; de Lehman, Leipsick, 1821-31, 10 vol. in-8; celle de M. G. Dindorf, dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, 1840 (le grec seul de cette édition a été publié à part en 1859). Lucien a été traduit en français par Perrot d'Ablancourt, 1654; par Belin de Ballu, 1789, et par M. Talbot, 1857. P. L. Courrier a donné à part une édition de l'*Ane de Lucien*, avec une traduction en vieux français. L'*Ane d'or* d'Apulée est une imitation de l'*Ane* de Lucien.

LUCIEN (S.), martyr, né à Samosate, était prêtre à Nicomédie. Il subit le martyre sous le règne de Dioclétien (312), et mourut en adressant à ses juges, pour toute défense, une apologie de sa religion. Il reste de ce saint un fragment d'une lettre écrite de sa prison aux fidèles d'Antioche; il avait donné une édition grecque de la *Bible*, dans laquelle il corrigeait de nombreuses inexactitudes. On l'hon. les 7 janv. et 15 oct. — Un autre S. Lucien, apôtre de Beauvais, subit le martyre en 290. Il est fêté le 8 janv.

LUCIEN BONAPARTE. *V.* BONAPARTE.

LUCIENNES ou LOUVECIENNES, vge du départ. de Seine-et-Oise, à 7 kil. N. de Versailles, et à 2 kil. S. E. de Marly, près de la route de Paris à St-Germain; 1000 hab. Belles maisons de campagne; château construit par Louis XV en 1772 pour la comtesse Dubarry, et d'où l'on jouit d'une vue délicieuse.

LUCIFER, c.-à-d. *Qui apporte la lumière*, nom donné par les poëtes à la planète Vénus ou *Étoile du matin*; les païens en faisaient un dieu, fils de Jupiter et de l'Aurore. — Dans les Écritures, Lucifer est le nom du premier ange rebelle qui fut précipité du ciel aux enfers: c'était le plus brillant, mais aussi le plus orgueilleux des anges. Son nom est devenu synonyme du démon.

LUCIFER, évêque de Caralis (*Cagliari*), en Sardaigne, soutint avec tant de véhémence la cause de S. Athanase contre Arius au concile de Milan, en 354, que l'empereur Constance l'envoya en exil. Rappelé sous Julien, il se rendit à Antioche, alors déchirée par le schisme des Eustathiens et des Méléciens, afin de concilier les deux partis, mais il se déclara pour les premiers, et tomba lui-même ainsi dans le schisme. Il mourut dans son diocèse en 370. Ses disciples, appelés *Lucifériens*, continuèrent le schisme en Sardaigne. Lucifer a laissé des écrits (en latin), qui ont été publ. à Paris en 1568 et à Venise en 1778.

LUCILE, poëte romain. *V.* LUCILIUS.

LUCILIUS (C.), le plus ancien des poëtes satiriques latins, né à Suessa dans le Latium vers 149 av. J.-C., d'une famille de chevaliers, fut l'ami de P. Scipion Émilien, accompagna ce héros au siége de Numance, et mourut à Naples l'an 103 av. J.-C. à l'âge de 46 ans. Il avait écrit 30 satires; il n'en reste que quelques fragments. Il poursuivait avec vigueur les vices de son temps et n'épargnait pas les personnalités. Son style, au jugement d'Horace, était encore dur et grossier, mais il ne manquait pas de force ni de sel. Les fragments de Lucilius ont été réunis par H. Étienne, 1564, et plus complétement par Dousa, Leyde, 1597, par Vargès, Stettin, 1836, et par Corpet, avec trad. française, dans la collection Panckoucke, 1845.

LUCILIUS JUNIOR, poëte latin, né à Naples, disciple et ami de Sénèque, était chevalier et fut sous Néron gouverneur de la Sicile. Sénèque lui a dédié son traité de la *Providence*, ainsi que ses *Questions naturelles* et lui a adressé ses *Lettres*. Wernsdorf lui attribue le poëme de l'*Etna*, attribué jusqu'alors à Cornelius S[...] verus, et qui a été traduit, en 1843, par J. Chen[...] dans la collection Panckoucke.

LUCINE (de *lux*, lumière), déesse qui présidait a[...] accouchements et à la naissance. On la confond av[...] Junon et avec Diane; on la fait aussi fille de Juno[...]

LUCIUS, prénom très-fréquent chez les Romair[...] s'écrivait en abrégé L. — On connaît surtout sous [...] nom le 2e fils d'Agrippa. *V.* AGRIPPA.

LUCIUS de Patras, écrivain grec, natif de Patras [...] Achaïe, vivait sous Antonin. On le regarde comr[...] l'auteur du conte de l'*Ane dor*, dont Lucien a don[...] un extrait sous le titre de *Lucius, ou la Métamorpho*[...]

LUCIUS, papes. *V.* LUCE.

LUCK ou LOUTSK, v. de Russie, dans l'anc. P[...]logne (Volhynie), sur la Styr, à 44 k. N. O. de Doubn[...] 3600 hab. (la plupart Juifs). Évêché grec-uni. Sous [...] gouvernement polonais, elle était le siége d'une diè[...]

LUCKNER (Nic., baron de), maréchal de Franc[...] né en 1722 à Campen (Bavière), fut d'abord au se[...]vice du roi de Prusse Frédéric II et se distingua da[...] la guerre de Sept ans. Quelque temps avant la pa[...] de 1763, il passa en France où il obtint le grade [...] lieutenant général. Il adopta les principes de la Ré[...]lution, fut nommé maréchal en 1791, et chargé [...] 1792 du commandement de l'armée du Nord. Il p[...] Menin et Courtrai, et écrasa un corps autrichien pr[...] de Valenciennes; mais, ayant excité des soupçon[...] il fut suspendu de ses fonctions, puis traduit deva[...] le tribunal révolutionnaire, et décapité en 1794.

LUCKNOW, v. de l'Inde anglaise, anc. capit. [...] roy. d'Aoude (depuis 1774), sur la r. dr. du Goumt[...] à 300 k. S. E. d'Agra, par 26° 51' lat. N., 78° 24' lon[...] E.; 300000 h. Trois grands quartiers; monumer[...] magnifiques, mosquées, bazars, palais *Constanc*[...] (anc. résid. du major général Cl. Martin), biblioth[...]que riche en mss. persans, arabes et hindous, ja[...]dins, parc *Delkusa*, avec ménagerie, beau pont sur [...] Goumty. Arsenal, manufactures de coton, de soi[...] de cuir et de salpêtre; commerce très-actif et trè[...] étendu. On y entretient une grande quantité d'él[...]phants. Lucknow fut le centre de l'insurrection co[...]tre les Anglais en 1857; elle fut prise en mars 18[...] après un long siége.

LUÇON ou **MANILLE**, la plus grande et la plus se[...]tentr. des îles Philippines, par 117° 30-121° 50' lon[...] E., 12°-19° lat. N., a 800 k. de long sur une largeur q[...] varie de 50 à 420; 2000000 d'h.; capitale, Manil[...] Luçon se divise en partie espagnole et partie ind[...]pendante. Ses côtes, profondément échancrées [...] quatre endroits, en font comme quatre presqu'île[...] et présentent de bonnes rades. Climat très-chaud, s[...] vers le centre et sur les hauteurs, très-humide a[...]leurs; air très-pur. Sol volcanique, éminemment f[...]tile en produits coloniaux (café, sucre, coton, coc[...] bétel, indigo, cacao, etc.), et en produits de l'Euro[...] méridionale; superbes forêts vierges; mines d'o[...] huîtres à perles sur les côtes. Ouragans terribles. Luçon, comme les autres Philippines, fut découver[...] en 1521 par Magellan; elle fut conquise en 1571 p[...] l'Espagnol Michel Lopez de Legaspi : les Espagn[...] la possèdent encore. *V.* PHILIPPINES et MANILLE.

LUÇON, v. de France, ch.-l. de cant. (Vendée), 28 k. O. de Fontenay, à 8 k. de la mer, avec laque[...] elle communique par un canal; 4000 h. Évêché, éri[...] en 1317 et suffragant de Bordeaux (Richelieu en [...] évêque); trib., collége. Petit port. Cathédrale got[...]que, avec une flèche de 67 m. Luçon a beaucoup so[...]fert pendant les guerres religieuses: elle fut sacc[...]gée par les Protestants en 1568. Les Vendéens y fure[...] défaits les 28 juin et 1er octobre 1793.

LUCQUES, *Luca* en latin, *Lucca* en italien, v. d'I[...]lie, anc. capit. d'un duché naguère indépendant [...] depuis réuni à la Toscane, sur l'Ozorra (bras du Se[...]chio), à 60 k. N. O. de Florence, à 92 k. par chem[...] de fer; 23000 h. Archevêché, tribunaux, universit[...] école de peinture, acad. des sciences, lettres et ar[...] Belle cathédrale gothique (St-Martin), château duca[...]

avec galerie de tableaux; amphithéâtre romain assez bien conservé; aqueduc de 459 arches, achevé en 1829; belles promenades sur les remparts. La ville est pavée en dalles. Industrie : huile d'olive, draps, soieries, etc. Aux env., eaux minérales à 70°— Lucques fut fondée, dit-on, par les Tyrrhéniens ou les Lydiens; elle devint colonie romaine l'an 178 av. J.-C. Au moyen âge elle fut une des républiques guelfes de la Toscane. En proie aux querelles des Blancs et des Noirs, elle eut une foule de maîtres, entre autres Castruccio Castracani (1314-1328); fut vendue à Mastino della Scala, 1335, puis aux Florentins, 1341; subit le joug de Pise en 1342; fut rendue à la liberté par l'empereur Charles IV, 1365, mais ne demeura en république que jusqu'en 1400. Paul Guinigi la gouverna 29 ans avec gloire (1400-1429). A sa mort, Lucques eut avec Florence une longue guerre, à la suite de laquelle son indépendance fut reconnue. En 1805, elle fut donnée, avec son territoire, par Napoléon à sa sœur Élisa comme État indépendant, sous le titre de grand-duché de Lucques et de Piombino. En 1815, le gr.-duché, redevenu simple duché, fut attribué à l'anc. reine d'Étrurie, Marie-Louise d'Espagne, infante de Parme. Son fils, Ch.-Louis, y régna de 1824 à 1847 : ayant alors hérité du duché de Parme, il céda Lucques à la Toscane, dont elle a suivi la destinée.

LUCQUES (Duché de), sur le golfe de Gênes, entre le duché de Modène au N. O., le grand-duché de Toscane au S., avait 40 k. sur 32 et comptait 260 000 h. — Pour l'historique, V. LUCQUES.

LUCQUES-ET-PIOMBINO (grand-duché de). V. LUCQUES.

LUCRÈCE, *Lucretia*, fille de Spurius Lucretius, préfet de Rome, et épouse de Tarquin Collatin, ayant été déshonorée par Sextus, fils de Tarquin le Superbe, fit l'aveu de son malheur à son mari en présence de son père, de Brutus, et de quelques amis, et se donna la mort sous leurs yeux en leur demandant vengeance (509 av. J.-C.). Ce fut là l'occasion du renversement de la royauté et de l'établissement de la république. Arnault en 1792, Ponsard en 1843 ont mis en scène le malheur et la mort héroïque de Lucrèce.

LUCRÈCE BORGIA, L. GONZAGUE. V. BORGIA, etc.

LUCRÈCE, *T. Lucretius Carus*, poëte latin, né vers l'an 95 av. J.-C., d'une famille de chevaliers, était contemporain et ami d'Atticus, de Cicéron, de Catulle, de Memmius. Il s'attacha à la philosophie épicurienne et la chanta dans un poëme célèbre, *De natura rerum* (*De la nature des choses*), en 6 chants. On ne sait rien de certain sur sa vie; il se donna la mort à 44 ans; on dit qu'il se porta à cet acte de désespoir dans un accès de frénésie, maladie qui provenait chez lui d'un philtre que lui aurait donné une maîtresse jalouse. Lucrèce est loin de Virgile pour l'élégance et la pureté du style; on croirait même qu'un long intervalle de temps s'est écoulé entre deux poëtes qui cependant ne sont guère séparés que par une génération : mais Lucrèce a plus d'énergie. Son poëme offre des beautés du premier ordre; il est à regretter que tant de génie ne soit consacré qu'à soutenir les doctrines désolantes du matérialisme et de l'athéisme : l'auteur croyait en les répandant détruire la superstition et les vaines terreurs qu'elle engendre. Les meilleurs éditions de Lucrèce sont celles de Lambin, Paris, 1563, d'Havercamp, *cum notis variorum*, Leyde 1725; de Bentley et Wakefield, Londres, 1796; d'Aug. Lemaire, Paris, 1835. Il a été traduit en prose par Lagrange, 1768, par Pongerville, 1836 (dans la collection Panckoucke), par Chaniol (dans la coll. Nisard), par Blanchet, 1861. M. de Pongerville en avait donné dès 1828 une traduction en vers fort estimée. Le cardinal de Polignac a réfuté les doctrines impies de Lucrèce dans un poëme latin célèbre, *l'Anti-Lucrèce*.

LUCRÉTILE (le), *Lucretilis mons*, auj. *monte Gennaro* ou *Zoppi*, montagne du pays des Sabins, au N. de l'Anio, voisine de Tibur et d'Ustica : c'est sur cette montagne que se trouvait la campagne d'Horace.

LUCRIN (lac), *Lucrinus*, en Campanie, au N. O. de Naples, près de Putéoles, communiquait avec la mer, et était célèbre par ses parcs d'huîtres. En 1538 un tremblement de terre remplaça le lac par une mont. de 350m de haut, au sommet de laquelle s'ouvrit un cratère; ce lac n'est plus guère qu'un étang.

LUCULLUS (L. Licinius), Romain aussi célèbre par sa magnificence et son luxe que par ses talents militaires, né vers l'an 115 av. J.-C., fut d'abord questeur en Asie, puis préteur en Afrique par la protection de Sylla et remporta sur Amilcar, dans cette dernière province, deux victoires navales. Consul en l'an 74, et chargé de faire la guerre contre Mithridate, il le battit en plusieurs rencontres, soit par lui-même, soit par ses lieutenants, entre autres sur le Granique, à Cyzique, à Lemnos, et le força en 71 à se retirer chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre. Tigrane ayant refusé de livrer Mithridate, il passa en Arménie, remporta sur lui une victoire mémorable devant Tigranocerte, prit cette ville qui était la capitale de son royaume, et s'empara de Nisibe (70). En 68, Lucullus, que son inflexible sévérité avait rendu odieux aux soldats, se vit enlever son commandement et fut obligé de céder à Pompée la facile gloire d'achever la soumission de l'Asie. De retour à Rome, il n'y obtint qu'au bout de 3 ans les honneurs du triomphe. Il se retira près de Tusculum, dans une magnifique *villa*, voisine de celle de Cicéron, et y passa le reste de ses jours dans un faste et un luxe jusqu'alors sans exemple. Il mourut vers l'an 49 av. J.-C. Lucullus cultivait les lettres; il fut un des premiers à introduire à Rome la philosophie grecque. Il possédait une riche bibliothèque, qu'il ouvrit au public. Selon Ammien Marcellin, ce fut Lucullus qui apporta de Cérasonte à Rome le premier cerisier. On montre son tombeau sur l'emplacement de sa villa (sur la colline de *Grotta Ferrata*, près du vieux château de Borghetto), mais ce tombeau n'a rien d'authentique. Plutarque a écrit la *Vie* de Lucullus.

LUCUMON, mot étrusque signifiant *chef* ou *prince*. Il désigne aussi spécialement : 1° un guerrier étrusque qui vint secourir Romulus dans la guerre contre les Sabins; 2° le père de Tarquin l'Ancien (V. TARQUIN). — On donnait aussi le nom de *Lucumonies* aux douze cités qui formaient la confédération étrusque.

LUCUS ASTURUM, ville d'Hispanie (Tarraconaise), capitale des Astures, est auj. *Oviedo*.

LUCUS AUGUSTI, v. d'Hispanie (Gallécie), sur le *Minius*, est auj. *Lugo*; — V. de la Gaule Narbonaise, chez les Voconces, est auj. *Luc-en-Diois*.

LUCUS DIANÆ ou FORUM LUCIUM, v. d'Italie, auj. *Lugo*.

LUDAMAR, contrée d'Afrique, habitée par des Foulahs, est bornée au N. par le grand désert du Sahara, au S. par le Kaarta et le Bambara, et a pour ch.-l. Benoum. C'est dans ce pays que Mungo-Park fut retenu captif et que le major Houghton succomba.

LUDE (Le), ch.-l. de cant. (Sarthe), sur le Loir, à 22 kil. S. E. de La Flèche; 2500 hab. Beau château. Anc. seigneurie, érigée en comté en 1515, puis en duché-pairie en 1675.

LUDE (Jacques DE DAILLON, sieur du), conseiller et chambellan de Louis XII et de François I, sénéchal d'Anjou, puis gouverneur de Brescia, se distingua dans les campagnes d'Italie, soutint 13 mois un siége contre les Espagnols dans Fontarabie (1522), et mourut en 1532. — H. DE DAILLON, duc du Lude, 1er gentilhomme de la chambre de Louis XIV, gouverneur des châteaux de St-Germain et de Versailles, grand maître de l'artillerie, duc et pair, se distingua aux siéges de Lille, Tournai, Douai, Maëstricht, Besançon, Dôle, Limbourg, Cambrai et Gand, et mourut à Paris en 1685. Mme de Sévigné parle souvent de lui dans ses lettres, et Ménage le cite comme bel esprit.

LUDEWIG (J. Pierre de), jurisconsulte et publiciste, né en 1668 au château de Hohenhardt en Souabe, m. en 1743, fut professeur de philosophie et d'histoire à l'Université de Halle, puis chancelier de cette université, archiviste et historiographe du duché de Magdebourg, et représenta l'électeur de Bran-

debourg à Ryswyck (1697). On a de lui : *Germania princeps*, 1702, où il fait connaître les rapports des électeurs avec l'Empereur; *Commentaire sur la Bulle d'or*, en allemand, 1716-19, ouvrage capital; *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi diplomatum*, 1720-1740, 12 vol. in-8; *Vitæ Justiniani atque Theodoræ, nec non Triboniani*, 1730.

LUDIUS, peintre romain du temps d'Auguste, substitua la peinture à fresque à l'encaustique et obtint par là une grande vogue, en mettant à la portée du plus grand nombre les peintures de luxe, qui avaient été jusque là très-dispendieuses.

LUDLOW (Edmond), un des principaux chefs du parti républicain en Angleterre, né en 1620 dans le comté de Wilts, mort en 1693, prit une part active à la guerre civile, et figura aux batailles d'Edge-Hill et de Newbury. Nommé député au parlement en 1645, il y devint le chef des Indépendants. Il fut un des juges qui condamnèrent Charles I. Il s'opposa de tout son pouvoir à Cromwell dès qu'il entrevit ses projets ambitieux; mais le rusé protecteur sut toujours l'écarter. A la Restauration, Ludlow se retira à Genève, puis à Vevay. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont paru à Vevay en 1698-99, 3 vol. in-8; et à Londres, 1751, in-fol., et qui ont été traduits en français dès 1699. Ils se trouvent dans des *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, de M. Guizot.

LUDOLF, 1er duc de Saxe, fils du comte Eckbert et d'Ida, fille de Charlemagne, était, à ce qu'on croit, neveu de Witikind. Il fut nommé en 843 margrave de Saxe par Louis le Débonnaire, agrandit ses États à la faveur des guerres que se firent les fils de ce prince, et fut fait *duc de Saxe* vers 880 par Louis le Germanique. Il fut le père d'Othon, qui augmenta encore ses domaines, et le grand-père d'Henri l'Oiseleur, qui devint roi de Germanie.

LUDOLF (Job), orientaliste, né à Erfurt en 1624, mort en 1704, s'est surtout distingué par ses travaux sur la langue éthiopienne. Il fut précepteur des fils de l'ambassadeur de Suède en France, puis des enfants du duc de Saxe-Gotha; fut nommé par ce duc conseiller aulique, puis résident de Saxe-Gotha à Francfort-sur-le-Mein, et fut élu président par l'Académie d'histoire de Francfort. On a de lui : *Historia æthiopica*, Francfort, 1681-93, in-fol., dont un extrait a paru en français, sous le titre de *Nouv. histoire d'Abyssinie*; *Grammatica linguæ æthiopicæ*, 1661 et 1704; *Lexicon æthiopico-latinum*, 1661 et 1699; une *Grammaire* et un *Lexique* de la langue amharique, 1698 : ce sont les premiers ouvrages publiés sur cette langue. Il avait voyagé dans presque toute l'Europe et était en relation avec les principaux savants : sa correspondance avec Leibnitz a été publiée par Michaëlis, Gœttingue, 1755, et se trouve dans les *OEuvres* de Leibnitz (tome VI).

LUDOLPHE, prieur de la Chartreuse de Strasbourg, né en Saxe vers 1300, mort à Mayence en 1370, a écrit en latin une *Explication des Psaumes*, et une *Vie du Christ*, souvent imprimée, et trad. en franç. dès 1490 par le P. G. Le Menand, cordelier.

LUDOVIC LE MORE. *V.* SFORZA (Ludovic).

LUDOVICI (Ch. GUNTHER), *Ludovicus*, né à Leipsick en 1707, m. en 1778, professa la philosophie dans sa ville natale jusqu'à sa mort. Il était en outre archiviste de l'université et bibliothécaire de la société de langue allemande et des beaux-arts établie à Leipsick. Il eut beaucoup de part à la rédaction de l'*Encyclopédie allemande*. Ses principaux ouvrages sont : *Exposé de la philosophie de Wolf*, Leipsick, 1735; — *de la Philosophie de Leibnitz*, 1737; *Remarques sur la philosophie de Leibnitz et de Wolf*, 1738. On lui doit aussi un *Dictionnaire du commerce* qui a eu plusieurs éditions. — *V.* LUDWIG.

LUDOVICUS, traduction latine de *Louis*.

LUDOVISI. *V.* GRÉGOIRE XV.

LUDRE (FROLOIS de), anc. maison française établie en Lorraine depuis le XIIIe siècle, était une branche cadette de la maison des premiers ducs de Bourgogne, issue elle-même de Hugues Capet par Robert duc de Bourgogne, et frère du roi Henri I. Elle tir son nom de Ludre, commune du dép. de la Meurth voisine de Nancy. Jean de Ludre, grand sénécha de Lorraine en 1377, assiégea Metz en 1423, fut am bassadeur en France et accompagna Louis XII dar ses campagnes d'Italie. — Isabelle de L., dite la *Bell de Ludre*, excita une vive passion chez le duc de Lo raine Charles IV, qui promit de l'épouser. Ce prince qui avait déjà célébré ses fiançailles, ayant manqu à sa promesse, elle se retira en France, où sa beaut excita l'admiration, et où elle compta Louis XIV mêm parmi ses adorateurs. Elle se retira dans une maiso religieuse où elle mourut dans un âge avancé, ayan encore conservé sa beauté.

LUDWIG (Godefroy), érudit, né en 1670 à Barutl village de Lusace, m. en 1724, fut co-recteur d l'École St-Nicolas à Leipsick, puis directeur du Gyn nase de Cobourg. Il a laissé plus de 100 ouvrages, plupart en latin, parmi lesquels on remarque s traités *De Feminarum meritis; de Fonte linguarum de Professoribus claris, Historia historiographorum De scriptis anonymis et pseudonymis.*

LUDWIG (Chr. Théophile), botaniste, né en 1709 Briegen en Silésie, mort en 1773, s'occupa presqu en même temps que Linné de réformer la botaniqu Il fit un voyage scientifique en Afrique, 1732, et f nommé en 1747 professeur de médecine et de bot nique à Dresde. On a de lui : *De sexu plantarum* Leipsick, 1737; *Definitiones plantarum*, 1737; *Aph rismi botanici*, 1738; *Institutiones regni vegetabili* 1742 et 1767, ouvrage loué par J. J. Rousseau.

LUDWIG, jurisconsulte. *V.* LUDEWIG.

LUDWIGSBURG ou LOUISBOURG, v. du Wurter berg, ch.-l. du cercle du Neckar, sur le Neckar, 20 kil. N. de Stuttgard; 10 250 hab. Haute école m litaire, lycée; arsenal, fonderie de canons. Fab d'orgues, draps, fils d'or et d'argent, chapeaux paille, porcelaine. Vaste château royal, avec une g lerie de tableaux. Cette ville, située dans une bel position, fut bâtie de 1704 à 1718 par le duc Loui et fut la résidence du prince de 1727 à 1733.

LUDWIGSLUST, v. du grand-duché de Mecklen bourg-Schwérin, sur un canal qui se rend à la R gnitz, à 35 kil. S. E. de Schwérin; 5000 hab. An résidence du grand-duc (avant Schwérin).

LUGANO, v. de Suisse (Tessin), à 22 kil. S. de Be linzona, sur la riv. sept. du lac de Lugano; 5200 Elle est une des trois cap. du canton. Chapeaux, so ries, papier, tabac, etc. Grand commerce de tran par le St-Gothard. — Le lac de Lugano, le *Ceresi lacus* des Latins, est partie dans le canton suisse Tessin, partie dans la Lombardie; il a 23 kil. sur et est très-poissonneux.

LUGDUNENSIS, prov. de Gaule. *V.* LYONNAISE.

LUGDUNUM, *Lyon*, v. de Gaule, ch.-l. d'abord toute la Celtique, qui prit de là le nom de *Lyonnai* puis de la Lyonnaise 1re seulement. *V.* LYON.

LUGDUNUM BATAVORUM, v. de Germanie, auj. *Ley*

LUGDUNUM CLAVATUM, v. de Gaule, auj. *Laon.*

LUGDUNUM CONVENARUM, v. de Gaule, dans la N vempopulanie, auj. *St-Bertrand-de-Comminges*

LUGENFELD, c.-à-d. *Champ du mensonge.* nomma ainsi le lieu où Louis le Débonnaire, attaq par ses fils, se vit abandonné par son armée, 83 Ce lieu était en Alsace, aux env. de Colmar, soit N., près d'Ostheim, soit au S. O., entre Thann Cernay, dans la plaine d'Ochsfeld.

LUGNY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 21 k N. de Mâcon, sur le Bourbon; 600 h. Vin commu

LUGO, *Lucus Augusti*, v. d'Espagne (Galice), ch. de l'intend. de Lugo, à 80 kil. E. de Santiago, p de la r. g. de Minho; 9000 hab. Évêché suffragant Santiago. Cathédrale gothique, hôtel des Invalid Quelque industrie (maroquin, lainages, etc.). Aux e virons, eaux thermales. — Fondée par les Romains l'honneur d'Auguste. Prise par les Maures en 714; e leur fut enlevée en 755; prise par les Français en 18

—L'intend. de Lugo, formée de la partie N. E. de la Galice, compte 446 000 hab.

LUGO, *Lucus* et *Forum Lucium*, v. d'Italie (prov. de Ferrare), sur le Senio, à 50 k. S. E. de Ferrare; 4000 hab. Jadis forte. Prise par les Français en 1796.

LUGO (Jean de), cardinal, né à Madrid en 1583, m. en 1660, entra en 1603 chez les Jésuites, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges, notamment à Rome, et reçut la pourpre en 1643. Ses ouvrages forment 7 vol. in-fol., Lyon, 1633-1660. La partie la plus estimée est le *Traité de la Pénitence*. Versé dans les sciences naturelles, J. de Lugo fut un des premiers à répandre l'usage du quinquina, qui fut longtemps appelé *Poudre de Lugo*.

LUGOS ou **LUGOSCH**, bg de Hongrie, ch.-l. du comitat de Krassova, sur la r. g. du Témès, à 55 kil. E. de Temesvar. On le nomme *Deutsch Lugosch*, pour le distinguer de *Wallachisch Lugosch*, situé en Valachie, sur la rive opposée du Témès. Les deux Lugosch réunis comptent env. 8000 hab.

LUINI (Bernardino), peintre lombard du XVIe s., né vers 1530 à Luino sur le lac Majeur, florissait en 1580. Il passe pour être l'élève de Léonard de Vinci. Il imita ce maître avec tant de succès que très-souvent on les confond. Les églises de Milan, le musée de la Brera, la Bibliothèque ambrosienne contiennent des fresques, des tableaux et des dessins admirables de Luini, entre autres, la *Vierge aux Rochers*, le *Christ couronné d'épines*, la *Passion*. Le musée du Louvre possède de lui une *Sainte Famille*. A l'intelligence du clair-obscur il joint une grande vérité de carnation.

LUITPERT, roi des Lombards, monta sur le trône en 700, à la mort de Cunibert, son père, et fut placé sous la tutelle d'Ansprand; mais il tomba entre les mains d'Aribert II, son compétiteur, qui le fit mourir et s'empara de la couronne, 701.

LUITPRAND, roi des Lombards de 712 à 744. Profitant des dissensions qui s'étaient élevées entre l'empereur Léon l'Isaurien et le pape Grégoire II, il enleva aux Grecs, en 728, Ravenne, Bologne, la Pentapole et tout ce qu'ils possédaient au N. de Rome. En 739, il vint au secours de Charles-Martel, pressé par les Sarrasins, et contraignit ces derniers d'évacuer la Provence; en 740, il soumit les ducs de Spolète et de Bénévent, révoltés contre lui, et attaqua le pape Grégoire III, qui avait favorisé la révolte.

LUITPRAND, évêque de Crémone au Xe siècle, fut envoyé deux fois à Constantinople en qualité d'ambassadeur par l'empereur Othon. C'était un des hommes les plus érudits de son siècle. Il a laissé une *Histoire de l'Allemagne de* 862 *à* 964, et un *Récit de son ambassade auprès de Nicéphore Phocas*. Ses *Œuvres* ont paru à Anvers, 1640.

LULÉA, riv. de Suède (Botnie orientale), sort du lac Luléa-Walnen, coule 210 kil. au S. E., forme plusieurs cataractes, notamment celle de *Niaumelsakas*, et tombe dans le golfe de Botnie à Luléa, ville de 1200 hab., située à 92 kil. S. O. de Tornéa.

LULLE (Raymond), né vers 1235 à Palma dans l'île Majorque, d'une famille noble et riche, passa sa jeunesse à la cour de Jacques I, roi d'Aragon; fut quelque temps sénéchal du palais, et mena d'abord une vie fort dissipée; mais, vers l'âge de 30 ans, il quitta le monde et prit l'habit de St-François, quoiqu'il fût marié et eût des enfants. Tandis que les princes de l'Europe ne songeaient à combattre les infidèles que par les armes, il conçut l'idée d'une croisade spirituelle, et voulut former une espèce de milice de théologiens destinée à convertir les Musulmans par la raison. Il se mit dans ce but à apprendre les langues orientales, à lire les livres arabes, et surtout à étudier les philosophes afin de s'armer de tous les moyens de convaincre. Il se trouva conduit par ses études à inventer un art nouveau, qu'il nomma l'*Art universel*, le *Grand art* : cet art consistait à combiner les noms exprimant les idées les plus abstraites et les plus générales d'après certains procédés purement mécaniques, afin de juger par là de la justesse des propositions ou même de découvrir des vérités nouvelles. Il parcourut divers États de l'Europe afin d'intéresser les rois et le pape à son entreprise; il enseigna ses doctrines à Montpellier (1276), à Paris (1281), à Gênes (1289), à Rome (1291), et fit créer en France, en Italie, en Espagne, plusieurs colléges pour l'étude des langues orientales et du grand art; mais, n'obtenant pas des souverains les moyens d'accomplir la croisade pacifique qu'il avait méditée, il résolut d'aller travailler seul à la conversion des infidèles. Il fit dans ce but trois voyages : dans le premier il alla à Tunis (1292), dans le deuxième à Bone et à Alger (1309); dans le troisième, il retourna à Tunis (1314), quoique âgé de 80 ans. Il avait obtenu quelques succès, notamment à Tunis, à Bone, à Alger; mais ce n'était qu'en courant les plus grands dangers. A son dernier voyage, il fut lapidé par les habitants de Tunis et laissé pour mort sur la place; un vaisseau génois le recueillit, et le conduisit à Majorque, où il expira le 30 juin 1315 et où il fut inhumé. Ses compatriotes lui décernèrent la couronne de martyr. Les uns regardent R. Lulle comme un saint et un inspiré; d'autres, comme un insensé et un hérétique. Cet auteur a laissé un nombre prodigieux d'ouvrages, que quelques-uns portent à plus de 1000. Les principaux sont : *Ars generalis sive magna, quarumcumque artium et scientiarum assecutrix et clavigera*, comprenant : *Ars demonstrativa, Ars inventiva, Ars expositiva; Arbor scientiæ; Ars brevis; Libri XII contra Averroistas; Logica nova*. Lulle a en outre écrit sur la théologie, la grammaire, la mnémonique, les mathématiques, la physique, la chimie. Il fut le plus grand chimiste de son époque : en cherchant la pierre philosophale par la voie humide et en employant la distillation comme moyen, il fixa l'attention sur quelques produits volatils de la décomposition des corps. On lui attribue aussi des écrits sur la cabale et la magie. Le recueil le plus complet de ses œuvres a été publié par Bucholius et Salzinger à Mayence, 1721, 10 v. in-f. L'art de Lulle, après avoir régné pendant près de quatre siècles, a été condamné, depuis la régénération de la philosophie, par les esprits les plus sages, comme substituant les mots aux choses, et ne servant qu'à faire discourir sans jugement de ce qu'on ne savait pas. M. de Gérando a lu en 1814 et 1819 à l'Académie des inscriptions trois notices sur la vie, les écrits et le grand art de Raymond Lulle.

LULLI (*J. B.*), célèbre musicien du siècle de Louis XIV, né à Florence en 1633, m. en 1687, vint à Paris dès l'âge de 13 ans et y resta jusqu'à sa mort. Il se fit d'abord remarquer par son talent sur le violon, puis se livra avec le plus grand succès à la composition. Il fut nommé en 1661 surintendant de la musique du roi, et obtint en 1672 le privilége de l'Académie royale de musique : c'est de cette époque que date la prospérité de cet établissement. Lulli composa en quinze ans 19 grands opéras, dont les paroles étaient le plus souvent fournies par Quinault et qui eurent un grand succès; les principaux sont : *Alceste*, 1674; *Thésée*, 1675; *Atys*, 1676; *Bellérophon*, 1679; *Proserpine*, 1680; *Persée*, 1682; *Armide*, 1686. C'est lui qui faisait la musique des ballets et intermèdes qu'on jouait à la cour; on lui doit aussi la partie chantante et dansante de plusieurs des pièces de Molière, *le Bourgeois gentilhomme*, *le Malade imaginaire*, etc. Il a en outre écrit une multitude de symphonies, d'airs de violon, de trios; enfin il excellait également dans la musique religieuse. La musique des opéras de Lulli paraît aujourd'hui froide et monotone; cependant, malgré le défaut de variété, le sentiment dramatique a longtemps soutenu ses ouvrages, dont le récitatif est remarquable par la vérité de la déclamation.

LUMBRES, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 14 k. S. O. de St-Omer, près de l'Aa; 800 hab.

LUNA, auj. *Luni* ou *Lunegiano*, v. maritime de l'anc. Étrurie, au N., sur la Macra, près de son embouchure, avait un bon port, en forme de croissant, d'où le nom de la ville. Anc. évêché transféré à Sar-

zane. Aux env., vins excellents, beaux marbres. Luna fut prise et ruinée en 867 par le Normand Hasting qui, en y entrant, s'imaginait, dit-on, avoir pris Rome. Le pays qui entoure *Luna* s'appelle la *Lunégiane*.

LUNA, bourg d'Espagne (Saragosse), à 50 k. N. de Saragosse; 1300 hab. Patrie de l'anti-pape Pierre de Lune (Benoît XIII).

LUNA (don ALVARO de), ministre et favori de Jean II, roi de Castille, né à Illueca, fut nommé connétable par ce prince en 1423. Il se rendit odieux au peuple par ses exactions, et aux grands par sa hauteur. Ceux-ci le firent chasser deux fois de la cour, mais deux fois il fut rappelé. Enfin le grand trésorier de Castille, don Alphonse de Bivar, ayant été assassiné, les ennemis d'Alvaro de Luna vinrent à bout de le faire condamner comme auteur de ce meurtre; on l'accusait aussi de plusieurs autres crimes, entre autres d'avoir reçu de l'argent des Maures pour empêcher le siége de Grenade. Il fut décapité à Valladolid en 1453.

LUNAS, ch.-l. de cant. (Hérault), à 13 k. S. O. de Lodève; 1000 h. Cuivre et plomb argentifère.

LUND, *Lundinum Gothorum*, v. de Suède (Malmœhus), à 58 k. S. O. de Christianstad, 6250 h. Évêché qui fut longtemps la métropole de la Scandinavie; université, fondée en 1668, riche bibliothèque, observatoire, jardin botanique, musée, collections de médailles, de minéraux, etc.; société physiographique. Belle cathédrale. — Bataille sanglante entre les Danois et les Suédois en 1675.

LUNE (Montagnes de la), en arabe *Djebel el-Kamar* ou *Koumr*, chaîne de mont. de l'Afrique centrale, au S. de l'Équateur, s'étend de l'E. à l'O., entre les monts d'Abyssinie et les monts Lupata. C'est de leur versant septentrional que descend le Bahr-el-Abiad, une des branches qui forment le Nil.

LUNE, v. d'Italie; — d'Espagne. *V.* LUNA.

LUNE (PIERRE de), anti-pape. *V.* BENOÎT XIII.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, littérateur, né en 1732 à Issoudun, m. en 1801, entra d'abord chez les Jésuites, les quitta pour se livrer à l'enseignement privé, fit à Paris des cours de grammaire, d'histoire et de géographie qui réussirent, et composa des livres classiques qu'il se mit à vendre lui-même, ce qui lui suscita un procès avec les libraires, dans lequel il succomba. Outre des *Cours de langues italienne, anglaise, latine* (1783-89), d'après la méthode de versions interlinéaires de Dumarsais et de Radonvilliers, on a de lui une édition des *OEuvres* de *Racine*, avec une *Vie* de l'auteur et un *Commentaire* estimé, 1768, 7 v. in-8.

LUNEBOURG, v. murée de Hanovre, ch.-l. de la principauté de Lunebourg, sur l'Ilmenau, à 105 k. N. E. d'Hanovre; 13 000 hab. Château royal. Collége de nobles, gymnase. Commerce de sel et de chevaux. Chemin de fer pour Hanovre et Hambourg. — Ville hanséatique et impériale; résidence des ducs de Lunebourg jusqu'en 1369; ch.-l. du dép. de l'Elbe-Inf. dans l'anc. royaume (français) de Westphalie.

LUNEBOURG (Principauté de), un des gouvts du roy. de Hanovre, borné au N. par le Holstein, le Lauenbourg et le territoire de Hambourg, à l'E. par le Mecklembourg-Schwérin et la Saxe prussienne, au S. par le duché de Brunswick et le gouvt d'Hildesheim, à l'O. par les gouvts de Hanovre et de Stade : 130 k. sur 90; 270 000 hab.; ch.-l., Lunebourg. Sol plat, marécageux et en grande partie stérile: sarrazin, houblon, chanvre; pâturages, abeilles, etc.; lainages et toiles; chevaux estimés. — La principauté de Lunebourg portait jadis le titre de duché et eut longtemps des ducs particuliers, de la maison de Brunswick. Dans l'ancien empire germanique, elle faisait partie du cercle de Basse-Saxe. Elle fut réunie au Hanovre en 1692, lorsque Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg, eut été nommé électeur de Hanovre. De 1807 à 1810, elle fut comprise dans le roy. (français) de Westphalie; en 1810, elle fut réunie à l'empire français et fit partie des dép. des Bouches-de-l'Elbe et des Bouches-du-Weser. En 1814, elle retourna au Hanovre.

LUNÉGIANE (la), contrée d'Italie, enclavée entre les États Sardes, les anc. duchés de Parme et de Modène, comprend les vicariats de Pontremoli, Bagnone et Fivizzano, et tire son nom de l'ancienne ville de *Luna* (auj. ruinée). Ce pays fut longtemps possédé par la famille des Malaspina; puis il fit partie de la Toscane. Il avait été cédé en 1847 au duc de Modène.

LUNEL, *Lunate*, ch.-l. de cant. (Hérault), à 23 k. N. E. de Montpellier; 6320 hab. Station de chemin de fer. Collége. Canal qui met Lunel en communication avec la Méditerranée, le Rhône et le canal du Languedoc. Esprits et eaux-de-vie. Aux environs, vins blancs muscats excellents. Près de là est *Lunel-le-Vieil*, où sont des grottes remplies d'ossements fossiles. — Au VIe siècle, Lunel était peuplé de Juifs, qui y eurent une synagogue célèbre. Cette ville appartint quelques temps aux seigneurs d'Étampes; elle revint à la couronne en 1400. Prise et fortifiée par les Protestants au XVIe siècle, elle fut reprise sur eux par Louis XIII et ses fortifications rasées.

LUNÉVILLE, v. de l'anc. Lorraine (Meurthe), ch.-l. d'arr., sur la Vezouze, près de son confluent avec la Meurthe, à 27 k. S. E. de Nancy par la route, à 33 k. par ch. de fer; 17 008 h. Trib. de 1re inst., collége, bibliothèque. Château des ducs de Lorraine (bâti en 1707); beau parc, servant de promenade, vaste Champ de Mars, église St-Jacques. Épingles, gants, draps, bonneterie, broderies, faïence, etc. Patrie du chev. de Boufflers, de l'acteur Monvel, du général Haxo. — Jadis place forte; prise par les Français et démantelée en 1638. Stanislas Leczinski, devenu duc de Lorraine, y tenait sa cour. La République française et l'Autriche y signèrent le 9 février 1801 un célèbre traité de paix, qui, confirmant et étendant celui de Campo-Formio, donnait à la France le Rhin pour limite, cédait à l'Autriche les États de Venise, sécularisait les États ecclésiastiques de l'Allemagne pour indemniser de leurs pertes les princes dépossédés, et reconnaissait les républiques nouvellement créées autour de la France.

LUNIG (J. Christ.), compilateur, né en 1662 à Schwalenberg (Lippe), m. en 1740, était secrétaire de la ville de Leipsick. Il voyagea dans presque toute l'Europe, fouillant les bibliothèques et les archives. On a de lui : *Archives de l'empire d'Allemagne*, en allemand, Leips., 1713-22, 24 vol. in-fol.; *Code diplomatique de l'Italie*, 1725-32, 4 vol. in-fol., en latin; *Corps du droit féodal germanique*, 1727, 2 vol. in-fol., en latin; *Codex Germaniæ diplomaticus*, 1732-33, 2 vol. in-fol.

LUPATA, ou l'*Épine du monde*, chaîne de mont. de l'Afrique, au S. E., s'étend sur la limite occid. de la capitainerie générale de Mozambique; elle commence vers les sources de la Sofala, au S. du Monomotapa, et se dirige généralement au N. E. On croit qu'elle se termine près du Zanguebar.

LUPERCALES, fêtes qu'on célébrait à Rome le 15 des calendes de mars (15 février), soit en l'honneur du dieu Pan, destructeur des *loups*, soit en mémoire de la *louve* qui allaita Rémus et Romulus. On y sacrifiait deux chèvres et un chien; avec les peaux des victimes, on faisait des fouets, et les préposés à la célébration de la fête, les Luperques (*Luperci*), nus jusqu'à la ceinture, parcouraient les rues de Rome, armés de ces fouets, en frappant ceux qu'ils rencontraient. Les femmes s'offraient à cette flagellation, dans la croyance qu'elle avait la vertu de rendre fécondes les épouses stériles, et de procurer aux autres une heureuse délivrance. Les désordres auxquels cette fête donna lieu la firent peu à peu négliger; cependant elle ne fut définitivement abolie qu'au VIe de J.-C., par le pape Gélase.

LUPICIN (S.), frère de S. Romain. *V.* ROMAIN (S.).

LUPPIA, riv. de Germanie, est auj. la *Lippe*.

LUPUS. *V.* LOUP et WOLF.

LURCY-LÉVY, ch.-l. de c. (Allier), à 46 k. E. N. O. de Moulins; 1200 h. Porcelaine, poterie; élève de chèvres-cachemire. Aux environs, houille.

LURE, ch.-l. d'arr. (H.-Saône), près de l'Ognon,

à 30 kil. de Vesoul; 2950 h. Station de chemin de fer. Trib. collège. Il s'y trouvait une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 610 par S. Déicole (compagnon de S. Colomban), réunie depuis à celle de Murbach : l'abbé était prince d'Empire. Les bâtiments de l'abbaye forment auj. la sous-préfecture. Bel hôtel de ville, construit en 1836. Vins, grains, bois, fromages, kirsch. Aux env., usines à fer.

LURE (Montagnes de), ramification des Alpes maritimes, sépare le dép. des B.-Alpes de celui de la Drôme; se lie au mont Ventoux et finit à Malaucène (Vaucluse). Plus grande hauteur : 1824^{m}.

LURI, ch.-l. de cant. (Corse), à 23 kil. N. de Bastia, dans une belle vallée; 1900 hab. Vins, huile.

LURY, ch.-l. de cant. (Cher), à 28 kil. N. O. de Bourges; 500 hab. Jadis fortifié, mais rasé par Richard I, roi d'Angleterre, en 1196.

LUSACE, *Lusatia* en latin moderne, *Lausitz* en allemand, ancien margraviat de l'Allemagne, entre l'Elbe et l'Oder, au N. de la Bohême, au S. du Brandebourg, à l'O. de la Silésie, contenait env. 1 000 000 d'hectares, 500 000 hab., se divisait en Haute et Basse-L., formant chacune un margraviat, et contenait entre autres villes : Gœrlitz, Bautzen, Zittau, Kamientz, dans la Hte-L.; Luckau, Lubben, Guben, dans la Basse. — Les premiers habitants connus de la Lusace furent les Semnons, tribu slave; puis vinrent les Vénèdes, et après eux les Sorabes, qui devinrent en 925 tributaires du roi de Germanie Henri l'Oiseleur : ce prince créa en 931 la *Marche des Sorabes* (ou de Basse-Lusace). La Haute Lusace faisait presque entièrement partie du royaume de Bohême : Ottokar la donna en dot à sa fille, qui venait d'épouser le margrave Albert de Brandebourg (1231). L'électeur Waldemar, successeur du margrave, réunit toute la Lusace. Mais la Hte-Lusace revint à la Bohême de 1319 à 1355 et la Basse en 1370. Après divers événements, tout le pays passa à l'électeur de Saxe Jean George (1623-35). Depuis ce temps jusqu'en 1815, la Lusace est restée à la branche cadette (soit électorale, soit royale) de la maison de Saxe. Enfin, après la chute de Napoléon, le congrès de Vienne priva le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, dernier ami du conquérant, de toute la Basse-Lusace et d'une grande partie de la Haute, qui furent données à la Prusse et réparties entre les régences de Francfort (Brandebourg) et de Liegnitz (Silésie). Le reste (Bautzen, Zittau et Kamientz) fut laissé au roi de Saxe; il forme auj. le cercle de Lusace ou de Bautzen, l'un des 5 cercles du royaume de Saxe; c'est le plus au N. E. de tous. Il compte 330 000 hab. et a pour ch.-l. Bautzen.

LUSIGNAN (c.-à-d. *le signal*), ch.-l. de canton (Vienne), sur la Vonne, à 24 kil. S. O. de Poitiers; 2000 hab. Station de chemin de fer. Serges et grosses étoffes de laine. Anc. seigneurie. Cette ville possédait un célèbre château fort, bâti au XIIIe siècle par Hugues II, sire de Lusignan, et rasé en 1575 par le duc de Montpensier; une vieille tradition en attribuait la fondation à la fée Mélusine, patronne de la famille des Lusignan. *V.* MÉLUSINE.

LUSIGNAN (Sires de), anc. et noble maison du Poitou, qui tirait son nom du château de Lusignan, et qui a fourni des rois à Jérusalem, à Chypre et à la Petite-Arménie, eut pour chef Hugues Ier, dit *le Veneur*, qui vivait au Xe siècle. Ses descendants directs jusqu'à Hugues XIII, mort sans postérité en 1303, prirent le titre de *Sires de Lusignan*. Ils possédèrent longtemps les comtés de la Marche et d'Angoulême, acquis par suite d'alliances. De cette maison sont sortis les seigneurs de Lezay, les comtes d'Eu et les comtes de Pembroke. — Gui de Lusignan, qui vivait au XIIe s. (*V.* ci-après), fut le chef des Lusignan d'Outremer, qui régnèrent sur Jérusalem et Chypre depuis 1186 jusqu'en 1489. Après cette époque, la famille de Lusignan cesse d'être connue. On cite cependant encore Étienne Lusignan, né à Nicosie en 1537, mort en 1590, qui fut évêque de Limisso : on lui doit une *Histoire des royaumes de Jérusalem et de Chypre*, jusqu'en 1572, Paris, 1579; — et le marquis de Lusignan, député de la noblesse de Gascogne aux États généraux en 1789, qui émigra en 1792, rentra en France en 1800 et mourut dans l'obscurité en 1813.

LUSIGNAN (Gui de), dernier roi de Jérusalem, était le 4e fils de Hugues VIII, dit *le Brun*. D'abord comte de Jaffa et d'Ascalon, il fut appelé au trône en 1186, par suite de son mariage avec Sibylle, fille d'Amaury Ier. L'année suivante, il fut vaincu à la bataille de Tibériade et fait prisonnier par Saladin, qui le força à renoncer au titre de roi de Jérusalem. Néanmoins, il reprit ce titre dès qu'il fut rendu à la liberté et le céda en 1192 à Richard, roi d'Angleterre, qui lui donna Chypre en échange. Gui régna sur cette île jusqu'en 1194, et la transmit à sa postérité (*V.* CHYPRE). — Une de ses descendantes, Zabel de Lusignan, épousa à la fin du XIIIe siècle un roi de la Petite-Arménie, et fut mère d'une série de princes qui régnèrent sur ce pays jusqu'en 1343.

LUSIGNY, ch.-l. de cant. (Aube), à 15 kil. E. de Troyes: 1900 hab. Les alliés y tinrent, en 1814, des conférences à la suite desquelles ils firent à Napoléon des conditions qu'il rejeta.

LUSITANI, peuple d'Hispanie, sur la côte O., entre les embouchures du *Durius* et du Tage, donna son nom à l'une des grandes divisions de la péninsule. *Olisippo* était leur capitale. – Les Romains entrèrent en guerre avec eux l'an 195 av. J.-C., et les battirent à *Ilipa* (auj. *Alcolea*). De 190 à 178 se forma la grande ligue lusitano-vaccéenne contre les Romains, mais les Lusitaniens furent encore vaincus; en 153, ils reprirent les armes sous la conduite de Viriathe et combattirent avec opiniâtreté : ils ne furent définitivement soumis qu'en 137 av. J.-C. Sertorius se réfugia chez eux en 80, les souleva de nouveau et résista, avec leur aide, jusqu'en 72.

LUSITANIE, *Lusitania*, le *Portugal* actuel (moins les provinces de *Minho* et de *Tras-os-Montes* et un peu de l'*Estramadure portugaise*, mais avec une partie de l'*Estramadure espagnole*), une des divisions de l'Hispanie romaine, était bornée au N. par le *Durius*, à l'E. par la Bétique et la Tarraconaise, à l'O. et au S. par la mer, et était traversée au centre par le Tage. Elle fut divisée sous Auguste en 3 circonscriptions juridiques: *Lucus Augusti* (Lugo), *Pax Julia* (Beja), *Scalabis* (Santarem). — Pour l'histoire, *V.* LUSITANI.

LUSSAC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 14 k. N. E. de Libourne, dans un site magnifique; 2500 h. — LUSSAC-LES-CHÂTEAUX, ch.-l. de c. (Vienne), à 12 k. S. O. de Montmorillon et près de la r. dr. de la Vienne; 1000 h.

LUSSAN, ch.-l. de cant. (Gard), à 17 k. S. O. d'Uzès; 500 hab. Filature de soie.

LUSSAN (Marguerite de), femme célèbre par ses écrits, née à Paris en 1682, morte en 1758, était, à ce qu'on croit, fille naturelle du prince Thomas de Savoie, comte de Clermont. Elle fut élevée par ce prince, qui l'introduisit dans les premières maisons de Paris; se lia avec des gens de lettres et composa des romans qui obtinrent un grand succès. Les principaux sont: *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1733; *Mémoires secrets et intrigues de la cour de France sous Charles VIII*, 1741; *Anecdotes de la cour de François I*, 1748; *Annales galantes de la cour de Henri II*, 1749. Elle s'essaya aussi, mais avec moins du succès, dans le genre historique, et composa des *Histoires de Marie d'Angleterre*, — *de Charles VI*, — *de Louis XI*, — *de Crillon*, — *de la dernière révolution de Naples*. On attribue une part dans ses ouvrages à divers gens de lettres, entre autres à Baudot et à Boismorand. D'une âme sensible et ardente, Mlle de Lussan eut quelques faiblesses : elle vécut longtemps dans l'intimité de Laserre, auteur de quelques pièces de théâtre. *V.* BAUDOT.

LUSSAN (d'ESPARBÈS de). *V.* ESPARBÈS.

LUSTRE, *lustrum*, cérémonie religieuse qui avait lieu à Rome tous les cinq ans, après le dénombrement du peuple et la répartition de l'impôt, consis-

tait en sacrifices et en purifications dites *Lustrations*. Cette cérémonie fut instituée sous Servius Tullius, l'an de Rome 189 (565 av. J.-C.)— On appelait aussi *lustre* le dénombrement même, ainsi que l'intervalle de cinq ans qui s'écoulait entre deux dénombrements.

LUTATIUS CATULUS (C.), consul romain l'an 241 av. J.-C., livra aux Carthaginois une bat. navale entre Drépane et les îles Ægates: il leur coula à fond 50 navires et en prit 70. Cette victoire mit fin à la 1re guerre punique.

LUTATIUS CATULUS (Q.), consul, vainquit les Cimbres à Verceil en 101 av. J.-C., conjointement avec Marius; néanmoins il se déclara plus tard contre son ancien collègue; celui-ci, devenu maître de Rome, le mit au nombre des proscrits et le fit périr (86). — Q. Lutatius Catulus, son fils, consul avec Lépidus l'an 78 av. J.-C., s'opposa aux efforts de son collègue qui voulait, après la mort de Sylla, renouveler la guerre civile et le défit dans 2 combats. Il combattit les lois *Gabinia* et *Manilia*, qui conféraient à Pompée un pouvoir dangereux. Il fit rebâtir le Capitole qui avait été brûlé.

LUTÈCE, *Lutetia Parisiorum*, v. de la Gaule, dans une île de la Seine, est auj. *Paris* ou plutôt *la Cité*.

LUTEVA ou FORUM NERONIS, v. de la Gaule Narbonaise, chez les *Volces Arecomici*, est auj. *Lodève*.

LUTHER (Martin), chef de la Réforme en Allemagne, né en 1483 à Eisleben (Saxe), était fils d'un pauvre ouvrier mineur. Il étudia à Eisenach, entra en 1505 chez les Augustins à Erfurt, devint professeur à l'Université de Wittemberg, et fut en 1510 envoyé à Rome pour les affaires de son ordre. En 1517, le pape Léon X ayant publié des indulgences, et ayant chargé les Dominicains de les distribuer en Allemagne, les Augustins furent, dit-on, jaloux de ce choix, et Luther, qu'ils prirent pour organe, en vint à attaquer le dogme même des indulgences: il publia à cette occasion un programme contenant 95 propositions et qui trouva bientôt de nombreux approbateurs. Tetzel, chef des Dominicains, fit brûler ce programme; et le pape, après avoir vainement cité l'auteur à Rome, renvoya l'affaire devant le cardinal Caietan, son légat à la diète d'Augsbourg. Caietan tenta, mais inutilement, de faire rétracter Luther; il voulut alors le faire arrêter; mais celui-ci, instruit à temps, réussit à s'évader. Protégé par l'électeur de Saxe, il professa ouvertement des doctrines de plus en plus audacieuses: ne reconnaissant plus d'autre autorité que celle des livres saints, il attaqua le pape et l'Église romaine, les vœux monastiques, le célibat des prêtres, la hiérarchie ecclésiastique, la possession des biens temporels par le clergé; rejeta le culte des saints, le purgatoire, les commandements de l'Église, la confession, le dogme de la transsubstantiation, la messe et la communion sous une seule espèce, et ne conserva d'autres sacrements que le baptême et l'eucharistie sous les deux espèces. Léon X lança contre lui en 1520 une bulle d'excommunication, et ordonna en même temps de brûler ses écrits comme hérétiques; Luther, usant de représailles, livra aux flammes à Wittemberg la bulle du pape avec toutes les décisions émanées du St-Siége. Cité en 1521 devant la diète de Worms, il s'y rendit muni d'un sauf-conduit de l'empereur (Charles-Quint); mais là il refusa encore de se rétracter et fut mis au ban de l'empire. Il trouva un asile dans le château de Wartbourg près d'Eisenach, où l'électeur de Saxe, son protecteur, le cacha pendant plus de neuf mois. Il employa ce loisir à composer divers ouvrages pour répandre ses doctrines, et y entreprit, en 1522, une traduction de la Bible dans la langue vulgaire. Rentré à Wittemberg, il y recommença ses prédications, fit de nombreux prosélytes, attira dans son parti des princes puissants, entre autres ceux de Suède, de Danemark, de Franconie, de Hesse, du Palatinat, de Brandebourg, et réussit avec leur appui à faire accorder à ses sectateurs la liberté de conscience dans les diètes de Nuremberg (1523-1524) et de Spire (1526). Après de nombreuses vicissitudes, dans lesquelles cette liberté fut alternativement restreinte ou étendue (*V.* LUTHÉRIENS), il vit signer en 1532, entre les princes protestants et Charles-Quint, la paix de Nuremberg, qui accordait aux réformés la liberté de conscience jusqu'au prochain concile. Luther employa le reste de sa vie à répandre ses doctrines par ses écrits et ses prédications et à lutter contre les nombreuses sectes qui s'étaient formées au sein de la Réforme (*V.* CARLOSTAD, ZWINGLE, CALVIN, etc.). Il m. en 1546, peu après la convocation du concile de Trente. Dès 1525, il s'était marié et avait épousé une jeune religieuse, Catherine de Bora, qui lui donna plusieurs enfants. D'un caractère fougueux, irascible, indomptable, Luther n'épargnait pas à ses adversaires les injures les plus grossières; mais il avait une éloquence impétueuse, toute-puissante sur la multitude. Il a laissé un grand nombre d'écrits, dont plusieurs ne sont que des pamphlets suggérés par des circonstances. Les principaux sont: sa traduction allemande de la Bible; son *Catéchisme*, qui contient les principes de la Réforme; ses *Sermons*, des *Commentaires bibliques*; le traité *De servo arbitrio*, contre Érasme (il y nie le libre arbitre), et ses *Lettres*. On a plusieurs éditions de ses œuvres, entre autres celles de Bœrner, Leipsick, 1728-40, 23 v. in-f.; de Walch, Halle, 1737-53, 24 v. in-4. La plus complète est celle qui a été publiée à Francfort de 1826 à 1856 par Plochmann et Irmischer en 67 vol. 8°. Sa *Vie* a été écrite par Melanchthon et par plusieurs autres auteurs. V. Audin a publié au point de vue catholique une *Histoire de la vie, des écrits et des doctrines de Luther*, 1840. Michelet a donné en 1835, sous le titre de *Mémoires de Luther*, des fragments de ses ouvrages relatifs à l'histoire de sa vie. Les doctrines de Luther ont été exposées et réfutées par Bossuet dans son *Histoire des variations*.

LUTHERBOURG, peintre. *V.* LOUTHERBOURG.

LUTHÉRIENS, partisans des doctrines de Luther (pour ces doctrines, *V.* ce nom). Le Luthéranisme date de 1517, époque à laquelle Luther commence à s'élever ouvertement contre l'autorité du St-Siége. Après avoir longtemps lutté contre les légats du pape et contre l'empereur Charles-Quint, les Luthériens, soutenus dès l'origine par des princes puissants (notamment l'électeur de Saxe et le comte Palatin), obtinrent quelques concessions aux diètes de Nuremberg (1523) et de Spire (1526); mais, ces concessions ayant été retirées dans une nouvelle diète tenue à Spire en 1529, ils protestèrent contre les résolutions de cette diète (d'où le nom de *Protestants*), et présentèrent en 1530 à la diète d'Augsbourg leur confession de foi. Cette confession ayant encore été rejetée, les princes luthériens, dont le nombre s'était considérablement accru et auxquels s'étaient joints le roi de Suède (Gustave-Wasa), le roi de Danemark (Frédéric), le landgrave de Hesse, forment entre eux la fameuse ligue de Smalkalde (1530) : ils obtiennent de nouveau la liberté de conscience par un traité signé à Nuremberg (1532); mais, au bout de peu d'années, Charles-Quint leur déclare la guerre. D'abord il remporte sur eux la victoire de Mühlberg, en 1547, et les oblige, par l'édit temporaire connu sous le nom d'*Intérim d'Augsbourg* (1548), à se soumettre aux décisions du concile de Trente; mais il se voit obligé en 1552 de signer le traité de Passau qui permettait l'exercice libre du Luthéranisme dans tout l'empire. Cependant, les nouvelles doctrines eurent encore à lutter pendant près d'un siècle, et les contestations auxquelles elles donnaient lieu ne furent définitivement terminées qu'à la paix de Westphalie, en 1648. Aujourd'hui les Luthériens composent la majorité des populations en Suède, en Danemark, en Prusse et dans tout le nord de l'Allemagne. Le Luthéranisme se distingue du Calvinisme en ce qu'il admet la présence réelle, rejette la prédestination absolue, tolère les ornements religieux et conserve une sorte de hiérarchie. Cependant, depuis quelques années, ces deux sectes tendent à se fondre en une seule sous le nom d'*Église évangélique*. *V.* ce mot.

Le culte luthérien possède à Paris et dans les dép. du N. E. de la France un certain nombre d'églises; une Faculté de théologie a été instituée à Strasbourg pour six jeunes protestants de la confession d'Augsbourg qui se destinent aux fonctions de pasteur.

LUTTER, bourg du duché de Brunswick, à 27 kil. S. O. de Wolfenbuttel; 2000 hab. Tilly, général de l'armée bavaroise et catholique, y battit Christian IV, roi de Danemark, en 1626.

LUTTERWORTH, v. d'Angleterre (Leicester), à 22 kil. S. O. de Leicester, sur le chemin de fer du centre; 2560 hab. Wiclef en fut le curé et y mourut.

LUTZELSTEIN, v. de France. *V.* PETITE-PIERRE.

LUTZEN, *Lucena*, v. des États-prussiens (Saxe), à 14 kil. S. E. de Mersebourg, entre cette ville et l'Elster; 1500 hab. Ce lieu est célèbre par 2 batailles : l'une où Gustave-Adolphe vainquit les Impériaux, mais où il périt, le 16 nov. 1632; l'autre où Napoléon battit les Russes et les Prussiens réunis, le 2 mai 1813 : cette dernière bataille se livra au village de *Gross-Gœrschen* tout près de Lutzen.

LUXEMBOURG, *Luciliburgum* en latin moderne, en allemand *Lutzelburg*, ville forte, capit. du grand-duché de Luxembourg, sur l'Alzette, à 85 kil. S. E. de Bruxelles; 12 500 hab. La ville est divisée en haute et basse, celle-ci traversée par l'Alzette. C'est une des plus fortes places de l'Europe et l'une des 3 grandes forteresses fédérales; la Prusse fournit la garnison, et nomme le gouverneur de la place. Athénée, ou haute école de sciences et de lettres. Tanneries, papeteries, brasseries, moulins à plâtre; fabr. de toiles, tabac, faïence et porcelaine, pipes, etc.; jambons et autres viandes salées. — Cette ville fut assiégée en 1443 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en 1479 par les Français, puis par les Impériaux; en 1542 et 1543 par les Français; en 1684, elle fut prise par le maréchal de Créqui : Vauban, qui avait dirigé cette attaque, compléta ses fortifications. Le traité de Ryswyck la céda à l'Espagne (1697); elle passa à la maison d'Autriche après la guerre de la succession d'Espagne. En 1795, les Autrichiens après une résistance de huit mois, la rendirent aux Français. Elle fut sous la République et l'Empire le ch.-l. du dép. des Forêts.

LUXEMBOURG (grand-duché de), anc. province des Pays-Bas, auj. possession particulière du roi (mais non du royaume) de Hollande, et en même temps État de la Confédération germanique, bornée par la France au S., par la Belgique au N. et à l'O., par la province Rhénane de Prusse à l'E. : 116 kil. de l'E. à l'O. sur 112 : 195 000 h.; ch.-l., Luxembourg. Le pays est arrosé par plusieurs rivières (Moselle, Alzette, Ourthe, Semoy, Chiers), et couvert de montagnes et de vastes forêts (les Ardennes). Climat froid, mais sain; sol assez fertile. Gibier et poisson. Fer, cuivre, houille, marbre, pierre à bâtir, etc. Toiles, lainages, tabac; papeteries, distilleries, etc. — Le Luxembourg, compris autrefois dans la B.-Lorraine, eut d'abord le titre de seigneurie, puis celui de comté. Une première maison de Luxembourg s'étant éteinte en 1136, Henri I, comte de Namur, hérita du comté et le transmit à sa fille Ermesinde, femme de Waleran de Limbourg, qui fut la tige de la 2ᵉ maison de Luxembourg, sous laquelle le comté devint duché, en 1354. Élisabeth, fille du duc Jean, et nièce des empereurs Wenceslas et Sigismond, le fit entrer dans une branche cadette de la 2ᵉ maison de Bourgogne en épousant Antoine de Bourgogne, duc de Brabant (1409), qui mourut en 1415. N'ayant point d'héritiers et craignant de se voir enlever le duché de Luxembourg par Guillaume de Saxe, landgrave de Thuringe, Élisabeth le vendit à Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1444). Le mariage de Marie de Bourgogne (1477) le fit échoir à Maximilien d'Autriche : Charles-Quint le comprit dans les 17 provinces qui formaient le cercle de Bourgogne. Après la rébellion des provinces du Nord, il resta à l'Espagne. Louis XIV s'en fit céder quelques districts, dits Luxembourg français (Thionville, Damvillers, Marville, Ivoy, Montmédy), qui furent annexés au gouvt de Metz. La guerre de la succession d'Espagne fit passer le reste à l'Autriche. La France l'occupa presque constamment depuis 1793 : il lui fut assuré par le traité de Campo-Formio, 1797. Elle en fit le dép. des Forêts. En 1815, le Congrès de Vienne le rendit à l'Allemagne comme État de la Confédération germanique, mais en l'annexant au royaume des Pays-Bas, et l'érigea en grand-duché : le duché de Bouillon y fut incorporé. Après 1831, il devint entre la Belgique et la Hollande un sujet de débats qui n'ont été définitivement terminés qu'en 1839 par le traité de Londres. Auj. toute la partie E., qui comprend Luxembourg, Diekirch, Echternach, etc., appartient au roi de Hollande; le reste a été laissé à la Belgique, qui s'était d'abord emparée du tout. Un nouveau traité de Londres (mai 1867) a déclaré neutre le Lux. hollandais. — Le Lux. belge, situé entre les prov. de Liége au N., de Namur à l'O., la France au S., et le Lux. hollandais à l'E., compte 431 796 h., presque tous wallons, et a pour ch.-l. Arlon. Il est divisé en 5 arrond. : Arlon, Bastogne, Marche, Neufchâteau, Virton.

LUXEMBOURG (Maison de), une des plus illustres maisons souveraines de l'Europe, a pour fondateur Waleran de Limbourg, qui épousa au XIIᵉ siècle Ermesinde, héritière du Luxembourg. Elle a fourni 5 empereurs à l'Allemagne : Henri VII (1308-13), Charles IV (1347-78), Wenceslas (1378-1400), Josse (1410), Sigismond (1411-37); plusieurs rois à la Bohême, et 2 connétables ou maréchaux à la France. Ses principales branches sont, après la branche aînée, dite de Luxembourg, celles des Luxembourg-Ligny, L.-Saint-Pol, L.-Brienne, L.-Piney. — A partir de 1422, la branche aînée se fondit dans la maison d'Autriche par le mariage d'Élisabeth, fille et héritière de l'empereur Sigismond (de Luxembourg) avec Albert II, archiduc d'Autriche, puis empereur. La 2ᵉ branche s'éteignit dès 1415; la 3ᵉ, en 1482 (ses domaines passèrent par mariage dans la maison de Bourbon-Vendôme); la 4ᵉ en 1608; la 5ᵉ celle des Luxembourg-Piney, se fondit dans celle des Montmorency par le mariage de la dernière héritière, Madeleine, duchesse de Luxembourg, avec François-Henri de Montmorency, maréchal de France (1661), connu depuis ce mariage sous le nom de maréchal de Luxembourg.

LUXEMBOURG (Franç. H. DE MONTMORENCY-BOUTEVILLE, duc de), maréchal de France, né en 1628, était fils du fameux Bouteville, décapité pour s'être battu en duel. D'abord aide de camp de Condé, il se distingua près de lui à la bataille de Lens (1648), et fut fait maréchal de camp à 20 ans. Il suivit constamment la fortune de Condé dans les troubles de la Fronde, se mit comme lui au service de l'Espagne pour combattre Mazarin, fut quelque temps enfermé à Vincennes, puis fit sa paix (1660). Les troubles apaisés, il reparut avec gloire dans les armées françaises : en 1668, il se signala à la conquête de la Franche-Comté, où il servait en qualité de lieutenant général; en 1672, il commanda en chef pendant la campagne de Hollande, prit Grool, Deventer, Campen, etc.; défit les armées des États près de Bodegrave et de Woërden, et fit en 1673 une belle retraite qui fut admirée des ennemis mêmes : il reçut en 1675 le bâton de maréchal de France. Après la retraite du prince de Condé et à la mort de Turenne, 1675, il fut nommé général en chef : il enleva d'assaut Valenciennes et battit Guillaume d'Orange à Cassel, 1677, et à Mons, 1678. S'étant brouillé avec Louvois, il resta quelque temps sans emploi, et fut impliqué en 1679 par la haine du ministre dans un procès ridicule : on l'accusait d'avoir fait pacte avec le diable et d'entretenir commerce avec des empoisonneuses; il comparut devant la *Chambre ardente* et fut déclaré innocent, mais il n'en avait pas moins subi une longue captivité (1680). Remis après dix ans d'inaction à la tête des armées, il gagna les batailles de Fleurus, 1690, de Steinkerque, 1692, et de Nerwinde, 1693. On l'avait surnommé le *Tapissier de Notre-Dame*, à cause des nombreux drapeaux qu'il avait pris à l'ennemi,

et qu'on appendait alors dans la cathédrale de Paris. Comme Condé, son maître, il se faisait remarquer par l'impétuosité, le coup d'œil rapide, l'inspiration soudaine; mais son indolence et ses habitudes de grand seigneur l'empêchèrent souvent de recueillir les fruits de la victoire. Il mourut à Versailles en 1695. Il avait épousé en 1661 l'héritière de la maison de Luxembourg-Piney: c'est depuis cette époque qu'il joignit à son nom et à ses armes les armes et le nom de Luxembourg. — Un de ses fils, Christian Louis, duc de Montmorency-Luxembourg (1675-1746), fut fait maréchal par Louis XV en 1734, après s'être distingué à Oudenarde, à Lille, à Malplaquet, à Bouchain, à Denain, et avoir fait capituler Philipsbourg (1733). — Son neveu, Ch. Fr. Fréd. de Montmorency-Luxembourg (1702-64), devint aussi maréchal sous Louis XV, mais il ne commanda jamais en chef. Retiré dans sa terre de Montmorency, il y recueillit J. J. Rousseau, qui s'est plu dans ses écrits à faire son éloge. — La femme de ce dernier (1707-87), connue d'abord sous le nom de marquise de Boufflers, jouit sous Louis XV d'une grande célébrité par sa beauté et son esprit.

LUXEMBOURG (le), palais et jardin de Paris, situé rue de Vaugirard, en face de la rue de Tournon, entre celles de l'Est et de l'Ouest. Ce palais, l'un des plus beaux et des plus vastes édifices de la capitale, a la forme d'un parallélogramme allongé et se compose de 8 gros pavillons carrés, à toiture pyramidale, reliés entre eux, sur les parties latérales, par deux petits corps en retraite, et deux grandes galeries. Il a deux façades, l'une au N., sur la ville, l'autre, au S., sur le jardin. Son architecture est une imitation du style des palais toscans, surtout du palais Pitti à Florence; elle se distingue par la régularité, par la sévérité des formes et la pureté des profils. — Ce palais fut construit de 1615 à 1620 par Marie de Médicis, veuve de Henri IV, sur l'emplacement d'un hôtel qui avait appartenu au duc de Luxembourg-Piney, dont il retint le nom: J. Debrosse en fut l'architecte. Habité d'abord par la reine mère, il fut donné par elle à son 2e fils, Gaston d'Orléans, après la mort duquel il revint à Louis XIV. Louis XVI le donna à son frère, Monsieur, depuis Louis XVIII. Après la chute de la monarchie, il devint propriété nationale et fut converti en prison pendant la Terreur. En 1795, il fut affecté au Directoire exécutif, et, après le 18 brumaire (1799), aux consuls: il prit alors le nom de *Palais du Consulat*. En 1801, il reçut le Sénat conservateur, et, en 1814, la Chambre des pairs. En 1852, il fut de nouveau affecté au Sénat. Toute la partie orientale du palais est consacrée à un musée de peinture pour les œuvres des artistes vivants. — De 1836 à 1841, on l'agrandit en construisant en avant de l'anc. façade sur le jardin la façade actuelle, qui est semblable à l'ancienne, et, entre les bâtiments, une nouvelle salle des séances de la Chambre des pairs et une bibliothèque. Ces travaux furent exécutés par M. de Gisors, qui a donné une description du palais, 1847.

On connaît sous le nom de *Petit Luxembourg* un hôtel situé à l'O. du palais et presque contigu. Bâti par Marie de Médicis, ou, selon d'autres, par le cardinal de Richelieu, qui l'habita quelque temps, cet hôtel devint dans la suite la propriété du prince de Bourbon-Condé, ce qui le fit appeler aussi le *Petit Bourbon*. Il fut affecté en 1814 au logement du président de la Chambre des Pairs, en 1852 au président du Sénat. On l'attribue à Germain Boffrand.

LUXEUIL, *Luxovium*, ch.-l. de c. (H.-Saône à 15 k. N. O. de Lure; 3628 h. Collége. Kirschwasser estimé, jambons, chapeaux de paille, forges, etc. Eaux thermales, salines. Luxeuil possédait jadis un fameux monastère, fondé en 590 par S. Colomban, et où furent enfermés Ébroin et S. Léger (673). Ce monastère fut ravagé par les Sarrasins au VIIIe siècle, mais relevé par Charlemagne. La règle de S. Benoît y fut alors substituée à celle de S. Colomban. Les abbés de Luxeuil furent souverains de la ville jusqu'en 1594. L'abbaye subsista jusqu'à la Révolution; ses bâtiments sont occupés auj. par un séminaire. Patrie du cardinal Joffrédy.

LUXOR. *V.* LOUQSOR.

LUYNES, nommé d'abord *Maillé*, bourg du dép. d'Indre-et-Loire, sur la r. dr. de la Loire, à 10 k. O. de Tours, est adossé à un rocher, dans lequel sont creusées beaucoup d'habitations; 1000 h. Vieux château qui domine la ville. Passementerie, rubans noirs, etc. Cette ville a reçu son nom actuel du connétable d'Albert de Luynes, pour qui elle fut érigée en duché. Autrefois plus considérable, elle fut ruinée par la révocation de l'Édit de Nantes. Pendant la Révolution, on l'appelait *Roche-sur-Loire*.

LUYNES (maison D'ALBERT de), famille originaire de Toscane, que l'on fait remonter à Thomas Alberti, frère du pape Innocent VI, qui vint au commencement du XVe siècle s'établir à Pont-St-Esprit, dans le comtat Venaissin. Léon d'Albert, un de ses descendants, qui le premier donna à son nom une forme française, possédait la seigneurie de Luynes à titre de *comté*, dès 1540. Cette seigneurie fut érigée en *duché-pairie* en faveur de Charles d'Albert. *V.* ci-après.

LUYNES (Ch. D'ALBERT, duc de), favori de Louis XIII, né au Pont-St-Esprit en 1578, fut d'abord page de Henri IV, qui le plaça auprès de son fils (depuis Louis XIII). Il sut se concilier l'affection de son jeune maître, surtout par son talent à élever les oiseaux de chasse, et ce prince, une fois monté sur le trône (1610), le combla de faveurs et de dignités. De Luynes hâta la perte du maréchal d'Ancre (1617), s'empara, après le meurtre du favori, de toute l'autorité, et fit exiler la reine mère afin de régner sous le nom du roi. Il ne tarda pas à se rendre à son tour odieux par son ambition et son avidité, et excita quelques révoltes; mais il réussit à comprimer les mécontents. Déjà créé duc et pair (1619), il profita de l'avantage qu'il venait d'obtenir sur eux pour se faire nommer connétable (1621). Il fit déclarer la guerre aux Protestants et leur enleva quelques places; mais il échoua honteusement devant Montauban. Il succomba peu après (1621), d'une fièvre pourprée. Il était sur le point d'être disgracié. — Son fils, L. Charles, duc de Luynes et de Chevreuse, né en 1620, m. en 1690, se distingua d'abord dans les armes, puis il abandonna le monde pour se livrer tout entier à l'étude et à la religion: il se lia étroitement avec les solitaires de Port-Royal, travailla à la *Bible* de Sacy, publia lui-même divers ouvrages de piété, et traduisit du latin les *Méditations* de Descartes (1647). — Ch. Honoré de L., fils du précéd. (1646-1712), est connu sous le nom du duc de Chevreuse (*V.* ce mot), parce qu'il avait reçu en don la terre de Chevreuse de la fameuse duchesse de ce nom, son aïeule. — Le petit-fils de Ch. Honoré, Ch. Philippe, duc de L., 1695-1758, pair de France, maistre de camp, épousa en 1710 Jacqueline de Bourbon-Soissons, fille d'un prince légitimé, et en 1732 la marquise de Béthune-Charost, qui devint dame d'honneur de la reine Marie Leckzinska. Il vécut, ainsi que sa femme, dans l'intimité de cette princesse: ainsi placé de manière à tout observer, il rédigea des *Mémoires*, qui vont de 1735 à 1758 et qui se distinguent par l'impartialité autant que par l'exactitude. Ces *Mémoires*, longtemps restés inconnus, ont été publiés en 1860-62, sous le patronage du duc actuel de Luynes, par MM. Dussieux et Soulié, en 14 vol. in-8. — L. Joseph Amable, duc de Luynes, petit-fils du préc., né en 1748, m. en 1807, épousa Élisabeth de Montmorency-Laval. Député de la noblesse de Touraine aux États généraux de 1789, il prit part à toutes les mesures sagement libérales de l'Assemblée constituante. Pendant la Terreur il resta en France: l'estime et l'affection universelles le mirent à l'abri de la proscription. Il fut appelé au Sénat en 1803. — Son petit-fils, M. le duc actuel de Luynes, Honoré Théodoric, connu d'abord sous le nom d'Albert de Chevreuse, né en 1802, membre de l'Institut, s'est rendu célèbre par son goût pour les arts et pour les sciences.

LUZ-EN-BARÈGES, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 16 kil. S. d'Argelès; 2678 h. Eaux minérales près de là (à St-Sauveur).

LUZARCHES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 24 kil. N. E. de Pontoise; 1400 h. Fabrique de blondes. Patrie de l'architecte Robert de Luzarches. Anc. abbaye, fondée par S. Louis; anc. château royal au temps des Mérovingiens. Environs délicieux.

LUZECH, *Uxellodunum?* ch.-l. de c. (Lot), à 18 k. O. de Cahors, sur la r. g. du Lot; 2000 h. Anc. château fort. Vins estimés.

LUZY, ch.-l. de c. (Nièvre), à 30 k. S. de Château-Chinon; ; 2000 h. Commerce de bois et de houille.

LUZZARA, v. du duché de Parme, à 7 k. N. E. de Guastalla; 1500 h. Les Français y battirent les Autrichiens en 1702 : le marquis de Créqui, fils du maréchal, périt dans cette action.

LYÆUS (c.-à-d. en grec *qui délie, qui délivre des soucis*), un des surnoms de Bacchus.

LYCAMBE. *V.* ARCHILOQUE.

LYCAON, fils de Pélasgus et roi d'Arcadie, réunit les habitants sauvages de cette contrée, leur donna des lois, et fonda Lycosure, la ville la plus ancienne du pays. On le fait vivre du temps de Cécrops. Il eut deux fils, Œnotrus et Peucetius, qui émigrèrent et qui laissèrent leur nom à deux contrées de l'Italie, l'Œnotrie et la Peucétie. Selon la Fable, Lycaon fut changé en loup (en grec *Lykos*), pour avoir essayé d'assassiner pendant son sommeil Jupiter qui, sous la forme d'un simple mortel, était venu lui demander l'hospitalité. D'après une autre tradition, il avait offensé le dieu en servant sur sa table les membres d'un jeune enfant qu'il avait égorgé, ou plutôt en lui sacrifiant des victimes humaines.

LYCAONIE, *Lycaonia*, région de l'Asie-Mineure (et plus tard province du diocèse d'Asie), dans les mont. au N. de la Pisidie et de l'Isaurie, avait pour villes principales *Iconium* (Konieh) et Larande.

LYCÉE (mont), *Lycæus mons*, auj. *Diaphorti*, montagne d'Arcadie, au S., s'unissait au mont Taygète. Elle était consacrée à Pan et à Jupiter *Lycéen*. Son nom venait du grand nombre de loups (en grec *Lykos*) qu'on y rencontrait.

LYCÉE (le), *Lycæum*, portique et promenade d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus, où Aristote donnait ses leçons en se promenant avec ses disciples. — Par suite le *Lycée* a désigné l'école et la doctrine d'Aristote (*V.* ARISTOTE et PÉRIPATÉTICIENS). Ce nom a même été étendu à divers établissements destinés à l'enseignement. En 1787, Pilastre des Rosiers fonda à Paris sous le nom de *Lycée* une institution destinée à faire faire des cours publics de lettres et de sciences, et où enseignèrent La Harpe, Ginguené, Fourcroy, Chaptal, etc. Depuis, le Lycée a pris le nom d'*Athénée*.

LYCHNIDE, *Lychnidus*, v. de l'anc. Illyrie, ch.-l. des Dassarètes, sur la côte E. du lac Lychnide (auj. lac d'*Ochrida*), passa sous la domination romaine en 167 av. J.-C.

LYCIE, *Lycia*, auj. livah de *Tekke* et partie de celui de *Mentech*, région de l'Asie-Mineure, au S. de la Phrygie, entre la Carie au N., la Pamphylie à l'E., et la Méditerranée à l'O. et au S., était sillonnée par les ramifications du Taurus et avait pour villes principales Xanthe, Telmissus, Myra et Patare. On y adorait surtout Apollon. — La Lycie, qu'on appelait originairement *Myliade*, eut pour premiers habitants les *Solymes*, qui furent dépossédés par les *Termyles*, venus de Crète. Le pays fut ensuite conquis par *Lycus*, fils de Pandion, roi d'Athènes; d'où son nom. Les Lyciens, conduits par Sarpédon, soutinrent Priam contre les Grecs. Ce pays appartint sucessivement aux Perses, à partir de Cyrus, puis à Alexandre, à Antigone, aux Séleucides, aux Rhodiens (190-168), à qui les Romains le firent céder par Antiochus le Grand; il redevint libre nominalement sous l'alliance de Rome, et fut enfin annexé à l'empire sous Claude.

LYCOMÈDE, roi de Scyros. Achille fut envoyé chez lui, déguisé en fille, pour le soustraire à ceux qui voulaient l'emmener au siége de Troie, et séduisit sa fille Déidamie.

LYCOPHRON, fils de Périandre. *V.* PÉRIANDRE.

LYCOPHRON, poëte du III[e] siècle av. J.-C., célèbre par l'obscurité de son style, né à Chalcis en Eubée, vécut en Égypte, à la cour de Ptolémée Philadelphe; fit un grand nombre de tragédies et de poésies diverses, et prit place, avec Aratus, Théocrite, etc., dans la Pléiade poétique de cette époque. Il ne resta de lui qu'un poëme fort singulier, intitulé : *Alexandra* (Cassandre : fille de Priam) : c'est une longue prédiction des malheurs réservés à Troie; elle est écrite dans un style énigmatique et peu intelligible. Ce morceau a été longuement commenté chez les anciens par Tzetzès, et chez les modernes par Canter, Bâle, 1566; Meursius, 1597; Potter, Oxford, 1697; Reichard, Leipsick, 1788; Muller, 1811; Bachmann, 1830; Th. Lysander, Leips., 1859. M. Dehèque l'a édité, traduit en français et commenté en 1853.

LYCOPOLIS, auj. *Syout*, v. de la Thébaïde, vers le N., au N. O. d'*Apollinopolis minor*, sur la rive gauche du Nil, donnait son nom au nome *Lycopolite*. On y honorait le loup, ou plutôt le chakal, que les anciens prenaient pour le loup. Patrie de Plotin.

LYCORTAS, ami de Philopœmen, devint, apres ce général, chef de la ligue Achéenne, vengea sa mort en pillant Messène, et força Sparte à entrer dans la ligue, 182 av. J.-C. L'historien Polybe était son fils.

LYCOSTHÈNE. *V.* WOLFFHART.

LYCOSURA, v. d'Arcadie, chez les Parrhasiens, au pied du Lycée et au S. O. de Mégalopolis. C'était une des plus anc. villes de Grèce : on la disait fondée par Lycaon. — Dans le nouveau roy. de Grèce on a donné ce nom à un dème qui a pour ch.-l. Isari.

LYCURGUE, roi fabuleux de la Thrace, s'opposa au culte de Bacchus, et poursuivit les Ménades pendant qu'elles célébraient les Orgies. En punition, il fut frappé de cécité; ses sujets se révoltèrent et il périt de mort violente, soit crucifié, soit déchiré par des chevaux sauvages. Il est probable que ce prince proscrivit l'usage du vin et qu'il excita par là une insurrection dans laquelle il périt.

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens, était fils d'Eunome, roi de Sparte, de la race des Proclides. Son frère aîné, le roi Polydecte étant mort fort jeune, l'an 898 av. J.-C., sans laisser d'autre enfant que celui dont sa femme était enceinte, celle-ci lui offrit la couronne en s'engageant à faire périr son enfant s'il voulait l'épouser. Lycurgue repoussa ces offres criminelles, et, après la naissance du prince, qu'on nomma Charilaüs, il se contenta du titre de tuteur de son neveu; il gouverna en cette qualité jusqu'à la majorité du jeune prince. Des désordres sans cesse renaissants ayant fait sentir à Lycurgue le besoin d'une bonne législation pour sa patrie, il partit pour la Crète, l'Égypte et l'Asie, dans le but d'étudier les lois de ces pays. A son retour, il donna à Sparte, de concert avec Charilaüs, une législation qui fit longtemps sa gloire (884). Toutefois, la réforme ne passa pas sans difficultés et sans luttes : assailli sur la place publique, il eut un œil crevé par un séditieux, mais sa modération et sa bonté dans cette circonstance lui ramenèrent les mécontents. On dit qu'après avoir fait jurer à ses concitoyens de ne rien changer à ses lois pendant son absence, il partit pour un long voyage et ne revint jamais. Au reste, rien n'est moins certain que tout ce que l'on raconte de ce personnage, qui est antérieur aux temps vraiment historiques. La législation de Lycurgue avait principalement pour but d'établir l'égalité entre tous et de former un État guerrier, mais sans esprit de conquête. Pour atteindre le premier but, les terres avaient été partagées en portions égales; une loi interdisait l'aliénation, la diminution et l'augmentation des portions attribuées à chaque famille; les monnaies d'or et d'argent avaient été remplacées par du fer; les repas étaient communs, l'éducation donnée en public. Pour atteindre le second but, la

famille était absolument subordonnée à l'État; l'éducation était toute martiale; des exercices continuels développaient les forces et l'adresse des jeunes gens; il était même défendu de s'appliquer aux arts et aux métiers : tout cela était abandonné aux ilotes. Le gouvernement se composait de deux rois, qui présidaient le Sénat, accomplissaient les cérémonies religieuses, avaient l'initiative des lois et commandaient les armées; d'un sénat de 28 membres élus par le peuple, chargé d'ordonner tout ce qui concernait la guerre, la paix, les alliances; d'une assemblée du peuple, qui choisissait les magistrats, fixait la répartition des contributions, admettait ou rejetait les lois. Sparte dut sa grandeur aux lois de Lycurgue, et la république commença à décliner du moment où elle fut abolie. Toutefois, cette législation a été trop vantée (*V.* MABLY) : si elle était propre à développer la force, le courage, l'amour de la patrie, le respect de la vieillesse, elle péchait par un esprit étroit, par une politique égoïste, par l'oppression de la famille et la proscription des nobles jouissances de l'esprit. Elle ne pouvait convenir qu'à des temps presque barbares et à une société peu nombreuse. Plutarque a écrit la *Vie de Lycurgue*.

LYCURGUE, orateur athénien, né en 408 av. J.-C., m. en 326, fut pendant 12 ans intendant du trésor public et chargé de l'administration. Il se fit autant remarquer par son éloquence que par l'intégrité avec laquelle il remplit ses fonctions. Il était un des 30 orateurs qu'Alexandre voulut se faire livrer par les Athéniens, et que ceux-ci lui refusèrent. Il ne reste de lui qu'un discours *contre Léocrate*, qui se trouve dans le *Recueil des orateurs grecs* de Reiske, Leipsick, 1770, et que l'abbé Auger a traduit en français. Il a été édité séparément par Hauptmann, Leipsick, 1753; Schulze, Brunswick, 1789; Coray, Paris, 1826; Maetzner, Berlin, 1835; Freudenberg, Bonn, 1850. Kiessling a donné une édition des fragments de Lycurgue, Halle, 1834 et 1847, et Nissen une notice *De Lycurgi vita et rebus gestis*, Kiel, 1833.

LYCUS, nom de plusieurs rivières chez les anciens, en Asie-Mineure, en Syrie, etc., la plupart peu importantes. *V.* ZAB, RHYNDACUS, etc.

LYCUS, fils de Pandion, roi d'Athènes, et frère d'Égée, s'expatria pour échapper aux soupçons de son frère et alla s'établir dans le pays qui prit de lui le nom de Lycie. — Roi de Thèbes. *V.* ANTIOPE et DIRCÉ.

LYDD, v. et port d'Angleterre (Kent), à 44 k. S. O. de Maidstone; 1450 hab., est conjointement avec Romney un des Cinq-Ports. Phare.

LYDDA, auj. *Ludd* ou *Loddo*, la *Diospolis* des Grecs, v. de la Palestine, auj. en Syrie (Damas), à 5 kil. N. E. de Ramleh; 2000 hab. Évêché grec. Église magnifique, construite par Justinien, et consacrée à S. George, qui, selon la tradition, souffrit le martyre à Lydda. S. Pierre guérit un paralytique dans cette ville.

LYDGATE (John), vieux poëte anglais, né en 1380, mort vers 1460, était moine dans l'abbaye de Bury dans le comté de Suffolk. Il voyagea en France et en Italie, s'y instruisit dans la langue et la littérature des deux pays, étudia surtout Dante, Boccace et Alain Chartier, ouvrit, à son retour, une école dans son monastère, y enseigna à la jeune noblesse l'art de la versification et donna lui-même l'exemple en cultivant la poésie. Il imita Chaucer avec assez de succès : il a laissé: des *Églogues*, des *Odes*, des *Satires*, et quelques poëmes : *la Chute des Princes*, imprimé en 1494; le *Siége de Thèbes; la Destruction de Troie; la Vie et la mort d'Hector*, etc.

LYDIAT (Thomas), chronologiste anglais, né en 1572 à Okerton (Oxford), m. en 1646, reçut les ordres, se lia avec le savant Usher, qui le fit nommer professeur à l'Université de Dublin, puis fut directeur du collége d'Okerton. On a de lui des traités: *De variis annorum formis*, Londres, 1605; *Emendatio temporum, contra Scaligerum*, 1609; *de Anni solaris mensura*, 1621; *Canones chronologici*, 1675; les *Notes sur la Chronique de Paros*, etc.

LYDIE, région de l'Asie-Mineure, sur la côte occidentale, entre la Mysie au N. et la Carie au S., avait pour ch.-l. Sardes. Elle renfermait deux montagnes célèbres, le Tmolus et le Sipyle, et était arrosée par le Caystre, le Calque, l'Hermus et son affluent le Pactole, qui roulait des paillettes d'or. Sur la côte étaient presque toutes les cités grecques qui formaient la confédération ionienne. Elle est auj. dans l'Anatolie, et est en partie comprise dans le livah de *Saroukhan*. — La Lydie, primitivement *Méonie*, forma de 1579 à 548 av. J.-C. un royaume indépendant qui eut 3 dynasties de rois, les Atyades (1579-1292 av. J.-C.), les Héraclides (1292-708), les Mermnades (708-547), et dont les limites varièrent, mais qui, sous Crésus, allait de la mer Égée à l'Halys. Conquise par Cyrus sur Crésus en 547 av. J.-C., elle fut comprise dans la 2e satrapie de l'empire perse. Alexandre s'en empara facilement; après lui elle fut le partage d'Antigone, et, après la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), passa aux Séleucides. Eumène I la joignit vers 260 à son royaume de Pergame, et Attale III la légua, en 132, avec le reste de ses États, aux Romains, qui s'en mirent en possession en 129.

Rois de Lydie.

Atyades.		*Héraclides.*	
Mœon ou Manès,	v. 1579	Alcée, Bélus, Ninus,	
Cotys,		Argon,	1292-1219
Atys,		*Dix-huit rois inconnus,*	1219-797
Lydus,			
Akiasmus,	v. 1480	Ardys I,	797
Hermon ou Adremis,		Alyatte I,	761
Alcimus,		Mélès,	747
Camblite,		Candaule,	735
Tmolus,		*Mermnades.*	
Théoclymène,		Gygès,	708
Marsyas,		Ardys II,	670
Jardanus,		Sadyatte,	621
Omphale,	v. 1350	Alyatte II,	610
Pylémène,	v. 1292	Crésus,	559-547

LYDUS (Joannes LAURENTIUS), écrivain grec, né en 490 à Philadelphie en Lydie, m. vers 565, remplit diverses fonctions administratives et judiciaires à la cour de Justinien. Il avait composé des traités *De Mensibus*, dont il ne reste que des fragments publiés par N. Schow, Leips., 1794, et par Rœther, Darmstadt, 1826; *De Magistratibus Romanorum*, publié par J. Fuss, avec préface de Hase, Leyde, 1812; *De Ostentis*, publié par Hase, Paris, 1823. Ces ouvrages ont été réunis par Bekker, avec trad. latine, 1 vol. in-8, Bonn, 1837, dans le *Corpus scriptorum historiæ Byzantinæ*.

LYME-REGIS, *Lemanis Portus*, v. d'Angleterre (Dorset), sur la Manche, à 10 kil. O. de Dorchester; 3500 hab. Bon port, bains de mer. Le duc de Monmouth y débarqua en 1685, pour disputer le trône à Jacques II. Il fut pris peu après.

LYNAR (Roch Frédéric, comte de), homme d'État, né en 1708 à Lubbenau dans la B.-Lusace, m. en 1781, entra au service du Danemark, fut ambassadeur de cette puissance en Suède, en Russie, gouverneur du duché d'Oldenbourg, négocia et fit signer la convention de Closter-Seven (1757). Ses *Œuvres politiques* (Leipsick, 1806, 4 vol. in-8) offrent des renseignements importants sur l'histoire du temps.

LYNCÉE, un des fils d'Égyptus, épousa Hypermnestre, une des 50 Danaïdes, et fut seul épargné par sa femme (*V.* DANAÏDES). Il succéda à Danaüs sur le trône d'Argos (1520 av. J.-C.). — Un des Argonautes, fils d'Apharée, roi de Messénie, et frère jumeau d'Idas, avait la vue si perçante qu'il voyait, dit-on, au fond des mers et même à travers les murs. Lyncée et Idas eurent querelle avec Castor et Pollux; Lyncée tua Castor et fut tué par Pollux.

LYNCESTIDE, *Lyncestis*, région de Macédoine, au N. O., bornée au N. par la Pélagonie, au S. par l'Élymiotide, est traversée par l'Érigon.

LYNCH (loi de), *Lynch-law*. On désigne ainsi cette justice sommaire que le peuple exerce aux États-Unis d'Amérique contre les individus qui jouissent de l'impunité par l'insuffisance des lois. Il les pend, ou leur inflige un certain nombre de coups de fouet. On dérive ce nom d'un certain John Lynch, colon de la Caroline au XVI[e] siècle, que ses concitoyens investirent d'un pouvoir discrétionnaire afin de juger et de réprimer immédiatement les désordres inséparables d'une colonie naissante. Cette mesure aurait été adoptée par les autres États de l'Amérique du Nord pour des circonstances semblables : il en a été fait depuis 1848 de fréquentes applications en Californie.

LYNN, v. des États-Unis (Massachussets), à 16 k. N. E. de Boston; 15 000 h. Banque; plusieurs établissements d'instruction. Grande fabrication de chaussures de femmes.

LYNN-REGIS ou **KING'S LYNN**, v. d'Angleterre (Norfolk), à 60 kil. N. O. de Norwich; 13 510 hab. Bon port, à 16 kil. de la mer du Nord. Grand commerce d'exportation et d'importation.

LYON, *Lugdunum*, la 2[e] ville de France, ch.-l. du dép. du *Rhône*, au confluent du Rhône et de la Saône, à 468 k. S. E. de Paris, à 512 par ch. de fer; 292 721 h. *en 1857*, y compris les anciennes communes de la *Croix-Rousse*, la Guillotière, et Vaise, réunies à Lyon en 1852. Archevêché, qui date du II[e] siècle et dont le titulaire est *Primat des Gaules;* cour impériale, trib. de 1[re] inst. et de commerce; académie univ.; ch.-l. de division militaire; chambre de commerce et bourse. *La ville*, dominée au N. par les monts Fourvières et *St-Sébastien*, offre un aspect magnifique; belles promenades, grands faubourgs (la Guillotière, les Brotteaux, la Croix-Rousse, Vaise), places Bellecour, des Terreaux, de Louis XVIII; beaux et vastes quais, plusieurs ports; 17 ponts, parmi lesquels on remarque le pont St-Jean ou de l'Archevêché, le p. Morand, le p. des Cordeliers, le p. en fil de fer conduisant à l'île Barbe. Rues bien percées en général, mais étroites, ce qui donne à la ville un aspect un peu sombre : on remarque la *rue Centrale*, ouverte en 1853, la *rue Impériale*, en 1855. Monuments principaux : hôtel de ville, hôpital général, cathédrale (St-Jean), églises St-Nizier, St-Irénée, avec une crypte curieuse, d'Ainay, sur l'emplacement d'un temple d'Auguste; Notre-Dame-de-Fourvières, dont le clocher a été surmonté en 1853 d'une statue colossale de la Vierge, et qui est un *but de* pèlerinage très-fréquenté; l'église des Chartreux, dont on admire le dôme, le chœur et l'autel; le palais archiépiscopal, le Grand-Théâtre, la douane, le Palais de Justice, œuvre de P. Baltard; l'*Antiquaille*, hospice des fous, sur les ruines du palais où naquirent Claude et Germanicus; la gare des chemins de fer. D'immenses travaux de fortifications font de Lyon une place presque imprenable : la ville est défendue par une enceinte continue, au devant de laquelle s'élèvent 17 forts. Nombreux établissements d'instruction : facultés de théologie, de lettres, de sciences; lycée, séminaire, école secondaire de médecine, école d'économie rurale et vétérinaire, école des arts et métiers, école de sourds-muets, école de dessin et peinture; académie des sciences, belles-lettres et arts; société d'agriculture, société de médecine; riche bibliothèque, musée de peinture, jardin botanique, pépinière, conservatoire des arts. Industrie très-active : manuf. d'étoffes d'or et d'argent et de soieries en tout genre, qui occupent 600 métiers et qui sont sans rivales; tulles, tissus de coton, couvertures, chapellerie, passementerie; charcuterie renommée, surtout pour les saucissons; produits chimiques, drogueries, liqueurs, faïenceries, teintureries, fonderies, etc. Commerce très-vaste, tant des produits de Lyon même et de ceux des environs que de commission : rubans et armes de St-Étienne, vins du Beaujolais et autres, épiceries, graines de toute espèce. Lyon est l'entrepôt de la Suisse et de tout l'Est de la France méridionale, et expédie immensément à l'étranger. Elle communique par ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer avec les principales villes de France.

Fondée ou agrandie vers 41 av. J.-C. par *Lucius* Munatius Plancus, elle prit de là le nom de *Lucii Dunum*, d'où *Lugdunum* (D'autres dérivent ce nom du celtique *lok* ou *log*, petit temple, et de *dun* colline). Favorisée par Auguste et par ses successeurs, elle devint bientôt assez importante pour donner son nom à toute la Gaule celtique (*V.* LYONNAISE). Détruite en une nuit par un terrible incendie, en 59, elle fut relevée par Néron et embellie par Trajan, qui fit construire sur une des collines qui dominent la ville un édifice magnifique, le *Forum Trajani*, appelé plus tard *Forum Vetus*, dont on fit *Fortvieil*, puis, par corruption, *Fourvières*, nom que porte encore le quartier où s'élevait cet édifice. Lyon brillait surtout alors par ses écoles d'éloquence. Décimée en 197 par Septime-Sévère, à qui elle avait résisté et qui défit Albinus sous ses murs, elle eut ensuite à subir tous les maux des invasions barbares, auxquels se joignirent les inondations, la peste et la famine. Au V[e] s. Lyon fut, sous les fils de Gondioc, la capitale d'un des démembrements du royaume de Bourgogne : mais sa prospérité date surtout des XI[e] et XII[e] siècles, après la réunion du royaume des deux Bourgognes à l'empire : elle devint alors à peu près ville libre, bien que les seigneurs Lyonnais et les archevêques de Lyon s'y disputassent sans cesse la souveraineté. Pour leur échapper, elle se mit sous la protection du roi de France Philippe le Bel, qui la réunit à la couronne en 1307. Ce prince érigea la seigneurie de Lyon en comté et en laissa l'administration à l'archevêque et au chapitre de St-Jean conjointement avec les échevins ou *consuls*. Louis XI, Louis XII et François I accrurent par leurs faveurs la prospérité de Lyon : c'est François I qui y introduisit la fabrication des étoffes de soie et des draps d'or et d'argent. Le voisinage de Genève favorisa à Lyon l'établissement de la Réformation. En 1560, les Calvinistes, exaspérés par la persécution, s'emparèrent de la ville : ils la gardèrent jusqu'en 1563. Redevenu maître de la place, Charles IX, par un édit rendu dans cette ville en 1563, interdit aux ministres protestants l'enseignement ainsi que les synodes. Les massacres de la St-Barthélemy (1572) y furent presque aussi sanglants qu'à Paris. Lyon prit parti pour la Ligue; mais, après la mort de Henri III, elle reconnut Henri IV, qui vint la visiter en 1596. Sous Louis XIV, sa prospérité fut portée à un très-haut degré; mais la révocation de l'édit de Nantes faillit ruiner son industrie. En 1709, les misères d'un hiver rigoureux vinrent encore aggraver la situation. Néanmoins Lyon comptait plus de 200 000 h. en 1793, lorsqu'elle se révolta contre la Convention : elle eut alors à subir un siége terrible, dirigé par le général Dubois-Crancé, et dont le résultat fut la destruction presque entière de la ville; elle fut ensuite décimée par les commissaires de la Convention, Collot-d'Herbois, Couthon, Fouché; le nom même de Lyon fut effacé, et remplacé par celui de *Commune-Affranchie*. Elle se releva sous l'Empire : l'introduction du métier Jacquard donna alors un grand essor à la fabrique, mais les révoltes d'ouvriers qui eurent lieu en 1831, 1834, 1848 et 1849, et l'inondation de 1840 l'ont encore cruellement fait souffrir; en outre, les fabriques de soie fondées depuis le commencement du XIX[e] siècle en Suisse, en Allemagne, en Italie, lui ont enlevé d'importants débouchés. — L'église de Lyon fut une des plus florissantes des Gaules; elle fut fondée au II[e] s. par S. Pothin, qui en fut le premier évêque, et par S. Irénée. Il se tint à Lyon plusieurs conciles, notamment deux œcuméniques, en 1245 et 1274 : dans le dernier on s'occupa de la réforme du clergé et de la réunion des églises grecque et latine. Lyon possédait un chapitre célèbre où l'on ne recevait que des nobles, et dont les membres portaient le titre de *Comtes de Lyon*. — Cette ville a vu naître les empereurs Claude, Caracalla et Géta; Sidoine-Apollinaire; Louise Labé, Ph. Delorme, Coustou, Coysevox, Audran, Lemot;

Spon, Terrasson, Montucla, Sonnerat, les Jussieu, Bourgelat, Ampère, Camille Jordan, De Gérando, Ballanche, Dugas-Montbel, J. B. Say, Jacquard, le major Martin, le maréchal Suchet, etc.

LYON (le Golfe de), *Gallicus sinus*. *V.* LION (G. du).

LYONNAIS, grand gouvt de l'anc. France, avait pour bornes au N. la Bourgogne, au S. le Vélay et le Vivarais, à l'E. la Bresse et le Dauphiné, à l'O. le Bourbonnais et l'Auvergne, et se composait de 3 parties : le Lyonnais proprement dit, le Beaujolais, le Forez. Ch.-l. général, Lyon. Montagnes au centre (monts Iseron, Tarare, Pilat) : plaines fertiles à l'E., vers le Rhône et la Saône, et à l'O. vers la Loire. — Jadis habité par les Ségusiaves, ce pays fit sous les Romains partie de la Lyonnaise 1re, puis appartint aux Bourguignons (413), aux Francs (534) ; enfin il devint un comté particulier, qui fut réuni à la couronne par parties, savoir : le Lyonnais en 1307 sous Philippe le Bel, le Beaujolais et le Forez sous François I. Le Lyonnais proprement dit forme auj. le dép. du Rhône.

LYONNAISE, *Lugdunensis*, nom donné par Auguste à la partie de la Gaule comprise entre l'Océan britannique au N., la Belgique au N. E., l'Atlantique à l'O., l'Aquitaine au S. O., et la Grande-Séquanaise à l'E., c.-à-d. à la Celtique proprement dite, diminuée de quelques peuples situés au S. de la Loire et augmentée des *Lingones*. Elle formait au IVe siècle 4 provinces, savoir : 1° *Lyonnaise* 1re, au S. E. (auj. *Bourgogne, Nivernais, Forez*), comprenant les *Segusiavi, Mandubii, Ædui, Lingones*; ch.-l., *Lugdunum* (Lyon); — 2° *L.* 2e au N. (*Normandie*), comprenant les *Caletes, Veliocasses, Lexovii, Eburovices, Viducasses, Bajocasses, Abrincatui, Veneli, Saii* ; ch.-l., *Juliobona* (Lillebonne), ou *Rotomagus* (Rouen) ; — 3° *L.* 3e, à l'O. (*Bretagne, Maine, Anjou*), comprenant les *Turones, Diablintes, Cenomani, Andecavi, Arvii, Namnetes, Redones, Veneti, Curiosolites, Corisopites, Osismii* ; ch.-l. *Turones* (Tours) ; — 4° *L.* 4e, au centre (*Orléanais, Ile-de-France* et partie de la *Bourgogne*), comprenant les *Meldi, Tricasses, Senones, Carnutes, Parisii, Aureliani*; ch.-l., *Senones* (Sens).

LYONNET (Pierre), naturaliste, né en 1707 à Maëstricht, d'une famille lorraine, m. en 1789, remplissait à La Haye, auprès des États généraux, les fonctions de secrétaire des chiffres et de traducteur juré. Il consacra ses loisirs aux sciences, s'occupa surtout des insectes, et acquit le talent de graveur afin de pouvoir représenter plus fidèlement lui-même ses découvertes. Il donna une traduction française de la *Théologie des insectes* de Lesser, assista Tremblay dans la publication de son *Mémoire sur les polypes*, 1744, et publia lui-même en 1760 l'*Anatomie de la chenille qui ronge le saule*, monographie qui est un chef-d'œuvre de patience et d'exactitude.

LYONS-LA-FORÊT, ch.-l. de cant. (Eure), près d'une belle forêt, à 22 k. N. N. E. des Andelys ; 747 h. Fabr. d'indiennes, tanneries. Autrefois fortifié. Patrie de Benserade.

LYRE (Eure), bourg et abbaye. *V.* LIRE.

LYRNESSE, *Lyrnessus*, v. de Mysie, près d'Adramytte, était, au temps de la guerre de Troie, la capitale d'un petit royaume, et fut pillée par Achille qui y enleva la belle Briséis.

LYS (la), *Legia*, riv. de France et de Belgique, prend sa source à 15 kil. S. O. de Béthune (Pas-de-Calais) ; traverse le dép. du Nord, entre en Belgique près de Menin, arrose la Flandre occid. et la Flandre orient., passe à Courtray, et se jette dans l'Escaut à Gand ; 210 kil. de cours. Elle reçoit plusieurs canaux et la navigation y est très-active. — Cette riv. a donné son nom à un dép. de l'empire français, qui avait pour ch.-l. Bruges.

LYS (Jacques D'ARC DU), père de la Pucelle d'Orléans. *V.* JEANNE D'ARC.

LYS (Ordre du). On donna ce nom en 1814, lors de la 1re Restauration, à une décoration qui consistait en une *fleur de lys* en argent, suspendue à un ruban blanc. D'abord conférée au nom du roi, cette décoration ne fut bientôt plus qu'un signe de ralliement qui servait à distinguer les royalistes et que chacun prenait spontanément. Elle disparut avec la première ferveur du royalisme.

LYSANDRE, général lacédémonien, est surtout célèbre par la victoire navale qu'il remporta à Ægos-Potamos sur les Athéniens (405 av. J.-C.), victoire qui mit fin à la guerre du Péloponèse. A la suite du combat, il marcha sur Athènes, s'en empara, 404, et y établit le gouvernement des Trente tyrans. Lysandre, tout-puissant alors dans sa patrie, se préparait, dit-on, à l'asservir, lorsqu'il fut tué dans un combat livré par les Spartiates aux Thébains devant Haliarte, 395 av. J.-C. Plutarque a écrit sa *Vie*. Ce général, dit le biographe, savait coudre la peau du renard sur celle du lion.

LYSIAS, orateur athénien, né en 459 av. J.-C., m. en 378, aida Thrasybule à chasser les Trente tyrans. Il reste de lui 33 discours, avec des fragments de quelques autres : ils se distinguent par la pureté, la clarté, la grâce et offrent le modèle de l'atticisme. Un des plus éloquents est celui contre Ératosthène, qui avait fait mettre à mort Polémarque, frère de Lysias, pendant le gouvernement des Trente. On trouve ces discours dans les recueils de Reiske, de Bekker, de Didot. Les meilleurs éditions séparées sont celles de Taylor, Londres, 1739 ; de Scheybe, Leips., 1852 ; de Cobet, Amsterdam, 1863. L'abbé Auger les a traduits en franç., Paris, 1783, in-8. On doit à M. J. Girard une *Étude* sur *l'Atticisme dans Lysias*, 1855.

LYSIAS, général et parent d'Antiochus Épiphane, roi de Syrie, fut envoyé contre Judas Macchabée, se laissa surprendre par ce général près de Bethsura, perdit 5000 hommes et fut mis en fuite (165 av. J.-C.). Après la mort d'Épiphanes, il s'empara du pouvoir au nom du jeune Antiochus Eupator. Il assiégeait Jérusalem lorsqu'il apprit que Philippe, qui lui disputait la régence, s'était emparé de la capitale de la Syrie : il leva le siége, marcha contre son compétiteur et le défit ; mais, Démétrius Soter étant subitement apparu, Lysias et Eupator se virent abandonnés et furent massacrés par leurs propres gardes (162 ans).

LYSIMACHIE, *Lysimachia*, dite aussi *Hexamilium*, v. de la Chersonèse de Thrace, sur le golfe Mélas, fut fondée par Lysimaque l'an 309 av. J.-C.

LYSIMAQUE, *Lysimachus*, un des meilleurs généraux d'Alexandre, eut en partage après la mort du conquérant la Thrace avec les pays situés le long du Pont-Euxin (323 av. J.-C.), et bâtit la ville de Lysimachie pour en faire sa capitale. Il se ligua plusieurs fois avec Séleucus et Cassandre contre Antigone et Démétrius, et contribua à la victoire d'Ipsus (301), après laquelle il ajouta à ses États la Bithynie et quelques provinces de l'Asie-Mineure. A la fin de sa vie, il fit deux expéditions en Macédoine (295 et 286), et resta maître de ce pays. Il régnait depuis 25 ans en Thrace et depuis 4 ans en Macédoine, lorsqu'il fut tué à Cyropédion, dans un combat contre Séleucus (282 av. J.-C.). Il avait alors 80 ans. Lysimaque s'était rendu odieux par ses cruautés : n'épargnant pas même les siens, il mit à mort Agathocle, un de ses fils, sur de légers soupçons.

LYSIPPE, statuaire grec, natif de Sicyone, florissait vers 350 av. J.-C. Il obtint seul, avec Apelles et Pyrgotèle, l'honneur de reproduire les traits d'Alexandre. Les plus connus de ses ouvrages étaient un colosse de 40 coudées, à Tarente, une statue de *Socrate*, un *Hercule*, qu'on voyait encore à Constantinople au XIIIe siècle, une statue de l'*Occasion*, regardée comme son chef-d'œuvre. On a de lui un célèbre quadrige qu'il avait fait pour Alexandre, et qui, déposé d'abord à Corinthe, fut transporté ensuite à Constantinople, et de là à Venise, où on le voit encore. Winckelmann lui attribue le *Laocoon*.

LYSIS, philosophe grec, né à Tarente, fut disciple de Pythagore et échappa avec peine à la fureur de Cylon de Crotone. Il est regardé comme l'auteur des *Vers dorés*. On a de lui une *Lettre à Hipparque* (dans les *Opuscula mythologica et philosophica* de

Th. Gale), dans laquelle il lui reproche de divulguer les secrets de la philosophie de leur maître.

LYSISTRATE, statuaire grec, frère ou beau-frère de Lysippe, fit le 1er, dit-on, des modèles en cire et en argile et fut ainsi l'inventeur de l'art plastique.

LYSTRA, auj. *Latik*, v. de l'Asie-Mineure, dans Lycaonie, au N. O. d'Iconium. S. Paul y fut lapidé. Patrie de S. Timothée.

LYTTLETON (lord George), né en 1709 à Hagley (Worcester), mort en 1773, se fit connaître, encore fort jeune, par des *Pastorales* et par des *Lettres persanes*, faites à l'imitation de celles de Montesquieu, ouvrage médiocre, qu'il condamna lui-même. Élu député à la Chambre des Communes, il se montra l'adversaire ardent du ministère Robert Walpole, quoique son père fût lord de l'amirauté dans ce ministère. Après la chute de Walpole (1744), il fut successivement secrétaire du prince de Galles, lord-commissaire de la trésorie, trésorier de l'épargne du roi, chancelier de l'échiquier. Tombé en 1757 avec le ministère dont il faisait partie, il fut néanmoins créé pair et baron de Frankley. Depuis cette époque, il s'occupa uniquement de littérature. Il fut l'ami et le protecteur des gens de lettres, notamment de Fielding et de Thompson. Ses ouvrages les plus remarquables sont les *Dialogues des morts*, 1760; l'*Histoire de Henri II*, précédée de l'*Histoire des révolutions d'Angleterre*, 1767-1771, et une dissertation sur *la Conversion de S. Paul*. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par son neveu G. Ayscough, Londres, 1774, in-4. Il a paru sous son nom des *Lettres philosophiques sur l'Histoire d'Angleterre*, qui sont de Goldsmith. Lyttleton est surtout estimé pour l'élégance et la pureté de son style.

M

M. Dans les abréviations des noms propres, cette lettre se prenait chez les Romains pour *Marcus;* avec une apostrophe, M', pour *Manius*. — Chez les modernes, l'initiale M. se met pour Marie, Madeleine, Marthe, Marguerite; Marc, Martin, Michel, etc. : — S. M. pour Sa Majesté; — M' pour Mac (c'est-à-dire fils de), dans les noms écossais.

MAAS, nom de la *Meuse* en allemand.

MAASEYCK, MAASTRICHT. *V.* MAESEYCK, etc.

MAB, la fée des songes et la sage-femme des autres fées dans les traditions du moyen âge. Quelques-uns en font la reine des fées et lui donnent pour époux Obéron. Chaucer et Shakspeare (dans *Roméo et Juliette*) ont donné de cette fée et de sa cour des descriptions fort poétiques.

MABILLON (Jean), bénédictin de la congrégation de St-Maur, l'un des hommes les plus savants de son ordre, né en 1632, à St-Pierremont, près de Vouziers, m. en 1707, vint en 1664 à Paris, et aida dom d'Achéry à rédiger son *Spicilége*. En 1683, Colbert l'envoya en Allemagne pour y chercher tout ce qui pourrait servir à l'histoire de la France. Il alla également en Italie en 1689 aux dépens du roi, et en revint avec une ample moisson de livres et de manuscrits précieux. Il passa le reste de sa vie dans l'abbaye de St-Germain des Prés à Paris, se livrant à la rédaction de ses importants ouvrages. Les principaux sont : *Acta Sanctorum S. Benedicti in sæculorum classes distributa*, Paris, 1668-1702, 9 vol. in-fol., (auquel il joignit plus tard *Annales ordinis S. Benedicti*, 1713-39, 6 v. in-f.); *Analecta*, 1675-85, 4 vol. in-8, et 1723, in-fol. (ce sont des pièces recueillies dans diverses bibliothèques); *De re diplomatica*, 1681, in-fol., ouvrage capital, où il explique tout ce qui regarde l'écriture, le style, l'origine des chartes et diplômes; *Musæum italicum*, 1687-1689, 2 vol. in-4; *De liturgia gallicana*, 1689 et 1729, in-4; *S. Bernardi opera*, 1690, 2 vol. in-fol.; *Traité des études monastiques*, 1691. Sa *Vie* a été écrite par D. Ruinart, 1709, et par Chavin de Malan, 1843. Valery a publié en 1847, une *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*.

MABLY (Gabriel BONNOT de), connu sous le nom d'abbé *Mably*, écrivain français, frère de Condillac, né à Grenoble en 1709, mort en 1785, fut placé au séminaire de St-Sulpice par le cardinal de Tencin, son oncle. Plus jaloux de son indépendance que des dignités de l'Église, il se contenta de recevoir le sous-diaconat, et s'occupa tout entier d'études sur l'histoire et la politique. D'abord secrétaire du cardinal de Tencin, qui faisait partie du ministère, il fut chargé par lui de quelques missions diplomatiques; mais, vers 1746, il rompit avec le cardinal, et renonçant aux affaires, il s'adonna exclusivement à ses études de prédilection. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire, la morale et la politique; on y remarque en général un esprit austère, morose, une opposition vive aux institutions existantes et un grand enthousiasme pour les républiques de l'antiquité, surtout pour Lacédémone, qu'il présentait comme modèle. Ses principaux écrits sont : *Parallèle des Romains et des Français*, 1740 (où il professe des idées absolutistes, qu'il répudia depuis); *Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*, 1748, dont la publication fut défendue en France; *Observations sur les Grecs*, 1749; *Observations sur les Romains*, 1751; *les Principes des négociations*, 1757; *Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*, 1763 : c'est son meilleur ouvrage; *Observations sur l'histoire de France*, 1765; *Doutes sur l'ordre naturel des sociétés*, 1768; *De l'Étude de l'histoire*, 1778; *Manière d'écrire l'histoire*, 1782; *Principes de Morale*, 1784, etc. Mably est un utopiste, engoué de l'antiquité, enthousiaste de Sparte, et dont les idées furent malheureusement adoptées par quelques révolutionnaires. Comme écrivain, il est clair et quelquefois énergique, mais peu élégant et le plus souvent diffus. Ses *OEuvres* ont été réunies par l'abbé Arnoux, en 10 v. in-8, 1794-95.

MAC, mot qui veut dire *fils*, précède un grand nombre de noms propres en Écosse et en Irlande.

MACABRE (danse). On a nommé ainsi une ronde infernale qu'on supposait dansée par des morts de toute condition et de tout âge, rois ou sujets, riches ou pauvres, vieillards ou enfants, et à laquelle préside la Mort; c'est une allégorie ingénieuse figurant la fatalité qui condamne indistinctement tous les humains à mourir. Cette ronde se trouve représentée au moyen âge (du XIIIe au XVe siècle) dans un grand nombre d'églises et de cimetières, surtout en Allemagne, et est décrite dans un ouvrage singulier intitulé *la Danse macabre* ou *Danse des morts*, qui paraît avoir été d'abord écrit originairement en allemand, puis traduit en latin, en français, etc. Les plus anciennes éditions qu'on en connaisse en français remontent à l'an 1485 : Champollion-Figeac l'a exhumé en 1811 de la bibliothèque de Grenoble. Le nom de *Macabre* ne serait, selon quelques savants, que le nom même de l'auteur de cette invention poétique; selon d'autres, ce serait une corruption de l'arabe *magbarah* ou *makabir*, cimetière. Parmi les *Danses des Morts*, on connaît surtout celles de Minden, de Lucerne, de Lubeck, de Dresde et celle de Bâle, peinte dans le couvent des Dominicains et attribuée à Holbein.

MAC-ADAM (John LOUDON), ingénieur, curateur des routes en Écosse, puis à Bristol, né en Écosse en

1755, m. en 1836, a inventé le système de routes par empierrement qui porte son nom. *V.* MACADAMISAGE dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

MACAIRE (S.), *l'Ancien*, né dans la Hte-Égypte vers 300, de parents pauvres, m. vers 390, se retira dans le désert de Scété (Thébaïde) à l'âge de 30 ans, en fut tiré malgré lui pour être revêtu du sacerdoce, eut à subir des persécutions à cause de son attachement à la doctrine du concile de Nicée. On le fête le 15 janvier. On lui attribue 50 *homélies*, publiées en grec à Paris, 1559, et grec-lat. à Leipsick, 1698, à Bonn, 1850, et des *Opuscules ascétiques*, compris dans le *Thesaurus asceticus* du P. Poussines.

MACAIRE (S.), *le Jeune*, contemporain du préc., né à Alexandrie (Égypte), se retira vers 335 dans la solitude. Il m. en 394. On le fête le 2 janvier. Il est regardé comme l'auteur de la *Règle de S. Macaire*, imprimée dans le *Codex regularum*, Rome, 1661.

MACAIRE de Losane, cousin de Ganelon, et comme lui faux et méchant, donne son nom à un poëme du cycle de Charlemagne, édité par Guessard, 1866. On en a fait depuis un type de scélérat de notre époque : *Robert Macaire.*

MACALO, lieu de Lombardie, entre Bergame et Brescia, où Carmagnole, commandant les troupes vénitiennes, battit en 1427 les généraux du duc de Milan.

MACAO, *Ngao-men* en chinois, v. très-commerçante de la Chine propre (Kouang-toung), dans une presqu'île de la baie de Canton, à 120 kil. S. O. de Canton; 35 000 h. (dont env. 5000 Portugais). Elle appartient de nom aux Portugais, mais un mandarin chinois y exerce une surveillance générale. Des agents de la Compagnie anglaise des Indes orientales y résident aussi 8 mois. — Macao est aux Portugais depuis 1580 : elle leur fut donnée par l'emp. Chi-Tsong pour avoir délivré le pays d'un chef redoutable de pirates. Port franc depuis 1845 ; station de tous les bâtiments allant à Canton. Résidence d'un évêque catholique. Imprimerie chinoise, dirigée par des orientalistes anglais ; musée d'histoire naturelle et d'objets de sciences et d'arts. La ville européenne est très-petite, et séparée de la ville chinoise par une épaisse muraille. Assez florissante jadis, elle est auj. en décadence, surtout depuis l'établissement anglais de Hong-Kong.

MACAREL (M. A.), né en 1792, m. en 1851, était fils d'un conseiller à la Cour d'Orléans. Il remplit, à partir de 1828, la chaire de droit administratif à l'École de droit, fut nommé en 1830 maître des requêtes, puis conseiller d'État ; fut appelé peu après par M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, à la direction de l'administration départementale et communale, eut dans ce poste à préparer plusieurs lois importantes, fut, en 1849, élu par l'Assemblée nationale membre du conseil d'État et porté à la présidence de la section d'administration. Macarel avait dès 1818 publié des *Éléments de Jurisprudence administrative* ; il les compléta en 1828 par son traité des *Tribunaux administratifs*. Son *Cours de Droit administratif*, publié pour la 1re fois en 1842, a été depuis mis au courant de la législation par M. A. de Pistoye.

MACARONIQUE (poésie), poésie burlesque, dans laquelle on fait entrer des mots de la langue vulgaire en leur donnant une terminaison étrangère, surtout latine. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

MACARTNEY (George, comte de), diplomate anglais, né en Irlande en 1737, m. en 1806, fut successivement ambassadeur en Russie (1764), gouverneur de la Grenade et de Tabago (1775), gouverneur de Madras (1780), et enfin ambassadeur en Chine (1792) : dans cette ambassade, il avait pour mission d'obtenir un traité de commerce avec la Chine, mais il ne put y réussir. Néanmoins il fut à son retour fait comte, puis pair, et fut nommé en 1797 gouverneur de la colonie du Cap. La relation de son ambassade en Chine a été publiée à Londres en 1807.

MACASSAR, anc. v. de l'île de Célèbes, jadis capit. du roy. de Macassar, par 127°28' long. E., 5° 9' lat. S. Elle n'existe plus, mais près de son emplacement se voient auj. Vlaardingen et le fort de Rotterdam. — Le *Royaume de Macassar* était jadis florissant et occupait toute la côte S. O. de l'île ; il est auj. vassal de la Hollande ; sa capitale actuelle est Goak. — Les Portugais mirent pied les premiers dans ce pays en 1615 ; les Hollandais les en chassèrent en 1667. Les Hollandais nomment *Gouvernement de Macassar* l'ensemble de leurs possessions dans l'île de Célèbes.

On donne le nom de *Rade de Macassar* à une rade belle et sûre située près de Vlaardingen, et de *Détroit de M.* au détroit qui sépare Célèbes de Bornéo.

MACAULAY (Thomas BABINGTON), écrivain anglais, né en 1800, dans le Leicester, d'une famille écossaise, m. en 1859, avait pour père un riche marchand. Il se fit recevoir avocat, mais sans vouloir exercer ; débuta, dans la *Revue d'Édimbourg*, par des articles qui furent remarqués (notamment les *Essais sur Milton*, *lord Clive*, *Warren Hastings*), fut élu député en 1830 et soutint la cause de la Réforme, fut envoyé en 1834 à Calcutta comme membre du Conseil suprême de l'Inde, devint à son retour (1839) secrétaire de la guerre et membre du Conseil privé, et fut, en 1857, créé baron et pair d'Angleterre. Outre ses articles de Revue, qu'il a réunis sous le titre d'*Essais de Critique et d'Histoire* et qui ont été traduits en français par A. Pichot, 1860, il a publié une *Histoire de l'Angleterre depuis Jacques II* (1848-1856), dont il y a plusieurs traductions françaises. Cet ouvrage se distingue par une connaissance approfondie des sources, un rare talent d'exposition, une peinture fidèle des mœurs et des caractères, un style vif et coloré, un esprit vraiment libéral ; malheureusement, l'auteur n'a pu l'achever.

MACAULEY (Catherine SAWBRIDGE, mistriss), née en 1733 dans le comté de Kent, morte en 1791, épousa en 1760 le Dr Macauley, médecin de Londres, et se remaria en 1778 à un M. Graham. Imbue d'idées républicaines, elle fit en 1785 un voyage en Amérique où elle fut fort bien accueillie de Washington ; elle défendit la Révolution française contre Burke. On a d'elle une *Histoire d'Angleterre depuis Jacques I jusqu'à l'avénement de la maison de Hanovre*, 8 v. in-4, 1763-83, hostile aux Stuarts, des *Lettres sur l'éducation*, 1790, et divers ouvrages de morale et de politique, entre autres une réfutation de Hobbes.

MACBETH, prince écossais, cousin germain du roi Duncan, qui régnait au XIe siècle. Selon les chroniques, une sorcière lui avait prédit qu'il serait roi : pour accomplir la prédiction, il assassina Duncan près d'Inverness et se fit couronner à sa place (1040). Il se rendit odieux par ses cruautés, et fut détrôné en 1047 par Malcolm, fils de Duncan, qui avait obtenu des secours du roi d'Angleterre, Édouard le Confesseur. Le crime de Macbeth a fourni à Shakespeare le sujet d'une de ses plus belles tragédies, qui a été imitée par Ducis. On croit que le Macbeth de Shakespeare est le même que Duncan VII.

MACCARTHY (Nic. TULTE de), prédicateur catholique, né en 1769 à Dublin, était fils d'un comte irlandais établi en France. Il entra en 1818 dans l'ordre des Jésuites, se voua à la prédication, se fit entendre avec le plus grand succès dans les principales villes de France et de l'étranger, à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Toulouse, à Strasbourg, ainsi qu'à Rome, à Turin, à Chambéry, à Annecy, et mourut dans cette dernière ville en 1833. Son éloquence brillait par le choix des preuves, la richesse de l'élocution, la noblesse et la vérité des mouvements, et par une action vive et touchante. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1834, avec une *Notice* par l'abbé Deplace.

MACCARTHY (Jacq.), géographe, d'une famille irlandaise autre que celle du précédent, né en 1785 à Cork, m. en 1835, fut amené jeune en France, s'enrôla à 17 ans, fut licencié en 1815 avec le grade de chef de bataillon, se fit instituteur et traducteur, puis obtint un emploi au dépôt de la guerre, et remplit par intérim les fonctions de chef de la section de statistique. On lui doit un *Choix de Voyages modernes*,

10 vol. in-8, 1821-22, un *Dictionnaire universel de Géographie*, 2 vol. in-8, 1835, et des traductions d'ouvrages historiques ou géographiques anglais. — Son fils, M. Oscar Maccarthy, officier distingué, s'est surtout occupé de la géographie de l'Algérie.

MACCHABÉE. *V.* MACHABÉE.

MACCLESFIELD, v. d'Angleterre (Chester), sur le Rollin, affluent de la Mersey, à 53 kil. N. E. de Chester; 40000 hab. Belle église paroissiale de St-Michel, bâtie en 1278. Fabriques d'étoffes de soie et de tissus de coton; filatures hydrauliques; fonderies de cuivre et de fer. Aux env., houille, ardoises.

MACDONALD (Ét. Jacq. Jos. Alexandre), duc de Tarente, maréchal de France, né en 1765 à Sancerre, d'une famille originaire d'Irlande, m. en 1840, servit d'abord dans le régiment irlandais de Dillon, se distingua à la bataille de Jemmapes, après laquelle il fut fait colonel (1792), fut nommé dès l'année suiv. général de brigade et défit le duc d'York en plusieurs rencontres. En 1795, il traversa le Wahal sur la glace et s'empara de la flotte hollandaise à la tête de son infanterie : il reçut aussitôt en récompense le grade de général de division. Envoyé en Italie en 1798, comme gouverneur des États romains, il battit à Otricoli 80000 Napolitains, qui étaient venus l'attaquer. Peu après, il remplaça Championnet dans le commandement de Naples et réduisit la Calabre. En 1799, il disputa opiniâtrément à Souvarow le passage de la Trébie avec une armée fort inférieure. L'année suivante, Moreau, général en chef de l'armée du Rhin, lui confia le commandement de son aile droite : il réussit, par une marche admirable à travers les Alpes, à s'emparer du Splugen. Disgracié en 1804 pour avoir défendu Moreau, il ne reprit du service qu'en 1809 et combattit à Wagram : il s'y distingua tellement que Napoléon lui donna aussitôt le bâton de maréchal, avec le titre de duc de Tarente. En 1812, il commanda le 10e corps en Russie; il combattit à Lutzen, à Bautzen et à Leipsick (1813) : pendant la campagne de 1814 il commanda l'aile gauche de l'armée et lutta sans relâche contre des forces supérieures. Après l'abdication de Napoléon, Macdonald fut nommé membre de la Chambre des Pairs et chargé de licencier l'armée de la Loire. En 1816, il devint grand-chancelier de la Légion-d'Honneur : il conserva cette dignité jusqu'en 1831. Dans toutes ses campagnes, Macdonald se distingua par son désintéressement. A la Chambre des Pairs, il se montra constitutionnel.

Macdonald était le nom d'un clan écossais de la vallée de Glancoe, qui fut massacré en 1692 pour avoir pris part à l'insurrection en faveur des Stuarts.

MACDUFF, bg d'Écosse (Banff), à 2 kil. E. de Banff, sur le golfe de Murray, donne son nom à une branche des comtes de Fife. *V.* FIFE.

MACEDO (le P. François de), dit *François de St-Augustin*, cordelier portugais, né à Coïmbre en 1596, m. à Padoue en 1681, fut chargé de plusieurs missions politiques à la cour de France par le roi de Portugal Jean IV, et professa à Rome, à Venise et à Padoue. Il a publié plus de 100 ouvrages, entre autres : *Propugnaculum lusitano-gallicum*, Paris, 1647, où il défend les droits du duc de Bragance à la couronne de Portugal; *Encyclopædia in agonem litterarum producta* (thèse *de omni re scibili*, qu'il soutint à Rome en 1657 pendant trois jours); *Schema congregationis S. Officii romani*, 1676 : c'est une histoire de l'Inquisition, institution qu'il fait remonter jusqu'à l'origine du monde. Il excellait à improviser les vers latins. Il avait aussi composé en latin des pièces de théâtre, *Orphée*, *Jacob*, etc., dont quelques-unes furent représentées devant Louis XIV.

MACÉDOINE, *Macedonia*, roy. de l'anc. Grèce, au N. de la mer Égée et de la Thessalie, à l'O. de la Thrace, à l'E. de l'Illyrie, avait pour bornes naturelles les monts Cambuniens et Olympe au S., Bermiens et Pinde à l'O., Scardus au N., et le Strymon à l'E., mais finit par s'étendre à l'E. jusqu'au Nestus. On y distingue 5 régions principales, la B.-Macédoine, la H.-Macédoine, la Macédoine occid. ou Illyrie macédonienne, la Macédoine orient. ou Thrace macédonienne, et la Chalcidique. Elle se divisait en un assez grand nombre de provinces ou de pays : l'Émathie, berceau et centre de la monarchie, dont le nom est quelquefois étendu à toute la Macédoine, la Mygdonie, la Bottiée, l'Anthémasie, la Piérie; à l'E., l'Élymiotide, l'Orestide, la Dassarétie, la Lyncestide, la Pénestie, etc. Les villes d'Édesse et de Pella furent successivement capitales de toute la Macédoine. L'Haliacmon, le Ludias, l'Axius, le Strymon, en étaient les principales rivières. Beaucoup de ports; mines d'or (à Philippes). Les habitants, de race thrace autant qu'hellénique, étaient très-braves et infatigables, mais peu civilisés, du moins avant Philippe; aussi les Grecs les regardaient-ils comme barbares.

Le roy. de Macédoine fut fondé vers 1392 av. J.-C. par une tribu de Pélasges, les *Macedones*, chassés de l'Histiéotide, contrée de la Thessalie. Pélagon, un de leurs rois, défendit Priam contre les Grecs. En 796, l'Héraclide Caranus, frère d'un roi d'Argos, amena dans l'Émathie une colonie d'Argiens et autres Grecs, fonda une dynastie nouvelle, et bâtit Édesse. Ses successeurs réunirent à leurs États la Haute et la Basse-Macédoine, ainsi que la Chalcidique. En 492, la Macédoine, envahie par les généraux de Darius, fut contrainte de subir l'alliance des Perses; mais elle revint à l'alliance grecque après la bataille de Platée, 479. Après le règne heureux d'Archélaüs, le pays était livré à une anarchie complète, lorsque Philippe II monta sur le trône, 360 av. J.-C. Ce prince y rétablit l'ordre, reconquit les anciennes provinces, en ajouta de nouvelles, et soumit la Grèce entière à sa domination; il se préparait à porter la guerre en Perse, lorsqu'il mourut assassiné, 336. Alexandre réalisa ses projets; mais à sa mort, 323, son empire fut démembré, et la Macédoine, après avoir été successivement dominée par Antipater, Polysperchon, Pyrrhus, Lysimaque, Ptolémée Céraunus, finit par devenir, en 278, le lot d'Antigone-Gonatas, dont les descendants la gardèrent jusqu'à la conquête romaine. Sous ces rois elle comprit, outre la Macédoine propre, la Thessalie; en même temps elle dominait sur l'Épire, et exerçait une influence contestée, mais réelle, sur la plus grande partie de la Grèce méridionale. Les Romains ne réduisirent ce pays qu'après une longue lutte : l'an 200 av. J.-C., ils déclarèrent la guerre à Philippe V, qui avait soutenu Annibal; Flamininus le vainquit à Cynocéphales en Thessalie, 197; dix ans plus tard, Paul-Émile battit Persée à Pydna, 168; en 148, la révolte d'Andriscus servit de prétexte à une nouvelle guerre, et Métellus, vainqueur dans une 2e bataille de Pydna, réduisit la Macédoine en province romaine. Lors du partage de l'empire au IVe siècle de notre ère, la Macédoine fut comprise dans l'empire d'Orient; elle forma un des deux diocèses de la préfecture d'Illyrie. Ce diocèse, beaucoup plus vaste que la contrée connue jusque-là sous ce nom, était divisé en 6 prov. : Macédoine propre, capitale Thessalonique; Nouv.-Épire, cap. Dyrrachium; Anc. Épire, cap. Nicopolis; Thessalie, cap. Larisse; Crète, cap. Gortyne; Achaïe, cap. Corinthe. Au XIIIe s., les Croisés, devenus maîtres de l'empire grec, formèrent en Macédoine, pour Boniface de Montferrat, un royaume particulier qui avait Thessalonique pour capitale et qui est connu sous le nom de *Royaume de Thessalonique*. Au XVe siècle, la Macédoine tomba, avec les autres provinces de l'empire grec, sous le joug des Ottomans, qui la possèdent encore. Elle forme dans leur empire la partie occidentale de la Roumélie (eyalets de Salonique, d'Uskub et de Monastir).

Rois de Macédoine depuis 796 *av. J.-C.*

Caranus,	796	Philippe I,	609
Cœnus,	766	Ajeropas,	576
Tyrimmas,	738	Alcétas,	556
Perdiccas I,	695	Amyntas I,	538
Argeus I,	647	Alexandre I,	496

Perdiccas II, 452
Archelaüs I, 429
Orestes, 405
Archelaüs II, 402
Amyntas II, 398
Pausanias, 397
Amyntas III, 396
Argeus II, 390
Amyntas III (*rétabli*), 388
Alexandre II, 370
Ptolémée, 369
Perdiccas III, 366
Amyntas IV, 360
Philippe II, 359
Alexandre III, dit le Grand, 336
Philippe III Arrhidée, 323
Alexandre Aigus, 317
(*Régents : Perdiccas*, 322; *Pithon*, 320; *Antipater*, 320; *Polysperchon*, 320-11).
Cassandre, 311
Philippe IV, Antipater, Alexandre, } 298
Démétrius I, 295
Pyrrhus, d'Épire, 287-86
Lysimaque, de Thrace, 287-82
Séleucus, de Syrie, 282
Ptolémée Céraunus, 281
Méléagre, 279
Antipater (*de nouv.*), 278
Antigone Gonatas, 278
Pyrrhus (*de nouv.*), 274
Antigone (*de nouv.*) 273 42
(Alexandre, fils de Pyrrhus), 267-66
Démétrius II, 242
Antigone Doson, 232
Philippe V, 221
Persée, 178-168
Andriscus, 152-148

MACÉDONIUS, patriarche de Constantinople de 343 à 360, était attaché au parti des Semi-Ariens. Il ne parvint au patriarcat qu'à la suite de la déposition du patriarche Paul : le jour de son installation il s'engagea entre ses partisans et les Catholiques une rixe dans laquelle périrent plus de 3000 personnes. Déposé en 347, il ne recouvra son siége qu'en 350. A la suite d'autres troubles, l'empereur Constance le fit définitivement déposer, en 360, dans un concile tenu à Constantinople. Après cette déposition, Macédonius se fit le chef d'une hérésie nouvelle, celle des Pneumatiques, dits aussi Macédoniens, qui niaient la divinité du St-Esprit.

MACER (CLODIUS), préteur en Afrique sous Néron, voulut, à l'avénement de Galba, se rendre indépendant et affamer l'Italie. Galba le fit tuer en 68.

MACER (Æmilius), poëte de Vérone, né vers 70 av. J.-C., contemporain d'Auguste et ami d'Ovide, avait écrit un poëme sur les plantes vénéneuses; qui paraît perdu. Cependant on a sous son nom un poëme *de Herbarum virtutibus*, qui a été publié à Bruxelles en 1477, à Hambourg, 1590, et à Leipsick, 1833, et qui a été traduit en français, Rouen, 1588.

MACERATA, v. d'Italie, ch.-l. de prov., à 178 k. N. E. de Rome; 16 000 hab. Évêché, tribunaux, université, créée en 1824. Belle cathédrale, porte Pie, etc. Elle occupe l'emplacement de l'anc. *Helvia Ricina*, détruite par les Goths. Dans le roy. (français) d'Italie, elle fut le ch.-l. du dép. du Musone. — La prov. de Macerata, entre celles d'Ancône, Urbin, Pérouse, Camerino, Fermo et l'Adriatique, a 80 k. sur 45, et 250 000 hab. Elle est traversée par l'Apennin et arrosée par plusieurs rivières (Musone, Esino, Potenza, etc.). Cette prov. appartenait aux États romains, où elle formait une *Délégation*. Elle a été annexée en 1860 au royaume d'Italie.

MACFARLANE (Robert), écrivain politique, né en Écosse en 1734, mort en 1804, écrivit en faveur de l'opposition, et dirigea en ce sens, pendant plusieurs années les journaux le *Morning-Chronicle* et le *London Packet*. Admirateur d'Ossian, il aida Macpherson dans son travail de révision, donna lui-même une traduction en vers latins des poésies du barde écossais, ainsi qu'un *Essai sur l'authenticité d'Ossian et de ses poëmes*, Londres, 1804.

MACHABÉE (Matathias), vaillant guerrier juif, de la famille sacerdotale des Asmonéens, brava les ordres tyranniques donnés par Antiochus Épiphane pour contraindre le peuple juif à sacrifier aux idoles, fut élu général par ses concitoyens insurgés, chassa les Syriens et releva les autels du vrai Dieu. Il mourut au milieu de ses succès, l'an 166 av. J.-C., laissant 5 fils, Judas, Simon, Jonathas, Jean et Éléazar; les trois premiers surtout sont célèbres.

MACHABÉE (Judas), fils de Matathias, lui succéda dans le commandement des Juifs en 166, battit les généraux d'Antiochus Épiphane, Apollonius, Nicanor, Gorgias, Ptolémée et Lysias; rentra en triomphe dans Jérusalem, et purifia le temple (164). Antiochus ayant envoyé contre Judas de nouvelles troupes, il les défit également. Ce roi allait marcher contre lui en personne, à la tête d'une armée formidable, lorsqu'il fut enlevé par une maladie terrible. Antiochus Eupator, successeur d'Épiphane, accorda aux Juifs une paix avantageuse; mais cette paix fut rompue par un nouveau roi de Syrie, Démétrius Soter : Judas, après avoir remporté plusieurs avantages, périt enfin dans un combat, accablé par le nombre, 161.

MACHABÉE (Jonathas), frère du précéd., lui succéda dans le commandement en 161, chassa Bacchidès de la Judée (158), s'allia avec Alexandre Bala, usurpateur du trône de Syrie, puis, après la mort de ce dernier, avec Démétrius Nicator, et quitta encore celui-ci pour se déclarer en faveur du jeune Antiochus, fils d'Alexandre Bala. Il soutint fidèlement ce dernier. Tryphon, qui voulait usurper le trône sur ce jeune prince, se défit de Jonathas par trahison, 143.

MACHABÉE (SIMON), frère des deux précéd., succéda à Jonathas comme prince des Juifs et grand sacrificateur, s'empara de Gaza et fit reconnaître l'indépendance de la Judée par Démétrius Nicator, roi de Syrie. Il eut ensuite à soutenir la guerre contre Anthiochus Sidétès, et força les généraux de ce prince à quitter la Judée. Après une administration glorieuse de dix ans, il fut assassiné par Ptolémée, son gendre. — Son fils régna sous le nom de Jean Hyrcan.

MACHABÉE (Éléazar). *V.* ÉLÉAZAR.

Le nom de *Machabée*, dérivé de l'hébreu *Machab*, marteau, fut donné aux membres de cette famille parce qu'ils *brisèrent* la puissance des rois de Syrie. Leurs exploits sont racontés dans les deux livres de l'Ancien Testament qui portent le titre de *Machabées*.

MACHABÉES (les), nom de sept frères qui souffrirent le martyre avec leur mère, sous Antiochus Épiphane, l'an 168 av. J.-C. Leur crime était d'avoir refusé de manger des viandes consacrées aux idoles; Leur mère, avec un courage admirable, les exhortait à supporter les tourments. — Ces jeunes martyrs n'appartenaient point à la famille des précédents.

MACHADO. *V.* BARBOSA DE MACHADO.

MACHANIDAS, tyran de Lacédémone, usurpa l'autorité l'an 210 av. J.-C., voulut assujettir tout le Péloponèse, mais fut vaincu et tué à Mantinée par Philopœmen, 206 av. J.-C.

MACHAON et **PODALIRE**, célèbres médecins, fils d'Esculape et d'Épione ou Arsinoé, et élèves du centaure Chiron, étaient en même temps guerriers et guidèrent les soldats d'Œchalie au siége de Troie. Machaon y guérit Ménélas, blessé d'un coup de flèche; mais il fut tué par Eurypyle, fils de Télèphe. Podalire, après la prise de Troie, fit naufrage et aborda en Carie, où il épousa la fille du roi. Les deux frères furent adorés après leur mort.

MACHAULT, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 17 kil. S. O. de Vouziers; 750 hab.

MACHAULT D'ARNOUVILLE (J. B.), contrôleur général des finances, né en 1701, m. en 1794, fit rendre en 1747 un édit fameux connu sous le nom d'*Édit de mainmorte*, qui « défendait tout nouvel établissement de chapitre, collége, séminaire, maison religieuse, sans une permission expresse du roi, et révoquait tous les établissements de ce genre faits sans autorisation juridique. » Nommé en 1749 ministre d'État, il établit un impôt d'un vingtième, gradué sur le prix de ferme des terres, et dont personne n'était exempt. L'année suivante, il succéda à d'Aguesseau dans la charge de garde des sceaux, tout en conservant le contrôle général. Il fit rendre en 1753 un arrêté pour la liberté du commerce des grains dans l'intérieur de la France. Nommé en 1754, ministre de la marine, il montra dans ce nouveau poste la même activité et la même intelligence que dans les précédents, arma l'escadre avec laquelle La Galissonnière défit l'amiral anglais Byng et celle qui

ferma aux Anglais le chemin du Canada. Mais, attaqué de toutes parts, surtout par le clergé, dont il avait réduit les immunités financières, il fut disgracié la même année, par l'effet des intrigues de Mme de Pompadour (1754). Il vécut depuis dans la retraite, dans sa terre d'Arnouville, près de Paris. Enfermé en 1794 aux Madelonnettes comme suspect, il mourut dans cette prison.

MACHECOUL, ch.-l. de cant. (Loire-inf.), à 32 k. S. O. de Nantes; 1600 hab. Jadis ch.-l. du duché de Retz, cette ville a beaucoup souffert dans les guerres de la Vendée.

MACHIAVEL, *Niccolo Macchiavelli*, né à Florence en 1469, d'une famille noble, mais pauvre, mort en 1527, fut pendant 14 ans, de 1499 à 1512, secrétaire de la république florentine, chargé de recueillir les délibérations du conseil des dix magistrats suprêmes et de rédiger les traités et la correspondance. Il exerça en cette qualité une grande influence sur les affaires, et remplit plusieurs missions en France, en Allemagne, à Rome. A la suite d'une révolution qui rappela les Médicis dans Florence (1512), il perdit son office. Impliqué peu après dans une accusation de conspiration contre le cardinal de Médicis (depuis Léon X), il fut mis à la torture, puis exilé; cependant il réussit au bout de quelques années à gagner la confiance des Médicis, et fut employé de nouveau (1521) : Laurent de Médicis le nomma historiographe de Florence. Il avait consacré aux lettres le temps de sa disgrâce, et c'est dans cet intervalle qu'il a composé la plupart de ses ouvrages. Les principaux sont : *le Prince*, où il enseigne aux tyrans les moyens de réussir, même au mépris de la justice et de l'humanité, et où il expose cette détestable politique qui a reçu depuis le nom de *machiavélique* : il adressa ce traité manuscrit en 1514 à Laurent de Médicis, devenu depuis peu maître de Florence, afin d'obtenir sa protection; *Discours sur Tite-Live*, écrits vers 1516, où il se montre profond penseur, mais où l'on retrouve des doctrines politiques non moins perverses; *Histoire de Florence* (de 1205 à 1424), écrite vers 1524 : c'est assurément son meilleur ouvrage; *Legazioni*, ou relation de ses ambassades; *De l'Art de la guerre*. On a aussi de lui quelques comédies dont la plus connue est la *Mandragore*, pièce très-licencieuse, et plusieurs nouvelles, parmi lesquelles on remarque *Belphégor*, qui a été imitée, ainsi que la comédie précédente, par La Fontaine. Ses œuvres n'ont été imprimées qu'après sa mort. Les éditions les plus estimées sont celles de Florence, 1813, 8 vol. in-8, et 1818, 10 vol. in-8. Elles ont été trad. par Guiraudet et Hochet, 1799, 10 vol. in-8, et par Périès, 1823-26, 12 v. in-8. Canestrini a publié en 1857 à Florence ses *Œuvres inédites*, récemment retrouvées. Les écrits de Machiavel sont condamnés à Rome. *Le Prince* a été réfuté par Frédéric II, sous le titre d'*Anti-Machiavel*. M. L. J. de Bouillé a publié des *Commentaires politiques et historiques sur le Traité du Prince de Machiavel et sur l'Anti-Machiavel de Frédéric II*, 1827. Sous le titre de *Machiavel, son génie et ses erreurs* (1833), Artaud de Montor a donné une juste appréciation de son caractère et de ses écrits. Quelque opinion qu'on ait de la moralité de cet homme célèbre, on ne peut lui contester le titre de grand écrivain. On l'a souvent rapproché de Tacite.

MACHINE (la), bourg de France (Nièvre), à 6 kil. N. O. de Decize; 2000 h. Houille; forges.

MACHINE INFERNALE. On connaît spécialement sous ce nom une machine meurtrière qui fut dirigée contre le 1er consul Bonaparte le 3 nivôse an IX (24 déc. 1800): elle consistait en un tonneau rempli d'artifices et de projectiles, qui devait éclater au moment du passage du consul par la rue St-Nicaise près des Tuileries. L'explosion eut lieu quelques instants après son passage; 46 maisons furent ébranlées et endommagées; il y eut 8 personnes tuées et 18 blessées grièvement. Il fut reconnu que c'était l'œuvre des royalistes : Carbon, St-Réjant, agents de George Cadoudal, furent exécutés; Limoëlan, leur complice, échappa.

On a aussi appliqué le nom de Machine infernale à l'appareil employé par Fieschi pour exterminer d'un seul coup toute la famille royale. *V.* FIESCHI.

MACIÉJOWICE, vge de Pologne, à 60 k. S. O. de Siedlec, sur l'Ockrzeicza. Les Polonais, commandés par Kosciuszko, y perdirent le 10 oct. 1794 une bat. décisive.

MACINE (le), historien arabe. *V.* ELMACIN.

MACK (Ch., baron de), général autrichien, né en 1752 en Franconie, m. à Vienne en 1828, avait fait avec distinction plusieurs campagnes, notamment celles des Pays-Bas contre la France en 1792 et 93, lorsqu'il fut envoyé en 1798 à Naples par l'empereur d'Autriche pour commander en chef l'armée napolitaine qui marchait contre les Français, maîtres de Rome. Il se fit battre honteusement par Macdonald et Championnet, puis tomba entre les mains de l'ennemi. Laissé prisonnier sur parole à Paris, il s'échappa. Chargé d'un nouveau commandement en Bavière, en 1806, il se laissa cerner par Napoléon et enfermer à Ulm, et fut forcé de se rendre à discrétion avec 30 000 hommes. Il fut condamné à mort; mais la peine fut commuée et il fut détenu 2 ans au Spielberg.

MACKAU (Armand, baron de), amiral français, né à Paris en 1788, d'une famille originaire d'Irlande, m. en 1855, s'empara en 1811, n'étant encore qu'enseigne, d'un brick anglais beaucoup mieux armé, fut en récompense promu immédiatement au grade de lieutenant de vaisseau, et fut nommé capitaine de frégate dès l'année suivante, après avoir capturé plusieurs corsaires. Chargé depuis la paix de plusieurs missions, il s'en acquitta avec succès : il dirigea notamment les négociations avec Haïti, porta en 1825 au Port-au-Prince l'ordonnance qui reconnaissait l'indépendance de la colonie et sut aplanir les difficultés qui se présentaient dans l'exécution. Il fut, à son retour, investi, avec le grade de contre-amiral, du commandement de la station des Antilles, obtint de la Nouv.-Grenade, sans coup férir, la réparation d'une insulte faite au consul français (1833), signa en 1840 avec le gouvernement de La Plata un traité destiné à mettre un terme aux différends survenus entre cette république et la France, et fut bientôt après nommé vice-amiral et pair de France. Appelé en 1843 au ministère de la marine, il s'attacha surtout à augmenter la flotte, à développer la marine à vapeur, à hâter, mais avec prudence, l'affranchissement des noirs, et fut élevé en 1847 à la dignité d'amiral. D'un caractère bon, généreux et sûr, administrateur aussi consciencieux qu'éclairé, le baron de Mackau joignait à la dignité et à l'autorité du commandement la bienveillance et l'affabilité qui font aimer.

MACKENZIE (le), fleuve de l'Amérique septentrionale, sort du lac de l'Esclave à l'O., arrose le pays des Grands Esquimaux en coulant au N. O., et tombe dans l'Océan Glacial arctique par 136° long. O., 69° 14' lat. N.; cours, 1200 k. Exploré en 1789 par Alex. Mackenzie et en 1825 par John Franklin.

MACKENZIE (George), jurisconsulte écossais, né en 1636 à Dundee, dans le comté d'Angus, m. en 1691, vint étudier à l'Université de Bourges, acquit une grande réputation au barreau d'Édimbourg, et fut choisi comme défenseur par le marquis d'Argyle, accusé de trahison (1661); devint ensuite juge d'une cour criminelle, avocat du roi, et enfin l'un des lords du conseil privé en Écosse; il montra dans ces fonctions un tel zèle pour la cause du roi que les *Covenantaires* l'appelaient *l'Avocat sanguinaire*. Après la révolution de 1688, il quitta l'Écosse et se retira en Angleterre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, de théologie et de morale, réunis à Édimbourg, 1716, 2 v. in-fol.; on y remarque *l'Arétin* ou *le Roman sérieux; Religio stoïci; Moral gallantry; Hist. morale de la Frugalité*. Il avait fondé à Édimbourg la bibliothèque des avocats.

MACKENZIE (H.), écrivain, né à Édimbourg en 1745, m. en 1831, fut avocat général à la cour de l'échi-

quier d'Édimbourg, puis contrôleur des taxes en Écosse. On lui doit plusieurs compositions pleines de grâce et de délicatesse, entre autres, *l'Homme sentimental* (*The Man of feeling*), nouvelle, 1778; *l'Homme du monde*, qui fait suite à *l'Homme sentimental; Julia de Roubigné*, roman en forme de lettres. Il publia deux journaux dans le genre du *Spectateur* qui eurent un grand succès : *le Miroir* et *l'Oisif* (*the Lounger*). Il s'essaya aussi, mais avec moins de bonheur, dans le genre dramatique. H. Mackenzie donna lui-même une édit. de ses *OEuvres*, 8 vol. in-8, Édimb., 1808.

MACKENZIE (Alex.), voyageur anglais, né vers 1760, alla de bonne heure au Canada pour y faire le commerce des pelleteries, découvrit dans ses excursions le fleuve qui a conservé son nom (1789), entreprit le premier, en 1792, de traverser l'Amérique septentrionale dans toute sa largeur, réussit à exécuter ce hardi projet : il parvint en juillet 1793 sur les côtes du Grand Océan, par 52° 21' lat. N. La relation de son voyage fut publiée à Londres en 1801, et trad. en français dès 1802, par Castéra, Paris, 3 vol. in-8.

MACKINTOSH (sir James), écrivain écossais, né à Dores (Inverness) en 1765, m. en 1832, étudia d'abord la médecine, puis les lois, prit la défense de la Révolution française contre les attaques de Burke dans un livre intitulé: *Vindiciæ gallicanæ* (1791), qui eut un grand succès et lui valut l'amitié de Fox; puis se produisit au barreau où il eut à plaider une cause célèbre, celle de Peltier, poursuivi pour un libelle contre le 1er consul (Bonaparte); fut envoyé en 1804 aux Indes avec le titre de juge au tribunal de Bombay; revint en Angleterre en 1811, entra au Parlement l'année suivante et fut un des promoteurs de la Réforme parlementaire. On a de lui: une *Histoire de la révolution de* 1688; une *Hist. d'Angleterre*; des *Mélanges philosophiques*, trad. par L. Simon; un *Essai sur les progrès de la philosophie morale* (trad. par Poret, Paris, 1836) : dans ce dernier ouvrage, il rapporte l'approbation morale, non à un jugement de la raison, mais à un simple sentiment, à une *émotion* toute spéciale.

MAC-LAURIN (Colin), mathématicien écossais, né en 1698, à Kilmoddan près d'Inverary, m. en 1746, obtint dès 1717 la chaire de mathématiques au collége Maréchal, à Aberdeen, et fut plus tard adjoint à Gregory dans l'Université d'Édimbourg. Il publia à 22 ans un traité sur les courbes, qui étonna Newton luimême; il partagea en 1740, avec Daniel Bernouilli et Euler, le prix proposé par l'Académie des sciences de Paris pour un mémoire sur *le flux et le reflux de la mer*. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Geometria organica*, Londres, 1720; *Traité des fluxions* (en anglais), 1742, trad. par le P. Pézenas, 1749; *Traité d'algèbre*, trad. par Lecozic, 1753; *Découvertes philosophiques de Newton*, 1748, trad. par Lavirotte, 1749.

MACLOU ou MALO (S.), né au pays de Galles, dans la vallée de Llan-Carvan, à la fin du Ve siècle, vint vers l'an 520 prêcher la foi dans l'Armorique (Bretagne), et se fixa près de la ville nommée à cette époque Aleth, et qui depuis reçut, en souvenir de lui, le nom de St-Malo. Après avoir éprouvé quelques persécutions de la part du roi Hoël, il fut élu en 541 évêque d'Aleth. Il se démit dans la suite de ses fonctions pastorales pour aller faire de nouvelles conversions, et mourut à Saintes en 565. D'autres le font vivre plus tard et placent sa mort en 612 ou 627. On le fête le 17 nov. De nombreuses églises lui sont consacrées.

MÂCON, *Matisco*, ch.-l. du dép. de Saône-et-Loire, sur la r. dr. de la Saône, à 401 kil. S. E. de Paris (411 par ch. de fer), à 67 kil. N. de Lyon; 18 006 h. Tribunaux de 1re inst. et de commerce, lycée, école normale primaire, école de dessin et d'horlogerie, bibliothèque; société des sciences, arts, lettres et agriculture. Ancien palais épiscopal (Mâcon avait jadis un évêché), église de St-Vincent, hôtel de ville, Hôtel-Dieu; beau quai, pont sur la Saône, fort ancien, qu'on attribue, mais à tort, à J. César, restes d'un arc de triomphe. Fabriques d'étoffes de laine et de velours, d'horlogerie, de quincaillerie. Grand commerce de vins de Mâcon, Thorins, Pouilly et autres; raisiné dit de Cotignac, etc. Patrie de Seneçay, Dombey, Lamartine. — Ville fort ancienne, qui existai du temps de César, et appartenait aux Éduens; souvent ravagée par les Barbares, notamment par Attila, et conquise par les Bourguignons. Réunie à l'empire de Charlemagne, puis au roy. d'Arles (877), elle eut des princes particuliers à partir du Xe siècle. Alix, héritière du comté, épousa Robert de Dreux, qui le vendit à S. Louis en 1238. En 1435, Charles VII céda le comté à Philippe le Bon, duc de Bourgogne; mais Louis XI le réunit à la couronne après la mort de Charles le Téméraire (1477). Mâcon fut dès le Ve siècle le siége d'un évêché, auj. supprimé; il s'y tint 2 conciles au VIe siècle. Le Calvinisme y pénétra en 1559: aussi eut-elle à souffrir pendant les guerres de religion : enlevée par surprise par les Catholiques en 1562, elle fut reprise en 1567 par les Protestants, qui en furent chassés la même année. Le 9 mars 1814 un combat s'y livra entre les Français et les alliés.

MÂCON (Comté de) ou MÂCONNAIS, un des 4 comtés annexes du duché de Bourgogne, entre le Châlonnais au N., la Bresse à l'E., le Lyonnais au S., le Brionnais et le Charolais à l'O. Places principales : Mâcon, St-Gengoux, Tournus, Cluny. Il forme auj. l'arrond. de Mâcon dans le dép. de Saône-et-Loire.

MACORABA, nom latinisé de LA MECQUE.

MACOUBA (LE), v. de la Martinique, sur la côte N. à 20 kil. N. de St-Pierre; 2250 hab. Sucre, cacao, café, tabac fort renommés.

MAÇOUD. *V.* MAS'OUD.

MACPHERSON (James), écrivain, né en 1738 en Écosse, dans le comté d'Inverness, m. en 1796, publia en 1760 quelques *Poésies* d'Ossian, ancien barde écossais, traduites de l'ancienne langue gaélique et compléta cette publication en 1762 par le poëme de *Fingal*, en 1763 par celui de *Témora*. Ces poésies eurent un succès prodigieux et passèrent aussitôt dans toutes les langues de l'Europe; mais il s'éleva une vive controverse sur leur authenticité. Il paraît que l'existence de poésies gaéliques est incontestable; Macpherson n'eut d'autre tort que de paraphraser l'original, d'en adoucir quelquefois la rudesse, et de remplir les lacunes par des passages de son invention. Pour lever tous les doutes, il légua à H. Mackensie la somme nécessaire pour publier le texte original d'Ossian (*V.* ce nom). Macpherson a aussi composé une traduction de l'*Iliade*, espèce de paraphrase qui a eu peu de succès, une *Introduction à l'Histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, et une *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la Restauration jusqu'à l'avénement de la maison de Hanovre*, ouvrages estimés, mais écrits au point de vue des *tories*. Il avait été nommé en 1764 secrétaire du gouverneur de la Floride orientale. En 1780 il fut élu député à la Chambre des Communes, mais il y garda presque constamment le silence.

MACQUARIE, riv. de l'Australie (Nouv.-Galles mérid.), formée de la réunion du Fish-River et du Campbell's-River, par 147° 15' long. E., 33° 30' lat. S., sort des Montagnes Bleues et se perd dans des marais au centre du continent. On lui donne 1100 kil.

MACQUER (P. Joseph), chimiste, né à Paris en 1718, m. en 1784, était professeur de pharmacie à Paris, et membre de l'Académie des sciences. Il fit des découvertes importantes en chimie, mais il refusa de se rallier aux doctrines nouvelles de la science et combattit Lavoisier. Il a laissé plusieurs ouvrages qui ont été longtemps classiques. Les principaux sont: *Éléments de chimie théorique et pratique*, Paris, 1756, 3 vol. in-12; *Dictionnaire de chimie*, 1778, 2 vol. in-4. Macquer a rédigé dans le *Journal des Savants*, de 1768 à 1776, tout ce qui concerne les sciences naturelles. C'est lui qui introduisit à Sèvres, en 1768, la fabrication de la porcelaine de Saxe.

MACRA, auj. la *Magra*, petite riv. d'Italie, formait la limite entre la Ligurie et l'Étrurie. — *V.* MAGRA.

MACRI. v. de Turquie. *V.* MAKRI.

MACRIEN, *M. Fulvius Macrianus*, un des 30 tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, s'était élevé par son mérite aux premiers rangs de la milice, et avait été chargé par Valérien de l'administration de la Syrie pendant l'expédition de cet empereur contre les Perses. A la nouvelle de la captivité de Valérien, il prit la pourpre en Syrie (260), passa la mer et s'avança jusqu'en Illyrie; mais là il fut battu par Auréole (261) et se fit tuer par ses officiers. Il s'était associé ses deux fils, Macrien le jeune et Quiétus : le premier périt avec lui; le deuxième fut tué dans Émèse où l'assiégeait Odénat. La *Vie* de Macrien et de ses deux fils a été écrite par Trebellius Pollio.

MACRIN, *M. Opilius Macrinus*, empereur romain, né en 164 à Césarée en Numidie, était préfet du prétoire sous Caracalla. Proclamé par l'armée quelques jours après l'assassinat de Caracalla, dans lequel on le soupçonne d'avoir trempé (217), il signala son avénement par de sages mesures; mais son extrême sévérité souleva bientôt contre lui une partie des soldats. Une légion d'Émèse salua Héliogabale empereur, et Macrin fut tué par ses propres soldats près d'Archélaïde, en Cappadoce, 218. Il s'était associé Diaduménien, son fils, qui périt avec lui.

MACROBE, *Ambrosius Aurelius Theodosius Macrobius*, écrivain latin du V[e] siècle, était en 422 grand maître de la garde-robe (*præfectus cubiculi*) de Théodose le Jeune : c'est tout ce que l'on sait sur sa vie. On a de lui un *Commentaire sur le Songe de Scipion* de Cicéron, et les *Saturnales*, en 7 livres, qui offrent, sous forme d'entretiens, un mélange curieux de science littéraire, de philosophie et d'antiquités. Un troisième ouvrage de Macrobe : *Des différences et des analogies des mots grecs et latins*, ne nous est pas parvenu tel qu'il l'avait composé : on n'en a qu'un abrégé. La latinité de Macrobe est médiocre; il copie souvent Sénèque et d'autres auteurs; mais son livre des *Saturnales* est utile par les particularités qu'il nous apprend sur les Romains. Comme philosophe, il appartient à l'école platonicienne : on trouve dans ses écrits de nombreux emprunts faits à Plotin. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Leyde, 1670; *Variorum*, Leips., 1774 (due à Gronovius); de L. Jannus, Leips., 1848-52. Ses œuvres ont été traduites par Ch. de Rozoy, 1827, et se trouvent, avec de nouvelles traductions, dans les collections Panckoucke et Nisard.

MACROBIENS (c.-à-d. *Qui a une longue vie*), peuple fabuleux qui vivait, disait-on, jusqu'à mille ans. On les place tantôt dans l'île de Méroé, tantôt en Éthiopie sur les bords de la mer.

MACRON, *Nævius Sertorius Macro*, favori de Tibère, présida à l'arrestation et au supplice de Séjan, et fut récompensé par la dignité de préfet du prétoire. Lorsque Tibère approcha de sa fin, Macron engagea Caligula à prendre possession du gouvernement pendant l'agonie même de l'empereur; voyant que Tibère revenait à la vie, il le fit étouffer. Son crédit ne fut pas de longue durée : dès l'année suivante, Caligula l'impliqua dans une conspiration et l'obligea, ainsi que sa femme, à se donner la mort, l'an 38 de J.-C.

MACTA (la), c.-à-d. *le gué*, cours d'eau de l'Algérie (prov. d'Oran), formé par la réunion de l'Habrah, du Sig et de l'Hammann, se jette dans la Méditerranée entre Arzew et Mostaganem. Le général Trézel, combattant Abd-el-Kader, subit un échec près de son embouchure (28 juin 1835).

MADAGASCAR, *Menuthias?* grande île de la mer des Indes, à 600 k. de la côte orient. de l'Afrique australe, dont elle est séparée par le canal de Mozambique; 1700 k. du N. E. au S. O. sur 500 de large; env. 5 000 000 d'h. Lieux princip.: Tananarive, capit.; Tamatave, Tintingue, Foulpointe. Les monts Ambostémènes et Bétanimènes la parcourent du N. au S. et s'élèvent à 3000 et 4000[m]. Beaucoup de rivières. Climat beau, très-chaud, mais meurtrier pour les Européens sur les côtes. Sol d'une fertilité admirable, et qui donne des produits particuliers à l'île, mais très-mal cultivé; mines de cuivre, plomb, étain, mercure, fer, etc. (non exploitées, sauf celles de fer). Les habitants, les *Madécasses* ou *Malgaches*, sont divisés en peuplades et tribus nombreuses : les Ovas, les Séclaves, les Antavars, les Betimsaras, les Antacimes, les Bétanimènes sont les principales. On les croit de race malaise. Leur langue est riche et douce, leur culte très-simple. Bien que noirs, ils ont de beaux traits. — Connue des anciens, citée au XIII[e] siècle par Marco Polo, Madagascar fut visitée en 1506 par le Portugais Lorenzo d'Almeida. Elle attira dès la fin du XVI[e] siècle l'attention de la France : Henri IV y fit construire un fort dans l'anse Dauphine : les Français y eurent quelques comptoirs depuis 1642 et un édit de 1686 déclara l'île une dépendance de la couronne. Le comte Beniowski y fut envoyé en 1774; mais, ayant voulu se rendre indépendant, il fut combattu par la France même, et son établissement détruit, 1786. Depuis 1815, les Français ont occupé de nouveau quelques points (Tintingue, Tamatave, Foulpointe), mais ils les ont abandonnés en 1831, après une guerre malheureuse contre les Ovas, suscitée par les Anglais. Longtemps divisée en une foule de petits États, Madagascar, au commencement du XIX[e] siècle, est devenue à peu près un royaume unique, grâce au génie du chef Radama : le pays d'Anossi et quelques districts échappèrent seuls à sa domination; il fit de Tananarive sa résidence. Sa veuve Ranavalo, qui lui succéda en 1828, signala son règne par la haine de l'étranger et par des persécutions contre nos missionnaires. Son fils Radama II, parvenu au trône en 1861, s'était rapproché des Européens, mais il fut assassiné dès 1863. — Macé-Descartes a donné l'*Hist. de Madagascar*, 1846.

MADAME, titre que l'on donnait jadis en France à l'aînée des filles du roi, ou à la princesse du sang la plus rapprochée du trône, sans ajouter à ce titre le nom propre. On connaît surtout sous ce nom Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, fille de Charles I, roi d'Angleterre, et petite-fille de Henri IV, dont Bossuet prononça l'oraison funèbre, et Marie-Thérèse, fille de Louis XVI, et femme du duc d'Angoulême.

MADAPOLLAM, v. de l'Inde anglaise (Madras), dans le pays des Circars sept., à 49 kil. N. E. de Masulipatnam, et à l'O. des bouches du Godavery. Étoffes de laine, étoffes de coton, connues sous le nom de *madapollam* : elles sont plus fermes et plus lisses que le calicot ordinaire.

MADAURE, *Madaurus*, v. d'Afrique propre, au centre, sur le Bagradas. Patrie d'Apulée.

MADDALONI, *Suessula*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre de Labour), à 16 kil. S. O. de Capoue; 11 000 h. Collége. Aux env., bel aqueduc.

MADÉCASSES, habitants de MADAGASCAR.

MADEIRA (la), riv. de l'Amérique du Sud, le plus grand affluent de l'Amazone, se forme en Bolivie de la réunion du Guaporé et du Mamoré, coule d'abord au N., entre dans le Brésil, tourne vers le N. E., reçoit le Guapey, le Sara, le Jamary, le Jeuparana, l'Axia, le Capana, et se joint à l'Amazone par plusieurs branches. Cours, 1780 kil.

MADELEINE (Ste MARIE), *Maria Magdalena*, femme galiléenne, née à Magdalum, sur les bords du lac de Génésareth, avait longtemps vécu dans le désordre; mais, à la vue des miracles de Jésus, elle se repentit de ses péchés, se convertit et obtint son pardon. Depuis cette époque, elle suivit assidûment Jésus : elle assista à sa passion et à son ensevelissement; elle apprit sa résurrection au moment où elle portait des parfums pour embaumer son corps, et l'annonça à S. Pierre et à S. Jean. On croit en Provence qu'elle finit sa vie à la *Ste-Baume*. On la fête le 22 juillet.

MADELEINE DE PAZZI (Ste), carmélite, née à Florence en 1566, de l'illustre famille des Pazzi, morte en 1607, se distingua par son humilité, ses mortifications et son ardent amour pour Dieu. Elle a laissé des *Œuvres spirituelles* qui ont été recueillies par le P. Salvi, Venise, 1739. On l'honore le 25 mai. Sa

Vie, écrite en italien par le P. Puccini, a été traduite en français par Brochaud, 1670.

MADELEINE (la), une des plus belles églises de Paris, à l'extrémité O. des boulevards du Nord, tire son nom de ce qu'elle est placée sous l'invocation de Ste Madeleine. C'est un monument d'architecture grecque; elle a deux façades, la principale au S., en face de la rue Royale, l'autre au N., en face de la rue Tronchet, et est entourée de 52 colonnes corinthiennes cannelées. Le fronton qui surmonte la façade principale offre un superbe bas-relief, œuvre de Lemaire, qui représente le jugement dernier. — La Madeleine fut commencée en 1764; la Révolution en interrompit les travaux. Napoléon I les fit reprendre en 1807, pour faire de l'édifice un temple de la Gloire, dédié à la grande armée. Le monument était fort avancé quand arrivèrent les événements de 1814. La Restauration le rendit à sa destination primitive: l'église fut consacrée en 1842. Les architectes qui ont successivement coopéré à sa construction sont Coutant d'Ivry, Couture, Vignon et Huvé.

MADELEY, v. d'Angleterre (Shrop), sur la Saverne, à 22 kil. S. E. de Shrewsbury: 8000 hab. Fonderies de fer. A 3 kil. de là, pont de fer de Coalbrook-Dale, sur la Saverne. Charles II, après sa défaite à Worcester, se réfugia dans cette ville.

MADELONNETTES (Les), maison religieuse de Paris, destinée à servir d'asile aux filles repentantes, et placée sous l'invocation de Ste Madeleine, est sise rue des Fontaines, entre les rues du Temple et St-Martin. Elle fut fondée en 1618 par Robert de Montry, et dotée par la marquise de Maignelay, sœur du cardinal de Gondi, et par le roi. Des religieuses de la Visitation de St-Antoine en eurent la direction. Pendant la Révolution, elle servit de prison politique. C'est auj. une maison de détention pour les filles de mauvaise vie.

MADEMOISELLE, titre par lequel on désignait en France la fille aînée du frère du roi. On connaît surtout sous ce nom la duchesse de Montpensier, fille de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII.

MADÈRE, *Madeira*, île de l'Atlantique, à 690 kil. de la côte occid. de l'Afrique sept., par 12° 37' long. O., 32° 45' lat. N., forme avec quelques autres îles plus petites le groupe de Madère : elle a près de 1000 k. carr.; et env. 130 000 hab.; capit. Funchal. Elle est hérissée de montagnes (parmi lesquelles le pic Ruivo, qui a 1900m); l'île est le produit d'un volcan, auj. éteint, et est encore exposée aux tremblements de terre. Climat chaud et très-sain, printemps perpétuel, ce qui fait recommander le séjour de Madère aux phthisiques; sol fertile; vins célèbres (madère sec, madère-malvoisie dit *Malmsey*; sercial, tinta). — Vue dès 1344, dit-on, par un marin anglais, elle ne fut véritablement découverte qu'en 1418, par les Portugais J. Gonzalèz, Zarco, Texeira et Parestrello : elle resta depuis au Portugal. Ce n'était alors qu'une immense forêt (d'où son nom qui veut dire *bois, pays boisé*) : on y mit le feu (1421), et l'incendie dura 7 ans. La vigne et la canne à sucre plantées sur les cendres réussirent au delà de toute espérance. Les Anglais se sont emparés de Madère en 1801, sous prétexte qu'elle pouvait être occupée par la France; ils l'ont aussi possédée de 1808 à 1814. Auj., bien qu'appartenant nominalement au Portugal, cette île diffère peu d'une possession anglaise : presque tout le commerce est entre les mains des Anglais.

MADERNO (Ch.), architecte, né en 1556 à Bissona en Lombardie, mort à Rome en 1629, termina à Rome l'église de *St-Jacques des Incurables*, que Franç. Volterra avait laissée imparfaite; construisit le dôme et le chœur de *St-Jean des Florentins*, fit la façade de *Ste-Suzanne*, obtint le titre d'architecte de St-Pierre, fut chargé par le pape Paul V d'achever cette célèbre basilique, dont il fit le frontispice, et construisit une foule d'autres édifices à Rome, parmi lesquels le palais Maffei, son chef-d'œuvre.

MADFOUNEH (c.-à-d. *Ville enterrée*), village de la Hte-Égypte, sur un canal, à la gauche du Nil, par 26° 20' lat. N., 29° 40' long. E. Ruines d'*Abydos*.

MADGYARS, une des tribus sorties de l'Oural qui furent conduites par Arpad en Hongrie au xe siècle, était probablement la principale. Son nom devint celui de toute la nation : c'est encore ainsi que les Hongrois se désignent eux-mêmes aujourd'hui.

MADIAN, auj. *Midian*, v. anc. de l'Arabie, au N. E. de la mer Rouge et sur les bords du golfe le plus oriental de cette mer (golfe Élanitique), était la capitale d'une peuplade de Madianites distincte de celle qui habitait à l'E. du lac Asphaltite. C'est à Madian qu'habitait Jéthro, beau-père de Moïse; c'est là aussi que se réfugia le prophète.

MADIANITES, *Madianitæ*, peuple arabe, issu de Madian (fils d'Abraham et de Céthura), habitait au S. des Moabites, à l'E. du lac Asphaltite, et menait la vie nomade et pastorale. Les Madianites étaient idolâtres; leurs filles, envoyées par eux auprès des Hébreux pour les séduire, y réussirent un moment. Les Madianites tinrent sept ans les Hébreux en servitude (1356-49); ils furent défaits par Gédéon. — Une autre peuplade de Madianites habitait au N. E. de la mer Rouge et avait pour capitale Madian. *V.* ce nom.

MADISON (James), président des États-Unis, né en 1758 à Montpellier (Virginie), m. en 1836, était avocat. Il combattit en 1784 la proposition d'établir une religion dominante aux États-Unis, participa en 1786 à la rédaction de la constitution, fut élu presque à l'unanimité président en 1809, fit déclarer la guerre à l'Angleterre en 1812; fut réélu en 1813, continua la guerre avec succès, et signa le traité du 24 déc. 1814 qui fixait la limite septentrionale des États-Unis au lac Hudson et au lac Supérieur. En 1817, il quitta la présidence et se retira dans son pays natal. Il protégea les sciences; on lui doit l'érection de l'Université de Virginie. — Plus de vingt villes ou comtés des États-Unis ont pris le nom de Madison en l'honneur de l'ancien président: on connaît surtout une v. de l'Indiana, ch.-l. du comté de Jefferson, sur la r. dr. de l'Ohio, entre Indianopolis et Vincennes; 4000 h.

MADJD-EDDAULAH (Abou-Taleb Roustem), le dernier des Bouides qui régnèrent sur la Perse centrale, succéda, sous la tutelle de sa mère Seïdah, à son père Fakhr-Eddaulah en 997. Il ne tarda pas à dépouiller sa mère de toute autorité et prit pour ministre le fameux Avicenne. Il fut sans cesse attaqué par Mahmoud, sultan de Ghazna, qui finit par s'emparer de sa personne et de ses États, en 1027.

MADJICOSIMAH, groupe d'îles de l'empire chinois, dans le Grand Océan Équinoxial, au S. O. de l'archipel de Liéou-Khiéou, et à l'E. de Formose. Thé, canne à sucre, poivre; arbres à vernis et encens.

MADOURA: *V.* MADURA.

MADRAS, v. de l'Hindoustan, ch.-l. de la Présidence de Madras, sur la côte de Coromandel, par 77° 56' long. E., 13° 4' lat. N., à 103 kil. N. de Pondichéri, à 1630 kil S. O. de Calcutta; 500 000 hab. Évêché anglican, cour suprême. La situation de Madras est peu favorable au commerce : le terrain aux environs est sablonneux, aride et sans eau. On y distingue la *Ville-Blanche*, au milieu de laquelle s'élève le fort *St-George* (une des plus fortes places de l'Inde); et la *Ville-Noire*, infiniment plus grande et plus populeuse. Un canal la joint à l'Eunore. Beaucoup de pagodes, minarets, mosquées, maisons à toits plats (qui donnent à la ville un aspect bizarre). Quelques monuments: palais du gouvernement, douane, cour de justice, église St-George, collége, fondé en 1812, observatoire, jardin botanique ; société asiatique, plusieurs journaux. Industrie active pour tous les tissus de coton, notamment pour les étoffes de couleur connues sous le nom de *madras*; très-grand commerce (inférieur pourtant à celui de Calcutta et de Bombay): outre les *madras*, on exporte coton brut, indigo, perles, écailles, tabac, etc. — Madras était jadis la capit. du Karnatic. Les Anglais se la firent céder en 1639 par le radjah de Bidjanagor : c'est le 1er établissement qu'ils aient eu dans

l'Inde; ils en firent le ch.-l. de leurs possessions. Labourdonnais la leur enleva en 1746, mais la paix d'Aix-la-Chapelle la leur rendit (1748). Lally voulut la reconquérir en 1759, mais il échoua. Madras, depuis ce temps, n'a pas cessé d'appartenir à l'Angleterre. — La présidence de Madras, une des grandes divisions de l'Inde anglaise immédiate, est formée surtout des parties E. et S. E. de la péninsule, et est située entre les présidences de Bengale et d'Agra au N., les roy. de Nagpour, du Nizam et la présidence de Bombay au N. O., le golfe d'Oman à l'O., la mer des Indes et le golfe de Manaar au S., et le golfe de Bengale à l'E. Elle comprend, outre le Karnatic et le pays des Circars du Nord, des portions considérables du Koïmbatour, du Maïssour, du Malabar, du Kanara et du Balaghat, et compte environ 22 millions d'hab. Elle est subdivisée en 22 districts, et renferme, outre Madras, sa capitale, les villes de Nellore, Tritchinapali, Madura, Koïmbatour, Seringapatam, Calicut, Cochin, Mazulipatam, Gandjam, etc.

MADRID, *Mantua Carpetanorum*, puis *Majoritum* et *Madritum*, capitale de l'Espagne, ch.-l. de la Nouv.-Castille et de la prov. de Madrid, au centre du pays, sur la r. g. du Mançanarez, par 5° 53' long. O., 40° 35' lat. N., à 1400 kil. S. S. O. de Paris; 475 000 h. *Résidence* de la cour; siége du gouvernement, des *Chambres législatives* et des administrations centrales. *Évêché*; université, qui était précédemment à Alcala de Hénarès. Mur d'enceinte, percé de 15 portes; rues larges, propres, régulières, mais mal pavées (les plus belles sont celles d'Alcala, qui est plantée d'arbres, d'Atocha, de San-Bernardino, de Toledo, de Fuencarral); 42 places, (entre autres la Plaza-Mayor, celle du Palais-Royal, celle du Soleil, et la place destinée aux combats des taureaux, hors de la ville, avec une arène autour de laquelle peuvent se ranger sur des gradins 17 000 personnes); nouveau palais du Roi, palais de Buen-Retiro, palais des Conseils, musée royal, hôtel des postes, douane, Buenavista, arsenal, monnaie, etc.; pont de Ségovie sur le Mançanarez, arc-de-triomphe d'Alcala; 5 théâtres, belles promenades (le Prado, la Florida, les Délices, Campo-Grande); églises nombreuses, mais peu remarquables; plusieurs chemins de fer. Acad. des sciences (fondée en 1849), des beaux-arts, de la langue espagnole, de l'histoire d'Espagne, d'économie, de médecine; 7 bibliothèques (la bibliothèque royale est une des plus riches de l'Europe); riche collection de tableaux des meilleurs maîtres espagnols, italiens, français et flamands; observatoire, jardin botanique; musée des sciences naturelles, musée d'artillerie; conservatoire des arts et métiers; collége de chirurgie, écoles de médecine, de pharmacie, des ingénieurs; institut de St-Isidore (espèce d'université), etc. Manufactures royales de salpêtre, porcelaine, tapisseries, cartes à jouer; fabriques de chapeaux, étoffes de soie, broderies, orfévreries, quincailleries, imprimeries, etc. Commerce médiocre. — Madrid n'était qu'un village au temps des Romains : elle fut prise par les Maures, qui la fortifièrent et lui donnèrent son nom actuel; Alphonse VI la leur reprit en 1083. Henri III, roi de Castille, la répara et l'agrandit vers 1400. Philippe II en fit la capitale de tout le royaume en 1560, à la place de Tolède. N'étant point place de guerre, cette ville a été souvent occupée, sans pouvoir opposer de résistance: les Français y entrèrent en 1808, en 1809, en 1812, et ne l'abandonnèrent définitivement qu'en 1813. Lope de Vega, Calderon, Quevedo, Moratin, etc., sont nés à Madrid. Il se forma dans cette ville une école célèbre de peinture qui a pour chef Velasquez. — On connaît sous le nom de *Traité de Madrid* un traité signé à Madrid le 14 janv. 1526 entre Charles-Quint et François I captif : en retour de sa liberté, le roi cédait à l'empereur le duché de Bourgogne, le comté de Charolais, avec les seigneuries de Noyers, de Château-Chinon et la vicomté d'Auxonne, renonçait à toute prétention sur Naples, Milan, Gênes et Asti, à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois, promettait d'épouser Éléonore, sœur de l'empereur, et recevait en grâce le connétable de Bourbon. Ce traité ne put être exécuté. *V.* FRANÇOIS I.

MADRID (Intendance de), une des cinq intendances de la Nouv. Castille, au N. de celle de Tolède; villes princ., Madrid, ch.-l.; Léganès, Gétafe. Env. 500 000 hab.

MADURA ou **MADURÉ**, v. de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. du district de son nom, dans l'anc. Karnatic, à 430 k. S. O. de Madras, et à 100 k. S. O. de Tritchinapali; 20 000 h. Jadis beaucoup plus peuplée. C'est une des villes les plus anciennes et les plus sacrées de l'Inde : célèbre temple dit Pahlari. On croit que c'est la *Modura* de Ptolémée. Démantelée par les Anglais en 1801.

MADURA, une des îles de la Sonde, à l'O. et près de Java, 150 k. sur 40; 150 000 h. (dont 15 000 Chinois); ch.-l. Madura, sur la côte E. Bon port. Belle végétation, riz, cocos, etc.; nids d'hirondelle. Aux Hollandais depuis 1747; elle dépend du gouvt de Java.

MÆLAR (lac), lac de Suède, au N. O. de Stockholm et de Nikœping, communique avec la mer Baltique et le lac de Hiælmar : 90 k. sur 40; il renferme environ 1260 petites îles. On trouve sur les bords de ce lac plusieurs villes, entre autres Vesteras et Upsal, ainsi que plusieurs châteaux royaux (Drottningholm, Svartsjoe, Gripsholm, Rosersberg) et d'innombrables maisons de campagne. Il est sillonné en été par un grand nombre de bateaux à vapeur et de canots.

MAEL-CARHAIX, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 45 k. S. O. de Guingamp, à 13 E. de Carhaix; 226 h.

MAELSTROM (c.-à-d. *Courant qui moud*), gouffre de l'Océan Glacial arctique, par 9° 20' long. E., 67° 20' lat. N., sur la côte de Norvége, près de l'île Moskœ, une des Loffoden. Très-dangereux : il a beaucoup augmenté ces dernières années.

MAELZEL (Léonard), mécanicien, né à Ratisbonne en 1776, m. à Vienne en 1855, a inventé plusieurs machines merveilleuses, entre autres, en 1807, le *Panharmonica*, composé d'un orchestre de 42 musiciens automates qui exécutaient avec précision les ouvertures du *Don Giovanni* de Mozart, de l'*Iphigénie en Aulide* de Glück, de *la Vestale* de Spontini, etc.; cette ingénieuse mécanique est auj. à Boston. On doit aussi à Maelzel l'invention du *métronome* (1816).

MAESEYCK, v. de Belgique (Limbourg), sur la Meuse (*Maës* en flamand), à 47 k. de Tongres et à 118 de Bruxelles, 4000 h. Patrie de Jean et Hubert Van Eyck, inventeurs de la peinture à l'huile. — Jadis fortifiée. Prise par les Français en 1675 et 1803.

MAËSTRICHT, le *Trajectum ad Mosam* des anciens, v. forte du roy. de Hollande, ch.-l. du Limbourg hollandais, sur les 2 rives de la Meuse, à 170 kil. S. E. d'Amsterdam; 31 000 hab. Ville belle et bien bâtie. Citadelle, hôtel de ville, église de St-Servais, arsenal, pont sur la Meuse de 100ᵐ de long; chemin de fer pour Liége, etc. Société d'agriculture, athénée, bibliothèque; établissements de bienfaisance. Tanneries, distilleries; drap, flanelle, raffineries, papeterie, etc. Près de la porte St-Pierre commence une vaste carrière qui s'étend jusqu'à Liége, et qui, dit-on, en cas de siége, pourrait donner asile à toute la population. — Maëstricht existait dès le IVᵉ siècle. Elle fut bâtie sur l'un des points où l'on passait la Meuse (Maës) dans un bac. Elle soutint nombre de siéges, fut saccagée en 1576 par le duc d'Albe, prise en 1632 par le prince H. Fréd. de Nassau, qui la céda aux États de Hollande; en 1673 et 1748 par les Français, qui la rendirent en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle. Joseph II en revendiqua la possession en 1784, mais il fit cession de ses droits à la Hollande moyennant une somme de 9 500 000 livres. Bombardée par les Français en 1793, prise par Kléber en 1794, elle fut réunie à la France en 1795 et devint le ch.-l. du dép. de la Meuse-Inf. Comprise en 1815 dans le roy. des Pays-Bas, elle fut, après la séparation de la Hollande et de la Belgique, l'objet de longues contestations; enfin en 1839 elle fut rendue au roi de Hollande.

MAFFEI (Raphaël), savant compilateur, surnommé

Volterran, *Volaterranus*, parce qu'il était de Volterra en Toscane, né en 1452, m. en 1522, a laissé, sous le titre de *Commentarii urbani*, une espèce d'encyclopédie en 38 livres, dont les 12 premiers traitent de la géographie, les 11 suivants des hommes célèbres, et les derniers de toutes les sciences cultivées alors. Ses *Œuvres*, publiées pour la 1re fois en 1506 à Rome, in-fol., ont été réimprimées à Paris en 1526.

MAFFEI (J. Pierre), savant jésuite, né à Bergame en 1535 ou 1536, m. en 1603, fut professeur d'éloquence à Gênes et secrétaire de la république. Vers 1570, il fut appelé à Lisbonne par le cardinal Henri de Portugal, pour travailler à l'*Histoire générale des Indes*, sur les documents conservés dans les archives publiques. L'ouvrage parut à Florence en 1588, in-f., sous ce titre : *Historiarum Indicarum libri XVI* ; il a été trad. en franç. par A. de La Borie et par l'abbé de Pure. On lui doit aussi une *Vie de Loyola*, Venise, 1585.

MAFFEI (François Scipion, marquis de), né à Vérone en 1675, m. en 1755, fit avec distinction la campagne de 1704, au service de la Bavière, puis revint en Italie pour se consacrer aux lettres. Il composa en 1713 une tragédie de *Mérope*, qui fit époque dans l'histoire de l'art dramatique et qui commença une utile réforme en Italie. Un autre écrit, l'*Histoire de Vérone*, acheva de répandre sa réputation dans toute l'Europe. Il visita la France (1732), puis l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche, et reçut partout le même accueil. De retour à Vérone, il y forma une riche collection d'inscriptions antiques, et en publia des copies exactes dans un recueil intitulé *Musæum Veronense*, 1749, in-f. Scipion Maffei était doyen de l'Académie della Crusca, associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France, et membre de la Société royale de Londres. Ses *Œuvres* ont été publiées à Venise, 1790, 28 v. in-8. Elles contiennent divers recueils de poésies italiennes et latines. Sa *Mérope* fut traduite en franç. par Fréret et imitée par Voltaire.

MAFFEO VEGIO, *Maphæus Vegius*, un des meilleurs poëtes latins modernes, né en 1406 à Lodi, m. en 1458, fut professeur de belles-lettres à Pavie, puis dataire du pape Eugène IV. Ses ouvrages les plus célèbres sont : l'*Antoniade*, poëme en l'honneur de S. Antoine, 1490; *Astyanax*, la *Toison d'Or* (*Vellus aureum*), 1475, et un *Supplément à l'Énéide*, Cologne, 1471 : ce supplément formait le XIIIe livre du poëme.

MAFRA, v. du Portugal (Estramadure), à 26 k. N. O. de Lisbonne; 2800 h. Grand palais royal, avec un parc de 20 k. d'étendue; couvent.

MAGADOXO, roy. de l'Afrique, sur la côte orientale, borné au N. E. par le territoire d'Ajan, au S. O. par le roy. de Juba et au S. E. par la mer des Indes; env. 400 kil. de long; lieu principal, Magadoxo, par 2° 5' lat. N., 43° long. E. Habitants mélangés d'Abyssins, de Nègres et d'Arabes. L'intérieur du pays est peu connu; il paraît renfermer des mines d'or et d'argent. Commerce d'ivoire. Les Portugais comprennent ce royaume dans leurs possessions d'Afrique; mais il paraît appartenir de fait à l'iman de Mascate.

MAGALHAENS. *V.* MAGELLAN.

MAGDALENA, fleuve de la Nouv.-Grenade, sort du lac Pampas, par 1° 5' lat. N., coule au N., passe à Mompox, et tombe dans la mer des Antilles par plusieurs embouchures sous 11° 8' lat. N., après un cours de 1300 k. Il a pour affluents, à droite le Bogota, le Sogamoso, à gauche la Cauca. — Il donne son nom à un des États de la Confédération Grenadine, qui a 5 000 000 d'hectares de superficie, 90 000 h., dont 66 000 esclaves, et dont la capitale est Carthagène.

MAGDEBOURG, en latin moderne *Magedoburgum* ou *Parthenopolis*, v. des États prussiens (Saxe), ch.-l. de la régence de Magdebourg et de la province de Saxe, sur la r. g. de l'Elbe, à 158 kil. O. S. O. de Berlin; 60 000 hab. Évêché évangélique; cour d'appel, tribunaux civil et criminel; écoles de chirurgie, de commerce, d'arts et métiers, de beaux-arts; école normale, gymnases; bibliothèque. Citadelle, l'une des plus fortes de l'Europe : elle est dans une île de l'Elbe. La ville est divisée en 5 parties : *Neumarkt*, *Altstadt* ou la forteresse, *Neustadt*, *Sudenburg*, *Friedrichstadt*. Elle est assez bien percée, bien bâtie, bien pavée. Magnifique cathédrale gothique, des XIIIe et XIVe s., où est le tombeau d'Othon le Grand; église St-Jean, qui renferme celui de Carnot; hôtel de ville, devant lequel est une statue équestre d'Othon le Grand; hôtel du gouvt, arsenal, machine hydraulique. Industrie active : fabriques de sucre, soieries, cotonnades, lainages, tulles, bonneterie, dentelles, savon vert, gants; porcelaine, etc. Grand commerce de commission et de transit. Chemins de fer pour Leipsick, Berlin, Hanovre, Hambourg, Cologne. Navigation active sur l'Elbe. — Place forte des Saxons dès le VIe s., Magdebourg fut dévastée en 784 par les Wendes, et en 923 par les Huns. Reconstruite et agrandie par Othon I, elle fut érigée en archevêché en 967. Ruinée par Boleslas en 1013, incendiée en 1180, saccagée en 1214 par Othon IV, elle se releva chaque fois. Elle fut une des villes principales de la Ligue hanséatique. Au XVIe siècle, elle embrassa la Réforme et prit part à la Ligue de Smalkalde : mise au ban de l'empire, elle résista encore après la bataille de Mühlberg (1547), et n'admit pas l'*Interim*. Elle fut assiégée en 1550 par Maurice de Saxe, qui la prit en 1551. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente ans : elle fut bloquée sept mois en 1629 par Wallenstein, qui ne put la prendre; mais elle fut prise d'assaut en 1631 par Tilly, qui la réduisit en cendres; assiégée encore en 1635, elle fut livrée par capitulation aux Impériaux, 1636; mais le traité de Westphalie la donna à l'électeur de Brandebourg. Les Français y entrèrent en 1806, et l'annexèrent au royaume de Westphalie; elle devint alors ch.-l. du dép. de l'Elbe. En 1813 les Français, pour étendre leurs moyens de défense, démolirent les faubourgs de Neustadt et de Sudenburg (auj. rebâtis). — Otto de Guéricke naquit dans cette ville : on connaît sous le nom d'*hémisphères de Magdebourg* un appareil imaginé par ce physicien, pour démontrer la puissance de compression de l'air. — On appelle *Centuries de Magdebourg* une histoire ecclésiastique rédigée à Magdebourg dès les premières années de la Réforme et divisée en *centuries* ou siècles; elle eut pour principaux auteurs Mathias Flacius, Mathieu Richter, dit *Judex*, J. Wigand, B. Faber. On s'y proposait de montrer l'accord de la doctrine des Réformateurs avec la foi des premiers chrétiens. Ce travail, publié à Bâle de 1559 à 1574, en 13 vol. in-fol., et à Nuremberg, 1757-65, 6 vol. in-4, s'arrête à l'an 1300. C'est pour le réfuter que Baronius entreprit ses *Annales*.

MAGDEBOURG (Archevêché, puis Duché de), État d'empire, formé d'abord aux dépens de l'évêché d'Halberstadt, et auquel plus tard fut ajouté le canton compris entre le lac salé de Mansfeld, l'Unstrutt, la Saale et l'Helme. Il eut pour noyau un couvent de Bénédictins fondé par Othon I en 937 et érigé en archevêché 30 ans après. L'archevêché avait pour métropole Magdebourg et pour suffragants : Havelberg, Brandebourg, Cammin, Lebus, et, pendant longtemps, Mersebourg et Naumbourg. Il fut sécularisé lors de la paix de Westphalie (1648), reçut alors le titre de duché, et fut donné à l'électeur de Brandebourg, qui toutefois n'en prit possession qu'en 1680. — La régence de *Magdebourg*, une des trois régences de la province prussienne de Saxe, a 11 100 kil. carr., 630 000 h. ; elle renferme, outre Magdebourg, Kalbe, Quedlinbourg, Tangermunde, les 2 Haldensleben, Burg, ainsi que le comté médiatisé de Stolberg-Wernigerode. Pays plat et fertile, traversé du N. au S. par l'Elbe, arrosé par la Bode, la Saale, la Havel, le canal de Plaue. Céréales, légumes, fruits, chanvre, lin, tabac, etc. Mines de sel, houille; chaux, tourbières.

MAGEDDO, v. de Palestine, dans la demi-tribu occid. de Manassé, près de la mer. Josias, roi de Juda, y fut battu et tué par Néchao, roi d'Égypte, l'an 609 av. J.-C. Déjà, au XVII siècle av. J.-C., un autre roi d'Égypte, Toutmès III, y avait remporté un

grande victoire sur plusieurs peuples d'Asie Egnés contre lui.

MAGELLAN (Fernand), en portugais *Magalhaens*, célèbre navigateur portugais du XVI[e] siècle, servit d'abord dans l'Inde sous Albuquerque; mais, ayant eu à se plaindre d'une injustice, il passa en 1517 au service de l'Espagne, sous Charles-Quint. Chargé de diriger une expédition contre les Moluques, il conçut le projet de se rendre à ces îles en prenant par l'ouest et en passant au sud de l'Amérique, tandis que jusque-là on n'y était allé que par la route de l'est, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il réussit à exécuter ce projet à travers mille difficultés : parti le 20 sept. 1519, il découvrit le 21 oct. 1520 le détroit qui porte son nom, entre l'Amérique méridionale et la Terre-de-Feu, traversa l'Océan Pacifique, et aborda en mars 1521 aux Philippines. Il périt peu après à Zébu, l'une des Philippines, dans une expédition contre les naturels, avant d'être arrivé aux Moluques mêmes. Bürck a écrit sa *Vie*, Leips., 1843.

MAGELLAN (Détroit de), bras de mer qui sépare la Patagonie (extrémité S. de l'Amérique méridionale) de la Terre-de-Feu, par 52° 46' lat. S. et 70° 38'-77° 14' long. O. : il a une longueur de 500 kil. sur une largeur qui varie de 60 kil. à 2. Il fut découvert par Magellan en 1520. La navigation y est très-dangereuse : aussi ce passage a-t-il été abandonné depuis la découverte du détroit de Lemaire.

MAGENDIE (Franç.), célèbre physiologiste, né en 1783 à Bordeaux, m. à Paris en 1855, était fils d'un chirurgien distingué. Nommé à 21 ans par concours prosecteur de la Faculté de Paris, il devint bientôt après chef des travaux anatomiques. Fidèle aux doctrines de *Haller*, il s'efforça de ramener la physiologie à la *Méthode expérimentale*, et entreprit, pour surprendre les secrets de la vie, une longue série de recherches : il soumit dans ce but une foule d'animaux vivants à des expériences dont la nécessité seule pouvait faire excuser la cruauté. Le mérite de ses travaux le fit appeler aux postes médicaux les plus importants : il fut médecin de la Salpêtrière, puis de l'Hôtel-Dieu, professeur de physiologie au Collége de France, président du comité consultatif d'hygiène; en outre, il fut nommé membre de l'Académie de médecine dès sa fondation et peu après élu membre de l'Académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont : *Précis élémentaire de Physiologie*, 1816; *Leçons sur les phénomènes physiques de la vie*, 1836-42; *Leçons sur les fonctions et les maladies du système nerveux*, 1839; *Recherches sur le liquide céphalorachidien*, 1842. On lui doit aussi un *Formulaire* et de savants mémoires *sur le cerveau*, *sur l'usage du voile du palais et de l'épiglotte*, *sur le vomissement*, *sur l'œsophage*, *sur l'emploi de l'acide prussique dans les maladies*, *sur la gravelle*, *sur la gélatine*, dont il démontra, contre Darcet, l'insuffisance comme aliment; en outre, il avait fondé, en 1821, un *Journal de physiologie*. Il fut un des plus rudes adversaires de Broussais. Son *Éloge* a été prononcé en 1858 à l'Académie des sciences par M. Flourens, et à l'Académie de médecine par M. Dubois (d'Amiens).

MAGENTA, v. de Lombardie, prov. de Pavie, à 34 k. N. O. de Pavie, sur la r. g. du Tessin, entre cette rivière et Milan; environ 4000 hab. On la croit bâtie par l'empereur Maximien-Hercule. Elle fut saccagée par Frédéric Barberousse en 1167. Les Français, commandés par l'empereur Napoléon III, y remportèrent sur les Autrichiens le 4 juin 1859 une grande victoire qui leur ouvrit les portes de Milan; le général Mac-Mahon, qui avait eu la plus forte part à la victoire, fut créé duc de Magenta.

MAGES, prêtres de la religion des anciens Perses, formaient une corporation vouée à la fois au culte et aux sciences. Ils reconnaissaient un être suprême, dont le feu était le symbole; ils l'honoraient en plein air, sans temples ni autels, pensant qu'on diminue la majesté de Dieu en l'enfermant entre des murailles. Ils professaient l'immortalité de l'âme et croyaient qu'en quittant ce monde l'âme va habiter le soleil, séjour des bienheureux; mais qu'elle doit, pour y arriver, passer par sept portes, chacune d'un métal différent, et placées chacune dans la planète qui préside à ce métal. Parmi les sciences, ils cultivaient surtout l'astronomie, l'astrologie, et autres sciences occultes, ce qui leur a fait attribuer une puissance surnaturelle, dont le souvenir se conserve encore dans notre mot de *Magie*. Ils étaient surtout chargés d'entretenir le feu sacré. Quelques-uns font les Mages antérieurs à Zoroastre, qui n'aurait fait que réformer leur antique religion. Les Mages jouissaient de la considération universelle et d'une grande autorité; mais l'un d'eux ayant usurpé le trône (*V.* SMERDIS), ils furent massacrés; une cérémonie annuelle, dite *Magophonie*, rappelait ce massacre. On retrouve les successeurs des mages dans les prêtres actuels des *Guèbres*, répandus dans la Perse et l'Inde, surtout à Surate et à Bombay.

Selon S. Matthieu, trois mages sortis de l'Orient, et conduits par une étoile, vinrent à Bethléem, lors de la naissance de Jésus, pour adorer l'enfant divin, et lui offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe. La tradition a fait de ces mages des rois. *V.* ÉPIPHANIE.

MAGETOBRIGA. *V.* AMAGETOBRIA.

MAGHREB (le), c.-à-d. le *Couchant*, nom donné par les Arabes à la partie N. O. de l'Afrique, comprise entre la Méditerranée au N. et à l'E., le Grand-Atlas au S. et l'Atlantique à l'O. Elle renferme les anciens États barbaresques (Maroc, Algérie, Tunis, Tripoli, Sidy-Heschan et Biledulgérid).

MAGISTÈRE (le). On désignait souvent ainsi la dignité de grand maître de l'ordre de Malte.

MAGLIABECCHI (Ant.), savant bibliophile, né à Florence en 1633, m. en 1714, fut nommé par le duc Cosme III conservateur d'une bibliothèque que ce prince venait d'établir dans son palais; il a laissé un *Catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Médicis*, et publié de précieux manuscrits cachés dans la bibliothèque *Laurentienne* à Florence.

MAGLOIRE (S.), né au pays de Galles, vivait au VI[e] siècle et était cousin de S. Malo. Il embrassa la vie monastique dans son pays, puis vint prêcher en France, et devint abbé du monastère de Dol en Bretagne, puis évêque. Il fonda en 568 un monastère à Jersey et y mourut en 575, à 80 ans. On le fête le 24 octobre.

MAGNAC-LAVAL, ch.-l. de c. (Hte-Vienne), à 19 kil. N. E. de Bellac; 3435 hab. Collége. Jadis ch.-l. d'une baronnie qui fut longtemps possédée par la maison de Lamothe-Salignac-Fénelon, et qui fut érigée en duché en 1723.

MAGNAN (Bernard Pierre), maréchal de France, né à Paris en 1791, m. en 1865; s'engagea volontairement en 1809; gagna ses premiers grades sous l'Empire et sous la Restauration; devint en 1835 général de brigade et en 1845 général de division; fut élu député de la Seine à l'Assemblée législative (1849); se fit remarquer par son énergie à réprimer l'insurrection de Lyon (1849), prit une part active aux événements de décembre 1851, et fut en 1852 nommé maréchal de France et sénateur.

MAGNATS, nom donné en Hongrie (et quelquefois en Pologne) à la haute noblesse, tels que : les barons du St-Empire ou comtes palatins, les conseillers auliques, les gouverneurs de Croatie, de Dalmatie, d'Esclavonie, le trésorier et les principaux fonctionnaires de la cour. Autrefois la dignité de magnat représentait une puissance réelle; aujourd'hui ce n'est plus qu'un titre honorifique.

MAGNE (Le), pays de Grèce. *V.* MAÏNA.

MAGNEN (J. Chrysostôme), *Magnenus*, médecin, né à Luxeuil vers 1600, m. à Paris en 1661, se rendit en Italie, et professa à Pavie. On lui reproche d'avoir trop accordé à l'astrologie. Ses écrits sont : *Democritus reviviscens, sive de Atomis*, Pavie, 1646; *De Tabaco*, *De Manna*, 1648.

MAGNENCE, *Flavius Magnentius*, Franc de nation, fut fait prisonnier fort jeune par les Romains, prit du service dans leur armée et devint capitaine des gardes de l'empereur Constant. Profitant de l'indolence de ce prince, il revêtit la pourpre à Augustodunum (Autun) en 349, et battit Constant, qui périt en fuyant vers les Pyrénées (350); puis, marchant sur Rome, il y défit et tua Népotien, autre usurpateur, et proposa à Constance II de le reconnaître empereur d'Occident. Celui-ci pour toute réponse marcha contre lui, le battit à Mursa sur la Drave en Illyrie et le contraignit à prendre la fuite. Magnence, voyant ses affaires désespérées, se donna la mort à Lyon, en 353.

MAGNÉSIE, *Magnesia*, contrée de Thessalie, au S. E., entre le golfe Pagasétique et la mer de Thrace, se terminait par une presqu'île qui s'avançait dans la mer Égée, vers l'Eubée; ch.-l., Démétriade. Le pays tirait son nom d'une ville de Magnésie, située sur la côte E., d'où l'on a rapporté en 1854 de beaux bas-reliefs en marbre pentélique, provenant d'un temple de Diane, et qui sont au Musée du Louvre.

Le nom de Magnésie est commun à plusieurs autres villes de l'antiquité, parmi lesquelles : *Magnesia ad Mæandrum*, auj. *Ghuzel Hissar*, en Lydie, à l'O. de Tralles, colonie des Magnésiens de Thessalie : cette ville fut donnée à Thémistocle par Artaxerce; — *Magnesia ad Sipylum*, auj. *Manika* ou *Mansa*, aussi en Lydie, au pied du Sipyle, et sur l'Hermus, célèbre par la vict. de Scipion l'Asiatique sur Antiochus III, roi de Syrie, 190 av. J.-C. On trouvait sur son territoire beaucoup d'aimant : c'est de là, dit-on, que l'aimant a été nommé *magnes*, pierre de Magnésie.

MAGNOL (Pierre), médecin et botaniste, né à Montpellier en 1638, mort en 1715, fut nommé, sur la recommandation de Fagon et de Tournefort, professeur de botanique au jardin royal de sa ville natale. On a de lui : *Botanicum Monspeliense*, Lyon, 1676; *Prodromus historiæ generalis plantarum*, 1689; *Hortus regius Monspeliensis*, 1697 ; *Novus Character plantarum*, 1720, posthume. C'est à lui qu'on doit la 1re idée des familles botaniques naturelles. Linné a donné le nom de *Magnolia* à un genre d'arbres de l'Amérique qui fait auj. l'ornement de nos jardins.

MAGNUM PROMONTORIUM (c.-à-d. *Grand cap*), nom latin de plusieurs caps dans l'antiquité. Le plus important était en Lusitanie, au N. O. d'Olisippo (Lisbonne). C'est auj. le cap *Roca*.

MAGNUS I, surnommé *Ladulos*, roi de Suède, né en 1240, mort en 1290, était le 2e fils de Birger, et monta sur le trône en 1275, au préjudice de son frère aîné Valdemar, qu'il condamna à une prison perpétuelle. Les grands ayant massacré son favori Ingman et même menacé la reine, il dissimula son ressentiment et invita leurs chefs à un festin, mais il les fit saisir et décapiter à mesure qu'ils arrivaient. Il fit des lois contre les voleurs et assura si bien le respect des propriétés qu'on le surnomma *la Serrure des granges* (c'est ce que veut dire *ladulos*).

MAGNUS II, surnommé *Smek* (*le Trompé*), roi de Suède, fils du duc Éric, né en 1316, succéda dès 1319 à Birger, fils de *Ladulos*, à l'âge de 4 ans, mais ne commença à régner qu'en 1337. Pendant sa minorité le Sénat avait réuni à la couronne la Scanie, la Blékingie et le Halland : Magnus se laissa persuader de les abandonner au Danemark : c'est ce qui lui valut son surnom. Il fut obligé de céder ses États, en 1363, au duc Albert de Mecklembourg. Il mourut en Norvége en 1374.

MAGNUS, *le Bon*, roi de Norvége et de Danemarck, fils de S. Olaüs, remplaça en 1036 Suénon sur le trône de Norvége, et succéda en 1042 à Canut III en Danemark. Il mourut en 1047, laissant le Danemark à Suénon et la Norvége à Harald. Il avait rédigé pour la Norvége un *Code* qui n'existe plus.

Après lui, 5 princes du nom de Magnus régnèrent sur la Norvége; les plus connus sont : MAGNUS III, surn. *Barefoot* (pieds-nus, parce qu'il avait adopté la chaussure des Highlanders écossais), roi de 1093 à 1103, fils et successeur d'Olaüs III, qui fit des expéditions contre les Orcades, les Hébrides et l'Irlande, qui prit Dublin et fut tué dans une sortie après la prise de cette ville; — MAGNUS VII, *le Législateur*, fils de Haquin VI, lui succéda en 1263, et eut un règne glorieux et paisible. Il céda les Hébrides au roi d'Écosse, enleva aux évêques le droit d'élire les rois et rendit ainsi la couronne héréditaire, favorisa le commerce, organisa la défense du roy., fit coopérer les assemblées nationales à la rédaction des lois et à l'assiette des impôts, et fit construire les premiers hôpitaux en Norvége. Il m. en 1280.

MAGNUS, fils de Christian III, roi de Danemark, né en 1540, fut proclamé roi en 1570 par les Livoniens, fatigués du joug des Chevaliers teutoniques. Il se laissa battre par le czar Iwan IV, fut dépouillé par les Polonais de ses possessions les plus importantes, et mourut abandonné, en 1583.

MAGNUS (Jean), archevêque d'Upsal, né à Linkœping en 1488, mort à Rome en 1544, s'opposa au projet conçu par Gustave Wasa d'introduire la réforme en Suède; n'ayant pu réussir, il se retira à Rome. On a de lui : *Gothorum Suenonumque historia*, Rome, 1554, in-fol.; Bâle, 1558, in-8; *Historia metropolitanæ Upsalensis*, etc. — Son frère, Olaüs Magnus, fut nommé, après lui, archevêque d'Upsal, mais ne put prendre possession de cette dignité, et mourut à Rome en 1568. On lui doit : *Historia de gentibus septentrionalibus*, Rome, 1555; *Tabula terrarum septentrionalium*, 1639.

MAGNUS (Jacobus), écrivain français. *V.* LEGRAND.

MAGNUS PORTUS (c.-à-d. *Grand port*), v. de la Bretagne romaine, chez les Belges, est auj. *Portsmouth*; — v. de la Mauritanie Césarienne, la même qu'*Arsenaria*, sur la Méditerranée, au S. O. de Cartenna, est auj. *Arzew*; — v. et port d'Hispanie (Tarraconaise), au N. O., est auj. *La Corogne*.

MAGNY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), dans l'anc Vexin, à 21 kil. N. de Mantes; 1600 h. Tanneries, bonneterie, tissage de chanvre. Jolie église gothique avec un curieux baptistère de la Renaissance. La terr de Magny appartint successivement à Catherine d Médicis, au duc d'Alençon, et à la famille Villeroy

MAGOG, 2e fils de Japhet, dont on place les descen dants dans le pays des Scythes. — Sous ce nom son aussi désignés dans Ézéchiel et dans l'Apocalypse l peuple et le pays dont le géant Gog était le prince.

MAGON, illustre famille carthaginoise, qui faisa partie de la faction barcine et de laquelle sortit An nibal. Plusieurs Magon furent suffètes, généraux o amiraux. L'un d'eux conquit les îles Baléares ve 702 av. J.-C., et fonda dans Minorque le port qui e encore appelé de son nom Port-Mahon (*Portus Ma gonis*). — Un autre, surnommé *Barcée*, défit, e 396, dans un combat naval, Leptine, frère de Den l'Ancien, mais fut battu par Denys lui-même à Ab cène, 392, et à Cabala, où il perdit la vie, 383.—So fils, qui porta le même nom, vainquit Denys à Croniu en 382, mais fit aussitôt un accommodement avec l Envoyé de nouveau en Sicile plusieurs années aprè il allait s'emparer de Syracuse, lorsqu'il se laissa in mider honteusement par Timoléon, 344. Traduit jugement, il se tua pour échapper au supplice, 34

MAGON, frère d'Annibal, se distingua aux b tailles du Tésin, de la Trébie, et eut une grande p à la vict. de Cannes (216), qu'il alla en person annoncer à Carthage. De concert avec son au frère Asdrubal, il lutta pendant 10 ans en Espag contre les Scipions, s'empara de l'île Minorque e fortifia le *Portus Magonis*, qu'avait fondé un de ancêtres. Expulsé d'Espagne par les Romains en 20 il débarqua sur la côte de Gênes, fut battu dans l' subrie par Quintilius Varus, et périt peu après, d'u blessure reçue dans la bataille, 203.

MAGONIS PORTUS. *V.* MAHON (PORT).

MAGOPHONIE. *V.* MAGES.

MAGRA, l'anc. *Macra*, rivière d'Italie, naît d les Apennins, au-dessus de Pontremoli, qu'elle

rose, et se jette dans le golfe de Gênes, à 6 k. S. S. O. de Sarzane, après un cours de 55 kil.

MAGUELONE, *Magalona*, petite île de France (Hérault), dans l'étang de Thau, à 10 k. S. de Montpellier. Elle contient un village presque abandonné, qui était jadis une ville épiscopale. Cette ville, prise par les Sarrasins en 719, fut ruinée et reprise par Charles-Martel en 737; mais fut relevée peu de temps après. Elle fut détruite en 1633 par ordre de Louis XIII. L'évêché avait été transféré à Montpellier dès 1536.

MAHABHARATA, grande épopée indienne, composée en langue sanscrite par le poëte Vyasa (*V.* ce nom), se compose de 18 livres et renferme plus de 200 000 stances. Le poëte y raconte les guerres de Kourous (ou Koravas) et des Pandous (ou Pandavas), et les exploits de Krichna et d'Ardjouna. Plusieurs épisodes de ce poëme ont été traduits à part: le *Bhagavad-Gita* par Schlegel, le *Nalus* par Bopp (1820). M. E. Foucaux en a mis quelques-uns en français, 1856-61; H. Fauche en a entrepris une trad. complète, 1863 et a. suiv. L'ouvrage entier a été publ. en sanscrit à Calcutta en 1834-39. et trad. par la Soc. asiatique de cette ville.

MAHAUT, ancienne forme du nom de MATHILDE.

MAHDI ou **MAHADI** (al), c.-à-d. *le Dirigé*, nom donné par certaines sectes de Musulmans, notamment par les Chyites et les Ismaéliens, à une espèce de Messie dont ils attendent la venue. Les Druses voient le *Mahdi* dans le sultan d'Égypte Hakem-Biamrillah. *V.*, outre ce nom, IMAM et MOHAMMED-AL-MAHDI.

MAHÉ, v. de l'Inde française, sur la côte de Malabar, à 40 k. N. de Calicut; 3000 h. Bon port, sur la mer d'Oman. *Poivre*, cannelle, arak, cardamome, sandal, etc. Prise par les Français en 1724: La Bourdonnais, qui eut la principale part au succès, en reçut le nom de *Mahé;* occ. par les Anglais de 1761 à 1783, et de 1795 à 1815. Son territoire n'a que 9 k. de rayon.

MAHÉ (îles), dans la mer des Indes, au N. de l'île Maurice, forment, avec les Amirantes, l'archipel des Seychelles: on en compte 30, dont la principale est Mahé; 6000 hab. Aux Anglais depuis 1761.

MAHERBAL, général carthaginois, suivit Annibal en Italie, décida les Gaulois Cisalpins à secouer le joug de Rome, remporta en Étrurie une victoire sur les Romains, et commanda la cavalerie à Cannes. Il conseillait à Annibal de marcher sur Rome immédiatement après cette victoire; l'avis contraire ayant prévalu, il s'écria: « Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire! »

MAHMOUD (Aboul Cacem Yémin-ed-Daulah), prince gaznévide, né à Gazna en 970, m. en 1030, contribua puissamment à étendre la puissance de sa famille, et obtint en 999 d'Ilek-Khan, souverain du Turkestan, l'empire du Koraçan. Il augmenta ses domaines par les armes, envahit l'Hindoustan, conquit l'Irak-Adjémi et forma un vaste État qui s'étendait des bords du Gange à la mer Caspienne. Il tenait sa cour à Balkh et à Gazna. Mahmoud est le 1er qui ait pris le titre de *sultan* (empereur), au lieu de celui d'*émir* (commandant) qu'avaient porté ses prédécesseurs.

MAHMOUD I, sultan des Ottomans, né en 1696, m. en 1754, était fils de Mustapha II, et fut placé sur le trône de Constantinople en 1730 par le visir Patrona Khalil, après la déposition d'Achmet III. Il se plongea dans la mollesse, se laissa enlever par les Russes Otchakoff et Kinburn, 1734, et battre par les Perses, 1743.

MAHMOUD II, né en 1785, m. en 1839, fut élevé au trône en 1808 par Mustapha Beiraktar, chef des Janissaires, à la place de Mustapha IV, eut à soutenir des guerres malheureuses contre la Russie, perdit la Bessarabie en 1812, par la paix de Bukharest, vit de 1812 à 1817 la Servie, la Moldavie, la Valachie lui échapper également, fut forcé de reconnaître l'indépendance des îles *Ioniennes* (1819), vit en 1820 éclater l'insurrection de la Grèce, et fut contraint, après 8 ans d'une guerre désastreuse, à abandonner la plus grande partie de ce pays, qui fut érigé en royaume indépendant (1828). Il ne fut pas plus heureux dans une nouvelle guerre avec la Russie: l'intervention des puissances européennes empêcha seule les Russes d'entrer à Constantinople, et il fut forcé d'accepter toutes les conditions du vainqueur à Andrinople (1829). Pendant ce temps, Ali, pacha de Janina, bravait son autorité (1819-22); Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, qui s'était rendu indépendant, lui enlevait la Syrie en 1831 et battait ses troupes; défait 3 fois par les Égyptiens, Mahmoud se trouva réduit à recourir à la Russie, et, par le traité d'Unkiar-Skélessi, il se mit à la merci de cette puissance. Il venait d'entamer une nouv. guerre avec Méhémet-Ali lorsqu'il mourut, en 1839: peu de jours avant sa mort son armée avait été détruite à Nézib par Ibrahim, fils de Méhémet-Ali. Reconnaissant l'infériorité de son peuple vis-à-vis de la civilisation européenne, Mahmoud avait entrepris de régénérer son empire: après avoir exterminé les Janissaires, qui s'opposaient à ses projets (1826), il appela à son aide les sciences et les institutions de l'Occident; il disciplina ses troupes à l'européenne; il publia, en 1839, un firman qui garantissait la liberté des cultes et plaçait les chrétiens sous la juridiction de leurs patriarches; enfin il prépara la nouvelle organisation politique et administrative, réalisée depuis par le *Tanzimat*. Malheureusement, ces réformes, exécutées le plus souvent sans adresse et sans suite, froissèrent plus les Musulmans qu'elles ne servirent le sultan.

MAHMOUD-CHAH. *V.* MIR-MAHMOUD.

MAHOMET, en arabe *Mohammed* (c.-à-d. le *Glorifié*), fondateur de la religion musulmane, né à La Mecque en 569, appartenait à la puissante tribu des Koraïchites. Il perdit à cinq ans son père, Abdallah, fut élevé auprès de son oncle Abou-Taleb, prince de La Mecque, jusqu'à l'âge de 14 ans, puis s'enrôla dans une caravane et alla faire la guerre sur la frontière de Syrie. De retour à La Mecque, il y épousa, à l'âge de 25 ans, une riche veuve nommée Kadichah. Il s'était déjà fait remarquer par une rare intelligence et par la régularité de sa conduite; mais depuis son mariage jusqu'à l'âge de 40 ans il mena une vie toute de retraite et d'étude, pendant laquelle il conçut le projet de réformer la religion de son pays, d'y faire adorer un seul Dieu, et de réunir en un seul culte les diverses religions qui divisaient alors l'Arabie, savoir: l'idolâtrie, le sabéisme et le judaïsme. Il commença sa mission en 610. Après avoir converti sa famille et quelques amis, parmi lesquels on compte Ali, son cousin, Abou-Bekr, son beau-père, et Othman, qui furent tous les trois califes, il prêcha publiquement, se disant prophète et envoyé de Dieu. Il prétendait que l'archange Gabriel lui apparaissait et lui dictait les vérités qu'il devait révéler aux hommes. Mais il éprouva dans La Mecque une forte opposition, et fut contraint de s'enfuir à Yatreb, où il comptait de nombreux partisans: cette ville l'accueillit avec transport et reçut de là le nom de *Medinet-al-Nabi* (c.-à-d. *la Ville du Prophète*), d'où nous avons fait *Médine*. C'est de cet événement, qu'on place au 16 juillet 622, que date l'ère des Mahométans, appelée *l'Hégire* ou la fuite. Mahomet persécuté donna l'ordre à ses sectateurs d'employer les armes, non-seulement pour défendre, mais pour propager la nouvelle religion. Après diverses vicissitudes, il parvint à soumettre plusieurs tribus de l'Arabie: en 630 il s'empara de La Mecque, et renversa les idoles de la Kaaba. Il avait déjà conquis tout l'Yémen et le Nedjed, et se préparait à étendre au loin ses conquêtes, lorsqu'il mourut empoisonné, à Médine, en 632. Abou-Bekr lui succéda avec le titre de *calife* (lieutenant). Mahomet possédait à un très-haut degré les qualités les plus propres à agir sur les peuples de l'Orient: l'imagination qui éblouit, l'énergie qui entraîne, la gravité qui commande le respect, un esprit ferme et patient. Les dogmes et les préceptes de sa religion sont consignés dans le *Coran* (*V.* ce mot). Les principaux dogmes sont l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, le jugement dernier, un paradis avec des jouissances toutes sensuelles, la prédestination, le fatalisme, qu'il jugeait propre à favoriser l'esprit de conquête en inspirant le

mépris de la mort. Les préceptes sont la circoncision, la prière, l'aumône, les ablutions, le jeûne (surtout pendant le Ramadan), les sacrifices dans quelques occasions solennelles, et l'abstinence du vin et de toute liqueur fermentée. La polygamie était permise; cependant on ne pouvait avoir plus de 4 femmes légitimes. De nombreux ouvrages ont été publiés sur Mahomet : Aboul-Féda est la principale source à consulter : sa *Vie* du prophète a été trad. par Noël Desvergers, 1838. La *Vie de Mahomet* a été en outre écrite en français par Gagnier, Amst., 1732; en allemand, par G. Weil, Stuttgard, 1843; en anglais, par le Dr Springer, Allahabad, 1855. M. Reinaud a donné une *Notice sur Mahomet*, et M. Barthélemy St-Hilaire une étude sur *Mahomet et le Coran.*

MAHOMET I, sultan ottoman, fils de Bajazet I, succéda en 1413 à son frère Mouça, qu'il avait vaincu avec l'aide de l'emp. Manuel. Il releva et raffermit l'empire, ébranlé par Tamerlan, délivra Bagdad, assiégée par le prince de Caramanie, vainquit un imposteur, Mustapha, qui se disait son frère, soumit les Serviens, les Bosniaques, les Bulgares, et les Valaques. Il est le premier sultan qui ait eu une armée navale : il disputa l'empire de la mer à la république de Venise, jusqu'alors toute-puissante. Il mourut en 1421, à 47 ans.

MAHOMET II, le *Conquérant*, succéda en 1451, âgé de 21 ans, à son père Amurat II. En 1453, à la tête d'une armée formidable, il attaqua Constantinople, défendue par l'empereur Constantin Dracosès et emporta d'assaut cette ville, dont il fit la capitale de son empire. Ses généraux subjuguaient pendant ce temps la Thrace et la Macédoine; mais ils échouèrent en Albanie contre le fameux Scander-Beg; il fut lui-même complétement défait devant Belgrade, en 1456, par Jean Hunyade, et se vit contraint de fuir après avoir perdu 40 000 hommes. Néanmoins, il soumit dans la suite la Grèce centrale, où régnaient deux frères de Constantin Dracosès, ainsi que la Servie (1459); mit fin en 1461 à l'empire de Trébizonde, que gouvernaient les Comnène depuis 1204; subjugua en 1462 l'île de Lesbos; vainquit et déposséda le voïvode de Valachie qui refusait de payer tribut; s'empara de la Bosnie (1463), de la Caramanie (1464), et de l'île de Négrepont, qu'il enleva aux Vénitiens (1470). Deux ans après, il battit en Cappadoce le roi de Perse qui avait fait invasion dans l'Anatolie; il enleva en 1475 Caffa aux Génois, conquit Scutari, Zante, Céphalonie, rendit la Géorgie et la Circassie tributaires, soumit la Moldavie, l'Albanie et les îles de l'Adriatique; envahit le Frioul et la Dalmatie; força en 1478 les Vénitiens à acheter une paix humiliante, entra en 1480 en Italie et s'empara d'Otrante. Mais il échoua devant l'île de Rhodes, défendue par les chevaliers de St-Jean de Jérusalem. Il mourut en 1481, à Nicomédie, lorsqu'il menaçait à la fois Rome, la Perse et l'Égypte. A la gloire des armes, il joignit celle des lettres et fonda des écoles; mais il se souilla par des cruautés révoltantes. Guillet a donné une *Histoire de Mahomet II*, Paris, 1681.

MAHOMET III, succéda à son père Amurat III en 1595, à 27 ans, et commença par faire étrangler 19 de ses frères et noyer 10 femmes que son père avait laissées enceintes. L'empereur Rodolphe II et les princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie se liguèrent contre lui, et lui disputèrent la Hongrie. Il vint assiéger Agria en 1596, et y entra par composition; un mois après, son lieutenant Cicala-Pacha vainquit les Impériaux à Careste. Mais cette victoire n'empêcha pas Mahomet de perdre diverses places fortes en Hongrie; des révoltes qui éclatèrent en Asie vinrent ajouter à ses embarras. Il mourut de la peste en 1603.

MAHOMET IV, fut placé sur le trône en 1649, à l'âge de sept ans, après le meurtre d'Ibrahim, son père. Il eut pour ministres les deux Kopроli (père et fils), qui jetèrent de l'éclat sur la 1re partie de son règne: les îles de Mételin et Lemnos furent conquises sur les Vénitiens (1660); Peterwaradin fut enlevé aux Autrichiens (1661); la capitale de l'île de Candie fut prise d'assaut (1669); le sultan lui-même prit Kaminiet sur les Polonais (1672). Cependant Mahomet IV avait dès 1664, perdu la bataille de St-Gothard contre le Impériaux et avait été obligé de signer la paix de Te meswar. La fin de son règne fut remplie par des dé sastres : ses troupes furent vaincues en 1673 à Choc zim par les Polonais, et en 1683 sous les murs d Vienne par le roi de Pologne Sobieski, uni aux trou pes de l'empereur; les Impériaux lui enlevèrent le villes de Wivar (1685) et de Bude (1686) et le batt rent à Mohacz (1687); tandis que les Vénitiens s'em paraient de l'Attique et de la Morée (1688). Tant d revers amenèrent le soulèvement de l'armée de Hor grie, qui déposa Mahomet IV et mit à sa place Sol man II, son frère. Il vécut encore 5 ans et m. en 169 C'était un prince juste et clément, mais faible et er nemi de toute occupation sérieuse; il passait sa vi à la chasse. — *V.* MOHAMMED, MÉHÉMET ou MAHMOU

MAHOMÉTISME ou ISLAMISME, religion de Maho met, fut fondée en Arabie vers l'an 610 de J.-C., ma ne date que de l'an 622, époque de l'*Hégire* ou fui de Mahomet à Médine (*V.* MAHOMET). Après s'être ét blie en Arabie du vivant du prophète, elle fut prop gée par les armes des Arabes dans toute l'Asie, e Afrique, et même dans une partie de l'Europe (Grèc Espagne, Sicile), et s'établit dans l'anc. empire gr après la prise de Constantinople par Mahomet (1453). Chassée d'Espagne avec les Maures aux XIVe XVe siècles, elle règne encore auj. sur une gran partie du globe : l'Asie occidentale, l'Afrique septe trionale, la Turquie; et quoiqu'elle soit en décadenc elle compte environ 200 millions de sectateurs. L Mahométans reconnurent longtemps pour chefs l califes, vicaires de Mahomet (*V.* CALIFES); depuis destruction du califat, ils n'ont plus de chef véritabl bien que le sultan de Turquie ait la prétention posséder l'étendard du prophète. Les Mahométans divisent en un grand nombre de sectes dont les pri cipales sont celles des *Sunnites* (ou orthodoxes), d *Chyites*, des *Druses*, des *Ismaéliens*. *V.* ces noms.

MAHON ou PORT-MAHON, *Portus Magonis*, et port de l'île de Minorque, ch.-l. de l'île, sur golfe de la côte E.; 15 000 hab. Évêché. Ville bien tuée et bien bâtie; port sûr et commode; fort St-P lippe, arsenal, chantiers de construction, lazar belle cathédrale. Un peu de commerce; pêche et botage. — Fondée, dit-on, dès l'an 702 av. J.-C. le Carthaginois Magon, dont elle prit le nom; fo fiée plus tard par un autre Magon, frère d'Annil Elle fut prise aux Espagnols par les Anglais en 17 reprise sur ceux-ci en 1756 par les Français, comm dés par le maréchal de Richelieu, mais rendue Anglais en 1763. Les Espagnols, aidés des Franç s'en emparèrent en 1782, après un siége mémora ils l'ont conservée depuis.

MAHRATTES, c.-à-d. *grands guerriers*, peu de l'Hindoustan, qui primitivement habitait au N du Décan, dans les monts Vindhya et les Ghattes cid., mais qui, après la mort d'Aureng-Zeb et sur pendant le règne de Mohammed-Chah (1718-174 assujettirent la plus grande partie de l'Inde moye (ou Décan sept.), entre la prov. d'Agra au N. Kistnah au S., et s'étendirent d'une mer à l'au Leurs possessions se divisèrent en plusieurs Ét unis par une espèce de fédération. Les Mahrattes o taux possédaient le Gandouana et l'Orissa et ava pour ch.-l. Nagpour; les Mahrattes occidentaux sédaient le Malwa, une partie du Kandeich, de l rengabad, du Daouletabad; leur ch.-l. était Pou — Les Mahrattes, après le 1er pillage de Delhi Nadir-Chah, marchèrent aussi contre le Grand-Mo Ils prirent sa capitale (1760), et tentèrent de substi leur domination à celle du Grand-Mogol dans l'I la victoire remportée sur eux à Panipet (1761) les Afghans les refoula dans leurs possessions. De à 1783, ils furent sans cesse en guerre soit ave Afghans, soit entre eux. Après la chute de Tip Saëb (1799) et la conquête du Maïssour par les

glais, ils eurent avec ceux-ci de fréquentes collisions: le dernier coup leur fut porté en 1818. Depuis ce temps, ils ont perdu toute existence politique: leur prince, péchwa, est pensionnaire et prisonnier des Anglais.

MAI 1793 (Journée du 31), journée fameuse de la Révolution, durant laquelle la populace de Paris, conduite par Henriot, envahit la Convention, fit voter la mise en liberté d'Hébert et l'arrestation des Girondins. *V.* GIRONDE.

MAÏ (Angelo), savant jésuite, né en 1782 à Schilpario (diocèse de Bergame), m. en 1854, enseigna les humanités dans plusieurs colléges de son ordre, puis fut attaché à la bibliothèque Ambrosienne, à Milan. Là, il fit une étude particulière de la paléographie et des manuscrits, notamment des *palimpsestes*, fort négligés jusqu'à lui: il réussit à découvrir sous les écritures modernes des ouvrages ou des fragments inédits d'auteurs anciens, et fit paraître à partir de 1813 une série de publications du plus grand intérêt, notamment des fragments d'*Homère*, de *Fronton*, d'*Antonin*, de *Marc-Aurèle*, d'*Appien*, de *Symmaque*, de *Denys d'Halicarnasse*, de *Plaute*, d'*Isée*, de *Thémiste*, d'*Eusèbe*, de *Porphyre*, de *Philon le Juif*, des *Livres sibyllins*, *etc.* Appelé en 1819 par Pie VII au poste de premier bibliothécaire de la Vaticane, il justifia ce choix par de nouvelles découvertes d'une grande importance: il parvint à reconstruire, à l'aide des *palimpsestes*, la plus grande partie d'un des ouvrages les plus regrettés de Cicéron, le *De Republica*. A. Maï fut honoré des plus hautes dignités de l'Église romaine: il reçut le chapeau de cardinal en 1838. Outre les publications déjà citées, on lui doit plusieurs grands recueils: *Scriptorum veterum nova collectio e Vaticanis codicibus edita*, Rome, 1825-38, 10 vol. in-4; *Classici scriptores e Vatic. codd. editi*, 1828-38, 10 v. in-4, un *Spicilegium romanum*, 1844, 10 vol., enfin une *Nouvelle bibliothèque des SS. Pères*, 1852-53, 6 v., enrichie d'une foule d'écrits retrouvés par lui.

MAÏA, une des Pléiades, fille d'Atlas et de Pléione, fut aimée de Jupiter et devint mère de Mercure. C'est elle qui éleva Arcas, fils de Calisto. — *V.* MAYA.

MAICHE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 30 kil. S. de Montbéliard: 600 hab.

MAIDSTONE, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Kent, sur la Medway, à 54 kil. S. E. de Londres; 16 000 hab. Station. Quelques édifices remarquables. Genièvre; fonderie de fer, papeterie. Grand marché à houblon. Il se livra sous les murs de Maidstone en 1648 une bataille sanglante où les Parlementaires, commandés par Fairfax, défirent les Royalistes.

MAIER (Michel), chimiste, né en 1558 dans le Holstein, m. en 1622, exerça la médecine à Rostock et à Magdebourg, et fut médecin de l'empereur Rodolphe II. Il prétendait faire de l'or. Parmi ses ouvrages, les adeptes recherchent: *Arcana arcanissima, hoc est hieroglyphica ægyptio-græca, vulgo necdum cognita*, 1614; *Septimana philosophica*, 1620; *Jocus severus*, 1617; *De rosea cruce*, 1618; *Atalanta fugiens*, 1618; *Cantilenæ intellectuales de phœnice redivivo*, 1622; *Musæum chymicum*, etc. — *V.* MAYER.

MAIEUL (S.), abbé de Cluny, né vers 906, dans le diocèse de Riez, m. au prieuré de Souvigny en 994, réforma l'abbaye de St-Denis. Il est regardé comme le second fondateur de Cluny. On le fête le 11 mai.

MAIEUL (Clercs réguliers de ST-). *V.* SOMASQUES.

MAIGNELAY, ch.-l. de cant. (Oise), à 20 kil. N. E. de Clermont; 1000 hab. Taillanderie, tanneries, corderies. Ruines d'un vieux château fort.

MAILLAC (le P. J. MOYRIA de), jésuite missionnaire, né en 1679 à Maillac dans le Bugey, m. à Pékin en 1748, fut envoyé en Chine en 1702, leva pour l'empereur Kang-hi la carte de la Chine et de la Tartarie, et traduisit du chinois en français un des ouvrages les plus importants des grandes annales chinoises, publié par Grosier et Deshauterayes sous le titre d'*Histoire générale de la Chine*, Paris, 1777-84, 12 vol. in 4.

MAILLARD (Jean et Simon), nom de deux frères, bourgeois de Paris, qui, lors de la sédition soulevée par le prévôt Étienne Marcel, s'opposèrent aux intrigues de ce perturbateur. Jean le tua au moment où il allait ouvrir la porte St-Antoine à l'armée du roi de Navarre, Charles le Mauvais (1358).

MAILLARD (Olivier), prédicateur, de l'ordre des Frères Mineurs, né en Bretagne vers 1440, m. en 1503, fut prédicateur de Louis XI. On a de lui des sermons bouffons, en langage macaronique, c.-à-d. mêlés de latin et de français, monument curieux de l'enfance de l'art. On a expliqué ce mélange en disant que, prononcés en français vulgaire, ces sermons étaient mis ensuite en latin, et que, partout où le traducteur était embarrassé, il laissait le français. Ces sermons ont été publiés en différentes parties à Paris, 1498-1521. On a aussi la *Confession générale du frère Olivier Maillard*, Lyon, 1526.

MAILLARD (Stanislas), démagogue, était huissier au Châtelet de Paris. Il dirigea l'expédition des femmes du peuple de Paris à Versailles les 5 et 6 oct 1789, présida le simulacre de tribunal qui jugeait les prisonniers destinés à périr dans les massacres de septembre 1792 et figura dans la plupart des saturnales révolutionnaires. Après la Terreur, il changea de nom. On ignore la date de sa mort.

MAILLARD DESFORGES, poëte. *V.* DESFORGES.

MAILLÉ, 1er nom du bourg de Luynes. *V.* LUYNES.

MAILLEBOIS, bg du dép. d'Eure-et-Loir, à 20 k. S. O. de Dreux; 800 hab. Anc. châtellenie, érigée en marquisat en 1621.

MAILLEBOIS (J. B. François DESMARETS, marquis de), maréchal de France, fils du contrôleur général Desmarets et petit-fils de Colbert, né en 1682, m. en 1762, apprit l'art de la guerre sous Villars, se distingua au siége de Lille (1708), commanda une division en Italie, 1733, soumit la Corse en moins de trois semaines, 1739, et fut créé maréchal en 1741. Envoyé de nouveau en Italie en 1745, pour soutenir l'infant don Philippe, il battit les Autrichiens; mais, accablé par des forces supérieures, il ne put garder le Milanais, et fut battu sous Plaisance (1746).

MAILLÉ-BRÉZÉ, anc. maison de la Touraine qui remonte au XIe siècle, a fourni plusieurs hommes distingués. On connaît surtout: Urbain de Maillé-Brézé, capitaine des gardes du roi, maréchal de France, ambassadeur en Suède, en Hollande, puis gouverneur de l'Anjou (1636), vice-roi de Catalogne en 1642. Il m. en 1650. Il avait épousé une sœur du cardinal de Richelieu.—Armand de Maillé-Brézé, duc de Fronsac et de Caumont, fils du précéd., commanda une escadre au siége de Cadix en 1640, et fut tué d'un coup de canon au siége d'Orbitello en 1646, à 27 ans.

MAILLERAYE (LA). *V.* LA MAILLERAIE.

MAILLET (Benoît de), né à St-Mihiel, en 1656, fut consul de France en Égypte, 1692, et à Livourne, 1702; puis inspecteur des établissements français dans le Levant et la Barbarie, et mourut à Marseille en 1738 à 82 ans. Il avait fait une étude approfondie de la langue arabe et des coutumes des Orientaux: on lui doit deux ouvrages estimés sur l'Égypte: *Description de l'Égypte*, 1735; *Idée du gouvernement ancien et moderne de l'Égypte*, 1743; mais il est surtout connu par un ouvrage fort singulier, *Telliamed* (anagramme de son nom), ou *Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, Amsterdam, 1748: se fondant sur la présence de dépôts et de coquillages dans les montagnes, il établit que les continents se sont formés par la retraite des eaux de l'Océan; en outre, il fait sortir tous les animaux, même l'homme, du sein des eaux, expliquant leur état actuel par des transformations successives. Ces divers ouvrages ont été publiés par l'abbé Lemascrier.

MAILLEZAIS, ch.-l. de cant. (Vendée), à 12 kil. S. E. de Fontenay, dans une île formée par la Sèvre Niortaise; 1200 hab. Anc. château, qui appartint aux comtes de Poitou; anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 980, érigée en évêché en 1317, et supprimée en 1648: l'évêché fut transporté à La Rochelle. Henri de Navarre fortifia Maillezais en 1586, et en confia

la garde à Agrippa d'Aubigné. Ruines de la cathédrale.

MAILLOTINS. On nomma ainsi des hommes du peuple qui, en 1382, s'insurgèrent à Paris pour s'opposer à la perception de nouvelles taxes établies par le duc d'Anjou, régent de France pendant la minorité de Charles VI; ils se portèrent en masse sur l'arsenal, s'y armèrent de maillets de fer dits *maillotins* (d'où leur nom), massacrèrent les percepteurs et élargirent les prisonniers. Cette sédition ne put être comprimée qu'après la victoire de Rosebecque et attira sur le peuple de cruelles punitions.

MAILLY, noble et anc. famille de Picardie, issue des comtes de Dijon, tire son nom de la terre de Mailly, près d'Amiens. Elle a produit un grand nombre d'hommes marquants : guerriers, prélats, hommes d'État, écrivains, etc. Elle possédait l'important marquisat de Nesle, ce qui valait au chef de la famille le titre de *Premier marquis de France*.

On connaît surtout: François de Mailly, marquis de Nesle (1658-1721), cardinal, archevêque d'Arles, puis de Reims, qui se prononça énergiquement contre le Jansénisme, soutint la bulle *Unigenitus* et tint tête au Régent et au Parlement;— le chevalier de Mailly, filleul de Louis XIV, auteur d'une *Histoire de la république de Gênes*, d'un *Éloge de la Chasse*, et de plusieurs autres écrits, singuliers pour la plupart; m. vers 1724; — J. Auguste, comte de Mailly-d'Haucourt, maréchal de France, qui fit avec distinction toutes les campagnes de Louis XV, gouverna le Roussillon où il fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts, et se signala au 10 août 1792 par son dévouement chevaleresque pour le roi : arrêté par ordre de Lebon, il périt sur l'échafaud à Arras en 1794, à 86 ans.

Quatre sœurs appartenant à cette famille, la comtesse de Mailly, la comtesse de Vintimille, la duchesse de Lauraguais, la marquise de la Tournelle (depuis duchesse de Châteauroux), filles de Louis de Mailly, commandant de la gendarmerie de France, acquirent à la cour de Louis XV une fâcheuse célébrité et ternirent l'honneur de leur maison en devenant successivement les maîtresses du roi. La plus connue est la duchesse de Châteauroux. *V.* ce nom.

MAIMATCHIN, bg de l'Empire chinois (Mongolie), vis à vis de la ville russe de Kiakhta. Grand entrepôt du commerce de la Chine avec la Russie.

MAIMBOURG (le P.), historien ecclésiastique, né en 1620 à Nancy, m. en 1686, entra chez les Jésuites, enseigna les humanités à Rouen, puis se livra à la prédication avec quelque succès, et enfin se consacra tout entier à la composition des ouvrages historiques qui l'ont rendu célèbre. En parlant des libertés de l'église gallicane, il se permit des attaques contre le St-Siége et mécontenta Innocent XI, qui, en 1685, le fit exclure de l'ordre des Jésuites. Louis XIV lui donna une pension et une retraite à l'abbaye de St-Victor, à Paris. Ses *OEuvres* ont été publiées à Paris, 1686-87, 14 vol. in-4, ou 26 vol. in-12; elles comprennent l'*Histoire de l'Arianisme*, — *des Iconoclastes*, — *du Schisme des Grecs*, — *des Croisades*, — *de la Décadence de l'Empire depuis Charlemagne*, — *du grand Schisme d'Occident*, — *du Luthéranisme*, — *du Calvinisme*, — *de la Ligue*, — *de l'Église de Rome*, — *de Grégoire le Grand*, — *de S. Léon*. Maimbourg ne manque ni d'érudition ni d'agrément, mais son style est souvent diffus et l'on ne peut toujours se fier à son exactitude ni à son jugement. Bayle fit paraître une spirituelle *Critique générale de l'Hist. du Calvinisme du P. Maimbourg*.

MAIMON (Salomon), philosophe juif allemand, né en 1753 à Neschwitz (Lithuanie), m. en 1800, était fils d'un rabbin et cultiva d'abord la science talmudique et cabalistique; puis il se livra à la philosophie et obtint la protection de son co-religionnaire Mendelssohn; mais il s'en rendit bientôt indigne par son inconduite et tomba dans un tel état de misère qu'il fut réduit quelque temps à mendier. On a de lui : *Histoire des progrès de la métaphysique en Allemagne depuis Leibnitz*, 1793; *Recherches critiques sur l'esprit humain*, 1797, il a surtout excellé dans la réfutation du système de Kant.

MAIMONIDE (Moses), célèbre rabbin, né à Cordoue vers 1135, m. en 1204, étudia la philosophie et la médecine sous Tophaïl et Averrhoès, passa de bonne heure en Égypte, et devint premier médecin de Saladin et de ses successeurs. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la religion juive, sur la philosophie et la médecine; les plus connus sont : un *Commentaire sur la Mischna*; *la Main forte*, abrégé du *Talmud*; *le Docteur des Perplexes* (en hébreu *More Nevokim*), traité de philosophie et de théologie, où il explique les passages ambigus de l'Écriture, et qui excita de vives contestations parmi les Juifs. La plupart de ses ouvrages sont écrits en arabe. Les Juifs le regardent comme leur premier écrivain, comme leur Platon. Le *More Nevokim* a été publié, avec traduction française, par M. Munk, sous le titre de *Guide des Égarés*, Paris, 1856-61, 2 vol, in-8.

MAIN ou MAYN, riv. d'Allemagne. *V.* MEIN.

MAÏNA ou MAGNE, pays de Grèce (Morée), comprend la partie S. E. de l'ancienne Laonie, entre les golfes de Coron à l'O. et de Kolokythia à l'E. On y compte environ 60 000 hab. dits *Maïnotes*. Ils sont très-braves, mais indisciplinables et pirates déterminés. Sol montagneux, inaccessible en beaucoup d'endroits, et cependant fertile. Forêts et pâturages. Bons ports.— Le Maïna était jadis habité par les *Éleuthéro-Lacons*, dont les Maïnotes actuels prétendent descendre, et qui, comme ces derniers, se sont rendus célèbres par leur ardent amour pour l'indépendance. Ils luttèrent sans cesse contre la domination des Turcs, qui n'obtinrent jamais d'eux qu'un léger tribut; ils ont puissamment contribué à conquérir l'indépendance de la Grèce. Les Maïnotes étaient régis par des chefs de leur choix dits *gérontes* (vieillards); leur chef suprême se nomme *protogéronte*. Cette dignité a été jusqu'au XVIIe siècle héréditaire dans une branche de la famille Comnène issue de David Comnène, dernier empereur de Trébizonde. Ce pays est maintenant compris dans les diocèses de Laconie et de Basse-Messénie et a pour principales villes Maïna, Kolokythia, Chimova et Platza.

MAINE (le), ancienne province de France, bornée au N. par la Normandie, à l'E. par l'Orléanais, au S. par l'Anjou et la Touraine, et à l'O. par la Bretagne, formait, avec le Perche, le grand gouvt de *Maine-et-Perche*, et avait pour capitale le Mans. On le divisait en Haut et Bas Maine, auxquels on joignait le pays ou comté de Laval. Ce pays forme auj. les départements de la Sarthe et de la Mayenne. Sol ondulé, généralement fertile; volailles estimées. — Le Maine tire son nom des *Cenomani* qui l'habitaient autrefois, ou bien de la Maine ou Mayenne, qui l'arrose. Sous les Romains, il fit partie de la 3e Lyonnaise. Il forma au Xe s. un comté héréditaire, qui fut ensuite compris dans les possessions des comtes d'Anjou; il passa sous la domination anglaise lorsque Henri Plantagenet, comte d'Anjou, devint roi d'Angleterre (1154). Philippe-Auguste l'enleva à Jean sans Terre en 1203. S. Louis le donna avec l'Anjou à son frère Charles, dont les descendants le possédèrent jusqu'en 1481; Louis XI, à qui il échut alors par héritage, le réunit à la couronne. Henri II le donna en apanage à son troisième fils, Henri (depuis Henri III); celui-ci le céda à François, duc d'Alençon, son frère. Ce dernier étant mort sans enfants en 1584, le Maine fut réuni définitivement à la couronne. Louis XIV donna le titre de duc du Maine à l'un des fils qu'il avait eus de Mme de Montespan — *V.* ci-après.

MAINE (le), un des États-Unis de l'Amérique du N., au N. E., entre 67° 20'-71° 10' long. O. et 43°-46° 15 lat. N., a pour bornes au N. le B.-Canada, à l'E. le Nouv.-Brunswick, à l'O. le New-Hampshire, au S. et au S. E. l'Atlantique; 450 k. sur 200; 600000 hab.; ch.-l., Augusta. Sol plat, ingrat le long des côtes, fertile dans l'intérieur. On y cultivait jadis le tabac et l'in-

digo; auj. le coton est la principale culture. Plusieurs chemins de fer. — Découvert en 1497, ce pays ne commença à recevoir des colonies que de 1635 à 1654: les Français et les Anglais y fondèrent à la fois plusieurs établissements, mais ils ne purent s'y fixer d'une manière durable, par l'effet d'hostilités continuelles avec les indigènes. Il reçut son nom des Français en 1638, en souvenir de la province française du *Maine*. Il fut assuré à l'Angleterre en 1712 par le traité d'Utrecht. Dès l'année 1652, le Maine s'était mis sous la protection de l'État de Massachussets; il en fut détaché en 1820, et prit le titre d'État.

MAINE (la), riv. de France, formée de la réunion de la Sarthe et de la Mayenne, qui s'unissent à 3 k. N. d'Angers, traverse cette ville, et se jette dans la Loire à 10 kil. au-dessous d'Angers. Le pont de la Maine, à Angers, s'étant rompu le 16 avril 1850 pendant le passage du 11e léger, 219 soldats y périrent.

MAINE (Louis Aug. DE BOURBON, duc du), fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, né en 1670, fut élevé par Mme de Maintenon et jouit de l'affection particulière du roi, qui, après l'avoir légitimé, lui donna le rang de *prince du sang*, et le déclara en 1714 habile à succéder; mais, à la mort de Louis, le duc d'Orléans, à qui il avait disputé sans succès la régence, le dépouilla de ses prérogatives. La duchesse du Maine, irritée, fit alors entrer son mari dans la conspiration ourdie par Cellamare; mais l'intrigue ayant été découverte, le duc fut enfermé à la citadelle de Doullens (1718). Cependant il se réconcilia avec le Régent, et fut même revêtu de hautes dignités, qu'il conserva jusqu'à sa mort (1736). Ce prince avait de belles qualités; mais son apathie et sa timidité le rendaient incapable des grandes choses. — Il avait épousé Anne Louise de Bourbon, petite-fille du grand Condé, morte en 1753, à 77 ans. C'était une femme vive et ambitieuse; elle conspira pour son mari avec Cellamare et fut comme lui mise en prison, mais elle ne vit point avec le même calme que ce prince le pouvoir lui échapper. Le duc et la duchesse du Maine habitaient Sceaux, dont ils firent un séjour charmant et où ils tenaient une petite cour.

MAINE DE BIRAN (Marie Franç.), philosophe, né en 1766 à Bergerac, m. en 1824, était fils d'un médecin. Il fut élu en 1797 membre du Conseil des Cinq-Cents et fut sous l'Empire sous-préfet de Bergerac. Élu en 1809 membre du Corps législatif, il fit partie avec Lainé de la commission qui dès 1813 protesta contre le despotisme impérial; il siégea également à la Chambre des Députés sous la Restauration, et fut nommé en 1816 conseiller d'État. Il cultiva avec succès la philosophie, et fut peut-être le métaphysicien le plus profond de son temps. D'abord disciple de Condillac et de Cabanis, il s'éloigna bientôt de cette école, et s'attacha surtout à rétablir les droits de la *puissance active et volontaire*, méconnue par ses maîtres. Il débuta par un *Mémoire sur l'Influence de l'habitude*, qui fut couronné par l'Institut en 1802; donna en 1805 un mémoire sur la *Décomposition de la pensée*, également couronné; envoya aux académies de Copenhague et de Berlin des travaux non moins remarquables; rédigea pour la *Biographie universelle* un article profond sur *Leibnitz*, et composa peu avant sa mort ses *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral*, qui renferment son dernier mot. M. Cousin a publié ses *OEuvres philosophiques*, Paris, 1841, 4 vol. in-8. M. Naville, de Genève, a publié en 1857 : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées*, et a donné en 1859 ses *OEuvres inédites*.

MAINE-ET-LOIRE (dép. de), entre ceux de la Mayenne au N., d'Indre-et-Loire à l'E., de la Vienne au S. E., des Deux-Sèvres au S., de la Vendée au S. O., de la Loire-Inf. à l'O., et d'Ille-et-Vilaine au N. O.: 7188 k. carr.; 526 012 h.; ch.-l., Angers. Il est formé en grande partie de l'anc. Anjou. Arrosé par la Loire qui le traverse de l'E. à l'O. et y reçoit, outre la Maine, qui donne son nom au dép., l'Authion, le Thoué, le Layon et l'Evre. Pays de plaines, inondé annuellement sur les bords de la Loire; fertile en céréales, chanvre, lin, melons, pommes de terre, etc., et produisant des vins blancs estimés; horticulture très-avancée, favorisée par la douceur du climat. Excellents pâturages, élève de moutons et de bœufs. Fer, houille, ardoisières immenses, qui emploient 2000 ouvriers; marbres, granit, grès, pierres de taille, pierres à chaud, etc. Hauts fourneaux; toiles, linge de table, mouchoirs dits de Chollet, tissus de coton, teintureries. Commerce actif. — Ce dép. a 5 arr. (Angers, Segré, Baugé, Saumur, Chollet), 34 cantons, 384 communes; il appartient à la 15e division militaire, a une cour impériale résidant à Angers et forme le diocèse d'Angers.

MAINFROI. *V.* MANFRED.

MAINLAND, île anglaise de l'Océan Atlantique, la plus grande des îles Shetland, a 138 kil. sur 55; 16 000 h.; ch.-l., Lerwick. Fer, cuivre. — Une des Orcades. *V.* POMONA.

MAÏNOTES. *V.* MAÏNA.

MAINTENON, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), au confluent de l'Eure et de la Voise, sur le chemin de fer de Bretagne, à 19 kil. N. de Chartres; 1800 h. Magnifique château, qui remonte à Philippe-Auguste, et qui fut reconstruit par J. Cottereau, trésorier des finances sous Charles VII et Louis XI. Il fut acheté en 1674 par Louis XIV pour la veuve de Scarron, qui prit de là le nom de marquise de Maintenon; on y remarque encore l'appartement de Mme de Maintenon, et son portrait par Mignard. Ce château appartient auj. au duc de Noailles. En 1684, un immense aqueduc fut commencé à Maintenon pour amener les eaux de l'Eure à Versailles, mais il ne fut point achevé, et il n'offre maintenant qu'une belle ruine, composée de 48 arches. La plaine voisine est couverte de monuments druidiques, dits *Pierres de Gargantua*. Collin d'Harleville naquit près de Maintenon, à Mévoisins.

MAINTENON (Françoise D'AUBIGNÉ, marquise de), fille de Constant d'Aubigné et petite fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, ami de Henri IV et chaud partisan de la Réforme, naquit en 1635 dans la prison de Niort, où ses parents étaient détenus. Son père, devenu libre, l'emmena à la Martinique en 1643; elle resta de bonne heure orpheline. Après avoir été successivement catholique et protestante, elle s'attacha définitivement au catholicisme et se fit même remarquer par une grande ferveur. Elle vivait dans un état voisin de l'indigence lorsqu'en 1652 le poëte Scarron, touché de ses infortunes, l'épousa, quoique vieux et infirme, dans le seul but de lui servir de protecteur. Sa maison fut pendant quelque temps le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus spirituel dans Paris. Devenue veuve dès 1660, elle allait retomber dans la misère quand la cour, instruite de ses malheurs, lui assura une pension de 2000 fr. Chargée par Louis XIV d'élever secrètement les enfants nés de son commerce avec Mme de Montespan (1669), elle s'acquitta de ce soin avec zèle et succès, et sut, dans cette position équivoque, garder de la dignité. Elle acquit de jour en jour plus de crédit auprès du roi, qu'elle charmait par l'agrément et la solidité de sa conversation, et finit par faire oublier Mme de Montespan. Le roi lui donna dès 1674 la terre de Maintenon, qu'il érigea pour elle en marquisat. Après la mort de la reine (1683), Louis XIV s'unit avec Mme de Maintenon par un mariage secret; on rapporte ce mariage au 12 juin de l'année 1684. Mme de Maintenon fonda en 1685, à St-Cyr, une maison religieuse pour l'éducation des jeunes filles nobles et pauvres; Racine, à sa prière, composa pour cette maison *Esther* et *Athalie*. A la mort de Louis XIV (1715), elle se retira à St-Cyr, et elle y resta jusqu'à sa mort (1719), livrée aux exercices d'une piété austère. On attribue communément à Mme de Maintenon une grande part aux affaires: on lui reproche d'avoir conseillé de mauvais choix, tels que ceux de Chamillard et de Villeroi, et d'avoir appuyé des mesures intolérantes, notamment la révocation de l'édit de Nantes; cependant cette influence funeste

a été contestée par les mieux informés de ses biographes. On a d'elle quelques écrits : *l'Esprit de l'Institut des filles de St-Louis*, 1699, des *Proverbes*, publiés par Monmerqué, 1849, des *Lettres*, publ. par Labeaumelle en 1756, mais d'une manière infidèle, et une *Correspondance avec Mme des Ursins*, 1826, 4 v. in-8. Ses écrits ont été réunis pour la 1re fois par Th. Lavallée, sous le titre d'*OEuvres de Mme de Maintenon*, collationnées sur les manuscrits ou sur des copies authentiques, Paris, 1854-55, 10 vol. in-12. Son style se distingue par une élégante simplicité, par la netteté, la justesse et par la force de la raison. Ses *Lettres* surtout sont remarquables par l'urbanité, la bienveillance et la sagesse des conseils et des réflexions. On doit à Labeaumelle de curieux *Mémoires sur Mme de Maintenon*, 1756, 6 vol. in-12, et au duc de Noailles une *Histoire de Mme de Maintenon*, 1848, 2 v. 8°.

MAIRAN (J. J. DORTOUS de), physicien, mathématicien et littérateur, né à Beziers en 1678, mort en 1771, fonda, avec le Dr Bouillet, l'Académie de Béziers, fut élu en 1718 membre de l'Académie des sciences, et devint après Fontenelle secrétaire perpétuel de cette compagnie (1740). Il fut chargé avec Varignon de proposer un procédé pour le jaugeage des vaisseaux qui prévînt les fraudes et les réclamations; ils visitèrent à cet effet les principaux ports de la Méditerranée; leur projet fut accueilli par l'Académie, et sanctionné par le roi. On a de Mairan : *Dissertation sur la glace*, Paris, 1749; *Traité de l'aurore boréale*, 1731; *Lettres au P. Parennin*, 1770; *Éloges des membres de l'Académie des sciences*, 1747; *Lettres à Malebranche*, et de nombreux mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences.

MAIRE, officier municipal. *V.* ce mot dans notre *Dictionnaire univ. des Sciences*.

MAIRES DU PALAIS, *Majores domus*, officiers de la couronne qui étaient primitivement chargés de l'administration de la fortune privée du roi et du gouvernement intérieur du palais, mais qui ne tardèrent pas à acquérir une grande puissance politique. Dès 575, Gogon, maire d'Austrasie, fut chargé du gouvernement du pays; en 614, Warnachaire, maire de Bourgogne, obtint de Clotaire II que cette charge fût inamovible et que l'élection des maires appartînt non plus au roi, mais au grands vassaux. Sous les successeurs de Dagobert, on remarque Erchinoald, Ébroïn, S. Léger, Pépin d'Héristal, Charles-Martel, qui ajoutèrent de plus en plus au pouvoir des maires. En Austrasie, dès 677, il n'y eut plus de rois, et le gouvernement appartint tout entier aux maires sous le titre de ducs ou princes des Francs; après le triomphe de Pépin d'Héristal sur les Neustriens à Testry, 687, la mairie devint héréditaire; enfin Pépin le Bref, maire des trois royaumes, non content d'exercer le pouvoir d'un véritable roi, voulut en avoir le titre : il déposa en 752 le faible Childéric III, et se fit proclamer roi à sa place par les grands du royaume, avec l'assentiment du pape Zacharie I. La charge de maire du palais eut peu d'importance sous la 2e race; elle fut définitivement abolie sous Hugues Capet.

MAIRET (Jean), poëte tragique, né à Besançon en 1604, mort en 1686, est le premier qui ait donné sur notre théâtre des tragédies régulières; il jouit d'une grande réputation jusqu'au moment où parut Corneille, qui ne tarda pas à l'éclipser. Nommé résident de la Franche-Comté auprès de la France, il obtint en 1649 pour son pays un traité de neutralité avantageux. A la paix des Pyrénées, il présenta à la reine mère un sonnet sur la paix qui lui valut mille louis. Il se retira de bonne heure du théâtre, ne pouvant lutter contre Corneille. Ses meilleures tragédies sont *Sophonisbe*, 1629, et *Cléopâtre*, 1630.

MAISON (Joseph), maréchal de France, né à Épinay (Seine-et-Oise) en 1771, m. en 1840, fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire, prit Lubek en 1806, fut fait général de division en Russie pour sa belle conduite aux affaires de Jakobovo, d'Oboyarzova et Polotsk (1812), protégea pendant la retraite avec autant d'habileté que de zèle le passage de la Bérésina, fit des prodiges de valeur à Leipsick (1813), fut, après cette bataille, chargé du commandement en chef de l'armée du Nord, lutta longtemps en Belgique contre des forces supérieures et défendit vaillamment les approches d'Anvers. Après l'abdication de l'Empereur il se rallia au nouveau gouvernement, qui le combla de faveurs : déjà créé comte sous l'Empire, il fut fait pair et marquis. Il conserva néanmoins son indépendance, et refusa de juger le maréchal Ney. Chargé en 1828 du commandement de l'expédition de Morée, il y obtint un plein succès (*V.* MORÉE) : il reçut en récompense le bâton de maréchal de France (1829). En 1830, il fut un des commissaires qui accompagnèrent Charles X à Cherbourg. Il fut depuis ministre des affaires étrangères, ministre de la guerre, ambassadeur à Vienne et en Russie

MAISON DE DIEU (Ligue de la). *V.* CADÉE (Ligue) et GRISONS.

MAISONNEUVE (J. B. SIMONNET de), né à St-Cloud en 1750, mort en 1819, est auteur de plusieurs pièces de théâtre dont la meilleure est la tragédie de *Roxelane et de Mustapha*, représentée avec succès en 1785, et de plusieurs autres poésies. Ses *OEuvres* ont été publiées par Chéron, 1824, in-8.

MAISONS, MAISONS-LAFFITTE, MAISONS-SUR-SEINE, joli village de Seine-et-Oise, sur la r. g. de la Seine, à 7 k. N. de St-Germain; 1200 h. Station du chemin de fer de Paris à Rouen. Superbe château, bâti par Mansard pour le président de Maisons; parc magnifique. Ce château appartint, avant la Révolution, au comte d'Artois (Charles X) et, sous le Ier Empire, au maréchal Lannes; puis il fut acheté par le banquier Laffitte. Le parc a été depuis morcelé pour former plusieurs belles maisons de campagne.

MAISONS-ALFORT. *V.* ALFORT.

MAÏSSOUR (écrit *Mysore* par les Anglais), v. de l'Inde, capitale du roy. de Maïssour, à 15 kil. S. S. O. de Seringapatam; env. 50 000 h. Ville fort ancienne; fortifiée au XVIe siècle, souvent prise; rasée en 1787 par Tippou-Saëb, qui transporta le siége du gouvt à Seringapatam; rebâtie par les Anglais.

MAÏSSOUR (Royaume de), un des États médiats de l'Inde anglaise, dans la Présidence de Madras, au S. du Balaghat, au N. du Koimbatour, au N. E. du Malabar et du Kanara, peut avoir 360 kil. en tous sens, et compte env. 3 500 000 hab.; capitale Maïssour. C'est un vaste plateau, élevé de 1000m au-dessus de la mer, entouré des Ghattes tant occidentales qu'orientales, et d'où descendent la Kaveri, la Toumbedra, la Bhadri, etc. Climat salubre et tempéré; sol assez fertile : on y recueille du riz et toutes les productions des régions chaudes. On y exploite des mines de fer. — Le Maïssour avait depuis plusieurs siècles des radjahs héréditaires, lorsque le pouvoir fut usurpé en 1760 par Haïder-Ali, ministre de l'un de ces rois; sous ce prince et sous son fils Tippou-Saëb, ce royaume devint, avec l'empire des Mahrattes, l'État le plus puissant du Décan : la capitale était alors Seringapatam. Outre le Maïssour, il comprenait le Koimbatour, le Kanara, une partie du Malabar, Bednor, Colar, Sera, Anantpour, le Balaghat, le Kaddapa. Soutenus par les Français, Haïder-Ali et Tippou-Saëb firent longtemps une guerre acharnée aux Anglais; mais Tippou-Saëb étant mort en 1799, en défendant Seringapatam contre le général Harris, son royaume cessa dès lors d'exister; les Anglais placèrent sur le trône un descendant des anciens radjahs du pays, qui n'eut qu'une autorité nominale : ils sont les maîtres de fait; ils occupent les places fortes et perçoivent la moitié des revenus.

MAISTRE (le comte Joseph de), célèbre écrivain, né en 1754 à Chambéry, d'une famille d'origine française, mort en 1821, fut chargé par le gouvernement sarde de plusieurs négociations, accompagna dans l'île de Sardaigne le roi Charles-Emmanuel lors de l'invasion de ses États par les Français, et sa

rendit à St-Pétersbourg en 1803 comme ministre plénipotentiaire de ce prince. Forcé en 1817 de quitter la Russie lors de l'expulsion des Jésuites, parce qu'il avait embrassé la cause de l'ordre proscrit, il fut nommé dans sa patrie régent de la chancellerie, et reçut toutes sortes de distinctions honorifiques. J. de Maistre s'est fait un nom en combattant les philosophes du XVIIIe siècle, en soutenant la suprématie temporelle du pape et la théocratie. Ses principaux écrits sont : *Considérations sur la Révolution française*, Lausanne, 1796, ouvrage qui dénote déjà la portée de son esprit et son talent d'écrivain; *Du Pape*, Lyon, 1819, son œuvre capitale, où il propose de placer le Souverain-Pontife à la tête de la société, comme au moyen âge; *De l'Église gallicane*, Paris, 1821, où il attaque les libertés de l'église de France; *les Soirées de St-Pétersbourg* ou *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, ouvrage posthume, Paris, 1821, où il règne un singulier mysticisme; *Examen de la philosophie de Bacon*, Paris, 1836, où le philosophe anglais est jugé avec la plus injuste sévérité. De Maistre n'est pas moins remarquable par la vigueur de son style que par la singularité de ses doctrines. On a publié à Paris en 1851 des *Mémoires*, des *Lettres* et *Opuscules* de J. de Maistre, et en 1859, sa *Correspondance diplomatique*.

MAISTRE (Xavier de), frère cadet du préc., né en 1764 à Chambéry, était au service du roi de Sardaigne lorsque la Savoie fut conquise par les Français. Il alla en Russie, où résidait son frère, se distingua dans la guerre contre la Perse et gagna le grade de général-major. Il se maria à St-Pétersbourg après la campagne et revit un instant sa patrie, mais retourna bientôt se fixer en 1817 en Russie; il y mourut en 1852, presque nonagénaire. Il s'était fait connaître dès l'âge de 30 ans par le *Voyage autour de ma chambre*, ingénieux badinage, auquel il donna beaucoup plus tard pour suite l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*. Après un long intervalle, il publia en 1811 le *Lépreux de la Cité d'Aoste*, récit touchant d'un fait réel, en 1815 le *Prisonnier du Caucase*, et en 1817 la *Jeune Sibérienne*, nouvelles pleines d'intérêt, où l'on trouve la peinture fidèle de mœurs qui nous sont totalement étrangères. Ce peu d'écrits ont suffi pour le placer au rang des bons écrivains de notre langue. X. de Maistre peignait avec succès le paysage; il était en même temps habile chimiste : il présenta à l'Académie des sciences de Turin plusieurs savants mémoires, parmi lesquels on remarque ses recherches sur l'oxydation de l'or et sur l'application de l'oxyde d'or à la peinture. Ses *OEuvres littéraires* ont été réunies en 3 vol. in-18, Paris, 1825 et 1828, et en 1 vol. in-12, 1859.

MAÎTRE. Sous l'empire romain, on donna le nom de *Maîtres* à divers officiers publics : le *Maître du cens*, institué sous Auguste, remplissait les fonctions de *censeur* ; le *Maître de la milice*, institué par Constantin, avait à peu près l'autorité du préfet du prétoire.

Dans les temps modernes, on a donné les noms de *Maîtres* et de *Grands maîtres* aux chefs de différents ordres ou de différents services: grand maître des Templiers, des Hospitaliers, de l'Université, de l'Artillerie, etc. *V.* ces noms.

MAÎTRE DE LA CAVALERIE, *magister equitum*, nom donné chez les Romains à une espèce de lieutenant du dictateur, qui commandait la cavalerie sous les ordres de ce magistrat : c'était la 1re dignité après celle de dictateur. Le maître de la cavalerie était, comme celui-ci, choisi par le sénat du peuple; il était précédé de 6 licteurs.

MAITTAIRE (Michel), philologue et bibliographe, né en France en 1668, de parents protestants qui s'étaient réfugiés en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes, m. à Londres en 1747, occupait une chaire à l'école de Westminster. Outre un grand nombre d'éditions fort correctes des auteurs classiques grecs et latins, avec *index*, il a publié : *Græcæ linguæ Dialecti*, Londres, 1706; *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum*, 1713; *Stephanorum historia*, 1709; *Historia typographorum parisiensium*, 1717; *Annales typographici*, 1719-41; *Miscellanea græcorum aliquot scriptorum carmina, cum versione lat. et notis*, 1722; *Marmora Oxoniensia*, grec et latin, 1732. Sa *Collection des classiques latins*, publiée à Londres de 1713 à 1722, forme 27 v. in-12.

MAIXENT (S.), né vers 447 à Agde, m. en 515, quitta sa ville natale pour échapper à l'envie qu'excitaient ses vertus, vint habiter dans le Poitou le monastère de St-Saturnin-sur-Sèvre qui prit depuis son nom, en fut élu abbé vers 500, y reçut en 507 la visite de Clovis qui allait combattre Alaric à Vouillé, et, sur la demande du roi franc, intercéda près de Dieu pour le succès de son expédition. On l'hon. le 26 juin, jour de sa mort. C'est autour de son abbaye que se forma la ville actuelle de St-Maixent.

MAIZEROY (P. JOLY de), écrivain militaire, né à Metz en 1719, m. en 1780, servit sous le comte de Saxe, et fit comme lieutenant colonel les campagnes de 1756 à 63. A la paix, il consacra ses loisirs à des recherches sur l'art militaire. On a de lui : *Traité des stratagèmes ou Remarques sur Polyen et Frontin*, 1765; *Cours de tactique*, 1766-67 ; *Traité des armes défensives*, 1767 ; *Traité des armes et de l'ordonnance de l'infanterie*, 1776; *Théorie de la guerre*, 1777; *Traité sur l'art des siéges et les machines des anciens*, 1778, et une traduction des *Institutions militaires de l'empereur Léon*, 1770, qui lui ouvrit en 1776 les portes de l'Académie des Inscriptions.

MAIZIÈRES (Phil. de), né en 1312 au château de Maizières, près de Montdidier (Somme), m. en 1405, détermina Hugues de Lusignan, roi de Chypre, et le successeur de ce prince, Pierre I, à faire la guerre aux Musulmans (1343-65), puis vint se fixer à la cour de Charles V qui le nomma chancelier d'État et lui confia l'éducation de son fils Charles VI. Il se retira chez les Célestins. On a de lui, outre plusieurs écrits de piété, deux ouvrages curieux, le *Songe adressant au blanc Faucon* (Charles VI), et le *Songe du Vieil pèlerin*, recueils de conseils adressés à Charles VI, écrits vers 1382, restés Ms. On lui a attribué, mais à tort, le *Songe du Vergier* (1376), donné par d'autres à Raoul de Presles ou à Charles de Louviers.

MAJEUR (Lac), *Verbanus lacus*, lac de Lombardie, sur les confins de la Lombardie et de la Suisse, est formé par le Tessin, qui le traverse ; 60 k. sur 7. C'est le plus occid. des lacs de la Haute-Italie. Bords charmants, îles délicieuses, entre autres les îles Borromées.

MAJOR, MAJORAT, MAJORITÉ. *V.* ces mots dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

MAJORAGIUS (Ant. Marie CONTI, dit), savant du XVIe siècle, né en 1514 à Majoragio, dans le Milanais, d'où son nom, m. en 1555, fut nommé à 26 ans professeur d'éloquence à Milan, et se fit admirer par l'élégance de sa latinité. Il a laissé des commentaires estimés sur Cicéron et sur Virgile, ainsi que des poésies et des harangues latines, Leips., 1628. Il eut de violents démêlés avec Nizolius au sujet des *Paradoxes* de Cicéron, qu'il avait critiqués sévèrement.

MAJORIEN, *Flavius Julius Valerius Majorianus*, empereur d'Occident, avait servi avec distinction en Gaule sous Aëtius, lorsqu'il fut placé sur le trône, en 457, par le patrice Ricimer. A son avénement, il abolit les tributs arriérés, rétablit la juridiction ordinaire des magistrats provinciaux et l'ancien office des *défenseurs*; puis, se mettant à la tête de l'armée, il battit dans la Gaule Théodoric II, roi des Visigoths, et courut en Afrique attaquer Genséric, roi des Vandales. Il allait délivrer l'empire de ce terrible ennemi, lorsque Ricimer, redoutant un empereur si belliqueux, excita contre lui une révolte; il fut déposé à Tortone et mis à mort en 461.

MAJORQUE, *Mallorca* en espagnol, *Balearis major* en latin, la plus grande des îles Baléares, par 0°-1° long. O., 39°-40° lat. N.; elle a env. 70 kil. du N. au S. sur 57 de l'E. à l'O., 3400 k. c. et compte 180000 h.; ch.-l., Palma, qui est aussi le ch.-l. de toute la capitainerie générale des Baléares. Climat délicieux.

chaud, mais tempéré par les brises. Excellents fruits (oranges, dattes, limons et citrons); vins, huiles renommées; on y élève beaucoup de porcs. Pêche du corail. Assez grand commerce avec l'Espagne et l'Afrique. — L'île a été possédée successivement par les Carthaginois, les Romains, les Pisans, les Sarrasins. Enlevée à ces derniers vers 1229 par les Aragonais, elle fut érigée en un roy. particulier (d'où dépendaient toutes les îles Baléares, le comté de Montpellier, le Roussillon et la Cerdagne) par Jacques I, roi d'Aragon, en faveur de son fils Jacques en 1262, puis fut réunie, avec l'Aragon, à la couronne d'Espagne.

MAKARIEV, v. du gouvt de Nijnéi-Novogorod, à 17 kil. E. S. E. de la v. de ce nom, sur la r. g. du Volga; 4000 hab. Il s'y tient une foire célèbre qui dure tout le mois de juillet et à laquelle se rendent des Cosaques, des Boukhares, des Persans et des Indiens.

MAKHADOU, capit. de l'île d'Anjouan, l'une des Comores; 5000 hab. Port fortifié.

MAKO, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Csanad, sur la r. dr. du Maros, à 176 k. S. E. de Bude; 7000 h. Résidence de l'évêque de Csanad.

MAKRI, v. et port de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 100 k. N. O. de Gallipoli; 3000 h.

MAKRI, *Telmessus*, v. et port de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 270 k. S. E. de Smyrne, sur le golfe de Makri (*Glaucus sinus*), dans la Méditerranée. Bon port.

MAKRIZI, écrivain arabe, né au Caire vers 1360, m. en 1442, remplit en Égypte plusieurs emplois dans l'administration et dans le culte. On a de lui: une *Description historique et topographique de l'Égypte*, qui contient des détails intéressants sur les mœurs, les préjugés, l'histoire religieuse, politique et commerciale du pays (depuis 638); une *Hist. des sultans ayoubites et mamelouks* (trad. par Quatremère, 1837-45); des *Traités des Monnaies musulmanes* et des *Poids et mesures des Musulmans* (trad. en français par Sylvestre de Sacy, dans le *Magasin encyclopédique*); une *Hist. des expéditions des Grecs et des Francs contre Damiette*, publiée en arabe, avec trad. lat., par Hamaker, Amst., 1824; une *Hist. des Coptes*; un *Traité sur les souverains musulmans établis en Abyssinie*, publié, avec traduction latine, par Rinck, Leyde, 1797. Il avait en outre entrepris un *Dictionnaire des hommes célèbres de l'Égypte*, dont la Bibliothèque impériale de Paris possède le manuscrit autographe.

MALABAR (Côte de), partie de la côte occid. de l'Inde en deçà du Gange (Décan), au S. de celle du Kanara, s'étend sur la mer d'Oman de 10° à 13° lat. N., à l'O. de la chaîne des Ghattes; elle est fort étroite et n'a guère que 120 kil. de large, avec une population d'env. 200 000 h. On y parle un idiome particulier. Pays fertile en riz, poivre noir, bétel, fruits, bois de tek, etc.; le littoral est stérile. Très-riche jadis en métaux précieux; il n'y a plus maintenant que quelques mines de fer exploitées. Les veuves du Malabar se brûlaient autrefois sur le corps de leur mari: les Anglais ont en grande partie réussi à faire abandonner cette coutume barbare. — C'est au Malabar qu'aborda Vasco de Gama en 1498; c'est sur ce pays que les Portugais firent leurs premières conquêtes. Les Français y possèdent Mahé. Les habitants des montagnes ont résisté longtemps à la conquête, et ont conservé les mœurs antiques des Hindous. Haïder-Ali les soumit en 1766. Les Naïrs unis aux Anglais enlevèrent cette conquête à Tippou-Saëb en 1790; mais bientôt les Anglais restèrent seuls maîtres. Le Malabar forme auj. un district de la présidence anglaise de Madras et a pour ch.-l. Calicut.

MALACCA, *Malaya*, v. de l'Inde Transgangétique anglaise, ch.-l. de la prov. de Malacca, à l'extrémité S. de la péninsule de même nom; env. 30 000 hab. (Chinois, Malais et Européens). Elle a un bon port, et se divise en 3 parties: le *fort*, la *ville*, la *ville chinoise*. Évêché catholique; siége d'une mission anglaise. — Fondée vers 1252 par les Malais, Malacca reçut en 1510 et en 1511 les Portugais, qui peu après s'en emparèrent violemment et qui la gardèrent jusqu'en 1641. Les Hollandais la prirent à cette époque; les Anglais s'en emparèrent en 1795, la rendirent en 1814, mais l'acquirent de nouveau en 1825, en échange de divers établissements de la côte de Sumatra. Cette ville a été très-commerçante (ivoire, camphre, poudre d'or, bois, etc.); mais la fondation de Poulo-Penang lui a fait un tort immense. — La prov. anglaise (jadis royaume) de Malacca, dans le S. O. de la presqu'île de même nom, est à l'O. du Pahang, au S. du Salengore, et compte env. 6000 hab.; elle produit surtout du poivre.

MALACCA (Presqu'île de), l'anc. *Chersonèse d'Or?* partie de l'Inde Transgangétique, entre les mers de Bengale et de Chine, a environ 1190 kil. de long sur 196 de large, et s'étend de 1° 15' à 10° 15' lat. N.; elle tient au continent par l'isthme de Tenasserim et est terminée par le cap Romania; population, 375 000 hab. Montagnes; climat beau et chaud, mais malsain; riche végétation, pauvre agriculture; forêts d'aloès, sandal, tek, etc. Beaucoup de crocodiles, de serpents et d'animaux féroces. Diamants et autres pierres précieuses; riches mines d'or, d'étain et de fer. Ce pays a pour principaux habitants les Malais (*V.* ce nom) et plusieurs autres races indigènes; on y trouve aussi des Hindous Telinga, et des Européens, les uns Anglais, les autres d'origine portugaise. — Toute la presqu'île a fait partie du royaume de Siam; mais vers la fin du XVIIIe siècle la partie méridionale secoua le joug. Aujourd'hui ce pays se divise en 3 parts: 1° M. indépendant (lequel contient tout le sud, moins la province anglaise, et se subdivise en royaumes de Perak, Salengore, Djohore, Pahang et Roumbo); 2° M. siamois au N. (royaumes de Ligor, Bondelon, Patani, Kalantan, Tringanou, Kedah); 3° M. anglais, où se trouvent la ville et la province de Malacca. *V.* ci-dessus.

MALACCA (Détroit de), bras de mer qui sépare la presqu'île de Malacca de l'île de Sumatra, fait communiquer le golfe du Bengale avec la mer de Chine. Il a env. 8000 kil. de long sur une largeur qui varie de 40 à 300 kil.

MALACHIE, le 12e et le dernier des petits prophètes, contemporain de Néhémie, prophétisa, à ce qu'on croit, de 412 à 408 av. J.-C. Quelques-uns ont pensé qu'il est le même qu'Esdras. On a de lui 3 chapitres où il reproche aux Juifs leur corruption et annonce le Messie.

MALACHIE (S.), prélat irlandais, né à Armagh en 1094, devint archevêque d'Armagh en 1127, se démit en 1135, alla à Rome pour les besoins de son église, et mourut à Clairvaux en 1148, entre les bras de S. Bernard, qui a écrit sa *Vie*. Sa fête est le 3 nov. On lui attribue un livre de prédictions sur les papes, ouvrage apocryphe qui a été fabriqué en 1590.

MALADETTA (La). *V.* PYRÉNÉES et NÉTHOU.

MALAGA, *Malaca*, v. et port d'Espagne (Andalousie), ch.-l. de l'intend. de son nom, sur la Méditerranée, à 330 kil. S. de Madrid; 70 000 h. Évêché. Port formé par un môle; phare à fanal tournant. Double mur, tours, vieux châteaux forts de *Gibralfaro*, d'*Atarazana* et d'*Alcazaba*. Vaste cathédrale du XVIe siècle, palais épiscopal, douane, salle de spectacle; promenade délicieuse de l'*Alameda*, qui donne son nom au plus beau quartier de la ville; aqueduc; aux environs, belle maison de plaisance dite *El-Retiro*. Grand commerce des produits du territoire environnant. — Fondée par les Phéniciens. Prise par les Arabes en 714, elle fut annexée au califat de Cordoue, et devint, après la chute de ce califat, le siége d'un petit État indépendant, qui dura 64 ans, 1015-1079; elle appartint ensuite à divers princes arabes et ne fut conquise par les Espagnols qu'en 1487. — L'intend. de Malaga, entre celles de Cadix à l'O. et de Grenade à l'E., a 136 kil. de l'E. à l'O. sur 66, et compte 472 000 h. Elle est très-fertile en fruits exquis, surtout en raisins, que l'on fait sécher, ou qui produisent un vin liquoreux très-renommé; on y a acclimaté la canne à sucre et la cochenille. La fa-

meuse *Vega* ou plaine de Malaga (qui a 35 kil. sur 18) et le district de Velez-Malaga produisent immensément. *V.* VELEZ-MALAGA.

MALAGRIDA (Gabriel), jésuite, né en 1689 dans le Milanais, passa en Portugal, fut envoyé en mission au Brésil, parcourut toutes les parties soumises au Portugal et se fit une grande réputation par ses prédications et ses austérités. En 1758, il fut accusé d'avoir pris part à la conspiration du duc d'Aveiro contre le roi de Portugal : on ne put rien prouver contre lui, mais le marquis de Pombal, dont il s'était attiré l'inimitié, le fit livrer à l'Inquisition comme faux prophète et comme auteur d'écrits entachés d'hérésie (*Vie héroïque et admirable de la glorieuse Ste Anne, mère de la Ste Vierge; Vie* et *empire de l'Antéchrist*). Il fut condamné au feu et exécuté en 1761. Ce malheureux devait plutôt être considéré comme fou que comme criminel.

MALAGUETTE (côte de). *V.* CÔTE DES GRAINES.

MALAIN (seigneurie de). *V.* MARLE.

MALAIS, grande variété de l'espèce humaine, que l'on fait sortir de la presqu'île de Malacca (d'où son nom), est surtout répandue dans l'Océanie occidentale, qui en a pris le nom de *Malaisie*, et dans les îles de la Sonde. Les Malais ont le teint d'un rouge de brique foncé, les cheveux longs, lisses, noirs, un gros nez plat, les yeux grands, bridés et étincelants : ils sont robustes, violents, féroces, et en même temps rusés, voleurs ; souvent indolents et même lâches ; ils sont bons marins et redoutables pirates. Il se trouve aussi beaucoup de Malais en Australie (dans la Nouvelle-Zélande), et en Polynésie (aux archipels de Tonga, Viti, Taïti, etc.) ; ceux-là sont moins civilisés. On a nommé Négro-Malais des peuplades métis, nombreuses surtout en Papouasie, et qui tiennent, pour le physique, pour la langue et pour la religion, des deux grandes familles malaisienne et nègre océanienne. On croit enfin que les indigènes de l'île de Madagascar sont aussi d'origine malaise.

MALAISIE, nom que l'on donne quelquefois à l'Océanie occidentale, à cause des Malais qui en sont la race dominante. C'est ce qu'on nomme aussi l'*Archipel d'Asie*. Cet archipel s'étend au S. de l'empire chinois, à l'O. de la Micronésie, et au N. de la Mélanésie. Il comprend, du N. au S., les îles Philippines, Moluques, Célèbes, Bornéo, Sumatra, Java, Sumbava, Timor, etc.

MALAKOFF (tour), la plus forte des tours qui défendaient Sébastopol, fut emportée d'assaut le 8 septembre 1855 par les troupes françaises que commandait le général Pélissier : ce qui amena l'évacuation immédiate de Sébastopol. Le vainqueur fut fait maréchal de France et duc de Malakoff.

MALALA (Jean), écrivain grec, natif d'Antioche, est auteur d'une *Chronique* qui va de la création du monde à la mort de Justinien I, en 565, mais dont les deux premiers livres sont perdus. Elle a été publiée sur un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, avec version latine et notes, par Edmond Chilmead, à Oxford, 1691, et se trouve dans les collections de la Byzantine.

MALAMOCCO, village de la Vénétie, bâti sur une île étroite entre les lagunes et l'Adriatique, à 6 k. S. de Venise ; 1000 hab. Il donne son nom à un canal qui est la principale entrée des lagunes de Venise et qui est défendu par 2 forts.

MALANDRINS, un des noms de ces aventuriers qui devastaient la France sous Jean le Bon et Charles V. *V.* COMPAGNIES (Grandes).

MALARTIC (Hippolyte, comte de), né en 1730 à Montauban, m. en 1800, fut nommé en 1792 gouverneur des établissements français à l'E. du Cap de Bonne-Espérance et réussit à la fois à préserver les colonies des troubles qui agitaient la mère patrie et à repousser les attaques des Anglais. Les habitants de l'Île de France lui élevèrent un monument avec cette inscription : *Au sauveur de la colonie.*

MALASPINA, illustre famille d'Italie, feudataire immédiate de l'empire, était souveraine de la Lunégiane et depuis le XIVe siècle possédait en outre Massa-Carrara à titre de marquisat. Elle figura dans les rangs des Guelfes et fit alliance avec les villes lombardes pour défendre la liberté de l'Italie contre les invasions de Fréd. Barberousse. Spinetta Malaspina fut dépouillé vers 1320 de ses fiefs dans la Lunégiane par Castruccio-Castracani, mais il les recouvra en 1328. Cette possession est restée à une branche cadette de la famille Malaspina jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

MALASPINA (Ricordano), historien florentin du XIIIe siècle, composa l'histoire de Florence depuis sa fondation jusqu'à l'an 1281. Cette histoire, continuée par Giachetta Malaspina, son neveu, a été publiée à Florence de 1568 à 1598.

MALASSISE, négociateur. *V.* MESMES (H. de).

MALATESTA, famille noble d'Italie, régna en souveraine sur Rimini et sur une partie de la Romagne aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Elle était issue, ainsi que les Montefeltri, de la maison des comtes de Carpagna, et avait pour chef un seigneur de Verrucchio, surnommé *Malatesta* (mauvaise tête), qui fut choisi en 1275 par les Guelfes de Bologne pour combattre les Gibelins de la Romagne ; il leur enleva la ville de Rimini et s'en fit déclarer souverain. Ses descendants conquirent Césène, Pesaro, Fano, Fossombrone, Cervia, etc. ; mais ils furent peu à peu dépouillés de leurs États par les papes. Le dernier prince de cette famille, Pandolfe IV, fut chassé de Rimini par César Borgia, et depuis 1528 cette ville resta définitivement aux papes. — C'est un Malatesta qui inventa les bombes, en 1467.

MALATIA, *Mélitène*, v. de la Turquie d'Asie (Marach), ch.-l. de livah, à 133 kil. N. O. de Diarbekir, près du confluent de l'Euphrate et du Kara-sou ; 6000 h. Patrie d'Aboul-Faradj.

MALAUCÈNE, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 30 k. N. E. d'Orange ; 2260 hab. Papeterie, huile.

MALAVALLE (S. Guillaume de). *V.* S. GUILLAUME.

MALBROUGH. *V.* MARLBOROUGH.

MALCHUS, serviteur du grand prêtre Caïphe, portait la main sur Jésus pour l'arrêter, au jardin des Oliviers, lorsque S. Pierre lui coupa l'oreille droite d'un coup d'épée. Jésus le guérit aussitôt. — *Malchus* était aussi un des noms du philosophe Porphyre.

MALCOLM, nom de 4 rois d'Écosse qui régnèrent du Xe au XIIe siècle (*V.* ÉCOSSE). Le plus célèbre est Malcolm III, fils du malheureux Duncan, assassiné en 1040 par Macbeth. Il se réfugia en Angleterre après le meurtre de son père, et ne recouvra la couronne qu'en 1047, en faisant périr Macbeth. Il eut à soutenir la guerre contre les rois d'Angleterre Guillaume le Conquérant et Guillaume le Roux, et fut tué dans une bataille contre ce dernier (1093).

MALCOLM (sir John), officier écossais, né en 1769 près de Langholm, dans le comté de Dumfries, m. en 1833, passa dans l'Inde dès 1782, y fut successivement colonel, agent principal du gouverneur général, major général, gouverneur de Bombay. Il avait été envoyé en 1808 à la cour de Perse pour y balancer l'influence française. Il retourna en Angleterre en 1831 et fut élu membre de la Chambre des Communes. On lui doit un *Essai sur les Seyks*, 1812 ; une *Histoire de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle*, 1815, trad. en français par Benoist, continuée et annotée par Langlès, 1821 ; et une *Histoire politique de l'Inde*, 1826.

MALCONTENTS. *V.* POLITIQUES.

MALDIVES, archipel de l'Océan indien, entre 70° 30' et 72° 20' long. E., 1° et 7° 30' lat., est composé d'un groupe innombrable d'îles, d'îlots et d'écueils (on en a compté jusqu'à 12 000), dont 40 ou 50 îles seulement sont habitées. On les divise en 17 *attolons* ou groupes circulaires ou ovales. Toutes ensemble forment un petit royaume dont le chef s'intitule sultan des Maldives et reconnaît la suzeraineté de l'Angleterre. La plus grande est Male, qui a 8 k. de tour et qui a pour ch.-l. une ville de même nom rési-

dence du sultan; 2000 hab. Sol fertile; climat charmant, quoique très-chaud : on y trouve le *candou*, arbre dont le bois est aussi léger que le liége. Le commerce d'île à île est très-actif. On s'y sert de *couris* (espèce de coquillage) comme de monnaie.

MALDONADO, v. et port de l'Uruguay, sur l'Atlantique, à 90 kil. E. de Montevideo, à l'embouchure du Rio de la Plata; 5000 hab. Cuirs et viandes salées.

MALDONADO (Laurent FERRER), navigateur espagnol du XVIe siècle, m. en 1625, écrivit la relation d'un voyage fait en 1588 de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique par le Nord, à travers un prétendu détroit d'Anian. Cette relation, longtemps ignorée, a été retrouvée à Milan par Amoretti, qui l'a publiée en italien en 1811; elle a été trad. en français dès 1812. On doute de la réalité de ce voyage, et Maldonado paraît n'avoir été qu'un imposteur.

MALDONAT (J.), jésuite espagnol, né en 1534 à Las Casas de la Reina, dans l'Estramadure, m. en 1583, enseigna la philosophie et la théologie avec le plus grand succès au collége de Clermont, à Paris (1564), puis à l'Université de Pont-à-Mousson (1572). Attaqué dans quelques-unes de ses doctrines, il quitta la France (1575) et se retira à Rome, où le pape lui confia divers travaux. On l'accusait, mais à tort, de pencher vers le Socinianisme. On a de lui des *Commentaires sur les Évangiles*, 1596-1597; des *Commentaires sur Jérémie, Ezéchiel et Daniel*, 1609; des *Traités des sacrements, — de la grâce, — du péché originel, — des Anges et des Démons*. Ce dernier, le plus curieux et le plus connu, n'a paru qu'en français et a été publié par le P. Laborie, Paris, 1617, in-12.

MALE, île de la mer des Indes. *V.* MALDIVES.

MALE ou MALAIN (Seigneurie de). *V.* MARLE.

MALEBRANCHE (Nicolas), philosophe et théologien, né à Paris en 1638, m. en 1715, était fils d'un secrétaire du roi. Contrefait et d'une complexion délicate, il désira vivre dans la retraite, et s'enferma dès 1660 dans la congrégation de l'Oratoire. Après avoir commencé des études d'histoire, qui avaient peu d'attrait pour lui, il rencontra par hasard le *Traité de l'homme* de Descartes; il éprouva de tels transports à cette lecture qu'il se voua désormais à la philosophie; il devint bientôt le plus illustre des disciples de Descartes. Il conserva les doctrines de son maître sur la méthode, sur l'insuffisance de l'autorité en philosophie et la nécessité de l'évidence, sur la nature de l'âme, sur l'automatisme des animaux; mais, au lieu d'admettre comme lui des idées innées, il disait que *nous voyons tout en Dieu* et que ce n'est que par notre union avec l'être qui sait tout que nous connaissons quoi que ce soit; en outre, il prouvait l'existence des corps, non par la véracité divine (comme Descartes), mais par la révélation; il niait l'action de l'âme sur le corps et même toute action des substances corporelles les unes sur les autres, attribuant leur commerce à l'assistance divine et ne voyant dans les mouvements du corps ou de l'âme que des *causes occasionnelles*; il prétendait que notre volonté, de même que notre intelligence, ne peut rien par elle-même, que Dieu est le principe de nos déterminations et des actes de notre volonté, inclinant ainsi sans le vouloir vers le fatalisme. Du reste, il professait l'optimisme et expliquait le mal en disant que Dieu n'agit que comme cause universelle; enfin, il fondait la morale sur l'idée d'ordre. Par l'élévation comme par la nature de ses doctrines, Malebranche mérita d'être appelé *le Platon chrétien*; mais les opinions paradoxales qu'il soutenait sur plusieurs points de théologie ou de philosophie rencontrèrent une forte opposition. Il eut de vives disputes avec Arnauld sur la nature des *idées* et sur la grâce; avec Régis sur le mouvement; avec le P. Lamy sur l'amour de Dieu; et même quelques-uns de ses écrits furent mis à l'*Index* à Rome. Du moins on est d'accord sur le mérite de son style : il se distingue par la pureté, l'abondance, la richesse et l'éclat des figures, ce qui lui donne une beauté toute poétique : aussi Malebranche est-il placé parmi nos plus grands écrivains. Il était en outre mathématicien et physicien, et, à ce titre, il devint, en 1699, membre de l'Académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont : *la Recherche de la vérité*, 1674 et 1712 : c'est son œuvre capitale; *Conversations chrétiennes*, 1677, composées à la prière de M. de Chevreuse dans le but de mettre à la portée de tout le monde la doctrine exposée dans l'ouvrage précédent; *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, 1679; *Traité de morale*, 1680; *De la Nature et de la Grâce*, 1680; *Entretiens sur la Métaphysique et la Religion*, 1687; il y résume tout son système. On a aussi de lui : un *Traité de l'Amour de Dieu* (1697); *Entretiens d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence de Dieu* (1708); des écrits polémiques composés dans sa dispute avec Arnauld, et qui ont été réunis en 4 vol. in-12, 1709. La plupart des écrits de Malebranche ont été rassemblés en 2 vol. grand in-8, à 2 colonnes, par Genoude, Paris, 1837; M. J. Simon en a donné un choix dans la Bibliothèque Charpentier. M. Feuillet de Conches a fait paraître pour la première fois en 1841 sa *Correspondance avec Mairan*. Fontenelle a prononcé son *Éloge*. L'abbé Blampignon a donné en 1861 une *Étude sur Malebranche*, avec une *Correspondance inédite*, d'après les manuscrits originaux.

MALÉE (cap), *Malea prom.*, auj. cap *Malio*, promontoire du Péloponèse, au S., entre les golfes Laconique et Argolique. Passage dangereux.

MALÉE, général carthaginois, conquit la plus grande partie de la Sicile en 536 av. J.-C., mais échoua devant la Sardaigne, ce qui le fit exiler. Pour se venger, il vint avec son armée assiéger Carthage, s'en empara et mit à mort tous ceux qui lui étaient contraires. Il périt peu après dans une émeute.

MALEK, docteur musulman, chef des Malékites, m. à Médine en 795, est auteur du *Mowotta*, qui traite des lois orales du prophète. Cet ouvrage, un des plus estimés en ce genre, fait autorité.

MALEK, MALEK-ADEL. *V.* MÉLIK.

MALÉKITES, secte musulmane, née au VIIIe siècle et ainsi nommée de Malek, son fondateur, n'est qu'une branche des *Sunnites* et suit un des quatre rites orthodoxes de l'Islamisme. Les Arabes et les Maures de l'Algérie sont malékites.

MALEPEYRE (Gabriel VENDANGES des), conseiller au présidial de Toulouse, m. en 1702, cultiva la poésie avec quelque succès et se distingua en même temps par ses connaissances en peinture, en sculpture et en architecture. Il contribua au rétablissement de l'Académie des Jeux floraux, et fonda un prix consistant en un lis d'argent pour l'auteur du meilleur sonnet à la louange de la Vierge.

MALESHERBES, ch.-l. de cant. (Loiret), dans l'ancien Gâtinais, à 19 kil. N. E. de Pithiviers; 1390 h. Bonneterie, tanneries, élève d'abeilles. Anc. château. Seigneurie qui appartenait à la maison de Lamoignon.

MALESHERBES (Guill. LAMOIGNON de), ministre sous Louis XVI, né à Paris en 1721, fils du chancelier Guill. de Lamoignon, fut successivement substitut du procureur général, conseiller au parlement, président de la Cour des aides, directeur de la librairie (1750), et se montra dans ces fonctions diverses juste, ferme et éclairé. En 1770 et en 1771, il adressa à Louis XV de sévères *Remontrances* sur l'établissement de nouveaux impôts et pour la défense des prérogatives parlementaires; comme directeur de la librairie, il favorisa la liberté de la presse. La Cour des aides ayant été supprimée avec les anciens parlements (1771), Malesherbes, qui était président de cette cour, fut exilé; mais il reprit ses fonctions à l'avénement de Louis XVI; son retour fut un triomphe, et il jouit alors de la plus grande popularité. Appelé en 1775 au ministère, avec Turgot son ami, et chargé du département de l'intérieur, il voulut faire abolir les lettres de cachet, et s'éleva contre les dépenses excessives de la cour; mais ses conseils ne furent point écoutés et il se retira avec Turgot (1776). Rap-

pelé en 1787, il se vit bientôt obligé de se retirer de nouveau, et alla vivre dans la solitude. Il y cultivait en paix les lettres lorsque Louis XVI fut traduit devant la Convention : bien qu'âgé alors de 72 ans, il demanda et obtint le dangereux honneur d'assister le roi comme conseil. Il s'acquitta de ce soin de la manière la plus courageuse et la plus touchante; mais tous ses efforts étaient inutiles. Il fut lui-même arrêté en 1794, traduit devant le tribunal révolutionnaire et envoyé à l'échafaud avec toute sa famille. La postérité a placé Malesherbes au nombre des grands magistrats et des citoyens les plus vertueux. Outre ses *Remontrances* et ses *Mémoires pour Louis XVI*, on a de lui des *Mémoires sur le mariage des Protestants*, 1785 et 87; *sur les moyens d'accélérer les progrès de l'économie rurale en France*, 1790; *sur la librairie et la liberté de la presse*, posthume, 1809. Sa *Vie* a été écrite par Gaillard, 1805, et par Boissy-d'Anglas, 1818; son *Éloge* a été prononcé à l'Académie française en 1841 par Dupin aîné. Un monument lui a été érigé au Palais de justice de Paris.

MALESTROIT, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 16 k. S. de Ploërmel; 1500 h. Une trêve y fut conclue en 1343 entre la France et l'Angleterre.

MALET (Claude Franç. de), général français, né à Dôle en 1754, fit avec distinction les campagnes de la République, devint général de brigade en 1799, et fut nommé par Masséna gouverneur de Pavie en 1805: mais il était ardent républicain et par conséquent suspect à Napoléon, qui le fit incarcérer à Paris en 1808 par mesure de sûreté. Profitant des facilités que lui laissait sa translation dans une maison de santé, il organisa contre l'Empereur, pendant la campagne de Russie, une conspiration dans laquelle entrèrent avec lui les généraux Guidal et Lahorie. S'étant échappé dans la nuit du 23 au 24 oct. 1812, il parcourut les casernes de Paris en répandant le bruit de la mort de Napoléon, et surprit les autorités civiles en leur présentant des ordres fabriqués; il était sur le point de réussir lorsque la résistance du général Hulin, qui commandait l'état-major de la place, fit tout échouer (V. HULIN). Traduit aussitôt devant une commission militaire, il fut condamné à mort et fusillé dès le 29 oct. 1812.

MALEVILLE (Jacques de), jurisconsulte, né en 1741 à Domme (Périgord), m. en 1824, plaida d'abord à Bordeaux, siégea en 1796 au Conseil des Cinq-Cents, devint membre du tribunal de cassation, coopéra à la rédaction du Code civil, fut fait sénateur en 1806, et pair en 1814. On a de lui : une *Analyse raisonnée de la discussion du Code civil au Conseil d'État*, 1804-5, et un traité du *Divorce*, 1801 et 1816.— Son fils, P. Joseph, marquis de Maleville, 1778-1832, fut en 1815 membre de la Chambre des Représentants, puis de celle des Députés où il se signala par son royalisme; fut nommé président de la Cour royale de Paris, conseiller à la Cour de cassation, pair de France. On a de lui un *Discours sur la Réformation de Luther*, mentionné par l'Institut en 1805. — V. MALLEVILLE.

MALÉZIEU (Nic. de), né à Paris en 1650, m. en 1729, fut honoré de l'amitié de Montausier et de Bossuet; fut précepteur du duc du Maine, et resta toute sa vie auprès de lui : il était le principal ordonnateur des fêtes que la duchesse du Maine donnait à Sceaux, et il composa, pour ces circonstances, beaucoup de petites pièces. Il devint membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences. On a de lui des *Éléments de géométrie*, rédigés pour le duc de Bourgogne, 1715, et des *Poésies*.

MALFILÂTRE (Ch. L.), poëte français, né à Caen en 1732, d'une famille pauvre, fit de brillantes études chez les Jésuites de sa ville natale, vint ensuite à Paris et ne tarda pas à se faire remarquer; mais, peu rangé dans sa conduite et fort imprévoyant, il tomba bientôt dans la misère et mourut prématurément, à 34 ans, à la suite d'une maladie douloureuse (1767). Toutefois, Gilbert a exagéré quand il a dit:

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

On a de lui 4 odes, qui furent couronnées par l'Académie de Rouen; un poëme en 4 chants et en vers de 10 syllabes, *Narcisse dans l'île de Vénus*; une belle imitation du psaume *Super flumina Babylonis*, et quelques fragments d'une traduction de Virgile, qu'on a réunis sous le titre de *Génie de Virgile*, 1810. On a aussi sous son nom une traduction en prose des *Métamorphoses* d'Ovide (1799), peu digne de lui. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1825, avec une *Notice* par Auger. Ses poésies pèchent dans l'ensemble; mais on y trouve parfois la facilité d'Ovide, avec l'harmonie et le sentiment de Virgile.

MALGACHES, aborigènes de Madagascar.

MALHERBE (François de), poëte français, né à Caen en 1555, m. à Paris en 1628, était d'une famille noble et ancienne, mais peu favorisée de la fortune. Il fut attaché dès 1576 à Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, qui commandait en Provence, et se maria dans cette province en 1581. Il ne paraît pas qu'il ait, comme on l'a dit, servi dans les troupes de la Ligue. Après l'avénement de Henri IV, il fut recommandé à ce prince par Duperron et en obtint une pension; il ne fut pas moins bien traité de Marie de Médicis et de Louis XIII. Malherbe avait eu plusieurs enfants : il eut le malheur de leur survivre; le dernier fut tué en duel par de Piles, 1627, et la douleur qu'il en éprouva abrégea ses jours. Après avoir donné dans la manière de Ronsard, Malherbe s'en sépara pour adopter un genre de poésie où l'on trouvait une harmonie et une pureté de style jusqu'alors inconnues; il porta si loin la sévérité de son goût qu'il fut appelé le *Tyran des mots et des syllabes*. Il parvint ainsi à épurer notre langue et mérita les éloges que lui donne Boileau :

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.

Malheureusement ses poésies, si remarquables par le style, brillent beaucoup moins du côté de l'invention: elles sont plutôt l'œuvre du travail et de la patience que du génie. Elles consistent en odes, paraphrases de psaumes, stances, auxquelles s'ajoutent quelques épigrammes. Il en a été donné de nombreuses éditions, notamment par Ménage, Paris, 1666, avec de savantes notes; par Chevreau, 1723, St-Marc, 1727, Querlon, 1764, Lefèvre, 1825, Delatour, 1842. Les plus complètes sont celles de Blaise, Paris, 1822, in-8 (à laquelle il faut joindre des *Lettres inédites* publ. par G. Mancel, Caen, 1852, et l'*Instruction de F. Malherbe à son fils*, publiée en 1846 par Chennevières); et l'éd. de L. Lalanne, 4 v. in-8, Hachette, 1862 et a. suiv. Racan, l'un des disciples de Malherbe, a écrit sa *Vie*. On peut aussi consulter sur ce poëte les *Recherches biographiques sur Malherbe et sa famille*, de Roux-Alpheran, dans les Mémoires de l'Académie d'Aix, 1840; et les *Recherches sur sa vie*, avec une *Critique de ses œuvres*, de Gournay, Caen, 1852. Caen lui a élevé une statue (1847).

MALHERBE (dom Joseph), anc. bénédictin, né en 1733 à Rennes, m. en 1827, professa la philosophie à l'abbaye St-Germain des Prés de Paris (1774), puis fut successivement bibliothécaire de la Cour de cassation, du Tribunat, et censeur de la librairie (1812). Il fut chargé de revoir la dernière édition des *Œuvres de S. Ambroise* donnée par les Bénédictins, et de continuer l'*Histoire du Languedoc*, de dom Bourotte; il publia en 1789 sous le titre de *Testament du Publiciste patriote* un précis des *Observations* de Mably sur l'histoire de France. Il cultivait aussi la chimie avec succès : en 1772, il remporta un prix comme ayant inventé un procédé pour fabriquer la soude au moyen de la décomposition du sel marin.

MALIAQUE (Golfe), *Maliacus sinus*, auj. *golfe de Zeitoun*, enfoncement de la mer Égée, sur les côtes de la Thessalie, près des Thermopyles et vis-à-vis de l'Eubée, tirait son nom de la petite ville de *Malia*, située sur les bords, entre la mer et le mont Œta.

MALIBRAN (Marie Félicité), célèbre cantatrice, née

à Paris en 1808, morte à Londres en 1836, était fille de Manuel Garcia. Elle débuta en 1825 à l'Opéra italien de Londres, et fut accueillie par des applaudissements unanimes. Elle suivit son père à Mexico, puis à New-York, où elle épousa en 1826 un banquier nommé Malibran, qui ne tarda pas à faire faillite et dont elle fut obligée de se séparer dès l'année suivante; vint en 1828 à Paris où elle se fit entendre successivement à l'Opéra et au Théâtre italien et où elle obtint un triomphe éclatant; elle excita le même enthousiasme à Naples, à Milan, à Venise, à Florence, etc. Elle venait de se remarier avec le violoniste Bériot et se trouvait à Manchester lorsque, à la suite d'une chute de cheval, elle fut emportée par une fièvre nerveuse. Mme Malibran réunissait les deux voix de soprano et de contralto et excellait autant comme tragédienne que comme cantatrice. Ses plus beaux triomphes étaient dans le *Barbier de Séville*, *Otello*, *Tancrède*, *la Cenerentola*, *Sémiramis*, *la Gazza ladra*, et *Don Juan*.— Sa sœur cadette, Pauline Garcia (Mme Viardot), est encore auj. une de nos cantatrices les plus distinguées : elle excelle surtout dans la tragédie lyrique (*Orphée*, *Alceste*, etc.)

MALICORNE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 13 kil. N. de La Flèche, sur la r. g. de la Sarthe; 1500 h.

MALINES, *Mechlinia* ou *Malinæ* au moyen âge, *Mechelen* en flamand, v. de Belgique (Anvers), sur la Dendre et la Dyle, à 20 kil. N. E. de Bruxelles; 25 000 h. Archevêché, érigé en 1559 et dont le titulaire est le primat de Belgique; académie de peinture et de dessin, fondée en 1771; université catholique, séminaires, école normale primaire; riche bibliothèque; jardin botanique; arsenal. Malines est le point central des chemins de fer de la Belgique. Cathédrale magnifique (l'église gothique de St-Rombaud), commencée en 1220, achevée en 1487, ornée de précieux tableaux, et dont la tour est haute de 97m; vaste hospice, dit *le Béguinage*. Fabriques de dentelles, les plus belles qui soient connues et qui s'exportent par toute l'Europe; toiles, lainages, couvertures, chapeaux, aiguilles, etc.; fonderie de canons. Grand commerce d'huiles et autres objets de ses fabriques. — Fondée au VIe siècle; détruite par les Normands en 884, reconstruite en 897 et fortifiée en 930. Elle souffrit de plusieurs incendies (notamment en 1546 par l'explosion d'un magasin à poudre), ainsi que de la peste. Saccagée par les Espagnols en 1572, par le prince d'Orange en 1578, par les Anglais en 1580; souvent prise par les Français aux XVIIe et XVIIIe siècles. Elle fut ch.-l. d'arr. dans le dép. des Deux-Nèthes jusqu'en 1814. Cette ville eut jadis un parlement et une commanderie teutonique.— Une ligue contre la France fut signée à Malines en 1513 entre le pape, l'empereur Maximilien Ier, le roi d'Angleterre Henri VIII, et Ferdinand le Catholique.

MALINES (seigneurie de), petite principauté qui se composait de la ville de Malines et du territoire environnant, existait dès le VIIIe siècle, et fut donnée en 754 par Pépin le Bref au comte Adon, son parent. Cette seigneurie fut conférée par Charles le Chauve à l'évêché de Liége, passa ensuite à diverses maisons, appartint en commun aux deux maisons de Brabant et de Flandre à partir du milieu du XIVe s., et finit par être possédée tout entière par Marguerite de Brabant, femme de Louis II de Mâle, comte de Flandre. Le mariage de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, avec Marguerite, fille de Louis II, la fit fit entrer dans la maison de Bourgogne (1384). Elle a depuis suivi les destinées de cette maison.

MALLE ou **MALL**, *mallum*, nom donné tantôt aux grandes assemblées des Francs, tantôt aux cours ou assemblées locales devant lesquelles étaient portés les procès les plus importants. *V.* CHAMPS de mai.

MALLET (David), dont le vrai nom était *Malloch*, écrivain anglais, né en 1700, mort en 1765, fit l'éducation des fils du duc de Montrose qu'il accompagna sur le continent; puis devint sous-secrétaire du prince de Galles, père de George III. On a de lui des pièces de théâtre, des *Poésies*, parmi lesquelles on remarque des ballades, écrites avec simplicité et avec charme, une *Vie de Bacon* (mise en tête de l'édition de ce philosophe de 1740, et trad. en français, 1755). Ses *OEuvres poétiques* ont été recueillies en 3 vol. in-12, Londres, 1769, et trad. par Lécuy, 1798. Il était lié avec Bolingbroke et fut l'éditeur de ses œuvres.

MALLET (Edm.), littérateur français, né à Melun en 1713, mort à Paris en 1755, professa la théologie au collége de Navarre. On a de lui : *Essai sur l'étude des belles-lettres*, 1747; *Principes pour la lecture des poëtes*, 1745; *Essai sur les bienséances oratoires*, et *Principes pour la lecture des orateurs*, 1753, ouvrages où les préceptes sont appuyés d'exemples bien choisis. Il a traduit l'*Histoire des guerres civiles de France* de Davila, 1757, et a donné de bons articles de théologie et de littérature à l'*Encyclopédie*.

MALLET (Paul Henri), historien génevois, né en 1730, mort en 1807, enseigna les belles-lettres à Copenhague et l'histoire à Genève; puis fut résident de la Hesse-Cassel près les républiques de Genève et Berne. Il a laissé des ouvrages historiques estimés : *Histoire du Danemark*, 1788, 8 vol. in-12; — *de la Suède*, 1756; — *des Suisses*, 1803;— *de la Hesse*;— *du Brunswick*; — *de la Ligue hanséatique*, 1805; et des *Mémoires sur la littérature du Nord*, 1759-60. Il était associé de l'Académie des inscriptions.

MALLET-DUPAN (Jacques), publiciste, parent du préc., né à Genève en 1749, mort à Londres en 1800, obtint par la protection de Voltaire une chaire de littérature dans la Hesse-Cassel; vint en 1782 à Paris où il rédigea divers journaux politiques qui eurent du succès, surtout *le Mercure historique et politique de Genève*, 1783-92; se vit forcé de quitter la France en 1792 à cause de son attachement aux doctrines monarchiques, se retira à Genève, d'où il correspondit dans l'intérêt de la cause royaliste avec plusieurs cours de l'Europe; puis se fixa en Angleterre, où il publia *le Mercure britannique* (1799). On a de lui : des *Considérations sur la Révolution française*, 1793, des *Mémoires* et une *Correspondance pour servir à l'histoire de la Révolution*, qui ont été publiés à Paris en 1851, par M. Sayous.

MALLET (le général). *V.* MALET.

MALLEVILLE (Claude de), un des premiers membres de l'Académie française, né à Paris en 1597, m. en 1647, fut longtemps secrétaire de Bassompierre, puis acheta une charge de secrétaire du roi. Il cultiva avec succès le genre de poésie qui était en vogue de son temps, sonnets, stances, rondeaux, épigrammes, etc.; il faisait le vers facilement, mais avec trop de négligence. On a retenu son sonnet sur la *Belle matineuse*, où il vainquit Voiture. Ses poésies ont été recueillies en 1649, in-4. — *V.* MALEVILLE.

MALLICOLO, île du Grand-Océan Équinoxial, l'une des Nouv.-Hébrides, par 15° 50'-15° 36' lat. S., et 164° 47'-165° 26' long. E.: 90 kil. sur 35. Habitants sauvages et d'une laideur excessive. Visitée par Bougainville et par Cook. *V.* VANIKORO.

MALLIENS, un des anc. peuples de l'Inde, habitait sur les bords de l'Hydraote, dans le Moultan actuel. Alexandre faillit périr au siége de leur capitale.

MALLIUS (C.), un des complices de Catilina, leva pour ce conspirateur une armée en Étrurie, et commanda l'aile gauche à la bataille de Pistoia où périrent Catilina et presque tous ses partisans, 61 av. J.-C.

MALMAISON (La), *Mala Domus*, château et terre dépendant de la commune de Rueil (Seine-et-Oise), à 8 kil. N. E. de Versailles. C'était la résidence favorite de l'impératrice Joséphine : c'est là qu'elle se retira après son divorce et qu'elle mourut en 1814.

MALMÉDY, *Malmundarium*, v. des États prussiens (Prov. Rhénane), ch.-l. de cercle, sur la Warge, dans la régence et à 37 kil. S. d'Aix-la-Chapelle; 5000 hab. Anc. abbaye de Bénédictins. Drap, dentelles noires, savon, filatures de coton, tanneries. — Réunie à la France en 1801, elle fut jusqu'en 1815 ch.-l. d'arr. dans le dép de l'Ourthe.

MALMESBURY, v. d'Angleterre (Wilts), sur l'Avon, à 40 kil. N. E. de Bath; 3000 hab. Jadis grande et forte. Ruines d'une ancienne abbaye saxonne. Patrie de Hobbes et de Guillaume de Malmesbury.

MALMESBURY (Will.), historien. *V.* GUILLAUME.

MALMESBURY (JOHN HARRIS, comte de), diplomate, né en 1746, à Salisbury, mort en 1820, était fils du célèbre James Harris. Il fut ministre plénipotentiaire près de Frédéric II, 1772, puis en Russie, enfin près des Provinces-Unies. Pendant les troubles qui agitèrent ces provinces (1783), il contribua à rétablir le stathouder. Il vint à Paris en 1797 pour traiter avec le Directoire, mais sans succès. On a de lui une *Hist. de la révolution de Hollande de* 1777 *à* 1788, et des *Mémoires*, publiés à Londres en 1844 par son petit-fils, avec sa *Correspondance*. On lui doit aussi une belle édition des *Œuvres* de son père (*V.* HARRIS). — Son petit-fils, lord J. Howard Harris, comte de Malmesbury, né en 1807, tint le portefeuille des affaires étrangères dans le ministère tory de lord Derby (1852 et 1858). Il s'empressa en 1852 de reconnaître l'Empire, qui venait d'être proclamé en France.

MALMOE, v. forte et port de Suède (Gothie), ch.-l. du lan de Malmœhus, sur le Sund, à 630 kil. S. de Stockholm et presque vis-à-vis de Copenhague; 12 000 hab. (calvinistes et luthériens). Raffineries; manuf. de draps, chapeaux, tapisseries, tabac, savon, etc. Comm. de céréales. A Malmœ fut conclue en 1523, entre Gustave Wasa et Frédéric I (de Danemark), le traité par lequel ils se reconnaissaient mutuellement indépendants et brisaient l'union de Calmar (la Norvége resta seule unie au Danemark). — Le lan de Malmœhus a pour bornes le Cattégat au N., le lan de Christianstad à l'E., la Baltique au S., le Sund à l'O., compte env. 260 000 h., et contient, outre Malmœ, les villes de Lund, Landskrona, Helsingborg.

MALO (S.) *V.* MACLOU (S.) et ST-MALO.

MALO-IAROSLAVITZ, petite v. de Russie (Kalouga), ch.-l. de district, sur la Louja, à 50 k. N. de Kalouga et à 100 k. S. O. de Moscou; env. 2000 hab. Un combat sanglant y fut livré le 24 oct. 1812 par le prince Eugène aux Russes pendant la retraite de Russie : Napoléon faillit y être pris par les Cosaques.

MALONE (Edmond), littérateur, né à Dublin en 1741, m. en 1812, consacra sa fortune et ses loisirs à la gloire de Shakespeare: il donna une édition des plus estimées de ce grand tragique (Londres, 1790 et ann. suiv., 11 v. in-8, et la fit suivre de sa *Vie*, 1821. On lui doit aussi une *Histoire du Théâtre anglais*.

MALOUET (Victor), homme d'État, né à Riom en 1740, m. en 1814, servit d'abord dans l'administration de la marine et était intendant du port de Toulon en 1789. Envoyé aux États généraux par le bailliage de Riom, il y défendit les principes de la monarchie tempérée, et fut appelé par Louis XVI à son conseil intime. Forcé d'émigrer après les massacres de septembre, il se réfugia en Angleterre, où il publia une *Défense de Louis XVI*. Il rentra en France en 1801, fut nommé en 1803 par le consul Bonaparte commissaire général de la marine, et fit exécuter de beaux travaux à Anvers. Appelé en 1810 au Conseil d'État, il fut disgracié en 1812 pour avoir parlé trop librement et ne revint aux affaires qu'en 1814 : Louis XVIII lui confia le ministère de la marine; mais il mourut peu de mois après. On a de lui, outre des discours remarquables prononcés à l'Assemblée constituante, de précieux mémoires sur l'administration de la marine et des colonies et des *Considérations historiques sur l'empire de la mer chez les anciens et les modernes*, 1810.

MALOUINES (îles), appelées îles *Falkland* par les Anglais, archipel de l'Océan Atlantique, près de la pointe mérid. de l'Amérique du Sud, et à l'E. du détroit de Magellan, par 60° 10'-64° 35' long. O., et 51°-52° 45' lat. S., se compose de 2 îles principales (West-Falkland ou Hawkin's Maiden-Land, et East-Falkland, dite aussi Soledad ou Conti), et de 9 autres îlots qui les entourent; env. 33 800 kil. carrés. *Port-Louis* et *Port-Egmont* sont les seuls établissements occupés par les Anglais. Climat tempéré. Plusieurs bons ports; tourbières inépuisables; nombreux bestiaux en liberté. Phoques, pingouins. — Améric Vespuce paraît avoir vu les Malouines; Hawkins, Sebald (1599), Strong (1688) les visitèrent ensuite : c'est ce dernier qui les nomma Falkland. Elles reçurent en 1708 le nom de *Malouines* de Porée, habitant de St-Malo, qui y aborda. Bougainville y conduisit en 1763 une colonie et fonda Port-Louis; mais les colons furent dépossédés dès 1765 par les Espagnols, qui abandonnèrent ces îles à l'Angleterre en 1771. Occupées en 1820 par la confédération de la Plata, elles ont été reprises en 1833 par les Anglais.

MALPIGHI (Marcel), savant médecin, né à Crémone en 1628, m. à Rome en 1694, enseigna à Bologne, à Pise, à Messine, fut nommé en 1691 1er médecin du pape Innocent XII, et fut un des fondateurs de l'Académie *del Cimento*. Il se fit une grande réputation par ses recherches anatomiques : il appliqua un des premiers à l'anatomie les observations microscopiques et fit ainsi plusieurs découvertes sur l'organisation de l'homme, des animaux et des plantes, entre autres celle du corps muqueux qui entre dans la composition de la peau et qui a retenu son nom. On a de lui des *Mémoires*, tous rédigés en latin : *Sur les poumons*, Bologne, 1661; *sur la langue, le cerveau*, etc., 1661-65; *sur la structure des viscères* (qu'il fait tous glanduleux), 1666; *sur la formation du poulet dans l'œuf*, 1666-73. Ses *Œuvres* ont été réunies à Londres, 1686, in-f. Il faut y joindre ses *Œuvres posthumes*, données par Pierre Régis, Londres, 1697, in-f.

MALPLAQUET, vge de France (Nord), à 28 k. N. O. d'Avesnes; 400 h. Les Français, commandés par Villars, y perdirent une grande bataille contre les Alliés que commandaient le prince Eugène et Marlborough, 1709; cependant les pertes de l'ennemi furent plus considérables que les nôtres.

MALSTROM. *V.* MAELSTROM.

MALTE, *Melita* chez les anciens, île anglaise de la Méditerranée, entre la Sicile et l'Afrique, à 100 k. S. de la 1re et à 250 de la 2e, a 28 kil. de long sur 16 de large, et 100 000 hab.; ch.-l., la Cité-Valette. Ce n'est qu'un rocher couvert d'un peu de terre végétale, mais le sol est admirablement cultivé : il produit surtout du coton, des oranges et autres fruits exquis, des roses d'une remarquable beauté; miel délicieux. Le gibier, le poisson y abondent. La position de Malte, presque au centre de la Méditerranée, à mi-chemin de l'Afrique et de l'Europe, avec le plus beau port de la Méditerranée, en rend la possession fort précieuse; l'Angleterre en a fait une des plus fortes places de l'Europe; elle y a un gouverneur et 4000 hommes de garnison. C'est la grande station des flottes anglaises dans la Méditerranée. — Malte fut possédée successivement par les Phéniciens (env. 1400 ans av. J.-C.), les Carthaginois (400), les rois ou tyrans de Sicile, les Romains (218 av. J.-C.-455 après J.-C.), par les Vandales, auxquels les empereurs grecs l'enlevèrent (534); par les Arabes (870), par les Normands de Sicile (1090), par les Hohenstaufen, à qui elle échut en conséquence du mariage de Constance, héritière de Sicile, avec Henri VI; par la maison d'Anjou (1266), puis par celle d'Aragon (1282), qui la conserva jusqu'en 1530. A cette époque Charles-Quint, héritier de cette maison, céda Malte aux Frères-Hospitaliers (*V.* HOSPITALIERS), chassés de Rhodes par Soliman II : ceux-ci prirent depuis ce moment le nom de *Chevaliers de Malte*. Entre les mains de l'ordre, Malte forma un petit État souverain électif, qui pendant plusieurs siècles rendit les plus grands services à la chrétienté et fut la terreur des pirates musulmans. Bonaparte s'empara de l'île en 1798, avant de se rendre en Égypte, et mit ainsi fin à l'ordre de Malte comme État. Les Anglais enlevèrent Malte aux Français en 1800; ils devaient la rendre par le traité d'Amiens, mais ils n'en firent rien, et ils furent confirmés dans cette possession en 1815. M. Miège, ancien consul de France, a donné l'*Histoire de Malte*, 1840.

L'Ordre de Malte, comme celui des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem dont il est la continuation, se partageait en 8 langues ou nations: Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Castille, Anglo-Bavière : cette dernière remplaça au XVIIIe siècle la langue d'Angleterre (la 6e de l'ordre), qui n'existait plus depuis la Réforme. Chaque langue était subdivisée en prieurés; ceux-ci en bailliages et les bailliages en commanderies. Les membres de l'ordre de Malte étaient divisés en trois classes : les *chevaliers* qui devaient être nobles : les *chapelains* et les *servants d'armes*, qui devaient seulement prouver qu'ils étaient nés de parents honorables, et qui ne s'étaient point mêlés d'arts et professions mécaniques ou basses. Le grand maître était élu par les chevaliers : il prenait le titre de *Grand maître du St-Hôpital de St-Jean à Jérusalem*; il résidait à la Cité-Valette. Les membres de l'ordre portaient, dans l'établissement, une robe et un manteau noirs; à la guerre, une cotte d'armes rouge. Ce vêtement était orné, sur le côté gauche, d'une croix blanche à 8 pointes, ayant des fleurs de lis dans les angles et suspendu à un ruban noir. — Aujourd'hui l'*Ordre de Malte* n'est plus qu'une institution charitable et purement honorifique. Néanmoins on reçoit encore des chevaliers : le mode de réception et les preuves exigées des chevaliers sont restés les mêmes qu'autrefois. Le chef de l'ordre, après avoir habité Catane, puis Ferrare (*V.* HOSPITALIERS), réside auj. à Rome; il y entretient 2 hôpitaux. En outre, l'ordre compte encore quatre grands prieurés, ceux de Rome, de Lombardie, des Deux-Siciles, de Bohême, et 102 commanderies. — *L'Histoire de l'ordre de Malte* a été écrite par Vertot, 1726, et continuée jusqu'à nos jours par Clizé de Montagnac, 1863.

MALTE-BRUN (Malte Conrad BRUNN, dit), savant danois, né en 1775 à Trye dans le Jutland, m. à Paris en 1826, se fit d'abord connaître dans sa patrie comme poëte et comme écrivain politique; fut contraint en 1796 de quitter le Danemark pour avoir écrit en faveur de la liberté de la presse et de l'affranchissement des paysans; se réfugia en Suède, puis vint se fixer en France (1800). Il rédigea dans le *Journal des Débats* les articles de politique étrangère, et publia en même temps de savants ouvrages de géographie qui ont fait faire un grand pas à la science. On a de lui : *Géographie mathématique, physique, politique* (en société avec Mentelle), 16 vol. in-8, avec atlas, Paris, 1803-7; *Précis de la Géographie universelle*, 7 v. in-8, 1820-27. En outre, il a rédigé, avec Eyriès, les *Annales des Voyages*, de 1808 à 1826. Le *Précis de Géographie*, son ouvrage capital, a été plusieurs fois réimprimé : J. J. N. Huot, en 1841, Th. Lavallée, en 1855, V. Ad. Malte-brun, fils de l'auteur, de 1852 à 1858, M. Cortambert, en 1856 et ann. suiv., en ont donné des éditions refondues et considérablement améliorées.

MALTHUS (Th. Robert), économiste anglais, né en 1766 à Rookery (Surrey), m. en 1834, était professeur d'histoire et d'économie politique au collége de la Compagnie des Indes orientales, dans le comté de Hartford. Il a publié de savants écrits d'économie et de statistique; les principaux sont : *Essai sur le principe de population*, Londres, 1798, souvent réimprimé, traduit en français par Prévost de Genève; *Recherches sur la nature et les progrès du revenu*, 1807 et 1815; *Principes d'économie politique sous le rapport de leur application pratique*, 1819 (trad. en français par Constancio, Paris, 1820, 2 vol. in-8). Effrayé de l'accroissement de la population, qui, selon lui, s'augmente dans une proportion géométrique, Malthus rechercha les moyens de prévenir cet accroissement : il recommandait par-dessus tout la plus grande *circonspection dans le mariage*. Ses opinions, bien qu'inspirées par la philanthropie, furent vivement attaquées : on se plut à le présenter comme un ennemi des classes inférieures. Malthus était membre de la Société royale de Londres et associé de l'Académie des sciences morales de France. M. Mignet a lu une excellente notice sur Malthus à l'Académie des sciences morales. Ch. Comte a aussi donné une *Notice sur sa Vie et ses ouvrages*, 1836.

MALUS (Ét. Louis), physicien français, né à Paris en 1775, mort en 1812, était fils d'un trésorier de France. Il entra dès l'âge de 17 ans à l'école du génie militaire de Mézières, fut un des premiers élèves de l'École polytechnique, servit avec distinction comme capitaine du génie à l'armée de Sambre-et-Meuse et en Égypte, exécuta des constructions importantes à Anvers, à Strasbourg, et fut enfin fixé à Paris comme examinateur à l'École polytechnique. Malus s'est immortalisé par ses travaux sur la lumière : dès 1807, il avait présenté à l'Académie des sciences un *Traité d'optique analytique*, qui fut inséré dans le Recueil des savants étrangers, et un *Mémoire sur le pouvoir réfringent des corps opaques*; il remporta en 1808 le prix proposé par l'Académie pour une *Théorie mathématique de la double réfraction*; mais sa grande découverte est celle de la polarisation de la lumière, qu'il fit en 1810. Cette même année, il remplaça Montgolfier à l'Académie des sciences; en 1811, la Société royale de Londres lui décerna la médaille fondée par Rumford.

MALVA, *Mulucha*, riv. d'Afrique. *V.* MOLOKATH.

MALVERN, collines des comtés de Worcester et de Hereford, offrent des sites pittoresques.

MALVOISIE ou MALVASIA, petite île de la Grèce, qui se rattache à la Laconie et qui donne son nom à Napoli di Malvasia ou Nauplie, sa ville principale. Elle produit le célèbre vin *de Malvoisie*. — On récolte aussi le vin dit *de Malvoisie* au mont Ida, dans l'île de Candie, et à Ténériffe. *V.* MONEMBASIE, NAUPLIE et TÉNÉRIFFE.

MALWA ou **MALOUAH**, anc. prov. de l'Hindoustan, bornée par celles d'Adjmir et d'Agra au N., de Gandouana et de Kandeich au S., d'Allahabad à l'E., a env. 140 kil. de l'E. à l'O. sur 200 de large, et contient au moins 4 000 000 d'hab. Elle se divise auj. en Malwa indépendant (qui fait partie du roy. de Sindhia; ch.-l., Oudjein), et Malwa tributaire des Anglais, lequel se subdivise à son tour en trois roy., Bopal, Dara, État de Holkar (capit., Bopal, Dara, Indore). Région d'une fertilité extrême : le tabac surtout y est parfait. On exporte du coton, de l'opium, de belles toiles.

MALZIEU (Le), ch.-l. de canton (Lozère), à 41 kil. N. E. de Marvejols; 1100 hab. Couvertures de laine.

MAMBRÉ, vallée de la Palestine, entre Hébron et Jérusalem, fut longtemps la résidence d'Abraham.

MAMELOUKS (d'un mot arabe qui veut dire *esclave*), nom donné en Égypte à une sorte de milice dont l'origine remonte aux invasions de Gengis-Khan. Elle se composa d'abord des jeunes gens esclaves (surtout Circassiens et Mingréliens), que les Mongols avaient enlevés dans leurs excursions, et dont les sultans ayoubites d'Égypte achetèrent un grand nombre vers l'an 1230. Dans la suite, elle se recruta par les mêmes moyens qui avaient servi à l'établir. Les Mamelouks formèrent une légion des plus beaux et des meilleurs soldats de l'Asie; mais leur puissance devint bientôt redoutable aux sultans : en effet, dès l'an 1254, Noureddin-Ali, leur chef, fut placé par ses compagnons sur le trône d'Égypte. Depuis cette époque jusqu'à 1517, l'Égypte fut gouvernée par les Mamelouks; ils formèrent deux séries de sultans, les *Baharites* (1254-1382) et les *Bordjites* (1382-1517); mais ce ne fut qu'une longue anarchie, et, à l'exception de Noureddin, tous les chefs que se donna cette milice turbulente furent déposés ou périrent de mort violente (*V.* ÉGYPTE). En 1517, Sélim, sultan des Ottomans, ayant vaincu et fait pendre Touman-Bey, dernier chef des Mamelouks, les dépouilla de l'autorité suprême, et ne leur laissa que le gouvernement des provinces, avec le titre de *beys*, sous le commandement d'un pacha nommé par la Porte. Cependant ils conservèrent encore une grande influence, et à la fin du XVIIIe siècle ils avaient presque reconquis leur ancienne puissance en Égypte. En 1766, Ali-Bey,

l'un des vingt-quatre beys, refusa le tribut, chassa le pacha, battit les armées turques, et se fit proclamer sultan d'Égypte; la trahison seule put mettre fin à sa révolte. Même après cet événement, les Mameloucks étaient restés indépendants de fait. Ils avaient pour chefs Mourad-Bey et Ibrahim-Bey lorsque Bonaparte débarqua en Égypte en 1798. Les victoires des Français les affaiblirent considérablement; néanmoins, ils se relevèrent encore après leur départ : en 1808, ils complotèrent de renverser Méhémet-Ali, alors pacha d'Égypte pour le sultan. Celui-ci, informé de leurs projets, les fit réunir le 1er mars 1811 sous prétexte d'une expédition, et fit massacrer sous ses yeux tous ceux qui s'étaient rendus à cette convocation. Quatremère a donné une *Histoire des sultans Mamelouks*, traduite de Makrizi, Paris, 1838, 4 vol. in-4°.

Pendant l'occupation de l'Égypte par les Français, le général Bonaparte prit à son service plusieurs cavaliers mamelouks; ils le suivirent en France, et formèrent depuis 1804 une compagnie de la garde de l'Empereur; ils portaient le costume oriental. Après l'abdication de Napoléon, ils furent dispersés.

MAMERCUS (*L. Æmilius*), consul en 484 et 478 av. J.-C., battit les Èques et les Véiens. De nouveau consul en 473, il eut à réprimer des troubles intérieurs et voulut faire battre de verges le centurion Publilius Volero, centurion qu'il avait dégradé et qui refusait de servir comme simple soldat; mais le peuple irrité le chassa du Forum et nomma Volero tribun du peuple. — Un autre Æm. Mamercus, consul en 438 av. J.-C., dictateur en 435, 433 et 426, défit, avec l'aide de L. Cincinnatus, maître de la cavalerie, les Fidénates et les Véiens, et obtint les honneurs du triomphe. En 431, il fit réduire à 18 mois la durée de la censure, qui était d'abord de 5 ans.

MAMERS, *Mamercium*, ch.-l. d'arr. (Sarthe), à 43 kil. N. E. du Mans, sur la Dive; 5704 hab. Tribunal de 1re inst. et de commerce; collége, bibliothèque. Fabriques de toiles, serges, calicots, basins, piqués; tanneries. Commerce de grains et bestiaux. — On croit que cette ville tire son nom d'un temple du dieu *Mars*, appelé *Mamers* par les Samnites, temple qui y aurait été construit par les Romains. Elle était jadis fortifiée : elle fut prise en 1359 et 1417 par les Anglais qui en rasèrent les fortifications.

MAMERT (S.), *Mamertus*, archevêque de Vienne en Dauphiné en 463, mort en 477, eut de vives querelles avec le roi de Bourgogne Gondioc, qui était arien. Ce prélat institua les *Rogations* (vers 468), pour remercier Dieu d'avoir délivré la ville de Vienne des fléaux qui la désolaient. On l'hon. le 11 mai.

MAMERT (Claudien), frère du préc., m. vers 474, reçut les ordres, partagea avec son frère le gouvernement de l'église de Vienne, fixa la liturgie, régla les fêtes, les offices, les cérémonies, et composa l'office des *Rogations*. Il aimait et cultivait avec succès la littérature : Sidoine Apollinaire le regardait comme le plus beau génie de son siècle. On a de lui un *Traité de la nature de l'âme* (Venise, 1482; Anvers, 1607), où il combat Fauste de Riez, qui soutenait que les âmes des hommes et même celle de J.-C. sont corporelles, et où il démontre par des raisons solides la spiritualité pure. On lui attribue quelques hymnes, entre autres le *Pange lingua*, chanté le Vendredi saint, que d'autres donnent à Fortunat.

MAMERTE, *Mamertum*, auj. *Oppido*, v. d'Italie (Brutium), à 48 kil. S. d'Hipponium, en face de Messine en Sicile. *V.* MAMERTINS.

MAMERTIN (Claude), orateur de Trèves, passe pour être l'auteur de deux *Panégyriques* de l'empereur Maximien Hercule, prononcés, le 1er en 289, le 2e en 292. Il sont assez élégamment écrits, mais remplis d'adulation. — Un autre Claude Mamertin, que l'on suppose être son fils, fut consul en 362, sous Julien, puis préfet d'Italie et d'Illyrie. On lui attribue un *Panégyrique* de Julien. — On trouve ces 3 discours dans les recueils des *Panegyrici veteres*.

MAMERTINS, corps de mercenaires recrutés dans l'origine à Mamerte, mais qui s'adjoignirent des hommes de tous pays. Après avoir servi en Sicile Agathocle et ses successeurs, ils finirent, après la mort de ce prince, par faire la guerre pour leur propre compte, et s'emparèrent perfidement de Messine, dont ils firent un repaire d'où ils infestaient toute la Sicile. Pressés par les Carthaginois, que les Siciliens avaient pour auxiliaires, ils appelèrent les Romains à leur secours, 264 av. J.-C., et devinrent ainsi l'occasion de la 1re guerre punique. Rome leur accorda son alliance et leur laissa de grands priviléges.

MAMMÉE (Julie), mère d'Alexandre Sévère, était fille de Julius Avitus et de Julie Mœsa. Elle éleva son fils avec le plus grand soin et sut le soustraire aux coups d'Héliogabale, son cousin, qui cherchait à le faire périr; puis elle contribua à l'élever à l'empire. Malgré ses grandes qualités, elle se rendit odieuse par son orgueil et son avarice, et fut massacrée avec son fils par les soldats, à l'instigation de Maximin, en 235. Instruite par Origène des principes de la foi, cette princesse se montrait favorable aux Chrétiens.

MAMMON, dieu de la richesse chez les Syriens.

MAMORÉ, riv. de Bolivie, coule au N., sépare le Pérou du Brésil, reçoit le Guaporé et le Guapey, et tombe dans la Madeira, après un cours de 900 kil.

MAMURRA, chevalier romain, d'une illustre famille de Formies, accompagna César dans les Gaules comme préfet des ouvriers de l'armée, acquit dans ces fonctions de grandes richesses, et fit à son retour bâtir sur le mont Cœlius un palais magnifique qu'il fit revêtir de marbre : c'était la première fois que l'on voyait à Rome ce genre de luxe. Catulle a lancé plusieurs épigrammes contre ce Mamurra.

MAN (île de), *Monabia* ou *Monavia*, île anglaise de la mer d'Irlande, près de la pointe S. O. de l'Écosse; 50 kil. sur 22; 42 000 hab.; ch.-l., Castleton. Montagnes, plomb, fer, cuivre, granit, ardoises, chaux. Grains, légumes, fruits, chanvre; pâturages. Pêche au hareng. — Possédée longtemps par les comtes de Derby, puis par les ducs d'Athol, cette île fut achetée en 1765 par le gouvt anglais, qui chassa les contrebandiers dont elle était infestée. On y parle un dialecte du celtique.

MANA (la), riv. de la Guyane française, coule du S. au N., et se jette dans l'Atlantique à 160 kil. N. O. de Cayenne, après un cours d'environ 220 k. Bords insalubres. La France a tenté depuis 1820 d'y former des établissements qui n'ont pu prospérer; on y a récemment fondé une colonie agricole pour les nègres, qui est dirigée par des religieux de St-Joseph de Cluny.

MANAAR, île de la mer des Indes, au N. O. et près de Ceylan; 7 kil. sur 2; ch.-l. Manaar, sur la côte E. Petit port. Prise par les Portugais en 1560, par les Hollandais en 1658; elle appartient auj. aux Anglais. — Cette île donne son nom à un bras de mer situé entre la côte O. de Ceylan et la côte S. E. de Carnate dans l'Hindostan. Navigation difficile; pêche de perles.

MANABI, prov. de l'Équateur, est formée de l'anc. dép. colombien de Guayaquil; ch.-l., Puerto-Viéjo.

MANACOR, v. de l'île de Minorque, à 36 kil. E. de Palma; 8900 hab. Anc. palais des rois de Majorque.

MANAHEM, roi d'Israël, monta sur le trône en faisant mourir Sellum qui l'avait usurpé. Il régna 8 ans (766-754 av. J.-C.), et eut pour successeur Phacéia. Ce fut un roi cruel et impie.

MANASSÉ, fils aîné de Joseph, né en Égypte, fut adopté par Jacob, son grand-père, et devint chef d'une des 12 tribus des Hébreux.

MANASSÉ (Tribu de), la plus grande des 12 tribus de la Palestine, s'étendait à droite et à gauche du Jourdain, et se divisait en demi-tribu occid. et demi-tribu orient. de Manassé. Les 2 demi-tribus n'étaient point absolument contiguës : la première était placée entre les tribus d'Issachar au N., d'Éphraïm au S. et de Gad à l'O. (ch.-l., Thersa; autres villes : Samarie, Césarée) et contenait le mont Garizim; elle fit plus tard partie de la Samarie; — la deuxième entre l'Iturée, la Trachonitide, l'Idumée, les tribus de Gad,

d'Issachar, de Zabulon et de Nephtali (ch.-l., Gessur, autres villes, Gadara, Gamala, etc.) : elle répondait aux pays appelés depuis Auranitide et Gaulanitide.

MANASSÈS, roi de Juda, succéda à son père Ézéchias en 694 av. J.-C., n'ayant que 12 ans. Il éleva des temples aux idoles, persécuta les prophètes et eut la cruauté de faire scier en deux le prophète Isaïe, qui lui reprochait son impiété. Après 22 ans de ce règne odieux, Assar-Haddon, roi d'Assyrie, vint mettre le siége devant Jérusalem (672), prit la ville, fit le roi prisonnier et l'emmena à Babylone avec presque tout son peuple. Pendant cette captivité, qui dura trois ans, Manassès reconnut ses fautes, et s'humilia devant Dieu. Assar-Haddon étant mort, Saosduchéus, qui le remplaça, permit au roi juif de remonter sur le trône de ses pères : Manassès ne s'occupa plus que d'anéantir l'idolâtrie dans son royaume et de relever le culte du vrai Dieu. Il fortifia Jérusalem et organisa de grandes forces militaires. Il mourut en 640, après un très-long règne (54 ans).

MANASSÈS (Constantin). *V.* CONSTANTIN MANASSÈS.

MANÇANAREZ, petite riv. d'Espagne, naît dans la Sierra de Guadarrama, passe à Madrid, et tombe dans le Hénarez après un cours de 90 kil. Elle communique avec le Jarama par un canal.

MANCEAUX, habitants de l'ancien Maine.

MANCHE (la), *Oceanus Britannicus*, mer qui s'étend entre la France et l'Angleterre, baigne la côte sept. de France depuis l'île d'Ouessant jusqu'à Calais, et la côte S. de l'Angleterre depuis le cap Lizard jusqu'à Douvres, et fait communiquer l'Atlantique avec la mer du Nord. Les Anglais la nomment *Canal Britannique* (*British channel*). Cette mer reçoit, sur la côte de France, l'Authie, la Canche, la Somme, la Bresle, l'Arques, la Seine, la Touque, la Dive, l'Orne, la Vire, le Couesnon, la Rance, et sur la côte d'Angleterre l'Exe, le Dart, le Tamer, le Fal. Sa largeur est de 30 kil. entre les caps Gris-Nez (France) et Dungeness (Angleterre), de 220 kil. entre la rade de Cancale et l'embouchure de l'Exe. Dans la partie la plus étroite, elle prend le nom de Pas-de-Calais.

Le nom de *Manche* est devenu générique pour désigner les bras de mer qui vont s'étrécissant entre deux côtes et se terminant à un détroit. C'est ainsi qu'on appelle *Manche de Tartarie* un golfe ouvert de l'Océan Boréal, entre l'île Tchoka et la Mantchourie.

MANCHE (dép. de la), dép. maritime, borné à l'E. par le dép. du Calvados, au S. E. par celui de l'Orne, au S. O. par ceux d'Ille-et-Vilaine et de la Mayenne, partout ailleurs par la *Manche*, qui lui donne son nom; 6757 k. carrés; 591 421 h.; ch.-l., St-Lô. Il est formé de la partie N. O. de l'anc. Normandie (Cotentin et Avranchin). Climat humide, sol accidenté, fertile et bien cultivé. Granit, ardoise, kaolin, etc. Peu de forêts, excellents pâturages; grain, lin, chanvre, fruits à cidre. Bons chevaux; bœufs, moutons, volailles. Pêche abondante. Draps et serges; toile, dentelle, fil de coton; papier, parchemin; chaudrons, quincaillerie et coutellerie commune. Plusieurs chemins de fer. — Ce dép. a 6 arrond. (St-Lô, Cherbourg, Valognes, Coutances, Avranches, Mortain), 48 cantons, 644 communes; il appartient à la 16e division militaire, dépend de la cour impériale de Caen et a un évêché à Coutances.

MANCHE (La), pays d'Espagne (Nouv.-Castille), au S. de l'intend. de Tolède, forme auj. l'intend. de Ciudad-Real. C'est un vaste plateau, assez élevé, fertile sur quelques points seulement : il fournit de bons vins, du safran, de la soie, de la soude, du gros bétail, des mulets. On y trouve du mercure, à Almaden.

MANCHE (Gentilshommes de la). *V.* MANCHE dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

MANCHESTER, *Mancunium* et *Manduessedum*, v. d'Angleterre (Lancastre), au confluent de l'Irk et de la Medlok avec l'Irwell, à 54 kil. E. de Liverpool (qui lui sert de port et avec laquelle elle communique par un chemin de fer), à 295 kil. N. O. de Londres; 400 000 hab. : il n'y en avait pas 20 800 en 1757. On remarque la place Portland, les rues Mosely, de Londres, du marché, le marché de Brown-Street, la bourse, plusieurs églises, le musée, l'hôtel de ville, le grand hôpital, le pénitentiaire. Parmi les établissements d'instruction, se distinguent le collége (fondé en 1520) avec une bibliothèque publique, un magnifique musée d'histoire naturelle, la Société philosophique et médicale, celles de littérature, de philologie, d'histoire naturelle, d'agriculture, des antiquaires du comté de Lancastre. L'industrie de Manchester est immense : c'est la première place du monde pour le travail du coton; 300 machines à vapeur, 30 000 métiers, dont 6000 à la vapeur, y sont toujours en activité. On y fabrique aussi des draps, velours, futaines, mousselines, batistes, soieries, etc., ainsi que toutes les machines nécessaires pour les manufactures. Les houilles, les forges, les usines de toute espèce dont est environné Manchester sont pour beaucoup dans ce développement prodigieux qui date presque en entier des premières années de ce siècle. A Manchester se rendent : 1° le canal de Rochdale, qui part d'Halifax et se réunit à celui de Bridgewater; 2° le canal de Bridgewater, qui va des houillères de Worsley à Runcorn sur la Mersey; 3° celui d'Ashton-et-Oldham. Aux environs est le beau collége de Stonyhurst, principal établissement catholique d'instruction publique en Angleterre.

MANCINI. On connaît sous ce nom cinq nièces de Mazarin : elles étaient filles d'une sœur du cardinal et de Laurent Mancini, baron romain, petit-fils de Paul Mancini, fondateur de l'Académie des *Umoristi*. Toutes étaient remarquables par leur beauté et leur esprit; toutes firent de brillantes alliances. L'aînée, Laure, épousa en 1651 le duc de Mercœur, fils du duc de Vendôme et mourut en couches dès 1657; la 2e, Olympe, épousa Eugène Maurice de Savoie, comte de Soissons (*V.* ce nom); la 3e, Marie, épousa le prince Laurent de Colonna, connétable de Naples (*V.* ci-après); la 4e, Hortense, épousa le duc de La Meilleraie, qui fut fait duc Mazarin; la 5e, Marie Anne, le duc de Bouillon. Toutes les cinq apportèrent à leur époux de grands biens et jouèrent un rôle assez important. Les plus connues sont les trois dernières.

Marie Mancini, née à Rome en 1639, fut élevée en France auprès de son oncle. Vivant dans la familiarité de Louis XIV encore enfant, elle lui inspira un tendre attachement, et ce prince, dit-on, songea un instant à l'épouser. Mariée en 1661 au prince de Colonna, connétable de Naples, elle l'accompagna en Italie; mais elle ne put vivre avec son mari, et se sauva en France, où elle espérait être bien reçue de Louis XIV; le roi, qui était marié depuis peu, ne voulut pas la voir et la fit confiner dans un couvent. Elle ne tarda pas à en sortir, courut l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Espagne, prit le voile à Madrid, après avoir divorcé, et revint, après plusieurs aventures, se fixer en France où elle mourut dans l'obscurité, en 1714. On a publié sous son nom des *Mémoires*, Leyde, 1678. — Hortense Mancini, née à Rome en 1646, épousa en 1661 le duc de La Meilleraie, qui prit alors le titre de duc Mazarin. Cet homme, d'un caractère triste, était peu fait pour une femme enjouée et amie du plaisir : Hortense le quitta furtivement en 1668; elle se retira d'abord à Rome, puis à Chambéry, et enfin à Londres : là, elle se vit entourée d'admirateurs, au nombre desquels on comptait Charles II; sa maison devint le rendez-vous des hommes les plus aimables et les plus spirituels, parmi lesquels on remarquait St-Évremont, St-Réal, Gregorio Leti, Vossius. Elle mourut à Londres en 1699. On a sous son nom des *Mémoires*, qui sont l'œuvre de St-Réal. — Marie-Anne Mancini, née en 1649, m. en 1714, épousa en 1662 le duc de Bouillon, et mena une vie plus réglée que ses sœurs. Cependant, lors du procès de la Brinvilliers, elle comparut devant la Chambre ardente (1680), mais son innocence fut prouvée. La duchesse de Bouillon aima les lettres, accueillit La Fontaine et fut la première protectrice de ce poëte :

c'est elle qui l'appelait son *fablier*. Du reste, son goût était peu sûr : car elle préféra Pradon à Racine. — Am. Renée a publié *Les nièces de Mazarin* (Paris, 1856), piquante histoire des cinq sœurs.

MANCINI (Louis), duc de Nivernais. *V.* NIVERNAIS.

MANCINUS (C. HOSTILIUS), consul à Rome en 137 av. J.-C. Envoyé en Espagne contre les Numantins à la tête de 30 000 hommes, il se laissa battre par un corps de 4000 ennemis et n'échappa à une ruine totale qu'à la faveur d'une paix honteuse. Le Sénat refusa de confirmer le traité, rappela Mancinus et le livra aux ennemis, qui eurent la générosité de le renvoyer sain et sauf : Mancinus avait appuyé lui-même la proposition de le livrer à l'ennemi.

MANCO-CAPAC, fondateur de l'empire du Pérou et chef de la race des Incas, était, selon la tradition du pays, fils ou petit-fils du Soleil. Il réunit sur les bords du lac de Cuzco des peuplades sauvages, les civilisa, abolit les sacrifices humains, leur fit connaître un Dieu moins cruel, institua le culte du soleil, et bâtit la ville de Cuzco. On place son avénement l'an 1025 de J.-C.; sa race régna 500 ans sur le Pérou.—*Manco-Capac* II monta sur le trône en 1533, après son frère Atahualpa, mis à mort par Pizarre. Il ne tarda pas à être lui-même victime des Espagnols. Retenu prisonnier, il s'évada en 1535 et se réfugia dans les Andes pour y vivre caché; mais il périt peu après, assassiné par un Espagnol, auquel il avait donné asile. Leblanc a fait une tragédie de *Manco-Capac*.

MANDANE, fille d'Astyage, roi des Mèdes, épousa Cambyse, prince perse, et devint mère de Cyrus.

MANDANES (District des), district des États-Unis, entre la Nouvelle-Bretagne anglaise au N., l'Orégon à l'O., les districts des Osages au S. et des Sioux à l'E., a reçu son nom des *Mandanes*, peuplade qui habitait sur le haut Missouri, par 47° lat. N., mais qui a disparu, détruite par les maladies et par les guerres avec les Sioux. Ce pays se trouve auj. compris dans l'État de Minesota et le territoire du Nord-Ouest.

MANDARIN (du latin *mandare*, commander), mot de la langue portugaise, a été adopté par les Européens pour désigner tous ceux qui occupent quelque emploi en Chine, particulièrement les magistrats et les gouverneurs de province. Leur véritable nom chinois est *kohan* (ministre). On distingue les *Mandarins civils* ou *Lettrés* et les *Mandarins militaires*.

MANDAT (A. J. GALYOT de), commandant de la garde nationale de Paris en 1792, était un ancien capitaine aux gardes-françaises. Il fut assassiné à l'hôtel de ville par ordre de la municipalité, le matin du 10 août, au moment où il se disposait à défendre les Tuileries et à repousser la force par la force. Son corps fut jeté dans la rivière. — Sa nièce, Mme Thomassin de Bienville, fut traduite en 1794 devant le tribunal révolutionnaire : l'accusateur public Fouquier-Tinville reconnut qu'il n'y avait aucune charge contre elle, « mais, ajouta-t-il, elle s'appelle Mandat; je conclus à la mort. » Et en effet, elle fut exécutée.

MANDAVI, v. et port de l'Inde anglaise, dans la principauté de Katch, sur le golfe de Katch; environ 40000 hab. Elle commerce avec le Malabar et l'Arabie.

MANDCHOURIE, grande région de l'Asie centrale, comprise dans l'empire chinois, a pour bornes au N. et à l'O. la Sibérie, au S. la Corée, au S. O. la Mongolie, à l'E. la Manche de Tartarie. Elle a de 1600 à 1800 k. du N. au S., 1000 de l'E. à l'O., et env. 1 500 000 h. On la divise en 3 prov. : Ching-king, Kirin, Saghalien-Oula, qui ont pour ch.-lx, Ching-yang ou Moukden, Kirin, Saghalien-Oula-Khoton. Les monts Hingan, Blancs et de la Daourie la traversent. Elle est arrosée par le grand fleuve Amour et par le Tchikiri-Oula, le Toudun, le Nonnin, etc. Climat froid, sol peu fertile : on n'y récolte guères que de l'avoine, du millet, ainsi que du ginseng et de la rhubarbe renommés. Les Mandchoux sont de la même famille que les Toungouses. Ils ont la figure moins plate que les Mongols, les yeux petits, le nez camus, la taille moyenne, le teint jaunâtre, les cheveux noirs. Leur civilisation est assez avancée; ils ont longtemps professé le chamanisme, puis sont devenus bouddhistes. Ils ont une langue à part, qui diffère du chinois, du coréen et du mongol. — Les Mandchoux ont fait la conquête de la Chine en 1644 : la dynastie qui règne encore auj. sur ce pays est une dynastie mandchoue.

MANDEURE, *Epamanduodurum*, vge du dép. du Doubs, à 10 kil. S. E. de Montbéliard; 1000 hab. Ruines d'un amphithéâtre romain et de plusieurs temples; restes d'une voie romaine et autres antiquités. — L'antique *Epamanduodurum* était une des plus importantes cités de la Séquanaise. Elle fut ravagée par les Alémans en 379, par Attila en 451, et par les Hongrois au Xe siècle. Elle forma plus tard une principauté, qui appartenait en toute souveraineté aux archevêques de Besançon; elle fut réunie à la France en 1792.

MANDEVILLE (John de), en latin *Magno-Villanus*, voyageur anglais, né en 1300, à St-Alban, m. en 1372, quitta son pays à 27 ans, parcourut la Terre-Sainte, l'Égypte, l'Asie, séjourna plusieurs années en Chine, et ne revint en Europe qu'après 34 ans d'absence. Il a laissé une relation de son voyage, remplie de récits merveilleux, qui eut une grande vogue et qui fut traduite dans toutes les langues de l'Europe. Elle a été publiée pour la 1re fois en français à Lyon en 1480 et plusieurs fois réimprimée, notamment en 1839, à Londres, par J. O. Halliwell, en anglais. Cette relation est un des plus anciens monuments de la langue anglaise.

MANDEVILLE (Bernard de), écrivain anglais, né vers 1670 à Dordrecht en Hollande, mort en 1733, exerça la médecine à Londres. Il publia en 1709, *la Vierge démasquée*, dialogue satirique, et en 1714, *la Ruche bourdonnante* ou *les Fripons devenus honnêtes gens*, poëme en 550 vers, où il attaque tous les États et encourage ouvertement le vice. Il fit paraître en 1723 *la Fable des abeilles* ou *les Vices privés font la fortune publique* : il y commente le précédent, soutenant que les vices des particuliers font la fortune de l'État et que tout ce qu'on appelle vertu, dévouement, n'est que l'effet de l'intérêt et de la vanité. Combattu par les écrivains contemporains, poursuivi même devant les tribunaux pour ces doctrines dangereuses, il prétendit n'avoir fait que se jouer, et publia en 1732 des *Recherches sur l'Honneur* et *Sur l'utilité du Christianisme*, où il chantait la palinodie; mais on ne vit là qu'un acte d'hypocrisie. La *Fable des Abeilles* a été trad. en français par Bertrand, Amst., 1740.

MANDINGUES, famille de peuples africains appartenant à la race nègre, est répandue sur les bords de la Gambie et dans plusieurs des roy. de la Nigritie occid., surtout dans les États de Bambouk, de Kaarta, de Kassou, dans la plus grande partie du Bambara, et dans la moitié du Soudan ou Nigritie centrale. Ils sont assez policés, mais très-voleurs. Ils pratiquent quelques opérations chirurgicales, travaillent le fer, préparent le cuir, tissent des étoffes à leur usage, entendent le commerce et ont une langue abondante et agréable, dont on fait grand usage dans cette partie de l'Afrique. Rarement ils vivent plus de 40 ans.

MANDONIUS, prince des Ilergètes, frère d'Indibilis, partagea son sort. *V.* INDIBILIS.

MANDOU, le *Mendès* des Grecs, un des 8 grands dieux de l'Égypte, et 1er membre de la triade d'Hermonthis, est représenté par un bouc avec une tête d'épervier. Ce dieu, que les Grecs ont assimilé à leur Pan, est le symbole du principe fécondateur. Il était adoré principalement à Mendès et à Panopolis.

MANDRIN (Louis), fameux brigand, né en 1725, près de Romans (Dauphiné), était fils d'un maréchal ferrant. Il servit d'abord dans l'armée, puis déserta, se mit à faire la contrebande et devint bientôt chef d'une troupe assez nombreuse. Après avoir pillé les caisses des fermiers des impôts, il en vint à attaquer des villes importantes (entre autres Beaune et Autun), et mit en déroute plusieurs détachements envoyés contre lui. Trahi par une femme, il fut surpris

en 1755 au château de Rochefort en Savoie et fut roué vif à Valence.

MANDUBIENS, *Mandubii*, peuple de Gaule (Lyonnaise 1re), entre les Éduens au S. et les Lingones au N. E., avait pour ch.-l. *Alesia* (auj. *Alise*). Ils occupaient le centre et l'O. de la Côte-d'Or. Quelques-uns les placent dans le dép. du Doubs, autour d'Alaise.

MANES (les Dieux), *Dii Manes*, étaient, dans la mythologie des Étrusques et des Romains, les âmes des morts considérées comme divinités infernales. Les tombeaux leur étaient consacrés, ainsi que le mois de février. On leur rendait un culte : on leur sacrifiait des victimes noires ou rousses; on leur faisait des libations de sang. On distinguait les *Manes* en bons et méchants; on rapportait à la 1re classe les dieux Lares et les Pénates, à la 2e les Larves et les Lémures. Au reste, les anciens n'avaient pas des idées bien fixes au sujet des Mânes; ils donnent quelquefois ce nom aux divinités des Enfers en général.

MANÈS ou **MANICHÉE**, hérésiarque, fondateur de la secte des Manichéens, né en Perse vers 240, fut acheté dans son enfance comme esclave par une riche veuve de Ctésiphon, qui l'éleva et l'affranchit. Il eut pour maître l'hérétique Térébinthe, et fut lui-même l'auteur d'une nouvelle hérésie, empruntée en partie à la religion de Zoroastre. Pour expliquer le mélange du bien et du mal, il attribuait la création à deux principes, l'un essentiellement bon, qui est Dieu, l'esprit ou la lumière; l'autre, essentiellement mauvais, le diable, la matière ou les ténèbres. Il rejetait l'ancien Testament, regardait J.-C. comme étant seul entre les prophètes sorti du sein de la lumière, et disait être lui-même le divin Paraclet annoncé par J.-C. Il répandit sa doctrine jusque dans l'Inde et la Chine. Il l'avait même fait adopter par le roi de Perse Sapor I, près duquel il exerçait la médecine; mais, n'ayant pu guérir le fils de ce prince, il fut exilé. Il passa alors sur le territoire romain et eut avec Archélaüs, évêque de Cascar en Mésopotamie un célèbre colloque, où il fut confondu. Désespérant du succès de sa prétendue mission, il rentra en Perse sous Hormisdas; mais Behram, successeur d'Hormisdas, prince zélé pour l'ancien culte, le fit écorcher vif, en 274, et s'efforça d'exterminer sa secte. Du reste, rien de moins certain que tout ce qu'on raconte de cet hérésiarque. Beausobre a écrit une *Hist. de Manichée et des Manichéens*, Amst., 1734.

MANÉTHON, prêtre égyptien, de Sébennyte, vivait sous Ptolémée Philadelphe vers 263 av. J.-C., et était garde des archives sacrées du temple d'Héliopolis. Il avait composé une *Histoire universelle de l'Égypte*, qui s'est malheureusement perdue; il n'en reste que quelques fragments, cités par Josèphe, Eusèbe, Jules l'Africain et Georges de Syncelle. Quant à l'*Histoire d'Égypte* qu'Annius de Viterbe publia sous le nom de cet auteur, c'est l'œuvre d'un faussaire. On attribue encore à Manéthon un poëme grec intitulé : *Apotelesmatica, sive de Viribus et effectis astrorum*, publié par Gronovius, Leyde, 1698, qui paraît n'être qu'une production de la décadence. Ce poëme a été édité de nouveau par Axt et Rigler, avec comment., Cologne, 1832, et par Kœchly, dans la Bibliothèque grecque de Didot, 1851. J. Fruin a donné une dissertation *De Manethone*, Leyde, 1848.

MANFRED ou MAINFROI, roi des Deux-Siciles, fils naturel de l'empereur Frédéric II, né en 1231, fut d'abord connu sous le nom de prince de Tarente. A la mort de son frère Conrad, en 1254, il fut chargé d'administrer le royaume pendant la minorité du fils de ce prince, Conradin. Forcé un instant de céder à une révolte et aux efforts du pape Innocent IV, qui prétendait aussi à la tutelle du jeune prince, il parvint l'année suivante à reconquérir le royaume, et s'en fit couronner roi en 1258, au préjudice du jeune Conradin, son neveu. Le pape Urbain IV l'excommunia, prêcha une croisade contre lui et donna ses États à Charles d'Anjou, frère de S. Louis. Mainfroi périt en combattant contre ce prince, dans la plaine de Grandella, près de Bénévent, en 1266. On lui imputa la mort de son père et celle de son frère Conrad.

MANFREDI, maison souveraine de Faënza, jouit d'un grand pouvoir aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Elle avait pour chef Ricciardo Manfredi, qui, en 1334, se mit à la tête des Gibelins de la Romagne, et qui, profitant du séjour des papes à Avignon, enleva les villes de Faënza et d'Imola à leur domination et s'en fit proclamer seigneur. Le dernier prince de cette famille fut Astorre III, qui en 1500 fut dépouillé et mis à mort par César Borgia.

MANFREDI (Eustache), associé de l'Académie des sciences de Paris, né à Bologne en 1674, m. en 1739, enseigna les mathématiques et l'astronomie à Bologne, et fut nommé en 1704 surintendant des eaux. On a de lui : *Ephemerides motuum cœlestium ab anno* 1715 *ad ann.* 1725; *de Transitu Mercurii per solem*, 1723; *De gnomone meridiano Bononiensi*, 1736; *Instituzioni astronomiche*, 1749.

MANFREDONIA, v. forte et port d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Capitanate), sur le golfe de Manfredonia, à 35 kil. N. E. de Foggia; 6000 hab. Archevêché. — Bâtie en 1261 par Manfred, fils de Frédéric II, non loin des ruines de l'anc. *Sipontum*; brûlée par les Turcs en 1620. — Le golfe de Manfredonia, *Sinus Urias*, dans l'Adriatique, s'étend entre le mont Gargano au N. et une pointe de terre qui s'avance au S. près de Barletta : 60 kil. sur 35.

MANGALORE, v. et port de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. du district de Kanara, sur la côte de Malabar, par 72° 25' long. E., 12° 49' lat. N.; 30 000 hab. Commerce de sel, riz, bétel, poivre, bois de sandal, safran. — Jadis ch.-l. de tout le Kanara et l'une des principales villes du Maïssour. Tippou-Saëb y signa le 11 mars 1784 une paix avantageuse avec l'Angleterre. Les Anglais la possèdent depuis 1799.

MANGET (J. J.), médecin érudit de Genève, né en 1652, m. en 1742, exerça dans sa ville natale, y fut longtemps doyen de la Faculté de médecine et fut nommé en 1699 médecin honoraire du roi de Prusse. Outre quelques ouvrages originaux, on lui doit de précieux recueils et de savantes compilations : *Bibliotheca anatomica*, Genève, 1685-1699, 2 v. in-f.; *Bibl. medico-practica*, 1695-98, 4 vol. in-f.; *Bibl. chimica curiosa*, 1702, 2 vol. in-f.; *Theatrum anatomicum*, 1717, 2 vol. in-f., avec les planches d'Eustache; *Bibl. pharmaceutico-medica*, 1703, 2 vol. in-f.; *Bibl. scriptorum medicorum*, 1731, 4 vol. in-f.; *Bibl. chirurgica*, 1721, 4 vol. in-f.

MANGEY (Thomas), savant anglais, né en 1684 à Leeds, m. en 1755, chapelain de l'évêque de Londres, puis chanoine du chapitre de Durham, a donné une éd. estimée de Philon, Londres, 1742, 2 vol. in-fol.

MANGOU, grand-khan des Mogols, fils aîné de Touli, qui était le 4e fils de Gengis-Khan, se fit proclamer en 1250. Tout occupé d'étendre son vaste empire, il envoya à la fois ses armées en Chine, dans le Thibet, en Perse et en Syrie : l'un de ses frères, Houlagou, s'empara de la Perse et détruisit l'empire des califes; un autre de ses frères, Koublaï, conquit la plus grande partie de la Chine. Mangou périt en 1259 au siége d'une ville de ce pays. Louis IX, le croyant chrétien sur le faux bruit qui s'en était répandu, lui envoya une ambassade qui n'eut aucun résultat. *V.* RUBRUQUIS et DUPLAN DE CARPIN.

MANHARTSBERG, chaîne de montagnes de l'archiduché d'Autriche, se dirige du N. au S., s'étend de la Moravie au Danube, et divise le territoire au-dessous de l'Ens en deux cercles : 1° *Manhartsberg inférieur*, entre la Moravie au N. et à l'E., le Danube au S. et le Haut-Manhartsberg à l'O.: 110 kil. sur 49; 260 000 hab.; ch.-l., Korneubourg; — 2° *Manhartsberg supérieur*, entre la Bohême au N. et au N. O., le cercle de la Mühl à l'O., le Danube au S. et le Bas-Manhartsberg à l'E.: 102 kil. sur 95; 220 000 hab.; ch.-l., Krems.

MANHEIM, v. du grand-duché de Bade, ch.-l. du cercle du Bas-Rhin, au confluent du Neckar et du

Rhin, à 65 kil. N. de Carlsruhe; 25 000 hab. (dont 12 000 Catholiques). C'est la plus grande ville du duché et la plus régulièrement bâtie de l'Allemagne. Pont sur le Rhin; beau palais ducal, jolie promenade, arsenal, théâtre, observatoire, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique, lycée, académie de commerce. Beaucoup d'industrie, surtout en orfèvrerie (les bijoux en similor s'appellent *or de Manheim*); glaces et cristaux, tapis, tabac, anisette dite *eau de Manheim*. Beau port franc. Commerce actif en coton, fer, café, riz, soufre, sel, houille, sucre, etc. Bateaux à vapeur pour Strasbourg, Mayence, Cologne et les ports de la Hollande; chemins de fer pour toutes directions. — Manheim appartint longtemps au Palatinat; en 1606, ce n'était encore qu'un petit village: Frédéric IV, comte palatin du Rhin, la fit fortifier; elle fut longtemps la capitale du Palatinat du Rhin. Saccagée par les Bavarois en 1622, par les Français en 1688 et 1689, Manheim se releva après la paix de Ryswyk; en 1777, elle fut réunie à la Bavière. Elle fut prise de nouveau par les Français en 1795, et sa citadelle rasée. Le traité de Lunéville défendit d'en relever les fortifications et donna la ville au grand-duc de Bade.

MANIACÈS (George), général byzantin du XIe s., s'était déjà signalé en Asie par ses succès contre les Sarrasins lorsqu'il fut envoyé contre les mêmes ennemis dans l'Italie mérid. (1035) : il leur reprit la Sicile (1038). Il avait admis des Normands pour auxiliaires contre les Sarrasins, mais il ne tarda pas à être obligé de les combattre eux-mêmes et remporta sur eux une victoire éclatante. Injustement accusé de trahison au milieu de ses succès, il se révolta, passa en Grèce et mit en déroute l'armée que lui opposait l'emp. Constantin Monomaque; mais il périt dans le combat, frappé par une main inconnue (1042 ou 43).

MANICA, royaume de l'Afrique orient., entre ceux de Sofala et de Sabia à l'E., d'Inhanbane au S., de Mocarangua à l'O. et au N.; ch.-l. Manica, petite ville située à 264 kil. N. O. de Sofala. Ce pays est nominalement compris dans la capitainerie générale portugaise de Mozambique. — *V.* MANICA.

MANICHÉENS, disciples de Manès (*V.* ce nom). Les principaux chefs de cette hérésie, après Manès, sont Hermas, Buddas et Thomas, qui la propagèrent dans l'Inde, en Egypte et en Syrie. Malgré les persécutions, les Manichéens se multiplièrent au point qu'au VIIIe siècle ils étaient répandus dans tout l'empire. En 841, l'impératrice Théodora, voulant détruire cette secte, en fit mettre à mort plus de 100 000. — On a étendu le nom de Manichéens à tous les partisans de la doctrine de deux principes opposés, le principe du bien et le principe du mal : en ce sens, on retrouve le manichéisme dans une foule de sectes postérieures, les Pauliciens, les Bogomiles, les Albigeois, les Patarins, etc. Le Manichéisme, sous ses diverses formes, fut condamné par plusieurs conciles et proscrit par les empereurs.

MANISSA ou MAGNISSA, *Magnesia ad Sipylum*, v. de la Turquie d'Asie (Aïdin), au pied de l'anc. mont Sipyle, à 35 kil. N. E. de Smyrne; 12 000 hab. Résidence de l'archevêque d'Éphèse. *V.* MAGNÉSIE.

MANILIUS (C.), tribun du peuple l'an 66 av. J.-C., partisan de Pompée, proposa une loi qui donnait à ce général la direction de la guerre contre Mithridate et Tigrane, avec des pouvoirs illimités. Cette loi fut fortement appuyée par Cicéron, dans son discours *Pro lege Manilia*.

MANILIUS (M.), poëte latin du siècle d'Auguste. On ne sait rien de sa vie. On a sous son nom un poëme en 5 chants sur l'*Astronomie*, qui ne manque ni d'élégance ni d'agrément, mais qui décèle peu de connaissances astronomiques. Ce poëme paraît n'avoir pas été achevé. Julius Firmicus en donna un commentaire vers le temps de Constantin. Il a été publié pour la 1re fois par J. Regiomontanus à Nuremberg en 1472 ou 73, et réimpr. par Scaliger, Paris, 1579, par Rich. Bentley, Londres, 1739, avec notes, et par F. Jacob, Berlin, 1846. Il a été trad. par Pingré, 1786 (avec le texte en regard), et par Lorain, 1844.

MANILLE, ville espagnole, ch.-l. de la capitainerie générale des Philippines, dans l'île de Luçon, sur la côte O. et sur une baie de son nom; 200 000 hab., dont env. 5000 Européens. Place forte; archevêché; cour d'appel des Philippines; université, fondée en 1645; collége de missionnaires. La ville est partagée par la riv. de Passig en ville de guerre et ville marchande; elle est bâtie régulièrement : les rues sont tirées au cordeau. Les constructions n'ont généralement qu'un étage; au lieu de vitres, les fenêtres sont fermées par des coquillages transparents. Très-nombreuses maisons religieuses : elles occupent un tiers de la ville. On remarque la cathédrale et le palais archiépiscopal, l'hôtel du gouvt, la douane, la Grande-Place, où est une statue de Charles IV. Commerce très-actif avec l'Europe, la Chine et la Malaisie; célèbre fabrique royale de cigares et de cigarettes qui emploie plus de 10 000 femmes et confectionne chaque année 700 millions de cigares. — Manille fut occupée en 1571 par les Espagnols; les Anglais la prirent en 1762, et elle ne se racheta de la destruction qu'en payant 25 millions. Sujette aux tremblements de terre, elle a surtout souffert de ceux de 1645, 1824 et 1863 : ce dernier fit 10 000 victimes.

MANIN (Danielo), patriote Vénitien, né en 1804, mort en 1857, était en 1848 avocat dans sa ville natale et jouissait d'une grande popularité. Il venait d'être incarcéré arbitrairement par la police autrichienne lorsque la Révolution éclata. Tiré aussitôt de sa prison, il se mit, avec Tomaseo, à la tête du mouvement national, proclama la république à Venise et chassa les Autrichiens; mais il refusa de s'unir au roi de Piémont et eut à soutenir pendant une année entière dans Venise un siége mémorable (août 1848-août 1849). Quand la ville eut succombé, il fut excepté de l'amnistie stipulée : il vint alors se réfugier à Paris, où il vécut en donnant des leçons d'italien. Anatole de La Forge a donné une *Hist. de la république de Venise sous Manin*.

MANITOUS, esprits tutélaires, qu'adorent les sauvages de l'Amérique septentrionale. Au-dessus de tous est le *Grand Manitou* ou Grand Esprit.

MANLIUS (les), famille patricienne de Rome, descendait d'Octavius Mamilius ou Manlius, gendre de Tarquin le Superbe. Elle se divisa en plusieurs branches : les Vulso, les Capitolinus, les Torquatus, et produisit beaucoup de personnages célèbres.

MANLIUS CAPITOLINUS (M.), consul l'an 392 avant J.-C., puis tribun militaire, obtint le triomphe pour avoir battu les Èques sur le mont Algide. Après la bataille d'Allia (390), voyant Rome au pouvoir des Gaulois, il se jeta dans le Capitole avec 1000 hommes d'élite. La forteresse, surprise par les Gaulois, allait tomber entre leurs mains, lorsque Manlius, réveillé par les cris des oies sacrées que l'on nourrissait au Capitole, les renversa du haut des murailles. C'est, dit-on, cet exploit qui lui valut le surnom de *Capitolinus*; cependant ce nom existait bien avant lui dans sa famille (il venait simplement de ce qu'une branche des Manlius avait une maison sur le mont Capitolin). Dans la suite, Manlius, ayant affecté la tyrannie, fut accusé devant le peuple : il sut se faire absoudre en montrant le Capitole qu'il avait sauvé; mais, l'assemblée ayant été réunie une 2e fois dans un autre lieu, il fut condamné à être précipité du haut de la roche Tarpéienne : il subit sa sentence l'an 383 av. J.-C. Cet événement est le sujet de la tragédie de *Manlius* de Lafosse.

MANLIUS IMPERIOSUS (T.), dictateur l'an 364 avant J.-C., fut chargé d'enfoncer le clou sacré dans le temple de Jupiter et fit la guerre aux Herniques. Il était d'un caractère hautain, ce qui lui fit donner son surnom. Il allait être accusé en sortant de charge par le tribun T. Pomponius, quand son fils, Manlius Torquatus, le sauva par son courage. *V.* ci-après.

MANLIUS TORQUATUS (L.), fils du préc., fut pendant

sa jeunesse relégué par son père à la campagne, parce qu'il avait une difficulté de parole qui l'empêchait d'aspirer aux fonctions publiques. Malgré ce traitement, ayant appris que son père était cité en justice par le tribun T. Pomponius, il quitta sa retraite, vint à Rome et força l'accusateur à se désister de sa poursuite. Le peuple, touché de cette conduite, le nomma l'année suivante (362 av. J.-C.) tribun militaire dans la guerre contre les Gaulois. Dans cette campagne, il tua un Gaulois d'une taille gigantesque qui défiait les Romains, et lui enleva son collier d'or, qu'il porta depuis en mémoire de ce triomphe : de là son surnom de *Torquatus* (de *torques*, collier). Consul dans la guerre contre les Latins, l'an 340, il fit trancher la tête à son propre fils pour avoir combattu contre sa défense.

MANLIUS TORQUATUS (L.), consul en 224 av. J.-C., soumit la Sardaigne. Rome n'ayant plus alors d'ennemis, il ferma le temple de Janus, ce qui n'était pas encore arrivé depuis Numa. Il s'opposa au rachat des prisonniers faits par Annibal à Cannes.

MANNERT (Conrad), historien et géographe, né en 1756 à Altdorf en Bavière, mort à Munich en 1836, professa la philosophie, puis l'histoire à Nuremberg, à Altdorf, à Landshut et à Munich. On lui doit : *Histoire des Vandales*, Leipsick, 1785; *Hist. des successeurs d'Alexandre*, 1803; *Hist. de la Bavière*, 1807 et 1826; *Géographie des Grecs et des Romains* (avec Uckert), 1788-1825, 15 vol. in-8.

MANOEL (Francisco) do Nacimento, poëte portugais, né à Lisbonne en 1734, d'une famille riche et distinguée, s'était déjà fait connaître par des poésies pleines de talent et de goût, mais aussi par la hardiesse de ses opinions, lorsqu'il fut déféré au Saint-Office, comme coupable d'avoir traduit le *Tartufe* de Molière (1778). Il n'échappa que par la fuite à une condamnation et fut contraint de s'exiler. Il passa le reste de ses jours alternativement en Hollande et en France, et mourut à Versailles en 1821. Il employa le temps de son exil à composer des ouvrages qui l'ont placé à la tête des poëtes portugais : il excella surtout dans le genre lyrique; cependant on a de lui, outre ses odes, des pastorales, des romances, des sonnets, des épîtres, des satires et même une épopée, *les Fastes du Portugal*, restée inachevée. Il traduisit du français les *Fables* de La Fontaine et les *Martyrs* de Châteaubriand et imita plusieurs poëmes anglais et allemands. A. M. Sané a donné en 1808 un choix de ses odes, traduites en français, avec une *Notice* sur l'auteur.

MANOSQUE, *Manuesca*, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 13 k. S. de Forcalquier; 4995 h. Trib. de commerce, collége. Sirop de raisin, eau-de-vie, amandes, olives, truffes, miel, etc. Ancien château, jadis résidence des comtes de Forcalquier; puis donné par ceux-ci à l'ordre de St-Jean de Jérusalem.

MANOU, législateur indien, fils de Brama et père du genre humain, est l'auteur supposé d'un code célèbre de lois, l'un des plus anciens que l'on connaisse. Ce code, que l'on possède encore, est intitulé : *Manava-Dharma-Sastra* (Code des lois de Manou); c'est un traité de morale autant que de législation; il est écrit en langue sanscrite et en vers. Will. Jones en a donné une traduction en anglais (Calcutta, 1794, et Londres, 1796); Loiseleur-Deslongchamps l'a traduit en français (Par., 1832-1833). Rien de plus incertain que l'époque à laquelle vivait Manou, qui paraît être un personnage fabuleux; cependant le code qui lui est attribué est bien postérieur aux Védas; on le place vers le XIIe ou le XIIIe siècle av. J.-C. — Les Hindous admettent 14 Manous : chacun d'eux est le chef d'un *Manwatara*, révolution de temps au bout de laquelle le monde éprouve une destruction momentanée; les 14 Manwataras forment un *Kalpa*, qui est un jour et une nuit de Brahma. Il a déjà paru 7 Manous. L'auteur du *Code* est le premier de tous.

MANRESA, *Minorissa*, v. murée d'Espagne (Barcelone), à 47 kil. N. O. de Barcelone; 13 000 hab. Château fort. Tissus de soie, de coton; ouvrages d'or et d'argent, rubans, draps fins, eau-de-vie. Prise et incendiée par les Français en 1811.

MANRIQUE, anc. et illustre maison d'Espagne, issue des comtes de Castille par Ferdinand Gonzalès, comte de Castille, mort en 970, a formé plusieurs branches importantes, celles des comtes de Lara, des vicomtes de Narbonne, des seigneurs de Molina, d'Amusco, des marquis d'Aguilar, des comtes de Morata, de Parèdes, et s'est souvent alliée aux rois d'Aragon et de Castille. *V.* LARA.

MANS (Le), *Suindinum*, puis *Cenomani*, ch.-l. du dép. de la Sarthe, sur la Sarthe, à 2 kil. de sa jonction avec l'Huisne, à 212 kil. S. O. de Paris, à 291 par chemin de fer; 37 209 hab. Évêché, tribunal de 1re inst. et de commerce, lycée, école normale primaire, école de dessin. Ville assez bien bâtie, surtout dans les quartiers neufs. On remarque la cathédrale (St-Julien); 2 belles églises, les deux séminaires, l'anc. abbaye de La Couture (où sont auj. la préfecture, la bibliothèque, le muséum), le nouveau palais épiscopal, la salle de spectacle; jolies promenades; chemin de fer. Société des arts. Industrie et commerce : toiles, étamines, mouchoirs, siamoises; cire, miel, bestiaux, volailles, poulardes renommées. Patrie de Tressan; Germ. Pilon et Mersenne naquirent auprès. — Jadis ch.-l. des *Aulerci Cenomani*. S. Julien y prêcha le Christianisme au IIIe s. Considérable sous les Romains et sous les premiers Francs, elle eut des rois particuliers au temps des Mérovingiens. Saccagée par les Normands aux IXe et Xe siècles, et ravagée depuis par la guerre, la peste et les incendies, elle perdit beaucoup de son importance. Elle eut surtout à souffrir, aux XIe et XIIe siècles, des guerres des ducs d'Anjou et des ducs de Normandie; puis, pendant 3 siècles, des guerres entre l'Angleterre et la France, à laquelle elle ne revint définitivement qu'en 1481. Cette ville posséda une commune libre dès 1066. Jusqu'en 1790, elle fut la capitale du Maine, ainsi que du grand gouvt de Maine-et-Perche. Elle s'était déclarée pour la Ligue : Henri IV la soumit en 1589. Les Vendéens s'en emparèrent le 10 déc. 1793, mais, trois jours après, ils en furent chassés par le général Marceau et essuyèrent une sanglante défaite.

MANSART (Franç.), architecte, né en 1598 à Aix, suivant les uns, à Paris suivant d'autres, d'une famille originaire d'Italie, mort en 1666, fut élève de son oncle, Germain Gautier, architecte du roi, et fit des progrès rapides dans son art. Ses premiers ouvrages furent la restauration de l'hôtel de Toulouse, le château de Berny et le château de Blois. La reine Anne d'Autriche lui confia l'érection du Val-de-Grâce; mais des jaloux lui firent retirer ce travail et il ne put le terminer. Il bâtit ensuite l'église de Ste-Marie de Chaillot, l'hôtel de La Vrillière, où est auj. la Banque de France, la façade de l'hôtel Carnavalet, le château de Maisons près de St-Germain-en-Laye. On lui attribue cette sorte de couverture brisée qu'on a appelée de son nom *mansarde*. On reproche à son architecture d'être trop massive.

MANSART (Jules HARDOUIN, dit), 1er architecte et surintendant des bâtiments du roi, né à Paris en 1645, était neveu du préc. et fils de J. Hardouin, premier peintre du cabinet du roi, qui avait épousé une sœur de Fr. Mansart. Placé sous la direction de son oncle, il sut profiter habilement de ses leçons, et voulut porter son nom pour lui témoigner sa reconnaissance. Il plut à Louis XIV par ses talents et son esprit et fut chargé par lui des travaux les plus importants : il éleva les châteaux de Marly, du Grand-Trianon, de Clagny, de Lunéville, la maison de St-Cyr, la place Vendôme, celle des Victoires, et mit le sceau à sa réputation par la construction du palais de Versailles et du dôme des Invalides à Paris. Il fut décoré de l'ordre de St-Michel et devint membre de l'Académie de peinture et de sculpture en 1699. Ses nombreux travaux et la faveur constante

de Louis XIV lui procurèrent une fortune considérable. Il mourut subitement à Marly en 1708.

MANSFELD, v. des États prussiens (Saxe), à 44 k. N. O. de Mersebourg; 1500 h. Jadis capit. d'un comté.

MANSFELD (comté de), ancien comté d'empire, dans la Hte-Saxe, entre les principautés d'Anhalt, d'Halberstadt, de Saxe-Eisenach, le comté de Stolberg, l'évêché de Mersebourg et la Saxe électorale : 540 k. carr.; env. 60 000 h. Il se composait de 2 parties, dont l'une reconnaissait la supériorité territoriale de la Saxe électorale, et l'autre celle de l'archevêché (depuis duché) de Magdebourg. La 1re portion comprenait Eisleben, Bornstedt, Arnstedt, Wippra, Artern; dans la 2e se trouvaient Mansfeld, Wœlfelsholz, Leimbach, etc. Pays montagneux et rempli de mines de fer et d'argent forts riches. — Les comtes de Mansfeld furent surtout puissants au XIIIe et XIVe siècles : ils possédaient le droit régalien sur les mines du pays et siégeaient à la diète. On distingue 2 maisons de Mansfeld : la 1re, issue de Riddag (mort en 685), et terminée en 1230 à Burkhard VIII; la 2e, qui commence par Burkhard IX, gendre du préc., seigneur de Querfurt et burgrave de Magdebourg, et qui ne finit qu'en 1780. Dès 1484, la maison de Mansfeld avait cessé d'être puissance immédiate, et avait concédé le domaine direct des mines à la maison de Saxe. A l'extinction de cette famille (1780), le comté fut partagé entre la Saxe et la Prusse. Il fit, en 1807, partie du royaume de Westphalie, et fut, en 1815, donné tout entier à la Prusse. Il est auj. subdivisé en 2 cercles : cercle de la *Montagne*, et cercle du *lac de Mansfeld*. Villes principales : Mansfeld, Eisleben et Sangerhausen.

MANSFELD (P. Ernest, comte de), général allemand, né en 1517, servit dans les Pays-Bas sous Charles-Quint, fut gouverneur du Luxembourg, puis de tous les Pays-Bas (1592), prit Stenay sur les Français en 1551, mais fut fait prisonnier dans Ivoy en 1553, et ne recouvra sa liberté qu'en 1557. En 1569, il amena des secours à Charles IX contre les Calvinistes et prit part à la bataille de Moncontour dans les rangs des Catholiques.

MANSFELD (Ernest de), fils du préc., né en 1585, servit d'abord l'Autriche : mais, n'obtenant pas l'avancement qu'il espérait, il embrassa la Réforme, se joignit aux révoltés de Bohême et se fit élire leur général. Il força le comte de Bucquoy, général autrichien, d'évacuer la Bohême. Contraint de se retirer devant des forces supérieures, il alla ravager l'Alsace, attaqua et défit les Bavarois et les Hessois, alliés de l'Autriche, puis passa dans les Pays-Bas, et, de concert avec Christian de Brunswick, battit les Espagnols à Fleurus, en 1622. En 1625, il rentra en Allemagne à la tête d'une foule d'aventuriers; mais il fut défait par Wallenstein, au pont de Dessau, 1626. Peu de mois après, il mourut presque subitement, à Vranovitz en Bosnie.

MANSI (J. Dominique), savant prélat, né à Lucques en 1692, m. en 1769, visita l'Italie, l'Allemagne et la France, fréquentant les bibliothèques, faisant partout des extraits, et fut, à son retour, nommé bibliothécaire, puis archiviste de la ville de Lucques. On lui doit, outre de nombreuses éditions ou traductions, quelques ouvrages originaux et une précieuse collection de conciles : *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, 1757 et ann. suiv., 31 v. in-f.

MANSLE, ch.-l. de cant. (Charente), à 17 kil. S. de Ruffec; 1600 hab. Grains, vins, eau-de-vie.

MANSO (J. B.), marquis de La Villa, littérateur napolitain, né en 1570, m. en 1645, fut l'ami du Tasse et écrivit la vie de ce poëte (Rome, 1634). Riche et puissant, il protégea les lettres et fonda le *Collége des Nobles* à Naples. Il a laissé des *Dialogues sur l'Amour*, Milan, 1608, et des poésies médiocres, 1635.

MANSO (Frédéric), écrivain allemand, né en 1759 à Blasienzell (Saxe-Gotha), m. en 1826, fut professeur à Gotha, puis à Breslau. Outre des traductions de Virgile, de Bion, de Moschus, et quelques poésies originales, il a laissé : *Sparte*, essai sur l'histoire, la constitution et les mœurs des Lacédémoniens, Leips., 1800; *Vie de Constantin le Grand*, 1817; *Histoire de Prusse depuis la paix de Hubertsbourg*, 1819-20; *Histoire de l'empire des Ostrogoths en Italie*, 1824.

MANSOUR, c.-à-d. *vainqueur*. *V.* AL-MANZOR.

MANSOURAH (c.-à-d. *champ de la victoire*), vulgairement *la Massoure*, autrefois *Tanis?* v. de la Basse-Égypte, ch.-l. de prov., sur la branche orientale du Nil, à 59 kil. S. O. de Damiette. Six mosquées, église. Riz, toile, ammoniac. S. Louis y remporta sur les Sarrasins, en 1250, une victoire meurtrière, mais il fut pris peu après. En 1798, la garnison française qui occupait cette place fut massacrée par les Arabes. — La prov. de Mansourah, entre celles de Damiette au N., de Charquieh à l'E., de Garbieh au S. et à l'O., a 98 kil. sur 35 et compte 200 000 hab.

MANTAILLE, château célèbre, sur la r. g. du Rhône, entre Vienne et Valence, près et au N. E. de St-Vallier (Drôme). Il s'y tint en 879 une assemblée de seigneurs et d'évêques dans laquelle Boson dépouilla les enfants de Louis le Bègue de la couronne de Bourgogne cisjurane, et se fit proclamer roi à leur place.

MANTEGNA (André), peintre et graveur, né à Padoue en 1430, m. en 1505, eut pour premier maître le Squarcione, puis reçut les leçons de Jacques Bellini, dont il adopta la manière et dont il épousa la sœur. Il a composé un grand nombre de tableaux et de fresques dans le genre historique, où l'on remarque de la beauté dans les formes, de la suavité dans le coloris, une grande connaissance de la perspective, mais aussi une grande négligence dans l'expression. Il a gravé lui-même plusieurs de ses compositions. Le musée de Paris possède quatre de ses plus beaux tableaux : *la Vierge sur un trône, avec l'enfant Jésus sur ses genoux; Apollon faisant danser les Muses devant Mars et Vénus; les Vices chassés par la vertu*; et un *Calvaire*. Quelques-uns attribuent à Mantegna l'invention de la gravure au burin.

MANTES, dite *M. la Jolie*, en latin *Medunta*, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise), sur la r. g. de la Seine, à 48 k. N. O. de Versailles, à 57 kil. O. N. O. de Paris par chemin de fer; 5000 hab. Trib. de 1re inst., bibliothèque. Beau pont de pierre (près de la ville). Position salubre et charmante. Ville bien bâtie; église gothique de Notre-Dame; tour St-Maclou, hôpitaux, salpêtrière, tanneries renommées; moulins, grosses toiles. Commerce de blé, fruits, légumes. — Fondée, dit-on, par les Druides (la ville a dans ses armoiries un gui de chêne); saccagée en 1087 par Guillaume le Conquérant. Charles V la prit en 1364; mais les Anglais s'en emparèrent en 1418; elle ne leur fut reprise qu'en 1449. Henri IV fit détruire ses fortifications. *V.* MANTOIS.

MANTINÉE, *Mantinea*, v. d'Arcadie, près de l'Argolide, entre Tégée et Orchomène, était, avant la fondation de *Mégalopolis*, la première cité de l'Arcadie. Elle fut démantelée en 385 av. J.-C. par les Spartiates, mais se releva en 370. Célèbre par quatre batailles : la 1re en 418 av. J.-C., où les Lacédémoniens défirent l'armée d'Argos et d'Athènes; la 2e en 363, où Épaminondas vainquit les Spartiates, mais périt dans l'action; la 3e en 296, où Démétrius Poliorcète battit le roi de Lacédémone, Archidame IV; la 4e en 206, gagnée par Philopémen sur Machanidas. On ne voit plus auj. que les ruines de cette ville, désignées sous le nom de *Paléopoli*.

MANTINORUM OPPID., v. de Corse, auj. *Bastia*.

MANTO, prophétesse, fille de Tirésias, était prêtresse d'Apollon à Thèbes. Thèbes ayant été prise par les Épigones, Manto fut emmenée captive à Delphes, puis à Claros en Asie, où elle établit un oracle d'Apollon. On lui donne Mopsus pour fils. — Prophétesse d'Italie, mère d'Ocnus, le fondateur de Mantoue, est peut-être la même que la précédente.

MANTOIS, petit pays de l'Ile-de-France, au S. E. et S. O. du Vexin français, le long de la r. g. de la Seine, eut pour ch.-l. d'abord Mantes, puis Versailles. Autres lieux, Meulan, Anet, Rueil, Montfort-l'Amaury, Dreux, Poissy, St-Germain-en-Laye, Houdan. Il était

parfois regardé comme faisant partie de la Beauce. Auj., il est compris pour la plus grande partie dans le dép. de Seine-et-Oise; le reste se trouve dans celui d'Eure-et-Loir. — Le Mantois formait jadis un comté, qui fut érigé en pairie par Charles le Mauvais.

MANTOUAN (le), pays. *V.* MANTOUE (Duché de).

MANTOUAN (J. B. Bertane GHISI, dit le), peintre, sculpteur et graveur de Mantoue, né vers 1500, eut Jules Romain pour maître. Son chef-d'œuvre est l'*Incendie de Troie*. Il est surtout connu auj. comme graveur; son dessin est correct, mais son burin manque de douceur. — Il transmit son talent de graveur à son fils, Georges Ghisi, dit aussi *le Mantouan*, né à Mantoue en 1524, qui grava surtout d'après Michel-Ange, Lucas Penni, Perin del Vaga; — et à sa fille, *Diana Mantuana*, qui reproduisit avec talent les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Jules Romain.

MANTOUAN (Battista, dit le), poëte. *V.* BATTISTA.

MANTOUE, *Mantua*, en italien *Mantova*, v. forte de Vénétie, ch.-l. de la province de Mantoue, est bâtie au milieu de marais dans une île du Mincio. Elle est tant par sa position que par les ouvrages de l'art une des places les plus fortes de l'Europe. Quoique fort grande, elle compte à peine 30 000 h. (sa population au temps des ducs atteignait 50 000 âmes). Évêché, trib. de 1re instance. On y remarque le palais dit *du Té*, chef-d'œuvre de Jules Romain, et résidence des anciens ducs; le ci-devant palais National, la cathédrale, ouvrage de J. Romain, l'église St-André, l'église St-Barnabé, où est le tombeau de J. Romain; le palais de justice, l'arsenal, 4 théâtres, plusieurs belles rues et places (entre autres la place Virgile, ornée de la statue du poëte), et le canal, qui coupe la ville en deux parties. Académie des sciences, arts, peinture et sculpture; Académie *Virgilienne*, galerie de peinture et antiquités, bibliothèque, lycée, gymnase. Malgré les dépenses faites pour assainir la ville, elle est encore insalubre. Virgile passe pour être natif de Mantoue : il était né à Andes, village des environs. Pomponat, le poëte Battista Spagnuoli et le peintre Ghisi, surnommés chacun le *Mantouan*, étaient de Mantoue. Jules Romain, exilé de Rome, vint se fixer dans cette ville. — Mantoue fut bâtie, suivant les uns, au XVe siècle av. J.-C., selon les autres au XIe, par Ocnus et Bianor, et reçut le nom de Mantoue en l'honneur de la prophétesse Manto, dont Ocnus passait pour être fils. Les Rasena, s'en étant emparés, en firent une des douze lucumonies de leur confédération septentrionale. Les Gaulois la prirent ensuite, et elle devint une des métropoles des Cénomans. Les Romains s'en rendirent maîtres en 197 av. J.-C. après la victoire du Mincius, ou peut-être dès 222, à la suite de celle de Clastidium. Après la bataille de Philippes (42), son territoire fut confisqué en partie pour être distribué aux vétérans d'Octave : c'est cet événement qui amena Virgile à Rome. Après la bataille de Bédriac (69 de J.-C.), elle fut saccagée par les troupes de Vitellius. Elle tomba ensuite au pouvoir des Marcomans (269), de Radagaise (406), d'Alaric (403 et 408); elle passa successivement entre les mains des Hérules, des Ostrogoths, des Grecs, des Lombards, des Francs, fit partie du royaume d'Italie formé après Charlemagne et du royaume des Germains sous Othon le Grand; puis fut donnée par Othon II à Thibaut, comte de Canosse; fut conquise par Mathilde en 1114, et devint au milieu du XIIe siècle une des républiques lombardes. Comme toutes les petites républiques, elle eut à subir des tyrannies locales : elle eut pour maîtres les comtes de San-Bonifacio, les Buonacossi et les Gonzague, qui s'y disputaient sans cesse le pouvoir; finalement, en 1328, Louis I de Gonzague s'empara de l'autorité, se fit reconnaître vicaire de l'empire, et fonda une dynastie qui régna près de quatre siècles : sous cette dynastie, la ville et le territoire de Mantoue furent érigés en margraviat ou marquisat (1433), puis en duché (1530). La possession du duché de Mantoue fut, de 1628 à 1631, le motif d'une guerre entre deux branches de la famille ducale de Mantoue, les Nevers, appuyés par la France, et les Guastalla, soutenus par l'Autriche : elle fut assurée à la 1re branche par le traité de Cherasco. Après l'extinction de la famille de Gonzague (1708), le duché de Mantoue passa à la maison d'Autriche. Les Français occupèrent Mantoue en 1701, mais ils la laissèrent reprendre en 1707 par les Impériaux. Prise par Bonaparte en 1797 sur Wurmser, elle fut le ch.-l. du département du Mincio. Reprise par l'Autriche en 1814; rendue à l'Italie en 1866. — A Mantoue se tinrent : 1° le congrès de 1392 où fut signée une confédération entre Florence, Bologne, les seigneurs de Padoue, Ferrare, Mantoue, etc., pour le maintien de l'équilibre en Italie; 2° le congrès de 1459, où Pie II prêcha vainement la croisade contre les Turcs qui venaient de se rendre maîtres de Constantinople; 3° le congrès de 1511 où Jules II, Maximilien et Ferdinand décidèrent du sort du duché de Milan enlevé à Louis XII; 4° le congrès de 1791, où Léopold II et les princes émigrés de la maison de Bourbon organisèrent une coalition contre la France.

MANTOUE (margraviat ou marquisat, puis duché de). Il comprenait le Mantouan et, depuis 1533, le Montferrat, dévolu par héritage au duc de Mantoue. Le Mantouan proprement dit était situé entre les duchés de Milan à l'O. et de Modène au S., la Terre-Ferme vénitienne à l'E., et avait, entre autres villes, outre Mantoue, Pizzighitone, Luzzara, Caneto, Guito, Quistello.

MANTOUE (province de), une des divisions de la Vénétie, répond à peu près à l'ancien Mantouan.

MANTUA, v. de la Gaule Cisalpine, auj. *Mantoue*.

MANUCE, famille d'imprimeurs italiens, que l'on appelle aussi les *Aldes*, du nom de leur chef.

MANUCE (Alde), dit l'*Ancien*, né en 1449 à Bassiano dans le duché de Sermonetta, mort à Venise en 1515, fit une étude profonde de la littérature latine et grecque, et en donna des leçons publiques à Venise. Il fonda dans cette même ville en 1490 une imprimerie destinée à reproduire les chefs-d'œuvre de l'antiquité; secondé par Pic de La Mirandole, le prince de Carpi et autres savants qui voulaient bien surveiller les ouvrages sortis de ses presses, il se plaça bientôt au premier rang des imprimeurs. Ruiné par la guerre en 1506, il rétablit ses affaires en s'associant avec son beau-père, André Turisan d'Asola, qui lui-même était un imprimeur distingué. On lui doit les éditions *princeps* d'*Aristote*, *Platon*, *Hérodote*, *Thucydide*, *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide*, *Aristophane*, *Pindare*, *Théocrite*, *Aratus*; il publia *la Grammaire de Lascaris* et celle de *Théodore de Gaza*, etc. Ses éditions ont l'autorité de manuscrits. Alde Manuce est lui-même auteur d'un *Dictionnaire latin-grec*, 1497; d'une *Grammaire latine*, Venise, 1501; d'une *Grammaire grecque*, 1515, de plusieurs traductions latines d'auteurs grecs et d'un traité estimé *De metris horatianis*. Sa marque est un dauphin enlacé autour d'une ancre.

MANUCE (Paul), fils d'Alde l'Ancien, né à Venise en 1512, mort en 1574, se mit en 1533 à la tête de l'imprimerie de son père, et joignit comme lui une érudition profonde à une grande habileté typographique. Il éprouva toutes sortes de traverses, eut à lutter contre des parents qui lui disputaient la succession de son père, puis contre ses associés. Peu encouragé à Venise en 1562, il se rendit à Rome, où Pie IV lui confia la direction d'une imprimerie placée au Capitole, et le chargea d'imprimer les SS. Pères. Moins bien traité par le successeur de Pie IV, il éprouva la libéralité de Grégoire XIII. Il était passionné pour Cicéron et donna une excellente édition de ses œuvres, accompagnée de commentaires fort estimés. On lui doit aussi une traduction latine des *Philippiques* de Démosthène et divers traités destinés à faciliter l'intelligence des anciens : *Antiquitatum romanarum liber de legibus*, 1557; *De senatu romano*, 1581; *De comitiis Romanorum*, 1585; *De civitate romana*, 1585. On a de lui 12 livres d'*Epistolæ*, 1580.

MANUCE (Alde), *le Jeune*, fils aîné de Paul, né à Venise en 1547, mort en 1597, composa dès l'âge

de 11 ans un recueil des *Élégances des langues latine et italienne*, et donna à 14 ans, sous le titre d'*Orthographiæ ratio*, un système d'orthographe latine fondé sur les manuscrits et les inscriptions. Il suivit d'abord son père à Rome; mais il revint à Venise en 1565 pour se mettre à la tête de l'imprimerie Aldine. Abandonnant la typographie pour les lettres, il remit en 1566 son imprimerie à l'un de ses ouvriers, Nic. Manassi, et alla remplir une chaire d'éloquence, d'abord à Bologne, puis à Pise, et enfin à Rome (1589). Clément VIII lui confia la direction de l'imprimerie du Vatican en 1592. Il mourut avant l'âge, d'une suite de débauche. On lui doit, outre les écrits déjà cités, des explications (en italien) des *Locutions des Lettres de Cicéron*, 1575, ainsi que des *Commentaires sur Cicéron*, sur *Térence*, 1585; des *Discours politiques sur Tite-Live*, etc.

Ant. Aug. Renouard a publié les *Annales de l'imprimerie des Aldes* ou *Histoire des trois Manuce et de leurs éditions*, Paris, 1803, 1825 et 1834.

MANUEL I, COMNÈNE, empereur grec, fils de Jean Comnène, succéda en 1143 à son père, au détriment de son frère aîné Isaac. En 1147, il trahit les Croisés, conduits par Conrad, empereur d'Allemagne, et Louis le Jeune, roi de France, et ne contribua pas peu, par ses intelligences avec les Turcs, à faire échouer leur entreprise; il en fut puni par Roger, roi de Sicile, allié des princes croisés, qui pénétra en Grèce et pilla Thèbes et Corinthe. Il fut sans cesse en guerre, eut à combattre les Hongrois et les Serviens révoltés, se laissa impunément insulter par les Vénitiens, et vit en 1176 son armée exterminée près de Myriocéphales en Asie-Mineure, par Azeddyn, sultan d'Iconium. Cependant il remporta peu après à son tour une victoire sur Azeddyn près du Méandre. Il mourut en 1180, avec la réputation d'un bon guerrier, mais d'un prince sans mœurs et sans probité.

MANUEL II, PALÉOLOGUE, succéda en 1391 à son père Jean Paléologue, après s'être évadé de la cour du sultan Bajazet, où il était en otage. Deux fois, sous son règne, Constantinople fut assiégée, la 1re, par Bajazet, qui se retira après un blocus de 7 ans, pour faire face à Tamerlan, qui avait envahi ses États; la 2e, par Amurat, qui dut aussi s'éloigner pour combattre un compétiteur au trône. Il avait imploré vainement le secours de l'Occident. Manuel mourut en 1425, à 77 ans. Il fut père de Jean Paléologue II, qui lui succéda, et de Constantin Dracosès, dernier empereur de Constantinople.

MANUEL (don Juan), petit-fils de Ferdinand III et neveu d'Alphonse X, rois de Castille, né vers 126[illegible], mort en 1347, fut tuteur d'Alphonse XI et gouverneur des frontières des Maures. Il cultivait les lettres : on a de lui un recueil de nouvelles, intitulé : *Le Comte Lucanor*, imprimé à Séville en 1575 : il y donne, sous la forme d'apologues, des leçons de politique et de morale. Comme écrivain, c'est un conteur naïf et gracieux : il a contribué puissamment à assouplir la prose castillane. *Le Comte Lucanor* a été trad. en français par Puibusque, Paris, 1854.

MANUEL (Pierre Louis), démagogue, né à Montargis en 1751, avait d'abord été Doctrinaire. Enfermé à la Bastille pour un pamphlet irréligieux, il en sortit plein de haine contre l'ancien régime, se fit remarquer dès le début de la Révolution par ses discours au club des Amis de la Constitution, fut élu en 1791 procureur de la Commune de Paris, concourut puissamment à l'insurrection du 20 juin, organisa celle du 10 août 1792, et fut nommé député à la Convention par les électeurs de Paris. Il demanda la déchéance de Louis XVI, et fit transférer au Temple ce malheureux prince avec la famille royale. Cependant, dans le procès du roi, il vota l'appel au peuple, disant qu'il ne voyait dans la Convention que des *législateurs* et non des *juges*. Devenu dès lors suspect à ses anciens amis, il fut obligé de donner sa démission : il fut traduit peu après devant le Tribunal révolutionnaire et décapité le 14 nov. 1793.

MANUEL (Jacq. Ant.), orateur politique, né en 1775 à Barcelonnette (B.-Alpes), mort en 1827, s'enrôla comme volontaire en 1793, servit avec distinction jusqu'à la paix de Campo-Formio, puis entra au barreau d'Aix, et y acquit une grande réputation. Nommé représentant dans les Cent-Jours (1815), il se fit remarquer par son patriotisme. Élu député par le dép. de la Vendée en 1818, il combattit avec énergie la réaction royaliste, et irrita tellement par sa courageuse opposition le parti dominant qu'on l'expulsa violemment de la Chambre, en 1823. Son convoi donna lieu à une éclatante manifestation de l'opinion publique : il fut suivi par plus de 100 000 personnes. À la fermeté du caractère, Manuel joignait l'éclat et l'énergie de la parole, ainsi qu'une logique serrée.

MANZANARES, riv. d'Espagne. V. MANÇANAREZ.

MANZAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur la Morge, à 20 kil. N. O. de Riom; 3090 hab.

MANZOLLI (Pierre-Ange), poëte latin du XVIe s., né à Stellata, près de Ferrare, vivait, à ce qu'on croit, à la cour du duc de Ferrare Hercule II. Il est auteur d'un poëme latin fort curieux intitulé : *Zodiacus vitæ, hoc est De hominis vita, studio ac moribus*, qui parut à Bâle en 1537 : c'est une espèce de satire où il passe en revue toutes les professions, s'exprimant fort librement, surtout au sujet de l'Église romaine et du clergé. Pour échapper aux persécutions, il le publia sous le pseudonyme de *Marcellus Palingenius*, anagramme de ses noms; ce n'est qu'en 1725 que Facciolati fit connaître le vrai nom de l'auteur. Du reste, on ne sait rien de sa vie. La meilleure édition de ce poëme est celle de Rotterdam, 1722. Il a été imité en vers français par Rivière, Paris, 1619, et traduit par Lamonnerie, 1731.

MARABOUTS (de l'arabe *marbouth*, cénobite, religieux), donné chez les Musulmans, notamment en Afrique, à des hommes qui se vouent à la vie spirituelle, qui sont en grande vénération; la qualité de marabout se transmet de père en fils. *Les marabouts* desservent une espèce de chapelle qui reçoit elle-même le nom de *marabout*. — C'est de leur nom qu'on dérive celui d'*Almoravides*. V. ce mot.

MARACANDA, auj. *Samarcand*, v. de la Sogdiane, sur le Polytimète, fut détruite par Alexandre, mais se releva depuis. V. SAMARCAND.

MARACAIBO ou **MARACAYBO**, v. et port du Vénézuela, ch.-l. du dép. de Zulia, sur le bord O. du lac de Maracaibo, à 560 kil. de Caracas, par 74° 6' long. O., 10° 40' lat. N.; 20 000 hab. Port fermé par une barre; deux forts; chantiers de construction navale. Café cacao, copahu, salsepareille, cuirs, bois jaunes, etc. — Le dép. de Maracaibo, qui s'étend à l'O. et au S. O. du lac, compte environ 60 000 hab. et a pour villes principales, outre Maracaibo, Perija, Alta-Gracia, Gibraltar. — Le lac a env. 200 k. sur 160. Il communique par un détroit avec le golfe de Maracaibo, dans la mer des Antilles, et reçoit les rivières de Zulia, Chama, Motatan, etc. Bords malsains.

MARACAIBO (Golfe de), dans la mer des Antilles, le long de la côte N. de la Colombie, s'étend entre 10° 42'-12° lat. N., 72° 15'-30° 30' long. O.; sa largeur varie de 100 à 250 kil.; il s'enfonce dans les terres jusqu'à 190 kil. Il reçoit les eaux du lac Maracaibo.

MARACH, *Germanica Cæsarea*, v. murée de la Turquie d'Asie, anc. ch.-l. de pachalik, auj. simple ch.-l. de livah, à 140 kil. N. O. d'Alep. Château. — Le pachalik, entre ceux de Roum au N., de Diarbékir à l'E., d'Alep au S., d'Adana à l'O., a 310 k. sur 220; 250 000 hab. Il comprend 5 livahs : Marach, Aïntab, Kars, Semisat, Malatia. Il est traversé par l'Alma-dagh, une des branches du Taurus, et arrosé par l'Euphrate. Climat et sol varié, fruits délicieux, industrie nulle. Ce pachalik occupe une partie de l'ancienne Comagène et de la Petite-Arménie. Il est actuellement compris dans celui de Kharbout. V. ce nom.

MARAGHA, v. de Perse (Aderbaïdjan), à 80 k. S. de Tauris; 15 000 h. Place forte. Tombeau d'Houlagou.

MARAGNON, fleuve d'Amérique. *V.* AMAZONES.

MARAIS (le), dit aussi *la Plaine*. On nomma ainsi dans la Convention la partie la moins élevée de la salle, celle où siégeaient les membres du parti modéré : la faction démagogique occupait la partie la plus élevée, désignée sous le nom de *la Montagne*. — On appelle aussi *Marais* un quartier de Paris, situé dans la partie E. de la ville (le quartier du Temple).

MARAIS-PONTINS. *V.* PONTINS (MARAIS).

MARAKAH, v. d'Afrique. *V.* DONGOLA.

MARALDI (Jacq. Phil.), mathématicien et astronome, né à Perinaldo dans le comté de Nice en 1665, m. en 1729, était neveu de Cassini. Son oncle le fit venir en France en 1687. Il travailla en 1700 et en 1718 à la méridienne, dressa un nouveau *Catalogue des étoiles fixes*, resté inédit, fit un grand nombre d'*Observations* (qu'on trouve dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, et parmi lesquels on remarque ses *Considérations sur la théorie des planètes*), et fut admis à l'Académie des sciences.

MARALDI (J. Dominique), neveu du préc., membre de l'Académie des sciences, né en 1709, m. en 1788, fut, de 1732 à 1740, associé à son cousin, Cassini de Thury, pour la description trigonométrique des côtes et des frontières de la France, et pour préparer la grande carte de la France (en 180 feuilles). En 1735, il fut chargé de rédiger la *Connaissance des temps*, tâche pénible et ingrate, dont il s'acquitta pendant 25 ans. On a de lui plusieurs *Mémoires*, dans le recueil de l'Académie des sciences, notamment *sur le Mouvement apparent de l'étoile polaire vers les pôles du monde*, et *sur les Satellites de Jupiter*.

MARAN (dom Prudent), savant bénédictin de St-Maur, né à Sézanne en 1683, m. en 1762, s'est distingué comme théologien et comme éditeur. On lui doit des dissertations estimées sur *la Divinité de J.-C.* (1746, en latin, et 1751, en français), sur *les Guérisons miraculeuses* (1754), et d'excellentes éditions de *S. Cyrille*, de *S. Cyprien*, de *S. Justin*, de *S. Basile* (cette dernière avait été commencée par dom Garnier). S'étant montré opposé à la bulle *Unigenitus*, il fut exilé de Paris en 1734; mais il put y rentrer en 1737.

MARANA (J. P.), écrivain, né à Gênes en 1642, m. en 1693. Emprisonné à Gênes pour n'avoir pas révélé la conjuration du comte della Torre, qui avait voulu livrer Savone au duc de Savoie, il écrivit pendant sa captivité l'histoire de cette conjuration, qui parut à Lyon, en italien, en 1682. Il se réfugia depuis en France et obtint une pension de Louis XIV. Il a publié en français *l'Espion du grand seigneur*, Paris, 1684 et ann. suiv., espèce de revue qui obtint quelques succès, et qui suggéra à Montesquieu l'idée des *Lett. persanes*.

MARANHAO ou MARANHAM (île), île du Brésil, dans l'Atlantique (prov. de Maranhao), entre les baies de San-Marcos à l'O. et de San-Jose à l'E., a 60 k. sur 35 et env. 40 000 h. Les Français s'en emparèrent en 1612.

MARANHAO (SAN-LUIS de), v. forte du Brésil, ch.-l. de la prov. de Maranhao, dans l'île de ce nom, par 41° 20' long. O., 2° 32' lat. S.; 30 000 hab. Évêché, cour d'appel, lycée, école d'appel, école de commerce. Riz, cacao, coton, peaux crues et tannées, bois de teinture, caoutchouc, salsepareille. Cette v. fut bâtie par les Français vers 1612. — La prov. de *Maranhao* entre l'Atlantique au N. E., les prov. de Para au N. O., de Goyaz au S. O., de Piauhy à l'E., a 1000 kil. sur 700; 360 000 hab. Le pays est arrosé par le Maranhao, qui se jette dans l'Atlantique, vis-à-vis de l'île de même nom. Sol plat au N., montagnes au S. Climat agréable; sol fertile. Mines d'or, d'argent, de fer.

MARANS, v. et port de la Charente-Inf., ch.-l. de c., à 24 kil. N. E. de La Rochelle; 4557 h. Aux env., marais salants, auj. canalisés. Commerce de blé, légumes secs, lin, eau-de-vie, merrains. — Anc. place forte, plusieurs fois assiégée, notamment en 1583, époque à laquelle elle fut prise par Henri de Navarre (depuis Henri IV). Son château fut rasé en 1638

MARAT (Jean Paul), fameux démagogue, né en 1744, à Boudry, près de Neufchâtel, de parents calvinistes, vint à Paris exercer la profession de médecin, fut attaché en cette qualité aux gardes du corps du comte d'Artois, et se fit un certain nom par des écrits sur les sciences. D'un caractère violent, d'une imagination ardente, il embrassa avec exaltation les idées révolutionnaires et publia à partir de 1789 un journal politique qu'il intitula successivement *le Publiciste parisien*, *l'Ami du peuple*, *le Journal de la République*, où il prêchait des doctrines anarchiques et conseillait les mesures les plus sanguinaires. Devenu par là l'idole du peuple, il exerça sur la marche des affaires l'influence la plus funeste, s'immisça dans le Comité de salut public quoiqu'il n'eût pas de titre légal, et eut la plus grande part aux massacres des 2 et 3 septembre 1792, ainsi qu'à la condamnation de Louis XVI. Élu député à la Convention par un des colléges d'électeurs de Paris, il y siégea à la tête du parti de la *Montagne*, fit décréter la création du Tribunal révolutionnaire et la formation du Comité de sûreté générale chargé spécialement d'arrêter les *suspects*, attaqua avec fureur les Girondins, et en fit proscrire 22 au 2 juin 1793. La veille de cette journée, il avait provoqué ouvertement le peuple à l'insurrection : livré pour ce fait au Tribunal révolutionnaire par la Convention elle-même, il avait été ramené en triomphe dans la salle des séances par la populace ameutée. Un mois après, le 13 juillet, il fut assassiné dans son bain par Charlotte Corday (*V.* ce nom), qui croyait par là délivrer la patrie d'une odieuse tyrannie. Sa mort fut pour les Terroristes le prétexte de nouveaux massacres. On lui fit des funérailles magnifiques; son corps fut déposé au Panthéon, mais il ne tarda pas à en être tiré (février 1795). Marat était de petite taille et d'une stature difforme : il avait la tête démesurément grosse, avec des traits repoussants. Outre son journal, il a publié divers écrits, les uns politiques, entre autres, *les Chaînes de l'esclavage*, ouvrage qui parut d'abord en anglais, Édimbourg, 1774, puis en français, Paris, 1792, et qui a été réimprimé en 1833; *Plan de législation criminelle*, 1787 (il s'y élève contre la peine de mort, qu'il devait tant prodiguer plus tard); *Profession de foi adressée aux Français*, etc.; les autres scientifiques, tels que *De l'homme ou de l'influence de l'âme et du corps*, Amst., 1775; *Recherches sur le feu, la lumière, l'électricité*, etc., 1779-84; une traduction de l'*Optique* de Newton, 1787. Il avait aussi écrit un *Roman de cœur*, publié pour la première fois en 1847 par Paul Lacroix.

MARATHON, bourg de l'Attique, à 30 kil. N. E. d'Athènes. Ce lieu, déjà célèbre dans la Fable par un taureau monstrueux dont Thésée délivra la contrée, l'est devenu beaucoup plus par la victoire que Miltiade y remporta sur les Perses l'an 490 av. J.-C.

MARATHONISI, v. forte du roy. de Grèce (Laconie), dans le pays des Maïnotes, sur le golfe de Laconie, à 40 kil. S. de Mistra et près de l'anc. *Gythium*. Elle est auj. le ch.-l. de l'éparchie de Gythion.

MARATTA ou MARATTI (Carlo), peintre italien, né à Camerino en 1625, m. en 1713, élève de A. Sacchi, travailla pour le pape Alexandre VII et ses successeurs, restaura les peintures du Vatican, et fut pendant longtemps le peintre le plus renommé de Rome. Il excellait dans les tableaux d'autel et dans la peinture des Vierges : on cite surtout de lui une *Madone*, dans le palais Pamphili, à Rome. On voit au Louvre quatre tableaux de cet artiste : une *Nativité*, une *Vierge avec l'enfant Jésus*; *S. Jean dans le désert*; le *Mariage mystique de Ste Catherine*. Il réussissait aussi dans la gravure.

MARATTES (les). *V.* MAHRATTES.

MARBACH, v. du roy. de Wurtemberg (Neckar), sur le Neckar, à 20 kil. N. de Stuttgard; 3500 hab. Patrie de Schiller et de l'astronome T. Mayer. Prise et brûlée par les Français en 1693.

MARBEUF (L. Ch. René, comte, puis marquis de), général français, né à Rennes en 1712, m. à Bastia en 1786, fut envoyé en Corse en 1764 pour secourir les Génois contre les indigènes révoltés, fut, après la

cession de la Corse à la France par les Genois (1768), chargé d'occuper l'île, eut à combattre Paoli, finit, après quelques échecs, par rester maître du pays, le gouverna jusqu'en 1781, sut y faire accepter la domination française, et fut en récompense fait marquis. Il protégea la famille Bonaparte, et fit admettre le jeune Napoléon à l'école de Brienne. Un fort élevé sur la côte O. de la Corse, entre Calvi et Ajaccio, a reçu son nom. D'immenses jardins qu'il possédait sur les Champs-Élysées, à Paris, furent en 1794 déclarés propriété nationale, puis vendus et dépecés. On y établit plus tard le *Jardin Marbeuf*, dont une rue rappelle encore aujourd'hui le nom.

MARBODE, chef marcoman. *V.* MAROBODUUS.

MARBODE, évêque de Rennes, né en 1035, d'une famille illustre de l'Anjou, m. en 1123, était fort lettré et remplit longtemps l'emploi de *maître d'éloquence* à Angers. Il fut sacré évêque en 1095 ou 96, se démit de son évêché sur la fin de sa vie, et se retira à l'abbaye de St-Aubin. On a de lui des *Lettres*, la *Vie* de plusieurs saints, un livre des *Dix chapitres*, espèce d'encyclopédie, un traité *De ornamentis verborum*, et plusieurs poëmes latins, parmi lesquels on remarque le *Martyre des Machabées* et les *Pierres précieuses*. Ses *Œuvres* ont été réunies par D. Legendre, *à la suite de* celles de J. Hildebert, Paris, 1708, in-f.

MARBOURG, *Mattium*, *Mattiacum*, *Amasia Cattorum*, en latin moderne *Marpurgum*, v. de la Hesse-Électorale, sur la Lahn, à 80 kil. S. O. de Cassel; 8000 hab. Cour d'appel, université, fondée en 1527: gymnase, école des arts et métiers, école vétérinaire; bibliothèque, jardin botanique, observatoire; consistoire luthérien. Rues étroites, tortueuses et sales. Anc. château des landgraves de Thuringe, qui sert de maison de force. Belle église Ste-Élisabeth, du XIIIe s. Anc. palais de l'Ordre Teutonique. Fabriques de pipes et de poterie, bonneterie, lainages, tabac; tanneries. — Marbourg, érigée en ville en 1227, était une des résidences des landgraves de Thuringe, et fut pendant quelque temps le ch.-l. de l'Ordre Teutonique. Il s'y tint un célèbre colloque en 1529. Ses fortifications furent démolies en 1807 par les Français.

MARBOURG, v. des États autrichiens (Styrie), ch.-l. de cercle sur la Drave, à 60 kil. S. de Græetz; 7000 h.

MARBRES D'ARUNDEL. *V.* ARUNDEL et PAROS.

MARBRES CAPITOLINS. *V.* FASTES dans notre *Dictionnaire universel des Sciences*.

MARC (S.), un des quatre évangélistes, né, à ce qu'on croit, dans la Cyrénaïque, s'attacha de bonne heure à S. Pierre, l'accompagna dans ses travaux, le suivit à Rome, où il lui servit d'interprète; alla prêcher l'Évangile dans la Pentapole de Cyrénaïque et en Égypte, où il fonda, vers l'an 52, l'église d'Alexandrie. Il fut pris et mis à mort dans cette ville par les idolâtres pendant les fêtes de Sérapis (vers 68). Cet évangéliste a pour emblème le *lion*. On célèbre sa fête le 25 avril. S. Marc écrivit son Évangile en grec; il le rédigea 10 ans après l'Ascension de J.-C., à l'aide des conversations qu'il avait eues avec S. Pierre : cet Évangile n'est souvent qu'un abrégé de celui de S. Matthieu. On attribue à S. Marc une liturgie particulière, qui est en usage dans l'église d'Alexandrie. Les Vénitiens croient posséder le corps de ce saint, qui aurait été transporté chez eux en 815; ils lui vouent un culte particulier.

MARC (S.), pape en 336, ne régna que 8 mois.

MARC, hérésiarque du IIe siècle, disciple de Valentin, attribuait à la parole et aux lettres dont les mots se composent une force créatrice, substituait à la Trinité catholique une *Quaternité* de son invention (il admettait en Dieu l'*Ineffable*, le *Silence*, le *Père*, la *Vérité*) et rejetait les sacrements, même le baptême. Il attira un grand nombre de partisans par des prestiges et de prétendues prophéties, ainsi que par la licence de sa morale : il enseignait que tout est permis aux adeptes.

MARC-ANTOINE. *V.* ANTOINE et RAIMONDI.

MARC-AURÈLE. *V.* AURÈLE.

MARCA (Pierre de), savant prélat, né en 1594 à Gan, près de Pau, dans le Béarn, d'une famille originaire d'Espagne, m. en 1662, devint en 1621 président du parlement de Pau, fut appelé en 1639 au conseil d'État par Richelieu, fut ensuite nommé intendant de la Catalogne, et y fit aimer l'administration française. Devenu veuf, il reçut les ordres et fut successivement élevé sur les siéges de Conserans, de Toulouse, enfin de Paris (1662), mais il mourut avant d'avoir pris possession de ce dernier siége. Il rédigea, pour réfuter l'*Optatus gallus* d'Hersent, un fameux traité *De Concordia sacerdotii et imperii* (1641), où il tentait de concilier l'autorité du pape et les libertés gallicanes; il le retoucha depuis pour plaire à la cour de Rome, mais sa véritable opinion fut rétablie dans l'édition publiée par Baluze en 1663. On lui doit aussi une *Histoire du Béarn*, 1650, et *Marca hispanica*, 1680, savante description des provinces d'Espagne limitrophes de la France.

MARCEAU ou MARCEL (S.). *V.* MARCEL (S.).

MARCEAU (le général), né en 1769 à Chartres, d'un procureur au bailliage, s'engagea à 15 ans, fut nommé en 1791 chef du 1er bataillon des volontaires d'Eure-et-Loir, fut envoyé en 1793 en Vendée avec le grade de capitaine, et fut nommé à 24 ans, sur la recommandation de Kléber, général en chef de l'armée de l'Ouest : il gagna sur les Vendéens la sanglante bataille du Mans (12 déc. 1793). Employé en 1794 à l'armée de Sambre-et-Meuse comme général de division, il contribua puissamment au gain de la bataille de Fleurus. Il protégea en 1796 la retraite de l'armée de Jourdan; déjà il avait plusieurs fois repoussé l'ennemi, lorsqu'il fut blessé mortellement près d'Altenkirchen; il n'avait que 27 ans. Les ennemis s'unirent aux Français pour lui rendre les honneurs militaires. Marceau ne se faisait pas moins remarquer par son humanité et son désintéressement que par son courage et ses talents stratégiques. Chartres lui a érigé une statue.

MARCEL I, pape de 308 à 309, natif de Rome, succéda à S. Marcellin, avec lequel on l'a quelquefois confondu à tort. Il fut banni par l'empereur Maxence sous prétexte qu'il causait des troubles par sa sévérité envers les *Tombés* (chrétiens qui avaient fléchi pendant les persécutions). On le fête le 16 janvier.

MARCEL II, élu en 1555, ne régna que 21 jours.

MARCEL (S.), évêque de Paris, célèbre par sa piété, fut élevé sur ce siége épiscopal à la fin du IVe siècle, et l'occupa jusqu'à sa mort, vers 440. Il fut enterré près de Paris dans un village qui forme auj. le faubourg St-Marcel ou St-Marceau. On le fête le 3 novembre. Selon la légende, ce saint évêque délivra le pays d'un serpent monstrueux.

MARCEL (Étienne), prévôt des marchands de Paris, se signala par son audace pendant la captivité du roi Jean; souleva le peuple contre l'autorité du dauphin (depuis Charles V) et contre la noblesse; porta le trouble dans les États généraux convoqués en 1356, en engageant les députés du Tiers à refuser des subsides et à réclamer des réformes radicales, puis fit assassiner sous les yeux du dauphin Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de Conflans, maréchal de Champagne, conseillers du prince (1358). Il allait ouvrir l'une des portes de Paris à Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui assiégeait la ville, lorsqu'il fut tué à coups de hache par Jean Maillart. M. Naudet a écrit l'histoire de la *Conjuration d'Étienne Marcel*, 1815; M. Perrens a publié en 1860 *Marcel ou le Gouvernement de la bourgeoisie*.

MARCEL, maître de danse en vogue au XVIIIe siècle, mort vers 1757, a composé quelques ballets. C'est lui qui s'écriait : « Que de choses dans un menuet! » En voyant danser un Anglais, il dit : « On saute dans les autres pays, on ne danse qu'à Paris. »

MARCEL (Guill.), historien, né à Toulouse en 1647, mort en 1708, fut sous-bibliothécaire de l'abbaye de St-Victor à Paris, puis avocat au conseil, fut chargé en 1677 de conclure avec le dey d'Alger un traité qui rétablissait les relations commerciales, puis fut nommé commissaire de la marine en Provence. On a

de lui : *Tablettes chronologiques pour l'histoire de l'Église et pour l'histoire profane*, 1682; *Hist. de l'origine et des progrès de la monarchie française*, 1686.

MARCEL (J. Joseph), petit-neveu du préc., né à Paris en 1776, m. en 1854, fut attaché en 1798 à la commission scientifique de l'expédition d'Égypte, organisa l'imprimerie qui suivait l'armée, fut de 1804 à 1815 directeur de l'Imprimerie impériale et de 1817 à 1820 professeur au Collége de France. On lui doit : *Vocabulaire français-arabe vulgaire*, publié au Caire, 1799; *Mélanges de littérature orientale*, 1800; *Fables de Lokman*, texte arabe et traduction; *Chrestomathies arabe et chaldaïque; Paléographie arabe*, 1828; *les Dix soirées malheureuses* et les *Contes* du cheik El-Mohdy, trad. en franç., 1828-1832; *Hist. de l'Égypte depuis la conquête des Arabes jusqu'à la domination française* (dans l'*Univers pittoresque* de F. Didot); *Hist. scientifique et militaire de l'expédition d'Égypte*, 1830-36. — *V.* SERRES.

MARCELLIN (S.), pape de 296 à 304. C'est sous son pontificat qu'eut lieu la persécution de Dioclétien. Il est hon. comme martyr. On le fête le 26 avril.

MARCELLO (Benedetto), compositeur, né en 1686 d'une famille noble de Venise, m. en 1739, fut 14 ans membre du conseil des Quarante, puis provéditeur à Pola, enfin camerlingue à Brescia, et ne cultiva la musique qu'en amateur. Il n'en mérita pas moins d'être appelé de son temps le *Prince de la musique*. Les airs qu'il composa pour les cinquante premiers psaumes (1724-6) sont regardés comme le chef-d'œuvre de la musique sacrée. Il réussit aussi dans la poésie et composa des sonates, des *canzoni*, des satires et des comédies burlesques.

MARCELLUS (M. Claudius), général romain, fut cinq fois consul. En 222 av. J.-C., il battit les Gaulois à Clastidium, tua de sa main leur roi Viridomare, remportant ainsi les troisièmes dépouilles opimes, prit Milan et réduisit la Gaule Cisalpine en province romaine. Envoyé contre Annibal après la bataille de Cannes, il releva les affaires des Romains, et remporta sur le général carthaginois deux avantages à Nole (216 et 215), puis il transporta en Sicile le théâtre de la guerre et s'empara de Syracuse après trois ans de siége (212) : c'est au sac de la ville que périt Archimède, quoique le général romain eût donné ordre de l'épargner. Il vainquit encore Annibal en 210, à Canusium; mais il périt deux ans après, dans une embuscade. On l'avait surnommé l'*Épée de Rome*, comme Fabius Cunctator en était *le Bouclier*. Plutarque a écrit sa *Vie*.

MARCELLUS (M. Claudius), de la famille du préc., consul l'an 51 av. J.-C., fut le premier à proposer au sénat de retirer à César le gouvernement des Gaules et fit voter cette mesure. Dans la guerre civile il prit parti pour Pompée. César, vainqueur à Pharsale, l'exila à Mitylène; mais dans la suite il le rappela à la prière du sénat : c'est à cette occasion que Cicéron prononça le célèbre discours : *Pro Marcello*, où il remercie César de sa clémence. Marcellus ne put jouir de ce bienfait; il fut tué par un de ses esclaves au moment de s'embarquer pour Rome.

MARCELLUS (M. Claudius), fils d'Octavie, sœur d'Auguste, et de M. Claudius Marcellus Æserninus, fut adopté par Auguste, son oncle, qui lui donna en mariage sa fille Julie, et le désigna pour son successeur. Ce jeune prince, qui donnait les plus grandes espérances, mourut à 16 ans, 23 av. J.-C. Virgile a déploré dans des vers touchants (au VI° liv. de l'*Énéide*) la mort prématurée de Marcellus : on raconte qu'Octavie s'évanouit à la lecture de ce passage, et qu'elle récompensa l'auteur en lui faisant compter 10 000 sesterces (environ 2000 fr.) pour chaque vers.

MARCELLUS (Ulpius), jurisconsulte, contemporain des Antonins, de la secte des Proculéiens, fut membre du conseil de l'empire et gouverneur de la Pannonie. Comme jurisconsulte, il jouit dans son temps de la plus grande autorité. On trouve dans les Pandectes des fragments de ses ouvrages.

MARCELLUS EMPIRICUS, médecin du IV° siècle, né à Bordeaux, fut, à ce qu'on croit, maître des offices sous Théodose de 379 à 395. On a de lui : *De Medicamentis empiricis*, recueil de recettes, le plus souvent absurdes, imprimé à Bâle en 1536, in-fol.

MARCELLUS (Aug. du TYRAC, comte de), l'un des auteurs les plus ardents de la politique ultra-royaliste de la Restauration, né en 1776 au château de Marcellus (près de Meilhan, Lot-et-Garonne), m. en 1841, fut élu député en 1815, devint pair en 1823, refusa le serment en 1830 et vécut depuis dans la retraite, ne s'occupant que de littérature. On a de lui des *Odes sacrées*, tirées des psaumes, des *Cantates sacrées*, tirées de la Bible, et une trad. des *Bucoliques* de Virgile. — Son fils, André Charles de M., 1795-1861, suivit la carrière diplomatique, fut 1er secrétaire d'ambassade à Londres pendant que Châteaubriand y était ambassadeur, puis sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères sous le ministère Polignac, et rentra dans la vie privée en 1830. Pendant une mission dont il avait été chargé dans le Levant, il enleva de l'île de Milo la *Vénus victorieuse*, dite *Vénus de Milo*, un des chefs-d'œuvre de la statuaire antique (1820). On lui doit un recueil des *Chants du peuple en Grèce*, avec le texte (1851), et les *Dionysiaques* de Nonnus, traduites en franç., avec le texte grec en regard et de savantes notes, 1855 : cet ouvrage n'avait encore été traduit complétement en aucune langue moderne. Il a aussi publié : *Correspondance intime de Châteaubriant*, 1855, et *Châteaubriant et son temps*, 1859.

MARCELLUS PALINGENIUS. *V.* MANZOLLI.

MARCENAT, ch.-l. de cant. (Cantal), à 30 kil. N O. de Murat; 700 hab. Nombreuses émigrations.

MARCH ou **MORAVA**. *V.* MORAVA.

MARCHAND (Prosper), bibliographe, né vers 1675 à Guise, en Picardie, mort en 1756, ouvrit à Paris en 1698 un magasin de librairie qui devint le rendez-vous des bibliophiles; passa en Hollande pour y professer plus librement la religion réformée, et s'établit à Amsterdam comme libraire; puis renonça au commerce pour se livrer uniquement à l'étude : il eut part à la rédaction du *Journal littéraire* de La Haye de 1713 à 1737. On lui doit des éditions d'ouvrages rares ou importants, tels que le *Dictionnaire de Bayle; les Voyages de Chardin; les OEuvres de Brantôme;* mais il est surtout connu par un *Dictionnaire historique*, publié après sa mort (La Haye, 1758-9, 1 v. in-fol.), qui complète les *Dictionnaires* de Moréri, de Bayle et de Chauffepié.

MARCHAND (Étienne), capitaine de la marine marchande, né à l'île de la Grenade en 1755, m. à l'île de France en 1793, fit de 1790 à 1792, pour le compte d'une maison de Marseille, un voyage autour du monde, et découvrit en 1791 le groupe N. O. des îles Marquises. L'histoire de son voyage a été écrite par Fleurieu, 1798, 4 vol. in-4.

MARCHANGY (L. Ant. de), né à Clamecy en 1782, mort en 1826, fut nommé en 1808 juge suppléant à Paris. Il entra en 1815 dans le ministère public, s'éleva par degrés jusqu'aux fonctions d'avocat général près la cour de cassation, et acquit comme magistrat une fâcheuse célébrité par des réquisitoires passionnés. Il s'était fait connaître dans les lettres dès 1813 par un ouvrage intitulé *la Gaule poétique*, 6 vol. in-8, où il envisageait l'histoire nationale dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les arts; il publia en 1826 *Tristan le Voyageur ou la France au XIV° siècle*, qui est comme le complément de *la Gaule poétique*. Ces deux ouvrages se distinguent par l'étendue des recherches, par l'éclat et la fermeté du style. Plusieurs des plaidoyers de Marchangy ont été recueillis dans le *Barreau français*.

MARCHAUX, ch.-l. de cant. (Doubs), à 19 kil. N. E. de Besançon, 500 hab.

MARCHE, nom qui dans le moyen âge, surtout depuis Charlemagne, servit à désigner les provinces *frontières* d'un État. Les Marches étaient gouvernées

par des commandants militaires nommés *margraves* (de *mark*, marche, et *graff*, comte), ou *marquis*, en latin *marchio*, et qui étaient chargés de défendre les frontières. La plupart de ces contrées ont reçu dans la suite d'autres titres, tels que ceux des comtés, duchés, etc.; cependant le nom de *marche* a été conservé par quelques-unes d'entre elles, comme le comté de la Marche, en France, les Marches d'Italie, la Marche de Brandebourg, etc.

MARCHE (la), par abréviation pour la *Marche limousine*, prov., puis grand gouvt de l'anc. France, ainsi nommée parce qu'elle était sur la frontière de France du côté du Limousin, était bornée au N. par le Berri et le Bourbonnais, au S. par le Limousin, à l'O. par le Poitou, à l'E. par l'Auvergne; capit., Guéret. Elle se divisait en Hte-Marche (ch.-l. Guéret), et Bse-Marche (ch.-l. Bellac). La Vienne, la Creuse, l'Anglin, la Gartempe, le Cher y ont leur source. Elle forme auj. le dép. de la Creuse et une forte partie de celui de la Hte-Vienne. — Du temps des Romains, ce pays était compris dans l'Aquitaine et faisait partie du territoire des *Lemovices* et de celui des *Bituriges Cubi* et des *Pictavi*. Au Xe siècle, Guillaume III, duc d'Aquitaine, détacha la Marche de ses domaines et l'érigea en comté en faveur de *Boson I*, petit-fils de Roger, comte de Limoges et de Charroux. Depuis ce temps, la Marche eut des comtes souverains, parmi lesquels on remarque les seigneurs de Lusignan. Philippe le Bel l'acquit par confiscation (1309) et la légua à Charles le Bel, son 3e fils; ce prince l'échangea en 1327 contre le comté de Clermont en Beauvaisis qui appartenait à Louis I de Bourbon. Jacques, 2e fils de ce dernier (*V.* ci-après), lui succéda dans la possession du comté de la Marche; ce comté passa ensuite par mariage dans la maison d'Armagnac, puis dans celles de Bourbon-Beaujeu et de Bourbon-Montpensier. Il fut confisqué en 1525 sur le connétable de Bourbon par François I et définitivement réuni à la couronne en 1531.

MARCHE (la), *Marca*, anc. prov. des États de l'Église, au N. E., se divisait en *Marche d'Ancône* au N. et *Marche de Fermo* au S.

MARCHE D'ESPAGNE (la), nom donné par Charlemagne au pays qu'il avait conquis au delà des Pyrénées; cette Marche était comprise entre les Pyrénées au N. et l'Èbre au S. Elle se divisait en *Marche de Gascogne*, capitale Pampelune, et *Marche de Gothie* ou *Septimanie*, capitale Barcelone. Cette contrée forma depuis le comté de Barcelone et une partie de la Navarre.

MARCHE DE FRIEGNITZ, — DE SAXE, — DE STADE, — TRÉVISANE, etc. *V.* PRIEGNITZ, SAXE, STADE, TRÉVISE, etc.

MARCHE-EN-FAMENNE, *Marca*, v. de Belgique (Luxembourg belge), ch. d'arr., sur le ch. de fer, à 80 kil. d'Arlon et 108 de Bruxelles; 2000 hab. Cette ville existait dès le VIIe siècle, et était le ch.-l. d'un petit pays appelé *Famène* (*Falmiensis pagus*), dans le territoire des *Condrusi*. En 1577, il y fut conclu entre le roi d'Espagne et les Provinces-Unies un traité connu sous le nom d'*Édit perpétuel*.

MARCHE (La), v. de France. *V.* LA MARCHE.

MARCHE (Jacques II DE BOURBON, comte de La), petit-fils de Jacques I de Bourbon, tige des comtes de la Marche de la maison de Bourbon (*V.* BOURBON), fut pris par les Turcs à la bataille de Nicopolis (1396), ne recouvra sa liberté qu'après avoir payé une forte rançon, prit parti pour les Bourguignons contre les Armagnacs, fut fait de nouveau prisonnier par ces derniers et détenu jusqu'en 1412. Veuf de Béatrix de Navarre qu'il avait épousée en 1406, il épousa en 1415 Jeanne II, reine de Naples et de Sicile; mais il ne reçut de cette princesse que le titre de duc de Calabre. Il fit mettre à mort plusieurs des favoris de Jeanne et la tint elle-même en captivité; mais le peuple se souleva contre lui, et il fut forcé de fuir (1419). De retour en France, il se retira chez les Franciscains de Besançon, où il mourut en 1438.

MARCHE (Olivier de La). *V.* LA MARCHE.

MARCHENA, *Castra Gemina?* v. d'Espagne (Séville), à 40 kil. E. S. E. de Séville; 12 000 hab. Palais des ducs d'Arcos, antiquités romaines; bains sulfureux.

MARCHENOIR, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), à 28 k. N. de Blois; 600 hab. Autrefois ville importante et place forte; anc. commanderie de St-Lazare.

MARCHES (les), anc. pays de France, dans le S. de la Basse-Normandie, auj. dans le dép. de l'Orne, renfermait Alençon, Séez, Argentan.

MARCHFELD, lieu de la Basse-Autriche, sur les bords de la March, et près de Laa, où Rodolphe de Habsbourg vainquit Ottokar en 1278.

MARCHIENNES, ch.-l. de c. (Nord), sur la Scarpe et le canal du Décours, à 15 kil. E. de Douai; 2600 h. Filature de laine et tanneries; commerce de lin, d'arbres fruitiers, d'asperges, etc. Patrie des braves Corbineau. Anc. abbaye, fondée au VIIe siècle par S. Amand.

MARCHIENNES-AU-PONT, bg de Belgique (Hainaut), à 12 kil. S. O. de Namur; 1200 hab. Houille aux env. Kléber y battit les Impériaux en 1794.

MARCIAC, ch.-l. de c. (Gers), à 25 kil. O. de Mirande; 1500 hab. Verreries.

MARCIANOPOLIS, anc. capit. de la Mésie-Inf., est auj. *Preslav* ou *Brahilov* en Bulgarie. Elle reçut son nom en l'honneur de *Marciana*, sœur de Trajan. Prise par les Goths en 245, puis par les Bulgares qui la nommèrent *Peristhlaba*, d'où *Preslav*.

MARCIEN, *Marcianus*, empereur d'Orient de 450 à 457, né vers 391 en Thrace, d'une famille obscure, s'enrôla fort jeune, et s'éleva jusqu'au grade de tribun et au rang de sénateur, et fut, après la mort de Théodose le Jeune, épousé par Pulchérie, sœur de de cet empereur, qui avait été proclamée impératrice. Ce prince guerrier brava les menaces d'Attila, et par son attitude énergique le força à s'éloigner. Il fit triompher la foi catholique au concile de Chalcédoine, 451. L'Église grecque l'a canonisé et le fête avec Pulchérie, le 17 février.

MARCIEN, géographe grec du IVe siècle, né à Héraclée, sur le Pont-Euxin, écrivit un *Périple* dont il ne reste que des fragments. Il a été publié en 1600, avec trad. lat., dans les *Geographi Græci minores* de Dodwell, et en 1839, à Paris, par E. Miller.

MARCIGNY-LES-NONNAINS, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 25 kil. S. O. de Charolles; 2065 h. Linge de table. Anc. prieuré de femmes.

MARCILLAC, ch.-l. de c. (Aveyron), sur le Craynaux, à 22 kil. N. O. de Rhodez; 1500 hab. Bestiaux, vins, huile de noix.

MARCILLAT, ch.-l. de c. (Allier), à 25 kil. S. de Montluçon; 500 hab. Houille aux environs.

MARCILLY-LE-HAYER, ch.-l. de c. (Aube), à 25 k. S. E. de Nogent-sur-Seine; 600 hab.

MARCION, hérésiarque du IIe siècle, né à Sinope en Paphlagonie, avait été ordonné prêtre. Chassé de l'église pour avoir séduit une vierge, il se lia avec l'hérétique Cerdon, et se mit à dogmatiser; il enseignait qu'il y a deux principes, l'un auteur du bien, dont l'âme est une émanation, l'autre auteur du mal, dont le corps est l'ouvrage; il attribuait l'ancienne loi au mauvais principe et la nouvelle au bon; rejetait la plus grande partie du Nouveau Testament et des épîtres de S. Paul, etc. Il vint en Italie, en Égypte, en Syrie, en Perse, un grand nombre de partisans fanatiques, connus sous le nom de *Marcionites*.

MARCIUS. *V.* le surnom qui suit ce nom.

MARCK (La). *V.* LA MARCK.

MARCKOLSHEIM, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 14 kil. S. E. de Schelestadt; 1500 hab. Tabac, chanvre, blanchisserie de toiles, poterie.

MARCODURUM, v. de Germanie, auj. *Duren*.

MARCOING, ch.-l. de cant. (Nord), à 8 kil. S. O. de Cambray; 1301 hab. Sucre de betterave.

MARCOMANS, *Marcomanni*, peuple de Germanie, habitait au temps d'Auguste sur les deux rives de l'*Albis* (Elbe), dans les monts Hercyniens; puis ils envahirent la Bohême actuelle d'où ils chassèrent les *Boii* et eurent alors les Quades pour voisins à l'E. Unis à ces derniers, ainsi qu'aux Iazyges et aux Van-

dales, ils envahirent l'Italie sous Marc-Aurèle, de 167 à 174, mais ils furent repoussés.

MARCOMIR, nom de plusieurs princes que l'on fait régner sur les Francs bien avant Pharamond. Marcomir I serait le fils du Troyen Anténor et aurait conduit les Francs de la Troade en Germanie. — Marcomir III est placé sous le règne de l'empereur Claude. — Marcomir V est supposé le père de Pharamond. L'histoire de ces princes imaginaires est racontée sérieusement par l'abbé Trithême dans son livre *De Origine Francorum*.

MARCO-PAOLO ou **POLO**. *V.* POLO.

MARCOUSSIS, bourg de Seine-et-Oise, à 35 kil. E. de Rambouillet. Château qui appartenait au comte d'Entragues, père de la marquise de Verneuil. Condé y fut enfermé en 1650.

MARCQ-EN-BARŒUL, bourg du dép. du Nord, à 5 kil. N. de Lille; 1831 hab. Importante maison d'éducation ecclésiastique. Brasseries; filatures de laines; fabriques de sucre indigène, de bleu d'azur, d'huile, de vinaigre de grains.

MARCULFE, moine français que l'on présume avoir vécu dans le VIIe siècle, a réuni dans un recueil les formules des contrats et des actes publics les plus usités de son temps. Cette précieuse collection a été publiée par J. Bignon, Paris, 1613, et par Baluze, dans ses *Capitulaires des rois de France*, et réimpr. par M. de Rozières, 1860.

MARCUS, prénom très-commun chez les Romains; on l'écrit *M.* par abréviation. *V.* le nom qui le suit.

MARCUS GRÆCUS, auteur d'un livre intitulé : *Liber ignium ad comburendos hostes* (publié en 1804, par Laporte du Theil); on y trouve, entre cent recettes ridicules, quelque chose d'analogue à la composition de la poudre, et de curieux détails sur le feu grégeois. On ne sait rien de cet auteur; on conjecture qu'il vécut au Xe siècle et que son livre, qui n'existe auj. qu'en latin, fut originairement écrit en grec.

MARDES, peuple de la Médie, sur le bord méridional de la mer Caspienne, entre les *Gelæ* à l'O. et les *Tapyres* à l'E. Leur pays, à peu près le Mazandéran actuel, fit partie de l'empire Médo-Perse, puis de celui d'Alexandre, etc. Pauvres, belliqueux et adonnés au brigandage, les Mardes n'étaient sujets que de nom.

MARDICK, village du dép. du Nord, à 10 kil. O. de Dunkerque, sur la mer; 250 hab. Il a donné son nom à un petit canal. C'est à Mardick que Chifflet place l'*Itius Portus* des anciens, port important sous les Romains. Mardick fut pris par Turenne en 1657 et assuré à la France par le traité des Pyrénées (1659); Louis XIV voulut en relever les fortifications; mais les Anglais en obtinrent la destruction en 1717, en vertu du traité de la *Quadruple alliance*.

MARDIN, *Marde* ou *Miride*, v. de la Turquie d'Asie (Aldjézireh), à 81 kil. S. E. de Diarbekir; 27 000 hab. Bâtie en amphithéâtre. Elle est ceinte de murs et a quelques fortifications. Plusieurs mosquées et des églises chrétiennes, une medresseh ou collége musulman. Maroquin estimé. — Ville fort ancienne, et longtemps importante; mais elle souffrit beaucoup des invasions des Tartares au XIIIe siècle.

MARDOCENTÈS, roi arabe, conquit l'empire de Babylone sur les descendants de Nemrod, vers 2218 av. J.-C., et y fonda une dynastie qui régna 225 ans, jusqu'au renversement de Nabonad par Bélus, roi d'Assyrie (1993).

MARDOCHÉE, Juif célèbre, issu des Juifs qui avaient été emmenés en captivité à Babylone par Nabuchodonosor, fit épouser Esther, sa nièce, au roi Assuérus (Artaxerxès I?), et découvrit une conspiration tramée contre ce prince. Mardochée ayant refusé de s'agenouiller devant l'Amalécite Aman, favori du roi, ce ministre voulut le faire mourir ainsi que tout son peuple; mais la protection d'Esther le sauva, et Aman, convaincu de conspirer, subit à sa place le dernier supplice. On place cet événement vers 453 av. J.-C.

MARDONIUS, général des Perses, gendre de Darius, conduisit, en 492 av. J.-C., à travers la Thrace, une armée perse destinée à envahir la Grèce et soumit la Macédoine, mais vit sa flotte brisée par la tempête sur les rochers voisins du mont Athos. En 480, il combattit aux Thermopyles et à Salamine; il fut complétement défait par Pausanias à Platées, 479 et périt dans la bataille.

MAREB, riv. qui naît en Abyssinie, coule au S. O., puis au N. O., entre en Nubie, et se perd dans les sables. Quelques-uns croient qu'il reparaît ensuite et se jette dans l'Atbarah après un cours de 700 kil.

MARÉCHAL, *marescallus*, mot dont l'origine n'est pas bien connue, se rencontre dès les premiers temps de la monarchie. Il a désigné d'abord un officier supérieur placé sous les ordres du connétable ou du général en chef, et que l'on nommait *maréchal de l'host* (c.-à-d. de l'armée), *maréchal de camp*. Les maréchaux de camp de l'armée du roi étaient appelés *maréchaux de France*, pour les distinguer des maréchaux de camp des autres seigneurs féodaux. Les maréchaux de France furent dès 1185 élevés au-dessus de tous les autres maréchaux de camp: ils acquirent une importance de plus en plus grande, surtout après la suppression de la dignité de connétable, en 1627; depuis cette époque, la dignité de maréchal de France est la plus élevée de l'armée. Un bâton, appelé bâton de maréchal, est la marque distinctive de cette haute dignité. — Avant François I, les fonctions de maréchal étaient purement temporaires; ce fut ce prince qui le premier nomma des maréchaux à vie. Supprimé en 1792, le maréchalat fut rétabli en 1804 par Napoléon Ier; les titulaires furent appelés *maréchaux d'Empire*. Le nombre des maréchaux a beaucoup varié : fixé à 4 par François I, il fut porté jusqu'à 20 sous Louis XIV. Sous Napoléon il y en eut 18; auj. le maximum est 12. — Une dignité de *maréchal général* fut instituée en 1621, en faveur de Lesdiguières; elle fut aussi conférée à Turenne, à Villars, au maréchal de Saxe, et à Soult en 1847. — Napoléon I créa en 1806 la charge de *grand maréchal du palais*, dont le titulaire était chargé de veiller spécialement à la sûreté de l'Empereur. Ce poste fut occupé sous Napoléon I par Duroc, par Bertrand, et sous Napoléon III par le maréchal Vaillant. — Chez les étrangers le titre de *maréchal* est porté par plusieurs grands officiers; tels sont : le *grand maréchal de l'Empire*; le *maréchal de l'Église*; le *maréchal de la diète*; le *grand maréchal* de Pologne; les *feld-maréchaux*. — Dans la guerre des Albigeois, on donna le titre de *maréchal de la Foi* à Gui de Lévis, qui accompagna Simon de Montfort : ce titre resta héréditaire dans sa famille. — Le titre de *lord maréchal* est héréditaire en Écosse dans la famille des comtes de Keith. C'est un membre de cette famille qui fonda en 1593 le *Collége Maréchal* à Aberdeen. *V.* KEITH.

MARÉCHAL (Sylvain), écrivain, né à Paris en 1750, mort en 1803, commença à se faire connaître par des poésies pastorales dans lesquelles il prenait le nom de *Berger Sylvain*; fut quelque temps bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, mais perdit sa place pour avoir publié des écrits irréligieux. Chaud partisan de la Révolution, il fut un des chantres de la liberté et de la déesse *Raison*; il affichait un grossier athéisme, et fut particulièrement lié avec l'astronome Lalande, qui partageait ses opinions désolantes. On a de lui des *Bergeries*, 1770; *le Pibrac moderne*, 1781; *Fragment d'un poëme sur Dieu, ou le Lucrèce moderne*, 1781; *l'Age d'or*, 1782; *Code d'une société d'hommes sans Dieu*, 1797; *Voyage de Pythagore*, 1799; *Dictionnaire des Athées*, 1800. Dans ce *Dictionnaire*, œuvre de folie, on voit figurer parmi les athées Bossuet, Fénelon, Leibnitz, à côté d'Épicure et du baron d'Holbach.

MARÉCHAUSSÉE, corps de cavaliers chargé en France, avant la Révolution, de veiller à la sûreté publique, était placé sous les ordres immédiats des

maréchaux. *V.* l'art. MARÉCHAUX dans notre *Dictionn. univ. des Sciences.*

MAREMME (la) ou MAREMMES (les), c.-à-d. en italien *le littoral*, territoire de la Toscane, sur la côte O., entre Livourne et Piombino, est très-fertile, mais marécageux, malsain et peu peuplé : on n'y trouve que quelques pasteurs nomades qui y conduisent des troupeaux de buffles. C'était dans l'antiquité une contrée florissante de l'Étrurie, où se trouvaient les villes de Cosa, de Populonia, etc., dont on voit encore les ruines. Une influence insalubre ne s'y est manifestée que depuis le XVe siècle. On y a exécuté de 1828 à 1832 des travaux qui l'ont un peu assainie.

MARENGO, village de l'Italie sept. (province d'Alexandrie), à 4 kil. S. E. d'Alexandrie, près du confluent du Fontanone et du Tanaro, est célèbre par la victoire que Bonaparte, premier consul, y remporta sur Mélas et les Autrichiens (14 juin 1800) : la soumission de l'Italie, la fin de la seconde coalition et la paix de Lunéville en furent les résultats. — Sous l'Empire, on donna le nom de Marengo à un dép. qui avait pour ch.-l. Alexandrie : il répond à peu près aux prov. actuelles d'Alexandrie, d'Asti et de Casale.

MARENGO, colonie française de l'Algérie, arr. de Blidah, est située dans la partie O. de la Métidja, à 86 kil. S. O. d'Alger; 600 hab. Fondée en 1849.

MARENNES, ch.-l. d'arr. (Charente-Inf.), sur la Seudre, à 2 kil. de l'Atlantique, et à 41 kil S. de La Rochelle; 2000 hab. Port, trib. de 1re inst. et de commerce. Ville assez bien bâtie, mais peu salubre. Grand commerce de sel, de vins et d'eaux-de-vie. Bonnes huîtres vertes, très-renommées.

MARENNES (les), ou MARENSIN, petit pays de l'anc. Gascogne, s'étend le long de la côte, entre Dax et l'Océan; lieux princ., Cap-Breton et Magescq. Il est auj. compris dans le dép. des Landes. Pays couvert de marais; chênes-liéges, pins dont on tire de la résine et de la poix.

MAREOTIS (lac), auj. *Mariout*, lac de la Basse-Égypte, à l'O. du Delta, près d'Alexandrie, communiquait à la Méditerranée par le bras Canopique du Nil. Ses bords produisaient des vins exquis.

MARESCHAL (Georges), chirurgien, né à Calais en 1658, m. en 1736, devint en 1688 chirurgien en chef de la Charité, fut nommé en 1703 premier chirurgien de Louis XIV, et conserva ce poste sous Louis XV. C'est un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la chirurgie en France; il fut un des fondateurs de l'Académie de chirurgie. On n'a de lui que quelques *observations*, dans les *Mémoires* de cette Académie.

MARESCOT (Armand Samuel), général du génie, né à Tours en 1758, m. à Vendôme en 1832, prit part comme chef de bataillon au siége de Toulon, où il connut Bonaparte, avec lequel il eut de vives contestations, défendit Maubeuge en 1794, prit Charleroi, après avoir essuyé un échec devant cette ville; s'empara de Landrecies, de Maëstricht (nov. 1794), et fut après ce succès nommé général de division; défendit Landau et le fort de Kehl (1796), rendit en 1797 et 98 les plus grands services dans les armées de Rhin-et-Moselle et d'Allemagne, et fut nommé inspecteur général du génie après le 18 brumaire (1799). Il accompagna le général Dupont en Espagne, et eut le malheur de signer avec lui la capitulation de Baylen (1808) : il fut pour ce fait destitué, incarcéré trois ans, puis exilé à Tours. Il fut sous la Restauration réintégré dans son grade, fait pair et marquis. On a de lui une *Relation des principaux siéges faits en Europe par les armées françaises depuis* 1792, Paris, 1806.

MARET (Hugues Bernard), duc de Bassano, né à Dijon en 1763, m. en 1839, était fils d'un médecin distingué et fut d'abord avocat au parlement de Bourgogne. Venu à Versailles en 1789, il y publia les bulletins de l'Assemblée nationale, et jeta ainsi les fondements du *Moniteur universel*. Envoyé comme ambassadeur à Naples en 1792, il fut enlevé en route par les Autrichiens : il ne recouvra la liberté qu'en 1795, étant échangé contre la fille de Louis XVI. Après le 18 brumaire, le général Bonaparte, qui avait reçu de lui de nombreux services lorsqu'il n'était encore que simple lieutenant, le nomma secrétaire général des consuls, puis ministre secrétaire d'État, 1804. Il accompagna l'Empereur dans toutes ses campagnes, fut admis à ses plus secrètes délibérations et chargé de la rédaction de ses instructions et de ses bulletins. Nommé en 1811 duc de Bassano, il reçut en même temps le portefeuille des affaires étrangères, et en 1813 celui de la guerre. Exilé par les Bourbons après 1815, il ne put rentrer en France qu'en 1820. Nommé pair de France en 1831 par le roi Louis-Philippe, il fut un instant ministre de l'intérieur et président du conseil (10-18 nov. 1834). Maret était un homme infatigable au travail, un politique habile et honnête; il sut, par la modération de son caractère, se concilier l'estime et l'affection des étrangers eux-mêmes. Ami des lettres, il fut admis à l'Académie Française en 1803, et à celle des sciences morales en 1830

MARETIMO, *Hiera*, île de la Méditerranée, à 32 k. de la côte O. de la Sicile, sert de prison d'État. C'est une des anciennes îles Égades.

MAREUIL, ch.-l. de c. (Dordogne), à 23 kil. S. E. de Nontron; 1000 hab. Bonneterie, filatures. Bons vins rouges. — Autre ch.-l. de c. (Vendée), sur le Lay, à 22 kil. S. E. de Napoléon-Vendée; 1200 hab.

MARFÉE (bois de la), en Champagne, dans le dép. actuel des Ardennes, non loin de Sedan. Il s'y livra en 1641 un combat entre les troupes royales, commandées par le maréchal de Châtillon, et plusieurs princes français coalisés contre le cardinal de Richelieu. Les rebelles furent vainqueurs; mais le comte de Soissons, l'un d'eux, y fut tué.

MARFORIO, antique statue de marbre, de dimension colossale, représentant un fleuve couché, qui fut trouvée dans le *Forum de Mars* (*Martis foro*), d'où son nom. Elle était placée près du palais Braschi. On venait autrefois afficher secrètement sur cette statue des satires contre les grands et contre le gouvernement. Elle fut enlevée de sa place en 1784 et placée dans la cour du musée capitolin.

MARGAT, v. de Syrie, dans le pachalik de Tripoli, et à 50 k. N. de cette ville, sur un roc escarpé. Cédée aux Hospitaliers en 1180, par Renauld, seigneur de Margat, elle leur servit de retraite après la prise de Jérusalem par Saladin, 1187, et resta en leur pouvoir jusqu'au temps où ils furent chassés de Syrie.

MARGATE, v. d'Angleterre (Kent), dans l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise, à 120 k. E. S. E. de Londres; 12 000 h. Chemin de fer. Maisons élégantes dans la partie moderne de la ville. Grand commerce de grains. Bains de mer.

MARGAUX (CHÂTEAU-). *V.* CHÂTEAU-MARGAUX.

MARGERIDES (monts), branche des Cévennes, se détache de cette chaîne au N. du dép. de la Lozère, près de la source du Chapeau-Roux, affluent de l'Allier, court au N. O. en traversant les dép. de la Hte-Loire et du Cantal, et va se lier au Plomb du Cantal. Sa plus haute cime ne dépasse pas 1560^m.

MARGHILAN, v. et fort du Turkestan (khanat de Khokan), à 80 kil. S. E. de Khokan, sur un affluent du Sir-Daria. On y conserve un drapeau rouge qu'on prétend avoir appartenu à l'armée d'Alexandre le Grand. Draps d'or et d'argent, velours, étoffes diverses.

MARGIANE, *Margiana*, contrée de l'Asie anc., située au N. de la Bactriane, et parfois comprise dans la Bactriane même, était arrosée par le *Margus*, d'où son nom, et avait pour ch.-l. *Antiochia Margiana*.

MARGRAFF (George), médecin et voyageur, né en 1610 à Liebstædt (Misnie), s'attacha au comte de Nassau, gouverneur des établissements hollandais au Brésil, et visita tout le Brésil par ordre de ce prince (1636-42). Ayant entrepris un voyage en Guinée, il périt dans ce pays, victime de l'insalubrité du climat. Il a laissé une excellente *Histoire naturelle du Brésil*, en lat., publiée par J. de Laët, Amst., 1648.

MARGRAFF (André Sigismond), chimiste, né à Berlin en 1709, m. vers 1782, fut membre de l'Académie de

cette ville, directeur de la classe de physique, associé de l'Académie des sciences de Paris. On lui doit des découvertes précieuses en chimie, notamment de nouvelles recherches sur l'acide formique; c'est lui qui le premier a extrait la potasse du tartre et du sel d'oseille, et qui a retiré du sucre de la betterave, 1745 : il eut le mérite de prévoir l'avenir de cette découverte. Il employa un des premiers la voie humide dans l'analyse organique, et appliqua le microscope à l'étude des sciences. Ses opuscules, presque tous en français, se trouvent, soit dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, soit dans les *Miscellanea berolinensia*. Ils ont été réunis à Berlin, 1762, 2 v. in-8.

MARGRAVE (de l'allemand *marck*, marche, frontière, et *graff*, comte), titre donné autrefois par les empereurs aux seigneurs qu'ils chargeaient de la défense des *marches* ou provinces-frontières. Plusieurs princes d'Allemagne ont conservé ce titre, parce que leurs principautés étaient primitivement des *marches*. Le margrave dépendait immédiatement de l'empereur, et non du duc dans le territoire duquel se trouvait le margraviat. Au XIIe siècle, la dignité des margraves devint héréditaire; bientôt après, ils furent créés princes immédiats de l'empire. On compte actuellement 4 margraviats ; celui de Brandebourg (au roi de Prusse), celui de Misnie (au roi de Saxe), celui de Bade (au grand duc de Bade), et celui de Moravie à l'empereur d'Autriche). — Le titre français de *marquis* a la même origine que celui de *margrave*.

MARGUERITE (Ste), *Margarita*, vierge et martyre, née, à ce qu'on croit, à Antioche en Pisidie. On ne sait rien de certain sur elle : on croit qu'elle subit le martyre à Antioche, vers 275, pour avoir refusé de renier la foi chrétienne et d'épouser Olybrius, gouverneur de la ville, qui était païen. On la fête le 20 juillet. Elle est la patronne de Crémone.

MARGUERITE (Ste), reine d'Écosse, fille d'Édouard, prince anglais, et d'une princesse de Hongrie, née en Hongrie en 1046, épousa en 1070 Malcolm III, roi d'Écosse, exerça, par sa beauté et ses vertus, un grand ascendant sur l'esprit de ce prince, et ne s'en servit que pour faire du bien et adoucir le sort du peuple. Son époux et son fils ayant été tués en 1093 sur le même champ de bataille, elle en mourut de chagrin trois jours après. On la fête le 10 juin.

MARGUERITE DE PROVENCE, reine de France, fille aînée de Raymond Béranger IV, comte de Provence, née en 1221, morte en 1295, fut mariée en 1234 à Louis IX, et se montra par ses vertus digne de son époux. Elle l'accompagna dans sa première croisade, et déploya le plus grand courage lorsqu'il eut été fait prisonnier : ce fut elle qui détermina les Croisés à résister dans Damiette aux Infidèles après la défaite de Mansourah. Elle devint le conseil secret du roi après la mort de la reine Blanche et réussit, en 1255, à l'empêcher d'abdiquer pour se faire dominicain. Après la mort du roi elle se retira dans un couvent.

MARGUERITE DE BOURGOGNE, reine de France, fille de Robert II, duc de Bourgogne, épousa en 1305 Louis le Hutin, qui n'était pas encore roi de France. Elle était jeune, belle et spirituelle; mais son goût effréné pour le plaisir l'entraîna aux plus coupables déportements : en 1314, cette princesse fut, ainsi que sa belle-sœur, Blanche de la Marche, convaincue d'adultère avec les deux frères, Philippe et Pierre Gaultier d'Aulnay, gentilshommes normands. On enferma les deux princesses au Château-Gaillard d'Andely; Marguerite y fut, quelques mois après, étranglée par l'ordre de son mari, à l'âge de 25 ans (1315).

MARGUERITE D'ÉCOSSE, reine de France, née en 1425, morte en 1444, était fille de Jacques I, roi d'Écosse. Elle fut fiancée dès 1428 au Dauphin Louis (Louis XI), mais ne se réunit à lui qu'en 1436. Les Anglais, dont cette alliance contrariait la politique avaient tout fait pour s'y opposer : ils tentèrent même, mais vainement, d'enlever la jeune princesse pendant la traversée. Marguerite aimait les lettres et avait plaisir à entendre Alain Chartier (*V.* ce nom). Louis l'avait rendue si malheureuse qu'elle dit en mourant : *Fi de la vie ! qu'on ne m'en parle plus.*

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre, sœur de François I, née en 1492, morte en 1549. Elle épousa en 1509 le duc d'Alençon. Devenue veuve, elle fut mariée en 1527 au roi de Navarre, Henri d'Albret, dont elle eut Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. Elle aimait beaucoup François I, qui avait aussi pour elle un grand attachement et qui la surnommait *la Marguerite des Marguerites* (la Perle des Perles); elle alla le trouver à Madrid pendant sa captivité et travailla de tout son pouvoir à lui faire rendre la liberté. Dans son roy. de Navarre, Marguerite fit fleurir le commerce, favorisa les lettres et les cultiva elle-même avec succès. On lui reproche d'avoir incliné vers la Réforme. Elle accueillit dans sa petite cour de Nérac Clément Marot, Dolet, Calvin, et fit tous ses efforts pour réconcilier les Catholiques et les Protestants. On a d'elle *l'Heptaméron ou Nouvelles de la reine de Navarre* (imprimé en 1559), recueil de contes imités de Boccace; on y trouve beaucoup d'imagination et d'esprit, mais parfois aussi la licence de l'époque. Marguerite a laissé en outre des poésies d'un tour facile et pleines de grâce, qui furent publiées en 1547 à Lyon sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des princesses* et des *Lettres* (publiées en 1841 par Génin). Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris en 1852.

MARGUERITE DE FRANCE, duchesse de Berry, fille de François I, née en 1523, morte en 1574, cultiva les lettres, fut, à l'exemple de son père, la protectrice des savants, notamment de l'Hôpital, Ronsard, Daurat, et fit fleurir l'Université de Bourges, capitale de son duché; elle possédait elle-même le grec et le latin. Elle épousa en 1559 Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et alla se fixer à Turin; elle attira à l'université de cette ville les jurisconsultes les plus fameux; elle se fit tellement chérir de ses sujets qu'ils la nommèrent *la Mère des peuples*.

MARGUERITE DE FRANCE OU DE VALOIS, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de France, et de Catherine de Médicis, née en 1553, fut mariée en 1572 au prince de Béarn, depuis Henri IV. Cette union, faite par la cour dans le but de tromper les Protestants à la veille de la St-Barthélemy, ne fut point heureuse : les deux époux ne sentaient l'un pour l'autre aucun penchant; bientôt l'un et l'autre cherchèrent de leur côté de nouveaux objets d'affection, et Henri, éclairé sur les infidélités de sa femme, se vit obligé de la faire enfermer au château d'Usson en Auvergne. Lorsqu'il fut devenu roi de France, il sollicita du pape Clément VIII et obtint l'annulation de ce mariage (1599). Depuis ce temps cette princesse vécut tantôt en Auvergne, tantôt à Paris, dans un palais séparé; néanmoins le bon roi fournissait à ses dépenses, et allait même lui faire de fréquentes visites. Elle mourut en 1615, laissant de curieux *Mémoires* sur les événements qui se sont passés de 1555 à 1582 (publiés en 1628, souvent réédités, notamment par MM. Guessard, Lalanne et Caboche. On a en outre de cette princesse des *Lettres* et des *Poésies*, dans le goût de Ronsard et Dubartas.

MARGUERITE DE VALDEMAR, *la Sémiramis du Nord*, reine de Norvége, de Danemark et de Suède, fille de Valdemar, roi de Danemark, née en 1353, m. en 1412, épousa en 1363 Haquin, roi de Norvége. A la mort de Valdemar, 1376, elle fit proclamer son fils Olaüs roi de Danemark sous sa tutelle; son mari étant mort en 1380, elle devint également régente de la Norvége; enfin, profitant d'une révolte des Suédois contre leur roi Albert de Mecklembourg, elle se fit proclamer reine de Suède en 1387, battit Albert à Falkœping en Vestrogothie, et le contraignit à abdiquer. Ayant perdu la même année son fils Olaüs, elle choisit pour lui succéder Éric, son petit-neveu, le fit reconnaître roi par les trois pays, et convoqua en 1397 à Calmar une assemblée de députés de tous ses États qui rédigea le célèbre acte *d'union* par lequel les royaumes de Danemark, de Suède et de Norvége étaient unis à per-

pétuité. Cette princesse joignait l'énergie d'un grand homme aux grâces et aux qualités de son sexe.

MARGUERITE D'ANJOU, reine d'Angleterre, fille de René, dit *le Bon*, roi titulaire de Sicile, avait été élevée à la cour de France, et mariée en 1445 à Henri VI, roi d'Angleterre. Elle prit bientôt un empire absolu sur ce roi imbécile et gouverna pour lui. Lorsqu'éclata la guerre des Deux-Roses, elle se mit à la tête du parti de Lancastre (Rose-Rouge) : battue par le duc d'York à St-Alban, en 1455, puis à Northampton, en 1460, elle remporta la même année à Wakefield une éclatante victoire. Le duc d'York y perdit la vie, mais son fils le remplaça aussitôt, se fit proclamer roi sous le nom d'Édouard IV, battit les troupes de Marguerite à *Towton*, 1461, et la força à chercher un asile en France. Elle n'obtint de Louis XI qu'un faible secours; néanmoins elle tenta de nouveau la fortune, mais elle vit ses espérances ruinées par la bataille d'Exham, 1463; elle tomba, dans sa fuite, au milieu d'une bande de voleurs : elle allait être dépouillée, lorsqu'elle se fit connaître à l'un d'eux, qui la sauva et la ramena en France. Quelques années après, elle vit ses affaires un instant relevées par Warwick, qui avait abandonné le parti d'York pour celui de Lancastre; mais elle perdit en 1471 la bataille décisive de Tewksbury : tombée alors avec son fils au pouvoir de l'ennemi, elle vit massacrer ce fils et fut enfermée à la Tour. Elle ne recouvra sa liberté qu'en 1475, par la médiation de Louis XI, et mourut en France en 1482.

MARGUERITE D'AUTRICHE, fille de l'empereur Maximilien I et de Marie de Bourgogne, née en 1480, morte en 1530, fut fiancée, en 1483, au Dauphin, depuis Charles VIII, qui la renvoya à son père en 1491 pour épouser Anne de Bretagne; en 1497, à l'infant d'Espagne, fils de Ferdinand et d'Isabelle, qui mourut peu après; et fut enfin mariée en 1501 à Philibert le Beau, duc de Savoie, qu'elle perdit après quatre ans d'une union heureuse, et à qui elle fit élever un magnifique mausolée (*V.* BROU). En 1506, elle fut nommée par Maximilien gouvernante des Pays-Bas. Elle assista, en qualité de plénipotentiaire, aux conférences de Cambrai, et conclut le traité de paix de 1508 avec le cardinal d'Amboise; ce qui ne l'empêcha pas en 1515 de déterminer le roi d'Angleterre à entrer dans une nouvelle ligue contre la France. En 1529, elle conclut avec la duchesse d'Angoulême, Louise de Savoie, le traité de Cambrai, dit *paix des Dames*, traité fort avantageux à l'Autriche. Pendant son administration, l'agriculture et les arts firent des progrès remarquables dans les Pays-Bas. Cette princesse avait l'esprit cultivé : elle a laissé un *Discours de sa vie et de ses infortunes*, et des *Chansons*, restées inédites.

MARGUERITE DE PARME, duchesse de Florence, de Parme et de Plaisance, puis gouvernante des Pays-Bas, était fille naturelle de Charles-Quint, et petite-nièce de Marguerite d'Autriche. Elle épousa Alexandre de Médicis, duc de Florence, et après sa mort, Octave Farnèse, petit-fils du pape Paul III, et duc de Parme et de Plaisance (1538). Nommée par Philippe II gouvernante des Pays-Bas (1559), elle montra beaucoup de prudence, prit Granvelle pour ministre, et tâcha de ramener les insurgés par la douceur; mais elle fut au bout de peu de temps (1567) remplacée par le duc d'Albe, dont les cruautés la firent vivement regretter. Elle se retira en Italie où elle mourut en 1586. Elle eut pour fils Alexandre Farnèse, qui fut aussi gouverneur des Pays-Bas.

MARGUERITE (île), île de la mer des Antilles, l'une des îles-sous-le-Vent, près de la côte N. du Vénézuela, par 66° 47' long. O., 11° 3' lat. N., est séparée du continent par un canal de 20 kil. de large et fait partie du dép. de l'Orénoque. Elle a 62 k. sur 36 et 12 000 h.; ch.-l., L'Assomption. Fortifications redoutables. Pêcherie de perles (*margarita*), d'où le nom de l'île. — Colomb découvrit cette île en 1498. Les Espagnols y fondèrent quelques établissements; mais les Hollandais les ruinèrent en 1662. Il s'y livra plusieurs combats au commencement de ce siècle dans la guerre de l'Indépendance.

MARGUERITTES, ch.-l. de cant. (Gard), à 5 kil. N. E. de Nîmes; 1750 h. Station de chemin de fer.

MARGUS, *Margab*, fleuve de l'Asie ancienne, dans la Margiane, sortait des monts Paropamise, et se jetait dans l'Oxus. — Fleuve de Mœsie, sortait du mont *Orbelus*, et se jetait dans le *Danube*, à *Margum* (Passarovitz) : c'est auj. la *Moraca*.

MARIA (dona). *V.* MARIE, reine de Portugal.

MARIAMNE, princesse juive, fille d'Alexandre, fils du roi Aristobule, et d'Alexandra, fille du grand sacrificateur Hyrcan, fut épousée par Hérode le Grand, qui avait conçu pour elle une violente passion. Ce prince en avait déjà eu 2 fils, Alexandre et Aristobule, lorsque, dans un accès de jalousie, il la fit mettre à mort sur de faux soupçons (30 av. J.-C.). A peine l'ordre était-il exécuté qu'il en éprouva le plus vif regret, et tomba dans une sorte de délire pendant lequel il croyait encore voir et entendre Mariamne. Ce sujet tragique a été mis sur la scène par Hardy, Tristan et Voltaire.

MARIANA (Juan de), célèbre jésuite, né à Talavera en 1537, mort à Tolède en 1624, à 87 ans, enseigna la théologie à Rome, puis à Paris (1569), et se retira en 1574 à Tolède dans la maison des Jésuites, où il se consacra à la composition de ses ouvrages. On a de lui : 1° une *Histoire d'Espagne*, qui jouit d'une grande réputation; elle fut d'abord écrite en latin sous ce titre : *Historiæ de rebus Hispaniæ libri XXX*, Tolède, 1592-95; puis l'auteur la mit lui-même en espagnol (elle a été trad. en français par le P. Charenton, 1725); 2° un traité célèbre *De rege et regis institutione*, 1599, où il examine si l'on peut tuer un tyran et où il se décide pour l'affirmative. Après l'assassinat de Henri IV, on prétendit que la lecture de ce traité avait déterminé Ravaillac à commettre son crime, et le livre fut en conséquence brûlé à Paris en 1610 par arrêt du parlement. Mariana est surtout estimé comme historien : on l'a surnommé le *Tite-Live de l'Espagne* : son but est surtout de raconter; il recueille tout sans grande critique, miracles, légendes, contes, traditions; cependant il paraît être franc et impartial. Ses narrations ont de l'intérêt et de la rapidité; sa diction est claire, élégante et vigoureuse. Comme Tite-Live, il a mis des harangues dans la bouche de ses personnages.

MARIANI MONTES, auj. la *Sierra Morena*.

MARIANNA, v. du Brésil (Minas-Geraës), ch.-l. de prov., sur le Libeiro-do-Carmo, à 225 kil. N. de Rio-Janeiro; 7000 hab. Évêché. Mines d'or.

MARIANNE. *V.* MARIAMNE.

MARIANNES (les îles) ou DES LARRONS, chaîne de 17 îles du Grand-Océan (Polynésie), au N. E. des Philippines, au S. de l'archipel Monnin-Volcanique, par 141°-143° long. E., 12° 30'-20° 13' lat. N. Cet archipel a env. 3110 kil. carrés, et ne compte guères que 6000 hab. (jadis on en comptait 50 000). Climat chaud, mais tempéré par les brises de mer. Arbre à pain, citrons, oranges, cocos, bananes, etc. Les 5 îles les plus mérid. sont seules habitées : ce sont Guam, Tinian, Saypan ou St-Joseph, Agrigan, l'Assomption. — Les compagnons de Magellan découvrirent ces îles en 1521; Legaspi en prit possession au nom de Philippe II en 1565. Sous Philippe IV, on les nomma *Mariannes* en l'honneur de sa femme *Marie-Anne* d'Autriche, qui y envoya des missionnaires. La cruauté des Espagnols envers les indigènes a presque complétement dépeuplé cet archipel.

MARIANUM, v. de l'anc. Corse. *V.* BONIFACIO.

MARIE (Ste), la Sainte Vierge, mère de Jésus-Christ, était issue du sang royal de David et eut pour mère Ste Anne. Fiancée vers l'âge de 15 ans à S. Joseph, déjà âgé, elle habita Nazareth avec son époux, qui ne fut que le gardien de sa virginité. Peu après son mariage l'ange Gabriel lui apparut et lui annonça qu'elle concevrait par la vertu du Saint-Esprit, sans cesser d'être vierge; il lui dit de nommer son fils Jé-

sus (c.-à-d. *sauveur*) : neuf mois après naquit en effet le Sauveur. Marie l'emmena avec elle en Égypte pour le soustraire à la fureur d'Hérode qui, inquiet de certaines prophéties, voulait le faire périr, ainsi que tous les nouveau-nés de la Judée. Le danger passé, elle revint avec S. Joseph à Nazareth, où elle mena pendant plusieurs années une vie fort retirée. Elle accompagna Jésus pendant ses prédications et fut présente à son crucifiement. Marie est honorée, comme mère de Dieu, d'un culte particulier, et invoquée comme intercédant d'une manière toute-puissante auprès de son fils. L'Église fête les principaux événements de sa vie : le 8 déc., sa *Conception immaculée* dans le sein de Ste Anne; le 8 sept., sa *Nativité;* le 21 nov., sa *Présentation* au temple; le 25 mars, l'*Annonciation;* le 2 juillet, la *Visitation;* le 2 fév., la *Purification;* enfin le 15 août, l'*Assomption*, c.-à-d. son élévation au ciel. En outre le mois de mai lui est particulièrement consacré sous le nom de *Mois de Marie*.

MARIE de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare, se fit remarquer de Jésus par sa foi et son dévouement : c'est à sa prière qu'il ressuscita Lazare; c'est elle aussi qui six jours avant la Pâque versa sur les pieds de Jésus un parfum précieux et les essuya de sa chevelure. On la fête le 17 déc., avec Ste Marthe.

MARIE L'ÉGYPTIENNE (Ste), femme d'Égypte qui, après avoir mené la vie la plus dissolue à Alexandrie, se convertit miraculeusement à Jérusalem pendant la fête de l'exaltation de la Croix, et alla vivre dans le désert, s'imposant les plus dures privations; elle y mourut vers 421. On l'hon. le 9 avril.

MARIE MADELEINE. *V.* MADELEINE.

Reines et princesses de France.

MARIE DE BRABANT, fille de Henri III, duc de Brabant, née vers 1260, épousa en 1274 Philippe le Hardi, roi de France. Deux ans après, elle fut accusée par Labrosse, favori du roi, d'avoir empoisonné l'aîné des fils que Philippe avait eus d'une 1re femme; elle eût été condamnée à mort si son frère Jean de Brabant n'eût envoyé un chevalier qui défendit son innocence les armes à la main : l'accusateur, n'ayant pu soutenir sa calomnie, fut pendu. Elle survécut 36 ans à Philippe III, et mourut en 1321. Ancelot a composé un poëme en 6 chants sur *Marie de Brabant*, 1825.

MARIE D'ANGLETERRE, fille de Henri VII, roi d'Angleterre, née en 1497, épousa en 1514, à peine âgée de 17 ans, le roi de France Louis XII, qui en avait alors 52. Devenue veuve dès l'année suivante, elle s'unit peu après au duc de Suffolk, son amant, qui l'avait suivie en France comme ambassadeur. Elle en eut une fille, qui fut la mère de Jeanne Grey.

MARIE DE MÉDICIS, fille du grand-duc de Toscane François I et de Jeanne, archiduchesse d'Autriche, née à Florence en 1573, était d'une beauté remarquable. Elle épousa Henri IV en 1600 et fut mère de Louis XIII. D'un caractère altier et opiniâtre, elle fit le malheur de son époux et fut soupçonnée de n'avoir pas été étrangère au crime qui abrégea sa vie. Nommée régente après la mort de Henri IV, 1610, elle ne s'occupa qu'à détruire l'ouvrage de ce grand roi, donna sa confiance à d'indignes favoris, surtout à Concini, qu'elle prit pour principal ministre, et se rendit tellement odieuse à son propre fils que celui-ci fut obligé de l'éloigner de la cour dès qu'il fut majeur, 1617. Elle prit les armes contre lui, mais fut vaincue au Pont-de-Cé, 1620; malgré un raccommodement momentané, ménagé par Richelieu, qui était alors son conseil (1620), elle fut quelques années plus tard, après la *Journée des Dupes* (1630), reléguée par Richelieu lui-même à Compiègne, et enfin réduite à quitter la France (1631). Elle passa le reste de sa vie dans l'exil, séjournant successivement à Bruxelles, à Londres, et enfin à Cologne; elle mourut dans cette dernière ville en 1642, après avoir en vain sollicité de rentrer en France. On a dit, mais à tort, qu'elle avait été laissée dans le dénûment. Marie de Médicis aimait les arts : elle protégea particulièrement Philippe de Champagne et Rubens; on lui doit une belle collection des tableaux de Rubens; elle fit construire le palais du Luxembourg, le Cours-la-Reine (qui fait auj. partie des Champs-Élysées), l'aqueduc d'Arcueil. On peut consulter sur cette reine : l'*Histoire de la mère et du fils*, Amsterdam, 1730, ouvrage qui porte le nom de Mézeray, mais qui est probablement de Richelieu lui-même, et la *Vie de Marie de Médicis*, par Mme d'Arconville, 1774.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, née en 1638, épousa Louis XIV en 1660, et mourut en 1683. Elle se fit remarquer par sa douceur ainsi que par sa piété, et supporta sans murmurer les nombreuses infidélités du roi. Bossuet et Fléchier ont prononcé son oraison funèbre. C'est pour réclamer sa dot que Louis XIV fit la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté. *V.* DÉVOLUTION.

MARIE LECZINSKA, fille de Stanislas, roi de Pologne, née en 1703, épousa en 1725 Louis XV, auquel elle donna dix enfants, et mourut en 1768. Son père était dépouillé de son royaume et dans la détresse lorsqu'eut lieu ce mariage inespéré. Elle eut beaucoup à souffrir des infidélités de son mari et de l'orgueil de ses indignes maîtresses; en outre, elle eut la douleur de voir mourir la plupart de ses enfants.

MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, fille de l'empereur François I et de Marie-Thérèse, née en 1755, épousa en 1770 Louis XVI, alors duc de Berry et Dauphin de France. Les fêtes de ce mariage furent troublées par de graves accidents qui semblaient être de funestes présages. A peine montée sur le trône (1774), cette princesse, à laquelle on pouvait tout au plus reprocher un peu de légèreté, trop de fierté et de la prodigalité, fut en butte à toutes sortes d'attaques; la malheureuse affaire du *Collier*, à laquelle elle fut mêlée sans le savoir (*V.* ROHAN et LAMOTTE), vint encore la compromettre dans l'opinion publique (1785). Elle devint, au moment de la Révolution, l'objet de violentes préventions à cause de ses liaisons avec les ennemis des nouvelles institutions. Marie-Antoinette voulut partager tous les malheurs de son époux : elle se vit comme lui insultée et menacée aux 5 et 6 oct. 1789; l'accompagna dans sa fuite et fut ramenée à Paris avec lui après l'arrestation de Varennes (1791); fut renfermée au Temple, puis transférée à la Conciergerie, après avoir été séparée de ses enfants; eut à subir pendant sa captivité les plus indignes traitements et se vit enfin condamnée à mort, sous les imputations les plus infâmes et les plus calomnieuses; elle monta sur l'échafaud le 16 oct. 1793. Cette princesse supporta ses malheurs avec une héroïque résignation, que la religion seule pouvait inspirer; sa condamnation est l'opprobre de la Révolution française. La *Vie* de Marie-Antoinette a été écrite par MM. de Goncour, de Viel-Castel et de Lescure; M. Feuillet de Conches a publié sa *Correspondance et celle de Louis XVI*, 4 vol. in-8, 1865.

MARIE-LOUISE, impératrice de France, née en 1791, morte en 1847, était fille de François I, empereur d'Autriche, et fut épousée en 1810 par l'empereur Napoléon, qui avait fait de ce mariage une condition de la paix avec l'Autriche. Elle fut reçue en France avec enthousiasme, donna le jour l'année suivante à un fils, qui fut salué en naissant du titre de *roi de Rome* (*V.* REICHSTADT), fut pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814, régente de l'Empire, mais n'en eut jamais que le nom; abandonna Paris à l'approche des alliés sans rien tenter pour sauver l'Empereur et le pays; se laissa sans murmure, après l'abdication de Napoléon, éloigner de lui et séparer de son fils, protesta même publiquement contre le retour de Napoléon en 1815 et reçut du Congrès de Vienne, pour prix de sa docilité, le duché de Parme, à titre de possession viagère. Elle passa le reste de ses jours dans ce duché, vivant avec le comte de Neipperg, général autrichien, qui lui avait été donné par la cour de Vienne pour ministre, et dont elle eut trois enfants. Femme nulle, Marie-Louise fut également au-dessous de sa prospé-

rité et de son infortune : elle ne sut être ni impératrice, ni veuve, ni mère.

MARIE (la princesse) d'Orléans. *V.* ORLÉANS.

Princesses étrangères.

MARIE DE BOURGOGNE, fille unique de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, née à Bruxelles en 1457, morte à Bruges en 1482, n'était âgée que de 21 ans lorsqu'elle hérita des vastes États de son père. Exposée aux attaques de Louis XI et aux révoltes de ses propres sujets, elle chercha un époux qui pût lui servir de protecteur, et choisit en 1477 l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III. Cette union fit passer dans la maison d'Autriche les États des ducs de Bourgogne, et établit ainsi entre cette maison et la France une rivalité qui dura plusieurs siècles. Gaillard a écrit l'*Hist. de Marie de Bourgogne*, 1759.

MARIE D'AUTRICHE, petite-fille de Marie de Bourgogne, née à Bruxelles en 1503, morte en 1558, était fille de l'archiduc Philippe le Beau et sœur de Charles-Quint. Elle épousa en 1521 Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, qui fut tué à la bataille de Mohacz en 1526. En 1531 Charles-Quint lui confia le commandement des Pays-Bas : elle l'exerça pendant 15 ans avec une fermeté au-dessus de son sexe. Elle fonda en 1542 la ville de Marienbourg.

MARIE I TUDOR, reine d'Angleterre, née en 1516, de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, avait été élevée loin du trône, dans une sorte d'exil. A la mort de son frère Édouard VI, 1553, Jeanne Grey, voulut, à l'instigation du duc de Northumberland, lui disputer la couronne, mais elle trouva peu de partisans et tomba entre les mains de sa rivale, qui lui fit trancher la tête. Marie rétablit en Angleterre le Catholicisme, poursuivit les Réformateurs et en fit périr un grand nombre sur les échafauds et les bûchers, ce qui l'a fait surnommer *Marie la Sanglante*. Elle avait épousé en 1554 Philippe II, fils de Charles-Quint; mais elle fut délaissée par ce prince dès qu'il fut monté sur le trône d'Espagne. La perte de Calais, reprise par la France en 1558, lui porta le coup mortel; elle mourut la même année, sans laisser d'enfants.

MARIE II, reine d'Angleterre, fille aînée de Jacques II et de sa première femme, Anne Hyde, née en 1662, épousa à l'âge de 15 ans le prince d'Orange, depuis Guillaume III, et lui montra un tel dévouement qu'elle apprit avec des transports de joie la chute de son propre père, que son époux venait remplacer sur le trône (1688). Fille d'un père catholique, elle fut protestante fanatique. Elle mourut de la petite vérole en 1695.

MARIE DE LORRAINE, reine d'Écosse, fille de Claude, duc de Guise, née en 1515, fut mariée en 1534 à Louis II d'Orléans, duc de Longueville, qui mourut après trois ans de mariage; elle épousa en 1538 le roi d'Écosse Jacques V, devint mère de Marie Stuart, et resta veuve dès 1542. Nommée régente du roy. pendant la minorité de Marie Stuart, elle se laissa dominer par les Guise, ses frères, combattit sur leur conseil les progrès de la Réforme et ordonna des supplices qui irritèrent vivement la nation. Elle mourut en 1560, au moment où le pouvoir allait lui échapper.

MARIE STUART, reine d'Écosse et de France, fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, naquit en 1542, perdit son père huit jours après sa naissance, et fut aussitôt reconnue reine sous la tutelle de sa mère, Marie de Lorraine. Elle épousa en 1558 le Dauphin de France, qui l'année suivante devint roi sous le nom de François II. Veuve de ce prince après dix-huit mois de mariage, elle retourna, quoique à regret, en Écosse. Son attachement à la religion catholique souleva contre elle ses nouveaux sujets, qui avaient embrassé la Réforme avec fanatisme. Pensant se rendre populaire en épousant un Écossais, elle donna sa main, en 1565, au jeune Henri Darnley, son cousin, qui n'avait pour lui que sa beauté; mais cette union ne fut pas heureuse : H. Darnley, jaloux d'un Italien nommé David Rizzio, secrétaire et confident de la reine, le fit assassiner sous les yeux mêmes de Marie. Ce prince périt lui-même peu après (1567), d'une manière tragique, et l'on soupçonna Marie Stuart de n'être pas étrangère à sa mort : ce qui confirma ce soupçon, c'est que, trois mois après la catastrophe, elle épousa celui-là même qu'on accusait d'avoir consommé le meurtre de Darnley, le comte de Bothwell. Les Écossais, soulevés par Murray, son frère naturel, s'arment alors contre elle, s'emparent de sa personne, l'enferment au château de Loch-Leven et veulent la forcer d'abdiquer et d'abjurer la religion catholique. Elle parvient à s'échapper de sa prison, et se réfugie en Angleterre (1568), espérant trouver protection auprès de la reine Élisabeth, sa cousine. Mais cette princesse, dont elle s'était fait une ennemie jurée en prenant après la mort de Marie Tudor le titre de Reine d'Angleterre, et qui d'ailleurs était jalouse de sa beauté, la jeta dans une étroite prison, et la retint captive durant 18 ans. Plusieurs tentatives furent faites pour la délivrer, notamment par Norfolk (*V.* Th. HOWARD, 4ᵉ duc de Norfolk); mais toutes échouèrent. Une conspiration ayant été ourdie contre Élisabeth (*V.* BABINGTON), l'artificieuse reine saisit ce prétexte pour accuser Marie d'avoir trempé dans le complot, et la fit condamner à mort (1587). Elle subit le supplice avec une héroïque résignation, en protestant de son innocence. Marie Stuart passait pour la plus belle femme de son temps; elle avait en même temps l'esprit très-cultivé : on a conservé d'elle quelques poésies pleines de grâce et de sensibilité (cependant les célèbres *Adieux à la France* qu'on lui attribue ne sont pas d'elle, mais de Querlon). La mémoire de cette princesse, qui peut être regardée comme un martyr de la religion catholique, est chère à toutes les âmes sensibles; toutefois, malgré le vif intérêt qu'elle excite, on ne peut dissimuler qu'elle s'attira par des imprudences et peut-être par un crime la plus grande partie de ses malheurs. Elle eut, du reste, à lutter contre les ennemis les plus redoutables, notamment contre Murray, son frère naturel, qui aspirait au trône, et contre Knox, fougueux réformateur. Buchanan a écrit contre elle des libelles diffamatoires. De son mariage avec H. Darnley, Marie avait eu un fils, qui régna depuis sur l'Écosse sous le nom de Jacques VI et sur l'Angleterre sous celui de Jacques I. L'*Hist. de Marie Stuart* a été écrite en 1819 par Sévelinges, en 1851 par Dargaud, en 1852 par Mignet. L. Wiesener a publié en 1863 : *Marie Stuart et le comte de Bothwell*, où la reine est innocentée. Schiller a pris Marie Stuart pour sujet d'une de ses plus belles tragédies, imitée avec succès par P. Lebrun. Des *Lettres inédites de Marie Stuart* ont été publiées à Paris en 1844 par le prince de Labanoff, et en 1859 par A. Teulet.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, impératrice d'Allemagne et reine de Hongrie, née en 1717, fille de l'empereur Charles VI, épousa en 1736 le duc de Lorraine, François. Son père, n'ayant pas d'enfant mâle, lui assura sa succession par l'acte célèbre connu sous le nom de *Pragmatique-Sanction ;* mais à la mort de ce prince, en 1740, il s'éleva plusieurs compétiteurs, et Marie-Thérèse se vit attaquée de tous côtés : le roi de Prusse, Frédéric II, envahit la Silésie : l'Espagne lui disputa ses États d'Italie; enfin l'électeur de Bavière, soutenu par la France, lui enleva une partie de ses possessions sur le Rhin, et se fit couronner empereur sous le nom de Charles VII. Marie-Thérèse tint tête à tous ses ennemis; obligée de quitter Vienne, elle se réfugia en Hongrie, rassembla les nobles de ce pays, leur présenta son fils au berceau, et les intéressa si vivement à sa cause, que tous d'une commune voix s'écrièrent : *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa*. Secourue par l'Angleterre, elle battit l'électeur de Bavière à Dettingen en 1743; ce prince étant mort en 1745, elle rentra dans toutes ses possessions, et parvint à faire élire empereur son mari, qui fut couronné sous le nom de François I. Une paix générale fut signée à Aix-la-Chapelle en 1748, et Marie-Thérèse put s'occuper de réparer les maux de la guerre. Elle protégea les arts et le commerce, et

fonda des universités. Son règne ne fut plus guère troublé que par une nouvelle lutte avec la Prusse, connue sous le nom de guerre de Sept ans (1756-63); elle eut cette fois la France pour alliée, mais elle n'en fut pas moins forcée de céder la Silésie à Frédéric II par le traité d'Hubertsbourg. Marie-Thérèse eut part en 1772, avec l'impératrice de Russie et le roi de Prusse, à l'inique partage de la Pologne : elle y obtint la Gallicie et la Lodomirie. Elle mourut en 1780, et eut pour successeur l'aîné de ses fils, Joseph II, qu'elle avait fait couronner empereur dès 1765. Marie-Thérèse fut une grande princesse, pleine d'énergie et d'amour pour ses sujets : ses peuples lui décernèrent le glorieux titre de *Mère de la patrie*. Outre Joseph II, elle eut entre autres enfants : Léopold, grand-duc de Toscane; Ferdinand, duc de Modène; Marie-Antoinette, reine de France, et Marie-Caroline, reine de Naples. — On connaît sous le nom d'*Ordre militaire de Marie-Thérèse* un ordre institué en 1757 par cette impératrice en mémoire de la victoire remportée cette même année par ses troupes sur les Prussiens à Kollin. Il admet tous les braves sans distinction de naissance. La décoration est une croix d'or pattée, avec un médaillon rouge entouré du mot *Fortitudini ;* au revers est une couronne de laurier avec le chiffre de Marie-Thérèse. Le ruban est blanc et rouge.

MARIE DE MOLINA, reine de Castille et de Léon, fille d'Alphonse de Molina, issu du sang royal, épousa en 1282 Sanche IV, son cousin germain, fut nommée en 1295 régente de Castille pendant la minorité de son fils Ferdinand IV, et gouverna avec sagesse. Nommée de nouveau régente en 1312, à la mort de ce fils, elle résigna l'autorité pour prévenir des discordes, et mourut respectée en 1322.

MARIE-LOUISE, reine d'Espagne, fille de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, et d'Henriette d'Angleterre, née en 1662, fut mariée malgré elle, en 1679, à Charles II, roi d'Espagne, et mourut en 1689, à peine âgée de 27 ans. St-Simon prétend qu'elle fut empoisonnée par la comtesse de Soissons, dans du lait à la glace, d'après les suggestions de l'Autriche, qui craignait que l'influence de cette princesse ne fît passer à la France la succession espagnole.

MARIE-LOUISE, reine d'Espagne, née en 1754, m. en 1819, était fille de Philippe, duc de Parme. Elle épousa en 1765 le prince des Asturies, qui devint roi en 1788 sous le nom de Charles IV. Maîtresse de l'esprit de son faible époux, elle se laissa dominer elle-même par don Godoï (*V.* ce nom), et s'aliéna ses sujets et son propre fils. Après l'abdication de Charles IV (1808), abdication qu'elle avait appuyée, elle vécut successivement à Fontainebleau, à Marseille et à Rome, où elle mourut délaissée.

MARIE-LOUISE, reine d'Étrurie, 3e fille de la préc. et de Charles IV, née en 1782, m. en 1824, épousa en 1798 Louis de Bourbon, fils du duc de Parme, qui, en 1801, reçut le royaume d'Étrurie en échange de son duché. Veuve en 1803, dépossédée par les Français en 1807, elle vint partager en France la captivité de son père. En 1814, elle obtint pour son fils le duché de Lucques. Elle a laissé des *Mémoires*, rédigés en italien, traduits en français par Lemierre d'Argy, 1824, et insérés dans *les Mémoires relatifs à la Révolution française.*

MARIE-CAROLINE, reine de Naples, née à Vienne en 1752, fille cadette de l'emp. François I et de Marie Thérèse, mariée en 1768 à Ferdinand I, roi de Naples, domina son faible époux, mais se laissa dominer elle-même par un indigne favori, J. Acton, et par une femme dépravée, lady Hamilton. Elle ne gouverna que d'après l'impulsion de l'Angleterre, fit déclarer la guerre à la République française, fut forcée par l'invasion des Français de se réfugier 2 fois en Sicile (1799 et 1806), quitta l'île quand les Anglais y eurent établi le gouvt constitutionnel, 1812, et alla mourir à Schœnbrünn, 1814.

MARIE I, reine de Portugal, née en 1734, m. en 1816 fut mariée en 1760 à son oncle, qui devint roi sous le nom de Pierre III, et resta maîtresse de la couronne par la mort de son époux, en 1786; mais en 1790 elle fut atteinte d'aliénation mentale : son fils Jean (VI) gouverna en son nom. En 1807, lors de l'occupation du Portugal par les Français, elle fut emmenée par Jean VI au Brésil, où elle mourut.

MARIE II, connue d'abord sous le nom de *dona Maria*, reine de Portugal, fille de don Pedro Ier, empereur du Brésil, née à Rio-Janeiro en 1819, m. en 1855. Son père ayant renoncé en sa faveur au royaume de Portugal, 1826, elle fut fiancée à son oncle don Miguel, 1827, déjà régent du royaume; mais celui-ci avait usurpé le trône lorsqu'elle arriva en Europe. Don Pedro revint du Brésil pour rétablir sa fille : il n'y réussit qu'au bout de 5 années et au prix des plus grands sacrifices. Après l'expulsion de don Miguel (1834), dona Maria fut déclarée majeure, et la Constitution, que don Miguel avait abolie, fut remise en vigueur. Le règne de cette princesse fut troublé à la fois par les intrigues des hommes rétrogrades, partisans de don Miguel, et par l'opposition des libéraux : en 1851, après un mouvement militaire dirigé par le maréchal Saldanha, la Constitution fut modifiée dans un sens démocratique, et la reine se vit contrainte à sanctionner cette modification. Dona Maria avait été mariée en 1835 au duc Auguste de Leuchtenberg. Ce prince étant mort la même année, elle épousa en 1836 Ferdinand de Saxe-Cobourg Gotha, dont elle eut 7 enfants. L'aîné, né en 1837, lui a succédé en 1855 sous le nom de Pedro V.

Personnages divers.

MARIE DE FRANCE, femme poëte du XIIIe s., née, à ce qu'on croit, en Normandie, vivait en Angleterre. On a d'elle un recueil de fables qu'elle avait intitulé *Ysopet* (petit Ésope), et quelques contes. Son style est simple et quelquefois élégant, mais inégal. Roquefort a donné ses *Œuvres*, 1832, 2 vol. in-8. Legrand d'Aussy a mis en français moderne quelques-unes de ses fables, dans son recueil de *Fabliaux*.

MARIE D'AGREDA, religieuse, née en 1602 dans la ville d'Agreda (Vieille-Castille), d'une famille pieuse du nom de Coronel, m. en 1665, fit ses vœux en 1620 dans le couvent de l'*Immaculée-Conception* d'Agréda, fondé par sa famille, et devint abbesse de ce couvent en 1627. Elle crut avoir reçu de Dieu et de la Ste Vierge l'ordre d'écrire la vie de la mère de Dieu; elle obéit et publia en 1655 le recueil des visitations dont elle disait avoir été honorée : ce n'est qu'un tissu de visions ridicules et quelquefois indécentes. Cet écrit, trad. par le P. Th. Crozet, sous ce titre : *la Mystique cité de Dieu, histoire divine de la vie de la très Ste Vierge*, 1696, a été condamné par la Sorbonne et censuré à Rome.

MARIE ALACOQUE. *V.* ALACOQUE.

MARIE (les Clercs de). *V.* MARISTES.

MARIE-GALANTE, une des Antilles françaises, qui dépend du gouvt de la Guadeloupe, à 40 kil. S. de la Grande-Terre : 17 kil. sur 15; 14000 hab.; ch.-l., Grand-Bourg ou Le Marigot; autres lieux : la Capesterre à l'E., le Vieux-Fort au N. O. Hautes falaises à pic sur toutes les côtes, excepté au S. E.; abords dangereux. Bois de campêche; café, canne à sucre, coton, cacao; bestiaux, chevaux, mulets. — Découverte par Christophe Colomb en 1493. Les Français y envoyèrent la 1re colonie. Cette île leur fut longtemps disputée par les Hollandais et les Anglais. Elle a suivi le sort de la Guadeloupe.

MARIENBAD, vge de Bohême, cercle de Pilsen; 400 hab. Sources minérales, salines et acidules; bains renommés et très-fréquentés.

MARIENBERG, v. du roy. de Saxe, à 60 kil. O. de Dresde; 3000 hab. Tissus de coton. Aux env., mines d'argent et d'étain; fabriques de vitriol; alun.

MARIENBOURG, v. murée des États prussiens (Prusse propre), ch.-l. de cercle, à 52 kil. S. E. de Dantzick; 6000 h. Institution de sourds-muets. Cette ville était jadis la résidence des grands maîtres de l'Ordre Teutonique : leur château et leur église (*Ste-*

Marie) subsistent encore. Elle fut ensuite la capit. d'un palatinat. Prise par Casimir IV en 1460, par les Suédois en 1626 et 1656.

MARIEMBOURG, bourg et anc. place forte de Belgique (Namur), à 10 k. S. de Philippeville; 800 h. Bâti en 1542 par *Marie* d'Autriche, alors gouvernante des Pays-Bas. Pris en 1554 par les Français; rendu en 1559 aux Espagnols, qui le cédèrent à Louis XIV en 1659. Laissée à la France en 1814, cette place lui fut enlevée en 1815; elle a été démantelée en 1849.

MARIENDAL, MARIENTHAL. *V.* MERGENTHEIM.

MARIENWERDER, v. des États prussiens (Prov. de Prusse), ch.-l. de régence et de cercle, à 60 kil. S. de Dantzick; 6000 hab. Cour d'appel, école d'arts et métiers; haras. Belle cathédrale, bâtie en 1255; anc. château des grands maîtres de l'Ordre Teutonique. — La régence de Marienwerder, entre la Poméranie et la régence de Dantzick au N., la Prusse orient. à l'E., la Pologne et la Posnanie au S., le Brandebourg à l'O, a 200 k. sur 70, et 500 000 hab.

MARIENZELL (*Cellule de Marie*), v. des États autrichiens (Styrie), sur la Salza, à 16 kil. N. E. de Bruck. Belle église, but d'un pèlerinage qui attire plus de 100 000 personnes chaque année. Eaux minérales; fonderie de canons, de boulets et de bombes.

MARIGNAN, *Marignano* et *Melegnano* en italien, v. du roy. Lombard-Vénitien, sur le Lambro, à 15 k. S. E. de Milan; 4000 hab. Vieux château fort. — Les Guelfes et les Gibelins y conclurent la paix en 1279. François I y remporta en 1515 sur les Suisses et le duc de Milan une victoire mémorable, qui dura 2 jours (13 et 14 sept.), et qui est connue sous le nom de *bataille des Géants*. Le maréchal Baraguey d'Hilliers y battit les Autrichiens le 8 juin 1859.

MARIGNY, ch.-l. de cant. (Manche), à 12 kil. O. de St-Lô; 600 hab.

MARIGNY (Enguerrand de), premier ministre de Philippe le Bel, né en Normandie, vers 1260, jouit pendant tout le règne de Philippe d'un pouvoir absolu. Ce prince le nomma successivement chambellan, comte de Longueville, châtelain du Louvre, surintendant des finances, premier ministre, et enfin son *coadjuteur au gouvernement du royaume*. Sa haute fortune excita beaucoup d'envieux, à la tête desquels était le comte de Valois, frère du roi, et, dès que Philippe fut mort, ils l'accusèrent auprès de son fils, Louis le Hutin, d'avoir surchargé le peuple d'impôts et dilapidé les finances. Marigny fut condamné par une commission sans avoir été entendu, et fut pendu en 1315 au gibet de Montfaucon. Il périt victime d'une réaction féodale : les nobles, opprimés par Philippe le Bel, se vengèrent sur le favori du prince. Sa mémoire fut réhabilitée.

MARIGNY (CARPENTIER de), ardent *Frondeur*, publia divers pamphlets contre Mazarin. On lui attribue le fameux traité : *Tuer un tyran n'est pas un crime*, qui parut en 1658.

MARIGOT (le), b. de la Martinique, sur la côte N. E., à 11 kil. N. O. de la Trinité; 1200 hab. — Bourgs de Marie-Galante (*V.* GRANDBOURG); de la Guadeloupe, de l'île St-Martin (partie française).

MARILLAC (Charles de), habile négociateur, né en Auvergne en 1510, mort en 1560, était fils du contrôleur général des finances du duc de Bourbon. Il entra dans l'état ecclésiastique et n'en donna pas moins tout son temps aux affaires politiques. Il fut chargé de missions importantes en Turquie, en Angleterre, et fut envoyé à la diète d'Augsbourg en 1551, pour maintenir la bonne intelligence entre l'empereur Ferdinand et le roi de France Henri II. En 1560, à l'assemblée des notables tenue à Fontainebleau, il s'éleva avec force contre les désordres de l'État. Il fut en récompense de ses services nommé maître des requêtes, puis évêque de Vannes et enfin archevêque de Vienne. Il a laissé des *Mémoires* sur les affaires du temps, qui sont restés manuscrits. Il était lié étroitement avec le chancelier L'Hôpital.

MARILLAC (Michel de), neveu du préc., né en 1563, fut nommé en 1624 garde des sceaux par Richelieu, après avoir rempli avec distinction les charges de maître des requêtes, de conseiller d'État et de surintendant des finances. Lorsque Richelieu se brouilla avec Marie de Médicis, il prit parti pour celle-ci. Richelieu ayant ressaisi son autorité à la célèbre *journée des Dupes* (11 novembre 1630), il se vit enlever les sceaux, fut impliqué dans le complot ourdi par son frère (*V.* ci-après), et jeté dans une prison, où il mourut en 1632, emportant la réputation d'un magistrat intègre. Michel de Marillac avait fait rendre une belle ordonnance sur l'administration de la justice, rédigée sur les doléances des États généraux tenus à Paris en 1614; mais cette ordonnance, qui fut surnommée dérisoirement par ses ennemis *le Code Michau*, par corruption de son prénom *Michel*, resta sans exécution, parce qu'elle froissait les préjugés du temps. On a de lui une traduction de l'*Imitation de J. C.* (rééditée par S. de Sacy, in-16, 1858); il a mis en vers les *Psaumes*.

MARILLAC (Louis de), maréchal de France, frère du précédent. Il servit d'abord sous Henri IV, et assista pendant la minorité de Louis XIII au siége de La Rochelle, où il était chargé des travaux de la digue; il fut ensuite nommé commandant de l'armée de Champagne, et enfin maréchal, en 1629. Dévoué, ainsi que son frère, à la reine mère, il entra dans le complot qui avait pour but d'éloigner Richelieu du gouvernement pour y ramener Marie de Médicis; Richelieu, ayant déjoué ce complot (11 nov. 1630), le fit arrêter à la tête de l'armée qu'il commandait en Piémont, l'accusa de concussion, et le fit condamner à mort et exécuter aussitôt (1632).

MARILLAC (Louise de). *V.* LEGRAS (Mme).

MARIN (Le), bourg de la Martinique, ch.-l. d'arr., au S. O., à 25 kil. S. E. de Fort-Royal; 3000 hab. Bon port. Commerce actif.

MARIN, philosophe platonicien. *V.* MARINUS.

MARIN (S.), ermite, né en Dalmatie au IVe siècle, avait d'abord travaillé comme ouvrier à la reconstruction du pont de Rimini. Sa piété le fit remarquer de Gaudens, évêque de Brescia, qui l'ordonna diacre. Il se retira sur le mont Titano, près de Rimini, se livrant tout entier à des pratiques de piété. La cellule qu'il avait habitée attira beaucoup de pieux solitaires qui s'établirent auprès : ce fut l'origine de la ville de St-Marin (*V.* ce nom). On l'honore le 4 sept.

MARIN (Claude), né à La Ciotat en 1721, m. en 1809, avocat au parlement de Paris, rédacteur de la *Gazette de France*, puis censeur royal, secrétaire de la direction de la librairie et enfin lieutenant général de l'amirauté, a publié une *Histoire de Saladin*, Paris, 1758; l'*Histoire de la ville de La Ciotat*, 1782; la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, 1768, faussement attribuée au duc de La Vallière, et quelques pièces qui eurent peu de succès. Il eut des démêlés avec Beaumarchais, qui se plut à le couvrir de ridicule.

MARIN (le cavalier). *V.* MARINI.

MARINES, ch.-l. de c. (Seine-et-Oise), à 16 kil. N. O. de Pontoise; 1360 hab. Ancien château.

MARINGUES, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 20 k. N. O. de Thiers; 4262 hab. Tanneries.

MARINI (J. B.), dit *le cavalier Marin*, poëte, né à Naples en 1569, m. en 1625, fut secrétaire du grand amiral de Naples, puis alla à Rome où il se lia avec le Poussin, entra chez le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, et l'accompagna dans son ambassade en Savoie. A Turin, le poëte Murtola, contre lequel il avait lancé quelques traits satiriques, tira sur lui, pour se venger, un coup de pistolet; mais il ne fut pas atteint. Il fut en 1615 appelé en France par Marie de Médicis, qui lui fit une pension. Il publia à Paris son poëme d'*Adonis* qui eut un grand succès lors de son apparition. Il passa ses dernières années à Naples. Ce poëte, qui rappelle Ovide, a de l'imagination, une versification facile et harmonieuse, mais il a une manière recherchée, il abuse de l'esprit et prodigue les *concetti*; en outre, ses poésies sont souvent

licencieuses. Ses principaux ouvrages sont : *Rime amorose*, 1602; *l'Adone*, en 20 chants, 1623; *la Murtoléide* (sonnets contre Murtola), 1626; *Strage degli Innocenti*, 1633.

MARINI (Gaétan), antiquaire, né en 1740, à Sant' Arcangelo de Romagne, m. en 1815, embrassa l'état ecclésiastique, se rendit à Rome en 1764, et devint préfet des archives du St-Siége. On a de lui : *Inscrizioni antiche delle ville e de' palazzi Albani*, 1785; *Gli atti e monumenti de' fratelli Arvali*, 1795; *Papiri diplomatici descritti ed illustrati*, 1805: c'est un riche recueil de *Papyrus*. Son ouvrage *De' fratelli Arvali* est une œuvre capitale, regardée comme classique pour cette branche de l'archéologie. Ce savant était correspondant de l'Institut.

MARINO FALIERO. *V.* FALIERO.

MARINUS, philosophe platonicien du Ve siècle, né en Syrie, étudia à Athènes sous Proclus, lui succéda en 485, et mourut dans un âge peu avancé. Il avait composé des *Commentaires sur le Traité de l'âme* (d'Aristote), sur les *Dialogues* de Platon, etc.; mais de tous ces écrits, il ne nous est parvenu que la *Vie de Proclus*, publiée par J. Alb. Fabricius, avec version lat. et notes, Hambourg, 1700, et par M. Boissonade, Leips., 1814, et réimpr. dans la collection Didot, à la suite du *Diogène-Laërce*.

MARION DELORME. *V.* DELORME.

MARIOTTE (Edme), physicien distingué, membre de l'Académie des sciences, né en Bourgogne vers 1620, m. en 1684, a confirmé par ses expériences la théorie du mouvement des corps de Galilée, et a surtout avancé l'hydrostatique et la théorie de la vision. On lui doit la loi qui consiste en ce que le volume d'une masse de gaz à une température constante varie en raison inverse de la pression qu'elle supporte. Le *Recueil* de ses ouvrages a paru à La Haye, 1740, 2 tomes in-4. Son *Traité du mouvement des eaux* a été publié par La Hire, Paris, 1786. Mariotte était prêtre et possédait le prieuré de Saint-Martin-sous-Beaune.

MARIPOSA, riv. aurifère de la Californie, sort de la Sierra-Nevada et se jette dans le San-Joaquim par la riv. dr.; elle donne son nom à un comté où se trouvent de riches *placers*, ainsi qu'au ch.-l. du comté.

MARIQUITA, v. de la Nouv.-Grenade, à 105 k. N.O. de Bogota; elle a été le ch.-l. de la prov. de Mariquita, dans le dép. de Condinamarca.— Cette prov., au S. de celle d'Antioquia, a 225 k. sur 100 et 80 000 h. Son ch.-l. actuel est Honda.

MARISTES ou CLERCS DE MARIE, congrégation religieuse fondée en 1818 à Bordeaux par l'abbé Cheminade, docteur de Sorbonne, et autorisée en 1825, a pour but de donner à la jeunesse une éducation chrétienne. Elle se compose de prêtres et de laïques qui n'ont aucun costume particulier et qui vivent de la vie commune. Elle est répandue en France, en Suisse, en Allemagne, aux États-Unis; le siége de l'administration est à Bordeaux. Elle possède à Paris le collége Stanislas, et dirige un grand nombre d'institutions, d'écoles primaires, d'écoles industrielles et des fermes-modèles. A la différence des Frères des Écoles chrétiennes, les Frères Maristes peuvent aller seuls et recevoir des rétributions.

MARITZA (la), l'*Hèbre*, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît dans le versant N. E. du Despoto-Dagh, à 26 kil. O. du Kustendji, coule à l'E., puis, au S., arrose Philippopoli, Andrinople, où elle devient navigable, puis Demotica, et tombe dans l'Archipel après un cours d'env. 380 kil. *V.* HÈBRE.

MARIUS (Caïus), général romain, né vers l'an 153 av. J.-C. près d'Arpinum, d'une famille plébéienne et obscure, se distingua au siége de Numance (134), fut élu tribun du peuple par l'appui de Métellus (119), puis préteur (116), et accompagna Métellus envoyé en Afrique contre Jugurtha. Il se fit bientôt un parti dans l'armée, chercha à rendre odieux Métellus, qui avait été son bienfaiteur, et se fit charger à sa place de la conduite de la guerre de Numidie avec le titre de consul (107 av. J.-C.) : il eut Sylla pour questeur dans cette expédition. La personne de Jugurtha ayant été livrée par Bocchus, il mit ainsi fin à la guerre (106). Devenu l'idole du peuple, Marius fut nommé consul cinq années de suite. Il tailla en pièces, l'an 102, auprès d'*Aquæ Sextiæ*, les Teutons, qui allaient envahir l'Italie, puis il extermina les Cimbres à Verceil (101). De retour à Rome, Marius soutint d'abord Saturninus (100), puis, voyant le parti populaire vaincu, il se retira en Asie. Chargé, dans la Guerre sociale (90-88), d'agir conjointement avec Sylla, il ne tarda pas à entrer en lutte avec ce général. En 88, il se fit décerner par le peuple la direction de la guerre contre Mithridate, que le Sénat avait déjà confiée à Sylla; mais celui-ci marcha sur Rome, et en chassa Marius, qui se vit réduit à se cacher dans les marais de Minturnes. Découvert dans sa retraite, il fut jeté dans les prisons de la ville; on raconte que l'on envoya un esclave cimbre pour le tuer, que Marius, le voyant approcher, lui cria : « Malheureux, oseras-tu bien tuer Marius ? » et que l'esclave épouvanté laissa tomber son arme et s'enfuit. Marius, rendu à la liberté, s'enfuit en Afrique, où il erra quelque temps sur les ruines de Carthage. Ayant appris que Cinna tentait à Rome une révolution en sa faveur, il revint en Italie (87) avec 1000 hommes seulement. Il vit bientôt grossir sa troupe, entra dans Rome, malgré la résistance du Sénat, s'y fit nommer consul pour la 7e fois, et assouvit sa vengeance par les plus cruelles proscriptions (86 av. J.-C.); mais environ quinze jours après son retour, il mourut d'un excès de vin. Quelques historiens pensent que, déchiré par ses remords, il s'ôta lui-même la vie. Marius dut toute sa puissance au parti démocratique, dont il était le chef et le représentant. Comme général, il dut surtout ses succès à son habileté dans la tactique; il introduisit dans la légion d'importantes réformes. La *Vie de Marius* a été écrite par Plutarque. M. Arnault a donné une tragédie de *Marius à Minturnes*. — Marius laissait un fils adoptif, le *Jeune Marius*, qui partagea sa fortune, et qui, après sa mort, se fit nommer consul avec Carbon, l'an 82 av. J.-C. Il renouvela la guerre contre Sylla; mais, battu à Préneste, il se fit tuer de désespoir. Il était aussi beau que brave.

MARIVAUX (P. CARLET DE CHAMBLAIN de), écrivain, né à Paris en 1688, m. en 1763, était fils du directeur de la monnaie de Riom. Admis de bonne heure dans la société la plus brillante de Paris, il s'y fit remarquer comme bel esprit. Il travailla surtout pour la scène, et donna, soit au Théâtre-Italien, soit au Théâtre-Français (1720 à 1746), un grand nombre de comédies qui eurent pour la plupart du succès; les plus connues sont : *la Surprise de l'Amour* (il donna deux pièces sous ce titre, l'une aux Italiens, 1722, l'autre aux Français, 1727), *les Jeux de l'amour et du hasard*, 1730; *le Legs*, 1736; *les Fausses confidences*, 1736; l'*Épreuve nouvelle*, 1740. On a aussi de lui plusieurs romans : *le Don Quichotte moderne*, *Marianne*, *le Paysan parvenu*, où l'on trouve trop souvent des peintures offensantes pour les mœurs. Marivaux est un écrivain spirituel, délicat, original; ses écrits prouvent une étude profonde du cœur humain et surtout du caractère de la femme; mais son analyse est trop subtile; il tombe souvent dans une métaphysique alambiquée pour laquelle on a créé le nom de *marivaudage*. Il fut reçu à l'Académie française en 1743. Ses *Œuvres* ont été réunies en 12 vol. in-8, Paris, 1781; Duviquet en a donné une édition nouvelle, avec notice biographique et littéraire, 1826-30, 10 vol. in-8.

MARKLAND (Jérémie), philologue anglais, né en 1693, mort en 1776, a publié de bonnes éditions des *Silves* de Stace, Londres, 1728, des *Suppliantes* d'Eschyle et des deux *Iphigénies* d'Euripide, 1771. On a aussi de lui des *Remarques sur les Lettres de Cicéron à Brutus et de Brutus à Cicéron*, 1745, dans lesquelles il conteste l'authenticité de ces lettres.

MARLBOROUGH (John CHURCHILL, duc de), général anglais, né en 1650 à Ash dans le Devonshire,

fit son apprentissage sous Condé et Turenne, dans un corps d'armée anglais que le roi d'Angleterre Charles II avait fourni à Louis XIV en Flandre, et se signala aux siéges de Nimègue et de Maëstricht. A l'avénement de Jacques II, Churchill, qui avait eu ce prince pour premier protecteur, fut comblé d'honneurs. Cependant on le vit un des premiers abandonner sa cause lors de la révolution de 1688. Mis par Guillaume III à la tête de l'armée anglaise en 1689, il obtint des succès en Irlande; mais il se vit rappelé dès 1691 et fut tout à coup disgracié, par suite, dit-on, de la découverte d'une correspondance secrète avec le roi déchu; il ne rentra en faveur qu'après la mort de la reine Marie. En 1702, dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut nommé par la reine Anne, qui venait de succéder à Guillaume, généralissime des troupes unies de l'Angleterre et de la Hollande contre la France : il força les Français à évacuer la Gueldre espagnole : à son retour, il fut créé duc de Marlborough. En 1704 il envahit la Bavière, battit l'électeur à Schellenberg, incendia plus de 300 villes de ses États, et remporta de concert avec le prince Eugène, la célèbre victoire de Hochstett (ou Blenheim), sur le général français Tallart et l'électeur de Bavière. Dans les années suivantes, il défit Villeroi à Ramillies, 1706, Vendôme à Oudenarde, 1708, et enfin Villars à Malplaquet, 1709. Mais ce fut là le terme de ses succès. Il tomba peu après (1712) dans une disgrâce complète auprès de la reine Anne : on l'accusait de se plaire à prolonger une guerre dont la fin était également désirée par les vainqueurs et par les vaincus, et même de s'être rendu coupable de péculat. En 1714, George I en montant sur le trône, le réintégra dans toutes ses dignités, mais il profita peu de cette nouvelle faveur, ayant été dès 1716 frappé d'apoplexie. Il mourut en 1722. Marlborough eut les qualités guerrières de Condé et de Turenne, mais non leurs vertus; il ternit sa gloire, au début de sa carrière, par son ingratitude envers Jacques II, et depuis par une ambition excessive et par son avidité, qui lui fit commettre de nombreuses déprédations. Il a été publié des *Mémoires du duc de Marlborough*, par W. Coxe, 3 vol. in-4, avec portraits, cartes et plans. Londres, 1818 (en anglais). Il existe en outre une *Histoire du duc de Marlborough*, par Ledhyard, traduite en français sur l'ordre de Napoléon I[er], par Dutems et Madgett, Paris, 1806. — La femme du duc de Marlborough jouit longtemps d'un très-grand crédit auprès de la reine Anne; mais elle finit par se rendre odieuse à cette princesse par son caractère hautain et impérieux, et partagea la disgrâce du duc.

MARLE, MALE ou **MALAIN**, ch.-l. de c. (Aisne), à 23 kil. N. E. de Laon; 1500 hab. A eu jadis les titres de seigneurie, puis de comté. Ce comté appartint aux maisons de Coucy, de Bar, de St-Pol, de Luxembourg, de Bourbon et de Mazarin.

MARLIANI (Barthélemi), antiquaire, né à Milan vers 1480, mort vers 1560, a laissé : *Romæ topographia*, Lyon, 1534; *Consulum, dictatorum, censorumque Romanorum series quæ marmoribus sculpta in Foro reperta est*, Rome, 1549; *In annales consulum et triumphos commentaria*, 1560, tous ouvrages estimés.

MARLOWE (Christophe), poëte dramatique anglais, né en 1562, se livra au désordre et périt à 30 ans, assassiné par un rival. Il a fait 6 tragédies, dont les meilleures sont *Faust* (trad. par F.V. Hugo, 1858), *Édouard II* et le *Grand Tamerlan* (1586), la 1[re] pièce en vers blancs qui ait paru sur la scène. Il a traduit du grec l'*Enlèvement d'Hélène* de Coluthus, l'*Héro et Léandre* de Musée, et du latin quelques *Élégies* d'Ovide et le I[er] livre de *la Pharsale*. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Londres, 1826.

MARLY, dit aussi *Marly-le-Roi*, *Marly-la-Machine*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur la r. g. de la Seine, à 7 kil. N. de Versailles et à 18 kil. O. de Paris; 1200 hab. Filature de coton, draps, produits chimiques. Jadis superbe château royal, détruit pendant la Révolution. On voyait à Marly une fameuse machine hydraulique, composée de 14 roues, qui élevait l'eau à une hauteur de 162[m] pour la conduire à Versailles et qui avait été construite sous Louis XIV par Rennequin-Sualem (de 1675 à 1682). Cette machine était depuis longtemps hors de service, lorsqu'on l'a remplacée, en 1826, par une machine à vapeur, qui elle-même a cédé la place en 1859 à une nouvelle machine plus puissante.

MARMANDE, ch.-l. d'arr. (Lot-et-Garonne), à 57 kil. N. O. d'Agen; 5500 hab. Trib. de 1[re] instance et de commerce, collége, bibliothèque. Fabriques d'étoffes de laine, toile, cordages, chapeaux; esprits, eau-de-vie, pruneaux, prunes confites. — Ville très-ancienne, déjà considérable au VIII[e] siècle; elle fut alors détruite par les Sarrasins; reconstruite en 1185 par Richard Cœur de Lion, elle fut prise sur les Albigeois et ravagée en 1219 par Amaury de Montfort. Assiégée vainement par Henri de Navarre en 1577 et par Condé en 1652.

MARMARA (Mer de), *Propontis*, petite mer située entre la Méditerranée et la mer Noire, est unie à celle-ci par le détroit de Constantinople et à l'Archipel par celui des Dardanelles; elle n'a que 260 kil. de long sur 85 de large. Elle renferme 4 petites îles et doit son nom à la plus grande, l'île *Marmara* ou de Marbre (l'anc. *Proconèse*), qui a 25 k. sur 8; elle a pour ch.-l. une ville de Marmara.

MARMARIQUE, *Marmarica*, contrée de l'Afrique anc., entre l'Égypte et la Cyrénaïque, était médiocrement peuplée et peu fertile, mais pourtant avait au I[er] siècle de notre ère 27 villes ou bourgades, dont 11 près de la côte. Elle répond à peu près à la partie E. de la régence de Tripoli.

MARMAROS ou **MARMAROSCH**, comitat de Hongrie, jadis dans le cercle au delà de la Theiss, auj. dans celui de Kaschau, est borné au N. et au N. E. par la Galicie, au S. par la Transylvanie, etc.; 200 kil. sur 100; 115000 h.; ch.-l., Szigeth. Il est traversé par les monts Krapacks; on en tire de l'argent, du fer, du cristal de roche (dit *diamant de Hongrie*), et beaucoup de sel.

MARMELADE, v. d'Haïti (dép. du Nord), ch.-l. d'arr., à 40 kil. S. O. du Cap.

MARMOL (L.), écrivain espagnol, né à Grenade, vers 1520, fit partie de l'expédition de Charles-Quint contre Tunis, fut pris par les Maures, parcourut, pendant sa captivité, une grande partie de l'Afrique septentrionale, et donna après son retour une curieuse relation de ses voyages, en espagnol, sous ce titre : *Description de l'Afrique et Histoire des guerres entre les Infidèles et les Chrétiens*, 1667; trad. en français par Perrot d'Ablancourt. On lui doit aussi une *Hist. de la révolte des Maures de Grenade*, 1600.

MARMONT (Aug. Fréd. Louis VIESSE de), duc de Raguse, maréchal de France, né en 1774 à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), d'une famille noble, m. en 1852, était fils d'un officier distingué. Sous-lieutenant en 1789, il resta au service, se trouva au siége de Toulon, et y connut Bonaparte, qui le prit en affection et l'emmena en Italie comme aide de camp (1796). Il déploya une brillante valeur à Lodi, à Castiglione, au combat de St-Georges; fut, après la campagne, nommé colonel et chargé de porter au Directoire les drapeaux pris sur l'ennemi; fit partie de l'expédition d'Égypte (1798), eut une part décisive à la prise de Malte, et enleva de sa main le drapeau de l'ordre, ce qui lui valut le grade de général de brigade; se distingua également à l'assaut d'Alexandrie, à la bataille des Pyramides; revint en France avec Bonaparte (1799) et concourut de tout son pouvoir au coup d'État du 18 brumaire; commanda l'artillerie en 1800 au passage du mont St-Bernard, contribua puissamment à la victoire de Marengo, après laquelle il fut fait général de division; coopéra, dans la campagne de 1805, à la prise d'Ulm, occupa la Styrie, puis la Dalmatie, se maintint dans Raguse malgré les attaques des

Russes et des Monténégrins, ce qui lui valut le titre de duc de Raguse; administra deux ans la Dalmatie (1808); rejoignit la grande armée la veille de la bataille de Wagram, poursuivit l'ennemi après la victoire, le battit à Znaïm (10 juillet 1809), ce qui contraignit l'archiduc Charles à faire des propositions de paix, et reçut en récompense le bâton de maréchal sur le champ de bataille. Appelé en 1811 au commandement de l'armée de Portugal, en remplacement de Masséna, il opéra heureusement sa jonction avec Soult, fit lever le siége de Badajoz, et réussit pendant quinze mois à tenir Wellington en échec; mais, atteint d'un coup de canon au début de la funeste bataille des Arapiles (près de Salamanque), il se vit arracher la victoire (22 juillet 1812). Il reparut peu de mois après en Allemagne, quoique à peine guéri de ses blessures; combattit, en 1813, à la tête du 6e corps à Lutzen, à Bautzen, à Wurschen, à Dresde, à Leipsick, où il protégea la retraite et fut blessé de nouveau. Marmont joua un des rôles les plus importants pendant la désastreuse campagne de France, en 1814 : il défendit longtemps les bords du Rhin, se trouva au combat de Brienne, couvrit la retraite de l'armée à Rosnay (Aube), et rejeta l'ennemi au delà de la Voire; détruisit à Champaubert le corps du général russe Alsuvief et fit ce général prisonnier; surprit dans Étoges et enleva la division du général Ouroussof, chassa Blücher de Meaux, le battit au Gué-à-Trem, près de cette ville, et l'éloigna de Paris; puis marcha en toute hâte à la défense de la capitale, menacée par une autre armée; il livra le 30 mars, avec des troupes décimées et exténuées, une bataille désespérée sur les hauteurs de Chaumont et de Belleville et poursuivit le combat avec un courage héroïque pendant plusieurs heures, même après avoir reçu du roi Joseph l'autorisation de se retirer. Quand toute défense fut devenue impossible, il demanda une suspension d'armes, évacua Paris et se retira en bon ordre avec son corps à Essonne, près de Fontainebleau. Là, reconnaissant l'impossibilité de lutter plus longtemps, il traita avec le gouvernement provisoire et avec les alliés : par ce traité, qu'il conclut sans en avoir reçu mission, il rendit inévitable l'abdication de l'Empereur et se fit accuser de défection ou même de trahison; il tenta cependant, mais en vain, de faire reconnaître le roi de Rome et la régence. Il fut comblé de faveurs par Louis XVIII, qui le nomma pair de France et major général de la garde royale. Chargé en juillet 1830 de réprimer dans Paris le soulèvement excité par les ordonnances de Charles X, il obéit, quoique désapprouvant les mesures pour lesquelles il lui fallait combattre. Après la chute du roi, il accompagna ce prince jusqu'à Cherbourg à la tête d'un détachement de la garde royale. Privé par le nouveau gouvernement de son grade et de ses traitements, il se retira en Autriche, mais sans prendre aucune part aux intrigues politiques, puis visita la Hongrie, la Russie méridionale, la Turquie, et alla terminer ses jours à Venise. Ses restes furent rapportés à Châtillon, où de grands honneurs lui furent rendus par la population.— Marmont est compté parmi nos plus braves et nos plus habiles généraux, et, s'il fût mort après la bataille de Paris, sa gloire serait sans tache; mais les événements de 1814 et de 1830 ont fait oublier ses services, et son nom est resté voué à la haine publique. Cependant il a cherché, dans plusieurs écrits, à justifier sa conduite, et il a protesté en toute occasion de son amour pour son pays; dans son exil, il avait pris pour devise : *Patriæ totus et ubique*. Savant distingué, Marmont était depuis 1816 membre libre de l'Académie des sciences. Il s'est aussi beaucoup occupé d'industrie; il avait créé à Châtillon des forges importantes : les habitants ont, par reconnaissance, donné son nom à une rue et à une place de leur ville. — Marmont a publié une relation de ses voyages, aussi instructive que bien écrite (*Voyage en Hongrie, en Russie*, etc., Paris, 1837, 4 vol. in-8); on lui doit en outre l'*Esprit des institutions militaires* (1845), ouvrage estimé. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été publiés de 1856 à 1857, en 9 v. in-8 : loin de le réhabiliter, ces *Mémoires* donnent une idée peu favorable de son caractère : ils ont soulevé de nombreuses et de vives réclamations. Laurent (de l'Ardèche) en a publié une *Réfutation*, 1858.

MARMONTEL (J. François), littérateur, né en 1723 à Bort, dans le Limousin, d'une famille pauvre, m. en 1799, était destiné à l'état ecclésiastique, mais il préféra se consacrer aux lettres. Il obtint d'abord quelques succès à l'Académie des Jeux floraux, vint en 1745 à Paris, où il se lia avec Voltaire et les principaux écrivains de l'époque; remporta plusieurs prix à l'Académie française, et fit représenter quelques tragédies, *Denys le tyran*, 1748; *Aristomène*, 1749, *Cléopâtre*, 1750; *les Héraclides*, 1752, qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. Il fournissait en même temps à l'*Encyclopédie* des articles de littérature, et au *Mercure* des *Contes moraux* qui donnèrent une très-grande vogue à ce journal. Protégé par Mme de Pompadour, il fut nommé en 1753 secrétaire des bâtiments, et obtint en 1758 le brevet du *Mercure*, ce qui lui procura un revenu considérable; mais deux ans après il fut privé de ce brevet pour avoir offensé un courtisan, et fut même un moment enfermé à la Bastille. Il fit paraître en 1763 une *Poétique française*, en 1766 une traduction de la *Pharsale* de Lucain, et en 1767 *Bélisaire*, roman philosophique, qui attira sur lui les condamnations de la Sorbonne. Il n'en fut pas moins nommé en 1771 historiographe de France. Vers la même époque il donna plusieurs opéras-comiques, composés avec Grétry, qui eurent beaucoup de succès : *le Huron*, 1768; *Sylvain*, 1770; *l'Ami de la maison*, 1771; *Zémire et Azor*, 1771; *la Fausse Magie*, 1775. S'élevant ensuite à la tragédie lyrique, il refondit, avec Piccini, plusieurs des opéras de Quinault, et donna lui-même *Didon*, 1783, et *Pénélope*, 1785. On a encore de Marmontel *les Incas*, 1777, poëme en prose où il expose les effets du fanatisme; une *Histoire de la Régence du duc d'Orléans*, 1788; de *Nouveaux Contes moraux*, 1789-92; *Leçons d'un père à ses enfants* : c'est un cours d'études destiné à l'éducation de ses fils, qui comprend des *Traités de Langue française, de Logique, de Métaphysique et de Morale*. Pendant les troubles de la Révolution il s'éloigna de Paris; élu en 1797 député au Conseil des Anciens, il en fut exclu comme réactionnaire au 18 fructidor, et mourut peu après. Marmontel ne fut supérieur en aucun genre, mais il fut un écrivain pur, agréable, élégant. Ses *Contes moraux* offrent un vif intérêt et ils eurent une grande vogue; mais souvent ils sont peu dignes de leur titre. Cet écrivain avait été admis à l'Académie française en 1763; il devint en 1784 secrétaire perpétuel de cette compagnie. Marmontel a laissé des *Mémoires sur sa vie*, composés pour l'instruction de ses enfants. Il a publié lui-même la collection de ses *OEuvres*, en 17 v. in-8, 1786. On y trouve, sous le titre d'*Éléments de littérature*, les articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie*. Une édition plus complète de ses *OEuvres* a paru chez Verdière, 1818, 18 v. in-8. St-Surin a donné ses *OEuvres choisies*, 1824, 10 vol. in-8.

MARMORICE, *Physcus*, v. de Turquie d'Asie (Anatolie), sur la Méditerranée, en face de Rhodes et à 120 k. S. E. de Ghuzel-Hissar. Port sûr. Château fort.

MARMOUSETS, Ce nom, qui originairement était donné aux figures grotesques sculptées sur le portail et les murs des églises, fut appliqué ironiquement par les nobles aux ministres roturiers que prit Charles VI, en 1389, après avoir disgracié ses oncles. — Sous Louis XV, on nomma *Conjuration des Marmousets* une intrigue ourdie en 1730 par les ducs de Gèvres et d'Épernon contre le cardinal Fleury.

MARMOUTIER, *Martini monasterium*, abbaye de Bénédictins, à 2 kil. de Tours et de l'autre côté de la Loire, fondée en 371 par S. Martin, alors évêque de Tours, fut longtemps si florissante qu'on nommait son supérieur *l'abbé des abbés*. Les moines s'y occupaient

surtout à transcrire les livres. Il ne reste de cette abbaye que les murs d'enceinte et le portail.

MARMOUTIER, *Mauri monasterium*, ch.-l. de c. (Bas-Rhin), à 7 kil. S. E. de Saverne; 2743 hab. Anc. abbaye, dont il ne reste que l'église (du IXe siècle).

MARNAY, ch.-l. de c. (Haute-Saône) près l'Ognon, à 22 kil. S. de Gray; 1200 hab.

MARNE (la), *Matrona*, riv. de France, naît à 5 k. S. de Langres (Haute-Marne), arrose les villes de Chaumont, Joinville, St-Dizier (où elle devient navigable), Vitry, Châlons, Épernay, Dormans, Château-Thierry, La Ferté-sous-Jouarre, Meaux, Lagny, Alfort, et tombe dans la Seine, r. dr., à Charenton, ayant parcouru les dép. de la Marne, de l'Aisne, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de Seine. Ses principaux affluents sont, à droite, le Rognon, l'Ornain, l'Ourcq; à gauche, la Blaise, la Somme-Soude, les 2 Morins.

MARNE (dép. de la), entre ceux des Ardennes au N., de l'Aube au S., de Seine-et-Marne, de l'Aisne à l'O., de la Meuse à l'E.; 8068 k. carrés; 385 498 h. Le ch.-l. est Châlons-sur-Marne; mais la ville la plus importante est Reims. Il est formé d'une partie de la Champagne. Montagnes à l'O., pierres meulières, tourbières; marais (à St-Gond). Sol crayeux et aride au N., mais fertile au S.; grains, plantes potagères, fruits, melons; excellents vins, dits de Champagne, et divisés en vins de rivière et vins de montagne. Mérinos et métis; gibier, poisson. Industrie active; lainages variés, dits *articles de Reims*; bonneterie, papeterie, mégisserie, verreries, etc. Commerce considérable, surtout en vins. — Ce dép. a 5 arr. (Châlons, Reims, Épernay, Ste-Menehould, Vitry-sur-Marne), 32 cantons, 688 communes; il appartient à la 3e division militaire, dépend de la cour impér. de Paris, a un archevêché à Reims et un évêché à Châlons.

MARNE (dép. de la HAUTE-), entre ceux de la Meuse au N., de la Côte-d'Or au S., de l'Aube à l'O., des Vosges à l'E. : 6229 kil. carrés; 254 413 hab.; ch.-l., Chaumont. Formé de parties de la Champagne et de la Lorraine (Barrois) et d'un fragment de la Bourgogne. Montagnes élevées, formant un des plus hauts plateaux de la France, plaines; beaucoup de sources; fer, marbre; faux albâtre, pierre de taille, grès, etc. Sol léger, pierreux, mais bien cultivé; toutes sortes de grains; fruits, légumes, navette, gaude, moutarde, chanvre; bois; gros et menu bétail, dindons, abeilles. Grande industrie métallurgique, coutellerie renommée; bonneterie, tannerie, etc. — Ce dép. a 3 arr. (Chaumont, Langres, Vassy), 28 cantons, 550 communes; il appartient à la 7e division milit., dépend de la cour impér. de Dijon et a un évêché à Langres.

MARNE-AU-RHIN (Canal de la), canal qui réunit les vallées de la Marne, de la Meuse, de la Moselle, de la Meurthe, de la Sarre et du Rhin, part de la Marne à Vitry-le-François, remonte la vallée de l'Ornain, franchit par un souterrain le faîte séparatif de la Marne et de la Meuse; puis traverse cette dernière rivière sur un pont-aqueduc, débouche, en souterrain, sur le versant de la Moselle, au-dessus de Toul, et descend de là au niveau de Nancy; remonte ensuite la vallée de la Meurthe et le vallon du Sanon, jusqu'au bief de partage des Vosges. A l'extrémité de ce bief, il coupe, par deux souterrains et une grande tranchée, le faîte séparatif du versant de la Sarre et du versant du Rhin. Enfin, il descend par la vallée de la Zorn, à Strasbourg, où il se réunit au canal de l'Ill au Rhin. Ce canal a en tout 315 kil. de développement. Commencé en 1841, il a été achevé en 1852.

MARNES (le comte de). V. ANGOULÊME (duc d').

MARNIX de Ste-Aldégonde. V. STE-ALDÉGONDE.

MAROBODUUS ou MARBODE, chef des Marcomans, avait été élevé à Rome. Il rallia les peuples suéviques, et fonda un vaste empire près du Danube. D'abord allié d'Arminius, il se tourna ensuite contre lui; il fut alors abandonné de ses sujets, et se réfugia chez les Romains. Il vécut depuis à Ravenne, d'une pension de l'empereur Tibère. Il mourut l'an 37 de J.-C.

MAROC (Empire du), vaste État de l'Afrique septentrionale, est borné à l'E. par l'Algérie, au S. par le Sahara, par la mer Méditerranée au N. et l'Atlantique à l'O. On y distingue les royaumes de Maroc propre, de Fez, de Sous, de Tafilet et le pays de Darah. Population, env. 8 000 000 d'hab. (Berbères ou Amazirgues, Maures, Arabes, Juifs, Nègres, etc.); capit., Maroc, Villes princ., Méquinez, Fez, Tétouan, Tanger, Larache, Mazagan, Mogador, Salé, Agadir. Ce pays est traversé par l'Atlas qui y atteint sa plus grande hauteur. La cime la plus élevée, le Miltsin, a 3500m. Cours d'eau assez nombreux, mais qui se dessèchent l'été. Climat très-chaud, que tempèrent les vents de mer et les montagnes. Grande fertilité. Mines de fer, étain, cuivre, antimoine. Beaux chevaux, maroquins très-estimés, surtout ceux qui sont teints en jaune (le nom même de maroquin vient, comme on le voit, de Maroc). — L'empire du Maroc occupe l'emplacement de l'ancienne Mauritanie Tingitane et d'une faible partie de la Mauritanie Césarienne. Cette contrée, longtemps gouvernée par des rois indigènes, obéit successivement aux Romains (à partir de l'an 42 de J.-C.), aux Vandales, aux Grecs, puis aux Arabes (dès le VIIIe siècle). En 1051 elle fut enlevée aux califes fatimites par les Almoravides, qui étendirent leur domination sur tout le Maghreb et sur l'Espagne. Les Almoravides y furent remplacés successivement par les Almohades (1129), par les Mérinites (1270), et enfin (1516) par les *Chérifs*, qui se prétendaient issus de Mahomet; cette dernière dynastie y règne encore aujourdhui. Le souverain du Maroc prend le titre de *sultan* ou d'*empereur*. Souvent attaqué par les Portugais aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, le Maroc cessa de l'être après la sanglante défaite d'Alcaçar-Quivir, où périt le roi Sébastien (1578). Il s'agrandit tellement depuis qu'au commencement du siècle dernier, il étendait encore son autorité jusqu'à Tombouctou; mais il déchoit tous les jours : il a récemment perdu une grande partie du roy. de Sous (V. SIDI-HESCHAM). Hostiles à la France depuis la conquête d'Alger, les Marocains donnèrent asile à Abd-el-Kader et nous attaquèrent à l'improviste en 1844 : ils furent aussitôt châtiés sévèrement par le maréchal Bugeaud à Isly (V. ce mot), et virent bombarder Tanger et Mogador. Les Espagnols conservent sur les côtes du Maroc plusieurs villes, conquises dès le XVIe siècle, dont ils ont fait des *présides* ou lieux de déportation : telles sont Ceuta, Penon-de-Velez, Alhucemas, Melilla. La possession de ces présides a donné lieu à plusieurs conflits entre le Maroc et l'Espagne et enfin, en 1860, à une guerre sérieuse, à la suite de laquelle le sultan vaincu se vit imposer d'énormes contributions : Tanger fut pris et retenu comme le gage du payement de la somme convenue. M. L. Godard a donné en 1860 : *Description et histoire du Maroc*.

MAROC, *Merakach* en langue indigène, capit. de l'empire de Maroc, sur la rive g. du Tensif, dans une belle plaine couverte de palmiers, par 31° 37' lat. N., 9° 55' long. O.; env. 50 000 h. Très-bel aspect de loin, mais au dedans les rues sont étroites, sales et hideuses. On y remarque le palais impérial et ses jardins, le *Kaisseria* (ou bazar), trois mosquées (dont une, l'*El-Koutoubia*, a une tour de toute beauté), le *Bel-Abbas*, hôpital pour 1500 malades, le *Méchouar* ou place d'audience. Célèbres fabriques de maroquins. — Maroc fut fondée en 1072 par les Almoravides, et parvint bientôt à une haute prospérité. Suivant les Maures, on y compta 1 000 000 d'habitants, ce qu'il faut sans doute réduire au tiers. Auj. l'empereur réside au moins aussi souvent à Méquinez qu'à Maroc.

MAROLLES, v. du dép. du Nord, sur la Petite-Helpes, à 13 kil. O. d'Avesnes; 2000 hab. Petits fromages renommés.

MAROLLES-LES-BRAUX, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 16 k. S. O. de Mamers; 2000 hab.

MAROLLES (l'abbé Michel de), traducteur infatigable, né en Touraine en 1600, mort en 1681, embrassa l'état ecclésiastique, et refusa les dignités de son ordre pour se livrer aux lettres. Il a traduit en

français presque tous les classiques latins : *Plaute*, *Lucrèce*, *Térence*, *Catulle*, *Virgile* (en prose, puis en vers), *Horace*, *Ovide*, *Sénèque* le tragique, *Lucain*, *Juvénal*, *Perse*, *Martial* (en vers), *Stace*, ainsi qu'*Aurélius Victor*, *Ammien Marcellin*, etc.; malheureusement, ces traductions ne sont guère remarquables que par leur platitude. Il a en outre traduit du grec *Athénée*. L'abbé de Marolles a laissé des *Mémoires*, qui sont instructifs, et a publié le *Temple des Muses*, 1655, avec figures de Blomaert. Il avait formé un riche cabinet d'estampes, qui se trouve auj. à la Bibliothèque impériale.

MAROMME, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), sur le Cailly, à 6 kil. N. O. de Rouen; 2300 hab. Blanchisserie, poudrerie, raffinerie, indiennes, filatures.

MARON (S.), pieux solitaire qui vivait en Syrie au ve siècle, fut ordonné prêtre en 405, et mourut en 433. Il habitait sur une montagne près de Cyr, et attira près de lui un grand nombre de disciples qui formèrent plusieurs monastères. On l'hon. le 9 et le 14 février. — Un autre Maron, Jean, patriarche de Syrie, qui vivait au VIIe siècle, est regardé comme le chef de l'église des Maronites. *V.* MARONITES.

MARONI, riv. de la Guyane française, sort des monts Tumacumaque, coule au N. E., puis au N., sépare les Guyanes hollandaise et française, tombe dans l'Océan Atlantique, après un cours de 600 k. On y trouve des cailloux semblables au diamant.

MARONITES. On nomme ainsi à la fois une peuplade de la Syrie, et une église particulière formée de cette peuplade. Ils habitent le pachalik de Tripoli, le Liban et l'Antiliban, entre les Nosaïris au N. et les Druses au S.; ils occupent presque tout le Kesraouan. On en compte env. 400 000. Ils vivent presque entièrement indépendants. On fait remonter leur existence à l'année 634 : les Arabes ayant alors envahi la Syrie, un certain Joseph, prince de Byblos, se réfugia avec ses sujets dans les montagnes du Liban, où ils se sont maintenus. On donne pour fondateur à la *secte* des Maronites un certain J. Maron, moine, qui se serait aussi réfugié dans le Liban pour fuir la persécution et qui aurait vécu, selon les uns au ve siècle, selon les autres au VIIe. D'autres font dériver leur nom d'un ancien bourg de *Maronia*, auj. détruit. Quoi qu'il en soit, les Maronites furent soumis par les Turcs; mais ils conservèrent un chef de leur religion. Ils sont depuis les Croisades sous la protection de la France. Les Maronites professèrent d'abord le *Monothélisme;* depuis, ils se soumirent à l'Église romaine, tout en conservant le rit syrien; leur chef prend le titre de patriarche d'Antioche et étend sa juridiction sur Tyr, Damas, Tripoli, Alep et Nicosie; il a longtemps résidé à Kanobin. Quoique rentrés dans le sein de l'Église romaine, ils en différaient jadis par quelques détails du culte, mais ils ont fini par s'y rallier entièrement sous Grégoire XIII. Clément XII leur fit même adopter, en 1736, les décisions du concile de Trente : aussi les nomme-t-on les *Catholiques du Liban*. Les Maronites possèdent à Rome depuis Grégoire XIII un séminaire d'où sont sortis un grand nombre d'hommes distingués, notamment Abraham Ecchellensis, Gabriel Sionita, les Assemani. En Syrie, les Maronites sont sans cesse en lutte avec les Druses, qui habitent comme eux le Liban : les Druses aidés des Turcs en ont fait en 1860 un horrible massacre, qui a nécessité l'intervention européenne.

MAROS, *Marisus*, riv. de Transylvanie et de Hongrie, devient navigable à Karlsburg, et tombe dans la Theiss vis-à-vis de Szegedin ; cours, 600 kil. Elle roule de l'or dans ses eaux. — Elle donne son nom à un comitat de la Transylvanie, dans le pays des Széklers, qui compte 195 000 hab. et qui a pour ch.-l. Maros-Vasarhély, ville de 10 000 h. Beau palais de Tekely, riche bibliothèque, collection de minéralogie, collége, etc.

MAROSIE, dame romaine, fille de la 1re Théodora, d'une famille riche et puissante, épousa vers 906 Albéric, comte de Tusculum et marquis de Camerino. Restée veuve de bonne heure, elle se remaria deux fois. Par ses richesses, sa beauté et son esprit d'intrigue, elle acquit un grand crédit sur les principaux seigneurs de Rome et put pendant plusieurs années faire et défaire les papes à sa fantaisie : elle se rendit maîtresse de la ville, fit élire Sergius III (904), Anastase III (911), Landon (913), fit déposer en 928 Jean X, qui avait été élu par l'influence de Théodora, sa sœur et sa rivale, et le fit périr avec le secours de Guido, duc de Toscane, son 2e époux; puis, en 931, elle fit asseoir sur le siége pontifical, sous le nom de Jean XI, l'un de ses fils encore fort jeune (*V.* JEAN XI). En 932, elle épousa en 3e noces Hugues de Provence, devenu roi d'Italie; mais, ce dernier ayant donné un soufflet au fils aîné de Marosie, nommé Albéric, le jeune homme pour s'en venger souleva la jeunesse romaine, massacra les gardes de son beau-père, le força à prendre la fuite, et renferma Marosie, dans le château St-Ange, où elle mourut. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

MAROT (Clément), poëte, né à Cahors en 1495, m. en 1544, était fils de Jean Marot, valet de chambre de François I, et fut d'abord placé lui-même en qualité de valet de chambre auprès de Marguerite de Valois, sœur du roi. Il suivit François I dans son expédition d'Italie, et fut fait prisonnier avec lui à Pavie (1525). De retour en France, il fut jeté dans les prisons du Châtelet comme suspect d'hérésie; il en sortit en 1526, grâce à l'intervention du roi, mais fut bientôt après incarcéré de nouveau et se vit contraint de fuir; il se réfugia dans le Béarn (1535), puis à la cour de Ferrare et à Venise (1536). Il parvint à rentrer en France pour quelques années, mais ayant excité de nouvelles plaintes par une traduction des *Psaumes* que la Sorbonne condamna comme entachée de graves erreurs, il se retira à Genève (1543), et enfin à Turin, où il mourut dans l'indigence. Marot avait l'esprit enjoué et plein de saillies; son style a un charme particulier qui tient surtout à un certain abandon, à la naïveté de l'expression et à la délicatesse des sentiments. Personne n'a mieux connu le ton qui convient à l'épigramme et n'a mieux manié la plaisanterie. Boileau le propose pour modèle en ce genre :

Imitez de Marot l'élégant badinage.

Ses meilleures poésies consistent en épigrammes, épîtres, rondeaux, ballades. Il en donna lui-même une édition à Lyon, 1538. Les meilleures éditions faites depuis sont celles de 1596, Niort; de La Haye, 1731; de Paris, 1824, 3 vol. in-8, avec des notes et un glossaire; de Ch. d'Héricault avec *Étude sur la vie et les œuvres de Marot*, 1866, 1 vol. in-8. Campenon a publié les *Œuvres choisies*, 1826. — Son père Jean M., né au bourg de Mathieu, près Caen, était lui-même assez bon poëte. Il fut successivement attaché à Anne de Bretagne, à Louis XII et à François I comme valet de chambre, comme secrétaire et historiographe. Il avait accompagné Louis XII dans son expédition d'Italie, et avait célébré ses exploits dans deux poëmes (*Voyage de Gênes*, *Voyage de Venise*). Il fit aussi des vers en l'honneur de François I, composa des épîtres, des rondeaux, etc. On trouve ses *Œuvres* à la suite de celles de Clément Marot. M. G. Guiffrey a publié de lui en 1860 un poëme inédit composé à l'occasion de la convalescence de la reine Anne de Bretagne.

MAROT (Jean), architecte et graveur, né à Paris vers 1630, m. en 1679, construisit l'hôtel de Mortemart, la façade des Feuillantines (faubourg St-Jacques, à Paris), le château de Lavardin dans la Maine; mais il est surtout connu par d'excellents dessins : *Le magnifique château de Richelieu; Plans et élévation des châteaux de Madrid, du Louvre, de Vincennes; Architecture française*, ou *Recueil des plans, élévations, coupes et profils des édifices de Paris*, publiés par Mariette, 1727, in-fol.; *le Petit Marot*, recueil de morceaux d'architecture, 1764, gr. in-4.

MAROZIA. *V.* MAROSIE.

MARPESSUS, auj. *Marpeso*, mont. de l'île de Paros, célèbre par ses superbes marbres statuaires.

MARPURGUM, nom latinisé de *Marbourg*.

MARQUION, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 24 k. S. E. d'Arras ; 500 hab. Pannes, poterie.

MARQUIS. Dans l'origine on appelait ainsi des officiers chargés de la garde des *marches* ou provinces-frontières ; on les nommait *margraves* en Allemagne (*V.* MARCHE). On trouve le nom de marquis employé pour la première fois sous Louis le Débonnaire. Ce titre n'a point tardé à devenir purement honorifique : il était donné au propriétaire d'une terre noble érigée en marquisat par lettres patentes du roi. Les marquis ont rang après les ducs et avant les comtes. Ce titre, supprimé en 1790, ne fut pas rétabli sous l'Empire ; mais la Restauration le fit revivre.

MARQUISE. *Marci*, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 3 kil. N. E. de Boulogne ; 2060 h. Marbre, fonderie.

MARQUISES (Iles), groupe d'îles du grand Océan, par 7°30'-10°26' lat. S. et 140°-143° long. E., est composé des *Marquises* proprement dites (Hiva-hoa, Tahouata, Fatou-hiva, Motane, Fetou-Houkou), et des *Iles Washington* (Nouka-hiva, Ouapou, Houa-houna, Métou-hi, Hiaou, Fetou-hou, île de Corail) ; 1300 kil. carr. ; env. 25 000 h. Sol montueux, boisé quoique volcanique. Côtes d'un accès difficile, à cause de nombreux récifs et des changements soudains de vents. Climat doux et sain. On y trouve le cocotier, le palmier et plusieurs plantes alimentaires. Les habitants sont beaux et forts, mais voluptueux et anthropophages.— Découvertes en 1594 par l'Espagnol Alvaro Mendana, ces îles furent nommées *Marquises* en l'honneur du marquis de Mendoce, vice-roi du Pérou. Elles ont été visitées en 1774 par Cook, et ont été occupées au nom de la France en 1842 par l'amiral Dupetit-Thouars. Le principal établissement français est dans l'île Nouka-hiva. On avait choisi en 1850 cette île comme lieu de déportation, mais ce projet a été abandonné.

MARR, petit pays d'Écosse, dans le comté d'Aberdeen, entre le Don et la Dee, avait titre de comté. — Un comte de Marr fut régent d'Écosse pendant la minorité de David Bruce ; il fut battu en 1332 par Ed. Baliol et les Anglais. — Jacq. Stuart, frère naturel de Marie-Stuart, porta le titre de comte de Marr avant d'être fait comte de Murray. — Un autre commanda les troupes du prétendant Jacques-Édouard Stuart et fut battu en 1715 à Sherifmoor par le duc d'Argyle.— Le titre de comte de Marr est auj. porté par la famille Erskine, issue de la dernière héritière du comté.

MARRAST (Armand), publiciste, né en 1801 à St-Gaudens (Haute-Garonne), m. en 1852, exerça d'abord les fonctions de maître d'étude, débuta comme écrivain en 1829 par un *Examen critique du cours de philosophie de M. Cousin*, se consacra à la politique après la révolution de 1830, fut un des fondateurs de la *Tribune*, se livra dans ce journal à de violentes attaques contre le gouvernement, ce qui le fit condamner en 1834 à l'emprisonnement, prévint l'application de la peine en se réfugiant en Angleterre, rentra en France à la faveur d'une amnistie ; fut, à partir de 1841, le rédacteur en chef du *National*, contribua de tout son pouvoir à la révolution de 1848 et à la proclamation de la République, fut aussitôt nommé membre du gouvernement provisoire, puis maire de Paris, fut peu après élu représentant à l'Assemblée nationale, et en devint le président. Il prit la plus grande part à la rédaction de la nouvelle Constitution, en fut le rapporteur et la promulgua sur la place de la Concorde. Il ne put néanmoins se faire réélire en 1849 : il vit, au 2 décembre 1851, abolir sa Constitution, et mourut peu après, pauvre et délaissé.

MARRON (P. H.), ministre protestant, issu de réfugiés français, né à Leyde en 1754, m. à Paris en 1832, vint à Paris en 1782 avec l'ambassadeur de Hollande ; fut nommé pasteur de l'Église de Paris en 1788, se lia avec Mirabeau, et prit part à la rédaction de l'ouvrage intitulé : *Aux Bataves sur le stathoudérat*, ainsi qu'à celle de quelques feuilles publiques. Ami des Girondins, il fut deux fois incarcéré. En 1802, il fut nommé président du consistoire. Il a donné à la *Biographie universelle* nombre d'excellents articles sur les Calvinistes et sur la littérature hollandaise.

MARRUBIUM, auj. *San-Benedetto*, v. de l'Italie, anc. capitale des Marses, sur le bord E. du lac Fucin.

MARRUCINI, peuple de l'anc. Italie (Samnium), dans la prov. actuelle de *Rieti*, entre les Pélignes au S., les Marses à l'O., les Vestins au N. et l'Adriatique à l'E., avaient pour villes principales Corfinium, Aterne, Téate. Ils prirent part à la ligue samnite contre Rome en 309 av. J.-C., mais furent réduits en 305.

MARRYAT (le capitaine Francis), marin et romancier anglais, né à Londres en 1792, m. en 1848, était fils d'un riche négociant. Il entra de très-bonne heure dans la marine militaire, parvint au grade de capitaine de vaisseau, et ne commença qu'en 1829 sa carrière littéraire. Il publia depuis cette époque une trentaine de romans, presque tous maritimes, qui se succédèrent avec une étonnante rapidité, et qui obtinrent un succès populaire, grâce à la vérité des descriptions et à la gaieté des personnages. Les principaux sont : *Peter Simple*, *Jacob Fidèle*, *le Midshipman aisé*, *l'Officier de marine*, *le Vieux Commodore*, *le Vaisseau Fantôme*, *le Pauvre Jack*, *Percival Keene*. Il publia en 1839 le *Journal d'un voyage en Amérique*, avec des observations piquantes sur les mœurs et les institutions du pays, qui causèrent une vive irritation aux États-Unis. Ses romans ont été traduits par Defauconpret, Albert de Montémont et Razey.

MARS, dieu de la guerre, fils de Jupiter et de Junon, ou de Junon seule, suivant Ovide. On le représente armé de pied en cap, ayant à ses pieds un coq, symbole de la vigilance et de l'ardeur au combat. Mars était particulièrement adoré chez les Thraces et chez les Romains. Ceux-ci le regardaient comme le père de Romulus et de Rémus, et avaient donné son nom au premier mois de leur année, ainsi qu'à un des jours de la semaine. Il avait à Rome un collége de prêtres, les *Saliens*. Ce dieu fut, selon la Fable, l'amant heureux de Vénus : il se laissa surprendre avec elle par Vulcain, qui les enveloppa dans un filet. A la guerre de Troie, il fut blessé par Diomède.

MARS (Mlle), grande comédienne, fille de l'acteur Monvel et d'une actrice du nom de Mars, née en 1779, morte en 1847, débuta dès l'âge de 13 ans, joua d'abord sur les théâtres Montansier et Feydeau, puis se fixa au Théâtre-Français. Remarquable dès ses débuts par sa beauté, sa grâce et par un organe enchanteur, elle laissait cependant à désirer pour le jeu et eut quelque peine à percer ; mais elle se forma par l'étude et atteignit une telle perfection qu'elle mérita le surnom d'*inimitable*. Après avoir longtemps joué les *ingénues* et les *jeunes premières*, elle remplaça en 1812 Mlle Contat dans les *grandes coquettes*. Elle sut charmer le public jusque dans un âge avancé, et ne quitta définitivement la scène qu'en 1841, à 62 ans. Outre les rôles de l'ancien répertoire, dans lesquels elle excellait, elle créa au Théâtre-Français, de 1798 à 1840, plus de cent rôles, et contribua puissamment à la fortune de nombre de pièces, entre autres l'*Intrigante*, les *Deux Gendres*, la *Fille d'honneur*, le *Tyran domestique*, la *Jeunesse de Henri V*, *Valérie*, l'*École des Vieillards*, *Mlle de Belle-Isle*.

MARS (VINGT) 1815, jour de l'arrivée à Paris de Napoléon après son retour de l'île d'Elbe.

MARSAILLE, *Marsaglia*, bg d'Italie, dans les anc. États sardes, sur la route de Pignerol à Turin. Catinat y battit, le 4 oct. 1693, Victor-Amédée et le prince Eugène. — On a confondu à tort ce lieu avec un autre Marsaille, à 15 kil. N. E. de Mondovi.

MARSAL, *Marosallum*, vge de France (Meurthe), près de la Seille, à 8 kil. E. S. E. de Château-Salins et à 4 kil. E. de Moyenvic ; 1200 hab. Petite place forte. Bonneterie, chapellerie. Aux env., salines, auj. abandonnées. Marsal est construit sur un radier artificiel, dit *briquetage de Marsal*, jeté sur le marais de la Seille par les Gaulois ou par les Romains. Ce village

fut fortifié en 1620, démantelé, puis restauré par Louis XIV. Bombardé en 1815.

MARSALA (pour *Mers Allah*), l'anc. *Lilybée*, v. et port de Sicile (Trapani), près de la mer, à 150 kil. S. O. de Palerme; 25 000 h. Aux env., grains, coton, huile; vin renommé. — La ville moderne de Marsala fut fondée par les Sarrasins sur les ruines de l'antique Lilybée. Elle possédait jadis un beau port, le premier de la Sicile au temps des Romains; il fut détruit par Charles-Quint en 1532, de peur qu'il ne tombât aux mains des Turcs. C'est à Marsala que débarqua Garibaldi, le 10 mai 1860, et qu'il remporta son premier succès sur les troupes napolitaines.

MARSALQUIVIR. *V.* MERS-EL-KÉBIR.

MARSAN (Le), petit pays de la Gascogne, à l'E. des Landes et à l'O. du Gabaret et de l'Armagnac, avait pour capit. Mont-de-Marsan. Il formait le N. de la Chalosse et est auj. compris dans le dép. des Landes. — Habité au temps de César par les Élusates, ce pays fut ensuite compris dans la Novempopulanie; il passa sous la domination des Visigoths au Vᵉ s., puis eut des vicomtes particuliers. Au Xᵉ siècle il appartenait aux ducs de Gascogne; il entra en 1118 par mariage dans la maison des comtes de Bigorre et fut réuni au Béarn en 1256. Il fut acquis depuis par la maison de Lorraine et donna son nom à l'une des branches de cette famille.

MARSANNE, ch.-l. de c. (Drôme), à 14 kil. N. E. de Montélimart; 500 hab. Mûriers, soieries.

MARSA-SOUZA. *V.* MARZA.

MARSDEN (William), orientaliste anglais, né en 1755 en Irlande (Wicklow), m. en 1837, remplit divers emplois dans l'Inde, fut résident anglais à Bencoulen (Sumatra), puis deuxième secrétaire de l'amirauté, et quitta les affaires en 1807 pour se livrer tout entier à l'étude. On a de lui : *Histoire de Sumatra*, Londres, 1783, trad. dès 1785, *Grammaire* et *Dictionnaire de la langue malaise* (langue à peine étudiée jusque-là), 1812, et une traduction anglaise du *Voyage de Marco-Polo*, 1818, avec de savantes notes qui confirment le témoignage du voyageur vénitien.

MARSEILLAIS (les). On nomma ainsi dans la Révolution un bataillon de fédérés de Marseille qui s'était signalé par son ardeur révolutionnaire et ses excès et qui fut appelé à Paris par les Jacobins pour accélérer la chute de la monarchie. Arrivés le 30 juillet, ils envoyèrent dès le 2 août une députation à l'Assemblée nationale pour demander la déchéance du roi; ils prirent une grande part à l'attaque des Tuileries au 10 août. Quoique recrutés à Marseille, les Marseillais étaient pour la plupart étrangers à la ville même.

MARSEILLAISE (la), chant martial composé en 1792 par Rougé de l'Isle. *V.* ce nom.

MARSEILLAN, v. de France (Hérault), à 26 k. E. de Béziers; 3691 hab. Petit port, salines; pêcheries.

MARSEILLE, *Massilia*, une des plus grandes villes de France, ch.-l. du dép. des Bouches-du-Rhône, sur la Méditerranée, à 802 k. S. E. de Paris par la route, 862 par chemin de fer; 260 000 hab. Évêché, suffragant d'Aix; église consistoriale calviniste, ch.-l. de division militaire, trib. de 1ʳᵉ inst. et de commerce; faculté des sciences, école secondaire de médecine; écoles de commerce et d'industrie; école de musique. Vaste port, le plus commerçant de la France, pouvant tenir 1200 navires. L'entrée de ce port est défendue par les forts St-Nicolas à droite et St-Jean à gauche; les îlots fortifiés d'If, Pomègue et Ratonneau, réunis au moyen d'une digue, ferment la rade. Un autre port, terminé en 1858, a été créé au bas de l'anc. ville, au quartier de *la Joliette* (nom tiré de celui de *Jules-César*) : il est formé par une digue de 1220 m. de long, jetée en mer parallèlement à la côte, et par deux autres digues perpendiculaires à la précédente. On distingue dans Marseille la *Vieille ville*, à gauche en venant de la mer, et la *Ville neuve*, à droite : celle-ci, régulière et superbe. On y remarque : le cours, magnifique avenue de 2 k., les rues d'Aix, de Rome et de la Cannebière; les places Royale, Castellane, St-Ferréol, les allées Meilhan, la promenade autour du port; puis la cathédrale, l'hôtel de ville, le Grand-Théâtre, le Lazaret (le plus beau de l'Europe), l'Observatoire (dans une belle position), la statue de Belzunce, sur le cours. La ville est abondamment pourvue d'eau par un canal d'irrigation dérivé de la Durance et par l'aqueduc de Roquefavour (*V.* ce nom). Athénée; académie des sciences, belles-lettres et arts; société de médecine, société de statistique; jardin botanique, jardin de naturalisation, bibliothèque, superbe musée, cabinet d'histoire naturelle : diverses institutions de bienfaisance; banque, hôtel des monnaies. Industrie très active : savon, bonneterie, calottes façon Tunis, chapeaux, maroquin, céruse, soufre, bougies, raffineries, teinturerie, verrerie, etc. Immense commerce d'importation et d'exportation avec le Levant, l'Afrique septentrionale, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, la Baltique, les Antilles, etc. Service des paquebots de la Méditerranée; chemin de fer. Chantiers de construction navale. — Marseille est une colonie des Phocéens; elle fut fondée en 600 av. J.-C. et fonda bientôt elle-même beaucoup de villes aux environs (Agde, Antibes, Nice, La Ciotat, etc.). Rivale de Carthage, elle partagea avec cette ville célèbre le commerce de la Méditerranée : ses flottes allaient jusque dans l'Océan, et quelques-unes dans la Baltique. De bonne heure alliée aux Romains, c'est elle qui leur ouvrit le chemin de la conquête de la Gaule en les appelant à son secours contre les Ligures (158), puis contre les Cavares (125). Lors de la formation de la Province romaine de Gaule, Marseille n'y fut pas comprise et resta ville libre, alliée de Rome. Ayant pris parti pour Pompée, elle fut assiégée et prise par les troupes de César, 49 av. J.-C. Néanmoins, elle conserva son indépendance et redevint bientôt florissante : elle eut des écoles fameuses sous l'empire et mérita d'être appelée la *Nouvelle Athènes*. Le Christianisme y fut introduit au IIIᵉ siècle; une tradition fabuleuse l'y fait même apporter dès le Iᵉʳ siècle par S. Lazare, après sa résurrection. Au VIIIᵉ siècle, les Arabes la ruinèrent; elle ne se releva que lentement. Marseille passa au IXᵉ siècle sous la domination de Boson, roi d'Arles; lors de l'absorption du royaume d'Arles dans l'empire, elle redevint indépendante; elle s'érigea en république en 1214; mais elle fut soumise au XIIIᵉ siècle par Charles d'Anjou, comte de Provence. Elle fut réunie à la couronne avec la Provence en 1481. Elle conservait encore quelques privilèges; Louis XIV, en 1660, les lui ôta. En 1720 et 1721 elle fut ravagée par une peste terrible qui fit éclater le dévouement de son évêque (Belzunce) et de son corps municipal. Ayant, en 1793, pris parti pour les Girondins, elle fut prise et soumise au régime de la Terreur. Son commerce ne se releva que sous la Restauration; la conquête d'Alger et le percement de l'isthme de Suez lui ont ouvert une nouvelle ère de prospérité. — A Marseille sont nés : parmi les anciens, Pythéas, Pétrone; parmi les modernes, H. d'Urfé, Puget, Plumier, Mascaron, Dumarsais, Barbaroux, Th. Barthe, Lantier, Pastoret, Thiers, Reybaud, etc.

MARSEILLE, ch.-l. de c. (Oise), à 19 kil. N. O. de Beauvais; 800 hab. Mégisseries, tanneries.

MARSES, *Marsi*, peuple de l'Italie ancienne, de la famille sabellique, habitait au S. O. des Vestins et des Marrucins, dans les montagnes qui entourent le lac Fucin, et touchait le Latium au S.; ch.-l., Marrubium. Ils passaient pour les plus braves guerriers de l'Italie, d'où le proverbe : *Nec de Marsis, nec sine Marsis posse triumphari*. Ils eurent la plus grande part à la guerre sociale qu'on nomme aussi quelquefois *Guerre Marsique*. *V.* GUERRE SOCIALE.

Le nom de Marses était encore porté par une tribu germaine, appartenant à la famille des Istævons et comprise dans la ligue chérusque; ils habitaient les bords septentr. de la Lippe.

MARSH (James), chimiste, né en 1789, occupa pendant 40 ans une modique place à l'arsenal de Lon-

ures, et mourut en 1846, dans un état voisin de la misère. On lui doit un procédé célèbre, qui permet de reconnaître sûrement la présence de l'arsenic : il consiste à diriger sur une assiette de porcelaine l'arsenic à l'état de gaz (*hydrogène arsenique*), après l'avoir enflammé : le poison s'y dépose sous forme de taches noires. C'est en 1836 qu'il fit connaître son procédé, qui a été perfectionné depuis.

MARSHAM (Thomas), érudit anglais, né à Londres en 1602, m. en 1685, fut quelque temps secrétaire de la chancellerie, et perdit cette place à cause de son attachement à Charles I. On a de lui, sous le titre de *Canon chronicus ægyptiacus, hebraicus, græcus*, Londres, 1662, un savant ouvrage où il réduit de beaucoup l'antiquité que s'attribuaient les Égyptiens : il suppose que les dynasties de leurs rois sont contemporaines et non successives. Il prétendait aussi que les rites judaïques sont empruntés aux Égyptiens, ce qui l'entraîna dans de vives disputes avec Mencke, Prideaux et le P. Noël Alexandre.

MARSICO-NUOVO, v. du roy. d'Italie (Principauté citér.), à 46 kil. N. E. de Policastro; 5600 hab. Évêché. — MARSICO-VETERE, *Abellinum marsicum*, v. de la Basilicate, à 31 kil. S. O. de Potenza; 3100 h.

MARSIGLI (L. Ferdinand, comte de), géographe et naturaliste, né à Bologne en 1658, m. en 1730, se mit au service de l'Autriche, fit avec distinction plusieurs campagnes contre les Turcs, fut pris par eux au passage de Raab en 1683, recouvra sa liberté l'année suivante, fut chargé en 1703 de défendre Brisach, mais laissa prendre cette place par le duc de Bourgogne et fut, par une sentence d'une sévérité extrême, condamné à la dégradation. Il trouva une consolation dans les sciences, fit de riches collections qu'il légua à l'Institut de Bologne, et publia plusieurs ouvrages estimés, entre autres une *Histoire de la mer*, en italien, Venise, 1711 : un traité *De generatione fungorum*, 1714; une *Description géographique et historique du Danube*, en latin, 1726, et l'*État militaire de l'Empire ottoman*, en français, 1732. Il était associé de l'Académie des sciences de Paris et de la Société royale de Londres. Fontenelle a écrit son *Éloge*.

MARSILLAC (le prince de). *V.* LAROCHEFOUCAULD.

MARSILLARGUES, bg du dép. de l'Hérault, à 28 k. E. N. E. de Montpellier, sur la riv. dr. de la Vidourle; 3304 hab. Église calviniste.

MARSILLE, nom donné dans les chroniques au général musulman Abdel-Mélek-ben-Omar. *V.* ce nom.

MARSIN (Ferdinand, comte de), né en 1656 dans le pays de Liége, m. en 1706, entra au service de la France, fut nommé en 1686 brigadier de cavalerie, servit en Flandre, fut blessé à la bataille de Fleurus (1690), se trouva à celle de Nerwinde et à la prise de Charleroi, puis passa en Italie, où il obtint le grade de lieutenant général, et reçut le bâton de maréchal en 1703, après la prise de Spire. Il fut défait avec Tallard à Hochstædt, 1704, et périt au siége de Turin. C'était un bon officier, mais un général médiocre.

MARSIQUE (Guerre). *V.* SOCIALE (guerre).

MARSOLLIER (Jacques), chanoine régulier de Ste-Geneviève, né à Paris en 1647, m. à Uzès en 1724, a laissé, entre autres ouvrages: *Histoire de l'origine des dîmes et autres biens temporels de l'église*, 1689: — *du cardinal Ximénès*, 1693; — *de Henri VII, roi d'Angleterre*, 1697; — *de l'Inquisition et de son origine*, 1693; *Vie de S. François de Sales*, 1700; — *de l'abbé de Rancé*, 1703; — *de Mme de Chantal*, 1715; — *de H. de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon*, 1718. Marsollier est un écrivain laborieux et savant, mais de peu de jugement; son style est tantôt familier et même trivial, tantôt affecté et déclamatoire.

MARSOLLIER DES VIVETIÈRES (Benoît Joseph), littérateur et auteur dramatique, né à Paris en 1750, m. en 1817, était fils d'un riche marchand d'étoffes et acheta une charge de payeur de rentes de l'hôtel de ville. Il a composé les paroles de plusieurs charmants opéras comiques, dont la musique est due à Méhul, à Gaveaux et à Dalayrac : *Nina ou la Folle par amour*, 1786; *les Deux petits Savoyards*, 1789; *Camille ou le souterrain*, 1791; *Cange*, 1795; *la Pauvre Femme*, 1795; *Alexis ou l'erreur d'un bon père*, 1798; *Adolphe et Clara*, 1799; *Jean de Paris*, 1812; et quelques comédies en prose, *le Trompeur trompé*, *l'Officieux*, *le Connaisseur*, etc. Marsollier entend bien la scène; il a de l'esprit, de la grâce, de la délicatesse, mais il travaillait trop légèrement. Ses *Œuvres choisies* ont été réunies en 3 vol. in-8, Paris, 1825.

MARSON, ch.-l. de c. (Marne), à 15 kil. E. de Châlons-sur-Marne; 500 hab.

MARSTON-MOOR, lieu du comté d'York, au N. O. d'York, près de Tockwith, est célèbre par la bataille qui s'y livra en 1644 entre les troupes de Charles I, commandées par le prince Rupert, et celles du Long Parlement conduites par le comte de Manchester, lord Fairfax et Leslie : ces dernières furent victorieuses.

MARSY (Balthazar et Gaspard), habiles sculpteurs du XVII[e] siècle, originaires de Cambrai, étaient frères. Ils se distinguèrent surtout dans les travaux qu'ils furent chargés d'exécuter pour le palais de Versailles : on leur doit les figures en bronze qui décorent les bassins du *Dragon*, de *Bacchus*, et de *Latone*, les *deux Tritons abreuvant les chevaux du soleil*, au bassin d'Apollon. Balthazar, né à Cambrai en 1624, mourut en 1674, professeur à l'Académie de peinture; Gaspard, né en 1628, mourut en 1681.

MARSY (Franç. Marie, abbé de), littérateur, né à Paris en 1713, m. en 1763, entra chez les Jésuites et se fit connaître par deux poëmes latins sur la tragédie et sur la peinture. Rentré dans le monde, il fut forcé par le défaut de fortune de se mettre aux gages des libraires, et publia plusieurs ouvrages qui n'ajoutèrent rien à sa réputation. Un de ses écrits : *l'Analyse de Bayle* (1755), qui contenait des attaques contre la religion, le fit enfermer à la Bastille et condamner à Rome. Outre cet ouvrage, on a de lui : *Templum tragœdiæ, carmen*, 1734; *Pictura, carmen*, 1736; *Histoire de Marie Stuart*, 1742; *Dictionnaire abrégé de peinture et d'architecture*, 1746; *Histoire moderne des Chinois et des Japonais*, 1754-78, 30 vol. in-12 (dont les 12 premiers seulement sont de lui); *le Rabelais moderne*, édition de Rabelais dans laquelle il a rajeuni le style de cet écrivain, au risque de lui faire perdre sa naïveté.

MARSY (Claude SAUTEREAU de), né à Paris en 1740, mort en 1815, publia de 1765 à 1793 l'*Almanach des Muses*, et donna diverses collections utiles, entre autres les *Annales poétiques* (avec Imbert), 1778-88, 40 vol. in-12; les *Tablettes d'un Curieux*, 1789, et les *Lettres choisies de Mme de Maintenon*, 1806.

MARSYAS, riv. de Phrygie, tombait près de Célènes dans le Méandre. Elle avait reçu son nom du Phrygien Marsyas.

MARSYAS, Phrygien, natif de Célènes, habile à jouer de la flûte, osa défier Apollon sur cet instrument; le dieu, l'ayant vaincu, l'écorcha vif pour le punir de sa témérité. On le représente tantôt sous la figure d'un Silène, tantôt sous celle d'un Satyre. Il avait à Rome, sous cette dernière forme, sur le Forum, près des Rostres, une statue qui était le rendez-vous des gens d'affaires.

MARTABAN, v. de l'empire birman, capit. du Martaban, sur le Salouen, à 54 kil. de son embouchure, à 163 kil. S. E. de Pégou. Ville jadis très florissante, auj. réduite à 6000 hab.; très grande pagode. — Le Martaban, situé entre l'empire de Siam, le royaume birman proprement dit, la prov. d'Yé et le golfe de Martaban, était jadis un roy. indépendant. Il fut conquis en 1745 par les Birmans; les Anglais leur en ont enlevé la plus grande partie en 1852. La province birmane a pour ch.-l. Martaban (jadis capit. de tout le roy.); le ch.-l. du Martaban anglais est Amherst-Town. Climat salubre : montagnes au N. et à l'E.; sol très-fertile. Étoffes de soie et de coton. — On appelle *Golfe de Martaban* la partie du golfe du Bengale comprise entre le cap Négrais à l'O. et la prov. d'Yé à l'E.

MARTAINVILLE (Alph.), homme de lettres, né en 1777 à Cadix, de parents français, mort en 1830, fut traduit dès l'âge de 17 ans comme suspect devant le tribunal révolutionnaire, et n'échappa qu'avec peine à une condamnation capitale. Sous l'Empire, il travailla surtout pour le théâtre. Il accueillit avec empressement le retour des Bourbons, soutint leur cause dans plusieurs journaux (le *Journal de Paris*, *la Gazette*, *la Quotidienne*), et fonda *le Drapeau blanc*, qui se signala par l'exagération de son royalisme : aussi eut-il de violents démêlés avec les partisans de l'opinion opposée. Martainville a fait représenter sur les théâtres secondaires un grand nombre de pièces, notamment les *Suspects et les Fédéralistes ; le Pied de mouton; la Queue du diable; Monsieur Crédule; Pataquès, Taconnet*. *Le Pied de mouton*, mélodrame-féerie-comique, représenté pour la 1re fois en 1806, a été repris plusieurs fois et a toujours attiré la foule, malgré l'absurdité de la fable.

MARTEL, ch.-l. de cant. (Lot), à 26 kil. E. de Gourdon; 3000 h. Anc. église, dont on attribue la fondation à Charles Martel.

MARTÈNE (dom Edmond), savant Bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1654, à Saint-Jean-de-Lône, mort en 1739, étudia la Diplomatique, d'après les conseils de Mabillon, visita les archives de la France et des pays voisins et y recueillit une foule de précieux documents relatifs à l'histoire de France. On lui doit : *De antiquis monachorum ritibus*, Lyon, 1690, 2 vol. in-4; *De antiquis ecclesiæ ritibus*, Rouen, 1700-02, 3 vol. in-4; *De antiqua ecclesiæ disciplina in divinis celebrandis officiis*, Lyon, 1706, in-4; *Thesaurus novus anecdotorum*, avec dom Ursin Durand, Paris, 1717, 5 v. in-fol.; *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum et moralium collectio*, Paris, 1724-29-33, 9 vol. in-fol. Il a donné en français : *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, 1724.

MARTENS (Thierry), imprimeur belge, *l'Alde des Pays-Bas*, né en 1454, à Alost, près de Bruxelles, mort en 1534, était aussi érudit qu'habile typographe. Il fonda à Alost vers 1473 le 1er établissement typographique qu'ait eu les Pays-Bas, et se fit remarquer par ses belles éditions, notamment d'auteurs grecs. Sa marque est un double écusson renfermant les lettres initiales T. M., et suspendu à un arbre soutenu par 2 lions; quelquefois c'est la double ancre. Alost lui a érigé une statue.

MARTENS (Guill. Fréd. de), diplomate, né à Hambourg en 1756, mort en 1821, fut professeur de droit public à Gœttingue, conseiller du royaume français de Westphalie (1809), puis (1814) ministre du roi de Hanovre qu'il représenta près la diète germanique. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, qui sont indispensables au diplomate : *Précis du droit des gens de l'Europe*, Gœtt., 1789, et Paris, 1831; *Recueil des principaux traités de paix depuis* 1761, Paris, 1791-1800, ouvrage complétant le recueil de Dumont et Rousset, et suivi d'un *Supplément* publié par lui-même de 1802 à 1818, puis par son fils, le baron Ch. de Martens (en tout 28 vol. in-8). — Son fils, né en 1790, a publié un *Manuel diplomatique*, Leipsick, 1823 et 1832 (refondu sous le titre de *Guide diplomatique*, avec améliorations, par Hoffmann, Paris, 1837); *les Causes célèbres du Droit des gens*, Leips., 1827, et un *Recueil manuel des traités*, Leips., 1845.

MARTHE (Ste), sœur de Lazare et de Marie de Béthanie, recevait Jésus lorsqu'il venait à Béthanie. Un jour qu'elle se donnait bien de la peine pour préparer les choses nécessaires, elle fut jalouse de ce que sa sœur Marie, qui était aux pieds de Notre-Seigneur, n'était occupée qu'à l'écouter au lieu d'aider aux soins du ménage. Elle s'en plaignit au Sauveur, qui lui répondit que Marie avait choisi *la meilleure part*. Après la mort de Lazare, elle alla au-devant du Sauveur pour le prier de le ressusciter. Les légendes la font aborder dans la suite en Provence avec Lazare et Marie. On la fête, avec Ste Marie et Lazare, le 17 déc.

MARTHE (Anne BIGET, dite Sœur), née en 1748 à Thoraise près de Besançon, morte en 1824, s'établit à Besançon, et s'y dévoua au soulagement des malheureux. Pendant les guerres de l'Empire, elle secourut une foule de prisonniers et de blessés, sans distinction de nation ni de religion, et mérita d'être décorée de la Légion d'honneur et de plusieurs ordres étrangers.

MARTIAL, *M. Valerius Martialis*, poëte latin, né à Bilbilis en Espagne vers l'an 43 de J.-C., vint à Rome vers l'âge de 23 ans, s'y fit remarquer par son talent poétique, obtint par ses flatteries les bonnes grâces de Titus et surtout de Domitien, et compta au nombre de ses amis Pline le Jeune, Quintilien, Juvénal. Après un séjour de 35 ans à Rome, il retourna dans sa patrie et y mourut vers l'an 103. On a de Martial 15 livres d'*Épigrammes* (petites pièces fugitives sur toutes sortes de sujets); le Ier intitulé *Des spectacles*, est consacré à célébrer les spectacles magnifiques donnés par Titus en 80. On trouve dans les poésies de Martial beaucoup d'esprit, de finesse et de mordant, mais souvent aussi une licence excessive et une basse adulation. On y recueille beaucoup de faits et de traits de mœurs de l'époque. L'auteur en a porté lui-même ce jugement :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Les meilleures éditions de Martial sont celles de Schrevelius, *Cum notis Variorum*, Leyde, 1670; de Vinc. Collesson, *Ad usum Delphini*, Paris, 1680; de V. Parisot, dans la collection Lemaire, 1825; de Schneidewin, Grimma, 1842. Il a été traduit par l'abbé de Marolles, 1655, par E. T. Simon, 1819, avec le texte latin et les imitations; par Verger, Dubois et Mangeart, dans la collect. Panckoucke, 1834; par Ch. Nisard, dans la collect. Nisard, 1842; par M. Beau, 1842 (les Épigrammes y sont distribuées dans un ordre nouveau); il a été mis en vers franç. par C. Dubos, avec un *Essai sur Martial*, de J. Janin, 1841. Le P. Jouvency a donné en 1693 un Martial expurgé.

MARTIAL (S.), premier évêque de Limoges, vivait vers la fin du Ier siècle. On le fête le 30 juin.

MARTIAL D'AUVERGNE, procureur au parlement et notaire au Châtelet de Paris, né à Paris vers 1440, d'une famille originaire d'Auvergne, m. en 1504. On a de lui : les *Arrêts d'amour*, piquant badinage, où il recueille et commente les arrêts rendus par les *cours d'amour;* les *Vigiles de la mort du roi Charles VII*, poëme de 6 ou 7000 vers, où l'auteur emprunte les formes de la liturgie; les *Dévotes louanges à la Vierge Marie*. Ses poésies, qui eurent beaucoup de vogue de son temps, ont été recueillies en 1724, 2 vol. in-8.

MARTIALE (Loi), **MARTIALES** (Cours). *V.* ces mots dans notre *Dictionnaire univ. des Sciences*.

MARTIANAY (Dom Jean), Bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1647, dans le diocèse d'Aire, m. en 1717, à l'abbaye de St-Germain des Prés, à Paris, s'attacha particulièrement à l'étude des langues orientales et de l'Écriture sainte. Il a laissé plusieurs ouvrages, qui prouvent plus d'érudition que de critique : *Défense du texte hébreu et de la chronologie de la Vulgate contre l'Antiquité du temps rétablie* (par Pezron), Paris, 1689, in-12; *Traité de la connaissance et de la vérité de l'Écriture sainte*, 1694 et suiv., 4 vol. in-12. On lui doit en outre une édition estimée de *S. Jérôme*, 1693-1706, 5 vol. in-fol.; une *Vie de S. Jérôme*, 1706; et une traduction du *Nouveau Testament*, 1709.

MARTIANUS CAPELLA. *V.* CAPELLA.

MARTIAUX (Jeux), jeux institués à Rome par l'empereur Auguste, l'an de Rome 752 (2 av. J.-C.), en l'honneur de Mars Vengeur. Ils se célébraient tous les ans le 5 des ides de mai (11 mai) et duraient un jour; ils consistaient en courses équestres et en chasses données dans le grand Cirque.

MARTIGNAC (Ét. ALGAY de), fécond traducteur

né en 1628, à Brives-la-Gaillarde, m. en 1698, a traduit en français l'*Eunuque*, l'*Heautontimorumenos* et l'*Hécyre*, de Térence, Paris, 1673; *Horace*, 1678, *Virgile*, 1681. *Perse et Juvénal*, 1682, *Ovide*, 1697. Il est un peu plus élégant que l'abbé de Marolles, mais on fait encore plus de cas de ses notes que de ses traductions. Il a en outre publié des *Mémoires de ce qui s'est passé en France.... de* 1608 *à* 1636, connus aussi sous le nom de *Mémoires de Gaston, duc d'Orléans*, Amst., 1683.

MARTIGNAC (J. B. GAGE de), homme d'État, né à Bordeaux en 1776, mort en 1832, exerça d'abord comme avocat au barreau de Bordeaux et se fit en même temps connaître par de spirituels vaudevilles. Au retour des Bourbons (1814), il entra dans la magistrature, devint procureur général à Limoges, fut élu député en 1821 et se distingua à la tribune par son éloquence et ses vues élevées. En 1827, après la chute du ministère Villèle, il fut appelé au ministère de l'intérieur : il s'y montra libéral et conciliant, et y joua un rôle si important que son nom est resté au cabinet dont il faisait partie. Il travaillait avec succès à rapprocher les partis, lorsqu'il fut renversé par le ministère Polignac, qui amena bientôt la révolution de 1830. Néanmoins, quand les ministres de Charles X furent mis en accusation devant la Cour des Pairs à la suite de cette révolution, Martignac accepta généreusement la défense de M. de Polignac.

MARTIGNY, *Martinach* en allemand, l'*Octodurus* des anciens, v. de Suisse (Valais), sur la Dranse, près de son confluent avec le Rhône, à 28 kil. O. de Sion; 1200 hab. Commerce de transit. Ruines d'un château fort construit au XIIIe siècle par les ducs de Savoie. Cette ville a beaucoup souffert des inondations de 1593 et 1818. Elle fut jusqu'au VIe siècle le siége de l'évêché du Valais, transféré depuis à Sion.

MARTIGUES (Les), ch.-l. de c. (B.-du-Rhône), à 40 kil. S. O. d'Aix, sur le canal qui fait communiquer l'étang de Berre avec la mer; 7299 hab. La ville se compose de trois parties, qui étaient jadis trois îles distinctes : *St-Geniez*, *Ferrières*, *Jonquières*, qui furent réunies en 1581, ce qui l'a fait surnommer *la petite Venise*. Chapelle *Notre-Dame de la Mer*, où l'on va en pèlerinage. Chantiers de construction navale, huile de bouche de 1re qualité, vins, thons, etc. — On croit que cette ville est l'anc. *Maritima Colonia*, capitale des *Anatilii*. Réunie au comté de Provence en 1382, elle fut érigée en vicomté par le roi René, et en principauté par Henri IV en faveur de Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur.

MARTIN (S.), évêque de Tours, né vers 316 à Sabarie en Pannonie (auj. Stein-am-Anger), m. vers 397 ou 400, était fils d'un tribun militaire. Il fut d'abord soldat lui-même, servit dans les légions de l'empereur Constance et s'y distingua par sa charité. Il fut ordonné prêtre par S. Hilaire, évêque de Poitiers, vécut quelque temps en ermite, et fut, malgré lui, nommé évêque de Tours en 374. Il convertit tout son diocèse, ainsi que la partie occid. et septentr. de la Gaule, et mérita d'être considéré comme un des patrons de cette contrée. Il bâtit près de Tours le monastère connu depuis sous le nom de Marmoutier (*Martini monasterium*). Il fit de nombreux miracles. Il mourut à Candes (Indre-et-Loire, au confluent de la Loire et de la Vienne) : ses restes furent rapportés à Tours où ils sont l'objet d'une vénération particulière et où une église lui fut consacrée. Cette église était au moyen âge un asile inviolable; à la même époque, la chape du saint servait d'étendard national. Sa fête se célèbre le 11 nov. Grégoire de Tours, Sulpice Sévère et Fortunat ont laissé d'intéressants détails sur ce saint, l'un des types les plus curieux des légendes du moyen âge. Sa *Vie* a été écrite par Jean Gatineau, poëte du XIIIe s. (publiée en 1860 par l'abbé Bourassé), et plus récemment par Dom Gervaise.

MARTIN Ier (S.), pape de 649 à 654, était toscan. Il condamna l'hérésie des Monothélites, et encourut par là la colère de l'empereur Constant II, qui le fit enlever de Rome et traîner à Constantinople, puis l'envoya en exil à Cherson, dans la Tauride, où il mourut. On le fête le 12 nov.

MARTIN II et III, papes de 882 à 884, et de 942 à 946, n'ont rien fait de remarquable.

MARTIN IV, pape, nommé d'abord *Simon de Brion*, était Français. Il régna de 1281 à 1285, soutint Charles d'Anjou, roi de Sicile, contre Pierre d'Aragon, excommunia ce dernier prince et condamna sévèrement les auteurs des *Vêpres Siciliennes* (1282).

MARTIN V, *Othon Colonna*, fut élu en 1417, après que Jean XXIII eut été déposé par le concile de Constance, et mit fin au grand schisme d'Occident. Il présida le concile de Constance jusqu'à ce qu'il fût terminé (22 avril 1418) et fit anathématiser par ce concile les partisans de Jean Huss. Il rétablit l'autorité du pape sur l'État ecclésiastique, se fit rendre par Jeanne II, reine de Naples, le château St-Ange, Ostie et Civita-Vecchia, qu'avait pris Ladislas, prédécesseur de cette princesse, et reprit sur le condottiere Braccio di Montone la ville de Pérouse, où il s'était établi. Il mourut en 1431, à l'instant où allait s'ouvrir le concile de Bâle.

MARTIN (Dom Jacques), Bénédictin de St-Maur, né en 1684, à Fanjaux (Hte-Garonne), m. en 1751, possédait une vaste érudition, mais un esprit trop systématique. On a de lui : *la Religion des Gaulois*, Paris, 1727; *Éclaircissements sur les origines celtiques et gauloises*, 1744; *Histoire des Gaules*, 1752-54; ainsi que des traductions des *Confessions* et du traité de l'*Origine de l'âme* de S. Augustin.

MARTIN (J. B.), dit *M. des Batailles*, peintre, né à Paris en 1659, m. en 1735, peignit pour le château de Versailles une grande partie des victoires de Louis XIV et pour celui de Lunéville les principales actions de Charles-Quint. Il fut nommé directeur des Gobelins.

MARTIN (François), gouverneur français de Pondichéry, fonda cette colonie en 1683, eut à y combattre les Hollandais, et après une belle défense capitula en 1693. La France ayant recouvré cet établissement à la paix de Ryswyk, 1697, il fut nommé président du conseil de la colonie. Il y mourut vers 1727.

MARTIN (Claude), major général au service de la Compagnie anglaise des Indes, né à Lyon en 1732, était fils d'un tonnelier. Il s'embarqua pour l'Inde avec Lally (1756); mais, dégoûté par la sévérité de ce général, il déserta et prit du service dans l'armée anglaise de la Compagnie des Indes après la paix de 1783. Il se signala par sa bravoure et devint successivement capitaine, colonel (1790), major général (1796); il combattit Tippou-Saëb et obtint la faveur du nabab d'Aoude, qui le nomma surintendant de son arsenal, et à la cour duquel il fit une immense fortune. Il mourut en 1800, laissant environ 12 millions : il léguait à chacune des villes de Luknow, Calcutta et Lyon une somme de 700 000 fr., afin qu'on y créât des établissements de bienfaisance et des maisons d'éducation pour les pauvres. Il a été fondé à Lyon, sur ces fonds, une école de commerce et d'industrie, qui a été nommée *La Martinière*, en mémoire du major Martin. Le roi d'Aoude lui éleva un magnifique monument à Luknow.

MARTIN (Jean Blaise), chanteur et acteur de l'Opéra-Comique, né à Paris en 1767, m. en 1837, avait une voix de baryton aussi souple qu'étendue. Il débuta en 1788 au théâtre Feydeau avec le plus brillant succès, devint bientôt aussi habile comédien que chanteur distingué, et se fit une telle réputation que son nom est resté à son emploi, qui était celui des comiques, et particulièrement des valets. Il quitta la scène en 1822, et y rentra de 1830 à 1833. Les opéras où il réussissait le plus étaient : *Gulistan*, *Picaros et Diego*, l'*Irato*, *Lulli et Quinault*, *Ma tante Aurore*, *Jean de Paris*, *le Nouveau seigneur de village*; *les Voitures versées*, *le Maître de chapelle*.

MARTIN (Aimé), homme de lettres, né en 1786 à Lyon, m. en 1847, fit en 1813 un cours d'histoire littéraire à l'Athénée de Paris, devint en 1815 secré-

aire rédacteur de la Chambre des députés, remplaça Andrieux comme professeur de belles-lettres à l'École polytechnique, et fut à la fin de sa vie bibliothécaire à Ste-Geneviève. Élève et ami de Bernardin de Saint-Pierre, il recueillit ses œuvres, épousa sa veuve et adopta sa fille Virginie. Il publia en 1810 les *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, dans lesquelles il mettait la science à la portée de tous, en lui prêtant, à l'exemple de Demoustier, l'ornement de la poésie; en 1834, l'*Éducation des mères de famille*, couronnée par l'Institut. On lui doit la publication des *Œuvres complètes de Bernardin de St-Pierre*, avec un *Essai sur sa vie et ses ouvrages* (1817-1819, 12 vol. in-8), et d'excellentes éditions annotées de *Racine*, *La Rochefoucauld*, *Molière* (1821-1824); dans la belle collection Lefèvre, et du traité de l'*Existence de Dieu* de Fénelon.

MARTIN (John), peintre anglais, né en 1789 à Haydon-Bridge, près de Hexham, m. en 1854, travailla d'abord chez un carrossier à l'ornementation des voitures. Il vint à Londres en 1806, et s'y fit, au bout de peu d'années, une telle réputation par la hardiesse de ses conceptions que ses admirateurs le comparaient à Michel-Ange. Ses meilleures toiles sont : *la Chute de Babylone*, 1819; *le Festin de Balthazar*, 1821; *la Destruction d'Herculanum*, 1822; *les Sept plaies*, 1823; *la Création*, 1824; *le Déluge*, 1826; *la Chute de Ninive*, 1828. Il se distingue par la puissance des images et la magie des contrastes; mais il vise trop à l'effet et ne sait qu'imparfaitement employer la couleur. J. Martin a gravé lui-même ses principales compositions; on lui doit aussi de belles illustrations de Shakspeare et de Milton.

MARTIN (LE BEAU), graveur. *V.* SCHŒN.

MARTINACH. *V.* MARTIGNY.

MARTINEZ, nom de plusieurs peintres espagnols, dont le plus célèbre est Sébastien Martinez, l'un des plus grands maîtres de l'école de Séville, né à Jaën en 1602, m. à Madrid en 1667. Il réussit également dans l'histoire et dans le paysage, et se distingua à la fois par la pureté du dessin et par un coloris plein de grâce et d'harmonie. Il reçut en 1660 le titre de peintre de Philippe IV. On cite de lui : la *Nativité de S. Jérôme*, *S. François*, la *Conception*, un *Christ*, qu'il fit pour les religieuses du Sacré-Corps à Cordoue, et le célèbre tableau de *S. Sébastien* qui orne la cathédrale de Jaën. — Un autre Martinez, José Luxan, de Saragosse, 1710-85, orna de ses œuvres Saragosse, Huesca, Calahorra, Calatayud, fut nommé en 1741 peintre du roi (Philippe V), et fonda à Saragosse l'Académie dite de *St-Louis*, d'où sortirent plusieurs artistes distingués. Sa couleur est suave, son exécution large et facile.

MARTINEZ PASQUALIS, chef de la secte des *Martinistes*, né vers 1710, était Portugais et Juif. Il institua en 1754 un rite cabalistique d'élus, qu'il appelait les *Cohens* (c.-à-d. en hébreu *prêtres*), introduisit ce rite dans quelques loges maçonniques de France, à Marseille, à Toulouse et à Bordeaux, puis vint prêcher sa doctrine à Paris; quitta soudain cette ville en 1778, s'embarqua pour St-Domingue, et termina sa carrière au Port-au-Prince en 1779. Il eut entre autres disciples le célèbre St-Martin.

MARTINEZ DE LA ROSA (Franç.), littérateur et homme d'État, né en 1789 à Grenade, m. en 1862, prit part au mouvement national contre l'invasion française, célébra dans le poëme de *Saragosse* l'héroïque défense de cette ville (1811), fut élu député aux Cortès en 1812 et y soutint avec ardeur les opinions les plus avancées; fut, pour ce motif, condamné par Ferdinand VII à 10 ans d'emprisonnement dans un des *présides* du Maroc, ne recouvra la liberté qu'à la faveur de la révolution de 1820, fut aussitôt élu de nouveau député aux Cortès et devint en 1822 président du Conseil. Il combattit les idées ultra-démocratiques et s'efforça de concilier l'ordre avec la liberté, mais il fut renversé du pouvoir en 1823 par une émeute que suivit bientôt l'intervention française. Il se retira à Paris, où il passa huit années et où il fit représenter le drame d'*Aben-Humeya ou la Révolte des Maures sous Philippe*, ouvrage écrit en français. Rappelé aux affaires en 1834 par la régente Marie-Christine, il devint chef d'un cabinet franchement constitutionnel, qui fit voter l'*Estatuto real* et signa la *Quadruple alliance* (*V.* ce mot), mais il ne put prévenir le retour des émeutes à Madrid, ni dominer le soulèvement démocratique des juntes provinciales, et se retira dès 1835. Rentré au pouvoir avec Narvaez en 1843 après la chute d'Espartero, il en sortit en 1846, fut depuis ambassadeur en France, à Rome, président du conseil d'État et enfin président des Cortès, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Libéral, mais modéré, Martinez de la Rosa lutta à la fois contre les excès de la démocratie et contre ceux de l'absolutisme; il honora sa cause par sa probité et son éloquence; mais il parut plusieurs fois manquer d'initiative et de fermeté et ne put rien fonder. Consacrant aux lettres les loisirs que lui laissaient les affaires, il a publié, outre les écr ts déjà mentionnés, des *Poésies lyriques* forts estimées, surtout son *Ode sur la mort de la duchesse de Frias*, un *Art poétique*, dans lequel il applique les règles de Boileau à la littérature espagnole; des tragédies : la *Veuve de Padilla* et *OEdipe*; des drames; dont le plus remarquable est la *Conjuration de Venise*; des comédies fort goûtées : *Ce que peut un emploi*, la *Fille à la maison et la Mère au bal* (imitée en français); des romans dans le genre de W. Scott, mais fort inférieurs; enfin l'*Esprit du siècle*, essai historique et philosophique sur la révolution française. Il était secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Madrid.

MARTIN-GARCIA, petite île de l'Amérique mérid., au confluent de l'Uruguay et du Rio de la Plata, a été occupée en 1838 par les Français, alors en guerre avec la république de Buénos-Ayres, et évacuée en 1840.

MARTINI (Martin), missionnaire jésuite, né à Trente en 1614, m. en 1661, opéra un grand nombre de conversions en Chine. On a de lui : *Atlas sinensis*, Amst., 1655; *Sinica historia ad Christum natum*, Munich, 1658; *de Bello tartarico in Sinis*, Rome, 1654. Tous ces ouvrages ont été trad. en français.

MARTINI (le P. J. B.), musicien érudit, né à Bologne en 1706, m. en 1784, était cordelier. Il fit faire de grands progrès à l'enseignement de la musique et ouvrit à Bologne une école de composition d'où sortirent Sabbatini, Sarti, Mattei, etc. Il a composé nombre de messes, de motets, de sonates, et a rédigé une excellente *Histoire de la musique*, Bologne, 1757-81, 3 vol. in-f., et un *Essai sur le contrepoint*, 1774-75, 2 vol. in-4. Il avait formé une bibliothèque musicale de 17 000 volumes.

MARTINI (J. L. Égide), compositeur, né en 1741 à Freystadt, dans le Ht-Palatinat, m. à Paris en 1816, vint de bonne heure se fixer en France, et servit quelque temps dans les hussards. On a de lui des marches militaires, des morceaux d'harmonie, de la musique d'église, des romances (entre autres : *Plaisir d'amour*, restée populaire), plusieurs opéras : *l'Amoureux de quinze ans*, 1771; *la Bataille d'Ivry*, 1774; *le Droit du seigneur*, 1783; *Sapho*, 1794; *Annette et Lubin*, 1800; et un traité *De la Mélopée moderne*, 1790.

MARTINI, peintre, *V.* MEMMI.

MARTINIQUE (LA), une des Petites-Antilles françaises, par 63° 11'-63° 38' long. O., 14° 23'-14° 52' lat. N., à 110 kil. S. E. de la Guadeloupe, 94 k. sur 35; 98 900 hect.; 142 000 hab., dont à peine 10 000 blancs. Cette île est formée de deux presqu'îles réunies par un isthme. Elle forme un gouvt divisé en deux arrondissements, qui ont pour ch.-lx Fort-de-France et St-Pierre. Hautes montagnes, qui sont pour la plupart des volcans éteints, et parmi lesquelles on remarque la Montagne Pelée, le Carbet, la Soufrière. Beaucoup de mornes, collines de lave, d'où coulent des ruisseaux qui au temps des pluies deviennent des torrents dangereux. Côtes très-découpées, formant une multitude d'anses, de rades, et de

petits ports. Climat très-chaud et malsain dans quelques parties; fréquentes invasions de la fièvre jaune. Plusieurs sources minérales, mais point de mines. Les bois occupent la plus grande partie de l'intérieur de l'île : on ne cultive guère que les côtes. L'île produit en grande quantité du sucre, du rhum, du café fort estimé (dont la culture ne date que de 1723), du cacao, du coton, du tabac dit *macouba*, etc. La Martinique est sujette aux tremblements de terre; les plus funestes ont été, depuis un siècle, ceux de 1776, 79, 80, 88, 1813, 17, 23 et 39. — Découverte par Christophe Colomb en 1493. Occupée au nom de la France en 1635 par L'Olive et Duplessis; colonisée un mois après par D'Enambuc, gouverneur de St-Christophe. Les Hollandais l'attaquèrent vainement en 1674; les Anglais la prirent en 1762, 1802 et 1809; mais ils l'ont toujours rendue à la France. Les esclaves ont été affranchis en 1848. Un évêché y a été créé en 1850.

MARTINISTES, disciples de Martinez Pasqualis.

MARTIUS. *V.* le surnom qui suit ce nom.

MARTOS, *Tucci*, *Augusta Gemella*, v. d'Espagne (Jaen), à 17 kil. S. O. de Jaen, sur une montagne; 12 000 hab. Anc. évêché. Colonie romaine sous Auguste; inscriptions et antiquités romaines. Ferdinand III la prit sur les Maures en 1225 et la donna aux chevaliers de Calatrava.

MARTYN (John), botaniste anglais, né à Londres en 1699, m. en 1768, allia longtemps au négoce la culture de la science et la pratique de la médecine, enseigna la botanique à l'Université de Cambridge à partir de 1727, contribua à la création du jardin botanique de cette ville, et publia, entre autres ouvrages : *Historia Plantarum rariorum*, Londres, 1728-38, in-fol., avec de beaux dessins de Van Huysum; *Virgilii Georgica*, 1741, ouvrage capital, où il éclaircit toutes les difficultés relatives à l'agriculture et à la botanique. — Son fils, Thomas M., 1735-1825, naturaliste distingué, le remplaça dans sa chaire à Cambridge. On a de lui : *le Conchyliologiste universel*, en anglais et en français, Londres, 1784; *Flora rustica*, 1792-94; *English entomologist*, 1792; *Aranei or a Natural history of Spiders*, 1793.

MARTYR (Pierre) d'ANGHIERA, historien italien, né en 1455 à Arona, sur le lac Majeur, m. en 1526, se fixa en Espagne, y obtint la protection de Ferdinand et d'Isabelle, fut chargé de l'instruction des pages, remplit plusieurs missions importantes et fut nommé en 1505 prieur de la cathédrale de Grenade. On a de lui : *De Rebus Oceanicis et de Orbe novo decades*, ouvrage publié en plusieurs parties qui ont été réunies dans l'édition de Paris, 1587; et qui renferme de précieux détails sur les voyages de Christ. Colomb et sur les premières découvertes faites en Amérique; *Legatio Babylonica*, relation d'une ambassade en Égypte (c'est le Caire qu'il désigne sous le nom de *Babylone*), et un recueil de *Lettres*, en latin, riche en anecdotes sur la cour d'Espagne.

MARTYR (Pierre) VERMIGLI, dit Pierre, théologien protestant, né à Florence en 1500, entra fort jeune chez les chanoines réguliers de St-Augustin à Fiesole, en sortit pour embrasser la Réforme, se maria en 1546, enseigna quelques années la théologie à Oxford, mais dut quitter l'Angleterre à l'avénement de Marie Tudor, 1553. Il voulait réunir les différentes sectes séparées de l'Église romaine. On a de lui : *Loci communes theologici*, Bâle, 1580-83.

MARTYRS (Ère des), ère qui date du 29 août 284, fut établie par les Égyptiens à l'avénement de Dioclétien, et fut d'abord nommée *Ère de Dioclétien*. On l'appela depuis *Ère des Martyrs* à cause de la persécution que les Chrétiens subirent sous ce prince.

MARV-CHAH-DJIJAN, *Antiochia Margiana*, ville de la Tartarie (Boukharie), à 380 k. S. O. de Boukhara, près des frontières de la Perse; 3000 hab.— Fondée par Alexandre, et longtemps la résidence des sultans seldjoucides; ravagée par les Uzbeks en 1786; prise en 1800 par le chah de Perse.

MARVEJOLS, *Marologium*, ch.-l. d'arr. (Lozère), à 20 kil. N. O. de Mende; 4025 hab. Trib., collége, école ecclésiastique. Filatures de laine; serges, lainages.—Ville ancienne. Elle souffrit beaucoup dans les guerres de religion, fut prise et ruinée par le duc de Joyeuse en 1586, et rebâtie par Henri IV en 1592. Dépeuplée par la peste en 1701.

MARWAR, principauté de l'Inde médiate, dans l'ancien Adjmir, à l'E. de l'État de Djesselmire, a pour ch.-l. Djoudpour, v. de 60 000 h., au S. O. d'Adjmir. Cet État, tributaire de l'Angleterre, compte environ 1 600 000 hab.

MARYBOROUGH, v. d'Irlande, ch.-l. du comté de la Reine (Queen's county), à 80 kil. S. O. de Dublin; 3600 hab. Chemin de fer. Maison d'aliénés.

MARYLAND, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, sur l'Atlantique, dans la région du centre, et l'un des plus petits (318 kil. sur 195), a pour bornes la Pensylvanie au N., le Delaware à l'E., la Virginie au S. O., et l'Atlantique au S. E. et au S.; 690 000 h. (dont un quart d'esclaves); ch.-l. Annapolis. Au N. O. monts Alleghany. Rivières, le Potomak, la Susquehannah, la Severn. Nombreux canaux, plusieurs chemins de fer. Chaleur très-forte, surtout dans les vallons. Tabac très-estimé; froment en quantité; coton de qualité inférieure, lin, chanvre, etc. Houille et fer. — Annexé d'abord à la Virginie, ce pays fut colonisé en 1633 et ann. suiv. par des catholiques anglais, conduits par lord Baltimore, et qui lui donnèrent le nom de *Maryland* (terre de Marie), en l'honneur de la reine Henriette-Marie, femme de Charles I. Il se constitua dès 1776 en État indépendant, mais n'entra dans la confédération qu'en 1788. En 1790 il céda à l'Union une petite partie de son territoire sur la rive gauche du Potomak, pour former le district fédéral, siége du gouvernement.

MARYPORT, ville et port d'Angleterre (Cumberland), sur la mer d'Irlande; 5311 hab. Tissus de coton; fonderie de fer; manufacture de glaces (une des plus belles de l'Angleterre); houille.

MARZA-SOUZA, *Sozusa*, puis *Apollonia*, port de la régence de Tripoli (Barca), à 80 k. O. de Derne. Ruines nombreuses.

MASACCIO, appelé aussi *Tomaso Guidi di San-Giovanni*, peintre, né près de Florence en 1401, m. dès 1443, fut un des premiers réformateurs de la peinture et connut l'art des *raccourcis*. Il se distingua en outre par la splendeur du coloris, la suavité du clair-obscur, par des attitudes pleines de mouvement et des expressions fortes et naturelles. Il dessinait au fond de ses tableaux des monuments en perspective, qui produisaient une complète illusion. On admire ses peintures dans une chapelle des Carmes à Florence, et dans la chapelle Ste-Catherine de l'église de St-Clément à Rome, surtout le groupe d'*Adam et Ève*, le *Baptême de S. Pierre*. On soupçonne qu'il mourut empoisonné par des jaloux.

MASANIELLO (pour *Tomaso Aniello*), pêcheur de Naples, né en 1623 à Amalfi, se mit en 1647 à la tête du peuple insurgé contre les receveurs des impôts, assiégea le vice-roi espagnol (duc d'Arcos) dans son palais, le força à abolir l'impôt sur les denrées et à le reconnaître comme gouverneur et fut pendant sept jours maître absolu dans Naples. Ébloui de sa fortune subite, il devint arrogant et cruel et remplit la ville de massacres; mais il fut bientôt abandonné des siens et assassiné par des émissaires du vice-roi. Il est le héros de deux opéras : *Masaniello*, par Carafa, et *la Muette de Portici*, par Auber (paroles de Scribe).

MAS-CABARDÈS (LE), ch.-l. de cant. (Aude), sur l'Orbiel, à 22 kil. N. de Carcassonne; 750 hab.

MASCAGNI (Paul), anatomiste, né en 1732, près de Sienne, mort en 1815, enseigna l'anatomie et la physiologie à Sienne, à Pise, à Florence, se recommanda surtout par ses travaux sur les vaisseaux lymphatiques et fut élu associé de l'Institut de France. Il compléta la belle collection de pièces anatomiques en cire du *Muséum* de Florence. On lui doit une *Anatomie universelle*, qui parut après sa

mort, à Pise, 1823-32, avec de magnifiques planches : c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre.

MASCALUCIA, v. de Sicile, à 7 kil. N. de Catane; 1800 h. Presque détruite par l'éruption de l'Etna en 1669 et par le tremblement de terre de 1818.

MASCARA, *Victoria*, v. forte de l'Algérie (prov. d'Oran), ch.-l. d'une subdiv. militaire et d'un district civil, à 90 k. S. S. E. d'Oran; env. 7000 hab. Palais des beys, plusieurs mosquées; fabriques de burnous noirs et de tapis. Prise par les Français après un combat sanglant en 1835; cédée à Abd-el-Kader par le traité de la Tafna en 1837, et occupée de nouveau en 1841. — L'anc. prov. de Mascara, auj. province d'Oran, la plus occid. de l'Algérie, entre la Méditerranée au N., le Maroc à l'O., le Biledulgérid au S., la prov. d'Alger à l'E., avait 380 kil. sur 190.

MASCAREIGNES (îles). On donne ce nom à plusieurs îles de la mer des Indes situées à l'E. de Madagascar (îles de France ou Maurice, Bourbon ou de la Réunion, Rodriguez, etc.), et plus spécialement à l'île Bourbon. Ce nom vient du Portugais Mascarenhas qui découvrit cette dernière île en 1545.

MASCARON (Jules), célèbre prédicateur, né à Marseille en 1634, m. en 1703, entra en 1650 dans la congrégation de l'Oratoire, débuta en 1663 à Angers dans la carrière de la prédication, et s'y fit aussitôt une brillante réputation. Plusieurs grandes villes voulurent l'entendre; il prêcha devant la cour l'avent de 1666, ainsi que le carême de 1669; il plut extrêmement à Louis XIV, malgré la franchise avec laquelle il reprochait aux grands et au roi lui-même leurs mœurs corrompues. En 1670, il fut chargé de l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre et de celle du duc de Beaufort; il fut nommé en 1671 évêque de Tulle. En 1675, il prononça l'oraison funèbre de Turenne, qui est son chef-d'œuvre. Transféré en 1679 à l'évêché d'Agen, où l'on comptait 30 000 calvinistes, il en convertit un grand nombre par sa douceur et par son éloquence, et fut, à sa mort, pleuré de tout son diocèse. Comme prédicateur, Mascaron se distingue par la force, la rapidité, le mouvement; mais on lui reproche des hyperboles outrées, des rapprochements bizarres, un fatigant mélange de subtilité métaphysique et d'enflure. Le recueil de ses *Oraisons funèbres* a été publié en 1704, en 1 vol. in-12; on les trouve ordinairement réunies à celles de Bossuet et de Fléchier.

MASCATE, *Moscha*, v. forte d'Arabie, capit. de l'imamat de Mascate, sur le golfe d'Oman, à 2000 k. E. de La Mecque, par 59° 20' long. E., et par 33° 38' lat. N.; 60 000 h. Port sûr et fortifié. C'est l'entrepôt de toutes les marchandises qui de l'Inde sont amenées dans le golfe Persique, et le centre du grand commerce des perles d'Ormuz. Consulats français, anglais et américain. — Prise par Albuquerque en 1507 et possédée par les Portugais jusqu'en 1648.

MASCATE (Imamat de), un des principaux États de l'Arabie, dans l'Oman, s'étend sur la côte O. du golfe Persique entre 53°-57° 50' long. E. et et 22°-27° lat. N., a 540 kil. sur 280; env. 1 600 000 hab., dont un tiers esclaves; ch.-l., Mascate (cependant l'imam réside à Zanzibar). Ce pays est gouverné par un imam, qui réunit les pouvoirs spirituel et temporel et qui a le monopole du commerce. Il possède, outre l'imamat, une partie du Farsistan et du Kerman, sur la côte de Perse, et les îles de Kischm et d'Ormuz, sous la suzeraineté de la Perse, plus l'île de Zanzibar et toute la côte E. d'Afrique, du cap Gardafui à Quérimbe, étendant ainsi son autorité sur plusieurs millions d'hommes. Le climat de l'imamat est brûlant, cependant le sol est bon et les côtes poissonneuses. — De 1507 à 1648, l'imamat de Mascate appartint aux Portugais; une révolution les en chassa. En 1803, les Wahabites mirent son indépendance en péril; mais l'intervention anglaise le préserva.

MASCHERONI (Laurent), poëte et mathématicien, né en 1750 à Bergame, m. en 1808, s'appliqua d'abord à l'étude des lettres, puis s'attacha à celle des mathématiques et les enseigna successivement à Bergame et à Pavie. Le plus célèbre de ses écrits mathématiques est la *Géométrie du compas*, Milan, 1795 (trad. en français par Carette, 1798), où il réduit au seul usage du compas la solution des problèmes de géométrie élémentaire. Il vint en France en 1798, comme membre de la commission italienne du nouveau système des poids et mesures.

MASCLEF (Fr.), hébraïsant, né en 1663 à Amiens, m. en 1738, était chanoine d'Amiens. Il est connu par le système de lecture de l'hébreu sans points-voyelles, à l'appui duquel il publia : *Grammatica hebraica, a punctis aliisque inventis massoreticis libera*, Paris, 1716, système qu'il appliqua aux langues chaldéenne, syrienne et samaritaine dans une grammaire de ces langues, imprimée à Paris, 1731. Sa méthode a été vivement attaquée.

MAS-D'AGÉNOIS (LE), ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), sur la r. g. de la Garonne, à 13 kil. S. E. de Marmande; 2600 hab.

MAS-D'AZIL (LE), *Asulum*, ch.-l. de c. (Ariége), sur l'Arize, à 12 k. S. O. de Pamiers; 2900 h. Église calviniste. Ville autrefois fortifiée, vainement assiégée par les Catholiques en 1625. Caverne où s'engouffrent les eaux de l'Arize.

MASENIUS (Jacob), jésuite, né en 1606 à Dalen (duché de Juliers), m. en 1681, professa les belles-lettres à Cologne. Il a composé un grand nombre d'ouvrages ascétiques, historiques ou littéraires; le plus connu est un poëme latin intitulé : *Sarcothea* (c.-à-d. *la chair*), divisé en cinq livres, et renfermant l'histoire de la désobéissance d'Adam et d'Ève, de leur expulsion du paradis terrestre, et des malheurs du genre humain causés par l'orgueil. William Lauder, critique écossais, prétendit faussement que Milton y avait puisé l'idée du *Paradis perdu*, et en avait imité les plus beaux passages. Ce poëme, qui offre des beautés et dont la latinité est assez pure, a été imprimé par Barbou, Paris, 1771, et traduit en français par Dinouart, 1757.

MASEYCK. *V.* MAESEYCK.

MASHAM (Abigail HILL, lady), favorite de la reine Anne, était fille d'un marchand de Londres et fut placée auprès de la princesse en qualité de femme de chambre par lady Marlborough, sa cousine germaine. Elle supplanta sa protectrice, obtint une grande influence et dirigea en 1714 les négociations secrètes entamées avec la France du consentement de la reine, pour faire remonter le prétendant sur le trône. Elle épousa en 1707 Masham, jeune officier inconnu, et réussit à le faire nommer baron et pair d'Angleterre : c'est cette faveur qui excita la jalousie de lady Marlborough et qui amena la brouillerie des deux cousines et par suite la chute de Marlborough. A la mort de la reine, elle se retira de la cour; elle mourut oubliée.

MASINISSA, roi des Massyliens en Numidie, suivit d'abord le parti des Carthaginois et combattit les Romains en Espagne. Scipion lui ayant renvoyé sans rançon un de ses neveux (212 av. J.-C.), il fut tellement touché de cette générosité qu'il s'attacha désormais aux Romains. Il resta toujours depuis leur allié fidèle, et les aida puissamment à battre et à prendre Syphax, roi des Massésyliens (203). Il avait, après la victoire, épousé Sophonisbe, femme du roi vaincu; mais Scipion ayant désapprouvé ce mariage parce qu'il voulait faire paraître Sophonisbe à son triomphe à Rome, Masinissa, pour épargner cette honte à la princesse numide, lui envoya du poison. Il n'en resta pas moins attaché à la cause des Romains et contribua beaucoup au gain de la bataille de Zama (202); il reçut en récompense les États de Syphax et une partie du territoire de Carthage. Ce prince introduisit la civilisation chez les Numides. Il mourut en 149, dans une extrême vieillesse, laissant un grand nombre de fils, entre autres Micipsa, Gulussa et Manastabal, entre lesquels ses États furent partagés.

MASIUS MONS auj. le *Karadja-dagh*, chaîne de

montagnes de la Mésopotamie septentr., sur les limites de la Mygdonie, au N. de Nisibis, se détachait du Taurus et s'étendait depuis l'Euphrate, au S. E. de la Mélitène, jusqu'au Tigre.

MASKELEYNE (Nevil), astronome, né à Londres en 1732, m. en 1811, alla en 1761 à Ste-Hélène pour observer le passage de Vénus, perfectionna les instruments et les méthodes d'observation, fit adopter dans sa patrie l'*Almanach nautique* proposé par Lacaille, entra en 1775 à l'Observatoire de Greenwich et fit un grand nombre d'observations d'une admirable exactitude, qu'il publia chaque année par cahiers. On a de lui en anglais *le Guide du marin*, 1763 ; l'*Almanach nautique, avec des tables*, 1781. Il reconnut par d'ingénieuses expériences que la densité de la terre devait être 4 ou 5 fois celle de l'eau, résultat peu éloigné de celui qu'a trouvé Cavendish.

MASON (W.), poëte anglais, né en 1725 dans l'Yorkshire, m. en 1797, était fils d'un ministre anglican et devint chapelain et chef des chantres de la cathédrale d'York. Il a composé des poëmes dramatiques à l'imitation des anciens avec des chœurs (*Elfrida, Caractacus*) ; des odes, les unes philosophiques (*la Mémoire, la Mélancolie*), les autres politiques (*la Tyrannie, Ode à la marine de l'Angleterre ; à William Pitt, la Palinodie*, etc.) ; des élégies : un *Essai sur la musique des cathédrales* ; l'*Art de peindre*, imité de Dufresnoy ; *le Jardin anglais*, poëme didactique. C'est dans le dernier genre qu'il a le mieux réussi. Il était intimement lié avec le poëte Gray. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1811, 4 vol. in-8.

MAS'OUD (Abousaïd), de la dynastie des Gaznévides, était fils aîné du fameux Mahmoud. Ce prince avait, en mourant (1028), partagé ses États entre lui et son 2e fils Mohammed ; mais Mas'oud déclara la guerre à son frère, s'empara de sa personne, lui fit crever les yeux et régna seul sur tout l'empire, qui comprenait l'Inde et la Perse (1030). Il soumit le Mékran, mais il se laissa enlever le Khoraçan par les Turcs-Seldjoucides, et périt assassiné par un fils de Mohammed (1042).

MAS'OUD (Galath-Eddin), de la dynastie des Seldjoucides, se fit proclamer sultan de Perse à Hamadan en 1134, déposa le calife Raschid pour mettre à sa place Moctafy (1136), et mourut en 1152, après avoir porté au plus haut point la puissance des Seldjoucides.— Deux autres Mas'oud, de la race des Seldjoucides, occupèrent le trône d'Iconium : le 1er de 1117 à 1156 : il fut en guerre avec l'empereur grec Jean Comnène, avec les Croisés que commandaient Conrad III et Louis le Jeune, et avec Josselin, comte d'Édesse, et fut heureux dans presque toutes ses expéditions ; le 2e, de 1283 à 1294 : il fut en guerre avec Amer-Khan, émir turc, le fit égorger, et fut lui-même tué dans une bataille que lui livra le fils d'Amer. Avec lui finit l'empire seldjoucide d'Iconium.

MAS'OUDY, historien arabe, issu d'une famille de Médine, né à Bagdad vers 890, mort en 947 ou 956, avait le titre de docteur. Il passa la plus grande partie de sa vie en voyages pour augmenter son instruction et finit par se fixer à Fostat en Égypte. On a de lui : *Prairies d'or et mines de pierres précieuses*, espèce d'encyclopédie fort curieuse, dans laquelle il rassemble tout ce qu'on savait de son temps, histoire, géographie, astronomie, religion, et fait preuve, en toutes choses, d'une instruction solide. Cet ouvrage a été traduit en anglais par le docteur Sprenger en 1842. La Société asiatique de Paris en prépare une édition complète, avec traduction française. La Bibliothèque impériale de Paris possède un autre ouvrage de Mas'oudy, le *Ketab altanbyh* (le livre de la manière d'acquérir l'honneur).

MASPHAT, c.-à-d. *lieu élevé*, v. de la tribu de Juda, entre Hébron et Jérusalem : c'est là que le peuple assemblé élut Saül pour roi. — C'était aussi le nom du quartier occidental de Jérusalem.

MASQUE DE FER (l'Homme au), personnage mystérieux qui fut détenu prisonnier en France plus de 40 ans et qui portait sans cesse sur la figure un masque noir, qui était en fer selon les uns, en velours noir selon les autres. Mis sous la garde de St-Mars, il fut conduit au château de Pignerol en 1666, puis transféré en 1686 à l'île Ste-Marguerite, et en 1698 à la Bastille, où il mourut en 1703. Il fut enterré sous le nom de Marchiali. On a fait sur ce prisonnier mille suppositions : on a dit que c'était un frère jumeau de Louis XIV, qu'on aurait fait disparaître pour prévenir la rivalité des deux frères ; le comte de Vermandois, fils naturel de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, qui fut enfermé pour avoir donné un soufflet au grand dauphin ; le duc de Beaufort, qui disparut au siége de Candie en 1669 ; le duc de Monmouth, neveu de Jacques II, que la France aurait soustrait au supplice ; le comte Girolamo Matthioli, ministre du duc de Mantoue, qui aurait été enlevé de Turin pour avoir empêché son maître de vendre Casal au roi de France ; ou Jean de Gonzague, secrétaire de Matthioli, et enlevé avec lui : ou un fils adultérin d'Anne d'Autriche et de Buckingham ou de Mazarin. La première de ces opinions, qui est celle de Voltaire, est la plus vraisemblable : elle est appuyée par les *Mémoires du duc de Richelieu* (publ. en 1790), et par un manuscrit attribué à St-Mars même, que l'on conserve aux Affaires étrangères. Il y a aussi des probabilités pour la 2e hypothèse. Du reste, c'est un mystère qui paraît impénétrable.

MASSA, *Herculis fanum ?* v. d'Italie, ch.-l. de l'anc. duché de Massa-Carrara, à 96 k. O. N. O. de Florence, près de la mer ; 8000 h. Évêché, suffragant de Lucques. Château fort, beau palais ducal en marbre. Académie de sculpture et architecture. Exploitation et commerce de marbre statuaire dit de *Carrare*.

MASSA-CARRARA (Duché de), anc. principauté d'Italie, sur le versant S. des Apennins, entre le duché de Modène au N. et à l'E., la principauté de Lucques au S., les États sardes à l'O. : 44 kil. sur 17 ; 31 000 h. Huile, vin, soie, chanvre ; marbres très-recherchés. Ce duché a été formé du duché de Massa et de la principauté de Carrara.— Ce pays faisait jadis partie de la *Ligurie* ; au moyen âge, il appartint à titre de marquisat à la famille des Malaspina ; en 1568, il passa dans celle de Cybo, pour laquelle il fut érigé en duché. En 1743, la maison de Modène l'acquit par mariage. Sous la République française, il forma en partie le départ. du Crostolo. Napoléon le donna en 1806 à sa sœur Élisa ; en 1809, il conféra au grand juge Régnier le titre de *duc de Massa*. En 1814, ce duché a été restitué à Marie Béatrix, héritière des maisons d'Este et de Cybo, pour retourner après sa mort au duc de Modène, qui en a pris possession en 1829. En 1859, il fut annexé au royaume d'Italie.

MASSA-DI-MAREMMA ou **MASSA-MARITIMA**, v. de Toscane, à 40 kil. S. O. de Sienne, près des Maremmes ; 2200 hab. Évêché. Cathédrale du XIIIe siècle.

MASSA-LUBRENSE, v. d'Italie (prov. de Naples), sur le golfe de Naples, à 4 k. S. O. de Sorrente ; 2800 h. Évêché. On la nomme aussi *Massa di Sorrento*.

MASSACHUSSETS, un des États-Unis de l'Amérique du N., dans la région du N., sur l'Atlantique, a pour bornes ceux de Vermont et de New-Hampshire au N., de Rhode-Island et de Connecticut au S., de New-York à l'O. : 98 kil. du N. au S., 200 de l'E. à l'O. ; 20 000 k. carrés ; 1 232 000 h. ; ch.-l. Boston. Montagnes à l'O. ; plusieurs rivières : le Connecticut, le Merrimack, etc. Climat agréable et sain, mais sujet aux excès du chaud et du froid. Le sol, aride sur les côtes, est fertile à l'intérieur. Marbres, granit, fer. Tissus de soie, de coton, de laine ; verreries, distilleries, chantiers, etc. ; commerce très-prospère ; on pêche beaucoup le long des côtes. Nombreux chemins de fer. — Le Massachussets tire son nom d'une des tribus indiennes qui l'habitaient. Il est du nombre des colonies anglaises qui se formèrent de 1620 à 1635 dans ce qu'on appelait Virginie septentrionale ou Nouv. Angleterre. C'est de Boston, dans le Massachussets, que partit le signal de l'insurrection des États-

Unis, et cet État fut plusieurs fois le théâtre de la guerre. L'esclavage y fut aboli dès 1683.

MASSADA, place forte de la Judée, à l'E. de Jérusalem, et près de la mer Morte. Hérode y fit faire d'immenses travaux pour la rendre inexpugnable : ce prince y avait un magnifique palais. M. de Saulcy a récemment retrouvé l'emplacement de cette ville.

MASSAGÈTES, *Massagetæ*, peuple scythe, qui habitait le littoral de la mer Caspienne, au N. et à l'E., entre l'Iaxarte et l'Imaüs. Ils étaient nomades, pasteurs et ichthyophages, buvaient le lait de leurs cavales, et combattaient tantôt à pied, tantôt à cheval. On prétend qu'ils tuaient leurs vieillards et se nourrissaient de leur chair. Cyrus ne put les soumettre. *V.* THOMYRIS.

MAS-SAINTES-PUELLES (Le), bourg de France (Aude), à 6 kil. S. de Castelnaudary; 1200 hab. Patrie de S. Pierre Nolasque. — Ce lieu, nommé jadis *Recaudum*, prit son nom de deux saintes filles qui y furent enterrées. Jadis ville forte : prise et brûlée par les Anglais (1355), et par Louis XIII (1623). Elle avait été vainement assiégée par Joyeuse en 1586.

MASSAT, ch.-l. de cant. (Ariége), à 23 kil. S. E. de St-Girons; 7180 h. Aux envir., mines de fer.

MASSEGROS, ch.-l. de cant. (Lozère), arr. et près de Florac; 350 hab.

MASSÉNA (André), prince d'Essling, maréchal de France, né à Leven, près Nice, en 1758, était fils d'un marchand de vins et s'enrôla fort jeune dans un régiment français. Ne pouvant dépasser les grades inférieurs, faute de naissance, il s'était retiré du service lorsqu'éclata la Révolution. Nommé en 1792 chef de bataillon, en 1793 général de brigade, il se distingua à l'armée du Midi, fut promu en 1795 au grade de général de division, et prit la part la plus glorieuse à la conquête de l'Italie par Bonaparte : c'est lui qui décida le gain de la bataille de Rivoli (1797); après ce combat, le général Bonaparte le proclama *l'Enfant chéri de la victoire*, surnom qui lui est resté. En 1798, il fut mis à la tête du corps d'armée chargé d'établir un gouvernement républicain dans l'État de l'Église; mais il fut accusé de dilapidations par sa propre armée, et se vit contraint à se retirer. Cependant il reparut dès l'année suivante à l'armée d'Helvétie : il se couvrit de gloire en battant à Zurich les Russes, qui menaçaient la France d'une invasion. Envoyé ensuite en Italie pour s'opposer aux Autrichiens qui reprenaient les pays conquis, il se jeta dans Gênes avec une poignée de soldats, et parvint à retenir le général autrichien Mélas assez longtemps pour favoriser l'irruption de Bonaparte en Italie et préparer la victoire de Marengo. C'est à lui que Bonaparte remit le commandement quand il revint à Paris. En 1804, il fut nommé maréchal et duc de Rivoli. En 1805 il reçut le commandement en chef de l'armée d'Italie : vainqueur à Caldiero, à Vicence et sur la Brenta, il poursuivit avec vigueur le prince Charles, qui fut contraint de se retirer en Allemagne; en 1806, il accompagna Joseph Bonaparte, qui allait se mettre en possession du royaume de Naples, prit Gaëte et battit plusieurs fois les rebelles de la Calabre. En 1809, il commanda en Autriche le corps de la grande armée, et sauva l'armée à Essling : Napoléon, en récompense, le créa prince d'Essling. Moins heureux en Portugal (1810), il ne put chasser de ce pays les Anglais, commandés par Wellington; après le combat malheureux de Fuentes d'Onoro, il rentra en France (1811). Napoléon le laissa depuis sans emploi. Il mourut à Paris en 1817. Masséna devait plus à la nature qu'à l'éducation. Au dire de Napoléon, le bruit du canon éclaircissait ses idées, lui donnait de la pénétration et de la gaieté. Son caractère distinctif était l'opiniâtreté et la persévérance : il ne se décourageait jamais. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été rédigés et publiés par le général Koch, Paris, 1849.

MASSESSYLES ou MASSÆSYLIENS, *Massæsyli*, peuple de la côte septentr. d'Afrique, entre les Massyles à l'O. et la Mauritanie à l'E. *V.* NUMIDIE et SYPHAX.

MASSEUBE, ch.-l. de cant. (Gers), sur la r. g. du Gers, à 21 kil. S. E. de Mirande; 1500 hab. Grand commerce de mulets.

MASSEVAUX, en all. *Masmunster*, ch.-l. de cant. (Ht-Rhin), à 20 kil. E. N. E. de Belfort, sur le Doller; 3356 hab. Tissus de coton; forges. Il doit son nom à une célèbre abbaye de chanoinesses augustines, dont les bâtiments servent auj. de filature.

MASSIAC, ch.-l. de cant. (Cantal), sur l'Alagnon, à 30 kil. N. de St-Flour; 1600 h. Château. Station.

MASSIEU (Guill.), littérateur, né à Caen en 1665, m. en 1722, entra fort jeune chez les Jésuites, en sortit bientôt pour se livrer aux lettres, devint professeur de langue grecque au Collége de France, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions, et se fit une réputation par une *Histoire de la poésie française*, 1734 (1 vol. in-12), qui est cependant un ouvrage peu exact. On a aussi de lui une traduction de *Pindare* et un poëme latin sur le *café*. — Un autre Massieu, J. B., 1742-1818, conventionnel et évêque constitutionnel de l'Oise, a donné une traduction de *Lucien*, 1781-87, 6 vol. in-12.

MASSILIE, *Massilia*, v. de Gaule. *V.* MARSEILLE.

MASSILLON (J. B.), célèbre prédicateur, né en 1663, à Hyères en Provence, m. en 1742, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, professa les belles-lettres et la théologie à Pézenas, à Montbrison, à Vienne; vint à Paris en 1696 pour diriger le séminaire de St-Magloire; fut chargé en 1698 par le roi d'une mission à Montpellier, dans laquelle il commença sa réputation; prêcha en 1699 le carême dans l'église de l'Oratoire et l'avent à Versailles, et se plaça dès lors au premier rang des orateurs de la chaire. Louis XIV se plaisait à l'entendre, mais il ne fit rien pour son avancement; le Régent fut plus juste et le nomma en 1717 évêque de Clermont-Ferrand. Il fut reçu à l'Académie en 1719. Il passa le reste de sa vie dans son diocèse, et s'y fit bénir par sa charité et ses vertus évangéliques. On a de Massillon : 1° des *Sermons*, au nombre de près de 100, parmi lesquels on remarque surtout les sermons réunis sous le titre de *Petit Carême*, prononcés en 1717 devant le jeune roi Louis XV et où il traite des devoirs des grands; le sermon sur l'*Aumône*, et celui sur le *Petit nombre des élus* : ce dernier contient une prosopopée célèbre sur le jugement dernier qui fit tressaillir tout son auditoire d'un mouvement commun d'effroi; 2° des *Mystères* et des *Panégyriques de saints*; 3° des *Oraisons funèbres*, dont la plus belle est celle de Louis XIV; 4° des *Conférences ecclésiastiques*, *Mandements*, *Discours synodaux*; 5° des *Paraphrases de psaumes*. Le genre de Massillon est une éloquence douce, insinuante, pleine d'onction, souvent pathétique, harmonieuse et abondante en développements : on l'a surnommé le *Racine de la chaire*. Vivant dans un siècle de philosophie, il s'adresse à la raison autant qu'à la foi. Moraliste profond, il avait fait une étude assidue du cœur humain, et il en suit avec une admirable pénétration tous les replis. Ses *Œuvres* ont été réunies par son neveu, Joseph Massillon, 1745-48; elles ont été souvent réimprimées avec des additions, notamment par Renouard, 1810, 13 vol. in-8; Méquignon, 1818, 15 vol. in-12; l'abbé Guillon, 1828, 16 vol. in-12. Tabaraud a donné les *Œuvres choisies* de Massillon, 1824, 6 v. in-8, et Renouard, des *Morceaux choisis* de ses écrits, à l'usage des classes, 1812. D'Alembert prononça son *Éloge*. La ville d'Hyères lui a élevé une statue.

MASSINGER (Phil.), poëte dramatique, né en 1584 à Salisbury, où son père était au service chez le comte de Pembroke, m. en 1640, se fixa de bonne heure à Londres, travailla pour le théâtre avec Fletcher, Rowley, Dekker, réussit dans la comédie et la tragédie et égala presque Ben-Jonson. On estime surtout sa tragédie du *Duc de Milan*, et les comédies intitulées le *Tuteur*, la *Nouvelle méthode de payer ses dettes*, 1633. La meilleure édition de ses *Œuvres* est due à W. Gifford, 4 vol. in-8, 1805 et 1813.

MASSINISSA. *V.* MASINISSA.

MASSIQUE (mont), *Massicus mons*, auj. *Massico*, au N. de *Mondragone;* montagne de l'Italie anc., sur les confins du Latium et de la Campanie, et très-près de Falerne, était renommée par ses vins.

MASSIVA, prince numide, parent de Masinissa. Lorsque Jugurtha fut mandé à Rome pour rendre compte de sa conduite, Massiva sollicita du sénat le royaume de Numidie; Jugurtha, craignant l'effet de sa démarche, le fit assassiner.

MASSON (Jean Papire), historien, né en 1544, à St-Germain-Laval, dans le Forez, m. en 1611, remplissait à Paris les fonctions de substitut du procureur général. Ses principaux ouvrages sont : *Annalium libri IV, quibus res gestæ Francorum explicantur*, Paris, 1577 et 1598; *De Episcopis Urbis (Romæ) qui Ecclesiam rexerunt*, 1586 (c'est une histoire des Papes); *Notitia episcopatuum Galliæ quæ Francia est*. 1606 et 1610; *Descriptio fluminum Galliæ*, 1618; *Historia calamitatum Galliæ, a Constantino Cæsare usque ad Majorianum* (dans le t. I des *Francorum scriptores* de Duchesne); des éditions des *Lettres* de Gerbert, des *Œuvres* de Loup, d'Agobard et de Gerbert, et de précieuses biographies sous le titre d'*Elogia*. — Son frère, Jean Masson, aumônier du roi, a aussi laissé quelques écrits historiques, entre autres une *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1612.

MASSON (Jean), ministre protestant, né en 1680, m. vers 1750, était fils d'un ministre chassé de France lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Il a écrit, avec son frère Samuel et son cousin Philippe, une *Histoire critique de la République des lettres*, Utrecht, 1712-18, 15 vol. in-12. On lui doit aussi des Vies d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Pline le Jeune*.

MASSON (Ch. Franç. Philibert), né en 1762, à Blamont en Franche-Comté, m. en 1807, associé de l'Institut, entra en 1786 au service de la Russie et devint major et secrétaire du grand-duc Alexandre. Expulsé par Paul I comme partisan de la Révolution, il revint en France et fut nommé secrétaire général de la préfecture de Rhin et Moselle. On a de lui des *Mémoires secrets sur la Russie*, 1802; *les Helvétiens*, poëme en 10 chants, où il chante la lutte des Suisses contre Charles le Téméraire, 1800; des *Odes*, et *la Nouvelle Astrée*, roman, 1802.

MASSON (François), statuaire, élève de G. Cousteu, né en 1745, à Vieille-Lire en Normandie, m. en 1807, exécuta la belle fontaine de la place de l'évêché à Noyon, fit, pendant la Révolution, les bustes des personnages marquants de l'Assemblée constituante, composa un groupe allégorique du *Dévouement à la patrie*, et fut chargé d'élever un monument à J. J. Rousseau. On lui doit encore des statues de *Périclès*, de *Cicéron*, et du général *Caffarelli*, des bustes de *Kléber*, de *Lannes*, et le tombeau de *Vauban*, aux Invalides. Cet artiste unit la grâce à la vigueur, et rend la nature avec autant de finesse que d'exactitude.

MASSORÈTES (de l'hébreu *massora*, tradition), docteurs juifs qui aidèrent à fixer d'après les manuscrits et la tradition orale la leçon du texte sacré en y ajoutant les points-voyelles. L'origine de ces points-voyelles est fort incertaine : elle a été attribuée aux docteurs de l'école de Tibériade (au Ve siècle), à Esdras, et même à Moïse; cependant quelques-uns pensent qu'elle ne remonte pas plus haut que le IXe siècle. Plusieurs hébraïsants ont combattu cette innovation, notamment Cappel et Masclef.

MASSOUAH, v. et port d'Abyssinie, dans le Samara, par 37° 17' long. E., 15° 34' lat. N., dans une île de la mer Rouge, appartient à la Turquie; 2000 cabanes. Commerce maritime actif; consulat français.

MASSOURE (LA). *V.* MANSOURAH.

MASSUET (Pierre), littérateur, né en 1698 à Mouzon (Meuse), m. en 1776, entra chez les Bénédictins à Metz, puis se retira en Hollande, où il embrassa le Protestantisme. On a de lui : *Histoire des rois de Pologne*, Amst., 1733; — *de la guerre présente*, 1735; — *de la dernière guerre, avec la Vie du prince Eugène*, 1736-37 ;—*de l'empereur Charles VI*, 1742. Il fut le principal rédacteur de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, Amst., 1728-53, 52 vol. in-12, et rédigea une précieuse *Table des matières contenues dans les Mémoires de l'Académie des sciences*, de 1699 à 1734, Amst., 1741, in-4.

MASSYAD, v. et forteresse de Syrie, aux env. de Beyrout, est regardée comme le ch.-l. des Ismaéliens de Syrie. Elle fut prise et détruite par les Turcs.

MASSYLES ou MASSYLIENS, nation numide qui habitait toute la partie orientale de la Numidie, à l'E. des Massésyliens, eut pour roi Masinissa.

MASULIPATAM, v. de l'Inde anglaise (Madras), dans un îlot du golfe de Bengale, à 20 k. N. de l'emb. de la Kistnah, par 78° 55' long. E., 16° 10' lat. N.; 80 000 h. Bon port, forteresse importante. Beaux tissus de coton dits *chintz*, renommés par leur finesse et leur belle couleur, tabac, etc. Grand commerce avec la Chine, les Birmans, la Perse, l'Arabie. — Masulipatam a été successivement aux Mongols, aux Mahométans, aux Français (1751), aux Anglais (1759) qui l'ont gardée depuis ce temps.

MATAMORAS, v. du Mexique, dans l'anc. prov. de Tamaulipas, sur la r. dr. du Rio Bravo del Norte, à 60 k. de son embouchure. Elle fut enlevée aux Mexicains par les Texiens en 1839 et fut occupée en 1846 par les troupes des États-Unis, qui y défirent les Mexicains.

MATAN, v. de l'île de Bornéo, ch.-l. du roy. de Matan, sur une riv. de même nom, à 900 kil. S. O. de Bornéo; 10 000 hab. Le roy. de Matan, sur la côte occid. de Bornéo, est auj. vassal des Hollandais. Le roi de Matan possédait un diamant brut de 367 carats, qui, réduit à 183 par la taille, serait de tous ceux qu'on connaît le troisième en grosseur.

MATANZAS, v. de l'île de Cuba, sur la côte N., à 80 kil. E. de la Havanne; 25 000 hab. Chemin de fer pour Cardenas. Commerce considérable en sucre, mélasse et café. La flotte hollandaise défit la flotte portugaise en vue de cette ville en 1627.

MATAPAN (cap), *Tænarium prom.*, cap de Grèce, à l'extrémité S. de la Morée, par 36° 22' 58'' lat. N., 20° 9' long. E. C'est le point le plus méridional du continent européen.

MATAREM (Empire de), anc. État de l'île de Java, comprenait à peu près l'île entière au XVe siècle, mais avait pour noyau les deux provinces de Sourakarta et de Djoejakarta. Les Hollandais dominent dans ce pays depuis 1775.

MATARIEH, v. de la Basse-Égypte, près des ruines de l'anc. *On* ou *Héliopolis*, à 10 kil. N. N. E. du Caire, Kléber y défit les Turcs le 20 mars 1800.

MATARO, *Iluro ?* v. et port d'Espagne (Catalogne), sur la Méditerranée, à 27 kil. N. E. de Barcelone; 15 000 hab. Divisée en vieille ville et ville neuve, la 1re très-ancienne, la 2e plus moderne; celle-ci est assez jolie; il s'y trouve beaucoup de peintures à fresque. Chemin de fer. Industrie active : velours, soieries, bas, blondes, dentelles, verreries, chantiers de construction. Vins rouges, eaux-de-vie. Antiquités.

MATELLES (LES), ch.-l. de cant. (Hérault), à 14 k. N. O. de Montpellier; 400 hab.

MATERA, *Mateola*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Basilicate), sur la Gravina, à 67 k. E. de Potenza; 12 000 h. Archevêché (avec Acerenza). Cathédrale remarquable. Cette ville fut fondée 8 siècles av. J.-C. C'est là que Guillaume Bras de Fer fut créé comte de Pouille.

MATHA, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), à 18 k. S. E. de St-Jean-d'Angély : 900 hab. Eau-de-vie.

MATHA (S. Jean de). *V.* JEAN (S.).

MATHAN, prêtre de Baal et conseiller d'Athalie, était un Juif apostat. Il fut tué devant l'autel de Baal par ordre du grand prêtre Joad, 876 av. J.-C.

MATHATHIAS, Juif, de la race des Asmonéens, père des Machabées, refusa de sacrifier aux idoles, se mit à la tête des Juifs soulevés contre les rois de Syrie, 166 av. J.-C., parcourut le pays, détruisit partout les autels des faux dieux, et rétablit le culte du

Seigneur. Sentant sa fin approcher, il donna pour chef à ses troupes son fils Judas. *V.* MACHABÉES.

MATHES (LES), vge du dép. de la Vendée, sur la côte, à 18 kil. S. S. O. de Marennes. Louis de La Rochejacquelein y fut tué pendant les Cent-Jours (1815) en combattant à la tête des Vendéens.

MATHIAS, MATHIEU. *V.* MATTHIAS, MATTHIEU.

MATHILDE (Ste), fille d'un seigneur saxon, fut mariée fort jeune au roi de Germanie Henri l'*Oiseleur*, et en eut deux fils, Othon et Henri. Elle se montra sur le trône pieuse et charitable, fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Quedlinbourg, et mourut en 968. On la fête le 14 mars.

MATHILDE, fille de Baudouin V, comte de Flandre, et d'Adèle de France, fille du roi Robert, épousa en 1054 le duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, depuis roi d'Angleterre, et eut de lui onze enfants, dont les plus connus sont Robert Courte-Heuse, Guillaume le Roux, et Henri Beauclerc. Elle mourut en 1083. Elle tenta souvent d'adoucir son époux, et le réconcilia avec son fils Robert, qui avait porté les armes contre lui. Elle fonda l'Abbaye-aux-Dames à Caen. On lui a attribué la célèbre tapisserie de Bayeux, mais les critiques modernes les plus compétents s'accordent à reconnaître qu'elle ne peut être son ouvrage.

MATHILDE (Ste), reine d'Angleterre, fille de Malcolm, roi d'Écosse, fut mariée en 1100 à Henri I, roi d'Angleterre, donna sur le trône l'exemple de toutes les vertus et mérita d'être surnommée la *bonne reine*. Elle mourut en 1118, le 30 avril, jour où on la fête.

MATHILDE, reine d'Angleterre, fille de la précéd. et d'Henri I. Mariée d'abord à l'empereur Henri V (1114), elle resta veuve en 1125. Deux ans après, elle épousa Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou ; elle se vit appelée au trône d'Angleterre en 1135, à la mort de son père. La couronne lui fut disputée par Étienne, comte de Boulogne, neveu de Henri, qui l'emporta pour quelque temps; mais l'armée de ce prince ayant été défaite en 1141 par le comte de Glocester, frère naturel de Mathilde, celle-ci fut solennellement couronnée. Elle s'aliéna ses sujets par un caractère altier, et Glocester, son principal appui, étant mort en 1147, elle fut contrainte d'abandonner le trône à son rival. Elle se réfugia en France, où elle mourut en 1167. Son fils Henri II avait été reconnu roi dès 1154.

MATHILDE (la Grande comtesse), souveraine de la Toscane et d'une partie de la Lombardie, née en 1046, était fille de Boniface II, marquis, puis duc de Toscane, et de Béatrix, et ne régna qu'après sa mère, 1076. Outre la Toscane, elle possédait les comtés de Modène, Reggio, Mantoue, Ferrare et Crémone. Mariée deux fois, la première avec Godefroy le Bossu, duc de Lorraine, en 1063, la deuxième avec Guelfe V, duc de Bavière, en 1089, elle se sépara successivement de ces deux époux. Elle se montra constamment dévouée au S.-Siége : dans la querelle des investitures, elle secourut le pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV, et reçut le pontife dans sa forteresse de Canossa, près de Reggio, où Henri fut contraint de venir se soumettre à une humiliante pénitence (1077). Longtemps en guerre avec les empereurs, elle perdit et reprit tour à tour plusieurs places fortes au nord du Pô. Elle fit donation de tous ses États au pape en 1102 (elle lui en avait fait dès 1077 une donation secrète) et mourut en 1115. Les papes et les empereurs se disputèrent son héritage pendant deux siècles : le St-Siége n'en recueillit qu'une partie, celle qui fut désignée plus tard sous le nom de *Patrimoine de St-Pierre*. Am. Renée a fait son histoire sous le titre de *La grande italienne*, 1859.

MATHILDE (Caroline), reine de Danemark, était le 9ᵉ et dernier enfant de Frédéric-Louis, prince de Galles, père de George III, roi d'Angleterre. Elle fut mariée en 1766, dès l'âge de 15 ans, à Christian VII, roi de Danemark. Belle, jeune, sans expérience, elle se laissa compromettre dans des intrigues avec le ministre Struensée, et fut condamnée comme adultère au divorce et à l'exil. Elle mourut de chagrin à Zell en 1775, à 24 ans, au moment, dit-on, où son époux, reconnaissant son innocence, allait la rappeler.

MATHOURA ou MOTTRA, v. forte de l'Inde anglaise (Calcutta), sur la Djomnah, à 40 kil. N. O. d'Agrah; env. 60 000 hab. Quantité de temples. C'est une ville sainte pour les Hindous, qui y font naître Krichna et qui y vont en pèlerinage. Jadis grande et riche, mais saccagée en 1018 par Mahmoud le Gaznévide et en 1756 par Ahmed-Chah. Aux Anglais depuis 1803.

MATHURIN (S.), prêtre et confesseur, vivait dans le Gâtinais au IVᵉ ou au Vᵉ siècle. Il est fêté le 9 nov.

MATHURINS, ordre religieux institué pour racheter les esclaves des mains des infidèles, fut fondé en 1199 par S. Jean de Matha et Félix de Valois. On nommait primitivement ces religieux *Trinitaires* ou *Religieux de la Ste-Trinité* : le nom de Mathurins leur fut donné en France parce qu'ils occupèrent à Paris depuis 1226 une église qui était sous l'invocation de S. Mathurin. La Réforme fit disparaître cet ordre en Allemagne; il fut supprimé en France en 1790.

MATHUSALEM, patriarche célèbre par sa longévité, vécut 969 ans, de 4277 à 3308 av. J.-C. Il était fils d'Énoch et fut père de Lamech, père de Noé.

MATIFOU (le cap), *Ras-el-Temendfus*, cap de l'Algérie, à 13 kil. E. d'Alger, par 36° 45' lat. N., 0° 52' long. E., ferme à l'E. la rade d'Alger, et est défendu par un fort. Charles-Quint y débarqua en 1541

MATIGNON, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 30 k. N. O. de Dinan; 1000 hab. Grains.

MATIGNON (Jacq. GOYON de), maréchal de France, d'une anc. famille de Bretagne, né en 1525, m. en 1597, se signala en 1552 aux siéges de Montmédy et d'Ivoy; fut fait prisonnier à la bataille de St-Quentin (1557), et ne recouvra sa liberté qu'à la paix de Cateau-Cambrésis, en 1559. Devenu lieutenant général, il battit les Anglais en 1563 devant Falaise, et se distingua aux combats de Jarnac et de Moncontour. Non moins généreux que brave, il ne fit point exécuter dans Alençon et dans St-Lô, dont il était gouverneur, les ordres barbares de Charles IX lors de la St-Barthélemy (1572). En 1574, il fit prisonnier, dans Domfront, le malheureux Montgomery, puis il tenta, mais vainement, d'adoucir à son égard la reine Catherine de Médicis. Il reçut en 1579 le bâton de maréchal de France, et fut nommé en 1584 lieutenant général de la Guyenne. Il enleva plusieurs places aux Protestants dans le Midi, et battit à Nérac, en 1588, le roi de Navarre lui même. Il n'en fut pas moins un des premiers à reconnaître ce prince pour roi de France après la mort de Henri III (1589), et remplit à son sacre les fonctions de connétable.

MATISCO, v. de Gaule Lyonnaise 1ʳᵉ, auj. *Mâcon*.

MATO-GROSSO, prov. du Brésil, bornée au N. par celle de Para, à l'E. par celle de Goyaz, à l'O. par la Bolivie et le Pérou, et au S. par le Paraguay, a 1700 k. de l'E. à l'O., 1600 du N. au S., et env. 300 000 h. (dont beaucoup de tribus indigènes : Payaguas, Guaycurus, Bororos, etc.) Elle a pour ch.-l. Mato-Grosso ou Villabella, ville d'env. 15 000 hab., sur la r. dr. du Guaporé. Pays très-montagneux, sauf au N.; arrosé par l'Uruguay, le Paraguay, le Parana, la Madeira, le Guaporé, le Topayos. Sol très-fertile, mais peu cultivé; forêts immenses. Riches mines de métaux précieux et de diamants : c'est dans le Mato-Grosso que se trouve le fameux district de Diamantin.

MATOUR, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 36 k. O. de Mâcon; 493 hab.

MATRONA, riv. de Gaule, est auj. *la Marne*.

MATRONALES, *Matronalia*, fête des matrones chez les anciens Romains, fut instituée en reconnaissance de ce que les femmes Sabines réconcilièrent leurs pères avec leurs maris. Elle se célébrait aux Calendes de mars (1ᵉʳ mars). Les matrones offraient d'abord des sacrifices à toutes les divinités qui présidaient au mariage, puis elles rentraient chez elles, où leurs maris et leurs amis venaient leur apporter des vœux de bonheur et des présents d'étrennes.

MATSMAI, v. du Japon, capit. de l'île d'Yéso, qu on

nomme aussi elle-même Matsmaï, à l'extrémité S. de l'île; env. 50 000 hab. Bon port, ouvert aux Américains en 1855. Commerce considérable.

MATTHÆI (Christian Frédéric), helléniste, élève d'Ernesti, né en 1744 à Grost en Thuringe, m. en 1811, fut successivement professeur à Moscou, directeur de l'école princière de Meissen (1785), professeur de philosophie à Wittemberg, puis retourna en Russie où il fut nommé professeur de littérature classique à l'Université de Moscou et conseiller aulique. Ses principales publications sont : *Chrestomathia græca*, Moscou, 1773; *Glossaria græca minora*, 1774-1775; *Xiphilini et Basilii orationes ineditæ*, 1775; *isocratis, Demetrii et Glycæ Epistolæ*, 1776: *Gregorii Thessalonicensis orationes*, 1776; *Notitia codicum mss. græcorum bibliothecæ Mosquensis*, 1776; *Animadversiones ad Origenis Hexapla*, 1779; *Scholia inedita ad Iliados T*, 1786; *Nemesius, de Natura hominis*, grec-latin, 1802. Il fit de nombreuses recherches dans les bibliothèques de Russie et d'Allemagne et y découvrit plusieurs morceaux restés inconnus, entre autres un *Hymne à Cérès*, attribué à Homère, et publié par Ruhnkenius, Leyde, 1782. C'est lui qui publia pour la première fois, en 1781, les fables grecques portant le nom de *Syntipas*. *V.* ce nom.

MATTHIÆ (Aug. Henri), érudit, né à Gœttingue en 1769, m. à Altenbourg en 1835, fut professeur de littérature grecque et latine à Weimar, puis directeur du gymnase d'Altenbourg. On a de lui : *Ausführliche griechische grammatike*, Leipsick, 1825-27, trad. en français par Gail et Longueville, sous le titre de *Grammaire raisonnée de la langue grecque*, 1831; *Esquisses de littérature ancienne*, 1815; *Manuel élémentaire de philosophie*, 1823 (trad. par H. Poret); des éditions des *Hymnes* d'Homère, des *Tragédies* d'Euripide, et un recueil de *Miscellanea philologica*, 1803.

MATTHIAS (S.), disciple de J.-C., fut élu en remplacement de Judas Iscariote au nombre des douze apôtres. Selon la tradition, il prêcha en Cappadoce, et subit le martyre en Colchide. On lui attribue un *Évangile* et un *Livre des traditions*, qui sont apocryphes. On le fête le 24 février.

MATTHIAS, empereur d'Allemagne, fils de Maximilien II, né en 1557, succéda en 1612 à son frère Rodolphe II, qu'il avait déjà forcé de lui abandonner les couronnes de Bohême et de Hongrie. L'Empire était alors en guerre avec les Turcs : il termina la guerre par un traité, en 1615. N'ayant pas d'enfant, il choisit pour successeur son cousin Ferdinand, et le fit couronner à Prague en 1617. Mais l'intolérance de ce dernier fit révolter ses sujets de Bohême, et Matthias mourut en 1619 sans avoir vu la fin de ces troubles.

MATTHIAS CORVIN. *V.* CORVIN.

MATTHIEU (S.), *Matthæus*, nommé aussi *Lévi*, évangéliste et l'un des douze apôtres, né en Galilée, était d'abord publicain, c.-à-d. receveur des impôts pour les Romains. Il exerçait sa profession sur les bords du lac Génésareth, lorsque J.-C. l'appela et lui ordonna de le suivre. Après avoir prêché dans la Judée, il alla dans l'Éthiopie et dans la Perse, où l'on croit qu'il souffrit le martyre. L'Église l'honore le 21 sept. L'*Évangile* de S Matthieu est le plus ancien des quatre; on croit qu'il le rédigea huit ans après l'Ascension et qu'il l'écrivit d'abord en langue syro-chaldaïque, d'où il fut traduit en grec. On n'a plus l'original; la version grecque en tient lieu.

MATTHIEU CANTACUZÈNE, régna sur Constantinople de 1353 à 1356, comme associé de son père Jean Cantacuzène, puis de Jean Paléologue.

MATTHIEU (Pierre), historien et poëte, né en 1563 à Pesmes en Franche-Comté, m. en 1621, fut d'abord avocat à Lyon et grand partisan de la Ligue; mais ayant été député par les Lyonnais près de Henri IV en 1593, il s'attacha à ce prince qui le nomma son historiographe. Il avait commencé par faire des vers; on a de lui quelques tragédies fort médiocres : *Esther*, *la Guisiade* ou *le Massacre du duc de Guise*, et des *Quatrains moraux* intitulés tantôt *Quatrains de la Vanité du monde*, tantôt *Tablettes de la Vie et de la Mort*. On lui doit plusieurs histoires qui renferment d'utiles renseignements et où respire la franchise, mais qui sont en général faiblement écrites : *Histoire des troubles de France sous Henri III et Henri IV*, 1594; *Hist. de France* (de 1598 à 1604), 1606 : *Hist. de Louis XI*, 1610; *Hist. de la mort déplorable de Henri le Grand*, 1611; *Hist. de France* (de François I à Louis XIII), 1631, ouvrage terminé par son fils.

MATTHIEU (le R. P.), l'*Apôtre de la tempérance*, né en 1790 à Thomastown en Irlande, m. en 1856, entra dans l'ordre des Franciscains, s'établit à Cork et acquit par ses prédications une grande influence sur les populations ouvrières. Frappé des maux que l'ivrognerie causait à l'Irlande, il entreprit, en 1833, d'arracher ses compatriotes à ce vice honteux : il organisa dans ce but de nombreuses *Sociétés de tempérance*, et obtint par ses exhortations des succès prodigieux. Il ne fut pas moins heureux en Angleterre et aux États-Unis; mais, épuisé par ses efforts, il se vit obligé de revenir dans son pays en 1851. Il y mourut également regretté des Protestants et des Catholiques.

MATTHIEU PARIS, chroniqueur. *V.* PARIS.

MATTHIEU DE DOMBASLE, agronome. *V.* DOMBASLE.

MATTHIOLE, *Matthiolus*. *V.* MATTIOLI.

MATTIACI, peuple de Germanie, près du Rhin, à l'O. des Marses et des Sicambres, occupait une partie de la Hesse et du duché de Nassau. Villes principales : *Mattium* (Marbourg) et *Mattiacæ aquæ* (Wiesbaden).

MATTIOLI (Pierre André), *Matthiolus*, médecin et naturaliste, né à Sienne en 1500, m. en 1577, exerça son art à Sienne et à Rome, puis fut appelé à la cour de Prague par l'empereur Ferdinand, qui l'anoblit et le nomma médecin de son fils (qui fut depuis l'empereur Maximilien). Il est auteur de *Commentaires sur Dioscoride*, publiés d'abord en italien, Venise, 1544, puis mis par lui-même en latin, 1554, qui offrent comme l'encyclopédie de son époque; ils ont été traduits en français par A. du Pinet, Lyon, 1561, et par J. Desmoulins, Paris, 1572.

MATTIOLI (le comte Girolamo), ministre du duc de Mantoue, fut enlevé de Turin par ordre du cabinet de Versailles, en 1679 ou en 1685, parce qu'on craignait qu'il n'entravât les négociations entamées avec le duc son maître, et conduit à Pignerol, où il mourut peu après. Il est un de ceux dans lesquels on a prétendu reconnaître l'*Homme au masque de fer*.

MATURIN, dép. de la république de Vénézuela, entre 1° 20'-11° lat. N. et 61°-71° long. O., a pour bornes, au N. la mer des Antilles, au N. E. l'Atlantique, à l'E. la Guyane anglaise, au S. la Guyane brésilienne, à l'O. les dép. de l'Orénoque et de Vénézuela; 1100 kil. sur 900 : env. 80 000 h.; ch.-l., Cumana. Rivières importantes : Orénoque, Cassiquiare, Caroni, Rio-Negro. Climat très-chaud; sol fertile, mais marécageux; immenses pâturages; vastes forêts; habitants sauvages et indépendants.

MATURIN (Robert), écrivain irlandais, curé de St-Pierre à Dublin, né en 1782, m. en 1824. Il avait déjà publié quelques *Nouvelles* (*Montorio, le Jeune Irlandais, le Chef milésien*), qui n'avaient pas eu grand succès, lorsqu'il fit représenter à Londres, en 1816, la tragédie de *Bertram*, qui obtint une vogue extraordinaire. On a encore de lui quelques romans (*Pour et Contre*, *Melmoth*, *les Albigeois*). *Bertram* a été traduit par Taylor et Nodier, 1821.

MAUBERT DE GOUVEST (J. H.), littérateur, né à Rouen en 1721, m. en 1767, mena la vie la plus agitée. D'abord capucin, il s'enfuit de son couvent; il fut depuis militaire, précepteur, directeur d'une troupe de comédiens, et se fit successivement chasser de Hollande, d'Allemagne, d'Angleterre pour ses pamphlets. Il a publié : *Testament politique du cardinal Alberoni*, 1752; *Hist. politique du siècle*, 1754; *Testament politique du chevalier Walpole*, 1767.

MAUBEUGE, *Malbodium*, v. forte de France (Nord), ch.-l. de c., sur la Sambre, à 18 kil. N. d'Avesnes; 4200 hab. Collége. Anc. manufacture d'armes, sup-

primée en 1835; broches et cylindres pour filatures; clouterie, ferblanterie, quincaillerie, etc. Commerce de marbre, ardoises, vins. — Fondée au VIIe siècle, longtemps capitale du Hainaut. Souvent prise et reprise par les Français et les Espagnols; Louis XIV l'avait prise en 1649, et le traité de Nimègue (1678) lui en confirma la possession. Elle fut fortifiée par Vauban en 1680, assiégée en 1793 par le prince de Cobourg et délivrée par Jourdan.

MAUBOURGUET, ch.-l. de c. (Htes-Pyrénées), sur la r. g. de l'Adour, à 28 kil. N. de Tarbes; 1500 hab. Anc. église de Templiers.

MAUBUISSON, célèbre abbaye de femmes (Seine-et-Oise), à 8 kil. N. E. de Pontoise. Fondée par la reine Blanche de Castille, qui y fut enterrée. Elle fut vendue et divisée dans la Révolution.

MAUCROIX (l'abbé), littérateur, né en 1619 à Noyon, m. à Reims en 1708, fut d'abord avocat et homme du monde, et se lia étroitement avec La Fontaine, dont il resta pendant 50 ans l'ami intime; il embrassa fort tard l'état ecclésiastique, obtint un canonicat à Reims et se fixa dans cette ville. Il fut choisi pour secrétaire de la fameuse assemblée du clergé de 1682. On lui doit plusieurs traductions estimées, celles entre autres de plusieurs *Homélies* de S. Jean Chrysostôme, des *Philippiques* de Démosthènes, de quelques *Dialogues* de Platon, des *Catilinaires* et de quelques autres discours de Cicéron, du traité *de la Mort des Persécuteurs* de Lactance. Il cultiva aussi la poésie, et fit quelques pièces de vers en commun avec La Fontaine. M. Walkenaër a publié ses *Poésies* en 1820 à la suite de *La Fontaine*. Ses *Mémoires* ont paru en 1842. M. L. Paris a donné à part en 1854 ses *Œuvres diverses*, 2 vol. 12.

MAUDOUD (Aboul Fethah), sultan de la dynastie des Gaznévides (1041-49), fils de Mas'oud, fit la guerre à Mohammed-l'Aveugle, son oncle, qu'il accusait de la mort de son père; remporta sur lui, près des bords du Sind, une grande victoire, à la suite de laquelle il le fit périr, et bâtit en mémoire de cette victoire la ville de Feth-Abad.

MAUDOUD EDDAULAH, roi de Mossoul (1106-1114), d'abord général de Mohammed, sultan de Perse, combattit en 1111 les Francs, qui étaient maîtres de Jérusalem, ravagea la Mésopotamie, assiégea Édesse, Antioche, battit Josselin, comte d'Édesse, et Baudouin, roi de Jérusalem, près de Tibériade en 1113. Il fut assassiné peu après par un fanatique ismaélien.

MAUGRABINS ou MOGRABINS, habitants des États barbaresques dits *Mahgreb* ou *Mograb*.

MAUGUIO, ch.-l. de c. (Hérault), à 12 kil. E. de Montpellier, sur l'étang de Mauguio, lagune liée à la Méditerranée; 1750 hab.

MAULBRONN, vge du Wurtemberg (Neckar), sur la Salzach, à 30 kil. N. O. de Ludwigsburg; 800 h. Séminaire évangélique. Belle église et beaux restes d'une anc. abbaye de Cisterciens, fondée vers 1142.

MAULÉON, *Malleo* ou *Malus Leo*, ch.-l. d'arr. (B.-Pyrénées), sur le Gave de Mauléon, à 56 kil. S. O. de Pau; 1259 hab. Collége, anc. château fort. Jadis capitale du pays de Soule.

MAULÉON (Deux-Sèvres). *V.* CHATILLON-SUR-SÈVRE.

MAULÉON-BAROUSSE, ch.-l. de c. (H-Pyrénées), à 50 kil. E. de Bagnères-de-Bigorre; 850 hab.

MAULÉON (LOYSEAU de). *V.* LOYSEAU.

MAULTROT (Nicolas), avocat au parlement de Paris, né en 1714, m. en 1803, était un ardent janséniste. Il a beaucoup écrit sur le droit canonique; on a de lui les *Droits de la puissance temporelle*, 1765; *Maximes du droit public français*, 1772; *Nature et autorité des assemblées du clergé de France*, 1777; *De l'Usure*, 1787; *Discipline de l'Église sur le mariage des prêtres*, 1790, etc.

MAUPEOU (René Charles de), magistrat, père du ministre Maupeou, devint en 1743 premier président du parlement de Paris, se trouva mêlé aux disputes du parlement et du clergé, ne montra que de la faiblesse et fut obligé de se démettre en 1757. Il fut néanmoins rappelé en 1763 pour remplacer Lamoignon comme garde des sceaux; il reçut même en 1768 le titre de chancelier; mais 24 heures après il céda sa place à son fils. Il mourut en 1775 à 87 ans. Sa famille était en hostilité avec la famille Lamoignon.

MAUPEOU (René Nicolas), chancelier de France, fils du préc., né à Paris en 1714, s'éleva par la faveur de Mme Dubarry et succéda en 1768 à son père dans la dignité de chancelier. Le parlement était alors en querelle avec l'autorité royale et apportait des entraves aux volontés de Louis XV par ses remontrances et son refus d'enregistrer certains édits: Maupeou voulut, par un coup d'État, débarrasser le roi de ces entraves. Le parlement fut exilé en 1771, et à sa place on installa le Conseil du roi, auquel le public donna par dérision le nom de *parlement Maupeou*. Cette mesure violente contre un corps aimé du peuple souleva l'opinion publique; les avocats refusèrent de plaider; d'innombrables pamphlets furent lancés contre la cour et son chancelier, et le parlement Maupeou tomba dans le mépris. Aussitôt après la mort de Louis XV, Louis XVI rappela l'ancien parlement (1774) et Maupeou fut exilé dans ses terres. Il y mourut en 1792, faisant à la nation un legs de 800 000 francs.

MAUPERTUIS, vge de Seine-et-Marne, à 7 k. S. de Coulommiers; 350 hab. On y voyait jadis un beau château, qui fut détruit dans la Révolution.

MAUPERTUIS (Champ de), vaste plaine à 15 kil. N. de Poitiers, où se livra la bat. dite *de Poitiers* (1356).

MAUPERTUIS (P. L. MOREAU de), géomètre, né en 1698 à St-Malo, mort en 1759, fit sous la direction du géomètre Fr. Nicole de rapides progrès, entra à l'Académie des sciences dès l'âge de 25 ans, voyagea pour s'instruire et se lia avec les hommes les plus distingués, tels que Voltaire, Bernouilli, La Condamine, etc. Il fut nommé en 1736 par Maurepas chef de l'expédition envoyée au pôle pour y mesurer un degré, et exécuta avec succès en une seule année cette difficile entreprise. Il fut reçu en 1743 à l'Académie française. Le roi de Prusse, Frédéric II, l'avait nommé dès 1740 président de l'Académie de Berlin : il alla se fixer dans cette ville en 1745. Là il eut de violents démêlés, d'abord avec Kœnig, membre de l'Académie, qui lui disputait la découverte du *principe de la moindre action* sur lequel Maupertuis fondait toute la mécanique, et par suite avec Voltaire, qui prit parti pour Kœnig contre lui et qui l'accabla de ses plaisanteries, notamment dans sa *Diatribe du docteur Akakia*. Il en fut vengé par la disgrâce de Voltaire. Il mourut en 1759, à Bâle, dans la famille des Bernouilli. On a de lui des ouvrages de genres fort divers : *Statistique arithmétique*, 1731; *Commentaires sur les principes de Newton*, 1732; *Discours sur la figure des astres*, 1732; *Voyage au cercle polaire*, 1738; *la Figure de la terre*, 1738; *Mémoire sur la moindre action*, 1744; *la Vénus physique*, 1745; *Essai de cosmologie*, 1748; *Essai de philosophie morale*, *Système de la nature*, 1751; des *Discours académiques*, des *Lettres philosophiques*, etc. Ses œuvres ont été publiées à Lyon, 1768, 4 vol. in-8. Maupertuis avait un orgueil et une susceptibilité extrêmes. C'était un savant distingué et un bon écrivain; cependant il n'occupe nulle part le premier rang. Sa *Vie*, écrite par Labeaumelle, n'a été publiée qu'en 1856.

MAUR (S.), *Maurus*, disciple de S. Benoît, vivait au VIe siècle. Il suivit S. Benoît aux monastères de Sublac et du Mt-Cassin, et fut, à ce qu'on croit, envoyé par lui en France pour établir des monastères de sa règle. On le fête le 15 janvier. — Une célèbre congrégation de Bénédictins prit, au XVIIe siècle, le nom de ce saint : c'était une réforme de l'ordre de St-Benoît, qui fut accomplie en 1613 par quelques religieux de St-Vannes et qui fut approuvée par le pape Grégoire XV en 1621. Cette congrégation compta bientôt un grand nombre de maisons florissantes : St-Maur, St-Denis, St-Germain des Prés, St-Remi de Reims, Marmoutier, St-Pierre de Corbie, Fleury ou St-Benoît, sur

Loire, Fécamp, la Trinité de Vendôme, et produisit un grand nombre de personnages distingués (*V.* BÉNÉDICTINS). L'*Histoire de la congrégation de St-Maur* a été écrite par dom Tassin, 1770. — *V.* ST-MAUR.

MAURE, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 29 kil. N. de Redon; 300 hab.

MAUREPAS (Jean Frédéric PHÉLIPPEAUX, comte de), ministre de Louis XV, né à Versailles en 1701, mort en 1781, était petit-fils du chancelier de Pontchartrain. Il fut, dès l'âge de 24 ans, chargé du département de la marine, et y joignit celui de la maison du roi, qui embrassait Paris et la cour. Il embellit Paris, fit fermer les maisons de jeu, encouragea les sciences et leurs applications, envoya La Condamine, Maupertuis et plusieurs autres savants sous l'équateur et près du pôle boréal pour mesurer deux degrés du méridien; fit partir des officiers pour examiner les côtes et dresser des cartes; chargea Sevin et Fourmont de visiter la Grèce et l'Orient; Jussieu, d'aller étudier les plantes du Pérou. Exilé en 1749 pour avoir fait une épigramme contre Mme de Pompadour, il resta 25 ans éloigné des affaires. Il y fut rappelé par Louis XVI à son avénement (1774), et, sans avoir de portefeuille, présida le Conseil d'État. Il fit réintégrer les parlements exilés par Louis XV (*V.* MAUPEOU); amena le roi à signer un traité d'union avec les insurgés d'Amérique, et fit confier le ministère des finances à Turgot, puis à Necker; mais il les fit disgracier l'un et l'autre lorsqu'il vit en eux des rivaux redoutables. Il mourut six mois après la disgrâce du dernier (oct. 1781). Maurepas avait de la pénétration et de la finesse; mais ce ministre léger, insouciant et frivole, était peu capable de conjurer l'orage qui menaçait le trône. Des *Mémoires* ont été publiés sous son nom par Sallé, son secrétaire, 1790-92, 4 vol. in-8.

MAURES, *Mauri*, *Mauritani*. Ce nom, que l'on dérive du mot *Maghreb*, pays occidental, était restreint chez les anciens aux habitants de la Mauritanie occid., à l'O. du *Mulucha*; il fut ensuite étendu aux habitants de cette portion de la Numidie qui forma depuis les Mauritanies césarienne et sitifine. Il est appliqué de nos jours à une forte partie des indigènes de l'Algérie, du Maroc, du Bilédulgérid, de l'État de Sidy-Hescham et du Sahara. Ils sont sédentaires; la plupart habitent les villes, surtout celles du littoral; l'organisation en tribus est moins marquée chez eux que chez les Arabes et les Kabyles. Ils sont en général très-forts et de complexion sèche; ils ont de beaux yeux et de belles dents; ils ont la peau plus blanche que les Arabes, le visage plus plein, le nez moins aigu, le profil moins anguleux, tous les traits de la physionomie moins prononcés. Ils se livrent au commerce et à l'industrie et possèdent des biens de campagne. Ils professent le Mahométisme.

Dans l'histoire d'Espagne il ne faut pas confondre les Arabes et les Maures : la période de la conquête de l'Espagne et du califat de Cordoue est arabe; celle des Almoravides et des Almohades est maure. Les Maures furent bannis d'Espagne en 1609.

MAUREVEL, assassin aposté par le duc de Guise, tira un coup d'arquebuse sur Coligny le 20 août 1572, quelques jours avant la St-Barthélemy.

MAURIAC, ch.-l. d'arr. (Cantal), à 36 k. N. O. d'Aurillac, sur l'Auze, au pied d'une colline volcanique; 3420 hab. Trib. de 1re inst., collége (cet établissement, fondé par Duprat, appartenait autrefois aux Jésuites); église Notre-Dame des Miracles, du XIIIe siècle. Commerce de chevaux, mulets, bestiaux; étoffes de laine, cuirs, cire jaune, fromages. Près de la ville est une antique chapelle de S. Mary ou S. Marius, apôtre de la Hte-Auvergne.

MAURICE (S.), chef de la légion thébéenne (c.-à-d. levée en Thébaïde), composée de chrétiens, subit le martyre avec ses compagnons, pour avoir refusé d'obéir à l'empereur Maximien qui leur ordonnait de sacrifier aux faux dieux. Cet événement, qu'on place en 286 ou 303, eut lieu entre *Agaunum* (St-Maurice) et *Octodurus* (Martigny), dans le Valais actuel. On fête S. Maurice et ses compagnons le 22 sept. Sigismond, roi de Bourgogne, fit bâtir au VIe s., sur le lieu où leurs corps avaient été miraculeusement retrouvés, une abbaye devenue célèbre (*V.* ST-MAURICE). — En 1434, Amédée VIII, duc de Savoie, créa sous le nom d'*Ordre de S.-Maurice* un ordre militaire, qui fut en 1572 renouvelé par le duc Emm. Philibert et réuni à celui de St-Lazare. Cet ordre a été réorganisé en 1816 et conféré dès lors aux services civils aussi bien que militaires. Il a pour insignes une croix blanche à 4 branches, surmontée d'une couronne, et croisée d'une croix verte, qui est celle de St-Lazare; le ruban est vert.

La *Lance de S. Maurice* était le symbole de la puissance souveraine dans le royaume d'Arles.

MAURICE, *Mauritius Tiberius*, empereur d'Orient, né en 539 à Arabissus en Cappadoce, était gendre de Tibère II et fut proclamé en 582. Il rétablit Chosroès II, roi de Perse, expulsé par ses sujets; secourut l'Italie contre les Lombards, mais eut lui-même à se défendre contre les attaques et les perfidies du roi des Avares. Phocas se révolta contre lui, le prit et le fit tuer avec ses six fils, 602. On a de cet empereur 12 livres sur l'*Art militaire*, publ. avec trad. lat. par J. Scheffer, Upsal, 1664 (avec Arrien).

MAURICE DE NASSAU, de SAXE, etc. *V.* NASSAU, SAXE.

MAURICE (île) ou ÎLE-DE-FRANCE, grande île de l'Océan indien, l'une des Mascareignes, au S. E. de l'Afrique, par 54° 56'-55° 26' long. E., 19° 58'-20° 31' lat. S.: 60 kil. sur 35; 160 000 hab.; ch.-l. Port-Louis. Côtes sinueuses, baies, anses, deux ports. Pays montagneux, autrefois volcanique, traversé par 4 chaînes de montagnes, dont la plus élevée, le *Piton des Neiges*, a 3150m; nombreuses rivières, mais peu considérables. Au N. E. est le quartier des *Pamplemousses*, célébré par Bernardin de St-Pierre. Climat sain; grands ouragans; terrain sec, mais fertile; denrées tropicales; épaisses forêts, qui ont été en partie détruites : on y trouve une grande quantité de singes. Vastes savanes, où l'on engraisse des bestiaux. On exporte du sucre, du rhum, du café, et des bois estimés (bois de fer, bois de natte, benjoin, mangliers, palmiers, etc.). P. Poivre y introduisit au XVIIIe siècle la culture des épices des Moluques (cannelle, muscade, girofle, etc.). — L'île fut découverte en 1505, par le Portugais P. Mascarenhas, qui la nomma *Cerna*; en 1598, elle fut occupée pour la Hollande par Van Neck, qui la nomma *Mauritius* en l'honneur de Maurice, prince d'Orange; mais elle fut abandonnée en 1712. Les Français la possédèrent de 1713 à 1810 et lui donnèrent le nom d'*Ile-de-France*. Elle fut prise en 1810, après une glorieuse résistance, par les Anglais, qui l'ont gardée depuis. Néanmoins l'usage officiel de la langue française y a été maintenu jusqu'en 1847, et il domine encore dans la majorité de la population.

MAURIENNE (Vallée de), en italien *Moriana*, en latin *Garocelia vallis* et *Maurianæ comitatus*, anc. prov. des États sardes, auj. à la France, entre les provinces de Savoie supérieure et de Tarentaise au N., la division de Turin au S., et la Savoie propre à l'O.; 90 k. sur 26; ch.-l., St-Jean de Maurienne. C'est une vallée encaissée entre les Alpes Cottiennes et les Alpes Graïques, arrosée par l'Arc et ses affluents. On y trouve beaucoup de goîtreux. — Ce pays a porté depuis le XIe s. le titre de comté : il est regardé comme le premier héritage des comtes de Savoie. Il a été cédé à la France en 1860 et fait partie du dép. de Savoie.

MAURITANIE, *Mauretania* et *Mauritania* (auj. roy. de Fez dans le Maroc et partie O. de l'*Algérie*), contrée de l'Afrique ancienne, au N. O., entre la Numidie à l'E., l'Atlantique à l'O., la Méditerranée au N.; ses limites au S. étaient vagues; à l'E. elles varièrent souvent: jusqu'en 108 av. J.-C., la Mauritanie s'arrêta au *Mulucha* (Molokath); depuis cette époque, elle alla jusqu'à l'*Ampsaga* (Oued-el-Kébir). De là deux Mauritanies, l'une *Orientale*, l'autre *Occidentale*, séparées

par le *Muluchas*. — Sous Claude, quand la Mauritanie eut été réduite en province romaine, la 1re fut dite *Mauritanie Césarienne*, la 2e *Mauritanie Tingitane;* enfin, la *M. Césarienne* fut subdivisée en *Césarienne* propre et *Sitifine*. Les ch.-lx de ces trois Mauritanies étaient Césarée, Sitifi, Tingis. Malgré sa fertilité et sa belle position, ce pays n'était pas riche et était peu civilisé; les côtes seules offraient bon nombre de villes; à l'intérieur habitaient des tribus féroces et qui n'étaient soumises qu'imparfaitement. — La Mauritanie fut gouvernée par des rois dès les temps les plus anciens, mais son histoire n'existe que depuis la guerre de Jugurtha. La trahison de Bocchus, qui livra aux Romains son gendre Jugurtha, fut récompensée par le don de la Numidie occidentale (du Muluchas à l'Ampsagas), laquelle devint plus tard la Mauritanie orientale. L'an 30 av. J.-C., Auguste créa pour Juba II, fils de Juba I (anc. roi de Numidie, dont les États avaient été réduits en prov. romaine), un nouveau royaume composé des deux Mauritanies et de la Gétulie. Juba y régna 53 ans (de 30 av. J.-C. à 23 après) et eut pour successeurs des princes indigènes qui y régnèrent jusqu'en 42 après J.-C., époque à laquelle Suetonius Paulinus en fit la conquête.

MAURO (Fra), religieux camaldule du xve siècle, habile cosmographe, exécuta, de 1457 à 1459, une belle mappemonde qu'on voit encore aujourd'hui dans un monastère de Venise, et dont Zurla, autre religieux camaldule, publia une description en 1806.

MAUROCORDATO. *V.* MAVROCORDATO.

MAUROLICO (Franç.), géomètre italien, né en 1494 à Messine, d'une famille grecque originaire de Constantinople, m. en 1575, a édité, traduit en latin et commenté plusieurs ouvrages d'*Archimède*, d'*Euclide*, d'*Apollonius*, de *Théodose*, de *Ménélaüs*, et a composé des traités originaux sur la Cosmographie, l'Optique, la Mécanique et la Gnomonique.

MAURON, ch.-l. de c. (Morbihan), à 21 kil. N. E. de Ploërmel; 4101 hab.

MAURS, ch.-l. de c. (Cantal), à 45 kil. S. O. d'Aurillac; 1500 hab. Porcs; jambons renommés.

MAURY (Jean SIFFREIN), cardinal, né en 1746 à Vauréas, dans le comtat Venaissin, était fils d'un cordonnier. Après avoir étudié à Avignon, il vint de bonne heure à Paris comme précepteur, obtint une mention de l'Académie française pour un *Éloge de Fénelon* (1772), prêcha avec succès dans quelques églises de la capitale, fut choisi pour prononcer le *Panégyrique de S. Louis* devant l'Académie et celui de *S. Augustin* devant l'assemblée du clergé, entra à l'Académie en 1784, et fut élu en 1789 député du clergé aux États généraux. Il porta la parole dans toutes les grandes questions, qu'il s'agît d'administration ou de finances aussi bien que d'affaires ecclésiastiques, et défendit constamment l'Église, le clergé et la royauté; il protesta contre les décrets qui constituaient prisonniers le roi et la famille royale après leur fuite de Paris, et lutta quelquefois avec avantage contre Mirabeau. Après la clôture de la session de l'Assemblée constituante, il quitta la France et se retira en Italie. Il fut nommé par le pape Pie VI évêque de Montefiascone et cardinal, et choisi par Monsieur, comte de Provence (Louis XVIII) pour être son ambassadeur près du St-Siége (1799). Cependant en 1804 il demanda et obtint la permission de rentrer en France, et, depuis cette époque, il parut dévoué à l'Empereur. En 1810, il fut nommé par lui archevêque de Paris, et il conserva cette dignité, malgré la défense du pape, jusqu'en 1814. Il fut alors contraint de quitter l'archevêché, et retourna en Italie, où il tomba dans une complète disgrâce : le pape le retint plusieurs mois en prison au Château-St-Ange. Il mourut à Rome dans la retraite en 1817. L'abbé Maury était un orateur abondant et quelquefois sublime, quoique un peu emphatique, un habile logicien, un écrivain correct; mais il était loin d'avoir l'énergie et l'éloquence de Mirabeau; il avait une admirable présence d'esprit : dans la Révolution, il sauva plusieurs fois sa vie par d'heureuses saillies. Comme prêtre, il passait pour avoir des mœurs peu édifiantes. Son principal titre littéraire, avec ses *Discours politiques*, est un *Essai sur l'Éloquence de la chaire*, qui parut pour la première fois en 1777, ouvrage bien composé, bien écrit et d'un véritable intérêt. On admire aussi son *Panégyrique de S. Vincent de Paul* (1785). Ses *OEuvres choisies* ont été publiées à Paris en 1827, 5 vol. in-8. Son neveu a publié sa *Vie*. Poujoulat a fait paraître en 1855 *Le cardinal Maury, sa Vie et ses OEuvres*.

MAUSOLE, roi de Carie, époux de la célèbre Artémise, régna de 377 à 353 av. J.-C. Il est connu par son opulence et par le magnifique tombeau que lui fit élever son épouse à Halicarnasse. Ce tombeau fut mis au nombre des sept merveilles du monde, et depuis on donna le nom de *Mausolée* aux monuments de cette espèce. On a retrouvé en 1855 des restes de cet édifice : ils ont été transportés au *British Museum*. — Parmi les autres mausolées antiques, on connaît surtout celui de *Cæcilia Metella*, qu'on voit encore sur la Voie Appienne, à 24 k. de Rome; celui d'Auguste, élevé par lui-même à Rome en 28 av. J.-C. à l'extrémité du champ de Mars, dont il reste quelques vestiges; et celui d'Adrien, en face du pont Ælius, dont il reste une tour qui forme auj. le Château-St-Ange.

MAUTERN, vge d'Autriche, sur la r. dr. du Danube, à 60 kil. N. O. de Vienne; 700 hab. Matthias Corvin, roi de Hongrie, y battit les Autrichiens en 1484.

MAUVAISE (Archipel de la Mer), dit aussi *Archipel Dangereux* ou *Pomotou*, groupe d'îles du Grand Océan équinoxial, au S. des Marquises et à l'E. de Taïti, entre 14e et 23e lat. S., 152e et 140e long. O. Elles sont basses, petites et peu peuplées. Les habitants ressemblent à ceux des îles Taïti, mais sont moins doux et moins civilisés. Ces îles sont placées depuis 1859 sous le protectorat français.

MAUVESIN, ch.-l. de c. (Gers), à 34 kil. S. E. de Lectoure; 1800 hab. Église calviniste. Jadis ch.-l. de la vicomté de Fezensaguet dans le Bas-Armagnac.

MAUVILLON (Éléazar), historien, né en 1712 à Tarascon, m. en 1779, était protestant. Il quitta la France pour se fixer en Allemagne et fut longtemps professeur de français au *Carolinum* de Brunswick. On a de lui des *Hist. du prince Eugène de Savoie*, — *de Frédéric Guillaume I, roi de Prusse*, — *de Pierre le Grand*, — *de Gustave-Adolphe*, — *d'Ivan III;* des romans et des *Lettres*. — Son fils, Jacob M., né à Leipsick en 1743, m. en 1794, prit du service à la cour de Hesse, professa les sciences militaires à Cassel, puis à Brunswick, et publia de nombreux écrits, la plupart en allemand, sur l'art militaire, l'économie politique et la littérature. Il était lié avec Mirabeau et eut avec lui de 1786 à 1789 une *Correspondance* qui a été publiée à Brunswick en 1792.

MAUZE, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), sur le Mignon, à 22 kil. S. O. de Niort; 1800 hab. Station. Commerce actif en vins, eaux-de-vie; baudets estimés.

MAVROCORDATO, famille de Fanariotes, originaire de Scio, a fourni à la Grèce plusieurs personnages distingués : Alexandre, m. en 1636, médecin et interprète du Grand Seigneur, qui fut chargé par la Porte de diverses négociations en Autriche et fit conclure la paix de Carlowitz (1699); il fut anobli; — Nicolas, fils d'Alexandre, d'abord interprète de la Porte, qui devint en 1707 hospodar de Moldavie, puis de Valachie; — Constantin, frère de Nicolas, hospodar de Valachie en 1735 : il abolit l'esclavage et donna à la Valachie des lois et d'utiles institutions; après avoir été plusieurs fois déposé et réintégré il fut définitivement disgracié en 1763, et sa famille eut depuis à subir toutes sortes de persécutions; — le prince Alexandre, né en 1791, mort en 1858, l'un des chefs les plus actifs et les plus éclairés de l'insurrection grecque de 1821. Président du conseil administratif en 1823, il se retira devant l'influence de Capo-d'Istria et des Russes; mais il rentra depuis aux affaires et fut plusieurs fois encore président du conseil

MAVROMICHALI (Pierre), connu aussi sous le nom de *Pétro-Bey*, né en 1775, m. en 1848, était chef politique du Magne dans la Morée lorsqu'éclata l'insurrection grecque. Il eut la plus grande part à la guerre d'indépendance, prit Tripolitza, chassa les Turcs de presque toute la Morée, et fut, après le succès de l'insurrection, élu membre du gouvernement provisoire; mais il ne put s'entendre avec Capo-d'Istria, nommé président (1828). Celui-ci l'ayant fait jeter en prison, son frère Constantin et son fils Georges le vengèrent en assassinant le président à Nauplie (1831). Relâché après ce meurtre, il fut remis en possession de ses honneurs. Il reçut du roi Othon les titres de général et de sénateur, avec une récompense nationale.

MAWARANNAHAR. *V.* TRANSOXIANE.

MAXENCE, *Maxentius*, fils de Maximien-Hercule, prit le titre d'auguste en Italie à la mort de Constance-Chlore (306), engagea son père, qui avait abdiqué, à reprendre la pourpre, assiégea Sévère dans Ravenne et le fit mourir, combattit et repoussa Galerius, mais se brouilla avec son père et le força à fuir dans les Gaules (307). Il porta ensuite la guerre dans l'Afrique, dont le gouverneur s'était révolté, et la mit à feu et à sang. De retour à Rome, il se rendit odieux par sa cruauté et sa tyrannie et persécuta cruellement les *Chrétiens*. Constantin marcha contre lui et le vainquit sous les murs de Rome (312) : Maxence se noya dans sa fuite, le pont Milvius s'étant écroulé sous lui.

MAXIMA CÆSARIENSIS, MAXIMA SEQUANORUM. *V.* CÉSARIENNE (GRANDE), SÉQUANAISE (GRANDE).

MAXIME PUPIEN, *Claudius Pupienus Maximus*, empereur romain, était général et préfet de Rome lorsque, après la mort des Gordiens, le Sénat l'éleva à l'empire, avec Balbin, en 237, pour l'opposer à Maximin. Celui-ci étant mort peu après, les deux empereurs régnèrent en paix pendant quelques mois; mais, ayant voulu rétablir la discipline, ils furent massacrés par les gardes prétoriennes.

MAXIME, *Magnus Maximus*, tyran des Gaules, avait d'abord servi sous Théodose et s'était distingué en Bretagne. Il se fit proclamer empereur en 383, s'empara de la personne de Gratien qui régnait sur l'Occident, et établit à Trèves le siége de son empire. Déjà reconnu de la Gaule, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, il allait s'emparer de l'Italie, lorsque Théodose marcha contre lui, le battit en Pannonie, puis l'assiégea dans Aquilée (388). Il fut livré au vainqueur par ses propres soldats et massacré.

MAXIME (PÉTRONE-), *Petronius Maximus*, empereur d'Occident, renversa du trône en 455 Valentinien III, qui avait insulté sa femme, et contraignit la veuve de ce prince, Eudoxie, à l'accepter pour époux. Celle-ci, pour se venger, appela en Italie Genséric, roi des Vandales, et lui livra Rome. Maxime ne songea qu'à fuir, et le peuple indigné le lapida (455).

MAXIME DE TYR, philosophe platonicien du IIe siècle, né à Tyr, parcourut l'Arabie, la Phrygie, vint à Rome, sous Commode, et termina sa vie en Grèce. On a cru à tort qu'il avait été un des instituteurs de Marc-Aurèle. On a de lui 41 *Dissertations* sur des questions de philosophie et de morale, écrites d'un style clair et agréable. Daniel Heinsius en a donné une édition estimée, avec traduction latine, Leyde, 1614; elles ont été réditées depuis par Reiske, Leips., 1774, et dans la *Bibl. grecque-lat.* de Didot, 1840. Combes-Dounous les a traduites en français, Paris, 1802.

MAXIME (S.), évêque de Turin au Ve siècle, prêcha avec succès dans la Lombardie, et assista au concile de Milan en 451. Il a laissé des homélies et autres écrits, imprimés à Rome en 1784, in-f. On le fête le 25 juin. — Un autre S. Maxime, m. vers 460, abbé de Lérins et évêque de Riez, est fêté le 27 nov. La cathédrale de Riez garde son corps. — Abbé de Constantinople, m. en 662, combattit les Monothélites, ce qui le fit exiler. On le fête le 13 août. Il a laissé quelques écrits, qui ont été publiés par Combéfis et reproduits dans la collection Migne.

MAXIMIANUS, poëte latin du Ve siècle, paraît être le véritable auteur de six élégies qu'on met vulgairement sous le nom de Gallus. Contemporain et ami de Boëce, il remplit quelques fonctions administratives, et fit partie d'une ambassade envoyée par Théodoric, roi des Goths, à l'empereur Anastase.

MAXIMIEN HERCULE, *M. Aurelius Maximianus Hercules*, empereur romain, né près de Sirmium, en Pannonie, vers 250, servit d'abord comme simple soldat, s'éleva successivement aux premiers grades, fut, en 286, associé à l'empire par Dioclétien, dont il était le compagnon d'armes, et chargé par lui du gouvernement de tout l'Occident (286-96) : il avait sous ses ordres le *césar* Constance, qui commandait dans la préfecture des Gaules. Maximien avait remporté dans les Gaules et dans l'Afrique plusieurs avantages; mais il éprouva quelques revers dans la Bretagne. L'an 305, il abdiqua à Milan, en même temps que Dioclétien; mais il ne le fit qu'à contre-cœur, et il reprit bientôt la pourpre (306), avec le secours de son fils Maxence, qui lui-même venait de se faire proclamer auguste. Ayant voulu dans la suite (307) dépouiller ce fils, à qui il devait la couronne, ses troupes se révoltèrent contre lui; il fut obligé de se réfugier à Trèves, auprès de Constantin, qui avait épousé sa fille Fausta; mais bientôt, trahissant aussi son gendre, il voulut le faire assassiner, afin de régner à sa place (309) : le complot fut dénoncé par sa propre fille. Alors Maximien s'enfuit à Arles et essaya de soulever les Gaules : enfermé dans Marseille, il se vit réduit à s'étrangler (310). Ce prince avait été un des persécuteurs des Chrétiens.

MAXIMILIEN (S.), subit le martyre en Numidie (295), pour avoir refusé le service militaire. L'Église le fête le 13 mars.

MAXIMILIEN I, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric III, né en 1459. Avant de monter sur le trône, il avait épousé en 1477 Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire et héritière de ses États : ce qui l'engagea dans une longue guerre avec Louis XI, roi de France, qui prétendait à la succession de Bourgogne. Il fut élu en 1486 roi des Romains et reconnu empereur à la mort de son père, en 1493. Il fit en 1495 la guerre à Charles VIII, et contribua à lui faire abandonner la conquête du royaume de Naples et d'Italie. Moins heureux contre les Suisses, il fut obligé en 1499 de signer le traité de Bâle qui reconnaissait leur indépendance. En 1508, il s'allia avec le roi de France Louis XII et avec le pape pour former la *Ligue de Cambrai*, contre les Vénitiens; mais il ne tarda pas à s'en retirer : il excita le roi d'Angleterre à faire la guerre à la France, servit lui-même comme volontaire dans l'armée de ce prince, et eut la plus grande part à la victoire de Guinegate (1513). Il s'opposa aussi à la conquête du Milanais par François I, délivra Brescia assiégée par les Français, et investit Milan (1516); mais il ne put s'emparer de cette ville, et fut peu après obligé de mettre bas les armes. Il mourut en 1519. Maximilien fit entrer dans sa famille, par d'habiles alliances, outre la riche succession de Bourgogne, les couronnes d'Espagne et de Bohême. Il avait marié son fils Philippe le Beau à Jeanne la Folle, infante d'Espagne. Il eut pour successeur son petit-fils Charles-Quint. Quoique de caractère bizarre et singulier, ce prince avait de grandes qualités : même au milieu des guerres il s'occupa activement de l'administration de ses États : il divisa l'Allemagne en 10 cercles, institua le tribunal de l'Empire et le Conseil aulique et fonda les universités de Vienne et d'Ingolstadt; il réprima les abus des tribunaux des francs-juges et créa une armée permanente sous les noms de *Reîtres* et de *Lansquenets*. Il a écrit sur l'art militaire, l'horticulture, l'architecture et a laissé quelques poésies. Hegewisch a donné une *Hist. du règne de Maximilien*, en allem., Hambourg, 1782. Le Glay a publié sa *Correspondance* avec Marguerite (sa fille) *de* 1507 à 1519, Paris, 1839; d'autres *Lettres* de cet empereur ont été publiées par Gachard, Bruxelles, 1851

MAXIMILIEN II, fils de l'empereur Ferdinand I, né en 1527, m. en 1576, fut élu roi des Romains en 1558, et succéda à son père sur le trône impérial en 1564. Il fut en guerre avec Jean Sigismond, prince de Transylvanie, avec les sultans Soliman II et Sélim II, et finit par conclure une paix avantageuse avec les Turcs (1568). Lorsque le duc d'Anjou, roi de France sous le nom de Henri III, eut quitté le trône de Pologne pour celui de France, Maximilien fut appelé par un parti à lui succéder; mais Étienne Bathori lui ravit cette couronne. Maximilien était un prince sage et équitable, évitant la guerre autant qu'il le pouvait, cultivant et encourageant les sciences et les lettres. Il était fort tolérant, et même il inclinait, dit-on, vers le Protestantisme.

MAXIMILIEN I, dit *le Grand*, duc de Bavière, fils du duc Guillaume V, lui succéda en 1598, devint très-puissant sous l'empereur Matthias, et fut chef de la ligue catholique qui avait pour but de résister à l'Union de Hall, formée par les Protestants. En 1619, il refusa l'empire qu'on lui offrait. Il défendit Ferdinand contre son rival Frédéric V, électeur palatin, gagna sur ce dernier la bataille de la Maison-Blanche près de Prague (1620), et fut nommé électeur en 1623, à la place de Frédéric, déclaré déchu : mais il vit peu après ses États envahis par Gustave-Adolphe et par les Français, ses troupes n'eurent plus guères que des échecs à subir et son général, Tilly, fut tué. Néanmoins, il fut confirmé par le traité de Westphalie, 1648, dans le titre d'électeur et dans la possession du Ht-Palatinat. Il mourut en 1651, à 70 ans.

MAXIMILIEN II, EMMANUEL, électeur de Bavière, petit-fils du préc., né en 1662, m. en 1726, entra d'abord au service de l'Autriche, se signala au siége de Neuhäusel en 1685, à celui de Bude (1686), à la bataille de Mohacz (1687), emporta Belgrade le 6 septembre 1688, et fut nommé en 1692 gouverneur des Pays-Bas pour l'Espagne. Ayant pris le parti de la France dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut mis au ban de l'empire et privé de ses États (1706), mais il y fut rétabli à la paix. Il eut pour successeur son fils Charles Albert, plus tard empereur sous le nom de Charles VII.

MAXIMILIEN III, JOSEPH, électeur de Bavière, né en 1727, m. en 1777, était fils de l'empereur Charles VII. Après la mort de son père, 1745, il fit quelques efforts pour faire valoir ses prétentions à l'empire, mais il dut bientôt les abandonner, et signa la paix de 1745, qui lui rendit ses possessions de Bavière. Il se consacra dès lors à l'administration de son pays, et y apporta beaucoup de réformes. Avec lui s'éteignit la ligne cadette de la maison de Wittelsbach. Ses possessions passèrent à Charles Théodore, électeur palatin, de la maison Sulzbach.

MAXIMILIEN IV, JOSEPH, électeur, puis roi de Bavière, né en 1756, succéda en 1799 à son oncle Charles Théodore comme électeur. Il adhéra en 1805 à la Confédération du Rhin, s'attacha dès lors à la fortune de Napoléon, donna sa fille à Eugène de Beauharnais (1806), et vit la même année ériger son duché en royaume : il prit alors le nom de Maximilien I. Cependant, en 1813, il consentit à entrer dans la ligue formée contre la France : il dut à cette conduite de conserver son trône après la chute de Napoléon. Il introduisit dans l'administration une foule d'améliorations, protégea les sciences et les arts et donna en 1818 une constitution à la Bavière. Il m. en 1825, laissant le trône à son fils Louis.

MAXIMIN, *C. Julius Verus Maximinus*, empereur romain, né en Thrace, de parents goths, avait d'abord été pâtre. S'étant enrôlé dans la milice, il s'éleva par son courage aux plus hauts grades, et se fit proclamer empereur en 235, à la mort d'Alexandre-Sévère. Il remporta des avantages sur les Germains, les Sarmates et les Daces, qui ravageaient l'empire; mais il se rendit odieux par sa férocité : il fit périr plusieurs milliers de personnes soupçonnées d'avoir conspiré contre lui, et persécuta cruellement les Chrétiens. Le sénat lui opposa en 237 les deux Gordiens; mais ils furent bientôt battus et mis à mort par ses généraux. On nomma alors deux nouveaux empereurs, Maxime Pupien et Balbin. A cette nouvelle, Maximin, transporté de fureur, quitta la Germanie, où il faisait la guerre, et marcha contre l'Italie. Mais, s'étant arrêté pour assiéger Aquilée, il fut assassiné dans cette ville, en 238, par ses propres soldats, honteux de servir un tel tyran. Maximin était d'une taille colossale (de 7 à 8 pieds romains), d'une voracité et d'une force extraordinaires : il mangeait en un jour 40 livres de viande et buvait 60 pintes de vin; il déracinait de gros arbres, terrassait à lui seul dix hommes, brisait d'un coup de pied la jambe d'un cheval et broyait des cailloux entre ses doigts.

MAXIMIN DAIA, neveu de Galérius, était fils d'un berger de Thrace, et fut d'abord berger lui-même. Galérius le fit nommer *césar* par Dioclétien en 305, au moment où ce prince abdiquait; il fut proclamé auguste en 307. A la mort de Galérius (311), il partagea l'empire avec Constantin et Licinius; mais il ne tarda pas à se brouiller avec ses collègues et s'allia contre eux avec Maxence. Il fut défait par Licinius à Andrinople, et se vit réduit à fuir déguisé; peu après il s'empoisonna à Tarse (313). Fort adonné au vin, Maximin avait eu la sage précaution d'exiger qu'on n'exécutât que le lendemain les ordres qu'il donnerait dans l'ivresse.

MAXIMIN (S.), évêque de Trèves, élu vers 332, mort vers 350, donna asile à S. Athanase exilé. On le fête le 29 mai.

MAY (Thomas), écrivain anglais, né en 1595 à Mayfield (Sussex), m. en 1650, jouit d'abord de la faveur de Charles I, puis embrassa le parti du Parlement et devint secrétaire et historiographe de cette assemblée. On a de lui, entre autres ouvrages, l'*Histoire du Parlement de 1640 à 1643*, des tragédies, des traductions en vers des *Géorgiques* de Virgile et de la *Pharsale* de Lucain, et une continuation de la *Pharsale* jusqu'à la mort de César, rédigée d'abord en anglais, 1639, puis en latin, 1640.

MAYA, divinité indienne, paraît être la même que Sakti ou Parasakti, épouse de Brahm, et est mère de la Trimourti. Elle est la nature divinisée, la mère de tous les êtres, le principe fécondateur féminin et passif. Comme le monde n'est, dans les croyances des Hindous, qu'apparence et illusion, elle est encore la mère des illusions, ou l'Illusion personnifiée.

MAYEN (île JEAN-), île de l'Océan Glacial arctique, par 71° lat. N. et 12° 24' long. O., au N. E. de l'Islande et au S. O. du Spitzberg. Sol volcanique : le Beereberg, haut de 2065^m, fit éruption en 1818; immenses amas de glaces sur les côtes. — Découverte en 1611 par Jean Mayen, navigateur hollandais; souvent visitée par les navires baleiniers.

MAYENCE, *Mainz* en allemand, *Moguntiacum* en latin, v. de la Hesse-Darmstadt, ch.-l. de la prov. de Hesse-Rhénane, sur la r. g. du Rhin, en face de l'embouch. du Mein, à 25 kil. S. O. de Francfort-sur-le-Mein, à 814 kil. N. E. de Paris par chemin de fer; 36000 hab., dont 6000 protestants et 2500 Juifs. Évêché suffragant de Fribourg (autrefois archevêché); cour d'appel; trib. de 1re inst. et de commerce; cour d'assises. Mayence est une des trois grandes forteresses fédérales de l'Allemagne : les Prussiens et les Autrichiens y tiennent garnison avec les Hessois. La ville, qui s'étend sur le penchant de plusieurs collines, est formée de deux quartiers, celui du Rhin, et celui du N. O. (ce dernier élégant et spacieux) ; grand pont de bateaux, communiquant avec Cassel (long de 600^m) ; chemin de fer pour Aix-la-Chapelle, Cologne, Francfort, etc. ; cathédrale gothique renommée dite le *Dom*, églises St-Ignace, St-Jacques, St-Étienne; arsenal et hôtel de l'ordre Teutonique; belle place Parade, place de Gutenberg, où s'élève, depuis 1837, la statue en bronze de cet homme célèbre; restes d'antiquités. Gymnase, école des arts et métiers ; bi-

bliothèque, galerie de peinture, cabinet de monnaies et médailles, cabinet d'histoire naturelle, musée d'antiquités romaines, etc. Industrie : faïence, meubles, cartes à jouer, tissus de coton, imprimeries; perles fausses, instruments de musique et de précision; vins et jambons renommés. Grand commerce : érigée en port franc par Napoléon Ier en 1809. Mayence est le centre d'une navigation active sur le Rhin; on y fait des affaires considérables d'expédition et de transit. Aux environs, belle Chartreuse; maison de plaisance d'été, dite la Favorite. Patrie de Guttemberg. — Fondée par Drusus 13 ans av. J.-C., *Moguntiacum* fut une place importante sous les Romains et devint la métropole de la Germanie Ire; détruite lors de l'invasion des barbares (406), elle fut rebâtie par les rois francs, et embellie par Charlemagne; elle avait été érigée en archevêché pour S. Boniface dès 751; elle eut dès le XVe siècle une université qui fut supprimée en 1802. Après avoir été ville libre et impériale pendant longtemps, elle fut soumise aux archevêques depuis 1462. Souvent assiégée : prise par les Suédois en 1631, par les Français en 1644, 1688 et en 1792; remise aux Prussiens en 1793 par capitulation après une belle défense (*V.* MERLIN); rendue à la France par la paix de Campo-Formio 1797, elle fut jusqu'en 1814 le ch.-l. du dép. de Mont-Tonnerre. Le congrès de *Vienne* la donna au grand-duc de Hesse-Darmstadt. Elle fut déclarée forteresse fédérale en 1825.

MAYENCE (Archevêché et Électorat de), un des États de l'anc. empire d'Allemagne, dans le cercle du Bas-Rhin, comprenait Mayence, Cassel, Aschaffenburg, Amorbach, Amonebourg, Bingen, Bischoffsheim, Dieboury, Fritzlar, Gernsheim, Hoechst, Hochheim, Steinheim, Seligenstadt, Erfurt et son territoire, le Haut et Bas-Eichsfeld. Presque tous ces pays sont auj. à la Bavière; quelques-uns, y compris Mayence, sont à la Hesse ou au duché de Nassau. — L'archevêché de Mayence eut longtemps une grande importance qu'il dut surtout au souvenir de son fondateur, S. Boniface, l'apôtre des Saxons; à la chute de Henri le Lion, il s'agrandit en partageant les dépouilles du seigneur proscrit. La dignité archiépiscopale était donnée par le chapitre. L'archevêque était électeur; il avait le titre d'archichancelier de Germanie et tenait le premier rang parmi les sept électeurs : c'était lui qui couronnait les empereurs. Lors des interrègnes, il avait le vicariat de l'empire; il nommait le vice-chancelier pour le conseil aulique, et avait sa chancellerie particulière à la cour impériale. La province ecclésiastique embrassait jadis presque toute l'Allemagne; après avoir subi d'énormes réductions elle avait encore pour suffragants dans les derniers temps Worms, Spire, Strasbourg, Constance, Augsbourg, Coire, Wurtzbourg, Eichstædt, Paderborn, Hildesheim, Fulde. Le dernier archevêque de Mayence a été Ch. Théodore de Dalberg.

MAYENNE (la), *Meduana*, riv. de France, naît au village de Maine (Orne), près de St-Martin des Landes, arrose le dép. de la Mayenne, passe à Mayenne, Laval, Château-Gontaier, reçoit la Varenne, l'Ernée, la Sarthe grossie du Loir, prend alors le nom de *Maine*, et tombe dans la Loire à Bouche-Maine près des Ponts-de-Cé. Cours, 185 kil. dont 98 navigables.

MAYENNE (dép. de la), dép. situé entre ceux de la Manche et de l'Orne au N., d'Ille-et-Vilaine à l'O., de la Sarthe à l'E., de Maine-et-Loire au S.; 5181 kil. carrés; 375 000 hab.; ch.-l., Laval. Formé en partie du Maine et de l'Anjou. Montagneux et boisé, surtout au N.; beaucoup de Landes. Fer, marbre, pierres de taille, ardoises. Grains, lin, chanvre, fruits à cidre, peu de vin. Bestiaux, chevaux, porcs, moutons, abeilles. Toiles, linge de table, siamoises, mouchoirs, filatures de coton, blanchisseries, hauts fourneaux, feux d'affinerie. — Ce dép. a 3 arr. (Laval, Mayenne, Château-Gonthier), 27 cantons et 275 communes; il appartient à la 16e division militaire, dépend de la cour impér. d'Angers et forme l'évêché de Laval.

MAYENNE, *Meduanum*, ch.-l. d'arr. (Mayenne), à 28 kil. N. E. de Laval; 8373 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce; collége, séminaire. Rues étroites et tortueuses, maisons mal bâties. Hôtel de ville; anc. château des ducs de Mayenne, qui domine la ville. Fabriques de toiles, de calicots. Patrie du cardinal Cheverus. — Mayenne doit son origine à un château fort construit au VIIIe s. par Juhel, duc de Bretagne. Ce château fut pris par les Anglais en 1424. Mayenne fut érigée en marquisat pour Claude I, duc de Guise, puis en duché-pairie (1573) pour Charles de Lorraine, connu sous le nom de duc de Mayenne. Mazarin racheta ce duché et le donna en 1661 à Charles de La Meilleraie, qui avait épousé Hortense Mancini, sa nièce. Les Vendéens s'emparèrent de Mayenne en 1793.

MAYENNE (Ch. DE LORRAINE, duc de), 2e fils du duc François de Guise, né en 1554, m. en 1611, se distingua d'abord dans les guerres de religion, à Poitiers, au siége de La Rochelle, à Moncontour, et dans le Dauphiné, où il fut surnommé le *Preneur de villes*. A la nouvelle du meurtre de ses deux frères (le duc de Guise et le cardinal de Lorraine), il se déclara chef de la Ligue (1589), entra dans Paris, prit le titre de lieutenant général du royaume, et fit la guerre à Henri III, et au roi de Navarre (Henri IV); mais il fut battu par ce dernier à Arques et à Ivry. A la mort de Henri III, il proclama un fantôme de roi en la personne du cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles IX. Ce prince étant mort en 1590, il convoqua les États généraux à Paris, dans l'espoir sans doute de se faire élire; mais il ne put y réussir. Il finit par négocier avec Henri IV, fit sa paix en 1596 et fut nommé gouverneur de l'Ile-de-France. D'une grande nonchalance, qu'augmentait encore son obésité, ce prince était hors d'état de lutter contre un adversaire aussi actif qu'Henri IV. On a de lui quelques *Lettres*, publiées par M. Loriquet, 1860. — Son fils, Henri, duc de Mayenne, grand chambellan, et gouverneur de la Guyenne, périt en 1621, au siége de Montauban, sans laisser de postérité.

MAYER (Tobie), astronome, né en 1723 à Marbach (Wurtemberg), m. en 1762, professa les mathématiques à l'Université de Gœttingue depuis 1750 et fut chargé de la direction de l'observatoire de cette ville. Il imagina des instruments utiles, réforma plusieurs erreurs dans la géométrie pratique, calcula les mouvements de la lune avec une admirable précision, et mérita, par ses *Tables de la Lune*, le grand prix décerné par le Bureau des longitudes de Londres (1765). Il perfectionna aussi la méthode de mesurer les triangles pour les opérations géodésiques et eut le premier l'idée de répéter les angles pour atténuer les erreurs de mesure. On doit à ce savant un catalogue de 998 étoiles zodiacales, dont plusieurs ont été observées jusqu'à 26 fois. Ses principaux ouvrages, outre ses *Tables*, sont : *Traité des courbes pour la construction des problèmes de géométrie*, en allemand, Augsbourg, 1735; *Atlas mathématique*, 1745.

MAYET, ch.-l. de c. (Sarthe), à 31 kil. S. E. de La Flèche; 3630 hab. Grosses étoffes de laine.

MAYET-DE-MONTAGNE (LE), ch.-l. de c. (Allier), à 22 kil. S. de la Palice; 1700 hab.

MAYEUL (S.). *V.* MAIEUL.

MAYN, riv. d'Allemagne. *V.* MEIN.

MAYNARD (François), poëte et l'un des premiers membres de l'Académie française, né à Toulouse en 1582, m. en 1646, était président à Aurillac. Il fit longtemps dans ses vers la cour au cardinal de Richelieu, ainsi qu'à la reine Anne d'Autriche, mais ne put rien en obtenir, et se retira dans sa province. Il avait eu Malherbe pour maître et écrivait avec pureté, mais ses vers manquaient de force. Ses *Œuvres*, contenant des sonnets, des épigrammes, des odes, des chansons, ont été publiées à Paris en 1646, et ses *Lettres* en 1635. C'est dans l'épigramme qu'il réussissait le mieux. Il perfectionna la versification des stances : c'est lui qui établit en règle, dans les stances de 10 vers, la suspension après le 4e et le 7e vers, et, dans celles de 6, le repos du milieu.

MAYNOOTH, v. d'Irlande (Leinster), dans le comté de Kildare, à 24 kil. O. N. O. de Dublin; 2129 hab. Station du chemin de fer de l'Ouest. Collége royal de S. Patrick, fondé en 1775, subventionné par l'État depuis 1845 : c'est le premier séminaire catholique qui ait reçu cette faveur depuis l'introduction du Protestantisme en Angleterre.

MAYO (comté de), en Irlande (Connaught), entre ceux de Sligo et Roscommon à l'E., de Galway au S., l'Océan au N. et à l'O. : 102 kil. sur 50; 350 000 h. Ch.-l. Castlebar. Montagnes, pâturages, grains; beaucoup de marais, mines riches; agriculture arriérée.

MAYOMBA, v. de Guinée, capit. du royaume de Mayomba, à l'embouch. d'une riv. de même nom dans l'Océan Atlantique, par 1° 59' long. E., 3° 45' lat. N. Ivoire, cuivre, gomme. On y faisait jadis un grand commerce d'esclaves.

MAYOTTE, une des îles Comores, au S. E., par 42° 59' long. E., 12° 50' lat. S. : 50 kil. sur 32; env. 16 000 hab., Sacalaves et Arabes, la plupart mahométans. Bois de construction : takamaka blanc, bois d'ébène, bois de natte. La canne à sucre et le café y viennent bien. Belle rade. — Cette île fut cédée à la France en 1843.

MAYPO, plaine du Chili, sur les bords d'un fleuve de même nom, à 70 kil. S. O. de Santiago. San-Martino, chef des indépendants, y battit les troupes royales espagnoles le 15 avril 1818.

MAZACA, v. de Cappadoce. *V.* CÉSARÉE.

MAZAFRAN, *Savus*, riv. de l'Algérie (prov. d'Alger), affluent de la Chiffa. *V.* CHIFFA.

MAZAGAN, v. et port de Maroc, à 225 kil. N. O. de Maroc, sur l'Atlantique, près de l'embouch. de la Morbéa; 7000 h. — Bâtie en 1500 par les Portugais, qui la nommèrent *Castroreale*; prise par les Marocains en 1769.

MAZAGRAN. vge fortifié de l'Algérie (prov. d'Oran), à 12 kil. E. de Mostaganem et à 88 kil. N. E. d'Oran, est célèbre par la valeur avec laquelle 123 Français, commandés par le capitaine Lelièvre, s'y défendirent contre 12 000 Arabes, du 2 au 6 fév. 1840.

MAZAMET, ch.-l. de c. (Tarn), sur l'Arnette, à 18 k. S. E. de Castres; 8151 h. Belle halle. Fabr. de draps.

MAZANDÉRAN, l'*Hyrcanie* des anciens, province septentr. de la Perse, s'étend le long de la mer Caspienne, au N. de l'Irak-Adjémi et à l'E. du Ghilan : 350 k. sur 100; 700 000 h.; capit., Sari; autres villes, Asterabad (jadis capitale), Balfrouch, Aschraf, etc. Contrée très-montueuse; neiges perpétuelles sur quelques sommets; climat chaud et humide dans les plaines. Les habitants sont grands, forts, très-braves, mais peu hospitaliers. Sol fertile, bétail, côtes poissonneuses. Dans les guerres que se livrèrent les Turcs Gaznévides et Seldjoucides pour la possession de la Perse, ce pays fut le théâtre de fréquents combats.

MAZANIELLO. *V.* MASANIELLO.

MAZARIN (Jules), cardinal, ministre de France, né en 1602 à Pescina dans l'Abruzze, de parents nobles, selon les uns, d'une modeste famille de marchands selon les autres, suivit d'abord la carrière militaire, servit dans l'armée papale en Valteline comme capitaine (1625), puis fut employé comme diplomate par la cour de Rome, et ménagea la paix de Cherasco entre la Savoie, la France et l'Espagne (1631). Il embrassa l'état ecclésiastique en 1632, obtint une charge de référendaire dans la chancellerie papale, fut nommé vice-légat d'Avignon en 1634, et, peu de temps après, légat extraordinaire du St-Siége à Paris. Richelieu, qui l'avait remarqué, le chargea de plusieurs missions difficiles, après l'avoir fait naturaliser Français (1639); il le fit nommer cardinal en 1641, et le recommanda en mourant à Louis XIII, 1642. Il hérita en effet de tout son pouvoir. Louis XIII, par son testament, le nomma membre du conseil de régence, dont la présidence était confiée à la reine mère Anne d'Autriche (1643); la reine elle-même l'investit d'un pouvoir absolu, avec le titre de premier ministre. Les premières années de son ministère furent signalées par les victoires des Français sur les Espagnols à Rocroy (1643), à Nordlingue (1645), à Lens (1648), victoires qui amenèrent la paix de Westphalie. Mais en cette dernière année éclata la guerre civile de la *Fronde*, pendant laquelle la cour, dirigée par Mazarin, eut à lutter à la fois contre les grands du royaume mécontents, et contre les ennemis du dehors; une foule de pamphlets et de satires, connus sous le nom de *Mazarinades*, furent à cette époque dirigés contre lui. Mazarin se vit deux fois obligé de céder à l'orage, et de quitter la France; mais enfin, tant par adresse que par force, il sortit vainqueur de la lutte, 1653 (*V.* FRONDE). En 1659, il conclut la paix des Pyrénées, qui mettait un terme aux guerres de la France et de l'Espagne et préparait la grandeur de Louis XIV. Il mourut deux ans après. Mazarin n'eut point sans doute le vaste génie et l'énergie de Richelieu : mais il y suppléa par la ruse, la souplesse et l'habileté diplomatique. Quoique né étranger, il défendit toujours les intérêts de sa patrie adoptive et put dire que, *si son langage n'était pas français, son cœur l'était*. Ce ministre protégea les lettres et les arts; on lui doit la bibliothèque publique qui porte son nom, le collége des Quatre-Nations, l'académie de peinture et de sculpture, l'introduction de l'opéra italien; mais on lui reproche d'avoir négligé le commerce, la marine et les finances. Il amassa une fortune colossale qu'il laissa à ses nièces (*V.* MANCINI). Des lettres écrites par Mazarin pendant la négociation du traité des Pyrénées ont été publiées à Amsterdam en 1693, sous le titre de *Négociations secrètes des Pyrénées*, 2 v. in-12, et réimprimées en 1745, avec 50 autres lettres. On a impr. en 1836 ses *Lettres à la reine Anne*; M. Tamizey de Larroque a publié en 1861 des *Lettres* de Mazarin relatives à la Fronde. M. Chéruel prépare pour les *Documents inédits de l'Histoire de France* une collection complète de ses *Lettres*. V. l'*Hist. de Mazarin* par Aubery, 1688, et par Bazin, 1842, et la *Jeunesse de Mazarin*, par V. Cousin, 1865

Mazarin avait eu un frère, Michel Mazarin, qui devint aussi cardinal, 1647, et deux sœurs, dont l'une, mariée à Laurent Mancini, baron romain, fut mère de 5 filles, qui ont eu de la célébrité. *V.* MANCINI.

MAZATLAN, v. et port du Mexique (Sonora et Cinaloa), à l'embouch. du Mazatlan dans l'Océan Pacifique, à 300 k. S. de Cinaloa; 3000 hab. Consuls.

MAZDÉISME, culte d'ORMUZD. *V.* ORMUZD.

MAZEPPA, hetman ou prince des Cosaques, né en Podolie vers 1640, d'une famille noble, mais pauvre, était au service d'un seigneur polonais, lorsque celui-ci découvrit entre sa femme et lui une intrigue amoureuse. Selon une tradition accréditée, il le fit lier tout nu sur le dos d'un cheval sauvage, et l'abandonna à la course de cet animal, qui, élevé dans l'Ukraine, le porta jusque dans cette contrée. Là, Mazeppa fut recueilli par quelques paysans, dont les soins le rappelèrent à la vie. Il se fixa parmi eux, se fit remarquer par son énergie et ses talents, devint secrétaire de l'hetman des Cosaques, et après sa mort fut élu à sa place, 1687. Dans ce poste, Mazeppa sut se concilier l'affection du czar Pierre I, qui le nomma prince de l'Ukraine; mais, voulant se rendre indépendant, il trahit le czar à l'époque de ses guerres avec Charles XII, et combattit pour celui-ci à Pultawa. Après la défaite du roi de Suède, il se réfugia en Valachie, puis à Bender, où il mourut en 1709. Mazeppa est le héros d'un des poëmes de lord Byron.

MAZÈRES, petite v. de France (Ariége), à 16 k. N. de Pamiers; 3313 h. Anc. résidence des comtes de Foix. Possédée longtemps par les Huguenots : assiégée par les Catholiques en 1570, elle capitula.

MAZIÈRES, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 17 kil. S. O. de Parthenay; 300 hab. Chevaux, mulets.

MAZOIS (Franç.), architecte, fils d'un négociant de Lorient, né en 1783, mort à Paris en 1826, étudia sous Percier, se perfectionna en Italie, fut chargé par Murat des embellissements de Naples, explora avec le plus grand soin les ruines de Pompéies et de

Pæstum, revint en France en 1819, fut nommé inspecteur des bâtiments et membre du conseil des bâtiments civils, et chargé de restaurer l'archevêché de Reims pour le sacre de Charles X. On a de lui *les Ruines de Pompéi*, 4 vol. gr. in-fol., ouvrage capital, avec un savant texte rédigé par lui-même, publié de 1813 à 1838 (achevé par M. Gau) : *le Palais de Scaurus à Rome* (1819, 1 vol. in-8 avec planc.), ouvrage fictif, qui fait parfaitement connaître l'intérieur d'une maison romaine.

MAZOVIE, *Masau* en allemand, *Massovia* en latin, un des 12 palatinats de la Grande-Pologne et le plus grand de tous, se composait de 10 cantons, appelés du nom de leurs chefs-lieux, Varsovie, Czersk, Wyszograd, Zakroczyn, Ciechanow, Lomza, Wizka, Rozan, Nur et Liw. Très agrandie aujourd'hui, la Mazovie forme une des 8 vayvodies de la Pologne russe (au S. de celle d'Augustowo, au N. de celles de Sandomir et de Kalisz); Varsovie en est le ch.-l. Elle compte env. 800 000 hab. et se divise en 7 obvodies, Varsovie, Stanislawow, Lowicz, Rawa, Lenczy, Kutno et Wrotlawec. — La Mazovie a été de 1138 à 1529 un duché particulier, appartenant à une ligne de la maison royale des Piast, et le plus souvent vassal de la Pologne (de 1329 à 1370 il le fut de la Bohême). Cette ligne s'étant éteinte en 1529, Sigismond I, roi de Pologne, réunit la Mazovie à la couronne. Étienne Bathori l'érigea en palatinat, 1576.

MAZURE (F. A. J.), littérateur, né en 1776 à Paris, mort en 1828, fut attaché dès 1796 à l'école centrale de Niort, devint inspecteur de l'Académie d'Angers, puis inspecteur général des études, et censeur des journaux. Il a écrit une *Vie de Voltaire*, 1821, et une *Hist. de la Révolution de* 1688 *en Angleterre*, 1825.

MAZZARA, *Masaris*, v. de Sicile (Trapani), sur la côte S. O., à 44 kil. S. de Trapani; 8400 hab. Évêché. Bon port. Château fort. Vins, eau-de-vie, huile, soude, etc. — Cette ville était le ch.-l. du *Val di Mazzara*, la plus occidentale des trois anciennes prov. de la Sicile. Cette prov. en a depuis formé trois : Palerme, Trapani, Girgenti.

MAZZUCHELLI (Jean Marie, comte de), biographe, né à Brescia en 1707, mort en 1765, entreprit de rédiger par ordre alphabétique la vie de tous les écrivains de l'Italie depuis les temps les plus reculés : il en publia 6 volumes in-fol. (*Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1753-63); mais ne put l'achever. Ce recueil estimé ne contient malheureusement que les 2 premières lettres de l'alphabet Mazzuchelli était aussi un numismate distingué : il possédait un riche cabinet de médailles, dont le seul catalogue remplit 2 vol. in-fol., Venise, 1761-63.

MAZZUOLI (Franç.), dit *le Parmesan*, peintre italien, né à Parme en 1503, mort en 1540, se forma par l'étude des chefs-d'œuvre du Corrége, de Jules Romain, de Michel-Ange et de Raphaël; mais sut, en faisant des emprunts à ces grands maîtres, se créer un genre à part, dont le principal caractère est la grâce dans le dessin et la douceur dans le coloris. Parmi ses tableaux on distingue : la *Circoncision* et le *Mariage de Ste Catherine*, à Rome; *S. Roch*, à Bologne; *Moïse*, à Parme; *la Vierge au long cou*, à Florence; la *Mort de Lucrèce*, son chef-d'œuvre, à Naples. Le Parmesan fut aussi un des plus habiles graveurs de son temps; il passe même pour l'inventeur de la gravure à l'eau forte; il est du moins le 1er qui ait employé ce procédé en Italie. Ce maître donna dans la folie de l'alchimie : il s'y ruina, ce qui le fit tomber dans la mélancolie et abrégea ses jours.

MÉACO ou **MIACO**, v. forte du Japon, la 2e de l'empire, dans l'île de Niphon, sur la côte S., à 300 kil. S. O. de Yédo; 600000 hab. Résidence du *daïri* ou *mikado*, souverain spirituel du Japon. La ville a 30 kil. de long sur 15 de large; citadelle; 600 temples en l'honneur de Bouddha et de Sinto. — Méaco est le centre de la littérature et des sciences de l'empire du Japon : grande bibliothèque, académie chargée de rédiger les annales du pays. Imprimeries, manufactures d'étoffes et de porcelaines, ouvrages de verreries et de placage. Grand commerce.

MEAD (Richard), médecin anglais, né près de Londres en 1673, mort en 1754, médecin de Georges II, vice-président de la Société royale, fut un des premiers à pratiquer l'inoculation de la petite vérole. On lui doit de savantes recherches sur les poisons et les maladies pestilentielles; il croyait à la contagion et recommandait un isolement absolu. Ses *Œuvres* ont été trad. en français, Paris, 1774.

MÉANDRE, auj. le *Buiuk-Meinder*, riv. de l'Asie-Mineure, naissait en Phrygie, coulait vers l'O., arrosait les villes d'Apamée, de Colosses, d'Antioche, de Pyrrha, de Milet, etc., et se perdait dans la mer Égée entre Héraclée et Priène, vis-à-vis de Samos, après un cours d'env. 270 kil. Ce fleuve est célèbre par les sinuosités de son cours et par la beauté des cygnes qui habitaient ses bords.

MEARNS, comté d'Écosse. *V.* KINCARDINE.

MEATH (EAST), c.-à-d. *Meath oriental*, comté d'Irlande (Leinster, sur la mer d'Irlande), entre ceux de Cavan au N., de Kildare au S., de Louth à l'E. et de West-Meath à l'O. et au S. O.; 70 k. sur 58; 2450 kil. carr.; 185 000 hab.; ch.-l., Trim. Sol fertile, bons pâturages; fabriques de toiles.

MEATH (WEST-), c.-à-d. *Meath occidental*, comté d'Irlande (Leinster), borné au N. E. et à l'E. par le préc., au S. par le King's county, et à l'O. par les comtés de Roscommon et de Longford; 49 kil. sur 38 : 1500 kil. carr.; 180 000 hab.; ch.-l. Mullingar. Beaucoup de blé, qu'on exporte.

MEAUX, *Meldi* ou *Jatinum*, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), sur la Marne et le chemin de fer de l'E., près du canal de l'Ourcq, à 56 kil. N. de Melun, à 44 kil. N. E. de Paris; 8688 hab. Évêché (fondé en 375 et illustré par Bossuet); église calviniste; collége, bibliothèque. Société d'agriculture, sciences et arts; soc. biblique protestante. Tissus de coton, etc. Belle cathédrale de St-Étienne, édifice gothique, commencé au XIIIe siècle et achevé au XVIe : on y voit le tombeau de Bossuet. Commerce de grains, farines, bestiaux et fromages de Brie; dessiccation de légumes. — Ville très-ancienne, jadis capitale des *Meldi*; sous les Romains, elle fit partie de la Gaule Belgique, puis de la Gaule Lyonnaise. Les Normands la brûlèrent au IXe siècle. Meaux était la capit. de la Brie; elle appartint dès le Xe siècle aux comtes de Champagne qui s'appelaient aussi comtes de Meaux; elle obtint une charte de commune dès 1179. Elle revint à la couronne sous Philippe le Bel, fut possédée par les Anglais de 1421 à 1438, fut reprise par le connétable de Richemont et réunie définitivement alors à la couronne. Meaux compta au commencement du XVIe siècle de nombreux protestants; mais l'hérésie y fut bientôt étouffée : cette ville entra même dans la Ligue en 1587. Toutefois elle fut des premières à se soumettre à Henri IV. Il fut signé à Meaux en 1229 un traité qui mit fin à la guerre des Albigeois en mariant une fille de Raymond VII, comte de Toulouse, avec un frère du roi Louis IX, et en ajoutant au domaine royal les comtés de Carcassonne, Béziers, Nîmes, Narbonne, Agde, Maguelone.

MÉCÈNE, *C. Cilnius Mecænas*, favori d'Auguste, né à Arretium, d'une famille issue des anciens Lucumons ou rois d'Étrurie. Il s'était lié avec Octave pendant qu'il étudiait en Grèce; il l'accompagna dans toutes ses guerres; lorsque Octave fut devenu empereur, il se contenta d'être son ami et refusa les honneurs publics. Cependant il fut souvent chargé de l'administration de l'empire en son absence. Mécène préférait la monarchie à la république, et il détermina Auguste à conserver le souverain pouvoir qu'il voulait abdiquer. Il ne se servit de son crédit que pour porter l'empereur à la clémence et pour favoriser les gens de lettres : Virgile, Horace, Varius, Properce étaient ses amis et ses protégés. Il mourut l'an 9 av. J.-C. Il avait épousé Terentia, femme d'une

grande beauté, mais altière et infidèle, qu'il quitta et reprit plusieurs fois, ne pouvant vivre ni avec elle, ni sans elle. Mécène avait composé une *Histoire naturelle*, une *Vie d'Auguste*, deux tragédies et des poésies. Ses ouvrages sont perdus; on trouve seulement quelques fragments de ses poésies dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire : son style était fort recherché. La *Vie de Mécène* a été écrite en latin par Meibom, 1653, en français par Richer, 1746. A. Lion a recueilli sous le titre de *Mæcenatiana* (Gœttingue, 1825 et 1846) tout ce qu'on sait de sa vie et de ses ouvrages. Un beau buste en marbre de Mécène a été trouvé ces dernières années dans les ruines de Carseoli, bourg du Latium.

MÉCHAIN (P. F. André), astronome, né à Laon en 1744, fut d'abord attaché au dépôt des cartes de la marine. Il découvrit plusieurs comètes, calcula leurs orbites, coopéra à la détermination de la différence en longitude des observations de Greenwich et de Paris, et mérita par là d'entrer à l'Académie des sciences. Il rédigea de 1785 à 1792 la *Connaissance des temps*, fut chargé en 1792 de mesurer l'espace contenu entre Barcelone et Rhodez et passa plusieurs années en Espagne pour ce travail, qu'il exécuta à travers mille obstacles. Il reconnut qu'il avait été commis dans la détermination de la position de Barcelone une petite erreur, qu'il eut tort de dissimuler. Il mourut de la fièvre jaune à Castelhon de la Plana en 1805.

MECHELIN, MECHLIN. *V.* MALINES.

MÉCHOACAN, État du Mexique, a pour bornes ceux de Guanaxuato au N., de Mexico au S., le Grand-Océan au S. O., l'État de Xalisco au N. O.; 448 kil. sur 195; 6760 kil. carr.; 500 000 hab.; ch.-l. Valladolid. Montagnes, volcans, entre autres le Jorullo. Climat tempéré, généralement sain. Les Indiens du Méchoacan sont les plus industrieux du Mexique : ils réussissent surtout dans la sculpture en bois.

MECKEL, famille de savants médecins et anatomistes, qui depuis plusieurs générations ont bien mérité de la science. Jean Fréd. Meckel, né à Wetzlær en 1714, mort en 1774, se fixa à Berlin et devint membre de l'Académie des sciences de cette ville. On lui doit des recherches sur les nerfs, les veines, les vaisseaux lymphatiques, et la création d'un beau muséum anatomique, que son fils et son petit-fils ont successivement agrandi. — Phil. Fréd. Meckel, fils de J. Fréd., né à Berlin en 1756, mort à Moscou en 1803, enseigna l'anatomie et la chirurgie à Halle, à Strasbourg; fut appelé en 1795 à St-Pétersbourg par Paul I et nommé médecin de l'impératrice et inspecteur des hôpitaux. On lui doit les *Nouvelles archives de médecine pratique*, Leips., 1789-95. — Jean Fréd. Meckel, *le Jeune*, fils de Philippe, né à Halle en 1781, mort en 1833, se distingua dès sa jeunesse par sa thèse inaugurale, *De conditionibus cordis abnormibus;* professa l'anatomie et la physiologie à Halle, et se voua surtout à l'étude de l'anatomie comparée. Il commença par traduire Cuvier (Leipsick, 1809-10); il donna quelques années après un *Système d'anatomie comparée*, en allemand, Halle, 1821-23, ouvrage qui fit époque et qui fut traduit en français par Riester et Sanson, 1836. On lui doit encore : *Manuel de l'anatomie de l'homme*, Leipsick, 1812-18; *Tabulæ anatomico-pathologicæ*, 1817; *Descriptio monstrorum*, 1826. Il prétendait que le fœtus, en s'organisant, revêt successivement la forme des animaux d'espèces inférieures, s'élevant graduellement jusqu'à une forme plus parfaite, et il expliquait les monstruosités par un arrêt dans le développement normal.

MECKLEMBOURG (gr.-duchés de), nom de deux grands duchés de la Conféd. de l'Allemagne du Nord : l'un à l'O., de beaucoup le plus grand, le Mecklembourg-Schwérin; l'autre à l'E., le Mecklembourg-Strélitz. Tous deux ensemble forment une contrée bornée au N. par la Baltique, au S. par le duché de Lunebourg, à l'E. par la Poméranie et le Brandebourg, à l'O. par le duché de Lauenbourg, Lubeck, et la principauté d'Eutin : env. 14 070 kil. carr. — Le Mecklembourg-Schwérin a 12 120 kil. carr.; 540 000 hab.; il a pour capitale Schwérin, bien que le grand-duc réside à Ludwigslust. Il se décompose en cinq parties : 1° cercle de Mecklembourg (ch.-l. Schwérin); 2° cercle Wendique (ch.-l. Güstrow); 3° principauté de Schwérin (ch.-l. Butzow); 4° seigneurie de Wismar (ch.-l. Wismar); 5° seigneurie de Rostock (ch.-l. Rostock). — Le Mecklembourg-Strélitz a 1950 kil. carr., et 100 000 hab. Il se compose de deux parties séparées l'une de l'autre, la seigneurie de Stargard et la principauté de Ratzebourg; capitale, Neu-Strélitz. L'Université de Rostock et la cour d'appel de Parchim sont communes aux deux duchés. — Le Mecklembourg, quoique sablonneux en quelques endroits, est assez fertile. On y trouve un grand nombre de lacs. Il est traversé par le chemin de fer de Berlin à Hambourg. Ce pays produit des chevaux renommés, ainsi qu'un grand nombre de bœufs et de moutons, qui donnent lieu à un important commerce d'exportation. L'industrie se borne aux objets de première nécessité. La religion dominante est la luthérienne. Le gouvernement est en partie représentatif : une assemblée d'États a part à la création des lois et à la fixation de l'impôt. — Cette contrée fut primitivement habitée par les Hérules et les Wendes ou Vandales, peuples germains, auxquels succédèrent les Obotrites et les Wilzes, peuplades slaves, venues de l'Est. Au temps de l'empire d'Allemagne, elle formait une principauté comprise dans le cercle de Basse-Saxe. — La maison de Mecklembourg passe pour être la plus ancienne maison régnante de l'Europe. On en fait remonter la filiation jusqu'à l'an 320. Genséric, roi des Vandales émigrés au midi de l'Europe, était de cette famille : Frédobald, son frère, régna sur les Wendes qui restèrent près de la mer Baltique. Aribert, son descendant au 7° degré, ne reconnut la suprématie franque que sous Charlemagne; après sa mort, le royaume wende redevint indépendant. Henri le Lion, duc de Saxe, le détruisit en 1161, puis le rendit à Pribislav, qui devint son gendre et prit le nom de prince. Au XIVe siècle la principauté se partagea, mais Henri le Gros en réunit toutes les possessions en 1474. Nouvelle division en 1592 et formation de deux lignes : Mecklembourg-Schwérin et Mecklembourg-Güstrow. Celle-ci s'éteignit en 1695; mais l'autre se subdivisa en trois branches : Schwérin-Schwérin, Schwérin-Grabow et Schwérin-Strélitz; la 2° ayant disparu en 1692, les deux branches restantes, après un long débat, firent en 1701 un partage dont les effets subsistent encore. Les princes régnants étaient d'abord appelés ducs; le congrès de Vienne leur donna le titre de grands-ducs (1815). Ils prennent encore auj. le titre de princes des Vandales.

MECKLEMBOURG, vge du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 8 kil. S. de Wismar; 500 hab. Jadis ville importante et capitale de tout le Mecklembourg au temps de Henri le Lion.

MECKLEMBOURG (Albert de), roi de Suède de 1383 à 1389. *V.* ALBERT.

MECKLEMBOURG (Adolphe Frédéric de), fils aîné de Jean, duc de Mecklembourg, lui succéda dans le duché de Schwérin en 1592, tandis que son frère, Jean Albert, reçut pour sa part le comté de Güstrow. Les deux frères, à l'exemple des autres princes protestants de l'Allemagne, se déclarèrent pour Frédéric, électeur palatin, élevé au trône de Bohême; mais ils furent mis au ban de l'empire, et chassés de leurs États par Wallenstein. Ils venaient d'être rétablis par Gustave Adolphe, roi de Suède, quand le frère cadet mourut, ne laissant qu'un fils en bas âge, le duc Adolphe. Après avoir réclamé vainement la tutelle de son neveu, Adolphe Frédéric le fit enlever pour qu'on ne l'élevât pas dans la religion catholique. Il mit le plus grand ordre dans le comté de Güstrow, qu'il rendit à son pupille lors de sa majorité, et s'occupa de faire fleurir dans ses propres

tuts l'agriculture et l'industrie, afin de réparer les calamités de la guerre de Trente ans. Il mourut en 1658, à 90 ans, laissant un fils, Christian, qui ne se fit remarquer que par sa bizarrerie et sa vie aventureuse.

MECQUE (la), *Macoraba*, v. d'Arabie, capit. du grand chérifat de la Mecque, à 46 kil. E. de la mer Rouge, par 37° 54' long. E., 21° 28' lat. N. La population, qui s'est élevée jadis à plus de 100 000 hab., et, au commencement de ce siècle, réduite à 18[illegible]0; elle est auj. d'env. 60 000. Rues belles et régulières, jolies maisons; 3 citadelles; célèbre mosquée dite *Beith-Allah* (la maison de Dieu), où se voit la *Kaaba*, maison carrée de 10ᵐ env. en tous sens, qui, d'après la tradition musulmane, fut construite miraculeusement (*V.* KAABA). — La Mecque, patrie de Mahomet et berceau des traditions musulmanes, est une cité sainte : tout fidèle musulman doit y faire un pèlerinage une fois en sa vie. Les infidèles ne peuvent approcher de cette ville qu'à une distance de 30 à 40 kil. La garde en est confiée au Grand-Seigneur.

MECQUE (grand chérifat de la), partie de l'Hedjaz, comprend ce que les Arabes nomment le *Belad-el-Aram* (pays sacré), et a pour capit. la Mecque; autres villes, Médine, Akaba, Voukch. Cet État est gouverné par des chérifs, sous la souveraineté de la Turquie. — Conquis en 629 par Mahomet, ce pays fut, comme toute l'Arabie, perdu de bonne heure pour le calife et passa sous diverses dominations. Il obéit successivement aux Karmathes ou Ismaéliens occidentaux, aux Fatimites, et enfin aux Turcs, à partir de Soliman II (1523 ou 1524). Il fut conquis en 1803 par les Wahabites; mais ceux-ci en furent chassés en 1818 par le pacha d'Égypte, qui en resta maître jusqu'en 1841, époque à laquelle le sultan en reprit possession. *V.* HEDJAZ.

MÉDARD (S.), né en 457 à Salency, près de Noyon (Picardie), mort en 545, devint évêque de Vermand en 530, puis de Noyon, et fut en même temps chargé d'administrer l'évêché de Tournay. Il jouit d'une grande considération auprès des rois Chilpéric I et Clotaire I. On lui attribue l'institution du couronnement de la rosière. Ses reliques furent transférées à Soissons, dans l'abbaye qui prit son nom. On le fête le 8 juin, avec S. Godard.

MÉDÉAH, *Lamida*, v. d'Algérie (prov. d'Alger), anc. capit. du beylik de Titterie, auj. ch.-l. de subdivision militaire, à 90 kil. S. O. d'Alger, près de Mouzaïa; [illegible]0 hab., dont 3000 Européens. Marché important pour les laines, les céréales et les bestiaux; culture de l'oranger et de la vigne. Ruines romaines. — Prise par les Français dès 1830, Médéah ne fut occupée définitivement qu'en 1840. En 18[illegible], elle a été érigée en une commune, dont font partie les colonies agricoles de *Damiette* et de *Lodi*, et l'exploitation industrielle de *Mouzaïa-les-Mines*.

MÉDÉE, célèbre magicienne, fille d'Æétès, roi de Colchide, et de la magicienne Hypsée, hérita de la science de sa mère. Lorsque Jason vint avec les Argonautes pour enlever la Toison-d'Or que possédait Æétès, elle conçut un vif amour pour le héros, lui fournit par son art les moyens de surmonter les obstacles qui s'opposaient au succès de son entreprise, et s'enfuit avec lui de la Colchide. Arrivée à Iolcos, patrie de Jason, elle rajeunit, par le pouvoir de son art, Éson, père de son époux; et, pour se venger de Pélias, qui avait usurpé le trône d'Iolcos, elle persuada aux filles de ce prince de l'égorger, leur disant que c'était le moyen de le rajeunir aussi. Après ce crime, elle fut contrainte de quitter la ville, et se réfugia avec Jason à Corinthe. Là elle se vit abandonnée par Jason, qui épousa Glaucé ou Créuse, fille de Créon, roi de cette ville. Irritée de cette infidélité, Médée se vengea en faisant périr par le poison Glaucé avec Créon, son père, et en égorgeant les enfants qu'elle avait eus de Jason; puis elle se réfugia à Athènes, portée à travers les airs sur un char attelé de deux dragons ailés. Elle épousa Égée, roi de la contrée, et en eut un fils nommé Médus. Voulant assurer le trône à ce fils, au préjudice de Thésée, fils d'Égée et d'Æthra, elle essaya d'empoisonner Thésée; mais elle ne put accomplir ce nouveau crime et fut chassée d'Athènes. Elle retourna alors dans sa patrie, où, selon les uns, elle rétablit sur le trône Æétès, son père, qui en avait été renversé, et où, selon les autres, elle fit régner Jason, avec lequel elle s'était réconciliée. Médée a fourni des sujets de tragédies à Euripide, à Ovide, à Sénèque, chez les anciens; à Corneille, Longepierre, Legouvé, etc., chez les modernes.

MÉDELLIN, *Metellinum*, bourg d'Espagne (Badajoz), près de la r. g. de la Guadiana, à 61 kil. E. de Badajoz; 1800 hab. Pont sur la Guadiana; ruines romaines. Patrie de Fernand Cortez. — Cette ville fut fondée par Q. Cécilius Métellus, d'où son nom. Le 28 mars 1809, 12 000 Français, commandés par le maréchal Victor, y battirent 36 000 Espagnols.

MÉDELLIN, v. de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de la prov. d'Antioquia, à 225 kil. N. O. de Bogota; 15 000 hab. Position élevée; climat fort doux. Café estimé.

MEDELPAD, anc. division de la Suède, dans le Norrland, se partageait en Medelpad sept. (ch.-l., Sundwall) et M. mérid. (ch.-l., Touna); réuni à l'Angermanland, il forme auj. le gouvt de Westernorrland.

MÉDÉRIC (S.). *V.* MERRY.

MÈDES. *V.* MÉDIE, MÉDIQUES (Guerres), PERSE.

MÉDIATISÉS (États). *V.* MÉDIATISATION dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

MÉDICIS, famille illustre de Florence, que quelques généalogistes font remonter jusqu'à Charlemagne, a pour véritable chef Évrard, gonfalonier ou chef de la république de Florence en 1314. En 1378, Sylvestre de Médicis, qui était aussi gonfalonier et qui exerçait une grande influence par ses richesses acquises dans le commerce, souleva le peuple contre la famille noble des Albizzi et éleva sa puissance sur leur ruine. Mais en 1381, il succomba à son tour, et fut relégué à Modène. Cependant les Médicis redevinrent bientôt puissants dans Florence, et ils reparurent à la tête des affaires en 1421 dans la personne de Jean de Médicis, nommé gonfalonier. Jean mourut en 1429, laissant deux fils, Cosme et Laurent, qui ont eu une postérité illustre. De Cosme sont descendus Laurent le Magnifique, les ducs de Nemours et d'Urbin, les papes Léon X et Clément VII, Catherine de Médicis, reine de France, et Alexandre, duc de Florence, en qui cette ligne finit en 1537. De Laurent sont descendus Lorenzino de Médicis, qui assassina Alexandre en 1537; Cosme I, grand-duc de Toscane, six autres grands-ducs, et la reine de France Marie de Médicis. Cette 2ᵉ branche s'éteignit en 1743, en la personne de la princesse palatine Anne, sœur de Jean Gaston de Médicis, dernier grand-duc.

MÉDICIS (Cosme de), *l'Ancien*, *le Père de la patrie*, né en 1389 de Jean de Médicis, et mort en 1464, succéda à son père en 1429 dans la charge de gonfalonier, exerça dans Florence jusqu'à sa mort une autorité absolue, et ne s'en servit que pour la gloire de sa patrie. Il fit alliance avec François Sforze, les Vénitiens et le pape, fit fleurir le commerce et protégea les lettres et les arts; il fit acheter en Grèce beaucoup de manuscrits précieux, fonda une académie pour l'enseignement de la philosophie platonicienne (*V.* FICIN), commença la bibliothèque connue depuis sous le nom de *Laurentiana*, et embellit Florence de plusieurs beaux monuments. Il fut surnommé *le Père de la patrie* pour avoir nourri le peuple pendant une famine.

MÉDICIS (Pierre I de), fils du précéd., né en 1414, lui succéda en 1464 dans l'administration de Florence. Il protégea comme lui les lettres et les arts, mais il ne fut point aussi habile politique; il mécontenta beaucoup de citoyens en exigeant des sommes que son père avait prêtées et en alliant son fils Laurent à la famille noble des Orsini. En 1466, il se forma une conspiration contre lui; il réussit à la déjouer, mais ses amis usèrent insolemment de la vic-

toire. Cependant il allait rappeler les exilés lorsqu'il mourut, en 1469.

MÉDICIS (Laurent de), *le Magnifique*, né en 1448, m. en 1492, succéda à son père Pierre I, conjointement avec son frère Julien, 1469. Il assura bientôt son empire sur les cœurs par son éloquence entraînante, par la noblesse, la franchise de ses manières, et par sa générosité, qui lui valut son surnom. Il eut à surmonter de grandes difficultés : le pape Sixte IV, ennemi des Médicis, forma contre Florence, avec Ferdinand, roi de Naples, le comte d'Urbin et les Siennois, une ligue qui mit l'État en péril; en même temps les puissantes familles des Pazzi et des Salviati formaient un complot contre la vie même des Médicis : Julien fut assassiné par les Pazzi, et Laurent blessé (1478); enfin l'armée florentine avait été défaite à Poggibonzi; mais en 1480 une invasion imprévue des Turcs en Italie fit conclure la paix, en appelant de ce côté toutes les forces des ennemis. Depuis ce temps, Laurent de Médicis jouit assez paisiblement du pouvoir. Cependant les prédications de Savonarole, la turbulence du parti démocratique et la banqueroute de Florence (1490) troublèrent ses dernières années. Ce prince aima les lettres, les cultiva même, et fut le protecteur des savants et des grands artistes de cette époque, tels que Ange Politien, Pic de la Mirandole, Michel-Ange. L'abbé Serassi a donné une édition de ses *Poésies* à Bergame, 1763. La vie de Laurent de Médicis a été écrite en italien par Fabroni et en anglais par W. Roscoë (trad. par Thurot, 1799). — Laurent a laissé plusieurs enfants : Pierre II et Julien, qui régnèrent après lui; Jean, pape sous le nom de Léon X, et un neveu, Jules, pape sous le nom de Clément VII.

MÉDICIS (Pierre II de), fils de Laurent, lui succéda en 1492; mais il ne montra que de l'incapacité. En 1494, le roi de France, Charles VIII, qui marchait sur Naples, s'étant emparé de plusieurs places qui appartenaient à la république, Pierre se rendit au camp du roi pour traiter avec lui ; mais, au lieu de défendre les intérêts qui lui étaient confiés, il céda dès la première demande les forteresses dont la conservation était l'objet de sa démarche, et il y ajouta bientôt les villes de Pise et de Livourne. Les Florentins indignés le chassèrent. Il se réfugia successivement à Bologne et à Venise, et tenta plusieurs fois, mais en vain, de ressaisir le pouvoir; il suivit les armées françaises en 1503 dans le roy. de Naples, et périt cette même année dans un naufrage en vue de Gaëte.

MÉDICIS (Julien de), 3e fils de Laurent, né en 1478, partagea l'exil de son frère, Pierre II, fut ramené à Florence et placé à la tête du gouvernement par le pape Jules II en 1512, et se démit l'année suivante en faveur de son neveu Laurent II. Il épousa en 1515 une tante du roi de France François I, et reçut à cette occasion le titre de duc de Nemours. Il mourut en 1516, ne laissant qu'un bâtard, le cardinal Hippolyte de Médicis (*V.* ci-après).

MÉDICIS (Laurent II de), fils de Pierre II, né en 1492, m. en 1519, suivit son père en exil, revint en 1512 avec son oncle Julien, et devint en 1513 chef de la république florentine par l'abdication de son oncle. Il se laissa diriger par le pape Léon X, son oncle, et fut investi par lui en 1516 du duché d'Urbin, enlevé à la maison de la Rovère. Il gouverna despotiquement et se rendit odieux par sa hauteur et sa tyrannie. Il avait épousé Madeleine de La Tour d'Auvergne, dont il eut Catherine de Médicis.

MÉDICIS (Jean de), surnommé *le Grand Diable*, descendant de Laurent, frère de Cosme l'Ancien, né en 1498, fut employé par le pape Léon X à soumettre les petits tyrans de la marche d'Ancône, combattit en 1524 les Français dans la Lombardie, et prit d'assaut les villes de Caravaggio et de Biagrasso, dans lesquelles il commit d'horribles cruautés : c'est ce qui lui valut son surnom. A la fin de 1524, il entra au service de la France, et fut blessé mortellement en 1526 près de Mantoue.

MÉDICIS (Alexandre de), fils naturel de Laurent II de Médicis, ou, suivant d'autres, de Jules de Médicis (depuis Clément VII), fut imposé comme chef à Florence en 1530, après un siége meurtrier soutenu par les Florentins contre les troupes réunies de Clément VII et de Charles-Quint, et fut fait par le pape duc de Civita-di-Penne. Il désarma le peuple, éleva une forteresse pour commander la ville, multiplia les sentences d'exil et de confiscation, fit empoisonner son cousin, le cardinal Hippolyte de Médicis, et s'adonna aux plus honteuses débauches. Il fut assassiné en 1537 par Lorenzino de Médicis, son parent. Il avait épousé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, mais il n'en eut pas d'enfant.

MÉDICIS (Cosme I de), 1er grand-duc de Toscane, né en 1519, mort en 1574, était fils de Jean de Médicis. En 1537, après le meurtre d'Alexandre, il devint chef de la république florentine avec l'appui de Charles-Quint, qui, pour prix de sa protection, obtint de mettre garnison dans les forteresses de Florence, Pise et Livourne. Comme son prédécesseur, Cosme fut un odieux tyran ; il supprima les magistratures républicaines et s'attribua le monopole du commerce. Il est soupçonné d'avoir fait périr plusieurs personnes de sa famille et même deux de ses fils. Allié de Philippe II, roi d'Espagne, il sévit, comme ce prince, contre les Réformés et introduisit l'Inquisition dans ses États. Le pape Pie V lui conféra en 1569 le titre de grand-duc de Toscane.

MÉDICIS (François de), 2e grand-duc de Toscane, fils et successeur de Cosme I, régna de 1574 à 1587, et surpassa en tyrannie son père lui-même. Il ruina par des confiscations les premières familles, se livra aux plus honteuses débauches, et se montra tout dévoué à Philippe II, roi d'Espagne. Après la mort de la grande-duchesse, sa femme, il avait épousé la Vénitienne Blanche Capello (*V.* CAPELLO), qui eut sur les affaires une funeste influence. Néanmoins il protégea les lettres et les arts, fonda la superbe galerie de Florence (1580), et vit se former l'Académie della Crusca. Il fut père de Marie de Médicis.

MÉDICIS (Ferdinand I de), grand-duc de Toscane, frère et successeur du précédent, né en 1551, mort en 1609, était cardinal lorsqu'il fut appelé à lui succéder en 1587. Il était généreux, affable dans ses manières, noble dans les affaires politiques, zélé pour la prospérité publique; il remit les lois en vigueur, fit refleurir le commerce, l'agriculture et les beaux-arts; Jean de Bologne, Jules Romain, Galilée eurent en lui un protecteur. Il secourut l'empereur Rodolphe II, attaqué par les Turcs, et aida le roi de France Henri IV à conquérir son royaume en lui faisant passer de forts subsides. Cependant il finit par s'éloigner de Henri, qui avait fait la paix avec le duc de Savoie, ennemi de Florence, et il s'allia lui-même avec l'Espagne, ennemie de la France.

MÉDICIS (Cosme II de), né en 1590, mort en 1621, succéda à son père Ferdinand I en 1609, et, comme lui, fit fleurir le commerce, l'agriculture et les arts. Il réprima la piraterie des Barbaresques et fit redouter le pavillon toscan dans toute la Méditerranée.

MÉDICIS (Ferdinand II de), grand-duc de Toscane succéda en 1621, à l'âge de 11 ans, à Cosme II, son père, sous la tutelle de sa mère et de son aïeule, et régna jusqu'en 1670. Il se montra bon et généreux, mais faible ; il laissa le pape s'emparer du duché d'Urbin, dont l'héritière lui était fiancée. Du reste, il encouragea les sciences, les lettres et les arts : il fut l'ami de Galilée, de Torricelli, de Redi et de Viviani.

MÉDICIS (Cosme III de), grand-duc de Toscane de 1670 à 1723, succéda, à l'âge de 27 ans, à son père Ferdinand II, mais n'hérita point de ses vertus. Il accabla le peuple d'impôts, laissa dépérir le commerce et l'agriculture, et n'encouragea que les poëtes disposés à le flatter. Il avait épousé en 1661 Marguerite-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, qui montra toujours de l'éloignement pour lui; il en eut néanmoins deux fils, Ferdinand et Jean Gaston, et une

fille, la princesse Anne, mariée à Guillaume, prince palatin. Ses deux fils n'ayant point eu d'enfants, il fit déclarer par le sénat que sa fille, contrairement aux lois, qui excluaient les femmes du trône, régnerait après le dernier mâle de sa famille; mais en 1718 la France, l'Empire, l'Angleterre et la Hollande, ayant par un traité solennel partagé l'Italie entre les maisons de Bourbon et d'Autriche, réservèrent la succession de la Toscane à un infant d'Espagne, à l'exclusion de la princesse palatine.

MÉDICIS (Jean Gaston de), dernier grand-duc de Toscane de la maison de Médicis, né en 1670, succéda en 1723 à son père Cosme III. Il diminua les impôts, supprima divers monopoles, abolit quelques supplices atroces. Comme il n'avait point d'enfants, les puissances européennes disposèrent de sa succession, d'abord en faveur de l'infant don Carlos, puis de François III, duc de Lorraine. Il mourut en 1737.

MÉDICIS (Hippolyte de), connu sous le nom de *Cardinal Hippolyte*, fils naturel de Julien de Médicis, duc de Nemours, né en 1511, fut revêtu de la pourpre en 1529. Il était en concurrence avec Alexandre de Médicis, son cousin, pour le gouvernement de Florence; mais le pape Clément VII lui préféra Alexandre. Il vécut à Rome, où sa maison devint le centre des *Florentins* mécontents. Il fut empoisonné en 1535 à *Itri*, par ordre d'Alexandre qui le craignait.

MÉDICIS (Lorenzino de), issu de la deuxième branche des Médicis, tua en 1537 Alexandre de Médicis, tyran de Florence, espérant rendre ainsi la liberté à sa patrie; mais il ne put y réussir et périt lui-même, en 1548, assassiné par ordre de Cosme I de Médicis, après avoir longtemps erré de ville en ville.

MÉDICIS (Jules et Jean). *V.* CLÉMENT VII et LÉON X.

MÉDICIS (Catherine et Marie de), reines de France. *V.* CATHERINE et MARIE.

MÉDIE, *Media*, auj. l'*Aderbaïdjan* et l'*Irak-Adjémi*, contrée de l'Asie ancienne, entre l'Assyrie à l'O., les monts qui entourent la mer Caspienne au N., la Susiane au S., l'Hyrcanie et la Parétacène à l'E, se divisait en Atropatène au N. (capit., *Gaza*), et Médie propre au S. (capit. *Ecbatane*). Du reste ses limites varièrent souvent. Le climat de la Médie était délicieux et le sol fertile, excepté à l'E., où s'étendaient des déserts de sable. — La civilisation se développa de bonne heure dans ce pays, placé dans la situation la plus favorable. Les Mèdes, d'après la Bible, étaient de la race de Japhet, et descendaient de Madaï. Soumis aux Assyriens à l'époque de Ninus et de Sémiramis, ils s'affranchirent en 759 av. J.-C.; leur gouverneur Arbacès prit alors le titre de roi, et ce royaume fut bientôt le plus puissant de ceux qui s'étaient formés aux dépens du premier empire d'Assyrie. La mort d'Arbacès amena une longue anarchie, à laquelle Déjocès mit un terme (vers 733). Après lui régnèrent Phraorte, qui subjugua les Perses (690). Cyaxare I (655), Astyage (595), Cyaxare II (560). Après ce dernier, le royaume des Mèdes fut englobé dans la Perse sous Cyrus (536). L'usurpation de Smerdis le Mage, à la mort de Cambyse, fut un essai tenté par les Mèdes pour recouvrer la prééminence; mais le massacre des Mages et l'avénement de Darius I, fils d'Hystaspe, firent définitivement prévaloir les Perses sur les Mèdes. Toutefois le nom de *Mèdes* fut aussi fréquemment employé que celui de *Perses* (c'est ainsi qu'on nomme *Guerres Médiques* les guerres entre la Perse et les Grecs). La Médie suivit les destinées de la Perse. Après Alexandre le Grand, elle échut à Pithon, un de ses généraux, mais elle lui fut bientôt enlevée par Antigone; enfin elle appartint aux Séleucides. Par l'effet de la décadence de ces derniers, la Médie secoua le joug, et il y eut, à partir du IIIe av. J.-C., des rois de Médie, connus sous le nom des rois d'Atropatène. On cite parmi ces rois: Atropate, vers 330 av. J.-C.; Timarque, vers 162; Mithridate, 39; Artavasde, 36-31. La Médie Atropatène fut soumise par les Parthes l'an 31 av. J.-C.

MEDINA ou **MEDINET** (c.-à-d. *ville*, en arabe), nom commun à un grand nombre de villes, en Arabie, en Espagne, etc., toutes fondées par les Arabes.

MEDINA ou MEDINET-EL-NABI, v. d'Arabie. *V.* MÉDINE.

MEDINA, v. de Sénégambie, capit. de l'État d'Oulli, près de la r. dr. de la Gambie, à 400 kil. S. E. de St-Louis; 1000 maisons.

MEDINA-CELI, *Arbobriga*, *Methymna Celia*, v. d'Espagne (Soria), sur la r. g. du Xalon, à 54 kil. de Soria; 1800 hab. Palais des ducs de Medina-Celi. C'est là que mourut Almanzor après sa défaite à Calatanazor. Érigée en comté par Henri II en faveur de Bernard, fils naturel de Gaston de Foix, puis en duché par Ferdinand VI.

MEDINA-DE-LAS-TORRES, *Julia Contributa*, *Methymna turrium*, v. d'Espagne (Badajoz), à 68 kil. S. S. E. de Badajoz; 3600 hab. Antiquités romaines.

MEDINA-DEL-CAMPO, *Methymna campestris*, v. d'Espagne (Valladolid), sur le Zapardiel, à 44 kil. S. S. O. de Valladolid; 6000 hab. (On en comptait près de 60 000 au XVIIe s.). Ancien séjour de plusieurs rois.

MEDINA-DE-RIO-SECO, *Methymna sicca*, v. d'Espagne (Valladolid), sur le Seco, à 31 kil. N. O. de Valladolid; 5000 hab. Étamines, étoffes diverses, laines, papeteries. On y faisait au XVIIe s. un commerce si considérable qu'elle en avait reçu le surnom de *Petite-Inde*. Bessières y battit les Espagnols en 1808.

MEDINA-SIDONIA, *Methymna Asindo*, v. d'Espagne (Cadix), à 32 kil. E. S. E. de Cadix; 10 400 h. Ville très-ancienne, fondée au VIe s. avant J.-C. par les Phéniciens. Titre de duché. Ruines romaines.

MEDINA-SIDONIA (Gaspar Alonzo Perez DE GUZMAN, duc de), était gouverneur de l'Andalousie, lorsque Jean, duc de Bragance, son beau-frère, secoua le joug de l'Espagne et releva le trône de Portugal (1640). Il voulut, à son exemple, soulever l'Andalousie et s'y rendre indépendant; mais, le complot ayant été découvert, il fut mandé à Madrid, confessa sa faute, et n'obtint son pardon qu'à la condition de provoquer en duel le duc de Bragance. Cette ridicule provocation ne fut pas acceptée.

MÉDINE, en arabe *Medinet-el-Nabi* (c.-à-d. *la ville du prophète*), primitivt *Yatreb*, en lat. *Athrulla* ou *Jatrepa*, v. du grand-chérifat de la Mecque, dans une plaine, à 400 kil. N. O. de la Mecque, par 37° 3' long. E., 25° 20' lat. N.; env. 18 000 h. La ville est entourée de murs hauts de 30m et flanquée de 40 tours. C'est la 2e *ville sainte* des Musulmans : elle est fameuse comme ayant été le refuge de Mahomet, 622 (*V.* HÉGIRE), et comme étant le lieu où il mourut (632). Les pèlerins y visitent son tombeau, qui est placé dans une grande et riche mosquée à côté de ceux d'Abou-Bekr et d'Omar; il est suspendu par des cordons de soie et gardé par 40 eunuques. Médine fut la capit. de l'empire des califes sous Mahomet et les Alides; mais, quand Mohaviah eut renversé Ali, Damas la remplaça. Prise par les Wahabites en 1803, elle leur fut enlevée en 1818 par Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, et rendue au chérif de la Mecque.

MEDINET-ABOU, vge de la Hte-Égypte, sur la r. g. du Nil et sur les ruines de l'anc. Thèbes, à 44 kil. N. d'Esneh. M. Greene y a déblayé en 1855 un magnifique palais, un colosse de Ramsès III, haut de 19m, et y a découvert le calendrier égyptien.

MÉDINET-EL-FAYOUM, l'anc. *Crocodilopolis* et *Arsinoé*, v. de la Moyenne-Égypte, ch.-l. du Fayoum, près de l'anc. lac Mœris et du labyrinthe, sur le canal Joseph, à 83 kil. S. S. O. du Caire; 12 000 hab. Commerce actif, eau de rose renommée. Ruines.

MEDIOLANUM, nom commun à plusieurs villes gauloises : 1° *Mediolanum Insubrum*, dans la Gaule Cisalpine, ch.-l. des Insubres, auj. *Milan*; — 2° *M. Eburovicum*, ch.-l. des *Aulerci Eburovices*, dans la Lyonnaise 3e, auj. *Évreux*; — 3° *M. Santonum*, ch.-l. des *Santones* (Aquitaine 2e), auj. *Saintes*; — *M. Cuborum*, v. des *Bituriges Cubi*, dans la Lyonnaise 1re, auj. *Château-Meillant* ou *Meylieu*.

MEDIOMATRICES, peuple de la Gaule (Belgique

1re), entre les *Treviri* au N. et les *Leuci* au S., avait pour ch.-l. *Mediomatrices* ou *Divodurum* (auj. *Metz*). Leur pays correspondait aux Trois-Évêchés, au duché des Deux-Ponts et à une partie de l'Alsace.

MÉDIQUES (Guerres), nom donné aux 3 guerres que les rois de Perse firent aux Grecs dans le ve s. av. J.-C. La 1re éclata en 492; à l'occasion des secours fournis par Athènes aux villes grecques d'Ionie révoltées contre le roi de Perse Darius, fils d'Hystaspe, et sur les instances d'Hippias qui voulait se faire rétablir dans Athènes. L'Ionie une fois soumise, une flotte persane et une armée de terre, commandées par Mardonius, se dirigèrent à travers la Thrace, vers la Grèce; mais une tempête brisa la flotte au pied du mont Athos, et les Thraces assaillirent l'armée pendant la nuit. En 490, Datis et Artapherne, chefs d'une nouvelle expédition, conduisirent 300 000 hommes jusque dans l'Attique, mais ils furent repoussés par Miltiade, qui les mit dans une déroute complète à Marathon. — La 2e eut lieu dix ans après, en 480 : Xerxès, fils de Darius, conduisit contre la Grèce une armée innombrable : la Thrace, la Macédoine, l'Épire, la Thessalie, se soumirent; les Thermopyles furent franchies malgré l'héroïsme de Léonidas; Thespies et Platée détruites, et Athènes incendiée; mais les victoires remportées par Thémistocle à Salamine (480), par Léotychide et Xantippe à Mycale sur la flotte du grand roi, celles de Pausanias à Platée sur Mardonius (479), de Cimon près de l'Eurymédon (470), le forcèrent à conclure la paix et à regagner précipitamment l'Asie.—La 3e guerre commence en 450. Cimon, prenant cette fois l'offensive, s'empare de l'île de Chypre; mais il meurt au siége de Citium. Toutefois, avant de mourir, il a signé avec Artaxerxe, en 449, une paix glorieuse pour la Grèce, par laquelle le grand roi abandonne toute prétention sur les villes grecques d'Europe et d'Asie.

MÉDITERRANÉE (Mer), *Mediterraneum mare* ou *Internum mare*, immense golfe de l'Océan Atlantique, s'étend de l'O. à l'E. entre l'Europe au N., l'Afrique au S., et l'Asie à l'E. Elle se lie à l'Atlantique par le détroit de Gibraltar, et communique avec la mer Noire par le détroit des Dardanelles. Le littoral septentrional offre une foule de sinuosités qui forment, entre autres golfes, celui qu'on appelle vulgairement *mer Adriatique*, entre l'Italie et la péninsule turque. La longueur des côtes sept. et mérid. (à vol d'oiseau) est d'env. 3300 kil., la largeur moyenne de 480 kil. La Sardaigne, la Corse et les Baléares à l'O., Candie et Chypre à l'E., les Iles Ioniennes et la Sicile vers le centre, en sont les îles principales; elle contient en outre un riche archipel (*V.* ce mot). Elle reçoit l'Èbre, le Rhône, le Pô, l'Adige, le Tibre, le Nil, etc. On doit à M. Daussy une *Carte générale de la Méditerranée*, 1849.

MÉDITERRANÉE (dép. de la), dép. formé en Toscane sous le 1er Empire français, était borné au N. par la principauté de Lucques, à l'O. par la mer Tyrrhénienne, au S. par la principauté de Piombino, au S. E. et à l'E. par les départements de l'Ombrone et de l'Arno, et avait pour ch.-l. *Livourne*.

MEDJANA, plaine de l'Algérie (Constantine), entre deux chaînes de l'Atlas, s'étend à l'O. et à l'E. de Sétif, et contient Bordj-Medjana, Zamora, Sidi-Embark, Djimilah, Milah; elle est traversée par la route qui va d'Alger à Constantine à travers les Portes de Fer. Occupée par les Français en 1838.

MEDJERDA, *Bagradas*, riv. de l'Algérie et de l'État de Tunis, naît dans le S. E. de la prov. de Constantine, à 45 k. E. de Tebessa, coule au N. E., reçoit l'Hamise, et se jette dans le golfe de Tunis à Porto-Farino, après un cours d'env. 400 kil.

MEDJIDIÉ, ordre honorifique, institué en 1852 en Turquie par le sultan Abdoul-Medjid, peut être conféré aux étrangers aussi bien qu'aux nationaux.

MEDOACUS, nom de 2 riv. de la Vénétie ancienne : le *Medoacus major*, auj. la *Brenta*, et le *Medoacus minor*, auj. le *Bacchiglione*. La 1re venait du pays des *Medoaci* en Rhétie; la 2e naissait chez les *Fagani*; toutes deux se jetaient dans l'Adriatique.

MÉDOC (le), *Medulicus pagus*, ancien pays de France, subdivision du Bordelais, était situé au N., dans l'espèce de presqu'île formée par la Gironde et l'Océan; ch.-l. Lesparre. On y distinguait le Haut et le Bas-Médoc. Il est auj. compris dans le dép. de la Gironde. Ce pays est célèbre par ses vins, dont les meilleurs sont ceux de Talence, Ht-Brion, Barsac. Sauterne, Langon, connus sous le nom de vins de *Grave*.

MÉDOC (fort), fort élevé sur la rive g. de la Gironde, vis-à-vis de Blaye, complète la défense du fleuve et peut en intercepter le passage.

MÉDON, fils de Codrus, roi d'Athènes, fut le 1er archonte (1132 av. J.-C.). Cette dignité resta dans sa famille pendant 12 générations (1132-754).

MEDUANA, riv. de Gaule, auj. *la Mayenne*.

MÉDUSE, l'une des trois Gorgones, n'était pas immortelle comme ses sœurs. Elle avait d'abord été remarquable par la beauté de ses traits et de sa chevelure; mais, ayant osé le disputer à Minerve, cette déesse irritée changea ses beaux cheveux en affreux serpents, et voulut que sa tête, devenue un objet d'effroi, eût le pouvoir de changer en pierre quiconque la regarderait. Persée, guidé par les conseils de Minerve, réussit à couper la tête de Méduse à l'aide d'un miroir dans lequel il la voyait sans la regarder en face, et il se servit de cette tête pour pétrifier ses ennemis. Selon quelques mythographes, le sang de la Gorgone produisit le cheval Pégase.

MEDWAY, riv. d'Angleterre, a sa source dans le comté de Surrey, arrose Maidstone, Rochester, Chatham, et se jette dans la Tamise à Sheerness (Kent). Ports pittoresques. Navigation fort importante.

MÉEL (Jean), peintre flamand, connu en France sous le nom de *Miel*, né près d'Anvers en 1619, m. à Turin en 1664, excellait dans les tableaux de chevalet. Ses compositions se recommandent par la couleur et l'expression, mais pèchent par le dessin, la grâce et la noblesse. Le Louvre possède de cet artiste : le *Pauvre demandant l'aumône à des paysans*, le *Barbier napolitain*, une *Vendange*, une *Halte militaire*, la *Dinée des voyageurs*. Il a aussi gravé à l'eau-forte.

MÉERMAN (Gérard), savant magistrat, né à Leyde en 1722, m. en 1771, fut successivement syndic de Rotterdam et conseiller à La Haye. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Novus Thesaurus juris civilis et canonici*, La Haye, 1751-54, 7 vol. in-folio; *Origines typographicæ*, 1765, ouvrage trad. en franç. par l'abbé Goujet, 1762, et dans lequel il attribue à Laurent Coster, de Harlem, l'invention des types mobiles. — Son fils, Jean M., 1753-1815, directeur des beaux-arts et de l'instruction publique en Hollande sous le roi Louis-Bonaparte, puis comte de l'Empire et sénateur, a publié en hollandais : *Histoire de Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains*, La Haye, 1783-97; *Relations de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, de l'Autriche, de la Prusse et de la Sicile*, 1787-94; *Relations du Nord et du Nord-Est de l'Europe*, 1805-06, et a traduit la *Messiade de* Klopstock en hollandais.

MÉEROUT, v. de l'Inde anglaise. *V.* MIROUT.

MÉES (Les), ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), près de la Durance, à 26 kil. O. S. O. de Digne; 2000 h. Pont sur la Durance. Bon vin.

MÉGABYZE, l'un des sept satrapes perses qui renversèrent le faux Smerdis (521 av. J.-C.), fut un des serviteurs les plus zélés de Darius, et subjugua pour lui la Thrace, 506-505. Il fut père de Zopyre. — Petit-fils du préc., réduisit Inarus qui s'était insurgé en Égypte contre Artaxerce (456), mais fut battu par Cimon en Cilicie (450) et fut disgracié.

MÉGACLÈS, Alcméonide, archonte d'Athènes, déjoua la conspiration de Cylon (612 av. J.-C.), mais se rendit odieux en massacrant les conjurés qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve. Ce sacrilége ayant été suivi de la peste, il fut banni avec tous les Alcméonides (599). — Un autre Mégaclès, de la même famille, chef du parti de la Côte ou des

Paraliens, chassa en 560 l'usurpateur Pisistrate. Dans la suite, il lui donna sa fille en mariage, et s'unit à lui pour le rétablir.

MÉGALÉSIENS (Jeux), fête célébrée à Rome en l'honneur de Cybèle, la *Grande Déesse* (*Mégalè* veut dire *grande* en grec). Elle consistait en une procession des Galles, qui, suivis des matrones romaines, portaient par la ville la statue de Cybèle, puis se rendaient au champ de Mars, où l'on célébrait des jeux scéniques. Ces jeux, qui commençaient la veille des nones d'avril (4 avril), duraient 7 jours. Ils avaient été institués en 206 av. J.-C., pendant la 2ᵉ guerre punique. Un oracle sibyllin ayant déclaré que l'on ne vaincrait les Carthaginois que si la mère Idéa (Cybèle) était apportée de Pessinonte à Rome, le Sénat envoya une ambassade demander au roi Attale l'image de la déesse, qui n'était qu'une grosse pierre informe (sans doute quelque aérolithe); on la transporta à Rome en grande pompe, on lui éleva un temple, et on institua des jeux en son honneur.

MÉGALOPOLIS (c.-à-d. la *Grande ville*), v. d'Arcadie, au confluent de l'Alphée et de l'Hélisson, fut bâtie en 370 av. J.-C. par le conseil d'Épaminondas, pour servir de capitale à l'Arcadie, et devint la rivale de Lacédémone. Cléomène, roi des Spartiates, la fit piller et incendier par ses troupes; mais elle se releva bientôt, entra dans la ligue Achéenne, et y joua un grand rôle sous Philopœmen, dont elle était la patrie. Mégalopolis eut deux tyrans, Aristodème en 336, Lysiade en 266 av. J.-C. — C'est auj. le village de *Sinano* ou *Salino*.

MÉGARE, fille de Créon, roi de Thèbes, et femme d'Hercule. Pendant la descente de ce héros aux enfers, Lycus voulut s'emparer de Thèbes et forcer Mégare à l'épouser; mais Hercule, de retour, tua Lycus et rétablit Créon. Junon, pour venger la mort de Lycus, inspira à Hercule un accès de fureur dans lequel il tua Mégare et les trois enfants qu'il avait eus d'elle.

MÉGARE, v. de l'anc. Grèce, capit. de la Mégaride, entre Athènes et Corinthe, à 28 kil. du golfe de Corinthe, avait deux ports, Nisée sur le golfe Saronique, et Pégée sur la mer d'Alcyon. Dorienne et voisine d'Athènes, elle détestait cette ville et fut souvent en guerre avec elle. Tantôt soumise, tantôt indépendante, elle enleva aux Athéniens dans le VIIᵉ s. av. J.-C. l'île de Salamine, qui ne fut reprise qu'au temps de Solon. Cependant elle s'unit aux Athéniens dans les guerres contre les Perses, et ses guerriers se signalèrent à la bataille de Salamine. Les Mégariens soutinrent aussi les Athéniens dans les guerres du Péloponèse, mais ils les abandonnèrent après une défaite. Mégare fonda plusieurs colonies importantes : Byzance, Sélimbrie, Chalcédoine, Héraclée du Pont, Mégare l'Hybléenne. — Euclide et Stilpon étaient de Mégare; ils fondèrent l'école philosophique mégarienne, dite aussi École éristique (c.-à-d. *disputeuse*), qui s'adonna surtout à la logique.

MÉGARE L'HYBLÉENNE, v. de Sicile, sur la côte O., près du mont Hybla, était une colonie de Mégare. Fondée vers 728 av. J.-C., elle fut détruite par Gélon en 480 av. J.-C., mais elle ne tarda pas à se relever; elle fut prise par les Romains en 214 av. J.-C. Elle avait déjà cessé d'exister du temps d'Auguste.

MÉGARIDE, *Megaris*, petit État de la Grèce, composé de Mégare et d'un faible territoire, occupait la partie E. de l'isthme de Corinthe. Elle avait de l'importance par sa position aux portes de l'isthme : elle tenait les clefs du Péloponèse.

MÉGASTHÈNE, historien et géographe grec, remplit pour Séleucus Nicator (vers 295 av. J.-C.) une mission auprès d'un roi de l'Inde, Sandrocottus, et publia à son retour une *Histoire des Indes*, qui est citée avec éloge par les anciens, mais qui ne nous est point parvenue. Celle qui existe aujourd'hui sous son nom a été fabriquée par Annius de Viterbe. On trouve les fragments de cet auteur dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, publ. par Ch. Mallet en 1848 (collection Didot).

MÉGÈRE, une des Furies. *V.* FURIES.

MÉGLIN (J. A.), médecin, né à Sultz (Alsace) en 1756, mort à Colmar en 1824, a publié : *Traité sur la Névralgie faciale*, *De l'usage des bains dans le tétanos*, *Analyse des eaux de Sultzmat*. On lui doit les pilules anti-névralgiques qui portent son nom.

MÉHAIGNE (la), petite riv. de Belgique, naît à 12 k. N. O. de Namur, coule vers l'E., et se jette dans la Meuse, r. g., près d'Huy, après un cours de 40 k.

MEHALLET-EL-KÉBIR, *Cynopolis* ou *Xoïs*, v. de la B.-Égypte, ch.-l. de la prov. de Garbieh, sur un bras du Nil, à 100 kil. N. du Caire; 1800 hab.

MÉHÉGAN (le chevalier de), littérateur français, issu d'une famille irlandaise, né à Lasalle près d'Alais en 1721, mort à Paris en 1766, enseigna quelque temps la littérature française à Copenhague, puis revint à Paris, où il rédigea le *Journal encyclopédique*. Il fut enfermé à la Bastille pour la hardiesse de ses opinions philosophiques. Ses principaux ouvrages sont : *Zoroastre*, 1751; *Origine des Guèbres* ou *la Religion naturelle en action*, 1751; *Origine, progrès et décadence de l'idolâtrie*, 1756 (ce sont ces deux ouvrages qui le firent poursuivre); *Tableau de l'histoire moderne depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie*, 1766 (c'est le plus estimé de ses écrits); l'*Histoire vis-à-vis de la Religion, de l'État et des Beaux-Arts*, 1767.

MÉHÉMET, MÉHÉMED ou MOHAMMED, calife ommiade de Cordoue, succéda à son père Abd-er-Rhaman II en 852 et mourut en 886. Son règne fut une suite de guerres civiles et étrangères; il déploya souvent avec un grand courage une rare habileté; cependant il fut battu plusieurs fois par Alphonse le Grand et laissa Omar-Ibn-Afsoun fonder dans l'Aragon une principauté qui résista 70 ans aux Ommiades.

MÉHÉMET-EL-NASSER, roi d'Afrique et d'Espagne de 1199 à 1213, fils d'Yacoub-al-Mansour, de la dynastie des Almohades, acheva de ruiner en Afrique le parti des Almoravides, puis passa en Espagne, combattit les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon qui s'étaient ligués contre les Musulmans, fut battu en 1212 près de Tolosa, et s'enfuit en Afrique. Il se préparait à reconquérir ses États d'Espagne lorsqu'il mourut.

MÉHÉMET I (Abou-Abdallah), 1ᵉʳ roi de Grenade, de la dynastie des Nasserides, servit avec distinction sous les rois almohades d'Espagne; se joignit, après la chute de cette dynastie, à Motawakkel, maître d'une partie de l'Espagne; se révolta contre lui en 1232, s'empara de Jaën, de Guadix, de Lorca et de Grenade, se forma ainsi un État indépendant dont Grenade devint la capitale, et prit le titre de roi (1235). Moins heureux contre les Chrétiens, il fut forcé de se reconnaître vassal de Ferdinand, roi de Castille, 1245, et de payer tribut. Il mourut en 1273. Méhémet I encouragea le commerce, les lettres et les arts; c'est lui qui bâtit l'Alhambra. — II, dit *Al Fakih*, 2ᵉ roi de Grenade, fils et successeur du précéd., régna 30 ans avec autant de gloire que de bonheur, de 1273 à 1302. Il déjoua plusieurs complots, se fit de nombreux amis par ses manières nobles et libérales, fit fleurir le commerce, remporta en 1275 une brillante victoire sur Alphonse X, et agrandit son royaume aux dépens des Chrétiens. Versé dans l'art oratoire et dans la poésie, il protégea les lettres, les sciences et les arts. — III, *Al Amasch*, 3ᵉ roi de Grenade, fils du préc., lui succéda en 1302, s'empara de Ceuta en 1306, mais ne put résister aux rois de Castille et d'Aragon, et acheta la paix par quelques sacrifices. Le traité qu'il avait conclu avec des princes chrétiens fut le prétexte d'une sédition qui lui ôta le trône et le donna à son frère Nasser (1314). Peu après, il fut mis à mort par les ordres de celui-ci. — IV, 6ᵉ roi de Grenade, fils et successeur d'Ismaël-ben-Féragh, fut proclamé, à l'âge de 12 ans, en 1321, après la mort violente de son père. Le commencement de son règne fut troublé par des dissensions intestines, et les Castillans, profitant de ces divisions, l'attaquèrent et le défirent

deux fois; mais il parvint à rétablir sa fortune et reprit plusieurs places sur les Chrétiens. Il périt assassiné en 1334. — v (Aboul-Walid), 8e roi de Grenade (1354-79), fut détrôné en 1360 par ses frères Soleiman et Ismaël, mais fut rétabli dès 1362 par Pierre le Cruel. Il resta toujours l'allié du roi de Castille, et lui amena de puissants secours dans ses guerres contre Pierre d'Aragon et Henri de Transtamare. — vi, 9e roi de Grenade (1379-92), eut un règne pacifique et encouragea le commerce, l'agriculture et les beaux-arts. — vii, surnommé *El Aïcar* (*le Gaucher*), 15e roi de Grenade (1423-45), gouverna en tyran, fut détrôné par son cousin Méhémet-el-Soghaïr en 1427, rétabli deux ans après par le secours du roi de Castille, détrôné de nouveau pour avoir refusé de payer le tribut promis à son protecteur, proclamé encore une fois en 1432, enfin dépouillé pour toujours de son royaume par son neveu Méhémed-el-Aradi, en 1445, et jeté dans une prison où il m. en 1450. — Après lui, plusieurs autres Méhémet ont encore régné à Grenade, notamment M. ix ou xi, le *Boiteux*, 1445-54, qui, à la suite d'une révolte de ses sujets, accomplit le carnage fameux connu sous le nom de *Meurtre des Abencerrages*; — M. xii ou xiv, dernier roi de Grenade, plus connu sous le nom de Boabdil. *V.* ce nom.

MÉHÉMET BALTADJY, grand vizir d'Achmet III, avait été d'abord fendeur de bois (*baltadjy*). En 1710, il marcha contre le czar Pierre le Grand à la tête de 200 000 hommes, et l'enferma avec toute son armée sur les bords du Pruth (1711), mais il se contenta de lui imposer une paix honteuse. Accusé pour ce fait de lâcheté et de trahison auprès du sultan par le roi de Suède Charles XII, alors réfugié en Turquie, il fut envoyé en exil à Lemnos; il y mourut en 1713.

MÉHÉMET-ALI, vice-roi d'Égypte, né en 1769 à la Cavalle (Roumélie), était fils d'un agha. D'abord marchand, il quitta cette profession pour celle des armes; alla, avec un corps d'Albanais, combattre les Français en Égypte, et se distingua à la bataille d'Aboukir (1799); se ligua avec les Mamelouks contre Khosrew-pacha, gouverneur de l'Égypte pour les Turcs, réussit à l'expulser (1808), puis se débarrassa du chef des Mamelouks en excitant une révolte parmi ses soldats, et se fit proclamer vice-roi, usurpation que la Porte, gagnée par son or, ne tarda pas à ratifier (1806). Il s'attacha, dès qu'il fut maître du pouvoir, à faire rentrer les Mamelouks dans l'obéissance; mais, désespérant de les discipliner, il les fit tous massacrer dans toute l'Égypte le même jour, le 1er mars 1811. Donnant, après cette sanglante exécution, un libre cours à son ambition, il se rendit maître de la haute Égypte, passa en Arabie, où il extermina les Wahabites, après une guerre qui ne dura pas moins de six années (1812-1818), et à laquelle son fils Ibrahim prit la part la plus active, soumit à son pouvoir tout le Hedjaz, puis envoya en Nubie un de ses fils, Ismaël-pacha, qui conquit les provinces de Dongolah, Chendi, Sennaar, Kordofan, mais qui périt assassiné au milieu de ses triomphes (1822). Il aida de tout son pouvoir le sultan à réduire les Grecs insurgés, et fit envahir la Morée par Ibrahim, qui dévasta le pays pendant trois ans (1824-1827); mais, sa flotte ayant été anéantie à Navarin par les escadres combinées de France, de Russie et d'Angleterre (20 oct. 1827), il se vit obligé de rappeler Ibrahim. Il avait obtenu du sultan, pour prix de sa coopération, la cession de l'île de Candie (1830), mais il exigea en outre l'abandon de la Syrie, et, n'ayant pu l'obtenir, il rompit avec la Porte, et fit entrer en Syrie une puissante armée, qui conquit rapidement cette province (1831). Arrêté dans sa marche sur Constantinople par l'intervention européenne, il réussit cependant à se faire assurer, par le traité de Kutayeh (14 mai 1833), la possession de la Syrie et du district d'Adana. Mahmoud ayant en 1839 rétracté ces concessions, il arma aussitôt : la victoire décisive de Nézib, gagnée par son fils Ibrahim le 24 juin 1839, mit le sultan à sa merci; mais il se vit encore arracher le fruit de sa victoire par une coalition à laquelle la France ne voulut prendre aucune part (15 juillet 1840). Contraint de restituer la Syrie, Candie, le Hedjaz, ainsi que la flotte turque, qui lui avait été livrée, il obtint en compensation, pour lui et ses descendants, le gouvernement héréditaire de l'Égypte sous la suzeraineté de la Porte (1841); il ne s'occupa plus depuis que de régir en paix les États qui lui étaient ainsi assurés. Atteint en 1847 d'un mal incurable, il resta pendant deux ans privé de sa raison, et mourut en 1849 à Alexandrie. — Méhémet-Ali introduisit dans son armée, malgré les plus vives résistances, l'organisation, la discipline et la tactique européennes. Il releva en Égypte l'agriculture, le commerce et l'industrie; mais il crut nécessaire, pour atteindre ce résultat, aussi bien que pour s'enrichir, de commencer par s'emparer de toutes les propriétés foncières et de se réserver le monopole des produits les plus profitables du pays et des fabrications les plus lucratives. Il fonda plusieurs écoles spéciales (militaire, polytechnique, de médecine, etc.), et envoya en Europe, surtout en France, des jeunes gens chargés de s'instruire et de répandre à leur retour les connaissances utiles. Ses efforts pour relever l'Égypte lui assurent une grande place dans l'histoire : les résultats qu'il a obtenus doivent d'autant plus étonner que le pacha eut à suppléer à un défaut absolu d'instruction : il n'apprit à lire qu'à 45 ans. — Méhémet-Ali aimait les Français : plusieurs l'ont puissamment secondé dans ses réformes, notamment MM. Jomard, le docteur Clot (Clot-bey) et le colonel Sèves (Soliman-pacha), dont le nom restera uni au sien. On doit à M. Hamont *l'Égypte sous Méhémet-Ali*, 1843; à M. Ed. Gouin *l'Égypte au* xixe *siècle*, 1849; et à M. P. Mouriez, *Histoire de Méhémet-Ali*, 1858.

MÉHUL (H.), célèbre compositeur, né à Givet en 1763, mort en 1817, vint en 1779 à Paris, et y connut Glück qui prit plaisir à cultiver ses heureuses dispositions. En 1790, il donna à l'Opéra comique *Euphrosine et Coradin*, qui eut un succès prodigieux, et bientôt après : *Stratonice*, 1792; *Phrosine et Mélidor*, 1794; le *Jeune Henri*, dont l'ouverture offre une belle symphonie de chasse, 1797; l'*Irato*, opéra bouffe dans le genre italien; enfin *Joseph*, remarquable par la couleur antique et l'onction religieuse (1807). Méhul a composé en outre des *sonates*, des *symphonies*, des *hymnes* et des *cantates* : c'est lui qui, sous la République, mit en musique le *Chant du départ*, le *Chant de victoire*, le *Chant du retour*. Il fut nommé membre de l'Institut dès 1796. Ce compositeur se recommande généralement par la force de l'expression dramatique et par une facture savante; mais on lui reproche d'abuser des moyens d'effet jusqu'à confondre le bruit avec l'énergie.

MEHUN-SUR-YEVRE, ch.-l. de c. (Cher), à 17 k. N. O. de Bourges : 3557 hab. Station. Anc. seigneurie. Ruines d'un château où mourut Charles VII.

MEHUN-SUR-LOIRE. *V.* MEUNG.

MEIBOM, *Meibomius*, famille allemande, a produit plusieurs savants. Henri M., dit *l'Ancien*, né en 1555 à Lemgow, mort en 1625, fut professeur d'histoire et de poésie à Helmstædt, composa des poésies latines qui lui firent décerner par l'emp. Rodolphe II le titre de poëte lauréat, et publia des chroniques relatives à l'histoire de l'Allemagne, et surtout de la Saxe. — J. Henri, son fils, né à Helmstædt en 1590, mort à Lubeck en 1655, a donné une *Vie de Mécène*, en latin, Leyde, 1653, et plusieurs autres écrits curieux, mais oubliés auj. — Henri, *le Jeune*, fils du préc., né à Lubeck en 1638, mort en 1700, professa la médecine, la poésie et l'histoire à Helmstædt. On a de lui une dissertation *De incubatione in fanis*, Helmstædt, 1659; un recueil des *Scriptores rerum germanicarum*, 1688, et plusieurs écrits de physiologie et d'anatomie, entre autres : *De consuetudinis natura et vi ad sanitatem*, et *De vasis palpebrarum*, où sont décrites pour la 1re fois les glandes qui portent encore son nom. — Marc, philologue, né en

1630 à Tonningen (Holstein), m. en 1711 à Utrecht, se fit d'abord connaître par d'intéressantes recherches sur la musique des anciens; séjourna quelque temps à la cour de Christine, puis en Danemark, où il fut bibliothécaire de Frédéric III, et enfin à Amsterdam, où il professa les belles-lettres. On a de lui: *Antiquæ musicæ auctores*, grec-latin, Amst., 1652, 2 vol. in-4; une édition estimée de *Diogène Laërce*, Amst., 1692; des *Recherches sur les trirèmes des anciens*, — *sur la poésie des Hébreux*, etc.

MEIGRET (Louis), grammairien, né à Lyon vers 1510, vint en 1540 se fixer à Paris et y publia plusieurs ouvrages qui avaient pour but de réformer l'orthographe, savoir : *Traité touchant le commun usage de l'écriture*, etc., 1542; *Trètté de la Grammère françoèse* (*sic*), 1550, où il proposait des réformes dont plusieurs ont été adoptées depuis. On lui doit aussi la traduction des VIIe et VIIIe livres de Pline.

MEI-KONG, dit aussi *Ménam-kong*, grand fleuve de l'Inde Transgangétique, naît dans la province thibétaine de Kam sous le nom de *Dza-Tchou*, à peu de distance des sources de l'Yang-tsé-Kiang; traverse le Yun-Nan sous le nom de *Lan-Thsan-Kiang ;* baigne le Laos, traverse le Cambodge, arrose Cambodge, et se jette dans la mer de Chine, par plusieurs bouches, à l'E. du golfe de Siam, sous le nom de rivière de Cambodge, après un cours d'environ 2600 kil.

MEILHAN, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 14 k. O. de Marmande; 3500 hab. — *V.* SENAC DE MEILHAN.

MEILLERAYE (La). *V.* LA MEILLERAYE.

MEILLERIE, vge de France (Hte-Savoie), dans l'anc. Chablais, à 19 kil. N. E. de Thonon, sur le bord S. du lac de Genève. Pierre à bâtir. Près de là sont de beaux rochers célébrés par J. J. Rousseau.

MEIN, en all. *Main*, en lat. *Manus*, *Maganus*, riv. d'Allemagne, formée du Mein rouge et du Mein blanc, qui prennent leur source en Bavière, coule à l'O., en faisant beaucoup de détours, arrose Bayreuth, Wurtzbourg, Francfort, et tombe dans le Rhin par la r. g. vis-à-vis de Mayence : cours, 448 kil. — Avant 1837, le Mein donnait son nom à 2 cercles de la Bavière : le *Haut-Mein*, ch.-l., Bayreuth, qui est auj. le cercle de la Haute-Franconie; le *Bas-Mein*, ch.-l., Wurtzbourg, remplacé par celui de la Basse-Franconie.

MEIN-ET-TAUBER (cercle de), un des anc. cercles du grand-duché de Bade, à l'E. du cercle du Neckar, entre la Bavière et le Wurtemberg; ch.-l., Wertheim.

MEÏNAM ou *Rivière de Siam*, grand fleuve d'Asie, naît dans la prov. chinoise d'Yunnan, au S. E.; traverse l'empire Siamois du N. au S., passe à Siam et à Bankok, et se jette dans le golfe de Siam par 13° 30' lat. N. et 99° long. E. après un cours de 1400 k.

MEINDER (BUIUK-), l'anc. *Méandre*. *V.* ce nom.

MEINDER (KUTCHUK-), l'anc. *Caystre*. *V.* ce nom.

MEINERS (Christophe), philosophe et historien, né en 1747 à Warstade près d'Otterndorf (Hanovre), mort en 1810, se forma presque seul, par la lecture; devint en 1771 professeur de philosophie à l'Université de Gœttingue, puis y remplit les fonctions de prorecteur. Admis à l'Académie de Gœttingue, il fut un des membres les plus laborieux de cette compagnie. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du vrai Dieu*, en lat., 1780; *Hist. des progrès et de la décadence des Sciences chez les Grecs et les Romains*, 1781 (trad. par Laveaux, 1799); *Hist. de la Religion des plus anciens peuples*, 1775, complétée en 1806 par son *Hist. critique de toutes les Religions; Hist. de l'Humanité*, 1786 et 1811; *Hist. de la décadence des mœurs et des institutions politiques chez les Romains*, 1782 (trad. par Binet, 1796) ; *Tableau comparatif des siècles du moyen âge et du nôtre*, 1793; *Hist. des universités de l'Europe*, 1802; *Hist. des doctrines morales*, 1801 : il y attaque la philosophie de Kant. On a en outre de lui : une *Histoire* et une *Théorie des beaux-arts*, des *Éléments d'esthétique*, des *Principes de morale*, et un grand nombre de dissertations dans les Mémoires de Gœttingue, entre autres, *De realium et nominalium initiis*, 1793. Meiners est plus remarquable comme érudit et comme critique que comme philosophe original : il peut être rangé parmi les éclectiques.

MEININGEN, capit. du duché de Saxe-Meiningen, entre deux bras de la Werra, à 75 kil. S. O. de Gotha; 6000 hab. Deux beaux châteaux. Bibliothèques, collections d'art, gymnase. Drap, futaines. *V.* SAXE.

MEÏS, *Telmissus*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de livah, sur le golfe de Macri, à 270 kil. S. E. de Smyrne. Bon port. Commerce actif avec l'Égypte et Rhodes (bois, goudron, sel, etc.). Ruines.

MEISSEN, v. murée du roy. de Saxe (Misnie), anc. capit. de la Misnie, sur la r. g. de l'Elbe, à 23 kil. N. O. de Dresde; 10 000 h. Cathédrale du XIIIe siècle, château remarquable. Ancienne résidence des princes saxons; gymnase, bibliothèque, collections diverses. Belle manufacture de porcelaine, fondée en 1710: c'est la 1re qui ait existé en Europe. Draps, chapeaux, bonneterie, fabriques de couleurs et de cartes à jouer, coloriage pour les livres, fabriques de tabatières, etc. Patrie d'Élie Schlegel et d'Hahnemann.

MEISSENHEIM, v. du landgraviat de Hesse-Hombourg, sur le Glan, à 85 k. S. O. de Hombourg; 2500 h. Verrerie, usines diverses. Aux env., mercure, houille. —Cette ville est le ch.-l. de la seigneurie de Meissenheim, enclavée entre la principauté de Birkenfeld (au duc d'Oldenbourg), celle de Lichtenberg (à la Saxe), la Bavière et la Prusse (Rhénane). *V.* HESSE-HOMBOURG.

MEISSNER (Aug. Théophile), littérateur, né en 1753 à Bautzen en Lusace, mort en 1807, fut successivt employé aux archives de Dresde, professeur d'esthétique à Prague, enfin directeur de l'enseignement supérieur à Fulde. Il a composé des romans, des histoires, des contes, dans lesquels on trouve de l'esprit, de l'imagination, un style agréable, une composition habile, et qui eurent un grand succès. Ses principaux ouvrages sont : *Jean de Souabe*, drame, 1780; *Alcibiade*, 1781-1788, 4 vol., *Masaniello*, 1784; *Bianca Capello*, 1785; *Épaminondas*, 1798; *Vie de Jules César*, 1799 (achevée par Haken, 1812). Il a donné un *Destouches allemand*, 1779, un *Molière allemand*, 1780, et a publié de 1783 à 1795 une *Revue trimestrielle de la littérature*. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français par Lieutaud.

MEISTER (Léonard), écrivain suisse, né en 1741 à Neftenbach (Zurich), m. en 1811, fut nommé en 1773 professeur d'histoire et de morale à l'école de Zurich, exerça depuis 1795 jusqu'à sa mort les fonctions évangéliques et fut quelque temps pensionné du Directoire helvétique à Zurich. Ses principaux écrits, tous en allemand, sont : *Essais sur l'histoire de la langue et de la littérature allemande ; Mémoires sur l'hist. des arts et métiers ; les Hommes célèbres de l'Helvétie ; Hist. de Zurich ; Hist. de la Suisse depuis César ; Dictionnaire historique et géographique de la Suisse*, 1796. Il a aussi composé des poésies, mais elles ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre.— Jacq. Henri M., son cousin, né à Zurich en 1744, m. en 1826, vint à Paris en 1770 pour y diriger une éducation particulière, s'y lia avec Diderot et Grimm, fournit de nombreux articles à la *Correspondance* de ce dernier, et publia lui-même plusieurs écrits philosophiques ou littéraires, la plupart en français : la *Morale naturelle*, *Lettres sur l'Imagination*, *Études sur l'Homme*, *Traité sur la Physionomie*, *Euthanasie, ou Entretiens sur l'immortalité de l'âme*, etc.

MEISTERSÆNGERS (c.-à-d. *Maîtres-chanteurs*), corporation de poëtes et de musiciens allemands qui remplacèrent les *Minnesingers* au XIVe siècle ; ils étaient pour la plupart gens de métier. Le plus célèbre est Hans Sachs. En 1378 l'emp. Charles IV leur donna des lettres de franchise et des armes particulières.

MEKHITAR (Pierre), fondateur des *Mékhitaristes*, né en 1676 à Sébaste en Cappadoce, mort en 1749, visita les principaux couvents de l'Arménie, de la Syrie et de Chypre, se rendit à Constantinople en 1700, et s'efforça de réunir les Arméniens de cette ville, divisés alors en deux partis; n'ayant pu y réussir, il se tourna vers l'église romaine, prêcha la soumission

au pape, et s'exposa ainsi à toute la fureur du clergé de sa nation. Obligé de quitter Constantinople, il se réfugia à Smyrne, puis dans la Morée, qui appartenait alors aux Vénitiens, se fixa à Modon et y fonda en 1708 un couvent de religieux arméniens (V. l'art. suiv.). Lorsque les Vénitiens eurent perdu la Morée, en 1717, il chercha un asile à Venise, et obtint la concession de l'île de St-Lazare, dans les lagunes de cette ville, où il fonda un nouveau couvent en y annexant une imprimerie arménienne. On lui doit une *Bible arménienne*, 1733, in-fol.; une *Grammaire de l'arménien vulgaire et de l'arménien littéral*, et un *Dictionnaire arménien*, en 2 vol. in-4, 1749-1769.

MEKHITARISTES, savants bénédictins arméniens établis dans la petite île de St-Lazare, au milieu des lagunes de Venise, tirent leur nom de Pierre Mékhitar (V. ci-dessus). Ils ont pour mission de propager la foi catholique et les connaissances humaines parmi leurs compatriotes, et de faire connaître en Europe l'histoire et la langue arméniennes. Parmi leurs publications, on cite leurs éditions de la *Chronique d'Eusèbe*, en arménien et en latin, avec les parties grecques correspondantes, conservées par le Syncelle; la *Chronique arménienne*, de Moïse de Khorène; les *OEuvres de S. Narsès;* un grand *Dictionnaire arménien-latin*, Venise, 1836. — Outre leur collége de St-Lazare, les Mékhitaristes ont formé des établissements à Constantinople, à Trébizonde, à Vienne, à Trieste, à Paris.

MÉKRAN, l'anc. *Gédrosie*, prov. mérid. du Béloutchistan, entre le Kaboul et la mer des Indes; env. 770k. de l'E. à l'O. sur 385 du S. au N.; ch.-l., Kedjé. Quelques vallées bien arrosées, mais presque partout d'horribles déserts de sable. Dattes renommées.

MÉLA (Pomponius), géographe latin, né en Bétique, vivait, à ce qu'on croit, sous Tibère et Claude; quelques-uns conjecturent qu'il était de la famille des Sénèque. Il écrivit vers l'an 43 un traité de géographie, *De situ orbis*, en 3 livres, qui nous est parvenu, et qui est une des sources les plus précieuses pour la géographie ancienne. Il y a mis à profit la plupart des travaux faits par ses prédécesseurs, Hérodote, Éphore, etc.; mais il ne les a pas toujours fondus avec assez de discernement; dans l'appréciation des distances il ne prend pas le soin de réduire toutes les mesures à une même échelle. Les meilleures éditions de Pomponius Méla sont celles de Jacques et Abraham Gronovius, Leyde, 1696 et 1722, *cum notis variorum*, et de Tzschucke, Leipsick, 1807 et ann. suiv., 7 vol. in-8. Il a été publié avec trad. française par M. Fradin, 1806, par M. Baudet, 1843 (dans la collection Panckouke), et par M. Huot (coll. Nisard).

MÉLAMPE, fameux devin et médecin grec de l'époque fabuleuse, de la famille royale de Pylos, guérit avec de l'ellébore les filles de Prœtus, roi d'Argos, que Junon avait rendues folles, et obtint l'aînée d'entre elles en mariage. Persécuté par Nélée, roi de Pylos, il se retira auprès de son beau-père, qui lui donna une partie de ses États. Ses descendants y régnèrent pendant plusieurs générations. Mélampe prétendait comprendre le langage des animaux. On lui attribue l'introduction du culte de Bacchus en Grèce.

MÉLANCHTHON (Philippe), en all. *Schwartz-Erde* (c.-à-d. *terre noire*), un des chefs de la Réforme, né en 1497 à Bretten, dans le Bas-Palatinat, mort en 1560, était en 1518 professeur de grec à l'Académie de Wittemberg, où Luther enseignait la théologie. Autant Luther était fougueux, autant Mélanchthon était doux et modéré; néanmoins ces deux hommes se lièrent étroitement et se réunirent pour opérer une réforme dans l'Église. Luther joua jusqu'au bout le rôle d'ardent novateur; mais Mélanchthon essayait de concilier les partis. Il rédigea en 1530 la fameuse *Confession d'Augsbourg*, et y inséra quelques articles tendant à amener un rapprochement, mais elle ne fut pas acceptée. Il envoya au roi de France François I un mémoire conciliatif, dont le seul résultat fut de déchaîner contre lui les fanatiques de son propre parti. Pendant la guerre qui suivit la ligue de Smalkalde, il erra en divers lieux de l'Allemagne, fuyant le théâtre des discordes qu'il aurait voulu empêcher. Il assista en 1541 aux conférences de Ratisbonne, et rédigea en 1548 l'*Interim d'Augsbourg*, qui procura quelques moments de paix aux partisans de la Réforme. Mélanchthon était un des savants les plus distingués de l'Allemagne: on l'avait surnommé *Præceptor Germaniæ*. Il a laissé une foule d'écrits théologiques et littéraires, qui ont été réunis à Wittemberg, 1680-83, en 4 vol. in-fol., et réimprimés dans le *Corpus Reformatorum* de Bretschneider, Brunswick et Leipsich, 1834-60. On y remarque un *Abrégé de morale* (*Moralis philosophiæ Epitome*), une *Grammaire latine*, longtemps classique, et une *Vie de Luther*. On peut consulter la *Vie de Mélanchthon*, par Camerarius, en latin, ouvrage estimé, celle de C. Matthes, en allemand, 1841, et l'*Histoire des Variations*, où Bossuet a porté sur lui le jugement le plus vrai.

MÉLANÉSIE, c.-à-d. *Iles Noires*, nom donné à la partie S. O. de l'Océanie, habitée par des hommes *de race noire;* elle comprend la Nouv.-Guinée avec les îles qui l'avoisinent, ainsi que toutes celles qui s'étendent à l'E. et au S.: îles Salomon, Nouv.-Irlande, Nouv.-Bretagne du Sud, Diéménie, Nouv.-Calédonie, etc.

MÉLANIE (Ste), fille de Ste Albine, femme aussi illustre par sa piété que par sa naissance, avait été mariée dès l'âge de 13 ans à Pinien, fils de Sévère, préfet de Rome, et était parente de S. Paulin. Ayant perdu de bonne heure ses enfants, elle se retira d'abord à Hippone, près de S. Augustin, puis à Jérusalem; elle y embrassa la vie monastique et fit élever sur le mont des Oliviers un couvent où elle mourut en 439. On la fête le 31 déc.

MÉLAR (le lac). V. MÆLAR.

MELAS, c.-à-d. *Noir*, auj. le *Géri*, riv. de l'anc. Thrace, coulait du N. au S., se jetait dans la mer Égée à l'O. de la Chersonèse de Thrace, et y formait le golfe appelé de son nom *G. Mélane* (auj. de *Saros*).— Riv. de l'anc. Cappadoce, sortait du Taurus, et s'unissait à l'Euphrate près de Mélitène: c'est auj. le *Kara-sou.*— Riv. de Pamphylie (auj. le *Ménovgat*), se jetait dans la mer Intérieure près et à l'E. de Side.

MÉLAS (le baron de), général autrichien, né en 1730, m. en 1806, commandait en chef l'armée autrichienne contre l'armée française d'Italie en 1796. Opérant en commun avec Souwarow, il remporta en 1799 quelques avantages à Cassano, sur la Trebbia, à Novi, et à Genola, et s'empara de Coni; mais l'année suivante il perdit contre Bonaparte la bataille décisive de Marengo, et dut se retirer derrière le Mincio.

MELAZZO ou MILAZZO, *Mylæ*, v. forte de Sicile (Messine), à 35 kil. O. de Messine, sur la côte N. E., et sur une baie de même nom; 9000 hab. Pêche de thons; vins, huile, manne. Les Espagnols assiégèrent vainement cette place en 1719. Garibaldi l'enleva au roi des Deux-Siciles le 20 juillet 1860. V. MYLES.

MELBOURNE (W. LAMB, vicomte), homme d'État anglais, né en 1779, d'une famille de robe récemment anoblie, mort en 1848, fut élu en 1805 membre de la chambre des communes sous le patronage des whigs, fut nommé par Canning secrétaire d'État pour l'Irlande et acquit dans ce pays une grande popularité; remplaça son père en 1828 à la Chambre des Lords, fut appelé en 1830 par lord Grey au ministère de l'intérieur, contribua à faire adopter la réforme parlementaire, devint en 1834 premier lord de la Trésorerie et chef du cabinet whig, et, sauf une courte interruption, garda ce poste jusqu'en 1841. C'est sous lui qu'eut lieu la rupture de l'alliance française à l'occasion des affaires d'Orient (1840), et que furent entreprises des guerres injustes ou désastreuses contre les peuples situés à l'O. de l'Indus et contre la Chine. D'un caractère insouciant, lord Melbourne était peu capable de gouverner dans des circonstances critiques; mais il était conciliant, et, quoique whig, il ralliait par sa modération un grand nombre de tories.

MELBOURNE, v. d'Australie, capitale de la colonie anglaise de Victoria, sur la Yarra, près de son embouch.

dans la baie de Port-Philipp. Évêché anglican, université, nombreuses écoles, banque, plusieurs théâtres; chemin de fer. Fondée en 1835, pendant le ministère de lord Melbourne, dont elle reçut le nom; sa population s'est accrue d'une manière prodigieuse par les émigrations d'Europe : elle était de 10 956 h. en 1846; elle dépassait 200 000 en 1860. Le principal commerce est l'exportation des laines du pays et celle de l'or, qu'on extrait des mines voisines.

MELCHIADE ou MILTIADE (S.), pape de 311 à 314, Africain d'origine, combattit l'hérésie des Donatistes. C'est sous son pontificat que Constantin rendit le célèbre édit de Milan. On le fête le 10 déc.

MELCHISÉDECH, roi de Salem (que l'on croit la même que Jérusalem), et prêtre du Très-Haut, vint féliciter Abraham, vainqueur de Chodorlahomor, roi des Élamites, et offrit au Seigneur en sacrifice le pain et le vin. Abraham lui donna la dîme des dépouilles prises sur l'ennemi. L'Écriture (Psaume CIX, 4) qualifie le Messie de *pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech*, par opposition à l'ordre d'Aaron.

MELCHITES, c.-à-d. *Impérialistes*. On nomme ainsi dans le Levant une classe de Chrétiens schismatiques qui n'ont embrassé ni la doctrine de *Nestorius*, ni celle d'Eutychès, mais qui suivent les canons du concile de Chalcédoine, convoqué en 451 par l'*empereur* Marcien : d'où leur nom. Ils ont un patriarche particulier, résidant à Damas, et qui se fait appeler patriarche d'Antioche. Il y a aussi des Melchites en Égypte : ils sont opposés aux Jacobites.

MELCHTHAL (Arnold de), l'un des trois fondateurs de la liberté suisse, né dans le canton d'Unterwald. Voulant venger son père, à qui le gouverneur autrichien avait fait crever les yeux, il conçut le projet d'arracher son pays à la domination autrichienne. Il se concerta à cet effet avec ses amis, Furst et Stauffacher; ils s'adjoignirent chacun dix hommes déterminés, et tous, réunis dans la plaine de Grutli, s'engagèrent par un serment solennel à rendre la liberté à la Suisse (1307). L'aventure de Guillaume Tell hâta l'exécution de leur projet.

MELDI, peuple de la Gaule (Lyonnaise 4e), vers le N., entre les *Parisii* à l'O., les *Aureliani* au S., et les *Senones* à l'E., avaient pour capit. *Iatinum*, nommée depuis elle-même *Meldi* (Meaux).

MÉLÉAGRE, fils d'Œnée, roi de Calydon, et d'Althée. Les destins ayant décidé qu'il vivrait tant que durerait un tison qui brûlait dans le foyer au moment de sa naissance, Althée, sa mère, éteignit aussitôt ce tison et le garda soigneusement. Méléagre se distingua de bonne heure par son courage; il prit part à l'expédition des Argonautes, et tua le terrible sanglier de Calydon. Une rixe s'étant élevée entre lui et ses oncles sur la possession de la hure de ce sanglier, il les frappa d'un coup mortel, dans la chaleur de la dispute. Althée, irritée du meurtre de ses frères, jeta au feu le tison fatal, et son fils expira aussitôt.

MÉLÉAGRE, un des généraux d'Alexandre le Grand, se prononça pour Arrhidée après la mort du roi, et obtint la Lydie dans le partage des provinces. Perdiccas, voyant en lui un obstacle à son ambition, le fit périr (323 av. J.-C.).

MÉLÉAGRE, poëte grec, né près de Gadara en Syrie, auteur de la 1re *Anthologie*, vivait environ un siècle av. J.-C. Son *Anthologie* ne nous est pas parvenue, du moins telle qu'il l'avait composée (*V.* ANTHOLOGIE); mais on a conservé dans les recueils postérieurs nombre de pièces de lui : elles se trouvent dans les *Analecta* de Brunck, dans l'*Anthologie* de Jacobs, et ont été imprimées à part par Græfe, Leipsick, 1811.

MÉLÈCE (S.), *Meletius*, né dans la Mélitène, prov. d'Arménie, fut élu évêque de Sébaste en 357, et patriarche d'Antioche en 361. Adversaire déclaré des Ariens, il fut successivement déposé par eux, rappelé par l'empereur Julien, exilé par ce même Julien, puis rappelé par Jovien en 363; de nouveau exilé par Valens en 364, il fut enfin rétabli sur son siége en 378, sous Gratien. Il mourut l'année suivante pendant la tenue du concile d'Antioche, qu'il présidait. S. Chrysostôme prononça son panégyrique. On le fête le 12 février

MÉLÈCE SYRIQUE, théologien de l'Église grecque, né à Candie en 1586, mort en 1664, était abbé d'un monastère de Candie lorsqu'il fut appelé à Constantinople par le patriarche Cyrille Lucar, qui le nomma protosyncelle de son église. Il assista néanmoins aux synodes de 1638 et 1642, où fut condamnée la doctrine de Cyrille Lucar, et fut même chargé de réfuter la *Confession de foi* de ce patriarche : il rédigea à cet effet un écrit fameux (Paris, 1687), dont on trouve un extrait dans la *Perpétuité de la foi* d'Arnauld

MELEDA, *Melita*, île des États autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, n'est séparée de la presqu'île de Sabioncello que par le canal de Curzola : 48 kil. sur 6; 1000 hab. Sol peu fertile; 5 bons ports.

MÉLÉDIN. *V.* MELIK-EL-KAMEL.

MELEGNANO, v. de Lombardie. *V.* MARIGNAN.

MÉLEK. *V.* MÉLIK.

MELENDEZ VALDEZ, poëte espagnol, né en 1754 à Fresno près de Badajoz, mort à Montpellier en 1817, occupa une chaire de belles-lettres à Salamanque, fut nommé en 1789 juge au tribunal de Saragosse, et en 1797 procureur du roi à Madrid; accueillit les Français lors de l'invasion et s'attacha à Joseph Bonaparte, qui le nomma directeur de l'instruction publique. Il se réfugia à Montpellier après l'expulsion des Français. Ses poésies, qui consistent en odes, élégies, églogues, épîtres, sont surtout remarquables par une douce sensibilité, par la pureté et l'élégance. Elles ont été publiées à Madrid en 1821.

MÉLÈS, petite riv. de Lydie et d'Ionie, naissait près du Sipyle et tombait dans le golfe de Smyrne. On faisait naître Homère sur ses bords; on donnait même le poëte comme fils de ce fleuve, d'où le nom de *Mélésigène*, qui lui est donné par les anciens.

MELFI, *Aufidus*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Basilicate), à 42 kil. N. O. de Potenza; 10 000 hab. Évêché. La cathédrale a été détruite en 1851 par un tremblement de terre.

MÉLI (Jean), poëte sicilien, né à Palerme en 1740, m. en 1815, était médecin et professeur de chimie à l'Académie de Palerme. Il réussit dans la poésie bucolique : ses admirateurs le placent près de Théocrite. On a aussi de lui des odes et des *canzoni*, des satires, des épîtres, des fables fort goûtées, et de charmants poëmes, la *Fée galante*, en 8 chants, *Don Quichotte*, en 12 chants. Ses *Œuvres* ont été réunies à Palerme en 1814, 7 vol. in-8. Il a écrit dans le dialecte sicilien.

MÉLIAPOUR, v. de l'Inde. *V.* SAN-THOMÉ.

MÉLICERTE, fils d'Athamas et d'Ino. Fuyant avec sa mère les fureurs de son père, il se précipita dans la mer. Il fut changé en une divinité marine, sous le nom de Palémon, et l'on institua en son honneur les jeux isthmiques.

MÉLIK, **MÉLEK** ou **MALEK**, mot turc qui signifie *roi*. a été porté par un grand nombre de princes que l'on distingue entre eux par leurs surnoms.

MÉLIK-CHAH, surnommé *Djélal-Eddyn* (gloire de la religion), sultan seldjoucide de Perse (1072-93), succéda à son père Alp-Arslan, dont l'empire s'étendait du Djihoun à l'Euphrate, et agrandit tellement ses États qu'ils finirent par embrasser presque toute l'Asie méridionale, depuis la Méditerranée jusqu'à la Chine, et depuis le Caucase jusqu'à l'Yémen. Il éleva au califat Moktady Biamrillah (1075), chassa les Grecs de l'Asie-Mineure et de la Syrie septentrionale (1075), soumit quelques petits tyrans qui ravageaient la Mésopotamie, s'empara d'Édesse, d'Alep, d'Antioche, et joignit l'Arménie à ses États. Il devait la prospérité de son règne à son vizir Nizam-el-Molouk; mais, trompé par des intrigues qui avaient été ourdies contre ce fidèle ministre, il le déposa en 1092 et le laissa assassiner bientôt après. Il ne lui survécut que 18 jours, et mourut à Bagdad, d'une maladie aiguë, à 38 ans. Ce prince, le plus illustre de sa dynastie, unissait aux avantages physiques des qualités sou-

des. On lui doit la création d'un grand nombre de villes, de palais, de mosquées et de colléges. Il fonda en 1074 à Bagdad un observatoire, y rassembla des astronomes, fit réformer par eux le calendrier en fixant le 1er jour du printemps, jour auquel devait commencer l'année, et créa une nouvelle ère datant du 14 mars 1075 et appelée de son surnom *ère djélaléenne*. Il laissa trois fils, Barkiaroc, Mohammed et Sandjar, qui régnèrent après lui. — Son petit-fils, Mélik-Chah II, régna de 1152 à 1160, eut à lutter contre plusieurs compétiteurs, et finit par établir son autorité dans Hamadan et Ispahan. — Mélik-Arslan, sultan seldjoucide, fils de Togrul II, régna avec gloire sur la Perse occidentale, de 1160 à 1175. Il eut pour compétiteur son cousin Mohammed, fils de Seldjouk-Chah, mais il le battit à Kasbin.

MÉLIK-EL-AFDAHL, fils aîné du grand Saladin, se signala dès l'âge de 17 ans dans une expédition contre les Chrétiens, et tailla en pièces un corps de Templiers près de Tibériade (1187). A la mort de son père (1193), il hérita des royaumes de Damas et de Jérusalem, tandis que ses frères Mélik-el-Aziz-Othman et Mélik-ed-Dhaher-Ghazy recevaient, le premier l'Égypte, le second Alep; mais il ne sut pas se maintenir dans ses États et fut dépouillé d'abord par ses frères, puis par son oncle Mélik-el-Adel (1199). Il mourut dans l'obscurité en 1225. Ce prince cultivait la poésie avec succès.

MÉLIK-EL-ADEL (Aboubekr-Mohammed), connu sous les noms de *Malek-Adel* et de *Saphadin* (pour *Saïf-eddyn*, épée de la religion), sultan d'Égypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubites, était frère puîné du grand Saladin. Il contribua puissamment à établir la puissance de son frère, et obtint successivement les gouvernements de l'Égypte, d'Alep et de Damas. Pendant la 3e croisade, il enleva aux Chrétiens plusieurs places importantes en Palestine. Chargé par Saladin d'entrer en négociation avec Richard Cœur de Lion, il conclut une paix avantageuse : il devait, comme condition de la paix, épouser Jeanne, sœur du roi d'Angleterre, et être couronné avec elle roi de Jérusalem; mais cette princesse refusa de donner sa main à un infidèle. Après la mort de Saladin, en 1193, Mélik-el-Adel sut, en semant la division parmi les fils de ce prince, les affaiblir tous et s'emparer des contrées qui leur étaient échues. En 1203, il était maître de l'Égypte, de Damas, de Jérusalem et de la plus grande partie de la Mésopotamie. Il tourna alors ses armes contre les Chrétiens; mais il ne fut pas toujours heureux dans ses expéditions. En 1217, une armée de Croisés ravagea ses États et lui enleva Damiette. Il mourut en 1218, à 75 ans.

MÉLIK-EL-KAMEL-NASER-EDDYN, plus connu sous le nom de *Mélédin*, fils aîné de Mélik-el-Adel, succéda à son père sur le trône d'Égypte en 1218. Il recouvra en 1221 le port de Damiette, que les Chrétiens, pressés par la disette, se virent forcés d'évacuer. En 1229, une querelle s'étant élevée entre ses deux frères, qui régnaient, l'un en Syrie, l'autre en Palestine, il prit le parti du premier, et, pour affaiblir le second, il invita l'empereur Frédéric II à envahir la Palestine; mais il se repentit bientôt d'avoir appelé un allié aussi redoutable, et fut obligé, pour s'en débarrasser, de lui céder Jérusalem. En 1238, son frère Aschraf étant mort, il s'empara des États de ce prince. Il mourut peu après, à 70 ans. Mélik-el-Kamel protégea les arts et les sciences, les cultiva lui-même avec succès, et fonda plusieurs édifices somptueux, entre autres un grand collége au Caire. Il fut tolérant envers les Juifs et les Chrétiens. — Il eut pour fils : 1° un second Mélik-el-Adel, qui lui succéda en Égypte, mais qui, méprisé pour ses débauches et son incapacité, fut déposé en 1240 et confiné dans une prison; — 2° Mélik-el-Saleh-Nedjm-Eddyn, qui régna d'abord sur la Mésopotamie, et qui fut ensuite mis sur le trône d'Égypte à la place de Mélik-el-Adel II (1240).

MÉLIK-EL-MOADHAM-CHÉRIF-EDDYN nommé par corruption *Coradin*, fils de Mélik-el-Adel, s'empara de Damas après la mort de son père, en 1218, et régna dix ans sur la Syrie. Il alla au secours de Damiette, assiégée par les Chrétiens, leur fit la guerre avec succès en Palestine, prit Césarée, et contribua à faire rentrer Damiette sous la domination des Musulmans. Il se brouilla avec ses frères Mélik-el-Aschraf et Mélik-el-Kamel, ce qui eut pour résultat principal l'expédition de l'empereur Frédéric II en Palestine (*V.* MÉLIK-EL-KAMEL) et l'affaiblissement des Musulmans. Il mourut en 1227, à 49 ans, laissant le trône de Damas à son fils Mélik-el-Nasser, qui fut bientôt dépouillé par ses oncles Mélik-el-Kamel et Mélik-el-Aschraf, et qui, plusieurs fois rétabli et renversé, fut enfin réduit à se réfugier dans le désert d'Arabie, où il mena une vie nomade.

MÉLIK-EL-MOADHAM-GAIATH-EDDYN-TOURAN-CHAH, sultan ayoubite d'Égypte, petit-fils de Mélik-el-Kamel, régna d'abord sur la Mésopotamie, et monta sur le trône d'Égypte en 1249, après avoir assassiné son frère Adel-Chah. Il coupa les vivres à l'armée de S. Louis, et la força ainsi à cette funeste retraite de la Mansourah, qui coûta la vie ou la liberté à plus de 30000 Français; il fit massacrer ses prisonniers et ne respecta que S. Louis. Sa conduite tyrannique envers ses propres sujets, ses débauches, son ingratitude envers les Mamelouks Baharites, à qui il devait ses succès, le rendirent odieux : il fut détrôné et mis à mort par Bibars en 1250. En lui s'éteignit la dynastie des Ayoubites.

MELILLA, *Rusadir*, v. forte et port du Maroc, à 225 kil. N. E. de Fez, et à 50 kil. E. de Ceuta : 2500 hab. Elle appartient aux Espagnols depuis 1496 : c'est un de leurs *présides* ou lieux de déportation. Elle doit, dit-on, son nom au miel renommé qu'on recueille dans ses environs.

MÉLINDE, v. d'Afrique, sur la côte de Zanguebar, capit. du roy. de Mélinde, à l'embouchure du Quilimancy, sur la r. dr. du fleuve, par 38° 42' long. E., 3° lat. S. Cette ville a été très-florissante et a compté, dit-on, 200000 hab.; ce n'est plus auj. qu'une triste solitude. Il s'y fait encore un peu de commerce avec la Perse, l'Arabie et l'Inde. Mélinde fut prise par les Portugais au XVIe siècle; mais les Arabes la leur enlevèrent en 1698. — Le roy. de Mélinde s'étend le long de la mer, entre les États de Juba au N., de Zanzibar au S. Il était censé possession portugaise et faisait partie de la capitainerie générale de Sofala-et-Mozambique.

MELISEY, ch.-l. de cant. (Hte-Saône), sur l'Ognon, à 10 kil. N. E. de Lure; 2000 hab. Toiles de coton, mousselines, fromages.

MÉLISSUS, philosophe éléatique, natif de Samos, disciple de Parménide, florissait vers 450 av. J.-C. Homme d'État et général habile en même temps que philosophe, il commanda la flotte des Samiens contre les Athéniens, et remporta quelques avantages sur Périclès; mais il ne put empêcher sa patrie de succomber, 440. Il professait l'idéalisme, et soutenait que l'univers est un être unique et indivisible, que les formes diverses des êtres ne sont que des apparences, que le mouvement n'a rien de réel, etc. Il ne reste aucun de ses ouvrages; il n'est connu que par les citations de quelques auteurs grecs, notamment d'Aristote et d'Eusèbe. On trouve ce qui nous reste de Mélissus dans les *Fragmenta philosophorum græc.* de la collection Didot.

MÉLITE. *V.* MALTE, MELEDA, MÉLITÈNE.

MÉLITÈNE, auj. *Meledni*, petit pays situé entre la Cappadoce et l'Euphrate, avait jadis appartenu à l'Arménie; il fut ensuite annexé à la Cappadoce, et plus tard, lors de la formation de la Petite-Arménie, devint une des 5 préfectures de cette province. Son ch.-l. était Mélite ou Mélitène (auj. *Malatia*), sur l'Euphrate, près de son confluent avec le Mélas. Cette ville avait été fondée par Trajan, et était la capitale de la Petite-Arménie. C'est là que Polyeucte subit le martyre. Mélite fut longtemps le siége d'une

légion dite *la Mélitine* et surnommée *la Foudroyante* ou *la Fulminante*, à cause de son courage; cette légion, toute composée de chrétiens, n'était pas moins célèbre par sa piété; on attribue à ses prières une pluie miraculeuse qui sauva l'armée de Marc-Aurèle au moment où elle allait périr de soif dans les déserts de la Germanie (174). Il se livra à Mélitène en 576 une bat. où Chosroès I, roi de Perse, fut défait par le général Justinien, cousin de Justin II.

MÉLITON (S.), évêque de Sardes, présenta vers 172 à Marc-Aurèle une *Apologie de la religion chrétienne*. Il avait composé un grand nombre d'écrits, entre autres un *Traité de la fête de Pâques*, où il fixait cette fête au 14e jour de la lune de mars. Il ne reste de lui que quelques fragments (conservés par Eusèbe). On le fête le 1er avril.

MÉLITUS, orateur et mauvais poëte d'Athènes, fut un des accusateurs de Socrate. On dit que les Athéniens, ayant reconnu l'innocence du philosophe, lapidèrent Mélitus comme calomniateur (400 av. J.-C.); cependant Platon et Xénophon ne disent rien de ce fait.

MÉLIUS (Spurius), chevalier romain, gagna le peuple par des distributions de blé et fut accusé d'aspirer à la tyrannie. Ayant refusé de comparaître devant le dictateur Q. Cincinnatus pour répondre à cette accusation, il fut tué au milieu du Forum par le maître de la cavalerie, C. Servilius Ahala, 438 av. J.-C.

MELKART (c.-à-d. en phénicien *le Roi fort*), l'Hercule de Tyr, était le dieu de la richesse, de l'industrie et de la navigation, et le dieu tutélaire des Tyriens. On le considérait comme l'image du soleil; une flamme éternelle brûlait dans son temple: tous les ans on élevait en son honneur un immense bûcher des flammes duquel les prêtres faisaient échapper un aigle, symbole de l'année qui renaît. Melkart était adoré non-seulement à Tyr, mais dans toutes les colonies phéniciennes: à Carthage, à Gadès, à Malte, où l'on voit encore les ruines d'un de ses temples.

MELLA, affluent de l'Oglio, donnait son nom à un dép. du roy. français d'Italie; ch.-l., Brescia.

MELLAN (Claude), habile dessinateur et graveur, né à Abbeville en 1598, m. à Paris en 1688, résida longtemps à Rome, vint en 1637 se fixer à Paris, où il obtint une très-grande vogue, surtout pour le portrait. Il avait imaginé une manière de graver d'une seule taille. Ses œuvres les plus estimées sont: *S. Pierre Nolasque porté par des anges*, *S. François*, *S. Bruno retiré dans un désert* et la *Ste Face* empreinte sur le linge de Ste Véronique, œuvre unique, gravée d'un seul trait de burin. Il a laissé aussi les portraits de *Gassendi*, de *Peiresc*, d'*Urbain VIII*, du cardinal *Bentivoglio*, du maréchal de *Créqui*, et nombre d'estampes d'après Vouet, Stella, le Tintoret, le Poussin, etc. Il cultivait aussi la peinture avec succès.

MELLE, *Mellusum*, ch.-l. d'arr. (Deux-Sèvres), près de la Béronne, à 29 kil. S. E. de Niort; 2724 h. Trib. de 1re inst., collége, église calviniste. Toile, serge, lainages divers, grains, mulets, etc. Env. charmants; eaux sulfureuses. Elle possédait autrefois une mine de plomb et d'argent, et un atelier monétaire, qui fut transporté à Niort. Tour remarquable de *Mellezéard*. On a dit que la fée Mélusine avait pris son nom de Melle.

MELLO, bg du dép. de l'Oise, à 36 kil. S. E. de Beauvais; 600 hab. Anc. seigneurie.

MELLO, bg de Portugal (Beira), à 26 kil. N. O. de Guarda; 800 hab. Il a donné son nom à une branche de la maison de Bragance.

MELLO (don Francisco de), général espagnol, fut battu par Condé à Rocroy en 1643.

MELLO (Pereira de). *V.* CADOVAL.

MELLO-FREIRE-DOS-REIS (José de), jurisconsulte portugais, grand vicaire de Crato, membre du conseil du roi et de la cour souveraine de justice, né en 1738, à Anciào, m. en 1798, fut nommé, par le marquis de Pombal, professeur de droit à Coïmbre, 1772, et chargé en 1783 de la rédaction d'un nouveau code. Il laissa un *Code de droit public*, resté inédit, et un *Code de droit pénal* (publié en 1823). On a de lui plusieurs savants traités de droit, réunis à Coïmbre, 1815: on y remarque les *Institutions de droit public, privé et criminel du Portugal*, et son *Histoire du droit civil*, tous deux en latin.

MELLOBAUDES, prince franc, le 1er dont l'histoire fasse mention, servait dans l'armée romaine vers 354. Commandant des gardes sous Constance, Julien, Jovien et Valentinien, il battit les Allemands en 378, et fut deux fois consul, 377 et 383.

MELLONI (Macedonio), physicien, né à Parme en 1801, m. à Naples en 1854, commença par enseigner la physique dans sa ville natale, où il perfectionna, avec Nobili, la pile thermo-électrique, fut obligé de s'expatrier en 1830 pour cause politique, se réfugia en France, enseigna la physique à Dôle, puis à Genève, vint à Paris, où l'Institut lui conféra le titre de correspondant (1835), rentra en Italie en 1839 et fut nommé professeur de physique à Naples et directeur du Conservatoire des arts et métiers. Melloni s'est attaché à comparer la chaleur rayonnante avec la lumière et a mérité par ses découvertes d'être appelé *le Newton de la chaleur*: il a établi l'identité des lois qui régissent ces deux ordres de phénomènes et a découvert que la chaleur rayonnante est, comme la lumière, composée de rayons inégalement réfrangibles; qu'aux corps transparents correspondent les corps *diathermanes*; aux corps opaques, les corps *athermanes*; à la couleur, la *thermochrose*. La plupart des travaux de Melloni ont paru dans les *Annales de physique et de chimie*. Il a publié à part: *Mémoire sur l'identité des diverses radiations lumineuses, calorifiques et chimiques*, Genève, 1842; *Traité de la Thermochrose*, Naples, 1850.

MELODUNUM, v. des *Senones*, est auj. *Melun*.

MELON (Jean Franç.), économiste, né à Tulle vers 1680, m. en 1738, s'établit à Bordeaux, où il cultiva les lettres, devint secrétaire perpétuel de l'Académie bordelaise, qu'il avait contribué à fonder (1712), fut nommé par d'Argenson inspecteur général des fermes de Bordeaux, puis devint secrétaire de Law et enfin du Régent. On estime son *Essai politique sur le commerce*, 1734, in-12, « livre aussi plein que petit », selon Voltaire, qui l'accuse cependant d'être systématique. Il soutenait le régime prohibitif ainsi que la valeur arbitraire des monnaies, opinions qui furent vivement combattues par Dutot.

MELORIA ou MELLORIA (la), *Mænaria*, île de la Méditerranée, sur la côte de Toscane, au S. O. de Livourne. Vict. des Pisans sur les Génois, 1241, et des Génois sur les Pisans, 1824.

MÉLOS, auj. *Milo* ou *Milos*, une des Cyclades, au S. O., à égale distance du cap *Scyllæum* en Hermionide et du cap *Dictynæum* en Crète. — Les Phéniciens s'y établirent les premiers; Sparte y envoya une colonie vers 1116 av. J.-C. Mélos resta fidèle à Sparte pendant la guerre du Péloponèse: les Athéniens la prirent en 416, après sept mois de blocus et en massacrèrent la population mâle. Patrie de l'athée Diagoras. — Cette île forme auj. une éparchie du nome des Cyclades et a pour ch.-l. Mélos ou Plaka.

MELPOMÈNE (du grec *Melpô*, chanter des vers héroïques), Muse de la tragédie. On la représente sous la figure d'une femme jeune encore, avec un visage imposant, richement vêtue, chaussée du cothurne, tenant un poignard d'une main, un sceptre de l'autre, et portant une couronne sur la tête.

MELROSE, vge d'Écosse (Roxburgh), sur la Tweed, à 50 kil. d'Édimbourg; 1000 hab. Station du chemin de fer du Nord. Ruines d'une célèbre abbaye gothique, fondée en 1136 par David Ier pour des moines de Cîteaux, reconstruite entre les règnes de Robert Bruce et de Jacques IV, et pillée lors de la Réformation. Près de là est Abbotsford, qui fut la résidence de Walter Scott.

MELUN, *Melodunum*, v. de France, ch.-l. du dép. de Seine-et-Marne, sur la Seine, qui la divise en 3 parties, et sur le chemin de fer de Lyon, à 45 kil. S. E. de Paris; 11 170 h. Trib. de 1re inst., collége, biblio-

thèque, école normale primaire. Ville généralement bien percée et bien bâtie. Église gothique de St-Aspais, avec de beaux vitraux; restes de l'abbaye de ce nom; maison centrale de détention. Fabriques de calicots, de chapeaux de soie et de feutre, d'étoffes de laine et de toiles peintes. Commerce de bois, fromages de Brie, charbon; marché aux grains et aux farines. Patrie d'Amyot. — Ville très-ancienne : ce n'était dans l'origine qu'une forteresse. Prise en 494 par Clovis, elle fut sous les premiers Capétiens une résidence royale. Plusieurs fois prise par les Normands et les Anglais (notamment par ces derniers en 1419); Charles VII la reprit en 1430. Longtemps elle eut le titre de vicomté; elle fut érigée en duché-pairie en 1709, en faveur de Louis Hector de Villars.

MELUN (maison de), maison noble et ancienne, connue depuis le xe siècle, était alliée à la race royale des Capétiens, et a fourni à l'État et à l'Église un grand nombre de personnages distingués. Elle a formé les branches de Villefermoy, de La Borde, de La Loupe-Marcheville, de Château-Landon, de Tancarville, d'Épinoy, de Maupertuis.

MELUN (Guill. de), dit *le Charpentier*, parent de Hugues le Grand, comte de Vermandois, l'accompagna à la 1re croisade et fut un des principaux chevaliers français qui aidèrent Godefroi de Bouillon à conquérir la Terre-Sainte. Son surnom lui fut donné parce que rien ne pouvait résister aux coups de sa hache d'armes.—Adam, vicomte de M., général de Philippe-Auguste, fut envoyé en 1208 dans le Poitou contre Aimery VII, vicomte de Thouars, qui commandait les troupes de Jean, roi d'Angleterre, et contre Savary de Mauléon, qui avaient fait tous deux une incursion sur les terres du roi de France, les mit en pleine déroute, et fit le vicomte de Thouars prisonnier. Il eut aussi une grande part à la victoire de Bouvines (1214). En 1216, il passa en Angleterre avec Louis de France (depuis Louis VIII), que les barons anglais demandaient pour roi. Il y mourut en 1220. — Charles de M., baron des Landes et de Normanville, parvint, au commencement du règne de Louis XI, au plus haut degré de faveur, fut fait en 1465 grand maître de France, puis lieutenant général du royaume. Sa conduite équivoque lors de la guerre du *Bien public* le perdit dans l'esprit du roi, qui le fit condamner à mort et décapiter aux Andelys (1468), comme ayant eu des relations avec les chefs de la Ligue, notamment avec le duc de Bretagne. Il fut réhabilité sous le règne suivant et ses biens furent rendus à ses enfants. Il avait déployé, pendant qu'il était en faveur, un faste qui le fit surnommer *Sardanapale*.

MELUN (Louis de), marquis de Maupertuis, puis duc de Joyeuse, né en 1634, m. en 1721, se signala en 1677 au siége de Valenciennes, où il emporta les retranchements à la tête d'une compagnie de mousquetaires, et fut fait brigadier par le roi sur les retranchements mêmes. Il ne montra pas moins de bravoure à la bataille de Cassel et au siége d'Ypres; fut successivement nommé maréchal de camp et lieutenant général, et fut envoyé en 1694 au Havre-de-Grâce, qu'il défendit contre les Anglais et qu'il sauva d'une ruine certaine. Louis XIV rétablit pour lui en 1714 la duché-pairie de Joyeuse.

MÉLUSINE, fée célèbre dans nos romans de chevalerie et dans les traditions du Poitou, descendait selon les légendes, d'un certain Élénas, roi d'Albanie. Elle épousa Raymondin de Forez, 1er seigneur de Lusignan en Poitou, et devint la tige des maisons de Lusignan, de Luxembourg et de Bohême. On l'appela d'abord la *Mère des Lusignan*, et, par corruption, *Mère Lusigne*, *Merlusine* et enfin *Mélusine*. Elle était, disait-on, changée tous les samedis en serpent, pour avoir donné la mort à son père; par les gémissements, les sifflements et les cris lugubres qu'elle faisait entendre alors, elle prédisait les malheurs qui menaçaient ses descendants. Son mari, l'ayant un jour aperçue dans sa métamorphose, l'enferma dans un souterrain de son château de Lusignan, où elle est depuis restée emprisonnée. On attribuait à cette fée la construction des châteaux de Lusignan, de Parthenay, de Morvant, de Vouvant, de Marmande, d'Issoudun, etc. M. Francisque Michel a publié en 1854 un vieux poëme du XIVe siècle sur Mélusine.

MELVIL (sir James), seigneur écossais, né dans le comté de Fife en 1534, mort en 1606, fut élevé à Paris et attaché en 1549 au connétable de Montmorency, fut rappelé en Écosse en 1561 par la reine Marie Stuart, qui le nomma conseiller privé, servit sa souveraine avec autant d'intelligence que de fidélité, et ne craignit pas de lui adresser des remontrances énergiques lorsqu'il découvrit son funeste attachement pour Bothwell; il se vit même obligé de fuir pour échapper à la vengeance de ce dernier, mais il fut rappelé au conseil par les régents qui gouvernèrent après Marie Stuart et obtint la confiance du roi Jacques VI. Il a laissé des *Mémoires historiques* qui ont été publiés à Londres en 1683, in-fol., et trad. par l'abbé Marsy, 1745.

MELVILLE (H. DUNDAS, vicomte de), homme d'État, issu d'une famille illustre d'Écosse, né v. 1741, mort en 1811, fut envoyé au Parlement par la ville d'Édimbourg; défendit le ministère de lord North pendant la guerre d'Amérique, combattit le ministère de la *coalition* (composé de partisans de Fox et de ceux de lord North), s'opposa au fameux bill de l'Inde, soutint ensuite le système de Pitt, et fut nommé successivement par ce ministre président du contrôle pour l'Inde (1783), secrétaire d'État pour l'intérieur (1791), puis ministre de la guerre, lord du sceau privé, enfin 1er lord de l'amirauté (1804). En 1806, il fut accusé de malversation, et, bien qu'acquitté par la Chambre des Lords, il fut obligé de résigner tous ses emplois. Melville est auteur de plusieurs brochures politiques fort remarquables.

MELVILLE, île située sur la côte N. de l'Australie, a 120 k. sur 70. Ainsi nommée en l'honneur de lord Melville. Les Anglais y avaient formé un établissement qu'ils ont abandonné. — Vaste presqu'île de l'Océan Glacial arctique, au N. de l'Amérique, par 108°-116° long. O., 74°-76° 50' lat. N.; froid extrême. Découverte en 1819 par le capitaine Parry.

Le nom de Melville a encore été donné à une baie de la mer de Baffin, sur la côte O. du Groënland; à un détroit de l'Amérique du N., entre ceux de Banks à l'E. et de Barrow à l'O.; c'est un de ceux qui forment le passage Nord-Ouest; — enfin à une île de la mer Polaire, entre 70° et 76° lat. N.

MÉMACTÉRION, mois des Athéniens, correspondant à parties de novembre et de décembre, tirait son nom des *Mémactéries*, fêtes qu'on célébrait en l'honneur de Jupiter *Mémactès* (c.-à-d. *orageux*), pour obtenir de lui un hiver tempéré.

MEMEL, v. des États prussiens (Prusse), à l'embouchure de la Dange dans la Baltique et à l'extrémité N. du Kurische Haff, à 135 kil. N. de Kœnigsberg; 12 000 hab. Port de commerce, comptoir de banque, chantiers de construction, bagne. Industrie, toile, gants, savon, eau-de-vie, bière, ouvrages en bois; fonderies de fer. — Fondée en 1252 par les chevaliers Teutoniques, ensuite ville hanséatique. Elle fut la résidence du roi de Prusse après la perte de ses États en 1807. En 1854, elle a été dévastée par un incendie.

MEMINI, petit peuple de la Gaule Narbonnaise, au S. E. des *Tricastini*, dans le pays des *Salyes*, avait pour villes principales *Forum Neronis* (Forcalquier), et *Carpentoracte* (Carpentras).

MEMMI ou MARTINI (Simon), peintre, né à Sienne vers 1284, mort en 1344, élève, puis collaborateur de Giotto, fut appelé en 1338 à Avignon par Benoît XII pour peindre, dans le palais des Papes, l'*Histoire des martyrs*, se lia dans cette ville avec Pétrarque, pour lequel il fit un portrait de la belle Laure, orna également de ses peintures Sienne, Florence, Pise, et exécuta dans cette dernière ville une partie des célèbres fresques du *Campo Santo*. Parmi

ses ouvrages, on cite *S. Dominique disputant contre les hérétiques*, à Florence, *la Vie de S. Ranieri*, à Pise, le *Sauveur donnant la bénédiction*, à Munich, un *Couronnement de la Vierge*, à Paris. Il excellait aussi dans le portrait. Simon Memmi se distingue par une composition sage, une invention originale et pleine de génie; ses airs de tête et ses mouvements sont variés; ses costumes, pleins de goût.

MEMMINGEN, v. de Bavière (Cercle de Souabe), sur un affluent de l'Iller, à 44 kil. S. E. d'Ulm; 8000 hab. Tribunal, gymnase, bibliothèque. Arsenal, fonderie de cloches; cotonnades, toile, bonneterie.

MEMMIUS, maison plébéienne de Rome, a fourni plusieurs tribuns et plusieurs consuls.

MEMMIUS (T.), tribun du peuple l'an 112 av. J.-C., se montra constamment opposé à Jugurtha, accusa hautement les généraux que le roi numide avait gagnés par son or, et parvint à déjouer ses intrigues et à le faire amener de la Numidie à Rome pour être jugé. C'était un orateur éloquent : Salluste met dans sa bouche une fort belle harangue.

MEMMIUS GEMELLUS (C.), successivement tribun du peuple, préteur et gouverneur de la Bithynie, fut exilé à Patras comme concussionnaire (61 av. J.-C.). Il cultivait l'éloquence et la poésie et protégeait Lucrèce : c'est à lui que ce poëte dédia son poëme.

MEMNON, personnage fabuleux, fils du beau Tithon (frère de Priam) et de l'Aurore, régnait sur l'Égypte et l'Éthiopie, selon les uns, sur la Perse et la Susiane, selon les autres. Il vint, dans la 10e année du siége de Troie, amener à Priam un secours de dix mille combattants, se distingua par sa bravoure et tua Antiloque, fils de Nestor, combattit Ajax; mais il fut tué lui-même par Achille. Quand il eut été placé sur le bûcher, on vit sortir de ses cendres une troupe d'oiseaux, qui, pour honorer ses funérailles, se partagèrent en deux bandes et se combattirent avec fureur; l'Aurore, désespérée de sa mort, versa des larmes abondantes qui se transformèrent en rosée. On érigea en son honneur dans plusieurs villes, notamment à Suse, à Ecbatane, à Thèbes en Égypte, des monuments dits *memnonium*. Il existait à Thèbes une statue colossale de Memnon, qui, dit-on, rendait un son harmonieux lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil; il en reste encore des débris. Les uns voient en Memnon un prince réel, qui aurait régné sur les régions orientales, ce qui le fit nommer fils de l'Aurore; les autres le prennent pour un roi puissant de l'Égypte, soit Osymandias, soit Aménophis II (nom dont celui de Memnon serait une corruption), soit même Sésostris (c'est l'opinion d'Hérodote); enfin d'autres en font la personnification de la lumière solaire. Quant au son rendu par sa statue, si ce n'est une pure invention, on l'expliquerait par une cause physique analogue à celle qui produit le phénomène d'acoustique connu sous le nom de *harpe éolienne*.

MEMNON, *le Rhodien*, général perse, frère de Mentor de Rhodes, s'était révolté dans sa jeunesse contre Artaxerce Ochus; mais, ayant obtenu son pardon, il devint le plus fidèle serviteur de ce prince; il servit avec le même zèle son successeur Darius. Lorsque Alexandre envahit la Perse, Memnon donna à Darius le conseil de ravager l'Asie-Mineure : quoique son avis n'eût pas été adopté, il n'en combattit pas le conquérant avec moins de dévouement. Il se distingua au passage du Granique, défendit la ville de Milet et s'empara de Chios et de Lesbos. Il mourut de maladie, devant Mitylène, au milieu de ses succès, et au moment où il allait porter la guerre en Grèce, 333 av. J.-C. Alexandre épousa sa veuve, Barsine.

MEMNON, historien, d'Héraclée (dans le Pont), qui florissait vers le IIe siècle de J.-C., avait composé une histoire d'Héraclée, dont il ne reste que des fragments, insérés par Photius dans sa *Bibliothèque*. Ces fragments ont été recueillis par Conrad Orellius, Lips., 1816, et reproduits par C. Muller, dans les *Historicorum græcorum fragm.* de la collect. Didot. L'abbé Gédoyn en a donné une traduction dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, tom. IV.

MEMPHIS, *Moph* des Hébreux, v. de l'Égypte ancienne, ch.-l. de l'Heptanomide, sur la r. g. du Nil, par 29° long. E., 29° 53' lat. N., à quelques kil. au-dessus de la bifurcation du fleuve et à 8 k. au S. des célèbres pyramides de Gizeh. Bâtie par Ménès, agrandie ou restaurée par Uchorée, elle fut longtemps la capitale d'un État particulier; quand l'Égypte entière eut été réunie en un seul empire, elle en fut pendant un temps la capitale. Elle comptait alors plus de 600 000 habitants, avait beaucoup de temples magnifiques et était environnée de canaux pour l'écoulement des eaux du Nil. C'est à Memphis que régnaient les Pharaons; c'est là que vécut Joseph, c'est aussi là que naquit Moïse, et qu'il entreprit la délivrance du peuple Juif. La conquête de l'Égypte par Cambyse, mais plus encore la fondation d'Alexandrie, portèrent des coups mortels à Memphis. On n'en voit plus que les ruines (à Sakkarah), qui sont encore un objet d'admiration. Lors de l'expédition des Français en Égypte, on eut peine à en découvrir l'emplacement. Un Français, M. Mariette, y a récemment retrouvé la tombe du bœuf Apis, monument creusé dans le roc vif, et le *Sérapéum*, temple colossal, précédé d'une avenue de 600 sphinx, que termine un hémicycle formé de statues des grands hommes de la Grèce (1854-60).

MEMPHIS, v. des États-Unis (Tennessee), sur le Mississipi, à l'emb. du Wolf-river, à 250 k. O. S. O. de Nashville; 15 000 h. Académie, collége médical, dépôt naval; manufacture de coton. Chemins de fer pour Nashville et Charleston.

MÉNA (Juan de), l'*Ennius castillan*, né en 1409, à Cordoue, m. en 1456, visita l'Italie, où il connut les poésies de Dante, qu'il prit dans la suite pour modèle. Il fut, après son retour, nommé historiographe de la cour et écrivit en cette qualité une *Chronique de Jean II*; mais il est surtout connu par un poëme allégorique sur la vie humaine, *El Laberinto* ou *Las trecientas coplas*, publié après sa mort à Séville, 1496, in-4. Ce poëme eut un grand succès, malgré la pédanterie et les exagérations qui le déparent. Les *OEuvres* de J. de Ména ont été recueillies à Saragosse, 1509; à Anvers, 1552, et à Salamanque, 1582.

MÉNADES (du grec *mainesthai*, être en fureur), un des noms des Bacchantes, leur fut donné parce que, dans la célébration des orgies, elles se livraient à des transports furieux.

MÉNAGE (Gilles), érudit et bel esprit, né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692, abandonna le barreau pour la littérature, et s'engagea dans l'état ecclésiastique pour obtenir des bénéfices qui lui permissent de cultiver librement ses goûts studieux. Il fut lié avec Balzac, Benserade, Pélisson, Scudéry et Chapelain, fut protégé par Mazarin, honoré de l'amitié de la reine de Suède Christine, et exerça pendant quelque temps une sorte d'empire parmi les gens de lettres. Mais sa réputation, fondée principalement sur l'affectation de bel esprit, pâlit devant l'influence de Boileau. Caustique, plein de pédantisme et de vanité, il se fit de nombreux ennemis : Molière l'immola sous le nom de *Vadius* dans les *Femmes savantes*. Ménage avait une connaissance profonde de la langue italienne, et était membre de l'Académie della Crusca; mais il se ferma les portes de l'Académie française par ses attaques contre cette compagnie. On a de lui : *Dictionnaire étymologique* ou *les Origines de la langue française*, Paris, 1650, in-4 (dont la meilleure édition est celle de 1750, 2 vol. in-fol., avec les étymologies de Huet et Leduchat); *Observations sur la langue française*, 1672 et 1676; *Origines de la langue italienne*, 1669, en italien; *Diogène Laërce*, grec-latin, avec un ample commentaire, Londres, 1663, in-fol., édition estimée; *Mulierum philosopharum historia* (à la suite du *Diogène Laërce*); des poésies latines, françaises et italiennes, 1656 et 1687. On a donné après sa mort un *Menagiana*, recueil de traits de sa conversation, 1693.

MENAI, étroit bras de mer qui fait communiquer la mer d'Irlande avec le canal St-George et qui sépare l'île d'Anglesey du comté de Carnarvon, au N. O. du pays de Galles; 23 k. sur 3. Navigable pour les navires peu chargés. Ce bras de mer est traversé par deux magnifiques ponts suspendus, sous lesquels les navires peuvent passer les voiles déployées : l'un est en pierre, et continue la grande route entre Londres et Holyhead; l'autre en fer et en forme de tube; il continue la voie de fer de Chester et Holyhead. Le 1er, œuvre de Telford, a été achevé en 1825; le 2e, œuvre de Stephenson, a été livré au public en 1850.

MÉNALE (le), *Mænalus mons*, montagne de l'Arcadie, vers le centre, était consacrée à Pan. C'est sur cette montagne qu'Hercule atteignit la biche aux pieds d'airain.

MÉNAM, fleuve. *V.* MEÏNAM.

MÉNANDRE, poëte comique d'Athènes, né en 342 av. J.-C., mort en 290, avait composé des pièces d'un genre nouveau, qui, au lieu de personnalités, présentaient le tableau des vices et des ridicules, et mérita d'être appelé *le prince de la nouvelle comédie*. Il servit de modèle à Plaute et surtout à Térence. Il avait fait représenter plus de 100 comédies : il ne nous en reste que quelques fragments, conservés par Athénée, Stobée, Suidas, etc., qui ont été publiés par Leclerc, Amsterdam, 1709, par A. Meinecke, Berlin, 1823, et par Dübner dans la collection Didot, avec la trad. lat. de Grotius. Ils ont été trad. en français par Raoul Rochette dans son *Théâtre des Grecs*. M. Mai a retrouvé de nouveaux fragments de ce poëte (Rome, 1827). On doit à MM. Ditandy, Benoît et G. Guizot de remarquables études sur Ménandre.

MÉNANDRE, chef d'une secte de Gnostiques, disciple de Simon le Magicien, se prétendait envoyé de Dieu afin de faire connaître aux hommes le moyen de se rendre invulnérables pour les mauvais Éons.

MÉNAPIENS, *Menapii*, peuple de la Gaule (Germanique 2e), entre l'Escaut et la Meuse, avait pour capit. *Castellum Menapiorum* (auj. Kessel).

MÉNARS-LA-VILLE ou MER. *V.* MER.

MÉNARS-LE-CHÂTEAU, vge de France (Loir-et-Cher), à 9 kil. N. E. de Blois; 700 hab. Station sur la Loire. Ch.-l. de marquisat depuis 1677. Beau château, qui appartint à Mme de Pompadour, au duc de Bellune, au duc de Broglie, au prince de Chimay : ce dernier y forma, en 1832, sous le nom de *Prytanée*, un important établissement d'éducation professionnelle, qui est auj. une École d'agriculture, arts et métiers.

MÉNAS (Sextius), affranchi du jeune Pompée, commandait sa flotte en Sardaigne. Il la livra à Octave, puis trahit Octave pour revenir au parti pompéien, et retourna encore une fois auprès d'Octave. Il périt en combattant les Illyriens.

MENAT, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 33 kil. N. O. de Riom; 1300 hab.

MENAY. *V.* MENAI.

MENCIUS. *V.* MENG-TSEU.

MENCKE (Othon), né à Oldenbourg en 1644, m. en 1707, professa la morale à l'Académie de Leipsick, fonda en 1682 les *Acta eruditorum*, journal littéraire qui obtint un succès européen, et écrivit quelques ouvrages sur le droit public. — Son fils, J. Burckard M., né à Leipsick en 1674, m. en 1732, remplit la chaire d'histoire dans sa ville natale, fonda une académie pour le perfectionnement de la poésie allemande, et continua les *Acta eruditorum* de 1707 à 1732. On lui doit le premier *Dictionnaire* (biographique) *des Savants*, une curieuse dissertation *De Charlataneria eruditorum*, 1715 (trad. en français par Durand, La Haye, 1721), et un recueil des *Scriptores rerum saxonicarum*, 3 vol. in-fol., 1728-32, etc. — Fréd. Othon M., fils du préc., 1708-54, continua les *Acta eruditorum*, et publia *Bibliotheca virorum militia ac scriptis illustrium*, Leips., 1734; *Historia Angeli Politiani*, 1736; *Miscellanea Lipsiensia*, 1742-54.

MENDANA DE NEYRA (Alvaro), navigateur espagnol, partit du Pérou en 1568, et fit la découverte des îles Salomon. Dans un voyage qu'il fit avec Quiros en 1594, dans le Grand-Océan Équinoxial, il découvrit le groupe d'îles qui porte son nom. Il périt en retournant aux Philippines.

MENDANA (Archipel de), archipel du Grand-Océan Équinoxial, entre 7° 50'-10° 3' lat. S. et 140°-143° long. O., découvert par Mendana, se compose de deux groupes : les îles Marquises au S. E. et les îles Washington au N. O. *V.* MARQUISES.

MENDE, *Mimate* ou *Mimatum*, ch.-l. du dép. de la Lozère, sur le Lot, à 570 kil. S. de Paris; 5909 hab. Évêché, trib. de 1re inst.: collége, belle cathédrale gothique. Papeterie, serges et cadis nommés *serges de Mende*. — Ville très-ancienne, qui s'est formée autour du tombeau de S. Privat, martyr. Longtemps capitale du Gévaudan. Les évêques en furent seigneurs souverains jusqu'en 1306; une partie de leurs droits revint alors à la couronne. Mende fut pillée par les Calvinistes en 1579.

MENDELSSOHN (Mosès), savant israélite, né à Dessau en 1729, m. à Berlin en 1786, montra dès sa plus tendre enfance des dispositions extraordinaires. Après avoir reçu les premières leçons de son père, qui était écrivain public et maître d'école, il eut le bonheur de faire connaissance de Lessing, qui le dirigea dans ses études et avec lequel il resta lié toute sa vie. Il devint lui-même un des premiers écrivains de l'Allemagne. La plupart de ses écrits traitent de sujets philosophiques; plusieurs roulent sur la religion judaïque. Mendelssohn s'efforça toute sa vie de rapprocher les Juifs et les Chrétiens, et d'élever les premiers à la civilisation des seconds. Parmi ses ouvrages les plus importants, nous citerons : *Lettres sur les sentiments*, Berlin, 1755; *Lettre au diacre Lavater*, Zurich, 1770 (trad. sous le titre de *Lettres juives*, 1771); *Phædon ou de l'Immortalité de l'âme* en 3 dialogues (trad. par J. A. Junker, 1774); *Code des lois et des rites juifs*, 1778; *la Jérusalem, ou Traité sur le pouvoir religieux et le Judaïsme*, 1783. Mirabeau a publié un petit écrit intitulé : *Mosès Mendelssohn*.

MENDELSSOHN-BARTOLDY (Félix), compositeur, petit-fils du préc., né à Berlin en 1809, m. à Leipsick en 1847. Il se fit connaître dès son enfance comme pianiste : à 18 ans il était un compositeur distingué. Appartenant à une famille opulente, il put suivre ses inspirations; malheureusement la mort interrompit ses travaux. Il a laissé un opéra, les *Noces de Gamache* (1827), des symphonies, des ouvertures, des quatuors, des oratorios : celui de la *Conversion de S. Paul* eut le plus grand succès.

MENDÉRÉ-SOU, nom moderne de l'anc. *Simoïs*.

MENDÈS, auj. *Achmoun*, v. de l'anc. Égypte (Delta), vers le N. O., près de la bouche *Mendésienne* du Nil, au N. O. de Tanis. On y adorait le dieu Mandou.

MENDIANTS (Ordres), ordres religieux qui font vœu de pauvreté et vivent d'aumônes. Tels sont les Franciscains, les Dominicains, les Carmes et les Augustins.

MENDOCE. *V.* MENDOZA.

MENDOZA, v. de La Plata, ch.-l. de la prov. de son nom, au pied des Andes et près d'un grand lac, à 1200 kil. O. de Buénos-Ayres, sur la route de cette ville au Pérou; env. 20 000 hab. Rues larges, canal, ruisseaux d'eau vive; églises assez belles, jolie promenade. Commerce actif, vins renommés. La ville reçut son nom de son fondateur, Hurtado de Mendoza, fils du vice-roi du Pérou. Elle fut presque détruite en 1860 par un tremblement de terre. — Riv. de la Confédération du Rio-de-la-Plata, naît à 60 kil. O. de la v. de Mendoza, coule 380 kil., se dirige d'abord au N. E., puis au S. E., traverse le lac de Guanacache, et mêle ses eaux au Rio-Colorado.

MENDOZA (Pierre GONZALÈS de), dit le *Cardinal d'Espagne*, né en 1428, m. en 1495, fut successivement archevêque de Séville et de Tolède, reçut la pourpre en 1473, rendit d'importants services à Ferdinand et à Isabelle pendant la guerre contre les Maures de Grenade, et fonda le magnifique collége de Ste-Croix à Valladolid, et un hôpital à Tolède

MENDOZA (Pedro de), riche gentilhomme de Cadix, offrit à Charles-Quint en 1529 d'achever à ses frais la découverte et la conquête du Paraguay, partit dans ce but en 1534 et fonda Buénos-Ayres en 1535; mais, épuisé par les fatigues et manquant de vivres, il mourut en mer en regagnant l'Espagne (1537).

MENDOZA (Diego HURTADO de), né à Grenade en 1503, m. en 1575, fut tout ensemble guerrier, négociateur, historien, géographe et poëte. Il fut chargé par Charles-Quint de missions importantes à Venise, à Rome, au concile de Trente, et fut pendant six ans gouverneur de la Toscane, où il déploya une grande rigueur. Il protégea les gens de lettres, et rassembla un grand nombre de manuscrits grecs qu'il céda au roi d'Espagne pour la bibliothèque de l'Escurial. On a de lui l'*Histoire de la Guerre contre les Maures de Grenade*, Madrid, 1610, in-4, ouvrage remarquable par l'élégance et la concision, et regardé comme le chef-d'œuvre du genre historique en Espagne, des poésies et œuvres diverses, publiées à Madrid, 1610, in-4, et d'autres ouvrages restés inédits. Il est l'auteur du roman comique de *Lazarillo de Tormès*, attribué à J. de Ortega, et plusieurs fois trad. en franç. (1561, 1801 et 1842). Considéré comme poëte, Mendoza a composé des sonnets et des canzones dans le goût italien; il y réussit assez, mais il a plus de rudesse que Boscan et Garcilaso. Il introduisit en Espagne le genre didactique et semi-satirique de l'épître, créé par Horace, et y porta, avec de la finesse d'esprit, une philosophie mâle et élevée.

MENDOZA (D.) de Santillane. *V.* SANTILLANE.

MÉNÉCÉE, fils de Créon, prince thébain. Lors du siége de Thèbes par Polynice et l'armée argienne, le devin Tirésias prédit que les Thébains seraient vainqueurs si Ménécée était sacrifié à Mars. Le père se refusa à ce sacrifice, voulant mourir à sa place; mais Ménécée y consentit et se tua lui-même.

MÉNÉCRATE, médecin de Syracuse, qui vivait vers 360 av. J.-C., est fameux par son orgueil et sa vanité. Il écrivit à Philippe, roi de Macédoine : *Ménécrate Jupiter à Philippe, salut*; Philippe lui répondit : *Philippe à Ménécrate, santé et bon sens*. Le même roi, l'ayant un jour invité, ne lui fit servir que de l'encens, tandis que les autres convives faisaient la meilleure chère. Ménécrate avait écrit plusieurs ouvrages, qui ne nous sont point parvenus. Lucien, dans ses *Dialogues*, se plaît à rire à ses dépens.

MÉNÉDÈME, philosophe d'Érétrie, né vers la fin du IVe siècle av. J.-C., était d'abord architecte. Étant venu à Mégare, il y entendit Stilpon et s'adonna à la philosophie. De retour dans sa patrie, il y ouvrit une école et acquit tant de réputation qu'il fut élevé aux premières charges. Il se laissa mourir de faim quand sa patrie eut été soumise au joug d'Antigone. Ce philosophe enseignait une logique subtile et n'attribuait la vérité absolue qu'aux propositions identiques.

MÉNÉLAS, roi de Sparte, fils de Plisthène (fils d'Atrée) et frère d'Agamemnon, régna sur Sparte après Tyndare, dont il avait épousé la fille, la belle Hélène. Cette princesse ayant été enlevée par Pâris, fils de Priam, tous les Grecs s'armèrent pour forcer le ravisseur à la lui restituer, et vinrent avec lui mettre le siége devant Troie. Ménélas se signala durant le cours de la guerre : il combattit corps à corps le traître Pâris et le força à fuir. Après la prise de la ville, Hélène lui fut rendue, et il la ramena à Sparte. Selon une tradition, il erra 8 ans avant de pouvoir rentrer dans sa patrie. Il m. peu après son retour. Il avait eu d'Hélène une fille, Hermione, qui épousa Pyrrhus.

MÉNÉLAS, géomètre d'Alexandrie, qui vivait à la fin du Ier siècle de J.-C., avait composé entre autres ouvrages un traité intitulé *Sphériques*. On en a perdu le texte, mais il en restait une traduction arabe et une autre hébraïque, sur lesquelles on a fait une traduction latine, imprimée à Oxford, 1707, avec un ouvrage de Théodose sur le même sujet.

MÉNÉNIUS AGRIPPA, consul l'an 503 av. J.-C., vainquit les Sabins et obtint le 1er les honneurs du petit triomphe dit *ovation*. Dix ans après, le peuple, irrité contre les patriciens, s'étant retiré sur le mont Sacré, il parvint, dit-on, à ramener les mécontents en leur racontant la fable si connue des *Membres et de l'Estomac* : il fit accorder au peuple, pour prix de sa soumission, la création de deux tribuns. Cet homme de bien mourut si pauvre qu'il fallut que l'État fît les frais de ses funérailles.

MÉNEPHTAH, vrai nom des rois Égyptiens connus sous le nom d'Aménophis. *V.* ce nom.

MÉNÈS, 1er roi et fondateur de l'empire des Égyptiens, était sorti de This. Il fit bâtir Memphis, ville qui rappelle son nom, et détourna le cours du Nil près de cette ville par une chaussée de 100 stades de large pour le faire passer entre les montagnes. On le fait régner vers 2450 av. J.-C.

MÉNESTRIER (Cl. François), savant jésuite, né à Lyon en 1631, m. à Paris en 1705, professa les humanités et la rhétorique dans plusieurs colléges de son ordre. Ses principaux ouvrages sont : *la Nouv. méthode raisonnée du blason*, souvent imprimée; *De la Chevalerie ancienne et moderne*, 1683; *Des tournois, joutes et autres spectacles publics*, 1669; *l'Art des Emblèmes*, 1683; *Hist. du règne de Louis le Grand par les médailles, emblèmes, devises, jetons*, etc., 1693.

MENGS (Ant. Raphaël), *le Raphaël de l'Allemagne*, né en 1728, à Aussig (Bohême), m. à Rome en 1779, eut pour maître son père Ismaël Mengs, peintre du roi de Pologne, et montra dès son enfance les plus rares dispositions pour la peinture. En 1746 il fut nommé 1er peintre du roi de Bohême, en 1754 professeur à l'Académie de peinture fondée au Capitole par le pape Benoît XIV, en 1761 1er peintre du roi d'Espagne, et fut proclamé en 1764 prince de l'Académie de St-Luc à Florence. Il se lia étroitement à Rome avec le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne. Parmi ses principaux tableaux on cite : une *Madeleine*, un *Cupidon aiguisant une flèche*, et un grand tableau de l'*Ascension*, à Dresde; *Apollon sur le Parnasse*, à Rome : cet ouvrage passe pour son chef-d'œuvre. On place au second rang différents tableaux de la *Passion*, la *Naissance de l'Aurore*, l'*Apothéose d'Hercule*, à Madrid, enfin une *Ste Famille*, au Louvre. Mengs avait fait une étude approfondie des compositions des grands maîtres : il tendit à réunir l'expression de Raphaël, le coloris du Titien, et le clair-obscur du Corrège. On a de lui des *Considérations sur la beauté et le goût en peinture*. Ses *Œuvres*, en italien, ont été publ. par Azara, avec sa biographie, Parme, 1780; elles ont été trad. en français, par H. Jansen, Paris, 1786.

MENG-TSEU, philosophe chinois, nommé par nos missionnaires *Mencius*, né vers 400 av. J.-C., dans la ville de Tseou, m. à 84 ans, suivit les leçons de Tseu-ssé, petit-fils de Confucius, et fut regardé comme le 1er des philosophes de sa nation après Confucius. Longtemps il se contenta d'étudier les *Kings* ou de commenter et de mettre en ordre ces livres sacrés; il voulut enfin écrire lui-même afin d'éclairer et d'améliorer ses semblables. Son plus beau titre est un traité de morale qui porte son nom, le *Meng-tseu*, et que l'on joint à ceux de Confucius. Il y parle aux princes avec une grande hardiesse. Le style est en général fleuri et élégant. Le Meng-tseu a eu en Chine des milliers d'éditions; il a été traduit en latin par le P. Noël (Prague, 1711), et par Stanislas Julien, 1824-29. G. Pauthier l'a traduit en français, 1841, in-12.

MÉNIGOUTE, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 25 kil. S. O. de Parthenay; 850 hab.

MÉNILMONTANT, anc. vge du dép. de la Seine, au N. E., est depuis 1860 compris dans l'enceinte de Paris. Il s'étend sur une côte assez rapide.

MENIN, *Meenen* en flamand, v. forte de Belgique (Flandre occid.), à 11 kil. O. S. O. de Courtray, sur la Lys, qui la sépare de la France; 9000 hab. Flanelle, siamoises et autres lainages, apprêt de draps, bière renommée; contrebande de tabac. — Cette ville n'était encore qu'un bourg en 1350 : le comte Louis de Male

l'acheta en 1351. Philippe II, roi d'Espagne, en fit une ville en 1575; elle fut fortifiée en 1578. Les Français la prirent en 1658 et 1667; fortifiée en 1685 par Vauban, elle devint une des plus fortes places de Flandre; les alliés nous l'enlevèrent en 1706, et le traité d'Utrecht la donna à l'Autriche en 1713. Louis XV la reprit en 1744, et en rasa les fortifications. Les Français y entrèrent encore en 1792 et 1794. Rendue en 1814, elle fut annexée à la Belgique.

MENIN (de l'espagnol *menino*, petit, mignon), nom donné en Espagne aux jeunes nobles destinés à être les compagnons des enfants de la famille royale; et, en France, à chacun des six gentilshommes qui étaient attachés à la personne du Dauphin : on les appelait aussi *gentilshommes de la manche*.

MÉNINSKI (François), orientaliste, né en Lorraine en 1623, m. à Vienne en 1698, fut longtemps interprète du gouvt polonais à Constantinople, et passa, en la même qualité, au service de l'Autriche, 1661. On a de lui : *Thesaurus linguarum orientalium* (dictionnaire arabe, persan et turc), avec une trad. latine, 3 vol. in-fol., Vienne, 1680; ouvrage qui fut refondu par ordre de l'impératrice Marie-Thérèse (4 v. in-fol., Vienne, 1780-1802), et réimprimé à Bonn, 1853. Ce *Thesaurus* sert encore de base à l'étude des langues orientales, surtout pour le turc.

MENINX, dite aussi *Girba* et *île des Lotophages*, auj. *Zerbi*, île de la Méditerranée, près de la côte N. E. de l'anc. Numidie, dans la Petite-Syrte, produisait beaucoup de lotos.

MÉNIPPE, philosophe cynique et poëte, natif de Gadara en Phénicie, s'établit à Thèbes, y amassa par l'usure des biens considérables, selon Diogène-Laërce, et se pendit de désespoir parce qu'il avait été volé. Lucien, dans ses *Dialogues*, le représente au contraire comme méprisant les biens que le vulgaire estime le plus. Ménippe avait composé 13 livres de satires en prose mêlée de vers, dans lesquelles il alliait à la plus haute morale une piquante gaieté; elles ne nous sont point parvenues. *V.* l'art. suivant.

MÉNIPPÉE (Satire), célèbre pamphlet politique écrit du temps de la Ligue, moitié en vers, moitié en prose, à l'exemple des satires de Ménippe, et publié peu de temps après la mort de Henri III, dévoilait les intentions perfides de la cour d'Espagne contre la France, et l'ambition coupable des Guises. Cette satire se divise en deux parties: la 1re, intitulée *Catholicon d'Espagne*, et écrite par Pierre Leroy, flétrit ceux qui se laissaient corrompre par l'or de Philippe II: elle parut en 1593; la 2e, publiée l'année suivante sous le titre d'*Abrégé des États de la Ligue*, fut l'ouvrage du conseiller Gillot, du savant P. Pithou et des deux poëtes Rapin et Passerat : c'est une critique ingénieuse de ce qui se passa aux États généraux de 1593. La *Satire Ménippée*, grossie de nombre de pièces analogues, a été réimprimée par Leduchat (1730), par Nodier (1824), et par Labitte, avec un commentaire estimé (1841 et 1856). — Varron, chez les Latins, avait écrit des *Satires ménippées*.

MENNETOU-SUR-CHER, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), à 13 kil. S. E. de Romorantin; 800 hab.

MENNON, appelé *Simonis* (*fils de Simon*), sectaire, né en 1505 à Witmaarsum en Frise, m. en 1561, est le fondateur de la secte des *Mennonites*. D'abord prêtre catholique, il se sépara de l'Église en 1537 pour embrasser les erreurs des Anabaptistes en ce qui concerne le baptême. Proscrit par Charles-Quint en 1540, il mena une vie errante et agitée qui ne ralentit point son zèle : il fit un grand nombre de prosélytes. Ses *OEuvres* ont été publiées à Amsterdam, en 1651.

MENNONITES ou BAPTISTES, disciples de Mennon. Issus des Anabaptistes, ils en désavouent les crimes, ce qui leur a fait donner le nom d'*Anabaptistes pacifiques*. Ils ne reconnaissent aucune autorité en matière de croyance, et se contentent de l'interprétation individuelle de la Bible. Ils n'administrent le baptême qu'aux adultes. On en trouve encore en Hollande, en Prusse, en Russie, en Alsace et en Lorraine; ils sont surtout nombreux dans les contrées méridionales des États-Unis.

MÉNOCHIUS (Jean Ét.), savant jésuite, né en 1576 à Pavie, m. en 1655, était fils de Jacq. Ménochius, célèbre jurisconsulte de Pavie (1532-1607). Il fut longtemps chargé d'expliquer les Saintes Écritures au collége de Milan et devint provincial de Milan, puis de Venise, et enfin assistant du supérieur général On a de lui des commentaires estimés sur la Bible, sous le titre d'*Expositio sensus litteralis totius Scripturæ*, Cologne, 1630, et Paris, 1719, 2 vol. in-fol. : *De Republica Hebræorum*, Par., 1648-52, 2 vol. in-fol.; *De OEconomia christiana*, Venise, 1656.

MÉNOT (Michel), prédicateur de l'ordre des Cordeliers, né vers 1450, m. à Paris en 1518 ou 1519, vécut sous Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I. Comme Maillard, il affectionnait le genre macaronique, mélange de mauvais latin et de français (*V.* MAILLARD), et remplissait ses sermons de bouffonneries : il fut cependant surnommé de son temps *la Langue d'or*. Ses sermons ont été publiés sous le titre de *Sermones quadragesimales*, Paris, 1519 et 1525.

MENOU, législateur indien. *V.* MANOU.

MENOU (J. François, baron de), général français, né en 1750 en Touraine, d'une famille ancienne, était maréchal de camp au moment de la Révolution. Député aux États généraux en 1789 par la noblesse de Touraine, il se réunit au tiers état, fit partie du comité de la guerre, fit adopter plusieurs mesures énergiques pour la défense du pays, et pressa la réunion du comtat Venaissin à la France. Après la clôture de la session, il commanda en second le camp formé près de Paris (1792), fut ensuite envoyé en Vendée, mais s'y fit battre et fut rappelé. Au 2 prairial an III (mai 1795), il marcha contre les insurgés et sauva la Convention; mais il montra moins d'énergie au 13 vendémiaire an IV : traduit pour ce fait devant un conseil de guerre, il fut sauvé par Bonaparte. Il fit partie de l'expédition d'Égypte, et fut, après la mort de Kléber (1800), chargé du commandement en chef de l'armée; mais il montra peu de capacité dans ce poste important : il se laissa battre près d'Alexandrie par le général anglais Abercromby (21 mars 1801), et fut obligé de repasser en France. Pour plaire aux Musulmans, il avait embrassé l'Islamisme et même épousé une musulmane. Après son retour, Bonaparte le nomma gouverneur du Piémont, puis de Venise; il mourut dans cette ville en 1810.

MENOUF, l'anc. *Momemphis*, v. de Basse-Égypte, ch.-l. d'une prov. de même nom, à 55 kil. N. N. O. du Caire; 4000 h. — La prov., entre celles de Garbieh, de Kélyoub et de Bahireh, a 95 k. sur 26, et 230 000 hab. Sol fertile, coupé de nombreux canaux.

MÉNOVGAT, *Aspendus*, v. de la Turquie d'Asie (Sélefkeh), à 24 kil. N. O. de Sélefkeh, à l'emb. du Ménovgat (l'ancien *Mélas*).

MENS, ch.-l. de c. (Isère), à 42 kil. S. de Grenoble; 1900 hab. Consistoire, école calviniste.

MENSONGE (Champ du). *V.* LUGENFELD.

MENTECH, *Myndus*, v. d'Anatolie, à 12 kil. N. de Bodroun, donne son nom à un sandjak qui est formé en grande partie de la *Carie* et de la *Lycie* anciennes, et qui a pour ch.-l. Moglah.

MENTELLE (Edme), géographe, né à Paris en 1730, m. en 1815, fut professeur à l'École militaire (1760), puis aux Écoles centrales, et fut membre de l'Institut dès sa fondation. On a de lui : *Géographie comparée*, 1778, 7 vol. in-8 (ouvrage resté incomplet); *Cosmographie élémentaire*, 1781; *Choix de lectures géographiques et historiques*, 1783-84; *la Géographie enseignée par une méthode nouvelle*, ou *Application de la synthèse à la géographie*, 1795; *Cours complet de Cosmographie, de Chronologie, de Géographie et d'Histoire*, 1801; *Atlas universel*, avec Chanlaire. Il a en outre coopéré à la rédaction de la *Géographie universelle* de Malte-Brun. *V.* ce nom.

MENTON, v. de France (Alpes-Maritimes), ch.-l. de cant. de l'arr. de Nice, près du golfe de Gênes,

et à 8 kil. N. E. de Monaco; 5000 h. Ville industrieuse et commerçante. Petit port. Culture de l'oranger, du citronnier. Essences, huile de senteur. — On dérive le nom de *Menton*, par corruption, de *Menoria Othonis*, nom qui aurait été donné à ce lieu en mémoire d'une bataille qu'Othon y gagna sur Vitellius. Cette ville appartenait aux princes de Monaco depuis 1346; elle se rendit indépendante en 1848, et fut réunie à la France avec Roquebrune, en 1861, par traité avec le prince de Monaco.

MENTOR, ami d'Ulysse, à qui ce prince confia le soin de sa maison et l'éducation de son fils pendant qu'il était au siége de Troie, est célèbre par sa sagesse. Selon la Fable, Minerve avait pris sa figure pour instruire le fils d'Ulysse; cette tradition a été adoptée par Fénelon dans son *Télémaque*.

MENTOR, ciseleur grec du siècle de Périclès, excellait dans l'art de sculpter le bronze, l'argent et l'or. Parmi ses chefs-d'œuvre Pline cite 4 vases placés dans le temple de Diane à Éphèse et au Capitole. Ses ouvrages devinrent très-rares, et montèrent par suite à un prix exorbitant.

MENTOR, de Rhodes, frère de Memnon, commandait les Grecs soudoyés par Artaxerce-Ochus, roi de Perse, et lui soumit l'Égypte, la Syrie et l'Asie-Mineure.

MENTZER (J. FISCHART, dit), c.-à-d. *de Mayence*, *le Rabelais de l'Allemagne*, né vers 1550, m. en 1614, s'adonna au genre burlesque et satirique. On connaît de lui plus de 37 ouvrages, prose ou vers, où l'on trouve, avec des plaisanteries grossières, des traits d'un haut comique. Il a donné une traduction libre du *Gargantua*. Ses *Œuvres* ont été rééditées à Leipsick en 1854 par Weller.

MENUTHIAS, nom donné par les anciens à une île de la mer Érythrée, qui est probablement l'île *Comore*. On a cru aussi que c'était *Zanzibar* ou même *Madagascar*.

MENZALEH, grand lac de la Basse-Égypte, à 50 kil. O. de Damiette, communique avec la Méditerranée par trois embouchures; 80 kil. sur 30. Beaucoup de poissons; plusieurs îles; eau salée qui devient douce lors de l'inondation du Nil. — Sur un de ses bords se trouve une ville de Menzaleh qui a 2000 h.

MENZIKOFF (Alexandre Danilovitch), 1er ministre et favori du czar Pierre le Grand, né près de Moscou en 1670, était fils d'un paysan et fut d'abord garçon pâtissier. Il plut au prince par sa physionomie et par la vivacité de ses reparties, et fut formé par lui aux affaires et aux armes. En 1704 il fut élevé au grade de général-major, décoré du titre de prince, et nommé gouverneur de l'Ingrie. En 1706, il défit les Suédois près de Kalicz; en 1709, il eut la plus grande part à la victoire de Pultawa. Après la mort de Pierre le Grand, il fit reconnaître impératrice Catherine, son épouse, et conserva sous elle toute son influence. A l'avénement de Pierre II, il fut nommé tuteur du jeune empereur et lui fiança sa fille; mais, ayant voulu tenir ce prince sous une rigoureuse tutelle, et s'étant d'ailleurs rendu odieux par ses violences et ses exactions, il fut subitement disgracié (1727) : Pierre II l'exila à Bérézof sous un des plus durs climats de la Sibérie. Il y mourut en 1729, après avoir supporté l'adversité avec un rare courage. Le principal artisan de sa ruine avait été Jean Dolgorouki, sous-gouverneur du prince, qui ne tarda pas à le suivre en exil. Les malheurs de Menzikoff ont été le sujet de plusieurs tragédies, dont la plus connue est celle de La Harpe.

MENZINI (Benoît), poëte florentin, né en 1646, de parents pauvres, mort en 1704, embrassa l'état ecclésiastique; se rendit à Rome, où il fut accueilli par la reine Christine de Suède, qui l'admit dans son académie, et obtint, après la mort de Christine, un canonicat. Il y a peu de genres de poésie dans lesquels il ne se soit exercé avec succès : on a de lui des odes, des poésies anacréontiques, des sonnets, des élégies, des hymnes sacrées, des fables, des satires, et un *Art poétique*, qui est un des meilleurs ouvrages de la langue italienne. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Nice en 1783.

MÉON (D. Mart.), un des conservateurs de la Bibliothèque royale, né en 1748 à St-Nicolas (Meurthe), mort en 1829, s'est livré à d'intéressantes recherches sur le moyen âge, et a publié : *Blasons et poésies des* XVe *et* XVIe *siècles*, Paris, 1807; *Fabliaux et contes des poëtes français du* XIe *au* XVe *siècle*, 1808 (déjà publiés par Barbazan); *le Roman de la Rose*, 1813; *Nouveau recueil de fabliaux*, 1823-24; *le Roman du Renard*, avec glossaire, 1825.

MÉONIE, nom donné par les poëtes à la Lydie, est tiré de celui de Méon, le plus ancien roi du pays. — On donne les noms de *Vieillard de Méonie*, de *Poëte de Méonie*, à Homère, que l'on croyait natif de ce pays. — On nommait aussi les Muses *Méonides*, à cause du culte qu'on leur rendait en Méonie.

MÉOTIDE (PALUS-), *Mæotis Palus*, auj. mer d'*Azov*, golfe qui terminait au N. le Pont-Euxin, communiquait avec cette mer par le Bosphore Cimmérien. Il tirait son nom des *Méotes*, peuple scythe, qui s'était établi sur ses bords.

MÉQUINENZA, *Octogesa*, v. d'Espagne (Saragosse), à 100 kil. S. E. de Saragosse, au confluent de l'Èbre et de la Sègre; 1500 h. Château fort sur une hauteur. — Prise par les Français en 1810.

MEQUINEZ, v. du Maroc (Fez), à 52 k. O. S. O. de Fez; env. 60 000 h. Elle est défendue par un triple mur, flanqué de tours. Palais de l'empereur (qui y réside une partie de l'année). — Fondée vers 940.

MER ou MÉNARS-LA-VILLE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 19 kil. N. E. de Blois. Église calviniste; 3878 hab. Station du chemin de fer de Bordeaux. Tanneries; vins, vinaigre. Patrie du ministre protestant Jurieu. Cette ville faisait partie du marquisat de Ménars, érigé en 1677.

MÉRAN, v. des États autrichiens (Tyrol), à 20 k. N. O. de Botzen ou Bolzano, sur la r. g. de l'Adige, qui offre près de là une belle cascade; 2800 hab. Anc. capitale du duché de Méranie.

MÉRANIE (duché de), anc. État de l'empire d'Allemagne, dans le Tyrol, recevait son nom de la ville de Méran, qui en était la capitale. Les seigneurs de Méranie possédaient la plus grande partie du Tyrol et même de l'Istrie, mais comme vassaux de la Bavière. A la chute de Henri le Lion (1180), dont ils étaient vassaux, leurs possessions furent déclarées fiefs immédiats de l'empire. La maison de Méranie s'éteignit dans les mâles dès 1248 par la mort d'Othon II, et ses possessions furent divisées entre la maison de Châlon, celle de Gœrz, la Bavière, Venise, etc. Les Méran étaient la ligne principale de la maison d'Andechs ou Zæhringen. — *V.* AGNÈS DE MÉRANIE.

MÉRAT (F. Victor), savant médecin, né à Paris en 1780, m. en 1851, était membre de l'Académie de médecine. On lui doit une *Flore des environs de Paris*, 1812; des *Éléments de Botanique*, 1822; et un *Dictionnaire universel de matière médicale* (avec De Lens), 7 vol. in-8, 1829-46, ouvrage capital.

MERCATOR (Isidore), cénobite du VIIIe s., à qui l'on a longtemps attribué un recueil de fausses *Décrétales*, apporté d'Espagne en France vers 811 par Riculfe, archevêque de Mayence, lequel paraît être le véritable auteur de la fabrication de ces *Décrétales*.

MERCATOR (Gérard), géographe, né à Rupelmonde en 1512, m. à Duisbourg en 1594, fut honoré de l'estime de Charles-Quint qui l'attacha à sa maison, et eut le titre de cosmographe du duc de Juliers. On a de lui : *Chronologia a mundi exordio, ex eclipsibus, observationibus*, etc., Cologne, 1568, in-f.; *Tabulæ geographicæ ad mentem Ptolemæi restitutæ et emendatæ*, 1578, in-f.; et un *Atlas*, précédé d'une dissertation *De creatione ac fabrica mundi*, 1595 et 1609. Mercator a donné son nom à la projection employée dans les cartes marines, où les parallèles coupent les méridiens à angle droit, et où les uns et les autres sont des lignes droites : c'est en 1569 qu'il publia la 1re carte de ce genre.

MERCATOR (Nic.), géomètre, dont le vrai nom était *Kauffmann*, né vers 1625 dans le Holstein, m. à Paris en 1687, passa en 1660 en Angleterre, où il fut élu membre de la Société royale de Londres, puis vint se fixer en France, où il fut employé, à cause de ses connaissances dans l'hydraulique, à l'établissement des fontaines de Versailles. On a de lui : *Cosmographia, sive Descriptio cœli et terræ*, Dantzick, 1651 ; *Rationes mathematicæ*, 1653 ; *Logarithmotechnia*, Londres, 1668-1674.

MERCENAIRES (Guerre des), guerre terrible que Carthage eut à soutenir en Afrique contre ses troupes mercenaires, qui s'étaient révoltées parce qu'elles n'étaient pas payées. Elle eut lieu pendant l'intervalle de la 1re à la 2e guerre punique (241-38). Mathos et Spendius furent les principaux chefs des rebelles; Amilcar, chargé de les combattre, réussit à enfermer dans un défilé un corps d'insurgés, et les fit tous massacrer à mesure qu'ils en sortaient : de 40 000 hommes, pas un n'échappa. On nomma cette guerre la *Guerre inexpiable*, à cause des fureurs auxquelles elle donna lieu de part et d'autre.

MERCI (Ordre de la) ou DE LA RÉDEMPTION, ordre religieux institué en 1223 à Barcelone en Espagne, par Pierre de Nolasque, gentilhomme français, pour la rédemption des chrétiens réduits en esclavage par les Infidèles, suivait la règle de S.-Augustin. Les membres prirent le nom de *Confrères de la Congrégation de Notre-Dame de Miséricorde*. Primitivement, ils étaient généralement des laïques : ce n'est qu'à partir de 1308 qu'ils ont suivi l'usage adopté par les autres ordres religieux de se faire ordonner prêtres. Le P. Gonzalès y introduisit vers 1600 une réforme, qui fut approuvée par Clément VIII : ceux qui la suivirent allaient nu-pieds, pratiquaient la retraite, la pauvreté et l'abstinence.

MERCIE, un des sept royaumes de l'Heptarchie anglo-saxonne, était situé au centre de la Grande-Bretagne, comprenait les comtés actuels de Glocester, Worcester, Leicester, Northampton, Bedford, Buckingham, Derby, Nottingham, Hereford, Warwick, Chester, Lincoln, et avait Lincoln pour capitale. Il fut fondé en 584 (le dernier de l'Heptarchie) par Creoda ou Crida, chef angle. — Ses principaux princes furent : Penda (625-55); Ethelreld, qui réunit à ses États le comté de Lincoln (679); Kenred, qui se fit moine à Rome en 709; Offa (757-96), qui fut sur le point de régner sur les sept royaumes; Wiglef, vaincu en 824 par Egbert, roi de Wessex. Ce roy. fut détruit en 918 par Édouard, roi d'Angleterre. — Mercie vient de *mark* (frontière); ce royaume, le plus méridional des trois royaumes angles, en formait en effet la frontière.

MERCIER (L. Sébastien), écrivain, né à Paris en 1740, m. en 1814, débuta par des héroïdes et par des pièces de théâtre qui eurent peu de succès; il se mit alors à déclamer contre nos poëtes classiques, et composa un *Essai sur l'art dramatique*, où il recommandait un genre analogue à celui qu'on a depuis nommé *romantique*. En 1771, il publia *l'An 2440, ou Rêve s'il en fut jamais*, espèce de roman politique, dans lequel il annonçait des changements qui devaient bientôt se réaliser en partie. Il fit paraître en 1781 le *Tableau de Paris*, composition indigeste, qui néanmoins obtint la vogue, grâce à d'excellentes remarques sur les mœurs et à l'indication de réformes utiles; poursuivi pour cet ouvrage, il se réfugia en Suisse, où il l'acheva. De retour en France au moment de la Révolution, il rédigea, avec Carra, les *Annales patriotiques*, journal libéral, mais modéré; fut député à la Convention, puis entra au Conseil des Cinq-Cents. Il fut nommé membre de l'Institut et professeur d'histoire aux Écoles centrales lors de la création de ces établissements. Mercier avait la manie du paradoxe; non content d'attaquer Boileau, Corneille, Racine, Voltaire, il voulut encore réfuter le système de Newton, qu'il ne comprenait pas; il déclama aussi contre la philosophie et les sciences, ce qui le fit surnommer *le Singe de Jean-Jacques*. On trouve dans ses écrits un néologisme révoltant. Outre les ouvrages cités, on a de lui son *Théâtre*, 4 vol. in-8, 1778-84 (on y remarque *l'Habitant de la Guadeloupe*, *la Brouette du Vinaigrier*, *Jean Hennuyer*) ; *Néologie* ou *Vocabulaire des mots nouveaux ou à renouveler*, 1801.

MERCIER DE ST-LÉGER (l'abbé Barthélemy), bibliographe, né à Lyon en 1734, m. à Paris en 1799, entra chez les Génovéfains, devint bibliothécaire à Ste-Geneviève et obtint de Louis XV l'abbaye de St-Léger. Il fut nommé en 1792 membre de la Commission des monuments. On a de lui : *Supplément à l'histoire de l'Imprimerie de Prosper Marchand*, 1775; *Lettres au baron de Heiss sur des éditions rares du XVe siècle*, 1783. Il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux*, à l'*Année littéraire* et au *Journal des Savants*.

MERCŒUR, ch.-l. de cant. du dép. de la Corrèze, à 40 kil. S. E. de Tulle; 1000 h. — Mercœur a donné son nom à une anc. maison d'Auvergne qui remonte au Xe siècle et dont les biens finirent par passer dans la maison de Bourbon. Confisqué sur le connétable de Bourbon, ce domaine fut donné par François I à Antoine, duc de Lorraine, qui avait épousé Renée de Bourbon (sœur cadette du connétable); il fut érigé en duché par Charles IX en faveur de Nic. de Lorraine, fils d'Antoine (1569), puis passa dans la maison de Conti.

MERCŒUR (Phil. Emm. DE LORRAINE, duc de), vaillant capitaine, fils de Nic. de Lorraine, comte de Vaudemont et 1er duc de Mercœur, né à Nomény en 1558, épousa Marie, héritière de Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, et fut nommé en 1582 gouverneur de la Bretagne par Henri III, qui avait épousé sa sœur, Louise de Lorraine. Il entra dans la Ligue, se déclara le chef des Ligueurs en Bretagne après l'assassinat des Guises (1588), traita directement avec les Espagnols et leur livra le port de Blavet. Il signa une trêve avec Henri IV en 1595, se soumit entièrement en 1598, et maria sa fille unique au duc de Vendôme, bâtard du roi. En 1601, il alla commander en Hongrie l'armée de Rodolphe II, attaqué par les Turcs, et obtint quelques succès. Il mourut pendant son retour, à Nuremberg, en 1602.

MERCŒUR (Élisa), jeune fille poëte, née à Nantes en 1809, déploya un talent précoce et publia dès 1827, à Nantes, un recueil de *Poésies*, qui fut bien accueilli; mais, sans fortune, obligée de soutenir sa mère par son travail, elle eut sans cesse à lutter contre la gêne. Elle vint se fixer à Paris en 1828, et y obtint une pension de 1200 fr.; épuisée par le chagrin et le travail, elle succomba en 1835 à une maladie de langueur. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en 1843, avec une *Notice* par sa mère. Ses poésies sont pleines de sensibilité et de grâce.

MERCURE, *Mercurius*, fils de Jupiter et de la nymphe Maia, est le dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs; il remplissait aussi les fonctions de messager des dieux et conduisait les âmes des morts aux enfers. On le fait naître sur le mont Cyllène, en Arcadie. Dès son enfance, il se signala par son adresse et ses larcins : il déroba le trident de Neptune, l'épée de Mars, la ceinture de Vénus; il fut pour ces méfaits exilé sur la terre, et réduit, ainsi qu'Apollon, à garder les troupeaux d'Admète. Il changea l'indiscret Battus en pierre de touche, déroba les troupeaux, les armes et la lyre d'Apollon, et se servit de cette dernière pour endormir Argus, le gardien de la vache Io; il délivra Mars de la prison où Vulcain l'avait enfermé, et enchaîna Prométhée sur le mont Caucase, etc. On le représente sous la figure d'un beau jeune homme, coiffé du *pétase*, avec des ailes aux épaules et aux talons, et tenant un caducée à la main. Les Grecs donnaient à ce dieu le nom d'Hermès. *V.* HERMÈS.

MERCUREY, vge de France (Saône-et-Loire), à 13 kil. N. O. de Châlon; 700 hab. Bons vins.

MERCURIALIS (Jérôme), médecin, né à Forli en 1530, mort en 1606, enseigna et exerça son art à Padoue, à Bologne, à Pise, et fut appelé à Vienne par

l'empereur Maximilien II, qui, en reconnaissance des soins qu'il en avait reçus, le fit comte palatin. Ses principaux ouvrages sont : *De Arte gymnastica*, Venise, 1569; *De Maculis pestiferis*, 1580; *De Morbis puerorum*, Francf., 1584; *De Morbis mulierum*, 1601; *Medicina practica*, Venise, 1620. On lui doit une édition estimée d'*Hippocrate*, Venise, 1588, in-fol.

MERCY (François, baron de), l'un des grands généraux du XVIIe siècle, né à Longwy en Lorraine, entra au service de l'électeur de Bavière, se signala dans les guerres contre les Français, battit le général Rantzau près de Duttlingen, 1643, et reçut de l'empereur en récompense le titre de feld-maréchal; prit Rothweil, Uerdingen, Fribourg; mais se laissa reprendre cette ville par Condé, après trois jours d'un combat opiniâtre, 1644. Il opéra sa retraite devant Turenne avec une rare habileté, et battit ce grand capitaine à Mergentheim (ou Marienthal) en 1645; mais, la même année, il fut vaincu par Condé à Nordlingue : il mourut de ses blessures le lendemain de la bataille. On grava sur sa tombe cette épitaphe : « *Sta, viator, heroem calcas.* »

MERCY (Florimond, comte de), petit-fils du précédent, né en Lorraine en 1666, se mit au service de l'empereur Léopold, devint feld-maréchal en 1704, força les lignes de Pfaffenhofen (1705), mais fut vaincu en Alsace (1709). Il se signala dans les guerres de l'empereur contre les Turcs et contribua aux victoires de Belgrade et de Peterwaradin (1716). Nommé en 1733 commandant en chef de l'armée d'Italie, il réussit en 1734 à occuper Parme, mais il fut tué peu après en attaquant le château de la Croisette, voisin de cette ville.

MERDRIGNAC, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 30 kil. E. de Loudéac; 2800 hab.

MÉRÉ (George BROSSIN, chevalier de), d'une ancienne famille du Poitou, né vers 1610, mort en 1685, fit quelques campagnes en qualité de volontaire, puis se consacra tout entier au commerce du beau monde et à la culture des lettres et des sciences. Pascal le consultait sur des questions relatives aux sciences exactes; Ménage et Balzac recherchaient son entretien; Mlle d'Aubigné (Mme de Maintenon) le choisit pour guide à son entrée dans le monde. On a de lui : *Conversations de M. de Clérembault et du chevalier de Méré*, 1669; *Maximes, Sentences et Réflexions morales et politiques*, 1687; *Traité de la vraie honnêteté, de l'éloquence et de l'entretien*, 1701, et un recueil de *Lettres*, 1689. Son style était déparé par l'affectation et par la manie de se singulariser. — *V.* POLTROT et GUÉNARD.

MÉRÉVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur la Juine, à 24 kil. S. d'Étampes; 1800 hab. Exploitation de pierre de taille. Joli château dit *Folie-Méréville*; on voit dans le parc une magnifique colonne rostrale en marbre bleu turquin.

MERGENTHEIM, dite aussi *Marienthal*, v. du Wurtemberg (Iaxt), dans l'anc. Franconie, sur la Tauber, à 65 kil. N. O. d'Ellwangen; 2400 h. Eaux minérales. Victoire de Mercy sur Turenne en 1645. Aux environs, château de Neuhaus, jadis résidence des grands maîtres de l'ordre Teutonique.

MERGUI, v. de l'Inde Transgangétique anglaise, ch.-l. de la prov. de Ténassérim, à l'emb. du Ténassérim, à 400 kil. S. O. de Siam. Port sûr et commode. Commerce de perles, d'ivoire, de riz, etc. — Cette ville appartenait aux Siamois; les Birmans la leur enlevèrent en 1759 et la cédèrent aux Anglais en 1824; les Français y ont eu un comptoir.

MERGUI (archipel), groupe d'îles, situé dans la partie orientale du golfe de Bengale, entre 7°-14° lat. N., et 94°-96° long. E. Iles principales : Muscos, Tavaï, Ténassérim, du Roi, Domel, St-Matthieu, etc. — Ces îles faisaient jadis partie de l'Empire birman : elles ont été récemment cédées aux Anglais.

MÉRIADEC (Conan), duc d'Armorique. *V.* CONAN.

MÉRIADEC (S.), *Mereadocus*, saint breton, né vers 605, m. en 666, descendait des anciens rois de l'Armorique, et fut élu par acclamation évêque de Vannes. On le fête le 7 juin.

MÉRIAN, famille d'artistes allemands, a produit Matthieu M., habile graveur, ami de Callot, né à Bâle en 1593, m. en 1650, qui grava la *Danse des morts* de Bâle (1621), les *Icones biblicæ* (1626), le *Theatrum europæum* (1635) ; — Matthieu M., *le Jeune*, son fils (1621-87), qui le seconda et le continua; — Marie Sibylle M., fille du 1er Mérian, 1647-1717, qui se fit un nom par ses miniatures et par ses dessins de fleurs et d'insectes. On lui doit : *les Métamorphoses merveilleuses des chenilles*, Nuremberg, 1679; *l'Histoire des insectes*, Amst., 1705-17; *les Insectes européens; les Métamorphoses des insectes de Surinam*, 1705, etc. Pour mieux observer la nature, elle avait visité plusieurs contrées de l'Europe et de l'Amérique. Elle laissa deux filles, Hélène et Henriette, qui marchèrent sur ses traces.

MÉRIAN (J. Bernard), philosophe, né en 1723, près de Bâle en Suisse, mort à Berlin en 1807, entra dans la carrière ecclésiastique. Il alla en 1750 se fixer à Berlin, où Maupertuis le fit élire membre de l'Académie, et fut nommé en 1770 directeur de la classe des belles lettres de cette Académie; il était en même temps directeur des études du collége français. Il a inséré dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin d'excellentes dissertations sur la philosophie spéculative, notamment *Sur l'aperception de notre propre existence; Sur l'existence des idées dans l'âme; Sur le problème de Molyneux; Sur l'action, la puissance et la liberté; Sur le premier principe de Leibnitz et celui de Locke*. On lui doit une traduction des *Essais de Hume*, Amst., 1784, et le *Système du monde* d'après Lambert, Paris, 1784. En général il combat Leibnitz et Wolff, et se montre favorable à l'empirisme et à la méthode analytique. L'*Éloge de Mérian* a été prononcé par Fr. Ancillon en 1810.

MÉRIDA, *Emerita Augusta*, v. d'Espagne (Estramadure), sur la Guadiana, à 50 kil. E. de Badajoz; 5000 hab. Superbe pont romain de 66 arches; ancien et vaste château fort. — Fondée par Auguste qui en fit une colonie romaine; ch.-l. de la Lusitanie sous les empereurs romains, elle était très-grande et très-riche et comptait, dit-on, 40 000 hab. Aussi a-t-elle de très-belles ruines (arc de triomphe, élevé à Trajan, beau pont romain, de 66 arches; restes de plusieurs temples, d'un amphithéâtre, etc.). Les Maures la prirent en 715 et ne la perdirent qu'en 1230. Alphonse IX, roi de Léon, s'en rendit alors maître et la donna à l'ordre de St-Jacques. Les Français l'occupèrent en 1811.

MÉRIDA, v. du Mexique, ch.-l. de l'État d'Yucatan, à 187 kil. N. E. de Campêche et à 950 k. E. S. E. de Mexico; 40 000 hab. Évêché, cour de justice pour les États de Chiapa, Tabasco et Yucatan.

MÉRIDA, v. du Vénézuela, ch.-l. de la prov. de Mérida, sur le Chama, à 360 kil. N. E. de Bogota; 6000 hab. Évêché, université. — Jadis grande et mieux peuplée, mais détruite en partie par un tremblement de terre en 1812. — La prov. de Mérida fait partie du dép. de Zulia; elle a env. 350 kil. sur 135 et 70 000 hab.

MÉRINDOL, bourg de France (Vaucluse), à 28 k. S. O. d'Apt; 900 hab. Ce village, qui avait pour habitants des sectaires des anciens Vaudois, fut détruit, en 1545, par le président d'Oppède; il s'est relevé de ses ruines et est encore peuplé de protestants.

MÉRINITES, dynastie arabe qui régna sur l'Afrique septent., principalement dans le royaume de Maroc, tirait son nom de Mérin Abdallah, roi de Fez, de qui elle descendait. Ils renversèrent les Almohades, s'emparèrent de Maroc en 1270 et passèrent de là en Espagne. Leur puissance disparut au XVe siècle. *V.* MAROC.

MÉRION, héros grec, qui conduisit au siége de Troie, avec Idoménée, les vaisseaux des Crétois. Il avait été un des amants d'Hélène.

MÉRIONETH, *Mervinia*, comté d'Angleterre, dans le pays de Galles, entre ceux de Denbigh au N. E.,

de Montgomery à l'E., de Cardigan au S., de Caernarvon au N. O., et la mer d'Irlande à l'O.: 90 kil. sur 44; 36 000 hab.; ch.-l., Bala ou Dolgelly. Montagnes, sites pittoresques, sol varié; peu d'industrie.

MÉRITE MILITAIRE (Ordre du), ordre institué par Louis XV en 1759 pour récompenser les services des officiers étrangers employés dans l'armée française, qui, en leur qualité de protestants, ne pouvaient être chevaliers de St-Louis. L'insigne était une croix d'or émaillée à 8 pointes et cantonnée de fleurs de lis; d'un côté, il y avait une épée en pal avec cette devise : *Pro virtute bellica;* de l'autre : *Ludovicus XV instituit.* Louis XVIII remit cet ordre en vigueur en 1824; il a disparu en 1830.

Il existe aussi des ordres du Mérite en Prusse, en Bavière, en Saxe, à Bade, en Wurtemberg et à Rome. Ce dernier, institué en 1847 par le pape Pie IX, a pour insigne une étoile d'or, avec cet exergue : *Virtuti et Merito;* il peut être conféré aux étrangers. Il est plus connu sous le nom d'*Ordre de Pie IX.*

MERLE (Jean Toussaint), auteur dramatique, né en 1785 à Montpellier, m. en 1852, fut quelque temps attaché à l'administration, mais la quitta pour se livrer tout entier à la littérature, et écrivit pour les journaux et pour les petits théâtres. Il a fait représenter plus de 120 ouvrages, comédies, drames, vaudevilles, composés le plus souvent avec quelques confrères, et dont plusieurs ont eu la vogue, entre autres *le Ci-devant jeune homme, le Savetier et le Financier, le Bourguemestre de Saardam, Préville et Taconnet,* et de nombreuses farces dont *Jocrisse* ou *Cadet-Roussel* étaient les héros. La plupart de ses pièces prouvent, avec un remarquable esprit d'observation, beaucoup d'invention, d'entente de la scène, et respirent une gaîeté franche.

MERLERAULT (Le), ch.-l. de cant. (Orne), à 24 kil. E. d'Argentan; 1200 h. Bonneterie.

MERLIN, surnommé *Ambrosius*, personnage fameux dans les romans de chevalerie, naquit, à ce qu'on croit, au v[e] siècle, dans les montagnes de la Calédonie (Écosse), vécut à la cour du roi Arthur, dont il fut l'ami et le conseiller, et s'éleva tellement au-dessus de ses contemporains par ses connaissances et son génie, qu'on le considéra comme un magicien et un enchanteur. Selon la tradition, il était barde et fut converti au catholicisme par S. Colomban. Il mourut en Bretagne, dans la forêt de Brécheliant, victime d'un charme auquel il ne sut pas se soustraire; d'autres le font mourir dans l'île de Bardsey. On lui attribue un livre de *Prophéties* écrit originairement en langue celtique, qui a été traduit et commenté dans toutes les langues, notamment en latin par Geoffroy de Monmouth, et en français, dès 1498, par Robert de Borron. Th. Heywood a donné une *Vie de Merlin*, Londres, 1641. M. Hersart de Villemarqué a publié en 1861 : *Myrdhinn* ou l'*Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence.* Il existe un vieux roman intitulé : *Merlin l'Enchanteur*, qui a été mis en français moderne par Boulard, Paris, 1797. Edg. Quinet a donné un roman sous le même titre.

MERLIN (le comte), dit *Merlin de Douai*, jurisconsulte, né en 1754 à Arleux en Cambrésis, m. en 1838, occupait le 1[er] rang au barreau de Douai en 1789. Nommé député aux États généraux, il fut un des membres les plus laborieux de l'Assemblée constituante. Il siégea ensuite à la Convention, prit place à la Montagne, vota la mort du roi, et eut une grande part à la loi des *suspects*, ainsi qu'à l'organisation du Tribunal révolutionnaire (1793). On lui doit la loi sur les successions et le code des délits et des peines, qui a été suivi jusqu'à la promulgation du code pénal (1811). Sous le Directoire, il fut ministre de la justice (1795), puis de la police générale; il devint lui-même un des cinq directeurs après la journée du 18 fructidor (4 sept 1797), à laquelle il avait contribué. Néanmoins il eut peu d'influence dans ce Conseil; il en sortit au 30 prairial (18 juin 1799). Après le 18 brumaire, il accepta des fonctions dans la magistrature, et devint procureur général à la Cour de cassation, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1815. Exilé à cette époque, il alla se fixer dans les Pays-Bas; il ne rentra en France qu'en 1830. Il fut membre de l'Académie des sciences morales dès sa fondation. On doit à Merlin de savants ouvrages : *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence* (qui avait commencé à paraître dès 1775 et dont la 4[e] édition fut publiée en 1812, 17 vol. in-4); *Recueil alphabétique des Questions de droit* (dont une 13[e] édit. a été publiée en 1819-20, 6 vol. in-4). Il a mérité par ses grands travaux d'être surnommé *le Papinien moderne, le Prince de nos jurisconsultes.*—Son fils, le général Eug. Merlin, né à Douai en 1778, m. en 1854, s'enrôla dès l'âge de 15 ans, fit avec distinction les campagnes de l'Empire et fut fait général en 1813. En 1815, à la 1[re] nouvelle du retour de Napoléon, il alla, seul avec un aide de camp et 2 gendarmes, prendre possession du fort de Vincennes. Laissé sans emploi sous la Restauration, il fut remis en activité en 1830, prit part au siége d'Anvers et fut nommé en 1838 pair de France.

MERLIN (Ant.), dit *M. de Thionville*, né à Thionville en 1762, m. à Paris en 1833. Avocat à Metz lorsqu'éclata la Révolution, il en adopta les principes avec passion, fut élu représentant de la Moselle à l'Assemblée législative et à la Convention, poursuivit à outrance la royauté, la noblesse et le clergé, fit décréter la confiscation des biens des émigrés, la déportation des prêtres insermentés et prit une grande part à la journée du 10 août. Envoyé en décembre 1792 en mission près de la garnison qui défendait Mayence, il s'y comporta vaillamment, mais sans pouvoir empêcher la reddition de la place (24 juillet 1793); il remplit l'année suivante une mission près de l'armée de Rhin et Moselle et y rendit de grands services. Au 9 thermidor, il prit parti contre Robespierre. S'étant opposé au consulat à vie, il fut laissé dans l'oubli. M. J. Reynaud a publié en 1860 *Vie et Correspondance d'Ant. Merlin*, 1 v. in-8.

MERLINO COCCAIO. *V.* FOLENGO.

MERMNADES, 3[e] dynastie des rois de Lydie, ainsi nommée de Gygès, fils de Mermnas, qui en fut le 1[er] roi, régna de 708 à 545 av. J.-C. Le dernier prince de cette dynastie fut Crésus. *V.* LYDIE.

MÉRODACH-BALADAN, roi de Babylone, régna après Nabonassar, vers 720 av. J.-C., eut des relations amicales avec Ézéchias, roi de Juda, fut renversé du trône en 709, réussit à s'y rétablir, mais fut chassé définitivement par Sennachérib en 702.

MÉRODE (comtes de), illustre famille belge qui fait remonter son origine à Ste Élisabeth de Hongrie et dont l'héritière épousa en 1179 Pierre Bérenger, 3[e] fils de Raimond Bérenger, roi d'Aragon et comte de Barcelone, a joué un grand rôle depuis la révolution de Belgique. Un de ses membres, Frédéric Ghislain de Mérode, après avoir héroïquement combattu les Hollandais dans les rangs du peuple, fut blessé à mort à Berchem en avant d'Anvers (1830). Un monument lui a été érigé dans la cathédrale de Bruxelles.— Félix, son frère, né à Maestricht en 1791, m. en 1857, membre du gouvernement provisoire en 1830, plusieurs fois ministre, puis sénateur, a été longtemps le chef du parti catholique en Belgique, et a puissamment contribué à l'établissement du gouvt constitutionnel, ainsi qu'à l'élection du roi Léopold. Il se désista du pouvoir en 1839 pour ne pas signer la cession du Limbourg et du Luxembourg. Le comte F. de Mérode avait épousé la fille du marquis de Grammont : un de ses fils, Charles, né en 1816, s'est établi en France et a été élu député au Corps législatif en 1852; un autre, Xavier, né en 1820, d'abord officier belge, est devenu ministre des armes du pape; enfin, sa fille a épousé le comte de Montalembert.

MÉROÉ, auj. *pays de Chendi*, contrée de l'Éthiopie, entre le Nil et l'*Astaboras* (Atbarah). Les anciens, qui croyaient que ces deux fleuves se réunissaient au S., en faisaient une immense île. Ce pays, qui avait pour capit. une ville nommée aussi Méroé, fut dès la

plus haute antiquité un État puissant : il semble avoir précédé l'Égypte elle-même dans la civilisation et lui avoir donné, avec ses habitants, ses institutions religieuses et politiques. On croit que Thèbes n'était qu'une de ses colonies. Les monuments du Méroé sont aussi nombreux que ceux de l'Égypte et offrent le même caractère colossal : ce sont comme en Égypte des temples, de vastes tombeaux couverts de sculptures remarquables. — L'empire de Méroé donna probablement des maîtres à quelques parties de l'Égypte; on pense que la 25e dynastie, ou dynastie éthiopienne, était sortie du Méroé; mais il est indubitable que Sésostris (Ramsès III) en fit la conquête. Le gouvt du Méroé fut longtemps entièrement théocratique : il y avait un roi, mais au-dessus de lui s'élevait le prêtre, qui pouvait le mettre à mort au nom de la divinité. Un certain Ergamène, roi du Méroé au IIIe siècle av. J.-C. (du temps de Ptolémée II), opéra une révolution et massacra tous les prêtres dans leur temple.— Méroé, la capitale, située au N. E. de Chendi, probablement près du village actuel d'*Assour*, était remarquable par son commerce, ses monuments, son oracle d'Ammon et son collége de prêtres. Il en reste de belles ruines. — Le pays de Méroé n'a été exploré par des Européens que dans le dernier siècle. Caillaud, qui a visité cette contrée de 1819 à 1822, et Hoskins, qui l'explora en 1834, sont ceux à qui l'on doit les renseignements les plus positifs.

MÉROPE, fille de Cypsélus, roi d'Arcadie, épousa (vers 1190 av. J.-C.) Cresphonte, un des Héraclides, et roi de Messénie, dont elle eut 3 enfants. Polyphonte réussit, à la faveur d'une attaque nocturne, à tuer l'époux de Mérope et deux de ses fils, et il allait la contraindre à l'accepter lui-même pour époux et à lui donner la couronne, quand Épytus (autrement Téléphonte), 3e fils de la reine, élevé en secret par Cypsélus, reparut et tua l'assassin de son père. Les malheurs de Mérope ont été plusieurs fois mis sur la scène, notamment par Maffei, puis par Voltaire, à qui ils ont inspiré un de ses chefs-d'œuvre.

MÉROVÉE, roi franc, que l'on considère comme le 3e de nos rois, était fils ou gendre de Clodion. Il naquit vers 411, vint à Rome dans sa jeunesse afin de faire confirmer par Valentinien III la paix qu'Aétius avait conclue avec les Francs, et resta depuis l'ami des Romains. D'abord associé au trône par son père, il lui succéda en 448 ou 451. Il s'unit en 451 au général romain Aétius contre Attila, roi des Huns, et remporta sur le roi barbare une victoire sanglante dans les *Champs Catalauniens*. Il m. en 457 et eut pour successeur son fils Childéric I. On a donné d'après lui le nom de Mérovingiens aux rois de la 1re race.

MÉROVÉE, fils de Chilpéric I, fut séduit par les charmes de Brunehaut, sa tante, alors captive à Rouen, et l'épousa malgré son père (576). Poursuivi par Chilpéric, à l'instigation de Frédégonde, il se réfugia dans une église; mais il tomba peu après entre les mains de son père qui l'enferma dans un monastère. Après avoir tenté vainement de se réunir à Brunehaut en Austrasie, il se fit tuer pour ne pas tomber entre les mains de Frédégonde, 577.

MÉROVINGIENS, nom donné aux rois de France de la 1re race, est tiré de Mérovée, fils de Clodion et aïeul de Clovis. Pour la série de ces princes, V. FRANCE.

MERRIMACK, riv. des États-Unis, naît dans le New-Hampshire, où elle sort des White-Mountains, coule au S., puis au N. E., traverse le Massachussets, et tombe dans l'Atlantique à Newbury-Port, après un cours de 260 kil.

MERRY ou **MÉDÉRIC** (S.), *Medericus*, né près d'Autun au VIIe siècle, entra dans l'ordre de S.-Benoît. Élevé, malgré ses refus, à la dignité d'abbé, il quitta son couvent par humilité; mais il fut rappelé par les instances de ses religieux et des fidèles. Dans sa vieillesse il voulut visiter le tombeau de S. Denis; mais, surpris à Paris par une maladie, et ne pouvant aller plus loin, il s'arrêta dans une caverne près d'une chapelle de St-Pierre et y mourut. Cette chapelle est devenue l'église St-Merry, qu'on voit encore à Paris, rue St-Denis. On le fête le 29 août.

MERSEBOURG, v. des États prussiens (Saxe pruss.), ch.-l. de la régence de son nom, sur la r. g. de la Saale à 90 kil. S. S. E. de Magdebourg; 12 000 h. Cathédrale (possédant le plus grand jeu d'orgues de l'Allemagne et 4 très-belles tours), palais épiscopal, gymnase, institutions de bienfaisance. Poudre, amidon, vinaigre, etc.; haras royal. Henri l'Oiseleur y battit les Hongrois en 933. Aux env. est Mœlsen, fameux par la bataille où fut tué, en 1080, Rodolphe de Rheinfelden, dont on voit le tombeau dans la cathédrale. — La régence de Mersebourg, entre celles de Magdebourg et de Francfort-sur-l'Oder, a 196 kil. sur 106, et env. 700 000 hab. Elle est divisée en 17 cercles. Le sol en est fertile. On y exploite des mines d'argent, fer, cuivre, houille, et de nombreuses carrières.

MERS-EL-KÉBIR (c.-à-d. *le grand port*), *Portus Magnus*, v. de l'Algérie occid., sur la mer, à 8 kil. N. O. d'Oran, dont elle est le port; 4000 hab. Château fort. Riches bancs de corail. Prise par les Espagnols en 1506; reprise par les Maures en 1732, occupée par les Français depuis 1830. Poste important.

MERSEN, v. de l'anc. Austrasie, à 26 kil. N. O. d'Aix-la-Chapelle, est auj. comprise dans le Limbourg hollandais. Les trois fils de Louis le Débonnaire y conclurent en 847 un traité d'alliance offensive et défensive. Par un 2e traité, conclu en 870, Charles le Chauve et Louis le Germanique se partagèrent la Lorraine, qui, par la mort du roi Lothaire le Jeune, devait revenir à Louis II, son frère.

MERSENNE (le P. Marin), savant minime, né en 1588, à Oizé dans le Maine, m. à Paris en 1648, fut le condisciple de Descartes au collége de La Flèche, et resta son ami jusqu'à sa mort. Il était lui-même très-versé dans les sciences, mais il est surtout connu par ses liaisons avec les principaux savants : fixé à Paris, il entretenait correspondance avec eux et était leur intermédiaire. Outre plusieurs ouvrages de théologie, on a du P. Mersenne : les *Méchaniques de Galilée*, trad. de l'italien, Paris, 1634; *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique*, etc., 1636; *la Vérité des sciences, contre les Sceptiques et les Pyrrhoniens*, 1638; *Cogitata physico-mathematica*, 1644; *Universæ geometriæ mixtæque mathematicæ synposis*, 1644; *Novæ observationes physico-mathematicæ, quibus accessit Aristarchus Samius*, 1647; *Catoptrique*, 1652 (posthume). Sa *Vie* a été écrite par le P. Hilarion de Coste, 1649.

MERSEY, riv. d'Angleterre, se forme dans le comté de Chester de la réunion de l'Etherow et du Goyt, à 6 kil. E. de Stockport, sépare le comté de Chester de celui de Lancastre, reçoit la Tame, l'Irwell et le Wewer et se jette par un vaste estuaire dans la mer d'Irlande, à 4 kil. au-dessous de Liverpool, après un cours de 100 kil. Navigation très-active.

MERTHYR-TYDVIL, v. d'Angleterre (Glamorgan), dans le pays de Galles, sur le Taff, à 36 kil. N. O. de Cardiff; 64 500 hab. Canal, chemin de fer, grandes usines. Ce n'était qu'un petit village avant 1755. Riches mines de houille et de fer, la ville la plus importante du pays pour ces produits; 6000 personnes travaillent à la houille, et 11 000 au fer.

MÉRU, ch.-l. de c. (Oise), à 26 kil. de Beauvais; 2700 hab. Tabletterie; mégisserie, etc.

MÉRULA (c.-à-d. *merle*), surnom d'une branche de la famille *Cornelia* qui a fourni à la république romaine plusieurs magistrats distingués, notamment L. Cornelius Mérula, consul l'an 193 av. J.-C., qui battit les Boïens près de Mutine (Modène); et un autre L. Cornelius Mérula, qui fut nommé consul l'an 87 av. J.-C. en remplacement de Cinna, mais qui, après le retour de Marius, fut obligé de se démettre en faveur de son adversaire, et se donna la mort.

MÉRULA (George), en ital. *Merlo*, l'un des restaurateurs des études en Italie, né vers 1424 à Alexandrie, mort en 1494, vint en 1482 se fixer à Milan sur l'invitation du duc Ludovic Sforce, qui le char-

gea d'écrire l'histoire de cette ville. Il a rendu de grands services aux lettres par ses publications des auteurs anciens, et par ses corrections. On lui doit la 1re édition de Martial, Venise, 1470-72, des *Rei rusticæ Scriptores*, 1472, et des *Comédies* de Plaute, 1482, ainsi que des traductions latines d'auteurs grecs, entre autres de Xiphilin. On a de lui : *Bellum Scodrense*, Venise, 1474; *Antiquitatis vicecomitum mediolanensium libri X*, in-fol., etc.

MÉRULA (Paul), né à Dordrecht en 1558, mort à Rostock en 1607, voyagea en France, en Italie, en Angleterre, et y visita les principales universités, exerça quelques années la profession d'avocat à La Haye, puis alla à Leyde remplacer Juste-Lipse dans la chaire d'histoire de cette université, chaire qu'il occupa 15 ans. On a de lui : *Cosmographia generalis* et *Geographia particularis*, Leyde, 1605; *Urbis Romæ delineatio*, 1599; *Histoire ecclésiastique et politique universelle*, en hollandais, rédigée par lui jusqu'à l'an 1200, continuée par son fils jusqu'en 1614.

MERVEILLES (les SEPT) DU MONDE, nom donné par les anciens à des ouvrages admirables d'architecture ou de sculpture, sur l'énumération desquels on n'est nullement d'accord. On nomme communément : 1° les jardins suspendus et les murs de Babylone; 2° les pyramides de l'Égypte; 3° le Phare d'Alexandrie; 4° le colosse de Rhodes; 5° le Jupiter Olympien de Phidias; 6° le temple de Diane à Éphèse; 7° le tombeau de Mausole. *V.*, pour plus de détails, notre *Dict. univ. des Sciences*.

MERVILLE, ch.-l. de cant. (Nord), à 12 kil. S. E. d'Hazebrouck, sur la r. g. de la Lys, à sa jonction avec le canal de la Bourre; 3181 hab. Toiles, linge de table, velours.

MERVILLE (Michel GUYOT de), auteur dramatique, né à Versailles en 1696, m. en 1755, composa des tragédies qui ne purent être représentées, et des comédies qui eurent quelque succès : la meilleure est *le Consentement forcé* (1738), en prose. S'étant brouillé avec les comédiens, qui ne voulurent plus jouer ses pièces, il tomba dans la misère et mit fin à ses jours. Son *Théâtre* a été publié en 1766.

MERVILLE (François CAMUS, dit), né à Pontoise en 1783, m. en 1853, étudia d'abord la médecine, puis se fit comédien, et quitta la scène pour se livrer aux lettres. Ses principaux ouvrages sont : *la Famille Glinet, ou les Premiers temps de la Ligue*, en 5 actes et en vers, 1818, comédie dirigée contre l'esprit de parti, qui obtint un très-grand succès (on prétendit que le roi Louis XVIII avait eu part à sa rédaction); l'*Homme poli*, en 5 act. et en vers, 1820; *les Quatre âges*, en 5 actes, en vers, 1822. Les comédies de Merville sont presque toujours le développement d'une pensée philosophique; on y trouve une fidèle et judicieuse observation des mœurs; mais la versification en est faible et négligée. On lui doit en outre quelques romans, dont l'un, *les Deux Apprentis*, obtint un prix Montyon.

MERWAN I, calife Ommiade, avait été secrétaire d'Othman. Il se fit élire à La Mecque en 684, battit Abdallah, son compétiteur, et soumit toute la Syrie. Quoiqu'il eût promis de remettre le califat à Khaled, fils du dernier calife, il désigna pour successeur son propre fils Abd-el-Mélek; mais la mère de Khaled, qu'il avait épousée, le fit mourir en l'étouffant pendant son sommeil, 685.—Merwan II, dernier calife Ommiade d'Orient, petit-fils du préc., se fit proclamer en 744 à Harran, et vainquit plusieurs compétiteurs; mais il fut vaincu à son tour et renversé par Aboul-Abbas, chef des Abbassides, 750.

MÉRY (S.). *V.* MERRY.

MÉRY-SUR-SEINE, ch.-l. de cant. (Aube), à 19 kil. O. S. O. d'Arcis; 1400 h. Bonneterie. Bataille sanglante livrée le 22 février 1814 aux Prussiens, qui furent repoussés; la ville fut presque incendiée. Quelques-uns placent dans le voisinage de cette ville la grande défaite d'Attila en 451.

MÉSA (Julie), sœur de l'impératrice Julie Domna, femme de Septime Sévère, fut mariée à Julius Avitus, consul en 209, et eut de lui Julie Soœmis, qui fut mère d'Héliogabale, et Julie Mammée, mère d'Alexandre Sévère. Elle fit proclamer Héliogabale empereur à Émèse, l'amena à Rome et gouverna quelque temps sous son nom. Elle retarda par de sages conseils la chute de ce prince et lui fit adopter son cousin Alexandre Sévère. Néanmoins, elle fut massacrée avec son fils par les soldats.

MESCHACÉBÉ. *V.* MISSISSIPI.

MESCHED ou **MECHED** (c.-à-d. *tombeau*), v. de Perse, capit. du Khoraçan persan, à 264 k. N. O. d'Hérat; 50 000 hab. Beaucoup de mosquées, de medressehs, de bazars, etc.; superbes mausolées de l'imam Réza, d'Aroun-al-Raschid et de Nadir-Chah. Fabriques de velours et de pelisses. Grand commerce par caravanes. Patrie de l'astronome Nassir-Eddyn. Ferdoucy naquit dans le voisinage. Près de là se voient les ruines de *Thous*.

MESCHED-ALI ou IMAM-ALI, *Alexandria* ou *Hira*, v. de la Turquie d'Asie (Irak-Arabi), près d'un bras de l'Euphrate, dans l'eyalet et à 133 kil. S. de Bagdad; 7000 hab. Murs flanqués de tours; tombeau d'Ali (gendre de Mahomet), où se rendent de nombreux pèlerins. On y montre aussi un monument qui passe pour le tombeau d'Ézéchiel. — Fondée par Alexandre, dont elle porta longtemps le nom; puis capit. d'une principauté arabe sous le nom d'Hira; possédée ensuite par des Chrétiens jusqu'en 632, et enfin par les Sarrasins. Prise en 1806 par les Wahabites, que ses habitants parvinrent bientôt à chasser : à cette époque, les richesses qui ornaient le tombeau d'Ali ont été transportées à Imam-Mouça.

MESCHED-HOSSEIN, dite aussi IMAM-HOSSEIN et KERBELA, *Vologesia* ou *Bogalasus* des anc., v. de la Turquie d'Asie (Bagdad), sur un bras de l'Euphrate, à 98 kil. S. O. de Bagdad; 8000 hab. Tombeau de l'imam Hossein, fils d'Ali, tué en ce lieu : ce tombeau attire un grand concours de pèlerins chyites.

MESEMBRIA, auj. *Misivri*, nom de deux villes de Thrace, l'une sur le Pont-Euxin, au S. de l'Hæmus et au N. d'Apollonie; l'autre sur la mer Égée, entre Maronée et le lac de Stentor.

MESÈNE, contrée d'Asie, située entre le Tigre et l'Euphrate, près de leur confluent, s'étendait aussi depuis les frontières de la Babylonie jusqu'à la mer. C'est auj. l'*Irak-Araby*. La Mésène dépendit successivement des empires de Ninive, de Babylone, des Perses, des Macédoniens, fut quelque temps indépendante après le démembrement de l'empire des Séleucides, puis tomba sous la domination des Parthes et des nouveaux rois Perses, et fut enfin englobée dans le califat de Bagdad. On doit à M. Reinaud, de l'Institut, un savant *Mémoire sur la Mésène et la Kharacène*, 1862.

MÉSENGUY (Philippe), né à Beauvais en 1677, mort en 1763, reçut les ordres mineurs et occupa divers emplois au collége dit de Beauvais à Paris, où il fut le collaborateur et l'ami de Rollin et de Coffin. Ardent janséniste, il fit de l'opposition à la bulle *Unigenitus*, et fut par suite forcé à quitter son collége. On a de lui : *Abrégé de l'Histoire et de la Morale de l'Ancien Testament*, 1728; *Vies des Saints*, 1730; *Abrégé de l'Hist. de l'Anc. Test. avec éclaircissements*, 1735-53; *Exposition de la Doctrine chrétienne*, 1744; une traduction du Nouveau-Testament (rééditée par S. de Sacy, 3 vol. in-16, 1858). Ses ouvrages, approuvés de Rollin, ont eu de nombreuses éditions. Son *Expos. de la Doctr. chrét.* a été mise à l'index.

MÉSIE, *Mœsia* (partie de la *Bosnie*, de la *Servie* et de la *Bulgarie* actuelles), grande région de l'Europe anc., comprise entre la Save et le Danube au N., les monts Scardus, Orbelus, Hæmus au S., le Drin septentrional à l'O., le Pont-Euxin à l'E., était beaucoup plus large que longue (elle avait env. 900 kil. sur 200). Son nom voulait dire *marécages*, et en effet le Danube y formait de très-vastes marais. Ses peuples les plus connus étaient les Mèses, les Dardanes, les Scordisques, auxquels se mêlaient beau-

coup de tribus slaves et finnoises. Les anciens ne connaissaient que très-mal cette contrée; ce n'est guère qu'après la 4e guerre de Macédoine (147 av. J.-C.), et quand les Romains franchirent le Scardus et l'Orbelus, qu'on connut la Mésie. La conquête commença par la défaite des Scordisques (135 av. J.-C.); elle ne fut achevée que sous Auguste. La Mésie fut postérieurement partagée en deux provinces : *Mésie supérieure* ou 1re, à l'O., s'étendant du Drin au Ciabros (Zibritz); ch.-l. Sardique (cette Mésie fut plus tard comprise dans le diocèse de Dacie); et *Mésie inférieure* ou 2e, à l'E., s'étendant du Ciabros au Pont-Euxin; ch.-l. Marcianopolis : celle-ci fut plus tard comprise dans le diocèse de Thrace.

MESLAY, ch.-l. de cant. (Mayenne), arr. et à 22 kil. S. E. de Laval; 1136 hab.

MESLE (Le), ch.-l. de c. (Orne), sur la r. dr. de la Sarthe, à 28 kil. E. N. E. d'Alençon; 800 hab.

MESLIER (Jean), curé d'Étrépigny en Champagne, né en 1678 dans le Rhételois, mort en 1733, s'est rendu fameux par un testament dans lequel il déclarait qu'il ne croyait point aux dogmes du christianisme, quoiqu'il les eût enseignés toute sa vie. Ses sentiments sont consignés dans un écrit qui fut trouvé chez lui après sa mort, et dont la 1re partie fut publiée par Voltaire en 1762, sous le titre de *Testament de Jean Meslier* : c'est une déclamation contre le christianisme. — Quant au *Bon sens du curé Meslier*, écrit athée, publié en 1772, il est de d'Holbach.

MESMER (Fr. Ant.), médecin allemand, auteur de la doctrine du magnétisme animal, né en 1733 à Mersebourg en Souabe, commença à se faire connaître en 1766 par une thèse *De planetarum influxu*, où il soutenait l'existence d'un fluide subtil, répandu partout, et par l'intermédiaire duquel les corps célestes influent sur les corps animés. Peu après il s'établit à Vienne et tenta de guérir par le magnétisme minéral en appliquant des aimants sur les parties malades; mais bientôt il crut reconnaître que la seule application des mains sur le corps produisait le même effet que l'aimant : il proclama dès lors l'existence d'un magnétisme propre aux êtres animés, qu'il nomma *magnétisme animal* et prétendit avoir trouvé le secret de s'emparer de ce fluide et de réparer la santé en l'accumulant dans le corps des malades : il publia sa découverte dans une *Lettre à un médecin étranger*, Vienne, 1775. Ayant éprouvé quelques difficultés dans son pays, il vint à Paris en 1778, annonça d'une manière pompeuse sa découverte, et réunit chez lui autour d'un baquet ou cuve magnétisée un grand nombre de malades : il excita la curiosité universelle, et trouva bon nombre de partisans, auxquels il vendit chèrement son secret; il avait refusé de l'abandonner au gouvernement français moyennant une rente annuelle de 20000 livres. En 1784, une commission de savants, au nombre desquels figuraient Darcet, Franklin, Bailly, Lavoisier, A. L. de Jussieu, fut chargée d'examiner la nouvelle doctrine. Les commissaires, par l'organe de Bailly, déclarèrent que Mesmer produisait des effets surprenants, mais ils les attribuèrent à l'imagination ou à l'imitation : toutefois un des membres de la commission, Jussieu, ne partagea pas l'opinion de ses confrères, et fit à part un rapport plus favorable. A la suite de ce jugement, Mesmer quitta la France; il passa quelque temps en Angleterre, puis retourna en Allemagne, et mourut obscurément dans son pays natal en 1815. Mesmer a été considéré par ses enthousiastes comme un bienfaiteur de l'humanité; d'autres l'ont traité d'imposteur : s'il est vrai qu'il eut trop souvent recours au charlatanisme et qu'il se montra fort avide, on ne peut cependant contester l'importance de quelques-uns des faits sur lesquels il appela l'attention. Seulement, personne ne croit plus à l'échafaudage systématique dont il l'entourait. On a de lui : *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779; *Précis historique des faits relatifs au magnétisme*, 1781; *Mémoire de Mesmer sur ses découvertes*, 1799; *Mesmerismus*, Berlin, 1815 (en allemand). M. Bersot a donné en 1853 *Mesmer et le Magnétisme animal*.

MESMES (J. J. de), seigneur de Roissy, né en 1490 d'une ancienne famille du Béarn, mort en 1559, fut envoyé par Catherine de Foix, reine de Navarre, à l'assemblée de Noyon, pour y revendiquer la partie de la Navarre dont les Espagnols s'étaient emparés, puis fut chargé de négocier le mariage de Jeanne d'Albret avec Ant. de Bourbon, et réussit dans ces deux missions. François I le fit lieutenant civil du Châtelet et premier président de Normandie. Henri II l'appela au Conseil d'État. — H. de Mesmes, son fils aîné, 1531-96, aussi bon militaire qu'habile politique, reprit plusieurs places aux Espagnols, fut envoyé par Henri II près des Siennois, qui l'élurent podestat (1557-59), négocia en 1570 à St-Germain, avec les Protestants, la paix dite *Boiteuse et Mal-Assise*, ainsi nommée parce qu'elle fut signée par Biron, qui était *boiteux*, et par de Mesmes, seigneur de *Malassise*, et fut choisi pour chancelier par la reine Louise, veuve de Henri III. Érudit distingué, il fut l'ami et le protecteur des Turnèbe, des Lambin, des Pibrac, etc. Il a laissé des *Mémoires*, publ. en 1760, que Rollin cite dans son *Traité des Études* (liv. I, ch. II). — Claude de M., comte d'Avaux, petit-fils du précéd., né en 1595, m. en 1650, fut chargé de plusieurs ambassades à Venise, en Danemark, en Suède, à Cologne, et fut l'un des plénipotentiaires aux traités de Munster et d'Osnabruck (1648); mais, à la veille de conclure le traité, il fut tout à coup disgracié, par les intrigues de son collègue Servien. C'était un des hommes d'État les plus considérés : sa parole valait un serment; il se faisait remarquer par sa dignité, sa politesse, sa pénétration, ainsi que par sa facilité à écrire en allemand, en italien et en latin, aussi bien qu'en français. On a de lui : *Mémoires touchant les négociations du traité de paix à Munster*, 1674; *Lettres de d'Avaux et de Servien*, 1650. — J. Ant. de M., comte d'Avaux et marquis de Givry, petit neveu du préc., 1640-1709, fut ambassadeur extraordinaire à Venise, plénipotentiaire à Nimègue, où il négocia la paix, puis ambassadeur en Hollande, en Angleterre, en Suède, et prépara la paix de Ryswick. On a publié ses *Lettres* et ses *Négociations en Hollande*, 1752-53. — J. Antoine de M., 1661-1723, 1er président au parlement de Paris, défendit d'abord les droits du duc du Maine, bâtard de Louis XIV, à la régence, mais les abandonna bientôt, ce qui le fit accuser de s'être laissé gagner par Philippe d'Orléans. Néanmoins, il ne craignit pas d'adresser à ce prince, devenu régent, de sages remontrances au nom du parlement, notamment à l'occasion du système de Law et de la nomination de Dubois à l'archevêché de Cambrai; ce qui le fit exiler. Il était de l'Académie française.

MESMIN (S.), *Maximinus*, 2e abbé de Mici, près d'Orléans. On le fête le 15 décembre.

MESNAGER (Nic., LE BAILLIF, surn. LE), diplomate, né à Rouen en 1658, m. en 1714, fut employé par Louis XIV dans plusieurs négociations; rédigea à Londres, en 1711, les articles qui servirent de base à la paix générale, et signa en 1713, avec le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, la paix d'Utrecht, à laquelle il avait eu la plus grande part.

MESNARD (L. Ch. B., comte de), né à Luçon en 1769, d'une ancienne famille du Poitou, m. en 1842, s'est signalé par son dévouement aux Bourbons. Il émigra en 1792, prit part à l'expédition de l'Ile-Dieu, s'attacha dans l'exil au duc de Berry, qui, à son retour en France, le nomma son aide de camp et son premier écuyer; le suivit à Gand en 1815 et se trouva près de lui quand il fut assassiné (1820). Il fut nommé en 1823 pair de France. En 1830, il accompagna la duchesse de Berry en Angleterre; il revint avec elle en France en 1832, prit part à la tentative de soulèvement de la Vendée et fut arrêté avec la princesse à

Nantes; il la suivit en Italie après sa sortie de Blaye. Il a laissé des *Souvenirs*, publiés en 1844.

MÉSNIL-SUR-L'ESTRÉE (Le), vge du dép. de l'Eure, à 35 kil. N. N. E. d'Évreux; 600 h. Papeterie.

MESNIL ST-FIRMIN (le), bg du dép. de l'Oise, à 10 k. E. de Breteuil; 300 h. Institut agricole, orphelinat.

MÉSOPOTAMIE, *Mesopotamia* (c.-à-d. *entre les fleuves*), auj. l'*Aldjézireh*, moins le livah de *Diarbékir;* contrée de l'Asie anc., entre l'Euphrate à l'O. et le Tigre à l'E., était bornée au N. par les monts Masius et l'Arménie, au S. par la Babylonie et la Chaldée, et se divisait en *M. supérieure*, au N., s'étendant du Mygdonius jusqu'au Tigre, et en *M. inférieure*, dite aussi *Arabia Transeuphratensis*, au S. de l'Euphrate. Dans la 1re, qui était fertile et peuplée, on distinguait la *Syrie des Rivières* (s'étendant de l'Euphrate jusqu'au *Chaboras*), et la *Mygdonie* (du Chaboras au Tigre); on y comptait, entre autres villes, Nisibis, Édesse, Haran ou Carrhes, Amid. La 2e, en grande partie stérile et presque déserte, était parcourue par des Arabes nomades et pillards; ville princip., Cunaxa. — La Mésopotamie ne semble pas avoir été une division officielle en usage chez les Orientaux. Au IVe siècle, il y eut dans l'empire romain une Mésopotamie, prov. du diocèse d'Orient (ch.-l., Amid), mais qui ne comprenait que le N. O. de la Mésopotamie supérieure : le N. E. de cette même Mésopotamie formait l'Osroène (ch.-l., Édesse); la Mésopotamie inférieure était possédée par des hordes arabes ou relevait des Sassanides. — La Mésopotamie n'a pas d'histoire propre. Ce pays figure fréquemment dans la Bible : c'est là qu'étaient nés Nachor, Tharé, et plusieurs autres patriarches. Elle fut successivement soumise aux rois d'Assyrie, de Babylone, de Perse, de Macédoine, aux Séleucides, aux Parthes, enfin aux Romains. Lucullus et Pompée en commencèrent la conquête; mais ce pays fut sans cesse disputé par les Parthes, et les empereurs finirent par y renoncer, acceptant l'Euphrate pour limite à leurs États d'Orient.

MESSALA, branche de la famille romaine Valeria qui a fourni à la république plusieurs personnages consulaires, eut pour chef M. Valérius, consul en 262 av. J.C., qui prit *Messana* (Messine), d'où son surnom.

MESSALA (M. VALÉRIUS CORVINUS), orateur, suivit d'abord le parti de Brutus, et fut proscrit par les triumvirs l'an 43 av. J.-C.; mais, après la bataille de Philippes, voyant le parti républicain anéanti, il s'attacha à Octave, qui le prit pour collègue dans le consulat (31 av. J.-C.), le chargea de réduire l'Aquitaine (27) et le créa préfet de Rome (26). Messala cultivait les lettres; il avait composé des *Declamationes*, dont Quintilien fait l'éloge; il fut le protecteur et l'ami de Tibulle. Quoiqu'il n'ait vécu que 70 ans, il avait perdu entièrement la mémoire deux ans avant sa mort.

MESSALINE (VALÉRIE), impératrice romaine, fameuse par ses débauches, était issue de la noble famille des Messala et était arrière-petite-fille d'Octavie, sœur d'Auguste. Épouse de l'empereur Claude, dont elle eut Octavie et Britannicus, et sur lequel elle exerça longtemps un empire absolu, elle souilla le trône en donnant l'exemple de l'adultère et en s'abandonnant à la luxure la plus effrénée : elle alla jusqu'à épouser publiquement, et du vivant de son époux, le jeune Silius, qu'elle aimait éperdument. Claude, à cette nouvelle, la fit mettre à mort avec ses complices (48). A l'impudicité, Messaline joignait l'avarice et la cruauté : elle sacrifia à sa jalousie et à ses vengeances Julie, fille de Germanicus, Valérius Asiaticus, Poppée, mère de l'impératrice de ce nom, Appius Silanus, et plusieurs autres Romains distingués.

MESSALINE (STATILIE), petite-fille du consul Statilius Taurus, se signala aussi par ses galanteries; elle n'en plut pas moins à Néron, qui l'épousa en 65. Elle survécut à ce prince, et passa le reste de sa vie dans le commerce des lettres.

MESSANE, *Messana*, d'abord *Zanclé*, anc. v. de Sicile, à l'extrémité N. E., est auj. *Messine*.

MESSAPIE, *Messapia*, auj. *Terre d'Otrante*, contrée de l'Italie anc., au. S. E., sur la mer Adriatique, entre l'Italie et l'Iapygie, faisait partie de la Grande-Grèce et avait pour habitants, au N. les Peucètes, au S. les Calabres et les Messapes proprement dits. Achérontie, Sturnes, Matéoles, en étaient les villes principales. Les colonies grecques de Brindes et Tarente, géographiquement contenues dans cette province, en étaient indépendantes. — La Messapie fut comprise sous Auguste dans la 2e région de l'Italie.

MESSÈNE, auj. *Mavromati*, v. du Péloponèse, capit. de la Messénie, vers le centre, au S. du mont Ithome, près et à l'O. du Pamise, fut fondée ou plutôt relevée par Épaminondas l'an 370 av. J.-C., après la victoire de Leuctres. Surprise par le tyran Nabis, elle fut sauvée par Philopémen (202). Messène était la plus grande ville du Péloponèse : on peut suivre encore sa vaste enceinte sur une étendue de 16 kil. Ruines nombreuses. Les Éléens et les Achéens, alliés des Romains, battirent près de là Philippe V, de Macédoine.

MESSÉNIE, *Messenia*, contrée du Péloponèse, bornée au N. par la Triphylie et l'Arcadie, à l'E. par la Laconie, au S. et à l'O. par la mer, était une des plus pittoresques et des plus fertiles de la Grèce. Elle avait env. 67 kil. sur 52, était traversée par la chaîne de l'Ithome, et arrosée par le Pamisus et la Néda; v. princip. : Pylos (Navarin), Méthone (Modon), Corone (Coron), Messène (Mavromati), Sténycl aros (Nisi), Ira. Occupée anciennement par les Héraclides, la Messénie, formait un petit royaume qui, au retour des Héraclides, échut à Cresphonte (1190 av. J.-C.), lequel s'établit à Sténycl aros. Son fils Épytus fit donner le nom d'*Épytides* à toute la dynastie. La Messénie eut à soutenir contre Sparte 3 guerres terribles. La 1re commença en 744 av. J.-C. : elle dura 19 ans et finit par la prise d'Ithome. Malgré le dévouement d'Aristodème, qui, pour obéir à un oracle, sacrifia sa propre fille, les Messéniens durent se soumettre : le vainqueur leur imposa l'obligation de livrer chaque année la moitié de leurs récoltes. La 2e guerre eut lieu de 684 à 668. Les Messéniens reprirent les armes à l'instigation d'Aristomène et furent d'abord vainqueurs. Les Spartiates consultèrent alors l'oracle de Delphes, qui leur enjoignit de demander un général aux Athéniens; ceux-ci, par dérision, leur envoyèrent un poëte boiteux, Tyrtée; mais bientôt les chants du poëte réussirent à ranimer leur courage et à ramener la victoire dans leurs rangs. Vaincus en bataille rangée par la trahison d'Aristocrate, roi d'Arcadie, les Messéniens, se renfermèrent dans la citadelle d'Ira, où ils se défendirent pendant 11 ans. A la suite de cette guerre, ils furent tous réduits en esclavage. Ils se révoltèrent de nouveau l'an 465 av. J.-C., à la suite d'un tremblement de terre qui avait ruiné Sparte; mais, après avoir résisté 9 ans dans la forteresse du mont Ithome, ils se virent encore forcés de se soumettre (457) : cette fois on les laissa sortir librement du Péloponèse; les Athéniens leur donnèrent asile dans Naupacte. En 370 av. J.-C, Épaminondas vainqueur des Lacédémoniens à Leuctres, rappela les Messéniens et les remit en possession de leurs terres. Plus tard, ils entrèrent dans la Ligue achéenne; mais ils s'en séparèrent bientôt (*V.* DINOCRATE). Ils passèrent avec le reste de la Grèce sous la domination romaine.— Une partie des Messéniens épargnés par les vainqueurs après la 2e guerre avait trouvé un refuge en Sicile, où ils agrandirent Zanclé, qu'ils nommèrent *Messine*. — Dans le roy. actuel de Grèce, on a donné le nom de Messénie à l'une des *Nomarchies* ou gouvts; ch.-l., Calamata.

MESSÉNIE (Golfe de), auj. golfe de *Calamata*, dans la Méditerranée, sur la côte méridionale du Péloponèse, entre la Messénie et la Laconie, s'étendait du promontoire Acritas au promontoire Ténare.

MESSEY, ch.-l. de cant. (Orne), à 17 kil. N. de Domfront; 1520 hab.

MESSIE (de l'hébreu *meschiah*, oint), en grec *Christos*, le Christ, l'*Oint du Seigneur*. Sous ce nom

pris en général, les Israélites désignaient le roi prédit par les prophètes, qui devait les délivrer de la domination étrangère et leur donner l'empire sur le monde entier. Jésus étant venu accomplir ces promesses en sauvant le genre humain, le nom de Messie ne désigne plus chez les Chrétiens que le Sauveur. Toutefois les Juifs refusent à Jésus le caractère de Messie, et attendent encore le divin libérateur. — Les Mahométans attendent aussi une espèce de Messie, qu'ils nomment le *Mahdi*. *V.* ce mot.

MESSIER (Ch.), astronome, né en 1730 à Badonviller en Lorraine, mort à Paris en 1817, occupa longtemps des fonctions secondaires chez le géographe Delisle, fut ensuite nommé commis au dépôt de la marine, et parvint à se faire une réputation européenne par son habileté à observer : il a découvert plusieurs comètes et a bien décrit les taches du soleil. Il entra à l'Académie en 1770. Lalande donna en son honneur le nom de *Messier* à une constellation entre Cassiopée, Céphée et la Girafe.

MESSIN (Pays), *Metensis pagus*, territoire de Metz.

MESSINE, appelée primitivement *Zanclé* (c.-à-d. *faulx*, à cause de la forme de la ville), puis *Messana*, v. forte et port de Sicile, ch.-l. d'intendance, à la pointe N. E. de l'Ile, en face de la côte de l'Italie (dont elle n'est séparée que par le détroit dit Phare de Messine), à 200 kil. E. de Palerme; 104000 h. Archevêque et archimandrite; trib. d'appel; consulats. Vastes fortifications, citadelle, arsenal; port superbe. Monuments remarquables : le *Senatorio* ou hôtel de ville, le palais archiépiscopal, la cathédrale, le grand hôpital; beau quai, promenade dite le *Corso*, phare célèbre qui donne son nom au détroit. Facultés de sciences, lettres, droit et médecine; collége royal, séminaire, 4 bibliothèques; école de navigation. Les env. de Messine sont très-beaux et très-fertiles : on y élève beaucoup de vers à soie. Commerce assez actif en soie écrue, citrons, blé, huile, vins, corail. — Messine fut fondée sous le nom de *Zanclé*, par une colonie de Cumes; ensuite vinrent des Messéniens fugitifs après la 2e guerre de Messénie (667 av. J.-C.); ils augmentèrent la ville et l'appelèrent *Messana*. Anaxilas, tyran de Rhégium, la prit en 495 av. J.-C. Deux siècles après, Messine, prise par les Mamertins, devint le repaire de ces brigands. Hiéron II ayant résolu de les détruire avec l'aide des Carthaginois, ils se donnèrent à Rome; ce qui amena en 264 av. J. C. la 1re guerre punique et l'assujettissement de la Sicile aux Romains. Messine était très-attachée au préteur Verrès; c'est là que fut crucifié Gavius. Dans les temps modernes, cette ville soutint un long siége contre Charles d'Anjou après le massacre des Vêpres siciliennes (1282); en 1674 elle fut assiégée par les Espagnols : le duc de Vivonne et Duquesne la délivrèrent. Elle fut ravagée en 1743 par la peste, et en 1783 par un tremblement de terre. Insurgée en 1848, elle fut aussitôt bombardée. C'est la dernière place que le roi François II ait conservée en Sicile : la citadelle ne se rendit que le 13 mars 1861, quoique la ville fût occupée depuis le 28 août 1860. — L'intendance de Messine a la Méditerranée au N., le Phare à l'E., l'intend. de Catane au S., celle de Palerme à l'O.: 135 kil. sur 39; 360000 hab.

MESSINE (Détroit de), dit aussi *Phare de Messine*, jadis *Siculum fretum*, détroit situé entre la Sicile et l'Italie, unit la mer Tyrrhénienne et la mer Ionienne et doit son nom à un phare célèbre qui y existe depuis longtemps; sa largeur varie de 3 à 1000 mètres. Le flux et le reflux s'y font notablement sentir 4 fois par jour, et le courant y est très-rapide; ce qui en rend la navigation dangereuse. De là la fable de Charybde et de Scylla. Auj. l'on redoute beaucoup moins cette traversée. — On a proposé dans ces derniers temps de relier la Sicile au continent par un pont gigantesque qui serait jeté sur le détroit, ou par un tunnel qui passerait par-dessous.

MESSINES, v. de Belgique (Flandre occid.), à 9 kil. S. d'Ypres; 1600 hab. Maison royale d'éducation pour les filles de militaires belges, établie dans les bâtiments d'une anc. abbaye de Bénédictins.

MESSIS (Quentin), peintre. *V.* METZYS.

MESTRE, v. de Vénétie, à 9 kil. O. de Venise, au milieu d'un marécage, sur le chemin de fer de Venise à Vérone; 6500 h. Viaduc de 222 arches, long de 3600m, construit de 1841 à 1845.

MÉSUÉ (JEAN), en arabe *Ayia ben-Masouiah*, médecin arabe, né à Khouz, près de l'antique Ninive, mort vers 855, à près de 80 ans, était un chrétien nestorien. Il fut successivement attaché à la personne du calife Haroun-al-Raschid et à celle d'Al-Mamoum, qui le chargèrent de traduire et de faire traduire beaucoup d'ouvrages du grec et du syriaque. Outre ces traductions, il a composé plusieurs traités de médecine, fort estimés des Orientaux : une *Pharmacopée*, un livre d'*Anatomie*, des traités sur les fièvres, les aliments, les catarrhes, les bains, etc. Parmi les traductions latines de ses œuvres, on cite celles de Venise, 1471, 1550 et 1602.

MESURADO, riv. de la Guinée sept., sort du pays des Mandingues, coule au S. O., et tombe dans l'Océan au N. E. du cap Mesurado. — Ce cap est situé sur la côte des Graines, par 6° 26' lat. N., 13° long. O. C'est près de là qu'a été établie la colonie américaine de Noirs, dite *Liberia*.

MESURATA ou MESRATAH, v. de l'État de Tripoli, à 17 kil. E. de Tripoli, près de la Méditerranée. Commerce avec l'intérieur de l'Afrique et avec l'Égypte.

MESVRES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 15 kil. S. d'Autun; 1200 hab.

MÉTABUS, père de Camille et fondateur de Métaponte. *V.* CAMILLE et MÉTAPONTE.

MÉTAGITNION, 2e mois de l'année athénienne, dans lequel on célébrait en l'honneur d'Apollon les *Métagitnies*, fêtes ainsi appelées de *méta*, indiquant un changement, et *geitnia*, voisinage, parce que c'était à cette époque qu'on faisait les déménagements.

MÉTAPHRASTE (SIMÉON le), hagiographe, né à Constantinople au xe siècle, fut successivement protosecrétaire de l'empereur Léon, grand logothète, puis maître du palais. Il a recueilli un grand nombre de vies de saints, restées jusqu'alors éparses dans les archives des églises et des monastères; mais son recueil ne jouit pas d'une grande autorité, parce que l'auteur a, d'un côté, accueilli sans discernement les fables les plus ridicules, et, de l'autre, supprimé des faits authentiques, rapportés par les contemporains. Un moine grec nommé Agapius en a fait un extrait sous ce titre : *Liber dictus Paradisus, seu Illustrium sanctorum vitæ, ex Simeone Metaphraste*, Venise, 1541, in-4. Les principales *Vies* de Métaphraste, au nombre de 122, ont été insérées en grec et en latin dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes. On a en outre, sous le nom de cet auteur, des *Annales*, qui vont de 813 à 963; elles ont été publiées par Combéfis, avec trad. lat., et par Imm. Bekker, dans la *Byzantine* de Bonn, 1838.

MÉTAPONTE, *Metapus*, *Metapontum*, auj. *Torre di Mare*, v. et port de l'Italie anc., sur la côte orient. de la Lucanie, près des embouch. du Bradane et du Casuente, avait été, disait-on, fondée par Nestor ou par Épéus, mais plus probablement par Métabus, fils de Sisyphe, dont elle prit le nom. Détruite au VIe s. av. J.-C. par les Samnites, elle fut repeuplée par des habitants de Sybaris, qui y envoyèrent une colonie. C'était une ville puissante et riche; elle fut pendant un temps indépendante, et s'illustra par l'hospitalité qu'elle accorda à Pythagore, qui y fonda son institut et y mourut. Elle fut prise par les Romains 270 ans av. J.-C.; elle se déclara pour Annibal en 215, mais fut reconquise en 207. Saccagée par Spartacus en 76 av. J.-C., puis relevée par les Romains, elle fut définitivement détruite par les Maures. On en voit encore une église dite *de Samson*, d'où l'on a tiré de belles terres cuites; sur une éminence voisine, qui était probablement l'Acropole de la ville, on voit en outre 15 colonnes d'un temple antique.

MÉTASTASE (Pierre Bonaventure TRAPASSI, dit), l'un des plus grands poëtes de l'Italie, né à Rome en 1698 d'une famille pauvre, mort à Vienne en 1782, eut pour protecteur le célèbre jurisconsulte Gravina, qui, après avoir changé son nom de *Trapassi* en celui de Métastase, lequel n'en est que la traduction grecque, le fit instruire avec le plus grand soin dans les lettres grecques et latines, et lui légua sa fortune (1718). Il avait composé une tragédie dès l'âge de 14 ans, mais il ne commença à se faire apprécier qu'en 1724, par sa tragédie lyrique de *Didone abbandonata* (musique de Sarti), qui fut représentée à Naples et qui excita un enthousiasme universel. En 1730 il se rendit à Vienne sur l'invitation de l'empereur Charles VI, qui lui donna le titre de *poeta cesareo*, avec une pension de 2000 florins. Là il fit paraître successivement le *Giuseppe riconosciuto*, le *Demofonte*, la *Clemenza di Tito*, et l'*Olimpiade*, que toute l'Italie surnomma la *Divine*. La mort de Charles VI, son protecteur, et les guerres qui en furent la suite, interrompirent ses travaux dramatiques, et il ne fit plus guère que des poésies légères. Ses œuvres poétiques consistent en 63 *tragédies lyriques* et *opéras* de divers genres, 12 *oratorios*, 48 *cantates*, une foule d'*élégies*, *idylles*, *sonnets*. Parmi ses ouvrages en prose, on remarque les *Analyses des Poétiques d'Aristote et d'Horace*, des *Observations sur le théâtre grec*, et une intéressante *Correspondance*. Métastase a le génie fécond, l'imagination vive, la sensibilité délicate; sa diction est d'une pureté parfaite, d'une grâce et d'une élégance soutenues, ce qui l'a fait surnommer le *Racine de l'Italie;* il a surtout une douceur ravissante dans les vers destinés au chant; mais ses pièces ne sont pas en général fortement conçues et elles pèchent par la monotonie; ses caractères manquent de vigueur. Les éditions les plus estimées de ses *OEuvres* sont celles de Turin, 1757, 14 vol. in-4; de Paris, 1780, 12 vol. grand in-8; de Gênes, 1802, 6 vol. in-8; Florence, 1819-23, 16 v. gr. in-8. Richelet a traduit 34 de ses pièces, 1751-61, 12 vol.

MÉTAURE (le), *Metaurus*, auj. *Metauro*, riv. de l'Italie anc. (Ombrie), passait à *Forum Sempronii* et se jetait dans l'Adriatique près et au S. O. de *Fanum Fortunæ*. Sur ses bords eut lieu en 207 av. J.-C. une célèbre bataille où Asdrubal, frère d'Annibal, fut défait et tué par Claudius Néro et Livius Salinator. — Le Métaure a donné son nom à un dép. du roy. français d'Italie qui avait pour ch.-l. Ancône; il est auj. réparti entre les provinces d'Urbin et d'Ancône.

MÉTELIN, *Lesbos*, île de la Turquie d'Asie, dans l'Archipel, a pour capit. Mételin, l'anc. *Mitylène*, située sur la côte orientale; 6000 h. Archevêché grec. Patrie des frères Barberousse. *V.* LESBOS et MITYLÈNE.

METELIS, nom ancien de Rosette, v. d'Égypte.

MÉTELLUS (Les), branche de l'illustre famille romaine des Cæcilius, fournit depuis l'an 283 av. J.-C. un grand nombre de généraux distingués, à qui leurs exploits méritèrent les surnoms de Macédonique, Baléarique, Numidique, Dalmatique et Crétique. Dans l'espace de 250 années elle obtint 29 consulats, 17 censures, 2 dictatures, 4 grands pontificats.— L. Cæcilius Métellus, consul en 251 av. J.-C., battit les Carthaginois à Panorme, leur prit 120 éléphants et obtint le triomphe. Il perdit la vue en sauvant le Palladium au milieu d'un incendie. — Q. Cæc. Métellus Macedonicus, préteur en 148 av. J.-C., battit Andriscus, dernier prétendant au trône de Macédoine, et réduisit ce royaume en province romaine (147). La même année, il vainquit les Achéens à Scarphée et à Chéronée, et s'empara de plusieurs villes importantes de la Grèce. Il fut dans la suite consul, puis censeur, parvint à une extrême vieillesse, et vit ses quatre fils élevés au consulat. — Q. Cæcilius Métellus Numidicus, consul en 109 av. J.-C., fut chargé de diriger la guerre contre Jugurtha, qui jusque-là n'avait pu être vaincu; il remporta sur lui de grands avantages et prit Cirta, sa capitale; mais, au moment où il allait mettre fin à la guerre en s'emparant de sa personne, il fut supplanté par Marius, son lieutenant. Néanmoins, il obtint le triomphe et garda le surnom de *Numidique*. Il fut dans la suite exilé par les intrigues de Marius et de Saturninus, et ne put revenir à Rome qu'après la défaite de leur parti, en 99 av. J.-C. Plutarque avait écrit sa *Vie;* cet ouvrage s'est perdu. — Q. Cæcilius Métellus, fils du préc., mérita le surnom de *Pius* par les efforts qu'il fit pour faire rappeler son père de l'exil. Pendant la Guerre Sociale, il battit le général samnite Pompédius Silo. Consul l'an 81 av. J.-C., il alla en Espagne combattre Sertorius, dont il balança quelque temps la fortune. — Q. Cæc. Métellus, consul en 69 av. J.-C., soumit les Crétois en 66, et prit de là le surnom de *Creticus*. — Q. Cæc. Métellus Pius Scipio, petit-fils de Scipion Nasica, l'adversaire des Gracques, fut adopté par Q. Cæcilius Métellus Pius, et prit le nom de sa nouvelle famille. Créé consul l'an 52 av. J.-C., il suivit le parti de Pompée, qui avait épousé sa fille Cornélie, passa en Afrique après la bataille de Pharsale, réunit ses efforts à ceux de Caton et de Juba, et rassembla une armée avec laquelle il livra bataille à César près de Thapsus (46) : battu complétement, il se perça de son épée pour ne pas être livré au vainqueur.

MÉTEMPSYCOSE, transmigration des âmes. *V.* sur cette doctrine notre *Dict. univ. des Sciences.*

MÉTEZEAU, famille d'architectes qui a produit plusieurs artistes distingués aux XVIe et XVIIe s. Le plus illustre est Clément M., habile ingénieur, qui conçut et exécuta la fameuse digue de La Rochelle, 1627-28, lors du siége de cette ville par Richelieu. C'est pour lui qu'on fit ces vers si glorieux :

Dicitur Archimedes terram potuisse movere :
Æquora qui potuit sistere non minor est.

MÉTHODIQUES ou MÉTHODISTES, secte de médecins grecs, opposée à celle dec Empiriques. *V.* ÉRASISTRATE, THÉMISON et CŒLIUS AURELIANUS.

MÉTHODISTES, secte protestante fondée à Oxford en 1720 par] John et Charles Wesley, tire son nom de la vie régulière que s'imposaient ses adeptes, qui prétendaient observer ponctuellement les préceptes de l'Évangile. J. Wesley s'adjoignit en 1735 George Whitefield, et leurs prédications attirèrent bientôt des milliers d'auditeurs. Les adeptes se réunissaient matin et soir, et souvent en plein air, pour prier; quelques-uns se livraient dans ces assemblées à des élans que les enthousiastes prenaient pour de l'inspiration. Les Méthodistes forment deux branches : les *adhérents de Wesley*, qui s'interdisent le jeu, les spectacles, les bals, les parures, les liqueurs et le tabac, et qui, pour le dogme, ont adopté les doctrines d'Arminius; ceux de *Whitefield*, qui ne sont guère que des Calvinistes purs. Les Méthodistes sont fort répandus en Angleterre et dans les colonies anglaises ainsi qu'aux États-Unis. Ils se distinguent généralement par la pureté de leurs mœurs; ils ont beaucoup contribué à l'amélioration morale du peuple.

MÉTHODIUS (S.), surnommé *Eubulius*, successivement évêque d'Olympe, de Patare, de Tyr, fut exilé par les intrigues des Ariens, et subit le martyre vers 312. Il avait composé des *Commentaires de la Genèse*, un *Traité du libre arbitre*, un *Poëme* de 10 000 vers contre Porphyre, etc.; il ne nous reste de ses ouvrages que le dialogue intitulé : *le Festin des Vierges*, Paris, 1657, in-f., avec trad. latine, et quelques fragments recueillis par le P. Combéfis à la suite des Œuvres d'Amphilochus. On le fête le 18 sept.

MÉTHODIUS (S.), moine et peintre du IXe siècle, né à Thessalonique, se trouvait à Constantinople en 853, lorsque Bogoris, roi des Bulgares, l'appela à Nicopolis pour lui faire peindre une salle de festin. Il y représenta le jugement dernier, et produisit un tel effet sur l'âme du roi barbare que celui-ci se convertit et décida toute son armée à embrasser le Christianisme. Méthodius alla de concert avec S. Cyrille prêcher l'Évangile aux Moraves et autres peuples slaves. On le fête le 9 mars. — Un autre Méthodius, surnom-

mé *le Confesseur*, contemporain du précéd., fut persécuté par les empereurs Léon l'Arménien, Michel et Théophile comme partisan du culte des images, mais fut protégé par l'impératrice Théodora, qui, en 842, l'éleva sur le siége de Constantinople. Il m. en 846. On a de lui quelques écrits, notamment un *Éloge de S. Denys l'Aréopagite*, Paris, 1562, gr.-lat.

MÉTHONE, v. de Messénie, au S. O., est auj. *Modon*;—v. de Thrace, sur le golfe Thermaïque, au N. O. C'est au siége de cette place que Philippe, roi de Macédoine, perdit un œil (353 av. J.-C.). *V.* ASTER.

MÉTHUEN (John), ambassadeur anglais, fit signer en 1703 au roi de Portugal Pierre II un traité par lequel l'Angleterre, au prix de faibles concessions sur l'importation des vins portugais, s'empara du commerce de ce pays. Ce traité n'a été modifié qu'en 1810.

METHYMNA, v. de Lesbos. *V.* MÉTHYMNE. — M. ASIDONIA, nom latin de *Medina Sidonia*;—M. CAMPESTRIS est *M. del Campo*;—M. CETIA, *M. Cœli*;—M. SICCA, *M. del Rio Secco*;—M. TURRIUM, *M. de las Torres*.

MÉTHYMNE, *Methymna*, auj. *Mollevah*, v. de l'île de Lesbos, sur la côte N., était la patrie d'Arion. Cette ville resta fidèle à Athènes pendant la guerre sociale.

MÉTIDJAH. *V.* MITIDJAH.

METIUS SUFFETIUS ou FUFFETIUS, dictateur d'Albe sous le règne de Tullus Hostilius, 3e roi de Rome, combattit d'abord les Romains, puis devint leur allié, mais les trahit dans un combat contre les Fidénates, croyant par sa défection assurer leur défaite. Tullus s'empara de sa personne et le fit écarteler (663).

METIUS (Jacq.), Hollandais, né à Alkmaer vers 1575, passe pour être l'inventeur du télescope par réfraction; il aurait fait cette découverte à Middelbourg vers 1609 : il la dut au hasard.—Son frère aîné, Adrien M., 1571-1635, fut un géomètre et un astronome distingué. On a de lui quelques écrits. On lui attribue d'avoir trouvé que le rapport le plus approché du diamètre à la circonférence est comme 113 était à 355.

MÉTOCHITA (Théodore), écrivain grec du XIVe s., grand logothète de Constantinople sous Andronic l'Ancien, m. en 1332, a laissé, outre des *Commentaires sur Aristote*, une *Chronique romaine*, qui va de César à Constantin, et qui a été publiée grec-latin par J. Meursius, Leyde, 1618. Nicéphore Grégoras, son disciple, prononça son oraison funèbre.

MÉTON, astronome athénien du Ve s. av. J.-C., forma, vers l'an 432, un cycle de 19 ans (l'*ennéadécaétéride*), embrassant 235 lunaisons, dans le but de faire concorder l'année lunaire avec l'année solaire; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui le *Nombre d'or*.

MÉTRA, fille d'Érésichthon. *V.* ce nom.

METTERNICH, v. de la prov. prussienne du Rhin, à 5 k. O. de Coblentz; 600 h. Berceau des Metternich.

METTERNICH (le prince de), homme d'État autrichien, né en 1773 à Coblentz, d'une grande famille du pays, qui avait fourni plusieurs électeurs à Mayence, m. en 1859, étudia l'histoire à Strasbourg, sous le célèbre Koch, épousa en 1794 la petite-fille du diplomate Kaunitz, remplit au congrès de Rastadt les fonctions de secrétaire (1797), et s'y fit remarquer de l'empereur François II, fut nommé peu après ministre d'Autriche à Dresde, puis à Berlin, et enfin à Paris (1806); sut cacher à Napoléon les intentions hostiles de son gouvernement jusqu'au moment où les Autrichiens lui déclarèrent la guerre (avril 1809); fut, à son retour à Vienne, élevé au poste de chancelier et de président du conseil; conçut, après la défaite de l'Autriche à Wagram et le traité de Vienne (oct. 1809), la première idée du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse d'Autriche, et conduisit Marie-Louise en France; n'en fut pas moins des premiers à donner à l'Autriche le conseil de la défection, signa à Tœplitz, le 9 sept. 1813, l'adhésion de cette puissance à la coalition, et reçut en récompense, après la bataille de Leipsick, le titre de prince; déploya une grande activité aux conférences qui suivirent cette bataille, mais sans obtenir de résultat favorable; laissa, après la capitulation de Paris, rétablir les Bourbons sans rien tenter en faveur de la dynastie napoléonienne, présida en 1814 et 1815 le congrès de Vienne, qui régla le sort de l'Europe, représenta l'Autriche à la 2e paix de Paris (1815), ainsi qu'aux congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), de Carlsbad (1819), de Troppau, de Laybach (1820), de Vérone (1822), et devint en 1826 président du conseil des affaires étrangères. Conservant toute son influence après la mort de l'empereur François (1835), il consolida, aux conférences de Prague, l'alliance avec la Prusse et la Russie, et resta tout-puissant jusqu'en 1848. Après le triomphe momentané de la révolution, il donna sa démission et quitta l'Autriche. Il n'y revint qu'en 1851 et resta depuis étranger aux affaires. Dans le gouvernement intérieur de son pays comme à l'extérieur, Metternich, s'appuyant sur l'alliance de la Russie et de la Prusse, se montra l'ennemi constant de la révolution et des idées libérales, et le partisan du pouvoir absolu et d'une compression à outrance : on l'appelait le *grand prévôt de l'Europe*. Il possédait des biens immenses, entre autres le domaine de Johannisberg, qui lui avait été donné par l'empereur François en 1816. — Son fils, Hermann de M., né en 1829, a représenté l'Autriche près de la France sous Napoléon III.

METTRAY, bg du dép. d'Indre-et-Loire, à 8 kil. N. de Tours, à 16 k. par chemin de fer; 1300 h. Colonie agricole pour les jeunes détenus, fondée en 1839.

MÉTUALIS, une des tribus fanatiques de la Syrie, habite les environs de Balbek, entre le Liban et l'Anti-Liban. Elle tire son nom de Métual, prince sarrasin, qui contribua puissamment à anéantir dans ces contrées la religion des Perses pour y substituer celle de Mahomet. Les Métualis se sont joints en 1860 aux Druses pour massacrer les Chrétiens.

METZ, *Divodurum*, puis *Mediomatrices*, au moyen âge *Mettis* ou *Metæ*, ch.-l. du dép. de la Moselle, au confl. de la Moselle et de la Seille, à 316 k. E. N. E. de Paris par la route, à 392 k. par ch. de fer; 56 888 h. Place de guerre de 1re classe; évêché, suffragant de l'archev. de Besançon, église consistoriale calviniste, synagogue, avec école rabbinique centrale; cour impériale, ch.-l. de div. milit.; écoles d'artillerie et de génie; lycée, école normale primaire, écoles de commerce et de dessin; école de musique, succursale du conservatoire. Acad. des lettres et arts, des sciences médicales, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle, conservatoire des arts et métiers, bibliothèque. La ville est grande et assez régulièrement bâtie; on y remarque : une belle cathédrale gothique du XVe siècle, surmontée d'une flèche de 84m et ornée d'admirables vitraux; l'église St-Vincent, du XIVe s., avec portail du XVIIIe; l'hôpital militaire, vaste construction du XVIIIe s.; l'hôtel de ville, la magnifique promenade de l'Esplanade, les quais, les ponts, le théâtre, le palais de justice; l'arsenal, les casernes, les magasins de vivres et de fourrages. Industrie très-active : tissus de fil, laine, coton, crin, velours, soieries; filature, passementerie, chapeaux, fleurs, instruments à vent et à cordes, tanneries, etc.; poudrerie royale, fonderies de fer; pépinière qui expédie en Allemagne et même en Russie. Commerce de fer en barres, tôle, fonte, fer-blanc, bois de construction, liqueurs, grains, vins, huile, etc. Patrie de Fabert, Ancillon, Le Duchat, Pilatre de Rozier, Custine, Paixhans, Bouchotte, Lacretelle.—Metz était le ch.-l. des *Mediomatrices*. Les Romains l'embellirent, mais Attila la ravagea en 451. Elle devint en 511 la capitale du royaume de Metz, dit plus tard Roy. d'Austrasie. (*V.* ce nom). Après Charlemagne, elle fut comprise dans la Lorraine. En 923, Henri-l'Oiseleur, empereur d'Allemagne, s'en empara; elle resta jusqu'au XVIe siècle aux successeurs de ce prince. Ses évêques étaient puissants et riches : aussi, à partir de la dynastie des Hohenstaufen furent-ils les véritables souverains de Metz; toutefois ils se reconnaissaient vassaux des empereurs et la ville avait titre de *Ville impériale*. Metz passa sous la domination française en 1552, et devint alors

la capitale d'un gouvt particulier auquel elle donna son nom. Charles-Quint tenta vainement de la reprendre en 1553; le duc de Guise se distingua en cette occasion par sa belle défense. En 1648, le traité de Munster confirma la réunion de cette ville à la France. Un parlement y fut établi en 1633.

METZ (Gouvt de), un des 8 petits gouvts de l'anc. France, entre les gouvts de Sedan, de Champagne-et-Brie, de Lorraine, d'Alsace, confinait par le N. au duché de Luxembourg et à l'électorat de Trèves, et se composait : 1° de la ville et du territoire de Metz, de l'évêché de Metz, des 4 prévôtés de Longwy, Jametz, Dun et Stenay; 2° du Luxembourg français (ch.-l., Thionville); 3° du duché de Carignan; 4° du pays de la Sarre (ch.-l., Sarrelouis); on y réunit vers les derniers temps de la monarchie le petit gouvt de Verdun. Ce gouvt est auj. réparti entre le dép. de la Moselle et la prov. prussienne du Rhin.

METZERWISSE, ch.-l. de c. (Moselle), à 11 k. S. E. de Thionville; 756 hab. Fours à chaux.

METZU (Gabriel), peintre hollandais, né à Leyde en 1615, m. en 1658, a laissé un grand nombre de tableaux, qui sont tous recherchés. Peintre complétement original, moins fini que Gérard Dow, mais plus vrai que Miéris, il se distingue surtout par un meilleur goût de dessin. Nul n'a distribué plus savamment la lumière, et n'a su mieux rendre la perspective aérienne. Il n'excelle pas moins dans les accessoires (vêtements, tapis, meubles, vaisselle de choix, orfévrerie d'or et d'argent, etc.), que dans les figures principales. Le Louvre possède de lui : un *Portrait de l'amiral Tromp; le Chimiste lisant près d'une fenêtre;* le *Marché aux herbes d'Amsterdam*, etc.

METZYS (Quintin), peintre flamand, dit *le Maréchal d'Anvers*, né à Louvain vers 1450, m. en 1529, était d'abord forgeron. Il quitta ce métier pour étudier la peinture, afin d'obtenir la main d'une jeune fille que son père ne voulait donner qu'à un peintre; l'ayant obtenue, il alla se fixer à Anvers et ne tarda pas à éclipser tous les artistes de la ville : ce qui fit mettre sur son tombeau cette épitaphe :

Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.

Son talent, d'une extrême originalité, se distingue par la vérité, le caractère et le fini; il peignait plus hardiment que l'école de Bruges, et son dessin était plus facile; bien que sa couleur soit fine et harmonieuse, il l'appliquait avec une largeur inconnue avant lui. Son chef-d'œuvre, qu'on voit au musée d'Anvers, fut peint en 1508 pour la corporation des menuisiers : c'est un triptyque représentant le *Sauveur descendu de croix*, le *Martyre de S. Jean-Baptiste*, et celui de *S. J. l'Évangéliste*. Le Louvre possède un seul tableau de sa main (*un Joaillier pesant des pièces d'or*).

MEUDON, *Metiosedum?* bg de Seine-et-Oise, à 10 kil. E. N. E. de Versailles, et à 8 k. O. de Paris, au sommet d'un joli coteau, près de la r. g. de la Seine et sur le chemin de fer de Versailles (r. g.); 5157 h. Exploitation de craie, verrerie, poterie. Rabelais fut curé de Meudon en 1545. Le cardinal de Lorraine y avait fait construire sous François Ier un château, qui a été détruit en 1804; celui qui existe auj. fut bâti en 1695 par le Dauphin, fils de Louis XIV, et réparé par Napoléon Ier. Il est entouré de beaux jardins, dessinés par Le Nôtre, et environné de bois qui offrent d'agréables promenades. Viaduc du chemin de fer.

MEULAN, *Mellentum*, ch.-l. de c. (Seine-et-Oise), à 43 kil. N. O. de Paris par la route, à 40 kil. par le chemin de fer de Rouen; 2000 hab. Cartes à jouer, bonneterie, tanneries; carrières à four et à plâtre; moulins à farine. — Ville jadis forte; réunie à la couronne en 1204; prise par les Anglais en 1346, par Duguesclin en 1363, par le duc de Bourgogne en 1417; vainement assiégée par le duc de Mayenne pendant les troubles de la Ligue.

MEULAN (Pauline de). *V.* GUIZOT (Mme).

MEUNG ou MEHUN-SUR-LOIRE, ch.-l. de c. (Loiret), sur la r. dr. de la Loire et sur le ch. de fer de Paris à Bordeaux, à 18 kil. S. O. d'Orléans; 4653 hab. Feutre, tanneries; vins, farines, bestiaux, cuirs, etc. Patrie de Jehan de Meung. — Cette ville s'est formée autour d'une forteresse bâtie par Louis le Gros. On y remarque l'église de St-Liphard, et un château, qui était l'une des résidences des évêques d'Orléans.

MEUNG (Jehan de), poëte français, surnommé *Clopinel* parce qu'il était boiteux, né vers 1260 à Meung-sur-Loire, d'une famille noble et aisée, m. à Paris vers 1318, étudia les sciences cultivées de son temps, et réussit surtout dans la poésie. Sur la demande de Philippe le Bel, il entreprit, vers 1280, de continuer le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris : ayant supprimé les vers qui forment le dénoûment de ce poëme, il y ajouta plusieurs chants nouveaux, qui ne contiennent pas moins de 18 000 vers. Ses contemporains lui décernèrent le titre de *Père de l'Éloquence;* cependant son principal mérite paraît être l'ingénuité et la naïveté. Il s'exprimait avec une grande liberté sur les prêtres et sur les femmes, ce qui lui fit beaucoup d'ennemis. Les meilleures édit. du *Roman de la Rose*, avec la *Continuation* de J. de Meung, sont celle de Marot, 1527, de Lenglet-Dufresnoy, 1735, et celle de Méon, 1814, 4 v. in-8. On a encore de Jehan de Meung quelques autres poëmes moins importants : *le Trésor ou les Sept articles de foi*, impr. avec ses *Proverbes dorez* et ses *Remontrances au roi*, Paris, 1503 : *les Loys des Trespassez*, 1481-84; *le Miroir d'alchymie; la Vie et les Épitres de Pierre d'Abaylard et d'Héloïse; le Codicile et Testament* du poëte.

MEURS, *Mœrs*, v. des États prussiens (prov. Rhénane), à 50 k. S. E. de Dusseldorf; 3000 h. Jadis ch.-l. de principauté. Ses fortifications furent rasées en 1764. Sous l'Empire français, elle fut un des ch.-lx de canton du dép. de la Roër.

MEURSAULT, bg de France (Côte-d'Or), sur le chemin de fer de Paris à Lyon, à 7 k. S. O. de Beaune; 2000 hab. Vins renommés.

MEURSBOURG, v. murée du grand-duché de Bade (Lac-et-Danube), à 12 k. N. E. de Constance; 1500 h. Résidence de l'évêque de Constance.

MEURSIUS (Jean), philologue et historien, né en 1579 à Losdun près de La Haye, m. en 1639, se fit remarquer dès sa jeunesse par un savant commentaire sur Lycophron; accompagna pendant quelques années comme gouverneur le fils du grand-pensionnaire Barneveldt dans ses voyages en Europe, et fut, à son retour, nommé professeur d'histoire à Leyde (1610), puis de langue grecque (1611). Persécuté en Hollande après le supplice de Barneveldt, il se retira en Danemark, où le roi lui avait offert la chaire d'histoire à l'Académie de Soroe (1626), et passa le reste de sa vie dans cette ville. On a de lui des éditions très-estimées de divers ouvrages de *Lycophron*, de l'empereur *Léon*, d'*Hésychius*, d'*Aristoxène*, de *Philostrate*, de *Pallade;* un *Glossarium græco-barbarum*, de savants traités d'archéologie, une *Hist. de la Belgique*, 1612; — *de l'Université de Leyde* (*Athenæ batavæ*, 1625); — *du Danemark*, 1630, etc., tous ouvrages écrits en latin. — On a mis sous le nom de Meursius un ouvrage obscène (*Elegantiæ latini sermonis*), auquel il n'eut aucune part, et qui est de Chorier.

MEURTHE (la), riv. de France, sort des Vosges, à 5 k. S. E. de St-Dié, traverse le dép. qui prend son nom, arrose St-Dié, Baccarat, Lunéville, Nancy, devient navigable un peu au-dessous de cette dernière ville et se jette dans la Moselle au-dessus de Frouard; cours, 140 kil.

MEURTHE (dép. de la), dép. situé entre ceux de la Moselle au N., du Bas-Rhin à l'E., des Vosges au S., de la Meuse à l'O.; 6089 kil. carr.; 428 643 hab.; ch.-l. Nancy. Formé de la Lorraine propre et du Toulois. Il est traversé par une partie des Vosges, est arrosé par la Meurthe, la Meuse, la Seille, la Sarre, et renferme plusieurs étangs assez vastes (Stock, Gondrexange), ainsi qu'un vaste banc de sel gemme, au N., et des sources salées (à Vic). Marbre, albâtre, pierres lithographiques, pierres de taille et autres;

grès rouge et gris, tourbe, etc. Eaux minérales et thermales. Forêts à l'E. et à l'O.; grains, fruits, légumes; pommes de terre, betteraves, lin, chanvre, navette, vin. Chevaux, bestiaux, moutons. Industrie active et variée : exploitation du sel (on en extrait env. 45 millions de kilogr. par an); métallurgie, cristallerie et verrerie (à Baccarat), glaces, soude, confiserie, broderies dites *de Nancy*, papiers et cartes à jouer, draps de toiles; acides minéraux, teintureries, hongroieries. — Ce dép. a 5 arr. (Nancy, Lunéville, Toul, Château-Salins, Sarrebourg), 29 cantons, 714 communes; il appartient à la 5e division militaire, a une cour impér. et un évêché à Nancy.

MEUSE (la), *Maas* en hollandais, *Mosa* en latin, fleuve qui prend sa source en France (Hte-Marne), au village de Meuse, à 17 kil. N. E. de Langres, arrose les dépts des Vosges, de la Meuse, des Ardennes; entre en Belgique un peu au-dessous de Givet, traverse les provinces de Namur et de Liége, sépare le Limbourg belge du Limbourg hollandais, pénètre en Hollande, où il sépare le Brabant sept. des prov. de Gueldre et de Hollande mérid., puis se divise en un grand nombre de bras, et se perd dans la mer du Nord par 6 embouch. après un cours de 900 k. environ. Les principales villes que baigne la Meuse sont St-Mihiel, Verdun, Stenay, Sedan, Mézières, Charleville, Givet, Dinant, Namur, Liége, Maëstricht, Ruremonde, Venloo, Gorcum, Dordrecht, Rotterdam. Ses principaux affluents sont, à droite, le Chiers, le Semoy, l'Ourthe, la Roër, le Wahal, le Leck et l'Yssel inférieur, qui la font communiquer avec le Rhin; à gauche, le Bar, la Sambre, la Méhaigne, la Dommel, etc.

MEUSE (dép. de la), dép. situé entre ceux des Ardennes au N. O., de la Moselle au N. E., de la Meurthe à l'E., des Vosges et de la Haute-Marne au S., de la Marne à l'O., et la Belgique au N.: 6103 kil. carr.; 305540 hab.; ch.-l., Bar-le-Duc. Il est formé d'une partie de l'anc. Lorraine (Barrois, Verdunois, Clermontois). Il est arrosé par la Meuse, la Marne et l'Aisne. Beaucoup de fer, pierres de taille, marne, terre à potier. Céréales, lin, chanvre, navette, graines oléagineuses, vins (entre autres celui de Bar), belles prairies le long de la Meuse; belles forêts. Chevaux petits; beaucoup de bétail, porcs, chèvres. Nombreuses usines à fer, verreries, faïenceries, papeteries; bonneterie, draps, tissus de laine, de coton, etc.; huiles, dragées et confitures (on estime surtout celles de groseilles de Bar). — Ce dép. a 4 arr. (Bar, Verdun, Commercy, Montmédy), 28 cantons, 588 communes; il appartient à la 5e division militaire, est dans le ressort de la cour impér. de Nancy, et forme le diocèse de Verdun.

MEUSE-INFÉRIEURE (dép. de la), anc. dép. français, formé sous la République et qui dura jusqu'en 1814, avait pour ch.-l. Maëstricht. Auj. il forme à peu près le Limbourg belge.

MEUSE (dép. des BOUCHES-DE-LA-). *V.* BOUCHES.

MEUSEL (George), bibliographe, né en 1743 en Franconie, mort en 1820, professa l'histoire aux universités de Halle, d'Erfurt et d'Erlangen, puis fut nommé par le roi de Prusse conseiller aulique pour la principauté de Quedlimbourg. On a de lui : *De præcipuis commerciorum in Germania epochis*, Erlang., 1780, in-4; *Bibliotheca historica*, Leipsick, 1782-1804, 22 vol. in-8; l'*Allemagne littéraire* (en all.), Lemgo, 1796 et années suiv., 18 vol. in-8 (continuée après lui par Lindner); *Introduction à l'histoire des États de l'Europe*, Leips., 1775, in-8; *Dictionnaire des artistes allemands vivants*, Lemgo, 1778-89, 2 vol. in-8, 1808-9, avec un 3e vol. publié en 1814; *Bibliographie de la Statistique*, Leips., 1790, in-8; *Dictionnaire des écrivains allemands morts de 1750 à 1800*, Leips., 1802 et années suiv.

MEVANIA, auj. *Bevagna*, v. de l'Italie anc., à 80 k. N. de Rome, sur la voie Flaminienne, aux confins de l'Étrurie et de l'Ombrie. Patrie de Properce.

MEWAR, principauté de l'Inde. *V.* ODEYPOUR.

MEXICO, capit. du Mexique sur l'emplacement de l'anc. ville de *Tenochtitlan*, dans une vallée, entre les lacs de Tezcuco et de Xochimilco, par 101° 25' long. O., 19° 26' lat. N.; 200 000 hab. Résidence du congrès et des premières autorités de la république; archevêché métropolitain du Mexique; université, bibliothèque, école des mines, avec observatoire et musée de minéralogie; séminaire, colléges St-Ildefonse et St-Grégoire; académie des beaux-arts; école de médecine; société pour le progrès des arts et de l'agriculture; jardin botanique; consulats de France et autres nations. Ville belle et régulière; rues larges, droites et en général très-longues; maisons bâties uniformément, la plupart à 3 étages, assez souvent peintes à fresque ou revêtues de toiles vernissées : superbe place dite Plazza-Mayor; rues de la Plateria, de Ste-Augustine, de Tabaca, d'Aquila; cathédrale immense et remarquable pour la profusion des métaux précieux qu'elle renferme; très-belles églises, la plupart couvertes en porcelaine, nombreux couvents; palais du gouvernement (jadis palais du vice-roi); hôtel de la monnaie, manuf. des cigares de l'État, etc. Trois belles promenades (le Jardin botanique, le Paseo, l'Alameda). Commerce actif, surtout en orfévrerie, bijouterie, sellerie, passementerie et ouvrages en bois et or poli. — Tenochtitlan fut fondée par les Aztèques en 1325; elle était bâtie sur trois îles qui sont auj. confondues avec la terre ferme, les eaux du lac de Tezcuco s'étant retirées : les chaussées qui la joignaient alors au continent servent auj. de digues aux eaux des lacs voisins. Cette ville avait près de 500 000 hab. lors de l'invasion des Espagnols. Cortez la prit sur Montézuma le 30 août 1521. Elle fut jusqu'en 1810 la résidence des vice-rois sous la domination espagnole. Il y éclata le 30 nov. 1828 une insurrection terrible qui fit beaucoup de victimes. Il s'y tint en 1835 un congrès qui adopta la république *unitaire*. La ville fut prise en 1847 par les Américains, et occupée par les Français en 1863.

MEXICO (État de), un des États de la Confédération mexicaine, borné par les États de Queretaro au N., de la Puebla à l'E., de Mechoacan au N. O., et le Grand-Océan Équinoxial au S. et au S. O.: 520 kil. sur 210; 1 000 000 d'hab.; ch.-l. Toluca (c'était précédemment Tlalpan, dite aussi San-Agostino de las Cuevas). Sol varié : montagnes au centre (la Cordillère d'Anahuac), riches en mines d'argent; vallées fertiles et magnifiques, notamment celle de Mexico; lacs nombreux : Chalco, Xochimilco, Tezcuco, San-Cristoval; vastes plaines stériles et couvertes de sel; côtes sablonneuses. Industrie presque nulle. — Dans l'État de Mexico est enclavé le district fédéral, qui a env. 25 k. de tour et qui a pour ch.-l. Mexico.

MEXIMIEUX, ch.-l. de cant. (Ain), à 45 kil. E. de Trévoux; 1900 h. Station. Petit séminaire. Vin.

MEXIQUE. Ce nom, qui désigna longtemps cette vaste contrée de l'Amérique du N. qui s'étendait depuis les territoires de l'Orégon au N. jusqu'à l'isthme de Panama au S., est auj. propre à un pays plus restreint, borné au N. par les États-Unis, à l'E. par le golfe de Mexique, au S. par le Yucatan et les républiques de l'Amérique centrale, à l'O. par l'Océan Pacifique, entre 88° 55'-126° 25' long. O., 15° 55'-42° lat. N.; env. 8 000 000 d'hab., dont plus de moitié indigènes, et deux tiers de l'autre moitié mulâtres ou métis; capitale, Mexico. Ce pays, qui, avant 1835, était divisé en 19 États, en forme auj. 24, plus un territoire et le district fédéral.

États.	*Capitales.*
Aguas Calientes,	Aguas Calientes.
Campêche (détaché en 1861 de l'Yucatan),	Campêche.
Chiapa,	San-Christoval.
Chihuahua,	Chihuahua.
Cinaloa,	Culiacan.
Colima,	Colima.
Durango,	Durango.
Guanaxuato,	Guanaxuato.
Guerrero,	Tixtla

États.	*Capitales.*
Mexico,	Toluca.
Mechoacan,	Morelia, Valladolid.
Nouv.-Léon et Coahuila,	Monterey. Saltillo.
Oaxaca,	Oaxaca.
Puebla,	Puebla.
Queretaro,	Queretaro.
San-Luis-Potosi,	San-Luis.
Sonora,	Urès.
Tabasco,	San-Juan-Buatista.
Tamaulipas,	Victoria.
Tlascala,	Tlascala.
Vera-Cruz,	Vera-Cruz.
Xalisco,	Guadalaxara.
Yucatan,	Merida.
Zacatecas,	Zacatecas.
District fédéral de Mexico,	Mexico.
Territoire.	
Californie (Basse-),	La Paz.

Le Mexique est parcouru par de très-hautes montagnes qui font suite aux Cordillères de l'Amérique du Sud et qui vers le N. se lient aux montagnes Rocheuses. Cette chaîne, dans le Mexique, prend successivement les noms de Cordillère d'Oaxaca, Cordillère d'Anahuac, Sierra Madre, S. de Acha, S. de los Mimbres, S. de las Gruellas, S. Verde. Les sommets les plus hauts sont le Popocatepetl (5258m), le Citlaltepetl (5308m), le Cofre-de-Perote (4927m), etc. Le Popocatepetl est un volcan en activité; on compte encore 4 autres volcans : Orizaba, Tustla, Jorullo, Colima. Ce pays est mal arrosé, sauf vers le N.: le Bravo-del-Norte, le Colorado, le Rio Grande-de-Santiago, le Verde, en sont les fleuves principaux. Il a un grand nombre de lacs : les principaux sont ceux de Chapalla, Patzenaro. Ses mines d'or et d'argent sont très-riches, surtout dans les mont. d'Anahuac, de Méchoacan, de la Sonora, de l'Oaxaca: on y trouve aussi beaucoup d'étain, de plomb, de cuivre, de fer, de zinc, d'antimoine, d'arsenic et surtout de mercure; du sel gemme, de la houille, etc. Quant à la fertilité du sol et au produit, il faut distinguer 3 zones, les terres torrides (au bord des deux mers et jusqu'à la hauteur de 300m), les tempérées (à mi-côte et jusqu'à env. 2000m), et les froides (à partir de cette dernière hauteur). Les 1res fournissent toutes les denrées tropicales, mais sont extrêmement malsaines; les 2es, chaudes encore, sont très-fertiles, et il y règne un printemps presque perpétuel; mais le ciel y est toujours brumeux; les 3es produisent encore, mais beaucoup moins. Les principales plantes particulières au Mexique sont : l'igname, le cactus à cochenille, le maguey, la vanille, le sassafras, divers arbres propres à l'ébénisterie ou à la teinture, des plantes à résine, parmi lesquels le *copaïfera officinalis* et le *toluifera balsamum*. Il était défendu jadis d'y cultiver la vigne et l'olivier. On élève de grands troupeaux de bétail de toute race, et une grande quantité de chevaux; il s'en trouve aussi beaucoup à l'état sauvage. Dans les forêts se voient le jaguar et le couguar, l'ours mexicain, le bison, le bœuf musqué, l'apaxa, l'antilope dit *berendos*, etc. Peu d'industrie et de commerce. Quatre races habitent auj. le Mexique (blancs, indiens, noirs et sang mêlé). On n'y professe d'autre religion que le Catholicisme : un archevêque et 9 évêques y sont à la tête du clergé. On y parle 20 langues au moins, dont 14 ont des dictionnaires et des grammaires. — L'histoire du Mexique renferme trois grandes périodes : 1° la période antérieure à la conquête du Mexique par Cortez; 2° la période coloniale: 3° la période d'indépendance. Pendant la 1re beaucoup de peuples probablement se sont succédé sur le vaste territoire du Mexique : les principaux furent les Toltèques, qui paraissent être les plus anciens; puis les Chichimèques et les Aztèques : ces derniers avaient pour capitale Ténochtitlan ou Mexico, qu'ils fondèrent en 1325, et étendaient leur suzeraineté sur presque tous les autres peuples du Mexique; les Chapanèques, qui avaient soumis les Zoques, les Tzendanes, les Quelènes (capit., Chiapa); les Totonaques, puissants dans le Méchoacan (capit., Zintzontzan); les Zapotèques (capit., Oaxaca). A côté de l'empire de Mexico s'élevaient néanmoins deux empires rivaux, bien que moins puissants, ceux de Tezcuco et de Tlacopan. Tous ces peuples étaient arrivés à un degré de civilisation remarquable, surtout les Aztèques; ils connaissaient l'architecture, la peinture, la sculpture, l'astronomie, faisaient des routes et des canaux, et avaient une écriture hiéroglyphique. Les antiquités mexicaines, restes de cette époque, sont encore nombreuses malgré la grande destruction qu'en firent les Espagnols, et elles sont très-curieuses (*V.* PALENQUE). — La 2e période s'ouvre par le débarquement de Cortez. En moins de deux ans, de 1519 à 1521, il fit la conquête de l'État de Mexico, sur lequel Montézuma régnait depuis 1503. Cette conquête fut bientôt suivie de celle de tout le reste du pays. L'Espagne en fit une vice-royauté dans laquelle fut compris aussi le Guatemala. La population indigène, accablée par la barbarie et la cupidité des conquérants, épuisée par des travaux excessifs, livrée aux supplices par l'Inquisition, décrut rapidement, malgré les efforts de Las Casas pour adoucir son sort. L'exploitation du pays se borna presque à la recherche des métaux précieux : aussi le Mexique a-t-il fourni immensément d'or et d'argent à l'Espagne : Acapulco, sur l'Océan Pacifique, était le lieu où venaient se rendre toutes les richesses, qu'on expédiait ensuite en Europe sur des galions. — La 3e période commence en 1810. Il y eut d'abord trois tentatives inutiles d'indépendance : sous Hidalgo, 1810; sous Morelos, 1815; sous Mina, 1816; en 1821, Augustin Iturbide, général de l'armée royale, passa aux insurgés, battit le vice-roi Apodaca, s'empara de Mexico et se fit proclamer *empereur* en 1822, sous le nom d'Augustin I, mais il fut renversé dès l'année suivante, et le Mexique se constitua en république fédérative : la victoire de Tampico, gagnée en 1829 sur les troupes de Ferdinand VII, assura son indépendance. Mais depuis cette époque, le pays n'a cessé d'être déchiré par des dissensions intestines : une foule d'ambitieux se sont succédé à la présidence, se renversant ou s'égorgeant les uns les autres : Vittoria (1824), Pedrazza et Guerrero (1828), Bustamente (1829 et 1836), Santa-Anna (1832), Parèdes (1841 et 1846), Santa-Anna, de nouveau (1843, 1847 et 1853). Ce dernier avait réussi un moment à restaurer l'autorité; mais il fut renversé de nouveau en 1855, et depuis le pays est resté livré à la plus déplorable anarchie : plusieurs partis, les fédéralistes et les unitaires, le parti clérical et le parti libéral, s'y disputaient le pouvoir avec acharnement. Aux maux de la guerre civile sont encore venus se joindre ceux de la guerre extérieure : en 1838, les mauvais traitements dont les Français étaient l'objet au Mexique durent être châtiés par le bombardement de St-Jean d'Ulloa et de la Vera-Cruz; en 1846, la sécession du Texas, qui s'annexa aux États-Unis, amena une guerre avec cette puissance, à la suite de laquelle le Mexique, partout vaincu, fut forcé de signer à Guadaloupe un traité qui lui enlevait le territoire à l'E. du Rio-del-Norte, le Nouv.-Mexique et la Nouv.-Californie (2 févr. 1848). En 1861, sous la présid. de Juarez, les spoliations dont les Européens avaient à souffrir déterminèrent la France, l'Angleterre et l'Espagne à s'unir pour exiger des réparations. La France ne se tint pas satisfaite de celles qui furent offertes, et entreprit seule une guerre à la suite de laquelle Maximilien d'Autriche fut élu empereur. Mais les Français s'étant retirés, ce prince fut vaincu et fusillé par Juarez, qui rétablit la république (1866). Prescott a écrit l'*Hist. de la conquête du Mexique*, 1842, et M. Th. de Bussière celle de l'*Empire mexicain*, 1863.

MEXIQUE (NOUV.-), anc. prov. du Mexique, **au N. de** l'État de Durango, à l'E. des Californies; **850 k. du N. au S. sur 156** de largeur moyenne; **61 547 h.; ch.-l.**,

Santa-Fé. Sol fertile, mais presque inculte. Innombrables troupeaux de bœufs et de chevaux. On exporte tabac, peaux de daims, chèvres et bisons, fourrures. — Cédé aux États-Unis en 1848 (*V.* la fin de l'art. préc.). Admis comme État dans l'Union en 1861.

MEXIQUE (Golfe du), portion la plus occidentale de l'Océan Atlantique, entre la côte mérid. de l'Union anglo-américaine au N. et l'Yucatan au S., communique à l'E. avec l'Atlantique par le canal de Bahama, et baigne à l'O. plusieurs États de la Confédération mexicaine : d'où son nom.

MEYER. *V.* MAYER.

MEYMAC, ch.-l. de c. (Corrèze), à 9 k. O. d'Ussel; 3237 h. Mines de houille.

MEYRUEIS, ch.-l. de c. (Lozère), à 21 kil. S. O. de Florac: 2200 hab. Aux env., grottes curieuses.

MEYSSAC, ch.-l. de c. (Corrèze), à 16 kil. S. E. de Brives; 2540 hab.

MEYZIEUX, ch.-l. de c. (Isère), à 33 N. E. de Vienne et à 12 kil. E. de Lyon; 950 hab. Huile de noix.

MÈZE, ch.-l. de c. (Hérault), à 31 k. S. O. de Montpellier; 4516 hab. Port sur l'étang de Thau. Eau-de-vie, verdet; huîtres.

MÉZEL, ch.-l. de c. (B.-Alpes), sur l'Alse, à 16 k. S. O. de Digne; 800 hab.

MÉZEN (le), la plus haute mont. des Cévennes dans le Vivarais, entre les dép. de l'Ardèche et la Hte-Loire, à 16 k. O. du Cheylard. Elle a 1754^m de haut.

MÉZENCE, *Mezentius*, roi des Tyrrhéniens, fameux par son impiété et ses cruautés, se fit chasser par ses sujets, se réfugia auprès de Turnus, roi des Rutules, et combattit avec lui contre Énée. Il perdit son fils Lausus qu'il chérissait, et fut tué lui-même par Énée en voulant le venger. Ce tyran se plaisait à faire mourir ses victimes en les attachant à des cadavres.

MÉZERAY (Eudes de), historien, né en 1610 à Ry, près d'Argentan, m. en 1683, était fils d'un chirurgien de village. Il fut quelque temps commissaire des guerres, et suivit en cette qualité l'armée de Flandre; puis il se fit homme de lettres et prit le nom du hameau de *Mézeray*, voisin du lieu de sa naissance. Il débuta par des pamphlets politiques. La composition de ce genre d'écrits l'ayant conduit aux études historiques, il conçut le projet d'écrire notre histoire, et s'enferma au collége de Sainte-Barbe où il travailla avec une ardeur qui mit sa vie en danger. Après plusieurs années d'un travail assidu, il publia sa grande *Histoire de France* (jusqu'à Louis XIII); elle parut en 3 vol. in-fol., à des époques assez éloignées, 1643, 1646 et 1651. Cet ouvrage lui fit bientôt une grande réputation : il fut nommé historiographe du roi, fut admis à l'Académie française dès 1649, et devint, après la mort de Conrart, secrétaire perpétuel de cette compagnie. Pendant les troubles de la Fronde, Mézeray se signala parmi les adversaires de Mazarin et écrivit contre le ministre nombre de pamphlets. A la paix, il revint à ses études historiques et rédigea un *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, qui mit le sceau à sa réputation : cet ouvrage, publié en 1668, en 3 vol. in-4, a été plusieurs fois réimprimé, notamment à Amsterdam, 1755, en 14 vol. in-12, avec une *Continuation* par Limiers, contenant les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Quoique historiographe du roi, Mézeray écrivait avec une indépendance qui lui devint funeste : Colbert, choqué de la manière dont il s'exprimait au sujet de l'origine des impôts, lui fit retirer une pension de 4000 livres qu'il recevait de la cour. Mézeray a le style clair, facile et nerveux, mais ce style a un peu vieilli. Son histoire est composée d'une manière assez intéressante; il mêle à ses récits des jugements libres et sévères, mais le plus souvent il n'a pas pris la peine de recourir aux sources; il ne peut par conséquent faire autorité. Outre son histoire, on a encore de lui un *Traité de l'origine des Français*, Amst., 1688. On lui attribue l'*Histoire de la Mère* (Marie de Médicis) *et du Fils* (Louis XIII).

MÉZIDON, ch.-l. de c. (Calvados), sur la Dive, à 22 kil. S. O. de Lisieux; 1144 h. Point de départ du chemin de fer de Caen à Tours.

MÉZIÈRES, *Maceriæ*, ch.-l. du dép. des Ardennes, sur la r. dr. de la Meuse, vis-à-vis de Charleville, à 233 kil. E. N. E. de Paris; 5605 hab. Place de guerre de 2e classe; direction d'artillerie; citadelle bâtie par Vauban, bibliothèque publique. Industrie assez active. — Mézières se forma autour d'un château bâti à la fin du IXe s.; elle était comprise dans l'anc. Rethelois. En 1214 et 1418, des Liégeois réfugiés vinrent augmenter sa population. L'armée de Charles-Quint, commandée par le comte de Nassau, l'assiégea en 1521, mais ne put la prendre : Bayard la défendait; une procession qui a lieu tous les ans le 27 sept. et dans laquelle on porte l'étendard de Bayard, rappelle le jour où les Impériaux levèrent le siége. Cette ville possédait une école de génie militaire, fondée en 1748 par Louis XV : elle a été transférée depuis à Metz. Les Prussiens la bombardèrent en 1815 : après un siége de 42 jours, elle obtint une capitulation honorable.

MÉZIÈRES, ch.-l. de c. (H.-Vienne), à 12 kil. O. de Bellac; 1400 hab.

MÉZIÈRES-EN-BRENNE, ch.-l. de c. (Indre), à 24 k. N. du Blanc; 1500 hab. Forges.

MEZIN, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne) sur la Gelize, à 13 kil. S. O. de Nérac; 1959 hab. Collége. Tanneries, papeteries; fabriques de bouchons de liége.

MÉZIRIAC (BACHET de). *V.* BACHET.

MEZZOFANTE (le cardinal Jos.), savant polyglotte, né à Bologne en 1774, m. à Rome en 1849, refusa en 1814 la place de secrétaire du collége de la Propagande que lui offrait le pape Pie VII, fut créé protonotaire apostolique par Grégoire XVI en 1831, bibliothécaire du Vatican en 1833, cardinal en 1838, et fut membre des congrégations de la Propagande, de l'Index et des Rites. Il est surtout célèbre par sa connaissance des langues; il parlait 50 idiomes différents, ce qui le fit surnommer *la Pentecôte vivante*. C'était du reste un homme plein de bonhomie et d'humilité.

MEZZOVO, v. de la Turquie d'Europe (Albanie), dans le pachalik et à 37 kil. N. O. de Janina; 7000 h. Elle a donné son nom aux monts *Mezzovo* (l'anc. *Pinde*), qui s'étendent sur la limite des sandjaks de Monastir et de Janina et pénètrent en Grèce. *V.* PINDE.

MIAKO, île du Japon. *V.* MIYAKO.

MIAMI, riv. des États-Unis, naît dans l'État d'Ohio, vers le centre, coule au S. O., traverse le comté de Miami, arrose Troy, Dayton, Miamisburg, Hamilton, et se jette dans l'Ohio, r. dr., à 30 kil. au-dessous de Cincinnati, après un cours d'env. 200 k. Un canal suit le cours de cette riv. dans une longueur de 100 k. env.

MIAOULIS (André), amiral grec, né à Négrepont en 1772, m. en 1835, commanda en chef la flotte des insurgés en 1822, battit les Turcs à Patras et dans le canal de Spetzia, mit le feu aux vaisseaux d'Ibrahim pacha à Modon en 1825, mais ne put empêcher la chute de Missolonghi. Il refusa de combattre sous les ordres de lord Cochrane, dont il désapprouvait les plans, se retira à Poros et se mit en 1831 à la tête des Hydriotes révoltés contre le président Capo-d'Istria. Il n'échappa à un procès de haute trahison que par la mort du Président.

MICALI (Giuseppe), historien et archéologue, né à Livourne vers 1780, m. en 1844, est connu par un ouvrage important intitulé : *L'Italie avant la domination des Romains*, Florence, 1810, qui fut couronné par l'Académie de la Crusca, et que l'auteur refondit depuis sous le titre d'*Histoire des anciens peuples de l'Italie* (1832). Il a joint à cet ouvrage, sous le titre de *Monuments antiques*, une précieuse collection de gravures représentant les monuments les plus célèbres de l'Italie ancienne. Son *Histoire* a été traduite en français par Joly, Fauriel et Gence, avec notes et éclaircissements historiques par Raoul-Rochette, Paris, 1824, 4 vol. in-8 et atlas.

MICHAELIS (Jean Henri), savant orientaliste, né en 1668 dans le comté de Hohenstein, m. en 1738, professa d'abord la langue hébraïque à Leipsick, puis

se fixa à Halle, et y ouvrit des cours de grec, de chaldaïque, d'hébreu, de syriaque, de samaritain, d'arabe et de rabbinisme. Il alla en 1698 étudier l'éthiopien à Francfort sous la direction de Ludolf, occupa l'année suivante la chaire de grec à l'université de la même ville, puis devint inspecteur de la bibliothèque de l'Université de Halle, professeur de théologie et inspecteur du séminaire. On a de lui : *De accentibus Hebræorum prosaicis*, Halle, 1695; *De peculiaribus Hebræorum loquendi modis*, 1702; *De historia linguæ arabicæ*, 1706; *De Isaia propheta*, 1712; *De rege Ezechia*, 1717; *Biblia hebraica*, 1720, in-fol., édition fort estimée de la Bible, avec notes.—Son petit-neveu, J. David M., né à Halle en 1717, m. en 1791, fut appelé en 1745 à l'Université de Gœttingue par Munchhausen, fondateur de cet établissement, et y professa la philosophie jusqu'à sa mort. Il fut admis en 1751 à l'Académie de Gœttingue, devint secrétaire, puis directeur de cette société, et fut aussi chargé des fonctions de secrétaire et de directeur du séminaire philologique. Appliquant une immense érudition à l'explication des Écritures, il a fait servir à l'interprétation de la langue morte des Hébreux les langues chaldaïque, syriaque et arabe. Ses principaux ouvrages sont : *Jugement sur les moyens dont on se sert pour entendre l'hébreu*, Gœttingue, 1757; *Grammaire chaldaïque*, 1771; —*syriaque*, 1784; *Spicilegium geographiæ hebræorum*, 1769-80; *De Chronologia Mosis*, 1769; *Droit mosaïque*, 1770-75; *Introduction à la lecture du Nouveau Testament*, 1750, 1787, etc; — *à la lecture de l'Ancien Testament*, 1787 (resté incomplet); *Traduction* (allem.) *de l'Anc. Testament*, 1769-85, 13 v. in-4; — *du Nouveau Testament*, 1788-92, 6 v. in-4; *Nouv. Bibliothèque orientale*, 1786-91, 8 v. in-8. Il a aussi composé quelques ouvrages philosophiques, entre autres : *De l'influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, en allemand, 1762, trad. en français par Mérian; *Morale philosophique*, 1792. Ce savant était associé de notre Acad. des Inscriptions et membre de la Société royale de Londres.

MICHALLON (Claude), sculpteur, né à Lyon en 1751, m. en 1799, était élève de Coustou. Il remporta le grand prix de sculpture, alla à Rome, y éleva un tombeau en marbre à Drouais, peintre d'histoire, son ami, et fut chargé pendant la Révolution d'exécuter les statues colossales qui servaient aux fêtes nationales. Parmi ses ouvrages on remarque son buste de Jean Goujon. Sa dernière œuvre fut le modèle d'une statue de Caton d'Utique. On lui doit divers modèles de belles pendules en bronze qui furent fort recherchées dans leur temps, entre autres *Psyché et l'Amour*.—Son fils, Achille Etna M., né à Paris en 1796, m. prématurément en 1822, promettait un grand peintre. Ses principaux tableaux sont : *Roland à Roncevaux; OEdipe et Antigone près du Temple des Euménides. le Combat des Lapithes et des Centaures; les Ruines du Cirque; Vue des environs de Naples*.

MICHAU (Code). *V.* MARILLAC (Michel de)

MICHAUD (Joseph), littérateur, membre de l'Académie Française, né en 1767 à Albens (Savoie), m. en 1839, vint à Paris en 1791, écrivit dans plusieurs journaux monarchiques, fut forcé de se cacher en 1792, fut arrêté en 1795 (au 13 vendémiaire) et condamné à mort pour avoir professé des doctrines royalistes dans *la Quotidienne*, journal dont il était le fondateur, mais parvint à se dérober à l'exécution du jugement, qui fut révoqué l'année suivante. Il se rallia à l'Empire, célébra le mariage de Napoléon et la naissance du roi de Rome, et fut admis à l'Académie en 1812. Sous la Restauration, il fut nommé censeur des journaux, puis devint directeur-propriétaire de *la Quotidienne*. On doit à Michaud plusieurs ouvrages d'histoire. Le plus important et le plus estimé est l'*Histoire des Croisades*, 1811-22, 5 vol. in-8 (dont la meilleure édition est celle de 1841, 6 vol. in-8). Il publia en outre, comme pour compléter cette histoire, la *Bibliothèque des Croisades*, 4 v. in-12, et sa *Correspondance d'Orient* (1833-35), recueil de lettres qu'il avait écrites dans un voyage entrepris à 62 ans pour visiter les lieux qui avaient été le théâtre des croisades. On a encore de lui une *Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Mysore*, 1801; quelques poëmes, dont le meilleur est *le Printemps d'un proscrit*, écrit pendant son exil, en 1803; et plusieurs brochures politiques, entre autres l'*Histoire des quinze semaines ou des Cent Jours*, 1815, qui eut une vogue momentanée. Il a publié, avec Poujoulat, une collection de *Mémoires pour servir à l'hist. de France depuis le* XIII*e s.* (32 v. in-8, 1836 et ann. suiv.), et a fondé avec son frère la *Biographie universelle*. Il est aussi un des fondateurs de l'*Institut historique*. — Son frère, connu sous le nom de *Michaud jeune*, 1772-1858, se signala par l'ardeur de son royalisme. D'abord officier d'infanterie, il se fit en 1797 imprimeur et fut en même temps un des agents secrets de Louis XVIII. Il dirigea la publication de la *Biographie universelle*, qui parut de 1811 à 1828, en 52 vol. in-8, ainsi que celle du *Supplément*, qui parut depuis 1834 jusqu'à sa mort; il fut aussi l'éditeur de la *Biographie des hommes vivants*, et rédigea lui-même pour ces ouvrages nombre d'articles qui sont empreints d'un esprit de parti bien prononcé.

MICHAULT (P.), poëte du XV*e* siècle, né, à ce qu'on croit, en Franche-Comté, fut attaché au duc de Charolais (Charles le Téméraire), et mourut vers 1467. On a de lui, entre autres écrits : *le Doctrinal du temps présent*, Bruges, sans date, réimprimé sous le titre de : *Doctrinal de court, par lequel on peut estre clerc sans aller à l'escole*, Genève, 1522, ouvrage en prose mêlé de vers, et la *Danse des Aveugles*, Paris, 1506.

MICHAUX (André), voyageur et botaniste, né en 1746 à Satory, près de Versailles, m. en 1802, explora successivement l'Angleterre, l'Auvergne, les Pyrénées, l'Espagne, la Perse, où il resta deux ans (1782-4), et d'où il rapporta de magnifiques collections; la partie méridionale des États-Unis, les îles Lucayes, la baie d'Hudson et le Canada, l'île de France et les côtes de Madagascar; il mourut de la fièvre dans cette dernière île. On a de lui : *Histoire des chênes de l'Amérique septentrionale*, 1801; *Flora boreali-americana*, avec planches dessinées par Redouté. —Son fils, François, m. en 1857, a publié de 1810 à 1813 *les Arbres forestiers de l'Amérique du Nord*.

MICHÉE, dit l'*Ancien*, prophète juif, vivait à Samarie dans le IX*e* s. avant J.-C. Achab, roi d'Israël, voulant décider Josaphat, roi de Juda, à s'unir à lui pour faire la guerre à Ramoth de Galaad, engagea ce prince à consulter Michée. Le prophète ne craignit pas de détourner Josaphat de ce projet en lui prédisant la dispersion de l'armée d'Israël et la mort d'Achab. Ce roi furieux le fit jeter dans les fers, mais bientôt il périt lui-même, selon la prophétie de Michée, tué à Ramoth de Galaad, dans un combat contre les Syriens. — Michée, l'un des petits prophètes, né dans une bourgade de la tribu de Juda, prophétisa sous Jonathan, Achaz et Ézéchias, c.-à-d. de 752 à 694 av. J.-C., prédit la captivité des 10 tribus et annonça que le Sauveur naîtrait à Bethléem.

MICHEL (S.), archange, dont le nom signifie *Quis ut Deus?* Il est le chef des bons anges qui forment la milice céleste : c'est lui qui précipita dans l'abîme les anges rebelles. Les peintres le représentent avec un casque éclatant, tenant à la main une lance d'or ou une épée flamboyante et foulant aux pieds le démon, figuré par un dragon. L'Église le fête le 29 sept.—La France a pris S. Michel pour patron : Louis XI créa en son honneur l'ordre célèbre de St-Michel (*V.* ci-après). Cet ange est aussi en grande vénération en Russie.

MICHEL I, RHANGABÉ, *le Curopalate*, empereur grec, gendre de l'empereur Nicéphore, avait, par sa conduite dans plusieurs emplois élevés, conquis l'affection des Grecs, lorsque Nicéphore mourut en 811 : il fut appelé d'une voix unanime à lui succéder. Il commença par secourir les veuves et les enfants des soldats moissonnés dans les guerres contre les Sarrasins et les Bulgares, et réprima les excès des Ico-

noclastes qui, sous le règne précédent, avaient cruellement persécuté les orthodoxes; mais il fut attaqué peu après et défait par les Bulgares. Rappelé dans Constantinople par de nouveaux troubles, il laissa le commandement à Léon l'Arménien; mais celui-ci se fit proclamer empereur (813), et relégua Michel dans l'île de Proté, où il prit l'habit religieux; il y vécut 33 ans, jusqu'en 846. — II, *le Bègue*, né à Amorium en Phrygie, était le favori de Léon l'Arménien, qui le fit patricien. Accusé d'avoir conspiré, il fut jeté en prison; mais, l'empereur ayant été assassiné, il sortit de sa prison pour monter sur le trône (820). Cruel envers les orthodoxes et lâche envers l'ennemi extérieur, il se laissa enlever par les Sarrasins la Crète, la Pouille, la Calabre et la Sicile. Il mourut par suite d'excès. — III, *l'Ivrogne*, né en 836, succéda en 842 à son père Théophile, sous la régence de sa mère Théodora. Bardas, son oncle, qu'il avait nommé césar, s'empara de son esprit, et l'excita à persécuter sa mère; mais Bardas fut peu après disgracié lui-même et mis à mort. Michel eut à repousser en 866 les Russes, qui étaient venus assiéger Constantinople. Basile le Macédonien, que Michel avait associé à l'empire, le fit périr pour régner à sa place (867). Sous le règne de ce prince, commença le schisme des églises grecque et latine, par la nomination du patriarche Photius, en 858. — IV, *le Paphlagonien*, né en Paphlagonie, fut d'abord un homme obscur. L'impératrice Zoé, qui l'aimait, se servit de lui pour se défaire de l'empereur Romain, son époux, et le plaça sur le trône. Incapable de gouverner, il abandonna le soin des affaires à l'eunuque Jean, son frère. Cependant, il fit la guerre avec succès contre les Sarrasins et les Bulgares. En 1041, poursuivi par ses remords, il prit l'habit religieux; il mourut la même année. — V, *Calaphate* ou *Calfate*, était fils d'un calfateur de vaisseaux et neveu de Michel IV, auquel il succéda en 1041. Craignant les intrigues de l'impératrice Zoé, il l'exila; mais le peuple se souleva contre lui : on lui creva les yeux, et on l'enferma dans un monastère (1042). — VI, *Stratiotique* (c.-à-d. *guerrier*), était un vieux général que l'impératrice Théodora choisit pour successeur (1056). Afin d'acquérir l'appui du sénat et du peuple, il choisit dans leur sein les gouverneurs et les principaux officiers de l'empire : les officiers de l'armée, irrités de cette préférence, se révoltèrent et prirent pour chef Isaac Comnène. Michel abdiqua (1057), et mourut dans l'obscurité. — VII, *Parapinace*, ainsi appelé du nom d'une fausse mesure qu'il employait pour vendre le blé au peuple, fils aîné de Constantin Ducas, fut proclamé en 1067. Romain Diogène, qu'Eudoxie, sa mère, avait épousé, se fit proclamer empereur; mais, l'usurpateur ayant été fait prisonnier par les Turcs en 1071, Michel remonta sur le trône; il le perdit encore en 1078 et fut chassé de Constantinople par Nicéphore Botoniate, le meilleur de ses généraux, qu'il avait outragé. Il fut enfermé dans un monastère, puis nommé évêque d'Éphèse. — VIII, *Paléologue*, d'une des plus illustres familles d'Orient et chef de la dynastie des Paléologues. Régent de l'empire durant la minorité de Jean Lascaris, empereur de Nicée, il se fit proclamer lui-même en 1260 et fit crever les yeux à son pupille. Il réussit en 1261, à reprendre Constantinople sur Baudouin II et y rétablit le siége de l'empire. Il fit plusieurs expéditions heureuses en Grèce et dans l'Archipel, traita avec les Turcs, les Bulgares, et employa tous ses efforts pour faire cesser le schisme qui séparait l'église d'Orient de celle d'Occident. Il m. en 1282, dans une expédition contre la Thrace. Il eut pour *principal* ministre George Acropolite et pour successeur son fils Andronic II.

MICHEL ROMANOV, czar de Russie. *V.* ROMANOV.

MICHEL (Ordre de St-), ordre militaire institué par Louis XI à Amboise, le 1er août 1469, en l'honneur de S. Michel, patron de la France. Le nombre des chevaliers était d'abord limité à 36; il fut dans la suite élevé à 100; ils devaient tous être gentilshommes; le roi en était grand maître; ils portaient un collier formé de coquilles d'argent, réunies par une chaînette d'or, d'où pendait une médaille représentant l'archange S. Michel terrassant le dragon, avec cette devise : *Immensi tremor Oceani*. La décoration consistait en une croix d'or à 8 pointes émaillée de blanc, cantonnée de 4 fleurs de lis d'or, chargée en cœur d'un S. Michel. Un chapitre de l'ordre se tenait chaque année, la veille de la St-Michel, au Mont-St-Michel, près d'Avranches. En 1588, Henri III joignit cet ordre à celui du St-Esprit. Exclusivement destiné dans l'origine à la haute noblesse, cet ordre finit par être accordé aux gens de lettres, de robe, de finance et aux artistes célèbres. Rétabli sous la Restauration, il a cessé d'exister de fait en 1830.

MICHELADE, nom donné à un massacre des Catholiques par les Protestants qui eut lieu à Nîmes le 29 sept. 1567, jour de la St-Michel.

MICHEL-ANGE BUONAROTTI, peintre, sculpteur et architecte du premier ordre, né en 1475 au château de Caprèse, près d'Arezzo en Toscane, d'une famille ancienne, mort en 1564, annonça dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour les arts. Placé chez Dominique et David Ghirlandajo, les peintres les plus célèbres de l'époque, il les quitta dès l'âge de 15 ans, étant déjà supérieur à ses maîtres. Laurent de Médicis, *le Magnifique*, lui assigna peu de temps après un logement dans son palais, et le traita comme son fils. La mort le priva bientôt de ce noble protecteur; mais déjà sa réputation était établie : parmi ses morceaux de sculpture, on admirait à Mantoue le *Cupidon endormi*, à Rome le *Bacchus*, que plus tard Raphaël attribua, à cause de son extrême perfection, à Phidias ou à Praxitèle, et *Notre-Dame de Pitié*, groupe fameux qu'on voit à St-Pierre; parmi ses tableaux, la *Ste-Famille* et le grand carton de la *Guerre de Pise* (à Florence). Jules II fixa Michel-Ange à Rome et le chargea d'édifier son mausolée : quoique inachevé, ce monument est un de ses chefs-d'œuvre; à la même époque, il peignit à fresque, pour la grande voûte de la chapelle Sixtine, *le Jugement dernier*, composition non moins admirable en son genre que la précédente : il y travailla 8 ans. Il jouit également de la faveur des papes Léon X, Paul III et Jules III. Il ne commença que vers 40 ans à s'adonner à l'architecture, et ne tarda pas à y surpasser tous ses rivaux. Nommé en 1546, à 72 ans, architecte de la basilique de St-Pierre, il réforma les plans de ses prédécesseurs et mit le sceau à sa réputation en donnant le dessin de la *Coupole*, le plus bel ouvrage de l'architecture moderne. Il y travaillait encore lorsqu'il mourut. Outre la basilique de St-Pierre il construisit à Rome le palais des Conservateurs, le Musée capitolin et la place du Capitole, avec sa belle montée. Tous s'accordent à placer Michel-Ange au premier rang comme peintre, comme sculpteur et comme architecte; on ne se lasse pas d'admirer son *Jugement dernier*, sa statue colossale de *Moïse* (destinée au mausolée de Jules II), dans l'église de St-Pierre-aux-Liens, et enfin sa magnifique coupole; il est considéré comme le plus parfait et le plus savant des dessinateurs, ce qu'il faut attribuer à l'étude approfondie qu'il avait faite de l'anatomie en disséquant lui-même. On trouve des beautés de tous les genres dans ses ouvrages; cependant ce qui s'y fait remarquer surtout, c'est le grandiose, l'austérité, la fermeté, la noblesse. Michel-Ange était aussi poëte : on a de lui des *Poésies légères* (stances, sonnets, etc.), publiées en 1623 par son petit-neveu, Michel-Ange Buonarotti, dit *le Jeune* (1568-1646), poëte lui-même, auteur de *la Fiera*, de *la Tancia*, coméd. estimées. Les poésies de Michel-Ange ont été trad. en français par Varcollier, Paris, 1825, et par Lannau-Rolland, 1859. Plusieurs manuscrits, ainsi qu'une vaste correspondance de Michel-Ange, ont été récemment retrouvés et ont été publ. à Florence en 1862. Ce grand artiste n'avait d'autre passion que son

art. toujours sérieux et méditatif, il était insensible à la richesse et aux aisances de la vie, austère dans ses mœurs, religieux et charitable. Sa *Vie* a été écrite par Vasari (dans ses *Vies des peintres*), par Condivi, Rome, 1533 (trad. par Hauchecorne, 1783), par Quatremère de Quincy, 1835, et, en allemand, par Hermann Grim, 1860.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES OU DES BAMBOCHES (M. A. CERQUOZZI, dit), peintre, né à Rome en 1600, m. en 1660, se fit remarquer dès l'âge de 13 ans par son talent pour le dessin. Il s'appliqua d'abord à peindre des batailles, des naufrages, des sujets historiques; mais la renommée que Pierre de Laar dit le Bamboche s'était acquise dans un genre moins sérieux le décida à suivre la manière de cet artiste, ce qui lui fit donner le surnom de *Michel-Ange des Bamboches*. On cite parmi ses nombreux ouvrages les tableaux qu'il exécuta pour le cloître de St-André delle Grotte à Rome, où il a retracé quelques traits de la vie de S. François de Paule; *le Départ d'un courrier de l'armée; S. Jean prêchant dans le désert; la Place du marché de Naples*, où des lazzaroni applaudissent à une harangue de Mazaniello: une *Troupe de charlatans*, au Louvre.

MICHELI, famille qui a fourni plusieurs doges à Venise. Le plus connu, Dominique M., doge de 1116 à 1130, alla en 1120 porter des secours à Baudoin II, roi de Jérusalem, battit la flotte du sultan près de Joppé et contribua beaucoup à la prise de Tyr en 1124.

MICHELOZZI (MICHELOZZO), architecte et sculpteur florentin, né vers 1400, m. vers 1468, était l'ami de Cosme de Médicis et le suivit dans son exil à Venise (1433). Élève de Brunelleschi pour l'architecture et de Donato pour la sculpture, il a élevé et orné un grand nombre de monuments, dont les principaux sont: le couvent de St-Marc, à Venise; le palais de Médicis, auj. Ricardi, à Florence; la chapelle des Médicis à Ste-Croix dans la même ville; la villa Mozzi, à Fiesole; la villa Orsi, à Careggi. On lui doit aussi les réparations du vieux palais de Florence.

MICHIGAN, un des grands lacs des États-Unis, dans l'État de Michigan, entre le lac Supérieur à l'O. et le lac Huron à l'E., par 41° 30'-45° lat. N. et 87° 30'-89° 50' long. O., n'a pas moins de 500 kil. sur 160, avec une profondeur moyenne de 275^m; les plus gros vaisseaux y naviguent. La rivière de Michillimackinac l'unit au lac Huron.

MICHIGAN, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, sur la frontière septentrionale, entre les lacs Supérieur au N., Érié à l'O. et Huron à l'E., les États d'Ohio et d'Indiana au S. et de Wisconsin à l'E., a 580 k. sur 310 et compte plus de 400 000 h.; ch.-l., Détroit, puis Langsing (1847). Il doit son nom au lac Michigan qui le borne à l'O. Climat tempéré, salubre, quoique humide et un peu froid. Gibier et poisson en abondance. — Les Hurons occupaient jadis cette contrée; ils en furent chassés par les Iroquois. Les Français la colonisèrent au XVIIe s.: ils y fondèrent la ville de Détroit; à la suite des guerres du Canada, ils cédèrent, en 1763, le pays aux Anglais, qui, en 1796, furent obligés de l'abandonner aux États-Unis. Érigé en territoire en 1805, le Michigan fut admis dans l'Union comme *État* en 1836.

MICHILLI-MACKINAC, nom donné à une île située dans le détroit qui unit les lacs Huron et Michigan, et à ce détroit lui-même. Ce nom, qui signifie *grande tortue*, lui a été donné à cause de la forme de l'île.

MICHOL, fille de Saül, épousa David et favorisa sa fuite quand il était menacé par la fureur du roi; mais, l'ayant raillé plus tard de ce qu'il dansait devant l'arche, elle fut, en punition, frappée de stérilité.

MICIPSA, fils de Massinissa, roi des Numides, hérita des États de son père avec ses deux frères, Gulussa et Manastabal, qui moururent avant lui et le laissèrent seul maître. Il gouverna sous la protection de Rome, et partagea en mourant son empire entre ses fils Hiempsal et Adherbal, et Jugurtha, son neveu. Il avait régné 30 ans, de 149 à 119 av. J.-C.

MICKIEWICZ (Adam), poëte polonais, né en 1798 en Lithuanie, d'une famille noble, mais pauvre, m. en 1856, était professeur à l'école de Kowno lorsqu'il fut incarcéré, puis exilé en Russie à cause de son esprit d'indépendance (1824). Il fit paraître à St-Pétersbourg en 1828 le poëme de *Konrad Wallenrod*, qui contribua à réveiller dans la jeunesse polonaise le sentiment national; obtint l'année suivante la permission de voyager à l'étranger, visita l'Allemagne, la France, l'Italie; ne put prendre part, en 1830, à la révolution de la Pologne, mais anima l'ardeur de ses compatriotes par son *Ode à la jeunesse;* vint à Paris en 1831, y fit paraître de nouvelles poésies et y composa le *Livre des pèlerins polonais*, où il peint les malheurs de sa patrie, ainsi que *Monsieur Thadée*, tableau fidèle des mœurs de la Lithuanie. Il fut appelé en 1840, à une chaire de littérature slave au Collége de France, mais il se fit suspendre au bout de quelques années, pour avoir fait de sa chaire une tribune politique. Il fut néanmoins nommé bibliothécaire à l'Arsenal et chargé en 1855 d'une mission en Orient: il mourut pendant cette mission, à Constantinople, atteint du choléra. Comme poëte, ses compatriotes l'égalent à Byron et à Goethe. Ses *Œuvres* ont été réunies à Paris en 8 vol. in-8 (1838 et ann. suiv.). Longtemps proscrites en Russie, elles y ont été autorisées après sa mort par l'empereur Alexandre II. La plupart ont été traduites en français: le *Livre des pèlerins*, par M. de Montalembert, les autres par M. Chr. Ostrowski. Une statue lui a été élevée par ses compatriotes et une souscription nationale a pourvu, après sa mort, aux besoins de sa famille. Mickiewicz avait dans ses dernières années embrassé le *Messianisme*, nouvelle doctrine religieuse, qu'il prêcha avec plus de ferveur que de succès.

MICON, peintre grec du Ve s. av. J.-C., peignit avec Polygnote le portique du *Pœcile*, à Athènes, et décora le temple de Thésée. On lui reprochait d'avoir représenté, dans un tableau de la bataille de Marathon, les Perses d'une taille plus élevée que les Grecs.

MICRONÉSIE (c.-à-d. *Petites îles*), nom sous lequel on a désigné une des divisions de l'Océanie, celle qui réunit les plus petites îles. *V.* OCÉANIE.

MIDAS, roi de la partie de la Phrygie où coule le Pactole. Bacchus, qu'il avait accueilli dans ses États, promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait: Midas demanda le pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucherait; son vœu fut exaucé; mais bientôt, voyant se transformer ainsi, sous sa main, même les mets qu'il portait à sa bouche, il reconnut l'imprudence de sa demande. Le dieu, pour le délivrer de ce funeste don, le fit baigner dans le Pactole, qui depuis, dit-on, roula de l'or dans ses flots. On raconte aussi que Midas ayant préféré Pan à Apollon dans le combat de la lyre et de la flûte, le dieu irrité changea ses oreilles en oreilles d'âne. Midas réussit à cacher à tous cette difformité, excepté à son barbier, qui, ne pouvant garder le secret, le confia à la terre, après y avoir creusé un fossé qu'il se hâta de combler; mais à cette place crûrent des roseaux qui, au moindre souffle du vent, trahissaient le secret en répétant les paroles du barbier:

Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

MIDDELBOURG, *Medioburgum*, v. jadis forte du roy. de Hollande (Zélande), dans l'île de Walcheren, à 136 kil. S. O. d'Amsterdam; 18 000 hab. Un canal de 2 kil., au bout duquel se trouve le petit port de Ramkens, la met en communication avec l'Escaut. Quelques belles rues, places spacieuses, 5 ou 6 monuments: l'hôtel de ville, l'hôtel du gouvernement, celui des anc. Compagnies des Indes occidentales et orientales, l'arsenal, la fonderie, la bourse, etc. Académie de peinture, sculpture et architecture; bibliothèque, musée, cabinet d'histoire naturelle; industrie: savon, vinaigre; fonderies en cuivre: tannerie, passementeries, etc. Commerce actif de sel et de grains. — Middelbourg tire son nom de sa situation au *milieu* de l'île de Walcheren; son importance ne

date que du XIIe siècle; elle eut le titre d'évêché pendant 13 ans (1561-74). Prise aux Espagnols par les confédérés en 1574; par les Français en 1795. Comprise d'abord dans le dép. français de l'Escaut, elle devint ensuite le ch.-l. de celui des Bouches-de-l'Escaut. Les Anglais l'occupèrent un instant en 1809. Depuis, les fortifications ont été démolies.

MIDDLESEX, comté d'Angleterre, entre ceux d'Hertford au N., d'Essex à l'E., de Buckingham à l'O. et de Surrey au S., a pour ch.-l. Londres et pour autres lieux Uxbridge et Staine; 1 576 616 h. (non compris Londres). Quelques petites collines; plusieurs rivières : Tamise, Brent, Colne; sol argileux ou maigre, mais bien cultivé; jardins maraîchers d'un immense produit; nombreuses maisons de campagne. Industrie extraordinairement active.

MIDDLETON (CONYERS), écrivain anglais, né à Richmond en 1683, m. en 1760, embrassa l'état ecclésiastique, devint en 1717 docteur de l'Université de Cambridge et en 1723 bibliothécaire de cette université. Il eut de vifs démêlés avec Bentley, ainsi qu'avec plusieurs autres théologiens de son temps. Son principal ouvrage est une *Vie de Cicéron*, 1741, qui a obtenu un succès mérité, et qui a été trad. en français par l'abbé Prévost. On a de lui plusieurs autres écrits qui l'ont fait soupçonner d'incrédulité, *Lettre de Rome*, 1729 (il veut y démontrer la conformité du Catholicisme et du Paganisme); *Libres recherches sur le don des miracles*, 1748; *Examen d'un discours de Sherlock sur les prophéties*, 1750.

MIDDLETOWN, v. des États-Unis (Connecticut), sur le Connecticut, à 24 kil. S. d'Hartford; 6000 hab. Université (*wesleyenne*), fondée en 1831 et dirigée par les Méthodistes. Lainages, armes blanches et à feu, moulins à papier et à poudre, distilleries, etc.

MIDÉE, v. de la Grèce anc. (Argolide), au N. E. de Tirynthe. Les Spartiates y remportèrent sur les Arcadiens et les Argiens la victoire *sans larmes*, ainsi appelée parce qu'elle ne coûta pas un homme aux vainqueurs (367 av. J.-C.).

MIDI (Canal du), dit aussi *Canal du Languedoc* ou *des Deux-Mers*, canal qui, faisant suite à la Garonne, traverse tout le midi de la France et fait ainsi communiquer l'Atlantique avec la Méditerranée. Il commence dans le dép. de la Hte-Garonne, sur la r. dr. de la Garonne, à 2 kil. au-dessous de Toulouse; se dirige au S. E., entre dans le dép. de l'Aude, et, se portant ensuite à l'E., débouche près d'Agde dans l'étang de Thau (Hérault), qui communique avec la Méditerranée. Son développement est de 240 kil.; sa largeur est de 20m et sa profondeur de 2m; on y compte 100 écluses. — Ce canal est de la plus haute importance pour le commerce de la France méridionale. Le projet en fut formé sous François I et les premières études eurent lieu sous Henri IV; mais il ne fut exécuté que sous Louis XIV, grâce à l'appui de Colbert, au génie et au dévouement de Riquet et d'Andréossi. Décrété en 1666, le canal fut ouvert en 1681.

MIDI (Pic du), montagne de la chaîne des Pyrénées (B.-Pyrénées), à 40 kil. S. d'Oloron; 2880m de haut. Elle donne naissance au gave d'Ossau.—Autre montagne des Pyrénées, à 13 kil. S. de Bagnères de Bigorre, a env. 3000m de haut.

MIDIE, anc. royaume d'Irlande, réuni depuis à la Lagénie (Leinster), répond aux 2 comtés de *Meath*.

MID-LOTHIAN. *V.* LOTHIAN (MID-).

MIDOUZE, riv. de France, se forme à Mont-de-Marsan (Landes) par la réunion du Midou et de la Douze, et tombe dans l'Adour au-dessous de Tartas.

MIÉCISLAS I, duc de Pologne de 962 à 992, de la race des Piasts, se convertit en 965, à la persuasion de sa femme Dombrowska, fille de Boleslas I, roi de Bohême, et proscrivit l'idolâtrie dans ses États. Il fit hommage à l'emp. Othon pour ses provinces situées entre l'Elbe et l'Oder. — II, fils de Boleslas Chrobry et petit-fils du précéd., succéda à son père en 1025, perdit une partie des conquêtes faites par lui, et laissa établir aux dépens de ses possessions les principautés de Mecklembourg, de Brandebourg, de Holstein, de Lubeck, etc. Il tomba en démence par suite de ses débauches, et mourut en 1037.

MIEL (Jean), peintre flamand. *V.* MÉEL.

MIÉLAN, ch.-l. de cant. (Gers), à 13 kil. S. de Mirande; 2000 h. Commerce de moutons; vins.

MIEREVELT ou MIRVELT (Michel), peintre hollandais, né à Delft en 1567, m. en 1641, était fils d'un riche orfèvre et fut d'abord graveur. Après avoir cultivé le genre de l'histoire, il se consacra au portrait et se plaça au 1er rang dans ce genre. Quoiqu'il n'égale ni Van Dyck, ni le Titien, il jouit d'une brillante réputation et il la mérite : il observait finement la nature, peignait avec vigueur et rendait très-bien les caractères. Le Louvre possède de cet artiste 2 portraits d'homme et un portrait de femme.

MIÉRIS, famille de peintres hollandais très-distingués. — François M., né à Delft en 1635, m. en 1681, étudia sous Gérard Dow et ne tarda pas à devenir le meilleur élève de cet artiste; mais il abrégea ses jours en se livrant aux excès du vin. François est surtout remarquable par l'extrême fini de ses ouvrages : il reproduisait habilement le velours, le satin et les fourrures; son coloris est brillant, énergique, et sa touche moelleuse. Le nombre de ses tableaux est très-considérable. Le musée du Louvre possède de lui : une *Femme à sa toilette, servie par une négresse; Deux Dames prenant le thé dans un salon*, etc. — Guillaume M., fils du précédent, né à Leyde en 1662, m. en 1747, fut élève de son père, et annonça dès l'enfance le talent d'un maître. Après s'être livré au genre dans lequel son père s'était acquis tant de renommée, il étudia le genre de l'histoire et amassa une fortune considérable. Il savait avec une égale supériorité peindre le paysage, modeler en terre et en cire; mais il copiait trop mécaniquement la nature. On peut voir au Louvre 3 de ses tableaux : un *Jeune Garçon faisant des bulles de savon; le Marchand de gibier*; une *Cuisinière accrochant une volaille à sa fenêtre*. Parmi ses tableaux d'histoire, on cite : une *Ste Famille*, un *Triomphe de Bacchus* et un *Jugement de Pâris*. On connaît aussi de lui quatre *Vases*, sur lesquels il avait modelé des *Bacchanales*. — François M., dit *le Jeune*, fils et élève de Guillaume, né à Leyde en 1689, m. en 1763, a peint des intérieurs de ménage, des boutiques de fruitières et des magasins, où se trouvent de petites figures en harmonie avec les lieux; le dessin en est pur, le coloris agréable, et l'exécution fort soignée. Il a fait aussi de petits tableaux d'histoire et des portraits. Au talent de la peinture, il joignait la science de l'antiquaire et du numismate : il forma une collection considérable des archives et des chartes nationales. Il a donné, en hollandais : *Monnaies et Sceaux des évêques d'Utrecht*, Leyde, 1726; *Hist. des princes des Pays-Bas*, 1732-35 (c'est l'histoire métallique de ce pays); *Mémoire sur la féodalité du comté de Hollande*, 1743; *Grand Recueil des Chartes de Hollande, de Zélande et de Frise*, 1753-56; *Description et histoire de la ville de Leyde*, 1762-70.

MIGNARD (Nicolas), peintre et graveur, né en 1608, à Troyes en Champagne, mort en 1668, visita l'Italie, puis s'établit à Avignon, où il peignit pour un amateur *les Amours de Théagène et de Chariclée*, et où il se maria, ce qui le fait surnommer *Mignard d'Avignon*. Appelé à Paris par Mazarin, il fut chargé par Louis XIV de décorer plusieurs appartements du rez-de-chaussée des Tuileries. Il fut reçu à l'Académie en 1663 et en devint recteur. Ses compositions sont ingénieuses, ses attitudes gracieuses et son coloris brillant. Il a laissé cinq planches gravées d'après les peintures faites par Annibal Carrache pour la galerie Farnèse. — Pierre Mignard, frère du précéd., plus célèbre que lui, né à Troyes en 1610, mort en 1695, est nommé *le Romain* parce qu'il séjourna longtemps à Rome. Il fut rappelé d'Italie en France par Louis XIV, et peignit à fresque la coupole du Val-de-Grâce, ainsi que la petite ga-

lerie de Versailles. Après la mort de Lebrun, avec lequel il était en hostilité, il fut nommé premier peintre du roi et directeur de l'Académie de peinture. Il excellait dans le portrait et était le meilleur coloriste de son temps. Parmi ses nombreux ouvrages, on admire les portraits d'*Urbain VIII*, d'*Alexandre VII*, du *Doge de Venise*, du *Grand Dauphin*, de *Mme de Maintenon*, surtout *la Vierge présentant une grappe à l'Enfant Jésus*, *S. Luc peignant la Vierge*, une *Ste Cécile*, et *S. Charles donnant la communion à des mourants*. On estime aussi 12 dessins qu'il fit pour le cardinal Du Plessis d'après les tableaux d'Annibal Carrache, et qui sont auj. au musée du Louvre. P. Mignard se distingue par le naturel, la vérité de l'expression; son pinceau est moelleux et a de la grâce, mais aussi une certaine mollesse et une certaine afféterie.

MIGNON (Abraham), peintre de fleurs, né en 1639 à Francfort-sur-le-Mein, m. en 1679, était élève de David de Heem. Ses tableaux dessinés avec précision, peints avec patience, se distinguent par une imagination inventive, un agencement plein de goût, un coloris vigoureux; mais on y trouve un peu de roideur. Le Louvre possède 5 beaux tableaux de lui.

MIGNONS, favoris du roi Henri III, compagnons de ses débauches : tels étaient Quélus, Maugiron, St-Mégrin, Joyeuse, Épernon, St-Luc, Livarot, etc.

MIGNOT (Jacq.), pâtissier-traiteur de Paris, est devenu célèbre par un trait satirique de Boileau :

> Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
> Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

Pour se venger, il fit imprimer une satire de Cotin contre Boileau et s'en servit comme d'enveloppe pour ses biscuits : il obtint ainsi la vogue et fit fortune.

MIGNOT (Étienne), docteur de Sorbonne, né en 1698 à Paris, m. en 1771, était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On a de lui : *Discours sur l'accord des sciences et des lettres avec la religion*, 1753; *des Droits de l'État et du prince sur les biens du clergé*, 1755; *Mémoires sur les libertés de l'Église gallicane*, 1756; *Histoire du démêlé de Henri II avec S. Thomas de Canterbéry*, 1756; *Hist. de la réception du concile de Trente*, 1756.

MIGNOT (l'abbé V.), abbé de Scellières, neveu de Voltaire, né à Paris en 1730, mort en 1790, était conseiller-clerc au grand conseil. C'est lui qui recueillit le corps de Voltaire. On a de lui : *Histoire de l'impératrice Irène*, 1762; — *de Jeanne I, reine de Naples*, 1764; — *de Ferdinand et Isabelle*, 1766; — *de l'Empire ottoman*, 1771, ouvrage estimé; des traductions françaises des traités de Cicéron *Sur l'Amitié* et *la Vieillesse*, 1780, ainsi que de *Quinte-Curce*, 1781.

MILAH, *Milevis*, v. d'Algérie (Constantine), près du Rummel, à 35 kil. N. O. de Constantine; 3000 h. Site délicieux; belle fontaine romaine. Ancien évêché. Il se tint deux conciles à Milève, en 402 et en 416. Cette ville fut occupée par les Français en 1838.

MILAN, dite *la Grande*, *Mediolanum* en latin, *Milano* en italien, grande v. du roy. d'Italie, capitale de la Lombardie, sur la r. g. de l'Olona, à 835 kil. S. E. de Paris (par Genève et le Simplon); 220 000 hab. Chemins de fer pour Venise, Monza, Plaisance, etc. Archevêché (dont S. Ambroise et S. Charles Borromée furent titulaires); résidence des hautes autorités; cour d'appel; académie royale des arts et sciences; académie de sculpture, d'architecture, des arts et manufactures; université, lycées, gymnases, etc. Rues belles en général, surtout celles qui conduisent aux Corsi. Superbe place du château (l'ancien *foro Bonaparte*), plantée de plus de 10 000 pieds d'arbre; place d'Armes; arc de triomphe inachevé; cirque (qui peut contenir 30 000 spectateurs); vaste cathédrale gothique de St-Charles, dite *il Duomo*; belles églises de St-Alexandre, St-Laurent, St-Ambroise, Ste-Marie de la Passion; palais royal des sciences et arts, avec observatoire; galerie de tableaux et statues, musée, célèbre bibliothèque dite *Ambrosienne* qui contient plus de 15 000 manuscrits, bibliothèque de la *Brera*, avec musée et cabinet d'histoire naturelle; palais du gouvernement, palais Marini; vaste théâtre *della Scala*; superbe caserne, vaste hôpital, lazaret. Industrie active et variée : soieries, lainages, coutellerie, chapellerie, faïence, glaces, orfévrerie, coraux, livres, instruments de mathématiques et d'astronomie, ouvrages en ivoire, albâtre, bronze; riz, fromages, etc. Patrie du poëte Cæcilius et de Valère-Maxime chez les anciens; et, chez les modernes, d'Alciat, Cavalieri, Beccaria, Verri, Maria Agnesi, Manzoni, et de plusieurs papes (Alexandre II, Urbain III, Grégoire XIV, etc.). — Milan fut fondée par le Gaulois Bellovèse vers l'an 687 av. J.-C., et fut d'abord la capitale des *Insubres*. Lorsque les Romains se furent emparés du pays, 195 av. J.-C., son importance fut éclipsée par Modène et Mantoue; mais au IIe siècle elle redevint la 1re de la province. Auiie, Maximien en fit sa capitale : c'est à Milan que Constantin rendit le célèbre édit en faveur des Chrétiens, 313. Sous les Lombards, elle ne fut que la 2e ville du royaume (Pavie était la capitale). La destruction de cet État par Charlemagne lui rendit le premier rang dans l'Italie septent., et depuis elle l'a toujours gardé. Sous la maison de Franconie, elle s'affranchit de l'oppression soit de ses seigneurs, soit des évêques, se constitua de fait en république presque indépendante, et ne releva plus que nominalement du roy. d'Italie. Sous les Hohenstaufen, elle fut le centre de la résistance italienne aux prétentions des Allemands et devint la ville guelfe par excellence. A cette époque (1153), elle asservit plusieurs villes voisines, Lodi, Come, etc. Frédéric I réprima ses empiétements et punit sa rébellion en la détruisant de fond en comble, 1162; mais elle se releva bientôt. Dès 1167 Milan était à la tête de la Ligue lombarde, qui finit par remporter la victoire de Legnano (1176) et dicta la paix de Constance (1183). De 1257 à 1535, elle fut régie successivement par les maisons Della Torre, Visconti, Sforza, sous lesquelles elle s'assujettit de nouvelles cités, formant ainsi le noyau du futur duché de Milan (*V.* ci-après). Cette ville eut souvent à souffrir pendant les guerres livrées aux XVe et XVIe siècles pour la possession du duché de Milan. Les Français l'occupèrent en 1499 et 1796. En 1800 elle devint la capitale de la République Cisalpine, et en 1805 du royaume d'Italie : elle était en même temps le ch.-l. du dép. de l'Olona. Attribuée à l'Autriche en 1815, elle fut la capit. du roy. Lombard-Vénitien. Elle secoua un instant le joug des Autrichiens en mars 1848, mais elle y fut replacée dès l'année suivante. Enfin en 1859, Milan fut délivrée à la suite de la victoire de Magenta : l'empereur Napoléon III et le roi de Sardaigne y firent leur entrée solennelle le 6 juin.

MILAN (gouvt de), une des deux grandes divisions de l'anc. royaume Lombard-Vénitien que possédait l'Autriche, répondait à la Lombardie actuelle, augmentée de Mantoue et de Peschiera. *V.* LOMBARDIE.

MILAN (Duché de), **MILANEZ** ou **MILANAIS**, anc. division de l'Italie septentrionale, ainsi nommée de Milan, sa capitale, était borné au N. par la Suisse, à l'E. par les possessions vénitiennes et le duché de Mantoue, au S. par le Pô et à l'O. par le Piémont. — Après avoir fait successivement partie de la Gaule Transpadane, de la monarchie des Lombards, de celle de Charlemagne, ce pays passa, dans le courant du Xe siècle, aux mains des empereurs d'Allemagne; pendant les guerres entre l'empire et la papauté, il s'érigea en une sorte de république vassale de l'empire, et fut régi par plusieurs grandes familles, notamment par les Della Torre à partir de 1257, et par les Visconti dès 1277. Sous ces derniers, l'empereur Wenceslas érigea le Milanais en duché en faveur de Jean Galéas Visconti (1395). Aux Visconti succédèrent les Sforce (1450), en la personne de François Sforce. De 1499 à 1547 les rois de France Louis XII et François I disputèrent aux empereurs la possession du Milanais, sur lequel ils avaient des droits du chef de Valentine

Visconti, femme de Louis I d'Orléans, frère de Charles VI. Après la mort du dernier des Sforces, François Marie, en 1535, Charles-Quint investit de ce duché son fils Philippe II (depuis roi d'Espagne), 1540. Les successeurs de ce prince le possédèrent jusqu'en 1700. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, l'Autriche s'empara du Milanais et les traités lui en confirmèrent la possession. Elle en céda néanmoins plusieurs parties au roi de Sardaigne pour prix de son concours aux deux guerres de succession d'Espagne et d'Autriche, notamment les provinces d'Alexandrie, de Valence, de Lomelline, le val de Sesia, Tortone, Novare, etc. Diminué ainsi d'un grand tiers, le duché de Milan comprenait encore : 1° le Milanais proprement dit (Milan, Monza, Merate, Cassano, Bicocca, Marignan); 2° partie du canton d'Anghiera; 3° Come et son territoire; 4° le Pavesan; 5° le Lodesan; 6° le Crémonais; le Mantouan y fut réuni en 1785. Le Milanais fut envahi par les Français à la fin du XVIIIe siècle : le traité de Campo-Formio (1797) le fit entrer dans la République Cisalpine, d'où il passa dans le roy. d'Italie (1805). En 1815 il fut donné à l'Autriche et forma la plus grande partie du gouvt de Milan dans le roy. Lombard-Vénitien. Enlevé à l'Autriche en 1859 par les armées combinées de la France et de la Sardaigne, il a été réuni en 1860 au royaume d'Italie. — Voici les noms des capitaines, seigneurs et ducs de Milan depuis 1257 :

1. *Della Torre.*

Martin, 1257
Philippe, 1263
Napoléon, 1265-1277

2. *Visconti.*

Othon, 1277
Matthieu I, 1295
Galéas, 1322
Azzon, 1328
Luchin, 1339
Jean, 1349
Matthieu II, 1354
Galéas II, 1356-1378
Barnabo, 1356-1385
J.-Galéas (duc à partir de 1395), 1378-1402
J.-Marie, 1402
Philip.-Marie, 1412-1447

3. *Sforces.*

François, 1450
Galéas-Marie, 1466
Jean-Galéas-Marie, 1476
Ludovic ou Louis, dit Ludovic le Maure, 1494
(*Louis XII*, roi de France), 1500
Maximilien, 1512
(*François I*, roi de France), 1515
François-Marie, 1521-35

MILANAIS, **MILANEZ**. *V.* MILAN (duché de).

MILANÈSE (le), peintre. *V.* FERRARI.

MILAZZO. *V.* MELAZZO.

MILBERT (J. Gérard), peintre naturaliste, né à Paris en 1766, m. en 1840, partit comme dessinateur avec l'expédition de Baudin aux terres australes (1800-1804), fut forcé par l'état de sa santé de s'arrêter à l'île de France, recueillit dans cette île de précieux matériaux qu'il publia sous le titre de *Voyage pittoresque à l'île de France* (1812), alla ensuite explorer les États-Unis, et fit paraître de 1827 à 1829 l'*Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson et de l'Amérique du Nord.*

MILET, *Miletus*, v. de l'Asie-Mineure, la plus célèbre des colonies ioniennes, était située sur la côte occid. de la Carie, près du golfe Latmique, à l'extrémité S. de l'Ionie, au N. et près de la Doride. Elle était divisée par un mur en deux villes et avait 4 ports. Près et au S. de la ville était un temple célèbre d'Apollon Didyméen, avec un oracle confié à la garde des Branchides. Fondée par des Crétois, mais renouvelée par les Ioniens, elle était déjà puissante en 750 av. J.-C. et elle prit le premier rang dans la confédération ionienne par l'industrie, le commerce, la puissance politique, la richesse et le luxe : elle fonda près de 300 colonies, entre autres, en Égypte, Naucratis et Chemnis; sur les côtes de la Propontide et du Pont-Euxin, Cyzique, Sinope, Abydos, Istropolis, Tomi, Olbia ou Milétopolis, Apollonia, Odessus, Panticapée; elle tint jusqu'à 100 vaisseaux de guerre équipés, et fut sans contredit, du VIe au IVe siècle av. J.-C., la première puissance commerciale du monde ancien après Tyr et Carthage; mais les mœurs y étaient fort dissolues. Les laines et la pourpre de Milet étaient renommées. Thalès vint vers 587 av. J.-C. se fixer dans cette ville · les philosophes Anaximandre et Anaximène, les historiens Hécatée et Cadmus, l'orateur Eschine, Aspasie, Aristide le conteur, y étaient nés : ce dernier est le 1er auteur de ces contes licencieux que l'antiquité appelait *Milésiaques*.—Après être restée longtemps indépendante, Milet fut prise et pillée par les Perses; en 504 av. J.-C., son gouverneur, Aristagoras, fit soulever toute l'Ionie contre Darius Ier, et par là provoqua les guerres Médiques. Dévastée par Alexandre, enlevée aux successeurs de ce prince par les Romains, Milet a été presque détruite par les Turcs ou les Mongols. Il ne reste que quelques ruines du temple d'Apollon, mais la ville même est ensevelie dans un lac formé par le Méandre. On a cru à tort en retrouver les ruines à *Palatcha.*

MILETO, v. d'Italie (Calabre Ultérieure IIe), à 16 k. N. E. de Nicotera; 2400 hab. Évêché. Presque détruite en 1783 par un tremblement de terre.

MILETOPOLIS. *V.* OLBIA.

MILEVIS. *V.* MILAH.

MILFORD, v. d'Angleterre (Pembroke), dans le pays de Galles, sur la baie de Milford-Haven, à 9 kil. N. O. de Pembroke; 6000 hab. Port vaste et sûr, l'un des meilleurs mouillages de l'Angleterre. Paquebots pour l'Irlande.

MILHAU ou MILHAUD, *Æmilianum*, ch.-l. d'arr. (Aveyron), dans l'anc. Rouergue, sur le Tarn, à 49 k. S. E. de Rhodez; 10 450 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége. Chemin de fer (pour Rhodez); rues étroites, mais bien bâties; église catholique, consistoire protestant, hôpital, fabriques de draps, serges et gants; tanneries; fromages, etc.—Ville jadis fortifiée et titre d'une vicomté; longtemps possédée par les Réformés, qui y tinrent de célèbres assemblées en 1574, 1575 et 1620. Prise en 1629 par Louis XIII, qui en rasa les fortifications. Patrie de Bonald.

MILHAU-LES-VIGNES, bg du dép. du Gard, à 7 k. S. O. de Nîmes; 1300 h. Vignes et eau-de-vie renommées.

MILIANA, *Malliana*, v. d'Algérie (prov. d'Alger), ch.-l. de subdivision militaire, au pied du Djebel-Miliana et près du Chélif, à 120 k. O. S. O. d'Alger; env. 5000 h. Maisons couvertes en tuiles rouges; eau excellente. Nombreuses ruines. On croit que le fils de Pompée mourut dans cette ville. — Occupée en 1834 par Abd-el-Kader, à qui elle fut enlevée par le maréchal Valée en 1840. Érigée en commune en 1854.

MILIZIA (Francesco), architecte et écrivain, né en 1725 à Oria (Terre d'Otrante), m. à Rome en 1798, est surtout connu par les ouvrages qu'il écrivit sur son art. Les principaux sont : *Memorie degli architetti antichi e moderni*, Parme, 1781 (c'est une histoire de l'art par les monuments, en même temps qu'une biographie); *L'arte di vedere nelle belle arti*, Venise, 1781 et 1823, livre de critique, où sont appréciés avec autorité les travaux les plus célèbres; *Principi d'Architettura*, 1781, traité plein de science et de goût. Les deux premiers ont été traduits par Pommereul sous les titres d'*Art de voir dans les beaux-arts*, 1798, et d'*Essai sur l'histoire de l'architecture*, 1819.

MILLAS, ch.-l. de canton (Pyrénées-Orientales), sur le Tet, à 16 kil. O. de Perpignan; 1300 hab.

MILLEDGEVILLE, v. des États-Unis (Géorgie), capit. de l'État; 4000 hab. Arsenal, pénitencier, écoles; chemin de fer. Fondée en 1806.

MILLÉNAIRES, sectaires chrétiens qui croyaient qu'avant le jugement universel les élus demeureraient mille ans sur la terre pour jouir de toutes sortes de plaisirs. Cette opinion se répandit dès le 1er siècle, et elle s'est fréquemment reproduite depuis.

MILLER (Philippe), habile jardinier écossais, né en 1691, mort à Chelsea en 1771, a écrit : *Dictionnaire du jardinier et du fleuriste*, en angl., Lond., 1724; *Catalogus plantarum officinalium quæ in horto botanico Chelseiano aluntur*, 1730; *Dictionnaire des jardiniers*, 1731, trad. par Chazelles, 1785-88; *Calendrier du jardinier fleuriste*, 1732, in-8, etc.

MILLERY, bg de France (Rhône), à 16 kil. S. O. de Lyon; 1600 hab. Excellents vins rouges.

MILLESIMO, bg d'Italie (Piémont), sur la Bor-

mida, à 22 kil. N. O. de Savone; 1200 hab. Bonaparte y remporta une de ses premières victoires sur les Autrichiens, le 14 avril 1796. — Le nom de *Millesimo* a été donné à une colonie agricole créée en Algérie en 1848, dans le voisinage de Guelma.

MILLEVOYE (Ch. Hubert), poëte français, né en 1782 à Abbeville, m. en 1816, renonça au commerce de la librairie pour cultiver la poésie, concourut plusieurs fois pour les prix de poésie de l'Académie française, et fut couronné pour l'*Indépendance de l'homme de lettres*, 1806; *le Voyageur*, 1807; *la Mort de Rotrou*, 1811; *la Mort de Goffin*, 1812; *Belzunce*, etc. Éprouvé par des chagrins d'amour et sentant sa santé profondément altérée, il était retourné dans sa ville natale pour s'y rétablir; mais, ayant été rappelé à Paris par le soin de ses affaires, il y succomba bientôt à une maladie de poitrine : il n'avait que 34 ans. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en 1822, avec une *Notice* sur sa vie par M. J. Dumas, et en 1833 (par Pongerville). On y remarque *les Plaisirs du poëte*, *l'Amour maternel*, *Emma et Éginard*, et de belles *Élégies*. Pressentant sa fin, ce poëte avait chanté lui-même les approches de sa mort dans des vers touchants, tels que l'élégie du *Poëte mourant*, *la Chute des feuilles*, la romance *Priez pour moi*, composée huit jours avant sa mort. On a aussi de Millevoye deux petits poëmes héroïques, *Charlemagne à Pavie*, en 6 chants, *Alfred*, en 4 chants, l'un et l'autre en vers de 10 syllabes; et des traductions en vers, assez estimées, des premiers chants de l'*Iliade*, des *Bucoliques* de Virgile, et de plusieurs *Dialogues* de Lucien. Ses *Élégies*, qui sont restées son principal titre, respirent un sentiment vrai et une douce mélancolie, mais on leur reproche certain abus de la sensibilité.

MILLIN (Aubin Louis), naturaliste et archéologue, né à Paris en 1759, mort en 1818, apprit la plupart des langues modernes dans le but de se livrer aux lettres, puis étudia les sciences naturelles et fut l'un des fondateurs de la société *Linnéenne*. Arrêté en 1793, il fut sauvé par la révolution du 9 thermidor. Il succéda en 1794 à l'abbé Barthélemy dans la place de conservateur du cabinet des médailles, fut ensuite chef de division dans les bureaux de l'instruction publique, puis professeur d'histoire à l'école centrale de la Seine. Il visita en 1811 l'Italie et la Sicile, et en rapporta de riches matériaux. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs se ressentent de la précipitation avec laquelle il les rédigeait. Les principaux sont : *Discours sur l'origine et les progrès de l'histoire naturelle en France*, 1790; *Minéralogie homérique*, 1790; *Antiquités nationales*, 1790-98; *Éléments d'histoire naturelle*, 1794; *Introduction à l'étude des monuments antiques*, 1796-1811; *Monuments antiques inédits*, 1802-1804; *Histoire métallique de la Révolution française*, 1806; *Dictionnaire des Beaux-Arts*, 1806 (en partie traduit de Sulzer); *Description des peintures et des vases* dits *étrusques*, 1808-10; *Galerie mythologique*, 1811; *Voyage dans le midi de la France*, 1807; *Voyage dans le Milanez*, etc., 1817. Il avait fondé en 1792, avec Noël et Warens, le *Magasin encyclopédique*, journal scientifique dont la collection forme 122 vol. in-8, et il le rédigea jusqu'en 1816.

MILLINGEN (John), archéologue, né à Londres en 1775, m. en 1845, consacra sa vie à la culture des arts et à des voyages scientifiques. Il passa une partie de sa jeunesse à Paris et fut quelque temps attaché à la Monnaie, puis il visita l'Italie, résidant tantôt à Rome, tantôt à Naples ou à Florence. Il a laissé des écrits estimés, dont plusieurs rédigés en français : *Peintures inédites de vases grecs*, Rome, 1813; *Vases grecs de la collection de sir J. Coghill-Bart*, Rome, 1817; *Monuments inédits de l'art grec dans les principales collections de la Grande-Bretagne*, Londres, 1823-26; *Monnaies anciennes des cités grecques*, 1821-37. Il était depuis 1833 correspondant de l'Académie des inscriptions.

MILLOT (l'abbé), historien, né en 1726, à Ornans en Franche-Comté, m. en 1785, entra jeune chez les Jésuites, professa les humanités dans plusieurs de leurs colléges, puis la rhétorique à celui de Lyon. Ayant encouru la disgrâce de ses supérieurs pour avoir fait dans un de ses écrits l'éloge de Montesquieu, il quitta la Compagnie. L'archevêque de Lyon le nomma un de ses grands vicaires. Après avoir prêché quelque temps sans grand succès, l'abbé Millot entreprit, dans le but d'être utile aux jeunes gens, de rédiger des livres élémentaires d'histoire. Ces ouvrages le firent connaître avantageusement, et il fut appelé en 1768 à une chaire d'histoire au collége de la Noblesse fondé à Parme par le marquis de Felino. En 1778, il fut nommé précepteur du duc d'Enghien. Il avait été reçu à l'Académie française en 1777. Outre des traductions et des discours académiques, on a de lui : *Éléments de l'Histoire de France*, Paris, 1767-69 (et 1806, avec continuation par Ch. Millon et Delisle de Sales); *Éléments de l'Histoire d'Angleterre*, 1769 (et 1810, augmentés des règnes de George II et de George III, par Ch. Millon); *Éléments d'histoire générale ancienne et moderne*, 1772-83; *Histoire littéraire des Troubadours*, 1774 (cet ouvrage a été fait sur les matériaux rassemblés par Sainte-Palaye); *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, rédigés sur les manuscrits du duc de Noailles, 1777. Les histoires de Millot sont écrites avec intérêt et lucidité; mais elles sont empreintes d'un esprit philosophique peu conforme aux principes dans lesquels il avait été élevé : ses *Éléments d'Histoire générale* sont à l'*Index* à Rome.

MILLS (Ch.), historien, né près de Greenwich en 1788, m. en 1825, a publié : *Hist. du Mahométisme*, Londres, 1817, ouvrage bien écrit, mais superficiel; *Hist. des Croisades*, 1819, ouvrage supérieur au précédent (trad. par M. P. Tiby, 1835); *Voyage de Th. Ducas dans différentes contrées de l'Europe à l'époque de la renaissance des lettres*, 1823; *Hist. de la chevalerie*, 1825.

MILLY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 24 kil. E. d'Étampes; 1950 h. Château gothique, assiégé par les Anglais sous Charles VII. Grains, chanvre.

MILO, *Melos*, île de l'État de Grèce, dans l'Archipel, une des Cyclades méridionales, en face de la Morée, par 22° 5' long. E., 36° 43' lat. N.: 24 kil. sur 16; env. 7000 hab.; ch.-l., Milo. Montagneuse et volcanique, mais fertile; mines de fer autrefois exploitées, soufre, alun, sources minérales. — Cette île, colonisée par les Phéniciens, puis par les Spartiates, fut conquise en 417 av. J.-C. par les Athéniens, qui la saccagèrent et en massacrèrent les habitants. Possédée successivement par les Grecs, par les Romains et les empereurs d'Orient, elle fut réunie au duché latin de Naxos, et enfin soumise par les Turcs; elle était comprise dans le gouvt du capitan-pacha; auj. elle appartient au roy. de Grèce. — La v. de Milo, au S. E., ne compte que 500 hab. Évêchés grec et catholique. Superbe port, nombreuses antiquités : ruines d'un temple et d'un magnifique amphithéâtre en marbre. En 1820, l'amiral Dumont d'Urville y trouva trois Hermès et la célèbre statue connue sous le nom de *Vénus de Milo*, qui est aujourd'hui au musée du Louvre; en 1836, le prince royal de Bavière y fit exécuter des fouilles, dans lesquelles on découvrit les restes d'un tribunal avec ses siéges; en 1844, on y explora des catacombes chrétiennes, les premières de ce genre qu'on ait trouvées en Grèce.

MILOCH OBRENOWITCH, prince de Servie, né en 1780, m. en 1860, avait d'abord été gardeur de pourceaux. Il se joignit à Czerny-Georges dès 1801 pour secouer le joug des Turcs, fut après la mort de ce chef élu prince de Servie (1817) et se fit confirmer par la Porte. S'étant rendu odieux aux Serbes par son insolence et son despotisme, il fut forcé d'abdiquer en 1839; mais il parvint à ressaisir le pouvoir en 1858 et le laissa en mourant à son fils Michel.

MILON, célèbre athlète, natif de Crotone, vivait au VIe s. av. J.-C. Il fut six fois vainqueur aux jeux

olympiques et sept aux jeux pythiques. Il était d'une stature et d'une force prodigieuse : une fois il porta, dit-on, l'espace de 120 pas un bœuf sur ses épaules, puis il le tua d'un coup de poing. Ayant voulu, dans sa vieillesse, fendre avec ses mains, au milieu d'une forêt, un vieil arbre déjà entr'ouvert, les deux parties du tronc se rejoignirent et le retinrent captif: il fut dans cette attitude dévoré par les loups (vers 500). Puget a exécuté une belle statue de Milon.

MILON (T. ANNIUS), Romain célèbre par sa haine contre Clodius, avait épousé la fille de Sylla. Nommé tribun l'an 57 av. J.-C., il contribua puissamment au rappel de Cicéron, que Clodius avait fait exiler. Il brigua le consulat l'an 52 : il allait l'obtenir, quand, se voyant traversé par Clodius, il fit assassiner son rival par ses esclaves à la suite d'une rixe qui s'éleva sur une grande route où les deux ennemis s'étaient rencontrés. Traduit en jugement par ordre de Pompée pour cet acte de violence, il fut défendu par Cicéron; mais l'orateur, intimidé par la présence des soldats de Pompée et les menaces de la plèbe, ne déploya pas son éloquence habituelle (le discours *Pro Milone* que nous possédons n'est pas celui qu'il prononça) : Milon, désespérant de sa cause, s'exila volontairement avant que la sentence fût rendue. Il se retira à Marseille et y vécut en paix pendant cinq ans. Irrité de n'avoir pas été rappelé lors de l'avénement de César à la dictature, il rentra en Italie à main armée et chercha à soulever la Campanie, mais il fut frappé mortellement d'un coup de pierre en assiégeant Compsa, 48 av. J.-C.

MILORADOVITCH (Michel, comte de), général russe, né à St-Pétersbourg en 1770, fit toutes les guerres contre les Français de 1812 à 1814. Il se signala par une intrépidité à toute épreuve, ce qui le fit surnommer *le Murat russe*, mais il ignorait la tactique et affectait de la mépriser. Nommé en 1820 gouverneur de St-Pétersbourg, il fut tué en 1825 en voulant réprimer l'insurrection qui éclata dans cette ville lors de l'avénement de Nicolas I.

MILTIADE, général athénien, conquit Lemnos et les Cyclades, puis fut chargé par ses compatriotes, vers 512 av. J.-C., de conduire une colonie dans la Chersonèse de Thrace, et réussit dans cette difficile mission. Préposé par Darius, lors de son expédition en Scythie, à la garde d'un pont que ce prince avait jeté sur le Danube, il voulait rompre le pont afin de couper la retraite aux Perses et délivrer ainsi les Grecs d'Asie opprimés par Darius; mais, ses collègues s'étant opposés à l'exécution de ce projet, il se vit obligé de se réfugier à Athènes. Lors de l'invasion en Grèce de Datis et Artapherne, généraux de Darius, il remporta sur eux, l'an 490 av. J.-C., la victoire décisive de Marathon, qui sauva sa patrie; il obtint pour récompense l'honneur d'être représenté à la tête des généraux, ses collègues, dans un tableau de la bataille peint sur les murs du *Pœcile*. Il alla ensuite reprendre plusieurs îles de la mer Égée qui s'étaient soumises aux Perses; mais, ayant échoué devant Paros, il se vit accusé de trahison et fut condamné à une amende de 50 talents (env. 260 000 fr.); ne pouvant l'acquitter, il fut jeté dans une prison, où il mourut, dit-on, au bout de peu de temps, d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Paros. Il eut pour fils Cimon, qui fut aussi un des plus grands généraux d'Athènes. Cornélius Népos a écrit la *Vie de Miltiade*. — Selon Hérodote, Miltiade était neveu d'un Athénien nommé aussi Miltiade, qui était devenu roi des Dolonces en Thrace, et il gouverna lui-même ce peuple après son frère aîné Stésagoras.

MILTON (John), célèbre poëte anglais, né à Londres en 1608, m. en 1674, était fils d'un notaire. Il passa sa vie dans l'étude et les voyages jusqu'à la révolution de 1640. Jusqu'alors il ne s'était fait connaître que par des vers latins d'une élégance et d'une harmonie classiques, ou par quelques essais poétiques écrits dans la langue nationale, et remplis d'agrément, l'*Allegro*, le *Penseroso*, le *Comus* (1634), espèce de comédie-féerie; de ce moment, il se livra tout entier à la politique. Il se jeta avec ardeur dans le parti opposé à la cour, et publia des écrits contre l'*épiscopat* et sur la *réformation ecclésiastique*. Au moment où la défaite du roi Charles I enhardissait Cromwell dans ses vues ambitieuses, Milton lança dans le public, sous le titre d'*Areopagetica*, un livre plein de force en faveur de la liberté de la presse, que ce général voulait déjà réprimer. Cromwell ne l'en nomma pas moins secrétaire-interprète du conseil d'État pour la langue latine, et le choisit plus tard pour son propre secrétaire. Dans ce poste, Milton composa quelques autres écrits où il défendait la cause de la révolution et faisait même l'apologie de la condamnation de Charles I (à laquelle du reste il n'avait contribué en rien) : tels furent l'*Iconoclaste* (ou *le Briseur de portrait*), en réponse au *Portrait du roi* (*Eikôn Basilikè*), ouvrage attribué au roi Charles, et les deux *Défenses du peuple anglais*, contre Saumaise. Après la mort de Cromwell, il abandonna la politique, et s'occupa avec ardeur de la composition de ses écrits. Lors du retour des Stuarts, il fut arrêté et emprisonné comme partisan du régicide; mais il fut sauvé par le poëte Davenant et mis en liberté deux mois après. Il se retira alors dans la solitude, où il vécut pauvre et oublié; le principal fruit de son loisir est *le Paradis perdu*, dont il avait conçu l'idée pendant un voyage en Italie; il était aveugle lorsqu'il le composa; sa femme et ses deux filles écrivaient, dit-on, sous sa dictée. Il publia ce poëme en 1667 et le vendit à un libraire pour 30 liv. sterl. seulement. *Le Paradis perdu* fut d'abord accueilli froidement, et Milton mourut sans se douter peut-être de la célébrité que ce poëme devait lui procurer; ce ne fut guère que 20 ans après sa mort qu'Addison, dans le *Spectateur*, proclama son génie. Milton a encore composé plusieurs autres écrits sur des sujets et dans des genres tout à fait différents : un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, qui ne va que jusqu'à la conquête des Normands; un *Dictionnaire latin; le Paradis reconquis*, poëme en 4 chants, qui fait suite au *Paradis perdu*, mais qui lui est bien inférieur; une tragédie de *Samson*, où il se peint lui-même; un traité de logique, sous le titre d'*Artis logicæ plenior institutio; des Traités sur l'éducation*, sur la *Vraie religion*, etc. Le poëme du *Paradis perdu* est aujourd'hui l'orgueil de l'Angleterre, et les plus savants critiques le regardent comme une des plus sublimes productions du génie de l'homme. Sans doute on trouve dans cet ouvrage des suppositions bizarres, de fastidieux détails de géographie et de mythologie, des subtilités de controverse, un trop grand nombre d'expressions techniques et quelquefois d'insipides plaisanteries; mais ces défauts sont amplement rachetés par des beautés du premier ordre : on y admire des peintures de caractère inimitables, celle de Satan surtout, des discours d'une grande énergie, et même des descriptions d'une ravissante douceur. Les meill. éd. sont celles de Londres, 1749, 3 vol. in-4, et 1753, 2 vol. in-4; de Birmingham (par Baskerville), 1760, 2 vol in-8; de Glascow, 1770, in-fol. Mis en vers latins par Dobson, 1750, il a passé dans toutes les langues de l'Europe; il a été plusieurs fois trad. en français : en prose, par Dupré de St-Maur, Boismorand, L. Racine, Luneau de Boisjermain, Salgues, Châteaubriand, 1836, Pongerville, 1838; en vers par H. Leroy, Beaulaton, Delille, E. Aroux : la traduction de Delille est sans contredit la meilleure. Les *OEuvres complètes* de Milton ont été publiées par Todd, Londres, 1801, 6 vol. in-8, et par Fletcher, 1840, un fort vol. in-8. Sa vie a été écrite par Johnson (trad. par Boulard, 1806), et par David Masson, 1859. On doit à M. Villemain un excellent *Essai historique* sur Milton.

MILVIUS (Pons), auj. *Ponte di Molle*, pont sur le Tibre, à 2 kil. N. O. de Rome, sur la route d'Étrurie. En avant de ce pont fut donnée la bataille à la suite de laquelle Maxence, vaincu par Constantin, se noya dans le Tibre, en 312.

MILWAUKEE, v. des États-Unis (Wisconsin), ch.-l. d'un comté de son nom, sur le bord du lac Michigan, à l'emb. de la riv. de Milwaukee, et à 120 kil. N. de Chicago; env. 40 000 hab. (elle n'en avait pas 1800 en 1840): Université, évêché catholique, nombreuses églises. Chemin de fer pour Chicago, port très-fréquenté. Nombreux paquebots.

MILYADE, *Mylias*, petit pays de l'Asie-Mineure, ainsi nommé de ses habitants, les Milyes ou Myliens, avait pour v. principale *Cibyra*. Il fut plus tard compris dans la Lycie. Le nom de Milyade s'entend même quelquefois de la Lycie tout entière.

MIMANSA, nom des deux systèmes orthodoxes de la philosophie hindoue; ils sont conformes aux doctrines émises dans les Védas; ce sont le *pourva* et le *védanta*. La philosophie *mimansa* est la philosophie idéaliste de l'Inde; elle est opposée au sensualisme de *Kapila*. *V.* ce nom.

MIME, espèce de comédie chez les anciens. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

MIMIZAN, ch.-l. de c. (Landes), à 65 kil. N. O. de Mont-de-Marsan; 500 hab. Église curieuse; restes d'une voie romaine. Verreries. Anc. port, auj. comblé.

MIMNERME, poëte et musicien grec, natif de Colophon, était contemporain de Solon. Il jouait de la flûte et chantait des vers de sa composition. On lui attribue l'invention du vers pentamètre et celle de l'élégie. Il ne reste de lui que quelques fragments, dont le plus considérable, conservé par Stobée dans ses extraits, n'a pas plus de 10 vers. On le trouve dans les *Analecta* et dans les *Poetæ gnomici* de Brunck; ils ont été publiés séparément par Bach, Leips., 1826, et par Traner, Upsal, 1833.

MINA (don Francisco ESPOZ Y), fameux chef de partisans en Espagne, né en 1781 dans la Navarre, était d'abord palefrenier. Il se mit en 1809 à la tête d'une bande de guérillas au moment de l'invasion française; entrava, pendant cinq années, les opérations de nos généraux, leur fit éprouver de nombreux échecs et exerça sur nos soldats des actes d'une barbarie atroce. Il fut successivement élevé aux grades de colonel, de brigadier et de maréchal de camp. En 1814, mécontent de l'accueil que lui fit Ferdinand VII, il quitta l'Espagne. Il y rentra lors de la révolution de 1820, reçut des insurgés le titre de capitaine général de la Galice, s'empara de la Catalogne, et tint tête au maréchal Moncey; mais, écrasé par le nombre, il signa en 1823 dans Barcelone une convention honorable, et se retira en Angleterre. Il rentra encore en Espagne en 1834 pour défendre le trône constitutionnel contre les prétentions de don Carlos; mais il mourut deux ans après, des suites de ses blessures.—Son neveu, Xavier Mina, né en 1789, le seconda dans ses guerres contre les Français, puis se retira au Mexique et participa à la révolte contre l'Espagne; mais il fut pris, et fusillé, en 1817, par ordre du vice-roi.

MINARD (Antoine), magistrat du XVIe siècle, né dans le Bourbonnais, débuta au barreau de Paris, devint bientôt avocat général à la cour des comptes, fut chargé par François I, comme président des enquêtes, d'examiner la conduite du chancelier Poyet, et le fit condamner sévèrement, sacrifiant, dit-on, la justice au désir du roi. Il fut en récompense promu président à mortier au parlement; en 1553, il fut choisi pour curateur et conseiller de Marie Stuart. Animé d'un zèle ardent pour l'orthodoxie, il fut chargé par Henri II de faire le procès au conseiller Anne du Bourg, accusé d'hérésie, et continua de siéger malgré les récusations de l'accusé; cette obstination causa sa perte : il fut tué d'un coup de pistolet en sortant du palais, à l'entrée de la nuit (1559). On attribua ce meurtre à un Écossais nommé Robert Stuart. Le parlement rendit à cette occasion l'ordonnance appelée *la Minarde*, portant qu'à l'avenir les audiences de l'après-midi, depuis la St-Martin jusqu'à Pâques, se termineraient avant la nuit.

MINAS-GERAES, prov. du Brésil, entre celles de Pernambouc et Bahia au N., de St-Paul et Rio-Janeiro au S., de Goyaz à l'O., de Porto-Seguro et d'Espiritu-Santo à l'E.; 975 k. sur 700; env. 1 000 000 d'h. (dont 200 000 esclaves); ch.-l., Villarica (dite aussi Ouro-Preto). Longue chaîne de montagnes du N. au S. (Serras d'Espinaço et das Almas), et de l'E. à l'O. (Serra-Negra). Immenses forêts, sol très-fertile. Très-riches mines de diamants et de pierres précieuses; or, étain, fer, plomb, mercure, antimoine, etc.— Cette province fut détachée en 1720 de celle de St-Paul; elle renferme le district *Diamantin*.

MINCIO, *Mincius*, riv. de l'Italie sept., entre la Vénétie et la Lombardie, sort du lac de Garda au S. E., arrose les prov. de Vérone et de Mantoue, et se jette dans le Pô, par la r. g., après 65 kil. de cours. Les bords agréables de cette rivière ont été chantés par Virgile. Les Insubres furent défaits par les Romains sur les bords du Mincius en 197 av. J.-C. Le général Brune força le passage de cette riv. le 25 déc. 1800. Le prince Eugène de Beauharnais défit les Autrichiens sur ses bords, le 8 février 1814.—Le Mincio a donné son nom à un dép. du roy. français d'Italie qui avait pour ch.-l. Mantoue.

MINDANAO, île de la Malaisie, la plus mérid. des îles Philippines, par 117°-122° long. E., 5°-10° lat. N., est de forme très-irrégulière: elle a près de 400 k. de l'E. à l'O. et une largeur qui varie de 60 à 400 k.; env. 1 000 000 d'hab. On y distingue 3 parties : l'une aux Espagnols (ch.-l Samboangan); le roy. indépendant de Mindanao, qui comprend la plus grande partie de la côte occid.: il est gouverné par un sultan et a pour capit. une ville de Mindanao; enfin la confédération des Illanos, pirates très-dangereux, et quelques tribus sauvages. Chaleur intense, que tempèrent les brises de terre; sol très-fertile, produisant maïs, anis, muscade, sucre, indigo. Bétail et animaux sauvages ou féroces; crocodiles. Les indigènes ont de l'analogie avec les Malais.

MINDEN, v. des États prussiens (Westphalie), anc. capit. de principauté, auj. ch.-l. de régence, sur le Weser, à 370 kil. O. de Berlin; 8000 hab. Chapitre métropolitain, société biblique, gymnase, école normale primaire, école d'architecture. Industrie active : draps, toile, savon, tabac, chapeaux, cuirs, etc. Prise en 1759 par les Français; le maréchal de Contades y fut battu la même année par le duc de Brunswick. — La régence de Minden, entre le duché de Brunswick au N., les régences de Munster et d'Arensberg à l'O., la principauté de Waldeck au S., et le Hanovre à l'E., a env. 500 000 hab.

MINDEN (Évêché, puis Principauté de), État formé d'abord par Charlemagne, vers 803, de quelques districts de l'Angrie, reçut d'Othon le Grand en 961 des droits régaliens, qu'étendirent depuis les évêques, et fut érigé en 1332 par Louis de Bavière en duché indépendant. A la paix de Westphalie (1648), l'évêché fut sécularisé et donné, sous le titre de principauté, à l'électeur de Brandebourg en remplacement de la Poméranie, abandonnée à la Suède. La principauté de Minden fut occupée en 1757 par l'armée française, mais évacuée dès 1759. Reconquise en 1806 par Napoléon, elle fit trois ans partie du roy. de Westphalie (1807-1810), puis elle entra presque tout entière dans le dép. des Bouches-du-Weser (1810-1813), qui faisait partie de l'Empire français. Le congrès de Vienne l'a rendue à la Prusse.

MINDORO, une des îles Philippines, au S. de Manille, par 118° 4' long. E., 13° 10' lat. N.: 200 kil. sur 100; 30 000 hab.; ch.-l., Calapan. Sol fertile, rivières aurifères. Quelques établissements espagnols.

MINÉIDES, filles d'un Thébain nommé Minée ou Minyas, refusèrent d'assister à la représentation des Orgies, en soutenant que Bacchus n'était pas fils de Jupiter, et continuèrent à travailler pendant la fête; en punition, elles furent changées en chauves-souris.

MINERBINO, v. de l'Italie mérid. (Terre de Bari), à 32 kil. S. S. O. de Barletta; 7000 hab. Évêché.

MINERVAL, présent ou salaire que, chez les Romains, les écoliers allaient porter chaque année,

pendant les fêtes de Minerve, aux maîtres dont ils fréquentaient les écoles. Ces fêtes avaient lieu le XIV[e] jour des calendes d'avril (19 mars).

MINERVE, *Athéné* et *Pallas* chez les Grecs, déesse de la sagesse, des arts et de la guerre, était fille de Jupiter : selon la Fable, elle sortit tout armée du cerveau de ce dieu. Lorsque Cécrops bâtit la capitale de son royaume, Neptune et Minerve se disputèrent l'honneur de donner un nom à la ville nouvelle : cet honneur ayant été réservé à la divinité qui produirait la chose la plus utile à la ville, la déesse créa l'olivier, symbole de paix et d'abondance, tandis que son rival fit sortir de terre un cheval, symbole de guerre; le prix fut adjugé à Minerve, et elle donna à la ville le nom d'Athènes (qu n'est autre que son propre nom en grec). On raconte que Minerve disputa à Vénus et à Junon, sur le mont Ida, la pomme d'or qui devait être le prix de la beauté; qu'elle anima l'homme formé par Prométhée du limon de la terre, qu'elle donna à Pandore l'adresse et le don de broder et de coudre; qu'elle changea Arachné en araignée pour avoir osé lutter avec elle dans l'art de filer, qu'elle institua l'Aréopage pour juger Oreste, etc. Comme déesse de la guerre, elle protége le courage dirigé par *l'intelligence* et aidé par l'adresse, en opposition avec *Mars*, qui est le dieu du courage brutal : c'est à *ce titre* qu'elle favorise les plus grands héros, Hercule, Persée, Bellérophon, Ulysse, qu'elle prend parti pour les Grecs dans la guerre de Troie et qu'elle leur inspire l'idée du cheval de bois. Minerve est en outre la Vierge par excellence (*parthénos*); elle punit les regards indiscrets de Tirésias, en le privant de la vue; dans les processions, on ne promenait son image que voilée. On représente Minerve vêtue de la tunique spartiate sans manches et recouverte du *peplum*, avec le casque sur la tête, la poitrine défendue par l'égide, formée de l'écaille d'un reptile monstrueux dont elle délivra la Libye, tenant d'une main une lance et de l'autre un bouclier argolique qui porte la tête affreuse de Méduse (on donne aussi, mais à tort, le nom d'égide à ce bouclier), ayant auprès d'elle une chouette, son oiseau favori, et divers instruments de mathématiques. Les anciens célébraient beaucoup de fêtes en l'honneur de cette divinité; les plus remarquables étaient les *Panathénées* chez les Athéniens, les *Minervales* ou *Quinquatries* chez les Romains. Elle avait des temples par toute la Grèce : le plus célèbre est le *Parthénon* d'Athènes, où se trouvait une admirable statue colossale de la divinité exécutée par Phidias en or et en ivoire (elle a été reproduite de nos jours par Simart). Dans les temps les plus anciens, elle avait été représentée par une statue grossière en bois dite *Palladium*. *V.* ce mot.

MINERVE, vge du dép. de l'Hérault, à 17 kil. S. de St-Pons; 400 hab. Ville jadis forte et florissante : Simon de Montfort y fit brûler 4000 hérétiques.

MINESOTA. *V.* MINNESOTA.

MINEURS (Frères). *V.* FRANCISCAINS et CORDELIERS.

MINGRÉLIE, l'ancienne *Colchide*, région du gouvt russe du Caucase, entre le Caucase au N., l'Iméréthie à l'E., la mer Noire à l'O.: 93 kil. sur 78; env. 1 000 000 d'hab.; chef-lieu, Redout-Kaleh. Sol plat et très-fertile. Les Mingréliens sont de même race que les Circassiens et les Géorgiens; ils sont gouvernés par un prince nommé le *dadian*, devenu vassal des Russes depuis 1803; les habitants sont divisés en trois castes : les princes, les nobles et les bourgeois, et les distinctions de classes y subsistent dans toute leur force. Ils ont un évêché grec-russe.

MINHO. *Minius*, riv. d'Espagne et de Portugal, naît dans la Galice, coule au S. et au S. O., forme depuis Melgaza la limite des deux royaumes, et tombe dans l'Océan Atlantique à la Guardia, à 60 kil. S. O. de Vigo; cours, 270 kil. Ce fleuve tire, dit-on, son nom du vermillon (*minium*) qu'on trouve sur ses bords. — Le Minho donne son nom à une province du Portugal, bornée au N. par ce fleuve, qui la sépare de l'Espagne, à l'O. par l'océan Atlantique, au S. par le Douro, qui la sépare de la prov. de Beira, et à l'E. par la province de Tras-os-Montes, 7344 kil. carrés; 855 000 hab.; ch.-l., Oporto. Sol fertile en céréales, fruits, vins; beaux pâturages.

MINIEH, v. de la Moyenne Égypte, ch.-l. de prov., à 206 kil. S. S. O. du Caire. Filatures de coton à l'européenne; fabriques de vases pour rafraîchir l'eau. — La prov. de Minieh, entre celles de Beni-Soueyf au N. et de Syout au S., est traversée par le canal de Joseph, qui y joint le Nil; env. 160 000 hab.

MINIMES, religieux de l'ordre des Franciscains, fondés en 1435 par S. François de Paul. *V.* ce nom.

MINIUS, rivière d'Hispanie. *V.* MINHO.

MINNESINGER (c.-à-d. *chantre d'amour*), nom donné en Allemagne pendant le moyen âge à des poëtes analogues à nos *troubadours* et à nos *trouvères*. Ils étaient nobles pour la plupart et vivaient à la cour des princes. L'empereur Frédéric II, l'archiduc d'Autriche Léopold IV, le roi de Bohême Wenceslas, leur accordèrent une protection particulière. Les plus distingués de ces poëtes vécurent à la fin du XII[e] siècle et au commencement du XIII[e]. Les plus célèbres sont Henri de Weldek, Ulrich de Lichtenstein, Wolfram d'Eschenbach, Henri d'Ofterdingen, Conrad de Wurzbourg, J. Hadlub. Une collection de leurs chants fut faite au XIV[e] siècle par Rudger de Menesse; ils ont été publ. de nouveau à Leipsick, de 1838 à 1856, par Von der Hagen, en 5 vol. in-4.

MINNESOTA, nouvel État de l'Union américaine, au N. de l'Iowa et à l'O. du Wisconsin, est ainsi appelé d'une riv. qui l'arrose, et qui est un des affluents de droite du Mississipi. Il formait précédemment le district des Mandanes. Il a été admis comme *Territoire* en 1849; et comme *État* en 1858. Il compte env. 200 000 h. et a pour capit. St-Paul.

MINOA, petite île du golfe Saronique, sur la côte de la Mégaride, était jointe par un pont à Nisée, qui portait elle-même le nom de Minoa. — C'est aussi le nom de quelques villes de Grèce dont une dans l'île de Crète, sur la côte N. et vraisemblablement sur l'emplacement de la ville moderne de *La Canée*.

MINORQUE, *Balearis Minor* en latin, *Menorca* en espagnol, une des îles Baléares, par 1° 31' 2° 8' long. E. et 39° 47' 40° 41' lat. N., est la 2[e] en grandeur, et a 53 kil. sur 22; 40 000 hab.; ch.-l., Port-Mahon. Côtes échancrées (baies, ports, anses). Sol varié; climat plus chaud que celui des autres Baléares; très-peu d'eau douce. Grand commerce de cabotage. — Les Carthaginois firent de bonne heure la conquête de cette île et y fondèrent les villes de Mahon et de Jamnon; ensuite Minorque passa successivement sous la domination des Romains, des Vandales, des Maures, des Aragonais et des Castillans. Elle tomba au pouvoir des Anglais en 1708, leur fut reprise par les Français en 1756, et rendue en 1763; elle revint en 1779 aux Espagnols, à qui la paix de Paris en confirma la possession (1783).

MINOS, roi de Crète et législateur des Crétois, passait pour être fils de Jupiter et d'Europe. Il vint d'Asie s'établir en Crète, et gouverna avec tant de sagesse que les poëtes en ont fait un des juges des Enfers. Il épousa Pasiphaé et en eut un fils nommé Androgée, que les Athéniens firent périr. Il vengea la mort de ce prince en ravageant l'Attique, et en imposant à Égée, roi de cette contrée, un tribut annuel de sept jeunes filles et de sept jeunes garçons, qui devaient être dévorés par le Minotaure. Il fit construire par Dédale le célèbre labyrinthe de Crète pour y enfermer le Minotaure; plus tard il y enferma Dédale lui-même avec son fils Icare. — Quelques historiens distinguent deux Minos, dont l'un aurait régné vers 1500 av. J.-C., et l'autre vers 1330. C'est ce dernier qui serait le père d'Androgée et le juge des Enfers : il était frère de Rhadamante.

MINOTAURE, monstre de Crète, moitié homme, moitié taureau, né du commerce de Pasiphaé avec un taureau, fut enfermé dans un labyrinthe construit par Dédale, où on le nourrissait de chair humaine

(*V.* l'art. MINOS). Il fut tué par Thésée, qui avait réussi à pénétrer dans le labyrinthe, conduit par le fil d'Ariane. On pense que le prétendu taureau qui engendra le Minotaure n'était autre chose qu'un certain Taurus, général de Minos.

MINOUGAT, v. de Turquie. *V.* MENOVGHAT.

MINSK, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. de gouvt, sur la Svislotch, à 950 kil. S. O. de St-Pétersbourg; 24 000 hab. Archevêché grec, évêché catholique; synagogue, gymnase. Draps, cuirs, chapeaux. — Minsk a fait jadis partie de la principauté de Polotsk, puis de celle de Smolensk; cette ville était, dans l'anc. roy. de Pologne, le ch.-l. d'un palatinat. Les Russes s'en sont emparés en 1656. — Le gouvt de Minsk a pour bornes ceux de Vitebsk au N., de Volhynie au S., de Mohilev à l'E., de Vilna et de Grodno à l'O.; 1 200 000 h. Sol plat et assez fertile, arrosé par la Dwina, le Dniéper, le Niémen, le Pripet, la Bérésina et le canal Uginsky; il renferme de vastes marais.

MINTURNES, *Minturnæ*, auj. *Trajetta*, v. du Latium méridional, chez les *Aurunci*, entre Sinuesse et Caiète, près de l'emb. du Liris, qui y formait de vastes marais. Marius vaincu et fugitif se cacha quelques jours dans ces marais, mais il y fut découvert et jeté dans les prisons de Minturnes; toutefois, il parvint à s'en échapper, et s'enfuit en Afrique.

MINUTIUS RUFUS (M.), consul en 221 av. J.-C., soumit l'Istrie. Maître de la cavalerie sous le dictateur Fabius Maximus, il obtint de partager le commandement avec lui, mais il se laissa battre par Annibal, et ne dut son salut qu'à Fabius. Il périt l'année suivante à la bataille de Cannes.

MINUTIUS FÉLIX (M.), orateur chétien du IIIe s., né en Afrique, vint à Rome et s'y acquit une grande réputation par son éloquence. Élevé dans le Paganisme, il embrassa le Christianisme et en devint un des plus zélés défenseurs. On a de lui un dialogue latin intitulé *Octavius*, dans lequel il fait disputer ensemble un chrétien de ce nom et un païen. Cet écrit a été longtemps regardé comme étant le VIIIe livre du traité *Adversus gentes* d'Arnobe; mais F. Baudouin reconnut l'erreur et publia l'*Octavius* à part, sous le nom du véritable auteur, Heidelberg, 1560. Il a été édité depuis par Gronovius, Leyde, 1709; Rigault, Paris, 1744; Lindner, Langensalza, 1760, et dans la *Patrologie* de l'abbé Migne; il a été traduit en français par Perrot d'Ablancourt, 1660; par l'abbé de Gourcy (dans les *Apologistes chrétiens*); par Ant. Péricaud, Lyon, 1825.

MINYEH, v. d'Égypte. *V.* MINIEH.

MINYENS, nom commun aux habitants d'Iolcos en Thessalie et à ceux d'Orchomène en Béotie. Les premiers le reçurent de Minyas, fils de Chrysès, un de leurs rois; les seconds le prirent, soit parce que leur ville possédait le tombeau de ce Minyas, tombeau qui était une des merveilles de la Grèce antique, soit parce qu'elle avait été bâtie par une colonie des Minyens d'Iolcos, sous la conduite d'Orchomène, un des fils de Minyas. On donne aussi quelquefois le nom de Minyens aux Argonautes, parce que Jason, leur chef, était d'Iolcos. — On doit à Ottfried Muller de savantes recherches sur les Minyens.

MIOLLIS (Alex. Franç.), général français, né à Aix en 1759, m. en 1828, combattit sous Rochambeau en Amérique, commanda les volontaires des Bouches-du-Rhône en 1792, fut fait général de brigade en 1795, se distingua en Italie et fut chargé d'occuper la Toscane après le traité de Campo-Formio. Gouverneur de Mantoue en 1806, il y fit élever un obélisque à Virgile. En 1807, il occupa Rome et l'État ecclésiastique, et il les gouverna jusqu'en 1814. C'est lui qui, en 1809, fit exécuter les ordres rigoureux de Napoléon contre le pape Pie VII.

MIONNET (Théodore), numismate, né en 1770 à Paris, m. en 1842, était fils d'un huissier-priseur. Son père ayant eu fréquemment occasion de vendre des médailles, il se familiarisa de bonne heure avec ces précieux restes de l'antiquité, fut, sur la demande de Barthélemy, attaché au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, en devint conservateur adjoint et fut admis en 1830 à l'Académie des inscriptions. On lui doit le classement des monnaies antiques de la Bibliothèque et la *Description des médailles grecques et romaines, avec leur degré de rareté et leur estimation* (6 vol. in-8, 1806-1813, suivis d'un *Supplément*, 9 vol., 1819-1837); il consacra trente ans à cette pénible tâche: aussi son ouvrage est-il le manuel indispensable de tout numismate.

MIOSSENS, *Villa sancti*, vge des B.-Pyrénées, à 26 kil. N. de Pau; 300 hab. Anc. ch.-l. d'un comté qui était possédé par la maison d'Albret.

MIOT DE MELITO (André Franç.), homme d'État et écrivain, né en 1762, m. en 1841, fut successivement commissaire des relations extérieures, ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Toscane et ambassadeur en Sardaigne, commissaire-ordonnateur des guerres, puis administrateur général de la Corse. En 1806, il suivit à Naples Joseph Bonaparte, comme ministre de l'intérieur; il l'accompagna aussi en Espagne (1809), et rentra avec lui dans la vie privée (1813). Depuis, il se consacra tout entier aux lettres. En 1822, il publia une traduction d'*Hérodote*, 3 vol. in-8, et en 1838 une traduction complète de *Diodore de Sicile*, 7 vol. in-8. L'Académie des inscriptions l'avait admis dans son sein en 1835. Il a laissé des *Mémoires* qui n'ont été publiés qu'en 1858.

MIQUELETS, guérillas espagnoles qui s'armèrent en 1675 dans les Pyrénées, sur les frontières de la Catalogne et de l'Aragon, pour repousser une invasion des Français commandés par Schomberg, étaient ainsi appelées du nom d'un de leurs chefs, Miquelet de Prats. Louis XIV, pour les combattre, créa sous le même nom 100 compagnies de fusiliers de montagnes, qui faisaient, comme eux, la guerre de partisans.

On appelle aussi *Miquelets* les habitants des Pyrénées qui font métier de guides dans les montagnes. Napoléon I les organisa en 1808, pour les opposer aux guérillas espagnoles.

MIQUELON, île française de l'Amérique du N., dans le golfe St-Laurent, par 58° 15' long. O., 47° 4' lat. N., près de la côte S. de Terre-Neuve. A la France depuis 1763, sauf pendant les guerres de la Révolution. Cette île et la *Petite Miquelon* (au S. de la première) forment, avec l'île St-Pierre, une colonie soumise à un seul commandant. *V.* ST-PIERRE.

MIRABAUD (J. B. de), littérateur, né à Paris en 1675, m. en 1760, entra dans la congrégation de l'Oratoire, en sortit pour faire l'éducation des filles de la duchesse d'Orléans, publia quelques écrits qui le firent recevoir à l'Académie française, et devint en 1742 secrétaire perpétuel de cette compagnie. On a de lui des traductions de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, 1724; du *Roland furieux* de l'Arioste, 1741; et un livre original, *le Monde, son origine et son antiquité*, 1751. Le fameux *Système de la Nature* du baron d'Holbach fut publié sous le nom de Mirabaud peu après sa mort: ce ne pouvait être que par dérision qu'on avait usurpé le nom d'un homme aussi inoffensif. D'Alembert a prononcé l'*Éloge de Mirabaud*.

MIRABEAU, vge de France (Vaucluse), à 30 kil. S. E. d'Apt, sur la r. dr. de la Durance; 700 hab. Anc. seigneurie, érigée en marquisat en 1686.

MIRABEAU (Victor RIQUETTI, marquis de), économiste, né en 1715 à Perthuis en Provence, d'une famille originaire de Florence qui était venue s'établir à Marseille, m. en 1789, se fixa de bonne heure à Paris, s'y lia avec Quesnay, chef de la secte des Économistes, et devint un des plus zélés propagateurs de cette doctrine; il en rassemblait les partisans chez lui tous les mardis. Il publia nombre d'écrits dans lesquels il prêchait la philanthropie et la liberté; il n'en fut pas moins le tyran de sa famille: il se montra aussi mauvais père que mauvais époux, obtint de la condescendance des ministres 54 lettres de cachet contre les siens, et fatigua les tribunaux de procès scandaleux. Il eut pour fils le célèbre orateur Mirabeau, dont il semblait craindre la supériorité et avec le-

quel il fut sans cesse en guerre ouverte. Ses principaux écrits sont : *l'Ami des hommes*, 1755; *Théorie de l'impôt*, 1760 (cet ouvrage le fit mettre à la Bastille et lui procura quelque vogue) ; *Philosophie rurale*, avec Quesnay, 1764; *les Économiques*, 1769; *Lettres économiques*, 1770 : *les Droits et les Devoirs de l'homme*, 1774; *Lettres sur la législation ou l'Ordre légal dépravé et rétabli*, 1775. Ses ouvrages, écrits d'un style emphatique et obscur, ont été justement appelés l'*Apocalypse de l'Économie politique*.

MIRABEAU (Gabriel Honoré RIQUETTI, comte de), le plus grand orateur de la Révolution française, fils du précédent, né en 1749 au Bignon, près de Nemours, manifesta dès l'enfance une intelligence extraordinaire, mais eut une jeunesse très-orageuse et fut, sur la demande de son père, enfermé à Vincennes en 1777 pour rapt et adultère (*V.* MONNIER). Après avoir passé quelques années à l'armée, à laquelle il avait d'abord été destiné, il commença vers 1784 à s'occuper de politique. Il visita Londres, fut chargé d'une mission secrète en Prusse par le ministre Calonne (1787), et publia divers écrits qui le firent assez avantageusement connaître pour que le tiers état de la ville d'Aix le choisît pour représentant aux États généraux de 1789. Il apporta dans cette assemblée, avec la fougue des passions de sa jeunesse, les connaissances profondes de l'âge mûr. Bientôt il domina tous les orateurs, et devint le centre autour duquel se réunit tout ce qu'il y avait de fort et d'illustre dans le tiers état. C'est lui qui décida la Révolution en s'opposant, après la séance royale du 23 juin 1789, à ce que les députés du tiers état votassent séparément des deux autres ordres : on connaît la vive apostrophe qu'il adressa, en cette circonstance, au grand maître des cérémonies, M. de Dreux-Brézé (*V.* ce nom). Il prononça une foule de discours éloquents, qui lui valurent le surnom de *Démosthène français;* on remarque surtout son adresse au roi pour le renvoi des troupes campées à Versailles, ses discours sur la banqueroute, sur la constitution civile du clergé, sur la sanction royale, sur le droit de paix et de guerre, et sa réponse à l'abbé Maury sur les biens ecclésiastiques. Après s'être montré le plus audacieux réformateur et le plus dangereux adversaire de la cour, Mirabeau se rapprocha de la royauté (3 juillet 1790) ; il s'était, dit-on, laissé gagner par l'or de Louis XVI : mais, s'il est vrai qu'il ait reçu des sommes considérables, il ne l'est pas moins qu'il agissait alors avec conviction, prévoyant une catastrophe imminente. Quoi qu'il en soit, cette conduite lui fit de nombreux ennemis; et déjà sa popularité commençait à être ébranlée, lorsqu'il succomba tout à coup, le 2 avril 1791, aux fatigues de sa vie orageuse. Ses restes furent conduits en grande pompe au Panthéon; deux ans plus tard la populace les exhuma pour les jeter au vent. Mirabeau a composé des ouvrages de genres très-divers. Les premiers, fruits des écarts de sa jeunesse, ne sont guères que des écrits licencieux : on connaît surtout ses *Lettres à Sophie* (marquise Monnier). A son retour de Prusse il publia en 1788 *la Monarchie prussienne;* mais son principal titre se trouve dans ses *Discours.* On a publié en 1819 les *OEuvres oratoires de Mirabeau, avec une notice par M. Barthe*, 3 vol. gr. in-8; il en a paru en 1825 une édit. plus compl. en 9 vol. in-8. Ses *Mémoires biographiques* ont été publiés par Lucas de Montigny, son fils adoptif, avec notice par V. Hugo, en 8 v. in-8 (2ᵉ édit. 1841). Une précieuse *Correspondance de Mirabeau avec le comte de La Marck* (de 1789 à 1791) a été publ. par M. Ad. de Bacourt, 1851, 3 v. in-8.—Mirabeau eut un frère puîné, le vicomte de M., qui suivit la carrière militaire et fut aussi député aux États généraux; mais ce frère n'était guère remarquable que par son excessif embonpoint, ce qui le fit surnommer *Mirabeau-Tonneau.* Il suivit le parti de la cour, émigra, et mourut en 1792 à Fribourg en Brisgau.

MIRADOUX, ch.-l. de c. (Gers), à 14 kil. N. E. de Lectoure; 1800 hab.

MIRAMBEAU, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), à 14 kil. S. O. de Jonzac; 3000 hab. Chevaux, mulets.

MIRAMION (Marie BONNEAU, dame de), née à Paris en 1629, morte en 1696, avait épousé un conseiller au Parlement de Paris. Elle fonda la maison de refuge dite de *Ste-Pélagie* pour les femmes débauchées, et institua en 1661 sous le nom de *la Ste-Famille* une communauté de douze filles pour instruire les jeunes personnes et pour soigner les malades. Cette congrégation prit le nom de *Miramiones;* elle a laissé son nom à un port de Paris, quai de la Tournelle (vulgairement dit aujourd'hui *port du Mail*).

MIRAMOLIN, pour *emir-al-moslemin.* *V.* ÉMIR.

MIRAN-CHAH (Mirza-Moez-Eddyn), 3ᵉ fils de Tamerlan, fut nommé en 1380 gouverneur du Khoraçan, acheva de soumettre cette province, se distingua ensuite à la prise de Bagdad, vainquit le sultan Djelaïr, pénétra jusqu'à Bassora, et reçut de son père la souveraineté des pays qu'il venait de soumettre. Il fut détrôné en 1406 par un de ses fils, Mirza Aboubekr, et périt en 1408 à Kara-Yousouf dans une bataille contre ce fils.

MIRANDA, *Continum Lusitanorum*, v. de Portugal (Tras-os-Montes), sur le Duero, à 54 kil. S. E. de Bragance; 7000 hab. Anc. évêché, auj. réuni à celui de Bragance.

MIRANDA-DE-EBRO, *Deobriga*, v. d'Espagne (Burgos), à 80 kil. N. E. de Burgos, sur l'Ebre; 2400 hab. Belle place, beau pont, vieux château fort.

MIRANDA (François), général, né à Caracas vers 1750, fut obligé de quitter sa patrie pour avoir conspiré contre le vice-roi espagnol, vint à Paris en 1791, se lia avec le parti républicain, et prit du service dans l'armée de Dumouriez. Après la défection de ce général, il fut traduit au Tribunal révolutionnaire et acquitté; accusé une 2ᵉ fois pour ses liaisons avec les Girondins, il fut condamné à la déportation. De retour dans l'Amérique méridionale, il fit insurger le Vénézuela contre la métropole, 1811, et organisa un gouvernement républicain à Caracas; mais, après quelques succès, il fut fait prisonnier; il mourut en 1816 dans les prisons de Cadix.

MIRANDE, ch.-l. d'arr. (Gers), sur la Baïze, à 25 k. S. O. d'Auch; 2532 hab. Trib. de 1ʳᵉ inst. Coutellerie. Commerce de blé, vin, eau-de-vie, cuirs, laines. Bâti en 1289 par Centule, comte d'Astarac; jadis fortifié.

MIRANDOLE (La), *Mirandola*, v. d'Italie, dans l'anc. duché de Modène, à 28 kil. N. E. de Modène, sur la Burana; 8200 hab. Évêché. Soieries, toile; vins, riz, chanvre, lin. Jadis capitale d'un duché et ville forte; démantelée après 1746. Plusieurs fois prise et reprise, notamment en 1511 par le pape Jules II, et en 1707 par les Impériaux, qui en 1711 la vendirent au duc de Modène. Patrie du fameux Pic de La Mirandole.

MIRBEL (Ch. Fr. BRISSEAU-), botaniste, né à Paris en 1776, m. en 1854, débuta par des cours à l'Athénée, rédigea, pour faire suite au Buffon de Sonnini, l'*Histoire naturelle des plantes* (1802 et ann. suiv.), dirigea, sous l'Empire, les jardins de la Malmaison, fut admis à l'Académie des sciences en 1806, et chargé bientôt après de la chaire de botanique à la Faculté des sciences; fut, sous le ministère de M. Decazes, secrétaire général du ministère de la police, puis de l'intérieur, mais retourna, après la chute de ce ministère, à ses études scientifiques. Outre l'*Hist. naturelle des plantes*, on a de lui un *Traité d'anatomie et de physiologie végétales*, 1802; des *Éléments de physiologie végétale et de botanique*, 1815, fort estimés, un grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences, et les articles de botanique du *Dictionnaire des Sciences naturelles.*

MIRBEL (Lisinska RUE, dame), miniaturiste, femme du précéd., née à Cherbourg en 1799, morte en 1849, se distingua à la fois par la finesse du dessin, l'expression et la couleur, et mérita d'être nommée sous la Restauration peintre miniaturiste du roi. Elle a fait le portrait de Louis XVIII et d'un grand nombre

de personnages importants de l'époque. Mme Mirbel apporta dans l'art de peindre la miniature une modification importante : elle lui donna quelque chose de la vigueur de l'huile en abandonnant le pointillé jusqu'alors en usage. Son modelé est très-fini et sa couleur très-brillante.

MIREBALAIS, anc. pays de France, dans le petit gouvt de Saumur, renfermait Mirebeau et Moncontour. — C'est aussi le nom d'une v. d'Haïti, ch.-l. d'arr., sur la r. g. de l'Artibonite, à 40 kil. N. E. de Port-Républicain.

MIREBEAU, *Mirabellum*, ch.-l. de c. (Vienne), à 26 k. N. O. de Poitiers; 1800 hab. Vins, blés, laines, etc. — Anc. capit. du Mirebalais, bâtie en 1080 par Foulques Nerra, comte d'Anjou. Arthur de Bretagne y fut défait et pris par Jean sans Terre.

MIREBEAU-SUR-BÈZE, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), à 24 k. N. E. de Dijon; 1200 hab. Serges, droguets, chapellerie, poteries. Château construit sous François I.

MIRECOURT, *Mercurii Curtis*, ch.-l. d'arr. (Vosges), sur la r. g. du Madon, à 29 kil. N. d'Épinal, et à 344 kil. S. E. de Paris; 5684 h. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, école normale, bibliothèque. Dentelles, tannerie, chamoiserie; fabriques renommées d'instruments de musique (violons, basses, guitares, orgues, serinettes, vielles, etc.). Commerce de vins, eaux-de-vie, moutons. — Fortifiée au XVe siècle, elle appartenait alors aux comtes de Vaudemont. La Hire s'en empara pour Charles VII. Le maréchal de Créqui en rasa les fortifications en 1670.

MIREMONT, bourg du dép. du Puy-de-Dôme, à 40 kil. O. de Riom; 1500 hab. Anc. commanderie de St-Jean-de-Jérusalem.

MIREPOIX, *Mirapicium*, ch.-l. de c. (Ariége), à 24 kil. E. N. E. de Pamiers, sur la r. g. du Lers; 4060 hab. Ancien évêché, créé en 1318, supprimé par le Concordat de 1801. Fabriques de gros draps; filature hydraulique; commerce de volailles, céréales, bestiaux. Restes d'un château fort; belle église paroissiale, jolies promenades, vaste hôpital, beau pont en pierre. Aux environs, fer, jayet, houille. — Mirepoix était jadis la capit. du pays de Mirepoix (*Mirapicensis pagus*), compris dans le Ht-Languedoc (auj. dans l'O. du dép. de l'Aude et le N. E. de celui de l'Ariége); elle avait été érigée en marquisat au XIIIe s. Dans la guerre des Albigeois, les Croisés la prirent, en 1209, sur le comte de Foix, et la donnèrent à Guy de Lévis, dans la maison duquel le marquisat de Mirepoix est resté jusqu'en 1789.

MIREPOIX (Guy DE LÉVIS, marquis de), guerrier du XIIe siècle, tige de la famille de Lévis, accompagna Simon de Montfort, chef de la croisade contre les Albigeois. Il reçut lui-même les titres de maréchal de l'armée des Croisés et de *maréchal de la Foi*, qu'il transmit à ses descendants, et obtint pour prix de ses exploits la terre de Mirepoix avec plusieurs autres. Il mourut vers 1230. — Guy de Lévis III, seigneur de M., petit-fils du précéd., suivit Charles d'Anjou dans son expédition de Naples, et se distingua au combat de Bénévent livré à Manfred en 1266. De retour en France, il obtint, par arrêt du parlement de Toulouse, le maintien de la prérogative de juger les délits d'hérésie dans toute l'étendue de ses fiefs. — Gaston François de Lévis, marquis, puis duc de M., maréchal de France, servit avec distinction en Italie, fut, en récompense, promu successivement aux grades de maréchal de camp et de lieutenant général, remplit d'importantes missions à Vienne et à Londres, et reçut en 1751 le bâton de maréchal. Il remplaça en 1766 le maréchal de Richelieu dans le gouvt du Languedoc, et mourut à Montpellier en 1757.

MIRIBEL, bg de France (Ain), à 13 kil. N. E. de Lyon, sur la r. dr. du Rhône et sur la grande route de Lyon à Strasbourg; 2000 hab. Marchés fréquentés.

MIRKHOND (Mohammed), historien persan, né en 1433, m. en 1498, fit dès sa jeunesse une étude profonde de l'histoire. Protégé par Ali-Chyr, visir de Hocéin-Bahadour, souverain du Khoraçan et du Mazandéran, il s'enferma dans un monastère de Hérat, et y rédigea, sous le titre de *Rouzat al safa* (jardin de la pureté), une espèce d'encyclopédie de l'histoire orientale, qui, remontant jusqu'à la création, contient l'histoire des patriarches, des prophètes, des anciens rois de Perse, de Mahomet et de ses successeurs, des dynasties turques, tartares, etc. Cet ouvrage n'a pas été traduit en totalité, mais il en a été donné, soit en français, soit en latin, des parties importantes, entre autres : l'*Histoire des rois de Perse sassanides*, trad. par Sacy, 1793; l'*Hist. des Thahérides et des Soffarides*, trad. par Ienisch sous ce titre : *Historia priorum regum Persarum post natum islamismum*, Vienne, 1792; l'*Hist. des Samanides*, mise en latin par Fréd. Wilken, Gœttingue, 1808; l'*Hist. des Seldjoucides*, publ. par Vullers, Giessen, 1838; l'*Hist. des Gaznévides*, mise en lat. par le même, 1832, et trad. en français par Frémery, 1845; l'*Hist. de Gengis-Khan*, par Ad. Langlès (tome V des *Notices et Extraits*); l'*Hist. des Ismaéliens de Perse ou Assassins*, trad. par Jourdain (tome IX des *Notices*). Mirkhond eut pour fils Khondemir, qui lui-même fut un grand historien.

MIR-MAHMOUD ou MAHMOUD-CHAH, souverain de la Perse, de la dynastie des Afghans, était fils de Mir-Weiss, intendant du Candahar pour les sophis. A l'âge de 18 ans (1716), il poignarda Abd-el-Aziz, son oncle, successeur de son père Mir-Weiss, et se mit à sa place. Profitant de l'anarchie qui régnait en Perse, il attaqua Ispahan en 1722, s'en empara après une grande victoire, détrôna le sophi Hocéin et prit le titre de *chah*. Il soumit d'abord toute la Perse; mais, ayant éprouvé quelques revers, il tomba dans une sorte de folie; les Afghans le déposèrent alors (1725), et mirent sur le trône Aschraf, fils d'Abd-el-Aziz, qui, pour venger son père, lui fit trancher la tête.

MIRMIRAN, corruption d'*emir-al-omra*. *V.* ÉMIR.

MIROMÉNIL (Armand HUE de), garde des sceaux, né en 1723, m. en 1796, était président du parlement de Rouen lors des changements apportés par le chancelier Maupeou dans la magistrature et fut exilé pour s'y être opposé. Il se lia avec Maurepas, qui, devenu premier ministre, lui fit confier les sceaux (1774). Il travailla à la réintégration des parlements, fit abolir la question et la torture, 1780, et montra en toute occasion de la sagesse et de la modération. Il fut renversé en 1787 par la cabale de Brienne, pour avoir appuyé les plans de Calonne.

MIRON, famille illustre dans la médecine et la magistrature, a fourni des médecins à plusieurs de nos rois. Gabriel M., professeur de médecine à Montpellier, fut 1er médecin de Charles VIII en 1489. — Un autre Gabriel M., médecin de Louis XII et de François Ier, est auteur d'un livre *de Regimine infantium*, Tours, 1544, 1553, in-fol. — François M., fils du préc., médecin ordinaire de Charles IX et de Henri III, a laissé une *Relation curieuse de la mort du duc de Guise et du cardinal son frère*. — François M., m. en 1609, cousin du préc., fut lieutenant civil et prévôt des marchands sous Henri IV. Paris lui doit une partie de ses embellissements, entre autres la façade de l'hôtel de ville, pour la construction de laquelle il abandonna ses appointements. On voit auj. sa statue sur cette façade. — Son frère, Robert M., fut aussi prévôt des marchands, présida le tiers état aux États généraux de 1614, s'y distingua par son éloquence mâle et patriotique, fut ensuite ambassadeur en Suisse, intendant en Languedoc, et mourut en 1641.

MIROUT, en anglais *Meerut*, v. de l'Inde anglaise, ch.-l. de district, sur le Kalli-Neddi, à 45 k. N. E. de Delhi. Ville autrefois importante, prise en 1018 par Mahmoud le Gaznévide; en 1399, par Timour, qui la ruina. C'est auj. une station de troupes anglaises : c'est là qu'éclata en 1857 l'insurrection des troupes indigènes contre les Anglais.

MIRVELT, peintre. *V.* MIEREVELT.

MIR-WEISS, chef d'une tribu afghane, intendant du Candahar pour les sophis de Perse, se rendit in-

dépendant en 1709 et se maintint contre les troupes envoyées par la cour d'Ispahan. Il mourut en 1715.

MIRZA, prince de Perse. *V.* ABBAS-MIRZA.

MIRZAPOUR, v. de l'Inde anglaise (Bengale), ch.-l. de district, sur la r. dr. du Gange, à 52 k. O. S. O. de Bénarès et à 90 kil. S. E. d'Allahabad; plus de 160000 hab. Beaucoup de pagodes. Tapis, forges; opium, indigo. Très-grand commerce (c'est l'entrepôt des soies et des cotons de l'Inde anglaise). — Le district est très-fertile et compte 1 000 000 d'hab.

MISCHNA (la), collection des lois civiles et des traditions rabbiniques des Hébreux. Les Juifs prétendent que Moïse, en recevant sur le mont Sinaï, les tables du Décalogue, reçut de Dieu d'autres lois, que les docteurs de la synagogue conservèrent par tradition, jusqu'à ce que le rabbin Judas, dit le Saint, craignant de voir la tradition s'altérer par l'effet de la dispersion des Juifs, les écrivit et en fit un code. La Mischna paraît avoir été écrite au IIe s. de J.-C. à Tibériade; elle forme la 1re partie du Talmud.

MISÈNE, *Misenus mons*, en italien *Miseno*, montagne située sur la côte O. de l'Italie, à 15 kil. S. O. de Naples, forme l'extrémité du golfe de Naples et fait saillie vis-à-vis de l'île de Procida. Selon Virgile, ce lieu tirait son nom d'un compagnon d'Énée, qui y avait été enseveli. La ville de Misène, située en ce lieu, servit de station à une flotte d'Auguste. Ruines de l'ancien port.

MISITHÉE, beau-père de l'emp. Gordien III, fut préfet du prétoire pendant le règne de ce jeune prince, gouverna avec sagesse, repoussa les Parthes et mérita d'être surnommé *le Gardien de la République*. Il mourut en 243 : on soupçonna Philippe l'Arabe, qui le remplaça dans ses fonctions de préfet du prétoire, d'avoir abrégé ses jours.

MISITRA. *V.* MISTRA.

MISIVRI, *Mesembria*, v. et port de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 28 kil. N. E. de Bourgas. Évêché du rit. grec. C'est là que mouillaient les flottes byzantines.

MISKOLCZ, v. des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Borschod, à 135 kil. N. E. de Bude; 30 000 hab. Gymnase catholique dit des Franciscains; gymnase réformé. Vins très-recherchés.

MISNIE, *Meissen* en allemand, un des cinq anciens cercles du roy. de Saxe, est bornée au N. et à l'E. par les États prussiens, au S. E. par la Bohême, au S. O. et à l'O. par les cercles de l'Erzgebirge et de Leipsick : 70 kil. de l'E. à l'O., 144 du N. au S.; 336 000 hab.; ch.-l., Dresde (capitale de tout le roy.); autres places principales, Meissen, Pillnitz, Pyrna, Grossenhayn, Schandau. Sol très-varié : montueux au S., plat ailleurs; très-fertile aux environs de Meissen, aride sur quelques points. Manufactures de draps, lainages, chapeaux, papier, faïence, porcelaine, etc. Mines de fer, houille, vitriol, étain, etc. — La Misnie, dont le nom vient de Meissen, sa capitale primitive, a été originairement un margraviat particulier, et ensuite une des parties intégrantes des possessions de l'électeur de Saxe. Ses limites ont beaucoup varié, et il fut un temps où elle comprenait l'Osterland et la Thuringe. Dans les trois derniers siècles, elle formait à peu près la totalité du roy. actuel de Saxe et quelques districts de la prov. prussienne de même nom. — Le margraviat de Misnie remonte à 980. En 1127 commença la dynastie des margraves héréditaires : c'est alors que cette maison, appelée d'abord *Maison de Wettin*, d'un comté qu'elle possédait, reçut le nom de *Maison de Misnie*. Elle changea ce titre pour celui de *Maison de Saxe* lorsque, à l'extinction de la branche albertine, issue de la ligne aînée de la maison d'Ascanie, l'électorat de Saxe devint vacant (1422). *V.* SAXE.

MISRAIM ou MESRAIM, fils de Cham et petit-fils de Noé, régna vers l'an 2200 av. J.-C. sur l'Égypte, qui dans l'Écriture porte le nom de *Terre de Misraïm*.

MISSERGHIN, vge de l'Algérie, à 15 kil. O. d'Oran, au bord de la Sebkha. Colonie établie en 1845; orphelinat dirigé par le P. Abram; établissement du *Bon-Pasteur* pour les filles repenties.

MISSI DOMINICI (c.-à-d. *Envoyés du maître*), hauts commissaires qui étaient envoyés dans les provinces pour inspecter la conduite des ducs et des comtes, et pour juger en dernier ressort des cas d'appel dévolus au roi. Ces commissaires avaient été institués et organisés par Charlemagne. L'Empire était divisé en circonscriptions appelées *Missatica* (au nombre de 10 sous Charlemagne, de 12 sous Charles le Chauve); chacune était visitée en janvier, avril, juillet et octobre par deux *Missi* (un comte et un évêque ou abbé) qui représentaient l'empereur. Ce puissant moyen d'administration fut abandonné sous les derniers successeurs de Charlemagne. On doit à Fr. de Roye une dissertation *De Missis dominicis*, Angers, 1672.

MISSIESSY (le comte BURGUES de), marin français, né en 1754 à Quiès (Var), m. en 1837, se distingua dans la guerre de l'indépendance américaine, publia des ouvrages estimés sur les *signaux des armées navales*, fut nommé contre-amiral en 1793, commanda en 1800 l'escadre de Rochefort, porta secours aux possessions françaises d'Amérique, débloqua St-Domingue, mit à contribution la Dominique et St-Christophe et organisa l'escadre de l'Escaut en 1808.

MISSINIPI, riv. de l'Amérique du Nord, dans la Nouv.-Bretagne, sort du lac Methy, traverse les lacs Buffalo et de l'Ours, coule à l'E., puis au N. E., et tombe dans la baie d'Hudson, par 54° lat. N., à Port-Churchill, après un cours d'env. 1000 kil.

MISSION (Prêtres de la). *V.* LAZARISTES.

MISSIONNAIRES, zélés prédicateurs qui, à l'exemple des apôtres, vont répandre la foi parmi les infidèles ou les hérétiques. En 1622, Grégoire XV, voulant régulariser les travaux des missionnaires, qui jusqu'alors avaient agi isolément, fonda à Rome la congrégation de la Propagande. Peu après, deux établissements furent formés en France dans le même but : en 1625, celui des *Prêtres de la Mission*, dits *Lazaristes* (*V.* ce mot), en 1663 celui des *Missions étrangères*. Ce dernier, fondé à Paris par le P. Bernard de *Ste-Thérèse*, recevait des religieux de tous les ordres pour les préparer aux travaux apostoliques : c'est de là que sortirent les PP. J. B. Régis, Parennin, Charlevoix et les Jésuites fondateurs du Paraguay. L'Inde, la Chine, le Japon, la Cochinchine et le Tonquin, le Nouveau-Monde et les îles de l'Océanie, offrirent à leurs travaux un vaste champ; et, bien que souvent leur zèle leur ait coûté la vie, leurs efforts furent plus d'une fois couronnés de succès. En 1822 fut fondée à Lyon l'*Association pour la propagation de la foi*, qui ranima le zèle des missionnaires. — Les Protestants, surtout en Angleterre, ont voulu avoir aussi leurs missionnaires; mais ceux-ci n'ont jamais approché du zèle et du dévouement des missionnaires catholiques : leur tâche consiste principalement à distribuer la Bible et à la traduire; ils joignent le plus souvent à leur mission religieuse des soins politiques et commerciaux. Un bill de 1647 autorisa en Angleterre la première société de missionnaires protestants. Les États-Unis d'Amérique ont, depuis 1810, rivalisé avec les missionnaires anglais. Les Frères Moraves se sont également signalés dans cette carrière, surtout par leurs efforts pour convertir les noirs.

MISSIONS, nom donné particulièrement à des établissements coloniaux formés par les missionnaires catholiques de l'Amérique, sur les confins des pays vraiment soumis aux Européens et des contrées indépendantes. On doit ces *Missions* à 4 congrégations différentes : les Franciscains, les Dominicains, les Jésuites et les Prêtres des Missions étrangères. Les plus célèbres ont été : 1° les *Sept-Missions* de la province de San-Pedro au Brésil (XVIIIe siècle) : elles soumirent beaucoup de tribus de Guaranis au protectorat du Portugal; 2° le *Dictrict des Missions* ou *Réductions du Paraguay*, à la droite du Parana : il comprit tout le Paraguay actuel; les Jésuites y étaient

presque souverains, et déjà ils étaient parvenus à civiliser les indigènes, quand l'Espagne céda ces établissements au Portugal, en 1750; l'Espagne les recouvra en 1761, mais ils ne se relevèrent qu'incomplètement; 3° enfin, les *Missions péruviennes :* celles-ci ont soumis à la couronne d'Espagne la vaste province de Maynas (auj. dans la Nouvelle-Grenade), qui était limitrophe de la Pampa del Sacramento et s'étendait jusque vers l'Ucayal (XVII° et XVIII° siècles). — Il y avait aussi des missions, mais moins importantes, dans la Californie, la Guyane, aux Antilles, etc.

MISSISSIPI (le), appelé par les Natchez *Meschacébé* (c.-à-d. *la Mère des eaux*), grand fleuve de l'Amérique septentrionale, sort du lac d'Itasca par 97° 28' long. O. et 47° 40' lat. N., coule au S. et traverse les États-Unis en arrosant les États de Missouri, du Nord-Ouest, d'Arkansas, d'Illinois, de Kentucky, de Tennessee, de la Louisiane, du Mississipi, baigne les villes de St-Louis, Natchez, Bâton-Rouge, reçoit entre autres affluents le Missouri (plus grand que lui), l'Arkansas, l'Ohio, la Rivière-Rouge, l'Illinois, le Ouisconsin, etc.; forme ensuite le Delta du Mississipi, et tombe dans la mer du Mexique près de la Nouv.-Orléans, par 29° 6' lat. N. Sa largeur ordinaire, depuis qu'il a reçu le Missouri, varie de 1600 à 3000^m; sa longueur totale, y compris les détours, est de près de 6000 kil. Il subit de grandes crues au printemps et en été. — L'Espagnol Ferdinand de Soto découvrit en 1541 l'embouchure du bras principal du Mississipi; les Français Jolliet et Marquette, partis de Québec en 1673, le descendirent jusqu'au confluent de l'Arkansas; La Salle le parcourut tout entier et le nomma *St-Louis*, comme il avait appelé *Louisiane* le pays que traverse le fleuve.

MISSISSIPI, un des États-Unis de l'Amérique septentrionale, borné par les États de Tennessee au N., d'Alabama à l'E., l'Arkansas à l'O., la Louisiane et le golfe du Mexique au S. : 600 kil. sur 250; 800 000 h. (dont 400 000 esclaves); ch.-l., Jackson. Outre le Mississipi, qui le borne à l'O. et lui donne son nom, il est arrosé par plusieurs riv. (Yaroo, Pascagoula, etc.) et contient des lacs au S. Climat doux; sol généralement riche et fertile : céréales, fruits, arbres de toute espèce, d'une grandeur gigantesque. Industrie en progrès. — La France possédait jadis cette contrée et y forma un 1er établissement en 1716; elle la céda en 1763 à l'Angleterre, qui elle-même, en 1783, la céda aux États-Unis. En 1798, cette contrée fut érigée en territoire, sous le nom de Mississipi. Enfin, en 1817, ce territoire, accru par l'acquisition d'une partie du pays des Chactas, fut partagé en deux et forma l'État du Mississipi à l'O., et le territoire d'Alabama à l'E. Sa constitution actuelle date de 1832. Dans la guerre civile de 1861, cet État s'est rangé au nombre des États *séparatistes*.

MISSOLONGHI, v. du roy. de Grèce (Heliade occid.), ch.-l. de la nomarchie d'Étolie, à l'entrée du golfe de Patras, à 34 kil. O. de Lépante. Assiégée en 1822 par les Turcs, cette place fut défendue héroïquement par Marco Botzaris; mais elle fut prise en 1826 après un nouveau siége d'un an (Noto Botzaris, qui commandait, se fit sauter avec la garnison). A. Fabre a écrit l'*Hist. du siége de M.*, 1826.

MISSON (Maximilien), écrivain protestant, était conseiller au parlement lors de la révocation de l'édit de Nantes (1681). Ayant perdu son emploi, il se réfugia en Angleterre et fit l'éducation d'un jeune seigneur, avec lequel il voyagea en Allemagne et en Italie. Il mourut en 1721. On a de lui : *Nouveau voyage d'Italie*, La Haye, 1702, ouvrage hostile au St-Siége et qui fut mis à l'*Index* à Rome; *le Théâtre sacré des Cévennes*, ou *Récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc*, Londres, 1707.

MISSOURI, grande rivière de l'Amérique du Nord, naît vers 45° 10' lat. N. et 112° long. O., dans les montagnes Rocheuses, où il se forme de la réunion du Jefferson, du Madison et du Gallatin, coule au N. (jusqu'aux *Grandes-Cataractes*), puis à l'E., au S., au S. E.; baigne les districts des Mandanes et des Sioux, puis l'État de Missouri, et va s'unir au Mississipi par 38° 52' lat. N. et 92° 20' long. O., après un cours d'env. 7000 kil. Le Missouri est beaucoup plus long que le Mississipi et roule un plus grand volume d'eau lorsqu'il le rencontre. Il est navigable sur plus de 4000 kil. Ses principaux affluents sont : à droite, le Yellow-Stone, le Petit-Missouri (qui naît par 45° lat. N., 106° long. O., et coule au N. E.), la Chayenne, la White-River (riv. blanche), la Rapide, la Platte, le Kansas et l'Osage; à gauche, la Maria, le Milk-River, le White-Earth-River (riv. de la terre blanche), le Yankton, le Sioux et la Grande-Rivière. Son cours entier n'est bien connu que depuis 1806, grâce à l'expédition de Lewis et Clarke.

MISSOURI, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par l'Iowa, à l'O. par le territoire indien, à l'E. par l'Illinois, le Kentucky et le Tennessee, au S. par l'Arkansas; 700 kil. sur 500; 173 000 hab., dont env. 100 000 esclaves; ch.-l., Jefferson. Sol plat ou légèrement ondulé au N., montagneux ailleurs (monts Ozark), arrosé par plusieurs rivières, le Missouri, le Mississipi et quelques-uns de leurs affluents; plusieurs lacs. Froment, maïs, seigle, avoine, orge, houblon, fruits; vins estimés. Plomb, fer, charbon de terre; antimoine, zinc, arsenic, sel, nitre, marbre, craie, plâtre, etc.—Cette contrée, colonisée par les Français et comprise au XVII° siècle dans la *Louisiane*, fut attribuée en 1763 à l'Espagne, qui la céda à la France en 1801; elle fut achetée par les États-Unis en 1803, et forma un district annexé à la Louisiane; en 1812 elle fut érigée en un territoire séparé sous le nom de Missouri; en 1821 elle fut admise dans l'Union à titre d'État. Cet État prit parti pour la *sécession* en 1861.

MISTRA, v. du roy. actuel de Grèce, en Morée (Laconie), au pied des Taygète, près du Vasilipotamos (anc. *Eurotas*) et des ruines de l'anc. *Sparte*; 3000 h. (on en comptait 12 000 avant la guerre de l'indépendance). Forte citadelle; cathédrale célèbre par ses miracles. Mistra était sous les Turcs le ch.-l. d'un livah. Auj. elle est, sous le nom de Sparte, qu'elle a repris, la capitale de la nomarchie de Laconie.

MITAU ou MITTAU, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. de la Courlande, sur l'Aa, à 600 kil. O. S. O. de St-Pétersbourg : 15 000 hab. Vaste, mais peu habitée en proportion de son étendue. Consistoire luthérien, cour d'appel; gymnase, écoles françaises, bibliothèque, observatoire. Toile, linon, bonneterie, savon.—Jadis capitale du duché de Courlande. Prise aux Russes par les Suédois en 1701, reprise par les Russes en 1706. Louis XVIII y résida de 1798 à 1807.

MI-THO, v. de Cochinchine. *V.* MYTHO.

MITHRA ou MITHRAS, divinité des anciens Perses, que les Grecs et les Romains ont confondue avec le soleil et le feu. C'est une personnification d'Ormuzd considéré comme principe générateur et comme auteur de la fécondité qui perpétue et rajeunit le monde. Espèce de providence, Mithras parcourt incessamment l'espace, voyant tout, entendant tout; il combat sans relâche Ahriman et les Devs, garde toutes les créatures, donne la prospérité aux hommes, de même que la fertilité à la terre; il pèse les actions humaines à l'entrée du pont qui conduit à l'éternité. On l'invoquait trois fois par jour; un des mois de l'année lui était consacré, et, dans chaque autre mois, un jour. On représente cette divinité sous la forme d'un jeune homme avec un bonnet phrygien, une tunique verte, et un manteau flottant sur l'épaule gauche; il est armé d'un glaive qu'il plonge dans le cou d'un taureau. Le culte de Mithras s'introduisit à Rome après les guerres contre le Pont, vers 67 av. J.-C.; longtemps proscrit, il finit par obtenir une grande faveur, surtout sous les règnes de Claude, de Néron et de Commode. Ce culte était tenu secret : on n'y était admis qu'après des épreuves rigoureuses; les initiés étaient marqués d'un sceau, couronnés et armés. Ils se divisaient en sept classes, formant une

échelle aux sept échelons, et placées sous la protection de sept divinités (Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, la Lune, le Soleil). On célébrait en l'honneur de Mithra des fêtes nommées *Mithriaques* dans lesquelles on immolait, dit-on, des victimes humaines; tout y inspirait la crainte et la terreur. Ce culte fut détruit au IVe siècle. On doit à M. Lajard de savantes *Recherches historiques et archéologiques sur le culte de Mithras*, Paris, 1837.

MITHRIDATE. Ce nom a été porté par plusieurs rois de divers États de l'Asie. Les plus connus sont ceux du Pont. Mithridate I, satrape du Pont de 402 à 363 av. J.-C., était ami de Cyrus le Jeune.—II, 337-302, se soumit à Alexandre et, après la mort du conquérant, s'empara de la Paphlagonie et de la Cappadoce; on le regarde comme le vrai fondateur du roy. du Pont;—III, 302-266;—IV, 266-222;—V, 222-186, maria sa fille à Antiochus le Grand, roi de Syrie; — VI, 157-123, allié des Romains, les soutint dans la guerre contre Aristonic et reçut en récompense une partie de la Phygie. — VII est le plus célèbre de tous.

MITHRIDATE VII, surn. *Eupator*, et dit *Mithridate le Grand*, l'un des plus terribles ennemis des Romains, était fils de Mithridate VI, et naquit vers 131 av. J.-C. Il perdit son père à l'âge de 11 ans (123), et resta pendant sa jeunesse en butte à mille intrigues de la part des prétendants à la couronne. Craignant pour sa vie, il se retira plusieurs années dans la solitude, se livrant à la chasse ou à l'étude, et acquit, avec une force et une adresse extraordinaires, une connaissance profonde des poisons et de leurs antidotes. De retour dans ses États après une absence d'environ sept ans, il conquit le Bosphore Cimmérien, après en avoir chassé les Scythes, partagea la Paphlagonie avec Nicomède, roi de Bithynie, et s'empara bientôt après de la Bithynie elle-même, de la Cappadoce, ainsi que de plusieurs autres provinces. Les Romains, appelés au secours des Cappadociens, le forcèrent à renoncer à ces conquêtes (99); se sentant trop faible pour leur résister, il se soumit, mais dès ce moment il voua aux Romains une haine mortelle. Il détacha plusieurs peuples de leur alliance, s'unit contre eux à Tigrane, roi d'Arménie, rassembla en silence une armée nombreuse, fondit à l'improviste sur les provinces qu'il convoitait, subjugua avec rapidité la Cappadoce et presque toute l'Asie-Mineure, et, pour déclaration de guerre, fit égorger à la fois dans toutes les villes de l'Asie tous les Romains qui s'y trouvaient (88) : il en périt, dit-on, cent mille. Il fit ensuite passer en Grèce son lieutenant Archélaüs, qui fut accueilli comme un libérateur. Celui-ci avait déjà battu plusieurs généraux romains lorsque Sylla fut envoyé contre lui; ce général reprit Athènes (87), battit les lieutenants de Mithridate à Chéronée et à Orchomène, reprit sur lui l'Asie-Mineure, et lui tua en divers combats plus de 200 000 hommes. Mithridate ayant de plus perdu sa flotte entière par une défaite et une tempête, étant d'ailleurs inquiet sur la fidélité de ses sujets, demanda la paix (85); il ne l'obtint qu'à des conditions très-onéreuses : il lui fallut livrer ses vaisseaux et restituer toutes ses conquêtes. Pendant les deux années suivantes il fit la guerre aux peuples rebelles de la Colchide et du Bosphore. Comme il ne retirait pas assez vite ses garnisons de la Cappadoce, Muréna, lieutenant de Sylla, l'attaqua, et ils se livrèrent quelques combats peu importants (82). Sept ans après (75), le roy. de Bithynie ayant été réduit en province romaine, Mithridate, qui prétendait avoir des droits sur cette contrée, reprit l'offensive, en fit de nouveau la conquête, tailla en pièces à Chalcédoine l'armée de Cotta, et mit le siége devant Cyzique; mais Lucullus l'assiégea lui-même dans son camp, et le força à s'éloigner. Une de ses flottes fut détruite dans deux combats près de Ténédos et de Lemnos. Il se retira alors dans ses États héréditaires; Lucullus l'y poursuivit, et après quelques échecs le battit complétement (69). Mithridate s'enfuit en Arménie auprès de Tigrane, son gendre, mais il en revint bientôt à la tête d'une armée considérable. Il fut encore vaincu deux fois, et il était sans ressources quand Lucullus fut rappelé par les Romains. A la faveur de cette absence il reconquit tout son royaume (67); mais deux ans après Pompée le vainquit près de l'Euphrate, dans un combat nocturne. Mithridate s'enfuit alors dans le royaume du Bosphore où régnait Macharès, un de ses fils, et voulut engager ses soldats à aller porter la guerre au sein même de l'Italie; mais ceux-ci, effrayés d'une telle entreprise, se révoltèrent et proclamèrent roi Pharnace, son fils. Alors Mithridate, voyant qu'il fallait mourir, essaya de s'empoisonner; mais, n'ayant pu y parvenir, parce que le poison n'avait plus d'action sur lui, il se fit tuer par un soldat gaulois (63). Mithridate était actif, intrépide, infatigable et fécond en ressources; il eût peut-être à jamais chassé les Romains de l'Asie et de la Grèce s'il n'eût eu à combattre des généraux tels que Sylla, Lucullus et Pompée. Mais sa férocité, sa perfidie et son caractère défiant ternirent ses grandes qualités. Ce prince avait une mémoire prodigieuse; il savait 22 langues (c'est à cause de cela que quelques savants modernes ont donné le nom de *Mithridate* à divers recueils polyglottes). Il avait épousé plusieurs femmes : la plus célèbre est Monime, jeune Grecque d'une grande beauté; après sa défaite par Lucullus, se croyant perdu, il lui envoya l'ordre de se donner la mort (69). Ces derniers événements ont fourni à Racine le sujet de sa belle tragédie de *Mithridate*.

MITHRIDATE I, roi des Parthes, succéda à Phraate, son frère aîné, l'an 164 av. J.-C., subjugua les Mèdes, les Perses, la Babylonie, la Mésopotamie; étendit sa domination depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus, et forma ainsi un empire plus puissant que celui des Séleucides. Il fit prisonnier le roi de Syrie, Démétrius II, qui voulait lui reprendre ses conquêtes (143); mais, dans sa captivité, il le traita en souverain, et lui donna en mariage sa fille Rodogune. Mithridate I mourut vers l'an 139 av. J.-C., et eut pour successeur Phraate II. On lui attribue un code de lois très-sages. — II, fils et successeur d'Artaban II, régna de 124 à 90 av. J.-C. (ou de 126 à 88), repoussa les Scythes, soutint en Syrie Philippe, fils d'Antiochus Grypus, contre Démétrius, son frère, vainquit plusieurs fois les Arméniens, mais fut tué dans une dernière bataille contre eux. Il résidait à Bactres.—III, fils aîné de Phraate III, monta sur le trône en assassinant son père, 61 (ou 58) av. J.-C., mais fut chassé et mis à mort par son frère Orode, en 53.

MITIDJA, vaste plaine de l'Algérie, qui s'étend surtout au S. d'Alger, entre les deux zones montagneuses de l'Atlas et du Sahel, est célèbre par sa fertilité, qui l'a fait surnommer par les Arabes *la Mère du pauvre*. C'est là que s'élèvent Bouffarik, Béni-Méred, Joinville, Montpensier, etc. Il s'y est établi beaucoup de fermiers et autres colons français.

MITLA, v. du Mexique (Oaxaca), à 200 kil. S. E. d'Oaxaca, dans une triste solitude. Antiquités mexicaines, parmi lesquelles on remarque des *Tombeaux* dont les distributions intérieures offrent de frappants rapports avec celle des monuments de l'Égypte.

MITSCHERLICH (Ch. Guill.), philologue, né en 1760 à Weissensée (Prusse), mort en 1854, fut pendant près de 70 ans professeur à l'Université de Gœttingue. Il a publié un grand nombre d'ouvrages d'érudition, parmi lesquels on distingue *Lectiones in Catullum et Propertium*, 1786; *Scriptores erotici græci*, 1792; une édition fort estimée des *Odes d'Horace*, 1800; et des *Racemationes Venusinæ*, 1827, qui complètent cette édition. — Son neveu, Ernest Mitscherlich, 1794-1863, professeur de l'Université de Berlin, s'est fait un nom comme chimiste, surtout par ses recherches sur l'*Isomorphisme*.

MITTAU. *V.* MITAU.

MITYLÈNE, auj. *Mételin*, anc. capit. de l'île de Lesbos, sur la côte E., entre Méthymne et Malée, était une des principales villes grecques d'Asie, et fai-

sait partie de la ligue éolienne. Soumise à Athènes avec le reste de l'île, elle se révolta contre elle dans la guerre du Péloponèse, mais elle fut cruellement châtiée (*V.* LESBOS). S'étant déclarée pour Mithridate en 86, elle fut ruinée par les Romains. Pompée la releva et y fit bâtir un superbe théâtre. Ses écoles d'éloquence étaient vantées. Pittacus, Alcée, Sapho, étaient de Mitylène. Conon s'y laissa battre, 406.

MIYAKO. *V.* MÉACO.

MNÉMOSYNE, déesse de la mémoire, était fille du Ciel; elle fut aimée de Jupiter qui la rendit mère des neuf Muses. Elle les mit au monde sur le mont Piérius, d'où les Muses sont nommées Piérides.

MNÉVIS, bœuf consacré au soleil et adoré par les anc. Égyptiens dans la ville d'Héliopolis. On lui rendait le même culte qu'au bœuf Apis. Il était, dit-on, l'emblème d'Osiris ou du Soleil.

MOAB, fils de Loth. *V.* MOABITES.

MOABITES, *Moabitæ*, peuplade arabe issue de Moab, fils de Loth, habitait au N. de l'Arabie Pétrée, au S. E. de la Palestine, à l'E. de la mer Morte, au S. du fleuve Arnon, au N. des Madianites, et avait pour capit. Rabbath-Moab, sur l'Arnon. Leur pays avait été jadis occupé par les Émim, peuple de géants. Églon, leur roi, tint 18 ans les Hébreux en captivité (1332-1314 av. J.-C.); il périt de la main d'Aod. Plus tard, les Moabites furent vaincus par Saül, assujettis au tribut par David, battus par Joram, roi d'Israël, et par Josaphat. Ils finirent par tomber sous le joug des Assyriens. Leur principal dieu s'appelait Baal-Péor ou Belphégor. Leur religion était souillée par des sacrifices humains.

MOALLAKATS (les sept), nom que les Arabes donnent à sept poëmes fort anciens qu'ils regardent comme sacrés, et dont un exemplaire est suspendu aux voûtes de la Kaaba à La Mecque. Ce sont les plus anciens monuments de la littérature arabe. Ils ont pour auteurs des poëtes antérieurs à Mahomet : Imroulcays, Tarafa, Labîd, Zohaïr-Abou-Selma, Antara, Amr-ibn-Kolthoum et Harith. Caussin de Perceval a donné une édition du texte des Moallakats; son fils, Armand Caussin, les a traduits en français dans son *Histoire des Arabes avant l'Islamisme.*

MOAVIAH, le 1ᵉʳ calife ommiade, né à La Mecque au commencement du VIIᵉ siècle, était arrière-petit-fils d'Ommiah, cousin-germain du grand-père de Mahomet, et avait été un des secrétaires du prophète. Il était gouverneur de Syrie lorsqu'Othman fut assassiné (656) : sous prétexte de venger sa mort, il refusa de reconnaître Ali pour successeur d'Othman, et se fit lui-même proclamer calife. Il fut universellement reconnu après le meurtre d'Ali (661). Il soumit l'Égypte, Médine, La Mecque, l'Yémen, et recula fort loin les bornes de l'empire musulman. En Occident, ses troupes pénétrèrent jusqu'à l'Océan Atlantique; en Orient, elles traversèrent l'Oxus, envahirent la Sogdiane, s'emparèrent de Samarcande et d'une partie de la Tartarie; elles eurent moins de succès contre les Grecs : son fils Yézid assiégea vainement Constantinople pendant 6 ou 7 ans, et Moaviah se vit contraint, après de grandes pertes, d'acheter la paix. Il mourut en 680 à Damas, où il avait établi le siége du califat, et laissa le trône à son fils Yézid.

MOBILE (la), riv. des États-Unis, formée de l'Alabama et du Tombeckbée, coule au S. et se jette dans la baie de Mobile, partie du golfe du Mexique, après 90 kil. de cours.

MOBILE, v. des États-Unis (Alabama), à 280 kil. E. N. E. de la Nouv.-Orléans, à l'emb. de la Mobile; 25 000 hab. Collége catholique de *Spring-hill*, avec une riche bibliothèque. Grand commerce de coton, riz, goudron, fourrures, etc.

MOCARANGUA, État de l'Afrique orientale, borné au N. par le Botonga, a 445 kil. sur 272; capit., Zimbaoé. C'est un démembrement du Monomotapa. Climat très-chaud, et cependant sain; sol très-fertile, vastes forêts; bêtes féroces en grand nombre. Commerce assez actif. Les Portugais y ont des comptoirs, notamment à Sena et au mont Foura, renommé par ses mines d'or.

MOCENIGO, famille patricienne de Venise, a fourni plusieurs doges : Thomas, 1414-23, qui conquit le territoire d'Aquilée; — Pierre, 1474-76, qui combattit avec succès les Cypriotes et les Turcs; — Jean, frère du précédent, 1475-85; — Louis, 1570-77, qui laissa prendre Chypre par les Turcs en 1571.

MOCENIGO (André), historien, de la même famille, né à la fin du XVᵉ siècle, fut chargé par les Vénitiens de négociations dont il s'acquitta avec talent et devint sénateur. Il est connu par une histoire de la ligue de Cambrai : *Belli memorabilis Cameracensis adversus Venetos historiæ libri VI*, Venise, 1525.

MODAIN (EL), c.-à-d. *les deux villes*, vge de la Turquie d'Asie (Irak-Araby), sur la r. g. de l'Euphrate, à 35 kil. S. E. de Bagdad, est bâti sur les ruines de deux villes anciennes, *Séleucie* et *Ctésiphon*. Cette ville devint sous les derniers Sassanides la capit. de la Perse. Elle fut prise par les Musulmans en 636.

MODANE, ch.-l. de cant. (Savoie), sur l'Arc, à 20 k. E. S. E. de St-Jean-de-Maurienne; 1200 hab. Filatures de laine, fabrique de drap. C'est là que commence le tunnel percé sous le Mont-Cenis.

MODÈNE, *Mutina*, v. d'Italie, capit. de l'anc. duché de Modène, sur un canal, entre la Secchia et le Panaro, à 158 kil. S. E. de Milan; 30 000 hab. Évêché et synagogue; cour d'appel; anc. université, supprimée en 1832; lycée, écoles de beaux-arts, de droit, de médecine; écoles vétérinaire, militaire, du génie, etc. Société italienne des sciences; riche bibliothèque, avec cabinet de médailles. Cette ville est assez bien bâtie : les rues ont des portiques, mais sont mal pavées (la principale s'appelle *strada Maestra)*; palais ducal, avec de belles collections (dont une partie a été vendue en 1746 à la ville de Dresde); cathédrale, dont la tour *Ghirlandina* est une des plus hautes de l'Italie, et où l'on garde le seau de bois qui a été le sujet de la *Secchia rapita* (*V.* TASSONI); églises St-George et St-Vincent; théâtre, casernes. Patrie de Sigonius, Tassoni, Molza, Fallope. — Cette ville fut, à ce qu'on croit, fondée par les Étrusques. Tib. Sempronius Longus battit les *Boii* dans ses environs, 194 av. J.-C.; les Romains y établirent une colonie militaire en 163 av. J.-C. Décimus Brutus soutint dans cette ville un siége contre Antoine (43), et, la même année, l'armée sénatoriale, aidée des légions du jeune Octave, livra bataille à Antoine sous ses murs : Antoine, vainqueur le matin du consul Pansa, fut vaincu le soir par Hirtius et Octave, et obligé de lever le siége : c'est ce qu'on nomme *Guerre de Modène.* Ruinée, puis rétablie sous Constantin, Modène fut saccagée par les Goths et les Lombards. Elle était redevenue florissante sous Charlemagne; elle passa alors successivement au pouvoir des papes, des Vénitiens, des ducs de Milan, de Mantoue et de Ferrare; comme toutes les villes lombardes, elle eut des tyrans au milieu du XIIIᵉ siècle, et fut enfin, en 1288, acquise par les princes de la maison d'Este, pour lesquels elle fut érigée en duché en 1453. Sous le royaume français d'Italie, elle fut le ch.-l. du dép. du Panaro.

MODÈNE (Duché de), petit État d'Italie, entre la Lombardie au N. et l'État de l'Église au S., avait 98 k. sur 58; 610 000 hab.; ch.-l., Modène. Autres villes, Reggio, Corregio, Bersello, Canossa, Carpi. — Ce pays formait avant 1288 un petit État indépendant qui se donna à cette époque aux princes de la maison d'Este, résidant à Ferrare; en 1453, Borso d'Este prit le titre de duc de Modène. Alphonse II d'Este étant mort en 1597, sans postérité légitime, Clément VIII reprit le duché de Ferrare comme ancien fief papal; alors Modène forma un duché isolé, dont l'empereur Rodolphe II investit César d'Este, fils naturel d'Alphonse. Cette nouvelle ligne s'est perpétuée jusqu'en 1797, époque à laquelle Hercule III fut dépossédé par les Français. Le duché fut alors compris dans la République Cisalpine; il fut depuis réparti entre les dép

du Crostolo et du Panaro. Un petit-fils d'Hercule III, François IV d'Autriche, dit François d'Este, fut réintégré dans le duché par le congrès de Vienne en 1815, et y devint la tige d'une nouv. maison d'Este, dont les États furent déclarés réversibles à l'Autriche. Il accrut ses domaines en 1829 du duché de Massa et en 1847 de la Lunégiane. Ce prince se signala, ainsi que François V, son fils, qui lui succéda en 1846, par son opposition aux idées libérales : François V fut expulsé en 1848 : il se fit rétablir l'année suivante par les Autrichiens, mais fut définitivement renversé en 1859. Ses États furent annexés au roy. d'Italie, dont ils forment auj. une province.

MODER, riv. de France (Bas-Rhin), naît dans l'arr. de Saverne, baigne Ingweiler et Haguenau; reçoit à gauche la Rothbach, à droite le Zinzel; côtoie longtemps le Rhin du sud au nord, et s'y joint près de Seltz, après 80 kil. de cours.

MODESTE (S.), Sicilien qui subit le martyre au IIIe siècle, est fêté, avec S. Gui (*Vitus*), le 15 juin.

MODESTINUS (HERENNIUS), jurisconsulte romain du IIIe siècle, disciple d'Ulpien, jouit de la faveur des empereurs Alexandre Sévère et Maximin et fut consul avec Probus en 228. Il avait composé un grand nombre d'écrits dont il ne reste que quelques fragments, publiés par Brenkman, Leyde, 1706.

MODHAFFÉRIENS, petite dynastie de princes turcomans qui régnèrent sur le Farsistan depuis la mort d'Abou-Saïd, dernier souverain gengiskhanide de la Perse (1335), jusqu'à l'invasion de Tamerlan (1394). Elle compte 4 princes : Modhaffer, 1318; Djélal-Eddin, 1365; Zéin-élab-Eddin, 1382; Chah-Mansour, 1394. Ils furent toujours en guerre avec les Ilkhaniens, les Djoubaniens et les Turcomans du Mouton blanc et du Mouton noir.

MODICA, *Motyca*, v. de Sicile, à 53 k. O. S. O. de Syracuse; 20 000 h. Vins renommés. Grottes remarquables.

MODIN, bg de Judée (Dan), entre Joppé et Lydda, patrie des Machabées. Judas Machabée y battit l'armée d'Antiochus Eupator, roi de Syrie, 163 av. J.-C.

MODLIN, v. de la Russie d'Europe (Pologne), à 65 kil. S. E. de Plock, au confluent de la Narew et de la Vistule. Ville très-forte. Les Polonais, insurgés contre la Russie, y soutinrent un siége en 1831.

MODON, *Méthone*, v. forte de Grèce (Messénie), ch.-l. de la Hte-Messénie, sur un rocher qui s'avance dans la mer, à 90 kil. S. O. de Tripolitza; 3000 hab. Métropolitain grec. Petit port, tour octogone bâtie sur un îlot. Modon appartint longtemps aux Vénitiens; le traité de Carlowitz (1699) la leur avait rendue avec toute la Morée; mais ils la reperdirent par le traité de Passarovitz (1718). Les Français s'en emparèrent au profit des Grecs en 1828.

MODRUSS, bg de Croatie, à 40 k. S. O. de Carlstadt, jadis ch.-l. de comté, donne son nom à un évêché dont le titulaire réside à Fiume.

MOELLENDORF (H., comte de), général prussien, 1724-1815, se forma sous le grand Frédéric, dont il resta l'ami, fut chargé en 1793 d'effectuer le démembrement de la Pologne; remplaça en 1794 le duc de Brunswick dans le commandement de l'armée prussienne, et gagna sur les Français la bataille de Kaiserslautern, mais fut bientôt rejeté au delà du Rhin, fut blessé à Iéna, et pris dans Erfurt. Ce général, qui avait été opposé à la guerre, fut traité avec beaucoup d'égards par Napoléon et renvoyé sur parole à Berlin.

MOERBEKE, v. de Belgique (Flandre orient.), à 19 kil. N. E. de Gand; 4000 hab. Patrie de Guillaume de Moerbeka. *V.* GUILLAUME.

MOERDYK, bourg de Hollande (Brabant sept.), à 13 kil. N. de Breda, sur le Hollandisch-Diep. Guill. de Frise, prince d'Orange, s'y noya en 1711.

MOERIS, roi d'Égypte de la 18e dynastie, dont le vrai nom est *Touthmès IV*, régna de 2006 à 1990 ou de 1740 à 1724 av. J.-C. Il est surtout connu pour avoir fait creuser le lac qui porte son nom. — Ce lac, dans l'Heptanomide, à 10 milles de la r. g. du Nil, était destiné à recevoir le trop plein des eaux du fleuve. Les géographes anciens varient sur sa grandeur : la plupart lui donnent 600 k. de tour; Pomponius Méla ne lui en donne guère que 30; deux pyramides surmontées de statues colossales assises s'élevaient au sein du lac : on en retrouve des ruines avec deux piédestaux très-dégradés au S. E. du Fayoum et au N. de l'anc. *Crocodilopolis* près du vge de Biahmou. C'est à tort qu'on avait cru retrouver le lac Mœris dans le lac actuel de *Birket-el-Kéroum*.

MOESIE. *V.* MÉSIE.

MOESKIRCH, vge du grand-duché de Bade (cercle du Lac), à 12 k. N. E. de Stockach et à 30 k. N. de Constance; 1600 h. Moreau et Molitor y battirent les Autrichiens le 5 mai 1800.

MOEZ-ED-DAULAH (Ahmed), dont le surnom veut dire *la Force de l'empire*, le 1er de la race des Bouïdes qui ait régné à Bagdad, soumit le Kerman, le Kourdistan et plusieurs autres provinces, prit Bagdad, déposa le calife Mostakfy, le priva de la vue (946), et le remplaça par Mothy, sous lequel il s'empara de toute l'autorité. Il m. en 967.

MOEZ-LEDINILLAH, le 1er calife fatimite, était depuis l'an 953 souverain d'Almahdya. Il soumit l'Afrique occidentale, conquit la Sicile (963), puis l'Égypte (968), fonda le Caire et y établit la dynastie des Fatimites, qui y régna plus de 200 ans. Il mourut en 975 à 46 ans.

MOGADOR ou SOUEIRAH, v. maritime du Maroc, sur l'Atlantique, à 178 kil. S. O. de Maroc; 15 000 h. Port sûr; résidence de consuls européens; citadelle, palais impérial. Commerce actif en mulets, maroquin, ivoire, ébène, etc. Fondée en 1760 par l'empereur Sidy-Mohammed, sur l'emplacement d'un ancien château fort qui avait été construit par les Portugais; bombardée en 1844 par les Français.

MOGHOSTAN (c.-à-d. *Pays des dattes*), l'anc. *Carmanie déserte*, contrée de la Perse, dans le S. du Kerman; ch.-l., Minab. Sol plat, sablonneux, où l'on ne recueille que des dattes. Les côtes sont soumises à l'imam de Mascate.

MOGOL (le GRAND-). *V.* MONGOLS.

MOGUNTIACUM, auj. *Mayence*, v. de la Gaule, ch.-l. de la Germanique 1re, chez les *Caracates*, sur le Rhin, fut très-agrandie par Drusus, frère de Tibère, 10 ans av. J.-C. Aurélien y défit les Francs en 241. C'est là que Lollien et Jovin furent proclamés empereurs (267 et 363).

MOHACZ, v. de Hongrie (Baranya), sur le bras occid. du Danube, à 95 kil. O. de Szegedin; 5000 hab. Siége d'un métropolitain grec; château fort. Les Turcs, commandés par Soliman II, y battirent complétement les Hongrois en 1526 : Louis II périt dans cette bataille; mais les Hongrois et les Impériaux, commandés par Charles IV de Lorraine, y défirent les Turcs à leur tour en 1687.

MOHAMMED, vrai nom du prophète que nous nommons Mahomet. *V.* MAHOMET.

MOHAMMED-AL-MAHDI, calife abbasside, fils et successeur d'Al-Manzor, régna de 775 à 785 à Bagdad, combattit les Grecs, menaça Constantinople et contraignit l'impératrice Irène à lui payer tribut. Il fit du bien dans ses États et se montra clément, mais il déploya un faste inouï.

MOHAMMED-AL-MAHDI (Aboul-Cacem), dernier imam de la race d'Ali, né en 859. Selon les uns, il fut tué à 11 ans par le calife Motamed; selon d'autres, il aurait vécu jusqu'à 75 ans. Quoi qu'il en soit, les Musulmans de la secte des Chyites croient qu'il disparut mystérieusement et ils l'attendent comme un autre Messie : c'est ce que signifie son surnom de Mahdi.

MOHAMMED-AL-GAURY, de la dynastie des Gaurides, régna sur la Perse et l'Hindostan. Associé au trône par son frère Gaïath-Eddyn dès 1171, il obtint ensuite de lui le roy. de Gaznah, fit de nombreuses incursions dans l'Inde, s'empara du Guzzerat, de Lahore, de Dehly, d'Adjmir, de Bénarès; renversa les idoles et établit partout l'Islamisme. Il périt assassiné en 1206.

MOHAMMED (Aboul-Modhaffer-Nasser-Eddyn), empe-

reur mongol de l'Hindostan, monta sur le trône en 1717. Sous son règne, Nadir-Chah, usurpateur du trône de Perse, envahit l'Hindostan et se fit céder toutes les provinces à l'O. de l'Indus. Mohammed mourut en 1747, et eut pour successeur son fils Ahmed-Chah.

MOHAMMED-BEN-THAHER, dernier prince de la dynastie des Thahérides, qui régna sur le Khoraçan de 820 à 872, monta sur le trône en 862, eut à combattre plusieurs compétiteurs, entre autres Yacoub-ben-Laïth, de la dynastie des Soffarides, et fut renversé après dix ans d'un règne orageux (872).

MOHAMMED-HAÇAN-KHAN, fondateur de la dynastie des Kadjars, actuellement régnante en Perse, était fils d'un gouverneur du Mazandéran. Il commanda d'abord plusieurs corps de troupes et fut gouverneur d'Astérabad sous Nadir et son successeur Adel-Chah; à la mort du dernier (1748) il fut un des premiers à se déclarer indépendant: il s'empara du Mazandéran, du Khoraçan, du Ghilan, prit Ispahan et fut sur le point de se rendre maître de toute la Perse; mais il finit par tomber au pouvoir de Kérim-Khan, son compétiteur, qui lui fit trancher la tête (1758). — Son fils, Mohammed-Aga, tomba avec lui entre les mains de Kérim, qui le fit eunuque et le retint prisonnier; mais il s'évada en 1779, reprit les provinces que son père avait possédées, devint maître de toute la Perse et fit avec succès la guerre aux Géorgiens. Il périt assassiné en 1797 et eut pour successeur son neveu, Baba-Khan (Feth-Ali-Chah).

MOHAMMED-CHAH, roi de Perse de 1834 à 1848, né en 1810, succéda à son père Abbas-Mirza, battit, avec l'aide des Anglais, plusieurs compétiteurs, prit Hérat, qui refusait de reconnaître sa suzeraineté, dompta les Kourdes, et rétablit, par de sévères châtiments, l'ordre dans les finances et les autres services publics. Il eut pour successeur son fils Nereddin-Chah.

MOHAMMED-BEY, souverain de l'Égypte, avait été acheté par Ali-Bey comme esclave. Il entra dans le corps des Mamelouks, devint le gendre d'Ali et son meilleur général; mais il se révolta bientôt contre son bienfaiteur, le chassa du Caire, s'empara de toute l'Égypte (1773), et se fit nommer par le sultan de Constantinople pacha du Caire. Chargé par lui de faire la guerre à Dhaher en Syrie, il prit Gaza, Jaffa et St-Jean-d'Acre, mais il mourut de la peste en 1776, devant St-Jean-d'Acre.

MOHAMMED-BEN-ABD-EL-WAHAB. *V.* WAHABITES.

Pour les autres personnages de ce nom, *V.* MAHOMET, MÉHÉMET, MAHMOUD ou leurs surnoms.

MOHAWK, riv. des États-Unis (New-York), liée par un canal aux lacs Oneida et Ontario, a sa source à 8 kil. O. de Trenton, arrose Rome, Utica, Schenectady, et se jette dans le fleuve Hudson, près de Waterford après un cours de 200 k. Belle cataracte de 25 m de haut, près de son embouchure.

MOHAWKS, peuplade indigène de l'Amérique sept., une des 5 nations que comprenait la confédération des Iroquois, habite partie dans le Ht-Canada, partie dans l'État de New-York.

MOHICANS, Indiens des États-Unis, formaient jadis une nation puissante; mais on n'en trouve plus que quelques restes dans la partie S. E. de l'État de Connecticut.

MOHILEV, v. de Russie, ch.-l. du gouvt de Mohilev, sur la r. dr. du Dniepr, à 800 kil. S. de St-Pétersbourg; 24000 hab. Archevêchés russe et catholique; cour d'appel. Château fort; remparts en terre; assez belle place. Commerce de cuirs de Russie. Cette ville fut réunie à la Russie en 1772. Davoust y battit Bagration en 1812. — Le gouvt de M., entre ceux de Vitebsk au N., de Tchernigov et Smolensk à l'E., de Minsk à l'O., a 370 kil. sur 548 et 900 000 hab. Beaucoup de rivières (Dnieper, Soj, Ipout, etc.); marais, forêts.

MOHILEV, autre v. de Russie (Podolie), sur la r. g. du Dniester, à 200 kil. S. E. de Kaminiec; 10 000 hab. Évêché arménien.

MOHRUNGEN, v. des États prussiens (Prusse), à 100 kil. S. O. de Kœnigsberg; 2000 hab. Bernadotte y battit les Russes en 1807.

MOINES (du grec *monos*, seul). C'étaient dans l'origine des solitaires laïques qui, après avoir fait aux pauvres l'abandon de leurs biens, se séparaient volontairement du commerce des hommes, pour partager leur temps entre la prière et le travail. Un grand nombre de solitaires s'étaient déjà établis en Égypte, dans la Thébaïde, lorsque S. Antoine, au IIIe s. et S. Pacôme au IVe, en réunirent quelques-uns en communautés monastiques. L'Éthiopie, la Syrie, le Pont, la Cappadoce, virent bientôt se former de pareilles associations, qui pour la plupart adoptèrent la règle de S.-Basile. Les moines ne tardèrent pas non plus à se répandre en Occident: les premiers parurent à Rome en 341, à la suite de S. Athanase; S. Martin fonda en Gaule le monastère de Marmoutier en 375, S. Honorat celui de Lérins en 391; l'Espagne, l'Angleterre et l'Irlande reçurent bientôt de nombreuses colonies de religieux; au VIe s., S. Benoît donna au monastère qu'il avait fondé au Mont-Cassin une règle qui fut adoptée par la plupart des moines de l'Occident et qui constitua le clergé régulier. Néanmoins quelques moines restèrent tout à fait solitaires: tels étaient les *anachorètes* ou *ascètes*, qui vivaient seuls dans les déserts, et les *sarabaïtes*, qui habitaient deux ou trois ensemble une case ou cellule; mais la plupart se réunirent en communautés, sous le nom de *cénobites*, et sous la direction d'un supérieur appelé *abbé*: c'est ce qui a donné naissance aux divers ordres religieux (*V.* les noms de chacun de ces ordres). — La Réformation supprima les couvents de moines dans les pays protestants. Ces couvents, où s'étaient introduits de graves abus, furent fréquemment réformés par l'autorité ecclésiastique elle-même; ils finirent par être supprimés dans plusieurs États catholiques, notamment en Autriche, sous Joseph II, en Espagne, sous la reine Isabelle; en France, pendant la Révolution: un décret de l'Assemblée constituante, du 17 fév. 1790, abolit les ordres monastiques, et déclara les biens des couvents propriétés nationales. Depuis, plusieurs maisons se sont rouvertes en France; mais la loi n'y reconnaît pas les vœux perpétuels. — On doit au P. Hélyot l'*Hist. des Ordres monastiques*, 1714, et à M. de Montalembert *les Moines d'Occident*, 3 vol. in-8, 1860-67.

MOINGT, *Mediolanum Segusiavorum*, *Mediolanum*, bg du dép. de la Loire, à 2 kil. S. S. E. de Montbrison; 950 hab. Aux env. ruines d'un antique édifice appelé *Palais des Sarrasins*, mais qui peut n'être qu'un monument gaulois; sources minérales.

MOIRA (Fr. de), marquis d'Hastings. *V.* HASTINGS.

MOIRANS, ch.-l. de c. (Isère), sur la Morge, à 20 k. N. E. de St-Marcellin; 4000 hab. Station. Chapeaux de paille façon de Florence, moulins à huile, forges.

MOIS, division de l'année chez les différents peuples. *V.* ce mot dans notre *Dictionn. univ. des Sciences*.

MOISDON-LA-RIVIÈRE, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), sur le Don, à 11 kil. S. de Châteaubriant; 2400 hab. Ardoisières, forges.

MOÏSE, chef et législateur du peuple hébreu, né en Égypte vers l'an 1705 av. J.-C., était fils du lévite Amram et de Jochabed. Il fut exposé sur le Nil en vertu des ordres de Pharaon qui voulait faire périr tous les enfants mâles des Hébreux, mais fut sauvé par la fille même du roi (d'où son nom, qui signifie *sauvé des eaux*); il fut élevé dans le palais par cette princesse et instruit dans toutes les sciences des Égyptiens. Informé plus tard de sa naissance, il quitta la cour de Pharaon à l'âge de 40 ans pour aller vivre avec les Hébreux, et, ayant vu un Égyptien qui maltraitait l'un d'eux, il le tua de sa propre main. Craignant d'être puni pour ce meurtre, il alla se réfugier dans le désert de Madian et y épousa Séphora, fille d'un prêtre du pays nommé Jéthro. Dans sa retraite, Dieu lui apparut sur le mont Horeb, au milieu d'un buisson ardent, et lui ordonna de délivrer les Israélites de l'oppression

des Égyptiens. Moïse vint sommer Pharaon de laisser ses concitoyens sortir de l'Égypte pour aller sacrifier au Seigneur dans le désert : il n'éprouva d'abord qu'un refus: alors, pour effrayer le roi, il accabla ses peuples de dix fléaux cruels connus sous le nom de *Plaies d'Égypte* (eau changée en sang; grenouilles; moucherons; grosses mouches; peste des animaux; ulcères et tumeurs; grêle et tonnerre; sauterelles; ténèbres de 3 jours; mort des premiers-nés). Pharaon se vit enfin forcé de céder à ses demandes. Guidé par une colonne de feu, Moïse sortit d'Égypte à la tête des Hébreux au nombre de 600 000 (1625) : il leur fit traverser à pied sec la mer Rouge, vit engloutir dans les eaux de cette mer Pharaon qui les poursuivait, les conduisit dans le désert où il les nourrit d'une manne tombée du ciel, fit jaillir l'eau d'un rocher en le frappant de sa baguette, reçut de Dieu sur le mont Sinaï la loi sacrée (le *Décalogue*), triompha de plusieurs peuples qui s'opposaient à son passage, et arriva jusque sur les confins de la terre de Chanaan. Il ne lui fut cependant pas accordé d'y entrer, parce qu'il avait une fois manqué de confiance dans le Seigneur. Après avoir choisi Josué pour achever son œuvre, il mourut sur le mont Nébo, d'où il pouvait apercevoir la Terre promise (1585) : il était âgé de 120 ans. — Moïse est l'auteur du *Pentateuque*, c.-à-d. des cinq premiers livres de l'Ancien Testament (*Genèse*, *Exode*, *Lévitique*, *Nombres*, *Deutéronome*), qui renferment l'histoire sacrée depuis la création du monde jusqu'à l'entrée des Hébreux dans la Terre promise, un code de lois et un recueil de prescriptions religieuses.—On doit à Michel-Ange une admirable statue de Moïse, qui est un de ses chefs-d'œuvre.

MOÏSE DE KHORÈNE, historien arménien, né vers 370 de J.-C. au bourg de Khorène, fit une étude profonde de la littérature grecque; visita Antioche, Alexandrie, Rome, Constantinople; fut à son retour garde des archives patriarcales, puis archevêque de Pakrévant, et mourut vers 487. Il a laissé une *Histoire de l'Arménie* (qui va jusqu'en 441), imprimée à Londres en 1738, avec trad. latine, et à Venise en 1841, avec une trad. franç., par Le Vaillant de Florival. On a aussi de lui une *Géographie* qui contient d'importantes citations d'écrivains grecs, et des *Chants antiques*.

MOISSAC, ch.-l. d'arr. (Tarn-et-Garonne), sur le Tarn, à 25 kil. N. O. de Montauban; 6000 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce. Collége de Jésuites. Station du chemin de fer; jolies promenades. Ville bien bâtie; belle fontaine, pont remarquable. Environs fertiles en blé, fruits et vins. — La ville se forma au VIIe s. autour d'une riche abbaye et fut jadis importante; elle fut ravagée par les Normands et souffrit plus encore pendant la croisade contre les Albigeois : Simon de Montfort la prit en 1212.

MOITA, ch.-l. de canton (Corse), à 25 kil. E. de Corte; 800 hab.

MOITTE (J. Guil.), sculpteur, né à Paris en 1747, d'une famille déjà connue dans la gravure, m. en 1810, étudia sous Pigalle et Lemoine, fut envoyé à Rome, entra à l'Académie en 1783, fut chargé sous la République et l'Empire de plusieurs travaux importants, tels que le fronton du Panthéon, représentant la *Patrie couronnant les vertus civiques et guerrières*, le mausolée du général Desaix au mont St-Bernard, une statue équestre de Napoléon en bronze, la *Loi*, avec les figures de *Moïse*, d'*Isis*, de *Numa* et de *Manco-Capac*, bas-reliefs d'un style grandiose, qui rappellent la manière de Jean Goujon : ils sont au Louvre. Ses sculptures se distinguent par la correction du dessin, l'élégance des formes, la beauté des proportions, et un heureux choix de draperies. Moitte était aussi très-habile dans le dessin d'ornement : il composa un grand nombre de modèles qui restaurèrent le bon goût dans l'art de l'orfévrerie.

MOIVRE (Abraham), mathématicien, né en 1667, à Vitry en Champagne, de parents protestants, m. à Londres en 1754, se retira en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, se lia avec Halley et Newton, fut admis à la Société royale de Londres et à l'Académie des sciences de Paris et fut un des commissaires chargés de prononcer entre Leibniz et Newton au sujet de l'invention du calcul intégral. Moivre s'est surtout occupé du calcul des probabilités; on a de lui : *De mensura sortis*, qu'il reproduisit en anglais sous le titre de *The doctrine of chances*, Londres, 1716; *Annuities on life* ou *Des rentes viagères*, 1724; *Miscellanea analytica de Seriebus*, 1730.

MOJAISK, v. de Russie (Moscou), sur un affluent de la Moskova, à 97 k. O. de Moscou; 4000 h. Jadis fortifiée. Elle fit partie de la principauté de Tchernigov, puis de celle de Smolensk, et fut réunie au grand-duché de Moscou en 1341. Plusieurs fois assiégée par les Polonais, prise par les Français en 1812.

MOKA, v. et port d'Arabie (Yémen), dans l'imamat de Sana, sur la mer Rouge, à 280 kil. S. O. de Sana; 7000 hab. Port à peu près ouvert, rade, quelques fortifications. Assez bel aspect de loin, mais l'intérieur est laid et hideux. Vents brûlants, chaleur intolérable. Aux environs, contrée sablonneuse et aride. Le café renommé qui porte le nom de cette ville est cultivé dans les vallées de l'intérieur; il est apporté à Moka par des caravanes : on en exporte plus de 100 000 quintaux métriques par an; on exporte aussi de cette ville de la gomme, du mastic, de l'encens, des cuirs. Le commerce est encore assez actif, quoique fort déchu. Factoreries française, anglaise, danoise.—Moka était encore sans importance au XVIe siècle. Les Hollandais y établirent un comptoir au XVIIe siècle, et les Français en 1708. Les Anglais les suivirent, et ce sont eux qui y exercent auj. la plus grande influence.

MOKTADER-BILLAH, calife abbasside, régna de 908 à 932, se laissa gouverner par ses femmes et ses eunuques, fut deux fois déposé et deux fois rétabli, mais finit par être chassé de Bagdad et massacré par des soldats. Sous le règne de ce prince faible et efféminé, les Karmathes s'emparèrent de la Mecque, Nasser-Eddaulah fonda une dynastie à Mossoul, Obaïd-Allah établit la dynastie des Fatimites en Afrique, et la Perse échappa aux califes.

MOKTADY-BIAMRILLAH, calife abbasside de 1075 à 1094, épousa la fille de Mélik-Chah, par qui il avait été placé sur le trône, fit régner la justice, favorisa les sciences, et surtout l'astronomie. C'est sous son califat qu'eut lieu, en 1075, la réforme du calendrier persan appelée *djélaléenne*, en l'honneur de Mélik-chah, surnommé *Djélal-eddin*.

MOKTAFY-BILLAH, calife abasside de 902 à 908, reprit l'Égypte et la Syrie aux Thoulounides (905), et réduisit les Carmathes ou Ismaéliens.

MOKTAFY LEAMR-ALLAH, régna de 1136 à 1160 et releva un instant le califat depuis longtemps asservi par les *Émirs-al-Omrah*.

MOKTHAR, capitaine arabe, fils d'Abou-Obéidah, né en 622 de J.-C., fut le plus ferme appui des Alides, battit le calife Obéid-Allah, ennemi de cette famille, et conquit la Mésopotamie. Vaincu et pris quelques années plus tard par Mosab, général du calife Abdallah, il fut mis à mort en 687.

MOLA, *Turris Juliana*, v. et port d'Italie (Terre de Bari), sur l'Adriatique, à 22 kil. S. E. de Bari; 19 000 hab. Savon, tanneries. — MOLA DI GAETA, *Formies*, v. et port d'Italie (Terre de Labour), à 5 k. N. E. de Gaëte, sur la mer Tyrrhénienne; 2000 hab.

MOLANUS (J. VER MEULEN, dit), théologien catholique, né à Lille en 1533, m. en 1585, fut professeur de théologie à Louvain, puis doyen de la faculté de cette ville. Il a publié : *Historia sacrarum imaginum* Louv., 1570; *De fide hæreticis servanda*, 1584.

MOLANUS (Gér. Walter VAN DER MUELEN, dit), théologien luthérien, né à Hameln en 1633, m. en 1722, enseigna les mathématiques, puis la théologie à Rinteln et obtint en 1677 l'abbaye de Lokkum avec la direction des églises protestantes du duché de Lunebourg et du Hanovre. Il eut en 1692 et années suivantes une correspondance avec Bossuet pour travailler à la réunion des églises catholique et protes-

tante, et fut secondé dans ce travail par Leibnitz; mais il fut impossible d'arriver à un résultat. On a de lui quelques écrits, en latin, relatifs à la réunion, qui se trouvent dans les *Œuvres de Bossuet*.

MOLAY (Jacques de), dernier grand maître des Templiers, entra dans l'ordre vers 1265, et en devint grand maître à la mort de Guillaume de Beaujeu. Il se préparait à réparer les revers éprouvés par les Chrétiens dans l'Orient, lorsqu'il fut, en 1305, rappelé en France sous un prétexte par le pape Clément V, qui, de concert avec Philippe le Bel, avait décidé la suppression de l'ordre. Il reçut d'abord un très-bon accueil; mais, en 1306, le roi le fit arrêter à l'improviste en accusant tous les Templiers des crimes les plus odieux. Livré à la torture, Jacques de Molay fit quelques aveux, qu'il rétracta plus tard; il n'en fut pas moins condamné à mort : il fut brûlé vif le 18 mars 1314, à la pointe de l'île de la Cité, sur l'emplacement du terre-plein actuel du pont Neuf. On rapporte qu'il cita à jour fixe devant le tribunal de Dieu le pape et le roi, qui, en effet, ne tardèrent pas à y comparaître. Il est probable que les Templiers s'étaient livrés, en effet, à de coupables désordres; mais leur principal crime était de posséder d'immenses richesses qui excitèrent la cupidité de Philippe le Bel. Cette catastrophe a fourni à Raynouard le sujet de sa belle tragédie des *Templiers*. *V.* TEMPLIERS.

MOLD, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Flint, dans le pays de Galles, à 22 kil. O. de Chester; 5100 h. Jolie église, vieux château; filatures hydrauliques.

MOLDAU (la), riv. de Bohême, sort du Bœhmerwald, devient navigable à Hohenfurt, arrose Prague et Budweiss, et tombe dans l'Elbe vis à vis de Melnik, après un cours de 310 kil. Ses principaux affluents sont le Beraun et la Sazava.

MOLDAVA (la), riv. qui donne son nom à la Moldavie, naît en Galicie, traverse la Bukovine, puis entre en Moldavie, où elle arrose Baja et Roman, et tombe dans le Sereth, après un cours de 150 kil.

MOLDAVIE, appelée au moyen âge *Bogdanie*, une des Principautés danubiennes, vassale de la Turquie, bornée au N. et à l'E. par la Russie, à l'O. par la Transylvanie et la Valachie, au S. par le Danube et la Turquie; env. 6 millions d'hectares; 1 600 000 h.; ch.-l., Jassy. Au N. s'étendent les monts Krapacks. Rivières : le Danube, le Prouth, le Sereth, la Moldava, la Bistritza. Climat très-variable; sol très-fertile en grains, vins, tabac, légumes, fruits, melons, etc.; vastes forêts, excellents pâturages. Bétail, abeilles innombrables; gibier et beaucoup de poisson. Quantité de nitre et de naphte; mines d'or, d'argent et de cuivre, riche mine de sel gemme (à Okna). Le pays est gouverné par un prince qui a porté indistinctement les noms d'*hospodar* et de *vayvode*. La population se distingue en boyards et paysans; les paysans, longtemps asservis à la glèbe, n'ont commencé à être affranchis qu'en 1746 et ce n'est qu'en 1855 que le servage a été aboli dans toute la principauté. La grande majorité des habitants professe la religion grecque.— La Moldavie a fait successivement partie de la Dacie Trajane, de l'empire des Goths, des Huns, des Avares; elle fut occupée du IXe au XIIIe siècle par les Petchenègues, les Cumans et les Mongols. Après l'expulsion de ces derniers, Bogdan vint vers 1290, selon les uns, vers 1352, selon les autres, avec des Valaques et des Polonais, fonder sur les bords de la Moldava un faible État qui prit le nom de Bogdanie, et qui, en 1432, finit par se reconnaître vassal de la Pologne. Sous Étienne le Grand (1458-1504), la Moldavie, placée entre la Turquie et la Pologne, qui s'en disputaient la suzeraineté, jouit de quelque indépendance; mais en 1513, Bogdan II se soumit à Sélim I. En 1538, Soliman II dépouilla Pierre Rarech, le dernier prince du sang de Bogdan, et mit à sa place Étienne Laputiet : depuis ce moment, la Porte nomma toujours le vayvode de Moldavie; elle le choisissait parmi les Grecs Fanariotes. Par le traité de Jassy, 1792, la Russie parvint à exercer sur cet État un droit de protection qui fut fortifié par le traité d'Andrinople (1829); elle s'en fit même céder en 1812 une province importante, la Bessarabie; mais cette province a été en partie restituée aux Moldaves après la guerre de Crimée, en 1856. A la même époque, une plus grande indépendance fut assurée à la Moldavie, ainsi qu'à la Valachie par suite de la Convention de Paris (19 août 1858), le pouvoir fut confié dans chaque principauté à un hospodar élu à vie et à une assemblée élective, avec une commission centrale siégeant à Fokschani. Les deux principautés élurent un même chef, le colonel Couza, et s'unirent en 1866 en une seule principauté, la Roumanie. V. ce nom.

Souverains de la Moldavie.

Bogdan I ou Dragoch,	1352	Roman II,	1447
Sas,	1361	Pierre III,	1448
Pierre I?		Étienne V,	1449
Étienne II?		Alexandre II,	1450
Latsko,	1365	Bogdan III,	
Bogdan II,	1373	Pierre IV,	1456
Pierre II,	1379	Étienne VI, *le Grand*,	1458
Étienne III (ou I),	1390	Bogdan IV,	1504
Jaga et Roman I,	1400	Étienne VII,	1517
Alexandre I, *le Bon*,	1401	Étienne VIII,	1526
Élie et Étienne IV,	1432	Pierre V (Rarech),	1527-38

MOLÉ (Édouard), illustre magistrat, né à Paris en 1558, m. en 1614, était fils d'un conseiller au parlement de Paris, et devint lui-même conseiller. Enveloppé avec toute sa compagnie dans les persécutions qu'eut à subir le parlement en 1589, il fut quelque temps emprisonné à la Bastille par les Ligueurs, puis contraint d'accepter d'eux les fonctions de procureur général et de prêter serment à la Ligue. Quoique exposé à mille dangers, il resta fidèle de cœur à la cause royale, négocia en secret l'abjuration de Henri IV, et fit rendre par le parlement l'arrêt qui assura la couronne à ce prince en excluant du trône les femmes et les étrangers (28 juin 1593). Il fut nommé en 1602 président à mortier, charge qui resta dans sa famille jusqu'à la Révolution.

MOLÉ (Matthieu), fils du préc., né en 1584, m. en 1656, fut nommé conseiller au parlement en 1606, procureur général en 1614, 1er président en 1641, et enfin garde des sceaux en 1650. Dans sa longue carrière il déploya une fermeté à toute épreuve, et sut concilier les devoirs d'un grand citoyen avec l'obéissance due à l'autorité royale. Pendant les troubles de la Fronde, il alla, à travers les barricades et au risque de sa vie, réclamer à la cour deux conseillers arbitrairement arrêtés (1648). Député à Rueil auprès de la reine pour proposer un accommodement entre la cour et les Frondeurs (1649), il parvint par ses efforts à rapprocher les partis. Apprenant que sa présence au ministère était pour quelques-uns un obstacle à la réconciliation, il s'empressa de résigner les sceaux; mais on fut bientôt obligé de les lui rendre, et il les conserva jusqu'à sa mort. On cite de ce magistrat plusieurs traits qui prouvent que le courage civil ne le cède en rien au courage militaire. Matthieu Molé a laissé de précieux *Mémoires*, qui ont été publiés pour la Société de l'histoire de France par Aimé Champollion-Figeac, Paris, 1855-58, 4 vol. in-8.

MOLÉ (Matthieu Louis), homme d'État, issu de famille parlementaire, né à Paris en 1781, m. en 1855, avait pour père le président Molé de Champlâtreux, qui périt en 1794 sous la hache révolutionnaire. Emmené par sa mère à l'étranger, il revint en France en 1796, se fit admettre à l'École centrale des travaux publics (École polytechnique), publia dès 1806 des *Essais de morale et de politique*, qui attirèrent sur lui l'attention du public et celle de Napoléon, devint successivement maître des requêtes au Conseil d'État (1806), préfet de la Côte-d'Or (1807), conseiller d'État, directeur général des ponts et chaussées (1809), remplaça en 1813 le duc de Massa, dans les fonctions de grand juge (ministre de la justice), et reçut alors le titre de comte de l'Empire. Néanmoins, il refusa pendant les Cent-jours (1815) de si-

guer la déclaration du Conseil d'État contre les Bourbons. Au retour de Louis XVIII, il se rallia aux royalistes constitutionnels et fut nommé pair. Il entra la même année (1815) dans le ministère Richelieu, avec le portefeuille de la marine; il en sortit en même temps que le duc de Richelieu (12 décembre 1818), et s'opposa de tout son pouvoir, dans la Chambre des pairs, aux mesures réactionnaires qui amenèrent la chute de Charles X. Appelé en 1830 aux affaires étrangères par Louis-Philippe, il fit reconnaître la nouvelle dynastie par les cabinets étrangers et proclama le principe de *non-intervention*; il se retira trois mois après, en même temps que Casimir Périer. Placé en 1836, avec le portefeuille des affaires étrangères, à la tête d'un nouveau cabinet, il signala son ministère par des mesures de conciliation et fit rendre une loi d'amnistie (8 mai 1837), mais il prêta le flanc en ordonnant l'évacuation d'Ancône et de la Belgique, et vit se former contre son administration une *coalition* formidable, à la tête de laquelle se placèrent MM. Guizot et Thiers; après plusieurs mois de lutte, il se décida à se retirer, le 8 mars 1839. En 1840 il fut élu, à l'unanimité moins une voix, membre de l'Académie française. Nommé en 1848 et 1849 représentant à l'Assemblée nationale, il se tint constamment dans l'ombre. Par la dignité de son caractère, par l'exquise distinction de sa personne, de ses manières et de sa parole, le comte Molé est un des hommes qui représentaient avec le plus d'honneur l'ancienne société française. Il n'a laissé qu'une fille, Mme de La Ferté, et son nom s'est éteint avec lui. Outre ses *Essais*, on doit à M. Molé un *Éloge de Matthieu Molé* et de nombreux *Discours politiques* et *académiques*. Il a laissé des *Mémoires*, dont la publication est annoncée. M. de Falloux, son successeur à l'Académie, a fait son *Éloge* dans son discours de réception (1857).

MOLÉ (François René), excellent acteur, dont le vrai nom était *Molet*, né à Paris en 1734, m. en 1802, débuta à la Comédie française en 1760, et ne cessa de jouer jusqu'à sa mort. Dans une aussi longue carrière il obtint toujours le plus grand succès. Il excellait dans la comédie, et principalement dans les rôles de fats et de petits maîtres, et il excita un engouement extraordinaire. Après la mort de Lekain il voulut remplacer ce grand tragique, mais il réussit moins dans ce nouveau genre. Pendant la Révolution, il n'échappa à la proscription que par une grande affectation de civisme. Molé fut de l'Institut dès sa fondation. Il a laissé d'intéressants *Mémoires*, publiés par Étienne en 1825.

MOLÊMES, bg de la Côte-d'Or, à 22 kil. N. O. de Châtillon-sur-Seine; 900 hab. Célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 1075, par Robert de Champagne. *V.* ROBERT (S.).

MOLFETTA, v. murée d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre de Bari), sur l'Adriatique, à 26 kil. S. E. de Barletta; 16 000 hab. Évêché. Anc. duché, qui a appartenu aux Gonzague depuis 1536.

MOLIÈRE (J. B. POQUELIN, dit), le prince des poëtes comiques, né à Paris en 1622, était fils de J. Poquelin, tapissier-valet de chambre du roi, et était destiné à la profession de son père; mais, ayant de bonne heure conçu du goût pour les lettres, et surtout pour le théâtre, il obtint de sa famille qu'on le fit étudier. Il suivit le collége de Clermont, où il eut pour condisciples le prince de Conti, Hesnault, Chapelle et Bernier, qui restèrent ses amis, puis il reçut les leçons de Gassendi, qui lui inculqua les doctrines d'Épicure. Après avoir terminé ses études, il exerça quelque temps avec son père les fonctions de tapissier du roi, puis se fit recevoir avocat (1645); mais, entraîné par son goût pour l'art dramatique, il joua d'abord sur des théâtres particuliers, et finit par se faire comédien; il prit alors le nom de Molière, nom d'un auteur oublié aujourd'hui. De 1646 à 1658, il parcourut la province avec une troupe qu'il avait formée, jouant de petites pièces qu'il composait lui-même pour la plupart, et dont les plus remarquables sont : l'*Étourdi*, représenté à Lyon en 1653, et *le Dépit amoureux*, à Montpellier, 1654. Ce n'est qu'en 1658 qu'il vint se fixer à Paris; il y ouvrit, d'abord à la salle du Petit-Bourbon, près du Louvre, puis au Palais-Royal, un théâtre qui attira bientôt la foule; il y représenta successivement une trentaine d'ouvrages de sa composition, dans lesquels il jouait lui-même le principal rôle; presque toutes ces pièces sont des chefs-d'œuvre. Les principales sont : *les Précieuses ridicules* (1659); *Sganarelle* (1660); *l'École des Maris* (1661), imitée des *Adelphes* de Térence; *l'École des Femmes* (1662); *le Mariage forcé* (1664), tiré de Rabelais; *le Festin de Pierre* (1665), imité de l'espagnol, et dont le principal personnage excita de violents murmures par son impiété; *l'Amour médecin* (1665); *le Misanthrope* (1666), comédie d'un genre sévère, dont la perfection ne fut pas appréciée dès l'origine; *le Médecin malgré lui* (1666); *le Tartufe ou l'Imposteur* (1667), satire sanglante de l'hypocrisie, contre laquelle il s'éleva une vive opposition, et qui, bien que composée dès 1664, ne put être représentée qu'après de longs délais et par la protection toute spéciale de Louis XIV; *Amphitryon* et *l'Avare* (1668), toutes deux imitées de Plaute; *Georges Dandin* (1668); *Monsieur de Pourceaugnac* (1669); *le Bourgeois gentilhomme* (1670), *les Fourberies de Scapin* (1671); *les Femmes savantes* (1672); *le Malade imaginaire* (1673). A la 4e représentation de cette dernière pièce, Molière, dont la santé était depuis longtemps altérée, voulut jouer malgré les représentations de ses amis, de peur, disait-il, de faire perdre leur journée à tous ceux qu'il employait; mais à la fin de la pièce, au moment où il prononçait le mot *juro*, il fut pris d'une convulsion, et on l'emporta mourant. Il expira le 17 février 1673, à peine âgé de 51 ans. Ce ne fut pas sans peine que sa veuve obtint de l'autorité ecclésiastique la permission de le faire assister par un prêtre et de l'enterrer en terre consacrée. Ce grand homme avait eu à souffrir de l'envie; il ne fut pas non plus heureux dans son intérieur : il avait épousé en 1662 Armande Béjart (sœur d'une des actrices de sa troupe), qui était beaucoup plus jeune que lui, et dont la coquetterie empoisonna ses dernières années. Molière est le premier des comiques; aucun ne l'a surpassé, ni même égalé. A une admirable force comique, à une verve intarissable, il unit une exacte observation de mœurs qui lui permet de saisir tous les vices et tous les ridicules, un talent prodigieux pour tracer des caractères qui deviennent autant de types immortels, enfin une morale pleine d'une haute raison et d'une utilité vraiment pratique. Il a traité en vers tous les sujets qui appartenaient à la haute comédie, le *Misanthrope*, le *Tartufe*, les *Femmes savantes*, se contentant de la prose pour les sujets d'une importance moindre ou qui se rapprochaient de la farce, les *Fourberies de Scapin*, *George Dandin*, l'*Avare*, le *Malade imaginaire*. Sa prose a une franchise, une netteté, une précision et une vigueur remarquables; ses vers, malgré quelques négligences, sont restés le type du vrai style comique par le naturel, l'aisance du tour, l'énergie, et, au besoin, par la grâce. Le génie de Molière, malgré son incontestable supériorité, ne fut pas immédiatement apprécié par ses contemporains, ce qui a fait dire à Boileau :

> Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
> Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
> Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
> Furent des sots esprits à nos yeux rebutés....
> Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
> La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
> On reconnut le prix de sa muse éclipsée. (Ép. VII.)

Parmi les nombreuses éditions des *Œuvres de Molière*, on remarque celles de Bret, avec un commentaire trop succinct, 1773, 6 vol. in-8; d'Auger, 1819-25, 9 vol. in-8; d'Aimé Martin, 1823-26, avec un choix de tous les commentateurs; de L. Moland,

1865. La *Vie de Molière* a été écrite par Grimarest, 1705; l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par Taschereau, 1825. On doit à Cailhava des *Études sur Molière*, 1802, à M. Bazin des *Notices historiques sur M.*, 1851, à F. Génin, un *Lexique de la langue de Molière*. Son *Éloge* fut mis au concours par l'Académie française en 1769, et le prix fut décerné à Chamfort. En 1778, l'Académie, qui ne l'avait pas admis au nombre de ses membres à cause de sa profession, plaça son buste dans la salle de ses séances, avec ce vers de Saurin pour inscription :

Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre.

On a élevé en 1844 à Paris (rue Richelieu) un monument en l'honneur de Molière, près de la maison qu'il avait habitée.

MOLIÈRES, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 26 kil. N. de Montauban; 1000 hab.

MOLIÈRES (Joseph PRIVAT de), physicien, né en 1677 à Tarascon, mort en 1742, entra chez les Oratoriens, se lia intimement avec Malebranche, fut reçu en 1721 à l'Académie des sciences, et nommé en 1723 professeur de philosophie au collége de France. Il était un des plus zélés partisans des tourbillons de Descartes. On a de lui des *Leçons de Mathématiques*, 1726 : — *de Physique*, 1733.

MOLIN (Jacques), dit *Du Moulin*, médecin, né en 1666 à Marvège près de Mende, m. en 1755, fut professeur d'anatomie au Jardin du roi, médecin en chef des armées, médecin de Louis XIV et de Louis XV, fit une foule de cures merveilleuses, et amassa une grande fortune. Il recommandait la saignée, l'eau, la diète et l'exercice : on croit que c'est lui que Lesage désigne dans *Gil Blas* sous le nom de Sangrado.

MOLINA (Louis), jésuite espagnol, né en 1535 à Cuença, enseigna la théologie 20 ans à l'université d'Évora en Portugal, puis revint en Espagne, et mourut à Madrid en 1601. On a de lui un commentaire sur la *Somme* de S. Thomas, des traités *De liberi arbitrii cum gratiæ donis concordia*, *De Justitia et jure*. Dans son traité sur l'accord du libre arbitre avec la grâce, il fait une grande part au libre arbitre, au risque même de diminuer celle de la grâce, et suppose en Dieu, relativement aux actes conditionnels, une science d'une nature particulière, qu'il nomme *Science moyenne*. Cette doctrine, connue depuis sous le nom de *Molinisme*, fut accusée d'être contraire à celle de S. Thomas et divisa les théologiens en deux camps, les Molinistes et les Thomistes; les papes Clément VIII et Paul V, auxquels elle fut déférée, ne se prononcèrent pas à son égard. Quelques-uns imputent à la doctrine de Molina de conduire à une morale relâchée : les Jansénistes, par ce motif, affectaient de donner à leurs adversaires le nom de *Molinistes*.

MOLINA (Marie de), reine de Castille. *V.* MARIE.

MOLINA (Tirso de). *V.* TIRSO et TELLEZ.

MOLINA-DE-ARAGON, v. murée d'Espagne, dans la Nouv.-Castille (Guadalaxara), à 95 kil. S. E. de Siguenza; 3650 hab. Elle reçut en 1140 des *Fueros*, qui sont un document curieux de l'ancienne jurisprudence de la Castille. Au XIVe siècle, elle fut cédée par le roi de Castille au roi d'Aragon : d'où le nom qu'elle a conservé. Prise en 1810 par les Français. — On appelle *Sierra de M.*, une petite chaîne de montagnes de l'Aragon, qui sépare la prov. de Guadalaxara de celles de Calatayud et de Téruel; elle se rattache au N. O. à la Sierra Solorio, et au S. à la Sierra Albarracin.

MOLINET (Jean), poëte du XVe s., né dans le Boulonnais vers 1420, mort en 1507, embrassa l'état ecclésiastique étant veuf, devint chanoine à Valenciennes, aumônier et bibliothécaire de Marguerite de Parme, et historiographe de l'empereur Maximilien Ier. On a de lui quelques poëmes fort médiocres, qui néanmoins lui firent en son temps une grande réputation : le *Temple de Mars*, la *Complainte de Constantinople*, la *Vigile des morts*, moralité. Il a en outre mis en prose le *Roman de la Rose*, Lyon, 1503. Il a aussi laissé : *Faits et dits, contenant plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux*, Paris, 1531, et une *Chronique*, qui va de 1474 à 1504, et qui a été publiée par Buchon en 1828.

MOLINIER (Guill.), troubadour toulousain, chancelier du *Collége du gai savoir*, rédigea en 1356, de concert avec les *sept mainteneurs du gai savoir*, sous le titre de *Leys d'amors*, une poétique, suivie d'une grammaire et d'un traité des figures, que l'Académie des Jeux floraux a publiée en 1842-44, avec une traduction en regard.

MOLINISTES, partisans de Molina. *V.* MOLINA.

MOLINOS (Michel), théologien espagnol, né en 1627, près de Saragosse, se fixa à Rome et y fut longtemps directeur de consciences. Il publia en 1675 *la Guide spirituelle*, où il enseignait, sous le nom de *Contemplation parfaite*, un quiétisme qui fut trouvé dangereux : 68 propositions tirées de ce livre furent condamnées par Innocent XI; l'auteur fut jeté dans les prisons de l'Inquisition en 1685, et, quoiqu'il se fût rétracté publiquement, on l'y laissa mourir après 11 ans de détention, en 1696. On trouve la traduction de *la Guide* dans un *Recueil de pièces sur le Quiétisme*, Amsterdam, 1688. Les 68 propositions de Molinos ont été réfutées par Fénelon et par Bossuet.

MOLISE, *Melæ*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples, à 15 kil. N. O. de Campo-Basso; 600 hab. On donne quelquefois le nom de cette ville à toute la province, quoiqu'elle n'en soit pas le ch.-l. *V.* SANNIO.

MOLITOR (Gabriel), maréchal de France, né en 1770 à Hayange (Moselle), mort à Paris en 1849, s'enrôla au début de la Révolution, fut dès 1791 nommé capitaine, commanda une des colonnes qui vainquirent à Weissembourg, devint général de brigade en 1798; seconda puissamment en Suisse Masséna, et battit les troupes russes et autrichiennes dans les combats de Schwitz, de Muttenthal et de Glaris (1799) : à cette dernière affaire, sommé de se rendre par des forces bien supérieures, il répondit : « Ce n'est pas moi qui me rendrai, ce sera vous; » et en effet, il força l'ennemi à mettre bas les armes. Il commanda en 1800 le passage du Rhin, qu'il effectua à la tête d'une compagnie de grenadiers sous le feu de l'ennemi; fit 3500 prisonniers à Stockach, enleva Mœskirch, reprit Feldkirch, qui était la clef du Tyrol, et fut en récompense élevé au grade de général de division. En 1805, à Caldiero, il assura la victoire en contenant avec sa seule division toute l'aile droite de l'archiduc Charles. En 1806, il occupa la Dalmatie avec trois régiments seulement, et réussit à débloquer Lauriston enfermé dans Raguse, en dispersant avec 1670 hommes 11 000 Russes et Monténégrins. Chargé en 1807 et 1808 du commandement de la Poméranie, il poursuivit les Suédois jusque sous les murs de Stralsund, et entra le premier dans la place, ce qui lui valut le titre de comte avec une dotation de 30 000 fr. Il eut une grande part aux victoires d'Eckmuhl, d'Essling, de Wagram, et s'empara de l'île de Lobau (1809). Mis à la tête de l'armée d'occupation des villes hanséatiques (1810), puis de la Hollande (1811), il tint jusqu'au dernier moment. Dans la campagne de France, il fit d'admirables, mais inutiles efforts à La Chaussée, à Châlons, à La Ferté-sous-Jouarre. Quelque temps disgracié par les Bourbons, il fut cependant appelé en 1823 au commandement du 2e corps de l'armée d'Espagne et fut, à son retour, élevé à la dignité de maréchal de France et à la pairie. Il occupa dans ses dernières années le poste de gouverneur des Invalides, puis de grand chancelier de la Légion d'honneur.

MOLLAH, c.-à-d. *Seigneur*, titre d'honneur que portent chez les Arabes et les Turcs les principaux chefs de leur religion. Il se donne aussi aux cheiks, aux jurisconsultes, et en général à tout homme recommandable par son savoir ou sa piété.

MOLLENDORF. *V.* MŒLLENDORF.

MOLLEVAUT (Ch.), né en 1776 à Nancy, mort en

1844, était fils d'un avocat de Nancy qui fut membre de la Convention et du Corps législatif. D'abord professeur aux écoles centrales, puis au lycée de Nancy, Mollevaut se fit connaître de bonne heure par des traductions qui le firent admettre en 1816 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a traduit en vers : les *Amours d'Héro et Léandre* de Musée: les *Odes d'Anacréon*; un choix d'*Ovide*, de *Tibulle*, de *Properce*, de *Catulle*; l'*Énéide* et les *Géorgiques* de Virgile; en prose : *Salluste*, *Virgile*, la *Vie d'Agricola* de Tacite. On a aussi de lui des poésies originales : *Élégies*, 1816; les *Fleurs*, en quatre chants, 1818; *Chants sacrés*, 1824, et nombre de pièces de circonstance, dans lesquelles il loue alternativement Napoléon et les Bourbons. Ses premiers travaux avaient du mérite, son *Tibulle* surtout; mais il ne sut pas s'arrêter à temps.

MOLLIEN (Franç. Nic.), habile financier, né en 1758 à Rouen, mort en 1850 à Paris, était en 1789 attaché aux fermes générales. Il fut nommé par l'Empereur ministre du Trésor en 1806, conserva cette haute position jusqu'en 1814, y fut rappelé aux Cent-Jours, puis rentra dans la vie privée. Il avait puissamment contribué à rétablir l'ordre dans l'administration et à créer notre organisation financière : Napoléon, en récompense, le fit comte de l'Empire. Louis XVIII l'appela en 1819 à la Chambre des Pairs, dont il fut une des lumières. Le comte Mollien a écrit des mémoires, imprimés en 1845 sous ce titre : *Mémoires d'un ancien ministre du Trésor public*: il y expose ses principes d'administration.

MOLLIENS-VIDAME, ch.-l. de cant. (Somme), à 25 kil. O. d'Amiens; 813 hab.

MOLOCH, c.-à-d. *Roi*, idole des Phéniciens et des Carthaginois, ainsi que des Ammonites et des Moabites, est identifié tantôt avec Baal, tantôt avec Saturne. On lui sacrifiait des victimes humaines, surtout des enfants. On le représentait sous la forme monstrueuse d'un homme qui portait une tête de veau ou de taureau. Selon Diodore, sa statue était en métal, et avait les bras étendus pour recevoir les victimes humaines qu'on lui offrait.

MOLOGA, riv. de Russie, arrose les gouvts de Tver, de Novgorod, d'Iaroslav, et se jette dans le Volga par la r. g., à Mologa, ville située à 100 k. O. N. d'Iaroslav; env. 400 k. de cours.

MOLOKATH, *Mulucha* ou *Muluchas*, auj. la *Malva*, riv. de l'Afrique sept., affluent de la Méditerranée, séparait chez les anciens la Mauritanie Tingitane de la Mauritanie Césarienne.

MOLOSSES, peuple d'Épire, habitait le pays situé à l'E. de la Thesprotie, depuis Dodone jusqu'au territoire d'Ambracie; ce pays prenait d'eux le nom de Molosside. Les villes principales étaient : Photica (auj. *Vela*), Tecmon (*Gurianista*), Dodone (*Castrissa*), Passaron, Chalcis (*Khaliki*), Horréon, Phylacé, Charadra, Ambracie (*Arta*). On trouvait dans ce pays d'énormes chiens, connus sous le nom de *molosses*. — Les Molosses étaient d'origine pélasgique. Après la guerre de Troie, leur pays fut envahi par des Hellènes venus de Thessalie, et conduits par Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille, ou par un fils de Pyrrhus, nommé Molossus, qui donna son nom à la nation. Ils soumirent les petits peuples voisins, et fondèrent un royaume important, qui comprenait la plus grande partie de l'Épire. *V.* ce mot.

MOLSHEIM, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur la Bruche, à 20 kil. O. S. O. de Strasbourg; 3600 hab. Acier fondu, acier laminé pour ressorts d'horlogerie; faux, fleurets, quincaillerie, etc. Vins blancs. Molsheim était dès le XIIe s. une place forte, qui appartenait aux évêques de Strasbourg; elle fut brûlée en 1677 par les Impériaux.

MOLUQUES, grand archipel de l'Océanie, dans la Malaisie, entre la Papouasie et Célèbes, dont elle est séparée par le passage des Moluques, entre 5°-30' lat. S. et 3° lat. N., et par 124°-127° long. E., se divise en trois groupes, celui d'Amboine, celui de Banda, et les Moluques proprement dites. Dans ces dernières, on remarque Gilolo, la plus grande de toutes; Ternate, dont le prince étend sa domination sur Mortay et sur une partie de Gilolo et de Célèbes; Mortay, Tidor, Batchian et Mysol. C'est à Ternate qu'est le centre de l'exploitation hollandaise. Les Moluques sont très-fertiles, et la nature de leur végétation les a fait surnommer *Iles aux épices*; deux arbres surtout, le muscadier et le giroflier, y croissent en abondance et sont pour les Hollandais une source inépuisable de profits; on en tire aussi du sucre, du café, de l'indigo, du sagou, des plantes tinctoriales. Ces îles renferment plusieurs volcans et portent la trace d'anciens tremblements de terre. Les indigènes sont des Alfourous et des Malais, la plupart féroces et très guerriers. Ceux de la côte exercent la piraterie. — Les Moluques furent découvertes en 1511 par les Portugais, qui les exploitèrent dans le plus grand secret. Les Espagnols survinrent peu après et leur en disputèrent la possession; mais, par le traité de Saragosse (1529), Charles-Quint céda ses prétentions sur les Moluques au roi de Portugal Jean III contre 350 000 ducats d'or. Les Hollandais s'en emparèrent en 1607, et ils les ont toujours gardées depuis, sauf l'intervalle de 1809 à 1814, pendant lequel les Anglais les possédèrent. Amboine, Banda et Ternate ont été déclarés ports francs en 1853.

MOLWITZ, v. des États prussiens (Silésie), à 37 k. S. E. de Breslau. Victoire de Frédéric II sur les troupes de Marie-Thérèse en 1741.

MOLYNEUX (W.), savant irlandais, né à Dublin en 1656, m. en 1698, s'adonna aux mathématiques et à la physique, fonda en 1683 à Dublin une société scientifique, fut nommé en 1684 surintendant des bâtiments de la couronne et reçu en 1685 à la Société royale de Londres. Il se retira en Angleterre pendant les troubles de l'Irlande; après son retour dans sa patrie, il fut nommé en 1692 représentant de Dublin au parlement. On a de lui une *Dioptrique*, en anglais, qui contient un théorème célèbre pour trouver le foyer des verres d'optique et qui a longtemps servi de manuel aux opticiens, et *Sciothericum telescopium*, contenant la description et l'usage d'un cadran solaire à lunette de son invention. Molyneux était lié avec Locke; il lui demanda si un aveugle auquel on rendrait la vue pourrait aussitôt reconnaître la forme des corps : Locke lui fit une réponse négative, qui fut depuis confirmée par les expériences de Cheselden : c'est ce qu'on appelle le *Problème de Molyneux*.

MOLZA (Fr. Marie), poëte de Modène, 1489-1544, se fit de bonne heure remarquer par des vers pleins d'élégance et de fidélité qui lui valurent de puissants protecteurs; mais il se plongea dans la misère par une conduite déréglée, et mourut d'une maladie honteuse. Il a laissé des *capitoli*, des *rime*, des nouvelles et des vers latins, parmi lesquels on remarque des élégies qui le placent près de Tibulle. Ses ouvrages ont été publiés par Serassi, Bergame, 1747-54. — Sa petite fille, Tarquinia Molza, 1542-1617, se distingua aussi comme poëte et fut louée par le Tasse et Guarini. On a d'elle des sonnets, des madrigaux, etc., impr. avec les *OEuvres* de son aïeul.

MOMBAZA, île de la mer des Indes, sur la côte de Zanguebar, par 37° 20' long. E., 4° 3' lat. S., a 25 k. de tour, et a pour ch.-l. une ville de même nom qui compte 3000 h. Bons ports; sol fertile; commerce d'ivoire, de gomme, de poudre d'or, etc.; habitants mahométans. Possédée par les Portugais de 1519 à 1720, par les Anglais de 1824 à 1826, elle est auj. au pouvoir de l'imam de Mascate.

MOMIERS, c.-à-d. *Comédiens*, nom ironique donné en Suisse aux Méthodistes, et spécialement à une association mystique formée à Genève en 1818.

MOMIES. *V.* ce mot dans notre *Dict. des Sciences*.

MOMONIE, prov. d'Irlande. *V.* MUNSTER.

MOMPOX, v. de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de prov., à 200 kil. S. E. de Carthagène, sur la r. g. de la Magdalena; 10 000 hab. Collége. Tabac, sucre, chocolat;

or. — La prov. de Mompox est une des quatre qui ont été formées du dép. colombien de Magdalena.

MOMUS, dieu de la raillerie et des bons mots, fils du Soleil et de la Nuit, selon Hésiode, tournait en ridicule les hommes et même les dieux. On le représente levant son masque d'une main et tenant de l'autre une marotte, symbole de folie.

MONA, île de l'Océan atlantique, auj. *Anglesey*.

MONABIA, île de l'Océan atlantique, auj. *Man*.

MONACO (jadis en français *Mourges*), *Herculis Monœci portus*, ch.-l. de la principauté de Monaco, sur un rocher qui s'avance dans la mer, à 12 kil. E.N.E. de Nice; 1200 hab. Port, rade (où mouillent les petits navires). Château, citadelle. Tribunal (dont la cour d'appel siége à Paris). Distillerie d'essences; pêche assez active. Patrie du statuaire Bosio et du compositeur Langlé. — La principauté, bornée au S. par la Méditerranée et enveloppée des autres côtés par le dép. français des Alpes maritimes, possédait avant 1848, outre Monaco, les villes de Menton et Roquebrune; elle se réduit auj. à la petite ville de Monaco et à son territoire. Climat délicieux. Le sol produit en abondance des citrons, des oranges, des caroubes. Fabriques de chapeaux de paille. — La principauté de Monaco, située dans l'anc. Ligurie, fut d'abord une simple seigneurie, qui dès l'an 968 appartint aux Grimaldi, une des plus puissantes familles de Gênes. Au XVIᵉ, le titulaire avait le titre de prince. En 1605 le tuteur d'Honoré II mit la principauté sous la protection espagnole; Honoré II se plaça en 1641 sous la protection de la France, ce qui lui fit perdre les fiefs qu'il avait en Espagne. La France l'indemnisa par la cession du duché de Valentinois et d'autres fiefs importants. La maison de Grimaldi s'éteignit dans les mâles en 1731; l'héritière porta alors la principauté dans celle de Matignon, qui prit dès lors le nom de Grimaldi. Honoré V, m. en 1841, eut pour successeur son frère Florestan I, mort lui-même en 1856, et remplacé par son fils Charles-Honoré, qui prit le nom de Charles III. En vertu des traités de 1815, l'État de Monaco était sous la protection du roi de Sardaigne, qui mettait garnison au chef-lieu. En 1848, les villes de Menton et de Roquebrune réussirent à se soustraire à l'autorité du prince de Monaco; l'année suivante, Charles-Albert les occupa malgré les protestations du prince Florestan, et il les fit gouverner depuis comme partie intégrante des États Sardes. Par un traité du 2 févr. 1861 le prince de Monaco céda à la France ses droits sur Menton et Roquebrune moyennant une indemnité de 4 millions; elles font auj. partie du dép. des Alpes maritimes.

MONAGHAN, v. d'Irlande, ch.-l. du comté de même nom, à 100 kil. N. de Dublin. — Le comté, situé dans le S. E. de l'Ulster, est entre ceux de Tyrone, Armagh, Louth, East-Meath; il a 1140 kil. carr. et 240 000 hab. Sol assez fertile. Faible industrie.

MONALDESCHI (Jean de), d'une famille noble d'Orvieto, dans l'État romain, entra jeune au service de Christine, reine de Suède, devint son grand écuyer, l'accompagna dans ses voyages après son abdication, et vécut avec elle dans une étroite intimité. Pendant son séjour en France, Christine l'accusa de trahison et le fit assassiner au château de Fontainebleau (1657): on attribua ce crime à la jalousie; selon quelques-uns, M. avait composé un libelle contre sa bienfaitrice.

MONASTIER (LE), ch.-l. de cant. (Hte-Loire) sur la Gazeille, à 19 kil. S. E. du Puy; 1900 hab.

MONASTIR ou BITOLIA, *Octolophum*, v. de Turquie (Roumélie), ch.-l. de livah, à 180 kil. S. O. de Salonique; 15 000 h. Pillée en 1806 par Ali-Pacha.

MONASTIR, v. forte et port de l'État de Tunis, sur la Méditerranée, à 22 kil. S. E. de Sousa; 12 000 h. Étoffes de laine, burnous.

MONBARREY, MONBAIENS, etc. *V.* MONT.....

MONBODDO (Jacq. BURNETT, lord), philosophe écossais, né en 1714 à Monboddo (Kincardine), suivit d'abord le barreau d'Édimbourg, fut en 1767 nommé juge dans cette ville, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort (1799). Vif admirateur de la philosophie grecque, il s'est livré à des recherches curieuses sur l'antiquité, mais trop souvent il s'est laissé entraîner au paradoxe. On a de lui un traité de l'*Origine et des progrès du langage*, en anglais, 6 vol. in-8, 1773-92, et la *Métaphysique des anciens*, 6 v. in-4, 1779-99.

MONCADE (Hugues de), capitaine espagnol, se mit successivement au service de Charles VIII, roi de France, qu'il suivit en Italie, de César Borgia, de Gonsalve de Cordoue; prit parti pour les Colonna contre le pape Clément VII, s'empara en 1527 du Vatican, qu'il livra au pillage, se fit nommer peu après vice-roi de Naples, et périt en 1528 dans un combat naval en défendant Naples contre Lautrec et André Doria.

MONCADE (Franç. de), comte d'Ossone, marquis d'Aytona, de la même famille que le préc., né à Valence en 1586, mort en 1635. Généralissime des troupes espagnoles dans les Pays-Bas en 1633, il réussit à calmer les esprits et à faire échouer les tentatives du prince d'Orange sur la Meuse. Il a publié en 1623 une *Hist. de l'expédition des Catalans et des Aragonais contre les Turcs et les Grecs*, ouvrage réputé classique.

MONCALIERI, v. des États sardes, sur le Pô, à 8 k. S. de Turin; 7500 h. Château royal, où Charles-Emmanuel III, duc de Savoie, enferma en 1730 son père, qui y mourut en 1732.

MONCAYO, *Caunus*, pic de la chaîne Ibérique (Espagne), sur la limite des provinces de Soria, de Calatayud et de Saragosse.

MONCEY (Adrien), duc de Conégliano, maréchal de France, né en 1754 à Moncey, près de Besançon, m. en 1842, était fils d'un avocat au parlement de Franche-Comté. Il s'engagea à quinze ans, et était capitaine en 1791. Envoyé en 1793 dans les Pyrénées à la tête des *chasseurs cantabres*, il s'y distingua tellement qu'il fut fait en peu de temps général de brigade, puis général de division. Nommé, malgré ses refus, général en chef de l'armée des Pyrénées-Occidentales (1795), il prit Fontarabie, le port du Passage, St-Sébastien, soumit le Bastan, la vallée de Roncevaux, où il détruisit une pyramide qui consacrait un souvenir injurieux pour la France, et força l'Espagne à demander la paix (1796). Dans la 2ᵉ campagne d'Italie (1800), il franchit le St-Gothard, s'empara de Bellinzona, de Plaisance, se distingua au combat de Roveredo et occupa la Valteline. Inspecteur général de la gendarmerie en 1801, il déjoua les plans des conspirateurs; aussi fut-il en 1804 compris dans la première promotion de maréchaux; il reçut peu après le titre de duc de Conégliano. Lorsque éclata la guerre d'Espagne, Moncey, envoyé de nouveau dans ce pays, battit les insurgés de Valence au défilé d'Almanza (1808), et contribua à la prise de Saragosse (1809). Major général de la garde nationale en 1814, il tenta de défendre les murs de Paris (30 mars), et ne déposa les armes que quand la capitulation eut été signée. Après les Cent-Jours, il refusa de présider un conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney, et se vit, pour ce refus généreux, enfermé au fort de Ham et destitué de tous ses emplois. Néanmoins, en 1823, lors de l'intervention en Espagne, on eut recours à sa vieille expérience, et le commandement du 4ᵉ corps lui fut confié. Il s'empara promptement de Puycerda, de Rosas, de Figuières, et força Barcelone, Tarragone et Hostalrich à se rendre. Appelé dans ses dernières années au gouvernement de l'hôtel des Invalides, il y reçut en 1840 les cendres de Napoléon. Moncey n'était pas moins remarquable par son noble caractère que par ses talents guerriers: plein de modération, il resta pur de tout excès au milieu des régimes si divers sous lesquels il vécut. Un *Éloge historique de Moncey*, par M. de Chénier, a été couronné par l'Académie de Besançon. — Après sa mort, le titre de *duc de Conégliano* a été reporté, faute d'héritiers directs, sur la tête de son gendre, le baron de Gillevoisin.

MONCHIQUE, v. de Portugal (Algarve), à 23 kil. N de Lagos, au pied de la Sierra de Monchique; 2700 h.

Oranges et jambons renommés, sources sulfureuses, bains fréquentés. — La *Sierra* de *Monchique* sépare l'Algarve de l'Alentéjo occidental, puis court au S. O. jusqu'au cap St-Vincent.

MONCHY, vge du dép. du Pas-de-Calais, à 15 kil. S. O. d'Arras; 1200 hab. Il a donné son nom à la maison de Monchy, d'où sort celle de Hocquincourt.

MONCLAR, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), à 22 k. S. E. de Montauban; 1000 hab. — Ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), à 17 kil. N. O. de Villeneuve, 2173 hab. — *V.* RIPERT-MONCLAR.

MONCLOVA, v. du Mexique. *V.* MONTELOVEZ.

MONCONTOUR, ch.-l. de c. (Vienne), sur la Dive, à 18 kil. S. O. de Loudun; 750 hab. Henri III (alors duc d'Anjou), y battit l'amiral Coligny en 1569. — Autre ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 25 kil. S. E. de St-Brieuc; 1400 hab. Toiles.

MONÇON ou MONZON, v. d'Espagne (Huesca) dans l'anc. Aragon, sur la r. g. de la Cinca, à 56 kil. S. E. de Huesca; 3500 h. Enlevée aux Maures par le roi d'Aragon Sanchez-Ramirez en 1063. Célèbre par un traité signé, le 6 mars 1626, entre la France et l'Espagne, au sujet de la Valteline.

MONCOUTANT, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 26 k. N. O. de Parthenay; 1900 hab. Grand entrepôt de *breluches* (étoffes de laine sur fil).

MONCRIF (Paradis de), écrivain, né à Paris en 1687, m. en 1770, obtint de bonne heure des succès dans le monde par sa figure, son esprit et ses talents; il était à la fois poëte, musicien, et jouait agréablement la comédie. Il fut d'abord secrétaire du comte d'Argenson, puis du comte-abbé de Clermont, prince du sang, et devint en 1734 lecteur de la reine Marie Leczinska. Il avait été reçu à l'Académie en 1733. On a de lui: *Essais sur la nécessité et les moyens de plaire*, 1738; une *Histoire des chats*, ouvrage frivole écrit sous forme sérieuse et qui l'exposa à bien des sarcasmes; quelques romans, des poésies chrétiennes, des poésies fugitives et des chansons : il excellait surtout dans la romance. Ses œuvres complètes ont été imprimées en 1751, 1768 et 1801.

MONDA, v. d'Espagne (Malaga), à 31 kil. O. de Malaga: 10 250 h. Antiquités romaines. On a cru à tort que c'était l'anc. *Munda*. *V.* ce nom.

MONDEGO, *Munda*, riv. du Portugal (Beira), sort de la Sierra d'Estrello, coule au N., puis à l'O., et au S. O.; arrose Coimbre, Montemor-o-Velho, et tombe dans l'Océan après un cours de 180 kil. Elle charrie des *paillettes* d'or. Ses rives furent le théâtre de la guerre entre les Anglais et les Français en 1810 et 1811.

MONDINO, en lat. *Mundinus*, le restaurateur de l'anatomie, né vers 1260 à Milan ou à Florence, m. en 1326 à Bologne, professa à l'université de cette dernière ville à partir de 1316. Il passe pour être le premier des modernes qui ait disséqué des cadavres humains. On lui doit un traité d'anatomie intitulé : *Anatome omnium humani corporis interiorum membrorum*, qui fit longtemps autorité et qui a eu beaucoup d'éditions : Pavie, 1478; Venise, 1580; Padoue, 1584, avec commentaires de Bérenger de Carpy, etc.

MONDKY, vge de l'Inde, à 30 k. S. de Firozpour, près de la r. g. du Setledge. Les Sycks y livrèrent les 18 et 22 décembre 1845 des combats meurtriers aux Anglais, qui restèrent vainqueurs.

MONDONEDO, *Mindonia*, v. d'Espagne (Galice), à 48 kil. N. E. de Lugo, jadis ch.-l. de prov., auj. dans la prov. de Lugo; 8000 hab. Évêché.

MONDONVILLE (CASSANEA de), instrumentiste et compositeur, né à Narbonne en 1715, m. en 1772, se fit remarquer par un talent précoce sur le violon, vint se fixer en 1737 à Paris, composa des *motets*, de *oratorios*, des *sonates*, des *trios*, des *concertos* et des *opéras* qui obtinrent un grand succès, et fut nommé maître de chapelle à Versailles. Ses opéras du *Carnaval du Parnasse*, de *Tithon et l'Aurore*, de *Daphnis et Alcimadure*, eurent la vogue.

MONDOUBLEAU, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), près de la Graisne, à 33 kil. N. O. de Vendôme; 1800 hab. Serges, cotonnades, tanneries, chevaux, bestiaux. Jadis seigneurie; ruines d'une forteresse féodale.

MONDOVI, v. des États sardes (Coni), ch.-l. de prov. à 50 kil. S. E. de Turin; 22 600 hab. Évêché, école de médecine, collége. Citadelle, ateliers de construction militaire. Draps, chapeaux, cotonnades, filatures de soie, etc. — Fondée en 1232; d'abord indépendante, elle fut soumise aux ducs de Savoie en 1396. Aux environs, Bonaparte vainquit les Piémontais, 22 avril 1796; Soult y dispersa 40 000 paysans insurgés, 1799. Patrie du physicien Beccaria. — La prov., entre celles d'Alba au N., de Saluces au N. O., de Coni à l'O., de Nice au S., et de Gênes à l'E., a 150 000 hab.

MONDRAGON, v. d'Espagne (Guipuzcoa), à 22 k. S. O. de Placencia; 2500 h. Fabrique roy. d'armes; forges, martinets, armes, forage de canons.

MONEIN ou **MONEINS**, *Monesi*, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), à 20 k. N. d'Oloron; 5500 h. Bons vins rouges.

MONEINS (Tristan de), gouverneur de la Guyenne sous Henri II, fut en 1548 assiégé dans le Château-Trompette par les Bordelais qui s'étaient insurgés à l'occasion de l'impôt de la gabelle, et fut massacré par eux après s'être rendu. Ce meurtre fut vengé la même année par le connétable de Montmorency : on prétend qu'il força les Bordelais à déterrer le corps de Tristan avec leurs ongles.

MONEMBASIE, nom grec de la ville qu'on appelle vulgairement *Nauplie de Malvoisie*. *V.* ce nom.

MONESTIER (LE), ch.-l. de c. (H.-Alpes), près de la Guisane, à 15 kil. N. O. de Briançon; 1250 h. Eaux thermales; graphite ou plombagine, houille, cuivre. Antiquités romaines.

MONESTIER-DE-CLERMONT (LE), ch.-l. de c. (Isère), à 33 kil. S. de Grenoble; 600 hab. Anc. baronnie, qui fut érigée en comté en 1547, et qui a donné son nom à la famille de Clermont-Tonnerre.

MONESTIÈS, ch.-l. de c. (Tarn), sur le Céron, à 23 kil. N. O. d'Alby; 1200 hab.

MONFLANQUIN, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), sur la Lède, à 20 kil. de Villeneuve-d'Agen; 1300 h. Vins.

MONGATCH. *V.* MUNKACS.

MONGAULT (l'abbé), né à Paris en 1674, m. en 1746, entra à l'Oratoire, enseigna les humanités au collége de Vendôme, fut quelque temps attaché à l'archevêque de Toulouse, Colbert; fut chargé en 1710 de l'éducation du fils aîné du duc d'Orléans, depuis régent, et entra à l'Académie en 1718. On a de lui des traductions estimées d'*Hérodien*, 1700, et des *Lettres de Cicéron à Atticus*, 1714 : ces *Lettres* ont été reproduites dans la traduction de Cicéron par M. V. Le Clerc.

MONGE (Gaspard), géomètre, né à Beaune en 1746, m. en 1818, était fils d'un pauvre marchand forain. Après avoir étudié chez les Oratoriens, il fut quelque temps chargé d'enseigner les mathématiques et la physique à l'école du génie établie à Mézières. Pendant son séjour dans cette ville, il créa la géométrie descriptive; mais il ne lui fut pas permis de divulguer ses nouvelles méthodes de construction pour que l'étranger ne pût pas s'en servir contre nous. Il fut nommé en 1780 membre de l'Académie des sciences, en 1783 examinateur de la marine, et vint alors se fixer à Paris. Il embrassa avec ardeur les doctrines de la Révolution, devint après le 10 août 1792 ministre de la marine, quitta quelques mois après ce poste qui lui convenait peu et consacra pendant les guerres de la république toute sa science à fournir à la patrie des moyens de défense : c'est à cette époque qu'il rédigea son *Art de fabriquer les canons*. Il fut nommé professeur à l'École normale dès sa création et fut un des fondateurs de l'École polytechnique. Il accompagna Bonaparte en Égypte et devint président de l'Institut du Caire. Devenu empereur, Napoléon le nomma sénateur, comte de Péluse, et le combla d'honneurs; mais il perdit tout à la Restauration, et fut même rayé de l'Institut. On a de Monge : *Traité élémentaire de Statique*, 1786 et 1813; *Géométrie descriptive*, suivie d'une *Théorie des ombres et de la perspective*, an III, et 1813; *Application de l'analyse à la géométrie des*

surfaces, 1809, etc. Il a été en outre un des principaux rédacteurs de la *Description de l'Égypte*, et on lui doit une foule de savants *Mémoires*, parmi lesquels on remarque son *Explication du mirage*. M. Arago a lu son éloge à l'Institut en 1846.

MONGEZ (Ant.), archéologue, né à Lyon en 1747, m. à Paris en 1835, entra jeune chez les Génovéfains, qui lui confièrent la garde de leur cabinet d'antiques, fut admis en 1785 à l'Académie des inscriptions et nommé en 1792 membre de la commission de la Monnaie, devint en 1804 administrateur de cet établissement, fut destitué au retour des Bourbons comme prêtre marié, et réintégré en 1830. On a de lui un *Dictionnaire d'Antiquités*, etc. (dans l'*Encyclopédie méthodique*), 5 vol. in-4, 1786-1794. Il termina l'*Iconographie romaine*, commencée par E. Q. Visconti, 3 vol. in-4, 1812-1829.

MONGHIR, v. de l'Inde anglaise (Bengale), sur la r. dr. du Gange, à 100 kil. N. E. de Bahar; 30 000 hab. Citadelle; palais; mosquée en pierre noire; collége musulman renommé. Beaucoup plus importante jadis; prise par les Anglais en 1763.

MONGOLIE, vaste région de l'empire chinois, entre la Sibérie russe au N., la petite Boukharie à l'O., le Thibet et la Chine propre au S., et la Mandchourie à l'E., par 33°-53° lat. N., et 85°-122° long. E., a 2600 kil. du S. au N. et 2200 de l'E. à l'O., et 3 000 000 d'hab.; elle communique à la Chine par quatre portes de la grande muraille. C'est un plateau élevé de 2700 à 3300^m au-dessus de la mer, environné partout de très-hautes montagnes, et consistant en vastes steppes que coupent de grands lacs (Dalaï, Pouiour, Kosogol, Tchahan), et de fortes rivières (Hoang-ho, Amour, Selenga, etc.); le désert de Kobi en occupe une grande partie. Cette contrée se compose de deux régions séparées par la prov. chinoise de Kang-sou et le Turkestan chinois. La 1re, qui est la plus grande, est située au N. E., et comprend la Charra-Mongolie à l'E. le pays des Khalkas au milieu et la Dzoungarie à l'O.; elle renferme peu de villes (Karakorum, Barinkhoto, etc.); on y trouve les temples de Chakiamouni à Djarout, et de Bouddha à Kou-yuan-ming-szu; beaucoup de ruines, etc. La 2e partie, qui forme le pays de Khoukhou-noor, est située au S. O. — Climat varié, tempéré sur quelques points, très-froid ailleurs, surtout dans le désert de Kobi; pâturages immenses, maigres la plupart, rhubarbe et ginseng.

Les Mongols, que l'on confond quelquefois à tort avec les Tartares, sont répandus non-seulement en Mongolie, mais aussi dans une partie du Thibet et dans l'Asie russe; ils ont la taille moyenne, le teint jaunâtre, l'œil enfoncé, mais vif; les sourcils minces, noirs, peu arqués; le nez large, petit et aplati; les pommettes saillantes, la tête ronde, les lèvres grosses, les oreilles larges et s'écartant de la tête. Ils professent le lamaïsme, sont nomades et habitent sous des tentes de feutre; ils vivent du produit de leur chasse et de leurs troupeaux, surtout de lait; ils cherchent le ginseng, dont l'empereur de la Chine a le monopole, font quelque commerce par caravanes, et fabriquent eux-mêmes le peu d'objets dont ils ont besoin. On les distingue en Mongols occidentaux et orientaux. Les premiers comprennent les Khochot, les Dzoungares, les Durbet et les Torgoout; on les désigne plus particulièrement sous les noms de Kalmouks ou d'Eleuths (*V.* KALMOUKS). Les seconds se subdivisent en un nombre infini de tribus; les principales sont les Khalkhas, les Bouriates, les Khortchin, les Naïmans, les Toumet, etc. Chaque peuplade se subdivise en *oulouss* (espèce de grandes tribus), et celles-ci en *ordas* ou tentes (de là le nom de *horde* donné à une troupe sous un chef). En 1206, Gengis-Khan réunit sous sa domination les diverses tribus mongoles et, après avoir conquis sur les Tartares l'Asie centrale, soumit par lui-même ou par ses fils le Kharizm, la Perse et la moitié au moins de la Russie d'Europe; il mourut (1227) au moment de s'emparer de la Chine méridionale, que subjuguèrent ses successeurs. Cet empire est le plus vaste qui ait jamais existé; mais dès 1227 il se partagea en 4 grands royaumes: Kaptchak, Iran ou Perse, Djagathaï, Mongolie-propre-et-Chine; les chefs des trois premiers États se nommaient khans; celui du dernier était le khan suprême ou grand khan; les 4 États étaient censés former un tout indivis, mais avant même la fin du XIIIe siècle la séparation était complète. On nomme comme grands khans : Gengis, Oktaï (1227-41), Gaïouk (1242-51), Mangou (1251-59), Koublaï (1259-1294), en qui commence la dynastie chinoise. — Au XIVe s., un nouveau conquérant mongol, Tamerlan, réunit pour la 2e fois les tribus errantes de sa nation (1370) et fonda un nouvel empire non moins puissant (*V.* TAMERLAN). Avec les débris de ses vastes États, un de ses descendants, Babour réussit à ériger dans l'Inde l'empire connu sous le nom d'*Empire du Grand-Mogol* (1505). Cet empire ne comprit d'abord que l'Hindoustan sept. avec le Khoraçan, mais à partir d'Akbar il s'étendit sur l'Hindoustan tout entier et sur l'E. de l'empire persan. Cependant beaucoup de districts de l'Inde restèrent sous l'administration de leurs princes nationaux (dits radjahs), devenus vassaux ou tributaires. Les pays plus immédiatement soumis au grand Mogol formaient 12 grandes provinces ou *soubabies*, subdivisées en provinces secondaires ou *nababies*. Delhi était la capitale des Mongols de l'Inde. Ce vaste empire fut durant un siècle et demi (1555-1706) le plus brillant et le plus riche de l'Asie; mais sa décadence, dont les germes datent de la 2e partie du règne d'Aureng-Zeyb, marcha rapidement sous les successeurs de ce prince. L'invasion de Nadir-Chah et le 1er pillage de Delhi la hâtèrent encore (1739). Les Abdalis, les Mahrattes, les Rohillas, enfin les Français, et surtout les Anglais, se jetèrent sur ce malheureux empire et le démembrèrent. Auj. l'empire Mogol presque entier appartient aux Anglais : le dernier roi nominal, Chah-Alem II, a langui 18 ans prisonnier de la Compagnie (1788-1806).

Liste des Grands-Mogols.

Babour,	1505	Azem-Chah et Chah-Alem I,	1706
Houmaïoum, pour la 1re fois,	1530-1541	Chah-Alem I (seul),	1707
(6 usurpateurs, 1541-55).		Djihander-Chah,	1712
Houmaïoum, 2e fois,	1555	Farouksiar,	1713
Akbar I,	1555	Rafiou-der-Djat,	1716
		Chah-Djihan II,	1716
Djihan-Guir (Gé-angir),	1605	Mohammed-Chah,	1717
Chah-Djihan I,	1627	Ahmed-Chah,	1747
Aureng-Zeyb ou		Alemguir II,	1753
Alemguir I,	1657	Chah-Alem II,	1759-1806

MONGOLS, *V.* MONGOLIE.

MONIME, femme grecque d'une grande beauté, native de Stratonicée, en Carie, inspira une violente passion à Mithridate, qui l'épousa. Ce prince, ayant été quelque temps après vaincu par Lucullus et se voyant forcé de fuir, envoya à Monime l'ordre de se donner la mort de peur qu'elle ne tombât aux mains du vainqueur; elle voulut s'étrangler avec son diadème; mais, le bandeau s'étant brisé entre ses mains, elle se fit percer d'une épée.

MONIQUE (Ste), mère de S. Augustin, née en 332, morte en 384. Élevée dans le Christianisme, elle épousa un païen, habitant de Tagaste en Numidie, qui, touché de ses vertus, se convertit. Restée veuve lorsqu'elle était encore jeune, cette femme, modèle des mères, donna les soins les plus tendres et les plus éclairés à l'éducation de ses enfants, et eut la gloire de former par ses leçons le plus grand des Pères latins. Augustin avait, dans sa jeunesse, embrassé les erreurs des Manichéens : elle ne cessa, par ses prières et ses larmes, de solliciter son retour à la foi catholique et eut enfin le bonheur d'assister à sa conversion. On la fête le 4 mai.

MONISTROL, *Monasteriolum*, ch.-l. de c. (H.-Loire), à 18 kil. N. d'Yssengeaux, près de la r. g. de la Loire; 1862 h. Petit séminaire, bibliothèque. Anc. château des évêques du Puy, occupé maintenant par une fabrique. Quincaillerie, dentelles, rubans.

MONK (George), général anglais, né en 1608, dans le Devonshire, m. en 1670, fit ses premières armes contre les Espagnols en Flandre. Lors des guerres civiles, il prit d'abord parti pour le roi, et obtint de Charles I le grade de major général de la brigade irlandaise; mais, ayant été fait prisonnier par Fairfax et enfermé à la Tour de Londres (1644), il fut forcé, pour recouvrer sa liberté, de prendre du service dans l'armée parlementaire. Il se montra alors tout dévoué à Cromwell, et devint un des adversaires les plus redoutables du parti royaliste; il battit les Hollandais sur mer (1653), soumit les Écossais, et fut nommé gouverneur général de l'Écosse. Mais après la mort de Cromwell, il se rapprocha des royalistes, entra en Angleterre à la tête de son armée, y fut accueilli comme un libérateur, fit dissoudre le Long-Parlement, et proclama Charles II dans Londres (1660). Il fut comblé d'honneurs et de récompenses par le roi, et créé duc d'Albemarle. Il fut enterré à Westminster avec une pompe royale. M. Guizot a donné en 1851 : *Monk, chute de la république et rétablissement de la monarchie en Angleterre.*

MONMERQUÉ (L. J. Mic.), conseiller à la Cour impériale, né en 1780, m. en 1860, consacra ses loisirs aux lettres, fut un des membres les plus actifs de la *Société des bibliophiles* et fut élu en 1833 membre libre de l'Académie des inscriptions. On lui doit des éditions estimées : *Lettres de Mme de Sévigné*, 1818-1819, 10 v. in-8; *Mémoires de M. de Coulanges*, 1820; *Historiettes de Tallemant des Réaux*, 1834 et 1854; *Théâtre français du moyen âge*, 1839; *Mémoires de Coligny-Saligny*, 1844. Il coopéra avec Petitot à la publication des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France.*

MONMOUTH, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de ce nom, au confluent de la Monnow et la Wye, à 200 k. N. O. de Londres; 6000 h. Joli hôtel de ville, prison de construction moderne; ruines d'un château royal saxon. Ville natale de Henri V, dit pour cela Henri de Monmouth, et de l'historien Geoffroy de Monmouth. Ville fort ancienne; ce fut d'abord une station romaine.— Le comté, situé entre ceux d'Hereford au N., de Glocester à l'E., de Glamorgan à l'O., et le canal de Bristol au S., a 53 kil. sur 41 et 136 000 h. Les canaux de Monmouth et de Brecknock le traversent. Pays montueux : le plus haut sommet est le Sugar-Loaf (*pain de sucre*), qui a 551 m au-dessus de la mer. On en extrait d'immenses quantités de fer et de houille. Sol fertile : grains, légumes, fruits.

MONMOUTH (Jacques, duc de), fils naturel de Charles II, naquit à Rotterdam en 1649, pendant l'exil de son père. Après la Restauration, il rendit quelques services au roi en réprimant une révolte en Écosse (1679); mais, ayant été éloigné de la cour, sur la demande du duc d'York (Jacques II), à qui il portait ombrage, il conspira; le complot ayant été découvert, il n'obtint son pardon qu'en faisant des révélations et fut exilé en Hollande. A l'avénement de Jacques II, il entra dans une nouvelle conspiration avec le comte d'Argyle, prétendant avoir droit au trône comme fils de Charles II; il prit les armes à la tête de quelques partisans et débarqua à LymeRegis, mais fut battu et pris à Sedgemoor. Cette fois, il fut décapité (1685), après avoir inutilement tenté de fléchir Jacques.

MONMOUTH (Geoffroy de). *V.* GEOFFROY.

MONNERON (Aug. et Louis), nom de deux frères, négociants d'Annonay, qui vinrent s'établir banquiers à Paris et qui, en 1791, obtinrent l'autorisation de frapper une monnaie de cuivre qui portait leur nom : elle eut longtemps cours concurremment avec les décimes frappés au nom de l'État. Augustin fut député de Paris à l'Assemblée législative. Nommé en 1798 directeur de la Caisse des comptes courants, il se vit accusé de malversation, mais fut acquitté. Il mourut en 1801.

MONNIER (Marie Thérèse de RUFFEY, comtesse de), connue sous le nom de Sophie, femme d'une beauté remarquable, née en 1754, avait été mariée vers l'âge de 17 ans à un homme de 60, 1er président à la Chambre des comptes de Dôle. Elle se laissa séduire par Mirabeau, qui l'avait rencontrée au fort de Joux, prit la fuite avec lui, fut arrêtée à Amsterdam et enfermée dans un couvent de Gien. Elle se donna la mort en 1789 pour un chagrin d'amour, mais non, comme on l'a dit, pour avoir été abandonnée par Mirabeau.

MONOMOTAPA, empire de l'Afrique australe, s'étendait jadis de la Cafrerie à la côte de Sofala, le long de celle de Mozambique, entre 15°-19° lat. S., 27°-31° long. E., et avait pour bornes au N. le Zambèse, à l'E. la Manzora, au S. et à l'O. des montagnes (monts Foura, monts des Botongas); capit., Zimbaoé.— Contrée montagneuse, quelques rivières : Zambèse, Maçaras, Manzora, Luanza; mines de fer et d'or (dont les Portugais ont vainement tenté de s'emparer au XVIe s.); sol fertile le long des rivières : riz, maïs, millet, céréales. Les habitants sont des Cafres d'un beau noir et bien faits. A la fin du XVIIIe siècle et au XIXe, l'empire du Monomotapa est tombé en dissolution par l'effet des guerres civiles, et les Maravi, les Cazembes, les Boruros, les Meropua, les Movizas, qui en étaient les principaux peuples, sont devenus indépendants. Un des plus puissants démembrements du Monomotapa est l'État de Mocarangua.

MONOMUEZI, haut plateau de l'Afrique orientale, voisin de l'Équateur, mais peu connu encore, d'où sortent des affluents du Godjab et du Nil blanc.

MONOPHYSITES (du grec *monos*, seul, et *physis*, nature), hérétiques qui ne reconnaissent qu'une seule nature en Jésus-Christ, la nature divine. Cette erreur fut enseignée au Ve siècle par Eutychès (*V.* ce nom), et trouva bientôt un grand nombre de partisans. Les Monophysites sont subdivisés en trois sectes, les *Jacobites*, les *Coptes* et les *Arméniens*.

MONOPOLI, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre de Bari), à 44 kil. S. E. de Bari, sur l'Adriatique; 16 000 hab. Évêché; école de belles-lettres. Citadelle. Près de là, ruines d'*Egnatia*.

MONOTHÉLITES (de *monos*, seul, et *thélein*, vouloir), hérétiques ainsi nommés, parce qu'ils soutenaient qu'il n'y a qu'une seule volonté en Jésus-Christ. Ils s'appuyaient sur le monophysisme, qui n'admet en J.-C. qu'une seule nature, la nature divine. Cette doctrine, professée d'abord par Théodore de Pharan, fut approuvée par les patriarches Cyrus et Sergius; l'emp. Héraclius publia même en sa faveur un édit célèbre appelé l'*Ecthèse*; mais elle fut combattue par Sophrone, évêque de Damas, et condamnée dans le concile tenu à Constantinople en 680. Il en résulta un schisme qui divisa longtemps l'empire et l'Église. Le Monothélisme a fini par se fondre dans le Monophysisme ou Eutychéisme.

MONPAZIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur le Dropt, à 41 kil. S. E. de Bergerac; 1083 hab.; enceinte fortifiée. Forges. — Bâti par Jean de Grailly, captal de Buch.

MONPONT, ch.-l. de cant. (Dordogne), près de l'Isle, à 35 kil. S. O. de Ribérac; 1300 hab. Station. Ce bourg faisait jadis partie du roy. de Navarre. Il fut saccagé par les Calvinistes en 1616. Aux environs, ruines d'un château fort.

MONPOU (Hippolyte), compositeur, né à Paris en 1804, m. en 1841, fut élève de Choron. Il excella dans la romance : il a composé la musique de l'*Andalouse* et du *Lever* d'A. de Musset; de *Gastibelza* et des *Deux Archers*, de V. Hugo; de la *Varsovienne*, de C. Delavigne; du *Voile blanc*, de L'Écluse; d'*Exil et retour*, d'É. Plouvier, etc. Il donna à l'Opéra-Comique les *Deux Reines* (1835), où se trouve la romance si connue : *Adieu, mon beau navire;* le *Luthier de Vienne* (1836); *Piquillo* (1837); le *Planteur* (1839); la *Reine Jeanne* (1840); *Lambert Simnel* ouvrage posthume (1843). Il composa en outre des *Cantiques* et autres morceaux de musique religieuse.

MONRÉALE, v. de Sicile, à 4 k. S. O. de Palerme, dont elle est comme un faubourg; 10300 h. Archevêché, belle cathédrale gothique, couvent de Bénédictins.

MONRO (Alex.), médecin, né à Londres en 1697, m. en 1767, enseigna l'anatomie à Édimbourg. On a

de lui : *Anatomie des os et des nerfs du corps humain*, 1726 (trad. en français en 1759); *Essai sur les injections anatomiques* (trad. en latin, Leyde, 1741). — Un de ses fils, Donald, est auteur d'une *Dissertation sur l'hydropisie*, trad. par Savary, 1760, et de *la Médecine d'armée*, trad. en 1765.

MONROË (James), président des États-Unis, né en 1758 à Monroë's Creek, en Virginie, mort en 1831, s'enrôla comme volontaire dans la guerre de l'indépendance, se distingua à la bat. de Brandywine, et fut nommé colonel par Washington. Après la guerre, il fut député au congrès, devint en 1794 ministre plénipotentiaire près la république française, puis fut élu gouverneur de la Virginie, remplit des fonctions diplomatiques auprès des gouvts français et espagnol, et coopéra au traité par lequel les États-Unis se firent céder la Louisiane. Pendant la guerre contre les Anglais (1814), il fut revêtu du commandement en chef des forces américaines. Il fut élu président en 1817, et réélu en 1821 : il négocia l'acquisition de la Floride et réprima la traite des noirs. Après sa présidence, il se retira dans la Virginie et réforma la constitution de cet État. Le nom de Monroë est resté attaché à la doctrine qui repousse toute intervention européenne dans les affaires de l'Amérique.

MONROSE (Louis BARIZAIN, dit), acteur comique, né à Besançon en 1783, m. en 1843, débuta à 14 ans sur le théâtre *des Jeunes Artistes* de Paris, puis parcourut les départements, entra au Théâtre-Français en 1815, se consacra à l'emploi des valets, et y réussit. Il se distinguait par son jeu franc, naturel, varié, plein de verve et de mordant, par une intelligence vive et un comique de bon goût. — *V.* MONTROSE.

MONROVIA, v. de la Guinée sept., ch.-l. de la colonie américaine de Liberia, à l'emb. du Mesurado et à 400 kil. S. O. de Freetown. Écoles, temples, etc.; 10000 hab. Fondée en 1821 par des noirs affranchis des États-Unis, et ainsi nommée en l'honneur du président Monroë.

MONS, *Bergen* en flamand, *Mons Hannoniæ* ou *Castri locus* au moyen âge, v. de Belgique, ch.-l. du Hainaut, à 52 k. S. O. de Bruxelles, sur la Trouille et un canal; 23000 h. Ch.-l. de division militaire, arsenal; trib. civil, criminel et de commerce; école des mines, collége; académie de dessin et d'architecture; société des sciences, des arts et des lettres. Belle citadelle, église de Ste-Waudru, remarquable par ses vitraux et ses statues, hôtel de ville, hôtel du gouvt, grande place, etc. Industrie : tricot, siamoise, dentelle, draps, porcelaine, poterie, raffineries, etc. Commerce de grains, de pierres meulières et à fusil et surtout de houille : Mons est le centre d'un vaste bassin houiller dit le *Borinage*, dont les produits s'exportent en grande partie pour Paris. Patrie du compositeur Roland de Lassus.—Mons fut bâti sur l'emplacement d'une place d'armes de César : d'où le nom de *Castri locus*. La ville se forma autour d'un monastère fondé en 656 par Ste Vaudru, femme d'un comte du Hainaut. En 804, quand Charlemagne érigea le comté de Hainaut, Mons en devint la capitale. Incendiée en 1112, fortifiée par Baudoin IV en 1148, agrandie en 1420 par Guillaume de Bavière, cette ville fut prise sur les Espagnols par Louis de Nassau en 1572 et reprise la même année. Conquise par Louis XIV en 1691, elle fut rendue en 1697 et reprise par les Français en 1701 et en 1746. Les insurgés belges s'en emparèrent en 1789; les Français la prirent en 1792 et 94, et en firent le ch.-l. du dép. de Jemmapes. Ses fortifications, détruites en 1748, ont été relevées en 1818.

MONS-EN-PUELLE ou EN-PEWÈLE, village de France (Nord), à 18 kil. S. de Lille; 1800 hab. Philippe le Bel y battit les Flamands en 1304.

MONSÉGUR, *Mons securus*, ch.-l. de cant. (Gironde), à 13 kil. N. E. de La Réole; 1500 h. Prise par Montluc en 1562.

MONSIEUR. Ce nom pris absolument, c.-à-d. sans être suivi d'un nom propre, servait depuis le XVIIe s. à désigner le frère ou l'aîné des frères du roi de France. Les princes qui l'ont porté sont : Gaston d'Orléans, sous Louis XIII; Philippe d'Orléans, sous Louis XIV; le comte de Provence (Louis XVIII), sous Louis XVI; et le comte d'Artois (Charles X), sous Louis XVIII. Leur femme s'appelait *Madame*.

MONSIEUR (Canal de). *V.* RHÔNE-AU-RHIN (canal du).

MONSIGNY (P. Alex.), compositeur français, né en 1729 à Fauquemberg en Artois, mort en 1817, était maître d'hôtel dans la maison du duc d'Orléans lorsqu'il sentit naître en lui le goût de la musique à la représentation d'un opéra de Pergolèse. Il fut un des créateurs de l'opéra-comique à ariettes, et donna, à partir de 1753, bon nombre de pièces qui réussirent, entre autres *le Maître en droit*, 1760; *le Cadi dupé*, 1761; *le Roi et le Fermier*, 1762; *le Déserteur*, 1769; *le Faucon*, 1772; *la Belle Arsène*, 1775; *Félix*, 1777 (la plupart avec Sedaine, Favart ou Marmontel). Sans avoir un grand mérite de facture, sa musique se distingue par le naturel et la vérité et abonde en mélodies touchantes. Monsigny cessa de travailler pour le théâtre dès l'âge de 48 ans. Il fut nommé en 1800 inspecteur de l'enseignement au Conservatoire et en 1813 membre de l'Institut. Une rue de Paris a reçu son nom.

MONSOL, ch.-l. de cant. (Rhône), à 32 kil. N. O. de Villefranche; 1200 hab.

MONSTRELET (Enguerrand de), chroniqueur français, né en Flandre vers 1390, mort en 1453, fut prévôt de Cambrai et de Walincourt, et écrivit une relation des événements arrivés de son temps, principalement des guerres de France, d'Artois et Picardie. Sa *Chronique*, en 2 livres, commence où finit celle de Froissard, et va de 1400 à 1444 (un 3e livre, mais d'une autre main, va jusqu'en 1453). Elle est écrite avec la simplicité et la naïveté des auteurs de ce siècle et est surtout précieuse par les pièces originales qu'elle reproduit. Il existe plusieurs éditions de Monstrelet : les plus estimées sont celle de Buchon, dans la *Collection des Chroniques*, avec un mémoire de J. B. Dacier, 1826-27, et celle de Douët d'Arcq, 1857-63.

MONTABERT (PAILLOT de), peintre et écrivain, né à Troyes en 1771, d'une famille noble, m. en 1849, émigra sous la Terreur, passa plusieurs années à New-York, faisant des portraits pour vivre, alla se perfectionner en Italie, rentra en France sous le Consulat, reçut les conseils de David, et exposa plusieurs tableaux qui furent remarqués : *Stratonice et Antiochus*, 1804, *Léda*, 1810, *Roustan*, mamelouk de l'Empereur, *Diane visitant Endymion*, 1817; mais il consacra la plus grande partie de sa vie à la rédaction d'un *Traité complet de la Peinture*, qui parut en 1828 et 1829 (9 v. in-8 et 1 vol. de fig.) : enthousiaste des anciens, il y proclame la supériorité de l'art grec et place dans l'*unité* la principale règle du beau. Il retrouva la *peinture encaustique* des Grecs et réhabilita ce procédé. Il a laissé d'importants manuscrits, entre autres *les Beaux-Arts ou les Sept organes du principe du Beau*.

MONTAGNAC, ch.-l. de cant. (Hérault), sur la r. g. de l'Hérault, à 30 kil. N. E. de Béziers; 3509 h. Église calviniste. Plant de vigne venu de Tokai. Fabriques d'eaux-de-vie et d'huiles.

MONTAGNE (la), nom qui fut donné, dans la Révolution, à la fraction la plus exaltée de la Convention (les Jacobins et les Cordeliers), parce qu'elle siégeait sur les gradins les plus élevés de la salle, était opposé à celui de *Plaine* que l'on donnait aux Girondins, placés au centre; on appelait *Montagnards* les représentants qui occupaient la *Montagne*. Le parti de la *Montagne* domina longtemps la Convention : il renversa celui des Girondins au 31 mai 1793, et fut renversé à son tour, en même temps que Robespierre, le 9 thermidor an II (1794).

MONTAGNE (la), petit pays de l'anc. Bourgogne, au N., dans les montagnes, avait pour ville principale

Châtillon-sur-Seine. Il fait auj. partie des dép. de la Côte-d'Or et de l'Aube.

MONTAGNE (la Vieille-), mont. de Belgique (Liége), qui donne son nom à d'importantes usines établies vers 1836 par une société belge à Liége et dans les communes de Moresnet, d'Angleur et Tilff-sur-l'Ourthe, pour extraire la calamine et travailler le zinc que contient ce minerai. Ces mines, les plus riches de l'Europe, appartiennent par indivis à la Belgique et à la Prusse. — Non loin de là, près de Verviers, se trouvent la Nouv.-Montagne et la Grande-Montagne, où l'on exploite aussi le zinc, mais avec moins de succès.

MONTAGRIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 11 kil. E. de Ribérac; 800 hab.

MONTAGUE ou MONTAGU (Édouard de), comte de Sandwich, général et amiral anglais, issu de Drogo de *Monte-Acuto*, un des guerriers qui accompagnèrent Guillaume dans la conquête de l'Angleterre, était né en 1625. Il servit d'abord dans l'armée parlementaire contre Charles I, devint membre du Parlement, et occupa une place dans la trésorerie sous Cromwell; mais, après la mort du Protecteur, il travailla au rétablissement des Stuarts, et seconda Monk, sous lequel il commandait. Il fut comblé de faveurs par Charles II, qui le créa baron, puis comte de Sandwich, et enfin amiral. Il obtint plusieurs avantages sur les Hollandais en 1664; mais, en 1672, le vaisseau qu'il commandait fut abordé par un brûlot ennemi : il périt dans les flammes plutôt que de se rendre.

MONTAGUE (lady Mary WORTLEY), dame anglaise célèbre par son esprit, son instruction et sa beauté, née en 1690 à Thoresby, dans le comté de Nottingham, était fille du duc de Kingston. Elle épousa en 1712 lord Wortley-Montague, issu de la famille du précédent, et l'accompagna en 1716 dans son ambassade à Constantinople. Elle apprit la langue turque, obtint la faveur du sultan Achmet III, put pénétrer dans le sérail, et acquit ainsi une connaissance des mœurs turques plus exacte qu'on ne l'avait eue jusque-là. Elle eut aussi occasion d'observer en Turquie l'inoculation de la petite-vérole, et fit connaître ce procédé en Europe après en avoir fait l'application sur son propre fils. A son retour, sa maison de Twickenham devint le rendez-vous des hommes de lettres et de la société la plus distinguée; mais, ayant essuyé quelques désagréments de la part des Tories, dont elle combattait les opinions, elle quitta l'Angleterre (1739) et alla se fixer à Venise où elle séjourna 22 ans. Elle ne revint dans son pays qu'en 1761, pour régler quelques affaires, et elle y mourut l'année suivante. Aussi bizarre dans ses manières et sa conduite que remarquable par son esprit, cette dame était pleine d'ambition : elle regrettait vivement d'être femme. On a de lady Montague des *Lettres* écrites pendant ses voyages et qui renferment sur les pays qu'elle a visités, principalement sur la Turquie, des renseignements précieux. Ces lettres n'ont été imprimées qu'après sa mort et elles ont eu un grand succès; les Anglais les placent auprès de celles de Mme de Sévigné, qu'elles sont loin d'égaler cependant pour le naturel et la grâce. Ses *OEuvres* ont été publiées à Londres, 1803, 5 vol. in-12; il en a été fait depuis une édition plus complète par lord Wharncliffe, son arrière-petit-fils, Londres, 1836-37, 3 v. in 8. Ses lettres ont été trad. en français par Anson, 1805. — Son fils, Édouard Wortley-Montague, 1713-1776, s'est fait remarquer par son goût pour les voyages et sa vie aventureuse : il s'échappa trois fois de chez ses parents, se fit mousse, puis conducteur d'ânes en Portugal; fut enfermé au Châtelet de Paris sous prévention d'escroquerie, n'en devint pas moins membre de la Chambre des Communes (1754), puis voyagea en Asie, et finit par se faire musulman. On a de lui des *Réflexions sur les anciennes républiques* et un *Voyage au mont Sinaï*.

MONTAGUE (Élisabeth), dame anglaise, 1720-1800, épousa en 1742 un des descendants du comte de Sandwich, resta veuve de bonne heure, et profita de sa fortune pour réunir chez elle les gens de lettres. Elle a écrit des *Dialogues des morts* et un *Essai sur Shakespeare*, 1769, dans lequel elle venge ce grand tragique des sarcasmes de Voltaire.

MONTAGUE (Charles), comte d'Halifax. *V.* HALIFAX.

MONTAIGNE (Michel EYQUEM de), philosophe moraliste, né en 1533 au château de Montaigne en Périgord, d'une famille originaire d'Angleterre, fut élevé avec le plus grand soin par son père : il apprit le latin en se jouant, n'ayant été entouré dès sa première enfance que de personnes qui parlaient cette langue. Il acheva ses études au collége de Bordeaux, étudia le droit, fut pourvu dès 1556 d'une charge de conseiller à la cour des Aides de Périgueux et devint peu après conseiller au parlement de Bordeaux. Là il eut pour collègue La Boétie, avec lequel il forma la plus étroite amitié. Il quitta de bonne heure les affaires (1570), se mit, pour se distraire, à écrire et à voyager; parcourut la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, et reçut à Rome le titre de citoyen. Quoique absent, il fut nommé maire de Bordeaux. Il vint plusieurs fois à la cour, et fut très-considéré de Henri II, de Catherine de Médicis, de Charles IX, qui le nomma gentilhomme de la chambre et chevalier de St-Michel; il vécut dans l'intimité de Marguerite de France, et fut député aux États de Blois (1577). Ses dernières années furent troublées par les guerres de religion : il tenta vainement de se porter médiateur entre les Catholiques et les Protestants, et se vit en butte à la haine des deux partis; il fut même mis à la Bastille par les Ligueurs en 1588. Il se lia intimement dans sa vieillesse avec Mlle de Gournay, que l'admiration avait attirée près de lui et qu'il nommait sa *fille d'alliance*, et avec le théologien Charron, qui se fit son disciple. Il mourut en 1592, d'une esquinancie. Montaigne s'est rendu à jamais célèbre par ses *Essais*. Il commença à les écrire vers l'âge de 39 ans et en publia une 1re édition à Bordeaux en 1580; elle ne se composait que de deux livres. Il en ajouta un 3e en 1588. Il a traité dans ces *Essais* les sujets les plus divers; il s'y est peint lui-même avec une entière sincérité; son ouvrage est, comme il l'appelle, un *Livre de bonne foi*. Il écrivait sans ordre, sans plan, à mesure que l'occasion lui suggérait des réflexions. Son style a une facilité, une naïveté que la langue a perdues depuis. Les plus remarquables de ses essais sont ceux sur l'*amitié*, sur l'*institution des enfants*, sur l'*affection des pères*, et le 12e chapitre du IIe livre, qui contient la *Théologie naturelle de Sebonde*. Montaigne était sceptique et avait pris pour devise : *Que sais-je ?* mais son scepticisme n'est guère que ce doute qu'excite dans un esprit de bonne foi la considération de la faiblesse humaine et de la contradiction des jugements. Parmi les nombreuses éditions des *Essais*, on remarque celle de Mlle de Gournay, Paris, 1595 et 1635; de Coste, Londres, 1724; d'Amaury-Duval, 1822-26, 6 vol. in-8, et de J. V. Le Clerc, 1826-27, 5 vol. in-8, réimprimée en 1866 avec *Étude* de Prévost-Paradol, 4 vol. in-8. Il faut y joindre les *Lettres inédites* publiées en 1863 par Feuillet de Conches. Il a paru en 1774, sous le titre de *Journal d'un voyage en Italie de Montaigne*. M. Villemain a composé un *Éloge de Montaigne*, couronné par l'Institut en 1812. On peut en outre consulter sur cet auteur les *Recherches sur Montaigne, documents inédits*, de J. F. Payen, 1856; *la Vie publique de Michel de Montaigne*, d'Alph. Grün, 1855; *Montaigne et son temps*, par Bigorie de Laschamps, 1860.

MONTAIGU, ch.-l. de c. (Vendée), à 37 kil. N. E. de Napoléon-Vendée; 1600 hab. Pris en 1578 par les Réformés, en 1588 par le duc de Nevers; brûlé dans les guerres de la Vendée. Patrie de Laréveillère-Lepeaux. —*V.* MONTAIGUT.

MONTAIGU (P. GUÉRIN de), d'une famille noble d'Auvergne, fut élu en 1208 grand maître des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, secourut les chré-

tiens d'Arménie, remporta quelques avantages sur Soliman, sultan d'Iconium, et fit lever le siége de St-Jean d'Acre au sultan de Damas. Il engagea en 1228 le pape à rompre une trêve conclue avec les Musulmans; mais il refusa de se joindre à l'armée des Latins parce qu'elle était commandée par un prince excommunié, l'empereur Frédéric II. Il mourut en 1230. — Gilles de M., son arrière-petit-neveu, fut d'abord évêque de Térouanne, assista en 1356 à la bataille de Poitiers, suivit le roi Jean en Angleterre avec le titre de chancelier, devint cardinal en 1361, et fut un des commissaires chargés par Urbain V de réformer l'Université de Paris. Il mourut à Avignon en 1378.

MONTAIGU (Gilles AYCELIN de), né en Auvergne, de la même famille que les préc., fut nommé archevêque de Narbonne en 1290, de Rouen en 1311; soutint Philippe le Bel contre Boniface VIII, eut part à la condamnation des Templiers, et fut, en récompense, élevé à la dignité de chancelier. Il mourut en 1318. Il avait fondé en 1314 à Paris le collége de Montaigu (rue des Sept-Voies), démoli en 1844.

MONTAIGU (Jean de), vidame du Laonnais, fut sous Charles VI surintendant des finances et grand maître de France (1408); mais il s'était fait de puissants ennemis par son orgueil et son avidité, et, lors de la démence de Charles VI, le duc de Bourgogne et le roi de Navarre s'unirent pour le perdre : ils réussirent à le faire condamner par des commissaires comme coupable de sortilége et de malversation (1409). Il fut décapité aux halles de Paris et son corps fut attaché au gibet de Monfaucon. Sa mémoire fut réhabilitée trois ans après. Ce seigneur avait fait bâtir à Marcoussis un magnifique château. M. Merlet a donné en 1852 la *Biographie de J. de Montaigu.*

MONTAIGUS (les), famille de Vérone ennemie des Capulets. *V.* CAPULETS.

MONTAIGUT, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), à 20 k. N. de Moissac, sur la Seune; 764 hab.

MONTAIGUT EN COMBRAILLES, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 50 kil. N. O. de Riom, au sommet d'une montagne; 1315 hab.

MONTALCINO, *Mons Alcinus*, v. d'Italie (Toscane), à 40 kil. S. E. de Sienne; 6200 hab. Évêché.

MONTALEMBERT (André de), sire d'Essé, vaillant capitaine, né en 1483, dans le Poitou, d'une famille connue depuis le XIIe s., fut le compagnon de François I, défendit avec succès Landrecies contre Charles-Quint en 1543, secourut les Écossais contre les Anglais, amena Marie Stuart d'Écosse en France et se fit tuer sur la brèche en défendant Térouanne, 1558.

MONTALEMBERT (Marc René de), marquis de), général et ingénieur, né à Angoulême en 1714, m. en 1800, servit avec distinction dans la guerre de Sept ans, et introduisit d'importants perfectionnements dans l'art des fortifications, malgré l'opposition du corps des ingénieurs. Pendant la Révolution, il mit ses talents au service de la République et aida Carnot de ses lumières. On a de lui *Mémoires historiques sur la fonte des canons*, 1758, la *Fortification perpendiculaire* ou l'*Art défensif supérieur à l'offensif*, 1776-96, 11 vol. in-4, ouvrage capital, dont les frais absorbèrent presque toute sa fortune, et des *Mémoires* sur ses campagnes. Il avait été admis à l'Académie des sciences dès 1747. Montalembert a imaginé des tracés entièrement différents de ceux de Vauban : c'est à lui qu'est emprunté pour la plus grande partie le nouveau système suivi par les ingénieurs d'outre-Rhin; les forts de Coblentz sont exécutés d'après le tracé polygonal, à plusieurs étages de batteries casematées, dont il est l'auteur.

MONTALEMBERT (Marc René, comte de), neveu du précéd., né en 1777, m. en 1831, servit d'abord dans un corps d'émigrés que commandait son père. Lors du licenciement de l'armée de Condé, 1799, il prit du service dans l'armée anglaise, fit les campagnes d'Égypte, des grandes Indes et d'Espagne comme attaché à l'état-major, et parvint au grade de colonel. Il rentra en France à la Restauration, fut élevé à la pairie en 1819, devint en 1826 ministre plénipotentiaire en Suède, et conserva ce poste jusqu'en 1830. — Il est père de M. le comte Ch. de Montalembert, ancien pair de France, représentant du peuple après 1848, connu par d'éloquents discours et par plusieurs écrits, relatifs pour la plupart à des questions religieuses.

MONTALIVET (J. P. BACHASSON, comte de), homme d'État, né à Neukirch près de Sarreguemines en 1766, d'une famille noble originaire du Dauphiné, m. en 1823, suivit d'abord la carrière de la magistrature, et fut dès l'âge de 19 ans conseiller au parlement de Grenoble. Ayant perdu sa charge à la Révolution, il s'engagea comme volontaire. A son retour de l'armée, il fut nommé maire de Valence (an III). Sous le Consulat et l'Empire il devint successivement préfet de la Manche, puis de Seine-et-Oise, directeur des ponts et chaussées (1806), et enfin ministre de l'intérieur (1809-14). Dévoué à Napoléon, il seconda habilement ses vues. Appelé en 1819 à la Chambre des Pairs, il y prit rang parmi les constitutionnels. — Son fils, Camille de M., né en 1801, pair de France par hérédité, fut, sous le roi Louis-Philippe, ministre de l'intérieur, puis intendant général de la liste civile : il fit preuve, dans ces divers postes, d'une haute intelligence et d'un inaltérable dévouement.

MONTALTE, *Montalto*, *Mons altus* en latin, v. du roy. d'Italie, à 15 kil. N. E. d'Ascoli; 2500 h. Évêché. Patrie de Sixte-Quint. — Pseudonyme. *V.* PASCAL.

MONTALVAN (Jean Perez de), écrivain espagnol, né à Madrid en 1602, m. dès 1638, était fils d'un libraire et jouit de l'amitié de Lope de Véga. Il fit dès l'âge de 17 ans des comédies dont plusieurs, bien que fort inférieures à celles de Lope, obtinrent du succès; mais il réussit surtout dans les *Nouvelles*. On a aussi de lui, sous le titre d'*Exemples moraux*, un recueil de biographies. Ses comédies ont été imprimées partie à Alcala, 1628, partie à Madrid, 1639. Ses *Nouvelles*, dont un 1er recueil parut à Madrid en 1624, ont été trad. en français par Rampalle, Paris, 1644

MONTAN, hérésiarque. *V.* MONTANUS.

MONTANER, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), à 35 kil. E. N. E. de Pau; 800 h. Château en ruines.

MONTANO, médecin. *V.* MONTANUS.

MONTANSIER (Marguerite BRUNET, dite Mlle), née à Bayonne en 1730, m. en 1820, fit d'abord partie d'une troupe de comédiens qui jouait dans les colonies. Revenue en France avec quelque fortune, elle dirigea divers théâtres, au Havre, à Nantes, à Rouen, à Versailles, puis vint se fixer à Paris, et acheta en 1789 au Palais-Royal la salle dite Beaujolais, qui a reçu d'elle le nom de *Salle Montansier;* enfin, elle fit construire à ses frais, sur la place Louvois et en face de la Bibliothèque, le beau théâtre où l'on établit depuis l'Opéra; mais, à peine ce théâtre était-il terminé (1793) que le gouvernement d'alors s'en empara, prétendant qu'il n'avait été construit que pour incendier la Bibliothèque nationale : elle ne put obtenir d'indemnité qu'en 1812. Elle releva sa fortune en s'associant au théâtre des Variétés, qui sous son habile direction obtint un grand succès.

MONTANUS, hérésiarque du IIe siècle, né en Phrygie, se fit passer pour prophète et réussit, à la faveur de prédictions, de guérisons et de prétendus miracles, à se faire un grand nombre de partisans : il compta dans le nombre deux dames phrygiennes, Priscille et Maximille, Sabellius et même le célèbre Tertullien, qui cependant finit par se séparer de lui. Il mourut, à ce qu'on croit, sous Caracalla, en 212. Les Montanistes prétendaient régénérer l'Église et établir une loi plus parfaite; ils proscrivaient les secondes noces, et s'imposaient des jeûnes extraordinaires. Condamnés par les évêques d'Asie, ils n'en firent pas moins de grands progrès, remplirent presque la Phrygie, se répandirent dans la Galatie, à Constantinople, et jusqu'en Afrique.

MONTANUS ou MONTANO (J. B.), médecin, né à Vérone en 1488, m. en 1551, fut nommé en 1539 professeur de médecine à Padoue et se fit une si grande

réputation que l'on disait que l'âme de Galien était passée dans son corps. Charles-Quint et François I voulurent l'attirer à leur cour; mais il résista à leurs instances. On a de lui une traduction d'*Aétius*, Venise, 1534, des commentaires sur *Galien*, sur *Razès*, et *Avicenne*, un recueil intitulé *Medicina universa*, publié d'après ses leçons, Francf., 1587, et des *Opuscula varia*, Bâle, 1558, encore bons à consulter aujourd'hui pour les détails anatomiques.

MONTARGIS, ch.-l. d'arr. (Loiret), sur le Loing, à la jonction des canaux de Briare, d'Orléans et du Loing, à 71 kil. E. N. E. d'Orléans, et à 111 k. S. de Paris; 7757 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége; belle église de la Madeleine. Chemin de fer. Filatures de coton, manuf. de serge et de drap commun, tanneries, corroieries. Commerce de grains, cire, miel, cuir, laine, safran, etc. Patrie de Mme Guyon, de Girodet, de Manuel, procureur de la Commune.— Ville jadis forte; anc. capit. du Gâtinais. Vainement assiégée par les Anglais en 1427 (elle était défendue par Lahire et Dunois); ils la prirent par trahison en 1431, et la possédèrent jusqu'en 1438. Montargis eut longtemps des comtes particuliers : le comté fut aliéné en 1528 en faveur de Renée de France, duchesse de Ferrare, puis passa à la famille d'Orléans (1626). Le prince de Condé s'empara de la ville pendant la Fronde. Le château, construit par Charles V et souvent habité par les rois de France, fut détruit en 1809; il n'en reste que quelques vestiges. C'est près de Montargis qu'on place l'assassinat d'Aubry de Montdidier. *V.* AUBRY.

MONT-ARMANCE. *V.* SAINT-FLORENTIN.

MONTASTRUC, ch.-l. de c. (H.-Garonne), à 20 k. N. E. de Toulouse; 800 hab.

MONTATAIRE, vge du dép. de l'Oise, sur le Thérain, à 14 kil. N. O. de Senlis, et à 4 k. O. de Creil; 3370 hab. Importantes forges et fonderies; scieries de bois de placage; fabriques de boutons et de papier.

MONTAUBAN, *Mons Albanus*, ch.-l. du dép. de Tarn-et-Garonne, sur le Tarn, à 639 kil. S. de Paris, par la route, et 784 par le chemin de fer; 27 054 h. Évêché suffragant de Toulouse, érigé en 1317 par trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, école normale; bibliothèque, sociétés des sciences et belles-lettres. Ville propre et bien bâtie. On y remarque le faubourg de la *Ville-Bourbon*, la cathédrale (élevée en 1739), l'hôtel de ville, d'élégantes portes de ville; un pont soutenu par 7 arches en ogive, le jardin public et de belles promenades, d'où la vue s'étend jusqu'aux Pyrénées. Drap, cadis, bonneterie, serges, savon, teintureries, distilleries, etc. Commerce de ces objets et d'amidon, de minoterie, de plumes d'oie, cuirs, eaux-de-vie. — Montauban fut fondée en 1114 par le comte de Toulouse Alphonse, au pied du mont Alban, et peuplée par les habitants du bourg de Mont-Auriol (Tarn), ce qui l'a fait quelquefois appeler *Mons Auriolus*. Elle embrassa avec ardeur les erreurs des Albigeois et plus tard le Calvinisme (1558) et fut une des principales places de sûreté des Protestants. Vainement assiégée par Louis XIII en 1621, elle fut prise en 1623 par Richelieu, qui en fit raser les fortifications. Sous Louis XIV, elle souffrit beaucoup des *dragonnades*. Patrie de Cahusac, de Lefranc de Pompignan, de Guibert, d'Olympe de Gouges, d'Ingres.

MONTAUBAN, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 6 kil. N. O. de Montfort; 800 hab.

MONTAUBAN, fameux flibustier français, né vers 1650, m. à Bordeaux en 1700, fit une guerre acharnée aux Espagnols et aux Anglais, surtout sur les côtes de Guinée et d'Angola (1691-95), se signala par des coups d'une hardiesse incroyable et fit éprouver à l'ennemi les pertes les plus sensibles.

MONTAUBAN (Renaud de). *V.* AYMON.

MONTAUSIER (Ch. DE STE-MAURE, duc de), d'une anc. famille de Touraine, né en 1610, m. en 1690, servit avec distinction en Italie et en Allemagne, obtint à 28 ans le grade de maréchal de camp, fut successivement gouverneur de l'Alsace, de la Saintonge, de la Normandie; se fit partout estimer pour son intégrité, et resta fidèle au roi pendant la Fronde. Louis XIV le nomma en 1664 duc et pair et le choisit en 1668 pour remplir les fonctions de gouverneur du Dauphin; il s'adjoignit Bossuet et Huet comme précepteurs, et fit faire pour l'usage du prince les éditions connues sous le nom d'*Ad usum Delphini*. Il déploya dans ses fonctions de gouverneur une grande sévérité, et se fit remarquer à la cour par son caractère austère et son amour pour la vérité, ce qui le fit regarder comme l'original du *Misanthrope* de Molière. Montausier était né dans la religion protestante : il l'abjura en 1645, pour épouser la belle Julie d'Angennes, dont il sollicitait la main depuis quatorze ans. Fléchier a écrit son *Oraison funèbre;* c'est un de ses meilleurs morceaux. Garat composa en 1781 un *Éloge de Montausier*, qui fut couronné par l'Académie française. Am. Roux a donné en 1860 : *Montausier et son temps*.

MONTAUSIER (Julie d'ANGENNES DE RAMBOUILLET, duchesse de), dite *Arténice*, femme du précéd., née en 1607, morte en 1671, était fille du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne. Également remarquable par sa beauté, par son esprit et ses vertus, elle fut recherchée de tous les grands seigneurs de la cour, et, après de longs retards, fit choix de Montausier (*V.* l'art. préc.). Elle fut nommée par Louis XIV gouvernante des enfants de France, et chargée en 1661 de l'éducation du Dauphin jusqu'au moment où il passa entre les mains de son mari. Le duc de Montausier lui avait adressé avant son mariage, sous le nom de *Guirlande de Julie*, une offrande poétique composée de fleurs dessinées par le peintre Robert et de madrigaux composés par les meilleurs poëtes de l'époque et transcrits par le calligraphe Jarry. Le manuscrit de cette fameuse *Guirlande*, après avoir été entre les mains de l'abbé de Rothelin et de M. Rose, fut acheté par le duc de La Vallière, dont l'arrière-petit-fils, le duc d'Uzès, le possède encore aujourd'hui. Une copie en a été publiée en 1784 à Paris par Didot et en 1824 à Montpellier par Amoreux.

MONTAUT (Philippe de). *V.* NAVAILLES.

MONTAZET (Ant. MALVIN de), né en 1712, dans l'Agénois, mort en 1788, fut nommé évêque d'Autun en 1748, puis archevêque de Lyon en 1758. Favorable aux Jansénistes, il prit parti pour eux, dans les querelles religieuses de l'époque, contre le clergé même, et supprima, en sa qualité de primat des Gaules, l'obligation de signer le formulaire; en outre, il changea les livres liturgiques de son diocèse. Il fit rédiger par le P. Valla, de l'Oratoire, plusieurs ouvrages élémentaires, entre autres la *Philosophie* et la *Théologie* dites *de Lyon* (en latin), qui eurent de la vogue; mais ces ouvrages respiraient le jansénisme : la *Théologie* fut condamnée à Rome. Ce prélat était du reste un homme d'esprit et de talent : il écrivait avec élégance et facilité, ce qui le fit admettre à l'Académie française (1757).

MONTBARD (pour *Mont des Bardes*), ch.l. de cant. (Côte-d'Or), à 18 kil. N. de Semur, sur la Brenne et le canal de Bourgogne, et sur le chemin de fer de Paris à Lyon; 2123 h. Montbard avait autrefois titre de comté et possédait un château, qui fut souvent la résidence des ducs de Bourgogne. Patrie de Buffon, de Daubenton. Aux env., célèbre bergerie.

MONBARREY, ch.-l. de cant. (Jura), à 12 kil. S. E. de Dôle; 1000 hab.

MONTBARS, l'*Exterminateur*, chef de flibustiers au XVIIe siècle, né en Languedoc, d'une famille honorable, s'enflamma de haine contre les Espagnols en lisant les cruautés qu'ils commettaient dans le Nouveau-Monde, s'embarqua au Havre en 1667 pour aller les combattre, les attaqua dans les Antilles et sur les côtes de l'État de Honduras, leur fit éprouver des pertes considérables et en fit un carnage affreux. Il s'empara de la Vera-Cruz en 1683 et de Carthagène en 1697.

MONTBAZENS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 23 k. N. E. de Villefranche; 1000 hab.

MONTBAZILLAC, commune de la Dordogne, canton de Sigoulès, à 6 k. de Bergerac. Très-bons vins muscats de la côte de Marsollet.

MONTBAZON, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur l'Indre, à 13 kil. S. de Tours; 1200 h. Anc. château, bâti par Foulques Nerra. Anc. seigneurie, qui entra dans la maison de Rohan au XVe siècle, et fut érigée en comté, puis (1588) en duché, en faveur de Louis VI de Rohan-Guéménée.

MONTBAZON (Marie DE ROHAN-), duchesse de Chevreuse. *V.* CHEVREUSE. — *V.* aussi RANCÉ.

MONTBÉLIARD, *Mompelgard*, *Mons Pelicardis*, ch.-l. d'arr. (Doubs), au confluent de l'Isel, de l'Haleine et du canal de Rhône au Rhin, et au pied d'un rocher, à 82 kil. N. E. de Besançon, à 78 k. par le chemin de fer; 5117 hab. Trib. de 1re inst.; église luthérienne, collége, bibliothèque. Plusieurs fontaines; anc. château des comtes de Montbéliard (il sert auj. de caserne et de maison d'arrêt); jolie église Saint-Martin. Filature de coton, horlogerie fine, bonneterie, drap, percale, cuirs, dits *de Montbéliard;* fromages. Grand commerce avec la Suisse. Patrie de G. Cuvier, à qui une statue a été érigée dans la ville. — Montbéliard était jadis le ch.-l. d'un comté particulier, faisant partie de l'empire d'Allemagne, mais n'appartenant à aucun cercle; outre Montbéliard, ce comté comprenait les sept seigneuries d'Héricourt, Chatelot, Blamont, Clermont, Granges, Clerval, Passavant. Il est auj. réparti entre les arr. de Montbéliard et de Baume (tous deux dans le Doubs), et celui de Lure (Hte-Saône). — La 1re maison des comtes de Montbéliard s'éteignit en 1397, en la personne du comte Étienne; Henriette, sa petite-fille, porta le comté dans la maison ducale de Wurtemberg par son mariage avec Éberhard de Wurtemberg. Divers cadets de cette famille, l'ayant reçu en apanage, fondèrent de nouvelles maisons de Montbéliard. La dernière de ces maisons cessa en 1631, et le comté fut alors possédé par les ducs de Wurtemberg eux-mêmes, ce qui les fit nommer par abréviation ducs de Montbéliard. En 1723, après la mort du dernier comte, Léopold, mort sans héritier légitime, il passa au duc régnant de Wurtemberg, qui vint faire sa résidence à Montbéliard. — Le Dauphin Louis (Louis XI) s'empara de cette ville en 1444. Louis XIV la prit en 1674, et la garda jusqu'au traité de Ryswyck, 1697. La France tint le comté en séquestre de 1723 à 1748. La République française s'en empara en 1792, et le traité de Lunéville (1801) le lui assura. Depuis, il n'a cessé de faire partie de la France.

MONTBELLET, bg de Saône-et-Loire, à 20 k. N. de Mâcon; 1500 h. École d'agriculture; asile pour enfants abandonnés.

MONTBENOÎT ou MONTBENOÎT-EN-SAUGEOIS, ch.-l. de cant. (Doubs), à 15 kil. N. E. de Pontarlier; 154 hab. Anc. abbaye, fondée en 1100, dont il reste des débris. Près de là est le village de Remonot, dont l'église n'est qu'une grotte.

MONT-BLANC, le plus haut sommet des Alpes Pennines et de toute l'Europe, s'élève, dans la Hte-Savoie, entre la vallée de Chamouni et la Vallée-Blanche : il a 4810m au-dessus de la mer. Longtemps avant d'arriver à cette hauteur on rencontre des neiges éternelles. Il faut deux jours pour y monter. Saussure est le premier qui ait fait cette ascension (1787). — Sous l'Empire, le Mont-Blanc donnait son nom à un dép. formé d'une partie de la Savoie, qui avait pour ch.-l. Chambéry : c'est auj. le dép. de la Hte-Savoie.

MONTBOZON, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 17 kil. S. E. de Vesoul, sur l'Oignon; 750 hab.

MONTBRISON, *Mons Brisonis* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Loire), sur la Vizezy, à 448 kil. S. E. de Paris et à 32 k. N. O. de St-Étienne; 6266 hab. Trib. de 1re inst., collége, école ecclésiastique, école normale, bibliothèque et collections. Un rocher volcanique domine la ville. Nouveaux boulevards, halle au blé, palais de justice, salle de spectacle. Toile, linons, batistes, grains. Patrie de l'illustre famille d'Urfé. Aux environs, sources minérales. — La ville se forma autour du château des comtes du Forez, dont elle fut la capit. depuis 1441. Cette ville fut réunie à la couronne sous François I. Elle a beaucoup souffert pendant les guerres de religion : elle fut prise et saccagée en 1562 par le baron des Adrets. Montbrison fut le ch.-l. du dép. de la Loire lors de la formation des départements; la préfecture a été transférée en 1856 à St-Étienne.

MONTBRON, ch.-l. de cant. (Charente), sur la Tardouère, à 27 kil. E. d'Angoulême; 1300 hab. Aux environs, mines de plomb. Anc. ch.-l. de baronnie.

MONTBRUN (Ch. DUPUY, seigneur de), *le Brave*, l'un des plus vaillants chefs protestants, né en 1530 au château de Montbrun, en Dauphiné (près de Nyons), avait été élevé dans la religion catholique. Il fut attiré au Protestantisme par Théodore de Bèze, fit embrasser la Réforme à ses vassaux, repoussa les lieutenants que le roi envoyait contre lui, se joignit en 1562 au baron des Adrets, chef des Protestants dans le Dauphiné, puis lui succéda dans le commandement, fit des prodiges de valeur à Jarnac et à Moncontour, et pilla en 1574 les bagages de Henri III qui faisait le siége de Livron. Le roi irrité envoya contre lui des forces supérieures : s'étant cassé une cuisse en franchissant un canal, il fut pris après un combat acharné, condamné à mort à Grenoble par une commission, et décapité en 1575. Cependant, sa mémoire fut réhabilitée dans le traité de paix de 1576.

MONTCALM DE ST-VÉRAN (L. Joseph, marquis de), né en 1712 au château de Candiac près de Nîmes, d'une anc. famille du Rouergue, fut chargé en 1756, en qualité de maréchal de camp, du commandement en chef des troupes françaises dans l'Amérique septentrionale. Il remporta d'abord de brillants avantages sur les généraux anglais; mais, forcé en 1759 de livrer un combat inégal sous les murs de Québec, il fut dès le commencement de l'action blessé mortellement, et périt deux jours après. — Son frère, J. L. P. de Montcalm, né au château de Candiac près de Nîmes, en 1719, mort en 1726 à l'âge de sept ans, d'une hydropisie de cerveau, est au nombre des enfants célèbres. Dans sa courte vie, il avait pu apprendre, outre sa langue maternelle, le latin, le grec et l'hébreu, l'arithmétique, la fable, le blason, la géographie et une bonne partie de l'histoire sacrée et profane. C'est pour lui que Dumas, son instituteur, imagina le bureau typographique. *V.* DUMAS.

MONT-CASSIN. *V.* CASSIN.

MONTCENIS, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 25 kil. E. S. E. d'Autun; 1500 hab. Aux env., mines de houille et de fer et célèbres forges du Creuzot; fabrique de cristaux. — Montagne des Alpes. *V.* CENIS.

MONTCHRESTIEN (Ant. de), écrivain du XVIe s., né à Falaise vers 1570, était fils d'un apothicaire. Il mena la vie la plus aventureuse, embrassa le Calvinisme et fut tué en 1621 à Tourailles près de Domfront, dans une rencontre avec un parti de Catholiques. Disciple de Garnier, il composa des tragédies qui se distinguent par une certaine élégance de style : la plus remarquable est *l'Écossaise* (Marie-Stuart), 1605. Il composa aussi des *Bergeries*. Enfin on a de lui un *Traité d'œconomie politique* (1615); c'est le 1er ouvrage qui ait porté ce titre.

MONTCUQ, ch.-l. de cant. (Lot), à 28 kil. S. O. de Cahors; 1800 h. Bâti autour d'une colline que baigne la Braguelonne et que domine une haute tour, reste d'un anc. château fort.

MONTDAUPHIN, v. forte (H.-Alpes), au confluent du Guil et de la Durance, à 15 kil. N. E. d'Embrun; 500 hab. Place de guerre de 4e classe, bâtie sur un roc fortifié par Vauban. Eaux thermales.

MONT-DE-MARSAN, ch.-l. du dép. des Landes, sur la Douze et le Midou, à 691 kil. S. O. de Paris, à 730 k. par le ch. de fer; 5574 hab. Trib. de 1re inst., lycée; société d'agriculture, sciences et arts, biblio-

thèque, pépinière. Hôtel de la préfecture, palais de justice, casernes, etc. Aux env., jolies promenades. Commerce de vins et eaux-de-vie.—Fondée par Charlemagne, détruite par les Normands ; reconstruite en 1138. Elle faisait partie jadis du royaume de Navarre, et fut réunie à la France en 1589 : c'était le ch.-l. du Marsan. Patrie de la famille de Mesmes.

MONT-DE-PIÉTÉ. *V.* cet art. dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

MONTDIDIER, *Mons Desiderii*, ch.-l. d'arr. (Somme), à 36 kil. S. S. E. d'Amiens; 3790 h. Trib., collége de Lazaristes. Église de St-Pierre et du St-Sépulcre, hôpital, hôtel de ville, surmonté d'un curieux beffroi. Bonneterie, tannerie, vannerie, filature de coton. Commerce de grains, volailles, bestiaux, etc. Ville jadis forte, et résidence de plusieurs rois de France au XII[e] siècle. Patrie d'Aubry de Montdidier, de Fernel, de Capperonnier, de Parmentier. Cette ville obtint une charte de commune en 1195. Elle fut prise par les Impériaux en 1523, et vainement assiégée par Jean de Werth en 1636.

MONT D'OR ou MONT-DORE. *V.* DORE (MONT).

MONTDORGE (Ant. GAUTIER de), littérateur, né à Lyon en 1701, m. en 1768, exerça dans cette ville la charge de maître de la chambre aux deniers du roi, puis vint se fixer à Paris. On a de lui quelques pièces de théâtre : *l'Ile de Paphos*, 1727 ; *les Fêtes d'Hébé*, opéra-ballet (musique de Rameau), 1739; *l'Opéra de société* (musique de Giraud), 1762. On lui doit aussi *l'Art d'imprimer les tableaux en trois couleurs*, 1756.

MONTEBELLO, vge du Piémont, à 9 kil. N. E. de Voghera et à 46 k. E. N. E. d'Alexandrie. Lannes y battit les Autrichiens, le 9 juin 1800; ce qui lui valut le titre de duc de Montebello. Le général Forey y remporta à son tour, le 20 mai 1859, une victoire sur les Autrichiens, commandés par Giulay.

MONTEBELLO (LANNES, duc de). *V.* LANNES.

MONTEBOURG, ch.-l. de c. (Manche), à 8 kil. S. E. de Valogne; 2600 h. Station. Moutons estimés.

MONTE CERVOLI, bg de Toscane, à 15 kil. S. de Volterra. Jets de vapeur lancés par des volcans gazeux et fournissant de l'acide borique. Bains thermaux.

MONTECH, *Montegium*, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), à 13 kil. S. E. de Castel-Sarrazin; 600 hab.

MONTECORVINO, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 17 kil. E. de Salerne; 4000 hab. Évêché. Aux env., eau sulfureuse.

MONTE-CRISTO, anc. *Oglasa*, îlot de Toscane, dans la Méditerranée, au S. de l'île d'Elbe; 10 k. carrés. Ravagée au XVI[e] s. par les pirates, elle est restée depuis inhabitée. Ruines d'une abbaye et d'un fort.

MONTECUCULLI et mieux MONTECUCCOLI (Sébastien de), gentilhomme de Ferrare, vint en France à la suite de Catherine de Médicis, fut attaché au Dauphin, fils aîné de François I, en qualité d'échanson, et accompagna ce jeune prince dans un voyage à Tournon. Un jour, il lui donna de l'eau fraîche pendant qu'il avait très-chaud : le prince tomba malade aussitôt et mourut quatre jours après. Accusé de l'avoir empoisonné, Montecuculli fut appliqué à la question, fit des aveux, laissa croire qu'il avait agi à l'instigation d'agents de l'empereur, et fut en conséquence écartelé, 1536. Rien n'est moins certain cependant que son crime : il paraît qu'il était innocent, mais que, pressé par la douleur, il dit tout ce qu'on voulut.

MONTECUCULLI (Raimond, comte de), célèbre général au service de l'Autriche, né en 1608 dans le Modenais, m. en 1681, servit d'abord comme volontaire sous un de ses oncles, général d'artillerie de l'armée impériale, et se signala dans la guerre de Trente ans. Fait prisonnier en 1639 à Holkirch par le général Baner, il prit sa revanche en chassant les Suédois de la Bohême; il remporta sur eux une victoire décisive à Triebel en 1645. Nommé en 1657 maréchal de camp, il secourut contre les Suédois Jean Casimir, roi de Pologne, et le roi de Danemark; repoussa ensuite les Turcs de la Hongrie et remporta sur eux en 1664, avec le concours des Français, la victoire signalée de St-Gothard. En 1673 il porta des secours aux Hollandais contre la France. Opposé en 1675 à Turenne, qui périt au moment où allait se livrer une bataille décisive, il poursuivit les Français en Alsace et vint assiéger Haguenau; mais Condé lui fit lever le siége de la place. Après cette campagne il se retira et consacra aux sciences le reste de sa vie. L'empereur Léopold le nomma en 1679 prince de l'Empire, et le roi de Naples lui donna le duché de Melfi. Dans un voyage à Linz, où il accompagnait l'empereur, une poutre lui tomba sur la tête au moment où il entrait au château : il succomba à cette blessure. Ce général était peu entreprenant : il avait pris pour modèle *Fabius Cunctator ;* quoiqu'il n'ait pas obtenu de brillants succès contre Turenne et Condé, il s'estimait heureux d'avoir pu leur tenir tête. Il avait fait une étude approfondie de l'art militaire et a laissé des *Mémoires sur la guerre*, en latin (*Commentarii bellici*), Vienne, 1718, qui l'ont fait surnommer *le Végèce moderne*. Ces mémoires ont été traduits par Adam, et commentés par Turpin de Crissé, 1769.

MONTEFELTRO (Comtes de), anc. maison italienne, ainsi nommée du château de Montefeltro, dans la Marche d'Ancône, fut à la tête des Gibelins aux XIII[e] et XIV[e] siècles, et eut sous sa domination Pise, Urbin et plusieurs autres villes d'Italie. Les personnages les plus célèbres de cette maison sont : Guido de M., que les Pisans mirent à leur tête en 1290 pour combattre les Florentins, les Lucquois et les Génois ; il s'empara vers 1294 de la ville d'Urbin qu'il transmit à ses descendants; — Frédéric de M., qui régna de 1444 à 1482, et qui le 1[er] porta le titre de duc d'Urbin : il fut élevé à cette dignité par le pape Sixte IV, dont le neveu, Jean de la Rovère, avait épousé sa fille.—Guid'Ubaldo de M., fils du préc. et dernier duc d'Urbin de cette famille, fut dépossédé par César Borgia en 1502, mais il rentra en possession la même année. Il mourut en 1508, laissant ses États à Franç.-Marie de la Rovère, son fils adoptif, neveu de Jules II.

MONTEFIASCONE, *Colonia Ferentinensis*, v. des États de l'Église, à 22 kil. N. O. de Viterbe, près du lac Bolsena; 5000 h. Évêché, établi en 1376. Ce siége fut occupé par l'abbé Maury. Excellent vin muscat. — Cette ville fut en partie détruite en 1783 par un tremblement de terre. Elle est la patrie de Casti.

MONTE-FORTINO, bg des États de l'Église, à 40 k. N. O. de Frosinone, fut rasé en 1557 par ordre du pape Paul IV, parce qu'il était un repaire de brigands.

MONTE-HERMOSO, v. d'Espagne (Badajoz), à 22 k. S. O. de Placencia; 3800 hab. Mines d'or.

MONTEIL (ADHÉMAR de). *V.* ADHÉMAR.

MONTEIL (Amans Alexis), historien, né à Rodez en 1769, m. en 1850, était fils d'un conseiller au présidial de sa ville natale. Il fut d'abord secrétaire de son district, puis professa l'histoire à l'École centrale de l'Aveyron, aux Écoles militaires de Fontainebleau et de St-Cyr; il passa la plus grande partie de sa vie dans la retraite et la pauvreté. On lui doit l'*Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles* (10 vol. in-8, 1827-44, et 5 vol. gr. in-8), ouvrage qui offre une intéressante histoire des diverses professions et des différentes classes de la société, négligées jusque-là par les historiens. Promptement apprécié du public, cet ouvrage obtint en peu d'années plusieurs éditions ; l'Institut lui décerna le 2[e] prix Gobert. On a en outre de Monteil un *Traité des matériaux manuscrits*, 1832, qui révèle l'existence d'une foule de documents inconnus, et une *Poétique de l'histoire*, 1835.

MONTELEONE, *Hipponium, Vibo Valentia*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2[e]), à 5 kil. du golfe de Ste-Euphémie; 8000 hab. Évêché. Château fort. — Fondée par l'empereur Frédéric II; presque détruite par le tremblement de terre de 1783.

MONTÉLIMAR ou MONTÉLIMART, *Acusio? Montilium Adhemari* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Drôme), à 45 kil. S. de Valence, sur une colline, au confluent du Roubion et du Jabron; 7966 hab. Citadelle; sta-

tion. Trib. de 1re inst., collége, bibliothèque. Restes de fortifications. Source d'eau minérale. Aux environs se trouve un couvent de Trappistes. Liqueurs, nougats estimés; tanneries. Commerce de soie, huile de noix, miel, etc. Patrie de Faujas de St-Fond. — Jadis habitée par les *Cavares*. Cette ville fut prise plusieurs fois pendant les guerres de religion : elle résista héroïquement à Coligny en 1569.

MONTELOVEZ dite aussi *Monclova* et *Cohahuila*, v. du Mexique, anc. ch.-l. de l'État de Cohahuila, à 890 kil. N. de Mexico; 3600 hab. Magasin de poudre.

MONTEMAYOR ou MONTEMOR, v. de Portugal (Beira), sur le Mondego, à 22 kil. S. O. de Coimbre; 2550 hab. Murs flanqués de tours, château fort. Patrie du poëte Montemayor et du voyageur Mendez Pinto. — Enlevée dès le IXe s. par Ramire I, roi d'Oviédo, aux Arabes, qui la reprirent et peu après la ruinèrent; réédifiée en 1080.

MONTEMAYOR (George de), poëte portugais, né vers 1520 à Montemayor, près de Coimbre, m. à Lisbonne en 1562, fut d'abord attaché comme chanteur à Philippe II, et le suivit dans ses voyages. Il avait conçu une vive passion pour une dame espagnole : cette dame s'étant mariée pendant son absence, il en éprouva un vif chagrin et chercha une distraction dans la poésie. Il composa, sous le titre de *Diana*, un roman pastoral où, sous le voile d'une fiction, il exhale les sentiments dont son cœur était agité. Ce poëme, le premier essai du genre pastoral en Espagne, eut un grand succès et fut continué par Gil Polo. Il a été traduit en plusieurs langues, notamment en français, par Chapuis, Pavillon, etc. On a de Montemayor quelques autres productions poétiques, qui ont été publiées sous le titre de *Cancionero*, à Saragosse, 1561. Son style ne sent ni le travail ni l'affectation et se distingue par la noblesse et l'harmonie.

MONTEMBOEUF, ch.-l. de c. (Charente), à 29 kil. S. O. de Confolens; 1100 hab.

MONTEMOLIN (don Carlos, comte de), fils du prétendant don Carlos (dit Charles V), né en 1818, accompagna en France son père, qui s'y était réfugié en 1839, après avoir vainement disputé la couronne d'Espagne. Son père abdiqua en sa faveur en 1845; il fit quelques vaines tentatives pour faire valoir ses prétendus droits. Pris en 1860, il renonça à ses prétentions, puis il rétracta sa renonciation. Il mourut à Trieste, en 1861, de la fièvre scarlatine.

MONTÉMONT (Albert de), littérateur, né en 1788 à Remiremont, m. en 1862, professa les humanités au collége de sa ville natale, puis occupa un emploi dans les finances et finit par se livrer exclusivement aux lettres. On a de lui des *Lettres sur l'Astronomie*, en vers et en prose, 1823, des traductions en vers des *Plaisirs de l'Espérance* de Campbell, 1824, des *Plaisirs de la Mémoire* de Rogers, 1825, des *Odes d'Horace*, 1839; et la *Bibliothèque universelle des Voyages*, 1833-37, 46 v. in-8. Il a coopéré à des traductions de W. Scott, de Cooper, et de Marryat.

MONTEMOR, v. de Portugal. *V.* MONTEMAYOR.

MONTEMURLO, bg de Toscane, à 19 kil. N. O. de Florence. Cosme de Médicis y battit Phil. Strozzi et Bacio Valori, chefs des républicains florentins, 1537.

MONTENDRE, ch.-l. de c. (Charente-Infér.), à 22 k. S. de Jonzac; 2500 hab. Eau thermale.

MONTÉNÉGRO, ou en slave *Tchernagora*, c.-à-d. *Montagne noire*, petit État de l'Europe, à l'O. de la Turquie, est enclavé dans l'Albanie et la prov. autrichienne de Cattaro; 98 kil. du N. au S., sur 47 au plus de l'E. à l'O.; env. 120 000 hab., dont plus de 20 000 portent les armes; ville princip., Cettigne; le couvent de Stanovitch, au S. de Cettigne, est la résidence du *vladika* ou évêque grec, qui exerçait seul autrefois l'autorité souveraine. Pays montagneux, sillonné par des ramifications des Alpes Dinarques, quelques riv., très-poissonneuses; sol peu fertile et négligemment cultivé (il est cultivé par les femmes, non par les hommes); vastes forêts. — Longtemps vassal de la Porte, le Monténégro est auj. indépendant. Il était naguères gouverné par un prince-évêque appelé *Vladika* qu'assistait un gouverneur laïque. Aujourd'hui, il est régi par un prince indigène, assisté d'un sénat de 12 membres, renouvelés chaque année. Les Monténégrins sont braves et hospitaliers, mais défiants, vindicatifs et très-jaloux de leur indépendance. Ils ignorent la civilisation et méprisent le travail. Leur culte est la religion grecque; ils parlent la langue serbe.—Le Monténégro, jadis partie de l'Illyrie, puis de la Nouv. Épire, devint, sous Héraclius, la demeure de populations slaves qui, tantôt indépendantes, tantôt soumises à la Servie, passèrent sous le joug des Vénitiens au XIVe s., des Ottomans au XVe, mais qui restèrent presque toujours indépendantes de fait. Il eut presque constamment des princes indigènes. En 1516, le prince George Tchernojwitz abdiqua en faveur du métropolitain ou *vladika* de Cettigne, et depuis les Monténégrins vécurent pendant plus de trois siècles sous un gouvernement théocratique. A partir de 1697 la dignité de *vladika* resta dans la famille Niégotch. En 1851, après la mort du vladika Pierre II, Danilo, son successeur, sépara de nouveau le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, prit le titre de prince (*gospodar*, dans la langue du pays), et, pour échapper entièrement à la domination ottomane, se fit investir par la Russie. Ce prince, tué accidentellement en 1860, fut aussitôt remplacé par son neveu Nicolas, qui donna à son peuple une nouvelle constitution et un nouveau code, et qui soutint pendant deux ans une guerre héroïque contre la Turquie. M. H. Delarue a publié en 1862 *le Monténégro*, ouvrage offrant à la fois la description et l'histoire du pays.

MONTENOTTE, vge des États sardes, à 37 kil. O. de Gênes, dans les Apennins. Le général Bonaparte y défit les Autrichiens en 1796. Sous l'Empire, ce lieu donna son nom au dép. qui avait Savone pour chef-lieu. — Ce même nom a été donné à une colonie agricole de l'Algérie, fondée en 1848 dans la commune de Tenez.

MONTEPELOSO, v. d'Italie (Basilicate), à 37 kil. N. E. de Potenza; 4000 hab. Évêché.

MONTEPULCIANO, v. de Toscane, ch.-l. d'arr., à 43 kil. S. E. de Sienne; 3000 hab. Évêché. Savon, fonderies de suif, faïence renommée, pressoirs à huile; bon vin. Patrie d'A. Politien et du cardinal Bellarmin. — Près de cette ville est un lac de même nom qui a 8 k. de tour sur 3 de large et qui décharge ses eaux dans l'Arno.

MONTEREAU ou MONTEREAU-FAUT-YONNE, *Condate Senonum*, puis *Monasteriolum*, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), à 20 k. E. de Fontainebleau, au confluent de la Seine et de l'Yonne et à l'embranchement du chemin de fer de Lyon sur Troyes; 6000 h. Trib. de commerce. Bas, ciment romain, pipes, faïence, poterie; bois flottés. Fort marché aux grains et aux bestiaux. Aux environs, château de Surville. — Sur le pont de Montereau, le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, fut tué par Tanneguy du Châtel, lors de son entrevue avec le Dauphin (depuis Charles VII), en 1419. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, s'empara de Montereau en 1420; Charles VII le reprit en 1438. Napoléon y battit les alliés le 18 fév. 1814.

MONTEREAU (Pierre de), architecte du XIIIe s., m. en 1266, vivait sous le règne de S. Louis. Il construisit la chapelle de Vincennes, le réfectoire de St-Martin des Champs, le dortoir, la salle capitulaire et la chapelle de l'Abbaye de St-Germain des Prés, la Ste-Chapelle de Paris, son chef-d'œuvre, construite de 1245 à 1248. Tous ces édifices sont dans le style gothique. — On l'a confondu à tort avec Eudes de Montreuil, architecte contemporain.

MONTEREY, v. du Mexique, ch.-l. du Nouv.-Léon; 15 000 hab. Évêché. Mines très-riches. Prise en 1846 par l'armée des États-Unis.

MONTEREY (SAN-CARLOS DE), ch.-l. de la Nouv.-Californie. *V.* SAN-CARLOS.

MONTESA, bg d'Espagne (Valence), à 40 k. de Va-

lence et à 13 kil. N. O. de San-Felipe. Ruines d'un château. Jadis ch.-l. de l'ordre militaire de N°-D° de Montesa, fondé en 1317 par le roi Don Jayme, après la suppression des Templiers. Cet ordre relevait de celui de Calatrava; la grande maîtrise fut réunie à la couronne par Philippe II, en 1587. Le costume des chevaliers était blanc, avec une croix noire.

MONTE-SANTO, mont. de Turquie. *V.* ATHOS.

MONTESPAN, bg de la H.-Garonne sur la r. dr. de la Garonne, à 11 kil. S. O. de St-Gaudens; 950 h. Anc. marquisat, érigé en 1612.

MONTESPAN (Athénaïs, marquise de), une des maîtresses de Louis XIV, née en 1641, était fille de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart. Elle épousa en 1663 Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan, d'une illustre famille de Gascogne, et fut peu après attachée à la cour comme dame du palais de la reine. Elle ne tarda pas à attirer l'attention du roi par sa beauté, sa grâce et son esprit, et supplanta bientôt Mlle de La Vallière : pendant quatorze ans, à partir de 1668, elle régna despotiquement sur le cœur du prince; elle en eut, entre autres enfants, le duc du Maine et le comte de Toulouse, qu'elle réussit à faire légitimer et qui ont joué un grand rôle dans notre histoire; mais à la fin elle fatigua par ses hauteurs Louis XIV, qui d'ailleurs commençait à avoir des scrupules sur leur double adultère, et elle se vit préférer Mme de Maintenon, à qui elle avait confié l'éducation des enfants qu'elle avait eus du roi. Cependant elle ne quitta définitivement la cour qu'en 1687. Après avoir inutilement cherché à se rapprocher de son mari, elle consacra ses dernières années à la dévotion, se livrant à de grandes austérités pour expier ses fautes, et mourut en 1707, à Bourbon-l'Archambaut, où elle était allée prendre les eaux. D'un caractère altier et ambitieux, Mme de Montespan s'était fait beaucoup d'ennemis; cependant elle était bienfaisante et protégeait les arts et les lettres.

MONTESQUIEU-VOLVESTRE, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), sur l'Arize, à 35 kil. S. de Muret; 3672 h. Vins rouges. Pris et brûlé par Joyeuse en 1586.

MONTESQUIEU (Ch. DE SECONDAT, baron de), publiciste et philosophe, né en 1689 au château de La Brède, près de Bordeaux, m. à Paris en 1755, montra dès son enfance une grande application à l'étude et fut destiné à la magistrature, dans laquelle sa famille occupait déjà de hauts emplois. Nommé en 1714 conseiller au parlement de Bordeaux, il y devint en 1716 président à mortier en remplacement d'un de ses oncles; il vendit sa charge en 1726, afin de se livrer tout entier à son goût pour les lettres. Il avait commencé dès 1721 à se faire connaître par la publication des *Lettres persanes*, ouvrage d'un genre léger et frondeur, dont on a dit avec justesse que c'est le plus profond des livres frivoles et qui eut un immense succès. Il fut reçu en 1727 à l'Académie Française, puis se mit à voyager, visita l'Autriche, l'Italie, la Hollande, enfin l'Angleterre où il resta deux ans, étudiant partout les mœurs et les institutions des peuples. De retour en France, il se retira dans son château de La Brède et fit paraître en 1734 les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, qui déjà firent juger de toute la force de son esprit. Enfin en 1748 il publia l'*Esprit des Lois*, auquel il travaillait depuis 20 ans, et qui mit le sceau à sa réputation. Dans cet ouvrage, qui n'avait point de modèle et auquel l'auteur put donner pour épigraphe : *Prolem sine matre creatam*, il passe en revue les législations connues et en cherche les raisons, soit dans la nature de l'homme en général, soit dans des causes locales et particulières à chaque peuple. Ce livre qui le place au rang des premiers écrivains, rivalise avec les écrits de Tacite pour la concision et l'énergie du style. Après avoir achevé ce grand ouvrage, Montesquieu sentit ses forces décliner et ne publia plus rien d'important; il partageait son temps entre le séjour de Paris et son château de La Brède. Montesquieu ne fut pas seulement un grand écrivain, c'était aussi un vrai sage, bon, bienfaisant sans faste : on cite de lui plusieurs beaux traits, entre autres la conduite qu'il tint à Marseille envers une famille à laquelle, sans vouloir se faire connaître, il rendit son chef qui était esclave à Tétouan. Montesquieu était lié avec les philosophes, mais il avait de l'éloignement pour Voltaire : si, dans les *Lettres persanes*, il n'épargna pas toujours les choses saintes, il se montra, dans l'*Esprit des Lois*, respectueux pour la religion. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées plusieurs fois, notamment par Auger, 1816, 6 vol. in-8; par Lequien, 1819, 8 vol. in-8; par de Parelles, avec notes et variantes, 1822, 8 vol. in-8, etc. Outre les ouvr. déjà cités, on y trouve, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* et *Lysimaque*, écrits politiques qui ne sont pas indignes de l'auteur des *Considérations ; le Temple de Gnide*, un *Essai sur le Goût*, estimé des métaphysiciens, des *Lettres*, des discours, et quelques poésies. Montesquieu avait, dit-on, écrit une *Histoire de Louis XI*, dont le manuscrit aurait été jeté au feu par son secrétaire; mais cette anecdote paraît controuvée; il est vrai cependant qu'il avait composé une introduction au règne de Louis XI, qui a été retrouvée dans ses manuscrits. L'*Esprit des Lois* a été commenté par Voltaire et par Destutt-Tracy. On doit à D'Alembert et M. Villemain l'*Éloge de Montesquieu* : ce dernier a été couronné en 1815 par l'Académie française.

MONTESQUIOU, ch.-l. de c. (Gers), à 10 kil. N. O. de Mirande; 2100 hab. Anc. baronnie de l'Armagnac. Ce lieu a donné son nom à l'illustre famille des Montesquiou, qui remonte aux anciens ducs de Gascogne.

MONTESQUIOU (le baron de), capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III), qui, à la bataille de Jarnac (1569), assassina lâchement Louis I, prince de Condé, prisonnier et désarmé.

MONTESQUIOU D'ARTAGNAN (Pierre de), maréchal de France, né en 1645, m. en 1725, se distingua aux siéges de Tournai, de Lille, de Besançon, 1666-67, et commanda l'aile droite à la bataille de Malplaquet, 1709 : c'est là qu'il gagna son bâton de maréchal. Il fut membre du conseil de régence en 1720.

MONTESQUIOU-FEZENSAC (Anne Pierre, marquis de), lieutenant général, né à Paris en 1739, m. en 1798, fut d'abord menin des enfants de France, puis écuyer du comte de Provence (Louis XVIII), et fut nommé en 1780 maréchal de camp. Élu en 1789 député de la noblesse de Paris aux États généraux, il se réunit un des premiers au Tiers état. Chargé sous la république du commandement de l'armée du Midi, il occupa la Savoie en 1792; mais, ayant été peu après accusé sous un vain prétexte, il se retira en Suisse : il ne put rentrer en France qu'en 1795. Il avait composé plusieurs pièces de vers, de petites comédies d'amateur, assez agréablement écrites, des *Mémoires* et des rapports qui prouvent des connaissances étendues. Il fut reçu à l'Académie Française en 1784.

MONTESQUIOU-FEZENZAC (Franç. Xavier, duc et abbé de), né en 1757, près d'Auch, mort en 1832, fut député aux États généraux par le clergé de Paris, siégea au côté droit, et obtint assez d'influence. Il quitta la France après le 10 août, et se réfugia en Angleterre, ainsi que le comte de Provence (Louis XVIII), avec lequel il se lia étroitement. Il revint après le 9 thermidor pour servir les intérêts des Bourbons, mais il fut exilé par Bonaparte. En 1814, il fut un des membres du gouvernement provisoire. Nommé peu après par Louis XVIII ministre de l'intérieur, il contribua à la rédaction de la Charte, et fut pendant quelque temps à la tête des affaires. Après la 2° Restauration, il fut nommé pair, puis duc (1821), mais il ne revint pas au pouvoir. Il avait été admis à l'Académie française, quoique n'ayant aucun titre littéraire.

Parmi les hommes distingués que cette famille a produits de nos jours, on cite : Philippe Joseph, vicomte, puis duc de Montesquiou-Fezensac, neveu de

l'abbé de Montesquiou, né en 1784 : il a fait avec gloire les guerres de l'Empire et s'est surtout distingué dans la campagne de Russie. Il était arrivé avant 1814 au grade de général de brigade; nommé depuis lieutenant général, pair de France, ambassadeur en Espagne (1838-40), il a rempli avec succès plusieurs missions difficiles; — et le comte Ambroise Anatole Augustin de M.-Fezensac, né en 1788, fils de la comtesse de Montesquiou, gouvernante du roi de Rome. Colonel et aide de camp de l'Empereur en 1804, il voulut le suivre à l'île d'Elbe, mais ne put en obtenir la permission. Élevé à la pairie par Louis-Philippe, il fut un des soutiens de la nouvelle monarchie. Ami des lettres, il a donné une traduction de *Pétrarque* en vers, et un recueil de poésies originales, sous le titre de *Chants divers*, 1843.

MONTESSON (Jeanne BÉRAUD DE LA HAYE DE RIOU, marquise de), née en 1737, d'une famille noble de Bretagne, morte en 1806, épousa jeune le marquis de Montesson, lieutenant général, et resta veuve à 32 ans. Pleine de grâces et de talents, elle inspira une vive passion au duc d'Orléans, petit-fils du régent; ce prince l'épousa en 1772, mais leur mariage dut rester secret. Elle fit le bonheur du prince en lui ménageant les plaisirs les plus variés, et établit chez elle un petit théâtre où elle jouait avec une société des pièces faites en partie par elle-même. Redevenue veuve en 1785, elle fit un noble usage du douaire que Louis XVI lui reconnut. Respectée par la Révolution, elle fut fort bien traitée par l'empereur Napoléon. Elle imprima ses œuvres en 1782 sous le titre d'*Œuvres anonymes*, 8 vol. in-8, à un très-petit nombre d'exemplaires. On y trouve des drames, des comédies, des poésies diverses, des romans, etc.

MONTET-AUX-MOINES (Le), ch.-l. de cant. (Allier), à 30 kil. S. O. de Moulins; 500 hab. Houille.

MONTEVERDE, ville d'Italie (Principauté Ultérieure), sur l'Ofanto, à 12 kil. O. de Melfi; 2200 hab. Évêché. Château fort.

MONTEVIDEO ou **SAN-FELIPE**, v. de l'Amérique mérid., capit. de la République de l'Uruguay et du dép. de Montévideo, sur la r. g. du Rio de la Plata, à 200 kil. de son embouchure et à 200 kil. N. E. de Buénos-Ayres, sur une petite péninsule ; env. 250 000 hab. Port ouvert aux vents d'ouest, dits *pamperos*. La ville est bâtie en amphithéâtre et assez régulière; mais elle n'est point pavée; on y manque d'eau dans les sécheresses; l'hiver y est souvent très-froid, et l'été brûlant, orageux et insupportable. Grand commerce d'exportation : peaux brutes, cornes, crins, viandes salées, suif, laines, tabac, plumes d'autruche. Importation de farines, boissons, tissus, verreries, chapellerie, livres, mercerie, parfumerie, tabletterie, sel, fer, acier, houille, bois, goudron, cordages. — Cette ville a été fondée par une colonie de Buénos-Ayres. Elle souffrit beaucoup tant des guerres entre cette République et le Brésil que de celles qu'elle eut elle-même à soutenir contre Buénos-Ayres : elle fut bloquée par les Buénos-Ayriens de 1842 à 1848. — Le dép. de Montévideo, entre le Paraguay au N. O., le Brésil à l'E., l'Océan au S. E., le Buénos-Ayres au S., et l'Entre-Rios à l'O., est arrosé par l'Uruguay et le Rio-Negro. Ce pays fut enlevé en 1821 à l'État de Buénos-Ayres par les Brésiliens, qui lui donnèrent le nom de province Cisplatine. Il se rendit indépendant en 1828 sous le nom de République Cisplatine, et s'unit à la République de l'Uruguay.

MONTÉZUMA, roi du Mexique, régnait depuis 1502 et avait étendu au loin sa domination par ses conquêtes, lorsque les Espagnols, conduits par Cortez, débarquèrent dans ses États, en 1519. Quoiqu'ils eussent été assez bien accueillis par ce malheureux prince, les Espagnols s'emparèrent de sa personne, sous le prétexte d'une trahison, et le gardèrent en otage. Dans une insurrection que ses sujets avaient suscitée pour le délivrer, il fut blessé au moment où il s'avançait pour les engager à se soumettre. Il refusa de recevoir aucun secours et de prendre aucune nourriture, et se laissa mourir (1520). Il avait eu plusieurs enfants, dont le 4e, baptisé par les Espagnols, sous le nom de *don Pédro*, devint la tige des comtes de Montézuma et de Tula, dont le dernier rejeton est mort en 1836 à la Nouv.-Orléans. — Un autre Montézuma, dit *le Vieux*, avait déjà régné au Mexique avant l'arrivée des Espagnols, 1445-83.

MONTFAUCON, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur la Moine, à 14 kil. S. O. de Beaupréau; 800 hab. Il y fut conclu en 1800 un traité avec les chefs vendéens. — Ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 15 kil. N. E. d'Yssingeaux; 800 hab. Rubans, scieries de planches. — Ch.-l. de cant. (Meuse), à 34 kil. S. E. de Montmédy; 1000 h. Anc. abbaye, fondée en 650. Le roi Eudes y battit les Normands en 888.

MONTFAUCON, éminence voisine de Paris, entre les faubourgs St-Martin et du Temple, à 500m du bassin de La Villette. On y voyait jadis plusieurs gibets qui avaient été construits au commencement du XIVe siècle, selon les uns, par Enguerrand de Marigny ou par Pierre de la Brosse; selon d'autres, par Pierre Rémi. La tradition ajoute que le fondateur des gibets de Montfaucon y fut le premier pendu. On attachait à ces gibets tous les corps des criminels suppliciés à Paris, et leurs cadavres y restaient fort longtemps suspendus. A la Révolution, les gibets furent détruits, et Montfaucon devint une voirie pour les immondices de Paris et l'écarrissage des chevaux. En 1841, ce foyer d'infection, qui était situé aux portes mêmes de Paris, a été transporté dans la plaine des Vertus.

MONTFAUCON (Bernard de), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1655, au château de Soulage près de Limoux (Aude), d'une famille noble, m. en 1741, servit d'abord avec distinction sous Turenne ; mais, ayant perdu en peu de temps son père et sa mère, il renonça au monde et prit l'habit de St-Benoît à Toulouse en 1675. Il se livra avec ardeur à l'étude des langues et aux travaux d'érudition; fut appelé à Paris en 1687, s'y lia avec Ducange ; puis visita les principales villes d'Italie, Rome surtout, où il fut fort bien accueilli du pape (1698). De retour dans sa patrie, il mit en ordre les riches matériaux qu'il avait recueillis, et publia plusieurs ouvrages étendus, remarquables par une érudition abondante et solide. Il fut reçu à l'Académie des inscriptions en 1719, et mourut à l'Abbaye de St-Germain, âgé de 87 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Diarium italicum, sive Monumentorum veterum, bibliothecarum notitiæ singulares*, Paris, 1702, in-4; *Collectio nova Patrum græcorum*, 1706, 2 vol. in-fol.; *Palæographia græca*, 1708, in-fol.; *l'Antiquité expliquée et représentée en figures*, latin et français, 1719-24, 15 vol. in-fol. (ouvrage immense et qui, bien qu'imparfait, suffirait seul à la gloire de l'auteur); *les Monuments de la monarchie française* (jusqu'à Henri IV), 1729-33, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova*, 1739, 2 vol. in-fol.; d'excellentes éditions de S. Athanase, Origène, S. Jean Chrysostôme; une trad. française des livres grecs de Philon *sur la Vie contemplative*, 1709, in-12, etc. Une partie de sa *Correspondance* a été publiée à Liége en 1855.

MONTFERRAND. *V.* CLERMONT-FERRAND.

MONTFERRAT, en ital. *Monteferrato*, ancien duché d'Italie, borné au N. et à l'O. par le Piémont, au S. par la république de Gênes, à l'E. par le Milanais, avait pour capit. Casal. — Ce petit pays porta le titre de marquisat dès le Xe s., et fut possédé jusqu'au XVIe par des princes particuliers (*V.* ci-après). Il passa ensuite aux ducs de Mantoue (1536), pour lesquels il fut érigé en duché (1573). En 1631, le duc de Mantoue en céda une partie aux ducs de Savoie, qui furent investis du reste par l'empereur en 1708. En 1797 le Montferrat entra dans la république Cisalpine; en 1805 il fut compris dans le roy. d'Italie où il fit partie des dép. de Marengo, Sesia, Pô, Sture, Montenotte et Gênes. En 1815 il fut donné

au roi de Sardaigne et réparti entre les divisions d'Alexandrie, Coni, Gênes, Novare et Turin.

MONTFERRAT (marquis de), illustre maison de la Lombardie, a pour chef Aldérame, créé marquis de Montferrat par Othon le Grand en 967. Cette famille a régné sur le Montferrat pendant près de 600 ans. Guillaume IV de M., dit *le Vieux*, accompagna l'empereur Conrad III à la 2e croisade, en 1147, et s'y couvrit de gloire. Dans la suite il prit parti pour Frédéric Barberousse contre les villes libres d'Italie. — Un de ses fils, Renier, épousa une fille de Manuel Comnène, empereur d'Orient, et reçut en dot le roy. de Thessalonique (1179), qu'il transmit en 1183 à son frère Boniface III, et qui resta longtemps dans sa famille. — Guillaume V, fils aîné de Guillaume IV, fut un des héros de la 3e croisade, et mérita le surnom de *Longue-Épée*. En récompense de ses services, Baudouin le Lépreux, roi de Jérusalem, lui donna la main de sa sœur Sibylle avec le comté de Joppé. Il mourut en 1185. — Conrad, 2e fils de Guillaume IV, se distingua en Orient, surtout en défendant Tyr contre Saladin, fut fait seigneur de Tyr en 1187 et régna sur cette ville jusqu'en 1192. Il épousa une fille d'Amaury, roi de Jérusalem, et disputa le trône de Jérusalem à Guy de Lusignan, son beau-frère. Il allait l'emporter, lorsqu'il périt assassiné. — Boniface III régna à la fois sur le Montferrat et sur le royaume de Thessalonique (1183-1207). Il fut fait prisonnier à la bataille de Tibériade, 1187, mais échangé bientôt après. Il fut choisi en 1202 pour chef de la 4e croisade, eut grande part à la prise de Constantinople, et fut fait roi de Thessalie, 1204. Il fut tué en 1207 en combattant les Sarrasins devant Satalieh. — Guillaume VI, *le Grand*, 1254-1292. Après avoir été l'allié de Charles d'Anjou et lui avoir facilité la conquête du royaume de Naples, il combattit ce prince qui voulait asservir la Lombardie. Il ajouta aux possessions de sa famille Verceil, Ivrée, et plusieurs autres villes, dont il s'empara par violence, et fit le métier de *condottière*. Étant tombé entre les mains des habitants d'Alexandrie, révoltés contre lui, il fut mis dans une cage de fer : il y mourut après 17 mois de captivité, 1292. Il laissait un fils, Jean, 1292-1305, qui fut attaqué par Mathieu Visconti, seigneur de Milan, et dépouillé de Casal, Moncalvo, Trino, Ponte-Stura, et qui mourut sans postérité ; et une fille, Iolande, qui épousa Andronic Paléologue, empereur d'Orient. Celle-ci hérita du Montferrat, à la mort de son frère en 1305, et le transmit à son 2e fils, Théodore Paléologue. — Théodore Paléologue, chef d'une 2e branche des marquis de Montferrat, régna de 1305 à 1338. Il eut d'abord à disputer son héritage à Manfred, marquis de Saluces, et au roi de Naples Charles II ; mais il se fit reconnaître par l'emp. Henri VII, et finit par régner sans contestation. — Son fils, Jean Paléologue, 1338-78, reçut de l'emp. Charles IV le titre de vicaire impérial en Italie, et essuya néanmoins de grandes pertes dans une guerre contre Galéas Visconti ; — Théodore II Paléologue, petit-fils du préc., 1381-1418, reprit aux Visconti Asti et Casal, aida Gênes à chasser les Français en 1409, fut capitaine de cette république jusqu'en 1413, et reçut de l'empereur Sigismond, en 1414, le titre de vicaire impérial en Italie, titre qui fut confirmé depuis à tous ses successeurs. Perpétuellement en guerre avec ses voisins, surtout avec les Visconti et les Sforce, seigneurs de Milan, la famille de Montferrat déclina graduellement pendant les XVe et XVIe s. ; enfin elle s'éteignit dans la personne de Jean George Paléologue, qui mourut sans enfants en 1533. Ses États passèrent à Frédéric II de Gonzague, marquis de Mantoue, qui avait épousé une des nièces du dernier Paléologue.

MONTFLEURY (Jacob, dit), comédien, né en Anjou vers 1600, d'une famille noble, m. en 1667, fut un des meilleurs acteurs de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, rivale de celle de Molière. Il jouait avec un égal succès la comédie et la tragédie ; il donna lui-même une tragédie d'*Asdrubal*, 1647. — Son fils, Ant. Jacob M., 1640-85, composa pour l'hôtel de Bourgogne des comédies qui luttèrent quelque temps avec celles de Molière, entre autres *le Mariage de rien*, *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, opposé à *l'Impromptu de Versailles* de Molière, *la Femme juge et partie*, en 5 actes, et en vers (c'est son meilleur ouvrage), *l'École des Jaloux*, *la Dame médecin*, *Crispin gentilhomme* ; ces pièces ne manquent pas de gaieté, mais elles poussent la licence à l'excès. Son théâtre a été publié en 4 vol. in-12, Paris, 1775. M. O. Leroy a réduit en 3 actes *La Femme juge et partie* de Montfleury et l'a fait jouer avec succès en 1821.

MONTFORT, ch.-l. de c (Landes), sur le Louts, à 20 kil. E. de Dax ; 1600 hab. — M.-L'AMAURY, ch.-l. de c. (Seine-Oise), à 18 kil. N. O. de Rambouillet ; 1600 hab. Blé, avoine, fruits, fromages, etc. Patrie de Simon de Montfort, dont on voit encore le château, auj. en ruines. — M.-LE-ROTROU, ch.-l. de c. (Sarthe), sur l'Huisne, à 19 kil. E. du Mans ; 1000 hab. Fabrique de toiles. Grains, chanvre, fil, toile. — M.-SUR-MEU ou M.-LA-CANE, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 23 k. O. de Rennes ; 1400 hab. Trib. de 1re inst. Toiles, fil, chanvre, cuirs, suif. Commerce de bois, bestiaux, etc. Eau ferrugineuse, restes de thermes romains. Anc. abbaye d'Augustins ; ancien domaine des Montfort. — M.-SUR-RILLE, ch.-l. de c. (Eure), à 15 kil. S. E. de Pont-Audemer ; 650 h. Papeterie. Anc. forteresse.

MONTFORT (Comtes de), famille bretonne, qui tirait son nom de Montfort-sur-Meu, près de Rennes, avait pour chef Jean de Montfort, 3e fils du duc de Bretagne Arthur II (m. en 1312) et frère consanguin du duc Jean III. Ce dernier, n'ayant pas d'enfants, assura de son vivant sa succession à sa nièce Jeanne de Penthièvre, qui était sa légitime héritière comme fille de Guy de Penthièvre, 2e fils d'Arthur ; il la maria à Charles de Châtillon, plus connu sous le nom de Charles de Blois, neveu du roi de France. Jean de Montfort, qui avait d'abord paru reconnaître le droit de Jeanne, ne tarda pas, après la mort de Jean III (1341), à réclamer le titre de duc, et soutenu par les Anglais, il alluma en Bretagne une longue guerre civile. Après des succès fort divers, il mourut sans avoir pu réussir ; mais son fils, nommé aussi Jean de Montfort, après avoir battu Charles de Blois à Auray (1364), fut reconnu pour duc et transmit le duché à ses descendants. V. JEAN IV et V.

MONTFORT (Simon, baron, puis comte de), fameux par ses expéditions contre les Albigeois, était né vers 1160, d'une famille originaire de Montfort l'Amaury. Il fit d'abord partie de la croisade prêchée en 1199 par Foulques de Neuilly, et se distingua en Palestine. Après son retour, il fut élu par les barons, en 1208, chef de la croisade formée en France contre les Albigeois, qui avaient à leur tête Raymond, comte de Toulouse. Il se signala dans cette guerre par son courage, mais aussi par sa cruauté ; il s'empara en 1209 de Béziers (où il fit, dit-on, près de 60 000 victimes), prit et saccagea Carcassonne, battit en 1213 devant Muret Pierre II d'Aragon, allié des Albigeois, qui assiégeait cette ville, dépouilla de ses États le comte de Toulouse, et s'en fit investir par le pape Innocent III. Il fut tué d'un coup de pierre en assiégeant Toulouse qui s'était révoltée, 1218. On l'avait surnommé le *Machabée* de son siècle. — Son fils aîné, Amaury de Montfort, ne sut pas conserver ses conquêtes, et fut obligé de les céder au roi de France Louis VIII, qui réunit ainsi le comté de Toulouse à la couronne (1226) ; il fut fait connétable en 1231 Dans la suite il partit pour la Terre-Sainte, et mourut, en 1241, au retour de cette expédition, durant laquelle il était tombé au pouvoir des Musulmans. — Un autre de ses fils, Simon, joua un grand rôle en Angleterre. V. ci-après.

MONTFORT (Simon de), comte de Leicester, fils puîné du chef de la croisade et d'une Anglaise, hérita de grands biens que sa famille avait acquis en Angleterre par suite de son alliance, et alla s'établir dans ce pays vers 1236 à la suite d'une discussion qu'il

avait eue avec Blanche de Castille, mère de Louis IX. Il fut fort bien accueilli du roi Henri III, qui lui confia le gouvernement de la Gascogne avec le titre de sénéchal, et lui accorda la main de sa sœur; mais il se rendit odieux dans son gouvernement, et encourut la disgrâce de Henri, qui l'accusa de trahison. Pour se venger il excita les barons anglais à la révolte, se mit à leur tête, en 1258, força le roi à convoquer un parlement extraordinaire à Oxford, et lui arracha les concessions connues sous le nom de *Statuts* ou *Provisions d'Oxford*. Pendant plusieurs années il exerça un pouvoir absolu en Angleterre. Le roi ayant tenté de secouer ce joug, il lui livra bataille à Lewes, le fit prisonnier avec son fils, et le força à souscrire un traité ignominieux, 1264. L'année suivante, il convoqua un parlement dans lequel furent admis, avec le clergé et la noblesse, des représentants des bourgs : ce fut l'origine de la *Chambre des Communes* d'Angleterre. Cependant, ayant bientôt excité le mécontentement de plusieurs de ses partisans, il donna à Henri le moyen de relever son autorité. Le fils de ce prince, Édouard, qu'il tenait prisonnier, s'étant échappé de ses mains, vint lui livrer bataille à Evesham, et l'y battit complétement, août 1265. Leicester périt dans l'action avec son fils aîné.

MONTFORT (le comte de). *V.* BONAPARTE (Jérôme).

MONTFORT (Ant. de), peintre d'histoire, né en 1532 à Montfort en Hollande (près d'Utrecht), m. en 1583, fut élève de Franc-Flore et s'établit à Delft. On vantait de lui une *Décollation de S. Jacques*, à Gouda; l'*Assomption*, l'*Annonciation*, la *Nativité*, à Utrecht; la *Passion*, à Dordrecht : ces ouvrages, qui se distinguaient par la noblesse des traits et la finesse des profils, furent détruits dans les guerres. Heureusement plusieurs avaient été gravés.

MONTFORT (L. M. GUIGNION de), missionnaire, né en 1673 à Montfort (Ille-et-Vilaine), m. en 1716 à St-Laurent-sur-Sèvre, en odeur de sainteté, parcourut l'Ouest de la France pour y ranimer la foi, exerça partout son ardente charité, fonda les missionnaires du *St-Esprit* et les sœurs hospitalières *de la Sagesse*.

MONTGAILLARD (Bernard DE PERCIN de), connu sous le nom de *Petit-Feuillant*, né en 1563 au château de Montgaillard, en Languedoc, vint à Paris vers 1579, entra dans l'ordre des Feuillants, et prêcha avec fureur pour la Ligue. Après la prise de Paris, il se réfugia à Rome, où le pape Clément VIII l'accueillit et le fit passer dans l'ordre de Cîteaux. De Rome, il se rendit dans les Pays-Bas: il y devint prédicateur de l'archiduc Albert, fut fait abbé de Nivelles et d'Orval. Il mourut dans cette dernière abbaye en 1628. On n'a de lui que l'*Oraison funèbre de l'archiduc Albert*, Bruxelles, 1622, et une *Lettre à Henri de Valois* (Henri III), *en laquelle il lui remontre ses fautes et l'exhorte à la pénitence*, 1589 : cet écrit est des plus violents. Ce personnage figure dans la *Satire Ménippée*.

MONTGAILLARD (G. Honoré ROCQUES, dit l'abbé de), historiographe, né en 1772, de parents nobles, au château de Montgaillard, près de Villefranche (Rhône), mort à Paris en 1825, fit dans sa jeunesse une chute dont les suites le rendirent impropre à l'état militaire auquel il était destiné, et entra au séminaire. Il en sortit de bonne heure, émigra, rentra en France en 1799, remplit sous le Consulat et l'Empire un emploi dans l'administration militaire, et s'occupa en même temps de travaux littéraires. On a de lui : *Revue chronologique de l'histoire de France depuis la convocation des notables*, Paris, 1820; *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en 1825*, Paris, 1826. Ces deux ouvrages, le dernier surtout, sont écrits dans un esprit satirique et dans un sens tout favorable à la cause royaliste; il n'y épargne aucune occasion de déchirer ses contemporains.

MONTGERON, vge de Seine-et-Oise, à 3 kil. S. de Villeneuve-St-Georges, sur le chemin de fer de Paris à Lyon; 1200 hab. Château, église gothique. Blé.

MONTGERON (L. Basile CARRÉ de), conseiller au parlement de Paris, né en 1686, m. en 1754, s'était signalé par son incrédulité, lorsqu'il fut témoin en 1731 des merveilles opérées, disait-on, au cimetière Saint-Médard sur le tombeau du diacre janséniste Pâris; frappé d'étonnement à la vue des phénomènes si étranges qu'offraient les Convulsionnaires, il crut y voir la preuve d'une intervention surnaturelle, et publia pour les faire connaître *la Vérité des miracles de Pâris* (3 vol. in-4, 1737-48), volumineux ouvrage où il rapportait, en les appuyant de nombreux témoignages, les faits qui s'étaient passés sous ses yeux. Cette publication, qu'il ne craignit pas de présenter lui-même au roi, le fit enfermer à la Bastille, puis exiler. Son parti le regarda comme un héros; ses adversaires, comme un fou. Son livre fut condamné à Rome. Il est à croire qu'il ne se trompait qu'en prenant pour miraculeux des faits qui n'étaient que le fruit d'une exaltation morbide.

MONTGISCARD, ch.-l. de c. (H.-Garonne), à 14 k. N. O. de Villefranche, près du canal du Midi; 1000 h.

MONTGLAT (Fr. de Paule DE CLERMONT, marquis de), grand maître de la garde-robe et maréchal de camp sous Louis XIII et Louis XIV, né vers 1610, mort en 1675, avait été témoin d'un grand nombre d'événements. Il laissa des *Mémoires*, publiés en 1727, qui, à partir de 1635, offrent des renseignements précieux. Ils se trouvent dans les *Collections de Mémoires sur l'histoire de France*.

MONTGOLFIER (Jos. Michel et Jacques Étienne), frères célèbres par l'invention des aérostats, nés tous deux à Vidalon-lès-Annonay, le 1er en 1740, le 2e en 1745, étaient fils d'un fabricant de papier. Placés à la tête de la fabrique de leur père, ils y introduisirent des perfectionnements importants. C'est en 1783 qu'ils firent leurs premières expériences sur les ballons aérostatiques; l'idée de l'invention paraît appartenir à Étienne; mais ils voulurent en partager l'honneur et firent tous leurs travaux en commun. Après un premier essai fait à Annonay avec un plein succès (5 juin 1783), Étienne vint à Paris pour exposer sa découverte, et répéta l'expérience devant la cour (20 sept.). Cette découverte excita un enthousiasme universel : les deux frères furent nommés correspondants de l'Académie des sciences; leur père fut anobli. A la bataille de Fleurus, on fit une heureuse application de leur invention pour observer les mouvements de l'ennemi. Étienne mourut dans son pays en 1799. Joseph vint s'établir à Paris, fut nommé administrateur du Conservatoire des arts et métiers, et entra en 1807 à l'Institut. Il mourut en 1810. Outre les aérostats, on doit aux frères Montgolfier plusieurs inventions utiles, entre autres celle du *Bélier hydraulique*, 1792, ainsi que d'importants perfectionnements dans la fabrication du papier. On a de Joseph : *Discours sur l'aérostat*, 1783; *Mémoire sur la machine aérostatique*, 1784; *les Voyages aériens*, 1784. Son *Éloge* a été écrit par Delambre et de Gérando. Un monument a été érigé aux deux frères sur la place publique d'Annonay. Le nom de *Montgolfière* est resté au genre d'aérostat qu'ils avaient inventé, et qui était gonflé avec de l'air atmosphérique dilaté par la chaleur.

MONTGOMERY, ancien comté de France, qui a donné son nom à la famille des Montgomery, était situé dans la Normandie, à l'O. de Lisieux. Ce comté est auj. dans le dép. du Calvados.

MONTGOMERY, v. d'Angleterre (Pays de Galles), ch.-l. du comté de Montgomery, près de la Severn, à 250 kil. O. N. O. de Londres; 1200 hab. Hôtel de ville, prison; ruines de l'ancien château fort de Montgomery et d'un camp breton. — Le comté, situé entre ceux de Radnor au S., de Merioneth à l'O., de Denbigh au N., de Shrop à l'E., a 65 kil. sur 45 et 70000 hab. Montagnes, forêts, sol en grande partie aride, mais fertile dans la partie cultivée. Plomb, ardoise, bois de construction; beau bétail. On y fabrique les plus belles flanelles connues.

Divers lieux des États-Unis portent le nom de Mont-

gomery, entre autres une ville de l'Alabama, capit. de cet État depuis 1847, sur la r. g. de l'Alabama et à 1000 k. S. de Washington; 10 000 hab. Chemins de fer. C'est dans cette ville que se réunit, le 9 févr. 1861, la convention qui proclama la séparation des États du Sud et qui élut pour président de la nouvelle Confédération Jefferson Davis.

MONTGOMERY, anc. famille dont l'illustration remonte à Roger de Montgomery, gentilhomme normand, qui accompagna Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre et eut un commandement important à la bataille d'Hastings. — Robert, fils de ce Roger, jouit également de la faveur de Guillaume; mais, ayant embrassé le parti de Robert Courte Cuisse contre son frère Henri I, il fut banni d'Angleterre par le nouveau roi et se réfugia en Écosse où sa famille joua un rôle important. — Un de ses descendants, Hugues de M., fut créé en 1502, par Jacques IV, comte d'Egland ou d'Eglintoun. — La famille française de Lorges prétendait descendre des Montgomery d'Écosse; et elle prit même ce nom après que le capitaine Jacques de Lorges eut acquis en 1543 le comté de Montgomery en Normandie. *V.* LORGES.

MONTGOMERY (Gabriel de), fils de Jacques de Lorges, 1er sire de Montgomery, était capitaine de la garde écossaise de Henri II et vivait dans la familiarité de ce prince. Invité par le roi à rompre une lance avec lui dans un tournoi, en 1559, il le frappa si rudement qu'il lui traversa la tête avec le tronçon de sa lance, et fut ainsi la cause involontaire de sa mort. Après ce malheur, il se retira de la cour, emportant la haine de la reine Catherine de Médicis, et se réfugia en Angleterre. Dans sa retraite, il embrassa la Réforme, et, lorsque éclatèrent les guerres de religion (1562), il devint un des chefs les plus redoutables des Protestants : il défendit Rouen contre l'armée royale, mais il ne put empêcher le duc de Guise de prendre la ville. En 1567, il remporta plusieurs avantages sur les Catholiques, notamment dans le Béarn et s'empara d'Orthez. Il fut condamné à mort en son absence par le parlement de Paris et exécuté en effigie; mais il fut gracié lors de la paix de St-Germain. Il échappa par une prompte fuite au massacre de la St-Barthélemy (1572), alla secourir La Rochelle (1573), et fit des prodiges de valeur en Normandie; mais, attaqué dans le château de Domfront par le maréchal Matignon avec des forces bien supérieures, il fut forcé de se rendre et stipula qu'il aurait la vie sauve. Au mépris de cette capitulation, Catherine de Médicis, alors régente, le fit juger par des commissaires qui le condamnèrent à mort. Il fut exécuté à Paris sur la place de Grève et subit le supplice avec courage, 1574. Une tour de la Conciergerie où il avait été enfermé a conservé son nom.

MONTGOMERY (Richard), général américain, né en Irlande en 1737, avait d'abord servi dans les troupes anglaises pendant la guerre du Canada contre les Français (1756). Il s'établit ensuite à New-York, et lors de la déclaration de l'indépendance prit parti pour les Américains. Il osa tenter de chasser les Anglais du Canada; il avait déjà enlevé plusieurs places importantes, Chambly, St-Jean, Montréal, lorsqu'il fut tué au siége de Québec (1775).

MONTGOMERY (James), poëte écossais, né en 1771 à Irvine (comté d'Ayr), m. en 1854, était fils d'un pasteur Morave. Il fit des vers dès l'âge de 14 ans, vint à Londres en 1790, y fut d'abord commis de librairie, puis se fixa à Sheffield, y rédigea de 1794 à 1825 *The Iris*, journal radical, et fit en même temps des *Lectures* sur la littérature anglaise. Ses poésies se distinguent par des inspirations honnêtes et touchantes et par l'harmonie du style; les principales sont : *Prison amusements, The Wanderer, The West Indies, The World before the flood, Original hymns*. Elles ont été plusieurs fois réunies, notamment en 1851. — Un autre poëte de même nom, Robert M., né à Bath en 1807, m. en 1855, s'est surtout exercé dans la poésie religieuse : on estime particulièrement son poëme sur l'*Omniprésence de la Divinité* (1828). On a aussi de lui une *Prière universelle, Satan, le Messie, la Femme, ange de la vie, Luther, la Lyre chrétienne*. Un recueil de ses poésies a paru en 1853.

MONTGUYON, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 35 kil. S. E. de Jonzac; 500 hab.

MONTHENAULT D'ÉGLY. *V.* ÉGLY.

MONTHERMÉ, ch.-l. de cant. (Ardennes), sur la r. g. de la Meuse, à 14 kil. N. de Mezières; 1800 hab. Ardoisières; poterie, briqueteries, forges.

MONTHOIS, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 12 kil. S. de Vouziers; 650 hab.

MONTHOLON (François de), garde des sceaux, s'était d'abord fait une grande réputation comme avocat, et avait été chargé en 1522 de la cause du duc de Bourbon contre François I et la reine mère. Il n'en fut pas moins nommé avocat général en 1532 et devint garde des sceaux en 1542. Il mourut l'année suivante. — Son fils, nommé aussi François, et son petit-fils, Jacques, furent également des avocats distingués; François II fut aussi garde des sceaux (1588). Ce dernier prononça, en 1611, un discours célèbre en faveur des Jésuites, attaqués par l'Université.

MONTHOLON (Ch. Tristan, comte de), issu de la famille des préc., né à Paris en 1783, m. en 1853, entra de bonne heure dans la marine, fit partie de l'expédition de l'amiral Truguet contre la Sardaigne, prit du service dans la cavalerie en 1797, et était chef d'escadron au 18 brumaire : dans cette journée, il fut utile à Bonaparte, qui se l'attacha. Après s'être signalé par sa brillante conduite en Italie, à Austerlitz, à Iéna, à Friedland, et surtout à Wagram, où il reçut 5 blessures, il reçut en 1809 le titre de chambellan de l'Empereur, fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, où il montra beaucoup de sagacité, et fut nommé général de brigade en 1814. Aide de camp de Napoléon Ier pendant les Cent-Jours, il obtint de l'accompagner à Ste-Hélène, demeura près de l'illustre captif jusqu'à sa mort, fut un de ses exécuteurs testamentaires et le dépositaire de ses manuscrits. De retour en Europe, il publia, en commun avec le général Gourgaud, les *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Ste-Hélène sous sa dictée*, Paris, 1823, 8 vol. in-8. Il accompagna le prince Louis-Napoléon (l'empereur Napoléon III) dans sa descente à Boulogne (1840), et partagea aussi sa captivité au château de Ham; mais il fut gracié après l'évasion du prince.

MONTHOUMET, ch.-l. de cant. (Aude), à 31 kil. S. E. de Carcassonne; 400 hab.

MONTHUREUX, ch.-l. de cant. (Vosges) sur la Saône, à 40 k. S. O. de Mirecourt, et au S. O. de Darnay; 1200 hab.

MONTHYON. *V.* MONTYON.

MONTI (Vincent), poëte italien, né en 1754 à Fusignano près de Ferrare, mort en 1828, fut dans sa jeunesse secrétaire du prince Braschi, neveu de Pie VI, puis se livra tout entier à la poésie. Voulant d'abord rivaliser avec Alfieri, il donna les tragédies de *Caïus Gracchus*, d'*Aristodème*, de *Manfredi;* puis il composa divers poëmes à l'imitation du Dante : *Prométhée* et la *Basvigliana :* dans ce poëme, composé à l'occasion de l'assassinat de Basville, consul français à Rome, il déchirait les Français; mais, après nos triomphes en Italie, il chanta la palinodie et devint un des adulateurs de Napoléon. Il fut alors nommé professeur d'éloquence à Pavie, de belles-lettres à Milan, et historiographe du nouveau royaume d'Italie. Il célébra la gloire de l'Empire dans des odes qui furent admirées, entre autres : *le Barde de la Forêt-Noire; la Vision; l'Épée du grand Frédéric*. A la chute de l'Empereur, il se mit aux gages de l'Autriche, et composa pour cette nouvelle puissance *le Retour d'Astrée*. Malgré le mérite de sa poésie, pleine d'élégance et d'harmonie, sa versatilité lui fit perdre l'estime de ses concitoyens. Outre les ouvrages que nous avons cités, Monti a composé une traduction de l'*Iliade*, qui est un de ses plus beaux ti-

tres. Ses tragédies ont été trad. en vers français par M. Ph. Duplessis, 1854.

MONTIEL, bg d'Espagne (Manche), à 10 kil. S. E. de Villanueva-de-los-Infantes; 1200 hab. Château fort. Église avec un clocher remarquable. En 1368, Henri de Transtamare y poignarda son frère Pierre le Cruel, roi de Castille, qu'il avait vaincu peu auparavant au même endroit, avec l'aide de Duguesclin.

MONTIER-EN-DER, *Monasterium Dervense*, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 13 kil. O. de Vassy; 1500 hab. Haras. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée au VIIe s.

MONTIER-SUR-SAUX, ch.-l. de cant. (Meuse), à 31 kil. S. de Bar-le-Duc; 1100 hab. Forges.

MONTIGNAC-LE-COMTE, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 25 kil. N. de Sarlat, sur la Vezère; 3000 h. Collége, hôpital. Patrie du littérateur Joubert. — La ville se forma autour d'un château féodal dont on voit encore de belles ruines. Carrières de pierres de taille. Antiquités romaines aux environs.

MONTIGNY-LE-ROI, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 22 kil. N. E. de Langres; 1200 hab. Jadis place forte. Quincaillerie, coutellerie; meules à émouler. — M.-SUR-AUBE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 23 k. N. E. de Châtillon; 900 hab. Haut fourneau.

MONTIJO, ville d'Espagne (Badajoz), à 38 k. O. de Merida; 6200 hab. Vaste église. Titre de comté.

MONTILLA, *Montulia*, v. d'Espagne (Cordoue). à 40 kil. S. E. de Cordoue; 13000 hab. Beau palais des ducs de Medina-Celi; greniers publics. Draps, toiles communes, corroieries, poteries, moulins à huile; vins estimés. Patrie de Gonzalve dit *de Cordoue*.

MONTIVILLIERS, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), sur la Lézarde, à 13 kil. N. E. du Havre; 3843 hab. Collége, jolie église gothique, autrefois abbatiale, avec une tour remarquable. Commerce de grains et farines; blanchisseries de toiles, papeteries, tanneries, tissage de coton. Ville autrefois fortifiée : on voit encore des débris des fortifications. Anc. abbaye de Bénédictines, fondée en 682.

MONTJOIE ou MONTJOU (par corruption de *Mons Jovis*, mont de Jupiter, c.-à-d. *Mont de Dieu*), ancien cri de guerre. Jadis on appelait ainsi les monceaux de pierres entassés sur les chemins pour marquer la route : par suite, *montjoie* signifia la bannière qui indiquait la marche de l'armée. Ainsi ce cri *Montjoie St-Denis* voulait dire qu'il fallait suivre la bannière de St-Denis (c.-à-d. l'*oriflamme*). Les Bourguignons se servaient du cri de *Montjoie-St-André*, les ducs de Bourbon de celui de *Montjoie-Notre-Dame*; les rois d'Angleterre de *Montjoie-St-George*. — Quelques-uns écrivent *Monjoie* et prennent ce mot pour *ma joie*: ainsi *Monjoie-St-Denis* voudrait dire : S. Denis, ma joie, mon espoir. — Le roi d'armes de France portait le nom de *Montjoie*.

MONTJOIE (F. GALART de), écrivain royaliste, né à Aix en 1730, m. en 1816, vint de bonne heure à Paris, travailla à l'*Année littéraire* et à l'*Ami du roi*, fut déporté en 1797, revint sous le consulat, professa au lycée de Bourges et fut nommé par Louis XVIII conservateur à la bibliothèque Mazarine. On a de lui, entre autres écrits: *Hist. de la conjuration de Robespierre*, 1794; *Hist. de la conjuration de d'Orléans*, 1796; ouvrage peu digne de foi; *Éloges de Louis XVI*, 1797: *de Marie-Antoinette*, 1797; *de Bochart de Saron*, 1800.

MONTJOUY ou MONTJUICH, forteresse d'Espagne, à 3 kil. S. O. de Barcelone, domine la ville et les environs. Méchain fut chargé de mesurer l'arc du méridien compris entre Montjouy et Formentera.

MONTLHÉRY, *Mons Letherici*, bg de Seine-et-Oise, à 23 kil. N. O. de Corbeil; 1500 hab. Ruines d'une tour qui faisait partie du château fort des seigneurs de Montlhéry et d'où l'on a une vue magnifique. Ce château avait été construit en 999 par Thibaut File Étoupe, de la maison de Montmorency, seigneur qui étendait sa juridiction sur 300 paroisses et 133 fiefs. Louis VI le prit et le rasa, en ne réservant que la tour encore existante, mais ruinée en partie, qui servit plusieurs fois de prison d'État, et où l'on avait établi un télégraphe aérien. Grand commerce de blé. — Aux environs se livra, le 5 juillet 1465, une bataille indécise entre Louis XI et les confédérés de la ligue du *Bien public*, qui ne purent empêcher le roi de se frayer un passage vers Paris.

MONTLIEU, ch.-l. de c. (Charente-Infér.), à 32 k. S. E. de Jonzac; 2030 hab. Ruines d'un château des Rohan-Soubise; fameux souterrain, dit *Trou des Fadets*, où se trouvent de belles stalactites.

MONTLOSIER (Franç. Dom. REYNAUD, comte de), né à Clermont-Ferrand en 1755, m. en 1838, fut nommé député de la noblesse de Riom aux États généraux. Ardent défenseur des priviléges aristocratiques, il signa toutes les protestations de la minorité; il émigra en 1791, et dirigea en Angleterre le *Courrier de Londres*. Rentré en France vers 1800, il y continua son journal, qui fut bientôt supprimé. S'étant rallié depuis à l'Empire, il fut attaché au ministère des Relations extérieures et devint le correspondant politique de Napoléon pendant ses campagnes. Il accueillit avec joie la Restauration, et publia en 1814 la *Monarchie française depuis son établissement*, ouvrage consacré au panégyrique des institutions féodales : il rattache tous les événements à la conquête franque et à la distinction des races. Opposé à toute intervention du clergé dans l'État, Montlosier publia en 1826 un *Mémoire à consulter*, où il dénonçait ce qu'il appelait le *Parti-prêtre*; il le fit suivre l'année suivante d'un 2e *Mémoire*, intitulé : *Les Jésuites et Les Congrégations*; ces écrits, prônés par le parti libéral, le firent disgracier par Charles X et condamner à Rome. A la révolution de 1830, Montlosier fut fait pair de France; il se retira peu après des affaires et passa ses dernières années en Auvergne.

MONT-LOUIS, ch.-l. de c. (Pyr.-Orient.), sur un rocher, près du Tet et à 26 k. S. O. de Prades; 1000 h. Ville forte, bâtie en 1681 par *Louis XIV*, citadelle construite par Vauban, casernes. Pyramide élevée à la mémoire du général Dagobert, mort près de là. Anc. capit. de la Cerdagne française. On l'appela *Mont-Libre* pendant la Révolution.

MONT-LOUIS, bg d'Indre-et-Loire, à 12 kil. E. de Tours, sur la r. g. de la Loire et le chemin de fer de Paris à Bordeaux; 840 hab. Adossé à un rocher dans lequel sont creusées une partie des habitations. Un traité de paix y fut conclu en 1174 entre Louis VII, roi de France, et Henri II d'Angleterre.

MONT-LOUIS, près Paris. V. LA CHAISE (Le P.).

MONTLUC (Blaise de), fameux capitaine, issu d'une branche de la famille Montesquiou d'Artagnan, né vers 1502, m. en 1577, tirait son nom du château de Montluc près de Damazan en Guyenne (Lot-et-Garonne). Il servit avec courage sous les règnes de François I, Henri II, François II, prit une part glorieuse aux expéditions d'Italie, défendit 8 mois Sienne contre Charles-Quint (1555) et eut part sous le duc de Guise à la prise de Calais (1558). Pendant les guerres de religion, il battit les Huguenots en plusieurs rencontres, notamment à Ver (1562). Nommé en 1564, lieutenant général de la Guyenne, il fit aux Calvinistes une guerre d'extermination et multiplia les exécutions : rivalisant avec le baron des Adrets, il déploya une telle férocité qu'il mérita d'être surnommé le *Boucher royaliste*. Au siége de Rabasteins (1570), il reçut à la figure une blessure horrible qui l'obligea à porter un masque le reste de sa vie. Henri III le récompensa par le bâton de maréchal de France. Montluc a laissé, sous le titre de *Commentaires*, de curieux mémoires sur sa vie militaire. Publiés à Bordeaux en 1592, ils l'ont été depuis dans la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, et par M. de Ruble, pour la *Société de l'hist. de France*.

MONTLUC (Jean de), frère du préc., diplomate, entra dans l'ordre des Dominicains, fut employé par François I et Henri II et ses successeurs dans plusieurs négociations importantes en Italie, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, en Portugal, et contribua puissamment à faire élire roi de Pologne Henri de France (Henri III). Il fut élevé en 1553 à l'évêché

de Valence, et m. en 1679. Comme L'Hôpital, il était partisan de la tolérance, ce qui le fit accuser de penchant pour la Réforme. Du reste, ses mœurs étaient peu édifiantes : il eut un fils naturel, nommé aussi Jean de M., qui fut fait maréchal de France en 1584.

MONTLUÇON, ch.-l. d'arr. (Allier), à 70 k. S. O. de Moulins et à 326 k. S. de Paris, sur la r. dr. du Cher, qu'on y traverse sur un beau pont: 16212 h. Trib., chemin de fer. Hauts fourneaux, manuf. de glaces, toiles, serges; grains, vins. C'est à Montluçon que commence le canal du Berry. Près de la ville, restes d'un château des ducs de Bourbon. — Les Anglais furent vaincus au XIVe siècle dans un des faubourgs de cette ville : une fête annuelle, dite *Fête des Chevaux fugs*, rappela cette victoire jusqu'à la Révolution.

MONTLUEL, ch.-l. de c. (Ain), sur la Sereine, à 28 kil. S. E. de Trévoux; 2955 hab. Draps communs, chanvre, fil, toile d'emballage, grains, colza, etc. Restes de fortifications. Anc. ch.-l. du comté de Valbonne.

MONTMARAULT, ch.-l. de c. (Allier), à 27 k. E. de Montluçon; 1400 hab. Fabrique de câbles. Commerce de grains, fruits, fromages, etc.

MONTMARTIN-SUR-MER, ch.-l. de c. (Manche), à 9 kil. S. O. de Coutances; 700 hab.

MONTMARTRE, bg du dép. de la Seine contigu aux murs de la ville, au N., et compris auj. dans Paris, s'élève sur une colline d'env. 132m de haut, appelée vulgairement la *Butte-Montmartre*, d'où l'on découvre tout Paris. Châles-cachemires, encre, produits chimiques, toiles cirées, etc. Nombreuses carrières à plâtre. — Le nom de Montmartre vient, suivant les uns, de *Mons Martis*, parce qu'il s'y trouvait, dit-on, un temple de Mars; suivant les autres, de *Mons Martyrum*, parce que S. Denis y fut martyrisé avec trois de ses compagnons. Les Normands ravagèrent ce bourg en 887. En 1133, Louis le Gros y fonda une abbaye de Bénédictins qui subsista jusqu'en 1789. Le 29 mars 1814, il s'y livra un combat acharné entre les Parisiens et les alliés qui assiégeaient Paris. A l'O. et au bas de Montmartre, est un des cimetières de Paris.

MONTMAUR (pour *Mont des Maures*), vge des Hautes-Alpes), à 16 kil. O. de Gap; 720 hab. Il tire son nom des Sarrasins, qui l'occupèrent longtemps. Ruines d'une chapelle et d'un manoir féodal. Il y avait à Montmaur une commanderie de Templiers.

MONTMAUR (Pierre de), fameux parasite, né vers 1564 dans le Limousin, m. en 1648, fut d'abord jésuite et enseigna dans plusieurs colléges de l'ordre; il fut nommé en 1623 professeur de grec au Collége de France. Il se faisait admettre par ses bons mots à la table des grands, leur disant plaisamment : « Fournissez les viandes et le pain, je me charge de fournir le sel. » Il se fit par ses railleries beaucoup d'ennemis parmi les gens de lettres et fut l'objet de leurs sarcasmes : on lui reprochait surtout sa pédanterie. On lui donnait pour emblème un âne au milieu de chardons, avec cette devise : *Pungant, dum saturent*.

MONTMÉDY, *Mons Medius*, ou *Mons Maledictus* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Meuse), sur la r. dr. du Chiers, à 50 kil. N. E. de Bar-le-Duc et à 250 N. E. de Paris; 2000 hab. Trib. collége. Place de guerre fortifiée par Vauban. Chemin de fer. Vinaigreries, tanneries, bonneteries. — Montmédy a fait partie du duché de Luxembourg. Prise par les Français sur les Espagnols en 1541 et 1558, elle appartient à la France depuis 1657.

MONTMÉLIAN, *Montemigliano* en italien, v. de France (Savoie), sur une mont. assez élevée, près de la r. dr. de l'Isère, à 15 kil. de Chambéry; 1300 h. Vins estimés. Au sommet, ruines d'un château fort qui dominait toute la vallée de l'Isère et passait pour une position très-forte. Prise par Henri IV en 1600, par Catinat en 1691; de nouveau prise par les Français en 1792. Elle a été cédée à la France avec le reste de la Savoie en 1860.

MONTMIRAIL, ch.-l. de c. (Sarthe), à 49 kil. S. E. de Mamers, près de la Braye; 800 hab. Autrefois fortifié. Beau château. Traité entre Louis le Jeune, roi de France, et Henri II d'Angleterre, en 1168.

MONTMIRAIL, ch.-l. de c. (Marne), à 25 kil. S. O. d'Épernay, près du Petit-Morin; 1800 hab. Beau château qui appartint à la famille Le Tellier, auj. aux ducs de Doudeauville. Pierres meulières, céréales, laines et bestiaux. Patrie du card. de Retz. — Napoléon y remporta une victoire éclatante sur les alliés, le 11 février 1814.

MONTMIREY, ch.-l. de cant. (Jura), à 15 kil. N. de Dôle; 430 hab.

MONTMOREAU, ch.-l. de cant. (Charente), à 40 kil. S. d'Angoulême; 600 hab. Station. Anc. château.

MONTMORENCY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur la lisière de la forêt qui prend son nom, à 20 k. S. E. de Pontoise et à 15 kil. N. de Paris, au sommet d'une éminence, d'où l'on a une très-belle vue; 2500 hab. Vallée délicieuse, jolie église gothique du XIVe s. Jadis château seigneurial, détruit auj.; forêt magnifique; *Ermitage*, qui fut habité par J. J. Rousseau et Grétry. Beaux fruits, cerises renommées. — Au pied du coteau se trouve le bel étang d'Enghien (*V.* ENGHIEN). — Le village se forma autour d'un château fort, bâti vers 1108 par Bouchard le Barbu, et dont il ne reste plus de vestiges. Ce domaine, qui donna son nom aux seigneurs de Montmorency, portait d'abord le titre de baronnie : il fut érigé en duché-pairie en 1550 en faveur d'Anne de Montmorency, connétable de France. La postérité de celui-ci s'étant éteinte en 1632, le duché fut rétabli en faveur de Henri de Bourbon, prince de Condé, sous le nom d'Enghien-Montmorency.

MONTMORENCY (Maison de), une des familles les plus anciennes et les plus illustres de la France, tire son nom de la terre de Montmorency près de Paris, et a pour fondateur Bouchard, sire de Montmorency, qui figure dès 950 parmi les grands feudataires du duché de France. Les chefs de cette maison portaient autrefois les titres de *premiers barons chrétiens* et de *premiers barons* de France. Elle a fourni 6 connétables, 12 maréchaux, 4 amiraux, plusieurs cardinaux et un grand nombre de généraux et d'hommes d'État distingués, et s'est alliée à plusieurs maisons royales. Sous Matthieu II, *le grand connétable*, m. en 1230, elle se partagea en branche aînée ou des barons de Montmorency, et branche cadette ou de Montmorency-Laval. Cette dernière, qui a pour chef Guy de Montmorency, fils de Mathieu et d'Emma, héritière de Laval, s'est perpétuée jusqu'à nos jours par plusieurs rameaux. En 1447, après la mort de Jean II, seigneur de Montmorency, 15e descendant de Bouchard, la maison de Montmorency se trouva partagée en plusieurs branches : 1° les seigneurs de Nivelle, puis comtes de Hornes (*V.* HORNES); 2° les seigneurs de Fosseux, qui devinrent branche aînée au XVIIe siècle; 3° les ducs de Montmorency, issus d'un second lit, mais qui héritèrent cependant du titre de leur père, au détriment des fils du premier lit qui formaient les deux 1res branches; cette 3e branche s'éteignit en 1632 en la personne de Henri de M., décapité par ordre de Louis XIII. — Parmi les autres branches de cette grande maison, nous citerons les seigneurs de Lauresse, d'Hauteville et Bouteville, de Wastines, etc., issus de la branche de Fosseux; les seigneurs de Croisilles, issus de Jacques, 14e descendant de Bouchard; les seigneurs de Montlhéry, issus de Thibaut *Fils Étoupe*, 2e fils de Bouchard; les comtes de Montmorency-Luxembourg, issus du mariage de François de Montmorency, seigneur de Bouteville, avec Marie Madeleine, héritière des comtes de Luxembourg. En vertu d'un pacte de famille conclu en 1820, 3 branches seulement, celles de Montmorency, de Montmorency-Luxembourg et de Montmorency-Luxembourg-Beaumont, ont été reconnues comme appartenant à cette famille. Les représentants actuels de ces 3 branches (*V.* ci-après) n'ont point d'héritiers mâles.

MONTMORENCY (Matthieu I de), descendant de Bou-

chard à la 4e ou selon d'autres à la 7e génération, reçut en 1130 la charge de connétable de France. Son alliance avec Aline, fille naturelle de Henri I, roi d'Angleterre, et surtout son second mariage, avec Adélaïde de Savoie, veuve du roi Louis VI, et mère de Louis le Jeune, commencèrent la grandeur des Montmorency. Pendant la croisade entreprise par Louis le Jeune, Matthieu partagea avec Suger l'administration du royaume; il mourut en 1160.

MONTMORENCY (Matthieu II de), *le Grand Connétable*, petit-fils du préc., se signala par sa valeur au siége de Château-Gaillard (1202), enleva à Jean sans Terre une grande partie de la Normandie (1203-4), et eut une grande part, en 1214, à la vict. de Bouvines, où il commandait l'aile droite : il enleva à lui seul 4 aigles impériales. Il reçut la dignité de connétable en 1218. Chargé plus d'une fois du commandement des armées, il joignit pour toujours ce commandement suprême au titre de connétable (avant lui les connétables n'étaient que de simples officiers de la couronne). Il accompagna Louis VIII dans la campagne de Saintonge et dans la guerre contre les Albigeois. Ce prince, en mourant, plaça son fils encore en bas âge sous sa protection : Montmorency le défendit fidèlement ainsi que la régente Blanche de Castille. Par ses alliances et celles de ses ancêtres, Matthieu de M. se trouvait grand-oncle, oncle, beau-frère, neveu, petit-fils de deux empereurs, de six rois, et allié de tous les souverains de l'Europe. Il fut marié trois fois : c'est du 3e lit qu'est sorti le chef de la branche des Montmorency-Laval.

MONTMORENCY (Ch. de), maréchal de France, commanda l'armée envoyée en Bretagne au secours de Charles de Blois, reçut le bâton de maréchal en 1343, combattit avec courage à Crécy, 1346, fut gouverneur de la Normandie, contribua à la conclusion de la paix de Brétigny, 1360, et mourut en 1381. Il était le parrain du Dauphin (plus tard Charles VI.

MONTMORENCY (Anne, duc de), né à Chantilly en 1492, mort en 1567, se lia dès l'enfance avec le comte d'Angoulême (François I), fit ses premières armes à Ravenne, se signala à Marignan (1515), seconda Bayard dans la belle défense de Mézières, et fut fait maréchal dès 1522. Pris à la journée de Pavie, 1525, il partagea la captivité de François I. Rendu à la liberté, il travailla utilement à lever les obstacles que Charles-Quint mettait à l'élargissement du roi. Le gouvt du Languedoc, la charge de grand maître de France et l'administration des affaires furent les récompenses de ses bons services. Après la reprise des hostilités, il déjoua par sa prudence et par une sage lenteur les espérances de l'empereur, détruisit par la famine son armée qui avait envahi la Provence, et mérita le titre de *Fabius français*. Il reçut l'épée de connétable en 1538. En 1547, des intrigues de cour le firent exiler dans ses terres; retiré à Chantilly, il supporta son exil avec grandeur d'âme. A l'avénement de Henri II, il reprit tout son crédit. Il réprima avec une excessive rigueur en 1548 une insurrection de la Guyenne. En 1557, il perdit par sa faute la bat. de St-Quentin contre les Espagnols, et fut pris : impatient de recouvrer la liberté, il poussa à la conclusion du traité désavantageux de Cateau-Cambrésis (1559). Écarté des affaires pendant le règne de François II, il fut rappelé sous Charles IX par Catherine de Médicis qui voulait l'opposer aux Guises : mais il s'unit bientôt à eux et forma en 1561, avec François de Guise et le maréchal de St-André, un célèbre *triumvirat*, destiné à soutenir la foi catholique et à combattre les Calvinistes. En 1562, il gagna la bataille de Dreux sur le prince de Condé; il fut néanmoins fait prisonnier. Rendu à la liberté l'année suivante, il chassa les Anglais du Havre. Il périt en 1567, en combattant les Protestants, à la bataille de St-Denis. Anne de Montmorency se fit remarquer par une austérité qui approchait de la rudesse. Sa baronnie avait été érigée en duché en 1551 par Henri II.

MONTMORENCY (François, duc de), fils aîné d'Anne de Montmorency, fut nommé gouverneur de Paris en 1553. Ennemi des Guises, il faillit être enveloppé dans le massacre de la St-Barthélemy. Étant entré dans le parti des *Malcontents*, il fut enfermé à la Bastille. Il en sortit sur l'ordre de Catherine de Médicis : cette princesse, bien qu'ennemie déclarée de sa famille, avait en ce moment besoin de lui pour ramener le duc d'Alençon. Devenu grand maître de France, il consacra la prééminence de la maison rivale en cédant sa dignité au duc de Guise. Il reçut en échange le bâton de maréchal. Il mourut en 1579, dans sa 49 année.

MONTMORENCY (Henri I, duc de), 2e fils d'Anne de Montmorency, fut d'abord connu sous le nom de *Damville*. C'est lui qui prit le prince de Condé à la bataille de Dreux (1562). Il obtint le gouvernement du Languedoc et fut fait maréchal en 1566. Il se distingua à la journée de St-Denis, où son père reçut le coup mortel (1567). Malgré tous ces services, il était haï de Catherine de Médicis et des Guises, et, bien que zélé catholique, il fut forcé, pour échapper au massacre de la St-Barthélemy, de se réfugier dans son gouvt du Languedoc. Il s'y mit à la tête des *Politiques*, et y régna en souverain jusqu'à l'avénement de Henri IV. Il s'empressa de reconnaître ce prince, et reçut en 1595 l'épée de connétable. Il m. en 1614 à 70 ans. Ce personnage si éminent ne savait pas écrire.

MONTMORENCY (Henri II, duc de), fils du préc., né à Chantilly en 1595, m. en 1632, fut tendrement aimé de Henri IV, qui était son parrain. Nommé amiral par Louis XIII en 1612, à 17 ans, il hérita du gouvt de Languedoc à la mort de son père. Pendant les guerres de religion, dont cette province fut le théâtre de 1620 à 1628, il y combattit les Protestants, se distingua aux siéges de Montauban et de Montpellier, et conquit en 1625 les îles de Ré et d'Oléron. Quand La Rochelle fut attaquée par Richelieu, il lui vendit, moyennant un million, sa charge d'amiral. Il combattit le duc de Rohan, et amena la paix d'Alais. Nommé lieutenant général des armées du roi dans le Piémont, il y obtint de nouveaux succès et se distingua surtout à la journée de Veillane. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1629. Mécontent de la cour, qui lui refusait le titre de connétable, il se laissa entraîner à la révolte par Gaston, frère de Louis XIII, fit insurger le Bas-Languedoc, et livra bataille aux troupes du roi à Castelnaudary, en 1632. Vaincu dans ce combat, il y fut couvert de blessures et tomba vivant entre les mains du roi, qui lui fit faire son procès à Toulouse; il fut condamné à mort et subit le supplice avec courage; il n'était âgé que de 38 ans. Le roi avait refusé sa grâce malgré les plus pressantes sollicitations. H. de Montmorency ne laissa point d'enfants; en lui finit la branche directe de cette maison. Un de ses officiers, Sim. Ducros, a écrit son *Histoire*, 1633. — Sa veuve, Marie des Ursins, née à Rome en 1600, m. à Moulins en 1666, prit le voile dans le couvent de la Visitation de cette ville et lui éleva un magnifique mausolée qu'on voit encore dans la chapelle du lycée de Moulins. Am. Renée a publié sa vie en 1858 sous le titre de *Mme de Montmorency*.

MONTMORENCY (Matthieu Jean Félicité, d'abord vicomte, puis duc de), né à Paris en 1767, m. en 1826, servit dans la guerre d'Amérique, embrassa les principes de la Révolution, fut député aux États généraux en 1789 par la noblesse de Montfort l'Amaury, s'y montra l'un des défenseurs de la liberté politique, et proposa dans la fameuse nuit du 4 août l'abolition des titres de noblesse. Il quitta la France quand la république y fut proclamée, se retira en Suisse, rentra après le 9 thermidor, et n'occupa sous l'Empire aucune fonction. Sous la Restauration, il professa des opinions fort différentes de celles qu'il avait défendues dans sa jeunesse. Il devint aide de camp du comte d'Artois, pair de France, ministre des affaires étrangères (1822), ambassadeur au congrès de Vérone, puis gouverneur du duc de Bordeaux.

En 1825, il fut admis à l'Académie, quoique n'ayant aucun titre littéraire.

MONTMORENCY-BOUTEVILLE. *V.* BOUTEVILLE.

MONTMORENCY-LUXEMBOURG. *V.* LUXEMBOURG.

Les derniers survivants mâles de cette illustre famille sont : M. le duc Raoul de Montmorency, né en 1790 à Soleure dans l'émigration, fils d'Anne de M. (pair de France, mort en 1846) : après avoir servi avec distinction sous l'Empire, il s'attacha sous la Restauration au duc d'Orléans (Louis-Philippe), dont il fut l'aide de camp; — Charles, duc de M.-Luxembourg, né en 1774, émigré en 1790, fait maréchal de camp et pair de France en 1814, capitaine d'une des compagnies des gardes du corps de Charles X; — Édouard de M.-Beaumont, prince de Luxembourg, né en 1802, issu de la branche de Beaumont qui reçut le titre de duc en 1765. — Desormeaux a écrit l'*Hist. de la maison de Montmorency*, 1764.

MONTMORILLON, ch.-l. d'arr. (Vienne), sur la Gartempe, à 50 kil. S. E. de Poitiers et à 376 kil. S. O. de Paris; 4000 hab. Trib., école ecclésiastique. Anc. collège de Jésuites, anc. couvent d'Augustins, où l'on voit un monument singulier de forme octogone, entouré de bas-reliefs grossiers, qui fut longtemps, mais à tort, attribué aux Druides : il est du XII° siècle. Société d'agriculture, colonie agricole. Blanchisserie de toiles; biscuits et macarons.

MONTMORIN-ST-HÉREM (Armand, comte de), d'une anc. famille d'Auvergne, fut d'abord menin du Dauphin (Louis XVI), puis ambassadeur à Madrid, fut appelé à la 1re assemblée des notables en 1787, et au ministère des affaires étrangères en 1789, au moment de l'ouverture des États généraux. Écarté avec Necker, dont il partageait les principes, il fut rappelé après le 14 juillet (1789), reçut par *interim* en 1791 le portefeuille de l'intérieur et se retira après le voyage de Varennes. Il resta néanmoins dans le conseil particulier du roi et s'efforça, mais en vain, de prévenir sa chute. Il se cacha au 10 août 1792, fut découvert, mis en prison et massacré en septembre.

MONTMOROT, vge du Jura, à 2 k. O. N. O. de Lons-le-Saulnier; 2000 h. Importantes salines.

MONTMORT, ch.-l. de cant. (Marne), à 18 kil. S. O. d'Épernay; 459 hab. Église gothique, avec vitraux. Restes d'un château fort. — *V.* MONTMAUR.

MONTMORT (P. Rémond de), mathématicien, né à Paris en 1678, puisa le goût des sciences dans la lecture de Malebranche, et devint le disciple et l'ami de ce philosophe. Il donna en 1704 un *Essai d'analyse sur les Jeux de hasard*, qui obtint un grand succès. On a aussi de lui un *Traité des Suites infinies* (dans les *Transactions philosophiques*). Il mourut de la petite vérole en 1719, lorsqu'on pouvait encore beaucoup attendre de lui. Il était membre de l'Académie des sciences et de la Société royale de Londres. Ce savant avait une force d'attention qui lui permettait de résoudre les problèmes les plus difficiles au milieu du bruit de ses enfants.

MONTOIRE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), sur le Loir, à 18 kil. O. de Vendôme; 2500 hab. Bas, cotonnades, bonneterie, cuirs; vins. — Jadis titre d'un comté, qui appartint d'abord aux ducs de Vendôme, puis à diverses maisons. Cette ville, dominée par les ruines du château de St-Outrille, devint au XVI° siècle la capitale du Bas-Vendômois.

MONTOIRE, bourg de la Loire-Inf., à 19 kil. O. de Savenay; 700 hab. Station. Aux env., marais d'où l'on extrait beaucoup de tourbe.

MONTOLIEU, *Castrum Malasti* et *Mons Oliveti*, v. du dép. de l'Aude, à 16 kil. N. O. de Carcassonne: 1800 hab. Draps fins, bonnets, maroquins. Vieux château. Établissement de Lazaristes.

MONTOLIEU (Isabelle POLIER DE BOTTENS, baronne de), née en 1751 à Lausanne, morte en 1832, était fille d'un pasteur. Elle épousa d'abord M. de Crouzas, et ensuite le baron de Montolieu, sous le nom duquel elle se fit connaître. Riche, elle s'adonna par goût à la littérature, traduisit de l'anglais et de l'allemand plusieurs ouvrages, entre autres ceux d'Aug. Lafontaine, et donna elle-même *Caroline de Lichtfield* et une suite au *Robinson suisse*, de Wyss, ouvrages qui, bien que faiblement écrits, obtinrent beaucoup de succès à cause du mérite du fond. On a aussi d'elle un grand nombre de *Contes* et de *Nouvelles*. Ses *OEuvres choisies* ne forment pas moins de 40 vol. in-12, 1824 et ann. suiv.

MONTORO, *Epora*, v. d'Espagne (Cordoue), à 13 kil. N. E. de Bujalance, près du Guadalquivir, 13 000 hab. Huile excellente. — Érigée en duché en 1662 en faveur de don Louis Mendez de Haro.

MONTPAZIER. *V.* MONPAZIER.

MONTPELLIER, *Mons Puellarum*, *Mons Pessulanus*, grande et belle ville de France, ch.-l. du dép. de l'Hérault, sur une colline au pied de laquelle coule le Lez, à 8 kil. de la Méditerranée, avec laquelle elle communique par le Lez et le port de Cette, à 752 kil. S. de Paris (par Lyon); 51 865 hab. Ch.-l. de la 10° division militaire; évêché, suffragant d'Avignon; église consistoriale calviniste; cour impériale, trib. de 1re inst. et de commerce; bourse et chambre de commerce; académie universitaire, facultés de lettres, de sciences et de médecine; lycée; écoles de pharmacie, de dessin et de peinture, des beaux-arts, du commerce, de géométrie et de mécanique; école normale; bibliothèque publique, musée *Fabre*, contenant une galerie de tableaux, de dessins et gravures; jardin des plantes, avec cabinet de physique et d'histoire naturelle. Société d'agriculture, société archéologique. Air pur, beau ciel, vue magnifique; point de belles rues, mais nombre de belles maisons; vaste esplanade, belle promenade de la place du Peyrou, avec une statue équestre de Louis XIV, bel acqueduc; belle cathédrale (l'église St-Pierre), contenant des tableaux remarquables; hôtel de la Préfecture, théâtre; vaste hôpital, prison cellulaire. Plusieurs chemins de fer. Beaucoup d'industrie : esprits dits *trois-six*, eau-de-vie, liqueurs, verdet et autres produits chimiques; soieries, tissus de coton, mousselines, rouenneries, couvertures de laine, draps lissés, ouvrages en paille; confitures, blanchisserie de cire, tanneries, raffineries, etc. Grand commerce de vins, esprits, huile d'olive, citrons et autres fruits. — Au X° siècle, Montpellier n'était qu'un village, situé à 5 kil. de Maguelone. Devenue riche et grande à mesure que Maguelone décroissait, elle forma une seigneurie qui passa par mariage aux rois d'Aragon (1204) et fit ensuite partie du roy. de Majorque (1276). Elle fut cédée à la France par Jayme II en 1349; Charles V la céda en 1365 à Charles le Mauvais, et elle ne revint à la couronne que sous Charles VI. L'évêché de Maguelone y fut transféré en 1538. Montpellier souffrit beaucoup pendant les guerres de religion : elle se soumit à Louis XIII en 1622, après avoir subi un siége. L'*Édit de Montpellier*, du 20 oct. 1622, reconnut aux Calvinistes le libre exercice de leur culte, mais leur enleva toute autre assemblée que leurs synodes et consistoires, et ne leur laissa comme places de sûreté que La Rochelle et Montauban. Montpellier avait jadis une université, fondée en 1289, qui réunissait toutes les facultés, mais qui était surtout célèbre pour l'enseignement de la médecine. Patrie de S. Roch, de Barthez, Broussonnet, La Peyronie, Cambacérès, Cambon, Roucher, Séb. Bourdon, Vien, Daru.

MONTPELLIER, v. des États-Unis, capit. de l'État de Vermont, à 838 kil. N. N. E. de Washington; 4000 hab. Beau palais de l'État. Près de là, carrières d'un marbre égal aux plus beaux marbres d'Italie pour la pureté et la blancheur.

MONTPENSIER, vge de l'anc. Auvergne (Puy-de-Dôme), à 20 kil. N. E. de Riom; 700 h. Bitume aux environs. Jadis château fort, qui fut ruiné en 1634. Le roi Louis VIII y mourut en 1226. — Montpensier eut longtemps des seigneurs particuliers; cette seigneurie passa par mariage à la fin du XII° s. dans la maison de Beaujeu, puis, au commencement du XIV°,

dans celle de Dreux. En 1384, elle fut vendue à Jean de France, duc de Berri : elle avait alors le titre de comté. Marie, fille de ce prince, porta ce comté dans la maison de Bourbon par son mariage avec Jean I, duc de Bourbon. En 1525, il fut confisqué par François I sur le connétable de Bourbon ; mais il fut rendu à la maison de Bourbon en la personne de Louis I (de la branche de Vendôme), qui avait épousé Louise de Bourbon, sœur du connétable ; il fut érigé pour ce prince en duché-pairie en 1539. En 1608, le comté passa par mariage à la branche d'Orléans. Le titre de duc de Montpensier est auj. porté par le plus jeune des fils du roi Louis-Philippe (né en 1824, marié en 1846 à une sœur de la reine d'Espagne).

MONTPENSIER (Catherine Marie DE LORRAINE, duchesse de), fille du duc François de Guise, qui périt assassiné devant Orléans, née en 1552, épousa à 18 ans Louis II, duc de Montpensier, prince de la maison de Bourbon, et mourut à Paris en 1596. Ennemie acharnée de Henri III, elle eut des prédicateurs à ses gages pour le faire insulter en chaire et poussa l'audace jusqu'à tenter de le faire enlever. Elle sauta au cou du premier qui lui annonça que Henri III venait d'être assassiné, en s'écriant : « Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas su avant de mourir que c'est moi qui ai fait le coup. » Lorsque plus tard elle apprit que Paris avait ouvert ses portes à Henri IV, elle fut consternée et demanda s'il n'y avait pas quelqu'un qui pût lui donner un coup de poignard dans le sein. Cependant elle finit par se réconcilier avec lui : sa fille épousa Gaston, 2e fils de Henri IV.

MONTPENSIER (Anne Marie Louise d'Orléans, duchesse de), connue sous le nom de *Mademoiselle*, née à Paris en 1627, m. en 1693, était fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. L'une des plus riches héritières de l'Europe, elle fut vingt fois sur le point de contracter les alliances les plus brillantes ; mais aucune ne put réussir. Elle avait dû dans sa jeunesse épouser Louis XIV ; mais elle s'aliéna ce prince en prenant parti contre lui dans les guerres de la Fronde : c'est elle en effet qui retint dans le parti des Frondeurs la ville d'Orléans, qui allait se rendre, et qui sauva Condé au combat de la porte St-Antoine (1652), en faisant tirer sur les troupes royales les canons de la Bastille (ce qui fit dire à Mazarin qu'elle avait tué son mari). Obligée de quitter la cour après la fin de la guerre civile, elle n'y rentra qu'en 1657. A 42 ans, elle conçut une vive passion pour un simple gentilhomme, le comte de Lauzun, et voulut l'épouser. Louis XIV y consentit d'abord, mais il se rétracta ensuite. On croit cependant que le mariage eut lieu secrètement. Lorsque Lauzun fut jeté en prison (*V.* LAUZUN), elle fit de vains efforts pour obtenir sa grâce : elle ne put lui faire rendre la liberté qu'au bout de dix ans et au prix des plus grands sacrifices : il lui fallut abandonner au duc du Maine la principauté de Dombes et le comté d'Eu. Elle passa ses dernières années dans la dévotion. Elle a laissé de curieux *Mémoires*, qui parurent pour la 1re fois en 1735 sous la rubrique d'Amsterdam (Paris), 8 v. in-12. Ces *Mémoires*, publiés d'une manière infidèle dans les diverses collections de mémoires relatifs à l'*Histoire de France*, ont été réédités par M. Chéruel, d'après le manuscrit autographe, avec des notes historiques, 1858-59, 4 v. in-12.

MONTPENSIER (Ant. Phil. d'ORLÉANS, duc de), fils du duc d'Orléans Philippe Joseph, et frère puîné de Louis-Philippe, né en 1775, prit les armes à la Révolution, servit sous Dumouriez, se distingua à Valmy et à Jemmapes, puis à l'armée d'Italie. Il y fut arrêté par ordre du Comité de salut public, et enfermé à Marseille, où il resta captif 43 mois ; il ne fut élargi que quand son frère aîné eut consenti à partir pour l'Amérique ; il alla l'y rejoindre en 1797. Il repassa en Angleterre en 1800, et mourut à Twickenham en 1807 d'une affection de poitrine. On a de lui des *Mémoires* (Paris, 1824, in-8), qui roulent sur sa captivité.

MONTPEZAT, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 32 kil. N. O. de l'Argentière ; 1400 hab. Soie, bonneterie. — Autre ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), à 34 kil. N. E. de Montauban ; 1006 hab. Toiles communes.

MONTPONT, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), sur la Sane, à 21 kil. S. de Louhans ; 2300 hab.

MONTRÉAL, *Mons regalis*, v. et port du Bas-Canada, sur la côte S. de l'île de Montréal, île formée par le confluent du St-Laurent et de l'Ottawa, non loin d'une colline qui lui a valu son nom : 80 000 h., issus pour la plupart de colons français et parlant français. D'abord ch.-l. du Bas-Canada, elle devint en 1843 la capitale de tout le pays. Évêché catholique, université (fondée en 1821), colléges français et anglais, séminaire catholique, école latine, deux académies classiques. Société d'histoire naturelle, d'agriculture, d'horticulture ; institut mécanique, bibliothèque. — La ville est assez belle, quoique d'un aspect sombre ; vaste cathédrale catholique, église anglicane, couvent des Sœurs-Grises, collége, casernes, théâtre, hôpital général, séminaire St-Sulpice, maison de ville, nouvelle prison, colonne de Nelson ; pont tubulaire sur le St-Laurent, appelé *Pont Victoria* ; bateaux à vapeur pour Québec et les États-Unis ; chemins de fer. Commerce actif et florissant par le St-Laurent, surtout en pelleteries : ce commerce est fait par les compagnies réunies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson. — Montréal fut fondée en 1640 par les Français sous le nom de Ville-Marie et appartint d'abord aux Sulpiciens. Prise par les Anglais en 1760, puis par les Américains en 1775, elle fut remise peu après aux premiers. Elle a pris depuis quelques années de rapides accroissements. Le siége du gouvernement y avait été établi en 1843, mais, à la suite d'une émeute dans laquelle le palais du Parlement fut brûlé, il fut reporté à Québec. Brûlée en 1852, la ville a été aussitôt rebâtie plus belle qu'auparavant.

MONTRÉAL, ch.-l. de c. (Aude), à 19 kil. O. de Carcassonne ; 3500 hab. Prise par Simon de Montfort en 1212, par les Anglais en 1355, et par les Protestants en 1594. — Autre ch.-l. de c. (Gers), à 13 kil O. de Condom ; 700 hab. — Bg de France (Yonne), à 12 kil. N. E. d'Avallon ; 600 hab. Château où séjourna Brunehaut et qu'habita François I.

MONTRÉAL D'ALBANO, dit FRA MORIALE, gentilhomme provençal du XIVe siècle, chevalier de St-Jean de Jérusalem, se mit comme *condottiere* au service de Louis le Grand, roi de Hongrie, dans les guerres du royaume de Naples, resta dans ce royaume après le départ du roi (1351) et organisa une armée d'aventuriers avec laquelle il ravagea tout le pays, fut vaincu et chassé l'année suivante par Malatesti, seigneur de Rimini, mais n'en alla pas moins mettre à contribution Sienne, Florence, Pise. Il engagea ensuite sa bande à la solde d'une ligue formée en Lombardie contre les Visconti. S'étant rendu à Rome avec une suite peu nombreuse pour s'y ménager des intelligences, il fut pris par ordre de Rienzi, et condamné à mort : il eut la tête tranchée, 1354.

MONTREDON, ch.-l. de c. (Tarn), à 21 kil. N. E. de Castres ; 4910 hab. Étoffes de laine.

MONTREJEAU, ch.-l. de c. (H.-Garonne), à 13 k. O. de St-Gaudens ; 3034 h. Bougies, chapeaux, etc. Beau pont en marbre sur la Garonne.

MONTRÉSOR, ch.-l. de c. (Indre-et-Loire), sur l'Indroye, à 17 k. E. de Loches ; 750 h. Ruines d'un château bâti par Foulques Nerra.

MONTRÉSOR (Claude DE BOURDEILLES, comte de), favori de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, participa avec ce prince à deux complots formés contre Richelieu, mais fut abandonné par lui et forcé de se réfugier en Angleterre. De retour en France après la mort de Richelieu (1642), il intrigua contre Mazarin, ce qui le fit enfermer à Vincennes. Devenu libre, il se lia avec le cardinal de Retz et joua un rôle actif dans la Fronde. Il fit sa paix en 1653 et se retira complétement des affaires. Il a laissé des *Mémoires* (Cologne, 1663), qui paraissent rédigés avec sincérité.

MONTRET, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 11 kil. N. O. de Louhans ; 800 hab.

MONTREUIL-BELLAY, ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), sur le Thouet, à 16 kil. S. O. de Saumur; 1700 hab. Jadis ville forte; démantelée au XV[e] s.

MONTREUIL-SOUS-BOIS, vge du dép. de la Seine, à 8 k. E. de Paris, près de Vincennes; 3546 hab. Château. Beaux fruits, pêches renommées, ce qui le fait appeler vulgairement *Montreuil-les-Pêches*.

MONTREUIL-SUR-MER, *Bragum monasterium*, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), à 39 kil. S. de Boulogne, sur la Canche, à 15 kil. de son embouchure; 3867 hab. Station. Place de guerre de 2[e] classe, citadelle. Trib. de 1[re] inst., collége. Toiles, raffineries de sel; pâtés de bécasses renommés. Patrie de Lambin. — Cette ville était sous les Romains un poste militaire. Elle avait au IX[e] siècle ses comtes particuliers; elle reçut une charte de commune en 1188. Philippe le Bel et Édouard I y signèrent la paix en 1299. Elle fut soutent assiégée au moyen âge. Le traité de Brétigny, 1360, la donna aux Anglais; Duguesclin la reprit en 1370; les Impériaux s'en emparèrent en 1537, après un siége célèbre, mais la restituèrent peu après. Henri IV en augmenta les fortifications.

MONTREUIL (Eudes de), architecte et statuaire, né vers 1220, m. en 1289, accompagna S. Louis en Palestine, y construisit la citadelle de Jaffa, fortifia St-Jean d'Acre, et bâtit depuis à Paris l'hospice et l'église des Quinze-vingts, les églises des Chartreux, de Ste-Croix de la Bretonnerie, de l'Hôtel-Dieu, des Blancs-Manteaux, édifices détruits pour la plupart.

MONTREUIL (Mathieu de), abbé, né à Paris en 1611, m. en 1691, écrivit des lettres galantes dans le genre de Voiture, et fit paraître dans les recueils du temps de petits vers badins qui lui firent encourir la censure de Boileau (7[e] satire). Il publia ses *Œuvres* en 1666.

MONTREVAULT, ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), à 11 kil. N. O. de Beaupréau; 600 hab.

MONTREVEL, ch.-l. de c. (Ain), sur la Reyssouse, à 17 kil. N. O. de Bourg; 1200 hab.

MONTREVEL (Aug. de LA BAUME, marquis de), maréchal de France, né en 1646, d'une noble et anc. famille de Bresse, m. en 1716, se distingua au passage du Rhin (1672), à Senef, à Cassel, à Fleurus, au siége de Namur, et fut fait maréchal en 1703. Envoyé en Languedoc pour y réduire les Camisards, il leur fit une guerre acharnée; cependant il refusa de tout dévaster, ce qui le fit rappeler comme trop modéré.

MONTRICHARD, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), sur le Cher, à 31 kil. S. O. de Blois; 2709 h. Serges, tanneries. Ville jadis forte : ruines du château.

MONTROSE, v. et port d'Écosse (Forfar), à 60 k. S. d'Aberdeen, sur l'Esk mérid., près de son emb. dans la mer du Nord; 18 000 h. Bon port, deux phares; joli collége. Toiles fines et à voiles, tanneries, etc.; pêche du saumon; armements pour la pêche de la baleine. — C'est dans cette ville que Baliol céda la couronne d'Écosse à Édouard I[er], en 1296.

MONTROSE (J. GRAHAM, comte, puis duc de), l'un des plus intrépides défenseurs de Charles I, né à Édimbourg en 1612, s'était d'abord jeté dans le parti des *Covenantaires*, opposé à la cour; mais, ayant été chargé d'une mission auprès de Charles I, il se laissa séduire par les manières affables de ce prince, et dès ce moment se voua à son service. Il se mit en 1644 à la tête des royalistes d'Écosse et d'Irlande, battit en plusieurs rencontres les généraux de Cromwell, et ne posa les armes que sur l'ordre du roi, après que ce prince se fut imprudemment remis entre les mains des Écossais. Il alla offrir ses services à l'empereur d'Allemagne, se distingua dans la guerre de Trente ans et fut fait maréchal de l'Empire. Après l'exécution de Charles I, il s'arma pour son fils, et ayant obtenu quelques secours du roi de Danemark, de la reine Christine de Suède et du prince d'Orange, il débarqua dans les Orcades, puis pénétra en Écosse (1650); mais il fut vaincu par David Lesley et livré par un traître. Il fut condamné à être pendu, puis écartelé. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été traduits par Gaudin. Walter-Scott a mis ce personnage en scène dans son *Officier de fortune*.

MONTROUGE, vge du dép. de la Seine, à 5 k. S. de Paris, à 7 kil. N. de Sceaux. Fort, élevé en 1841. Carrières de pierres de taille, pépinières; fabrique de bougies, savons, colle-forte, couleurs, vernis, produits chimiques; imprimerie des frères Migne. La partie la plus voisine de Paris s'appelle *Petit-Montrouge*, et est auj. comprise dans la capitale. On y voit l'entrée des Catacombes. Il y avait à Montrouge, avant 1830, un célèbre établissement de Jésuites.

MONTS, ch.-l. de c. (Vienne), à 15 kil. S. E. de Loudun; 700 hab. Commerce de blé, vin, laine.

MONT-ST-JEAN, vge de Belgique (Brabant méridional), à 17 kil. S. de Bruxelles et à 2 k. S. E. de Waterloo. Près de là se livra, le 18 juin 1815, la célèbre bataille plus connue sous le nom de Waterloo.

MONT-ST-MICHEL, mont et vge de France (Manche), à 18 k. S. O. d'Avranches et à 5 k. de la côte. Le village est bâti au pied d'un mont rocailleux qui à la marée haute forme une île. Au sommet du roc se trouve un château fort qui a servi jusqu'en 1864 de prison d'État et de maison de correction : c'est une anc. abbaye, fondée au VIII[e] s. C'est là que Louis XI institua l'ordre de St-Michel; c'est là aussi que cet ordre tenait son chapitre annuellement. Antique église, chef-d'œuvre d'architecture gothique. Le château fut inutilement assiégé par les Anglais en 1417 et 1423.

MONT-ST-VINCENT, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 33 kil. O. de Châlon-sur-Saône; 800 hab.

MONTSALVY, ch.-l. de c. (Cantal), à 30 kil. S. d'Aurillac; 800 h. Belle église gothique.

MONTSAUCHE, ch.-l. de c. (Nièvre), à 25 kil. N. de Château-Chinon; 1300 hab.

MONTSERRAT, *Mons Edulius* ou *Serratus*, mont. de Catalogne, à 40 kil. O. de Barcelone, ainsi nommée de ce que ses côtés sont dentelés en forme de *scie* (*serra* en latin); hauteur, 1312[m]. A mi-côte, célèbre abbaye où l'on va en pèlerinage.

MONTSERRAT, une des Antilles anglaises, à 60 kil. N. O. de la Guadeloupe : 13 kil. sur 10; 8000 h. (dont 6000 noirs); ch.-l., Plymouth. Rhum, sucre. Découverte par Colomb en 1493; elle appartient aux Anglais depuis 1528.

MONTSOREAU, bg de Maine-et-Loire, sur la Loire, à 11 kil. S. E. de Saumur et à l'extrémité E. du dép.; 800 h. Jadis ch.-l. de baronnie, puis de comté. Ruines d'un château bâti au XV[e] siècle. Un comte de Montsoreau dirigea dans l'Anjou les massacres de la St-Barthélemy.

MONTSURS, ch.-l. de c. (Mayenne), à 23 kil. N. E. de Laval; 1100 hab. Toiles, grains.

MONT-TERRIBLE ou mieux TERRI, mont. de Suisse, entre Porentruy et le Doubs, a 747[m] de hauteur. Elle donna son nom à un dép. français formé de l'évêché de Bâle, d'une partie de la principauté de Montbéliard, et qui avait pour ch.-l. Porentruy. En 1801 ce dép. fut compris dans celui du Ht-Rhin. En 1814 il fut partagé entre la Suisse (canton de Berne) et la France, où il forme l'arr. de Montbéliard (Doubs).

MONT-TONNERRE, *mons Jovis*, montagne de Bavière (cercle du Rhin), a donné son nom sous l'Empire à un dép. français qui avait pour ch.-l. Mayence. La plus grande partie de ce dép. forme auj. la Bavière rhénane; le reste appartient à la Hesse-Darmstadt.

MONTUCLA (J. Étienne), savant mathématicien, né à Lyon en 1725, mort en 1799, était fils d'un négociant. Il étudia chez les Jésuites de Lyon, vint jeune à Paris où il se lia avec d'Alembert, et publia en 1758 l'*Histoire des mathématiques*, 2 vol. in-4, ouvrage aussi remarquable par la clarté de l'exposition que par l'étendue et la profondeur des recherches. Il fut nommé en 1761 secrétaire de l'intendance, à Grenoble; accompagna en 1764 Turgot, chargé de l'établissement d'une colonie à Cayenne, fit dans ce voyage d'utiles observations, et fut à son retour nommé premier commis des bâtiments de la couronne et censeur royal, ce qui le fixa à Paris. Il employa ses der-

nières années à une nouvelle édition de l'*Histoire des mathématiques*, qui parut en 4 volumes in-4, 1799-1808; les deux derniers furent imprimés par Lalande et en grande partie rédigés par lui : ils sont inférieurs aux précédents. Montucla avait été nommé membre de l'Institut dès sa fondation.

MONTYON (J. B. Robert AUGET, baron de), philanthrope, né à Paris en 1733, suivit avec honneur la carrière de la magistrature, entra de bonne heure au Conseil du roi, fut successivement intendant de la Provence, de l'Auvergne, de l'Aunis, conseiller d'État, chancelier du comte d'Artois (Charles X); passa en Angleterre pendant la Révolution, revint en France en 1815, et mourut à Paris en 1820, à 87 ans. Jouissant d'une grande fortune, il voulut la rendre utile à l'humanité : il avait fondé dès 1782 un prix de vertu, ainsi que divers autres prix destinés aux ouvrages les plus utiles, qui devaient être distribués par l'Académie française et l'Académie des sciences; ces fondations ayant été abolies par la Convention, il les renouvela en 1816 et les augmenta encore par son testament; en outre il distribua de son vivant des sommes considérables en bienfaits qu'il tenait cachés. Montyon a laissé des écrits estimés, notamment un *Éloge de L'Hôpital*, 1777; *des Recherches sur la population de la France*, 1778; un discours *sur l'Influence de la découverte de l'Amérique*, couronné par l'Académie française, et des recherches sur *l'Influence des diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples*, 1808. Son *Éloge* a été fait en vers par A. de Wailly (1826), en prose par L. Feugère (1834); tous deux ont été couronnés.

MONVEL (J. BOUTET de), acteur et auteur, né en 1745 à Lunéville, mort en 1812, débuta à la Comédie-Française en 1770, doubla avec un grand succès les rôles de Molé, et réussit également dans la comédie et la tragédie. Un ordre de la police le fit sortir de France en 1781, on ne sait pas bien pour quel motif : il se retira en Suède où le roi le prit pour lecteur. De retour à Paris en 1789, il se signala par son ardeur révolutionnaire. Il s'attacha au théâtre des Variétés du Palais-Royal, qui prit le nom de théâtre de la République, et y obtint un nouveau genre de succès dans les *pères nobles*. Monvel était petit, fluet, et avait un organe peu favorable; mais il compensait ces défauts par une parfaite intelligence de ses rôles. Il fut, sous l'Empire, nommé professeur au Conservatoire et membre de l'Institut. On a de lui : l'*Amant bourru*, comédie en 3 actes et en vers, 1777; *les Victimes cloîtrées*, drame qui eut une vogue prodigieuse, 1791; *la Jeunesse du duc de Richelieu* ou *le Lovelace français*, 1796, et les paroles de quelques opéras-comiques : *Blaise et Babet*, 1783; *Ambroise* ou *Voilà ma journée*, 1793, qui eurent du succès. Il a laissé, entre autres enfants, la célèbre Mlle Mars.

MONVILLE, commune de la Seine-Inf., à 16 k. N. de Rouen, sur le chemin de fer de Rouen à Dieppe; 1100 h. Filatures. Ravagée par une trombe en 1845.

MONZA, *Mogontia*, v. de Lombardie, sur le Lambro, à 17 kil. N. E. de Milan; 16 600 hab. Cathédrale gothique; théâtre, palais, anc. prison d'État; chemin de fer. — Cette ville fut fondée au VIe s. par la reine Théodelinde. On y conserve la couronne de fer des anciens rois lombards.

MONZON, v. forte d'Aragon (Huesca), à 50 kil. S. E. d'Huesca; env. 3000 h. Enlevée aux Maures en 1063 par don Sancho Ramirez; cédée aux Templiers en 1143. Il s'y tint plusieurs assemblées de *Cortès*. Il y fut signé en 1626 entre Louis XIII et Philippe IV un traité qui terminait la guerre de la Valteline.

MOOK ou **MOOKER**, vge de Hollande (Limbourg), à 65 kil. N. de Ruremonde. Combat entre les insurgés et les Espagnols (1574), dans lequel Louis et Henri de Nassau furent battus et tués.

MOORE (sir John), général anglais, né en 1761, était fils de John Moore, médecin et littérateur écossais, à qui l'on doit des *Voyages en France, en Suisse, en Allemagne et en Italie*. Il servit dans la guerre d'Amérique, fit partie en 1794 de l'expédition contre la Corse, reçut en 1796 le gouvernement de Ste-Lucie, passa l'année suivante en Irlande, où ses exploits lui valurent le grade de major général, prit part en 1800 à la bat. d'Aboukir et à la prise d'Alexandrie, et fut à son retour créé chevalier du Bain. En 1808, il mena un corps de 10 000 hommes au secours du roi de Suède, attaqué par la Russie, la France et le Danemark; ayant eu à se plaindre de ce roi, il se fit envoyer par le gouvernement anglais en Espagne et fut chargé de commander en chef les forces anglaises; mais il se vit dans l'impossibilité de réunir les divers corps de sa propre armée, et fut atteint par les Français au port de la Corogne, au moment où il allait s'embarquer : il y perdit le 16 janvier 1809 une bataille, qui lui coûta la vie et qui força ses troupes à abandonner toute l'Espagne.

MOORE (Thomas), poëte irlandais, né en 1780 à Dublin, d'une famille catholique, mort en 1852, était fils d'un commerçant. Il fit de brillantes études au collége de la Trinité de Dublin, écrivit dès l'âge de 14 ans une traduction en vers des *Odes d'Anacréon*, publia en 1801 un recueil de poésies imitées de Catulle qu'il intitula *Thomas Little's poems* (poésies de Thomas *le Petit*), par allusion à sa petite taille; fut envoyé en 1803 aux Bermudes comme greffier du gouvernement, mais renonça bientôt à des fonctions qui s'accordaient mal avec ses goûts littéraires; fit paraître à son retour des *Esquisses de voyage au delà de l'Atlantique*, où il s'égayait aux dépens des Américains; donna, en 1810 les *Mélodies irlandaises*, poésies composées pour les vieux airs de l'Irlande, qui excitèrent l'enthousiasme de ses compatriotes; en 1812, les *Lettres interceptées*, dirigées contre les ridicules de l'époque, et peu d'années après les *Lettres de la famille Fudge*, spirituel badinage où il persifle les *touristes* anglais; en 1817 *Lalla-Rookh*, poëme oriental et féerique, qui le plaça au premier rang des poëtes romantiques de l'époque, et enfin, en 1823, les *Amours des anges*, œuvre d'un genre suave, où il traite, mais d'un tout autre point de vue, le sujet qu'avait abordé Byron dans *Ciel et Terre*. Depuis, Th. Moore n'a plus guère écrit qu'en prose : on a de lui, outre des écrits de circonstance, les *Vies de Sheridan*, de *Fitz-Gerald*, de *lord Byron*, une *Histoire d'Irlande*, qui renferme des recherches approfondies sur les origines du peuple irlandais, et un roman poétique, l'*Épicurien* ou la *Vierge de Memphis*. Lord Byron, dont il était devenu l'ami, après avoir débuté avec lui par une querelle littéraire, lui avait confié ses *Mémoires*, en le chargeant de les publier après sa mort; mais, cédant aux sollicitations de la famille, il consentit à en anéantir le manuscrit. Comme poëte, Th. Moore brille par la grâce et par une imagination luxuriante; c'est un des plus grands coloristes qui aient écrit. Tout ce qui sortait de sa plume était lu avec avidité : le seul poëme de *Lalla-Rookh* lui fut payé 80 000 francs. Ses *Œuvres poétiques* ont été réunies à Londres en 10 v. in-8, 1840-42. La plupart de ses écrits ont été traduits en français à mesure qu'ils paraissaient par Mmes Belloc et Aragon, et par MM. Am. Pichot, A. Renouard, Aroux, Moutardier, etc. Lord John Russell a publié en 1852 : *Mémoires, Journal et Correspondance de Th. Moore*.

MOPSUCRÈNE (c.-à-d. *la fontaine de Mopsus*), v. de la Cilicie des Plaines, près de Tarse, au pied du Taurus. L'empereur Constance y mourut en 361.

MOPSUESTE (c.-à-d. *l'autel de Mopsus*), auj. *Messis*, v. de la Cilicie des Plaines, sur le Pyrame, entre Malle au S. et Anazarbe au N. Anc. évêché, occupé au IVe s. par Théodore de Mopsueste.

MOPSUS, fameux devin et grand capitaine, fils d'Apollon et de Manto, fille de Tirésias, fut prêtre d'Apollon à Claros. Il était le rival de Calchas, qui, vaincu par lui dans l'art de prédire, en mourut de chagrin. Après sa mort, il fut honoré comme un demi-dieu, et eut un oracle célèbre à Malle en Cilicie.

MORABIN (Jacq.), érudit, né à La Flèche en 1687,

mort à Paris en 1762, était docteur de la faculté de Navarre, et secrétaire du lieutenant de police. Il a traduit plusieurs ouvrages de Cicéron : les *Lois*, 1719; *Brutus*, 1722; la *Consolation*, 1729. Il a composé l'*Histoire de l'exil de Cicéron*, 1725; l'*Histoire de Cicéron*, 1745; le *Nomenclator ciceronianus*, 1757.

MORALÈS (Louis), célèbre peintre espagnol, né à Badajoz en 1509, mort en 1586, fut surnommé *le Divin*, soit à cause de son talent, soit parce qu'il ne peignit que des sujets de sainteté. Il a fait pour Philippe II et pour la cour d'Espagne un grand nombre de tableaux qui se font remarquer par une touche hardie : son chef-d'œuvre est une *Ste Véronique*, qui ornait l'église des Trinitaires à Madrid. Moralès se distingue par un style sévère. Cet artiste travaillait avec le plus grand soin, mais il traçait durement ses contours; se préoccupant peu de la grâce et de l'harmonie, il excellait surtout dans l'expression de la douleur. Il était très-riche dans sa jeunesse; mais il déploya un tel faste qu'il finit par tomber dans la misère. Philippe II lui fit alors une pension.

MORALÈS (Ambroise), historien, né à Cordoue en 1513, mort en 1591, embrassa l'état ecclésiastique, professa les belles-lettres à Alcala, et fut nommé historiographe de Philippe II. On lui doit une *Continuation de la Chronique d'Ocampo*, 1574-77, et un *Voyage dans le royaume de Léon, la Galice et les Asturies*, 1765. Il est un des écrivains qui ont le plus contribué à rétablir le bon goût en Espagne.

MORAND (P. de), poëte dramatique, né à Arles en 1701, m. en 1757, vint à Paris en 1731, se fit recevoir avocat au parlement, mais n'exerça pas et se livra tout entier au théâtre. Admis à la petite cour de la duchesse du Maine, il fit quelques pièces pour le théâtre de cette princesse. On a de lui des tragédies intitulées : *Téglis*, 1734; *Childéric*, 1736; *Mégare*, 1748; et une comédie, *l'Esprit de divorce*, 1738 (il y peignait les maux que lui avait fait endurer une belle-mère acariâtre). Au milieu des plus grandes tribulations, il avait conservé une inaltérable gaieté. On a publié ses *OEuvres* en 1751, 3 vol. in-12.

MORAND (Sauveur François), chirurgien, né à Paris en 1697, m. en 1773, fut 1er chirurgien de la Charité, puis de l'Hôtel des Invalides, et membre de l'Académie de chirurgie. Il contribua beaucoup aux progrès de la chirurgie en France et perfectionna le procédé de Cheselden pour l'opération de la taille. Il a laissé : *Traité de la taille au haut appareil*, 1728; *Expériences et observations sur la pierre*, 1743; *Opuscules de chirurgie*, 1768-72.

MORAND (J. Ant.), architecte, né à Briançon en 1727, se forma sous Servandoni et Soufflot. Entre autres ouvrages, il construisit à Lyon la salle de spectacle, et un pont de bois de 17 arches sur le Rhône, qui porte son nom. Il périt à Lyon sur l'échafaud en 1794 pour avoir pris part à la défense de cette ville assiégée par la Convention.

MORAND (L. L. Ch. Ant., comte), général, né à Pontarlier en 1770, mort en 1835, partit comme volontaire en 1792, se distingua en cette qualité à Austerlitz, où il fut nommé général de division; à Eylau, à Friedland, à Essling, à Wagram; fit partie en 1812 de la grande armée, sauva un corps de troupes à Dennewitz; se rallia à Napoléon dans les Cent-Jours et combattit à Waterloo. Poursuivi pour cette raison sous Louis XVIII, il fut condamné à mort par contumace, mais il obtint en 1819 la révision du jugement. Après la révolution de 1830, il fut élevé à la pairie.

MORAT, *Murten* en allemand, bourg de Suisse (Fribourg), sur le lac de Morat, à 13 kil. N. de Fribourg; 1900 hab. Charles le Téméraire y fut complétement battu par les Suisses le 22 juin 1476 : avec les os des Bourguignons fut élevé le célèbre ossuaire de Morat, qui fut détruit par les Français en 1798. On y a érigé un obélisque en pierre en 1822. — Le lac de M., formé par la Broye, baigne les cantons de Vaud et de Fribourg, et verse ses eaux dans celui de Neufchâtel; il a 8 kil. sur 3.

MORATA (Olympia Fulvia), née en 1526 à Ferrare, m. en 1555, était fille du professeur Morato. Élevée à la cour du duc d'Este, elle se livra avec ardeur à l'étude des lettres anciennes, et composa en grec et en latin des dialogues et des poésies, qui furent très-remarqués. Ayant embrassé les idées de la Réforme, elle fut obligée de sortir d'Italie : elle mourut à Heidelberg. Ses *OEuvres* ont été publiées à Bâle en 1558. M. J. Bonnet a donné la *Vie d'Olympia Morata*, 1851.

MORATIN (Fernand), poëte espagnol, né à Madrid en 1737, m. en 1780, entreprit de donner à sa nation des pièces régulières en se rapprochant du théâtre français. Il débuta en 1762 par la comédie de *la Petimetra;* il donna en 1770 *Hormesinda*, tragédie qui eut du succès, et en 1777 *Guzman-le-Bon*. On a aussi de lui deux poëmes : *Diane* (sur la chasse), 1765; *les Vaisseaux de Cortez détruits*, 1785. — Son fils, Léandre Fernand M., né à Madrid en 1760, s'éleva au-dessus de lui, et eut pour protecteurs Jovellanos, Florida-Blanca et le prince de la Paix. Il accompagna en France le comte de Cabarrus comme secrétaire, et devint directeur de la Bibliothèque royale de Madrid. S'étant rallié aux Français lors de l'occupation de l'Espagne, il fut obligé de s'expatrier au retour des Bourbons, et se réfugia à Paris où il mourut en 1828. Il a surtout réussi dans la comédie, ce qui l'a fait surnommer *le Molière espagnol*. Il a traduit quelques pièces de Molière; ses principales pièces originales sont : *le Vieillard et la Jeune fille, la Comédie nouvelle* ou *le Café, l'Hypocrite, le Oui des jeunes filles*. Elles ont été trad. en français par E. Hollander, 1815. On y trouve de l'élégance, de la finesse, de l'esprit, mais peu de force comique. On a aussi de Moratin : *Origine du théâtre espagnol*, Paris, 1828.

MORAVA ou MARCH, *Marchus* ou *Marus*, riv. de Moravie, sort du mont Schneeberg, court au S., baigne Olmutz, arrose les comitats de Prerau et de Hradisch, sépare l'archiduché d'Autriche de la Hongrie, et tombe dans le Danube, par la r. dr., à 13 kil. au-dessus de Presbourg. Cours 270 k.

MORAVA, *Margus*, riv. de Servie, formée de deux branches dites, l'une Morava de l'Ouest, l'autre Morava de l'Est, et qui se joignent à 5 kil. N. de Kruchovatz, coule 150 kil. au N. après la jonction des deux branches, et tombe dans le Danube à 8 kil. au-dessous de Sémendrie.

MORAVES (Frères), association religieuse qui remonte au XVe siècle, fut établie d'abord en Bohême sous la direction du curé Michel Bradacz, qui dès 1457 réunit, sous le nom de *Frères de l'Unité* ou de *Frères bohêmes*, les débris des anciens Hussites qui avaient refusé d'accepter les décisions du concile de Bâle. Opprimés par l'empereur Ferdinand, un grand nombre d'entre eux se réfugièrent en Pologne et en Prusse, où ils jouirent d'une certaine liberté religieuse. Plus tard, leurs coreligionnaires restés en Bohême, où ils étaient tolérés par Maximilien II, s'établirent à Fulneck en Moravie, d'où leur vint le nom de *Frères Moraves*. Persécutés de nouveau et dispersés après la guerre de Trente ans, ils trouvèrent enfin en 1721 un asile à Hernhutt, dans la Hte-Lusace, chez le comte Zinzendorf, qui se déclara leur protecteur : là ils changèrent encore leur nom en celui de *Hernhutters* ou *Hernutes*. Ces sectaires, qui ont beaucoup emprunté aux Piétistes, reconnaissent la Confession d'Augsbourg, mais ils n'admettent la présence réelle que dans le sens spirituel; tout en vénérant la Bible comme la parole divine, ils prétendent arriver à la perfection par la lumière intérieure et la communication directe avec Dieu; ils attachent une importance toute particulière au dogme du péché originel et de la justification par la mort du Sauveur; ils se servent dans leur liturgie de termes mystiques. Leur association, qu'ils nomment *Communauté évangélique*, est une espèce de république où les intérêts individuels le cèdent aux intérêts généraux. Ils obéissent à des Anciens, chefs ecclésiastiques qui règlent tous les actes de leur vie civile et qui étendent même leur sur-

veillance jusque sur la vie privée. Ces chefs président à l'éducation des enfants, infligent les pénitences, prononcent les exclusions, marquent le rang à chacun des frères dans l'une des trois classes qui composent toute communauté : les *commençants*, les *progressifs* et les *parfaits*. Les affaires qui concernent la société entière sont renvoyées devant la conférence des Anciens, qui siége à Bertholsdorf en Lusace, et qui doit rendre compte de son administration aux *synodes*, assemblés au moins tous les sept ans. Les Frères moraves, qu'on a justement surnommés les *Quakers* de l'Allemagne, se distinguent, comme eux, par leur union, leur douceur, leur piété austère et leur amour pour la paix. Ils portent un costume uniforme, d'une couleur foncée ; ils cultivent avec succès l'industrie et les arts, surtout la musique. Ils possèdent des établissements non-seulement en Allemagne, mais en Suisse, en Angleterre, en Hollande, en France, en Russie, aux Indes, dans les colonies danoises d'Afrique et d'Amérique, ainsi qu'aux États-Unis et au Groënland. Schulze a donné leur histoire dans le livre intitulé : *Origine et organisation des Communautés évangéliques*, Gotha, 1822.

MORAVIE, *Mæhren* en allemand, *Morava* en langue morave, prov. de la monarchie autrichienne, qui, jointe à la Silésie autrichienne, forme le gouvt de *Moravie-et-Silésie*, est située à l'E. de la Bohême, à l'O. de la Hongrie, au S. de la Silésie prussienne et au N. de l'Autriche : 26 080 kil. carrés; 2 000 000 d'hab. (dont les trois-quarts Slaves); ch.-l., Brünn (jadis Olmütz). Elle est divisée en 8 cercles : Brünn, Olmütz, Hradisch, Preran, Iglau, Znaïm. Beaucoup de montagnes : les monts Sudètes qui forment la frontière de Silésie; les monts de Moravie, celle de la Bohême, et les monts Krapacks, celle de la Hongrie. Cette contrée est arrosée par la March ou Morava (qui donne son nom à la province) et par ses nombreux affluents ; l'Oder et la Vistule y ont leur source. Elle est traversée par le chemin de fer de Vienne à Prague. Climat âpre, sol médiocrement fertile; gros bétail, moutons, chèvres, etc.; ours, loups dits *Tysows*, qui sont une espèce de loups-cerviers, et autres bêtes fauves. Argent, fer, cuivre, alun, soufre, vitriol, topazes et autres pierres précieuses, marbre, etc. Industrie active : toile, coton, lainages, papeteries, ustensiles de fer, etc. — La Moravie, habitée au temps des Romains par les Quades et les Marcomans, devint ensuite la demeure des Rugiens (d'où le nom de Rugiland qu'elle porta un instant), puis des Hérules, chassés d'Italie par Théodoric le Grand. En 548, des Slaves et des Bulgares vinrent s'établir sur les bords de la Morava et y fondèrent un roy. dit de *Moravie*, qui s'étendait à l'E. jusqu'au Gran, et qui ne tarda pas à tomber sous la domination des Avares. En 805, les Slaves secouèrent ce joug et se mirent sous la protection de Charlemagne; en 870, sous le règne de Zwentibold, le roy. de Moravie, reconstitué sous le nom de *Grande-Moravie*, comprenait, avec la Moravie actuelle, la Bohême, le Voigtland, la Misnie, la Lusace, le Brandebourg, la Poméranie, la Silésie, une partie de la Pannonie et de la Dalmatie ; à la mort de Zwentibold, il se divisa et, après de longues luttes avec les États voisins, finit par être détruit et partagé entre l'Allemagne, la Bohême et la Hongrie (908). En 1056, la Moravie propre fut incorporée à la Bohême; lorsque la Bohême eut été érigée en royaume, la Moravie reçut le titre de margraviat (1086). Depuis ce temps, la Moravie ne fut plus détachée de la Bohême; elle passa avec elle en 1526 sous la domination de l'Autriche. Les Moraves avaient dès le IXe s. embrassé le Christianisme, que S. Cyrille était venu leur prêcher en 856. — *V.* ci-dessus MORAVES (Frères).

MORBIHAN, c.-à-d. en breton *Petite mer*, petit golfe formé par l'Océan atlantique sur la côte du dép. du Morbihan, a son entrée par 5° 15' long. O., 47° 33' lat. N. Il a 18 kil. sur 8 et est parsemé d'un grand nombre d'îles. Vannes est à l'extrémité septentrionale.

MORBIHAN (dép. du), dép. de la France occid., sur le golfe qui lui donne son nom et sur l'Atlantique, au S. du dép. des Côtes-du-Nord, à l'E. de celui du Finistère, à l'O. de celui d'Ille-et-Vilaine : 6996 kil. carrés; 486 504 hab. ; ch.-l., Vannes. Il est formé d'une partie de l'anc. Bretagne. Côtes très-découpées : la célèbre péninsule de Quiberon, les îles de Groix et de Belle-Ile font partie de ce département; landes incultes. Fer, plomb, cristal de roche, ardoises, pierres de taille, terre à potier, sable émeri. Grains de toute espèce, millet, lin, chanvre, beaucoup de cidre, un peu de vin; excellent beurre demi-sel. Bétail, chevaux, abeilles. Peu d'industrie; commerce maritime et de transit. — Ce dép. a 4 arr. (Vannes, Ploërmel, Napoléonville, Lorient), 37 cant., 228 comm.; il appartient à la 16e div. militaire, dépend de la cour imp. de Rennes et a un évêché à Vannes.

MORCELLI (Ant.), savant archéologue, né en 1737, à Chiari, m. en 1821, entra chez les Jésuites, professa l'éloquence à Rome (1771), s'attacha, après la suppression de son ordre, au cardinal Albani, qui lui confia le soin de sa bibliothèque, et puisa dans ce riche trésor les matériaux de savants ouvrages. Il retourna en 1791 à Chiari, y remplit jusqu'à sa mort les fonctions de prévôt du chapitre, et refusa un archevêché pour rester au milieu de ses compatriotes. Parmi ses ouvrages, on remarque : *De stylo inscriptionum latinarum*, Rome, 1780 (traité classique de tous les genres d'inscriptions, avec leurs formules, leur style propre, et de nombreux exemples pris dans l'antiquité); *Inscriptiones*, 1783 (c'est un recueil d'inscriptions qu'il avait composées lui-même à l'imitation de l'antique); *Antiquités de la villa Albani*, 1785. Ses œuvres archéologiques ont été réunies à Padoue sous le titre d'*Opera epigraphica*, 1818-1825, 5 vol. in-4, et complétées par le *Lexicon Morcellianum*, Bologne, 1835, 3 vol. in-4.

MORDELLES, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), sur le Meu, à 15 kil. S. O. de Rennes; 1500 h. Beau port.

MORE (Thomas), en latin *Morus*, grand-chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1480, était fils d'un juge. Il brilla d'abord au barreau, entra au Parlement dès qu'il eut l'âge voulu, et fut introduit par le cardinal Wolsey auprès de Henri VIII, dont il gagna bientôt la faveur. Ce prince lui donna d'abord entrée au conseil privé, puis le nomma trésorier de l'Échiquier, et enfin, après la disgrâce de Wolsey, grand-chancelier (1529). Il remplit cette charge avec un zèle une intégrité et un désintéressement sans égal ; mais, ne pouvant approuver les réformes que le roi voulait introduire dans l'Église, il résigna les sceaux au bout de deux ans et se retira à Chelsea. Ayant refusé de prêter le serment de suprématie et de se séparer de l'Église romaine, il fut enfermé à la Tour de Londres; après plusieurs mois d'une dure captivité, il eut la tête tranchée, en 1535. Sa mort fut celle d'un martyr. Thomas More est un des génies les plus originaux, un des hommes les plus spirituels et un des meilleurs écrivains de son époque; il a laissé plusieurs ouvrages, les uns en anglais, les autres en latin, qui sont remarquables par la pureté et l'élégance du style. Le plus connu est son *Utopie*, intitulée : *De optimo reipublicæ statu, deque nova insula Utopia*, Louvain, 1516, ouvrage allégorique dans le goût de la *République* de Platon, où il propose des idées fort singulières sur le partage des biens, le suicide, etc. ; il a été traduit en français par Gueudeville, 1715, et Th. Rousseau, 1780. Th. More avait aussi écrit la *Vie de Pic de la Mirandole*, — *de Richard III*, — *d'Édouard V*. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 2 v. in-fol., Londres, 1559, et Louvain, 1566. Il avait rédigé des *Mémoires* qui n'ont été publiés qu'en 1808 en angl. par Cuyley, Londres, 2 v. in-4. Sa vie a été écrite par son gendre Roper, Oxford, 1716, par Th. Stapleton, son contemporain (trad. en français par Al. Martin, 1849), et de nos jours par Mackintosh, 1830.

MOREAU (J. N.), écrivain, né à St-Florentin en 1717, m. en 1804, fut d'abord conseiller à la cour des comptes de Provence; vint ensuite à Paris où il

écrivit sur la politique et l'histoire, et obtint la faveur de la cour en défendant les principes monarchiques et religieux. Il fut chargé de rédiger divers traités d'éducation pour les petits-fils de Louis XV, fut nommé bibliothécaire de la reine, historiographe de France, et forma, en cette qualité, un précieux dépôt de chartes et de législation. Ses principaux écrits sont : *l'Observateur hollandais*, 1755-59, espèce de journal politique en forme de lettres; *Mémoires pour servir à l'histoire des Cacouas*, 1757, écrit satirique où il bafoue les philosophes; *Leçons de politique, de morale et de droit public*, puisées dans l'histoire de notre monarchie, 1773 (rédigées pour l'instruction des enfants du Dauphin); *les Devoirs d'un prince ou Discours sur la justice*, 1775, ouvrage justement estimé; *Principes de morale publique* ou *Discours sur l'Histoire de France*, 21 vol. in-8, 1777-89, ouvrage non achevé et déjà trop étendu; *Exposition et défense de la constitution française*, 1789.

MOREAU (J. Michel), dessinateur et graveur, né à Paris en 1741, mort en 1814, étudia sous Lebas, obtint la protection de Caylus, fut nommé en 1770 dessinateur du cabinet du roi, en 1788 membre de l'Académie, et en 1797 professeur aux écoles centrales de Paris. Il a dessiné et gravé plus de 2000 pièces, entre autres de nombreuses estampes pour les œuvres de Voltaire, J. B. Rousseau, Molière, La Fontaine, Racine, Delisle, etc. Les dessins de cet artiste sont remarquables par la science, l'élégance, le goût; il s'inspire très-heureusement de l'esprit de l'ouvrage auquel il les destine.

MOREAU (J. Victor), l'un des plus grands généraux de la République, né à Morlaix en 1763, était fils d'un avocat. Il suivit d'abord la carrière judiciaire : il était prévôt de droit à Rennes en 1787. En 1792, il s'enrôla, conduisit un bataillon de volontaires à l'armée du Nord, où il servit sous Dumouriez; fut nommé général de brigade dès 1793 et général de division en 1794. Il commandait alors sous Pichegru et concourut à la conquête de la Hollande. Mis en 1796 à la tête de l'armée de Rhin-et-Moselle, il repoussa l'ennemi au delà du Rhin, battit l'archiduc Charles à Rastadt et à Heydenheim et le força à se replier sur le Danube; mais bientôt il se vit contraint de s'arrêter devant des forces supérieures, et effectua une belle retraite qui suffirait pour immortaliser son nom. Soupçonné d'entretenir des intelligences avec Pichegru, il fut disgracié par le Directoire et laissé pendant 18 mois dans l'inaction. Envoyé en Italie en 1799, il trouva l'armée dans une position difficile, et se vit obligé de se tenir presque toujours sur la défensive; après la mort de Joubert, tué à Novi, il sauva les débris de l'armée par une savante retraite. Chargé de nouveau du commandement de l'armée du Rhin, il passa le fleuve en 1800, remporta plusieurs victoires sur les Autrichiens, repoussa le général Kray au delà du Danube, le battit de nouveau à Hochstædt, le força à signer l'armistice de Parsdorff, et, lors de la reprise des hostilités, remporta la victoire décisive de Hohenlinden, qui lui ouvrait les portes de Vienne : la capitale de l'Autriche ne fut sauvée que par l'armistice de Steyer. La paix de Lunéville met fin à cette glorieuse expédition, 1801. A cette époque, Moreau, mécontent du premier consul Bonaparte, en qui il ne voyait qu'un rival, commença à s'élever contre lui et noua des relations avec Pichegru et Georges Cadoudal. Il fut arrêté, et, à la suite d'un procès fameux, condamné en 1804 à une détention de deux années, qui fut commuée en un exil aux États-Unis. En 1813, Moreau, toujours irrité, accepta des propositions qui lui furent faites de la part de l'empereur de Russie, Alexandre, et consentit à porter les armes contre son pays, se flattant, disait-il, de ne combattre que pour lui rendre la liberté. Il débarqua à Gothembourg le 24 juillet 1813; mais à peine était il arrivé au quartier général des alliés, devant Dresde, qu'il fut frappé, dans une reconnaissance, par un boulet qui lui emporta les deux jambes (26 août). Il mourut quelques jours après. A. de Beauchamp a écrit la *Vie politique, militaire et privée du général Moreau*, Paris, 1814. — Il faut craindre de confondre avec Victor Moreau le général René Moreaux, né en 1758 à Rocroy, qui s'illustra à la même époque : général de brigade en 1793, il commanda bientôt après l'armée de la Moselle, eut part à la reprise des lignes de Wissembourg, prit Kaiserslautern, Trèves, Coblentz, Rheinfels; mais il mourut presque subitement en 1795, au moment de s'emparer de Luxembourg.

MOREAU (Jacq. Louis), dit *M. de la Sarthe*, médecin, né près du Mans en 1771, m. en 1826 à Paris, fut obligé par suite d'un accident d'abandonner l'exercice de son art et se fit écrivain. On a de lui : *Essai sur la gangrène*, 1796, *Esquisse d'un cours d'hygiène*, 1797, *De la Vaccine*, 1801, *Histoire naturelle de la femme*, 1803, et un *Éloge de Vicq d'Azyr*.

MOREAU (Hégésippe), né à Paris en 1810, m. en 1838, était enfant naturel et resta de bonne heure orphelin. Un de ses parents l'avait recueilli et placé dans un séminaire; il en sortit à 15 ans, travailla quelque temps comme compositeur chez un imprimeur de Provins, puis abandonna son état pour venir à Paris, où il croyait que son talent poétique lui créerait une position brillante. Déçu dans ses hautes espérances, il tomba bientôt dans le découragement et la misère, et mourut de phthisie à l'hôpital de la Charité. Ce poëte précoce avait un véritable talent; son style est plein de grâce et de fraîcheur. Trois mois avant sa mort il avait publié sous le titre de *Myosotis* le recueil de ses poésies.

MORÉE, *Peloponesus*, presqu'île qui termine la Grèce au sud. Cette presqu'île a environ 240 kil. de long sur 215 de large et 600 000 hab.; elle est liée à la Hellade par l'isthme de Corinthe, et a pour bornes la mer Ionienne à l'O., l'Archipel à l'E., la Méditerranée au S., le golfe de Corinthe au N. Elle forme 5 provinces du roy. de Grèce : Argolide et Corinthie, Achaïe et Élide, Arcadie, Messénie, Laconie. Très-montagneuse, surtout au centre, la Morée est arrosée par plusieurs rivières, le Gastouni, le Vasili-potamo, le Roufia, etc.; elle a une température et un climat très-variés; le sol y est en général fertile : grains, vin, huile, fruits, surtout raisin et mûres. Abeilles, vers à soie, gros bétail, mouflons, moutons, chèvres, mais aussi beaucoup d'animaux farouches. Pêche lucrative; commerce encore peu actif, mais qui peut le devenir infiniment. — La Morée doit son nom à l'immense quantité de mûriers (*morus*) dont elle se couvrit au VIe siècle. Ce pays, après avoir été longtemps indépendant et avoir formé plusieurs petits États (V. PÉLOPONÈSE), fit partie de l'empire romain, puis de l'empire d'Orient, fut, après la prise de Constantinople en 1204, occupé par les Français et par les Vénitiens, passa aux Turcs presque en entier de 1463 à 1479, leur fut repris par Venise en 1687, mais reperdu de nouveau en 1715, et définitivement cédé à la Porte par la paix de Passarowitz (1718). Les Turcs en firent l'eyalet ou pachalik de Tripolitza, qui était divisé en 19 cantons régis par des vayvodes, plus le Maina, qui était indépendant de fait. Pendant le soulèvement de la Grèce contre les Turcs (1821-28), la Morée souffrit d'épouvantables ravages de la part des Turcs et des Egyptiens, commandés par Ibrahim; enfin en 1828, une expédition française, sous les ordres du général Maison, mit fin aux massacres, chassa les Égyptiens de toutes les places du pays et en assura l'indépendance. — On doit à Buchon des *Recherches sur la domination française en Morée*, Paris, 1840-42. Une description complète du pays a été publiée en 1832 et ann. suiv., sous le titre d'*Expédition scientifique de Morée*, par une commission de savants que le gouvernement français avait adjoints à notre expédition militaire.

MORÉE (Château de), fort situé sur la côte N. de la Morée, à l'entrée du golfe de Lépante, vis-à-vis du château de Roumélie, à 9 kil. N. E. de Patras. Bâti par Bajazet II en 1482, pris par les Français en 1828.

MORÉE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 17 kil. N. E. de Vendôme; 700 hab.

MOREL (Guill.), savant imprimeur, né en 1505 au Tilleul près de Mortain (Manche), m. en 1564, débuta comme correcteur d'imprimerie et fut remarqué pour sa science par Turnèbe qui, en 1555, se démit en sa faveur de la place d'imprimeur du roi. Outre des éditions estimées, il a composé plusieurs ouvrages, entre autres : *Thesaurus omnium vocum latinarum*, 1558, connu sous le titre de *Thesaurus Morellianus; Sententiæ Patrum de venerandis imaginibus*, grec.-lat.-franc., 1562, une trad. française de *S. Jean Damascène*, 1562; des *Notes sur S. Cyprien*, *S. Denys l'Aréopagite*, sur le *De Finibus* de Cicéron.

MOREL (Frédéric), dit l'*Ancien*, imprimeur, gendre de Vascosan, né en Champagne en 1523, m. en 1583, devint directeur de l'imprimerie royale en 1571. C'était un savant helléniste : on lui doit la traduction française des traités *de la Providence*, *de l'Ame*, et *de l'Humanité*, de S. Jean Chrysostôme, 1557, et du traité de S. Cyprien *Des douze sortes d'abus*, 1571. Parmi ses éditions on remarque l'*Architecture* de Philibert de l'Orme, 1568, in-f. — Son fils, Frédéric *le Jeune*, né en 1558 à Paris, m. en 1630, le remplaça en 1581 comme imprimeur du roi, obtint l'amitié d'Amyot, et fut, avec l'appui de ce savant, nommé en 1585 professeur d'éloquence au collége de France. En 1600, Fréd. s'associa comme imprimeur son frère Claude, et tous deux publièrent d'excellentes éditions. Henri IV les aida souvent de sa bourse dans des entreprises qui étaient plus utiles aux lettres que lucratives pour eux. Ses principales publications sont de belles éditions d'*Aristote*, de *Strabon*, de *Dion Chrysostôme*. Il a trad. en latin *Libanius*, *Hiéroclès*, *Théodoret*, *Maxime de Tyr*, plusieurs discours des *Pères grecs*, etc. — Claude, son frère, 1574-1626, a publié *S. Basile*, *S. Cyrille*, *S. Grégoire de Nazianze*, *Philostrate*, etc. — Charles, fils aîné de Claude, 1602-40, a édité *Clément d'Alexandrie*, 1629, et les *Concilia*, 1636, 10 v. in-f. — Gilles, 2e fils de Claude, fut aussi imprimeur du roi : il publia la grande *Bibliothèque des Pères* en 17 v. in-f., 1643 et ann. suiv.

MOREL DE VINDÉ (Ch. Gilbert, vicomte), agronome et littérateur, né en 1759, m. en 1842, était conseiller au parlement dès l'âge de 19 ans. Il donna sa démission après l'arrestation du roi à Varennes, se retira à La Celle St-Cloud, et s'y livra à l'agriculture et aux lettres. Il fut admis à l'Académie des sciences en 1824. Il avait été appelé dès 1815 à la Chambre des Pairs. Parmi ses nombreux écrits on remarque ses *Observations sur les assolements*, 1815; un *Essai sur les constructions rurales*, 1824; ses *Considérations sur le morcellement de la propriété*, 1826; sa *Morale de l'enfance* (1790), en 512 quatrains, qui ont été mis en vers latins par Victor Le Clerc; et des romans, où respire une morale pure, enseignée d'un ton simple et naturel. Il publia en 1810 le *Cabinet de Paignon d'Ijonval*, son grand-père maternel : c'est un précieux recueil de dessins et d'estampes.

MORELL (André), savant numismate, né à Berne en 1646, mort en 1703, vint à Paris en 1680, et fut nommé conservateur-adjoint du cabinet royal des médailles. Ne touchant point la rétribution que méritaient ses longs travaux, il réclama avec vivacité, ce qui le fit mettre à la Bastille. Il alla en 1694 se fixer en Thuringe, auprès du comte de Schwartzbourg-Arnstadt, qui le nomma conservateur de son cabinet. On a de lui : *Specimen universæ rei nummariæ antiquæ*, Paris, 1683; *Thesaurus Morellianus, sive Familiarum Romanarum numismata omnia*, Paris, 1734, 2 vol. in-fol.; *Thesauri Morelliani numismata cujusque moduli* XII *priorum imperatorum*, Amst., 1752, 3 vol. in-f. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par Havercamp : ils formaient alors le recueil le plus complet de médailles consulaires et impériales et ils sont encore très-estimés.

MORELL (Thomas), théologien et lexicographe anglais, né en 1701, mort en 1784, a publié des éditions recherchées du *Dictionnaire latin* d'Ainsworth et du *Lexicon grec* de Hederich, et a rédigé lui-même : *Thesaurus græcæ poeseos*, Eton, 1762, à l'imitation de nos *Gradus ad Parnassum*.

MORELLA, *Bisgarri*, v. d'Espagne (Valence), à 60 kil. N. de Valence; 6000 hab. Mur flanqué de tours, château fort. Pendant la dernière guerre civile de l'Espagne, elle fut prise en 1838 par le général carliste Cabrera, qui porta depuis le titre de comte de Morella. Espartero la lui reprit en 1840.

MORELLET (l'abbé), littérateur, né à Lyon en 1727, m. en 1819, vint à Paris étudier en Sorbonne, et ne s'en lia pas moins avec les philosophes, notamment avec Turgot, d'Alembert, Diderot. Il fut chargé en 1752 d'une éducation qui lui procura l'occasion de voyager; il publia en 1762 *le Manuel des inquisiteurs*, et se fit dès lors une réputation de tolérance et d'esprit qui le fit admettre chez Mme Geoffrin, ainsi que dans la société du baron d'Holbach, dans laquelle il ne craignit pas cependant de combattre l'athéisme. Il donna à l'*Encyclopédie* un grand nombre d'articles de théologie et de philosophie. Palissot ayant attaqué les Encyclopédistes dans sa comédie des *Philosophes*, Morellet écrivit contre lui *la Vision de Ch. Palissot* : ce pamphlet le fit mettre à la Bastille, mais il en sortit au bout de deux mois. Il donna en 1766 une traduction du *Traité des délits et des peines* de Beccaria, et publia depuis divers morceaux sur la politique et le commerce; il fut admis à l'Académie française en 1783 et reçut en même temps de Louis XVI une pension de 4000 livres. Ruiné par la Révolution, il vécut en composant des traductions pour les libraires. Il donna en 1818 des *Mélanges de littérature et de philosophie*, qui renferment ses meilleurs morceaux. Il a laissé des *Mémoires*, publiés en 1821.

MORELLI (l'abbé Jacques), bibliographe, né à Venise en 1745, mort en 1819, fut nommé en 1778 gardien de la bibliothèque de St-Marc à Venise, et consacra tous ses soins pendant 40 ans à enrichir cette bibliothèque. On lui doit la découverte d'un grand nombre de morceaux d'auteurs anciens, entre autres l'*Oraison d'Aristide contre Leptine*, une *Déclamation de Libanius pour Socrate*, des fragments de *Dion Cassius* et des *Éléments harmoniques d'Aristoxène*, etc. Il publia le catalogue de la bibliothèque de Venise, et légua à cette ville 20 000 manuscrits. La plus grande partie de ses œuvres a été imprimée à Venise, en 1820, 3 vol. in-8. Ses écrits se recommandent par une science consommée et un jugement sain. Ce savant était membre de toutes les académies d'Italie, et correspondant de celles de Paris, de Berlin et de Gœttingue.

MORELLY, écrivain paradoxal du XVIIIe siècle, avait été régent ou précepteur à Vitry-le-Français. Il fit paraître en 1751 *le Prince ou Système d'un sage gouvernement*, utopie socialiste, dont il reproduisit les idées en 1753 dans la *Basiliade ou Naufrage des îles flottantes*, poëme héroïque en 14 chants, en prose : il y décrit le bonheur d'un peuple délivré des préjugés et n'obéissant qu'à la *nature* et à la *vérité*. Il compléta en 1755 l'exposé de sa doctrine dans son *Code de la nature*, que les Communistes ont de nos jours remis en honneur : il y donne pour fondement à la société la *communauté des biens*. La Harpe a réfuté longuement cet ouvrage dans sa *Philosophie du* XVIIIe *siècle*, le croyant de Diderot.

MORENA (SIERRA-), c.-à-d. *Chaîne noire*, en latin *Mariani Montes*, chaîne de montagnes d'Espagne, entre la Manche et l'intendance de Jaën, se prolonge à l'O. S. O., entre la Manche et l'intendance de Cordoue, entre l'Estramadure et l'intendance de Séville, et enfin entre l'Alentéjo et l'Algarve. Cette chaîne partage les eaux entre le Tage et le Guadalquivir. La Sierra-Morena est fort âpre, peu fertile, et a de hauts sommets : la Poya, la Cumbre d'Aracena, la Sierra-Sagra, qui s'élèvent à 1264, 1717, et même 1815 m. Elle tire son nom des chênes à kermès, des cistes, des bruyères et autres arbustes à feuillage sombre

dont elle est couverte. Elle renferme des mines d'argent, de plomb, de cuivre et de mercure. — Cette contrée était jadis déserte et en friche. Olavidé, sous Charles III (1767, etc.), y établit des colonies d'étrangers, notamment d'Allemands et de Suisses : Carolina et Carlotta en sont les principales. Bien que négligées après la chute du ministre Aranda, ces colonies ont modifié puissamment l'aspect du pays.

MORÉRI (L.), savant compilateur, né en 1643 à Bargemont en Provence, mort en 1680, embrassa l'état ecclésiastique, et devint aumônier de l'évêque d'Apt, Gaillard de Lonjumeau. Il fit paraître à Lyon en 1673 un *Dictionnaire historique et géographique*, en un vol. in-fol., ouvrage précieux, dont on croit que son évêque avait conçu le plan et ramassé les premiers matériaux. Il en donnait une 2e édition lorsqu'il mourut. Il a été fait depuis plusieurs éditions du *Dictionnaire de Moréri*, avec des suppléments dus en partie à Goujet; enfin il a été entièrement refondu par Drouet, qui le donna en 10 vol. in-fol., Paris, 1759. C'est pour corriger et compléter le *Dictionnaire de Moréri*, que Bayle entreprit son *Dictionnaire critique*.

MORES. *V.* MAURES.

MORESNET, vge de Belgique, dans la prov. et à 18 *kil.* E. N. E. de Liége; 500 hab. Mines de houille, *dites de la Vieille-Montagne*, produisant annuellement 25 millions de kilogr. de minerai, et fournissant plus de la moitié du zinc consommé dans toute l'Europe.

MORESTEL, ch.-l. de cant. (Isère), à 16 kil. N. E. de La Tour-du-Pin ; 905 hab.

MORET, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), sur le Loing, à 10 kil. S. E. de Fontainebleau; 1900 hab. Station du chemin de Paris à Lyon. Commerce en blé, vin, bois, tan, pavés, etc. Jadis titre de comté. Possédée par les Anglais de 1420 à 1430, reprise et fortifiée par Charles VII. Henri IV acheta en 1604 le comté de Moret, et le donna à Jacqueline de Breuil, la mère d'Antoine de Moret (*V.* l'art. suiv.).

MORET (Ant. DE BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Breuil, comtesse de Moret, né en 1607, prit parti pour Gaston, duc d'Orléans, contre Richelieu, arma dans le Languedoc, et périt à l'affaire de Castelnaudary, où le duc de Montmorency fut fait prisonnier (1632). Quelques-uns ont prétendu qu'il avait survécu, mais qu'il s'était retiré dans une solitude de l'Anjou, s'y était fait capucin sous le nom de Frère Jean-Baptiste, et avait voulu rester inconnu jusqu'à sa mort.

MORETO Y CABANA (Aug.), poëte comique espagnol, né en 1618, était contemporain de Caldéron. Il composa de 1650 à 1676 un grand nombre de pièces qui eurent beaucoup de succès et fut protégé par Philippe IV. Ses comédies, supérieures pour le comique à celles de Calderon, se distinguent par l'élégance et le bon goût; le style en est pur et naturel. Il est le premier qui ait mis sur le théâtre espagnol la comédie de caractère. Quelques-unes de ses pièces ont été imitées par Molière (notamment dans *la Princesse d'Élide* et l'*École des maris*) et par Scarron (dans *don Japhet d'Arménie*). Il abandonna d'assez bonne heure le théâtre pour embrasser l'état ecclésiastique. Ses comédies ont été publiées à Valence, 1676 et 1703, 3 vol. in-4, et réimprimées à Paris dans le *Trésor du théâtre espagnol*, 1838.

MOREUIL, ch.-l. de c. (Somme), à 16 kil. N. O. de Montdidier; 2300 h. Bas, papeterie. Tourbe.

MOREZ, ch.-l. de c. (Jura), à 22 kil. N. E. de St-Claude, près de la frontière de Suisse; 4877 hab. Pont d'une seule arche. Grande fabrique de lunettes, horlogerie et clouterie; scieries de bois, tanneries.

MORFIL, île de Sénégambie. *V.* ÉLÉPHANT (Ile de l').

MORFONTAINE. *V.* MORTEFONTAINE.

MORG-AB, *Margus*, riv. d'Asie, naît sur les limites du Khoraçan et du khanat de Balk; coule à l'O. S. O., puis au N. O.; arrose le Khoraçan, et se jette dans le Djihoun ou, suivant quelques-uns, se perd dans le lac Badakandir, après un cours d'env. 800 k.

MORGAGNI (J. B.), savant médecin, né en 1682 à Forli, m. en 1771, eut pour maîtres Valsalva et Alberti, et cultiva avec le plus grand succès l'anatomie pathologique. Il devint prof. de médecine à Padoue en 1712, et y forma une école qui attirait les étrangers de toutes les parties de l'Europe. Son principal ouvrage est le traité *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*, 1762, trad. en français par Desormeaux, 1821. Il y établit la médecine sur l'anatomie, et la fait par là sortir de l'état purement conjectural. On a aussi de lui une riche collection de mémoires sous le titre d'*Adversaria*, Padoue, 1741, et des *Miscellanea*, 1753.

MORGAN (H.), chef de flibustiers anglais, était fils d'un fermier du pays de Galles. Il servit d'abord sur un corsaire, puis équipa un bâtiment, et se fit si bien connaître par ses entreprises qu'un vieux chef de flibustiers, Mansfield, le prit pour lieutenant. Mansfield étant mort peu après, en 1663, Morgan lui succéda. En 1668, il rassembla 12 bâtiments montés de 700 hommes, attaqua d'abord et rançonna plusieurs villes de l'île de Cuba, emporta d'assaut Porto-Bello et détruisit le fort de Maracalbo. Il s'était retiré dès 1669 à la Jamaïque avec l'intention d'y jouir paisiblement de sa fortune; mais, cédant aux instances de ses anciens compagnons, il se remit bientôt en course avec une flotte de 37 voiles : il ravagea les côtes de Nicaragua, marcha sur Panama avec 1300 hommes, prit cette ville et la brûla (1671). La paix signée avec l'Espagne mit un terme à ces dévastations : chargé de richesses, Morgan alla se fixer à la Jamaïque, s'y maria, et y finit tranquillement ses jours. Il avait été fait chevalier par Charles II et nommé commissaire de l'amirauté.

MORGAN (miss SIDNEY-OWENSON, lady), femme de lettres, née à Dublin en 1783, m. en 1859, était fille d'un acteur et protestante. Elle publia dès l'âge de 14 ans un volume de poésies; puis elle recueillit et mit en vers anglais les vieux *Chants irlandais* et composa des romans nationaux qui peignaient les mœurs et reproduisaient les traditions de l'Irlande (*O'Donnel, Florence Maccarthy, les O'Brien, les O'Flaherty*, etc.) Elle fit de 1817 à 1831 plusieurs voyages sur le continent, notamment en France et en Italie, et en publia à son retour des relations peu bienveillantes. Elle fit paraître en 1835 les *Scènes dramatiques de la vie réelle*; en 1840, la *Femme et son maître*, où elle demande l'émancipation des femmes; en 1841, le *Livre sans Nom*. Privée de la vue par une maladie, elle se vit forcée de renoncer aux travaux littéraires. Elle avait obtenu sous le ministère Grey une pension de 300 livres (7500 fr.). La plupart de ses ouvrages ont été traduits par Mme Sobry.— Elle avait épousé en 1811 Ch. Morgan, médecin distingué, auteur d'*Esquisses de la philosophie de la vie et des mœurs*.

MORGANATIQUE (Mariage). *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

MORGANE (la Fée), sœur d'Artus et élève de l'enchanteur Merlin, est célèbre dans les romans de chevalerie. Les habitants de la Calabre attribuent à cette fée le pouvoir de produire les phénomènes de mirage qui apparaissent fréquemment dans le détroit de Messine. On a désigné sous le nom de *Château de la fée Morgane* un phénomène de ce genre qu'on voit quelquefois dans la baie de Reggio : des constructions bizarres et gigantesques, des châteaux, des tours, y paraissent s'élever du sein de la mer.

MORGARTEN, défilé de Suisse, entre les cant. de Schwitz et de Zug. 1300 Suisses y défirent 20 000 Autrichiens le 15 nov. 1315. Les Français y battirent les Suisses en 1798 et les Autrichiens en 1799.

MORGHEN (Raphaël), graveur, né en 1761, à Portici, près de Naples, m. à Florence en 1833, étudia sous son père Philippe Morghen, puis sous Volpato, dont il épousa la fille (1781). Appelé en 1793 à Florence par le grand-duc Ferdinand II, il y demeura le reste de sa vie. On lui doit, outre une foule d'excellents portraits, un grand nombre d'estampes estimées : *la Vierge à la Chaise* et *la Transfiguration*,

d'après Raphaël; des *Vierges* d'André del Sarte et du Titien; *la Cène* de Léonard de Vinci, *l'Aurore* du Guide; le *Parnasse* de R. Mengs, etc. Cet artiste se distingue par la finesse, l'harmonie et le charme de l'exécution, mais il manque de vigueur. R. Morghen était associé de l'Institut de France.

MORHOF (Dan. George), philologue, né en 1639 à Wismar (Mecklembourg), m. en 1691, fut dès 1660 professeur de poésie latine à Rostock, devint en 1665 professeur de belles-lettres à l'Université de Kiel, en 1673 professeur d'histoire, et en 1680 bibliothécaire à Kiel. Son principal titre est le *Polyhistor, sive Notitia auctorum et rerum*, Lubeck, 1688-92, 3 part. in-4, réimprimé en 1695, œuvre d'une érudition immense, dans lequel il traite de l'histoire littéraire, du choix des livres, des méthodes, et des meilleurs ouvrages sur la grammaire, la rhétorique, la poésie, la philosophie, les mathématiques et l'histoire. Parmi ses autres écrits on remarque un savant traité de la langue et de la poésie allemande, 1682 (en all.), des *Poésies latines* et des *Harangues*.

MORIALE (FRA), condottiere. *V.* MONTREAL.

MORIGIA (Jacq. Ant.), *l'Ancien*, l'un des fondateurs de la congrégation des Barnabites, né à Milan vers 1493, m. en 1545, avait eu une jeunesse dissipée. Il fut nommé en 1536 prévôt de la nouvelle congrégation. — Le cardinal Jacq. Ant. M., de la même famille que le préc., et, comme lui, barnabite, né à Milan en 1632, m. en 1708, se fit une grande réputation comme prédicateur. Le grand-duc de Toscane lui confia l'éducation de son fils et l'éleva aux évêchés de San-Miniato, de Florence, et enfin de Pavie. Il refusa l'archevêché de Milan. On a de lui des *Oraisons funèbres* et des *Lettres pastorales*.

MORIGNY-CHAMPIGNY, bg du dép. de Seine-et-Oise, à 3 kil. N. E. d'Étampes, dans la vallée de la Juine; 1000 hab. Ruines d'un célèbre château de Brunehaut; château moderne, bâti sur l'emplacement d'une ancienne abbaye de Bénédictins; magnifique château de *Jeures*, avec vaste parc et aqueduc.

MORILLO (don Pablo), comte de Carthagène, général espagnol, né en 1777 à Fuente de Malva (Toro), m. en 1837 servit d'abord en Espagne dans la guerre contre les Français. Envoyé en 1814 par Ferdinand VII en Amérique contre les insurgés du Vénézuela et de la Nouv.-Grenade, il prit Carthagène et Sta-Fé, où il se signala par ses rigueurs. Bolivar ayant recommencé la guerre en 1817, Morillo, qui avait d'abord obtenu d'éclatants succès, perdit en 1819 la bataille décisive de Boyaca, et fut forcé de retourner en Espagne. En 1823, il joua un rôle équivoque : chargé par les *Cortès* du commandement de la Galice, il favorisa les royalistes, laissa échapper le corps du comte d'Amarante, destitua Quiroga et entrava les efforts de Robert Wilson. Mal récompensé par Ferdinand, il se retira en France, où il mourut. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été trad. par E. de Blosseville 1826.

MORIMOND, abbaye considérable de l'ordre de Cîteaux, était située en Champagne (Bassigny), dans le diocèse de Langres, à 37 k. N. E. de cette ville. Elle avait été fondée en 1115 par un seigneur de Choiseul, et était une des quatre *filles* de l'ordre de Cîteaux (*V.* CITEAUX). Elle avait plus de cent monastères sous sa dépendance, et en outre les cinq ordres militaires d'Espagne et de Portugal : ceux de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa, d'Avis et du Christ.

MORIN (le GRAND) riv. de France, naît à l'O. de Sézanne (Marne), passe à La Ferté-Gaucher, Coulommiers, Crécy, et se jette dans la Marne à Condé, à 6 k. S. O. de Meaux, après un cours de 100 kil. — Le PETIT MORIN, prend sa source près d'Écury (Marne), passe à Montmirail, et se jette dans la Marne au-dessous de La Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne) ; cours, 65 kil.

MORIN (Jean), oratorien, né à Blois en 1591, de parents protestants, m. à Paris en 1659, fut converti au Catholicisme par le cardinal Duperron et entra à l'Oratoire en 1618. Il acquit une connaissance profonde des langues hébraïque et samaritaine ainsi que de tout ce qui a rapport à la discipline des premiers temps de l'Église, et publia sur ces matières des ouvrages qui font encore autorité, entre autres, des commentaires sur la Bible et des traités *De disciplina in administratione sacramenti pœnitentiæ*, 1651; *De Ecclesiæ ordinationibus*, 1655.

MORIN (J. B. Michel), astrologue, né en 1583 à Villefranche en Beaujolais, m. en 1656, était aussi mathématicien et médecin. Il fit plusieurs prédictions qui se vérifièrent, obtint une pension de Mazarin et fut chargé de tirer l'horoscope de Louis XIV. Il proposa le premier d'employer les observations de la lune à la détermination des longitudes en mer. Il fut un des contradicteurs les plus opiniâtres du système de Copernic et de Galilée. On a de lui : *Famosi problematis de telluris motu Lecteaus optata solutio*, Paris, 1631; *Longitudinum terrestrium et cœlestium nova scientia*, 1634; *Astrologia gallica*, 1661, ouvrage auquel il avait travaillé 30 ans et qui ne fut publié qu'après sa mort : la reine de Pologne Louis-Marie de Gonzague en fit les frais.

MORIN (Simon), visionnaire, né en 1623 à Richemont (Seine-Inf.), était un pauvre écrivain copiste. Affilié à une secte d'illuminés. Il débita qu'il était le fils de l'homme, qu'il venait remplacer J.-C., que le roi devait se soumettre à sa puissance, et autres folies de ce genre. Enfermé à la Bastille, il se rétracta, mais, ayant renouvelé ses erreurs, il fut repris et brûlé vif, en 1663; ce malheureux ne méritait que les Petites-Maisons.

MORINI, peuple de la Gaule (Belgique 2ᵉ), sur le *Fretum Gallicum*, au N. des *Ambiani* et des *Atrebates*, au S. et à l'O. de la Germanique 2ᵉ. Ils s'étendaient à l'O. jusqu'à la mer : d'où leur nom (*Morini*, dérivé du celtique *mor*, mer, veut dire *peuple maritime*). Ils avaient pour villes princip. : *Teruanna* (Thérouanne), *Gesoriacum* (Boulogne), *Portus Itius* (Calais?), *Morinorum castellum* (Cassel). Leur pays correspond aux arrondissements actuels de Boulogne et de St-Omer, et à une partie de ceux de St-Pol et de Montreuil (Pas-de-Calais). Cette contrée était, au temps de César, couverte de forêts et de marécages; elle fut soumise par Labiénus. — Le nom de *Morinie* est encore auj. usité pour désigner ce pays.

MORISON (Robert), botaniste, né en 1620 à Aberdeen en Écosse, m. en 1683, fut dix ans directeur du jardin de Blois, appartenant à Gaston, duc d'Orléans, puis médecin de Charles II et surintendant de ses jardins, enfin professeur de botanique à l'Université d'Oxford. Morison a été un des premiers à classer les plantes d'après leurs fruits et leurs organes principaux. On a de lui : *Hortus Blesensis*, Londres, 1669 ; *Plantarum umbelliferarum distributio nova*, Oxford, 1672 ; *Histoire universelle des plantes*, 1680, in-fol.

MORLAAS, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), à 9 k. N. E. de Pau ; 1700 h. Anc. capitale du Béarn, elle fut la résidence des vicomtes jusqu'au XIIIᵉ s., et posséda jusqu'au XVᵉ un atelier monétaire.

MORLAIX, en breton *Montroules*, ch.-l. d'arr. (Finistère), sur les flancs de deux montagnes très-rapprochées, au confl. du Jarlot et du Kerleut, qui y forment un port, à 99 kil. N. de Quimper, à 546 k. N. de Paris ; 9740 h. Rade sûre et commode, défendue par le fort du Taureau, élevé par François Iᵉʳ; bon port. Trib. de 1ʳᵉ inst. et de comm., collége, école d'hydrographie, manuf. de tabacs. Sociétés d'agriculture et vétérinaire. Entrepôt considérable de marchandises venant de l'étranger. Jolies promenades, beaux quais, aqueducs; églises St-Martin, hôtel de ville, hôpital. Commerce actif : grains, beurre, cuirs, graines oléagineuses, porc salé, suif, miel, cire, cuirs, toiles, fil, lin, chanvre, papier, chevaux, plomb, litharge; armements pour la pêche de la morue. Moreau naquit à Morlaix. — Ville très-ancienne, nommé d'abord *Julia*, puis *Saliocan*, et en latin moderne *Mons relaxus*, *Morlæum*. Longtemps disputée par les princes de Léon et les ducs de Bretagne : prise en 1374 par les Anglais, rendue en

1381 au duc de Bretagne; prise de nouveau par les Anglais en 1521. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres de la Ligue, et se rendit à Henri IV en 1594.

MORLAQUIE, petit pays d'Europe, sur l'Adriatique, enclavé entre la Dalmatie et la Croatie, a 155 kil. env. sur 39. Il est partagé entre la Turquie et l'Autriche. Les Morlaques (appelés en leur propre langue *Moro-Vlassi*) sont un peuple guerrier, peu civilisé, qui vit presque exclusivement du produit de ses troupeaux. Carlopago et Zengg en sont les lieux principaux.

MORLOT (Fr. Nic. Madeleine), prélat français, né à Langres en 1795, m. en 1862; fut d'abord précepteur, puis successivement grand vicaire de l'évêché de Dijon, évêque d'Orléans (1839), archev. de Tours (1842), cardinal (1853), et archev. de Paris (1857). Il était sénateur, grand aumônier de l'Empereur, et membre du Conseil privé.

MORMANT, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), à 20 k. N. E. de Melun; 1000 hab. Aux env., beau château de La Grange, appartenant à la famille La Fayette.

MORMOIRON, ch.-l. de c. (Vaucluse), à 12 kil. E. de Carpentras; 1900 hab. Plâtre, sulfate de fer.

MORMONS (les), secte récente, née aux États-Unis. Ils n'admettent comme authentique qu'une Bible particulière, écrite, selon eux, au temps de Sédécias, roi de Juda, env. 600 av. J.-C., par un prophète juif du nom de *Mormon*, et miraculeusement retrouvée en Amérique. Ils annoncent la venue prochaine du règne de Dieu sur la terre, d'où ils s'appellent les *Saints du dernier jour*. Ils prétendent, d'après leur Bible, que les aborigènes de l'Amérique sont issus des Hébreux; ils enseignent que le baptême doit être renouvelé sur les adultes, et exigent l'immersion totale du catéchumène dans une eau courante. Ils ont établi entre eux la communauté des biens et autorisent la pluralité des femmes. Le fondateur de la secte est un certain Joseph Smith, né en 1805 dans l'État de Vermont : cet imposteur prétendit avoir reçu, le 22 septembre 1827, des mains de l'ange du Seigneur, le livre sacré de Mormon, auquel il fit depuis de nombreuses additions. En 1830, il se transporta avec quelques adeptes dans le Missouri où il forma un premier établissement. Chassé de cet État en 1838, à cause de querelles perpétuelles avec les sectes rivales, les Mormons furent accueillis dans l'Illinois, où dès 1839 ils fondèrent une ville nouvelle, Nauvoo (c.-à-d. *la Belle*), mais où leur présence ne tarda pas à devenir l'occasion de troubles graves; en 1844, J. Smith fut tué, avec son frère Hiram, par une multitude furieuse. Ses disciples, expulsés en 1846 de l'Illinois, allèrent se fixer, en 1847, dans les vastes plaines situées entre les monts Rocheux et la Sierra Nevada, et formèrent au S. du grand lac Salé et au N. du lac Utah un vaste établissement qu'ils nommèrent *Deseret* (Ruche d'abeilles). Cette colonie a pris un accroissement prodigieux, surtout depuis la découverte des gisements d'or de la Californie, parce qu'elle se trouve sur le passage des émigrants qui s'y rendent des États-Unis. Depuis 1850, elle forme, sous le nom d'Utah, un nouveau territoire de l'Union (1850), qui reconnaît pour chef un certain Brigham Young. En 1858, les Mormons ayant méconnu l'autorité du pouvoir central, une expédition fut envoyée contre eux, mais ils finirent par se soumettre sans combat. Cette secte a de nombreux partisans aux États-Unis, et même en Europe, surtout en Angleterre et en Danemark. A. Pichot a donné une notice sur les *Mormons*, 1854.

MORNANT, ch.-l. de c. (Rhône), à 17 kil. S. O. de Lyon; 1300 hab.

MORNAS, b. du dép. de Vaucluse, sur le Lez, près de son embouch. dans le Rhône, à 11 kil. N. O. d'Orange; 1800 hab. Station. Ruines d'un château jadis habité par le baron des Adrets, qui y exerça d'horribles cruautés sur les prisonniers catholiques.

MORNAY (Pierre de), chancelier de France, d'une des plus anciennes familles du Berry, né vers 1250 au château de Mornay (Cher) m. en 1306, fut évêque d'Orléans, puis d'Auxerre; fut chargé par Philippe le Bel de négociations importantes et récompensé par les sceaux.

MORNAY (Philippe de), seigneur du Plessis-Marly, issu de la même famille que le précéd., né en 1549 à Buhy (Vexin français) d'un père catholique, m. en 1623; fut élevé en secret dans la religion réformée par sa mère, et embrassa ouvertement la Réforme après la mort de son père (1560). Il rédigea le fameux mémoire que Coligny fit remettre à Catherine de Médicis et à Charles IX en faveur des Calvinistes. En 1775, le roi de Navarre (Henri IV) lui confia l'administration de ses finances; il le chargea d'importantes négociations auprès d'Élisabeth. Surintendant général de la Navarre pendant les troubles de la Ligue, il supporta presque seul dans cette province le poids de la guerre. En 1588, il enleva le cardinal de Bourbon, qu'on voulait faire roi; en 1592, il fut chargé de traiter avec Mayenne. Il s'opposa de tout son pouvoir à l'abjuration de Henri, et se fit disgracier par son zèle excessif pour le Calvinisme. Mornay fut pendant cinquante ans le véritable chef des Protestants en France : sa grande instruction dans les matières religieuses faisait de lui l'oracle de ses coreligionnaires; on le surnommait *le Pape des Huguenots*. Il a laissé divers ouvrages de théologie, dont le plus important est *De l'Institution de l'Eucharistie*, 1598 (ouvrage sur lequel Henri IV institua une discussion publique à Fontainebleau entre l'auteur et le cardinal Duperron), et des *Mémoires* qui ont été publiés par extraits après sa mort (1624-25), et d'une manière plus complète en 1822-25, par Auguis, 12 vol. in-8. J. Ambert a écrit sa *Vie*, Paris, 1847.

MORNY (Ch. Aug. L. Joseph, comte, puis duc de), homme d'État français, né à Paris en 1811, m. en 1865; fut élevé par la comtesse de Souza, et fit de brillantes études; embrassa d'abord la carrière militaire, servit avec distinction en Afrique, puis (1838) se tourna vers l'industrie. Député du Puy-de-Dôme (1842), il fut renvoyé par le département de la Seine (1849) à l'Assemblée législative, devint dès lors un des conseillers les plus intimes et les plus écoutés du Président; prépara et accomplit le coup d'État du 2 décembre 1851 comme ministre de l'intérieur; fut de 1854 à 1856 et de 1857 à 1865 président du Corps législatif, et se distingua dans ce poste par son impartialité et les ressources d'un esprit élégant et facile. Protecteur des lettres et des arts, il réunit une des plus belles collections de tableaux, et fit, sous un pseudonyme, plusieurs opérettes et quelques pièces de théâtre qui furent représentées avec succès.

MORNE, nom usité en Amérique et dans les colonies françaises pour désigner certaines montagnes et certains lieux situés dans ces montagnes. — On appelle *le Gros Morne* un volcan de l'île de la Réunion, qui a 2200m de haut; — un bg d'Haïti (Nord), à 31 kil. S. du Port-de-Paix; — un bg de la Martinique, arrond. de St-Pierre; 4845 hab.; culture de la canne à sucre et du café; — *le Morne-à-l'eau*, un bg de la Guadeloupe, sur la côte N., à 9 kil. N. E. de la Pointe-à-Pitre; 3200 hab.

MOROGUES (BIGOT de). *V.* BIGOT.

MORONE (Jérôme), diplomate italien, né vers 1450, m. en 1529, administra le Milanais, avec le titre de vice-chancelier, au nom de Maximilien Sforza, en 1512, et de François-Marie en 1521. Après avoir poussé Charles-Quint et Léon X contre la France, il proposa aux Vénitiens et au pape de se rapprocher de François Ier. Pescaire, instruit de ses projets, le fit arrêter et jeter, en 1525, dans les cachots de Pavie, d'où il ne sortit qu'en payant une rançon de 20000 florins. Rendu à la liberté, il devint le secrétaire et le conseiller du connétable de Bourbon, puis de Philibert, prince d'Orange, et fut créé duc de Bovino en 1528. — Son fils, Jean M., né vers 1508, m. en 1580, occupa tour à tour les siéges épiscopaux de Novare et de Modène, fut envoyé en 1542 comme nonce du

Saint-Siége en Allemagne pour préparer les esprits à un concile général, réussit dans cette mission, reçut le chapeau de cardinal, et présida le concile de Trente.

MOROSAGLIA, ch.-l. de cant. (Corse), à 15 kil. de Corte; 950 hab. Patrie de Paoli.

MOROSINI, famille vénitienne qui a fourni à la République plusieurs doges et un grand nombre d'hommes distingués. Domenico M., né en 1080, m. en 1156, se signala dans les combats contre les Sarrasins, décida la victoire de Jaffa, qui rendit la Palestine aux Chrétiens (1122), s'empara peu après de Tyr et d'Ascalon, punit la trahison de l'emp. grec Alexis Comnène en ravageant les îles de la Grèce et les côtes de la Morée, battit les Pisans, et fut en récompense de ses exploits élu doge en 1148. — Francesco M., doge et l'un des plus grands capitaines de la République, né en 1618, se signala dès l'âge de 20 ans contre les Turcs, fut mis en 1651 à la tête de la flotte qui les combattait, et nommé bientôt après généralissime. Chargé en 1668 de défendre Candie contre les Turcs, il soutint pendant 28 mois un siége qui fit l'admiration de l'Europe; mais il se vit enfin obligé de se rendre. De retour à Venise, il se justifia facilement et reçut la charge de procurateur de St-Marc. La guerre s'étant rallumée, il reprit le commandement, enleva plusieurs îles et places aux Turcs, et les battit complétement près des Dardanelles (1687). Il fut élu doge en 1688 et mourut en 1694.

MORPETH, v. d'Angleterre (Northumberland), sur le chemin de fer d'York à Berwick, à 22 kil. N. de Newcastle; 5000 h. Elle donne le titre de vicomte au comte de Carlisle. Patrie du sinologue Morrison.

MORPHÉE, *Morpheus*, dieu du sommeil et des songes, fils de la Nuit, prenait toutes sortes de formes pour tromper les humains, d'où son nom (du grec *morphê*, forme, apparence). On lui donne pour attributs un pavot, avec lequel il touche ceux qu'il veut endormir, et des ailes de papillon.

MORRISON (Robert), sinologue et missionnaire de l'Église presbytérienne, né à Morpeth en 1782, m. en 1834, fut envoyé en Chine par la Société des missionnaires anglais en 1807, et devint secrétaire-interprète du bureau britannique à Canton. On a de lui des traductions chinoises du *Nouveau Testament*, Canton, 1813, et de l'*Ancien Testament*, 1819; une *Grammaire chinoise*, 1815; des *Dictionnaires anglais-chinois* et *chinois-anglais*, et un *Dictionnaire des mots chinois par radicaux*, 1815-1823, 6 vol. in-4, tous ouvrages restés classiques. On lui doit en outre un *Tableau de la Chine*, renfermant la chronologie, la géographie, la religion, etc.

MORTAGNE, *Moritania*, ch.-l. d'arr. (Orne), près des sources de l'Huisne, à 40 kil. E. d'Alençon et à 148 kil. S. O. de Paris; 5692 hab. Trib., collége. Toiles, calicot, faïence, grès; charcuterie renommée; grains, bestiaux, etc. A 12 kil. au N. est le célèbre couvent de La Trappe. Jadis place forte et capitale du Perche; prise par Robert II, roi de France, en 997; elle souffrit beaucoup dans les guerres de la Ligue.

MORTAGNE-SUR-SÈVRE, ch.-l. de cant. (Vendée), sur la Sèvre Nantaise, à 55 kil. N. E. de Napoléon-Vendée; 1600 hab. Blanchisserie, teinturerie de toiles de coton; eaux minérales. Anc. baronnie. Il s'y livra en 1793 un combat entre les Républicains et les Vendéens : ceux-ci furent vaincus.

MORTAIN, *Moritolium*, ch.-l. d'arr. (Manche), à 62 kil. S. E. de St-Lô, au milieu de rochers escarpés; 2521 hab. Trib., collége, bibliothèque. Dentelles, toiles communes, basanes; bestiaux. Fontaine minérale. Jadis place forte et titre de comté.

MORTARA, v. d'Italie (Piémont), ch.-l. d'arrond., sur le canal de l'Agogna au Pô, à 23 kil. S. S. E. de Novare; 7000 hab. Rizières. Prise d'assaut par les Autrichiens le 21 mars 1849.

MORTE (mer), le lac *Asphaltite* des anciens, en arabe *Bahr-el-Loud* (mer de Loth), lac de Syrie, dans l'anc. Palestine, au S. E. de Jérusalem, entre 30° 56'-31° 50' lat. N. et 33° 30' long. E.; 100 kil. sur 25. Ce lac reçoit au N. l'El-Charia (le Jourdain) et à l'O. le torrent de Cédron. Ses eaux sont assez limpides, mais elles renferment beaucoup de sel, ce qui les rend très-pesantes. Le fond du lac est couvert d'une vase noire, épaisse et fétide; on voit flotter à la surface l'asphalte ou bitume de Judée; du milieu des eaux s'élèvent souvent des exhalaisons sulfureuses. C'est un fait auj. vérifié, que les eaux de ce lac ne nourrissent aucun être vivant; d'où son nom de mer Morte. On voyait jadis sur ses bords cinq villes riches et florissantes : Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor : le feu du ciel les anéantit en punition des crimes de leurs habitants. — D'après des recherches récentes, le niveau de la mer Morte serait inférieur d'environ 393^m à celui de la Méditerranée. M de Saulcy a publié un *Voyage autour de la mer Morte*. Paris, 1853.

MORTEAU, ch.-l. de cant. (Doubs), à 27 kil. N. E. de Pontarliers; 1400 hab. Toiles, teintureries, fonderie de cuivre, école d'horlogerie. Près de là le Doubs forme la belle cascade dite *le Saut-du-Doubs*.

MORTEFONTAINE ou **MORFONTAINE**, vge du dép. de l'Oise, à 10 kil. S. de Senlis; 400 hab. Magnifique château construit à la fin du XVIIIe s., avec un beau parc, remarquable par ses pièces d'eau et ses étangs (d'où le nom de ce lieu). Ce château a appartenu depuis la Révolution à Joseph Bonaparte, puis au duc de Bourbon-Condé. Un traité y fut conclu le 30 sept. 1800 entre la France et les États-Unis.

MORTEMART (Gabriel DE ROCHECHOUART, marquis, puis duc de), né en 1600, m. en 1675, gouverneur de Paris, se fit remarquer par son esprit et son instruction. Il était un des seigneurs les plus aimables de la cour. Il est surtout connu par ses enfants, le duc de Vivonne, Mme de Montespan, la marquise de Thianges et l'abbesse de Fontevrault. L'esprit passait pour héréditaire dans cette famille. *V.* ROCHECHOUART.

MORTEMER, *Mortuum Mare*, bg de la Seine-Inf., dans l'anc. Normandie, à 9 k. E. de Neufchâtel; 300 h. Anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux. Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, vainquit à Mortemer Henri I, roi de France, en 1054.

MORTIER (Joseph), duc de Trévise, maréchal de France, né au Câteau en 1768, partit comme volontaire en 1791, fit avec distinction toutes les guerres de la République, s'empara du Hanovre en 1803, fut nommé maréchal de l'Empire en 1804, soumit en 1806 la Hesse-Cassel et entra dans Hambourg, passa ensuite à l'armée d'Espagne et eut une grande part à la victoire mémorable d'Ocana, 19 nov. 1809. Dans l'expédition de Russie, il contribua à sauver les débris de la grande armée : en 1814 il partagea le commandement de Paris avec Marmont. Nommé pair de France par Louis XVIII, il ne s'en rallia pas moins à Napoléon dans les Cent-jours (1815). Après le retour de Louis XVIII il refusa de juger le maréchal Ney et fut pour ce motif déclaré déchu de la pairie; il fut alors élu membre de la Chambre des députés, où il siégea de 1816 à 1819, puis il fut élevé de nouveau à la pairie. En 1834, il accepta le portefeuille de la guerre avec la présidence du conseil; il occupait encore ce poste, lorsqu'il fut tué par l'explosion de la machine infernale de Fieschi aux côtés mêmes du roi Louis-Philippe (1835). *V.* FIESCHI.

MORTIMER (Roger, comte de), seigneur anglais, né vers 1287, fut 14 ans un des plus zélés serviteurs d'Édouard II, qui le nomma son lieutenant en Irlande. Néanmoins il s'unit en 1320 aux barons mécontents et leva l'étendard de la révolte. Il fut pris et enfermé à la Tour de Londres; mais il parvint à s'échapper et se réfugia en France. Là, il rejoignit la reine Isabelle, qui s'y était aussi retirée : il sut se faire aimer de cette princesse et lui fit bientôt oublier ses devoirs. Tous deux résolurent de rentrer en Angleterre de vive force. Ils formèrent une petite armée avec les secours que leur donnait le comte de Hainaut, et débarquèrent à Suffolk en 1326. Ils réussirent à soulever le peuple, s'emparèrent de la personne du roi, que Mortimer fit assassiner dans sa prison (1327), et placèrent

sur le trône le jeune Édouard III. Mortimer exerça pendant quelque temps sous le nom de ce prince un pouvoir absolu, sacrifiant tous ceux qui lui faisaient ombrage, mais il finit par se rendre si odieux qu'Édouard, dès qu'il put régner par lui-même, le fit arrêter et juger. Il fut pendu en 1330.

Le titre de duc de Mortimer fut plus tard porté par Edmond **Mortimer**, qui avait épousé Philippine de Clarence, fille de Lionel, 2e fils d'Édouard III, et qui mourut en 1381. — Roger, duc de Mortimer, fils d'Edmond, fut déclaré héritier de la couronne en 1385; mais il mourut en 1399, ne laissant qu'une fille, Anne de Mortimer, qui en épousant Richard d'York transporta dans cette maison les droits de sa famille au trône. De là la guerre des Deux-Roses entre la maison d'York et celle de Lancastre, issue de Jean de Gand, 3e fils d'Édouard III. *V.* ROSES (DEUX-).

MORTIMER'S CROSS, c.-à-d. *Croix de Mortimer*, lieu du comté d'Hereford, sur les bords du Lugg, est célèbre par la bataille qui s'y livra le 1 février 1461, entre les troupes d'Édouard IV d'York, commandées par Édouard en personne, et celles d'Henri VI de Lancastre, commandées par le comte de Pembroke. La victoire resta au roi Édouard, ce qui lui assura la possession du trône d'Angleterre.

MORTON (Jean), archevêque de Cantorbéry, né en 1410, dans le comté de Dorset, m. en 1500, d'abord professeur de droit, puis maître des rôles(1473), prit parti pour Henri VI et la maison de Lancastre dans la guerre des Deux-Roses; il se soumit cependant à Édouard IV, qui le nomma évêque d'Ély(1477)et conseiller privé. Obligé de quitter l'Angleterre sous Richard, duc de Glocester, il y rentra sous Henri VII, devint le confident et le conseiller de ce prince, réunit les deux partis par le mariage du roi avec la fille d'Édouard IV, et fut en récompense nommé premier ministre, archevêque de Cantorbéry (1486), grand-chancelier (1487), enfin cardinal (1493).

MORTON (Jacques, comte de), né à Dalkeith en 1530, étudia à Paris, revint en Écosse en 1554, et y propagea la Réforme. Nommé chancelier par Marie-Stuart, il n'en prit pas moins part au meurtre de Rizzio, favori de la reine, et à celui de H. Darnley, son époux; peu après, il renversa Bothwell, nouvel époux de Marie. En 1572, il devint, par la protection d'Élisabeth, régent du royaume; mais il se rendit odieux par ses exactions et fut forcé de se démettre en 1578. Il parvint néanmoins à se ressaisir de l'autorité; mais, ayant encore abusé du pouvoir, il fut, en 1581, condamné à mort, comme coupable de haute trahison et décapité à Édimbourg, malgré les instances d'Élisabeth.

MORTRÉE, ch.-l. de c. (Orne), à 17 kil. S. E. d'Argentan; 1000 hab. Toiles.

MORTS (Fête des), fête célébrée en mémoire de tous les fidèles trépassés, est fixée au 2 novembre. Elle fut instituée par Odilon, abbé de Cluny, en 998.

MORUS (Thomas). *V.* MORE.

MORVAN, petit pays de l'anc. France, dans la Bourgogne et le Nivernais, auj. compris dans le S. O. du dép. de la Côte-d'Or, le N. O. du dép. de Saône-et-Loire et de celui de la Nièvre, avait pour ville principales Château-Chinon et Vézelay. Il a donné son nom à une petite chaîne de montagnes qui, séparant le bassin de la Seine de celui de la Loire, commence sur le versant occidental de la côte d'Or, vers les sources de l'Arroux, et se termine à l'origine de l'Yonne.

MORVEN, montagne d'Écosse, dans le comté de Caithness, a 1000 m. de haut. Les poëmes d'Ossian ont rendu ce lieu célèbre, comme ayant été le théâtre des exploits de Fingal.

MORVILLE (J. B. FLEURIAU, comte de), homme d'État, né à Paris en 1686, m. en 1732, fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement, procureur général au grand conseil, ambassadeur en Hollande en 1718, détermina les États généraux de ce pays à signer la Quadruple Alliance, traita comme plénipotentiaire au congrès de Cambrai en 1721, reçut en 1722 le ministère de la marine, et en 1723 celui des affaires étrangères. La même année, il fut admis à l'Académie française.

MORVILLIERS ou LIFFOL-LE-GRAND, bg du dép. des Vosges, à 8 kil. S. O. de Neufchâteau; 1700 h. Fabriques de rouets, de broches en fer, d'étrilles. Jadis important: on a cru y retrouver l'ancien *Latofao*. Charles IV, duc de Lorraine, y battit Du Hallier en 1641.

MORVILLIERS (Jean de), chancelier, né à Blois en 1506, m. en 1577, avait embrassé l'état ecclésiastique. Admis au grand conseil par la protection des Guises, il fut un des juges du chancelier Poyet; puis fut nommé ambassadeur à Venise. Il devint en 1552 évêque d'Orléans. Il assista (1555) aux conférences d'Ardres, et parut avec éclat au concile de Trente (1562). Il conclut l'année suivante un traité entre Charles IX et la reine Élisabeth. A la retraite de L'Hôpital il fut chargé des sceaux.

MOSA, fleuve de la Gaule, auj. la *Meuse*.

MOSARABES, MOSARABIQUES. *V.* MOZARABES.

MOSCHIQUES (Monts), *Moschici*, auj *Amasintha*, chaîne de montagnes de l'Asie-Mineure, se détachait du Caucase près des sources du Phase, et formait deux branches, l'une qui s'étendait à l'E. de la Colchide, l'autre qui, se prolongeant dans l'Arménie, séparait la Catarzène et la Chorzène au N. de la Basilicène et de la Caranitide au S.

MOSCHOPULE (Manuel), nom de deux grammairiens grecs, contemporains et cousins. Le plus ancien, né dans l'île de Crète, florissait sous l'empereur Manuel Paléologue vers la fin du XIVe siècle; le 2e, de Byzance, fut du nombre des Grecs qui, après la prise de Constantinople, cherchèrent un asile en Italie. Moschopule de Crète est auteur d'une *Grammaire*, publiée en 1540 à Bâle, de *Scholies sur Hésiode* qui se trouvent dans l'*Hésiode* de Heinsius, et *sur l'Iliade*, publiées à Utrecht en 1779 et complétées par Bachmann en 1835, et de notes, encore inédites, sur les *Héroïques* de Philostrate. Moschopule de Byzance est auteur d'un *Choix de mots attiques*, imprimé à Venise, 1524; on lui attribue un traité de grammaire élémentaire, d'orthographe et de prononciation, connu sous le titre de *Perischédôn*, dont R. Étienne a donné une magnifique édition en 1545, réimp. à Vienne en 1773 et en 1807. On ne sait auquel rapporter une *Vie d'Euripide*, insérée dans plusieurs éditions de ce poëte, et un *Traité sur les carrés magiques*, trad. en latin par Lahire en 1691.—Titze a donné à Prague, en 1822, les *Opuscula grammatica* de Moschopule de Crète, d'après un nouveau manuscrit, avec une dissertation sur les deux cousins.

MOSCHUS, poëte de Syracuse, florissait vers 280 av. J.-C. Élève et ami de Bion de Smyrne, il excella comme lui dans l'idylle. On ne sait rien de sa vie. Parmi le petit nombre de pièces qui restent de lui, on remarque l'*Amour fugitif*, l'*Enlèvement d'Europe*, et surtout l'*Idylle sur la mort de Bion*. Ses poésies se trouvent avec celles de Théocrite et de Bion. Elles ont été éditées séparément par Heskin, Oxford, 1748; par Jacobs, Gotha, 1795, et Wakefield, Londres, 1795. Elles ont été trad. en vers français par Longepierre, 1686, et en prose par Gail, 1795.

MOSCHUS (Jean), moine grec du VIe s., vécut sous les règnes de Tibère II et de Maurice, et mourut en 620. Il visita la Palestine, la Syrie, l'Égypte, et laissa, sous le titre de *Leimon* (pré ou verger spirituel), les *Vies des saints* qu'il avait connus. Ce recueil a été publié dans les collections de Fronton du Duc et de Côtelier et traduit en français par Arnaud d'Andilly.

MOSCOU, *Moskva* en russe, *Mosqua* en latin moderne, v. de la Russie d'Europe, autrefois capitale de toute la Russie, auj. ch.-l. du gouvt de Moscou, sur la Moskova et 2 autres riv., par 35° 13' long. E., 55° 45 lat. N., à 775 kil. S. E. de St-Pétersbourg et à 2945 kil. N. E. de Paris par Vilna; 400 000 hab. Siége d'un métropolitain grec; consistoire luthérien; cour criminelle, haute cour civile, trib. de commerce; célèbre université, fondée en 1755, et très-fréquentée, avec bibliothèque, musée d'histoire naturelle, ca-

binets de médailles et de physique, observatoire et imprimerie; institut ou gymnase noble, avec bibliothèque; institut de Ste-Catherine pour les demoiselles nobles; institut Lazareff, avec bibliothèque, typographie et collections; académie grecque, académie impériale de médecine et de chirurgie; école militaire, dite *Corps de Cadets de l'armée*, écoles de chirurgiens militaires, de vétérinaires, d'arpenteurs, d'architecture, d'agriculture, de commerce, etc. Société des naturalistes, soc. des sciences physiques et médicales, d'histoire et d'antiquités, de littérature, d'économie rurale, etc. Moscou offrait jadis un aspect asiatique qui s'efface chaque jour; elle est encore auj. remarquable par ses innombrables coupoles dorées ou peintes en vert, ses clochers, ses monuments de tous les âges et de toutes les architectures, et par ses 4 quartiers qui forment 4 cercles concentriques : la ville de Terre, la ville Blanche, la ville Chinoise, et au centre le Kremlin, citadelle et anc. palais des czars (*V.* KREMLIN). Édifices : le Palais-Anguleux dont le revêtement est à facettes), les palais des Antiquités, du Patriarche, du Sénat, les Enfants-Trouvés, le Bazar; la tour d'Ivan le Grand (la plus haute de la ville, et où jadis était une cloche pesant 165 000 kilog.); l'arsenal, le théâtre, la grande salle pour l'exercice des troupes; la cathédrale, les églises St-Michel, N.-D. de Kazan, de l'Annonciation ; celle de Wassili-Blagenoï, bâtie en 1554 en mémoire de la conquête de Kazan, et qui offre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Superbes places, belles promenades publiques, nombreux canaux et ponts; hôpitaux nombreux et magnifiques. Chemins de fer pour St-Pétersbourg et autres villes. Industrie : velours, satins, taffetas, rubans; draps, chapeaux, papiers peints, passementerie, tanneries, brasseries, etc.; fonderie de canons. Commerce très-actif : Moscou est comme l'entrepôt entre la Russie occidentale d'une part, la Russie d'Asie, l'Asie centrale et la Chine de l'autre. — Moscou n'était qu'un village avant Iouri I (Dolgorouki), qui en fit une ville vers 1147. La chute du grand principat de Kiev par suite de l'invasion mongole (1235), et l'occupation de tout le sud de la Russie par les Tartares de la Horde d'Or, firent prédominer cette ville, en même temps que la ligne des princes de Moscou devenait, à partir d'Iaroslav II (1238), la dynastie des grands princes de Russie ou czars. De 1300 à 1703, elle fut seule la vraie capitale de la Russie. Plusieurs fois elle fut assiégée ou prise : par Olgierd, 1369-70; par Toktamouich, 1382; par Iédigéi, 1408; par Dmitri-Khemiaka, 1445; par les Tartares, 1451 et 1477; par Otrepief, 1605; par les Polonais, sous la conduite de Ladislas, fils de Sigismond III, 1611; enfin par Napoléon, 1812; mais alors Rostopchin y alluma ce fameux incendie qui consuma la ville presque entière. Moscou commença dès 1814 à se relever de ses ruines; elle est auj. plus belle et plus riche que jamais. St-Pétersbourg, fondée en 1703, lui a ravi le rang de capitale; mais Moscou est restée la ville chérie des Russes, leur *ville sainte :* c'est là que les czars se font couronner. — On appelle *Paix de Moscou* un traité signé dans cette ville en 1686, entre la Russie et la Pologne : Sobiesky faisait de grandes concessions à la Russie pour obtenir son appui contre les Tartares et les Turcs.

MOSCOU (Gouvt de), entre ceux de Tver, Vladimir, Riazan, Toula, Kalouga, Smolensk : 235 kil. sur 215 : 25 500 kil. carrés; environ 1 400 000 hab.; ch.-l., Moscou. Beaucoup de riv. (Oka, Moskova, Kliazma, etc.), 109 lacs. Blé, chanvre, lin, houblon, etc. Industrie très-développée : au moins 600 manufactures.

MOSCOVIE. *V.* RUSSIE.

MOSELLE (la), *Mosella*, riv. de France et d'Allemagne, naît à Bussang (Vosges), coule au N., au N. O., puis au N. E.; baigne Remiremont, Épinal (Vosges), Toul et Pont-à-Mousson (Meurthe), Metz et Thionville (Moselle); puis, entrant dans les États prussiens, arrose Trèves, Berncastel, Zell, et se jette dans le Rhin par la r. g. à Coblentz. Cours, 500 kil. dont 300 en France. Elle reçoit, à droite, la Meurthe, la Seille, la Sarre, et, à gauche, le Madon, l'Ornes, la Sure et la Kill. On récolte d'excellent vin sur les côtes qui la bordent.

MOSELLE (dép. de la), dép. du N. E. de la France, borné au S. par celui de la Meurthe, à l'E. par celui du Bas-Rhin, à l'O. par le dép. de la Meuse, au N. par le Luxembourg, la Prusse et la Bavière; 446 457 hab.: 5327 kil. carrés; ch.-l., Metz. Il a été formé aux dépens de la Lorraine et des Trois-Évêchés. Il offre, à l'E. et à l'O., des montagnes peu élevées, ramifications des Ardennes et des Vosges; il est arrosé du S. au N. par la riv. qui lui donne son nom, et est sillonné par le chemin de fer de l'Est. Fer, houille, manganèse, grès, quartz, plâtre, chaux, belle pierre de taille, terre à potier et à creusets. Grains, vins, fruits, légumes, chanvre, pommes de terre; quelques bois Forges et usines à fer (scies, limes, râpes, tôle, acier, etc.); sucre de betteraves, huiles, eaux-de-vie, vinaigre; acides minéraux; lainages, toiles, confitures, liqueurs, etc. — Ce dép. a 4 arr. (Metz, Sarreguemines, Briey, Thionville), 27 cant., et 620 communes; il appartient à la 5e division militaire, a une cour impér. et un évêché à Metz.

MOSER (J. J.), publiciste, né à Stuttgard en 1701, mort en 1785, professa le droit à Tubingue et à Francfort-sur-l'Oder, et remplit diverses missions politiques. Il eut avec plusieurs princes de l'Allemagne de vifs démêlés qui le dégoûtèrent des affaires : il se livra alors tout entier à l'étude et s'occupa surtout de fixer le droit positif des peuples de l'Europe. Il a publié sur ces matières une foule de volumes, dont on porte le nombre à plus de 500. Les principaux sont : *Ancien Droit public de l'Allemagne*, 1727 : *Plan de la constitution moderne de l'Allemagne*, 1731 ; *Principes du Droit des nations européennes en temps de guerre*, 1752; *Essai du plus moderne Droit des peuples d'Europe en paix et en guerre*, Stuttgard, 1777-80, 10 vol. in-8, vaste ouvrage auquel il ajouta encore des *Suppléments*. — Son fils, Frédéric M., 1731-98, conseiller aulique de Hesse-Hombourg, puis administrateur du comté de Falkenstein, enfin 1er ministre et chancelier à Darmstadt, a écrit sur les mêmes matières des ouvrages estimés, entre autres : *Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre* (trad. par Champigny, 1791); *Recueil des recès du Saint-Empire romain*.

MOSES. *V.* MOÏSE.

MOSHEIM (Jean Laurent de), savant théologien protestant, né à Lubeck en 1694, m. en 1755, se fit remarquer de bonne heure par une vaste érudition. Le duc de Brunswick lui donna en 1723 une chaire de théologie à l'Université d'Helmstædt, chaire qu'il conserva jusqu'en 1747; puis il fut appelé par l'électeur de Hanovre à Gœttingue comme professeur de théologie, avec le titre de chancelier de l'Université; il y resta jusqu'à sa mort. Mosheim a rendu d'incontestables services à l'histoire ecclésiastique, mais il l'a plus d'une fois travestie et ne s'est pas toujours montré juste envers les catholiques. Ses ouvrages principaux sont : les *Instituts d'histoire ecclésiastique*, en latin, 1726 et 1755, un *Essai d'une histoire impartiale des hérétiques*, 1748; un recueil de *Sermons*, 1747, regardés comme des modèles du genre; la *Morale de l'Écriture*, qui a obtenu plusieurs éditions; une traduction latine de l'*Intellectual system* de l'Anglais Cudworth, 1738 et 1773, avec d'importantes additions, et une foule de dissertations particulières sur divers points d'histoire ecclésiastique, notamment sur le rapports du Platonisme avec le Christianisme.

MOSKOVA ou MOSKVA, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source près de Gjatch, dans le gouvt de Smolensk, coule à l'E., entre dans le gouvt de Moscou, passe à Mojaïsk, Zvenigorod, Moscou; puis se dirige au S. E., et se jette dans l'Oka près de Kolomna; cours, 400 kil. — Sur ses bords, près du village de Borodino, les Français remportèrent sur les Russes une sanglante victoire, le 7 septembre 1812 : le maréchal Ney, qui y avait le plus contribué, reçut à

la suite de cette bataille le titre de prince de la Moskova.

MOSLEMAH, capitaine arabe, l'un des fils du calife Abd-el-Mélek, commanda les armées musulmanes sous le règne de ses frères Walid I, Soliman, Yézid II et Heschám, conquit le Pont et l'Arménie (705), assiégea Constantinople en 717, mais sans succès, vainquit Yézid-ibn-Mohaleb et les Turcs Khazars, et réduisit le Chirvan. Il m. en 739.

MOSQUITOS, peuplade de l'Amérique centrale, dans le Guatémala oriental, à l'E. de l'État de Honduras, au N. E. de celui de Nicaragua, donne son nom à une vaste baie qui s'étend le long de la Nouv.-Grenade et du Guatemala, et qui a 600 kil. de large sur 270 de profondeur. Ce peuple, jadis nombreux et puissant, mais décimé par l'abus des spiritueux et par les maladies qui en sont la suite, ne compte plus guères que 1000 hommes en état de porter les armes. Il a un roi, qui s'est placé sous la protection de l'Angleterre, ce qui a amené quelques contestations entre les Anglais et divers États d'Amérique.

MOSSOUL, *Mesrithum*, *Ninus novus*, v. de la Turquie d'Asie (Al-Djézireh), ch.-l. du pachalik de son nom, sur la r. dr. du Tigre, à 370 kil. N. O. de Bagdad; de 40 à 50 000 h., dont env. 10 000 Chrétiens Nestoriens. Résidence d'un patriarche chaldéen catholique. Murs avec fossés et tours, château dans une île du Tigre; rues étroites et sales; maisons en terre pour la plupart; vingt mosquées, dix églises, etc. Bains nombreux. Industrie et commerce assez actifs, mais en décadence. Cette ville a donné son nom à la *mousseline*; cependant on ne fait, aujourd'hui du moins, qu'y teindre et imprimer en couleur ce tissu, qui vient de l'Hindoustan par Bassora; velours, tapis, sellerie, armes, usines à fer et acier; grand commerce de noix. — Mossoul, ou plutôt le village de *Nounia*, situé tout auprès, au S. E., occupe en partie l'emplacement de l'anc. Ninive. Elle eut pendant longtemps des sultans particuliers, soumis aux califes; elle fut saccagée à plusieurs reprises : par Saladin, par les Mongols, par Tamerlan. Nadir-Chah l'assiégea vainement en 1741. — Le pachalik, qui comprend l'anc. Mésopotamie, est situé entre le Diarbékir au N. et à l'O., l'Irak-Arabi au S., et le Kourdistan turc à l'E.; 150 000 hab., la plupart Kourdes. Il est quelquefois regardé comme une dépendance de celui de Bagdad.

MOSTACFY-BILLAH, calife abbasside de Bagdad, fut mis sur le trône en 944, à la place de son père Mottaky, par l'émir-al-omara Touzoun, et ne fut, comme ses prédécesseurs, qu'un instrument passif entre les mains de ses ministres. Après 16 mois de règne, il fut déposé par le Bouide Moëz ed Daulah, que ses sujets opprimés avaient appelé à leur secours, fut privé de la vue et relégué dans une prison, où il mourut au bout de quatre ans (949).

MOSTADHER-BILLAH, calife abbasside de Bagdad, fils et successeur de Moctady, s'assit sur le trône à 16 ans, en 1094, et mourut en 1118, après un règne de 24 ans. Juste, généreux et ami des lettres, il n'avait cependant point les qualités d'un prince : il subit le joug du turc Barkiaroc. C'est sous son califat que les Croisés s'emparèrent de Jérusalem (1099).

MOSTADY-BIAMR-ALLAH, calife abbasside, succéda en 1170 à son père Mostandjed, et mourut en 1180, après un règne glorieux. Son lieutenant Saladin affranchit l'Égypte du joug des Fatimites, et mit ainsi un terme au schisme qui divisait l'Islamisme.

MOSTAGANEM, *Cartenna*, v. de l'Algérie (Oran), ch.-l. de division militaire et sous-préfecture, à 1 k. de la Méditerranée, près de l'embouchure du Chélif, et à 80 k. N. E. d'Oran; 8000 hab. Bon port; citadelle de Matemore. La ville est bâtie en amphithéâtre et divisée en 2 parties par le ruisseau d'Aïn-Sefra. Sol fertile; commerce de fruits secs, céréales, laines, peaux, etc. Tanneries, maroquineries, fabriques de tapis, tissus de laine et bonnets brodés pour les Arabes. Occupée par les Français en 1833.

MOSTAÏN, calife abbasside de Bagdad en 862, fut porté au trône par la milice turque. Il s'abandonna aux conseils de ses favoris, vit ses sujets se soulever plusieurs fois, fut assiégé dans Bagdad par les rebelles, et obligé d'abdiquer en faveur de son cousin Motaz, qui ne tarda pas à le faire périr (866).

MOSTANDJED, calife abbasside de Bagdad, succéda à son père Moctafy en 1160. Il eut d'abord à réprimer la révolte d'un de ses frères; devenu paisible possesseur du trône, il gouverna avec sagesse. Néanmoins, il mourut empoisonné, en 1170.

MOSTANSER, calife abbasside de Bagdad, succéda en 1226 à son père Dhaher, obtint l'amour de ses sujets par sa générosité, protégea les lettres et les arts, et bâtit un fameux collége qui reçut son nom. Il eut, dans ses dernières années, à repousser une invasion des Mongols. Il m. en 1243, à 51 ans.

MOSTANSER (Ahmed), 1[er] calife abbasside d'Égypte, frère du préc., échappa au massacre de sa famille après la prise de Bagdad par Houlagou, en 1258; se réfugia en Égypte, fut reconnu pour calife par Bibars, qui régnait dans ce pays, et en obtint des secours pour reconquérir Bagdad; mais il échoua et périt en combattant les Tartares, 1260.

MOSTANSER, roi de Tunis en 1249, fut attaqué et vaincu par S. Louis qui mit le siége devant Tunis (1270). Il ne fut sauvé que par la peste, qui ravagea le camp des Français. Après la mort de S. Louis, il obtint la paix de Philippe le Hardi. Il mourut en 1276.

MOSTAR, v. de Bosnie, dans l'Herzegovine, sur la Narenta, à 80 kil. N. O. de Trébigné et à 77 k. S. O. de Bosna-Séraï; 10 000 hab. Évêché grec. Vieux pont romain. Armes damasquinées.

MOSTARCHED, calife abbasside de Bagdad, succéda en 1118 à son père Mostadher. Après avoir réprimé une révolte de son frère, il essaya de s'affranchir de la tyrannie des émirs; mais il fut vaincu et pris par l'un d'eux en 1135, et périt peu après assassiné.

MOSTASEM, dernier calife abbasside de Bagdad, succéda en 1243 à son père Mostanser. Tout entier aux plaisirs, il abandonna le soin des affaires à ses femmes et à ses courtisans. Une querelle religieuse existait alors à Bagdad entre les Sunnites et les Chyites : Mostasem fit piller les propriétés de ces derniers, que protégeait son visir Mowaïed-Eddin. Celui-ci, pour se venger, appela Houlagou, frère du Khan des Mongols, et lui livra Bagdad. Au milieu du massacre, Mostasem, par le conseil du perfide vizir, se rendit au camp d'Houlagou; mais le roi barbare le retint prisonnier avec ses deux fils et le fit bientôt mettre à mort (1258). Mostasem était âgé de 42 ans et en avait régné 15. En lui s'éteignit la 1[re] dynastie des Abbassides, qui avait régné à Bagdad 508 ans.

MOSYNÈQUES, *Mosynœci*, peuple barbare de l'Asie-Mineure, habitait les bords du Pont-Euxin, entre les Chalybes et les Tibaréniens, près des villes grecques de Cérasonte et de Pharnacée. Ils n'avaient pour demeures que des arbres ou de petites tours de bois (d'où leur nom, formé du grec *mosyn*, tour, et *oikos*, maison) du haut desquelles ils attaquaient les passants.

MOTADHED, calife abbasside, succéda à son oncle Motamed en 892. Ce prince allia la prudence à la fermeté, maintint les grands dans l'obéissance, diminua les impôts et protégea les savants. Il traita les Alides avec beaucoup de faveur, vainquit les Karmathes, mit fin à la dynastie des Soffarides et répara les désastres causés à la Mecque par l'invasion des Karmathes. Il mourut en 902, après 9 ans de règne.

MOTADY, calife abbasside, fut proclamé à Bagdad en 869, voulut faire des réformes dans les mœurs et la religion et abattre l'insolence de la milice turque; mais il fut au bout de peu de mois attaqué par cette même milice et périt en se défendant bravement, 870.

MOTAMED, calife abbasside de Bagdad, succéda à son cousin Motady en 870. Il régna 23 ans, pendant lesquels il ne prit aucune part aux événements, laissant l'autorité à son frère Mowaffek. Sous son règne, la Perse orientale et l'Égypte se détachèrent du califat : l'une se soumit à la dynastie des Soffarides, l'au-

tre à celle des Thoulounides. Il mourut à la suite d'une débauche, en 892, à l'âge de 51 ans.

MOTASSEM, calife abbasside de Bagdad, 4e fils d'Haroun-al-Raschid, régna de 833 à 842 de J.-C., se montra intolérant dans les querelles religieuses. Il créa la milice turque, qui, dans la suite, détrôna les califes, mit à mort le sectaire Babek, chef des Ismaéliens, qui s'était révolté (837), repoussa l'emp. Théophile et tua 30 000 hommes de son armée. Il fonda la ville de Sermenraï et en fit sa résidence.

MOTAWAKKEL, dernier calife abbasside d'Égypte, était sous la domination du mamelouk Kansou-al-Ghaury; il combattit avec lui l'empereur des Turcs Sélim I (1516), mais il fut fait prisonnier et forcé de renoncer à tous ses droits. Il resta 4 ans captif à Constantinople, et revint ensuite en Égypte, où il mourut en 1538. En lui s'éteignit définitivement le titre de calife, que sa famille avait possédé 800 ans.

MOTAWAKKEL-BILLAH, calife abbasside, régna à Bagdad de 847 à 861, soumit les Chrétiens et les Juifs aux plus cruelles avanies, se déclara l'ennemi d'Ali et de sa postérité, et défendit le pèlerinage à son tombeau. Son propre fils le fit périr, de concert avec la milice turque.

MOTAZ, calife abbasside de Bagdad (866-869), remplaça son cousin Mostaïn, forcé d'abdiquer, et ne tarda pas à le faire périr. Il tenta de s'affranchir de la tutelle de la milice turque: ayant échoué, il voulut abdiquer pour avoir la vie sauve, mais il fut plongé dans un cachot, où on le laissa mourir de faim.

MOTAZALITES, sectaires mahométans, qui se rattachent à la secte d'Ali, soutiennent que Dieu ne possède point d'attributs qui soient séparés de son essence, que le Coran n'est point incréé ni éternel, et rejettent la prédestination.

MOTIERS ou MOTIERS-TRAVERS, vge de Suisse (Neuchatel), dans le Val de Travers, à 22 k. S. O. de Neuchatel. J. J. Rousseau l'habita de 1762 à 1765: c'est la qu'il écrivit ses *Lettres de la Montagne*.

MOTIN (Pierre), poëte médiocre, né à Bourges, m. vers 1615, a laissé quelques pièces de vers que l'on trouve dans les recueils du temps. Boileau a dit de lui, dans son *Art poétique* (IV, v. 39 et 40):

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

MOTRIL, *Firmum Julium*, v. d'Espagne (Grenade), à 58 k. S. E. de Grenade et à 8 k. E. de Malaga, non loin de la mer; 12 000 hab. Port sur la Méditerranée. Canne à sucre, rhum, salpêtre; mines de plomb.

MOTTAKY, calife abbasside de Bagdad, succéda à son frère Radhi en 940. Voulant s'assurer l'affection et la fidélité de la milice turque, il donna la charge d'*émir-al-omra* à Touzoun, l'un des chefs de cette milice; mais celui-ci finit par le déposer et lui fit crever les yeux (944).

MOTTEVILLE (Françoise BERTAUT, dame de), née en Normandie vers 1621, m. en 1689, était fille d'un gentilhomme de la chambre du roi et d'une dame espagnole attachée à la reine Anne d'Autriche, et nièce du poëte Bertaut. Elle s'attacha dès sa jeunesse à la reine Anne, fut disgraciée par le cardinal de Richelieu, se retira en Normandie, où elle épousa en 1639 Langlois de Motteville, 1er président de la Chambre des Comptes, et resta veuve au bout de deux ans. Après la mort de Richelieu et de Louis XIII, elle fut rappelée par Anne d'Autriche, devenue régente, qui en fit sa confidente intime. Elle était en outre liée avec les femmes plus distinguées de l'époque, notamment avec Mme de Sévigné et Mme de La Fayette. Mme de Motteville a laissé des *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, qui renferment de précieux renseignements sur la vie privée de la reine et sur la Fronde. Ils sont écrits avec beaucoup de sincérité, de grâce et d'esprit, mais un peu prolixes. Ces *Mémoires* ne parurent qu'en 1723 à Amst., en 6 vol. in-12; ils ont été réimprimés dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*. Une nouvelle édition en a été publiée en 1855, avec des notes de M. Riaux et une Notice de M. Ste-Beuve, Paris, 4 vol. in-12.

MOTTRA, v. de l'Inde. *V.* MATHOURA.

MOTYA, v. et port de la Sicile ancienne, sur la côte O., au S. du cap Drepanum, dans une île voisine de la terre ferme, à laquelle l'unissait une chaussée. Elle était jadis florissante par son commerce. Dans les guerres des Carthaginois et des Siciliens, elle embrassa le parti des premiers. Denys l'Ancien s'en empara en 392 av. J.-C.; elle fut bientôt après reprise par le Carthaginois Himilcon, qui, désespérant de la défendre, en transporta les habitants à Lilybée. Elle est restée depuis abandonnée.

MOUÇA ou MOUSA. *V.* MOUSA, IMAM et MAHOMET I.

MOUCHERON (Frédéric), paysagiste hollandais, dit l'*Ancien* pour le distinguer de son fils, né à Embden en 1633, de réfugiés français, m. en 1686, vint à 22 ans habiter Paris, où il composa un grand nombre de jolis tableaux, d'après les sites que lui offraient les environs si pittoresques de cette ville, retourna dans son pays natal après une longue absence et choisit Amsterdam pour résidence. Il se distingue par la vivacité du coloris, les teintes claires des premiers plans, la brume des lointains, la délicatesse des feuillages, la grâce et la liberté de la touche. Il peignait médiocrement les figures: il avait recours pour cette partie à Helmbreker, à Adrien Van de Velde ou à Jean Lingelbach. Il a fait aussi beaucoup de dessins à l'encre de Chine. — Son fils, Isaac M., dit *le Jeune*, né à Amsterdam en 1670, m. en 1734, peignit également le paysage. Sa couleur est harmonieuse et transparente, il rend très-bien la perspective et l'architecture. Isaac était en outre bon graveur: il a gravé le paysage; ses planches se font remarquer par une pointe très-délicate.

MOUCHY (Ant. de), dit *Democharès*, docteur en Sorbonne et chanoine de Noyon, né près de Compiègne, m. à Paris en 1574, se rendit célèbre par son zèle contre les Réformés, fut nommé inquisiteur de la Foi. Il assista au concile de Trente. Selon Mézeray, ce serait de son nom qu'on aurait appelé *mouchards* les espions qu'il employait à découvrir les sectaires.

MOUCHY (Phil. DE NOAILLES, duc de), maréchal de France, 2e fils d'Adrien Maurice de N., né en 1715, fit avec distinction toutes les campagnes de Louis XV. Gouverneur de Versailles lorsqu'éclata la Révolution, il honora sa vieillesse par son dévouement: il était près de Louis XVI au 20 juin 1792, et s'efforça, bien qu'affaibli par l'âge, de repousser les outrages adressés à son maître. Arrêté en 1794, il périt sur l'échafaud, avec son épouse, Anne d'Arpajon. Il avait 79 ans.

MOUÇON. *V.* MOUZON.

MOUDANIEH, *Apamée de Bithynie?* v. et port de la Turquie d'Asie (Kodavendkiar), ch.-l. de livah, à 31 k. N. O. de Brousse, sur le golfe de Moudania, *Cianus sinus*; 10 000 hab. Environs délicieux.

MOUDON, *Minidunum*, v. de Suisse (Vaud), sur la Broye, à 25 kil. N. E. de Lausanne; 2500 hab. Vieille tour carrée; ruines romaines. Longtemps capitale du pays de Vaud, elle déchut quand ce pays eut passé sous la domination bernoise, en 1536.

MOUHY (Ch. DE FIEUX, chevalier de), romancier, né à Metz en 1702, m. en 1784, est auteur d'un grand nombre de romans: *la Paysanne parvenue*, 1735; *la Mouche, ou les Aventures de Bigand*, 1736; *Mille et une Faveurs; le Masque de fer*, 1747. On a aussi de lui un *Abrégé de l'histoire du théâtre français*, 1780, et un *Dictionnaire dramatique*, 1783: ces deux derniers ouvrages sont malheureusement pleins d'inexactitudes et d'omissions. Mouhy fut quelque temps le correspondant rétribué de Voltaire à Paris.

MOUKDEN ou FOUNG-THIAN, v. de l'empire chinois, dans la Mandchourie, capit. de la prov. de Ching-King, à 600 k. E. N. E. de Péking, par 41° 50' lat N. et 121° 18' long. E. On lui donne 15 k. de circuit. Les derniers souverains Mandchoux y résidaient. Magnifique mausolée de Choun-tchi, l'un des premiers empereurs de cette dynastie.

MOUKTAR, chefs chargés en Turquie de la police intérieure d'un quartier, et de l'exécution des ordres transmis par les autorités administratives. C'est une espèce de commissaire de police.

MOULEI ou MOULEY. *V.* MULEI.

MOULIN et mieux **MOULINS** (Aug.), membre du Directoire, né en 1752 à Caen, m. en 1810, appartenait en 1789 au corps des ponts et chaussées. Il s'enrôla en 1791 dans un bataillon de volontaires parisiens, devint promptement adjudant de la garde nationale de Paris et général de brigade, fut employé comme général de division en Vendée, puis à l'armée des Côtes-du-Nord et à celle des Alpes, dont il eut en 1794 le commandement en chef. Appelé à Paris pour commander la 1re division militaire, il fut, au 30 prairial an VII (20 juin 1799), porté au Directoire en remplacement de La Révellière, éliminé par le conseil des Cinq-Cents. Il fit partie de la minorité républicaine et s'opposa avec Gohier, mais inutilement, au coup d'État du 18 brumaire. Néanmoins, il finit par se rallier à l'Empire et reprit du service: il fut chargé en 1807 du commandement de la place d'Anvers.

MOULIN. *V.* MOLIN et DUMOULIN.

MOULINES (Guill.), littérateur, d'origine française, né à Berlin en 1728, m. en 1802, remplit d'abord les fonctions de pasteur protestant, puis fut résident du duc de Brunswick à Berlin, et enseigna la philosophie au prince royal de Prusse. On lui doit des traductions d'*Ammien Marcellin*, Berlin, 1775, et de l'*Histoire d'Auguste*, 1783.

MOULINS, *Molinæ* au moyen âge, ch.-l. du dép. de l'Allier, sur la r. droite de l'Allier, à 288 kil. S. E. de Paris par la route, 341 k. par chemin de fer; 17 581 h. Évêché, suffragant de Sens; trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, école normale. C'est une assez belle ville, et où l'on remarque surtout les promenades extérieures, plusieurs places plantées d'arbres, le nouvel hôtel de ville, la caserne de cavalerie, le pont sur l'Allier, le théâtre, l'anc. couvent de la Visitation (auj. lycée), qui renferme le mausolée du maréchal Henri II de Montmorency, l'église du Sacré-Cœur. Sociétés d'économie rurale, des sciences naturelles et des arts; bibliothèque, musée, pépinière départementale. Chemin de fer. Coutellerie renommée, clouteries, couvertures de laine et autres, etc. Commerce de vins, grains, bois, bétail. Aux env., eaux minérales. Résidence des ducs de Bourbon. Pat. de Lingendes, de Villars. — La ville s'est formée autour d'un château que les sires de Bourbon élevèrent en ce lieu au Xe siècle, et qui devint leur principale résidence; il ne reste de ce château qu'une tour dite *la Mal-Coiffée*, qui sert de prison. — Quelques auteurs ont cru, mais à tort, que Moulins occupait l'emplacement de l'anc. *Gergovia Boiorum*; elle doit son nom moderne aux nombreux moulins à eau établis sur les bords de l'Allier. Moulins devint au XIVe s. la capitale du Bourbonnais et de tout le duché de Bourbon. Catherine de Médicis y convoqua en 1566 une célèbre assemblée de notables, à la suite de laquelle fut rendue, sur la demande du chancelier L'Hôpital, l'ordonnance dite de *Moulins*: cette ordonnance ôtait aux gouverneurs de province le droit de lever les impôts sans l'autorisation du roi, déclarait le domaine royal inaliénable, fixait le mode de nomination et d'examen des juges, régularisait la hiérarchie des tribunaux, réformait la procédure, et reconnaissait aux parlements le droit de remontrances.

MOULINS-ENGILBERT, ch.-l. de c. (Nièvre), à 15 kil. S. O. de Château-Chinon, au pied des mont. du Morvan; 1500 h. Anc. fortifications, auj. en ruines; église paroissiale de St-Jean, avec souterrains communiquant à un ancien château. Chapeaux, grosse draperie; poteries, tanneries. Aux env., mines de fer, carrières, belles forêts. — Cette ville eut jadis des seigneurs particuliers du nom d'Angiber (d'où, par corruption, celui d'Engilbert), fut prise en 1471 par Charles le Téméraire, et en 1475 par le duc de Bourbon.

MOULINS-LA-MARCHE, ch.-l. de c. (Orne), à 20 k. N. E. de Mortagne; 900 hab. Source minérale.

MOULOUIA, *Malva*, *Malvana*, *Molochat* ou *Mulucha*, riv. du Maroc (Fez), naît dans l'Atlas par 31° 54' lat. N., coule au N. E. et tombe dans la Méditerranée à l'E. S. E. de Melilla; après un cours d'env. 460 kil. Elle est souvent à sec en été.

MOULTAN, prov. de l'Indoustan anglais, à l'E. du Beloutchistan et du Kaboul, a 840 k. sur 400, compte 1 400 000 h. et a pour ch.-l. Moultan. Elle est arrosée par le Sindh, le Setledje, le Tchennab et le Ravei. Assujettie aux Seikhs dep. 1818, elle a été annexée en 1849 aux possessions anglaises. — La v. de Moultan, *Urbs Mallorum*, sur la r. g. du Tchennab, près de sa jonction avec le Ravei, est à 300 k. S. O. de Lahore. Elle compte env. 70 000 h. (100 000 suivant quelques voyageurs). Hautes murailles, citadelles; quelques bâtiments remarquables, beau temple hindou. Université musulmane. Manufactures de soie et de fort beaux tapis. Tombeaux de deux saints mahométans. — Moultan est une des plus anciennes villes de l'Inde. Elle a eu longtemps son radjah particulier, puis elle passa sous la domination des souverains de Delhi; elle leur fut enlevée par Tamerlan. Depuis, les Mahrattes, les Afghans, les Seikhs l'ont dévastée; soumise aux Seikhs depuis 1818, elle leur fut enlevée par les Anglais en 1849.

MOUNIER (J. Joseph), né à Grenoble en 1758, m. en 1806, suivit d'abord la carrière du barreau, fut élu en 1788 secrétaire des États du Dauphiné et en 1789 député aux États généraux. L'un des premiers il y développa le projet d'une constitution destinée à concilier les droits de la nation avec ceux du roi et il se montra constamment l'ami d'une sage liberté. Il était président de l'assemblée aux 5 et 6 octobre 1789, et déploya dans cette circonstance une grande fermeté, tenant tête aux factieux au péril même de sa vie. En 1790 il quitta la France, se retira en Suisse, puis en Angleterre, et de là à Weimar où il établit une maison d'éducation. Rentré en France après le 18 brumaire (1799), il devint préfet d'Ille-et-Vilaine, puis conseiller d'État (1805). On a de lui: *Considérations sur le gouvernement qui convient à la France*, 1789; *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, 1792; *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux Illuminés sur la Révolution*, 1801. — Son fils, Phil. Édouard, 1784-1843, fut intendant de la principauté de Saxe-Weimar en 1807, puis secrétaire de Napoléon, intendant des bâtiments de la couronne, conseiller d'État, se rallia aux Bourbons en 1814, présida en 1817 la commission mixte chargée de liquider les créances étrangères, suivit le duc de Richelieu au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, devint pair de France en 1819 et directeur général de l'administration départementale en 1821. Il se tint à l'écart sous le gouvernement de 1830.

MOUNIN (archipel), en Polynésie, se compose de 4 groupes, dits groupes de Mounin-Sima, M.-Volcanique, M.-Oriental, M.-Occidental. Le groupe de Mounin-Sima, placé vers 139° long. E. et 27° lat. N., se compose de 89 îlots habités par des Japonais. — La plus grande partie de cet archipel répond à l'*Archipel de Magellan* de quelques cartes récentes.

MOUNIS, nom donné chez les Hindous aux pieux solitaires, aux savants, aux poëtes dont les écrits passent pour inspirés.

MOUNT-VERNON, nom de plusieurs lieux des États-Unis. Le plus connu est en Virginie, sur la rive occid. du Potomak, à 8 k. au-dessous d'Alexandrie: il renferme l'habitation et le tombeau de Washington.

MOURAD-BEY, l'un des chefs des mamelouks qui commandaient en Égypte lors de l'expédition des Français, était né en Circassie vers 1750. Il s'empara dès 1776 de toute l'autorité en Égypte, conjointement avec Ibrahim, et tous deux se rendirent indépendants de la Porte. Ils commirent toutes sortes d'extorsions, et le consul français lui-même eut à subir de leur part

plusieurs insultes; ce fut là l'occasion de l'expédition française (1798). À l'arrivée de Bonaparte, Mourad, abandonné d'Ibrahim, eut à supporter seul le fardeau de la guerre : toujours vaincu, il reparaissait toujours avec des forces nouvelles. Enfin il négocia avec Kléber, qui lui laissa le gouvernement de la Hte-Égypte. Mourad dès lors garda une fidélité inviolable aux Français, et leur fournit même des secours contre les Turcs. Il mourut de la peste en 1801.

MOURAD, sultan des Ottomans. *V.* AMURATH.

MOURADGEA D'OHSSON, diplomate suédois, né à Constantinople en 1740, m. à Paris en 1801, était fils du consul de Suède à Smyrne, mais originaire d'Arménie. Après avoir été longtemps interprète de l'ambassade de Suède, il devint en 1782 chargé d'affaires, puis ministre de cette puissance près de la Porte. Il entreprit de faire connaître la civilisation des Turcs, et, après avoir amassé dans ce but d'amples matériaux, vint se fixer à Paris pour rédiger son ouvrage. La 1re partie parut dans cette ville sous le titre de *Tableau général de l'empire ottoman*, 2 v. in-f., 1787-90; une 2e partie fut publiée en 1804 sous le titre de *Tableau historique de l'Orient*, 2 v. in-8; un 3e vol. du *Tableau de l'empire ottoman* a été publié en 1821 par les soins du fils de l'auteur. — Ce fils, Constantin M., né à Constantinople en 1779, mort en 1852, fut ministre de Suède à La Haye, puis à Berlin. Il a laissé lui-même des ouvrages estimés : *Des peuples du Caucase et des pays au N. de la mer Noire et de la mer Caspienne*, Paris, 1828; *Hist. des Mongols depuis Tchinguis-Khan*, Amst., 1835 et 1852.

MOURAVIEF (Michel Nikitisch), poëte, historien et philosophe russe, né à Smolensk en 1757, m. en 1807, servit comme officier supérieur dans la garde impériale, fut choisi par Catherine II pour instituteur de ses petits-fils Alexandre et Constantin et fut nommé par l'empereur Alexandre Ier sénateur, conseiller privé, puis adjoint du ministre de l'instruction publique, et enfin curateur de l'Université de Moscou. Il composa pour ses élèves les *Lettres d'Émile*; les *Dialogues des morts*; des *Essais d'histoire, de morale et de littérature*, et une *Géographie de la Russie*. Ses *Œuvres* ont été recueillies à St-Pétersbourg, 1820, 3 v. in-8.

MOURCHED-ABAD, v. de l'Inde anglaise (Bengale), ch.-l. de district, sur le Gange, à 180 k. N. de Calcutta; env. 160 000 hab. (elle était jadis encore plus peuplée). Rues étroites et sales, quelques mosquées et pagodes. Fabriques de toiles, de châles, d'étoffes de soie. — Cette ville, primitivement nommée *Mokjous-Abad*, reçut son nom actuel du nabab Mourched-Kouly-Khan; elle fut de 1704 à 1757 la capitale du Bengale et la résidence du dernier nabab. En 1742 elle fut pillée par les Mahrattes : depuis, elle a beaucoup perdu de son importance.

MOURZOUK, v. de l'Afrique sept., capit. du Fezzan, par 13° 32' long. E., 25° 54' lat. N., à 800 kil. S. de Tripoli; env. 3000 hab. Murs hauts, épais; 7 portes; château fort, résidence du sultan; 16 mosquées, grandes places où parquent les chameaux des commerçants. Quelque industrie (forgerons, bijoutiers, tanneurs, tisserands). Mourzouk est le rendez-vous des caravanes qui vont de l'Égypte à Tripoli, et de Bournou à Kachena. Il n'y pleut jamais : la chaleur y est extrême : le thermomètre varie de 56° à 60° cent.

MOUSA, iman. *V.* IMAM et IMAN-MOUÇA.

MOUSA-BEN-NASSER, général du calife Walid I, fut nommé par ce prince vice-roi de l'Afrique en 705. Invoqué par le comte Julien (710), il envoya en Espagne son lieutenant Tarik qui enleva aux Visigoths la plus grande partie de leurs possessions, puis il passa lui-même dans ce pays, en acheva la conquête, franchit même les Pyrénées, et s'avança en France jusqu'aux portes de Carcassonne. Rappelé à Damas en 715, comme coupable d'injustice envers son lieutenant Tarik, dont il était jaloux, il fut condamné à une amende de 200 000 ducats d'or (env. 2 milliens de francs), battu de verges, puis exilé à la Mecque, où il mourut en 718.

MOUSCRON, v. de Belgique (Flandre occid.), sur la frontière de France, à 12 kil. S. de Courtray et à 7 k. de Tourcoing; 7000 h. Point de jonction des chemins de fer conduisant à Courtray, à Tournay et à Lille. Filatures, teintureries, huileries, etc.

MOUSQUETAIRES, troupe d'élite sous les anciens rois de France. *V.* cet article au *Dict. univ. des Sciences*.

MOUSTAPHA. *V.* MUSTAPHA.

MOUSTIERS. *V.* MOUTIERS.

MOUTHE, ch.-l. de c. (Doubs), à 24 kil. S. O. de Pontarlier; 900 h. Fromages dit *de Gruyère*.

MOUTIER, MOUTIERS, MOUSTIERS, corruption de *Monasterium*, nom d'un grand nombre de villes, qui se formèrent autour de monastères.

MOUTIERS, ch.-l. de c. (Basses-Alpes), à 38 kil. S. de Digne, au pied de rocs élevés; 1000 hab. Chapelle de N.-D.-de-Beau-Vezer; belles cascades. Étoffes de laine, faïence, papeteries. Ce bourg s'est formé autour d'un monastère de Servites.

MOUTIERS-EN-TARENTAISE, *Darantasia* ou *Centronum civitas*, ch.-l. d'arr. (Savoie), à 40 kil. E. S. E. de Chambéry; 1692 hab. Collége, école de mineurs. Aux env., mines de plomb et salines. Patrie d'Innocent V. Évêché créé au IVe s., érigé en archevêché au IXe, ramené au rang d'évêché en 1827. Ville jadis fortifiée; ses remparts furent détruits en 1336. Réunie à la France en 1860 avec le reste de la Savoie.

MOUTIERS-LES-MAUFAITS (les), ch.-l. de c. (Vendée), à 26 kil. E. des Sables-d'Olonne; 500 hab.

MOUTON (le général), comte de Lobau. *V.* LOBAU.

MOUTON-BLANC (Dynastie du), dynastie turcomane, ainsi nommée parce qu'elle portait sur ses étendards l'effigie d'un mouton blanc, fut la rivale de celle du Mouton-Noir, la remplaça en Perse en 1468, et fut à son tour renversée en 1499 par celle des Sophis. Pour les princes de cette dynastie, *V.* PERSE.

MOUTON-DUVERNET (le baron Barthélemy), né au Puy en 1769, se distingua dans les guerres de l'Empire et fut promu général de division en 1813. Membre de la Chambre des Députés en 1815, pendant les Cent-Jours, gouverneur de Lyon le 2 juillet de la même année, il fut proscrit à la rentrée des Bourbons, arrêté en mars 1816, traduit devant un conseil de guerre et fusillé à Lyon le 19 juillet.

MOUTONNET-CLAIRFONS, littérateur, né au Mans en 1740, mort en 1803, occupait un emploi dans les Postes à Paris. On a de lui des traductions estimées des poésies d'*Anacréon*, de *Sapho*, de *Bion*, de *Moschus*, des *Baisers* de *Jean Second*, et un poëme plaisant sur le chat, intitulé *la Galéide*, 1798.

MOUTON-NOIR (Dynastie du), dynastie de princes Turcomans, ainsi nommée parce qu'elle portait un mouton noir peint sur ses étendards. Ils envahirent en 1407 la Perse où les Ilkhaniens disputaient l'empire aux descendants de Tamerlan; ils furent renversés en 1468, par les Turcomans du Mouton-Blanc.

MOUY, ch.-l. de cant. (Oise), sur le Thérain, à 10 kil. S. O. de Clermont; 2800 h. Draps pour les troupes, filature de laine, papeterie. Pierres de taille.

MOUZAIA, mont. de l'Algérie, située dans la première chaîne de l'Atlas, entre Blida et Médéah, à 1560m au-dessus de la mer. Riches mines de fer et de cuivre; chênes-liéges. Au pied de la montagne est un défilé fort dangereux connu sous le nom de *Teniah de Mouzaia*, qui fut forcé par les Français en 1840.

MOUZON, ch.-l. de cant. (Ardennes), sur la r. dr. de la Meuse, à 17 kil. S. E. de Sedan; 2000 hab. Drap, serges, filature de laine. — Antique domaine donné par Clovis II à l'évêché de Reims. La ville, autrefois fortifiée, fut souvent prise et reprise : Turenne la prit et la démantela en 1653. Elle avait jadis une riche abbaye de Bénédictins.

MOXOS, peuple indigène de la Bolivie, dans le dép. de Sta-Cruz de la Sierra, habite dans les vallées des Andes, par 12° 18' lat. S. et 63° 71' long. O., et est séparé du Brésil par le Guaporé. Il avait donné son nom à un département du Ht-Pérou. Les Jésuites y eurent jadis une mission.

MOY, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Oise, à 12 kil. S. S. E. de St-Quentin; 1400 hab. Toiles.

MOYA (Pierre de), peintre d'histoire et de genre, né en 1610 à Grenade, m. en 1666, avait étudié à Séville. Il quitta les pinceaux pour l'épée et alla servir en Flandre; mais la vue des chefs-d'œuvre qu'il rencontra dans ce pays réveilla son goût pour la peinture : il se transporta à Londres pour y recevoir les leçons de Van Dyck et se fit une manière mixte qui, à son retour en Espagne, frappa ses compatriotes et Murillo lui-même. Comme les peintres flamands, Moya est un réaliste, qui prend la nature et l'observation, pour guides exclusifs. Séville et Grenade renferment ses principales toiles.

MOYEN ÂGE, nom donné, en histoire, à la période qui s'étend entre les temps anciens et les temps modernes. *V.* l'article MOYEN ÂGE dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

MOYENNEVILLE, ch.-l. de cant. (Somme), à 8 kil. S. O. d'Abbeville; 1200 hab.

MOYENVIC, ch.-l. de cant. (Meurthe), sur la Seille, à 6 kil. S. E. de Château-Salins, à 2 kil. E. de Vic; 1500 hab. Salines considérables. Jadis place forte.

MOYEUVRE-LA-GRANDE, bourg de France (Moselle), au confluent du Conroy et de l'Ornes, à 15 kil. S. O. de Thionville; 2000 hab. Hauts fourneaux à l'anglaise, cylindres à cannelure, feux d'affinerie, aciérerie, machines à vapeur, etc.

MOYOBAMBA, v. du Pérou (Livertad), sur le Moyobamba, à 400 kil. E. N. E. de Truxillo; 4000 hab. Fabrique de *tucuyas* (étoffe de coton grossière). — Le Moyobamba coule à l'E. et tombe dans le Huallaga après 400 kil. de cours.

MOZABITES ou BÉNI-MZAB, peuple de l'Algérie, dans le Belad-el-Djérid, à l'entrée du désert, à 20 journées au S. E. d'Alger, a pour ville principale *Gardaïa*. Ils ont une langue à part et une religion particulière, issue de l'Islamisme, mais plus rigoureuse. Ils émigrent en grand nombre à Alger et dans les autres villes de l'Algérie, et y forment une corporation qui a le monopole des bains maures; ils exercent aussi le métier de boucher, font le commerce, et sont les intermédiaires entre Alger et l'intérieur de l'Afrique.

MOZAMBIQUE, contrée de l'Afrique orientale, qui donne son nom à une capitainerie générale des Portugais, s'étend de 10° 15' à 25° 15' lat. S., du cap Del Gado au N. à la baie de Lorenzo-Marquez au S.; env. 280000 h. Elle est subdivisée en sept capitaineries : Mozambique, Querimbe, Quilimane, Sena, Sofala, Inhambane, Bahia-de-Lorenzo-Marquez, et a pour ch.-l. général la ville de Mozambique. Vastes forêts pleines d'éléphants (d'où un grand commerce d'ivoire). Climat malsain. Nombreuses mines d'or, surtout à Zumbo. Sol très-fertile (riz, millet, fruits, etc.). La souveraineté du Portugal sur ces contrées est presque vaine : les peuplades qui les habitent sont gouvernées par leurs propres chefs.

MOZAMBIQUE, capitale de la capitainerie générale de Mozambique, sur une petite île de même nom, par 38° 20' long. E., 15° l'lat. S.; env. 8000 hab. Port et citadelle; palais du capitaine général; évêché. Commerce actif en ivoire, écaille, piment, médicaments, baume, ambre gris, gomme, peaux de tigre, etc.; on y faisait, il y a peu de temps encore, un grand commerce d'esclaves. — Vasco de Gama aborda sur la côte de Mozambique en 1498, mais il fut obligé de fuir : ce n'est qu'en 1508 que les Portugais, conduits par Albukerque, y bâtirent un fort et y établirent un comptoir.

MOZAMBIQUE (Canal de), grand bras de la mer des Indes, entre la côte orientale d'Afrique à l'O. et l'île de Madagascar à l'E., côtoie l'État de Mozambique et a 900 k. de long. Navigation dangereuse.

MOZARABES (c.-à-d. *Arabes mélangés*), nom que donnèrent les Maures aux chrétiens d'Espagne qui consentirent à vivre sous leur domination, tout en conservant leur religion et leurs lois. — On appelait *rit mozarabique* la liturgie en usage chez ces chrétiens; cette liturgie avait été arrangée au VIe s. par S. Léandre, archevêque de Séville, et complétée par S. Isidore. Ce rit fut remplacé en 1056 par le rit romain.

MOZART (Wolfgang), grand compositeur allemand, né à Saltzbourg en 1756, mort en 1791, avait pour père Léopold Mozart, habile violoniste, 2e maître de chapelle de la cour de Saltzbourg. Prodige de précocité, le jeune W. Mozart n'avait pas encore 8 ans quand il toucha l'orgue à la chapelle de Versailles : il se montra, dès lors, l'égal des grands maîtres. Il fit successivement l'admiration de l'Angleterre, des Pays-Bas, de la Hollande et de l'Italie. Après avoir fait quelque séjour à Paris, il quitta la France mécontent du goût des Français, et s'attacha à l'empereur Joseph II. Il n'avait pas 36 ans, lorsqu'il succomba à la phthisie, épuisé par le travail. Mozart a composé dans tous les genres et excellé dans chacun d'eux; il était aussi supérieur comme exécutant que comme compositeur : il a créé une école de pianistes. Il excella surtout dans la musique dramatique : ses opéras sont presque tous des chefs-d'œuvre. Les principaux sont : *Mithridate*, 1770; *Lucio Silla*, 1773; *la Finta Giardiniera*, 1774; *Idoménée*, 1781; *l'Enlèvement du Sérail*, 1782; *les Noces de Figaro*, 1786; *Don Juan*, 1787; *la Flûte enchantée*, 1791; *la Clémence de Titus*, 1791. On n'admire pas moins ses symphonies et sa musique d'église, notamment son *Requiem*, qui fut pour lui le chant du cygne : il se persuada, en composant cet admirable morceau, qu'il travaillait pour ses propres funérailles, et cette idée fixe hâta, dit-on, sa mort. Ce grand artiste avait une force de conception prodigieuse et une facilité non moins étonnante : il composait de mémoire et jamais au piano; quand il avait mûri ses idées, il les jetait sur le papier avec une sorte de fougue. Mozart se distinguait par une sensibilité exaltée et par une piété vive. Sa *Biographie* a été écrite en allemand, par Nissen, Leips., 1828, et d'une manière plus complète par Otto Jahn, 1858-60. M. l'abbé Goschler a donné en français : *Mozart, Vie d'un artiste chrétien au* XVIIIe *siècle, extraite de sa correspondance authentique*, Paris, 1857. Une statue en bronze, œuvre de Schwanthaler, lui a été érigée dans sa ville natale en 1841.

MOZDOK, v. de la Russie méridionale (Caucase), sur le Terek, à 225 kil. S. E. de Stavropol; 4000 hab. Elle termine la ligne militaire formée le long du Caucase. Maroquins, eau-de-vie, vers à soie.

MQUINWARI ou **KAZBEK**, un des plus hauts sommets du Caucase, sur la limite des gouvts de Tiflis et de Stavropol, à 115 kil. N. O. de Tiflis, par 12° 28' lat. N. et 41° 55' long. E., a 5045m de hauteur.

MUCIEN, *M. Licinius Crassus Mucianus*, général et ami de Vespasien, aida puissamment ce prince à renverser Vitellius et à monter sur le trône. Vespasien lui laissa en reconnaissance une grande autorité dans Rome, mais il en abusa quelquefois. Il fut plusieurs fois consul, en 52, 70, 74 après J.-C.

MUCIUS (famille des), illustre maison plébéienne de Rome, dont les membres portaient le surnom de *Scævola* en mémoire du fameux guerrier Mucius Scævola, est célèbre surtout par les habiles jurisconsultes qu'elle produisit. *V.* SCÆVOLA.

MUCY-L'ÉVÊQUE. *V.* MUSSY.

MUFTI, nom donné dans la religion musulmane aux *docteurs de la loi*, à tous ceux qui sont de droit les interprètes du texte et des pensées du Coran. Le *Grand mufti*, dit *Cheik-ul-Islam*, réside à Constantinople. Il est à la fois le chef suprême des gens de loi et des *ulémas* (prêtres); ses ordonnances, appelées *fetfas*, sont aveuglément exécutées. C'est le mufti qui ceint l'épée au sultan à son avénement. — Outre ce chef suprême, chaque ville a son mufti particulier.

MUGRON, ch.-l. de c. (Landes), près de la r. g. de l'Adour, à 17 k. O. de St-Sever; 694 h. Vin, eau-de-vie.

MUHL, riv. de l'archiduché d'Autriche (Pays au-dessus de l'Ens), naît sur les frontières de la Bavière et de la Bohême, et se jette dans le Danube près de Neuhaus, après un cours de 60 kil. — Elle a donné

son nom à un cercle de la Hte-Autriche, entre la Bohême au N., le Manhartsberg sup. à l'E., le Danube au S., la Bavière à l'O.: 220 000 hab.; ch.-l., Lintz.

MUHLBERG, v. des États prussiens (Saxe), sur l'Elbe, à 84 k. E. de Mersebourg; 3000 h. Château. Drap, bonneterie, toile, gants. Commerce de grains, houblon, etc. Près de cette ville, Charles-Quint défit, le 24 avril 1547, l'électeur Jean-Frédéric de Saxe, qui était à la tête du parti protestant.

MUHLDORF, v. de Bavière (Isar), sur la r. g. de l'Inn, à 75 kil. N. E. de Munich; 1600 hab. Ruines d'un château. Il s'y livra en 1322 une célèbre bataille entre les deux compétiteurs à l'empire, Louis V et Frédéric le Beau : ce dernier fut battu et pris.

MUHLHAUSEN, v. des États prussiens (Saxe), sur l'Unstrutt, à 53 kil. N. O. d'Erfurt; 2000 hab. Étamines, drap de ras, chapeaux, tanneries; bière, eau-de-vie de grains. Longtemps ville libre et impériale; cédée à la Prusse en 1802. — *V.* MULHOUSE.

MUHR, riv. des États autrichiens, naît dans la Hte-Autriche, sort du mont Schrœdenhorn (versant sept. des Alpes Noriques), arrose la Styrie, entre en Hongrie avec le Graetz, et s'unit à la Drave par la r.g., près de Neograd. Cours, 450 kil.

MULCIBER (c.-à-d. *Forgeron*), surnom de Vulcain,

MULEY-ABDEL-MÉLEK, roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des chérifs, monta sur le trône en 1576, en renversant son neveu Muley-Mohammed, à la jalousie duquel il craignait d'être sacrifié. Le prince détrôné alla implorer le secours du roi de Portugal, don Sébastien, qui vint débarquer sur la côte d'Afrique avec une armée de 20 000 hommes; Muley-Abdel-Mélek, quoique gravement malade, lui livra la bataille et remporta sur lui la célèbre victoire d'Alcaçar-Quivir, où périt don Sébastien; mais, épuisé par ses efforts, il mourut lui-même à la fin de l'action, 1578.—Il eut pour successeur son frère Muley-Ahmed, qui régna paisiblement pendant 25 ans.

MULEY-ABDERRHAMAN, empereur du Maroc, né en 1778, m. en 1859, monta sur le trône en 1822, eut sans cesse à réprimer les tribus turbulentes de son empire ou à lutter contre les puissances européennes qui refusèrent de continuer à lui payer tribut pour s'assurer contre la piraterie, soutint Abd-el-Kader contre la France, et par là donna lieu à la bat. d'Isly dans laquelle son propre fils, à la tête d'une grande armée, fut battu par le maréchal Bugeaud, 1844. Il eut bientôt après à se défendre lui-même contre Abd-el-Kader, qui tentait de le détrôner, et ne réussit qu'avec le secours de la France à l'expulser. Il laissa le trône à son fils Sidi-Mohammed.

MULEY-HAÇAN, roi de Tunis en 1533. Attaqué et chassé de Tunis par le célèbre Barberousse (Chérédin), il implora le secours de Charles-Quint, qui défit Barberousse, reprit Tunis, et le replaça sur le trône (1535), mais en lui imposant un traité humiliant. Les sujets de Muley-Haçan, indignés de cet affront, se révoltèrent : il fut battu par son propre fils, Muley-Homaidah, jeté dans une prison, et privé de la vue par ordre de ce prince. Il fut délivré par les Espagnols, et se retira en Italie où il mourut vers 1545. — Son fils Muley-Homaidah fut chassé de Tunis par les Turcs en 1573 : c'est le dernier prince de la dynastie des Hafsides.

MULEY-ISMAEL, empereur du Maroc, de la dynastie des chérifs, monta sur le trône en 1672, se fit céder Tanger par les Anglais (1684), prit plusieurs villes aux Espagnols, entre autres Larache (1689), mais assiégea vainement Ceuta pendant 26 ans. Il échoua également dans une expédition contre les Algériens (1690). Il conclut un traité de commerce avec Louis XIV. Dans sa vieillesse il eut à combattre la révolte de plusieurs de ses fils. Il mourut en 1727, à 81 ans. Ce prince s'était souillé d'atroces cruautés.

MULGRAVE (John-Phips, lord), navigateur anglais, né en 1734, m. en 1794, fut chargé en 1773 de s'assurer de la possibilité d'un passage au nord de l'Amérique. Il partit avec deux bombardes, et parvint au delà du 80° degré de lat. N.; mais, après un voyage pénible et dangereux il fut forcé de revenir sans avoir obtenu le résultat espéré. Il n'en fut pas moins, à son retour, nommé membre de la Chambre des Communes, puis commissaire de l'amirauté, et pair d'Angleterre. La relation de son expédition parut en 1774 sous le titre de *Voyage au pôle boréal, entrepris par ordre du roi*, et fut traduite dès l'année suivante par Fleurieu et Demeunier.

MULGRAVES (îles), archipel situé à peu près au centre de la Polynésie, au S. E. des îles Mariannes. par 168°-171° long. E., et 1°-10° lat. N. Presque toutes les îles dont il se compose sont petites et basses; leurs habitants, cuivrés ou noirs, sont très-misérables.

MULHOUSE, *Mühlhausen*, ch.-l. d'arr. (Ht-Rhin), sur l'Ill et le canal du Rhône-au-Rhin, qui en forment une île, à 40 k. S. de Colmar; 43 244 hab. Chemin de fer pour Thann et Strasbourg. Bourse, comptoir de la Banque de France, trib. et chambre de commerce, école préparatoire des sciences et des lettres, collége; société industrielle. Jolie ville, agréablement située au milieu d'une campagne fertile. C'est une des villes les plus importantes de la France et de l'Europe pour l'industrie, surtout pour les indiennes, les toiles peintes et les impressions sur laine. Nombreuses filatures de coton et de laine; fabr. de calicots, draps, toiles, linge de table, mousseline, percale; blanchisseries et apprêts, teintureries; aux env. exploitation de pierres lithographiques. — Mulhouse appartint d'abord aux évêques de Strasbourg; elle leur fut enlevée et érigée en ville impériale par l'emp. Rodolphe de Habsbourg en 1273. Au XV° s., elle s'allia aux cantons Suisses, et l'archiduc Sigismond fut forcé, par la paix de Waldshut, 1468, de reconnaître son indépendance avec celle des cantons. Charles le Téméraire essaya en vain de la reprendre. En 1798, elle fut, sur sa demande, réunie à la France; elle fut érigée en ch.-l. d'arr. en 1857, à la place d'Altkirch. Turenne défit les Impériaux auprès de Mulhouse en 1674. La 1re manufacture de toiles peintes fut fondée dans cette ville en 1746 par Kœchlin, Schmalger et Dollfus; le 1er atelier pour le tissage du coton y fut créé par Risler en 1762.

MULL (île), une des îles Hébrides, par 8° 28' long. O., 56° 30' lat. N.: 49 kil. sur 35; 10 000 hab. Tobermory en est le lieu principal. Hautes montagnes (dont une, le Benmone, a 1000m); lacs, cavernes. Houille, granit, marbre, basalte.

MULLER (André), savant orientaliste, né vers 1630 à Greiffenhagen en Poméranie, mort à Stettin en 1694, fut pasteur à Bernow en Prusse, puis prévôt de l'église de Berlin. Il renonça en 1687 à toute fonction pour se livrer à l'étude. Il coopéra à la Bible polyglotte de Walton et séjourna à cet effet 10 ans à Londres. Il est surtout connu par ses travaux sur les langues de l'Asie, particulièrement sur le chinois. Il fit graver à ses frais 66 alphabets différents, et publia l'*Oraison dominicale* en langue chinoise, comparée avec cent versions en autant de langues, Berlin, 1676. On a de lui des *Opuscula orientalia*, Francfort, 1695.

MULLER (Gérard Fréd.), voyageur et historien, né en 1705 à Hervorden en Westphalie, mort en 1783, alla de bonne heure se fixer en Russie pour y enseigner l'histoire et la géographie, gagna la faveur de l'impératrice Catherine, devint historiographe, membre de l'Académie de St-Pétersbourg, conservateur des archives; fut chargé de plusieurs explorations scientifiques, et accompagna Gmelin dans son voyage en Sibérie (1733-43). On a de lui : *Recueil pour l'Histoire de Russie*, St-Pétersbourg, 1732-64; *Origines gentis et nominis Russorum*, 1749; *Voyages et découvertes des Russes*, 1766, etc.

MULLER (Othon Fréd.), naturaliste, né à Copenhague en 1730, mort en 1784, est l'un des meilleurs observateurs du XVIII° siècle. Le gouvernement danois lui conféra plusieurs fonctions publiques; mais il s'en démit en 1772 pour se livrer tout entier à l'étude. Il est surtout connu par ses recherches sur les

animaux infusoires : c'était comme un monde nouveau, dont il fut en quelque sorte l'inventeur. On a de lui: *Fauna insectorum Friedrichsdaliana*, 1764; *Flora Friedrichsdaliana*, 1767; *Vermium terrestrium et fluviatilium Historia*, 1773-4; *Hydrachnæ*, 1781; *Entomostraca, seu insecta testacea*, 1785; *Animalcula infusoria, fluviatilia et marina*, 1786. Il avait commencé une *Zoologie danoise*, mais il mourut avant d'avoir pu l'achever.

MULLER (Jean de), historien suisse, né à Schaffhouse en 1752, mort en 1809, enseigna d'abord le grec à Schaffhouse, puis l'histoire à Genève et à Berne, et commença dès 1780 l'*Histoire de la Confédération helvétique*, qui a fait sa réputation. En 1786, l'électeur de Mayence l'attacha à sa personne comme son conseiller intime ; l'empereur Léopold l'accueillit dans ses États en 1791, le nomma conseiller, bibliothécaire, et lui conféra des titres de noblesse; mais, se plaisant peu à la cour de Vienne, Muller accepta en 1804 une place à l'Académie de Berlin. Napoléon, devenu maître de la Prusse, le nomma secrétaire d'État du royaume de Westphalie, puis directeur de l'instruction publique. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de la Confédération helvétique*, commencée en 1780, mais qui reparut entièrement refondue et complétée de 1786 à 1795 (elle a été trad. en français par Mourer, Lausanne, 1794-1803, 13 vol. in-8, et par C. Monnard, 1840-45, 16 v. in-8); et une *Hist. universelle*, posthume, trad. en français par Hess, 1814 et 1826. Ses *OEuvres complètes* ont été réunies par son frère à Tubingue, en 28 vol. in-8, 1810-20. Elles renferment sa *Correspondance* avec Bonstetten. On a surnommé Jean de Muller *le Thucydide de la Suisse*.

MULLER (Ottfried), savant archéologue, né en 1797 à Brieg en Silésie, enseigna les langues anciennes au *Magdalenum* de Breslau, puis l'archéologie à Gœttingue; devint en 1824 professeur ordinaire d'histoire et de philosophie à l'Université de cette ville, et se livra à de profondes recherches sur les premiers temps de la Grèce; il explorait sur les lieux mêmes les monuments de l'antiquité, lorsqu'il mourut en 1840, à Castri (l'ancienne Delphes). Ottfried Muller avait entrepris une vaste histoire des peuplades helléniques; mais il n'a pu en publier que quelques parties : *Orchomène et les Minyens*, Breslau, 1820; *les Doriens*, 1824 (ces deux ouvrages ont été refondus dans une 2e édition publiée à Breslau en 1844); *les Macédoniens*, Berlin, 1825; *les Étrusques*, 1828. On lui doit aussi un bon *Manuel de l'archéologie de l'Art*, 1830, 1835, traduit en français par Nicard, 1845; une *Hist. de la littérature de la Grèce ancienne*, inachevée, et nombre d'articles et de mémoires, publiés à part ou dans divers recueils, parmi lesquels on remarque : *Minervæ sacra*, 1820, *de Phidiæ vita et operibus*, 1827.

MULLER (Jean), physiologiste, né à Coblentz en 1801, m. en 1858, enseigna d'abord à Bonn, remplaça en 1832 Rudolphi dans la chaire d'anatomie de Berlin et devint en 1847 recteur de l'université de cette ville. On lui doit la *Physiologie comparée du sens de la Vue*, Bonn, 1826, un bon *Manuel de physiologie*, 1833, trad. en français par Jourdan, et plusieurs dissertations sur des questions spéciales.

MULLER (Jean), astronome. *V.* REGIOMONTANUS.

MULLINGAR, v. de l'Irlande (Leinster), ch.-l. du comté de West-Meath, à 70 kil. N. O. de Dublin; 5000 h. Bien bâtie et commerçante, surtout en blé.

MULLNER (Ad.), auteur dramatique, né en 1774 à Langendorf (Saxe prussienne), m. en 1817, était neveu de Bürger. Il débuta par de spirituelles comédies, qu'il faisait jouer sur un théâtre de société; puis il se consacra à la tragédie, marchant sur les traces de Werner. Ses pièces principales sont : *le 29 février*, *la Faute* (trad. dans la collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*), *le Roi Yngurd*, *l'Albanaise*, qui obtinrent un grand succès, grâce à des plans habilement conçus, à des coups de théâtre bien ménagés, à une diction poétique pleine de verve. Ses *OEuvres dramatiques* ont été réunies à Brunswick, 1828, 7 vol.

MULUCHA ou **MULUCHAS**, auj. la *Malva*, riv. d'Afrique. *V.* MOLOKATH.

MUMMIUS (Lucius), général romain. Consul l'an 146 av. J.-C., il battit Diæus, général des Achéens, anéantit la Ligue achéenne, prit Corinthe d'assaut, livra cette ville aux flammes, réduisit toute la Grèce en province romaine sous le nom d'Achaïe, et reçut en récompense les honneurs du triomphe et le surnom d'*Achaïcus*. Mummius fit transporter à Rome la plus grande partie des objets précieux, statues, vases et tableaux qui se trouvaient à Corinthe; mais il connaissait si peu le prix de ces chefs-d'œuvre qu'il dit à ceux qui étaient chargés de les transporter que s'ils les perdaient ils seraient obligés de les remplacer à leurs dépens.

MUMMOL (Ennius), guerrier bourguignon, fils de Péonius, comte d'Auxerre, obtint en 561 de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, de succéder à son père dans l'office de comte. Nommé ensuite patrice et généralissime des troupes bourguignonnes, il battit les Lombards et les Saxons et enleva la Touraine ainsi que le Poitou à Chilpéric, roi de Soissons; mais, ayant voulu détrôner Gontran, 585, pour mettre sur le trône un aventurier nommé Gondovald, il fut assiégé dans Comminges et vaincu. Se voyant sans ressources, il se donna la mort, 585.

MUNATIUS PLANCUS (L.), orateur et général romain, né à Tibur, suivit d'abord César dans les Gaules, puis s'attacha au parti de Pompée, et revint encore à César. Dans la suite, il servit longtemps Antoine, mais il l'abandonna pour Octave. C'est à sa sollicitation que le sénat décerna à ce dernier le titre d'Auguste. Il avait été consul, puis censeur, et avait été chargé de commandements importants dans la Gaule et dans l'Asie. Il fonda ou du moins répara Lugdunum (*Lyon*) pendant qu'il était proconsul dans les Gaules. Horace lui a adressé la 7e ode de son Ier livre.

MUNCER. *V.* MUNZER.

MUNCHHAUSEN (le baron de), homme d'État, né dans le Hanovre en 1688, m. en 1770, siégea 37 ans dans le conseil privé de l'électeur, et devint son premier ministre en 1768. Il fonda l'Université de Gœttingue et en fut 32 ans *curateur*.

MUNDA, auj. *Monda* ou *Ciudad Ronda*, v. d'Hispanie (Bétique), chez les *Bastuli Pœni*, est célèbre par la victoire que César y remporta sur les fils de Pompée l'an 45 av. J.-C. et qui termina la guerre civile.

MUNDEN, v. de Hanovre (Hildesheim), à 26 kil. S. O. de Gœttingen, au confluent de la Fulde et de la Werra; 6000 hab. Murs flanqués de tours; églises, hôpital; chemin de fer. Tabac, savon, faïence, tanneries; commerce de transit. — Prise par Tilly en 1626; occupée par les Français en 1756 et 1805.

MUNGO (S.), appelé aussi *Kentigern*, évêque de Glasgow au VIe s., descendait d'une famille royale. On lui attribue la fondation du monastère de St-Asaph (560), et la création de l'Université d'Oxford.

MUNGO-PARK, voyageur écossais, né en 1771 près de Selkirk, fut chargé en 1795 par la Société africaine de Londres de faire un voyage d'exploration en Nigritie, reconnut et remonta fort loin le Niger, et revint en Europe en 1797 avec beaucoup de renseignements précieux. Il entreprit en 1803 un 2e voyage en Afrique, mais il cessa de donner de ses nouvelles dès le 16 novembre 1805 : on présume qu'il fut tué à Yaour dans le roy. d'Haoussa. Son *Premier Voyage*, publié d'abord en anglais, Londres, 1799, a été traduit en français, et dans presque toutes les langues de l'Europe. Le journal de sa 2e expédition a été publié à Londres en 1815 par le major Rennel, et traduit également en français. Mungo-Park joignait à l'intrépidité la prudence et un rare talent d'observation.

MUNICH, *München* en allemand, *Monachum* ou *Monachium* en latin moderne, capitale de la Bavière, ch.-l. du cercle de Hte-Bavière, sur la r. g. de l'Isar, à 930 kil. E. de Paris par Mayence; 133 000 h. Siége

du gouvt, archevêché catholique, cour suprême d'assises, université catholique (elle avait été à Landshut jusqu'en 1826), lycée, école des Beaux-Arts, académie militaire, école polytechnique, institut royal des études, école vétérinaire, école forestière, école de topographie, institut des sourds-muets; académie royale des sciences, académie des arts. Munich est une des plus belles villes d'Allemagne : belles rues, place d'armes, place Maximilien, ancien palais royal, nouveau palais, palais de Maximilien, des États; nombreux hôtels, maisons élégantes, églises Notre-Dame, des Théatins, de St-Michel, de St-Étienne, de St-Boniface; hôpitaux, hôtel de ville, Nouv.-Monnaie, douane, arsenal; Nouveau-Théâtre, Odéon; nombreux musées : *glyptothèque*, *pinacothèque*; magnifiques collections de médecine, estampes, miniatures, antiquités; galerie Maximilienne, bibliothèque (de 400 000 v. et 8500 manuscrits), observatoire. Presse très-active; grands ateliers lithographiques (c'est à Munich que la lithographie fut inventée), institut géographique (fondé par le libraire Cotta). Tapis de haute lisse, soieries, cotonnades, lainages, cartes à jouer, tabac, cordes d'instruments, passementerie, gants, meubles, porcelaine, peinture sur verre; tanneries, dentelles, brasseries; fonderie royale de canons. Chemins de fer pour Vienne, Augsbourg, etc. — Munich fut bâtie en 962 par Henri de Saxe sur un terrain qui appartenait aux *moines* du couvent de Schæffelaren (d'où son nom). Elle eut à souffrir de grands incendies en 1327 et en 1448. Elle a été prise cinq fois : par les Suédois en 1632, par les Autrichiens en 1704, 1741, et 1743; par les Français en 1800.

MUNICH ou **MUNNICH** (Christophe BURCHARD, comte de), général au service de la Russie, né en 1683 dans le comté d'Oldenbourg, se distingua d'abord comme ingénieur, servit sous le prince Eugène dans la guerre de la Succession; puis passa au service de Pierre le Grand qui lui confia l'exécution du canal de Ladoga, fut, après avoir achevé avec succès cette grande entreprise, nommé par l'impératrice Anne Iwanowna feld-maréchal et conseiller privé. Mis à la tête des troupes russes, il battit les Polonais et les Turcs (1736), s'empara de Pérékop, d'Otchakof, de Chokzim et d'Iassy. Enfin, il devint premier ministre; mais sa faveur et ses succès avaient excité la jalousie de Biren; il parvint une 1re fois à triompher de ce rival et le fit exiler en Sibérie; mais il fut renversé lui-même par une intrigue de cour à l'avénement d'Élisabeth, fut banni à son tour, 1742, et alla remplacer Biren dans son exil, où il resta 20 ans. Il fut rappelé par Pierre III, qui lui rendit ses titres et le combla de faveurs : il avait alors 82 ans. Il mourut en 1767. Halem a écrit sa *Vie*, Paris, 1807.

MUNICIPES ou Villes municipales, *Municipia*. Les Romains donnaient ce nom à celles des villes soumises à leur domination dont les habitants avaient obtenu de jouir des priviléges de citoyen romain, et qui néanmoins se gouvernaient par leurs propres lois; elles différaient en cela des colonies, qui restaient dans une étroite dépendance de la métropole. On distingua longtemps deux sortes de villes municipales : celles qui avaient le droit de suffrage et d'honneurs, et celles qui en étaient privées; dans la suite cette ligne de démarcation disparut.

MUNKACS, v. de Hongrie (Beregh), à 100 kil. N. E. de Tokay; 5000 hab. Évêché grec-uni. Place d'armes de Ragotzky, pendant sa guerre contre l'Autriche (1703-11). A 2 kil. de ce lieu, célèbre forteresse (auj. prison d'État), où la femme de Tékély soutint un siége glorieux (1685-88).

MUNNICH (le général). *V.* MUNICH.

MUNOZ (Gilles de), anti-pape sous le nom de Clément VIII, était chanoine de Barcelone; il fut élu par les cardinaux dissidents après la mort de l'anti-pape Benoît XIII (1424) et installé à Peniscola. La réconciliation du roi d'Aragon Alphonse V avec le pape Martin V mit fin à sa vaine puissance : invité par Alphonse à se démettre, il abdiqua et termina ainsi le schisme qui désolait l'église depuis 51 ans (1429). Il reçut en compensation l'évêché de Majorque.

MUNOZ (Sébastien), peintre espagnol, né en 1654, fut élève de Coëllo et marcha sur les traces de son maître; on lui reproche cependant d'avoir introduit en Espagne le mauvais goût qui, de son temps, régnait dans l'école italienne. Charles II le nomma son peintre. Il mourut en 1690, d'une chute qu'il fit en réparant, dans l'église d'Atocha, une voûte peinte par Herrera. Son chef-d'œuvre est le *Martyre de St-Sébastien*; on cite encore sa composition de *Psyché et l'Amour*, et les sujets tirés de la *Vie de S. Éloi*.

MUNSTER ou MOMONIE, une des 4 divisions de l'Irlande, au S. O., entre le Connaught au N., le Leinster à l'E., l'Atlantique au S. et à l'O., formait jadis un roy. indépendant. Elle comprend 6 comtés : Clare, Cork, Kerry, Limerik, Tipperary et Waterford.

MUNSTER, *Monasterium*, v. des États prussiens, capit. de la prov. de Westphalie et de la régence de Munster, sur l'Aa et le canal de Munster; 25 000 hab. Évêché (formant autrefois un État indépendant, médiatisé en 1802); cour d'appel; division militaire; université catholique (transférée à Landshut en 1818, rétablie en 1825); 3 gymnases; écoles de médecine, école normale primaire. Nombreuses maisons à portiques, cathédrale, église gothique de St-Lambert avec une tour au haut de laquelle sont suspendues 3 cages de fer, où furent enfermés Jean de Leyde et deux de ses complices; hôtel de ville, palais épiscopal, 3 gymnases, bibliothèque, jardin botanique; beaux jardins sur l'emplacement des anciennes fortifications. Industrie : toile, jambons de Westphalie, bière.—Munster était le ch.-l. d'un évêché souverain : c'était jadis une place très-forte, possédant une citadelle, qui fut démantelée en 1765. Jean de Leyde, chef des Anabaptistes, dit *le roi de Münster*, en fit le centre de sa puissance en 1535. Le traité de Westphalie, dit aussi de Münster, y fut signé (*V.* WESTPHALIE). Cette ville passa en 1806 au pouvoir des Français; elle fut comprise en 1809 dans le grand duché de Berg, devint en 1810 le ch.-l. du dép. français de la Lippe, et fut donnée à la Prusse en 1815.—La régence de Münster, située entre les Pays-Bas au N., la régence de Minden à l'E., celle d'Arensberg au S., et la Prov. Rhénane au S.O., a 132 kil. sur 95, et 412 000 hab.

MUNSTER (Évêché de), anc. État souverain de l'empire germanique, dans le cercle de Westphalie, s'étendait de la Lippe au S. jusqu'à l'embouchure de l'Ems au N., était borné à l'O. par les Provinces-Unies, à l'E. par les comtés de Ravensberg, de Tecklenbourg, de Lingen et de Diepholz, et avait pour villes principales Münster, Ahlen, Werne, Ahaus, Borcheim, Kœsfeld et Meppen. — L'évêché avait été fondé par Charlemagne vers la fin du VIIIe siècle, et l'évêque avait obtenu de l'empereur Frédéric II la dignité de prince de l'Empire. L'évêché fut sécularisé en 1802. Après diverses vicissitudes il fut cédé presque en entier à la Prusse en 1815; le reste fut partagé entre le roy. de Hanovre et le grand-duché d'Oldenbourg.

MUNSTER, ch.-l. de cant. (Ht-Rhin), sur la Fecht, à 20 kil. O. de Colmar, dans la belle vallée de St-Grégoire; 3904 hab. Papeteries, filatures de toiles peintes et d'indiennes. — Münster doit son origine à un monastère fondé en 660 sous l'invocation de S. Grégoire, puis réuni à la congrégation des Bénédictins de St-Vannes. Cette ville devint au XIVe s. ville impériale. Louis XIV la prit et la démantela.

MUNSTER (Sébastien), savant hébraïsant, né à Ingelheim en 1489, mort en 1552, était cordelier dans un couvent de Tubingue, lorsqu'il embrassa avec ardeur les opinions de Luther. Il fut appelé à Bâle en 1529 pour y enseigner l'hébreu et la théologie. On a de lui des *Traductions* d'Elias Lévita, de Jossiphon (Gorionidès), de Ptolémée, une *Grammaire* et un *Dictionnaire hébraïques*, une *Bible hébraïque* (avec les commentaires rabbiniques), Bâle, 1534-35, 2 v. in-f., et divers ouvrages de théologie.

MUNTANER (Ramon), chroniqueur catalan du XIIIe

s., était un serviteur dévoué de la maison d'Aragon. On a de lui une *Chronique* qui est pleine de feu, d'intérêt, et même de vérité, malgré de nombreuses erreurs de détail. Il s'y montre l'admirateur passionné de Pierre d'Aragon, et cependant il rend justice à Ch. d'Anjou. Elle a été traduite en français dans les *Chroniques* de Buchon (t. V et VI).

MUNYCHIE, *Munychia*, bourg et port de l'Attique, entre le Pirée et Phalère, était un des 3 ports d'Athènes et un poste extrêmement fort. Ses fortifications furent détruites par les Lacédémoniens après la guerre du Péloponèse, en 404 av. J.-C., et de nouveau par Sylla, 87 av. J.-C. On voyait à Munychie un célèbre temple de Diane dite *Munychia*.

MUNYCHION, nom d'un des mois des Athéniens, ainsi appelé parce qu'on y célébrait des fêtes en l'honneur de *Diane-Munychie*. Ce mois répondait le plus souvent à la fin de mars et au commencement d'avril. Les fêtes se célébraient le 16 du mois, anniversaire de la victoire de Salamine.

MUNZER ou **MUNTZER** (Thomas), un des chefs des Anabaptistes, né à Zwickau (Misnie), vers la fin du XVe siècle, avait reçu les ordres. D'abord sectateur de Luther, il ne tarda pas à aller beaucoup plus loin que son maître, prêchant que Dieu ne voulait plus de souverains ni de magistrats sur la terre, poussant le peuple à l'insurrection et s'annonçant comme un nouveau Gédéon, chargé de rétablir le royaume de J.-C. au moyen de l'épée. Il parcourut ainsi la Thuringe, la Souabe et la Franconie, et s'attacha un grand nombre de prosélytes. Déjà il comptait sous ses ordres 30 000 fanatiques, et s'était emparé de Mühlhausen en Franconie, lorsqu'il se vit attaqué par l'armée des princes confédérés : défait et pris à Frankenhausen, il fut condamné à mort et exécuté à Mühlhausen en 1525. *V.* ANABAPTISTES.

MUR, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 26 kil. O. de Loudéac; 2400 hab. Ardoises.

MUR-DE-BARREZ, ch.-l. de c. (Aveyron), à 60 kil. N. d'Espalion; 1400 h. Cadis, camelots. Anc. place forte.

MUR D'ADRIEN, *Adriani Vallum*, muraille de 125 kil. de long, entrecoupée de 81 tours et d'une foule de bastions, que l'empereur Adrien fit construire au N. de la Bretagne romaine, pour la mettre à l'abri des incursions des habitants de la Calédonie : elle allait de l'embouchure de la *Tynna* (Tyne) à l'*Ituna æstuarium* (golfe de Solway).

MUR DE SÉVÈRE, mur situé à 130 kil. plus au N. que le précédent, n'était qu'un retranchement en terre de 45 kil. environ, bornant au N. la Valentine et allant de la *Glota* (Clyde) au *Bodotria æstuarium* (golfe de Forth); il fut élevé par Septime-Sévère.

MUR DU DIABLE, *Pfahlgraben*. *V.* DIABLE.

MURADAL, lieu d'Espagne, dans la Sierra-Morena, à 48 k. N. de Jaën, est célèbre par la victoire qu'y remportèrent sur les Maures en 1212 les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon réunis. On connaît aussi cette bataille sous le nom de *Las Navas de Tolosa*.

MURAILLE (la GRANDE-), immense muraille construite le long des frontières septentrionales de la Chine, commence à l'E. de Péking, sur le bord de la mer, traverse la province de Tchi-li en se dirigeant au N., puis, se portant à l'O., parcourt celles de Chan-si, Chen-si et Kan-sou. Son développement est, selon la plupart des voyageurs, de 2500 k. ou même, selon quelques-uns, de 3600. Dans plusieurs endroits elle est construite en briques; ailleurs elle est en terre; partout elle est assez large pour que six cavaliers puissent y passer de front. Cet immense boulevard fut construit vers 247 av. J.-C. pour arrêter les invasions des Mongols et des Mandchoux; cependant elle ne put empêcher l'asservissement de la Chine par ces deux peuples.

MURANO, v. de Vénétie, dans un îlot du même nom, à 2 kil. N. de Venise; 4400 hab. Églises St-Pierre et St-Donat, qui possèdent de belles peintures; anciennes fabriques de glaces et verreries de Venise, très-célèbres autrefois et encore recherchées. A peu de distance est l'îlot de *San-Michiele-di-Murano*, qui possédait une abbaye de Camaldules, auj. supprimée.

MURAT, ch.-l. d'arr. (Cantal), sur l'Alagnon, à 53 kil. N. E. d'Aurillac; 2603 hab. Trib. de 1re inst., collége. Ville petite, ancienne et mal bâtie. Roches basaltiques, disposées en tuyaux d'orgues. Gros draps, dentelles et cordonneries; bestiaux, chevaux; fromages dits *du Cantal*. — Jadis titre d'une vicomté qui eut pour dernier seigneur Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, décapité sous Louis XI.

MURAT, ch.-l. de cant. (Tarn), à 62 kil. E. de Castres; 2800 hab. Étoffes de laines, bestiaux.

MURAT (Julie DE CASTELNAU, comtesse de), née à Brest en 1670, morte en 1716, épousa, à l'âge de 16 ans, le comte de Murat, brigadier des armées du roi, brilla quelque temps à la cour, puis fut exilée à Loches à la sollicitation de Mme de Maintenon, qui l'accusait d'avoir coopéré à un libelle injurieux pour la cour de Louis XIV. Pendant sa retraite, elle composa plusieurs romans qui sont pour la plupart remarquables par la grâce et le goût. En 1715, le duc d'Orléans fit cesser son exil. Parmi ses écrits on remarque : *Mémoires de ma vie*, 1697; *Nouveaux Contes de fées*, 1698; *le Voyage de campagne*, 1699; *Histoires sublimes et allégoriques*, 1699; *les Lutins du château de Kernosy*, 1710 : c'est son meilleur ouvrage.

MURAT (Joachim), roi de Naples, né en 1771 à La Bastide, près de Cahors, était fils d'un aubergiste, et avait étudié dans un séminaire. Il s'enrôla au commencement de la Révolution, se fit remarquer par ses opinions exaltées autant que par son courage, et devint dès 1794 lieutenant-colonel. Destitué ainsi que Bonaparte après le 9 thermidor, il se lia avec ce général et reprit du service en même temps que lui : il le seconda au 13 vendémiaire dans la défense de la Convention, l'accompagna comme aide de camp en Italie, en Égypte, se signala en toute occasion par une bravoure fougueuse, et devint bientôt général de division. Au 18 brumaire, il commanda les 60 grenadiers qui dispersèrent le Conseil des Cinq-Cents. Pour le récompenser, Bonaparte lui confia le commandement de la garde consulaire et lui donna la main de sa sœur Caroline. Après la bataille de Marengo, dans laquelle il avait commandé la cavalerie, il fut nommé gouverneur de la république Cisalpine, puis gouverneur de Paris (1804). Lors de l'établissement de l'empire, il reçut le bâton de maréchal et le titre de prince. Il eut une grande part aux succès de la campagne d'Allemagne en 1805, se distingua surtout à Austerlitz, et fut nommé l'année suivante grand-duc de Berg. Envoyé en Espagne, 1808, il détermina le roi Charles IV à se rendre à Bayonne. Il aspirait à s'asseoir sur le trône d'Espagne, mais Napoléon préféra lui donner le roy. de Naples : il fut proclamé le 1er août 1808 sous le nom de Joachim; il s'intitulait roi des Deux-Siciles, mais jamais il n'étendit sa domination au delà du détroit. Murat régna paisiblement jusqu'en 1812. A cette époque, il prit part à l'expédition de Russie et y commanda la cavalerie : il se signala surtout à la bataille de la Moskova. Quand l'empereur eut quitté l'armée, il en devint le commandant en chef : il dirigea la désastreuse retraite de Smolensk à Wilna. Après la bataille de Leipsick, prévoyant le sort de Napoléon, il s'empressa de retourner en Italie et noua au commencement de 1814 des négociations avec les puissances coalisées; on consentit à le laisser sur le trône, mais à condition qu'il fournirait son contingent contre la France, et en effet il marcha en Italie contre l'armée du prince Eugène de Beauharnais; cependant, dès qu'il eut appris que Napoléon était revenu de l'île d'Elbe, il se déclara en sa faveur, envahit la Hte-Italie et marcha contre les Autrichiens. Battu à Tolentino (2 mai 1815), il perdit en un instant son armée et son trône. Il se réfugia dans le midi de la France, puis en Corse où il retrouva quelques partisans; il se mit à leur tête et tenta de reconquérir son royaume, mais ayant été séparé par une tempête du gros de sa troupe, il fut

jeté presque seul sur la plage de Pizzo, en Calabre; pris en débarquant, il fut traduit, par ordre du roi Ferdinand, devant une commission militaire, condamné à mort, et fusillé le 13 oct. 1815. Il subit le supplice avec un admirable sang-froid. Murat fut un de nos plus braves et de nos plus brillants généraux, mais, hors du champ de bataille, c'était un homme de peu de tête : il a terni sa gloire par sa défection en 1814. Seyriès, en 1816, Léon Gallois, en 1828, ont donné la *Vie de Joachim Murat*. — Napoléon Murat, le seul survivant de ses fils, né en 1803, auj. sénateur, a élevé en 1861 des prétentions sur le trône de Naples; mais il a été désavoué par le gouvt français.

MURATO, ch.-l. de c. (Corse), à 17 kil. S. O. de Bastia; 1069 hab.

MURATORI (L. Ant.), un des savants les plus distingués du XVIIIe siècle, né en 1672 à Vignola (Modenais), m. en 1750. Déjà célèbre à 20 ans par son érudition, il fut appelé dès 1694 à Milan pour occuper une place de conservateur à la bibliothèque Ambrosienne. En 1700, le duc de Modène le choisit pour son bibliothécaire et le nomma conservateur des archives. Écrivain infatigable, Muratori a enrichi l'histoire d'une foule de dissertations savantes, et a publié un grand nombre de documents très-importants, entre autres : *Rerum italicarum Scriptores præcipui ab anno* 500 *ad annum* 1500, Milan, 1723-51. 29 v. in-f.; *Antiquitates italicæ medii ævi*, 1738-43, 6 vol. in-f.; *Novus Thesaurus veterum inscriptionum*, 1739-42 : *Annales d'Italie depuis l'ère vulgaire jusqu'en* 1749 (en ital.), 1744-49, 12 vol. in-4. Ses *Œuvres* ont été rassemblées à Arezzo, 1767-80, 36 vol. in-4, et à Venise, 1790-1810, 48 vol. in-8.

MURBACH, célèbre abbaye des Bénédictins d'Alsace (Ht-Rhin), fondée en 727 au pied du ballon de Guebwiller, fut sécularisée en 1759 par Louis XV. Son abbé avait voix à la diète germanique.

MURCIE, *Vergilia? Murcia* en latin moderne, v. d'Espagne, ch.-l. de l'int. de Murcie, sur la r. g. de la Segura, avec un faubourg sur la r. dr., à 150 kil. E. S. E. de Madrid; 40 000 hab. Palais épiscopal, cathédrale, beau pont; jardin botanique, beau bâtiment où l'on apprête la soie; cinq colléges. L'évêque de Carthagène réside à Murcie. Draps, lainages, savon, blanc de céruse, salpêtre; filatures de soie, moulins à huile. Aux env., beaucoup de mûriers. — Murcie n'apparaît dans l'histoire qu'en 713. Elle fit dès 756 partie du califat de Cordoue, devint en 1056 la capit. d'un roy. maure particulier, et fut enlevée aux Maures par les Chrétiens en 1265. Les Français la prirent en 1810 et 1812. Elle a beaucoup souffert d'un tremblement de terre en 1829. — L'intendance, entre celles de Valence, Grenade, la Manche, Cuença, et la mer, peut avoir 150 k. du N. au S., 148 de l'E. à l'O. et 400 000 h. C'est une des prov. les plus chaudes et les plus fertiles de l'Espagne; mais on y manque d'eau en quelques endroits. — Réunie à la province de Carthagène, l'intendance de Murcie forme l'ancien roy. maure de Murcie. Ce pays garda longtemps le nom de *royaume*, qu'une vieille habitude lui donne encore.

MURÉNA (L. Licinius), lieutenant de Sylla, contribua au gain de la bataille de Chéronée, l'an 87 av. J.-C. Chargé, en l'absence de Sylla, de la 2e guerre contre Mithridate, il s'empara de Comane, mais il éprouva ensuite quelques échecs et fut contraint de se retirer, 82. — Son fils servit avec distinction sous Lucullus dans la 3e guerre contre Mithridate. Nommé consul 61 av. J.-C., il fut accusé par Caton d'avoir employé la brigue pour obtenir cette dignité; mais il fut défendu par Cicéron dans un beau discours, qui nous est resté, et fut acquitté.

MURET, ch.-l. d'arr. (Hte-Garonne), au confluent de la Louge et de la Garonne, à 20 kil. S. O. de Toulouse; 4137 hab. Trib. de 1re instance. Beau pont en fer sur la Garonne. Faïence blanche, draps communs. Pierre II, roi d'Aragon, et les Albigeois y furent défaits par Simon de Montfort, en 1213 : Pierre II y perdit la vie. Patrie de Dalayrac.

MURET (Marc Antoine), érudit, né à Muret près de Limoges en 1526, m. à Rome en 1585, professa à Auch, à Poitiers, à Bordeaux, où il compta Montaigne au nombre de ses élèves, enfin au collége du Cardinal-Lemoine, à Paris. Il ouvrit dans cette ville un cours de droit civil, se fit une réputation prodigieuse et se vit recherché par les savants les plus célèbres de l'époque : Scaliger, Lambin, Turnèbe. Accusé d'hérésie et de mœurs dépravées, il fut enfermé au Châtelet. Mis en liberté, il se retira à Toulouse, où il fut l'objet de nouvelles poursuites. Il se rendit alors à Rome. où il changea de conduite et se fit prêtre; il y professa la philosophie, le droit civil, la théologie. Il vécut dans l'intimité du cardinal Hippolyte d'Este, et fut pourvu par le pape de riches bénéfices. Il a laissé des *Notes* sur plusieurs auteurs anciens, des *Harangues*, des *Poésies* et des *Épîtres*, des traductions d'auteurs grecs, et un recueil de *Variæ lectiones*, qui a beaucoup contribué à épurer les textes anciens. Il écrivait le latin avec une rare élégance. Ses *Œuvres* ont été réunies à Vérone, 1727-30, 5 v. in-8, à Leyde, 1789, 4 v. in-8, par Ruhnkenius, et à Leipsick, 1834, par Frotscher. On raconte que, pendant qu'il fuyait de France, Muret tomba gravement malade à son arrivée en Italie et fut conduit à l'hôpital : là deux médecins délibéraient près de lui sur le traitement à suivre à son égard, et, le prenant pour un homme illettré, se disaient en latin : *Faciamus periculum in anima vili;* mais Muret s'écria aussitôt : *An vilis anima pro qua mortuus est Christus?* et il sortit au plus vite de ce lieu.

MURG, riv. du grand-duché de Bade, s'unit au Rhin sous Steinmauren, après 60 kil. de cours. — Elle donne son nom au cercle de Murg-et-Pfinz, dans le grand-duché de Bade, entre ceux de la Kinzig au S. et du Neckar au N.; ch.-l., Durbach.

MÜRGER (Henri), poëte et romancier, né à Paris en 1822, m. en 1861, appartenait à une famille pauvre, et ne reçut qu'une instruction élémentaire. D'abord petit-clerc, puis secrétaire d'un comte russe, il sentit éveiller sa vocation en lisant à son patron les œuvres de la littérature contemporaine et se fit homme de lettres. Après avoir composé quelques vaudevilles pour les petits théâtres et coopéré à la rédaction de feuilles obscures, il établit sa réputation en traçant, dans les *Scènes de la vie de Bohême*, un tableau saisissant, moitié fictif, moitié réel, de la vie d'aventures et de misère qu'il menait lui-même (1848). Il se fit depuis une sorte de spécialité de ces peintures, qu'il renouvela dans *les Amours d'Olivier* (1849), *le Pays latin* (1852), *les Scènes de la vie de jeunesse* (1853), *les Buveurs d'eau* (1854). Cependant il composa aussi plusieurs autres romans et nouvelles d'un genre plus relevé, parmi lesquels on distingue *Claude et Marianne* (1851), *Adeline Protat* (1853), *Scènes de la vie de campagne* (1856); enfin il donna au théâtre français une agréable comédie, *le Bonhomme Jadis*, 1851, en un acte. On a publié après sa mort un recueil de ses *Poésies* (1861). Mürger est un romancier fantaisiste plein de verve et d'un vrai talent : sans avoir une grande portée, ses œuvres offrent beaucoup d'agrément et de vérité dans les peintures.

MURI, bg de Suisse (Argovie), à 32 k. S. E. d'Aarau; 1900 h. Célèbre abbaye de Bénédictins, fondée au XIe s., et où fut rédigée une chronique, publiée par Kopp en 1750. L'abbé était prince d'empire. — Près de Berne est un château de Muri où résida quelque temps Louis XVIII.

MURILLO (Barth. ESTEBAN), célèbre peintre espagnol, né à Séville en 1618, m. en 1682, reçut les leçons de Moya, élève de Van Dyck, et celles de Vélasquez, qui lui fournit les moyens d'aller dans les Pays-Bas pour y étudier les chefs-d'œuvre de l'école hollandaise, et qui lui procura ensuite des travaux lucratifs à Madrid. Il retourna en 1645 à Séville, où il se fixa, et y composa un grand nombre de tableaux d'église qui le placèrent à la tête des peintres de sa nation. Il mourut des suites d'une blessure qu'il s'é-

tait faite sur un échafaudage où il travaillait. Parmi ses œuvres, on remarque la *Mort de Ste Claire*, *S. Jacques distribuant les aumônes* (au cloître St-François à Séville), *S. Thomas distribuant ses biens aux pauvres*, à Séville, une *Ste-Élisabeth*, l'*Enfant prodigue*. Le Louvre possède de ce maître, entre autres tableaux, deux *Assomption*, la *Conception de la Vierge* (achetée par le gouvt français 600 000 fr. à la vente du maréchal Soult), *Jésus sur la montagne des Oliviers*, la *Cuisine des Anges*. Ses chefs-d'œuvre furent exécutés entre les années 1670 et 1680. Murillo offre dans toute sa pureté le caractère de l'école espagnole : il brille surtout par le sentiment, la noblesse, l'art de la composition, la science anatomique et la fidèle imitation de la nature, ainsi que par la suavité, l'éclat, la fraîcheur et l'harmonie du coloris. Du talent le plus flexible, il réussissait dans le paysage, les fleurs, les marines, aussi bien que dans l'histoire.

MURO, *Numistro*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Basilicate), à 36 kil. S. O. de Melfi; 7000 hab. Évêché. C'est là que Jeanne I, reine de Naples, fut étouffée en 1332. — Bourg de France, ch.-l. de c. (Corse), dans l'arr. et à 9 k. de Calvi; 1290 hab.

MURPHY (Arthur), auteur dramatique irlandais, né en 1727 à Clooniquin (Roscommon). m. en 1805, fut tour à tour acteur, journaliste, auteur, avocat, et obtint dans ses dernières années un emploi important à la Banque de Londres. La plupart de ses comédies sont restées au théâtre, entre autres : *Connaissez-vous vous-même* (Know your own mind), *l'École des tuteurs*, *Tout le monde a tort*, *le Bourgeois*, *la Vieille fille*, *le Mariage clandestin*, *le Moyen de fixer*, *l'Ile déserte*, etc. Parmi ses tragédies, on remarque *Alzuma*, *Zénobie*, *Arminius*, *l'Orpheline de la Chine*, empruntées pour la plupart à des auteurs français, qu'il n'en dénigre pas moins. Murphy a lui-même recueilli ses *OEuvres*, 7 vol. in-8, Londres, 1786.

MURR (Théophile de), né à Nuremberg en 1733, m. en 1811, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances dans les langues, la bibliographie et les antiquités. Il a publié un nombre prodigieux d'ouvrages, les uns en français ou en latin, les autres en allemand. Les plus importants sont : *Bibliothèque de peinture, de sculpture et de gravure*, Francfort, 1770; *Memorabilia bibliothecarum publicarum Norimbergensium et universitatis Altdorfinæ*, 1786-91; *Antiquités d'Herculanum*, 1777-93; *Mémoires pour la littérature arabe*, 1803. Il a en outre publié : *Journal pour l'histoire des arts et de la littérature*, Nuremberg, 1775-89; *Nouveau Journal pour l'hist. de la littérature et des arts*, Leipsick, 1798-1800. Il avait publié en 1804, sous le titre *Conspectus bibliothecæ glotticæ universalis*, le prospectus d'un ouvrage immense qui l'occupa toute sa vie, et dont les matériaux passèrent entre les mains du professeur J. S. Vater.

MURRAY, comté d'Écosse. *V.* ELGIN.

MURRAY (Golfe de), golfe formé par la mer du Nord, sur la côte orient. de l'Écosse, entre les comtés de Nairn, d'Aberdeen, de Banff et d'Elgin ou Murray au S., celui de Ross à l'O., et ceux de Sutherland et de Caithness au N., a 110 kil. de profondeur sur une largeur qui varie de 3 kil. à 100.

MURRAY (Jacques, comte de), fils naturel de Jacques V, roi d'Écosse, et frère aîné de Marie Stuart, né vers 1531, fut le plus cruel ennemi de sa sœur. Aspirant au trône, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour perdre Marie, se mit à la tête du parti protestant en Écosse; se fit l'espion et l'agent du roi d'Angleterre Édouard VI, puis d'Élisabeth; fut, à ce qu'on croit, l'instigateur du meurtre d'Henri Darnley, 2e époux de Marie Stuart; la força, pour l'avilir, à épouser le comte de Bothwell, assassin de Henri; puis souleva le peuple contre elle, la fit enfermer à Lochleven et se fit nommer régent du royaume (1567). Marie s'étant échappée de sa prison, il battit ses troupes à Langside et la réduisit à se réfugier en Angleterre entre les mains d'Élisabeth, son ennemie jurée. Pendant la captivité de Marie, il dénonça à Élisabeth le projet qu'avait conçu le duc de Norfolk de la délivrer. Il périt en 1570, à Linlithgow, assassiné par un gentilhomme écossais, dont il avait outragé la sœur.

MURRAY (LINDLEY), grammairien américain, né en Pensylvanie en 1745, m. en 1826, suivit d'abord le barreau de New-York, puis abandonna la profession d'avocat pour se livrer au commerce, et, ayant amassé une honnête fortune, se retira en Angleterre, où il se fit connaître par d'utiles écrits. Il publia en 1795 une *Grammaire anglaise*, qui devint bientôt classique, et qu'il compléta par des *Exercices* et une *Clef*. On lui doit aussi un livre de lecture, *The english spelling book*, généralement employé dans les écoles.

MURSA, auj. *Eszek*, v. de la B.-Pannonie, sur la Drave, près de son confluent avec le Danube. L'empereur Constance y remporta en 351 une victoire signalée sur Magnence, son compétiteur.

MURTZUPHLE. *V.* ALEXIS I.

MURVIEDRO, *Muri veteres*, v. d'Espagne (Valence), sur le Murviedro, à 5 kil. de la mer et à 26 kil. N. E. de Valence, près de l'anc. *Sagonte*; 6000 hab. Vieux château fort. Ruines romaines et mauresques aux environs. Cette ville, bâtie sur les ruines de l'anc. Sagonte, fut de nouveau ruinée lors de l'invasion des Goths, et relevée sous le nom de *Murviter* (d'où, par corruption, son nom actuel). Les Arabes s'en emparèrent en 713; les Espagnols la leur reprirent en 1238.

MURVIEL, ch.-l. de c. (Hérault), à 13 kil. N. O. de Béziers; 1400 hab. Eau-de-vie.

MUSA. *V.* ANTONIUS MUSA et MOUÇA.

MUSÆUS (J. Ch. Aug.), écrivain allemand, né à Iéna en 1735, m. en 1788, fut pasteur à Eisenach, puis précepteur des pages du duc de Saxe-Weimar et professeur au gymnase de Weimar. Il a publié des romans, des contes et des écrits satiriques, pleins de verve et écrits avec pureté. On remarque *le Second Grandisson* (1760-62 (il y ridiculise le célèbre roman de *Grandisson*, de Richardson); *Voyages physiognomoniques* (satire contre Lavater), 1778-79; *Contes populaires*, Gotha, 1782; *Plumes d'autruche*, 1787-97. Kotzebue, son neveu, a publié ses *OEuvres posthumes*, Leipsick, 1791, in-8.

MUSÉE, *Musæus*, ancien poëte grec, natif d'Athènes, disciple ou fils d'Orphée, et père d'Eumolpe, vivait vers le XIIIe ou le XIVe s. av. J.-C. Il avait écrit des poëmes sur les *Mystères*, les *Préceptes*, la *Théogonie*, *des Hymnes*, etc.; ils sont tous perdus.—On a sous le nom de Musée un petit poëme intitulé *Héro et Léandre*, mais il est d'un auteur beaucoup plus récent, probablement du IVe ou du Ve siècle après J.-C. Ce poëme est rempli de vers heureux et de descriptions élégantes. On le trouve dans le *Corpus poetarum græcorum* et dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, à la suite d'Hésiode. Il a été publié séparément par Heinrich, Hanovre, 1793, par Schæfer, Leips., 1825; il a été traduit en français par Laporte-Dutheil, 1784, Gail, 1796, et mis en vers par Clément Marot, Mollevaut, Girodet, Denne-Baron, etc.

MUSÉE, *Musæum*, édifice d'Alexandrie où les Ptolémées rassemblaient, en les entretenant aux frais de l'État, les savants les plus distingués, pour qu'ils s'y livrassent à loisir à la culture et à l'enseignement des lettres et des sciences. On en attribue la fondation à Ptolémée I. Dans cette espèce d'académie, on remarque, parmi les savants, Euclide, Érasistrate, Strabon, Diophante; parmi les poëtes, Théocrite, Aratus, Apollonius, Lycophron, Callimaque; parmi les critiques, Zoïle, Aristarque; parmi les philosophes, Ammonius, père de l'éclectisme alexandrin. Le Musée dura jusqu'au règne d'Aurélien, sous lequel il fut détruit par un incendie. — On a depuis donné le nom de Musée, soit à des réunions semblables de savants, soit à des collections d'objets d'arts ou d'antiquités.

MUSES, *Musæ*, *Camœnæ*, déesses des sciences et des arts, étaient filles de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de la mémoire. On en comptait neuf : Clio, qui présidait à l'histoire; Thalie, à la comédie; Melpomène, à la tragédie; Érato, à la poésie légère et

à l'élégie; Calliope, à l'épopée; Uranie, à l'astronomie; Polymnie, à l'éloquence et à la poésie lyrique; Terpsichore, à la danse; Euterpe, à la musique. Apollon présidait à leurs réunions. Elles habitaient avec lui le Parnasse, le Pinde, l'Hélicon ou le mont Piérius. Le Permesse, les fontaines de Castalie et d'Hippocrène, leur étaient consacrés, ainsi que le cheval Pégase, symbole de l'essor poétique. Les Muses étaient vierges; on les représente jeunes, belles, modestes, vêtues simplement, la tête ornée d'une couronne. En outre, chacune porte les attributs qui lui sont propres. *V.* le nom de chacune d'elles.

MUSGRAVE (Guillaume), médecin et antiquaire anglais, né en 1657 à Carlton-Musgrave (Somerset), m. en 1721, était membre du collége des médecins de Londres et de la Société royale, dont il devint le secrétaire. On a de lui : *De aquilis romanis*, 1713; *Geta britannicus*, 1716; *Belgium britannicum*, 1719. — Son petit-fils, Samuel M., mort en 1782, pratiqua la médecine à Exeter, sa ville natale, et cultiva la philologie. Il a laissé : *Exercitationes in Euripidem*, Leyde, 1762; *Animadversiones in Sophoclem*, Oxford, 1800; et a concouru à l'édition d'*Euripide*, publiée à Oxford, 1778, 4 vol. in-4. On a en outre de lui deux dissertations sur la *Mythologie des Grecs* et sur la *Chronologie des Olympiades*, en anglais, 1782.

MUSKAU. *V.* PUCKLER-MUSKAU.

MUSONE, riv. d'Italie (Macerata), naît à 7 kil. S. O. de Cingoli, coule au N. E., et se jette dans l'Adriatique à 5 k. N. E. de Lorette, après 55 kil. de cours. Sous le roy. français d'Italie, elle avait donné son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Macerata.

MUSONIUS RUFUS, stoïcien, né sous Tibère à Volsinium, était chevalier romain. Il ouvrit à Rome une école de philosophie qui fut très-fréquentée. Compromis dans la conjuration de Pison contre Néron, il fut exilé dans l'île de Gyare. Rappelé par Vitellius, il se fit tellement estimer que Vespasien l'excepta seul lorsqu'il chassa de Rome les philosophes. On a de lui quelques fragments, publiés sous le titre de *Reliquiæ*, par Peerlkamp, Harlem, 1822.

MUSSATO (Albertin), historien et poëte, né à Padoue en 1261, m. en 1329, remplit plusieurs missions près de l'empereur Henri VII et commanda les troupes de Padoue dans les guerres contre l'empire et contre Vicence. Il n'en fut pas moins banni par ses ingrats concitoyens et mourut en exil. Il a laissé : *De gestis Henrici VII imperatoris; De gestis Italorum post Henricum*, et des tragédies latines. C'est un historien véridique et un bon écrivain. Ses *Œuvres* ont été publiées in-fol., Venise, 1636.

MUSSCHENBROEK (Pierre VAN), physicien, né à Leyde en 1692, mort dans la même ville en 1761, exerça d'abord la médecine, puis fut successivement professeur de philosophie, de mathématiques et de médecine à Duisbourg, à Utrecht, et enfin à Leyde, 1740. Il était l'élève et l'ami de S'Gravesande. Il contribua puissamment par ses leçons, ses découvertes et ses ouvrages à introduire en Hollande la philosophie expérimentale et le newtonianisme; on estime surtout ses recherches sur l'électricité, la cohérence des corps, le magnétisme, la capillarité, le pyromètre; il eut part à la célèbre expérience de la bouteille de Leyde. On a de lui un discours *De certa methodo philosophiæ experimentalis*, 1723; des *Éléments de physique*, en latin, 1726, réimprimés après sa mort sous le titre de *Introductio ad philosophiam naturalem*, 1762 (trad. en français par Sigaud Lafond); *Dissertationes physicæ et geometriæ*, 1729; *De methodo instituendi experimenta physices*, 1730. Il était correspondant des académies des sciences de Paris, Berlin, St-Pétersbourg, Londres, etc.

MUSSELBURG, v. d'Écosse (Edimbourg), à 9 kil. E. d'Édimbourg; 9000 hab. Chemin de fer. On y fait beaucoup de sel. — Cette ville appartint successivt à l'abbaye de Dunfermline, au comte de Lauderdale, à la duchesse de Monmouth. Marie Stuart et Bothwell furent défaits près de là en 1568.

MUSSET (Alfred de), poëte, né à Paris en 1810, mort en 1857, était fils de Musset-Pathay, chef de bureau au ministère de la guerre, auteur d'une *Histoire* estimée *de J. J. Rousseau*. Condisciple du duc de Chartres (depuis duc d'Orléans) au collége Henri IV, il devint l'ami de ce prince. Après avoir essayé de diverses carrières, médecine, droit, banque, peinture, il ne sentit de goût que pour les lettres. Il embrassa d'abord avec ardeur les doctrines de l'école romantique : il publia dès 1831 des *Poésies diverses* qui révélèrent son talent, composa, à partir de 1833, de charmants *Proverbes*, dont plusieurs ont été joués avec succès (*un Caprice, Il ne faut jurer de rien, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, le Chandelier*); donna en 1835 *Un spectacle dans un fauteuil*, nouveau recueil de vers qui reçut aussi le meilleur accueil; publia en 1836 *les Confessions d'un enfant du siècle*, roman qui paraît être sa propre histoire; composa dans les années suivantes des *Nouvelles* et des *Contes* remarquables par le style comme par l'intérêt (*les Deux maîtresses, Frédéric et Bernerette, Histoire d'un merle blanc*), et donna en 1850 un dernier recueil de poésies, qui mit le sceau à sa réputation. L'Académie française l'admit dans son sein en 1852. Il avait dû à l'amitié du duc d'Orléans la place de bibliothécaire au ministère de l'intérieur; il fut nommé par le gouvernement impérial bibliothécaire du ministère de l'instruction publique. Néanmoins, sans fortune personnelle et aimant la dépense, il vécut toujours dans la gêne. Ardent au plaisir et incapable de maîtriser ses penchants, il abrégea sa vie par ses excès et s'éteignit dans une vieillesse prématurée. A. de Musset résume les passions et les inquiétudes qui de son temps troublaient les esprits : ses œuvres, qui se ressentent de l'imitation de Byron, offrent un mélange d'ironie et de lyrisme, de profondeur et de frivolité. Matérialiste audacieux dans ses premiers écrits, on le voit plus tard hésiter entre un scepticisme railleur et un enthousiasme vrai : ses dernières productions sont empreintes d'une grâce mélancolique et témoignent de certaines aspirations morales; on remarque en ce genre l'*Espoir en Dieu*. Après avoir été un des plus aventureux champions du romantisme, il en railla les écarts dans ses *Lettres de Dupuis et Cotonnet*, et le désavoua même dans son *Discours de réception à l'Académie*. Ses vers, quelquefois incorrects, sont en général remarquables par l'aisance du rhythme et par le coloris; sa prose rappelle la netteté de Voltaire. Le talent de cet écrivain a été parfaitement apprécié par M. D. Nisard, dans sa *Réponse au discours de réception d'A. de Musset*, et par M. Lamartine, dans ses *Entretiens de littérature* : ce dernier l'appelle *le poëte de la jeunesse*, mais de la jeunesse licencieuse et voltairienne. Une édition de ses *Poésies complètes* a paru en 1857. — Son frère aîné, M. Paul de Musset, né en 1804, s'est aussi fait un nom comme écrivain : on lui doit de bons romans, et un recueil des *Lettres d'Alfred de M.*

MUSSIDAN, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 27 kil. S. de Ribérac; 1660 hab. Forges, mines de fer. Station. Pris par les Calvinistes en 1568, repris et saccagé par les Catholiques en 1569, démantelé sous Louis XIII. Énorme dolmen sur un coteau voisin.

MUSSY-L'ÉVÊQUE ou **MUSSY-SUR-SEINE**, ch.-l. de cant. (Aube), à 22 kil. S. S. E. de Bar-sur-Seine, près d'une belle forêt; 1800 hab. Beau marbre, vins, eau-de-vie. Patrie de Boursault. Anc. château des *évêques* de Langres. — *V.* GUENEAU DE MUSSY.

MUSTAGH (*mont de glace*), chaîne de montagnes d'Asie, entre l'Himalaya et l'Altaï, est la continua tion occidentale du Thian-chan, et s'étend de 69° 30' à 78° 10' long. E., sur une longueur d'env. 1200 kil.

MUSTAPHA I, sultan ottoman, succéda en 1617 à son frère Achmet, fut détrôné quatre mois après par les Janissaires, qui placèrent sur le trône Osman II, fut rappelé en 1622 et fit périr Osman; mais au bout d'un an, il fut déposé de nouveau et étranglé (1623). —II, fils de Mahomet IV, succéda en 1695 à Achmet II

son oncle, battit devant Témeswar en 1695 les troupes de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, remporta encore quelques succès sur les Vénitiens, les Polonais, les Moscovites; mais essuya dans la suite plusieurs défaites, fut notamment battu à Zentha par le prince Eugène (1697), et se vit, en 1699, obligé de signer la paix de Carlowitz. Il se retira à Andrinople, où il se livra à l'oisiveté. Il fut détrôné en 1703, et contraint de céder la couronne à son frère Achmet III. Il mourut peu de mois après. — III, fils d'Achmet III, né en 1716, m. en 1774, parvint au trône en 1757, se laissa aller à la mollesse, abandonnant le gouvernement à des ministres qui l'engagèrent dans une guerre funeste avec la Russie, et perdit Choczim, la Moldavie et une partie de la Valachie (1769-71); il répara cependant une partie de ses pertes dans la campagne de 1773. — IV, fut porté au trône en 1807, par la révolution qui en précipita Sélim III, son cousin. Il abolit toutes les institutions de son prédécesseur, obtint quelques avantages sur la flotte russe, repoussa les Anglais qui tentaient de s'emparer de l'Égypte, et voulut rabaisser les prétentions des Janissaires; mais une révolte éclata, et il fut déposé et étranglé (1808). Il fut remplacé par Mahmoud II, son frère.

MUSTAPHA, fils aîné du sultan Soliman I et d'une Circassienne, devait succéder à son père et promettait un excellent prince; mais Roxelane, sa belle-mère, parvint à le perdre en persuadant à Soliman qu'il songeait à le détrôner. Le jeune prince était dans son gouvernement d'Amasie : Soliman se rendit à l'armée qui campait dans le voisinage, et ordonna à son fils de venir le trouver; dès qu'il fut arrivé dans sa tente, il le fit étrangler sans vouloir l'entendre (1553). L'année suivante, l'artificieuse Roxelane, voulant précipiter du trône Soliman lui-même, fit paraître un faux Mustapha, qui insurgea plusieurs provinces; mais il fut bientôt pris et jeté à la mer. — La catastrophe de Mustapha a été mise sur la scène française par Belin, 1705; Chamfort, 1777; Maisonneuve, 1785.

MUSTAPHA-BEÏRACTAR. *V.* BEÏRACTAR.

MUSULMANS, c.-à-d. *Résignés à la volonté de Dieu*, nom générique donné aux partisans de Mahomet, sans distinction de secte. *V.* MAHOMÉTISME.

MUSURUS (Marc), savant grec, né vers 1470 à Retimo (Candie), m. en 1517, vint jeune en Italie, s'y lia avec J. Lascaris, Alde Manuce et Ficin, fut nommé professeur de lettres grecques à Padoue, et remplit ces fonctions avec un zèle et un talent qui lui attirèrent des auditeurs de toutes les villes de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Léon X l'appela à Rome en 1516, et le nomma archevêque de Malvoisie en Morée. On lui doit les 1res éditions d'*Aristophane*, Alde, 1498, de l'*Etymologicum magnum*, 1499 (ouvrage que quelques-uns lui attribuent); de *Platon*, 1513; d'*Athénée*, du *Lexique d'Hésychius*, 1514, etc. On a de lui, comme poëte, des *Épigrammes grecques* et un *Poëme* à la louange de Platon (dans l'édition de *Platon* de 1513, publié séparément par Muncker, Amst., 1676). Musurus est un des Grecs qui contribuèrent le plus à répandre en Europe le goût des lettres anciennes.

MUTIEN (LE), peintre. *V.* MUZIANO.

MUTINA, auj. *Modène*, v. de la Gaule Cisalpine, chez les *Boïi*, entre le *Gabellus* et le *Scultenna*, fondée par les Étrusques, et l'une de leurs lucumonies, devint colonie romaine en 183 av. J.-C. *V.* MODÈNE.

MUTIUS SCÆVOLA. *V.* SCÆVOLA.

MUTZIG, v. du B.-Rhin, sur la Bruche, à 24 k. S. O. de Strasbourg; 3532 hab. Manufacture d'armes à feu. Anc. château des évêques de Strasbourg. Vins blancs.

MUY (LE), bg du dép. du Var, à 12 kil. S. E. de Draguignan; 1900 hab. Anc. seigneurie, érigée en marquisat en 1697. Tour romaine (*Turris de Medio*), bien conservée. Charles-Quint faillit être assassiné à Muy en 1536.

MUY (Vict. DE FÉLIX, comte du), maréchal de France, né à Marseille en 1711, fut nommé en 1735 menin du dauphin, père de Louis XVI, fut fait lieutenant général en 1748, gouverneur de la Flandre en 1762, accepta de Louis XVI, en 1774, le ministère de la guerre, et fut en même temps promu au grade de maréchal; mais il mourut dès l'année suivante.

MUYART DE VOUGLANS, criminaliste, né en 1713 à Morancé (Franche-Comté), m. en 1791, fut membre du grand-conseil dans le parlement Maupeou, On a de lui : *Institutes au droit criminel*, 1757; *Lois criminelles de la France*, 1780, ouvrages estimés.

MUZIANO ou LE MUTIEN, peintre, né vers 1528 à Acquafredda dans le Brescian, m. en 1592, vint jeune à Rome, s'exerça d'abord dans le paysage, puis se livra au genre historique, orna de ses tableaux plusieurs églises de Rome, perfectionna l'art de la mosaïque et exécuta les belles mosaïques de la chapelle grégorienne. Il réussissait particulièrement à peindre les personnages d'une physionomie grave, les pénitents exténués par l'abstinence. Parmi ses tableaux, on remarque : l'*Incrédulité de S. Thomas* et la *Résurrection de Lazare*, au musée du Louvre; une *Troupe d'anachorètes écoutant la parole d'un Père du Désert*, dans l'église des Chartreux à Rome.

MUZILLAC, ch.-l. de c. (Morbihan) près de l'embouch. de la Vilaine, à 23 k. S. E. de Vannes; 1800 h. —Près de là, ruines de l'abbaye de *Prières*, fondée en 1250 par le duc de Bretagne Jean I.

MYCALE (le mont), auj. *Samsoun*, montagne de l'Asie-Mineure, en Ionie, au S., entre Éphèse et Priène, en face de l'île de Samos, forme en s'avançant dans la mer le cap *Trogilium*. C'est à la hauteur de Mycale que les Perses furent défaits par la flotte grecque, que commandaient Xantippe et Léotychide, l'an 479, le jour même de la bataille de Platée.

MYCÈNES, *Mycenæ*, anc. v. de l'Argolide, au N. N.E. d'Argos, à 6 k. S. E. du mont Trétos, était remplie de monuments magnifiques dont il ne reste que des ruines. Elle fut fondée, suivant les uns, par Mycène, fille d'Inachus, vers 1920; selon d'autres, par Acrisius ou Persée, de 1462 à 1481, elle fut de 1431 à 1190 av. J.-C. la capitale d'un petit royaume qui disputait à Argos la suprématie sur le Péloponèse. Ses principaux rois furent : Persée, 1431; Sthénélus, 1397; Eurysthée, 1367; Hercule, vers 1330; Atrée et Thyeste, 1307; Agamemnon, 1280; Égisthe, 1270; Oreste, 1263; Tisamène, 1192; Penthilus et Comètès, 1190. Les Héraclides, à leur retour dans le Péloponèse, s'en emparèrent et la possédèrent comme dépendance d'Argos. Pendant les guerres médiques, Mycènes se montra lente à envoyer des secours contre l'ennemi commun, ce qui la rendit odieuse aux autres Grecs. Une contestation s'étant élevée entre Argos et Mycènes pour la possession du temple de Junon, les Argiens, joints aux habitants de Cléone et de Tégée, détruisirent la ville natale, 468 av. J.-C. La plus grande partie de l'enceinte subsistait encore au temps de Pausanias. Auj. la plaine de Mycènes, près de *Karvati*, offre des ruines importantes, parmi lesquelles on remarque des restes de murs cyclopéens et l'édifice circulaire appelé *Tombeau d'Agamemnon* ou *Trésor des Atrides*, édifice que l'on croyait, dans l'antiquité, avoir renfermé les trésors qu'Agamemnon avait rapportés de Troie.

MYCERINUS, roi d'Égypte, fils de Chéops ou de Chemmis, construisit la 3e des grandes Pyramides, où sa momie a été trouvée en 1837. On le place 10 générations avant la guerre de Troie.

MYCONE, *Myconos*, une des îles Cyclades, entre Ténos au N. E., Paros et Naxos au S., à 15 k. O. de Délos; 50 k. de tour. On y montrait les tombeaux des Centaures. Fréquemment bouleversée par des tremblements de terre, Mycone était presque inhabitée et très-pauvre. Ses habitants passaient pour avares et grands parasites. — Soumise pour Darius par Datis et Artapherne, Mycone tomba ensuite au pouvoir des Athéniens. Après la 4e croisade, elle appartint successivement à plusieurs familles de Croisés, puis à Venise, à qui Soliman II l'enleva. Elle prit une part active en 1822 à la guerre de l'Indépendance, et fut à la

paix, comprise dans le royaume de Grèce; elle est dans le nome des Cyclades et l'éparchie de Syra. Auj. on y compte 6000 h., qui habitent pour la plupart un petit bourg du même nom. Nombreuses églises grecques, plusieurs monastères.

MYDORGE (Claude), géomètre français, né à Paris en 1585, m. en 1647, fut d'abord conseiller au Châtelet, puis trésorier de la généralité d'Amiens. Il se lia d'une étroite amitié avec Descartes, auquel il rendit d'importants services et qu'il réconcilia avec Fermat; il dépensa près de cent mille écus à faire fabriquer des verres de lunettes et des miroirs ardents et à tenter divers essais. On a de lui : *Examen des Récréations mathématiques* (du P. Leurechon), Paris, 1630; *Prodromi Catoptricorum et Dioptricorum*, 1639.

MYGDONIE, anc. prov. de la Macédoine septentr., entre la Péonie au N., le fleuve Strymon à l'E., le mont Calauron au S., et le fleuve Axius à l'O., était limitrophe de la Thrace, de la Chalcidique et de la Macédoine propre, et avait pour villes principales Therma ou Thessalonique, Anthémus, Apollonie. Elle forme aujourd'hui la partie N. de l'eyalet de Saloniki.

On connaît encore sous le nom de *Mygdonie* une petite contrée de l'Asie-Mineure, habitée par une peuplade d'origine thrace, qui s'étendait sur la côte de la Propontide, entre cette mer au N., le mont Olympe au S., le Rhyndacus à l'O., et le lac Askania (lac de Nicée) à l'E; — et une prov. de Mésopotamie, qui était située entre le Tigre et le Chaboras, sur les deux rives du Mygdonius, et qui avait *Nisibis* pour ville principale. Elle devait son nom à une colonie de Mygdoniens d'Europe, amenés par Alexandre le Grand.

MYLASA, auj. *Melasso*, v. de la Carie, à 16 k. env. de la côte et de la ville de Physcos, qui lui servait de port, était la capitale des anciens rois de Carie. Jupiter y était adoré dans trois temples célèbres. Les Romains la déclarèrent libre après la conquête de l'Asie. Beaucoup de belles ruines.

MYLES, *Mylæ*, auj. *Melazzo*, v. de Sicile, sur la côte N., entre Nauloque et Tyndaris, est fameuse par deux victoires navales, l'une des Romains sur les Carthaginois, 260 av. J.-C.; l'autre d'Agrippa sur la flotte de Sextus Pompée, 36 av. J.-C.

MYLITTA, déesse assyrienne, analogue à Vénus.

MYLIUS (Christ.), bibliographe allemand, né en 1710 dans la principauté de Weimar, m. en 1757, professeur de philosophie, puis bibliothécaire à l'Université d'Iéna, a laissé : *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum* (faisant suite à l'ouvrage de Placcius), Hambourg, 1740; *Memorabilia bibliothecæ academiæ Ienensis*, 1746.

MYNAS (Minoïde), philologue, né vers 1790 en Macédoine, m. à Paris en 1860, professa d'abord en Roumélie, vint en 1821 s'établir à Paris, s'y fit connaître par diverses publications philologiques, fut chargé en 1841 par M. Villemain, alors ministre, d'une mission au mont Athos, en rapporta plusieurs manuscrits précieux, entre autres les *Fables de Babrius* (*V.* ce nom), la *Dialectique de Galien*, la *Gymnastique de Philostrate*, les *Philosophoumena*, livre attribué successivement à Origène, à S. Hippolyte, à Tertullien, au prêtre Caïus, et publié par M. Miller en 1851 et par M. l'abbé Cruice en 1860. La publication récente de nouvelles *Fables de Babrius*, dont M. Mynas aurait vendu subrepticement le manuscrit en Angleterre, a donné lieu de suspecter sa loyauté.

MYNDOS, auj. *Mentech*, v. grecque de la Carie occidentale, sur le golfe d'Iassus, au N. O. d'Halicarnasse, était une colonie des Doriens de Trézène. Elle se soumit fort tard à Alexandre.

MYONTE, *Myus*, v. d'Ionie, sur la Méandre, près de son embouchure. Colonie athénienne, fondée par un fils de Codrus. C'est une des trois villes que Xerxès assigna à Thémistocle pour les dépenses de sa table. Dès le temps de Strabon, elle était entièrement dépeuplée. On en voit les ruines à *Palatcha*.

MYOS HORMOS, auj. *Cosséir*, v. et port de la Hte-Égypte, sur le golfe arabique, à 7 journées de marche de Coptos, fut fondée par Ptolémée Philadelphe. C'était l'entrepôt du commerce de l'Égypte avec l'Arabie et l'Inde.

MYRA, v. de Lycie, près de la côte. Anc. évêché, occupé par S. Nicolas. Belles ruines; ancien théâtre

MYRMIDONS, anc. peuplade grecque de la tribu des Achéens, habitait jadis l'île d'Égine, lorsqu'elle était gouvernée par Éaque. Pélée, fils de ce prince, en emmena une colonie en Thessalie, dans la Phthiotide, sur les bords du golfe Maliaque; d'où les sujets d'Achille, fils de Pélée, sont appelés dans l'Iliade *Myrmidons*. Hésiode conte qu'à la suite d'une peste qui avait ravagé Égine, les fourmis (dont le nom grec est *Myrmekes*) furent changées en hommes à la prière d'Éaque pour repeupler le pays. Strabon explique ce nom par l'activité des Myrmidons comme agriculteurs.

MYRMILLONS, gladiateurs à pied qui combattaient contre les Rétiaires (*V.* ce mot), étaient ainsi nommés parce que leur casque était surmonté d'un poisson de mer nommé en grec *mormyros*, d'où l'on avait fait par corruption *myrmillon*. C'étaient généralement des Gaulois ou des Thraces.

MYRON, sculpteur grec, à Éleuthère, condisciple et émule de Polyclète, florissait vers 432 av. J.-C. Cet artiste excellait à représenter avec l'airain les animaux et à leur donner l'apparence de la vie. On estimait surtout une *Génisse*, si parfaite qu'elle paraissait vivante : elle existait encore à Rome en 550, devant le temple de la Paix.

MYRONIDÈS, général athénien, s'illustra dans la guerre contre les Lacédémoniens et les Béotiens (457 av. J.-C.), vengea la défaite de Tanagre en battant les Béotiens à Œnophyta (456), prit toutes leurs villes à l'exception de Thèbes, soumit les Locriens Opuntiens et les Phocidiens, pénétra jusqu'en Thessalie, et assiégea Pharsale, mais sans pouvoir s'en emparer.

MYRRHA, fille de Cinyras, roi de Cypre. Éprise de son propre père, elle entra furtivement dans son lit à la faveur de la nuit, et devint ainsi mère d'Adonis. Cinyras, l'ayant reconnue, voulut la tuer; elle s'enfuit en Arabie, où elle mit au monde Adonis, et fut changée en l'arbre qui porte la myrrhe.

MYRTILE, conducteur du char d'Œnomaüs, roi de Pise. Ce prince ayant déclaré qu'il ne donnerait la main d'Hippodamie, sa fille, qu'à celui qui le vaincrait à la course du char, Myrtile, gagné par Pélops, amant d'Hippodamie, donna à Œnomaüs un char dont les roues n'étaient retenues à l'essieu que par des chevilles fragiles, et qui se brisa au milieu de la route (*V.* ŒNOMAÜS). Quand Myrtile vint demander au vainqueur le prix de sa perfidie, celui-ci le précipita dans la mer.

MYRTOS, île de la mer Égée, au S. E. de l'Eubée, près du cap Capharée, donnait son nom à la mer voisine, *Myrtoum mare*. Cette mer était semée d'écueils.

MYSIE, *Mysia*, auj. livah de *Karassi*, contrée d'Asie-Mineure, sur la côte O., au N. de la Lydie. Ses limites varièrent souvent; ordinairement on lui donne pour bornes, au S. la Lydie, à l'E. la Bithynie, au N. la Propontide, et à l'O. la mer Égée. On la divisait en *Petite-Mysie* ou *Mysie Hellespontienne*, s'étendant de l'Olympe à l'Hellespont, sur toute la côte de la Propontide; et *Grande-Mysie*, comprenant les petites provinces de Troade, d'Éolide, de Pergame et de Teuthranie, jusqu'aux frontières de la Lydie. Pays montagneux : on y remarquait le mont Ida en Troade et l'Olympe, au S. Villes principales : dans la Petite-Mysie, Cyzique, Scylace, Pitya, Lampsaque, Abydos, Apollonie, Miletopolis; dans la Grande-Mysie, Dardanos, Sigée, Larissa, Assos, Antandros, Adramytte, Scepsis, Pergame. — Les Mysiens, sortis probablement de la Thrace et issus des Pélasges, n'occupaient originairement que la Petite-Mysie, entre les Troyens et les Bithyniens. Quelques-uns dérivent leur nom des habitants de la Mésie. Après avoir fait partie du roy. de Troie, puis de celui de Crésus, de l'empire des Perses et d'Alexandre, et avoir été longtemps disputée entre les successeurs du conquérant, la Mysie devint la principale province du

.oy. de Pergame; elle passa aux Romains avec ce royaume. Elle fut comprise dans le proconsulat d'Asie, puis dans la prov. de l'Hellespont, et tomba avec le reste de l'Asie-Mineure entre les mains des Turcs, qui la possèdent encore.

MYSON, laboureur du bourg de Chen, près de l'Œta, est mis par Platon (dans le *Protagoras*) au nombre des sept sages de la Grèce, à la place de Périandre. Il était contemporain d'Anacharsis et de Solon.

MYSORE, contrée de l'Inde. *V.* MAÏSSOUR.

MYSTÈRES. Outre les *Saints mystères* de la religion chrétienne, on désigne par ce nom : 1° des cérémonies secrètes qui se pratiquaient chez les Païens en l'honneur de certains dieux, et auxquelles on n'était admis qu'après de longues et pénibles épreuves (*V.* ÉLEUSIS, CÉRÈS, ISIS, MITHRA, etc.): — 2° des drames que l'on représentait au moyen âge et dans lesquels on mettait en scène les principaux événements de l'Ancien ou du Nouveau Testament. *V.* MYSTÈRES dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

MYTHO ou MI-THO, v. importante de Cochinchine, sur la r. g. de la principale branche orientale du Cambodge, près de son embouchure, et à 60 k. S. O. de Saïgon. Prise par les Français en 1861.

N

N. On employait cette lettre dans les abréviations pour *Neptunus*, *nonæ*, *natus*, *nepos*, etc. Dans les noms modernes, N. se met pour Noël, Nicolas, Napoléon, etc.

NAAB, riv. de Bavière, prend sa source sur les limites des cercles de Hte-Franconie et de Ht-Palatinat, court pendant 156 kil. au S. et se joint au Danube, par la r. g., au-dessous de Ratisbonne.

NAAMAN, lieutenant de Benadab, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre après s'être baigné dans le Jourdain par le conseil du prophète Élisée.

NAARDEN, v. du roy. de Hollande (Nord-Hollande), à 19 kil. S. E. d'Amsterdam, sur le Zuyderzée; 2400 h. Fondée par Guillaume III. Prise et ravagée en 1572 par les Espagnols; prise en 1672 par les Français, qui la fortifièrent à la Cohorn; assiégée cinq mois en 1813 et 1814 par les Alliés et défendue par les Français.

NABAB, nom que les Indiens donnent au gouverneur d'une province, ou à un général d'armée. Les *nababs* sont subordonnés aux *soubabs*, espèce de vice-rois. Après l'invasion de Nadir-Chah dans l'empire Mogol, les nababs se déclarèrent indépendants; mais aujourd'hui, ils sont presque tous soumis à l'Angleterre. — Vulgairement on appelle *nabab* une personne qui a amassé une immense fortune dans les Indes.

NABARZANE, un des généraux de Darius Codoman, commandait la cavalerie à Issus. Il s'unit à Bessus pour assassiner son maître; puis il se retira dans l'Hyrcanie, et fit sa paix avec Alexandre.

NABATHÉENS, Arabes nomades qu'on croit issus d'un fils d'Ismaël nommé Nabath. Tantôt ils séjournaient en Arabie Pétrée, tantôt ils pillaient les caravanes entre la Syrie et l'Euphrate. Jonathas Macchabée tenta en vain de les réduire. Plus tard, ils prirent le nom de Saracènes (Sarrasins).

NABIS, tyran de Sparte de 205 à 192 av. J.-C., devint en 197 l'allié de Philippe III, roi de Macédoine, qui lui confia la garde d'Argos, puis il se déclara pour les Romains dans l'espoir de demeurer maître de cette ville. Mais la guerre de Macédoine finie, Flamininus lui reprit Argos et lui imposa un traité onéreux. Au départ du général romain, Nabis entra en guerre avec la ligue Achéenne: battu par Philopœmen, il demanda du secours aux Étoliens; mais Aleximène, le chef des 1000 hommes qu'on lui envoya, le fit mettre à mort. Nabis était un monstre de cruauté.

NABONASSAR, roi de Babylone de 747 à 734 av. J.-C., n'est célèbre que par l'ère qui porte son nom, ère dont le point de départ est le 26 févr. 747 av. J.-C., et qui a été suivie par Ptolémée. Quelques-uns le confondent avec Phul, roi d'Assyrie.

NABONID paraît être le même que Balthasar ou est peut-être le père de ce prince.

NABOPOLASSAR, roi de Babylone de 626 à 605 av. J.-C., était d'abord simple gouverneur de Babylone. Allié à Cyaxare, roi des Mèdes, il prit et ruina en 606 la ville de Ninive, alors régie par Sarac ou Chinaladan, et, réunissant les États de ce prince aux siens, fonda le 2° empire de Babylone. Néchao, roi d'Égypte, lui enleva Carchémis (Circesium), l'une de ses principales places sur l'Euphrate. Il eut pour successeur son fils Nabuchodonosor II, qu'on appelle quelquefois Nabopolassar II.

NABOTH, habitant de Jezraël, refusa de vendre au roi Achab une vigne située près du palais de ce prince et qui était l'héritage de ses pères : Jézabel, femme d'Achab, l'accusa, pour se venger, d'avoir blasphémé contre Dieu et maudit le roi; à l'aide de faux témoins, elle réussit à le faire condamner à être lapidé (899 av. J.-C.), et s'empara de sa vigne. Le prophète Élie, en apprenant ce crime, se présenta devant Achab et lui prédit qu'au lieu même où les chiens avaient léché le sang de Naboth, ils se désaltéreraient dans le sien. Cette prophétie s'accomplit peu d'années après.

NABUCHODONOSOR I ou SAOSDUCHÉE, roi de Ninive de 667 à 647 av. J.-C., vainquit et tua de sa main Arphaxad, roi des Mèdes à la bataille de Ragau; envoya contre la Syrie et la Judée son général Holopherne, qui fut tué par Judith au siége de Béthulie, perdit toutes ses conquêtes après la mort de ce général, et périt lui-même, à ce qu'on croit, en défendant Ninive contre Cyaxare et Nabopolassar.

NABUCHODONOSOR II ou NABOPOLASSAR II, dit *le Grand*, roi de Babylone et de Ninive réunies, fils et successeur de Nabopolassar I, monta sur le trône en 606 av. J.-C., battit Néchao à Circésium; prit Jérusalem et emmena en captivité le roi Joachim, à qui cependant il rendit le trône; fit, après la mort de ce prince, une 2° expédition contre Jérusalem, et, s'en étant emparé au bout d'un an de siége, réduisit toute la population en esclavage, avec son roi Sédécias; assiégea 13 ans la ville de Tyr, et finit par la soumettre; conquit ensuite la partie septentr. de l'Égypte et y fit un énorme butin, qu'il employa surtout à l'embellissement de Babylone. Fier de ses succès, il voulut qu'on l'adorât; mais Dieu confondit son orgueil : frappé de démence, il se crut changé en bœuf et alla vivre dans les forêts : la reine Nitocris gouverna en son absence. Au bout de 7 ans, il recouvra la raison et, ayant fait pénitence, put remonter sur son trône. Il m. l'année suivante, 562, et eut pour successeur Évilmérodac.

NACOGDOCHES, v. du Texas, ch.-l. d'un comté de même nom, sur la Nana, à 300 kil. N. O. d'Austin; env. 1500 h. Collége, fondé en 1845.

NADAB, roi d'Israël, de 943 à 941 av. J.-C., était fils de Jéroboam. Il se livra à tous les excès, et fut tué, après un règne de deux ans, par Baasa, un de ses généraux, qui le remplaça sur le trône.

NADASI (Jean), jésuite hongrois, né en 1614 à Tyrnau, mort à Vienne en 1679, professa à Grætz, devint directeur spirituel du collége de Vienne et confesseur de l'impératrice Éléonore. On a de lui : *Reges Hungariæ a S. Stephano usque ad Ferdinandum*, Presbourg, 1637, in-fol.

NADASTI (Franç.), comte de Forgatsch, fut un des membres les plus actifs de la ligue des nobles hongrois contre la puissance autrichienne en 1666. N'ayan,

pu obtenir de l'emp. Léopold I la dignité de palatin, il conspira : des papiers découverts en 1671 firent reconnaître sa complicité dans plusieurs complots, et il fut exécuté. On a de lui : *Mausoleum regni... hungarici*, Nuremberg, 1664, et *Cynosura juristarum*, 1668 : c'est un recueil des lois de la Hongrie.

NADIR-CHAH, dit aussi THAMASP-KOULI-KHAN, roi de Perse, né en 1688 à Mesched dans le Khoraçan, fut d'abord conducteur de chameaux, ensuite brigand. A la faveur des troubles qui suivirent la chute de Hussein en 1722, il s'appropria le Khoraçan, puis il entra avec sa bande au service de Thamasp (fils de Hussein), 1726, prit Ispahan, 1729; et mit les affaires du prince dans l'état le plus florissant, mais ne tarda pas à s'emparer de tout le pouvoir, bien qu'il s'intitulât *Thamasp-Kouli-Khan*, c.-à-d. chef des serviteurs de Thamasp. Battu plusieurs fois par les Turcs Ottomans, Thamasp leur avait cédé la rive gauche de l'Aras : Nadir s'opposa à l'exécution du traité, battit les Turcs, fit déposer Thamasp, le remplaça par un enfant, Abbas III, âgé de 8 mois, sous le nom duquel il régna, et termina heureusement la guerre contre les Turcs (1734-36). A la mort d'Abbas III, 1736, Nadir se fait proclamer chah de Perse : il marche aussitôt contre les Afghans rebelles, s'empare de Kandahar, attaque l'empire du Grand-Mogol dans l'Hindoustan (1738), prend la ville de Delhi, 1739, soumet le Caboul et rapporte de ses conquêtes un butin immense, évalué à plusieurs milliards (1740). Mais la Perse opprimée, épuisée, le détestait : il fut tué par ses propres généraux dans une expédition contre les Kourdes en 1747.

NÆFELS, bourg de Suisse (Glaris), près de la r. g. de la Linth, à 8 kil. N. de Glaris; 2000 hab. Célèbre victoire remportée par une poignée de Suisses sur les Autrichiens, 1388. Les Catholiques du canton tinrent jusqu'en 1836 leurs assemblées à Næfels.

NAERDEN. *V.* NAARDEN.

NÆVIUS (Ch.), poëte latin, natif de Campanie, mort vers 202 av. J.-C., avait, dit-on, servi dans la 1re guerre punique. Quelques traits satiriques lancés dans ses pièces contre les grands l'avaient obligé de s'exiler de Rome : il se retira en Afrique et mourut à Utique. Ses ouvrages consistaient en tragédies imitées des Grecs, en drames nationaux dont un avait pour titre *Alimoniæ Remi et Romuli*, et en un poëme épique sur la 1re guerre entre Rome et Carthage. Il ne reste de ce poëme que des fragments, qui ont été réunis par Spangenberg, Leipzig, 1825, in-8°; on a aussi quelques fragments de ses œuvres dramatiques insérés dans les *Poetæ scenici* de Bothe, Halberstadt, 1823-28, et dans les *Tragicorum latinorum reliquiæ* de Ribbeck, Leips., 1854. E. Klussmann a donné une édition des fragments de Nævius, Iéna, 1843.

NAGARA-BOUROUN, cap de la Turquie d'Asie (livah de Biga), à l'endroit le plus resserré des Dardanelles, est hérissé de batteries qui, jointes à celles de la côte européenne, dominent le détroit et garantissent Constantinople d'une invasion par le sud.

NAGASAKI, ville du Japon. *V.* NANGASAKI.

NAGPOUR, v. de l'Inde anglaise, capitale du roy. de Nagpour, chez les Mahrattes orientaux, à 500 kil. N. E. d'Haïder-Abad; 125 000 hab. Ville moderne (elle date de 1740), mais laide. — Le roy. de Nagpour, situé dans le Gandouana, par 17°30'-23° lat., N. 76°-81° long. E., a 500 kil. sur 450 et env. 4 000 000 d'hab.; il était jadis célèbre par ses mines de diamants. — Fondé au milieu du XIIIe siècle, ce royaume s'engagea en 1803 dans la coalition contre les Anglais, et n'obtint la paix qu'en leur cédant le district de Kattak et se reconnaissant leur vassal. Les Anglais ont hérité de cet État en 1853 et l'ont annexé à la présidence de Calcutta.

NAGY, mot hongrois qui veut dire *grand*, entre dans la composition d'un grand nombre de mots géographiques. Cherchez le mot qui suit *Nagy*.

NAHE, riv. qui prend sa source dans la pté de Birkenfeld (Prov. Rhénane), coule à l'E. N. E. et tombe dans le Rhin près de Bingen, après 115 k. de cours.

NAHR-EL-ARDEN, nom arabe du *Jourdain*.

NAHR-EL-KÉBIR, *Eleutheros*, riv. de Syrie (Beyrouth), naît dans le Liban, coule à l'O. et tombe dans la Méditerranée, après 140 kil. de cours.

NAHR-EL-KELB, *Lycus*, riv. de Syrie (Acre), se jette dans la Méditerranée à 13 k. N. E. de Bairout.

NAHUM, le 7e des petits prophètes juifs, vécut sous Achab ou Manassé, et prédit la 2e ruine de Ninive (accomplie par Nabopolassar en 625 av. J.-C.).

NAÏADES (du grec *Naien*, couler), nymphes qui présidaient aux rivières et aux sources. On les représente couronnées de roseaux et penchées sur une urne qui verse de l'eau.

NAIGEON (J. André), écrivain, né à Paris en 1738, mort en 1810, disciple et ami de d'Holbach et de Diderot, a laissé la réputation d'un athée fanatique et intolérant, et d'un écrivain tranchant, diffus et lourd. On a de lui : *le Militaire philosophe*, Londres (Amsterdam), 1768; le *Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, 1791-94, 3 v. in-8; des *Notes* sur la traduction de Sénèque, par Lagrange; des *Mémoires sur Diderot* (posth., publiés par Brière, 1823, dans son édition de *Diderot*), etc. Il a en outre donné une collection des *Moralistes anciens* et a publié plusieurs opuscules de d'Holbach. On doit à M. Damiron un savant *Mémoire sur Naigeon*, 1857.

NAILLOUX, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 9 kil. S. O. de Villefranche; 1210 hab.

NAIM, v. de Galilée (tribu d'Issachar), au S. E. de Nazareth, près du mont Thabor et du torrent de Cison. Jésus ressuscita le fils d'une veuve de cette ville.

NAIRN, v. et port d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, sur le Nairn, à son embouchure, à 250 kil. N. O. d'Édimbourg; 3266 hab. Armements pour la pêche de la baleine. — Le comté, situé sur le golfe de Murray, est borné à l'E. et au S. par le comté de Murray, à l'O. par celui d'Inverness; il a 35 kil. sur 13 et compte 10 000 hab.

NAISSE, *Naissus*, auj. *Nissa* ou *Nisch*, v. de la Mésie supérieure, au S. Constantin y naquit; Claude II y battit les Goths, 269.

NAIX, *Nasium*, vge du dép. de la Meuse, à 22 kil. S. E. de Bar-le-Duc; 400 hab. Forges, hauts fourneaux. Ruines nombreuses. — Jadis important. Fondé sous le règne de Constance par des barbares d'outre-Rhin et fortifié dans la suite, il fut pris en 612 par Thierry, roi de Bourgogne, sur Théodebert, roi d'Austrasie. On y a trouvé une grande quantité de médailles, des bijoux antiques et d'effets curieux.

NAJAC, ch.-l. de c. (Aveyron), sur l'Aveyron, à 16 kil. S. O. de Villefranche; 2000 h. Station. Toiles grossières, serges; jambons renommés.

NAJERA, v. d'Espagne (Burgos), sur la Nagerilla (affluent de l'Èbre), à 24 k. S. O. de Logrono; 3600 hab. Église Ste-Marie, où se trouvent les tombeaux de plusieurs rois et princes de Navarre. — Anc. résidence des rois de Navarre. Pierre le Cruel, aidé du Prince-Noir, remporta en 1367 entre Najera et Navarette une vict. sur Henri de Transtamare, son frère, et sur les Français : Duguesclin y fut pris.

NAKCHIVAN, *Naxuana*, v. de l'Arménie russe (Érivan), sur l'Aras, à 140 k. S. E. d'Érivan; env. 5000 hab. (elle en a compté jusqu'à 200 000). Archevêché catholique, école arménienne. Ville très-ancienne: elle fut florissante jusqu'à Abbas I, qui en transporta les habitants dans l'intérieur de la Perse. Nakchivan a beaucoup souffert pendant les guerres entre les Perses et les Russes : ces derniers ont fini par se la faire céder (1828). Tremblement de terre en 1840.

NAKHITCHEVAN, v. de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), sur la r. dr. du Don, à 10 kil. N. E. de Rostov et à 112 k. E. de Taganrog; 13 000 hab. (Arméniens pour la plupart). Tissus de soie et de coton. — Fondée en 1780 par des Arméniens de Crimée.

NAMAQUAS, peuple hottentot qui habite le S. de l'Afrique, depuis l'Océan Atlantique au S. jusqu'à la riv. Orange. Mines d'or et de cuivre.

NAMNÈTES, peuple de la Gaule celtique, compris dans la Lyonnaise IIIe, sur l'Océan, au S. des *Redones*, au N. des *Pictones*, dont les séparait le *Liger* (Loire), avaient pour ch.-l. *Condivicnum* (*Nantes*). Leur pays fait auj. partie de la Loire-Inférieure.

NAMUR, *Namurcum* en latin, *Namen* en flamand, v. de Belgique, ch.-l. de la prov. de Namur, au confluent de la Meuse et de la Sambre, à 52 kil. S. E. de Bruxelles, 24 000 hab. Évêché, suffragant de Malines, trib. de 1re inst. et de commerce; collége Notre-Dame-de-la-Paix, dirigé par les Jésuites; athénée; écoles de sourds-muets, de minéralogie, de dessin, de musique; école normale primaire; pénitencier central des femmes. Belle cathédrale, bâtie en petit sur le modèle de St-Pierre de Rome, et qui renferme le tombeau de Don Juan d'Autriche; église St-Loup, revêtue à l'intérieur de marbre noir; bibliothèque. Coutellerie fine, armes, chapeaux, savon, amidon, fer, acier; fonderie, raffinerie de sel, brasserie, poterie commune. Commerce de cuivre, plomb, fer, marbre. Vastes fortifications. Aux env., houille, pierres bleues, etc. — Namur fut d'abord une forteresse des *Aduatici*. Au xe siècle, elle était la capit. d'un comté indépendant et héréditaire, qui passa, en 1196, dans la maison de Hainaut, en 1263 dans celle de Flandre, et, en 1421, dans celle de Bourgogne. Elle devint évêché en 1559. Fortifiée en 1691 par Cohorn, elle n'en fut pas moins prise par Louis XIV en 1692; elle lui fut enlevée en 1695; mais les Français la reprirent en 1701, et la gardèrent (quoique bombardée par les alliés en 1704) jusqu'en 1712 : ils la cédèrent alors à l'électeur de Bavière; en 1715, elle devint une des places fortes dites *de la Barrière;* elle n'en fut pas moins reprise en 1746. La paix d'Aix-la-Chapelle (1748) la rendit à l'Autriche. En 1793 et 1794 elle passa avec le reste de la Belgique sous la domination française; elle fut jusqu'en 1814 le ch.-l. du dép. français de Sambre-et-Meuse.

NAMUR (Comté de), une des 17 provinces de l'anc. cercle de Bourgogne, était partout enveloppé par l'évêché de Liége et le duché de Brabant, et comprenait (outre son ch.-l. Namur) Charleroi, Bouvines, Fleurus, Moutiers, Charlemont, Givet, etc. — Le 1er comte de Namur que l'on connaisse est Robert, dont le fils Albert mourut en 998; le dernier est Jean III, qui, n'ayant pas d'enfant, vendit son comté à Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1421). Ce comté a suivi depuis le sort de la succession de Bourgogne, à cela près qu'en 1678 la paix de Nimègue en détacha Charlemont, Givet et quelques villages en faveur de la France.

NAMUR (Prov. de), une des divisions du royaume actuel de Belgique, au S. du Brabant méridional, confine au dép. français des Ardennes, et a 86 kil. sur 62, avec 290 000 hab. (Wallons la plupart et catholiques); ch.-l. Namur. Bruyères en quelques parties; ailleurs, sol assez fertile : houblon, tabac, grains, pommes de terre, etc. Industrie active.

NANCY, *Nanceium*, au moyen âge, ch.-l. du dép. de la Meurthe, sur la r. g. de la Meurthe et sur le canal de la Marne au Rhin, à 319 kil. E. de Paris par la route, à 353 par chemin de fer; 49 305 hab. Évêché, suffragant de Besançon; cour impériale; académie universit., facultés des lettres, des sciences et de droit; école second. de médecine, école forestière, lycée, école de sourds-muets. La ville se divise en *Vieille ville* et *Ville neuve* (celle-ci renommée pour sa beauté) : 4 portes qui sont autant d'arcs de triomphe, 4 rues principales (aboutissant à la place Stanislas, ornée de fontaines et de la statue de Stanislas); cathédrale, édifice moderne dans le genre italien; église de Bon-Secours, palais du gouvernement, préfecture, hôtel de ville, bourse, théâtre, quartier de cavalerie, vieux château des ducs de Lorraine. Société des sciences, lettres et arts; bibliothèque, musée de tableaux, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle. Broderies renommées; draps, produits chimiques, pâtes d'Italie, boules de Nancy, cartes à jouer; filatures, teintureries, tanneries, etc. Commerce des objets fabriqués et de vin, grains, huile, cuirs, laine, fer, etc. Patrie de J. Callot, Maimbourg, Palissot, Mme Graffigny, Drouot, Mathieu de Dombasle, Isabey, Grandville, etc. — Nancy, fondée au XIIe siècle, devint bientôt la capitale de la Lorraine. Charles le Téméraire la prit en 1475, la perdit en 1476, et périt sous ses murs en 1477. Louis XIII, Louis XIV la prirent en 1633 et 1670 : ce dernier en fit raser les fortifications. Stanislas résidait alternativement à Lunéville et à Nancy; il fut inhumé dans cette dernière ville (1766). C'est à lui surtout que Nancy doit ses embellissements.

NANDODE, v. de l'Inde anglaise (Guzzerat), à 95 k. N. E. de Surate; ch.-l. du Kandeich.

NANEK, fondateur de la religion des Seikhs, qui est comme une fusion du Brahamisme et de l'Islamisme, reconnaissant en même temps les Védas et le Coran, naquit vers 1469 à Talwendy dans le Lahore, suivit d'abord la carrière des emplois publics, l'abandonna pour prêcher par toute l'Inde, et mourut en 1539. L'*Adi-granth*, son code, resta le manuel de ses successeurs et la source de sa doctrine, jusqu'au pontificat de Gourou-Govind, que les Seikhs regardent comme leur 2e prophète. Amretsyr, dans le Lahore, est le centre du *Nanékisme* et la résidence du grand pontife de cette religion.

NANGASAKI, v. du Japon, une des 5 villes impériales, dans l'île de Ximo, à l'extrémité O.; env. 50 000 hab. Bon port, vaste baie; environ 36 ponts sur de petites rivières; plus de 60 temples, plusieurs palais. Grand mouvement industriel et commercial : export. de cuivre, camphre, porcelaine, ouvrages en laque; import. de sucre, peaux, zinc, étain, plomb, et de quelques tissus d'Europe. Ce fut longtemps la seule ville du Japon où fussent admis les étrangers : les Chinois et les Hollandais avaient seuls ce privilége; encore étaient-ils confinés, les premiers dans le S. O. de la ville, les seconds dans l'îlot de Desima, et surveillés rigoureusement : ces entraves ont été en grande partie levées en 1854. *V.* JAPON.

NANGIS, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), à 30 k. O. de Provins; 2015 hab. Station. Anc. château, dont il subsiste 2 grosses tours. Joli château, promenade. Commerce en laine, bestiaux, volailles, fromage de Brie. Anc. marquisat. — Érigée en ville en 1544 par François I. Les Russes y furent battus le 17 février 1814 par Kellermann et Gérard.

NANGIS (Guillaume de). *V.* GUILLAUME.

NANI (J.B.Gaspard), historien, né à Venise en 1616, d'une famille patricienne, fut 25 ans ambassadeur de Venise en France, de 1643 à 1668, remplit diverses missions en Allemagne, devint procurateur de St-Marc, et fut en même temps historiographe, bibliothécaire et archiviste de la république. On a de lui une *Histoire de la république de Venise*, en italien, qui va de 1613 à 1671, et qui a été trad. par l'abbé Tallemant, 1679, et par Masclary, 1702. C'est un ouvrage bien conçu, écrit avec méthode et clarté, mais partial; il est entremêlé de harangues à la manière des anciens. Cette histoire fut continuée par Michel Foscarini et Pierre Garzoni.

NANKIN ou NAN-KING (c.-à-d. *Cour du Sud*), dite aussi *Kiang-ning* ou *Kin-ling* en chinois, v. de Chine, capitale de la prov. de Kiang-sou, près de l'emb. du Yang-tse-kiang, à 900 kil. S. E. de Péking, par 116° 25' long. E., 32° lat. N.; env. 500 000 hab. (on a quelquefois porté sa population à 1 500 000 hab. et même plus haut). Elle est plus grande même que Péking, mais moins splendide; le palais impérial, l'observatoire, les temples, les tombeaux sont en ruines. On y remarque une célèbre tour de porcelaine (ou plutôt de faïence), qui a 66m de haut et 9 étages; elle est octogone. Nankin est la ville savante de la Chine; elle a une académie de médecins, une bibliothèque publique, des imprimeries, etc. Son industrie et son commerce sont encore très-actifs; les soieries, le tissu jaune de coton dit *nankin*, la porcelaine, les laques, le papier, etc., en sont les objets principaux.

— Nankin a été longtemps la capitale de la Chine; mais en 1363 la translation des six grands tribunaux à Péking a donné son rang à celle-ci. Les Mings y faisaient leur résidence l'été. Les empereurs mandchoux l'ont prise en 1645 et l'ont complétement négligée. Cette ville a été fort endommagée par un tremblement de terre en 1796. Les Anglais l'ont bombardée en 1842 et y ont conclu, la même année, le traité qui leur donna l'île de Hong-Kong, et leur ouvrit le commerce des ports de Canton, Émouy (Amoy), Ning-Po, Fou-Tchéou, et Shang-Hai. Elle a été occupée vers 1860 par les insurgés.

NANNI (Jean). *V.* ANNIUS DE VITERBE.

NANNONI (Ange), chirurgien de Florence, 1715-90, l'un des premiers opérateurs de son temps, perfectionna l'opération de la taille et combattit le système de l'humorisme galénique. Son ouvrage principal est intitulé : *Della simplicita del medicare,* Flor., 3 vol., 1761-67.

NANSOUTY (Ant. CHAMPION, comte de), général, né à Bordeaux en 1768, m. en 1815, passa par tous les grades et fut fait général de division en 1803. Il fit la campagne d'Allemagne sous Moreau, celle de Portugal avec Leclerc, prit part à la conquête du Hanovre sous Mortier, aux batailles d'Austerlitz, de Wagram, de Friedland, où il exécuta des charges décisives à la tête de ses cuirassiers, fut blessé à Borodino, commanda la cavalerie à la bat. de Leipsick, s'empara du défilé d'Hanau après la défaite et déploya la plus grande activité pendant la campagne de France. Il se rallia aux Bourbons en 1814 et fut nommé capitaine des mousquetaires. C'était un des meilleurs généraux de cavalerie de l'époque.

NANT, ch.-l. de c. (Aveyron), à 24 kil. S. E. de Milhau; 1460 hab.

NANTERRE, *Nannetodurum*, bg du dép. de la Seine (arr. de St-Denis), au pied du mont Valérien, à 12 k. N. O. de Paris, sur le chemin de fer de St-Germain; 3549 h. Gâteaux dits *de Nanterre*, porcs, petit salé, pierres à bâtir.—Patrie de Ste Geneviève et du conventionnel Henriot. Pris et brûlé plusieurs fois, notamment par les Anglais en 1346. On y couronne tous les ans une rosière le lundi de la Pentecôte.

NANTES, *Condivicnum*, *Namnetes*, chef-l. du dép. de la Loire-Inf., sur la r. dr. de la Loire, au confluent de ce fleuve avec la Sèvre nantaise et l'Erdre, à 392 kil. S. O. de Paris par la route, et à 427 par chemin de fer; 113 625 hab. Évêché, suffragant de Tours, église calviniste; siége de la 15e division militaire, trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, école préparatoire aux facultés, école secondaire de médecine, éc. de commerce, de dessin, d'hydrographie. Les petits vaisseaux remontent la Loire jusqu'à Nantes; un canal unit cette ville à Brest. Les vieux quartiers de la ville sont laids et sales, mais le reste est élégant et régulier : on cite le quartier Graslin, l'île Feydeau, le faubourg de la Fosse, les cours St-Pierre et St-André, ornés des statues de Du Guesclin et de Clisson, le cours *Napoléon*, où s'élève la statue de Cambronne; belles places; beaux quais; cathédrale de St-Pierre qui renferme le magnifique mausolée de François II, duc de Bretagne, et de Marguerite de Foix, par Michel Colomb. Bourse, l'une des plus belles de France, théâtre, halle neuve, préfecture, hôtel de ville, hôtel des monnaies, palais épiscopal; les Salorges, restes du palais des ducs de Bretagne; beau musée d'antiquités, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique, bibliothèque, observatoire; société d'horticulture. Banque; entrepôt de sel. Tissus dits de Nantes, cotons, toiles peintes, flanelle, etc.; chapeaux, bonneterie, faïences; mécaniques, coutellerie, outils aratoires; fonderies en fer et cuivre, verreries, raffineries de sucre, distilleries, tanneries, clouteries, corroieries, etc.; construction de vaisseaux marchands et de corvettes. Très-grand commerce maritime : denrées coloniales; grains, biscuits, farine, laines, cuirs, meubles, livres etc.; armements pour la pêche de la morue. La tr des noirs eut longtemps à Nantes une grande importance. Patrie de la reine Anne de Bretagne, du marin Cossard, de l'architecte Boffrand, du savant Lacroze; Fouché est né près de là. — Nantes fut une des principales villes armoricaines. Les Normands la brûlèrent en 834, 853, 871 et 959; elle fut inutilement assiégée par les Anglais en 1343. Henri IV y rendit, en 1598, le célèbre *Édit de Nantes*, qui accordait aux Protestants le libre exercice de leur culte et des places de sûreté; Louis XIV, voulant rétablir l'unité de religion, révoqua cet édit de tolérance en 1685, au risque de priver la France d'une foule de familles industrieuses. Nantes souffrit beaucoup pendant la Révolution : l'armée vendéenne, en juin 1793, marcha sur cette ville, mais ne put la prendre; Carrier y commit des horreurs (les *noyades*, les *mariages républicains*, etc.).

NANTEUIL (Robert), célèbre graveur de portraits et peintre au pastel, né à Reims en 1630, m. à Paris en 1678, avait autant de facilité que de talent. Il reçut de Louis XIV une pension avec le titre de dessinateur et graveur de son cabinet et eut une grande vogue auprès du public; mais il dissipa sa fortune et abrégea sa vie par ses excès. On a de lui au moins 280 portraits, parmi lesquels on remarque ceux de Louis XIV, d'Arnaud de Pomponne, de Mazarin, de Turenne, du marquis de Castelnau. Le style en est à la fois ferme et moelleux, le travail pur et fini. Comme peintre au pastel, personne n'a mieux rendu les couleurs des étoffes et des chairs.

NANTEUIL-LE-HAUDOUIN, ch.-l. de c. (Oise), à 20 kil. S. E. de Senlis; 1545 h. Ancien prieuré de Bénédictins. Pépinières, grains, corderies, etc.—Clovis avait fait de Nanteuil un fief, avec titre de comté.

NANTIAT, ch.-l. de c. (H.-Vienne), à 17 k. S. E. de Bellac; 1326 hab.

NANTIGNY (CHASOT de), généalogiste, né en 1692 à Saulx-le-Duc en Bourgogne, m. en 1755, avait été précepteur dans plusieurs grandes familles. On lui doit, entre autres ouvrages, les *Généalogies historiques*, Paris, 1736-38, 4 v. in-4, travail précieux, malheureusement inachevé, et des *Tablettes chronologiques*, 1749-57, 8 v. in-24. C'est lui qui rédigea la partie généalogique dans les *Suppléments de Moréri*.

NANTILDE, reine de France, femme de Dagobert et mère de Clovis II, gouverna au nom de ce jeune prince avec le maire du palais Éga, et mourut en 642.

NANTOUILLET, vge de Seine-et-Marne, à 12 k. de Meaux; 300 h. Anc. château fort, dont les *sires* ont joué un rôle sous Louis XI.

NANTUA, ch.-l. d'arr. (Ain), au bord du petit lac de Nantua, entre deux montagnes, à 36 kil. E. de Bourg; 3726 hab. Trib. de 1re instance, collége. Percale, calicot, toiles de coton et fil; filature de coton, moulinage hydraulique de soie, sciage de bois, etc. Excellentes truites. — La ville se forma autour d'un monastère de Bénédictins, fondé en 671 par S. Amand, et dans l'église duquel Charles le Chauve fut enterré. Elle dépendait autrefois du Bugey.

NANTUATES, peuplade gauloise, dans les Alpes Graies-et-Pennines, habitait au S. du lac Léman, entre les *Seduni* et les *Veragri*, sur les confins des Allobroges, et occupait le pays qui forma depuis le Chablais et le Bas-Valais. Leur ville principale était *Tarnaix* (auj. *St-Maurice?*)

NANTUCKET, île du Massachussetts, à 48 kil. de la côte, par 41° 15' lat. N., 72° 28' long. O. : 35 kil. sur 9; 7300 hab.; ch.-l., Nantucket, sur la côte N. O., à 200 kil. E. de Boston; petit port.

NAPATA, anc. v. de l'Éthiopie, sur le Nil, à trois journées du golfe Arabique, était la résidence de la reine Candace. Les Romains, commandés par Petronius, préfet d'Égypte, la prirent et la saccagèrent l'an 22 av. J.-C.; mais ils l'abandonnèrent aussitôt.

NAPÉES (du grec *Napé*, vallon ombragé), nymphes qui présidaient aux montagnes, aux vallons, aux bois, aux bocages et aux prairies.

NAPIER (Jean), appelé par corruption *Néper*, baron de Markinston, mathématicien écossais, né en

1550, m. en 1617, inventa les logarithmes et laissa deux formules générales pour la solution des triangles sphériques rectangles, ainsi que les formules qui portent encore auj. le nom d'*Analogies de Néper*. Son principal ouvrage est *Logarithmorum canonis descriptio*, suivi de *Mirifici logarithmorum canonis constructio*, Édimbourg, 1614, et Lyon, 1620, auj. très-rare. C'est là qu'il expose sa grande découverte. La base des *logarithmes* dits *népériens* du nom de l'auteur est le nombre 2,7182818.

NAPIER (sir Ch.), général anglais, né à Londres en 1782, m. en 1853, fit les campagnes d'Espagne et des États-Unis, fut envoyé aux Indes en 1841 et placé en 1843 à la tête de l'expédition dirigée contre le Scinde (ou Sindhy) et le Béloutchistan, dompta tout le pays en trois années et fut en récompense fait chevalier du Bain. — Son frère, W. Napier, né en 1785, fit, sous les généraux Moore et Wellington, toutes les campagnes d'Espagne. Il a publié une *Histoire des guerres de la Péninsule de* 1807 *à* 1814 (6 v. in-8, Londres, 1828-40), qui est fort estimée et qui a été traduite et rectifiée par le général Matthieu Dumas. Il a aussi donné une relation de la *Conquête du Sindhy*, accomplie par son frère.

NAPIER (Sir Charles), marin anglais, né en 1786 m. en *1860*, *fut* envoyé en 1829 devant Lisbonne, remporta en 1833, au cap St-Vincent, sur la flotte de don Miguel, une victoire qui décida la chute du prétendant; opéra en 1840 contre la Syrie, bombarda Sidon, Beyrouth, St-Jean d'Acre et força Méhémet-Ali à accepter les conditions de l'Angleterre; fut fait contre-amiral en 1846 et vice-amiral en 1853. Il obtint en 1854 le commandement de la flotte destinée à agir contre la Russie dans la Baltique, mais, malgré de pompeuses promesses, il la ramena sans avoir rien fait d'important. Ch. Napier fut des premiers à comprendre l'importance de la navigation à vapeur et il la développa de tout son pouvoir. Marin brave, habile, il gâta son mérite par sa jactance. En politique, il était *radical*.

NAPLES, appelée chez les anciens *Parthenope*, puis *Neapolis*, en italien *Napoli*, grande ville de l'Italie méridionale, anc. capit. du roy. des Deux-Siciles, auj. ch.-l. de la prov. de Naples, sur le golfe de Naples, par 40° 51' 47" lat. N., 11° 54' 57" long. E., à 205 kil. S. E. de Rome; 450 000 hab. La ville est bâtie en amphithéâtre dans une situation délicieuse, ayant au N. le mont Pausilippe, au S. E. le Vésuve, à l'O. les collines de Capoue, de Caserte et d'Aversa, et la mer à ses pieds. Elle a 16 kil. de tour et est défendue au N. O. par le château St-Elme qui domine la ville, au S. O. par le château de l'Œuf et le Château-Neuf, bâti en 1283 par Charles d'Anjou, et qui a pour entrée un bel arc de triomphe d'Alphonse Ier d'Aragon. Places petites en général, sauf celle du Palais-Royal: rues étroites, obscures et montueuses (hormis la belle rue de Tolède, dans la partie basse), mais pavées en dalles de lave noire et fort propres; beau quai de la Chiaja; magnifique promenade de la *Villa réale;* vaste palais royal, palais Capo di Monte, de Chiatamone, du prince de Salerne, des princes étrangers, palais archiépiscopal; *Reclusorio* (hôpital des pauvres); arsenal, superbe théâtre St-Charles, le plus vaste de l'Europe; Archives, Vicaria ou Castel-Capuano (palais de justice); belle cathédrale gothique, dédiée à S. Janvier dont elle possède le corps; église de Sta-Restituta, contiguë à la cathédrale, bâtie sur les ruines d'un temple de Neptune, et contenant la chapelle *du Trésor*, peinte par le Dominiquin, et où l'on conserve dans deux fioles le sang de S. Janvier, qui, dit-on, se liquéfie le jour de la fête du saint; églises de Ste-Claire, de Jésus-Nouveau, de St-François de Paule, de St-Dominique, de St-Philippe-Néri, etc.; riches couvents de Ste-Claire, de Ste-Marie des Carmes, de la Trinité, de St-Dominique le Grand, du Mont-Olivet, ancien couvent des Chartreux de St-Martin (auj. les Invalides), etc. Dans le N. de la ville sont de vastes catacombes. Plusieurs chemins de fer. Archevêché, cour suprême, cour d'appel et tribunaux de 1re inst.; Université, fondée en 1224 par l'emp. Frédéric II, lycées; école de paléographie, institut de peinture, conservatoire de musique; collége et école militaire, académie de marine, école vétérinaire, quatre grandes bibliothèques (*Borbonica*, *Brancacciana*, de l'*Université*, du couvent de *St-Jérome*); cabinets de minéralogie, d'histoire naturelle; musée des antiques (où se trouvent entre autres objets ceux qu'ont fournis les fouilles d'Herculanum, de Pompeïes et de Stabies); beau jardin botanique, deux observatoires, bureau topographique, Académie royale, divisée en 3 sections: *Ercolanense* ou antiques; sciences; beaux-arts. Banque St-Charles, mont-de-piété (très-riche). Industrie active: tissus d'or et d'argent, soieries, velours, drap, linge de table, grosses toiles de coton, rubans, instruments de musique, cordes d'instruments, passementerie renommée, chapeaux de feutre et de paille; coraux, porcelaine, faïence, bougies, jaune de Naples; huiles, parfumerie, savon de senteur, essences, fleurs artificielles, confitures et sucreries, macaroni, etc. Patrie de Stace, Velleius Paterculus, Sannazar, Marin, Bernin, Salvator Rosa, Pergolèse, Vico, Filangieri, Gravina, Ruffo, etc. Environs délicieux. — Parthénope est une colonie de la Cumes de Campanie, qui elle-même était une colonie de la Cumes d'Éolie; elle tire son nom, disait-on, de la sirène Parthénope, qui, ne pouvant séduire Ulysse, se précipita de désespoir dans la mer voisine. Elle reçut le nom de *Palépolis* (vieille ville) lorsque de nouveaux colons eurent bâti tout auprès une 2e ville, qui, par opposition, fut appelée *Neapolis* (ville nouvelle). Les deux villes, étant contiguës, finirent par n'en faire qu'une seule. Rome s'empara de Naples dès l'an 327 av. J.-C.; néanmoins cette ville resta complétement une cité grecque. C'était le séjour favori des riches Romains, qui pour la plupart y avaient des maisons de plaisance; elle remplaça Capoue comme capitale de la Campanie. Conquise par les Ostrogoths, elle fut reprise en 536 par Bélisaire, qui la pilla; Totila la reprit en 541; mais l'expulsion des Ostrogoths (544) la rendit à l'empire grec qui parvint à la conserver, même lorsque les Lombards eurent soumis l'Italie; elle forma alors, avec les villes grecques environnantes, le *Duché de Naples*, qui confinait au duché de Rome au N. O., au duché de Calabre à l'E. et au S. E. Peu à peu Naples devint une république presque souveraine; elle resta dans cet état du IXe au XIIe s., sous des ducs héréditaires. En 1139, elle se soumit au Normand Roger II, déjà maître de tout ce qu'on nomma depuis royaume des Deux-Siciles: Roger en fit sa capitale. Après la mort de Frédéric II (1250), elle ne voulut pas reconnaître pour maître Mainfroi, fils naturel de l'emp. Conrad IV, et se déclara pour le pape Innocent IV: Conrad et Mainfroi la forcèrent à se rendre et rasèrent ses murs. Le roi de Hongrie Louis le Grand l'emporta d'assaut en 1347 et en expulsa la reine Jeanne Ire; mais Jeanne y rentra dès 1348. Louis I d'Anjou prit Naples en 1383, René d'Anjou en 1438, Alphonse I (V d'Aragon) en 1442. Charles VIII de France conquit en 1495 et Naples et tout le royaume, mais il les perdit la même année. Les troupes de Louis XII y rentrèrent en 1501, après le traité de Grenade; mais Ferdinand le Catholique en resta bientôt maître (1503). Pendant la 2e guerre entre François I et Charles-Quint, Lautrec aidé de Doria fit le siége de Naples (1528), mais la défection de Doria l'empêcha de la prendre. En 1647 eut lieu à Naples la célèbre insurrection de Masaniello (*V.* ce nom); puis cette ville s'érigea en république sous le duc de Guise; mais, dès le mois d'avril 1648, le comte d'Ognate l'avait reprise. En 1707, pendant la guerre de la succession d'Espagne, Naples fut prise d'assaut et saccagée par le général autrichien Daun pour Charles III, compétiteur de Philippe V; en 1734, elle se soumit sans résistance au fils de Philippe V, don Carlos, duc de Parme, et plus tard roi d'Espagne et des Deux-Siciles. Les Français sous Championnet prirent Naples le 23 janvier 1799, et y établi-

rent la *République parthénopéenne;* mais le cardinal Ruffo y rentra dès le 13 juin de la même année. En 1806, elle reçut comme roi Joseph Bonaparte. En 1820 éclata à Naples une révolution qui pour un instant lui donna une constitution, mais qui fut comprimée dès 1821 par l'Autriche. En 1860, la seule présence du général Garibaldi, entré sans armes dans la ville, fit écrouler le trône du roi Ferdinand VI.

NAPLES (Royaume de), une des deux grandes divisions de la ci-devant monarchie des Deux-Siciles, occupe la partie méridionale de la péninsule italique, entre les mers Adriatique, Ionienne et Tyrrhénienne; elle est bornée au N. O. par les États de l'Église et séparée de la Sicile au S. par le détroit de Messine; elle s'étend entre 37° 50'-42° 54' lat. N. et 10° 30'-16° 9' long. E., ayant 580 kil. du N. O. au S. E., sur une largeur d'env. 200 kil., et compte près de 7 millions d'hab.; capitale, Naples. Ce royaume était divisé en 15 intendances ou provinces :

Intendances.	*Chefs-lieux.*
Naples,	Naples (Napoli).
Terre de Labour,	Caserta.
Principauté Citérieure,	Salerne.
— Ultérieure,	Avellino.
Molise ou Sannio,	Campobasso.
Abruzze Citérieure,	Chieti.
— Ultérieure Ire,	Teramo.
— Ultérieure IIe,	Aquila.
Capitanate,	Foggia.
Bari,	Bari.
Terre d'Otrante,	Lecce.
Basilicate,	Potenza.
Calabre Citérieure,	Cosenza.
— Ultérieure Ire,	Reggio.
— Ultérieure IIe,	Catanzaro

Ce pays est traversé dans toute sa longueur par la portion méridionale des Apennins, à laquelle appartiennent le Monte-Corno, le Gargano et le volcan du Vésuve; il est très-sujet aux tremblements de terre, qui y ont causé de terribles ravages et renversé des villes entières. Rivières principales : le Basiento, le Garigliano, l'Ofanto, le Crati, la Pescara et le Volturno (tous peu navigables); lacs, l'Agnano, l'Averno, et le lac Fucin ou Celano. Air sain, quoique très-chaud; sol extrêmement fertile, mais mal cultivé. Fruits exquis, surtout les oranges; huiles, vins excellents, riz, chanvre, lin, coton, manne et safran très-estimés; alun, vitriol, soufre, cristal de roche, minéraux, carrières de marbre; bétail abondant et donnant une laine fine, petits chevaux très-recherchés, mulets, buffles, etc.; lynx et porcs-épics dans les Apennins. L'industrie consiste surtout en tissus de soie et de coton, étoffes et cordonnets d'or et d'argent, mousselines, chapeaux, vernis, savon, cuirs, cordes d'instruments, fleurs artificielles, faïence, etc. — Le roy. de Naples correspond à la Grande-Grèce des anciens (Apulie, Lucanie, Messapie et Brutium), augmentée de la Campanie et du Samnium. Ce pays subjugué par les Romains de 327 à 290 av. J.-C., appartint successivement, dans le ve s. aux Hérules, aux Ostrogoths, sur lesquels il fut repris par Bélisaire et Narsès, puis fut envahi par les Lombards, qui n'y formèrent que les duchés de Capoue, de Salerne et de Bénévent. Il fut enlevé aux Grecs par les Normands à la fin du XIe s. C'est sous ces derniers maîtres qu'il prit le nom de *Royaume de Naples.* Il fut dès le XIIe s. réuni à la Sicile, et, dès lors, bien que depuis il en ait été plusieurs fois séparé, notamment sous les princes français de la maison d'Anjou, de 1282 à 1442, et sous l'Empire français, de 1806 à 1816, son histoire se confond avec celle de la Sicile. *V.* SICILES (Roy. des DEUX-).

NAPLES (Prov. ou intendance de), division de l'anc. roy. de Naples, auj. l'une des provinces de l'Italie, entre la Terre de Labour au N. et au N. E., la principauté Citérieure à l'E. et au S. E., et la mer Tyrrhénienne à l'O.; 53 kil. sur 13; 868 000 h.; ch.-l., Naples. Elle est divisée en 4 districts : Naples, Pouzzoles, Casoria, Castel-a-Mare.

NAPLES (Golfe de), *Crater sinus*, enfoncement de la mer Tyrrhénienne dans la côte S. O. de la prov. de Naples, entre les caps Misène au N. O. et della Campanella au S. E.; 31 kil. sur 22. Aspect imposant et pittoresque. Vers l'entrée sont au N. O. les îles d'Ischia et de Procida, au S. E. celle de Capri. Sur la côte S. E. s'élève le mont Vésuve.

NAPLOUSE, d'abord *Sichem* ou *Mabartha*, puis *Nea polis*, v. de Syrie (Damas), sur le flanc E. du mont Garizim, à 55 kil. N. de Jérusalem; 8000 h. On y montre les prétendues grottes sépulcrales de Josué et de Joseph, et le puits de Jacob, près duquel J.-C. conversa avec la Samaritaine. Cette ville devint la capitale des Samaritains après la ruine de Samarie par Salmanasar. — Environs délicieux, vues magnifiques.

NAPO (RIO-), riv. de la Nouv.-Grenade, naît dans les Andes, coule à l'E., puis au S. E. et tombe dans l'Amazone par 3° 34' lat. S. Cours : 1100 kil.

NAPOLÉON (S.), un des grands d'Alexandrie, subit le martyre sous Dioclétien. On l'hon. le 15 août.

NAPOLÉON I (Napoléon Bonaparte), surnommé *Le Grand*, empereur des Français, né à Ajaccio le 15 août 1769, était le 2e fils de Charles Bonaparte, noble Corse, peu fortuné et chargé de famille, et de Letizia Ramolino. Par la protection du comte de Marbeuf, gouverneur militaire de la Corse, il entra en 1779 à l'école de Brienne, d'où en 1784 il passa à l'École militaire de Paris; il fut nommé dès 1785 sous-lieutenant d'artillerie et employé en Corse. Proscrit en 1792 par Paoli, alors maître du pays et allié des Anglais, il vécut assez longtemps à Nice, puis à Marseille, avec sa mère et ses sœurs, dans une gêne extrême. Il fut fait capitaine en 1793 et bientôt après chargé par le général Carteaux de réduire les Marseillais fédéralistes, mission dans laquelle il réussit. Nommé la même année adjudant général au siége de Toulon, ville qui était alors au pouvoir des Anglais, il décida la reddition de la place en emportant le fort de l'Éguillette, et fut aussitôt récompensé par le grade de général de brigade. Chargé en 1794 de commander l'artillerie de l'armée d'Italie, il avait déjà obtenu de brillants succès lorsqu'il fut suspendu comme suspect, après le 9 thermidor, à cause de ses rapports avec les terroristes Robespierre le jeune et Ricord. Détenu un instant, puis mandé à Paris, il finit par être rayé des listes d'activité. Sans ressources en cet instant, il songeait à passer en Turquie pour y organiser l'artillerie du sultan, lorsque Pontécoulant l'attacha aux bureaux de la guerre. L'insurrection parisienne du 13 vendémiaire (5 oct. 1795) contre la Convention changea sa situation : choisi pour second par Barras, il réduisit les insurgés en les mitraillant devant St-Roch : il obtint en récompense le grade de général de division, avec le commandement en chef de l'armée de l'intérieur. L'année suivante, il épousa Joséphine, veuve du vicomte de Beauharnais. Au même moment il recevait, sur la désignation de Carnot, le commandement en chef de l'armée d'Italie, alors battue, désorganisée et sans argent (2 mars 1796). En un an il mit en pleine déroute ou détruisit 5 armées, chacune plus forte que la sienne, savoir l'armée piémontaise à Mondovi, et 4 armées autrichiennes : celle de Beaulieu à Cairo, Montenotte, Millesimo, Dego et au pont de Lodi; celle de Wurmser à Castiglione, Roveredo, Bassano; celle d'Alvinzi à Arcole, à Rivoli, et sous Mantoue, que rendit Wurmser; enfin celle du prince Charles, qu'il poursuivit en Allemagne et sur la route de Vienne jusqu'à Léoben, où fut signé un armistice (29 avril 1797). Le roi de Sardaigne, le pape, les ducs de Parme, de Modène, de Toscane, avaient déjà signé ou imploraient la paix; l'empereur d'Autriche la demanda aussi, et, par le traité de Campo-Formio (17 oct. 1797), il céda à la France, en échange des États de Venise, qu'il avait occupés chemin faisant, les Pays-Bas autrichiens, avec toute la rive gauche du Rhin, et le Milanais, qui devint alors la république Cisalpine. De si prodigieux succès excitèrent l'enthousiasme public pour le jeune général.

mais cet enthousiasme même et quelques efforts qu'il fit dès cette époque pour s'emparer du pouvoir effrayèrent le Directoire. Après avoir proposé à Bonaparte le commandement d'une flotte destinée à l'invasion de l'Angleterre, on accepta, pour l'éloigner, l'offre qu'il avait faite de diriger en Égypte une expédition qui, après avoir conquis ce pays, le coloniserait et en ferait un point d'appui pour attaquer les Anglais dans l'Inde. Parti le 19 mai 1798, il s'empara en route, grâce à des intelligences secrètes, de l'inexpugnable Malte, débarqua ensuite en Égypte, prit Alexandrie, gagna sur Mourad-Bey la bataille des Pyramides qui lui ouvrit l'entrée du Caire, et, bien que Nelson eût détruit la flotte française à Aboukir, il acheva par lui-même ou par ses lieutenants (Kléber et Desaix) de soumettre tout le pays. Il l'organisa aussitôt, et fonda au Caire un Institut qui a jeté les plus vives lumières sur les antiquités et l'histoire de l'Égypte; mais bientôt il se vit environné de dangers par l'impossibilité de recevoir des renforts. Néanmoins, après avoir comprimé une révolte au Caire, il essaya de joindre la Syrie à ses conquêtes (1799) : il prit El-Arich, Gaza, Jaffa, mais il mit en vain le siége devant St-Jean-d'Acre, ses troupes étant minées par la faim et décimées par la peste. De retour en Égypte, après avoir battu au Mont-Thabor 20 000 Turcs avec 2000 Français, il remporta encore la victoire d'Aboukir, qui sauva l'armée (25 juillet). Informé à ce moment de nos désastres en Italie, il prit la résolution de rentrer en France et laissa son armée à Kléber : après avoir échappé comme par miracle aux croisières anglaises, il parut inopinément à Paris à la fin de 1799, sans avoir subi de quarantaine. Le Directoire était tombé dans le discrédit, les factions n'avaient aucun chef capable : Bonaparte devint bientôt le centre d'un parti puissant. Aidé des directeurs Sieyès et Roger-Ducos, de son frère Lucien, président du conseil des Cinq-Cents, du général Leclerc, et encouragé par les hommes les plus considérables de l'époque, il renversa le Directoire à la fameuse journée du 18 brumaire an VIII (9 nov. 1799), se fit nommer 1er consul pour 10 ans et se donna pour collègues deux hommes prêts à le seconder, Cambacérès et Lebrun. Il se remit aussitôt à la tête de l'armée d'Italie : le passage des Alpes (1800), la victoire de Marengo (14 juin), et les succès que, grâce à ces débuts décisifs, remportèrent ensuite ses lieutenants, rendirent aux armes françaises la supériorité en Italie, tandis que Moreau, du côté du Rhin, gagnait la bataille de Hohenlinden. Le traité de Lunéville avec l'Autriche (1801), et bientôt celui d'Amiens avec l'Angleterre (1802), terminèrent cette seconde guerre. Bonaparte profita de la paix pour fermer les plaies de l'intérieur : il mit un terme aux réactions des partis, pacifia la Vendée, rappela les émigrés, rouvrit les églises, conclut avec le pape un nouveau concordat, réorganisa tous les services, créa l'ordre de la Légion d'honneur, institua la banque de France, ouvrit le grand-livre de la dette publique, enfin fit achever la rédaction du Code civil. Dans le même temps il déjouait les complots de tous genres formés contre lui, échappait à l'explosion de la Machine infernale et profitait même de ces attentats pour augmenter son pouvoir. Le Sénat, qui déjà l'avait nommé consul à vie en 1802, le proclama empereur en 1804; il fut sacré en cette qualité, sous le nom de Napoléon, par le pape Pie VII, venu à Paris tout exprès pour cette cérémonie (2 déc.); un an plus tard, il érigea la république Cisalpine en royaume et se fit couronner roi d'Italie à Milan. Cependant, dès la fin de 1803 l'Angleterre avait recommencé les hostilités; l'Autriche, la Russie, les Deux-Siciles, en firent autant en 1805. Pendant que Napoléon méditait une descente en Angleterre, il eut la douleur de voir les flottes combinées de la France et de l'Espagne anéanties par Nelson à Trafalgar; mais sur terre il compensa cet échec par une suite de victoires éclatantes : maître d'Ulm et de Vienne même, il acheva d'écraser les Austro-Russes à la bataille d'Austerlitz (2 déc. 1805). Cette campagne fut terminée par la glorieuse paix de Presbourg (26 déc. 1805), qui ajoutait au royaume d'Italie les États de Venise, créait les royaumes de Wurtemberg et de Bavière en faveur de princes alliés de Napoléon, et donnait le grand-duché de Berg à Murat, son beau-frère. Bientôt après, le roi des Deux-Siciles, Ferdinand IV, dépouillé du roy. de Naples (1806), fut remplacé par Joseph Bonaparte et alla régner en Sicile; Louis, un autre de ses frères, devint roi de Hollande; la Confédération du Rhin prit naissance : 14 princes y accédèrent, l'empire d'Allemagne cessa, et Napoléon, sous le titre de Protecteur, fut officiellement reconnu président perpétuel de cette agglomération de princes, qui tous devaient prendre part à ses guerres, et l'appeler à leur secours en cas d'attaque. Cette création si importante, l'occupation du Hanovre, enlevé dès 1803 aux Anglais par la France, les subsides fournis par l'Angleterre, les promesses des Russes, déterminèrent la Prusse à tenter une contre-confédération, puis à prendre ouvertement les armes contre la France. Napoléon détruisit cette 4e coalition par ses deux campagnes de 1806 et 1807, l'une en Allemagne, l'autre en Pologne : les victoires d'Auerstædt et d'Iéna, suivies de l'occupation de Berlin, signalèrent la première; les sanglantes batailles d'Eylau, de Friedland, la deuxième : la paix de Tilsitt signée par Alexandre et Napoléon (8 juill. 1807), après la célèbre entrevue sur le Niémen, mit fin à la guerre, et, en ôtant à la monarchie prussienne la moitié de ses provinces, créa pour Jérôme Bonaparte le royaume de Westphalie, érigea la Saxe en royaume et fit de la Prusse polonaise le grand-duché de Varsovie, qui fut conféré au roi de Saxe. Des articles secrets autorisaient la Russie à s'emparer de la Finlande, la France à s'adjuger l'Espagne, et équivalaient au fond au partage de l'Europe, moins l'Angleterre et la Turquie. Alexandre promit aussi de favoriser le *Blocus continental*, système imaginé par Napoléon pour porter le coup mortel à l'Angleterre en lui fermant tous les ports de l'Europe (décret de Berlin du 21 nov. 1806). Bientôt la Toscane est occupée (1806), le Portugal envahi (1807), Flessingue réuni à l'Empire. Vers la même époque, Napoléon supprime le Tribunat, institue une noblesse héréditaire et crée l'Université (17 mars 1808); en même temps, il renouvelait la face de la capitale et ouvrait la 1re exposition de l'industrie. — Cependant, à la faveur du traité de Fontainebleau, qui permettait à nos troupes de traverser la Péninsule pour aller combattre les Portugais, alliés de l'Angleterre, Murat et 80 000 hommes s'étaient introduits en Espagne, et avaient été témoins des haines et des discordes de la famille royale : Charles IV et ses fils, attirés à Bayonne, prennent pour arbitre Napoléon, qui leur arrache une double abdication, les retient prisonniers et donne le trône à son frère Joseph, qu'il appelle de Naples. Mais l'Espagne résiste énergiquement : la défaite et la capitulation de Dupont à Baylen, celle de Junot à Cintra, commencent nos revers. Bien que Napoléon, par sa présence (déc. 1808), rétablisse un moment les affaires, et malgré les glorieux efforts de Soult, de Masséna, de Suchet, l'Espagne, aidée de l'Angleterre, couverte de guérillas, animée par ses juntes et ses moines, lutte opiniâtrément, et, bien que cent fois vaincue, dévore en cinq ans (1808-1813) plus de 400 000 hommes, Français, Allemands, Italiens et Polonais. Profitant de l'affaiblissement produit par tant de pertes et de l'impopularité causée en Europe par la guerre d'Espagne, l'Angleterre suscite en 1809 contre Napoléon une 5e coalition, dans laquelle elle entraîne l'Autriche et la Prusse. L'Empereur n'a plus d'allié que la Russie; néanmoins il gagne les batailles d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne, bombarde Vienne, la prend de nouveau et occupe l'île de Lobau; il obtient à Essling un avantage chèrement payé et remporte la victoire décisive de Wagram, qui amène l'armistice de Znaym, en Moravie (11 juill. 1809),

bientôt suivi de la paix de Vienne (14 oct.); mais, au lieu d'annuler la monarchie autrichienne (en la divisant en plusieurs petits États), il se contente de lui prendre les provinces illyriennes, et, croyant se l'attacher par un mariage, il se sépare par le divorce d'une femme chérie de la nation pour épouser une archiduchesse d'Autriche, Marie-Louise. Dès ce moment, Fouché, Bernadotte et plusieurs autres tendent à s'isoler de lui; à la même époque, le pape Pie VII, qu'il a dépouillé de ses États, l'excommunie, et les violences dont ce pontife devient l'objet ne font que susciter de nouvelles difficultés; enfin le système continental ruine le commerce et produit un malaise universel. Malgré cet état de choses, Napoléon ne craint pas de mécontenter ses plus sûrs alliés par de continuels envahissements, force son propre frère Louis, roi de Hollande, à abdiquer pour n'être pas le spoliateur de son peuple, et finit par s'engager dans une guerre formidable contre la Russie, sans même s'être assuré l'appui de la Turquie et de la Suède. A la tête de 450000 hommes, la plus belle armée qui ait jamais été, il passe le Niémen, s'empare de Vilna, Vitebsk, Smolensk, poursuivant l'ennemi sans l'atteindre; il rencontre enfin Koutousov à Borodino, et, resté maître du terrain après une lutte opiniâtre, entre dans Moscou (14 sept. 1812); mais les Russes, en quittant cette ville, l'avaient incendiée (*V.* ROSTOPCHIN). Au bout d'un mois et plus passé à attendre de St-Pétersbourg des ouvertures de paix, le froid oblige Napoléon de battre en retraite. Harcelée par des troupes innombrables, privée de tout, l'armée française reste presque tout entière ensevelie dans les neiges, ou périt dans les eaux de la Bérésina : tout le génie de son chef n'en peut sauver que des débris. Pendant ce temps, la conspiration de Malet à Paris révélait de graves dangers à l'intérieur : Napoléon quitta brusquement son armée pour revenir en France. En un clin d'œil et comme par enchantement, il s'y créa de nouvelles ressources; il ouvrit la campagne d'Allemagne par de beaux succès, fut vainqueur à Lutzen, à Bautzen, à Wurschen; mais la Prusse, alliée douteuse en 1812, était avec les Russes en 1813; la Suède, qui avait porté au trône Bernadotte, imita cet exemple; l'Autriche elle-même, après l'inutile congrès de Prague, prit parti contre Napoléon, et, malgré la victoire de Dresde, cet exemple fut, après les échecs de Vandamme à Kulm, de Ney à Dennevitz, suivi par la Bavière, le Wurtemberg et les Saxons, que leur vieux roi essaya en vain de retenir dans l'alliance française. La désastreuse bataille de Leipsick (18 et 19 oct.), dite *Bataille des Nations*, refoula Napoléon sur le territoire de la France, qui fut partout envahi. Dans une dernière et admirable campagne, l'Empereur tint encore pour quelque temps la fortune en suspens : de brillants succès à St-Dizier, à Brienne, amenèrent le congrès de Châtillon; mais il rejeta les propositions des alliés qui voulaient réduire la France aux limites de 1792. Forcé de continuer la lutte, il gagna encore les victoires de Champaubert, de Montmirail, de Château-Thierry, de Vauchamp, de Montereau, de Méry; il voulait tourner et envelopper les ennemis pris entre la capitale et lui; mais, Paris ayant ouvert ses portes après deux jours de combat, et Marmont ayant donné le signal de la défection, le Sénat proclama la déchéance de Napoléon et les vainqueurs déclarèrent qu'ils rétablissaient les Bourbons (31 mars 1814). Napoléon abdiqua à Fontainebleau (11 avril); après avoir essayé en vain de mettre fin à sa vie par le poison, il fit à sa garde les adieux les plus touchants (20 avril), et se rendit, avec une troupe dévouée, à l'île d'Elbe, qui lui avait été donnée en souveraineté. En s'y rendant, il eut à courir quelques dangers pour sa vie au milieu des populations fanatisées du midi. Il n'y resta que quelques mois : les fautes de la Restauration faisaient souhaiter son retour; le 1er mars 1815 il reparut en France et en vingt jours il parvint de Cannes à Paris sans trouver de résistance. Mais la coalition qui l'avait détrôné se renoua aussitôt. Quoique mal secondé par le parti républicain, à qui il avait cependant fait de larges concessions dans son *Acte additionnel aux constitutions de l'Empire*, Napoléon, se voyant entouré de troupes braves et enthousiasmées, prit l'offensive : il battit les Prussiens à Ligny le 16 juin; mais, trahi par Bourmont, privé par un fatal malentendu des renforts que devait lui amener Grouchy, il fut vaincu le 18 par Wellington et Blücher à Waterloo en Belgique. Après ce désastre il rentra en France, et s'enferma à l'Élysée-Bourbon, où il abdiqua en faveur de son fils, qui devait prendre le nom de Napoléon II (22 juin 1815); ce nouveau règne avait duré *Cent jours*. Napoléon se rendit alors de lui-même au port de Rochefort sur le navire anglais *le Bellérophon*, comptant que l'Angleterre lui accorderait une généreuse hospitalité. Mais le cabinet anglais, abusant de sa confiance, le déclara prisonnier, et se fit charger par les Alliés de le transporter à Ste-Hélène. Napoléon arriva dans cette île, accompagné d'un petit nombre de fidèles, Bertrand, Montholon, Gourgaud, Las-Cases. Retiré dans la modeste résidence de Longwood, il s'occupa de rédiger ses *Mémoires* et ses *Campagnes*; mais pendant les cinq années qu'il y vécut encore, il fut sans cesse abreuvé de dégoûts et d'humiliations par le gouverneur anglais, sir Hudson-Lowe. Il mourut le 5 mai 1821, dans sa 52e année, et fut enterré à Ste-Hélène. Ses restes, ramenés en France en 1840, reposent maintenant sous le dôme des Invalides, au milieu de ses compagnons de victoire. — Napoléon est compté, avec Alexandre, César et Charlemagne, au nombre des plus grands hommes que la terre ait produits : il posséda au plus haut degré le génie du guerrier et celui de l'administrateur; il mit un terme à l'anarchie, reconstitua la société, releva les autels, réorganisa les écoles, donna le Code, plaça la France à la tête des nations, et fonda un empire au moins égal à celui de Charlemagne (en 1812 on y comptait 130 départements français, indépendamment de 24 dép. du roy. d'Italie et de 7 provinces illyriennes); mais on lui reproche une ambition démesurée et un trop vif amour pour la guerre, qui entraînèrent le pays dans des maux incalculables; en outre, trop plein du souvenir des excès de la Révolution, il étouffa la liberté politique et gouverna despotiquement; enfin, il ne craignit pas en plusieurs circonstances, pour assurer l'exécution de ses projets, d'avoir recours aux mesures les plus arbitraires et même les plus violentes : l'enlèvement et l'exécution du duc d'Enghien, la détention et la spoliation des princes de la maison royale d'Espagne, les mauvais traitements exercés contre le pape Pie VII, sont autant de taches pour sa mémoire; toutefois on doit dire, pour ce qui concerne la mort du duc d'Enghien, que l'exécution se fit avant qu'on eût attendu ses derniers ordres.—Napoléon avait écrit dans sa jeunesse quelques opuscules : *Lettre à Matteo Buttafuoco*, *le Souper de Beaucaire*, etc. Ses *Proclamations* et *Bulletins*, en grande partie rédigés et dictés par lui, figurent, pour le style comme pour le fond, parmi les documents les plus remarquables de notre histoire. On avait publié de 1818 à 20 sa *Correspondance inédite, officielle et confidentielle*, en 7 vol. in-8; cette publication, fort incomplète, a été recommencée par ordre de Napoléon III sous le titre de *Correspondance de Napoléon I* (1858 et ann. suiv.) Les *Mémoires* publiés par Las-Cases sous le nom de *Mémorial de Ste-Hélène*, et qu'on donne comme dictés par Napoléon, ont été arrangés et souvent interpolés; les *Mémoires* publiés par Montholon, Gourgaud, Bertrand, et par le valet de chambre Marchand, ont été réellement dictés par l'Empereur et méritent toute confiance. Il a été publié un grand nombre d'*Histoires de Napoléon*, notamment par MM. Arnault, Norvins, Élias Regnault, Laurent (de l'Ardèche); l'ouvrage le plus complet et le plus authentique est l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, 20 vol. in-8, 1845-62.

NAPOLÉON II (François Joseph), fils de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Marie-Louise d'Autriche, né

à Paris le 20 mars 1811, reçut en naissant le titre de *Roi de Rome*. Après la chute de son père, qui avait abdiqué en sa faveur, il fut proclamé empereur par le Sénat sous le nom de Napoléon II; mais les étrangers, alors maîtres de la France, ayant refusé de le reconnaître, il fut bientôt abandonné, et remis en 1814 entre les mains de l'empereur d'Autriche, son grand-père, qui le fit élever à sa cour, et lui donna en 1818 le titre de duc de Reichstadt, avec un régiment de cavalerie. Ce jeune prince, qui avait semblé réservé à de si hautes destinées, fut enlevé à la fleur de l'âge : il mourut de phthisie à Schœnbrunn en 1832. Montbel a donné une *Notice sur sa vie*, 1833.

NAPOLÉON-VENDÉE, ch.-l. du dép. de la Vendée, sur une colline au pied de laquelle coule l'Yon, à 432 k. S. O. de Paris; 8298 hab. Chemin de fer. Trib. de 1re inst.; lycée, bibliothèque. Rues larges et tirées au cordeau; plusieurs beaux édifices, statue équestre de Napoléon I. Société d'agriculture, haras. Comm. de grains, bestiaux, etc. — C'était autrefois un simple château avec un bourg appelé *La Roche-sur-Yon*, qui avait titre de seigneurie. Cette seigneurie fut, dès le XVe siècle, érigée en principauté, et appartint successivement aux maisons de Beauvau et de Bourbon, d'où son 2e nom. La ville fut presque détruite en 1793, pendant la guerre de Vendée. En 1804, Napoléon, voulant placer le ch.-l. du département au centre du Bocage, dont il craignait de nouveaux soulèvements, choisit à cet effet l'emplacement de La Roche-sur-Yon, et y fonda une ville, qu'il combla de ses largesses et qui par reconnaissance prit son nom; en 1814, cette ville reçut le nom de *Bourbon-Vendée;* celui de Napoléon-Vendée lui a été rendu en 1848.

NAPOLÉONVILLE, ch.-l. d'arr. (Morbihan), à 51 k. N. N. O. de Vannes, sur la r. g. du Blavet, à la naissance d'un canal qui conduit à Lorient; 7602 h. Trib. de 1re inst., lycée ; belles casernes. Eaux minérales ferrugineuses froides. Fabr. de toiles; cuirs estimés, grains, bestiaux, chevaux, beurre, fil. Restes d'un vieux château des ducs de Rohan. — Cette ville a été jadis, sous le nom de *Pontivy*, la capitale du duché de Rohan. Agrandie et embellie par Napoléon I, elle avait pris son nom. Le nom de Pontivy fut rétabli en 1814, mais elle reprit en 1848 celui de Napoléonville. Patrie du général de Lourmel, qui y a une statue.

NAPOLI. *V.* NAUPLIE et NAPLES.

NAPOULE (La), *Athenopolis*, vge du dép. du Var, près de Draguignan, sur un enfoncement de la mer Méditerranée, dit *golfe de Napoule*.

NAR, auj. *Nera*, riv. d'Italie, sortait du mont *Fiscellus*, coulait entre l'Ombrie et la Sabine, passait à *Narnia*, et tombait dans le Tibre.

NARAH, bourg fortifié de l'Algérie (Constantine), dans l'Aurès, sur un affluent de l'Oued-Abdi. Longtemps réputé inexpugnable; pris et détruit par le colonel Canrobert, le 5 janvier 1850.

NARBO, NARBO-MARTIUS, v. de Gaule. *V.* NARBONNE.

NARBONAISE, *Narbonensis*, nom donné sous Auguste à l'anc. province romaine de Gaule dont *Narbo* était la capitale. Elle fut au IVe siècle divisée en 3 prov.: Narbonaise 1re, Narbonaise 2e, Viennaise.

NARBONAISE 1re, la partie du *Languedoc* à l'O. du Rhône, prov. romaine, bornée à l'E. par le Rhône et la Méditerranée, à l'O. par les 3 Aquitaines, au S. par l'Espagne. Son ch.-l. était *Narbo*, et ses peuples principaux les *Tectosages*, *Arecomici*, *Sardones*, *Tolosates*, *Atacini*, *Helvii*, *Umbranici*.

NARBONAISE 2e, partie de la *Provence* et du *Dauphiné*. Elle n'était pas contiguë à la Narbonaise 1re, mais était bornée à l'O. par la Viennaise, à l'E. par la prov. des Alpes maritimes. Ses principaux peuples étaient les *Albiœci*, *Commoni*, *Salyes;* ils avaient pour capitale *Aquæ Sextiæ* (Aix).

NARBONNE, *Narbo* ou *Narbo Martius*, dite aussi *Julia Paterna*, *Colonia Decumanorum*, ch.-l. d'arr. (Aude), sur le canal de Narbonne (qui communique à la Méditerranée par l'étang de Sigean), à 58 kil. E. de Carcassonne, à 783 kil. S. de Paris par la route, à 984 par chemin de fer; 12 341 h. Anc. archevêché, auj. réuni à celui de Toulouse. Trib. de 1re inst. et de comm., société d'agriculture, école d'hydrographie. Cathédrale, musée, petit théâtre. Fabr. de vert-de-gris, sel marin, huiles, esprits, etc. Commerce de blé, vin, soude, riz; miel renommé. Patrie de Varron. — Narbonne, fondée par les *Atacini*, fut nommée par les Romains *Narbo Martius*, du nom de Martius, qui y conduisit une colonie romaine en 118 av. J.-C. Ce fut la principale place d'armes des Romains en Gaule jusqu'au temps d'Auguste. Elle fut sous l'Empire le ch.-l. de la Narbonaise; fut prise par les Wisigoths (462), par les Bourguignons (508), par les Sarrasins (720), par Pépin le Bref (759); elle devint, au moyen âge, une vicomté qui relevait du comté de Toulouse et qui passa, au XVe siècle dans la maison des comtes de Foix. Gaston, comte de Foix, l'échangea avec Louis XII en 1507 contre le duché de Nemours, et depuis elle est restée réunie à la couronne. On trouve à Narbonne beaucoup d'antiquités romaines.

NARBONNE (le comte Louis de), né en 1755 à Colorno (Parme), d'une illustre famille française, m. en 1813, entra de bonne heure au service, adopta les idées de 89 et fut quelques mois ministre de la guerre (de décembre 1791 à mars 1792); mais, s'étant opposé au mouvement révolutionnaire, il fut décrété d'accusation après le 10 août. Il s'enfuit à Londres, d'où il écrivit en faveur de Louis XVI un *Mémoire* justificatif qu'il envoya à la Convention. De retour à Paris en 1800, il reprit du service peu d'années après et suivit Napoléon comme aide de camp en Russie. Nommé ambassadeur à Vienne en 1813, il prit part au congrès de Prague, puis alla négocier à Torgau. M. Villemain a donné une intéressante étude sur M. de Narbonne dans ses *Souvenirs contemporains*.

NARCISSE, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope, était d'une beauté remarquable. Après avoir méprisé l'amour de la nymphe Écho, il devint amoureux de sa propre image, qui était reflétée par les eaux, et, de chagrin de ne pouvoir la posséder, se noya dans la source où il l'apercevait. Malfilâtre a fait de cette fable le sujet d'un petit poëme.

NARCISSE, affranchi et favori de Claude, amassa d'immenses richesses, qui furent surtout le produit des confiscations. Messaline, jalouse de son influence, ayant voulu le perdre, il dénonça ses débordements et provoqua sa chute. Agrippine réussit à le faire exiler, et il se tua de désespoir, en 54 de J.-C.

NARCISSE (S.), apôtre d'Augsbourg, fêté le 5 août.

NARDI (Jacques), historien florentin, 1476-1555, a écrit en italien une *Histoire de Florence*, qui va de 1494 à 1531, Florence, 1580; il s'y montre républicain ardent. On lui doit aussi une traduction de *Tite-Live*, et une comédie, *l'Amicizia*, où l'on trouve le premier modèle de vers *sciolti* (vers libres).

NARDINI (Famiano), archéologue italien, né vers 1600 à Capri, m. en 1661, a laissé, en italien, sous le titre de *Roma antica*, une étude topographique, archéologique et monumentale sur Rome ancienne, qui n'a été publiée qu'en 1666 (Rome, 1 vol. in-4°), par les soins de Falconieri, et que Grævius a insérée dans son *Thesaurus antiquitatum Romanarum*, en le traduisant en latin.

NARDO, *Neritum*, v. d'Italie (Terre d'Otrante), à 24 kil. S. de Lecce; 3500 hab. Évêché.

NARENTA, *Narona*, v. de la Turquie d'Europe (Bosnie), sur la Narenta, à 24 kil. S. O. de Mostar; 500 maisons. Jadis puissante. Habitée au Xe s. par des pirates que les Vénitiens exterminèrent en 987. — La Narenta a sa source en Bosnie, près de Mostar, coule à l'O. et au N., et se jette dans l'Adriatique près d'Opus en Dalmatie.

NARISHKINE, illustre famille russe, est alliée à la maison régnante, le czar Alexis Ier ayant épousé en 1671 Nathalie Narishkine, jeune fille de sang noble et d'une grande beauté, qui devint mère de Pierre le Grand. Persécutée sous la régence de la princesse Sophie, la famille Narishkine jouit au contraire de

toute la faveur de Pierre le Grand et de ses descendants. Alexandre N., mort à Paris en 1826, fut l'ami de l'empereur Paul Ier, qui l'appelait son *oncle*; il réunit les fonctions de grand chambellan, de chancelier et de grand maréchal de la noblesse. Longtemps chargé de la direction des théâtres, il attira à St-Pétersbourg les premiers artistes de l'Europe, surtout les artistes français.

NARNI, *Narnia*, v. d'Italie, dans les anciens États romains (Spolète), sur la Nera (jadis *Nar*), à 65 kil. N. de Rome; 3500 hab. Évêché, cathédrale; ruines d'un pont romain; aqueduc. Patrie de Nerva.

NARSÈS, général byzantin, natif de Perse. D'abord chargé, comme eunuque, des plus humbles fonctions dans le palais, il devint chambellan, puis trésorier de Justinien I; remplit avec succès plusieurs missions diplomatiques, et alla en 540 seconder ou surveiller Bélisaire dans la guerre contre les Goths. Il contribua à faire débloquer Ariminum, mais, en se séparant de Bélisaire, il causa la perte de Milan. En 552, il revint en Italie avec le titre de général en chef, remporta sur Totila, à Tagina (552), puis sur Teïa, à Nocera (553), deux victoires décisives; battit aussi Leutharis et Bucelin, chefs des Germains qui étaient venus au secours des Goths, et resta maître de l'Italie, dont le gouvernement lui fut confié (554). Il réorganisa l'administration, rétablit l'ordre, releva des villes, mais se fit haïr par ses mesures fiscales. Rappelé avec insulte par Sophie, femme de Justin II, et remplacé par Longin, il s'en vengea, dit-on, en attirant les Lombards en Italie. Cependant le pape Jean III l'avait fait consentir à reprendre les armes contre les barbares, quand il mourut à Rome, en 568.

NARSÈS, roi sassanide de Perse de 296 à 303, battit Maximien Galère en 301 et s'empara de la Mésopotamie; mais il fut défait à son tour l'année suivante, et dut céder à l'empire romain, outre la Mésopotamie, cinq provinces au delà du Tigre.

NARUSCEWICZ (Stanislas), historien et poëte polonais, né en 1733 en Lithuanie, mort en 1796, était jésuite et professa l'éloquence à l'académie de Vilna. Il plut au roi Poniatowski, qui, après la suppression des Jésuites, le nomma grand notaire de Lithuanie, coadjuteur de Smolensk, enfin évêque de Luck (Volhynie). On lui doit une excellente *Histoire de la nation polonaise* (17 vol.), qui s'arrête en 1386; une *Hist. des Tartares de la Crimée*, 1797; une *Traduction de Tacite*, et des *Poésies*, des *Fables*, etc.

NARVA, v. forte et port de Russie d'Europe (St-Pétersbourg), sur la Narva, à 13 kil. de l'emb. de cette rivière dans le golfe de Finlande, et à 140 kil. S. O. de St-Pétersbourg; 6000 hab. Cuirs, chanvre, lin, bois, grains. — Brûlée en 1659 et en 1773. En 1700 Charles XII, avec 9000 Suédois, y battit 60 000 Russes. La v. fut prise d'assaut en 1704 par Pierre le Grand.—La *Narva* sort du lac Peipous, et se jette dans le golfe de Finlande après un cours de 100 k. Cascades.

NASAMONS, peuple nomade de la Libye, au S. de la grande Syrte, résidait tantôt sur les côtes, tantôt dans le désert, et servait d'intermédiaire au commerce entre Carthage et l'Égypte. Il fut soumis par les Romains en même temps que la Cyrénaïque, et fit nominalement partie de l'empire.

NASBINALS, ch.-l. de cant. (Lozère), à 27 kil. N. O. de Marvejols; 1195 hab. Serges, fromages.

NASEBY, vge d'Angleterre (Northampton), à l'O. de Rothwell. Les troupes du parlement, commandées par Fairfax et Cromwell, y remportèrent une victoire décisive sur Charles I le 14 juin 1645.

NASER (ABOUL HAÇAN), 3e prince de la dynastie des Samanides en Perse, succéda, à l'âge de huit ans à son père Ahmed, assassiné (914 de J.-C.); fut affermi sur le trône par son vizir Abou-Abdallah-Mohammed et son général Hamouyah, et sut, par sa clémence, sa justice, sa libéralité, son amour pour les lettres et les sciences, mériter d'être placé au rang des plus grands monarques. Il mourut en 943.

NASHVILLE, v. des États-Unis, capit. de l'État de Tennessée, sur le Cumberland, à 260 kil. O. de Lexington; 20 000 h. Évêché catholique, musée, bibliothèque, université; maison pénitentiaire.

NASIUM, v. de Gaule, chez les *Leuci*, à l'O., est auj. *Naix* (Meuse). On a cru à tort que c'était *Nancy*.

NASSAU, v. d'Allemagne (duché de Nassau), sur la Lahn, à 35 kil. N. E. de Wiesbaden; 1600 hab. Aux env., ruines du château de Nassauberg, berceau des comtes de Nassau.

NASSAU (Duché de), autrefois État de la Confédération germanique, auj. province de la Prusse (depuis les agrandissements de cette puissance en 1866) : 105 kil. du N. au S. sur 75 de l'E. à l'O.; 431 549 h.; capit., Wiesbaden. Il est traversé par la chaîne du Westerwald, et arrosé par la Lahn, le Mein, le Sieg, le Rhin. Industrie peu développée. Mines de fer, plomb, cuivre, argent; sources minérales; vastes forêts. Gouvernement monarchique constitutionnel, avec deux chambres. Ce duché a une voix partagée avec Brunswick aux diètes ordinaires et 2 pour lui seul à l'assemblée générale. — Le pays de Nassau, occupé d'abord par les *Alemani*, puis par les Francs, fit partie de l'empire franc, ensuite du royaume de Germanie. La maison de Nassau fait remonter son origine à un frère de Conrad I, de Franconie, roi de Germanie en 911. Walram I (mort en 1020) et Walram II (m. en 1068) commencent à proprement parler la famille souveraine de Nassau. A la mort d'Henri le Riche (1254), elle se divisa en deux lignes, la Walramienne et l'Ottonienne. Celle-ci, qui règne auj. sur la Hollande, hérita en 1530 de la principauté d'Orange qui appartenait à la maison de Challon, et depuis ce temps les princes de cette branche ont porté le titre de princes d'Orange (*V.* ce nom). La ligne Walramienne, après avoir fourni un empereur, Adolphe de Nassau (1293-1298), se subdivisa en branches nombreuses, qui toutes se réduisirent à une seule, en 1605, sous Louis II. Cette dernière se fractionna de nouveau en Nassau-Saarbruck, N.-Idstein, N.-Weilbourg. La 2e cessa en 1721; de la 1re sortirent deux rameaux, dits Saarbruck et Saarbruck-Usingen, qui s'éteignirent en 1797 et 1816. La 3e branche, Nassau-Weilbourg, représente donc depuis 1816 toute la ligne Walramienne, et en réunit toutes les possessions. — Les ducs de Nassau s'agrandirent beaucoup sous les Hohenstaufen. Walram I et Robert II suivirent Frédéric I à la 3e croisade; l'empereur Adolphe de Nassau acheta les margraviats de Misnie et de Lusace; mais il s'attira par là des querelles qui finirent par lui coûter l'empire et la vie. Ses descendants durent à des mariages les comtés de Saarbruck et Saarwerden et de nombreuses seigneuries. Un d'eux fut créé par Charles IV prince d'empire, titre qui leur fut confirmé en 1688 et en 1737. En 1806, les deux Nassau régnants alors (Nassau-Usingen et Nassau-Weilbourg) furent des premiers à signer la Confédération du Rhin. En 1814, ils obtinrent voix et séance à la diète. Depuis 1866, le Nassau, réuni à la Prusse, y forme le district de Wiesbaden.

NASSAU (Adolphe de), empereur. *V.* ADOLPHE.

NASSAU (Guillaume I de), *le Taciturne*, fils du comte de Nassau Guillaume le Vieux, naquit en 1533, eut de l'héritage paternel les Pays-Bas, et y joignit la principauté d'Orange (1544), dont il hérita par la mort de son oncle René de Nassau. Il se distingua comme stathouder de Hollande, de Zélande et d'Utrecht soit à l'armée soit dans diverses missions; fomenta en secret les troubles provoqués par les mesures impolitiques de Philippe II, et fut le véritable auteur du compromis de la noblesse, en 1565. Il se démit de ses charges en 1567, à l'approche du duc d'Albe, se retira à Dillenbourg, se déclara protestant, se mit à la tête des Hollandais révoltés et envahit la Frise : il organisa les *Gueux de mer*, qui formèrent une marine redoutable (1572); prit Middelbourg, et fut nommé par les insurgés comte de Hollande et de Zélande (1574). Il fut un instant sur le point d'unir les provinces méridionales ou catho-

liques à celles du nord, mais ne put triompher de rivalités provinciales qui aidèrent Alexandre Farnèse à ramener les premières à l'Espagne; il put du moins former l'*Union d'Utrecht*, origine de la République des Provinces-Unies (1579). Sa tête ayant été mise à prix par Philippe II, il périt assassiné à Delft par Balthazar Gérard (1584). Guillaume était gendre de Coligny. L'hist. de G. de Nassau a été écrite par Amelot de la Houssaye.

NASSAU (Maurice de), fils du précédent, né en 1567, m. en 1625, étudiait à Leyde quand son père fut tué (1584). Il fut aussitôt élu président du conseil d'État de l'Union, et, deux ans après, quoique à peine âgé de 20 ans, fut nommé, par l'influence de Barneveldt, capitaine général et amiral des provinces de Hollande et de Zélande; il obtint les mêmes titres de celles de Gueldre, d'Utrecht, d'Over-Yssel, en 1589 et 90. Il justifia cette confiance par les brillantes campagnes de 1590, 91, 92, contre les troupes espagnoles et conclut en 1596 avec la France et l'Angleterre l'alliance offensive et défensive dite de La Haye. Par les victoires de Turnhout (1597), de Nieuport (1600), par la prise de Rheinberg (1597 et 1601), de Grave et de l'Écluse (1601 et 1604), il contribua puissamment, malgré quelques avantages obtenus par l'Espagne, au triomphe de l'indépendance hollandaise, mais il fut arrêté dans ses succès par la trêve d'Anvers (1609), conclue à l'instigation de Barneveldt. Maurice aspira dès lors au pouvoir absolu : malgré la vive résistance de Barneveldt et de Grotius, il fit sanctionner, par le synode de Dordrecht (1618), toutes les mesures favorables à son ambition, et condamner à la mort, à l'exil ou à la perte de leurs biens les chefs de l'opposition (1619), entre autres Barneveldt, qui périt sur l'échafaud. Il reprit en *1621* la guerre avec l'Espagne, mais ne put ni faire lever le blocus de Bréda par Spinola (1624), ni prendre Anvers (1625). Maurice était un des premiers capitaines de son époque, mais il a laissé la réputation d'un ambitieux froid et cruel.

NASSAU (H. Frédéric de), prince d'Orange, frère du préc., né en 1584, lui succéda en 1625 comme stathouder, capitaine et amiral général de l'Union, s'empara de Bois-le-Duc en 1629, échoua dans une tentative sur Dunkerque (1631), mais prit Maestricht (1632), Skink (1636), Bréda (1637), Gennep, Sas-de-Gand (1640), Hulst (1645), et mourut en 1647, après avoir accéléré la reconnaissance par l'Espagne elle-même de l'indépendance des Provinces-Unies (1648). Égal à son frère pour les talents militaires, il le surpassa en prudence et en pénétration.

NASSAU (Guillaume II de), prince d'Orange, fils du préc., né en 1626, succéda à son père en 1647, et vit l'indépendance des Provinces-Unies reconnues par l'Europe au traité de Westphalie. Il se fit donner par les États généraux, à 4 voix contre 3, une autorité dictatoriale, mais il fut bientôt obligé de la déposer par suite du triomphe momentané du parti républicain. Il se lia ensuite avec Louis XIV pour partager les Pays-Bas catholiques avec la France, mais il mourut en 1650, avant que ce plan eût pu être mis à exécution. Après lui, le stathoudérat cessa pour quelque temps d'appartenir à la maison de Nassau. Ce prince avait épousé une fille du roi d'Angleterre Charles I et fut père de Guillaume III.

NASSAU (Guillaume III de), prince d'Orange. *V.* GUILLAUME III, roi d'Angleterre.

NASSAU (Guillaume IV et V de), stathouders de Hollande (1747-51 et 1751-1795). *V.* HOLLANDE.

NASSAU-SIEGEN (Jean-Maurice, prince de), né en 1604, capitaine général des possessions hollandaises au Brésil en 1636, enleva pendant son séjour au Brésil beaucoup de places aux Portugais. Il a laissé 2 vol. in-fol. représentant les animaux remarquables de l'Amérique du Sud, dessinés et enluminés de sa main. Ces deux vol. sont à la Bibliothèque impér. de Paris.

NASSAU-SIEGEN (Ch. H. Othon, prince de), né en 1745, m. en 1806, vint en France sous le titre de prince de Nassau, entra au service de Louis XV, fit avec Bougainville le voyage autour du monde (1766), et fut à son retour promu colonel d'infanterie. Il se mit à la solde de l'Espagne lors du siége de Gibraltar (1782), et reçut pour prix de son courage, outre une riche dotation, la grandesse et le grade de major général. Il passa ensuite au service de la Russie, reçut le titre d'amiral, détruisit la flotte turque (1788) près d'Otchakov et battit les Suédois à Svenksund (1789) et à Borgo (1790), mais il se retira du service après avoir subi un échec naval devant Viborg (1790). On contesta à ce seigneur le droit de porter le titre de prince de Nassau, parce que son père, Maximilien-Guillaume, était fils adultérin.

NASSER-LEDINILLAH, 34e calife abbasside (1180-1225), établit à Bagdad une excellente police, fonda des mosquées et des colléges, recula les frontières de son empire et laissa d'immenses richesses. Il eut à lutter contre Mohammed, sultan de Kharizm, et reconnut Saladin comme sultan d'Égypte.

NASSER-MOHAMMED (Mélik-al-), 9e sultan mameIouk d'Égypte, de la dynastie des Baharites (1293-1341), vit pendant plusieurs années son règne troublé par les usurpations de Ketbogha, de Ladjyn (1295-1299) et de Bibars (1309), eut aussi à soutenir des guerres sanglantes à l'extérieur; mais triompha de tous ses ennemis, et étendit sa domination jusqu'à Malatiah et Anah sur l'Euphrate. Ce prince couvrit l'Égypte de digues, de routes, de canaux, de beaux monuments, et encouragea l'agriculture et les arts. Il institua en 1318 des courses de chevaux et rédigea un *Traité d'hippiatrique*, qui a été publ. et trad. en français par le Dr Perron, 1853.

NASSIRABAD, v. de l'Inde. *V.* DAROUAR.

NASSIR-EDDYN, dit *Al-Thoussi*, parce qu'il était de Thous, célèbre astronome persan, né en 1201, m. en 1274. Il avait étudié toutes les sciences, mais il fut surtout un astronome et un mathématicien du premier ordre, ce qui le fit comparer par les Arabes à Ptolémée. Il perfectionna plusieurs instruments de mathématiques et composa les *Tables ilkhaniennes*, qui renferment le résultat de ses observations astronomiques et de celles qui avaient été faites avant lui. De cet ouvrage a été tirée la *Table des longitudes et des latitudes* publiée en latin par Greaves, Lond., 1652.

NATAL, v. forte du Brésil, ch.-l. de la prov. de Rio-Grande, sur le Rio-Grande, à 3 kil. de son emb.; 10 000 hab. Port de commerce très-actif.

NATAL (Côte de), partie de l'Afrique orientale qui s'étend de 32° 15' à 28° 45' lat. S., tire son nom d'une rivière qui se jette dans la mer des Indes, et près de l'emb. de laquelle est Port-Natal (*V.* ce nom). Ce pays, colonisé en 1824 par les *Boers*, hollandais d'origine, est depuis 1844 sous la domination anglaise.

NATALIS COMES. *V.* CONTI (Noël).

NATCHEZ, peuplade indigène des bords du Bas-Mississipi, jadis puissante, fut presque anéantie en 1730 par les Français, désireux de venger le massacre de leurs colons. Châteaubriand a immortalisé cette peuplade dans son poëme des *Natchez*. — Elle a donné son nom à une ville des États-Unis (Mississipi), située sur la r. g. du Mississipi, à 200 kil. N. O. de la Nouv-Orléans; 9000 hab. Évêché catholique, grande école publique; grand entrepôt de cotons.

NATHAN, prophète juif, reprocha à David son adultère et le meurtre d'Urie, et lui prédit qu'en punition de son crime, l'honneur de construire le temple serait réservé à son fils Salomon.

NATHANAEL, un des 72 disciples de J.-C. On le croit le même que S. Barthélemy. *V.* BARTHÉLEMY.

NATIVITÉ. L'Église célèbre le 25 déc. la Nativité de J.-C., vulgairement *Noël*; — le 8 sept., celle de la Ste Vierge: — le 24 juin, celle de S. Jean-Baptiste.

NATOIRE (Charles), peintre, élève de Lemoine, né à Nîmes en 1700, m. en 1777, fut élu membre de l'Académie de peinture en 1734 et dirigea l'Académie de France à Rome pendant 20 ans. C'est de son école que sortit Vien. Ses peintures les plus estimées or-

naient le premier étage du château de Versailles et l'hôtel Soubise. Natoire brille surtout par le dessin, mais il a les défauts de l'école du temps, qui s'éloignait fort de la nature.

NATRON (vallée de), *Nitriotes nomos*, dans la Basse-Égypte, à 69 kil. O. du Caire : elle a 110 kil. du N. O. au S. E., et renferme sept lacs d'où l'on tire une grande quantité de natron (carbonate de soude).

NAU l'OLONNAIS. *V.* OLONNAIS (l').

NAUCELLE, ch.-l. de c. (Aveyron), à 28 k. S. O. de Rhodez : 1300 hab.

NAUCLERUS (J. VERGEN, dit), choniqueur, né vers 1430 en Souabe, m. vers 1510, professeur, puis chancelier de l'Université de Tubingue, a laissé une *Chronique* en latin, qui va depuis Adam jusqu'en 1400, Tubingue, 1501, fol., Cologne, 1564, 2 vol. in-fol.

NAUCRATIS, auj. *Fouah* ou *Rahmanyeh*, v. de l'Égypte-Inf., sur la branche Canopique du Nil. Patrie des grammairiens J. Pollux et Athénée. Son port était le seul auquel, sous les Pharaons, il fût permis aux navires étrangers d'aborder. Les Grecs y eurent leur premier établissement permanent en Égypte.

NAUDÉ (Gabriel), bibliographe, né à Paris en 1600, m. 1653, fut médecin de Louis XIII, puis bibliothécaire de Mazarin. Il mourut à Abbeville en revenant d'un voyage en Suède, où l'avait appelé Christine. Ses principaux écrits sont : *Apologie pour les grands hommes faussement accusés de magie*, Paris, 1625; *Avis pour dresser une bibliothèque*, 1627; *Addition à l'histoire de Louis XI*, 1630; *Bibliographia politica*, Venise, 1633; *Considérations politiques sur les coups d'État*, Rome, 1639. Il existe, sous le titre de *Naudeana* (Amsterdam, 1703), un recueil d'anecdotes tirées de ses conversations.

NAUHEIM, bg de la Hesse-Darmstadt, sur l'Use, au pied du Johannisberg, à 34 kil. N. N. O. d'Hanau; 1500 hab. Sources et bains d'eaux salées; salines produisant annuellement 17 000 quintaux.

NAULOQUE, *Naulochus*, v. et port de la Sicile ancienne, au N. E., près du cap Pélore, est célèbre par la victoire décisive qu'y remporta l'an 36 av. J.-C. la flotte d'Agrippa sur celle de Sextus Pompée.

NAUMACHIE, combat naval simulé. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

NAUMBOURG, v. des États prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, sur la Saale, à 31 k. S. O. de Mersebourg, 14 000 h. Jadis évêché souverain; cour d'appel. Établissements de bienfaisance et d'instruction publique, entre autres la célèbre école de *Pforta*; soc. d'antiquités nationales. Toiles, bonneterie, amidon.

NAUPACTE, *Naupactus*, auj. *Lépante*, v. et port de la Grèce ancienne, en Locride, sur la côte, fut prise par les Athéniens, qui, après la 3ᵉ guerre de Messénie, y établirent les fugitifs Messéniens (456 av. J.-C.). Elle tomba après la bat. d'Ægos-Potamos au pouvoir des Spartiates qui la rendirent aux Locriens; fut conquise en 342 par Philippe et donnée aux Étoliens, sur qui les Romains la prirent en 191.

NAUPLIE, *Nauplion*, nom de 2 villes de Morée.

La 1ʳᵉ, *Nauplie de Malvoisie* en italien, *Napoli di Malvasia*, dite aussi *Monembasie* (mot dont *Malvoisie* paraît être une corruption), est située sur la côte orientale, à 53 kil. S. E. de Mistra, sur la petite île de Minoa, réunie au continent par un pont; 6000 hab. Évêché grec. Excellent vin dit *de Malvoisie* qu'on récolte aux environs. Près de là, ruines d'*Epidaurus Limera* (auj. *Vieille-Malvoisie*); restes d'un temple d'Esculape.— Nauplie devint principauté lors de la création de l'empire latin; Michel Paléologue s'en empara bientôt après, mais les Vénitiens la lui enlevèrent; Soliman la prit sur eux en 1540, mais ils la reprirent en 1690 et la gardèrent jusqu'en 1715. Comprise auj. avec toute la Morée dans le roy. de Grèce, elle est le ch.-l. de l'éparchie de Monembasie.

La 2ᵉ, *Nauplie* ou *Napoli de Romanie*, est à 40 kil. S. de Corinthe, sur une langue de terre, au fond du golfe de Nauplie (anc. *golfe d'Argos*); 12 000 hab. Archevêché grec, tribunaux, gymnase. Citadelle et murailles très-fortes. Commerce de blé, huile, vin, soie, éponges, coton, laine, miel, cire, tabac, etc. Marais aux environs. — Cette ville était jadis le port d'Argos. Les Turcs la prirent en 1715; les Grecs insurgés la reprirent en 1822. En 1823, Ibrahim-Pacha l'assiégea vainement. Elle fut jusqu'en 1834 la capit. du nouv. roy. de Grèce; elle est auj. le ch.-l. de la nomarchie d'Argolide-et-Corinthie. Il y éclata en 1862 une insurrection militaire, bientôt suivie de la chute du roi Othon.

NAUPLIUS, roi d'Eubée, un des Argonautes et père de Palamède. Son fils ayant péri victime des intrigues d'Ulysse, il voulut venger sa mort sur ce héros et sur les Grecs et dans ce but alluma de grands feux parmi des écueils pour les y attirer : beaucoup de vaisseaux grecs vinrent en effet y échouer; mais Ulysse ayant échappé, Nauplius se jeta à la mer de désespoir.

NAUSICAA, fille d'Alcinoüs, accueillit Ulysse lors de son naufrage dans l'île des Phéaciens.

NAUVOO, v. des États-Unis (Illinois), sur le Mississipi, aux confins de l'Iowa. Fondée en 1840 par les Mormons qui y construisirent un temple célèbre, mais qui en furent expulsés en 1846; occupée depuis 1848 par Cabet et ses disciples, qui en firent la capitale de l'*Icarie* et tentèrent, mais sans succès, d'y réaliser leur système de communisme. La population qui, sous les Mormons, avait atteint 18 000 âmes, est auj. réduite à 2000.

NAVAILLES (Phil. DE MONTAUT DE BENAC, duc de), maréchal de France, né en 1619, m. en 1684, débuta en Italie et fut blessé au siége de Crémone; combattit les Frondeurs dans l'Orléanais et l'Anjou; remplaça le duc de Modène en 1652 dans le commandement des troupes françaises en Italie; fut envoyé au secours de Candie en 1669, mais n'y obtint aucun succès, et fut, à son retour, exilé pour trois ans dans ses terres. Rappelé à l'activité en 1674, il prit une part active et glorieuse à la 2ᵉ conquête de la Franche-Comté; il commanda l'aile gauche à Senef et y gagna le bâton de maréchal (1675); enfin, il prit Figuières en Catalogne (1676). Après la paix de Nimègue, il fut nommé gouverneur du duc de Chartres (depuis régent). Il a laissé des *Mémoires*, qui vont de 1635 à 1683, Paris, 1701. — Sa femme, la duchesse de Navailles, fut admise dans l'intimité d'Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin. Dame d'honneur de Marie-Thérèse et surveillante des filles d'honneur, elle perdit cette charge à cause de sa trop grande vigilance, qui contrariait les intrigues de Louis XIV.

NAVARETTE, *Navarrete*, bg d'Espagne (Burgos), à 11 kil. O. de Logrono; 2200 hab. Couvent, hôpital. Duguesclin fut pris en 1367 entre Navarette et Najera, dans une bataille que Henri de Transtamare perdit contre son frère Pierre le Cruel et le prince Noir.

NAVARETTE (le Père), missionnaire dominicain espagnol, né en Castille vers 1620, m. en 1689, séjourna en Chine de 1659 à 1672, y eut de vifs démêlés avec les Jésuites, et fut à son retour nommé archevêque de St-Domingue. Il a écrit en espagnol un *Traité historique, politique, moral et religieux de la Chine*, qui est estimé (Madrid, 1576).

NAVARETTE (Juan Fernandez), surnommé *el Mudo* (le Muet), peintre espagnol, né à Logrono en 1526, m. à Séville en 1579, avait perdu l'usage de la parole dès l'âge de 3 ans. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester de bonne heure un goût très-décidé pour la peinture et d'y réussir. Il alla se former en Italie et fut élève du Titien. De retour en Espagne, il fut nommé peintre du roi Philippe II (1568); il travailla presque exclusivement pour l'Escurial. Le plus remarquable de ses tableaux représente *Abraham au milieu des trois anges*. Unissant la grâce à l'énergie, cet artiste sut allier les tons vigoureux du Titien et les nuances charmantes du Corrége.

NAVARIN, *Neo-Castron* en grec moderne, v. et port du roy. de Grèce, en Morée (Messénie), sur la côte O., à 100 kil. S. O. de Tripolitza; 2000 hab. Insurgée contre les Turcs, elle fut assiégée en 1825 par Ibrahim pacha et capitula. La flotte turco-égyptienne

fut détruite à Navarin le 20 oct. 1827 par les flottes combinées de France, d'Angleterre et de Russie. — Aux env. et au N. O. est *Vieux-Navarin*, bâti sur l'emplacement de l'ancienne *Pylos*.

NAVARRE (du basque Navarros, *habitants des pays plats*), anc. royaume, auj. capitainerie générale de l'Espagne, au N., entre 41° 54'-43° 18' lat. N. et 3°-4° 46' long. O., est bornée au N. par la France, dont elle est séparée par les Pyrénées, à l'E. et au S. par l'Aragon, au S. O. par la prov. de Soria, à l'O. par celle d'Alava, et au N. O. par celle de Guipuscoa : 150 kil. sur 130; 236 000 hab.; ch.-l., Pampelune. La chaîne des Pyrénées couvre cette province, qui est traversée par l'Èbre et la Bidassoa. Belles forêts, sol fertile en blé, maïs, orge, avoine, châtaignes et légumes; vins estimés; industrie assez active en draps, toiles, étoffes de laine, papier, savon et liqueurs; mines de fer, plomb, cuivre, sel. — La Navarre fut peuplée par les Basques ou Vascons (les *Vaccéens* de Pline). Cette contrée fut successivement envahie par les Romains, dont elle resta longtemps la fidèle alliée, par les Suèves, les Visigoths, les Arabes. En 778, Charlemagne la soumit ainsi que tous les pays voisins jusqu'à l'Èbre. La Navarre s'étendait à cette époque sur les deux versants des Pyrénées. Louis le Débonnaire, alors roi d'Aquitaine, donna le gouvernement de la Navarre au comte Aznar, qui s'y rendit indépendant en 831, et dont le fils Garcie Ximénès prit le titre de roi en 860. L'indépendance de la Navarre fut proclamée à la diète de Tribur (887), et le titre de roi fut reconnu à Garcie et à ses successeurs. A la mort de Sanche III (1035), ce royaume, qui comprenait alors tout le N. E. de l'Espagne, se partagea en trois royaumes: Navarre, Castille, Aragon. En 1076, Sanche IV, roi de la Navarre, fut détrôné par Sanche Ramire, roi d'Aragon, son cousin, qui réunit les deux couronnes et les transmit à ses successeurs. A la mort d'Alphonse I (1134), la Navarre redevint un roy. séparé. En 1234, Thibaut de Champagne, fils de l'héritière de Navarre, commence une nouvelle dynastie. Le mariage de Jeanne I, reine de Navarre, avec Philippe le Bel (1285) unit ce pays à la France. En 1328, sa petite-fille Jeanne, exclue du trône de France par la loi salique, garda la Navarre, qui depuis passa successivement aux maisons d'Évreux, de Foix, d'Aragon, d'Albret. En 1512, Ferdinand le Catholique, roi de Castille et d'Aragon, enleva à Jeanne d'Albret toute la Haute-Navarre, qui est toujours restée depuis à l'Espagne, ne lui laissant que la partie de la Navarre située au Nord des Pyrénées ou Basse-Navarre. Celle-ci passa dans la maison de Bourbon par le mariage de Jeanne d'Albret avec Ant. de Bourbon. Henri III de Bourbon, fils d'Antoine, roi de Navarre, étant monté sur le trône de France en 1589, sous le nom de Henri IV, ses successeurs ajoutèrent le titre de roi de Navarre à celui de roi de France.

Souverains de la Navarre.

Rois de Navarre.

Garcie I Ximénès, 857
Fortunio, 880
Sanche I, 905
Garcie II, 926
Sanche II, 970
Garcie III, 994
Sanche III, *le Grand*, 1001
Garcie IV, 1035
Sanche IV, 1054

Rois d'Aragon et de Navarre.

Sanche V, 1076
Pierre I, 1094
Alphonse I, 1104

Rois de Navarre.

Garcie V, 1134
Sanche VI, 1150
Sanche VII, 1194
Thibaut I (de la race des comtes de Champagne), 1234
Thibaut II, 1253
Henri I, 1270
Jeanne I, 1274

Rois de France et de Navarre.

Philippe le Bel, 1285
Louis le Hutin, 1305
Jean I, 1316
Philippe le Long, 1316
Charl. IV (I en Nav.), 1322

Rois de Navarre.

Jeanne II et Philippe d'Évreux, 1328
Charles II le Mauvais, 1349
Charles III, 1387
Blanche, 1425
Jean, 1441
Éléonore, 1479
Fr. Phébus de Foix, 1479
Catherine de Foix, 1483
(avec Jean d'Albret) 1494
Henri II, 1517
Jeanne III d'Albret et Ant. de Bourbon, 1555
Henri III (depuis Henri IV), 1572-1589

NAVARRE FRANÇAISE OU BASSE-NAVARRE, démembrement de l'anc. roy. de Navarre, comprenait tout ce que Jean d'Albret et Catherine de Navarre, sa femme, purent recouvrer des États que Ferdinand le Catholique leur avait enlevés en 1512. Ce pays était borné à l'E. par le Béarn et la Soule, à l'O. par le Labour et avait pour ch.-l. St-Jean-Pied-de-Port.

NAVARRE-ET-BÉARN, grand gouvt de la France avant la Révolution, se composait de la Navarre française et du Béarn; ch.-l. général, Pau. Il a formé le dép. des Basses-Pyrénées.

NAVARRE (Château de), magnifique château situé à 2 kil. d'Évreux, avait été bâti en 1330 par Jeanne de Navarre, reconstruit en 1686, par Mansard, pour le duc de Bouillon, et donné en 1810 par Napoléon à l'impératrice Joséphine qui l'habita pendant deux ans après son divorce. Il a été détruit en 1836.

NAVARRE (Collége de), un des colléges de l'anc. Université de Paris, fondé en 1304 par Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, pour recevoir gratuitement de pauvres écoliers. Il acquit une telle réputation que plus tard les grands seigneurs et même les princes du sang y mirent leurs enfants. Ses bâtiments furent affectés par la Convention en 1794 à une École centrale et depuis à l'École Polytechnique.

NAVARRE (Pierre de), général espagnol, avait d'abord été simple matelot. Il prit du service sous le célèbre Gonzalve, perfectionna le procédé de la mine, emporta par ce procédé le château de l'Œuf à Naples (1503), fut en récompense fait noble et comte d'Alvetto. Chargé par Ximénès de commander une expédition contre les Maures d'Afrique, il y obtint quelques succès (1509). Étant passé en Italie (1511), il fut pris par les Français à la bataille de Ravenne (1512). Comme Ferdinand le Catholique ne payait pas sa rançon, il entra au service de la France, et se distingua aux batailles de Marignan et de la Bicoque. Mais, étant tombé dans la suite dans les mains des Espagnols, il fut conduit prisonnier à Naples et fut étranglé, dit-on, par ordre de Charles-Quint, dans ce même château de l'Œuf qu'il avait pris, 1528.

NAVARRENX, *Beneharnum*, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 17 kil. S. d'Orthez, sur le Gave d'Oloron; 1400 h. Petite place de guerre, fondée en 1529.

NAVAS. Ce nom, qui veut dire *plaines*, est commun à beaucoup de lieux en Espagne. Le plus célèbre est Las *Navas de Tolosa*, à 48 k. N. de Jaen, où se livra une bat. plus connue sous le nom de Muradal.

NAVIER (H.), ingénieur, né à Dijon en 1785, mort en 1836, fut nommé en 1807 ingénieur ordinaire des ponts et chaussées dans le dép. de la Seine; en 1819, professeur de mécanique à l'école des Ponts et chaussées; en 1824, membre de l'Académie des sciences. Il construisit plusieurs ponts de chaînes sur la Seine, entre autres celui des Invalides; mais il commit dans ce dernier travail des erreurs qui firent craindre pour la solidité du pont, et il fallut le démolir. On a de lui divers *Mémoires*, notamment *sur la Flexion des lames* et *des plans élastiques*, etc. Prony a donné une *Notice biographique sur Navier*, 1837.

NAVIGATEURS (Iles des), ou d'HAMOA, archipel de la Polynésie, au N. E. des îles Tonga, par 171-175° long. O., 13°-15° lat. S., est très-fertile (la canne à sucre y croît spontanément). Les habitants sont adroits navigateurs, mais féroces. Bougainville en 1768, Lapérouse en 1787, ont visité ces îles : quelques compagnons de Lapérouse furent tués dans l'une d'elles, à la baie dite depuis *baie du Massacre*.

NAVIGATION (Acte de), acte du parlement anglais, promulgué par Cromwell en 1651, à la suite du refus que firent les Provinces-Unies de s'allier à l'Angleterre, alors en république, avait pour but d'exclure les étrangers des ports de l'Angleterre et d'assurer aux marins anglais le monopole du com-

merce des colonies avec la métropole. Cet acte d'une politique étroite a été aboli en 1849.

NAVILLE (Louis), écrivain pédagogiste de Genève, 1784-1846, fut d'abord pasteur, fonda en 1817 à Vernier, près de Genève, une institution où il appliqua avec succès pendant 30 ans la méthode du P. Girard et composa plusieurs bons livres d'éducation et d'économie sociale : *De l'Éducation publique*, 1831, *de la Culture de l'esprit et du cœur par la grammaire*, 1845 ; *De la Charité légale*, ouvrage où il combat ce mode de charité comme étouffant la charité privée. On lui doit la publication des Œuvres posthumes de Maine de Biran.

NAVIUS (Accius), augure. *V.* ACCIUS.

NAXOS, primitivement *Strongyle*, île du roy. de Grèce (Cyclades), dans l'Archipel, par 23° 35' long. E., 37° 7' lat. N., a env. 300 kil. carrés. Elle compte une trentaine de villages et a pour capitale Naxie, ville de 4000 h., située sur la côte N. O. Port, môle, château fort; deux archevêchés, un grec, un catholique. L'île est montueuse, très-fertile et riche en granit, en serpentin et surtout en terre d'émeri. — Naxos était anciennement célèbre par le culte qu'on y rendait à Bacchus. C'est dans cette île, déserte alors, que, selon la Fable, Ariadne fut abandonnée par Thésée et recueillie par Bacchus. Habitée d'abord par les Pélasges, puis colonisée par des Cariens, et plus tard par des Ioniens, cette île, après avoir été indépendante, fut soumise par Pisistrate au joug d'Athènes. Saccagée sous Darius I après la révolte d'Ionie, elle fit alliance avec Athènes lors de l'invasion de Xerxès; mais elle vit bientôt l'alliance se changer en protectorat. Elle dépendit ensuite successivement des Spartiates (après Ægos-Potamos), des Romains, des empereurs grecs, des Vénitiens, qui en firent un duché, des Ottomans, auxquels elle se donna en 1566 en haine des Latins. Elle prit part en 1821 à la guerre de l'indépendance et fut comprise dans le roy. de Grèce : elle fait partie du nome des Cyclades.

NAXOS, v. de Sicile. *V.* TAUROMENIUM.

NAXUANA, v. de l'Arménie anc. *V.* NAKCHIVAN.

NAY, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 17 kil. S. E. de Pau, sur le Gave de Pau; 3132 hab.

NAZARÉENS. On appelait ainsi : 1° ceux des Juifs qui, dans l'ancienne loi, s'engageaient soit pour un temps, soit pour la vie, à observer la chasteté, l'abstinence des liqueurs fermentées et à conserver leur chevelure : tels furent Samson, Samuel et S. Jean-Baptiste; — 2° les premiers Chrétiens : ils reçurent ce nom par allusion à Jésus de Nazareth.

NAZARETH, *Nasra* en arabe, petite ville de Palestine, dans la Galilée (tribu de Zabulon), au N. O., sur une montagne, fut la résidence de la sainte famille jusqu'au baptême de Jésus. On y compte auj. env. 3000 hab., la plupart catholiques, plusieurs églises, entre autres celle de la Sainte Vierge, et un couvent de Franciscains. En 1187, 500 Français s'y battirent contre une armée de Sarrasins. En 1799, Junot, avec 500 cavaliers, y mit en fuite, après un brillant combat, un nombre considérable de Turcs.

NAZIANZE, *Nazianzus*, anc. v. de Cappadoce, au S. Patrie de S. Grégoire de Nazianze.

NEAHG (LOUGH), lac d'Irlande (Ulster), baigne les comtés d'Antrim au N. et à l'E., d'Armagh au S., de Tyrone et de Londonderry à l'O.; 30 kil. sur 17; reçoit plusieurs cours d'eau, et communique avec la mer d'Irlande par un canal. Ce lac est fameux en Irlande par toutes sortes de traditions superstitieuses.

NÉANDER (Mich.), philologue allemand, élève de Mélanchthon, né à Sorau en 1525, m. en 1595, fut recteur des gymnases de Northusen et d'Ilfeld (Hanovre). Il a laissé plusieurs ouvrages de philologie, entre autres : *Erotemata græcæ linguæ*, Bâle, 1553; *Gnomologia græco-latina*, 1557.

NÉANDER (J. Aug. Guill.), théologien protestant, un des chefs de l'école Piétiste, né à Gœttingue en 1789, mort en 1850, était d'abord juif. Il se convertit, embrassa la confession luthérienne, obtint une chaire de théologie à Heidelberg, puis à Berlin (1812), et se fit un nom par de savants écrits aussi bien que par son enseignement. On a de lui des biographies de *Julien*, de *S. Bernard*, de *S. Jean Chrysostôme*, une *Histoire des systèmes gnostiques*, 1818; l'*Anti-Gnostique*, 1826; une *Histoire générale de la religion et de l'Église chrétiennes*, 1825-45, 7 v. in-8, ouvrage important, qui est son principal titre; une *Histoire des Apôtres*, 1832; la *Vie de Jésus dans ses rapports avec l'histoire*, 1837; enfin *la Morale des philosophes grecs et la morale chrétienne*, ouvrage trad. en français par Berthoud, 1860.

NÉAPOLIS, c.-à-d. *ville neuve*, nom commun 1° à *Naples*, 2° à l'anc. *Sichem*, auj. *Naplouse* (Palestine), et à quelques autres v. d'origine grecque.

NÉARQUE, amiral d'Alexandre le Grand, Crétois d'origine, est célèbre par le voyage qu'il fit depuis l'embouchure de l'Hydaspe dans l'Indus jusqu'à Babylone, et dont le but était d'explorer l'océan Indien. Son *Journal*, connu sous le titre de *Périple de la mer Érythrée*, existait encore au temps d'Arrien, qui en a donné des extraits dans ses *Indiques*. Il était rempli d'observations nautiques, géographiques et physiques sur les lieux que Néarque avait parcourus. W. Vincent a réuni les témoignages des anciens et discuté les opinions des modernes sur ce sujet, dans son *Voyage de Néarque* (en anglais), Londres, 1797, trad. en français par Billecoq, Paris, 1800.

NÉBO, auj. *Attare*, mont. de Palestine chez les Moabites, dans la chaîne des monts Abarim, à l'E. de la mer Morte. Moïse aperçut du haut de cette montagne la Terre-Promise, où il ne lui était pas permis d'entrer, et y mourut.

NÉBOUZAN, petit pays de l'anc. France, dans l'Armagnac et le Béarn, avait pour ch.-l. St-Gaudens. Il est auj. compris dans les dép. de la Hte-Garonne et des Htes-Pyrénées.

NÉBRASKA, riv. de l'Amérique du Nord, sort des Montagnes-Rocheuses vers 42° lat. N., coule de l'O. à l'E., sépare les Mandanes des Osages, et se jette dans le Missouri, par la r. dr. — Elle donne son nom à un nouveau Territoire des États-Unis, situé à l'O. de l'État de Missouri, et formé en 1854. Ce territoire compte 30 000 h. et a pour capitale Omaha-City.

NEBRISSENSIS (ANT.). *V.* ANTOINE DE LEBRIXA.

NÉBRODES, montagnes du N. de la Sicile, s'étendaient de l'O. à l'E. de l'île.

NÉCESSITÉ, déesse allégorique des Païens, fille de la Fortune et mère de Némésis, est représentée tenant à la main de longues chevilles, des crampons, des coins de fer et un marteau. Elle avait un temple célèbre à Corinthe.

NÉCHAO I, roi d'Égypte (vers la fin du VIIIe s. av. J.-C.), fut tué dans un combat par Sabacon, roi d'Éthiopie. Il laissait un fils au berceau, Psammétique.

NÉCHAO II, fils de Psammétique, roi de 617 à 601 av. J.-C., commença un canal du Nil à la mer Rouge, fit avec succès la guerre contre Josias, roi des Juifs, qu'il battit à Mageddo, et contre Nabopolassar, roi d'Assyrie, mais fut battu à son tour à Circesium par Nabuchodonosor II, qui lui enleva ses conquêtes. On lui attribue les premiers travaux entrepris pour faire communiquer la Méditerranée et la mer Rouge par un canal. On prétend aussi qu'il fit faire un voyage d'exploration autour de l'Afrique.

NECKAR ou **NECKER**, *Nicer*, riv. d'Allemagne, naît dans le roy. de Wurtemberg, près de Spaichingen, coule au N., au N. E. et à l'O., traversant le Wurtemberg et le grand duché de Bade, et s'unit au Rhin près de Manheim, après un cours de 425 kil. — Dans le Wurtemberg, il donne son nom à un Cercle qui a pour ch.-l. Stuttgardt et qui compte 500 000 h.

NECKER (Jacques), ministre de Louis XVI, né à Genève en 1732, m. en 1804, vint jeune à Paris, et y fit fortune comme banquier; fut nommé résident de Genève à la cour de France et syndic de la compagnie française des Indes; publia quelques opuscules assez remarquables qui, avec la recommanda-

tion du marquis de Pezay, lui ouvrirent l'entrée du cabinet; fut nommé en 1776 directeur général des finances, réalisa fort promptement des emprunts, établit un peu d'ordre dans les finances et prit, pour diminuer les charges publiques et le déficit du trésor, diverses mesures, dont la principale fut l'établissement des administrations provinciales, déjà imaginées par Turgot sous le nom de municipalités; créa une *Caisse d'escompte*, qui fut l'origine de la Banque de France, et institua le *Mont de Piété* de Paris; publia, cinq ans après, son *Compte rendu au Roi*, le premier ouvrage qui en France ait fait connaître au public les recettes et les dépenses du pays; eut par suite à combattre de rudes oppositions, la routine, l'intérêt, les vanités froissées, et fut forcé de donner sa démission en 1781. Les fautes de ses successeurs Joly de Fleury, Calonne, Brienne, forcèrent Louis XVI à le rappeler en 1788. Il était fort populaire, mais détesté par la cour, dont les intrigues réussirent à le faire renvoyer par le roi le 11 juill. 1789. Son départ fut le signal d'une insurrection terrible : c'est alors que la Bastille fut prise. Necker fut rappelé encore une fois par Louis XVI; mais bientôt, quoique fort libéral, il fut dépassé et se vit traité d'apostat dans les clubs. Se reconnaissant alors impuissant, il remit son portefeuille (1790) et se retira dans sa terre de Coppet (en Suisse). Ses *Œuvres complètes*, qui forment 17 vol. in-8, Paris, 1822, se composent de livres de politique, de finances et de philosophie, parmi lesquels on remarque : *Éloge de Colbert* (1775), *Du pouvoir exécutif dans les grands États* (1791), *Dernières vues de politique et de finances* (1802), *De l'importance des idées religieuses; Cours de morale religieuse* (1800). Il eut pour fille la célèbre Mme de Staël-Holstein. — Mme Necker, son épouse (Suzanne Curchod de La Nasse), fille d'un ministre calviniste de Suisse, célèbre par sa beauté, son esprit, son instruction et sa bienfaisance, a fondé l'*Hôpital Necker* à Paris. Elle a aussi laissé des écrits distingués (*Mélanges*, publiés après sa mort).

NECKER DE SAUSSURE (Mme). *V.* SAUSSURE.

NÉCROPOLES, c.-à-d. *Villes des Morts*. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

NECTANÉBO, nom de deux rois d'Égypte : le 1er, qui régna de 375 à 363 av. J.-C., battit 20 000 Grecs commandés par Iphicrate et 200 000 Perses conduits par Pharnabaze; le 2e, petit-fils du préc. (363-350), fit alliance avec Agésilas qui l'aida à punir ses sujets révoltés; mais fut vaincu par Artaxerce-Ochus et obligé de s'enfuir en Éthiopie, où il mourut.

NECTAR, boisson des dieux. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

NÉDA, riv. du Péloponèse, descendait du mont Lycée, en Arcadie, coulait de l'E. à l'O., passait à Phigalée et se jetait dans le golfe de Cyparissia (Arkadia), après avoir séparé la Messénie de la Triphylie.

NEDJED ou **NADJD**, région d'Arabie, entre le Lahsa au N. E., l'Hedjaz à l'O., et les déserts au S.; 300 000 h. Elle avait pour ch.-l. Derreyeh, qui fut détruite en 1819. Climat très-chaud, mais sain. Peu d'eau, sol aride et sablonneux. Habitants nomades pour la plupart. Chevaux, chameaux, gros bétail, moutons. C'est du Nedjed que sont sortis les Wahabites.

NEEDHAM (MARCHAMONT), publiciste anglais, né en 1620, m. en 1678, se signala par son talent, mais aussi par sa versatilité : il publia, de 1643 à 1660, un journal qui, à son nom de *Mercurius*, ajouta successivement les qualifications de *Britannicus*, *Pragmaticus*, *Politicus*, et qui fut tour à tour libéral, royaliste et indépendant. Après la suppression de ce journal (1660), il se livra à la médecine et à la chirurgie. On a de lui *Medela medicinæ*, 1665, livre plein de paradoxes.

NEEDHAM (Jean TURBERVILLE), physicien anglais, né à Londres en 1713, m. en 1781, est célèbre par des observations microscopiques dont il concluait la génération spontanée. Elles sont consignées dans ses *New microscopical discoveries*, 1745, trad. sous le titre de *Découvertes faites avec le microscope*, Leyde, 1747, et résumées dans l'*Histoire naturelle* de Buffon. Needham était prêtre catholique, et il réfuta quelques-unes des objections de Voltaire contre la religion, ce qui lui attira les sarcasmes de cet écrivain.

NEEFS (Pierre), *le Vieux*, peintre d'Anvers, né vers 1570, m. en 1639, excella surtout dans la reproduction des monuments d'architecture et rendit la perspective d'une manière admirable. Son coloris est si transparent qu'on distingue jusqu'aux plus délicates moulures dans les ombres les plus épaisses. Téniers, Breughel de Velours, Sébastien et François Franck, et quelques autres artistes l'aidaient à exécuter les nombreux personnages qui figurent dans ses tableaux. Le musée du Louvre possède 5 de ses toiles. — Son fils, Pierre Martin Neefs, dit *le Jeune*, né à Anvers en 1601, m. en 1658, suivit ses traces et adopta son style, mais sans réussir à l'égaler.

NÉEL (Louis), écrivain, né à Rouen, m. en 1754, a laissé : *Voyage de Paris à St-Cloud par mer et retour par terre*, 1751, écrit burlesque souvent réimprimé; *Hist. du maréchal de Saxe*, 1752; *Hist. de Louis, duc d'Orléans, fils du Régent*, 1753.

NÉERLANDE, corruption de *Neder-landen*, *Pays-Bas*. *V.* PAYS-BAS.

NEFTÉ, déesse égyptienne, sœur et femme de Typhon, était, ainsi que son mari, malfaisante et stérile. On l'opposait à Isis et on voyait en elle la terre comme opposée au ciel, puis la terre aride, la terre libyque, comme opposée au sol fertile, à l'Égypte.

NEGAPATAM, v. forte de l'Inde anglaise (Madras), à 260 kil. S. E. de Madras, à 90 kil. S. de Pondichéry. Commerce actif. Bâtie par les Portugais; prise par les Hollandais en 1660, par les Anglais en 1781.

NEGOMBO (*le Pays des serpents*), v. de l'île de Ceylan, sur la côte O., à 30 k. N. de Colombo. Noix d'arec, bétel, café, poivre. Les Anglais la prirent en 1796.

NEGRAÏS, cap. de l'Empire birman, au S. O., par 16° 2' lat. N. et 91° 52' 45" long. E.

NEGREPELISSE, *Nigrum palatium*, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), sur l'Aveyron, à 20 kil. N. E. de Montauban; 3111 h. Station. Toiles de coton; vin et chanvre. Cette ville, jadis l'une des places fortes des Calvinistes, fut prise et brûlée par Louis XIII en 1622.

NÉGREPONT, l'anc. *Eubée*, l'*Egribos* des Turcs, île de la Méditerranée (Archipel), très-près de la côte N. E. de l'Hellade, dont elle est séparée par l'Euripe; elle a 172 kil. de long sur une largeur qui varie de 8 à 32; 68 000 hab.; ch.-l., Négrepont. Montueuse, fertile pourtant et renommée pour ses pâturages; riche en très-beaux marbres. — Cette île, occupée par les Vénitiens en 1210, leur fut enlevée par les Turcs en 1470, et fut prise en 1821 par les Grecs. Elle fait auj. partie du roy. de Grèce, dont elle forme une nomarchie sous son ancien nom d'*Eubée*.

NÉGREPONT, *Chalcis*, capit. de l'île, sur la côte O., à 57 k. N. d'Athènes; 6000 h. Vaste port; un pont met en communication l'île et le continent. Évêché grec. Négrepont était sous les Turcs le ch.-l. d'un sandjakat qui comprenait, outre l'île, le S. E. de la Livadie.

NÈGRES ou NOIRS, nom donné vulgairement à tous les peuples de race éthiopienne, dont le trait le plus saillant est la couleur noire et luisante de la peau. Les Nègres ont l'angle facial moins grand que les blancs, le crâne comprimé, le front déprimé, le nez épaté, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses et pendantes, les cheveux crépus et laineux, les membres vigoureux; ils exhalent une odeur particulière. Leurs religions ont pour base le fétichisme; leurs gouvernements sont despotiques ou aristocratiques : une espèce de féodalité s'y montre souvent. L'esclavage domestique est chez eux universellement établi; eux-mêmes ils sont les pourvoyeurs les plus actifs des Européens. On compte que les trois quarts des Nègres sont esclaves. Cette race est regardée généralement comme inférieure à la race blanche ou caucasienne; mais cette opinion, qui a contre elle beaucoup de faits, ne pourrait dans aucun cas justifier les cruels

traitements que les Européens leur ont trop longtemps fait subir. On trouve auj. des Nègres en grand nombre, non-seulement en Afrique, mais aussi dans l'Inde et surtout en Amérique, où pendant longtemps eux seuls ont pu se livrer aux durs travaux de la culture sous le soleil des tropiques. En s'unissant aux blancs, les Nègres donnent naissance à des *mulâtres* ou hommes de couleur. — On distingue dans la race nègre plusieurs grandes familles : les principales sont, dans l'Afrique centrale, les Ghiolofs, les Mandingues, les Foulahs ou Peuls, les Achantis, ceux de l'Haoussa, du Bournou, du Congo, etc.; dans l'Afrique australe, les Hottentots, les Boschimens, les Cafres; dans l'Afrique orientale, les Gallas, ceux du Monomotapa, etc. On trouve une espèce particulière de la race nègre répandue dans la partie de l'Océanie qui a pris de là le nom de *Mélanésie* (du grec *mélas*, noir).

NEGRO (RIO), grande riv. de l'Amérique du S., prend sa source dans la Nouvelle-Grenade par 73° 20' long O., 1° 55' lat. N.; arrose cette république et celle de Vénézuela; entre dans le Brésil, et se jette dans l'Amazone par 30° lat. S., 62° 35' long. O., après un cours de 1300 kil. Elle reçoit, entre autres rivières, le Rio-Branco, le Jaguapuri, et communique par l'Orénoque avec le Cassiquiare. — Cette riv. donne son nom à une province du Brésil, formée en 1851 et qui a pour capit. Barra. — Plusieurs autres rivières d'Amérique portent ce nom, notamment un affluent de l'Uruguay qui traverse la république de l'Uruguay du N. E. au S. O., et un affluent de l'Atlantique qui sépare la confédération de la Plata de la Patagonie.

NÉGUS, nom des rois d'Abyssinie, dont auj. l'autorité n'est plus guère que nominale, les *ras* (vice-rois) ayant tout le pouvoir. Le Négus réside à Gondar.

NEHARDA, v. de Mésopotamie, dans une île de l'Euphrate, où les Juifs avaient une école célèbre.

NEHAVEND, v. de Perse (Irak-Adjémi), au S. de l'anc. Ecbatane, à 140 k. E. S. E. de Kermanchah, est célèbre par une victoire des Arabes sur les Perses, qui ruina l'empire des Sassanides (638).

NÉHÉMIE, Juif, né à Babylone dans le v° siècle av. J.-C., pendant la captivité, devint échanson d'Artaxerce Longue-main, roi de Perse; obtint de ce prince la permission de rebâtir les murs de Jérusalem (445 av. J.-C.), et réussit à accomplir cette grande entreprise, malgré l'opposition des ennemis de sa nation. Il fonda la grande synagogue et gouverna le peuple hébreu avec beaucoup de sagesse jusqu'à sa mort, arrivée en 424. On lui attribue le 2° des livres connus sous le nom d'Esdras.

NEHRUNG. *V.* FRISCHE-HAFF et CURISCHE-HAFF.

NEIPPERG (Wilh. REINHARDT, comte de), général autrichien, d'une famille ancienne de Souabe, né en 1684, m. en 1774, quitta le service pour diriger l'éducation du duc François de Lorraine (depuis empereur); fut nommé en 1733 feld-maréchal, couvrit la retraite des Autrichiens après la défaite de Krotska, et négocia la paix de Belgrade (1739), mais il fut battu à Molwitz par Frédéric II, roi de Prusse (1741). — Son petit-fils, Albert Adam de N., 1775-1829, se signala dans plusieurs campagnes contre les Français, et fut nommé en 1814 grand maître du palais de l'impératrice Marie-Louise, devenue duchesse de Parme. Il s'empara de l'esprit de cette faible princesse, qui s'unit à lui par un mariage morganatique et en eut plusieurs enfants. Le comte de N. avait été fait prisonnier par les Français en 1793 et avait perdu un œil pendant sa captivité.

NEISSE, nom commun à plusieurs riv. d'Allemagne, entre autres à deux affluents de l'Oder : l'une a sa source à Neudorf (Bohême) et son embouchure à Schiedlo (Brandebourg); son cours est de 180 k.; — l'autre naît en Silésie, coule au N., et a son embouchure près du Schurgast; cours, 160 k.

NEISSE, v. des États prussiens (Silésie), sur la 2° Neisse, à 50 k. S. O. d'Oppeln; 12 000 hab. Évêché, tribunaux, gymnase catholique. Prise par Frédéric II en 1741 et par Jérôme Bonaparte en 1807.

NEITRA ou NEUTRA, v. des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de même nom, sur la Neitra (affluent du Danube), à 130 kil. N. O. de Bude; 4500 h. Évêché catholique, lycée épiscopal, séminaire. Château fort. — Le comitat, entre la Moravie au N. O., les comitats de Trentsin au N., de Thurost au N. E., de Bars à l'E., de Kœmœrn au S., de Presbourg à l'O., a 125 kil. sur 100, et 400 000 hab. Grains, vins, légumes, chanvre. Élève de moutons, buffles.

NEITH, déesse égyptienne, fille et femme de Knef et mère de Fta, ou, selon d'autres, femme de Fta et mère de Fré. Quelquefois on l'identifie avec Bouto. On l'adorait surtout à Saïs. Elle était le symbole de l'esprit divin présidant à l'univers, et avait tantôt une tête humaine, tantôt une tête de lion ou de bélier. Comme elle désignait l'esprit de sagesse et de science, les Grecs l'ont identifiée avec leur Athênê ou Minerve.

NÉLÉE, *Neleus*, fils de Neptune et de Tyro, aida son frère Pélias à usurper sur Éson le royaume d'Iolcos. Chassé par Pélias, il alla bâtir Pylos en Messénie. Il épousa Chloris, dont il eut 12 fils, entre autres Nestor. Il fut tué, avec tous ses fils, excepté Nestor, par Hercule, dont ses fils avaient volé les bœufs.

NÉLÉE, fils de Codrus, dernier roi d'Athènes, et frère de Médon, fut contraint de céder le pouvoir à son frère et alla en Asie Mineure, à la tête d'une colonie d'Ioniens. On lui attribue la fondation de Milet, d'Éphèse, de Colophon, de Lébédos et de Clazomènes.

NÉLÉE DE SCEPSIS, disciple de Théophraste, reçut de lui les manuscrits autographes d'Aristote et les cacha, dit-on, si bien qu'ils ne furent retrouvés que longtemps après par Apellicon. *V.* ce nom.

NELLORE, v. de l'Inde anglaise (Madras), dans l'anc. Karnatic, ch.-l. de district, à 160 kil. N. O. de Madras, à 17 kil. de la côte de Coromandel.

NELSON (Horace), célèbre amiral anglais, né en 1758, à Burnham-Thorpe (Norfolk), entra dans la marine à 12 ans, se fit remarquer de bonne heure par son caractère et ses talents et fut nommé contre-amiral en 1797. Il tenta vainement en 1798 de prendre l'île de Ténériffe, et perdit un bras dans cette expédition; mais il réussit, en 1799, à surprendre la flotte française qui avait porté Bonaparte en Égypte, et l'anéantit dans les eaux d'Aboukir. Il contribua puissamment à la 1re restauration de Ferdinand IV à Naples, mais il y souilla sa gloire par de cruelles exécutions. Chargé en 1801 de conduire, en qualité de vice-amiral, la flotte anglaise contre Copenhague, il imposa au Danemark un armistice favorable à l'Angleterre; mais il attaqua infructueusement la flottille française de Boulogne. En 1805, il atteignit à la hauteur du cap Trafalgar les flottes française et espagnole et remporta sur elles, le 21 oct., une victoire complète, mais il la paya de sa vie. Il était alors amiral. L'Angleterre lui fit à Westminster des funérailles presque royales. Pendant son séjour à Naples, Nelson avait contracté avec lady Hamilton, l'indigne femme de l'ambassadeur anglais, une liaison qui est une tache dans sa vie : il lui sacrifia sa propre femme, mistress Nisbeth, ainsi que son beau-fils, qui lui avait sauvé la vie. La *Vie de Nelson* a été écrite en anglais par Clarke (1810), par Churchill (1813), par Southey (1813), et en français par E. Forgues, 1860. Ses *Lettres* ont paru à Londres en 1844.

NEMAUSUS, v. de Gaule, auj. *Nîmes*.

NEMBROD. *V.* NEMROD.

NÉMÉE, v. ou plutôt petite contrée de la Grèce ancienne (Argolide), entre Cléones et Phlionte, est célèbre dans la Fable par le lion qu'y tua Hercule, et par les jeux *Néméens*, qu'on célébrait aux environs. Ces jeux avaient été institués soit par Hercule même en mémoire de sa victoire, soit par les sept chefs en l'honneur du jeune Archémore (*V.* ce nom). Ils étaient consacrés à Jupiter Néméen; ils revenaient tous les trois ou tous les cinq ans.

NÉMÉENS (jeux). *V.* NÉMÉE.

NÉMÉSIEN, *M. Aurelius Opimius Nemesianus*, poëte latin du III° s. né à Carthage soutint une lutte

poétique contre l'empereur Numérien, et l'emporta sur ce prince, qui n'en resta pas moins son protecteur. Il avait composé 3 poëmes didactiques : *les Cynégétiques* (sur la chasse), dont il reste 325 vers, *les Halieutiques* (sur la pêche) et *la Nautique* (sur la navigation), dont nous n'avons que de courts fragments. Ce qui reste de Némésien se trouve dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf et dans la Collection Lemaire, et a été trad. par Delatour, 1799, et par Cabaret-Dupaty, 1842.

NÉMÉSIS, fille de Jupiter et de la Nécessité ou de Thémis, ou de l'Océan et de la Nuit, était la déesse de la vengeance et du châtiment. On la représentait ailée, avec des flambeaux et des serpents.

NÉMÉSIUS, évêque d'Émèse en Syrie, vivait sur la fin du IVe s. Il a laissé un traité de *la Nature de l'homme*, en grec, imprimé à Anvers, 1565, avec une version lat. par Ellebodius Cassellianus, et à Hall, 1801, avec notes de C. G. Matthæi ; et trad. en français par J. B. Thibaut, Cambray, 1844.

NEMETACUM ou NEMETOCENNA, auj. *Arras*.

NEMETUM ou **NEMOSUS**, dit aussi *Augustonemetum*, v. de Gaule, auj. *Clermont-Ferrand*.

NEMOURS, *Nemus* ou *Nemosium*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), sur le Loing, à 17 kil. S. de Fontainebleau; 3739 hab. Petite ville bien bâtie. Église paroissiale; anc. château ; hôpital; bibliothèque. Chapeaux, vinaigre ; grains et farine; grande marbrerie. Patrie d'Aubignac. — Nemours, qui doit son nom au voisinage de la forêt (*nemus*), ne remonte pas au delà du XIIe s. Ce fut d'abord une seigneurie. Elle fut acquise par Louis IX, érigée en duché-prairie par Charles VI (1404), puis échangée avec Charles le Noble, roi de Navarre; rendue à la couronne en 1425, elle fut cédée par Louis XI à Jacques d'Armagnac, puis confisquée (1477); fut rendue à Louis d'Armagnac, qui périt en 1503; fut donnée par Louis XII à son neveu Gaston de Foix en échange du comté de Narbonne (1507), puis par François I à un fils de Laurent le Magnifique, Julien de Médicis, époux de sa tante Philiberte de Savoie (1515); resta pendant 150 ans dans la maison de Savoie; enfin échut en 1666 à Louis XIV, qui en fit don à Philippe d'Orléans, son frère, dont la postérité l'a gardée jusqu'en 1789. Auj. le titre de duc de Nemours est porté par le 2e fils du roi Louis-Philippe. Henri III conclut à Nemours avec les Ligueurs, le 7 juillet 1585, un traité par lequel il reconnaissait la Ligue, révoquait les édits de tolérance et s'engageait à expulser tous les Calvinistes.

NEMOURS (Algérie). *V.* DJEMMA-GHAZOUAT.

NEMOURS (Jacq. et Louis, ducs de). *V.* ARMAGNAC.

NEMOURS (Gaston DE FOIX, duc de). *V.* FOIX.

NEMOURS (Jacq. DE SAVOIE, duc de Génevois et de), né en Champagne en 1531, m. en 1585, était fils de Ph. de Savoie et de Charlotte d'Orléans-Longueville. Il se distingua au siége de Lens (1552), à celui de Metz (1553), puis en Flandre, en Italie et dans les deux premières guerres de religion (1562 et 1567). Il passa les 18 dernières années de sa vie dans la retraite et dans le culte des lettres. — Son 2e fils, Henri I de Savoie, marquis de St-Sorlin, puis de Nemours, né à Paris en 1572, m. en 1632, conquit le marquisat de Saluces pour le duc de Savoie en 1588, fut gouverneur du Dauphiné pour les Ligueurs en 1591, se rallia à Henri IV dès 1594 et se signala au siége d'Amiens (1597). Il épousa la fille unique du duc d'Aumale (1618). — Charles, fils aîné du préc., joua un rôle assez actif sous la Fronde et commanda l'armée des princes avec le duc de Beaufort, son beau-frère, mais il se brouilla avec ce seigneur, et fut tué par lui en duel, 1652. — Henri II, né à Paris en 1625, m. en 1659, fut nommé en 1651 à l'archevêché de Reims, mais rentra dans le monde à la mort de son frère. Sa veuve, Marie d'Orléans, fille du duc de Longueville, fut reconnue en 1694 souveraine de la principauté de Neufchâtel, et mourut en 1707, laissant des *Mémoires*, imprimés ordinairement avec ceux de Retz et de Joly.

NEMROD, fils de Chus et arrière-petit-fils de Cham, passe pour le fondateur de Babylone. Il régnait en Babylonie en même temps qu'Assur en Assyrie. Il vint d'Éthiopie en Chaldée, et fut, dit-on, le premier roi et le premier conquérant. L'Écriture l'appelle un *fort chasseur devant le Seigneur*. On place son règne, fort incertain d'ailleurs, vers 2640 ou 2230 av. J.-C.

NÉOCÉSARÉE, auj. *Niksar*, anc. v. d'Asie-Mineure, sur l'Iris, fut au IVe s. la métropole du Pont Polémoniaque. S. Grégoire le Thaumaturge y naquit.

NEODUNUM. *V.* NOVIODUNUM.

NÉOGRAD (comitat de), prov. de Hongrie, dans le cercle de Presbourg, entre ceux de Sohl, Pesth, et Honth; 113 k. sur 78 ; 220 000 h. Il tire son nom d'un ancien bourg de 1500 hab., avec château fort, mais a pour ch.-l. Balassa-Gyarmath.

NEOMAGUS. *V.* NOVIOMAGUS.

NÉOMÉNIE (c.-à-d. *nouveau mois*), fête qui se célébrait à la nouvelle lune en Égypte, en Judée, en Grèce et à Rome. En Égypte, on conduisait en pompe l'animal auquel le mois était consacré. En Grèce, on sacrifiait à tous les dieux, surtout à Apollon ; il y avait des jeux et des repas en commun, dits *syssities*.

NÉOPLATONISME (c.-à-d. *nouveau Platonisme*), philosophie qui se développa dans Alexandrie, et qui eut pour caractère de fondre avec la philosophie de Platon des doctrines mystiques empruntées à l'Orient. Elle donnait une réalité chimérique aux *idées* ou notions abstraites de Platon, prétendait posséder la connaissance de l'être absolu ou Dieu, dans lequel elle admettait une trinité (l'*Un*, l'*Intelligence*, l'*Âme du monde*), et enseignait à ses adeptes les moyens de s'unir avec lui par l'*extase*. Les principaux néoplatoniciens sont Ammonius Saccas, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, Julien l'Apostat. Après Plotin, la plupart furent en lutte avec le Christianisme.

NÉOPTOLÈME, fils d'Achille. *V.* PYRRHUS.

NÉOPTOLÈME I, roi d'Épire (861 av. J.-C.), fut père de la fameuse Olympias. — II, usurpa le trône en l'absence de Pyrrhus II, et fut mis à mort par ce prince dès qu'il fut de retour, en 295 av. J.-C.

NÉPAL ou **NÉPAUL**, roy. d'Asie, au N. de l'Hindoustan anglais, par 26° 20'-30° 20' lat. N. et 77° 40'-85° 40' long. E., entre le Kali à l'O., le Konki à l'É. et le Thibet au N. : 780 kil. de l'E. à l'O., 170 au plus de S. au N. ; env. 2 500 000 h. ; capit., Katmandou. Pays montagneux, sur le versant S. de l'Himalaya, arrosé par la Gogra, le Rapti, le Gandak, le Bagmatti, etc. Climat tempéré. Sol très-fertile dans les vallées: grains, ananas, oranges, gingembre, canne à sucre, coton, *tori* (racine nutritive). Élève de buffles, chèvres et moutons. Fer, cuivre, ivoire, bois de construction. Habitants : Hindous ou Mongols ; religion, le Brahmanisme et surtout le Bouddhisme. — Le Népal a souvent changé de maîtres; auj., quoique indépendant de nom, il est sous le protectorat de l'Angleterre. Depuis 1814 cette puissance entretient un résident à Katmandou.

NEPER (J.), l'auteur des logarithmes. *V.* NAPIER.

NEPETUM, auj. *Nepi*, v. de l'Étrurie anc., au S., entre Véies et Faléries. Prise par Totila, roi des Ostrogoths, mais reprise par Narsès, général de Justinien.

NÉPHÉLÉ, 1re femme d'Athamas. *V.* ATHAMAS.

NEPHTALI, une des 12 tribus de la Judée, ainsi nommée du 6e fils de Jacob, était la plus septent. des tribus en deçà du Jourdain, et avait pour villes principales Nephtali, Asor, Japhia, Kédès, Capharnaüm.

NEPHTÉ ou **NEPHTYS**. *V.* NEFTÉ.

NEPI, *Nepetum*, v. de l'État ecclésiastique, à 26 k. S. E. de Viterbe et à 42 kil. N. O. de Rome; 2000 h. Évêché dit aussi de Viterbe-et-Sutri.

NÉPOMUCÈNE (S. JEAN), né à Népomuck, bourg de Bohême, vers 1330, était chanoine de Prague et aumônier de l'empereur Wenceslas. Ayant refusé de révéler à ce prince la confession de l'impératrice Jeanne, soupçonnée d'infidélité, il fut mis à la torture qu'il subit héroïquement, puis fut noyé dans la Moldau (1383). Benoît XIII le canonisa et il fut adopté pour patron par la Bohême. On le fête le 16 mai.

NÉPOS (Flavius Julius), empereur d'Occident (474-

475), vainquit Glycérius, et se fit proclamer à sa place. Il acheta la paix d'Euric, roi des Visigoths, en lui cédant l'Auvergne; se laissa battre par le patrice Oreste, qui donna la pourpre à son propre fils Augustule, et s'enfuit dans la Dalmatie, sa patrie, où Glycérius le fit assassiner cinq ans après.

NÉPOS (CORNELIUS). *V.* CORNELIUS NÉPOS.

NÉPOTIEN, *Flavius Popilius Nepotianus*, neveu de Constantin, fut consul en 336, prit la pourpre en 350, vainquit Anicet, préfet du prétoire de Magnence, mais fut battu lui-même 23 jours après et mis à mort par Marcellin, autre général de l'usurpateur.

NEPTUNE, *Neptunus*, en grec *Poseidôn*, dieu des mers, fils de Saturne et de Rhée, frère de Jupiter, de Pluton et de Junon, époux d'Amphitrite, aida Jupiter à détrôner Saturne, à combattre les Titans et reçut en partage l'empire de la mer. Dans la suite, il se ligua avec Apollon pour renverser Jupiter lui-même: ayant échoué, il fut dépouillé pour un an des attributs de la divinité, ainsi qu'Apollon, avec lequel il alla bâtir les murs de Troie pour Laomédon. Ce prince ayant refusé le salaire convenu, Neptune envoya un monstre marin ravager les côtes de ses États. C'est aussi Neptune qui suscita le monstre marin d'Andromède et celui qui causa la mort d'Hippolyte. Lors de la fondation d'Athènes, Neptune disputa à Minerve l'honneur de donner son nom à la ville : il produisit un cheval, symbole de la guerre, mais il fut vaincu par Minerve qui produisit l'olivier, symbole de la paix. Dans la guerre de Troie, il prit parti pour les Grecs. On donne à Neptune, entre autres fils, Pélias et Nélée, Phorcus et Polyphème, Otus et Éphialte, Bœotus et Hellen, Ogygès, etc. C'est aussi de lui qu'on fait naître le cheval Pégase et le bélier à toison d'or. Les anciens le représentent sur un char en forme de conque, que traînent des chevaux marins, entouré de tritons et de nymphes, et armé d'un trident. On doit à Éméric David de savantes *Recherches sur Neptune, son culte et ses monuments*, 1839.

NEPVEU (Pierre), architecte du XVIe s., né à Blois, travailla sous Charles VIII et Louis XII aux châteaux d'Amboise et de Blois, et construisit sous François I le château de Chambord, le plus beau monument de l'époque.

NEPVEU (le P. François), jésuite, né en 1639 à Saint-Malo, m. en 1708, professa avec succès dans plusieurs colléges de son ordre et fut recteur de celui de Rennes. Il a laissé plusieurs écrits ascétiques, aussi remarquables par le style que par la pureté de la doctrine, parmi lesquels on estime surtout l'*Esprit du Christianisme*, 1700.

NERA, riv. d'Italie. *V.* NAR.

NÉRAC, ch.-l. d'arr. (Lot-et-Garonne), sur la Baïse, à 26 kil. S. O. d'Agen, 7283 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce; église calviniste. Château gothique, halle, joli pont, belles promenades. Verrerie, toile, chanvre, lin, grains, vins, eaux-de-vie, pâtés en terrine renommés. — Bien que située dans le Condomois, Nérac était la capitale du duché d'Albret. Catherine de Médicis y tint en 1579, avec le roi de Navarre (depuis Henri IV), des conférences d'où sortit le traité de Fleix, qui étendait les concessions faites aux Calvinistes par le traité de Poitiers. Cette ville se révolta sous Louis XIII et fut prise par H. de Mayenne en 1621 : ses fortifications furent rasées.

NERBOUDDA ou **REVA**, fleuve de l'Inde en deçà du Gange, naît par 82° 4' long. E. et 22° 54' lat. N., coule à l'O., arrose les prov. de Gandouana, Kandeich, Malwa, Guzerat; reçoit la Taoura, la Bam, la Kounde, et tombe dans le golfe de Cambaye à 32 kil. au-dessous de Barotche : cours, 1300 kil.

NÉRÉE, *Nereus*, dieu marin, fils d'Océan et de Téthys ou de Ghê (la Terre), épousa Doris et fut père des Néréides. Comme Protée, il avait le double don de changer souvent de forme et de prédire l'avenir. On le représentait vieux et avec la barbe couleur d'azur.

NÉRÉIDES, déités inférieures de la mer, filles de Nérée et de Doris, étaient au nombre de 50. Elles aidaient les marins en péril. On les représente jeunes, belles, parées d'algues et de coquillages, et groupées autour d'Amphitrite, au milieu des Tritons.

NÉRI (S. PHILIPPE), fondateur de la congrégation de l'Oratoire en Italie, né à Florence en 1515, m. en 1595, se rendit à Rome en 1533, y fit ses études théologiques, puis se consacra tout entier au service des malades et des pèlerins. Il établit à Rome en 1548 la confrérie de la Ste-Trinité, destinée à procurer des secours aux étrangers que la dévotion amène dans la capitale du monde chrétien, et fonda peu de temps après l'hospice des Pèlerins. Ayant reçu les ordres en 1551, il se chargea du soin d'instruire les enfants, s'associa dans ce but quelques jeunes ecclésiastiques, qui furent nommés *Oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière; il en forma bientôt une congrégation, et leur donna des statuts qui furent approuvés par le pape Grégoire XIII en 1575. On a de lui des *Lettres*, Padoue, 1751, des poésies, et quelques écrits ascétiques. On l'honore le 26 mai. L'abbé Bayle a donné sa *Vie*, 1859.

NÉRI (Antoine), chimiste florentin du XVIe siècle, est un des premiers qui aient écrit sur l'art du verrier. Son *Arte vitraria*, poëme italien en 7 chants (Florence, 1612), a été traduit en latin, en anglais, en allemand et en français.

NÉRIGLISSOR, roi de Babylone (560-556 av. J.-C.), assassina son beau frère Evilmérodac et périt dans une bataille contre Cyrus. Plusieurs des monuments récemment découverts portent son nom.

NÉRIGON, nom ancien de la Norvége.

NÉRIS, *Aquæ Neræ*, bourg de France (Allier), à 8 kil. S. E. de Montluçon; 2000 hab. Eaux thermales déjà renommées chez les Romains, qui y fondèrent une ville assez importante. Ces eaux, classées comme carbo-sulfatées, sont efficaces contre les maladies nerveuses et rhumatismales. Ruines aux environs, houille.

NÉRON (C. CLAUDIUS), général romain, lieutenant de Marcellus en 216 av. J.-C., fut envoyé en Espagne après la mort des deux Scipions (212), et laissa échapper Asdrubal enfermé dans le défilé des Pierres Noires; fut consul (207) avec Livius Salinator, son ennemi mortel, et, comme son collègue, oublia tout ressentiment personnel pour agir de concert avec lui contre les Carthaginois; défit Annibal près de Grumentum, puis, lui laissant croire qu'il était encore campé en face de lui en Lucanie, alla joindre son collègue et battit avec lui sur les bords du Métaure Asdrubal qui amenait des renforts à son frère. Asdrubal ayant été tué dans le combat, Néron retourna promptement en Lucanie et fit jeter la tête du général ennemi dans les retranchements carthaginois, apprenant ainsi à Annibal que tout espoir était perdu pour lui. Il fut nommé censeur six ans après.

NÉRON (Tib. CLAUDIUS), 1er mari de Livie et père de Tibère, servit sous César en qualité de questeur (47 av. J.-C.); prit parti, après la mort du dictateur, pour Brutus et Cassius; fut forcé de s'enfuir en Sicile, où les hauteurs du jeune Pompée le détachèrent du parti républicain, et revint bientôt à Rome. Octave s'étant épris de sa femme Livie, il consentit à la lui céder : devenu empereur, Octave adopta Tibère, fils de Tib. Néron, ainsi que l'enfant dont Livie était enceinte et qui fut nommé Drusus.

NÉRON, *Domitius Claudius Nero*, 5e empereur romain, né à Antium l'an 37 de J.-C., était fils de Domitius Ænobarbus et d'Agrippine, la fille de Germanicus. Grâce aux intrigues de sa mère, devenue l'épouse de Claude, il fut adopté par ce prince, qui déshérita pour lui son fils Britannicus, le désigna pour son successeur, et lui donna la main de sa fille Octavie. Il eut pour précepteurs Burrhus et Sénèque. Il fut, à la mort de Claude, reconnu empereur (54). Dans les cinq premières années de son règne, il affecta ou montra beaucoup de douceur, et laissa sa mère régner sous son nom; mais bientôt il devint cruel et dé-

bauché, s'entoura de courtisanes, éloigna de la cour Agrippine, et, comme elle menaçait de faire rendre le trône au jeune Britannicus, fit empoisonner ce prince (55); puis il feignit une réconciliation avec Agrippine, et, après avoir tenté de la faire périr dans une promenade sur mer, la fit assassiner par un de ses affranchis. S'abandonnant dès lors sans contrainte à ses goûts, il appelle autour de lui des histrions, des pantomimes, prend part à leurs jeux, conduit en personne des chars dans le cirque, danse et joue de la flûte en plein théâtre, et se livre en public aux désordres les plus infâmes. Il répudia et mit à mort Octavie, la remplaça par Poppée, que, bientôt, dans un accès de colère, il tua d'un coup de pied; assista du haut d'une tour, en chantant un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie, à un incendie immense qui dévora la plus grande partie de Rome, fut accusé d'en être l'auteur, rejeta l'accusation sur les Chrétiens et les fit périr dans d'atroces tortures (64). Il déjoua une conspiration tramée contre lui par Pison, et en prit prétexte pour faire périr dans les supplices, outre Pison, Sénèque, Lucain, Pétrone, Thraséas, Corbulon, et beaucoup d'autres personnages considérables (65). Il fit ensuite un voyage en Grèce pour s'y faire admirer comme musicien et comme poëte, et y recueillit 1800 couronnes (66); mais bientôt, il vit se soulever contre lui en Gaule Vindex, qui fut battu par ses lieutenants (67), en Espagne, Galba, que les prétoriens proclamèrent empereur. Déclaré par le sénat ennemi public, il s'enfuit dans une grotte pour s'y cacher; sur le point d'être atteint, il tenta de se donner la mort, mais, n'ayant pas eu la force de se poignarder, il se fit pousser la main par Épaphrodite, son secrétaire (68). Il mourut, dit-on, en s'écriant : « Quel grand artiste est perdu pour le monde! » Avec lui s'éteignit la maison des Césars. Néron est resté le type de la cruauté et de l'infamie; cependant son règne, qui à l'intérieur ne présente qu'une série de crimes, compte quelques événements heureux à l'extérieur : Suetonius Paulinus comprime la révolte de Boadicée dans la Grande-Bretagne (61); Corbulon repousse les Parthes; Vespasien réprime la Judée révoltée (67); la Cilicie est réunie à l'empire. La *Vie de Néron* a été écrite par Suétone; Tacite, dans ses *Annales*, a raconté et stigmatisé éloquemment ce règne odieux.

NÉRONDE, ch.-l. de cant. (Loire), à 32 kil. S. E. de Roanne; 1240 hab. Patrie du P. Cotton.

NÉRONDES, ch.-l. de cant. (Cher), à 42 kil. N. E. de St-Amand; 2505 hab.

NERONIS FORUM, v. de Gaule, auj. *Forcalquier*.

NERSÈS (S.), prélat arménien, de la famille des Arsacides, était arrière-petit-fils de S. Grégoire l'Illuminateur. Élu à l'unanimité patriarche de sa nation en 364, il restaura les institutions créées par ses prédécesseurs et couvrit l'Arménie d'hospices. Il mourut en 383, empoisonné par ordre du roi d'Arménie, à qui il avait reproché ses désordres. — Un autre Nersès, dit Glaïetzi, qui vivait au XII[e] s., fut aussi patriarche. Il composa une *Hist. de l'Arménie* en vers. Ses *Œuvres complètes* ont été traduites en latin par J. Cappelletti, Venise, 1833.

NERTCHINSK, v. de la Russie d'Asie (Irkoutsk), ch.-l. de cercle, à 1100 k. E. d'Irkoutsk; 3000 h. Ancienne étape des caravanes se rendant en Chine. Commerce de pelleteries. Mines d'argent, d'or, de mercure, d'étain et de plomb, auxquelles la couronne fait travailler les condamnés à mort dont la peine a été commuée. Il fut signé à Nertchinsk en 1580 un traité de commerce entre la Russie et la Chine.

NERVA, *M. Cocceius Nerva*, empereur romain, né l'an 25 à Narnia, m. en 98, était petit-fils de Cocceius Nerva, qui se laissa mourir de faim sous Tibère, et avait pour père un jurisconsulte qui fit école et dont les disciples se nommèrent Coccéiens. Il fut proclamé en 96, après Domitien. Son règne, qui ne dura que deux ans, fit contraste avec celui de son prédécesseur, par la simplicité, la modération et la justice. Il consultait le sénat sur toutes les affaires. Se sentant trop faible pour supporter le poids de l'empire, il adopta Trajan, qui fut son successeur.

NERVICANUS TRACTUS, partie orientale de la *Manche*, qui baignait les côtes du pays des Nerviens.

NERVIENS, *Nervii*, peuple de la Gaule, en Belgique 2[e], au N., entre les *Menapii* et les *Atrebates* à l'O., les *Morini* à l'E., les *Veromandui* et les *Remi* au S., habitait le long des côtes du *Nervicanus tractus* (Manche), et avait pour villes principales *Cameracum* (Cambray), *Turnacum* (Tournay) et *Bagacum* (Bavay). Leur pays correspond à la partie E. du dép. du Nord, et à une partie des provinces belges de Flandre, de Hainaut et de Brabant. — César les représente comme le peuple de Belgique le plus hostile à la civilisation romaine. Soumis avec peine, lors de la pacification générale de la Gaule, ils reçurent le titre et les priviléges de *peuple libre*.

NERWINDE, *Neerwinden*, vge de Belgique (Liége), à 36 kil. N. O. de Liége, à 24 kil. S. E. de Louvain; 300 h.; est fameux par les victoires du maréchal de Luxembourg sur Guillaume III, 29 juillet 1693, et du prince de Cobourg sur Dumouriez, 18 mars 1793.

NESLE, ch.-l. de c. (Somme), à 20 kil. S. de Péronne : 2135 hab. Sucre de betterave, huiles de colza et d'œillette, moutarde. Ancienne seigneurie, qui donnait son nom à une branche de la maison de Mailly. Elle fut érigée en comté en 1466 et en marquisat en 1545 : c'était, pour le nombre des fiefs, *le premier marquisat de France*.

NESLE (Tour de), anc. tour de l'enceinte de Paris, était sur la r. g. de la Seine, en face du Louvre, et formait une des défenses de la capitale : elle servait, avec la tour du Louvre, à barrer la rivière au moyen de chaînes tendues de l'une à l'autre. Construite par les seigneurs de Nesle, vendue en 1308 à Philippe le Bel, elle devint depuis la propriété de Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe le Long, qui en fit, dit-on, le théâtre des orgies auxquelles elle se livrait, ainsi que sa belle-sœur, Marguerite de Bourgogne, orgies qui ont fourni à M. Al. Dumas le sujet d'un drame populaire, *la Tour de Nesle*. Elle fut démolie en 1663, pour faire place au collége Mazarin, auj. l'Institut.

NESSELRODE (Ch. Robert, comte de), diplomate russe, né vers 1780 à Lisbonne, où son père était ambassadeur de Russie, m. en 1862, sortait d'une noble famille saxonne. Conseiller d'ambassade à Paris en 1807, il révéla à l'empereur Alexandre les armements secrets que faisait Napoléon et gagna par là sa confiance. Il prit part à toutes les grandes négociations de l'époque, signa en 1814 le traité de Chaumont, négocia avec Marmont la reddition de Paris, siégea aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laybach, de Vérone, devint en 1821 ministre des affaires étrangères et fut l'un des agents les plus zélés de la Ste-Alliance et de la politique de compression. Il conclut les traités d'Andrinople (1829) et d'Unkiar-Skélessi (1833), qui mettaient la Turquie à la merci de la Russie. C'est aussi lui qui fit conclure le traité du 15 mars 1840, qui écartait la France du concert européen. Lors de la guerre d'Orient, il montra les dispositions les plus conciliantes et prépara la paix de Paris (1856). Nesselrode représentait en Russie le parti allemand, opposé au parti russe que personnifiait le prince Menzikoff.

NESSIR-KHAN, souverain et législateur du Béloutchistan, né vers 1710, m. en 1795, suivit Nadir dans l'Inde et s'y fit une réputation de bravoure; détrôna et tua son frère Hadji-Mohammed, khan des Béloutchis, qui s'était rendu odieux à ses sujets et fut proclamé en sa place; rétablit l'ordre dans le pays, fit d'utiles règlements, favorisa le commerce, se rendit indépendant de la suzeraineté du Kaboul, et agrandit le Béloutchistan.

NESSUS, centaure qui, après avoir transporté Déjanire, femme d'Hercule, au delà de l'Achéloüs, voulut l'enlever. Hercule le tua en le perçant d'une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne. Nessus

donna en mourant sa tunique à Déjanire, comme un philtre qui pouvait lui ramener son mari, s'il devenait infidèle; cette tunique, imprégnée de sang empoisonné, causa la mort du héros. *V.* HERCULE.

NESTIER, ch.-l. de c. (H.-Pyrénées), à 33 kil. E. de Bagnères de Bigorre; 600 hab.

NESTOR, le dernier des douze fils de Nélée, roi de Pylos, et de Chloris, échappa seul de toute sa maison aux coups d'Hercule, qui lui laissa le royaume de son père. Il assista au combat des Lapithes et des Centaures et à l'expédition des Argonautes. Dans sa vieillesse et bien qu'ayant déjà vécu, suivant Homère, trois âges d'homme, il donna aux rois Grecs l'exemple du départ pour le siége de Troie et y conduisit le contingent de Pylos et de Messène; il se signala surtout dans les conseils. Ayant perdu dans un combat son fils Antiloque, il revint à Pylos. Nestor est célèbre chez les poëtes par sa sagesse et son éloquence.

NESTOR, le plus ancien historien russe, né en 1056, m. en 1106, était un moine de Kiev. Son ouvrage principal est une *Chronique* qui va de 862 à 1116, et qui a été continuée depuis jusqu'à 1203: c'est la source la plus précieuse de l'histoire primitive des Slaves. Elle a été publiée à St-Pétersbourg en 1767, d'après un Ms. trouvé en 1716 à Kœnigsberg par Pierre le Grand, trad. en allem. par Schlœser, Gœtt., 1802-9, et en franç. par Louis Paris, 1834. Elle a été publiée en russe et latin à Vienne en 1860 par Miklosich.

NESTORIANISME, hérésie qui consistait à soutenir qu'il y a en J.-C., non-seulement deux natures, mais deux personnes, eut pour premier auteur Théodore de Mopsueste, mais fut surtout répandue, vers 428, par Nestorius, disciple de cet hérésiarque. Condamnée par plusieurs conciles (431, 451, 553), elle conserva néanmoins de nombreux partisans, surtout en Chaldée. Elle subsiste encore en Perse, en Turquie près de Mossoul, et dans quelques parties de l'Inde, où les Nestoriens prirent le nom de *Chrétiens de S. Thomas*. L'*Histoire du Nestorianisme* a été écrite par le P. Doucin, 1698.

NESTORIUS, hérésiarque, né à Germanica, en Syrie, m. vers 439; fut nommé par Théodose le Jeune patriarche de Constantinople (428); combattit les Ariens et les Novatiens, mais prêcha lui-même une hérésie nouvelle (*V.* NESTORIANISME) et fut déposé par le concile général d'Éphèse (431), et banni. Il alla mourir dans une oasis de la Libye. Ses écrits furent brûlés par ordre de Théodose II. On a de lui quelques *Homélies* et des *Lettres*.

NESTUS, *Karasou*, riv. de l'anc. Thrace, séparait ce pays de la Macédoine et se jetait dans la mer Égée.

NÈTHE, nom commun à 2 riv. de Belgique : la Grande-Nèthe, qui prend sa source dans le Limbourg, et la Petite-Nèthe, dans le Brabant septentrional; elles s'unissent près de Lierre (dans la prov. d'Anvers), et tombent à Rumpst dans la Rupel, après un cours de 15 kil. depuis leur réunion. — Elles avaient donné leur nom au dép. français des Deux-Nèthes, qui fut formé en 1801, d'une partie du Brabant septentrional, du marquisat d'Anvers et de la seigneurie de Malines, et qui avait pour ch.-l. Anvers.

NÉTHOU (le), sommet des Pyrénées. *V.* PYRÉNÉES.

NETTUNO, l'anc. port d'*Antium*, bg des États de l'Église, à 58 kil. S. S. E. de Rome; 1000 hab. Petit port sur la Méditerranée. On voit sous les eaux de la mer les ruines d'un temple de Neptune, qui a donné son nom à ce lieu.

NEU, préfixe d'un grand nombre de noms géographiques allemands, veut dire *neuf, nouveau*. Pour les noms commençant ainsi qui ne se trouveraient pas ci-après, *V.* le mot qui suit.

NEUBOURG, v. de Bavière (cercle de Souabe-et-Neubourg), à 47 kil. N. N. E. d'Augsbourg, sur la r. dr. du Danube; 7000 hab. Trib. d'appel, gymnase, hôpital; château royal. Ville jadis forte, souvent prise et reprise : en 1623, par Tilly à la tête des Bavarois; en 1744, par les Autrichiens. — Neubourg était jadis le ch.-l. d'un comté palatin, qui plus tard devint principauté. Cette principauté, bornée à l'O. et au N. par le Palatinat, à l'E. par la Bavière, au S. par la Souabe, était comprise dans le cercle de Bavière et le Haut-Palatinat. Après avoir longtemps appartenu à diverses branches de la maison de Wittelsbach, elle devint en 1614 la possession d'un rameau particulier en la personne de Wolfgang Guillaume, connu dans l'histoire de la succession de Juliers sous le nom de comte palatin de Neubourg. En 1742, ce rameau s'étant éteint, la principauté de Neubourg fut réunie avec les autres possessions palatines par Charles-Théodore, comte palatin, du rameau de Neubourg-Sulzbach (et depuis électeur de Bavière, 1777). Elle passa en 1799 à la maison des Deux-Ponts, fut réunie en 1802 à l'électorat de Salzbourg, et revint définitivement à la Bavière en 1810.

NEUBOURG (Le), ch.-l. de c. (Eure), à 23 kil. S. O. de Louviers; 2567 hab. Molletons, basins, siamoises; grains, laines, bestiaux. Ruines d'un ancien château. Patrie de Dupont de l'Eure.

NEUF-BRISACH, v. de France. *V.* BRISACH.

NEUFCHATEAU, ch.-l. d'arr. (Vosges), à 65 kil. N. O. d'Épinal, sur le Mouzon; 3623 hab. Trib. de 1re inst.; collége, bibliothèque; hôpital. Draps, molletons, cotons; grains, vins, bois, fer, etc.

NEUFCHÂTEAU (François de). *V.* FRANÇOIS.

NEUFCHATEL, ch.-l. de cant. (Aisne), au confluent de l'Aisne et de la Retourne, à 33 kil. S. E. de Laon; 885 hab. Marché aux grains.

NEUFCHATEL-EN-BRAY, ch.-l. d'arr. (Seine-Inf.), près de la Béthune, à 40 kil. N. E. de Rouen; 3564 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce, bibliothèque. Fromages blancs renommés, beurre, farine, vins, eau-de-vie. Chapeaux, siamoises et verreries.—Anc. capitale du pays de Bray; ville jadis forte, démantelée en 1596. Elle s'appelait autrefois *Driencourt*; elle a reçu son nom actuel d'un château qu'y fit construire Henri I, roi d'Angleterre, au XIIe siècle.

NEUFCHÂTEL, *Neuenburg* en allemand, *Neocomum, Novicastrum, Noviburgum*, en latin, v. de Suisse, ch.-l. du canton de Neufchâtel, au pied du Jura et à l'embouchure du Seyon dans le lac de Neufchâtel; 8000 hab. Siége du gouvt cantonnal. École normale supérieure, collége. Cathédrale gothique, hôtel de ville, bel hôpital, môle, promenade, bibliothèques, cabinet d'histoire naturelle, etc. Papiers, dentelles, horlogeries, chapeaux de paille, distilleries. — Neufchâtel n'était jadis qu'une abbaye. L'empereur Conrad II fonda la ville vers 1034. Elle eut à souffrir de grands incendies en 1248, 1269, 1450, 1714, 1750, et fut plusieurs fois inondée par le Seyon.

NEUFCHATEL (Canton de), canton suisse, entre ceux de Berne au N. E., de Vaud au S., est borné au S. E. par le lac de Neufchâtel et à l'O. par la France; 54 kil. sur 10 à 18: 71 000 hab., dont 2200 catholiques; ch.-l., Neufchâtel; autres villes : La-Chaux-de-Fonds, Le Locle, Motiers-Travers. On y parle surtout le français. Mont. détachées du Jura; climat varié, mais froid; sol peu fertile en général, mais très-bien cultivé; forêts, pâturages; vins fins; fromages, dits de Gruyère. Fer, gypse, asphalte, marne, etc.; eaux ferrugineuses. Industrie très-active : horlogerie renommée, tissus de coton, dentelles, toiles peintes; pêche et navigation sur le lac de Neufchâtel. — Ce canton fut d'abord une seigneurie, puis un comté, enfin une principauté, à laquelle fut annexé en 1579 le comté de Vallangin. Ulric de Fénis, qui vivait vers 1032, est le premier seigneur connu de Neufchâtel; il devait son fief à Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne. Sa postérité mâle le posséda jusqu'en 1373. Après être entré dans diverses maisons par suite de mariages, Neufchâtel échut en 1503 à la maison d'Orléans-Longueville, qui s'éteignit en 1707. Frédéric I, roi de Prusse, se le fit céder alors et une décision de la cour souveraine de Neufchâtel lui en assura la possession, malgré l'opposition de la France; la paix d'Utrecht (1713) le lui garantit. En 1806, Napoléon se fit céder ce pays par la Prusse et le donna

au maréchal Berthier, qui prit de là le titre de *prince de Neufchâtel*. En 1814, il retourna à la Prusse, tout en étant compris dans les cantons suisses. Il se rendit indépendant de la Prusse en 1848, ce qui faillit allumer la guerre; cependant son indépendance fut reconnue en 1857 par le roi de Prusse, grâce à la médiation de la France.

NEUFCHÂTEL (Lac de), dit quelquefois *lac d'Yverdun*, entre les cantons de Neufchâtel (qu'il borne à l'E.), Vaud, Berne, et Fribourg, a 30 kil. sur 8 et baigne les villes de Neufchâtel, Granson et Yverdun. Il est très-poissonneux et offre des sites charmants.

NEUHAUS, village de l'Autriche propre (cercle inférieur de Wienerwald), près et au S. O. de Vienne. Superbe manufacture de glaces.

NEUHAUSEL, v. de Hongrie, comitat et à 37 kil. S. de Neitra, sur la Neitra; 6700 hab. Prise par les Turcs en 1663, reprise par les Impériaux en 1686, démantelée en 1724.

NEUHOF (Théodore, baron de), célèbre aventurier, né à Metz vers 1690, m. en 1756, fut d'abord page de la duchesse d'Orléans, puis lieutenant, passa au service de la Suède, et fut employé par le baron de Gœrtz dans une tentative de restauration des Stuarts. De retour en France, il spécula sur les effets de Law, mais ne fit que des dettes : il prit la fuite, erra longtemps, et finit par se faire nommer résident de l'emp. Charles VI à Florence. S'étant rendu en Corse, il sut persuader aux habitants, révoltés contre Gênes, qu'il pouvait intéresser à leur cause de grandes puissances, et se fit proclamer roi sous le nom de Théodore I (15 avril 1736); mais il fut forcé de s'enfuir au bout de huit mois. Il fit en 1738 et 1742, mais sans succès, quelques efforts pour reconquérir l'île, et se retira à Londres. Atteint dans cette ville par ses créanciers, il fut retenu sept ans en prison.

NEUILLÉ-PONT-PIERRE, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 21 kil. N. E. de Tours; 1538 hab.

NEUILLY, ch.-l. de cant. (Seine), sur la Seine, r. dr., aux portes de Paris, au N. O., attenant au bois de Boulogne; 13 216 hab. Beau pont de pierre (construit par Peronet), anc. château royal, résidence de Louis-Philippe; dévasté en 1848, puis morcelé et vendu. Distilleries, raffineries, faïenceries, produits chimiques. — Neuilly doit son origine à un port jadis situé sur l'emplacement actuel du pont, et qu'on appelait *Portus de Lugliaco* ou *Lulliacum*, d'où est venu, par corruption, le nom moderne. En 1815 il y eut au pont de Neuilly de très-vifs engagements avec les Anglais. Le roi Louis-Philippe, après son abdication, prit le titre de comte de Neuilly.

Quatre autres Neuilly sont ch.-l. de cant., savoir : 1° *Neuilly-en-Thelle* (Oise), à 22 kil. O. de Senlis; 906 hab.; — 2° *N.-le-Réal* (Allier), à 17 kil. S. E. de Moulins; 1449 hab.; — 3° *N.-lès-Langres* ou *N.-l'Évêque* (Hte-Marne), à 15 k. N. E. de Langres; 1174 h.; — 4° *N.-St-Front* (Aisne), à 13 kil. N. O. de Château-Thierry; 1730 hab.

NEUMANN (Gaspard), pasteur et professeur de théologie et d'hébreu, né à Breslau en 1648, m. en 1715, avait des idées originales, notamment sur les langues, comme en témoignent sa *Genesis linguæ sanctæ*, Nuremberg, 1696, et son *Exodus linguæ sanctæ*, 1697. Son *Noyau* ou *Formulaire de toutes les prières* a eu plus de 20 édit. en allemand, et a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

NEUMARKT, ville des États prussiens (Silésie), à 33 kil. N. O. de Breslau; 3800 hab. Trib., arsenal de la landwehr, hospice. Draps et brasseries. Victoire des Prussiens sur les Autrichiens en 1757.

NEUNG-SUR-BEUVRON, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 19 kil. N. de Romorantin; 1115 hab.

NEUS. *V.* NEUSS et NYON.

NEUSALZ, v. des États prussiens (Silésie), sur l'Oder, à 70 kil. N. N. E. de Liegnitz; 2800 h. Association de Frères Moraves; fabrication de quincaillerie; lainages, toiles, etc.; entrepôt de sel.

NEUSATZ, v. de Hongrie (Bacs), sur le Danube, vis-à-vis de Peterwardin, à 90 kil. S. de Theresienstadt; 20 000 h. Évêché grec orthodoxe, gymnase catholique et grec. Antiquités romaines. Grand commerce avec la Turquie : vins, miel, cires, laines, bois.

NEUSIEDEL, bourg de Hongrie (Wieselburg), à 31 kil. S. O. de Presbourg, sur la rive sept. du lac qui prend son nom : 1800 h. — Le lac de Neusiedel, entre les comitats de Wieselburg et d'Œdenburg, a 35 k. sur 15. Il est sujet à des débordements. Très-poissonneux. Eaux jeaunâtres, chargées d'alcali.

NEUSOHL, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Sohl, à 35 kil. N. E. de Schemnitz; 10 000 h. Siége d'un évêché catholique, d'une surintendance de la confession d'Augsbourg; direction des mines. Château fort, églises, collége, gymnase, hôpital. Manuf. d'armes blanches; forges, fonderies de cuivre.

NEUSS, *Novesium*, v. forte des États prussiens (prov. Rhénane), ch.-l. de cercle, au confluent de l'Erft et de la Kruse, à 6 kil. S. O. de Dusseldorf; 9000 h. Jadis évêché. Belle cathédrale de St-Quirin. Siamoises, grains, bois, draps, huiles, etc. — Cette ville était jadis sur le Rhin, qui a depuis le XIIIe s. changé de lit. Florissante au IVe s., elle fut ravagée par Attila en 451, par les Normands au IXe siècle. L'empereur Philippe de Souabe s'en empara en 1206 et la donna à l'archevêque de Cologne. Charles le Téméraire l'assiégea vainement en 1475; mais le duc de Parme la prit pour les Espagnols en 1586. Les Français s'en emparèrent en 1642 et en 1794, et y battirent les Russes en 1813.

NEUSTADT, c.-à-d. *ville neuve*, nom de plusieurs villes d'Allemagne dont les principales sont : 1° *Wienerisch-Neustadt*, dans la Basse-Autriche, au confluent de la Fischa et du Kehrbach, à 53 kil. S. de Vienne; 7000 hab. (plus la garnison). Château, école *de cadets*, école d'équitation, etc.; ancienne abbaye de Bénédictins. Velours, étoffes de soie, ustensiles de fer, poterie, etc.; — 2° *Mœhrisch-N.*, en Moravie (Olmütz), à 21 kil. N. d'Olmütz; 3600 hab.; — 3° *Neustadt-an-der-Metau*, en Bohême, à 24 kil. N. E. de Kœnigrætz; 5000. Évêché, château. Sel gemme; — 4° *Neustadt*, ou *Nagy-Banya* et *Uj-Varos*, en Hongrie (cercle au delà de la Theiss), à 77 k. S. E. de Szathmar; ch.-l. des 4 arrond. miniers de Hongrie. Aux environs, or, argent, cuivre, eau minérale; 5200 h.; — 5° *N.-an-der-Hardt*, en Bavière (Rhin), au pied du Hardt, sur la Rehbach, à 26 kil. N. O. de Spire. Château. Armes, produits chimiques; — 6° *N.-Eberswalde*, en Prusse (Brandebourg), sur la Schwarza et le canal de Finow, à 16 kil. S. O. d'Oderberg; 4500 hab.; académie royale forestière, école forestière; drap, faïence, fer, cuivre jaune, ébène. Eaux minérales, usines à fer et à cuivre; — 7° *N.-an-der-Dosse*, vge des États prussiens (Brandebourg), à 72 kil. O. N. O. de Berlin; 1000 h. Belle manuf. de glaces fondée en 1696; haras royal établi en 1787.

NEUSTÆDTL v. de l'Illyrie autrichienne, ch.-l. de cercle, près de la Gurck, à 53 kil. S. E. de Laybach, 2000 hab. Gymnase; à 4 kil. de là sont les trois sources minérales de Tœplitz. — Le cercle, entre la Croatie à l'E. et au S., la Styrie au N., le cercle de Laybach à l'O., a 90 kil. sur 75 et env. 200 000 h.

NEUSTRIE (mot qu'on dérive tantôt de l'allemand *Neuest reich*, nouveau royaume, tantôt de *Ne oster reich*, pays non oriental, c.-à-d. État de l'Ouest), un des trois grands royaumes francs, désignait la Gaule du N. O., et avait à peu près pour bornes à l'O. la Bretagne, au S la Loire, à l'E. une ligne passant en Champagne et laissant Reims à l'E., au N. la Meuse; il répondait ainsi aux deux anciens roy. de Soissons et de Paris, tandis que l'Austrasie représentait celui de Metz, et la Bourgogne celui d'Orléans. Le nom de Neustrie commence à paraître après la mort de Caribert, pendant les guerres de Chilpéric contre Sigebert. Le triomphe de Clotaire II (613) fut celui de la Neustrie, à laquelle parut alors plus particulièment annexée l'Aquitaine. Mais après la mort de Clotaire III, la Neustrie reçut un roi imposé par les

Austrasiens, et l'Aquitaine se trouva de fait indépendante (670); Ebroïn ne releva la Neustrie que pour peu d'instants : vaincue à Testry (687), elle ne fut plus qu'un État vassal de l'Austrasie, que régissait la maison d'Héristal. Cependant la distinction de Neustrie, Austrasie, Bourgogne subsista, bien que s'effaçant sous les premiers Carlovingiens. Après le traité de Verdun (843), le nom de Neustrie ne désigna plus que l'ouest de la Basse-Neustrie. Enfin cette nouvelle Neustrie elle-même perdit son nom pour prendre celui de *Northmannie* ou *Normandie*, lorsqu'elle eut été cédée au Normand Rollon (912).

NEUVIC, ch.-l. de c. (Corrèze), à 24 kil. S. d'Ussel; 3376 hab. — Ch.-l. de c. (Dordogne), à 20 kil. S. E. de Riberac; 2227 hab. Station.

NEUVILLE, ch.-l. de c. (Vienne), à 14 kil. N. O. de Poitiers; 3310 hab. Restes druidiques.

NEUVILLE-AUX-BOIS, ch.-l. de c. (Loiret), à 24 kil. N. E. d'Orléans; 2575 hab. Mérinos.

NEUVILLE-SUR-SAÔNE, autrefois *Vimy*, ch.-l. de c. (Rhône), à 13 kil. N. de Lyon; 2439 hab. Station. Beau pont suspendu, eau minérale.

• **NEUVILLE** (Le P. FREY de), jésuite, né en 1693 dans le diocèse de Coutances, m. en 1774, professa treize ans la philosophie et prêcha trente ans avec éclat. Ses *Œuvres*, qui consistent surtout en *Sermons* et *Panégyriques*, ont été publiées en 1776, 8 v. in-12. Le P. Neuville est un des premiers prédicateurs du XVIIIe s. ; il a beaucoup d'imagination, une éloquence fleurie, un style vif et quelquefois pressant; on lui reproche un peu de recherche et de roideur académique. Parmi ses oraisons funèbres, on estime surtout celles du cardinal de Fleury et du maréchal de Belle-Isle.

NEUVY-LE-ROI, ch.-l. de c. (Indre-et-Loire), à 25 kil. N. O. de Tours; 1459 hab.

NEUVY-SAINT-SÉPULCRE, ch.-l. de c. (Indre), sur la Bouzanne, à 13 kil. N. O. de La Châtre; 2175 hab.

NEUWIED, v. de la Prusse Rhénane, sur la r. dr. du Rhin, au confluent de ce fleuve et de la Wied, à 23 kil. N. O. de Coblentz; 6000 hab. Ébénisterie, horlogerie, bijouterie, soieries, tissus divers, ustensiles de fer-blanc laqué, etc. Commerce très-actif. On attribue la prospérité de cette ville à la tolérance qu'y ont toujours trouvée toutes les sectes religieuses : on y compte beaucoup de Mennonites et de Frères moraves. — N. était le ch.-l. d'une petite principauté qui, médiatisée en 1806, passa au duché de Nassau et de là à la Prusse. Les Français défirent les Autrichiens à Neuwied en 1796 et en 1797.

NÉVA, fleuve de la Russie d'Europe, sort du lac Ladoga par l'extrémité S. O., coule au S. O., puis au N. O., arrose St-Pétersbourg, et se jette dans le golfe de Finlande, après un cours de 60 kil. La Néva est rapide et très-large, ses eaux sont limpides et salubres; elle gèle d'octobre à avril. Elle communique avec le Volga par divers canaux. C'est un des plus importants débouchés pour le commerce de la Russie.

NEVADA (SIERRA), c.-à-d. *Chaîne neigeuse*, nom commun à un grand nombre de montagnes en Espagne et en Amérique, leur vient de ce qu'elles sont toujours couvertes de neiges.—Chaîne de l'Espagne mérid. (Grenade), s'étend d'Alhama à Baza sur une longueur de 150 kil. Son sommet le plus haut, le Mulahacen, a 3555m. — Grande chaîne de l'Amérique septentr., entre la Californie et l'Utah, donne naissance au Rio Sacramento, au San-Joachim et à plusieurs autres fleuves de la Californie, et fait donner le nom de *Nevada* à un nouveau territoire des États-Unis, qu'il traverse. Ce territoire, organisé en 1861, et formé de parties occid. de l'Utah et de parties orient. de la Californie, s'étend entre 37° et 42° lat. N.

NEVADA-DE-TOLUCO (SIERRA), chaîne du Mexique (Mexico), s'élève sur un plateau de 2770m de haut. Sommet principal, le Frayle (4750m).

NEVERS, *Noviodunum* ou *Nevirnum*, *Ambivareti*, ch.-l. du dép. de la Nièvre, sur la Loire et la Nièvre, à 235 kil. S. E. de Paris, 302 par chemin de fer; 18 971 hab. Évêché, trib. de 1re inst. et de commerce, lycée, bibliothèque, société d'agriculture, musée archéologique; succursale de la banque de France. Rues étroites et tortueuses. Belle cathédrale, anc. château des ducs de Nevers; beau parc. Porcelaine, faïence, verre à vitres, eau-de-vie et vinaigre, câbles, cordes à violon; aux env. (à Guérigny), fonderie de canons, chaînes en fer, enclumes, ancres pour la marine. Patrie d'Adam Billaut (dit *maître Adam*), de Chaumette, etc. — Nevers existait avant la conquête romaine et eut un évêché dès 506, sous Clovis. Elle devint à la fin du IXe siècle le titre d'un comté qui fut érigé en duché par François I en 1538. Elle était autrefois la capitale du Nivernais. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de Cent ans et pendant les guerres de religion.

NEVERS (comtes, puis ducs de). Les premiers comtes de Nevers remontent à la fin du IXe siècle; mais leur origine est diversement racontée. En 1184, la 1re maison de ces comtes s'étant éteinte dans les mâles, Agnès leur héritière porta le comté dans la maison de Courtenay en épousant Pierre II de Courtenay. Ce mariage n'ayant donné naissance qu'à des filles, le comté de Nevers passa successivement dans les maisons de Donzy, de Châtillon, de Bourbon, de Bourgogne et de Flandre (1199-1272). Marguerite de Flandre, héritière du dernier comte, l'apporta à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, son époux. Jean sans Peur, fils de ce prince, porta quelque temps le titre de comte de Nevers; ce titre passa ensuite à Engilbert, 3e fils de Jean I, duc de Clèves, qui avait épousé en 1455 une petite-fille de Philippe le Hardi. Le comté de Nevers fut érigé en duché-pairie en faveur de François de Clèves en 1538, puis passa par mariage dans la maison de Gonzague (1565). Il fut acheté en 1659 par Mazarin, qui le légua à son neveu, Philippe Mancini-Mazarini, dans la maison duquel il est resté jusqu'en 1789, époque où le dernier duc de Nivernais, Louis Jules Mancini, fut dépossédé.

NEVERS (Louis DE GONZAGUE, duc de), général habile, né vers 1540, m. en 1595, était le 3e fils du duc Frédéric II de Mantoue, et devint duc de Nevers en 1565 par son mariage avec Henriette de Clèves. Il se distingua dans le parti catholique pendant les guerres de religion, prit parti pour la Ligue, et combattit avec succès les Calvinistes en Poitou (1588); mais il finit par se rallier à Henri IV, qui le nomma ambassadeur extraordinaire près du St-Siége pour négocier sa réconciliation avec l'Église. Plus tard, il fut envoyé contre le duc de Parme en Picardie. Gomberville et Cusson ont publié ses *Mémoires*.— Son petit-fils, Charles de Gonzague, duc de Nevers, devint en 1627 duc de Mantoue. *V.* GONZAGUE (Charles I de).

NEVERS (Phil. Julien, MANCINI, duc de), neveu du cardinal Mazarin, né à Rome en 1641, m. en 1707 à Paris, était un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet et composait d'assez jolis vers; cependant il se prononça pour Pradon contre Racine.

NEVERS (Louis Jules, duc de). *V.* NIVERNAIS.

NEVILL'S CROSS, lieu d'Angleterre, près de Durham, dans le comté de ce nom, où lord Percy battit et fit prisonnier David Bruce, roi d'Écosse (1346) : 15 000 Écossais périrent dans cette bataille, le roi fut fait prisonnier avec toute sa noblesse.

NEVIS, une des Petites-Antilles anglaises, au S. E de St-Christophe : 13 kil. sur 9; 16 000 hab. ; ch.-l., Charlestown. C'est une montagne qui s'élève au milieu de la mer, et au sommet de laquelle est un cratère éteint; cependant l'île est très-fertile. —Découverte par Christophe Colomb, qui la nomma ainsi parce que son sommet était couvert de neige. Elle appartient aux Anglais depuis 1628; cependant les Français l'ont occupée de 1706 à 1713 et de 1782 à 1783.

NEW, c.-à-d. en anglais *nouveau*. Pour les mots anglais commençant ainsi qui ne seraient pas ci-après, cherchez le mot qui suit.

NEWARK, v. des États-Unis (New-Jersey), ch.-l. du comté d'Essex, à 14 kil. O. de New-York, sur la

r. dr. de la Passaic; env. 50 000 hab. Chemin de fer. Plusieurs écoles florissantes, dont une pour l'instruction des noirs, fondée par Kosciusko. Carrosserie, tannerie. La ville fut fondée en 1666.

NEWBURY, v. d'Angleterre (Berks), sur la Kennet, à 24 kil. S. O. de Reading; 7000 h. Ville bien bâtie. Deux batailles y furent livrées, en 1643 et 1644, entre les Parlementaires et les Royalistes.

NEWBURY-PORT, v. et port des États-Unis (Massachusetts), près de l'embouchure du Merrimack, à 5 kil. de la mer et à 44 kil. N. de Boston; 15 000 hab. Armements pour la pêche de la baleine.

NEWCASTLE ou **NEWCASLE-UPON-TYNE**, *Pons Ælii*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Northumberland, sur la r. g. de la Tyne, à 500 kil. N. O. de Londres; 90000 h. Bon port. Fort Clifford, vieux château fort en ruines. On y distingue deux parties : Newcastle proprement dit et Gateshead, faubourg sur la droite de la Tyne; les vieux quartiers sont laids et sales. Chemin de fer; belles églises St-Nicolas et de Tous-les-Saints; chapelle Ste-Anne, hôtel de ville, salles d'assemblées, *Casino*, nouvelle cour de justice, bourse, bâtiment de l'école dite Royal-Jubilé, superbe pont (de neuf arches elliptiques), beau quai. Société littéraire et philosophique, société d'antiquaires, société médicale; bibliothèque, gymnase. Immense commerce de houille; grand commerce d'importation (vins, fruits du Midi, grains, fer, lin, chanvre, etc.), et d'exportation (plomb, sel, beurre, saumon, etc.) : la marine marchande de Newcastle est la 3e de l'Angleterre. — Newcastle a été bâtie à l'endroit où se terminait le mur d'Adrien, par le duc Robert, fils de Guillaume le Conquérant. Elle a souvent été prise par les Écossais et toujours reprise par les Anglais.

NEWCASTLE-UNDER-LINE, v. d'Angleterre (Stafford), sur un bras du Trent, à 23 kil. N. O. de Stafford; 12 000 hab. Belle église, restes d'un château. Porcelaine, faïence et poterie de grès; houille.

NEWCASTLE (Will., duc de). *V.* CAVENDISH.

NEWCOMMEN (Thom.), serrurier de Darmouth, inventa vers 1695 la machine à vapeur. S'étant associé en 1705 à John Cawley, plombier de Darmouth, et au capitaine Savary, il construisit à cette époque la 1re grande machine à vapeur qui ait rendu de véritables services à l'industrie. Cette machine, connue sous le nom de *Machine de Newcommen*, était à simple effet, et à condensation dans le cylindre même : c'était le poids de l'atmosphère qui poussait le piston en bas quand la vapeur qui l'avait soulevé, condensée par un jet d'eau froide, avait produit le vide. Employée jusqu'en 1769 sans modifications notables, elle a été depuis perfectionnée par Watt.

NEW-HAMPSHIRE. *Voy.* HAMPSHIRE.

NEW-HARMONY, v. des États-Unis. *V.* HARMONIE.

NEWHAVEN, petit port d'Angleterre (Sussex), à 10 kil. S. de Lewes, à l'emb. de l'Ouse dans la Manche; 1500 hab. Paquebots pour Dieppe; chantiers de construction. Chemin de fer, télégraphe-sous-marin, communiquant avec Dieppe.

NEWHAVEN, v. et port des États-Unis (Connecticut), 2e capit. de l'État, à 100 kil. N. E. de New-York, sur une baie du détroit de Long-Island; 25 000 hab. Chemin de fer; bibliothèque, musée, etc. Fonderie de cuivre, papier, fabrique de fusils.

NEW-JERSEY, un des États-Unis. *Voy.* JERSEY.

NEWMARKET, v. d'Angleterre (Cambridge et Suffolk), à 21 kil. N. E. de Cambridge; 4000 hab. Célèbres courses de chevaux; marché, chemin de fer.

NEWPORT, nom commun à beaucoup de villes d'Angleterre, notamment : 1° dans le comté de Southampton, au centre de l'île de Wight, dont elle est comme le ch.-l., à 17 kil. S. O. de Portsmouth; 8000 hab. Charles I y traita avec les Parlementaires; — 2° dans le comté de Monmouth, à 6 kil. de l'embouch. de l'Usk, à 35 kil. N. O. de Bristol; 20 000 h. Chemin de fer. Commerce de houille, fer en barres, fonte.

NEWPORT, v. des États-Unis (Rhode-Island), 2e capit. de l'État, à 35 kil. S. E. de Providence, à l'extrémité S. O. du Rhode-Island; 12 000 hab. Port excellent, commerce. Cette ville était plus florissante avant la guerre de l'Indépendance : elle était alors la rivale de Boston et de New-York. — *V.* NIEUPORT.

NEWRY, v. d'Irlande (Down), sur une rivière et un canal du même nom, à 48 kil. S. O. de Belfast; 25 000 h. Anc. abbaye très-riche, supprimée en 1543.

NEWSTEAD, hameau d'Angleterre, dans le Nottingham, à 11 k. N. E. de Nottingham. Ancienne abbaye, donnée par Henri VIII aux ancêtres de lord Byron, et qui fut longtemps la résidence du poëte.

NEWTON (Isaac), illustre savant anglais, né en 1642 à la terre de Woolstrope, près de Grantham (comté de Lincoln), m. en 1727, s'est placé au premier rang des mathématiciens, des physiciens et des astronomes. Il montra de bonne heure une étonnante application à l'étude et un goût prononcé pour la mécanique et les mathématiques. Sa mère, restée veuve de bonne heure, le destinait à gérer ses propriétés; mais, reconnaissant qu'il était peu propre à cet emploi, elle le laissa libre de suivre son penchant. Il fut envoyé en 1660 à l'Université de Cambridge, et y eut pour professeur de mathématiques le docteur Barrow. Il ne tarda pas à surpasser son maître, et fit avant 23 ans ses plus grandes découvertes en mathématiques, celle du *binome* qui porte son nom, et celle du *calcul infinitésimal*, qu'il appela *calcul des fluxions*. En 1666, il quitta Cambridge pour fuir la peste, et se retira dans son domaine de Woolstrope : c'est là que, voyant une pomme tomber devant lui, il conçut, à l'occasion de ce fait si vulgaire, la première idée de la gravitation universelle et du système du monde. Il fut nommé en 1667 associé du collége de la Trinité à Cambridge, et succéda en 1609 à Barrow dans sa chaire d'optique; il occupa cette chaire jusqu'en 1695, et y exposa des idées entièrement neuves. En 1672, il fut admis à la Société royale de Londres. Dans les années qui suivirent il communiqua à cette société une partie de ses travaux; mais les tracasseries qu'il éprouva, surtout de la part de son collégue Hooke, qui, par jalousie, lui disputait l'honneur de ses découvertes, le déterminèrent pendant longtemps à garder le silence. Élu en 1688 pour représenter l'Université de Cambridge à la Chambre des Communes, il fit partie du Parlement qui exclut Jacques II (1688), et fut réélu en 1701; mais il ne se fit nullement remarquer dans la carrière politique. Il paraît qu'en 1692 sa raison se troubla un instant, soit par suite d'un incendie qui dévora une partie de ses papiers, soit par l'effet d'une trop grande contention d'esprit; depuis cette époque, il ne donna plus aucun travail original, et ne fit guère que publier les résultats de ses travaux antérieurs. En 1696, il fut chargé de la refonte des monnaies : il eut d'abord le titre de garde, puis celui de directeur de la monnaie, place qui lui assura une existence indépendante. En 1699, l'Académie des Sciences de Paris le nomma associé étranger; la Société royale de Londres le choisit en 1703 pour son président; il garda ce titre jusqu'à sa mort. Ses dernières années furent troublées par une discussion fort vive qu'il eut à soutenir contre Leibnitz au sujet de la priorité de la découverte du calcul infinitésimal : il fut reconnu que Newton avait droit à la priorité, ses premiers travaux datant de 1665, mais que Leibnitz avait fait de son côté la même découverte (1676). — Les principaux fondements de la gloire de Newton sont : 1° la décomposition de la lumière et la découverte des principales lois de l'optique; 2° la découverte de la gravitation universelle, propriété en vertu de laquelle tous les corps s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré des distances; il expliqua à la fois, par cette loi unique, le mouvement des planètes autour du soleil, celui de la lune autour de la terre, le cours des comètes, le flux et le reflux de la mer. On lui doit en outre l'invention du télescope qui porte son nom et une foule de solutions particulières et de

théories mathématiques aussi remarquables par l'élégance que par la rigueur. Newton était d'une patience infatigable : comme on lui demandait comment il avait fait ses grandes découvertes, il répondit : « en y pensant toujours. » Ses principaux ouvrages sont : les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, en latin (*Philosophiæ naturalis principia mathematica*), publiés pour la 1re fois en 1687; réimpr. à Genève en 1739, avec un commentaire estimé de Leseur et Jacquier; trad. en franç. par Mme Du Chastelet, 1759, avec des notes qu'on attribue à Clairaut (c'est là que se trouve exposé le système du monde); l'*Optique*, publiée en 1704 en anglais, trad. en latin par Clarke, 1706, en franç. par Coste, 1722, et par Marat, 1787; *Analysis per quantitatum series, fluxiones*, etc., 1711 (cette dissertation, composée vers 1665, contenait le germe du calcul infinitésimal). On a en outre de lui un *Système de chronologie* (*the Chronology of ancient kingdoms amended*), publié après sa mort, 1728, trad. par l'abbé Granet, 1728, et réfuté par Fréret; et des *Observations sur les prophéties, particulièrement sur Daniel et l'Apocalypse*, imprimées après sa mort : on y trouve les interprétations les plus étranges. Samson Horsley a donné une édition des *OEuvres de Newton*, Londres, 1779-1785, 5 vol. in-4; Castillon a publié séparément les *Opuscula mathematica, philosophica, philologica*, Lausanne, 1744, 3 vol. in-4. On a de Fontenelle un *Éloge de Newton*, et de Brewster une *Vie de Newton* fort estimée.

NEW-YORK, v. de l'Amérique du Nord, capit. de l'État de ce nom, à la pointe S. de l'île Manhattan, au confluent de l'Hudson et de la Rivière de l'Est, au fond d'une grande baie, par 76° 18' long. O., 40° 41' lat. N.; 815 000 h., y compris les faubourgs de Brooklyn et Williamsburg (on n'en comptait que 4302 en 1697). Siége du gouvt de l'État, évêchés catholique et anglican; tribunaux. Très-beau port; forts et batteries. Rues étroites dans les vieux quartiers, fort belles ailleurs, souvent bordées de peupliers (celle de Broadway a 4 kil. de long et 26m de large); elles sont presque toutes droites et parallèles. Cathédrale catholique; églises St-Jean et St-Paul, la Trinité; hôtel de ville (*City-Hall*), presque tout en marbre blanc; bourse, brûlée en 1835, et reconstruite en marbre; hôpital général et autres, hospices, 2 arsenaux (l'un de l'État de New-York, l'autre de l'Union), douane, 2 théâtres (*City-Gaol* et *Penitentiary*); banques, musée. Sociétés littéraire et philosophique, linnéenne, d'agriculture, d'histoire, de médecine; académie des beaux-arts; deux écoles supérieures (*Columbia college* et *University*), école de médecine, avec jardin botanique; séminaire théologique, institut de sourds-muets, etc.; 2 bibliothèques, établissement typographique de la Société biblique américaine. Très-grand commerce, le plus important de l'Amérique; industrie très-active : librairie, raffineries, brasseries, distilleries, tanneries, carrosserie, horlogerie, bijouterie, chapellerie, etc. New-York entretient des communications régulières par paquebots avec Liverpool, Londres et le Havre. — Les fondements de cette ville furent jetés en 1621 par des Hollandais, qui l'appelèrent Nouvelle-Amsterdam; elle tomba en 1664 au pouvoir des Anglais et prit son nom actuel du duc d'York (depuis Jacques II), à qui cette colonie avait été concédée. Reprise en 1673 par les Hollandais, elle retourna dès l'année suivante à l'Angleterre. Les Américains l'enlevèrent à la métropole en 1783; le 1er congrès de l'Union s'y assembla en 1785. Sa population va toujours croissant, quoique plusieurs fois décimée par la fièvre jaune.

NEW-YORK (État de), un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par le lac Ontario, le St-Laurent et le Bas-Canada; à l'E. par le lac Champlain, les États de Vermont, Massachusetts et Connecticut; au S. par l'Océan, le New-Jersey et la Pensylvanie; à l'O. par le lac Érié et le Niagara : 460 k. de long sur 480; 3 900 000 hab. Ville principale, New-York; autres villes, Albany, Schénectady, Troy, Hudson. L'État est arrosé par l'Hudson, le Mohawk, la Delaware, la Susquehannah, le St-Laurent et par plusieurs canaux, et bordé par les lacs Ontario, Érié, Champlain. Sol montagneux, mais généralement fertile en céréales, grains et légumes. Industrie et commerce immenses. — Ce pays a été exploré pour la 1re fois en 1609 par Henri Hudson, navigateur anglais au service des Hollandais. Colonisé par ces derniers, il tomba en 1664 au pouvoir des Anglais. Il fut un des premiers à lever l'étendard de l'indépendance. Il adopta en 1788 la Constitution des États-Unis. Sa constitution intérieure actuelle date de 1846.

NEXON, ch.-l. de c. (Hte-Vienne), à 21 kil. N. de Saint-Yrieix; 2445 hab.

NEY (Michel), maréchal de l'Empire, né à Sarre-Louis en 1769, était fils d'un tonnelier. Il s'engagea à 18 ans (1787), fit les deux premières campagnes de la Révolution comme aide de camp, se distingua sous Kléber, devint général de brigade en 1796, général de division en 1799, servit dans les armées du Danube et du Rhin, prit part à la journée de Hohenlinden, fut nommé ambassadeur en Suisse en 1801, et créé maréchal en 1804. Il remporta en 1805 la victoire d'Elchingen, qui détermina la prise d'Ulm, passa de là dans le Tyrol, se signala, dans les campagnes contre la Prusse et la Russie (1806 et 1807), par la capitulation d'Erfurt et de Magdebourg, par le passage de la Vistule, la prise de Thorn, et par sa belle conduite à la journée d'Amskerdorf; soumit, en Espagne, la Galice et les Asturies (1808), prit, en Portugal, Castel-Rodrigo, fit capituler Almeida, sauva l'armée française par la belle retraite qu'il lui fit opérer de Lisbonne à Miranda de Douro; mit le comble à sa gloire dans la campagne de Russie en 1812, au combat de Liady, à la prise de Smolensk, à la bataille de la Moskowa, mais plus encore pendant la désastreuse retraite : c'est lui qui commandait l'arrière-garde et qui fit effectuer le passage de la Bérésina. En 1813, il eut part aux vict. de Lutzen, de Bautzen, mais fut battu à Dennewitz; en 1814 il paya également de sa personne à Brienne, Champ-Aubert, Montmirail. Toutefois, il fut un de ceux qui pressèrent le plus énergiquement Napoléon d'abdiquer. Louis XVIII lui fit bon accueil, le nomma pair de France, et lui confia, lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe, en mars 1815, le commandement du corps principal chargé de le combattre; mais, arrivé à Lons-le-Saulnier, Ney se prononça en faveur de son ancien maître, et, à Auxerre, il se joignit à lui avec ses troupes. La convention militaire du 3 juillet entre les alliés et le gouvernement provisoire lui garantissait le pardon de sa conduite; cependant il fut arrêté le 5 août, traduit devant la cour des pairs et condamné à mort, malgré la belle défense de MM. Berryer et Dupin : il fut fusillé le 7 déc. près de l'Observatoire; un monument expiatoire lui a été érigé en 1853 dans ce lieu même. Napoléon avait fait Ney duc d'Elchingen en 1807, et prince de la Moskowa en 1812. Ce général se faisait surtout remarquer par un courage bouillant et impétueux; ses compagnons d'armes l'avaient surnommé *le brave des braves*. Il a rédigé des *Mémoires*, qui ont été publiés en 1833. — Ney laissa 4 fils : Napoléon, qui hérita du titre de *prince de la Moskowa* : né en 1803, pair de France en 1831, m. en 1857, il s'était fait un nom comme compositeur de musique; — Michel, *duc d'Elchingen*, général de brigade, enlevé par le choléra en 1854, au début de l'expédition de Crimée; — Eugène, qui suivit la carrière des consulats, — et Edgar, né en 1812, général de division, aide de camp de l'empereur Napoléon III et sénateur, qui, à la mort de son frère aîné, a été substitué au titre de *duc de la Moskowa*.

NÉZIB, l'anc. *Nisibis*, v. de la Turquie d'Asie (Aldjézireh), ch.-l. de livah, à 200 k. N. O. de Mossoul; 1000 hab. *V.* NISIBIS.

NÉZIB, bg et plaine de Syrie, entre Alep et Marach, non loin de l'Euphrate. Ibrahim, fils de Méhémet-

Ali, pacha d'Égypte, y remporta le 25 juin 1839 une vict. décisive sur les troupes du sultan Mahmoud.

NGAMI ou NIGAMI, lac de l'Afrique australe, situé par 19° 7' lat. S. et 25° long. E., dans le pays des Namaquas et des Batouânas, a env. 100 kil. de tour. Il a été découvert en 1849 par Livingstone et exploré en 1856 par le suédois Anderson.

NIAGARA, riv. de l'Amérique du Nord, unit les lacs Érié et Ontario et sert de limite entre le Ht-Canada et les États-Unis (New-York). Elle n'a que 60 k. de cours, mais est fort large : elle a 1 k. de largeur à sa sortie du lac Érié et 15 kil. près de l'île Grande. A 2 kil. de là elle forme une cataracte fameuse : les eaux, divisées par la petite île des Chèvres, se précipitent d'une hauteur de 50^m environ, en deux chutes, celle du *Fer-à-Cheval*, du côté du Canada, qui a 600^m de large, et celle du côté des États-Unis qui en a 200. On entend le bruit à 60 kil. de là. Un pont suspendu a été récemment jeté sur la Niagara : il s'élève à 82^m au-dessus du niveau de l'eau.

NIBELUNGEN. *V.* NIEBELUNGEN.

NICAISE (S.), *Nicasius*, apôtre de la Neustrie, considéré comme le 1er archevêque de Rouen, vivait au IIIe siècle, et souffrit le martyre avec S. Mellon. On le fête le 11 oct. — Évêque de Reims au Ve s., martyrisé par les Vandales vers l'an 406, fonda dans sa ville épiscopale une église consacrée à la Ste Vierge, sur les débris de laquelle s'élève la cathédrale actuelle de Reims. On le fête le 14 déc.

NICAISE (l'abbé), antiquaire, né à Dijon en 1623, m. en 1701, était chanoine de la Sainte-Chapelle à Dijon. Il voyagea en Italie pour étudier les antiquités et les arts, et entretint pendant les 20 dernières années un commerce de lettres très-étendu avec les principaux savants de l'époque, Leibnitz, Huet, Bayle, etc. On n'a de lui que de courts écrits, consacrés pour la plupart à des points d'antiquité; sa correspondance est conservée manuscrite à la Bibliothèque impériale en 5 vol. in-4. M. Cousin a imprimé sa *Correspondance avec Leibnitz* sur l'amour de Dieu dans ses *Fragments philosophiques*.

NICANDER, médecin et écrivain grec du 1er siècle av. J.-C., natif de Colophon. Des nombreux ouvrages qu'il avait composés sur des matières de médecine, il ne nous reste que deux poëmes didactiques fort médiocres, *Theriaca* et *Alexipharmaca* (ou des contre-poisons), imprimés dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1806 et 1814, et dans les *Poetæ græci bucolici et didactici* de Didot, grec latin, 1846; traduits en français par J. Grevin, Anvers, 1567.

NICANOR, général des armées d'Antiochus Épiphane, roi de Syrie, marcha en Palestine contre Judas Machabée, fut deux fois vaincu, et périt dans la 2e rencontre. Judas lui fit couper la tête et la main droite, qui furent portées à Jérusalem.

NICARAGUA, v. du Guatemala, dans l'État de Nicaragua, à 192 kil. S. E. de Léon, sur le bord S. O. du lac de Nicaragua; 13 000 hab. Évêché catholique. — Il ne faut pas confondre cette ville avec *San-Juan-de-Nicaragua*, v. et port du même État, sur le golfe du Mexique, à l'emb. du San-Juan.

NICARAGUA (État de), république de l'Amérique centrale, entre les États de Honduras au N., de Costa-Rica au S., le Grand-Océan au S. O. et la mer des Antilles à l'E. : 577 kil. du N. O. au S. O. sur 289; 350 000 hab.; ch.-l., San-Léon de Nicaragua. Hautes montagnes (les Andes), volcans. Climat très-chaud, humide, fertile; cacao, indigo, coton, gomme *carana*, fruits exquis. — Après avoir secoué le joug des Espagnols, ce pays fit depuis 1824 partie de la Confédération de Guatemala; il s'en est détaché en 1847.

NICARAGUA (lac de), dans l'État de Nicaragua, est lié à la mer des Antilles par le fleuve San-Juan, et au Grand-Océan par un canal, ce qui met cette mer en communication avec l'Atlantique; c'est un des plans proposés pour couper l'isthme de Panama et y ouvrir un canal de grande navigation. Le lac de Nicaragua a 193 kil. sur 77.

NICARIA, nom moderne de l'île d'*Icarie*.

NICASTRO, *Neocastrum*, v. d'Italie (Calabre Ultérieure 2e), à 25 kil. O. N. O. de Catanzaro; 10 000 h. Évêché. Poterie, huile d'olive; eaux thermales. Château où fut renfermé le fils rebelle de Frédéric II, roi de Naples. Terrible tremblement de terre en 1638.

NICATOR. *V.* NICANOR, DÉMÉTRIUS et SÉLEUCUS.

NICE, *Nicæa* chez les Romains, *Nizza* en italien, v. et port de France, ch.-l. des Alpes maritimes et jadis capit. du comté de Nice, sur la Méditerranée, à 880 k. S. S. E. de Paris, à 125 k. E. N. E. de Toulon, à 6 k. de l'embouch. du Var; 48 273 h. Petit port. Évêché, trib., lycée; consulats. Belles rues du Prince-Impérial, de Masséna, de la Croix de marbre; promenade magnifique le long de la mer; cathédrale, bibliothèque. Air pur et salubre, climat tempéré, qui fait recommander ce séjour aux malades. Manuf. de tabac; comm. de soie, parfums, huile, anchois, liqueurs, etc. Patrie de Carle Vanloo, de Cassini, du général Garibaldi; Masséna est né dans un village voisin. — Cette ville, dont le nom en grec signifie victoire (*niké*), fut fondée par les Massiliens, vers 300 av. J.-C., en mémoire d'une victoire qu'ils avaient remportée sur les Liguriens. Ils la cédèrent, avant le temps de César, aux Romains, qui en firent un arsenal maritime. Sous Auguste, l'arsenal ayant été transporté à Fréjus, Nice perdit de son importance; elle se releva au VIIIe siècle; au XIIe, elle était la capitale du comté de son nom. En 1388, elle se donna à Amédée VII, duc de Savoie; ce prince et ses successeurs l'agrandirent et l'embellirent. Elle fut en 1538 le siége d'un congrès entre Charles-Quint, Paul III et François I. Prise par les Français unis aux Turcs en 1543, par Catinat en 1691, par Berwick en 1706, elle fut réunie à la France en 1792, et fut le ch.-l. du dép. des Alpes maritimes jusqu'en 1814. Elle fut alors annexée aux États Sardes, dans lesquels elle était ch.-l. d'intendance; elle revint à la France en 1860.

NICÉE, *Nicæa*, auj. *Isnik*, anc. v. de l'Asie mineure, en Bithynie, sur le lac *Ascanius* (lac d'*Isnik*), fut nommée d'abord *Antigonie* par Antigone, son fondateur, puis appelée *Nicée* par Lysimaque, du nom de sa femme *Nicée*. Patrie de l'astronome Hipparque et de l'historien Dion Cassius. Elle est surtout célèbre par un concile œcuménique qui s'y tint sous l'empereur Constantin en 325 : ce concile dressa le fameux symbole des apôtres, dit *Symbole de Nicée*, condamna Arius et détermina le jour où la Pâque devrait être célébrée. En 787, un 2e concile œcuménique fut convoqué à Nicée : les Iconoclastes y furent anathématisés. On connaît sous le nom de *Faux concile de Nicée* le concile réuni dans cette ville sous l'empereur Constance. Prise en 1076 par Soliman, Nicée fut quelque temps la capitale de la sultanie de Konieh. Occupée en 1097 par les Croisés, elle fut donnée en 1204 à Louis de Blois avec le titre de *duché de Nicée* ou *de Bithynie;* mais ce duché était à conquérir. Nicée était alors possédée par le Grec Théodore Lascaris I, qui sut s'y maintenir et qui agrandit son domaine de la Lydie, d'une partie de la Phrygie et des côtes de l'archipel jusqu'à Éphèse. En 1206, après l'occupation de Constantinople par les Latins, Théodore Lascaris forma de toutes ses conquêtes l'*Empire* dit *de Nicée*, sur lequel régnèrent après lui Théodore Lascaris I (1206), Jean Ducas Vatace (1222), Théodore Lascaris II (1255), Jean Lascaris (1259), Michel Paléologue (1260); ce dernier réunit l'empire de Nicée à celui de Constantinople, 1261. Les Turcs s'emparèrent de Nicée en 1333. *V.* ISNIK.

NICÉPHORE I, *le Logothète*, empereur d'Orient, né à Séleucie, était grand logothète (*V.* ce mot) lorsqu'il prit la pourpre, en 802; il relégua l'impératrice Irène à Lesbos, fit crever les yeux à son compétiteur Bardane, conclut avec Charlemagne un traité pour régler les limites des deux empires, fut battu par Haroun-al-Raschid et réduit à lui payer tribut, puis fut surpris et tué par les Bulgares (811). Ce prince favorisa les Manichéens et les Iconoclastes.

NICÉPHORE II, *Phocas*, né en 912, fils du patrice Bardas, fut élevé dans les camps, se distingua par ses qualités militaires, fut nommé généralissime des troupes pendant la minorité des fils de Romain II et se fit proclamer césar en 963. Il reprit aux Sarrasins la Cilicie, la Syrie, Chypre, mais il mécontenta ses sujets par de nouveaux impôts. Zimiscès, un de ses généraux, amant de sa femme Théophano, le tua en 969 et se fit couronner.

NICÉPHORE III, *Botoniate*, général de l'armée d'Asie sous Michel Ducas, parvint au trône en 1078, lors de l'abdication forcée de ce prince, tandis que Nicéphore Bryenne était proclamé en Illyrie (*V.* BRYENNE); il envoya contre ce compétiteur Alexis Comnène, qui s'empara de sa personne et lui fit crever les yeux. Ce général, se voyant menacé lui-même d'un *sort* semblable, se fit proclamer empereur (1081) et envoya Nicéphore finir ses jours dans un cloître.

NICÉPHORE (S.), patriarche de Constantinople en 806, défendit le culte des images contre l'empereur Léon l'Arménien, fut exilé et mourut en 828. On a de lui une *Chronologie* depuis Adam, et une *Histoire abrégée* (de 602 à 770), qui se trouvent dans la *Byzantine*. On le fête le 13 mars. — Un autre S. Nicéphore, qui subit le martyre à Antioche sous Valérien, est honoré le 12 février.

NICÉPHORE CALLISTE, moine et historien grec, m. vers 1350, a laissé une *Histoire ecclésiastique* en 23 livres, qui va jusqu'en 610 et qui a été publiée par Fronton du Duc, 1630, avec trad. lat. de Lange.

NICÉPHORE BRYENNE, N. GRÉGORAS. *V.* BRYENNE, etc.

NICEPHORIUM, auj. *Racca*, v. de Mésopotamie (Osroène), au confluent de l'Euphrate et du *Billicha* (auj. *Belès*), fondée par Alexandre en souvenir d'une de ses victoires, s'est nommée successivement *Callinicum*, *Constantinopolis*, *Léontopolis*.

NICEPHORIUS, un des noms anciens du KHABOUR.

NICERON (Pierre), Barnabite, né en 1685 à Paris, m. en 1738, professa les humanités et la rhétorique dans divers collèges, puis vint se fixer à Paris et se livra tout entier à l'histoire littéraire. On lui doit : *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres, avec le Catalogue de leurs ouvrages*, ouvrage qui contient beaucoup de renseignements utiles, Paris, 1727-45, 43 v. in-12.

NICETAS ACOMINATUS, dit *Choniates* parce qu'il était de *Chonæ* (l'anc. Colosses) en Phrygie, remplit divers emplois à la cour de Constantinople, se retira à Nicée en 1204, et y mourut en 1216. Il a laissé des *Annales* en 21 liv. (de 1118 à 1206), qui ont été publiées avec version latine par Jér. Wolf, Bâle, 1557, in-fol., par Fr. Wilken, 1830, et dans la *Byzantine*. Le président Cousin en a donné une trad. française.

NICÉTAS EUGENIANUS, écrivain grec du XIIe s., est auteur d'un roman en vers, *les Amours de Chariclée et de Drosilla*, publié par M. Boissonade, Paris, 1819, et dans les *Erotici græci* de Didot, 1856. Il a été trad. en français par Ph. Lebas en 1841.

NICHAN-IFTIKHAR, c.-à-d. *signe d'honneur*, décoration créée par le sultan Mahmoud II, offre le sceau du sultan, entouré de brillants.

NICHAPOUR, v. de Perse (Khoraçan), à 90 kil S. de Mesched ; 9000 hab. (jadis beaucoup plus peuplée). Mines de turquoises, à 60 kil. vers l'O. — Fondée par Sapor, I sur l'emplacement d'une ville ruinée par Alexandre, elle fut la capitale de la Perse sous les Seldjoucides ; ravagée au XIIe s. par les Tartares, elle ne s'est pas relevée depuis.

NICHOLSON (W.), bibliographe, né à Plumland (Cumberland) en 1655, m. en 1727, visita les principales bibliothèques de l'Allemagne, fut successivement évêque de Carlisle, archevêque de Londonderry, puis de Cashell. On lui doit la *Bibliographie historique de l'Angleterre*, Londres, 1690-99; — *de l'Écosse*, 1702; — *de l'Irlande*, 1724; — *Leges Marchiarum*, 1705 et 1747; *Dissertatio de jure feudali veterum Saxonum* (dans les *Leges anglo-saxonicæ* de Wilkins, 1721).

NICHOLSON (W.), chimiste et physicien anglais, né à Londres en 1753, m. en 1815, quitta le commerce pour les sciences et dirigea avec succès une école à Londres. Il fut un des premiers à reconnaître l'action chimique de la pile et inventa l'aréomètre qui porte son nom ; mais il s'endetta pour faire ses expériences, et fut mis en prison par ses créanciers. Il a publié un *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts* (en anglais), Londres, 1797-1800 ; une *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale* (1781) ; un *Dictionnaire de chimie* (1789) ; des *Tables synoptiques de chimie* (1801), et a traduit les *Éléments de chimie* de Fourcroy et de Chaptal.

NICIAS, général athénien, combattit avec succès les Spartiates dans la guerre du Péloponèse, leur enleva l'île de Cythère (425 av. J.-C.), fit conclure en 421 une trêve, dite *paix de Nicias ;* s'opposa à l'expédition de Sicile, accepta néanmoins d'être un des trois chefs de l'expédition quand elle eut été décidée (415), eut part aux succès et aux revers de cette expédition, et finit par capituler, ainsi que Démosthène, son collègue. Il fut tué par les Siciliens en 413, bien qu'on lui eût promis la vie sauve. Plutarque a écrit sa *Vie*.

NICIAS, peintre athénien qui florissait vers 332 av. J.-C., avait inventé un procédé d'encaustique qui rendait les couleurs plus brillantes et plus durables. On admirait comme ses chefs-d'œuvre un *Alexandre*, une *Pythonisse* et un *Hyacinthe*.

NICOBAR (îles), archipel du golfe de Bengale, entre 92° 30' et 94° long. E., 6° 40' et 9° 15' lat. N. Les principales îles sont la Grande-Nicobar ou Sambelong (qui a 44 kil. sur 17), la Petite-Nicobar, Camorta, Terressa, Nancoovery, Kar-Nicobar ; env. 10000 hab. Bois, sources, mouillages commodes ; air malsain. Canne à sucre, arbre à pain, tek, sassafras ; crocodiles et autres reptiles très-nombreux. — Les Danois y avaient formé, de 1756 à 1785, des établissements, qu'ils ont abandonnés à l'Angleterre en 1848.

NICOCLÈS, roi de Chypre en 374 av. J.-C., était fils et successeur d'Évagoras. Il n'est connu que par les deux *Discours* qu'Isocrate, son maître, lui adressa, et qui traitent, l'un, de la science du gouvernement, l'autre, des devoirs des sujets envers leur prince. — Roi de Paphos, tenait son trône de Ptolémée Ier, roi d'Égypte ; néanmoins, il trahit ce prince en s'alliant à Antigone. Cerné dans son palais par des émissaires de Ptolémée, qui étaient chargés de le faire périr, il se tua, avec toute sa famille, 310 av. J.-C.

NICOCRÉON, tyran de Chypre au IVe s. av. J.-C., fameux par sa cruauté. *V.* ANAXARQUE.

NICODÈME, *Nicodemus*, sénateur juif de la secte des Pharisiens, ne craignit pas de se déclarer disciple de J.-C., alla avec Joseph d'Arimathie lui rendre les derniers devoirs, et fut pour ce fait privé par les Juifs de sa dignité. On a sous son nom un évangile apocryphe, composé vers le Ve siècle par quelque hérétique. On fête ce saint le 3 août.

NICOLAÏ, famille française illustre dans la magistrature, originaire du Vivarais, a fourni plusieurs chanceliers. L'un de ses membres les plus distingués, Jean-Aimar de N., après avoir suivi la carrière des armes et s'être signalé à la prise de Valenciennes (1677), entra dans la magistrature et devint président de la Chambre des comptes. Il fut le tuteur de Voltaire.

NICOLAI (Jean), professeur d'antiquités à Tubingue, né vers 1660, m. en 1708, a laissé entre autres ouvrages : *Demonstratio qua probatur Gentilium theologiam ex fonte Scripturæ originem traxisse*, Helmstædt, 1681 ; *de Ritu antiquo Bacchanalium*, 1696 ; *De siglis veterum*, 1703 ; *Antiquitates Ecclesiæ*, 1705.

NICOLAI (Frédéric), libraire et littérateur allemand, né à Berlin en 1733, m. en 1811, avait étudié presque toutes les sciences. Ses ouvrages principaux sont : *Lettres sur la littérature moderne*, 1761-66 ; *Description de Berlin et de Potsdam*, Berlin, 1786 ; *Vie et opinions de Nathanker*, roman, 1799 ; *Voyage en Allemagne et en Suisse*, 1788-96. On a aussi de lui de curieuses *Recherches historiques sur l'usage des*

Perruques, 1801 (trad. en franç. par Jansen, 1809). Il édita de 1765 à 1792 la *Bibliothèque allemande universelle*, espèce d'encyclopédie qui exerça une grande influence sur la littérature allemande.

NICOLAI, voyageur français. *V.* NICOLAY.

NICOLAIEF, NICOLAISTADT. *V.* NIKOLAÏEF, etc.

NICOLAS (S.), évêque de Myre en Lycie, vivait, selon l'opinion commune, sous Constantin le Grand. Il se signala dès sa 1re enfance par sa piété et fit pendant sa vie de nombreux miracles. Il fut persécuté sous Dioclétien et Licinius, et mourut vers 342. Il a été choisi pour être le patron des jeunes garçons parce que son enfance fut exemplaire. Il est aussi le patron de la Russie. On le fête le 6 décembre.

NICOLAS I, *le Grand*, pape de 858 à 867, Romain de naissance, fit anathématiser Photius au concile de Latran (862), lança diverses censures sur des évêques de France qui refusaient de se soumettre à sa juridiction, et eut la satisfaction de voir le roi des Bulgares Bogoris embrasser le Christianisme et reconnaître la suprématie de l'Église romaine. On a de lui des *Lettres*, Rome, 1542, fol. et Anvers, 1578, fol.

NICOLAS II, *Gérard*, pape de 1058 à 1061, né en Savoie, était d'abord évêque de Florence. Il fut élu pape par l'appui de l'impératrice Agnès, mère d'Henri IV, fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie son compétiteur Jean de Velletri (Benoît X), investit à titre de vassaux les Normands Richard et Robert Guiscard, le 1er de la principauté de Capoue, le 2e de la Pouille et de la Calabre, 1059, commença à affranchir la papauté de la dépendance de l'empire, et régla dans un concile les formalités à suivre pour l'élection des papes.

NICOLAS III, *Jean Gaëtan Orsini*, pape de 1277 à 1280, se fit rendre par Rodolphe de Habsbourg plusieurs villes de la Romagne, força Charles d'Anjou de renoncer au vicariat de l'empire en Toscane et au titre de patrice de Rome, mais ne réussit ni dans ses tentatives pour réunir les Églises romaine et grecque, ni dans ses essais de médiation entre le roi de Castille et Philippe le Hardi. On a reproché à ce pape d'avoir trop enrichi et élevé sa famille.

NICOLAS IV, *Jérôme d'Ascoli*, pape de 1288 à 1292, né à Ascoli, était général des Frères Mineurs, et fut promu malgré lui à la papauté. Il fit tous ses efforts pour ranimer le zèle des croisades, envoya des missionnaires jusqu'en Chine et fonda en France l'Université de Montpellier (1289).

NICOLAS V, *Thomas Parentucelli*, pape de 1447 à 1455, né à Sarzane, obtint l'abdication de l'antipape Félix V, 1449, ce qui mit fin à un schisme fâcheux; mais tenta vainement, après la chute de Constantinople (1453), de susciter une croisade contre les Turcs. Rome lui doit plusieurs édifices magnifiques, et on peut le considérer comme le fondateur de la bibliothèque du Vatican, tant il l'augmenta.

NICOLAS V, antipape. *V.* CORBIÈRE (Pierre de).

NICOLAS, roi de Danemark de 1106 à 1134, était fils de Suénon II et successeur d'Éric Ier, son frère. D'un caractère faible, il dut abandonner à son neveu Canut le titre de roi des Slaves et le duché de Slesvig. Son fils Magnus, jaloux de Canut, tua de sa main cet usurpateur; mais une assemblée générale, excitée par la vue des vêtements ensanglantés de la victime, déposa Nicolas.

NICOLAS Ier, empereur de Russie, né en 1796, mort en 1855, était le 3e fils de Paul Ier. Il monta sur le trône en 1825, à la mort d'Alexandre, son frère aîné, par l'effet de la renonciation de son 2e frère, Constantin; eut dès son avénement à comprimer une révolte militaire et déploya en cette occasion une grande fermeté; contraignit la Turquie à signer le traité d'Akermann (1826), qui confirmait les concessions obtenues par celui de Bucharest; repoussa les attaques du schah de Perse et obtint, par la paix de Tourkmantchai (22 février 1828), la cession des provinces d'Érivan et de Nakschivan; mais fut moins heureux avec les Circassiens, qu'il tenta vainement de réduire; favorisa le soulèvement des Hellènes, s'allia, pour assurer leur indépendance, à l'Angleterre et à la France, et joignit sa flotte à celles de ces deux puissances pour anéantir la flotte turque à Navarin (1827); déclara en 1828 la guerre à la Porte qui refusait d'exécuter le traité d'Akermann, et força le sultan à signer, à Andrinople, une paix humiliante (14 sept. 1829), qui livrait à la Russie, avec de nouvelles provinces en Asie, les bouches méridionales du Danube et le protectorat des Principautés danubiennes; vit en 1830 éclater en Pologne, à la suite de la révolution de France, une insurrection formidable, qui ne put être comprimée qu'après dix mois d'une lutte acharnée (1831), et punit les Polonais en leur enlevant leur constitution et leurs priviléges; prit en 1832 la défense du sultan Mahmoud, menacé par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, et obtint de la Porte en reconnaissance qu'elle signât le traité d'Unkiar-Skélessi (juin 1833), qui fermait à son profit le détroit des Dardanelles; s'allia, par le traité du 15 juillet 1840, avec l'Angleterre et l'Autriche, à l'exclusion de la France, pour arrêter de nouveau les progrès du pacha d'Égypte; s'unit étroitement, après les événements de 1848, à la Prusse et à l'Autriche pour comprimer l'esprit révolutionnaire et aida puissamment ce dernier État à triompher de l'insurrection hongroise (1849); prit prétexte en 1853 d'un différend élevé au sujet des lieux saints pour exiger impérieusement de la Porte, par l'organe de son ambassadeur le prince de Mentchikoff, un traité qui lui permît d'intervenir dans les affaires intérieures de l'empire ottoman afin d'y protéger les sujets grecs, fit, sur le refus du sultan, occuper à l'improviste les Principautés danubiennes et détruire la flotte ottomane à Sinope, et engagea ainsi une nouvelle guerre, dans laquelle la France et l'Angleterre, après avoir inutilement tenté tous les moyens de conciliation, prirent parti contre lui (1854). Déjà il avait pu connaître l'échec de ses troupes devant Silistrie, leur défaite aux batailles de l'Alma, de Balaclava et d'Inkermann, la destruction de Bomarsund et les progrès du siége de Sébastopol lorsqu'il mourut d'une paralysie du poumon. — L'empereur Nicolas était doué de tous les avantages extérieurs qui commandent le respect; en outre, il avait une grande activité, une volonté énergique; il s'honora par ses vertus domestiques, par son amour pour les arts et par l'habileté de son gouvernement. Il étendit les limites de ses États, développa les ressources intérieures de la Russie, améliora le sort de la bourgeoisie et des populations rurales, donna aux nobles de son empire l'exemple d'émanciper les serfs et fit dresser un *Digeste* de toutes les lois russes (1833). Ennemi des révolutions, il se posa vis-à-vis des nations étrangères comme le défenseur de l'autorité et de la légitimité : aussi fut-il longtemps l'arbitre de l'Europe; mais, se croyant appelé à réaliser les projets ambitieux de Pierre Ier et de Catherine II sur la Turquie, il compromit par ses derniers actes sa réputation de sagesse, ainsi que la prospérité de son empire. Ce prince fut, depuis 1830, fort hostile à la France et à la nouvelle dynastie qu'elle avait choisie; en outre, il se montra pendant tout son règne fort intolérant; il employa tous les moyens pour faire triompher l'*Église orthodoxe russe* et fit subir aux dissidents toutes sortes de vexations. — Nicolas avait épousé en 1817 la princesse Charlotte de Prusse, sœur de Frédéric-Guillaume; il a laissé 4 fils : Alexandre, né en 1818, qui lui a succédé sous le nom d'Alexandre II; Constantin, né en 1827; Nicolas, né en 1831; Michel, né en 1832. — Sa vie a été écrite par A. Belleydier, 1857, et P. Lacroix, 1864 et suiv. Il a été apprécié par M. de La Guéronnière dans ses *Études et portraits politiques*.

NICOLAS DE DAMAS ou DAMASCÈNE, écrivain grec, né à Damas vers l'an 74 av. J.-C., composa des tragédies et des comédies et cultiva en même temps la rhétorique, les mathématiques, la philosophie et

l'histoire. Il fut en grand crédit auprès d'Hérode, roi de Judée; à la mort de ce prince, il contribua à décider le partage de la Judée entre Archélaüs et Hérode-Antipas. Outre des traités de philosophie péripatéticienne, il avait composé la *Vie d'Hérode*, la *Vie d'Auguste*, et une *Histoire universelle*, en 144 liv. Il reste des fragments de son *Hist. univ.*, publiés par Coray (*Prodrom. biblioth. græcæ*, Par., 1805), et de sa *Vie d'Auguste*, publ. par J. A. Fabricius (Hamb., 1727), et reproduits dans les *Fragm. histor. græc.* de la collection Didot. Des fragments de sa *Vie de César*, récemment découverts, ont été publiés et traduits par MM. Piccolos et A. F. Didot (1849 et 1862).

NICOLAS DE PISE, dit le Pisan, sculpteur et architecte, né à Pise vers 1200, m. à Sienne vers 1270, embellit sa patrie de plusieurs monuments, entre autres du clocher de l'église des Augustins et de la chaire en marbre du baptistère, et construisit à Bologne le couvent et l'église des Frères Prêcheurs : le tombeau de S. Dominique, fait pour cette église, est son chef-d'œuvre, ce qui lui valut le surnom de *Nicolo dell' arca* (du tombeau). Vasari a écrit sa *Vie*.

NICOLAS DE TOLENTINO (S.), né en 1239, m. en 1308, était chanoine de Tolentino. Il s'acquit une grande réputation par ses austérités et opéra un grand nombre de conversions par ses prédications. On le fête le 10 sept.; on va en pèlerinage à son tombeau.

NICOLAS DE LYRE, ainsi nommé de Lyre, près d'Évreux, lieu de sa naissance, théologien du XIVe s., était né Juif. Il se convertit, entra chez les Frères Mineurs en 1291, se fit recevoir docteur et rédigea, sous le titre de *Postilles*, des commentaires sur la Bible, qui étaient fort estimés de son temps. Il mourut en 1340, provincial de son ordre.

NICOLAS DE CUSA, cardinal, né en 1401 à Cusa sur la Moselle, m. en 1464, était fils d'un simple pêcheur. Il acquit une profonde connaissance de l'hébreu, du grec, de la philosophie, de la théologie et des mathématiques, assista en 1431, comme archidiacre de Liége, au concile de Bâle, et y défendit l'infaillibilité de l'Église. Eugène IV, Nicolas V et Pie II l'employèrent dans des légations importantes auprès des cours étrangères; Nicolas V le nomma cardinal en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Ayant voulu réformer un couvent de son diocèse, il excita le mécontentement des moines et fut quelque temps emprisonné par ordre de l'archiduc Sigismond III. On a de lui des traités de théologie et de philosophie : *De docta ignorantia; Apologia doctæ ignorantiæ; De conjecturis; De sapientia*, etc., réunis en 3 vol. in-f., Bâle, 1565. Il inclinait vers le mysticisme et renouvela quelques-unes des idées de Pythagore.

NICOLAS (Augustin), né en 1622, à Besançon, m. en 1695, fit plusieurs campagnes en Italie, devint secrétaire du cardinal Trivulce, passa en Espagne, où il travailla à la délivrance du duc de Lorraine Charles IV, devint le résident de ce prince à Madrid, puis fut nommé maître des requêtes au parlement de Dôle (1668). Témoin oculaire de la révolte de Masaniello à Naples, il en a écrit l'*Histoire*, en italien, Amsterd., 1660; il a aussi composé sur ce sujet un poëme latin en 5 livres, *Parthenope furens*, Lyon, 1668. Il écrivait avec une égale facilité en français, en latin, en italien et en espagnol.

NICOLAS DE CLÉMENGES. *V.* CLÉMENGES.

NICOLAS DE FLUE. *V.* FLUE.

NICOLAY (Nic. de), voyageur français, né en 1517 à La Grave-en-Oysans (Htes-Alpes), m. en 1583, parcourut pendant 16 ans l'Europe et l'Orient, prenant souvent du service dans les États qu'il visitait, et fut à son retour nommé géographe de Henri II, puis commissaire d'artillerie. On a de lui : *Navigations et pérégrinations de N. de Nicolay*, Anvers, 1576.

NICOLE (Pierre), moraliste, théologien et controversiste, l'un des plus célèbres écrivains de Port-Royal, né à Chartres en 1625, m. en 1695, enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années dans la maison de Port-Royal-des-Champs, s'y lia avec les Jansénistes, dont cependant il n'adoptait pas toutes les opinions, écrivit avec Arnauld et Pascal contre les Jésuites; fut enveloppé dans les poursuites dont les Jansénistes étaient l'objet, se vit obligé de quitter la France en 1679, alla vivre à Bruxelles, puis à Liége, et n'obtint que par l'intervention de Mgr de Harlay, archevêque de Paris, la permission de rentrer en France. On a de lui *les Imaginaires et les Visionnaires, lettres sur l'Hérésie imaginaire* (celle des Jansénistes), Liége, 1667; *la Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie*, publié sous le nom d'Arnauld, Paris, 1669-76, et des *Essais de morale et instructions théologiques*, 1671 et ann. suivantes, 25 vol. in-12 : c'est le meilleur et le plus connu de ses ouvrages. Il a aussi eu part à la rédaction de la *Logique de Port-Royal*, et a traduit en latin les *Provinciales*, sous le pseudonyme de Wendrock. Nicole est un des moralistes qui ont scruté le plus profondément le cœur humain; il est aussi un des écrivains qui ont le plus contribué à former la prose française : son style est correct et élégant, mais manque d'imagination et de chaleur. On doit à l'abbé Cerveau l'*Esprit de Nicole*, 1765, et à Mersan les *Pensées de Nicole*, 1806. M. S. de Sacy a récemment publié un *Choix de ses petits traités de morale*. Goujet a écrit sa *Vie*, 1732.

NICOLO (Nic. ISOUARD, dit), compositeur, né à Malte en 1777, d'un père d'origine française, m. en 1818, vint en France en 1790, fut d'abord commis de banque, visita en cette qualité Palerme, Naples, Florence pour le compte de sa maison, prit dans ses voyages le goût de la musique et se fixa comme organiste à Malte. Il revint en France après la prise de l'île par Bonaparte (1799), et donna à l'Opéra Comique plusieurs pièces qui sont remplies de chants gracieux et qui eurent pour la plupart du succès : *le Médecin turc*, *Michel-Ange*, *Joconde*, *Cendrillon*, *Jeannot et Colin*, etc. Il laissa inachevé l'opéra d'*Aladin ou la Lampe merveilleuse* que Benincori termina.

NICOMAQUE, de Stagyre, père d'Aristote, était médecin des rois de Macédoine Amyntas et Philippe. Il avait composé des traités de médecine, qui sont aujourd'hui perdus. L'*Éthique à Nicomaque*, traité de morale d'Aristote, semble adressé au fils du philosophe plutôt qu'à son père.

NICOMAQUE, peintre grec, contemporain d'Apelle, fut un des premiers artistes de son siècle. On vantait surtout sa *Cybèle sur un lion*, son *Enlèvement de Proserpine*, sa *Victoire traversant les airs sur un quadrige*, etc. Cet artiste n'employait que 4 couleurs, le blanc, le jaune, le rouge et le noir.

NICOMÈDE I, roi de Bithynie, fils de Zypœtès, régna de 281 à 250 av. J.-C., et débuta par le massacre de ses frères. Inquiété par Antiochus I, roi de Syrie, il appela à son secours les Gaulois en Asie Mineure, mais fut obligé de leur céder une province de ses États, qui prit d'eux le nom de Galatie. Il fit fleurir les arts et le commerce, et bâtit Nicomédie. — N. II, fils de Prusias, prit les armes contre son père qui voulait le faire périr à l'instigation d'une seconde épouse (148 av. J.-C.), le mit à mort, et régna 59 ans. Allié à la famille de Mithridate, il résista aux Romains, et essaya, mais en vain, de s'agrandir malgré eux. Ce prince est le héros d'une des plus belles tragédies de Corneille. — N. III, fils du précéd., régna de 90 à 75 av. J.-C. A la différence de son père, il s'appuya sur les Romains : chassé deux fois de ses États par Mithridate, il fut chaque fois rétabli par eux, et leur légua son royaume en mourant. César avait dans sa jeunesse passé quelque temps à sa cour.

NICOMÉDIE, auj. *Isnikmid*, v. de Bithynie, sur la Propontide, au fond du golfe d'*Astacus*, avait été fondée par Nicomède I. Elle devint sous l'empire le chef-lieu de la province, et fut la résidence de Dioclétien. Constantin voulut un instant l'ériger en capitale de l'empire. Arrien y naquit; Annibal y mourut.

NICON, archevêque de Novogorod, puis patriarche de l'Église de Russie, né en 1613, m. en 1681, jouit

longtemps d'un grand crédit auprès du czar Alexis, et fut chargé en 1655 de reviser la liturgie russe. Cependant il finit par être disgracié, et fut relégué dans un monastère, où il se livra tout entier à l'étude. On lui doit un *Corps d'histoire de Russie*, formé de la réunion des chroniques depuis Nestor jusqu'en 1630.

NICOPOLIS (c.-à-d. *Ville de la victoire*), nom commun à plusieurs villes anciennes, entre autres : 1° une v. de la Mésie inférieure, au confluent du Danube et de l'Aluta, fondée par Trajan après ses victoires sur les Daces, comprise plus tard dans la Bulgarie. Elle fut prise en 1370 par Bajazet, qui en outre remporta aux environs sur les Chrétiens en 1396 une vict. décisive : l'armée de Sigismond, roi de Hongrie, y fut taillée en pièces, ainsi que la noblesse française, conduite par Philippe d'Artois, connétable de France, et par Jean de Nevers (depuis Jean sans Peur). C'est auj. *Nicopoli*, v. forte de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 160 kil. S. E. de Widdin; 12 000 hab.; archevêché grec; évêché catholique; — 2° une v. du Pont, auj. *Devriki*, au S., sur le Lycus; Mithridate y fut vaincu par Pompée; — 3° une v. de l'anc. Grèce, auj. *Prevesa-Vecchia*, à l'entrée du golfe d'Ambracie, fondée ou agrandie par Auguste en mémoire de la victoire d'Actium; — 4° une v. de Palestine élevée par Vespasien sur l'emplacement de l'ancienne Emmaüs; — 5° une v. de Cilicie, la même qu'*Issus* ou *Adjacium*, auj. *Aiazzo*.

NICOSIE ou LEUCOSIE, capit. de l'île de Chypre, près de la côte N. de l'île; env. 12 000 h. Archevêché grec; mosquée, belle église Ste-Sophie, ancienne cathédrale, église de St-Dominique, contenant les tombeaux des Lusignans. Maroquins, tapis, toiles de coton imprimées. — Construite sur l'emplacement de l'ancien *Tremithus*, elle fut importante sous les Lusignans, puis elle passa aux Vénitiens sur lesquels elle fut prise d'assaut par Sélim II en 1570.

NICOSIE, *Herbita*, v. de Sicile (Catane), à 60 kil. N. O. de Catane; 13 000 hab. Évêché.

NICOT (Jean), seigneur de Villemain, né en 1530 à Nîmes, m. en 1600, fut secrétaire de Henri II et ambassadeur de François II en Portugal. Il a publié, sous le titre de *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne* (Paris, 1606, in-fol.), le premier dictionnaire français connu. On lui doit aussi une bonne édition de *l'Histoire d'Aimoin* (1656); mais il est surtout connu pour avoir introduit en France le *tabac*, qui fut d'abord appelé de son nom *nicotiane*.

NICOTERA, v. d'Italie (Calabre Ult. 2°), sur le golfe de Gioja; 6300 hab. Évêché. Ravagée par un tremblement de terre en 1783.

NIEBELUNGEN (Les), vieux poëme épique de l'Allemagne, en 39 chants, est ainsi appelé du nom d'une ancienne et puissante tribu des Burgundes. Le sujet du poëme est la lutte des Burgundes et particulièrement de la famille des Niebelungen contre Etzel ou Attila, et la destruction de cette tribu, qui succomba sous les coups des Huns, victime des passions et des querelles de Siegfried et de Gunther, deux de ses principaux chefs. Ces événements remontent au v° s. de notre ère et se passent, soit sur le Rhin soit sur les frontières de l'Autriche et de la Hongrie. Le poëme a pour base les *sagas* ou traditions germaniques, mêlées à celles du Nord. On suppose qu'il a été écrit au XIII° s. par un minnesinger nommé Henri d'Ofterdingen. Il a été édité par Chr. Müller, Berlin, 1782; par Von der Lagen, 1810; Zeune, 1815; Lachman, 1826; et traduit en français par Mme Moreau de La Meltière, 1839, et par M. de Laveleye, 1860.

NIEBLA, bg d'Espagne (Huelva), sur le Tinto, à 52 kil. O. de Séville; 1000 hab. Niebla fut, sous la domination des Maures, la capitale d'un petit État, conquis par Alphonse le Sage en 1257, et érigé en comté en 1369. On croit que c'est au siége de cette ville qu'on se servit pour la 1re fois de la poudre à canon.

NIEBUHR (Carsten), voyageur danois, né en 1733 à Ludingsworth (Lauenbourg), m. en 1815, est célèbre par un voyage qu'il fit en Arabie avec Forskal, Cramer, Baurenfeind, Van Haven, et qui dura six ans. A son retour, il obtint la place d'administrateur à Meldorf (Ditmarsie). Il était associé étranger de l'Institut de France. On a de lui : *Description de l'Arabie*, Copenhague, 1772, et *Voyage en Arabie*, 1774-78; ces deux ouvrages contiennent des relations exactes et de précieuses observations. Ils ont été traduits en français (1773 et 1776). La *Vie de C. Niebuhr* a été écrite par son fils, G. Niebuhr (qui suit).

NIEBUHR (B. Georges), historien, fils du préc., né en 1776 à Copenhague, m. en 1831, fut secrétaire du ministre des finances de Danemark, puis directeur de la Banque; se retira en Prusse lors de l'invasion des Français en Allemagne, y devint directeur du commerce de la Baltique (1806), puis conseiller d'État (1808), et fut nommé professeur à l'Université de Berlin lors de sa fondation (1810). Envoyé en 1816 à Rome comme ambassadeur de Prusse, il y resta jusqu'en 1824, et profita de ce séjour pour faire des recherches importantes sur l'histoire et la philologie. A son retour, il accepta une place à l'Université de Bonn, où il résida jusqu'à sa mort. On lui doit une *Histoire Romaine*, dont il commença la publication dès 1811. Cette histoire se compose de plusieurs parties, qui ont été publiées et remaniées à diverses époques par l'auteur; elle n'a pu être achevée : la dernière édition (Berlin, 1828-32, 3 vol. in-8) a été trad. en français par Golbéry (1830 et ann. suiv.). Dans cet ouvrage, Niebuhr a soumis à la critique la plus sévère les faits des premiers temps de l'histoire de Rome et a porté le scepticisme plus loin que Beaufort et Lévesque, qui l'avaient devancé dans cette voie. Niebuhr a en outre commencé la réimpression de *la Byzantine*, publiée à Bonn, 1826 et ann. suiv., a publié (avec Ang. Maï) la *République de Cicéron*, ainsi que des fragments de *Fronton*, de *Dion Cassius*, et a découvert les *Institutes de Gaïus*.

NIEDER, c.-à-d. *inférieur*. Pour tous les noms géographiques qui commencent ainsi, et qu'on ne trouverait pas ci-dessous, cherchez le mot qui suit.

NIEDERBRONN, ch.-l. de c. (Bas-Rhin), à 36 kil. S. O. de Wissembourg; 3203 hab. Eaux minérales ferrugineuses; papier; forges.

NIEMCEWICZ (J. U.), écrivain et patriote polonais, né en 1757 en Lithuanie, m. à Paris en 1841, fut élu en 1788 nonce à la diète polonaise, combattit en 1794 sous Kosciusko, fut blessé et pris à Macijowice avec son général, ne sortit de prison que pour se rendre aux États-Unis, revint en 1807, lors de l'érection du grand-duché de Varsovie, et fut élu secrétaire du sénat, alla, lors de l'insurrection de la Pologne en 1831, solliciter pour elle des secours en Angleterre, ne put rentrer dans sa patrie après le triomphe des Russes, et se réfugia en France. Dans le but de ranimer l'esprit national, il recueillit les *Chants historiques* et composa des pièces de théâtre tirées de l'histoire du pays : le *Retour du nonce*, *Casimir le Grand*, *Ladislas à Varna*, *Jean Kochanowski*, les *Pages de Sobiesky*, *Hedvige*, opéra. On a aussi de lui des romans, des *Fables*, des *Contes* allégoriques et satiriques, enfin des ouvrages d'histoire : le *Règne de Sigismond III*, *Mémoires sur l'ancienne Pologne*, etc. Ch. Forster a publié en 1835, sous le titre de *La Vieille Pologne*, un recueil de chants et légendes de Niemcewicz, traduits en vers par les plus célèbres poëtes français.

NIÉMEN ou MEMEL, fleuve de la Russie occid., naît dans le gouvt de Minsk, traverse ceux de Vilna et de Grodno, forme la limite entre la Pologne russe et la Courlande, et va en Prusse tomber dans le Curische-Haff, après un cours d'env. 800 kil. Son principal affluent est la Vilia. — Le Niémen est célèbre par l'entrevue qu'eurent Napoléon et Alexandre dans une île de ce fleuve (25 juin 1807), et qui amena la paix de Tilsitt, ainsi que par le fameux passage de l'armée française (23 juin 1812), à son entrée en Russie.

NIEMEYER (Aug. Hermann), pédagogiste, né à Halle en 1754, m. en 1828, fut professeur de théo-

logie en 1780, puis recteur de l'université de sa ville natale. Il a laissé : *Timothée*, imitation de l'*Émile* de Rousseau, mais au point de vue chrétien; *La Pédagogique allemande et son histoire; Principes de l'éducation et de l'enseignement*, le plus important de ses ouvrages; il a été en partie trad. par Duriwau, 1832. On lui doit aussi une *Théologie populaire et pratique*.

NIEPCE (Joseph Nicéphore), un des inventeurs de la photographie, né à Châlon-sur-Saône en 1765, m. en 1833, avait été de 1794 à 1801 administrateur du district de Nice. Rendu à la vie privée, il étudia la chimie avec ardeur, fit dès 1813 des recherches qu'il appelait *héliographiques*, ayant pour but de produire des images fixes à l'aide de la lumière du soleil, et obtint ainsi des copies de gravures, d'abord sur l'étain et le verre poli, puis sur le cuivre, et enfin sur le plaqué d'argent. Il s'associa en 1829 avec Daguerre pour l'exploitation de sa découverte, mais il mourut avant d'en avoir vu le succès.

NIEUHOF (Jean), voyageur, né à Usen en Westphalie au commencement du XVII[e] siècle, se mit au service de la Compagnie hollandaise des Indes, remplit diverses missions au Brésil (1640), à Batavia, en Chine, sur la côte de Coromandel, et eut le gouvernement de l'île de Ceylan. Ayant pris terre à Madagascar pour faire la traite (1671), il ne reparut plus. On a publié, d'après ses observations : *Ambassade de la Compagnie hollandaise des Indes orientales au grand khan de Tartarie*, Amst., 1665; *Voyage curieux au Brésil par terre et par mer*, 1682; *Voyage à différents lieux des Indes orientales*, 1688-93.

NIEUL, ch.-l. de c. (Hte-Vienne), à 10 kil. N. O. de Limoges; 821 hab.

NIEUPOORT (G. Henri), érudit hollandais, professeur d'histoire ancienne à l'Académie d'Utrecht, né en 1670, m. vers 1730, est auteur de *Rituum romanorum explicatio*, 1712 (trad. par Desfontaines en 1741), et d'une *Historia reipublicæ et imperii Romanorum ex monumentis*, 1723. Le 1[er] de ces ouvrages, quoique fort abrégé, est assez exact et est devenu classique.

NIEUPORT, v. forte de Belgique (Flandre occid.), à 16 kil. S. O. d'Ostende, et à 2 kil. de la mer du Nord; 3600 hab. Petit port de pêche. Canaux qui communiquent avec Bruges, arsenal, entrepôt de douane. — Fondée au XIII[e] s.; ruinée par les Anglais en 1383; rebâtie et fortifiée en 1385, elle soutint plusieurs siéges, notamment un contre les Français en 1488. Maurice de Nassau y défit l'archiduc Albert en 1600. Elle fut prise par les Français en 1745, 92 et 94.

NIEUWENTYT (Bernard), médecin et mathématicien, né en 1654 à Wastgraafdyk en Hollande, m. en 1718, exerça les fonctions de bourgmestre de Purmerende et fut membre des États de sa province. Le plus connu de ses ouvrages est : *le Véritable usage de la contemplation de l'univers pour la conviction des athées et des incrédules*, en hollandais, Amst., 1715, trad. en français par Noguez, 1725. C'est un livre estimable, mais diffus. On en trouve un bon extrait dans le *Génie du christianisme* de Chateaubriand.

NIÈVRE (la), petite rivière de France, formée de deux ruisseaux qui se joignent à Guérigny, arrose le dép. qui prend son nom et tombe dans la Loire, par la r. dr., à Nevers, après 45 kil. de cours.

NIÈVRE (dép. de la), un des dép. du centre de la France, entre ceux du Loiret et de l'Yonne au N., de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire à l'E., de l'Allier au S. et du Cher à l'O. : 6810 kil. car. : 332 814 hab.; ch.-l., Nevers. Il est formé de l'anc. Nivernaiset d'une partie de l'Orléanais et du Gâtinais. Montagnes du Morvan, qui forment le partage des eaux entre la Seine et la Loire; beaucoup de sources. Grande exploitation de fer, plomb, houille; marbre, granit, grès; faïencerie, cordes à violon. Grains, fruits, légumes; vins; chanvre; beaux pâturages; forêts, eaux minérales. Chevaux nombreux, gros et menu bétail. — Ce dép. a 4 arr. (Nevers, Château-Chinon, Clamecy, Cosne). Il appartient à la 13[e] div. militaire, a un évêché à Nevers et dépend de la cour impériale de Bourges.

NIGER (le), nom donné par les Européens à un grand fleuve de la Nigritie que les indigènes appellent *Dioliba* et *Kouarra*. Il prend sa source au S. de la Sénégambie, dans le pays de Soulimana, vers 12° long. O. et 9° lat. N., coule au N. E., traverse le pays des Mandingues, baigne Ségo, Djenné, Tombouctou, descend ensuite brusquement au S., arrose divers États de la Guinée septentr., le Borgou, l'Yarriba, le Kakanda, le Benin, et se jette dans l'Atlantique par plusieurs branches qui forment un vaste delta et dont les principales sont au N. E. l'Ouère, au centre la riv. de Noun ou Niger proprement dit, au S. E. la riv. de Benny et le nouveau Calabar. On lui donne près de 4000 kil. de cours. Son principal affluent est la Tchadda ou Binué, qu'il reçoit par sa r. g. en entrant dans la Guinée. — Le cours de ce fleuve a été longtemps mal connu. Les anciens paraissent en avoir soupçonné l'existence : ils lui donnaient le nom de *Niger*; les Arabes, qui le connaissaient en partie, le nommaient le *Nil des Nègres*. Les modernes crurent longtemps que ce fleuve allait se perdre dans le lac Tchad; d'autres s'imaginaient qu'il se réunissait au Nil; les découvertes récentes de Mungo-Park, de Clapperton, de Caillié, de Llander, de Barth, nous ont enfin appris son véritable cours, et ont confirmé l'hypothèse de Reichard, qui dès 1803 proclamait l'identité du Niger et du fleuve de Guinée. On doit à M. F. Lanoye *le Niger et les explorations de l'Afrique centrale*, Paris, 1859.

NIGIDIUS FIGULUS (P.), savant romain, ami de Cicéron, préteur en 59 av. J.-C., prit parti pour Pompée, fut exilé par César, et, malgré les efforts faits par Cicéron pour obtenir son rappel, mourut en exil (45 av. J.-C.). Il contribua à répandre le goût de la philosophie à Rome. Il ne nous reste de lui que des fragments, rassemblés dans les *Variæ lectiones* de Rutgersius, et d'une manière plus complète par Breyssic, Berlin, 1854.

NIGRITIE, une des cinq grandes régions de l'Afrique, entre celles du Maghreb au N., de l'Afrique australe au S., du Nil et de l'Afrique orientale à l'E., et l'Atlantique à l'O., s'étend de 20° long O. à 24° E. et de 17° lat. N. à 18° S. Elle est divisée vulgairement en 4 parties : 1° Nigritie occidentale ou Sénégambie; 2° Nigritie maritime ou Guinée; 3° Nigritie méridionale ou Congo (au S. de la Ligne); 4° Nigritie intérieure ou Nigritie propre.

LA NIGRITIE PROPREMENT DITE, appelée par les Arabes *Soudan*, a pour bornes au N. le Sahara, à l'O. la Sénégambie, au S. la Guinée, les monts Al-Kamar et les régions centrales de l'Afrique. Elle renferme un nombre infini d'États, dont voici les principaux :

Bassin du lac Tchad.

Emp. de Bornou,	ch.-l. Kouka.
Roy. de Baghermé,	Mesna.
Roy. de Bergou, dit aussi Mobba ou Dar-Szaleh,	Ouarra.

Bassin du Niger.

Pays de Bouré,	Bouré.
Pays de Kankan,	Kankan.
Pays d'Ouassoulo,	Sigala.
Roy. de Haut-Bambarra,	Ségo.
Roy. de Bas-Bambarra,	Djenné.
Roy. de Massina,	Massina.
Pays de Banan,	Dihiover.
Pays des Dirimans,	Alcodia.
Roy. de Tombouctou,	Tombouctou.
Roy. d'Yaouri,	Yaouri.
Roy. de Niffé ou Tappa,	Tabra et Koulfa.
Roy. de Borgou,	Boussa.
Roy. de Yarriba,	Eyeo ou Katunga.
Roy. de Benin ou Adou,	Benin.
Roy. de Qoua,	Vieux-Calabar.
Roy. de Kong,	Kong.
Roy. de Kalanna,	Kalanna.
Roy. de Dagoumba,	Yahndi.

Pays mi-partie dans les deux bassins.

Empire des Fellahs ou Fellatahs, ch.-l. Sakatou.

On ne peut évaluer la population du Soudan. Les habitants sont noirs et forment la race éthiopienne ou nègre. On les divise en un grand nombre de familles (*V.* NÈGRES). Pour la religion, les uns sont mahométans; les autres, au moins aussi nombreux, sont fétichistes. Les langues sont très-variées. Le climat est généralement brûlant (41° à l'ombre), et cependant on a sur quelques points élevés des hivers très-rudes. La saison pluvieuse commence en juin et dure très-longtemps; des fièvres endémiques la signalent. Le sol est très-fertile vers les rivières, dont les principales sont le Dioliba ou Niger, le Charry, l'Yeou, le Misselad, etc.; des sables stériles occupent presque tout le reste du pays. Maïs, riz, coton, indigo, tabac, café, dattes et autres fruits, patates, ignames, mangouses, etc. Éléphants, girafes, chameaux, buffles et bétail; nombreux animaux féroces, lions, hyènes, panthères, léopards, chacals, etc.; reptiles énormes, crocodiles, boas et autres serpents. Poudre d'or, mines d'or à Tombouctou et ailleurs. — Ce pays fut inconnu des anciens, qui niaient même la possibilité d'habiter sous la zone torride et qui plaçaient là une mer. La Nigritie a été comme entrevue au moyen-âge, et Léon l'Africain en a parlé, mais elle n'a été vraiment explorée par des Européens que depuis une centaine d'années; les principaux voyageurs qui l'ont visitée sont : Browne, Hornemann, Mungo-Park, Denham, Clapperton, Oudney, Laing, Ruppel, Caillié, Barth.

NIJNI, signifie en russe *inférieur*. Les mots commençant ainsi doivent être cherchés au mot qui suit.

NIKA, nom donné à une sédition causée dans Constantinople, sous l'empereur Justinien Ier, en 532, par les factions du cirque, dites les Bleus et les Verts. Nika (*sois vainqueur*) était le cri des combattants. La lutte dura 5 jours : 30 000 personnes y périrent.

NIKLASBERG, bg de Bohême, à 17 kil. N. d'Eger. Un traité de paix y fut conclu en 1622 entre l'empereur Ferdinand et Bethlem-Gabor, qui par ce traité renonça à ses prétentions sur la Hongrie.

NIKOLAÏEV, v. et port de Russie (Kherson), à 60 kil. N. E. de Kherson, au confluent du Boug et de l'Ingoul; 40 000 hab. Palais de l'amirauté, chantiers de construction, arsenaux. Fondée en 1791 par Catherine II. Nicolas Ier en avait fait un établissement de marine militaire de premier ordre. Le traité de Paris de 1856 a réduit Nikolaïev à n'être qu'un port marchand. Près de cette ville, ruines de l'anc. *Olbia*.— Une ville forte du même nom a été fondée par l'emp. Nicolas I en 1853 à l'emb. de l'Amour (rive gauche).

NIKOLAISTADT, v. et port de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. du gouvt de Wasa, sur le golfe de Botnie, à 360 kil. N. N. O. d'Helsingfors; 2800 h. Tanneries; huile de poisson, bois, goudron, résine. — Fondée en 1606 par Charles IX, roi de Suède, sous le nom de *Wasa;* elle a reçu son nouveau nom en 1855, en mémoire du czar Nicolas Ier.

NIKOPOLI, v. de Turquie. *V.* NICOPOLIS.

NIKSAR, l'anc. *Neocésarée*, v. de la Turquie d'Asie (Sivas), ch.-l. de livah, à 87 kil. N. de Sivas; 7000 hab. Évêché grec.

NIL, *Nilus*, le plus grand fleuve de l'Afrique, prend sa source dans des régions voisines de l'Équateur, mais qui sont encore inconnues comme elles l'étaient au temps de Lucain; ce qui avait fait dire au poëte :

Arcanum Naturæ caput non prodidit ulli,
Nec licuit populis parvum te, Nile, videre (Phars., x).

Il est principalement constitué par deux grands cours d'eau, le *Bahr-el-Abiad* ou Nil blanc, qu'on regarde comme le vrai Nil, et le *Bahr-el-Azrek* ou Nil bleu, qui se réunissent à Khartoum, en Nubie, par 15° 37' lat. N.; il traverse la Nubie, arrosant les pays de Halfay, Chendy, Damer (où il reçoit par sa droite le Tacazzé ou Atbarah, l'anc. *Astaboras*), Chaykyé, Dongola, Mahas, Sukkot, Hadjar, Barabras, entre en Égypte à Assouan (24° lat. N.), court alors presque directement du sud au nord, jusqu'à ce que, par 30° 12' lat. N., il se divise en deux branches, celle de Rosette à l'O., près d'Alexandrie, et celle de Damiette à l'E., branches qui elles-mêmes, par leurs ramifications, donnaient lieu chez les anciens à sept bouches, dites Canopique, Bolbitine, Sébennytique, Phatmitique, Mendésienne, Tanitique et Pélusiaque. L'espace triangulaire compris entre ces diverses branches est appelé *Delta*, à cause de sa ressemblance avec la forme de cette lettre grecque. Le cours du Nil est encadré à droite et à gauche par des chaînes de montagnes; les pluies d'été l'enflent considérablement et amènent des débordements périodiques, qui se font surtout sentir dans la Moyenne et la Basse-Égypte : c'est à ces crues régulières et au riche limon qu'elles déposent que le sol égyptien doit son extrême fécondité. La meilleure hauteur des crues du Nil est de 8 mètres. Au Caire, des canaux que ferment et ouvrent des écluses reçoivent l'eau excédante et la donnent à l'agriculture quand le fleuve n'atteint pas le niveau requis. L'ancienne Égypte avait construit, pour mesurer la hauteur des eaux du Nil, des échelles remarquables dites *nilomètres*. Six cataractes interrompent le cours du fleuve; elles étaient surtout célèbres dans l'antiquité; la seule qui soit vraiment remarquable est celle de l'anc. *Philæ* (auj. *El-Birbé*), près d'Assouan, sur les limites de l'Égypte et de la Nubie; encore n'a-t-elle que 16m. Le cours total du Nil est évalué à 5800 kil.; sa largeur varie de 1200m à 3000. — On a discuté pour savoir lequel des deux grands cours d'eau qui forment le Nil, le *Bahr-el-Abiad* et le *Bahr-el-Azrek*, est le Nil véritable; mais on s'accorde auj. à donner ce titre au Bahr-el-Abiad. Il résulte des dernières recherches que le Bahr-el-Abiad est formé par la réunion de trois rivières : le *Keïlak*, venant de l'O. ou du Soudan central; le *Saubat*, venant de l'E., des montagnes d'Abyssinie; le Bahr-el-Abiad proprement dit, ou vrai Nil, appelé *Kir* par les nègres, et coulant du S. au N. entre les deux précédents. Les anciens faisaient sortir le Nil des monts *Al-Kamar* ou montagnes de la Lune, dont la place est indéterminée. De nos jours les frères d'Abbadie crurent avoir découvert les sources du Nil (1846) et les placèrent au S. de l'Abyssinie, par 7° 49' lat. N. et 34° 38' long. E.; mais des recherches ultérieures ont démontré qu'ils s'étaient arrêtés à l'un des affluents du fleuve, l'Uma, et que le cours principal venait de plus loin. D'après les explorations de Burton, Speke et Baker (1857-63), on croit que le Nil est l'écoulement de vastes lacs, le Nyanza et le Louta-Nzighé, et le produit des neiges éternelles qui couvrent les monts Kombirat, Kénia et Kilimandjaro, placés sous l'Équateur ou même au S. de cette ligne. — Pour le Bahr-el-Azrek, *V.* ce mot.— Les Egyptiens ont eu de tout temps pour le Nil un respect religieux : ils le regardent comme un fleuve sacré. Dans l'antiquité, à l'époque où le Nil sortait de son lit, on célébrait en l'honneur de ce fleuve une fête, pendant laquelle on lui immolait des taureaux noirs. Il avait à *Nilopolis* un temple magnifique avec une statue en marbre noir, qui le représentait sous la forme d'un dieu gigantesque, couronné de lauriers et d'épis et s'appuyant sur un sphinx.

NIL (S.), moine grec, disciple de S. Jean Chrysostome, né à Ancyre au IVe s., avait été préfet de Constantinople; mais il quitta le monde pour aller s'ensevelir au couvent du mont Sinaï avec son fils Théodule. Il a laissé dix-neuf *Opuscules* ascétiques, des *Lettres* et sa propre *Vie*. On trouve ses écrits dans la *Bibliothèque des Pères* et dans la collection *Migne* (1860). Les Grecs le fêtent le 12 novembre.

NILGHERRI (les monts), c.-à-d. *Montagnes bleues*, mont. de l'Hindoustan, au S., dans l'anc. Karnatic, forment comme la jonction des Ghattes occidentales et des Ghattes orientales. Le pic le plus élevé est le Mourchourti-Bet (2682m).

NIMÈGUE, *Noviomagus* chez les anciens, *Nymegen* ou *Nimwegen* en hollandais, v. forte du roy. de Hollande (Gueldre), sur le Wahal, à 64 kil. S. E. d'Am-

sterdam; 21 000 hab. Trib. civil et de commerce. Cathédrale, hôtel de ville, arsenal, etc.; belle promenade de Kalverbosch. Industrie : savon, raffinerie de sel, cuirs, bleu de Prusse, bière blanche, etc.—Cette ville, qui remonta au temps des Romains, était déjà importante au IVe siècle; elle fut agrandie et embellie par Charlemagne, mais ravagée par les Normands en 881; devint, au XIe siècle, ville libre et impériale, et fut admise dans la Hanse; elle entra dans l'*Union d'Utrecht* en 1579. Prise par les Français en 1672 et 1794. Trois traités furent signés à Nimègue au nom de Louis XIV : 1° avec la Hollande (10 août 1678); 2° avec l'Espagne (17 sept. 1678); 3° avec l'Allemagne (5 fév. 1679). Ces traités mirent fin à la guerre de l'Europe contre la France : Louis XIV y fit quelques restitutions, mais il garda la Franche-Comté et une partie de la Flandre.

NIMES, *Nemausus*, v. de France, ch.-l. du dép. du Gard, à 713 kil. S. E. de Paris par la route, à 786 par chemin de fer; 57 129 h. Évêché, suffragant d'Avignon; église consistoriale calviniste; cour impériale, trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, école normale primaire, séminaire; cours de dessin, de chimie et de physique, de géométrie et de mécanique; bibliothèque publique, musée Marie-Thérèse, cabinet d'histoire naturelle, académie du Gard; banque, bourse et chambre de commerce. Beaux faubourgs, *Cours neuf*, beau jardin public, belle esplanade, ornée d'une fontaine monumentale; cathédrale gothique, théâtre, palais de justice, hôpital. Nombreuses antiquités romaines : Amphithéâtre dit *les Arènes*, Maison-Carrée, temple et fontaine de Diane, tour Magne, porte de César, etc. Manufactures nombreuses (tissus de soie et de coton; châles, mouchoirs, madras, foulards, rubans, tapis, galons, eau-de-vie, vinaigre, etc.). Entrepôt des soies du pays. Grand commerce de plantes médicinales et tinctoriales. Chem. de fer pour Montpellier et Tarascon. Patrie de Nicot, Rabaut-Saint-Étienne, Saurin, Guizot. — Nîmes fut fondée, dit-on, par les Phéniciens et colonisée par les Marseillais; elle était le ch.-l. des Volces Arécomiques. Elle devint florissante sous les Romains et fut une des grandes cités de la Gaule; soumise aux Visigoths de 465 à 507, elle tomba ensuite au pouvoir des Francs. Au IXe s., elle fit partie du comté de Toulouse; mais, comprise dans le comté de Maguelone, elle devint possession aragonaise et ne fut rendue à la France qu'en 1259, par le traité de Corbeil. Une grande partie des habitants de Nîmes ayant embrassé le calvinisme au XVIe s., la ville eut beaucoup à souffrir des guerres de religion. Il y fut, il est vrai, rendu en 1629 un édit de pacification; mais elle n'en fut pas moins traitée avec une extrême rigueur par Louis XIV; jamais pourtant le Calvinisme ne put y être déraciné. Nîmes fut en 1791 et en 1815 le théâtre de luttes sanglantes entre les Catholiques et Calvinistes et les deux partis y sont encore pleins d'animosité. Il s'est tenu dans cette ville des conciles particuliers en 389, 886, 997 et 1096.

NING-PO, v. et port de Chine (Tché-kiang), par 29° 55' lat. N., 119° 5' long. E., sur le fleuve Yung-Kiang, près de la mer Orientale; environ 300 000 h. Soieries, pelleteries, meubles, etc. Prise par les Anglais en 1841; ouverte aux Européens en 1842. Prise et saccagée par les insurgés (*taëpings*) en 1861; reprise en 1862 avec le secours des troupes européennes. Un évêché catholique y a été érigé depuis peu.

NINIVE, *Ninus*, v. de l'Asie anc., capit. du roy. d'Assyrie, dit aussi roy. de Ninive, sur la r. g. du Tigre, à 400 k. N. de Babylone, avait, dit-on, 45 k. de circonférence, des murs hauts de plus de 30m, des tours de 70m, et 600 000 h. — Fondée par Assur vers 2640 av. J.-C., cette ville fut agrandie vers 1968 par Ninus, qui lui donna son nom. La corruption de Ninive égalait sa puissance et son opulence, ce qui amena sa ruine (*V.* JONAS). Elle fut prise 2 fois, d'abord en 759 av. J. C., par Arbacès et Bélésis (après la bataille de Ninive et la chute de Sardanapale); puis, en 625, par Nabopolassar I et Cyaxare I, qui la détruisirent en partie. Elle paraît avoir subsisté, mais bien déchue, jusqu'au temps de la conquête arabe, au VIIe s. — Les ruines en ont été découvertes, à 20 kil. N. E. de Mossoul, par Ch. Botta (1843); elles ont été étudiées et décrites depuis par E. Flandin, Layard, Fresnel, Oppert, Loftus, Rawlinson, Taylor, etc.

NINIVE (Roy. de), nom donné, après la chute de Sardanapale I et le démembrement du grand empire d'Assyrie (759 av. J.-C.), au nouveau royaume d'Assyrie, dont Ninive fut la capitale. Ce royaume avait à l'E. la Médie, au S. le roy. de Babylone, au N. O. l'Arménie. Son histoire peut se diviser en 3 phases : 1° indépendance sans conquêtes, de 759 à 680; 2° indépendance et domination sur Babylone, de 680 à 625; 3° absorption dans le royaume de Babylone jusqu'à la conquête de celui-ci par Cyrus et à leur absorption commune dans l'empire Persan, 625-538

Rois de Ninive de 759 à 625 :

Phul ou Sardanap. II,	759	Assar-Haddon,	707
Téglath-Phalasar,	742	Saosduchée,	667
Salmanasar,	724	Sarac ou Chinaladan,	
Sennachérib,	712		647-625

NINON DE LENCLOS. *Voy.* LENCLOS.

NINOVE, *Ninoven*, v. de Belgique (Flandre orient.), sur la Dender, à 33 k. S. E. d'Oudenarde; 4600 h. Anc. abbaye de Prémontrés. Toile, chapeaux, imprimerie sur toile. Patrie de Despautère. — Jadis ville forte; souvent prise et ravagée. Les ducs de Brunswick l'achetèrent de Charles-Quint, en 1515, et la vendirent à la maison d'Egmont. Réunie à la France en 1794 et fortifiée; perdue en 1804.

NINUS, roi d'Assyrie et conquérant célèbre, succéda vers 1968 av. J.-C. à Bélus son père, qui avait réuni le royaume de Babylone à celui de Ninive; fit alliance avec les Arabes, imposa un tribut au roi d'Arménie, soumit la Médie, subjugua toute l'Asie jusqu'à la Bactriane, et s'empara de Bactres avec l'aide de Sémiramis, femme d'un de ses généraux, qu'il épousa après cette victoire. Il agrandit Ninive, et lui donna son nom. Ninus mourut vers 1916 av. J.-C. Sémiramis fut accusée de l'avoir empoisonné.

NINUS II ou NINYAS, fils du préc. Suivant quelques auteurs, il mit à mort sa mère Sémiramis, qui s'était emparée du trône. Ce prince commence la longue liste des rois fainéants de l'Assyrie. On lui attribue un règne de 38 ans.

NIOBÉ, fille de Tantale et femme d'Amphion, roi de Thèbes, avait 7 fils et 7 filles. Fière de cette nombreuse postérité, elle brava Latone, qui n'avait que deux enfants. Celle-ci pour se venger, fit tuer toute sa famille à coups de flèches par Apollon et par Diane. Niobé, stupéfiée par la douleur, fut transformée en un rocher (sur le mont Sipyle). Il reste un célèbre groupe des *Niobides*, attribué à Praxitèle ou à Scopas : il a été retrouvé à Rome en 1583.

NIORD, dieu scandinave, époux de la chasseresse Seada et père de Freyr et de Freya, présidait aux vents, au feu et apaisait la mer en furie. Il était invoqué par les chasseurs, les pêcheurs et les marins.

NIORT, *Niortum*, ch.-l. du dép. des Deux-Sèvres, sur la Sèvre Niortaise, à 399 k. S. O. de Paris par la route, et 410 par chemin de fer; 20 831 h. Trib. de 1re inst. et de commerce; lycée dit *de Fontanes*, bibliothèque, musée, église calviniste. Église Notre-Dame, remarquable par sa haute flèche, donjon, hôtel de ville (c'est l'ancien palais d'Éléonore d'Aquitaine), hôtel de la préfecture, palais de justice, théâtre, halle, promenades; machine hydraulique qui amène les eaux de la *fontaine du Vivier*. Papier; vinaigre et eau-de-vie, angélique renommée; minoterie, ganterie, brosserie, bonneterie, teinturerie, tannerie, corroierie, etc. Patrie de Mmes de Maintenon et de Caylus, de Beausobre, Chabot, Fontanes. — Niort, qu'Éléonore d'Aquitaine avait portée aux Anglais avec le reste du Poitou, leur fut enlevée avec cette province en 1202. Ils la reprirent vers 1290 et la gardèrent 18 ans. Prise de nouveau par les An-

glais en 1361, elle leur fut définitivement enlevée en 1372. En 1569 les Protestants y soutinrent un siége contre l'armée royale.

NIPHATE (mont), *Niphates*, auj. monts *Nimrod*, haute chaîne de montagnes de l'Arménie, au S. E., d'où descend le Tigre.

NIPHON, la plus grande des îles du Japon, entre celles d'Yéso au N., de Kiousiou et de Sikokf au S., est séparée de la Corée par le détroit de Corée, et s'étend de 33° à 41° lat. N., de 129° à 140° long. E.; elle est oblongue (130 kil. sur 388). On lui donne 16 millions d'habitans. Elle a pour capitale Yeddo, qui est en même temps la capitale de tout l'empire.

NIPHUS (Augustin), en italien *Nifo*, philosophe scolastique, né vers 1473 à Sessa (Terre de Labour), ou à Japoli (Calabre), m. en 1538, professa avec un grand succès à Padoue, à Naples, à Rome, à Pise, à Salerne, et commenta Aristote en mêlant aux idées du philosophe grec celles d'Averroës. Ses principaux ouvrages sont : *De intellectu*, Padoue, 1492, *De immortalitate animæ*, 1503. Il a aussi laissé des *Opuscula moralia*, parmi lesquels on remarque son traité *De pulchro et amore*.

NIRÉE, roi de Naxos ou de Syme, fils de Charops et d'Aglaïa, était le plus beau des Grecs après Achille. Il périt au siége de Troie.

NISCH. *V.* NISSA.

NISIBIS, *Antiochia Mygdoniæ*, auj. *Nisibin* ou *Nézib*, v. de Mésopotamie, sur le Mygdonius, au pied du mont Mazius. On en attribuait la fondation à Nemrod. Lucullus la prit sur Tigrane; elle fut, depuis Dioclétien jusqu'à Jovien, un des boulevards de l'empire romain. Jovien la céda aux Perses. *V.* NÉZIB.

NISSA ou **NISCH**, *Naïssus*, v. de Servie, sur la Nissava (affluent de la Morava), ch.-l. d'eyalet, à 180 kil. S. E. de Sémendrie ; 5000 hab. Évêché grec. Eaux thermales. Prise par les Russes en 1737; insurgée contre la Porte en 1841. — L'eyalet de Nissa, au S. de la Servie et à l'E. de la Bosnie, compte 1 200 000 hab. et renferme 5 livahs : Nissa, Leskowatz, Sophia, Samakovo, Kostendil.

NISUS, roi de Mégare, avait un cheveu de couleur pourpre auquel, suivant l'oracle, était attachée la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, éprise de Minos, qui assiégeait Mégare, coupa ce cheveu et le livra à son amant. La ville prise, Minos dédaigna Scylla, et la fit lier au mât de son navire.

NISUS et Euryale, guerriers troyens, célébrés dans l'*Énéide* (Ve et VIe livres) pour leur étroite amitié, paraissent être des personnages de pure invention.

NITHARD, fils d'Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne, né vers 790, m. en 858, fut sous Charlemagne duc ou comte de la Côte maritime, devint un des principaux conseillers de Charles le Chauve, et périt en combattant les Normands. On a de lui une *Histoire des divisions entre les fils de Louis le Débonnaire*, en latin (dans le *Recueil* de D. Bouquet) : c'est un des plus précieux monuments de l'époque. Il a été trad. par M. Guizot dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

NITHARD (le P.), jésuite autrichien, né en 1607, m. en 1681, était confesseur de l'archiduchesse Marianne, qui épousa le roi d'Espagne Philippe IV. Il suivit l'archiduchesse à Madrid, fut, après la mort du roi (1665), investi par sa veuve de tout le pouvoir pendant la minorité du jeune Charles II, et nommé en outre inquisiteur général. Son administration déplorable hâta la ruine de l'Espagne : il fut écarté en 1669. Néanmoins il fut fait cardinal en 1672.

NITIOBRIGES, peuple de la Gaule (Aquitaine 2e), au S. E. des *Bituriges Vivisci*, avait pour ch.-l. *Aginnum* ou *Nitiobriges* (*Agen*).

NITOCRIS, reine de Babylone, femme de Nabuchodonosor, administra pendant la démence de son époux. Elle est célèbre par le pont qu'elle fit construire sur l'Euphrate et par son tombeau, dont l'inscription semblait promettre de grands biens à qui l'ouvrirait; Darius I, l'ayant ouvert, n'y trouva que des ossements avec ces mots : « Si tu n'étais insatiable, tu n'aurais pas violé ma sépulture. » Quelques-uns font de Nitocris la mère de Balthazar.

NITRIOTES NOMOS, contrée d'Égypte. *V.* NATRON.

NIVE (la), petite rivière de France (B.-Pyrénées), naît au S. de St-Jean-Pied-de-Port, et se jette dans l'Adour à Bayonne, après 65 k. de cours.

NIVELEURS, faction politique de l'Angleterre, prétendant tout soumettre au *niveau* de l'égalité la plus absolue. Ils ne voulaient ni roi ni noblesse, et réclamaient une égale répartition des biens et du pouvoir entre tous les membres de la *société chrétienne*. Cette faction fut comprimée par Cromwell, qui fit exécuter ses principaux chefs (1648).

NIVELLE, *Niella*, v. de Belgique (Brabant mérid.), ch.-l. d'arr., à 34 kil. S. de Bruxelles; 8000 hab. Église de Ste-Gertrude, sur la tour de laquelle on voit un homme en fer, qui sonne les heures avec un marteau et que le peuple nomme Jean de Nivelle. Cotonnades, dentelles, chapeaux, etc. — Cette ville se forma autour d'un monastère de Bénédictines, fondé en 645 par Ste Gertrude, fille de Pépin de Landen. Elle devint le ch.-l. d'une baronnie qui relevait des ducs de Bourgogne; en 1422, elle passa par mariage dans la maison de Montmorency. — Les Français y défirent les Autrichiens en 1794.

NIVELLE (Jean de), fils aîné de Jean II de Montmorency, né vers 1423, embrassa le parti du duc de Bourgogne et refusa de marcher contre ce prince, malgré les ordres de Louis XI et les prières de son propre père, qui le punit en le déshéritant; il fut, en revanche, comblé de biens et d'honneurs par le duc de Bourgogne. Jean de Nivelle était devenu en France, à cause du refus qu'il fit de *répondre à l'appel* de son roi, un objet de haine et de mépris et le peuple lui donna le surnom injurieux de *chien*; de là le proverbe vulgaire, dont la véritable signification fut bientôt oubliée. Après avoir été déshérité, Jean s'était fixé à Nivelle en Flandre, fief qu'il tenait de sa mère; il y devint la tige d'une branche de la maison de Montmorency, connue sous le nom de Montmorency-Nivelle, qui, après s'être plusieurs fois alliée aux comtes de Hornes, finit par hériter de leurs possessions et prendre leur nom. Le 1er comte de Hornes, de la famille de Nivelle, fut Philippe de Nivelle, arrière-petit-fils de Jean de Montmorency-Nivelle : sa mère, née Anne d'Egmont, mariée d'abord à Joseph de Montmorency-Nivelle, avait épousé en secondes noces Jean, dernier comte de Hornes. Ce Jean de Hornes, n'ayant pas d'enfants, adopta ceux que sa femme avait eus du premier lit, en leur imposant l'obligation de porter son nom. *V.* HORNES.

NIVERNAIS ou NIVERNOIS, anc. province de France, au N. du Bourbonnais et au S. de la Champagne, à l'E. du Berry et à l'O. de la Bourgogne, forme auj. le département de la Nièvre. Il avait pour villes principales Nevers (ch.-l. général), Pouilly, Montigny, Clamecy, Vézelay, Château-Chinon, Decize, Donzy. — Le Nivernais, avant les Romains, était occupé par les Ambarres ou Vadicasses. Sous Honorius, il faisait partie de la 1re Lyonnaise et de la Sénonaise. Il fut donné par Louis le Débonnaire à son fils Pépin, roi d'Aquitaine, et devint un comté particulier à partir du IXe siècle. *V.* NEVERS (comtes de).

NIVERNAIS (canal du), canal qui joint l'Yonne à la Loire en traversant le Nivernais. Il commence près de Decize, à l'embouch. de l'Aron dans la Loire, et se réunit à l'Yonne au port de La Chaise; il a 80 k. de développement. Commencé en 1784, il fut achevé en 1842.

NIVERNAIS (ducs de), titre porté par quelques membres de la maison de Nevers. — On connaît surtout sous ce nom Louis Jules MANCINI-MAZARINI, né à Paris en 1716, m. en 1798. Il servit de 1734 à 1743, fut ambassadeur à Rome en 1748, à Berlin en 1756, à Londres en 1761, entra un moment au conseil sous le ministère de Vergennes, perdit presque toute sa fortune à la Révolution, refusa néanmoins d'émigrer et fut emprisonné pendant la Terreur. Il était

de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions. Ses *Œuvres*, qui se composent de fables, de poésies légères, d'imitations de poëtes anciens et modernes, de morceaux de critique, forment 8 v. in-8°, Paris, 1796; plus, 2 vol. d'*Œuvres posthumes*, 1807. Les poésies du duc de Nivernais sont assez médiocres; c'était du reste un seigneur distingué par son esprit et par son exquise urbanité. M. Dupin a écrit son *Éloge*. — *Voy.* NEVERS (ducs de).

NIVERNUM ou NOVIODUNUM, auj. *Nevers*.

NIVILLERS, ch.-l. de c. (Oise), à 7 kil. N. E. de Beauvais; 205 hab.

NIZAM (c.-à-d. *Ordonnateur*), titre donné sous l'empire mogol au gouverneur du Décan. Ce titre est auj. porté par le souverain qui règne sur la partie du Décan soumise au protectorat anglais comme roy. tributaire. Cet État, connu sous le titre de *Royaume du Nizam*, est situé entre la province d'Agra et le pays des Radjepoutes au N., les présidences de Bombay à l'O., de Madras au S. E., et le royaume de Nagpour au N.E.; il a env. 247 000 k. carr. et 10 000 000 d'h.; capit., Haiderabad; v. princip., Aurengabad, Golconde, Daouletabad. Il est formé des anc. prov. d'Haiderabad, Bider, Bérar et Aurengabad. Le souverain est tributaire des Anglais depuis 1800.

NIZAM-EL-MOLOUK (Khodjah-Haçan), né vers 1017 dans le Khoraçan, m. en 1092, exerça divers emplois sous Mas'oud, sultan gaznévide, fut nommé visir en 1064, à l'avénement d'Alp-Arslan, déploya pendant 30 ans dans ce poste une habileté consommée, réprima la révolte du Kerman, diminua les impôts, et fonda des écoles; mais, après la mort de ce prince, s'étant attiré la haine de la sultane Terkhan-Khatoun, il tomba en disgrâce et périt assassiné par ordre de Mélik-Chah, qui avait été son élève.

NIZAM-EL-MOLOUK (Tchyn-Qélytch-khan), né à Delhi vers 1648, m. en 1748, jouit d'une grande influence à la cour de Behader, fils d'Aureng-Zeyb, et à celle de ses successeurs, reçut en 1717 la vice-royauté du Décan avec le titre de *Nizam-el-Molouk*, et soumit les Mahrattes. Disgracié malgré ses services, il se révolta, se rendit maître du Guzzerat et du Malwa (1720) et ressaisit le gouvernement du Décan. Mohammed-chah, qui régnait alors, effrayé de la puissance de son vassal, l'appela à sa cour et le nomma son visir (1731). Mais Nizam, craignant quelque embûche, s'enfuit de la cour et appela dans l'Inde Nadir-Chah, ce qui amena la ruine de l'empire mogol (1738). Après la retraite des Persans (1744), Nizam gouverna encore en souverain pendant 4 ans : il mourut à 100 ans, ou même, selon quelques-uns, à 104 ans.

NIZAMI, poëte persan, né à Candjeh, dans la prov. d'Harran, vers 1100, mort en 1180, a composé un poëme formé de 28 000 distiques, nommé en arabe le *Khamseh* et en persan le *Pentch-Gandj* (les *Cinq trésors*), dans lequel se trouve une *Histoire romanesque d'Alexandre*. La 1re partie de cet ouvrage a été imprimée à Calcutta en 1812; l'ouvrage entier a été trad. en franç. par M. Charmoy, St-Pétersb., 1845. On a aussi de lui quelques apologues, qui ont été imprimées dans le tome II des *Asiatic Miscellanies*, 1786. Quelques-uns égalent Nizami à Ferdoucy.

NIZOLIUS, en italien *Nizzoli*, littérateur et philosophe, né en 1498 à Brescello (Modénais), m. en 1566, fut précepteur des neveux du comte de Gambara, puis professeur à l'Université de Parme, et directeur de l'académie fondée à Sabionetta, par le prince de Gonzague, pour l'enseignement des langues anciennes. On a de lui : *Observationes in M. Tullium Ciceronem*, 1535, in-fol., ouvrage publié de nouveau en 1570, à Venise, sous le titre de *Thesaurus ciceronianus*, avec les additions de Nizolius, et en 1734 sous le titre de *Lexicon ciceronianum*, avec celles de *Facciolati*; et un livre contre les doctrines et le langage des scolastiques, *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*, Parme, 1553, dont Leibnitz a donné une nouvelle édition avec une préface, Francfort, 1670, in-4.

NIZZA, nom italien de Nice.

NOAILLES, *Noviliaca*, ch.-l. de c. (Oise), à 16 kil. S. E. de Beauvais; 800 hab. Étoffes de laine.

NOAILLES, bg de la Corrèze, à 7 k. S. de Brives; 700 h. Il fut en 1663 érigé en duché-pairie en faveur d'Anne de Noailles. Château. — Un vge du dép. de l'Oise, à 16 k. S. E. de Beauvais, reçut aussi le nom de Noailles au XVIIIe s. parce qu'il se forma autour d'un chât. qu'y possédait le maréchal de Noailles-Mouchy.

NOAILLES, famille noble du Limousin, originaire de Noailles près de Brives, remonte au Xe siècle.

NOAILLES (Ant. de), né en 1504, m. en 1562, se signala à la bataille de Cérisoles, fut fait amiral de France lors de l'avénement de Henri II, remplit une mission en Angleterre, et négocia la trêve de Vaucelles en 1556. Vertot a publié ses *Négociations en Angleterre*, avec celles de son frère (1763). — Ce frère, François de N., né en 1519, m. en 1585, fut successivement ambassadeur à Venise, à Londres, à Rome, à Constantinople, et fit conclure la paix entre Sélim II et les Vénitiens.

NOAILLES (Louis-Ant. de), prélat, né en 1651, m. en 1729, fut nommé archevêque de Paris en 1695 et cardinal en 1700. Indécis et faible de caractère, il voulut d'abord être médiateur entre Bossuet et Fénelon dans la querelle du quiétisme, mais il fut bientôt subjugué par l'ascendant du premier. Il approuva et condamna tour à tour les propositions du P. Quesnel; après s'être longtemps refusé à signer la bulle *Unigenitus*, il finit par la signer (1728). Les perpétuelles variations de ce prélat furent pour la France une source de dissensions et de troubles. On a publié en 1718 un recueil de ses mandements.

NOAILLES (Anne Jules de), frère du précéd., duc et pair, maréchal de France, né en 1650, m. en 1708, se signala d'abord dans la campagne de Hollande de 1672, fut envoyé contre les Calvinistes révoltés après la révocation de l'édit de Nantes, et montra dans cette mission un rare esprit de conciliation et de clémence. Il commanda de 1689 à 1696 l'armée française destinée à seconder la révolte de la Catalogne, prit et démolit Campredon, s'empara de Roses, et gagna la bataille du Ter, 1694.

NOAILLES (Adrien Maurice de), fils aîné d'Anne Jules, également maréchal de France, né en 1678, m. en 1766, fit ses premières armes en Catalogne sous son père, se distingua dans la guerre de la succession d'Espagne, prit en 1710 la place de Girone en plein hiver, reçut de Philippe V le titre de grand d'Espagne, de Louis XIV celui de duc et pair, devint président du conseil des finances sous la régence (1718), et prit quelques mesures utiles pour prévenir les désastres que devait attirer le système de Law. Il reprit du service en 1733, gagna le bâton de maréchal au siége de Philipsbourg, et fit évacuer Worms par les Allemands, 1734; mais fut battu en 1743 à Dettingen et quitta le service. Il fut envoyé en Espagne comme ambassadeur en 1745, puis fit partie du ministère. Ses *Mémoires* ont été publiés par l'abbé Millot en 1777.— Ses deux fils : Louis de Noailles, duc d'Ayen, 1713-93, et Philippe, duc de Mouchy (*V.* ce nom), furent tous deux maréchaux.

NOAILLES (le vicomte Louis Marie de), 2e fils du maréchal Philippe de Noailles, duc de Mouchy, né en 1756, eut part à l'expédition d'Amérique, embrassa avec ardeur la cause de la Révolution en 1789, prêta serment à la nation après le départ de Louis XVI pour Varennes, commanda la place de Sedan, puis les avant-postes du camp de Valenciennes (1792), donna ensuite sa démission et quitta la France, reprit du service sous le Consulat et se rendit à St-Domingue comme général de brigade, y défendit avec bravoure le môle St-Nicolas, prit une corvette anglaise, et mourut à La Havane en 1804 des suites de ses blessures.

NOAILLES (Alexis, comte de), fils du précéd., né en 1783, m. en 1835, fut expulsé de France sous Napoléon Ier à cause de son opposition au régime impérial, fit d'actives démarches dès 1812 près des souve-

rains alliés en faveur des Bourbons et figura au congrès de Vienne. Dans les Chambres législatives, dont il fit partie sous la Restauration, il sut rester à la fois fidèle à la dynastie et indépendant. Il a concouru à plusieurs fondations pieuses et charitables. — A la même famille appartient M. le duc Paul de Noailles, né en 1802, appelé à la pairie dès 1823, membre de l'Académie française depuis 1849, auteur d'ouvrages estimés sur Mme de Maintenon et la maison de St-Cyr.

NOBILIBUS (Robert de), en italien *Nobili*, jésuite missionnaire, né en 1577 à Montepulciano (Toscane), m. en 1656 à Méliapour (Coromandel), fut envoyé en 1606 aux Indes par Aquaviva. Pour s'insinuer dans l'esprit des Hindous, il prit leurs habitudes et leur costume et se fit passer lui-même pour un brahme; puis, lorsqu'il eut établi sa réputation de sainteté et de savoir, il ouvrit une école de Christianisme sans renoncer aux pratiques extérieures du Brahmanisme. Il convertit ainsi 70 brahmes. Les Frères Mineurs dénoncèrent à Rome ce mode de conversion; mais Grégoire XV le toléra, moyennant certaines restrictions.

NOCÉ, ch.-l. de cant. (Orne), à 20 kil. S. E. de Mortagne; 1603 hab.

NOCERA, *Nuceria Camellaria*, v. d'Italie, à 33 kil. E. de Pérouse; 2000 hab. Évêché. Bains thermaux.

NOCERA-DE'-PAGANI, *Nuceria Alfaterna*, v. d'Italie, (Principauté Citérieure), sur le Sarno, à 14 kil. N. O. de Salerne; 7000 h. Évêché. Belle église. — Narsès y battit Téia, roi des Goths, qui y fut tué (553). Nocera fut surnommée *des Païens* (*de' Pagani*) à cause des Arabes qui étaient venus s'y établir sous Frédéric II (1220), ou même après la défaite du pape Jean X (915).

NOD (Terre de), pays où se retira Caïn après son crime; on le place en Hyrcanie.

NODIER (Charles), littérateur, né à Besançon en 1780, m. en 1844, était fils d'un avocat. Il prit goût fort jeune à l'histoire naturelle, et publia à 18 ans une dissertation sur l'*Usage des antennes des insectes* (il plaçait l'ouïe dans ces organes); vint en 1800 à Paris, où il se fit connaître par des romans et des poésies, mais se fit enfermer à Ste-Pélagie pour une ode satirique contre le premier Consul; il obtint cependant peu après une chaire de littérature à Dôle, puis une place de bibliothécaire à Laybach. Il vit avec joie en 1814 le retour des Bourbons, soutint chaudement la cause royaliste dans divers journaux, fut nommé en 1824 bibliothécaire à l'Arsenal, et en 1834 membre de l'Académie française. Ch. Nodier s'est exercé dans des genres très-divers : romans, histoire, poésie, critique, philologie. On remarque parmi ses romans : *Stella ou les Proscrits ;* le *Peintre de Salzbourg*, *Adèle*, *Thérèse Aubert*, *Trilby*, la *Fée aux miettes*, *Mlle de Marsan*, le *Nouveau Faust*, *Jean Sbogar*, son chef-d'œuvre ; parmi ses écrits historiques, l'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée* (1815), et le *Dernier banquier des Girondins* (1833), ouvrages où la fiction a autant de part que la réalité. Ses poésies ont paru sous le titre d'*Essais d'un jeune Barde* (1804), et de *Poésies diverses* (1827). Comme critique et philologue, Nodier a publié : *Dictionnaire des onomatopées* (1808); *Questions de littérature légale* (1812) ; *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (1829); *Examen des dictionnaires de la langue française* (1828); *Notions de linguistique* (1834), ouvrages qui attestent autant d'érudition que de goût. Il a laissé d'intéressants détails sur sa propre vie dans ses *Souvenirs*, 1831. Une collection de ses *Œuvres*, publiée par lui-même, a paru de 1832 à 1834, en 12 vol. in-8. On trouve dans cet écrivain une sensibilité vive, mais exaltée; une imagination riche, mais bizarre; son style, toujours élégant, sent trop le travail.

NOÉ, patriarche, fils de Lamech, né vers 3908 av. J.-C., mérita par sa piété d'être, seul avec sa famille, sauvé du déluge universel. Dieu lui annonça ce désastre et lui commanda de bâtir une *arche* (*arca*), espèce de grand bateau en forme de coffre, qui pût lui servir de retraite pendant l'inondation, et de s'y enfermer avec sa femme, ses 3 fils, Sem, Cham et Japhet, ses 3 brus, et plusieurs couples de chaque espèce d'animaux. Dès que Noé eut accompli ces ordres, les eaux du ciel tombèrent pendant 40 jours et 40 nuits. Le 27e jour du 7e mois, l'arche s'arrêta en Arménie, sur le mont Ararat, et peu à peu les eaux s'écoulèrent. Dieu fit alors alliance avec Noé, et, comme gage de sa réconciliation avec les hommes, il fit paraître l'arc-en-ciel. Noé s'adonna à l'agriculture, planta la vigne et fit du vin avec le jus du raisin; mais, ne connaissant pas l'effet de cette liqueur, il s'enivra et s'endormit dans sa tente, le corps découvert; son fils Cham s'étant moqué de sa nudité, il le maudit ainsi que son fils Chanaan. Ce patriarche mourut à l'âge de 950 ans. Ses trois fils se séparèrent : leurs descendants peuplèrent les trois parties du monde.

NOËL, *Natalis dies*, anniversaire de la nativité de J.-C. C'est une des plus grandes fêtes des Chrétiens; elle se célèbre le 25 déc. On dit trois messes dans cette solennité : la *messe de minuit*, celle *du point du jour* et celle *du matin*. Le jour de Noël était autrefois en France et est encore aujourd'hui en Angleterre une fête de famille. Jadis les fidèles chantaient à cette fête des cantiques joyeux appropriés à la circonstance et désignés sous le nom de *noëls*. — Le mot *noël* est, suivant les uns, une abréviation d'*Emmanuel* (c.-à-d. *Dieu avec nous*), un des surnoms de J.-C.; selon d'autres, une corruption de *natalis dies* (*jour natal*).

NOËL (le P. François), jésuite allemand, missionnaire en Chine, né vers 1640, mort vers 1715, a publié : *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ* (de 1684 à 1708), Prague, 1710, *Sinensis imperii libri classici VI*, 1711, *Philosophia sinica*, 1711. On a aussi de lui-même une *Theologiæ summa*, 1732 (abrégée de Suarez).

NOËL (Franç. Joseph), littérateur, né en 1755 à St-Germain-en-Laye, m. en 1841, fut d'abord professeur au collége Louis-le-Grand; rédigea, après 89, le journal intitulé *la Chronique ;* devint chef de bureau au ministère des affaires étrangères, et remplit plusieurs missions diplomatiques; fut, après le 18 brumaire, membre du Tribunat, puis commissaire général de police à Lyon, et préfet du Haut-Rhin (1800-2). Lors de la réorganisation de l'Université, il fut nommé inspecteur général des études. Noël a composé un grand nombre d'ouvrages classiques qui ont été longtemps populaires et dont quelques-uns sont encore estimés : *Dictionnaire français-latin* (1807), et *latin-français* (1808); *Gradus ad Parnassum* (1810); *Dictionnaire de la Fable* (1810); *Leçons de littérature françaises* (1804), — *latines* (1808), — *anglaises* (1817), — *italiennes* (1824). — *grecques* (1825), — *allemandes* (1827) : MM. Delaplace et Chapsal concoururent à ces derniers ouvrages. On a sous son nom un *Abrégé de la Grammaire française*, 1826 (avec Chapsal). Il a donné des traductions de Catulle (1804) et de Tite-Live (1824), cette dernière avec Dureau de La Malle.

NOÉMI, femme juive, veuve d'Élimélech, suivit son mari dans le pays de Moab pendant une famine, et eut deux fils dont l'un épousa Ruth. *Voy.* RUTH.

NOEODUNUM. *Voy.* DIABLINTES et NOVIODUNUM.

NOEOMAGUS. *V.* TRICASTINI et NOVIOMAGUS.

NOET, hérésiarque du IIIe siècle, maître de Sabellius, confondait en une seule les trois personnes de la Trinité, et niait la divinité de J.-C.

NOGAÏS, branche de Tartares ou Turkomans qui sont répandus au N. du Caucase, sur la r. g. du Kouban, dans la steppe de Crimée et jusque vers le Danube (gouvts de Tauris et d'Ekatérinoslav). Ils comptent env. 300 000 familles. Ils sont mahométans, vivent en tribus, et sont, les uns agriculteurs, les autres nomades : ces derniers se livrent à la chasse et à la pêche. Les Nogaïs tirent leur nom de Nogaï, petit-fils de Gengis-khan, lequel, vers 1261, se mit à leur tête, se déclara indépendant de la grande horde (ou horde du Kaptchak), et s'établit avec eux sur les bords de la mer Noire.

NOGARET (Guill. de), célèbre légiste du XIIIe s.,

né dans le Lauraguais, d'une famille qui a été la tige des Épernon, m. vers 1313, fut d'abord professeur de droit à Montpellier, seconda avec la plus grande animosité Philippe le Bel dans son démêlé avec Boniface VIII, et fut chargé en 1303, avec Sciarra Colonna, d'aller se saisir de la personne de ce pape : il l'arrêta dans Anagni, et se porta contre lui à de coupables violences; après qu'il l'eut tenu quelques jours en captivité, le peuple d'Anagni, indigné, prit la défense du pontife et le délivra. Néanmoins, Nogaret obtint du pape Clément V son absolution.

NOGARET (Félix), né à Versailles en 1740, m. en 1831, entra en 1761 dans les bureaux de l'intérieur et y resta jusqu'à la Révolution, fut nommé en 1795 censeur dramatique, mais fut destitué en 1807 par Fouché. C'était un homme d'esprit; on a de lui : *Le fond du sac*, 1780; l'*Aristénète français*, 1780; *Contes en vers*, 1798, et *Nouveaux contes en vers*, 1814.

NOGARET DE LA VALETTE. *V.* LA VALETTE.

NOGARO, ch.-l. de cant. (Gers), à 40 kil. S. O. de Condom; 2323 hab. Mines de houille. — Jadis capit. du Bas-Armagnac. Il s'y tint des conciles provinciaux en 1290 et 1315.

NOGENT-LE-ROI, *Novigentum*, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 20 kil. S. E. de Chaumont; 3443 hab. Coutellerie dite de Langres, aiguilles.

NOGENT-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 17 kil. S. E. de Dreux, sur l'Eure; 1412 hab. Patrie de Panard. Philippe de Valois mourut dans cette ville en 1350. Elle fut érigée en comté par Richelieu.

NOGENT-LE-ROTROU, *Novigentum Rotrudium*, ch.-l. d'arr. (Eure-et-Loir), à 67 kil. S. O. de Chartres, sur l'Huisne; 7105 h. Trib. de 1re inst., collége, bibliothèque. Station de chemin de fer. Fabriques d'étamines et de serges; belles écrevisses, etc. Ruines d'un château bâti par Sully. Patrie de Remi Belleau.

NOGENT-SUR-MARNE, vge du dép. de la Seine, à 21 kil. S. E. de Sceaux et à 8 k. E. de Paris, à l'extrémité du bois de Vincennes; 3563 hab. Les rois mérovingiens y eurent un palais, où se tinrent plusieurs assemblées. Fabr. de produits chimiques, spécialement de sulfate de quinine.

NOGENT-SUR-SEINE, ch.-l. d'arr. (Aube), à 56 kil. N. O. de Troyes; 3530 h. Station de chemin de fer; belle église St-Laurent; pont en pierre, d'une seule arche. Commerce de chanvre, sel, vinaigre, ardoises. Thénard naquit près de Nogent (à la Louptière). Près de là, ruines du *Paraclet*. En 1814, il se livra près de Nogent un combat acharné entre les Français et les alliés, à la suite duquel la ville fut prise.

NOINTEL (Ch. OLIER, marquis de), diplomate, né dans le pays Chartrain, m. en 1685, suivit d'abord la carrière de la magistrature, fut chargé en 1670 d'une mission diplomatique relative aux Échelles du Levant et au commerce de la mer Rouge, puis nommé ambassadeur près la Porte, poste qu'il garda jusqu'en 1678. Il fit en Orient de précieuses acquisitions de médailles, de marbres, et autres objets d'art et d'antiquités; mais il se laissa entraîner par ces recherches à tant de dépenses que Louis XIV, ne voulant plus payer ses dettes, le rappela.

NOIODUNUM. *V.* DIABLINTES et NOVIODUNUM.

NOIR (le Prince), fils d'Édouard. *V.* ÉDOUARD.

NOIRE (Mer), *Pont Euxin*, *Pontus Euxinus* chez les anciens (c.-à-d. *mer hospitalière*), et auparavant *Pontus Axinus* (ou *mer inhospitalière*), mer interne située au S. E. de l'Europe, est formée par la Méditerranée et communique avec cette mer par le détroit de Constantinople, la mer de Marmara et les Dardanelles; au N., elle est liée à la mer d'Azov par le détroit d'Iénikaleh; elle a 1080 kil. sur 620 et s'étend entre 25°-39° long. E., 41°-47° lat. N. Elle baigne au N. et à l'O. la Russie mérid. et la Turquie d'Europe, au S. et à l'E. la Turquie et la Russie d'Asie. Cette mer renferme fort peu d'îles. Ses eaux, très-peu salées, se gèlent aisément et à grande distance des rivages; elle est fort orageuse, d'où son ancien nom d'*Axinus*. Elle reçoit le Danube, le Dniester, le Boug, le Dniepr, le Don, le Kouban, le Kizil-Irmak, le Sakaria. Ses ports principaux sont : en Russie, Odessa, Sébastopol, Caffa, Anapa, Poti; en Turquie, Trébizonde, Sinope, Varna. — Le nom de mer Noire lui fut donné par les Tartares, probablement à cause des forêts sombres qui ombragent ses côtes. La mer Noire, dont les Russes avaient obtenu de la Porte la clôture en 1833, par le traité d'Unkiar-skélessi, a été déclarée mer neutre par le traité de Paris (30 mars 1856).

NOIRE (FORÊT). *Voy.* FORÊT.

NOIRÉTABLE, ch.-l. de cant. (Loire), à 44 kil. N. O. de Montbrison; 1896 hab.

NOIRMOUTIERS, *Nigrum monasterium*, primitivement *Her* ou *Heria*, île de France, sur la côte du dép. de la Vendée, dans le golfe de Gascogne; 19 k. sur 7; 8200 hab.; ch.-l. Noirmoutiers. L'île n'est séparée du continent au S. que par le goulet de Fromantine, qui est guéable à marée basse. Sol très-bas, protégé contre les hautes marées par des digues. Beaux pâturages, marais salants, préparation du varech, pêche d'huîtres. — Cette île doit son nom à un monastère de Bénédictins, fondé vers 680 par S. Philibert, et détruit par les Normands en 846. Elle appartint longtemps à la famille La Trémouille et ne fut réunie à la couronne qu'en 1720. Elle a été prise par les Hollandais en 1674, et a beaucoup souffert pendant la Révolution : le 5 mars 1793, les Vendéens, commandés par Charette, s'en emparèrent; les Républicains les en expulsèrent le 30 avril, mais les Vendéens y rentrèrent le 12 oct.; ils en furent chassés définitivement le 2 janvier 1794; leur généralissime d'Elbée y fut pris et fusillé. — Le bourg de Noirmoutiers, sur la côte E., est un ch.-l. de canton, qui compte 6248 h. C'est une place de guerre de 4e classe, défendue par un fort.

• **NOLASQUE** (S. Pierre), fondateur de l'ordre de la Merci, né en 1189 près de St-Papoul (Languedoc), m. en 1256, suivit Simon de Montfort à la croisade contre les Albigeois. Après la mort du roi Pierre II d'Aragon, tué à la bataille de Muret (1213), il fut chargé de l'éducation du fils de ce prince, le jeune Jacques, alors prisonnier. L'ayant suivi dans ses États (1215), il se voua à la rédemption des captifs : il visita dans ce but la côte d'Afrique et, à son retour, fonda en 1223 à Barcelone l'ordre de la Merci. Il mérita d'être canonisé; on le fête le 31 janv.

NOLAY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Cuisanne, à 17 kil. S. O. de Beaune; 2345 hab. Chapeaux, drap; bons vins. Patrie de Carnot.

NOLE, *Nola*, v. d'Italie (Terre de Labour), à 37 kil. S. E. de Capoue; 9000 hab. Évêché. Cathédrale gothique, collection de vases étrusques. — Fondée vers 801 av. J.-C., cette ville faisait partie de la Campanie; elle fut prise par le consul Petilius en 314 av. J.-C.; assiégée par Annibal dans la 2e guerre punique, elle fut vaillamment défendue par Marcellus, qui battit deux fois le général carthaginois sous ses murs (216 et 215). Auguste mourut à Nole. Cette ville est, dit-on, la première où l'on se soit servi de cloches : on les appela pour cette raison *nolæ* ou *campanæ*; S. Paulin, évêque de Nole au ve siècle, en aurait été l'inventeur.

NOLLET (l'abbé), physicien, né en 1700 à Pimpré dans le Noyonnais, m. en 1770, fut associé aux travaux de Dufay et de Réaumur, se fit un nom par ses cours de physique, entra à l'Académie des sciences en 1739, fit en 1749 un voyage scientifique en Italie, fut, en 1756, appelé à une chaire de physique expérimentale créée pour lui au collége de Navarre, et bientôt après nommé maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France. Son ouvrage le plus connu a pour titre : *Leçons de physique expérimentale*, Paris, 1743, 6 vol. in-12. Nollet a beaucoup contribué à répandre en France le goût et l'étude de la physique par des expositions claires et attrayantes. Il s'était surtout occupé de l'électricité.

NOLLI (Giambattista), architecte du XVIIIe siècle né

à Côme, m. en 1780, est surtout connu par un grand plan de Rome (*Nuova Pianta di Roma*, 1748, en 16 feuilles in-fol. et 16 in-4), avec indication des ruines antiques : c'est un très-bon travail qui a servi de base à la plupart des travaux de même genre publiés depuis. Il en donna lui-même une réduction.

NOMADES (du grec *nomeus*, pasteur), nom générique sous lequel on a désigné les peuplades qui n'ont point de demeure fixe, mais qui errent sans cesse à la recherche de nouveaux pâturages. Tels sont chez les anciens les *Numides* en Afrique, les Scythes en Asie et en Europe ; chez les modernes, les Huns, les Bédouins de l'Arabie, les peuples de l'Asie centrale (Tartares, Turcomans, Mongols, Mandchoux, etc.), les tribus indigènes de l'Amérique, etc.

NOMARCHIE. *V.* NOME.

NOMBRE-DE-DIOS, v. du Mexique (Durango), dans la Sierra-Madre, à 60 kil. S. E. de Durango; 7000 h. Mines d'argent. Fabriques d'alcool d'aloès.

NOMBRE D'OR, nombre dont on se sert dans le comput ecclésiastique pour marquer en quelle année on se trouve du *cycle lunaire*. *V.* CYCLE dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

NOMBRES (le livre des), un des livres de la Bible, le 3e du Pentateuque, renferme l'histoire de ce qui se passa dans les 40 ans que dura le voyage des Israélites dans le désert. On l'appelle ainsi, parce qu'il contient le *dénombrement* des Hébreux.

NOMÉNOÉ, comte ou duc de Bretagne institué en 825 par Louis le Débonnaire. Sous Charles le Chauve, il se rendit indépendant, prit le titre de roi et poussa ses conquêtes jusqu'à Vendôme, où il mourut en 851.

NOMENTUM, auj. *Lamentano*, v. des Sabins, sur l'Allia. Le consul Servilius Priscus Fidenas remporta aux environs de cette ville sur les Véiens et les Fidénates une victoire qui lui ouvrit les portes de Fidènes, 335 av. J.-C. Nomentum a donné son nom à une des portes de Rome, la *porte Nomentane*, et à la *voie Nomentane*, qui conduisait de Nomentum à Rome.

NOMÉNY, ch.-l. de c. (Meurthe), sur la Seille, à 28 kil. N. de Nancy; 1298 hab. Jadis titre de marquisat.

NOMES (du grec *nomos*, partage), nom donné dans l'anc. Égypte et dans la Grèce moderne à certaines divisions du pays; on les appelle aussi en Grèce *nomarchies*, mot qui équivaut à *préfecture*.

NOMINAUX ou NOMINALISTES, secte scolastique opposée à celle des Réalistes, soutenait que les idées générales n'ont aucune réalité hors de notre esprit, et ne subsistent que par les noms que nous leur donnons. Elle eut pour chef Jean Roscelin, chanoine de Compiègne au XIe siècle, qui fut condamné au concile de Soissons en 1092, et elle compta parmi ses partisans Abailard, qui lui donna une nouvelle forme, le *Conceptualisme*, puis Occam, Buridan, P. d'Ailly. On y peut rattacher, parmi les modernes, Hobbes, Locke, Berkeley, Condillac, Destutt-Tracy.

NONACRIS, v. d'Arcadie, près du mont Cyllène. Patrie d'Évandre et d'Atalante.

NONANCOURT, ch.-l. de c. (Eure), à 35 kil. S. d'Évreux, 1404 hab. Filatures, cardes, etc.

NONCES, *Nuntii*, ambassadeurs du pape près des cours étrangères, chargés de représenter d'une manière permanente le St-Siége auprès des différentes puissances et de veiller aux intérêts de la religion. Il ne faut pas les confondre avec les *Légats*. *V.* ce nom.

On nommait aussi *Nonces* les députés de la noblesse polonaise dans les diètes.

NON CONFORMISTES, nom donné en Angleterre aux différentes sectes protestantes qui ne professent pas la religion anglicane, surtout aux Puritains. Ils prirent naissance vers 1566, sous Élisabeth, lorsque l'archevêque de Cantorbéry, Mathieu Parker, voulut forcer les ecclésiastiques à porter un costume particulier. On les nomme aussi *dissenters*.

NONES, une des divisions du mois chez les Romains. *V.* ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

NONIUS MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien qu'on croit natif de Tibur, vivait au IVe siècle. Il a laissé un traité *De proprietate sermonum*, précieux par les fragments d'auteurs anciens qu'il renferme. Les meill. édit. sont celles de Mercier des Bordes, Paris, 1614, et de Gerlach, Bâle, 1842.

NONIUS ou NONNIUS (Pedro NUNEZ, dit en latin), savant cosmographe et mathématicien portugais, 1492-1577, enseigna dans les universités de Lisbonne et de Coïmbre, publia des ouvrages estimés *De Crepusculis*, 1542, *De arte navigandi*, 1546, et inventa une ingénieuse méthode pour diviser les instruments astronomiques et mesurer les plus petits arcs de cercle : son nom est resté à l'instrument qu'il employait à cet effet. *V.* NONIUS dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

NONIUS PINCIANUS. *V.* PINCIANUS.

NONNOTTE (Claude Adrien), jésuite, né à Besançon en 1711, m. en 1793, défendit la religion contre les attaques de Voltaire, et s'attira par là les sarcasmes du philosophe. Il prêcha successivement à Paris, à Versailles et à Turin. Après la suppression de son ordre, il se fixa à Besançon. On a de lui : *les Erreurs de Voltaire*, Avignon, 1762; *Dictionnaire philosophique de la religion, en réponse aux objections des incrédules*, 1772; *les Philosophes des trois premiers siècles de l'Église*, 1789.

NONNUS, poëte grec, né à Panopolis en Égypte vers 410 de J.-C., a composé les *Dionysiaques*, poëme épique en 48 chants, sur l'histoire de Bacchus. Ce poëme, qui n'est pas dépourvu de talent, se recommande par une érudition mythologique immense; mais sa prolixité et l'abus des descriptions en rendent la lecture fatigante. Il a été publié par Falkenberg, Anvers, 1569, et par Græfe, Leipsick, 1819, et trad. en français par Boitel, Paris, 1625, et par le comte de Marcellus, avec introd. et notes, 1856. On a attribué à Nonnus une *Paraphrase en vers de l'Évangile de S. Jean*, publiée pour la 1re fois à Venise en 1501; ce qui a fait supposer que, païen d'abord, il aurait plus tard été baptisé; mais cet ouvrage paraît apocryphe.

NONTRON, ch.-l. d'arr. (Dordogne), sur le Bandiat, à 40 k. N. de Périgueux; 3658 hab. Coutellerie, tanneries, minéraux, marne, etc. Anc. baronnie.

NONZA, ch.-l. de c. (Corse), à 13 kil. N. O. de Bastia, sur un roc escarpé; 445 hab.

NOODT (Gérard), publiciste hollandais, né à Nimègue en 1647, m. en 1725, professa le droit dans sa ville natale, puis à Franeker, à Utrecht, et à Leyde. Ses principaux ouvrages sont : *Probabilium juris libri III*, 1674-79; *De jure summi imperii et lege regia*, 1699 (traduit par Barbeyrac, 1706); *De religione ab imperio, jure gentium, libera*, 1706, etc. Une édition complète de ses *Œuvres* a paru à Leyde en 1735, 2 v. f.; elle a été condamnée à Rome en 1737.

NOR, fondateur du roy. de Norvége dans la tradition scandinave, était fils de Thorron, qui régnait sur la Gothie et la Finlande. Envoyé à la recherche de sa sœur Goe, qui avait été enlevée, il fut conduit par ses courses dans le pays qui depuis a été appelé de son nom *Norvége*. Il assujettit les petits princes de cette contrée et forma de leurs divers États un royaume unique.

NORA, auj. *Bour ?* place forte de Cappadoce, au pied du Taurus, est célèbre par le long siége qu'y soutint Eumène contre Antigone (de 321 à 320 av. J.-C.), et qui se termina par son évasion inattendue au milieu d'obstacles de toute espèce.

NORADIN. *V.* NOUR-EDDYN.

NORBA, auj. *Norma*, v. du Latium, chez les Volsques, devint colonie romaine en 261 av. J.-C.

NORBA CÆSAREA, v. d'Hispanie, auj. *Alcantara*.

NORBERG (Georges), chapelain de Charles XII, roi de Suède, né à Stockholm en 1677, m. en 1744, a écrit par ordre de la reine Ulrique-Éléonore la *Vie de Charles XII*, Stockholm, 1740 (traduit en français par Warmholz, La Haye, 1742). Voltaire, dont il avait relevé certaines assertions, se vengea en le persiflant.

NORBERT (S.), fondateur de l'ordre des Prémontrés, né en 1092 à Santen (duché de Clèves), m. en 1134, mena d'abord une vie assez dissipée, se réforma

subitement après avoir failli périr dans un orage, reçut la prêtrise en 1116, parcourut l'Allemagne en prêchant la foi, puis se fixa en France et fonda en 1120, dans le vallon de Prémontré, près de Laon, l'ordre dit de *Prémontré*, qui avait pour objet la réforme des chanoines réguliers de S. Augustin, et qui fut confirmé par Honorius II en 1126. Nommé archevêque de Magdebourg en 1126, il rendit à l'Église des services signalés pendant le schisme qui suivit la mort d'Honorius II, et reçut en récompense la primatie des Deux-Saxes. Il fut canonisé par Grégoire XIII en 1582; on le fête le 6 juin.

NORBERT (PARISOT, dit le P.), capucin, né en 1697 à Bar-le-Duc, m. en 1769, se rendit en 1736 à Pondichéry comme procureur général des missions étrangères. De retour en Europe, il mit au jour en 1744 un livre relatif aux rites malabares (*Mémoires sur les missions des Indes*), où il attaquait violemment la conduite des Jésuites aux Indes, ouvrage qui fit scandale et qui fut condamné. D'un caractère inquiet et difficile, il quitta son ordre et mena depuis une vie errante.

NORCIA, *Nursia*, v. d'Italie, à 31 kil. N. E. de Spolète; 4000 hab. Évêché. Patrie de S. Benoît.

NORD (dép. du), le dép. le plus septentr. de la France, sur la mer du Nord, est borné au N. E. par la Belgique, à l'O. par le dép. du Pas-de-Calais, au S. par les dép. de la Somme et de l'Aisne, à l'E. par les Ardennes : 5679 kil. carrés; 1 303 380 h.; ch.-l., Lille. Il est formé de la Flandre française, du Hainaut français et du Cambrésis. C'est, après le dép. de la Seine, le dép. le plus peuplé de la France et le plus riche; il est éminemment agricole, industriel et commercial. Il est arrosé par l'Aa, la Lys, la Scarpe, l'Escaut, la Sambre, et contient 20 canaux navigables. Sol plat, houille et fer (en grande quantité); marbre, grès à paver, pierre de taille, argile à potier; eaux minérales et thermales. Toutes les espèces de céréales, de légumes, de plantes oléagineuses, etc.; lin dit *de fin*, tabac (un des meilleurs de France), houblon, pastel. Chevaux estimés, gros et menu bétail. Batistes, dentelles, fils retors; filatures de laines; faïence, verre, porcelaine; huiles, bière, savon, genièvre, sucre de betterave, raffineries, distilleries, produits chimiques; usines à fer, armes, canons, clous, scieries de marbre; construction de navires, etc. Comm. immense; pêche. — Ce dép. a 7 arr. (Lille, Dunkerque, Hazebrouck, Douay, Valenciennes, Cambray, Avesnes); il appartient à la 3e div. milit., a une cour impér. à Douay et un archevêché à Cambray.

NORD (mer du) ou D'ALLEMAGNE, *Oceanus Germanicus*, grand golfe de l'Atlantique à double ouverture, s'enfonce du N. au S. entre les îles Britanniques et la Norvége et baigne les côtes occidentales du Danemark. Il jette à l'E. entre ces deux derniers pays un bras appelé le Skaggerrack, qui, en descendant et s'élargissant, devient la Baltique; il forme à l'O. la Manche, qui va rejoindre l'Océan. La limite mérid. de cette mer est la côte du dép. du Nord (en France).

NORD (cap.), promontoire de Norvége, dans l'île Mageroë, par 23° 40' long. E., 71° 10' lat. N., est le point le plus septentrional de l'Europe.

NORDALBINGIENS, nom donné au moyen âge à des peuplades qui habitaient au nord et sur la rive droite de l'Elbe (*Albis*), vers son embouchure.

NORDBOTTEN. *V.* NORDLAND (Suède).

NORDEN (Fréd. L.), voyageur danois, né à Gluckstadt en 1708, m. en 1742, était capitaine de la marine royale de Danemark, et fut envoyé en Italie et en Égypte avec la mission de dessiner les monuments antiques. On lui doit un *Voyage d'Égypte et de Nubie* (en français), Copenhague, 1752-55, 2 vol. gr. in-fol. avec 159 pl. et cartes, et un *Mémoire sur les ruines de Thèbes en Égypte* (en anglais), Londres, 1741.

NORDENFIELD, grande division de la Norvége, au centre : 600 kil. sur 200; 450 000 hab. Elle comprend 5 bailliages : Drontheim-Nord et Drontheim-Sud, Romsdal, Bergen-Nord et Bergen-Sud. Sol aride : peu de grains; pommes de terre, houblon, chanvre; gros bétail, porcs, poisson en abondance; cuivre, fer, marbre, chaux. Exportation de poisson, peaux, marbre, fromage et beurre, etc.

NORDHAUSEN, v. murée des États prussiens (Erfurt), sur la Zorge et le Hartz, à 62 kil. N. d'Erfurt; 15 000 hab. Gymnase, école polytechnique. La ville est construite dans le goût du moyen âge. Eau-de-vie, produits chimiques, drap, bétail, etc.

NORDHEIM, v. murée du Hanovre, à 19 kil. N. E. de Gœttingue; 5000 hab. Station. Tabac, toile, camelots, flanelle, etc. Bains sulfureux. — Les titulaires de l'ancien comté de Nordheim héritèrent du duché de Brunswick en 1090. La ligne mâle s'étant éteinte en 1101, Richenza, leur héritière, épousa Lothaire de Supplinbourg, depuis duc de Saxe (1106) et empereur; la fille issue de cette union épousa en 1128 Henri le Superbe, duc de Saxe et de Bavière.

NORDKŒPING, v. de Suède (Linkœping), sur la Baltique, à 150 k. S. O. de Stockholm; 10 540 h. Bon port. Forges, chantiers de construction, teintureries, tanneries, lainages, etc. Eaux minérales.

NORDLAND, prov. de Norvége, la plus sept. de toutes, comprend le Finmark et le Nordland propre : 950 kil. sur 350; 130 000 hab.; ch.-l. Alstahoug.

NORDLAND, la plus septentrionale des 3 grandes divisions du roy. de Suède, comprend l'anc. Botnie occidentale ou Westerbotten, le Lappmark et quelques districts de la ci-devant Suède propre. Elle compte 300 000 h. et se divise en 4 gouvts :

Norrbotten, ou Botnie sept.,	ch.-l. Pitea.
Westerbotten ou Botnie occ.,	Umea.
Westernordland	Hernœsand.
Iæmtland,	Ostersund.

NORDLINGEN, v. de Bavière (Rezat), à 60 kil. N. O. d'Augsbourg; 7000 hab. Station. Église neuve de la Madeleine (tour de 109m). Tapis de pied en poil de chèvre; charcuterie renommée. — Jadis ville libre et impériale. Elle appartient à la Bavière depuis 1802. Bernard de Saxe-Weimar y fut battu en 1634 par les Impériaux, et Merci en 1645 par Condé et Turenne.

NORD-OUEST (District du), anc. district des États-Unis, entre le Ht-Canada au N., le Missouri à l'O. et au S. O., l'Illinois au S. et le Michigan à l'E., a env. 1100 k. sur 450, et est en grande partie peuplé d'indigènes (Chippaways, Ménomènes, Renards, etc.). Cette contrée a formé depuis le territoire de *Wisconsin*, érigé en État en 1846.

NORD-OUEST (Province du), grande division de l'Inde anglaise, au N. O. du Bengale, renferme les subdivisions de Delhi, Mirout, Rohilkund, Agra, Allahabad, Bénarès, et ne compte pas moins de 32 millions d'hab.

NORD-OUEST (Passage du), passage entre l'Atlantique et l'Océan pacifique au N. de l'Amérique. Ce passage, qui a été si longtemps cherché, et qui a coûté la vie à plusieurs hardis navigateurs, notamment au capitaine Franklin, a été enfin trouvé en 1853 par le cap. Mac-Lure; mais il ne peut être utilisé.

NORDSTRAND, île du Danemark (Sleswig), sur la mer du Nord, par 6° 40' long. E., 54° 34' lat. N. : 5 kil. de tour; 3000 hab. Grande inondation en 1634, où périrent 6400 personnes.

NORFOLK (comté de), un des comtés de l'Angleterre, au N. O., sur la mer du Nord, entre les comtés de Suffolk au S. E. et au S., de Cambridge au S. O. : 110 kil. sur 60; 412 664 hab.; ch.-l., Norwich. Climat froid; bons pâturages, sol peu fertile, mais bien cultivé; marais saumâtres. Grand comm. maritime.

NORFOLK, v. et port des États-Unis (Virginie), à 130 kil. S. E. de Richmond; 18 800 hab. Bon port. École militaire, hôpital. Fondée en 1705; brûlée par les Anglais en 1776.

NORFOLK (île de), en Australie, entre la Nouv.-Zélande et la Nouv.-Calédonie, par 165° 50' long. E., 29° 1' lat. S.; 22 kil. de tour. Établissement anglais pour les criminels. — Découverte par Cook en 1774.

NORFOLK, illustre et ancienne famille anglaise, descend de la famille royale des Plantagenets, par Thomas Plantagenet de Brotherton, comte de Nor-

folk, 2e fils du roi Édouard I, et comte-maréchal d'Angleterre. Au XIVe siècle, Marguerite, fille de Thomas de Mowbray, duc de Norfolk, ayant épousé Robert Howard, le titre de duc de Norfolk passa à celui-ci et à ses descendants. Les Norfolk occupent en Angleterre le même rang que les Montmorency en France : le chef de cette famille a le titre de 1er duc, 1er marquis, 1er comte et 1er baron d'Angleterre.

NORFOLK (J. et Th. HOWARD, ducs de). V. HOWARD.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), maréchal d'Angleterre, vint en 1245 comme ambassadeur du roi et des barons d'Angleterre au concile général de Lyon, où il combattit les prétentions du pape au titre de souverain de l'Angleterre, et fut un des seigneurs qui forcèrent Henri III à confirmer la *Grande Charte*, ainsi que la *Charte des Forêts*, et à se conformer aux *Provisions d'Oxford*. Mort en 1270.

NORIQUE (Le), *Noricum*, auj. *partie de la Bavière, de l'Autriche et de la Styrie*, grande prov. de l'empire romain, entre la Rhétie à l'O. et la Pannonie à l'E., avait pour bornes au N. le Danube, au S. l'Italie, dont la séparaient les Alpes Carniques. Pays montagneux, couvert par les *Alpes Noriques*, autrefois riche en mines de fer, d'argent et d'or. *Boiodurum*, *Lauriacum*, *Ovilabis* en étaient les villes principales; il y avait aussi une ville de *Noreia*, auj. Noring. Les Romains firent la conquête de ce pays sous Auguste. Au IIIe s. le Norique fut divisé en *Norique riverain* et *méditerranéen*.

NORIQUES (ALPES), partie N. E. de la chaîne des Alpes, s'étend depuis le Dreyherrnspitz, à travers la Carinthie, le pays de Salzbourg et l'Autriche, jusqu'aux plaines d'Œdenbourg en Hongrie.

NORIS (le cardinal), critique italien, né à Vérone en 1631, m. en 1705, était d'origine irlandaise. Il entra dans l'ordre des Augustins, professa la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, puis l'histoire ecclésiastique à Pise; fut nommé par la reine Christine membre de l'Académie qu'elle avait créée dans son palais, et se rendit à Rome sur l'invitation d'Innocent XII, qui le fit cardinal en 1695 et le nomma bibliothécaire du Vatican. Ses *Œuvres complètes*, publiées à Vérone de 1729 à 1741, forment 5 v. in-fol. On y remarque une *Histoire du Pélagianisme*, une *Hist. des Donatistes*, *Epochæ Syro-Macedonum*, *Cenotaphia pisana*, *Parænesis ad P. Harduinum*, où il réfute les paradoxes de ce Père. — V. NORRIS.

NORLINGUE. V. NORDLINGEN.

NORMANDIE, *Neustria* et *Normannia*, anc. prov. et grand gouvt de France, borné au N. par la Manche, au N. E. par la Picardie, à l'O. par la Bretagne, au S. par le Maine et le Perche, au S. E. par l'Île de France; 270 kil. de long sur 110 de moyenne largeur. Elle se divisait en Hte et Basse-Normandie. Dans la 1re, qui avait pour ch.-l. Rouen, capitale de toute la province, on distinguait le pays de Caux, celui de Bray, le Vexin normand, l'Évrecin, le Roumois, le Lieuvin, les pays d'Ouche et d'Auge. La 2e avait pour ch.-l. Caen et se composait de la campagne de Caen, du Bessin, du Cotentin, de l'Avranchin, du Bocage, du pays d'Houlme et de la campagne d'Alençon. La Normandie forme auj. les dép. de Seine-Inférieure, Eure, Calvados, Manche et partie du dép. de l'Orne. Elle est arrosée par la Basse-Seine, l'Eure, l'Epte, l'Andelle, la Vire, la Rille, la Touque, la Dive, l'Orne, l'Aure, etc. — Cette province est une des plus fertiles et des plus riches de la France; les côtes offrent un grand nombre de baies et de ports ; elles sont très-poissonneuses. Le climat est humide et même un peu froid. Sol excellent pour la culture des grains, du lin, du chanvre, du colza, etc.; pâturages magnifiques qui nourrissent des chevaux, des bœufs et des moutons estimés; pommiers en abondance (le cidre est la boisson du pays). Houille, fer, cinabre, salines (dans l'Avranchin), granit, kaolin, pétunzé, etc. Le Normand est laborieux et intelligent, surtout pour le commerce, mais il passe pour rusé, intéressé et même âpre au gain; on lui attribue aussi (principalement au Bas-Normand) l'amour de la chicane. — La Normandie était originairement occupée par plusieurs tribus gauloises, dont les principales sont les *Veliocasses*, les *Caleti*, les *Aulerci-Eburovices*, les *Lexovii*, les *Bajocasses* et les *Abrincatui*. Après la conquête romaine, elle fut comprise dans la 2e Lyonnaise. Clovis l'enleva aux Romains à la fin du Ve s. Sous ses successeurs, elle fit partie d'abord du roy. de Soissons, puis du roy. de Neustrie. Le Christianisme y avait été introduit dès le IIIe s., par S. Nicaise et S. Mellon, dont les successeurs fondèrent les importantes abbayes de St-Wandrille, de Jumiéges, de Fécamp. Sous les Carlovingiens, cette province fut en proie aux ravages continuels des pirates Normands ou Danois (V. NORMANDS). Ils s'y établirent en 911, sous la conduite de Rollon, qui, en 912, épousa Gisèle, fille du roi de France Charles le Simple. Le pays prit dès lors le nom des conquérants. Rollon et ses successeurs possédèrent la Normandie avec le titre de ducs et comme vassaux du roi de France. L'un d'eux, Guillaume le Bâtard, ayant conquis l'Angleterre (1066), devint roi de ce pays, tout en restant vassal du roi de France pour son duché de Normandie. En 1203, Philippe-Auguste confisqua cette province sur Jean sans Terre, lorsque celui-ci, après avoir assassiné l'héritier du duché, Arthur, son neveu, eut refusé de comparaître devant la cour des Pairs de France, et il le réunit à la couronne; mais, en 1346, Édouard III, roi d'Angleterre, l'envahit et s'en empara. La Normandie resta entre les mains des Anglais jusqu'au règne de Charles V, qui la reprit; Charles VI la perdit de nouveau; mais elle fut définitivement reconquise sous Charles VII (1450). Sous la domination française, la Normandie conserva presque toutes ses libertés : elle garda sa *Coutume*, rédigée vers 1250, son grand tribunal connu sous le nom d'*Échiquier*, sa charte, dite la *Charte aux Normands*, et son *Cri de haro;* en outre elle eut ses États particuliers, qui durèrent jusqu'à Louis XIV. La Normandie a produit un grand nombre d'hommes remarquables dans les genres les plus divers : des guerriers, tels que les fils de Tancrède de Hauteville et Guillaume le Conquérant; de hardis navigateurs et d'intrépides explorateurs, Jean de Béthencourt, d'Enambuc, Ango, Jacq. Cartier, Robert de Lasalle; d'illustres marins, Tourville, Duquesne; de grands poëtes, Malherbe, les deux Corneille, Cas. Delavigne; des philosophes et des historiens, Fontenelle, Huet, Bernardin-de-St-Pierre, Mézeray, Daniel, Vertot; des peintres tels que Poussin, Jouvenet; enfin, l'un de nos premiers compositeurs, Boïeldieu. — Quatre princes du sang de la maison de France ont porté le titre de ducs de Normandie : *Jean*, fils de Philippe de Valois et depuis roi (1332); *Charles*, fils du roi Jean, roi depuis sous le nom Charles le Sage (1355); *Charles* de France, frère de Louis XI (1464), et *Louis-Charles*, 2e fils de Louis XVI plus connu sous les titres de Dauphin et de Louis XVII.

Ducs héréditaires de Normandie :

Rollon ou Raoul,	912	Henri I, roi d'Angl.,	1106
Guillaume I, *Longue-Épée*,	920 ou 927	Étienne de Blois, roi d'Angl.,	1135
Richard I, *Sans Peur*,	943	Mathilde,	1144
Richard II, le *Bon*,	996	Henri II, roi d'Angl.,	1151
Richard III,	1027	Richard IV, *Cœur de Lion*,	1189
Robert I, le *Diable*,	1028	Arthur et Jean sans Terre,	1199-1203
Guillaume I, le *Conquérant*,	1035		
Robert II, *Courte-heuse*,	1087		

Les sources de l'histoire de la Normandie sont les écrits de Dudon de St-Quentin, Guillaume de Jumiéges, Orderic Vital, R. Wace, Benoît.

NORMANDS ou NORTHMANS, c.-à-d. *Hommes du Nord*, nom donné en France, à partir du VIIe siècle, aux pirates scandinaves (danois, norvégiens et suédois), qu'en Angleterre on nomma plus spécialement Danois. Tous les peuples riverains orientaux de la mer du Nord (Frisons, Saxons, Danois, Jutes, Angles) ont

plus ou moins mené la vie de pirates. Dès le ve s., les Saxons ravageaient la Britannie et la Gaule romaine. La formation de l'Heptarchie dans la Grande-Bretagne (451-584) est l'œuvre de ces pirates. Vers 625, Ivar Vidfamne se fit chef de tous les petits princes scandinaves, et bientôt des Normands allèrent fonder en Irlande les États ou royaumes de Dublin, d'Ulster, de Connaught. Vers 777, Regnar Lodbrog entreprit la conquête de l'Angleterre, mais, après quelques succès, il échoua dans le Northumberland. Enfin, au commencement du IXe s. les Normands envahirent la France; vers 812 ou 813, Charlemagne voyait leurs barques tenter des descentes sur les côtes de son empire, et fortifiait l'entrée des rivières pour leur en défendre l'approche. Sa mort fut comme le signal d'une invasion générale des pirates. Leurs incursions durèrent près d'un siècle (820-911). Leur tactique consistait à remonter le cours des grands fleuves et à surprendre les villes. D'abord ils n'avaient fait que piller et ravager; mais, n'éprouvant pas de résistance sérieuse de la part des faibles successeurs de Charlemagne, ils finirent par occuper le pays. Ici il faut distinguer les simples stations (de 850 à 879) et les établissements proprement dits. Les grandes stations des Normands en France furent au nombre de quatre : la 1re aux Bouches de la Meuse, à Walcheren et à Duerstad (d'où ils se jetaient sur les rives de l'Escaut); la 2e sur la Seine, près de Vernon, à l'île d'Oissel et à Jeufosse, d'où ils pillèrent Paris, Melun, Meaux, Troyes, etc.; la 3e sur la Loire ou aux environs, à Nantes, à Angers, à Noirmoutiers, à Saintes : pillages jusqu'à Orléans et Bourges; la 4e dans la Camargue, à l'embouchure du Rhône. Quant aux établissements, le premier fut le comté de Chartres, donné à Hastings en 879; ensuite vint la cession du pays entre le Rhin et la Meuse-Inférieure faite au duc Godefroy vers 882 par Charles le Gros, qui le fit assassiner peu après. En 911, Charles le Simple abandonna au duc Rollon, par le traité de St-Clair-sur-Epte, la partie de la Neustrie qui prit le nom de duché de Normandie, en s'en réservant toutefois la suzeraineté et en stipulant la conversion des Normands. Les Normands dès lors ne furent plus dangereux : maîtres de la Manche et de la Seine-Inférieure, ils repoussèrent les autres pirates. Pendant ce temps, d'autres Normands s'étaient signalés au nord : Gamle s'était établi aux îles Fœroer (861); Nadod, Floke et Ingolf en Islande (870-875); Éric le Rouge avait atteint le Groënland (982). D'autres pirates avaient trouvé les îles Shetland, conquis les Orcades, et fondé en Écosse le roy. de Caithness (qui ne revint aux Écossais qu'en 1196). Enfin, après avoir échoué dans plusieurs tentatives, ils avaient fini par conquérir l'Angleterre et par lui imposer une dynastie danoise, qui régna de 1013 à 1066.

Même après leur établissement définitif en France, Les Normands se signalèrent encore par de grandes entreprises : les plus célèbres sont leurs expéditions en Italie et en Sicile, où ils formèrent le royaume des Deux-Siciles au milieu du XIe siècle, et la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Bâtard (1066). Ils ne se sont pas moins signalés par leurs voyages d'exploration : on leur doit la découverte du Canada, de la Louisiane, la fondation de Québec, etc. (*V.* Ango, J. Cartier, Lasalle). Les Normands étaient au physique, grands, forts et bien constitués; au moral, belliqueux, mais avides et cruels, amoureux de voyages et d'aventures. Ils professaient la religion barbare d'Odin. Même après leur conversion, ils gardèrent en partie leur caractère guerrier et aventureux. — On peut lire sur ces peuples l'*Histoire des expéditions maritimes des Normands*, par Depping, 1844.

NORNES, fées scandinaves, président, comme les Parques, aux destinées humaines, dispensent ou retirent la vie à leur gré et prophétisent l'avenir. Elles sont vierges, et au nombre de trois : *Urd* ou *Ourda* (le passé), *Verandi* (le présent), *Skalda*, l'avenir).

NOROY-LE-BOURG, ch.-l. de cant. (Hte-Saône), à 13 kil. E. de Vesoul; 1194 hab. Houille exploitée.

NORRBOTTEN. *Voy.* BOTNIE et NORDLAND.

NORRENT-FONTÈS, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 17 kil. N. O. de Béthune; 1406 hab.

NORRIS (Jean), théologien anglais, né en 1657, mort en 1711, occupa diverses cures et combattit les déistes (Locke, Toland, Dodwell, etc.). Il était grand partisan de Platon et il adopta la doctrine de Malebranche sur la *Vision en Dieu*. On a de lui : *la Raison et la Religion*, 1689; *Discours sur l'immortalité naturelle de l'âme*, 1708; *la Théorie et les lois de l'amour*, 1688; *De la lumière divine*, 1692; *Théorie du monde idéal*, 1701-4, son ouvrage capital; *Lettres sur l'amour de Dieu*, 1705. — *V.* NORIS.

NORRKŒPING. *V.* NORDKŒPING.

NORRLAND. *V.* NORDLAND, etc.

NORT, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), sur l'Erdre, r. dr., à 35 kil. S. de Châteaubriant; 5665 hab. Commerce de bois, fer, houille, etc.

NORTE (Rio-del-) ou RIO BRAVO, riv. du Mexique, sort de la Sierra Verde (Nouv.-Mexique), coule au S., puis au S. E., baigne les États de Durango, Cohahuila, Tamaulipas, sépare le Texas des États mexicains, reçoit le Puerco et le Conchos, et tombe dans le golfe du Mexique, au-dessous de Matamoras, après un cours d'env. 2000 kil.

NORTH (Fréd., lord), comte de Guildford, ne en 1732, m. en 1792, débuta d'une manière brillante à la Chambre des Communes, fut nommé lord de la chancellerie en 1758, chancelier de l'échiquier en 1767, 1er lord de la trésorerie en 1770 et fut à la tête du cabinet jusqu'en 1782. C'est sous lui qu'eut lieu l'insurrection de l'Amérique anglaise, qu'on imputa à ses mesures financières impolitiques.

NORTHAMPTON, *Camalodunum* et *Camulodunum*, v. d'Angleterre, ch.-l. d'un comté de même nom, à 103 kil. N. O. de Londres, sur la r. g. de la Nen; 22 000 hab. Bien percée et bien bâtie; belles églises d'All-Hallows et de St-Pierre. Dentelles, fil, soieries, souliers et bottes (pour l'exportation). Foires de chevaux de trait (jadis les premières de l'Angleterre). Patrie de Fletcher. — Northampton fut brûlé en 1675 et rebâti avec soin. Henri VI et la reine Marguerite furent défaits en 1460 à Northampton par Warwick : Henri VI y fut fait prisonnier.

Le comté de N., au centre de l'Angleterre, est entre ceux de Huntingdon et de Bedford à l'E., de Buckingham au S. E., d'Oxford au S. et au S. O., de Warwick à l'O., de Leicester et de Rutland au N. O.; il compte 200 000 h. et a pour ch.-l. Northampton. Climat salubre, grandes forêts, nombreux pâturages. — Habité jadis par les *Coritani*, ce pays forma, sous l'Heptarchie, une partie de la Mercie.

NORTHAMPTON (H., comte de). *V.* HOWARD.

NORTHMANS. *V.* NORMANDS.

NORTHUMBERLAND (comté de), le comté le plus septentrional de l'Angleterre, a pour bornes au N. l'Écosse, au S. le comté de Durham, à l'O. celui de Cumberland, à l'E. la mer du Nord : 104 kil. sur 71; 253 278 hab.; ch.-l., Newcastle. Monts Cheviot à l'O. Climat froid, sol bien cultivé. Beaucoup de bétail. Houille, plomb, fer. — Habité jadis par les *Brigantes*, ce pays forma une partie du roy. de Northumbrie pendant l'Heptarchie. Il fut donné, après 1066, à la famille de Percy, dont un descendant est encore auj. duc de Northumberland.

NORTHUMBERLAND (détroit de), entre l'île St-Jean et les côtes du Nouv.-Brunswick et de la Nouv.-Écosse (dans l'Amérique anglaise).

NORTHUMBERLAND (roy. de). *Voy.* NORTHUMBRIE.

NORTHUMBERLAND (ducs de). *V.* DUDLEY et PERCY.

NORTHUMBRIE, un des royaumes de l'Heptarchie anglo-saxonne, ainsi nommé de sa position au N. de l'Humber, fut fondé de 547 à 559 par Idda et ses 12 fils. S'étendant de l'Humber au Forth, il comprenait les comtés de Nottingham, York, Durham, Northumberland en Angleterre; de Roxburgh, Selkirk, Peebles, Berwick, Haddington, avec Édimbourg, en Écosse. A la mort d'Idda, la Northumbrie forma deux

royaumes, qui quelquefois se réunirent, la Bernicie au N. (cap. Édimbourg), la Déirie au S. (cap. York) : la Tyne les séparait. La Northumbrie fut, avec la Mercie, le dernier des États de l'Heptarchie à subir le joug des rois de Wessex : Egbert le Grand la réunit à la monarchie anglaise en 807. Mais, à la faveur des invasions danoises, la partie située au N. de la Tyne fut envahie plus tard par les Pictes et les Scots et resta à l'Écosse.

NORVÉGE ou **NORWÉGE**, *Norrige* en suédois (c.-à-d. *roy. du Nord*), le *Nerigon* des anciens, une des deux parties qui forment la presqu'île Scandinave, entre le roy. de Suède à l'E., la mer du Nord et l'Océan Atlantique à l'O., par 3°-29° long. E. et par 58°-71° lat. N.: 1980 kil. du N. au S.; 400 de largeur moyenne dans le S.; de 100 à 30 seulement dans le N.; 1 600 000 h.; capit., Christiania. La Norvége est divisée géographiquement en 3 régions, Snœdenfields, au S., Nordenfields, au centre, Nordland, au N., et administrativement en 19 *amter* ou préfect. Les monts Dofrines, très-hauts, couverts de glaces, séparent la Norvége de la Suède et courent du S. au N. Côtes extraordinairement découpées, baies, anses, criques, péninsules innombrables, vallées et belles forêts. Riv. nombreuses, petites la plupart, hérissées de cataractes; beaucoup de lacs. Climat très-froid, même au S., mais sain; étés chauds, mais courts. Très peu de blé, mais beaucoup d'orge; pins, sapins, bouleaux, etc. Bétail, porcs, chevaux, élans, rennes: le renne est la principale richesse du pays. Riche pêche de poissons, surtout de harengs; cétacés, crustacés et mollusques; canards à duvet. Argent, plomb, fer, albâtre, jaspe, etc. Industrie faible (potasse, tabac, raffinerie, eau-de-vie de grains), chantiers de construction, scieries de planches; grand commerce de bois. Université à Christiania, fondée en 1812; école royale militaire, école de marine. — Les Norvégiens appartiennent à la division scandinave de la famille germanique. Outre le suédois, on parle dans le pays et même on y écrit la langue *norske*, dialecte de l'ancien danois, qu'on retrouve encore en Islande. Les Norvégiens sont robustes, vifs, durs à la fatigue, simples, hospitaliers et bienveillants. — La Norvége a longtemps été indépendante, d'abord en formant plusieurs petits États, ensuite unie en une seule monarchie (du IX° au XIV° siècle). Réunie au Danemark et à la Suède, sous Marguerite de Danemark, par l'*union de Calmar* (1397), la Norvége fut séparée de la Suède en 1450 par la rupture de l'*Union ;* mais elle resta, ainsi que l'Islande, unie au Danemark. En 1814, le congrès de Vienne donna la Norvége à la Suède en récompense de la coopération de cette puissance à la chute de Napoléon et en dédommagement de la Finlande et de la Botnie orientale, que garda la Russie. Malgré cette réunion, la Norvége a conservé une certaine indépendance : elle a, il est vrai, en commun avec la Suède la personne du souverain, la direction de la politique extérieure et le personnel diplomatique; mais elle a son parlement à part, appelé *Storthing* (*V.* ce mot); le trésor du royaume doit rester en Norvége, et ses revenus être employés seulement pour ce pays. En temps de paix, aucun corps suédois ne peut résider en Norvége, et la flotte norvégienne ne peut être montée par des Suédois. Le roi peut nommer un vice-roi, mais ce vice-roi ne peut être que le prince royal ou son fils aîné. En l'absence du roi, le gouvernement appartient à un conseil, composé du vice-roi ou du lieutenant général et de 5 conseillers d'État. — Voici la liste des rois de Norvége, sur lesquels du reste les chronologistes sont loin de s'accorder.

Rois de la Norvége.

Famille d'*Yngling*.

Harald I, 863
Éric I, 933
Haquin I, 936
Harald II, 960
Haquin II, 962
Olaf I ou Olaüs, 994
Suénon, roi de Danemark, 1000
Éric II, 1000
Olaf II, *le Saint*, 1015
Suenon II (de Danemark), 1030
Magnus I, *le Bon*, 1036
Harald III, 1047
Magnus II et Olaf III, 1066
Olaf III, seul, 1069
Magnus III, 1087
Olaf IV, Eystein I, et Sigurd I, 1103
Sigurd I, seul, 1122
Magnus IV et Harald IV, 1130
Harald IV, seul, 1135

Anarchie de 25 ans.

Hingo, 1136-61
Sigurd II, 1136-55
Eystein II, 1142-57
Magnus V, 1142
Haquin III, 1161
Sigurd III, 1162
Magnus VI, 1163
Sverr, 1185
Hingo II, *compétiteur.*
Haquin IV, 1202
Guttorm, 1204
Hingo II (III), 1205
Haquin V, 1217
Ben, 1218
Sigurd IV, 1220
Haquin VI, 1247
Magnus VII, 1263
Éric II, 1280
Haquin VII, 1299

Famille des Folkung.

Magnus VIII (II en Suède), 1319
Haquin VIII, *associé* dès 1345, seul, 1350
Olaf V, 1380
Interrègne, 1387-1389

Princes de diverses familles

Marguerite de Waldemar et Éric III (de Poméranie), 1388
Union de Calmar, 1397
Éric III seul, 1412-39.
(Depuis, la Norvége eut les mêmes rois que le Danemark jusqu'en 1814).

NORVINS (J. MARQUET DE MONTBRETON, baron de), né à Paris en 1769, mort en 1854, émigra, servit quelque temps en Autriche, rentra en France sous le Directoire, devint après le 18 brumaire secrétaire du préfet de la Seine, accompagna le général Leclerc à St-Domingue; fit la campagne de Prusse, puis remplit des fonctions administratives dans le royaume de Westphalie et les États romains. Après 1814, il se consacra exclusivement aux lettres. Il a publié un poëme sur l'*Immortalité de l'âme* (1822), et une *Histoire de Napoléon* (1827). Il est, avec Arnault, Jay et Jouy, un des auteurs de la *Biographie des Contemporains*, œuvre de parti. Il a laissé des *Mémoires*, restés inédits.

NORWICH, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Norfolk, sur le Wensum, à 175 kil. N. E. de Londres; 72 000 hab. Évêché anglican, bibliothèque, musée, Vieux château fort; cathédrale magnifique, palais épiscopal, hôtel de ville; chemin de fer. Crêpes, bombasines, tissus de laine et de soie. — Norwich, construit près de l'anc. *Venta Icenorum*, fut la capitale de l'Est-Anglie. C'était probablement un port autrefois; auj. la ville est éloignée de la mer de 25 kil. environ.

NOSAÏRIS, peuple de Syrie, dans les pachaliks d'Alep et de Tripoli, ainsi nommé du village de Nosar, patrie d'Hemdan-el-Gheussalbi, prophète révéré dans le pays. Il forme une population de 40 000 individus répartis dans 20 à 25 villages, administrés chacun par des chefs appelés *mekaddem*, qui payent tribut aux gouverneurs de Ladikieh. Leurs croyances religieuses, restes de celles des Karmathes, sont un mélange de Paganisme, de Judaïsme, de Mahométisme et de Christianisme.

NOSE (cap), en arabe *Ras-el-Enf*, cap de la Hte-Égypte, sur le golfe Arabique, en face de l'île des Émeraudes, par 23° 56' lat. N., 33° 27' long. E

NOSSI-BÉ, île située près de la côte N. O. de Madagascar, a 32 kil. de tour et 15 000 hab. (Malgaches). Rade belle et sûre. Sol très-fertile, canne à sucre, café, etc. La France possède cette île depuis 1841.

NOSTRADAMUS (Michel de NOSTREDAME, dit), astrologue, né en 1503 à St-Remi en Provence, d'une famille juive, m. en 1566, étudia la médecine à Montpellier, parcourut la Guyenne, le Languedoc, l'Italie et s'établit à Salon, où il ne tarda pas à se faire une grande réputation comme médecin. Appelé à Aix et à Lyon pour y combattre des épidémies, il réussit à triompher du mal à l'aide de remèdes secrets; mais, en butte dès lors à la jalousie de ses confrères, il s'éloigna de la société. Dans sa retraite, il s'imagina être doué de l'esprit de prophétie et publia sous le titre de *Centuries* un recueil de prédictions qui obtint le plus grand succès. Catherine de Médicis l'appela près

d'elle, lui fit tirer l'horoscope de ses fils et le combla de présents; Charles IX le nomma son médecin ordinaire; le duc de Savoie se rendit à Salon exprès pour le voir. Ses prédictions, rédigées sous forme de quatrains énigmatiques, sont distribués en 7 *Centuries*; la 1re édition est de Lyon, 1555; les meilleures sont celles de Lyon ou Troyes, 1568, petit in-8, et de J. Janson, Amsterdam, 1668, petit in-12 (faisant partie de la collection des Elzeviers). Il avait en outre publié de 1550 à 1567 un *Almanach* qui contenait des prédictions sur le temps et les saisons, et qui eut longtemps la vogue. — Un de ses fils, Michel, dit *N. le Jeune*, voulut aussi prédire; mais, voyant toujours l'événement démentir ses prophéties, il s'avisa d'annoncer la destruction de la petite ville de Pouzin, près de Privas, puis d'y mettre le feu pour avoir raison au moins cette fois; mais il fut surpris et tué, 1574. On a de lui un *Traité d'astrologie*, Paris, 1563. — Un autre fils de Nostradamus, César, 1555-1622, a laissé une *Histoire de Provence*, Lyon, 1614, un recueil de *Pièces héroïques et Poésies*, 1608, et un *Discours sur la ville de Salon*, 1598. — Jean de Nostredame, frère de Michel l'ancien, procureur au parlement d'Aix, m. en 1590, est auteur des *Vies des plus célèbres et anciens poëtes provençaux*, Lyon, 1515.

NOTA (Alberto), auteur comique, né en 1775 à Turin, m. en 1847, fut d'abord avocat et brilla au barreau de Turin. Le duc de Carignan le prit pour secrétaire, et, parvenu au trône, le nomma intendant des provinces de Pignerol et Coni. Alb. Nota a laissé des comédies qui se distinguent par le développement des caractères, par une peinture fidèle des mœurs italiennes, par l'entente de la scène, et qui offrent, avec une morale pure, un style correct. Les meilleures sont : les *Premiers pas vers le mal*, imitée par C. Delavigne dans l'*École des Vieillards*; l'*Homme à projets*, le *Nouveau riche*, le *Philosophe célibataire*, l'*Atrabilaire*, l'*Ambitieuse*, la *Coquette*, la *Foire*, son chef-d'œuvre. Son *Théâtre* a été traduit par Bettinger, Paris, 1839.

NOTABLES (Assemblée des). *V.* ASSEMBLÉE.

NOTASIE (de *Notus*, vent du midi), partie de l'Océanie située au S. E. de l'Asie, est plus connue sous le nom de Malaisie. *V.* MALAISIE.

NOTO (Val di), une des 3 anc. divisions de la Sicile, au S. E., tirait son nom de la ville et de la riv. de Noto (*Asinarus*), et avait pour capitale Catane. Elle forme auj. les provinces de Catane, de Syracuse, de Girgenti, et partie de celle de Caltanisetta.

NOTO, v. de Sicile, à 24 kil. S. O. de Syracuse, à l'embouch. du Noto (*Asinarus*); 12 000 hab. Évêché. Quelques édifices. Vin, houille, grains, coton, etc. Elle avait été bâtie près de l'anc. *Neæthum*, et fut détruite par un tremblement de terre en 1693.

NOTRE-DAME, nom sous lequel on désigne spécialement la Ste Vierge. Une foule d'églises ont été consacrées sous ce nom, notamment, à Paris, la cathédrale et Notre-Dame de Lorette. — Entreprise en 1163 par l'évêque Maurice de Sully, Notre-Dame de Paris ne fut ouverte qu'un siècle plus tard; encore ne reçut-elle ses derniers compléments qu'au XVe s., sous Charles VII. Des divers architectes qui l'ont construite, on ne connaît que Jean de Chelles. Elle a été habilement restaurée de nos jours par MM. Lassus et Violet-le-Duc (1845-1864). — Ne-Dame de Lorette, à l'extrémité N. de la rue Laffitte, se distingue par un luxe de peintures, de sculptures et de dorures, imité de beaucoup d'églises d'Italie. Elle est l'œuvre de M. Lebas : commencée en 1824, elle a été terminée en 1836.

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE, vge de Calvados, attenant au bourg de Douvres, à 13 k. de Caen et près de la mer, tire son nom d'une vierge invoquée par les matelots en danger et dont la chapelle est ornée de nombreux *ex-voto*.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE, *Virginis Lætitiensis Fanum*, bg du dép. de l'Aisne, à 13 kil. N. E. de Laon; 1350 h. Il est célèbre par une chapelle consacrée à la Vierge, qui attire beaucoup de pèlerins.

NOTRE-DAME-DES-HERMITES. *V.* EINSIEDELN.

NOTRE-DAME-DES-VERTUS. *V.* AUBERVILLIERS.

NOTTINGHAM, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Nottingham, sur un roc et sur le canal Great-Trunck (qui la lie à Hull, Liverpool, Londres), à 1 kil. de la r. g. de la Trent, à 200 kil. N. O. de Londres; 60 000 h. Ville bien bâtie, mais rues étroites; beau château du duc de Newcastle, au sommet du roc qui domine la ville; églises Ste-Marie et St-Pierre, nouvelle bourse, hôtel de ville, salle du Comté. Voûtes et celliers dans le roc. Établissements de bienfaisance et d'instruction publique, observatoire. Chemin de fer. Bas de laine, de soie, de coton; toiles à voiles, châles, faïence; bière excellente; verrerie. Ville fort ancienne, fortifiée par Guillaume le Conquérant. Charles II en rasa la forteresse. — Le comté, au S. de celui d'York, à l'O. de celui de Lincoln, a 79 kil. sur 41, et 250 000 hab. Climat sec et tempéré. Immense forêt de Sherwood. Antiquités romaines et saxonnes.

NOTTINGHAM (HOWARD, comte de). *V.* HOWARD.

NOUGARET (P. J. B.), né à La Rochelle en 1742, m. à Paris en 1823, a laissé une centaine d'ouvrages dont les plus connus sont : les *Anecdotes de Constantinople* (1799), réimprimées sous le titre de *Beautés de l'Histoire du Bas-Empire*, et quelques autres compilations qui portent aussi le titre de *Beautés*.

NOUKAHIVA, île de la Polynésie, la plus grande des Marquises, par 142° 45' long. O., 8° 59' lat. S., a 31 k. sur 22 et compte env. 18 000 hab. Baie magnifique, où les Français ont élevé le fort Collet. Sol fertile, mais mal cultivé; habitants d'une beauté remarquable. Occupée par les Français en 1842. *V.* MARQUISES.

NOUN (le cap), cap du Maroc (Sous), par 28° 39' lat. N., 13° 35' long. O. C'est l'extrémité occid. de l'Atlas. — A 40 kil. au S. de ce cap une riv. de même nom se jette dans l'Atlantique. — On donne aussi le nom de Noun à l'une des branches que forme le Niger en se jetant dans l'Atlantique : c'est la branche centrale.

NOUR-DJIHAN, femme de l'empereur mogol Géangir, née vers 1585, était fille d'un officier tartare qui de grade en grade était arrivé au rang de grand trésorier d'Akbar. Devenue sultane en 1611, Nour-Djihan jouit du plus grand ascendant sur son époux, mais elle n'en usa que pour le bien général; après la mort de Géangir, elle fut reléguée dans le palais de Lahore, où elle mourut en 1645. Son tombeau est un des plus beaux édifices de Lahore. On attribue à cette princesse la découverte de l'essence de roses.

NOUR-EDDYN-MAHMOUD (Mélik-el-Adel), dit *Noradin* par les Européens, sultan de Syrie et d'Égypte, fils aîné d'Omad-Eddyn-Zenghi (dit *Sanguin*), monta sur le trône d'Alep en 1145, tandis que Séif-Eddyn-Ghazy, son frère, prenait le sceptre à Mossoul, s'unit à lui contre les guerriers chrétiens de la 2e croisade, les vainquit, étendit ses États jusqu'à la Mésopotamie, conquit plusieurs provinces en Syrie, tantôt aux dépens de son frère, tantôt aux dépens des Chrétiens, et mourut à Damas en 1173, à 58 ans, au moment où il marchait contre Saladin, l'un de ses généraux, dont il soupçonnait l'ambition. Aux qualités du guerrier, il joignait les vertus d'un grand prince : il aimait les sciences; il fonda des villes, des colléges, des hôpitaux, des caravansérails, des mosquées. On lui fait honneur de l'invention de la poste aux pigeons, qui probablement était connue en Orient avant lui.

NOURRIT (Louis), chanteur de l'Opéra, né à Montpellier en 1780, m. en 1832, fut admis au Conservatoire en 1802, y reçut des leçons de Garat, débuta en 1805 dans le rôle de *Renaud*, devint premier ténor en 1812 et se retira en 1826. Ses principaux rôles étaient ceux d'*Orphée*, d'*Aladin*, de *Harem* (dans *la Caravane*), de *Colin* (dans le *Devin du Village*). — Adolphe N., fils du préc., né en 1802, m. en 1839, débuta en 1821 et remplaça son père en 1827. Héritier de sa belle voix et de son talent pour le chant, il lui était supérieur pour le jeu et la déclamation lyrique. Il créa les rôles d'*Arnold* (dans Guillaume-Tell), de *Raoul* (Huguenots), de *Robert* (Robert le

Diable), dans lesquels il excita l'enthousiasme. En 1837, à l'arrivée de Duprez, il se retira de la scène française dans tout l'éclat de son talent, et s'engagea à Naples. Là il conçut un vif chagrin de l'empêchement mis par le roi à la représentation de *Polyeucte*, composé pour lui par Donizetti : une maladie de foie contractée dès sa sortie de l'Opéra s'accrut au point de troubler sa raison et, dans un accès de délire il mit fin à ses jours; ses restes furent ramenés à Paris, où un monument lui a été élevé par souscription.

NOUTKA (baie de), baie formée par l'Océan Pacifique sur la côte N. O. de l'île Quadra-et-Vancouver, par 128° long. O., 49° 33' lat. N. Comptoir anglais fondé en 1786; pelleteries. Visitée par Cook en 1778.

NOUVION-EN-PONTHIEU, ch.-l. de c. (Somme), à 15 kil. N. d'Abbeville; 914 hab.

NOUVION-PORCIEN, ch.-l. de c. (Ardennes), à 12 kil. N. E. de Réthel; 1290 hab.

NOUVION-EN-THIÉRACHE, ch.-l. de c. (Aisne), à 11 k. N. O. de Vervins; 3133 hab. Lainages, cotonnades, fil pour dentelles; calicots, percales, gazes, mousselines; fromages dits *de Marolles*.

NOUZON, vge du dép. des Ardennes, à 7 k. N. de Mézières; 3628 h. Forges importantes, occupant l'emplacement de l'anc. manufacture d'armes de Charleville.

NOVALIS (Fréd. DE HARDENBERG, de), auteur allemand, né en 1772 à Weissenfels en Saxe, étudia avec succès la jurisprudence, les mathématiques, les sciences naturelles et la philosophie, mais il aimait surtout les lettres, la poésie, et put, à la faveur d'une grande fortune, se livrer tout entier à ses goûts. Il donnait de grandes espérances à l'école romantique lorsqu'il fut enlevé dès 1801 par une mort prématurée. Ses *Œuvres*, imprimées à Berlin en 1816, 2 vol. in-8, renferment des *Hymnes à la Nuit*, un roman intitulé les *Disciples de Zaïs*, et un autre inachevé : *Henri d'Ofterdingen*. On y trouve une sensibilité profonde et un certain mysticisme.

NOVARE, en latin *Novaria*, v. forte d'Italie, dans les anc. États sardes, ch.-l. d'intendance, entre l'Agogna et la Mora, à 80 kil. N. E. de Turin; 25 000 hab. Évêché, citadelle, chemin de fer. Quelques beaux édifices, statue de Charles-Emmanuel sur la place du théâtre. Toiles de lin, étoffes de soie, etc. Les troupes de Louis XII, commandées par La Trémoille, furent battues à Novare par les Suisses en 1513. Charles-Albert, roi de Sardaigne, y perdit le 23 mars 1849 une bat. décisive contre les Autrichiens, commandés par Radetzki. Cette ville avait été cédée à la Savoie avec le reste du Milanais sarde par le traité de Vienne en 1736. Elle fut, sous le 1er empire français, le ch.-l. du dép. de l'Agogna. — L'intend. a 6 prov. : Novare, Domo d'Ossola, Pallanza, Val-di-Sesia, Lomelline, Verceil et compte 500 000 h. La seule prov. de Novare en a 170 000.

NOVAT, *Novatus*, hérésiarque du IIIe s., était diacre de l'église de Carthage. Il soutenait que les Chrétiens que la crainte des persécutions ferait tomber dans l'idolâtrie pouvaient être admis à la communion sans avoir subi l'épreuve de la pénitence. Cité par S. Cyprien devant un synode (249), il s'enfuit à Rome, s'unit à Novatien, bien que les principes de ce dernier fussent peu d'accord avec les siens, et renouvela avec lui l'hérésie des Montanistes.

NOVATIEN, premier anti-pape. Jaloux de l'élévation au pontificat de S. Corneille, il chercha à le supplanter. Affectant un zèle extrême, il prétendait que l'Église n'a pas le pouvoir d'absoudre ceux qui s'étaient laissé entraîner à sacrifier aux dieux; trois évêques, imbus de cette doctrine, le proclamèrent évêque de Rome (251); S. Cyprien rejeta cette élection, et 2 conciles (à Carthage et à Antioche), se prononcèrent dans le même sens.

NOVELLARA, v. d'Italie, à 27 kil. N. O. de Modène; 4100 hab. Filatures de soie, tanneries. Anc. principauté, annexée en 1757 au duché de Modène.

NOVELLES, recueil de Droit romain. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

NOVEMPOPULANIE, nom donné souvent à l'*Aquitaine* 3e, parce qu'elle renfermait neuf peuples principaux : *Tarbelli*, *Boii*, *Vasates*, *Ausci*, *Elusates*, *Osquidates*, *Bigerrones*, *Convenæ* et *Consorrani*. Elle était bornée au N. par l'Aquitaine 2e, à l'E. par la Narbonaise, au S. par l'Hispanie, à l'O. par l'Océan, et eut pour cap. d'abord *Lugdunum Convenarum* (St-Bertrand-de-Comminges), puis *Elimberris* (Auch).

NOVERRE (J. George), célèbre danseur, né à Paris en 1727, m. en 1807, débuta à Fontainebleau, fut appelé à Berlin où il obtint de grands succès, revint à Paris en 1749, et entreprit de réformer ou plutôt de créer l'art des ballets; mais, malgré les plus puissantes protections, il ne put triompher d'abord de la routine et des jalousies. Il passa alors en Angleterre, où il s'enrôla dans la troupe de Garrik, puis il vint à Lyon et donna au théâtre de cette ville plusieurs ballets d'un genre tout nouveau; il consigna ses principes dans ses *Lettres sur la danse*, qu'il fit paraître en 1767. Appelé successivement en Wurtemberg, à Vienne, à Milan, il fut enfin fixé à l'Opéra de Paris par la protection de la reine Marie-Antoinette, avec le titre de maître des ballets en chef. Il était en outre l'ordonnateur de toutes les fêtes du Petit-Trianon. Parmi les ballets qu'il composa et qui presque tous eurent du succès, on remarque *la Toilette de Vénus*, *le Jugement de Pâris*, *Psyché*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *les Noces de Thétis*, etc. Noverre créa le ballet d'action, supprima le masque et ramena les coutumes à la vérité.

NOVES, bg des Bouches-du-Rhône, près de la Durance, à 24 kil. N. E. d'Arles; 2130 hab. Fortes murailles flanquées de tours; filatures de soie. Patrie de la belle Laure, immortalisée par Pétrarque.

NOVI, v. forte d'Italie, dans les anc. États sardes (Gênes), à 40 kil. N. de Gênes; 10 500 hab. Citadelle. Filature de soie; commerce de transit. Il s'y livra le 15 août 1799 un combat acharné entre les Français et les Russes : Joubert y fut tué. — L'intendance de Novi a 50 kil. sur 10 et 70 000 hab.

NOVI-BAZAR, *Iénibazar* en turc, v. de Bosnie, ch.-l. de livah, sur la Gradiska, à 210 kil. S. O. de Bosna-Seraï; 12 000 hab. Évêché catholique. Château fort. Eaux thermales aux environs.

NOVIODUNUM. *V.* NEVIRNUM, SUESSIONES.

NOVIOMAGUS, nom commun à diverses villes anciennes : *Noyon*, chez les *Veromandui*; *Nyons* (dans le dép. de la Drôme); *Nyon*, en Helvétie; *Lisieux*, dite aussi *Lexovii*; *Spire*, ch.-l. des *Nemetes*; *Castelnau de Médoc*, en Aquitaine; *Nimègue*, dans la Germanique 2e.

NOVOGOROD, c.-à-d. *ville neuve*, nom commun à trois villes de la Russie d'Europe :

VÉLIKI-NOVOGOROD OU NOVOGOROD-LA-GRANDE, ch.-l. du gouvt de Novogorod, sur la Volkhova, à 193 kil. S. E. de St-Pétersbourg; 16 000 h. Archevêché grec, tribunaux, cour d'appel, école de cadets. Beau port, cathédrale Ste-Sophie, bâtie sur le plan de celle de Constantinople, palais impérial. — Cette ville, une des plus anciennes de la Russie, fut fondée au Ve s. par les Slaves. Elle se gouverna longtemps en république, tour à tour indépendante ou tributaire des Varègues et des Russes. Rurik l'agrandit et en fit sa capitale en 862; mais son fils Igor l'abandonna pour Kiev (879). Bien que considérée comme dépendant des czars, Novogorod se rendit alors libre de fait. Elle étendit sa domination de la Livonie à l'O. aux frontières de la Sibérie à l'E., et devint par son commerce la première des villes hanséatiques : elle comptait alors près de 400 000 hab. Après deux guerres acharnées (1471 et 1477), le grand duc de Russie Iwan III la soumit définitivement. Une dernière révolte (1569-78) amena le siége et l'incendie de la ville, qui fut presque entièrement détruite; les Suédois la prirent en 1611 et la pillèrent; la fondation de St-Pétersbourg acheva sa ruine. — Le gouvt de N. a pour bornes ceux d'Olonetz au N., de Tver et de Pskov au S., de St-Pétersbourg au N. O.: 600 k. sur

295; 1 000 000 d'hab. Il renferme plusieurs lacs, entre autres l'Ilmen; le Volga y prend sa source. Bois de construction, planches, cuirs, céréales, etc.

NIJNÉI-NOVOGOROD, c.-à-d. *Novogorod-la-petite*, ch.-l. du gouvt du même nom, au confluent du Volga et de l'Oka, à 430 kil. E. de Moscou, à 1200 S. E. de St-Pétersbourg; 32 000 hab. Évêché grec, cour criminelle, cour d'appel. Fort ou *Kreml*, deux cathédrales; 26 églises, dont plusieurs à coupoles dorées, bel hôtel du gouvernement, belle fontaine, bazar magnifique, corderie, brasseries, distilleries; grand commerce de blé. Très-grande foire dite de *Makariev*, une des principales de l'Europe et qui attire 400 000 individus; chemin de fer. — Nijnéi-Novogorod fut fondée par Iourié III en 1227; les ducs de Souzdal l'eurent pour résidence avant Moscou. Les Tartares la brûlèrent en 1317 et 1378. — Le gouvt de Nijnéi-Novogorod, au centre de l'empire, entre ceux de Kostroma et de Viatka au N. et au N. E., de Kazan et Simbirsk à l'E., de Penza et de Tambov au S., de Vladimir à l'O., a 360 kil. sur 225 et 1 300 000 hab. Climat tempéré et sain, sol assez fertile : grains, chanvre, lin. Grand commerce, facilité par 3 rivières, le Volga, l'Oka et le Soura.

NOVOGOROD-SEVERSKOÏ (c.-à-d. *la Sévérienne*), ainsi nommée de sa situation dans l'anc. Sévérie, ch.-l. d'un district du gouvt de Tchernigov, sur la r. dr. de la Desna, à 135 kil. N. E. de Tchernigov; 8000 hab. Commerce de chanvre, blé, chaux; beaucoup de fours à chaux. — Elle fut de 1044 à 1523 la capit. d'un apanage des princes de Kiev. Souvent prise par les Tartares, les Lithuaniens et les Polonais, elle fut réunie à la Russie en 1618, par le traité de Déoulina.

NOVOGRODEK, v. de Russie, dans l'anc. Lithuanie (Grodno), à 125 kil. S. O. de Minsk; 1200 hab. Anc. ch.-l. d'un palatinat lithuanien.

NOWAÏRI (Chehab-Eddyn-Ahmed), historien et jurisconsulte arabe, né vers 1280 à Al-Nowaireh en Égypte, m. en 1331, a laissé une espèce d'encyclopédie historique, intitulée *Nihayat alarab fi fonoun aladab* (c.-à-d. tout ce qu'on peut désirer de savoir concernant les différentes branches des belles-lettres), divisée en 5 parties, de 5 livres chacune. Il s'en trouve un exemplaire complet à la bibliothèque de Leyde; la partie relative à la Sicile a été publiée en arabe et en latin, par Rosario (Palerme, 1790), et trad. en français par Caussin, Paris, an x, à la suite du *Voyage en Sicile* de Riedesel.

NOYADES DE NANTES. *V.* CARRIER.

NOYAL-SUR-VILAINE, bourg du dép. d'Ille-et-Vilaine, à 11 k. E. de Rennes; 3102 hab. Station. Toiles.

NOYANT, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 17 kil. S. E. de Baugé; 1510 hab.

NOYERS, ch.-l. de cant. (Yonne), sur le Serein, à 19 kil. S. de Tonnerre; 1607 hab. Serges, toiles de ménage, chandelles. Jadis place forte, abbaye de Bénédictins, et titre de seigneurie. — Autre ch.-l. de cant. (Bses-Alpes), à 9 kil. O. de Sisteron; 1061 h.

NOYON, *Noviomagus Veromanduorum*, ch.-l. de cant. (Oise), sur la Vorse et près de l'Oise, à 24 kil. N. E. de Compiègne; 6348 h. Station de chemin de fer. Magnifique cathédrale gothique, construite au XIIe s., sur l'emplacement d'une église élevée par Charlemagne et détruite par un incendie en 1131. Bonneterie, toiles et cuirs; comm. de grains, cendres pour engrais. Patrie de Calvin et du sculpteur Sarrazin — C'était sous les Romains un poste militaire. S. Médard y transporta, vers 530, le siége épiscopal de Vermand (*V.* ce nom). Les titulaires de l'évêché de Noyon ne tardèrent pas à devenir très-puissants : l'évêque était sous Philippe Auguste un des 12 pairs de France. Charlemagne fut couronné à Noyon en 768; Hugues Capet y fut élu en 987. Le 13 août 1516, un traité y fut signé entre François Ier et Charles d'Autriche (Charles-Quint) : par ce traité, Charles devait épouser la fille du roi, qui apportait en dot le royaume de Naples, et restituer la Navarre à la maison d'Albret : mais il ne fut pas exécuté.

NOZAY, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 28 kil. S. O. de Châteaubriant; 3692 h. Près de là, ferme modèle de Grandjouan.

NOZEROI, ch.-l. de cant. (Jura), près de l'Ain, à 27 kil. S. E. de Poligny; 854 hab. Belle église gothique. Tanneries, fabriques de souliers. Ce bourg se forma autour d'un château des seigneurs de Châlon, dont les ruines le dominent encore. Vers 1520, il passa dans la maison d'Orange-Nassau; Louis XIV le confisqua sur Guillaume III.

NUBES, peuple d'Éthiopie, le même sans doute que les Nubiens modernes, habitait partie aux environs de la Thébaïde, partie sur le golfe Avalite.

NUBIE, l'*Æthiopia supra Ægyptum* des anciens, contrée d'Afrique, entre l'Égypte au N. et l'Abyssinie au S., par 25°-37° long. E., 10°-25° lat. N., a env. 1540 k. (du S. au N.) sur 576 de large, et 2 000 000 d'h. Le Nil traverse cette contrée du S. au N. et y reçoit le Bahr-el-Azrek et le Tacazzé. La partie orientale, entre le Nil et la mer Rouge, n'offre que des déserts de sable et des rochers, semés de rares oasis (Olba, Atbarah, Gosredjab, etc.). Dans l'O., sont les pays de Sennaar, d'Halfay, de Schendy, de Damer, de Dongolah, etc., presque tous tributaires de l'Égypte depuis la conquête qu'en fit en 1822 Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali. Le climat est très-chaud, mais sain Le sol produit le blé, l'orge, les pois, les lentilles, le tabac, la canne à sucre. L'éléphant, l'hyène, le crocodile, l'autruche et la girafe y sont assez communs; le pays est sujet à de terribles invasions de sauterelles. Les principaux objets de négoce sont les esclaves, la poudre d'or, le séné, les plumes d'autruche. — Dans les temps très-anciens, la Nubie fut le siége de l'important empire de Méroé (*V.* ce nom), dont on ne saurait préciser les limites. Les Romains y pénétrèrent assez avant, jusqu'à Napata, mais ils ne possédèrent jamais que la lisière septent. du pays; ils l'appelaient *Æthiopia supra Ægyptum*. — Ce pays est surtout connu par les récents voyages de Bruce et de Burkhardt.

NUCÉRIE, v. d'Italie ancienne. *V.* NOCERA.

NUGENT (Thom.), Irlandais, mort à Londres en 1772, est connu par un *Dictionnaire portatif français-anglais et anglais-français*, qui a eu une multitude d'éditions. On lui doit en outre une *Histoire de la Vandalie*, 1776, et quelques traductions.

NUIT (la), divinité allégorique, fille du Chaos, ou selon d'autres du Ciel et de la Terre, eut de l'Érèbe l'Éther et le Jour, et de l'Achéron les Furies. On la représente assise sur un char, couverte d'un voile semé d'étoiles, et quelquefois avec des ailes de chauve-souris. Le hibou lui était consacré; on lui immolait des brebis noires.

NUITS, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 15 kil. N. E. de Beaune, sur l'Armançon et le chemin de fer de Paris à Lyon; 3346 h. Trib. de commerce. Vignobles célèbres : la côte de Nuits, de 25 kil. d'étendue, comprend les meilleurs vignobles de la Côte-d'Or, ceux de *Nuits*, *St-Georges*, *Richebourg*, *La Tache*, *la Romanée*, *Clos-Vougeot*. — Ville ancienne, Nuits obtint une charte commune en 1212. Elle fut prise et saccagée plusieurs fois au XVIe siècle. Elle est la patrie du marin Thurot. — *V.* NUYTS.

NUMA POMPILIUS, 2e roi de Rome, né à Cures, chez les Sabins, était, dit-on, gendre de Tatius. Il vivait dans la solitude et avait 40 ans lorsque les Romains l'appelèrent au trône, l'an 714 av. J.-C. Aussi pacifique que son prédécesseur était guerrier, il se consacra tout entier à la législation, fonda des temples, créa plusieurs institutions religieuses, telles que les Saliens, chargés de garder le bouclier sacré (*V.* ANCILE), les Vestales, les Pontifes, les Flamines, les Féciaux; régularisa l'année, qui jusqu'alors n'avait eu que dix mois et à laquelle il en donna douze, répartit le peuple en corps de métiers, et s'efforça d'abolir toute distinction entre les Sabins et les Romains. Pour faire adopter ses institutions, il feignait de recevoir des révélations de la nymphe Égé-

rie. Longtemps après la mort de Numa, on prétendit avoir retrouvé son tombeau, qui, entre autres objets, contenait beaucoup de manuscrits en langue grecque : les commissaires délégués par le sénat pour examiner ces écrits les déclarèrent dangereux à divulguer et ils furent brûlés. Quelques traditions anciennes font de Numa un contemporain et même un disciple de Pythagore, ce qui est inconciliable avec la chronologie reçue. Selon certains critiques modernes (*V.* BEAUFORT et NIEBUHR), Numa n'aurait pas existé, et il ne serait que la personnification de l'époque de législation religieuse et civile des Romains (le nom de *Numa* offre en effet une singulière analogie avec le mot grec *nomos*, qui veut dire *loi*). Néanmoins Plutarque a écrit la *Vie* de Numa. Florian a fait de ce prince le héros de son roman de *Numa Pompilius*.

NUMANCE, *Numantia*, auj. *Garray* (Soria), fameuse ville d'Hispanie, chez les Arévaques, sur une montagne voisine des sources du *Durius* (Duero), formait à elle seule un petit État. Elle fut longtemps le centre de la résistance des Celtibériens aux Romains. Pompéius Népos l'assiégea inutilement en 141 av. J.-C.; Mancinus, surpris avec 24 000 hommes dans un défilé voisin, se soumit à 4000 Numantins et promit que Rome cesserait les hostilités (137), mais le traité qu'il avait conclu ne fut pas ratifié. En 134, Scipion Émilien, chargé de reprendre la guerre, fit le siége de Numance et en réduisit les habitants à une telle famine qu'ils se mangèrent entre eux : ils finirent par incendier leur ville et se jeter dans les flammes; Numance fut rasée, 133.

NUMÉNIUS, philosophe grec et chrétien du IIe siècle, né à Apamée en Syrie. Il suivait les idées de Pythagore et de Platon, et prétendait que ce dernier avait beaucoup emprunté aux livres de Moïse : aussi qualifiait-il Platon de *Moïse attique*. On trouve les fragments de Numénius dans Eusèbe et Origène, dans Porphyre et Jamblique. Quelques fragments de ce philosophe ont été trad. en français par E. Lévêque dans la trad. de Plotin de M. Bouillet (t. I).

NUMÉRIEN, *M. Aurelius Numerianus*, empereur romain, fils de l'emp. Carus, lui succéda en 284 avec son frère Carin; il périt la même année, assassiné par Aper, préfet du prétoire, son beau-père, au moment où il revenait de la guerre des Parthes.

NUMICUS, ruisseau du Latium, coulait au pied et à l'E. de la colline de *Lavinium*, et se jetait dans la mer Tyrrhénienne. C'est auj. le *Rio di Pratica*. Énée fut tué près de ses bords.

NUMIDIE, *Numidia*, auj. prov. de *Constantine* et partie du beylik de *Tunis*, contrée de l'Afrique anc., entre la Mauritanie à l'O. et les possessions de Carthage à l'E. Agrandie par les conquêtes de Massinissa, la Numidie avait pour bornes à l'O. la Malva, et s'avançait à l'E. jusqu'à 50 ou 60 kil. de Carthage. Avant la bataille de Zama (202), elle se divisait en deux États, celui des Massyles à l'E., celui des Massessyles à l'O. Le 1er avait pour capit. Cirta et compta Massinissa au nombre de ses rois. Le 2e était le domaine de Syphax; mais, après la bat. de Zama, ce prince fut pris et détrôné, et Massinissa resta maître des deux États. Divers partages eurent lieu après la mort de Massinissa (149) et de son fils Micipsa (119). Jugurtha, s'étant rendu maître par le crime du royaume entier, en fut dépouillé par les Romains après une longue guerre, 106. Rome alors annexa à la prov. romaine d'Afrique et à la Mauritanie les cantons qu'en avait jadis distraits Massinissa; en même temps, elle fit de l'anc. Massylie ou Numidie orientale un *Roy. de Numidie*, qu'elle partagea entre deux petits-fils de Massinissa, Hiempsal II et Mandrestal, et elle donna la Massessylie ou Numidie occid. à Bocchus, roi de Mauritanie, pour le récompenser d'avoir livré Jugurtha. Après la bat. de Thapse, où Juba I, roi de Numidie, avait combattu César (46 av. J.-C.), ce royaume fut réduit en province romaine. Auguste en donna la partie occid. à Juba II. Ce royaume même fut définitivement réuni à l'empire après la révolte et la mort de Tacfarinas (25 de J.-C.). Très-florissante sous l'Empire, la Numidie fut conquise par les Vandales au Ve s., avec le reste de la côte d'Afrique, 430; elle fut reconquise au profit de l'Empire grec par Bélisaire en 534, mais pour devenir à la fin du VIIe s. la proie des conquérants arabes. — Les Numides sont rangés parmi les peuples nomades (d'où leur nom); les peuplades des côtes, qui avaient longtemps dépendu des Phéniciens, habitaient des villes il est vrai; mais les habitants de l'intérieur étaient à demi sauvages et vivaient sous des tentes. Ils étaient renommés comme excellents cavaliers : Annibal avait beaucoup de cavaliers Numides dans son armée. On croit que la langue des Numides s'est en partie conservée dans la Kabylie et n'est autre que celle des Berbères.

NUMITOR, roi d'Albe, au VIIIe s. av. J.-C., fils de Procas et descendant d'Énée, fut père de Lausus et de Rhéa Sylvia. Renversé du trône par son frère Amulius, il fut vengé par ses petits-fils, Romulus et Rémus, qui lui rendirent la couronne. En récompense, il leur permit de bâtir une ville nouvelle sur les bords du Tibre.

NUNDINES, LETTRES NUNDINALES. *V.* ces art. dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

NUNEZ. Quatre peintres espagnols assez remarquables ont porté ce nom : 1° Jean, né vers la fin du XVe s., élève de J. Sanchez de Castro, et auteur de plusieurs tableaux qui ornent la cathédrale de Séville; 2° Pierre, né à Madrid vers 1614, m. en 1654, élève de J. Soto, et auteur d'une portion des portraits des rois d'Espagne au palais de Madrid; 3° Matthieu N. de Sepulveda, peintre de Philippe IV en 1640, célèbre par ses fresques; 4° N. de Villavicencio, né à Séville en 1635, m. en 1700 : c'est celui des élèves de Murillo qui a le mieux reproduit sa manière. Il fonda avec Murillo l'Académie de Séville.

NUNEZ (Fernand), philologue. *V.* PINCIANUS.

NUNEZ (Pedro), géomètre. *V.* NONIUS.

NUORO, v. de l'île de Sardaigne, ch.-l. de prov., à 120 kil. N. de Cagliari; 4500 hab. Évêché. — La prov. de même nom compte 60 000 hab.

NUREMBERG, *Norica* chez les Romains, *Norimberga* en latin moderne, *Nürnberg* en allemand, v de Bavière (Franconie moyenne), sur la Pegnitz, à 77 kil. S. E. de Wurtzbourg; 50 000 hab. Tribunaux, école polytechnique, gymnase, école des beaux-arts et de commerce, sociétés diverses. La ville est divisée en deux parties (Sebald, Lorenz), et bâtie sur 12 petites collines. Muraille flanquée de 74 vieilles tours; rues étroites et tortueuses. Hôtel de ville, vieux château du Xe s., trois belles églises, arsenal, théâtre, banque royale, musée germanique, bibliothèques publiques, statues de Mélanchthon, d'A. Durer. Chemins de fer pour Leipsick, Munich, Furth. Laiton, miroirs dits *de Nuremberg*, produits chimiques, instruments de musique et de mathématiques, quincaillerie, porcelaine, faïence, tabletterie, jouets d'enfants (en bois, ivoire, métaux, etc.). C'est à Nuremberg que l'on fabriqua les 1res cartes à jouer, vers 1380, et que fut établie la 1re papeterie (vers 1390); c'est aussi dans cette ville que les montres furent inventées vers 1500 (ce qui les fit d'abord nommer *œufs de Nuremberg*), ainsi que la gravure sur bois; c'est là enfin que fut fabriquée la 1re batterie de fusil (1517); Patrie de Hans Sachs, Martin Behaim, et Albert Durer. — Nuremberg existait dès le temps de Charlemagne; elle fut une des premières villes d'Allemagne converties au Christianisme, mais elle fut aussi la 1re à embrasser la Réforme. Elle s'accrut beaucoup sous Charles IV, et devint ville impériale du cercle de Franconie. Plusieurs diètes se tinrent à Nuremberg, entre autres la 1re de toutes, sous Othon I (938). En 1438, il s'y tint une diète qui divisa l'empire en cercles et réforma la procédure. Pendant la guerre de Trente ans, cette ville eut beaucoup à souffrir. En 1532, il y fut signé un traité de paix entre les Luthériens et les Catholiques sous les auspices de Charles-Quint.

La commission exécutive de la paix de Westphalie y siégea de 1649 à 1650. La paix de Presbourg (1805) donna cette ville à la Bavière.

NUREMBERG (burgraviat de), un des quatre burgraviats de l'ancien empire d'Allemagne, fut créé en 1060 par l'emp. Henri IV pour la maison de Vohburg, et passa ensuite à la maison de Hohenzollern, qui, depuis Frédéric I (m. en 1218), ne cessa de le posséder jusqu'en 1801. Cette maison règne auj. sur la Prusse, mais le burgraviat même fait partie de la Bavière.

NURSIE, auj. *Norcia*, v. de l'Italie anc., dans le N. de la Sabine, au pied de l'Apennin. Patrie de Sertorius et de saint Benoît.

NUYTS (Terre de), partie de la côte S. de l'Australie, entre 114° 20' et 130° long. E. Découverte par Pierre de Nuyts, négociant hollandais, en 1627.

NYANZA, grand lac de l'Afrique, l'une des sources du Nil, entre 32°-34° long. E. et 0°-3° lat. S., exploré en 1862 par Speke et Grant, qui l'ont nommé *Victoria-Nyanza*. V. LOUTA-NZIGHÉ.

NYBORG, v. forte et port de Danemark, dans l'île de Fyen, sur le grand Belt, à 31 kil. S. E. d'Odensée; 4000 h. Eau-de-vie de grains. Patrie de Christian II. C'est à Nyborg que les navires payaient le droit de passe pour traverser le Belt, droit auj. aboli.

NYDER (J.), dominicain allemand du XVe s., m. en 1438, réussit quelque temps par ses prédications à entraver la propagation des doctrines des Hussites en Franconie, mais, ayant fait de vains efforts pour ramener la secte des Taborites, il dirigea contre eux une expédition armée qui ensanglanta la Bohême. Il a laissé, entre autres écrits, *Formicarium seu Dialogus ad vitam christianam exemplo formicæ incitativus*, Paris, 1519 : ce n'est guère qu'un amas de contes sur les revenants, sur la divination, etc.

NYKOEPING, v. de la Suède propre, ch.-l. du gouvt de Nykœping, sur un golfe de la mer Baltique, à 90 k. S. O. de Stockholm; 3000 hab. Fer, cuivre, planches, machines. — Le gouvt de N., situé dans le S. E. de la Suède propre, a été presque tout entier formé de la Sudermanie; il a 100 k. sur 100, et 110 000 h.

NYLAND, prov. de la Russie d'Europe (Finlande), à l'E. de la prov. d'Abo, sur le golfe de Finlande; 200 000 hab.; ch.-l., Helsingfors.

NYMPHES, *Nymphæ*, déesses des eaux, particulièrement des eaux douces. On distinguait parmi elles les Naïades, les Néréides, les Océanides, etc. Le nom de nymphes fut dans la suite étendu à un grand nombre de divinités secondaires, aux Oréades, aux Dryades, aux Napées (*V.* ces noms). On regardait les nymphes non comme immortelles, mais comme vivant plusieurs milliers d'années; on les représentait toujours jeunes et belles, nues ou demi-nues, accoudées près des eaux qu'elles versaient de leur urne ou dansant près des Satyres. On leur offrait du miel, du lait, des fruits, de l'huile, quelquefois des chèvres.

NYMPHIDIUS SABINUS, affranchi, fils d'un esclave, se prétendait fils de Caligula. Il devint préfet de Rome sous Néron et essaya même de se faire proclamer empereur, mais il fut tué par les Prétoriens, en 68 de J.-C.

NYON, *Noviodunum*, *Noviomagus*, *Colonia equestris*, en allemand *Neus*, v. de Suisse (Vaud), sur le lac de Genève, au pied d'une colline, à 31 k. S. O. de Lausanne, et à 19 N. de Genève; 2500 hab. Papeterie, poterie, antiquités.

NYONS, *Noviomagus*, ch.-l. d'arr. (Drôme), sur l'Aigues, à 90 kil. S. S. E. de Valence; 3653 h. Trib. de 1re inst. Savon, lainages, tanneries, houille. Antiquités, beau pont romain.

NYSA, lieu célèbre dans la mythologie comme résidence favorite de Bacchus (*Dio-nysus*); on en a fait tantôt une montagne, tantôt une ville, tantôt une île; on le place en Éthiopie, en Arabie, mais le plus souvent dans l'Inde. Il y a eu en effet une ville de Nysa dans l'Inde, sur le Cophès, près de son confluent avec l'Indus; on la nomme auj. *Nagar*.

NYSSE, *Nyssa*, v. de Cappadoce, près de l'Halys, à l'O. de Mazaca. S. Grégoire (*de Nysse*) en fut évêque.

NYSTADT, v. de Russie (Finlande), sur le golfe de Botnie, à 60 kil. N. O. d'Abo; 2000 h. — Bâtie en 1617. Célèbre par la paix qui y fut conclue en 1721 entre la Russie et la Suède : celle-ci y cédait la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Carélie. Nystadt a été bombardée en 1855 par les Anglais.

NYSTEN (P. Hubert), médecin, né à Liége en 1771, m. à Paris en 1818, se distingua par de belles expériences électro-médicales, fut chargé de plusieurs missions par le gouvernement français, et devint médecin de l'Hospice des Enfants. On lui doit un *Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, botanique*, publié pour la 1re fois à Paris en 1810, souvent réimprimé et fort augmenté. Il avait précédemment fait paraître des *Expériences sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, 1803.

O

O', qui précède beaucoup de noms irlandais, comme O'Brien, O'Connor, O'Connell, veut dire *fils de*.

O (Fr., marquis d'), né vers 1535, d'une noble et anc. famille de Normandie, m. en 1594, fut surintendant des finances sous Henri III depuis 1578. Bien que haï universellement pour ses concussions, il resta en place à l'avénement de Henri IV. Ses prodigalités ayant encore surpassé ses exactions, il mourut couvert de dettes.

OAKHAM, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Rutland, à 28 kil. E. de Leicester; 2790 h. Chem. de fer.

OANNÈS, dieu chaldéen, demi-homme, demi-poisson, sortit de la mer Érythrée pour enseigner aux hommes les arts, l'agriculture, les lois. On croit que ce Dieu représente l'importation par mer de la civilisation et des arts en Chaldée.

OASIS, nom donné à divers lieux qui, au milieu des déserts de sable de l'Afrique, offrent de l'eau et de la végétation, et sont comme des îles de verdure. On distingue surtout : 1° la *Grande Oasis* ou *Oasis de Thèbes*, *Oasis magna*, auj. *El-Ouah* ou *El-Khargeh*, à l'O. du Nil et à sept journées de Thèbes et d'Abydos, entre 25° 10'-26° 50' lat. N. et 28° long. E.; elle a 150 kil. de long, de Kasr-Djebel-el-Sout à Kasr-el-Hadjar; on y trouve plusieurs petits cours d'eau qui entretiennent une belle végétation (palmiers, orangers, citronniers, oliviers; riz, blé, millet, etc.); elle compte env. 5000 h. et renferme deux lieux principaux, El-Kargeh et Siout; — 2° la *Petite Oasis*, *Oasis parva*, auj. *El-Ouah-el-Bahryeh*, au N. de la précéd., dans la région de l'ancien lac Mœris, par 28° 30' lat. N., et 26° 40' long. E. : 45 kil. sur 13; 2500 h.; pâturages nombreux; cette oasis est exposée à des chaleurs insupportables et souvent ravagée par les sauterelles; ruines romaines; — 3° l'*Oasis d'Ammon*, auj. *Syouah*, aussi à l'O. du Nil, mais en dehors de l'Égypte et dans la partie de la Libye située au S. de la Cyrénaïque (ou désert de Barca). Elle était célèbre comme siége du temple et de l'oracle de Jupiter Ammon (*V.* SYOUAH).— Au temps d'Hérodote, la Grande Oasis était habitée par une tribu de Samiens, qui devinrent très-riches et très-nombreux sous l'empire romain. Aux IVe et Ve siècles, elle servit tour à tour de lieu d'exil aux Catholiques et aux Nestoriens

persécutés par les empereurs de Constantinople; au VIe, elle devint le siége d'un évêché; en 943, elle tomba au pouvoir des Arabes. Cette Oasis renferme les ruines de temples bâtis sous Darius Ier, fils d'Hystape, sous les Ptolémées et sous les empereurs Domitien, Trajan, Adrien, Antonin. Elle dépend auj., ainsi que les deux autres, du pacha d'Égypte et lui paye tribut.

OATES (Titus), intrigant anglais, né en 1619, m. en 1705. Condamné pour faux, il se réfugia en Hollande, s'y fit catholique et jésuite, puis apostasia dans l'espoir d'obtenir quelque riche bénéfice de l'Église anglicane. N'obtenant pas les avantages qu'il avait espérés, il imagina, sous l'inspiration des Covenantaires, une prétendue conspiration des catholiques contre Charles II et la religion protestante, et s'en fit le délateur. L'affaire fut d'abord prise au sérieux : plusieurs illustres personnages périrent, et Oatcs obtint une pension; mais, la fraude ayant été découverte, Jacques II le condamna à une prison perpétuelle et à être fustigé quatre fois par an. La révolution de 1688 lui rendit la liberté et sa pension.

OAXACA, v. du Mexique, capit. de l'État d'Oaxaca, sur le Rio-Verde, à 360 kil. S. E. de Mexico ; 30 000 h. Évêché. La ville est située dans une belle vallée et bien bâtie; on y remarque la cathédrale, le palais épiscopal, l'hôtel de ville, etc. — Fondée par Nuno del Mercado au temps de F. Cortez; elle doit son nom au grand nombre d'arbres à cochenilles, appelés *quaxes* par les indigènes, qui croissent aux environs. — L'État d'Oaxaca a pour bornes les États de Puebla au N. et à l'O., de Vera-Cruz au N. E., le Guatemala à l'E., et le Grand-Océan au S. : 40 kil. de l'E. à l'O. sur 292 ; env. 600 000 hab. Climat salubre, sol fertile (coton, sucre, cochenille, etc.); mines d'or, argent, plomb, soufre, porphyre et basalte.

OBDORSK, la ville la plus septentr. de la Sibérie (Tobolsk), sur l'Obi, à 920 kil. de Tobolsk, par 66° 30' long. E., 64° 58' lat. N.

OBÉDIENCE (Pays d'), pays dans lesquels le pape nomme aux bénéfices vacants. — Dans les temps de schisme, où il y avait deux papes à la fois, le mot d'*obédience* servait à désigner les différents pays qui reconnaissaient l'un ou l'autre pape. Ainsi, au XIVe s., pendant le grand schisme d'Occident, on distinguait l'*Ob. d'Urbain VI*, comprenant l'Italie septentr., l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Pologne, la Prusse, le Danemark, la Suède, la Norvége et l'Angleterre; et l'*Ob. de Clément VII*, qui comprenait le reste de l'Europe.

OBÉID-ALLAH-AL-MAHDY, fondateur de la dynastie des Fatimites, né vers 882, m. en 934, prétendait descendre d'Ali et de Fatime, d'où les noms d'Alides et de Fatimites donnés à ses descendants. Il se fit passer pour le Mahdy annoncé par la tradition, conquit la province d'Afrique, en chassa les Aglabites (909), fonda Al-Mahdyah, dont il fit la capitale de son empire, détruisit en 919 l'empire des Édrisites, tenta, mais vainement, la conquête de l'Égypte, et ravagea à diverses reprises les côtes de la Calabre.

OBÉLISQUES (du grec *obélos*, broche, aiguille), pyramides quadrangulaires très-effilées et brusquement terminées par le haut, étaient fort communes chez les Égyptiens. Leur hauteur varie de 20 à 40 mètres; beaucoup étaient monolithes, en granit rose de Syène. Leur place ordinaire était un peu en avant des grands temples et parmi les avenues de sphinx. Du sommet à la base, les obélisques sont couverts d'hiéroglyphes. Auguste et d'autres empereurs firent transporter plusieurs obélisques à Rome; on en compte encore treize aujourd'hui dans cette ville. On voit depuis 1836, sur la place de la Concorde à Paris, un magnifique monolithe de cette espèce, connu sous le nom d'*Obélisque de Louqsor*; il a 24^m de haut.

OBERKAMPF (Christophe Philippe), créateur de la manufacture de toiles peintes de Jouy, né en 1738 à Weissenbach (Anspach), m. en 1815, était fils d'un teinturier; il se rendit à Paris à 19 ans, et, deux ans après, n'ayant pour tout capital que 600 fr., s'établit dans une chaumière de la vallée de Jouy, où il commença ses essais, se chargeant seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Bientôt ces toiles, connues sous le nom d'*indiennes*, devinrent de mode; son établissement prit une extension prodigieuse et fit la richesse du pays. C'est aussi Oberkampf qui éleva en France (à Essonne) la 1re filature de coton. Louis XVI lui donna des lettres de noblesse; Napoléon le décora de sa main et lui offrit une place au sénat, qu'il eut la modestie de refuser.

OBERLAND (c.-à-d. *haut pays*), nom donné à quelques contrées montueuses de la Suisse (Berne) et de l'Allemagne (Prusse orientale).

OBERLIN (Jacques), savant français, né à Strasbourg en 1735, m. en 1806, étudia la théologie et s'attacha spécialement à la partie archéologique des livres saints. Il fut successivement chargé de diverses chaires, puis de la direction du gymnase de Strasbourg (1787); fit avec succès un cours de bibliographie, et fut nommé correspondant de l'Institut. On lui doit, outre des *Manuels* élémentaires (en allemand), adoptés dans diverses écoles d'Allemagne, des éditions estimées d'*Horace*, 1788, de *Tacite*, 1801, de *César*, 1805, et plusieurs travaux d'érudition variée, notamment l'*Alsatia litterata*, Strasb, 1782, et l'*Almanach historique de l'Alsace*, 1782-92. — Son frère, Frédéric O., 1740-1826, pasteur au Ban-de-La-Roche (Vosges), civilisa sa paroisse, l'une des plus incultes de la Lorraine, et fut le bienfaiteur de la contrée.

OBERNAI, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 23 k. N. de Schelestadt; 4996 hab.

OBÉRON, roi des Génies de l'air, dans la mythologie scandinave, avait pour épouse ou pour amante Titania, ou, selon d'autres, la fée Mab. Shakspeare et Wieland l'ont chanté.

OBI, principal fleuve de la Sibérie, sort du lac Altin (Tomsk), arrose le gouvt de Tomsk et la partie septentr. de celui de Tobolsk, et se jette dans l'Océan glacial arctique, où il forme le *golfe de l'Obi*. Son cours est de 3200 kil. environ, presque entièrement navigable, et a deux directions, au N. O. et au N. Affluents, l'Irtich, la Tom, la Tim, la Vakh, etc.

OBIDOS, v. de Portugal (Estramadure), à 35 k. N. O. d'Alenguer; 4000 h. Prise sur les Maures au XIIe s. Combat entre les Français et les Anglais en 1808. — V. du Brésil, sur l'Amazone, à 800 kil. O. de Para.

OBLATES, — *tæ*, religieuses. *V.* FRANÇOISE (Ste).

OBLATS, *Oblati* (c.-à-d. *offerts*). On désignait sous ce nom : 1° des religieux qui, en entrant dans un ordre monastique, faisaient à la communauté l'abandon de tous leurs biens; 2° ceux qui étaient consacrés dès leur enfance à la vie religieuse; 3° des laïques qui venaient vivre à leurs frais dans une abbaye; 4° enfin, des soldats invalides que les rois de France faisaient loger et nourrir dans une abbaye, avant la fondation de *l'Hôtel des Invalides*.

OBLATS DE ST-AMBROISE, congrégation de prêtres séculiers établie à Milan en 1578 par S. Charles Borromée, fut approuvée par Grégoire XIII, qui attribua à ces religieux des revenus considérables et les destina principalement à aller en mission, à desservir des cures et à diriger des colléges et des séminaires.

OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE, congrégation établie à Aix en 1815 par l'abbé Mazenod, et approuvée par le pape en 1826, se consacre aux missions; à la direction des grands séminaires et au service des prisons.

OBLIGADO (Punta d'), lieu situé sur le Parana, près de sa jonction avec l'Uruguay. Une escadre anglo-française y battit les troupes de Rosas, dictateur de la Plata, le 20 nov. 1845, et força l'entrée du Parana.

OBOTRITES, tribu slave de la Germanie, faisait partie des Wendes ou Venèdes, et habitait sur les bords du Haut et du Moyen Oder (auj. le Mecklembourg). Ils furent battus par Louis le Germanique (844) et soumis par Louis de Saxe (862). Ils avaient pour capitale Rereg (auj. Mecklembourg).

OBRECHT (Ulrich), jurisconsulte et philologue français, né à Strasbourg en 1646, m. en 1701, voya-

gea en Allemagne et en Italie, fut à son retour chargé d'enseigner l'histoire à Strasbourg, abjura le luthéranisme entre les mains de Bossuet (1684), fut nommé par Louis XIV préteur royal de Strasbourg et remplit une mission diplomatique à Francfort-sur-le-Mein (1698). On a de lui : *Alsaticarum rerum prodromus*, Strasb., 1681, des éditions de *Dictys*, de *Quintilien*, de l'*Histoire Auguste*, et une traduction latine de la *Vie de Pythagore* par Jamblique.

OBRÉGON (Bernardin), instituteur de l'ordre des Frères-infirmiers Minimes qui soignent les malades des hôpitaux en Espagne, né à Las Huelgas près de Burgos en 1540, m. à Madrid en 1599, avait été d'abord militaire et s'était livré au désordre; il se convertit en 1568 et fonda l'ordre auquel son nom est resté attaché.

OBRENOWITCH, famille de princes de Servie. *V.* MILOCH et SERVIE.

O'BRIEN, anc. et illustre famille royale d'Irlande, issue de Brien, qui vivait au Xe s., régna sur le Munster pendant 500 ans. Le dernier roi de cette famille, Murrough O'Brien, échangea en 1542 le titre de *Roi de Munster* contre celui de *comte de Thomond* que lui conféra Henri VIII. Cette maison a formé plusieurs branches. Lord J. Ch. O'Brien, vicomte de Clara, puis comte de Thomond, qui servit en France au XVIIIe s. et devint maréchal, appartenait à l'une d'elles; les Mac-Mahon, desquels descend le maréchal de ce nom, duc de Magenta, sortent également de cette famille.

OBRINGA, l'*Ahr?* riv. de la Gaule, séparait la Germanie supérieure de la Germanie inférieure.

OBSEQUENS (Julius), auteur latin de la fin du IVe s., n'est connu que par des fragments d'une compilation *De Prodigiis*, tirée surtout de Tite-Live, et imprimée ordinairement à la suite d'Aurelius Victor. Des éditions spéciales en ont été données par Lycosthène, Bâle, 1552; Oudendorp, Leyde, 1720; Hof, 1772. Il a été trad. en français par La Bouthière, Lyon, 1547, et par Verger, 1843, dans la collect. Panckoucke.

OBSERVANCE (Religieux de l'), religieux qui s'imposaient la loi d'*observer* dans toute leur rigueur les règles monastiques. On distinguait : 1° les *Pères de l'Observance* ou *Observantins*, issus de l'ordre de S. François et constitués à la suite de la réforme de 1363; 2° les religieux de l'*Étroite Observance*, de l'ordre de Cîteaux; 3° ceux de la *Grande Observance*; de l'ordre de la Merci; 4° les *Frères prêcheurs de la primitive Observance*, réforme des Dominicains qui s'introduisit en France en 1636.

OBSERVANTINS. *V.* OBSERVANCE (Pères de l').

OC (Langue d'). *V.* LANGUEDOC.

OCA (Sierra d'), *Idubeda mons*, la partie la plus septentrionale des monts Ibériens en Espagne, se rattache au versant méridional des monts Cantabres, dans la province de Palencia, entre les sources de l'Èbre et de la Pisuerga, se dirige au S. E. dans la province de Burgos, et va se lier à la Sierra de San-Millan, après un parcours de 110 kil.

OCAMPO (Florian de), historien espagnol du XVIe s., né à Zamora, était historiographe de Charles-Quint. Il avait entrepris d'écrire une *Chronique générale de l'Espagne :* il en fit paraître en 1544 une 1re partie, qui allait jusqu'à la 2e guerre punique. Cet ouvrage a été continué jusqu'à J.-C. par Ambrosio Moralès.

OCANA, *Althæa* ou *Olcania*, v. d'Espagne (Tolède), à 48 kil. N. E. de Tolède; 6000 hab. Palais du duc de Frias, belle place, bel aqueduc *de Fuenta-Vieja*. — Cette ville appartint aux chevaliers de Calatrava jusqu'en 1182, puis à ceux de St-Jacques. Les Français y battirent les Espagnols le 19 nov. 1809.

OCANA, bourg d'Amérique (Nouv.-Grenade), sur le Rio-de-Oro, à 400 kil. N. E. de Bogota. Mines de cuivre. Il s'y tint en 1828 une célèbre Convention nationale pour modifier la constitution de Cucuta.

OCCAM (Guill. d'), philosophe scolastique, surnommé le *Docteur invincible*, né en 1270 au village d'Occam (Surrey), m. en 1347, appartenait à l'ordre des Cordeliers et fut disciple de Duns Scot. Après avoir rempli en Angleterre divers emplois ecclésiastiques, il fut banni de l'Université d'Oxford, pour avoir excité des troubles par la nouveauté de ses doctrines : il vint à Paris où il enseigna la théologie. Il prit la défense de Philippe-le-Bel contre Boniface VIII, et attaqua avec violence les prétentions temporelles des papes. Excommunié en 1330, il se réfugia à la cour de Louis de Bavière, qu'il soutint dans ses querelles avec le St-Siége. Il mourut à Munich. Occam combattit les Réalistes et soutint avec tant de succès la cause du Nominalisme qu'on l'appelait *le Prince des Nominaux*. Ses principaux écrits sont : *Super quatuor libros Sententiarum*, 1495; *Summa logicæ*, 1488; *Quodlibeta*, 1487; *Super potestate summi pontificis*, 1496.

OCCASION (l'), divinité allégorique qui présidait au moment le plus favorable pour réussir. On la représentait sous la forme d'une femme nue, chevelue par devant et chauve par derrière (ce qui signifie qu'on ne peut la saisir quand elle est passée); elle avait un pied en l'air et l'autre sur une roue.

OCCHIALI (KILIG-ALI, dit), renégat calabrais. Pris jeune par les Turcs, il se fit pirate sous les ordres de Dragut, s'éleva aux plus hauts grades dans la marine ottomane, se distingua en 1571 à la bataille de Lépante, ramena, après la défaite, les débris de la flotte turque à Constantinople, fut nommé par Sélim II capitan-pacha, et enleva en 1573 aux Espagnols La Goulette (fort de Tunis). Il mourut comblé de gloire en 1577. Il avait fondé à Constantinople une mosquée, et un collége pour 100 étudiants.

OCCIDENT (Empire d'), un des deux États formés de l'empire romain par le partage qui eut lieu entre Valentinien et Valens en 364, puis par le partage définitif entre Honorius et Arcadius en 395, comprenait la Bretagne romaine, les Gaules, l'Italie, l'Hispanie et l'Afrique (*V.* pour plus de détails, l'art. Empire ROMAIN). — L'Empire d'Occident périt après un siècle environ d'existence, sous Romulus Augustulus, en 476. Depuis 408, il allait sans cesse perdant de ses provinces par les invasions des Barbares ou par abandon volontaire. Milan, puis Ravenne, furent après Rome capitales de l'Empire d'Occident.

On appelle *Second empire d'Occident*, ou *Saint empire romain d'Occident*, celui qui fut fondé par Charlemagne en 800, et qui fut continué par l'*Empire d'Allemagne*, constitué en 962 par Othon le Grand.

OCCIDENT (Église d'). On appelle quelquefois ainsi l'*Église latine*, comme on appelle *Église d'Orient* l'*Église grecque*. *V.* LATINE (Église).

OCCITANIE (c.-à-d. Pays de la langue d'*Oc*), nom donné souvent, dans le moyen âge, au Languedoc et même à tout le littoral français de la Méditerranée.

OCÉAN, *Oceanus*, dieu de la mer chez les païens, frère et époux de Téthys, et père des Océanides.

OCÉAN. On nomme ainsi l'immense étendue d'eau salée qui couvre la plus grande partie du globe; on la divise en 5 grands bassins : le *Grand-Océan* ou *O. Pacifique ;* l'*O. Atlantique ;* l'*O. Indien ;* l'*O. glacial Arctique* et l'*O. glacial Antarctique*. *V.* ces noms.

OCÉANIDES, nymphes des mers, filles de l'Océan.

OCÉANIE, 5e partie du monde, est composée d'îles répandues dans le Grand-Océan, et s'étend, entre l'Amérique à l'E. et l'Asie à l'O., de 91° long. E. à 105° long. O., de 35° lat. N. à 56° lat. S.; sa longueur est donc d'env. 174 degrés, et diagonalement d'au moins 20 000 kil.; sa largeur va toujours diminuant à mesure qu'on s'avance vers l'est; on évalue sa population à 20 millions d'âmes. Généralement on divise l'Océanie en trois régions, subdivisées chacune, comme il suit, en archipels et en groupes :

Malaisie ou Notasie (à l'O.)	Archipel de la Sonde,	Groupe de Sumatra. Groupe de Java. Arch. de Sumbava-Timor.
	Archip. des Moluques,	Gr. des Moluques. Gr. de Célèbes.
	Groupe de Bornéo,	
	Archip. des Philippines,	

- **Australie (au milieu).**
  - **Australie propre, dite aussi** Nouv.-Hollande.
  - **Archipels,**
    - Groupe des Papous.
    - Arch. de la Louisiade.
    - Arch. de la Nouv.-Bretagne.
    - Arch. de Salomon.
    - Arch. de La Pérouse.
    - Arch. de Quiros.
    - Groupe de la Nouv.-Calédonie.
    - Gr. de Norfolk.
    - Gr. de la Tasmanie.
    - Gr. de la Diéménie.
- **Polynésie et Micronésie (à l'E.).**
  - **Polynésie Boréale, dite aussi Micronésie,**
    - Arch. de Mounin-Volcanique.
    - Arch. des Mariannes.
    - Arch. de Palaos.
    - Arch. des Carolines.
    - Sporades boréales.
  - **Archipel central ou de** Mulgrave.
  - **Polynésie Australe,**
    - Arch. de Viti.
    - Arch. de Tonga ou des Amis.
    - Arch. d'Ooua-Horn.
    - Arch. de Hamoa.
    - Arch. de Kermadec.
    - Arch. de Cook.
    - Gr. de Toubouai.
    - Arch. de Tahiti.
    - Arch. Poumatou.
    - Arch. de Mendana.
    - Arch. de Hawaii ou des îles Sandwich.

L'Océanie a peu de montagnes, sauf dans les grandes îles occidentales. Généralement le climat y est chaud et humide. Le sol est très-fertile et produit tous les fruits des zones tropicales. La mer abonde en poissons, en mollusques, en zoophytes; les côtes sont hérissées de bancs de coraux. Les habitants forment deux masses, les peuples malaisiens et les peuples nègres; ils sont en général peu civilisés. Il y a cependant des traces de civilisation assez ancienne à Java, à Sumatra, aux Philippines; les insulaires de Tahiti, des îles Sandwich, d'Hamoa, des Marquises, de Tonga, ont quitté l'état sauvage depuis les visites des Européens. La plupart des Polynésiens sont d'intrépides navigateurs : ils fendent la mer sur des pirogues d'une grande légèreté. Un Polythéisme plus ou moins grossier règne chez les indigènes; l'Islamisme est la religion des Malais; le Brahmanisme subsiste encore à Java et dans quelques îles voisines. Les îles colonisées par les Européens se partagent entre les divers cultes chrétiens. — Les anciens ne connaissaient pas l'Océanie : Marco-Polo, dès le XIIIe s., avait visité les îles malaises; ce n'est que trois siècles plus tard que les Portugais explorèrent ce nouveau monde : en 1511, ils visitent Sumatra et s'établissent aux Moluques; en 1513, ils explorent Bornéo et Java; en 1521, Magellan, dans le premier voyage qui ait été fait autour du monde, découvre les îles Philippines. Les Espagnols et les Hollandais continuèrent l'œuvre des Portugais. A la fin du XVIIe s., les Anglais succèdent aux Hollandais; au XVIIIe s., Byron, Carter, Wallis, et surtout Cook multiplient les découvertes; Bougainville, La Pérouse, d'Entrecasteaux, et de nos jours Freycinet, Dumont d'Urville, Du Petit-Thouars les complètent.

OCELLUM, *Oulx* ou *Usseaux*, v. de la Gaule transpadane, ch.-l. des *Garoceli* (vallée de Maurienne).

OCELLUS DE LUCANIE, philosophe grec de l'école pythagoricienne, né en Lucanie, florissait vers 500 av. J.-C. On a sous son nom un petit traité en 4 livres intitulé : *De la nature de l'Univers*, où il traite du tout, des éléments, de l'homme et de la morale; il y soutient l'éternité de la matière et explique l'ordre du monde par l'harmonie de deux éléments, l'un actif et l'autre passif. Ce traité a été publié pour la 1re fois à Paris, 1539, en grec et avec trad. latine de Nogarola, Venise, 1559; la meilleure édition est celle de Rudolphi, Leipsick, 1801. Il a été traduit par d'Argens, Berlin, 1762, et par Le Batteux, Paris, 1768.

OCHIN (Bernadin), moine apostat, né à Sienne en 1487, m. en 1564, entra dans l'ordre de St-François, puis dans celui des Capucins, quitta ce dernier ordre, dont il était vicaire général, pour embrasser la Réforme à Genève (1542), et se maria. Il fut appelé en Angleterre en 1547 par Cranmer pour y propager la Réforme, mais il sortit de ce pays à l'avénement de la reine Marie. Il mena depuis une vie errante, habitant successivement Strasbourg, Zurich, Bâle, Cracovie, et mourut de la peste en Moravie. On a de lui : des *Sermons*, Sienne, 1543, 600 *Apologues contre les abus et les erreurs de la synagogue papale*, Genève, 1554; 30 *Dialogues*, Bâle, 1563; *l'Image de l'Antechrist*, etc. Ces ouvrages, écrits en italien, sont pleins de déclamations contre l'Église romaine. Les *Dialogues* ont été trad. en latin par Castalion, 1563.

OCHOSIAS, roi d'Israël en 888 av. J.-C., m. en 887, marcha sur les traces de l'impie Achab, son père, adorant Baal et consultant Belzébuth.

OCHOSIAS ou **AZARIAS**, roi de Juda de 877 à 876, fils cadet de Joram et d'Athalie, s'unit à Joram, roi d'Israël, pour faire la guerre au roi de Syrie Hazaël, et fut tué par ordre de son général Jéhu.

OCHRIDA, *Lychnidus*, v. forte de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, sur le bord N. du lac d'Ochrida, à 180 kil. N. de Janina; 2500 h. Évêché grec. Mines d'argent, de cuivre, de soufre. — Le livah d'Ochrida correspond à peu près à la Dassarétie des anciens.

OCHS (Pierre), homme d'État suisse, né à Bâle en 1749, m. en 1808, entra en rapport avec les agents du Directoire, contribua à la paix de Bâle, fit de concert avec Brune et le colonel La Harpe la révolution helvétique de 1798, et fut nommé membre du Directoire de la république nouvelle. Il abdiqua en 1799, prit part à la *consulta* helvétique de Paris en 1802 et à la rédaction de la constitution suisse. Il a laissé une *Histoire de Bâle* (Bale, 1786-1821, 5 v. in-8).

OCHSFELD, vaste plaine qui s'étend entre Thann et Cernay (H.-Rhin). Les Suédois y vainquirent en 1634 les Impériaux, que commandait le duc de Lorraine. Il est probable que cette plaine est la même que le fameux *Lügenfeld* ou Champ-du-Mensonge.

OCHUS (l'), auj. le *Tedjend*, riv. d'Asie, sortait du mont Paropamisus, bornait la Bactriane à l'O., arrosait l'Asie, la Parthie, l'Hyrcanie, et se jetait dans la mer Caspienne selon les uns, dans l'Oxus selon d'autres. Le Tedjend se perd auj. dans les sables.

OCHUS, roi de Perse. *V.* ARTAXERXE III.

OCKER, *Obracus*, riv. d'Allemagne, naît dans le roy. de Hanovre (Klausthal), arrose une partie du Brunswick et se jette dans l'Aller par la r. g., après un cours de 120 k., qui se dirige du S. au N. Cette riv. avait donné son nom à un dép. du roy. (français) de Westphalie, dont Brunswick était le ch.-lieu.

O'CONNELL (Daniel), le *Grand Agitateur*, le *Libérateur* de l'Irlande, né en 1775 dans le comté de Kerry, était issu d'anciens chefs de clan du pays. Élevé au collége des Jésuites de St-Omer, et destiné à l'Église, il préféra entrer au barreau, qui venait d'être rouvert à ses compatriotes, fut reçu avocat en 1798, et eut bientôt une nombreuse clientèle qui lui valut une immense fortune. Il s'affilia de bonne heure aux associations qui avaient pour but l'émancipation de l'Irlande, et soutint avec véhémence la cause nationale dans les *clubs* et les journaux : provoqué par un *alderman* anglican de Dublin, qu'il avait traité avec peu de ménagements, il le tua en duel (1815). Il posa en 1823, avec l'avocat Sheil, les bases d'une *association catholique* qui s'étendit bientôt sur toute l'Irlande et réunit d'immenses capitaux; traduit en 1824 devant un grand jury pour provocation à la révolte, il fut acquitté. Élu en 1828 membre de la

Chambre des Communes, après une lutte acharnée contre le candidat protestant, il ne put siéger parce qu'il refusa de prêter le serment du *Test* (*V.* ce mot); mais, aussitôt après l'émancipation des catholiques, qu'il n'avait cessé de réclamer, il entra à la Chambre (1830), où il exerça une puissante influence. Il prêta son appui aux *whigs*, dont il amena le triomphe, et vota avec eux la réforme parlementaire (1832); il obtint l'abolition de lois vexatoires pour les Irlandais, fit admettre ses compatriotes aux magistratures municipales, et fut lui-même nommé lord maire de Dublin (1841). Non content de ces succès, il sollicita le *rappel de l'union*, c'est-à-dire la dissolution de l'union législative de l'Irlande et de l'Angleterre, et provoqua dans ce but des pétitions et des *meetings*, qui devinrent bientôt menaçants : il fut alors arrêté de nouveau et condamné à la prison; mais il réussit à faire casser l'arrêt par la Cour des lords (1844). Cependant il avait épuisé ses forces dans la poursuite d'un but impossible : il se rendit en Italie pour rétablir sa santé, mais il mourut à Gênes, en 1847. O'Connell possédait tout ce qu'il faut pour agir sur la foule : taille athlétique, voix retentissante, éloquence vive, sarcastique, style hardi et plein de métaphores; aussi exerça-t-il un ascendant prodigieux sur le peuple irlandais. Cependant le caractère de l'*agitation* qu'il excita fut d'être purement pacifique : habile jurisconsulte, il se servait pour résister à la loi des ressources fournies par la loi même, et il s'attacha à prévenir toute collision sanglante. Il a laissé des *Mémoires sur l'Irlande*. Le P. Lacordaire, à Paris, et le P. Ventura, à Rome, ont prononcé son *Éloge*.

O'CONNOR, dynastie de rois irlandais qui régna sur le Connaught jusqu'en 1542. Turlogh O'Connor, né en 1088, m. en 1156, chercha à dominer sur toute l'île, détrôna O'Brien, roi du Munster, mais fut battu en 1152 par Mac-Lochlin O'Neill, roi de l'Ulster. — Roderick O'Connor, qui régnait en 1171, se fit reconnaître comme roi du Connaught par Henri II. En 1542, les O'Connor échangèrent le titre de *roi du Connaught* contre celui de baron d'Offaley, que leur donna Henri VIII.

O'CONNOR (Feargus), avocat irlandais, né dans le comté de Cork en 1796, m. en 1855, fut plusieurs fois député au parlement, se rendit populaire parmi les classes laborieuses par sa défense du chartisme, mais se fit fréquemment condamner pour discours séditieux. Il fut placé en 1853 dans un asile d'aliénés.

OCTAVE. *V.* AUGUSTE et OCTAVIEN.

OCTAVIE, sœur d'Auguste, épousa d'abord M. Claudius Marcellus, puis Antoine, qui bientôt, épris de Cléopâtre, devint insensible à sa beauté et à ses vertus. Elle avait eu de son 1er époux le jeune Marcellus, qu'Auguste destinait à l'empire; la mort prématurée de ce prince la plongea dans une affliction profonde qui abrégea ses jours (11 ans av. J.-C.). *V.* MARCELLUS.

OCTAVIE, fille de Claude et sœur de Britannicus, fut donnée en mariage à Néron, qui la répudia et la fit tuer pour épouser Poppée (62) : elle n'avait que 20 ans.

OCTAVIEN, *Octavianus*, nom que prit Octave après son adoption par Jules César.

OCTEVILLE, ch.-l. de c. (Manche), à 3 kil. S. O. de Cherbourg; 2346 hab.

OCTOBRE 1789 (journées des 5 et 6), grande insurrection à Paris : la populace des faubourgs et une foule de femmes se portent en désordre à Versailles, massacrent les gardes et forcent Louis XVI et la famille royale à venir habiter Paris.

OCTODURUS ou OCTODURUM, v. des Helvétiens, capitale des *Veragri*, est auj. *Martigny*. C'est près de là qu'on place le massacre de la légion Thébéenne.

OCZAKOV, v. de Russie. *V.* OTCHAKOV.

ODALISQUES, c.-à-d. en turc *chambrières*, esclaves du Harem impérial, attachées au service des femmes du sultan ou destinées à ses plaisirs. On a étendu ce nom à toutes les femmes d'un harem. Ce sont généralement des Circassiennes ou des Géorgiennes. On leur prête vulgairement une grande beauté.

ODÉNAT (Septimius), prince arabe, phylarque ou cheikh des tribus sarrasines de la Palmyrène et sénateur de la colonie romaine de Palmyre, se rendit à peu près indépendant sous le règne de Valérien. Il seconda Sapor dans ses attaques sur la Syrie romaine (256), puis il harcela ce prince dans sa retraite; néanmoins il sollicita son alliance quand Valérien fut tombé dans les mains du roi sassanide : n'ayant reçu qu'un refus injurieux, il se jeta dans les bras des Romains, battit Sapor sur les bords de l'Euphrate, le força de reculer jusqu'à Ctésiphon, et l'assiégea dans cette ville, mais sans pouvoir la prendre. Il marcha ensuite contre les *tyrans* qui avaient pris la pourpre sous Gallien, les écrasa tous, et reçut de cet empereur en récompense le titre de général de tout l'Orient (263); mais, peu content de ce titre, il prit la pourpre et força Gallien à le reconnaître pour collègue. Après de nouveaux succès contre les Perses, les Goths et les Scythes, il fut assassiné à Émèse en 267 par son neveu, dont la main avait été armée, dit-on, par la célèbre Zénobie, sa seconde femme.

ODENSÉE, v. de Danemark, capit. de l'île de Fionie, au centre de l'île, sur la riv. d'Odensée, à 140 k. S. O. de Copenhague; 9000 h. Évêché luthérien. Assez belle cathédrale, bibliothèque. Gants, drap, savon, bière estimée, etc. Commerce maritime. — On attribue la fondation de cette ville à Odin, dont elle a retenu le nom. Il s'y tint en 1528 une diète pour la réformation de l'église danoise.

ODÉON (du grec *ôdé*, chant), nom de divers édifices consacrés chez les anciens à des combats de musique et de poésie. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

ODER, *Viadrus*, fleuve d'Allemagne, naît en Moravie, baigne la Silésie, le Brandebourg, la Poméranie, passe à Ratibor, Oppeln, Brieg, Glogau, Francfort-sur-l'Oder, Custrin, Stettin, se divise près de Gartz en 4 bras (Oder propre, Parnitz, grand et petit Redlitz), mais les réunit tous ensuite et tombe dans la mer Baltique, après un cours de 940 kil. environ, par 3 embouchures (Peene, Swiene, Dievenow), qui forment les îles d'Usedom à l'O. et de Wollin à l'E. L'Oder reçoit, à droite, l'Olsa, la Klodnitz, la Malapane, la Weida, la Bartsch, la Wartha, la Miezel, la Plöne; à gauche, l'Oppa, la Zinna, la Neisse, l'Oblau, la Lohe, la Weistriz, la Katzbach, la Bober. Le canal de Bromberg, en Pologne, l'unit à la Vistule.

ODESCALCHI. *V.* INNOCENT XI.

ODESSA, v. de la Russie d'Europe (Kherson), à 176 k. O.S.O. de Kherson, sur la mer Noire; 100 000 h., dont beaucoup de Grecs. Port franc depuis 1817, citadelle; université, créée en 1862, lycée Richelieu, bibliothèques, écoles de langues orientales, de commerce, d'hydrographie. Odessa est bien percée et bien bâtie et a de beaux monuments : cathédrale, théâtre, lazaret, bourse, banque. Poudre, soieries, savons, forges, brasseries, chantiers de construction, etc.; très-grand commerce de grains. — En 1792, Odessa n'était encore qu'un misérable village nommé Hadji-bey : Catherine II l'agrandit en 1796, et lui donna le nom d'Odessa en mémoire de l'ancienne colonie grecque d'*Odessus* qui en était voisine. Le duc de Richelieu en fut le gouverneur en 1803 et 1804, et lui fit prendre un grand essor. Le port et la citadelle d'Odessa ont été bombardés en 1854 par la flotte anglo-française, qui eut soin d'épargner la ville.

ODESSUS, auj. *Varna?* v. de la Mésie-Infér., sur la côte O. du Pont-Euxin, était une colonie de Milet. — V. de Sarmatie, sur la côte N. du Pont-Euxin, à l'emb. de l'Axiacès (Téligol), à l'O. de l'anc. *Olbia Borysthenis* et près de la ville actuelle d'Odessa. Elle paraît être *Otchakov*, mais non *Odessa*.

ODETTE de CHAMPDIVERS, femme d'une beauté remarquable, fille d'un marchand de chevaux, fut placée, pour le distraire, auprès de Charles VI tombé en démence (1392), réussit souvent à calmer ses fureurs et prit sur lui un tel ascendant qu'on l'appelait la *petite reine*. Elle en eut une fille, Marguerite, que Charles VII maria à un seigneur de Belleville.

ODEYPOUR, v. de l'Inde anglaise médiate, ch.-l. d'une principauté de même nom, dans l'anc. Adjmir, à 380 k. S. O. de l'Adjmir.—La principauté, dite aussi *Mewar*, occupe la partie S. O. de l'Adjmir.

ODILE (Ste), patronne de l'Alsace, fille d'un duc d'Alsace, était abbesse d'Hohenbourg et mourut en 690 ou 720. Elle est fêtée le 13 déc.

ODILON (S.), abbé de Cluny, né en Auvergne l'an 962, m. en 1048, entretint des relations avec l'empereur Henri II, les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri I, le roi de Bourgogne, Rodolphe, le roi de Pologne, Casimir, qui avaient tous pour lui une grande vénération. Il refusa l'archevêché de Lyon. On a de lui des *Vies de saints*, des *sermons*, des *lettres*, des *poëmes*. C'est lui qui établit à Cluny cette discipline qui porta si haut son ordre. L'Église l'honore le 1er janvier.

ODIN ou WODAN, le plus grand des dieux scandinaves, le père des dieux et du monde (d'où son nom d'*All-fadher*, père de tout), était spécialement le dieu des combats. Il prit pour épouse Frigga, fille de Fiorgvin, dont il eut Thor, Balder, et tous les Ases. Il habitait le palais de Valhalla, dans la région des nuages, et y recevait les ombres des braves morts dans les batailles. Odin avait en propre la toute-puissance, la science universelle, la bonté infinie. C'est lui qui donnait aux rois la couronne, aux héros le courage, aux poëtes l'inspiration, aux devins l'esprit prophétique. Il est mêlé dans les légendes à une foule d'aventures de guerre et d'amour, où il joue un rôle très-humain. Une de ces légendes le fait monter volontairement sur un bûcher où il meurt, victime dévouée pour le salut des siens. Il est probable qu'une partie des événements mythiques attribués à Odin appartiennent à la vie d'un ancien chef qui aura conduit les Scandinaves d'Asie en Scandinavie, et que les uns font vivre 70 ans av. J.-C. et les autres 250 ans après. On le représente sur un cheval à 8 pattes (Sleipnir), tenant une lance, et ayant sur les épaules 2 corbeaux, ses messagers.

ODJAK, nom donné au corps des janissaires en général, et notamment aux milices turques qui dominaient au nom du sultan les régences barbaresques. L'*odjak* d'Alger, fondée par les frères Barberousse en 1517, fut détruite par les Français en 1830.

ODOACRE, conquérant de l'Italie, était fils d'un ministre d'Attila. Ayant perdu son père en 465, il erra dans le Norique, vivant de pillage avec quelques compagnons, puis se fit admettre avec eux dans la garde impériale à Ravenne, et devint ainsi le chef des Hérules à la solde de l'empire. En 476, il se révolta contre l'empereur Augustule, qu'il détrôna sans peine. Maître de l'Italie, il supprima le titre d'empereur d'Occident, se contentant de gouverner le pays avec celui de patrice, que lui donna l'empereur d'Orient. Il distribua à ses compagnons le tiers des terres conquises; néanmoins, sa modération, ses vertus, son respect pour les lois et les usages des Romains, ses utiles réformes firent aimer sa domination. Il rétablit le consulat, repoussa des frontières les peuples barbares de la Gaule et de la Germanie, battit les Rugiens en Norique et soumit la Dalmatie. Mais en 489, Théodoric, suivi de presque toute la nation des Ostrogoths, vint envahir l'Italie, le battit successivement sur le fleuve Isonzo près d'Aquilée (489), à Vérone, et près de l'Adda (490), et le contraignit à s'enfermer dans Ravenne. Odoacre s'y défendit plus de deux ans : il rendit la ville en 493, en stipulant qu'il régnerait conjointement avec le prince goth. Mais quelques jours après, Théodoric le fit tuer dans un banquet. Son tombeau a été trouvé en 1854 près de Ravenne.

ODON (S.), né en Angleterre, vers 875, de parents danois d'origine, m. en 961, fut employé par les rois Alfred et Édouard dans les affaires les plus importantes, devint chapelain du roi Athelstan, puis évêque de Wilton et archevêque de Cantorbéry. On hon. le 4 juill. — Un autre S. Odon, natif de Tours abbé de Cluny de 927 à 942, est hon. le 18 nov. Il a laissé quelques écrits (insérés dans la *Bibliotheca Cluniacensis* de dom Marrier, 1612).

ODON, frère utérin de Guillaume le Conquérant, était comme lui fils de la belle Arlette. Né en 1030, fut nommé en 1049, à 17 ans, évêque de Bayeux, équipa en 1066 cent navires pour seconder Guillaume dans son expédition contre l'Angleterre, gouverna ce royaume tyranniquement pendant l'absence du conquérant, fut le principal auteur des mesures de spoliation qui désolèrent le pays et eut pour sa part jusqu'à 254 fiefs, outre la ville de Douvres et le comté de Kent. Aspirant à la papauté, il commit tant de concussions afin de se procurer les trésors nécessaires pour acheter les suffrages qu'enfin Guillaume le disgracia et le mit en prison à Rouen. Devenu libre à la mort de ce prince, il fut l'âme des conseils de Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, et tenta de faire tomber le sceptre des mains de Guillaume le Roux. Dépouillé pour ce fait de tous ses biens en Angleterre, il partit avec Robert pour la 1re croisade, mais il mourut en route, à Palerme, en 1096.

ODON DE DEUIL, *Odo de Diogilo*, né vers 1100 à Deuil, dans la vallée de Montmorency, mort en 1162, fut chapelain de Louis le Jeune, l'accompagna en Terre-Sainte, et devint, à son retour, abbé de St-Denis en remplacement de Suger. On a de lui : *De Ludovici VII, Francorum regis, profectione in Orientem* : c'est une histoire de la 2e croisade. Elle a été trad. en français dans la collection de M. Guizot.

O'DONNELL (don. J. Enrique), général espagnol, d'origine irlandaise, né en 1770, m. en 1834, se distingua dans la guerre de l'indépendance, fut fait maréchal de camp et comte de l'Abisbal à la suite d'un avantage remporté en 1810 sur les Français près d'un village de ce nom et fut nommé en 1814 capitaine général de l'Andalousie par Ferdinand VII. En 1823, lors de l'expédition française, il reçut des constitutionnels le commandement de l'armée du Centre, mais il ne fit rien pour repousser l'invasion et tint une conduite équivoque qui le rendit suspect à tous les partis. Forcé de se démettre, il se réfugia en France : il mourut à Limoges dans l'oubli. — A la même famille appartient le général Léopold O'Donnell, né en 1808, fait en 1839 *comte de Lucena*, pour avoir forcé le général carliste Cabrera de lever le siége de cette ville, et en 1860 *duc de Tétuan*, pour avoir pris cette ville sur les Marocains.

ODRYSES, peuple de Thrace, habitait vers le centre de cette contrée, sur les bords de l'Hèbre, s'étendant de l'Artiscus et même de l'Agriane jusqu'au S. de l'Hémus. Les poëtes désignent quelquefois la Thrace entière sous le nom d'*Odrysia tellus*. — Quand Darius envahit l'Europe, les Odryses échappèrent au joug des Perses. A la faveur des guerres Médiques, Térès, un de leurs rois, fonda un empire que son fils Sitalcès étendit de Byzance à l'embouchure de l'Ister, et de l'Hellespont au Strymon. En 343 av. J.-C., Philippe, père d'Alexandre le Grand, enleva à Kersoblepte, un autre de leurs rois, le pays entre le Strymon et le Nestus, et, pour contenir les Odryses, fonda Philippopolis au milieu de leur territoire. Ce peuple se souleva souvent contre les successeurs d'Alexandre; les Romains le laissèrent longtemps libre, bien qu'il eût fourni des secours à Persée; mais, à la suite de quelques révoltes dont la principale eut lieu sous Tibère en 21, il fut incorporé à l'Empire sous Claude.

ODYSSÉE (d'*Odusseus*, Ulysse), poëmes d'Homère, où sont racontées les pérégrinations d'Ulysse après la guerre de Troie. *V.* HOMÈRE et ULYSSE.

OEBALIE, *Œbalia*, nom donné quelquefois à la Laconie en l'honneur d'Œbalus, un de ses anciens rois.

OECHALIE, *Œchalia*, auj. *Carpenitzion*, v. de la Thessalie septentr., chez les Eurytanes, était la demeure d'Euryte, père d'Iole. Ce prince ayant refusé sa fille à Hercule, après la lui avoir promise, le héros prit et saccagea la ville et enleva Iole. — Il y avait

en Eubée et en Messénie deux autres villes d'Œchalie où l'on place aussi ce même événement.

ŒCOLAMPADE (Jean HAUSSCHEIN, qui se fit appeler, en grécisant son nom), un des auteurs de la Réforme, né en 1482 à Weinsberg en Franconie, m. en 1531, avait d'abord été destiné au commerce, puis à la jurisprudence, mais il préféra la théologie. D'abord catholique orthodoxe, il prêcha quelque temps dans sa ville natale, puis à Bâle, où il se lia avec Érasme. Ayant obtenu une cure à Bâle en 1522, il prit ouvertement parti pour la Réforme et se maria. Mêlé aux querelles entre Carlostad et Luther, entre Luther et Zwingle, il finit par s'attacher à ce dernier. On a de lui des *Commentaires* sur divers livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament; un traité *De vero intellectu verborum : Hoc est corpus meum*, où il adopte le sens de Zwingle contre celui de Luther, et plusieurs autres écrits de controverse.

ŒCUMÉNIQUES (Conciles). *V.* CONCILES.

ŒDENBURG, *Sempronium*, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat d'Œdenburg, sur l'Ikva, à 190 kil. O. de Bude et à 5 kil. O. du lac de Neusiedel; 15000 h. Drap, potasse, coutellerie, poterie, etc.; vins renommés. Aux environs, houille, pierre à chaux. — Le comitat d'Œ., entre l'Autriche propre au N. et à l'O., le comitat de Wieselburg au N. et à l'E., celui d'Eisenburg au S., a 90 kil. sur 40; 220000 hab.

ŒDIPE, fils de Laïus et de Jocaste, fut exposé dès sa naissance parce qu'un oracle avait prédit qu'il serait le meurtrier de son père et l'époux de sa mère, mais fut sauvé par un berger de Polybe, roi de Corinthe, et élevé à la cour de ce prince comme son propre fils. Devenu grand, il apprit le fatal oracle et, pour y échapper, s'éloigna de celui qu'il croyait être son père; mais, le destin lui ayant fait rencontrer Laïus dans un chemin creux et étroit de la Phocide, il se prit de querelle avec lui au sujet du passage et le tua sans le connaître. Se trouvant à Thèbes, Œdipe délivra cette ville du Sphinx, en devinant l'énigme que proposait ce monstre (*V.* SPHINX); il reçut en récompense le trône de Thèbes, avec la main de la reine Jocaste (sa mère). Étéocle et Polynice, Antigone et Ismène naquirent de cette union incestueuse. Instruit, mais longtemps après, de ces fatales méprises, Œdipe se creva les yeux de désespoir et vécut caché dans son palais; il en fut chassé par ses fils. Il mena depuis une vie errante, n'ayant d'autre compagne que sa fille Antigone, qui ne voulut jamais le quitter. Il mourut au bourg de Colone, sur le territoire de l'Attique, où Thésée lui avait donné asile. Œdipe a été le sujet de plusieurs pièces tant anciennes que modernes; les plus célèbres sont l'*OEdipe roi* et l'*OEdipe à Colone* de Sophocle, l'*OEdipe* de Voltaire et l'*OEdipe chez Admète* de Ducis. On fait régner Œdipe au XIVᵉ s. av. J.-C. Son nom, qui veut dire en grec *pieds enflés*, vient, selon la Fable, de ce que le berger qui le sauva le trouva suspendu à un arbre par les pieds.

ŒFELS (Félix d'), en latin *Evelius*, né à Munich en 1706, m. en 1780, visita la France, les Pays-Bas, diverses parties de l'Allemagne, fut chargé de l'éducation des princes Maximilien et Clément de Bavière, et devint en 1746 conservateur de la bibliothèque de Munich. On lui doit le recueil intitulé : *Rerum boïcarum scriptores*, Augsbourg, 1763, 2 vol. in-f.

ŒHLENSCHLAGER (Adam), fécond poëte danois, né en 1778 à Frederiksborg, résidence royale dont son père était régisseur, mort en 1850. Il s'essaya d'abord comme acteur, mais, ayant peu réussi, il abandonna la scène et se consacra tout entier aux lettres. Après avoir voyagé pendant quatre années et visité l'Allemagne, la France, la Suisse et l'Italie, il se fixa à Copenhague et obtint, en 1809, à l'université de cette ville la chaire de belles-lettres qu'il occupa jusqu'à sa mort, attirant constamment une grande affluence d'auditeurs. Admiré de ses compatriotes, il fut en outre comblé d'honneurs par son souverain. Œhlenschlager créa en Danemark le théâtre national; il avait étudié avec soin l'ancienne mythologie du Nord : il lui emprunta la plupart des sujets de ses compositions, ce qui le rendit promptement populaire. Outre plusieurs poëmes (la *Mort de Balder*, les *Dieux du Nord*, *Aladin*), il a composé avec un succès égal des tragédies et des comédies; ce qui l'a fait surnommer à la fois le *Corneille* et le *Molière* danois. Parmi ses tragédies, on cite *Staerkodder*, héros scandinave, l'Achille du Nord; *Haken*, iarl de Norvége, le dernier défenseur du paganisme; *Palnatoke*, fameux *roi de mer* du Xᵉ s.; *Axel et Valborg*; la *Mort du Corrége* (trad. par X. Marmier, 1834); parmi ses comédies, l'*Amiral Tordenskiold*, l'*Autel de Freya*, l'*Enfant du berger*. Il a également composé plusieurs opéras et de nombreuses pièces fugitives. Il traduisit lui-même en allemand la plupart de ses pièces. Il a laissé des *Mémoires*, publ. en 1850. On doit à M. Lefebvre-Deumier une *Étude biographique et littéraire sur OElenschlager*, 1855.

ŒHRINGEN, v. du Wurtemberg (Iaxt), à 53 kil. N. E. de Stuttgard; 3500 hab. Château des princes de Hohenlohe-Œhringen.

ŒIL-DE-BŒUF (l'). On désignait spécialement sous ce nom aux XVIIᵉ et XVIIIᵉ s. une vaste salle du palais de Versailles, éclairée seulement par un *œil de bœuf*, qui précédait la chambre à coucher du roi et servait de salon d'attente. Le plafond en était décoré par Van der Meulen et sur les murs étaient représentés les enfants de Louis XIV.

OEIRAS, v. du Portugal (Estramadure), sur le Tage, à 17 kil. O. de Lisbonne; 3400 h. Château, hôpital; eaux thermales. Érigée en seigneurie pour le marquis de Pombal.

ŒLAND (c.-à-d. *Terre du foin*), île de Suède, dans la Baltique, près de la côte de Calmar, dont elle est séparée par le détroit de Calmar : 150 kil. sur 13; 30000 h.; ch.-l., Borkholm. Forêts, riches pâturages, qui donnent beaucoup de *foin*; grains et bestiaux.

OELS, v. des États prussiens (Silésie), sur l'Œls, affluent de l'Oder, à 24 kil. N. E. de Breslau; 6000 h. Gymnase, château ducal, bibliothèque. Elle était la capit. d'un petit duché, qui appartint aux Piasts, puis au Wurtemberg, et à partir de 1792 au Brunswick, et qui depuis a été médiatisé; 92000 hab.

ŒNÉE, *OEneus*, roi de Calydon, eut d'Althée, sa première femme, Méléagre et Déjanire, et de Péribée, la seconde, Tydée, père de Diomède.

ŒNOMAUS, roi de Pise, père d'Hippodamie et beau-père de Pélops. *V.* HIPPODAMIE et PÉLOPS.

ŒNONE, nymphe du mont Ida, fut aimée d'Apollon (dont elle reçut le don de prédire), et ensuite de Pâris, qui l'abandonna. Elle prédit à ce dernier qu'il reviendrait un jour à elle : il y revint en effet, lorsqu'il eut été blessé à mort par Philoctète d'une des flèches d'Hercule. Œnone tenta en vain de le guérir, et elle le suivit de près au tombeau.

ŒNOPHYTA, v. de Béotie où les Athéniens battirent les Béotiens. *V.* MYRONIDÈS.

ŒNOPIDE, de Chios, philosophe péripatéticien, contemporain d'Anaxagore (Vᵉ s. av. J.-C.). On lui attribue plusieurs découvertes mathématiques et astronomiques, notamment celles de l'obliquité de l'écliptique et du mouvement propre du soleil. Il donnait à l'année 365 jours et 8 h.; il imagina un cycle lunisolaire de 21557 jours, formant 59 années solaires.

ŒNOTRIE, *OEnotria*, un des anciens noms de l'Italie mérid., lui fut donné après qu'Œnotrus y eut émigré et eut occupé les lieux jadis habités par les Ausones. On étend parfois ce nom à l'Italie entière.

ŒNOTRUS, le plus jeune des fils de Lycaon, roi d'Arcadie, s'établit dans l'Italie mérid. vers l'an 1710 av. J.-C., et donna son nom à cette contrée. Quelques-uns prétendent qu'Œnotrus était un roi sabin.

ŒNUS, riv. de la Rhétie, est auj. l'*Inn*.

ŒREBRO, v. de la Suède propre, ch.-l. du gouv. d'Œrebro, sur le lac d'Hielmar, à 66 kil. O. de Stockholm; 5000 h. Lazaret, vieux château. Il s'y tint en 1529 une sorte de concile national qui abolit le Ca-

tholicisme en Suède et adopta la Confession luthérienne; et en 1540 une diète qui conféra l'hérédité du trône à la famille Wasa. Des traités y furent conclus en 1812 entre la Suède, l'Angleterre et la Russie. — Le gouvt d'Œ., formé surtout de l'anc. Néricie, a 136 k. sur 85 et 45 000 h. Fer, cuivre, cobalt, alun, soufre, vitriol.

ŒRSTED (J. Christian), physicien danois, né en 1774 à Rudkiœbing, dans l'île de Langeland, m. en 1851, était fils d'un pharmacien et occupait une chaire de physique à l'Université de Copenhague. Il soupçonna dès 1802 l'identité du magnétisme et de l'électricité, mais ce n'est qu'en 1820 qu'il réussit à la mettre hors de doute : il prouva à cette époque par des expériences irréfragables qu'une aiguille aimantée, placée sous un fil métallique communiquant par ses extrémités avec une pile voltaïque, était affectée par le courant qui se produit alors dans le fil; il reconnut aussi que durant l'action de la batterie le fil devenait magnétique et affectait une aiguille aimantée : il fonda ainsi une branche nouvelle de la physique, l'*Électro-magnétisme*, dont Ampère donna aussitôt la théorie. Œrsted visita en 1821 et 1822 les principales capitales de l'Europe, Berlin, Paris, Londres, répétant partout ses belles expériences. Déjà membre et secrétaire de l'Académie des sciences de Copenhague, il fut élu associé par l'Institut de France et la Société royale de Londres et reçut de ces deux compagnies les prix destinés aux plus grandes découvertes. Le roi de Danemark le décora de l'ordre de Danebrog, le nomma conseiller d'État, et lui conféra la noblesse. Ses principaux écrits sont : *Mécanisme de la propagation des forces électrique et magnétique*, 1806; *Considérations sur l'histoire de la chimie*, 1807; *Recherches sur l'identité des forces chimiques et électriques*, 1812 (trad. par Marcel de Serres, 1813); *Expériences sur l'effet du conflit électrique sur l'aiguille aimantée* (1820, en danois et en latin), mémoire où est exposée sa découverte et qui fut traduit dès 1820 par Gay-Lussac et Arago; l'*Esprit de la nature* (2e éd., 1851), écrit qui est comme la philosophie générale des sciences physiques. — Son frère cadet, Anders Œ., 1778-1860, devint en 1853 président du cabinet de Copenhague, mais il ne se signala que par des actes impopulaires, fut accusé avec ses collègues de dépenses illégales et, quoique acquitté, se vit forcé de quitter le ministère. On a de lui des ouvrages estimés sur le droit danois et norvégien.

ŒSEL, île de Russie (Riga), dans la mer Baltique, à l'entrée du golfe de Livonie; 90 kil. sur 50; 45 000 h.; ch.-l., Arensbourg. Grains, lin, etc. Cette île était un lieu saint pour les anciens Livoniens. Elle tomba en même temps que la Livonie au pouvoir des chevaliers Teutoniques. En 1583 elle passa au Danemark, qui la céda à la Suède. Elle fut annexée à la Russie en 1721.

ŒTA (l'), auj. *Katavothra* ou *Kommaïta*, mont. de la Grèce, sur les confins de la Thessalie, de la Phocide et de la Doride, près du golfe Maliaque et des Thermopyles et au centre de la Doride. C'est là que, selon la Fable, Hercule monta sur le bûcher.

ŒTINGER (Christophe), savant wurtembergeois, né en 1702, m. en 1782, fut pasteur dans plusieurs villes et enfin prélat à Murrhard. C'est un des chefs des Piétistes : il a traduit en allemand les *Œuvres mystiques* de Swedenborg (Leipsick, 1765), et a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres un *Dictionnaire biblique et emblématique*, Heilbronn, 1776.

ŒTTINGEN, v. de Bavière (Rezat), ch.-l. de principauté, à 60 k. S. O. de Nuremberg; 2300 h. Lainages, toiles, indiennes, etc. Résidence des princes d'Œttingen. Les Français y défirent les Anglais en 1743.

ŒUF (Château de l'). *V.* NAPLES et NAVARRE (P. de).

ŒXMELIN (Olivier), voyageur flamand. Conduit en 1666 à l'île de la Tortue comme engagé de la Compagnie des Indes occidentales, il prit parti avec les Flibustiers en 1669, et, après avoir été des leurs jusqu'en 1674, revint en Europe sur un vaisseau hollandais. Il fit encore trois autres voyages en Amérique et assista à la prise de Carthagène en 1697. Il a laissé une curieuse *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, avec la vie, les mœurs et les coutumes des Boucaniers*, qui a été publiée d'après ses manuscrits par Frontignières, Paris, 1686.

OFANTO, *Aufidus* ou *Ufens*, petite riv. de l'Italie mérid., naît dans la Principauté Ultérieure, sépare cette prov. de la Basilicate et celle-ci de la Capitanate, court à l'E., puis au N. E., passe près de Cannes et tombe dans l'Adriatique entre Barletta et le lac de Salpi, après un cours de 140 kil.

OFEN, nom allemand de BUDE.

OFFA, roi anglo-saxon de Mercie, le plus grand des royaumes de l'Heptarchie, régna de 757 à 796, joignit à ses États l'Est-Anglie après avoir donné la mort au roi du pays, Éthelbert, se rendit à Rome en 794 pour implorer son pardon du pape, fut absous et en retour augmenta le tribut appelé depuis *Denier de S. Pierre*. Il fit recueillir toutes les lois qui régissaient ses États; on les retrouve en grande partie dans le Code anglosaxon que publia depuis Alfred le Grand.

OFFENBACH, v. de Hesse-Darmstadt, sur le Mein, à 22 kil. N. O. de Darmstadt et à 5 kil. S. E. de Francfort; 10 000 hab. Anc. château des princes d'Isenbourg-Budingen. Toiles, carrosserie, soieries, instruments de musique, passementerie, teinturerie.

OFFENBOURG, v. du grand-duché de Bade, ch.-l. du cercle de la Kinzig, sur la Kinzig, à 83 kil. S. de Carlsruhe; 4000 h. Jadis ville impériale. Vins estimés.

OFFICIERS (Grands) de LA COURONNE. *V.* OFFICES au *Dict. univ. des Sciences*.

OFFRANVILLE, ch.-l. de c. (Seine-Infér.), à 8 k. S. de Dieppe, près de la Scie; 1797 hab.

OFTERDINGEN (Henri d'), minnesinger du XIIIe s., vivait à la cour de l'archiduc d'Autriche Léopold VII. Il assista au combat poétique de la Wartbourg et y lutta contre Wolfram d'Eschenbach. On n'a conservé de ce poëte que fort peu de choses. On lui attribue la plus grande partie du recueil intitulé *Heldenbuch* (le livre des héros) publié à Haguenau, 1509. Quelques-uns le regardent comme l'auteur des *Niebelungen*; mais rien n'est moins certain. Novalis a donné sous le nom d'*Ofterdingen* un roman intéressant.

OG, roi de Basan (contrée située à l'E. du Jourdain), était de la race des Géants. Attaqué par les Israélites que conduisait Moïse, il fut exterminé avec tout son peuple.

OGER ou OGIER, dit *le Danois*, *Adalgarius*, un des paladins de l'époque de Charlemagne, contemporain de Roland et d'Olivier, était originaire d'Austrasie. Il s'était déjà distingué sous Pépin le Bref, qui le chargea de plusieurs missions, notamment de protéger le voyage du pape Étienne II en France. Après la mort de Carloman, il soutint les enfants de ce prince contre Charlemagne, s'unit, pour le combattre, à Didier, roi des Lombards et tenta, mais vainement, de lui résister dans le Montferrat et la Lombardie. Las de combattre, il se retira dans l'abbaye de St-Faron à Meaux, où il mourut après le milieu du IXe s. Roland avait épousé la sœur d'Oger, la belle Auda. Son souvenir est resté dans les romans de chevalerie, dans les *Chansons de Geste*, et dans quelques publications populaires de Montélimart; on le retrouve aussi dans les figures de nos jeux de cartes, où il représente le valet de pique.

OGHAM ou OGMIUS, dieu de l'éloquence et de la poésie chez les Gaulois, était représenté sous les traits d'un vieillard, armé d'un arc et d'une massue, attirant à lui nombre d'hommes par des filets d'ambre et d'or qui partaient de sa bouche.

OGIER. *Voy.* OGER.

OGILBY (J.), écrivain écossais, né à Édimbourg en 1600, m. à Londres en 1676, fut successivement maître de danse, directeur de théâtre, homme de lettres, imprimeur, ingénieur, cosmographe et géographe du roi. Il fut chargé en 1661 de diriger la partie poétique des fêtes pour le couronnement de Charles II. On lui doit de nombreuses traductions en vers, entre autres celles de l'*Énéide*, 1650, de l'*Iliade*, 1660, de l'*Odyssée*, 1685, qui ont eu de la réputation dans leur temps. Il a encore composé d'autres ouvrages

d'un genre fort différent, entre autres un *Atlas* et des *Hist. de l'Amérique*, *de l'Asie*, *du Japon*.

OGINSKI (Michel, comte), noble polonais, né en 1731, m. en 1803, fut présenté à Catherine II par l'ambassadeur danois Osten dans le but de détourner sur sa personne les dispositions de la czarine en faveur de Poniatowski (1763) : Catherine effectivement s'éprit de lui, mais elle ne changea rien à ses projets, et Poniatowski devint roi de la Pologne. Oginski fut nommé grand maréchal de Lithuanie. En 1771, il prit parti pour les patriotes polonais, battit les Russes à Ianof, et leur enleva Minsk; mais il fut surpris à Stolowice, et se vit forcé, après une déroute complète, de se réfugier à Kœnigsberg (1771), puis à Dantzick. Il revint plus tard en Pologne, et y fit creuser à ses frais un canal qui fait communiquer la Baltique et la mer Noire en liant le Niémen au Dniéper. — Son neveu, Cléophas O., 1765-1833, prit une part glorieuse aux luttes de la Pologne et fut un des plus braves compagnons d'armes de Kosciuzko. Il rentra dans sa patrie à l'avénement d'Alexandre I, et fut nommé sénateur de Russie en 1810. Il a laissé des *Mémoires sur la Pologne de* 1778 *à* 1815, Paris, 1826.

OGIVE, reine de France, fille d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, épousa Charles le Simple, dont elle eut Louis. Quand son époux eut été pris par le comte de Vermandois, elle s'enfuit au delà de la Manche, à la cour de son frère Athelstan, et y fit élever son fils, ce qui valut à ce prince le surnom d'*Outre-mer*.

OGLIO, *Ollius*, riv. de l'Italie septentr., naît dans la prov. de Bergame, traverse le lac d'Iseo, reçoit la Mella, la Chiese, et joint le Pô sous Borgoforte (entre l'Adda et le Mincio), après un cours de 260 k.

OGMIOS ou OGMIUS, dieu gaulois. *V.* OGHAM.

OGNATE, v. d'Espagne (Guipuscoa), à 50 kil. S. O. de Bilbao; 4500 h. Anc. comté, anc. université dite du *St-Esprit*, réunie en 1842 à celle de Valladolid. Aux env. eaux minérales et mines de fer.

OGOURS, OGRES. *V.* OIGOURS.

OGYGÈS, roi de l'Attique et de la Béotie, passait pour fils de Neptune, sans doute parce qu'il était venu par mer; il bâtit la ville d'Éleusis. Sous son règne eut lieu un déluge qui inonda tout le pays soumis à ses lois. On place ce déluge environ 250 ans avant celui de Deucalion, vers l'an 1832 av. J.-C. On l'attribue à l'engorgement des canaux qui conduisaient l'eau du lac Copaïs à la mer. — Chez les poëtes, *Ogygius* signifie souvent *très-ancien*.

OGYGIE, *Ogygia*, pays où régnait Ogygès, comprenait toute la contrée qui fut depuis l'Attique et la Béotie. — Terre fabuleuse où l'on fait régner Calypso : c'était une île voisine de la côte mérid. de l'Italie, à l'E. du Brutium et au S. de Crotone.

OHIO (l'), grande rivière des États-Unis, est formée par l'Alleghany et la Monongahela, qui se réunissent à Pittsburg, coule à l'O., au S., à l'O. encore, puis au S. O., arrose Cincinnati, Louisville, et tombe dans le Mississipi à Jefferson, par 91° 18' long. O., 37° lat. N., après un cours d'env. 1600 k. Affluents, la Tennessée, le Cumberland, le Kentucky, etc.

OHIO (État de l'), un des États-Unis de l'Amérique du Nord, à l'O. de la Pensylvanie et de la Virginie, au S. du lac Érié et de l'État de Michigan : 336 kil. sur 300; 2 400 000 h.; le ch.-l. est Columbus; mais la ville principale est Cincinnati. Climat tempéré, humide; sol varié, aride sur beaucoup de points; vastes prairies et marais; vignobles estimés. Riches mines de houille dans l'est, près de l'Ohio; sources salines. Nombreux chemins de fer. — Ce pays était connu dès 1634; mais ce ne fut qu'en 1763 qu'il commença à être habité. C'est en 1802 qu'il a été érigé en État. On y trouve beaucoup d'antiquités provenant d'un peuple éteint.

OHMACHT, soulpteur, né en 1761 à Rothweil en Wurtemberg, m. en 1834, fut lié avec Klopstock, Lavater et Canova, duquel il apprit tous les secrets de son art, et se fixa à Strasbourg. Il se distingua par la grâce et la pureté, ce qui l'a fait surnommer le *Corrége des statuaires*. Parmi ses œuvres, on remarque : *le Jugement de Pâris*, à Munich; une *Vénus sortant de la mer*, à Lisbonne; le *Mausolée de l'empereur Rodolphe*, à Spire, la statue de *Luther*, à Wissembourg; la *Foi* et la *Charité*, à Carlsruhe; 6 *Muses*, de grandeur colossale, au théâtre de Strasbourg.

OHOD, mont. d'Arabie, voisine de Médine, à l'O. Mahomet y fut vaincu par les habitants de la Mecque en 625 (an 3 de l'Hégire).

OHSSON (MOURADGEA D'). *V.* MOURADGEA.

OIGNON (l'), riv. de France, naît dans le dép. de la Hte-Saône (arr. de Lure), sépare ce dép. de ceux du Doubs et du Jura, et tombe dans la Saône au-dessus de Pontaillier; cours, 150 kil.

OIGOURS, peuple tartare de la famille ouralienne, émigra d'Asie en Europe vers le ve s. Quelques-uns les croient les mêmes que les Hunigares ou Hounogoures, desquels les Hongrois Madgyars paraissent issus; les autres les identifient avec les *Ogours*, peuple célèbre au moyen âge pour sa cruauté dont le nom a formé celui d'*ogre*, si fréquent dans les contes de fées. Les Oigours possèdent de temps immémorial une écriture à part et une littérature remarquable.

OIHÉNART (A.), écrivain basque du XVIIe s., né à Mauléon, m. vers 1675, était avocat au parlement de Navarre. Il a composé, sous le titre de *Notitia utriusque Vasconiæ* (Paris, 1637), une des meilleures histoires qui existent sur nos anciennes provinces. Il a aussi laissé un recueil de *Proverbes basques* (1657), réimprimé en 1847 par Francisque Michel

OIL (Langue d'). *Voy.* LANGUEDOC.

OILÉE, roi des Locriens et l'un des Argonautes, fut père d'un des deux Ajax.

OISE (l'), *Œsis*, *Isara*, naît en Belgique, à Sélogne (Hainaut), sur les confins du dép de l'Aisne, arrose Guise, La Fère, Noyon, Compiègne, Creil, Beaumont, Pontoise, reçoit à droite le Thérain, à gauche l'Aisne, et tombe dans la Seine par la r. dr. à Conflans-Ste-Honorine, après un cours de 240 kil. Elle donne son nom aux dép. de l'Oise et de Seine-et-Oise. L'Oise communique avec le canal de St-Quentin. Un canal latéral à cette rivière, long de 28 kil., a été creusé de 1826 à 1828 entre Longueil et Janville.

OISE (dép. de l'), entre ceux de la Somme au N., de l'Aisne à l'E., de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise au S., de l'Eure et de la Seine-Infér. à l'O. : 5825 kil. carrés; 401 417 h.; ch.-l. Beauvais. Il a été formé de parties de l'Ile-de-France et de la Picardie. Il est arrosé par l'Oise, qui lui donne son nom, et par l'Aisne, l'Ourcq et le Thérain. Pierres de taille et pierres meulières; marbre lumachelle, etc. Sol gras, riche; beaucoup de blé, lin, chanvre, navette; peu de vin; cidre et bière; bons pâturages et belles forêts. Gros et menu bétail; volaille, gibier, poisson. Lainages, tapis de pied et autres tapisseries, passementerie, toile, dentelle, tabletterie; sulfate de fer, limes, râpes, etc. — Ce dép. a 4 arr. (Beauvais, Clermont-en-Beauvoisis, Senlis, Compiègne), 35 cant., 700 communes; il appartient à la 1re div. milit., dépend de la cour imp. d'Amiens et a un évêché à Beauvais.

OISEAUX (Iles des). *V.* AVES.

OISEMONT, ch.-l. de cant. (Somme), à 40 kil. O. d'Amiens; 1072 hab. Grains, laines, chevaux.

OISSEL, v. du dép. de la Seine-Inférieure, à 12 kil. S. de Rouen, sur la r. g. de la Seine et sur le chemin de fer de Paris au Havre; 3685 h. Filatures. Près de là, célèbre station des Normands sur la Seine.

OJÉDA (Alph. d'), capitaine espagnol, né à Cuença au XVe s., fut de la 2e expédition de Colomb, commanda l'expédition de 1499, dont Améric Vespuce faisait en partie les frais, mais se sépara de lui à la suite de brouilles. Il eut une foule d'aventures extraordinaires, et mourut dans la dernière pauvreté.

OKA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvt d'Orel et près de cette ville, arrose ceux de Toula, Kalouga, Riazan, Tambov, Vladimir, Nijnéi-Novogorod, reçoit la Moskova et se joint au Volga à Nijnéi-Novogorod, après un cours d'env. 1400 kil.

OKEN (Laurent), savant naturaliste, né en 1779, à Offenbourg en Souabe, m. en 1851, enseigna à Gœttingue, à Iéna, à Munich, et, à partir de 1833, à Zurich. Il rédigea pendant plusieurs années à Iéna l'*Isis*, revue encyclopédique, dont la rédaction indépendante lui fit perdre sa chaire. Oken s'est efforcé de créer un système général qui embrassât les trois règnes de la nature : ses vues à cet égard sont exposées dans son *Manuel de la philosophie naturelle*, 1808 et 1831, et dans son *Histoire naturelle générale*, 1833-36; il fait à l'histoire naturelle l'application du système de l'*identité* de Schelling.

OKHOTSK, v. et port de Sibérie (Irkoutsk), ch.-l. de la prov. d'Okhotsk, sur la mer d'Okhotsk, à l'emb. d'une riv. de même nom, par 140° 53' long. E., 59° 20' lat. N., à près de 10 000 kil. E. de St-Pétersbourg; 3000 hab. Petit fort; commerce de quelque importance; anc. entrepôt de la Compagnie américaine pour les pelleteries et passage ordinaire de ceux qui vont au Kamtchatka ou en Amérique. — La prov. d'Okhotsk, à l'E. de celle d'Iakoutsk, à l'O. des mers d'Okhotsk et de Behring, au S. de l'Océan Glacial arctique, a env. 1100 kil. du S. O. au N. E. (en y comprenant le Kamtchatka et les Tchouktchis), mais est presq. déserte : elle ne compte guère que 20 000 h. Elle est traversée par les monts Stanovoï. Climat très-rude, chasse et pêche abondantes (surtout de phoques); commerce de pelleteries. Jaspe, cristal de roche, houille, cuivre, fer, argent.

OKHOTSK (mer d'), vaste golfe formé par le Grand Océan Boréal sur la côte N. E. de l'Asie, s'étend entre le Kamtchatka et le district d'Okhotsk.

OKNA, nom de 2 bourgs, l'un en Moldavie, l'autre en Valachie, qui possèdent de riches mines de sel gemme.

OKTAÏ, grand khan des Tartares-Mongols, 3e fils de Gengis-khan, lui succéda en 1227, conquit le nord de la Chine et renversa du trône la dynastie des Kin, puis, se tournant vers l'O., soumit l'Arménie, se rendit maître de Moscou, de la Pologne, de la Hongrie, et fit trembler la chrétienté. Il mourut en 1241. Sa mort arrêta ou suspendit les progrès des Mongols. Oktaï avait pour ministre le sage Yé-liu-tchou-tsaï, qui fit fleurir la justice dans son empire, et qui tenta mais en vain d'adoucir la férocité des Mongols. — Oktaï est connu en Chine sous le nom de *Taï-tsoung*.

OLAF, rois de Suède et de Danemark. V. OLAÜS.

OLAFSEN (Magnus), savant pasteur islandais, né en 1573, m. en 1636, a traduit l'*Edda* en latin et a laissé un *Specimen Lexici runici*, Copenh., 1650. — Et. O., pasteur en Islande, m. en 1688, a publié en islandais et en latin la *Voluspa, philosophia antiquissima Norvago-Danica*, Copenhague, 1665. — Eggert O., naturaliste et voyageur, né en 1721, m. en 1768, fit par ordre de l'Académie des sciences de Copenhague un voyage scientifique en Islande, et remplit dans cette île les fonctions de vice-grand bailli du Sud et de l'Est : il a laissé un *Voyage en Islande* (en danois), Sorœ, 1772 (trad. en franç. par Gauthier de La Peyronie 1802). — Jean O., frère du précéd., 1731-1811, a publié en 1786 de savantes recherches sur l'*Ancienne poésie des peuples du Nord*, ouvrage couronné par l'Académie de Copenhague.

OLAHUS (Nic.), prélat hongrois, né en 1493, à Hermanstadt, m. en 1562 à Presbourg, fut conseiller intime de Marie (veuve de Louis II), gouvernante des Pays-Bas, puis chancelier de l'empereur Ferdinand, évêque de Zagrab, archevêque de Strigonie, et couronna Maximilien II à Presbourg. Il fit concéder aux Jésuites le collége de Tyrnau (1560). On a de lui une *Histoire d'Attila*, en latin, 1538.

OLAN (mont), montagne de France, entre les dép. de l'Isère et des Htes-Alpes, est un contre-fort des Alpes Cottiennes; elle a 4102m de haut.

OLARGUES, ch.-l. de c. (Hérault), sur la mer, à 18 kil. N. E. de St-Pons; 101 hab. Aux env., mines de houille, eaux minérales, grotte à stalactites.

OLAÜS, OLAF ou OLOF, nom commun à plusieurs rois de Norvége, de Danemark et de Suède.

OLAÜS, roi de Suède, né en 984, m. en 1026, monta sur le trône vers 1021. Il est le 1er prince de ce pays qui ait pris le titre de roi et le 1er aussi qui ait adopté le Christianisme : le moine anglais Siegfrid l'avait baptisé dès 1008. Il eut à soutenir des guerres malheureuses contre la Norvége et perdit plusieurs provinces.

OLAÜS I, roi de Danemark, ne régna que sur le Jutland, et périt en 814 dans un combat contre les Francs. — II, 3e fils de Suénon II, régna de 1086 à 1095. Une famine horrible désola le roy. sous son règne, ce qui lui fit donner le nom de Hunger, c.-à-d. l'*Affamé*.

OLAÜS I, roi de Norvége, fils de Tryggve, l'un des rois de ce pays, avait 19 ans lors de l'assassinat de son père en 974. Il passa plusieurs années à la cour de Vladimir le Grand à Novogorod, puis se fit *roi de mer*. Après beaucoup d'aventures, il reparut en Norvége au moment où une révolution détrônait Haquin, et monta sur le trône en 994. Il s'était fait baptiser à Londres; il introduisit le Christianisme en Norvége, ainsi qu'en Islande (996) et dans le Groënland (1000). Battu à Swolde par les rois de Suède et de Danemark (1000), il se précipita dans la mer plutôt que de se rendre. D'après une tradition populaire, il se serait sauvé à la nage et serait arrivé en Terre-Sainte pour s'y faire anachorète. Après sa mort, la Norvége fut partagée par les vainqueurs. — II, dit *le Gros* et *le Saint*, eut à disputer son héritage à Canut le Grand, roi de Danemark, ne put se faire reconnaître roi qu'en 1017, fixa sa résidence à Drontheim (1019), travailla de toutes ses forces à la propagation du Christianisme, mais froissa si violemment ses sujets que, bien qu'il eût soumis le Groënland (1023), l'archipel Fœroer (1026), et l'Islande (1029), les intrigues et les armes de Canut le firent tomber du trône (1030). Il tenta d'y remonter à main armée en 1032, mais fut défait et tué à Stiklestad par les habitants de Drontheim. A sa mort, la Norvége devint le partage de Suénon II, fils naturel de Canut. Bientôt les Norvégiens, mécontents du nouveau roi, proclamèrent saint ce roi qu'ils avaient tué : il fut même déclaré en 1146 patron de la Norvége. On l'hon. le 21 août, jour de sa mort. Un ordre de chevalerie a été institué en son honneur par Oscar Ier en 1847. — III, *le Pacifique*, régna avec son frère Magnus II de 1066 à 1069, et seul de 1068 à 1093. Il ne négligea rien pour vivre en paix avec ses voisins, favorisa le commerce, les arts et le luxe, bâtit Bergen et donna aux Anglais un quartier dans cette ville, assura au clergé un revenu fixe, et organisa des associations religieuses pour étendre la civilisation. — IV, fils de Magnus III, régna avec ses deux frères, Sigurd et Eystein, de 1103 à 1116. — V, fils de Haquin VII et petit-fils par sa mère de Waldemar IV, roi de Danemark, succéda à son grand-père sur le trône de Danemark en 1376, à son père sur le trône de Norvége en 1380, et acquit en même temps des prétentions sur la Suède. A sa mort, en 1387, sa mère, la célèbre Marguerite, réunit les 3 royaumes.

OLAVIDE (Joseph), homme d'État espagnol, né à Lima en 1725, m. en 1803, suivit en qualité de secrétaire le comte d'Aranda, ambassadeur en France, fut nommé par Charles III intendant de Séville et signala son administration en colonisant et défrichant la Sierra-Morena. Ayant exprimé son adhésion aux doctrines philosophiques qui dominaient en France, il fut accusé d'hérésie et l'Inquisition le condamna à huit ans de réclusion dans un couvent. Il trouva moyen de s'échapper au bout de 3 ans et se réfugia en France. A la fin de sa vie, il se convertit, écrivit le *Triomphe de l'Évangile* ou *Mémoires d'un philosophe converti* (trad. en franç. par Buynand des Échelles, Lyon, 1805), et put rentrer en Espagne.

OLBERS (Guill.), astronome, né près de Brême en 1758, m. à Brême en 1840, était fils d'un pasteur et exerça la médecine. On lui doit la découverte de deux nouvelles planètes, de Pallas en 1802 et de Vesta en 1807, ainsi que celle de plusieurs comètes. Il a émis l'idée que les petites planètes sont les éclats d'une plus grande qui a fait explosion, mais cette hypothèse

ingénieuse n'a pas été admise par les astronomes. Olbers fut nommé en 1829 associé étranger de l'Académie des sciences de Paris. Il a laissé une *Méthode nouvelle pour calculer l'orbite des comètes*, 1797 et 1847, ouvrage qui fit époque.

OLBIA, dite aussi *Borysthenis* et *Miletopolis*, auj. *Kudac* ou *Otchakov?* v. de Scythie européenne, sur le Borysthène, près de sa jonction avec l'*Hypanis*, était une colonie de Milet, et fut très-florissante par le commerce aux vᵉ et ivᵉ s. av. J.-C. — Il y avait aussi une *Olbia* en Pamphylie, sur la côte O. (auj. *Satalieh*); et une autre en Gaule, dans la Narbonaise 2ᵉ : c'est auj. *Eoube*.

OLDENBOURG, capit. du duché d'Oldenbourg, sur la Hunte, à 28 kil. O. de Brême; 8000 hab. Château ducal, école militaire, gymnase. Patrie du philosophe Herbart et de l'historien Woltmann. Fondée vers 1155 par le comte Christian I, désolée par un incendie en 1676, embellie par le roi Christian VI en 1737.

OLDENBOURG (Grand-duché d'), un des États de la Conféd. de l'Allemagne du N., est comme enclavé au S., à l'O. et à l'E. dans le roy. de Hanovre, et est borné au N. par la mer du Nord : 116 k. sur 75; 295000 h., dont 73000 catholiques; capit., Oldenbourg. Outre l'Oldenbourg proprement dit, le duc possède les principautés de Lubeck et de Birkenfeld et les seigneuries de Jever et de Kniphausen. Le grand duc d'Oldenbourg a une voix au conseil fédéral de la Conféd. de l'Allemagne du N. Le pays est arrosé par le Weser. Sol médiocre, sauf vers les rivières; blé, houblon, légumes, navette; bétail, élève de chevaux, qui donne lieu à d'importantes exportations; tourbières. Industrie assez active. — Le pays d'Oldenbourg était, dans les temps les plus reculés, habité par des Frisons et des Saxons; il devint au xiiᵉ siècle un comté, dont les titulaires ne furent comtes souverains qu'après la chute de Henri le Lion, duc de Saxe. Il eut pour 1ᵉʳ comte, en 1155, Christian I, que l'on fait descendre de Witikind. Thierry le Fortuné, un des descendants de Christian I, après avoir réuni le comté de Delmenhorst à celui d'Oldenbourg (1435), laissa deux fils : Christian VIII, qui parvint au trône de Danemark en 1448 sous le nom de Christian I et qui y joignit en 1460 le Slesvig et le Holstein, et Gérard, tige de la moyenne ligne d'Oldenbourg-et-Delmenhorst; celle-ci finit en 1667. Mais la branche royale, dite maison de Danemark, subsistait toujours : les deux comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst lui revinrent, et elle les garda jusqu'en 1773. Dès 1534, cette maison avait formé deux lignes, l'aînée ou royale, et la cadette ou de Holstein-Gottorp; puis, en 1694, Gottorp avait à son tour formé deux branches, celle de Gottorp ou branche ducale, celle de Lubeck ou branche épiscopale, représentée par Christian-Auguste, évêque luthérien de Lubeck, qui laissa plusieurs fils. La branche ducale de Holstein-Gottorp, formée en 1694, est auj. la maison régnante de Russie, et le rameau aîné de la branche épiscopale a régné sur la Suède de 1751 à 1818. En 1773 eut lieu entre le chef de la branche ducale, Paul, duc de Holstein-Gottorp (qui plus tard devait régner en Russie), et le roi de Danemark, Christian VII, un échange qui, donnant au Danemark le Holstein, attribuait à Paul les comtés d'Oldenbourg et Delmenhorst, que l'empereur Joseph II érigea en duché. Paul, en montant sur le trône, abandonna ce duché au rameau puîné de la branche cadette (la branche épiscopale). Le duc d'Oldenbourg Pierre-Frédéric-Guillaume, qui depuis longtemps était en tutelle sous son cousin Pierre-Frédéric-Louis, étant mort en 1823, ce dernier lui succéda, avec le titre de *grand-duc*, que lui conféra le congrès de Vienne. Ce sont ses descendants qui règnent encore sur le duché. — L'Oldenbourg entra en 1808 dans la Confédération du Rhin et fut en 1810 incorporé à l'empire francais : il formait le dép. des Bouches-du-Weser. Il redevint indépendant en 1814. Le grand-duché a obtenu en 1849 une constitution, qui a été révisée en 1852.

OLDENBOURG (H.), physicien, né à Brême en 1626, mort à Charlton en 1678, fut consul de Brême en Angleterre, puis précepteur de W. Cavendish, et se fixa à Londres. Il fut un des premiers membres de la Société royale de Londres, en devint secrétaire et à ce titre entretint une correspondance active avec les principaux savants de l'époque, notamment avec Bayle et Leibnitz. C'est lui qui publia les *Transactions philosophiques* de 1665 à 1677.

OLDHAM, v. d'Angleterre (Lancastre), à 9 kil. N. E. de Manchester; 60000 hab. Station de chemin de fer. Futaine, chapeaux, filatures de coton. Riches mines de houille. Cette ville a atteint depuis peu une grande prospérité.

OLD-SARUM, *Sarbiodunum*, un des *bourgs pourris* de l'Angleterre (Wilts), à 3 kil. N. de Salisbury. Anc. forteresse, anc. évêché, transféré à Salisbury au xiiiᵉ siècle. Bien que tombé en ruines et réduit à une seule ferme, ce bourg n'avait pas cessé, jusqu'à la réforme parlementaire, d'envoyer 2 députés au Parlement.

OLÉARIUS (Adam), dont le vrai nom est *Oelschlæger*, savant allemand, né en 1600 à Aschersleben (Anhalt), m. en 1671, fut secrétaire de l'ambassade que le duc de Holstein-Gottorp envoya en 1633 au czar de Russie et au chah de Perse, passa six ans dans cette mission, traversa ainsi la Russie, la mer Caspienne, visita Astrakhan, Derbend, Ispahan, et fut à son retour nommé conseiller, bibliothécaire et mathématicien du duc de Holstein. Il a publié ses *Voyages en Moscovie*, *Tartarie et Perse*, Slesvig, 1647 (trad. en franç. par Wicquefort. Paris, 1656-66), et a traduit en allemand le *Gulistan* de Saadi et les *Fables* de Lokman.

OLEARIUS (Godef.), professeur des langues grecque et latine à Leipsick, né en 1672, mort en 1715, donna une excellente édition de *Philostrate* (Leipsick, 1709, in-fol.), traduisit en latin l'*Histoire de la philosophie* de Stanley et composa une *Histoire romaine et d'Allemagne*, 1699.

OLEG, grand-duc de Moscovie de 879 à 913, avait d'abord été tuteur du jeune Igor, fils de Rurik. Il conquit en 882 Kiev, Smolensk et Lioubitch, rendit tributaires les Sévériens, les Radimitches, les Drevliens (885), conduisit en 904 contre Constantinople 2000 barques et força l'empereur Léon VI à signer un traité de commerce à l'avantage de la Russie (911). — Fils de Sviatoslav I, eut pour lot, à la mort de son père (973), le pays des Drevliens; mais fut attaqué par Iaropolk I, son frère, qui remporta sur lui la victoire d'Ovroutch; Oleg y périt (977). — Fils de Sviatoslav (prince de Vladimir) et petit-fils de Iaroslav I, fut, jeune encore, dépouillé et enfermé par ses oncles, s'échappa, devint prince de Tmoutarakan, et, uni aux Polovtses, battit Sviatoslav II en 1078, enleva sous Sviatopolk II les villes de Tchernigov, Riazan, Mourom, etc., et mit le siége devant Kiev en 1096, mais sans succès. Il mourut en 1124.

OLEN, ancien poëte et pontife grec, antérieur à Orphée, était de Xanthe en Lycie, ou, selon d'autres, de Sarmatie. On chantait à Delphes et à Delos, dans les fêtes solennelles, des hymnes composés par lui. On croit que c'est Olen qui établit à Delphes l'oracle d'Apollon et qui institua le culte de ce dieu à Délos; on lui attribue l'invention de l'*Hexamètre*.

OLENUS, v. d'Achaïe, au N. O., sur le golfe de Patras, entre Dymes à l'O. et Patras à l'E., était une des 12 villes de la confédération achéenne.

OLÉRON (île d'), *Uliarus* et *Olario*, île de France, dans l'Atlantique, vis-à-vis des embouch. de la Seudre et de la Charente, est séparée de l'île de Ré par le pertuis d'Antioche et du continent par la passe de Maumusson. Elle a 29600 hect., 30 kil. sur 10, 60 kil. de tour et 20000 hab.; v. principales, St-Pierre-d'Oléron et Château-d'Oléron (*V.* ces noms). Grains, légumes, vins, eaux-de-vie; beau sel blanc. — Cette île appartint longtemps aux comtes d'Anjou et aux ducs d'Aquitaine. Elle fut acquise à la France par Char-

les V; prise par les Anglais, elle fut reconquise sous Charles VII. Elle fut souvent prise et reprise du temps de la Ligue. Louis XIV la fortifia.—La *Coutume d'Oléron*, connue sous les noms de *Rôles* ou *Jugements d'Oléron*, a été longtemps célèbre comme code maritime. Écrite probablement vers la fin du XIe s., elle a été attribuée aux Flamands, à Richard Ier d'Angleterre, à Othon de Saxe, seigneur d'Oléron en 1196, à Éléonore de Guyenne. Adoptée en France, en Angleterre, en Espagne, elle s'est conservée en Angleterre comme droit subsidiaire. Pardessus l'a insérée dans ses *Us et coutumes de la mer*.

OLETTA, ch.-l. de cant. (Corse), à 11 kil. S. O. de Bastia; 1046 hab.

OLETTE, ch.-l. de c. (Pyr.-Orient.), à 16 kil. S. O. de Prades; 1012 h. Sources sulfureuses.

OLGA, femme du grand-duc de Russie Igor, était de basse extraction, mais fut remarquée par Oleg, qui l'unit à son pupille Igor (913). Régente après la mort de son époux (945), elle vengea sa mort sur les Drevliens qui l'avaient assassiné, puis remit à Sviatoslav I, son fils, les rênes du gouvernement (955). Elle se fit baptiser à Constantinople, où elle prit le nom d'Hélène; de retour en Russie, elle essaya, mais avec peu de succès, d'y répandre le Christianisme. Elle mourut en 968. L'église grecque en a fait une sainte.

OLGIERD, grand-duc de Lithuanie de 1330 à 1381, était fils de Ghédimin. Il détrôna son frère aîné Iavnut, et partagea le pouvoir avec Kieistut, son autre frère, mais porta seul le titre de grand-duc. Il vengea la mort de son père sur l'Ordre teutonique (1330), auquel il reprit les conquêtes faites en Samogitie; enleva la Podolie aux Tartares du Dniéper, fut ensuite battu par les chevaliers Teutoniques, se laissa prendre deux fois, échappa par stratagème, et parvint à empêcher l'Ordre de s'établir en Lithuanie, mais perdit pendant cette lutte la Volhynie, la Podolie, les palatinats de Brzesc et de Belz, que lui ravirent les Polonais; défit en 1362 trois hordes de Mongols nomades en Podolie et sur le Dniéper, puis pilla et détruisit Kherson; dirigea contre la Russie trois expéditions, dont deux en 1367 pour soutenir Michel II contre Dmitri; envahit la Prusse en 1370, mais perdit la sanglante bataille de Rudan et vit les Allemands porter le fer et le feu jusque dans Vilna. Il mourut en 1381, laissant douze fils, dont le plus célèbre est Jagellon.

OLIER (J. J.), curé de St-Sulpice, né à Paris en 1608, mort en 1657, fonda et établit à Vaugirard en 1641 une compagnie de prêtres destinés à l'instruction des jeunes ecclésiastiques, et connue depuis sous le nom de *Sulpiciens*. Nommé en 1642 curé de St-Sulpice, il commença en 1646 la construction de la célèbre église de ce nom (terminée par le curé Languet), ainsi que du séminaire voisin, et créa dans diverses parties de la France et même au Canada plusieurs séminaires de Sulpiciens. Il a laissé des ouvrages estimés, entre autres *Explication des cérémonies de la grand'messe*, 1655; *Traité des saints ordres*, 1676. Il était l'ami de S. Vincent de Paul.

OLIM. On désigne sous le nom d'*Olim* (c.-à-d. *autrefois*) les plus anciens registres du parlement de Paris. Ils renferment les arrêts rendus par cette cour en matière civile depuis 1254 jusqu'à 1318, comprenant ainsi les règnes de S. Louis, Philippe le Hardi, Philippe le Bel, Louis le Hutin et Philippe le Long. On y trouve de précieux renseignements, non-seulement sur l'administration de la justice et l'organisation du parlement, mais aussi sur la hiérarchie féodale et sur les grands événements contemporains. Le parlement dérobait ces registres à tous les yeux : ce n'est que sous Louis XVI qu'on parvint à en avoir une copie entière. M. Beugnot les a publiés dans les *Documents inédits sur l'Histoire de France*, 1840, etc.

OLINDA, v. et port du Brésil, sur l'Océan Atlantique, tout près de Pernambouc, dont on la considère même comme faisant partie; 8000 hab. Évêché, école de droit, jardin botanique, bibliothèque.

OLISIPPO, plus tard *Felicitas Julia*, auj. *Lisbonne*, v. de Lusitanie, fondée, disait-on, par Ulysse.

OLITE, v. d'Espagne (Pampelune), sur le Cidacos, à 35 kil. S. de Pampelune; 3000 hab. Anc. résidence des rois de Navarre. Reste d'un palais construit au XVe s. par Charles III, roi de Navarre.

OLIVA, vge de la Prusse propre, sur le golfe de Putsig, l'un des golfes de la Baltique, à 10 kil. N. O. de Dantzick ; 1200 hab. Anc. abbaye de Cisterciens, fondée en 1170, supprimée en 1829. C'était la sépulture des princes poméraniens. Une célèbre paix y fut conclue en 1660 entre la Pologne et la Suède (celle-ci acquit l'Esthonie et presque toute la Livonie).

OLIVARÈS, bg d'Espagne (Andalousie), prov. et à 15 kil. O. N. O. de Séville; 2100 hab. Titre d'un comté possédé par les comtes-ducs d'Olivarès. Riche abbaye.

OLIVARÈS (Gaspar GUZMAN, comte d'), fameux ministre espagnol, né à Rome en 1587, m. en 1643, était fils de l'ambassadeur d'Espagne près du St-Siége. Il gagna de bonne heure la confiance de l'infant, depuis Philippe IV, et quand ce prince fut sur le trône (1621), il devint son premier ministre, avec le titre de duc de San-Lucar. Esprit entreprenant et brouillon, il conçut de gigantesques projets pour relever l'Espagne, qui déclinait sensiblement : il renouvela la guerre contre les Provinces-Unies et envoya Spinola pour les attaquer, mais sans succès; il tenta d'enlever la Valteline aux Suisses et fut forcé de la leur rendre; il noua diverses intrigues avec les Calvinistes français et avec les ennemis de Richelieu, et finit par entamer avec la France la célèbre guerre que devait terminer la paix des Pyrénées (1635); mais il n'en vit pas la fin. La lutte, d'abord assez favorable à l'Espagne, tourna contre elle; l'insurrection de la Catalogne, la révolution du Portugal en 1640 lui portèrent encore deux coups terribles; l'insuccès de la conspiration de Cinq-Mars, suscitée par l'Espagne, acheva de rendre la chute du ministre inévitable. Il fut exilé et mourut peu après de chagrin. Olivarès était un homme spirituel, mais vain, léger, et incapable de jouter avec un rival tel que Richelieu.

OLIVENZA, v. forte d'Espagne (Estramadure), à 22 kil. S. O. de Badajoz; 10 500 h. Jadis au Portugal; les Espagnols la lui enlevèrent en 1657 ; ils la rendirent en 1668 ; elle revint à l'Espagne en 1801. Elle fut prise par les Français en 1811. Les traités de 1815 l'avaient restituée au Portugal; mais l'Espagne n'a pas exécuté cette clause.

OLIVET, bg de France (Loiret), sur le Loiret, à 5 kil. S. d'Orléans; 3518 h. Pont sur le Loiret. Bons fromages, vins, cristaux dits *diamants d'Olivet*. Sites charmants. Près de là est le château de la Source (où naît le Loiret). Célèbre abbaye fondée par Clovis en 510, auj. détruite. Ce fut à la tête du pont d'O. que François de Guise fut assassiné par Poltrot en 1563.

OLIVET (Jos. THOULIER, abbé d'), grammairien et traducteur, né à Salins en 1682, m. à Paris en 1768, avait été quelque temps jésuite, mais quitta l'ordre de bonne heure. Il a donné, entre autres ouvrages, une *Histoire de l'Académie française* (jusqu'en 1700), un *Traité de Prosodie*, des *Essais de grammaire;* de bonnes traductions de plusieurs ouvrages de Cicéron (les *Philippiques*, les *Catilinaires*, le *De Natura Deorum*), ainsi qu'un choix des *Pensées de Cicéron*, et une excellente édition de ses œuvres : *Ciceronis opera omnia, cum delectu commentariorum*, Paris, 1740-42, 9 vol. in-4; enfin un recueil de *Poemata didascalica*, 1749, 3 vol. in-12. Reçu à l'Académie Française en 1723, il travailla beaucoup au *Dictionnaire* publié par cette Compagnie.

OLIVÉTAINS, congrégation fondée en 1319 par Bernard Tolomei, Ambroise Piccolomini et Patrice Patrici, sur le mont Oliveto, près d'Arezzo, suit la règle de S.-Benoît. Leur monastère fut établi dans l'ancien désert d'Accona, dit aussi *Monte Oliveto*, près de Buonconvento (prov. de Sienne), d'où leur nom.

OLIVÉTAN (Robert), parent de Calvin, né à Noyon vers 1490, m. à Ferrare en 1538, fut un des premiers

à propager les idées de Réforme à Genève, où il était précepteur. Il publia à Neuchâtel en 1535 une traduction française de la Bible, qui n'est guères que la version retouchée de Lefèvre d'Étaples. Cette traduction est connue sous le nom de *Bible de Genève*.

OLIVIER (François), chancelier de France sous François I et Henri II, né à Paris en 1493, m. en 1560, fut successivement avocat, conseiller au grand conseil, maître des requêtes, ambassadeur, chancelier de la reine de Navarre, président à mortier au parlement de Paris, garde des sceaux et enfin chancelier du royaume (1545). Il signala son passage au pouvoir par des ordonnances sages, mais ses réformes et sa sévérité lui suscitèrent de nombreux ennemis : Diane de Poitiers, irritée contre des lois somptuaires qui mettaient des entraves aux libéralités de Henri II, provoqua sa disgrâce et lui fit enlever les sceaux; néanmoins, il portait toujours le titre de chancelier. Retiré dans sa terre de Leuville près de Montlhéri, Olivier y vécut en sage, et fut souvent visité par L'Hôpital. Le cardinal de Lorraine le fit rappeler en 1559 (sous François II), pour couvrir d'un grand nom les actes des Guises. Après la conjuration d'Amboise, d'amers reproches furent adressés par les victimes au vieillard, qui n'avait pu prévenir l'événement; il mourut peu après en proie à une profonde mélancolie.

OLIVIER (Ant.), entomologiste, né à Fréjus en 1756, m. en 1814, reçut en 1792 une mission en Perse, revint au bout de 6 ans avec de riches collections sur toutes les branches de l'histoire naturelle et fut admis à l'Institut en 1800. On lui doit, outre de nombreux *Mémoires : Histoire naturelle des Coléoptères*, 1789-1808, 6 vol. in-4; *Dictionn. de l'Histoire naturelle des insectes* (avec Mauduyt, Latreille, Godard), 1789-1819, 9 vol. in-4 (dans l'*Encyclopédie méthodique*); *Voyage dans l'Empire ottoman, l'Égypte, la Perse*, 1802-7.

OLIVIER (Th.), géomètre, professeur au Conservatoire des arts et métiers de Paris et l'un des professeurs-fondateurs de l'École centrale des Manufactures, né à Lyon vers 1790, m. en 1853, a introduit avec succès dans la géométrie des méthodes de construction fondées sur le mouvement des figures et sur les changements de projection. On estime son *Cours de Géométrie descriptive*, ainsi que les *Applications* qu'il fit de la science aux ombres, à la perspective, à la coupe des pierres, des bois, etc.

OLIVIER LEDAIN, LAMARCHE, etc. *V.* LEDAIN, etc.

OLIVIERS (le mont des), auj. *Djebel-tor*, montagne située à l'E. de Jérusalem, et séparée de cette ville par le torrent de Cédron et la vallée de Josaphat. Il s'y trouvait un enclos où croissaient beaucoup d'oliviers et où Jésus se rendait quelquefois avec ses disciples; c'est là qu'il fut pris par la trahison de Judas pour être conduit chez Pilate.

OLLIERGUES, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 20 k. N. N. O. d'Ambert, sur la r. g. de la Dore; 1998 h. Vieux château des La Tour-d'Auvergne.

OLLIOULES, ch.-l. de c. (Var), à 9 k. O. N. O. de Toulon, dans un vallon sauvage, dit *les Gorges d'Ollioules*; 3360 h. Fruits secs, vins, huile d'olives.

OLMETO, ch.-l. de c. (Corse), à 20 kil. N. O. de Sartène; 1831 h. Aux env., eaux sulfureuses.

OLMI-CAPELLA, ch.-l. de cant. (Corse), à 30 kil. E. de Calvi; 857 hab.

OLMUTZ, en latin *Eburum*, puis *Olomaca*, *Olomutium*, v. des États autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, sur la r. dr. de la March, à 65 kil. N. E. de Brünn; 18000 hab. Archevêché (depuis 1777); université, fondée en 1527, transférée en 1778 à Brünn, mais rétablie en 1827. Citadelle, cinq faubourgs; quelques édifices remarquables, entre autres la cathédrale gothique, deux belles fontaines. — Jadis capit. de la Moravie. Assiégée vainement par Frédéric II en 1758; prise et saccagée par les Suédois dans la guerre de Trente ans (1642). Lafayette y a été détenu en 1794. L'empereur d'Autriche François-Joseph s'y retira en 1848, après l'insurrection de Vienne, et y donna le 4 mars 1849, une constitution, qu'il s'empressa de retirer dès que le danger fut passé. — Le cercle d'Olmutz, dans le gouvt de Moravie-et-Silésie, au N. O., touche à la Bohême et à la Silésie; 488400 hect.; 210 kil. sur 100; env. 450000 hab. Fer, alun, grains, bestiaux; toiles, lainages.

OLONA, riv. de l'Italie septentr., a sa source dans la prov. de Côme, près de Varèse, passe à Milan et se jette dans le Pô au-dessous de Pavie après un cours d'env. 100 k. Elle donnait son nom à un des dép. du royaume d'Italie, qui avait Milan pour ch.-l.

OLONETZ ou **OLONÈJE**, v. de Russie, dans le gouvt de son nom, sur l'Olonka, à 160 kil. S. de Pétrozavodsk; 8000. C'est là que Pierre le Grand fit construire le premier vaisseau destiné à St-Pétersbourg. — Le gouvt d'Olonetz, au S. de celui d'Arkhangel et à l'E. de la Finlande, a 660 kil. du N. O. au S. E., mais ne compte guères que 300000 h.; ch.-l., Pétrozavodsk. Il renferme les lacs Ladoga et Onéga.

OLONNAIS (NAU, dit l'), fameux flibustier, né aux Sables-d'Olonne (XVIIe siècle), était le chef des aventuriers réunis dans l'île de la Tortue, près de St-Domingue, et fut longtemps le fléau des Espagnols. En 1667, il fut pris par des Indiens qui le mangèrent.

OLONNE, bourg de France (Vendée), sur la mer, à 5 kil. N. des Sables-d'Olonne; 2000 h., presque tous pêcheurs. — Jadis v. forte et titre d'un comté qui appartenait à la maison de La Trémoille. Prise et ruinée en 1570 par La Noue, général calviniste.

OLONZAC, ch.-l. de cant. (Hérault), à 32 k. S. de St-Pons; 1763 h. Eau-de-vie. Jadis place forte.

OLORON, *Iluro*, ch.-l. d'arr. (B.-Pyrénées), au confluent des gaves d'Aspe et d'Ossau, qui y forment le gave d'Oloron, à 32 kil. S. O. de Pau; 9362 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, bibliothèque. Laines, peaux de moutons, jambons; fabr. de peignes en buis, mouchoirs, bérets; papeteries; dépôt de bois de mâture. Anc. évêché. — Cette ville fut ravagée en 732 par les Sarrasins, puis par les Normands; Centule IV, vicomte de Béarn, la releva vers 1080, et y bâtit les deux églises de Ste-Marie et de Ste-Croix, encore existantes.

OLOT, v. d'Espagne (Catalogne), dans la prov. et à 60 k. N. O. de Girone, au pied des Pyrénées et près de la frontière de France; 10000 hab. Cotonnades, bonneterie, soieries, cuirs, chapeaux.

OLTENITZA, village de Valachie, sur le Danube, à 50 kil. S. E. de Bukharest. Les Turcs y battirent les Russes le 4 nov. 1853.

OLTIS, riv. de Gaule, est auj. le *Lot*.

OLYBRIUS (Anicius), issu de l'illustre famille romaine des Anicius, quitta Rome après le sac de cette ville par Genséric, se réfugia à Constantinople, y épousa Placidie, fille de Valentinien III, et fut envoyé en Occident par l'emp. d'Orient Léon I pour soutenir l'empereur Anthémius contre le rebelle Ricimer; mais il accepta la pourpre des mains de ce dernier et l'aida à s'emparer de Rome, où Anthémius fut mis à mort, 472. Il ne régna que peu de mois et mourut la même année, de mort naturelle, sans avoir rien fait de remarquable.

OLYMPE, *Olympus*, célèbre chaîne de montagnes de la Grèce, entre la Thessalie et la Macédoine, formait l'extrémité orientale des monts Cambuniens. Son sommet principal, le mont Olympe proprement dit, auj. le *Lacha*, avait une hauteur de 2972m. Les anciens y plaçaient la demeure des dieux.

OLYMPE, petite chaîne de montagnes de l'Asie Mineure, dans la Bithynie occidentale, sur les confins de la Phrygie et de la Mysie, n'avait guère que 400m de hauteur. C'est auj. le *Kechich-dagh* (montagne du Moine). — Il y avait sur les confins de la Bithynie et de la Galatie un autre mont Olympe, où les Gaulois Tolistoboies soutinrent contre les Romains un combat sanglant, en 89 av. J.-C. : c'est auj. l'*Ala-dagh*.

OLYMPE (Ste), née en 368, morte en 410, épousa Nébride, préfet de Constantinople, devint veuve après 20 mois de mariage et vécut dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes; on la fête le 17 déc.

OLYMPIADE, période de 4 années qui s'écoulaient entre deux célébrations des Jeux olympiques. Les anc. Grecs comptaient les années par Olympiades. La 1re commence en 776 av. J.-C., année où les jeux furent reconstitués et où Corœbus fut vainqueur; la dernière, qui fut la 293e, va de l'an 392 à l'an 396. Dans ce mode de supputation, on emploie 2 nombres, dont l'un désigne l'olympiade et l'autre l'année de l'olympiade; d'ordinaire on écrit le 1er en chiffres romains, le 2e en chiffres arabes : ainsi Ol. LXXI, 3, veut dire 3e année de la 71e olympiade.

OLYMPIAS, fille de Néoptolème, roi d'Épire, femme de Philippe II de Macédoine et mère d'Alexandre le Grand, fut répudiée vers 336 av. J.-C. pour son caractère acariâtre, se retira en Épire, auprès de son frère Alexandre, roi de ce pays, dirigea de là le bras qui tua Philippe (*V.* PAUSANIAS), revint en Macédoine après ce meurtre, fit rendre de grands honneurs à la mémoire du meurtrier et réduisit à se pendre Cléopâtre, 2e femme de Philippe. Elle n'eut presque aucune autorité pendant l'absence d'Alexandre, mais elle n'en suscita pas moins toutes sortes de difficultés à Antipater, auquel Alexandre avait confié le gouvernement de la Macédoine. Après la mort de son fils (323), elle se retira de rechef en Épire, où Roxane, veuve d'Alexandre, la vint rejoindre, et prit part, malgré son éloignement, aux guerres civiles des Macédoniens. Rappelée en Macédoine, après la mort d'Antipater, par Polysperchon, qui lui fit confier la tutelle du jeune Alexandre Aigus, fils du conquérant (319), elle fit mourir Eurydice et Phil.-Arrhidée (318), que soutenait Cassandre, et donna ainsi l'exemple de verser le sang de la famille d'Alexandre. Peu après, Cassandre vint la bloquer dans Pydna et la força à se rendre. Il lui avait promis la vie; mais il suscita contre elle les parents de ceux qu'elle avait fait massacrer et elle fut égorgée par eux en 317.

OLYMPIE, lieu de l'Élide, sur la r. dr. de l'Alphée, près et à l'O. de Pise, entre les villages actuels de *Miraka* et de *Drouva*, était célèbre par les *Jeux olympiques*, qu'on y donnait tous les 4 ans en l'honneur de *Jupiter olympien;* par le superbe temple d'ordre dorique consacré à ce dieu, par le bois sacré qui l'environnait, enfin par le nombre extraordinaire d'œuvres d'art qui décoraient le bois et le temple. La plus remarquable était une statue de Jupiter en or et en ivoire, chef-d'œuvre de Phidias, représentant le dieu assis sur un trône, couronné d'olivier, tenant dans sa main droite une Victoire, et dans la gauche un sceptre surmonté de l'aigle. Les restes du temple de Jupiter Olympien ont été retrouvés en 1829 par la Commission française de Morée, qui en a rapporté à Paris de précieuses sculptures.

OLYMPIODORE, philosophe néo-platonicien, enseignait à Alexandrie au commencement du VIe s. On a de lui un *Commentaire sur le 1er Alcibiade*, précédé d'une *Vie de Platon*, publié à Francfort par Creuzer, 1821, et des *Commentaires sur le Phédon, le Gorgias, le Philèbe*, dont quelques-uns seulement ont été imprimés (de 1816 à 1847), et dont M. Cousin a donné l'analyse dans ses *Fragments philosophiques*. — Un autre Olympiodore, qui vivait au Ve s., était péripatéticien : on lui attribue un *Commentaire sur la météorologie* d'Aristote, publié avec trad. lat. par Camozzi, Venise, 1551. On a aussi sous son nom une continuation de l'*Hist. des philosophes* d'Eunape, qui va jusqu'en 425, publ. avec Eunape par Bekker et Niebuhr, Bonn, 1829.

OLYMPIQUES (Jeux), fêtes célébrées à Olympie en l'honneur de Jupiter, revenaient tous les quatre ans. Ces jeux, les plus magnifiques de la Grèce, avaient été institués ou renouvelés par Hercule; souvent interrompus depuis, ils furent rétablis en 884 av. J.-C. par Iphitus, roi d'Élide, et reçurent une constitution nouvelle en 776 : c'est de cette dernière époque que date l'ère des Olympiades (*V.* ce mot). Les jeux avaient lieu au solstice d'été et duraient cinq jours. Il y avait cinq exercices différents : le saut, la lutte, la course, le jet du disque et celui du javelot, dont on disputait le prix dans le *stade*. Plus tard, on y introduisit les courses de chevaux et de chars, le pugilat, le pancrace et des luttes de musique et de poésie. Tant que duraient les jeux, on faisait trêve à toutes les inimitiés. Les vainqueurs étaient récompensés le 5e jour, et recevaient une couronne d'olivier; ils rentraient en triomphe dans leurs villes par une brèche ouverte exprès pour eux dans la muraille; leurs noms étaient gravés sur des tables de marbre dans le gymnase d'Olympie. Ces Jeux furent supprimés en 394, par Théodose. — En 1858, le gouvernement grec, sur l'initiative d'un riche citoyen grec du nom de Zappas, décréta le rétablissement de ces jeux, modifiés conformément aux besoins modernes : Zappas fit les fonds des prix.

OLYNTHE, *Olynthus*, v. de la Chalcidique, entre les riv. Olynthus et Amnias, et près du golfe Toronaïque, n'était qu'un misérable village, quand le roi de Macédoine Perdiccas II la donna, vers 433 av. J.-C., à des émigrés des colonies athéniennes de la Chalcidique. Elle devint bientôt très-puissante et étendit sa domination sur plus de 30 villes voisines. Elle sut échapper aux Athéniens et aux Spartiates qui la convoitaient, mais fut réduite par Philippe II (père d'Alexandre), et réunie à la Macédoine (348). Démosthène avait inutilement tenté de prévenir ce dénoûment et d'ouvrir les yeux au peuple d'Athènes sur les vues de Philippe relativement à Olynthe, en les engageant, par trois harangues célèbres, dites *les Olynthiennes*, à secourir les Olynthiens.

OM, riv. de la Sibérie, vient de la steppe de Baraba (Tomsk), coule à l'O., et tombe dans l'Irtich à Omsk, après un cours de 850 kil.

OMAD-EDDYN-ZENGHY. *V.* ZENGHY.

OMAGH, v. d'Irlande (Ulster), ch.-l. du comté de Tyrone; 3000 hab. Titre de baronnie. Ruines d'une abbaye et d'un château fort.

OMAN, une des cinq régions de l'Arabie, au S. E., sur le golfe Persique et la mer d'Oman, comprend entre autres États l'imamat de Mascate et a pour ville principale Oman, qui lui donne son nom. Cette ville est située sur la mer d'Oman, à 220 k. N. O. de Mascate. L'intérieur du pays est peu connu.

OMAN (mer d'), *Erythræum mare*, partie de la mer des Indes qui baigne les côtes de l'Arabie, du Béloutchistan et de l'Indoustan, s'étend entre 54°-59° long. E., et 22°-27° lat. N., et communique par le détroit d'Ormuz avec le golfe Persique.

OMAR I (Abou-Hafsa-Ibn-al-Khattab), 2e calife, était cousin au troisième degré de Mahomet. D'abord persécuteur ardent de l'Islamisme, il l'embrassa en 615 et devint bientôt un de ses principaux apôtres. Il succéda en 634 à Abou-Bekr, et reçut, avec le titre de calife, celui d'*émir-al-mouménim* (chef des croyants). Soit par lui-même, soit par ses lieutenants, dont les principaux sont Khaled et Amrou, il recula au loin les limites de l'empire arabe, conquit la Syrie, la Perse, l'Égypte, la Mésopotamie, où il bâtit Bassora, et poussa en Afrique jusqu'à Tripoli. Il fut tué en 644, au milieu de ses succès, par un fanatique persan. Il avait 63 ans. Omar détruisit, dit-on, 4000 temples chrétiens et éleva 1400 mosquées. On raconte qu'après la prise d'Alexandrie (641), son lieutenant Amrou lui proposa de conserver la célèbre bibliothèque de cette ville, et qu'il lui donna l'ordre de la brûler, en lui disant que le Coran tenait lieu de tous les livres; mais ce fait a été contesté. C'est lui qui introduisit en Orient l'ère de l'hégire. Omar se faisait remarquer par une austère simplicité, par sa sobriété et sa justice; la sagesse de son administration consolida ses conquêtes. Sa mémoire est en vénération chez les Musulmans *Sunnites* ou traditionnaires; mais les *Chyites* ou hétérodoxes l'ont en exécration, le regardant comme un usurpateur. *V.* ALI. — Omar II, 8e calife ommiade, arrière-petit-fils par sa mère d'Omar I, succéda en 717 à Soliman, son cousin. Ce fut un prince simple, modeste et juste; néanmoins, il déplut aux autres princes om-

miades par son affection pour les descendants d'Ali et fut empoisonné en 720, à 40 ans.

OMAR (Al-Galedh-ben-Schoaib), né près de Cordoue, se révolta contre Abdérame II, fut battu, s'enfuit, parcourut la Méditerranée en pirate, conquit la Crète et y bâtit un fort qu'il appela *El-Khandak* (le retranchement), d'où le nom moderne de *Candie*.

OMBOS, auj. *Koum-Ombos*, v. de la Thébaïde, ch.-l. de Nome, sur la r. dr. du Nil, entre Syène et Apollinopolis-la-Grande, était fameuse par le culte qu'elle rendait au crocodile et par sa haine pour Tentyra, qui avait ce culte en horreur.—Vis-à-vis d'Ombos, de l'autre côté du Nil, était Contra-Ombos.

OMBRES. Les païens nommaient ainsi une image impalpable du corps qui servait comme d'enveloppe à l'âme. C'était l'Ombre qui descendait aux Enfers.

OMBRIE, *Umbria*, contrée de l'Italie ancienne, bornée au N. par la Gaule Cispadane, à l'O. par l'Étrurie (dont elle était séparée par le Tibre), à l'E. par le *Picenum* et la mer Adriatique, au S. par le pays des Sabins. *Fulginium*, *Sena Gallica*, *Iguvium* en étaient les villes principales. Les *Umbri*, ses habitants (dont le nom dérive d'*Ombra*, homme fort, en celtique), étaient Gaulois d'origine et très-braves. Ils prirent part aux grandes guerres des Étrusques et des Samnites contre Rome (311-307 et 297-95 av. J.-C.). Leur soumission eut lieu en 280. Leur pays correspondait à peu près aux provinces actuelles de *Spolète* et d'*Urbin*.

OMBRONE, *Umbro*, riv. de Toscane (Sienne), naît dans les Apennins, à 22 kil. E. de Sienne, coule au S. et se jette dans la mer de Toscane près de Grosseto, après 150 kil. de cours. Sous l'Empire, elle donnait son nom à un dép. français qui avait pour ch.-l. Sienne.

O'MEARA (Ed.), chirurgien de marine au service de l'Angleterre, né en Irlande vers 1780, m. en 1836, servait sur *le Bellérophon* quand Napoléon y chercha un refuge. Il s'attacha au noble exilé, et fut autorisé par l'amiral anglais à le suivre à Ste-Hélène; mais il devint bientôt suspect au gouverneur Hudson Lowe, et fut éloigné en 1818. Il publia à Londres en 1822, sous le titre de *Napoléon en exil*, les notes précieuses qu'il avait recueillies à Ste-Hélène (trad. en français en 1823). Cette publication, où il révélait des faits peu honorables pour le gouvernement anglais, fut lue avec avidité, mais elle le fit priver de tout emploi.

OMER (S.), *Audomarus*, moine de Luxeuil, né vers 600, près de Constance en Helvétie, d'une famille noble, devint en 637 évêque de Thérouanne (près de la v. actuelle de St-Omer, qui prit son nom). Il travailla avec S. Bertin à rétablir la discipline dans son diocèse. Il mourut vers 670; l'Église le fête le 9 sept.

OMESSA, bg de Corse, ch.-l. de c., à 9 kil. N. E. de Corte; 977 hab.

OMMERAPOURA. *V.* AMARAPOURA.

OMMIADES, dynastie arabe, monta sur le trône de Damas en 661 à la mort d'Ali, en la personne de Moaviah, descendant d'Ommiah. Elle tire son nom d'un membre de la tribu des Koraïchites, Ommiah, aïeul d'Abou-Sofyân, qui était chef du temple de la Mecque avant l'Islamisme, et qui fut père de Moaviah. Cette dynastie régna sur la totalité de la monarchie arabe jusqu'en 749 : elle avait son siége à Damas. Détrônée par les Abbassides, elle alla régner en Espagne, où, sous le nom de califat de Cordoue, elle forma un empire nouveau, démembrement de l'ancien. Ce 2e califat commença à tomber en dissolution vers l'an 1000; le dernier Ommiade cessa de régner en 1031. Pour la série des califes Ommiades, *V.* CALIFES.

OMNIBONUS. *V.* LEONICENUS.

OMONT, ch.-l. de c. (Ardennes), à 18 kil. S. de Mézières; 437 h. Restes d'un vieux château.

OMORCA, déesse chaldéenne, était, selon Bérose, femme de Baal, et coexistait dans l'éternité avec ce dieu. Quand le temps de la création fut venu, elle fut coupée en deux par son époux : la partie supérieure du corps forma le ciel; l'inférieure, la terre.

OMPHALE, reine de Lydie, femme de Tmolus, resta maîtresse du trône après la mort de ce prince. Elle acheta Hercule, lorsqu'en expiation des ravages et des massacres dont il s'était souillé pendant sa démence, il fut vendu comme esclave par Mercure. Elle se plaisait à faire filer le héros à ses pieds; mais bientôt elle conçut de l'amour pour lui et en eut un fils, Agélaüs ou Alcée, duquel descendit une dynastie de rois Lydiens, les Héraclides. Au dire de quelques mythographes, Hercule s'éprit d'Omphale en passant par la Lydie et devint volontairement son esclave.

OMSK, v. forte de la Russie d'Asie (Sibérie), ch.-l. du gouvt d'Omsk, au confluent de l'Om et de l'Irtich, à 480 k. S. E. de Tobolsk, par 54° 57' lat. N. et 71° 2' long. E.; 12 000 h. Citadelles, fortifications, églises; école d'agriculture. Commerce avec les Kirghiz et les Kalmouks.— Le gouvt d'Omsk, entre ceux de Tobolsk au N., de Tomsk au N. E., la Dzoungarie au S. E., et le pays des Kirghiz au S. O., a env. 1300 k. sur 500, et ne compte guères que 21 000 hab.

ON, ville d'Égypte. *V.* HELIOPOLIS.

ONAN, fils de Juda et mari de Thamar, se livra à un vice détestable et périt maudit de Dieu.

ONATE, v. d'Espagne. *V.* OGNATE.

ONCHESTE, *Onchestus*, anc. ville de Béotie, sur le lac Copaïs, près et au S. E. d'Haliarte, était le siége d'une amphictyonie. Dès le temps de Pausanias, cette ville était en ruines.

ONDINS, **ONDINES**, génies élémentaires, imaginés par les Cabalistes, habitent, selon eux, les profondeurs des lacs, des fleuves et de l'Océan, dont ils sont les gardiens. On peut les comparer aux naïades et aux dieux fleuves des Grecs et des Romains.

ONÉGA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvt d'Olonetz, qu'il arrose, ainsi que celui d'Arkhangel, coule au N. E., puis au N. O., pendant 500 kil., et tombe dans le golfe de la mer Blanche dit golfe d'Onéga. A son embouchure est une petite ville de même nom, avec un port de pêche; elle a 1800 hab.

ONÉGA (lac), lac de Russie, entre le lac Ladoga et la mer Blanche, reçoit la Svir, qui le fait communiquer avec le lac Ladoga, puis la Vitegra et la Chouia. Il a 220 kil. sur 80. Eaux limpides et poissonneuses. Navigation difficile, évitée par un canal latéral.

ONEIDA, petit lac des États-Unis (New-York), communique au lac Ontario par l'Oswego : 38 kil. sur 9.

O'NEILL, anc. roi d'Irlande, régna sur la plus grande partie de ce pays de 379 à 406, s'unit aux Pictes et aux Scots contre les Romains, contribua puissamment à chasser ceux-ci de la Grande-Bretagne, et envahit l'Armorique. Il périt assassiné par Eochy, prince du Leinster, auquel il faisait la guerre.—Après avoir régné sur le Munster, les O'Neill s'emparèrent de l'Ulster au ve s.; ils sont surtout connus comme *rois de l'Ulster*, titre qu'ils gardèrent jusqu'en 1603. Sous Élisabeth, Hugh O'Neill, le dernier qui l'ait porté, lutta pendant 7 ans contre les forces de l'Angleterre, et fut sur le point d'affranchir sa patrie.

ONEILLE, *Oneglia* en italien, v. d'Italie, dans les anc. États sardes, ch.-l. d'une prov. de même nom, sur le golfe de Gênes; 5000 hab. Petit port. Patrie d'André Doria. Prise par les Français en 1792 et 94. —La prov. d'O. a 50 764 hect. et 60 000 h. Sol montagneux. Marbre, pierre à chaux; huile excellente.

ONÉSICRITE, historien grec, natif d'Égine, suivit Alexandre en Asie comme commandant de trirèmes, et composa une *Histoire de l'expédition* de ce prince; ce n'était qu'une espèce de roman, calqué sur l'*Anabase* de Xénophon; cependant on y trouvait des faits intéressants sur la géographie et l'histoire naturelle des Indes. L'ouvrage n'existe plus, mais Strabon, Élien et Pline le citent souvent.

ONÉSIME (S.), disciple de s. Paul, était d'abord esclave de Philémon, riche habitant de Colosses, et s'était enfui de chez son maître après l'avoir volé. S. Paul le convertit, écrivit pour lui à Philémon une lettre que nous possédons, le fit rentrer en grâce auprès de son maître, et le retint près de lui pour s'aider de ses services. Onésime subit le martyre en 95. On l'honore le 2 mars.

ONFROI ou HUMFROI. *V.* HUMFROI.

ONIAS, nom de quatre grands sacrificateurs des Juifs. Onias I gouverna de 321 à 300 av. J.-C. — O. II, petit-fils d'O. I, gouverna de 241 à 229 et ne se signala que par son avarice. — O. III succéda en 200 à son père Simon II, régit le pays avec sagesse, mais fut déposé par Antiochus Épiphane, qui lui donna pour successeurs d'abord Jason, puis Ménélas, ses frères. Mandé à Antioche par le monarque pour rendre compte de sa conduite, il y fut assassiné sur l'ordre de Ménélas, 168. — O. IV, fils d'Onias III, ne régna point en Judée, mais obtint de Ptolémée IV et de Cléopâtre, sa femme, l'autorisation de bâtir un temple juif en Égypte, près d'Héliopolis, et d'y vivre en souverain (150). Autour du temple qu'il avait élevé se forma bientôt une ville qui fut appelée *Onion*, du nom de son fondateur. Devenue veuve, Cléopâtre chargea Onias de faire la guerre à Ptolémée Physcon qui disputait le trône à son fils : Onias marcha sur Alexandrie, mais il se laissa prendre par Physcon et fut mis à mort.

ONKÉLOS, rabbin auquel on attribue le *Targum* (paraphrase chaldaïque du *Pentateuque*), aurait été, selon les uns, disciple de Gamaliel et condisciple de S. Paul, ou, suivant les autres, serait le même qu'Aquila, auteur d'une traduction grecque de l'Ancien Testament. Le *Targum* a été publié à Bologne en 1482, et traduit en latin par Alph. de Zamora, par B. Baldi, et par P. Fagius.

ONOLDINUM, nom latin de la ville d'*Anspach*.

ONOMACRITE, poëte et devin d'Athènes, florissait vers 516 av. J.-C., et fut chassé de sa patrie par le tyran Hipparque, fils de Pisistrate. On le regarde comme l'auteur des *Poésies* qu'on attribue vulgairement à Orphée et à Musée.

ONOMARQUE, général des Phocidiens pendant la guerre Sacrée, commanda d'abord conjointement avec son frère Philomèle, et devint après la mort de Philomèle le seul chef de l'armée phocidienne (353 av. J.-C.). Il prit Thronium, Amphisse et les villes principales de la Doride, envahit la Béotie, et battit deux fois Philippe en Thessalie; mais fut vaincu et pris par ce prince près de Phères, et attaché à un gibet.

ONORE ou HANAWAR, v. et port de l'Inde anglaise (Madras), par 14° 16' lat. N., 72° 14' long. E., à 180 k. de Mangalore, près de la mer d'Oman. — Jadis ch.-l. d'un petit État. Elle appartint successivement, à partir du XV° siècle, aux Portugais, aux Hollandais, à Haïder-Ali (1763), enfin aux Anglais (1799).

ONOSANDER, écrivain grec, qui vivait, à ce qu'on croit au Ier siècle de J.-C., sous le règne de Claude, est auteur d'un livre intitulé : *la Science du chef d'armée*, où il a recueilli les traditions de l'art militaire des Romains. Camerarius a le premier publié cet ouvrage, Nuremberg, 1595. Rigault en a donné une édition plus correcte, avec traduction latine, Paris, 1599; cette édition elle-même a été surpassée par celle de Schwebel, à Nuremberg, 1761, avec une trad. française de Zurlauben. Guischard en a aussi donné une traduction française (dans les *Mémoires militaires des Romains*). L'empereur grec Léon et le maréchal de Saxe faisaient grand cas de ce traité.

ONSLOW (Georges), compositeur, né en 1784, à Clermont-Ferrand, d'un gentilhomme anglais et d'une Française, m. en 1853, se familiarisa particulièrement avec la musique allemande. Il a composé un grand nombre de quatuors, de quintettes, de symphonies et diverses compositions pour piano, et a donné deux opéras-comiques qui ont eu du succès, l'*Alcade de la Véga* (1824) et le *Colporteur;* mais c'est dans la musique de chambre qu'il a le mieux réussi.

ONTARIO (lac), grand lac de l'Amérique du Nord, entre les États-Unis et le Canada, est le plus oriental des cinq grands lacs; il est compris entre 43° 15'-44° 10' lat. N. et 78° 40'-82° long. O.; 320 k. sur 110. Il communique par le Niagara avec le lac Érié, par le St-Laurent avec la mer. Il reçoit le Black-River, l'Oswego, le Trent, etc. Beaucoup d'îles, mais peu de ports. Poisson excellent et en grande quantité. Les eaux de ce lac sont profondes et supportent les plus gros bâtiments; mais il est sujet à de fréquents orages.

ONUPHIS, un des trois bœufs sacrés de l'Égypte (les deux autres étaient Apis et Mnévis); c'était une des incarnations animales d'Osiris. Il donnait son nom à une ville de B.-Égypte, ch.-l. du nome *Onuphite*, sur la branche Atarbéchite du Nil, au S. de Bouto.

ONZAIN, vge de France (Loir-et-Cher), à 18 kil. S. O. de Blois, sur le chemin de fer de Paris à Bordeaux; 2254 hab. Ancien château, où Louis XI enferma La Balue, et où fut détenu le prince de Condé, pris à la bataille de Dreux, en 1562.

OPÉRA (Théâtre de l'). On donne ce nom à tout théâtre où l'on joue les drames lyriques connus sous le nom d'*opéras* (*V.* ce mot dans notre *Dictionn. univ. des Sciences*), mais on l'applique plus spécialement à celui de Paris, qui porte officiellement le titre d'*Académie impériale de musique*. Créé en 1656 par P. Perrin et installé d'abord rue Mazarine, l'Opéra français a depuis changé fréquemment de place : établi par Lulli en 1672 rue de Vaugirard, près du Luxembourg, puis au Palais-Royal, il fût transporté en 1781 dans la salle qui porte auj. le nom de la Porte St-Martin, et en 1794 sur la place Louvois, qu'il occupait tout entière. Ce dernier théâtre fut démoli en 1820, après l'assassinat du duc de Berry, qui y avait été accompli, et une nouvelle salle, construite provisoirement rue Lepelletier, fut ouverte en 1821. Enfin l'Opéra a trouvé une résidence définitive et digne de lui dans l'édifice qui s'élève au boulevard des Capucines et qui est dû au talent d'un de nos plus jeunes architectes, M. Ch. Garnier (1862-64).

OPHIR, pays oriental où les flottes de Salomon allaient chercher de l'or. On sait que, pour s'y rendre, on s'embarquait au port d'Asiongaber et que l'on descendait le golfe Arabique, mais on ignore la position précise de cette contrée. Les savants l'ont placé, les uns le long de l'Afrique orientale (à *Sofala* par exemple, ou aux environs); les autres sur le littoral de l'Arabie Heureuse ou dans l'Inde, vers Surate ou même à Cambaye. L'aller et le retour de la flotte duraient trois ans.

OPHIR, mont. de l'île de Sumatra, presque sous l'équateur (par 0° 4' lat. N.) : elle a 4500m de haut.

OPHIUSA, nom anc. de l'île de *Formentera*, une des Baléares qui était infestée de serpents (en grec *ophis*).

OPIE (J.), peintre d'histoire anglais, né en 1761 en Cornouailles, m. en 1807, était fils d'un charpentier et fut d'abord destiné à l'état de son père. Il s'est placé au 1er rang pour le coloris, la vérité et la perfection de l'exécution. Il a fait entre autres beaux tableaux : *Le Meurtre de Rizzio*, *le Meurtre de Jacques I*, *la Mort de Saphira*. Il devint après Fuessli professeur à l'Académie royale de peinture de Londres et laissa quelques écrits sur son art : ses *Lectures sur la Peinture* ont été publiées en 1808 par sa veuve, qui elle-même a laissé des *Mémoires*, 1854.

OPIMES (Dépouilles), c.-à-d. les *Dépouilles les plus riches*, nom donné à Rome aux dépouilles prises par le général en chef romain sur le général en chef ennemi; elles étaient consacrées à Jupiter Férétrien. L'histoire romaine n'offre que trois exemples de dépouilles opimes : elles furent remportées par Romulus sur Acron, roi des Céniniens, par A. Cornélius Cossus sur Lars Tolumnius, roi des Véiens, et par Marcellus sur Viridomare, chef des Gaulois Gésates.

OPIMIUS (L.), consul en 121 av. J.-C., entreprit de faire casser les lois agraires rendues par les Gracques. Ayant éprouvé quelque résistance, il se fit investir par le sénat de pouvoirs illimités et cita C. Gracchus devant son tribunal : comme celui-ci refusait de comparaître, il fit attaquer son cortége par des troupes dont il s'était entouré, mit sa tête à prix, et le réduisit à se donner la mort. Il fit ensuite bâtir un temple à la Concorde. Quelques années après, L. Opimius fut envoyé en Afrique contre Jugurtha; mais il se laissa corrompre par l'or de ce prince et fut

condamné à l'exil. Il mourut dans la misère à Dyrrachium. L'année du consulat d'Opimius (633 de Rome, 121 av. J.-C.) fut marquée par une récolte de vins d'une qualité exquise et à laquelle il est souvent fait allusion par les anciens écrivains.

OPIQUE, *Opica*, nom donné dans des temps très-anciens à une grande partie de l'Italie du S. et du centre, fut réservé dans la suite à la partie méridionale du Latium et à la Campanie. Les habitants de l'Opique se nommaient *Opici*, *Opsci*, et par abréviation *Osci*; ce dernier nom finit par prévaloir. *V.* OSQUES.

OPITZ (Martin), poëte et littérateur allemand, né en 1597 à Bunzlau en Silésie, mort de la peste en 1639, mena une vie vagabonde, voyagea dans presque toute l'Allemagne, professa les humanités à Weissembourg en Transylvanie (1622), puis s'attacha au duc de Leignitz, au burgrave de Dohna, et se fixa enfin à Dantzick, où il reçut le titre de secrétaire et historiographe du roi de Pologne Ladislas IV. Il a écrit dans tous les genres littéraires, surtout dans la poésie didactique, et a exercé la plus grande influence sur la langue de son pays, dont il a révélé les ressources à ses compatriotes : il a mérité par là le titre de *Père de la poésie allemande*. Ses *Œuvres complètes* ont eu au moins 12 éditions ; on remarque celles de Breslau, 1690 et 1724. Outre de nombreuses poésies, on y trouve un traité *De contemptu linguæ germanicæ*, qui eut 10 éditions.

OPITZ (H.), orientaliste, né en 1642 à Altenbourg (Misnie), m. en 1712, professait l'hébreu et la théologie à Kiel. C'était un des plus savants protestants de son temps; mais la singularité de ses opinions le fit passer pour visionnaire. Il a donné, entre autres ouvrages, une *Bible hébraïque* très-estimée, Kiel, 1709, et un *Lexicon hebræo-chaldæo-biblicum*, 1692.

OPLITES ou HOPLITES (du grec *hoplon*, arme). On nommait ainsi chez les Grecs des soldats à pied pesamment armés. Ils avaient pour armes défensives un casque, une cuirasse, un bouclier rond, et des bottines garnies de fer; pour armes offensives, une longue pique et une épée. — On donnait le même nom à des athlètes qui disputaient le prix de la course à pied, et couraient coiffés d'un casque, chaussés de bottines militaires, avec un bouclier au bras.

OPONTE, *Opus*, auj. *Atalanti* ou *Bodonitza*, v. de la Grèce propre, capit. d'un petit État des Locriens qui prenaient de là le nom de *Locriens Opuntiens*, était à l'E., près de la mer d'Eubée. — Ajax, fils d'Oïlée, était roi d'Oponte. Patrocle, l'ami d'Achille, y était né.

OPORIN (J.), savant imprimeur de Bâle, dont le vrai nom était HERBST (*herbst* en allemand, comme *opora* en grec, veut dire automne), né à Bâle en 1507, m. en 1568, fut correcteur d'épreuves chez Froben, puis directeur du gymnase de Bâle, secrétaire de Paracelse, médecin et professeur de grec à Bâle. Il fonda dans cette ville, avec Robert Winter, son parent, une imprimerie célèbre, qu'il finit par gérer seul jusqu'à sa mort. Peu d'imprimeurs ont mieux mérité des lettres : outre d'excellentes éditions, il a donné des notes estimées sur *Solin*, *Pline*, *Plutarque*.

OPORTO, ville de Portugal. *V.* PORTO.

OPPÈDE (J. MEYNIER, baron d'), né à Aix en 1495, m. en 1558, devint 1er président du parlement de sa ville natale, provoqua la mise à exécution de l'arrêt qu'il avait rendu lui-même en 1540 contre les Vaudois de Mérindol et de Cabrières, fut chargé d'exécuter cet arrêt, et s'en acquitta avec une rigueur qui lui valut une fâcheuse célébrité (1545). À la mort de François I, Henri II fit examiner sa conduite par le parlement de Paris (1551) : après des débats solennels, qui remplirent 50 audiences, il fut absous, et put reprendre son fauteuil, qu'il occupa jusqu'à sa mort. D'Oppède cultivait la poésie : il a traduit en vers français les *Triomphes* de Pétrarque, 1538.

OPPELN, v. des États prussiens (Silésie), ch.-l. de la régence d'Oppeln, sur la r. dr. de l'Oder, à 50 k. S. E. de Breslau, à 420 kil. S. E. de Berlin; 7000 h. Gymnase catholique, institution de sages-femmes. Belle église de St-Adalbert, érigée en 995 par l'évêque de Gnesne, et regardée comme la plus ancienne de la Silésie supérieure; belles promenades dans les environs. Commerce très-actif de vins, bestiaux, produits minéraux. — Oppeln a jadis été le ch.-l. d'une principauté. Elle fut depuis 1200 la résidence des ducs de la Silésie supérieure de la maison des Piast. Cette maison s'étant éteinte en 1532, la principauté passa sous la domination de l'Autriche ; elle fut incorporée par Frédéric II, en 1742, avec le reste de la Silésie, à la monarchie prussienne. — La régence d'Oppeln est bornée au N. par celle de Breslau et le grand duché de Posen, à l'E. par le royaume de Pologne, au S. par la Moravie, à l'O. par la Bohême; elle a 230 kil. sur 160; 900 000 h. Sol montagneux, riche en mines de fer et de zinc.

OPPENHEIM, *Bonconica*, v. de la Hesse-Darmstadt, sur la r. g. du Rhin, à 16 k. S. E. de Mayence; 2500 hab. Pont de bateaux; belle église gothique de Ste-Catherine, contenant les tombeaux de la famille Dalberg. Sur une montagne voisine, ruines du château impérial de Landskron, bâti par Lothaire II, et détruit par les Français en 1689. Vins renommés. — Forteresse romaine dès le Ier siècle av. J.-C., elle devint ville impériale en 1079. Cette ville a beaucoup souffert pendant la guerre de Trente ans; elle a été prise par les Suédois en 1631, par les Français en 1689, 1792 et 1794.

OPPIDO, *Mamertum*, v. d'Italie (Calabre-Ult. 1re), à 40 kil. N. E. de Reggio; 8000 hab. Évêché. Ruinée par le tremblement de terre de 1783.

OPPIEN, *Oppianus*, poëte grec de la fin du IIe s. de J.-C., natif de Coryce ou d'Anazarbe en Cilicie, suivit en exil son père, sénateur d'Anazarbe, qui n'avait pas voulu fléchir devant Septime-Sévère, et consacra son loisir à la poésie. Étant venu à Rome, il sut plaire à Caracalla, qui, à sa prière, rappela son père de l'exil; mais il y fut, quelque temps après, emporté par une maladie épidémique : il comptait à peine 30 ans. On a sous son nom deux poëmes didactiques, la *Pêche* (*Halieutica*) et la *Chasse* (*Cynegetica*). Selon Schneider et H. Martin, ces deux poëmes ne peuvent être d'un même auteur, et il y aurait lieu à distinguer un premier Oppien, auteur des *Halieutica*, natif d'Anazarbe, qui aurait vécu sous Marc-Aurèle, et un 2e Oppien, auteur des *Cynegetica*, qui se dit lui-même natif d'Apamée sur l'Oronte, et qui aurait vécu sous Septime-Sévère et Caracalla ; ce 2e O. serait pour le talent fort inférieur au premier. La 1re édit. d'Oppien fut publiée par les Juntes à Florence en 1515; les meilleures sont celles de Schneider, Strasbourg, 1776 et 1813; de Belin de Ballu, Paris, 1786, et de Lehrs, dans la *Bibliothèque grecque* des Didot, 1846. La *Chasse* a été trad. en français par Belin de Ballu, 1786, et la *Pêche* par Limes, 1817.

OPPIUS (C.), tribun du peuple en 215 av. J.-C. À la suite des malheurs causés par les victoires d'Annibal, il fit rendre une loi qui mettait des bornes au luxe des femmes et leur interdisait de porter sur elles plus d'une demi-once d'or. Cette loi excita chez les dames romaines un mécontentement général, et elles parvinrent, 18 ans après, à la faire révoquer, malgré l'opposition de Caton. — Un autre C. Oppius, lieutenant et ami de César, est regardé comme le véritable auteur de la *Guerre d'Afrique*, qu'on attribue vulgairement à César même et qu'on trouve à la suite des *Commentaires* de ce général.

OPPORTUNE (Ste), abbesse de Montreuil, dans le diocèse de Séez, au VIIIe siècle, était d'une des meilleures familles du pays d'Auge en Normandie. Elle mourut saintement en 770. On la fête le 23 avril.

OPS, la grande déesse italique des temps primitifs, passait pour l'épouse de Saturne, et a été en conséquence identifiée avec Rhée, Cybèle, et la Terre. Son nom veut en effet dire *Terre* dans la vieille langue italique. On célébrait à Rome en son honneur le 14 des calendes de janvier (19 décembre) des fêtes appelées *Opales*.

OPSLOE, v. de Norvége (Aggerhuus), contiguë à Christiania, à l'E., est regardée comme un faubourg de cette capitale. C'est une ville très-ancienne : elle fut fondée en 1058 par le roi Harold Haardraade. Après l'union de la Norvége avec le Danemark, elle devint la capitale du royaume; mais elle fut détruite par un incendie en 1624, et Christian IV fit construire à sa place la ville de Christiania. Elle est restée néanmoins la résidence de l'évêque de Christiania.

OPSOPŒUS (Vincent), philologue, né en Franconie au XVe s., mort en 1540, tint une école à Anspach pour l'enseignement des langues anciennes. Il a laissé des corrections et des notes sur *Démosthène*, 1534, des notes sur l'*Anthologie*, un petit poëme *de Arte bibendi*, et a donné les premières éditions de *Polybe*, de *Diodore de Sicile*, des *Lettres de S. Basile* et de *S. Grégoire de Nazianze*. — Jean Opsopœus, médecin, né en 1556 dans le Palatinat, mort à Heidelberg en 1596, a donné des éditions de divers traités d'Hippocrate et des *Oracles sibyllins*, et des notes sur *Sénèque*, *Frontin*, *Macrobe*, etc.

OPTAT (S.), *Optatus*, évêque de Milève en Numidie, au IVe siècle, m. vers 384, était, au témoignage de S. Augustin, un des prélats les plus savants de son temps. Il combattit l'erreur des Donatistes. On a de lui un traité *De schismate Donatistarum* (Paris, 1569 et 1700, in-fol., édit. Dupin). Ses autres écrits sont perdus. On le fête le 4 juin. — *V.* HERSENT.

OPTATIEN, *P. Porphyrius Optatianus*, poëte latin qui vivait sous Constantin, est auteur d'un *Panégyrique de Constantin*, morceau bizarre dont les vers forment diverses figures, tel qu'un autel, un orgue, etc. Ce panégyrique se trouve dans les *Poemata vetera* de Pithou, Paris, 1590, et a été donné à part par Welser, Augsbourg, 1595.

ORACLES, *Oracula*. On nommait ainsi chez les Païens et les réponses que faisaient les dieux aux mortels qui venaient les consulter et les lieux où l'on venait recevoir ces réponses. L'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie comptaient beaucoup d'oracles, entre autres ceux de Dodone, de Delphes, d'Épidaure, de Trophonius, de Cumes, de Préneste; il faut y joindre l'oracle de Jupiter Ammon en Libye. Les réponses s'obtenaient de diverses manières. A Delphes, elles étaient rendues par une prêtresse nommée *pythie;* à Dodone, tantôt par des femmes, tantôt par des colombes ou même par le bruit des arbres; dans l'antre de Trophonius et à Épidaure le dieu parlait en songe au fidèle; à Préneste, on agitait des espèces de dominos; à Rome, on consultait les *Livres sibyllins*. Parfois on prenait pour la réponse de l'oracle le premier mot que l'on entendait au sortir du temple, ou bien on interprétait comme révélation des dieux un coup de tonnerre, un éclair ou même le moindre bruit, le mouvement fortuit d'un être ou d'un objet appartenant à l'oracle. Les réponses étaient souvent en vers; parfois on les écrivait sur des feuilles de roseau; elles étaient toujours conçues en termes ambigus, de manière à pouvoir s'adapter à l'événement une fois accompli. Les oracles se turent à mesure que diminua l'idolâtrie et que le Christianisme fit des progrès. Porphyre avait écrit une *Philosophie des Oracles* dont nous n'avons que des fragments. On doit à Van Dale un curieux ouvrage *De oraculis veterum ;* Fontenelle a donné l'*Histoire des Oracles*.

ORACLES MAGIQUES. *V.* ZOROASTRE.

ORADOUR-SUR-VAYRES, ch.-l. de cant. (Hte-Vienne), à 12 kil. S. E. de Rochechouart; 3310 hab. Marne, blanc d'Espagne; gants de peau d'agneau.

ORAN, *Gilba ?* v. maritime de l'Algérie, ch.-l. de la prov. d'Oran, à 360 kil. O. S. O. d'Alger, par 35° 44' lat. N., 2° 60' long. O., au fond d'une baie de la Méditerranée, entre les caps Falcon et Ferrat; 17 370 h., dont env. 10 000 indigènes. Préfecture, ch.-l. de division militaire, trib. de 1re inst. et de commerce. Évêché, créé en 1867. Oran n'a qu'un mauvais mouillage: Mers-el-Kébir lui sert de port. Fortifications; plusieurs beaux édifices.—Fondée par des Maures chassés d'Espagne, cette ville fut prise en 1505 par les Espagnols, qui y firent de magnifiques travaux de défense et d'embellissement, ce qui lui avait valu le surnom de *Corte-chica*, petite cour. Les Maures la reprirent en 1708, et, malgré une interruption de 60 ans (1732-92), ils la possédèrent jusqu'au temps de la conquête française; elle fut occupée par les Français en 1831. Elle avait été presque ruinée par des tremblements de terre en 1790 et 91 : c'est à la suite de ce dernier que les Arabes rentrèrent dans la place, abandonnée par les Espagnols. — La prov. d'Oran, la plus occidentale des 3 prov. de l'Algérie, entre la Méditerranée au N., le Maroc à l'O., le Sahara au S., et la prov. d'Alger à l'E., a 102 000 kil. carr. et compte 670 697 hab., dont 50 000 Européens. Elle est arrosée par le Chélif, la Macta, la Tafna, et est divisée en territoire civil et territoire militaire, dont les proportions varient avec les progrès de la colonisation.

ORANGE, *Arausio*, ch.-l. d'arr. (Vaucluse), près de la r. dr. de l'Aygues, à 30 kil. N. d'Avignon; 10 007 h. Trib. de 1re inst., collége, bibliothèque; station du chemin de fer de la Méditerranée. Filatures de soie, moulins à ouvrer la soie; garance, truffes, safran, vins, eaux-de-vie, miel, laines, etc. Belles ruines d'un amphithéâtre romain et d'un arc de triomphe, dit *de Marius*, qui aurait été érigé en mémoire de la victoire gagnée par Marius à Aix sur les Teutons (102 av. J.-C.), mais qui est plus probablement de l'époque d'Adrien; statue de Raimbaud, comte d'Orange en 1099 (érigée en 1831), et l'un des héros du Tasse. Anc. évêché, université et parlement. — Anc. cité des Cavares, célèbre par la victoire des Teutons sur Manilius et Cépion, en 105 av. J.-C.; colonisée par César; prise au Ve s. par les Wisigoths, les Bourguignons et les Francs; elle finit par avoir des princes particuliers (*V.* ci-après); le dernier étant mort en 1702, Louis XIV s'empara de la ville, qui depuis est restée unie à la France. Orange eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Il s'y tint un grand nombre de conciles.

ORANGE (Principauté d'), anc. seigneurie enclavée dans le Comtat Venaissin, avait au XVIIIe siècle 60 k. sur 30, mais avait été jadis plus considérable. Places principales : Orange (ch.-l.), Courteson, Causans.— Jadis partie du pays des Cavares, dans la Viennaise; comprise ensuite dans le roy. des Burgundes et dans la Bourgogne mérovingienne et carlovingienne, puis dans la Bourgogne cisjurane de Boson et dans le roy. d'Arles, elle devint seigneurie dès le IXe ou le Xe s., et comté au XIe. Quatre maisons y ont régné successivement : 1° celle de Giraud d'Adhémar, éteinte en 1174, à laq. appartient le comte Raimbaud; 2° celle de Baux, de 1185 à 1373; 3° celle de Châlon, jusqu'en 1530; 4° celle des Nassau. Ceux-ci s'étant éteints en 1702, Louis XIV réunit la principauté à la France, malgré les prétentions diverses des Nassau-Dietz, du roi de Prusse Frédéric-Guillaume I (qui y prétendait du chef de sa mère), et du prince de Conti, héritier des Longueville, qui déjà avaient eux-mêmes contesté cet héritage aux premiers Nassau. Néanmoins la maison de Nassau, qui règne auj. en Hollande, donne touj. le titre de *Prince d'Orange* à l'héritier présomptif de la couronne. D'un autre côté, une maison française, celle de Mailly, dont un membre avait épousé une héritière d'Orange, conserva le droit de porter le titre de *Princes d'Orange*. La principauté d'Orange fut annexée au Dauphiné; en 1790 elle fut comprise dans le dép. de Vaucluse.

ORANGE, grand fleuve de l'Afrique australe (Hottentotie), est formé de deux branches qui sortent du Drakensberg dans le pays des Cafres, le *Gariep septentr.* ou *Fleuve Jaune* et le *Gariep mérid.* ou *Fleuve Noir*, coule, après sa jonction, de l'E. à l'O. et tombe dans l'Océan Atlantique par une seule embouchure, par 28° 32' lat. S., après un cours de 1650 kil. Les hippopotames et les crocodiles y abondent. Ce fleuve croît périodiquement comme le Nil. Son lit contient beaucoup de quartz et des opales.

ORANGE (Philibert de CHALON, prince d'), grand capitaine du XVIe s., né en 1502, au château de Nozeroy (Jura), m. en 1530. François I lui ayant confisqué en 1517 la principauté d'Orange parce qu'il ne voulait pas reconnaître la suzeraineté de la France, il se retira auprès de Charles-Quint, qui lui donna le comté de St-Pol. Pris par les Français en 1525, il fut enfermé au château de Lusignan et y resta jusqu'au traité de Madrid (1526). Il accompagna le connétable de Bourbon au siége de Rome, lui succéda dans le commandement des Impériaux, s'empara du château St-Ange, et força le pape à accepter les plus dures conditions. Vice-roi de Naples en 1528, il força les Français à lever le siége de cette ville et à quitter le royaume (1528), mais il se déshonora dans cette occasion par la cruauté qu'il exerça envers ceux des Napolitains qui avaient accueilli les Français. Chargé de commander l'armée impériale en Toscane, il assiégeait Florence (1530), lorsqu'il fut tué, à l'âge de 28 ans. Brantôme a écrit sa *Vie*.

ORANGE (Guillaume et Henri Frédéric DE NASSAU, princes d'). *V.* GUILLAUME et NASSAU.

ORANGISTES, *Orangemen*, nom de mépris donné en 1689, par les Catholiques restés fidèles à la cause de Jacques II, aux Protestants d'Irlande qui avaient reconnu l'usurpation de Guillaume d'Orange. Il désigne encore aujourd'hui ceux des membres du parti tory qui s'opposent dans le parlement à toute concession en faveur des Catholiques d'Irlande.

ORANIENBAUM (c.-à-d. *oranger*), v. forte de la Russie (St-Pétersbourg), à 41 k. S. O. de St-Pétersbourg, sur le golfe de Finlande, vis-à-vis de Kronstadt; 1500 hab. Château impérial (ancienne maison de plaisance bâtie par Menzikoff); école des cadets; hôpital des marins.

ORATOIRE (Pères de l'), congrégation religieuse, fondée à Rome en 1550, par S. Philippe Néri, sous le nom de *Confrérie de la Trinité*, fut d'abord destinée à donner des secours aux pèlerins que la piété amenait à Rome. Quelque temps après, le fondateur, ayant entrepris d'instruire les enfants, se fit aider par de jeunes ecclésiastiques qu'on nommait *Oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière. Ce nom s'étendit bientôt à l'ordre entier. Les Pères de l'Oratoire vivaient en communauté, sans aucun vœu spécial. Leur nombre, qui n'était d'abord que de 15, s'accrut bientôt indéfiniment et l'ordre s'enrichit rapidement. Leur siége principal à Rome était l'église de Notre-Dame de la Vallicella, dite *Chiesa Nuova*. — En 1611, P. de Bérulle imita cet institut en France en y fondant l'*Oratoire de Jésus*, que confirma Paul V en 1613. Cette dernière institution avait pour but d'honorer l'enfance, la vie et la mort de J.-C., d'instruire la jeunesse, d'élever des clercs pour l'Église dans les séminaires, d'enseigner le peuple par la prédication et les missions. Cet ordre a produit beaucoup d'hommes distingués (Malebranche, Massillon, Mascaron, Richard Simon, le P. Lelong, La Bletterie, Foncemagne, Dotteville, Daunou, etc.), et a rendu de grands services à l'enseignement : ses colléges les plus renommés étaient ceux de Juilly et du Mans. Établi d'abord rue St-Jacques, à Paris, il eut dans la suite son ch.-l. dans l'église de l'*Oratoire* (rue St-Honoré). — Supprimé en 1790, l'Oratoire a été rétabli à Paris en 1853, mais sur de nouvelles bases, par M. l'abbé Petétot, sous le titre d'*Oratoire de l'Immaculée Conception*. On doit au P. Perraud l'*Oratoire de France aux* XVIIe *et* XIXe *siècles*, 1 vol. in-8, 1865.

ORB, *Orobis*, riv. de France (Hérault), naît près du Caylar, passe à Béziers, et se jette dans la Méditerranée près de Port-Vendres, après un cours de 110 k.

ORBE, *Orben* en allemand, *Urba* ou *Urbigenum* en latin, v. de Suisse (Vaud), sur l'Orbe (qui tombe dans le lac de Neufchâtel), à 24 kil. N. de Lausanne; 2100 h. — Conquise par les Suisses en 1475.

ORBEC, ch.-l. de c. (Calvados), dans l'anc. pays d'Auge, à 20 kil. S. E. de Lisieux, sur l'Orbec (affluent de la Toucque); 3266 hab. Collége. Draps, étoffes de laine, rubans, tanneries.

ORBIGNY (Alcide d'), naturaliste, né en 1802 à Couëron (Loire-Inf.), m. en 1857, était fils d'un chirurgien de marine. Il exécuta de 1826 à 1833 un grand voyage d'exploration dans l'Amérique du Sud, et fut nommé en 1852 professeur de paléontologie au Muséum, chaire créée pour lui. Il a publié, entre autres ouvrages : *Voyage dans l'Amérique méridionale* (7 v. gr. in-4, avec planches, 1835-1849), où sont décrites beaucoup d'espèces nouvelles; *Galerie ornithologique* (1836); *Paléontologie française* (1836), et a pris part au *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* de Ch. d'Orbigny, son frère (13 v. in-8, 1829-1849).

ORBITELLO, v. d'Italie (Toscane), à 100 kil. S. de Sienne, sur le petit lac *d'Orbitello;* 3000 hab. Port commode. Prise par les Français en 1646.

ORCADES. *Orkneys* en anglais, groupe d'îles situé au nord de la pointe septentrionale de l'Écosse, par 38° 42'-59° 22' lat. N. et 4° 35'-5° 35' long. O., est séparé du comté de Caithness par le détroit de Pentland. On en compte 67, dont 29 habitées : Pomona ou Mainland, Hoy, les deux Ronaldshay, Sanda, Shapinshay, Stronsay, Westray sont les principales; on y compte 31 000 hab. Climat humide, pluies perpétuelles, froid moins vif que n'indiquerait la latitude; sol montueux et peu fertile, pâturages, bétail, pêche. Les Orcades, jointes au Shetland, forment un des comtés de l'Écosse; il compte 62 000 h. et a pour ch.-l. Kirkwall. — C'est la flotte d'Agricola qui fit connaître ces îles aux Romains, vers 84. Au Xe siècle, elles furent conquises par des pirates normands qui en exterminèrent les habitants; plus tard, elles passèrent à la Norvége : le roi d'Écosse Jacques III les recouvra par son mariage avec Marguerite, fille du roi de Norvége (1470). Jacques VI consolida cette possession, qui était disputée par le Danemark, en épousant Anne, fille du roi de ce pays. Données en apanage à un fils naturel de Jacques V, elles passèrent en 1696 dans la famille Hamilton.

ORCADES AUSTRALES, dites aussi *Nouvelles-Orcades* et *Powell*, groupe d'îles du Grand-Océan Austral, par 60° 46' lat. S. et 47° long. O., au S. E. de l'Amérique et à l'E. N. E. des Nouvelles Shetland. Elles sont arides et désertes : des pics aigus forment les sommets de la plupart. Les deux principales sont *Pomona* ou *Coronation*, dominée par deux montagnes, dont l'une a 1645m de hauteur et l'autre 1320m; et *Laurie*, dont le point culminant a 940m. On pêche des phoques sur leurs bords. — Ces îles furent découvertes en 1819 par le capitaine anglais Smith.

ORCAGNA, peintre. *V.* ORGAGNA.

ORCHA, v. de Russie (Mohilev), sur le Dniepr, à 75 kil. N. de Mohilev; 2000 hab. Défaite du czar Wasili IV par les Polonais en 1514.

ORCHIES, *Origiacum*, ch.-l. de cant. (Nord), à 18 kil. N. E. de Douai; 3708 hab. Huile, bière, genièvre; tanneries, poteries, etc.

ORCHIMONT, village de Belgique (Luxembourg), sur la Semoy, près des frontières de France et de la prov. de Namur; 300 hab. Restes d'un château fort, pris et rasé en 1636 par les Français. Anc. comté.

ORCHOMÈNE, *Orchomenus*, auj. *Kalpaki*, ville fort ancienne d'Arcadie, à l'E., un peu au N. de Mantinée, existait dès le temps d'Homère. Dans la guerre du Péloponèse, elle fut prise par les Athéniens. Dans les guerres entre les Étoliens et les Achéens, elle tint d'abord pour les premiers; prise par Cléomène, puis par Antigone, elle finit par entrer dans la ligue achéenne. Elle était en ruines du temps de Strabon; à l'époque de Pausanias elle avait été rebâtie et renfermait des temples remarquables de Neptune et de Vénus.

ORCHOMÈNE, v. de Béotie, dite *O. Minyenne*, parce qu'elle fut fondée par les Minyens, avait d'abord été bâtie dans la plaine qui depuis fut couverte par le lac Copaïs, mais une inondation força les habitants à aller s'établir sur le mont Acontion, presque à

l'embouchure du Céphise dans le lac. Elle était jadis la capit. de l'empire minyen, qui comprenait tout le N.O. de la Béotie, Chéronée, Haliarte, Lébadée, Coronée, et qui même rendit Thèbes tributaire; mais, 60 ans après la ruine de Troie, elle fut prise par les Béotiens et fit dès lors partie de leur ligue. Ayant voulu s'en séparer en 367, elle fut prise par les Thébains qui mirent ses habitants à mort ou les réduisirent en esclavage. Rétablie par les Athéniens pour affaiblir Thèbes, elle fut détruite de nouveau par les Thébains; rebâtie une 3e fois par Philippe en 338, elle ne put reprendre son ancienne splendeur : elle était presque déserte à l'époque de Strabon. On trouve encore près du village de *Scripou* des ruines importantes de son acropole. On plaçait dans cette ville l'oracle de Tirésias et le tombeau d'Hésiode. — Sylla battit près d'Orchomène Archélaüs, général d'Antiochus le Grand, en 87 av. J.-C.

ORCIÈRES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), sur le Drac, à 52 kil. N. d'Embrun; 1405 hab.

ORCUS, nom de Pluton chez les Romains. On le fait dériver du grec *orkos*, serment, parce que Pluton était invoqué lors de la prestation des serments, et que l'onde du Styx était le garant le plus terrible de la sainteté des promesses.

ORDALIE, du saxon *ordal*, le même mot qu'*urtheil*, jugement. *Voy.* JUGEMENT DE DIEU.

ORDELAFFI (Cecco), d'une famille gibeline, s'empara en 1315 du gouvernement de Forli, sa ville natale, qui resta dans sa famille jusqu'en 1480, époque à laquelle la veuve du dernier Ordelaffi le vendit à Jérôme Riario, neveu de Sixte IV.

ORDERIC VITAL, né en 1075 en Angleterre, à Atcham, près de Shrewsbury, de parents français, mort vers 1150, dans l'abbaye de St-Évroul en Ouche (Normandie), a laissé une *Histoire ecclésiastique*, en 13 livres, qui va de la naissance de J.-C. à l'an 1141, et qui est une des sources les plus précieuses pour l'histoire de France. Elle a été publiée par Duchesne, dans les *Scriptores historiæ normannicæ*, Paris, 1619, et par A. Leprévost, 1838-55. M. Dubois l'a traduite en français (dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot, 1827).

ORDOGNO, nom de plusieurs rois des Asturies et de Léon, dont le plus important est Ordogno II, qui régna de 913 à 923. Il quitta Oviédo pour s'établir à Léon. Il prit et rasa Talavera, battit Abdérame III en 916 et alla au secours de la Navarre; mais il perdit la bataille du Val de la Jonquera, 921.

ORÉADES (du grec *oros*, montagne), nymphes des montagnes, et compagnes de Diane.

ORÉE, v. de l'Eubée. *Voy.* HISTIÉE.

ORÉGON (l'), fleuve des États-Unis, prend sa source dans les monts Rocheux, par 50° lat. N. et 118° 50' long. O., coule d'abord au N. O. jusqu'à 52° lat. N., puis retourne au S., et, arrivé au 46° lat. N., se dirige à l'O. pour se jeter dans le Grand-Océan par 46° 19' lat. N. et 126° 14' long. O., entre les caps du Désappointement et d'Adam après un cours d'env. 1800 k. Il avait d'abord été appelé *Columbia*, du nom du premier navire qui y entra en 1792.

ORÉGON, vaste contrée de l'Amérique du Nord, entre les monts Rocheux à l'E., le territoire de Washington au N., le grand Océan à l'O. et la Californie au S., est arrosée par l'Orégon, qui lui donne son nom. Ce pays, anc. annexe des possessions françaises du Canada, ne commença à être exploré qu'en 1792 : à cette époque, un bâtiment américain, *le Columbia*, entra dans le fleuve qui depuis a pris son nom. Vers 1811, un citoyen américain, J. Astor, fonda près de l'embouchure du fleuve un établissement pour le commerce des pelleteries : c'est la ville actuelle d'Astoria. Pendant la guerre de 1812, les Anglais se rendirent maîtres de cet établissement et accaparèrent la navigation du fleuve. De là entre les Anglais et les Américains de longues contestations; en 1846 le pays fut partagé et un traité fixa la limite entre les deux puissances au 49e de lat. N., donnant aux États-Unis ce qui est au S. de cette ligne et à la Grande-Bretagne ce qui est au N. L'Orégon américain a été érigé en territoire en 1850 et en État en 1858; il a pour ch.-l. Orégon-City, Cornwallis ou Salem; un archevêché y a été créé par le pape Grégoire XVI; il a une université (à Marysville).

OREILLY (Alex.), général au service de l'Espagne, né en Irlande en 1735, avait d'abord servi la France. Ayant sauvé la vie au roi Charles III lors d'une émeute suscitée à Madrid en 1766, il obtint la faveur de ce prince. Il alla prendre possession de la Louisiane cédée à l'Espagne par la France, dirigea en 1774 une expédition contre Alger, échoua, mais n'en conserva pas moins sa faveur. Il mourut en 1794, au moment où il allait marcher contre la France.

OREL ou **ORLOW**, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt d'Orel, sur l'Oka et l'Orlik, à 1050 kil. S. S. E. de St-Pétersbourg; 32 000 hab. Évêché, tribunaux, gymnase. Grand entrepôt entre la Russie sept. et la Crimée (grains, chanvres; vins, miel, suif, etc.). Cette ville fut saccagée au XVIIe siècle par les Lithuaniens, et depuis par les Polonais et les Tartares de Crimée. — Le gouvt d'Orel, entre ceux de Kalouga et Toula au N., de Smolensk et de Tchernigov à l'O., a 420 k. de l'E. à l'O., 172 du N. au S.; 1 450 000 hab. Grande exportation de céréales.

ORELLANA (Fr.), voyageur espagnol, né à Truxillo vers 1500, suivit Pizarre, s'abandonna sur un brigantin au cours du fleuve des Amazones depuis le lieu où il reçoit le Napo, et parvint ainsi à découvrir, en 1541, l'embouchure de ce fleuve (qui pendant quelque temps porta son nom). Il obtint de Charles-Quint des lettres patentes pour établir des colonies dans les régions qu'il avait visitées et repartit en 1549 avec trois vaisseaux; mais il en perdit deux, et peu après mourut de chagrin à Caracas.

ORELLI (Jean Gaspard d'), philologue, né en 1787 à Zurich, d'une famille originaire d'Italie, mort en 1849, d'abord pasteur de l'Église réformée à Bergame, puis professeur à Coire (1814), fut appelé en 1819 à Zurich pour occuper la chaire d'éloquence et d'herméneutique, résigna ses fonctions en 1822 parce qu'on suspectait son orthodoxie, mais fut bientôt rappelé et fut nommé en 1833, lors de la fondation de l'Université de Zurich, professeur extraordinaire de littérature ancienne. Outre quelques ouvrages originaux (*Histoire de la poésie italienne*, 1810; *Victorin de Feltre*, 1812; la *Réforme en Suisse*, 1849), on lui doit des éditions fort estimées de *Cicéron*, Zurich, 1826-38; de *Phèdre*, 1832; de *Velleius Paterculus*, 1835; de *Salluste*, 1840; d'*Horace*, 1837 et 1843; de *Tacite*, 1846-48; de la *Théogonie d'Hésiode*, 1836, une édit. toute grecque de *Platon*, avec les scholies et les glossaires anciens, 1839; et un précieux recueil d'inscriptions, *Inscriptionum latinarum amplissima collectio*, 1828, 2 vol. in-8, préférable à tous les recueils analogues publiés jusque-là. La plupart de ses éditions sont accompagnées de commentaires où brillent une érudition variée et choisie, une rare sagacité, une précision et une correction remarquables. — Son frère, Conrad d'O., 1771-1849, est connu par de savantes recherches sur la langue française. — Jean Conrad d'O., cousin des préc., 1770-1826, pasteur et conseiller ecclésiastique à Zurich, a donné des éditions des fragments de *Nicolas de Damas*, grec-latin, Leipsick, 1804-11, 2 vol. in-8; d'*Arnobe*, 1816; du philosophe Salluste (*De diis et mundo*), 1821; les *Opuscula Græcorum sententiosa*, 1819-21, et une édition de *Procope*, qui n'a été terminée qu'après sa mort, 1828.

ORENBOURG, v. forte de la Russie d'Europe, dans le gouvt d'Orenbourg, au confluent de l'Oural et de la Sakmara, à 1900 kil. S. E. de St-Pétersbourg et à 1300 k. S. d'Oufa; 15 000 h. Évêché grec; mufti musulman; école militaire. On remarque la cathédrale, bâtie sur un rocher de jaspe rouge, la chancellerie, la Cour de commerce et celle des échanges. Entrepôt du commerce de l'Asie avec l'Europe

du Nord; les caravanes de Khiva, de la Boukharie et des Indes viennent y échanger les objets les plus précieux de l'Asie contre les produits européens : draps, velours, toiles et vêtements, cuirs de Russie, suifs renommés; verroterie. Grandes foires de chevaux et de moutons. — Bâtie d'abord en 1734 au confluent de l'Oural et de l'Or sous le nom d'*Orsk*, cette ville fut transférée en 1739 à 200 kil. plus bas sous le nom de *Krasnogorskaïa;* elle fut construite dans son emplacement actuel en 1742, et reçut alors le nom d'Orenbourg. Elle a été quelque temps le ch.-l. du gouvt qui porte encore son nom. — Ce gouvt, l'un des gouvts orientaux de la Russie d'Europe, confine à l'Asie : il est situé entre ceux de Perm au N., de Viatka au N. O., de Kazan et de Simbirsk à l'O., d'Astrakhan au S., et le gouvt de Tobolsk au N. E.; il a 40 000 000 d'hect., 900 kil. sur 580, et compte environ 1 700 000 hab., dont beaucoup de Cosaques, Baskirs, Tchérémisses, qui sont mahométans ou païens; il a pour ch.-l. Oufa (c'était précédemment Orenbourg). Ce pays est divisé en 2 parties par les monts Ourals et arrosé par l'Oural, le Tobol, la Kama et l'Oufa. Sol généralement fertile en blé, lin, chanvre. Bétail et animaux sauvages, dont quelques-uns féroces. Or, cuivre, fer, vitriol, marbre, albâtre, cristaux, jaspe, agate, etc.; poisson, caviar, ichthyocolle, etc. Toute la frontière est garnie d'une ligne de fortins en bois pour la défendre contre les Kirghiz.

ORÉNOQUE, *Orinoco* en espagnol, grand fleuve de l'Amérique du Sud, naît dans les monts de Parime (Vénézuela), par 65° long. O., 5° 5' lat. N., décrit un large quart de circonférence, puis coule au N. et à l'E., arrose Esmeralda, Atures, Urbana, Caycara, Angostura, et se jette dans l'Atlantique par 50 bouches (dont 7 navigables, entre autres la Bocca de Navios), après un cours de 2500 kil. Il reçoit à droite le Marquiritari, le Padamo, le Caroni, le Ventuari, et à gauche le Guaviare, la Meta et l'Apure. Un bras célèbre, le Cassiquiare, le fait communiquer avec l'Amazone. Ses cataractes, près d'Atures, sont effrayantes. Profond et large, il déborde dans la saison des pluies jusqu'à 100 kil. de ses rives; à son embouchure, il ressemble à un lac; la marée y est sensible jusqu'à 450 kil. de son embouchure; il porte les plus gros navires. — Colomb, dans son 3e voyage, en 1498, vit l'Orénoque ou du moins la plus grande de ses branches (la *Bocca de Navios*), et de sa largeur conclut l'existence d'un très-vaste continent.

ORÉNOQUE (dép. de l'), un des dép. de la république de Vénézuela, séparé du Brésil par le fleuve des Amazones, est divisé en 3 provinces (Varinas, Apure et Guayana), et a pour ch.-l. Varinas. Quoique très-vaste (1250 kil. sur 1100), il n'a guères que 180 000 hab.; il est couvert de vastes forêts.

ORENSE ou CALDAS D'ORENSE, *Aquæ calidæ*, v. d'Espagne (Galice), capit. de la prov. d'Orense, sur la r. g. du Minho, à 320 k. N. O. de Madrid; 5000 hab. Eaux thermales renommées. — La prov. d'Orense, entre celles de Lugo au N., de Pontevreda à l'O., le Portugal au S., et la Vieille-Castille à l'E., est arrosée par le Minho, le Sil et la Lima; 390 000 hab.

ORESME (Nic.), écrivain français, né à Caen vers 1320, m. en 1382, devint en 1356 grand maître du collége de Navarre, fut chargé de terminer l'éducation du Dauphin (Charles V), et nommé en 1377 évêque de Lisieux. On a de lui, entre autres ouvrages, des traductions françaises de la *Morale* (1488) et de la *Politique* d'Aristote (1489), entreprises par ordre de Charles V, et 115 sermons.

ORESTE, *Orestes*, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, fut, après le meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre et Égisthe, envoyé par sa sœur Électre, chez le roi de Phocide, Strophius son oncle, où il passa sa jeunesse et contracta avec Pylade, fils du roi, cette amitié qui les a rendus si célèbres l'un et l'autre. Rentré furtivement dans Argos, il se fit reconnaître d'Électre et, de concert avec elle, vengea la mort de son père par celle des deux coupables; mais il fut aussitôt poursuivi par les Furies, et depuis il promena partout ses remords et sa démence : en Attique, où l'Aréopage et Minerve l'acquittèrent; à Trézène, où il se fit expier; en Tauride, où il acheva de se purifier en courant risque de la vie, et où il retrouva sa sœur Iphigénie. De retour en Grèce, il monta sur le trône d'Argos, auquel il joignit celui de Sparte après la mort de Ménélas, donna Électre, sa sœur aînée, en mariage à Pylade, et épousa lui-même Hermione, fille d'Hélène et de Ménélas, après avoir tué ou fait tuer au pied des autels Pyrrhus, fils d'Achille, qui avait voulu la lui enlever. Il mourut à plus de 90 ans, piqué par un serpent. Les aventures tragiques d'Oreste ont inspiré Eschyle dans les *Choéphores* et les *Euménides*, Sophocle dans *Électre*, Euripide dans *Électre*, *Oreste* et *Iphigénie en Tauride*. Elles ont aussi été représentées sur la scène moderne dans l'*Andromaque* de Racine, l'*Oreste et Pylade* de Lagrange-Chancel, l'*Électre* de Crébillon et celle de Longepierre, l'*Oreste* de Voltaire et celui d'Alfieri, l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond de la Touche, *etc.*

ORESTE, gouverneur d'Égypte sous Théodose, eut sans cesse à lutter contre les violences de S. Cyrille et ne put empêcher le meurtre de la savante Hypatie, dont il était le disciple et l'ami.

ORESTE, père de l'emp. Augustule, était un officier d'Attila. S'étant fixé en Italie après la mort de ce chef, il y devint tout-puissant sous l'empereur Julius Népos (473); mais bientôt il détrôna ce prince et donna la couronne à son propre fils Romulus Augustule (475). Odoacre, vainqueur de ce dernier, fit mettre Oreste à mort (476).

ORFA, primitivement *Callirhoë*, l'*Édesse* des Grecs et des Croisés, v. de la Turquie d'Asie (Diarbékir), ch.-l. de livah, près du lac El-Ibrahim-el-Kalil, à 180 k. S. O. de Diarbékir; 50 000 hab. Évêché arménien; belles mosquées; ruines d'un palais dit *Palais de Nemrod*, caravenserais, bains. Étoffes de coton, cuirs, maroquins, bijouterie, etc. Grand commerce par caravanes. Environs délicieux, où l'on a voulu placer le paradis terrestre. *V.* ÉDESSE.

ORFILA (Mateo), médecin toxicologiste, né en 1787 à Mahon (Minorque), m. à Paris en 1853, était fils d'un négociant aisé. Il étudia la médecine à Barcelone et se distingua tellement, surtout en chimie, qu'il fut envoyé aux frais de la junte de cette ville à Paris (1807), pour faire une étude plus approfondie de cette science. Reçu docteur en 1811, il se fit naturaliser Français et ouvrit des cours sur la chimie et la médecine légale, dont le succès fonda sa réputation; il publia en 1813 un *Traité des poisons* qui le plaça au rang des premiers chimistes. En 1819, il remplaça Hallé dans la chaire de médecine légale, chaire qu'il échangea en 1822 contre celle de chimie; il fut élevé en 1831 au décanat de la Faculté, et appelé en 1832 au Conseil de l'Instruction publique. Enlevé en 1848 à son décanat, il conserva cependant sa chaire. Orfila fit faire de grands progrès à la médecine légale et fut le véritable créateur de la toxicologie : il était appelé par les tribunaux d'un bout de la France à l'autre, dans les accusations d'empoisonnement. Comme professeur, il réunissait à une science solide une exposition vive et lucide. Comme administrateur, il organisa les écoles préparatoires de médecine, enrichit l'École de Paris de l'hôpital des cliniques, créa un musée d'anatomie comparée qui, à bon droit, a été appelé de son nom *Musée Orfila*, et légua une somme de 121 000 pour l'achever; il établit en outre une *Société de prévoyance* destinée à assister les médecins tombés dans l'infortune. Ce savant possédait un rare talent pour la musique et une admirable voix de basse-taille qui lui aurait permis de rivaliser avec les artistes les plus renommés. Ses principaux ouvrages, outre le *Traité des poisons*, sont : *Éléments de chimie médicale* (1817), *Leçons de médecine légale* (1821-23), *Traité des exhumations juridiques* (1830), ouvrages qui ont eu de nombreuses éditions. Il a donné en outre plusieurs mémoires, parmi

lesquels on remarque ses *Recherches sur l'empoisonnement par l'acide arsenieux*. Il a laissé d'amples *Mémoires* autobiographiques, encore inédits. Son *Éloge* a été prononcé par M. Dubois d'Amiens à l'Académie de Médecine et par M. Bérard à la Faculté.

ORFORD (comtes d'). *V.* RUSSEL et WALPOLE.

ORFYRÉE (Élie BESSLER, dit), né en 1680 à Zittau (Lusace), m. en 1745 à Furstenberg, fut tour à tour frère lai, soldat, empirique, horloger, chercheur de trésors et enfin conseiller de commerce à Cassel. Il crut avoir trouvé le mouvement perpétuel (1712), montra dans diverses villes de Saxe et de Hesse une machine qui, selon lui, résolvait ce problème, et publia le *Mouvement perpétuel triomphant* (allemand et latin, Cassel, 1719); mais il brisa sa machine après le rapport défavorable qu'en fit S, Gravesande. Se jetant alors du côté des matières religieuses, il conçut le plan d'un grand établissement qu'il appelait *Gottersburg* (la ville de Dieu), où l'on recevrait des Chrétiens, des Turcs, des Juifs, etc., pour les initier tous en même temps à la piété, aux sciences, aux arts, et il publia sous le titre d'*Orfyrée orthodoxe* (Cassel, 1723) un plan de réunion de toutes les sectes religieuses.

ORGAGNA (André CIONE), artiste florentin, 1329-89), fils d'un habile orfévre, auteur lui-même de beaux bas-reliefs, réussit à la fois dans la peinture, la sculpture et l'architecture, peignit à fresque dans le Campo Santo de Pise le *Triomphe de la Mort* et le *Jugement dernier*, et dans la chapelle Strozzi de Ste-Marie-Nouvelle, à Florence, le *Paradis* et l'*Enfer*. Enthousiaste du Dante, il l'imita souvent dans ses compositions; comme lui, il plaça ses amis parmi les élus, ses ennemis parmi les damnés. Il travailla souvent avec son frère Bernard, qui était aussi un bon peintre. Comme architecte, Orgagna se distingua en construisant à Florence la Monnaie et la belle *loge des Lanzi*, qui lui fut confiée à la suite d'un concours où luttèrent les plus célèbres architectes du temps; il fut enfin chargé de tous les travaux d'une chapelle de richesse merveilleuse votée par la corporation d'Or-san-Michele après la peste de 1348, et y déploya tout son génie comme architecte, sculpteur et ornementiste. Dans la plupart de ses édifices, il substitua aux églises gothiques les voûtes à plein cintre. Cet artiste se plaisait à signer comme *peintre* ses travaux de sculpture ou d'architecture et comme *sculpteur* ceux de peinture. Il cultiva aussi la poésie avec succès.

ORGE (l'), petite riv. de France (Seine-et-Oise), naît près de Dourdan, traverse Arpajon, passe près de Juvisy, reçoit la Remarde, l'Yvette, et se jette dans la Seine, par la r. g., au S. O. de Villeneuve-St-Georges, après un cours de 50 kil.

ORGELET, ch.-l. de c. (Jura), à 17 kil. S. de Lons-le-Saulnier; 1912 hab. Anc. place forte. Tanneries, fromages dits *de Gruyère*. Ruines du château de Présilly, pont dit de la Pile, tour de May.

ORGÈRES, ch.-l. de c. (Eure-et-Loir), à 32 k. N. E. de Châteaudun; 545 hab.

ORGÉTORIX, riche helvétien, décida ses compatriotes à se jeter sur la Gaule, l'an 59 av. J.-C., et, pour y réussir, fit une ligue avec le Séquanais Casticus et l'Éduen Dumnorix, les engageant à se rendre maîtres du pouvoir chacun dans sa république et promettant d'en faire autant parmi les Helvétiens. Ceux-ci, avertis de son projet, le citèrent à comparaître; il se déroba au jugement, mais il périt presque aussitôt. On pensa qu'il s'était donné la mort.

ORGIES, *Orgia*, fêtes de Bacchus, les mêmes que les Dionysiaques ou Bacchanales, devaient leur nom à la fureur sacrée (*orghè*) qui agitait les célébrants.

ORGON, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), sur la r. g. de la Durance, à 34 kil. N. E. d'Arles; 3174 h. Ruines d'un château fort, démoli par Louis XI; restes d'un aqueduc romain; canal de Boisgelin, dont on remarque les écluses et la voûte souterraine.

ORIA, *Uria*, v. d'Italie (Otrante), à 38 k. E. de Tarente; 5000 h. Évêché. Fondée par des Crétois, cette ville reçut au XVe s. des Grecs réfugiés.

ORIBASE, de Pergame ou de Sardes, médecin grec, né vers l'an 325 de J.-C., m. vers 400. Attaché à la personne de Julien, il suivit ce prince en Gaule, facilita son élévation à l'empire, et l'accompagna dans l'expédition de Perse. Julien l'avait nommé questeur du palais : Valentinien et Valens le dépouillèrent de cet emploi et l'exilèrent chez les barbares. Oribase ne tarda pas à se faire un grand renom parmi ces peuples. Il fut rappelé et dédommagé par l'empereur, vers 369. Il avait rédigé sous le titre de *Collections médicales* une vaste et précieuse compilation en 70 livres où il avait recueilli les passages les plus importants d'anciens médecins; il ne nous en reste qu'env. 22 livres, dont 9 seulement en grec. Ils ont été publiés sous le titre de *Collectanea artis medicæ*, Paris, 1556. Nous avons aussi de lui un abrégé de cet ouvrage : *Synopseos libri IX*, Paris, 1555, et quelques autres écrits. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en grec et trad. en fr. par MM. Bussemaker et Daremberg. Par., 1851-60, 6 v. in-8.

ORICELLARIUS. *V.* RUCCELLAI.

ORICHOVIUS. *V.* ORZECHOWSKI.

ORICUM, v. et port d'Épire, sur l'Adriatique, au fond d'un golfe qui sépare l'Épire de l'Illyrie. Fondée, dit-on, par une colonie de Colchide. Après la guerre de Troie, elle fut la résidence d'Hélénus et d'Andromaque.

ORIENT (Empire d'), dit aussi *Bas-Empire*, *Empire Grec* ou *Byzantin*, *Empire de Constantinople*, un des deux empires romains formés après la mort de Théodose le Grand, en 395. L'histoire de l'empire d'Orient se divise en six périodes. Pendant la 1re (395-565), dont Justinien est le personnage principal, l'empire grec, après avoir subi les ravages des Huns et perdu presque toute l'Arménie, vit périr l'empire d'Occident; mais il ne tarda pas à s'annexer quelques-unes des dépouilles de cet empire (Italie, Afrique, Barbarie, partie de l'Espagne). — La 2e période (565-717) commence sa décadence : les Lombards occupent les deux tiers de l'Italie; les Bulgares, Serbes et Croates s'établissent au sud du Danube; les Arabes soumettent la Syrie, l'Égypte, l'Afrique et l'île de Cypre (622-632); Maurice, Héraclius, Pogonat sont les princes les moins nuls de cette période de 150 ans.—Avec la 3e (717-867), commence la dynastie isaurienne, dont le zèle iconoclaste provoque l'insurrection des Romains, qui reconnaissent les papes pour princes temporels, et amène la perte de presque tout ce qui reste aux Grecs de l'Italie. Sous les sept princes qui succèdent à Irène, le culte des images est rétabli (842), mais bientôt (858) Photius prépare le schisme d'Orient (qui fut consommé en 1054 par Michel Cerularius); Candie, presque toute la Sicile, la Cilicie, échappent aux empereurs; les guerres contre les Bulgares amènent d'affreux désastres.—La dynastie macédonienne, qui, souvent interrompue par des usurpations, remplit la 4e période (867-1056), ralentit la chute de l'empire et offre quelques princes remarquables; les Bulgares, les Russes, les Petchenègues viennent bien encore insulter et ravager l'empire, mais la Bulgarie est deux fois reprise (971, 1018), avec la Servie (1018); Cypre, la Cilicie, Candie rentrent sous la domination de l'empire (961-964); Alep (962), la Sicile (1038-40) sont momentanément recouvrées.—Au commencement de la 5e période (1056-1260), les Seldjoucides s'emparent des deux tiers de l'Asie Mineure; Alexis, Jean et Manuel Comnène ne peuvent reconquérir qu'une faible partie des provinces sur la mer Noire (1081-1180); des guerres contre les Normands, qui ont conquis la Sicile, et contre les Hongrois épuisent les forces des Grecs. A la mort du dernier Comnène, la décadence devient de plus en plus sensible; les Serbes et les Bulgares redeviennent indépendants. La 4e croisade se détourne de Jérusalem sur Constantinople : en 1204, les Croisés s'emparent de cette ville, et en font le siége d'un *Empire latin*; l'empire d'Orient démembré forme une douzaine de petits États latins, entre autres le royaume de Thessalonique, la principauté d'Achaïe, le duché d'Athènes, le duché de Naxie, les provinces

vénitiennes en Crète. Cependant il reste trois États grecs, le despotat d'Épire, l'empire de Nicée, l'empire de Trébizonde. — L'empereur de Nicée Michel Paléologue reprend Constantinople en 1261 : il ouvre ainsi la 6ᵉ période, que remplit la dynastie des Paléologues. Mais ni lui, ni Andronic, son fils, ne peuvent recomposer l'empire. Trébizonde, la Servie, la Bulgarie, la Bosnie, les îles et presque tout le sud de la péninsule sont indépendants ; le reste passe au pouvoir des Turcs, ainsi que les neuf dixièmes de l'Asie Mineure. Les guerres civiles (sous Andronic III, Cantacuzène, etc.) achèvent la ruine de l'empire. En vain les empereurs mendient les secours de l'Occident et promettent d'abjurer le schisme : les Turcs redeviennent maîtres de la Bulgarie (1391), font la guerre en Servie, pressent Constantinople de tous côtés, imposent tribut à Jean VII, et, sans l'invasion de Tamerlan, l'empire grec était détruit dès 1402 par Bajazet. Enfin, en 1453, Mahomet II s'empare de Constantinople, malgré la défense héroïque du dernier des Constantins, et met fin à l'empire d'Orient. Les annales de cet empire n'offrent guère qu'une suite de crimes, de trahisons et de bassesses; tout occupés de querelles théologiques, les empereurs ne savent pas résister aux Barbares, et l'empire, affaibli de jour en jour par les invasions, par les dissensions et les vices des princes, périt de décrépitude.

Géographie de l'empire d'Orient. Les provinces de l'empire d'Orient, de 395 à 534, sont à peu près celles qui, dans l'empire romain, composaient les deux préfectures d'Illyrie orientale et d'Orient proprement dit. Les conquêtes de Justinien firent ajouter aux 59 ou 60 provinces qui composaient cet empire : 1° l'Afrique, la Numidie, les 3 Mauritanies; 2° 4 districts espagnols, dans la Carthaginoise, la Bétique, la Lusitanie, la Gallécie; 3° l'Italie entière. De 569 à 590, l'Italie grecque se réduisit à l'Exarchat de Ravenne (avec la Pentapole), aux duchés de Gênes, de Mantoue, de Rome, de Naples, aux 2 Calabres, aux 3 grandes îles. En 624, toutes les possessions espagnoles passèrent aux Wisigoths. La Syrie et la Mésopotamie échappèrent en 636, l'Égypte en 640, l'Afrique de 670 à 707, toute la rive du Danube, de 623 à 641, le duché de Rome en 728, l'Exarchat en 752. Au VIIᵉ s., les provinces qui restaient à l'empire prirent le nom de *Thèmes*. On en compta d'abord 32, dont 15 en Europe : Europe, Dyrrachium, Nicopolis, Strymon, Rhodope, Thrace, Hémimont, Hellade, Péloponèse, Thessalonique, Macédoine, Cherson, Lombardie (qui était alors la *Terre d'Otrante*), Calabre, mer Égée; et 17 en Asie : Samos, Obsequium, Optimates, Thracésiens, Cibyrrhéotes, Buccellariens, Paphlagonie, Arménie, Chaldie, Colonée, Mésopotamie, Sébaste, Cappadoce, Lycande, Séleucie, Anatolie, Cypre. Après les succès des Seldjoucides et la fondation du roy. turc de Konieh, l'empire grec n'eut plus en Asie que deux provinces occid. de l'Asie Mineure, celles d'Héraclée et de Séleucie, plus le littoral de la mer Noire (Paphalagonie et Chaldie). En 1261, l'empire ne contenait plus en Europe que la Thrace au S. de l'Hémus, la Macédoine et l'Empire oriental ; en Asie, que la Mysie, la Lydie et un peu de la Lycie et de la Carie; on le divisait alors en 8 régions : 1° Thrace, Orient, Occident, Grande Vlaquie, Morée grecque; 2° Bithynie, Cilbianum, Mageddo. A l'avénement de Bajazet I ces provinces se réduisaient à 4 districts en Europe (Constantinople, Thessalonique, Zeitoun, Sparte) et quelques ports sur la mer Noire. Enfin, au moment de la prise de Constantinople, toutes les possessions grecques consistaient en cette seule ville, avec 20 ou 30 bourgades voisines et deux districts de la Morée.

Empereurs d'Orient.

Dynastie théodosienne.
Arcadius, 395
Théodose II, 408
Pulchérie seule, 450
Pulchérie et Marcien, 450
Marcien seul, 453

Dynastie de Thrace.
Léon I, 457
Léon II, 474
Zénon, 1ʳᵉ fois, 474
Basilisque, 475
Zénon, 2ᵉ fois, 477
Anastase I, 491

Dynastie de Justinien et de ses annexes.
Justin I, 518
Justinien I, 527
Justin II, 565
Tibère II, 578
Maurice, 582
Phocas, 602

Dyn. d'Héraclius.
Héraclius I, 610
Héraclius Constantin, 641
Héracléonas Constantin, 641
Constant II, 641
Constantin III *Pogonat*, 668
Justinien II, 1ʳᵉ fois, 685
Léonce, 695
Tibère III (Absimare), 698
Justinien II, 2ᵉ fois, 705
Philépique ou Philippique (Bardane), 711
Anastase II, 713
Théodose III, 716

Dyn. isaurienne et les 3 Michel.
Léon III *l'Isaurien*, 717
Constantin IV *Copronyme*, 741
Léon IV *le Khazare*, 775
Constantin V *Porphyrogenète I*, 780
Irène (impératrice), 797
Nicéphore I, 802
Staurace, 811
Michel I, *Curopalate*, 811
Léon V *l'Arménien*, 813
Michel II *le Bègue*, 820
Théophile, 829
Michel III *l'Ivrogne*, 842

Dyn. macédonienne.
Basile I, 867
Constantin VI, avec Basile, son père, 868-78
Léon VI *le Philosophe*, 886
Alexandre, 911
Constantin VII, dit *Porphyrogenète II*, avec Romain I Lécapène et ses 3 fils, Christophe, Étienne et Constantin VIII, 919
seul de nouveau, 945
Romain II, 959
Basile II et Constantin IX, 963
avec Nicéphore II, 963
avec Jean I Zimiscès, 969
seuls tous deux, 976
Constantin IX seul, 1025
Romain III *Argyre*, 1028
Michel V *le Paphlagonien*, 1034
Michel IV *le Calfat*, 1041
Zoé avec Constantin X *Monomaque*, 1042
Théodora, 1054
Michel VI *Stratioq.*, 1056

Comnènes, Ducas.
Isaac I Comnène, 1057
Constantin XI Ducas, 1059
Eudocie, avec Michel VII Parspinace, Andronic et Constantin XI *bis*, 1067
Romain IV (et Eudocie), 1068
Michel VII seul, 1071
Nicéphore III Botoniate (Nicéphore IV *Bryenne*, compétiteur), 1078
Alexis I, 1081
Jean II (Jean I Comnène), 1118
Manuel I, 1143
Alexis II, 1180
Andronic I (Andronic Comnène), 1183

Anges.
Isaac II, 1ʳᵉ fois, 1185
Alexis III, 1195
Isaac II, 2ᵉ fois, avec Alexis IV, son fils, 1203
Alexis V *Murzuphle*, 1204

Empereurs latins, 1204-61
(On en trouvera la liste à l'art. Empire Latin).

Les Grecs règnent à Nicée pendant que les Latins règnent à Constantinople.

Anarchie.

Paléologues et Cantacuzènes.
Michel VIII Pal. ou Michel-Andronic I, 1261
Andronic II, seul, 1282
Andronic II et Michel IX (ou Michel-Andronic II), 1295
Andronic II seul, 1320
Andronic III, *le Jeune* (Paléologue), 1328
Jean V Paléologue, 1341
Jean VI Cantac. et Jean V Paléologue, 1347
Jean VI, Mathieu Cantac. et Jean V, 1355
Mathieu Cantacuzène et Jean V, 1355
Jean V, seul, 1356
Manuel II Pal., 1391
Jean VII Pal., corégent, 1399
Jean VIII Paléol. 1425
Constantin XII Dracosès Paléol., 1448-53

ORIENT (Église d'). *V.* GRECQUE (Église).

ORIENT (Schisme d'). *V.* SCHISME.

ORIFLAMME, *Auriflamma*, célèbre bannière de France : c'était une espèce de gonfalon ou d'étendard en taffetas rouge ou couleur de feu, sans broderie ni figure, fendu par le bas en 3 pointes, orné de houppes de soie verte, et suspendu au bout d'une lance dorée. C'était originairement la bannière de l'abbaye de St-Denis ; les comtes du Vexin la portaient à la guerre comme *avoués* de cette abbaye. Quand Philippe I eut, en 1082, réuni le Vexin au domaine de la couronne, il hérita aussi du droit de porter l'oriflamme : elle figura à côté de la bannière de France propre-

ment dite, qui était bleue ou violette et semée de fleurs de lis d'or. C'est Louis VI qui le premier fit porter officiellement l'oriflamme à la tête de l'armée française, en 1124, en s'avançant vers le Rhin contre l'empereur Henri V; on ne la voit plus reparaître après la bataille d'Azincourt (1415).

ORIGÈNE, célèbre docteur de l'Église, né à Alexandrie en 185, m. en 253, vit, en 202, trancher la tête à son père Léonide, qui était chrétien. Instruit dans les belles-lettres et les saintes Écritures, il enseigna la grammaire pour subvenir aux besoins de sa famille, remplaça Clément, son maître, dans la direction de l'école chrétienne d'Alexandrie, se signala dès lors par une rigidité de principes et de mœurs qu'il poussa au point de se mutiler pour se soustraire à toute tentation, donna des leçons publiques à Césarée en Syrie, se rendit à Athènes pour secourir les églises d'Achaïe, et reçut les ordres en 230 à Jérusalem. Démétrius, évêque d'Alexandrie, regardant son ordination comme irrégulière, l'excommunia et lui interdit le séjour de son diocèse. Origène n'y rentra effectivement qu'après la mort de ce prélat. Pendant la persécution de Dèce (249), il fut mis en prison à Tyr, chargé de fers et livré à la torture. Il sortit de la prison estropié, et mourut peu après. On a de lui un grand nombre d'écrits (en grec), parmi lesquels on distingue ses *Commentaires sur toute l'Écriture sainte*, dont une bonne édition a été donnée par Huet, Rouen, 1668; les *Hexaples*, édition de l'Écriture sainte en 6 colonnes qui offrait, avec le texte hébreu, les diverses versions grecques alors en usage (on n'en a que des fragments, publiés par Monfaucon, Paris, 1713, et par C.-F. Bahrdt, Leipsick, 1768-70); l'*Apologie du christianisme contre Celse* (éditée par Guill. Spencer, Cambridge, 1658, in-4). On lui a attribué, mais sans fondement suffisant, les *Philosophoumena* ou *Réfutation des hérésies*, ouvrage récemment retrouvé et attribué également à S. Hippolyte (*V.* ce nom). Les *OEuvres complètes* d'Origène ont été publiées à Bâle, par Érasme, 1536, à Paris, par De La Rue, 1733-1759, à Wurtzbourg, 1776-1794, à Berlin, par Lommatsch, 1831-46, 24 v. in-8, et réimprimées dans la collection de l'abbé Migne, 1860. Genoude en a traduit en français quelques parties dans ses *Pères des trois premiers siècles*, 1837-43. Malgré son zèle pour la religion, Origène est resté entaché d'erreur. Il enseignait une doctrine mystique qui se rapprochait de celle des Gnostiques; il croyait à la préexistence des âmes dans une région supérieure, d'où elles étaient venues animer les corps terrestres; elles pouvaient, pendant la vie, se purifier et s'élever à la félicité suprême par la communication intime avec Dieu. Il soutenait encore que J.-C. n'est fils de Dieu que par adoption; que l'âme de l'homme a péché même avant d'être unie au corps, que les peines de l'enfer ne sont pas éternelles, etc. C'est surtout dans le livre des *Principes*, traduit en latin par Rufin, que se trouvent ces erreurs, qui ont été condamnées en 325 par le concile de Nicée. — Il y eut aussi au IIIe s. un autre Origène, philosophe néoplatonicien et païen, condisciple de Plotin et de Longin, qu'on a quelquefois confondu à tort avec le docteur de l'Église.

ORIHUELA, *Orcelis*, v. d'Espagne (Valence), sur la Segura; 18 000 hab. Évêché, collége, bibliothèques; anc. université, fondée en 1568, supprimée en 1835. Élève de vers à soie; soieries, huile, savon. Environs charmants et très-fertiles. — Habitée d'abord par les *Contestani*, soumise successivement aux Carthaginois, aux Romains et aux Goths, cette ville fut prise par les Maures en 715 et reconquise par Jacques I, roi d'Aragon, en 1264. Elle fut maltraitée par la peste en 1648, par une inondation en 1651, et par un tremblement de terre en 1829.

ORION, fils de Neptune ou d'Hyriée, était, selon la Fable, sorti de la peau d'une génisse, sacrifiée aux dieux par Hyriée. C'était un géant d'une taille colossale et un habile et infatigable chasseur. Il osa défier Diane ou mépriser son amour : la déesse pour le punir le fit piquer par un scorpion dont la morsure le fit mourir; puis, inconsolable de sa perte, elle obtint sa translation au ciel, où il forme une des plus brillantes constellations. — Ces fables ont fait supposer qu'Orion passait les nuits à observer les astres.

ORISSA, prov. de l'Hindoustan anglais, entre le Bengale au N., le golfe du Bengale à l'E. et les Circars au S., a 840 kil. (du N. au S.) sur 150 de moyenne largeur, et environ 1 000 000 d'hab.; Kattak en est le ch.-l. général. Chaleur extrême, climat malsain. Le sol, très-fertile, n'est pas cultivé partout. Les rivières, très-poissonneuses, sont infestées de gavials et de serpents. L'Orissa forme 6 districts de la présidence de Calcutta.

ORISTANO, *Auristagnum*, v. de l'île de Sardaigne (intend. de Busachi), sur la côte O., à 78 kil. de Cagliari et de Sassari, près du Tirso; 6600 hab. Archevêché, cathédrale, palais archiépiscopal, séminaire. Petit port militaire, un peu de commerce maritime; pêche du thon. Aux env., soude et vin dit *Guerraccia*. — Cette ville fut fondée en 1070, aux dépens de Tarras, dont on voit encore les ruines à 20 k. à l'O.; elle était autrefois la capitale du Judicat d'Arborée. Elle fut prise par le comte d'Harcourt en 1637. — Oristano donne son nom à une intendance qui fait partie de la grande intendance de Cagliari, et qu'on nomme aussi *intend. de Busachi*. *V.* ce nom.

ORITHYIE, fille d'Érechthée, roi d'Athènes, fut, selon la Fable, enlevée par Borée. *V.* BORÉE.

ORIZABA, v. du Mexique (Vera-Cruz), au S. E. d'une montagne du même nom, à 80 kil. O. de Vera-Cruz et à 200 k. E. S. E. de Mexico; 10 000 h. Occupée en 1862 par les Français. — Au N. O. de la ville s'élève un célèbre pic volcanique, haut de 5295m. Aux environs sont d'immenses plantations de tabac.

ORKHAN, 2e sultan ottoman, fils d'Othman I, venait de s'emparer de Pruse, quand il fut appelé au trône par la mort de son père, 1326. Il choisit pour ministre le sage Ala-Eddyn, enleva aux Grecs Nicomédie (1328), Nicée (1333) et le reste de la Bithynie; conquit la plus grande partie de l'Asie Mineure, la Thrace, la Bulgarie, battit les Vénitiens, et pilla les faubourgs de Constantinople (1337). Il donna des lois et des institutions à son empire, et forma les Janissaires. Il épousa en 1347 Théodora, fille de J. Cantacuzène, devenu empereur, et envoya à ce prince en 1350 des troupes contre le roi de Servie. Orkhan mourut en 1360 et eut pour successeur Amurat I. Sous son règne, Brousse avait remplacé Konieh comme capitale de l'empire ottoman. Aussi vaillant, mais plus humain que son père, ce prince se fit remarquer par sa clémence, sa justice et son amour pour les sciences.

ORKHON, riv. de Mongolie, chez les Khalkas, coule au N. E. et se jette dans la Sélenga, à 65 kil. S. O. de Maïmadchan; 450 kil. de cours. Karakorum, la capitale de Gengis-Khan, se trouvait sur ses bords, dans la partie supérieure de son cours.

ORLANDINI (Nic.), jésuite, né à Florence en 1554, m. en 1606, devint recteur du collége de Nole, puis directeur du noviciat à Naples, et fut appelé à Rome pour travailler à la secrétairerie générale. On a de lui : *Historia societatis Jesu*, Rome, 1615, ouvrage qui fut continué par Fr. Sacchini, P. Possin, Jouvency et J. Cordara, et qui forme 7 vol. in-fol.

ORLÉANAIS, prov. et grand gouvt de l'ancienne France, avait pour bornes au N. l'île de France; au S. le Berry, la Touraine; à l'O. la Normandie, le Perche, le Maine; à l'E. le Nivernais, la Champagne : 150 kil. sur 160; capit., Orléans. On le divisait en Orléanais propre, Sologne, Blaisois, Gâtinais, Beauce ou pays Chartrain, Dunois, Vendomois, Perche-Gouet. Il était arrosé par plusieurs rivières : Loire, Loiret, Loir, Cher, Beuvron, Cousson, Saudre, Yonne, Essonne, Loing. Il forme auj. le dép. de Loir-et-Cher, presque tout celui d'Eure-et-Loir et la plus grande partie de celui du Loiret. — Ce pays, jadis occupé par les *Aureliani*, les *Carnutes*

et les *Senones*, fut sous les Mérovingiens compris dans le *Roy. d'Orléans*, puis dans la Neustrie. Il faisait partie des domaines d'Hugues Capet en 987.

ORLÉANS, *Aureliani* en latin (et plus anciennement *Genabum*, selon l'opinion vulgaire), ville de France, ch.-l. du dép. du Loiret, sur la r. dr. de la Loire, à 119 k. S. O. de Paris par la route, à 123 k. par chemin de fer; 50 798 h. Évêché, suffragant de l'archev. de Paris; cour imp., trib. de 1re inst. et de commerce, lycée, école normale, séminaires. Chemin de fer; canal dit d'*Orléans*, qui joint le Loing à la Loire; long faubourg de 3 kil.; beaucoup de belles maisons, quelques belles rues; cathédrale Ste-Croix de style mauresque perfectionné, commencée en 1600 et achevée seulement de nos jours; église St-Agnan, beau pont, hôtel de ville, théâtre, statue équestre de Jeanne d'Arc (en bronze), statue à pied de la même héroïne (à l'entrée du pont); promenade du Mail. Académie des sciences, belles-lettres et arts, riche bibliothèque, musées, jardin botaniq. Banque; industrie active : draps fins, couvertures et autres tissus de laine et de coton, calottes-tunis, chapeaux, dentelles; blanchisserie de cire, raffinerie de sucre, vinaigreries, teintureries, quincailleries, etc. Grand commerce par la Loire, le canal d'Orléans et le chemin de fer. Orléans est un point de jonction commercial entre Paris et tout le bassin de la Loire au S. — Orléans, que l'on croit avoir été fondée sur les ruines de *Genabum*, détruite par César, ne devint cité que sous Aurélien, de qui elle reçut son nom d'*Aureliani* (270-275). Attaquée par Attila en 450, la ville fut sauvée par son évêque S. Agnan. Clovis s'en empara en 486, et après sa mort elle devint la capitale du royaume d'Orléans. Elle fut pillée par les Normands en 856 et 865. En octobre 1428, les Anglais vinrent assiéger cette ville, restée fidèle à Charles VII; après une héroïque défense, la place, réduite à l'extrémité, fut sauvée par Jeanne d'Arc : l'héroïne y entra le 29 avril 1429, et dès le 8 mai les Anglais battirent en retraite. Les Calvinistes s'étaient emparés d'Orléans en 1562 : le duc François de Guise vint l'assiéger l'année suivante et il allait la prendre quand il fut assassiné par Poltrot de Méré. Pendant la Fronde, Mlle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, prit cette ville en 1652. Il s'est tenu à Orléans plusieurs conciles et synodes (511, 533, 538, 541, 549, 645, etc.). Une université y fut créée en 1309. Sous Charles IX, Catherine de Médicis inaugura sa régence par les *États généraux d'Orléans* (1560-61), où le tiers état proposa la réforme du clergé et l'examen des comptes des derniers ministres des finances; ces états, après avoir préparé l'*Ordonnance d'Orléans*, qui réformait l'administration de la justice, furent dissous et transférés à Melun; toutefois Catherine, par l'*Édit d'Orléans* (28 janv. 1561), mit en liberté les Calvinistes, et accorda une amnistie. A Orléans sont nés Dolet, Petau, Amelot de La Houssaye, Michel Le Vassor, Bongars, Pothier.

ORLÉANS (Roy. d'), roy. formé à deux reprises des démembrements qui eurent lieu à la mort de Clovis et à celle de Clotaire I. La 1re fois ce royaume, formé pour Clodomir et ses fils (511-528), comprit, outre l'Orléanais, le Maine et la Novempopulanie, la Touraine, le Berry et l'Anjou; il avait pour capit. Orléans. La 2e, sous Gontran (561-593), il fut grossi du roy. de Bourgogne, et la capitale, au lieu d'être Orléans, fut Châlon-sur-Saône. Dans les partages subséquents, le royaume d'Orléans ne fut plus nommé.

ORLÉANS (Comté, vicomté, et duché d'). Sous les Carlovingiens, Orléans devint le centre d'un comté et d'une vicomté. Le comté fut une première fois et momentanément réuni au domaine par le mariage de Charles le Chauve avec Ermentrude, fille d'Eudes, comte d'Orléans; la vicomté fut donnée en 878 par Louis II le Bègue à Ingelger d'Anjou; enfin le comté, devenu principauté indépendante à la fin du IXe s., passa aux ducs de France Eudes et Robert (qui devinrent rois en 888 et en 923), puis à Hugues le Grand et à Hugues Capet, qui se trouvèrent à la fois possesseurs du fief (duché de France) et de l'arrière-fief (comté d'Orléans) : ce fut là la base solide du domaine royal nouveau, et par suite du pouvoir royal. Le comté d'Orléans ne fut point séparé de la couronne sous les Capétiens directs; mais il le fut souvent depuis pour être donné en apanage : 1° Philippe VI l'érigea en duché en 1344 pour Philippe, son 4e fils, m. en 1375; 2° Charles V en donna le titre en 1392 à son 2e fils, Louis, dont le petit-fils (Louis XII) monta sur le trône en 1498, et réannexa Orléans au domaine; 3° Louis XIII l'en détacha de rechef pour son frère Gaston, qui n'eut pas d'héritier mâle : 4° il passa alors au frère de Louis XIV, Philippe. Louis-Philippe, 5e descendant de ce dernier, monta sur le trône en 1830, et laissa le titre de duc d'Orléans à son fils aîné, Ferdinand Philippe, précédemment duc de Chartres. Voici la liste des deux principales maisons d'Orléans :

1re *maison*, *Orléans-Valois*.

Louis I (fils de Ch. V), 1392
Charles, 1407
Louis II (depuis le roi Louis XII), 1465

2e *maison*, *Orléans-Bourbon*.

Philippe I, fils de Louis XIII et frère de Louis XIV, 1661
Philippe II (régent), 1701
Louis I, 1723
Louis-Philippe I, 1752
Louis-Philippe-Joseph (dit Philippe-Égalité), 1785
Louis-Philippe II, (roi en 1830), 1793
Ferdinand-Philip., 1830

ORLÉANS (LA NOUV.-), v. des États-Unis, anc. capit. de l'État de Louisiane, sur la r. g. du Mississipi, à 160 kil. de son embouchure dans la mer du Mexique, à 2000 kil. S. O. de Washington; 172 000 hab. Évêché catholique; cour suprême; trib. civil, criminel et de commerce, école de médecine, collége, bibliothèque. La ville est protégée contre les inondations du Mississipi par une digue de 80 kil. de long. Elle se divise en 6 quartiers en forme de parallélogramme, dont les rues se coupent à angle droit. On y remarque la cathédrale catholique, les palais de l'État et du gouvernement, le palais de justice, l'arsenal, deux théâtres, la douane, un marché construit sur le modèle des Propylées d'Athènes, le *Charity-Hospital*. Elle est le centre d'un vaste commerce : exportation de coton, tabac, café, sucre, peaux, grains, farines, porc salé, plomb; importation de soieries, vins, esprits, etc. : la Nouv.-Orléans est, après New-York, la 1re place de l'Union pour l'exportation. Malheureusement, cette ville si florissante est désolée annuellement par la fièvre jaune. — La Nouvelle-Orléans fut fondée par les Français en 1717 (au temps de Law) et reçut son nom du *duc d'Orléans*, alors régent. Suivant le sort de la Louisiane, elle fut cédée en 1803 à l'Union. Les Anglais ont vainement tenté de la prendre en 1814. Dans la guerre civile des États-Unis, elle a été prise et occupée en 1862 par les Fédéraux. Capitale de la Louisiane jusqu'en 1849, elle a été à cette époque remplacée par Bâton-Rouge.

ORLÉANS (Louis I, duc d'), tige de la 1re maison d'Orléans-Valois, né à Paris en 1371, était 2e fils de Charles V, et frère de Charles VI, et porta d'abord le titre de duc de Valois. Charles VI lui donna en 1392 le duché d'Orléans en échange de celui de Touraine. Il joua un des premiers rôles pendant la démence de son frère, eut souvent tout le pouvoir grâce à l'appui de la reine Isabeau, et fut lieutenant général du royaume à la mort de Philippe le Hardi (1404); mais il n'usa du pouvoir que pour gaspiller les finances et fut sans cesse en lutte avec le duc de Bourgogne Jean sans Peur : la guerre allait éclater entre eux lorsqu'il fut assassiné par les gens de son rival (1407) : ce meurtre, qui eut lieu à Paris (Vieille-rue-du-Temple près la rue Barbette) fut l'origine des factions des Armagnacs (partisans d'Orléans) et des Bourguignons, qui ensanglantèrent si longtemps la France. Le duc d'Orléans avait épousé en 1389 Valentine Visconti, qui lui apporta en dot le comté d'Asti et des droits sur le Milanais, droits que ses héritiers firent valoir. Esprit vif et gracieux, ami des lettres, protecteur des

savants, ce prince était en même temps très-dissolu : il laissa plusieurs enfants naturels, entre autres le célèbre Dunois.

ORLÉANS (Charles d'), comte d'Angoulême, fils aîné du précédent et de Valentine Visconti, né en 1391, fut connu d'abord sous le nom de comte d'Angoulême. Il prit les armes en 1411 pour venger son père qui avait été assassiné par Jean sans Peur, duc de Bourgogne, s'allia dans ce but avec Bernard d'Armagnac, son beau-père, d'où le nom d'*Armagnac* donné au parti d'Orléans, mais ne réussit qu'à ensanglanter la France sans assouvir sa vengeance. Il se distingua en 1415 à la bataille d'Azincourt, mais il y fut blessé et pris : les Anglais le retinrent prisonnier pendant 25 ans. De retour en France, il entreprit vainement de se mettre en possession du duché de Milan, qui lui revenait du chef de sa mère, et ne put se rendre maître que du comté d'Asti. Il mourut en 1465, laissant, entre autres enfants, Louis d'Orléans, depuis Louis XII. Ce prince, pour charmer l'ennui de sa captivité, cultiva la poésie; on a de lui des pièces élégantes et gracieuses. L'abbé Sallier est le premier qui les ait fait connaître. A. Champollion et Guichard les ont publiées en 1842, sur les Mss. authentiques. On doit à M. C. Beaufils une *Étude sur Charles d'Orléans*, 1861.

ORLÉANS (Louis II, duc d'), *V.* LOUIS XII (roi de Fr.).

ORLÉANS (Gaston, duc d'), 3e fils de Henri IV et frère de Louis XIII, né en 1608, porta le titre de duc d'Anjou jusqu'en 1626, qu'il reçut en apanage le duché d'Orléans. Il passa sa vie dans les intrigues et les révoltes. Marié par force à l'héritière de Montpensier, qui mourut en 1627, il voulut, dès qu'il fut libre, s'unir, malgré sa mère, à Marie de Gonzague (fille de Charles I, duc de Mantoue, 1629); n'ayant pu réussir, il épousa secrètement Marguerite de Lorraine (1632). Il entra dans tous les complots formés contre Richelieu, mais il échoua toujours et vit périr ses adhérents, Montmorency (1632), Cinq-Mars et de Thou (1642), qu'il abandonna lâchement. Il n'obtint qu'à force d'humiliations la reconnaissance de son 2e mariage. Nommé lieutenant du royaume à la mort de Louis XIII, il se réhabilita un peu par ses trois campagnes de 1644, 45, 46, prit Gravelines, Mardick, Courtray, Bergues, etc.; mais il joua un rôle déplorable pendant la Fronde (1649-53), passant sans cesse d'un parti à l'autre. C'était du reste un homme spirituel, ami des lettres et des sciences naturelles; il fut le protecteur de Voiture et de Vaugelas. Il mourut en 1660, ne laissant que des filles, entre autres la célèbre *Mademoiselle*, duchesse de Montpensier. Il a laissé des *Mémoires de ce qui s'est passé en France de plus considérable de* 1608 à 1635, publiés à Amsterdam en 1683, réimprimés en 1756.

ORLÉANS (Philippe I, duc d'), tige de la 2e maison d'Orléans, né en 1640, m. en 1701, était le 2e fils de Louis XIII et le frère unique de Louis XIV. Il eut pour précepteur Lamothe-Levayer, épousa en 1661 Henriette d'Angleterre, connue sous le nom de *Madame*, dont il se montra constamment jaloux et qu'il perdit de la manière la plus inopinée (*V.* HENRIETTE), et se remaria en 1671 à la princesse Palatine Charlotte Élisabeth de Bavière. Il fit avec gloire les campagnes des Pays-Bas (1667) et de Hollande (1672), battit le prince d'Orange à Cassel en 1677 et par là détermina la reddition de St-Omer; mais il excita par ses succès la défiance jalouse de Louis XIV, qui depuis ne lui donna plus de commandement. Il protesta, mais en vain, contre le testament du roi d'Espagne, Charles II, qui, en appelant au trône Philippe d'Anjou, le frustrait d'une couronne à laquelle il croyait avoir des droits comme fils d'Anne d'Autriche. — La princesse palatine, femme de beaucoup de sens et d'esprit, morte en 1722, a laissé une curieuse *Correspondance*, en allem., qui a été trad. et publ. par G. Brunet, 1857.

ORLÉANS (Philippe II, 2e duc d'), le *Régent*, fils du précéd., né en 1674, eut parmi ses précepteurs l'immoral abbé Dubois, qui acquit sur lui un empire funeste. Doué de talents brillants, il se distingua dans les armes dès 1693, au point de faire ombrage à Louis XIV. Éloigné des armées, il se livra avec succès à l'étude des sciences naturelles. Cependant il fut quelques années après chargé d'un commandement en Italie, où il livra la bat. de Turin, dans laquelle il fut blessé, 1706, et en Espagne, où il soumit les royaumes de Valence et d'Aragon, prit Lerida, Tortose et entra à Madrid (1707 et 1708). Témoin dans cette campagne de la faiblesse de Philippe V, il conçut la pensée de se placer lui-même sur le trône d'Espagne; Louis XIV, en ayant été instruit, voulut le mettre en jugement : il en fut empêché par l'intervention du duc de Bourgogne; mais depuis il ne vit plus le duc d'Orléans qu'avec répugnance. Toutefois, lorsqu'en 1711 et 1712 des bruits injurieux accusaient Philippe d'avoir causé, par le poison, la mort de plusieurs princes de la famille royale, Louis XIV lui-même repoussa hautement ces horribles imputations. Nommé par le testament du roi simple président d'un conseil de régence (1715), le duc d'Orléans se fit reconnaître par le parlement comme régent avec un pouvoir presque absolu. Tout changea aussitôt de face : les Stuarts quittèrent la France; les Jésuites perdirent leur pouvoir; 25 000 soldats reçurent leur congé; des dettes montant à 400 000 000 de livres furent éteintes. Cependant le régent se laissa éblouir par les projets gigantesques de Law, qui amenèrent la ruine d'une foule de familles. Il se forma bientôt un parti de mécontents : la duchesse du Maine, unie au duc de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, conspira pour lui enlever la régence et la donner à Philippe V; mais la conspiration fut déjouée. Le régent irrité s'allia alors avec l'Angleterre contre l'Espagne, et fit échouer les vastes plans d'Albéroni. Louis XV, devenu majeur en 1723, laissa le duc d'Orléans à la tête des affaires : mais ce prince mourut à la fin de cette même année. Les grandes qualités du régent furent ternies par un goût immodéré pour le plaisir, goût qui trouva partout des imitateurs : ce qui fait de la régence une des époques les plus corrompues de notre histoire. Philippe avait épousé en 1692 Mlle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de Mme de Montespan : il en eut, outre un fils (qui suit), 5 filles dont la plus connue est la duchesse de Berry. Une *Vie de Ph. d'Orléans* a été publiée en 1737 par La Motte dit La Hode.

ORLÉANS (Louis, 3e duc d'), fils du préc. (1703-52), fut élevé par le sage abbé Mongault et donna l'exemple des vertus et de la piété. Il était gouverneur du Dauphiné, mais il préféra l'étude aux affaires. Il passa les dix dernières années de sa vie à l'abbaye de Ste-Geneviève, recevant et protégeant les savants, et eut lui-même de la réputation comme hébraïsant. Il avait formé un magnifique cabinet d'histoire naturelle et un riche médailler; il a laissé des ouvrages d'érudition et de piété, qui sont restés manuscrits. On l'a soupçonné de jansénisme, mais sans preuve suffisante. Il avait épousé une princesse de Bade, qu'il perdit après 2 ans d'une heureuse union.

ORLÉANS (Louis Philippe, 4e duc d'), fils du préc. (1725-85), d'abord comte de Chartres, eut part aux campagnes de 1742, 43, 44, fut fait lieutenant général en 1744 et nommé, après la mort de son père, gouverneur général du Dauphiné, se distingua dans les guerres de Flandre et d'Allemagne, et passa ses dernières années dans sa délicieuse maison de Bagnolet, protégeant les savants et les gens de lettres et jouant souvent lui-même la comédie. Veuf d'Henriette Bourbon-Conti, il épousa secrètement en secondes noces Mme de Montesson (1773). Ce prince éclairé favorisait les découvertes : il fut le 1er en France à faire inoculer ses enfants. Il faisait beaucoup de bien et en secret, distribuant aux malheureux jusqu'à 240 000 fr. par an.

ORLÉANS (Louis Philippe Joseph, 5e duc d'), fils du préc., né en 1747, fit de bonne heure preuve d'indépendance et d'opposition systématique à la cour et

refusa de siéger au *parlement Maupeou*. Ayant commandé avec succès une escadre au combat d'Ouessant (1778), il sollicita la charge de grand amiral, mais il ne reçut qu'un injurieux refus, qu'il imputa à l'inimitié de la reine Marie-Antoinette. A partir de 1785, il offrit un centre et un point de ralliement aux ennemis de la cour. Chef du 3e bureau à l'Assemblée des Notables (1787), il déclara que les États généraux avaient seuls le droit de voter les impôts, et protesta contre les édits bursaux : il fut exilé. Député aux États généraux en 1789, il se prononça pour les idées nouvelles et fut du nombre des nobles qui donnèrent l'exemple de se réunir au tiers état. En 1790, il se rendit avec ses fils à l'armée du Nord, mais, après la défection de Dumouriez, il reçut l'ordre de la quitter. Jeté de plus en plus dans le parti révolutionnaire, il devint membre du club des Jacobins, se fit élire représentant du peuple à la Convention, prit dans cette assemblée le titre de *Philippe-Égalité*, et, sous la pression du parti de la Montagne, se laissa entraîner à voter la mort du roi. Il n'en fut pas moins mis lui-même en accusation, comme partisan des Girondins, et eut la tête tranchée le 6 nov. 1793. Il avait épousé en 1769 Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, qui lui apporta des biens immenses : il abreuva de dégoûts cette femme vertueuse et, la laissant à l'écart, donna toute son affection et toute sa confiance à Mme de Genlis, qu'il chargea seule de l'éducation de ses enfants. — Son fils aîné, Louis-Philippe, 6e duc d'Orléans, devint en 1830 roi des Français.

ORLÉANS (Ferdinand, duc d'), prince royal, né en 1810 à Palerme, fils aîné de Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, porta d'abord le titre de duc de Chartres. Il reçut une éducation toute nationale et suivit les cours du collége Henri IV, où il fit de fortes études et se concilia l'affection de ses camarades ainsi que de ses maîtres. Colonel au 1er régiment de hussards dès 1825, il était en 1830 à Joigny avec son corps quand éclata la révolution de Juillet; il vint aussitôt rejoindre son père à la tête de son régiment, auquel il avait fait prendre la cocarde tricolore, et fut accueilli avec enthousiasme. En 1831, il se rendit à Lyon afin de cicatriser par des bienfaits les plaies de cette malheureuse cité. En 1832, il prit la part la plus active au siége d'Anvers et commanda l'avant-garde. Envoyé en Algérie en 1835, il livra aux Arabes plusieurs brillants combats, notamment sur les bords de l'Habrah, où il fut blessé, et entra avec l'armée triomphante à Mascara; en 1839, il franchit avec le maréchal Valée les fameuses *Portes de fer* (Bibans), réputées infranchissables; l'année suivante, il força, malgré la plus vive résistance, le col de Mouzaïa, défilé dont l'entrée était défendue par Abd-el-Kader, puis enleva Médéah et Milianah. Il avait créé et organisé en 1836 à Vincennes les *Chasseurs à pied*, qui furent d'abord appelés de son nom *Chasseurs d'Orléans*, et qui ont rendu depuis de si grands services. Il périt de la manière la plus déplorable, le 13 juillet 1842, près du château de Neuilly, en s'élançant de sa voiture dont les chevaux s'étaient emportés. Affable, généreux, brave, instruit et ami des idées libérales, protecteur des arts, doué en outre d'avantages extérieurs, ce prince avait conquis une immense popularité; sa mort fut un deuil universel. On lui fit de magnifiques obsèques. Une chapelle fut érigée, sous le vocable de *St-Ferdinand*, au lieu même où il avait péri. Une ville de l'Algérie a reçu en mémoire de ce prince le nom d'Orléans-ville. Le duc d'Orléans avait épousé en 1837 la princesse Hélène de Mecklembourg (qui suit), qui lui donna deux fils, le comte de Paris (né en 1838), et le duc de Chartres (1842).

ORLÉANS (Hélène, duchesse d'), née en 1814, morte en 1858, était fille du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, et professait le culte luthérien. Aussi distinguée par ses manières, son instruction et son goût que par les grâces de sa personne, elle fut choisie pour être l'épouse du jeune duc d'Orléans, héritier présomptif du trône de France : le mariage fut accompli en 1837. Après cinq années de l'union la plus heureuse, elle perdit son époux par une affreuse catastrophe (*V.* ci-dessus). Le 24 février 1848, quand Louis-Philippe eut abdiqué en faveur de son petit-fils, le comte de Paris, elle se rendit avec ses enfants, à travers mille périls, à la Chambre des députés, où elle devait être reconnue régente; mais la salle ayant été envahie et la république proclamée, elle ne réussit qu'à grand'peine à s'échapper et à sortir de France. Elle alla s'établir à Eisenach (Saxe-Weimar), d'où elle se rendait fréquemment près de la famille royale en Angleterre : c'est pendant un de ces séjours qu'elle mourut, à Richmond. Il a paru en 1859 un livre intitulé : *Mme la duchesse d'Orléans*, qui fait bien apprécier cette princesse.

ORLÉANS (Louise d'), fille aînée de Louis-Philippe, et reine des Belges. *Voy.* LOUISE.

ORLÉANS (Marie d'), princesse royale, 2e fille du roi Louis-Philippe, née en 1813 à Palerme, fut mariée en 1837 au duc Alexandre de Wurtemberg, et fut enlevée en 1839 par une mort prématurée. Elle se distingua par son goût pour les arts, et cultiva elle-même la statuaire avec un rare succès. On admire au musée de Versailles sa belle statue de *Jeanne d'Arc*, qu'elle avait achevée à 20 ans; on a en outre de cette princesse l'*Ange gardien du ciel*, la *Péri*, et nombre de bas-reliefs, de bustes, de jolies statuettes.

ORLÉANS (Adélaïde, princesse d'), sœur cadette de Louis-Philippe, née en 1771, morte en 1847, fut élevée avec son frère par Mme de Genlis dans des idées philosophiques, n'émigra que quand elle y fut forcée, et ne put se réunir aux siens qu'après avoir longtemps erré de pays en pays. Dévouée à son frère, elle contribua, sous la Restauration, à rallier autour de lui les hommes les plus distingués du parti libéral, et, en 1830, à le décider à accepter la couronne. Femme de tête, elle exerçait un grand ascendant sur l'esprit de Louis-Philippe : on la surnommait son *Égérie*. Sa mort plongea ce prince dans un abattement qui facilita les funestes événements de 1848. Elle laissait une grande fortune, qu'elle légua à ses neveux.

ORLÉANS (le Bâtard d'). *Voy.* DUNOIS.

ORLÉANS (le Père d'), historien. *Voy.* D'ORLÉANS.

ORLÉANSVILLE, v. d'Algérie, ch.-l. de subdivision militaire, dans la prov. et à 210 kil. O. S. O. d'Alger, sur la r. g. du Chélif; 1375 hab. Fondée par les Français en 1843, cette ville reçut son nom en mémoire du jeune duc d'Orléans. On y a trouvé les fondations et le pavé en mosaïque d'une ancienne église chrétienne.

ORLOF (Grégoire), né en 1734, issu d'un strélitz auquel Pierre le Grand avait laissé la vie, était simple aide de camp quand l'éclat d'une aventure galante qu'il avait eue avec la princesse Kourakin attira sur lui l'attention de la grande duchesse Catherine; elle voulut le voir, fut charmée de sa bonne mine et lui accorda sa faveur; bientôt elle trama et exécuta avec lui et son frère Alexis cette révolution de palais qui fit périr Pierre III et qui mit Catherine sur le trône (1762). Nommé grand maître de l'artillerie, chargé d'honneurs et devenu tout-puissant, Orlof était encore mécontent. Ses indiscrétions, ses caprices, ses hauteurs, blessèrent au vif Catherine II : le dédain avec lequel il refusa le mariage secret qu'elle lui offrait acheva de le perdre. Catherine lui envoya l'ordre de voyager à l'étranger; toutefois, elle lui assura une fortune considérable. De retour à St-Pétersbourg, Orlof ne put supporter le spectacle de la faveur de Potemkin : il mourut en 1783, dans d'horribles accès de démence. — Alexis O., son frère, soldat aux gardes russes, homme d'une force herculéenne et d'une audace à toute épreuve, fut un des trois assassins de Pierre III. Il fut récompensé magnifiquement et nommé amiral sans avoir jamais servi dans la marine. Il remporta pourtant, avec le secours de l'Anglais Elphinstone, la victoire de Tchesmé sur les Turcs, et prit le surnom de Tchesminski

(1770). Il se déshonora par un acte de perfidie : étant à Rome sous un déguisement, il se fit aimer de la jeune princesse Tarakanof, fille de l'ancienne impératrice Élisabeth, et, l'ayant épousée secrètement, la conduisit en Russie pour la livrer à Catherine II, son ennemie mortelle, qui la fit périr dans un cachot. A l'avénement de Paul I, Alexis Orlof fut exilé et se retira en Allemagne, d'où il ne revint qu'à la mort de Paul. Il mourut en 1808. — Un cousin des précéd., Grégoire O., 1777-1826, séjourna longtemps en France et en Italie pour sa santé, s'occupant avec goût et avec succès des lettres et des arts. On a de lui : *Mémoires historiques, politiques et littéraires sur le roy. de Naples*, avec additions d'Amaury Duval, Paris, 1821 ; *Histoire de la Musique en Italie*, 1822; *Histoire de la Peinture en Italie*, 1823; *Voyage en France*, 1824 ; et une traduction française des *Fables* de Kryloff, 1825.

ORME (Robert), historien anglais, né en 1728 dans l'Inde, m. en 1801, passa la plus grande partie de sa vie au service de la Compagnie des Indes. En revenant en Europe, il fut pris par les Français. et conduit à l'île de France, puis à Nantes. Quand il eut été rendu à la liberté, il fut nommé historiographe de la Compagnie des Indes et membre du Conseil de Madras. On lui doit l'*Hist. de la guerre des Anglais dans l'Hindoustan de* 1745 *à* 1763, Londres, 1763-76 (trad. par Targe, 1765). — *V.* DELORME.

ORMES (les), bourg du dép. de la Vienne, sur la r. dr. de la Vienne, à 18 kil. S. O. de Châtellerault; 1715 hab. Pont suspendu, station de chemin de fer; beau château, avec parc, appartenant à la famille d'Argenson : dans la galerie du château sont peintes les batailles de Louis XV. Le parc est en partie détruit.

ORMESSON (LEFÈVRE d'), famille de robe qui a donné à la France plusieurs magistrats illustres : 1° Olivier d'O., né en 1525, m. en 1600, intendant et contrôleur général des finances sous Charles IX et Henri III, puis président de la Chambre des comptes : il fut un des premiers à reconnaître Henri IV. Il avait épousé une petite-nièce de S. François de Paule : ses descendants portèrent ce glorieux nom. — 2° Olivier II, son petit-fils, 1610-86, maître des requêtes, fut le rapporteur dans le procès du surintendant Fouquet, dont il a laissé un précieux *Journal*, publié de 1856 à 1862 par M. Chéruel dans les *Documents inédits sur l'hist. de France*; — 3° Henri François de Paule, petit-fils du préc., 1681-1756, membre du conseil de régence lors de la minorité de Louis XV, puis intendant des finances; — 4° L. François de Paule, fils du préc. et neveu de d'Aguesseau, 1748-89, 1er président du parlement de Paris, membre honoraire de l'Académie des inscriptions; — 5° Anne L. François de Paule, fils du préc., né en 1753, conseiller au parlement de Paris (1770), président à mortier (1788), fut député de la noblesse aux États généraux (1789), bibliothécaire du roi, et périt en 1794, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il était membre de l'Acad. des inscriptions. — L. François de Paule, cousin germain d'Anne L. Fr., 1751-1807, fut successivt conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, contrôleur général (1783) et conseiller d'État. En 1792, il avait été élu maire de Paris, mais il refusa ces fonctions.

ORMOND (Jacques BUTLER, duc d'), né à Londres, en 1610, d'une anc. et noble famille irlandaise, m. en 1688, fut le dernier appui de la cause de Charles I et un des principaux auteurs de la restauration de 1660. Nommé vice-roi d'Irlande, il s'appliqua à relever dans cette île le commerce et l'agriculture. — Son petit-fils, né à Dublin en 1665, m. en 1747, embrassa le parti de Guillaume d'Orange, et jouit de la plus grande faveur sous son règne et sous celui de la reine Anne. Envoyé contre l'Espagne en 1702, il força le port de Vigo et fut à son retour nommé vice-roi d'Irlande. A la mort de la reine Anne et après l'avénement de Georges I de Hanovre, il fut condamné comme partisan des Stuarts et coupable de haute trahison. Il se réfugia en France et y devint un des chefs du parti Jacobite.

ORMUS ou mieux HORMOUZ, *Armuzia*, *Ogyris*, vge et port d'Asie, sur la côte N. E. de l'île d'Ormus, à l'entrée du golfe Persique et sur le détroit d'Ormus, qui joint ce golfe à la mer d'Oman ; environ 500 hab., plus 200 soldats de l'iman de Maskate. — L'île d'Ormus, qui a 20 k. de tour, était jadis le centre des riches pêcheries de perles des environs : quoique stérile. ses pêcheries et sa position, qui en fait la clef du golfe Persique, lui donnent de l'importance. Albuquerque la prit en 1514 et en fit une des premières stations des Portugais en Orient ; mais Chah-Abbas I, aidé des Anglais, la reprit en 1623 Elle appartient auj. à l'iman de Maskate, sous la suzeraineté de la Perse. La pêche des perles y produit peu à présent.

ORMUZD, l'*Oromaze* des Grecs, le bon principe chez les Perses, était en tout l'antagoniste d'Ahriman, et venait immédiatement après le dieu suprême Zervane-Akérène. Ormuzd est la lumière primitive : c'est lui qui a ordonné le monde, qui a fait le Soleil (Mithra), ainsi que toute l'armée des Étoiles et des Puissances bienfaisantes; c'est lui qui répand la lumière et la chaleur, qui lutte contre l'esprit de ténèbres; c'est aussi lui qui couronne les rois, qui a armé Djemchid et Féridoun, qui a inspiré Zoroastre. Son nom, en zend *Ahura Mazda*, veut dire *le seigneur très-savant*. Une des meilleures manières de l'honorer était de cultiver la terre, de nourrir et de protéger les animaux domestiques. Le culte d'Ormuzd, le *Mazdéisme*, s'est maintenu chez les Parsis.

ORNAIN, riv. de France, naît dans le dép. de Hte-Marne, près de Neuville et au S. E. de Joinville, baigne Gondrecourt, Ligny, Bar-le-Duc ou Bar-sur-Ornain, entre dans le dép. de la Marne, reçoit la Saulx, passe à Vitry-le-Brûlé et se jette dans la Marne à 2 kil. N. de Vitry-le-Français, après un cours de 150 kil.

ORNANO, bg de Corse, à 13 kil. S. E. d'Ajaccio, a donné son nom à la maison d'Ornano.

ORNANO, famille corse, a fourni à la France trois maréchaux et plusieurs officiers distingués. Elle s'éteignit en France dès 1674; mais se continua en Corse, où elle subsiste encore.

ORNANO (Sampietro d'). *V.* SAMPIETRO.

ORNANO (Alphonse d'), né en Corse vers 1548, m. en 1610, était fils de Sampietro et de Vanina d'Ornano, fille d'un des plus riches seigneurs de la Corse, dont il prit le nom. Il fut élevé à la cour de Henri II comme enfant d'honneur des princes de France. rentra en Corse à 18 ans pour y poursuivre, après la mort de son père, la lutte engagée contre les Génois, fit la paix en 1568, revint en France avec 800 hommes et fut nommé par Charles IX colonel général des Corses au service du roi. Fidèle à Henri III pendant les troubles de la Ligue, il fut envoyé en Dauphiné après la mort du duc de Guise pour y calmer les esprits. Il reconnut et soutint de bonne heure Henri IV, contribua avec Lesdiguières et Montmorency à la soumission de Lyon, de Grenoble, de Valence, fut envoyé contre d'Épernon en Provence, fut lieutenant général en Dauphiné, puis fut fait maréchal. Nommé en 1599 gouverneur de la Guyenne, il se signala par son dévouement pendant une épidémie qui désola Bordeaux et fit dessécher les marais qui infectaient cette ville. — J. B. d'O., son fils. colonel général des Corses après lui, né à Sisteron en 1581, fut d'abord gouverneur, puis 1er gentilhomme et surintendant général de la maison de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII; il fut fait maréchal en 1626. Il prit une part active aux intrigues de l'époque, devint l'âme des conseils du jeune duc d'Orléans et fut impliqué dans la conspiration de Chalais. Richelieu le fit enfermer à Vincennes (4 mars 1626), et il y mourut (le 2 septembre) : on prétendit qu'il avait été étranglé ou empoisonné. — A la même famille appartiennent Philippe Antoine, comte d'O., 1784-1863, qui fit de la manière la plus brillante toutes les campagnes de l'Empire, fut exilé par les Bourbons, et fut fait maréchal de France par Napo-

LÉON III en 1861 : il était alors le doyen des généraux; — et Rodolphe Auguste d'O., fils du préc., né en 1817, chambellan de l'empereur Napoléon III, ancien préfet, auteur d'une *Hist. de l'ordre de Malte* et de poésies, parmi lesquelles on remarque les *Napoléoniennes*.

ORNANS, ch.-l. de c. (Doubs), sur la Loue, à 25 k. S. E. de Besançon; 3522 hab. École ecclésiastique, bibliothèque, tanneries, papeteries, fabriques d'absinthe, de fromages dits *de Gruyère*. Patrie du card. Granvelle. Près de la ville, *puits de la Brême*, dont les eaux s'élèvent pendant les pluies et vomissent des poissons.

ORNE, *Olina*, riv. de France, naît dans le dép. auquel elle donne son nom, près de Séez, coule au N. O., puis presque directement au N. E., baigne Séez, Argentan et Caen, et tombe dans la Manche après un cours de 140 kil. Aloses estimées.

ORNE (dép. de l'), entre ceux du Calvados au N., de la Mayenne et de la Sarthe au S., de la Manche à l'O., de l'Eure et d'Eure-et-Loir à l'E. : 6105 kil. carr.; 423 360 hab.; ch.-l., Alençon. Il est formé d'une partie de la Basse-Normandie, du Perche et du duché d'Alençon. Il est traversé par une chaîne de collines boisées et arrosé par l'Orne, la Dive, la Touques, la Mayenne et la Sarthe. Fer, manganèse, marbre, grains, pierre de taille, kaolin, tourbe, marne. Sol assez fertile; grains, légumes, fruits, lin, chanvre, cidre; herbages renommés; élève de bons chevaux normands. Industrie : toiles, basin, dentelles (*point d'Alençon*), mousselines, coutils, papier, quincaillerie, verrerie, usines à fer; sucre de betteraves, chapeaux de paille. — Ce dép. a 4 arr. (Alençon, Argentan, Domfront, Mortagne), 36 cant. et 511 comm. Il appartient à la 2e division militaire, forme le diocèse de Séez et dépend de la cour imp. de Caen.

ORO (MONTE d'), mont. de Corse, au centre, à 35 kil. N. d'Ajaccio, a 2652m de haut. — Mont. des Alpes Rhétiques, entre les Grisons et la Valteline : 2690m.

ORÓBIO (Isaac), écrivain juif du XVIIe s., né en Espagne, fut élevé dans le Christianisme, enseigna les mathématiques à Salamanque, puis exerça la médecine à Séville. Accusé de Judaïsme, il fut jeté dans les prisons de l'Inquisition et y resta trois ans. Rendu à la liberté, il passa en France, puis se fixa à Amsterdam et s'y fit circoncire. Il m. dans cette ville en 1687. Il a écrit : *Certamen philosophicum adversus Bredenborgium et Spinosam*, Amst., 1684, où il combat le Spinosisme, et plusieurs ouvrages contre la religion chrétienne, qui ont été réfutés par Limborch.

ORODES, roi des Parthes de 54 à 36 av. J.-C., fils de Phraate III, monta sur le trône en assassinant son frère Mithridate III. Attaqué par Crassus, il envoya contre le général romain son lieutenant Suréna, qui le vainquit et le tua à la bataille de Carrhes (53). Orodes fut à son tour battu en personne par Ventidius en 38. Il périt peu après, assassiné par un de ses fils.

OROMAZE. V. ORMUZD.

ORONTE (l'), *Orontes* ou *Axius*, auj. *El-Asi*, riv. de Syrie, sort de l'Anti-Liban, à 80 kil. de Damas, arrose Antioche, et tombe dans la Méditerranée près de Séleucie, après un cours de 400 kil.

OROPE, *Oropos*, v. de l'anc. Grèce, sur la frontière de la Béotie et de l'Attique, non loin de l'emb. de l'Asopus, en face d'Érétrie, avait pour port sur l'Euripe *Delphinion* ou le *Port Sacré*, auj. *Skala*, et était le ch.-l. d'un petit district appelé *Oropie*, qui renfermait l'oracle d'Amphiaraüs. Cette ville appartenait dans l'origine aux Béotiens : elle fut prise vers 505 par les Athéniens. Les Thébains, l'ayant reprise en 402, en transportèrent les habitants dans un nouvel emplacement, sur la rive béotienne de l'Asopus. Il y eut alors deux Oropes : l'ancienne, qui est encore auj. appelée *Oropo*; et la nouvelle, représentée par le village actuel de *Sycamino*.

OROPESA, v. de Bolivie, ch.-l. de la prov. de Cochabamba, à 30 kil. N. de Cochabamba; 18 000 hab. — V. d'Espagne (Tolède), à 36 kil. S. O. de Talavera; 1500 hab.; vaste palais; patrie du navigateur Maldonado. — Autre v. d'Espagne (Valence), à 22 k. N. E. de Castellon-de-la-Plana : château fort, que les Français firent sauter en 1813.

OROSE (Paul), historien chrétien, né à Tarraco, (dans la Catalogne actuelle), à la fin du IVe s. de J.-C., fut disciple de S. Augustin, voyagea en Palestine (415), se montra très-zélé contre le Pélagianisme, exhorta S. Augustin à combattre cette hérésie, et publia lui-même contre elle l'*Apologeticus de arbitrii libertate*; mais il est bien plus connu par son histoire du Christianisme, intitulée *Historiarum adversus paganos libri VII*. Cet ouvrage, entrepris pour combattre ceux qui attribuaient les calamités de l'Empire à l'introduction du Christianisme, va depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 417. On y trouve beaucoup de traditions populaires, qu'il faut savoir apprécier. Il a été publié à Augsbourg, 1471, et à Leyde, 1738, par Sig. Havercamp. Alfred le Grand en avait fait une traduction anglo-saxonne, qui a été publiée avec version anglaise, Londres, 1773. Il en existe une traduction française anonyme, qui parut dès 1491; on l'attribue à Claude de Seyssel.

OROSPEDA, chaîne de montagnes de l'Hispanie, se détachait des monts Idubeda, séparait la Bétique de la Tarraconnaise et finissait aux colonnes d'Hercule, près de Calpé. Le *Bœtis* (Guadalquivir) en sortait. C'est auj. *la Sierra d'Alcaraz* et *de Ronda*.

ORPHANITES, secte de Hussites, qui, professant une admiration sans bornes pour la mémoire de Ziska, leur chef, ne voulurent point lui donner de successeurs, et confièrent la direction des affaires à un conseil. Néanmoins, Procope le Petit obtint parmi eux une influence prédominante. Après avoir horriblement dévasté l'Allemagne, ils furent anéantis à Lomnicze en 1434, par les Calixtins ou Hussites modérés.

ORPHÉE, *Orpheus*, est, selon la mythologie, un chantre ou poëte thrace, fils du roi Œagre et de la muse Calliope, ou, suivant d'autres, d'Apollon et de Clio; il vécut environ un siècle avant la guerre de Troie, fut disciple de Linus, prit part à l'expédition des Argonautes, voyagea en Égypte, où sa femme Eurydice périt blessée au talon par un serpent, osa descendre aux Enfers pour la redemander à Pluton, obtint qu'elle lui fût rendue, mais à la condition qu'il ne la regarderait qu'après avoir quitté les enfers, ne put résister au désir de la revoir et la perdit aussitôt pour toujours. Il revint alors en Thrace, au pays des Cicones, vécut retiré dans les bois de l'Hémus ou du Rhodope, ne cessant d'exhaler sa douleur par des chants funèbres; au son de sa voix, les animaux farouches accouraient, les arbres agitaient leurs branches en cadence, les fleuves suspendaient leur cours. Les femmes de la Thrace tentèrent en vain de lui faire oublier ses chagrins; furieuses de ses mépris, elles le déchirèrent. Sa lyre et sa tête furent jetées dans l'Hèbre, et le flot les porta jusqu'à Lesbos. Les Grecs des temps postérieurs prétendirent qu'Orphée avait été un théologien, un hiérophante, et qu'il avait institué des mystères dans lesquels il dévoilait aux initiés des dogmes sublimes sur Dieu, le monde et la cosmogonie. Selon la tradition, il poliça ses contemporains, leur enseigna l'astronomie, perfectionna la morale et la poésie, inventa le vers hexamètre, ajouta trois cordes à la lyre, etc. Il reste, sous le titre de *Poëmes orphiques*, des *Hymnes*, des *Poëmes* sur la guerre des Géants, l'enlèvement de Proserpine, le deuil d'Osiris, l'expédition des Argonautes, et un poëme *De lapidibus* (sur les vertus occultes des pierres). Ces ouvrages paraissent avoir été fabriqués en partie au temps de Pisistrate, en partie dans les 1ers siècles du Christianisme, par les poëtes et les philosophes néoplatoniciens d'Alexandrie; on attribue l'*Argonautique* à Onomacrite. Ces poëmes ont été plusieurs fois imprimés; la meilleure édition est celle qu'a publiée God. Hermann sous le titre d'*Orphica*, Leipsick, 1805. On doit à Gerlach une dissertation *De hymnis orphicis*, Gœtt., 1797, et à Bode des recherches *De Carminum orphicorum ætate*, 1838.

ORPIERRE, ch.-l. de c. (H.-Alpes), 45 kil. S. O.

de Gap; 818 hab. On en expédie des caisses d'excellentes prunes dites *brignoles* ou *pistoles*.

ORRERY. *V.* BOYLE.

ORSINI, célèbre famille des États romains, était rivale de celle des Colonna, tant par la grandeur de ses possessions que comme parti politique. Elle était guelfe et soutenait en général la cause des papes et de l'indépendance italique. Le 1er membre connu de cette famille est Jordano Orsino, qui rendit comme général de grands services à la cour de Rome. Il entra dans l'Église, fut fait cardinal en 1145, et envoyé comme légat près de l'empereur Conrad en 1152. — Matth. O., son neveu, fut préfet de Rome en 1158.— J. Gaëtan Orsino devint pape en 1277 sous le nom de Nicolas III. — Un autre O. fut pape en 1724 sous le nom de Benoît XIII. — *V.* URSINS.

ORSINI (Fulvio), *Fulvius Ursinus*, antiquaire et philologue, fils naturel d'un commandeur de l'ordre de Malte, né à Rome en 1529, m. en 1600, fut abandonné par son père, embrassa l'état ecclésiastique, fut choisi pour bibliothécaire par le cardinal Farnèse et se vit honoré des bienfaits du pape Grégoire XIII. Il consacra toute sa fortune à la formation d'un magnifique cabinet qu'il légua au cardinal Odoard Farnèse, neveu de son protecteur. On a de lui des éditions des poésies des femmes grecques sous le titre de *Novem feminarum illustrium carmina*, Rome, 1568; de *Verrius Flaccus* et de *Festus*, 1580; d'*Arnobe*, 1583; *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus*, 1568; *Familiæ romanæ*, 1577; *Imagines et elogia virorum illustrium ex antiquis lapidibus et numismatibus expressa*, 1570, traduit par Baudelot de Dairval sous le titre de *Portraits d'hommes et de femmes illustres*, Paris, 1770.

ORSOVA, nom de deux villes situées près de l'emb. de la Cserna dans le Danube. L'une, dite Vieille-Orsova, sur la r. g. du fleuve, dans le Banat valaque, appartient à l'Autriche; l'autre, Nouv.-Orsova, en Servie, dans une île du Danube, à 10 k. N. E. de la précéd. et à 72 k. de Widdin, appartient à la Turquie. On y compte 8000 h. Forteresse. Longtemps disputée entre l'Autriche et la Turquie, elle appartint à la 1re de 1738 à 1789; à cette dernière époque, elle a été abandonnée à la Turquie.

ORSOY, v. de la Prusse rhénane, à 40 k. S. E. de Clèves, sur la r. g. du Rhin; 2000 hab. Prise et démantelée par Louis XIV en 1672.

ORTA, *Horta* et *Hortanum*, v. de l'État de l'Église, à 26 k. N. E. de Viterbe, au confluent du Nar et du Tibre; 1800 h. Évêché (créé en 330).

ORTA, v. de la Hte-Italie (Novare), à 52 kil. N. N. O. de Novare, sur la rive orient. d'un lac de son nom, au pied d'une montagne que couronne un célèbre monastère de S. François d'Assise. — Le lac d'Orta, *Hortanus lacus*, a 13 kil. sur 3.

ORTÉGAL (cap), le cap le plus septentr. de l'Espagne (Galicie), à la pointe N. N. O., sur l'Atlantique, par 10° 14' long. O.; 43° 46' lat. N., ainsi nommé par corruption de *Norte de Galicia*.

ORTELIUS (Abraham), géographe, né à Anvers en 1527, mort en 1598, avait beaucoup voyagé. Il composa le premier atlas connu, sous le titre de *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, auquel il faut joindre le *Theatri orbis terrarum parergon sive Veteris geographiæ tabulæ*, 1595. On lui doit encore: *Synonymia geographica*, 1578: c'est le 1er dictionnaire géographique; *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, 1584. Ces savants ouvrages lui valurent, en 1575, le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne.

ORTELSPITZE, vulg. ORTLER, mont. des États autrichiens, la plus haute des Alpes Rhétiques, sur la limite du Tyrol et de la Vénétie, près de Bormio, à 3908m de hauteur. Neiges éternelles.

ORTHEZ ou **ORTHES**, *Orthesium*, ch.-l. d'arr. (B.-Pyrénées), près du Gave de Pau, à 40 kil. N. O. de Pau; 6724 h. Trib. de 1re inst., collége, église calviniste. Beau sel blanc, jambons (dits de Bayonne), plumes d'oie, flanelle; teintureries, tanneries, mégisserie, etc. — Orthez appartint d'abord aux vicomtes de Dax; elle fut sous la maison de Moncade la capit. du Béarn: Gaston VII de Moncade y fit bâtir le *Château de Moncade* ou *Château Noble*, qui fut, jusqu'en 1460, la résidence des vicomtes de Béarn. Au XVIe s., Orthez devint un foyer du Protestantisme; les Catholiques s'en emparèrent; Montgomery la reprit et y massacra tous les prêtres. La reine Jeanne III (d'Albret) y fonda une université calviniste, qui fut supprimée par Louis XIII. En 1814 Wellington y remporta un avantage sur le maréchal Soult.

ORTHEZ (H. D'APREMONT, vicomte d'), gouverneur de Bayonne sous Charles IX. Selon une tradition accréditée, ayant reçu l'ordre d'égorger le jour de la St-Barthélemy tous les Calvinistes de son gouvernement (1572), il aurait répondu au roi: « Sire, j'ai communiqué la lettre de Votre Majesté à la garnison et aux habitants de cette ville. Je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau. » Malheureusement, l'authenticité de cette belle réponse est contestée: on sait qu'au contraire le vicomte d'Orthez se montra cruel envers les protestants, au point de les faire poursuivre par des chiens.

ORTLER, montagne. *V.* ORTELSPITZE.

ORTOCIDES, c.-à-d. *fils d'Ortok*, dynastie turcomane, qui en 1082 s'établit en Syrie et en Arménie. Mélik-Chah leur abandonna Jérusalem, mais ils s'en laissèrent dépouiller par les Fatimites lors de la 1re croisade. Les fils d'Ortok, Soliman et Il-Ghazi, avaient, à la même époque, fondé deux principautés, l'une à Miafarékin, l'autre à Marédin; ils régnèrent aussi à Alep de 1117 à 1126.

ORTONA, v. d'Italie (Abruzze Cit.), à 14 kil. N. de Chieti, sur la mer, entre les embouch. du Sangro et de la Pescara: 7000 hab. Évêché.

ORTYGIE, *Ortygia*, nom célèbre dans la mythologie, semble avoir été donné à plusieurs lieux à cause de l'abondance des cailles (*ortyges*) qui s'y trouvaient. Délos porta ce nom. C'était aussi celui d'un îlot de la rade de Syracuse où était la fontaine d'Aréthuse, et d'un lieu voisin d'Éphèse, près du Cenchrius, où Latone se reposa.

ORURO, v. de Bolivie, ch.-l. du dép. qui porte son nom, à 100 kil. S. O. d'Oropesa; 5000 hab. — Le dép. est au S. de celui de La Paz, à l'O. de celui de Cochabamba et à l'E. du Pérou: 400 kil. sur 320; 35 000 hab. Très-hauts plateaux; on y remarque le Cerro-d'Oruro, qui a 4134m. Moutons, lamas. Mines d'argent, d'or, d'étain, de plomb.

ORVIÉTAN, anc. pays des États romains qui avait pour ch.-l. Orviéto, est auj. compris dans les délégations d'Orviéto et de Viterbe.

ORVIÉTO, *Urbs vetus* ou *Herbanum*, v. du roy. d'Italie, anc. ch.-l. de délégation dans les États romains, à 95 k. N. N. O. de Rome et à 35 k. N. de Viterbe; 7000 hab. Évêché; belle cathédrale gothique, bâtie en 1290, ornée de peintures fort anciennes, palais épiscopal; puits très-profond et très-large au fond duquel on descend par un double escalier en spirale, creusé dans le roc par A. San-Gallo. C'est dans cette ville que Lupi inventa la préparation médicinale dite *Orviétan* (*V.* ce mot au *Dict. des Sciences*).— La délégation d'Orviéto, au N. de celle de Viterbe, avec laquelle elle formait jadis une province appelée l'*Orviétan*, a 167 750 hect. et 30 000 h. Excellent vin.

ORVILLE (Jacques Philippe d'), érudit, né à Amsterdam en 1696, de parents français protestants qui avaient été forcés d'émigrer, m. en 1751, avait beaucoup voyagé. Il remplit avec succès de 1732 à 1742 la chaire d'humanités à l'Athénée d'Amsterdam. Collaborateur de Burmann pour les *Observationes miscellaneæ*, il publia avec lui 10 vol. de ce recueil, puis il le continua seul et en donna encore 12 vol. (1732-50). On lui doit de plus un voyage en Sicile intitulé: *Sicula*, et publié par Burmann II, des éditions d'auteurs anciens, et l'écrit intit. *Critica vannus in inanes Corn. J. Pavonis* (de Pauw) *paleas*, 1737.

ORVILLIERS (L. GUILLOUET, comte d'), né à Moulins en 1708, lieutenant général en 1777, commandait en 1778 l'armée navale de France : il battit l'amiral anglais Keppel près de Brest le 27 juillet 1778; mais, par suite de ses mauvaises mesures, il ne put réussir à opérer un débarquement en Angleterre; il donna alors sa démission et se retira peu après dans un couvent. Il émigra en 1791.

ORZÉCHOWSKI (Stan.), *Orichovius*, historien polonais du XVIe s., fut d'abord chanoine, puis se maria, fut pour ce fait excommunié par son évêque, mais s'amenda et fut relevé des censures ecclésiastiques au synode de Petrikau. Il assista comme nonce à la diète de 1561. Il a écrit en latin des *Annales de Pologne* et des *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, et en polonais une éloquente *Oraison funèbre* du même roi. Son éloquence le fit surnommer le *Démosthène de la Pologne*.

OSAGE, riv. des États-Unis (Missouri), naît par 36° 54' lat. N., coule à l'E. N. E., puis à l'E., se perd dans le Missouri à Jefferson après 600 kil. de cours. Elle a donné son nom à un district des États-Unis auj. compris dans l'Arkansas.

OSAGES, peuplade américaine qui fait partie de la famille des Sioux, habite auj. en grande partie le *District Osage*, vers le confluent du Missouri et de l'Osage par 37° lat. N. Le reste de la nation habite env. 300 kil. plus à l'O. sur des affluents de l'Arkansas. Cette peuplade, brave et guerrière, était jadis nombreuse; elle est auj. réduite à 7000 individus environ. Elle commence à se civiliser. — Dans les guerres entre la France et l'Angleterre, les Osages se sont toujours déclarés pour la première.

OSAKA, v. et port de l'île de Niphon, sur la côte S. O., une des 5 villes impériales, à 52 kil. S. O. de Miyako; env. 80 000 hab. en état de porter les armes.

OSBORNE, château royal d'Angleterre, dit la *Résidence marine*, est dans l'île de Wight, sur la côte.

OSCA, auj. *Huesca*, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Ilergètes, au N. O. de *Cæsarea Augusta* (auj. Saragosse). Mines d'argent.

OSCAR, fils d'Ossian. *V.* OSSIAN.

OSCAR Ier, roi de Suède, né en 1799, m. en 1859, était fils du général français Bernadotte, élevé au trône sous le nom de Charles XIV. Il lui succéda sans obstacle, en 1844, et eut un règne tout pacifique. Plus libéral que son peuple, il fit plusieurs réformes dans la législation, abolit le droit d'aînesse, et réforma le code criminel. S'occupant aussi activement d'améliorations industrielles, il fit exécuter plusieurs chemins de fer. Avant de monter sur le trône, il avait publié des écrits estimés sur l'*Éducation du peuple* (1839), et sur les *Lois pénales* (1841).

OSÉE, le 1er des petits prophètes, vécut à Samarie, prophétisa sous les rois de Juda Osias et ses successeurs jusqu'à Ézéchias, et mourut vers 723 av. J.-C., à plus de 80 ans. Sa prophétie, qui se compose de 14 chapitres, a principalement pour objet la ruine de Jérusalem et la captivité de Babylone.

OSÉE, dernier roi d'Israël, avait usurpé le trône sur Phacée, qu'il tua. Il régna 9 ans, de 726 à 718. Ayant refusé de payer tribut à Salmanasar, il fut conduit en captivité en Médie avec les dix tribus.

OSERO, *Apsorus*, île des États autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, au S. O. de l'île de Cherso, à laquelle elle est unie par un pont : 40 kil. sur 5; 3500 h. Sur la côte O. est une ville d'Osero. Bons vins.

OSEROFF. *V.* OZEROV.

OSIANDER (André HOSEMANN, dit), théologien protestant, né en 1498 en Franconie, m. en 1552, fut un des premiers à embrasser la réforme de Luther, dont toutefois il s'éloigna sur quelques points, fut pasteur à Nuremberg, eut part à la *Confession d'Augsbourg*, refusa de se soumettre à l'*Intérim d'Augsbourg*, et fut appelé à Kœnigsberg par le duc de Prusse comme professeur à l'université de cette ville et prédicateur. De ses nombreux ouvrages, le plus connu est *Harmoniæ evangelicæ*, Bâle, 1537.

OSIAS, roi de Juda. *V.* AZARIAS.

OSIMO, *Auximum*, v. d'Italie (Ancône), sur le Musone, à 15 k. S. d'Ancône; 12 000 hab. Évêché. Jolie cathédrale, palais épiscopal remarquable, collection d'inscriptions et de vieilles statues. — Prise par Bélisaire sur les Ostrogoths.

OSIRIS, dieu égyptien, naquit de lui-même, eut pour femme Isis, sa sœur jumelle, et pour fils Horus. Il eut en outre, mais sans le vouloir, commerce avec Nefté, qui mit alors au monde Anubis. Osiris représente, avec Isis et Horus, le bon principe ou l'ensemble des influences bienfaisantes, personnifiant à la fois le Soleil et le Nil fécondant la vallée. Tandis qu'Isis initiait les Égyptiens à l'agriculture, Osiris fonda Thèbes, institua les lois et le culte, établit le mariage, fit connaître l'écriture et les arts; puis, voulant civiliser la terre entière, il se mit en marche à la tête d'un grand cortége et, se dirigeant vers l'est, soumit tout jusqu'à la mer Érythrée et à l'Inde. Après son retour et au sein de son triomphe, Typhon lui tendit des piéges, le fit périr en l'enfermant par ruse dans un coffre, et abandonna son cadavre au cours du Nil. Isis en deuil le retrouva et l'ensevelit; mais Typhon ouvrit la tombe, coupa le corps d'Osiris en 14 morceaux et les dissémina par toute l'Égypte. Isis parvint encore à les recueillir tous, sauf un seul, et éleva pour la sépulture de chacun d'eux autant de tombeaux séparés. C'était une idée populaire en Égypte que l'âme d'Osiris était passée dans un bœuf : de là le culte rendu au bœuf Apis, qu'on croyait être Osiris lui-même. Les villes de Busiris et d'Abydos se disputaient la gloire de posséder le véritable tombeau d'Osiris. Le jour de la fête de ce dieu, chaque Égyptien immolait un pourceau devant sa porte. A Philé, on lui offrait tous les jours 360 coupes de lait. On représentait Osiris tantôt avec la tête d'homme et coiffé du *pchent*, espèce de mitre, tantôt avec une tête de bœuf, d'épervier ou de grue; ses attributs étaient la croix ansée, le sceptre à tête de coucoupha, le van sacré, et le bâton augural. Les Grecs faisaient naître Osiris de Jupiter et de Niobé, ou bien de Saturne et de Rhéa; quelquefois ils l'identifient avec Bacchus.

OSISMII, peuple de la Gaule Lyonnaise 3e, entre la mer Britannique au N., l'Atlantique à l'O., les *Curiosolites* à l'E., les *Corisopites* au S., avait pour capitale *Vorganium* (Carhaix?). On retrouve leur nom au moyen âge dans *Osismor*, ville auj. détruite (près de St-Pol-de-Léon). Leur pays est compris dans le dép. actuel du Finistère.

OSMA, *Uxama*, v. d'Espagne (Soria), à 50 kil. S. O. de Soria; 1000 h. Évêché; antiquités romaines. — Ville très-ancienne, qui appartenait aux *Arévaques*. Ayant pris parti pour Sertorius, elle fut prise et ruinée par Pompée. Alphonse I, roi de Léon, l'enleva en 746 aux Maures, qui la reprirent au Xe siècle. Elle leur fut définitivement enlevée en 1083.

OSMAN. *V.* OTHMAN.

OSMANLIS, nom donné aux Ottomans, est tiré d'Osman ou Othman, fondateur de leur empire.

OSMOND (S.), fils d'un comte de Séez, suivit Guillaume à la conquête de l'Angleterre (1066), devint comte de Dorset, grand chancelier, puis évêque de Salisbury, et adoucit autant que possible les maux de l'invasion. Il mourut en 1099. On lui doit une liturgie et un rituel qui furent employés dans toute l'Angleterre jusqu'au schisme. Il est honoré le 4 décembre.

OSMOND, noble maison de Normandie, qui remonte au XIIe s., a fourni un grand nombre de personnages distingués; ses chefs portaient le titre de marquis.

OSNABRUCK, v. forte du Hanovre, ch.-l. de la principauté d'Osnabrück, sur la Hase, à 130 kil. O. de Hanovre; 12 000 hab., moitié catholiques et moitié protestants. Évêché catholique, érigé par Charlemagne, rétabli en 1859, consistoire, cour d'appel, séminaire, école luthérienne d'instituteurs primaires, bibliothèque. Cathédrale du XIIIe s.; hôtel de ville, où fut signé, le 6 août 1648, un des deux traités compris dans celui de Westphalie. Fabr. de toiles.

draps, tabac, papier. Antiquités romaines; quelques restes d'un château de Witikind. Osnabrück fut le ch.-l. du dép. du Weser dans le royaume français de Westphalie, et de l'Ems-Supérieur après la réunion de ce royaume à l'empire français. — Le gouvt d'Osnabrück, entre celui d'Aurich au N., le grand-duché d'Oldenbourg à l'E., les États prussiens au S. et la Hollande à l'O., est formé de l'anc. principauté d'Osnabrück, des comtés de Lingen et de Bentheim, et du duché d'Arenberg-Meppen; 280 000 h., partie catholiques et partie protestants. Ce gouvt répond à l'anc. Frise orientale. Houille, sel, tourbières, marécages. Pays pauvre : 6 ou 7000 ouvriers de ce pays s'expatrient tous les ans et vont se louer en Hollande.

OSORIO (Jérôme), écrivain portugais, né à Lisbonne en 1506, mort en 1580, embrassa l'état ecclésiastique, enseigna la théologie à Coïmbre, obtint la faveur des rois Jean et Sébastien, fut nommé évêque de Silves, s'efforça, mais sans succès, de détourner Sébastien de sa funeste expédition en Afrique (1578), et travailla à maintenir la tranquillité après la mort de ce prince. On a de lui, outre plusieurs écrits théologiques des traités philosophiques *De nobilitate*, *De gloria*, *De regis institutione*, etc., et une histoire fort estimée, intitulée : *De rebus Emmanuelis*, Lisbonne, 1571. Il s'efforce dans tous ses écrits d'imiter le style et l'abondance de Cicéron.

OSQUES, *Osci* (contraction d'*Opsci* pour *Opisci*, *Opici*), peuple indigène de la Campanie, n'était qu'une fraction de la grande population opique qui la première habita l'Italie. La langue osque fut une des grandes langues primitives de l'Italie; elle différait beaucoup du vieux latin ainsi que de l'étrusque. L'osque fut cultivé en Campanie avant le latin, et ceux qui parlaient cet idiome eurent de bonne heure une littérature dramatique propre. Les pièces osques, *osci ludi*, connues aussi sous le nom d'Atellanes, étaient des comédies très-gaies, et surtout fort libres. Les tables eugubines présentent des restes de la langue osque. — Les analogies que les critiques modernes ont trouvées entre l'osque et les débris de l'anc. illyrien font présumer que les Osques sont d'origine illyrienne, que par conséquent ils appartenaient à la race pélasgique, et qu'ils vinrent en Italie, soit en traversant l'Adriatique, soit par les Alpes Juliennes.

OSQUIDATES, peuple de la Novempopulanie, au S., avait pour villes principales *Beneharnum* et *Iluro* : c'est à peu près le *Béarn*.

OSROÈNE, contrée d'Asie, bornée au N. par le Taurus, au S. et à l'E. par le Chaboras, à l'O. par l'Euphrate; capit., Édesse. Ce pays fut conquis par Trajan. Au IVe s. il fut compris dans le diocèse d'Orient. Il forma jadis un royaume particulier, dont les princes portaient le plus souvent le nom d'Abgar.

OSSA, auj. *Kissovo*, petite chaîne de mont. de Thessalie, au N. du Pélion, occupait la partie N. de la péninsule de Magnésie, le long du golfe Thermaïque, et était séparée de l'Olympe par le Pénée et la vallée de Tempé. Le sommet principal a 2000m. L'Ossa est célèbre dans la Fable comme une des montagnes que les géants entassèrent pour escalader les cieux. Suivant la Fable, l'Olympe et l'Ossa étaient réunis jadis; c'est Hercule qui les sépara. Sur la montagne actuelle s'élève le couvent grec de *St-Dimitri*, qui renferme de curieux restes de l'art byzantin.

OSSAT (Arnaud d'), cardinal, né en 1536 à Laroque-Magnoac, dans le diocèse d'Auch, m. en 1604, parvint d'un rang très-bas à l'évêché de Rennes, fut ambassadeur d'Henri III et d'Henri IV à Rome, obtint pour Henri IV l'absolution pontificale, ainsi que son divorce avec Marguerite, et reçut en récompense l'évêché de Bayeux et le cardinalat. Ses *Lettres*, adressées à Villeroi (Paris, 1624), sont renommées; c'est un ouvrage classique pour les diplomates. Mme d'Arconville a donné une *Vie du cardinal d'Ossat*, 1771.

OSSAU (Gave d'), riv. de France (Basses-Pyrénées), dans l'arr. d'Oloron, prend sa source au pic du Midi et se joint au gave d'Aspe à Oloron, après un cours de 65 kil. On donne quelquefois au pic du Midi le nom de pic d'Ossau. — On appelle vallée d'Ossau la vallée que parcourt le gave d'Ossau : c'est dans cette vallée que se trouvent les *Eaux-Bonnes* et les *Eaux-Chaudes*.

OSSÈTES, peuple de la Russie caucasienne, habite entre le Rioni, le Térek, l'Oragva et l'Ouroup, depuis Dariel jusqu'à Kaichaour : il compte env. 10 000 guerriers. C'est un peuple grossier et pillard. Son principal chef réside à Kazbek, et moyennant un prix fixé il protége les convois russes contre les attaques des montagnards.

OSSIAN, barde écossais ou plutôt irlandais du IIIe s., fils de Fingal, roi de Morven, avait, dit-on, combattu les Romains au temps de Caracalla. Il avait pour fils Oscar; il allait unir ce fils à la belle Malvina, lorsqu'il le vit périr par trahison. Pour comble de maux, le vieillard perdit l'usage de la vue; Malvina restait auprès de lui, mais il eut la douleur de lui survivre et mourut le dernier de sa race. Ossian, retiré à Glencoe (comté d'Argyle), charmait ses douleurs en chantant ses faits d'armes et les malheurs de sa famille et de ses compatriotes. Il reste encore beaucoup de vers sous le nom d'Ossian. Ces vers, en langue gaélique, se chantaient dans les montagnes d'Écosse, mais étaient inconnus en Angleterre. Macpherson les fit connaître vers 1762, en en donnant une traduction ou plutôt une paraphrase en prose poétique (un recueil plus complet fut édité par J. Smith, Édimbourg, 1780). Ces morceaux sont presque tous lyriques ou épiques. Tels que les ont présentés les éditeurs, ils offrent de vraies beautés, de la grandeur, de la noblesse; mais ils pèchent par la monotonie des images, par l'enflure du style. On a beaucoup écrit pour et contre l'authenticité de ces poëmes. Il est reconnu aujourd'hui que Macpherson et Smith ont véritablement découvert des poésies d'Ossian, mais qu'ils les ont dénaturées en leur donnant une forme et un style qui ne leur appartiennent pas. Le texte primitif des poésies d'Ossian, en langue gaélique, avec une traduction latine littérale, a été publié à Londres en 1807 : c'est une espèce de chronique mesurée; on y remarque l'*Invasion de l'Irlande par Erragon* (la *Bataille de Lora* de Macpherson) et la *Lutte d'Ossian contre S. Patrick*. Letourneur a traduit en prose l'Ossian de Macpherson, Paris, 1771 (trad. revue par P. Christian, 1858); Baour-Lormian l'a imité en vers (1801); Lacaussade a traduit complétement les *Poésies d'Ossian* en vers (1850) et en prose (1861). L'opéra des *Bardes* de Lesueur et de Jouy, ainsi qu'un beau tableau de Girodet, ont été faits sous l'inspiration d'Ossian.

OSSOLA, anc. prov. des États sardes, auj. comprise dans celle de Pallanza; ch.-l., Domo d'Ossola.

OSSUN, ch.-l. de c. (H.-Pyrénées), à 16 kil. S. O. de Tarbes; 2733 h. Anc. château, vestiges d'un camp romain. Bons jambons.

OSSUNA. *Urso* ou *Genua Ursorum*, v. d'Espagne (Séville), à 80 k. E. de Séville; 16 000 hab. Antiquités, inscriptions romaines. Commerce d'huile, vin; sparterie. — Elle fut érigée en duché en 1562 par Philippe II en faveur de Tellez y Giron; ce titre subsiste encore dans la même maison. Ossuna eut une université : cette université, créée en 1549, fut supprimée en 1824.

OSSUNA (P. TELLEZ Y GIRON, duc d'), homme d'État espagnol, né à Valladolid en 1579, m. en 1624, ne se fit d'abord remarquer à la cour que par des bons mots et des sarcasmes qui irritèrent contre lui Philippe II et Philippe III, et se vit forcé de s'éloigner quelque temps; il alla combattre en Flandre les ennemis de l'Espagne, à la tête d'un régiment levé à ses frais, et mérita par là d'être rappelé. Ayant réussi à se concilier la faveur du duc de Lerme, il devint vice-roi de Sicile (1610-15), puis vice-roi de Naples (1618) : il développa dans ces deux postes de grands talents, battit les Vénitiens et refusa d'établir l'Inquisition dans le roy. de Naples. Il conçut le plan de cette fameuse conspiration contre Venise, qui avait pour but, suivant les uns, de livrer Venise à l'Espagne, selon les autres, d'enlever à Philippe III le roy.

de Naples et d'en faire un État indépendant au profit d'Ossuna lui-même. Le vice-roi avait très-habilement trompé la cour de Madrid sur ses vrais desseins par un simulacre de complot; mais il ne put donner le change jusqu'au bout : il fut bientôt remplacé par le cardinal Borgia, et, à l'avénement de Philippe IV (1621), renfermé au château d'Almeida, où il resta jusqu'à sa mort.

OSTADE (VAN). *V.* VAN-OSTADE.

OSTENDE (c.-à-d. *extrémité orient.*), v. forte et port de Belgique (Flandre occid.), sur la mer du Nord, à 29 k. O. de Bruges; 15 000 hab. École de navigation, trib. et chambre de commerce, académie de peinture, arsenal; chemin de fer, canaux qui joignent la ville à Bruges, Nieuwport, Gand, Dunkerque. Bel hôtel de ville. Grand commerce maritime, pêche du hareng, de la morue et des petites huîtres vertes dites *d'Ostende* (qu'on va prendre en Angleterre sur les rochers de Colchester). Bains de mer qui attirent beaucoup d'étrangers. Chantiers de construction, raffineries de sel; fabr. de cordages, toile à voiles, tabac, savon, huiles, dentelles. — Ostende ne date que du xe siècle; son port commença à être fréquenté au xie s. Ruiné en 1234 par une irruption de la mer, il fut bientôt reconstruit. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, entoura la ville de murailles, 1445; le prince d'Orange la fortifia en 1583; les Espagnols, commandés par Spinola, la prirent après un siége de 3 ans, 1601-4. Prise par Lowendahl en 1745, rendue en 1748, elle fut reprise par les Français en 1792 et 1793 et réunie à la France en 1794. Ostende fut bombardée par les Anglais en 1798 et fut presque détruite en 1826 par l'explosion d'une poudrière.

OSTERMANN (André, comte d'), officier allemand au service de la Russie, né dans le comté de La Marck, se signala dans la campagne du Pruth, obtint par là la confiance de Pierre I, qui le fit baron et conseiller, devint ministre et grand chancelier sous Anne, membre du conseil de régence pendant la minorité d'Ivan VI, mais fut exilé en Sibérie sous Élisabeth, pour s'être opposé à ses projets contre Ivan. Il mourut en 1747. — Son fils, le comte Jean O., 1724-1811, chancelier sous Catherine II, échoua en 1783 dans le projet de former une quadruple alliance entre les cours de Vienne, Madrid, Versailles et St-Pétersbourg contre l'Angleterre et la Prusse. Il conserva néanmoins sa faveur sous Paul I, mais il fut disgracié à la mort de ce prince.

OSTERODE, v. murée du Hanovre, dans l'anc. principauté de Grubenhagen et le gouvt actuel d'Hildesheim, à 10 kil. S. O. de Klausthal; 5000 hab. Lainages, toiles, bas, céruse, plâtre, albâtre.

OSTERWALD (J. Frédéric), théologien protestant, né en 1663 à Neufchâtel en Suisse, m. en 1747, est auteur d'*Arguments et réflexions sur la Bible*, 1720, et d'une traduction française de la Bible, 1744, répandue dans les églises luthériennes françaises.

OSTFRISE, province du Hanovre. *V.* FRISE.

OSTHEIM, village de France (Ht-Rhin), à 10 k. N. de Colmar; 1800 hab. Aux env. est une vaste plaine où quelques-uns placent le *Champ du Mensonge*. *V.* LUGENFELD.

OSTIAKS, peuple de Sibérie, forme trois peuplades qui diffèrent par la langue, et qu'on nomme *Ostiaks de l'Obi*, *O. de l'Ienisséi*, *O. de Torgoout*. Ils sont peu nombreux et très-pauvres, et vivent de poisson; ils élèvent des rennes, habitent des *yourtes* ou cabanes portatives et payent le tribut en fourrures. Superstitieux, ils croient fort à leurs sorciers.

OSTIE, *Ostia*, bourg et petit port des États romains, sur la r. g. du Tibre, près de son embouchure, à 19 kil. S. O. de Rome. Évêché, le 1er des évêchés suburbicaires de Rome. Ville jadis fortifiée; il ne reste plus de ses fortifications qu'une vieille tour du ixe s. Salines. — Ostie fut fondée par Ancus Martius, à l'embouchure du Tibre, comme l'indique son nom (d'*Ostium*, embouchure). Les atterrissements du fleuve l'éloignèrent peu à peu de la mer; Claude et Trajan l'en rapprochèrent, et construisirent un très-beau port, qui fut comme le Havre de Rome et qui atteignit bientôt une grande prospérité : on y compta jusqu'à 80 000 hab.; mais des atterrissements incessants l'ont de nouveau rejetée à 1500^{m} env. dans les terres. Cette ville fut saccagée au ve s. par les Sarrasins; elle est auj. complétement ruinée. L'Ostie moderne, à 3 kil. env. au S. O. de l'ancienne, fut fondée au ixe s. par Grégoire IV; mais, désolée de plus en plus par la *malaria*, elle n'a pu prospérer : on y compte à peine 200 hab. Pie IX a fait exécuter sur les ruines de l'ancienne Ostie des fouilles, qui ont procuré de précieuses découvertes.

OSTORIUS SCAPULA (L.), général romain, fut nommé en 47 gouverneur de la Grande-Bretagne, battit et prit en 51 Caractacus, qu'il emmena à Rome, mais ne put soumettre entièrement le pays et m. au milieu de la lutte, 53. — Son fils, M. Ostorius, qui s'était aussi distingué en Bretagne, fut condamné à mort par Néron, à qui il portait ombrage, 66.

OSTPHALIE, nom donné dans les viie et viiie s. à la partie de la Saxe à l'E. du Weser; on l'opposait à la Westphalie, située à l'O. du même fleuve.

OSTRACISME, genre de jugement en usage à Athènes : il consistait à prononcer par voie de suffrage universel et sans forme de procès sur l'exil d'un citoyen dont on craignait la puissance ou l'ambition; l'exil devait durer dix ans. Les votants donnaient leur suffrage en écrivant sur une coquille (en grec, *ostracon*) le nom du personnage à bannir : pour que l'exil fût prononcé, il fallait 6000 suffrages au moins. L'ostracisme fut institué par Clisthène en 509 av. J.-C. (après la chute des Pisistratides). Ce genre de condamnation n'avait rien d'infamant : les plus grands citoyens, Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon, Thucydide, en furent victimes. Il fut aboli après la condamnation de l'indigne Hyperbolus (420), qui semblait l'avoir souillé.

OSTRASIE. *V.* AUSTRASIE.

OSTROG, v. de Russie (Volhynie), à 175 k. N. O. de Jitomir; 6000 h. Archevêché grec. C'est là que fut imprimée la 1re Bible esclavonne. — Jadis titre d'un grand-duché de Pologne, puis d'une commanderie de l'ordre de Malte.

OSTROGOTHIE, anc. prov. de Suède. *V.* GOTHIE.

OSTROGOTHS, c.-à-d. Goths de l'Est, nom que reçurent ceux des Goths qui, après leur établissement dans la Sarmatie méridionale, étaient placés à l'E. du Borysthène (*V.* GOTHS) : ce nom était opposé à celui de *Wisigoths*, Goths de l'Ouest. Les Ostrogoths, comme les autres nations gothiques, changèrent plusieurs fois de demeure. Après la mort d'Attila (453), qui les avait subjugués, ils se firent accorder par les empereurs d'Orient de vastes territoires en Pannonie et en Mésie, à la condition de défendre le Danube contre les invasions germaniques. Vers 489, conduits par leur roi Théodoric, ils se portèrent sur l'Italie, de l'aveu de l'empereur Zénon et comme chargés d'expulser les Hérules de cette contrée; mais ils ne tardèrent pas à s'y établir pour leur propre compte et y fondèrent une monarchie qui dura environ 60 ans. A la mort de Théodoric (526), les Ostrogoths occupaient, outre l'Italie, la partie E. de la Rhétie 1re; le diocèse d'Illyrie (deux Noriques, deux Pannonies, Servie, Dalmatie et Liburnie), le diocèse de Dacie (Mésie 1re, deux Dacies, Dardanie et Prévalitane), la Sicile, la prov. d'Arles en Gaule; ils avaient pour capitale Ravenne. Mais après ce prince, la décadence fut rapide : Bélisaire, général de Justinien, reprit la Sicile et la plus grande partie de l'Italie (535-40). Le rappel de cet habile général permit un instant à Totila, roi des Ostrogoths, de reconquérir l'Italie; mais la défaite de ce prince à Lentagio par Narsès (552), et celle de Téias, son successeur, qui fut battu et tué en 553 sur les bords du Draco, près de Cumes, achevèrent la ruine des Ostrogoths. Un grand nombre de ces barbares quittèrent alors l'Italie et disparurent pour toujours.

Rois des Ostrogoths

En Pannonie :		Amalasonthe et Théodat,	534
Walamir, Widimir, Théodemir,	453-475	Théodat,	535
		Vitigès,	536
Théodoric,	475	Ildebald,	540
En Italie :		Eraric,	541
Le même,	493	Totila,	541
Athalaric,	526	Teïas.	552-553

OSTROLENKA, v. de la Russie d'Europe (Pologne), à 199 kil. N. E. de Plock, sur la Narew, 2000 hab. Les Russes y furent battus en 1807 par le maréchal Oudinot, et en 1831 par les Polonais.

OSTROVNO, v. de Russie (Mohilev), sur la r. g. de la Dvina du S., à 90 kil. N. O. de Mohilev. Les Français y battirent une division russe en 1812.

OSTROVSKI (Constantin), général polonais, fut défait et pris par les Russes à la bataille de la Vedrokha en 1500, résista aux offres que lui fit Ivan III pour le déterminer à entrer à son service, défit en 1514 Glinski et les Russes à Orja, remporta de brillantes victoires sur les Moldaves, les Turcs et les Tartares de la Crimée, qui venaient ravager la Pologne, fut pourtant battu par eux à Sokol en Volhynie (1519), mais vainquit à son tour en 1522 à Olchenica, où il délivra 40 000 prisonniers. — Th. Adam Rawicz O., descendant du préc., 1739-1817, remplit diverses missions près du roi de Prusse, de Louis XV et du pape, devint chambellan de Stanislas Poniatowski et membre de la commission du trésor. Il se déclara pour la constitution polonaise de 1791, fut nommé ministre des finances de Pologne, voulut en vain déterminer Stanislas à résister à la Russie, fut destitué par les confédérés de Targowice et envoyé sous la surveillance de la police russe à Kiev. Il reçut en 1809 le titre de maréchal du grand-duché de Varsovie, et présida de 1811 à 1813 le sénat polonais.

OSWALD (S.), roi de Northumberland, embrassa le Christianisme et gouverna sagement ses États. Il périt en 642, dans une bataille contre Penda, roi de Mercie. — Archevêque d'York, neveu de S. Odon, fut élevé en France, dans l'abbaye de Fleury-sur-Loire, et m. en 992. On le fête le 29 février.

OSWALD (James), philosophe écossais du XVIII[e] s., suivit la route tracée par Reid et Beattie, s'appuya sur le sens commun pour combattre les doctrines paradoxales ou dangereuses de Locke, de Berkeley, de Hume, et publia dans ce but un *Appel au sens commun en faveur de la religion*, Edimb., 1766.

OSWEGO, v. des États-Unis (New-York), ch.-l. du comté de son nom, à l'emb. de l'Oswego dans le lac Ontario, à 182 kil. O. d'Utica; 25 000 hab. Fabr. de coton, scieries, usines à fer, tanneries.

OSYMANDIAS, en égyptien *Semfos*, roi d'Égypte, antérieur à Sésostris, et qu'on donne quelquefois pour le même que Memnon, régnait à Thèbes dans l'intervalle du XX[e] au XVI[e] siècle : suivant Diodore, il aurait précédé de huit générations le roi Uchoréus. Osymandias porta ses armes jusqu'en Bactriane, mais il est surtout célèbre par une bibliothèque publique qu'il fonda et qu'il intitula *Remèdes de l'âme*, et par son tombeau, autour duquel était placé, disent les anciens, un cercle d'or de 365 coudées qu'on suppose destiné à des usages astronomiques. Ces monuments furent détruits lors de l'invasion de Cambyse. On voit encore dans les ruines de Thèbes des débris qui portent le nom de *Palais d'Osymandias*. Cependant les recherches des modernes font douter de la réalité des merveilles attribuées à ce prince.

OTAITI. *V.* TAITI.

OTANE, un des sept seigneurs persans qui renversèrent le mage Smerdis (*V.* ce nom). Ce fut lui qui découvrit la fourberie de l'usurpateur. Darius lui donna le gouvernement de l'Asie Mineure.

OTCHAKOV ou OCZACKOV, *Axiaca*, *Odessus?* v. forte de la Russie d'Europe (Kherson), à l'embouchure du Dniepr, r. dr., à 90 k. O. de Kherson; 5000 h. Jadis plus grande et plus florissante. Près de cette ville à Kudak, ruines de l'antique *Olbia*, colonie milésienne. — Otchakov fut fondée vers 1490, par le khan de Crimée Menghely-Gheraï I[er]; elle passa plus tard sous la suzeraineté de la Porte, fut prise par le général russe Munich sur les Turcs en 1737, mais rendue en 1739. Elle fut prise de nouveau en 1788, après un siége opiniâtre par Potemkin, et rasée; les Russes l'ont gardée depuis. Elle a été bombardée en 1855 par les flottes alliées de la France et de l'Angleterre.

OTFRIED, bénédictin de Weissembourg, qui vivait au IX[e] s., est auteur de l'*Evangelienbuch*, traduction de l'Évangile en vers rimés tudesques. Cet ouvrage, écrit en 868, et l'un des plus anciens et des plus précieux monuments de la langue allemande, a été publié par Francowitz, Bâle, 1571, et par Graff, Kœnigsb., 1831.

OTHE, anc. petit pays de France, auj. compris dans le N. E. du dép. de l'Yonne et le S. O. de celui de l'Aube, avait pour ch.-l. Aix-en-Othe. Il a laissé son nom à une forêt qui le couvrait en partie.

OTHER, navigateur norvégien du IX[e] s., doubla le cap Nord, s'avança jusqu'à l'embouch. de la Dwina, puis demanda du service au roi des Anglo-Saxons, Alfred le Grand. Ce prince inséra sa *Relation* dans l'introduction à sa version anglo-saxonne de Paul Orose. Son récit a été traduit en latin, avec le texte d'Alfred, dans la *Vie d'Alfred* de Spelman, Oxford, 1678, et dans les *Scriptores rerum Danicarum* de Langebeck.

OTHMAN, 3[e] calife, succéda à Omar en 644, ayant déjà près de 80 ans. Sous son règne, Alexandrie, dont les Grecs s'étaient emparés, fut reprise; une grande partie de la côte septentr. de l'Afrique fut conquise par Abdallah-ben-Zobayr (647), l'empire des Sassanides détruit et la Perse entièrement asservie (652). Le Coran avait déjà souffert de nombreuses altérations : Othman, pour prévenir les discordes auxquelles pouvaient donner lieu les versions différentes du livre sacré, ordonna la destruction de tous les exemplaires qui différaient de celui déposé par Abou-Bekr chez Hafsa, veuve de Mahomet. Ce calife était doux et humain; néanmoins, la partialité qu'il montra en éloignant les meilleurs serviteurs, entre autres Amrou, pour placer ses amis, excita un mécontentement général : attaqué dans son palais par les insurgés, il fut tué en 656 par Mohammed, fils d'Abou-bekr.

OTHMAN I, dit *el Ghazi* (le Victorieux), fondateur de l'empire des Turcs Ottomans, né en 1259 à Soukout en Bithynie, m. en 1326, était fils de Togroul, sultan du Kharizim. Il s'établit à Konieh en 1299, s'agrandit aux dépens des petits États voisins formés des débris du roy. des Seldjoucides (renversé en 1294), conquit Kara-Hissar, s'étendit jusqu'à la mer Noire, et commença le siége de Pruse (Brousse), qu'acheva son fils Orkhan. — O. II, fut placé sur le trône à l'âge de 13 ans (1618), conclut la paix avec la Perse, soutint Bethlem-Gabor en Hongrie contre l'emp. Ferdinand II (1619), puis marcha contre les Polonais (1621); mais il fut battu à Choczim et fit la paix à des conditions honteuses. Il périt étranglé par les Janissaires, qu'il accusait de ses revers (1622). Il n'avait que 17 ans. — O. III (1754-57) ne se signala que par son impéritie, ses caprices et sa cruauté. Sa mort subite laissa le trône à Mustapha III son cousin.

OTHON, *M. Salvius Otho*, empereur romain, né l'an 32 de J.-C., avait été un des favoris et des compagnons de débauche de Néron, et était le premier mari de la célèbre Poppée. Néron le força à lui céder cette femme et l'envoya comme questeur en Lusitanie, où il se montra bon administrateur. Othon fut un des premiers à se déclarer pour Galba, et quelque temps il espéra être adopté par ce vieillard : voyant Pison préféré, il se fit proclamer empereur en Espagne, et en même temps excita parmi les prétoriens de Rome une révolte dans laquelle Galba et Pison furent massacrés (janv. 69). Mais presque au même instant l'armée de Germanie élevait à l'empire Vitellius et marchait sur l'Italie. Othon, qui n'était renommé jusque-là que par sa mollesse, déploya soudain une vigueur inattendue; ses mesures habiles lui valurent la

supériorité en Ligurie, en Narbonaise, à Plaisance et au combat donné près de Crémone; mais, voulant en finir tout d'un coup, il livra près de cette dernière ville la bataille de Bédriac et la perdit. Bien que cet échec ne fût point décisif, il se donna la mort (avril 69). Il n'avait régné que 3 mois.

OTHON ou OTTON I, *le Grand*, emp. d'Allemagne, le 2e de la dynastie saxonne, né en 912, fils de Henri-l'Oiseleur, fut élu roi de Germanie en 936, battit à plusieurs reprises les Huns et les Hongrois, rendit tributaires le Danemark, la Pologne et la Bohême, fit la guerre à Louis d'Outremer, qui lui disputait la Lorraine, et poussa jusqu'en Champagne; entra de nouveau en France en 946, mais cette fois comme allié de Louis contre Hugues le Grand; épousa en 951 Adélaïde, veuve de Lothaire, roi des Lombards, et par suite de ce mariage prit pied en Italie; força Bérenger, marquis d'Ivrée, à se reconnaître son vassal; fut rappelé dans cette contrée par Jean XII en 961, et déposa Bérenger à Milan; fut couronné roi d'Italie en 961, empereur en 962, soumit la Lombardie entière, envahit même les provinces méridionales de l'Italie, qu'il disputa aux Grecs, et obtint pour son fils la main d'une princesse grecque, Théophanie. Il fit nommer un nouveau pape, Léon VIII, à la place de Jean XII, qui s'était déclaré contre lui, et réunit pour jamais le roy. d'Italie à l'empire d'Allemagne. Il étouffa diverses révoltes dans ses États, donna à la royauté une puissance qu'elle n'avait pas eue jusque-là, fonda plusieurs évêchés et mourut comblé de gloire en 973

OTHON II, *le Roux*, *le Sanguinaire*, fils et successeur d'Othon I, né en 955, proclamé roi de Germanie dès 962, emp. en 973, eut pour compétiteur son cousin Henri de Bavière et le battit; fit la guerre à Lothaire, roi de France, qui, réclamant le royaume de Lorraine, avait déjà pris Metz et Aix-la-Chapelle (978), pénétra jusqu'à Paris, et força le monarque français à se désister de ses prétentions (980); entra ensuite en Italie, remit sur le trône pontifical Benoît VII, détrôné par Crescentius, prit sur les Grecs Naples, Salerne, Tarente (981), mais fut ensuite battu à Squillace (982), et n'échappa que par miracle aux Grecs. Il mourut à Rome en 983, n'ayant que 28 ans et avec la réputation d'un prince brave, mais cruel.

OTHON III, fils d'Othon II, né en 980, était mineur à la mort de son père (983). Après une régence agitée, il passa les Alpes en 996, prit Milan, entra dans Rome, mit à mort le consul Crescentius, fit élire papes Grégoire V, puis Gerbert (Silvestre II), qui avait été son précepteur. Préférant l'Italie à l'Allemagne, il voulait faire de Rome la capitale de son empire. Néanmoins il était, comme étranger, odieux aux Romains: assiégé par eux dans son palais, il fut sur le point d'être pris par la populace. Il mourut à Paterno en 1002, empoisonné, dit-on, par la veuve de Crescentius qu'il avait voulu séduire.

OTHON IV, de Brunswick, emp., né en 1175, était le 3e fils de Henri le Lion, duc de Bavière, et de Mathilde. Il fut élu empereur en 1198, par l'appui des Guelfes et du pape Innocent III, en opposition à Philippe de Souabe, resta seul maître en 1208, après que son rival eut été assassiné par Othon de Wittelsbach, fut couronné en 1209 par Innocent III, avec lequel il ne tarda cependant pas à rompre; voulut ravir la Pouille au jeune Frédéric, fils de Henri VI, puis s'unit à Jean sans Terre pour faire la guerre à Philippe-Auguste, et conduisit contre ce prince 120 000 hommes en Flandre; mais il fut battu à Bouvines, 1214. Il m. en 1218 au château de Harzbourg. Dès 1212, il avait eu à combattre un nouveau compétiteur, Frédéric II, suscité contre lui par le pape Innocent III.

OTHON, *l'Illustre* et *le Magnifique*, duc de Saxe en 880, m. en 912, joignit en 907 la Thuringe à ses États, défendit la Germanie orientale contre les Hongrois et prépara par ses victoires l'avénement de la dynastie saxonne. A la mort de Louis l'Enfant, 911, il refusa la couronne à cause de son grand âge; mais son fils, Henri l'Oiseleur, devint plus tard roi d'Allemagne.

OTHON DE NORDHEIM, prince saxon, fut créé duc de Bavière en 1056 par l'impératrice régente Agnès, mère de l'empereur Henri IV, conspira néanmoins contre sa bienfaitrice, et s'empara du pouvoir impérial (1062). Henri IV, devenu majeur, le dépouilla de son duché, mais le jeune empereur se réconcilia bientôt avec lui (1075), et le fit son lieutenant général dans la Saxe. Henri ayant été déposé, et Rodolphe de Souabe couronné à Mayence, Othon prit les armes contre ce nouvel empereur, mais il fut défait et tué à la bataille de Volksheim, en 1080.

OTHON DE WITTELSBACH, duc de Bavière, descendant d'Arnoul le Mauvais, de l'anc. maison de Bavière, servit fidèlement en Italie Frédéric Barberousse, qui l'en récompensa en lui donnant le duché de Bavière, enlevé à Henri le Lion (1180). Othon garda ce duché jusqu'à sa mort (1183) et le laissa à son fils, dont les descendants règnent encore en Bavière. — Un autre Othon de W. se fit un nom fâcheux en assassinant, en 1208, Philippe de Souabe, qui disputait l'empire à Othon de Brunswick. *V.* WITTELSBACH.

OTHON DE BRUNSWICK. Pour les princes de ce nom autres que l'empereur Othon IV, *V.* BRUNSWICK.

OTHON (S.), né en Souabe vers 1069, m. en 1139, fut chapelain et chancelier de l'empereur Henri IV, devint évêque de Bamberg en 1103, et convertit les Poméraniens au Christianisme. On l'hon. le 2 juillet.

OTHON DE FREISINGEN, chroniqueur, fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'une fille de l'emp. Henri IV, était abbé de Morimond. Il fut nommé par Conrad III évêque de Freisingen, et mourut en 1158, laissant une *Chronique depuis Adam jusqu'en l'an* 1146, en 7 livres (les 3 derniers se rapportent à l'Allemagne et sont précieux). Elle a été publiée par Cuspinianus, Strasb., 1515, et dans les *Monuments* de Pertz, 1851.

OTHONIEL, 1er juge d'Israël, prit Kariat-Sépher, délivra ses compatriotes du joug de Chusan, roi de Mésopotamie (1554 av. J.-C.), et gouverna env. 40 ans.

OTHRYS, chaîne de montagnes de la Grèce, célèbre dans la Fable comme ayant été la demeure des Lapithes, se détache du Pinde vers la source du Sperchius, et court de l'O. à l'E. jusqu'au golfe Pagasétique. Elle séparait les Dolopes et l'Achaïe phthiotide au N., des Énianes ou Œtéens et de Lamia au S. Elle sert auj. de frontière entre le royaume de Grèce et la Turquie, et porte le nom de *Katavothry*.

OTRANTE, *Otranto* en italien, l'*Hydruntum* des anciens, v. de l'Italie mérid. (Terre d'Otrante), sur l'Adriatique, à 38 kil. S. E. de Lecce; 3000 hab. Archevêché. Murs en ruines, château fort. Commerce d'huile. Prise en 1480 par Mahomet II, qui massacra 12 000 de ses habitants. — Napoléon donna en 1810 à Fouché le titre de duc d'Otrante.

OTRANTE (Terre d'), l'*Iapygie* des anciens (*Salentini, Messapii, Calabri*), prov. de l'Italie mérid., dans l'anc. roy. de Naples, la plus à l'E., sur l'Adriatique, la mer Ionienne et le golfe de Tarente: 190 kil. sur 45; 450 000 hab.; ch.-l., Lecce (c'était jadis Otrante). Le pays n'est arrosé que par quelques ruisseaux; climat doux, sol fertile; vers à soie, mulets; huîtres, etc. — On nomme *Canal d'Otrante* le canal qui unit l'Adriatique à la mer Ionienne, et qui sépare l'Italie de la Turquie; il a 69 kil. dans sa moindre largeur.

OTRAR, v. du Tukerstan, sur le Sihoun, dans le Khanat de Khokan, par 44° 30' lat. N., 65° long. E. C'est là que mourut Tamerlan.

OTREPIEF. *V.* DMITRI.

OTRICOLI, *Otriculum*, bg d'Italie (Ombrie), à 28 kil. N. O. de Rieti: 800 hab. Les Français, commandés par Championnet et Macdonald, y remportèrent en 1799 une victoire sur les Napolitains.

OTT (Ch., baron), feld-maréchal autrichien, né en Hongrie, se distingua contre les Turcs en 1789, figura dans les guerres d'Italie sous Wurmser, Souvarov, Mélas, commanda le siége de Gênes en 1799, fut battu à Montebello en 1800, prit part à la campagne de 1805 en Autriche, et mourut en 1809.

OTTAWA, riv. du Canada, naît par 48° 30' lat. N.,

80° long. O., au N. E. du lac Huron, forme plusieurs lacs, sépare le Haut et le Bas-Canada, et se joint au St-Laurent par la r. g., à 125 k. O. de Montréal, après un cours d'env. 1000 k., dirigé généralement au S.E. Elle communique avec l'Ontario par le canal Rideau. Elle tire son nom d'une peuplade qui habitait ses bords.

OTTAWA, v. du Haut-Canada, sur la r. dr. de l'Ottawa, à sa jonction avec le canal le Rideau, et à 125 k. O. de Montréal; env. 12 000 h. Cette ville, toute récente, avait d'abord été nommée *By-town*, du nom du colonel By, son fondateur. Elle a reçu en 1854 le nom d'Ottawa. En 1859, après de longs débats, elle fut choisie pour siége du gouvernement commun des deux Canadas comme étant la plus centrale des villes qui se disputaient cet honneur.

OTTO (Éberhard), jurisconsulte, né en 1685 en Westphalie, mort en 1756, enseigna vingt ans à l'Université d'Utrecht. On a de lui : *Thesaurus juris romani*, Leyde, 1725, 4 vol. in-f., recueil continué par Meerman; des notices sur *Papinien*, *Servius Sulpicius*, *Alfenus Varus*, et de savantes dissertations sur plusieurs points d'antiquités, entre autres *De ædilibus coloniarum*, 1713; *De tutela viarum publicarum*, 1731. Tous ses ouvrages prouvent une science aussi solide que variée.

OTTO (L. Guill.), comte de Mosloy, diplomate, né en 1754 dans le grand duché de Bade, m. en 1817, fut d'abord secrétaire du chevalier de la Luzerne, alors ambassadeur de France en Bavière, remplit sous la République et l'Empire d'importantes missions aux États-Unis, à Berlin, puis à Londres, où il prépara la paix d'Amiens, à Munich, où il découvrit en 1805 les préparatifs hostiles de l'Autriche, et devint en 1809 ambassadeur à Vienne, où il négocia le mariage de Napoléon avec Marie-Louise. Fort instruit, parlant plusieurs langues, Otto était éminemment propre aux négociations. Il porta dans les postes les plus élevés un rare désintéressement, laissant souvent à d'autres l'honneur de ce qui lui appartenait.

OTTO DE GUÉRICKE. *V.* GUÉRICKE.

OTTOBONI, pape. *V.* ALEXANDRE VIII.

OTTOKAR I (PRZÉMYSL), duc de Bohême en 1192, fut déposé en 1193, rétabli en 1197, nommé roi par l'empereur Philippe de Souabe en 1198, puis reconnu comme tel par Othon IV et Innocent III en 1203.

OTTOKAR II, *le Victorieux*, successeur de Venceslas III, réunit à la Bohême l'Autriche et la Styrie en 1253, fit en 1254 des conquêtes en Prusse, obtint par testament la Carinthie et la Carniole en 1270, protesta contre l'élection de Rodolphe de Habsbourg, s'allia contre lui avec Henri de Bavière et le roi de Hongrie et fut mis au ban de l'empire (1275). Abandonné de ses alliés, il se vit enlever en une seule campagne toutes ses possessions. Ayant bientôt recommencé la guerre (1277), il périt à la bataille de Marchfeld (1278).

OTTOMAN (Empire). On désigne sous ce nom l'ensemble des possessions du Grand Seigneur.

OTTOMANS (les), branche de la nation turque, tire son nom d'Othman I, fondateur de l'empire turc.

OTTON. *V.* OTHON.

OTTUMBA, v. du Mexique (Mexico), à 90 k. N. E. de Mexico; 5000 hab. Cochenille excellente. Beaux aqueducs, de construction aztèque. — Jadis ville importante, qui compta jusqu'à 50 000 hab.

OTUS, géant, fils de Neptune. *V.* ALOEUS.

OTWAY (Thomas), poëte anglais, né en 1651, dans le Sussex, mort en 1685, fut d'abord acteur; n'ayant pas de succès, il quitta la scène et se mit à composer des pièces de théâtre. Ses comédies sont oubliées, mais il réussit assez bien dans la tragédie. Malgré ses succès, il vécut dans la misère. Les Anglais donnent à Otway la 1re place après Shakspeare. Ses meilleures pièces sont : *Don Carlos*, imité par Schiller, *C. Marius*, l'*Orpheline*, *Venise sauvée* (1682), imitée par Lafosse dans son *Manlius*. Ses *Œuvres* ont été réunies à Londres en 1736 et 1812.

OUAHOU, en anglais *Woahou*, une des îles Sandwich (Polynésie), au N. O. de celle d'Havaï : 60 000 hab. Beau port de Honoolulu, récifs. Sol fertile (palmiers, bananiers, mûriers, acacias, sandal; taro; melon, riz, vigne, tabac). Habitants superstitieux et voleurs, mais habiles navigateurs : le gouvernement est monarchique et féodal.

OUALO, en anglais *Whalo*, roy. de Sénégambie, sur l'Atlantique, entre le Sénégal et les Trazas au N., le Cayor au S.: 140 kil. sur 90; 20 000 hab.; ch.-l., Daghana. Incorporé aux possessions françaises en 1856, et divisé en 4 cercles : Dagana, Richard-Tol, Merinaghen et Lampsar.

OUARANSERIS, monts d'Algérie, dans le moyen Atlas, au S. E. d'Oran. Le plus haut pic a 2800m. Ces montagnes, habitées par les Kabyles, ont été en 1845 et 1846 le théâtre de sanglants combats.

OUCHDA, v. du Maroc (Fez), sur les confins de l'Algérie, près d'une riv. de son nom, affluent de la Malouïa; 1000 hab. C'est près et à l'O. de cette ville qu'eut lieu la bataille de l'Isly.

OUCHE (Pays d'), *Uticum*, *Uticensis pagus*, partie de la Hte-Normandie, entre la Rille et la Carentone, avait pour lieux principaux Bernay, l'Aigle, Beaumont-le-Roger, La Ferté-Fresnel, Nonant. Il fait auj. partie des dép. de l'Eure et de l'Orne.

OUDE, contrée de l'Indoustan. *V.* AOUDE.

OUDENARDE, *Aldenardum*, v. forte de Belgique (Flandre orientale), sur l'Escaut, à 29 k. S. de Gand; 6600 hab. Nankin, lainages, etc.; jadis tapis renommés. — Les Impériaux, commandés par le prince Eugène et le duc de Marlborough, y défirent les Français, commandés par le duc de Vendôme (11 juillet 1708). Cette place fut prise et démantelée par les Français en 1745.

OUDENDORP (François d'), philologue, né à Leyde en 1696, mort en 1761, se forma sous J. Gronovius et P. Burmann, fut successivement recteur des écoles de Nimègue (1724) et de Harlem (1726), et fut nommé en 1740 professeur d'éloquence et d'histoire à Leyde. On lui doit des éditions estimées de *Julius Obsequens*, Leyde, 1720; *Lucain*, 1728; *Frontin*, 1731; *César*, 1737; *Suétone*, 1751, et des *Leçons sur les Lettres de Cicéron*, publ. seulement en 1834.

OUDIN (César), écrivain de la fin du XVIe s., mort en 1625, fut secrétaire-interprète de Henri IV pour les langues étrangères, traduisit *Don Quichotte*, 1639, et donna des *Grammaires* et des *Dictionnaires* des langues italienne et espagnole. — Son fils, Ant. Oudin, mort en 1653, le remplaça comme interprète, et fit lui-même des *Grammaires* et des *Dictionnaires* de langues étrangères. On estime ses *Recherches ital. et franç.* (1640), où il traite des étymologies.

OUDIN (Casimir), érudit, né en 1638 à Mézières (Ardennes), m. en 1717, était entré chez les Prémontrés : inquiété et même emprisonné par ses supérieurs à cause de la liberté de ses opinions, il s'échappa de son couvent, s'enfuit en Hollande et embrassa ouvertement le Protestantisme à Leyde (1692). On lui doit de savants écrits, entre autres un *Supplément à Bellarmin*, Paris, 1686, et un traité *De Scriptoribus Ecclesiæ antiquis*, Leips., 1722, 3 v. in-f., riche mine de matériaux utiles.

OUDIN (Franç.), jésuite, né en 1673, à Vignori (Haute-Marne), mort à Dijon en 1752, savait six langues. Il composa plusieurs poésies latines qui parurent dans les *Poemata didascalica* de d'Olivet et commença la *Bibliothèque latine des écrivains de la Société de Jésus* (par ordre alphabétique); il en acheva les premières lettres, ainsi qu'environ 700 notices.

OUDINOT (Nic. Charles), duc de Reggio, maréchal de France, né en 1767, à Bar-sur-Ornain, mort en 1847, s'enrôla dès l'âge de 16 ans, fut élu en 1792 chef du 3e bataillon de la Meuse, débuta par la défense du château de Bitche, où il repoussa les Prussiens et leur fit 700 prisonniers, fut après ce beau fait d'armes nommé colonel; résista pendant dix heures, à Moorlauter, avec son seul régiment, à un corps de dix mille hommes, ce qui lui valut le grade de général de brigade (1794); prit Trèves, Nordlin-

gen, Donawert, Neubourg, et fut nommé général de division après les combats d'Ingolstadt et de Feldkirch, livrés à l'armée de Condé (1799); seconda puissamment Masséna à la bataille de Zurich, où il fut blessé; eut une grande part au siége de Gênes, à la bataille du Mincio, après laquelle il fut choisi pour apporter à Paris les drapeaux enlevés à l'ennemi; fut mis en 1805 à la tête du corps des *grenadiers-réunis*, qui devint bientôt célèbre; battit avec eux les Autrichiens à Wertingen, ouvrant par ce succès les portes de Vienne à Napoléon; entra des premiers dans cette capitale, et s'empara de toute l'artillerie en franchissant le Danube sur un pont miné; figura glorieusement à Austerlitz, gagna la bataille d'Ostrolenka, 1807, eut la principale part à la sanglante victoire de Friedland, à la suite de laquelle il reçut, avec le titre de comte, une dotation d'un million; rendit les plus grands services dans la campagne de 1809, fit des prodiges de valeur à Pfaffenhofen, à Ebersberg, à Essling, où il remplaça Lannes, emporté par un boulet; enleva le bourg de Wagram, et se couvrit de gloire à la bataille de ce nom, après laquelle il fut nommé maréchal et duc de Reggio; fut chargé en 1810 de prendre possession de la Hollande, et s'acquitta de cette mission avec autant de célérité que de ménagements; commanda le 2ᵉ corps dans la campagne de Russie (1812), occupa Polotsk, Borissof, et assura le passage de la Bérésina lors de la fatale retraite, ce qui le fit proclamer le *sauveur de l'armée;* contribua en 1813 au gain de la bataille de Bautzen, et tenta de s'emparer de Berlin, mais fut repoussé par Bernadotte à Gross-Beeren; commanda à Leipsick deux divisions, mais y fut blessé grièvement et emporté mourant du champ de bataille; reparut bientôt néanmoins à la tête d'un corps de la jeune garde pour défendre le territoire français (1814), fit de nouveaux, mais inutiles efforts à Brienne, à Champ-Aubert, à Nangis, à Bar-sur-Aube, à Arcis, et ne posa les armes qu'après l'abdication de Fontainebleau. Sincèrement rallié aux Bourbons, il devint sous la Restauration pair de France, major général de la garde royale, commandant en chef de la garde nationale; il eut part à l'expédition d'Espagne en 1823, reçut le commandement de Madrid, et sut y contenir une population exaltée. Il fut nommé par Louis-Philippe en 1839 grand chancelier de la Légion d'honneur, en 1842 gouverneur des Invalides. D'une bravoure à toute épreuve, Oudinot avait été blessé 32 fois sur les champs de bataille; aussi loyal et désintéressé que brave, il mérita d'être surnommé le *Bayard moderne*. Une statue lui a été élevée dans sa ville natale; une rue de Paris qu'il avait habitée (anc. rue Plumet) a reçu son nom. Le maréchal Oudinot avait formé dans son domaine de Jean-d'Heurs (près de Bar-le-Duc) un riche musée d'armes, dont la plus grande partie a été acquise, à sa mort, par la ville de Saint-Étienne. M. Nollet a donné une *Histoire d'Oudinot*, 1850. — Un de ses fils, Victor O., 1791-1863, général de division depuis 1835, représentant du peuple en 1848 et 1849, a dirigé l'expédition d'Italie en 1849 et rétabli l'autorité du pape Pie IX. Il est mort en 1863.

OUDJEIN, l'*Ozène* des anciens, v. de l'Indoustan (Sindhyah), dans l'anc. Malwa, sur la Sipra, par 23° 12' lat. N. et 73° 29' 45" long. E., à 320 k. N. E. de Surate; env. 100 000 hab. Ville sainte : temples de Krichna, de Rama, etc., palais de Rana-Khandi. École célèbre, bel observatoire, par lequel les géographes indous font passer leur premier méridien. Commerce actif de marchandises européennes et chinoises, d'assa-fœtida, de diamants, de coton, d'opium, etc. — Oudjein était la capit. du Sindhyah avant 1810 : l'élévation de Goualior au rang de capitale et la prospérité d'Indore lui ont beaucoup nui.

OUDRY (J. B.), peintre et graveur, élève de Largillière, né à Paris en 1686, m. en 1755, s'est distingué comme peintre d'animaux. Il suivait les chasses de Louis XV afin d'en retracer les principaux épisodes. Nommé directeur des Gobelins, il fit un grand nombre de modèles pour cet établissement. Le Louvre a de lui *la Chasse au loup* et *la Chasse au sanglier*. Il a gravé sa propre *Chasse au loup*, ainsi qu'un *Livre d'animaux et de chasse* et une suite de dessins pour les *Fables* de La Fontaine. Il gravait avec goût et sa touche est spirituelle.

OUED-EL-KÉBIR. V. GUADALQUIVIR et RUMMEL.

OUEI, une des 4 prov. du Thibet, a pour bornes au N. le Boutan, au S. le Turkestan chinois; 700 k (du N. au S.) sur 465; ch.-l., Lahsa.

OUEL ou **HOEL**, dit *le Bon*, roi du pays de Galles de 907 à 948, forma un recueil de lois fort sages, qu'il fit sanctionner par le pape. Le texte Gallois a été publié à Londres avec traduction latine et notes par Wotton, en 1730, sous le titre de *Leges Wallicæ*. — Ducs de Bretagne. V. HOEL.

OUEN (S.), *Audoenus*, né en 609 à Sancy près de Soissons, mort en 686, vécut à la cour de Clotaire II et de Dagobert, qui lui confia la garde du sceau, et fut étroitement lié avec S. Éloi. Il ne fut tonsuré qu'à 30 ans, et fut un an après sacré évêque de Rouen (640). Il administra son diocèse avec sagesse, et mourut près de Paris, à Clichy, au lieu où fut depuis bâti le village de St-Ouen. Son corps fut transporté à Rouen et inhumé dans la magnifique église qui a aussi reçu son nom. S. Ouen a laissé une *Vie de S. Éloi* (dans les *Vitæ sanctorum*). On l'hon. le 24 août

OUESSANT, *Uxantis*, *Uxisama*, île de France, dans l'Atlantique, sur la côte du dép. du Finistère, dont elle forme un canton, à 22 kil. du continent, dont elle est séparée par le chenal de la Helle, à 40 k. N. O. de Brest. Elle a 8 kil. de long sur 5 de large, et compte 25 000 h.; lieu principal, Lampol. Port de refuge, phare; pêche de sardines. Il s'y livra en 1778, entre les Anglais, commandés par Keppel, et les Français, commandés par d'Orvilliers, une bataille navale qui resta indécise.

OUEST (dép. de l'), un des dép. occid. de l'île d'Haïti; 320 000 hab.; ch.-l., Port-au-Prince.

OUESTANIEH, nom arabe de la Moyenne-Égypte.

OUFA, riv. de Russie, sort des monts Ourals dans le gouvt d'Orenbourg, vers 55° 20' lat. N., coule au N., entre dans le gouvt de Perm, se dirige au N. O., puis au S. O., rentre dans le gouvt d'Orenbourg et tombe dans la Biélaïa à 2 kil. au-dessus d'Oufa; cours, 500 kil. — Ch.-l. du gouvt d'Orenbourg, au confluent de l'Oufa et de la Biélaïa; 7000 hab. Archevêché grec, tribunaux. Fondée en 1573 par Ivan Vasiliévitch pour contenir les Kirghiz.

OUGHTRED (W.), mathématicien, né en 1574 à Éton (Buckingham), m. en 1660, était ecclésiastique et enseignait les mathématiques tout en remplissant les devoirs de son état. Il a composé plusieurs ouvrages qui eurent du succès, et dans lesquels il s'est appliqué à simplifier les calculs et à développer l'application de l'algèbre à la géométrie. Le principal a pour titre *Clavis mathematica* ou *Arithmeticæ institutio*, Londres, 1631; il fut trad. par l'auteur même en anglais sous le titre de *The key of mathematics*, 1647. On y trouve un procédé de multiplication abrégée auquel est resté le nom de *Règle d'Oughtred*.

OUIDDAH, petit roy. de Guinée, sur le golfe de Benin, entre ceux d'Ardra, de Popo, de Dahomey; a pour ch.-l. Ouiddah, ville de 8000 hab., à 140 k. S. d'Abomey. Maïs, poivre et tabac; Comptoir français depuis 1675. Il est tributaire du Dahomey.

OULCHY-LE-CHATEAU, ch.-l. de c. (Aisne), à 21 k. S. de Soissons; 678 hab.

OULÉMAS. V. ULÉMAS.

OULLINS, bg du dép. du Rhône, à 4 kil. S. de Lyon; 6584 hab. Beau collége ecclésiastique. Station du chemin de fer. Fabriques de colle-forte, laiton, fil de cuivre. Prison pénitentiaire.

OULOUG-BEG (Mirza Mohammed Taraghi), fils de Chah-Rokh et petit-fils de Tamerlan, né en 1394 à Sultanieh, régna sur la Transoxiane dès 1409, et sur

presque tout l'empire de Tamerlan depuis 1446. Il fut mis à mort en 1449 par un fils révolté. Il résidait à Samarcand. Passionné pour l'astronomie, il éleva dans cette ville un bel observatoire et dressa des *Tables astronomiques* (en persan), d'une remarquable exactitude. Quelques fragments en avaient été publiés par Greaves, 1650, par Th. Hyde, 1665 et par le baron de Zach, dans ses *Éphémérides*: M. L. A. Sédillot les a données en entier en français, avec le texte, Paris, 1846-53.

OULOUK-TAG (monts), grande chaîne de montagnes de l'Asie, se détache des monts Altaï et sépare la Sibérie d'avec l'empire chinois et le Turkestan.

OUMMÉRAPOURA, v. de l'Inde. *V.* AMARAPOURA.

OUPNEKHAT ou OUPANICHAD, commentaires fort anciens des Védas en vers, développent d'après le système Védanta les doctrines fondamentales de la religion hindoue : on y traite les plus hautes questions métaphysiques, comme l'unité de Dieu, l'identité de l'esprit avec la divinité. *V.* VÉDAS et ANQUETIL-DUPERRON.

OURAL ou JAIK, *Rhymnus ?* grande riv. de la Russie d'Europe, naît dans les monts Ourals (Orenbourg), par 54° 50' lat. N., coule au S., puis à l'O. et au S., arrose Kizilskaïa, Orskaïa, Orenbourg, Ouralsk, et, après une foule de sinuosités, tombe dans la mer Caspienne par trois embouchures ; on lui donne de 2500 à 3000 kil. de cours. L'Oural forme la limite de la Russie d'Europe du côté du S. E.

OURALS ou POYAS (monts), chaîne de mont. de la Russie qui sépare l'Europe d'avec l'Asie (les gouvts d'Arkhangel et de Vologda d'avec celui de Tobolsk), s'étend de l'océan Glacial Arctique à la mer Caspienne, sur un développement d'env. 2900 k. Sa plus grande élévation est de 2150m, sa plus grande largeur de 8 k. ; le versant d'Europe est moins abrupt que celui d'Asie. La Petchora, l'Oufa, la Biélaïa et l'Oural en descendent à l'O., la Tobol et la Toura à l'E. Riches mines d'or, d'argent, de platine et de cuivre.

OURALSK, v. de Russie (Orenbourg), sur l'Oural, à 600 k. E. S. E. d'Oufa; 15 000 hab. (Cosaques).

OURCQ, riv. de France, naît dans la forêt de Ris (Aisne), passe à La Fère-en-Tardenois et à La Ferté-Milon et tombe dans la Marne à Mary (Seine-et Marne), après un cours de 80 kil. Elle communique avec la Seine par le canal de son nom.

OURCQ (Canal de l'), canal de dérivation dont la prise d'eau est à Mareuil (Oise), à 16 kil. au-dessus de l'embouch. de l'Ourcq dans la Marne, passe à Meaux et à Claye et aboutit à Paris, où il forme le bassin de la Villette. Il prend ensuite le nom de canal St-Martin. Son étendue est de 98 kil. Décrété par le 1er consul en l'an X (1802), il ne fut terminé qu'en 1825.

OURGA ou KOUREN, v. de l'empire chinois (Mongolie), ch.-l. du pays des Kalkhas, sur la Toula, par 104° l' long. E., 47° 54' lat. N.; 7000 hab., presque tous prêtres de Lama.

OURGHENDJ, v. du khanat de Khiva, dans le Turkestan indépendant, à 45 kil. N. O. de Khiva, sur un bras du Djihoun; 5000 maisons. Murs en terre, vingt mosquées. Centre du commerce de la Boukharie avec la Russie. — A 100 k. N. O. de cette ville, ruines de Vieil-Ourghendj, abandonné par suite du changement de lit du Djihoun.

OURIQUE, bg de Portugal (Alentéjo), à 44 k. S. O. de Béja; 2400 hab. Alphonse-Henriquez y gagna en 1139, sur cinq rois maures, dans la plaine de Castro-Verde, une victoire éclatante à la suite de laquelle il se fit proclamer roi de Portugal.

OURMIAH (Lac), *Thela* chez les anciens, lac de Perse (Aderbaïdjan), à 40 k. S. O. de Tauris; il a 110 k. sur 60, avec une profondeur moyenne de 4m ; quelques îles. Eau très-salée. — Sur le bord O. du lac est une v. de même nom, qui était jadis importante. On y fait naître Zoroastre.

OURO-PRETO, auparavant *Villa-Rica*, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. de Minas-Geraes, à 380 kil. N. N. O. de Rio-Janeiro; 10 000 hab. École latine, avec cours de pharmacie et d'anatomie; école normale agricole, bibliothèque, jardin botanique, hôpitaux. Fondée en 1690. Plus importante avant l'épuisement des mines d'or, qui lui avaient valu ses noms.

OUROUP, une des Kouriles russes, à la hauteur de l'embouch. du fleuve Amour; 110 kil. sur 25. Beaucoup de bois; mines de soufre et de cuivre. Principal marché d'échange entre la Russie et le Japon.— Les Anglo-Français ont momentanément occupé cette île pendant la guerre d'Orient (1855).

OURTHE, riv. de Belgique, naît dans le grand-duché de Luxembourg, coule au N., entre dans la prov. de Liége, reçoit l'Amblève et la Wesdre, et se jette dans la Meuse à Liége après un cours sinueux d'env. 130 kil. — Sous l'empire, cette rivière donna son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Liége.

OURVILLE, ch.-l. de c. (Seine-Inf.); à 20 kil. N. O d'Yvetot; 1202 hab. Toile, bougran.

OUSE, nom de 3 riv. d'Angleterre : la 1re, dans le comté d'York, tombe dans l'Humber après un cours de 80 k.; — la 2e, la *Grande Ouse*, naît dans le comté de Northampton, arrose ceux de Buckingham, Bedford, Huntingdon, Cambridge, Norfolk, et tombe après 250 kil. de cours dans la mer du Nord à Lynn-Regis; — la 3e, la *Petite Ouse*, naît dans le comté de Norfolk et se perd dans la Grande Ouse; cours, 55 kil.

OUSKOUB, *Scopi*, *Justiniania prima*, v. de Turquie (Roumélie), ch.-l. de livah, à 180 k. S. O. de Sopha; 15 000 h. Archevêché grec. Églises grecques et mosquées. Jadis plus importante. — Le livah d'Ouskoub, formé de l'angle N. O. de l'anc. Macédoine, est entre ceux de Scutari, Ochrida, Monastir, Ghiustendil.

OUST, ch.-l. de cant. (Ariége), sur le Salat, à 13 kil. S. de St-Girons; 1501 hab. Forges.

OUSTVOLA, nom turc de l'anc. *Granique*.

OUTARVILLE, ch.-l. de c. (Loiret), à 18 kil. N. O. de Pithiviers; 560 kil.

OUTCHÉ, v. du roy. de Lahore, à 150 k. S. de Moultan, près du confluent du Setledje et du Tchennab. Les environs sont l'ancien pays des Oxydraques.

OUTLAWS, c.-à-d. *hors la loi*. On donne plus spécialement ce nom aux Anglo-Saxons mis hors la loi, après la conquête normande, par les ordonnances royales. Réfugiés dans les forêts, ils poursuivirent à leur tour les Normands : Robin-Hood fut un de leurs chefs les plus redoutables.

OUVAROF (Sergius), homme d'État russe, né à St-Pétersbourg en 1773, m. en 1855, fut successivement conseiller d'État, directeur des banques et des manufactures, curateur de l'Université de St-Pétersbourg, ministre de l'instruction publique (1833). Il était en outre président de l'Académie des sciences de St-Pétersbourg et associé étranger de l'Institut de France. Il a écrit, en français : *Essai d'une Académie asiatique*, 1810; *Essai sur les mystères d'Éleusis*, 1812; *Examen critique de la fable d'Hercule*, 1820, et *Mémoire sur les tragiques grecs*, 1826; en allemand : *Le poëte Nonnus de Panopolis*, 1817; *Recherches sur l'époque anté-homérique*, 1821.

OUVRARD (Julien), fameux financier, né en 1770, près de Clisson, m. en 1847, commença sa fortune, dans les premières années de la Révolution, par une heureuse spéculation sur la fabrication du papier, se fit donner par Barras, dont il s'était fait l'ami, la fourniture des subsistances de la marine, et y gagna 15 millions en 3 ans; fut également chargé sous le Consulat et l'Empire de pourvoir aux besoins des armées, mais eut de perpétuelles difficultés avec le gouvernement, qui suspectait sa probité, et fut incarcéré de 1809 à 1814. Il n'en fut pas moins nommé en 1823 munitionnaire général de l'armée d'Espagne. Après 1830, il mit son savoir faire au service des prétendants don Miguel et don Carlos. Tantôt puissamment riche et tantôt ruiné, Ouvrard fut sans cesse en procès : poursuivi par Séguin, son associé, pour une dette de 5 millions, il se laissa emprisonner pendant 5 ans afin d'être dispensé de payer; quoiqu'il le pût.

OUZBEK, **OUZBEKS** *V.* UZBEK, UZBEKS.

OUZOUER-LE-MARCHÉ, ch.-l. de cant. (Loir-et-

Cher), à 45 k. N. E. de Blois; 1461 h. — O.-SUR-LOIRE, ch.-l. de c. (Loiret), à 16 kil. N. O. de Gien; 906 hab.

OUZOUN-HAÇAN (Abou-Nasr-Modhaffer-Eddyn), vulgairement *Uzum-Casan*, prince turc de la dynastie de *Mouton blanc*, détrôna et fit périr Géangir, fils de Tamerlan, entra en guerre avec les Turcomans du *Mouton noir*, leur enleva toutes leurs possessions (1467-69) et se fit proclamer roi de Perse. A la sollicitation des Vénitiens, il tourna ses armes contre Mahomet II, et envahit l'Asie Mineure (1472), mais il y fut vaincu (1473). Néanmoins il conquit en 1476 la Géorgie. Il mourut en 1478. Ce prince avait épousé une sœur de David Comnène, empereur de Trébizonde. Sa succession occasionna de sanglantes guerres : le trône de Perse échut à Ismaïl, son petit-fils, qui fut le chef de la dynastie des Sofis.

OVANDO (Nic.), gouverneur de Saint-Domingue pour la reine d'Espagne Isabelle après Bovadilla (1501-1508), employa les moyens les plus atroces pour maintenir sa domination sur les naturels, en fit un horrible massacre à Xaragua (la v. actuelle de Léogane) et, par ses mauvais traitements, réduisit la population de l'île à 60 000 h. Pour compenser le vide ainsi produit dans St-Domingue et subvenir à l'exploitation des mines, il alla dépeupler les Lucayes.

OVAS, le peuple dominant de Madagascar, habite l'intérieur, au nombre d'env. 1 000 000 d'individus, occupe surtout les hauts plateaux, et a pour capitale Tananarive. Ils ont le teint olivâtre, les yeux petits et les cheveux plats; ils sont doux et assez civilisés.

OVATION ou PETIT TRIOMPHE. L'ovation était en usage à Rome lors de quelque avantage secondaire remporté sur l'ennemi, ou quand on n'avait vaincu que des esclaves, des pirates, des rebelles. Elle était décernée par le Sénat. Le vainqueur était conduit au Capitole moins solennellement que lors du triomphe proprement dit : il marchait à pied, couronné de myrte pour des succès pacifiques, de laurier pour des exploits militaires; il n'avait d'autre costume que la toge prétexte des consuls, et l'on ne sacrifiait aux Dieux qu'une brebis (*ovis*), d'où le nom donné à ce triomphe. Des flûtes et des hautbois accompagnaient sa marche; le Sénat le suivait, et quelquefois l'armée. L'ovation fut instituée l'an 503 av. J.-C.: P. Posthumius Tubertus en fut honoré le premier. Elle devint très-rare sous les premiers empereurs, et tomba en désuétude du temps de Claude.

OVERBEECK (Bonaventure VAN), peintre et dessinateur d'Amsterdam (1660-1706), étudia l'antique à Rome, revint dans sa patrie avec une riche collection de dessins, et mourut jeune, par suite d'excès de travail et de plaisirs. On lui doit *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, Amst., 1709, grand in-fol., avec 150 planches, trad. en français dès la même année.

OVERBURY (sir Thomas), fut longtemps l'ami et le confident de Robert Carr, comte de Somerset, favori de Jacques I; mais, ayant contrarié les projets du favori sur la comtesse d'Essex, celui-ci le fit emprisonner à la Tour sous une fausse accusation et l'y fit périr par le poison (1613). Cette mort donna lieu à la disgrâce de Carr et à un procès célèbre. On a d'Overbury quelques poésies, entre autres *la Femme* et le *Remède d'amour*.

OVER-YSSEL (c.-à-d. *Yssel supérieur*), prov. du roy. de Hollande, entre celle de Drenthe au N., le Hanovre à l'E., la Prusse au S. E., la prov. de Gueldre au S. et au S. O., et le Zuyderzée à l'O., 106 kil. sur 35; 232 000 hab.; ch.-l., Zwoll. Sol uni et bas, quelques collines à l'E. Riv. principales : l'Yssel (qui a donné son nom à la province), le Zwarte-water, le Vecht, la Havelteraa. Marécages, bruyères; pâturages et forêts; gibier, abeilles, bêtes à cornes. Toiles et lainages; beurre et fromages; peaux et suifs. — Cette contrée, jadis habitée par les *Usipètes* et les *Chamaves*, fut ensuite occupée par les Francs Saliens : elle devint la possession des évêques d'Utrecht dès le XI[e] s.; en 1528, elle passa, avec la seigneurie d'Utrecht, sous la domination de Charles-Quint. Elle accéda en 1579 à l'union d'Utrecht, fut comprise en 1798 dans la République batave, en 1806 dans le roy. de Hollande, et forma de 1810 à 1814 le dép. français des Bouches-de-l'Yssel.

OVIDE, *P. Ovidius Naso*, célèbre poëte latin, né à Sulmone, dans le Samnium, l'an 43 av. J.-C., fut envoyé à Rome afin d'y étudier la jurisprudence, mais se sentit entraîné par un goût irrésistible vers la poésie, comme il le déclare lui-même en ces mots :

Quidquid tentabam scribere versus erat.

Il s'ouvrit, par ses vers et son urbanité, l'entrée du palais d'Auguste, fut lié avec toutes les notabilités littéraires de son siècle, Virgile, Horace, Tibulle, Properce; s'acquit les bonnes grâces du prince lui-même et mena pendant longtemps avec succès la vie de poëte, de courtisan et d'homme à bonnes fortunes; mais il fut tout d'un coup frappé de la disgrâce la plus complète : l'an 9 de J.-C., Auguste le relégua à Tomes, en Mésie, près du Pont-Euxin, dans un pays barbare (*V.* TOMES). Le prétexte de cette disgrâce fut la licence de ses poésies; la véritable cause est restée une énigme. On a supposé qu'Auguste punissait dans Ovide un des amants de sa fille Julie; on présume avec plus de vraisemblance que le crime du poëte était plutôt d'avoir surpris un secret important pour la famille d'Auguste, et l'on suppose que ce secret était relatif à l'impératrice Livie, ou au jeune Agrippa, héritier de l'Empereur, et à Julie, sa sœur. Ovide dit en vingt endroits que son crime est tout involontaire :

Inscia quod crimen viderunt lumina plector.

En dépit des sollicitations les plus pressantes, les plus humiliantes même, il ne put obtenir son rappel ni d'Auguste ni de Tibère. Il mourut à Tomes, l'an 17 de J.-C., après 8 années d'un exil rigoureux. Les ouvrages d'Ovide sont : 1° les *Métamorphoses*, en 15 liv., c'est comme une histoire de la Fable; 2° les *Fastes*, en 12 liv.: c'est l'énumération des principales fêtes des 12 mois de l'année, avec les traditions qui s'y rattachent; 3° les *Amours*, en 3 liv., recueil d'élégies où il décrit les plaisirs et les peines de l'amour; l'*Art d'aimer*, en 3 liv., et les *Remèdes d'amour*, en 1 liv., poëmes dont les titres indiquent assez le sujet; les *Héroïdes*, en 2 liv., lettres fictives que les plus célèbres héroïnes de l'Amour, Phèdre, Ariadne, Didon, Sapho, etc., adressent à leurs amants; 4° les *Tristes*, en 5 liv., et les *Pontiques*, en 5 liv., recueils d'élégies et d'épîtres écrites pendant son exil; 5° *Médée*, tragédie. Tous existent encore, sauf la *Médée* et les 6 derniers livres des *Fastes*. Tout ce que nous possédons d'Ovide est en vers élégiaques, excepté les *Métamorphoses*. On reproche à ce poëte l'abus de l'esprit et un peu de monotonie; en revanche, son style est pur, élégant, facile, léger, gracieux. Les *Métamorphoses* sont sans contredit son chef-d'œuvre : les récits, malgré leur diversité, y sont enchaînés avec beaucoup d'art et animés par le tableau des passions humaines. Les *Fastes* abondent en détails curieux et pleins de vérité locale; ils sont au nombre des meilleures sources qu'on possède pour la connaissance de l'Italie primordiale. Les *Tristes* et les *Pontiques* sont pleins d'accents touchants, mais d'une inévitable monotonie. Dans ses œuvres érotiques (l'*Art d'aimer les Amours*, etc.), le poëte offense trop souvent la morale; toutefois ses vers, moins libres que ceux de plusieurs de ses contemporains, n'ont évidemment pu être la vraie cause de sa perte, surtout dans une ville telle que Rome. Les édit. remarquables d'Ovide sont celles de Rome, 1471, in-f.; des Aldes, Venise, 1502-16, 3 vol. in-8; de Leyde, *Variorum*, 1661 et 62; de Lyon, *ad usum Delphini*, 1689, 4 vol. in-4; d'Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4, par Burmann; de Mitscherlisch, Gœttingue, 1796 et 1819, 2 v. in-8; de B. Crusius, Leips., 1823, 3 v. in-8; de Paris (dans la *Biblioth. classique latine* de Lemaire), par Amar, 1820-25, 10 vol. in-8. On distingue les traductions en prose des *Métamorphoses*, par Banier (1782), For-

tanelle (1767), Villenave (1805); des *Fastes*, par Lezeau, Kervillars. Bayeux; des *Tristes* et des *Pontiques*, par Kervillars. St-Ange a traduit en vers les *Métamorphoses*, les *Fastes*, l'*Art d'aimer*, les *Remèdes d'amour*. Avant lui, les *Métamorphoses* avaient été mises en vers par Th. Corneille, les *Héroïdes*, par Boisgelin. Martignac avait donné dès 1697 une traduction complète d'Ovide en prose; il en a paru de nouvelles, par divers auteurs, dans la collection Panckoucke et dans la collection Nisard. Villenave a donné une *Vie d'Ovide*, 1809. M. Deville a publié en 1859 un curieux *Essai sur l'exil d'Ovide*.

OVIDIOPOL, v. de Russie d'Europe (Kherson), sur la r. g. du Dniester, à 20 k. de son embouchure dans la mer Noire; 3000 h. Grand commerce de sel. Fondée par Catherine II et ainsi nommée parce qu'on crut, mais à tort, que c'était l'emplacement de Tomes, le lieu d'exil d'Ovide.

OVIÉDO. *Lucus Asturum*, *Ovetum*, v. d'Espagne, capit. de l'anc. prov. des Asturies, auj. ch.-l. de l'intend. d'Oviédo, sur l'Ovia, à 350 kil. N. O. de Madrid et à 16 k. de la Méditerranée; 10 000 h. Évêché, université (dep. 1580); belle cathédrale, aqueduc, arsenal. Toile, bonneterie. — Oviédo se forma autour d'un ermitage, que deux moines, fuyant la persécution des Maures, avaient élevé pour servir de refuge aux chrétiens; érigée en ville en 757 par le roi goth Froïla, elle fut depuis cette époque jusqu'en 913 la résidence des rois du pays. Défendue par les montagnes qui l'entourent et les forteresses qui en commandaient les défilés, elle ne fut jamais soumise aux Maures. Elle s'insurgea des premières en 1808 contre les Français, et fut prise par Ney en 1809: elle fut depuis plusieurs fois reprise et perdue pendant cette guerre. — L'intendance d'O. a la même circonscription que l'anc. principauté des Asturies. *V.* ce nom.

OVIÉDO (Roy. d'), nom que prit le roy. des Asturies depuis l'établissement de son siége à Oviédo, fut employé jusqu'à Ordogno II, qui s'établit à Léon (913). Dix rois se succédèrent sur le trône d'Oviédo. Voici les noms de ces princes :

Froïla,	757	Alphonse (*rétabli*),	791
Aurelio,	768	Ramire I,	842
Silo,	774	Ordogno I,	850
Alph. II, *le Chaste*,	783	Alphonse III, *le Gr.*,	866
Maurégat,	783	Garcie I,	910-913.
Bermude,	788	(Pour la suite, *V.* LÉON).	

OVIEDO Y VALDEZ (Gonzalve Ferdinand d'), voyageur et historien espagnol, né en 1478, dans les Asturies, mort en 1557, fut intendant des mines d'or de l'île d'Haïti (1513 et 14), puis intendant de l'île même (1535-45), et ne signala son administration que par ses exactions. Voulant se justifier aux yeux de Charles-Quint, il calomnia la population indienne dans tous ses rapports. On a de lui : *Histoire générale et naturelle des Indes occidentales*, écrite en espagnol et en 50 livres, dont les 20 premiers parurent à Madrid en 1534; les 30 autres ne furent publiés qu'en 1783.

OWEN (John), *Audoenus*, poëte latin moderne, né dans le Caernarvon, étudia à Oxford et tint une école à Monmouth, puis à Warwick (1594). Il perdit la faveur d'un riche parent pour avoir attaqué dans ses épigrammes l'Église romaine et vécut dans l'indigence. On a de lui dix livres d'épigrammes, dans lesquelles il imite heureusement Martial (Leyde, 1628, Amsterdam, 1647, Paris, 1794); elles sont assez souvent spirituelles et piquantes, mais parfois licencieuses et pleines d'âpreté, surtout quand il censure le clergé romain : aussi sont-elles condamnées à Rome. Voici le jugement qu'il porte lui-même de ses poésies :

Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.

Elles ont été en partie traduites en vers français par Kérivalant et autres; on a publié le recueil de ces imitations à Lyon (1819).

OWEN CAMBRIDGE (Richard), poëte et écrivain distingué, né à Londres en 1714, mort en 1802, écrivit *la Scribleriade*, poëme satirique, 1744, et l'*Hist. de la guerre de l'Inde de 1755 à 1761 entre les Anglais et les Français*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres en 1803, 2 vol. in-4, avec sa *Vie*.

OWEN (Robert), philanthrope anglais, né en 1771 à Newtown (Montgomery), mort en 1858, devint, de simple apprenti, riche filateur, entreprit de constituer l'industrie sur de nouvelles bases, fonda dans ce but, à New-Lanark, en Écosse, une manufacture dans laquelle tous les ouvriers étaient associés sur le pied de l'égalité, et qu'il appela pour ce motif *Société coopérative*; réussit ainsi à moraliser des hommes qui étaient précédemment livrés à la débauche, et vit pendant plusieurs années prospérer l'établissement. Il passa en Amérique pour y tenter un nouvel essai et fonda en 1823, sur les bords de la Wabash (Indiana), un établissement, qu'il nomma *New-Harmony*, mais cette fois il n'eut aucun succès. Revenu en Angleterre en 1827, il ne cessa cependant de travailler jusqu'à sa mort, soit par des écrits, soit par des discours publics, à répandre les doctrines socialistes. Parmi ses nombreux écrits, on remarque *le Nouveau monde moral*, où il expose son système Partisan d'une bienveillance absolue, il proclamait l'irresponsabilité humaine et proscrivait tout châtiment des sociétés comme des écoles.

OWHYHEE. *V.* HAVAÏ.

OXENSTIERN (Axel, comte d'), ministre suédois, né en 1583 à Fanœ dans l'Upland, m. en 1654, fut employé par Charles IX à diverses missions importantes, devint, lors de l'avénement de Gustave-Adolphe (1611), chancelier et ministre principal, suivit le roi dans ses campagnes contre les Russes, négocia en 1617 la paix de Stolbova, dirigea quelques opérations de la guerre de Pologne, fut gouverneur général de la Prusse pendant l'occupation suédoise, apprit, en allant pour rejoindre son maître, qu'il venait de périr à Lutzen (1632), se mit alors à la tête de la coalition protestante et sut en assurer le succès pendant deux ans; vint conférer à Paris avec Richelieu après la bataille de Nordlingen (1634), s'unit avec lui contre l'Autriche, et réussit ainsi à ramener la fortune sous les drapeaux des Suédois. Il revint à Stockholm rendre compte de son administration, prit place parmi les tuteurs de Christine, et fut l'âme du conseil jusqu'à la majorité de la reine, mais depuis il perdit peu à peu son influence. Il s'opposa de toutes ses forces à son abdication (1654); n'ayant pu l'empêcher, il se retira des affaires; il mourut la même année. On a une partie de sa correspondance en latin et en suédois; on lui attribue le IIe vol. de l'*Historia belli sueco-germanici* (dont le premier est de Philippe Chemnitz).

OXFORD (d'*oxen ford*, gué des bœufs), *Oxonium*, v. d'Angleterre, ch.-l. d'un comté de même nom, entre la Cherwell et l'Isis, à 80 kil. O. N. O. de Londres; 21 000 h., dont env. 1000 étudiants. Évêché anglican, université célèbre, fondée vers 1200 ou 1249, ou même, selon quelques-uns, par Alfred le Grand, dès le Xe s., et qui envoie 2 députés au Parlement. On y compte 24 colléges, entre autres ceux de St-John's, Christ-Church, Queen's. Trinity, All-Souls, New-College; 4 *halls*, édifices pour loger les étudiants; plusieurs bibliothèques, parmi lesquelles la Bodléienne, possédant au moins 200 000 volumes et 25 000 manuscrits, et celle de Radcliffe : belle galerie de tableaux, musée dit Ashmoléen, imprimerie Clarendon, observatoire, jardin botanique, salle des marbres d'Arundel. Plusieurs chemins de fer. — Oxford fut prise d'assaut en 1067 par Guillaume. Cette ville était jadis une des résidences des rois : c'est là que furent rédigées en 1258 les *Provisions* dites *d'Oxford*. Charles I s'y retira pendant la guerre civile. L'Université d'O. est généralement dévouée aux principes des torys et à l'église anglicane; cependant c'est dans son sein qu'est le foyer du *Puseysme*. — Le comté d'Oxford, au centre de l'Angleterre, entre ceux de Northampton au N. E., de Buckingham à l'E., de Berks

au S. et au S. O., de Warwick à l'O., a 60 kil. sur 53 et compte 162 000 hab. Canal qui va d'Oxford aux houillères du comté de Stafford. Peu d'industrie (peluches, rubans de fil, gants, dentelles).

OXFORD (HARLEY, comte d'). *V.* HARLEY.

OXONIA ou **OXONIUM**, nom latinisé d'OXFORD.

OXUS, auj. le *Djihoun* ou *Amou-Daria*, grand fleuve d'Asie qui séparait la Sogdiane, au N., de la Bactriane au S., se divisait en deux branches, dont la principale se rendait dans la mer Caspienne et l'autre dans le lac Aral. Dans les temps modernes, ce fleuve a changé de direction, ou du moins la branche qui se rendait à la mer Caspienne s'est desséchée : on place cet événement à l'an 1643.

OXYDRAQUES, peuple de l'Inde en deçà du Gange, habitait au confluent de l'Hydraote et de l'Acésinès, dans le pays où est auj. la ville d'*Outche*. Alexandre manqua de perdre la vie au siége de leur capitale, dans laquelle il s'était jeté presque seul.

OXYRRHYNQUE, auj. *Béhnésé*, v. d'Égypte (Heptanomide), ch.-l. du nome de son nom, sur le canal de Joseph, à l'O. du Nil, fut ainsi nommée d'un poisson à bec pointu (*oxyrrhynchus*) qui y était adoré.

OYAPOK, riv. de la Guyane, naît par 54° 40' long. O.; 2° 30' lat. N., coule au N. E., et tombe dans l'Atlantique près du cap Orange, après un cours de 350 k. Quelques-uns y placent à tort la limite entre la Guyane française et le Brésil. — On donne aussi le nom d'Oyapok à la contrée qu'arrose ce fleuve.

OYARZUN, *OEaso*, v. d'Espagne (Guipuscoa), sur la petite riv. d'Oyarzun, à 9 kil. S. E. de St-Sébastien; 3400 hab. Aux environs, fer, plomb, cuivre.

OYE (Pays d'), *Oviensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Basse-Picardie), faisait partie du Pays reconquis. Il avait titre de comté. Il est auj. compris dans le dép. du Pas-de-Calais (canton d'Audruick).

OYONNAX, ch.-l. de c. (Ain), à 13 kil. de Nantua; 3501 hab. Tabletterie; articles dits de S. Crépin.

OYSANS, petit pays de l'anc. France (Dauphiné), avait pour lieux principaux Bourg-d'Oysans (Isère), et La Grange-en-Oysans (Hautes-Alpes).

OZANAM (Jacques), mathématicien, né en 1640 à Bouligneux en Bresse, m. en 1717, vécut longtemps de quelques leçons et du jeu, puis se fit une réputation par de bons ouvrages de mathématiques. On lui doit : *Traité de Gnomonique*, Paris, 1673 (remanié sous le titre de *Méthode pour tracer les cadrans*, 1685); *Traité des lignes de premier genre, de la construction des équateurs*, etc., 1687; *Usage du compas de proportion expliqué*, 1688; *Récréations mathématiques et physiques*, 1694, dont Montucla a donné une nouvelle édition en 1778; *Nouveaux éléments d'algèbre*, 1702, que Leibnitz avait en grande estime.

OZANAM (Antoine-Frédéric), professeur et historien, né à Milan en 1813, m. à Marseille en 1853, était petit-neveu du précédent. D'abord avocat et professeur de droit à Lyon, il fut nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris en 1840. Il se distingua à la fois par l'éclat de son enseignement, par ses talents littéraires et par ses sentiments religieux. On remarque parmi ses publications : *Dante et les philosophes catholiques au* XIII*e siècle*, 1845; *Études germaniques*, 1847; *les Poëtes français*, 1852; *la Civilisation au* V*e siècle*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1855-56, en 8 vol. in-8, avec une *Notice* par le R. P. Lacordaire. Plein de foi et de charité, Ozanam fut un des fondateurs de la Société de St-Vincent de Paul et un des membres les plus actifs de l'œuvre de la *Propagation de la Foi*.

OZANEAUX (George), écrivain, né à Paris en 1795, m. en 1852, fut élève de l'École normale, professa les lettres, puis la philosophie dans divers colléges de l'Université, et devint successivement recteur des académies de Bourges, de Clermont, de Toulouse, enfin inspecteur général. Il a écrit dans les genres les plus divers; on a de lui : *Nouveau système d'études philosophiques*, 1830; les *Romains, tableau des institutions romaines*, 1845; *Histoire de France jusqu'à Louis-Philippe*, 1846, précis écrit avec intérêt et élégance et couronné par l'Académie française; *le Dernier jour de Missolonghi*, 1828, drame en 3 actes et en vers; *La Pérouse*, tragédie en 5 actes et en vers, 1829 (non représentée), *la Mission de Jeanne d'Arc*, chronique en vers, 1835; toutes œuvres qui décèlent un véritable talent. Il les a réunies en 1849 sous le titre trop modeste d'*Erreurs poétiques*. Un *Dictionnaire français-grec* a été publié sous son nom en 1847.

OZANNE (Nic.), dessinateur de la marine, né à Brest en 1728, m. en 1811, enseigna aux enfants de France (Louis XVI et ses frères) la construction des vaisseaux et la tactique navale, dessina et grava, d'après ses propres dessins, près de 300 planches, qui représentent les vaisseaux de guerre et les manœuvres de combat et qui sont remarquables par la facilité de l'exécution. — Pierre Ozanne, son frère (1737-1813), ingénieur constructeur de la marine, a laissé une suite de dessins gravés relatifs à la marine. Il a dessiné et gravé, avec Nicolas et ses sœurs une belle collection de *Vues des principaux ports et rades de la France et de ses colonies*, in-fol.

OZARK (monts), dans l'Amérique du Nord, s'étendent dans les États du Texas, d'Arkansas et de Missouri, entre le Missouri au N. et la Riv. Rouge au S., sur un développement d'env. 700 kil.

OZEROV (Wladislas), auteur dramatique russe, né en 1770, près de Tver, m. en 1816, servit d'abord avec distinction, puis entra dans les emplois civils. Il créa en Russie la tragédie en Russie, et s'affranchit de l'imitation servile à laquelle s'étaient condamnés ses compatriotes. Ses admirateurs le surnommèrent, avec une évidente exagération, le *Racine russe*. On a de lui : *la Mort d'Oleg*, 1798; *OEdipe à Athènes*, 1804 (c'est son chef-d'œuvre); *Fingal*, 1805; *Dmitri Donskoï*, 1807; *Polyxène*, 1809. *Fingal* et *Dmitri* ont été trad. par M. Alexis de St-Priest, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

OZIAS, roi de Juda. *V.* AZARIAS.

OZIERI, v. de Sardaigne, ch.-l. d'une prov. de même nom, à 44 k. S. E. de Sassari; 8000 h. Évêché.

OZOLES (LOCRIENS). *V.* LOCRIDE.

P

P. Cette lettre, dans les abréviations, se prenait chez les Romains pour Publius, Paulus; P. K. signifiait *Pridie Kalendas*, la veille des Calendes; P. R. *Populus romanus*, le peuple romain; P. C., *Patres conscripti*, sénateurs. Devant les noms modernes, P. est pour Paul, Pierre, Philippe, etc.; devant un nom de religieux, P. se met pour le Père....

PACATUS DREPANIUS (Latinus), poëte et orateur latin, natif de Bordeaux ou d'Agen, fut étroitement lié avec Ausone. Député à Rome en 388 pour féliciter Théodose de sa victoire sur Maxime, il prononça à cette occasion dans le sénat un panégyrique de l'empereur, qui nous est parvenu (inséré dans les *Panegirici veteres* d'Arntzenius, Amst., 1753), et qui a été trad. par Andry en 1687. Théodose le nomma proconsul en Afrique, puis intendant du domaine.

PACCA (Barthélemy), cardinal, doyen du sacré collége, né en 1756 à Bénévent, m. en 1844, était évêque et légat de Velletri et avait rempli plusieurs nonciatures lorsqu'il reçut de Pie VII en 1801 le chapeau

de cardinal. Il devint son principal ministre en 1808, rédigea et lui fit signer la bulle d'excommunication lancée contre Napoléon en 1809, fut par suite enlevé de Rome en même temps que Pie VII, et enfermé au fort de Fénestrelle. Il rejoignit le pape à Fontainebleau en 1813, le détermina à rétracter les concessions qu'il venait de faire par le Concordat du 25 janvier et rentra avec lui à Rome en 1814. Bientôt après il fit rétablir l'ordre des Jésuites (1816). Il a laissé d'intéressants *Mémoires*, qui ont été trad. par l'abbé Jamet, Caen, 1832; par L. Bellaguet, Paris, 1833, et par Queyras, 1843. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées et trad. par Queyras en 1845.

PACCANARI, prêtre tyrolien, m. vers 1802, fonda à Rome, à la fin du XVIIIe siècle, l'ordre des *Pères de la foi*, rétablissant ainsi sous un autre nom l'ordre des Jésuites, qui venait d'être aboli.

PACHA, nom générique sous lequel on désigne en Turquie les hauts fonctionnaires chargés de l'administration civile ou militaire des provinces ou *pachaliks*. On leur donne en outre les titres particuliers de *begs* ou *beys* et de *beglerbegs* (*bey des beys*), selon qu'ils commandent un simple *livah* ou un *eialet*. On porte devant les pachas, comme insigne de leur dignité, des queues de cheval, une seule devant les uns, deux, trois devant les autres, selon le rang qu'ils occupent dans la hiérarchie. En outre, on place devant la porte de leurs maisons, suivant leur grade, un, deux ou trois globes argentés ou dorés, surmontés d'un plumet rose et blanc. — Employé seul, le mot de *Pacha* désigne ordinairement le grand vizir.

PACHALIK. *V.* PACHA.

PACHE (J. Nic.), né en 1740, m. en 1823, avait été avant la Révolution précepteur des enfants du duc de Castries, puis employé à la marine. Il se fit remarquer par un républicanisme exalté, devint en 1792 ministre de la guerre, par l'appui de Roland, se vit forcé de quitter le ministère peu de mois après, et fut nommé maire de Paris (2 février 1793). Il montra beaucoup d'animosité contre la Gironde, quitta la municipalité après la chute de Danton, et resta en prison jusqu'à celle de Robespierre. Impliqué dans l'affaire Babeuf, il publia pour se défendre 3 *Mémoires apologétiques*, puis se retira à Thym-le-Moutiers, près de Charleville (Ardennes), où il mourut dans l'obscurité.

PACHECO DE VILLENA (don Juan), favori du roi de Castille Henri IV. *V.* VILLENA.

PACHECO (dona Maria), femme de don Juan de Padilla. Après la défaite de Villalar et l'exécution de son mari, elle montra un courage héroïque et soutint un siége dans Tolède contre les troupes de Charles-Quint (1522); n'ayant plus ni munitions ni vivres, elle s'évada de la ville et alla sous un déguisement se réfugier en Portugal, où elle mourut peu après.

PACHECO (Franc.), peintre, né à Séville en 1571, m. en 1654, fut le fondateur de l'école de Séville et le maître de Velasquez. Il cultivait avec un égal succès l'histoire, le portrait et la fresque. Ses chefs-d'œuvre sont le *Jugement universel* et un *S. Michel*. Il a laissé un *Traité de peinture* et quelques poésies.

PACHO (Raymond), voyageur, né à Nice en 1794, visita plusieurs fois l'Égypte, pénétra en 1824 dans la Marmarique et la Cyrénaïque pour y explorer les monuments que renferment ces contrées et obtint à son retour en France le grand prix de la Société de géographie de Paris. Il venait de publier son *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque* (Paris, 1827-29), lorsque sa raison s'égara et il se tua (1829).

PACHYMÈRE (George), historien byzantin, né à Nicée vers 1242, m. vers 1310, remplit les premières dignités sous Michel VIII (Paléologue), et fut chargé de diverses missions. On a de lui une *Histoire d'Orient* en 13 livres, qui fait suite à celles de Nicétas et d'Acropolite, et qui va de 1258 à 1308 (publiée par le P. Poussines, 1666-69, avec trad. latine et notes; trad. en franç. par le présid. Cousin); 13 *Déclamations* (publ. par Boissonade en 1848), une *Paraphrase des Œuvres de S. Denis l'Aréopagite*; un *Traité de la Procession du S.-Esprit*, et des *Commentaires sur Aristote*, restés manuscrits.

PACHYNUM PROM., le *cap Passaro*, forme la pointe S. E. de la Sicile. Près du cap et à 22 kil. S. de Noto, était une ville de *Pachynum*, auj. *Pachino*.

PACIAUDI (Paul Marie), savant antiquaire, né à Turin en 1710, m. en 1785, entra chez les Théatins, s'éleva aux premières dignités de son ordre, fut bibliothécaire du duc de Parme et membre correspondant de l'Académie des inscriptions de France. On a de lui : *De Athletarum cubistesi in palæstra Græcorum*, Rome, 1756; *De sacris christianorum balneis*, 1758; *Monumenta peloponesiaca*, 1761; *Mémoires sur les grands maîtres de l'ordre de Malte*, 1780; *De libris eroticis antiquorum* (en tête du *Longus* de Bodoni), 1786, et des *Lettres au comte de Caylus*, 1802.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone (776-844), est regardé, mais à tort, comme l'inventeur des horloges à roue et à ressorts. Il ne fit sans doute que perfectionner la clepsydre.

PACIFICUS PICENUS, frère Mineur, né dans l'anc *Picenum* (Marche de Fermo), s'acquit du renom au XIIIe s. comme trouvère et fut salué par Frédéric II du titre de *Roi des vers*. Il se fit disciple de S. François et mérita par la douceur de ses mœurs l'épithète de *Pacificus*, qui a fait oublier son vrai nom. Il fut le premier provincial des frères Mineurs en France.

PACIFICUS (Maximus), poëte latin moderne, né à Ascoli en 1400, m. vers 1500, presque centenaire, a laissé des *élégies*, des *éloges*, des *invectives*, etc., publiés à Florence, 1489, in-4. On y trouve quelques poésies licencieuses, que Magliabecchi a eu soin de supprimer dans l'édition qu'il a donnée à Parme en 1691. On l'a comparé à Ovide, qu'il est loin d'égaler.

PACIFIQUE (L'OCÉAN), dit aussi le *Grand Océan*, la plus vaste partie de l'Océan, s'étend entre l'Amérique à l'O., l'Asie et l'Australie à l'E., se confond au S. avec l'Océan Glacial antarctique, et communique au N., par le détroit de Behring, avec l'Océan Glacial arctique. Ses principales divisions sont : dans la partie O., le golfe de Californie ou mer Vermeille et la mer de Panama; dans l'E., les mers d'Okhotsk et du Japon, la mer Jaune, la mer de la Chine, la mer de Célèbes. Dans sa plus grande largeur, il peut avoir 6650 k.; il a 9000 k. de long du N. au S.; sa superficie équivaut env. à 171 800 000 kil. carrés. C'est dans cet Océan qu'est située la 5e partie du monde, nommée de là *Océanie*. Inconnue des anciens, cette mer fut aperçue en 1513 par Balboa, du sommet d'une des montagnes de l'isthme de Panama; Magellan, qui la traversa le premier en 1520, lui donna le nom de Pacifique à cause de la facilité avec laquelle il se rendit de l'Amérique aux îles Malaises. Il y a dans cet Océan un courant qui se dirige au N. et à l'E. de la côte d'Asie et qui paraît coïncider avec celui de l'Océan Atlantique.

PACIFIQUE (le Père), de Provins, capucin, missionnaire et supérieur de son ordre en Amérique, mourut à Paris en 1653, a laissé : *Voyage de Perse*, Paris, 1631; *Relation* ou *Description des îles St-Christophe et de la Guadeloupe*, 1648. — *V.* PACIFICUS.

PACIO (Jules), *Pacius*, jurisconsulte, né à Vicence en 1550, m. en 1635, professa le droit en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en France et à Padoue, et laissa entre autres écrits : *De Jure maris adriatici* (qui lui valut à Venise le collier de St-Marc); *Corpus juris civilis*; *De contractibus*; *In Decretales libri V*, etc.

PACÔME (S.), né dans la Thébaïde vers 292, m. en 348, fut d'abord soldat, se convertit au Christianisme, se fit disciple du pieux solitaire Palémon, puis se retira à Tabenna, près de Tentyra. Il exerça par son exemple une si grande influence qu'à sa mort la Thébaïde comptait 5000 cénobites, dont il était le chef. On a de lui, en grec, un recueil de *Préceptes*, qui a été traduit en latin par S. Jérôme, et la *Règle* des monastères qu'il avait fondés. On le fête le 14 mai. Sa *Vie*, écrite en grec par un anonyme, a été trad. en franç. par Arnauld d'Andilly, dans ses *Pères du désert*.

PACORUS, prince parthe, fils aîné d'Orode, contribua puissamment au gain de la bataille de Carrhes sur Crassus (53 av. J.-C.). L'an 40, il se ligua avec Labiénus, banni de Rome, traversa l'Euphrate et défit si complétement Décidius, lieutenant d'Antoine, que ce général, redoutant de tomber entre ses mains, préféra se donner la mort. Deux ans après, Ventidius vengea cette défaite en détruisant l'armée de Pacorus : ce prince périt dans le combat.

PACORUS I, dit *Fyroux*, roi parthe, fils d'Artaban, monta sur le trône vers l'an 90 de J.-C. Il vécut en paix avec l'empereur Domitien, mais fut l'ennemi de Trajan et l'allié de Décébale, roi des Daces. Il eut à combattre plusieurs révoltes de ses sujets ; il en triompha avec le secours du roi d'Arménie. Il protégea les arts et les lettres, embellit Ctésiphon, sa capitale, et mourut en 107, laissant le trône à Chosroës, son fils.

PACTA CONVENTA, conventions que les diètes de Pologne rédigeaient et présentaient à la signature du roi à chaque nouvelle élection. Ces *Pacta Conventa*, de plus en plus chargés de conditions onéreuses, limitaient étroitement la royauté et, en la rendant impuissante, préparaient la ruine de l'État.

PACTE DE FAMILLE. *V.* FAMILLE (Pacte de).

PACTE DE FAMINE. *V.* FAMINE (Pacte de).

PACTOLE, *Pactolus*, auj. *le Bagoulet* ou *Riv. de Sart*, petite riv. de Lydie, sortait du mont Tmolus, passait à Sardes et tombait dans l'Hermus. Elle charriait beaucoup de paillettes d'or, ce qui la fit appeler *Chrysorrhoas*. Suivant la Fable, elle possédait cette propriété depuis que Midas, qui transformait en or tout ce qu'il touchait, s'était baigné dans ses eaux.

PACUVIUS (M.), poëte tragique latin, né à Brindes vers 220 av. J.-C., était neveu d'Ennius et ami d'Accius. Il mourut à Tarente, nonagénaire. On ne possède que quelques fragments de ses tragédies; ils ont été recueillis par H. Estienne, Paris, 1564, et insérés dans les div. édit. du *Corpus poetarum*, ainsi que dans les recueils de Bothe et de Ribbeck: ils sont traduits dans le *Théâtre des Latins* de Levée.

PACUVIUS CALAVIUS, sénateur de Capoue, fit déclarer sa patrie en faveur d'Annibal après la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), et reçut ce général dans sa maison. Le fils de Pacuvius, Pérolla, qui tenait pour les Romains, voulut assassiner, dans la maison même de son père, le général carthaginois : mais Pacuvius le détourna de ce projet criminel par un beau discours, qu'on trouve dans Tite-Live (liv. XXIII, ch. II).

PACY, *Paciacum*, ch.-l. de c. (Eure), sur l'Eure, à 23 kil. E. d'Évreux; 1723 hab. Jadis ville forte.

PADANG, v. de l'île de Sumatra, sur la côte S. O. de l'île de Sumatra, à 420 kil. N. O. de Bencoulen; 10 000 h. Café, camphre, poivre, benjoin, etc.; grand marché d'or. — Les Hollandais y possèdent un établissement, fondé au XVIIe s., que les Anglais ont occupé de 1781 à 1784 et de 1794 à 1814.

PADDINGTON, gros bourg d'Angleterre (Middlesex), à l'extrémité O. de Londres, sur un canal qui s'embranche sur celui de Great-Junction ; 8000 hab. Vastes entrepôts; commerce considérable.

PADERBORN, v. des États prussiens (Westphalie), à 70 kil. S. de Minden, sur la Pader (affluent de la Lippe), qui a dans la ville même cinq sources (bouillantes en hiver, froides en été); 9000 hab. Évêché, cour d'appel ; gymnase. Assez belle cathédrale. Brasseries, fabriques d'amidon, distilleries, etc. Aux environs est le défilé de Teutberg où périt Varus ; antiquités nombreuses. — Paderborn est antérieure à Charlemagne. Ce prince y résida souvent pendant la guerre de Saxe, y créa un évêché et y tint plusieurs diètes, notamment en 785: dans cette dernière on baptisa beaucoup de Saxons. Cette ville a fait partie de la Hanse, a joui des priviléges de ville impériale et a eu une université, qui a été supprimée en 1819.

PADERBORN (Évêché de), anc. État de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie, entre la Hesse, l'abbaye de Corvey, la principauté de Calenberg et la comté de la Lippe. On y comptait, outre Paderborn, 23 villes, entre autres Salzkotten, Büren, Lichtenau, Brakel, Lippspring. Charlemagne fonda cet évêché en 777, mais ce n'est qu'avec le temps que ses évêques devinrent puissants. Il fut sécularisé en 1801 et donné à la Prusse en 1802. De 1807 à 1813, il appartint au royaume français de Westphalie.

PADICHAH (de *pah* ou *pâd*, défenseur, et *chah*, roi ou prince), titre que prend le sultan des Ottomans. — Jadis ce titre n'était accordé par la Porte, à l'étranger, qu'au roi de France; auj. il est donné également aux empereurs de Russie et d'Autriche.

PADILLA (Maria de), favorite de Pierre le Cruel, roi de Castille, usa de ses charmes et de son adresse pour accroître les méfiances et les fureurs de ce prince, et eut, dit-on, une grande part au traitement odieux que subit Blanche de Bourbon. Elle eut du roi plusieurs enfants, mourut à Séville en 1361 et fut inhumée avec la même pompe qu'une reine. Pierre déclara bientôt qu'il était uni à elle par un mariage secret, fit porter ses restes dans la sépulture des rois de Castille et éleva ses enfants comme héritiers légitimes de la couronne.

PADILLA (don Juan de), d'une illustre famille castillane, se déclara en 1520 pour le parti national contre Charles-Quint, organisa la grande ligue des Communes à l'assemblée d'Avila, prit Tordesillas et Valladolid, se rendit maître de la personne de Jeanne la Folle, promulgua des décrets en son nom, et força ainsi Charles-Quint à des concessions; mais il vit bientôt, par l'effet même de ces concessions, le clergé quitter la ligue et ses soldats partir. Appelé au commandement général en remplacement de don P. Giron qui avait fait défection, il ne répara la pénurie de ses finances qu'en dépouillant la cathédrale de Tolède d'une portion de ses trésors. Il fut vaincu et pris à Villalar (1522), et fut exécuté dès le lendemain. Sa femme, Maria de Pacheco, résista longtemps dans Tolède, mais ne put relever le parti. — *V.* PACHECO.

PADOUAN (Jean le), graveur. *V.* CAVINO.

PADOUE, *Patavium* en latin, *Padova* en italien, v. forte du roy. d'Italie, ch.-l. de province, sur le Bacchiglione et sur un canal qui débouche dans la Brenta, à 35 kil. O. de Venise; 52 000 hab. Évêché, tribunaux; célèbre université, fondée en 1228 et où professèrent Galilée, Fallope, etc. Bibliothèque, jardin botanique, musée d'histoire naturelle, observatoire, etc.; académie des sciences, lettres et arts, société d'agriculture, gymnases, séminaire épiscopal. Église Ste-Justine, cathédrale, dite le *Dôme*, renfermant le tombeau de Pétrarque, église St-Antoine; superbe place dite *Prato della Valle*; palais de justice, bâtiments de l'Université, amphithéâtre, théâtre, ponts Molino, Ridotto, etc. Draps, lainages, soieries, rubans, teintureries; grains, vins, huile, bétail, etc. A Padoue sont nés Tite-Live, Asconius Pedianus, Mantegna, Jean le Padouan, J. B. Belzoni, etc. —Padoue fut, dit-on, fondée par Anténor après la chute de Troie. Elle dut appartenir à la confédération étrusque du nord. Conquise avec la Vénétie, elle fut florissante sous les Romains. Ses habitants passaient pour lourds; mais on louait leurs mœurs; le latin qu'on parlait à Padoue n'était pas très-pur et l'on accusait Tite-Live lui-même de *patavinité*. Alaric, puis Attila saccagèrent cette ville. Relevée par Charlemagne, elle redevint florissante au moyen âge, prit part à la ligue lombarde contre Frédéric Barberousse, devint de fait république indépendante, mais fut bientôt en proie aux factions : les Macaruffi et les Carrare s'y disputaient le pouvoir. Jacques Carrare fut proclamé seigneur de Padoue en 1318, et, à une courte interruption près (1328-1337), pendant laquelle les Della Scala joignirent Padoue à leurs possessions, ses descendants régnèrent jusqu'en 1405. A cette époque, Venise s'en empara en faisant périr les derniers seigneurs de Padoue, François II et François III. Padoue passa au pouvoir de l'Autriche avec les États de Venise en 1797; en 1805 elle devint ch.-l. du dép. de la Brenta. Retournée à l'Autriche en 1814, elle fut bom-

bardée en 1848 pour avoir tenté de secouer le joug. Napoléon avait donné en 1807 le titre de duc de Padoue au général Arrighi. — La province de Padoue compte 310 000 h. et a pour villes principales, (outre Padoue), Abano, Arqua, Monselice, Este, Castelbaldo.

PADUS, nom latin du PÔ.

PAËR (Ferdinand), compositeur et pianiste distingué, né à Parme en 1771, m. à Paris en 1839, fit représenter à Venise dès l'âge de 14 ans l'opéra de *Circé*, qui eut un grand succès, visita Padoue, Milan, Florence, Naples, Rome, Bologne, Vienne, où il composa plusieurs de ses ouvrages, et fut appelé en 1801 à Dresde par l'électeur de Saxe, qui le nomma son maître de chapelle. Emmené en France en 1807 par Napoléon, il fut tour à tour directeur du Théâtre italien et du grand Opéra. Sous Louis XVIII, il fut en outre directeur et compositeur de la musique du roi, et professeur de composition au Conservatoire. Il fut élu en 1831 membre de l'Institut. Ses principaux ouvrages sont: *la Clemenza di Tito*, *Cinna*, *Agnese*, *Il Principe di Tarente*, *Idomeneo*, *Il Morto vivo*, *la Griselda*, *Sargine*, *l'Oriflamme*, *la Prise de Jéricho*, *le Maître de chapelle*. Il brille surtout par la verve comique.

PÆSTUM, en grec *Posidonia*, auj. *Pesti*, v. de l'Italie anc., dans la Grande-Grèce, sur la côte de la Lucanie, à 40 k. S. E. de Naples, avait été très-florissante aux VIIe, VIe et Ve s. av. J.-C., puis tomba en décadence, et finit par devenir colonie romaine. Son climat était délicieux; ses rosiers, qui fleurissaient deux fois par an, étaient surtout célèbres. Les ruines de *Pæstum* sont encore aujourd'hui magnifiques: restes des murailles d'enceinte de la ville, d'un grand et d'un petit temple dorique périptère, d'une basilique, d'un amphithéâtre, etc.; ces ruines ont été décrites par Lagardette, Paris, 1773 et 1799, et par Paoli, Rome, 1784. — Pæstum était une colonie dorienne, et avait été fondée au VIIIe s. av. J.-C. Les Lucaniens s'en emparèrent en 430 av. J.-C. Les Sarrasins la détruisirent en 915. — Pæstum donnait son nom à un golfe formé par la mer Tyrrhénienne, qui est auj. le golfe de *Salerne*.

PÆTUS (c.-à-d. *un peu louche*), surnom commun à plusieurs familles romaines, surtout à celle des Ælius, des Papirius et des Cæcina.

PÆTUS (CÆCINA), trempa dans la conspiration de Scribonius contre Claude, et fut condamné à mourir; sa femme, la célèbre Arrie, l'encouragea à se donner la mort et se tua avec lui.

PÆTUS THRASEAS. *V.* THRASEAS.

PAËZ (Beremond et Ferdinand), fils du comte de Transtamare Pierre de Lima, furent successivement les amants de Thérèse, veuve de Henri de Bourgogne, 1er roi de Portugal. Cette princesse maria le 1er à Urraque, sa fille, et donna au 2e sa propre main, avec le titre de comte de Portugal, vers 1124. Quatre ans après, Alphonse Henriquez, fils de Thérèse et du roi Henri, parvenu à l'âge de dix-huit ans, battit les troupes de sa mère à San-Mamède, l'enferma dans un couvent et bannit Ferdinand Paëz, après lui avoir fait jurer de ne jamais remettre le pied en Portugal.

PAGAN (François, comte de), ingénieur et astronome, né en 1604 près d'Avignon, m. en 1665, se distingua dans les guerres d'Italie, de Picardie, de Flandre. On a de lui: *Traité des fortifications*, Paris, 1645; *Théorèmes géométriques*; *Relation de la rivière des Amazones*, 1655; *Théorie des planètes*, 1657; *Tables astronomiques*, 1658; *Œuvres posthumes*, 1669.

PAGANEL (P.), né en 1745 à Villeneuve-d'Agen, m. en 1826, avait été successivement professeur au collége d'Agen, procureur syndic à Villeneuve d'Agen, membre de l'Assemblée législative et de la Convention, où il vota pour la déchéance du roi et le renvoi devant les tribunaux, puis pour un sursis à l'exécution jusqu'à la paix. Nommé sous le Directoire secrétaire général aux Relations extérieures, il déploya dans toutes ses missions autant de courage que de désintéressement. Exilé en 1815, il m. à Bruxelles. On lui doit un *Essai historique sur la Révolution française*, 1810 (mis au pilori sous l'Empire), une *Hist. de Napoléon Bonaparte*, 1815, et une trad. des *Animaux parlants* de Casti, 1818. — Son fils, Camille P., né à Paris en 1797, m. en 1859, suivit d'abord le barreau, fut nommé après 1830 maître de requêtes, fut six ans député de Lot-et-Garonne, devint en 1830 secrétaire général, puis directeur au ministère de l'agriculture et du commerce, et rentra dans la vie privée en 1848. On lui doit, outre une traduction élégante de *Florus*, quelques ouvrages historiques estimés: *Hist. de Frédéric le Grand*, 1830; *Hist. de Joseph II*, 1843; *Hist. de Scanderbeg*, 1855.

PAGANINI (Nicolo), célèbre violoniste, né à Gênes en 1784, d'un père musicien, mort à Nice en 1840, montra un talent précoce. Après avoir pris les leçons de Costa à Gênes, et de Paër à Parme, il fut attaché à la cour d'Élisa Baciocchi, sœur de Napoléon, et dirigea à Lucques l'orchestre de cette princesse jusqu'en 1813. Il parcourut ensuite les principales villes de l'Europe, excitant partout l'enthousiasme. Il vint à Paris en 1831, et y donna 15 concerts qui attirèrent la foule. Enrichi par son talent, cet artiste laissa une fortune de plus de 4 millions. Ce qui le distinguait, c'était moins la pureté des sons et le sentiment de l'harmonie que la force et l'adresse d'exécution: à l'aide de ses doigts, qui étaient excessivement longs, il pouvait jouer des morceaux entiers sur une seule corde de la basse. Il était aussi compositeur distingué, et on l'a surnommé le *Beethoven de l'Italie*: ses œuvres musicales ont été publiées par son fils à Paris en 1852. Cet artiste singulier se faisait remarquer par la bizarrerie de son caractère presque autant que par son talent.

PAGASES, *Pagasæ*, auj. *Volo*, v. de Thessalie, sur le *Golfe Pagasétique* (auj. *Golfe de Volo*), servait de port à la ville de Phères. C'est là que, selon la Fable, fut construit le vaisseau des Argonautes dit souvent *Pagasæa ratis*. Apollon y avait un temple.

PAGÈS (Franç., vicomte de), né à Toulouse en 1748, mort en 1793, visita la Louisiane (1767-71), suivit Kerguelen aux Terres australes, servit en Amérique, et fut égorgé à St-Domingue dans une révolte des Nègres. On lui doit un *Voyage autour du monde et vers les deux pôles en* 1767-76, Paris, 1782; — Xavier Pagès, né à Aurillac en 1745, mort en 1802, a publié: *Tableaux historiques de la Révolution française*, 1800; *Hist. secrète de la Révolution*, 1801; *Vie et aventures de J. L. de Fiesque*, 1802, etc.

PAGÈS (GARNIER), né à Marseille en 1801, mort en 1841, se fit inscrire au tableau des avocats de Paris, participa à la Révolution de juillet 1830, et fut, après cette révolution, un des chefs du parti républicain. Député de l'Isère, puis de la Sarthe de 1831 à 1835, il devint l'objet de quelques poursuites après l'insurrection des 5 et 6 juin 1832 et acquit une grande popularité. — Son frère, Louis Garnier Pagès, né en 1803, prit part à la Révolution de 1848. Grâce au souvenir de son aîné, il fut acclamé maire de Paris et membre du gouvernement provisoire. Il s'occupa surtout de finances et attacha son nom à des mesures désastreuses, qui hâtèrent la chute de la République.

PAGI (Ant.), cordelier, né en 1624 à Rogues en Provence, m. en 1690, est auteur de la *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticæ card. Baronii*, où il rectifie année par année les erreurs de Baronius, 4 vol. in-fol., 1689-1705. — Son neveu, François P., aussi cordelier, 1654-1721, fut son collaborateur pour la Critique de Baronius, dont il publia les 3 derniers tomes, et donna une histoire abrégée des papes, *Breviarium historico-chronologico-criticum*, 4 v. in-4, 1717-1747, que publia et termina son neveu Antoine, qui était aussi cordelier. — Un autre neveu de François, P. François, 1690-1740, né à Martigues, a donné l'*Histoire de la révolution des Pays-Bas*, Paris, 1727, et une *Hist. de Cyrus le Jeune et de la retraite des Dix-mille*, 1736.

PAGNINI (Luc Ant.), carme, né à Pistoie en 1737,

m. en 1814, était chanoine à Pistoie et professa la philosophie, la rhétorique, les humanités à l'Université de Pise. Il a traduit en vers italiens Théocrite, Bion, Moschus, Hésiode, Anacréon, Callimaque, Horace : cette dernière traduction obtint de l'Académie della Crusca le prix de poésie. Il composa aussi des épigrammes latines, grecques et italiennes.

PAGO, île des États autrichiens (Dalmatie), dans le golfe de Quarnero, sur la côte de Croatie, au S. de l'île d'Arbe : 55 kil. sur 26; 5000 hab.; ch.-l. Pago, à 30 kil. N. O. de Zara. Château fort.

PAGRATIDES, dynastie arménienne, qui régna sur l'Arménie et la Géorgie. *V.* ces noms.

PAHANG, v. de l'Inde transgangétique (Malacca), ch.-l. du roy. de Pahang, sur le Pahang, à 20 kil. de la mer de Chine, au N. E. de Malacca. Commerce (jadis très-grand) avec la Chine, Bantam, Batavia, le Japon. — Le roy. de Pahang est situé entre ceux de Djohore au S., de Salengore à l'O., de Tringano au N. Il est arrosé par le Pahang, qui roule de l'or.

PAHLEN (le comte de), d'une famille noble de Livonie, né vers 1744, mort en 1826, avait été nommé par Paul Ier gouverneur militaire de St-Pétersbourg. Craignant de devenir victime des caprices de ce despote, il se mit à la tête d'une conspiration contre lui, le fit étrangler (23 mars 1801), sur son refus d'abdiquer, et proclama empereur le jeune Alexandre, fils de Paul. N'obtenant pas du nouveau souverain l'accueil qu'il avait espéré, il se retira des affaires.

PAILLET (Alph.), avocat, né à Soissons en 1796, m. en 1855, débuta au barreau de sa ville natale, s'inscrivit en 1824 au barreau de Paris, et mérita, par son caractère et son talent, d'être élu bâtonnier de l'ordre en 1839. Membre de la Chambre des Députés en 1846, il fut aussi envoyé à l'Assemblée Législative de 1849. Il s'était placé au premier rang du barreau par la solidité de son savoir, la sagacité de son jugement, la puissance de sa dialectique, la correction et la pureté de son langage. Il a publié : *le Droit public français*, 1822; *Législation des successions*, 1823; *Manuel de droit français*, 1837; *Manuel complémentaire des codes français*, 1846.

PAILLOT de MONTABERT. *V.* MONTABERT.

PAIMBOEUF, ch.-l. d'arr. (Loire-Inf.), sur la r. g. de la Loire, à 12 kil. de son embouchure, à 45 k. O. de Nantes, auquel il sert de port; 3509 hab. Son port reçoit les gros navires, mais il s'ensable chaque jour; grand mouvement de Nantes à la mer par les gabares. Trib. de 1re inst., collége, école d'hydrographie; chantiers de construction, corderie.—Paimbœuf fut fondé à la fin du XVIIe s.; un môle de 70m de long. sur 7 de large y fut construit en 1782, pour garantir les navires des gros temps.

PAIMPOL, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), sur la Manche, à 39 kil. N. O. de St-Brieuc, est baigné de 3 côtés par la mer; 2116 h. Port sûr : armements pour la pêche de la morue. Eaux minérales.

PAIMPONT, bourg d'Ille-et-Vilaine, à 23 k. S. O. de Montfort-sur-Meu, sur les bords d'un étang et près d'une vaste forêt; 3387 hab. Usines métallurgiques : forges, feux d'affinerie, fonderie, laminoirs. Ancienne abbaye. On a cru retrouver dans la forêt de Paimpont la fameuse forêt de Brocéliande.

PAIN (Marie Joseph), chansonnier et auteur comique, né à Paris en 1773, m. en 1830, obtint de nombreux succès sur le théâtre de vaudeville, et fut censeur des journaux sous la Restauration. Parmi ses vaudevilles, on se rappelle : l'*Appartement à louer*, 1799; *Téniers*, 1800; *Allez voir Dominique*, 1801; *Fanchon la vielleuse*, 1803; *Amour et Mystère*, 1807. La plupart ont été composés avec Bouilly et Dumersan.

PAINE (Thomas), publiciste anglais, né en 1737 à Thetford (Norfolk), m. en 1809, avait été successivt fabricant de corsets, employé dans l'accise, sous-maître dans une école de Londres, lorsqu'il passa en Amérique (1775). Là il écrivit en faveur de la liberté des colonies, ce qui le rendit bientôt populaire. Il fut nommé secrétaire aux affaires étrangères et envoyé en France pour négocier un emprunt. Ayant réussi, il fut à son retour aux États-Unis comblé de marques d'honneur. Il reparut à Londres en 1791 et y publia les *Droits de l'homme*, écrit qui le fit traduire devant la cour du banc du roi. Il chercha un refuge en France, y fut accueilli avec enthousiasme, et, quoique étranger, fut envoyé à la Convention comme représentant par le dép. du Pas-de-Calais. Ayant, dans le procès de Louis XVI, voté pour le bannissement et non pour la mort, il s'attira l'animadversion de Robespierre qui le fit rayer de la liste de la Convention et mettre en prison; il reprit sa place à l'Assemblée en 1794, mais, voyant décroître son influence, il retourna aux États-Unis. Outre les *Droits de l'homme* et *le Sens commun*, 1776, pamphlet où il soutenait la cause de l'indépendance des colonies américaines, on a de lui *l'Age de la raison*, écrit déiste, hostile à toute religion (1793), et une *Dissertation sur les premiers principes du gouvernement* (1795).

PAIRS DE FRANCE, officiers de la couronne de France, qui formaient une espèce de conseil suprême, étaient les plus hauts dignitaires et les premiers seigneurs du royaume : on les nommait ainsi soit parce qu'ils étaient égaux entre eux (*pares*) en pouvoir et en dignité, soit parce qu'ils étaient considérés comme les égaux du roi. On fait remonter l'origine de la pairie à Hugues Capet et avec plus de certitude à Louis le Jeune; c'est à tort qu'on en attribue quelquefois l'institution à Charlemagne. Philippe Auguste fixa le nombre des pairs à 12, dont 6 séculiers (les ducs de Normandie, de Bourgogne, de Guyenne, les comtes de Flandre, de Toulouse, de Champagne), et 6 ecclésiastiques (l'archevêque de Reims, les évêques de Laon, Langres, Beauvais, Châlons, Noyon). Plus tard, on en créa beaucoup d'autres et leur nombre devint illimité. Les princes du sang étaient *pairs-nés*. — Les pairs furent institués pour assister le roi à son avénement, pour juger avec lui les affaires relatives aux fiefs, pour décider les différends des vassaux, pour donner des conseils dans les affaires importantes. Le 1er jugement des pairs est celui qu'ils rendirent en 1203 contre Jean sans Terre, roi d'Angleterre, qui était lui-même pair de France comme duc de Normandie. A partir de 1420, les pairs firent de droit partie du parlement, et cette assemblée prenait le nom de *Cour des pairs* quand elle siégeait comme tribunal. La pairie, abolie en 1789 avec les parlements, fut rétablie en 1814 à la Restauration, et forma, avec la Chambre des députés, un corps législatif et politique; il y eut alors des pairs héréditaires et des pairs viagers. En 1831, l'hérédité de la pairie fut abolie; depuis cette époque, les pairs furent nommés par le roi, à des conditions que la loi déterminait. La chambre des pairs a été supprimée en février 1848 et remplacée en 1852 par le Sénat (*V.* ce mot). — On doit à J. Lelaboureur une *Hist. de la Pairie en France*, 1753.

L'Angleterre a aussi ses pairs (*peers*); cette dignité est inhérente à la haute noblesse (ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons) et au haut clergé anglican; elle est héréditaire; cependant le souverain peut créer de nouveaux pairs. Les pairs anglais forment un corps politique que l'on nomme la *Chambre des Lords* ou la *Chambre haute*, par opposition à la *Chambre des Communes*.

PAISIELLO (J.), célèbre compositeur, né à Tarente en 1741, m. en 1816, étudia sous Durante, débuta dans la composition dramatique en 1763, reçut bientôt des offres brillantes de Londres, Vienne, St-Pétersbourg, et donna la préférence à ces dernières. Après 9 ans de séjour en Russie, il résida successivement à Varsovie, à Vienne, à Rome, à Naples, à Paris (1801-4) et enfin se fixa à Naples, où le roi Joseph (Bonaparte) le nomma directeur du Conservatoire en 1806 et où il mourut. Ses opéras principaux sont *la Pupilla* (le premier en date), *il Re Teodoro*, *la Molinara*, *Nina*, *il Barbiere di Siviglia* (que celui de Rossini a fait oublier), *la Serva pa-*

drona (sujet déjà traité par Pergolèse), *la Pazza per amore*, *la Fedra*, *Catone in Utica*. On lui doit aussi beaucoup de musique d'église. Paisiello a moins de verve que Guglielmi, moins d'abondance que Cimarosa, mais il l'emporte par l'expression.

PAISLEY, v. d'Écosse (Renfrew), à 12 kil. S. O. de Glasgow, sur la White-Cart et le canal d'Ardrossan, et sur le chemin de fer d'Ayr à Glasgow; 50 000 h. Quelques édifices : église de l'Abbaye, nouvelle église, hôtel de ville. Nombreuses écoles publiques; sociétés diverses. Mousselines, gazes, soie, linons, batistes, distilleries, fonderies, etc. — Cette ville occupe la place de l'anc. station romaine de *Vanduria;* elle doit son origine à un prieuré de l'ordre de Cluny, qui y fut fondé en 1160, et qui fut en 1588 converti en seigneurie. Son importance manufacturière ne date que du dernier siècle.

PAÏTA, v. du Pérou. *V.* PAYTA.

PAIX. Pour les principaux traités de paix, *V.* le nom des lieux où ils ont été conclus.

Paix de Dieu. V. TRÊVE DE DIEU. — *Paix boiteuse.* V. ST-GERMAIN et H. DE MESMES. — *Paix des Dames.* V. CAMBRAY. — *Paix fourrée*, nom donné à plusieurs paix trompeuses, notamment à la réconciliation qui eut lieu à Chartres, le 9 mai 1409, entre les enfants du duc d'Orléans, récemment assassiné, et son meurtrier Jean sans Peur, duc de Bourgogne, et à la paix de Lonjumeau en 1568 entre les Catholiques et les Protestants.

PAIX (la), déesse allégorique, fille de Jupiter et de Thémis, compagne de Vénus et des Grâces, était une des Heures. Elle avait à Athènes une statue, qui la représentait tenant dans ses bras Plutus ou la Richesse. A Rome, l'empereur Claude lui éleva un temple magnifique, qui fut brûlé sous Commode. On lui donne pour attributs le sceptre, la branche d'olivier, la corne d'abondance, les épis, etc.

PAIX (le Prince de la). *V.* GODOY.

PAIXHANS (H. Joseph), général d'artillerie, né à Metz en 1783, mort en 1854, perfectionna l'artillerie de marine et de siége et donna le modèle de canons-obusiers qui s'appliquent utilement à ce double service, et qui de son nom sont appelés *canons à la Paixhans*. On a de lui : *Considérations sur l'artillerie* (1815); *Nouvelle force maritime* (1821); *Expériences sur une nouvelle arme* (1825); *Force et faiblesse de la France* (1830). Il fut député de la Moselle de 1830 à 1848. La ville de Metz a donné son nom à une de ses rues.

PAJOL (Pierre, comte), général de cavalerie, né à Besançon en 1772, mort en 1844, était fils d'un avocat au parlement. Il s'enrôla en 1791 et fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire. Général de division en 1812, il commanda l'avant-garde du 1er corps dans la campagne de Russie, prit Minsk, Mojaïsk, où il eut un bras fracassé; contribua à la victoire de Dresde (1813), fut laissé pour mort à Leipsick, se distingua également en 1814 dans la campagne de France et contribua puissamment à la reprise de Montereau. Il fut mis à la retraite après le désastre de Waterloo. En 1830, il seconda de tout son pouvoir la révolution de Juillet, et dirigea au 3 août l'expédition des Parisiens sur Rambouillet, expédition qui détermina Charles X à partir pour Cherbourg. Il fut au retour nommé gouverneur de la 1re division militaire, et bientôt après fait pair de France.

PAJOU (Augustin), statuaire, né à Paris en 1730, m. en 1809, remporta le grand prix, passa douze ans à Rome et fut à son retour reçu membre de l'Académie de peinture et de sculpture. Par sa manière ferme et sûre, il mérita la qualification de *Restaurateur de l'art.* On admire ses statues de *Descartes*, *Bossuet*, *Pascal*, *Turenne*, *Démosthène*, son buste de *Buffon*, ses groupes de *Psyché abandonnée de l'Amour* et de *Pluton tenant Cerbère enchaîné*.

PALADIN, nom donné dans les vieux romans de chevalerie aux compagnons de Charlemagne, et par extension à tous les chevaliers errants. Ce nom semble être dérivé de *palatin* (comte du palais).

PALÆOCASTRO, c.-à-d. *Vieux château*, nom de plusieurs lieux de la Grèce moderne, entre autres d'un bourg de l'île de Négrepont, près de l'anc. *Érétrie*.

PALÆOPOLIS, c.-à-d. *Vieille ville*, v. de Campanie, sur la côte, près du lieu où fut depuis bâtie Néapolis (Naples), c.-à-d. la *Ville neuve*, était d'origine grecque. En 328 av. J.-C., elle eut à soutenir contre les Romains une guerre qui fut le prélude de la 2e guerre samnite; elle fut soumise et prise en 326.

PALAFOX (Jean de), prélat espagnol, né en 1600, dans l'Aragon, m. en 1659, fut évêque d'Angélopolis (Puebla de los Angelos) au Mexique, puis d'Osma (1653), mit tous ses soins à rendre moins dure la condition des Indiens et publia dans ce but un livre plein de charité, *Virtute del l'Indio ;* mais il fut obligé, à la suite de démêlés avec les Jésuites, de revenir en Espagne. On a de lui une *Hist. de la conquête de la Chine par les Tartares*, trad. par Collé, 1678, et une *Hist. du siége de Fontarabie*, 1629. Ses *Œuvres complètes*, publ. à Madrid de 1658 à 1671, forment 7 v. in-f.

PALAFOX (don José de), l'intrépide défenseur de Saragosse, né en 1780, d'une famille noble d'Aragon, m. en 1847, accompagna à Bayonne en 1808, comme officier des gardes, la famille royale d'Espagne, s'évada dès qu'il vit Ferdinand VII retenu prisonnier, souleva l'Aragon, fut proclamé par le peuple gouverneur de Saragosse, et organisa dans cette ville une vigoureuse résistance : après un siége de 61 jours, il força les Français à s'éloigner (14 août 1808); mais, ceux-ci étant bientôt revenus à la charge, il eut à subir un nouveau siége plus meurtrier que le premier, dans lequel chaque rue, chaque maison fut disputée : privé de tout moyen de défense, atteint de l'épidémie, il fut enfin contraint de capituler; ce deuxième siége avait duré deux mois, du 20 décembre 1808 au 20 février 1809. Emmené captif en France, il ne rentra en Espagne qu'en 1814. Il contribua puissamment à rétablir sur le trône Ferdinand VII, qui le nomma capitaine général de l'Aragon; mais, s'étant prononcé en 1820 pour la constitution, il fut disgracié. Il vécut depuis dans la retraite. La reine régente Marie-Christine le fit à son avénement duc de Saragosse et grand d'Espagne.

PALAIS (Comte du), officier de la cour sous la 1re et la 2e race des rois de France, était le juge de tous les officiers de la maison du roi et réunissait plusieurs offices institués plus tard (bouteiller, chambrier, échanson, connétable, etc.) Dans l'origine, le *comte du palais* était inférieur au *maire du palais ;* son office grandit sous les Carlovingiens, quand la charge du maire eut disparu. Cette dignité fut elle-même abolie sous la 3e race. — *V.* PALATINS (comtes).

PALAIS (le), v. et port de Belle-Île-en-Mer (Morbihan), ch.-l. de l'île, au N., à 68 kil. S. de Lorient; 4896 h. Prise par les Anglais en 1762. — *V.* PALLET.

PALAIS-BOURBON, dit auj. *Palais du Corps législatif*, palais situé à Paris, entre le quai d'Orsay et la rue de Bourgogne, et en face du pont de la Concorde, était, avant la Révolution, la résidence des princes de Bourbon. Confisqué pendant la Révolution, il fut affecté, sous le Directoire, au Conseil des Anciens, sous le 1er Empire, au Corps législatif, sous les Bourbons, à la Chambre des Députés, sous la République de 1848 à l'Assemblée nationale, et sert depuis 1852 au Corps législatif. La belle façade sur le quai est l'œuvre de Poyet (1808). La salle des séances fut reconstruite de 1828 à 1832 par M. de Joly.

PALAIS DE JUSTICE, vaste palais élevé dans la Cité de Paris, où l'on rend aujourd'hui la justice, fut d'abord la demeure des rois de France. Il fut habité dès la fin du IXe s. par le roi Eudes; Robert le Pieux le fit rebâtir vers 1003, et ses successeurs l'occupèrent jusqu'à Charles VII, qui l'abandonna au parlement. Il a été reconstruit plusieurs fois, et en dernier lieu en 1787; il a été complétement restauré depuis peu d'années. On y remarque la Ste-Chapelle, bâtie sous

S. Louis, une galerie célèbre, appelée autrefois *la Grand'Salle* et auj. *la Salle des Pas perdus*, construite en 1622 par J. De Brosse.

PALAIS-ROYAL, beau palais de Paris, situé entre les rues St-Honoré, de Richelieu et de Valois, comprend, outre le palais proprement dit, un vaste bazar composé de riches boutiques, construites autour d'un jardin d'agrément, qui sert de promenade. Ce palais, élevé de 1629 à 1636 pour le cardinal de Richelieu par l'architecte J. Lemercier, porta d'abord le nom de *Palais-Cardinal*. Richelieu en fit don à Louis XIII en 1640. Après la mort de ce roi, Anne d'Autriche vint l'habiter avec le jeune roi Louis XIV, son fils, ce qui valut à l'édifice le nom de *Palais-Royal*, qu'il a conservé. Louis XIV le donna en 1693 à Philippe d'Orléans, son frère. En 1763, à la suite d'un incendie, Louis-Philippe d'Orléans, petit-fils du Régent, le fit reconstruire. On commença en 1782 les bâtiments qui entourent le jardin; la galerie d'Orléans, qui complète l'enceinte, ne fut achevée qu'en 1829. Le palais a été restauré de 1860 à 1862 et augmenté d'un nouveau corps de bâtiment attenant au Théâtre-Français. Le Palais-Royal fut, après le 18 brumaire, affecté au Tribunat; en 1814, il fut rendu à la famille d'Orléans. Il est auj. la demeure du prince Napoléon.

PALAISEAU, *Palatiolum*, ch.-l. de c. (Seine-et-Oise), sur l'Yvette, affluent de l'Orge, à 15 kil. S. E. de Versailles; 1912 hab. Chemin de fer. Restes d'un château, qu'habita le financier Pâris. L'église renferme le tombeau du grand Arnauld. Anc. marquisat.

PALAMÈDE, fils de Nauplius, roi d'Eubée, inventa, dit-on, les poids, les mesures, le jeu d'échecs et le jeu de dés, et ajouta à l'alphabet grec les 4 lettres ξ, θ, φ, χ. Il est le premier qui ait su ranger un bataillon et placer des sentinelles autour d'un camp, ce qui lui a fait attribuer l'invention des échecs; c'est lui qui inventa le mot d'ordre. Il alla au siége de Troie et déjoua la ruse d'Ulysse, qui feignait la folie pour ne pas s'y rendre : celui-ci, pour se venger, l'accusa faussement d'intelligences avec les Troyens, et le fit condamner à mort et lapider. *V.* NAUPLIUS.

PALAMOS, v. forte d'Espagne (Catalogne), avec un petit port sur la Méditerranée, à 96 kil. de Barcelone et à 27 k. S. E. de Girone. Vaste môle. Prise par les Français en 1694.

PALAOUAN, une des îles Philippines, entre 8°-12° lat. N. et 115°-118° long. E., a 450 kil. sur 60 (c'est une des plus grandes de l'Archipel). Elle est habitée à l'intérieur par des peuplades indépendantes. Les Espagnols n'y ont qu'un petit fort dit Tay-tay, au N. E. On en tire de l'or, de la cire, des écailles de tortue, de l'écume de mer, de l'ivoire, du bois de laque.

PALAPRAT (J. DE BIGOT), poëte comique, né à Toulouse en 1650, m. en 1721, fut capitoul de Toulouse (1675) et chef du consistoire (1684), puis vint se fixer à Paris afin d'y travailler pour le théâtre et devint secrétaire du duc de Vendôme. Uni à Brueys par une étroite amitié, il composa avec lui *l'Avocat patelin*, *le Secret révélé*, *le Sot*, *le Grondeur*, *le Muet*, *le Concert ridicule*. Il fit seul quelques autres pièces d'un mérite moindre : *Hercule et Omphale*, *la Prude*. Palaprat possédait une intarissable gaieté, qu'il porta dans ses compositions. Il a donné une édit. des œuvres qui lui sont propres, Paris, 1711, in-12. Le recueil des *OEuvres de Brueys et Palaprat* a été publié en 1755 en 5 v. in-12. La liaison des deux auteurs a fourni à Étienne le sujet d'une intéressante comédie, *Brueys et Palaprat*, jouée au Théâtre-Français.

PALATIN (mont), *Palatinus mons*, une des sept collines principales de Rome, était très-près du Tibre, à l'E. de ce fleuve, à l'O. des monts Aventin, Esquilin, Viminal, Quirinal, et presque au centre de la ville. C'est sur le Palatin que furent bâties la Pallantée d'Évandre et la ville naissante de Romulus. Cette colline n'a pas plus de 46^{m} de haut.

PALATIN (Comte), grand officier chargé, dans les premiers temps de l'empire d'Allemagne, de la surintendance des revenus du monarque et d'une partie de sa juridiction. D'abord simples assesseurs des ducs dans les affaires criminelles, ils furent plus tard chargés, dans l'intérêt du prince, de contrôler l'usage que les ducs faisaient de leur autorité. Ils étaient dans l'origine nommés par l'empereur, mais leur office finit par être un vrai fief et devint héréditaire. Ils habitaient en général un des *palais impériaux* situés dans le duché où ils avaient été envoyés, et ils en tiraient leur nom. Il y eut des comtes palatins en Lotharingie (Lorraine), en Saxe, en Bavière, en Souabe, et plus tard en Bourgogne (Franche-Comté). Celui de Lorraine était censé le plus noble de tous, parce qu'il exerçait aussi dans le duché de France; et, quand ce duché cessa, il fut encore regardé comme le premier prince d'Allemagne. Insensiblement, ce comte prit le nom de palatin du Rhin. Lors de l'extinction de la maison de Châlon (en 1315), à laquelle appartenait le comté palatin de Bourgogne, il ne resta en fait de maison palatine que la ligne de Wittelsbach, investie du Palatinat du Rhin. Son chef était électeur : de là son nom usuel d'*électeur-palatin*. Les chefs des branches cadettes de la ligne de Wittelsbach se nommaient comtes palatins, et on ajoutait à ce titre celui du petit État qu'ils possédaient en propre, comme de Neubourg, de Birkenfeld, etc. Cette ligne porte auj. la couronne royale de Bavière. *V.* ci-après PALATINAT.

PALATIN, titre donné dans l'anc. royaume de Pologne au gouverneur d'un palatinat ou vayvodie. Les palatins faisaient tous partie du sénat. Ils n'étaient point héréditaires, c'est le roi qui les nommait.

PALATIN (Grand). C'était en Hongrie le 1er des *magnats* : il était 1er ministre et représentant du roi, général de l'armée, chef suprême de la justice et régent en cas d'absence ou de minorité. Il était choisi par l'Assemblée nationale entre 4 candidats présentés par le roi. Les divisions du territoire, dites comitats ou palatinats, étaient confiées à des palatins spéciaux.

PALATINAT, en allemand *Pfalz*, nom commun à 2 pays de l'anc. empire d'Allemagne : 1° le *Ht-Palatinat* (dans le cercle de Bavière), entre la Bavière, Nuremberg, Bayreuth, Neubourg et la Bohême; il avait pour capitale Amberg; 2° le *Bas-Palatinat* ou *Palatinat du Rhin* (dans le cercle du Ht-Rhin), sur l'une et l'autre rive du Rhin, ayant la Lorraine et l'Alsace au S., Trèves, Mayence et Liége à l'O. et au N., Bade et le Wurtemberg de l'autre côté du Rhin. Ce dernier (qui est le vrai Palatinat) avait dans sa plus grande largeur 125 kil. ; sa capitale était Heidelberg; ensuite venaient Manheim et Frankenthal. Le Palatinat du Rhin formait un électorat (un des sept plus anciens). L'origine de cet État vient des comtes palatins qu'établissaient les empereurs dans chaque duché, pour y représenter l'autorité impériale; de tous ces comtes palatins, deux seulement, celui de Bourgogne et celui de Lotharingie, se maintinrent puissants; le domaine de l'un devint la Franche-Comté, celui de l'autre le Palatinat du Rhin. Celui-ci, après avoir passé de famille en famille, était possédé en 1215 par Henri de Brunswick, fils de Henri le Lion. Ce prince, ayant pris parti contre Frédéric II, fut dépouillé de ses États, qui furent donnés à Louis de Bavière, de la maison des Wittelsbach. Pendant longtemps cette maison réunit la Bavière et le Palatinat; mais en 1294, elle forma deux lignes, la *Rodolphine*, issue de Rodolphe de Bavière, à qui resta le Palatinat du Rhin, et la *Ludovicienne*, issue de Louis, qui eut la Bavière et, depuis 1621, le Ht-Palatinat. La ligne Rodolphine était l'aînée; elle existe encore auj., tandis que sa cadette s'est éteinte en 1777; elle réunit maintenant à peu près la Bavière (très-augmentée) et l'ancien Palatinat. — La famille de Wittelsbach, avant le partage en deux lignes, avait fourni trois électeurs palatins. Après le partage de 1294, la ligne Rodolphine en fournit six : Rodolphe I, Adolphe I, Rodolphe II, Robert I, II et III (ce dernier fut empereur de 1400 à 1410). Après cette époque paraissent : 1° Louis III le Barbu, 2° six électeurs

de la branche électorale : Louis IV, Frédéric I, Philippe le Sincère, Louis V, Frédéric II, Othon-Henri). En 1559, le titre électoral passa dans la ligne cadette qui réunit les possessions de l'ancienne (moins le Haut-Palatinat) ; mais cette ligne était déjà subdivisée, et c'est la branche de Simmern qui devint électorale ; cette branche fournit 6 électeurs : Frédéric III, Louis VI, Frédéric IV, et trois appartenant au rameau de Heidelberg : Frédéric V, Charles-Louis, Charles ; Frédéric V est ce fameux électeur palatin, gendre de Jacques I d'Angleterre, qui fut le compétiteur de Ferdinand II au roy. de Bohême et l'un des auteurs de la guerre de Trente ans. Après Charles de Heidelberg, m. en 1685, et dont la succession amena la *Guerre du Palatinat* (*V.* ci-après), viennent Philippe-Guillaume, J.-Guillaume et Ch.-Philippe (du rejeton Neubourg-Neubourg), Charles-Théodore (du rejeton Neubourg-Sulzbach), Max.-Joseph (du rejeton Birkenfeld-Bischweiler). En 1777, Ch.-Théodore réunit à l'électorat palatin, acquis dès 1742, celui de Bavière : Maximilien-Joseph, duc de Deux-Ponts, lui succéda en 1799 ; par le traité de Lunéville (1801), il perdit le Palatinat du Rhin ; mais en 1805 il échangea son titre électoral contre celui de roi de Bavière. — La branche du Ht-Palatinat, dans l'ancienne ligne électorale, donna au Danemark le roi Christophe. Dans la subdivision de Neubourg, Philippe-Louis, comte palatin de Neubourg, joua un rôle capital lors de la querelle de Clèves et Juliers, et son petit fils, Philippe-Guillaume, fut le premier duc de Juliers-et-Berg, de la maison palatine. Au rejeton Deux-Ponts-Kleebourg appartiennent trois illustres rois de Suède, Charles X, Charles XI et Charles XII. — La dignité électorale avait été momentanément enlevée à la famille palatine pendant la guerre de Trente ans (de 1623 à 1648), après les batailles de Prague et de Wimpfen, et Ferdinand II fit passer ce titre à la ligne ludovicienne des Wittelsbach (à la Bavière). A la paix de Westphalie, la Bavière resta électorat, mais le Palatinat le redevint, et il y eut alors huit électeurs (au lieu de sept) ; l'électeur palatin, anciennement archisénéchal de l'empire, devint alors architrésorier.

Le Palatinat fut horriblement ravagé à deux fois différentes par Louis XIV (1674 et 1689). Il avait déjà beaucoup souffert dans la guerre de Trente ans. Le traité de Lunéville (1801) fit passer à la France les districts du Palatinat situés sur la r. g. du Rhin : ils formèrent le dép. du Mont-Tonnerre, ch.-l., Mayence. Les traités de 1814 et 1815 restituèrent ces districts à l'Allemagne : la plus grande partie échut à la Bavière elle forme la Bavière rhénane ; le reste fut partagé entre le grand-duc de Bade, la Prusse et la Hesse-Darmstadt. La part badoise, avec les districts cédés au prince de Leiningen, est incorporée, dans le duché, au cercle du Bas-Rhin ; la part de la Hesse-Darmstadt fait partie des provinces de Starkenburg et de Hesse-Rhénane. La part bavaroise fait partie du cercle bavarois du Palatinat, autrefois cercle du Rhin ; elle comprend une superficie de 700 000 hect., avec 600 000 hab. et a pour ch.-l. Spire. Enfin la part prussienne fait partie de la Province Rhénane. — Le Haut-Palatinat, avec Ratisbonne, forme aussi un cercle de la Bavière qui a une superficie de 970 000 hect. et qui compte 470 000 h.

PALATINAT (Guerre du). On donne principalement ce nom à la guerre qui éclata en 1688 à l'occasion des droits que Louis XIV fit valoir, au nom de la duchesse d'Orléans, sœur du dernier électeur palatin Charles, sur la plus grande partie du Palatinat, où la branche de Simmern, qui possédait ce domaine, s'était éteinte en 1685. Il avait pour adversaire Philippe-Guillaume, prince palatin de Neubourg. Le dauphin conquit le Palatinat en moins de 2 mois. L'année suivante, 1689, le maréchal de Duras, par l'ordre de Louvois, exerça dans cette contrée d'épouvantables ravages, qui excitèrent l'indignation de l'Europe et provoquèrent contre Louis XIV une nouvelle coalition. La paix de Ryswick attira à Jean-Guillaume, fils de Philippe-Guillaume, la paisible possession de ses États (1697).

PALATINE (la Princesse). *V.* CHARLOTTE-ÉLISABETH, ÉLISABETH et GONZAGUE (Anne de).

PALEARIUS (Aonius), dont le vrai nom est *Antonio della Paglia*, écrivain italien du XVIe s., né à Veroli près de Rome, professa le latin et le grec à Sienne, à Lucques et à Milan. Convaincu de favoriser la Réforme, il fut cité à Rome, pendu, puis brûlé, quoiqu'il eût rétracté ses erreurs (1566). On a de lui un poëme en trois chants : *de Immortalitate animarum*, Lyon, 1536, et quelques écrits théologiques, condamnés par le concile de Trente.

PALEMBANG, v. de l'île de Sumatra, anc. capit. d'un royaume de son nom, sur la Moussie, à 100 kil. de la mer ; 30 000 hab. (dont beaucoup d'Arabes et d'Européens). Grand commerce, maisons commodes, palais de Sousouhounan, construit en briques. C'est la ville malaie la plus sûre pour les Européens. — L'anc. royaume de Palembang, entre ceux de Menangkabou et de Jambie au N., les Lampongs au S., la mer de Chine au N. E., avait 500 kil. sur 380 et env. 100 000 hab. Il était depuis longtemps soumis à la domination hollandaise lorsque les Anglais s'en emparèrent en 1812, et détrônèrent le sultan Mahmoud-Badar ; après la restitution de Sumatra aux Hollandais, Mahmoud-Badar tenta de remonter sur son trône (1820), mais il n'eut qu'un court succès : son royaume fut donné à son fils aîné, qui se reconnut tributaire des Hollandais.

PALÉMON, dieu marin, favorable aux navigateurs, est le même que Mélicerte. *V.* ce nom.

PALÉMON (Q. RHEMNIUS), grammairien latin, né à Vicence, d'un esclave, enseigna à Rome sous Tibère et Claude. On a de lui un précieux traité *de Ponderibus et Mensuris*, publié à Leyde, 1587, et inséré dans les *Grammatici* de Putsch et de Keil.

PALENCIA, *Palantia*, v. d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de son nom, sur la r. g. du Carrion, à 190 kil. N. O. de Madrid ; 12 000 h. Évêché, belle cathédrale gothique. Lainages, couvertures ; faïence, chapeaux, teintureries, tanneries. Très-ancienne cité des Ibériens, qui maintint longtemps son indépendance, et fut vainement assiégée par le consul L. Lucullus. Florissante sous les Romains et les Goths, elle fut ruinée par l'invasion arabe. Sanche, roi de Navarre, la releva vers 1032. Une université y fut établie dès 1208. — L'intendance de Palencia, une des cinq du roy. de Léon, a au S. l'intendance de Valladolid, à l'E. celle de Burgos : 148 kil. sur 70 ou 72 ; 180 000 hab. Cuivre, fer, marbre ; culture assez florissante.

PALENQUE, anc. v. du Mexique, dans l'État de Chiapa, à 150 kil. N. E. de Chiapa. Aux environs se voient les ruines d'une ville fort ancienne, dont le vrai nom fut *Culhuacan* ou *Huehuetlapatlan*. Ces ruines, les plus grandioses du Nouveau-Monde, sont les restes de monuments antérieurs aux Aztèques et même aux Toltèques, et qui sont l'œuvre des Tzendals, race indigène. Elles ont été découvertes en 1787 par Antonio del Rio et Alonzo de Calderon. Elles consistent en temples, fortifications, pyramides, ponts, aqueducs, maisons, tombeaux, et contiennent nombre d'antiquités (vases, idoles, médailles, instruments de musique, bas-reliefs et statues, dont plusieurs colossales). Elles indiquent une capitale qui pouvait avoir de 20 à 30 kil. de tour, et un peuple de taille haute, svelte, bien proportionnée. On remarque une étonnante ressemblance entre plusieurs des emblèmes religieux de Palenque et ceux de l'Égypte.

PALÉOCASTRO, PALÉOPOLIS. *V.* PALÆO....

PALÉOLOGUE, illustre maison byzantine, parvint au trône de Constantinople dans la personne de Michel VIII, en 1260, et s'y maintint en alternant ou partageant avec les Cantacuzène jusqu'à la chute de l'empire grec en 1453. Dans cet espace de 193 ans, elle donna 8 souverains à l'empire : Michel VIII, Andronic II, Andronic III, Andronic IV, Jean V, Manuel II, Jean VII, Jean VIII, Constantin XII ou

Dracosès. Deux Paléologues régnaient encore à Patras et Argos : Mahomet II les dépouilla, de 1453 à 1461. Enfin un Théodore Paléologue, 2e fils d'Andronic II, ayant épousé l'héritière du comté de Montferrat, forma en 1305 dans ce pays une nouvelle maison, qui ne s'éteignit qu'en 1533 avec Jean George Paléologue II.

PALÉPHATE, *Palæphatus*, écrivain grec, auteur d'un traité *Des choses incroyables* en 5 livres, vivait, selon Suidas, vers l'an 472 av. J.-C., sous Artaxercès Mnémon, et était natif de Paros ou de Priène. Nous n'avons que le 1er livre de son traité; il a paru à Amsterdam, avec une trad. latine de Tollius, 1649, et a été inséré dans les *Mythographi græci* de Westermann, Brunsw., 1843. Il a été trad. en français par G. Polier de Bottens, Lausanne, 1771, et par Van-Hulst, Bruxelles, 1838.

PALERME, *Panormus*, capit. de la Sicile et ch.-l. de l'intendance de Palerme, sur la côte N. de l'île, au pied de montagnes qui l'environnent des autres côtés et qui forment la *Coquille d'or*; 190 000 hab. Port, avec un môle et un château fort. Archevêché, résidence du gouverneur de la Sicile, tribunal d'appel et cour suprême de cassation; université, fondée en 1374, réorganisée en 1805, avec facultés de théologie, de philosophie et sciences, de lettres, de droit et de médecine; bibliothèque, musée de sculpture, galerie de tableaux, collection géologique, jardin botanique; lycée, séminaire de jésuites (avec bibliothèque); écoles vétérinaire, de navigation, de musique, de beaux-arts; observatoire. Société royale des sciences, lettres et arts; société royale d'encouragement; trois théâtres. La ville est assez bien bâtie et entourée d'une enceinte fortifiée, de 8 kil. de tour; deux grandes rues (*Cassaro* ou *Toledo* et la *Rue Neuve*), maisons à toits plats avec balcons, sept vastes places; palais royal, palais de justice, cathédrale (Ste-Rosalie), du XIIe s., avec coupole moderne, églises Jésus, des Capucins, St-Joseph, l'Olivella; grand hôpital, maison d'aliénés, citadelle. Industrie : soieries, gants, savons, essences, passementeries d'or et d'argent, chapeaux de paille, tanneries, etc. La fête de Ste Rosalie, patronne de la ville, y attire en juillet un concours immense. Aux environs, beaux châteaux royaux de la Favorita et de la Bagheria. Patrie d'Ingrassias, Gravina, Meli, etc. — Palerme était une colonie phénicienne (V. PANORME). Conquise par les Carthaginois, elle fut prise en 254 av. J.-C. par les Romains qui y envoyèrent une colonie. En 251 av. J.-C., L. Cécilius Métellus battit les Carthaginois sous ses murs. Bélisaire la prit aux Goths en 534. Les Arabes s'en emparèrent en 831 et en firent leur capitale en Sicile; Robert Guiscard la leur enleva en 1072. C'est Palerme qui donna, en 1282, le signal des *Vêpres siciliennes*. Le roi des Deux-Siciles Ferdinand IV y résida de 1806 à 1815. Elle s'insurgea contre le roi de Naples en 1820 et 1848 et fut en 1860 des premières à ouvrir ses portes à Garibaldi. Palerme a été plusieurs fois désolée par des tremblements de terre, notamment en 1726 et 1823. — La prov. de Palerme, entre celles de Trapani à l'O., de Girgenti et de Caltanisetta au S., de Catane et de Messine à l'E., et la Méditerranée au N., a 4472 kil. carr. et compte 550 000 hab.

PALÈS, déesse italique, présidait aux troupeaux et aux bergers. Elle était honorée le 21 avril, jour anniversaire de la fondation de Rome; sa fête s'appelait les *Palilies*. Ce jour-là on purifiait les étables et on faisait tourner les troupeaux autour de l'autel de la déesse pour les préserver des maladies.

PALESTINE, *Palæstina*, nom donné par les Romains au pays situé entre la Syrie et l'Arabie (moins la Phénicie) : c'est la Judée dans sa plus grande extension. Ils la divisaient en 4 parties : Galilée, Samarie, Judée, Pérée. Accrue de plusieurs districts voisins, elle fut divisée au IVe s. en 3 parties : *Palestine 1re*, sur les deux rives du Jourdain : ch.-l., *Scythopolis*; — *Palestine 2e*, la plus septentrionale, le long de la Méditerranée : ch.-l., *Césarée*; — *Palestine 3e* ou *Salutaire*, formée de pays arabes au S. de la véritable Palestine et au N. de l'Arabie Pétrée : ch.-l., *Petra*. — La Palestine correspond à l'ancienne *Terre de Chanaan*, et son nom est probablement une corruption de celui des Philistins qui occupaient la partie S. O. de cette contrée. L'histoire de la Palestine se confond avec celle des Juifs jusqu'à l'époque de la dispersion de ce peuple, l'an 135 de J.-C. (V. JUIFS). Depuis la mort du Sauveur, la Palestine devint l'objet d'une vénération religieuse et fut continuellement visitée par un grand nombre de pèlerins. Les Musulmans s'emparèrent de ce pays dès le VIIe s.; longtemps les califes arabes respectèrent les lieux saints; mais, au XIe s., les Turcs, devenus maîtres de la Palestine, les profanèrent et commirent sur les pèlerins toutes sortes de violences. De là les croisades, qui mirent pour quelque temps la Palestine au pouvoir des Chrétiens. Après la conquête, on créa, en 1099, un royaume de Jérusalem qui comprenait la partie de la Palestine à l'O. du Jourdain, mais il ne dura que 88 ans : en 1187, Saladin, soudan d'Égypte, s'empara de tout le pays, qui resta sous la domination égyptienne jusqu'au XVIe siècle; elle fut alors réunie par Sélim I à l'empire turc, qui la possède encore aujourd'hui. Elle forme un pachalik ressortissant de l'eyalet de Damas, et est divisée en 9 districts : 1° *El-Kods* (Jérusalem et le N. de la Judée); 2° *El-Khalil* (Hébron et le S. de la Judée); 3° *Gaza* ou le *Falestin* (l'anc. Palestine propre); 4° *Loudd* (la partie O. de la Judée); 5° *Naplouse*; 6° *Arétа* (Samarie); 7° *Saphad* (Galilée); 8° *Belad-Schékyf* et *Belad-Hauran* (Trachonitide et Auranitide); 9° *El-Gaur oriental* (Pérée propre). — La Palestine a été, dans ces dernières années, l'objet de plusieurs explorations scientifiques (MM. E. Robinson, Van de Velde, de Saulcy, duc de Luynes, etc.).

PALESTRINA, l'anc. *Præneste*, v. de l'État ecclésiastique (comarque de Rome), à 13 k. N. E. de Frascati; 6000 hab. Évêché. Elle a été désolée en 1824 par un tremblement de terre. V. PRÆNESTE.

PALESTRINA (J. Pierluigi), célèbre compositeur italien, surnommé le *Prince de la musique*, né à Palestrina en 1529, m. en 1594, fut maître de chapelle de St-Jean de Latran, de Ste-Marie Majeure et de St-Pierre du Vatican. De son temps c'était l'usage de composer des messes et des motets sur des airs de chansons vulgaires, et cet indécent mélange du profane avec le sacré avait souvent provoqué les censures de l'Église : Palestrina opéra à cet égard une réforme complète dans la musique religieuse, et donna le premier l'exemple de composer tout exprès pour l'église des airs appropriés à la gravité du sujet. On connaît de ce maître 13 livres de messes, 6 de motets, une foule d'hymnes, de litanies, d'offertoires. Partout on y admire la puissance d'invention, l'habileté dans l'art d'écrire pour les voix, la variété du style, une harmonie large et simple, une douceur angélique. On estime surtout sa *Messe du pape Marcel*, son *Stabat* et son motet *Populus meus*. Baini a écrit sa *Vie*, 1828.

PALESTRO, bg des États sardes (Lomelline), près de la Sésia, sur un canal, entre Verceil et Robbio. Le 30 mai 1859, les Sardes, secondés par le 3e régiment français des zouaves, y repoussèrent avec avantage une attaque des Autrichiens.

PALEY (Will.), théologien et moraliste anglais, né en 1743 à Péterborough, m. en 1805, était fils d'un maître d'école du Yorkshire. Il fut nommé en 1766 professeur de théologie à l'Université de Cambridge et s'attacha au docteur Law, évêque de Carlisle, qui le nomma son archidiacre, mais il ne put arriver à l'épiscopat parce qu'on le soupçonnait de favoriser les Dissidents. Il a laissé plusieurs ouvrages qui sont devenus classiques en Angleterre : *Éléments de Morale et de Politique*, Londres, 1785, trad. par Vincent, 1817 (il y fonde la morale sur la volonté de Dieu manifestée par l'utilité générale); *Horæ Paulinæ*,

1787, trad. par Levade, Nîmes, 1809 (il y prouve l'authenticité des Écritures par les seules épîtres de S. Paul); *Évidence du Christianisme*, 1794, trad. par Levade, 1808; *Théologie naturelle*, 1802, trad. par Pictet de Genève, 1615 : c'est le meilleur de ses écrits. On a publié après sa mort un choix de ses *Sermons*.

PALFIN (J.), chirurgien belge, né à Courtray en 1649, m. à Gand en 1730, enseigna longtemps son art à Gand. Il appliqua l'anatomie à la chirurgie, inventa un procédé pour la suture des plaies des intestins, ainsi qu'un nouveau forceps dit *Tire-tête de Palfin*. On lui doit une *Ostéologie* (Gand, 1702) et une *Anatomie du corps humain*, écrite en hollandais (1718), et trad. en français par lui-même (Paris, 1726).

PALI (le), idiome savant de l'Inde transgangétique, dérivé du sanscrit, mais répandu dans l'empire des Birmans, les royaumes de Siam et de Tsiampa, est surtout employé par les partisans de Bouddha, notamment dans l'île de Ceylan. C'est l'idiome dans lequel ont été écrits presque tous les livres sacrés des Bouddhistes. Le pali s'écrit de gauche à droite.

PALIANO, bg des États de l'Église (comarque de Rome), à 44 k. E. S. E. de Rome; 3000 h. Anc. duché, qui appartenait à la famille Colonna; il lui fut enlevé par un des Caraffa, neveu du pape Paul IV, ce qui amena une longue guerre; mais, après la mort de ce pontife, il fut restitué au légitime possesseur, 1559.

PALIBOTHRA, grande v. de l'Inde ancienne, capit. du roy. de Sandrocottus, était chez les *Prasii*, près du confluent du Gange et de l'Erannoboas (*Gondok* ou *Sone*?). Elle était environnée d'un fossé large de 600 pieds, profond de 60, et défendue par une muraille munie de 570 tours et percée de 64 portes. Elle était encore dans tout son éclat en 605 après J.-C. : depuis elle a disparu, détruite par une invasion étrangère ou par une inondation du Gange. Rennel en a trouvé les ruines à *Patelpouter* près de Patna. D'Anville la plaçait à tort plus à l'O., près d'Allahabad, au confluent du Gange et du Jomanès (*Djomnah*).

PALICARES. *V.* PALLIKARS.

PALI-KA-O, bg de Chine, à 12 k. S. E. de Pékin, sur le grand canal qui relie le Pey-ho à Pékin. Le 21 sept. 1860, 2000 Français, commandés par le général Cousin-Montauban, y mirent en déroute une armée de 50 000 Chinois, commandés par San-Koli-Tsin. Cette victoire nous ouvrit les portes de Pékin. Le vainqueur fut en récompense fait comte de Pali-ka-o.

PALILIES, fêtes de la déesse Palès. *V.* PALÈS.

PALIMPSESTE, manuscrit d'une espèce particulière. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

PALINGENIUS (Marcellus). *V.* MANZOLLI.

PALINGES, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 15 kil. N. O. de Charolles, sur le canal du Centre; 2076 hab. Hauts fourneaux, poteries.

PALINURE (cap), *Palinurum prom.*, cap du roy. de l'Italie mérid. (Principauté Citér.), à 80 k. S. E. de Salerne. Il doit son nom, selon Virgile, à Palinure, pilote d'Énée, qui s'y noya pendant son sommeil.

PALIQUES, *Palici*, frères jumeaux adorés en Sicile, étaient fils de Jupiter et d'une nymphe. Ils avaient en Sicile, au pied de l'Etna, un temple célèbre près duquel étaient deux sources d'eau sulfureuse bouillante, sur lesquelles on prêtait serment : le parjure tombait dans une des sources et s'y noyait.

PALISOT DE BEAUVOIS (François Joseph), naturaliste, né à Arras en 1752, m. en 1820, remplit quelque temps les fonctions de receveur des domaines en Picardie. Son emploi ayant été supprimé, il se rendit en Afrique en 1786 pour étudier la flore du Benin, visita ensuite St-Domingue et diverses contrées de l'Amérique, et en rapporta de précieuses collections de plantes et d'animaux. Il fut admis en 1806 à l'Institut. On a de lui : *Flore d'Oware et de Benin*, 1804-21, 2 vol. in fol.; *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, 1805-21 ; de savantes recherches sur *les Cryptogames*, *les Mousses*, *les Lycopodes*, 1804, et une *Nouvelle agrostographie*, 1812.

PALISSOT DE MONTENOY (Ch.), littérateur, né en 1730 à Nancy, était fils d'un conseiller du duc de Lorraine. Il soutint à 13 ans une thèse de théologie et voulut se faire oratorien, mais il changea bientôt d'avis, vint à Paris à 19 ans avec deux tragédies en portefeuille, *Zarès* et *Ninus II*, fit jouer l'une d'elles, mais n'obtint aucun succès; se jeta alors dans la polémique, prit parti contre les philosophes, et les attaqua sans relâche, soit dans ses comédies, dont deux, *les Originaux* ou *le Cercle* (1755) et *les Philosophes* (1760), firent grand bruit, soit dans des pamphlets (*Petites lettres contre de grands philosophes*), soit enfin dans sa *Dunciade* (1764) ou *la Guerre des Sots*, poëme imité de Pope, qu'il publia d'abord en 3 chants et qu'il porta dans la suite à 10, afin d'y faire entrer tous ses ennemis. Il se laissa oublier pendant le temps de la Révolution et mourut en 1814, administrateur de la bibliothèque Mazarine. On a de lui, outre les ouvrages ci-dessus : *Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature française, depuis François I jusqu'à nos jours*; *Hist. des premiers siècles de Rome jusqu'à la république*, 1806; *le Génie de Voltaire*, 1806, des éditions avec notes des œuvres de Corneille et de Voltaire, etc. Ses propres *OEuvres* ont été réunies en 1809, Paris, 6 vol. in-8, avec les dernières corrections de l'auteur. Palissot ne manquait ni d'esprit ni d'élégance, mais ses ouvrages, presque tous de circonstance, sont tombés dans l'oubli.

PALISSY (Bernard), célèbre potier de terre, né dans l'Agénois vers 1500, m. en 1589, s'appliqua dans sa jeunesse à l'arpentage et à la peinture, entreprit, à partir de 1539, de découvrir le secret de l'émail dont on se servait alors en Italie pour faire de beaux ouvrages de faïence, y réussit après seize ans d'efforts et de dépenses ruineuses (1555), et fabriqua de belles poteries qui furent recherchées par toute la France. Il étudia aussi en savant les monuments de l'antiquité, fit sur les terres, les pierres et les métaux, des observations pleines de justesse, et donna sur ce sujet en 1575 à Paris des cours publics qui furent suivis avec empressement : il y exposa dès cette époque des idées qui ont été justifiées depuis par les découvertes des géologues. Il s'intitulait modestement *ouvrier de terre* et *inventeur des rustiques figulines*. Ses *figulines*, toutes en ronde bosse, sont encore recherchées; on en voit de beaux échantillons au Louvre, à Sèvres, à l'hôtel Cluny et au musée de Limoges. Palissy avait embrassé la Réforme : il fut pour ce motif enfermé dans sa vieillesse à la Bastille, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Moyen de devenir riche* (par l'agriculture) et *De la nature des eaux et fontaines, des métaux, des terres, émaux*, Paris, 1580, ouvrage où il fait l'histoire de ses découvertes. Ses *OEuvres* ont été réunies à Paris, 1777, avec notes de Faujas de St-Fond, et en 1844, par A. Cap, avec une notice sur l'auteur. Une statue lui a été érigée sur une des places d'Agen.

PALIZZI, famille sicilienne, fut au XIVe siècle l'âme d'une faction qui gouverna pendant longtemps le roi Pierre II et qui abusa du pouvoir; elle fut bannie en même temps que les Chiaramonti, avec lesquels elle était sans cesse en lutte, mais se fit rappeler sous le roi Louis, par les intrigues de la reine mère Élisabeth de Carinthie, 1348; de là une longue guerre civile dans laquelle les Palizzi eurent enfin le dessous; ces querelles ne finirent qu'après la paix de 1372 entre Frédéric II et Jeanne Ire (de Naples).

PALK (détroit de), bras de mer qui sépare l'île de Ceylan de la côte de l'Inde et unit le golfe du Bengale au golfe de Manaar, a 60 kil. de large. Il a reçu son nom d'un hollandais qui le passa le premier.

PALKATI et mieux BALKHACHI, grand lac d'Asie, dans la Dzoungarie, entre 44°-46° lat. N. et 74°-77° long. E. a 140 k. de long sur 80 de large et reçoit l'Ili.

PALLADE, *Palladius*, évêque d'Hélénopolis (en Bithynie), né en Galatie vers 367, m. vers 430, alla vivre dans la solitude à Nitrie en Égypte, d'où il fut tiré pour être élevé à l'épiscopat. Il était l'ami de S. Jean Chrysostôme. On lui doit une *Histoire des*

Solitaires dite *Hist. lausiaque*, parce qu'elle était dédiée à un préfet romain du nom de Lausus.

PALLADE, *Rutilius Taurus Æmilianus Palladius*, agronome latin, que l'on fait vivre au IVe s. de J.-C. et qu'on croit fils d'Exsuperantius, préfet des Gaules, avait étudié le droit en Gaule et à Rome, puis était allé se fixer en Campanie. Il a laissé 14 livres *De Re rustica*, insérés dans la collection des *Rei rusticæ scriptores*, Leipsick, 1755, et traduits en franç. par Saboureux de La Bonneterie, 1775, et mieux par Cabaret-Dupaty, dans la collection Panckouke, 1843. Ce traité n'est, en grande partie, qu'une compilation de Columelle, de Gargilius Martialis et des *Géoponiques grecs*. C'est une espèce d'almanach, qui indique les travaux à faire mois par mois : sur les 14 livres, 12 sont consacrés à ces instructions mensuelles; le 1er contient des préceptes généraux, et le 14e un poëme sur la *greffe*, écrit avec assez d'élégance.

PALLADINO (Jacques), dit *Jacques de Téramo*, né à Téramo en 1349, m. en 1417, étudia le droit à Padoue, puis reçut les ordres, devint successivement chanoine à Téramo, archidiacre d'Aversa, secrétaire des brefs et de la pénitencerie, évêque de Monopoli (1391), archevêque de Tarente, puis de Florence (1401), évêque et administrateur de Spolète (1410), enfin légat en Pologne. On a de lui une espèce de roman ascétique, intitulé *Consolatio peccatorum*, Augsbourg, 1472, qui a été trad. en français dès 1482 par Farget sous le titre de *Procès de Bélial*.

PALLADIO (André), célèbre architecte, né à Vicence en 1518, m. en 1580, étudia surtout Vitruve et les monuments antiques. Il orna de ses ouvrages Vicence, Rome, Venise, où il construisit le palais des doges, l'église de St-Georges Majeur et celle du Rédempteur; restaura la belle basilique dite *le Palais de la Raison* à Vicence, éleva dans cette même ville le *Théâtre olympique*, commença le célèbre théâtre de Parme, achevé par le Bernin, bâtit dans le Vicentin et les États de Venise une foule de charmantes villas, et publia les *Monuments antiques*, Rome, 1554, et un *Traité d'architecture* en 4 livres, Venise, 1570; trad. par Dubois, La Haye, 1726, et par Chapuy, Al. Corréard et Alb. Lenoir sous le titre d'*OEuvre de Palladio*, Paris, 1825-42, 2 vol. in-fol. Bien que venu après de grands architectes, Palladio a trouvé moyen d'être original; son nom est demeuré à sa manière, qui consiste dans l'appropriation des belles données de l'architecture antique aux mœurs et aux convenances modernes, au moyen de modifications sobres, sages et savamment raisonnées.

PALLADIUM, statue de Pallas (ou Minerve), était la grande idole des Troyens. C'était une statue de bois, haute de 3 coudées, ayant le casque en tête, tenant de la main droite une pique un peu inclinée et de la gauche un grand bouclier rond qui lui cachait presque tout le corps. On la disait tombée du ciel, et on la conservait précieusement à Troie dans un temple bâti exprès, croyant que le sort de la ville y était attaché. Ulysse et Diomède, ayant pénétré de nuit dans Ilion, allèrent la ravir au sanctuaire même de la déesse, et alors seulement Troie put être prise. Suivant la tradition romaine, les deux héros grecs n'enlevèrent qu'un faux Palladium : le vrai fut porté par Énée en Italie, et passa par la suite à Rome, où il était gardé dans un sanctuaire connu seulement du grand prêtre et de la grande vestale : on croyait à Rome comme à Troie, que le salut de l'empire était attaché à sa conservation.

PALLADIUS. *V.* PALLADE et PALLADIO.

PALLANTÉE, *Pallanteum*, v. d'Arcadie, à 8 k. O. de Tégée, fut bâtie par Pallas, un des fils de Lycaon. C'était la patrie d'Évandre. — Ville d'Italie, bâtie par Évandre sur les bords du Tibre, prit son nom, soit de la Pallantée d'Arcadie, soit du mont Palatin sur lequel elle fut bâtie, soit enfin, selon Virgile, du jeune Pallas, fils d'Évandre.

PALLANTIDES, fils de Pallas, frère d'Égée, étaient au nombre de 50. Ayant voulu enlever à Égée le royaume d'Athènes, ils furent tous tués par Thésée, fils de ce prince. Aricie était fille de l'un d'eux.

PALLANZA, v. de la Hte-Italie (Novare), ch.-l. d'intendance, sur le lac Majeur, à 70 kil. N. de Novare; 2500 hab. Port, chemin de fer, gymnase. Napoléon y retint prisonniers les évêques d'Italie qui avaient refusé d'accéder au concordat. — L'intendance de Pallanza, entre celles d'Ossola, Val de Sesia, et Novare, le lac Majeur et le canton suisse du Tésin, a 45 kil. sur 30 et compte 80 000 hab.

PALLAS, déesse des Grecs. *V.* MINERVE.

PALLAS, fils d'Évandre, roi du Latium, fut tué par Turnus, roi des Rutules. Énée lui fit de magnifiques funérailles et vengea sa mort dans le sang de Turnus. Son nom fut donné au village de Pallantée.

PALLAS, affranchi et favori de l'empereur Claude, lui fit épouser Agrippine et adopter Néron. De concert avec Agrippine, il hâta la mort du vieux prince par le poison : s'étant dans la suite rendu odieux à Néron par son arrogance, il fut lui-même empoisonné, en 60, par ordre de l'empereur, qui confisqua ses biens; ils montaient à une valeur de 60 millions de francs.

PALLAS (Simon), voyageur et naturaliste, né en 1741 à Berlin, m. en 1811, fut appelé dès 1767 en Russie par Catherine II, accompagna les astronomes qui allaient en Sibérie observer le passage de Vénus sur le Soleil (1768), visita en détail la Sibérie, la Tauride, diverses parties de la Russie, pénétra jusqu'aux frontières de la Chine, et revint à St-Pétersbourg publier le résultat de ses observations (1774). Il y fut nommé historiographe de l'amirauté et membre de l'Académie. On a de lui : *Elenchus zoophytorum*, La Haye, 1766; *Spicilegia zoologica*, 1767-1780; *Voyage en diverses parties de l'empire russe*, en allemand, 1771-76, trad. en franç. par G. de La Peyronie, 1788-95; *Mémoires sur les peuples Mongols*, en allemand; *Observations sur la formation des montagnes et sur les changements arrivés à notre globe*, 1777; *Linguarum totius orbis vocabularia*, 1788; *Tableau physique et topographique de la Tauride*, 1795, en franç.; *Flora rossica* et *Fauna rossica*, 1784-8; *Zoographia rosso-asiatica*, 1831. Pallas rectifia les erreurs de Linné et de Buffon sur la conchyliologie, donna une idée exacte des coraux et jeta les vraies bases de la géologie ainsi que de la science des fossiles.

PALLAVICINI ou **PALLAVICINO** (Oberto), capitaine italien du XIIIe s., servit Frédéric II contre Grégoire IX et les Génois, puis se déclara contre Ezzelin Romano et le battit. Il se créa une souveraineté en Lombardie et y fut le chef du parti gibelin; mais il éprouva des revers quand Charles d'Anjou marcha sur Naples, et mourut de chagrin en 1269. — Sforza P., jésuite, né à Rome en 1607, m. en 1667, fait cardinal en 1657, a écrit en italien l'*Histoire du concile de Trente*, Rome, 1656-57; trad. en latin en 1672 et en franç. en 1844 (dans la collection Migne): c'est une réfutation de l'histoire de Fra-Paolo. — Ferrante P., poëte satirique, né à Plaisance en 1615, mort en 1644, était chanoine de St-Augustin à Rome. La dépravation de ses mœurs, les principes protestants qu'il puisa en Allemagne où il avait voyagé comme chapelain du duc d'Amalfi, et qu'il ne craignit pas de professer ouvertement, les sanglantes satires qu'il écrivit contre le pape Urbain VIII et les Barberini, attirèrent sur lui des colères redoutables. Il les brava pendant plusieurs années en vivant à Venise; mais, ayant eu l'imprudence de pénétrer dans le Comtat, il y fut arrêté, enfermé à Avignon et eut la tête tranchée. Ses *OEuvres permises* ont paru à Venise, 1655, et ses *OEuvres choisies* à Villefranche (Genève), 1666. On y remarque le *Courrier volé*, suite de lettres imaginaires, et le *Divorce céleste*, traduit en français par Brodeau d'Oiseville, 1696

PALLÈNE, auj. *Cassandria*, la plus occid. des trois petites péninsules qui terminent au S. la Chalcidique, entre les golfes Thermaïque et Toronaïque, avait pour villes principales Potidée et Scione.

PALLET (le), vge de la Loire-Inf., à 20 kil. N. E.

de Nantes; 1548 hab. Patrie d'Abélard. On montre derrière l'église de vieilles murailles à demi rasées, restes du château de Bérenger, père d'Abélard.

PALLIKARS, nom donné jadis à des Grecs faisant partie des milices nationales reconnues par les Turcs et destinées à combattre les *Klephtes*, qui étaient en dehors de la loi. Les chefs de ces bandes grecques se nommaient *armatoli*.

PALLIUM, manteau des anciens et ornement que le pape envoie aux métropolitains en signe de juridiction. *V.* ce mot dans notre *Dict. des Sciences*.

PALLUAU, *Paludellum*, ch.-l. de cant. (Vendée), à 36 kil. N. E. des Sables d'Olonne; 627 hab.

PALMA, ch.-l. des îles Baléares, dans l'île de Majorque, sur la côte S. O.; 40 000 hab. Port, avec deux châteaux forts. Évêché, cour d'appel, université, école de navigation, de dessin; société économique; musée d'antiquités, bibliothèques. Rues étroites, balcons en saillie; superbe cathédrale gothique; palais du gouverneur, hôtel de ville, bourse dite la *Lonja*. Vins célèbres; soieries, lainages. Patrie de Raymond Lulle. — Fondée, dit-on, l'an 123 av. J.-C., par le consul Cécilius Métellus Balearicus.

PALMA, une des Canaries, par 20° long. O. et 28° lat. N.: 600 kil. carr.; 34 000 hab.; ch.-l. Sta-Cruz de Palma. Mont. élevée de 3670m au-dessus de la mer; sol volcanique; côtes fertiles, pêche abondante.

PALMA-CAYET. *V.* CAYET.

PALMARIA, îlot situé dans le golfe de Gênes, au S. de Piombino. Marbre noir veiné d'or, dit *portoro*.

PALMAROLA, *Palmaria* en latin, île d'Italie mérid., dans la mer Tyrrhénienne, à l'O. de Ponza.

PALMAS (LAS), v. forte d'Espagne (Canaries), sur la côte E. de la Grande-Canarie, capit. de toute la prov. des Canaries, au milieu d'une délicieuse vallée, à l'emb. de la Giniguada; 9000 hab. Évêché, cour d'appel; belle cathédrale. Climat tempéré et sain; récolte de maïs, patates, fruits, vins renommés. Pêche, commerce de cabotage.

PALMAS (Golfe de), *Sulcitanus sinus*, golfe de la Sardaigne, sur la côte S. O. Alphonse d'Aragon y débarqua pour prendre possession de la Sardaigne, qui venait d'être cédée à son père Jacques II par le pape Boniface VIII.

PALMELLA, v. de Portugal (Estramadure), à 8 k. N. E. de Sétubal; 3000 hab. Couvent où réside le grand prieur de l'ordre de Santiago. Titre de marquisat. Cette ville fut conquise sur les Maures par Alphonse Henriquez en 1165.

PALMELLA (don P. de SOUZA-HOLSTEIN, duc de), homme d'État portugais, né en 1786 à Turin, mort en 1850, fut nommé par Jean VI plénipotentiaire au congrès de Vienne (1814), puis ministre des affaires étrangères, prépara, après la révolution de 1820, une charte pour le Portugal, fut mis en 1830 par don Pedro à la tête de la régence que ce prince venait d'établir à l'île de Terceire, et eut la plus grande part à l'établissement du trône de dona Maria. A la mort de don Pedro (1834), il fut chargé par la jeune reine de former un cabinet, dont il devint le président; mais au bout de deux ans il fut forcé par l'intrigue à quitter le pouvoir. Il y rentra à la chute du ministère Cabral (1846) et fut de nouveau placé à la tête du cabinet, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort.

PALMER (J.), acteur anglais, né en 1741, mort en 1784, expira sur la scène à Drury-Lane, en jouant dans *Misanthropie et Repentir*, de la douleur qu'il ressentit en entendant cette question de son interlocuteur: « Comment se portent vos enfants? » Il venait de perdre un fils.

PALMES (cap des), cap situé à l'extrémité N. O. du golfe de Guinée, par 4° 81' lat. N., 10° 1' long. O.

PALMEZEAUX-CUBIÈRES. *V.* CUBIÈRES.

PALMYRE, *Tadmor* en arabe, v. célèbre de la Syrie ancienne, dans une oasis, au milieu du désert qui s'étend entre Damas et l'Euphrate, à 260 k. N. E. de Damas et à 140 k. O. de l'Euphrate, fut ainsi nommée à cause de ses beaux *palmiers*, et dut à sa position un grand commerce de transit et des richesses considérables. On en attribue la fondation à Salomon. Détruite par Nabuchodonosor le Grand lorsqu'il marchait sur Jérusalem, elle se releva bientôt. Sous les Séleucides, elle servit d'intermédiaire entre leurs deux capitales, Séleucie et Antioche. Elle eut longtemps de petits princes, qui se maintinrent dans une espèce d'indépendance jusqu'au IIIe s., époque à laquelle ils devinrent tributaires de Rome. Odénat, l'un d'eux, se rendit célèbre sous Gallien par ses exploits contre les Perses et contre plusieurs des trente tyrans; il en fut récompensé par le titre d'Auguste (c.-à-d. d'associé à l'empire). Zénobie, sa veuve, se fit après sa mort proclamer reine d'Orient, mais elle attira ainsi sur ses États les armes d'Aurélien : elle succomba, et avec elle périt la principauté de Palmyre, qui devint province romaine (272). — Les ruines de la ville de Palmyre sont encore magnifiques; elles sont situées par 34° 25' lat. N., 36° 40' long. E., à 245 kil. S. E. d'Alep, à 260 kil. N. E. de Damas, et ont conservé le nom de Tadmor; on y remarque surtout les restes du temple du Soleil. Elles ne furent connues des Européens qu'en 1691; elles ont été éloquemment décrites par Volney.

PALMYRÈNE, territoire de PALMYRE.

PALNATOKE, corsaire danois au Xe s., avait formé une espèce d'association de piraterie chevaleresque, dont le fort d'Iæmsborg (dans l'île Wollin) était le ch.-lieu. Il tua en 991 Harald Blaatand. Il est le héros d'une tragédie d'Œhlenschlæger.

PALOMINO DE VELASCO (Antonio), peintre espagnol, né à Bujalance, près de Cordoue, en 1653, m. en 1725, travailla immensément à Madrid, à l'Escurial, à Valence, à Grenade, à Cordoue, et fut nommé en 1690 peintre de la cour. On vante surtout sa *Confession de S. Pierre*, à Valence, ses fresques du chœur de l'église de Cordoue, et celles du chœur des Chartreuses de Grenade. Cet artiste dessinait purement, composait avec soin et connaissait bien l'anatomie et la perspective; sa couleur est agréable et pleine d'harmonie; mais ses types et ses expressions manquent souvent de noblesse. On a de lui le *Musée de peinture*, Madrid, 1715-24, 3 vol. in-fol., dont le dernier contient l'histoire des peintres espagnols.

PALOS, v. et port d'Espagne, dans l'anc. Andalousie, à 15 kil. S. de Huelva, à l'emb. du Tinto dans l'Atlantique; 1000 h. C'est là que Christ. Colomb s'embarqua pour la découverte de l'Amérique (1492).

PALSGRAVE (Jean), grammairien anglais, né à Londres vers 1480, m. vers 1554, enseigna le français à la princesse Marie, sœur de Henri VIII. Il a publié en 1530, sous le titre d'*Éclaircissement de la langue française*, en anglais, une grammaire française, la plus ancienne connue, qui est utile pour l'histoire de la langue et de la littérature, parce que l'auteur choisit ses exemples dans les poëtes et les écrivains des XIVe et XVe siècles. Ce livre, excessivement rare, a été réimprimé en 1852 par Génin dans les *Documents inédits sur l'histoire de France*.

PALUS MÆOTIS, la *mer d'Azov*. *V.* MÉOTIDE.

PAMIERS, v. de France, ch.-l. d'arr. (Ariége), à 19 k. N. de Foix, sur l'Ariége; 7910 h. Évêché, suffragant de Toulouse, institué en 1296; trib. de 1re inst., collége. Filatures, limes, faux; fromages, bestiaux. Aux env., source minérale qui guérit les obstructions. — Cette ville, nommée primitivement *Fredelas*, en latin *Fredelatum* ou *Fridelacum*, fut la capitale de l'ancien comté de Foix. Roger de Foix, de retour de la 1re croisade, y bâtit vers 1104 un château qu'il nomma *Apamée* du nom d'une ville de Syrie; de là, par corruption, le nom moderne de *Pamiers*. L'emplacement de ce château forme auj. la promenade du *Castellat*, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Pamiers fut dévastée par la peste en 1553, prise et saccagée par le prince de Condé en 1628.

PAMISUS, riv. du Péloponèse, se jetait dans le golfe de Messénie après avoir formé la limite entre la Messénie et la Laconie. — Riv. de Thessalie, affl. du Pénée.

PAMLICO-SOUND, golfe des États-Unis (Caroline du Nord), entre 35°-35° 40' lat. N. et 77° 50'-79° long. O.; 110 kil. du N. au S. O. et 45 de large. Il est fermé du côté de l'Atlantique par trois îles longues et étroites, dont l'une projette le cap Hatteras. Il reçoit le Tar ou Pamlico-River et la Neuse.

PAMPAS, vastes plaines de l'Amérique du Sud qui s'étendent surtout dans la partie mérid. du gouvt de Buenos-Ayres, depuis le Rio de la Plata jusqu'auprès des Andes, sont peuplées d'innombrables troupeaux de chevaux et de bœufs sauvages, dont les peaux et les cuirs font la richesse du pays. Ces plaines sont habitées par les Gauchos, d'origine espagnole, qui vivent indépendants et se livrent à la chasse.

PAMPELONNE, ch.-l. de cant. (Tarn), sur la Viaur, à 30 kil. N. E. d'Alby; 2268 hab. Toiles.

PAMPELUNE, *Pompeiopolis*, *Pompelo* chez les Latins, *Pamplona* en espagnol, v. forte d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de ce nom et de la capitainerie générale de Navarre, sur l'Arga, à 310 kil. N. E. de Madrid; 16 000 hab. Évêché, cour d'appel. Citadelle, fortifications; cathédrale, palais du vice-roi de Navarre, promenade de la *Taconera*; beau cirque pour les combats de taureaux, achevé en 1844, et pouvant contenir 8000 personnes; chemin de fer. Tissus de laine et de soie; forges, fonderie de projectiles de fer, fabr. de plaques en fer et en acier; commerce de vins. — Ville très-ancienne, fondée ou restaurée par Pompée, dont elle prit le nom. Elle fut prise en 778 par Charlemagne. Longtemps capitale de toute la Navarre, elle devint, après la division de la Navarre en N. franç. et N. espagnole (1512), la capit. de la Navarre espagnole. Enlevée aux Espagnols en 1521 par André de Foix, seigneur de Lespare, frère de Lautrec, qui la perdit la même année : c'est à ce siége que fut blessé Ignace de Loyola. Les Français entrèrent encore dans Pampelune en 1808 et 1823. Elle a été souvent prise et reprise dans les dernières guerres civiles d'Espagne (1831-1842). — L'intendance de Pampelune n'est autre que l'anc. Navarre. *V.* ce nom.

PAMPHILE ou **PAMPHYLE**, peintre grec, né en Macédoine, vivait sous Philippe, au IVe s. av. J.-C. Il fonda l'école de Sicyone et fut le maître d'Apelle. Il exigeait que le peintre possédât la géométrie et était lui-même bon mathématicien.

PAMPHILE (S.), était magistrat à Béryte lorsqu'il embrassa le Christianisme. Il remplaça Origène dans la direction de l'école d'Alexandrie et en fonda luimême une à Césarée de Palestine. Il fut arrêté en 307 comme chrétien, resta deux ans en prison et subit le martyre en 309. On lui doit une bonne édition de la *Bible*, un savant commentaire sur les *Actes des Apôtres* et une *Apologie d'Origène*, en 5 livres, dont il ne reste qu'une trad. latine. On le fête le 1er juin.

PAMPHYLIE, auj. partie O. du pachalik d'*Itchil*; contrée de l'Asie Mineure, au S., sur la Méditerranée, entre la Lycie à l'O. et la Cilicie à l'E., était bornée au N. par la Pisidie et était traversée par le Taurus. La côte y forme un golfe appelé golfe de Pamphylie. Attalie, Olbie, Side, Perge, Aspendus, Ptolémaïs en étaient les villes principales. — La Pamphylie fut occupée, après la guerre de Troie, par des bandes grecques, sous la conduite de Mopsus, d'où le pays fut d'abord appelé *Mopsopia*. Elle doit le nom de Pamphylie (de *pás*, tout, et *phylé*, tribu) à la diversité des peuples qui l'avaient colonisée. Soumise aux Perses, puis à Alexandre et aux rois de Syrie, elle fut donnée à Eumène par les Romains après la défaite d'Antiochus le Grand et leur fit retour avec le reste du royaume de Pergame. Cédée en partie par Antoine, avec la Lycaonie et la Galatie, au Galate Amyntas, elle forma après la mort de ce dernier (24 av. J.-C.) une province impériale à laquelle plus tard Claude joignit la Lycie. Lors de la réorganisation de l'Empire par Constantin, elle fut comprise dans le diocèse d'Asie et la préfecture d'Orient, ayant Aspendus pour capitale. Elle a, depuis, subi toutes les vicissitudes de l'Asie Mineure et est passée avec elle sous le joug des Arabes, puis des Ottomans.

PAMPLONA, v. de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de la prov. de Pamplona, sur la Zulia, à 450 k. N. E. de Bogota; 3200 h. Évêché. Fondée en 1549. — La prov. de Pamplona, une des 4 du dép. de Boyaca, a 235 k. d'E. à l'O. sur 125 et 80 000 hab. Cacao, tabac, etc. Mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb.

PAN, dieu grec, fils de Jupiter et de Callisto, présidait aux troupeaux et aux pâturages, et passait pour l'inventeur du chalumeau. Épris de la nymphe Syrinx, il se mit à sa poursuite et eut la douleur de la voir se changer en roseau au moment où il allait la saisir; il ne fut pas plus heureux auprès de la nymphe Écho. On figurait ce dieu couvert d'une peau de bouc, ou même avec les cornes, les pieds et les cuisses velues de cet animal, et tenant à la main un bâton recourbé. On lui donne pour cortége des êtres de même forme, dits *pans*, *égipans* (c.-à-d. pans-chèvres), êtres qui diffèrent peu des Satyres. Le Faune des Latins ressemble fort au Pan des Grecs; cependant on les distingue. C'est en Arcadie surtout que Pan était adoré. Ses fêtes s'y nommaient *Lycées*; à Rome, elles furent appelées *Lupercales*. Le bas peuple en Grèce croyait que Pan faisait des courses nocturnes dans les montagnes; ses apparitions subites jetaient partout l'effroi; de là le nom de *terreur panique*. — A l'époque de l'invasion des idées orientales en Grèce et à Rome, Pan devint un dieu suprême, identique à la nature ou à l'universalité des êtres (*pan*, tout). On confondait Pan ainsi envisagé avec l'Osiris des Égyptiens : de là le nom de *Panopolis* donné par les Grecs à une ville de la Hte-Égypte où Osiris était adoré. Pan est aussi quelquefois identifié avec le dieu Mandou des Égyptiens.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, né à Rhodes vers 190 av. J.-C., florissait vers 150. Il étudia d'abord à Athènes sous Antipater de Tarse, puis vint à Rome, et y ouvrit une école, qui fut fréquentée par les jeunes gens les plus distingués. P. Scipion, l'un de ses disciples, voulut que le philosophe s'établît dans sa propre maison, et l'emmena avec lui dans les diverses missions dont il fut chargé. Plus tard, Panætius retourna à Athènes pour y remplacer dans la chaire du Portique son maître Antipater : c'est dans cette ville qu'il mourut, presque nonagénaire. Ce philosophe avait composé plusieurs ouvrages fort estimés, qui ne nous sont pas parvenus, entre autres un traité des *Devoirs* qui a fourni le fond des *Offices* de Cicéron; un livre des *Sectes*, où il soumettait à sa censure les diverses doctrines philosophiques (on en trouve quelques fragments dans Diogène-Laërce); des traités *de la Divination*, *de la Providence*, *de la Tranquillité de l'âme*, etc. Il enseignait un stoïcisme mitigé, et faisait à l'Académie et au Lycée les concessions exigées par le bon sens. On peut consulter sur ce philosophe les recherches de l'abbé Sevin (dans les *Mém.* de l'Acad. des inscriptions, t. X) et une dissertation de Van Lynden, *de Panætio*, Leyde, 1802.

PANÆTOLIUM. *V.* ÉTOLIE.

PANAMA, v. de l'Amérique, dans la Nouv.-Grenade, ch.-l. de l'État de son nom, sur l'isthme de Panama et l'Océan Pacifique, au fond d'une vaste baie, par 81° 47' long. O., 8° 58' lat. N.; 12 000 h. Évêché, collége. Ville bien bâtie, belle cathédrale, beaux couvents, hôpital. Port peu sûr. Commerce déchu de ce qu'il était jadis, lorsque Panama était l'entrepôt des trésors du Pérou. — Il a existé de 1618 à 1670 une 1re ville de Panama, à 15 k. de la v. actuelle. Cette ville, fondée par Davila, fut incendiée en 1670 par les flibustiers, conduits par l'aventurier Morgan; en la relevant on choisit un emplacement moins accessible. En 1824 eut lieu à Panama un congrès, qui donna peu de résultats; un autre congrès, en 1826, amena un traité d'alliance offensive et défensive entre diverses républiques de l'Amérique du S. — La v. de Panama donne son nom à un des États fédéraux de la Nouv.-Grenade, appelé aussi l'*Isthme*.

borné au N par la mer des Antilles, à l'E., par le dép. de la Cauca, au S. par le grand Océan équinoxial, et à l'O. par le Guatemala; 700 kil. sur 230; 170 000 h. Cet État a été formé en 1855.

PANAMA (Isthme de), langue de terre qui joint les deux Amériques, entre la mer des Antilles au N. et l'Océan Pacifique au S., a une longueur d'env. 260 k. et n'a dans certains endroits que 60 kil. de large; l'isthme est traversé dans toute sa longueur par les Andes. Son peu de largeur a fait songer à le couper par un canal qui unirait l'Atlantique au Pacifique. Dès à présent, un chemin de fer, ouvert en 1855 et long de 64 k. (allant d'Aspinwall, sur le golfe du Mexique, à Panama, sur le Pacifique), permet de traverser l'isthme en quelques heures. — On donne le nom de *Golfe de Panama* à l'enfoncement formé par le Grand-Océan sur la côte mérid. de l'isthme de Panama, de 6° 50' à 7° 13' lat. N. et de 80° 10' à 82° 45' long. O.

PANARD (Ch. Fr.), vaudevilliste et chansonnier, né en 1694 à Nogent-le-Roi, près de Chartres, m. en 1765, avait composé près de 80 pièces, soit seul, soit de société avec Collé, Piron et Gallet; il publia en 1763 un volume de ses œuvres dramatiques, qui ne contient que 5 comédies et 13 opéras-comiques. Ses *Œuvres choisies*, autres que ses comédies, ont été publiées par Armand Gouffé, Paris, 1803, 3 vol. in-18.

PANARO, *Scultenna*, riv. d'Italie, naît au mont Cimone, dans les Apennins, borde au S. l'anc. duché de Modène, et se jette dans le Pô, par la r. dr., après un cours de 125 kil. Elle a donné son nom à un dép. du roy. d'Italie de Napoléon, formé de la partie E. du duché de Modène et qui avait pour ch.-l. Modène.

PANATHÉNÉES, *Panathenæa* (de *pân*, tout, et *Athéné*, Minerve), grande fête athénienne, célébrée en l'honneur de Minerve, tirait son nom de ce qu'elle réunissait *tous* les peuples placés sous la protection de *Minerve*. Instituée par Érichthonius vers 1495 av. J.-C., elle reçut un nouveau lustre de Thésée, qui fit de Minerve la déesse de *toute* l'Attique, et de sa fête le rendez-vous et le lien commun des peuples de *tous* les bourgs de cette contrée. Elle fut renouvelée en 566 av. J.-C. On distingua plus tard les *grandes* et les *petites Panathénées*. Les premières se célébraient tous les 5 ans; les secondes tous les ans. On déployait dans les grandes Panathénées une magnificence extrême : la cérémonie principale était la procession du *peplum* ou voile de Minerve, procession qui se rendait du Céramique à la citadelle; puis venaient les *lampadodromies* (courses avec des flambeaux à la main), des danses et des jeux gymnastiques, des représentations dramatiques dans lesquelles les poëtes disputaient le prix, enfin des festins publics. Le prix des vainqueurs était une simple couronne d'olivier et un vase d'huile.

PANAY, une des îles Philippines, de forme triangulaire, par 120° 10' long. E., 11° 15' lat. N., a 160 k. sur 130; 300 000 h. Résidence d'un gouverneur espagnol. Sol très-fertile : riz, canne à sucre, poivre, etc.; beaucoup de bétail, chevaux. Les habitants sont des Papous et des Bissayes, peuple très-industrieux.

PANCHAIE, *Panchæa*, partie de l'Arabie Heureuse renommée chez les anciens pour la qualité et la quantité de parfums qu'elle produisait (myrrhe, encens). On la place ordinairement dans la Sabée (à la pointe N. E. de l'Arabie, sur le golfe Persique); d'autres y voient une île voisine de l'Arabie Heureuse, laquelle aurait été découverte par Évhémère, qui en fait un séjour enchanteur; et ils la placent dans l'île moderne d'*Abdal-Curia*, entre Socotora et le cap Guardafui, à la pointe orientale de l'Afrique, ou dans l'île de *Mocria*, sur la côte S. E. de l'Arabie, en face du pays d'Oman; mais les géographes les plus sérieux doutent même de son existence.

PANCIROLI (Gui), jurisconsulte, né à Reggio en 1523, m. en 1599, professa le droit à Pavie, à Turin, et publia, entre autres écrits : *Commentarius in Notitiam de utriusque imperii magistratibus; De Magistratibus municipalibus; De claris juris interpretibus; De rebus inventis et perditis*, 1599. Ce dernier ouvrage, rédigé originairement en italien, fut trad. en latin par Salmuth dès 1599 et en français par Lanoue, 1617 : c'est le plus curieux de ses écrits. Ses *Œuvres juridiques* ont été réunies à Venise en 1584, sous le titre de *Tractatus universi juris*.

PANCKOUCKE (Ch. Joseph), imprimeur-libraire, né à Lille en 1736, m. en 1798, était fils d'André Joseph, libraire à Lille, connu par quelques ouvrages singuliers : l'*Art de désopiler la rate; Dictionnaire des Proverbes français*, etc. Charles vint s'établir à Paris à 28 ans, forma une des librairies les plus renommées de l'Europe, éleva le *Mercure de France* à un haut degré de prospérité, publia avec Beaumarchais le *Voltaire* de Kehl, entreprit l'*Encyclopédie méthodique*, et créa le *Moniteur*. Au milieu de ces vastes entreprises, il trouva le temps de composer lui-même plusieurs ouvrages : il traduisit *Lucrèce*, 1768, donna, en société avec Framery, des traductions de l'Arioste et du Tasse, rédigea une *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfants*, 1795, et écrivit nombre de brochures de circonstance. — Son fils, Ch. L. Fleury Panckoucke, né en 1780, m. en 1844, s'est aussi distingué comme éditeur et comme auteur. Il a édité le grand *Dictionnaire des sciences médicales*, les *Victoires et conquêtes des Français*, la 2e édit. de la *Description de l'Égypte*, et une ample collection des auteurs classiques latins, avec trad. franç., sous le titre de *Bibliothèque latine-française* (Paris, 1825-39, 178 v. in-8), qu'il compléta, de 1842 à 1850, par une 2e série en 33 v., comprenant les auteurs du 2e ordre; il a fourni lui-même à cette collection une traduction complète de *Tacite*. Grand amateur d'objets d'art, Panckoucke avait formé une riche collection renfermant des vases grecs, des antiquités égyptiennes, grecques et romaines, des tableaux, des livres rares, des curiosités de toute espèce; il a ordonné par testament d'en former 100 ans après sa mort un musée communal à Meudon.

PANCSOVA ou PANTCHOVA, v. forte de Hongrie (Confins militaires), ch.-l. du régiment allemand du Banat, au confluent de la Témès et du Danube, à 100 kil. S. S. O. de Temesvar et 110 S. E. de Bude; 12 000 hab. Siége d'un protopape.

PANDÆMONIUM, nom donné par Milton à l'assemblée des démons et au lieu de leur assemblée.

PANDARUS, fils du troyen Lycaon et ami de Pâris, était un des plus braves guerriers de l'armée de Priam. Impatient de combattre, il viola la trêve conclue entre les Troyens et les Grecs en décochant un trait sur Ménélas : il fut bientôt après tué par Diomède, qu'il venait de blesser.

PANDATARIE, *Vendotena*, îlot de la mer Tyrrhénienne, sur la côte mérid. du Latium, vis-à-vis du cap de Circé, était un des lieux d'exil sous l'empire romain. C'est là que furent relégués et que moururent Julie, fille d'Auguste, Agrippine, femme de Germanicus, et Octavie, fille de Claude.

PANDECTES, recueil de lois romaines. *V.* ce mot et l'art. DIGESTE dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

PANDION, 1er roi d'Athènes, fils et successeur d'Érichthonius, et père d'Érechthée, de Progné et de Philomèle, régna de 1556 à 1525 av. J.-C., et vainquit le roi de Thèbes Labdacus. Il institua en l'honneur de Jupiter des fêtes appelées de son nom *Pandies*. — Un autre Pandion régna sur Athènes de 1405 à 1381, et fut chassé après 24 ans de règne par les Métionides, issus d'Érechthée. Il fut père d'Égée, qui remonta sur le trône.

PANDIONS, nom qui, sous diverses formes, se retrouve sur plusieurs points de l'Inde, désigne et des rois appartenant à la dynastie des Pandavas ou Pandous et des peuples soumis à ces rois. On trouve d'abord, d'après Strabon, un *Pays de Pandion* situé entre l'Indus et ses affluents, et sans doute analogue au *Pays des Pandovi* ou *Pandoûs*, que Ptolémée place entre l'Indus et l'Hydaspe; puis, dans le pays actuel des Radjepoutes, entre le Bas-Indus et les af-

fluents occidentaux du Gange, les *Pandæ*, nation puissante, habitant 300 villes, pouvant armer 150 000 hommes et 500 éléphants de guerre, et néanmoins soumise au gouvernement des femmes; enfin, au S. de l'Inde un *Pays de Pandion*, ayant pour capitale Modura (auj. *Madura*, en face de Ceylan) : ce dernier royaume comprenait à l'époque d'Alexandre toute la pointe de la presqu'île, la côte du Malabar et celle de Coromandel jusqu'au cap Calimère; mais, au temps de Ptolémée, il était réduit à l'intérieur du pays et à la côte de Coromandel jusqu'au cap Cory.

PANDIT, nom indien qui correspond à celui de docteur, est ordinairement porté par les Brahmes qui se destinent à l'enseignement.

PANDJAB, PANDJNAD. *V.* PENDJAD, etc.

PANDOLFE I, dit *Tête de Fer*, prince lombard, de Capoue, fils et successeur de Landolfe IV, régna de 961 à 981, réunit sous sa domination, grâce à l'appui d'Othon I, les villes de Bénévent, Capoue, Salerne, Camerino, Spolète, fut en guerre avec les Grecs qui le battirent à Bovino (juin 968) et le firent prisonnier, redevint libre en 970, essaya de se venger des attaques que les Napolitains avaient dirigées sur ses États en son absence, mais ne put prendre Naples. — Quatre autres princes du même nom et de la même maison régnèrent après lui à Capoue.

PANDORE, nom de la 1re femme, selon la Fable. Elle fut modelée par Vulcain, animée par Minerve, et dotée de toutes les qualités par les autres dieux, qui chacun lui firent un don (d'où son nom, dérivé de *pan*, tout; *dôron*, don). Jupiter, voulant punir Prométhée d'avoir dérobé le feu céleste, lui envoya Pandore pour épouse, après avoir mis entre ses mains une boîte où tous les maux étaient enfermés. Prométhée, soupçonnant un piége, refusa de recevoir Pandore et ses présents; mais Épiméthée, son frère, moins prudent, l'accueillit, la prit pour épouse et ouvrit la boîte : aussitôt tous les maux se répandirent sur la terre; il ne resta au fond de la boîte que l'espérance. L'invasion de tous les maux fit naître le siècle de fer. Pandore est l'*Ève* des Grecs.

PANDOSIE, v. d'Épire, au S., aux confins de la Molosside et de la Thesprotie, sur une riv. d'Achéron.

PANDOUR, vge de Hongrie (Pesth), à 36 kil. S. de Kolotza : ses habitants, d'abord employés à la poursuite des voleurs, puis organisés en corps francs, ont fait donner le nom de *Pandours* aux divers corps francs que l'Autriche avait à sa solde.

PANDOUS ou PANDAVAS, cinq frères célèbres dans la mythologie indienne, qui, suivant le Mahabharata, disputèrent le trône de l'Inde aux Kourous, leurs cousins, et finirent par l'emporter sur eux par la protection de Krichna. La lutte des Kourous et des Pandous a fourni nombre d'épisodes au Mahabharata.

PANÉAS. *V.* CÉSARÉE DE PALESTINE.

PANETIER (le Grand), officier de la couronne de France. *V.* ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

PANÉTIUS. *V.* PANÆTIUS.

PANFILI. *V.* INNOCENT X.

PANGE, ch.-l. de c. (Moselle), sur la Nied, à 12 k. S. E. de Metz; 394 hab. Beau château.

PANGÉE, *Pangæus*, auj. monts *Castagnia* ou *Pounar-Dagh*, petite chaîne de mont. de la Thrace et de la Macédoine, joint le Rhodope à l'Hémus, et donne naissance au Nestus. On y trouvait des mines d'or et d'argent.

PANIN (Nikita Ivanovitch, comte), issu des Pagnini, illustre famille de Lucques, né à St-Pétersbourg en 1718, m. en 1783, était fils de Jean Panin, général de Pierre Ier. D'abord soldat dans les gardes de l'impératrice Élisabeth, il devint son chambellan, puis son écuyer, fut ambassadeur à Copenhague en 1747, à Stockholm en 1749, gouverneur du grand-duc Paul Pétrowitch de 1760 à 1773, et enfin ministre de Catherine II, qu'il avait aidée à monter sur le trône. — Son frère, P. Panin, se distingua à la prise de Bender et triompha de l'insurrection de Pougatchef.

PANIONIUM, nom donné à la confédération ionienne et au lieu où s'assemblaient ses députés. On y comptait 12 cités : Éphèse, Milet, Myonte (remplacée dans la suite par Smyrne), Phocée, Colophon, Téos, Érythres, Clazomènes, Priène, Lébédos, Samos, Chios. Le lieu de la réunion était un temple bâti sur le mont Mycale en l'honneur de Neptune par les colonies confédérées. Les Ioniens y célébraient en commun des fêtes appelées *Panionia*, mêlées de sacrifices en l'honneur du Dieu et de jeux solennels. D'après les Marbres de Paros, l'établissement de ces jeux, destinés à resserrer les liens qui unissaient les villes ioniennes, remontait à l'année qui précéda l'ère des olympiades, c.-à-d. à l'an 777 av. J.-C.

PANIPOT ou PANIPET, v. de l'Inde anglaise (Pendjab), à 85 kil. N. O. de Delhi. Il se livra dans ses environs deux grandes batailles : en 1525, les Mongols y défirent les Afghans; en 1761, ceux-ci taillèrent en pièces les Mahrattes.

PANNAH, v. de l'Inde anglaise, dans l'Allah-Abad et le district de Bundelkand, à 150 k. O. S. O. d'Allah-Abad. Aux environs, riches mines de diamants, qui, sous le règne d'Akbar, rapportaient 2 500 000 fr. par an, mais qui sont en partie épuisées aujourd'hui.

PANNONIE, *Pannonia*, auj. partie E. de l'*Autriche*, *Esclavonie*, *Croatie*, et partie O. de la *Hongrie*; région de l'Europe anc., bornée au N. et à l'E. par le Danube, qui la séparait de la Germanie et de la Dacie, à l'O. par le Norique, dont la séparait le mont Cétius, et au S. O., vers l'Italie, par les Alpes Cottiennes. Ce pays fut dès le IIe s. divisé en deux provinces : *Pannonie* 1re ou *Haute*, et *Pannonie* 2e ou *Basse*, séparées par l'*Arrabona* (Raab). La 1re était à l'O. et avait pour capitale *Petovio* (auj. Petau) ; la 2e, à l'E., eut pour capit. d'abord *Aquincum* (Vieux-Bude), ensuite *Sirmium*. Au IVe s., on retrancha de la Pannonie 2e le pays entre la Drave et la Save, auquel on donna le nom de Savie : *Sirmium* en fut le ch.-l., et *Aquincum* redevint celui de la Pannonie 1re. — Les premiers habitants de la Pannonie étaient Celtes d'origine. Longtemps indépendants, ils furent soumis par les rois de Macédoine Philippe et Alexandre. Auguste pénétra dans cette contrée, et Tibère, après une guerre de plusieurs années, en compléta la conquête. Lors du partage de l'empire, elle fut comprise dans l'empire d'Occident et dépendit du diocèse d'Illyrie. Des Romains, elle passa aux Huns, puis aux Ostrogoths (*V.* ce nom). Revenue à l'Empire sous Justinien, elle fut ensuite conquise par les Lombards, puis par les Avares, et enfin comprise dans l'empire de Charlemagne. Les Hongrois en enlevèrent une grande partie aux descendants de ce prince.

PANOFKA (Théod.), savant prussien, né à Breslau en 1801, m. en 1858, était conservateur des vases peints du musée de Berlin et correspondant de l'Institut. Il s'est exclusivement occupé de céramographie et a écrit sur cette branche des antiquités un grand nombre d'ouvrages, allemands, français et italiens, qui ont avancé la science.

PANOPOLIS (c.-à-d. *ville de Pan*), primitivt *Chemmis*, auj. *Akmym*, v. de la Hte-Égypte, sur la r. dr. du Nil, entre Ptolémaïs et Antæopolis et vis-à-vis Crocodilopolis. Osiris, le Pan des Grecs, y était particulièrement honoré (d'où le nom grec de la ville). Le poëte Nonnus y naquit.

PANORME, auj. *Palerme*, v. de Sicile, sur la côte N., fondée par les Phéniciens, fut la capit. de la Sicile carthaginoise, et fut prise par les Romains en 254 av. J.-C. Gélon y défit le Carthaginois Amilcar en 480 av. J.-C. *V.* PALERME. — Le nom de *Panormus*, qui veut dire *port sûr*, désigne aussi plusieurs ports de l'anc. Grèce, en Épire, en Attique, en Achaïe.

PANSA (C. Vibius), consul en 43 av. J.-C., avec Hirtius, marcha avec son collègue contre M. Antoine, fut vaincu devant Modène et périt dans la bataille.

PANTALÉON (S.), était médecin, et subit, à ce qu'on croit, le martyre à Nicomédie, sous Galère, en 303. On l'honore le 27 juillet.

PANTALÉON (Jacques), pape. *V.* URBAIN IV.

PANTELLARIE, jadis *Cosyra*, île de la Méditerranée, voisine la côte d'Afrique, mais dépendante de la Sicile, a 60 k. de tour; 7000 h.; ch.-l. Oppidolo. Volcan éteint, vallées très-fertiles. Cette île, jadis puissante par sa marine, a appartenu aux Phéniciens et aux Carthaginois. Elle sert auj. de prison d'État.

PANTÈNE (S.), stoïcien, se convertit au Christianisme et devint en 179 le chef de l'école chrétienne d'Alexandrie. Le patriarche Démétrius, l'ayant institué apôtre des nations orientales, il passa dans l'Inde et y séjourna plusieurs années; puis il revint à Alexandrie où il vivait encore en 216. Il est compté parmi les docteurs de l'Église : il eut, entre autres disciples, S. Clément d'Alexandrie. On l'hon. le 7 juillet.

PANTHÉE, femme d'Abradate, roi de la Susiane, tomba au pouvoir de Cyrus, qui l'épargna et la traita avec respect. Abradate, par reconnaissance, servit dans les rangs des Perses contre les Lydiens : il périt à la bat. de Thymbrée (548 av. J.-C.), et Panthée, ne voulant pas lui survivre, s'immola sur son corps.

PANTHÉISTES (de *pan*, tout, et *théos*, dieu), philosophes qui réduisent tous les êtres à un seul, Dieu. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

PANTHÉON, célèbre édifice de Rome, construit sous Auguste aux frais d'Agrippa, dans le champ de Mars, et terminé l'an 25 av. J.-C. Bien que consacré originairement à Jupiter Vindicator, il fut ensuite destiné à recevoir les statues de tous les dieux (*pan, théos*). Il fut restauré par Adrien, après avoir été en partie détruit par la foudre. Dépouillé par les barbares de toutes ses richesses, il courait risque d'être ruiné complétement, lorsque le pape Boniface IV l'obtint de l'empereur Phocas et le sauva en le consacrant à *Ste-Marie aux Martyrs* (610). Ce temple existe encore (place de la Minerve); on l'appelle vulgairement *Ste-Marie de la Rotonde*. Le Panthéon est remarquable surtout par son dôme, qui a 44^m de diamètre; mais cette mesure étant aussi celle de la hauteur de l'édifice, le tout paraît lourd et écrasé.

PANTHÉON FRANÇAIS (le), l'un des plus magnifiques monuments de Paris, s'élève au haut de la montagne Ste-Geneviève; il est construit en forme de croix grecque, est précédé d'un vaste portique orné de 22 colonnes corinthiennes, et est surmonté d'un immense dôme qui se termine par une élégante lanterne. — Ordonné en 1757 par Louis XV par suite d'un vœu qu'il avait fait à Metz pendant sa maladie, et destiné à remplacer l'antique église de Ste-Geneviève, qui menaçait ruine, l'édifice fut commencé en 1758, sur les plans et sous la direction de l'architecte Soufflot, et terminé en 1790. L'Assemblée nationale, changeant sa destination, décréta en 1791 qu'il serait consacré à recevoir les restes des grands hommes : il prit alors le nom de *Panthéon* et reçut cette inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*. Rendu au culte en 1821, il reprit le nom de *Ste-Geneviève*. Le titre de *Panthéon* lui fut donné de nouveau après 1830; un décret du 22 mars 1852 l'a définitivement restitué au culte et consacré à la patronne de Paris.

PANTICAPÉE, *Panticapæum*, auj. *Kertch*, v. de la Tauride, sur le Bosphore Cimmérien, était d'origine milésienne. Elle jouit pendant un temps de l'indépendance, mais finit par devenir sujette des rois du Bosphore, qui en firent leur capitale. C'est là que mourut Mithridate et que régna Pharnace.

PANTIN, ch.-l. de c. (Seine), près du canal de l'Ourcq et presque contigu à l'enceinte actuelle de Paris, au N. E.; 4842 h. Aux env., carrières de moellons et de pierres à plâtre; dépôt d'immondices, équarrissage.

PANTOMIMES, comédiens qui représentent des drames uniquement par gestes, sans s'aider du discours. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

PANVIN ou PANVINIO (Onuphre), savant, né à Vérone en 1529, m. en 1568, fut ermite de St-Augustin, professeur de théologie à Florence (1554), attaché à la bibliothèque du Vatican sous le pape Marcel II, et laissa beaucoup d'ouvrages d'histoire et d'antiquités, entre autres : *Epitome romanorum pontificum usque ad Paulum IV*, Venise, 1567; *Fasti et triumphi Romanorum*, 1557; *De Sibyllis et carminibus sibyllinis*, 1567; *De Ludis circensibus*, 1600.

PANYASIS, ancien poëte grec d'Halicarnasse, auteur d'un poëme (auj. perdu) sur les 12 travaux d'Hercule, vivait au commencement du Ve s. av. J.-C. et était oncle d'Hérodote. Il fut mis à mort par Lygdamis, usurpateur du pouvoir dans sa patrie, auquel il faisait opposition. Le poëme de Panyasis est perdu; il n'en reste que quelques fragments recueillis par Tschirner, Breslau, 1842. On doit à Funcke une dissertation *de Panyasidis vita ac poesi*, Bonn, 1837.

PANZER (Wolfgang), ministre luthérien, né à Sulzbach en 1729, m. en 1805, était pasteur à Nuremberg. Savant bibliographe, il a laissé, entre autres ouvrages, *Annales typographici ab artis inventæ origine*, Nuremb., 1793-1803, 11 vol. in-4.

PAOLA ou PAULE, v. de l'Italie mérid. (Calabre Citér.), près de la mer Tyrrhénienne, à 23 k. N. O. de Cosenza; 6000 hab. Couvent de Minimes. Patrie de S. François de Paule.

PAOLI (Hyacinthe), général corse, dirigea de 1734 à 1739 l'insurrection de ses compatriotes contre les Génois. Près de succomber, il offrit la Corse au Saint-Siége, puis à l'Espagne, qui la refusèrent. Alors il remit le pouvoir entre les mains du baron Théodore de Neuhof (*V.* ce mot). Après la chute de cet aventurier, il combattit contre les Français pour l'indépendance, mais il fut vaincu par le maréchal de Maillebois, et se retira à Naples, où il mourut vers 1756.

PAOLI (Pascal), général corse, fils du préc., né en 1726 à Morosaglia, près de Bastia, suivit à Naples son père exilé, y fut élevé dans la haine du nom génois, rentra en Corse vers 1753, fut proclamé chef de l'île en 1755, soutint avec courage la lutte contre les Génois, et finit par leur enlever tout l'intérieur de l'île. Prenant alors le rôle de législateur, il réorganisa la justice, perfectionna les monnaies, les poids et les mesures, l'instruction, l'agriculture, le commerce, réprima ou combattit l'abus de la *vendetta* et invita J. J. Rousseau à venir l'éclairer dans ses travaux de réorganisation. Quand Gênes eut cédé la Corse à la France (1768), il protesta et tenta, mais en vain, de résister à la nouvelle puissance : vaincu par le comte de Vaux, il trouva un refuge en Angleterre. Rappelé de l'exil en 1790 par l'Assemblée nationale, il reçut avec le titre de lieutenant général le commandement militaire de son pays, mais il ne tarda pas à rompre avec la Convention (1793). Il n'en fut pas moins élu par ses compatriotes généralissime et président d'une *consulta* qui se réunit à Corte. Mis hors la loi par la Convention, il expulsa de l'île tous les Français et offrit la Corse au cabinet de St-James, qui accepta l'offre, mais qui donna la vice-royauté de l'île à un autre que lui. Il se retira néanmoins en Angleterre (1796); c'est dans ce pays qu'il mourut, en 1807. Il laissa par son testament des sommes considérables pour fonder dans sa patrie des écoles, qui sont aujourd'hui florissantes. *V.* CORTE.

PAPA, *Araxus prom.*, cap de Grèce, sur la côte N. O. de la Morée, à l'entrée du golfe de Patras.

PAPE, chef visible de l'Église, vicaire de Jésus-Christ et successeur de S. Pierre. On le nomme aussi *Souverain pontife*, *Saint-Père*, *Très-Saint-Père*; en s'adressant à lui, on dit *Votre Sainteté*. Il prend lui-même, depuis Grégoire le Grand, l'humble titre de *Serviteur des serviteurs de Dieu*. — Le pape réside à Rome et jouit à la fois d'un pouvoir spirituel et d'un pouvoir temporel. Comme chef spirituel, il a la souveraine autorité sur l'Église catholique romaine, fait observer les *canons* ou règlements, assemble les conciles, nomme les cardinaux, institue les évêques, établit, autorise ou supprime à volonté les ordres religieux, veille au maintien du dogme et de la discipline, approuve ou censure les doctrines, publie dans ce but des *bulles*, des *brefs*, des *encycliques*; il prononce les canonisations, lance ou lève les excommunications, accorde les grandes dispenses,

distribue les indulgences, signe les concordats, etc. Comme prince temporel, il gouverne avec un pouvoir absolu la ville de Rome et les États de l'Église; il entretient près des cours étrangères des *légats* ou des *nonces*, qui représentent à la fois son double pouvoir. Le pape porte une triple tiare, symbole de son triple pouvoir comme chef de l'Église, comme évêque de Rome, et souverain temporel des États romains; il tient à la main une clef d'or et une clef d'argent, qu'on nomme les *clefs de S. Pierre* : c'est le symbole du pouvoir qui lui a été donné de lier et de délier. Il est élu par les cardinaux enfermés dans le conclave, et est choisi parmi eux : l'*élection* se fait au Quirinal. L'élection est suivie de l'*exaltation*, dans laquelle le nouveau pape, placé sur son siége pontifical, est porté sur les épaules à l'église St-Pierre. Après l'exaltation a lieu le couronnement du pape.

Le nom de *pape*, du grec *pappas*, qui signifie *père* et *aïeul*, se donnait autrefois à tous les évêques; ce n'est que depuis Grégoire VII (1073) qu'il a été appliqué exclusivement au souverain pontife. La suite des papes remonte sans interruption jusqu'à S. Pierre, qui avait été choisi par Jésus-Christ lui-même pour lui succéder, et qui fonda le siége de Rome. La suprématie de ce siége fut reconnue dès l'origine : l'histoire nous montre dès les premiers siècles Rome exerçant son autorité sur les autres Églises et celles-ci recourant à elle pour les points en litige. Quand la capitale de l'empire eut été transférée à Constantinople, les évêques de cette ville obtinrent du concile de Constantinople (380) le 1er rang dans l'Église après l'évêque de Rome, avec quelque autorité sur les autres églises d'Orient; mais, élevant de plus en plus leurs prétentions, ils finirent par s'attribuer une autorité égale à celle des papes, ce qui amena le *Schisme d'Orient* (*V.* ce mot). — Dans les 1ers siècles, les papes ne possédaient qu'un pouvoir spirituel, et ils obéissaient aux empereurs ou aux princes qui les représentaient en Italie. Constantin les dota richement, mais il ne leur fit point cette célèbre donation que l'on a quelquefois alléguée; ce n'est que du VIIIe s. que date leur pouvoir temporel. Il naquit vers 726, à la suite de l'expulsion du duc grec de Rome. Quelques années plus tard, Pépin le Bref (755) et Charlemagne (775), après avoir abattu les Lombards, donnèrent aux papes une partie des États conquis (l'exarchat de Ravenne, la Pentapole, puis le Pérugin et le duché de Spolète), et en firent ainsi une puissance terrestre. La donation faite au St-Siége par la grande-comtesse Mathilde du territoire appelé depuis *Patrimoine de St-Pierre* (*V.* ce nom) accrut encore leur pouvoir temporel (1077). Au moyen âge les papes jouent un rôle de plus en plus important : ils civilisent les peuples, propagent la religion, prêchent ou encouragent les *Croisades*; arbitres de l'Europe, ils sont les médiateurs des princes dans leurs différends et poursuivent jusque sur le trône le crime ou l'infamie; mais souvent aussi, outre-passant les bornes de la puissance spirituelle, ils vont jusqu'à déposer les souverains, à délier les sujets du serment de fidélité et à lancer l'interdit sur les royaumes; ce qui donne lieu à des luttes longues et sanglantes. C'est surtout avec l'Empire et la France qu'eurent lieu ces querelles, qui mirent l'Europe en feu (*V.* INVESTITURES, GUELFES, GIBELINS, GRÉGOIRE VII, BONIFACE VIII, HENRI IV et V, empereurs, PHILIPPE LE BEL, etc.). — En 1309, le pape Clément V va se fixer à Avignon, et ses successeurs continuent à y résider jusqu'à Grégoire XI, qui retourne à Rome en 1377; pendant tout ce temps, ils sont sous l'influence des rois de France. A la mort de Grégoire XI, éclate le grand *Schisme d'Occident* qui dura 71 ans (1378-1449), et pendant lequel on vit régner simultanément deux séries de pontifes qui résidaient les uns à Rome, les autres à Avignon ou ailleurs, et qui s'anathématisaient réciproquement. Vers le même temps, les papes voient leur puissance attaquée par divers novateurs qui prétendent réformer l'Église : Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, ouvrent la voie dès le XIVe et le XVe siècles; au XVIe, Luther, Zwingle, Calvin les suivent et trouvent de nombreux partisans en Allemagne, en Suisse et jusqu'en France; Henri VIII sépare l'Angleterre de l'Église romaine. Depuis cette époque, l'intervention des papes dans les affaires temporelles a été de plus en plus rare, et leur puissance de plus en plus limitée; ils virent même en France leur autorité soumise à certaines restrictions : déjà la *Pragmatique sanction* de 1438, sous Charles VII, avait eu ce but; quelque temps suspendue par Louis XI, elle fut remplacée sous François I par le *Concordat* de 1516; en 1682, une célèbre *Déclaration du clergé de France*, formulée par l'organe de Bossuet, posa des limites de l'autorité spirituelle et de l'autorité temporelle (*V.* ÉGLISE GALLICANE); enfin les relations de la France avec l'Église romaine furent fixées en 1801 par le Concordat. — Pour l'histoire des variations du pouvoir temporel des papes, *V.* ROMAINS (États).

Le mode d'élection des papes a subi diverses modifications. Primitivement, l'élection était faite conjointement par le clergé et le peuple de Rome; bientôt le clergé y obtint la principale part. Longtemps le choix dut être confirmé par le prince; souvent même les empereurs d'Allemagne s'arrogèrent le droit de nommer les papes par eux-mêmes. L'empereur Henri II, en 1014, rétablit la liberté d'élection. A partir de 1060, le droit d'élire fut réservé aux seuls cardinaux; enfin Grégoire X, en 1274, ordonna, pour abréger les délais, que l'élection se fît en conclave. Le pape peut être choisi dans toutes les nations catholiques, et en effet on a vu jusqu'au XVIe s. des papes de diverses nations : 14 français, 7 allemands, 12 espagnols, 2 savoisiens, 1 anglais, 1 portugais, 1 hollandais; mais, l'immense majorité des souverains pontifes appartient à l'Italie, et depuis le XVIe s. il n'a été élu que des papes italiens. Une fois élus, les papes changent ordinairement de nom : Adrien III, élu en 844, est le 1er qui ait donné cet exemple.

Liste chronologique des papes.

S. Pierre,	34	S. Jules I,	337
S. Lin,	66	S. Libère,	352
S. Clet ou Anaclet,	78	Félix II,	355
S. Clément I,	91	S. Libère, *de nouv.*,	358
S. Évariste,	100	S. Damase,	366
S. Alexandre,	109	Ursin, anti-pape,	»
S. Sixte I,	119	S. Sirice,	384
S. Télesphore,	127	S. Anastase,	398
S. Hygin,	139	S. Innocent I,	402
S. Pie I,	142	S. Zozime,	417
S. Anicet,	157	S. Boniface I,	418
S. Soter,	168	S. Célestin I,	422
S. Éleuthère,	177	S. Sixte III,	432
S. Victor I,	193	S. Léon I, *le Grand*,	440
S. Zéphirin,	202	S. Hilaire,	461
S. Calixte I,	219	S. Simplice,	468
S. Urbain I,	223	S. Félix III,	483
S. Pontien,	230	S. Gélase,	492
S. Anthère,	235	S. Anastase II,	496
S. Fabien,	236	Symmaque,	498
S. Corneille,	251	Laurent, anti-pape,	»
Novatien, anti-pape,	251	Hormisdas,	514
S. Luce I,	252	Jean I,	523
S. Étienne I,	253	Félix IV,	526
S. Sixte II,	257	Boniface II,	530
S. Denys,	259	Jean II, dit *Mercure*,	533
S. Félix I,	269	Agapet I,	535
S. Eutychien,	275	Silvère,	536
S. Caïus,	283	Vigile,	537
S. Marcellin,	296	Pélage I,	555
Vacance du St-Siége,	304-308	Jean III,	560
		Benoît I, Bonose,	574
S. Marcel,	308	Pélage II,	578
S. Eusèbe,	310	S. Grégoire I, *le Grand*,	590
S. Melchiade,	311	Sabinien,	604
S. Sylvestre I,	314	Boniface III,	607
S. Marc,	336	Boniface IV	608

S. Dieudonné,	615
Boniface V,	618
Honoré I,	625-638
Séverin,	640
Jean IV,	640
Théodore,	642
S. Martin I,	649
S. Eugène I,	654
Vitalien,	657
Adéodat,	672
Donus ou Domnus I,	676
Agathon,	678
S. Léon II,	682
Benoît II,	684
Jean V,	685
Pierre et Théodore, anti-papes,	»
Conon,	686
Sergius I,	687
Théodore et Pascal, anti-papes,	»
Jean VI,	701
Jean VII,	705
Sisinnius,	708
Constantin,	708
S. Grégoire II,	715
Grégoire III,	731
Zacharie,	741
Étienne, *élu, mais non consacré*,	752
Étienne II,	752
S. Paul I,	757
Théophylacte, Constantin, Philippe, anti-papes,	»
Étienne III,	768
Constantin, anti-p.,	»
Adrien I,	772
S. Léon III,	795
Étienne IV,	816
S. Pascal I,	817
Eugène II,	824
Zizime, anti-pape,	»
Valentin,	827
Grégoire IV,	827
Sergius II,	844
Léon IV,	847
Benoît III,	855
Anastase, anti-pape,	»
S. Nicolas I,	858
Adrien II,	867
Jean VIII,	872
Marin ou Martin II,	882
Adrien III,	884
Étienne V,	885
Formose,	891
Sergius, anti-pape,	»
Boniface VI,	896
Étienne VI,	896
Romain,	897
Théodore II,	898
Jean IX,	898
Benoît IV,	900
Léon V,	903
Christophe,	903
Sergius III,	904
Anastase III.	911
Landon,	913
Jean X,	914
Léon VI,	928
Étienne VII,	929
Jean XI,	931
Léon VII,	936
Étienne VIII,	939
Martin III,	942
Agapet II,	946
Jean XII,	956
Léon VIII,	963
Benoît V,	964
Jean XIII,	965
Benoît VI,	972
Boniface VII (Francon), anti-pape,	»
Donus ou Domnus II,	974
Benoît VII,	975
Jean XIV,	983
Boniface VII *de nouv.*	985
Jean XV (non sacré),	985
Jean XVI,	986
Grégoire V,	996
Jean XVI *bis*, anti-p.	997
Sylvestre II,	999
Jean XVII,	1003
Jean XVIII,	1003
Sergius IV,	1009
Benoît VIII (Léon, anti-pape),	1012
Jean XIX,	1024
Benoît IX,	1033-48
Sylvestre et Jean XX, anti-papes,	»
Grégoire VI,	1044
Clément II,	1046
Damase II,	1048
S. Léon IX,	1049
Victor II,	1055
Étienne IX,	1057
Benoît X, anti-p.,	»
Nicolas II,	1058
Alexandre II,	1061
Honoré II, anti-p.,	»
Grégoire VII,	1073
Clément III, anti-p.	1080
Victor III,	1086
Urbain II,	1088
Pascal II,	1099
Albert et Théodoric, anti-papes,	»
Gélase II,	1118
Maurice Bourdin, anti-pape,	»
Calixte II,	1119
Honoré II,	1124
Calixte III, anti-p.,	»
Innocent II,	1130
Anaclet et Victor, anti-papes,	»
Célestin II,	1143
Luce II,	1144
Eugène III,	1145
Anastase IV,	1153
Adrien IV,	1154
Alexandre III,	1159
Victor IV, Pascal III, Calixte, Innocent, anti-papes,	»
Luce III,	1181
Urbain III,	1185
Grégoire VIII,	1187
Clément III,	1187
Célestin III,	1191
Innocent III,	1198
Honoré III,	1216
Grégoire IX,	1227
Célestin IV,	1241
Innocent IV,	1243
Alexandre IV,	1254
Urbain IV,	1261
Clément IV,	1265
Grégoire X,	1271
Innocent V,	1276
Adrien V,	1276
Jean XXI,	1276
Nicolas III,	1277
Martin IV,	1281
Honoré IV,	1285
Nicolas IV,	1288
Célestin V,	1294
Boniface VIII,	1294
S. Benoît XI,	1303
A Avignon :	
Clément V,	1305
Jean XXII,	1316
Pierre de Corbière, anti-pape,	»
Benoît XII,	1334
Clément VI,	1342
Innocent VI,	1352
Urbain V,	1362
Grégoire XI	1370
(*à Rome à partir de* 1377)	
Urbain VI (*à Rome*),	1378
Clément (VII), *à Avignon*,	1378-94
Boniface IX, *à Rome*,	1389
Benoît (XIII), *à Avignon*,	1394-1424
Innocent VII, *à R.*,	1404
Grégoire XII,	1406
Alexandre V,	1409
Jean XXIII,	1410
Martin V,	1417
Clément (VIII), anti-p., *à Avignon*,	1424-29
Eugène IV, *à R.*,	1431-1447
Félix V, *à Bâle*,	1439-49
Nicolas V, *à Rome*,	1449
Calixte III,	1455
Pie II,	1458
Paul II,	1464
Sixte IV,	1471
Innocent VIII,	1484
Alexandre VI,	1492
Pie III,	1503
Jules II,	1503
Léon X,	1513
Adrien VI,	1522
Clément VII,	1523
Paul III,	1534
Jules III,	1550
Marcel II,	1555
Paul IV,	1555
Pie IV,	1559
Pie V,	1565
Grégoire XIII,	1572
Sixte V.	1585
Urbain VII,	1590
Grégoire XIV,	1590
Innocent IX,	1591
Clément VIII,	1592
Léon XI,	1605
Paul V,	1605
Grégoire XV,	1621
Urbain VIII,	1623
Innocent X,	1644
Alexandre VII,	1655
Clément IX,	1667
Clément X,	1670
Innocent XI,	1676
Alexandre VIII,	1689
Innocent XII,	1691
Clément XI,	1700
Innocent XIII,	1721
Benoît XIII,	1724
Clément XII,	1730
Benoît XIV,	1240
Clément XIII,	1758
Clément XIV,	1769
Pie VI,	1775
Pie VII,	1800
Léon XII,	1823
Pie VIII,	1829
Grégoire XVI,	1831
Pie IX.	1846

Mas-Latrie a donné la *Chronologie historique des Papes*, Paris, 1838; Artaud de Montor; l'*Hist. des souverains pontifes*, 1847; F. Duchesne, l'*Hist. des Papes*, 1853; Ranke, l'*Hist. de la Papauté*, 1837 (en allem., trad. par Haiber), et J. Miley, l'*Hist. des États du pape* (en angl., trad. par Ouin-Lacroix, 1851).

PAPE (GUI-), jurisconsulte. *V.* GUI-PAPE.

PAPEBROECK (Dan.), savant jésuite, né en 1628 à Anvers, mort en 1714, fut un des plus laborieux collaborateurs de Bollandus dans la rédaction des *Acta Sanctorum*. Les Carmes lui cherchèrent querelle pour avoir nié que leur ordre remontât jusqu'au prophète Élie, mais le pape lui donna raison. Il a publié avec divers collaborateurs les saints des mois de mars, avril, mai et juin. Il se distingue autant par sa critique que par son érudition.

PAPÉITI, port de l'île de Taïti, ch.-l. des possessions françaises dans l'Océanie, est situé sur la côte N. de l'île et vers l'O. On y a construit un arsenal, deux quais d'abattage, et deux cales de halage. Grand commerce d'huile de baleine.

PAPESSE (La) JEANNE. *V.* JEANNE.

PAPHLAGONIE, *Paphlagonia*, auj. livahs de *Kastamouni* et de *Kiangari*, région maritime de l'Asie-Mineure, entre la Bithynie à l'O. et le Pont à l'E., bornée au N. par le Pont-Euxin, au S. par la Galatie, avait pour capitale Amastris, et pour villes principales Gangra et Sinope. Elle produisait des chevaux et des mulets estimés. — Les Paphlagoniens secoururent Troie contre les Grecs, sous la conduite de Pylémène, ce qui fit donner au pays le nom de *Pylæmenia*. La Paphlagonie ne fut jamais comprise que nominalement dans la monarchie médo-persane. Alexandre l'entama à peine; sous ses successeurs, elle devint un royaume particulier. Parmi ses rois on distingue Morzès, qui régnait en 179 av. J.-C.; Pylémène I, vers 131; Pylémène II, qui mourut vers 121, léguant ses États au père de Mithridate le Grand. Ce pays devint dès lors un sujet de guerre entre les

rois de Pont et ceux de Bithynie. Ces derniers appelèrent les Romains à leur secours. Philémon, fils de Nicomède, rétabli par eux et mis en possession de la plus grande partie de la Paphlagonie, leur légua ses États, 63 av. J.-C. Les Romains les réunirent alors à la province de Pont. La Paphlagonie fit partie, sous Dioclétien, du diocèse de Pont, et devint, après Héraclius, un des *thèmes* de l'Orient.

PAPHNUCE (S.), évêque de la Hte-Thébaïde au IVe s., souffrit pour la foi sous Galérius et Maximin, assista au concile de Nicée, et soutint la cause de S. Athanase au concile de Tyr. On le fête le 11 septembre.

PAPHOS, nom commun à deux villes de l'île de Cypre, l'*Anc. Paphos* et la *Nouv. Paphos*. La 1re était sur la côte S. O. de l'île, et devait son origine à des Syriens ou Phéniciens, conduits par Cinyras. C'est sur le rivage voisin de cette ville qu'on faisait naître Vénus, sortie de l'écume de la mer. Cette déesse, ou plutôt Astaroth ou Astarté, déesse phénicienne, y était adorée sous la forme d'un bloc conique noir, qu'on présume avoir été un aérolithe. On y célébrait en l'honneur de Vénus des fêtes qui attiraient un grand concours; son temple, célèbre dans toute la Grèce, rendait des oracles; le grand prêtre de ce temple était le premier après le roi. Ravagée par un tremblement de terre, la ville fut relevée par Auguste, et prit de là le nom d'*Augusta* ou de *Sébaste*. Pococke a trouvé sur l'emplacement de cette ville, qui est auj. le village de *Kouklia*, beaucoup de ruines. — La 2e, auj. *Bafa*, à 15 kil. N. O. de la précéd., avait un bon port et un beau temple. On en attribuait la fondation à l'Arcadien Agapénor, qui l'aurait bâtie en revenant de Troie.—Les deux villes n'avaient qu'un seul gouvernement, sous l'autorité des Cinyrades. Comme les autres villes de l'île, Paphos conserva ses rois sous les Perses et sous Alexandre, à la condition de payer tribut. Après les guerres des successeurs d'Alexandre, elle resta aux Ptolémées; elle passa avec le reste de l'île sous la domination romaine en 59 av. J.-C.—C'est à Paphos que S. Paul convertit Sergius Paulus. Cependant le Christianisme ne fut établi dans l'île qu'au IVe s. Alors le temple de Vénus fut renversé et un évêché érigé à Paphos même.

PAPIA, nom latin de PAVIE.

PAPIAS (S.), disciple de S. Jean l'Évangéliste, fut évêque d'Hiéraple en Phrygie, et mourut vers 156. Il avait composé, en grec, une *Explication du discours du Seigneur*, dont il n'existe que des fragments, où l'on trouve cependant des renseignements précieux. Il passe pour avoir répandu le premier les idées des Millénaires. On le fête le 12 février. — Un autre Papias, grammairien latin du XIe s., rédigea vers 1053 un *Vocabularium latinum*, Milan, 1476, in-f., précieux monument de l'époque.

PAPILLON (Almague), poëte, né à Dijon en 1487, m. en 1559, fut, comme Clément Marot, valet de chambre de François I, et suivit le roi dans sa captivité en Espagne. On a de lui : le *Nouvel Amour ; Victoire et triomphe d'Argent contre le dieu d'Amour; Victoire et triomphe d'Honneur et d'Amour contre Argent*. — Marc de P., seigneur de Lasphrise, né à Amboise en 1555, m. vers 1599, servit longtemps et avec distinction, puis se retira pour cultiver les lettres. On a de lui : *Amours de Théophile, Amours de Noémi, la Nouvelle inconnue* (imitée de Boccace), des élégies, des poésies chrétiennes et autres, qui ne manquent pas de verve et d'imagination.

PAPILLON (Philibert), chanoine de Dijon, 1666-1738, est auteur de la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1742-45, 2 vol. in-fol., ouvrage estimé.

PAPILLON (Jean), né à Rouen en 1639, m. à Paris en 1710, s'est distingué dans la gravure sur bois, ainsi que Jean et Nicolas, ses deux fils, J. Baptiste et J. B. Michel, ses neveux. — Jean Papillon, dit *le Jeune*, son fils aîné, inventa le *trusquin*. J. B., son neveu, est auteur d'un *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, Paris, 1766.

PAPIN (Denis), célèbre physicien, né à Blois en 1647, m. vers 1714, exerça d'abord la médecine à Paris, puis s'occupa avec succès de physique et de mécanique. Forcé de s'expatrier comme protestant, il se rendit en Angleterre, où il se lia avec Boyle, qui l'associa à ses belles expériences sur la nature de l'air et le fit nommer membre de la Société royale de Londres (1680). En 1687, il alla en Allemagne pour occuper la chaire de mathématiques à l'Université de Marbourg. Il fut nommé en 1699 correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Il a laissé, outre un grand nombre de *Lettres* et de *Mémoires* disséminés dans le *Journal des Savants*, les *Transactions philosophiques* et les *Acta eruditorum*, divers ouvrages fort remarquables, entre autres *la Manière d'amollir les os*, Paris, 1682, où il décrit une nouvelle machine de son invention, le *Digesteur*, dit vulgairement *Marmite de Papin*, vase hermétiquement fermé, dont nos *autoclaves* ne sont qu'un perfectionnement; et un traité qui fait époque, intitulé : *Nouvelle manière d'élever l'eau par la force de la vapeur*, Cassel, 1707. Il est le premier qui ait connu toute la puissance de la vapeur et le parti qu'on en pouvait tirer pour les machines ; il a clairement décrit le moyen de faire le vide dans le corps de pompe en condensant la vapeur par le refroidissement; enfin il a conçu l'idée de la navigation à vapeur : il fit construire d'après ce principe un bateau sur la Fulde en 1707. Arago a donné une intéressante *Notice sur D. Papin*. Blois lui a érigé une statue. — Isaac Papin, son cousin, 1657-1709, théologien protestant, eut avec son coreligionnaire Jurieu de grandes disputes, à la suite desquelles il passa en Angleterre, puis en Allemagne. Las de ces querelles, il rentra en France et abjura entre les mains de Bossuet, 1690. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-12, Paris, 1723. On y remarque des *Essais sur la Providence et la Grâce*.

PAPINIEN, *Æmilius Papianinus*, le premier jurisconsulte de l'antiquité, né en Phénicie vers 142, fut avocat du fisc sous Marc-Aurèle, puis préfet du prétoire sous Septime-Sévère. Il défendit courageusement Géta contre Caracalla, et eut la tête tranchée par ordre de celui-ci, pour avoir refusé de faire l'apologie du fratricide dont ce prince s'était souillé (212). Il avait composé, entre autres ouvrages, 37 liv. de *Questions*, dissertations sur des points de droit; 19 liv. de *Réponses*, consultations sur des cas particuliers; 2 liv. de *Définitions*, maximes générales de droit. Ces écrits formèrent dans les écoles romaines la base du haut enseignement. Papinien jouissait d'une telle autorité que ses décisions faisaient loi, et qu'en cas de partage, son opinion devait prévaloir : malheureusement, il ne reste de ses ouvrages que des fragments, qu'on trouve pour la plupart dans les *Pandectes*. Cujas les a réunis et commentés.

PAPIRIUS, nom de deux familles romaines, l'une patricienne, l'autre plébéienne : la 1re se divisait en 7 branches : les Crassus, les Mugillanus, les Atratinus, les Cursor, les Maso, les Prætextatus et les Pætus ; dans la 2e on connaît surtout les Carbon.

PAPIRIUS (P.) SEXTUS, patricien et jurisconsulte, fut chargé, sous le règne de Tarquin le Superbe, de recueillir les lois rendues par les 6 premiers rois de Rome. Son travail fut appelé *Code Papirien*.

PAPIRIUS (L.) CURSOR, maître de la cavalerie en 340 av. J.-C., consul en 325, 319, 318, 314, 312, dictateur en 323 et 308, se signala contre les Samnites, les Sabins et les Prénestins; introduisit dans son armée la discipline la plus sévère, répara la honte des Fourches Caudines en reprenant Lucérie (320), et s'acquit le renom du plus habile général des Romains. Sa sévérité en matière de discipline était telle qu'en 323 il condamna à mort Fabius Rullianus, son maître de cavalerie, pour avoir livré bataille malgré sa défense : il fallut les prières du peuple entier pour soustraire Fabius à l'effet de cette sentence, bien qu'il eût été victorieux. —L. Papirius Cursor, son fils, consul en 293 et 272 av. J.-C., remporta sur les Samnites en 293 la victoire d'Aquilonie, et les battit encore, ainsi

que les Lucaniens et les Brutiens, en 271. — C. Papirius Maso, consul en 230 av. J.-C., réduisit en provinces romaines la Sardaigne et la Corse, déjà soumises depuis 237, mais sans cesse en révolte. N'ayant pu obtenir d'entrer en triomphe à Rome, il alla faire la cérémonie triomphale sur le mont Albain, exemple qui depuis fut suivi fréquemment.

PAPIRIUS CARBO, tribun du peuple. *V.* CARBON.

PAPISTES, nom injurieux que donnent aux Catholiques les partisans de la religion réformée.

PAPOUASIE, dite aussi *Terre des Papous* et *Nouv.-Guinée*, grande île de l'Océanie centrale, à l'E. des Moluques et au N. de l'Australie, dont elle est séparée par le détroit de Torrès, est beaucoup plus longue que large : elle s'étend de 128° à 140° de long. E., dans une longueur de près de 2000 k., mais ne va que de 0,9' à 10° lat. S. L'intérieur est inconnu, et les côtes explorées en partie seulement. Les habitants, en partie malais, en partie d'une race particulière de nègres, ont les membres grêles, mais sont moins laids que d'autres nègres océaniens. Ils sont assez adroits navigateurs. Ce sont les seuls nègres du monde maritime qui aient des temples et des idoles. Dans les montagnes, dont la principale, le mont Arfak, atteint 4300m, sont les Arfakis ou Endamènes, les plus barbares de l'île, qui pourtant se partagent entre l'agriculture et la chasse. Les Chinois visitent la côte N. O. de la Papouasie pour en tirer de l'écaille de tortue, des peaux d'oiseaux de paradis, des esclaves, de la poudre d'or et du sagou. — On attribue la découverte de la Papouasie au Portugais Antonio Abreu, 1511. Saavedra en 1527, Schouten en 1616, Tasman en 1643, Dampier en 1700, Bougainville en 1768, Cook en 1770, d'Entrecasteaux en 1792, Duperrey en 1823, Dumont-d'Urville en 1827 et 1838, en ont visité quelques parties. Les Hollandais comprennent la Papouasie occid. dans leur gouvt des Moluques; ils avaient élevé en 1828 sur la côte S. O., dans la baie du Triton, le fort du Bus, mais ils l'ont abandonné.

PAPPENHEIM, v. de Bavière, sur l'Altmühl, à 80 kil. S. de Nuremberg, 2400 h. Pierre lithographique. Titre d'un comté. — Les comtes de Pappenheim portaient le titre de maréchaux de l'empire. Un membre de cette famille, God. Henri, comte de P., zélé catholique, fut un des généraux les plus distingués des Impériaux dans la guerre de Trente ans. Il fut tué à Lutzen en 1632, n'ayant que 38 ans.

PAPPUS, mathématicien d'Alexandrie, qui vivait vers la fin du IVe siècle de J.-C., a laissé sous le titre de *Collections mathématiques*, en grec, un recueil qui ne nous est pas parvenu dans son entier; néanmoins ce qui nous en reste est précieux tant par les démonstrations qu'il contient que par les fragments qu'il nous a conservés d'auteurs perdus. Il a été publié à Pesaro, 1588, in-fol., avec une trad. lat. de Commandino, et à Bologne, 1660, in-fol., avec des augmentations. Il en a été trouvé de nouveaux fragments par Wallis et par H. J. Eisenmann, qui les ont publiés à Paris, 1824. On a aussi un abrégé latin d'une *Géographie* de Pappus, dont l'original est perdu.

PAQUE (la), du mot hébreu *paschah*, c.-à-d. *passage*, fête des Juifs et des Chrétiens. Elle fut instituée par Moïse en mémoire de la sortie d'Égypte et du passage de la mer Rouge; elle durait 7 jours, du 15 au 22 du mois de Nisan. La cérémonie principale consistait, dans chaque famille, à manger avec du pain sans levain un agneau ou un chevreau de l'année; on teignait les portes du sang de la victime, pour rappeler le passage de l'ange exterminateur sur les premiers-nés des Égyptiens. On devait aussi venir sacrifier au temple pendant le temps de la Pâque; une foule d'Israélites se rendaient à Jérusalem dans ce but. Cette époque de l'année était chez les Juifs un temps de réjouissances; on délivrait à cette occasion un condamné à mort. — Chez les Chrétiens, la *Pâque* se célèbre en mémoire de la résurrection de J.-C. Dans l'église primitive, on disputa beaucoup sur l'époque à laquelle il fallait placer cette fête : les uns la mettaient le même jour que les Juifs; les autres, si elle tombait un autre jour que le dimanche, la reportaient au dimanche suivant. Le concile de Nicée décréta en 325 que la fête serait mobile et aurait lieu chaque année le 1er dimanche après la 1re pleine lune qui suivrait l'équinoxe du printemps. Elle tombe au plus tôt le 18 mars et au plus tard le 25 avril.

PAQUE (île de), île de la Polynésie. *V.* VAI-HOU.

PÂQUES FLEURIES, nom donné vulgairement au dimanche des Rameaux, qui commence la quinzaine de Pâques, à cause des *palmes* qu'on y porte.

PARA ou BELEM, v. forte et port du Brésil, ch.-l. de la prov. de son nom, sur le Para ou Tocantins, à 2500 kil. N. N. O. de Rio-Janeiro, par 1° 28' lat. S., et 50° 50' 51" long. O.; 26 000 hab. Évêché, collége des Jésuites. On remarque la cathédrale et le palais du gouvernement. Riz, cacao, coton, épices, etc. — La prov. de Para, la plus septentr. du Brésil, est située entre les Guyanes et le Vénézuela au N., l'Atlantique au N. E., les républiques de la Nouv.-Grenade et de l'Équateur à l'O., les prov. brésiliennes de Mato-Grosso au S., de Goyas et de Maranhao à l'E.; 1520 kil. du N. au S., sur 3500 de l'O. à l'E.; env. 210 000 hab., dont 100 000 indigènes. Sol généralement plat, sauf au S., arrosé (par l'Amazone et ses grands affluents de droite) et très-fertile, mais peu cultivé; climat très-chaud; forêts immenses. On y trouve toutes les productions du Brésil.

PARA DU PHANJAS (l'abbé Franç.), né en 1724 au château de Phanjas (Htes-Alpes), m. à Paris en 1797, entra chez les Jésuites d'Embrun, enseigna dans divers colléges de l'ordre, notamment à Besançon, où il fit un cours de philosophie qui attira de nombreux auditeurs. Il publia dans cette ville en 1767 des éléments de métaphysique sous le titre de *Théorie des êtres insensibles* (remaniés en 1779, 3 v. in-8), ouvrage remarquable par la méthode, l'élévation des pensées et la clarté du style; il donna peu après divers traités sur les sciences physiques et mathématiques, qu'il réunit sous le titre de *Théorie des êtres sensibles*, 1774. En outre, il prit rang parmi les plus sages défenseurs de la religion par ses *Principes de la saine philosophie conciliés avec ceux de la Religion*, 1774, et par son *Tableau historique de la Religion*, 1784.

PARABÈRE (Marie Madeleine de LA VIEUVILLE, marquise de), maîtresse du Régent, née en 1698 ou 1699, avait épousé en 1713 le marquis de Parabère, déjà fort âgé, qui la laissa veuve dès 1716. Après avoir longtemps captivé le cœur de Philippe, elle se retira tout à coup de la cour et du monde. Elle mourut au château de Sécherelles en 1723.

PARACATU, riv. du Brésil (Minas Geraes), coule à l'E. N. E., et tombe dans le San-Francisco après un cours de 400 kil. Elle donne son nom à une comarque du Brésil, qui a pour ch.-l. Paracatu-do-Principe, ville située à 600 k. N. O. d'Ouro-Preto. Exploitation d'or et de diamant.

PARACELS, archipel peu connu de la mer de Chine, près des côtes de la Cochinchine, à 200 k. S. E. d'Haï-nan. Côtes dangereuses.

PARACELSE (Auréole Théophraste BOMBAST DE HOHENHEIM, dit), médecin et alchimiste, né en 1493, à Einsiedeln (canton de Schwitz), voyagea longtemps dans toute l'Europe, se fit de la réputation par de belles cures, s'établit à Bâle en 1527, y fut nommé professeur de médecine et attira d'abord beaucoup d'élèves, tant parce qu'il faisait son cours en langue vulgaire que par l'éclat et l'emphase de sa parole. Il prétendait faire révolution en médecine et dans la science; rejetait l'autorité d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne; opposait aux quatre éléments d'Aristote les trois principes des mixtes (sel, soufre, mercure), admis par B. Valentin; établissait une harmonie mystérieuse entre le sel, le corps humain et la terre; entre le mercure, l'âme et l'eau; entre le soufre, l'esprit et l'air; il prétendait posséder la panacée universelle, et avoir trouvé le secret de prolonger la vie; il croyait, ajoute-t-on, à la magie, à l'astro-

logie et expliquait les maladies par l'influence des astres. Mais il laissa bientôt apercevoir le vide de ses déclamations, et perdit à la fois ses malades et son auditoire. Prenant alors le métier de médecin ambulant, il promena sa science de ville en ville jusqu'à Salzbourg, où il mourut dans la misère en 1541. Malgré ses erreurs, Paracelse a rendu des services à la médecine : il a introduit dans la pratique l'emploi des composés chimiques et a donné d'excellentes notions sur un grand nombre de médicaments, particulièrement sur l'opium, le mercure, le soufre, l'antimoine, l'arsenic; mais ses extravagances, son charlatanisme, ses prétentions thaumaturgiques ont jeté une ombre fâcheuse sur son caractère comme sur son mérite. Ses *Œuvres complètes* (en latin) forment 3 vol. in-fol., Genève, 1658. On lui a attribué plusieurs ouvrages apocryphes, qui ont beaucoup nui à sa réputation. On peut consulter sur ce singulier personnage *Paracelse et l'Alchimie au XVIe siècle* de M. Franck, 1853, et les *Études sur Paracelse*, du Dr Cruveilhier, 1857.

PARACLET (le), c.-à-d. en grec le *Consolateur*, nom spécialement affecté au Saint-Esprit.

PARACLET (le), vge de l'anc. Champagne (auj. dans l'Aube), à 7 kil. S. E. de Nogent-sur-Seine : c'est là que se retira Abélard pour y trouver quelque repos; il y fonda en 1123 un monastère dont Héloïse fut la 1re abbesse. Il le nomma *Paraclet* (consolateur) en mémoire des *consolations* que lui procura l'attachement de ses disciples, qui vinrent le trouver jusque dans cette solitude. Le tombeau d'Abélard et d'Héloïse, qui s'y trouvait jadis, a été transféré depuis au Musée des Petits-Augustins à Paris et plus tard au cimetière du Père-Lachaise, où on le voit encore.

PARADIS TERRESTRE. *V.* ÉDEN.

PARÆTONIUM, auj. *Al-Baretoun*, v. et port de Libye, à l'O. d'Alexandrie, sur la côte de la Marmarique. C'était un des principaux siéges du culte d'Isis. Sous l'empire, elle fut comprise dans l'Égypte.

PARAGUA, deux riv. de l'Amérique du Sud : l'une, dans le Vénézuela, coule au N. E., puis au N. et à l'E., et tombe dans le Caroni à Barceloneta, après un cours de 900 kil.; l'autre, dans le Brésil (Mato-Grosso), se perd dans le Guapore; cours, 700 kil.

PARAGUASSU, riv. du Brésil (Bahia), sort de la Sierra das Almas et s'unit à l'Atlantique dans la baie de Tous-les-Saints; 500 kil.

PARAGUAY (le), grande riv. de l'Amérique du Sud, sort des Sept lacs au centre de la prov. brésilienne de Mato-Grosso, traverse le lac de Xarayes, sépare le Paraguay (auquel il donne son nom) de divers États Argentins, reçoit le Porrudos, le Pilcomayo et le Rio-Grande ou Vermejo, et tombe dans le Parana un peu au N. de Corrientes, après un cours d'env. 1800 kil. Sa largeur varie de 200 à 450 k. Ce fleuve a des crues périodiques. Depuis 1858, la navigation du fleuve est ouverte à toutes les nations.

PARAGUAY (République du), État de l'Amérique du Sud, au N. des Provinces-Unies du Rio de la Plata, à l'O. et au S. du Brésil, a pour bornes à l'E. et au S. le Parana, à l'O. le Paraguay; 900 kil. du N. au S., sur 265 de l'E. à l'O.; env. 1 000 000 d'h. (Espagnols, Payaguas, Guaranis et Nègres); capit., l'Assomption. Climat brûlant; sol montagneux au N. et à l'E., plat dans le reste du pays, arrosé par le Paraguay et le Parana, entrecoupé de marais, de vastes forêts, et de belles plaines, où croissent la canne à sucre, le riz, le maïs, les patates, le coton, un tabac excellent, le *maté* ou *yerba*, dit *thé du Paraguay*, et de précieuses plantes médicinales (salsepareille, rhubarbe, quinquina, copaïer). Les forêts possèdent de beaux bois de construction, mais sont remplies de tigres, jaguars, couguars, ours noirs, tapirs, serpents à sonnettes, etc. Les moustiques et la chauve-souris vampire y sont en grand nombre. Riches gisements de fer oligiste. Le gouvernement est despotique : le chef, après avoir d'abord porté le titre de dictateur (sous Francia), a depuis reçu celui de président. Le Catholicisme est la seule religion. — Le Paraguay a été découvert en 1526 par Sébastien Cabot, et conquis en 1536 par l'Espagnol Alvaro Nunez, qui y exerça d'horribles cruautés. Les Jésuites y établirent en 1556, sur la r. dr. du Parana, au S. O. de l'Assomption, de célèbres *missions*, qui formaient une sorte d'État théocratique indépendant, quoique rattaché à la vice-royauté de la Plata : ils convertirent en grande partie les Guaranis et les déterminèrent à se livrer à l'agriculture; ils s'y maintinrent jusqu'au moment où leur ordre fut expulsé des États espagnols, en 1767. En 1750, l'Espagne céda le pays aux Portugais en échange de la colonie du St-Sacrement; toutefois le Portugal ne put y faire goûter sa domination, et en 1777 le Paraguay fut restitué à l'Espagne. Ce pays se rendit indépendant en 1811; bientôt après, Francia s'y mit en possession du pouvoir, d'abord avec le titre de consul (1813), puis avec celui de *dictateur* (1814). Il a su s'y maintenir jusqu'à sa mort, arrivée en 1840, et a fait tourner son despotisme au profit de l'industrie du pays. Il ferma le Paraguay à tous les étrangers. Après sa mort, les communications ont été rétablies par Lopez (1844), qui soutint contre le Brésil une lutte acharnée et désastreuse à la suite de laquelle il fut renversé (1868). On doit à M. A. de Mersay l'*Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des établissements des Jésuites*, Paris. 1860.

PARAHIBA, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Parahiba, sur un fleuve de même nom, à 16 kil. de son embouch. dans l'Atlantique, à 2300 kil. N. E. de Rio-de-Janeiro; 3000 hab. — La prov. de P. est sur l'Atlantique, entre celles de Rio-Grande-do-Norte au N. et de Pernambouc au S.; 270 000 hab. Pays montagneux; sol fertile, climat tempéré.

PARALIENNE (Galère), galère sacrée que les Athéniens expédiaient tous les ans à Délos, chargée d'offrandes pour Apollon et Diane. Ce voyage s'appelait *théorie*, et ceux qui portaient les offrandes, *théores*. Pendant l'absence du navire, on ne pouvait mettre à mort aucun condamné : c'est par ce motif qu'il s'écoula un mois entre la condamnation de Socrate et sa mort.

PARALIPOMÈNES (c.-à-d. *Choses omises*), titre de deux livres de l'Ancien Testament, vulgairement attribués à Esdras, et où se trouvent des détails qui avaient été omis dans les quatre livres des Rois. Le 1er contient l'histoire abrégée du peuple hébreu depuis la création jusqu'à la mort de David; le 2e va jusqu'au retour de la captivité, 536 av. J.-C.

PARAMARIBO, capit. de la Guyane hollandaise, sur la r. g. du Surinam et à 9 k. de l'Atlantique 25 000 hab. Port sûr et commode; ville grande et belle, fondée en 1673, désolée en 1820 par un incendie, mais bientôt réparée. Séjour délicieux.

PARAMATTA, v. et port d'Australie (Nouv.-Galles du Sud), à l'entrée de la rade de Port-Jackson, à 31 k. O. N. O. de Sidney; 10 000 h. Observatoire

PARANA (le), grande riv. de l'Amérique du S., a sa source près de Sao-Joao-del-Rey, dans la prov brésilienne de Minas-Geraës, qu'il sépare du Paraguay, reçoit à gauche l'Iguassu, le Paranapanema la Tiete, la Mogy et la Riv. Verte, à droite l'Yricima le Purdo, le Paranahiba, forme la cataracte de Guayra, s'unit au Paraguay près de Corrientes, puis se confond avec l'Uruguay pour former le Rio de la Plata. Cours, 1600 kil. Un traité du 10 juillet 1853 entre la France et la Confédération Argentine a rendu libre la navigation du Parana. — Ce fleuve donne son nom à une province du Brésil, formée en 1856 des plaines immenses qu'il traverse et de la partie de la prov. de St-Paul qu'on nomme *Champ de Coritiba*. On y distingue les établissements de Rio-Negro, de Superaguy et de Theresa (sur le Rio-Joahy).

PARANA, nouvelle capitale de la Républ. Argentine, est située sur le Parana, dans la prov. d'Entre-Rios dont elle est aussi la capitale; 15 000 hab.

PARANAHIBA, riv. du Brésil (Goyaz), naît par 17° lat. S., 49° long. O., coule au S. O. et se joint au

Rio-Grande pour former le Parana; cours, 900 kil. — Autre riv. du Brésil, sépare les prov. de Piauhy et de Maranhao, arrose dans celle de Piauhy une ville de Paranahiba (10 000 h.), et se jette dans l'Atlantique à 23 kil. au S. de cette ville, après un cours d'env. 1600 kil.

PARASANGE, mesure itinéraire des anciens. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

PARASOU-RAMA, brahme aux mœurs guerrières, fils du brahme Djamadagni et de Renouka, fut élevé par Siva, abattit une des défenses de Ganeça (dieu qu'on représente avec une tête d'éléphant), vengea la mort de son père et de sa mère sur les fils de Vacichtha, autre brahme, auteur de leur mort, et chassa d'Aiodhia (Aoude) et de l'Inde entière les chattryas ou guerriers, assurant ainsi la prééminence aux brahmes; mais, n'ayant trouvé chez ceux-ci qu'ingratitude, il s'exila sur les Ghattes et fit sortir des ondes la longue côte de Malabar, dont il défendit l'entrée aux brahmes en les maudissant; enfin, il rentra dans le sein de la divinité, d'où il ne sortit qu'au temps de Rama, comme 7e incarnation de Vichnou.

PARAY-LE-MONIAL, *Pareium Moniale*, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), dans une fertile vallée, sur le canal du centre, à 12 kil. O. de Charolles; 3396 hab. Patrie de M. Guigniaut, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions. Ancien prieuré de Bénédictins, fondé en 973; église gothique du XIe s.

PARCHIM, v. du Mecklembourg-Schwérin, sur la r. dr. de l'Elde, à 40 kil. S. E. de Schwérin; 6000 h. Trib. d'appel. Siége des États des deux Mecklembourg.

PARCQ (le), ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 22 k. de St-Pol; 771 hab.

PARDAILLAN. *V.* ANTIN (duc d').

PARDESSUS (J. Marie), jurisconsulte et historien, né à Blois en 1772, m. en 1853, était fils d'un avocat. Il débuta au barreau de Blois, où il prit la place de son père, emprisonné sous la Terreur; devint maire de sa ville natale en 1805, député au Corps législatif en 1807, et fit partie des différentes assemblées politiques qui se succédèrent jusqu'en 1830. Il avait gagné au concours, en 1810, la chaire de droit commercial de la Faculté de Paris; il fut nommé dès 1816 conseiller à la Cour de cassation, mais il donna sa démission en 1830 par dévouement pour la dynastie déchue. Il était depuis 1828 membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et président du conseil de perfectionnement de l'École des chartes. Outre plusieurs ouvrages de jurisprudence (*Traité des servitudes*, 1806; *Traité du contrat et des lettres de change*, 1809; *Éléments de jurisprudence commerciale*, 1811; *Cours de droit commercial*, 1814), on lui doit de vastes travaux d'érudition : *Collection des lois maritimes antérieures au XVIIIe s.*, 1828-1845; *Origine du droit coutumier en France*, 1839; *la Loi salique*, avec notes et explications, 1843; *Us et coutumes de la mer dans l'antiquité et au moyen âge*, 1847; *Organisation judiciaire depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XII*, servant de préface au XXIe vol. du *Recueil des ordonnances des rois de France;* la continuation de la *Table chronologique des diplômes*, de Bréquigny, etc. Partout il se distingue par la netteté de l'exposition, la sagacité de la critique et la sûreté du jugement. M. Naudet a lu à l'Académie des inscriptions en 1855 une *Notice historique sur Pardessus.*

PARDIES (le P.), géomètre, né en 1636 à Pau, d'un conseiller au parlement, m. en 1673, entra chez les Jésuites et enseigna avec distinction les mathématiques au collége Louis le Grand. Il avait embrassé le système de Descartes, ce qui lui suscita des difficultés avec ses supérieurs. Ses ouvrages sont : *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662; *De motu et natura cometarum*, 1665; *Du mouvement local*, 1670; *Éléments de géométrie*, 1671; *De la Connaissance des bêtes*, 1672; la *Statique* ou la *Science des forces mouvantes*, 1673; et un *Atlas céleste*, publié en 1674 sous le titre de *Globi cœlestis in tabulas redacti descriptio latino-gallica.*

PARDO (EL), v. d'Espagne (Nouv. Castille), sur la r. g. du Mançanarès, dans la forêt d'el Pardo, à 14 k. N. O. de Madrid; 1000 h. Beau château royal, construit par Charles-Quint, réédifié par Philippe II et Charles III. Un traité y fut signé en 1778 avec le Portugal.

PARÉ (Ambroise), le père de la chirurgie française, né en 1517 à Laval ou à Bourg-Hersent près de Laval, m. en 1590, étudia l'anatomie à Paris, suivit en Italie comme chirurgien le général René de Montejean, revint prendre ses degrés à Paris, fut nommé, en 1552 chirurgien de Henri II, et garda ce poste sous ses trois successeurs. Paré appuya la chirurgie sur l'anatomie; c'était le premier opérateur de son temps; dans les amputations, il substitua la ligature des artères à la cautérisation par le fer rouge. Aussi pieux que modeste, il disait, en racontant ses cures : « Je le pansay, Dieu le guarist. » Il a laissé divers ouvrages, tous écrits en français, qui ont été réunis en 1 vol. in-fol., Paris, 1561 et 1585, et dont la meilleure édition a été publiée par le Dr Malgaigne en 1840, 3 v. gr. in-8. Le plus estimé est la *Manière de traiter les plaies faites par arquebuses*, etc., 1545. Ambr. Paré était protestant : Brantôme raconte qu'à la St-Barthélemy, Charles IX le sauva lui-même en le cachant dans sa chambre. On a récemment contesté ce fait, mais sans preuve suffisante; on a même nié qu'il ait professé le Calvinisme.

PARÈDES (GARCIA DE), gén. espagnol. *V.* GARCIA.

PAREJA (J. de), peintre, né à Séville en 1606, m. en 1670, était d'abord esclave du fameux Vélasquez. Il suivit son maître en Italie et en revint avec lui. En le voyant travailler, il conçut un goût très-vif pour son art, s'exerça secrètement au dessin et à la peinture et fit d'étonnants progrès. Il fut affranchi à la demande de Philippe IV, qui l'avait surpris peignant. Il n'en resta pas moins toujours attaché à Vélasquez, dont il devint le meilleur élève. Son chef-d'œuvre est la *Vocation de S. Matthieu* (à Aranjuez).

PARENNIN (le P. Dominique), Jésuite, né en 1665 à Bussey près de Pontarlier, m. à Pékin en 1741, alla comme missionnaire en Chine en 1698 et y resta jusqu'à sa mort. Il jouissait d'un grand crédit auprès de l'empereur Kang-hi. Il a laissé des cartes de l'empire chinois (dans la *Chine* de Duhalde), et une intéressante *Correspondance* avec Mairan, publiée en 1759.

PARENTIS-EN-BORN, ch.-l. de c. (Landes), à 74 k. N. E. de Mont-de-Marsan; 2049 hab.

PARENZO, *Parentium*, v. et port des États autrichiens (Illyrie), sur l'Adriatique, à 65 k. S. de Trieste; 3000 h. Évêché, cathédr. qui offre de belles mosaïques.

PARESSEUSE (mer), *Mare Pigrum*, nom donné par les anciens à la mer Baltique parce qu'elle gèle souvent sur ses bords et que ses eaux sont comme engourdies par le froid.

PARÉTACÈNE, contrée de l'empire des Perses, entre la Perside et la Médie, n'était guère qu'un immense désert lié à ceux de la Médie et de la Carmanie : Aspadane à l'E., Ecbatane des Mages au N. E. en étaient les villes principales. C'est auj. la partie S. de l'*Irak-Adjémi*, dans le royaume de Perse.

PAREUS (Phil. WÆNGLER, dit), philologue, fils de David Pareus, professeur de théologie protestante à Heidelberg, était né en 1576 à Hemsbach (près de Worms), et mourut vers 1648. Il étudia sous Théodore de Bèze, enseigna les humanités à Neuhausen, puis fut recteur des écoles de Neustadt et de Hanau. On lui doit, outre une édition de *Plaute*, avec commentaires (1610), d'excellents travaux sur cet auteur : *Lexicon Plautinum* 1614; *Analecta Plautina*, 1617; *Electa Plautina*, 1620. — Son fils, Daniel P., né vers 1605 à Neuhausen, professait les humanités à Kaiserslautern et fut tué à la prise de cette ville par les Impériaux, en 1635. Il a édité *Musée*, *Quintilien*, *Hérodien*, *Lucrèce*, *Héliodore*, a donné un *Lexicon Lucretianum*, 1631, ainsi que plusieurs ouvrages d'histoire, et a publié, sous le titre de *Melliflcium atticum*, un recueil de sentences tirées des auteurs grecs.

PARFAICT (François et Claude, dit *les Frères*), nés

à Paris, le 1er en 1698, le 2e en 1701, ont donné ensemble l'*Histoire générale du Théâtre Français*, Paris, 1734-39, 15 v. in-12, ouvrage précieux, malgré quelques inexactitudes; il renferme une *Table chronologique des principaux ouvrages dramatiques qui ont été représentés en France depuis* 1380 *jusqu'en* 1721, table reproduite et continuée jusqu'en 1842 par M. Hippolyte Lucas à la suite de son *Histoire philosophique et littéraire du Théâtre Français*. On doit de plus à l'aîné des deux frères : *Hist. de l'ancien Théâtre Italien*, 1753; *Hist. de l'Opéra* (restée manuscrite); *Hist. des Théâtres de Paris*, 1756-67, 7 v. in-12, et quelques pièces de théâtre.

PARFAIT (S.), martyr, né à Cordoue vers 800, assista les Chrétiens opprimés par les Mahométans, et excita ainsi la fureur de ces derniers, qui le mirent à mort en 850. On l'honore le 18 avril.

PARGA, v. forte de la Turquie d'Europe (Albanie), dans le sandjak de Delvino, à 80 kil. S. O. de Janina, vis-à-vis de l'île de Corfou; 4000 hab. Citadelle bâtie sur un rocher. Les Parganiotes étaient restés libres depuis 4 siècles : assiégés en 1814 par Ali-Pacha, ils appelèrent les Anglais à leur secours et demandèrent à être réunis à la République des îles Ioniennes; mais ceux-ci livrèrent la ville à Ali-Pacha. Les habitants indignés quittèrent tous leur pays plutôt que de vivre sous la domination turque, 1819.

PARIA (Golfe de), vaste enfoncement de la mer des Antilles, entre la côte N. E. du Vénézuela et l'île angl. de la Trinité, a 150 k. sur 60 et reçoit plusieurs bras de l'Orénoque. C'est un abri assuré pour les navires.

PARIAS, dits aussi *Chandalas*, nom donné par les Hindous aux individus qui se sont fait chasser de leur caste pour avoir violé les lois religieuses ou civiles. Ils forment une classe à part, universellement méprisée, et qui est comme le rebut de toutes les castes. Les Parias ne peuvent habiter l'intérieur des villes, se baigner dans les eaux du Gange, ni exercer aucune profession un peu relevée; leur contact est regardé comme une souillure. Cas. Delavigne a décrit de la manière la plus touchante leur triste condition dans *le Paria*.

PARIMÉ (Sierra), chaîne de montagnes du Vénézuela, dans la partie S. O. du ci-devant dép. colombien de l'Orénoque, donne naissance à l'Orénoque et au Rio-Parima, affluent du Rio-Negro.

PARINI (l'abbé Jos.), poëte italien, né en 1729 à Bosizio (Milanais), m. en 1799, fut d'abord copiste, puis entra au séminaire. S'étant fixé à Milan, il y acquit d'abord un nom comme critique (1756). Il s'annonça comme poëte en 1763 par la publication du *Matin à la ville*, que suivirent les trois autres parties du jour, *le Midi*, *le Soir* et *la Nuit*, dans lesquelles il décrit avec une ironie délicate la vie des jeunes seigneurs italiens. Il fut mis par le comte Firmian, gouverneur du pays, à la tête d'une feuille périodique, puis occupa une chaire de belles-lettres à la Canobbiana de Milan. Outre ses *Quatre parties du jour à la ville*, on a de lui des *Odes* estimées. On a donné à Milan ses *OEuvres complètes*, 1801-4, 6 vol. in-8. Ses poëmes, où une philosophie sérieuse se trouve associée à la poésie la plus élevée, sont écrits en vers libres, les plus difficiles dans la poésie italienne. *Les Quatre parties du jour* ont été trad. par l'abbé Desprades, 1776, et mises en vers français par Raymond, 1826.

PARIS, *Lutetia* et *Parisii* en latin, capitale de la France et ch.-l. du dép. de la Seine, sur la Seine, qui la coupe en deux parties inégales dont la plus forte est au N., et qui y forme deux îles, la Cité et l'île St-Louis (l'île Louviers a été récemment jointe à la r. dr.), par 48° 50' 14" lat. N., et 0° long. (le méridien de l'Observatoire de Paris sert de point de départ pour la détermination des longitudes; il est à 20° 30' long. E. de l'île de Fer, par laquelle on faisait autrefois passer le 1er méridien, et à 2° 20' long. E. de celui de Greenwich). La ville est entourée d'une enceinte fortifiée, qui n'a pas moins de 34 kil. de développement; elle compte 1 643 917 âmes de population municipale, ou 1 696 141 en y comprenant la garnison et la population mobile : on n'en comptait en 1800 que 547 756. Paris est la résidence du souverain, du Sénat et du Corps législatif, des ministères, de toutes les grandes administrations centrales, de la Cour de Cassation, de la Cour des Comptes, du Conseil d'État, etc. Elle est en outre le siége d'un archevêché (son siége épiscopal, qui remonte au IIIe siècle, n'a eu que le titre d'évêché jusqu'en 1622), d'une Cour impér. et d'un trib. de 1re inst., d'une Académie universitaire et le ch.-l. de la 1re division militaire. Paris est divisé en 20 arrondissements : 1e le Louvre, 2e la Bourse, 3e le Temple, 4e l'Hôtel de Ville, 5e le Panthéon, 6e le Luxembourg, 7e le Palais-Bourbon, 8e l'Élysée, 9e l'Opéra, 10e l'Enclos St-Laurent, 11e Popincourt, 12e Reuilly, 13e les Gobelins, 14e l'Observatoire, 15e Vaugirard, 16e Passy, 17e les Batignolles, 18e les buttes Montmartre, 19e les buttes Chaumont, 20e Ménilmontant; chaque arrondissement est administré par un maire et subdivisé en 4 quartiers, ce qui donne en tout 80 quartiers (avant 1860, il n'y avait que 12 arrondissements et 48 quartiers). On y compte près de 3000 voies publiques de toute espèce (boulevards, avenues, places, quais, rues, passages, cités, etc). Cette ville est le point de départ de toutes les grandes routes, des principales lignes de chemins de fer (chemins de Rouen, du Nord, de Strasbourg ou de l'Est, de Lyon, d'Orléans, de l'Ouest) et de plusieurs lignes secondaires (St-Germain, Sceaux, Auteuil, Vincennes). Deux lignes de quais plantés bordent les deux côtés de la rivière dans toute leur étendue; la ville est en outre entourée de deux ceintures de boulevards, qui offrent d'immenses promenades. Les rues, surtout dans les anciens quartiers, sont en général étroites, et les maisons élevées. Les parties les plus populeuses, mais aussi les plus pauvres, sont les anc. quartiers de St-Marceau, de St-Antoine, de la Cité; les quartiers Montmartre, St-Denis, de la Bourse, du Palais-Royal sont les plus commerçants; ceux de la place Vendôme, de la Chaussée-d'Antin, de la Madeleine, sont en général la résidence des riches et des banquiers; au faubourg St-Germain réside surtout l'aristocratie; le quartier St-Jacques, dit *Quartier latin*, est occupé par les écoles et les étudiants.

On remarque : parmi les places, celles de la Concorde ou de Louis XV, qui s'étend entre les Champs-Élysées et les Tuileries et où se trouve l'obélisque de Luxor; du Carrousel, entre les Tuileries et le nouveau Louvre, la place Vendôme, ornée d'une colonne fondue sous l'Empire avec les canons pris à l'ennemi et surmontée de la statue de Napoléon ; la place du Châtelet, avec une statue de la Victoire et deux théâtres se faisant face, le Théâtre lyrique à l'E., le Cirque à l'O.; la place Royale, avec une statue équestre de Louis XIII; la place des Victoires, avec une statue équestre de Louis XIV; la place de la Bastille, avec une colonne érigée en mémoire de la révolution de 1830; la place de la barrière du Trône, celles de St-Sulpice, de l'Odéon, de St-Michel, du Palais-Bourbon; — parmi les rues, celles de Rivoli qui se prolonge des Champs Élysées à la rue St-Antoine et qui dans sa plus grande partie est ornée de portiques; de Castiglione, de la Paix, de la Chaussée d'Antin, Royale, Tronchet, Vivienne, Richelieu, St-Louis au Marais, Rambuteau, etc., remarquables pour leur beauté; les rues St-Denis, St-Martin, St-Honoré, remarquables par leur étendue et le mouvement commercial ; — parmi les passages, ceux de l'Opéra, de Choiseul, Vivienne, Colbert, des Panoramas, Jouffroy, Véro-Dodat, du Saumon ; — parmi les ponts, ceux d'Austerlitz, d'Iéna, du Carrousel, Louis XV, de l'Alma, de Solferino, des Arts, des Invalides, le pont Royal, le pont du Carrousel, le pont Neuf, le pont St-Michel, récemment reconstruit, le pont de Bercy; — parmi les promenades, les jardins des Tuileries, du Luxembourg, des Plantes, la place Royale, est Boulevards, notamment ceux du Nord (boulevard Montmartre, des Italiens, de la Madeleine, qui sont

les plus fréquentés), les nouveaux boulevards Malesherbes, du prince Eugène, Magenta, de Monceaux, Sébastopol (s'étendant du N. au S. sur les deux rives de la Seine), St-Germain, Richard-Lenoir (sur l'emplacement du canal St-Martin); l'avenue des Champs-Élysées, le bois de Boulogne, converti en jardin anglais et annexé à Paris; de nombreux *squares* (des Innocents, Louvois, du Temple, de Ste-Clotilde, de la Tour St-Jacques, St-Martin); — parmi les édifices, les Tuileries, résidence du souverain, le palais du Louvre, achevé et relié à celui des Tuileries par Napoléon III, le Palais-Royal (dont les galeries louées au commerce forment un magnifique bazar), le palais du Luxembourg, auj. palais du Sénat, le Palais-Bourbon, où siége le Corps législatif, le Panthéon ou Ste-Geneviève, le Val-de-Grâce, l'Hôtel des Invalides, l'École militaire, la Bourse, la Banque, le Garde-Meuble, la Monnaie, le Timbre, l'Hôtel de ville (agrandi et embelli de 1839 à 1841), le Palais de justice, l'hôtel du quai d'Orsay où siégent la cour des Comptes et le Conseil d'État; l'hôtel de la Légion d'Honneur, les hôtels des divers ministères, des diverses ambassades, et beaucoup de superbes maisons particulières qui pourraient passer pour des palais; les arcs de triomphe de l'Étoile et du Carrousel, les portes St-Denis et St-Martin; puis, en fait de constructions industrielles, le Grenier d'Abondance, l'Entrepôt général des vins, la Halle au Blé, que couvre une coupole en fer. Les plus belles églises sont Notre-Dame (la cathédrale), Ste-Geneviève, St-Sulpice, St-Eustache, St-Roch, St-Étienne, St-Germain l'Auxerrois, St-Germain des Prés, St-Paul, la Madeleine, Notre-Dame de Lorette, St-Vincent de Paul, Ste-Clotilde, St-Eugène, St-André, St-Augustin, la Ste-Chapelle; l'Oratoire et la Visitation (temples protestants), l'Église russe, la Synagogue. — Les principaux théâtres sont: le Grand Opéra (boulevard des Capucines), l'Opéra Italien (auj. salle Ventadour), le Théâtre-Français, l'Odéon (2e Théâtre-Français), l'Opéra-Comique, le Théâtre Lyrique, la Porte-St-Martin, le Gymnase, le Vaudeville, les Variétés, le Palais-Royal, le Cirque. — Parmi les hôpitaux ou hospices, les uns admettent toute espèce de malades (l'Hôtel-Dieu, la Charité, la Pitié, l'hôpital Lariboisière, Baujon, l'hospice Cochin), d'autres sont spéciaux (l'hôpital St-Louis, la Maternité, la Salpêtrière, les Quinze-Vingts, l'hospice des Enfants, le Val-de-Grâce, les Ménages, etc.). — Parmi les marchés, il faut citer les Halles centrales, qui ont remplacé l'anc. marché des Innocents, puis ceux de St-Germain, de la Madeleine, St-Honoré, St-Martin, des Blancs-Manteaux, Maubert, etc. — Les principaux cimetières sont ceux du Père-Lachaise ou de l'Est, de Montmartre ou du Nord, de Montparnasse ou du Sud, ornés d'un grand nombre de monuments. Sous la partie mérid. de Paris s'étendent de vastes et antiques catacombes où ont été déposés, lors de la Révolution, les ossements provenant des anciens cimetières intérieurs (celui des Innocents, etc.). En outre, d'immenses égouts ont été construits sous toute la ville et comptent presque autant de rues que la ville même. Paris tire l'énorme quantité d'eau dont il a besoin, non-seulement de la Seine, mais aussi du canal de l'Ourcq, des puits artésiens de Grenelle et de Passy et de l'aqueduc d'Arcueil; un aqueduc gigantesque, commencé en 1863, doit y amener les eaux de la Dhuys et de la Somme-Soude.

On trouve à Paris des établissements d'instruction de tous genres: facultés de sciences, de lettres, de théologie, de droit, de médecine, qui forment l'Université la plus fréquentée peut-être du monde entier; le haut enseignement y a de plus le Collége de France, le Muséum d'histoire naturelle et une foule d'écoles spéciales: école polytechnique, école normale supérieure, écoles de pharmacie, des ponts et chaussées, des mines, de commerce, des beaux-arts, de musique et de déclamation dite *Conservatoire*, des langues orientales et d'archéologie, des chartes, des arts et manufactures et un Athénée; des cours applicables à l'industrie et ouverts à tous se font au Conservatoire des arts et métiers. On y compte 5 lycées: Louis le Grand, Napoléon (Henri IV), St-Louis, Bonaparte (Bourbon), Charlemagne, deux colléges municipaux (Rollin et Chaptal), 1 collége particulier (Stanislas), et nombre d'institutions privées. Il faut y joindre plusieurs séminaires, dont le principal est le grand séminaire de St-Sulpice, une école des hautes études ecclésiastiques; un très-grand nombre d'écoles primaires, les unes laïques, les autres tenues par des Frères, une école primaire supérieure, fondée par la ville (l'école Turgot), les écoles des jeunes aveugles, des sourds-muets, etc. Parmi les bibliothèques et autres établissements scientifiques, on remarque: la Bibliothèque impériale (la plus riche du monde), celles de Ste-Geneviève, de l'Arsenal, Mazarine, de l'Institut, de la Ville, de l'Université (ou de la Sorbonne), du Muséum d'histoire naturelle; les collections du Muséum (ménagerie, jardin botanique, collections de zoologie, de minéralogie, de géologie), l'Observatoire; les Musées de peinture, sculpture, naval, des antiquités (tous au Louvre): le Musée du Luxembourg, l'Arsenal, le Musée d'artillerie, le Dépôt de la guerre, le Dépôt général des cartes et plans de la marine, les plans en relief des places de guerre, le Cabinet de minéralogie (à la Monnaie), le Conservatoire des arts et métiers, le Cabinet d'anatomie (à l'École de médecine), la Galerie d'architecture (à l'Institut), le musée de Cluny, etc. Paris possède un grand nombre de sociétés savantes: d'abord l'Institut, composé de cinq classes (Académie française, Ac. des sciences, Ac. des inscriptions et belles-lettres, Ac. des beaux-arts, Ac. des Sciences morales); puis l'Académie de médecine, les Soc. d'encouragement, philomathique, linnéenne, géologique, asiatique, de statistique universelle, de géographie, d'histoire de France, de médecine, de pharmacie, d'agriculture, des progrès agricoles, d'acclimatation, de l'industrie française, des amis des sciences, etc. On y publie plus de 300 journaux ou recueils périodiques. — L'industrie de Paris est immense et variée. Elle embrasse les tissus de toute espèce (fil, coton, soie, laines), la joaillerie, bijouterie, vraie et fausse, orfévrerie, coutellerie de luxe; les ornements en tout genre, les bronzes, porcelaines, papiers peints, verrerie, ébénisterie, tabletterie, passementerie, ganterie, bonneterie, quincaillerie, carosserie, sellerie, peausserie, tapisserie (manufactures des Gobelins et de la Savonnerie); articles de mode et de goût, fleurs articielles, éventails, ombrelles et parapluies, bimbeloterie, communément désignés sous le nom d'*articles de Paris*; produits chimiques; instruments de physique, mathématiques, astronomie; horlogerie, imprimerie et librairie, gravures, lithographies; pianos et autres instruments de musique, etc. Les revenus de la ville dépassent 100 millions, et excèdent le budget d'un grand nombre d'États importants.

Histoire. Paris portait originairement le nom de Lutèce, *Lutetia*, nom que l'on dérive du celtique *Loutouhézi*, habitation au milieu des eaux. Ce n'était au temps de César qu'un bourg qui se bornait à la Cité et qui était joint aux deux rives par deux ponts; elle était la capitale des *Parisii*. Attaqués l'an 52 av. J.-C. par Labiénus, lieutenant de César, ses habitants se défendirent avec courage; néanmoins, la place fut prise et rangée parmi les villes tributaires (*Vectigales*). Dans le premier siècle de l'Empire la ville reçut le titre de Cité et s'étendit un peu sur la rive gauche de la Seine: A la fin du IIIe s., Constance Chlore fit bâtir sur cette rive le palais dont les ruines portent auj. le nom de *Thermes*. C'est là que résidait Julien, pendant qu'il commandait dans les Gaules (335-360); c'est là qu'il fut proclamé empereur. Le Christianisme fut apporté à Lutèce vers 250 par S. Denys qui en fut le 1er évêque et qui, suivant la tradition, y mourut martyr, avec S. Rustique et S. Éleuthère. Quand Attila ravagea la Gaule et menaça Paris (451), Ste Geneviève

réussit par ses prières à détourner le conquérant barbare : en mémoire de ce service la sainte devint la patronne de Paris. Clovis, après la bataille de Soissons, entra dans Paris sans coup férir (486); 20 ans après il l'environna de murs et en fit sa capitale. A sa mort (511), Paris donna son nom à l'un des quatre royaumes francs qui se formèrent de son héritage; ce royaume échut à Childebert I, l'aîné de ses fils. Les quatre royaumes, qui avaient été réunis en 558 par Clotaire I, s'étant de nouveau divisés à sa mort, en 561, Paris sembla assez important pour que dans le partage on stipulât qu'il appartiendrait en commun aux quatre frères. Dès 567 pourtant, sitôt que le roi de Paris Caribert I eut cessé de vivre, Chilpéric s'empara de la ville par surprise. Sous les derniers Mérovingiens, Paris devint la capitale de la Neustrie; sous Charlemagne, elle ne fut plus que le ch.-l. d'un comté; sous Charles le Chauve, le comté de Paris devint partie intégrante et principale du duché de France; les ancêtres de Hugues Capet, depuis Eudes, fils aîné de Robert le Fort, furent à la fois ducs de France et comtes de Paris. Au IXe s., Paris fut souvent menacé ou ravagé par les Normands (841, 845, 855, 861); en 885, il subit un siége de 13 mois; mais l'évêque Goslin et le comte Eudes le défendirent vaillamment; en ce même temps, d'horribles famines (surtout en 850, 855, 868, 873, 896, 899, 940) décimèrent la population. La prépondérance et la prospérité de Paris datent surtout de l'avénement de Hugues Capet, dernier comte de Paris : il habitait le Palais de la Cité (auj. Palais de Justice). Sous Philippe I fut instituée la prévôté de Paris; sous Louis VI, les écoles de Paris commencèrent à devenir célèbres, grâce sutout à l'enseignement de Pierre Lombard et d'Abélard; sous Louis VII la ville s'accrut considérablement et Notre-Dame fut commencée. Philippe-Auguste fit paver les rues principales, bâtit la Halle, le vieux Louvre, et éleva, pour défendre la ville, une enceinte fortifiée (1190). Dès 1200 fut fondée l'Université de Paris, la première qu'il y ait eu en Europe; elle compta jusqu'à 20 000 élèves. Louis IX enrichit Paris de nombreux monuments, notamment de la Ste-Chapelle et des Quinze-Vingts. Sous Philippe le Bel, le parlement fut établi à Paris, en 1302; la même année y vit réunir les premiers États généraux. En 1306 éclata dans Paris, contre ce même prince, une insurrection causée par l'excès des impôts et l'altération de la monnaie : le roi fut assiégé dans le palais du Temple, où il s'était réfugié. Après la défaite de Poitiers et pendant la captivité du roi Jean (1358), Marcel, prévôt des marchands, se rendit maître dans Paris : il allait livrer la ville à Charles le Mauvais, quand il fut assassiné par Maillard. En 1382 éclata la sédition des *Maillotins*, qui fut punie cruellement par Charles VI. Quand commença la guerre civile des Armagnacs et des Bourguignons, Paris fut déchiré par ces deux factions (1411-18), jusqu'à ce qu'il tomba aux mains du roi d'Angleterre (1420), que le traité de Troyes venait de déclarer héritier présomptif du trône de France : c'est à cette époque que se place le mouvement des *Cabochiens* et la trahison de Perrinet-Leclerc, qui introduisit les Anglais dans Paris. La ville ne fut reconquise sur les Anglais qu'en 1436. Paris jouit ensuite de 100 ans de tranquillité. Dans ce laps de temps, François I fait abattre le vieux Louvre et le reconstruit sur un nouveau plan; Jacques d'Amboise élève l'hôtel de Cluny; le Collége de France, l'imprimerie royale sont fondés. Après la défaite de Pavie, l'administration de Paris éleva autour de la ville toute une enceinte d'ouvrages avancés, et, lorsqu'en 1544 l'armée de Charles-Quint marcha sur Paris, le duc de Guise fit entourer de remparts les faubourgs du N. E. et du S. Les supplices des Calvinistes ordonnés en 1534 par François I, puis la St-Barthélemy en 1572, et peu après les troubles de la Ligue rouvrirent pour Paris la carrière des désastres : c'est à Paris qu'eut lieu la journée des *Barricades*, qui força Henri III à fuir de la capitale (1588), et que se tinrent les États de la Ligue (1593). Deux fois Paris fut assiégé par Henri IV (1589 et 1593); la ville résista longtemps et supporta héroïquement toutes les horreurs de la famine; enfin, réduite aux abois, elle ouvrit ses portes au roi, qui venait de se convertir. Henri IV continua le Louvre et les Tuileries, commencées par Catherine de Médicis, acheva l'hôtel de ville, commencé en 1553, et le pont Neuf, dont Henri III avait posé la première pierre en 1578; fit construire les hôpitaux de la Charité et de St-Louis, ainsi que la rue et la place Dauphine, la place Royale, et les quais de l'Arsenal, de l'Horloge, et des Orfèvres. Sous Louis XIII, en 1622, Paris, qui avait été jusque là un simple évêché suffragant de la métropole de Sens, fut érigé en archevêché. Richelieu fit bâtir le Palais-Cardinal (depuis Palais-Royal), et Marie de Médicis le Luxembourg; la Sorbonne fut rebâtie par les soins de Richelieu; le pont au Change, le pont Marie, et celui de la Tournelle furent construits sur la Seine; on édifia les églises de St-Roch et de St-Louis en l'Île, les hôpitaux de la Pitié et des Incurables. Sous le même règne, Paris s'était tellement agrandi, surtout sur la rive droite, qu'il devint nécessaire de lui donner une nouvelle enceinte : nos boulevards actuels du Nord (Bonne-Nouvelle, Poissonnière, Montmartre, des Italiens, etc.), faisaient partie de cette enceinte. Pendant la minorité de Louis XIV, Paris fut le principal théâtre des troubles de la Fronde : la capitale eut une nouvelle journée des *Barricades* et vit livrer bataille dans ses faubourgs. Louis XIV transféra à Versailles le siége de la cour et du gouvernement, qui ne fut rétabli à Paris qu'en 1789. Cependant Paris ne cessa pas, pendant cette période, de s'agrandir et de s'embellir. Sous Louis XIV, Le Nôtre traça le jardin des Tuileries; les Champs-Elysées furent ouverts et plantés; on bâtit le pont Royal, on ouvrit les places du Carrousel, Vendôme, des Victoires; des arcs de triomphe s'élevèrent aux Portes St-Denis et St-Martin; on vit construire l'Hôtel des Invalides, le Palais des Quatre-Nations (auj. de l'Institut), la colonnade du Louvre, les Gobelins. Sous Louis XV, s'élevèrent l'École militaire, l'École de droit, le Garde-Meuble (auj. Ministère de la Marine), les églises Ste-Geneviève, St-Sulpice, St-Philippe du Roule; le Palais-Bourbon, l'École de médecine, l'Hôtel des Monnaies, la place *Louis XV* (auj. de la Concorde); l'enceinte de Paris fut encore reculée et comprit le faubourg du Roule, le quartier de la Chaussée-d'Antin, les faubourgs St-Germain et St-Honoré; en même temps les anciens *boulevards*, qui étaient de véritables remparts, furent abaissés et plantés pour servir de promenade. On doit à Louis XVI le Conservatoire de Musique, les Écoles des ponts et chaussées et des mines, le pont Louis XVI (auj. de la Concorde), l'Odéon, le Théâtre-Français, l'Opéra (auj. théâtre de la Porte-St-Martin), les Italiens (auj. Opéra-Comique), l'hôpital Beaujon. En 1786, les fermiers généraux bâtirent autour de Paris le mur d'octroi, qui exista presque sans changement jusqu'en 1860. Dans la Révolution, Paris fut de nouveau le théâtre des discordes civiles et des plus graves événements : la prise de la Bastille (14 juillet 1789), les journées des 5 et 6 octobre, la fédération du champ de Mars (14 juillet 1790), les funestes journées du 20 juin, du 10 août, du 21 janvier, du 31 mai, du 13 vendémiaire an IV, du 18 fructidor an V, etc., se passèrent dans son sein. Pendant ces temps orageux, la ville fut presque constamment sous la domination de la Commune et des clubs des Jacobins et des Cordeliers. Sous le Consulat et l'Empire, un calme profond règne dans Paris jusqu'en 1812, époque de la conspiration de Mallet. Napoléon avait conçu de vastes projets pour l'embellissement de Paris, mais il ne put en réaliser qu'une partie : il commença l'Arc de triomphe de l'Étoile, érigea celui du Carrousel, ainsi que la colonne de la place Vendôme, entreprit l'achèvement du Louvre, et la construction du palais de la Bourse,

fit construire les ponts d'Austerlitz et d'Iéna, ouvrit un grand nombre de rues nouvelles, parmi lesquelles la rue de Rivoli, la rue Napoléon (auj. de la *Paix*), les rues Castiglione, du Mont-Thabor, des Pyramides, Tronchet; fit bâtir huit marchés, l'Entrepôt des vins, les Greniers de réserve, les abattoirs, les cimetières de l'Est et du Nord; débarrassa les ponts et les rives de la Seine des files de maisons qui masquaient la vue de la rivière et les remplaça par des quais magnifiques, fit creuser le canal de l'Ourcq et commença les canaux St-Martin et St-Denis. En 1814, la capitale est occupée par les alliés, après une glorieuse tentative de défense et la perte de la bataille dite *de Paris* (30 mars). L'emp. Napoléon y rentre bientôt (20 mars 1815), mais *Cent jours* après, la défaite de Waterloo y ramène l'ennemi, suivi de Louis XVIII (8 juillet 1815). Enfin, c'est à Paris qu'éclata la révolution de juillet 1830, qui porta au trône Louis-Philippe, duc d'Orléans, et celle de février 1848, qui l'en précipita subitement; en juin 1848, la capitale fut le théâtre de la guerre civile et ses rues furent ensanglantées par une bataille des plus meurtrières (*V.* Journées de JUIN). Enfin c'est à Paris que fut proclamé le nouvel Empire, en 1852. La Restauration n'avait guères fait construire que quelques églises nouvelles, Notre-Dame de Lorette, St-Vincent de Paul, St-Denis du Sacrement, etc. : Louis-Philippe donna un nouvel essor aux embellissements de Paris : il s'occupa surtout d'achever et de réparer les anciens édifices : la Madeleine, l'Arc de triomphe de l'Étoile, l'Hôtel de ville, le Palais de justice, Notre-Dame, la Ste-Chapelle. Paris lui doit en outre le Palais du Conseil d'État, le Musée des Thermes et de l'Hôtel Cluny, les ponts Louis-Philippe et du Carrousel; la reconstruction et la plantation des quais St-Paul, de la Grève, Lepelletier, de Gèvres, de la Mégisserie, et de l'École; les galeries de minéralogie et les serres du Jardin des Plantes; la colonne de Juillet, le tombeau de Napoléon, destiné à recevoir les restes de l'Empereur solennellement rapportés de Ste-Hélène en 1840; l'Église Ste-Clotilde, la restauration de Notre-Dame; la bibliothèque Ste-Geneviève, le puits de Grenelle et un grand nombre de fontaines, le percement de plusieurs rues nouvelles, entre autres celles d'Alger, de Rambuteau, de la Bourse, du Havre, enfin les fortifications de Paris, immense travail, exécuté de 1841 à 1846. Sous Napoléon III ont été exécutés de vastes travaux d'ensemble qui ont eu pour but à la fois d'assainir, d'embellir et d'agrandir la capitale et qui l'ont entièrement métamorphosée : d'immenses boulevards ont été ouverts dans tous les sens (en voir plus haut la nomenclature), la belle rue de Rivoli a été prolongée et triplée, et grand nombre de rues nouvelles ouvertes, le Louvre a été achevé et complété, les Halles centrales ont été construites, les places du Louvre, du Palais-Royal, de l'Hôtel-de-Ville agrandies et rebâties sur un plan régulier, le canal St-Martin a été couvert et converti en un magnifique boulevard (boul. Richard-Lenoir); enfin les limites de Paris ont été une dernière fois reculées et portées jusqu'à l'enceinte fortifiée (1860). Paris englobe alors les communes de Passy, Auteuil, Batignolles, Montmartre, La Chapelle, La Villette, Belleville, Charonne, Bercy, Vaugirard, Grenelle, en totalité, et en grande partie celles de Neuilly, Clichy, St-Ouen, Aubervilliers, Pantin, Prés-St-Gervais, St-Mandé, Bagnolet, Ivry, Gentilly, Montrouge, Vanves et Issy. Par l'effet de cette extension, Paris est, avec Londres, la plus grande ville de l'Europe, et, grâce aux améliorations de toute espèce qui viennent d'y être exécutées, elle en est incontestablement la plus belle.

A Paris ont eu lieu plusieurs conciles (360, 615, 820, 829, 1050, 1053, 1104, 1310, 1395, 1398, 1408, etc.). Les États généraux y furent assemblés en 1302, 1303, 1317 1355, 1356, 1359, 1369, 1413, 1420, 1558, 1604, 1789. — Nombre de traités ont été signés dans cette ville, notamment en 1229, sous S. Louis : fin de la guerre des Albigeois, cession de la plus grande partie du comté de Toulouse à la couronne de France; en 1303 : Philippe le Bel rend l'Aquitaine au roi d'Angleterre Édouard III, à la condition d'hommage; en 1635 : ligue défensive et offensive de la France avec la Hollande contre l'Espagne; en 1763, entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, pour mettre fin à la guerre de *Sept ans*: la France cède à l'Angleterre le Canada, l'Acadie, le Cap-Breton; l'Angleterre restitue à la France la Guadeloupe, la Martinique, Marie-Galante, etc.; l'Espagne obtient la Louisiane et la restitution de Cuba et cède la Floride aux Anglais; en 1783, entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et les États-Unis d'Amérique : l'Angleterre reconnaît l'indépendance des États-Unis; la France et l'Espagne recouvrent les possessions qui leur avaient été enlevées pendant la guerre; en 1801 : signature du *Concordat* avec le pape; en 1814, le 30 mai : ce traité faisait rentrer la France dans ses limites de 1792 et lui rendait ses colonies, moins l'Ile de France, Ste-Lucie et Tabago; en 1815, le 30 novembre : la France se vit enlever Philippeville, Marienbourg, le duché de Bouillon, Sarrelouis, Saarbrück, les deux rives de la Sarre, le pays situé au N. de la Lauter et une partie du pays de Gex, dut consentir à la destruction des fortifications d'Huningue, payer aux Alliés une indemnité de 700 millions, et subir l'occupation d'une armée ennemie pendant 3 ans; en 1856, le 30 mars : ce traité, qui mit fin à la guerre d'Orient, admit l'Empire Ottoman dans le concert européen, mit son intégrité sous la garantie collective des puissances, interdit à la Russie toute immixtion dans les affaires intérieures de la Turquie, lui enleva une partie de la Bessarabie, ouvrit la Mer Noire au commerce de toutes les nations, affranchit la navigation du Danube et assura aux provinces moldo-valaques une administration indépendante.

Parmi le grand nombre des hommes illustres nés à Paris, on peut citer : dans les lettres, Molière, Régnard, Boileau, Quinault, J. B. Rousseau, Arnauld, Malebranche, Rollin, Voltaire, Lebrun, La Harpe, Marivaux, Favart, Beaumarchais, Scribe, Béranger; dans les sciences, d'Alembert, Bailly, Lavoisier, Fourcroy, Darcet; dans les arts, Perrault, Mansard, J. Goujon, Pigalle, David, Gros, De la Roche, les Vernet, Halévy, Lekain, Talma, Vestris; dans l'armée, Condé, Catinat, Eugène de Savoie.

On peut consulter sur la description et l'histoire de l'ancien Paris les écrits de Sauval, Piganiol de Laforce, Félibien, Lebeuf, Jaillot, Béguillet, St-Victor, Dulaure, Legrand, Meindre, Lavallée. On doit aux frères Lazare un *Dictionnaire des rues de Paris*, et à M. Ad. Joanne *Paris illustré* (1863), description exacte et complète du Paris actuel.

PARIS (Comtes de). Ce titre fut créé au VIII[e] siècle par Charlemagne. Robert le Fort, en épousant Adélaïde, veuve de Conrad, comte de Paris, fit passer ce titre dans sa famille avec le duché de France (861). Il le transmit à son fils Eudes, qui fut couronné roi de France en 887. Ce titre fut porté par divers membres de cette famille jusqu'à l'avénement de Hugues Capet, arrière-petit-fils de Robert le Fort, qui réunit à la couronne le comté de Paris en même temps que le duché de France (987). — Le titre de comte de Paris, éteint depuis huit siècles, a été rétabli par le roi Louis-Philippe en faveur de son petit-fils, Louis-Philippe-Albert (fils de son fils aîné), né en 1838.

PARIS, dit aussi *Alexandre*, fils de Priam et d'Hécube, célèbre par sa beauté et sa lâcheté. Sur l'ordre de Priam, il fut exposé en naissant, parce que sa mère avait rêvé qu'elle portait en son sein un flambeau qui mettrait en cendres l'Europe et l'Asie; mais il fut sauvé par les soins d'Hécube et confié à des bergers du mont Ida, parmi lesquels il passa sa jeunesse. Choisi pour juge entre Minerve, Junon et Vénus dans le célèbre différend qui s'était élevé entre ces déesses au sujet de leur beauté, il adjugea la pomme d'or à cette dernière. Étant dans la suite rentré dans le palais paternel, il fut envoyé en Grèce pour rede-

mander Hésione, qu'avait enlevée Hercule, mais, au lieu d'accomplir cette mission, il ravit lui-même la belle Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, qui l'avait accueilli à sa cour, et par cet enlèvement il alluma la guerre de Troie. Pendant la guerre, il offrit de se battre en combat singulier avec Ménélas, mais il prit honteusement la fuite devant ce héros. Il tua Achille par trahison, et fut lui même blessé à mort par Pyrrhus ou par Philoctète. Il fut recueilli et secouru à ses derniers moments par la bergère Œnone, qu'il avait aimée et épousée dans sa jeunesse, mais qu'il avait depuis trahie et délaissée.

PÂRIS (Mathieu), chroniqueur anglais, de l'ordre des Bénédictins, né vers 1197, mort vers 1259, prit l'habit religieux au monastère de St-Alban (Lincoln) et en devint l'historiographe. Il fut chargé de réformer plusieurs monastères de Norvége, et jouit de la faveur du roi d'Angleterre Henri III, qui lui confia plusieurs missions délicates en France. On a de lui : *Historia major Angliæ*, qui va de 1066 à 1259, et qui a été publiée par Mathieu Parker, archevêque de Cantorbéry, Londres, 1571, et par Wats, 1640 : c'est une des sources les plus importantes pour cette partie de l'histoire. Elle a été trad. par Huillard-Bréholles, Paris, 1840-41, 9 vol. in-8, avec une introduction par M. de Luynes. Mathieu Pâris avait rédigé lui-même un abrégé de sa chronique sous le titre d'*Historia minor ;* cet ouvrage est resté inédit. Il a écrit en outre la *Vie des deux Offa*, celle de *S. Edmond*, et la biographie des 23 abbés de St-Alban.

PÂRIS (François de), célèbre diacre janséniste, né à Châtillon (Seine), en 1690, m. en 1727, était fils d'un conseiller au parlement. Il embrassa avec ardeur le jansénisme, en appela de la bulle *Unigenitus*, et refusa une cure pour ne pas signer le formulaire. Fixé dans le faubourg St-Marceau, il se consacra à l'instruction du peuple et aux œuvres de charité; ayant ainsi consumé sa fortune, il se mit à fabriquer des bas pour vivre. Il abrégea ses jours par des autérités excessives et mourut en odeur de sainteté, du moins aux yeux de ses partisans. Il fut enterré au cimetière St-Médard. On prétendit qu'il s'opérait des miracles sur sa tombe. L'enthousiasme, l'imagination s'en mêlèrent et donnèrent naissance à des cures extraordinaires, ainsi qu'aux scènes extravagantes et scandaleuses des *Convulsionnaires ;* enfin le gouvernement fit fermer le cimetière (1732). L'épigramme suivante fut alors affichée par un plaisant :

> De par le roi défense à Dieu
> De faire miracle en ce lieu.

La *Vie du diacre Pâris* a été écrite par le P. Boyer, 1731. Carré de Montgeron a recueilli les récits des prodiges qui s'étaient opérés sur son tombeau.

PÂRIS, garde du corps du comte d'Artois, puis garde constitutionnel de Louis XVI, tua le conventionnel Lepelletier St-Fargeau, représentant qui avait voté la mort du roi, et se brûla la cervelle au moment où il allait être arrêté (1793).

PÂRIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier, né en 1684 à Moirans en Dauphiné, où son père était aubergiste, m. en 1770. Par d'habiles combinaisons, il acquit, ainsi que ses trois frères, Ant. Pâris, Pâris la Montagne, J. Pâris-Montmartel, une des fortunes les plus considérables du temps. Il fut chargé de diriger de concert avec ses frères le fameux *visa* par lequel la dette de l'État, à la mort de Louis XIV, fut réduite de 2 062 000 000 à 1 653 000 000 et accomplit plusieurs autres opérations financières. Confident du duc de Bourbon, et surtout de la marquise de Prie, qui partageait avec lui les produits de la feuille des bénéfices, il eut pendant quelque temps le plus grand pouvoir (1723-26). Il fit rendre l'ordonnance sur l'abolition de la mendicité (1724) et proposa à Louis XV le mariage avec Marie Leczinska; mais, d'un autre côté, il conseilla au duc de Bourbon l'impôt du 50e et le rétablissement du droit de joyeux avénement, mesures qui le rendirent odieux. Mis à la Bastille par le cardinal Fleury en 1726, il sortit bientôt de prison, et continua à être consulté par la cour : il avait surtout la confiance de la marquise de Pompadour. C'est lui qui conseilla, en 1751, l'établissement de l'École militaire de Paris ; il en fut le 1er intendant, avec le titre de conseiller d'État, et mourut dans ce poste. — Son frère, P.-Montmartel, garde du trésor en 1730, puis banquier de la cour, fut fait comte de Sampigny et marquis de Brunoy.

PARISET (Étienne), médecin littérateur, né en 1770 à Grand, près de Neufchâteau (Vosges), mort en 1847, était fils d'un pauvre cloutier. Il ne commença que tard à faire des études, et il réussit tellement qu'il fut envoyé aux frais de la ville de Nantes à l'École de santé de Paris. Forcé d'interrompre ses études médicales faute de ressources, il se fit précepteur, et ne put prendre le grade de docteur en médecine qu'à 36 ans. Il professa à l'Athénée de Paris des cours d'anatomie et de physiologie qui lui firent une réputation auprès des gens du monde et devint en peu de temps membre du conseil de salubrité, du conseil général des prisons, médecin de Bicêtre, médecin en chef de la Salpêtrière, membre et secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine (1822), enfin membre libre de l'Académie des sciences. Chargé d'aller étudier sur les lieux l'épidémie de Cadix (1819), puis la fièvre jaune de Barcelone (1821), il se signala par son dévouement et faillit devenir victime du fléau. Il n'en partit pas moins en 1828 pour l'Égypte, afin d'observer la peste dans son principal foyer. A son retour, il se prononça pour la contagion, ce qui l'engagea dans de vives et pénibles disputes avec les adversaires de cette opinion. On a de lui une *Hist. médicale de la fièvre jaune*, 1823; un *Mémoire sur les causes de la peste*, 1837; des traductions de quelques écrits d'*Hippocrate*, un grand nombre d'articles dans les journaux et les recueils scientifiques; mais son principal titre, ce sont les *Éloges* des membres de l'Académie de médecine, qu'il prononça en qualité de secrétaire perpétuel. Son style, trop académique peut-être, est constamment clair, élégant et quelquefois énergique. Ces *Éloges* ont été publiés par J. B. Baillière, 1845 et 1850. L'*Éloge de Pariset* lui-même a été prononcé par le docteur E. F. Dubois (d'Amiens) à l'Académie de médecine.

PARISII, petit peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 4e, sur les deux rives de la *Sequana* (Seine), avait pour ch.-l. *Parisii* ou *Lutetia*, auj. *Paris*.

PARISIS, anc. petit pays de France, dans la partie centrale de l'Ile-de-France, au N. de Paris. La petite ville de Louvres en était le ch.-l. Il est auj. compris dans les dép. de Seine-et-Oise et de la Seine.

PARISOT, dit le Père Norbert. *V.* NORBERT.

PARISOT DE LA VALETTE. *V.* LA VALETTE.

PARISOT (Valentin), littérateur, né en 1800 à Vendôme, m. en 1861, entra fort jeune à l'École normale, fut reçu avec distinction agrégé d'histoire et docteur ès-lettres, enseigna l'histoire dans les colléges de Bourges et de Versailles, puis la littérature étrangère dans les Facultés de Rennes, de Grenoble et de Douai. Pourvu de la plus heureuse mémoire et plein d'érudition, il a écrit dans les genres les plus divers. Il a donné plusieurs éditions et traductions d'auteurs grecs et latins, a eu une grande part à la traduction de *Pline*, d'Ajasson de Grandsagne, a fourni nombre d'excellents articles à la *Biographie universelle* et rédigé seul le grand *Dictionnaire mythologique* joint à ce recueil (1832-33, 3 v. in-8), a composé une savante thèse *De Porphyrii vita et indole* (1845), a publié, dans les *Notices et extraits des Manuscrits*, l'édition *princeps* du XXXVIIe livre de Nicéphore Grégoras, avec traduction française et commentaire (1852), a traduit en français une partie du *Ramayana* (1853) et rédigé pour l'*Encyclopédie populaire* et autres recueils des résumés d'histoire, de littérature et de morale aussi exacts que substantiels.

PARKER (Mathieu), un des plus ardents partisans

de la Réforme, né en 1504 à Norwich, m. en 1575, était le protégé de Cranmer. Il devint chapelain d'Anne de Boleyn, de Henri VIII, puis vice chancelier de l'Université de Cambridge (1545), et accrut encore sa faveur sous Édouard VI. Destitué et banni sous Marie, il fut rappelé par Élisabeth, et nommé archevêque de Cantorbéry (1559). Il seconda la reine dans tous ses projets et se rendit odieux non-seulement aux Catholiques, mais même aux Réformés, en assujettissant les ministres anglicans à certaines pratiques contre lesquelles plusieurs protestèrent. Parker a donné des édit. des historiens Mathieu de Westminster, Mathieu Pâris et Thomas Walsingham, ainsi que de la *Vie d'Alfred* d'Asser, et a rédigé la préface de la Bible anglaise dite *Bible des évêques*, 1568.

PARLEMENT (du mot barbare *parliamentum*, colloque, pourparler), nom que l'on donnait dans l'ancien régime à des cours souveraines instituées pour administrer la justice en dernier ressort au nom du roi. Il en existait plusieurs qui résidaient dans les principales villes du royaume.

Le *Parlement de Paris*, le plus ancien et le plus important de tous, n'était dans le principe qu'une cour de justice *ambulatoire*, qui suivait partout les rois pour rendre la justice en leur nom; Philippe le Bel le rendit sédentaire à Paris par une ordonnance du 23 mars 1302. Il ne se réunissait d'abord que 2 fois l'an; mais à partir de 1380 il devint permanent. La cour des pairs y fut adjointe en 1420. — Le parlement de Paris recevait, ainsi que tous les autres parlements, les appels des tribunaux inférieurs, et prononçait sans appel; en outre, il connaissait des affaires où les pairs, les évêques, les chapitres, les communautés, les bailliages et les sénéchaussées étaient en cause; il devait juger les officiers de la couronne et les maréchaux de France qui auraient prévariqué; enfin il enregistrait les lois, édits et ordonnances. Ce parlement, dont les attributions étaient d'abord toutes judiciaires, s'arrogea peu à peu des pouvoirs politiques. Souvent il refusa d'enregistrer des lois qui lui paraissaient injustes, ou bien il adressa aux rois, avant de remplir la formalité de l'engistrement, de hardies *remontrances*, qui devinrent l'occasion de luttes assez vives; les rois mettaient un terme à la résistance en se transportant en personne dans le parlement et ordonnant de faire devant eux l'enregistrement : c'est ce qu'on appelait *lit de justice*. Plusieurs fois aussi le parlement fut exilé; enfin, Louis XV, irrité de l'opposition de cette compagnie, la cassa en 1771, par le conseil du chancelier Maupeou, et installa à sa place, sous le nom de *Conseil du roi*, un nouveau corps judiciaire auquel on donna, par dérision, le surnom de *Parlement Maupeou;* mais Louis XVI, dès son avénement, rétablit l'ancien parlement (1774). Le parlement de Paris fut supprimé, avec tous les autres, par l'Assemblée Constituante (7 sept. 1790). Ce parlement embrassait dans son ressort, outre Paris et l'Ile-de-France, la Picardie, la Champagne, la Brie, le Perche, la Beauce, le Maine, la Touraine, l'Orléanais, la Sologne, le Berry, le Nivernais, l'Anjou, le Poitou, l'Aunis, le Rochelois, l'Angoumois, la Marche, le Bourbonnais, l'Auvergne, le Forez, le Lyonnais, le Beaujolais, le Mâconnais et l'Auxerrois. Il avait tenu depuis sa création des registres connus sous le nom d'*Olim*, qui sont au nombre des plus précieux monuments de notre histoire et qui n'ont été publiés que de nos jours (*V.* OLIM).

Les parlements autres que celui de Paris, au nombre de 13, furent institués aux lieux et dans l'ordre suivant : Toulouse, 1302; Grenoble, 1451; Bordeaux, 1462; Dijon, 1477; Rouen, 1499 et 1515; Aix, 1501; Rennes, 1553; Pau, 1620; Metz, 1633, Besançon (d'abord à Dôle), 1676; Trévoux, 1696; Douay, 1713 (d'abord à Tournay); Nancy, 1775.

Tout parlement se composait d'une *Grand'chambre*, de *Chambres d'enquêtes* et de *Chambres de requêtes*. La *Grand'chambre* du Parlement de Paris était composée d'un 1er président, de 9 présidents *à mortier* (ainsi appelés de la forme du bonnet qu'ils portaient), de 23 conseillers-laïques, de 12 conseillers-clercs, indépendamment des conseillers d'honneur. Le costume consistait dans une grande robe, écarlate pour les présidents, noire fourrée de vair ou d'hermine pour les simples conseillers, un bonnet ou mortier de velours à galons d'or pour les présidents, et un bonnet de drap noir pour les conseillers. Les conseillers furent d'abord désignés par le roi, puis (à partir de 1401) élus par le parlement même; Louis XII, pressé d'argent, commença, en 1512, à vendre quelques offices; François I établit en règle générale la vénalité des charges, et cet abus subsista jusqu'à la Révolution. On doit à M. de Bastard de l'Estang un *Essai historique sur les Parlements de France*, 1858; à M. Demaze, l'*Hist, du Parlement de Paris*, 1860, à M. Delacuisine, le *Parlement de Bourgogne*, 1858, etc.

Dans plusieurs pays, notamment en Angleterre, on désigne collectivement sous le nom de *Parlement* les deux assemblées qui partagent avec le roi le pouvoir législatif (*V.* CHAMBRE DES LORDS, DES COMMUNES). Le parlement anglais fut institué par la *Grande-charte*, arrachée au roi Jean en 1215. Il ne se composait d'abord que des députés du clergé et de la noblesse; les Communes n'y furent introduites que sous Henri III, en 1265, par le comte de Leicester, et elles ne furent définitivement constituées que sous Édouard I. Le Parlement anglais siége à Westminster.

PARLEMENT (LONG-), nom donné en Angleterre, à cause de sa longue durée, au dernier parlement convoqué par le roi Charles I. Assemblé en 1640, ce parlement dura plus de 20 ans. Il déclara en 1642 la guerre au roi. Après 8 années d'existence au milieu des troubles et des guerres civiles, il fut *purgé* par Pride, sur l'ordre de Cromwell, de tous les membres qui s'opposaient à sa politique et réduit à 80 membres (1648). Le Parlement ainsi mutilé se montra d'abord docile à Cromwell: il décida que Charles I serait jugé et prit plusieurs mesures énergiques; mais il ne tarda pas à porter ombrage au Protecteur, qui le chassa honteusement de la salle de ses séances le 20 avril 1653. Il ne fut rappelé qu'en 1659 et fut alors nommé par dérision *le Parlement-Croupion* (*Rump-Parliament*); mais il ne tarda pas à se dissoudre lui-même (1660).

PARLEMENT IMPÉRIAL. On nomma ainsi après l'union de l'Irlande à l'Angleterre le parlement de l'*Empire britannique*, qui réunissait les représentants des 3 royaumes d'Angleterre, d'Écosse et de l'Irlande.

PARME, *Parma*, *Julia Augusta*, v. d'Italie, anc. capit. du duché de Parme, sur la Parma, par 44°48' lat. N. et 7°59' long. E.; 42 000 h. Évêché, cour civile et criminelle; université, fondée en 1423, supprimée en 1432, rétablie en 1854, et comprenant des facultés de théologie, de droit, de médecine, de physique, de philosophie et littérature; écoles des beaux-arts, de chant, de sourds-muets; bibliothèque, collection d'estampes, galerie de tableaux, musée d'antiquités, jardin botanique. La ville est grande et belle, entourée de murs, et défendue par une citadelle. On y remarque : la cathédrale ou *Dôme*, du XIe s., avec une belle fresque de l'*Assomption* par le Corrège et un magnifique baptistère en marbre; l'église de la Madonna de la Steccata, où sont les tombeaux des Farnèses; celles de St-Louis et de St-Jean l'Évangéliste, avec une belle tour et une coupole peinte par le Corrège; le palais Farnèse et un immense théâtre. Aux environs, beau pont du Taro. Manuf. des tabacs; porcelaine, soieries, draps, chapeaux, etc. Les laines de Parme étaient renommées chez les anciens. Patrie de Mazzuoli dit le *Parmesan*. — Ville très-ancienne : elle fut fondée par les Étrusques, devint colonie romaine en 184 av. J.-C. et fut comprise dans la Gaule Cispadane; sous Auguste, elle reçut le nom de *Julia Augusta*. Au moyen âge, elle fut tour à tour guelfe et gibeline, tour à tour indépendante et soumise à de petits tyrans ou aux villes voisines, jusqu'au moment où elle tomba au pouvoir des papes et, par suite, aux mains de la maison de Far-

nèse, qui en fit sa capitale (*V.* l'art. suiv.). — Les Français battirent les Impériaux près de Parme en 1734. Parme devint en 1802 le ch.-l. du dép. du Taro. Napoléon I donna à Cambacérès le titre de duc de Parme.

PARME-PLAISANCE-ET-GUASTALLA (Duché de), partie de l'anc. *Gaule cispadane* et de la *Ligurie*; ancien État de l'Italie sept., entre la Lombardie au N. E., la Toscane au S., le Modénais à l'E., le Piémont au N.O.: env. 80 kil. en tout sens; 510 000 hab.; ch.-l., Parme. Riv.: la Parma et le Taro. Cuivre, fer, sel, etc.; blé, maïs, bétail; fromage estimé dit *parmesan*, quoique le véritable *parmesan* se fasse aux environs de Lodi; magnaneries, soieries. — Cette contrée fut soumise par les Romains vers 184 av. J.-C., avec le reste de la Gaule cisalpine. A la chute de l'empire, elle reconquit pour quelque temps son indépendance, puis tomba au pouvoir des Lombards, auxquels Charlemagne l'enleva pour la donner aux papes. Pendant les guerres des papes et des empereurs, elle s'érigea en république. A la chute des Hohenstaufen, elle se trouvait sous la domination des Correggio (1303); déchirée par des dissensions intestines, elle se donna à Jean de Bohême (1330), lequel la vendit aux Rossi; mais ceux-ci ne purent s'y maintenir, et Martino della Scala en devint maître en 1385. Il la donna comme fief en 1341 à ses oncles les seigneurs de Correggio, qui recouvrèrent ainsi la puissance dont ils avaient été dépouillés. Mais dès 1344 Azzon, l'un d'eux, vendit ses États à Obizzo III d'Este, lequel les revendit en 1346 à Lucchino Visconti, seigneur de Milan. Dans tous ces revirements, Plaisance suivit le sort de Parme. Le Parmesan et le Placentin restèrent ainsi prov. milanaises jusqu'aux guerres des Français en Italie. Au congrès de Mantoue, Jules II, en rendant le duché de Milan aux Sforce, en fit détacher Parme et Plaisance en faveur du St-Siége (1511). François I, en renouvelant la conquête du Milanais en 1515, annexa de nouveau les deux pays au Milanais. La paix de 1530, entre Charles-Quint et Clément VII, les rendit au pape; mais peu après (1545), Paul III les céda comme fiefs à son fils naturel, Pierre Louis Farnèse : le fils de celui-ci, Octave, qui lui succéda dès 1547, mais ne fut reconnu par Philippe II qu'en 1556, devint le chef de la dynastie des Farnèse (*V.* FARNÈSE). En 1731, l'héritière de cette maison, Élisabeth Farnèse, femme du roi d'Espagne Philippe V, fit donner le duché à son fils, don Carlos; mais, ce prince étant devenu en 1735 roi des Deux-Siciles, le double duché fut alors attribué à l'Autriche. Après la guerre de la succession d'Autriche, la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) le donna au 2e fils d'Élisabeth Farnèse, l'infant don Philippe. Ferdinand, fils de ce Philippe, régna jusqu'en 1802 à Parme. Après sa mort, ses États furent réunis à la France, et formèrent le dép. du Taro, qui eut pour ch.-l. Parme; mais en même temps son fils, Louis, fut fait roi d'*Étrurie*. En 1814, ce pays redevint duché souverain et fut donné, avec le duché de Guastalla, à l'archiduchesse Marie-Louise, épouse de Napoléon, qui y régna jusqu'en 1847. A sa mort, il revint (moins Guastalla) à Charles-Louis, duc de Lucques, issu des ducs de Parme. Ce prince, chassé de ses États en 1849 par une insurrection, abdiqua en faveur de son fils Charles III, qui périt assassiné en 1854. Le fils aîné de ce dernier, Robert, né en 1848, fut alors proclamé duc sous la régence de sa mère, Louise-Marie-Thérèse de Bourbon, fille du duc de Berry; mais il fut à son tour renversé en 1860, et le duché fut annexé au royaume d'Italie, dont il forme auj. une province.

Ducs de Parme et Plaisance.

Pierre L. Farnèse,	1545	Don Carlos de Bourbon, dit Charles I,	1731
Octave,	1547	Don Philippe,	1748
Alexandre,	1586	Ferdinand,	1765
Reinucce I,	1592	*Louis I, roi d'Étrurie,*	1802
Odoard,	1622	*Louis II,*	1803-1807
Reinucce II,	1646	Marie-Louise, *duch. de Parme*, etc.,	1814
François,	1694	Charl.-Louis, Ch. II,	1847
Antoine,	1727	Charles III,	1849
		Robert I,	1854-1860

PARME (Alexandre FARNÈSE, duc de), général de Philippe II. *V.* FARNÈSE.

PARME (don Philippe, duc de), 4e fils de Philippe V, roi d'Espagne, né en 1720, m. en 1765. Le traité d'Aix-la-Chapelle, qui termina en 1748 la guerre de la *succession d'Autriche*, lui donna les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. Son administration fut paisible et heureuse. Il avait épousé Élisabeth, fille de Louis XV, roi de France. Il eut pour successeur son fils Ferdinand.

PARME (Ferdinand, infant et duc de), fils du préc. et petit-fils de Louis XV par sa mère, né en 1751, fut élevé par Kéralio et Condillac (qui rédigea pour lui son *Cours d'études*). Il succéda à son père en 1765 et laissa presque tout le pouvoir au marquis de Félino. Il expulsa les Jésuites (1768), eut des démêlés avec la France pendant les guerres d'Italie (1796), et mourut en 1802, au moment d'être dépossédé. Ses États, sous le nom de dép. du Taro, augmentèrent la république française, et son fils, Louis de Parme, reçut en échange la Toscane avec le titre de roi d'Étrurie.

PARMÉNIDE, philosophe grec, de l'école éléatique, né à Élée, dans la Grande-Grèce, vers 535 av. J.-C., selon les uns, en 519 selon d'autres, fut dans sa première jeunesse disciple de Xénophane, exerça les premières magistratures dans sa patrie, donna de sages lois à ses concitoyens, puis se retira des affaires pour se livrer à la méditation. A 65 ans, il fit avec Zénon d'Élée, son disciple, un voyage à Athènes pour y enseigner la philosophie. Il mourut dans un âge avancé. Parménide professa comme Xénophane la doctrine de l'unité absolue, mais il donna une forme plus rigoureuse à ce système. Distinguant deux ordres de connaissances, celles qui sont fondées sur la raison et celles que donne l'apparence, il prétendit que, selon la raison, il n'existe qu'un être unique, immuable, infini; que la diversité, le changement, la pluralité sont impossibles; mais il avouait que, selon l'apparence, il faudrait admettre tout le contraire. En raisonnant d'après les sens, il expliquait tout par deux principes : le ciel ou le chaud, la terre ou le froid. Il avait exposé son système dans un poëme intitulé : *De la Nature*, dont il reste quelques fragments recueillis par Amédée Peyron, Leips., 1810, par Brandis dans ses *Commentationes eleaticæ*, Altona, 1813, et par Karsten dans ses *Philos. græcæ reliquiæ*, Amst., 1835. Platon a donné le nom de *Parménide* à un dialogue où il met ce philosophe en scène. Proclus nous a laissé un *Commentaire du Parménide*.

PARMÉNION, général de Philippe et d'Alexandre, contribua au gain des batailles du Granique et d'Issus, conquit Damas et la Syrie, et fut d'avis qu'Alexandre, après ces succès, acceptât les brillantes propositions de Darius, qui offrait au roi de Macédoine la main d'une de ses filles et l'Asie jusqu'à l'Euphrate : « J'accepterais, disait Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répondit Alexandre, si j'étais Parménion. » Après la bataille d'Arbelles, Parménion fut nommé gouverneur de la Médie; mais bientôt Alexandre, jaloux de son pouvoir, feignit de le croire traître et le fit mettre à mort, après avoir déjà livré au supplice son fils Philotas, impliqué dans la conspiration de Dymnus (329).

PARMENTIER (Augustin, baron), agronome, né en 1737 à Montdidier, m. en 1813, fut d'abord pharmacien à l'armée de Hanovre. Fait prisonnier et réduit pendant sa captivité à se nourrir de pommes de terre, il reconnut tous les avantages de ce légume, introduit en Europe dès le XVe siècle, mais repoussé en France par d'injustes préventions, et il finit par triompher du préjugé. Pharmacien en chef de l'hôtel des Invalides, puis inspecteur général du service de santé, il réorganisa le service pharmaceutique des armées. Il perfectionna la boulangerie, fit adopter la mouture économique, qui donne un seizième de farine en sus, et décida le gouvernement à créer une école

de boulangerie. Il fit le premier du sirop de raisin. Il fut élu membre de l'Institut en 1796. On lui doit un grand nombre d'ouvrages utiles : *Examen chimique de la pomme de terre; le Parfait boulanger, traité complet de la fabrication et du commerce du pain; Méthode facile de conserver les grains et les farines; Économie rurale et domestique; Code pharmaceutique; l'Art de faire les eaux-de-vie et vinaigres.*

PARMESAN (MAZZUOLI, dit le). *V.* MAZZUOLI.

PARNASSE, *Parnassus*, auj. *Liakoura*, montagne de Phocide, au N. O. de l'Hélicon, entre Amphisse et Trachine, était très-haute (2460m) : de sa cime on voyait Corinthe. Delphes occupait la pente S. O. de la montagne. La Fable faisait du Parnasse la résidence d'Apollon et des Muses; c'est là qu'on plaçait la fontaine *Castalie.* — On étend quelquefois le nom de Parnasse à toute la chaîne qui, partant de l'Œta, se dirige du N. O. au S. E., et se termine près d'Anticyra sur le golfe de Corinthe. — Les orages sont fréquents sur le Parnasse : l'histoire a conservé le souvenir de deux terribles ouragans qui détruisirent une partie de l'armée de Xerxès et de celle des Gaulois.

PARNELL (Thomas), poëte irlandais, né à Dublin en 1679, m. en 1717, reçut les ordres et posséda plusieurs bénéfices dans l'église anglicane. Il était lié avec Pope et d'autres grands écrivains de l'Angleterre. On a de lui : l'*Ermite*, poëme facile et élégant, son chef-d'œuvre; le *Conte des Fées*; une *Églogue sur la santé; Hésiode* ou *la Naissance de la femme;* une *Vie d'Homère*, en tête de la traduction de l'*Iliade* de Pope, et quelques opuscules en prose. Pope a donné un choix de ses poésies, 1726.

PARNÈS, auj. *Ozas*, mont. de Grèce, sur la frontière de l'Attique et de la Béotie, continuait le Cithéron, et se prolongeait à l'E. jusqu'à Rhamnonte, sur la mer d'Eubée. Son principal sommet a 1413m.

PARNY (Évariste DESFORGES, chevalier de), poëte français, né en 1753 à l'île Bourbon (Réunion), m. en 1814. Il se destina d'abord à l'Église et voulut même se faire trappiste; mais cette ferveur se dissipa bientôt. Il embrassa l'état militaire, devint capitaine de dragons, et accompagna comme aide de camp le gouverneur général des Indes à Pondichéry; mais il quitta le service dès 1786 et se retira à Feuillancourt près de Marly. Dans un voyage à l'île Bourbon en 1773, il s'était épris d'une jeune créole, Esther de Baif, qui lui inspira ses premiers chants : il la célébra sous le nom d'*Éléonore*. Ruiné par la Révolution, qu'il avait cependant accueillie, il obtint un modeste emploi dans les bureaux de l'Instruction publique (1795), puis dans ceux des Droits réunis. En 1813 Napoléon lui assura une pension de 3000 fr.; mais il en jouit bien peu de temps. Il avait été admis à l'Institut dès 1803. On a de lui : 1° des *Élégies*, dont le 1er recueil parut en 1778; 2° des *Lettres* mêlées de vers, 3° des *Chansons madécasses*, 4° *les Fleurs*, 5° *Jamsel*, 6° *la Journée champêtre*, 7° *Isnel et Asléga*, 8° *les Scandinaves*, 9° *Goddam*, 10° *les Voyages de Céline*, 11° des *Poésies mêlées*, et plusieurs poëmes anti-religieux, condamnés par tous les amis de la morale et de la religion. Parny a surtout réussi dans les genres élégiaque et érotique : ses vers, pleins de naturel, de grâce, d'élégance et de sentiment, lui ont mérité d'être surnommé le *Tibulle français*. Ses *OEuvres complètes* ont été réunies en 1824 à Bruxelles; Tissot a publié en 1826 ses *Œuvres inédites*. Ses *Œuvres choisies* ont été publ. en 1827 par Boissonade, en 1831 par Bérenger, en 1861 par M. Pons.

PAROPAMISE (mont), *Paropamisus*, dit aussi par les Grecs le *Caucase des Indes*, auj. l'*Indou-Koh*, haute chaîne de montagnes qui séparait l'Inde de la Bactriane. *V.* HINDOU-KOH. — On a étendu ce nom à une région de l'Asie anc. qui était couverte par ces montagnes, et qui s'étendait entre la Bactriane au N., l'Inde à l'E., l'Asie et la Drangiane à l'O. et l'Arachosie au S.; elle n'avait que peu de villes : Ortospane et plus tard Alexandrie-la-Paropamisienne en étaient les principales. C'est auj. le *Kaboul* et le *Kandahar.*

PAROS, île de l'Archipel, une des Cyclades, à l'O. de Naxos, vis-à-vis d'Oliaros, par 47° 3' lat. N., 22° 51' long. E.; elle a 19 kil. sur 15, 64 k. de tour et env. 3000 hab. Sa ville principale, nommée aussi Paros (auj. *Parikia*), donna le jour au poëte Archiloque. Son marbre était célèbre, surtout celui du mont Marpesse, au S. de l'île. — D'abord occupée par les Phéniciens, puis peuplée par des Crétois et par des Arcadiens, Paros était soumise aux Naxiens lorsque Darius la soumit. Inutilement assiégée par Miltiade, elle fut forcée après la bataille de Salamine de reconnaître la suprématie d'Athènes. Après avoir appartenu successivement aux Macédoniens, aux Lagides, à Mithridate, elle fut incorporée par Pompée à la république romaine, 74 av. J.-C., et fit ensuite partie de l'Empire grec. Comprise après la 4e croisade dans le duché de l'Archipel, elle appartint tour à tour aux Sanudo, aux Sommerive, aux Venieri. Au XVIe s., elle fut soumise aux Turcs-Ottomans par Barberousse, amiral de Soliman. Elle se souleva contre les Turcs en 1821, et fut comprise à la paix dans le royaume de Grèce : elle dépend de l'Éparchie de Naxos.

PAROS (MARBRES DE), dits aussi MARBRES D'ARUNDEL ou D'OXFORD, suite de tables chronologiques dressées par ordre du gouvernement d'Athènes et gravées sur des marbres, contenaient les principaux événements de la Grèce dans un espace de 1319 ans, depuis l'avénement de Cécrops jusqu'à l'archontat de Diognète (1582-263 av. J.-C.). La fin de ce précieux monument manque à partir de l'an 354. Trouvés au commencement du XVIIe s., dans l'île de Paros par un agent du savant Peiresc, ces marbres furent cédés en 1627 par Peiresc au comte d'Arundel, et furent depuis déposés dans la bibliothèque d'Oxford. Ils ont été publiés et traduits en latin par Prideaux (1676), reproduits par Lenglet-Dufresnoy dans ses *Tablettes chronologiques*, et réimprimés, avec commentaires, dans les *Fragm. historic. græc.*, de Didot, 1848.

PAROY (J. Ph. Guy LEGENTIL, marquis de), né en 1750, m. en 1822, avait été colonel avant la Révolution. Il cultiva avec quelque succès la peinture et la gravure et inventa le procédé de stéréotypage, que l'on emploie encore aujourd'hui (le moulage au plâtre) et qu'il a décrit dans son *Précis sur la stéréotypie*, 1822. On lui doit aussi un vernis à faïence mêlé de poudre d'or qui produit un bel effet.

PARPAILLOTS, nom donné aux Calvinistes au XVIIe siècle, vient, dit-on, d'un certain Jean Perrin, seigneur de *Parpaille*, magistrat protestant d'Avignon, qui fut décapité en 1602 à cause de sa religion.

PARQUES (les), divinités des Enfers chargées de filer la vie des hommes, étaient au nombre de trois, *Clotho, Lachésis, Atropos :* Clotho préside à la naissance et tient le fuseau, Lachésis le tourne et file, Atropos coupe le fil. C'est ce qu'exprime ce vers latin :

Clotho colum retinet, Lachesis net, et Atropos occat.

On faisait naître les Parques de l'Érèbe et de la Nuit, ou de Jupiter et de Thémis, et on les disait sœurs des Furies; on les figurait sous les traits de vieilles femmes tristes et laides. — *V.* NORNES.

PARR (Catherine), 6e femme de Henri VIII, née en 1509, était veuve du baron Latimer lorsqu'elle épousa le roi, en 1543. Zélée luthérienne, elle courut risque de la vie pour avoir défendu ses opinions auprès du monarque, qui n'admettait de théologie orthodoxe que la sienne, et il lui fallut toute son adresse pour lui donner le change. Trente-quatre jours après la mort de Henri (1547), elle se remaria avec l'amiral Thomas Seymour. Elle mourut l'année suivante.

PARR (Thomas), centenaire du comté de Shrop, se remaria à 120 ans, et vécut 152 ans (1482-1634).

PARRHASIUS, célèbre peintre grec, rival de Zeuxis, né à Éphèse vers 420 av. J.-C., composa, entre autres chefs-d'œuvre, un tableau allégorique représentant le *Peuple d'Athènes* et *Méléagre et Atalante* que Tibère paya plus de 600 000 sesterces. On l'accusait de sacrifier l'expression morale à l'illusion matérielle.

PARRHASIUS (Aulus Janus), dont le vrai nom est *Jean Parisio*, philologue, né à Cosenza en 1470, m. en 1533, enseigna les lettres à Milan, à Rome, à Vicence, et fonda dans sa ville natale l'académie *Cosentine*. H. Étienne a publié ses *OEuvres*, Paris, 1567. On y trouve des notes sur *Plaute*, *Cicéron*, *Claudien*, une dissertation curieuse *De septenario dierum numero*, des lettres et quelques écrits théologiques, entachés d'hérésie et condamnés à Rome. — J. Leclercq a publié sous le pseudonyme de *Th. Parrhasius* un recueil de critique intitulé *Parrhasiana*.

PARROCEL, famille d'artistes français estimés.— Jos. P., de Brignoles, 1648-1704, peignit beaucoup de batailles, notamment le *Passage du Rhin par Louis XIV* (au Louvre), et devint membre de l'Académie de peinture : son coloris est chaud et brillant, sa touche pleine de verve; mais ses couleurs sont altérées. Il se distingua aussi comme graveur : il a laissé 48 bonnes gravures à l'eau-forte représentant des sujets tirés de la vie du Christ. — Ch. P., 1688-1753, fils et élève du préc., fit quelques campagnes pour apprendre à connaître les batailles, devint professeur à l'Académie de peinture, et fut choisi pour peindre les conquêtes de Louis XV. Il a laissé aussi des gravures. Quoique ayant moins de verve que son père, il lui est supérieur par la vérité des compositions et la solidité de la couleur.— Ignace et Pierre P., neveux de Joseph, morts le 1er en 1722, le 2e en 1739, se distinguèrent également comme peintres. Le premier peignit les batailles du prince Eugène. Le 2e peignit pour l'hôtel de Noailles l'*Histoire de Tobie* en 16 tableaux ; on cite comme son chef-d'œuvre un *Enfant Jésus couronnant la Vierge*. Il se distingue par la grâce du dessin, par une exécution ferme et harmonieuse et par une bonne couleur.

PARRY (Sir W.), navigateur anglais, né à Bath en 1790, m. en 1856, servit dans la marine royale et parvint au grade de contre-amiral. Il s'est illustré par 4 périlleux voyages au pôle nord. Dans le 1er, en 1819, il atteignit le 70e degré de lat. N. et le 110e de long. O., ce qui lui valut un prix de 1000 livres sterling (25 000 fr.); dans le 2e, qu'il exécuta de 1821 à 1823 sur l'*Hécla* et la *Fury*, il reconnut la presqu'île Melville; dans le 3e, il parcourut l'espace qui s'étend entre le cap de Glace et le fleuve Mackensie; enfin, en 1826, il s'avança par terre jusqu'à 84e lat. N. Il a publié lui-même ses *Quatre expéditions au pôle Nord*, Londres, 1833.

PARSDORF, vge de Bavière (Isar), à 11 kil. N. O. d'Ebersberg. Il y fut conclu une trêve entre la France et l'Autriche le 15 juillet 1800.

PARSEVAL-GRANDMAISON (Aug.), poëte, né à Paris en 1759, d'une famille de financiers, m. en 1834, suivit Bonaparte en Égypte et fit partie de l'Institut du Caire. Il fit paraître en 1804 les *Amours épiques*, poëme en 6 chants, qui offre la traduction en vers des épisodes composés sur l'amour par les plus grands poëtes, et qui lui valut un siége à l'Académie française. Il travailla ensuite pendant 20 ans à un grand poëme héroïque de *Philippe-Auguste*, qui parut en 1825, en 12 chants. Cet ouvrage, rempli de beautés du premier ordre et écrit d'un style élégant, pèche par le manque d'action et d'intérêt.

PARSEVAL-DESCHÊNES (Alex.), amiral, né à Paris en 1790, m. en 1860, assista en 1805 à la bataille de Trafalgar et survécut presque seul à la destruction du *Bucentaure*. Il prit une part glorieuse à presque toutes les expéditions qui eurent lieu depuis, notamment au siége d'Alger (1830, à la prise de Bougie (1833), de l'île Martin-Garcia, à l'assaut de St-Jean-d'Ulloa, où il enleva par escalade le fort St-Jacques (1838) ; fut nommé contre-amiral en 1840, commanda en 1854 l'escadre française de la Baltique et concourut puissamment à la prise de Bomarsund. Il fut à son retour élevé à la dignité d'amiral.

PARSIS ou GUÈBRES. *V.* GUÈBRES.

PARSONS (Robert), jésuite anglais, né en 1547, m. en 1610, avait d'abord été protestant. Il entra chez les Jésuites à Rome, revint en 1579 en Angleterre pour y occuper le poste de supérieur des missions catholiques, fut chargé par le pape de missions secrètes, tant en Angleterre qu'en Espagne, et, de retour à Rome, y dirigea pendant 23 ans le collége anglais. Il fut soupçonné d'avoir eu part à la conspiration des poudres, mais rien ne fut prouvé. On a de lui : *De persecutione anglicana*, Bologne, 1581 ; *De sacris alienis non adeundis*, St-Omer, 1607 ; *Des trois conversions de l'Angleterre*, 1603; *Relation de la conférence de Fontainebleau*, 1600, etc.

PARTHENAY, ch.-l. d'arr. (D-Sèvres), sur le Thoué, à 55 kil. N. N. E. de Niort, et à 390 k. S. O. de Paris; 5057 hab. Trib. de 1re instance, collége, école normale primaire. Restes d'un château fort et de l'église romane de Ne-De de La Coudre; salle de spectacle. Fabr. de draps dits *pinchinas* et *calmouk;* tanneries. Commerce de blé et bestiaux. Patrie d'Anne et Catherine de Parthenay, de François Delaporte, aïeul du cardinal de Richelieu, et de Dufouilloux.— Jadis seigneurie, réunie à la couronne en 1422; anc. capit. du petit pays de Gâtine dans le H.-Poitou.

PARTHENAY (Famille de), maison issue, à ce qu'on croit, de celle de Lusignan, se partageait en deux branches, dont la cadette, qui est la plus célèbre, portait le nom de *L'Archevêque* en mémoire d'un de ses membres, Josselin de P., mort archevêque de Bordeaux en 1086. — Jean L'ARCHEVÊQUE de P., prince de Soubise, né en 1512, m. en 1566, embrassa le Protestantisme à la cour de Ferrare, où sa mère avait suivi Renée de France, fille de Louis XII, remplaça le baron des Adrets comme chef des protestants à Lyon, et y soutint un siége contre le duc de Nemours. Il fut le dernier descendant mâle de la famille. — Anne de Parthenay, sa sœur, mariée à Ant. de Pons. comte de Marennes, fut un des principaux ornements de la cour de Renée de France, fille de Louis XII, et duchesse de Ferrare : elle avait étudié le latin et le grec, et était excellente musicienne. Elle avait embrassé le Calvinisme, et montra beaucoup de zèle pour la nouvelle religion.—Catherine de Parthenay, fille de Jean de P. et nièce de la précéd., née en 1554, morte en 1631, contribua aussi activement à la propagation du Calvinisme. Elle épousa le baron de Pont-Kuellénec, auquel elle intenta un scandaleux procès en séparation, puis le vicomte René de Rohan, dont elle eut le célèbre duc de Rohan. A l'âge de 74 ans, elle déploya un grand courage au siége de La Rochelle : prise par les Catholiques, elle refusa, dit-on, d'être comprise dans la capitulation et mourut prisonnière. On a d'elle plusieurs élégies, et une tragédie intitulée *Judith et Holopherne*.

PARTHÉNIENS. On nomma ainsi de jeunes Lacédémoniens nés, pendant la 1re guerre de Messénie, du commerce des jeunes femmes de Sparte (*parthenoi*) avec des jeunes gens qui avaient quitté le camp momentanément, pour empêcher que l'État ne pérît faute de citoyens. Méprisés par leurs compatriotes, les Parthéniens conspirèrent avec les Ilotes : ils furent découverts et forcés de quitter Sparte. Ils allèrent, sous la conduite de Phalante, s'établir sur la côte orientale de l'Italie et y bâtirent Tarente (707 av. J.-C.).

PARTHÉNIUS, poëte grec de Nicée, fut fait prisonnier pendant la guerre contre Mithridate, amené esclave à Rome vers l'an 65 av. J.-C., et y obtint la liberté par ses talents. Il fut imité par Ovide et Virgile, et très-goûté de Tibère. Nous n'avons de lui qu'un petit écrit en prose sur les *Affections des Amants*, publié avec une traduction latine de Cornarius, à Bâle, 1531, par Heyne, à Gœttingue, 1798, par Passow, à Leips., 1824, par Hirschig, et dans la collection Didot, 1856. Il a été trad. en français en 1743.

PARTHÉNON, le plus beau temple de l'anc. Athènes, était dédié à Minerve (*Parthénos, la Vierge*), et enfermé dans l'enceinte de l'*Acropole* ou citadelle. C'était un édifice dorique, tout entouré de colonnes (8 de face sur 17 de côté). Tout le temple était en marbre blanc pentélique, et mesurait 100 pieds grecs de long (70m)

Sa frise était partagée en 92 métopes, représentant, dans autant de bas-reliefs, diverses scènes de combat des Athéniens et des Centaures.— Il fut élevé, du temps de Pisistrate, par les architectes Ictinus et Callicrate. Détruit par les Perses, il fut rétabli plus beau par Périclès; Phidias donna le dessin des sculptures et en exécuta lui-même une partie : c'est pour le Parthénon qu'il fit la statue de Minerve en ivoire et or, son chef-d'œuvre. Ce temple subsistait encore entier en 1676 : les Chrétiens l'avaient converti en église, puis les Turcs en mosquée. Il fut presque détruit en 1687, dans un bombardement d'Athènes par les Vénitiens. Il n'en subsiste auj. qu'une vingtaine de colonnes avec leurs architraves et quelques parties des murs. Beaucoup de sculptures, surtout des métopes, en ont été enlevées en différents temps; plusieurs sont à Londres au British-Museum, ou à Paris, au musée du Louvre.

PARTHÉNOPE, sirène qui devint éprise d'Ulysse. Dédaignée de ce prince, elle se précipita dans la mer, près du lieu où depuis fut bâtie la ville de Naples, qui dans l'origine porta le nom de Parthénope.

PARTHÉNOPÉE, fils de Méléagre et d'Atalante, eut part à la première guerre contre Thèbes, et fut un des sept chefs qui périrent devant cette ville.

PARTHÉNOPÉENNE (République), nom donné à l'État formé par les Français de la partie continentale de l'anc. royaume de Naples pendant le court espace de temps qui s'écoula depuis l'entrée de Championnet à Naples, le 23 janvier 1799, jusqu'à la reprise de cette capitale par le cardinal Ruffo, le 15 mai de la même année. La République parthénopéenne n'eut jamais qu'un gouvernement provisoire de 25 membres, à la tête duquel furent placés successivement Championnet et Macdonald. Ce dernier, reconnaissant l'impossibilité de garder le pays en feu, ne songea qu'à opérer sa retraite sans désastre.

PARTHENOPOLIS, nom latinisé de *Magdebourg*.

PARTHES (Empire des), vaste empire de la Haute-Asie, fondé l'an 255 av. J.-C. par le Parthe Arsace aux dépens de l'empire des Séleucides, ne comprit d'abord que la Parthiène, mais embrassa ensuite toute la Hte-Asie médo-persane à l'E. de l'Euphrate et à l'O. de l'empire de Bactriane. Les limites de cet État varièrent beaucoup : la Mésopotamie, la Babylonie, la Médie, l'Atropatène, la Susiane, la Perside, l'Hyrcanie, la Parétacène, les deux Carmanies en firent partie. — Les Parthes, peuple dont le nom veut dire *bannis* en langue scythe, et qu'on suppose composé d'exilés de la Scythie, furent successivement compris dans l'empire médo-persan, dans celui d'Alexandre, et dans celui des Séleucides. Arsace, chef d'une des tribus parthes, s'assujettit les autres tribus, secoua le joug des Séleucides en 255 av. J.-C., et jeta ainsi les bases de l'empire des Parthes, qui s'agrandit successivement. Après la chute des Séleucides, 64 av. J.-C., les Parthes devinrent limitrophes des Romains, dont ils n'étaient séparés que par l'Euphrate, et il y eut alors entre les deux peuples des guerres fréquentes. Crassus, en 54 av. J.-C., Antoine en 36, firent contre eux des expéditions malheureuses; cependant Auguste obtint qu'ils lui rendissent les aigles enlevées aux armées romaines. L'an 114 de J.-C., Trajan fit contre eux une campagne glorieuse et les repoussa jusqu'au Tigre. Sous Lucius Vérus, sous Septime-Sévère et Caracalla, les Parthes subirent de nouvelles pertes qui les affaiblirent; enfin leur empire s'écroula en 226 et fut remplacé par celui des Sassanides. — Les Parthes étaient renommés comme cavaliers et comme archers; c'est dans leur fuite qu'ils étaient le plus redoutables : ils attiraient l'ennemi sur leurs traces et lui décochaient des flèches en s'éloignant : ils étaient presque invulnérables, une armure de mailles de fer couvrant presque entièrement le cheval et le cavalier. Leur gouvernement était monarchique et héréditaire, mais une aristocratie puissante tenait les rois en échec. Les armées étaient commandées par un généralissime appelé *Suréna*, qui avait en réalité tout le pouvoir. La religion des Parthes était celle de Zoroastre, mais fortement altérée par des superstitions étrangères.

Voici la série des rois parthes, dits Arsacides, dont la chronologie est d'ailleurs fort douteuse.

Arsace, *av. J.-C.*	255	Orodes II,	14
Tiridate ou Arsace II,	254	Vononès I,	15
Artaban I ou Arsa-		Artaban III,	18
ce III,	216	Tiridate,	36
Phriapatius,	196	Artaban, *rétabli*,	36
Phraate I,	182 ou 178	Vardane,	44
Mithridate I,	164	Gotarzès,	47
Phraate II,	139	Vononès II,	50
Artaban II,	127	Vologèse I,	50
Mithridate II,	124	Pacorus I,	90
Mnaskirès,	90	Chosroës,	107
Sinatrokès,	77	Vologèse II,	121
Phraate III,	70	Vologèse III,	150
Mithridate III,	61	Ardavan,	192
Orodes I,	53	Pacorus II,	207
Phraate IV,	37	Vologèse IV,	209
Phraatace, *ap. J.-C.*	4 ou 9	Artaban IV,	216-226

PARTHIE ou **PARTHIÈNE**, auj. partie du *Khoraçan* et du *Kouhistan*, région de l'anc. Asie, entre le Taurus et l'Hyrcanie au N., la Carmanie déserte au S., l'Arie à l'E., la Médie à l'O., avait pour ville principale Hecatompylos. C'était un pays sauvage, sans eau, en partie formé de steppes arides, en partie montueux, surtout au N., vers la frontière de l'Hyrcanie. Ses habitants, grossiers et braves, étaient parfaits cavaliers (*V.* PARTHES). Ils semblent avoir vécu en petites bandes et sous le régime de la tribu, comme les habitants actuels des khanats du Turkestan. — Outre la partie propre, qui était le noyau de l'empire des Parthes, on désignait aussi par ce nom la totalité de l'empire : elle était alors bornée à l'O. par l'Euphrate, à l'E. par l'Indus, au N. par la mer Caspienne, au S. par la mer Érythrée. Rhagès, Ecbatane et Ctésiphon en furent tour à tour la capitale.

PARUTA (Paul), homme d'État et écrivain, né à Venise en 1540, mort en 1598, fut historiographe de Venise, sénateur, membre de l'administration, gouverneur de Brescia, ambassadeur, et procurateur de St-Marc. Il a laissé, entre autres écrits, une *Histoire de Venise* (en italien), *de* 1513 *à* 1552, qui révèle une profonde connaissance des affaires et des faits, un *Traité de la perfection de la vie politique*, 1579 (traduit en français), et des *Discours politiques* où il combat Machiavel. On doit à M. A. Mézières une *Étude sur P. Paruta*, 1853. — Phil. Paruta, de Palerme, secrétaire du sénat de Palerme, né vers 1600, mort en 1629, était un habile antiquaire et a beaucoup écrit. Son principal ouvrage est la *Description métallique de la Sicile*, Palerme, 1612, in-fol., ouvrage qui a été continué à Rome par L. Agostini, mais dont le texte n'a jamais paru.

PARVATI, la même que BHAVANI. *V.* ce mot.

PARYSATIS, reine de Perse, sœur et femme de Darius II, favorisa la révolte de son fils Cyrus le Jeune contre Artaxerxe Mnémon, frère aîné de ce prince. Après la bataille de Cunaxa (401), elle empoisonna la reine Statira, sa bru, et fit périr misérablement les ennemis de Cyrus.

PAS, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 27 k. S. O. d'Arras; 906 h. Filature de coton, velours de coton, tanneries, huiles.—PAS DE FEUQUIÈRES. *V.* FEUQUIÈRES.

PASARGADE, *Pasargada*, auj. *Fasa* ou *Pasa*, v. de l'Asie anc., une des résidences des anciens rois de Perse, sur les confins de la Perside et de la Carmanie, au S. E. de Persépolis. C'est là qu'avait lieu le couronnement des rois de Perse et qu'était leur sépulture. Pasargade avait été, dit-on, fondée par Cyrus au lieu même où il vainquit Astyage. Le nom de Pasargade signifiait *Camp des Perses* ou, selon un orientaliste moderne, *Trésor des Perses*. — On appelait *Pasargades* la plus noble tribu des Perses, à laquelle appartenait la famille des Achéménides.

PASCAL I (S.), *Paschalius*, pape de 817 à 824,

né à Rome, avait été directeur du monastère de St-Étienne. Il reçut en don de Louis le Débonnaire la Corse et la Sardaigne, couronna Lothaire empereur en 823, et ouvrit à Rome un refuge pour les Grecs que la persécution des Iconoclastes réduisait à quitter d'Orient. On le fête le 17 mai.

PASCAL II, *Rainieri*, pape de 1099 à 1118, né à Bleda près de Viterbe, était d'abord moine de Cluny. Il soutint d'abord contre l'emp. Henri IV son fils Henri (V), puis il se brouilla avec ce prince, qui avait violé ses engagements, et refusa de le couronner. C'est sous son règne que s'ouvrit, en 1115, la succession de la comtesse Mathilde, qui lui fut disputée par l'empereur. Forcé par la faction impériale de fuir à Bénévent en 1117, il ne rentra à Rome que pour y mourir.

PASCAL III, *Gui de Crème*, anti-pape, était cardinal lorsque le pape Adrien IV le chargea d'une négociation auprès de l'empereur Frédéric Barberousse : il se laissa séduire par ce prince et se fit nommer pape par lui, en opposition avec Alexandre III, après la mort de l'anti-pape Victor IV (1164). Il mourut misérablement 6 ans après.

PASCAL (Blaise), célèbre écrivain et géomètre français, né à Clermont-Ferrand en 1623, était fils d'un président à la cour des aides de Clermont. Il montra dès sa 1re enfance les plus étonnantes dispositions. Son père, qui s'était chargé lui-même du soin de son éducation, et qui était venu s'établir à Paris dans ce but, réunissait chez lui des savants : le jeune Pascal, en les entendant, conçut bientôt une vive passion pour les sciences. Comme son père, dans la crainte de le fatiguer, différait de l'appliquer à la géométrie, il résolut d'étudier cette science par lui seul et parvint, sans le secours d'aucun livre, à trouver la démonstration des 32 premières propositions d'Euclide : il n'avait alors que 12 ans. Dès ce moment, on ne mit plus d'obstacles à une vocation aussi manifeste, et Pascal marqua chacun de ses pas par quelque découverte. Il composa à 16 ans un traité des *Sections coniques*, inventa à 18 ans une machine arithmétique qui exécutait les calculs les plus compliqués, trouva en 1654 le *Triangle arithmétique*, moyen ingénieux et facile de résoudre un grand nombre de problèmes; posa vers le même temps les bases du calcul des probabilités, et donna en 1658 la théorie de la *cycloïde* ou *roulette*, que nul n'avait pu trouver jusque-là. En physique, il compléta les recherches barométriques de Toricelli, publia en 1647 ses *Expériences touchant le vide*, fit exécuter peu après la célèbre expérience du Puy-de-Dôme, qu'il répéta à Paris sur la tour St-Jacques la Boucherie, et qui mit hors de doute la pesanteur de l'air, composa un traité de l'*Équilibre des liqueurs* (publié après sa mort), qui fit faire un grand pas à l'hydrostatique, fit plusieurs applications usuelles de la mécanique, inventa la brouette ou chaise à deux roues nommée *vinaigrette*, le *haquet*, et, selon quelques-uns, la *presse hydraulique*. Il imagina en outre vers la fin de sa vie une entreprise de voitures de transport en commun, réalisée de nos jours sous le nom d'*omnibus*. Pascal s'était étroitement lié avec les chefs du parti janséniste et il allait souvent les visiter à Port-Royal; il embrassa chaudement leur cause. A propos d'une censure que la Sorbonne se proposait de faire d'un écrit d'Arnauld, il publia en 1656 et 57 les fameuses *Lettres de Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites*, connues sous le nom de *Provinciales* : il y discutait avec éloquence les questions théologiques qu'on débattait alors et y combattait la morale relâchée des Jésuites, tantôt avec une verve comique, tantôt avec une vigueur de dialectique et une élévation de style inconnues jusque-là, mais souvent aussi avec la passion qu'engendre l'esprit de parti. Ces *Lettres* furent censurées à Rome et même condamnées en France par l'autorité civile; mais, si l'on doit contester quelques-unes des assertions qu'elles contiennent, on ne peut nier leur valeur littéraire : elles sont le modèle du pamphlet. Dans les dernières années de sa vie, Pascal méditait un grand ouvrage où il devait rassembler toutes les preuves de la religion, mais il ne put l'achever; on n'en a que des fragments détachés, qui ont été rassemblés dans le recueil intitulé les *Pensées*. Ces deux ouvrages ont suffi pour placer Pascal au premier rang des écrivains : ils ont puissamment contribué à fixer la prose française et leur publication forme comme une nouvelle ère dans notre littérature. Pascal avait été dès l'enfance d'une santé débile : il passa la plus grande partie de sa vie dans les souffrances; il fut frappé en 1647 d'une espèce de paralysie qui lui ôta presque l'usage des jambes; en 1654, il faillit périr près du pont de Neuilly, les chevaux de sa voiture s'étant emportés; depuis ce moment, il croyait, dit-on, voir sans cesse un précipice à ses côtés. Après cet événement, il ne vécut plus que dans la retraite, se livrant à tous les exercices d'une piété exaltée. Il mourut en 1662, à 39 ans. Bossut a donné une édition complète des *Œuvres de Pascal*, Paris, 1779, 5 vol. in-8 (réimprimée en 1819). On a cent fois imprimé à part les *Provinciales* et les *Pensées*. Les *Provinciales*, réunies pour la 1re fois en 1657, furent réimprimées en 1684 à Cologne par Nicole, sous le pseudonyme de Wendrock, avec une traduction latine; elles furent en outre traduites en espagnol et en italien. Les *Pensées*, publiées d'abord en 1670, le furent de nouveau en 1687, avec la *Vie* de l'auteur par Mme Périer (née Gilberte Pascal), sa sœur aînée; elles furent réimprimées en 1776, avec des notes de Voltaire et un *Éloge* par Condorcet, en 1779 par Bossut, avec quelques additions; mais elles avaient été altérées par les premiers éditeurs : M. Cousin signala ces altérations en 1842, et sur ses indications M. Pr. Faugère donna dès 1844 une édition plus exacte, d'après les manuscrits autographes. M. Havet en a publié en 1852 une édition critique, avec un excellent *Commentaire*. MM. Faugère et Bordas-Demoulin ont écrit des *Éloges* de Pascal, qui ont été couronnés par l'Académie Française en 1842. L'abbé Maynard a publié en 1850 : *Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie*, et a donné en 1851 une édition des *Provinciales*, avec leur réfutation. — Une sœur cadette de Pascal, Jacqueline, 1625-61, embrassa comme lui avec ardeur la cause du Jansénisme, et se fit religieuse à Port-Royal en 1652. D'un esprit précoce comme son frère, elle fut aussi digne de lui par le talent et le caractère. On a d'elle des *Lettres* remarquables, quelques vers, et divers opuscules, qui ont été recueillis par M. Cousin, dans l'ouvrage intitulé : *Jacqueline Pascal*, 1849.

PASCHIUS (George), professeur de morale et de théologie à Kiel, né à Dantzick en 1661, mort en 1707. On a de lui : *Tractatus de novis inventis, quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, Leipsick, 1700, ouvrage savant et recherché; *De fictis rebuspublicis*, 1705; *De variis modis moralia tractandi*, 1707.

PAS-DE-CALAIS, *Fretum Gallicum*, détroit qui unit la Manche à la mer du Nord et sépare la France de l'Angleterre, tire son nom de la ville de Calais. Sa largeur entre Calais et Douvres n'est que de 34 k.

PAS-DE-CALAIS (dép. du), dép. maritime de la France, sur la Manche et le Pas-de-Calais, entre les dép. du Nord au N. E. et de la Somme au S. O. : 6635 kil. carrés; 724 338 hab.; ch.-l., Arras. Il est formé de l'anc. Artois et d'une partie de la Picardie (Calaisis, Boulonnais et partie N. du Ponthieu). Petites mont. au centre; du reste, sol plat. Il est arrosé par la Lys, la Scarpe, l'Aa, la Liane, la Canche, l'Authie et par les canaux de St-Omer à Calais, de Neuf-Fossé, d'Ardres, de La Marck et de La Bassée. Marbre, faux marbre, grès à paver, pierres à fusil; houille, tourbe, terre de pipe et à potier, etc. Sol fertile, bonne culture; peu de bois, beaucoup de pâturages; tous les genres de céréales, légumes, fruits à cidre, graines oléagineuses. Beau bétail, chevaux estimés, porcs, volailles. Grande in

dustrie : huiles de colza et de d'œillette, sucre de betterave ; draps, toiles, cotonnades, dentelles, bonneterie ; papier, verre, faïence ; bière, eau-de-vie, etc. — Ce dép. a 6 arr. (Arras, Boulogne, Montreuil, St-Omer, Béthune, St-Pol) ; il appartient à la 3e division militaire, dépend de la cour impériale de Douai et a un évêché à Arras.

PASIPHAÉ, fille d'Apollon et de la nymphe Perséis, fut épousée par Minos, dont elle eut un fils, Androgée, et deux filles, Ariadne et Phèdre. Selon la Fable, elle eut avec un beau taureau blanc un commerce monstrueux d'où provint le Minotaure.

PASITANO, v. d'Italie (Principauté Citér.), voisine d'Amalfi et à 28 k. S. O. de Salerne ; 4000 hab. Patrie de Flavio Gioja, inventeur de la boussole.

PASITIGRIS, nom donné par les anciens aux deux bouches les plus orientales de l'Euphrate.

PASKÉWITCH (Jean Federowitch), général russe ; 1782-1856, s'était signalé dans les campagnes contre les Turcs et les Français lorsqu'il fut chargé, en 1826, par l'empereur Nicolas, de diriger la guerre contre la Perse : il conquit rapidement l'Arménie persane, en prit d'assaut la capitale, Érivan (13 octobre 1827), ce qui lui valut le titre de comte *Erivanski*, et signa la paix avantageuse de Tourkmantchaï. Il marcha en 1828 contre la Turquie, prit Kars, Akhaltsiké, Erzeroum (29 juillet 1829), et contraignit la Porte à signer le traité d'Andrinople : il reçut en récompense le bâton de feld-maréchal. Dirigé en 1831 contre la Pologne, il réussit, après des combats sanglants, à y comprimer l'insurrection et à reprendre la capitale, et fut aussitôt nommé prince de Varsovie et gouverneur général de la Pologne. Il prit encore part, en 1849, à l'expédition de Hongrie, et, en 1853, à la guerre contre la Turquie ; mais, malheureux cette dernière fois, il se vit obligé d'abandonner le siége de Silistrie, après y avoir été blessé. Comme gouverneur de la Pologne, Paskewitch eut à exécuter des ordres rigoureux, mais il sut les tempérer par des actes personnels de bienfaisance.

PASQUALIS (Martinez). *V.* MARTINEZ

PASQUIER (Étienne), jurisconsulte, né à Paris en 1529, m. en 1615, étudia sous Cujas à Toulouse, sous Marianus Socin à Bologne et fut reçu avocat dès 1549. Resté obscur plusieurs années, il se fit tout à coup une réputation immense en plaidant pour l'Université contre les Jésuites (1564). Quoiqu'il n'eût pu réussir à les faire condamner, il vit dès ce moment les grandes causes affluer dans son cabinet et ne tarda pas à être appelé aux honneurs. Il suivit à Poitiers en 1579 la commission du parlement qui alla y tenir les *Grands jours*, fut nommé par Henri III avocat général à la Chambre des Comptes (1585), fut député aux États généraux de Blois en 1588, suivit Henri III à Tours, et rentra dans Paris avec Henri IV en 1594. Il se démit de sa charge en 1604, pour se livrer tout entier aux lettres. Ses principaux ouvrages sont ses *Recherches sur la France*, dont le Ier livre parut en 1560, et qu'il porta dans la suite à 9 livres, et le *Pour-parler des Princes*. On a aussi de lui des *Poésies latines et françaises*, et 22 livres de *Lettres*, précieuses pour l'histoire du temps. Il avait composé dans sa jeunesse des écrits moins graves ou même licencieux, entre autres le *Monophile*, *Colloque d'amour*, etc., qu'il traite lui-même de gaillardises. Une édition de ses *OEuvres* parut en 1773, en 2 v. in-f., sous la rubrique d'Amsterdam. Il manque à cette édition les *Ordonnances d'amour*, le *Catéchisme des Jésuites* et l'*Interprétation des Institutes de Justinien*, publiée pour la 1re fois en 1847 par Ch. Giraud. M. Feugère a donné en 1849 ses *OEuvres choisies*, avec des notes et une *Étude sur sa vie et ses ouvrages*. Pasquier a laissé la réputation d'un magistrat intègre, d'un savant aimable, d'un catholique plein de ferveur et en même temps tolérant ; cependant on l'accuse de quelque animosité contre les Jésuites.

PASQUIER (Étienne, duc), homme d'État, issu de l'illustre famille parlementaire de ce nom, né à Paris en 1767, m. en 1862, était fils d'un conseiller au parlement décapité en 1794, et fut proscrit lui-même. Nommé par Napoléon maître des requêtes, puis conseiller d'État, il fut appelé en 1810 à la préfecture de police et s'occupa activement de la salubrité et de l'embellissement de la capitale. S'étant rallié aux Bourbons en 1814, il fut en 1815 chargé des sceaux par Louis XVIII, devint en 1816 président de la Chambre des Députés et en 1819 ministre des affaires étrangères. Il se vit en 1821 renversé du pouvoir par le ministère Villèle, mais fut en même temps appelé à la Chambre des Pairs, où il combattit les mesures rétrogrades. Après la révolution de 1830, il fut nommé par Louis-Philippe président de la Chambre des Pairs ; il fut élevé à la dignité de chancelier en 1837 et fait duc en 1844. Dans sa longue carrière, Pasquier se signala constamment par la sagesse de ses vues, la modération de son caractère, l'élégance et la facilité de sa parole. Il fut élu membre de l'Académie française en 1842 et fit paraître la même année le recueil de ses *Discours*. Il a laissé de volumineux *Mémoires*, qui n'ont pas encore paru.

PASQUIN, nom donné à un torse de statue antique de gladiateur qui se voit encore aujourd'hui à Rome au coin du palais des Orsini près de la place Navone et qui était célèbre aux XVIIe et XVIIIe s. parce que les mécontents y placardaient en secret toutes sortes d'épigrammes et de pamphlets contre le gouvernement papal ; les écrits de ce genre ont été appelés de là *Pasquinades*. Le nom de Pasquin donné à cette statue n'était autre que celui d'un tailleur facétieux qui demeurait auprès.

PASSAGE (Le), v. et port d'Espagne (Guipuzcoa) ; sur le golfe de Gascogne, à 8 kil. E. N. E. de St-Sébastien ; 1500 hab. Canal. Construction de vaisseaux. Ce port, d'où sortirent autrefois les plus grandes flottes de l'Espagne, est auj. à demi ensablé.

PASSAIS, ch.-l. de cant. (Orne), à 13 kil. S. O. de Domfront ; 1819 hab.

PASSARGE (la), riv. de la Prusse propre, naît à 4 k. O. de Plauzig, et se jette, après un cours de 200 k., dans le Frische-Haff, à 6 kil. au-dessous de Braunsberg. Le maréchal Ney battit sur ses bords le général prussien Lestocq le 5 février 1807.

PASSARO (cap), *Pachynum prom.*, pointe S. E. de la Sicile, près de laquelle est une petite île du même nom avec un château fort, servant de prison militaire. L'amiral Byng défit les Espagnols près de ce cap en 1718.

PASSAROUANG, v. de l'île de Java, à 670 kil. S. E. de Batavia, est le ch.-l. d'une prov. hollandaise du même nom. Cette province, baignée par le détroit de Madura et l'Océan Indien, compte 110 000 hab.

PASSAROWITZ, *Margum*, v. de Servie, près de la Morava, à 24 kil. E. de Sémendrie. Il y fut conclu en 1718 un traité entre l'Autriche, Venise et la Porte : la Turquie conservait la Morée, que lui disputait Venise, mais cédait à l'Autriche Belgrade, Temesvar, la Valachie jusqu'à l'Aluta, et une partie de la Servie ; Venise gardait quelques places en Turquie.

PASSAU, *Patavia* en latin moderne, *Batava castra* ou *Bacodurum* chez les anciens, v. forte de Bavière, ch.-l du cercle du Bas-Danube, sur le Danube, à l'endroit où il reçoit l'Ilz et l'Inn, à 226 kil. E. N. E. de Munich ; 12 000 hab. La ville est divisée en 4 parties (Passau, Ilztadt, Innstadt, Anger). Évêché catholique (jadis souverain). Gymnase, école militaire. Construction de bateaux, porcelaine, creusets renommés, papier, tabac, tréfileries, etc. Grand commerce de sel. A Passau fut conclu en 1552 l'acte préliminaire de la paix de religion d'Augsbourg : la liberté était rendue à l'électeur de Saxe et au landgrave de Hesse, prisonniers de Charles-Quint, et la liberté de culte était accordée aux Luthériens. Cette ville fut brûlée en 1652 et souffrit beaucoup des malheurs de la guerre, surtout en 1808 et 1809.

PASSAU (Évêché de), ancien État d'Empire, dans le cercle de Bavière, entre la Bavière, la Bohême et

l'Autriche. L'évêché date de 737, époque à laquelle l'archevêque de Lorch, Vivilon, y vint chercher un refuge; aussi les évêques de Passau prennent-ils le titre d'*Archevêques de Lorch et de Passau;* ils obtinrent du pape en 1728 d'être exempts de la suprématie de l'archevêque de Salzbourg. Peu à peu l'évêque de Passau acquit la suprématie territoriale, mais son territoire demeura toujours fort petit. Il fut sécularisé en 1803 et donné en 1805 à la Bavière.

PASSAVANT (J. David), peintre et écrivain, né en 1787 à Francfort, m. en 1861, était issu d'une famille de protestants français. Inspecteur de la galerie de Staëdel dans sa ville natale, il s'adonna surtout à l'histoire et à la critique de l'art. Outre quelques toiles estimées, on a de lui une excellente monographie de *Raphaël*, Leips., 1839, trad. en français en 1860, et le *Peintre-Graveur*, histoire de la gravure sur bois, sur métal et au burin, 1860.

PASSEMANT (Claude), mécanicien, né à Paris en 1702, m. en 1769, était d'abord mercier; il abandonna le comptoir pour se vouer à l'astronomie et à la mécanique, imagina une pendule astronomique, un grand miroir ardent, deux globes, l'un terrestre et l'autre céleste, tournant sur eux-mêmes, et indiqua en 1765 les moyens d'amener les vaisseaux à Paris. Louis XV lui donna un logement au Louvre, avec une pension de 1000 fr. On a de lui : *Construction d'un télescope de réflexion*, 1738; *Description et usage des télescopes*, 1763.

PASSERAT (J.), poëte français, né en 1534 à Troyes, mort en 1602, étudia le droit sous Cujas, fut, à la mort de Ramus, appelé à la chaire d'éloquence au Collége Royal de France et y obtint un grand succès. Fidèle à la cause royale pendant la Ligue, il fit la plus grande partie des vers (français) qu'on trouve dans la *Satire Ménippée*. On remarque parmi ses autres poésies françaises la *Métamorphose d'un homme en oiseau*, chef-d'œuvre d'enjouement et de grâce. Cependant c'est principalement par ses œuvres latines qu'il est acquis du renom : elles consistent surtout en petits poëmes et en poésies fugitives. On a un recueil de ses œuvres poétiques latines, Paris, 1597, sous le titre de *Kalendæ januariæ*, et un autre de ses poésies françaises, 1606. Il a en outre traduit Apollodore en français et laissé des *Commentaires sur Catulle, Tibulle et Properce*. On a donné sous le nom de Passerat une édition en 8 langues du *Dictionnaire* de Calepin, Genève, 1609; mais il paraît avoir été complétement étranger à cette publication, qui n'est qu'une spéculation de librairie. De Guerrois a donné sa *Vie*, Paris, 1856.

PASSERI (J. B.), antiquaire, né à Pesaro en 1694, mort en 1780, fut vicaire général de Pesaro, auditeur de la Rote, protonotaire apostolique, antiquaire du grand-duc de Toscane, et forma chez ce seigneur un riche musée. Il a laissé : *Lucernæ fictiles musæi Passeri*, Pesaro, 1739-51, 3 v. in-f.; *Picturæ Etruscorum in vasculis*, Rome, 1767-75, 3 v. in-f.; *Novus thesaurus gemmarum veterum*, *ibid.*, 1781-83, 3 v. in-f. — Un autre J. B. Passeri, amateur de de peinture, 1610-1679, a laissé des *Vies des peintres, sculpteurs et architectes de Rome de* 1641 *à* 1673, Rome, 1772, ouvrage très-exact.

PASSERIANO, v. de Vénétie (Udine), à 8 kil. N. E. de Campo-Formio; 4000 h. Elle donnait son nom à un dép. du roy. d'Italie qui avait pour ch.-l. Udine.

PASSERONI (l'abbé J. C.), poëte, né en 1713 à Lantosca (comté de Nice), mort en 1802, suivit à Rome et à Cologne le nonce Lucini, refusa de s'engager dans la carrière des hauts emplois et devint membre de l'Institut de la République cisalpine. Ses poésies, qui appartiennent au genre satirique, sont pleines de verve, de comique et d'originalité surtout son *Cicerone*, poëme familier en 34 chants (Venise, 1750), où il passe en revue les abus et les ridicules du siècle. Ses *Favole esopiane* (1786) se distinguent par la naïveté et l'enjouement.

PASSIGNANO (Dom. CRESTI, dit IL), peintre, né en 1560 à Passignano, près de Pérouse, m. en 1638, fut élève de Naldini, puis de Zuccaro, et devint directeur de l'Académie de dessin à Florence. Il se distinguait par une rare facilité et par la rapidité de l'exécution : son *Martyre de Sta-Reparata* fut fait en 8 jours, son *S. Jean Gualbert* en 18 heures, et de nuit. On cite parmi ses chefs-d'œuvre sa *Présentation de la Vierge;* le Louvre possède une *Invention de Croix* de cet artiste; mais la plupart de ses tableaux sont à Florence. Urbain VIII travestissait son nom en *Passa-ognuno* (surpasse-tous).

PASSION. On désigne sous ce nom les souffrances qu'endura Jésus pour la rédemption du genre humain, depuis la dernière cène jusqu'au moment de sa mort. On célèbre la commémoration de ce grand sacrifice pendant la semaine qui précède Pâques : le 5e dimanche de Carême commence le *Temps de la Passion*. — On appelle vulgairement *Dimanche de la Passion* le 2e dimanche avant Pâques.

PASSION (Confrères de la), société qui se forma sous le règne de Charles VI pour jouer des *mystères*, pièces de théâtre où l'on représentait des sujets de piété, et le plus souvent la *Passion de J.-C.* Elle s'établit à Paris en 1402 près de l'emplacement de la porte St-Denis, dans le couvent de la Trinité. En 1548, elle acheta le terrain de l'hôtel de Bourgogne et y construisit un nouveau théâtre; mais, trois ans après, il lui fut défendu d'y jouer des mystères.

PASSIONEI (Dom.), cardinal, né en 1682 à Fossombrone, m. en 1761, fut légat à Utrecht (1712), à Bade (1714), nonce en Suisse (1721) et à Vienne (1730), archevêque d'Éphèse *in partibus*, reçut le chapeau en 1738, devint en 1755 conservateur du Vatican et fut nommé associé étranger de l'Académie des inscriptions. Il avait formé dans la villa de Frascati un riche musée d'antiquités. Il eut part à la révision du *Liber diurnus pontificum*, et forma un grand recueil d'*Inscriptions antiques*, publié à Lucques, 1765, par Fontanini. On a en outre de lui des lettres et quelques discours, en autres l'*Oraison funèbre du prince Eugène*, en latin et en italien, 1737.

PASSIONISTES (Ordre des). V. PAUL DE LA CROIX.

PASSOW (Fréd.), érudit, né en 1786 à Ludwigslust (Mecklembourg), mort en 1833, fut nommé en 1815 professeur de littérature ancienne à l'Université de Breslau, et peu après directeur du séminaire philologique de cette ville. On lui doit des éditions de *Longus* et autres *Érotiques grecs*, de *Perse*, de *Musée*, de *Denys le Périégète*, de *Nonnus;* des *Éléments de littérature grecque et latine;* mais il est surtout connu par son *Dictionnaire grec-allemand*. Ce dictionnaire, publié en 1819, ne fut d'abord présenté que comme une nouvelle édition de celui de Schneider; le nom de Passow n'y figura qu'à partir de 1831. C'est un des meilleurs vocabulaires qu'on puisse mettre entre les mains des écoliers.

PASSWAN-OGLOU (Osman), né en 1758 à Widdin, s'enfuit dans les montagnes à la mort de son père, Passwan-Omar-Aga, que le grand vizir avait fait décapiter pour s'emparer de ses richesses, y fit la guerre en partisan, prit Widdin, se soutint plusieurs années contre toutes les forces envoyées pour l'anéantir, et finit par obtenir, avec son pardon, le sandjakat de Widdin (1793), qu'il gouverna à peu près en souverain indépendant jusqu'à sa mort, en 1807.

PASSY, anc. bourg du dép. de la Seine, contigu aux murs de l'anc. Paris à l'O., auj. compris dans l'enceinte de la capitale et attenant au bois de Boulogne, est bâti en amphithéâtre, sur la r. dr. de la Seine. Poterie, raffinerie de sucre, produits chimiques, filature de coton (dans un anc. couvent de Minimes dits *les Bons hommes*, qui donnait son nom à la barrière voisine). Puits artésien, eaux ferrugineuses.

PASTEURS (Rois). V. HYCSOS.

PASTO, v. de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de province sur un plateau très-élevé et au pied d'un volcan, à 730 k. S. S. O. de Bogota; 8000 h. En partie renversée par un tremblement de terre en 1827. — La prov

de Pasto, l'une des 4 formées du départ. du Cauca, a 60000 hab. civilisés, et 70000 Indiens indépendants. Elle est couverte de soufrières et de volcans.

PASTORET, anc. famille de magistrats, s'est distinguée dès le XIVe s. par sa fidélité pour nos rois. Jean Pastoret, avocat du roi au parlement, fut un de ceux qui, en 1358, contribuèrent le plus, avec Maillard et Charny, à remettre Paris sous l'obéissance du dauphin (depuis Charles V), régent du royaume pendant la captivité du roi Jean. — Un autre Jean P., petit-fils du préc., né en 1328, mort en 1405, fut 1er président du parlement de Paris et membre du conseil de régence pendant la minorité de Charles VI. Peu après l'avénement de ce prince, il se fit religieux dans l'abbaye de St-Victor.

PASTORET (Emmanuel, marquis de), issu de la même famille, né à Marseille en 1756, mort à Paris en 1840, était maître des requêtes au moment de la Révolution. Il en embrassa les principes et fut nommé procureur syndic du département de la Seine : il fit en cette qualité rendre le décret qui transformait l'église Ste-Geneviève en Panthéon et composa l'inscription célèbre qui se lit encore sur la frise du fronton : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*. Élu député de Paris à l'Assemblée législative, il se montra constitutionnel ardent, sans cesser d'être dévoué au roi; il tint un instant le portefeuille de la justice et de l'intérieur. Poursuivi pour son royalisme, il émigra pendant la Terreur et ne rentra en France qu'en 1795. Élu aussitôt député au Conseil des Cinq-Cents par le dép. du Var, il fut au 18 fructidor porté sur les listes de déportation : il se réfugia en Suisse. De retour en 1800, il obtint en 1804 la chaire de droit naturel et des gens au Collége de France, et devint sénateur en 1809. Sous la Restauration, il fut fait pair de France; il devint président de la Chambre des Pairs en 1820, ministre d'État en 1826 et chancelier de France en 1829. En 1834, il fut choisi par Charles X pour tuteur des enfants du duc de Berry. Le marquis de Pastoret était membre de trois Académies (française, des inscriptions et des sciences morales). On lui doit, entre autres écrits : *Zoroastre, Confucius et Mahomet*, 1787; *Moïse considéré comme législateur*, 1787 ; *Traité des lois pénales*, 1790; *Hist. générale de la législation des peuples*, 1817-37, 11 v. in-8., ouvrage savant, lumineux et bien écrit, dont il s'occupa toute sa vie, et qui cependant ne renferme que les législations anciennes. Dans sa jeunesse, il avait cultivé la poésie : on a de lui une trad. en vers de *Tibulle*, 1785. — La marquise de Pastoret, née Piscatory, 1766-1844, se distingua par son esprit, sa beauté et sa charité. On lui doit la 1re idée des *salles d'asile* et des *crèches :* elle fonda en 1801 les premiers établissements de ce genre à Paris et les entretint de ses deniers pendant 40 ans. La ville de Paris a placé son buste dans la salle du conseil des hospices. — Leur fils, le marquis Amédée de P., 1791-1857, conseiller d'État et gentilhomme de la Chambre sous la Restauration, se démit de tous ses emplois à la révolution de 1830, et devint, comme son père, un des conseillers intimes du duc de Chambord, qui lui confia l'administration de ses biens; mais, après 1848, à la suite de graves dissentiments sur la ligne de conduite à suivre pour le parti royaliste, il rompit avec les Bourbons et accepta de Napoléon III en 1852 un siége au Sénat. Il s'est fait connaître par quelques œuvres poétiques (les *Troubadours*, poëme en 4 chants, 1813, les *Normands en Italie*, poëme, 1818, *Élégies*, 1824), a donné une *Histoire de la chute de l'empire grec*, 1829, et a composé quelques romans historiques. Il avait été élu en 1823 membre de l'Académie des beaux-arts.

PASTOUREAUX, troupe de pâtres et de vagabonds qui se forma en France en 1250, sous le prétexte d'aller délivrer S. Louis, prisonnier des Sarrasins, avait à sa tête un certain moine hongrois nommé Job ou Jacob, de l'ordre de Cîteaux. Après avoir commis de grands ravages, ils furent taillés en pièces dans le Berry et près de Beaucaire : ils avaient disparu dès 1251. Ennemis des nobles et du clergé, ils dévastaient surtout les châteaux et les églises.

PASTRENGO (Guill. de), savant compilateur, né à Pastrengo (Vicentin), au XIVe siècle, fut notaire et juge à Vérone, puis chargé (1338) d'une mission près de Benoît XII à Avignon, où il se lia avec Pétrarque. Il a laissé le premier essai d'un *Dictionnaire historique, bibliographique et géographique ;* cet ouvrage, longtemps resté manuscrit à la bibliothèque de St-Jean et St-Paul à Venise, a été publié en 1547 à Venise par M. A. Biondo, sous le titre de *De originibus rerum*.

PATAGONIE, la région la plus méridionale de l'Amérique du Sud, est située au S. du Chili et de la Confédération argentine, et bornée par l'Océan Atlantique à l'E., par le Grand-Océan à l'O., et au S. par le détroit de Magellan, qui la sépare de la Terre-de-Feu. C'est un pays montueux et très-froid : il est coupé par la chaîne des Andes, arrosé par le Rio-Negro, le Santa-Cruz et le Gallego, remarquable par le volume de ses eaux. Ses habitants sont : au N., les Araucans et les Puelches, au S. les Tehuelhets, plus spécialement connus sous le nom de Patagons; leur taille moyenne dépasse celle des Européens et atteint, dit-on, plus de 2 mètres (de 6 à 7 pieds). Ses côtes, escarpées à l'O. et basses à l'E., ne sont guère fréquentées que par des navires baleiniers. — Ce pays fut découvert en 1519 pour l'Espagne par Magellan, qui en fit une description pompeuse. Le commodore Byron en 1764, le capitaine Wallis en 1766 et d'Orbigny en 1828 ont donné des renseignements plus exacts. Le gouvt de Buénos-Ayres prétend à la souveraineté de cette contrée, mais jamais peuple européen n'en a réellement pris possession.

PATALA, auj. *Tattah?* anc. ville de l'Inde, à la pointe du delta formé par les deux bras principaux de l'Indus. Alexandre l'agrandit, y creusa un port sur l'Indus, et y éleva une citadelle. — Le pays voisin, notamment le delta de l'Indus, se nommait Patalène. Il fut soumis par Alexandre.

PATANI, v. de la presqu'île de Malacca, capit. d'un petit royaume de même nom, est située dans la partie N. E. de la presqu'île, par 99° 20' long. E., 6° 50' lat. N. Bon port. Commerce assez actif (en poivre, sang-dragon, etc.). Les Anglais y ont eu un comptoir de 1610 à 1623.

PATANS, nom donné dans l'Inde pendant le moyen âge aux Afghans. Une dynastie afghane, dite *dynastie des Patans*, régna sur l'Inde de 1205 à 1398, après s'être établie sur les ruines des Gaurides. Delhi était sa capitale. Tamerlan la renversa à son tour et établit sur ses ruines la dynastie de Timourides. Bien que musulmans, les Patans montrèrent beaucoup de tolérance pour la religion des Hindous et firent fleurir le commerce et l'agriculture.

PATARE, *Patara*, puis *Arsinoe*, auj. *Patera*, v. de Lycie, sur la mer, non loin du cap *Pataréon*, qui séparait la mer de Lycie de celle de Carie, dans le pachalik actuel d'Adana. Elle fut fondée par des Doriens-Crétois, qui y introduisirent le culte d'Apollon; le dieu y avait un temple et un oracle célèbres, ce qui le fit surnommer *Patareus;* il résidait, disait-on, l'hiver à Patare, et l'été à Delphes. Ruines imposantes.

PATARINS, sectaires vaudois qui prétendaient que la prière du *Pater* suffit pour toute oraison; ils enseignaient aussi que l'homme et le monde étaient l'œuvre du démon. Les Patarins furent principalement connus au XIIe s. en Illyrie, en Bosnie, dans le N. de l'Italie et le S. de la France. Ils furent condamnés en 1179. Leur nom a été quelquefois étendu à tous les Albigeois.

PATAVIA, nom latin moderne de PASSAU.

PATAVIUM, *Padoue*, v. de l'Italie ancienne, chez les *Veneti*. On y parlait un latin peu correct : Tite-Live, qui y était né, fut accusé de *patavinité*.

PATAY, ch.-l. de c. (Loiret), près de la r. g. de

la Loire, à 23 k. N. O. d'Orléans; 1208 h. — Jeanne d'Arc et Dunois y défirent les Anglais en 1429 et y firent prisonnier leur général Talbot.

PATCHAKAMAK, le grand dieu des Péruviens, était le soleil considéré comme créateur et conservateur. Il avait des temples immenses et resplendissants d'or, desservis par de nombreux prêtres et par des vierges consacrées au dieu. Son temple principal, situé dans une vallée près de Lima, fut démoli par les soldats de Pizarre en 1533. Les Incas prétendaient descendre de Patchakamak.

PATER (J. B.), peintre de genre et de vues, élève de Watteau, né à Valenciennes en 1695, m. à Paris en 1736, peignit dans le goût de son maître : son dessin n'est pas aussi correct, mais son exécution est plus solide. On remarque ses *Vues de Marly*.

PATERN ou **PATERNE** (S.), évêque de Vannes en 540, mort vers 555, est fêté le 15 avril.

PATERNO, *Hybla major*, v. de Sicile (Catane), à 17 kil. N. O. de Catane; 12 000 h. Miel renommé chez les anciens; eaux minérales. Ruines antiques.

PATHMOS, auj. *Palmosa*, île de l'Archipel, la plus septentr. des Sporades, au S. de Samos, vis-à-vis de Milet, a 26 kil. de tour et 4000 h.; ch.-l. actuel, St-Jean de Pathmos, bourg de 200 maisons, bâti autour du couvent de St-Jean, élevé lui-même, dit-on, sur la grotte où S. Jean écrivit l'Apocalypse. Pathmos était un lieu d'exil sous les Romains : S. Jean y fut relégué et y écrivit l'Apocalypse. On doit à M. V. Guérin une *Description de l'île de Pathmos*, 1856.

PATIN (Gui), médecin, né en 1601, près de Beauvais, m. en 1672, se fit une grande réputation par ses succès dans son art, mais aussi par sa causticité et par ses manières bizarres. Doyen de la Faculté de Paris, il fit une opposition violente contre l'introduction de l'antimoine et du quinquina. On a de lui un traité de la *Conservation de la santé*, 1632, et un receuil de *Lettres* familières, publié d'abord à Amsterdam en 1718 et réimprimé à Paris en 1846 par le Dr Réveillé-Parise : ces lettres sont pleines de détails curieux sur les affaires du temps. Un recueil de ses bons mots a été publié par Bayle, sous le titre de *Patiniana*, 1703. Il était l'ami du savant Naudé. — Son fils, Ch. Patin, 1633-93, fut aussi médecin, mais se distingua surtout comme antiquaire. Chargé par Colbert de supprimer un libelle licencieux, il en avait distribué, dit-on, quelques exemplaires; il fut pour ce fait condamné aux galères par contumace. Il quitta la France, voyagea en Allemagne et en Italie, et fut nommé en 1677 professeur de médecine à Padoue. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, presque tous sur la numismatique : *Familiæ romanæ ex antiquis numismatibus*, Paris, 1663; *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, Paris, 1665; *Thesaurus numismatum e museo Caroli Patini*, Amst., 1672; *Suetonius e numismatibus illustratus*, 1675; *Thesaurus numismatum a P. Mauroceno collectorum*, 1684; *Commentarius in monumenta antiqua marcellina*, 1688.

PATKOUL (J. Reinhold de), gentilhomme livonien, né en 1660, servit d'abord comme capitaine dans l'armée suédoise, fit partie d'une députation chargée en 1689 de défendre devant Charles XI les droits de la Livonie, alors soumise à la Suède, et adressa au gouvernement suédois de Riga, au nom des nobles livoniens, des plaintes énergiques. Ne pouvant arracher son pays à l'oppression, il tenta, à l'avénement de Charles XII, de joindre la Livonie à la Russie ou à la Pologne; mais il échoua et fut condamné à mort. Il s'enfuit en Courlande, et, après avoir erré en différents pays, il entra au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma conseiller intime (1689); puis il passa en Russie. Pierre le Grand l'envoya comme ambassadeur à la cour de Pologne, d'où il s'efforça en vain d'opérer en Livonie une insurrection contre les Suédois. Il finit par s'aliéner le roi Auguste qui, pour se concilier Charles XII le livra à ce prince (1707). Traduit aussitôt devant un conseil de guerre, il fut condamné à être roué et écartelé, et fut exécuté avec d'horribles raffinements de cruauté.

PATMOS. *V.* PATHMOS.

PATNA ou PATNAH, v. forte de l'Inde anglaise (Bengale), capit. du Bahar, sur la r. dr. du Gange, par 82° 25' long. E., 25° 37' lat. N.; 312 000 h., dont un tiers d'Européens. Très-grande, mais mal bâtie. Beaucoup de temples et de mosquées. Grand commerce en grains, riz, sucre, indigo, opium, salpêtre. — On croit que cette ville, qui est fort ancienne, occupe l'emplacement de l'antique *Palibothra*. Les Mahométans s'en emparèrent au XIIIe siècle. Souvent prise et reprise, elle fut tantôt dépendante et tantôt séparée du Bengale; elle fut prise en 1763 par les Anglais, qui y possédaient déjà un comptoir depuis 1640.

PATOUILLET (L.), Jésuite de Dijon, 1699-1779, écrivit contre les philosophes; ce qui lui valut les sarcasmes de Voltaire. C'est lui qui publia et composa en grande partie les *Lettres édifiantes et curieuses*. On lui doit aussi une *Histoire du Pélagianisme*, 1767.

PATRAS, *Aroe*, puis *Patræ*, v. et port du roy. de Grèce (Achaïe), ch.-l. de nome, au N. O., près de l'entrée du golfe de Lépante, sur l'enfoncement qui prend de là le nom de *golfe de Patras*, à 100 k. N. O. de Triplitza; 20 000 h. Archevêché grec. Bon port, abrité de tous les vents, château fort. Patras fait un commerce considérable de raisins secs dits de Corinthe, de grenades, de citrons et d'oranges. Toutes les nations européennes y avaient autrefois des consuls. — Fondée par un des chefs achéens qui expulsèrent les Ioniens de ce pays, cette ville fut prise par les Péloponésiens, auxquels elle offrait une place d'armes pour surveiller les côtes opposées de l'Étolie, puis occupée au même titre par les rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre. Sous Auguste, elle reçut les droits de colonie romaine, et s'appela *Colonia Augusta Aroë Patrensis*. Après avoir fait partie de l'empire grec, de la principauté d'Achaïe et des possessions de Venise, elle fut prise et incendiée par les Turcs en 1770. En 1772, les Russes détruisirent une escadre turque dans ses parages; cependant elle resta au pouvoir des Ottomans jusqu'en 1828, que les Français s'en rendirent maîtres, et lui rendirent l'indépendance. Elle est auj. le ch.-l. du nome d'Achaïe-et-Élide et de l'éparchie d'Achaïe proprement dite. Elle renfermait jadis un grand nombre de temples, dont il ne reste que quelques ruines. — Le golfe de Patras met en communication la mer ionienne et le golfe de Lépante (jadis golfe de Corinthe); il a 31 k. de long sur 22 dans sa plus grande largeur.

PATRIA (Lac), *Linterna palus*, lac d'Italie (Terre de Labour), à 23 kil. N. O. de Naples; 7 kil. sur 3. Aux env., se voit la *Villa Literne*, où se retira Scipion l'Africain exilé et où il mourut. Les Vandales détruisirent cette propriété en 455; on y voit encore les restes du tombeau de Scipion.

PATRIARCHES, c.-à-d. *Chefs de famille*. On désigne spécialement par ce nom les chefs successifs du peuple de Dieu jusqu'à Moïse; ce sont :

Adam,	4963-4033	Caïnan (jeune)	3201-2841
Seth,	4833-3921	Saleh,	3171-2738
Énos,	4729-3824	Héber,	3041-2637
Caïnan,	4639-3729	Phaleg,	2907-2666
Malaléel,	4569-3674	Réu,	2777-2538
Jared,	4504-3542	Saroug,	2645-2415
Hénoch,	4348-3478	Nachor,	2515-2367
Mathusalem,	4277-3408	Tharé,	2436-2291
Lamech,	4090-3313	Abraham,	2366-2191
Noé,	3908-2958	Isaac,	2266-2086
Sem,	3408-2808	Jacob,	2206-2061
Arphaxad,	3306-2868	Juda,	2116-1997

On nomme aussi *Patriarches* certains évêques ou archevêques qui ont le gouvernement immédiat d'un diocèse ou d'une grande province archiépiscopale, ou qui ont autorité sur plusieurs métropoles. Dans les 1ers siècles de l'Église, on appliquait ce titre aux 5 évêques de Rome, Constantinople, A-

lexandrie, Antioche et Jérusalem. L'archevêque de Trèves était jadis qualifié *Patriarche des Gaules*. — Les Maronites, les Jacobites, les Arméniens, les Nestoriens, les Grecs, ont aussi des patriarches; la Russie en a eu deux, un à Moscou (jadis à Novogorod), et un à Kiev. Celui de Moscou était la seconde personne de l'empire et balançait le pouvoir du czar. Pierre le Grand le remplaça par le Saint-Synode.

PATRICE, *Patricius*, dignité des derniers temps de l'empire romain, fut créée par Constantin vers 315, pour constituer une sorte de noblesse qui pût remplacer les races éteintes des anciens patriciens. Elle ne s'accordait qu'à des personnages qui avaient rempli les premières charges ou rendu d'éminents services, mais elle était toute personnelle et ne conférait aucun pouvoir. Dans la suite, on donna ce titre aux gouverneurs de provinces éloignées, et, lors de l'invasion, l'usage s'établit d'en décorer certains rois barbares : Théodoric le reçut de Zénon, Clovis I d'Anastase; le roi burgunde Gundioc l'avait aussi reçu d'Honorius, et ses successeurs au trône de Bourgogne en gardèrent le titre comme s'il eût été héréditaire : après la chute de la monarchie burgunde, en 534, les officiers qui gouvernaient ce royaume au nom des princes mérovingiens étaient dits officiellement *Patrices de Bourgogne;* Charles Martel reçut de l'ombre de sénat qui subsistait à Rome le titre de *Patrice de Rome*. Quand Charlemagne eut anéanti le royaume des Lombards, le pape Adrien Ier lui donna le titre de *patrice*, sous lequel il gouverna Rome en souverain avant d'y être proclamé empereur. Le titre de *Patrice* se conserva longtemps pendant le moyen âge en Italie (*V.* CRESCENCE); mais il finit par disparaître.

PATRICE ou PATRICK (S.), apôtre et patron de l'Irlande, né vers 372 ou 387, probablement en Armorique, m. en 465 ou, selon qques-uns, en 493, fut enlevé fort jeune, sur la côte armoricaine, par le roi d'Irlande O'Neil, réussit à s'échapper et retourna en Gaule, puis revint en Irlande, vers 432, pour y prêcher la foi et fut le 1er évêque de l'église métropolitaine d'Armagh. Sa légende est semée de fables. Il a laissé lui-même une histoire de sa vie sous le titre de *Confession*. On a en outre de S. Patrick quelques écrits qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, et qui ont été imprimés à part à Londres, 1658, et à Dublin, 1835 (par Villeneuve). On le fête le 17 mars. — On a nommé *Purgatoire de S. Patrick* une caverne d'Irlande (dans une île du lac Deargh, Ultonie) où sont peintes les peines de l'enfer.

PATRICIENS, *Patricii* (de *pater*, père), nom du 1er ordre de citoyens chez les Romains, s'appliquait à un certain nombre de familles nobles dont les chefs, nommés *Patres*, furent choisis, dans les premiers temps de Rome, par Romulus et ses successeurs pour former le sénat; on l'opposait à celui de *Plébéiens*. Les descendants de ces premiers sénateurs conservaient le nom de *Patriciens*, même sans être sénateurs. Les Patriciens jouissaient de nombreux privilèges : longtemps ils furent seuls admissibles aux premières magistratures; ils ne se mariaient qu'entre eux. De l'inégalité des deux ordres naquirent des disputes perpétuelles qui ensanglantèrent Rome : elles se terminèrent par la création de magistrats chargés de défendre les intérêts des Plébéiens (*V.* TRIBUNS), par l'institution des mariages mixtes (entre patriciens et plébéiens), et enfin par l'admission des plébéiens aux emplois jusque-là réservés aux seuls Patriciens (*V.* CANULEIUS, ICILIUS, STOLON, PUBLILIUS PHILON). Malgré l'hostilité des deux ordres, il existait entre eux certains liens : les Patriciens accordaient leur protection à ceux des Plébéiens qui la réclamaient; ceux-ci, que l'on désignait alors sous le nom de *clients*, devaient à leur tour être toujours prêts à se dévouer pour leurs *patrons*. — Il y eut à Rome trois créations de Patriciens : la 1re, lors de la fondation de la ville; la 2e, lors de l'admission des Sabins de Tatius; la 3e, sous Tullus Hostilius, qui transporta les Albains à Rome. Les Patriciens de 1re et 2e création étaient dits *Majorum gentium ;* ceux de la 3e *Minorum gentium*. — Les familles patriciennes s'éteignirent peu à peu, malgré les adoptions; il paraît qu'au IIIe siècle de l'empire, il n'en existait plus une seule. Constantin les remplaça par l'institution des *Patrices*. *V.* ce mot.

PATRICIUS, philosophe. *V.* PATRIZZI.

PATRICK (S.). *V.* PATRICE (S.).

PATRIMOINE DE ST-PIERRE, anc. province des États de l'Église, entre l'Orviétan au N., l'Ombrie et la Sabine à l'E., la Campagne de Rome au S. E., la mer Tyrrhénienne au S. O. et la Toscane au N. O., avait pour ch.-l. Viterbe. Elle répond à la partie S. de la délégation actuelle de Viterbe, à la délégation de Civita-Vecchia et au N. O. de la comarque de Rome. — Ce pays se composait surtout des biens allodiaux de la grande-comtesse de Toscane Mathilde, qui en fit donation au St-Siége en 1077.

PATRIZZI (François), philosophe platonicien, à la fois géomètre, historien, militaire, orateur et poëte, né en 1529 dans l'île de Cherso, m. en 1597, professa la philosophie à Ferrare, à Padoue et enfin à Rome. Il est surtout connu par son acharnement contre Aristote. Ses principaux ouvrages sont : *Della Storia dieci dialoghi*, Venise, 1560; *la Milizia romana* (d'après Polybe, Denys d'Halicarnasse et Tite-Live), Ferrare, 1583, et dans le *Thesaurus* de Grævius; *Paralleli militares*, Rome, 1594-95; *Procli elementa theologica et physica latine reddita*, Ferrare, 1583; *Discussiones peripateticæ*, Bâle, 1581. Dans ce dernier ouvrage, il déchire la personne et les écrits d'Aristote, l'accuse de plagiat, d'hérésie, et élève sur les débris de sa philosophie le nouveau platonisme de l'école d'Alexandrie. On doit à Patrizzi une édition avec traduction latine des écrits attribués à Zoroastre, Hermès, Asclépiade, sous le titre de *Nova de universis philosophia*, Ferrare, 1591.

PATROCLE, fils du roi de Locride Ménèce, avait été un des prétendants d'Hélène, et fut l'ami d'Achille, qu'il suivit au siége de Troie. Quand Achille, irrité contre Agamemnon, refusa de combattre, Patrocle se rendit au champ de bataille revêtu des armes du héros : il eut quelque succès d'abord, puis il fut bientôt vaincu et tué par Hector. A cette nouvelle, Achille s'arma et vengea dans le sang d'Hector la mort de son ami, auquel il fit ensuite des funérailles magnifiques.

PATRON, *Patronus*, nom donné chez les Romains par les Plébéiens à de puissants Patriciens qu'ils choisissaient pour protecteurs. *V.* ci-dessus PATRICIENS et l'art. PATRON dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

PATRONA KALIL, janissaire albanais, né vers 1687, se mit en 1730 à la tête de la fameuse révolte qui renversa Achmet III : le sultan fut déposé et remplacé par Mahmoud I; mais l'insolence de Patrona lassa bientôt le nouveau sultan, qui le fit égorger dans la salle du divan.

PATRU (Olivier), avocat de Paris, né en 1604, m. en 1681, eut de grands succès au barreau, où il purgea l'éloquence des vices qui la déshonoraient, et fut admis en 1640 à l'Académie française, où il introduisit l'usage des discours de remercîments. Estimé comme grammairien et comme critique, il jouit de l'amitié de Boileau et de Racine. Il a laissé des plaidoyers, des discours, des mémoires, des lettres, etc., dont la meilleure édit. est de 1732, 2 vol. in-4.

PATTI, v. de Sicile (Messine), sur la côte N., à 6 k. O. de Messine; 6500 hab. Évêché. Riche abbaye fondée par le roi Roger.

PAU, *Palum*, ch.-l. du dép. des B.-Pyrénées, sur la r. dr. du gave de Pau, sur le Hédaz et l'Ousse, affluents de cette rivière, à 757 k. S. S. O. de Paris; 21 140 h. Cour imp. et trib. de 1re inst., lycée, école normale, musée, bibliothèque. Société des sciences, lettres et arts; société d'agriculture; dépôt d'étalons. Château où naquit Henri IV, récemment restauré, parc magnifique servant de promenade; belle place royale avec la statue en marbre de Henri IV; beau théâtre; chemin de fer. Linge de table, tanneries,

teintureries, jambons, dits de Bayonne; vin *de Jurançon*. Outre Henri IV, le maréchal Gassion et Bernadotte y sont nés. Pau est une jolie ville, bien bâtie, et qui s'embellit tous les jours; elle s'élève dans un site admirable : de son parc, on domine de belles et fertiles vallées et l'on aperçoit quelques-uns des sommets les plus élevés des Pyrénées, couronnés de neiges éternelles. La salubrité du climat y attire beaucoup de malades, et la beauté de la situation engage beaucoup d'étrangers à y fixer leur résidence. — Pau doit son origine au château fort qu'y construisit au x[e] s. un vicomte de Béarn : trois pieux, en basque *paüs*, qui avaient servi à marquer les limites du terrain destiné à la nouvelle construction, donnèrent leur nom à la ville qui se forma autour du château : les trois *pieux* se retrouvent dans les armes de la ville. Au XIV[e] s., Gaston-Phœbus de Foix fit construire le château actuel, et fit de Pau la capitale du Béarn. Henri IV est le dernier prince béarnais qui l'ait habitée : on y montre encore la carapace de tortue qui lui servit de berceau. Un parlement fut fondé à Pau par Louis XIII en 1620. Louis XIV y établit une université.

PAU (Gave de), riv. formée de la réunion des Gaves de Barèges et de Gavarnie, naît au mont Perdu dans le dép. des Htes-Pyrénées près de Luz-en-Barèges, coule au N., puis à l'O. et au N. O., entre dans le dép. des B.-Pyrénées, qu'il sépare de celui des Landes, et se jette dans l'Adour à l'O. de Peyrehorade, après avoir baigné Lourdes, St-Pé, Nay et Pau, et après un cours de 180 k.

PAUCTON (J. P.), mathématicien, né en 1736 dans le Maine, mort en 1798, enseigna les mathématiques à Strasbourg, et devint correspondant de l'Institut. Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Métrologie* (ou *Traité des mesures, poids, monnaies anciennes et modernes*), Paris, 1780, qui est encore fort estimé. Il est un des premiers qui ait tenté d'appliquer l'hélice à la navigation : il inventa dans ce but une machine à ailes qu'il appelait *Ptérophore*.

PAUILLAC, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la r. g. de la Gironde, à 17 kil. S. E. de Lesparre et à 42 k. N. O. de Bordeaux; 2700 hab. Port important, qui est le principal lieu d'embarquement des vins de Médoc. C'est sur le territoire de Pauillac que se trouvent les vignobles renommés de Branne, Château-Laffitte, Château-Latour, etc.

PAUL (S.), l'*Apôtre des Gentils*, né l'an 2 de J.-C., de parents juifs, à Tarse, ville qui jouissait du droit de cité romaine, s'appelait primitivement *Saul*. Élevé à Jérusalem dans les principes du pharisaïsme, il fut d'abord au nombre des persécuteurs les plus violents du Christianisme, mais, à la suite d'une vision qu'il eut sur le chemin de Damas, il se convertit, reçut le baptême et devint un des plus ardents apôtres de la religion nouvelle. Il prêcha l'Évangile aux *païens* dans l'Asie-Mineure et la péninsule grecque, notamment dans l'île de Cypre, à Paphos, où il convertit le proconsul Sergius Paulus, dont il porta désormais le nom, en Galatie, à Éphèse, à Philippes, à Thessalonique, à Athènes, où il parla devant l'Aréopage, enfin à Corinthe. De retour à Jérusalem en 58, il y fut assailli par la populace juive qui voulait le tuer, puis fut cité par le grand prêtre devant le tribun Lysias, et emprisonné deux ans à Césarée par Félix, gouverneur de Judée; ayant formé appel à César comme citoyen romain, il fut envoyé à Rome par le nouveau gouverneur Festus, et y fut acquitté. Après avoir prêché la foi dans la ville des Césars, il retourna dans l'Orient pour consolider la première organisation de l'Église. Vers 63 ou 64 il revint à Rome, qui déjà comptait des Chrétiens dans le palais même des empereurs et il en augmenta beaucoup le nombre; mais il s'attira par ses réponses hardies l'animadversion de Néron, devant lequel il comparut, et fut mis à mort, avec S. Pierre, en 66. Ses restes furent enterrés sur le chemin d'Ostie, puis transportés à Rome dans la crypte de l'église St-Pierre. On célèbre sa fête le 29 juin jour de sa mort, et sa conversion le 25 janv. On a de S. Paul 14 *Épîtres*, adressées aux églises des régions qu'il avait parcourues; la dernière seulement, l'*Épître aux Hébreux*, a été contestée. On lui a aussi attribué, mais sans aucune vraisemblance, quelques autres écrits, entre autres des *Lettres à Sénèque*. Les *Actes des Apôtres* sont pour la plus grande partie l'histoire de S. Paul.

L'Église honore encore : 1° S. Paul l'*Anachorète*, regardé comme le fondateur de la vie monastique en Orient : à 22 ans, il se retira dans les déserts de la Thébaïde, et, après une vie de prière et de macération, y mourut en 342, âgé de 113 ans (Fête, 15 janvier); — 2° S. Paul de Thessalonique, patriarche de Constantinople en 340, que l'empereur arien Constance fit périr dans une caverne du Taurus, en 350; — 3° S. Paul, pape; 4° S. Paul, 1[er] évêque de St-Pol-de-Léon, m. vers 570; — 5° le B. Paul de la Croix, qui suit

PAUL DE LA CROIX (le Bienheureux), fondateur des Passionistes, né en 1694 à Ovada (Gênes), m. à Rome en 1775, forma de bonne heure le dessein d'établir un ordre religieux qui travaillerait au salut des âmes. Pour mieux s'y préparer, il se retira en 1720 dans un ermitage où il se livra aux plus dures mortifications; il eut bientôt d'assez nombreux disciples, fit approuver son ordre par le pape Benoît XIV en 1741, en fut élu général et fonda 12 maisons en diverses villes d'Italie. Il a été béatifié en 1852. Les Passionistes portent un vêtement noir sur lequel sont attachés les insignes de la *Passion*, ils vont nu-pieds et la tête découverte.

PAUL (Ermites de St-), ordre établi au XIII[e] s. et sorti des ermites de St-Jacques, choisit pour patron S. Paul l'Anachorète. Ils soignaient les malades et présidaient aux funérailles. Comme ils portaient l'image d'une tête de mort sur leur scapulaire, on les appelait les *Frères de la mort*. Avant de se mettre à table, ils baisaient une tête de mort, et en mangeant ils la plaçaient à côté d'eux. Leur ordre, qui fut très-répandu, surtout en Allemagne et en Pologne, ne possède plus auj. qu'une maison, qui est en Portugal.

PAUL I (S.), pape, natif de Rome, remplaça en 757 Étienne II, son frère, et régna jusqu'à 767. Il a laissé 22 lettres. C'est Paul I qui envoya à Pépin le Bref la 1[re] horloge à roue qu'on ait vue en France.

PAUL II, *P. Barbo*, pape de 1464 à 1471, était Vénitien et neveu d'Eugène IV. Il excommunia le roi de Bohême, George Podiebrad, qui favorisait les Hussites, et donna ses États à Matthias Corvin, mais il prêcha en vain la croisade contre les Turcs. Il restaura les anciens monuments de Rome.

PAUL III, *Alexandre Farnèse*, pape de 1534 à 1549, était Romain. Il montra beaucoup de fermeté dans ses relations avec Henri VIII, lança contre ce prince, après son schisme, une bulle d'excommunication, forma avec Charles Quint et Venise une ligue contre les Turcs (1538); se porta comme médiateur entre Charles et François I, qui, grâce à lui, conclurent la trêve de Nice (1538), approuva l'Ordre des Jésuites (1540), convoqua le concile de Trente (1542), et fit reprendre la construction de St-Pierre en la confiant à Michel-Ange (1546). Il est le premier auteur de la fameuse bulle *In cœnâ Domini* (*V.* BULLE). Paul III avait été marié avant d'entrer dans l'Église, et avait un fils, Pierre Farnèse, qu'il fit duc de Parme, ce qui l'engagea dans des luttes continuelles avec Charles-Quint, qui prétendait à ce duché. Il a laissé des *Lettres* à Érasme, à Sadolet, etc.

PAUL IV, *Jean Pierre Caraffa*, pape de 1555 à 1559, était Napolitain et naquit en 1476. Dans le but de détruire en Italie la domination espagnole, il fit en 1555, avec Henri II, roi de France, un traité pour la conquête du royaume de Naples, et appela le duc de Guise à cet effet; mais le seul résultat de cette entreprise fut la dévastation et la perte momentanée d'une partie de ses propres États, 1556-57. Avant son avénement, il avait rempli des missions délicates et avait fait établir à Rome un tribunal suprême de l'Inquisition (1542). Il réforma plusieurs

abus, et lança l anathème contre les hérétiques; mais sa sévérité envers ses administrés et les excès de ses neveux (*V.* CARAFFA) irritèrent le peuple, qui, après sa mort, jeta sa statue dans le Tibre. Paul IV avait rédigé la *Règle des Théatins*, ordre qu'il avait fondé en 1524, et institué la *Congrégation de l'Index*.

PAUL V, *Camille Borghèse*, pape de 1605 à 1621, Romain de naissance, eut avec Venise, au sujet des priviléges du clergé, un différend que le roi de France Henri IV accommoda (1605-1607); mit un terme à la querelle des Dominicains et des Jésuites sur la grâce, mais sans se prononcer entre eux, donna la dernière forme à la bulle *In cœnâ Domini*, dite quelquefois *Bulle de Paul V* (1610), approuva les Ordres de l'Oratoire, de la Visitation, de Ste-Ursule (1611), et canonisa S. Charles Borromée. Rome lui doit l'aqueduc *Paola*, long de 52 kil.

PAUL I, PÉTROVITCH, empereur de Russie, né en 1754, pendant l'hymen de Pierre III (alors grand-duc) et de Catherine II. Pierre III, qui ne voyait en lui que le fruit de l'adultère, se préparait à le priver de l'hérédité lorsqu'il périt en 1762. Écarté du trône et tenu dans l'obscurité et l'inaction tant que vécut sa mère, qui seule avait toute l'autorité, il fut proclamé czar à la mort de Catherine, en 1796. Il prit en tout le contre-pied de ce qu'avait fait cette princesse, destitua ou exila ceux qui avaient été ses conseillers et ses serviteurs et bouleversa l'empire; il se posa en champion des vieux principes monarchiques, se fit le chef de la 2e coalition contre la France, et se proclama fastueusement grand maître de l'ordre de Malte; puis tout à coup il s'éprit d'admiration pour Bonaparte, fit alliance avec lui, et prépara ainsi les traités de Lunéville et d'Amiens. A l'intérieur, il froissa de plus en plus les grands par son despotisme et ses violences, et fut étranglé par quelques seigneurs, le 23 mars 1801 (*V.* PAHLEN). Cet orgueilleux despote exigeait que tous les sujets se prosternassent sur son passage, et, s'ils étaient en voiture, qu'ils descendissent pour lui rendre cette marque de respect; il punissait sévèrement toute infraction à ces ridicules prescriptions.

PAUL, jurisconsulte romain. *V.* PAULUS.

PAUL-ÉMILE, général romain. *V.* ÉMILE.

PAUL DE SAMOSATE, évêque de Samosate, sa patrie, puis patriarche d'Antioche (260), est l'auteur d'une hérésie qui niait la Trinité divine et la divinité de J.-C. Il fut combattu par le pape S. Félix, et excommunié au concile d'Antioche (270). Ses partisans sont nommés *Paulianistes*.

PAUL LE SILENTIAIRE, poëte grec, ainsi nommé de la charge qu'il exerçait sous Justinien Ier (*V.* SILENTIAIRE), a écrit en vers une *Histoire de l'Église Ste-Sophie*, imprimée avec une traduction et des notes de Ducange dans *la Byzantine*, Paris, 1670; des *Épigrammes* et autres petits poëmes, insérés dans l'*Anthologie*. Il est le plus distingué des poëtes du temps de Justinien; bien que prolixe, il ne manque ni de grâce, ni de mouvement.

PAUL D'ÉGINE, médecin grec, natif d'Égine, vivait, à ce qu'on croit, dans le VIIe s. de J.-C., et étudia à Alexandrie peu avant la prise de cette ville par Amrou. Il se distingua surtout dans la chirurgie. On a de lui un *Abrégé de la médecine*, en 7 livres, qui résume les observations d'Hippocrate, de Celse, de Galien, d'Arétée, en y ajoutant ses observations propres; le VIe livre, consacré à la chirurgie, est le plus estimé. Son style se distingue par la pureté, la concision et la clarté. Ses *OEuvres* ont été publiées en grec à Bâle, 1538, par J. Gemusæus, et en latin à Venise, 1553, à Lyon, 1567, avec des commentaires. Le VIe livre a été trad. à part en français par P. Tolet, Lyon, 1539. M. R. Briau a publié tout le texte grec en le restituant, avec une trad. française, 1855.

PAUL WARNEFRIDE, dit PAUL DIACRE, historien latin, né vers 740 à Cividale (*Forum Julii*), dans le Frioul, avait été ordonné diacre à Aquilée. Il fut secrétaire du roi lombard Didier, vécut ensuite à la cour de Charlemagne, puis à celle du duc de Bénévent, et se retira au couvent du Mont-Cassin, où il mourut en 801. On a de lui une *Histoire des Lombards*, en 6 livres, une *Hist. mêlée*, en 24 liv. (en lat., dans le t. I des *Rerum italicarum script.*); une *Chronique du Mt-Cassin*, 1603, et des *Hymnes*, entre autres celle *Ut queant laxis*.

PAUL (l'abbé), traducteur, né à St-Chamas, en 1740, mort à Lyon en 1809, était jésuite et avait enseigné les lettres dans les divers colléges de son ordre. Il se retira dans sa famille pour se livrer à la traduction des classiques latins. On a de lui un bon *Cours de latinité*, Lyon, 1807, et des traductions de *Velleius Paterculus*, *Florus*, *Justin*, *Cornélius Népos*, *Phèdre*, *Sulpice-Sévère*, *Eutrope*, et de morceaux choisis de *Tite-Live*.

PAUL JOVE. *V.* JOVE. — PAUL VÉRONÈSE. *V.* VÉRONÈSE.

PAULE, v. de Calabre. *V.* PAOLA.

PAULE (Ste), dame romaine, du sang des Scipions et des Gracques, née vers 347, se fit chrétienne. Restée veuve de bonne heure, elle se voua à la vie pénitente dans le couvent de Bethléem, sous la direction de S. Jérôme. Elle devint abbesse de ce couvent et y mourut en 404. On la fête le 26 janvier.

PAULET (le chevalier), instituteur, d'origine irlandaise, fonda en France en 1772 un établissement d'enseignement mutuel pour les fils des militaires morts ou blessés, et obtint par ce nouveau mode de grands succès. Louis XVI dota sa maison d'un fonds de 36 000 francs, mais la Révolution l'obligea d'abandonner son œuvre.

PAULETTE (Édit de), ordonnance rendue par Henri IV en 1604, dans un moment de pressant besoin d'argent, sur la proposition de Ch. Paulet, secrétaire du parlement, accordait aux membres du parlement le droit de transmettre leurs charges à leurs héritiers, à la condition d'une redevance annuelle qui montait au 60e de la valeur présumée de la charge.

PAULHAGUET, ch.-l. de c. (Haute-Loire), à 14 k. S. E. de Brioude; 1402 hab.

PAULICIENS, hérétiques qui renouvelèrent aux Xe et XIe s. l'hérésie de Manès, croyaient que le monde actuel avait été créé et était régi par un de leurs deux principes, le mauvais: l'autre devait régir le monde futur, lequel sera parfait. Ils tiraient leur nom d'un de leurs chefs, un certain Paul, né en 844 en Arménie. Chassés de l'empire grec, ils se transportèrent en Arabie, où ils firent beaucoup de prosélytes.

PAULIN (S.), *Pontius Meropius Paulinus*, évêque et poëte, né à Bordeaux en 353, m. en 431, suivit d'abord le barreau où il se fit remarquer par son éloquence, s'attira la faveur de Gratien qui le fit consul en 378, se fit ordonner prêtre en 393, et devint évêque de Nole en 409. On lui a attribué à tort l'invention des cloches, qui étaient connues bien avant lui; tout au plus aurait-il eu l'idée de s'en servir pour annoncer les offices. On le fête le 22 juin. S. Paulin a laissé des *Poésies* pieuses estimées, des *Lettres*, des *Discours* et une *Hist. du martyre de S. Genès d'Arles*. Ses *OEuvres* ont été publ. à Paris, 1685, et à Vérone, 1736. Rabanis a donné des *Études sur S. Paulin*, 1841.

PAULIN DE PÉRIGUEUX, *Paulinus Petricordius*, poëte latin du IVe s., m. vers 478, était fils d'un rhéteur de Périgueux et se convertit au Christianisme. Il mit en vers latins vers 463 la *Vie de S. Martin*: ce poëme, en 6 livres, offre quelques pages écrites avec élégance et contient de précieux détails sur les mœurs et les usages de l'époque. Publié d'abord en 1585, il a été plusieurs fois réimprimé; la meilleure édition est celle de Corpet, Paris, 1849, avec trad. française, dans la collection Panckoucke.

PAULIN DE ST-BARTHÉLEMY (J. Ph. WERDIN, dit), missionnaire, né à Hof (B.-Autriche), en 1748, s'embarqua en 1774 pour le Malabar, revint en 1790 et mourut en 1806. Il a contribué à faire connaître l'Orient par une foule d'écrits, tels que sa *Grammaire sanscrite*, en latin, Rome, 1790, et son *Voyage aux Indes orientales* (en italien), 1796 (trad. par Marchena, 1808).

PAULINE BONAPARTE. *V.* BONAPARTE.

PAULMY (le marq. de). *V.* ARGENSON (A. René d').

PAULUS (Sergius), proconsul. *V.* SERGIUS PAULUS.

PAULUS (Julius), jurisconsulte romain du IIIe s. de notre ère, né à Padoue selon les uns, à Tyr selon d'autres, contemporain et rival de Papinien, fut d'abord avocat. Il jouit de la faveur de Septime Sévère, de Caracalla et d'Alexandre Sévère, fut élevé par ce dernier au consulat et nommé préfet du prétoire après Ulpien. Des nombreux écrits qu'il avait composés, on n'a plus que des fragments cités dans le Digeste, et 5 livres *Receptarum sententiarum*, qui renferment des éléments de droit romain.

PAULUS (Peters), homme d'État hollandais, né en 1754 à Axel, m. en 1796, fut d'abord conseiller et avocat fiscal de l'amirauté de la Meuse, releva la marine de son pays, fut forcé de s'expatrier en 1787 à cause de son opposition au stathoudérat, fut accueilli à la cour de Versailles, rentra en Hollande en 1795, y présida l'assemblée des représentants provisoires, et négocia la paix entre son pays et la France.

PAULUS (H. Gottlob), théologien protestant, né en 1761 à Léonberg près de Stuttgart, m. en 1851, enseigna d'abord les langues orientales à l'Université d'Iéna, fut nommé en 1794 professeur de théologie dans la même université, quitta cette chaire en 1803 pour celle de Wurtzbourg, et fut nommé en 1811 professeur d'exégèse et d'histoire ecclésiastique à Heidelberg. Il est le chef de l'école rationaliste allemande. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaires philosophiques, critiques et historiques sur le Nouveau Testament; la Clef des Psaumes; Vie de Jésus; Manuel exégétique sur les trois premiers évangiles.* Paulus fut un des auteurs de la constitution du Wurtemberg de 1814; il rédigea de 1819 à 1829 le *Sophronizon*, journal à la fois politique et religieux.

PAUSANIAS, général lacédémonien, fils du roi Cléombrote, gouverna le royaume pendant la jeunesse de Plistarque, fils de Léonidas, et son cousin (480 av. J.-C.), eut une grande part à la victoire de Platée (479), ainsi qu'à la délivrance des villes grecques d'Asie, prit Cypre et Byzance, mais ternit sa gloire en formant le dessein d'asservir sa patrie : dans ce but, il écouta les propositions de Xercès, qui lui offrait, pour prix d'une trahison, la main de sa fille et la royauté de la Grèce. Dénoncé au sénat de Sparte, il fut rappelé et livré aux éphores, convaincu de trahison et condamné à mort. Il se réfugia dans un temple de Minerve, dont les portes furent aussitôt murées, et on l'y laissa mourir de faim : sa mère elle-même voulut apporter la première pierre pour son supplice (477). — Un autre Pausanias, petit-fils du préc., régna sur Sparte de 409 à 397, et fit quelques expéditions dans l'Attique; mais, n'ayant point réussi au gré des Lacédémoniens, il fut obligé de s'exiler. Il se retira à Tégée, où il mourut.

PAUSANIAS, seigneur de la cour de Philippe, roi de Macédoine, n'ayant pu obtenir la punition d'un outrage qu'il avait reçu, se vengea sur le roi lui-même et l'assassina en plein théâtre (336 av. J.-C.). Il fut aussitôt pris et tué. On prétend qu'il n'était que l'instrument d'Olympias, qui venait d'être répudiée.

PAUSANIAS, écrivain grec du IIe s. de J.-C., né en Phrygie ou en Cappadoce, visita une grande partie du monde connu de son temps et vint vers 170 se fixer à Rome où il mourut très-vieux. Il composa vers l'an 174, sous le titre d'*Itinéraire de la Grèce*, un des ouvrages les plus précieux de l'antiquité pour la topographie, l'histoire de la Grèce primordiale, et la connaissance des objets d'art et des monuments. Cet ouvrage se compose de 10 livres, qui, d'après les pays décrits, sont intitulés : *Attiques, Corinthiques, Laconiques, Messéniques, Éliques* (2 liv.), *Achaïques, Arcadiques, Béotiques* et *Phociques*. Il est à regretter que le style de l'auteur, par suite d'une imitation maladroite de Thucydide, laisse à désirer sous le rapport du naturel et de la clarté. Les meilleures éditions sont celles d'Alde, Venise, 1514, en grec; d'Amaseo, avec trad. latine, Florence, 1551; de Facius, Leipsick, 1794-97, 4 vol. in-8, où le texte est rétabli à l'aide des mss.; de Clavier, avec trad. française, Paris, 1814-21; de Dindorf, grec-lat., dans la *Bibliothèque* de Didot, 1845. Kœnig a donné une dissertation *De Pausaniæ fide et auctoritate*, Berlin, 1832.

PAUSIAS, peintre de Sicyone qui florissait vers 360 av. J.-C., fut élève de Pamphyle et acquit une grande réputation dans la peinture dite encaustique.

PAUSILIPPE, mont. de l'Italie mérid., au S. O. de Naples, s'avance dans la mer vis-à-vis de l'île de Nisida. Elle est couverte de vignes et traversée par la route souterraine qui va de Naples à Pouzzoles : ce souterrain, dit la *Grotte du Pausilippe*, a 720m de long., 20 de haut et 7 de large; l'époque à laquelle il fut creusé est très-ancienne. On montre à l'entrée un tombeau qu'on dit être celui de Virgile.

PAUVRES DE LYON. *V.* VAUDOIS.

PAUVRES DE LA MÈRE DE DIEU. *V.* PIARISTES.

PAUW (J. CORNEILLE de), philologue, né à Utrecht, vers 1680, m. vers 1750, était chanoine de St-Jean; il profita du loisir que lui laissait cette sinécure pour cultiver les lettres. On lui doit des éditions d'un grand nombre d'auteurs grecs, *Héphestion*, Utrecht, 1727; *Horapollon*, 1727; *Anacréon*, 1732; *Quintus Calaber*, 1733; *Aristénète*, 1739; *Eschyle*, 1745, etc. Il contestait l'authenticité des poésies d'Anacréon. Il eut de vives querelles avec plusieurs savants, notamment avec d'Orville au sujet d'Aristénète. — Un autre Corneille de P., d'Amsterdam, 1739-99, était chanoine de Xanten et oncle d'Anacharsis Clootz. Il a publié, en français, des *Recherches philosophiques sur les Grecs, — sur les Américains, — sur les Égyptiens et les Chinois*, ouvrages pleins d'érudition, mais aussi de paradoxes. Ils ont été réunis en 7 v., Paris, 1785.

PAVIE, *Ticinum*, *Papia* au moyen âge, *Pavia* en ital., v. forte du roy. d'Italie, ch.-l. de province, sur le Tessin, à 31 kil. S. de Milan; 26 000 h. Évêché, suffragant de Milan; université célèbre (fondée en 1360), comprenant les facultés de philosophie, de droit et de médecine; colléges Caccia, Borromée, Ghislieri; bibliothèque, jardin botanique, collections anatomique et autres; société savante. Vieux château fort, grand faubourg, pont en marbre, belle place entourée de portiques, vaste cathédrale, où l'on prétend posséder le tombeau de S. Augustin et la lance de Roland; basilique St-Michel, de style lombard, superbe théâtre, deux belles portes aux deux bouts de la Rue-Neuve, la principale rue de la ville. Fabriques de soieries; riz, vin, lin, fromages. Patrie de Lanfranc, Cardan, etc. Aux env., belle Chartreuse. — Pavie remonte au temps des Gaulois : c'était une des villes des Insubres. Florissante sous les Romains, elle fut détruite en 476 par Odoacre, mais elle se releva sous les Lombards, qui, à partir de 584, en firent leur capitale. Hunald, ex-duc d'Aquitaine, réfugié chez les Lombards, la défendit héroïquement contre Charlemagne (772 et 773), mais les habitants l'égorgèrent pour être libres de se rendre : la perte de cette ville mit fin à l'empire lombard. Plus tard, Pavie s'érigea en république comme toutes les grandes cités lombardes : ennemie de Milan, elle fut le plus souvent gibeline. Après la chute des Hohenstaufen, elle eut pour seigneurs les Languschi. En 1331, elle fut une des villes qui acceptèrent pour souverain Jean de Bohême; mais dès 1332, elle se donna aux Beccaria, qui bientôt devinrent vassaux des Visconti de Milan. En 1395, l'empereur Venceslas, en faisant de Milan un duché, érigea Pavie en comté en faveur du fils aîné du duc régnant de Milan. Après la mort du duc Philippe-Marie (1447), Sforce, voulant s'emparer du duché de Milan, se fit d'abord proclamer comte de Pavie. En 1525, François I perdit sous les murs de Pavie une bataille célèbre et y fut fait prisonnier. En 1527, Lautrec prit cette ville et la mit au pillage; cependant Charles-Quint en resta maître, ainsi que de tout le comté. En 1745, Pavie fut prise par les Espagnols, mais ils la rendirent bientôt à l'Autriche. Les Français la prirent de nouveau en

1796; sous l'Empire, elle fit partie du roy. d'Italie et fut comprise dans le dép. de l'Olona. En 1814, elle fut attribuée à l'Autriche. En 1860, elle fut annexée au royaume de Sardaigne avec le reste de la Lombardie. — La prov. de Pavie, entre celles de Milan et de Novare au N., de Crémone et de Plaisance à l'E., de Gênes au S. et d'Alexandrie à l'O., est divisée en 4 arrond. (Pavie, Voghera, Mortara et Bobbio), et compte 460 000 hab.

PAVILLON (Nic.), évêque d'Alet, né à Paris en 1597, m. en 1677, prit part aux travaux de S. Vincent de Paul, se distingua comme prédicateur et fut sacré évêque en 1639. Il était janséniste et encourut la disgrâce de Louis XIV pour avoir fait de l'opposition dans l'affaire de la régale. — Son neveu, Étienne P. (1632-1705), avocat général à Metz, membre de l'Académie Française, était un homme d'esprit et de goût. Il a laissé des *Poésies* dans le genre de Voiture (imprimées à La Haye, 1715 et 1747).

PAVILLON (J. Franç. du CHAYRON DU), né en 1730 à Périgueux, m. en 1782, fut major général de l'armée navale sous les ordres du comte d'Orvilliers, commanda avec honneur divers vaisseaux, et périt à bord du *Triomphant*. Il perfectionna les signaux et publia en 1778 une *Tactique navale*, estimée des marins.

PAVILLY, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), sur l'Austreberte, à 22 kil. N. O. de Rouen; 3207 h. Filatures de coton; fabriques de toiles, de papier.

PAVIN (lac), lac du dép. du Puy-de-Dôme, formé dans un cratère volcanique du mont Dore, a 2 k. de tour. En s'épanchant, il donne naissance à la Couse.

PAWNÉES ou **PANIS**, nation guerrière de l'Amérique du Nord (Nébraska), sur les rives du Loup, affluent de la Platte, occupe trois grands villages, mais ne compte plus guère que 6000 individus. Leur divinité principale est la planète Vénus, qu'ils nomment la grande étoile, et à laquelle ils ont longtemps sacrifié des victimes humaines.

PAX AUGUSTA, auj. *Badajoz*, v. d'Hispanie, sur l'Anas, près des frontières de la Lusitanie. — PAX JULIA, *Béja*, v. de Lusitanie, chez les *Celtici*, au S.

PAXO, *Paxos*, la plus petite des îles Ioniennes, à 13 kil. S. E. de Corfou, n'a guère que 9 kil. sur 5; 5000 h.; ch.-l., Porto-Gayo. Figues, olives, etc.

PAYENS (HUGUES DES), fondateur de l'ordre des Templiers, était de la maison des comtes de Champagne. S'étant rendu en Palestine, il établit en 1128, avec huit autres chevaliers, la confrérie de la milice du Temple, destinée à protéger les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem, et fut le 1er grand maître de l'ordre. Il mourut en 1136.

PAYERNE, en allemand *Peterlingen*, v. de Suisse, (Vaud), à 16 k. O. de Fribourg; 2500 h. Anc. résidence des rois de Bourgogne. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 921 par la reine Berthe, et supprimée à la Réformation.

PAYNE (Thomas). *V.* PAINE.

PAYRAC, ch.-l. de c. (Lot), à 16 k. N. E. de Gourdon; 1320 h. Carrières de chaux hydraulique.

PAYSANS (Guerre des). *V.* RUSTAUDS.

PAYS-BAS, en hollandais *De Neederlanden* (c.-à-d. *les pays inférieurs*). Ce nom fut donné à l'ensemble des 17 provinces qui, sous Charles-Quint (à partir de 1548), formèrent le cercle de Bourgogne. De ces 17 provinces, 12, les duchés de Limbourg, Luxembourg, Brabant, le comté palatin de Bourgogne ou Franche-Comté, les comtés de Zélande, Hollande, Flandre, Artois, Namur, Hainaut, Anvers, Malines, provenaient de l'héritage du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, bisaïeul de Charles-Quint; les 5 autres, Utrecht, Gueldre avec Zutphen, Over-Yssel, Frise, Groningue avec Drenthe, furent acquises par Charles-Quint lui-même. Ces provinces, qui avaient d'abord fait partie de l'Empire, passèrent à l'Espagne en 1556. Les 7 provinces du Nord, persécutées pour leur foi, ne tardèrent pas à secouer le joug : elles se rendirent indépendantes de 1566 à 1609, et formèrent la République des *Provinces-Unies*. Il ne resta donc à l'Espagne que les provinces du Sud, lesquelles furent encore réduites par les conquêtes de Louis XIV, qui acquit l'Artois, partie de la Flandre, du Hainaut et de Namur, et la Franche-Comté. Les 8 pays qui restaient à l'Espagne (Flandre allemande, Hainaut, Namur, Brabant mérid., Limbourg, Luxembourg, Anvers, Malines), se nommèrent alors *Pays-Bas catholiques* ou *Pays-Bas espagnols*. Par la paix de Rastadt (1714), qui démembrait la succession d'Espagne, ils furent cédés à l'Autriche et prirent dès lors le nom de *Pays-Bas autrichiens*. L'Autriche les conserva jusqu'à la Révolution : Dumouriez, et plus tard Jourdan, pénétrèrent alors jusqu'au cœur des Pays-Bas et les soumirent à la France. La paix de Lunéville (1801) confirma ces conquêtes. Les anc. Pays-Bas formèrent 8 dép. français (Lys, Jemmapes, Sambre-et-Meuse, Forêts, Escaut, Dyle, Meuse-Inférieure, Deux-Nèthes). Dans la suite l'adjonction du roy. de Hollande à la France lui donna encore 8 autres dép. : Bouches-de-l'Escaut, Bouches-du-Rhin, Bouches-de-la-Meuse, Zuydersée, Yssel-Supérieur, Bouches-de-l'Yssel, Frise, Ems-Occidental. Repris à la France en 1814, ces 16 dép. formèrent le *Roy. des Pays-Bas*, donné par les traités de Vienne à Guillaume I, de la famille de Nassau. Mais en 1830, après une violente lutte, ce royaume se sépara en deux moitiés à peu près égales, qui formèrent le *Roy. de Belgique* (au S.), et le *Roy. de Hollande* (au N.) : toutefois le roi de Hollande se donne encore le nom de *roi des Pays-Bas*. La Belgique actuelle représente à peu près les anc. Pays-Bas catholiques, si ce n'est qu'elle a perdu la plus grande partie du Luxembourg et du Limbourg; la Hollande représente l'ancienne république des Provinces-Unies. *V.* BELGIQUE et HOLLANDE.

PAYS RECONQUIS (le). On nommait ainsi le pays repris aux Anglais par le duc de Guise en 1558. Il se composait des comtés de Guines et d'Oye (canton d'Audruik), dans le gouvt de Picardie.

PAYS-D'ÉTATS. *V.* GÉNÉRALITÉS.

PAYTA, v. et port du Pérou (Livertad), sur une baie de l'Océan Pacifique, à 400 kil. N. O. de Truxillo, dans une plaine aride; 8000 h. La chaleur y est ardente et continue. Navigation active. — Brûlée par Anson en 1741, et par lord Cochrane en 1810.

PAZ (la), v. de la Bolivie, ch.-l. du dép. de La Paz, près et à l'E. S. E. de Titicaca, à 312 kil. N. N. O. de Chuquisaca, par 16° 29' 57" lat. S. et 70° 29' 25" long. O.; env. 40 000 hab. Évêché. Grand commerce de *maté* ou *thé* du Paraguay. Fondée en 1548, en commémoration de la *paix* qui suivit la défaite de Gonzalo Pizarre. — Le dép. de La Paz est borné au N. et à l'O. par le Pérou, à l'E. par le dép. de Santa-Cruz, au S. par celui d'Oruro, et compte env. 330 000 hab. Riches mines d'or et de cuivre.

PAZ (la) D'AYACUCHO, v. du Pérou. *V.* AYACUCHO.

PAZ (la), v. du Mexique (Basse-Californie), sur la côte occid. du golfe de Californie, par 24° 30' lat. N., 113 long. O., au fond d'une baie, est depuis peu la capit. de l'État.

PAZZI (les), famille gibeline de Florence, originaire du val d'Arno, où elle possédait de grands fiefs, et rivale acharnée de celle des Médicis. Comme les Médicis, par l'excès de leur puissance, mettaient en péril la liberté de la république, les Pazzi, affectant un grand zèle pour l'indépendance de leur patrie, résolurent de lui rendre son antique constitution. François Pazzi (neveu de Jacques P., qui était alors chef de cette maison) s'était établi à Rome et y était devenu banquier de Sixte IV : il entra en liaison avec Jérôme Riario, neveu de ce pape, et, de concert avec lui, il ourdit contre Julien et Laurent de Médicis, sous les auspices des cours de Rome et de Naples, la fameuse *Conspiration* dite *des Pazzi*. Le 26 avril 1478, François Pazzi et Bandini tuèrent Julien de Médicis, dans la cathédrale même de Florence; mais Laurent, son frère, échappa; il garda le pouvoir et punit les conspirateurs : Jacques et François Pazzi

furent pendus. Immédiatement après éclata la *Guerre des Pazzi*, dans laquelle le pape, Naples et Sienne, attaquèrent Florence au cri de *guerre à Médicis, paix à Florence!* (1478-80). L'histoire de la conjuration des Pazzi a été écrite par Politien. Cet événement a fourni à Alfieri le sujet d'une belle tragédie.

PÉAN, *Pæan*, un des noms d'Apollon en tant que Dieu du jour et surtout comme médecin, est sans doute le même que *Péon*, nom du médecin des Dieux. — On appelait aussi *Péans* les hymnes à la gloire du dieu : c'étaient des hymnes joyeux, que l'on chantait après une victoire et quand on avait été délivré d'un fléau quelconque.

PEARCE (Zacharie), évêque anglican, né à Londres en 1690, mort doyen de Westminster en 1774, est auteur d'un *Essai sur les progrès et l'origine des temples*, et de divers ouvrages de théologie, mais est surtout connu comme philologue : on lui doit de bonnes éditions des livres de Cicéron *de Oratore*, 1716, et *de Officiis*, 1745, ainsi que de *Longin*, 1724.

PEARSON (John), évêque de Chester, né en 1612, m. en 1686, est auteur d'une *Exposition de la foi*, 1659, d'*Annales de la vie et des ouvrages de S. Cyprien*, 1684, d'une *Défense de l'authenticité des Lettres de S. Ignace*, et de plusieurs autres écrits estimés des théologiens anglicans.

PECCAIS, bourg et fort de France, dans le dép. du Gard, à 9 k. O. d'Aigues-Mortes, sur le canal de Silvéréal. Vastes salines aux environs.

PÉCHAWER ou PÉCHAOUER. *V.* PEYCHAWER.

PÉCILE (le), du grec *poikilos*, varié; célèbre portique d'Athènes, orné de peintures diverses, se composait d'une colonnade qui entourait un espace carré et servait de promenade. On le nommait spécialement le *Portique*. *V.* ce mot.

PECHMÉJA (J.), écrivain, né à Villefranche (Rouergue) en 1741, m. en 1785, fut professeur à La Flèche et à Paris. Ami de Raynal, il lui fournit beaucoup de morceaux pour son *Histoire des Deux-Indes*. Il a publié lui-même quelques écrits, entre autres, *Téléphe*, poëme en prose (1784), où il soutient des paradoxes révoltants contre la propriété et la famille.

PÉCLET (Eug.), physicien, né en 1793 à Besançon, m. en 1857, fut un des premiers élèves de l'École normale, fut nommé en 1815 professeur de physique à Marseille, où il fit des cours d'application pour les ouvriers qui furent très-suivis, fut, avec MM. Dumas et Olivier, un des fondateurs de l'École centrale des Arts et manufactures (1828), et devint en 1840 inspecteur général des études. On lui doit un *Traité élémentaire de physique* et un *Traité de la chaleur considérée dans son application* (1828 et 1860), ouvrage qui fait autorité.

PÉCORONE (Giovanni Fiorentino, dit IL), conteur florentin du XIVe s., était, suivant les uns, notaire, suivant les autres, moine ou même général de l'ordre de St-François. Il se montra guelfe ardent et grand partisan du pape. Il a laissé des *Nouvelles*, écrites en 1378 et très-souvent réimprimées. Elles approchent de celles de Boccace et sont précieuses pour l'histoire des opinions et des mœurs du temps.

PECQ (le), vge du dép. de Seine-et-Oise, sur la r. g. de la Seine, à 1 kil. de St-Germain-en-Laye, au bas de la côte; 1590 hab. Station du chemin de fer. Blanc de plomb, céruse; eau minérale. — C'est là que les Alliés passèrent la Seine le 1er juillet 1815.

PECQUET (Jean), anatomiste, né à Dieppe en 1622, m. en 1674, exerça la médecine à Dieppe, puis à Paris, et fut élu membre de l'Académie des sciences en 1666. On lui doit plusieurs découvertes importantes, entre autres celle du canal thoracique et du réservoir du chyle, dit *Réservoir de Pecquet*. Il a laissé plusieurs écrits, qui ont été réunis en 1 vol. in-4, 1654; le principal renferme l'exposé de ses expériences et de ses découvertes.

PECQUIGNY, bg de France. *V.* PICQUIGNY.

PÈDRE (don). *V.* PIERRE et PÉDRO.

PÉDRO (don), empereur du Brésil, né en 1798 au palais de Quéluz, eut pour père le régent de Portugal (depuis Jean VI), qu'il suivit au Brésil en 1807. En 1821, son père, hésitant entre les libéraux et les *servilès*, lui délégua ses pouvoirs en Portugal; le jeune prince, en acceptant la constitution des cortès, sauva le trône. Jean, rentré dans Lisbonne, laissa à son fils le gouvernement du Brésil : don Pedro y fut proclamé empereur constitutionnel en 1822. La mort de Jean VI, en 1826, lui laissa en outre la couronne de Portugal. Il s'empressa de rétablir dans ce pays un régime libéral en donnant la *Charte portugaise*, puis il abdiqua en faveur de sa fille (dona Maria), laissant la régence à son frère don Miguel, 1827; mais à peine s'était-il éloigné que don Miguel se mit en possession du trône. Don Pedro arma aussitôt pour rétablir sa fille, mais il mécontenta ses sujets américains par les efforts dispendieux qu'il fit dans ce but, et finit par être, en 1831, forcé de quitter le Brésil, où son fils fut proclamé sous le nom de Pedro ou Pierre II. De retour en Europe, il leva des troupes en France, en Angleterre, reconquit à leur tête le Portugal, d'où il chassa don Miguel (1833), remit la couronne sur la tête de sa fille, et restaura le régime constitutionnel. Il mourut peu après, en 1834. — Il avait fondé au Brésil en 1822 l'*Ordre de don Pedro*, qui a pour insigne une étoile à 5 rayons émaillés de blanc et bordés d'or, ayant au milieu un phénix, et suspendue à un ruban vert moiré. Cet ordre est réservé aux têtes couronnées.

PEEBLES, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de ce nom, sur la Tweed, à 35 k. S. d'Édimbourg; 3000 h. Fabriques de bas et d'étoffes de laine. Ruines d'une antique forteresse. — Le comté de Peebles, dit aussi de *Tweeddale*, entre ceux d'Édimbourg au N., de Selkirk à l'E., de Dumfries au S. et de Lanark à l'O., a 46 kil. sur 35 et compte 15 000 hab.

PEEL (Sir Robert), homme d'État anglais, né en 1788, m. en 1850, était fils d'un riche filateur, que Pitt avait créé baronnet en 1800. Il entra à la Chambre des Communes en 1809, prit place parmi les tories, fut nommé en 1812 secrétaire au département de l'Irlande, et accepta en 1822 le portefeuille de l'intérieur dans le ministère de lord Liverpool. Conservateur pour tout ce qui touchait au système politique, il se montra libéral en ce qui concernait l'administration : il soutint l'*alien-bill*, combattit l'émancipation des catholiques, mais en même temps encouragea l'instruction populaire et réforma la législation criminelle. Il se retira à la mort de Liverpool (1827), pour rentrer au pouvoir dès l'année suivante avec lord Wellington : il fit abolir les actes vexatoires de *corporation* et du *test*, proposa et fit adopter en 1829 le bill d'émancipation des catholiques, qu'il avait longtemps combattu. Remplacé par les whigs après la révolution de 1830, il combattit de tout son pouvoir la réforme parlementaire, qui n'en fut pas moins adoptée. Chargé en 1841 de former une nouvelle administration, il devint le ministre dirigeant : il rétablit la bonne harmonie avec la France, et fit adopter malgré son propre parti le rétablissement de l'*income-tax* et la suppression des prohibitions qui pesaient sur les céréales (1848). Peu après il se retira de nouveau par suite du rejet des mesures proposées contre l'Irlande, et devint le chef et le modérateur de l'opposition. Il était sur le point de ressaisir le pouvoir, lorsqu'il périt inopinément, d'une chute de cheval. T. Doubleday a donné la *Vie politique de R. Peel*, Londres, 1855; M. Guizot a publié en 1857 *Sir Robert Peel*, étude historique.

PÉGASE, cheval ailé, était, selon la Fable, né de Neptune et de Méduse, ou avait été produit par le sang de Méduse lorsque Persée lui eut coupé la tête. Monté sur Pégase, Persée délivra Andromède exposée à un monstre marin; Bellérophon s'en servit pour combattre la Chimère. Pégase est aussi le symbole de l'essor poétique : monté par le poëte, il le transporte au sommet de l'Hélicon. D'un coup de pied, il fit jaillir de l'Hélicon la fontaine d'Hippocrène, où les poëtes venaient puiser l'inspiration. Jupiter le plaça

parmi les constellations. On croit que Pégase n'était qu'un vaisseau portant à la poupe une figure de cheval.

PEGNITZ, *Pegnesus*, riv. de Bavière, naît dans le cercle du Ht-Mein, baigne la ville qui porte son nom, puis Nuremberg, et tombe dans la Regnitz, à Furth, après un cours de 100 kil., qui se dirige d'abord au S., puis à l'O. De 1808 à 1810, la Pegnitz donna son nom à un cercle auj. compris dans ceux de la Rézat et du Ht-Mein. — On nommait *Société des Bergers de la Pegnitz* une espèce d'Académie fondée à Nuremberg en 1644 pour le développement de la langue et de la littérature allemandes.

PÉGU ou **PÉGOU**, v. de l'Inde au delà du Gange, naguère capitale du roy. de Pégu, sur le Pégu (affluent de l'Iraouaddy), à 525 kil. S. d'Amérapoura, par 93° 53' long. E., 17° 40' lat. N.; env. 8000 h. Fameux temple de Choumadou, pyramide de plus de 100m de haut. Pégu avait été rasée de fond en comble par Alompra en 1757; elle fut rebâtie en 1790 et fortifiée; elle fut prise en 1824 et en 1852 par les Anglais. — Le roy. de Pégu avait pour bornes au N. l'Arakan et l'Ava, à l'E. le Martaban, ailleurs le golfe de Bengale : 380 k. sur 300. Il est arrosé par le Pégu et par divers bras de l'Iraouaddy qui forment un delta. Bois de tek, riz; or, rubis, saphir, grenat. Ce roy., qui avait été réuni par Alompra à l'empire birman en 1757, a été en 1853 annexé aux possessions britanniques.

PEHLVI (langue), idiome de l'anc. Médie, remplaça le *zend* env. 250 av. J.-C. et fut lui-même remplacé par le *parsi*, d'où dérive le persan moderne. Il tenait par la racine de ses mots aux langues sémitiques, et par ses formes grammaticales à la langue persane.

PEIGNOT (Ét. Gabriel), savant bibliophile, né en 1765 à Arc-en-Barrois, m. en 1849 à Dijon, avait été reçu en 1790 avocat au parlement de Besançon. Il fut successivement commissaire du département de la Hte-Saône, bibliothécaire à Vesoul, où il mit en ordre de riches matériaux provenant de divers monastères, directeur de l'école secondaire de Vesoul, inspecteur de la librairie à Dijon, proviseur du collége de cette ville, et inspecteur de l'Académie. On remarque parmi ses ouvrages : *Manuel bibliographique; Dictionnaire raisonné de bibliologie; Curiosités bibliographiques; Dictionnaire des livres condamnés au feu, supprimés ou censurés; Amusements philologiques; Répertoire de bibliographies spéciales; Répertoire bibliographique universel; Traité du choix des livres; Précis historique des pragmatiques, concordats*, etc.; *Recherches sur les danses des morts et les cartes à jouer; le Livre des singularités*.

PEILAU, v. de Prusse (Silésie), près des sources de la Peila, affluent de la Weistritz; 4000 hab. Établissement de frères Moraves. Frédéric y battit les Autrichiens en 1762.

PEIPUS ou **PEIPOUS** (lac), en russe *Tchoudskoé-Osero* (c.-à-d. lac tchoude), lac de la Russie d'Europe, entre les gouvts de St-Péterbourg, Pskov, Riga, Revel, a 110 k. sur 45. Il reçoit plusieurs riv. et est lié par le Fellin au golfe de Livonie, par la Narova à celui de Finlande. Il se livra sur ce lac en 1702 un combat naval où les Suédois furent vaincus par les Russes.

PEIRESC (Nic. Claude FABRI de), savant distingué, né en 1580 à Beaugensier en Provence, m. en 1637, était conseiller au parlement d'Aix. Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse, visita l'Italie, la Hollande, l'Angleterre, se lia avec les savants les plus distingués, et étendit ses recherches à presque toutes les branches de science et d'érudition. Maître d'une grande fortune, il en profitait pour encourager les savants, payait une foule d'agents par lesquels il faisait faire des recherches sur les sciences naturelles, l'histoire, les antiquités : c'est un de ses agents qui découvrit les *Marbres de Paros*. Il fit lui-même avec Gassendi des observations astronomiques, et forma de riches collections de médailles, d'inscriptions et d'objets d'art. C'est lui qui importa en France les chats angoras, le jasmin d'Inde et celui d'Amérique, le lilas de Perse, le laurier rose, le myrte à fleurs pleines, la nèfle, etc. En correspondance avec tous les savants, il fut justement appelé par Bayle le *procureur général de la littérature*. Il a laissé un grand nombre de lettres, dont une partie a été publiée par Boissonade, et par St-Vincent, 1819; Gassendi a écrit sa *Vie*, 1641.

PÉ-KIANG-HO ou TCHING-KIANG, riv. de Chine (Kouang-Tong), naît à 26 kil. N. E. de Nan-Young-Fou, coule au S., passe à Canton et tombe dans le Si-Kiang au-dessous de cette ville; cours, 450 kil.

PÉKIN ou **PÉ-KING** (c.-à-d. la *cour du Nord*), ou KING-SSE (la *capitale*), capit. de l'empire chinois et de la prov. de Pé-tchi-li, dans une vaste plaine, sur le Yu-Ho, affluent du Pey-Ho, à 50 k. S. de la grande muraille, par 114° 7' long. E., 39° 54' lat. N.: 36 k. de tour; 1 600 000 hab. selon les uns, ou même 2 000 000 selon d'autres. Une avenue de 6 kil., pavée de grosses dalles de granit, y conduit du côté de l'E., et un arc de triomphe superbe en indique l'entrée. Les rues de Pékin sont larges, longues, droites et très-propres; les principales ont 40m de large; il en est une de 60m. On y distingue deux vastes parties; la ville tartare ou v. impériale (*King-tching* ou *Cambalou*), et la ville chinoise (*Wai-tching*) ou vieille ville (*Lao-tching*); le tout est environné d'une haute muraille. Le King-tching est lui-même formé comme de trois villes renfermées l'une dans l'autre, et ayant chacune son enceinte : la plus intérieure est le *Tsu-kin-tching* ou *Ville sacrée*, palais impérial très-vaste, qui a près de 4 k. de tour, muni de murs crénelés et de fossés, formé d'une infinité de cours et de corps de logis divers, parmi lesquels l'appartement de l'empereur et le *Taï-ho-tian*, où l'empereur reçoit les grands et les ambassadeurs; un immense jardin est annexé à ce palais. Dans la ville intermédiaire du King-tching, dite *Houang-tching* ou palais extérieur, se voient des jardins plus grands encore, avec des lacs artificiels, un magnifique temple de Foé, le temple mongol de *Souong-tchou-zu*, les cinq collines artificielles, parmi lesquelles on remarque la *Montagne resplendissante*, puis des palais de mandarins, et un pont de jaspe noir représentant un dragon dont les pieds forment les piles du pont. Le temple du Ciel ou *Thian-han*, le temple de l'inventeur de l'agriculture, la Salle-Ronde, le palais de Retraite et de Pénitence, sont les monuments les plus remarquables de Lao-tching. A Pé-king siégent toutes les administrations supérieures de l'empire, les grandes cours de justice, le tribunal d'histoire et de littérature, qui examine les lettrés. On y trouve le Collége impérial, l'Observatoire, bâti en 1279, la Bibliothèque impériale, la plus vaste qui soit hors de l'Europe, l'Imprimerie du gouvernement, de riches cabinets d'histoire naturelle. — Les Chinois placent l'origine de Pé-king entre 1200 et 1100 av. notre ère. Gengiskhan s'en empara en 1215; Koublaï-khan y fit vers 1267 d'importants agrandissements ou même bâtit la ville impériale (le King-tching). En 1644, les Mandchoux s'en emparèrent. En 1662, un tremblement de terre y ensevelit 300 000 personnes; 70 ans plus tard, le même phénomène y fit périr encore 100 000 hab. En 1860, après la bataille de Palikao, Pékin fut occupée par l'armée anglo-française. Un traité de paix y fut conclu le 26 oct. de la même année. Marco-Polo est le premier Européen qui ait visité cette capitale (au XIIIe s.).

PÉLAGE, nommé d'abord en celte *Morgan*, c.-à-d. maritime, hérésiarque, né dans la Grande-Bretagne, était moine. Il vint à Rome vers l'an 400 et s'y lia avec S. Augustin et autres personnages illustres, mais bientôt, égaré par des subtilités métaphysiques, il en vint à formuler sur la grâce et la liberté des doctrines contraires à la foi : il prétendait que l'homme peut, par son seul libre arbitre, s'abstenir du péché, niait la nécessité de la grâce, le péché originel, la damnation des enfants morts sans baptême et soutenait que le péché d'Adam n'avait pu être imputé à ses descendants. Les conciles de Carthage, 416 et 417, et d'Antioche, 424, condamnèrent ce système; le con-

cile œcuménique d'Éphèse (431) acheva de le terrasser, en dépit des correctifs que Pélage inséra dans ses apologies captieuses. On croit qu'il mourut vers 432. Son hérésie, connue sous le nom de *Pélagianisme*, subsista jusqu'au VIe s.; elle fut surtout combattue par S. Augustin et S. Jérôme. L'histoire du Pélagianisme a été écrite par Vossius, Noris et Patouillet.

PÉLAGE I, pape, Romain d'origine, régna de 555 à 559. Il fit commencer à Rome l'église de St-Philippe et St-Jacques. — II, pape de 578 à 590, né Romain, mais Goth d'origine, tenta sans grand succès d'étouffer en Istrie le schisme des *Trois chapitres*.

PÉLAGE, roi des Asturies, était porte-lance du roi Rodrigue à la bat. de Xères (711). Après la perte de cette bataille et la mort présumée du roi Rodrigue, il se mit à la tête des Chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les montagnes de la Cantabrie; il y resta plusieurs années ignoré des vainqueurs, en sortit brusquement, battit les Maures à Cavadonga (718) et dans plusieurs autres rencontres, prit alors le titre de roi et fonda Oviédo. Pélage est un des héros de l'Espagne. Guiraud a composé une tragédie de *Pélage*.

PÉLAGIANISME. V. PÉLAGE.

PÉLAGIE (Ste), née dans le Ve s., avait été comédienne à Antioche; elle se fit religieuse et se retira sur la montagne des Oliviers à Jérusalem, où elle vécut dans la pénitence. On l'hon. le 8 juin. — Une autre Ste P., aussi d'Antioche, se précipita du haut d'un toit pour sauver sa chasteté, 311. On l'h. le 9 juin.

PÉLAGONIE, canton de la Macédoine, au N.; — canton de Thessalie où étaient les villes de Pythium et Dolique. Ces deux cantons tiraient leur nom des Pélasges, leurs anciens habitants, qui s'y étaient maintenus même après l'invasion étrangère.

PÉLASGES, *Pelasgi*, habitants primitifs de la Grèce et de l'Italie, paraissent être venus de l'Orient et appartenir à la race indo-germanique. Arrivés au Danube, les uns franchirent ce fleuve et pénétrèrent dans la péninsule hellénique, les autres remontèrent le long de la Save, qui les conduisit dans l'Italie septent. De là deux branches de Pélasges : l'une orientale, en Grèce; l'autre occidentale, en Italie. On place leur arrivée 2000 ans av. J.-C.; mais il est probable qu'il y eut plusieurs émigrations : les Hyantes, les Aones, les Telchines de la Grèce, les Aborigènes et les Sabins de l'Italie n'étaient sans doute que les fractions les plus anciennes de la grande masse pélasgique. Les Pélasges orientaux, entrant en Grèce par le Nord, peuplèrent d'abord la Thrace et la Macédoine, puis l'Illyrie, l'Épire, la Thessalie, et enfin la Grèce propre et le Péloponèse; de la Thrace diverses tribus passèrent en Asie-Mineure (*Thyni*, *Mysi*, *Phryges* ou *Briges*, etc.); les Troyens étaient Pélasges ainsi que les Méoniens, premiers habitants de la Lydie. Les Pélasges occidentaux ou d'Italie ont eu les noms de *Tyrrhènes*, de *Sicules* ou *Sicanes*, d'*Opiques*, *Eques*, *Apuli* ou *Iapyges*, enfin de *Peligni*. Presque partout les Pélasges, au bout d'un certain temps, furent vaincus, chassés ou réduits à un état d'infériorité par des races nouvellement survenues : en Grèce, la race dorienne déposséda les Pélasges, qui ne conservèrent que l'Arcadie dans le Péloponèse, la Pélasgiotide en Thessalie, la Pélagonie en Macédoine, et l'Épire; en Italie, on voit ceux de l'Étrurie dominés par les *Rasena*, refoulés vers les côtes, puis de plus en plus au sud, jusqu'à ce qu'ils passent en Sicile, où ils sont connus sous les noms de *Sicules* ou *Sicanes*; plus tard, les Grecs, en s'établissant dans l'Italie méridionale, qui prit d'eux le nom de Grande-Grèce, leur enlèvent leurs plus belles provinces. Des Pélasges qui survécurent à toutes ces révolutions, les uns formaient une masse d'esclaves ou serfs attachés à la glèbe (comme les *Hilotes*, les *Pénestes*, les *Ménestes*, etc.); les autres se condensaient dans un coin du pays qu'ils avaient jadis possédé en entier (*V.* PÉLAGONIE, PÉLASGIOTIDE), ou se réfugiaient dans les montagnes d'où ils s'élançaient souvent sur la plaine en pillards (*Peligni*, *Messapii*), etc.); quelques-uns émigraient et cherchaient une nouvelle patrie, surtout dans des îles : ainsi Lemnos, la Samothrace, la Sardaigne se remplirent de Pélasges. Les Pélasges étaient fort barbares; cependant beaucoup de leurs tribus étaient en voie de civilisation lorsque les Doriens et les Rasena les assujettirent. L'agriculture, la métallurgie, l'architecture leur étaient familières : la construction cyclopéenne ou par blocs non équarris caractérise l'époque pélasgique; il en reste d'énormes et superbes vestiges en Grèce, mais surtout en Étrurie. Leur gouvernement était le plus souvent monarchique et sacerdotal. Le culte était une espèce de *naturalisme* qui divinisait les forces de la nature, bienfaisantes ou malfaisantes, et qui se combina dans quelques endroits avec des dieux orientaux (Cabires, Tritopators et Dioscures); leurs autres dieux étaient les Pénates, les Titans et les Géants, Saturne, Vesta, Cérès, Janus, Ogen. Après le triomphe des Doriens, ces dieux furent refoulés au second rang ou devinrent l'objet de mystères : Dodone, Éleusis, la Samothrace furent les principaux sanctuaires des Pélasges.

PÉLASGIOTIDE, contrée de la Thessalie, entre la Perrhébie au N., la Thessaliotide au S., était bornée au N. E. par le Pénée et le mont Olympe. Elle était surtout habitée par des Pélasges.

PÉLASGIQUE (golfe), auj. golfe *de Volo*, enfoncement formé par la mer Égée au S. E. de la Thessalie, entre la pointe N. de l'île d'Eubée, la Phthiotide et la Magnésie.

PÉLASGUS, nom de plusieurs rois fabuleux de la vieille Grèce, notamment d'un roi d'Arcadie, civilisateur de cette région toute pélasgique, et père de Lycaon; et d'un roi d'Argos, appelé aussi *Argus*, fils et successeur de Phoronée et père de Criasus.

PÉLÉE, fils d'Éaque, roi d'Égine. Ayant tué par mégarde son frère Phocus, il s'expatria et vint à la cour d'Eurytion, roi de Phthiotide, dont il épousa la fille. Il eut encore le malheur de tuer sans le savoir Eurytion à la chasse de Calydon, et il lui fallut subir un nouvel exil. Reçu à Iolcos, il inspira de l'amour à la reine Créthéis, et, comme il dédaigna cet amour coupable, il se vit calomnié par la princesse auprès d'Acaste, son époux. Celui-ci le fit pendre dans un bois; mais Pélée trouva moyen de rompre ses liens, tua Acaste et sa femme et se fit roi d'Iolcos. Ayant perdu sa première femme, il épousa la nymphe Thétis, fille de Nérée, et en eut Achille, qu'il vit avec le plus grand regret partir pour Troie. Pendant l'absence d'Achille, il fut détrôné par les fils d'Acaste.

PELET (le général J. J.), né à Toulouse en 1779, m. en 1858, fit avec distinction les campagnes d'Allemagne, de Russie et de France, fut mis en non-activité en 1814, fut nommé par Louis-Philippe, en 1830, lieutenant général et directeur du dépôt de la guerre, et fait pair de France en 1837, après avoir plusieurs années représenté sa ville natale à la Chambre des Députés. Comme directeur du dépôt de la guerre, il fit exécuter la belle *Carte topographique de France*, ainsi que celles de la *Morée* et de l'*Algérie*. On lui doit des *Mémoires sur la guerre de* 1809 *en Allemagne*, 1824-26, et la publication des *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, 1835-48 (dans les *Docum. inéd. de l'hist. de France*).

PELEW ou PALAO, archipel de l'Océan Pacifique, à l'O. des îles Carolines, par 6° 53'-8° 9' lat. N., et 132° 20' long. E., se compose de 26 îles longues et étroites. Elles sont très-peuplées et fertiles en ignames, cocos, arec, oranges, citrons, bananes, canne à sucre, bois de construction et d'ébénisterie. Les indigènes sont doux, bien faits et assez industrieux. Leur langage dérive du malais. — Visitées par les Espagnols en 1710, ces îles ne furent bien connues qu'à la fin du dernier siècle.

PÉLIAS, roi d'Iolcos, issu du commerce de Tyro avec Neptune, fut exposé lors de sa naissance et sauvé par des bergers. Quand Créthée, roi d'Iolcos, qui avait épousé Tyro, fut mort, Pélias ravit le trône à Éson, l'héritier légitime et son frère de mère, puis il

fit périr la femme et les fils de ce prince, sauf Jason, qui s'enfuit. Plus tard il donna à Jason l'idée de l'expédition des Argonautes, espérant qu'il y périrait. Il expia ses crimes par une mort affreuse : ses filles ayant prié Médée de le rajeunir, elle feignit d'y consentir, leur dit qu'il fallait préalablement que tout le vieux sang sortît des veines de leur père, et les décida ainsi à l'égorger.

PÉLIGNIENS, *Peligni*, anc. peuple de l'Italie centrale (Samnium), de race pélasgique, habitait le revers oriental de l'Apennin, à l'E. des Marses, au-dessus du Picénum et près de la mer, et avait pour villes principales *Corfinium* et *Sulmo*. Les Péligniens formaient, avec les Vestins, les Marrucins et les Marses, une des deux confédérations samnites. Ils prirent parti pour Rome contre les Latins en 340 av. J.-C., et restèrent neutres dans la 1re guerre des Romains contre les Samnites du Sud, en 326; mais, quand ils virent les Romains menacer l'indépendance de toute l'Italie, ils voulurent secourir leurs compatriotes. Ils furent soumis une 1re fois en 305, une 2e en 290, par Curius Dentatus, qui ravagea tout leur pays. Ils prirent part à la *Guerre sociale*, 90, et leur ville de Corfinium fut la métropole de la confédération italienne.

PÉLION, *Plessidhi* et *Mavro-Mouni*, montagne de Thessalie, dans la presqu'île de Magnésie, au S.; son plus haut sommet a 1670m. La Fable en fait une des montagnes que les Géants entassèrent pour escalader l'Olympe.

PÉLISSANE, bg de France (Bouches-du-Rhône), à 26 kil. O. N. O. d'Aix; 2261 hab.

PÉLISSIER (Amable), maréchal de France, né à Maromme (Seine-Infér.) en 1794, mort en mai 1864: sorti de l'école de Saint-Cyr sous-lieutenant d'artillerie en 1815; fut admis avec éclat en 1819 au corps royal d'état-major; se distingua dans les expéditions d'Espagne, de Morée, d'Alger, d'Anvers; montra autant d'énergie que de bravoure en Algérie, où il servit de 1839 à 1854, et où il passa par tous les grades; s'y fit particulièrement remarquer par la prise de Laghouat et la soumission de la Kabylie (1852); fut appelé en janvier 1855 à commander un corps de l'armée d'Orient au siége de Sébastopol, et, chargé bientôt du commandement en chef, s'empara de la tour Malakoff, et par suite de la ville (8 sept. 1855); fut alors créé maréch. de France et duc de Malakoff, devint vice-président du sénat et membre du conseil privé de l'Empire, puis ambassadeur en Angleterre (1858), grand chancelier de la Légion d'honneur (1859); enfin fut promu au gouvernement général de l'Algérie (1860), poste qu'il garda jusqu'à sa mort.

PÉLISSON. *V.* PELLISSON.

PELLA, v. de Macédoine, dans l'Émathie, sur le Ludias, devint sous Philippe la capitale du royaume. Il en reste quelques ruines près d'*Iénidjé-Vardar*, dans le pachalik de Salonique. — V. de Palestine, au S. de la Pérée, est auj. *El Boudsché*.

PELLEGRIN (l'abbé), né à Marseille en 1663, m. en 1745, fut d'abord moine, puis aumônier de vaisseau, enfin homme de lettres. Il composa des *opéras-comiques*, des *tragédies*, des *cantiques spirituels*; et une trad. en vers des *Odes* d'Horace.

PELLEGRINI (TIBALDO de), peintre et architecte, né en 1527 à Bologne, m. en 1592, résida d'abord à Bologne, où il fit plusieurs de ses plus beaux tableaux, dont les sujets étaient tirés de l'Odyssée; devint ingénieur en chef du duché de Milan et traça le dessin de la façade de la cathédrale de cette ville; fut appelé en Espagne par Philippe II, y éleva plusieurs beaux édifices, et peignit le cloître et la bibliothèque de l'Escurial.

PELLEGRINI (Camille), savant italien, né à Capoue en 1598, m. en 1663, est auteur de l'*Historia principum longobardicorum*, Naples, 1643.

PELLEGRINI (Félix), célèbre chanteur, né à Turin en 1774, m. en 1832, possédait une belle voix de basse. Il entra en 1819 au Théâtre Italien de Paris, où il remplit pendant dix ans les rôles de *premier bouffe*.

PELLEGRUE, ch.-l. de c. (Gironde), à 23 k. N. E. de la Réole; 1678 hab.

PELLÈNE, v. forte d'Achaïe, l'une des 12 de la Confédération achéenne, à l'E., sur les frontières de la Sicyonie, à 60 stades du golfe de Corinthe, sur lequel elle avait un petit port. Elle fut souvent prise et reprise dans les luttes des ligues achéenne et étolienne. Ses ruines se voient près de *Zugna*.

PELLERIN (Jos.), antiquaire, né en 1684 à Marly-le-Roy, m. à Paris en 1782, forma le plus beau cabinet de médailles qu'ait possédé un particulier, et le vendit 300 000 fr. à Louis XVI. Ce cabinet contenait 32 500 pièces. Il le fit graver et le publia sous ce titre : *Recueils de médailles des rois, peuples et villes*, Paris, 1762-78, 10 vol. in-4, avec un savant et judicieux commentaire. Il introduisit la méthode historique dans la classification des médailles.

PELLERIN (le), ch.-l. de c. (Loire-Inférieure), sur la r. g. de la Loire, à 27 kil. S. E. de Paimbœuf; 1853 hab. Port où s'arrêtent les navires d'un tonnage trop fort pour remonter jusqu'à Nantes.

PELLETAN (Phil.), chirurgien de Paris, 1747-1829, succéda en 1793 à Desault comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, professa à l'École de Médecine, et se distingua également comme professeur et comme opérateur : il parlait si bien qu'on l'avait surnommé *Bouche d'or*. Il était membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine. Il a publié une *Clinique chirurgicale*. — Son fils, le Dr Pierre P., 1782-1846, professa avec succès la physique médicale à la Faculté de Paris, puis au Conservatoire des Arts de Bruxelles. On a de lui un *Traité de Physique générale et médicale*, 1824 et 1831, et un *Dictionn. de Chimie médicale*, 1823. — M. Eugène Pelletan, publiciste et l'un des plus brillants rédacteurs de la *Presse* et du *Siècle*, né en 1813, est étranger à cette famille.

PELLETIER (Bertrand), pharmacien et chimiste, né à Bayonne en 1761, m. en 1797, devint membre de l'Académie des sciences en 1791, et professa la chimie à l'École polytechnique dès sa fondation. Il avança surtout la chimie pneumatique, la métallurgie et la chimie appliquée aux arts. On remarque particulièrement ses études sur le phosphore, la strontiane, le molybdène, l'or musif, les cendres bleues, les éthers, les sels de baryte, l'affinage du métal des cloches, la fabrication de la soude, des savons, le tannage des cuirs, etc. Ses écrits ont été réunis en 1798 sous le titre de *Mémoires* et *Observations de Chimie*, par le Dr Sédillot, son beau-frère. — Son fils, Joseph P., 1788-1842, professeur à l'École de pharmacie, membre de l'Académie de médecine, puis de l'Académie des sciences, a concouru puissamment aux progrès de la chimie organique : on lui doit, ainsi qu'à J. B. Caventou, la grande découverte du sulfate de quinine, à laquelle l'Académie des sciences décerna en 1827 un prix de 10 000 fr. Il réussit à extraire la strychnine, la brucine, la vératrine, les agents les plus énergiques de la matière médicale.

PELLEVÉ (Nic. de), cardinal, né au château de Jouy en 1518, mort en 1594. Il suivit le cardinal de Lorraine au concile de Trente comme député de l'Église de France, mais il y parla contre les libertés du clergé français qu'il était chargé de défendre : il reçut du pape en récompense la pourpre romaine (1560), et fut promu en 1592 à l'archevêché de Reims. Il présida les États que les Ligueurs tinrent à Paris en 1593; il mourut en apprenant l'entrée de Henri IV dans Paris. Il est fort maltraité dans la *Satire Ménippée*.

PELLICO (Silvio), écrivain piémontais, né en 1789 à Saluces, m. en 1854, passa 4 années à Lyon, étudiant la langue et la littérature françaises, fut nommé en 1810 professeur de langue française au collége des Orphelins de Milan, se lia dans cette ville avec les principaux représentants de la littérature italienne, particulièrement avec Monti et Foscolo, donna en 1819 la tragédie de *Francesca di Rimini*, qui fut accueillie avec enthousiasme; fonda, avec Sismondi, Romagnosi et Manzoni, un journal destiné

à répandre les idées libérales, *Il Conciliatore*, qui fut bientôt supprimé par le gouvernement autrichien; se vit, en 1820, lors de l'explosion des révolutions de Naples et de Piémont, arrêté comme suspect et fut condamné à mort en 1822. La peine fut commuée en 15 années de *carcere duro*, qu'il alla subir au Spielberg : il fut gracié dans la 9e année et reconduit en Piémont. Il a raconté ses souffrances avec une simplicité touchante dans un ouvrage qui a joui d'une grande popularité, *Le mie Prigioni* (1833), dont on compte en français plus de dix traductions. Depuis sa mise en liberté, il vécut à Turin dans la retraite, la prière et l'étude. On a de lui 7 tragédies, composées pour la plupart dans sa captivité et qui presque toutes ont eu du succès; 12 *Cantiche*, petits poëmes narratifs tirés des annales de l'Italie ; un traité estimé de morale chrétienne, *les Devoirs de l'homme*, et un recueil de *Poésies diverses*. Comme poëte tragique, Silvio Pellico se proposa Alfieri pour modèle; mais il est loin de l'énergie de ce maître; il brilla plutôt par la grâce et la douceur que par la force. On a publié après sa mort ses *Œuvres posthumes*, ses *Mémoires* et sa *Correspondance*. M. Ant. de Latour a traduit ses *Lettres* avec des fragments de ses *Mémoires*, Paris, 1857.

PELLISSON ou PÉLISSON (Paul), né en 1624, à Béziers ou selon quelques-uns à Castres, m. en 1693, fut d'abord avocat à Castres, vint à Paris pour y jouir du commerce des gens de lettres, y acheta une charge de secrétaire du roi, devint en 1657 premier commis de Fouquet, et fut nommé conseiller d'État en 1660. Il partagea la disgrâce de Fouquet et fut incarcéré à la Bastille en 1661, mais il refusa de rien dire contre son ancien protecteur, et s'honora en rédigeant trois *Mémoires* pour sa défense. Louis XIV, afin de l'empêcher d'écrire davantage, lui fit enlever l'encre et le papier; il y suppléa en faisant un crayon avec le plomb des vitres de sa prison, et en écrivant sur les marges des livres laissés à sa disposition. Il ne sortit de prison qu'au bout de cinq ans. Il rentra depuis en grâce, fut nommé historiographe, avec une pension de 6000 fr., et fut admis à l'Académie française. Né protestant, il abjura, ce qui augmenta encore son crédit. Outre ses *Mémoires* pour Fouquet, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de l'éloquence judiciaire au XVIIe s., on lui doit une *Hist. de l'Acad. française* depuis son origine jusqu'à 1653 (continuée par d'Olivet). On n'a que des fragments d'une *Hist. de Louis XIV jusqu'à la paix de Nimègue*, qu'il avait entreprise comme historiographe. Il a aussi écrit depuis sa conversion sur des matières théologiques. On doit à M. Marcou une bonne *Étude sur Pellisson*, 1859.

PELLOUTIER (Simon), historien, né à Leipsick en 1694 d'une famille chassée de France par la révocation de l'Édit de Nantes, m. en 1757, était ministre de l'Église française à Berlin, membre de l'Académie et bibliothécaire de cette ville. Il a donné entre autres écrits, une *Histoire des Celtes*, La Haye, 1740, réimprimée en 1771 avec de grandes augmentations.

PÉLOPIDAS, illustre Thébain, ami d'Épaminondas, était fort riche et très-brave. Banni par les Spartiates qui avaient surpris la Cadmée, il se mit à la tête des exilés, et eut la principale part au complot par lequel les Spartiates furent chassés de Thèbes, 379 av. J.-C. Dans la guerre qui en résulta, il sut gagner l'alliance d'Athènes, et eut presque tout l'honneur des succès de Platée, de Tanagre, de Thespies et de Tégyre. Il commandait le bataillon sacré à Leuctres et suivit Épaminondas lors de son expédition dans le Péloponèse (370 et 369). Il fut ensuite envoyé pour secourir les villes thessaliennes contre le tyran Alexandre de Phères (368), puis alla pacifier la Macédoine en la soumettant à l'influence thébaine ; à son retour, il fut pris en Thessalie par le tyran Alexandre en 367, mais fut délivré par Épaminondas. Entré pour la 3e fois en Thessalie en 364, il y périt en poursuivant les fuyards après avoir vaincu à Cynoscéphales. Plutarque et Cornélius Népos ont écrit sa *Vie*.

PÉLOPIDES, descendants de Pélops. *V.* PÉLOPS.

PÉLOPONÈSE, *Peloponesus* (c.-à-d. île de Pélops), primitivement *Apie*, auj. *Morée*, presqu'île qui termine la Grèce au S., est jointe au continent par l'isthme de Corinthe. On la divise vulgairement en sept parties : l'Achaïe et la Corinthie au N., l'Argolide à l'E., la Laconie et la Messénie au S., l'Élide à l'O. et l'Arcadie au centre; mais ces divisions varièrent fréquemment. — Le Péloponèse fut peuplé par les Pélasges, d'où le nom de *Pelasgia* qu'il porta d'abord. Dans l'origine, on y comptait un grand nombre de petits États indépendants : Sparte, Sicyone, Argos, Corinthe, Mycènes, Tirynthe, Hermione, Épidaure, Trézène, Cléones, Pylos, Pise, Tégée, la confédération achéenne, qui comprenait 12 villes, etc. Peu à peu la plupart de ces petits États furent soumis par les États plus puissants, et il se forma quelques puissances prépondérantes, qui finirent par céder la prééminence à Sparte. Parmi les événements qui peuvent former l'histoire du Péloponèse, on doit remarquer la fondation des royaumes d'Argos par Inachus, vers 1986, de Sicyone, vers 1920, de Sparte, vers 1880, de Corinthe, vers 1350; l'arrivée du Phrygien Pélops, qui règne en Élide vers 1350 et donne son nom à toute la presqu'île; l'expulsion des Héraclides vers 1300, leurs diverses tentatives pour rentrer dans le Péloponèse, leur retour définitif, dû à l'aide des Doriens, 1190; l'occupation des principaux trônes du pays par les divers princes de cette famille; les guerres de Messénie (743 et 685); l'établissement de la prépondérance des Spartiates dans le Péloponèse, leur rivalité avec les Athéniens, rivalité qui donna naissance à la guerre du Péloponèse (431-404) et amena la domination de Sparte; les guerres de Sparte et de Thèbes (371-363), pendant lesquelles le Péloponèse fut plusieurs fois envahi ; les efforts de la ligue achéenne pour repousser le joug des Romains, la lutte de cette ligue contre Sparte, enfin la réduction du Péloponèse et du reste de la Grèce en province romaine par Mummius sous le nom d'*Achaïe* (146). Sous l'empire grec, la Péninsule forma, avec l'île de Crète, le *thème du Péloponèse*, qui avait pour capit. Corinthe. Après la conquête de Constantinople par les Latins, les Français eurent pour lot le Péloponèse, alors appelé Morée (1204); puis ce pays passa entre les mains des Vénitiens, qui y formèrent plusieurs établissements. *V.* MORÉE.

PÉLOPONÈSE (Guerre du), grande guerre que se firent Athènes et Sparte, et à laquelle prirent part tous les peuples de la Grèce ; elle dura 27 ans, de 431 à 404 av. J.-C. Les Lacédémoniens avaient pour alliés principaux les Corinthiens, les Étoliens, les Phocidiens, les Locriens, les Béotiens et tous les peuples du Péloponèse, excepté les Achéens et les Argiens; les Athéniens avaient dans leur parti les Acarnaniens, Naupacte, Platée, Corcyre, les villes de Thrace et de Thessalie, la plupart des îles grecques et toutes les côtes de l'Asie et de l'Hellespont Sparte était surtout forte sur terre, Athènes sur mer.

Cette guerre se divise en trois périodes : la 1re, de 431 à 421, est remplie par les ravages successifs de l'Attique et de la Laconie, par des revers et des succès balancés, et par une peste terrible qui désola Athènes et qui enleva Périclès dès 429 : une trêve de 50 ans négociée par Nicias termine cette période. La 2e (421-412) est signalée par la désastreuse expédition des Athéniens en Sicile où les Spartiates envoyèrent Gylippe au secours de Syracuse, par l'exil d'Alcibiade, et par une foule de petites hostilités en Grèce. La 3e commence en 412 et a principalement l'Orient pour théâtre : Athènes commet de nouvelles fautes, et exile de nouveau Alcibiade, son meilleur général, qui va se joindre à ses ennemis; le grand roi intervient en faveur de Sparte. Malgré le désastre des Péloponésiens aux îles Arginuses, 406, Lysandre, amiral spartiate, après avoir obtenu divers succès, gagne la bataille décisive d'Ægos-Potamos (405) et prend Athènes l'année suivante, après un siége

mémorable : ses murailles furent détruites, ses vaisseaux brûlés, et elle perdit ses colonies. — La guerre du Péloponèse eut pour occasion la guerre qui s'était élevée entre Corcyre et Corinthe, sa métropole, guerre dans laquelle Athènes avait pris parti pour Corcyre, et Sparte pour Corinthe; mais elle avait pour véritable cause la rivalité de Sparte et d'Athènes, les deux puissances dominantes de la Grèce. Les résultats de cette guerre furent temporairement avantageux à Sparte, qu'elle éleva au premier rang, dont elle accrut la marine et la puissance continentale; mais elle fut fatale à la Grèce qu'elle divisa et affaiblit; de plus, en faisant intervenir l'étranger dans ses querelles, elle détruisit l'esprit national, qui avait jusque là fait sa force, et prépara ainsi son asservissement.

PÉLOPS, fils du roi de Lydie Tantale, fut tué, selon la Fable, par son propre père (*V.* TANTALE), et et ses membres furent servis aux Dieux dans un repas, un jour qu'ils étaient venus visiter Tantale. Jupiter, reconnaissant aussitôt ce mets horrible, réunit les membres épars du jeune prince (sauf une épaule, qui avait été mangée par Cérès), lui rendit la vie, et remplaça par une épaule d'ivoire celle qui lui manquait. Pélops, plus tard, passa en Élide, obtint par une ruse la main d'Hippodamie, fille d'Œnomaüs, roi du pays (*V.* ŒNOMAÜS), et régna après lui sur la plus grande partie de la presqu'île qui a pris son nom. On place son règne vers 1350 av. J.-C. Pélops eut pour fils Atrée, Thyeste, Pitthée, Trœzen, qui sont souvent nommés les *Pélopides*.

PÉLORE (cap), promontoire de la Sicile ancienne, à la pointe N. E., est auj. le cap *di Faro*. Il portait le nom d'un pilote d'Ulysse, qui s'y noya.

PELTIER (Gabriel), écrivain royaliste, né en 1765 à Gonnor (Maine-et-Loire), rédigea les *Actes des Apôtres*, pamphlet périodique, qui parut en 1789, et qui était dirigé contre la Révolution. Il s'enfuit à Londres après le 10 août et y écrivit encore contre les divers gouvernements qui se succédèrent jusqu'à la Restauration : ses violentes attaques contre le 1er consul ne furent pas étrangères à la rupture de la paix d'Amiens. Il ne revint en France qu'en 1820 et mourut en 1825, sans avoir rien pu obtenir des Bourbons qu'il avait servis.

PÉLUSE, *Pelusium*, primitivt *Avaris*, en égyptien *Péromi*, auj. *Tinéh*, v. et port de l'anc. Égypte, au N. E., sur la bouche orient. du Nil, dite *bras Pélusiaque*, et près de son embouchure, était située au milieu de lagunes et de marais, d'où son nom qui, dans la langue du pays, veut dire *Ville de boue*. Il n'en reste que des ruines. L'astronome Ptolémée était de Péluse. — Cette ville, placée sur la frontière du côté de l'Arabie et de la Syrie, était la clef de l'Égypte; elle fut fréquemment exposée aux attaques des conquérants : les Hycsos l'occupèrent longtemps; l'armée de Sennachérib y fut défaite par Séthos, et celle des Égyptiens par Cambyse en 525; elle fut prise par Iphicrate en 374, et par les Perses en 309, par les Romains après la bataille d'Actium, 31 av. J.-C. Éloignée autrefois de la mer de 3 ou 4 kil. seulement, elle en est auj. à 8 kil., par suites des atterrissements du fleuve. Voisine de Port-Saïd, tête du *Canal de l'isthme de Suez*, elle est appelée à reprendre une grande importance. — Napoléon avait fait Monge comte de Péluse.

PELUSIAQUE (bras), bras du Nil, ainsi appelé de la ville de Péluse, voisine de son embouchure, était aussi appelé *Bras Bubastique*, de la ville de Bubaste qu'il arrosait. Ensablé aujourd'hui, il a fait place au canal d'*Abou-Meneggeh*.

PÉLUSSIN, ch.-l. de cant. (Loire), à 22 kil. E. de St-Étienne; 4039 hab. Fabriques de drogues et d'acide gallique; moulins à soie.

PELVI. *V.* PEHLVI.

PELVOUX (mont), mont. du dép. des Htes-Alpes, au N. E. de la Vallouize (canton de l'Argentière), a 3035m ou même, selon quelques-uns, 4115m de hauteur.

PEMBROKE, v. d'Angleterre, dans le pays de Galles, anc. ch.-l. du comté de son nom, au fond de la baie de Milford, et à 325 kil. O. de Londres; 6500 hab. Port de refuge, arsenal de marine; trois églises, école latine. Ville très-ancienne et jadis forte; sa citadelle, qui avait tenu pour Charles I, fut démantelée en 1649 par Cromwell. — Le comté, entre ceux de Cardigan au N. E., de Caermarthen à l'E., le canal de Bristol au S. et celui de St-George au N. O., a 60 kil. sur 44 et compte 90 000 hab. Il a auj. pour ch.-l. Haverfordwest.

PENAFIEL, v. d'Espagne (Valladolid), au confluent du Douro et du Duranton, à 50 kil. S. E. de Valladolid; 3300 h. Titre d'un marquisat créé par Philippe III pour le duc d'Ossuna.

PENAFIEL DE SOUZA, v. du Portugal (Minho), ch.-l. de comarque, à 40 kil. S. E. de Braga; 2500 hab. Anc. évêché, réuni à celui de Porto.

PENAFLOR, v. d'Espagne (Andalousie), sur la r. dr. du Guadalquivir, à 60 kil. S. O. de Cordoue; 2200 hab. Antiquités romaines. Patrie du médecin arabe Avenzoar.

PEÑALBA, bg d'Espagne (Saragosse), à 65 kil. S. E. de Saragosse; 800 hab. L'archiduc Charles y remporta un avantage sur Philippe V en 1710.

PENANG. *V.* PRINCE DE GALLES (Ile du).

PÉNATES, dieux domestiques des Romains, que l'on confond communément avec les *Lares*. Quelques-uns les distinguent et prétendent que les *Pénates* étaient chargés du soin d'acquérir les richesses et les *Lares* de les conserver. Du reste, tout ce qui se dit des Lares s'applique aux Pénates. *V.* LARES.

PENDENISSE, *Pendenissum*, auj. *Behesni*, v. forte de la Comagène, au S. O. de Samosate, fut assiégée par Cicéron et prise après un siége de 57 jours, l'an 51 av. J.-C.

PENDJAB (c.-à-d. *Pays des cinq rivières*), anc. prov. du roy. de Lahore, dont il formait la partie S. O., a pour bornes au N. E. le Kouhistan indien, au S. E. l'Hindoustan, au N. O. l'Afghanistan; villes principales : Amretsyr (ch.-l.) et Lahore. Les 5 rivières auxquelles le pays doit son nom sont le Djelem, le Tchennab, le Ravéi, le Beyah et le Setledje (outre le Sind, qui les reçoit toutes et qui forme la limite à l'O.). Ce pays a été annexé en 1849 aux possessions anglaises et compris d'abord dans la présidence de Calcutta, dont il formait une province. En 1859, il a été érigé en une présidence spéciale, et on y a ajouté la vice-présidence des provinces du Nord-Ouest. Cette nouvelle présidence, presque aussi grande que la France, a une superficie de 485 330 kil. carrés, compte 46 millions d'habitants et a pour capit. Lahore.

PENDJNAD, gros cours d'eau, formé de la réunion des 5 grandes rivières qui arrosent le Pendjab (*V.* ce nom), se jette dans le Sind ou Indus.

PENDRAGON. *V.* PENTEYRN.

PÉNÉE, *Peneus*, auj. *Salembria*, fleuve de Thessalie, avait sa source au nœud du Pinde et des monts Cambuniens, sur les confins de la Thessalie et de la Macédoine, parcourait dans son cours sinueux une partie de la Thessalie, coulait entre l'Olympe et l'Ossa, arrosant la vallée de Tempé, passait à Tricca, Gomphi, Larisse, Gyrtone, et se jetait dans le golfe Thermaïque. Il avait pour principal affluent l'Énipée. Selon la Fable, le fleuve Pénée était père de Daphné, qui fut changée en laurier, ce qui veut dire que ses bords étaient couverts de lauriers.

PENÉE, auj. le *Gastouni*, riv. d'Élide, sortait du mont Érymanthe, sur les frontières de l'Élide, de l'Achaïe et de l'Arcadie, coulait de l'E. à l'O., recevait à gauche le Ladon, passait par Élis, et se jetait dans le golfe Chélonique, en face de Zacynthe.

PÉNÉLOPE, femme d'Ulysse, fille d'Icarius, prince spartiate, et mère de Télémaque, est célèbre par la résistance qu'elle opposa constamment aux demandes de ceux qui prétendaient à sa main pendant l'absence d'Ulysse, absence qui dura 20 ans, et par les stratagèmes à l'aide desquels elle les ajournait indéfiniment. Elle avait promis de faire un choix lors-

qu'une toile qu'elle ourdissait serait finie, mais elle défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour. Une tradition contraire, mais sans autorité, niait cette persévérante fidélité, et disait qu'Ulysse, outré de ses déportements, la chassa après son retour

PÉNESTES, peuple de l'Illyrie mérid., sur les frontières de l'Épire, borné à l'E. par l'Élymiotide. C'était un reste des anciens Pélasges.

PÉNISCOLA, v. forte d'Espagne (Valence), à 130 kil. N. N. E. de Valence, sur un rocher qui forme presqu'île; 2000 h. Château fort. — Conquise sur les Maures en 1233 par Jayme I, roi d'Aragon, qui la céda aux Templiers; à l'extinction de cet ordre, elle passa à celui de Montesa. L'anti-pape Pierre de Luna (Benoît XIII) et son successeur Giles Munoz (Clément VIII) y résidèrent de 1415 à 1424. Les Français, commandés par Suchet, prirent cette ville en 1811 et la gardèrent jusqu'en 1814.

PENMARCH, bourg du dép. du Finistère, à 28 k. S. O. de Quimper, à l'extrémité de la pointe qui prend son nom; 2029 hab. Roches granitiques très-pittoresques; ruines d'une ville ancienne.

PENN (William), législateur de la Pensylvanie, né à Londres en 1644, m. en 1718, était fils de sir W. Penn, amiral anglais, qui rendit de grands services aux Stuarts. Il voyagea en France et dans les Pays-Bas, se fit quaker à son retour, et fut pour ce fait emprisonné en Irlande et chassé par son père du seuil domestique. Il se mit néanmoins à écrire en faveur de la tolérance et de la liberté de conscience (1668) et à prêcher en faveur de la nouvelle secte, ce qui le fit deux fois enfermer à la Tour de Londres. Ayant hérité d'une créance de 400 000 fr. sur la couronne, il reçut en échange la propriété et la souveraineté du pays situé dans l'Amérique du Nord à l'O. de la Delaware. Il y fonda en 1681 la belle colonie qui prit de lui le nom de *Pensylvanie*. Il y ouvrit un asile à tous les sectaires, fit avec les sauvages des traités qu'il exécuta ponctuellement et qui lui assurèrent leur amitié, abolit l'esclavage, donna aux colons une constitution (qui fut la base de celle des États-Unis), et bâtit Philadelphie. De retour en Angleterre, il obtint la faveur de Jacques II. Mal vu en conséquence du roi Guillaume, il fut dépouillé de son gouvernement; mais il le recouvra en 1696, et alla passer deux ans en Amérique (1699-1701). Il revint encore une fois en Angleterre afin d'obtenir quelques concessions en faveur du commerce de la nouvelle colonie, et y mourut pendant ce dernier séjour. Penn est cité comme un modèle de sagesse et de philanthropie : Montesquieu le nomme *le Lycurgue moderne*. Ses *Œuvres complètes* forment 1 vol. in-fol., 1726; ses *Œuvres choisies*, 4 vol. in-8, 1782. Sa *Vie* a été écrite par Marsillac, Paris, 1791. Des *Mémoires* sur sa vie ont été publ. par Clarkson, Londres, 1813.

PENNANT (Thomas) naturaliste anglais, né en 1726 à Downing (Flint), mort en 1798, cultiva la science par goût. On a de lui *Zoologie britannique*, 1761-68; *Synopsis des quadrupèdes*, 1771-81; *Zoologie arctique*, 1784-87, trad. par Letourneur sous le titre de *le Nord du globe*, et d'intéressants voyages dans les différentes parties de la Grande-Bretagne.

PENNE, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), près de la r. g. du Lot, à 9 kil. E. de Villeneuve-d'Agen; 3008 h. Anc. château fort, pris par Montluc en 1562.

PENNI (Fr.), dit *il Fattore* (le garçon d'atelier), peintre florentin, 1488-1528, fut d'abord garçon d'atelier de Raphaël. Il se fit remarquer de ce grand artiste, qui lui donna des leçons, le traita comme un fils et l'institua son héritier conjointement avec Jules Romain. Il fonda dans Naples une école qui fut très-fréquentée; mais sa passion pour le jeu l'empêcha de s'enrichir. On admire surtout sa *Ste-Famille*, au musée de Vienne. Il était parvenu à imiter si bien la manière de Raphaël que dans quelques tableaux il est difficile de ne pas s'y méprendre.

PENNINES (Alpes). *V.* ALPES. — Le nom de *Pennines*, dérive du celtique *pen*, cime, sommet.

PENNINUS MONS, nom latin du *Grand-St-Bernard*.

PENON DE... *V.* ALHUCEMAS, VELEZ, etc.

PENRITH, v. d'Angleterre (Cumberland), à 28 k. S. E. de Carlisle; 6000 hab. Bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle. Siége des assises, maison de correction. Ville ancienne, souvent prise et brûlée; ravagée par la peste en 1597.

PENSACOLA, v. des États-Unis (Floride), jadis ch.-l. de l'État, à 230 kil. S. O. de Tallahassee, sur la baie de Pensacola; 2500 h. Port sûr et commode, qui peut contenir de grands vaisseaux; chantiers de construction, arsenal pour la marine. — Fondée par les Espagnols en 1696, cédée aux Anglais avec la Floride en 1763, reprise en 1781; occupée par les Américains en 1814 et 1818, cédée définitivement à ceux-ci en 1819, avec le reste de la Floride.

PENSIONNAIRE (GRAND-), dit aussi *Adsessor juris peritus*, titre qu'on donnait en Hollande au premier ministre des États, chargé de proposer au conseil le sujet des délibérations, de recueillir les suffrages, de recevoir les notes diplomatiques des puissances étrangères, et de surveiller l'administration des finances. Cette charge importante tirait son nom de la *pension* affectée comme traitement à celui qui l'occupait. Sa durée était de cinq ans; mais le grand pensionnaire pouvait être réélu. Jean de Witt, mort en 1672, et Heinsius, qui gouverna la Hollande à la place d'un stathouder (1689-1720), sont les plus célèbres des grands-pensionnaires. Le dernier fut Schimmelpenninck. — Chaque province et même chaque ville de Hollande avait en outre son *Pensionnaire*.

PENSYLVANIE, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné par ceux de New-York au N., de Virginie et de Maryland au S., d'Ohio à l'O., de New-Jersey à l'E.: 448 kil. (de l'E. à l'O.) sur 240; 2 906 370 hab. La capitale est Harrisburg, mais Philadelphie (anc. ch.-l.) et Pittsburg ont bien plus d'importance. La Pensylvanie est traversée par les monts Alleghany, arrosée par la Susquehannah, la Delaware et l'Ohio, et sillonnée par de nombreux chemins de fer. Climat tempéré; sol très-fertile : céréales, tabac, vignes et mûriers, dont la culture réussit mieux qu'en aucun autre État de l'Union. Vastes forêts, beaux pâturages; élève de bestiaux. Industrie active : toiles, poterie, savon, forges, papeterie, verrerie, corderies, chantiers, etc. Houille, fer, cuivre, plomb, émeraudes, etc. — La Pensylvanie était, avant la venue des Européens, habitée par des tribus de la famille lennape, qui sont pour la plupart éteintes aujourd'hui. Ce pays, découvert ou visité par Walter Raleigh, fut enclavé dans ce qu'on appelait alors, en l'honneur d'Élisabeth, la Virginie, et colonisé avec les côtes voisines sous Jacques I. En 1681, le quaker W. Penn (*V.* ce nom) le reçut en échange d'une créance de sa famille sur la couronne : il alla s'y établir, d'où le nom de Pensylvanie (de *Penn* et du mot latin *sylva*, forêt, comme qui dirait *Forêt de Penn*), et lui donna une constitution. La Pensylvanie prit une part très-active à la guerre de l'indépendance : c'est une des 13 colonies anglo-américaines qui formèrent le noyau de l'Union. Elle adopta en 1787 la constitution des États-Unis. Sa constitution propre fut modifiée en 1776, 1790 et 1838.

PENTAPOLE (du grec *penté*, cinq, et *polis*, ville), nom donné par les anciens à plusieurs contrées où se trouvaient cinq villes principales. On connaît surtout : la *Pentapole de Libye*, dans la partie N. E. de la Cyrénaïque : elle comprenait les cinq villes de Cyrène, Bérénice, Arsinoé, Apollonie et Ptolémaïs; — la *Pentapole de Palestine*, dans le S. de cette contrée : elle était composée de Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm et Ségor, situées sur les bords du lac Asphaltite; les 4 premières furent détruites par le feu du ciel; — la *Pentapole des Philistins*, sur la côte S. O de la Palestine, depuis le torrent de Séhor jusqu'au fleuve de Gabaa, comprenant Gaza, Ascalon, Azoth, Gad et Accaron ; — la *Pentapole Dorienne*, union des 5 villes doriennes du S. O. de l'Asie-Mineure, Cnide,

Cos, Lindos, Jalisos et Camiros, dont les députés se rendaient, pour célébrer des jeux en l'honneur d'Apollon, dans le temple bâti sur le cap Triopion, près de Cnide; — la *Pentapole d'Italie*, dans l'exarchat de Ravenne, formée des villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, Ancône : elle fut conquise sur les Lombards par Pépin le Bref, qui la donna aux papes.

PANTATEUQUE (de *penté*, cinq, *teukhê*, choses, livre), nom que l'on donne à cette partie de la Bible qui comprend les 5 livres écrits par Moïse : la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*.

PENTATHLE, exercice agonistique des Grecs, composé de 5 épreuves (*penté*, *athlos*) : la lutte, le saut, la course, le disque, le pugilat. *V.* OLYMPIQUES (Jeux).

PENTECÔTE (du grec *pentecostê*, cinquantième, *sous-ent.* jour), fête instituée en mémoire de la descente du St-Esprit sur les Apôtres, qui eut lieu 50 jours après la résurrection de J.-C.— Les Juifs avaient antérieurement leur *Pentecôte :* elle avait été instituée en mémoire de ce que Dieu leur donna sa loi sur le mont Sinaï 50 jours après la sortie d'Égypte.

PENTÉLIQUE, mont. de l'Attique, au N. E. d'Athènes, célèbre par ses beaux marbres blancs, tirait son nom d'un bourg de *Pentélé* situé à ses pieds. C'était un rameau détaché du Parnès, séparant la plaine d'Athènes de celle de Marathon.

PENTEYRN, vulgairement *Pendragon*, nom donné par les anciens Bretons de la Grande-Bretagne au chef général de leurs troupes lorsqu'ils se confédéraient. Le penteyrn jouissait d'un pouvoir dictatorial. Wortigern, Vortimer, Nazaleod furent *penteyrns* à l'époque de l'invasion anglo-saxonne.

PENTHÉE, *Pentheus*, fils et successeur du roi de Thèbes Échion, s'étant violemment opposé au culte de Bacchus, périt de la mort la plus déplorable : il fut égorgé et mis en lambeaux pendant les fêtes de Bacchus par sa propre mère Agavé et par ses deux tantes, qui, aveuglées par Bacchus, le prirent pour un lion. Il est à croire que Penthée défendit l'introduction de la vigne dans ses États, et excita par là quelque sédition furieuse. — *V.* PANTHÉE.

PENTHÉSILÉE, *Penthesilea*, reine des Amazones, alliée de Priam, vint au secours de Troie dans les dernières années du siége, et périt sous les coups d'Achille qui, en la dépouillant pour prendre ses armes, fut si frappé de sa beauté qu'il la pleura.

PENTHIÈVRE, ancien comté de Bretagne, au N.O., répondait à la plus grande partie du dép. des Côtes-du-Nord et comprenait les villes de Lamballe, Guingamp, Moncontour, La Roche, Jugon et Loudéac : c'était l'apanage des fils cadets des ducs de Bretagne. Créé en 1034 pour Eudes, 2e fils de Geoffroi, comte de Rennes et duc de Bretagne, il fut réuni au duché en 1272; il en fut encore détaché en 1317 pour Guy, 2e fils d'Arthur II. Jeanne, fille de Guy, l'apporta à Charles de Blois, son époux; mais Jean de Montfort le reprit en 1420. Réuni à la couronne de France avec le duché de Bretagne, ce comté fut érigé en duché par Charles IX en 1569 pour Sébastien de Luxembourg, et par Louis XIV en 1697 pour son fils naturel, le comte de Toulouse. Il passa en 1769 dans la maison d'Orléans par le mariage de l'héritière de Penthièvre avec le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans. Un fils du prince de Joinville, né en 1845, porte encore le titre de duc de Penthièvre.

Fort du Morbihan, sur l'isthme de Quiberon, à 7 k. N. de Quiberon. Les émigrés le prirent en 1795, mais il fut presque aussitôt repris par Hoche.

PENTHIÈVRE (L. J. Marie DE BOURBON, duc de), fils du comte de Toulouse et dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, né à Rambouillet en 1725, m. en 1793, servit sous le maréchal de Noailles, se distingua à Dettingen, à Fontenoy, et garantit la Bretagne d'un débarquement des Anglais. Ayant quitté le service de bonne heure, il se retira dans son château de Rambouillet, puis dans la belle résidence de Sceaux, se livrant aux exercices d'une piété austère et exerçant toutes les vertus. Il eut la douleur de voir mourir son jeune fils, le prince de Lamballe, et de survivre à sa belle-fille, égorgée par les septembriseurs en 1792. Son nom était populaire; aussi ne fut-il pas personnellement atteint par les excès révolutionnaires. Florian, son protégé, lui a dédié ses *Fables*. La *Vie du duc de Penthièvre*, par Mme Guénard, n'est qu'un roman. Les *Mémoires* publiés sous son nom par Fortaire en 1808 sont plus exacts.

PENZA, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Penza, au confluent de la Penza et de la Soura, à 1400 kil. S. E. de St-Pétersbourg et à 698 de Moscou ; 20 000 hab. Évêché, tribunaux; gymnase, séminaire grec. Commerce actif de cuirs et savons; manuf. de verrerie et cristaux. Foire importante.— Le gouvt de Penza, entre ceux de Nijnéi-Novogorod au N., de Saratov au S., de Simbirsk à l'E., de Tambov à l'O., a 233 k. (de l'E. à l'O.) sur 226, et compte 1 100 000 h. de races diverses, Russes, Tchérémisses, Tchouvaches, Kalmouks, Baskirs, etc. Climat tempéré, sol fertile en grains et lin. Vitriol, fer, soufre.

PENZANCE, v. et port d'Angleterre (Cornouailles), sur le bord N. O. de Mountsbay, à 16 k. E. du cap Land's-end et à 100 k. S. O. de Launceston; 9000 h. Port pour de petits bâtiments; bains de mer. Climat très-doux qui a fait surnommer ce lieu *le Montpellier de l'Angleterre*. Mines d'étain. Patrie de H. Davy.

PÉON, *Pæon*, médecin des dieux, selon la Fable, guérit Mars, blessé par Diomède, et Pluton, blessé par Hercule. Il n'est peut-être autre qu'Apollon envisagé comme dieu de la médecine. *V.* PÉAN.

PÉONIE, *Pæonia*, région de la Grèce comprise moitié dans la partie N. O. de la Macédoine, moitié dans la partie S. E. de la Thrace, avait pour bornes la chaîne des monts *Orbelus* et *Cercinus*, la Pélagonie, les *Agriani*, et était arrosée par l'Axius et le Strymon. Ses habitants, de race pélasgique, étaient sauvages, braves et endurcis aux fatigues. Philippe et Alexandre soumirent ce peuple, tout en lui laissant ses rois indigènes. Il suivit dès lors les destinées de la Macédoine. Lors de la division de l'Empire au IVe s., la Péonie forma, avec quelques cantons voisins, la *Macédoine* 2e ou *Salutaire*.

PÉPARÈTHE, auj. *Piperi*, îlot de la mer Égée, sur la côte de Macédoine, au N. E. d'Halonesus.

PÉPÉ (Guill.), général napolitain, né en 1782 à Squillace en Calabre, m. en 1855, s'enrôla sous le drapeau républicain lors de la proclamation de la République parthénopéenne par les Français et combattit les troupes royales, puis s'attacha au roi Joseph et à Murat, et se distingua par des faits d'armes qui lui valurent le grade de général et le titre de baron. Il seconda en 1820 la révolution qui imposa au roi Ferdinand une constitution, prit en 1821 le commandement de l'armée insurrectionnelle des Abruzzes, mais ne put résister aux troupes autrichiennes et se réfugia en Espagne, puis en Angleterre. Il reparut en 1848 lors du soulèvement de la Lombardie, et retourna à Londres après le nouveau triomphe des Autrichiens. Il avait fait paraître dès 1822 une *Relation des événements de* 1820 *et* 1821; il a publié en outre en 1846 des *Mémoires*, écrits en français.

PÉPIN DE LANDEN, *le Vieux*, maire du palais en Austrasie sous Clotaire II, sous Dagobert I et pendant la minorité de Sigebert II, était d'abord chef du pays d'Hasbain, dans la Tongrie. Il fit prononcer en 622 la séparation de l'Austrasie, en fut nommé maire, et s'illustra par ses vertus. Il maria Begga, sa fille, à Ansegise, un des principaux officiers de Sigebert II (union d'où naquit Pépin d'Héristal), et mourut en 639, laissant la mairie à son fils Grimoald. Pépin favorisa la propagation du Christianisme sur les bords du Rhin, seconda énergiquement S. Amand et fut regardé comme saint. L'Église le fête le 21 février.

PÉPIN D'HÉRISTAL, *le Gros*, fils d'Ansegise et de Begga, et petit-fils de Pépin de Landen par sa mère, fut en 678 nommé avec Martin, son cousin, duc de l'Austrasie, devenue république, eut à lutter contre Ébroïn, maire de Neustrie, qui voulait étendre son

pouvoir sur l'Austrasie, et fut vaincu à Leucofao (680). Resté cette même année seul chef par la mort de Martin, il remporta sur Thierry la victoire décisive de Testry (687), et devint dès lors l'arbitre de la Neustrie : il gouverna aussi ce pays avec le titre de maire du palais et y fit rapidement passer sur le trône plusieurs rois enfants, Clovis III (691), Childebert III (695), Dagobert III (711); il soumit les ducs des Bretons, des Frisons, des Allemands, et obtint quelques avantages sur Eudes, duc d'Aquitaine. Les discordes de ses deux femmes, Plectrude et Alpaïde, et le meurtre de Grimoald, un de ses fils, troublèrent ses derniers jours. Il mourut en 714, laissant le pouvoir à son fils Charles Martel.

PÉPIN LE BREF, roi des Francs, le premier roi de la dynastie carlovingienne, était fils de Charles Martel, et petit-fils du précéd. Il obtint à la mort de son père (741) la Neustrie et la Bourgogne, tandis que Carloman, son frère, avait l'Austrasie et la Souabe, fit cesser l'interrègne qui durait depuis 737 en Neustrie, en couronnant Childéric III en 742, devint, lors de l'abdication de Carloman, en 747, duc d'Austrasie, au préjudice de ses neveux qu'il fit moines; puis, en 752, s'appuyant d'une réponse du pape Zacharie, déposa le roi Childéric III, se fit proclamer roi au champ de mai de Soissons et couronner par S. Boniface. Il fit deux expéditions en Italie contre les Lombards (753 et 756), leur enleva l'exarchat, ainsi que la Pentapole, qu'il donna au S.-Siége, et fut sacré de rechef par Étienne II. Il fit une guerre à mort aux Aquitains, guidés successivt par Hunald et par Waïfre, conquit leur pays, ainsi que la Septimanie, et mourut en 768, après avoir partagé ses États entre ses deux fils, Carloman et Charlemagne. Pépin était de petite taille, ce qui lui valut son surnom. Craignant que sa petitesse le livrât aux railleries des guerriers de l'époque, il poussa la bravoure jusqu'à la témérité : on raconte qu'un jour il s'élança dans l'arène pour séparer un lion et un taureau qui étaient aux prises.

PÉPIN, fils aîné de Charlemagne, fut fait roi d'Italie à cinq ans, en 781. Il se signala, sous les ordres de son père, en combattant les Avares, les atteignit au confluent de la Drave et du Danube, força leur *ring* ou camp principal, et mit fin à leur empire (796). Dans le partage que Charlemagne fit de ses États à Thionville en 806, Pépin reçut, outre le titre de roi d'Italie, la Lombardie, la Bavière, l'Alémanie du S. et tout le pays à l'E. du Rhin-Supérieur, auxquels il joignit la Corse, 806, et les îles Vénitiennes, 810. Il mourut dès 810, laissant un fils, Bernard, qui lui succéda comme roi d'Italie.

PÉPIN I, roi d'Aquitaine, 2e fils de Louis le Débonnaire, reçut de lui l'Aquitaine lors du 1er partage (817), prit part aux deux révoltes de ses frères contre leur père, mais se ligua en 834 avec Louis de Bavière contre Lothaire pour rétablir Louis le Débonnaire et abandonna une partie de ses États en faveur de Charles le Chauve lors du 4e partage. Il mourut en 838 : adonné à l'ivrognerie, il avait abrégé sa vie par ses excès. — Pépin II, fils aîné du préc., devait hériter de l'Aquitaine à la mort de son père. Louis le Débonnaire ayant voulu la donner à Charles, il prit les armes et engagea une guerre qui se prolongea jusqu'après la mort de Louis le Débonnaire (840). Il s'allia avec Lothaire contre Louis de Bavière et Charles le Chauve, fut vaincu avec lui à Fontenay et se vit, au partage de Verdun (843), dépouillé une 2e fois de l'Aquitaine. Il s'y maintint néanmoins et, ayant battu les troupes de Charles près d'Angoulême, le força à le reconnaître de nouveau pour roi de ce pays, 845. Abandonné de ses sujets en 848 à cause de son inaction en face des Normands, il s'unit à ces pirates et prit Toulouse avec eux, 849; mais, après leur départ, il dut se réfugier chez les Basques, dont le chef Sanche le livra à Charles le Chauve, 852. Enfermé à St-Médard de Soissons, il réussit à s'en échapper, revint en Aquitaine, 854, s'unit de nouveau aux Normands contre Charles, 856, les aida à prendre Poitiers et plusieurs autres villes, 857, et obligea Charles à lui faire des concessions de territoire. Mais, en assiégeant une dernière fois Toulouse à la tête des Normands, 864, il tomba dans une embuscade : il fut condamné à mort par les grands du royaume, et jeté dans une étroite prison, à Senlis, où il mourut bientôt (864). Ses alliances avec les Normands, encore païens, l'avaient fait surnommer l'*Apostat*.

PEPLUM, vêtement de femme chez les Grecs : c'était une espèce de long voile servant de manteau, et attaché sur l'épaule par une agrafe. La statue de Minerve à Athènes était couverte d'un riche *peplum*, orné de broderies symboliques, que l'on portait en procession aux fêtes des Panathénées.

PEPYS (Samuel), secrétaire de l'amirauté sous Charles II et Jacques II, né en 1631, m. en 1703, avait contribué avec Montaigu (depuis comte de Sandwich) à faire rentrer Charles II en Angleterre. Il résigna ses fonctions à l'avénement de Guillaume d'Orange. Pepys était président de la Société roy. de Londres. Il a laissé des *Mémoires* qui offrent de précieux renseignements sur la cour des Stuarts et sur les mœurs du temps.

PÉRA, faubourg de Constantinople. *V.* ce nom.

PERALTA, v. d'Espagne (Pampelune), à 45 k. S. de Pampelune, sur la r. g. de l'Arga; 4000 h. Patrie de S. Joseph de Calasanzio. Vins dits *de Rancio*.

PERCEVAL (Spencer), ministre d'État anglais, né à Londres en 1762, était le 2e fils de John Perceval, comte d'Egmont et 1er lord de l'amirauté. Admis à la Chambre des Communes en 1797, il soutint avec talent le ministère, et devint successivt solliciteur, procureur général, chancelier de l'échiquier, en 1807, 1er lord de la trésorerie, en 1809. Il périt en 1812, assassiné dans la Chambre des Communes par un nommé Bellingham, dont il avait, dit-on, refusé d'accueillir les réclamations.

PERCHE, *Perticum, Perticensis pagus*, ancien pays de France, entre la Normandie au N., le Maine à l'O. et au S., l'Orléanais et l'Ile de France à l'E., était divisé en 4 parties : le Ht-Perche ou Grand-Perche, le Bas-Perche ou Perche-Gouet, les Terres Françaises, et les Terres démembrées avec le Thimerais. La 1re et la 3e partie formaient avec le Maine le grand gouvt de Maine-et-Perche; la 2e faisait partie du grand-gouvt d'Orléanais; la 4e, du grand-gouvt de l'Ile de France. — Le Ht-Perche (auj. dans les dép. de l'Orne et d'Eure-et-Loir) avait pour villes principales Corbon et Mortagne, Bellesme, Nogent-le-Rotrou. — Le Bas-Perche (auj. dans le dép. d'Eure-et-Loir) avait pour ch.-l. Montmirail; autres places, Brou, Alluye, Authon. — Les Terres Françaises ne consistaient que dans le ressort de la Tour Grise de Verneuil et l'abbaye de Tirou. — Le Thimerais (auj. partie du dép. d'Eure-et-Loir) avait pour places principales : Châteauneuf, Bressoles, Baroche, Senonches, Champron.

PERCIER (Charles), architecte, membre de l'Institut, né à Paris en 1764, m. en 1840, fut l'ami et le collaborateur de Fontaine, fut chargé, concurremment avec lui, des travaux de la Malmaison, puis de la restauration du Louvre et des Tuileries, construisit le grand escalier du Musée du Louvre et dirigea, sous Louis-Philippe, les travaux d'architecture dans la plupart des résidences royales. Le caractère distinctif de son talent est une exquise justesse de goût, secondée par une très-grande habileté dans le dessin. Il excellait surtout dans les décorations. Il a publié avec Fontaine d'importants ouvrages sur son art : *Palais, maisons et autres édifices modernes dessinés à Rome*, 1798; *Recueil de décorations intérieures*, 1812.

PERCY, ch.-l. de c. (Manche), à 26 kil. S. O. de St-Lô; 3003 hab. Berceau de la famille des Percy.

PERCY, noble et ancienne famille d'Angleterre, originaire de Normandie, a pour chef Guillaume Percy qui prit part à l'expédition de Guillaume le Conquérant en Angleterre. — Un autre Guill. Percy, petit-fils du préc., n'ayant pas d'enfant mâle, maria sa fille à Josselin de Louvain, à condition que ce seigneur

prendrait le nom de Percy et s'établirait en Angleterre. — Un descendant de celui-ci, Henri Percy, général d'Édouard III, remporta en 1346 à Nevill's cross une grande victoire sur les Écossais et fit prisonnier leur roi, David Bruce. — Un 2e H. Percy se distingua aussi dans les guerres contre les Écossais, et fut fait comte de Northumberland par Richard II en 1377. Dans la suite, se croyant accusé injustement auprès de ce prince, il prit parti contre lui pour le duc de Lancastre (Henri IV), et contribua beaucoup à placer celui-ci sur le trône. Il battit les Écossais à Halidon en 1402; mais, l'année suivante, il se brouilla avec le roi Henri IV, et se révolta, ainsi que son fils, H. Percy, surnommé *Hotspur* (c.-à-d. ardent au combat) : le fils fut tué dans la bataille (1403); le père se soumit et obtint sa grâce. — Son frère, Thomas P., se révolta à son tour et fut tué en combattant, dans le comté d'York, en 1406. — Son petit-fils, nommé aussi Henri, fut rétabli dans ses honneurs par le roi Henri V. — Un autre de ses descendants, Thomas P., comte de Northumberland, fut accusé sous Élisabeth d'avoir favorisé les projets du duc de Norfolk en faveur de Marie-Stuart, leva l'étendard de la révolte, fut pris les armes à la main et décapité en 1572. — Cette maison s'est éteinte dans les mâles en Angleterre en 1670, dans la personne de Josselin, baron de Percy, qui ne laissa qu'une fille. Les descendants de cette fille furent autorisés à reprendre le nom de Percy. — On assure qu'il existe à la Martinique des descendants mâles directs des Percy, sous le nom de *Percin*.

PERCY (P. François, baron), chirurgien français, né en 1754 à Montagney (Doubs), m. en 1825, fut sous la République chirurgien en chef des armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Rhin, et fit presque toutes les campagnes de l'Empire. Il introduisit d'heureuses innovations dans le service médical des armées et créa, avec Larrey, les ambulances mobiles. En 1814, il sauva par ses soins plus de 12 000 blessés de l'armée des Alliés. Ayant suivi l'armée française à Waterloo en 1815, il fut destitué par Louis XVIII de toutes ses fonctions : il était alors inspecteur général du service de santé et professeur à la Faculté de médecine. Percy était membre de l'Académie et de l'Institut. On a de lui, entre autres écrits : *Manuel du chirurgien d'armée*, 1792; *Pyrotechnie chirurgicale* ou *l'Art d'appliquer le feu en chirurgie*, 1794.

PERDICCAS, nom de trois rois de Macédoine qui régnèrent : le 1er de 695 à 647 av. J.-C., le 2e de 452 à 429, le 3e de 366 à 360. Perdiccas II prit parti pour Sparte contre Athènes dans la guerre du Péloponèse. Perdiccas III eut à disputer le trône à Pausanias et à Ptolémée Aloritès : il l'emporta, avec l'appui d'Iphicrate, général athénien, sur ses compétiteurs. Il périt dans un combat contre les Illyriens.

PERDICCAS, un des généraux d'Alexandre, reçut l'anneau de ce prince mourant, ce qui semblait le désigner pour succéder au roi, fut un des quatre régents nommés après sa mort et fut chargé de faire le partage des provinces. Il ne se réserva aucune province particulière, mais il fit tous ses efforts pour être le seul maître de tout le royaume. Il allait, dans ce but, épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre, quand les autres généraux, Antigone, Cratère, Antipater, Ptolémée, craignant son ambition, se réunirent contre lui. Ptolémée, dont il avait envahi les États, lui livra bataille près de Memphis et le défit complètement : Perdiccas fut tué au passage du Nil par quelques-uns de ses officiers révoltés (321 av. J.-C.).

PERDU (mont), haut sommet des Pyrénées, sur le versant espagnol, à 40 k. N. E. de Jaca, a 3351m.

PÉRÉE, *Peræa*, partie de la Palestine, comprenait tout le pays à l'E. du Jourdain, nommé jadis *Terre de Galaad*, et s'étendait de l'Hiéromax à l'Arabie Déserte. On la subdivisait en Abylène, Trachonitide, Iturée, Gaulonitide, Décapole, Batanée, Pérée propre, Auranitide, Ammonitide, Moabitide. — La Pérée propre était bornée au N. par l'Hiéromax, au S. par l'Arnon, à l'O. par le Jourdain, à l'E. par le désert de Syrie, et avait pour ch.-l. une ville du *Pella*. — Cette contrée fut nommée *Pérée* du grec *pérân*, *traverser*, parce que, pour y parvenir, on traversait le Jourdain.

PÉRÉFIXE (Hardouin de BEAUMONT de), né en 1605, m. en 1670, fut choisi en 1644 pour être précepteur de Louis XIV, devint en 1648 évêque de Rhodez, puis confesseur du roi, et fut nommé archevêque de Paris en 1662. Il avait été admis à l'Académie française en 1654. On a de lui la *Vie de Henri IV*, 1661, ouvrage écrit d'un style simple, et souvent réimprimé; *Institutio principis*, plan d'éducation pour un prince, et quelques autres écrits.

PÉRÉGRINUS, philosophe cynique du IIe s. de notre ère, né près de Lampsaque, passa sa jeunesse dans la dissipation, puis s'enfuit en Judée où il se fit chrétien, abandonna sa nouvelle religion pour prendre le manteau de philosophe, vint à Rome d'où il se fit chasser pour avoir déclamé contre l'emp. Marc-Aurèle, alla en Grèce où il excita la curiosité générale par ses bizarreries, et se brûla solennellement aux Jeux olympiques par ostentation, l'an 165. Lucien a justement ridiculisé ce faux sage dans *La Mort de Pérégrinus*.

PÉREIASLAVL, v. de la Russie d'Europe (Pultava), près du Dniepr, à 260 k. O.N.O. de Pultava; 10 000 h. Elle eut des souverains particuliers dès 1054, fut souvent ravagée par les Tartares, tomba au pouvoir des Polonais, et finit par retourner à la Russie, par l'effet de l'insurrection des Cosaques, qui la donnèrent au czar Alexis, 1654. — Une autre Péreiaslavl, jadis *Marcianopolis*, en Roumélie, est l'anc. capit. des Bulgares.

PEREIRA (D. Nunez Alvarez), premier connétable du Portugal, né en 1360, m. en 1431, était fils d'Alvarez Pereira, prieur de Crato. Bien qu'il eût été écuyer de la reine Éléonore Tellez, il se jeta, en 1383, dans le parti du régent, depuis Jean I : il réduisit pour lui diverses villes de l'Alentéjo et fut en récompense fait connétable. Il commanda une aile à la bataille d'Aljubarrota (1385), contribua à cette victoire qui consolida le trône de Jean I, et rendit beaucoup d'autres services à ce prince. En 1421, il se retira dans un couvent. On l'a surnommé le *Cid portugais*. Un poëme a été composé à sa louange par Rodr. Lobo, 1785.

PEREIRA (Gomez), médecin espagnol, publia en 1554 à Medina un traité médical et philosophique qu'il intitula *Antoniana Margarita* (du nom de son père *Antoine* et de sa mère *Marguerite*), et dans lequel il soutenait que les bêtes sont de pures machines : on a prétendu que Descartes lui avait emprunté ce paradoxe.

PEREIRA DE CASTRO (Gabriel), poëte portugais, né en 1571, m. en 1632, a composé sur la fondation de Lisbonne une épopée intitulée *l'Ulyssea* (1636), qui brille surtout par le style.

PÉREIRE (Rodrigue), israélite espagnol, né en 1715 dans l'Estramadure, m. à Paris en 1780, apporta en France une méthode d'enseignement pour les sourds-muets. Cette méthode, qu'il appelait la *Dactylologie* et que Pedro Bonnet avait indiquée dès 1620, obtint en 1749 le suffrage de l'Académie des sciences, mais Péreire eut le tort de la cacher. Ses petits-fils, MM. Émile et Isaac P., l'ont fait connaître d'après ses mss. en 1824.

PÉRÉKOP, le *Taphros* des Grecs, v. de la Russie d'Europe (Tauride), ch.-l. de cercle, au fond du golfe de Pérékop et sur l'isthme de même nom, à 124 kil N. de Simféropol; 1200 hab. Citadelle, lacs salés; grand commerce de sel. — Le nom grec de cette ville signifie *fossé* : il lui fut donné à cause d'un fossé qui dès-lors coupait l'isthme d'une mer à l'autre; le nom russe de *Pérékop* signifie *porte* (porte de l'isthme). Les Russes prirent Pérékop sur les Turcs en 1736 et 1771; la possession leur en fut assurée en 1783. — L'isthme de Pérékop est une étroite langue de terre qui unit la Crimée au continent par son extrémité N. N. O. Il est situé entre la Sivache ou mer Putride à l'E. et le golfe de Kerkinit ou de Pérékop à l'O., dans la mer Noire. Sa largeur est de 8 kil. environ. Il est coupé dans toute sa largeur par un fossé à sec garni de redoutes, fossé qui forme la partie principale des défenses dites *Lignes de Pérékop*.

PÈRES CONSCRITS, *Patres Conscripti*, pour *Patres et Conscripti*, nom que les Romains donnaient à leurs sénateurs, désignait et les sénateurs primitifs (*Patres*), créés par Romulus, et ceux qui avaient été ajoutés depuis (*conscripti*).

PÈRES DE LA FOI. *V.* JÉSUITES.

PEREZ (Ant.), ministre de Philippe II. Chargé de servir l'amour du roi pour la princesse d'Éboli, il devint le rival heureux de son maître et fit tuer un certain Escovédo qui avait découvert l'intrigue et qui pouvait le trahir. Plus tard, le roi, instruit de sa conduite, se contenta de le faire condamner à deux ans de prison et huit ans d'exil. Perez s'échappa, fut repris à Saragosse, s'évada encore, et finit par se réfugier en France où Henri IV l'accueillit (1591), et où il mourut en 1611. Il a laissé de curieux *Mémoires* et des *Lettres*, dont le style est plein d'afféterie. M. Mignet a publié un livre intéressant sous le titre d'*Antonio Perez et Philippe II*, 1845.

PEREZ DE MONTALVAN (Juan). *V.* MONTALVAN.

PERFETTI (Bernardin), improvisateur siennois, né en 1681, m. en 1747, professait le droit à Pise. Il reçut en 1725 à Rome la couronne de poëte des mains du pape Benoît XIII. Sentant combien les improvisations perdent à la lecture, il ne voulut jamais reconnaître ce qu'on publiait de ses poésies. Le recueil le plus complet qui en ait paru est de Florence en 1748.

PERGAME, *Pergama*, citadelle de Troie. Son nom se prend souvent chez les poëtes pour Troie même.

PERGAME, *Pergamus*, v. de Mysie, au confluent du Caïque et du Cétius, devint au IIIe s. av. J.-C. la capit. du royaume dit de Pergame. Elle a donné son nom au parchemin (*pergamena charta*), qu'on y préparait et dont ses souverains encouragèrent la fabrication. Sa bibliothèque était rivale de celle d'Alexandrie et comptait 200 000 volumes. Patrie de Galien. — Pergame est encore auj. un centre de population de quelque importance : on y compte env. 5000 maisons.

PERGAME (Roy. de), petit État fondé en 283 av. J.-C. par Philétère, ne comprit d'abord que quelques cantons de la Mysie et de la Lydie, embrassa ensuite ces deux provinces entières, plus la Phrygie-Hellespontique et la Grande-Phrygie, et eut pour limite au S. le Taurus. Fidèles alliés des Romains, les rois de Pergame leur durent leurs agrandissements, qui se firent surtout aux dépens du roi de Syrie Antiochus le Grand. Attale III leur légua son royaume en mourant, 132; toutefois ils ne purent en prendre possession qu'après trois ans de guerre contre Aristonic, qui élevait des prétentions sur le trône. Cet État forma la prov. d'Asie, que grossirent ensuite la Carie, la Lydie, la Pamphylie et la Pisidie. Les rois de Pergame sont célèbres par leurs richesses et leur amour pour les lettres.

Souverains de Pergame.

Philétère, gouvr,	283	Attale II Philadelphe,	157
Eumène I, 1er roi,	263	Attale III Philométor,	137
Attale I,	241	*Aristonic*,	132-129
Eumène II,	198		

PERGE, *Perga*, auj. *Karahissar*, v. de Pamphylie, sur le Cestrus, près de sa source, était célèbre par un temple de Diane. Patrie du géomètre Apollonius dit de Perge. Ruines d'un beau théâtre grec.

PERGOLA (Ange de la), condottiere du XVe s., était seigneur de la petite ville de Pergola (à 24 k. S. E. d'Urbin). Il combattit pour Pise contre Florence en 1405, puis s'attacha au duc de Milan Philippe-Marie Visconti, et lui rendit d'éminents services, mais il vit sa troupe presque complétement anéantie par les Vénitiens à Macalo, en 1427, et il mourut lui-même peu après à Bergame.

PERGOLÈSE (J. B.), compositeur, né à Iési en 1704, mort dès 1737, reçut les leçons de Durante et se fit remarquer par sa précocité. Il est connu surtout par son opéra de la *Serva padrona* (la *Servante maîtresse*), chef-d'œuvre de mélodie, d'esprit et de grâce, qui a été transporté avec succès sur la scène française, et par un *Stabat* à 2 violons et à 2 voix, resté célèbre dans la musique d'église.

PÉRIANDRE, tyran de Corinthe de 621 à 584 av. J.-C., succéda à son père Cypsélus. Il gouverna d'abord avec sagesse et fit fleurir les lettres et les arts; mais ensuite il se rendit odieux par sa défiance, ses vexations et ses cruautés; il réduisit son propre fils Lycophron à fuir Corinthe. Il mourut dans un âge très-avancé. Périandre ne manquait pas d'instruction : il mit en vogue quelques maximes qui l'ont fait compter au nombre des Sept Sages.

PÉRIBÉE, fille d'Alcathoüs, roi de Mégare, fut condamnée par son père à être noyée dans la mer, parce qu'elle s'était laissé séduire par Télamon, mais elle fut sauvée et conduite à Salamine par le garde chargé de cette commission, et y épousa son amant, dont elle eut Ajax. — Une autre Péribée, fille d'Hipponoüs, qui avait été séduite par Mars et condamnée aussi à mourir, épousa Œnée, roi de Calydon, et devint mère de Tydée, père de Diomède.

PÉRICLÈS, célèbre Athénien, né en 494 av. J.-C., était fils de Xanthippe, l'un des généraux vainqueurs à Mycale, et petit-fils, par sa mère, de Clisthène, qui avait renversé les Pisistratides. Il acquit de bonne heure du renom et de la popularité par son éloquence et ses largesses, devint vers 461 le chef du parti démocratique opposé à Cimon, réussit à faire bannir ses rivaux, notamment Cimon (460) et Thucydide (444), et resta, à partir de 444, seul maître de la direction des affaires. Il signala son administration par la construction de beaux édifices (le *Parthénon*, l'*Odéon*, les *Propylées*, etc.), par des fêtes somptueuses, par des gratifications distribuées aux citoyens d'Athènes, et par de grands succès au dehors : il soutint en Égypte Inarus contre les Perses, enleva Mégare aux Doriens, fit restituer aux Phocidiens la présidence des cérémonies de Delphes, prit Samos, comprima une révolte en Eubée, augmenta le nombre des colonies et en conduisit une lui-même dans la Chersonèse, transporta dans Athènes le trésor commun de la Grèce, qui était précédemment à Delphes, et réussit à élever pour un temps la puissance d'Athènes au-dessus de celle de Sparte; mais il indisposa par ses hauteurs et par des contributions onéreuses les peuples qui avaient accepté l'*hégémonie* d'Athènes : il s'ensuivit une rupture avec Sparte et ses alliés, rupture qui donna naissance à la guerre du Péloponèse (431); on l'accuse même d'avoir provoqué la lutte en soutenant les Corcyréens, révoltés contre leur métropole, Corinthe, alliée de Sparte. Périclès ne put voir que les premiers événements de cette guerre : il remporta d'abord des avantages, mais à la suite de quelques revers les Athéniens le condamnèrent à l'amende et lui ôtèrent l'autorité (430); ils la lui rendirent au bout de l'année, mais il mourut peu après, de la peste qui désolait Athènes (429). Périclès aimait et favorisait les lettres, les arts et le luxe, qui à partir de son administration prirent leur plus grand essor : aussi nomme-t-on *Siècle de Périclès* cette époque qui vit fleurir, dans les lettres Sophocle, Euripide, Aristophane, Cratinus, Eupolis ; dans les arts Phidias, Callicrate, Ictinus, Polygnote, Zeuxis, Parrhasius, etc. On a dit que l'administration financière de Périclès n'était point irréprochable, et que ce fut pour éviter de rendre ses comptes qu'il fit naître la guerre du Péloponèse. Pressé un jour de justifier l'emploi des deniers publics, il se tira d'affaire en offrant de payer de sa propre fortune tous les monuments qu'il avait fait construire, mais à la condition d'y substituer son nom à celui du peuple athénien. Il ne nous reste aucun monument de l'éloquence de Périclès : d'après les témoignages des contemporains, ses discours étaient empreints d'un caractère de majesté, qui fit donner à cet orateur le surnom d'*Olympien*. Périclès eut avec Aspasie une étroite liaison; il finit même par épouser cette femme célèbre. Plutarque a écrit sa *Vie*.

PÉRIER (Casimir), homme politique, né à Grenoble en 1777, mort en 1832, avait pour père un riche

banquier, Claude Périer, l'un des fondateurs de la Banque de France. D'abord officier du génie, il fonda en 1802 à Paris, avec son frère Ant. Scipion, une des premières maisons de banque de l'Europe et créa de grands établissements industriels. Il débuta comme publiciste en 1816 par une brochure contre les emprunts à l'étranger, fut élu député de Paris en 1817, siégea sans interruption à la Chambre pendant treize ans et prit rang parmi les orateurs les plus éloquents de l'opposition. En juillet 1830, pendant la lutte entre les troupes royales et la population, il tenta, mais en vain, de faire cesser les hostilités. La révolution accomplie, il fut élu président de la Chambre des Députés et montra, dans ce poste difficile, autant de courage que de talent. L'année suivante, à la chute du ministère Laffitte, il fut nommé chef du cabinet, avec le portefeuille de l'intérieur : il déploya dès lors la plus grande fermeté contre les tendances anarchiques, faisant ainsi le sacrifice de sa popularité. En même temps, il proclamait le principe de non-intervention et répondait aux exigences des cours du Nord par la prise d'Anvers et l'occupation d'Ancône; mais il succomba prématurément, épuisé par la fatigue des travaux parlementaires. Un magnifique mausolée, fruit d'une souscription nationale, lui a été élevé au cimetière du Père-Lachaise. Un recueil de ses *Opinions et discours* a été publié en 1838, avec une notice de M. Ch. Rémusat.

PÉRIER (Jacques), mécanicien, membre de l'Académie des sciences, né en 1742, mort en 1818, créa la pompe à feu de Chaillot, destinée à alimenter Paris d'eau de Seine, établit des moulins économiques mus par la vapeur, d'immenses ateliers de fabrication d'armes, de canons, de machines à vapeur, inventa des cylindres à papier, des machines à filer le coton, la pompe centrifuge, etc., et rendit ainsi les plus grands services tant à l'État qu'à l'industrie pendant les guerres de la République et de l'Empire. On lui doit un *Essai sur les machines à vapeur*.

PÉRIERS, ch.-l. de canton (Manche), à 16 kil. N. de Coutances; 2794 hab. Grains, beurre.

PÉRIGNON (Dom. Catherine, marq. de), né en 1756 à Grenade (Hte-Garonne), d'une anc. famille de robe, m. en 1818, fut député à l'Assemblée législative en 1791, quitta ce poste en 1792 pour prendre du service dans les armées de la République, commanda en chef l'armée des Pyrénées orientales, après Dugommier, en 1794, se signala par les combats de La Jonquière, de St-Sébastien, d'Escola, prit Figuières et Roses, 1795, fut à la suite de ces succès nommé en 1796 ambassadeur en Espagne, et signa à Madrid un traité d'alliance avec cette puissance. Envoyé en 1799 à l'armée d'Italie, il commanda l'aile gauche à la bat. de Novi, y fut blessé et fait prisonnier. A la proclamation de l'Empire (1804), il fut fait sénateur et maréchal; en 1808, il devint commandant en chef des troupes françaises du roy. de Naples. Il se rallia aux Bourbons en 1814, organisa en 1815 un plan de défense contre Bonaparte dans le Midi, et fut nommé pair et marquis.

PÉRIGORD, anc. pays de France, dans le N. de la Guyenne, entre l'Angoumois au N., le Quercy et le Limousin à l'E., l'Agénois au S., et la Saintonge à l'O., avait pour capit. Périgueux, et se divisait en *Haut-Périgord* ou *Blanc-Périgord*, comprenant Périgueux, Bergerac, Mussidan, Aubeterre; et *Bas-Périgord* ou *Noir-Périgord*, renfermant Sarlat, Castillon et Terrasson. — Ce pays, jadis habité par les *Petrocorii*, fut compris sous Honorius dans la 2e Aquitaine. Il eut des comtes dès le xe s. (*V.* TALLEYRAND). Éléonore de Guyenne, par son mariage avec Henri II, porta ce comté à l'Angleterre. Plusieurs fois pris et perdu pendant les guerres avec cette puissance, il ne revint à la France qu'en 1454. Il fut réuni à la couronne par Henri IV, qui le possédait par héritage. C'est auj. le dép. de la Dordogne et une partie de celui de Lot-et-Garonne. — Pour les productions du pays, *V.* ces deux départements.

PÉRIGUEUX, *Vesunna* et *Petrocorii*, ch.-l. du dép. de la Dordogne, sur l'Isle, près de son confluent avec la Vézère, à 472 kil. S. S. O. de Paris; 19 140 hab. Évêché, suffragant de Bordeaux; trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, bibliothèque, jardin botanique, école normale primaire; sociétés d'agriculture, des sciences et des arts; musée d'antiquités et de minéralogie. La ville se divise en 2 parties, la *Cité* et le *Puy-St-Front*, qui jusqu'en 1240 formèrent deux villes distinctes. On y remarque la cathédrale de St-Front, imitation de St-Marc de Venise, l'église St-Étienne, le palais de justice; la tour antique de Vésone; les promenades, ornées des statues de Fénelon, de Montaigne et du maréchal Bugeaud; les arènes, l'hôtel de ville. Coutellerie, distillerie, lainages, volailles fines et pâtés truffés. Aux env., pierres à bâtir, pierres lithographiques. Patrie du poëte latin Paulin, de Lagrange-Chancel et de Daumesnil.— Capitale des *Petrocorii*, Périgueux portait, du temps de César, le nom de *Vesunna* (d'où celui de Vésone). Elle devint la capitale du Périgord au ixe s. Plusieurs fois prise et perdue pendant les guerres avec les Anglais (*V.* PÉRIGORD), cette ville eut, jusqu'à la fin du xive s., de sanglants démêlés avec ses comtes pour le maintien de ses libertés municipales, qui lui furent confirmées en 1398 par Charles VI. En 1576, Périgueux fut une des places de sûreté données aux Calvinistes, qui la conservèrent jusqu'en 1581. Le prince de Condé s'en empara pendant la Fronde, en 1651; l'armée royale y rentra dès 1653.

PÉRIM, *Insula Diodori*, île située à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, qu'elle commande, par 40° 54' long. E., 12° 30' lat. N., à 8 kil. O. des côtes d'Arabie; 12 k. sur 5. Bon port. Occupée en 1857 par les Anglais, qui y ont établi un poste militaire.

PÉRINE ou PÉRONNELLE (Ste). *V.* PÉTRONILLE.

PERINO DEL VAGA (Pierre BUONACCORSI, dit), peintre florentin, né en 1501, m. en 1547, élève de Ghirlandaio et collaborateur de Raphaël, était le plus grand dessinateur de l'école florentine après Michel-Ange. Il exécuta dans les Loges du Vatican, sous la direction de Raphaël, le *Passage du Jourdain*, la *Chute des murs de Jéricho*, *Josué arrêtant le soleil*, la *Nativité*, et la *Cène*. Après la mort de Raphaël, il se rendit à Gênes, où il fonda une école célèbre et où il orna de fresques le palais Doria. De retour à Rome, il y peignit la fameuse *Salle royale*, qu'il ne put achever. Parmi ses tableaux, on cite : *la Naissance d'Ève*, *S. Jean dans le désert*, *le Combat d'Horatius Coclès*, le *Combat des Piérides* (au musée du Louvre). On reproche à cet artiste une basse jalousie à l'égard du Titien et une grande avidité.

PÉRINTHE ou HÉRACLÉE, auj. *Erékli*, v. grecque de Thrace, sur la Propontide, près et à l'O. S. O. de Byzance, avait été fondée par les Samiens. Elle fut le séjour d'Alcibiade dans son second exil. Alliée des Athéniens, elle soutint un long siége contre Philippe, qui la prit enfin l'an 341 av. J.-C.

PÉRIPATÉTICIENS, c.-à-d. *Promeneurs*, disciples d'Aristote, ainsi nommés parce qu'ils se réunissaient pour entendre leur maître dans les salles ou promenoirs (*peripatoi*) du Lycée. Les principaux péripatéticiens sont : Théophraste, Straton, Lycon, Hiéronyme de Rhodes, Ariston de Céos, Critolaüs, Diodore de Tyr, Andronicus de Rhodes, Démétrius de Phalère, Nicolas de Damas, Ammonius d'Alexandrie, Alexandre d'Aphrodisie, Alexandre d'Éges, Simplicius, Claudien Mamert, Boëce, Cassiodore. Au moyen âge, le Péripatétisme fit le fond de la philosophie scolastique; il domina sans partage jusqu'au xvie siècle, mais depuis cette époque, il fut sans cesse battu en brèche, notamment par Ramus, Patrizzi, Bacon, Descartes, et par une foule d'autres philosophes.

PÉRIS. On nomme ainsi dans la féerie persane des génies femelles qui viennent quelquefois sur terre séduire les hommes; mais plus souvent ce sont des puissances bienfaisantes, qui repoussent les Devs

PÉRISABOUR, v. de Turquie. *V.* ANBAR.

PERIZONIUS (Jacques), philologue, né en 1651, à Dam (Groningue), m. en 1715, professa l'histoire, l'éloquence et le grec à Delft, à Franeker et à Leyde, On a de lui : *Animadversiones historicæ*, Amst., 1685 (il y traite surtout de l'histoire romaine et élève des doutes sur les premiers temps de cette histoire), *Origines babylonicæ et ægyptiacæ*, Utrecht, 1636; des *Comment. historiques sur le* XVIe *s.* (en latin), 1710, des éditions estimées d'*Élien*, *Dictys*, *Quinte-Curce*, *Valère-Maxime*, ainsi que de la *Minerva* de Sanchez.

PERKIN WAERBEK, dit *le faux duc d'York* ou *le faux Richard IV*, imposteur, était fils d'un Juif de Tournay, mais naquit à Londres. La duchesse douairière de Bourgogne, Marguerite, sœur d'Édouard IV, imagina de le faire passer pour son neveu, Richard d'York, 2e fils d'Édouard IV, qui avait été assassiné à la Tour en 1483 par Glocester (Richard III), afin de l'opposer à Henri VII, et le reconnut publiquement pour tel en 1490. Il tenta, mais sans succès, un débarquement en Irlande, puis sur la côte de Kent, et se jeta enfin dans les bras du roi d'Écosse Jacques IV, qui, feignant de croire à tout ce qu'il disait, lui donna en mariage une de ses parentes, et entra en armes avec lui dans le Northumberland (1496); mais ils furent repoussés tous deux. En 1498, Perkin débarqua dans la baie de Whitesand et se joignit à des rebelles de Cornouailles; repoussé de nouveau, il s'enfuit, se réfugia dans l'abbaye de Beaulieu, et consentit enfin à se remettre aux mains de Henri VII; ce prince, après l'avoir exposé publiquement, l'enferma à la Tour. Il réussit à s'en échapper; mais, s'étant laissé reprendre, il fut pendu à Tyburn, en 1499.

PERKINS (Élie), médecin américain du dernier siècle, m. à New-York en 1799, exerçait d'abord à Plainfield en Pensylvanie. Il fit du bruit par son *tracteur métallique*, appareil formé de deux aiguilles coniques de métaux différents qu'on promenait sur les parties malades, et qui, suivant lui, étaient un remède universel. Il appliqua cette méthode avec quelque succès à Philadelphie et elle fut pendant un temps à la mode. Son fils, Benjamin Perkins, apporta les *Tracteurs métalliques* à Londres en 1798 et y obtint une grande vogue. Les effets obtenus par le *perkinisme*, analogues à ceux du magnétisme de Mesmer, sont rapportés par les uns à une action électrique, par les autres à l'imagination seule. Le docteur Haygarth, de Bath, soutint cette seconde opinion.

PERLEBERG, v. des États Prussiens (Brandebourg), ch.-l. de cercle, sur la Stepenitz, à 126 kil. N. N. O. de Berlin; 5000 hab. Brasseries, drap, lin.

PERM, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Perm, sur la Kama, à 2005 kil. E. de St-Pétersbourg, par 58° 1' lat. N. et 56° 6' long. E.; 12 000 h. Archevêché, trib., gymnases, séminaire. Grand commerce de métaux provenant des mines voisines. — Perm n'était qu'un bourg avant le XVIIIe s.; la découverte faite en 1723 d'une riche mine de cuivre voisine de ce bourg lui donna un rapide accroissement; en 1781, il fut érigé en ville.

PERM (gouvt de), partie en Russie d'Europe, partie en Russie d'Asie, est partagé en deux par la chaîne de l'Oural et a pour bornes les gouvts de Vologda au N. O., de Tobolsk au N. E., de Vlatka à l'O., d'Orenbourg au S.; 700 k. de l'E. à l'O. sur 668; 1 800 000 h. (Permiaks, Mordouins, Tchouvaches, Russes); ch.-l., Perm. Climat très-froid; sol peu fertile; plusieurs lacs. Moutons de race espagnole, chevaux, rennes, martres, ours; élève de bestiaux et d'abeilles. Riches et nombreuses mines (or, argent, platine, diamant, fer, plomb, cuivre, sel, marbre).

PERMESSE, *Permessus*, auj. *Panitza*, petite riv. de Béotie, prenait sa source vers l'Hélicon et tombait dans le lac Copaïs. Ce fleuve était consacré aux Muses : les poëtes puisaient l'inspiration dans ses eaux.

PERMIE ou BIARMIE, anc. et vaste contrée, située dans le N. E. de la Russie d'Europe, embrassait probablement, outre le gouvt actuel de Perm, ceux de Vologda et d'Arkhangel. — Un royaume de Permie, État finnois ou tchoude, aurait fleuri, dit-on, entre le temps d'Auguste et l'invasion des Huns. Au moyen âge, il y eut un roy. de Biarmie qui finit par être soumis à Novogorod. Ivan IV le subjugua en 1543. Les Permiaks furent convertis à partir de 1375 par S. Étienne de Perm, qui établit le premier siége épiscopal de ce pays au couvent d'Oustvimsk, et qui, pour transcrire les livres évangéliques, inventa un alphabet particulier dit *permien*.

PERNAMBOUC, vulgt *Fernambouc*, v. et port du Brésil, ch.-l. de la prov. de Pernambouc, sur l'Atlantique, à 1910 kil. N. E. de Rio-Janeiro, par 37° 25' long. O., 8° 19' lat. S.; 30 000 hab. Elle se compose de trois parties, qui sont comme trois villes distinctes : 1° *Recife* ou *le Port* (sur une presqu'île au S. d'Olinde); 2° *San-Antonio*, siége du gouvernement (sur une île de la riv. de Capibaribe, jointe par un pont au Recife); 3° *Boa-Vista* (sur le continent). On y fait quelquefois entrer aussi la ville d'Olinde. Ville très-commerçante, surtout le quartier du Recife. Le port, assez bien fortifié du côté de la mer, est le plus fréquenté du Brésil après Rio-Janeiro et Bahia. Chantiers de la marine militaire. — La prov. de P., la plus orientale du Brésil, entre celles de Céara, Parahiba et Rio-Grande au N., de Minas-Geraës au S., de Goyaz à l'O., et l'Atlantique à l'E., a 1300 kil. (du N. E. au S. O.) sur 625, et compte 625 000 hab. On la divise en trois comarques : Recife (ch.-l., Pernambouc), Olinde (ch.-l., Olinde), et Sertao ou le Désert.

PERNES, ch.-l. de cant. (Vaucluse), sur la Nesque, à 5 kil. S. de Carpentras; 5278 h. Vins, garance, amandes; magnaneries. Patrie de Fléchier.

PERNETTE DU GUILLET. *V.* GUILLET.

PERNETY ou PERNETTI (Ant. Jos.), Bénédictin, né à Roanne en 1716, mort en 1801, quitta le cloître, suivit Bougainville comme aumônier dans son voyage de circumnavigation, donna une relation de ce voyage sous le titre d'*Histoire d'un voyage aux îles Malouines en* 1763 *et* 1764, Paris, 1770, puis se retira en Prusse et fut quelque temps bibliothécaire à Berlin. De retour en France en 1783, il s'occupa d'alchimie, crut avoir trouvé la pierre philosophale et fonda à Avignon une secte qui en 1787 comptait une centaine d'affiliés. Il a traduit plusieurs écrits de Swedenborg et a donné un curieux *Dictionnaire mytho-hermétique*. — L'abbé Jacques P., son oncle, 1696-1777, a écrit des *Lettres philosophiques sur les physionomies* et des *Recherches historiques sur Lyon*.

PERNETY (Jos. Marie), général d'artillerie, né à Lyon en 1766, m. en 1856. Chef d'état-major de l'artillerie de la grande armée d'Allemagne en 1805, il se distingua à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, fut nommé en 1807 général de division et baron de l'Empire, organisa le passage du Danube à l'île de Lobau, et rendit les plus grands services à Wagram. En 1812, à la tête de l'artillerie du 1er corps, il eut une grande part à la prise de Smolensk, et réussit, pendant la retraite, à ramener presque tout son matériel jusqu'à la Bérézina. Appelé sous la Restauration à la direction de l'artillerie au ministère de la guerre, il fut nommé pair en 1835, et sénateur en 1855.

PERNOV, v. forte et port de la Russie d'Europe, dans l'anc. Livonie (Riga), sur la riv. de Pernov, à son embouchure dans la Baltique, à 230 kil. N. de Riga; 12 000 hab. Citadelle. Lin, chanvre, cuirs, etc. Grand commerce maritime. — Cette ville appartint longtemps aux chevaliers Porte-Glaive; elle fut cédée à la Pologne avec toute la Livonie. Les Russes l'occupèrent une 1re fois de 1575 à 1582; ils la reprirent en 1710 sur les Suédois, qui s'en étaient emparés. Pernov était jadis le siége d'un évêché, transféré auj. à Œsel.

PERO E CASE-VECCHIE, bourg de l'île de Corse, ch.-l. de cant., à 29 kil. de Bastia; 663 hab.

PÉROLLA, fils de Pacuvius. *V.* ce nom.

PÉRON (François), naturaliste et voyageur, né à Cérilly (Allier), en 1775, m. en 1810, fut attaché comme médecin-naturaliste à l'expédition aux Terres

australes que commandait Baudin (1800-1804), fit de belles expériences sur la température des couches successives de l'eau des mers, démontra que l'eau de l'Océan est plus froide à mesure qu'on descend à une plus grande profondeur, rapporta plus de 100 000 échantillons zoologiques, et écrivit le *Voyage aux Terres australes fait pendant les années* 1800-04, Paris, 1807-16, 3 v. in-4, terminé par Freycinet. On a aussi de lui des *Observations sur l'anthropologie.*

PÉRONNE, ch.-l. d'arr. (Somme), sur la r. dr. de la Somme, au milieu de marais, à 51 kil. E. d'Amiens; 4445 hab. Place de guerre, trib. de 1re inst., collége. On y remarque le Beffroi (du XIVe s.), le château, l'hôtel de ville, construit sous François Ier, l'église St-Jean, commencée sous Louis XII, la salle de spectacle. Toiles, calicots et percales; sucre de betterave, distilleries, tanneries; commerce de bestiaux. Patrie de l'orientaliste Langlès. — Péronne était jadis la capit. du petit pays du Santerre. Les rois Mérovingiens y eurent un palais. A la fin du IXe siècle, la châtellenie de Péronne dépendait du comté de Vermandois; en 923, le comte de Vermandois, Herbert II, y retint prisonnier Charles le Simple, qui y mourut en 929. La ville reçut en 1207 une charte de commune. Péronne est une des *Villes de la Somme* qui furent cédées provisoirement au duc de Bourgogne Philippe le Bon par le traité d'Arras (1435), puis cédées à perpétuité à Charles le Téméraire par celui de Conflans (1465). Louis XI, ayant eu l'imprudence de s'y rendre 3 ans après pour une conférence, y fut retenu captif par le duc à la suite de la révolte des Liégeois qu'il avait secrètement excitée, et fut forcé d'y signer le *Traité de Péronne*, par lequel, confirmant le traité de Conflans, il abandonnait les villes de la Somme, donnait à son frère en apanage la Champagne et la Brie, et s'engageait à suivre le duc à Liége pour châtier les révoltés (1468). Louis XI reprit Péronne à la mort de Charles le Téméraire, 1477. En 1536, elle résista victorieusement aux Impériaux, commandés par Henri de Nassau. Cette ville n'a jamais été prise, ce qui l'a fait surnommer *Péronne la Pucelle*. — En 1576, la noblesse de Picardie signa à Péronne un traité d'union contre les Protestants, qui fut le commencement de la Ligue.

PÉROSÈS ou **FIROUZ**, roi sassanide de Perse de 457 à 488, était fils de Yezdedjerd II. Il enleva le trône à son frère aîné, Hormouz, et le fit mourir. Il périt dans une bataille après un règne malheureux, qui avait été désolé par la famine et la peste.

PÉROTE, v. forte du Mexique (Vera-Cruz), à 40 kil. O. de Jalapa, près du *Coffre-de-Pérote*, haute mont. de 2474m, dite aussi Nauhcampatepetl.

PEROTTI (Nic.), savant prélat, né en 1430 à Sasso-Ferrato, m. en 1480, fut nommé dès 1455 archevêque de Manfredonia, puis devint gouverneur de l'Ombrie et de Pérouse. Il sut allier les lettres aux affaires: on a de lui une trad. latine des 5 premiers livres de *Polybe*, une édition avec *Commentaires* de *Pline le naturaliste*, et des notes sur *Martial* sous le titre de *Cornucopia*, Venise, 1489. Comme il cite dans ses commentaires quelques-unes des fables de Phèdre, alors inconnues, on a voulu, mais sans aucun fondement, le faire passer pour le véritable auteur de toutes les fables attribuées à l'auteur latin.

PÉROU, vaste contrée de l'Amérique du Sud qui s'étendait le long de l'Océan Pacifique, et était comprise presque tout entière entre l'équateur et le tropique du Capricorne, avait pour bornes à l'O. l'Océan Pacifique, au N. le Popayan, à l'E. les déserts inconnus du Brésil et une partie des Cordillières, au S. le Tucuman, le Paraguay, le Chili. Ce pays immense, après avoir formé un empire unique sous les Incas, puis une vice-royauté sous les Espagnols, est auj. partagé en deux États distincts : le Bas-Pérou ou Pérou proprement dit au N. O., et le Haut-Pérou ou Bolivie au S. E.

PÉROU (BAS-), république de l'Amérique du Sud, bornée au N. par celle de l'Équateur, au S. et au S. E. par la Bolivie, à l'E. par le Brésil, à l'O. par l'Océan Pacifique, s'étend de 69° à 84° long. O. et de 3° à 22° lat. S.: 2340 k. du N. au S., et 1325 de plus grande largeur; 2 600 000 h., dont env. 600 000 espagnols, 600 000 indiens, 600 000 métis et le reste nègres et mulâtres; capitale, Lima. On le divise en 11 dép. : Junin, Livertad, Lima, Aréquipa, Ayacucho, Cuzco, Puno, Amazonas, Ancas, Huancavelica, Moquega, et 2 provinces : Callao et Piura. Le catholicisme est la religion du pays; il y a 2 évêchés, Lima, Aréquipa, et 2 universités, Lima, Cuzco.

Le Pérou est traversé dans sa partie occid. par les Andes, qui serrent de près la côte sur une longueur de plus de 2000 kil., formant deux chaînes parallèles, entre lesquelles se trouve une bande de terrain dite *la Sierra*, aride, nue, élevée généralement de 3400m au-dessus de la mer ou même davantage (on y trouve, entre autres sommets, le Gualatieri, volcan de 6705m de haut, le Pichu-Pichu, de 5670m); les tremblements de terre sont fréquents dans cette région; en outre, elle est sujette à d'énormes variations de température. Le climat est au contraire assez égal et tempéré le long de la côte. Sur le versant oriental s'offrent d'abord *la Montana*, région de forêts et de lacs infestée de reptiles et d'insectes; puis de belles et fertiles plaines, richement arrosées et qui produisent toutes les denrées coloniales, ainsi que des arbres superbes (ébéniers, palmiers, cocotier, pin, aloès, bois de fer, cèdre). On y recueille le sang-dragon, des gommes, des baumes, la casse, le jalap, l'*yerva maté*, le sucre, le coton, le vin, la muscade, la cannelle, le café, le cacao, le poivre, le piment, le gingembre, le tabac, etc. On y trouve en abondance la cochenille, le kermès, diverses espèces d'abeilles, et, sur les montagnes, le lama, l'alpaca, la vigogne, le guanaco, le chinchilla; de superbes oiseaux y abondent, mais aussi un grand nombre d'animaux malfaisants : jaguars, couguars, ours noirs des Andes, caïmans, alligators, etc. Les mines d'or du Bas-Pérou, les plus riches connues, ont une renommée proverbiale; on y trouve aussi de riches mines d'argent, de mercure, de cuivre, de plomb, etc., mais la plupart abandonnées. L'industrie est peu développée; le commerce, jadis florissant, est fort déchu.

Le Pérou, en comprenant à la fois sous ce nom le Bas-Pérou et le Haut-Pérou ou Bolivie, fut habité primitivement par les Quichuas ou Péruviens et quelques autres peuples (Chiquitos, Carapuchos); il forma du XIIe au XVIe siècle un vaste empire, celui des Incas, qui semble même avoir compris pendant un temps l'état actuel de l'Équateur et partie de la Nouvelle-Grenade, du Vénézuela et du Brésil. Leurs édifices, leurs forts, leurs temples, des routes superbes de 1600 à 2000 kil. de long qu'ils avaient tracées à travers les Andes, de nombreux canaux d'irrigation, leurs vases, habits, armes et ornements, leurs institutions politiques et religieuses, témoignent du degré de civilisation où ils étaient parvenus. Leur dieu principal était le Soleil, vénéré sous le nom de Pachakamak; le roi, dit *Inca*, prétendait descendre de ce dieu par Mancocapac, le premier législateur du Pérou. Le gouvernement était despotique; au-dessous des rois étaient des gouverneurs appelés *Caciques*. Cuzco était la capitale de l'empire. Les Incas Atahualpa et Huescar, 13es successeurs de Mancocapac, régnaient sur le Pérou lorsque les Espagnols eurent connaissance du pays. Pizarre et Almagro l'explorèrent et le conquirent de 1526 à 1533 : Huescar périt en combattant, Atahualpa fut perfidement mis à mort par les Espagnols. Le Pérou devint alors une grande vice-royauté de leur monarchie, qu'ils divisèrent en trois *audiences* (Los Reyes, Quito et Charcas ou la Plata). Ce pays fournit pendant trois siècles à l'Espagne une immense quantité de métaux précieux; mais les Espagnols l'exploitèrent avec une cruauté inouïe : ils y firent périr par l'excès des travaux une immense quantité d'hommes. Les Péruviens se révoltèrent en 1780 et massacrèrent

20 000 hommes à la prise de Sorata; mais ils furent bientôt vaincus et soumis. De toutes les colonies espagnoles de l'Amérique, le Pérou est celle qui arbora la dernière le drapeau de l'indépendance: une armée chilienne, commandée par le général St-Martin et l'amiral Cochrane, s'empara de Lima en 1821 et proclama l'indépendance du Pérou sous la protection de Bolivar. La victoire de ce dernier à Junin (1824) et celle du général Sucre à Ayacucho (1824) consolidèrent la liberté du Pérou; mais bientôt la discorde éclata dans la nouvelle république, et une scission violente sépara le Ht-Pérou, protégé par Bolivar, et qui prit le nom de Bolivie, et le Bas-Pérou, qui conserva l'ancien nom. Les deux républiques eurent de longues querelles entre elles au sujet de leurs limites; en outre, elles ont été longtemps désolées par des dissensions intérieures et de fréquentes révolutions. Le Bas-Pérou est gouverné par un président élu pour 6 ans, et par un sénat et une chambre des députés. Parmi les présidents de cette république, on remarque Gamara, élu en 1830, qui après s'être maintenu onze ans dans la direction des affaires, se vit chassé de Lima en 1841, et le général Santa Cruz, qui se fit élire à sa place, mais abdiqua bientôt (1842).

PÉROU (HAUT-). *V.* BOLIVIE.

PÉROUN, dieu du tonnerre chez les Slaves. S. Vladimir détruisit son idole à Kiev au Xe s.

PÉROUSE, *Perugia* des Italiens, *Perusia* des Latins, v. forte du roy. d'Italie, ch.-l. de la prov. de son nom et précédemment de la délégation de Pérouse dans les États-Romains, sur une montagne, près du Tibre, à 136 k. N. de Rome; 15 000 hab. Évêché, université, fondée en 1307, réorganisée en 1824; académie des beaux-arts, école de musique, musée d'antiques, bibliothèque. On remarque la cathédrale gothique de St-Laurent, les églises el Jésu, St-Pierre, des Philippins, des Dominicains, ornées de tableaux de Raphaël, du Pérugin, du Guide, etc., la belle porte de la Piazza Grimana, dite *Arc de triomphe d'Auguste*, deux amphithéâtres, les salles de spectacle, etc. Étoffes de soie, de laine; liqueurs, chapeaux, eau-de-vie, etc. Vanucci, dit le *Pérugin*, naquit près de Pérouse. — Jadis une des 12 cités de la confédération étrusque au S. de l'Arno, cette ville s'allia aux Samnites contre Rome; mais fut écrasée aux deux grandes batailles dites *de Pérouse* (309 et 295 av. J.-C.) et se soumit aux vainqueurs. On nomme *Guerre de Pérouse* la lutte qu'Octave eut à soutenir, l'an 41 av. J.-C., contre Lucius Antonius, frère de Marc-Antoine le triumvir, et contre Fulvie sa femme: Pérouse subit alors un siége célèbre; Octave vainqueur fit, dit-on, immoler des prisonniers sur les autels; d'où le mot d'*autels de Pérouse*. Cette ville fut au VIe s. prise par les Goths après un siége de sept ans; Narsès la reprit, mais elle tomba bientôt après au pouvoir des Lombards. Pépin le Bref la donna aux papes, mais elle fit souvent la guerre à ses nouveaux maîtres et se maintint en quelque sorte en république. Cependant, en 1392, elle se soumit à Boniface IX. Prise en 1416 par le condottiere Forte-Braccio, elle devint le ch.-l. de la principauté que se fit ce guerrier aux dépens du St-Siége. En 1442, elle se soumit de nouveau au pape (sous Eugène IV), mais les deux grandes familles des Oddi et des Baglioni s'y disputèrent encore longtemps le pouvoir, et ce n'est que Léon X qui, après s'être emparé de la personne de J. P. Baglione, y établit effectivement l'autorité papale, 1520. Elle fut en 1860 annexée, avec toute l'Ombrie, au royaume d'Italie. — L'anc. délégation de Pérouse, auj. une des divisions de l'Ombrie, était bornée au N. par celle d'Urbin et Pesaro, à l'O. par celle de Viterbe, et avait 45 kil. de long sur une largeur égale et 225 000 h.; villes principales (outre Pérouse): Foligno, Nocera, Assise, Città di Castello, Città delle Pieve, Todi.

PÉROUSE (lac de), le lac *Trasimène* des anciens, à l'O. de Pérouse; il a 28 k. de tour. *V.* TRASIMÈNE.

PERPENNA (M.), consul romain en 130 av. J.-C., battit et fit prisonnier Aristonic, qui disputait aux Romains le royaume de Pergame.

PERPENNA (M. Vento), général romain du parti de Marius, était en 79 av. J.-C. lieutenant de M. Æmil. Lépidus (père du triumvir). Après la défaite et la mort de celui-ci, il se rendit en Espagne, et joignit ses troupes à celles de Sertorius; mais bientôt, jaloux de ce général, il le fit assassiner dans un festin. Devenu par ce crime général en chef de l'armée sertorienne, il ne fit que des fautes: il se laissa prendre dans une embuscade et battre par Pompée, qui le fit mettre à mort, en 72 av. J.-C.

PERPÉTUE (Ste), vierge chrétienne, souffrit le martyre à Carthage avec Ste Félicité, en 203 ou 205. On la fête le 7 mars.

PERPIGNAN, *Perpennianum* en latin moderne, v. forte, ch.-l. du dép. des Pyrénées orient., sur la r. dr. du Tet, à 8 k. de la mer et à 849 k. S. de Paris (par Moulins), 882 k. par Toulouse; 23 462. Évêché (transféré d'Elne en 1604), trib. de 1re inst. et de commerce, collége, école normale; société d'agriculture, jardin botanique, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et de physique, pépinière départementale; bergerie impériale, haras. Place de guerre; forte citadelle, belle place d'Armes, casernes; belle cathédrale de S. Jean-Baptiste, chemin de fer. Hôtel de ville; belles promenades. Draps, couvertures de laine, bouchons, tanneries, distilleries. Grand commerce de vins de Roussillon, d'eaux-de-vie, d'olives, de soie, de laines. Patrie du peintre Rigaud et de dom Brial. — On voit à 4 k. de Perpignan les ruines de *Ruscino*, détruite en 828. Perpignan, qui a remplacé cette ville, fut la capitale du Roussillon, dont elle suivit le sort; elle appartint successivement aux rois d'Aragon et aux rois de France. Vers 1278, Jayme Ier, roi de Majorque, y fit élever un château, auj. compris dans les bâtiments de la citadelle. En 1475, cette ville fut prise après un long siége par les Français; elle rentra en 1493 sous la domination de l'Espagne; en 1642, Richelieu s'en empara, ainsi que de tout le Roussillon, que le traité des Pyrénées (1659) assura à la France. Assiégée en 1794 par les Espagnols, elle fut défendue par Dugommier. — Perpignan possédait jadis une université, qui y avait été fondée en 1349.

PERRACHE (Michel), sculpteur de Lyon, 1685-1750, embellit sa patrie d'un grand nombre d'ouvrages qui assurèrent sa réputation. — Son fils, sculpteur et architecte, 1726-79, forma le projet d'agrandir Lyon en reculant au S. de la ville le confluent du Rhône et de la Saône afin d'y joindre une île; on fit dans ce but une chaussée qui porte encore son nom.

PERRAULT (Claude), né en 1613 à Paris, m. en 1688, d'abord médecin, ensuite architecte, était fils d'un avocat au parlement. Il conçut le goût de l'architecture en étudiant Vitruve. Il s'est immortalisé en fournissant les plans du nouveau Louvre, notamment de la magnifique *Colonnade* de cet édifice, composée de colonnes corinthiennes accouplées (1666-70). On lui doit en outre l'*Observatoire* de Paris (1667-72), et plusieurs autres monuments, entre autres un Arc de triomphe colossal élevé à la Porte St-Antoine et auj. détruit. Cl. Perrault se distingua à la fois par l'imagination et le goût: son Louvre est remarquable par la beauté des proportions antiques, la pureté des profils, l'élégance des formes et des ornements, la correction des détails et le fini de l'exécution. Il a publié, entre autres ouvrages, une traduction de *Vitruve*, et un traité de l'*Ordonnance des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*. Il était membre de l'Académie des sciences. — Son frère, Charles Perrault (1628-1703), se livra d'abord à la poésie et fit beaucoup de vers, surtout dans le genre burlesque, puis entra au barreau où il eut quelque succès, et devint enfin 1er commis de la surintendance des bâtiments du roi. Il eut part à la fondation des Académies des inscriptions, des sciences, de peinture, sculpture et architecture, fut lui-même membre de l'Académie française et de celle des

inscriptions dès leur fondation et fit transporter au Louvre le siége de l'Académie Française. Charles P. est auteur de notices sur *Les hommes illustres du XVII*ᵉ *siècle*, 1696-1700; mais il est surtout célèbre par ses *Contes de fées*, publiés sous le titre de *Contes de ma mère l'Oye* ou *Histoires du temps passé*, 1697, qui sont encore aujourd'hui populaires, et par la part qu'il prit à la querelle des anciens et des modernes. Il s'attira l'inimitié de Boileau, qui devint injuste pour lui et son frère, en soutenant hautement la supériorité des modernes sur les anciens. Il a soutenu cette thèse dans son poëme sur *le Siècle de Louis le Grand* et dans son *Parallèle des anciens et des modernes* (1688-98), 4 vol. in-12. Outre les ouvrages déjà cités, on a de Charles plusieurs *Contes en vers*, inférieurs à ses contes en prose (*Peau d'Ane*, *Grisélidis*, etc.), un *Poëme sur la chasse* et un *Poëme de la peinture*. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées par Colin de Plancy (1826) et par P. L. Jacob (1842), avec une *Dissertation sur les contes de fées*. Ses *Contes* ont été souvent réédités, récemment par M. Giraud (1865). Il a laissé des *Mémoires* (1759).

PERRENOT DE GRANVELLE. *V.* GRANVELLE.

PERREUX, ch.-l. de c. (Loire), à 5 kil. E. de Roanne; 2552 hab.

PERRHÈBIE, *Perrhebia*, contrée de Thessalie, entre l'Olympe et la vallée de Tempé, était d'abord habitée par un peuple d'origine pélasgique, qui en fut expulsé par les Lapithes.

PERRIN (Pierre), le créateur de l'opéra français, dit *l'abbé Perrin*, quoiqu'il n'eût jamais reçu les ordres, né à Lyon vers 1620, m. en 1680, était introducteur des ambassadeurs chez Gaston, duc d'Orléans. Il composa et fit représenter en 1659, dans une maison particulière, une pastorale en 5 actes et en vers, mise en musique par Cambert, qui est la 1ʳᵉ pièce française qu'on ait chantée. Ce nouveau genre ayant eu un grand succès, il obtint en 1669 des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de musique, où l'on chanterait des pièces de théâtre : il installa ses acteurs dans un jeu de paume de la rue Mazarine, et y fit jouer en 1671 l'opéra de *Pomone*. Mais, dès l'année suivante, il se vit forcé, faute de fonds suffisants, d'abandonner l'entreprise et céda son privilége à Lulli. Perrin avait publié en 1661 ses *Œuvres de poésie*. Boileau l'a fort maltraité.

PERRIN (Victor), maréchal de France. *V.* PERRIN.

PERRONET (J. Rod), ingénieur, directeur des ponts et chaussées, né à Suresnes en 1708, m. en 1794, fit treize ponts magnifiques, entre autres celui de Neuilly (le premier exemple d'un pont horizontal), et le pont Louis XV à Paris, dirigea les travaux du canal de Bourgogne, donna un plan pour amener à Paris les eaux de l'Yvette, indiqua les moyens à employer pour construire des arches de pierre de 100 et même de 150ᵐ d'ouverture, imagina un grand nombre de machines encore en usage dans les constructions, entre autres la scie à recéper les pieux sous l'eau, un tombereau inversable, une drague pour curer les ports et les rivières, une double pompe à mouvement continu. C'est lui qui organisa l'École des ponts et chaussées, fondée par Trudaine (1747) : il en fut le 1ᵉʳ directeur. Il était membre de l'Acad. des sciences et de l'Académie d'architecture.

PERROS-GUIREC, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 10 kil. N. de Lannion; 2765 hab. Petit port.

PERROT D'ABLANCOURT. *V.* ABLANCOURT.

PERSAN (DOUBLET de), *V.* DOUBLET.

PERSANS, habitants de la Perse, se dit de préférence quand il s'agit de la Perse moderne.

PERSANTE, riv. des États prussiens (Prusse), sort d'un petit lac au N. O. de Neu-Stettin et tombe dans la Baltique, près de Colberg. Cours, 140 kil.

PERSE. On désigne sous ce nom et la Perse ancienne ou empire des Perses, et la Perse moderne ou Iran.

PERSE ANCIENNE, *Persia*, l'*Élam* de la Bible, vaste empire de l'Asie, avait pour bornes au N. l'Iaxarte, la mer Caspienne, la chaîne du Caucase et le Pont-Euxin, à l'E. le fleuve Indus, au S. la mer Érythrée, le golfe Persique et l'Arabie, à l'O. le désert de Libye, la Méditerranée, la mer Égée et le Pont-Euxin. Il était divisé par l'Euphrate en deux parties inégales : l'une, à l'O. du fleuve, comprenait la presqu'île de l'Asie-Mineure, la Syrie, la Phénicie et l'Égypte; l'autre à l'E., renfermait les contrées situées entre l'Euphrate et l'Indus. Les villes les plus importantes étaient : Persépolis, Suse, Ecbatane. Cet empire comprenait, outre la Perse actuelle, les pays qui font partie de la région caucasienne de l'empire russe, quelques portions du Turkestan, une grande partie de la Turquie d'Asie, le Béloutchistan, l'Afghanistan, quelques États de l'Hindoustan et l'Égypte. Cyrus avait divisé ce vaste empire en 120 petits gouvernements; Darius I en 20 grands gouvts ou satrapies :

1 Lydie et Pisidie,	11 Côte S. de la mer Caspienne.
2 Carie, Lycie et Pamphylie,	12 Bactriane.
3 Phrygie, Cappadoce et Paphlagonie,	13 Arménie.
4 Cilicie et Syrie septent.,	14 Drangiane, Carmanie et Gédrosie.
5 Syrie méridionale,	15 Pays des Saces.
6 Égypte,	16 Sogdiane, Arie, Chorasmie et Parthiène.
7 Transoxiane,	17 Colchide.
8 Susiane,	18 Albanie et Ibérie.
9 Syrie des rivières, Babylonie et Assyrie,	19 Pont.
10 Médie,	20 Arachosie et Indeperse.

A ces 20 satrapies, il faut joindre la Perside, berceau de la nation, qui formait une division à part, sans porter le titre de satrapie. — Sous les Sassanides (ou 2ᵉ empire persan), la Perse ne comprenait plus l'Asie-Mineure, l'Égypte, la Bactriane, la Sogdiane; sa domination fut en outre très-limitée au N., et l'Arménie était partagée avec l'empire romain. Après la domination arabe, le nom de Perse disparaît presque pour être remplacé par celui d'Iran.

PERSE MODERNE OU IRAN, État de l'Asie occidentale, borné au N. par l'empire de Russie (dont il est séparé par l'Araxe), la mer Caspienne et le Turkestan, à l'E. par les roy. de Hérat et de Caboul et la confédération des Béloutchis, au S. par le golfe Persique et le golfe d'Oman, à l'O. par la Turquie d'Asie, s'étend de 42° à 60° long. E., et de 25° à 40° lat. N.; env. 11 000 000 d'hab.; capit., Téhéran (jadis Ispahan). On divise généralement ce royaume en onze provinces :

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Irak-Adjémi,	Téhéran.
Tabaristan,	Demavend ou Amol.
Mazendéran,	Sari.
Ghilan,	Recht.
Aderbaïdjan,	Tauris ou Tébriz.
Kourdistan perse,	Kirmanchah.
Khousistan,	Chouster.
Fars ou Farsistan,	Chiraz.
Kerman,	Sirdjan ou Kerman.
Kouhistan,	Cheheristan.
Khoraçan occidental,	Meched.

La Perse est un vaste plateau entouré de contrées montagneuses; les montagnes sont surtout nombreuses au N. O. Elle ne renferme qu'un très-petit nombre de cours d'eau : dans le bassin du golfe Persique, le Tigre et le Chat-el-Arab; dans le bassin de la mer Caspienne, l'Araxe, le Kizil-Ozen et l'Abi-Atrek. Le climat est très-varié, chaud en général, brûlant en quelques parties; tempéré et même froid vers les montagnes. Au N. E. s'étendent deux vastes déserts arides et imprégnés de sel marin, celui de Nabendjan et celui du Kerman. Dans le reste du pays, la fertilité varie selon que l'eau est rare ou abondante : dans les parties arrosées, le sol produit avec profusion tous les genres de céréales et des fruits exquis (c'est de la Perse que la pêche est originaire). Vins célèbres, jujubes, opium, tabac, rhubarbe, *henné*, galle, gommes. Gros bétail, beaux chevaux, onagres, dromadaires, buffles, moutons à grosse

queue, chèvres innombrables; mais aussi beaucoup d'animaux malfaisants : lions, tigres, léopards, panthères, hyènes, ours, etc. Un peu de cuivre, argent, fer, marbre; turquoises, les plus belles du monde (on les tire surtout des mines de Nichapour); sel en quantité, naphte au Nord. Industrie jadis florissante, mais fort déchue : tapis, soieries, châles, maroquins, armes, etc. Ce sont surtout les étrangers qui font le commerce : les Russes par Recht et Astrakhan, les Anglo-Indiens par Bender-Boucher, les Boukhares par Asterabad et le Khoraçan. Les Persans sont braves, déliés, polis et spirituels, mais ils passent pour faux, paresseux et très-vicieux; ils sont très-amis du luxe des habits. Ils professent l'Islamisme, mais sont de la secte *Chyite* (*V.* ce mot), ce qui entretient leur haine contre les Turcs, qui sont *Sunnites;* on y compte aussi depuis peu beaucoup de Sofites. Avant le triomphe de l'Islamisme, la majeure partie de la population professait le Magisme ou religion de Zoroastre; il ne reste plus auj. qu'un petit nombre de sectateurs de cette religion (*V.* GUÈBRES). Aux IIIe et IVe siècles, il s'y trouvait aussi beaucoup de Chrétiens; mais à partir du Ve siècle, les rois de Perse s'attachèrent à les exterminer. Les Chrétiens qui subsistent encore en Perse sont pour la plupart des Nestoriens ou des Arméniens schismatiques. L'instruction est très-répandue chez les Persans, mais ils aiment surtout la poésie et les fables : la Perse compte un assez grand nombre de poëtes célèbres : Firdouci, Saadi, Djâmi, Hâfiz, Féryd-eddin-Attar, et de grands historiens: Mirkhond, Khondémir, etc. La forme de gouvernement est la monarchie absolue et héréditaire. Depuis 1828, le roi reconnaît pour héritier le fils aîné de son fils aîné.

L'histoire de la Perse ne commence réellement qu'à Cyrus, au VIe s. av. J.-C. Avant cette époque, les annales de la Perse racontent une série d'événements qui donnent à la nation persane une antiquité exagérée; on y place la dynastie fabuleuse des *Pichdadiens* ou *Kaiomariens*, à laquelle succéda celle des *Kaianiens* ou *Achéménides*, d'où sortit Cyrus. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pendant les bouleversements des empires d'Assyrie et de Médie, les Perses, restreints alors à la Perside (le *Farsistan* actuel), se maintinrent indépendants. Le mariage de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, avec Cambyse, roi des Perses, qui fut le père de Cyrus, prépara la réunion de la Perside et de la Médie, qui eut lieu après la mort de Cyaxare II (536); les victoires de Cyrus et ses conquêtes en Lydie, en Asie-Mineure, en Assyrie, créèrent le vaste empire des Perses. De 530 à 330 av. J.-C., cet empire grandit encore, s'augmente de l'Égypte, achève la conquête de l'Asie-Mineure, puis il entre en lutte avec la Grèce. Dans le Ve s. av. J.-C., les *Guerres médiques* (*V.* ce mot) commencent à l'ébranler; amolli par le luxe et s'affaissant sous le poids de sa puissance même, l'empire médo-persan s'épuise à comprimer des révoltes (*V.* CYRUS le Jeune), et finit par tomber sous les coups d'Alexandre. Après le règne éphémère de ce dernier (330-323), l'empire est démembré pour être partagé entre ses lieutenants; il devient en grande partie la possession des Séleucides. Mais presque aussitôt les rois parthes le leur disputent : profitant des guerres que se faisaient Antiochus Théos et Ptolémée Philadelphe, Arsace s'empara de la Parthie et y fonda l'empire des Arsacides, 256 av. J.-C. Finalement, après la ruine totale des Séleucides, dont les débris grossirent l'empire romain (64 av. J.-C.), l'ancien empire des Achéménides se trouva divisé en provinces romaines (à l'O. de l'Euphrate), royaume des Parthes ou des Arsacides (à l'E.), Arménie (vassale de Rome), et provinces au N. des monts Paropamises (indépendantes ou soumises à des hordes sauvages souvent hostiles aux Romains). — L'an 226 après J.-C. commence la dynastie des Sassanides, qui renverse celle des Arsacides, réunit les possessions de l'ancien empire des Perses dans la Haute-Asie, et forme un *second empire persan*. Les Sassanides portent des coups terribles aux Romains, mais ils sont eux-mêmes renversés par les Arabes (652). Pendant la période du califat (652-1258), l'empire arabe englobe toute la Perse et le nom de Perse disparaît le plus souvent, du moins pendant trois siècles : mais à partir du VIIIe s., cet empire perd successivement de ses provinces, non-seulement à l'O., mais aussi à l'E. Les Tahérides, les Soffarides, les Samanides, les Bouides, les Gaznévides créent sur diverses points du territoire de la Perse, aux dépens des califes, des États indépendants; les Gourides, les Seldjoucides (1037), puis Gengiskhan (1235), assujettissent les califes à leur tutelle, jusqu'à ce qu'enfin le Mongol Houlagou-khan, petit-fils de Gengiskhan, les renverse tout à fait et mette fin au califat (1258). La Perse ou Iran est alors soumise à des khans mongols issus les uns de Houlagou, les autres de Tamerlan; pendant le même temps, les Ilkhaniens (1336-1390), les Turcomans du Mouton Noir (1407-1468), et enfin les Turcomans du Mouton-Blanc (1468-1499) règnent sur divers points de la Perse; mais nulle de ces maisons ne fonde une puissance vraiment durable. En 1499 apparaissent les Sophis : d'abord faibles, ils sont forcés de céder aux Turcs tout le pays à l'E. du Kerkah; mais, en 1587, Abbas le Grand, l'un d'eux, rétablit la monarchie : il bat les Turcs, leur reprend Tauris, s'empare de la Géorgie et enlève Ormuz aux Portugais. A partir du XVIIe s. une série d'invasions et d'usurpations, parmi lesquelles celle des Afghans en 1722 et du fameux Nadir, 1736-47, viennent déchirer la Perse, qui finit par être démembrée (1779). En 1794, Aga-Mohammed-chah, prince Kadjar, met un terme à l'anarchie, et bientôt son fils Feth-Ali-chah reconstruit dans la partie occid. de l'ancienne Perse l'empire d'Iran (1797); mais les guerres de ce prince avec la Russie ont encore fait perdre à la Perse une partie de son territoire : par le traité de Tourkmantchaï (1828), elle fut forcée de céder aux Russes les khanats d'Érivan et de Nakhitchevan. Néanmoins la dynastie des Kadjars réussit à s'affermir sur le trône et c'est elle qui règne encore auj. sur la Perse.

Dynasties et souverains de la Perse.

Dynastie fabuleuse.

Pichdadiens ou Kaiomariens.

1° *Achemenides* ou *Kaianiens.*

. . . .

Cyrus, av. J.-C.,	536
Cambyse,	530
Smerdis le Mage,	523
Darius I,	521
Xerxès I,	485
(Artaban),	472
Artaxerce I,	471
Xerxès II,	424
Sogdien,	424
Darius II, *Nothus*,	423
Artaxerce II, *Mnémon*.	404
Artaxerce III, *Ochus*,	362
Arses,	338
Darius III, *Codoman*,	336

2° *Rois étrangers.*

Alexandre le Grand,	330-323

Intervalle de 323 av. J.-C. à 226 ap. J.-C., rempli par les dynasties des *Séleucides* et des *Arsacides*.

3° *Sassanides.*

Artaxerce,	226
Sapor I,	238
Hormidas I,	271
Varane I,	273
Varane II,	276
Varane III,	293
Narsès,	296
Hormidas II,	303
Sapor II,	310
Artaxerce II,	380
Sapor III,	384
Varane IV,	389
Yezdedgerd I,	399
Varane V,	420
Yezdedgerd II,	440
Hormisdas et Perosès,	457
Balascès,	484
Cabad (dép. 498-501),	491
Chosroès le Grand,	531
Hormisdas III,	579
Chosroès II,	590
Siroès,	628
Adeser, Sarbazas, Tourandokt, reine,	629
Kochanchdeh, Arzoumidokt, reine, Chosroès III, Perosès II, Faroukzad,	632
Yezdedgerd III,	632-652

4° *Califes depuis Othman* (652-1258). *V.* CALIFES.

5° Concurremment avec les califes, mais sur quelques points seulement :

Tahérides,	820-872
Soffarides,	872-902
Samanides,	902-999
Bouides,	932-1056

6° *Ghaznévides.*
Alp-Tékin, 960
Sebek-Tékin, 975
Mahmoud, 999
Maçoud, 1028 ou 1030
7° *Seldjoucides de Perse.*
Togroul I, 1038
Alp-Arslan, 1064
Malek-chah, 1072
Barkiaroc, 1093
Mohammed I, 1105
Sandjar, } 1115
Mahmoud I, }
Maçoud, }
Mohammed II, } 1158
Soliman-chah, 1158
Arslan-chah, 1161
Togroul II, 1175-1194
8° *Gourides* et *Khans du Kharism* (1155-1225).
9° *Grands-khans mongols.*
Gengis-Khan, 1225
Oktaï, 1229
Kaïouk, 1246
Mangou, 1251
10° *Khanat mongol d'Iran.*
Houlagou, 1259
Abaka, 1265
Ahmed, 1282
Argoun, 1284
Kandjatou, 1290
Baïdou, 1294
Casan ou Haçan, 1295
Aldjaptou, 1304
Abousaïd, 1317
Anarchie (1335-60).
11° *Ilkhaniens.*
Hassan-Bouzrouk, 1336
Avéis I, 1356
Ahmed Gésaïr ou Avéis II, 1381-90
(Dans le même temps, *Djoubaniens* et *Modhafériens*).
Tamerlan, 1360-1405
12° *Turcomans.*
Dynastie du Mouton Noir.
Eskander, 1407-35
Géangir, 1435-68
Dyn. du Mouton Blanc.
Ouzoun-Haçan, 1468
Yékouf, 1478
Djoulaver, 1485
Baysingir, 1488
Roustam, 1490
Ahmed, 1497
Alvant, 1497
13° *Sophis.*
Ismaïl I, 1499
Thamasp I, 1524
Ismaïl II, 1576
Khodavend, 1577
Hamzah, 1585
Ismaïl III, 1585
Abbas I le Grand, 1587
Séfi, 1629
Abbas II, 1642
Soliman II, 1666
Hussein, 1694-1722
Mahmoud, 1722
Aschraf, 1725
Thamasp II, 1729
Abbas III, 1732
14° *Princes divers.*
Nadir-chah, 1736
Ali-Kouli-khan, 1747
Ibrahim, 1747
Ismaïl-chah, 1747
Kérim-Wakil, 1761
Guerre civile (1779-94).
15° *Dyn. des Kadjars.*
Aga-Mohammed, 1794
Feth-Ali-chah, 1797
Mohammed-chah, 1834
Nassereddin-chah, 1848

PERSE, *Aulus Persius Flaccus*, satirique latin, né l'an 34 de J.-C., à Volaterræ en Étrurie, m. en 62, à peine âgé de 28 ans, était fils d'un chevalier romain et fut de bonne heure amené à Rome où il étudia les lettres sous le grammairien Rhemnius Palémon, et la philosophie sous le stoïcien Cornutus, chez lequel il eut pour condisciple Lucain. Il embrassa le stoïcisme avec ardeur, et se lia avec les hommes les plus vertueux, notamment avec Thraséas. Il légua 100 000 sesterces en mourant à son maître Cornutus. Le poëte Cæsius Bassus, son ami, édita ses satires après en avoir retranché les passages trop hardis. Les satires de Perse sont au nombre de six et sont précédées d'un court prologue; elles ne forment pas plus de 600 vers. L'auteur s'y montre ardent ami de la vertu et de la simplicité antique; son style a de la noblesse et de la force, mais il est souvent obscur à force de concision; on présume qu'il s'y trouve beaucoup d'allusions à Néron. Les deux plus belles sont celles *Contre les mauvais auteurs* et *Contre les vœux insensés des hommes*. Les satires de Perse sont ordinairement réunies à celles de Juvénal. Les éditions les plus estimées de Perse seul sont celles de Casaubon, Paris, 1605, avec un savant commentaire; de Passow, Leips., 1809; d'Achaintre, Paris, 1812; d'Orelli, Zurich, 1833; d'Otto Iahn, Leips, 1843. Ces satires ont été traduites en prose par Lemonnier, Sélis, Achaintre, Perreau; elles se trouvent aussi traduites, avec le texte, dans les collections Panckouke et Nisard. Elles ont été mises en vers par MM. Raoul, A. Théry, Fabre, A. Desportes, J. Barbier, Ch. Soullier, J. Lacroix, etc.

PERSÉCUTIONS DE L'ÉGLISE. *V.* CHRISTIANISME.

PERSÉE, héros grec, fils de Danaé et de Jupiter, qui s'était métamorphosé en pluie d'or pour séduire cette princesse. Il fut, par ordre de son aïeul Acrisius, abandonné aux flots avec sa mère, mais le coffre qui les portait vint aborder sur la côte de Sériphe, et Persée trouva un appui dans le roi de cette île, Polydecte. Devenu grand, il sauva sa mère de la brutalité de ce prince, vainquit les Gorgones et trancha la tête de Méduse; il vit naître Pégase du sang qu'il venait de verser, prit pour monture ce coursier merveilleux et délivra avec son secours Andromède, que bientôt après il épousa. S'étant rendu à Larisse pour y prendre part à des jeux publics, il eut le malheur d'y tuer par accident d'un coup de disque Acrisius, son grand-père, sans le connaître (1431 av. J.-C.). Il succéda à ce prince sur le trône d'Argos, fonda Mycènes et m. vers 1397. Il fut père d'Alcée, de Sthénélus et d'Électryon. Persée fut après sa mort placé au ciel, où il forme la constellation qui porte son nom.

PERSÉE, roi de Macédoine, fils naturel de Philippe V. Éloigné du trône par sa naissance illégitime, il parvint, à force de calomnies, à pousser le roi à faire périr son fils légitime Démétrius, s'assura le trône par ce crime et devint roi après la mort de Philippe, 178 av. J.-C. Ennemi juré des Romains, il cacha longtemps sa haine et ses préparatifs, et fit assassiner le roi de Pergame, Eumène II, qui dénonçait ses projets à Rome. La guerre ayant enfin éclaté, en 171, il remporta d'abord plusieurs avantages, mais enfin il fut vaincu à Pydna par Paul-Émile, en 168. Il chercha un refuge dans l'île de Samothrace, mais il tomba bientôt aux mains du vainqueur (167), et servit d'ornement à son triomphe. On le jeta dans une prison où il eut à souffrir la faim et où l'on hâta sa mort en le privant de sommeil. Un de ses fils fut réduit à se faire scribe ou greffier.

PERSÉPHONE, nom grec de PROSERPINE.

PERSÉPOLIS, v. de Perse, capitale de la Perside et plus tard de toute la monarchie médo-persane, sur l'Araxe, près de son confluent avec le Cyrus, entre des hauteurs, à 53 kil. N.E. de la ville actuelle de Chyraz, passait pour être la ville la plus riche de l'Asie et était la nécropole des rois de Perse. Elle avait été fondée par Cyrus ou par Cambyse. Elle fut prise par Alexandre en 330 av. J.-C., et livrée au pillage. On dit qu'à la suite d'une orgie, le conquérant, poussé par la courtisane Thaïs, mit le feu au palais pour venger Athènes, qui avait été brûlée par Xercès; mais quelques-uns attribuent l'incendie à un accident purement fortuit. Quoi qu'il en soit, la ville fut loin d'être consumée en entier et elle se releva bientôt. Elle devint, sous le nom d'*Istakhar*, la résidence des Sassanides, comme le prouvent les inscriptions en pehlvi et en persan que l'on y trouve à côté des inscriptions cunéiformes du premier empire. Elle paraît avoir été détruite du VII° ou du VIII° s. par les Arabes. Auj. les Persans appellent les ruines de Persépolis *Takht-i-Dschemschid* (le trône de Dschemschid), ou *Tchil-Minar* (les 40 colonnes) : on y voit en effet les restes d'un magnifique édifice orné d'un grand nombre de colonnes cannelées en marbre gris, qui n'ont pas moins de 2m de diamètre et de 24m de hauteur; on y trouve aussi des statues colossales représentant des animaux qui semblent être les gardiens de l'édifice : ils ont des ailes, le corps d'un lion, les pieds d'un cheval, mais une tête d'homme, ornée de la tiare, et une barbe frisée. Ces merveilles d'un art supérieur à celui de l'Égypte ont été signalées par Chardin et les voyageurs postérieurs; elles ont été décrites par E. Flandin dans son *Voyage en Perse* (1843).

PERSERIN ou PRISREND, *Theranda?* v. de la Turquie d'Europe (Albanie), ch.-l. de livah, au pied du mont Tchartag, à 80 k. E. de Scutari; 15 500 hab. Évêché grec. Manufacture d'armes à feu.

PERSIDE, *Persis*, auj. le *Fars* ou *Farsistan*, région d'Asie, avait pour bornes au N. la Médie, au S. le golfe Persique, à l'O. la Babylonie et la Susiane, à l'E. la Carmanie, et avait pour ch.-l. Persépolis, qui devint la capitale de tout l'empire perse. Après avoir formé un petit État qui resta longtemps indépendant

sous le gouvernement des ancêtres de Cyrus, la Perside fut comprise dans l'empire médo-persan, dont elle était comme le noyau. Résidence du roi même, elle n'était pas comptée parmi les satrapies.

PERSIQUE (Golfe), *Persicus sinus*, golfe formé par l'Océan Indien sur la côte S. O. de l'Asie, entre la Perse, la Turquie et l'Arabie, communique avec la mer d'Oman à l'E. par le détroit d'Ormuz; il a env. 900 kil. de long. sur 450. Il reçoit l'Euphrate et le Tigre réunis. Ses principaux ports sont Bender-Abassi et Abouchehr en Perse; Bassora, en Turquie, sur le Chat-el-Arab, et El-Katif, sur la côte d'Arabie.

PERSUIS (LOISEAU de), compositeur, né à Metz en 1765, m. en 1819, vint à Paris en 1790, fut chef d'orchestre, puis directeur de l'Opéra. Il a donné à l'Opéra le *Triomphe de Trajan*, la *Jérusalem délivrée*, les ballets d'*Ulysse*, de *Nina*, du *Carnaval de Venise*, et a fait la musique de plusieurs opéras-comiques.

PERTARIT ou PERTHARITE, roi lombard, eut Milan pour partage à la mort d'Aribert I, son père, qui avait divisé ses États entre ses deux fils (661), s'enfuit chez les Avares lors du meurtre de son frère Godebert par l'usurpateur Grimoald, duc de Bénévent, puis vint en France où il vécut jusqu'à la mort de Grimoald, en 671, retourna alors en Italie et remonta sur le trône. Il régna 15 ans (671-686) sur tout le royaume et gouverna avec sagesse. Pertharite est le héros d'une tragédie médiocre de Corneille.

PERTH, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de Perth, sur la r. g. du Tay, à 60 kil. N. N. O. d'Édimbourg; 24 000 hab. Église St-Jean, fort ancienne, deux beaux parcs appelés *Inches*, prison centrale modèle; chemin de fer. Hôtel de ville, théâtre, casernes. Société littéraire. Beaucoup de toiles, cotonnades, gants, chaussures, etc., tant aux environs que dans la ville même; construction de vaisseaux; riche pêche du saumon. A 3 k. au N. est l'antique Scône. — Le comté de Perth, situé au S. de ceux d'Aberdeen et d'Inverness, au N. du Frith de Forth, est au centre de l'Écosse. Il a 125 kil. sur 110, et compte 160 000 hab. Monts Grampians, beaucoup de lacs et petites rivières.

PERTH, v. d'Australie, au S. O. (terre de Leeuwin), sur le Swan-river, à 16 k. de son emb. Colonie anglaise, lieu de déportation. Ville toute nouvelle et déjà florissante; évêché, créé en 1844.

PERTHOIS (le), anc. petit pays de la Basse-Champagne, au S. de l'Argonne, avait pour lieu principal Vitry-le-Français, et tirait son nom de Perthes, son anc. capitale, à 26 k. N. O. de Vassy : c'était jadis une ville de quelque importance; elle fut détruite par Attila. Le Perthois est auj. compris dans les dép. de la Marne et de la Haute-Marne.

PERTINAX (P. HELVIUS), empereur romain, né en Ligurie l'an 126, était fils d'un affranchi. Il se distingua comme général en Germanie, sous Marc-Aurèle qui le fit sénateur et consul, combattit le rebelle Avidius Cassius, et gouverna avec sagesse les deux Mésies, la Dacie et la Syrie. Il était préfet de Rome à la mort de Commode. Proclamé malgré lui Auguste en 193 par les prétoriens et le sénat, il donna l'exemple de toutes les vertus. Il projetait la réforme des abus, et voulait rétablir la discipline; mais il mécontenta par là ses soldats et fut égorgé par les prétoriens, qui mirent ensuite l'empire à l'encan (*V.* DIDIUS). Son règne n'avait duré que 87 jours.

PERTUIS, ch.-l. de c. (Vaucluse), sur la Lèze près de la Durance, à 30 k. S. E. d'Apt, 4859 h. Trib., collége. Vins, eau-de-vie, huile d'olive, garance.

PERTUIS-BRETON (le), détroit entre l'île de Ré et la côte de la Vendée. Sa largeur varie de 2 à 10 kil.

PERTUIS-D'ANTIOCHE (le), détroit entre les îles de Ré et d'Oléron (Charente-Infér.), a 8 k. de largeur. Les ports de Rochefort et de La Rochelle donnent sur ce pertuis.

PÉRUGIN (P. VANUCCI, dit le), grand peintre, né en 1446 à Città delle Pieve près de Pérouse (d'où son nom), mort en 1524, fut le chef de l'école romaine et le maître de Raphaël. Il est auteur de quantité de belles fresques qui se voient à Pérouse, à Florence et à Rome (dans la chapelle Sixtine). Ses tableaux, quoique un peu secs et trop semblables les uns aux autres, se distinguent cependant par la grâce, le coloris et par d'autres qualités précieuses; ses têtes de Vierge ont un caractère céleste. On admire surtout son *Mariage de la Vierge* (à Caen), et ses *Noces de Cana* (au Louvre).

PERUSIA, ville de l'Italie anc., auj. PÉROUSE.

PÉRUWELZ, ville de Belgique (Hainaut), à 20 k. S. E. de Tournay; 6889 hab. Fab. de bas et de bonneterie, tanneries, poteries, mégisseries, sucreries, filatures de laine, carrières de grès et de pierres à bâtir. Aux environs, magnifique propriété de l'*Ermitage*, appartenant à la maison de Croy.

PERUZZI (Balthazar), peintre et architecte, né en 1480 à Volterre, m. en 1536. Comme peintre, il imita Raphaël, surtout dans les Stes Familles : on cite de lui *la Vierge entre S. Jean-Baptiste et S. Jérôme*, la *Vierge couvrant d'un voile l'enfant Jésus endormi*, la *Sibylle prédisant à Auguste l'enfantement de la Vierge*. Grand perspectiviste, il excella dans la peinture en grisailles : il créa, chez les modernes, l'architecture feinte, renouvela l'art de la décoration scénique, et le porta à un point de perfection qui n'a pas été surpassé. Comme architecte, il a construit d'élégants palais, notamment *la Farnésine* et le palais *Massimi* à Rome. Après la mort de Bramante, Léon X le nomma architecte de la basilique de St-Pierre.

PERVENCHÈRES, ch.-l. de cant. (Orne), à 12 kil. S. O. de Mortagne; 955 hab.

PÉSARÈSE (Simon CANTARINI, dit le), peintre et graveur, né en 1612 à Pesaro, mort en 1648, fut l'élève du Guide, qu'il imita avec un étonnant succès et dont il fit un beau portrait; se brouilla avec son maître pour s'être permis des critiques peu mesurées, quitta Bologne, obtint la protection du duc de Mantoue, avec lequel il se brouilla encore, et alla mourir à Vérone. Il est un des meilleurs dessinateurs et coloristes de l'école bolonaise. Le Louvre possède de lui trois *Saintes Familles*.

PÉSARO, *Pisaurum*, v. forte d'Italie, ch.-l. de l'anc. délégation romaine d'Urbin-et-Pesaro, près de l'embouch. de la Foglia dans l'Adriatique, à 240 k. N. E. de Rome; 15 000 hab. Petit port, évêché, collége, bibliothèque, musée. Nombreuses églises : on remarque St-Charles, St-Jean et la Miséricorde. Filatures de soie, étoffes, faïences, cristal, cire, etc. Patrie du pape Innocent XI, du peintre Cantarini, dit *le Pesarèse*, et du célèbre compositeur Rossini. — Ville fort ancienne; elle reçut une colonie romaine en 184 av. J.-C. Détruite par Totila, elle fut rebâtie plus belle par Bélisaire. Elle a dans les temps modernes suivi le sort d'Urbin (*V.* ce nom); elle s'est séparée en 1859 des États romains pour s'unir au roy. d'Italie.

PESCAIRE, *Pescara* en italien, l'anc. *Aternum*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Abruzze Cit.), sur la *Pescara* (*Aternus*), à 13 kil. N. E. de Chieti; 3000 hab. Anc. marquisat. *V.* AVALOS.

PESCENNIUS (C.) **NIGER**, général romain, originaire d'Aquinum, avait gouverné la Syrie et y avait déployé beaucoup de talents. Son armée le salua auguste en 193, après le meurtre de Pertinax et l'avénement de Didius Julianus, tandis que Septime Sévère était proclamé par les légions d'Illyrie. En vain il tenta de s'accommoder avec son rival : bientôt il fallut en venir aux mains. Il eut d'abord quelques avantages, mais deux défaites qu'il essuya à Nicée et près d'Issus le forcèrent à fuir. Après s'être réfugié à Antioche, il se dirigeait vers le pays des Parthes pour y chercher un refuge quand ses soldats le tuèrent, non loin de Cyzique, en 195.

PESCHAOUER. *V.* PEYCHAOUER.

PESCHIÉRA, *Ardelica* ou *Piscaria*, v. forte de Vénétie, sur le Mincio, au point où ce fleuve sort du lac de Garda, à 24 kil. O. de Vérone; 2500 hab. Citadelle, petit port, chemin de fer. — Peschiera forme, avec Mantoue, Vérone et Legnago, le fameux *qua-*

drilatère autrichien. Elle fut prise par les Français en 1796; occupée par les Austro-Russes en 1799, de nouveau par les Français en 1801; prise par les Italiens en 1848, mais bientôt reprise par les Autrichiens.

PESCIA, v. de Toscane, à 40 kil. N. E. de Florence; 4000 h. Évêché. Filature de soie, pâtes d'Italie.

PESCINA, v. de l'Italie mérid. (Abruzze Ult. 2e), à 45 kil. S. O. d'Aquila; 3000 h. Résidence de l'évêque *dei Marsi* (des Marses). Patrie de Mazarin.

PESMES, ch.-l. de cant. (Hte-Saône), sur l'Oignon, à 20 kil. S. de Gray; 1925 hab. Forges.

PESSAC, ch.-l. de canton (Gironde), à 6 kil. S. O. de Bordeaux; 2537 hab. Vins dit *de Graves*.

PESSINONTE, *Pessinus*, v. de Galatie, chez les Tectosages, sur le Sangarius, à l'O. de Gordium, célèbre par un temple de Cybèle, par une statue de la déesse, qu'on disait tombée du ciel, et par le tombeau d'Atys. Elle était gouvernée théocratiquement.

PESTALOZZI (Henri), célèbre instituteur suisse, né à Zurich en 1746, mort en 1827. Après avoir étudié les langues, la théologie, l'agriculture, il se voua par philanthropie à l'instruction des classes pauvres, et forma en 1775, dans sa terre de Neuhof en Argovie, un institut pédagogique où il recevait gratuitement les enfants pauvres et abandonnés. En 1798, le gouvernement suisse se chargea des frais de cet utile établissement, qui fut transporté successivement à Stanz, au château de Berthoud (Berne), puis dans celui d'Yverdun. Après avoir joui d'une grande prospérité, l'institut déclina par le vice de la gestion, et le fondateur eut le chagrin de survivre à son œuvre. Pestalozzi faisait marcher de front les langues, le calcul, la géométrie, l'industrie, l'agriculture, et voulait que l'écolier comprît toujours le but et l'application de ce qu'il apprenait. Il a laissé un grand nombre d'écrits qui ont été réunis en 15 vol. in-8, 1819-27; les principaux sont *Léonard et Gertrude*, roman philosophique; *Comment Gertrude instruit ses enfants*, directions pour les mères qui voudraient instruire leurs enfants elles-mêmes; *Mes recherches sur la marche de la nature dans l'éducation*. Sa méthode a été exposée par Cochin (*Essai sur la vie, les méthodes d'instruction et d'éducation et les établissements d'H. Pestalozzi*, 1848).

PESTH, le *Contra-Acincum* des Romains? *Pestum* ou *Pestinum* en latin moderne, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Pesth, sur la r. g. du Danube, vis-à-vis de Bude, à 200 kil. E. S. E. de Vienne; 132 000 hab. Fort belle ville, la plus riche, la plus industrieuse et la plus commerçante de la Hongrie. Bien que Bude soit la capitale, c'est à Pesth que siégent les hautes cours de justice et la diète. Hôtel des Invalides, bourse, théâtre, promenades, pont *Rothschild*. Université, qui y fut transférée de Bude en 1782, école nationale supérieure, école militaire, collége de Piaristes; académie des sciences, cabinet d'histoire naturelle, musée national, bibliothèque, amphithéâtre anatomique, jardin botanique. Draps, soieries, tissus de coton, orfévrerie, argenterie, ganterie, liqueurs, instruments de musique, etc. Grand commerce : quatre foires par an; il s'y fait pour 25 millions d'affaires. — Pesth fut prise par les Turcs en 1526-1541, 1603 et 1684; ils la brûlèrent en l'abandonnant et la rendirent presque en ruines à l'Autriche (1686). Deux débordements du Danube, en 1775 et 1838, lui firent aussi beaucoup de mal. Soulevée en 1848 contre l'Autriche, elle fut reprise l'année suivante. — Le comitat de P. est entre ceux de Néograd, d'Hévech, Bacs, la petite Cumanie et le district des Iazyges : 185 kil. du S. au N. sur 96; 560 600 hab. Il a pour ch.-l. Pesth, quoiqu'il contienne Bude, la capitale de toute la Hongrie.

PESTI ou PESTO, v. d'Italie (Naples). *V.* PÆSTUM.

PÉTALISME (du grec *petalon*, feuille), espèce de jugement populaire qui fut quelque temps en usage à Syracuse, consistait à écrire sur une feuille d'olivier le nom du citoyen qu'on voulait bannir.

PÉTAU (Denis), en latin *Petavius*, savant jésuite, né à Orléans en 1583, mort en 1652, montra dès l'enfance une vive passion pour l'étude, professa la philosophie à Bourges, puis la théologie à Paris, et refusa des offres brillantes du pape et du roi d'Espagne. Il a laissé, entre autres grands ouvrages : *De doctrina temporum*, 1627, 2 v. in-fol., où il combat le livre de Scaliger *De emendatione temporum*; *Uranologia*, 1630 et 1703-5, 3 v. in-f.; *Tabulæ chronologicæ regum, dynastiarum*, etc., 1628; *Rationarium temporum*, 1633-34, 2 v. in-12; *De Ecclesiastica hierarchia*, 1643, in-f.; *Theologica dogmata*, 1644-50, 5 v. in-f. On estime surtout ses ouvrages de chronologie : ils ont fait faire de grands progrès à la science historique. On a aussi de ce savant des éditions avec trad. latine de *S. Épiphane*, *Synésius*, *Thémistius*, *Julien*, etc., et des poésies grecques et latines (1642), remarquables par la facilité.

PETCHÉNÈGUES, peuple turc d'origine, sorti du Turkestan pour s'avancer vers l'Iaïk et le Volga, et, après y avoir séjourné quelque temps, franchit le Volga en 884, envahit la Khazarie, puis, poussant toujours à l'O., s'étendit des rives du Don à celles du Dnieper et du Danube (892). Leur empire comprenait ce qu'on nomme auj. Valachie, Moldavie, Transylvanie, Bessarabie, Kherson, Iékatérinoslav, Tauride, et partie des gouvts de Podolie, de Pultava, d'Orel, etc. Il avait pour bornes au S. les roy. de Bulgarie et Servie, à l'O. la Hongrie et la Pologne, au N. le grand-duché de Kiev et les duchés russes, à l'E. les Khazars. Les Petchénègues furent souvent en guerre, soit avec les Russes, soit avec les Hongrois, soit avec les Grecs, surtout après la chute du 2e royaume de Bulgarie, en 1018; épuisés par ces guerres continuelles, ils disparurent peu à peu. La dernière mention qu'on en fasse est en 1122; ils furent alors défaits par l'emp. Jean II Comnène. Leur nom se retrouve dans celui de la petite ville de *Petcheneg*, à 49 k. E. de Karkhov (Slobodes de l'Ukraine).

PE-TCHI-LI, golfe et prov. de Chine. *V.* TCHI-LI.

PETCHORA, riv. de la Russie d'Europe, sort de l'Oural par 61° 37' lat. N., dans le gouv. de Perm, coule de l'O. au N. O., puis au S. O. et au N., et tombe dans l'Océan arctique par plusieurs bras. Cours 1250 k.

PETERBOROUGH, v. d'Angleterre (Northampton), à 60 k. N. de Northampton; 8600 h. Évêché anglican. La cathédrale renferme le tombeau de Catherine d'Aragon. Anc. couvent où fut rédigée une célèbre *Chronique* dite *de Peterborough*. Patrie de W. Paley. Près de la ville est *Milton Park*, résidence des Fitz-william qui ont titre de vicomtes de Peterborough.

PETERBOROUGH (Ch. MORDAUNT, comte de), pair d'Angleterre, né en 1662, m. en 1735, commanda les troupes anglaises en Espagne dans la guerre contre la France en 1705 et 1706, se signala par sa bravoure et sa loyauté (surtout à Barcelone), fut chargé de div. missions, et m. à Lisbonne, où il était allé pour rétablir sa santé. Il avait épousé en 2es noces la célèbre cantatrice Anastasie Robinson. Peterborough avait un esprit vif et original : Pope en fait un grand éloge. Il a laissé de piquants *Mémoires*, publ. en 1853.

PÉTERHOF, bg de la Russie d'Europe (St-Pétersbourg), sur le golfe de Kronstadt, à 25 kil. S. O. de St-Pétersbourg; 600 hab. Beau château impérial, construit vers 1720 par l'architecte français Leblond : c'est la résidence d'été de l'empereur.

PÉTERSBOURG (St-). *V.* ST-PÉTERSBOURG.

PÉTERWARADIN, en allemand *Peterwardein*, en lat. *Acumum*, *Petrovaradunum*, v. forte de Hongrie, ch.-l. du gouvt des Confins militaires de Slavonie et du district de Péterwaradin, sur le Danube, r. dr., à 89 kil. S. E. d'Eszek, et à 288 de Bude, en face de Neusatz à laquelle elle est jointe par un pont de bateaux; 6000 h. Elle se compose de deux forteresses, la basse et la haute, et de la ville de Bukowetz. Le prince Eugène y gagna une grande victoire sur les Turcs en 1716. Assiégée en 1848 par les Autrichiens, elle capitula en 1849. — Le district de P. est situé entre le comitat de Syrmie au N., le banat allemand

à l'E., la Servie et la Bosnie au S., le district de Brod à l'O.; env. 180 kil. sur 35; 100 000 h.

PÉTHION. *V.* PÉTION.

PÉTILIE, *Strongoli* ou *Policastro*, v. du Brutium, à l'E., bâtie, selon la Fable, par Philoctète.

PÉTION (Jérôme), dit *de Villeneuve*, maire de Paris, né en 1753 à Chartres, était avocat en 1789. Il fut député à l'Assemblée Nationale et à la Convention, fut chargé avec Barnave et Latour-Maubourg de ramener Louis XVI de Varennes, demanda qu'on mît le roi en jugement, fut peu après élu maire de Paris (14 nov. 1791), et devint pour un moment l'idole du peuple; il laissa exécuter, sans y opposer la moindre résistance, les insurrections des 20 juin et 10 août 1792, ainsi que les massacres de septembre. Cependant, ayant voté dans le procès du roi pour la mort avec sursis, il devint odieux aux révolutionnaires et fut proscrit avec les Girondins le 31 mai 1793. Il s'enfuit et se donna la mort dans les landes de Bordeaux, où l'on retrouva son cadavre à moitié dévoré par les loups. Nul comme homme politique, Pétion ne dut sa popularité éphémère qu'à l'exaltation de ses opinions. Il avait une réputation de probité : ses admirateurs l'appelaient le *vertueux Pétion*. Il a laissé quelques écrits politiques, publ. en 1793, 4 v. in-8.

PÉTION (Alexandre SABÈS, dit), président de la république d'Haïti, né au Port-au-Prince en 1770, était un homme de couleur. Il servit d'abord dans l'armée française lors de la révolte de St-Domingue, s'éleva au grade d'adjudant général, se déclara contre Toussaint Louverture, défendit contre lui le fort Jacmel avec honneur, se retira en France après la défaite de son parti, puis revint comme colonel avec le général Leclerc; mais il quitta ensuite les rangs français pour se joindre à Jacques Dessalines; bientôt il s'unit à Christophe pour renverser ce dernier et fut nommé commandant du Port-au-Prince par Christophe, devenu roi (1806). Peu après il entra en guerre avec celui-ci, proclama la république dans la partie S. de l'île et prit le titre de président d'Haïti (1807). Par ses talents et sa modération il accrut beaucoup son territoire, et attira sous ses drapeaux une partie des soldats de son rival. Législateur de son pays, il créa la plupart des institutions qui le régissent et dota les Noirs de la propriété. Pétion mourut en 1818, laissant à Boyer son petit État dans une position assez prospère.

PÉTIS (Franç), orientaliste, né en 1622, m. en 1695, secrétaire-interprète du roi pour les langues turque et arabe, laissa un *Dictionnaire français-turc et turc-français*, resté manuscrit, et une *Histoire de Gengizcan* (*sic*), publiée par son fils en 1710. — Ce fils, nommé aussi François Pétis de la Croix (1653-1713), voyagea en Orient, obtint une chaire d'arabe à Paris et succéda à son père comme secrétaire-interprète pour les langues orientales. Il a traduit du persan les *Mille et un jours* et a donné une *Histoire de Timour-Lenc* (1722). — Le fils de ce dernier, Louis Pétis de la Croix, 1698-1751, passa 6 ans en Syrie, fut successivement secrétaire-interprète de la marine, interprète des langues orientales à la Bibliothèque du Roi, professeur d'arabe au Collége de France. Il a traduit plusieurs ouvrages turcs et arabes.

PETIT (J.), cordelier, docteur en théologie, natif de Hesdin, était aux gages de Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Il ne craignit pas de proclamer la légitimité du meurtre du duc d'Orléans, assassiné par ce prince (1408), et soutint publiquement devant le Dauphin et toute la cour, dans une assemblée tenue à l'hôtel St-Paul, qu'il est permis de tuer un tyran et même que le meurtrier devait être récompensé. Cette doctrine, contre laquelle personne n'osa protester sur le champ, fut réfutée peu après par Pierre Cousinot et par Gerson, et condamnée solennellement par le concile de Constance et par le parlement. Néanmoins, protégé par le duc, J. Petit mourut paisiblement dans sa ville natale (1411 ou 1413).

PETIT (Pierre), géographe du roi, ingénieur, physicien, né à Montluçon en 1594, m. en 1677, fut un des premiers à signaler à l'attention publique les découvertes consignées dans la dioptrique de Descartes, et répéta avec Pascal les expériences de Torricelli sur le vide. Il a laissé divers opuscules, notamment *Moyen de pratiquer avec la règle les opérations du compas de proportion*, 1634. — Un autre Pierre Petit, 1617-87, qui avait fait l'éducation des fils du premier président Lamoignon, a laissé des *poésies latines*, 1683, parmi lesquelles on remarque les pièces intitulées *Codrus* et *Thia sinensis* (le thé); des *discours* latins, des ouvrages de physiologie et de médecine, dont un contre l'automatisme de Descartes (*De motu animalium spontaneo*), 1660, et de curieuses dissertations *De Anthropophagis*, *De Amazonibus* et *De Sibylla*. On le comptait, avec Rapin, Commire, Santeul, Larue, etc., parmi les astres de la *Pléiade* du XVII[e] siècle.

PETIT (Samuel), ministre protestant, né à Nîmes en 1594, m. en 1643, professa dans sa ville natale la théologie, le grec et l'hébreu, et publia, entre autres ouvrages d'érudition, un excellent commentaire sur les lois d'Athènes, *Leges atticæ* (Paris, 1635). Cet ouvrage, complété par Wesseling et réimprimé à Leyde en 1742, fait encore autorité.

PETIT (J. L.), chirurgien et anatomiste, né à Paris en 1674, mort en 1750, membre de l'Acad. des sciences, censeur royal, puis démonstrateur, enfin directeur de l'école royale de chirurgie, imagina divers instruments utiles et fit quelques découvertes pathologiques. On estime surtout ses travaux sur les hernies, les fractures et les hémorragies artérielles : il a inventé un ingénieux tourniquet pour suspendre le cours du sang dans les artères et a indiqué un moyen d'extraire les corps étrangers introduits dans l'œsophage. On lui doit un *Traité des maladies des os* et un *Traité des maladies chirurgicales*. — Un autre Petit, Antoine, 1718-94, se distingua aussi dans la chirurgie et fut également admis à l'Académie des sciences (1760). Il eut une immense clientèle et forma de brillants élèves, entre autres Vicq-d'Azyr.

PETIT (Alexis), physicien, né en 1791 à Vesoul, m. en 1820, fut à la fois, quoique fort jeune, professeur au lycée Bonaparte, à l'École normale et à l'École polytechnique. Il publia en 1814, avec Arago, son beau-frère, des *Recherches sur le pouvoir réfringent des corps*, et en 1818, avec Dulong, des *Recherches sur la théorie de la chaleur*.

PETIT (le général), né à Paris en 1772, m. en 1856, avait fait avec distinction les campagnes de la République et de l'Empire et était général de brigade en 1814. Il se trouvait à Fontainebleau à la tête d'un corps de troupes fidèles de la garde impériale au moment de l'abdication de Napoléon : c'est lui qui reçut de l'Empereur, avec la dernière accolade, ces adieux touchants, qui s'adressaient à toute l'armée. Il combattit à Waterloo en qualité de major au 1[er] régiment des grenadiers à pied de la garde, fut mis à la retraite en 1825, rappelé à l'activité en 1831 avec le grade de général de division, fait pair de France en 1838 et nommé en 1840 commandant en second de l'Hôtel des Invalides. Napoléon III le nomma sénateur en 1852.

PETIT-BOURG, château du dép. de Seine-et-Oise, commune d'Évry, à 5 k. N. O. de Corbeil, a appartenu à Lauzun, à Mme de Montespan, et aux tantes de Louis XVI. On y avait établi récemment une colonie agricole, qui a été abandonnée.

PETITE-PIERRE (La), ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), au pied du mont Altenbourg, à 15 kil. N. O. de Saverne; 1037 h. Château fort. C'était jadis un comté important : en 1452, l'électeur palatin s'en empara, et depuis il passa aux comtes de Veldenz, cadets de cette maison, puis à la maison de Deux-Ponts.

PETITES-MAISONS (Les), maladrerie fondée à Paris vers la fin du XV[e] siècle pour les lépreux, réédifiée en 1557 pour les mendiants de profession, les vieillards infirmes et les insensés, est devenu en

1801 l'*Hospice des Ménages* (rue de Sèvres). Le nom de *Petites-Maisons* lui vint des chambres basses ou des loges dans lesquelles on enfermait les fous.

PÉTITION DES DROITS, célèbre requête présentée en 1629 à Charles I par les chefs du parti patriotique du parlement anglais. On y demandait le redressement de 4 abus : 1° contrainte à l'effet d'arracher des prêts pour le roi ; 2° arrestations et détentions illégales; 3° logement des gens de guerre; 4° jugements par cours martiales. Charles I parut y adhérer; néanmoins le retard qu'il mit à réaliser sa promesse donna lieu à de vives querelles et amena les 11 ans de gouvernement sans chambre (1629-40).

PETITOT (Jean), peintre de Genève, né en 1607, m. en 1691, excella dans la miniature. Il s'attacha au roi d'Angleterre Charles I, qui le chargea de faire des copies de tableaux de Van Dyck, vint en France avec lui et jouit quelque temps de la protection de Louis XIV; mais, après la révocation de l'Édit de Nantes, il fut, comme calviniste, emprisonné au For-l'Évêque et n'en sortit que quand on craignit pour ses jours. Bossuet avait tenté vainement de le convertir. Petitot est le créateur de la peinture sur émail : ses ouvrages se distinguent par une finesse de dessin, une douceur et une vivacité de coloris admirables. Le musée du Louvre possède une collection de ses émaux; elle a été gravée par Blaisot, avec notices, Paris, 1863, 3 v. in-4.

PETITOT (Cl. Bernard), né à Dijon en 1772, mort en 1825, secrétaire, puis membre du Conseil de l'instruction publique, a donné 3 faibles tragédies : la *Conjuration de Pison*, *Géta et Caracalla*, *Laurent de Médicis*, et une traduction des *Tragédies d'Alfieri*, 1802; mais il est surtout connu par une vaste collection de *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, en 56 vol., 1819-24, qui a été continuée par Monmerqué.

PETITOT (L.), statuaire, né à Paris en 1794, m. en 1862, était gendre de Cartellier. Il fut envoyé à Rome en 1814, et ne cessa, depuis son retour, de produire des œuvres remarquables, entre autres la statue colossale de *Louis XIV*, en pied, à Caen, la statue équestre du même roi, dans la cour d'honneur de Versailles, les villes de *Lyon* et de *Marseille*, pour la place de la Concorde, les quatre statues allégoriques du pont du Carrousel, le monument du roi de Hollande *Louis-Bonaparte*, à St-Leu. Il était membre de l'Institut et professeur à l'École des beaux-arts.

PETIT-RADEL (Phil.), né à Paris en 1749, mort en 1815, chirurgien aux Invalides, avait été chirurgien-major à Surate. Il fut nommé en 1782 professeur de clinique chirurgicale à l'École de Médecine de Paris. C'est lui qui a rédigé le *Dictionnaire de chirurgie* de l'*Encyclopédie méthodique*, 1790.

PETIT-RADEL (François), frère du préc., 1756-1836, se fit recevoir docteur en Sorbonne, fut vicaire général du Couserans, émigra en 1791 en Italie, où il se livra à l'étude des antiquités, revint en France en 1800, exposa des idées neuves sur les constructions pélasgiques en Italie, fut reçu en 1806 membre de l'Institut (Inscriptions et Belles-Lettres), et attaché vers la même époque à la bibliothèque Mazarine. Il se consacra spécialement à l'étude des monuments pélasgiques. On lui doit, entre autres ouvrages, de savantes *Recherches sur les monuments cyclopéens*, des *Mémoires sur les origines des plus anciennes villes d'Espagne*, un *Examen de la véracité de Denys d'Halicarnasse concernant l'authenticité des colonies pélasgiques en Italie;* un *Examen des synchronismes de l'histoire primitive de la Grèce*, 1827. Il a légué à la bibliothèque Mazarine une collection de modèles représentant les ruines des principaux monuments pélasgiques de la Grèce et de l'Italie.

PÉTRA, auj. *Karak* ou *Sélah*, v. d'Arabie, entre la mer Rouge et la mer Morte, appartint d'abord aux Iduméens, puis aux Nabathéens, et fut le ch.-l. de l'Arabie Pétrée au temps de l'empire Romain. C'était l'entrepôt du commerce avec l'Arabie. Elle devait son nom à sa situation sur un rocher (*petra*).

PÉTRARQUE (François), célèbre poète italien, né en 1304 à Arezzo. Son père, ardent guelfe et ami de Dante, ayant été banni de Florence où il occupait un emploi, vint se fixer avec lui à Avignon où résidaient alors les papes, et l'envoya étudier le droit à Montpellier et à Bologne; mais cette étude avait peu d'attrait pour le jeune Pétrarque. Devenu en 1324, par la mort de son père, libre de suivre ses penchants, il se voua tout entier aux lettres et à la poésie, et revint habiter Avignon. C'est là qu'il vit en 1327 la célèbre Laure (de Noves), pour laquelle il conçut un amour qui dura autant que sa vie, mais qui resta toujours sans espoir. Il entra alors dans l'Église, voyagea pour se distraire, visita la France, les Pays-Bas, puis vint s'enfermer dans la solitude de Vaucluse, auprès d'Avignon. Il exhalait sa passion dans des vers qui lui firent bientôt une réputation universelle. En 1335, le pape Benoît XII lui conféra des bénéfices qui lui assuraient une existence honorable; en 1341, il fut appelé à Rome pour y recevoir au Capitole la couronne lauréale décernée au premier poëte de l'époque ; en même temps, le roi de Naples, Robert, admirateur de son génie, lui donnait le titre de son aumônier ordinaire; le souverain de Parme le fixait auprès de sa personne avec le titre d'archidiacre de l'église de Parme. A partir de cette époque, Pétrarque fut honoré de diverses missions politiques : il fut chargé par les Romains d'aller à Avignon presser Clément VI de rétablir à Rome la résidence des papes (1342); par Clément VI lui-même de faire valoir les droits du St-Siége à la régence de Naples; par Louis de Gonzague, seigneur de Mantoue, d'intercéder auprès de l'empereur Charles IV pour qu'il rendît la paix à l'Italie; par les Visconti, seigneurs de Milan, de réconcilier Gênes et Venise, puis d'aller en France féliciter le roi Jean II sur sa délivrance. Ce dernier prince tenta vainement de le retenir auprès de lui. Vers le même temps, Florence le réintégrait dans le droit de cité qu'avait perdu son père, et lui offrait la direction de son Université; mais il refusa cet honorable poste. Au milieu de ses succès, Pétrarque avait appris la mort de Laure, enlevée par la peste de 1348 : cette perte lui inspira de nouveaux chefs-d'œuvre. Après avoir longtemps vécu à la cour des princes d'Italie, qui le recherchaient à l'envi, Pétrarque voulut passer ses dernières années dans la retraite. Il se fixa à Venise, et fit don à cette ville de sa bibliothèque (1362); il fut en reconnaissance logé dans un palais aux frais de la république. Il mourut en 1374 à Arquà, bourg voisin de Padoue; il avait été frappé d'apoplexie dans sa bibliothèque; on le trouva la tête penchée sur un livre. Les ouvrages les plus célèbres de Pétrarque sont ses poésies italiennes, qui se composent principalement de *sonnets*, de *canzoni* ou *odes*, de *rime terze;* on y trouve une grâce, une délicatesse de sentiments inimitables. Il a aussi laissé des *lettres*, des *poésies latines*, parmi lesquelles on remarque des *églogues* et le poëme épique de l'*Africa* (où il chante les deux guerres puniques), et de remarquables traités de philosophie morale (entre autres : *De remediis utriusque fortunæ ; De ignorantia sui ipsius et multorum*, contre Aristote). Pétrarque était un ami ardent de la littérature ancienne : il a puissamment contribué à faire renaître en Italie, et par suite en Europe, le sentiment et l'admiration de l'antiquité classique; il prit toutes sortes de peines pour rassembler et conserver des manuscrits; on lui doit la découverte des *Institutions oratoires* de Quintilien, d'une partie des *Lettres* et des *Discours* de Cicéron; il possédait plusieurs manuscrits précieux qui se sont perdus. Considéré comme poëte, Pétrarque exerça une grande influence sur la littérature italienne à ses débuts : il donna à la langue de la pureté, de l'élégance, de la fixité. L'édition la plus complète des *OEuvres de Pétrarque* est celle de Bâle, 1581, in-fol. Ses poésies ont été souvent imprimées à part. Parmi les éditions récentes, les plus estimées sont celles de Rome, 1821, avec remarques de Tassoni, Mu-

zio, Muratori, et celle de Paris, donnée en 1822 par Biagioli, avec commentaires. Les *Poésies* de Pétrarque ont été trad. en prose par F. L. de Gramont, 1841, et en vers par F. de Montesquiou, 1843, E. Lafond, 1848, C. Du Mazet, 1848, etc. L'abbé de Sade a laissé des *Mémoires sur Pétrarque*, 1764-67; Delécluze a donné la *Vie de P. écrite par lui-même*, 1839.

PÉTRÉE (Arabie). *V.* ARABIE et PÉTRA.

PÉTREIUS (M.), lieutenant du consul Antonius en 63 av. J.-C., battit Catilina à Pistoie, fut vaincu en Espagne par César en 49 et prit part aux batailles de Pharsale et de Thapse (48, 46), dans lesquelles son parti fut vaincu. Après cette dernière défaite, Juba et lui s'entretuèrent pour échapper au vainqueur.

PETRETTO-E-BICCHISANO, commune de la Corse, ch.-l. de c., à 17 kil. N. de Sartène; 908 h.

PÉTRIKAU, v. de Pologne, ch.-l. d'obwodie, à 110 k. E. de Kalish; 5000 h. Cour d'appel, coll. de Piaristes.

PÉTROBRUSIENS ou HENRICIENS *V.* HENRI.

PETROCORII, peuple de la Gaule, entre les *Lemovices*, les *Bituriges Vivisci*, les *Nitiobriges*, avait pour ch.-l. *Petrocorii* ou *Vesuna*, auj. *Périgueux*. Il fut compris par les Romains, d'abord dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine seconde. Le pays qu'il occupait forme le *Périgord* actuel.

PÉTRONE, *E. Petronius Arbiter*, écrivain latin du Ier s., natif de Marseille, fut proconsul en Bithynie sous Claude, et devint un des favoris de Néron, qui lui donna le titre d'*Arbiter elegantiarum* (intendant des plaisirs) : mais, ayant été soupçonné d'avoir pris part au complot de Pison, il fut arrêté et forcé de s'ouvrir les veines à Cumes (67). Bien qu'Épicurien, il montra la plus grande sérénité dans ses derniers moments. On a sous son nom un pamphlet satirique intitulé *Satyricon*, mêlé de prose et de vers, dans lequel on trouve, avec des tableaux beaucoup trop nus des mœurs du temps, quelques beaux morceaux, entre autres le *Festin de Trimalcion*, le conte de la *Matrone d'Éphèse*, et un épisode célèbre sur la *Guerre civile* de César et de Pompée, en vers. On présume qu'il se trouve dans cet ouvrage de nombreuses allusions à Néron, dont Pétrone voulait peindre les débauches et le manque de goût; cependant le personnage de Trimalcion s'appliquerait mieux à Claude. On a prétendu que l'auteur aurait en mourant adressé ce pamphlet à Néron lui-même; mais rien de moins certain. L'ouvrage de Pétrone ne nous est parvenu qu'incomplet; un manuscrit découvert en 1668 à Trau en Dalmatie (auj. à la Bibliothèque impériale de Paris) a permis de combler plusieurs lacunes. Les meilleures éditions de Pétrone sont l'édition *Variorum*, Amst., 1677, et celles de Burmann, 1709 et 1743, et de C. Anton, Leips., 1781. Il a été trad. en français par Durand, 1803, Héguin De Guerle, 1834 (dans la collection Panckoucke), et Baillart, 1850 (collect. Nisard). Le poëme de la *Guerre civile* a été imité en vers par J. N. De Guerle, 1799.

PÉTRONILLE (Ste), appelée aussi PÉRONELLE ou PÉRINE, vierge, vivait à Rome du temps de S. Pierre, dont on l'a regardée sans fondement comme la fille, et y subit le martyre. On l'honore le 31 mai.

PETROPAVLOSK. *V.* AVATCHA.

PÉTROPOLIS, nom latinisé de St-Pétersbourg.

PÉTROZAVODSK, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt d'Olonetz, sur la riv. occid. du lac Onéga, à 400 k. N. E. de St-Pétersbourg; 9000 hab. Cour criminelle, cour d'appel, gymnase. Fonderie de canons et de boulets; fabriques de poudre.

PETTAU, *Petovio* en latin, v. de Styrie, sur la r. g. de la Drave, à 30 kil. S. E. de Marbourg; 2500 hab. Maison d'invalides. — Ottokar III, margrave de Styrie, y battit les Hongrois en 1042.

PETTY (Guillaume), savant anglais, né en 1623 à Rumsey (Hampshire), m. en 1687, exerça et enseigna la médecine, s'occupa d'économie politique, de construction maritime et d'arts mécaniques, acquit une grande fortune par son industrie et fut un des fondateurs de la Société royale de Londres. Membre du parlement sous Cromwell, il n'en sut pas moins se faire bien venir de Charles II et reçut de lui le titre de comte de Kildare; il est la tige des lords Shelburne et des marquis de Lansdowne. On a de lui entre autres écrits : *Traité des taxes et contributions*, 1662; *Essai sur la multiplication de l'espèce humaine* 1686; *Arithmétique politique*, 1690.

PEUCER (Gaspar), ami et gendre de Mélanchthon, né en 1525 à Bautzen, m. en 1602, enseigna les mathématiques et la médecine à Wittemberg, fut emprisonné par ses coreligionnaires en 1574 pour avoir répandu les doctrines des Sacramentaires, ne recouvra la liberté qu'au bout de 11 ans et se retira dans les États du prince d'Anhalt. Il a publié les œuvres de Mélanchthon (Wittemberg, 1562), et a lui-même beaucoup écrit, sur l'astronomie, la médecine, l'histoire, etc. Ses ouvrages les plus curieux sont un *Traité de la divination*, en latin (Wittemb., 1552), et l'*Histoire de sa captivité*, Zurich, 1605.

PEUCÉTIE, *Peucetia*, région de l'Italie anc., sur l'Adriatique et le revers N. E. de la Messapie, entre l'Apulie propre et l'Iapygie, avait pour villes principales Barium, Rudies, Egnatia. Ses habitants se nommaient Peucètes et Pédicules. Ils tiraient leur nom de Peucetius, un des fils de Lycaon, roi d'Arcadie.

PEULS (États). *V.* FELLATAHS et SÉNÉGAMBIE.

PEURBACH (George), *Purbachius*, astronome, né en 1423 à Peurbach, près de Lintz (Autriche), m. en 1461, a laissé une *Théorie des planètes* (en latin), Venise, 1490, et des *Tables d'éclipses* pour les années 1650-61. Regiomontanus était son disciple.

PEUTINGER (Conrad), savant antiquaire, né à Augsbourg en 1465, m. en 1547, était membre du sénat d'Augsbourg. Il devint secrétaire de cette assemblée en 1493, et fut chargé de plusieurs missions importantes auprès des empereurs Maximilien I et Charles-Quint. Il consacra ses loisirs aux lettres, forma une belle bibliothèque, qu'il ouvrit au public, contribua puissamment à la publication des meilleurs auteurs latins et allemands, et composa lui-même plusieurs ouvrages, entre autres : *Romanae vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum reperta*, Augsb. 1505; *Sermones convivales de Germaniae antiquitatibus*, 1530. Il est surtout connu par la carte de l'empire romain qui porte son nom, la *Table de Peutinger* (*Tabula Peutingeriana*), dite aussi *Table Théodosienne*, l'un des monuments les plus précieux de l'antiquité. Cette carte, où sont tracées toutes les routes militaires de l'Empire, fut, à ce qu'on croit, exécutée à Constantinople vers 393, sous Théodose le Grand; selon d'autres, elle remonterait à l'an 222 ou même à l'an 161; elle fut découverte à Spire vers 1500, dans une bibliothèque fort ancienne, par Conrad Celtès, qui la légua à Peutinger; celui-ci se proposait de la publier quand il fut surpris par la mort, et elle ne parut qu'en 1598, à Venise, par les soins de Marcus Welser et de l'imprimeur Balthasar Moretus. Elle a été réimprimée avec de précieux éclaircissements par Scheyb, Vienne, 1753; par Christianopulus, Iési, 1809; par C. Mannert, Leips., 1824; par Fortia d'Urban, Par., 1845. L'original est conservé à la Bibliothèque impériale de Vienne.

PEVENSEY, v. d'Angleterre (Sussex), près de la Manche et autrefois sur cette mer, à 20 kil. O. S. O. d'Hastings. Ancien château fort près duquel débarqua, dit-on, Guillaume le Conquérant.

PEYCHAWER ou PICHAOUER, *Peshawer* en anglais, v. de l'Inde anglaise (Pendjab), ch.-l. de prov., sur un petit affluent de l'Attok, à 220 k. E. S. E. de Kaboul et à 8 k. O. d'Attok; env. 60000 hab. Cette ville, fondée par Akbar, était précédemment comprise dans l'Afghanistan et était la capit. d'un petit roy. de son nom. — La prov. de P., à l'O. du Sindh, s'étend sur l'une et l'autre rive du bas Attok. On croit que c'est la *Peucéliotide* d'Arrien.

PEY-HO (le), fleuve de la Chine, sort de la Mongolie, coule au S. E., passe près de Pékin et se jette dans le golfe de Tchéli, après 450 kil. de cours. L'en-

tée en fut forcée le 20 mai 1858 et le 21 août 1860, par la flotte anglo-française.

PEYRARD (Fr.), mathématicien, né en 1760, m. en 1822, professa les mathématiques spéciales au lycée Bonaparte, fut en même temps bibliothécaire de l'École Polytechnique et remplit sous l'Empire diverses missions scientifiques en Italie. Il tomba dans la misère par l'effet de son inconduite, et mourut à l'hôpital. Outre quelques ouvrages originaux, auj. oubliés, Peyrard a donné des traductions françaises des *Œuvres d'Archimède* (1807, in-4), et d'*Euclide* (1814-18, 3 v. in-4, avec le texte grec, la trad. latine et des notes) : ces traductions sont les plus complètes et les meilleures que l'on possède.

PEYRE (Marie Joseph), architecte, né à Paris en 1730, m. en 1785, se fit remarquer par un style ferme et une grande hardiesse de conception, et opéra dans son art une révolution analogue à celle que Vien effectuait dans la peinture. C'est lui qui construisit, avec de Wailly, la belle salle de l'*Odéon*. Il fut nommé contrôleur des bâtiments de la couronne et fut admis en 1767 à l'Académie d'architecture. Ses *Œuvres d'architecture* forment 1 vol. in-fol., 1795. — Ant. P., son frère, 1730-1823, avait étudié la peinture avant de se consacrer à l'architecture. Il remporta en 1762 le grand prix de Rome, fut à son retour d'Italie nommé contrôleur des bâtiments du roi à Fontainebleau et à St-Germain, et entra en 1777 à l'Académie d'architecture. Il se distingua par une connaissance profonde de la perspective. Son chef-d'œuvre est le palais de l'électeur de Trèves, à Coblentz. Il a publié les *Œuvres d'architecture* de son frère (1795) et a donné lui-même un recueil du même genre (1819). Il est un des chefs de l'école qui prend l'antique pour modèle; il forma d'illustres élèves, entre autres Fontaine et Percier. — Ant. Marie P., fils de Marie Joseph, 1770-1843, exécuta de grands travaux de restauration au Palais de justice. On lui doit aussi l'ancienne salle de la Gaîté, auj. détruite, et l'École vétérinaire d'Alfort.

PEYREHORADE, ch.-l. de c. (Landes), sur la Gave de Pau, à 22 k. S. de Dax; 2516 h. Pierre de taille, bois pour la marine.

PEYRELEAU, ch.-l. de c. (Aveyron), à 15 kil. N. E. de Milhau; 356 hab. Bonneterie, bestiaux.

PEYRIAC-MINERVOIS, ch.-l. de c. (Aude), à 22 k. N. E. de Carcassonne; 1288 hab. Vins.

PEYROLLES, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), à 21 k. N. E. d'Aix, sur la r. g. de la Durance; 1260 h. Jadis fortifiée : reste de tours; grotte à stalactites.

PEYRON (J. Fr.), peintre, né à Aix en 1744, m. en 1815, étudia surtout les œuvres de Poussin, remporta le grand prix et préluda à la réforme que Gérard opéra peu après. Il fut admis en 1788 à l'Acad. de peinture et nommé en 1785 directeur des Gobelins. Parmi ses tableaux, on remarque *Cimon se dévouant à la prison pour obtenir l'inhumation de son père*, *Persée aux pieds de Paul-Émile*, la *Mort de Socrate*, la *Mort de Sénèque*, *Curius et les Samnites*.

PEYRONNET (Charles, comte de), homme politique, né à Bordeaux en 1778, m. en 1854, appartenait à une famille royaliste. Il était avocat à Bordeaux en 1815 : ayant eu occasion, lors du passage de la duchesse d'Angoulême, de faire preuve de dévouement, il avança rapidement sous la Restauration, fut nommé successivement président du tribunal de Bordeaux, procureur général à Bourges, puis à Rouen et à Paris, et fut appelé en 1821 au ministère de la justice. Il y resta jusqu'en 1828, et ne craignit pas de proposer les mesures les plus impopulaires : loi sur la presse, loi du sacrilége, rétablissement de la censure, licenciement de la garde nationale, modification du jury; il fut en récompense créé comte. Écarté des affaires lors de l'avénement du ministère conciliateur de Martignac, il y fut rappelé en 1830, tint le portefeuille de l'intérieur dans le ministère Polignac et signa les ordonnances inconstitutionnelles qui provoquèrent la révolution de Juillet. Condamné, comme ses collègues, par la Cour de Pairs, à une prison perpétuelle et enfermé au fort de Ham, il fut rendu à la liberté en 1836. On a de lui *les Pensées d'un prisonnier*, 1834, et une *Hist. des Francs*, 1835.

PEYRUIS, ch.-l. de c. (Basses-Alpes), sur la r. dr. de la Durance, à 19 kil. N. E. de Forcalquier; 774 h.

PEYSSONEL (Ch. de), né à Marseille en 1700, m. en 1757, fut secrétaire d'ambassade à Constantinople, eut part à la rédaction du traité de Belgrade (1735) et devint consul général à Smyrne. Dans ce poste, il parcourut l'Asie-Mineure en connaisseur érudit et en rapporta des marbres précieux, dont il fit don au cabinet du Roi. Il fut élu en 1747 associé de l'Académie des inscriptions. Outre plusieurs *Mémoires*, on a de lui la relation de ses *Voyages au Levant*. — Son fils, nommé aussi Charles, 1727-90, fut après lui consul général à Smyrne. Il a laissé des *Observations historiques et géographiques sur les peuples qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, 1764, et un *Traité sur le Commerce de la mer Noire*, 1787. — Ant. de P., frère du 1er Charles, médecin à Marseille, et l'un des fondateurs de l'Académie de cette ville, était un naturaliste distingué : on lui doit des *Observations sur le corail* (1756), dans lesquelles il a le premier décrit le zoophyte auquel on doit ce précieux produit.

PEZ (dom Bernard), bénédictin, né en 1683 à Ips (Basse-Autriche), m. en 1735, entra à l'abbaye de Mœlck et en devint vicaire et bibliothécaire. On a de lui : *Thesaurus anecdotorum*, Augsbourg, 1721-29, 6 vol. in-fol., recueil qui fait suite au *Thesaurus* de D. Martène, et qui renferme de riches matériaux pour l'histoire de l'église d'Allemagne; *Bibliotheca ascetica*, Ratisbonne, 1723-40, 12 vol. in-4. — Son frère, dom Jér. Pez, aussi bénédictin, a publié *Scriptores rerum Austriacarum*, Leipsick, 1721-25, 2 v. in-f.

PEZAY (Alexandre MASSON, marquis de), né à Versailles en 1741, m. en 1777, fut d'abord officier de mousquetaires et se fit quelque renom par de petits vers dans le goût de Dorat. Chargé de donner des notions de tactique au dauphin (Louis XVI), il s'insinua dans l'intimité de ce prince et eut, dit-on, une grande part à la chute de Terray et à l'élévation de Necker, mais il ne tarda pas à faire l'important et fut éloigné de la cour par une place d'inspecteur général des côtes. Il mourut dans sa terre de Pezay à 36 ans. On a réuni ses poésies sous le titre d'*Œuvres agréables et morales*, Liége, 1791; on y distingue la *Rosière de Salency*, pastorale, avec musique de Grétry, 1774. On a en outre de Pezay une trad. en prose de *Catulle*, *Tibulle et Properce*, peu estimée, et les *Campagnes de Maillebois en Italie* (en 1745 et 46), 1775.

PÉZENAS, *Piscennæ*, ch.-l. de c. (Hérault), sur la r. dr. de l'Hérault, à 22 k. N. E. de Béziers; 7204 h. Ville assez bien bâtie; vieux château, salle de spectacle. Trib., collége. Industrie active et variée : lainages, chapeaux, produits chimiques, vert-de-gris, esprits, eaux-de-vie, filatures, teintureries, etc. Commerce de vins, eau-de-vie, fruits secs, câpres, etc. Le prix des eaux-de-vie sur cette place sert de mercuriale à toute l'Europe. — Anc. cité des Tectosages, Pézenas était déjà célèbre sous les Romains par ses laines. Elle devint au moyen âge une seigneurie; fut achetée par S. Louis en 1261, érigée en comté par le roi Jean en 1361 en faveur de Charles d'Artois, et passa plus tard dans les maisons de Montmorency, de Condé et de Conti.

PÉZENAS (Esp.), savant jésuite, né en 1692 à Avignon, m. en 1776, enseigna l'hydrographie à Marseille et cultiva l'astronomie. On a de lui : *Éléments et pratiques du Pilotage*, l'*Astronomie des marins*, *Théorie et pratique du jaugeage*. Il a en outre traduit de l'anglais plusieurs ouvrages scientifiques.

PEZRON (Yves), de l'ordre des Bernardins, né à Hennebont en 1640, m. en 1706, s'est occupé avec succès d'histoire et de chronologie. On a de lui : l'*Antiquité des temps défendue et rétablie*, Paris, 1687 (il y soutient qu'il s'est écoulé plus de 5000 ans jusqu'à l'avénement du Messie); l'*Histoire évangélique*

confirmée par la judaïque et la romaine, 1696 (il y a joint une dissertation où il soutient que J.-C. est mort l'an 29 et non l'an 33 de l'ère vulgaire); *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes*, 1703.

PFAFF (Christ. Matthieu), théologien protestant, né à Stuttgard en 1686, m. en 1760, montra un génie précoce, visita l'Italie, la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, professa la théologie à Tubingue, devint chancelier de l'université de cette ville, abbé de Lorch, comte palatin et membre des États de Wurtemberg. Il dirigea l'édition de la Bible protestante dite *Bible de Tubingue*, 1729, et composa plus de cent ouvrages, entre autres : *Dissertationes antibælianæ* (contre Bayle), Tubingue, 1719 et 1720; *Institutiones theologicæ et morales*, 1719; *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, 1727. Il découvrit plusieurs manuscrits anciens, notamment des fragments importants de *Lactance* (1712) et d'*Irénée* (1715).

PFAFF (Ch. Henri), physicien et chimiste, né en 1773 à Stuttgard, m. en 1852, était professeur de chimie à Kiel depuis 1805. Il a laissé : *De l'Électricité et de l'irritabilité animales; Manuel de chimie analytique; Théorie des couleurs; Système de la matière médicale d'après les principes de la chimie*. Il s'est aussi occupé avec succès d'archéologie.

PFAFFENDORF, vge des États prussiens (Silésie), à 2 kil. N. de Liegnitz; 300 hab. Victoire de Frédéric II sur les Autrichiens en 1760.

PFAFFENHOFEN, v. de Bavière (Isar), sur l'Inn, à 50 kil. N.N.O. de Munich; 2000 hab. Combats entre les Français et les Autrichiens en 1745 et 1809.

PFEFFEL (Chrétien-Fréd.), jurisconsulte et publiciste français, né à Colmar en 1726, m. en 1807, était fils d'un jurisconsulte du roi en Alsace. Il remplaça son père et remplit diverses missions diplomatiques pour les cours de France, de Saxe, de Deux-Ponts. *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public de l'Allemagne*, 1754 et 1776; *Recherches historiques sur les droits des papes sur Avignon*, 1768; *État de la Pologne, avec un abrégé de son droit public*, 1770. — Son frère, Conrad-Gottlieb Pf., né à Colmar en 1736, m. en 1809, devint aveugle à 21 ans, et ne s'en distingua pas moins dans les lettres. Il fonda en 1773 une école militaire à Colmar, avec son ami Lersé, devint en 1803 président du consistoire de sa ville natale, puis secrétaire-interprète de la préfecture du Ht-Rhin. Il a beaucoup écrit en prose et en vers : ses seules *OEuvres poétiques* forment 10 vol. in-8 (Tubingue, 1802-10); elles sont en allemand et se composent de pièces de théâtre, de contes, de fables, d'épîtres, etc.; on y trouve, avec du sens et de l'imagination, de la grâce et de la sensibilité; mais elles sont de mérite inégal; on estime surtout ses *Fables*; elles sont devenues classiques. Ses écrits en prose se composent surtout de contes et de nouvelles. On lui doit aussi des *Principes de Droit naturel*, à l'usage de l'école de Colmar, 1781 (en franç.). Ses *Contes* et *Nouvelles* ont été trad. par son fils, Par., 1825; P. Lehr a mis ses *Fables* en vers français, Strasb., 1840.

PFEIFFER (Ida REYER, dame), femme voyageuse, née à Vienne en 1795, m. en 1858. Étant restée veuve et ayant établi ses enfants, elle commença à 47 ans à satisfaire sa passion pour les voyages, visita seule la Turquie, la Palestine, l'Égypte, puis la Suède, la Norvége et l'Islande, et accomplit à travers mille périls deux voyages autour du monde (1846 et 1851). Partie de nouveau en 1856, elle prit à Madagascar des fièvres qui la conduisirent au tombeau. Elle a publié ses *Voyages*, en allemand (de 1844 à 1856); ils ont été traduits en français par M. de Suckau.

PFIFFER (Fr. L. de), général suisse au service de la France, né en 1716, m. en 1802, se distingua aux siéges de Menin, Ypres, Fribourg, à Rocoux, à Laufeld, se retira à Lucerne après 60 ans de service et y exécuta un admirable plan-relief de la Suisse (de 7m, 50 sur 4m), que l'on conserve à Lucerne.

PFINZ, riv. du grand-duché de Bade, prend sa source dans le Wurtemberg (Forêt-Noire), et tombe dans le Rhin à 8 kil. E. de Graben, après un cours de 60 kil. Elle donnait son nom au cercle badois de Murg-et-Pfinz, remplacé depuis 1834 par le cercle du Rhin-Moyen.

PFISTER (J. Chrétien), historien, né en 1772 dans le Wurtemberg, m. en 1836, a laissé une *Histoire de la Souabe*, Heilbronn, 1803-1827, et une *Hist. générale de l'Allemagne*, d'après les sources, Hambourg, 1830-1835, ouvrage capital, qui lui coûta 30 ans de travaux; cette histoire a été traduite par Paquis, 11 vol. in-8, 1835 et années suivantes.

PFLUG (J.), évêque de Naumbourg, s'efforça de concilier les Catholiques et les Luthériens, rédigea dans ce but l'*Interim d'Augsbourg* (1548) et présida le colloque de Worms (1557), mais ne réussit par sa modération qu'à s'attirer les injures des deux partis.

PFORTA ou SCHULPFORTA, célèbre école classique établie à 3 kil. de Naumbourg, a été fondée par Maurice de Saxe en 1543.

PFORZHEIM, v. du grand-duché de Bade (Rhin-Moyen), à 20 kil. S. E. de Carlsruhe, au confluent de 3 rivières (Wirm, Nagold, Enz); 8500 hab. Chapitre de dames nobles, dépôt de mendicité. Bijouterie, horlogerie, maroquin, teinturerie à la turque, produits chimiques. Patrie de Reuchlin. Le maréch de Lorges y battit le duc de Wurtemberg en 1692.

PHACÉE, roi d'Israël de 753 à 726 av. J.-C., était d'abord général de Phacéia, sur lequel il usurpa le trône après l'avoir assassiné. Il fit plusieurs invasions dans le roy. de Juda, fut attaqué par Salmanazar, roi d'Assyrie, et ne l'éloigna qu'à force d'argent. Il fut tué par Osée, qui lui succéda.

PHACEIA, roi d'Israël, successeur de Manahem, ne régna qu'un an, de 754 à 753, et fut assassiné dans le palais de Samarie par Phacée, un de ses généraux.

PHAÉTHON (mot grec qui veut dire *brillant*), fils d'Apollon et de Clymène. Épaphus, fils de Jupiter, lui ayant soutenu qu'il n'était pas fils d'Apollon, il alla trouver ce dieu afin d'apprendre la vérité de sa propre bouche; puis, s'en étant assuré, il le supplia de lui accorder une grâce pour prouver à tous qu'il était véritablement son fils. Apollon jura par le Styx qu'il ne lui refuserait rien; alors Phaéthon demanda de conduire le char du soleil pendant un jour seulement. Enchaîné par son serment, Apollon se vit contraint de lui accorder cette folle demande; mais l'entreprise était au-dessus des forces de Phaéthon : les chevaux, mal dirigés, l'emportèrent bientôt, embrasèrent la surface de la terre et desséchèrent les eaux. Jupiter, pour mettre un terme à ces désordres, foudroya Phaéthon et le précipita dans l'Éridan.

PHALANGE, *phalanx*, nom donné à un ordre de bataille usité chez les anciens Grecs, surtout chez les Macédoniens, et à un corps d'infanterie disposé dans cet ordre. C'était la disposition par colonne ou bataillon en files espacées pour la marche, rapprochées pour la charge, et très-serrées pour résister à l'attaque. Les colonnes se formaient souvent sur 4 de front et 8 de profondeur; d'autres fois, sur 10, 12, 16, 25 de front et avaient jusqu'à 50 de profondeur. Philippe perfectionna la phalange : telle qu'il l'établit, elle se composait de 4096 hommes rangés sur 16 de profondeur (ce qui donnait 256 files et 16 rangs). Plus tard, il la doubla et même la quadrupla : la grande phalange était de 16384 hommes (1024 par rang). Les soldats étaient armés de sarisses (lances longues de plus de 4m), dont la longueur croissait de rang en rang à partir du premier, de telle sorte que les lances des 5 premiers rangs formaient en avant de la phalange comme un mur de fer. L'emploi de l'ordre en phalange subsista jusqu'à la défaite de Persée par les Romains à la bataille de Pydna (168 av. J.-C.) : dans cette bataille, la phalange macédonienne fut détruite par la légion romaine, dont le principe était l'ordre mince, qui se prête mieux à toutes les natures de champs de bataille.

PHALANSTÉRIENS, disciples de Fourier. *V.* FOURIER (Charles).

PHALANTE, *Phalantus*, Lacédémonien, chef des Parthéniens (*V.* ce mot), alla fonder à leur tête la colonie de Tarente, vers 707 av. J.-C.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, originaire d'Astypalée en Crète, fut banni de sa patrie à cause de ses projets ambitieux, vint se fixer à Agrigente, s'y empara du pouvoir vers 566 av. J.-C., et y régna 16 ans ou suivant quelques-uns 30 ans. Sa cruauté le rendit odieux et il fut, dit-on, lapidé par ses sujets. Pérille, habile mécanicien, avait inventé pour lui un fameux taureau d'airain destiné à enfermer des condamnés qu'on voudrait brûler à petit feu : Phalaris en fit l'essai sur l'inventeur lui-même. — On a des *Lettres* de Phalaris qui sont évidemment apocryphes. Elles ont été publiées à Oxford, 1718, par Ch. Boyle; à Grœningue en 1777 par Walckenaer; à Leipsick, 1823, par G. H. Schæfer, avec les notes de Boyle, Lennep et Walckenaer. Il en existe une trad. française, par Benaben, Angers, 1803.

PHALÈRE, *Phalerus*, un des ports d'Athènes, sur le golfe Saronique, à l'E. de ceux de Munychie et du Pirée, était employé avant le Pirée et subsista concurremment avec celui-ci, mais il ne pouvait recevoir que de petits bâtiments. Démétrius de Phalère naquit dans ce lieu et en prit son nom.

PHALSBOUG, *Pfalzburg*, c.-à-d. *bourg palatin*, v. de France (Meurthe), ch.-l. de c., à 18 kil. N. E. de Sarrebourg; 3685 hab. Place forte, qui par sa situation commande les défilés des Vosges; collége. Quincaillerie, boissellerie; eau de noyau et autres liqueurs renommées, bière, grains, etc. Patrie du maréchal de Lobau, à qui une statue a été érigée sur la place de la ville. — Fondée en 1570 par l'électeur palatin George-Jean; cédée à la France en 1661; fortifiée en 1679 par Vauban; souvent assiégée.

PHANAGORIE, v. de Russie. *V.* FANAGORIE.

PHAON, amant de Sapho. *V.* SAPHO.

PHARAMOND, personnage donné comme le premier roi de France, ne fut qu'un chef ou duc des Francs, s'il exista véritablement. Il est mentionné dans la chronique de Prosper Tiron, mais n'est pas cité par Grégoire de Tours. Ceux qui admettent son existence le font fils de Marcomir, et supposent qu'il passa le Rhin en 419 ou 420, s'avança jusqu'à Tongres ou jusqu'à Trèves et fut enterré à Frankenberg. On le fait régner jusqu'en 427 ou 428 et on lui donne Clodion pour fils. Pharamond est le héros d'un des romans de La Calprenède.

PHARAN, v. et cap de l'Arabie Pétrée, sur la mer Rouge, à l'E. d'Ailath, entre le golfe Héroopolite et le golfe Élanitique, est auj. le cap *Mahomet*. — On appelait *Désert de Pharan* une partie de l'Arabie Pétrée, voisine de ce cap, au S. de la Palestine. C'est là que se retira Agar; c'est de là que Moïse envoya explorer la Terre promise.

PHARAON, nom commun sous lequel on désigne les anciens rois d'Égypte avant Psamménit. La Bible applique ce nom à dix rois différents. Les plus connus sont : celui dont Joseph expliqua le songe et qui le combla de bienfaits; — celui qui commença à persécuter les Hébreux et fit mourir tous leurs enfants mâles; c'est par sa fille que Moïse fut sauvé : on le croit le même qu'Aménophis III; — celui qui fut sommé par Moïse de laisser partir le peuple de Dieu : ayant refusé, il vit son peuple frappé de dix plaies; il laissa enfin partir les Israélites, mais, ayant voulu les poursuivre, il fut englouti dans les eaux de la mer Rouge. Ce dernier Pharaon fut père de Sésostris.

PHARASMANE, nom commun à sept rois d'Ibérie, qui régnèrent du Ier au VIe s. après J.-C. Le seul remarquable est Ph. I, qui régna de l'an 35 à l'an 54. Il s'allia avec les Romains, fit la guerre au roi des Parthes Artaban III, puis à Mithridate, roi d'Arménie, son propre frère : dans cette guerre, il avait chargé son fils, le célèbre Rhadamiste, époux de Zénobie, de marcher sur l'Arménie, mais bientôt, le soupçonnant de trahison, il le fit assassiner.

PHARE, *Pharos*, petite île des côtes de l'Égypte, voisine du port d'Alexandrie, fut jointe à cette ville en 285 av. J.-C. par un môle de sept stades (env. 1300m), puis fut ornée d'une tour de marbre blanc, haute de 300 coudées (env. 150m), au sommet de laquelle on entretenait des feux pendant la nuit pour guider les vaisseaux. Cet appareil prit, de l'île où il était placé, le nom de *phare*, nom qui fut étendu depuis à tous les édifices du même genre. La tour de Pharos, œuvre du Cnidien Sostrate, subsista près de 1600 ans. Plusieurs fois ébranlée et mutilée par les tremblements de terre, elle s'écroula complétement en 1303.

PHARE DE MESSINE. *V.* MESSINE.

PHARISIENS, *Pharisæi* (de l'hébreu *pharasch*, séparé), secte juive, affectait un zèle excessif pour les pratiques extérieures du culte, un attachement servile à la lettre de la loi et était animée d'un esprit ardent de prosélytisme. Opposée à celle des Saducéens, elle faisait profession de croire à la Providence, à l'existence des anges, à l'immortalité de l'âme, à l'éternité des peines et à la résurrection des morts. Les Pharisiens jouissaient d'une très-grande autorité dans Jérusalem, mais ils en abusaient pour persécuter les novateurs. Jésus confondit leur orgueil et leur hypocrisie. On place l'origine de cette secte vers l'an 180 av. J.-C.; on lui donne pour chef Hillel.

PHARNABAZE, seigneur perse, satrape de Phrygie, attisa le feu de la guerre du Péloponèse, soutint d'abord Sparte, fut battu par Alcibiade aux batailles d'Abydos et de Cyzique en 411 et 410, se rapprocha d'Athènes en 407, fut alors attaqué par Dercyllidas, puis par Agésilas, et remporta, de moitié avec Conon, la victoire de Cnide sur la flotte lacédémonienne, en 394. C'est lui qui, à la demande des Trente tyrans, fit périr Alcibiade, réfugié en Phrygie (403).

PHARNABAZE, roi d'Ibérie de 250 à 225 av. J.-C., délivra ce pays de la domination des Perses, lui donna une organisation nouvelle, le divisa en 8 provinces, et y bâtit des villes et des forteresses.

PHARNACE I, roi du Pont de 184 à 157, fils de Mithridate V et grand-père de Mithridate le Grand, prit Sinope, conquit la Paphlagonie, mais s'attira par là la guerre avec Eumène, roi de Pergame, et avec plusieurs princes voisins, et fut forcé, par l'intervention des Romains, de restituer ses conquêtes, 178.

PHARNACE II, roi du Bosphore Cimmérien, fils de Mithridate le Grand, trahit son père en faveur des Romains, et détermina par sa défection la perte de ce prince. Il reçut en récompense le royaume de Bosphore, avec le titre d'ami et d'allié du peuple romain (64 av. J.-C.). Il resta fidèle jusqu'à la guerre civile de César et Pompée : profitant alors des troubles de la République, il tenta de recouvrer les États de son père, conquit presque tout le Pont et la Cappadoce, et vainquit le général romain Domitius Calvinus, ainsi que le Galate Déjotarus et le roi de Cappadoce Ariobarzane. César, après la guerre d'Alexandrie, marcha contre lui, le vainquit à Zéla, 47, et le réduisit en 3 jours : c'est après ce succès qu'il écrivit à Rome ces trois mots devenus célèbres : *Veni, vidi, vici*. Pharnace capitula dans Sinope et se vit forcé de rentrer dans le Bosphore; mais il y fut tué la même année par ses sujets révoltés.

PHAROS, auj. *Lesina*, île de l'Adriatique, sur la côte d'Illyrie. *V.* LÉSINA. — Ile d'Égypte. *V.* PHARE.

PHARSALE, *Pharsalus* ou *Pharsalia*, auj. *Farsa* ou *Fersala*, v. de Thessalie, vers le centre, à l'E. de l'Epidanus et près de l'Énipée, est célèbre par la victoire décisive que César y remporta sur Pompée l'an 48 av. J.-C. — Lucain a intitulé *la Pharsale* son poëme sur la guerre civile de César et de Pompée.

PHASE, *Phasis*, riv. de Colchide, naissait dans les monts Moschiques en Arménie, coulait de l'E. à l'O., séparant la Colchide de l'Arménie, et tombait dans le Pont-Euxin, sous la ville de *Phasis* (auj. *Poti*). Elle répondait au *Fasi* actuel et à la partie du *Rioni* qui, grossie du Phase, se rend à la mer. Les anciens croyaient que le Phase communiquait avec l'océan Septentrional, et le considéraient comme la

limite de l'Europe et de l'Asie. Ce fleuve, jadis si important, n'est plus qu'une petite rivière, parce que ses principaux affluents coulent auj. par d'autres canaux dans la mer Noire. — Le Phase est célèbre dans les temps héroïques : c'est sur ses bords qu'était la ville d'*Æa*, but de l'expédition des Argonautes; c'est du pays qu'il arrosait qu'on fait venir le bel oiseau appelé de son nom *Phasiana avis*, le faisan. — On a cru retrouver dans le Phase un des quatre fleuves de l'Éden (le *Phison*).

PHATMÉTIQUE ou PHATNITIQUE (bras et bouche), un des anciens bras du Nil, n'est autre chose que le prolongement du bras Athribitique. C'est auj. la *Branche de Damiette*.

PHAYLLUS, général phocidien, frère d'Onomarque, succéda à celui-ci dans le commandement pendant la guerre Sacrée, en 352 av. J.-C., pilla le temple de Delphes, se procura des soldats avec les trésors qu'il en avait enlevés et battit avec ce secours les Béotiens à Naryce, petite ville de Locride. Il succomba, au milieu de ses succès, à une maladie cruelle, qu'on ne manqua pas d'imputer à son impiété.

PHÉACIENS, nom donné dans l'Odyssée aux habitants de l'île de Corcyre, qui avaient alors pour roi Alcinoüs, fils de Phéax. Ils étaient habiles marins, mais grands amis du luxe, de la table et des plaisirs, incrédules et moqueurs. Ulysse reçut l'hospitalité dans leur île et fut reconduit par eux à Ithaque.

PHÉBÉ, **PHÉBUS**. *V.* DIANE, APOLLON.

PHÉBUS (Gaston). *V.* FOIX (Gaston III, comte de).

PHÉBIDAS. *V.* PHŒBIDAS.

PHÉDON, d'Élis, disciple et ami de Socrate, avait été dans sa jeunesse pris par des pirates et racheté par le philosophe. Il assista aux derniers moments de son maître. Après la mort de Socrate, il retourna dans sa patrie, et y fonda l'école dite d'Élis, qui se distingua par sa fidélité aux pures doctrines du maître. — Platon a donné le nom de *Phédon* à un dialogue où il traite de l'immortalité de l'âme; Mendelssohn a écrit sous le même titre un ouvrage sur le même sujet.

PHÈDRE, *Phædra*, fille du roi de Crète Minos et de Pasiphaé, et sœur d'Ariane, épousa Thésée, roi d'Athènes. Elle conçut pour Hippolyte, son beau-fils, un amour criminel auquel ce prince refusa de répondre; pour se venger, elle l'accusa auprès de Thésée d'avoir voulu la séduire et causa ainsi sa mort (*V.* HIPPOLYTE); mais, bientôt après, poursuivie par le remords, elle s'étrangla de désespoir. Euripide, Sénèque, Racine ont pris pour sujet de tragédies la coupable passion et les malheurs de Phèdre.

PHÈDRE, *Phædrus*, philosophe épicurien d'Athènes, florissait env. 50 ans av. J.-C. et fut un des maîtres de Cicéron. Il avait composé, entre autres écrits, un traité *De la Nature des dieux*, que Cicéron mit à contribution dans son *De natura deorum*. Il ne reste de Phèdre qu'un fragment, retrouvé à Herculanum, publié et restitué par Christ. Petersen, Hambourg, 1833, avec une traduction latine. On doit à M. Olléris une thèse de *Phædro epicureo*, Paris, 1841.

PHÈDRE, *Julius Phædrus*, fabuliste latin, né dans la Piérie (Macédoine) vers l'an 30 av. J.-C. Amené comme esclave à Rome, il fut, à ce qu'on croit, affranchi par Auguste, resta attaché au palais impérial, perdit sa faveur et sa fortune pour avoir froissé par quelque allusion un grand personnage, qu'on croit être Séjan, et mourut dans un âge avancé, sous le règne de Claude, vers l'an 44 de J.-C. On a de lui 5 livres de *Fables*, qui sont remarquables par la pureté du style, par la naïveté et quelquefois même par la force de la pensée, mais qui manquent d'ornements et pèchent par une certaine sécheresse. Les *Fables de Phèdre* ne furent découvertes qu'au XVIe s. par François Pithou; on voulut alors les attribuer à Nicolas Perotti, écrivain du XVe s. qui en avait cité quelques-unes dans ses écrits; mais leur authenticité n'est plus douteuse aujourd'hui. La 1re édition de Phèdre fut donnée à Troyes en 1596, par P. Pithou, sur le manuscrit trouvé par son frère François. Ce manuscrit, longtemps égaré, fut retrouvé en 1780 chez M. de Rosambo par Brotier; il a été copié et publié de nouveau par Berger de Xivrey en 1830. Orelli a donné en 1832 à Zurich une excellente édition critique de Phèdre, augmentée de tous les fragments connus, notamment d'un fragment découvert au Vatican par A. Mai en 1831. La plus estimée des éditions antérieures était celle de Schwabe, Brunswick, 1801, reproduite dans les *Classiques latins* de Lemaire. Entre les traductions de Phèdre, on remarque celles de Sacy (sous le nom de St-Aubin), de Joly, 1813, celle d'É. Panckoucke, de la collection Panckoucke, 1839, et surtout celle de Fleutelot, dans la collection Nisard, 1839 : cette dernière, faite sur l'édition d'Orelli, se distingue par l'élégance et la fidélité. M. Boyer-Nioche a mis les fables de Phèdre en vers français, 1843.

PHÉGÉE, *Phegeus*, roi d'Arcadie, reçut chez lui Alcméon après le meurtre de sa mère, l'admit à l'expiation, et lui fit épouser sa fille Alphésibée.

PHÉLIPPEAUX, anc. famille de robe qui a donné à la France pendant 165 ans des ministres et des secrétaires d'État, descendait de Paul Phélippeaux, nommé secrétaire d'État en 1610 par Marie de Médicis. Elle se divisa en plusieurs branches, celles des *Pontchartrain*, des *St-Florentin*, des *Maurepas*, des *La Vrillière*. *V.* ces noms.

PHÉLIPPEAUX (A. le PICARD de), officier d'artillerie, 1768-99, émigra en 1791, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, rentra en France en 1795 pour tenter d'organiser une insurrection royaliste dans les départements du centre, s'empara de Sancerre, fut pris et enfermé à Bourges, s'évada, osa venir à Paris, d'où il fit évader sir Sydney Smith, servit depuis sous cet amiral et fut chargé par lui des travaux de défense de St-Jean-d'Acre contre les Français (1799). Il y mourut de la peste.

PHÉMIUS, *aède* ou chantre célébré par Homère dans l'*Odyssée*, avait été laissé par Ulysse auprès de Pénélope pour veiller sur elle, mais se laissa persuader par les poursuivants de la reine de chanter dans leurs banquets. Ulysse, à son retour, voulut lui faire partager le sort des prétendants : il ne lui pardonna que sur les instances de Télémaque. — Un poëte ionien, qui épousa Crithéis, la mère d'Homère, lorsqu'elle était encore enceinte, et qui prit soin de l'éducation du poëte, se nommait aussi Phémius : on présume que c'est en souvenir de lui qu'Homère donna ce nom au poëte qui figure dans l'Odyssée.

PHÉNICIE, *Phœnicia*, petite région de la Syrie, resserrée entre l'Anti-Liban et la mer, s'étend depuis l'emb. de l'Éleuthère au N. jusqu'à celle du Bélus au S. Elle ne formait pas un seul État; on y comptait diverses villes, les unes libres, les autres gouvernées monarchiquement. Les principales étaient Tyr, Sidon, Béryte, Byblos, Tripolis, Acco ou Ptolémaïs. On regarde quelquefois, mais à tort, comme appartenant à la Phénicie le littoral des Philistins et celui des Juifs, où se voient Gaza, Ascalon, Jamnia, Joppé, etc. Pressés par le besoin de se défendre contre l'étranger, les petits États dont se composait la Phénicie formèrent de bonne heure une confédération, à la tête de laquelle fut d'abord Sidon, puis Tyr. Néanmoins, cette contrée fut conquise dans les VIIIe et VIIe s. av. J.-C. par Salmanasar et Nabuchodonosor. Depuis, elle passa successivement sous la domination des Perses, d'Alexandre, des Séleucides, des Romains, qui la réduisirent en province romaine en 63 av. J.-C., des Arabes et enfin des Turcs : elle fait auj. partie du pachalik d'Acre. — Les Phéniciens sont les navigateurs les plus célèbres de la haute antiquité : les ports nombreux de la côte qu'ils occupaient, les précieux bois de construction de l'Anti-Liban, au pied duquel ils habitaient, les prédestinaient à ce rôle. C'est à eux qu'il faut rapporter beaucoup d'inventions relatives à la construction et à l'équipement des navires; ils se guidaient en mer d'après la petite Ourse. Du XIXe au XIIIe s. av. J.-C., ils couvrirent les côtes et les îles de la Méditerranée de leurs colonies

et de leurs stations coloniales : Carthage, Hippone, Utique, Adrumète, Gadès, Panorme, Lilybée étaient du nombre. Ils naviguèrent même dans l'Océan Atlantique, et pénétrèrent jusqu'aux îles Cassitérides, où ils exploitaient l'étain; ils explorèrent la côte occid. de l'Afrique et l'on a cru même, mais sans doute à tort, qu'ils avaient fait le tour de ce continent. L'importance de la marine phénicienne diminua à mesure qu'augmenta celle des Grecs, des Carthaginois, des Tyrrhéniens, des Massiliens, etc.; elle disparut peu après Alexandre. — La langue des Phéniciens était de la famille des idiomes sémitiques. Leur religion, assez semblable à celle de l'Égypte, variait suivant les villes : Melkart (analogue à Hercule) était le dieu de Tyr; Byblos adorait Thammouz (Adonis); en outre, tous adoraient, sous les noms de Baal et de Moloch, une divinité supérieure, à laquelle ils sacrifiaient des victimes humaines. Leur industrie était renommée, surtout pour la teinture en pourpre et pour la fabrication du verre, dont pendant longtemps ils eurent seuls le secret. Enfin c'est à eux qu'on attribue vulgairement l'invention de l'alphabet et de l'écriture, invention que, selon la tradition, le Phénicien Cadmus apporta d'abord en Béotie, d'où elle se se serait répandue dans tout l'Occident. On doit à Movers *les Phéniciens*, ouvrage qui est le fruit de savantes recherches sur ce peuple, Berlin, 1850.

PHÉNIX, oiseau merveilleux, célèbre dans les traditions fabuleuses des Égyptiens. Ils le peignaient de la grandeur d'un aigle, avec une belle huppe sur la tête, les plumes du cou dorées, la queue blanche, mêlée de plumes incarnates, et les yeux étincelants. Lorsqu'il voyait sa fin approcher, il se construisait un nid de plantes aromatiques, qui s'allumait aux rayons du soleil, et sur lequel il se consumait. De la moelle de ses os naissait un ver d'où se formait un autre phénix. Le premier soin du nouveau-né était de rendre à son père les honneurs de la sépulture: à cet effet, il formait avec de la myrrhe une masse en forme d'œuf, et, après l'avoir creusée, il y déposait le corps enduit lui-même de myrrhe; puis il portait ce précieux fardeau à Héliopolis, dans le temple du soleil. C'est dans les déserts d'Arabie qu'on faisait naître le phénix; on lui donnait jusqu'à cinq ou six cents ans de vie. On a regardé le phénix comme un symbole de l'immortalité de l'âme ou de l'année qui renaît après avoir péri, ou enfin d'un grand cycle astronomique (le cycle sothiaque).

PHÉNIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes. Son propre père lui avait fait crever les yeux sur une fausse imputation; mais Chiron lui rendit la vue. Phénix devint l'instituteur d'Achille et le suivit à Troie.

PHÉRÉCRATE, poëte comique d'Athènes, qui florissait vers 420 av. J.-C., composa 17 comédies, dont il ne reste que quelques fragments (entre autres un morceau d'une pièce intitulée *Chiron*), qui ont été publiés, avec ceux d'Eupolis, par Runkel, grec-latin, Leips., 1829, et par Meinecke, dans ses *Fragments des poëtes comiques*, 1839. Il a laissé son nom au vers phérécratien, qui se compose d'un spondée, d'un dactyle et d'un trochée.

PHÉRÉCYDE, philosophe grec, né vers l'an 600 av. J.-C., dans l'île de Syros, une des Cyclades, ouvrit une école à Samos, compta Pythagore au nombre de ses disciples, et mourut dans un âge très-avancé. Il admettait comme principes éternels Jupiter ou l'air, le Temps et la Terre, et enseignait l'immortalité de l'âme. Il avait des connaissances en physique et en astronomie, et présidait les éclipses. Il est, selon quelques-uns, le premier qui ait écrit en prose. — Un autre Phérécyde, historien, natif de Léros, une des Sporades, florissait vers 480 av. J.-C. Il avait écrit, sous le titre d'*Autochthones*, un ouvrage sur les généalogies des principales familles de l'Attique, dont il reste quelques fragm. publ. par Sturz, 1789.

PHÈRES, *Pheræ*, auj. *Velestina*, v. de Thessalie, près de la Magnésie, à quelques milles de la côte, avait pour port Pagases. La Fable y place le roi Admète. Dans les temps historiques, elle eut pour tyrans Jason et Alexandre de Phères. Philippe s'en empara en 352 av. J.-C. — Une autre Phères, en Messénie, près de l'emb. du Nédon, est auj. *Kalamata*.

PHIDIAS, le plus grand statuaire de l'antiquité, né en Attique vers l'an 498 av. J.-C., mort en 431, avait déjà produit plusieurs chefs-d'œuvre, entre autres une *Minerve guerrière*, la *Minerve poliade*, la *Minerve lemnienne*, lorsqu'il fut nommé surintendant de tous les travaux d'art entrepris par ordre du peuple d'Athènes. De concert avec Périclès il enrichit cette ville de plusieurs beaux monuments: le principal est le *Parthénon*, pour lequel il exécuta une nouvelle statue colossale de Minerve, en or et en ivoire, supérieure encore aux précédentes. Il se rendit ensuite en Élide, et là il fit la célèbre statue de *Jupiter Olympien*, qui excita l'admiration de toute la Grèce. En son absence, il fut accusé par des envieux d'avoir dérobé une partie de l'or destiné à la *Minerve* du Parthénon : il prouva facilement son innocence; mais alors ses ennemis le poursuivirent comme sacrilége, pour avoir placé son portrait et celui de Périclès sur le bouclier de Minerve. Il mourut en prison, avant que le procès eût pu être jugé; ses accusateurs devinrent l'objet de l'animadversion universelle. Les ouvrages de Phidias étaient empreints d'un caractère de grandeur et de sublimité, ce qui l'a fait nommer l'*Homère de la sculpture*. Ottfried Muller a laissé une dissertation *De Phidiæ vita et operibus*, Gœttingue, 1827. Th. L. de Ronchaud a publié: *Phidias, sa Vie et ses ouvrages*, Par., 1861.

PHIDON, tyran d'Argos vers 860 av. J.-C., inventa, dit-on, la balance, et fit frapper la première monnaie d'argent (à Égine).

PHIGALIE, auj. *Paulitza*, v. d'Arcadie, au S. O., entre le Nédon et la riv. de Lymax. Ruines d'un beau temple d'Apollon, dont les bas-reliefs ont été transportés au British muséum, à Londres.

PHILADELPHE. *V.* PTOLÉMÉE II et ATTALE II.

PHILADELPHIE, *Philadelphia*. auj. *Alachehr*, v. de Lydie, au pied du Tmolus, fut bâtie par Attale Philadelphe, roi de Pergame.

PHILADELPHIE, v. de Palestine, plus anciennement nommée *Rabbath-Ammon*. *V.* ce nom.

PHILADELPHIE, v. des États-Unis de l'Amérique du Nord (Pensylvanie), à 200 kil. N. E. de Washington, à 135 k. O. S. O. d'Harrisburg et à 120 k. de la mer, sur la Delaware et le Schuylkill; 568 034 h. Anc. capitale des États-Unis (jusqu'à 1800); évêché catholique, évêché protestant; cour suprême des États-Unis; université dite *de Pensylvanie*, fondée en 1755; faculté de médecine renommée, collége Girard, fondé en 1848 par le banquier de ce nom; bibliothèque publique, fondée par Franklin, avec muséum et collections diverses; hôtel des monnaies, le seul des États-Unis. Nombreuses sociétés savantes, notamment l'Institut Franklin et la Société d'agriculture, créée en 1785. Port vaste et sûr; plusieurs chemins de fer (pour Baltimore, Columbia, Reading, etc.); ville bien bâtie : rues droites et larges; belles places, entre autres celle de Washington; marché magnifique, superbe aqueduc; nombreux monuments religieux pour tous les cultes; hôpital de la marine; magnifique hospice d'orphelins; maison pénitentiaire, avec prisons cellulaires. Fabriques de toute nature et en nombre infini : l'imprimerie et la librairie surtout y sont florissantes. Grand commerce d'importation et d'exportation avec l'Angleterre, la France, le Brésil, la Chine, les Indes. Environs charmants. — Philadelphie fut fondée en 1682 par W. Penn. Il y fut conclu en 1749 un célèbre traité avec les Indiens des Six-Nations. Dans la guerre de l'Indépendance, Philadelphie fut le siége du premier congrès tenu par les députés de l'Union (1774); c'est dans cette ville que l'indépendance fut proclamée, en 1776, et que siégea en 1787 la Convention qui rédigea la constitution des États-Unis. Les Anglais la prirent en 1777. Elle fut ravagée par la fièvre jaune en 1793 et 1797.

PHILÆ, auj. *Djeziret-el-Heif* ou *El-Birbé*, île de la Hte-Égypte (Thèbes), dans le Nil, sur la frontière de l'Éthiopie et à l'origine des cataractes, à 4 kil. S. de Syène (Assouan), avait 2 k. de tour. Elle renfermait le tombeau d'Osiris et était consacrée au culte de ce dieu. On y trouve encore beaucoup de monuments et de ruines antiques, entre autres les restes de beaux temples d'Osiris, d'Isis et de Typhon.

PHILÉ (Manuel), poëte grec, né à Éphèse vers 1275, m. vers 1340, passa sa vie à mendier les faveurs de la cour de Constantinople. Il a laissé divers poëmes en vers *politiques* ou mesurés (mais sans prosodie), publiés par Wernsdorf, Leipsick, 1768, avec version lat. et notes, et une espèce d'*Histoire naturelle*, composée d'extraits d'Élien mis en vers, que J. Corn. de Pauw publia à Utrecht, 1730, d'après les corrections de Camerarius, et qu'on trouve aussi dans les *Poetæ didactici* de la collection Didot, 1846. M. Miller a édité à part ses poésies, Paris, 1858.

PHILELPHE (Fr.), savant italien, né en 1398 à Tolentino, m. en 1481, avait étudié à Padoue. Il remplit diverses missions, fut secrétaire de l'ambassade de Venise à Constantinople, fut envoyé près de l'emp. Sigismond par Jean Paléologue pour implorer son secours contre les Turcs, recueillit en Grèce une riche moisson de manuscrits, qu'il rapporta en Italie, professa les langues anciennes à Venise, Florence, Sienne, Bologne, Milan, la philosophie à Rome, et mourut à Florence, laissant de nombreux écrits en prose et en vers (satires, fables, etc.), et plusieurs traductions latines d'ouvrages grecs (la Rhétorique d'Aristote, la Cyropédie et les opuscules de Xénophon, et quelques Vies de Plutarque). Philelphe fut l'ennemi des Médicis, et eut querelle avec plusieurs savants, notamment avec le Pogge. — Son fils aîné, Marius-Philelphe, né à Constantinople en 1426, m. à Mantoue en 1480, fut employé à la cour de Constantinople, puis à celle de Provence sous René, professa les belles-lettres à Gênes et fut avocat à Turin. On a de lui de nombreux écrits, en latin et en italien, *discours*, *lettres*, *commentaires*, *épigrammes*, *tragédies*, *poëmes divers*, dont un sur la prise de Constantinople.

PHILÉMON, époux de Baucis. *V.* BAUCIS.

PHILÉMON, poëte comique grec, né à Soles en Cilicie vers 320 av. J.-C., s'exerça dans la *Comédie nouvelle* et fut presque l'égal de Ménandre. Il mourut, dit-on, dans un accès de rire, à 97 ans. Il avait composé plus de 80 pièces; il n'en reste que quelques fragments, que l'on trouve avec ceux de Ménandre, et qui ont été traduits en français par Poinsinet de Sivry. Ce poëte avait une grande facilité, mais il s'attachait plus à flatter le goût du jour qu'à plaire aux hommes sérieux, ce qui explique à la fois la vogue qu'il eut de son vivant et l'oubli où sont tombées ses œuvres.

PHILÉMON, grammairien grec, est auteur d'un *Lexique technologique* (grec), édité pour la 1re fois par Burney, Londres, 1812, et plus complétement, avec notes, par Fr. Osann, Berlin, 1841. On le place au VIIe s. de notre ère.

PHILÈNES (les autels des), *Philænorum aræ*, v. et port d'Afrique, sur les confins des États de Carthage et de Cyrène, tirait son nom, disait-on, de deux frères carthaginois qui, dans une contestation survenue entre les Carthaginois et les Cyrénéens au sujet des bornes des deux États, s'étaient dévoués pour étendre les limites de leur pays, et qui, accusés de fraude, avaient été enterrés vifs par les Cyrénéens. Carthage éleva deux autels sur leur tombeau. Selon Pline, ces prétendus autels n'étaient que des dunes naturelles.

PHILÉTÈRE, *Philæterus*, fondateur du roy. de Pergame, était un eunuque paphlagonien. Nommé par Lysimaque gouverneur de Pergame, il s'empara du pouvoir dans cette ville, 283 ans av. J.-C. Il gouverna 20 ans, mais sans prendre le titre de roi, et laissa ses États à Eumène, son neveu. On a donné le nom de *Philétérien* à un pied un peu plus grand que le pied grec ordinaire, qui était employé dans ses États; ce pied avait 35 centimètres, 4 millimètres, tandis que le pied vulgaire ou olympique n'avait que 30 centimètres et 8 millimètres.

PHILIBERT ou PHILBERT (S.), d'Eause en Gascogne, fonda en 654 le monastère de Jumiéges, en Neustrie, fut persécuté par Ébroïn, maire du palais, à qui il avait reproché ses crimes, se retira dans l'île d'Her sur les côtes du Poitou, et y fonda vers 680 le cél. monastère d'Hermoutier, nommé depuis par corruption *Noirmoutier*; il y m. en 684. On l'hon. le 20 août.

PHILIBERT de Savoie. *V.* SAVOIE et EMMANUEL.

PHILIDOR (André DANICAN, dit), compositeur, né à Dreux en 1726, m. en 1795. Il donna plusieurs opéras-comiques, dont un, le *Maréchal ferrant*, est resté au répertoire, trois opéras, des motets, des oratorios, des messes, etc. Philidor était bon harmoniste, et avait de l'originalité. Cet artiste avait de plus un talent particulier pour le jeu d'échecs, et il se fit admirer en Angleterre, en Allemagne, comme en France; son *Analyse du jeu des échecs*, Londres, 1749, a été souvent réimprimée.

PHILIPON DE LA MADELAINE (L.), né à Lyon en 1734, m. en 1818, fut successivement avocat du roi à la Chambre des comptes de Besançon, intendant des finances du comté d'Artois, et bibliothécaire du ministère de l'intérieur sous le Directoire. Il a laissé divers ouvrages utiles et souvent réimprimés : *Dictionnaire portatif des rimes*, *Dict. portatif des poëtes français*, *Grammaire des gens du monde*, *Homonymes français*, *Manuel épistolaire*, etc., et a composé une vingtaine de vaudevilles, ainsi que des chansons gaies et spirituelles.— Son neveu, V. Philipon de la M., avocat, a traduit l'*Arioste* et le *Tasse*, et a donné quelques ouvrages, entre autres l'*Orléanais*, 1845.

PHILIPPE, nom commun à un grand nombre de princes anciens et modernes (Grecs, Romains, Français, Espagnols, etc.) et de personnages divers.

1. *Souverains Grecs et Romains.*

On compte cinq rois de Macédoine de ce nom : Philippe I, 609-576 av. J.-C.; — II, le plus célèbre, 360-336; — III, ou Phil.-Arrhidée, 323-317; — IV, fils de Cassandre, 298; — V (ou III, si on ne compte pas les deux précédents), 221-178. — Les seuls importants sont le 2e et le dernier. Pour Philippe-Arrhidée, *V.* ARRHIDÉE.

PHILIPPE II, roi de Macédoine, 3e fils d'Amyntas III, né l'an 383 av. J.-C., fut envoyé à Thèbes comme otage par Pélopidas, qui avait été appelé en Macédoine pour mettre fin aux troubles qui désolaient ce pays, et y vécut dans la maison d'Épaminondas, dont il reçut les leçons. A la mort de Perdiccas III, son frère (360), Philippe s'évada de Thèbes, saisit le pouvoir comme tuteur de son neveu Amyntas (titre qu'il changea bientôt en celui de roi), leva et disciplina une armée, qui dut sa plus grande force au perfectionnement de la *phalange*, rétablit la tranquillité à l'intérieur en battant ses compétiteurs Argée et Pausanias, à l'extérieur en traitant avec Athènes, agrandit son royaume par la prise d'Amphipolis, de Pydna, de Potidée (358-57), et par d'importantes conquêtes en Illyrie, en Péonie et en Thrace, et transporta sa capitale à Pella. En 356, il épousa Olympias, fille du roi d'Épire, se fortifiant ainsi par une puissante alliance. Peu d'années après, il tourna ses vues sur la Grèce et dirigea surtout son habile et perfide politique contre Athènes; mais il y trouva un redoutable adversaire dans l'orateur Démosthène, qui démasqua son ambition dans ses célèbres *Philippiques*. Profitant des troubles de la *Guerre sacrée*, il s'empara de Méthone, ville alliée d'Athènes, au siége de laquelle il perdit l'œil droit (*V.* ASTER), d'Imbros, de Lemnos, de Magnésie, se fit déclarer protecteur des Thessaliens, et tenta, mais vainement, de franchir les Thermopyles (353). Il protégea utilement Mégalopolis contre Sparte, fit contre l'Eubée une tentative qui échoua devant la résistance de Phocion, prit Olynthe (348), malgré les foudres de Démosthène (*V.* OLYNTHIENNES), termina la 1re guerre sacrée, se fit admettre au conseil amphictyonique à la place des Phocidiens, et se fit

attribuer, avec l'intendance du temple de Delphes, la présidence des jeux Pythiques (346). Puis il tourna de nouveau ses armes contre l'Épire et la Thrace, tout en se préparant à asservir la Grèce. Démosthène, qui avait deviné ses projets, ayant fait renouveler la guerre, Philippe éprouva d'abord des revers et fut contraint par Phocion de lever le siége de Byzance (340) : mais, ayant pénétré en Grèce à l'occasion d'une nouvelle guerre sacrée, sous le prétexte de réprimer un attentat sacrilége (338), il attaqua la Béotie et l'Attique, prit Élatée et remporta la même année sur les Athéniens et les Thébains la victoire de Chéronée, qui ruina la liberté de la Grèce. Il n'abusa pas de sa supériorité sur ses faibles ennemis, et retourna bientôt en Macédoine pour préparer une grande expédition contre les Perses; mais il périt avant d'avoir pu l'accomplir : il fut assassiné, en 336, par Pausanias, seigneur macédonien, qui lui reprochait un déni de justice : on crut que le meurtrier n'était que l'instrument d'Olympias, 1re femme de Philippe, que ce prince venait de répudier pour épouser Cléopâtre. Philippe avait régné 24 ans. Alexandre le Grand, son fils, lui succéda. Ce prince joignait l'astuce au courage; c'est le plus profond politique de l'antiquité, mais aussi un des hommes les plus corrompus : il disait qu'aucune place n'est imprenable quand on peut y faire pénétrer un mulet chargé d'or.

PHILIPPE V (ou III), roi de Macédoine, fils de Démétrius, succéda en 221 av. J.-C. à son oncle Antigone-Doson, à l'âge de 15 ans. Il s'engagea presque aussitôt dans la *Guerre des deux Ligues*, prit parti pour les Achéens, remporta sur les Étoliens de grands avantages, fit conclure la paix en 217, et profita de sa puissance pour asservir presque toute la Grèce. Aratus, qui lui avait servi de tuteur, voulut employer en faveur de ses compatriotes l'influence qu'il croyait avoir sur lui : Philippe ne l'écouta pas; on le soupçonna même de l'avoir fait empoisonner (213). Ce prince s'était déjà imprudemment attiré l'inimitié de Rome, en faisant un traité avec Annibal, malgré les avis d'Aratus. Sa flotte fut détruite à l'embouchure de l'Aoûs, en 214 : il n'éprouva depuis que des revers, et fut forcé de signer une paix désavantageuse, 205. Ayant reçu du sénat en 200 l'ordre de cesser ses hostilités contre Athènes, Rhodes et Pergame, alliées de Rome, il refusa d'obtempérer et dès lors la paix fut rompue : il fut battu une 2e fois sur les bords de l'Aoûs, puis à Cynoscéphales, par Flaminius (197), et subit un traité honteux par lequel il abandonnait toute prétention sur la Grèce, et s'engageait à ne pas faire la guerre sans le consentement du sénat. Intimidé depuis lors par la puissance romaine, il repoussa toutes les sollicitations d'Annibal et d'Antiochus, roi de Syrie, qui le poussaient à reprendre les armes, et se montra obéissant aux moindres désirs du sénat; cependant, fatigué de plus en plus par les exigences de Rome, il se préparait à engager une nouvelle lutte, lorsqu'il mourut en 178. Sur de faux rapports, il avait mis à mort son fils Démétrius. Persée, son fils naturel, lui succéda.

PHILIPPE, roi de Syrie, fils d'Antiochus VIII Grypus, devint roi l'an 95 av. J.-C., à la mort de son frère Séleucus VI, et fut continuellement occupé à faire la guerre contre ses compétiteurs, Démétrius, Antiochus X, Antiochus XI, Antiochus XII. Déposé une 1re fois, il remonta peu après sur le trône; mais ses sujets, fatigués de guerres civiles, le déposèrent et appelèrent à régner Tigrane, déjà roi d'Arménie (80). Il mourut simple particulier, vers l'an 57.

PHILIPPE, roi de Judée, fils d'Hérode le Grand, avait dans sa jeunesse été accusé auprès de son père de crimes imaginaires, s'était justifié et était devenu le fils préféré. Envoyé à Rome après la mort d'Hérode pour défendre les droits de sa famille, il obtint d'Auguste, l'an 1er de J.-C., le titre de tétrarque avec plusieurs provinces du royaume de Judée (Trachonite, Batanée, Auranitide, Iturée), qu'il gouverna avec sagesse. Il agrandit le bourg de Bethsaïde, qu'il appela *Julias* (en l'honneur de Julie, fille d'Auguste); il augmenta également Panéas et l'appela *Césarée* en l'honneur de l'empereur (on la nomme aussi *Cæsarea Philippi*). Il mourut l'an 33 de J.-C. Sa tétrarchie fut, après sa mort, réunie à la province de Syrie.

PHILIPPE, dit l'*Arabe*, *M. Julius Philippus Arabs*, empereur romain, né à Bosra, dans l'Idumée, qui faisait alors partie de l'Arabie, était fils d'un chef de brigands. Il s'éleva par son courage et ses talents aux premiers grades de l'armée et se distingua dans la guerre contre les Perses; mais il n'usa de son influence que pour soulever les troupes, et, après le meurtre du jeune Gordien en Mésopotamie, il prit le titre d'empereur, 244. Il fit la paix avec les Perses en leur cédant la Mésopotamie, repoussa sur le Danube une invasion de barbares et revint à Rome en l'an 1000 (247 de J.-C.), pour y célébrer par des jeux séculaires le millième anniversaire de la fondation de la ville. Des lois sages et morales faisaient espérer un règne heureux; mais plusieurs légions se révoltèrent et proclamèrent divers empereurs (Jotapien, Marin, etc.); Dèce, envoyé contre elles par Philippe, revêtit la pourpre lui-même et marcha contre l'empereur. Philippe fut vaincu et tué à Vérone en 249. On a lieu de croire que cet empereur était chrétien.

II. *Rois de France et Princes français.*

PHILIPPE I, roi de France, fils de Henri I, né en 1053, lui succéda en 1060, à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de Baudouin, comte de Flandre, son oncle maternel. A la mort de Baudouin, en 1067, il voulut intervenir dans les guerres qu'occasionna entre les fils de ce seigneur la succession au comté de Flandre, et se fit battre par Robert le Frison. Plus heureux en défendant le duc de Bretagne contre Guillaume le Conquérant, il força ce dernier à lever le siége de Dol. En 1087 il attira sur lui la colère du duc de Normandie par son refus de lui restituer le Vexin et par une allusion grossière à son excessif embonpoint; il ne fut délivré d'une nouvelle guerre que par la mort de Guillaume, qui succomba à Mantes après avoir pris et brûlé cette ville. En 1091, il répudia Berthe, sa 1re femme, et enleva, pour l'épouser, Bertrade, déjà mariée à Foulques, comte d'Anjou : cet adultère le fit excommunier en 1094; il resta dix ans sous le poids de cette sentence, qui lui aliéna les esprits et excita plusieurs révoltes, mais il finit par être contraint de se soumettre; déjà son pouvoir était si ébranlé qu'il dut associer au gouvernement son fils Louis le Gros. Il mourut en 1108. Ce prince indolent était resté spectateur indifférent de la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant et de la 1re croisade. Il réunit le Gâtinais, cédé par Foulques le Réchin, 1068, le Vexin, par droit d'*échute*, 1082, et la vicomté de Bourges, qu'il acheta, 1100.

PHILIPPE II, dit *Philippe-Auguste* (parce qu'il était né au mois d'*août*, appelé alors *auguste*), roi de France, fils de Louis VII, lui succéda en 1180, âgé de 15 ans. Il épousa Isabelle de Hainaut, qui lui apporta en dot le comté d'Artois, remplit son trésor par de cruelles persécutions contre les Juifs, et fit plusieurs guerres heureuses et brillantes contre quelques grands vassaux, notamment contre le comte de Flandre et le duc de Bourgogne. Réclamant ensuite ses droits sur le Vexin, qu'un mariage avait donné à l'Angleterre, il lutta avec avantage contre Henri II en excitant ses fils contre lui. A la mort de ce prince, en 1189, il s'unit étroitement avec Richard Cœur de Lion et entreprit avec lui la 3e croisade dans le but de reprendre Jérusalem sur Saladin. Dès leur arrivée en Sicile, les deux rois eurent de violents démêlés; Philippe se rendit cependant en Asie et eut une part glorieuse à la prise de St-Jean-d'Acre, en 1191; mais il revint promptement en France, où il suscita des ennemis à Richard; l'influence du pape put seule l'empêcher d'attaquer ses États. Au retour de Richard, la guerre éclata entre les deux rois. Philippe n'obtint pas de grands succès tant que vécut son rival, mais, à la mort de ce prince (1199), il se vit en

état de lutter puissamment contre Jean sans Terre, son successeur : il prit d'abord la défense d'Arthur de Bretagne, neveu du roi d'Angleterre, et, lorsque ce prince eut été assassiné, il cita Jean à comparaître pour rendre compte de ce meurtre (1203). Sur son refus de se présenter, il le fit condamner par la Cour des pairs et lui enleva successivement la plupart des fiefs qu'il possédait en France (la Normandie, le Maine, la Touraine, l'Anjou, le Poitou). Il tourna ensuite ses armes contre le duc de Flandre, qui, suscité par Jean sans Terre, s'était ligué contre lui avec l'emp. Othon IV; il gagna sur eux, le 27 juillet 1214, la bataille de Bouvines, qui assura toutes ses conquêtes, et lui donna une prééminence marquée sur tous les princes de l'Europe. Pour se venger de Jean sans Terre, il soutint les barons et l'Église d'Angleterre contre ce prince, qui venait de violer la *Grande-Charte*, 1216, et accepta la couronne de ce pays pour son fils (Louis VIII); mais la mort de Jean, arrivée la même année, empêcha de donner suite aux propositions qui avaient été faites à cet égard. Philippe régna depuis paisiblement, et ne prit que peu de part à la croisade des Albigeois. Il mourut en 1223. Ce prince avait été excommunié en 1199 pour avoir répudié sa femme Ingelburge, afin d'épouser Agnès de Méranie; il reprit en 1201 Ingelburge, et l'excommunication fut levée. Philippe-Auguste a fondé les Archives de France sous le titre de *Trésor des Chartes;* il a protégé l'Université de Paris, à laquelle il donna en 1215 des statuts qui assuraient ses privilèges (c'est depuis que cette université a été nommée *la fille aînée des rois de France*); il a publié d'excellentes lois civiles, favorisé l'émancipation des communes, réglé l'administration de la justice, organisé la Cour des Pairs, créé la milice connue sous le nom de *Ribauds* (1189), encouragé le commerce, fortifié et embelli Paris, qui lui dut ses premières rues pavées et une nouvelle enceinte (1190-1212), élevé la tour du Louvre, continué Notre-Dame, commencé les Halles et l'Hôtel-Dieu. En outre, il a réuni au domaine la terre d'Auvergne, 1198, les comtés d'Artois, 1199, d'Évreux, 1200, de Meulan, 1203, le duché de Normandie, 1204 et les comtés de Touraine, Maine, Anjou, Poitou, 1205-1206, de Vermandois et de Valois, 1214, et d'Alençon, 1216, et a ainsi travaillé activement à fonder l'unité française. A ces divers titres, il a mérité le surnom de *Charlemagne capétien*, que quelques-uns lui ont donné. Capefigue a écrit son *Histoire*. Parseval-Grandmaison a composé un poëme de *Philippe-Auguste*.

PHILIPPE III, dit *le Hardi*, fils de Louis IX, né en 1245, avait suivi son père à la dernière croisade. Il fut reconnu roi sur la côte d'Afrique après la mort de son père, 1270, et, après avoir obtenu sur les Maures un avantage qui sauvait l'honneur des Croisés, il se hâta de conclure la paix avec le souverain de Tunis et de revenir en France. Il maintint avec énergie la prépondérance royale : en 1272, il fit sentir sa puissance au comte de Foix, Roger Bernard III, qui refusait de reconnaître sa suzeraineté, et le força à lui céder le haut comté de Foix; en 1274, à la mort de Henri, roi de Navarre, il força les Navarrais à se soumettre au gouvernement de Jeanne, leur jeune reine, qu'il avait fiancée à son fils Philippe; mais il tenta vainement de placer les infants de La Cerda sur le trône de Castille (1276). Après le massacre des *Vêpres siciliennes* (1282), il fit la guerre au roi d'Aragon Pierre III, instigateur de ce massacre : déjà il lui avait enlevé Elne, la passe d'Écluse, Girone, et soumis une partie de la Catalogne, lorsqu'il fut atteint par une maladie épidémique, qui le contraignit à rentrer en France : il mourut à Perpignan, en 1285. Ce prince avait hérité du Poitou et du comté de Toulouse par la mort d'Alphonse de Poitiers, son oncle (1271), du Perche et du comté d'Alençon par celle de Pierre, 5e fils de S. Louis (1283), et était devenu maître par achats des comtés de Nemours (1274) et de Chartres (1284); il avait en outre, par le mariage de son fils avec une princesse de Navarre, préparé la réunion de cet État à la couronne de France. En 1274, il avait cédé au St-Siége le comtat Venaissin. Il fut marié deux fois : 1° à Isabelle d'Aragon, dont il eut Philippe (IV), 2° à Marie de Brabant : cette princesse ayant été faussement accusée par le grand chambellan Pierre de La Brosse de la mort du jeune Louis, fils du 1er lit, Philippe le punit de la peine capitale. C'est ce prince qui fixa la majorité des rois à 14 ans.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, fils de Philippe III, lui succéda en 1285, à l'âge de 17 ans. Il termina en 1291 la guerre contre l'Aragon, par le traité de Tarascon; il s'engagea bientôt après dans une lutte contre Édouard I, roi d'Angleterre, qui fit alliance avec Gui de Dampierre, comte de Flandre : les victoires de Furnes, de Comines et la prise de Bruges amenèrent une trêve avec Gui de Dampierre et facilitèrent la conclusion du traité de Montreuil, par lequel Édouard I fiançait son fils Édouard avec Isabelle, fille du roi de France (1299); en même temps, Philippe IV réunit le comté de Flandre à la couronne. Vers la même époque, il eut un violent démêlé avec le pape Boniface VIII, qui voulait subordonner le pouvoir temporel au pouvoir spirituel et exercer sur tous les trônes un droit de suzeraineté. Le pontife lança contre lui plusieurs bulles (*Clericis laicos*, 1296; *Salvator mundi*, 1300; *Ausculta fili*, 1301) : n'ayant rien obtenu, il l'excommunia et mit le royaume en interdit. Philippe fit brûler la bulle *Ausculta fili* et convoqua en 1302 les *États généraux* (les premiers qu'on ait vus en France), qui promirent de défendre contre tout pouvoir l'indépendance de la couronne. Au milieu de ces embarras, les Flamands, exaspérés par la tyrannie de Jacques de Châtillon, que Philippe leur avait donné pour gouverneur, s'étaient révoltés et avaient battu les Français à Courtray (1302) : Philippe signa une trêve avec eux, ce qui lui permit d'agir contre le pape. Il accusait ce pontife d'hérésie et même de plusieurs crimes, et demandait un concile : pour toute réponse, Boniface l'excommunia une 2e fois; alors Philippe, exaspéré, envoya en Italie des troupes qui se saisirent du pape et exercèrent sur sa personne les plus coupables violences (*V.* NOGARET). Puis, il marcha contre les Flamands : il les vainquit à la bataille de Mons-en-Puelle (1304); cependant il leur accorda une paix honorable. A la mort de Benoît XI, qui avait remplacé Boniface VIII, il réussit à faire nommer un pape français, Clément V (Bertrand de Got), qui s'établit à Avignon. Il le pressa de faire le procès à la mémoire de Boniface VIII et obtint de lui l'abolition de l'ordre des Templiers (1312). Philippe s'empara aussitôt des richesses de cet ordre puissant et livra au bûcher ses principaux chefs ainsi que leur grand maître Jacques Molay. Il mourut peu après (novembre 1314). Sans cesse poursuivi par des besoins d'argent, Philippe le Bel pressura les Juifs, augmenta les tailles, créa la gabelle (1286), vendit des chartes aux communes, des titres de noblesse à des roturiers et altéra la valeur des monnaies, ce qui le fit surnommer par le peuple le *faux monnoyeur*. Philippe était devenu roi de Navarre par son mariage avec la reine Jeanne : il est le 1er qui ait porté le titre de *Roi de France et de Navarre;* il ajouta en outre au domaine de la couronne la Flandre française, le Quercy, la Champagne et la Brie, dot de sa femme, le diocèse de Viviers et la ville de Lyon. Ce prince s'attacha à ruiner le pouvoir féodal et ecclésiastique, augmenta la centralisation, surveilla l'administration de la justice et créa une armée permanente. M. Boutaric a publié *La France sous Philippe le Bel*, 1861.

PHILIPPE V, dit *le Long* (sans doute à cause de sa taille), 2e fils de Philippe IV, fut chargé de la régence à la mort de Louis X, son frère, qui laissait enceinte la reine Clémence de Hongrie (1316). L'enfant de Clémence n'ayant pas vécu, il fut proclamé roi, par application de la *loi salique*, malgré l'opposition de plusieurs princes du sang, qui ne reconnaissaient pas l'exclusion des femmes et voulaient placer sur le

trône la fille de Louis X, Jeanne de Navarre : les États généraux décidèrent en sa faveur. Il gagna par des concessions les princes qui s'étaient opposés à son avénement. En 1320, il conclut la paix avec les Flamands, et, depuis, son règne ne fut plus troublé que par le soulèvement des *Pastoureaux* (*V.* ce nom). Il se livra tout entier à l'administration intérieure; il affranchit les serfs des campagnes, anoblit des familles roturières, arma les milices urbaines et mit à leur tête des officiers royaux, régla la fabrication des monnaies, tenta de les rendre uniformes pour tout le royaume et déclara inaliénable le domaine de la couronne. Ce prince permit à l'Inquisition de poursuivre rigoureusement les hérétiques dans le Midi, et sévit lui-même avec une extrême rigueur contre les Juifs et contre les lépreux, qu'on accusait d'exercer la magie et d'empoisonner les fontaines. Il avait épousé Jeanne de Bourgogne (*V.* ce nom), il mourut en 1322, sans laisser d'enfants mâles. Charles IV, son frère, lui succéda.

PHILIPPE VI, dit *de Valois*, chef de la branche royale des Valois, né en 1293, était fils de Charles de Valois et petit-fils de Philippe III. Il fut régent à la mort de Charles IV, dont la femme était enceinte : cette princesse ayant mis au monde une fille, il se fit proclamer roi en 1328, malgré l'opposition d'Édouard III, roi d'Angleterre (qui réclamait la couronne de France du chef de sa mère Isabelle, fille de Philippe IV) et celle de Philippe d'Évreux, comme lui petit-fils de Philippe III et mari de Jeanne de France. Appelé au secours de Louis de Nevers, comte de Flandre, qui avait été chassé par ses sujets, il remporta sur les Flamands la victoire de Cassel, le 23 août 1328, et rétablit le comte. Il méditait une croisade lorsqu'éclata la célèbre *guerre de Cent ans* : elle prit naissance en 1337, à l'occasion de la protection qu'Édouard III accordait à Robert d'Artois, condamné par les pairs de France. Édouard, après s'être allié avec Jacques Arteveld, chef du parti démocratique en Flandre, et avec l'empereur Louis de Bavière, prit le titre et les armes de roi de France, et vint débarquer dans les Pays-Bas. La bataille navale de l'Écluse (1340), funeste aux Français, fut suivie d'une trêve de deux ans. Philippe ayant défendu les droits de Charles de Blois, son neveu, au duché de Bretagne, tandis qu'Édouard soutenait ceux du comte de Montfort, la guerre se ralluma; elle fut encore désastreuse pour la France : Édouard, débarqué en Normandie, ravagea tout le pays jusqu'aux environs de Paris, et remporta la victoire de Crécy, le 26 août 1346; l'année suivante, il assiégea et prit Calais, après quoi une nouvelle trêve fut signée entre les deux rivaux, par l'intervention de Clément VI. Philippe VI mourut avant la reprise des hostilités, en 1350. Sous ce règne la France fut ravagée par la peste noire, dite *Peste de Florence* (1348); en outre, elle fut écrasée d'impôts : la gabelle, supprimée sous le règne précédent, fut rétablie *à perpétuité*. Malgré ses revers, Philippe VI augmenta le domaine de la couronne : il y ajouta par le fait de son avénement les comtés de Valois, de Chartres, d'Anjou et du Maine, apanages de sa maison; par transaction avec Jeanne et Philippe d'Évreux, la Champagne et la Brie; par achat de Jacques II de Majorque (1349), la seigneurie de Montpellier; enfin par la cession d'Humbert II du Viennois, le Dauphiné, en reconnaissance de quoi les fils aînés de France portèrent depuis le titre et les armes de *Dauphins* (1343-49). Il eut pour successeur son fils aîné, Jean le Bon.

PHILIPPE I, dit *de Rouvre* (du château de Rouvre, près de Dijon, lieu de sa naissance), duc de Bourgogne, petit-fils du duc Eudes IV, lui succéda en 1349, âgé de 4 ans, sous la tutelle de Jeanne de Boulogne, sa mère; prit les rênes du gouvernement en 1360, mais mourut un an après sans postérité (1361). En lui finit la 1re branche royale des ducs capétiens de Bourgogne, issue de Robert de France, frère de Henri I.

PHILIPPE II, *le Hardi*, duc de Bourgogne, 4e fils de Jean II, roi de France, né en 1342, fit des prodiges de valeur à la bataille de Poitiers, ce qui lui valut son surnom, et y fut fait prisonnier (1356). Il reçut en apanage le duché de Bourgogne en 1363, peu avant la mort de son père. De plus, son mariage avec Marguerite, fille du comte de Flandre, le rendit en 1384 héritier des États de ce seigneur. Il arrêta les progrès des Anglais et soumit les Gantois révoltés. A la mort du roi de France Charles V (1380), il s'empara de la régence, conjointement avec ses frères, les ducs d'Anjou et de Berry, comme oncles et tuteurs du jeune roi Charles VI. Leurs dissensions et leur mauvaise administration firent le malheur du pays et amenèrent les excès des Maillotins (*V.* ce mot). Après avoir réprimé avec sévérité les mouvements populaires, Philippe conduisit le jeune prince contre les Flamands, remporta sur eux la victoire de Rosebecque (1382) et s'empara de Courtray. Lorsque Charles VI voulut gouverner par lui-même, Philippe, écarté par la faction des *Marmousets* (*V.* ce nom), se retira en Bourgogne et s'occupa activement de l'administration de ses États; mais il reprit bientôt le gouvernement du royaume pendant la démence du roi. La régence revenait de droit ou à la reine ou à Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, mais Philippe l'emporta et il gouverna la France jusqu'à sa mort, en 1404. Il avait ajouté à ses domaines la Flandre, par mariage, et l'Armagnac par achat, ce qui fit de lui un des princes les plus riches et les plus puissants de l'Europe; mais il était si prodigue qu'il se trouva dans de perpétuels embarras d'argent. Il eut pour fils et successeur en Bourgogne Jean sans Peur.

PHILIPPE III, *le Bon*, duc de Bourgogne, fils de Jean sans Peur, lui succéda en 1419, après le meurtre de son père. En haine du Dauphin, il signa, en 1420, avec Henri V, roi d'Angleterre, le traité de Troyes, par lequel il reconnaissait le prince anglais pour régent de France et héritier présomptif de Charles VI. Pendant plusieurs années, il fit beaucoup de mal aux Français : il entra dans Paris avec les Anglais et combattit longtemps dans leurs rangs contre Charles VII; c'est un de ses lieutenants (Jean de Luxembourg) qui prit Jeanne d'Arc au siége de Compiègne et la livra aux Anglais; mais, ayant fini par se brouiller avec ses alliés, qui lui disputaient le Hainaut, il entama des négociations avec Charles VII, et signa en 1435 le traité d'Arras, par lequel il reconnaissait le roi de France pour son suzerain; toutefois il devenait par ce traité même indépendant de fait, et obtenait la cession des comtés d'Auxerre et de Mâcon. Depuis lors, il seconda loyalement les efforts tentés pour l'expulsion des Anglais; il aida Charles VII à leur enlever Bordeaux et fut sur le point de reprendre Calais. Quelque temps avant le traité d'Arras, il avait combattu contre Jacqueline de Hollande, qui lui disputait la succession du Brabant, à laquelle il avait droit comme le plus proche parent mâle du dernier duc, et il avait réuni à ses domaines le Brabant et la Hollande (1483). Des expéditions contre les Gantois, qui se révoltaient sans cesse, et contre le Luxembourg, qu'il soumit à sa tante Élisabeth, occupèrent ses dernières années. Il donna asile au dauphin, depuis Louis XI, exilé de la cour de Charles VII, mais il refusa de se mêler à ses différends avec son père. Vers la fin de sa vie, il abandonna presque entièrement le pouvoir à son fils Charles le Téméraire. Il mourut à Bruges en 1467, au moment où il préparait une croisade contre les Turcs. Ce prince était chevalier loyal et ennemi généreux; il protégea les lettres et les arts, fonda l'Université de Dôle, fit rédiger les coutumes de Bourgogne et de Franche-Comté, favorisa le commerce et créa en Flandre des manufactures de tapisserie, uniques alors en Europe. Les Flamands l'avaient surnommé *le Bon duc* parce que, résidant le plus souvent parmi eux, il leur fit en effet beaucoup de bien. C'est lui qui créa, en 1429, l'ordre célèbre de la *Toison d'or*.

PHILIPPE dit *Hurepel*, c.-à-d. la *Peau rude*, comte de Clermont (Oise), fils de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie, né en 1200, épousa Mahaud, com-

tesse de Boulogne et de Dammartin. Il périt dans un tournois dès 1233.

III. *Empereurs d'Allemagne et rois d'Espagne.*

PHILIPPE DE SOUABE, empereur d'Allemagne, 2e fils de Frédéric Barberousse, né en 1178, avait reçu en apanage, à la mort de son père, la Souabe et la Toscane. A la mort de son frère Henri VI (1197), il fut porté à l'empire par les Gibelins. Il eut pour compétiteur, d'abord Berthold de Zæhringen, dont il finit par acheter les droits, puis Othon de Brunswick, qui était soutenu par les Guelfes et par le pape Innocent III : il triompha par les armes de ce 2e rival en 1206. Philippe régnait depuis deux ans, lorsqu'il fut assassiné, en 1208, près de Bamberg, par Othon de Wittelsbach, qu'il avait offensé en refusant la main de sa fille. Othon de Brunswick lui succéda.

PHILIPPE I, dit *le Beau*, chef de la maison autrichienne qui régna sur l'Espagne, était fils de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne. Il porta d'abord le titre d'archiduc d'Autriche, devint en 1482 souverain des Pays-Bas du chef de sa mère, et acquit des droits sur le trône de Castille par sa femme, Jeanne *la Folle*, fille de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Il avait épousé cette princesse en 1496 : l'infant don Michel, héritier de la couronne de Castille, étant mort peu de mois après, il fut, ainsi que Jeanne, déclaré héritier présomptif des deux couronnes, par les États de Tolède et de Saragosse. En 1504, à la mort d'Isabelle, il fut, malgré les intrigues de Ferdinand, qui voulait obtenir la régence, proclamé roi de Castille. Il chercha d'abord à se rendre populaire et adoucit les rigueurs de l'Inquisition; mais bientôt il mécontenta ses sujets en déposant les fonctionnaires castillans pour donner leurs places à des Flamands et en voulant faire enfermer comme folle Jeanne sa femme, dont la raison était égarée par la jalousie. Ses débauches et son intempérance abrégèrent sa vie : il mourut en 1506, à 28 ans. Il laissa 2 fils, Charles-Quint et Ferdinand, qui tous deux furent empereurs.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, né en 1527, était fils de Charles-Quint. Duc de Milan dès 1540, il devint, par l'abdication de son père, d'abord roi de Naples et de Sicile (1554), peu de mois après souverain des Pays-Bas (1555), et enfin roi d'Espagne (1556). Il avait dès 1554 épousé Marie, reine d'Angleterre, mais sans avoir aucune autorité sur les Anglais. Ardent défenseur de la foi catholique, Philippe II lutta pendant tout son règne contre les progrès de la Réforme. Il la poursuivit partout : chez les Anglais, qui, à son instigation, furent sévèrement réprimés par la reine Marie; dans les Pays-Bas, où ses rigueurs excitèrent la révolte; en France, où il soutint la Ligue et les Guises; en Espagne, où il protégea puissamment l'inquisition et d'où ses rigueurs firent fuir les Maures. Dans les premières années de son règne, Philippe continua la guerre avec la France : il remporta en 1557 la victoire de St-Quentin, mais il ne sut point profiter de son succès, et conclut en 1559 la paix de Cateau-Cambrésis, qui fut suivie de son mariage avec Élisabeth de France, fille de Henri II. Ayant voulu introduire l'Inquisition dans les Pays-Bas, il excita dans ces provinces une violente révolte et, après une guerre désastreuse, il les perdit définitivement en 1581. En 1588, une tempête détruisit l'*Invincible Armada*, qu'il avait armée contre la reine d'Angleterre Élisabeth. Après avoir longtemps entretenu en France la guerre civile, dans l'espoir de s'emparer du trône en y portant sa fille Isabelle, il se vit contraint de signer avec Henri IV la paix de Vervins, en 1598. Il mourut cette même année. Les pertes qu'il eut à supporter dans ses États du Nord avaient été compensées par l'acquisition du Portugal, dont il s'était emparé à la mort du cardinal-roi Henri, malgré la France et malgré les Portugais eux-mêmes (1580). Sous ce règne, les colonies espagnoles de l'Amérique et des Indes rapportèrent immensément d'or et d'argent, mais Philippe consuma follement toutes ces richesses dans de vains projets de monarchie universelle, et à sa mort le trésor était vide et obéré. Ce prince sombre, soupçonneux et cruel n'épargna pas même sa famille : on lui imputa la mort d'un de ses fils, don Carlos (*V.* ce nom). Cependant il protégea les lettres et les arts : l'Escurial lui doit sa fondation; c'est lui qui fit de Madrid la capitale des Espagnes (1561). Il eut d'habiles généraux auxquels il dut quelques succès, entre autres don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, le duc d'Albe, le duc de Parme (Alex. Farnèse) et le duc de Savoie (Emm. Philibert). Il y a peu de princes dont on ait dit plus de bien et plus de mal : les Catholiques le peignent comme un second *Salomon;* les Protestants comme un autre *Tibère*. Prescott a donné une *Hist. du règne de Philippe II*, 1856 (trad. en français en 1860). Sa *Correspondance* a été publiée par M. Gachard, Bruxelles, 1859.

PHILIPPE III, fils de Philippe II, né en 1578, régna de 1598 à 1621. Apathique et faible de santé, il laissa le duc de Lerme, son ministre, gouverner sous son nom. Un traité de paix fut conclu avec l'Angleterre en 1604; une trêve de 12 ans fut signée avec les Pays-Bas en 1609; enfin, une alliance avec la France donna pour épouse à Louis XIII la fille de Philippe III, l'infante Anne d'Autriche. Pour prévenir le soulèvement des Maures convertis, Philippe III les chassa tous de ses États en 1609, faisant ainsi perdre à l'Espagne ses sujets les plus industrieux; le nombre des exilés s'élevait à près d'un million. La misère du pays fut encore accrue par des variations continuelles dans la valeur des monnaies. C'est sous Philippe III qu'éclata la *guerre de Trente ans*, dans laquelle il prit parti pour la maison d'Autriche, et qu'eurent lieu la conjuration de Venise (1618), ainsi que l'occupation par les troupes espagnoles de la Valteline (1620) et du Palatinat du Rhin (1621).

PHILIPPE IV, fils de Philippe III, lui succéda en 1621, âgé de 16 ans. Incapable comme son prédécesseur, il fut pendant la plus grande partie de son règne sous la tutelle de son 1er ministre le comte d'Olivarès. La guerre, reprise contre les Provinces-Unies, fut heureuse pour lui jusqu'en 1628, grâce au talent de Spinola; mais depuis lors elle devint désastreuse, et la Hollande fut définitivement perdue pour l'Espagne. Ce prince s'engagea ensuite dans la lutte de la maison d'Autriche contre Richelieu, et y perdit plusieurs provinces : le Portugal secoua le joug (1640), la Catalogne se souleva et se donna au roi de France Louis XIII (1641); Naples, soutenue par le duc de Guise, fut sur le point d'échapper à l'Espagne (1647); enfin Philippe se vit obligé de reconnaître l'indépendance des Provinces-Unies par le traité de Munster (1648). Découragé de tant de revers, il signa le traité *des Pyrénées*, par lequel il cédait à la France le Roussillon, l'Artois, 14 villes de la Flandre et du Hainaut et tous ses droits sur l'Alsace (1659); ce traité fut cimenté par le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV. Il mourut en 1665, après un règne de 45 ans, qui fut presque constamment malheureux. Son fils Charles II lui succéda.

PHILIPPE V, chef de la maison des Bourbons d'Espagne, né en 1683, était fils du Dauphin Louis de France, et petit-fils de Louis XIV, et porta d'abord le titre de duc d'Anjou. Appelé au trône d'Espagne en 1700 par le testament de Charles II, il se rendit dans ce royaume, y fut reçu sans opposition et sut bientôt se concilier l'amour de ses sujets. Mais l'archiduc Charles réclamait la couronne d'Espagne, et l'Europe, inquiétée par la puissance de Louis XIV, forma, pour soutenir les droits de ce prétendant, une grande ligue, dans laquelle entrèrent l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse et le Portugal : la guerre qui s'engagea alors est connue sous le nom de *guerre de la Succession d'Espagne*. Les Français et les Espagnols furent vaincus en Italie par le prince Eugène, en Allemagne par Marlborough, et Philippe V fut un moment chassé de l'Espagne par les Autri-

chiens; mais il fut rétabli par la victoire que remporta Berwick à Almanza en 1707; Vendôme affermit son trône par sa victoire de Villa-Viciosa, en 1710; enfin, après l'avénement de son compétiteur au trône impérial (sous le nom de Charles VI), la paix d'Utrecht, signée en 1713, reconnut Philippe V, mais toutefois en le forçant à renoncer à ses droits sur la couronne de France et à céder à l'Angleterre Gibraltar et Minorque; au duc de Savoie, la Sicile; à l'Autriche, le royaume de Naples, le Milanais, la Sardaigne et les Pays-Bas. Philippe V se laissa successivement gouverner par la princesse des Ursins (la *camerara mayor*), par sa 2e femme, Élisabeth Farnèse, et par son ministre Albéroni. Les plans gigantesques de ce dernier, qui rêvait la restauration de la domination universelle de l'Espagne et voulait enlever la régence de France au duc d'Orléans pour la donner à Philippe V, auraient pu engager ce prince dans une guerre contre la France et l'Angleterre, mais il la prévint en sacrifiant son ambitieux ministre (1720). Philippe V abdiqua la couronne en 1724, mais il la reprit sept mois après, à la mort de son fils, Louis. Dans cette 2e période de son règne, il rompit de nouveau avec la France, eut en même temps la guerre avec l'Angleterre, mais se rapprocha de l'Autriche, et conclut avec elle en 1725, à Vienne, un traité par lequel les deux puissances se garantissaient mutuellement leurs possessions : un traité signé à Séville en 1729 mit fin à la guerre et garantit à son fils l'expectative des duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance. Il eut encore une guerre à soutenir contre l'Angleterre en 1739 et contre l'Autriche en 1744, à l'occasion de la succession d'Autriche, mais il mourut avant qu'elles fussent terminées, 1746. Philippe V s'efforça de régénérer l'Espagne : il réforma l'administration, la justice, les finances, encouragea le commerce, l'industrie, la marine, les sciences et les arts. Il fonda à Madrid la Bibliothèque royale, ainsi que les Académies des beaux-arts, de la langue et de l'histoire. Son fils Ferdinand VI lui succéda.

PHILIPPE (don), duc de Parme. *V.* PARME.

PHILIPPE DE HESSE, le *Magnanime*. *V.* HESSE.

IV. *Personnages divers.*

PHILIPPE, médecin d'Alexandre le Grand, le guérit de la maladie qu'il avait contractée en se baignant dans le Cydnus. Dénoncé par Parménion comme vendu au roi de Perse, il inspira néanmoins assez de confiance à Alexandre pour que ce prince bût sans hésiter un breuvage qu'il lui présentait.

PHILIPPE de Thessalonique, poëte grec qui vivait probablement sous Nerva et Trajan, est connu par quelques épigrammes pleines d'esprit et de grâce, et surtout par le recueil poétique appelé *Anthologie de Philippe* ou *Deuxième anthologie*. On trouve ce recueil dans les grandes éditions de l'*Anthologie*.

PHILIPPE (S.), un des 12 apôtres, né à Bethsaïde en Galilée, fut appelé un des premiers par Jésus et le suivit jusqu'au jardin des Oliviers. Après la descente du St-Esprit, il alla prêcher l'Évangile dans la Phrygie et y mourut vers l'an 80, dans un âge avancé. Sa fête est célébrée le 1er mai.

PHILIPPE (S.), un des sept disciples que les apôtres choisirent pour remplir les fonctions de diacre. Après l'ascension de J.-C., il prêcha l'Évangile à Samarie et y fit de nombreuses conversions. Il mourut à Césarée en Palestine vers 70. On le fête le 6 juin.

PHILIPPE DE NÉRI (S.). *V.* NÉRI.

PHILIPPES, *Philippi*, d'abord *Datos* et *Crenides*, v. de Macédoine (jadis de Thrace), à l'E., chez les Édones, près d'une mine d'or, fut prise par Philippe II (de Macédoine), qui la fortifia, en fit un des boulevards de son royaume et lui donna son nom. Antoine et Octave remportèrent aux environs sur Brutus et Cassius une victoire décisive qui anéantit le parti républicain (42 av. J.-C.). Cette ville fut une des 1res à embrasser le Christianisme : nous avons une lettre de S. Paul à ses habitants (*ad Philippenses*). Il ne reste de Philippes que des ruines.

PHILIPPEVILLE, v. forte de Belgique (Namur), à 41 kil. S. O. de Namur; 1600 hab. C'était d'abord un bourg appelé *Corbigny*. Charles-Quint l'agrandit en 1555, et lui donna le nom de son fils (Philippe II). En 1578, elle fut prise par don Juan d'Autriche sur les Hollandais. Le traité des Pyrénées (1659) la céda à la France, qui l'a conservée jusqu'en 1815. Elle fut alors annexée aux Pays-Bas.

PHILIPPEVILLE, v. et port de l'Algérie (Constantine), ch.-l. d'arr., sur la rade de Stora, près de l'embouch. de l'Oued-el-Kébir, à 83 kil. N. N. E. de Constantine; 7137 h. Trib. de 1re inst. et de commerce; hôpital civil et militaire. Pépinière publique; vaste forêt de liége aux environs; commerce de peaux, de laines et de sangsues. — Cette ville a été construite par les Français en 1839, sur les ruines de l'anc. *Rusicada*, et a été ainsi nommée en l'honneur de Louis-Philippe.

PHILIPPINE de Hainaut, reine d'Angleterre, fille de Guillaume, comte de Hainaut, épousa en 1328 Édouard III, dont elle eut 12 enfants, et mourut en 1369. Pendant que son mari envahissait la France, elle repoussa, à Nevill's Cross, le roi d'Écosse David, qui avait envahi l'Angleterre, 1346. Lors de la reddition de Calais, 1347, elle sauva par ses prières et ses larmes les six bourgeois de la ville qui s'étaient dévoués pour leurs concitoyens. Amie des lettres, elle encouragea Froissart.

PHILIPPINES (îles), grand archipel de la Malaisie, entre 114° et 124° long. E., 5° et 20° lat. N., a env. 325 000 kil. carr. et 4 millions d'habitants. La plus grande de ces îles est Luçon (capit. Manille); ensuite viennent Mindanao, Soulou, Palaouan, etc. Les petites îles qui entourent Luçon (Samar ou Ibaba, Leyte, Panay, Mindoro, les Calamianes, etc.), sont souvent nommées *Bissayes*, du nom de leurs principaux habitants. L'Espagne se regarde comme maîtresse des Philippines, mais elle ne possède effectivement qu'une partie de Luçon et de Mindanao, plus quelques points des autres îles. Réunies aux Mariannes, les Philippines forment la capitainerie gén. espagnole des Philippines. Ces îles sont hautes, montueuses et couvertes de forêts vierges; Luçon a plusieurs volcans. Climat agréable et chaud, mais malsain; grands ouragans. Sol très-fertile : riz et autres grains, canne à sucre, coton et denrées coloniales de toute espèce, fruits exquis, bois précieux (aloès, cèdre, sandal, bois de campêche, ébène, bois de fer); camphre, bétel. Or, mercure, vermillon, plomb, fer, soufre; marbre, pierres précieuses. La population se compose de Malais et de Papous (ceux-ci dans les mont.), de Chinois, d'Espagnols, de métis : beaucoup de Malais de cet archipel sont pirates et infestent les côtes. — Les Philippines, découvertes dès 1521 pour l'Espagne par les vaisseaux de Magellan, furent ainsi nommées plus tard en l'honneur de Philippe II; toutefois, elles ne reçurent d'établissement espagnol qu'en 1568. La colonie prospéra, et beaucoup de Chinois vinrent s'y fixer : effrayés du nombre de ces colons, les Espagnols les massacrèrent (1639). L'Inquisition y devint toute-puissante et les moines s'emparèrent du gouvernement au commencement du XVIIIe s. Luçon a été prise par les Anglais en 1762 et rendue en 1764.

PHILIPPIQUE, nommé d'abord *Vardan* (Bardane), emp. grec, Arménien de naissance, était entré au service des empereurs d'Orient. Sur la foi d'un astrologue, il se persuada qu'il arriverait à l'empire; ayant osé le dire, il fut exilé à Céphalonie par Tibère III (701), puis à Cherson par Justinien II (710). Dans cette dernière ville, il fut en effet proclamé empereur par un parti de révoltés; il entra sans coup férir dans Constantinople (711). Il se rendit bientôt odieux par son ardeur pour l'hérésie monothélite et méprisable par ses vices et son indolence, fut détrôné et privé de la vue en 713, et m. de misère en exil.

PHILIPPIQUES, nom donné d'abord à 4 célèbres discours de Démosthènes contre Philippe, roi de Macédoine, a été appliqué par analogie à 14 discours de Cicéron contre Antoine. — On connaît aussi sous

cette dénomination 5 odes très-violentes de Lagrange-Chancel contre le Régent (Philippe d'Orléans).

PHILIPPOPOLI ou FILIBÉ, *Philippopolis*, v. murée de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la r. dr. de Maritza, à 160 kil. N. O. d'Andrinople; 30 000 hab. Anc. résidence d'un archevêque grec. Fabriques de draps, d'étoffes de soie et de coton, de maroquin.— Fondée ou restaurée par Philippe II, père d'Alexandre, elle devint rapidement très-peuplée; elle fut ruinée et saccagée par les Goths en 250. Elle forma sous les empereurs latins de Constantinople un duché, désigné par les écrivains du temps sous le nom corrompu de *duché de Finépople*. Elle fut presque anéantie par un tremblement de terre en 1818.

PHILIPPSBOURG, v. du grand-duché de Bade, sur la Sulzbach, à 2 kil. du Rhin, à 26 kil. N. de Carlsruhe; 1800 hab. — Cette ville, nommée jadis Udenheim, prit le nom de Philippsbourg lorsqu'elle eut été fortifiée au commencement de la guerre de Trente ans par Philippe Christophe, évêque de Spire. C'était aux XVIIe et XVIIIe siècles une des forteresses les plus importantes de l'empire. Elle fut prise par les Suédois en 1633, par les Impériaux en 1635, par les alliés en 1675, et par les Français en 1644, 1688 et 1734 . c'est à ce dernier siége que le maréchal de Berwick fut tué. La paix de Westphalie avait donné Philippsbourg à la France; celle de Nimègue la céda à l'empereur; en 1782, elle revint à l'évêque de Spire. Les Français la reprirent en 1799. En 1802, elle fut comprise dans le duché de Bade.

PHILIPS (Ambroise), poëte anglais, né en 1671 dans le comté de Leicester, m. en 1749, composa des *Pastorales* que quelques-uns mettent à côté de celles de Pope, et trois tragédies, qui eurent du succès : la meilleure, *The distressed Mother*, est imitée de l'*Andromaque* de Racine. Il contribua à la rédaction de la feuille périodique, *The free Thinker*, et fut nommé représentant du comté d'Armagh au parlement de Dublin. — On connaît encore sous ce nom Édouard, neveu de Milton, auteur d'une *Vie de Milton* et du *Theatrum poetarum;* — et Jean, poëte (1676-1708), auteur de poëmes intitulés *Splendid Shilling; Blenheim* (en l'honneur de la victoire de Marlborough); *Pomona* ou *le Cidre*, etc. Ce poëte relève par la pompe du style les choses les plus vulgaires.

PHILISTE, historien et homme d'État, né à Syracuse vers 435 av. J.-C., aida Denys le Tyran à s'emparer du pouvoir (406), ce qui ne l'empêcha pas d'être disgracié et exilé par ce prince; fut, après sa mort, rappelé par Denys le Jeune, qu'il défendit contre Dion, mais fut vaincu sur mer par ce général, 356. Suivant les uns, il se tua; selon les autres, il eut la tête tranchée. Il avait écrit l'*Histoire de la Sicile* et l'*Histoire de Denys :* il n'en reste que des fragments, conservés par S. Clément d'Alexandrie, Diodore, etc., et qui se trouvent dans les *Fragm. des historiens grecs* de la collection Didot. Dans cet ouvrage, Philiste s'était proposé Thucydide pour modèle.

PHILISTINS, petite nation de la Syrie, occupait sur la côte une longueur de 80 kil. environ, entre la tribu de Dan au N., la tribu de Siméon à l'E. et l'Arabie Pétrée au S. Ils avaient pour villes principales Gaza, Ascalon, Azoth, Accaron, Anthédon, et formaient une fédération de petits États qui pour la plupart étaient régis par des rois. Ils furent sans cesse en guerre avec le peuple juif: unis aux Ammonites, ils le tinrent 18 ans asservi (1261-1243); seuls, ils lui firent subir, de 1212 à 1172, un autre esclavage dont Samson les délivra. Saül les vainquit près de Gabaon; David parvint à les soumettre, et malgré de fréquentes révoltes ils ne recouvrèrent leur indépendance que sous les derniers rois de Juda. Ils avaient eu aussi à combattre les Égyptiens. Ils passèrent successivement sous la domination des Perses, d'Alexandre, des Séleucides, des Asmonéens et des Romains. Sous ces derniers, le pays des Philistins ne fut plus distinct de celui des Juifs : c'est de leur nom que tout le pays fut appelé *Palestine*.

PHILOCTÈTE, héros grec, fils de Pœan, prince qui régnait sur les Thessaliens de l'Œta, et compagnon d'Hercule. Le héros en mourant lui enjoignit de déposer dans sa tombe ses flèches teintes du sang empoisonné de l'hydre de Lerne, et lui fit jurer de ne jamais découvrir ce dépôt. Un oracle ayant déclaré que les Grecs ne pourraient se rendre maîtres de Troie sans les flèches d'Hercule, Philoctète, sollicité de les livrer, se laissa ébranler et indiqua le lieu où elles étaient cachées en frappant du pied la terre qui les couvrait. Il s'embarqua ensuite pour Troie, les portant avec lui; mais dans la route une des flèches lui tomba sur le pied et le blessa : comme elles étaient empoisonnées, il se forma à son pied un ulcère qui répandait une odeur si fétide qu'on fut forcé de l'abandonner dans l'île de Lemnos. Ce n'est qu'au bout de dix ans qu'Ulysse et Néoptolème, dépêchés par les Grecs, vinrent l'y chercher, parce que les flèches d'Hercule étaient nécessaires pour mettre fin à la guerre. Machaon et Podalire le guérirent. Après son retour de Troie, il passa en Calabre où il fonda Pétilie et Thurium. — Les malheurs de Philoctète ont fourni à Sophocle le sujet d'une belle tragédie, qui a été imitée par Laharpe; Fénelon lui a consacré un des plus beaux épisodes de son *Télémaque*.

PHILODÈME, épicurien grec, de Gadara en Célésyrie, vivait dans le 1er siècle av. J.-C. Il vint à Rome et y compta au nombre de ses disciples Calpurnius Pison, avec lequel il resta lié. Il avait écrit sur la morale, la rhétorique, la musique, etc. On a découvert à Herculanum plusieurs fragments de ses écrits, qui ont été publiés dans la collection d'Herculanum. M. E. Gros a donné à part les fragments sur l'art oratoire, sous le titre de *Philodemi rhetorica*, avec un commentaire, Paris, 1840; M. H. Saupp a publié un autre fragment *Sur les Vices et Vertus opposés*, Leips., 1853. On trouve dans les *Anthologies*, sous le nom de Philodème, des épigrammes licencieuses qui sont probablement du même auteur.

PHILOLAÜS, philosophe pythagoricien, de Crotone selon les uns, de Tarente selon les autres, naquit vers l'an 500 av. J.-C., et put recevoir les leçons de Pythagore. Il habita successivement Crotone, Métaponte, Héraclée, passa quelque temps à Thèbes, où il eut pour disciples Simmias et Cébès, et mourut vers l'an 420 av. J.-C. Il est le 1er pythagoricien qui ait écrit sur la doctrine de son maître. Il avait composé sur *la Nature*, *le Monde* et *l'Ame* trois livres dont Platon faisait tant de cas qu'il les acheta de ses héritiers cent mines (plus de 9000 fr. de notre monnaie); il en reste quelques fragments qui jettent du jour sur les doctrines pythagoriciennes (Ils ont été recueillis par Bœckh, Berlin, 1819). Philolaüs passe pour l'auteur du système astronomique qui fait tourner la terre et les autres planètes autour du soleil : ce fait est contesté, mais il paraît certain qu'il attribuait à la terre un mouvement de translation d'occident en orient.

PHILOMÈLE, *Philomela*, fille de Pandion, roi d'Athènes, fut victime du brutal amour du roi de Thrace, Térée, son beau-frère, qui ensuite lui fit couper la langue pour l'empêcher de révéler son crime, et la tint étroitement enfermée. Ayant réussi à s'évader, avec le secours de Progné, sa sœur, elle se vengea en égorgeant le fils de Térée, Itys, et en servant le corps de cet enfant à son père. Philomèle échappa à la fureur de Térée par la rapidité de sa course, et fut dans sa fuite changée en rossignol. Progné, sa complice, fut métamorphosée en hirondelle.

PHILOMÈLE, *Philomelus*, général phocidien, pilla le temple de Delphes, et fit ainsi éclater la guerre Sacrée (355 av. J.-C.). Soutenu par Sparte, il obtint d'abord quelques succès et força même la Pythie à rendre des oracles en sa faveur ; mais, battu par les Béotiens, il fut réduit, pour ne pas tomber entre leurs mains, à se précipiter du haut d'un rocher, 354. Il fut remplacé dans le commandement par son frère Onomarque.

PHILOMÈNE (Ste), vierge et martyre romaine,

dont le corps fut retrouvé à Rome en 1802, en fouillant les lieux consacrés par la sépulture des martyrs. Ses restes furent transportés en 1805 dans la petite ville de Mugnano, près de Nole, où, dit-on, de nombreux miracles furent accomplis par elle ou obtenus par son intercession, ce qui l'a fait nommer la *Thaumaturge du XIXe siècle*. On l'honore le 10 août, jour présumé de son martyre. On ne sait rien de certain sur cette sainte; néanmoins, M. l'abbé Poupelier, de Troyes, a donné sa *Vie*.

PHILOMÉTOR. *V.* PTOLÉMÉE VI et ATTALE III.

PHILON DE BYZANCE, ingénieur du IIe s. av. J.-C., visita Rhodes et Alexandrie, poussa très-loin l'étude de l'architecture et de la mécanique, et laissa entre autres ouvrages une *Poliorcétique* dont nous possédons les livres IV et V (imprimés, avec trad. latine, dans les *Veterum mathematicorum opera*, Paris, 1693). On a aussi sous son nom (mais non entier) : *De septem orbis miraculis*, publié par Léon Allatius avec version latine et notes, Rome, 1640; par J. C. Orelli, Leips., 1816, et dans la *Bibl. grecq.-lat.* de Didot, 1858 (t. XLVIII).

PHILON DE LARISSE, philosophe de la nouvelle Académie, devint le chef de cette école à Athènes après Clitomaque, la dirigea de 110 à 88 av. J.-C., se réfugia à Rome lors de l'invasion de Mithridate en Grèce, et compta Cicéron parmi ses disciples. Il mitigea le scepticisme d'Arcésilas et de Carnéade, et fut considéré comme le chef d'une 4e académie.

PHILON LE JUIF, philosophe platonicien, né vers l'an 30 av. J.-C., à Alexandrie, était de la race sacerdotale des Juifs. Il étudia profondément la philosophie des Grecs, et fut surnommé de son vivant *le Platon juif*. Vers l'an 40 de J.-C., il fut député par les Juifs d'Alexandrie à Rome auprès de Caligula, pour demander en leur faveur le droit de cité romaine, mais il ne put l'obtenir. On ne sait en quelle année il mourut. Philon avait composé un grand nombre d'ouvrages, qui se rapportent, les uns à la théologie hébraïque, les autres à l'histoire, d'autres à la philosophie; les plus importants sont : *De mundi creatione secundum Mosen; De vita Mosis; De vita contemplativa; De mundo; Legis allegoriæ*. Il avait aussi écrit l'histoire de son ambassade à Rome. En théologie, Philon explique la Bible par des allégories; en philosophie, il suit les doctrines de Platon et veut les concilier avec la religion des Juifs. Il admet deux principes éternels, Dieu et la matière; Dieu est la lumière primitive dont toutes les intelligences inférieures émanent comme autant de rayons; en Dieu sont enfermées de toute éternité les idées de toutes choses, monde idéal ou intelligible, d'après lequel a été formé le monde sensible; il personnifie ce monde idéal sous le nom de *Logos* (ou *Verbe*) et de *Fils de Dieu*. Les meilleures éditions de Philon sont celles de Th. Mangey, avec trad. lat., Londres, 1742, 2 vol. in-f.; de C. E. Richter, Leips., 1828-30, et de L. Grossmann, Leips., 1843, 8 v. in-8. J. B. Aucher a publié des morceaux de Philon d'après des traductions arméniennes, Venise, 1822 et 1826; Fabricius, *De Platonismo Philonis*, Leips, 1693; Gfrœrer, *Philon et la phil. alexandrine*, Stuttgard, 1831, l'abbé Biet, *Thèse sur Philon*, 1854, et F. Delaunay, *Philon d'Alex., ses écrits histor.*, 1867.

PHILON DE BYBLOS (HERENNIUS), grammairien et historien du IIe s. de J.-C., natif de Byblos, publia une traduction grecque de l'*Histoire phénicienne* de Sanchoniaton, traduction qui est perdue, mais dont Eusèbe nous a conservé quelques fragments (*V.* SANCHONIATON). Il avait composé lui-même plusieurs ouvrages historiques *Sur les villes et leurs grands hommes*, *Sur les livres*, et une *Hist. d'Adrien*, mais ils sont également perdus. Quelques-uns pensent qu'on doit distinguer Herennius Philon de Philon de Byblos, le traducteur de Sanchoniaton.

PHILOPOEMEN, général grec, né vers 252 av. J.-C. à Mégalopolis en Arcadie, se distingua de bonne heure dans les armées de la ligue achéenne, fut nommé général de la cavalerie, écrasa les Étoliens à la bataille de Larisse en 208, puis fut élu préteur (ou chef de la ligue), gagna sur Machanidas, tyran de Sparte, la victoire décisive de Mantinée (206), tua ce tyran de sa main, et força Nabis son successeur à lever le siége de Messène. Battu sur mer par ce prince, il prit bientôt sa revanche à Gythium, entra vainqueur dans Sparte, fit accéder à la ligue cette puissance, qui jusqu'alors en avait été l'ennemie, punit deux fois sa révolte, démantela ses murailles, déporta la plus grande partie de sa population et abolit les lois de Lycurgue (188). Chargé de repousser une incursion des Messéniens dans l'Arcadie, il alla offrir la bataille à leur chef Dinocrate, mais, accablé par le nombre, il la perdit. Étant tombé de cheval, il fut pris et conduit à Messène, où Dinocrate le fit empoisonner (183). Ses restes furent transportés en grande pompe à Mégalopolis. Philopœmen est un des plus habiles tacticiens de l'antiquité; au génie militaire, il joignit toutes les vertus civiques : on l'a surnommé *le dernier des Grecs*. Plutarque et Cornélius Népos ont écrit sa *Vie*.

PHILOPON (JEAN). *V.* JEAN PHILOPON.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique du IVe s., né vers 364 en Cappadoce, vécut lontemps à Constantinople et fut un arien zélé. Il avait écrit une *Histoire de l'Église* depuis l'avénement de Constantin jusqu'à la mort d'Honorius, qui ne nous est connue que par un abrégé de Photius (publié par Godefroy, Genève, 1642, grec-latin).

PHILOSTRATE, rhéteur, natif de Lemnos, selon les uns, d'Athènes, selon d'autres, enseigna la rhétorique à Rome dans le IIIe s. de J.-C., fut un des protégés de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère, et mourut sous Philippe l'Arabe (vers 245). Il a laissé, entre autres ouvrages, la *Vie d'Apollonius de Tyane* (trad. en français par Castillon, Berlin, 1774, par Le Grand d'Aussy, Paris, 1808, et mieux par M. A. Chassang, 1862); les *Héroïques*, récits dialogués sur 21 héros qui prirent part au siége de Troie; un *Dialogue entre Vinitor et Phénix*, édité par Boissonade, 1806, avec des scholies grecques; les *Tableaux*, description de 76 peintures imaginaires, édités par Jacobs et Welcker, Leips., 1825, et trad. en franç. par Blaise de Vigenère, 1614; les *Vies des Sophistes*, publ. par Kayser, 1838; un traité *De Gymnastica*, retrouvé à Herculanum, publiée et traduit concurremment par Minoïde Mynas et par M. Daremberg en 1858; 73 *Lettres galantes*, éditées par Boissonade, 1842. — Son neveu, Philostrate le Jeune, a aussi composé des *Tableaux*. — Les *OEuvres* de l'oncle et du neveu ont été publiées ensemble par Olearius, Leips., 1709; par Kayser, Zurich, 1844-46, et par Westermann, dans la *Bibl. grecq.-lat.* de Didot, Paris, 1849. On estime les *Lectiones Philostrateæ* d'Hamaker, Leyde, 1816. — *V.* BLOUNT.

PHILOTAS, fils de Parménion, partageait avec son père la faveur d'Alexandre. Son crédit ayant excité la jalousie, ses envieux l'accusèrent d'avoir conspiré avec Dymnus contre le roi. Mis à la question, il avoua tout ce qu'on voulut, fut condamné, quoiqu'aucun témoin ne le chargeât, et périt lapidé.

PHILOXÈNE, poëte dithyrambique du IVe s. av. J.-C., né à Cythère, mort à Éphèse vers 380, avait longtemps vécu à la cour de Denys. Le tyran l'avait envoyé aux *Carrières* pour lui avoir dit trop franchement son avis sur ses vers : quand il fut sorti de cette prison, il ne tarda pas à se voir encore consulté par Denys sur le mérite d'une nouvelle pièce; au lieu de répondre, il se contenta de dire : « Qu'on me reconduise aux carrières. » Denys ne put s'empêcher de rire de cette saillie et pardonna. Il reste quelques fragments d'un poëme de Philoxène intitulé le *Souper*; ils donnent une idée avantageuse de son esprit et de sa gaieté.

PHILOXÈNE, appelé aussi *Xénaias*, écrivain syriaque, de la secte des Jacobites, né à Tabal en Susiane, fut institué en 485 évêque d'Hiérapolis en Sy-

rie, combattit les décisions du concile de Chalcédoine, et fut exilé en 518 par l'emp. Justin I à Gangres en Cappadoce, où on le fit périr, en 522. Les Jacobites le regardent comme un martyr. Il a laissé, entre autres écrits, une version syriaque des quatre évangiles, faite en 508, qui est la seule que lisent les Jacobites; elle a été publiée par J. White, Oxford, 1778.

PHINÉE, roi de Salmydesse en Thrace au temps des Argonautes, et fils d'Agénor, fit crever les yeux à ses deux fils sur de fausses accusations intentées par leur belle-mère. Les dieux, pour le punir, le frappèrent lui-même de cécité, et le livrèrent à la persécution des Harpyes, qui enlevaient les viandes sur sa table ou infectaient tout ce qu'elles touchaient. Dans la suite, Calaïs et Zéthès, fils de Borée, le délivrèrent des poursuites de ces monstres; mais il resta aveugle. On explique l'infection dont Phinée eut à souffrir par l'influence de vents pestilentiels, et sa guérison par l'action salutaire des vents du nord.

PHINÉE, frère de Céphée et oncle d'Andromède, était fiancé à sa nièce, lorsqu'elle lui fut ravie pour être exposée à un monstre marin. Andromède, sauvée par le courage de Persée, accepta la main du héros: alors Phinée prit les armes pour la lui enlever, mais il fut pétrifié par la tête de Méduse.

PHINÉÈS, fils d'Éléazar et petit-fils d'Aaron, fut le 3ᵉ grand prêtre des Juifs. Il montra un grand zèle contre ceux qui s'étaient rendus coupables de fornication, et tua Zambri, l'un des chefs d'Israël, qui avait amené une Madianite dans sa tente.

PHINTIAS, auj. *Alicata*, v. de la Sicile ancienne, sur le bord du fleuve Himère, près de son embouchure, était une colonie de Géla.

PHINTIAS, ami de Damon. *V.* DAMON.

PHISELDECK, historien. *V.* SCHMIDT (Christ.).

PHISON, un des fleuves de l'Éden ou Paradis terrestre. On croit que c'est le *Phase*.

PHLÉGÉTHON (de *phlégéthein*, brûler), un des fleuves des Enfers, roulait des flammes.

PHLÉGON, historien grec du IIᵉ siècle, natif de Tralles en Lydie, était un affranchi d'Adrien, et mourut sous Antonin le Pieux. Il avait écrit une *Histoire* et une *Description de la Sicile*, et un *Traité des fêtes des Romains*, qu'on a perdus; mais on a de lui trois opuscules: *De rebus mirabilibus*, recueil de contes et de prodiges, *De longævis*, *De Olympiis*, publié par G. Xylander, Bâle, 1568 (édition *princeps*), par G. Franz, Halle, 1775, et J. Meursius, Halle, 1822.

PHLÉGRÉENS (CHAMPS), du grec *phlégein*, brûler, plaines voisines de Cumes en Italie, dans lesquelles Hercule aida les dieux à terrasser les Géants. Cet endroit est rempli de soufre et couvert de flammes produites par la combustion naturelle de cette substance.

PHLÉGYAS, roi de Phlégyade (petite ville de Béotie, près d'Orchomène), devait le jour à Mars, et eut pour fille Coronis, qu'Apollon séduisit; pour se venger de cet outrage il mit le feu au temple de Delphes. Apollon le tua de ses flèches et le précipita dans les Enfers. Là Phlégyas voit sans cesse suspendu au-dessus de sa tête un rocher prêt à l'écraser.

PHLIASIE, petit État du Péloponèse, au S. de la Sicyonie, à l'O. de la Corinthie, renfermait, outre le territoire de Phlionte, celui de la ville de Titané.

PHLIONTE, *Phlius*, capit. de la Phliasie, à 18 k. S. de Sicyone, reçut son nom d'un fils de l'Héraclide Téménus, qui vint s'y établir. Elle entra dans la Ligue achéenne. Ruines dans la plaine d'*Hagios Georgios*.

PHOCAS, empereur grec, était exarque des centurions sous l'empereur Maurice, lorsqu'il fut proclamé en 602 par l'armée cantonnée au N. du Danube. Il marcha sur Constantinople et fit trancher la tête à Maurice ainsi qu'à quatre de ses enfants. Il se montra voluptueux, rapace, cruel et lâche, et se laissa enlever par Chosroès, roi de Perse, l'Osroène, la Mésopotamie, l'Arménie, la Syrie et une partie de l'Asie-Mineure. Il réprima trois conjurations (604, 606, 610), mais fut enfin détrôné par Héraclius, après la bataille navale de Constantinople, et décapité sur le tillac du vaisseau de ce prince (610). Phocas avait fait traduire en grec le *Digeste* et le *Code*, et avait fait paraphraser les *Institutes* par Théophile.

PHOCÉE, *Fokia*, v. de l'Asie-Mineure (Mysie), comprise dans la confédération ionienne, sur le golfe de Cumes, à l'embouchure du Caïque. Elle avait deux ports, Naustathme et Lamptère. Elle fut fondée par une colonie de Phocidiens, qui était commandée par un Athénien, ce qui la fit admettre dans la confédération ionienne. Très-florissante jadis, elle envoya en Gaule et en Espagne des colonies, dont la principale fut Marseille. Assiégés par Harpage, lieutenant de Cyrus, les Phocéens s'exilèrent en partie à *Atalia*, l'une de leurs colonies dans l'île de Corse.—La ville actuelle de *Fokia*, à 42 kil. N. O. de Smyrne, fait encore quelque commerce : elle a 4000 hab.

PHOCÉENS. On nomme ainsi les habitants de Phocée et quelquefois ceux de la Phocide.

PHOCIDE, région de la Grèce ancienne, entre la Béotie à l'E., l'Étolie à l'O., la Locride au N. E., le golfe de Corinthe au S.; Élatée en était la capitale et la ville la plus forte. Delphes, qui s'y trouvait enclavée, y formait comme une république à part. La Phocide envoyait 2 députés à l'Amphictyonie des Thermopyles. Le pays était montueux et médiocrement fertile. Ses habitants, très-pauvres, étaient très-belliqueux. Ils provoquèrent deux guerres sacrées en pillant le temple de Delphes. Dans la 1ʳᵉ, ils tinrent tête à Thèbes et à la ligue formée contre eux (355-346 av. J.-C.); mais, dans la 2ᵉ, ils furent écrasés par Philippe II (de Macédoine) et furent exclus du conseil des Amphictyons. *V.* SACRÉES (Guerres).—L'anc. Phocide, unie à la Locride et à la Doride, forme auj. la nomarchie de *Phocide et Locride*, qui a pour ch.-l. Lamia.

PHOCION, homme d'État et général athénien, né vers 400 av. J.-C., d'une famille obscure, étudia la philosophie sous Platon et Xénocrate, fut formé à l'art militaire par Chabrias, se distingua à la fois à l'armée et à la tribune, et devint le chef du parti aristocratique d'Athènes. Il ne cessa de recommander la modération à l'égard des alliés, la paix et une stricte surveillance à l'égard de Philippe, l'économie dans l'administration et le retour aux vieilles vertus. Démosthène, dont il combattait les projets belliqueux, l'appelait *la cognée de ses discours*. Il déplaisait par sa rigidité au peuple d'Athènes; mais le même peuple ne l'en estimait pas moins, et recourait toujours à lui au jour du danger : il fut nommé 45 fois général en chef. Phocion rendit des services éminents pendant la *Guerre sociale*, dirigée contre Athènes par ses anciens alliés (359-356), réussit à soustraire l'Eubée aux attaques de Philippe, et força ce prince à lever le siége de Byzance. Après le sac de Thèbes, il fut député vers Alexandre pour proposer le maintien de la paix, et mérita l'estime du prince macédonien, qui lui fit, à plusieurs reprises, les offres les plus brillantes : il les refusa toujours. Après la mort d'Alexandre, il s'opposa à la guerre lamiaque; toutefois, quand elle eut été décidée, il accepta un commandement dans cette guerre, quoique âgé de plus de 80 ans; il battit les Macédoniens sur la côte de l'Attique, mais il laissa surprendre le Pirée par Nicanor, lieutenant de Cassandre, ce qui le rendit suspect au peuple. Quand Athènes eut été occupée par Polysperchon, il fut, à l'instigation de ce général, condamné à mort par la populace égarée, et but la ciguë en 317. Peu après, ses concitoyens, honteux de cette injustice, lui érigèrent une statue. Sa vie a été écrite par Plutarque et Cornélius Népos.

PHOCYLIDE, poëte gnomique, de Milet, vivait vers la fin du VIᵉ s. av. J.-C. Il avait composé des poëmes héroïques, des élégies, etc. Il ne nous reste sous son nom qu'une suite de sentences morales en 217 vers : encore sont-elles regardées comme apocryphes. Elles ont été imprimées avec celles de Théognis et autres gnomiques, puis éditées à part, Leipsick, 1751, et 1843 (par Bergck); elles ont été traduites en français par Duché, 1698, Lévesque, 1782, et Coupé, 1798.

PHOEBÉ, PHOEBUS. *V.* DIANE et APOLLON.

PHOEBIDAS, général lacédémonien qui, l'an 382 av. J.-C., prit la Cadmée, citadelle de Thèbes, en violant la foi des traités. Il fut cassé et mis à l'amende comme ayant agi sans ordre; mais les Lacédémoniens ne continuèrent pas moins à occuper Thèbes, ce qui donna naissance à la guerre dans laquelle Épaminondas et Pélopidas ruinèrent la puissance de Sparte. Dans la suite, il fut rétabli dans le commandement et renvoyé en Béotie; les Thébains l'assiégèrent dans Thespies, et il fut tué dans une sortie, 377.

PHORBAS, petit fils d'un roi d'Argos de même nom, délivra les Rhodiens d'un dragon qui ravageait leur île, et fut, après sa mort, placé dans le ciel avec le dragon qu'il avait tué, sous le nom d'*Opiuchus* ou *Serpentaire*. — Chef des Phlégyens, petit peuple de la Phocide, homme cruel et violent, s'étant saisi des avenues qui conduisaient à Delphes, forçait tous les passants à se battre contre lui, et, après les avoir vaincus, les faisait mourir dans de cruels tourments. Apollon se présenta au combat déguisé en athlète et l'assomma d'un coup de poing.

PHORCYS, un des Dieux de la mythologie primitive des Grecs, naquit de Pontos et de Gæa (la Mer et la Terre), épousa Céto, en eut les Grées, les Gorgones, le dragon des Hespérides, Scylla, Thoosa. On le représentait sous les traits d'un vieillard; on lui attribuait le pouvoir de commander aux flots.

PHORONÉE, *Phoroneus*, fils et successeur d'Inachus, et 2e roi d'Argos (1920-1896), fut père de Niobé, d'Apis et d'Argus. Arbitre dans une querelle entre Junon et Neptune, il prononça en faveur de Junon, qui depuis protégea Argos. Il donna des lois à ses sujets et les initia aux bienfaits de la civilisation. Il eut à soutenir de grandes guerres contre les Telchines et les Curètes. Après sa mort, ce prince fut divinisé; son nom fut donné à une petite rivière de l'Argolide. Ce nom, qui rappelle les *Pharaons* (d'Égypte), confirme les traditions relatives aux émigrations égyptiennes dans la Grèce primitive.

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, né dans cette ville, avait été déjà ambassadeur en Perse et premier secrétaire de l'empereur Michel, lorsque, en 857, il fut porté, bien que laïque, au patriarcat de Constantinople, à la place d'Ignace, qui venait d'être déposé. D'odieuses violences signalèrent son intrusion, à laquelle s'opposa le pape Nicolas I. Anathématisé par le pape dans un concile, il réunit un conciliabule dans lequel il anathématisa le pape à son tour, et il persuada aux évêques qui y étaient assemblés de se séparer de l'Église latine, ce qui donna naissance au grand schisme grec, 858. Basile le Macédonien rétablit Ignace, mais Photius reprit ses fonctions à la mort du patriarche; il se fit même alors approuver par le pape, à la condition d'abjurer ses erreurs; mais il n'en fit rien et fut excommunié de nouveau (869). Néanmoins, il se maintint sur son siége jusqu'à l'avénement de Léon le Philosophe, qui l'exila; il mourut en exil, dans un couvent d'Arménie, en 891. Photius joignait à un esprit rare et pénétrant l'érudition la plus vaste. On a de lui, sous le titre de *Bibliothèque* (ou *Myriobiblon*), une précieuse compilation qui contient une infinité d'extraits d'auteurs que nous ne connaissons que par elle (les meilleures éditions sont celle de Genève, 1612, grec-latin, et celle d'E. Bekker, toute grecque, Berlin, 1824). Photius a laissé de plus des *Lettres* (Londres, 1651, in-fol.); un *Recueil des Canons de l'Église* et le *Nomocanon* ou *Accord des lois impériales et des canons* (en tête du recueil des *Canons ecclésiastiques*, Paris, 1561); un *Lexique grec* (publié par Hermann, Leips., 1808, et par Porson, Londres, 1822) : divers écrits théologiques, entre autres : *Adversus Latinos*, *Adversus Manichæos*, *De processione Spiritus sancti*. De nouvelles *Lettres* de Photius ont été récemment retrouvées à Constantinople par M. Lebarbier. Ses *OEuvres complètes* se trouvent dans la *Patrologia græca* de Migne (1860). L'abbé Jager a donné son *Hist.*, Par., 1844.

PHRAATACE, roi parthe de l'an 9 à l'an 14 de J.-C., s'unit à sa mère Thermusa pour faire périr son père, Phraate IV, et fut à son tour égorgé par ses sujets révoltés.

PHRAATE I, roi des Parthes de 182 ou de 178 à 164, fils de Priapatius, subjugua les Mardes, peuple nomade de Médie. — II, 139-127, vit Antiochus VII (Sidètès) envahir ses États, fut vaincu dans trois grandes batailles, perdit Babylone, Séleucie, Ecbatane, et fut quelque temps réduit à la Parthie primitive; mais, aidé par les Scythes, il surprit les troupes syriennes, et les tailla en pièces dans une bataille où périt Antiochus. N'ayant payé ses alliés que d'ingratitude, il les vit tourner leurs armes contre lui et il périt en les combattant. — III, 70-61, tour à tour l'allié et l'ennemi des Romains, périt par un complot de ses deux fils Mithridate III et Orodes.— IV, monta sur le trône l'an 37 av. J.-C., après avoir massacré ses frères, fit avec quelque succès la guerre à Marc-Antoine, mais fut forcé de fuir devant ses propres sujets révoltés, alla chercher des secours chez les Scythes, battit avec leur secours Tiridate, qui s'était emparé du trône, fit ensuite la paix avec les Romains, et rendit à Auguste les prisonniers et les drapeaux pris sur Crassus. Il mourut l'an 9 de J.-C., empoisonné par sa femme et Phraatace, son fils.

PHRANZA ou **PHRANTZÈS** (George), historien byzantin, né à Constantinople en 1401, fut chambellan et secrétaire de Manuel II (Paléologue), devint en 1446 gouverneur de la Morée, et fut enfin nommé grand logothète. Il fut pris par les Turcs en 1453, vendu, puis mis en liberté, et mourut dans un couvent de l'île de Corfou vers 1480. On a de lui une *Chronique de Constantinople* (de 1259 à 1477), publiée par Fr. Ch. Alter, Vienne, 1796, et réimpr. dans la *Byzantine*. Cette histoire, qui paraît véridique et impartiale, renferme de curieux détails.

PHRAORTE, roi des Mèdes, fils et successeur de Déjocès, régna de 690 à 655 ou de 657 à 634 av. J.-C., conquit plusieurs régions, mais fut vaincu à Ragau par les Assyriens. Il mourut peu après et eut Cyaxare I pour successeur. On croit que c'est l'Arphaxad de la Bible.

PHRÉ, dieu égyptien. *V.* FRÉ.

PHRYGIE, *Phrygia*, région de l'Asie-Mineure dont les bornes ont beaucoup varié. La Phrygie primitive s'étendait le long de la mer, depuis l'embouchure du Méandre jusque près de celle du Parthénius, et par conséquent était baignée par trois mers (la mer Égée, la Propontide, le Pont-Euxin); elle avait pour bornes à l'E. l'Halys, au S. les monts de Pisidie et de Lycaonie. Dès l'an 1900 av. J.-C., diverses peuplades vinrent s'établir dans cette contrée, les *Thyni* et *Maryandyni* près du Pont-Euxin, les *Dardani* et *Mysi* en Troade, les *Mæones* au S. des derniers, et en resserrèrent ainsi les bornes; cependant tout le pays portait encore au temps d'Homère le nom de Phrygie. Vers l'an 500 av. J.-C., la Phrygie ne comprenait plus la Lydie, la Méonie, la Bithynie. Jointe à la Paphlagonie et à la Cappadoce, elle forma sous les Perses la 3e satrapie : on y distinguait la *Petite Phrygie* ou *Phrygie de l'Hellespont* (la *Troade* anc.), au N., sur les trois mers, dont les villes principales étaient Dascylium, Pessinonte, Gordium, Ancyre; et la *Grande Phrygie* ou *Phrygie proprement dite*, au S. de la précédente, et dans l'intérieur des terres : celle-ci avait pour bornes à l'O. la Mysie et la Lydie, à l'E. la Cappadoce; malgré son nom, c'était la moins grande. En 278 av. J.-C., la Petite Phrygie disparaît; un tiers de son territoire (entre les montagnes et le Pont-Euxin) va grossir la Bithynie; un autre tiers (entre la Propontide et la Mysie) passe aux mains des rois de Pergame; le dernier tiers est joint à la Grande Phrygie, à laquelle on avait précédemment ajouté la Lycaonie au S. Le nouveau pays ainsi composé s'appelle simplement Phrygie : Dorylée, Synnade, Célènes, Colosse, Thymbrée, Iconium, Sagalasse, Larande en étaient les

villes principales. Cette Phrygie répondait à peu près aux livahs actuels de *Konieh*, *Ak-seraï*, *Akchehr*, *Koutaïeh*, *Kara-hissar*. Au IVe s. de J.-C. la Phrygie fut partagée en *Phrygie salutaire*, au N., capit. Synnade; *Phrygie pacatiane*, au S., capit., Laodicée; *Isaurie*, au S. de celle-ci; *Lycaonie*, au S. E. de la Pacatiane. — Les habitants de la Phrygie se nommaient *Phryges* ou *Bryges*; ils se prétendaient autochthones; cependant on peut croire qu'ils venaient de la Thrace et qu'ils étaient de race pélasgique. Le pays formait dans l'origine plusieurs États: la Fable met au nombre des rois qui y régnèrent Tantale, père de Pélops, et Midas, qui résidait à Célènes. Il passa successivement sous la domination des rois de Lydie (au temps de Crésus), des Perses, d'Alexandre, de Lysimaque, des Séleucides. Après avoir été de plus en plus réduite, la Phrygie fut en 190 av. J.-C. ajoutée par les Romains au roy. de Pergame; après l'extinction de ce royaume (129), elle échut aux Romains, qui la comprirent dans la province d'Asie. Les Phrygiens passaient pour mous, serviles et peu guerriers; mais ils étaient amis des arts, surtout de la musique : les Grecs leur avaient emprunté le *mode phrygien*. C'est en Phrygie qu'on fait vivre Marsyas et Ésope. Cybèle était la déesse par excellence de la Phrygie; on lui adjoignait Atys; leur culte, dont les prêtres étaient nommés *Galles* (*V.* ce mot), était environné de mystères et accompagné de danses frénétiques. Deux siècles av. J.-C., ce culte fut porté à Rome; il y partagea la vogue, sous l'Empire, avec d'autres superstitions.

PHRYNÉ, de Thespies, célèbre courtisane de la Grèce, vivait au IVe s. av. J.-C. Aimée de Praxitèle, elle lui servit de modèle pour ses statues de Vénus. Elle était si riche qu'elle offrit, dit-on, de rebâtir Thèbes à ses frais, mais à condition qu'on placerait sur les murs cette inscription : *Alexandre a détruit Thèbes et Phryné l'a rebâtie;* son offre fut refusée. Accusée d'impiété, elle fut sauvée par l'orateur Hypéride.

PHRYNICHUS, d'Athènes, poëte tragique du VIe s. av. J.-C., auteur de 9 tragédies auj. perdues, fut couronné en 511. Il introduisit les rôles de femmes, l'usage du masque, ainsi que l'ïambe tétramètre, et réussit surtout par le pathétique. Ayant mis sur la scène la *Prise de Milet*, il attendrit vivement les Athéniens, mais il fut condamné à une amende pour avoir ainsi rappelé le souvenir d'un événement regardé comme un malheur public. — Poëte comique d'Athènes, contemporain d'Aristophane; on a de lui quelques fragments (dans les recueils de G. Morel, de Grotius, Bothe, Meinecke, etc.). On trouve aussi les fragments des deux Phrynichus dans la collect. Didot.

PHRYNICHUS ARRHABIUS, grammairien bithynien, auteur d'un recueil des mots du dialecte attique, dont on a l'abrégé: *Eclogæ nominum et verborum atticorum*, Rome, 1517; Leipsick, 1820.

PHRYNIS, de Mitylène, poëte et musicien, né vers 480 av. J.-C., fut le rival de Timothée. Il ajouta deux cordes aux sept qu'avait déjà la cithare, et mit en vogue un mode efféminé.

PHRYXUS, fils d'Athamas et frère d'Hellé, avait inspiré à Ino, sa belle-mère, un amour coupable, qu'il dédaigna. Calomnié par elle auprès d'Athamas, il fut condamné à mort; mais il se sauva avec Hellé, sa sœur, porté sur un bélier à toison d'or que Jupiter leur envoya, et parvint ainsi en Colchide. Il immola le bélier et offrit sa toison au dieu Mars. *V.* HELLÉ.

PHTHA, divinité égyptienne. *V.* FTA.

PHTHIE, *Phthia*, capit. de la Phthiotide, près de Pharsale, était la patrie d'Achille. Elle avait perdu toute importance dès les temps historiques.

PHTHIOTIDE, *Phthiotis*, petit État de la Thessalie au temps de la guerre de Troie, comprenait toute la partie méridionale de cette région, et renfermait, outre les Phthiotes, la nation des Maliens et celle des Énianes. Elle avait pour ch.-l. Phthie.

PHUL, fils de Sardanapale, roi d'Assyrie. Après la chute de Sardanapale, il ne conserva que le roy. de Ninive, où il régna de 759 à 742 av. J.-C. Il soumit Tyr, Sidon, Damas et fit la guerre aux Juifs : le roi Manahem acheta de lui la paix 1000 talents.

PHURNUTUS, maître du poëte Perse. *V.* PERSE et CORNUTUS.

PHYSCON (PTOLÉMÉE). *V.* PTOLÉMÉE.

PHYSIOCRATES, secte d'économistes, *V.* ce mot au *Dict. univ. des Sciences*, et dans celui-ci : QUESNEL.

PIALI, capitan-pacha, Hongrois de naissance, fut dans son enfance trouvé sur le champ de bataille de Mohacz par des Turcs, qui le sauvèrent (1526). Élevé au sérail par ordre de Mahomet II, il parvint au grade de capitan-pacha, prit, avec la flotte turco-française, Messine et Reggio, ravagea Majorque, Minorque, Iviça, et battit en 1559 la flotte de Philippe II, mais il assiégea en vain Malte (1565), et fut peu après disgracié par Sélim II.

PIANOZA, *Planaria*, île de la mer Tyrrhénienne, sur les côtes de la Toscane, au S. O. de l'île d'Elbe; elle a 8 kil. sur 4, et ne renferme que quelques familles de pêcheurs. C'était un lieu d'exil sous les Romains : Posthumius Agrippa y fut exilé par Auguste, et y périt par ordre de Tibère.

PIARISTES, ou *Pauvres de la mère de Dieu*, congrégation vouée à l'éducation gratuite des enfants pauvres; leurs maisons sont connues sous le nom d'*Écoles pieuses*. Joseph Calasanzio en donna la 1re idée dès 1621 en rassemblant de rue en rue les enfants des pauvres pour les instruire chez lui; le nouvel ordre fut approuvé par le pape en 1624. Il est surtout répandu en Autriche et en Hongrie.

PIAST, tige de la dynastie polonaise des Piasts, était un simple cultivateur de la Cujavie. Ses concitoyens, appréciant ses vertus, lui confièrent le suprême pouvoir avec le titre de *duc* (842). Il fit fleurir la justice, le commerce et l'agriculture, conserva, au milieu des grandeurs, la simplicité de ses mœurs premières, et fit pendant 19 ans (842-61) le bonheur de la Pologne. Il résidait à Gnesne.

PIASTS (les), dynastie polonaise issue de Piast, régna de 842 à 1370. — Une branche des Piasts conserva le duché de Silésie jusqu'en 1675.

PIAT (S.), né à Bénévent, accompagna S. Denys en Gaule, fit par son éloquence et sa charité de nombreuses conversions dans le Tournaisis et souffrit le martyre à Seclin en 286. On le fête le 1er oct.

PIAUHY, riv. du Brésil, naît dans les monts Piauhy, coule 500 kil. au N., traverse la prov. qui prend son nom et tombe dans la Parnahiba, par 6° 8' lat. S., après un cours d'env. 500 k. — La prov. de Piauhy, entre la mer et les prov. de Céara, de Pernambouc, de Goyaz et de Maranhao, a 970 kil. du N. E. au S. O. sur 565; 160 000 hab.; ch.-l., Oeiras; autres villes, Parnahiba, Piraruca, etc. Très-montagneuse à l'O. et au S.; vastes plaines à l'extrémité. Climat très-chaud, sol fertile : le bétail est la principale richesse du pays.

PIAVE, *Plavis*, riv. d'Italie, dans la Vénétie, sort des Alpes Noriques, coule au S. O. en arrosant Pieve-di-Cadore et Bellune, puis tourne au S. E., traverse les prov. de Trévise et de Venise, et se jette dans l'Adriatique par 2 branches, après un cours de 225 kil. — Dans le roy. français d'Italie, elle donnait son nom à un dép. dont Bellune était le chef-lieu.

PIAZZA, v. de Sicile, à 30 kil. E. S. E. de Calatanisetta; 14 000 hab. Évêché.

PIAZZI (Joseph), astronome, né en 1746 à Ponte (en Valteline), m. à Naples en 1826, entra chez les Théatins, professa les mathématiques à Malte, la philosophie et la théologie à Rome, puis à Ravenne, fut appelé en 1780 à Palerme pour y enseigner les hautes mathématiques, fit construire dans cette ville un observatoire, dont il fut nommé directeur, découvrit en 1801 la planète Cérès, qui porte aussi son nom, et forma un catalogue de 7646 étoiles. Il fut chargé par le gouvernement napolitain de diverses missions scientifiques, notamment d'établir un système métrique uniforme pour la Sicile, et fut nommé

en 1817 directeur de l'observatoire de Naples. Il était membre des sociétés savantes de Naples, Turin, Gœttingue, Berlin, St-Pétersbourg, Londres, et de l'Institut de France. Ses principaux écrits sont : un *Mémoire sur la planète de Cérès*, 1802; le *Catalogue des Étoiles*, 1803; le *Code métrique de la Sicile*, 1812, et des *Leçons d'astronomie* (en italien), 1817.

PIBRAC (Gui DU FAUR, seigneur de), né en 1529 à Toulouse, m. en 1584, étudia le droit à Padoue sous Alciat, fut conseiller au parlement de sa ville natale, puis juge-mage, représenta la France au concile de Trente, où il défendit les libertés de l'Église gallicane, fut, à son retour, nommé avocat général, puis conseiller d'État, suivit Henri III en Pologne et tenta en vain, après son départ, de lui conserver ce trône. Il fut nommé depuis président à mortier et chancelier de la reine Marguerite, ainsi que du duc d'Alençon. Il a laissé des discours et divers écrits politiques, parmi lesquels on regrette de trouver une *Apologie de la St-Barthélemy* (1573), qui lui avait été commandée par la cour; mais on le connaît surtout comme auteur de *Quatrains moraux*, remarquables par la beauté des maximes et la concision du style; malheureusement, la langue en est devenue surannée. Ces *Quatrains*, imprimés pour la 1re fois à Paris en 1574 au nombre de 50 seulement, ont été fort augmentés depuis. Ils ont été traduits en grec, en latin, et dans presque toutes les langues de l'Europe.

PIC DE LA MIRANDOLE, famille italienne, ainsi nommée du château de la Mirandole près de Modène, possédait, outre la Mirandole, Concordia et Quarentola. Originairement feudataire de l'État de Modène, elle s'en rendit indépendante vers 1312. Elle joua un rôle important dans le parti gibelin pendant les guerres civiles de l'Italie, fut sans cesse déchirée par des discordes intestines, et se vit en 1710 dépouillée de ses États par la maison d'Autriche pour s'être attachée à la France dans la guerre de la Succession d'Espagne. François Marie, dernier seigneur de la Mirandole, se retira en France, où sa famille subsiste encore.

PIC DE LA MIRANDOLE (Jean), célèbre par sa science et sa précocité, né en 1463, était le 3e fils de Jean François, seigneur de la Mirandole et de Concordia. Dès l'âge de dix ans, il s'était placé au premier rang des orateurs et des poëtes de son temps. Abandonnant à ses frères le gouvernement des fiefs qui lui étaient dévolus, il se voua tout entier à l'étude, et parcourut pendant sept ans les plus célèbres universités de l'Italie et de la France, étudiant toutes les sciences connues de son temps, même la cabale, pour laquelle il conçut une folle passion. Il se rendit à Rome en 1486, et déclara, à l'âge de 23 ans, qu'il y soutiendrait une thèse *De omni re scibili;* il publia dans ce but une liste de 900 propositions, mais il eut bientôt à se repentir de cet audacieux défi : 13 de ses propositions furent reconnues entachées d'hérésie et condamnées comme telles par Innocent VIII. Il renonça dès lors aux succès mondains et, après s'être réfugié en France, il alla vivre dans la retraite à Florence, ne s'appliquant qu'à l'étude de la religion et de la philosophie platonicienne. Il mourut en 1494, à peine âgé de 31 ans. On a de lui, entre autres écrits : *Conclusiones philosophicæ, cabalisticæ et theologicæ*, Rome, 1486 (ce sont les 900 propositions dont il a été parlé); *Apologia J. Pici Mirandulæ*, 1489 (il essaye d'y défendre les propositions censurées); *Disputationes adversus astrologiam divinatricem*, 1499; *Epistolæ*, 1499. Ses *Œuvres* ont été réunies à Bologne, 1496; à Venise, 1498, etc. Sa *Vie* a été écrite par J. François Pic de la Mirandole, son neveu, en tête de ses *Œuvres*.

PICARD (l'abbé Jean), astronome, né à La Flèche en 1620, m. en 1683, observa l'éclipse de soleil du 15 août 1645 avec Gassendi, remplaça ce savant au Collége de France (1655), et fut membre de l'Académie des sciences dès sa fondation (1666). Il appliqua les lunettes à la mesure des angles, inventa le micromètre (avec Auzout), mesura avec une parfaite exactitude un degré du méridien, fixa la longueur du pendule simple à secondes, alla en Danemark déterminer la position de l'observatoire d'Uranienbourg, fit établir l'Observatoire de Paris et appeler en France Rœmer et Cassini. Il attira le premier l'attention sur le double phénomène de la *nutation* et de l'*aberration*, expliqué depuis par Bradley. On lui doit : *Mesure de la terre*, 1671; *Voyage d'Uranienbourg*, 1680. Il publia *la Connaissance des Temps* de 1679 à 1683.

PICARD (Louis Benoît), auteur dramatique, né à Paris en 1769, m. en 1828, était fils d'un avocat et fut destiné au barreau; mais, entraîné par son goût vers le théâtre, il se mit dès l'âge de 20 ans à composer, sous les auspices d'Andrieux, son ami, de petites pièces qui réussirent; puis il monta sur la scène, et obtint comme acteur de nouveaux succès. Aux titres d'auteur et d'acteur, il joignit bientôt celui de directeur, et administra successivement le théâtre de Louvois, l'*Opéra Buffa*, l'Opéra-Français, l'Odéon; il donna à ce dernier théâtre pendant plusieurs années une grande vogue (1816-21). Il quitta en 1807 la profession de comédien, et fut reçu la même année à l'Académie Française. Picard composa plus de 80 pièces, comédies, vaudevilles, opéras-comiques, qui n'ont pas toutes un mérite égal, mais dans lesquelles on trouve toujours, avec une gaieté franche et naturelle, une entente parfaite de la scène, un dialogue vif, animé et petillant d'esprit; il excelle dans la petite comédie de mœurs, dans la peinture des ridicules bourgeois. On cite, parmi ses meilleures comédies : *Médiocre et rampant* ou *le Moyen de parvenir*, en 5 actes et en vers, *le Conteur*, *le Collatéral* ou *la Diligence de Joigny*, *la Petite Ville*, *la Grande Ville* ou *les Provinciaux à Paris*, *M. Musard*, *les Capitulations de conscience*, *les Marionnettes*, *les Ricochets*, *les Deux Philibert;* parmi ses opéras-comiques, les *Visitandines*. Il a en outre écrit quelques romans (*Eugène de Senneville; l'Exalté* ou *Histoire de Gabriel Desodry; le Gil Blas de la Révolution*), mais ils ont peu ajouté à sa réputation. Le *Théâtre de Picard* forme 10 vol. in-8, 1811-1823. — *V.* PICART.

PICARDIE, ancienne prov. et grand gouvt. de France, bornée au N. par l'Artois et le Boulonais, au S. par l'Ile-de-France, à l'E. par la Champagne, à l'O. par la Manche et la Normandie, avait pour capit. Amiens. Elle se divisait en Haute et Basse, la 1re se subdivisant en Thiérache, Vermandois, Santerre, Amiénois; la 2e comprenant le Boulonnais, le Ponthieu avec Vimeux et le *Pays reconquis*. Elle forme auj. le dép. de la Somme et parties de ceux de l'Aisne, de l'Oise et du Pas-de-Calais. Beaucoup de plaines; grains et plantes oléagineuses en abondance, peu de fruits et de légumes. Marne, tourbe. — La Picardie fut primitivement habitée par les *Morini*, les *Ambiani*, les *Veromandui*, les *Bellovaci* et les *Suessiones*; sous les Romains, elle fit partie de la 2e Belgique. Clodion, chef des Francs, la conquit au Ve s. et fit d'Amiens sa capitale; depuis, elle fut comprise dans le roy. de Soissons et plus tard dans le roy. de Neustrie; elle passa plus tard aux comtes de Flandre, et forma plusieurs petits comtés (Ponthieu, Amiens, Vermandois, Boulogne, Soissons, Valois), qui tous relevaient de ce grand fief. Envahie par les Anglais sous Philippe de Valois et Charles VI, elle fut reconquise par Charles VII, puis engagée par celui-ci aux ducs de Bourgogne. Elle fut réunie en 1463 à la couronne de France par Louis XI. Le nom de Picardie n'apparaît pas avant le XIIIe s. : on le dérive, soit du bas latin *picardus*, soldat armé de la *pique*, parce que les habitants de ces contrées excellaient dans le maniement de cette arme, soit du vieux mot français *picard*, signifiant querelleur.

PICART (Étienne), graveur, surnommé *le Romain*, à cause de son long séjour à Rome, né en 1631 à Paris, m. en 1721, travailla au *Cabinet du roi*, et grava surtout l'histoire et le portrait. — Son fils, Bernard P., graveur au burin et à la pointe, 1663-1733, dessina et grava d'abord très-habilement; malheureusement, il

adopta dans la suite une manière expéditive qui put lui faire gagner beaucoup d'argent, mais qui perdit sa réputation. Les planches qu'il grava pour les *Cérémonies religieuses de toutes les nations*, de J. F. Bernard et Bruzen de la Martinière, ont popularisé son nom. Parmi ses autres ouvrages on distingue le *Massacre des Innocents*, d'après son propre dessin, *le Temps découvrant la Vérité*, *les Bergers d'Arcadie*, d'après le Poussin, les *portraits du prince Eugène* et du *duc d'Orléans*, régent.

PICCINI (Nicolo), grand compositeur, né à Bari en 1728, m. en 1800, était élève de Léo et de Durante. Il habita successivement Naples et Rome, et vint se fixer en France en 1776. Il y eut pour rival Gluck; le public se partagea entre eux, et la polémique des Gluckistes et des Piccinistes dégénéra en querelles furieuses. Gluck enfin quitta la place; mais Piccini trouva un nouveau rival dans Sacchini. Piccini était sous Louis XVI directeur de l'école de chant; la Révolution lui ayant fait perdre ce poste, il repassa en Italie, mais il revint en France sous le Directoire et obtint une pension. On a de lui plus de 150 opéras : les plus connus sont *Zenobia*, *la Cecchina*, *Olimpiade*, *Roland*, *Atys*, *Didon* (son chef-d'œuvre), *Diane et Endymion*, *Pénélope*, *Iphigénie en Tauride*. Marmontel, le chef de ses partisans, a fait les paroles de la plupart de ses opéras français. Piccini se recommande par une grande élégance de formes, des mélodies touchantes, larges et pures, un style clair, abondant et facile, mais il manque quelquefois de force et de couleur, et sous ce rapport il était inférieur à son rival.

PICCININO (Nicolo), fameux condottiere, né à Pérouse en 1375, apprit le métier des armes sous Braccio de Montone, son oncle, puis se mit au service de Philippe Marie Visconti, duc de Milan. Il remporta plusieurs avantages sur le comte d'Urbin, sur Carmagnole, sur Sforza, mais perdit la bataille d'Anghiari (1440); il prit les forteresses du Brescian, du Bergamasque, s'empara de Bologne en 1538 et en fut nommé souverain par Visconti. Ayant depuis éprouvé de grands revers, il en mourut de chagrin, en 1444. — Jacques P., son fils, se mit au service de Venise (1450-54), puis entreprit la guerre pour son propre compte et envahit le territoire de Sienne (1455). Ayant loué sa bande à Alphonse d'Aragon, roi de Naples, il le trahit pour Jean, duc d'Anjou, son compétiteur, et ne tarda pas à abandonner celui-ci pour Ferdinand d'Aragon, fils d'Alphonse; mais deux ans après il fut arrêté et étranglé en prison par ordre de ce dernier prince, qui vengeait ainsi sa 1re trahison.

PICCOLOMINI (les), l'une des familles nobles qui se disputaient le pouvoir à Sienne, se fit admettre en 1458 dans l'ordre du peuple. En 1538, ils succédèrent aux Petrucci comme chefs de la république; mais l'influence de l'Espagne fit cesser leur domination en 1541. Cette famille a fourni plusieurs personnages célèbres, entre autres deux papes, Pie II et III, et un général des Impériaux, Octave Piccolomini.

PICCOLOMINI (Alexandre), archevêque de Patras (*in partibus*), de la noble famille des Piccolomini, né à Sienne en 1508, m. en 1578, était habile en jurisprudence, théologie, philosophie, médecine, mathématiques. Il a beaucoup écrit. On a de lui, entre autres ouvrages, des traités de *Morale* et de *Philosophie*, et *la Rafaella* ou *Della Creanza della donne* (Milan, 1558), ouvrage licencieux qu'il condamna lui-même dans la suite; il a été trad. sous le titre d'*Instruction aux jeunes dames en forme de dialogues*.

PICCOLOMINI (Octave), fameux général des Impériaux, né à Sienne en 1599, m. à Vienne en 1656, servit d'abord en Italie (1632), puis se signala en Allemagne dans la guerre de Trente ans, eut part à la bataille de Lutzen (1634), commanda une aile à celle de Nordlingue, prit diverses places de Souabe, de Franconie, préserva les Pays-Bas de l'attaque des Français, commanda les troupes espagnoles dans les Pays-Bas, fut rappelé en Allemagne en 1648 avec le titre de feld-maréchal, et arrêta un instant les Suédois. Quand on traita de la paix, il fut envoyé en qualité de commissaire de l'Autriche au congrès de Nuremberg; à la suite de cette mission, il fut créé prince de l'empire et reçut le duché d'Amalfi.

PICENTINS, *Picentini*, auj. partie N. O. de la *Principauté citérieure;* petit État de l'Italie mérid., au S. de la Campanie, le long de la mer Tyrrhénienne, entre les embouchures du Sare et du Silare, semble avoir été une colonie du *Picenum*. Les Picentins avaient pour villes principales Picentia (ch.-l.), Sorrente, Nucérie et Salerne. Ils furent soumis par les Romains de 343 à 266 av. J.-C.

PICENUM, auj. *Marche d'Ancône*, petit État de l'Italie, sur la mer Adriatique, entre les *Senones* au N., les *Prætutii* au S., avait pour villes principales Asculum Picenum, Firmum, Auximum, Cingulum. Il fut soumis par les Romains en 268 av. J.-C. Ses habitants s'appelaient *Picéniens;* il ne faut pas les confondre avec les *Picentins*, qui étaient beaucoup plus au sud et sur la mer Tyrrhénienne.

PICHDADIENS, la plus ancienne dynastie des rois de Perse, est plus fabuleuse qu'historique. Son nom dérive du mot *pichdad*, *bon justicier*, surnom d'un des rois de la dynastie. La dynastie des Pichdadiens fut fondée à une époque fort reculée par Kaïomaratz. Elle compta parmi ses rois Djemschid, Zohâk, Férydoun. Elle fut remplacée vers l'an 733 av. J.-C. par celle des Kaïaniens (ou Achéménides).

PICHEGRU (Ch.), général français, né en 1761 aux Planches, près d'Arbois (Jura), était répétiteur de mathématiques à l'école de Brienne quand Bonaparte y était élève. Il s'engagea dans l'artillerie, servit en Amérique, embrassa avec ardeur en 1789 les doctrines de la Révolution, fut élu commandant par un bataillon de volontaires, passa à l'armée du Rhin, où il devint successivement général de brigade, général de division, général en chef, seconda les opérations de Hoche, et prit après lui le commandement général des armées de la Moselle et du Rhin (1793). Mis en 1794 à la tête de l'armée du Nord, il la réorganisa, battit les alliés à Cassel, Courtray Menin, Rousselaer, Hooglède, entra dans Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Venloo, Nimègue, franchit le Wahal sur la glace, pénétra ainsi en Hollande, occupa Amsterdam et les Provinces-Unies (janvier et février 1795), et prit la flotte hollandaise. Mais, au milieu de ces brillants succès, il se laissa séduire par les offres du prince de Condé : on lui promettait 1 000 000 de fr. comptant, 200 000 fr. de rente, le château de Chambord, le duché d'Arbois et le gouvt de l'Alsace : il consentit dès lors à servir la cause royaliste, et laissa l'Autriche remporter quelques avantages sur ses troupes. Devenu suspect au Directoire, il fut révoqué en 1796 et alla vivre dans la retraite à Arbois. Élu en 1797 membre du Conseil des Cinq-Cents, il se mit dans cette assemblée à la tête du parti contre-révolutionnaire. Il fut au 18 fructidor déporté à Sinnamari; mais il parvint à s'évader, passa en Angleterre, où il se fit l'agent des Bourbons, s'y lia avec George Cadoudal, et rentra secrètement en France en 1804, dans le but d'assassiner le 1er consul Bonaparte. Ayant été découvert, il fut enfermé au Temple, où il s'étrangla. Les Bourbons lui élevèrent à Besançon une statue qui fut brisée en 1830.

PICHINCHA, volcan de l'Amérique du Sud, dans la républ. de l'Équateur, au S. E., à 11 kil. O. de Quito, par 0° 11′ lat. S., et 81° 12′ long. O.; 4996m. Fréquentes éruptions (les plus terribles eurent lieu en 1535, 1557, 1660, 1690). Près de là, Santa Cruz battit en 1822 les troupes royales. — On donne le nom de Pichincha à la province dont Quito est chef-lieu.

PICO, une des Açores, par 38° 22′ lat. N. et 30° 26′ long. O., à l'O. N. O. de San-Miguel : 40 kil. sur 16; 28 000 h.; ch.-l., Villa-da-Laguna. Haute montagne volcanique. Vins dits de *Malvoisie* et *vino seco*.

PICOT (l'abbé), né en 1770 à Neuville-aux-Bois (Loiret), mort en 1841, est un des écrivains qui, au

sortir de la Révolution, se consacrèrent à la défense de la religion. Il rédigea de 1810 à 1811, avec M. de Boulogne, les *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, recueil périodique; fonda en 1814 *l'Ami de la Religion et du Roi*, qu'il rédigea jusqu'en 1840, et donna à la *Biographie universelle* un grand nombre d'articles relatifs à l'histoire ecclésiastique. Il a laissé plusieurs ouvrages estimables auxquels il n'a point mis son nom, notamment : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIII*e s.*, 1815; *Essai sur l'influence de la religion en France pendant le* XVII*e s.*, 1824.

PICPUS, anc. village à l'E. de Paris, joint actuellement au faubourg St-Antoine, devint en 1601 le siége d'une congrégation de religieux du Tiers-ordre de St-François, qui prit de là le nom d'*ordre de Picpus*. Supprimée en 1790, cette congrégation a été rétablie sous la Restauration.

PICQUIGNY, ch.-l. de c. (Somme), sur la Somme et le chemin de fer d'Amiens, à 14 kil. N. O. d'Amiens; 1346 hab. Vieux château. Chanvre, tourbe. — Guillaume *Longue Épée*, duc de Normandie, fut assassiné à Picquigny en 942 par Arnoul, comte de Flandre. Louis XI y conclut avec Édouard IV, roi d'Angleterre, le 29 août 1475, un célèbre traité de paix par lequel il promettait à Édouard 75 000 écus comptant, 50 000 écus pour la liberté de Marguerite d'Anjou, plus une pension de 50 000 écus : le dauphin Charles devait épouser la fille aînée du roi d'Angleterre.

PICTAVI ou **PICTONES**, peuple de Gaule, compris d'abord dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine 2e, au N., avait pour ch.-l. *Pictavi* ou *Limonum* (Poitiers). Leur pays répondait au *Poitou* actuel.

PICTES, *Picti*, anc. habitants de la Calédonie, occupaient les comtés actuels d'*Aberdeen*, *Banff*, *Elgin*, *Inverness*, *Perth*, *Forfar* et *Fife*. On dérive ordinairement leur nom de *Picti* (peints), comme s'il signifiait *tatoués;* mais il est plus probable qu'il vient du gaélique *pictioch*, voleurs, qualification que leur valurent leurs incursions sur le territoire des Bretons soumis à l'empire. Les Pictes commencent à paraître au IIe s. de J.-C.; au IIIe, toute la Bretagne barbare fut partagée entre les Pictes et les Scots, dont une tribu, les Duns, possédaient le S. O. de l'Écosse actuelle. Les Pictes et les Scots résistèrent à tous les efforts des Romains; souvent même ils se réunirent pour envahir la Bretagne romaine et c'est pour empêcher ces incursions que furent bâtis les murs d'Adrien et de Septime-Sévère. Sans cesse en guerre, soit avec les Scots, soit entre eux, les Pictes finirent par décliner. Kenneth II, roi des Scots au IXe s., les extermina à la bataille de Stirling et réunit les 2 couronnes.

PICTET (Benoît), de Genève, 1655-1724, était pasteur et professeur de théologie dans sa ville natale, et fut élu membre de l'Académie de Berlin. Il a laissé, entre autres ouvrages estimés : la *Morale chrétienne; Traité contre l'indifférence des religions; Theologia christiana; Hist. de l'Église et du monde; Annales des* XIIe *et* XIIIe *siècles.*

PICTET (Auguste), savant génevois, 1752-1825, disciple et ami de Saussure, le remplaça en 1786 dans la chaire d'histoire naturelle de Genève, prit part en 1798 aux négociations relatives à l'annexion de Genève à la France, fut en 1802 membre du Tribunat, vota pour le consulat à vie de Napoléon, et fut nommé en 1807 inspecteur général de l'Université. Il était en outre président de la société pour l'avancement des arts de Genève et correspondant de l'Institut de France. Auguste Pictet fonda en 1796, avec son frère Charles, la *Bibliothèque britannique*, qui porta depuis 1816 le titre de *Bibliothèque universelle de Genève*. Il a laissé un grand nombre de dissertations sur des matières de physique et de mathématiques. — Ch. Pictet de Rochemont, frère du préc., 1755-1824, servit dix ans en France (1775-85), organisa les milices génevoises en 1789, défendit Genève en 1792 contre les Français, quitta la carrière politique quand Genève fut devenue française, n'y rentra qu'en 1814, et fut plénipotentiaire de Genève à Vienne (1814), puis à Paris (1815). Outre sa coopération à la *Bibliothèque britannique*, il rédigea un *Journal d'agriculture* et publia, entre autres écrits : *Situation des États-Unis de l'Amérique*, 1795 et 96; *Cours d'agriculture anglaise*, 1810; et une traduction de la *Théologie naturelle* de W. Paley.

PICTONES. *V.* PICTAVI.

PICTORIUS. *V.* PITTORIO.

PICUMNUS et **PILUMNUS**, dieux italiens, fils de Jupiter, présidaient aux augures, aux mariages et à la tutelle, et étaient honorés ensemble. Picus avait inventé l'art de fumer les terres, Pilumnus celui de moudre le grain : aussi ce dernier était-il surtout révéré des meuniers et des boulangers.

PICUS (c.-à-d. *pivert*), roi des Aborigènes en Italie, eut pour père Saturne, aima Canente, et fut changé en pivert par Circé, qu'il avait dédaignée.

PIDAVRO, nom moderne de l'anc. *Épidaure*.

PIDOUX (J.), médecin de Henri III et de Henri IV, né vers 1550, mort en 1610, était doyen de la Faculté de Poitiers. Il découvrit les vertus stomachiques des eaux de Pougues (Nivernais), et introduisit en France l'usage des douches.

PIDPAY. *V.* PILPAY.

PIE I (S.), pape, ainsi nommé à cause de son extrême piété, régna de 142 à 157 et combattit les hérésies de Valentin et de Marcion. On a des *Lettres* de lui.

PIE II, *Æneas Sylvius Piccolomini*, pape de 1458 à 1464, né en 1405 à Corsignano (nommée depuis Pienza), avait été secrétaire de l'emp. Frédéric III et avait reçu en 1456 le chapeau de cardinal. Devenu pape, il poursuivit avec ardeur la ruine des doctrines hostiles au St-Siége, qu'il avait autrefois partagées, mais qu'il rétracta solennellement; il publia la bulle *Execrabilis* contre les appels au futur concile (1460), et obtint de Louis XI en 1461 l'abolition de la *Pragmatique de Bourges*, qui toutefois, soutenue par le Parlement et l'Université, continua à être exécutée. Il fit tous ses efforts pour organiser une croisade contre les Ottomans : dans ce but il pressa le roi de France et le duc de Bourgogne, forma une ligue avec Mathias Corvin, Scanderbeg et la république de Venise, et se mit en personne à la tête de l'expédition; mais il mourut à Ancône au moment de s'embarquer. Æneas Sylvius fut à la fois théologien, orateur, diplomate, canoniste, historien, géographe, poëte même : il a laissé, entre autres ouvrages : *Description de l'État de l'Allemagne*, *Hist. de l'Empire sous Frédéric III*, *Hist. du concile de Bâle*, des *Lettres*, des *Harangues*, un roman d'*Euryale et Lucrèce*. Ses *OEuvres* ont été recueillies en un vol. in-fol., Bâle, 1571. Il a eu part aux *Mém.* sur sa propre vie, publiés par son secrétaire Gobellini. Sa *Vie* a été écrite par G. Voigt, 1855.

PIE III, *Fr. Todeschini*, neveu de Pie II, fut élu en 1503, mais ne régna que 27 jours.

PIE IV, *Ange Medici*, pape de 1559 à 1565, né à Milan, frère du marquis de Marignan, fit la guerre aux Turcs, vit finir le concile de Trente (1563), dont il confirma les canons, embellit Rome, rétablit l'ordre de St-Jean de Jérusalem, et créa l'imprimerie du Vatican. On lui reproche ses rigueurs à l'égard des Caraffa, neveux de Paul IV.

PIE V (S.), *Mich. Ghisleri*, pape de 1565 à 1572, né en 1504 à Bosco près d'Alexandrie, entra chez les Dominicains, fut prieur de l'ordre, et y fit refleurir la discipline. Devenu pape, il se montra très-sévère pour les hérétiques et en livra plusieurs au tribunal de l'inquisition romaine. Il s'unit contre les Turcs avec l'Espagne et Venise et eut part aux frais de l'armement de la flotte qui remporta la victoire de Lépante. Il soutint le parti catholique dans toute l'Europe : les Guises en France, Marie-Stuart en Écosse, Philippe II dans les Pays-Bas. Défenseur de la juridiction et des immunités de l'Église, il publia de nouveau, en y faisant des additions, la bulle *In cœna Domini*. Ses *Lettres* ont été publiées à Anvers, 1640. M. de Falloux a écrit son *Histoire*, 1846.

PIE VI, *J. Ang. Braschi*, pape de 1775 à 1799, né en 1717 à Césène. Il se signala d'abord par d'utiles réformes et par de grandes entreprises, commença le desséchement des Marais Pontins, rétablit la Voie Appienne, etc.; mais il fut bientôt arrêté dans ses projets par le malheur des temps. Il eut à combattre les dispositions hostiles de l'emp. Joseph II, du grand-duc de Toscane Léopold, et surtout de la France révolutionnaire, et repoussa la constitution civile du clergé. A la suite du meurtre tout accidentel d'un envoyé français (Basseville), ses États furent envahis, et il se vit forcé de signer avec le général Bonaparte le traité de Tolentino (19 fév. 1797), qui, outre 31 millions, lui enlevait les objets d'art les plus précieux et plusieurs provinces (les légations de Ferrare, de Bologne et de Ravenne). A l'occasion de la mort du gén. Duphot, tué à Rome dans une sédition, il fut attaqué dans Rome même (1798), arraché de son palais, et transporté successivement, malgré son âge et ses infirmités, à Sienne, à Florence, à Grenoble, enfin à Valence, où il succomba.

PIE VII, *Barnabé Chiaramonti*, pape de 1800 à 1823, né à Césène en 1740, d'abord bénédictin, puis évêque de Tivoli, reçut la pourpre en 1785 avec l'évêché d'Imola, fut élu pape après un interrègne et un long conclave tenu à Venise (1800), réorganisa ses États, signa un concordat avec Bonaparte (1801), puis vint le sacrer empereur à Paris (1804); mais, ayant quelques années après refusé d'expulser les ennemis de la France, il vit envahir les États romains et perdit successivement Bénévent, Ponte-Corvo, les légations d'Ancône, d'Urbin, de Macerata, de Camerino, enfin Rome même, qui en 1809 fut réunie à l'Empire français. Ayant à la suite de ces événements excommunié l'Empereur Napoléon (10 juin 1809), il fut enlevé de Rome et conduit à Savone, puis à Fontainebleau, où il subit une dure captivité. Le 25 janvier 1813, il se laissa arracher un Concordat nouveau, où il abdiquait sa souveraineté temporelle et consentait à résider en France; mais il rétracta ces concessions deux mois après. Au commencement de 1814, il retourna dans ses États, que le congrès de Vienne lui rendit presque intégralement. Il rétablit les Jésuites le 7 avril 1814 et signa de nouveaux concordats avec plusieurs puissances. Il eut la générosité de donner asile dans Rome à plusieurs membres de la famille de l'empereur déchu. On peut consulter sur ce pape : *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII*, par Beauchamp, 1814 : *Précis historique sur Pie VII*, par Cohen; *Histoire de Pie VII*, par Artaud de Montor, 1837.

PIE VIII, *Fr. Xavier Castiglioni*, né à Cingoli, près d'Ancône en 1761, était évêque de Frascati lorsqu'il fut élu pape en 1829, mais mourut dès 1830, après avoir régné 20 mois seulement. Par un bref de 1830, il posa des conditions aux mariages mixtes.

PIE IX (Ordre de), ordre romain, institué par le pape Pie IX le 17 juin 1847, jour anniversaire de son exaltation. L'insigne, qui se suspend à un ruban bleu liseré de rouge, est une étoile d'or à 8 rayons d'azur, portant au milieu le nom de *Pius IX*, entouré des mots *Virtuti et merito*. Il emporte la noblesse.

PIEDICORTE, ch.-l. de c. (Corse), au pied du mont Gaggio, à 20 kil. S. E. de Corte; 945 hab.

PIEDICROCE, ch.-l. de c. (Corse), à 22 kil. E.N.E. de Corte; 503 hab. Boissellerie.

PIEDIMONTE, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre de Labour), à 34 k. N. de Caserte; 6000 h. Beau palais. Toile, papier, coton, usine à cuivre.

PIÉMONT (c.-à-d. pays au pied des monts), en latin *Pedemontium*, en italien *Piemonte*, région de l'Italie sept., à l'E. des Alpes grecques et au N. des Alpes maritimes, forme avec la Savoie le noyau des anc. États sardes et comprend 5 intend. générales : Turin, Coni, Alexandrie, Novare, Aoste : 270 kil. sur 225; 3 900 000 hab.; capit., Turin. Le Piémont est arrosé par le Haut-Pô, le Tanaro, la Stura, la Bormida, la Trebbia, la Doire, la Sesia, le Tessin. Le climat varie suivant la hauteur; le sol est fertile, surtout en riz et autres grains, en oranges, figues, truffes blanches; belles forêts qui donnent de la térébenthine, des noix de galle, etc.; on y élève beaucoup de vers à soie. Industrie florissante : soieries, lainages, cotonnades. — Le Piémont répond à la partie O. de la Gaule Transpadane et à la partie N. de la Ligurie. Sous le régime féodal, il fut possédé d'abord par les marquis de Suze, d'Ivrée, de Montferrat, et de Saluces. Vers la fin du XIe s., il passa dans la maison de Savoie. Au XIIIe s., le comte Thomas II de Savoie, ayant été nommé vicaire de l'empire dans cette partie de l'Italie, s'intitula prince de Piémont. De ses deux fils, Thomas III et Amédée V, sortirent deux lignes, l'une des princes de Piémont, l'autre des comtes de Savoie. Amédée VIII., un de ces derniers, déclaré en 1416 *duc* de Savoie, réunit les possessions des deux lignes à la mort de Louis, son beau-père (1429) : depuis cette époque jusqu'en 1860, le Piémont n'a plus été séparé de la Savoie. Au dernier s., pendant les guerres de succession d'Espagne et d'Autriche, le Piémont s'accrut de quelques annexes aux dépens du duché de Milan, savoir : 1° Alexandrie et Valence, la Lomelline, le val di Sesia (1703); 2° le Tortonais, le Novarais (1735 et 1736); 3° le Vigevanasc, partie du comté d'Anghiera, partie du Pavesan (Voghera, etc.), et le territoire de Bobbio (1745). En 1796, le Piémont fut occupé par les Français, et fit presque totalement partie de la république, puis de l'empire français; il composa les dép. de la Doire, du Pô, de la Stura, de la Sésia, de Marengo; la partie orientale fournit au royaume d'Italie le dép. de l'Agogna (ch-l. Novare). Ce pays fit retour au roi de Sardaigne en 1814, et devint en 1859 le noyau du nouveau royaume d'Italie. V. ITALIE et SARDES (ÉTATS-).

PIENZA, jadis *Corsignano*, v. de Toscane, à 9 k. S. O. de Montepulciano. Évêché suffragant de Sienne. Patrie de Pie II, en l'honneur duquel elle changea son 1er nom en celui de *Pienza*.

PIÉRIDES, filles de Piérus, roi de Macédoine, étaient, comme les Muses, au nombre de neuf. Elles disputèrent aux Muses le prix du chant, furent vaincues et métamorphosées en pies. — Les Muses elles-mêmes sont souvent nommées *Piérides*, soit en souvenir de leur victoire sur les filles de Piérus, soit à cause du mont Piérus qui leur était consacré.

PIÉRIE, *Pieria*, région de l'anc. Grèce, sur la côte occid. du golfe Thermaïque, entre l'Haliacmon, au N. et l'O., et l'Olympe au S., avait pour villes principales Dium, Pydna, Méthone. Elle devait son nom au mont *Piérus*. C'était un des pays consacrés au culte des Muses : c'est là que l'on fait vivre Orphée et Musée; c'est là que paraît être née la première poésie, toute religieuse, des Grecs. Les Piériens portèrent le goût de la poésie et de la musique dans la Grèce centrale, lorsqu'une de leurs tribus eut envahi la Béotie et fondé sur l'Hélicon une autre Piérie, consacrée aussi au culte des Muses. La Piérie fut conquise par les premiers rois macédoniens; Philippe II en acheva la conquête par la prise de Méthone.

PIERRE, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 32 k. N. de Louhans; 1900 h. Beau château. — V. PETITE-PIERRE.

PIERRE (S.), en lat. *Petrus*, en hébreu *Céphas*, dit *le Prince des apôtres*, était frère de S. André, premier disciple du Sauveur, et exerçait le métier de pêcheur. Il s'appelait d'abord Simon Bar-Jone : Jésus changea son nom en celui de *Céphas*, qui voulait dire *pierre*, et lui dit, en le mettant à la tête des 12 apôtres (l'an 32) : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Il se trouvait au jardin des Oliviers lorsque les soldats y vinrent arrêter son divin maître : il les suivit chez le grand prêtre Caïphe, en se mêlant à la foule; là, comme on lui disait qu'il était un des disciples de Jésus, il renia son maître à trois reprises, mais il se repentit bientôt amèrement et fut pardonné. Il fut instruit un des premiers de la résurrection du Sauveur : Jésus lui apparut et lui dit :

« *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis,* » l'instituant ainsi son vicaire sur la terre. Il commença sa mission après la descente du St-Esprit sur les apôtres (Pentecôte); il prêcha avec tant de succès dans Jérusalem qu'il convertit en un seul jour 3000 personnes, juifs ou étrangers; il parcourut ensuite l'Asie-Mineure, établit l'Église d'Antioche, puis se rendit à Rome en 42, année de laquelle date son pontificat. Il fit encore plusieurs voyages en Orient, présida en 52 le concile de Jérusalem, puis revint à Rome, où il fut enveloppé dans la persécution de Néron contre les Chrétiens. Enfermé 8 mois dans la prison Mamertine (auj. l'église *San-Pietro in carcere*), il n'en fut tiré que pour subir le martyre, avec S. Paul, l'an 65 ou 66. Il obtint d'être crucifié la tête en bas, se croyant indigne de mourir de la même manière que son divin maître. Ses reliques sont conservées à Rome dans une chapelle souterraine de la magnifique basilique de *St-Pierre* à l'endroit même où, suivant la tradition, il avait été enseveli. On a de S. Pierre deux *Épîtres* seulement. On célèbre sa fête le 29 juin.

PIERRE (S.) Chrysologue, évêque de Ravenne de 433 à 452, né à Imola, fut un éloquent orateur : son surnom veut dire *qui parle d'or*. On a de lui 176 *homélies* (Augsb., 1758). On le fête le 4 déc.

PIERRE (S.) d'Alancatara, ainsi nommé de sa ville natale (1499-1562), était Franciscain. Élu provincial de son ordre, il établit en 1554 la réforme des *Conventuels* ou *Nouveaux Observantins*. Il était un modèle de pénitence et de mortification; Ste Thérèse fait un grand éloge de ses vertus. Il a laissé des traités *De l'Oraison mentale* et *De la paix de l'âme*.

PIERRE NOLASQUE (S.). *V.* NOLASQUE.

PIERRE I, roi d'Aragon (1094-1104), fut proclamé devant Huesca à la mort de Sanche Ramire, son père, tué au siége de cette ville, prit la place sur les Maures après la vict. d'Alcaraz (1096), et conquit ensuite Barbastro (1101) et autres districts. Il laissa le trône à son frère, Alphonse le Batailleur. — II, fils et successeur d'Alphonse II (1196-1213), chassa les Vaudois réfugiés dans ses États, s'unit au roi de Castille Alphonse IX contre Sanche VII, roi de Navarre, puis marcha avec ces deux princes contre les Almohades, qu'il vainquit à las Navas de Tolosa (1212). Il alla ensuite porter secours aux Albigeois : défait par Simon de Montfort à Muret (1213), il resta sur le champ de bataille. — III, *le Grand* (1276-85), né en 1239, fils et successeur de Jacques I, fut le secret moteur des Vêpres Siciliennes, se fit reconnaître roi en Sicile après ce massacre, fut excommunié par le pape Martin IV, qui donna ses États à Charles de Valois, se défendit bien contre Charles et contre son propre frère Jacques, roi de Majorque, mais mourut avant la fin de la guerre. — IV, *le Cérémonieux* (1336-1387), fils et successeur d'Alphonse IV, né en 1319, dépouilla Jacques II de Majorque, s'allia contre les Maures au Portugal et à la Castille (1340-42), battit sur mer, près d'Alghero, les Génois qui lui disputaient la Sardaigne (1353), soutint Henri de Transtamare contre son frère Pierre le Cruel, roi de Castille (1357-65), puis consentit à se tourner contre lui, à la condition de recevoir lui-même en partage une partie du royaume de Castille, mais fut forcé de renoncer à ses prétentions par la paix d'Almazan (1374). Il conclut avec les Génois un traité au sujet de la Sardaigne (1386). Son règne fut troublé par diverses révoltes; il eut avec son propre fils de violents démêlés. Ce prince fonda l'Université de Huesca et substitua dans ses États l'ère vulgaire à l'ère de César. Son surnom de *Cérémonieux* vient du soin qu'il mit à régler l'étiquette de la cour. Il a laissé une *Chronique* de son règne, en catalan.

PIERRE, *le Cruel*, roi de Castille (1350-69), né en 1334, fils et successeur d'Alphonse XI, gouverna despotiquement et commit toutes sortes de cruautés : il fit tuer Éléonore de Guzman, qui avait été la maîtresse de son père (1351), abandonna le lendemain de ses noces sa propre femme Blanche de Bourbon, puis l'enferma et la fit mourir (1361); il égorgea Jean, son cousin, ainsi que Frédéric, son oncle. Il préparait le même sort à son frère naturel, Henri de Transtamare; mais ce prince s'enfuit en France, revint suivi de Duguesclin et d'une armée française, détrôna le tyran et prit la couronne de Castille (1366). L'année suivante, Pierre fut rétabli par le Prince Noir, à la tête des Anglais, après la bataille de Najera; mais il ne profita de la victoire que pour redoubler de cruautés. Duguesclin, de retour, le battit de nouveau à Montiel (1369), puis, l'ayant fait prisonnier, le livra à son frère Henri qui le tua de sa propre main. M. Mérimée a écrit son histoire sous le titre d'*Hist. de don Pèdre, roi de Castille*.

PIERRE I, dit *le Justicier*, roi de Portugal (1357-67), né en 1320. Avant de monter sur le trône, il avait épousé secrètement Inès de Castro : Alphonse IV, son père, ayant fait périr cette femme (1355), il s'était révolté, puis avait consenti à poser les armes et promis de pardonner aux auteurs du meurtre; mais, dès qu'il fut devenu roi, il se les fit livrer par Pierre le Cruel de Castille et leur fit arracher le cœur en sa présence à Santarem en 1360; puis il fit exhumer Inès et lui rendit les honneurs royaux. Il réforma les abus, réprima l'insolence de la noblesse, fit des règlements utiles, allégea les impôts, abrégea les formalités judiciaires et fit exécuter la justice avec une rigueur qui lui valut son surnom. — II, régent (1667), puis roi de Portugal (1683-1706), était le 2[e] fils de Jean IV. Il s'unit à sa mère et à la reine pour renverser l'imbécile Alphonse VI, son frère, s'empara de la régence en 1667, épousa Marie-Françoise de Savoie, sa belle-sœur, qu'il avait fait séparer de son 1[er] époux, fit conduire Alphonse à Terceire, puis à Cintra (où il mourut en 1683), signa la paix avec l'Espagne, qui reconnut l'indépendance du Portugal (1668), et traita avec les Provinces-unies (1669). Il se déclara pour la France au commencement de la guerre de la succession d'Espagne (1701), puis il se jeta dans les bras de l'Angleterre, entra dans la coalition contre Louis XIV et soutint l'archiduc Charles (1703); la même année, il signa le traité de Méthuen, qui livrait aux Anglais le commerce du Portugal. — III, roi de Portugal de 1777 à 1786, était le 2[e] fils de Jean V et avait épousé sa nièce Marie I[re]. Sous son règne la prépondérance des Anglais en Portugal ne fit que croître. — IV, roi de Portugal et empereur du Brésil. *V.* PEDRO (don).

PIERRE, dit l'*Allemand*, roi de Hongrie de 1038 à 1041, avait succédé à son oncle Étienne I. Il irrita son peuple par sa cruauté, ses exactions, son amour exclusif pour les Allemands, fut chassé et remplacé par Aba, beau-père d'Étienne; mais il réussit, avec l'aide de l'empereur Henri III, à remonter sur le trône (1044), et en retour se reconnut vassal de l'empire (1045). Il causa par là une nouvelle révolte : étant tombé aux mains des mécontents, il eut les yeux crevés et mourut trois jours après en prison (1047).

PIERRE LE BEAU ou CALOPIERRE, Valaque, fonda avec Asan, son frère, en 1186, le 3[e] roy. de Bulgarie ou royaume Valaco-Bulgare, aux dépens des Grecs et fut soutenu par l'empereur Frédéric I. Il périt assassiné en 1197.

PIERRE DE COURTENAY, comte d'Auxerre et de Nevers, empereur français de Constantinople, était cousin de Philippe-Auguste. Appelé à la mort de Henri I pour lui succéder (1216), il se mit en route; mais, les Vénitiens ayant refusé de le transporter par mer, il tomba aux mains de Théodore l'Ange, qui, après deux ans de prison, le fit mourir (1219). Yolande, sa femme, gouverna pendant sa captivité.

PIERRE, dit *Mauclerc*, duc de Bretagne, fils du comte de Dreux Robert II, épousa Alix (fille de Guy de Thouars et héritière de la Bretagne), et devint par ce mariage régent et duc de la Bretagne (1213). Il entra dans la ligue des seigneurs contre la reine Blanche de Castille et, après avoir été vaincu, se vit obligé d'abandonner la Bretagne à son fils Jean I

(1237). Il se croisa deux fois (1240 et 1247), fut fait prisonnier avec S. Louis en Égypte, et mourut en revenant en France (1250). Sa turbulence et sa mauvaise foi lui avaient valu le surnom de *Mauclerc*.

PIERRE I, dit *le Grand*, czar ou empereur de Russie, né en 1672, était le 3e fils d'Alexis. A la mort de son frère aîné Fédor III, en 1682, il fut placé sur le trône par les grands, au préjudice d'Ivan, plus âgé, mais incapable, et de Sophie, sa sœur; mais, celle-ci ayant excité contre lui une révolte des Strélitz, les boyards se virent obligés d'admettre cette princesse ainsi qu'Ivan au partage du pouvoir. En 1689, Pierre resta seul maître par la retraite d'Ivan et l'emprisonnement de Sophie, qui avait excité une nouvelle révolte des Strélitz. Il résolut dès lors d'affranchir, d'accroître et de civiliser la Russie. Pour y réussir, il voulut visiter par lui-même les nations les plus civilisées : il partit en 1697, accompagné de Lefort, alla d'abord en Hollande, y apprit l'art de charpentier de vaisseau en travaillant comme simple ouvrier dans les chantiers de Saardam sous le nom de Peter Michaelof, puis visita l'Angleterre, où il choisit d'habiles ingénieurs pour tracer un canal du Don au Volga. Rappelé en Russie par une révolte des Strélitz, il fit égorger 4000 de ces soldats rebelles (1698) et voulut prendre part lui-même à l'exécution. Il fonda St-Pétersbourg en 1703, puis s'unit au roi de Pologne Auguste II contre Charles XII; après avoir été plusieurs fois battu par ce dernier, notamment à Narva (1700), il réussit à son tour à le vaincre à Pultava (1709) : cette victoire lui permit de reprendre à la Suède la Livonie, l'Esthonie, la Carélie (1710). Il tourna ensuite ses armes contre les Turcs, alliés de Ch rles XII, et qui lui avaient donné asile; mais, s'étant laissé cerner à Husch, sur le Pruth, il n'échappa que grâce à Catherine, qui gagna le grand vizir et acheta la paix (1711). Reprenant alors la guerre contre la Suède, il enleva à cette puissance la Carélie méridionale, ainsi que l'archipel d'Aland, après avoir remporté une victoire sur mer (1713-14). Pendant ces guerres, il ne cessait de s'occuper de ses grandes réformes : il améliora la justice, la police, fit rédiger un code, créa une marine, encouragea les manufactures, institua en place du patriarchat le St-Synode, ce qui faisait de lui le véritable chef de l'église Russe, et fonda l'Académie des sciences de St-Pétersbourg, ainsi que des ordres honorifiques destinés à récompenser le mérite (*V.* ALEXANDRE NEWSKY). Il fit en 1721 avec la Suède la paix de Nystadt, qui lui garantissait toutes ses conquêtes. A la suite de cette paix glorieuse, le Sénat et le clergé lui décernèrent les titres d'*Empereur*, de *Père de la patrie* et le surnom de *Grand*. Dans les années suivantes, il enleva plusieurs provinces à la Perse (Daghestan, Chirvan, Mazendéran, Derbent, Asterabad, 1723). Il mourut en 1725, épuisé par le travail et les fatigues, mais aussi par les excès. Catherine Ire, sa femme, lui succéda. Pierre mérita le titre de *Grand* par ses vastes entreprises, mais il fut emporté, débauché et cruel; il se plaisait souvent à exécuter lui-même les peines capitales qu'il avait prononcées; il fit mettre à mort son propre fils, Alexis, qui contrariait ses projets de réforme (1718). Rousset fit paraître, dès 1725, sous le pseudonyme d'Ivan Neste-Suranoy, des *Mémoires du règne de Pierre le Grand*. Voltaire a rédigé une *Hist. de la Russie sous Pierre le Grand*, 1759-63. On estime davantage celle de Golikof (1782), et surtout celle d'Ustrialof (1859). Ce prince a laissé lui-même un *Journal de ses campagnes contre la Suède*, imprimé par ordre de Catherine II et trad. en français en 1773. On lui attribue un célèbre *Testament politique*, où est tracé le plan le plus hardi pour l'agrandissement de l'empire russe.

PIERRE II, fils d'Alexis et petit-fils de Pierre le Grand, porta le titre de czar de 1727 à 1730, et mourut de la petite vérole à 15 ans. Son règne n'offre d'autre événement que la disgrâce de Menzikoff. Anne Ivanovna lui succéda.

PIERRE III, fils de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne, fille de Pierre le Grand, naquit en 1728 à Kiel, fut fait grand-duc en 1742 et marié à la fameuse Catherine d'Anhalt-Zerbst, avec laquelle il vécut en mauvaise intelligence. Il monta sur le trône de Russie au commencement de 1762 : changeant soudain le système du cabinet, il fit la paix avec Frédéric II, roi de Prusse, et s'unit avec lui. Il réforma divers abus et créa quelques institutions utiles, mais il déplut aux Russes en s'entourant d'étrangers. Il se disposait à répudier Catherine, lorsque cette princesse le prévint : l'ayant forcé d'abdiquer, elle se fit proclamer impératrice sous le nom de Catherine II; sept jours après il fut étranglé dans sa prison, le 14 juillet 1762. Laveaux a donné l'*Hist. de Pierre III*, 1798.

PIERRE L'ERMITE, prédicateur de la 1re croisade, né vers 1050 à Amiens ou près de cette ville, était d'une famille noble. D'abord soldat, il quitta les armes pour la robe d'ermite, fit le pèlerinage de la Terre-Sainte en 1093, revint par Rome porteur d'une lettre du patriarche de Jérusalem au pape, et peignit si pathétiquement les maux des Chrétiens en Orient ainsi que les profanations du tombeau du Christ, qu'Urbain II le chargea de préparer les esprits à la première croisade. Pierre parcourut l'Occident pieds nus, une corde à la ceinture, le crucifix à la main, et partout souleva les populations; puis, quand la croisade eut été résolue au concile de Clermont (1095), il se mit avec Gautier sans Avoir à la tête de la première armée de Croisés. N'ayant ni vivres ni argent, il perdit beaucoup de monde en Hongrie, en Bulgarie, bien plus encore en Asie-Mineure, et revint presque seul à Constantinople, où les débris de la bande se fondirent dans les armées régulières qui arrivèrent bientôt. Les Croisés, assiégés dans Antioche (1098) le députèrent à Kerbogha pour lui proposer la bataille. A Jérusalem, il adressa un discours aux guerriers réunis sur la montagne des Oliviers. De retour en Europe, il se retira dans le couvent de Neu-Moutier (près de Huy dans le diocèse de Liége), qu'il avait fondé; c'est là qu'il mourut en 1115. Amiens lui a élevé une statue en 1854.

PIERRE LE VÉNÉRABLE, abbé et général de l'ordre de Cluny, était d'Auvergne et d'illustre famille. Il donna l'exemple de toutes les vertus, rétablit une discipline sévère dans ses couvents, contribua, avec S. Bernard, à faire triompher en France le parti du pape Innocent II sur l'antipape Anaclet (1130) et fut le protecteur d'Abélard en même temps que l'antagoniste des hérétiques. Il mourut en 1156, à 65 ans environ. On a de lui des *Lettres* et divers *Traités théologiques* (dans la *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, t. XXII). Il avait fait traduire le Coran en latin. M. B. Duparray a donné sa *Vie*, 1862.

PIERRE DE BLOIS, né à Blois vers 1130, m. vers 1200, passa en Sicile vers 1167, devint précepteur du jeune roi Guillaume II, qui lui donna toute sa confiance, mais fut bientôt forcé de s'éloigner parce que sa faveur faisait des jaloux, se retira en Angleterre, y obtint la protection du roi Henri II et de la reine Éléonore de Guyenne, et fut nommé chancelier de l'archevêque de Cantorbéry, puis archidiacre de Londres. Il possédait toutes les sciences de son temps et a laissé des écrits (*Lettres*, *Sermons*, *Traités divers*, réunis en 1667, in-f.), qui attestent son érudition, mais qui trahissent souvent un homme passionné.

PIERRE D'ABANO, *Petrus Aponensis*, médecin et astrologue, d'Abano près de Padoue, né en 1250, m. en 1316, professa la médecine avec un grand succès à Padoue, et laissa entre autres ouvrages : *Conciliator philosophorum et præcipue medicorum*, Venise, 1471. Il fut accusé de magie et condamné au feu par l'Inquisition, mais il mourut avant l'exécution.

PIERRE LOMBARD, scolastique. *V.* LOMBARD.

PIERRE DE LUNE, antipape. *V.* BENOÎT XIII.

PIERRE MARTYR. *V.* MARTYR.

PIERRE DE MONTEREAU, architecte. *V.* MONTEREAU.

PIERRE DES VIGNES. *V.* DESVIGNES.

PIERRE BUFFIÈRE, ch.-l. de c. (Hte-Vienne), sur la Briance, à 20 kil. S. E. de Limoges; 1038 hab. Château fort. Patrie de Dupuytren.

PIERREFITTE, *Petra fixa*, ch.-l. de c. (Meuse), sur l'Aire, à 29 k. N. O. de Commercy, 594 h. Grains, navette, huile, etc.; truites renommées. — Plusieurs autres villages de France portent ce nom, qu'ils doivent à des *pierres druidiques*.

PIERREFONDS, *Petræ fontes*, vge du dép. de l'Oise, à l'extrémité E. de la forêt de Compiègne, à 12 kil. S. E. de cette ville; 1600 h. Eaux sulfureuses froides. Un château fort y fut reconstruit en 1390 par Louis d'Orléans. Pendant la ligue, le capitaine Des Rieux y soutint contre les troupes de Henri IV un long siége, où échouèrent le duc d'Épernon et le maréchal de Biron (1591). Louis XIII le fit démanteler. Il en reste des ruines imposantes qui couronnent un rocher escarpé, au bas duquel est un bel étang; le château a été restauré en 1862.

PIERREFONTAINE, ch.-l. de c. (Doubs), sur la Reverotte, à 22 kil. S. E. de Baume-les-Dames; 1131 hab. Cascade près de ce village.

PIERREFORT, ch.-l. de c. (Cantal), à 28 kil. S. O. de Saint-Flour; 1122 hab.

PIERRELATTE, ch.-l. de c. (Drôme), sur la Berre et près du Rhône, au pied d'un rocher couronné par un anc. château fort, à 20 k. de Montélimart par la route, 31 par chem. de fer; 3512 h. Vieux château.

PIERUS ou PIERIUS MONS, chaîne de mont. de la Macédoine, courait en Piérie parallèlement au bord occid. du golfe Thermaïque. La Fable en faisait le séjour des Piérides et l'une des résidences des Muses.

PIETAS JULIA, nom anc. de Pola. *V.* POLA.

PIÉTISTES, dits aussi *Séparatistes* et *Spénériens*, secte de Luthériens mystiques qui affectent une piété extrême et préfèrent les exercices privés au culte public. Elle a pour chef Spener, professeur de théologie à Leipsick; elle commença en 1689 par de simples réunions tenues chez Spener, sous forme de conférences, et qui furent appelées *Collegia pietatis;* les laïcs mêmes y étaient admis à expliquer les Écritures. Elle fit bientôt de rapides progrès, se répandit à Berlin, à Augsbourg, à Halle, dans le Wurtemberg et l'Alsace. Les Piétistes ont de l'analogie avec les Quakers par la sévérité de leur morale et leur aversion pour les plaisirs mondains, et avec les Méthodistes en ce que quiconque se sent inspiré peut prendre la parole dans leurs assemblées. Les réunions des Piétistes de l'Alsace, qui avaient lieu surtout à Bischwiller, parurent inquiétantes au commencement de ce siècle; elles donnèrent lieu en 1825 à des poursuites. — On donne aussi le nom de Piétistes à une secte juive qui prend elle-même le nom de *Chasidim*. *V.* ce mot.

PIETOLA, non moderne d'*Andes*, patrie de Virgile.

PIETRA, ch.-l. de c. (Corse), à 30 kil. E. de Corte; 946 h. Eaux thermales aux environs.

PIETRA-MALA, bg de Toscane, dans l'Apennin, à 42 kil. N. E. de Florence, et à 6 k. N. O. de Firenzuola. Aux env., source d'*Acqua-Baia*, dont l'eau est froide, mais s'enflamme comme de l'alcool.

PIEUX (les), ch.-l. de c. (Manche), à 21 kil. S. O. de Cherbourg; 1536 h. Kaolin, manuf. de porcelaine.

PIEVE-DI-CADORE. *V.* CADORE.

PIGAFETTA (Ant.), de Vicence, eut part comme volontaire à l'expédition de Magellan, de 1519 à 1522, tint journal de ce premier voyage autour du monde et devint chevalier de Rhodes en 1524; on ignore quand il mourut. Son journal, retrouvé à la bibliothèque Ambrosienne de Milan par Amoretti, a été traduit en franç. sous le titre de *Premier voyage autour du monde sur l'escadre de Magellan*, an IX.

PIGALLE (J. B.), célèbre sculpteur, surnommé par quelques-uns le *Phidias français*, né à Paris en 1714, m. en 1785, était fils d'un entrepreneur-menuisier. Quoiqu'il n'eût pas obtenu de succès dans les concours, il alla pourtant passer trois ans à Rome, où il se livra à des études assidues. Après avoir vécu longtemps dans la gêne, il finit par obtenir la faveur de Mme de Pompadour, ce qui lui procura la fortune et la gloire. Il entra en 1741 à l'Académie des beaux arts et mourut chancelier de cette compagnie. Sa *Vénus*, son *Mercure*, son groupe de *l'Amour et l'Amitié*, son *Tombeau du maréchal de Saxe* (dans l'église St-Thomas à Strasbourg) sont des chefs-d'œuvre. Cet artiste copie la nature avec une grande finesse, mais aime le vrai plus que le beau: on lui reproche, dans ses derniers ouvrages surtout, de manquer d'idéal. Sa statue de *Voltaire* (à la bibliothèque de l'Institut) est belle, mais c'était un tort de représenter nu un personnage dont on connaît la maigreur.

PIGANIOL DE LA FORCE (J. Aymar de), né à Aurillac en 1673, m. en 1753, a laissé, entre autres ouvrages: *Description historique et géographique de la France; Description de la ville de Paris et de ses environs; Nouveau voyage en France*, ouvrages qui se recommandent par leur exactitude.

PIGAULT-LEBRUN (Charles), romancier, né en 1753 à Calais, d'une famille de magistrats, m. en 1835, fut destiné au barreau; mais, après avoir passé plusieurs années à Paris dans la dissipation, il s'engagea et servit quelque temps dans les dragons et dans les gendarmes de la reine; il finit par se faire auteur. Il débuta par de petites comédies qui eurent quelque succès (*le Pessimiste*, contre-partie de *l'Optimiste* de Collin-d'Harleville; *l'Amour et la Raison; les Rivaux d'eux-mêmes*), puis il se mit à écrire des romans comiques, et obtint dans ce genre une vogue prodigieuse. Ayant éprouvé des revers de fortune, il occupa, dans l'administration des douanes, un poste modeste que le gouvernement de la Restauration lui enleva. Sur la fin de sa vie, il voulut s'essayer dans un genre plus sérieux que celui qui avait fait sa réputation, et fit paraître une *Histoire de France à l'usage des gens du monde* (1823-28, 8 vol. in-8): cet ouvrage, qui s'arrête au règne de Henri IV, eut peu de succès. Les romans de Pigault-Lebrun sont pleins de naturel, de verve et de gaieté; mais, à force de vouloir être comique, l'auteur tombe dans le grotesque et le trivial; trop souvent aussi il offense la religion et blesse la décence. Ceux de ses romans qui eurent le plus de vogue sont: *l'Enfant du Carnaval, les Barons de Felsheim, mon Oncle Thomas, M. Botte, M. de Kinglin ou la Prescience, Tableaux de Société*. Ses *OEuvres* (non compris l'*Histoire de France*) forment 20 vol. in-8, Paris, 1822-24. Quelques-uns de ses romans furent poursuivis sous la Restauration; ils sont condamnés à Rome.

PIGEAU (Nicolas), jurisconsulte, né à Montlévêque (près de Senlis) en 1750, m. en 1818, fut d'abord avocat, puis secrétaire de Hérault de Séchelles, ouvrit après la Révolution des cours de droit, fut un des rédacteurs du nouveau Code de procédure, et fut nommé en 1805 professeur de procédure à l'École de Droit de Paris. On a de lui: *Procédure civile du Châtelet de Paris*, 1778, *Introduction à la Procédure civile*, 1784, *Procédure civile des tribunaux de France*, 1808-09, *Commentaires sur le Code de procédure civile*, 1827 (posthume). Ces ouvrages, remarquables par une rédaction claire et une science solide, sont pour la plupart devenus classiques.

PIGHIUS (Étienne WINANTS PIGGHE, dit en latin), savant archéologue, né à Kempen en 1520, m. en 1604, était chanoine de Xanten et devint secrétaire du cardinal de Granvelle, puis précepteur d'un prince de Clèves. Il passa 8 ans à Rome à étudier les antiquités, et publia le fruit de ses recherches dans un grand ouvrage intitulé: *Annales magistratuum et provinciarum S. P. Q. R. ab Urbe condita*, Anvers, 1599-1615, 3 v. in-f. Il ne put en faire paraître lui-même que le Ier volume; les 2 autres ont été publiés sur ses Mss. par A. Schott. On doit aussi à Pighius une bonne édit. de *Valère-Maxime*, Anvers, 1592.

PIGNATELLI, pape. *V.* INNOCENT XIII.

PIGNATELLI (Franç.), prince de Strongoli, ministre

du roi de Naples Ferdinand IV, né en 1732, m. en 1812, s'éleva en favorisant les intrigues de la reine Caroline. Nommé gouverneur de Naples et chef général de la police, il remplit le royaume d'espions et de bourreaux. Laissé dans Naples comme vicaire général du royaume lors de l'invasion française, il montra la plus grande pusillanimité, signa un armistice au moment où Championnet courait déjà les plus grands risques et s'enfuit en Sicile après avoir brûlé la flotte napolitaine. Il fut disgracié.

PIGNEAU DE BEHAINE (Pierre), missionnaire, né en 1741 à Origny (diocèse de Laon), m. en 1799, suivit de bonne heure la carrière des missions étrangères, alla en 1767 à la Cochinchine, fut fait en 1770 évêque d'Adran (*in partibus*) et coadjuteur de l'évêque de Canath et devint, à la mort de ce prélat, vicaire apostolique de la Cochinchine. Ayant trouvé ce pays en proie à la guerre civile, il soutint le roi légitime Nguyen-anh, vint en France implorer pour ce prince l'appui de Louis XVI (1786), et en obtint une flotte; mais il se vit traversé par le gouverneur des établissements français dans l'Inde. Il put cependant réunir quelques troupes à Pondichéry, et alla aider le roi à reconquérir ses États (1789). Nguyen-anh reconnaissant lui accorda un grand crédit et le garda près de lui jusqu'à sa mort.

PIGNEROL, *Pinerolo*, v. forte d'Italie, dans les anc. États sardes, ch.-l. d'une prov. de même nom, près du Clusone, à 55 kil. S. O. de Turin; 14 000 h. Évêché, collége. Belle cathédrale, place d'armes, bel hôpital. Fabriques de drap commun, filatures de soie, papeteries, tanneries, etc. Cette ville, jadis très-forte, était regardée comme la clef de l'Italie. — Pignerol appartint à la maison de Savoie depuis 1042. François I s'en empara en 1536, mais Henri III la rendit. Prise en 1630 par Richelieu, cédée à la France en 1632, elle fut encore rendue en 1696. De 1801 à 1814, elle fut de nouveau réunie à la France. Sous l'ancienne domination française, le château de Pignerol servit longtemps de prison d'État : c'est là que furent enfermés le Masque de Fer, Fouquet et Lauzun. — La prov. de Pignerol, sur la frontière de France (Htes-Alpes), a 70 kil. sur 40, et compte 135 000 h.

PIGNOTTI (Laurent), écrivain toscan, 1739-1812, fut médecin, professa la physique à Florence et à Pise, et se distingua à la fois comme naturaliste, poëte, littérateur, historien, antiquaire. Ses *Poésies*, réunies à Florence en 1812-13, forment 6 vol. in-8 : on y remarque surtout ses *Fables*, qui l'ont rendu populaire; elles sont en effet pleines de grâce et de coloris et habilement dramatisées. On lui doit de plus une *Histoire de la Toscane* (en italien) : cette histoire, œuvre inférieure à ses poésies, est à l'*Index* à Rome.

PIIS (Aug. de), homme de lettres, né à Paris en 1755, m. en 1832, se lia de bonne heure avec Lattaignant et St-Foix, donna à partir de 1776 des pièces à divers théâtres, principalement à la Comédie-Italienne, fonda en 1792 avec Barré le théâtre du Vaudeville, et y fit représenter un grand nombre de vaudevilles, composés la plupart avec Barré. Inquiété sous la Terreur, il fut appelé après le 9 thermidor à remplir diverses fonctions administratives, et fut de 1800 à 1815 secrétaire général de la préfecture de police. Outre ses vaudevilles, on a de lui beaucoup de poésies fugitives (contes, dialogues, chansons, etc.), écrites avec esprit et facilité, mais prolixes et médiocres pour la plupart. Un recueil de ses *Chansons choisies* a paru en 1806; il a donné lui-même en 1810 ses *Œuvres choisies*, 4 vol. in-8. On a aussi de lui un poëme sur l'*Harmonie imitative de la langue française*, 1785. Piis était un des fondateurs et l'un des membres les plus féconds de la réunion bachique dite *le Caveau*.

PILATE (PONCE-), *Pontius Pilatus*, magistrat romain, était procurateur de Judée l'an 27 de J.-C. Les Juifs ayant accusé devant lui Jésus d'avoir pris le titre de roi des Juifs, il se proclama incompétent et renvoya le Sauveur devant le roi Hérode (Antipas). Comme à la fête de Pâques il était d'usage de gracier un condamné à mort, Pilate désigna pour cette faveur le brigand Barabbas et Jésus, comptant que le peuple gracierait l'innocent; Barabbas fut préféré. Pilate alors donna les ordres pour l'exécution, mais non sans s'être *lavé les mains* devant le peuple, comme pour décliner la responsabilité de ce meurtre. Suivant Eusèbe, Pilate fut rappelé en 37, pour avoir exercé des cruautés contre les Samaritains, et fut relégué en Gaule. On croit qu'il mourut à Vienne en l'an 40 et qu'il se tua de désespoir.

PILATE (le mont), *Pileatus mons*, mont. de Suisse, entre les cantons de Lucerne et d'Underwald, sur le bord occid. du lac de Lucerne, est une ramification des Alpes bernoises. Son sommet le plus élevé (le Tomlishorn) a 2343ᵐ. — Mont. de France, dans les Cévennes, partie dans le dép. de la Loire, partie dans celui du Rhône, donne naissance au Gier.

PILATRE DE ROZIER (J. Franç.), né à Metz en 1756, m. en 1785, étudia les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle et surtout la chimie, enseigna cette dernière science à Reims, puis devint intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physique de Monsieur (Louis XVIII). Enthousiaste de la découverte de Montgolfier, il fit plusieurs ascensions en aérostat et tenta enfin de franchir la Manche en ballon en employant un procédé nouveau, qui était des plus dangereux : il s'éleva de Boulogne le 15 juin 1785, mais le feu prit à l'aérostat et il périt.

PILCOMAYO, riv. de l'Amérique du Sud, sort des Andes par 20° 20' lat. S. et 71° 50' long. O., à quelque distance de Chuquisaca, coule à l'E., puis au S. E., et se jette par deux branches dans le Paraguay vis à vis de l'Assomption, après un cours d'env. 1400 kil. Affluents, San-Juan, Cachimayo, Paspaya, etc.

PILES (PORTIA de), famille ancienne de la Provence obtint dès le temps de Henri III et Henri IV la faveur des rois de France. Ses membres remplirent presque sans interruption depuis 1660 jusqu'en 1789 les fonctions de gouverneurs de Marseille. — Ludovic de Piles, baron de Baumes, acquit une triste célébrité comme duelliste : c'est lui qui tua le fils de Malherbe (1628); dans une autre affaire, il provoqua 4 officiers à la fois et les tua tous les quatre (1643). Il périt en 1646, à la reprise des îles Ste-Marguerite.

PILES (ROGER de), peintre et littérateur, né à Clamecy en 1635, mort en 1709, fit l'éducation du fils du président Amelot, et suivit dans différentes résidences, comme secrétaire d'ambassade, son ancien élève devenu ambassadeur. Outre quelques beaux tableaux, on a de lui : *Abrégé de la vie des peintres*, 1699; *Cours de peinture par principes*, 1708, et une trad. de l'*Art de la peinture*, poëme latin de Dufresnoy. Ses *Œuvres* forment 5 vol. in-12, Paris, 1767.

PILLAU, v. maritime des États prussiens (Prusse propre), sur la langue de terre qui sépare le Frische-Haff de la Baltique, à 45 kil. S. O. de Kœnigsberg; 4500 hab. Bon port, construction de navires. Pêche d'esturgeons, préparation du caviar. — Prise par les Suédois en 1626, par les Russes en 1758.

PILLNITZ, vge du royaume de Saxe (Misnie), sur la r. dr. de l'Elbe, à 9 kil. S. E. de Dresde; 600 h. Beau château royal, où réside la cour pendant l'été. Il s'y tint en 1791 un fameux congrès auquel assistaient, avec les représentants de l'empereur d'Allemagne et du roi de Prusse, le comte d'Artois, l'ex-ministre Calonne et le marquis de Bouillé; on y signa le 27 août une convention par laquelle les souverains s'engageaient à rétablir Louis XVI.

PILON (Germain), un des grands sculpteurs français, né vers 1515 à Loué, près du Mans, mort vers 1590, vint à Paris en 1550, ayant déjà produit de beaux morceaux, fut l'émule et l'ami de J. Goujon, et contribua avec lui à entretenir le goût de l'antique. On admire ses *Mausolées de Guill. du Bellay* (au Mans), *de François I*, *de Henri II* (à St-Denis) et *du chancelier de Birague*; *la Foi, l'Espérance et la Charité* (sur le monument de Henri II), son groupe des

Trois Grâces, l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture française (au Louvre). Artiste de génie, G. Pilon sut allier la force et la grâce.

PILPAY ou plutôt **BIDPAY**, l'Ésope indien, était brahmine et fut vizir d'un roi de l'Inde nommé Dabshélim. Il vécut, selon les uns 2000 ans av. J.-C., selon d'autres 250 ans seulement avant l'ère chrétienne. Il est connu comme auteur d'un recueil de fables écrit primitivement en sanscrit, et dont l'original porte les titres de *Pantcha-Tantra* et d'*Hitopadesa*, espèce de roman allégorique, politique et moral, dont les principaux personnages sont deux chacals, animaux auxquels les Indiens attribuent la même finesse que nous au renard. Cet ouvrage fut traduit au VIe s. en pehlvi (ancienne langue de la Perse) par le mage Burzouyeh, puis en arabe sous le titre de *Calilah et Dimnah;* mis en hébreu par le rabbin Joël, d'après lequel Jean de Capoue le traduisit en latin vers 1262, sous le titre de *Directorium vitæ, parabolæ antiquorum sapientium*. Galland le traduisit en français en 1724; l'abbé Dubois en a donné en 1826 une traduction nouvelle d'après le sanscrit même. Selon les savants modernes, le véritable auteur des fables est un brahme nommé Vichnou-Sarma. Silvestre de Sacy a publié en 1816 une édition d'une traduction arabe de ces fables, avec un intéressant mémoire sur leur histoire.

PILSEN, v. de Bohême, ch.-l. de cercle, à 116 k. S. O. de Prague et à 40 kil. N. de Klattau; 10 000 hab. Société de sciences et lettres, gymnase, maison d'éducation pour les fils de militaires. Lainages, cotonnades, tanneries, etc. — Le cercle de Pilsen, entre ceux d'Elnbogen, Rakonitz et Béraun, a 100 kil. sur 70, et 210 000 hab.

PILTEN, v. et château de Russie (Courlande), à 166 kil. N. O. de Mittau. Anc. évêché, fondé en 1220 par Waldemar II, roi de Danemark, et sécularisé en 1552. Pilten passa aux Russes en 1795.

PILUMNUS. *V.* PICUMNUS.

PIMPLA, mont. de la Piérie, près de l'Olympe, était consacrée aux Muses, qui pour cette raison sont appelées par les poëtes *Pimpleïdes*.

PIN (le), vge du dép. de l'Orne, à 13 kil. E. d'Argentan; 500 h. Grand haras, fondé en 1714; courses.

PINA (RUY de), historiographe de Portugal sous Emmanuel, mort en 1521, a laissé des *Chroniques* contenant les règnes de Sanche I, Alphonse II, Sanche II, Alphonse III, Denis, Alphonse IV, Édouard, Alphonse V, Jean II. Ces *Chroniques* restèrent longtemps enfouies aux archives de Torre do Tombo : les 4 premières parurent à Lisbonne de 1727 à 1729 sous le titre de *Cronicas dos seis reis primeiros;* la 5e avait déjà paru en 1653; les 3 dernières ne furent publiées qu'en 1790-92.

PINANG. *V.* PRINCE de GALLES (Ile du).

PINARA, auj. *Minara*, v. de l'anc. Lycie, au pied du mont Cragus. Belles ruines de temples, de théâtres, de tombeaux antiques; inscriptions lyciennes.

PINARIUS et **POTITIUS**, amis et compagnons d'Évandre, le suivirent en Italie, et y devinrent prêtres d'Hercule. Leur postérité forma deux races : les *Pinarii* et les *Potitii*, prêtres héréditaires d'Hercule.

PINCIANUS (Nonnius), en espagnol *Fernando Nuñez*, savant espagnol, de l'illustre famille de Guzman, né vers 1473, à Valladolid (*Pintia* en latin), m. en 1553, professa la langue grecque à Alcala, puis la rhétorique à Salamanque, où il mourut. On a de lui des *Notes* estimées sur *Sénèque*, sur *Pomp. Méla*, sur *Pline*, et des *Commentaires sur Jean de Ména*.

PINÇON (Martin Alonzo et Vicente Yanez), nom de deux frères qui accompagnèrent Colomb dans son 1er voyage, et qui firent ensuite par eux-mêmes quelques découvertes. Vicente aborda le 26 janvier 1500 au Brésil, dont on attribue généralement la découverte à Cabral, quoique celui-ci n'y soit parvenu que le 24 avril de la même année. Il y reconnut le cap St-Augustin, l'embouchure de la riv. des Amazones, et une riv. de la Guyane qui a reçu son nom.

PINDAR (Peter), poëte anglais. *V.* WOLCOTT.

PINDARE, le plus grand lyrique grec, né l'an 520 av. J.-C. à Thèbes en Béotie ou plutôt au bourg de Cynoscéphale près de Thèbes, mort vers l'an 450, excella dans toutes les branches du genre auquel il se voua, et composa des *thrènes* (chants de deuil), des *péans* (chants d'allégresse), des *prosodies* (pièces pour les processions), des *parthénies* (odes sacrées chantées par des chœurs de jeunes filles), des *dithyrambes*, des *hymnes* (en l'honneur des dieux) et des *odes triomphales*, chants de victoire en l'honneur des athlètes couronnés. Il eut pour principaux protecteurs Théron, souverain d'Agrigente, Gélon et Hiéron, souverains de Syracuse, Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, et jouit des plus grands honneurs : recherché des princes, il fut en outre déclaré par les Athéniens hôte public de leur cité, et reçut des Amphictyons le droit d'hospitalité dans toute la Grèce; Thèbes lui éleva de son vivant même une statue, où il était représenté une lyre à la main; après sa mort, des priviléges importants furent accordés à sa famille; dans le sac de Thèbes par les Macédoniens, sa maison fut épargnée par ordre d'Alexandre. De toutes ses poésies, il ne nous reste que 45 de ses odes, rangées sous quatre groupes : *Olympiques, Pythiques, Isthmiques, Néméennes :* elles sont écrites en dialecte éolien et dorien. La hardiesse, le mouvement, l'enthousiasme, l'éclat du style, la richesse des formes, l'harmonie, sont les qualités dominantes de Pindare. On lui reproche de la monotonie, de trop grandes digressions et de l'obscurité : cette obscurité provient surtout d'allusions qu'il nous est auj. presque impossible de saisir. Au reste, les *Odes* ne paraissent pas avoir été celles de ses poésies qui étaient le plus goûtées dans l'antiquité. Parmi les nombreuses éditions de Pindare, nous citerons l'édition *princeps*, par Alde l'ancien, Venise, 1513; la 1re édition critique, par Schmidt, Wittemberg, 1616; les éditions de Heyne, Gœtt., 1773 et 1798 (celle-ci accrue du *Traité* d'Hermann *sur les mètres de Pindare);* de Bœckh, Leips., 1811-21; de Dissen, Gotha, 1830 et 1850, avec un excellent commentaire. Pindare a été trad. dans toutes les langues de l'Europe : parmi les traductions françaises, nous citerons celles de Gin, de Tourlet, de Muzac, 1823; de M. Perrault-Maynand, 1837-40, de M. Faustin-Colin (1841), et de M. Poyard, 1852 (cette dernière couronnée par l'Académie française). M. Vincent a trad. en vers les *Pythiques*, 1825; M. Guichemerre les *Olympiques*, 1845; M. Fresse-Montval les *Œuvres complètes*, 1854. M. Villemain a donné un éloquent *Essai sur le génie de Pindare*, 1859.

PINDARIS (c.-à-d. *habitants des montagnes*), peuplade de l'Hindoustan sortie du Malwa et répandue dans les États d'Holkar et de Sindhya, s'est formée d'un ramas de brigands, de criminels échappés à la justice, de déserteurs et d'aventuriers. Ils soutinrent les Mahrattes à la bataille de Panipet (1761); depuis, les Anglais en ont détruit un grand nombre.

PINDE (le), *Pindus*, auj. *Mezzovo* en *Agrafa*, chaîne de montagnes qui sépare la Thessalie de l'Athamanie, contrée d'Épire, s'étendait des monts Cambuniens à la chaîne de l'Othrys. Elle était consacrée à Apollon et aux Muses.

PINDEMONTE (Hippolyte), un des meilleurs poëtes italiens, né à Vérone en 1753, m. en 1828, a traduit les deux premiers chants de l'*Odyssée* et l'*Hymne de Cérès* d'Homère, les *Géorgiques* de Virgile, ainsi que plusieurs morceaux d'Ovide et de Catulle, a composé des *Poésies champêtres*, où l'on distingue les *Quatre parties du jour*, des *Épîtres*, une tragédie d'*Arminius*, la *Fata Morgana*, et des *Poésies diverses*. Il se distingue par des sentiments nobles et purs et par une teinte de mélancolie. — Jean P., son frère aîné, 1751-1812, a composé des tragédies, qui ont été réunies sous le titre de *Componimenti teatrali*, Milan, 1804. Ses tragédies laissent à désirer sous le rapport du plan et des caractères; le style en est noble et élégant, mais quelquefois déclamatoire.

PINEL (Philippe), médecin, né en 1745 à St-Paul, près de Lavaur (Tarn), m. en 1826, étudia à Montpellier et à Paris, devint en 1792 médecin en chef de Bicêtre, passa en 1794 à la Salpêtrière, où il introduisit d'importantes améliorations, fit à la Salpêtrière et à l'École de Médecine des cours d'hygiène et de pathologie qui furent très-suivis et fut reçu membre de l'Institut. On a de lui, entre autres ouvrages : un *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, 1791, et la *Nosographie philosophique*, an VI et 1818. Pinel eut le mérite de substituer aux traitements violents que l'on employait contre les aliénés des mesures de douceur, l'exercice, le travail, un air salubre et une certaine liberté. La science lui doit aussi une bonne classification des maladies. — Son fils, le Dr Scipion P., médecin de Bicêtre, a publié : *Recherches sur les causes de l'aliénation*, 1826; *Physiologie de l'aliéné*, 1833; *Régime des aliénés*, 1836; *Pathologie cérébrale*, 1844.

PINEY ou PINEY-LUXEMBOURG, ch.-l. de c. (Aube), à 25 k. N. E. de Troyes; 1654 h. Commerce de bois, fabrique de cordes de tilleul. — Jadis titre d'un duché-pairie, constitué en 1581, en faveur de François de Luxembourg.

PINGRÉ (Alexandre), astronome, né à Paris en 1711, m. en 1796, appartenait à l'ordre des Genovéfains et avait d'abord professé la théologie. Inquiété comme janséniste, il quitta cette étude pour l'astronomie, observa le passage de Mercure en 1753 et fit trois voyages, 1767-69-71, pour essayer des montres marines de Ferdinand Berthoud et de Leroi. Il était associé de l'Académie des sciences, bibliothécaire de Ste-Geneviève et chancelier de l'Université. Il a laissé, entre autres ouvrages : la *Cométographie, traité historique et théorique des comètes*, 1783, et une traduction des *Astronomiques* de Manilius, 1786.

PINKERTON (John), savant écossais, né à Édimbourg en 1758, m. en 1826, fut destiné au barreau, laissa le droit pour la littérature (1780), puis, après avoir fait imprimer quelques poésies élégiaques, étudia la numismatique, l'histoire, la géographie. On lui doit : *Géographie rédigée sur un nouveau plan*, 1802, souvent réimprimée et longtemps classique; *Essai sur les médailles*, 1784; *Recherches sur les Scythes ou Goths*, 1787; *Hist. d'Écosse depuis l'avénement de la maison de Stuart*, 1797, ouvrage estimé; *Collection générale des Voyages*, 1808, 13 vol. in-4.

PINNEBERG, bg du Danemark (Holstein), à 32 k. S. E. de Gluckstadt; 400 h.; ch.-l. du comté de Pinneberg, situé dans la partie mérid. du Holstein.

PINOLS, ch.-l. de c. (Haute-Loire), à 35 kil. S. de Brioude; 913 hab.

PINS (île des), une des Antilles espagnoles, à 80 k. de la côte S. de Cuba; 60 k. sur 35; habitée par des pêcheurs. Bons ancrages. — Une autre île des Pins, à la pointe S. de la Nouv.-Calédonie, dépend de notre colonie. Établissement de missionnaires français.

PINS (de), illustre maison du Languedoc, originaire de Catalogne, a fourni deux grands maîtres de l'ordre des Hospitaliers, Odon de P., élu en 1297, et Roger de P., élu en 1355; et plusieurs prélats, entre autres Jean de P., né à Toulouse vers 1470, m. en 1537, évêque de Pamiers, diplomate habile, auteur de quelques écrits (*Vita Beroaldi*, *Vita S. Catharinæ senensis*, *De claris fœminis*, etc.); et J. P. Gaston de P., 1766-1850, évêque de Limoges, puis administrateur de l'archevêché de Lyon en l'absence du cardinal Fesch, créé pair de France en 1827.

PINSK, v. de la Russie d'Europe (Minsk), sur la Pina, au milieu d'immenses marais (500 k. sur 200), à 240 kil. S. O. de Minsk; 5000 h. Évêché grec. Tanneries. Cette ville appartint longtemps aux Polonais sous lesquels elle était plus importante.

PINSON. *V.* PINÇON.

PINTO (Fr. MENDEZ), aventurier portugais, né vers 1510, parcourut, avec des corsaires, les mers de la Chine et du Japon, fut plusieurs fois pris et vendu comme esclave, accompagna François-Xavier au Japon, revint dans son pays en 1558 et y rédigea ses *Voyages*, qui n'ont paru qu'après sa mort, Lisb., 1614. Ils ont été trad. par Bern. Figuier, 1828. Sa véracité, longtemps mise en doute, a été confirmée par des voyages postérieurs.

PINTO (Isaac), Juif portugais du XVIIIe s., m. en 1784, habita Bordeaux, Amsterdam, La Haye. Il défendit ses coreligionnaires contre Voltaire, dans un petit écrit intitulé : *Réflexions critiques sur l'article de Voltaire au sujet des Juifs* (1762), qui paraît avoir donné à l'abbé Guénée l'idée de ses *Lettres de quelques Juifs*. Il a laissé en outre : *Essai sur le luxe; Traité de la circulation et du crédit; Précis des arguments contre les matérialistes*, etc.

PINTO RIBEIRO (Jean), secrétaire de Jean, duc de Bragance, organisa avec un art et un secret admirables la fameuse conspiration de 1640 qui enleva le Portugal à l'Espagne et qui mit la couronne sur la tête de son maître (Jean IV). Le nouveau roi le fit président de la chambre des comptes et garde des archives royales de Portugal. Pinto mourut en 1643. On a de lui entre autres écrits, un récit en italien, de la révolution de 1640 : *Discorso dell usurpatione, retentione e ristoratione del regno di Portogallo*, Lisbonne, 1646, des *Réponses* aux manifestes du roi d'Espagne, des *Discours* sur l'administration, qui ont été publiés à Coïmbre, 1729, in-fol. Pinto est le héros d'une comédie politique de Népomucène Lemercier, qui eut un grand succès en 1800.

PINTURICCHIO (Bernardino BETTI, dit IL), peintre, né à Pérouse en 1454, m. en 1513, reçut les leçons du Pérugin, suivit ce maître à Rome, l'aida dans ses travaux et exécuta diverses peintures ainsi que de belles fresques au Vatican et au château St-Ange. Son chef-d'œuvre est une suite de fresques dans la bibliothèque de la cathédrale de Sienne, représentant les *Faits mémorables de la vie du pape Pie II* : il eut pour collaborateur dans ce travail Raphaël, encore tout jeune. Le Louvre possède de lui une *Vierge avec l'Enfant Jésus*. Cet artiste est plein de vivacité dans l'expression de ses figures et de magnificence dans ses fonds de tableaux, qui représentent souvent des vues de villes d'Italie.

PINZON, navigateur. *V.* PINÇON.

PIOMBINO, *Populonium?* v. de Toscane (Pise), anc. ch.-l. de principauté, sur la mer Tyrrhénienne, vis-à-vis de l'île d'Elbe, dont elle est séparée par le canal de Piombino; 1900 h. Port, château fort. Après avoir été fief de l'Empire, la principauté de Piombino fut possédée du XIIIe au XVIe s. par la maison d'Appiano. Mise en sequestre entre les mains des Espagnols de 1589 à 1619, elle passa ensuite aux Mendoza, aux Ludovici et aux Buoncompagni, ducs de Soria, mais sous la suzeraineté de Naples. Napoléon Ier en forma, avec le duché de Lucques, la principauté de Lucques-et-Piombino, qu'il donna à sa sœur Élisa. En 1815, elle fut rendue aux Buoncompagni et placée sous la suzeraineté de la Toscane. — Le canal de Piombino, entre la ville de ce nom et l'île d'Elbe, a 8 k. de large. — Le lac de P., *Vetulonius lacus*, à 5 k. N. E. de Piombino, a 7 k. sur 5, et se décharge au S. dans la mer Tyrrhénienne.

PIONSAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 50 k. N. O. de Riom; 2156 hab.

PIPER (Charles, comte de), homme d'État suédois, né vers 1660, parvint d'un rang obscur aux premiers emplois par ses talents, obtint la confiance de Charles XI, devint premier ministre de Charles XII et le suivit dans toutes ses campagnes. Il fut pris à la bataille de Pultava et enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, où il mourut en 1716. — Son fils, Charles Frédéric, fut le favori du roi de Suède Adolphe-Frédéric; mais il quitta la cour en 1756, quand son gendre, le comte de Brahé, eut été décapité. Il mourut en 1770.

PIPERNO, v. de l'État ecclésiastique (Frosinone), à 20 k. N. de Terracine; 4000 h. Évêché. — Au N. et près de là est Piperno-Vecchio, l'anc. *Privernum*.

PIPPI (Giulio). *V.* JULES ROMAIN.

PIPRIAC, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 22 k. N. E. de Redon ; 3343 hab.

PIRANESI (J. B.), artiste célèbre, né à Venise en 1707, mort en 1778, était en même temps dessinateur, graveur à l'eau forte et au burin, et marchand d'estampes. Sa maison était connue dans toute l'Europe. Jamais artiste n'a mieux rendu que lui l'architecture et les ruines. Son *OEuvre*, qui forme 16 vol. in-fol., rassemble tout ce que Rome ancienne et moderne offre d'édifices remarquables, et ce que l'antiquité a laissé de plus précieux en bas-reliefs, vases, autels, tombeaux, etc.; ses planches unissent à la vérité le pittoresque, la chaleur et l'animation. — Son fils, Fr. Piranesi (1748-1810), comme lui dessinateur et graveur, fut son élève, mais lui resta inférieur. Il prit part à la révolution de Rome lors de l'arrivée des Français, fut envoyé à Paris en 1798 comme représentant de la République romaine et se fixa dans cette capitale. Il y publia de 1804 à 1807 la belle collection des *Antiquités romaines*, ainsi qu'une magnifique collection de dessins coloriés, et fonda une manufacture de vases peints, trépieds, candélabres, etc., en terre cuite, à l'imitation des vases étrusques. L'*OEuvre* des Piranesi se compose de 29 vol. gr. in-fol., contenant env. 3000 planches. Les principales sections de la collection sont : *Antiquités romaines; Panthéon, colonnes Trajane et Antonine, Antiquités d'Albano, Tombeau des Scipions, Champ de Mars, Magnificence des Romains, Vues de Rome, Statues antiques, Antiquités d'Herculanum* ; les gravures sont accompagnées d'un texte en italien. Une 2e édition de l'œuvre des Piranesi a été publiée par Didot frères, Paris, 1836 et ann. suivantes.

PIRATES (Guerre des), guerre que les Romains eurent à faire, au commencement du Ier s. av. J.-C., contre les pirates de Cilicie et d'Isaurie qui infestaient la Méditerranée, coupaient les vivres à Rome et ruinaient le commerce. Déjà Servilius, en 78, et Metellus Creticus, en 68, les avaient battus, mais sans pouvoir les réduire; Pompée, armé par la *loi Gabinia* de ressources immenses et d'un pouvoir discrétionnaire, alla les attaquer dans leurs repaires et en nettoya les mers en moins de 90 jours.

PIRÉE (le), port d'Athènes, à l'embouchure du Céphise, à 8 k. de la ville, à laquelle il était réuni par deux murailles qui avaient été bâties l'une par Thémistocle et l'autre par Périclès. Il pouvait contenir 400 vaisseaux. Lorsque Lysandre eut pris Athènes (404 av. J.-C.), il rasa les murs du Pirée. Ils furent en partie relevés par Conon, mais de nouveau détruits par Sylla. Auj. le Pirée (qu'on appelait naguère *Porto-Leone* et qui a repris son nom) est une bourgade de 6600 âmes; le port est encore bon, et peut recevoir des vaisseaux de ligne. Il est uni à Athènes par une belle chaussée.

PIRITHOÜS, l'ami de Thésée et son compagnon inséparable, avait pour père Ixion, et régnait sur les Lapithes en Thessalie. Il épousa Hippodamie, et invita les Dieux à ses noces; Mars, oublié seul, se vengea en y suscitant le combat des Centaures et des Lapithes qui ensanglantèrent les noces. Pirithoüs pénétra aux enfers avec Thésée afin de ravir Proserpine à Pluton ; mais ils échouèrent dans cette téméraire tentative : Pirithoüs fut tué, et Thésée retenu aux enfers, d'où Hercule seul put le délivrer. Selon l'histoire, Pirithoüs aurait fait une expédition en Épire dans le but d'enlever la fille du roi et aurait péri dans cette injuste entreprise.

PIRNA, v. du roy. de Saxe, sur la r. g. de l'Elbe, à 16 kil. S. E. de Dresde; 6000 hab. Château de Sonnenstein (où se trouve un hôpital d'aliénés). Étoffes de coton, toiles, tanneries, poteries. Aux env., eaux minérales. — Victoire des Prussiens sur les Autrichiens (1745) et sur les Saxons (1756) : combats entre les Français et les Alliés (1813).

PIRNAZZA, riv. de Grèce, est l'ancien *Pamisus*.

PIROMI, dieu suprême des Égyptiens, était au-dessus même de Knef, de Fta et de Fré, et contenait en germe toutes les divinités. C'est le dieu irrévélé, enveloppé (*involutus Deus*).

PIRON (Alexis), poëte français, né à Dijon en 1689, mort en 1773, avait pour père Aimé Piron, apothicaire, homme d'esprit, qui s'était lui-même fait connaître comme auteur de *noëls* et autres poésies en patois bourguignon (recueillies par Mignard, Dijon, 1858), et qui était grand ami de La Monnoie. Alexis Piron se fit recevoir avocat, mais ne put exercer par suite d'un revers de fortune qu'éprouva son père. Il végéta longtemps dans sa ville natale, vivant, grâce à sa belle écriture, du métier de copiste. Il se mit en même temps à faire des vers; une ode fameuse par son obscénité lui attira une verte réprimande du procureur général au parlement de Dijon. Il vint à Paris à 30 ans, y fut quelque temps copiste chez un financier, puis travailla pour le théâtre. Il obtint de faciles succès au théâtre de la Foire, puis, s'élevant à un genre plus noble, il donna plusieurs pièces à la Comédie Française : *les Fils ingrats* ou *l'École des pères*, comédie en 5 actes et en vers, 1728; puis trois tragédies : *Callisthène*, 1730, *Gust. Wasa*, 1733, *Fern. Cortez*, 1741 (la meilleure est *G. Wasa*), et fit représenter en 1738 la *Métromanie* ou *le Poëte*, comédie en 5 actes et en vers, qui est un des chefs-d'œuvre de notre théâtre : il était lui-même le type du principal caractère de la pièce. Il s'exerça en outre dans des genres divers : poëmes, odes, épîtres, satires, contes, et fit un grand nombre d'épigrammes, qui se distinguent par l'esprit et le sel. Il n'épargna pas dans ses attaques l'Académie française ; néanmoins cette Compagnie ne lui en garda pas rancune : il fut élu en 1753, mais le souvenir de ses poésies licencieuses et les habitudes cyniques qu'il avait contractées empêchèrent de sanctionner son élection; cependant le roi lui accorda une pension de 1000 fr. sur sa cassette. Piron n'était pas moins remarquable par ses saillies et par l'à-propos de ses reparties que par son talent poétique. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1776 par Rigoley de Juvigny, 7 vol. in-8 : on y trouve, outre les ouvrages déjà cités, des *Poésies sacrées* et une trad. en vers de *Sept psaumes de la pénitence*. M. H. Bonhomme a publié en 1859 ses *OEuvres inédites*. On a aussi, sous le titre de *Pironiana*, un recueil de ses bons mots.

PISAN (Thomas de), astrologue du XIVe s., né à Bologne, se fit une grande réputation par ses prédictions, fut appelé à Venise, en Hongrie, en France, et se fixa dans ce dernier pays en 1370. Charles V le combla de faveurs : ce prince ne faisait rien de grave sans le consulter. Après la mort du roi, il perdit tout crédit et mourut dans la misère. Il avait, assure-t-on, prédit le jour et l'heure de sa propre mort.

PISAN (Christine de), femme poëte, fille du préc., née à Venise en 1363, m. vers 1431, fut amenée en France dans son enfance par son père, et épousa un Français de distinction. Restée veuve de bonne heure et accablée de malheurs, elle chercha une consolation dans les lettres et composa des poésies et des nouvelles qui lui firent bientôt un nom et lui attirèrent la faveur des princes. Elle a laissé des poésies de genres divers, ballades, lais, virelais, rondeaux, et de petits poëmes, tels que le *Débat des deux amants*, le *Livre des trois jugements*, le *Chemin de longue étude*, les *Dits moraux*. On a aussi d'elle des ouvrages en prose : l'*Hist. de Charles V*, la *Vision de Christine de Pisan*, la *Cité des Dames* ou les *Cent Histoires de Troie*. Une partie de ces productions se trouve dans la *Collection des meilleurs ouvrages composés par des dames*. Quelques-uns de ses écrits ont été traduits de la langue *romance* en français et publiés à part, Paris, 1522, 1536, 1549, etc.

PISAN (Nicolas, dit le), architecte. *V.* NICOLAS.

PISANDRE, un des généraux qui renversèrent la démocratie à Athènes et y fondèrent l'oligarchie des Quatre-Cents, en 411 av. J.-C. *Voy.* QUATRE-CENTS.

PISANI, amiral vénitien, fut vaincu par Paganino

Doria à l'embouchure du Bosphore de Thrace (1352), et battit à son tour Grimaldi à la pointe de Loiera (Sardaigne). Surpris dans Porto-Longo, près de Modon, par Paganino Doria, il fut fait prisonnier avec toute sa flotte et conduit à Gênes (1354). — Victor P., fils ou neveu du préc., amiral vénitien en 1378, gagna sur les Génois la bataille d'Anzio, les chassa de l'Adriatique, punit les rebelles de Dalmatie et reprit aux Hongrois Cattaro, Sebenico, Arbo; mais, n'ayant plus que des équipages affaiblis, il fut battu à Pola par Lucien Doria (1379) : il fut, à la suite de ce revers, mis en prison par le Sénat. Rendu à la liberté lorsque les Génois furent devenus maîtres de Chiozza, il changea subitement la fortune et força les Génois à se rendre avec tous leurs vaisseaux (1380). Il mourut la même année à Manfredonia.

PISATELLO, riv. de l'Italie, est l'anc. *Rubicon*.

PISAURE, *Pisaurum*, auj. *Pesaro*, v. de l'Italie anc., chez les *Senones*, à l'embouch. du *Pisaurus* (auj. *Foglia*), près et au S. E. d'Ariminum, reçut une colonie romaine en 184 av. J.-C. Détruite par Totila, elle fut relevée par Bélisaire.

PISE, *Pisa*, anc. capit. de l'Élide, sur l'Alphée, forma longtemps un petit État, où régnèrent Œnomaüs et Pélops. Les habitants de Pise étaient maîtres d'Olympie et avaient l'intendance des jeux olympiques. Élis, qui convoitait ce privilége, s'unit à Sparte contre Pise, et la ville fut détruite pendant la 3e guerre messénienne pour s'être déclarée en faveur des ilotes insurgés (456 av. J.-C.). Il ne restait plus de vestiges de Pise dès le temps de Strabon. Le lieu qu'elle occupait se nomme auj. *Miraka*.

PISE, *Pisa* et *Pisæ* en latin, *Pisa* en italien, v. de Toscane, ch.-l. de la prov. de Pise, sur l'Arno, à 11 k. de son embouchure et à 80 kil. O. de Florence; 24 000 hab. (elle en compta 150 000 au moyen âge). Archevêché, cour d'appel; trib. de 1re inst.; consistoire israélite et synagogue; université célèbre, fondée en 1343, restaurée par les Médicis en 1472 et 1542, avec Facultés de droit, de théologie, de médecine et des sciences physiques; observatoire, bibliothèque, jardin botanique et collections diverses; colléges *Ferdinando*, *Puteano*, *Ricci*; école de sourds-muets; académie des beaux-arts. Pise est une des plus belles villes de l'Italie et renferme de nombreux édifices : on remarque la cathédrale, du XIe s., vaste et magnifique; près d'elle est la fameuse *Tour penchée*, haute de 59m et inclinée de 5m sur sa base (c'est du haut de cette tour que Galilée fit ses expériences sur la pesanteur); le *Baptistère*, le *Campo-Santo* ou cimetière, avec de vieilles fresques qu'on admire encore, la *Loge des Marchands*, l'anc. palais grand-ducal, le palais et l'église des *Chevaliers de St-Étienne*, le grand hôpital, la place *del Cavaliere*, les quais, les avenues. La ville, entourée de murailles autrefois fortifiées, est auj. défendue par 2 citadelles. Elle communique avec Florence par un chemin de fer. La fête de San-Ranieri, dite vulgairement *Luminara*, attire tous les trois ans à Pise un concours immense. Aux env., eaux thermales sulfureuses de St-Julien renommées, et superbe *Chartreuse*. Patrie du pape Eugène III, d'Ugolin, des architectes Jean et Nicolas de Pise, de Fibonacci, dit Léonard de Pise, de Galilée. — Pise, d'abord *Teuta*, fondée par les Sicules, fut nommée *Pise* par les Tyrrhéniens ou Lydiens, d'un mot de leur langue qui signifie *port en croissant*. Strabon et Pline disent qu'elle fut fondée après le siége de Troie par des habitants de la Pise d'Élide. Elle n'appartint point aux lucumonies des Étrusques, bien que ce peuple y ait laissé des traces de son séjour. Son développement date du 2e siècle av. J.-C. : elle devint alors colonie romaine; Auguste lui donna le nom de *Julia Obsequens*; Adrien et Antonin l'embellirent. Sa position (elle était alors tout près de la mer) et ses bains (*aquæ Pisanæ*) la rendirent longtemps florissante et riche. Ruinée par les Goths, soumise ensuite aux Lombards, elle se releva bientôt et prospéra sous la domination grecque. Devenue libre en 888, elle se gouverna dès lors en république. Elle fut, du Xe au XIIIe s., une des premières puissances commerciales et maritimes de l'Italie, et resta longtemps la rivale de Gênes. Elle reçut du pape la Corse en fief (1092), conquit une partie de la Sardaigne sur les Arabes (1099), et le reste sur les Génois, soumit Palerme, les Baléares, l'île d'Elbe, et se fit donner un quartier et d'importants priviléges à Constantinople, à Antioche, à Tripoli, à Tyr, à Laodicée, à Ptolémaïs. Pendant les guerres civiles de l'Italie, Pise se montra dévouée à la cause impériale ou gibeline; la chute de Hohenstaufen causa sa ruine, que hâta la trahison du comte Ugolin. Gênes porta un coup terrible à sa marine par la victoire navale de la Melloria (1284); puis, quatre villes guelfes (Florence, Pistoie, Lucques, Sienne) se liguèrent pour l'accabler. Gênes lui enleva l'île d'Elbe ainsi que la Corse et détruisit son port (1290-1297). Pise alors appela en Italie l'emp. Henri VII, mais celui-ci mourut au moment de commencer la réduction de l'Italie (1313). Menacée par tous les Guelfes de la Toscane, Pise s'offrit en vain au roi de Sicile Frédéric I, et se donna alors au condottiere Uguccione. Elle s'affranchit bientôt de ce joug (1316), mais pour tomber au pouvoir de Louis de Bavière. Rendue à l'indépendance en 1327, grâce aux efforts de Fazio della Gherardesca, elle fut un instant maîtresse de Lucques, Pistoie et Volaterra, mais elle perdit ces deux dernières en 1351 et 1361. Déchirée par des querelles intestines, elle eut successivement pour maîtres J. Agnello (1361), l'emp. Charles IV (1368), Jacques Appiano (1392). Le fils de ce dernier céda la ville au duc Jean Galéas Visconti de Milan (1399). En 1405, le fils de Jean Galéas, Gabriel Marie, vendit Pise à Florence; mais elle ne voulut pas se soumettre et soutint avec héroïsme un siége célèbre (1405 et 1406). Vaincue, elle resta depuis sous la dépendance de Florence; elle recouvra quelque indépendance en 1494, à la suite de l'expédition de Charles VIII en Italie, mais pour la perdre de nouveau en 1509. Comprise de 1807 à 1814 dans l'empire français, elle a été ch.-l. d'arr. dans le dép. de la Méditerranée. Elle a depuis 1814 suivi le sort de la Toscane. — Il se tint en 1409 à Pise un célèbre concile qui avait pour but de mettre fin au grand schisme : on y déposa les deux papes, Grégoire XII et Benoît XIII, et on nomma en leur place Alexandre V. En 1511 eut lieu à Pise, à l'instigation de Louis XII et de Maximilien, mais sans l'assentiment du pape (alors Jules II), un autre concile convoqué par les cardinaux mécontents, et qui fut transféré successivement à Milan, à Asti et à Lyon. — L'évêché de Pise, qui remonte au IIe siècle, fut érigé en archevêché en 1117.

PISEK, v. de Bohême, ch.-l. de cercle, sur la Wotawa, à 100 k. S. S. O. de Prague; 5000 h. Beau pont. École pour les enfants de militaires. Aux env., diamants, grenats. Ravagée par les Impériaux en 1619; prise par les Français en 1741 et 1748.

PISIDIE, *Pisidia*, anc. contrée de l'Asie-Mineure, bornée à l'E. par l'Isaurie et la Cilicie, au S. par la Pamphylie, au N. par la Phrygie à l'O. par la Lycie. C'était un pays de montagnes, traversé par le Taurus. Ses habitants étaient grossiers et sauvages. C'étaient probablement les restes d'anciens habitants des côtes, chassés par des Grecs ou par d'autres colons. Ils surent longtemps se maintenir indépendants entre les conquérants, Perses, Macédoniens, Galates, auxquels leur pays était assigné nominalement. Les Romains parvinrent seuls à les soumettre entièrement. La Pisidie et la Pamphylie sont toujours jointes dans les géographes anciens. Au IVe s., on les sépara et elles formèrent 2 prov. distinctes du diocèse d'Asie. La Pisidie propre eut alors pour capitale Antioche de Pisidie (*Ak-Chehr*). Les autres villes étaient : Selga, importante sous Auguste, Sagalassus, Termissus, Cibyra. Ce pays correspond auj. aux livahs d'*Ak-Chehr* dans le pachalik du Konieh, et d'*Isbarteh* ou *Hamid* dans celui de Kutaieh.

PISISTRATE, tyran d'Athènes, était parent de Solon. Noble, riche, brave, éloquent, politique habile, il profita des troubles causés par les factions pour marcher au pouvoir suprême, flatta la foule, réussit, en se présentant un jour couvert de blessures et feignant qu'on avait voulu attenter à ses jours, à obtenir du peuple une garde de 600 hommes, occupa la citadelle avec leur secours, et, malgré la courageuse résistance de Solon, se trouva le maître de la ville, 561 av. J.-C.; du reste, il respecta la constitution. Chassé par Mégaclès en 560, il fut rappelé par ce même Mégaclès en 556. Renversé de nouveau en 552, il se retira en Eubée. Il réussit encore une fois, en 538, à ressaisir l'autorité et sut depuis la conserver par sa modération et sa bonne administration. Il la transmit à ses deux fils, Hipparque et Hippias, lorsqu'il mourut, en 528. Pisistrate fit fleurir l'industrie, l'agriculture et les arts, embellit Athènes, bâtit les temples d'Apollon et de Jupiter Olympien et institua une subvention pour les citoyens blessés au service de leur pays. Ami des lettres, il fit reviser les poëmes d'Homère et en donna une édition qui a été la base de toutes celles qu'on a données depuis.

PISON, *L. Calpurnius Piso*, dit *Frugi*, jurisconsulte, historien et orateur romain, fut tribun du peuple en 149 av. J.-C., consul en 133, censeur en 121, et fit la loi *Calpurnia de repetundis* qui instituait un tribunal permanent contre les concussionnaires. Il s'opposa aux Gracques. — *L. Calp. Piso Cæsoninus*, consul en 58 av. J.-C., proconsul en Macédoine l'an 57, censeur en 48, s'unit à Clodius pendant son consulat pour faire exiler Cicéron, ne signala son proconsulat que par d'épouvantables déprédations, et n'esquiva une condamnation que par le crédit de César, son gendre. On a un discours virulent de Cicéron contre lui. — Son fils, *L. Calp. Piso*, fut consul l'an 15 av. J.-C. et préfet de Rome sous Auguste. On croit que c'est aux fils de ce dernier qu'Horace adressa son *Art poétique* (*Epistola ad Pisones*). — *C. Calp. Piso*, consul sous Auguste et gouverneur de Syrie sous Tibère, était un homme cruel : il passa, ainsi que Plancine, sa femme, pour avoir empoisonné Germanicus, à l'instigation de l'empereur. Accusé par Agrippine, et se voyant abandonné de Tibère, il se donna la mort. — *C. Calp. Piso*, personnage consulaire, organisa en 65 contre Néron un complot dont firent partie Lucain, Sénèque et nombre de sénateurs : c'est lui qui devait être empereur. Ayant été découvert, au lieu de profiter du temps qui lui restait pour opérer un soulèvement, il se fit ouvrir les veines dans un bain. — *Calp. Piso Licinianus*, issu de la famille des Licinius Crassus, mais entré par adoption dans la maison Calpurnia, n'était pas moins distingué par ses mœurs et ses hautes qualités que par sa naissance. Galba, voulant se choisir un collègue et un digne successeur, le nomma césar; mais Othon, qui espérait ce titre, fit révolter les Prétoriens, et Pison fut tué par eux, ainsi que Galba : il n'avait exercé le pouvoir que 5 jours.

PISON (Guill.), naturaliste hollandais du XVIIe s., exerça la médecine à Leyde, puis à Amsterdam, suivit le prince de Nassau au Brésil, où il emmena le jeune Margraff, et passa, après la mort de ce prince, au service du grand électeur Fréd.-Guillaume. Ses découvertes et celles de Margraff furent publiées par Laet, sous le titre de *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648. C'est Pison et Margraff qui ont donné à l'Europe l'*ipécacuanha*.

PISSELEU (Anne de). *V.* ÉTAMPES (duchesse d').

PISSOS, ch.-l. de cant. (Landes), à 55 kil. N. O. de Mont-de-Marsan; 1952 hab.

PISTES, auj. *Pitres*, anc. résidence royale, dans le dép. de l'Eure, à 20 k. N. de Louviers et à 4 kil. E. de Pont-de-l'Arche, près de l'embouch. de l'Andelle dans la Seine; env. 1000 h. Il s'y tint en 864 une assemblée où Pepin II, roi d'Aquitaine, fut condamné pour trahison, et où furent réglés le service militaire, les marchés, les monnaies et mesures, etc.

PISTOIE, *Pistoia* en italien, *Pistoria* chez les anciens, v. de Toscane, près de l'Ombrone et sur la Bronia, à 30 kil. N. O. de Florence; 13 000 h. Évêché, tribunaux, collége de *Forteguerri*, école de chirurgie, deux bibliothèques, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique. Quelques édifices (églises bâtiment de la Sapienza, etc.). Étoffes de coton, de drap, célèbre fabrique d'orgues ; ouvrages en fer (surtout canons de fusil). C'est à Pistoie, dit-on, que furent fabriqués les premiers *pistolets* (d'où viendrait leur nom). Cristal de roche, dont on fait les *diamants de Pistoie*. — Anc. cité des Etrusques. Aux env. de cette ville eut lieu la défaite de Catilina par Pétréius, 63 av. J.-C. Pendant le moyen âge, Pistoie forma une république indépendante ; longtemps en querelle avec Pise, elle fut un instant soumise à cette république (vers 1348) ; elle perdit définitivement sa liberté en même temps que Pise, et passa vers 1406 sous la domination de Florence. En 1815, les Autrichiens défirent Murat aux environs de cette ville. Pistoie est la patrie du pape Clément IX.

PISTORIA, ville d'Étrurie, est auj. *Pistoie*.

PISTORIUS (Jean), né en 1546, à Nidda dans la Hesse, mort en 1608, exerça d'abord la médecine, quitta son art pour le droit, devint conseiller du margrave de Bade-Dourlach, eut grande part à l'introduction de la Réforme et fut un des trois membres luthériens du collége de Ratisbonne (1541). Néanmoins, il se convertit dans la suite au catholicisme, reçut les ordres et devint un des champions de l'Église romaine. On a de lui : *Rerum polonicarum scriptores*, Bâle, 1582 ; *Rerum germanicarum scriptores*, 1582-1607, réimpr. par Struvius, Ratisbonne, 1726.

PISUERGA, l'anc. *Pisoraca*, riv. d'Espagne, naît dans le N. de la prov. de Palencia près de Piedrasluengas, coule au S. O., arrosant les prov. de Palencia, Burgos, Valladolid, et tombe au-dessous de Valladolid dans le Duero, après un cours de 250 kil. Elle reçoit l'Esgueva, l'Arlanzon et le Carrion.

PITCAIRN (île), île de la Polynésie, par 132° 28' long. O., 25° 3' lat. S. Découverte en 1767 par Carteret. Il s'y établit en 1788 une petite colonie de marins révoltés du navire anglais *The Bounty*.

PITEA, riv. de Suède, sort des monts Koelen, coule au S. E., traverse la Botnie et tombe, après un cours de 350 kil., dans le golfe de Botnie près de la v. de Pitea. — Cette ville, ch.-l. de la Botnie sept., est à 800 kil. N. de Stockholm ; 1200 hab. Petit port.

PITHÉCUSE, *Ischia*, petite île du golfe de Naples, est fameuse dans la Fable parce que Typhon y gît écrasé sous une montagne, et que ses habitants furent changés par Jupiter en singes (*Pithécoi*).

PITHIVIERS, *Pituerium*, ch.-l. d'arr. (Loiret), à 42 kil. N. E. d'Orléans, à 85 kil. S. de Paris, sur la riv. d'Œuf, qui près de là prend le nom d'Essonne; 4778 h. Trib. de 1re instance. Vieille abbaye. Tanneries, filatures de laine. miel, cire, safran ; pâtes d'alouettes et gâteaux d'amandes renommés ; pierres de taille. Patrie du mathématicien Poisson, à qui une statue a été élevée dans la ville en 1851. Ville très-ancienne, fortifiée au moyen âge. Elle fut prise par les Anglais en 1428, par le prince de Condé en 1562 et 1567, par Henri IV en 1589.

PITHOM, ville d'Égypte. *V.* HEROOPOLIS.

PITHON, un des généraux d'Alexandre, fut, après la mort du roi, gouverneur de la Médie, suivit Perdiccas dans son expédition en Égypte, se révolta contre ce général, et fut un de ceux qui le tuèrent après l'échec du Nil (322). Il fut alors nommé régent et tuteur du fils d'Alexandre, mais il se démit de cette charge en faveur d'Antipater. Il aida Antigone à vaincre Eumène, mais bientôt après il trahit lui-même ce général : Antigone le fit arrêter et mettre à mort (316 av. J.-C.). — *V.* PYTHON.

PITHOU (Pierre), savant magistrat, né à Troyes en 1539, d'un père qui était l'oracle du barreau en Champagne, m. en 1596, étudia les lettres sous Turnèbe et le droit sous Cujas, dont il resta l'ami. fut

reçu avocat à 21 ans, mais se vit repoussé du barreau de sa ville natale comme calviniste, se rendit à Sedan, où il rédigea des lois pour cette ville à la demande du duc de Bouillon, puis séjourna à Bâle, où il publia quelques ouvrages d'érudition, rentra en France en 1570 à la faveur d'un édit de pacification, faillit périr à la St-Barthélemy, abjura bientôt après, fut nommé bailli de Tonnerre, puis procureur général à la chambre temporaire de Guyenne, se prononça pour Henri IV pendant la Ligue, et devint, après le triomphe de ce prince, procureur général au parlement de Paris. Il avait pris part à la composition de la *Satire Ménippée* et avait rédigé un *Mémoire aux évêques*, pour prouver qu'ils pouvaient sans le pape relever Henri de l'excommunication. On lui doit de plus : *Corpus juris canonici* (avec son frère François); *Legum romanarum et mosaïcarum collatio; Codex canonum vetus; Gallicæ ecclesiæ in schismate status; Commentaire sur la Coutume de Troyes; Libertés de l'Église gallicane*, ouvrage mis à l'*Index* à Rome, mais souvent réimprimé en France (notamment par Dupin en 1824). Pithou est un de nos grands érudits : on lui doit la 1re publication de plusieurs ouvrages importants, tels que les *Novelles* et les *Fables de Phèdre*, restées jusque-là inconnues, ainsi que de bonnes éditions de *Salvien*, *Juvénal*, *Pétrone*. Il fonda le collége de Troyes. Grosley et Boivin ont écrit sa *Vie*. — Son frère François P., né à Troyes en 1543, m. en 1621, élève de Cujas, abjura le calvinisme en 1575, devint avocat au parlement de Paris, se prononça contre les prétentions de l'Espagne sur la France, fut chargé après la paix de Vervins du règlement des limites sur la frontière du Nord, et fut procureur général à Troyes près d'une chambre spécialement chargée de poursuivre les malversations financières. Il a laissé un *Glossaire* pour l'intelligence des Capitulaires et de la loi salique, et des traités *De la grandeur des droits et prérogatives des rois et du royaume de France*, *De l'Excommunication et de l'Interdit*, et a participé à la plupart des travaux philologiques de son frère.

PITISCUS (Barthélemy), mathématicien, né en 1561 à Schlaune en Silésie, m. en 1613, a laissé : *Trigonometriæ libri V, item Problematum libri X* (1599, 1608, 1612), a édité le *Thesaurus mathematicus*, de Rheticus, 1613, et a corrigé le *Magnus Canon doctrinæ triangulorum* du même auteur. — Samuel P., son petit-neveu, né à Zutphen en 1637, m. en 1707, fut recteur du collége de Zutphen, puis de celui d'Utrecht. On lui doit un *Lexicon antiquitatum romanarum*, Léeuwarden, 1713, 2 vol. in-fol. (abrégé par Barral en français, 1766, 3 v. in-8), ouvrage classique pour cette matière, ainsi que des éditions estimées de *Quinte-Curce*, 1685-93; de *Solin*, 1689; de *Suétone*, 1690 : d'*Aurelius Victor*, 1696.

PITRES. *V.* PISTES.

PITT (William), lord Chatham, l'un des plus grands hommes d'État de l'Angleterre, né en 1708 à Westminster, mort en 1778, était petit-fils de Thomas Pitt, gouverneur de Madras. Il suivit d'abord la carrière militaire; contraint par sa santé de l'abandonner, il étudia les lois, et se forma en même temps à l'éloquence par la lecture des grands modèles de l'antiquité. Il fut nommé membre du parlement en 1735, et se plaça dès son début au premier rang des orateurs et des hommes politiques. Il combattit énergiquement le ministère de Robert Walpole, et contribua puissamment à le renverser (1743). Trois ans après (1746), il fut nommé par Georges II vice-trésorier d'Irlande, puis conseiller privé et payeur général des troupes; mais il se démit de tous ses emplois en 1755, afin de combattre librement des actes qu'il désapprouvait. Il rentra un instant au pouvoir en 1756 avec le titre de secrétaire d'État, et fut peu de mois après placé à la tête du ministère *de coalition*, dans lequel se trouvaient avec lui Fox et lord Newcastle. Ici commence la glorieuse période de son administration. Il réorganisa les finances, assura par de sages mesures les succès des armes anglaises contre la France, en Allemagne et en Amérique, et rétablit la prospérité publique; mais, à l'avénement de Georges III, il perdit de son crédit, et, n'ayant pu faire adopter les mesures énergiques qu'il avait proposées contre l'Espagne à la suite du *pacte de famille*, il se retira (1761). Il fut rappelé en 1766, et reçut à la même époque le titre de comte de Chatham, avec la pairie. Chargé de former un nouveau ministère, il n'y admit que des hommes d'un talent reconnu, et ne réserva pour lui-même que le titre de garde des sceaux; mais, accablé d'infirmités, il ne pouvait déjà plus prendre une part très-active à l'administration; il la quitta définitivement en 1768. Néanmoins il ne cessa de suivre les affaires avec le plus vif intérêt, et combattit avec force à la tribune toutes les mesures qui lui paraissaient contraires à la justice ou à l'honneur national. En 1778, déjà près de mourir, il se fit transporter au Parlement pour protester contre la proposition de reconnaître l'indépendance des Américains; mais, après un premier discours, les forces lui manquèrent, et il fallut l'emporter; il expira peu de jours après. Il fut inhumé à Westminster, où le Parlement lui fit ériger un monument. Pitt n'avait de rival à la tribune que Fox : si cet orateur l'égalait en véhémence, il restait bien en arrière pour la correction du style et la beauté de la forme. Pitt a laissé, outre ses discours, quelques petits poëmes, des *Lettres à son neveu* (lord Camelford), publiées en 1804, et une *Correspondance* étendue, publiée en 1838. F. Thackeray a donné l'*Hist. du comte de Chatham*, 1827.

PITT (William), 2e fils du préc., né en 1759 à Hayes, dans le comté de Kent, entra à la Chambre des Communes en 1781, y combattit les ministres North et Rockingham, fut appelé dès l'année suivante, quoique n'ayant que 23 ans, au ministère que venait de quitter Charles Fox, fils du 1er Fox, et y remplit les fonctions de chancelier de l'échiquier; fut renversé en 1783 avec ses collègues, rentra dans l'opposition et fit échouer le bill indien de Fox, mais fut rappelé dès la fin de cette même année avec le titre de 1er lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier. Commençant son administration par un coup d'état, il brisa une majorité hostile en faisant prononcer la dissolution du Parlement; il obtint par d'habiles manœuvres une majorité favorable, remplit le trésor vide, régularisa la dette, réprima la contrebande, mit des taxes sur le luxe, fit de grandes économies, établit le fonds annuel d'amortissement, puis formula son célèbre *bill indien*, regardé par ses admirateurs comme un chef-d'œuvre de sagesse et de politique. Héritier de la haine de son père pour la France, il fit conclure contre elle en 1788 la triple alliance de l'Angleterre, de la Prusse et des Provinces-Unies, y fomenta en 1789, 90, 91 les troubles civils, rompit ouvertement avec la République en 1793, et ne cessa depuis cette époque de faire la guerre à la France et de lui susciter des ennemis. Il ne put cependant empêcher les succès des armes françaises sur le continent, eut même beaucoup de peine à réprimer les troubles intérieurs de la Grande-Bretagne, le soulèvement de l'Irlande, la révolte des marins, et ne réussit qu'à obérer sa nation, en lui faisant contracter une dette énorme pour soutenir les frais d'une guerre européenne; enfin, après huit ans de lutte, se voyant abandonné des puissances continentales, qui déjà avaient signé le traité de Lunéville (1801), il fut contraint de se retirer et fut remplacé par Addington, qui signa la paix d'Amiens (1802). La paix ayant été rompue peu de mois après, Pitt redevint ministre : il forma une 3e coalition contre la France, mais sans avoir plus de succès : il put voir la campagne d'Austerlitz, la paix de Presbourg (1805), et mourut en 1806, ayant totalement échoué dans la tâche qu'il s'était imposée, laissant la France maîtresse de la moitié de l'Europe et l'Angleterre au milieu d'une crise effroyable. Malgré les fautes de Pitt, son talent administratif, sa finesse, son éloquence, son patriotisme, sa probité pécuniaire n'en

sont pas moins incontestables. Ses restes furent, comme ceux de son père, déposés à Westminster, malgré l'opposition de Fox. Ses principaux discours ont été publiés, avec ceux de Fox, par Jussieu et Janvry, 1819-20, 12 vol. in-8. On a une *Hist. de la vie politique de Pitt*, par Gifford, 1809; Tomline, évêque de Winchester et son ancien précepteur, a publié des *Mémoires sur sa vie*. On doit à M. L. de Viekcastel un *Essai historique sur les deux Pitt*, 1846. Lord Stanhope a fait paraître en 1862 *W. Pitt et son temps* (trad. en 1863 par M. Guizot).

PITTACUS, un des sept sages de la Grèce, né à Mitylène vers 650 av. J.-C., m. en 579, s'unit aux frères du poëte Alcée pour chasser les tyrans de sa patrie, vainquit en combat singulier le général athénien Phrynon en l'enveloppant d'un filet qu'il avait caché sous son bouclier, fut investi de la puissance souveraine par les Mityléniens, les gouverna sagement et leur donna de bonnes lois, puis abdiqua et n'accepta qu'une partie des terres qui lui furent alors offertes. On lui attribuait des *Élégies* et un *Discours sur les lois* qui sont perdus. On lit plusieurs *maximes* sous son nom dans le recueil intitulé : *Septem sapientum dicta*, Paris, 1551-53.

PITTHÉE, *Pittheus*, aïeul maternel de Thésée, était fils de Pélops et d'Hippodamie, et régnait à Trézène. Il était renommé pour sa sagesse : Éthra, sa fille, mariée à Égée, lui confia l'éducation de Thésée; Thésée à son tour lui confia celle d'Hippolyte.

PITTORIO (L. BIGI, dit), en latin *Pictorius*, poëte latin moderne, né en 1454 à Ferrare, m. en 1525, a laissé beaucoup d'opuscules curieux et recherchés, entre autres : *Candida*, Modène, 1491; *Tumultuariorum carminum libri VIII*, 1492; *Epigrammata in Christi vitam*, 1513; *In Cœlestes proceres hymnorum epitaphiorumque libellus*, 1514; *Sacra et Satyrica epigrammata*, *Elegiæ*, etc., 1514.

PITTSBURG, v. des États-Unis (Pensylvanie), ch.-l. du comté d'Alleghany, au confluent de l'Alleghany et de la Monongahela qui s'y réunissent pour former l'Ohio, à 588 kil. N. O. de Philadelphie, est divisée en 2 parties : Pittsburg et Alleghany-City, unies par 3 ponts; 120 000 hab. (avec les faubourgs). Siége d'une *Circuit-ccurt*; évêché catholique. Bibliothèque, académie. Beaux édifices, notamment *Court-house*; chemins de fer. Usines à fer, fonderie de canons, chantiers de construction, moulins à foulon. Aux environs, riches mines de houille. — Fondée en 1766 par les Anglais auprès du fort Duquesne, qui avait été bâti par les Français, et ainsi nommée en l'honneur de W. Pitt, alors 1er ministre. En partie détruite en 1845 par un incendie.

PITTSBURG, lieu de l'État de Mississipi, aux États-Unis, où fut livrée les 6 et 7 avril 1862 une grande bataille entre les Fédéraux et les Séparatistes : d'abord repoussés, les Fédéraux finirent par rester maîtres du champ de bataille.

PITYONTE, *Pityus*, v. de Colchide, chez les Lazes, sur le Pont-Euxin, au N. O. de Dioscurias, était au temps de l'empire sous la protection romaine. C'était un des entrepôts du commerce des Romains avec les pays du Nord et de l'Orient, et un des boulevards de l'Empire.

PITYUSES (îles), *Pityusæ insulæ*, groupe d'îles au S. O. des Baléares : Iviça, Formentera en sont les deux principales. Elles tiraient leur nom de ce qu'elles étaient couvertes de pins (*pitys* en grec).

PIURA, v. du Pérou (Livertad), ch.-l. de district, sur le Piura, à 450 kil. N. O. de Truxillo; 10 000 h. — Ce fut le 1er établissement fondé au Pérou par Pizarre, en 1531.

PIXÉRÉCOURT (GUILBERT de). *V.* GUILBERT.

PIZARRE (Fr.), conquérant du Pérou, né en 1475 à Truxillo, dans l'Estramadure, d'un gentilhomme et d'une fille de mauvaise vie, garda les pourceaux dans sa jeunesse, s'embarqua de bonne heure pour l'Amérique, fut de l'expédition de Balboa, qui découvrit la mer du Sud (1513), se fit remarquer de Cortez, s'associa avec Almagro et Luque pour aller découvrir les régions de l'or et commanda l'expédition, fit pendant trois ans (1524-1527) un voyage d'exploration au S. de Panama, et eut à subir dans ces trois années toutes les misères imaginables. Ayant enfin trouvé le pays qu'il cherchait, il alla en Espagne, obtint de Charles-Quint le titre de vice-roi des contrées qu'il avait découvertes (1528), et entreprit, à son retour, la conquête du Pérou. Il entra dans le pays en 1531 comme allié d'Huescar contre son frère Atahualpa, s'empara de ce dernier par trahison, en tira une contribution exorbitante, puis le fit mourir perfidement; il prit ensuite Cuzco, tandis qu'un de ses officiers occupait Quito (1533), soumit tout le Pérou pendant qu'Almagro allait conquérir le Chili (1534), et fonda Lima (1535). Il fut assiégé dans cette ville par les Péruviens révoltés, mais il les repoussa. S'étant ensuite brouillé avec Almagro, il en vint aux mains avec lui, le battit à Cuzco (1538), et lui fit trancher la tête. Il gouverna dès lors plus arbitrairement que jamais : sa tyrannie étant devenue intolérable, ses ennemis se groupèrent autour du jeune Almagro, et Herreda, leur chef, vint tuer Pizarre dans son palais (1541). — Pizarre avait été puissamment secondé dans ses entreprises par ses frères. Le plus connu, Gonzalès, l'aida à battre Almagro et fut nommé gouverneur de Quito. Après le meurtre de son frère, il rallia ses partisans et régna en maître sur tout le Pérou pendant 3 ans (1544-47). Pris en 1548 par le président de La Guasca, que Charles-Quint avait investi du pouvoir, il fut condamné à mort comme rebelle. Il était au moment d'épouser une femme du sang des Incas.

PIZZIGHETTONE, v. forte de Lombardie, près du confluent du Serio et de l'Adda, à 24 kil. N. O. de Crémone; 4000 hab. Casernes, château fort où fut détenu François I après la bat. de Pavie et avant sa translation en Espagne. — Souvent assiégée et prise.

PIZZO (IL), v. du roy. de Naples (Calabre Ult. 2e), à 8 kil. N. N. E. de Monteleone, sur le golfe de Ste-Euphémie; 5000 hab. Port assez mauvais. C'est là que Murat débarqua en 1815 : il y fut aussitôt pris, fut jugé et fusillé en quelques heures.

PLABENNEC, ch.-l. de c. (Finistère), à 18 k. N.E. de Brest; 3357 hab.

PLACCIUS (Vincent), érudit, né à Hambourg en 1642, m. en 1699, professa la morale et l'éloquence à Hambourg. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Theatrum anonymorum et pseudonymorum*, Hambourg, 1708, 1 v. in-f. Cet ouvrage précieux, qui est le premier recueil de ce genre, offre de nombreuses erreurs; il a été perfectionné et complété par les travaux d'Heumann, de Mylius et d'Alexandre Barbier.

PLACENTIA. *V.* PLAISANCE et PLASENCIA.

PLACENTIUS ou LE PLAISANT (Léon), dominicain, né à St-Trond, près de Liége, mort vers l'an 1548. On a de lui, outre divers ouvrages d'érudition, un poëme bizarre, *Pugna porcorum*, contenant 253 vers et dont tous les mots commencent par la lettre P, Louvain, 1546, 1644, Londres, 1741. En voici le début :

> *Plaudite, porcelli; porcorum pigra propago*
> *Progreditur*, etc.

PLACIDIE, *Galla Placidia*, fille de Théodose I et sœur d'Arcadius et d'Honorius, née à Constantinople vers 388, m. en 450, fut prise au siége de Rome par Alaric (410), et fut épousée par Ataulphe, prince goth, beau-frère d'Alaric. Rachetée après la mort d'Ataulphe, elle épousa en 2es noces Constance, un des généraux d'Honorius, dont elle eut Valentinien. Avide de pouvoir, elle se fit donner le titre d'*augusta*, et gouverna presque continuellement sous Honorius, son frère, et sous Valentinien, son fils.

PLAIDS, assemblées des Francs sous les premiers rois. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

PLAIES D'ÉGYPTE. *V.* MOÏSE.

PLAINE (la), partie de la Convention qui siégeait en bas des gradins et au-dessous de *la Montagne*. C'était la fraction la plus modérée de l'assemblée.

PLAISANCE, *Placentia* en latin, *Piacenza* en italien, v. forte d'Italie, dans l'anc. duché de Parme et Plaisance. ch.-l. de la prov. de Plaisance, près de la r. d. du Pô, à 53 k. N. O. de Parme; 33000 h. Évêché, tribunaux, collège *Alberoni*, institut *Gazzola* pour la peinture et la sculpture, bibliothèque. Plaisance possédait jadis une université, qui le disputait à celle de Parme. Chemin de fer, citadelle, vaste palais ducal, belle cathédrale, avec des peintures, des Carraches et du Guerchim, église de St-Augustin, rue *Stradone* ou *Corso*, une des plus belles rues d'Italie. Lainages, soieries, vins, liqueurs, céruse, etc. Patrie de Grégoire X, de Salicet., dit *Placentinus*, de F. Pallavicino, de G. Valla. — Plaisance est, avec Crémone, une des deux premières colonies romaines dans la Gaule Cisalpine. Il se livra sous ses murs, en 217 av. J.-C., un combat entre les Carthaginois et les Romains où Annibal eut l'avantage. En 923, Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjuranne, y remporta sur Bérenger I une victoire décisive qui lui valut la couronne d'Italie. En 1076 il s'y tint un concile des évêques de Lombardie qui déclarèrent Grégoire VII déchu du pontificat. Dans un 2e concile, 1095, Urbain II commença à prêcher la 1re croisade. Plaisance s'érigea en république pendant la guerre des Guelfes et des Gibelins, et prit parti pour les Guelfes; après la chute des Hohenstaufen (1254), elle se trouva sous la domination des Scotti. Albert Scotto, en 1302, fut l'auteur de la ligue lombarde contre Matteo Visconti. En 1332, par le traité d'Orci, Plaisance fut attribuée aux Visconti, et depuis elle fit partie du duché de Milan jusqu'à 1511. En 1447, lors de l'extinction des Visconti, Plaisance ayant reçu garnison vénitienne et fermé ses portes à Sforce, duc de Milan, fut prise et traitée avec la dernière barbarie. Depuis 1511, Plaisance appartint, ainsi que Parme, aux papes, puis aux Farnèse : elle a dès lors suivi le sort de Parme. — Il se livra en 1746 à Plaisance une grande bataille entre les Austro-Sardes et les Franco-Espagnols, commandés par Maillebois et l'infant don Philippe : ceux-ci y furent complétement défaits. Plaisance fut occupée par les Français en 1799 et 1800; de 1802 à 1814, elle fut un des ch.-l. d'arr. du dép. du Taro. — Napoléon avait donné le titre de duc de Plaisance à l'archi-trésorier Lebrun.

PLAISANCE, ch.-l. de cant. (Gers), sur l'Acros, à 33 kil. N. O. de Mirande; 1922 h. Tanneries.

PLANARD (Eugène de), auteur dramatique, né en 1783 à Milhau (Aveyron), m. en 1853, appartenait à une famille de financiers qui émigra et dont les biens furent confisqués. Rentré fort jeune en France, il fut employé aux archives du conseil d'État et devint secrétaire de la section de législation. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, il a composé des comédies, dont quelques-unes ont eu du succès, notamment *la Nièce supposée* (1813), et a écrit le poëme de plusieurs charmants opéras-comiques, parmi lesquels on a surtout applaudi *la Lettre de change* (1815), *Emma* 1821), *Marie* (1826), *le Pré aux Clercs* (1833), et *l'Éclair* (1836). Son genre, simple et vrai, procède de celui de Sedaine.

PLANASIE, *Planasia*, auj. *Pianosa*, île de la mer Inférieure, entre la Corse et l'Étrurie, fut sous l'emp. romain un lieu d'exil. Posthume Agrippa, 3e fils d'Agrippa, y fut exilé par Auguste et y fut tué par ordre de Tibère, l'an 14 de J.-C. — *V.* aussi LÉRINS.

PLANCHE (Joseph), helléniste, né en 1762 à Ladinhac (Cantal), mort en 1853, fut élevé à Ste-Barbe, où il resta comme maître, devint, lors de l'organisation de l'Université, professeur de rhétorique au Lycée Bonaparte, et, après avoir gagné l'éméritat, fut nommé bibliothécaire de la Sorbonne. On lui doit un *Dictionnaire grec-français*, qui a été longtemps classique (publié pour la 1re fois en 1809, refondu en 1817 et 1838 par Vendel-Heyl et Pillon), un *Cours de littérature grecque*, choix de morceaux grecs, avec traduction française, 1827, et un grand nombre de recueils et d'éditions classiques. Planche était aussi poëte : on a, sous le titre de *Carlovingiennes*, un recueil de gais couplets qu'il chanta pendant un demi-siècle avec un merveilleux entrain aux banquets de la Ste-Barbe et de la St-Charlemagne.

PLANCHE (Gust.), critique, né à Paris en 1808, mort en 1857, était fils d'un riche pharmacien. Il donna à divers recueils, surtout à la *Revue des Deux-Mondes*, un grand nombre d'articles qu'il réunit ensuite sous les titres de *Portraits littéraires* et *d'Études sur l'école française* : ils se distinguent par un savoir profond, un jugement sûr, mais on y trouve trop souvent de l'aigreur et des traits blessants.

PLANCHER (Dom Urbain), bénédictin de St-Maur, né en 1667 près de Baugé, m. en 1750, fut supérieur de divers monastères de Bourgogne. On a de lui une *Histoire générale et particulière du duché de Bourgogne*, Dijon, 1739-48, 3 vol. in-fol., ouvrage diffus, mais exact et savant, qu'il conduisit jusqu'en 1419; il a été terminé par dom Merle, 1781.

PLANCHES (les), ch.-l. de c. (Jura), à 36 kil. S. E. de Poligny; 231 h. Patrie de Pichegru.

PANCIADE FULGENCE, écrivain latin, auteur du *Mythologicum*, sommaire de mythologie classique. On croit qu'il vécut au VIe s. et fut évêque de Carthage; quelques-uns le confondent avec S. Fulgence. On a aussi de lui : *Vocum antiquarum interpretatio, seu de Prisco sermone*, espèce de dictionnaire dans le genre de Nonius Marcellus, dont on trouve un court fragment dans quelques éditions de cet auteur, et un livre consacré à l'explication des allégories de Virgile. Son *Mythologicum* a été imprimé en 1599 par Jos. Commelin. Th. Munker et A. Van Staveren ont publié ses *Opera omnia*, Leyde, 1742.

PLANCINE, femme de Cn. Pison, fut accusée d'avoir, de concert avec son mari, empoisonné Germanicus; mais elle échappa au supplice par le crédit de Livie. Accusée plus tard d'avoir insulté Agrippine, elle se donna la mort, l'an 33 de J.-C.

PLANCOET, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 20 kil. N. E. de Dinan; 1910 h. Petit port d'échouage.

PLANCUS (L. MUNATIUS). *V.* MUNATIUS.

PLANCUS PLOTIUS (C. MUNATIUS), frère de Munatius Plancus. Proscrit par les triumvirs (43 av. J.-C.), il offrit sa tête aux bourreaux, afin de sauver ses esclaves qu'on avait mis à la torture pour les forcer à révéler sa retraite.

PLANCUS (Janus). *V.* BIANCHI.

PLANCY, bg du dép. de l'Aube, à 12 kil. O. d'Arcis, sur l'Aube; env. 1200 h. Anc. marquisat. Château, canal; filatures de coton, bonneterie.

PLANTADE (Ch. H.), compositeur, né à Pontoise en 1768, m. en 1839, était élève de Langlé. Il fut professeur de chant au Conservatoire, maître de chapelle de Louis Bonaparte, roi de Hollande, et plus tard de Louis XVIII. Il donna quelques opéras : les *Deux Sœurs*, 1791; *Zoé*, 1797; *Palma*, 1800; mais il excella surtout dans la romance.

PLANTAGENETS, dynastie de rois d'Angleterre, d'origine française, dut son nom au comte d'Anjou, Geoffroy V, surnommé *Plantagenet* parce qu'il portait ordinairement une branche de genêt à sa toque. Geoffroy ayant épousé l'impératrice Mathilde, veuve de Henri V, fille et héritière de Henri I, roi d'Angleterre (1127), Henri leur fils monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Henri II, en 1154, et sa race l'occupa 331 ans, jusqu'à l'avénement de Henri VII, chef de la maison des Tudor. — Pour la série des rois Plantagenets, *V.* l'article ANGLETERRE.

PLANTAVIT DE LA PAUSE. *V.* LA PAUSE.

PLANTIN (Christophe), imprimeur français, né en 1514 à St-Avertin de Tours, mort à Anvers en 1589, alla s'établir à Anvers et eut des succursales à Paris et à Leyde. Il fit faire de grands pas à son art. Philippe II le nomma son premier imprimeur, et le chargea d'une réimpression de la Bible *Polyglotte* d'Alcala : cette réimpression, qui parut de 1569 à 1572, en 8 vol. in-fol., est son chef-d'œuvre. Plantin était un homme instruit : il eut beaucoup de part

au *Thesaurus teutonicæ linguæ*, 1573, et composa des *Dialogues français et flamands*, 1579. Sa marque d'imprimeur est une main tenant un compas ouvert, autour duquel on lit : *Labore et constantia.*

PLANUDE, *Planudes Maximus*, moine grec du XIVe s., natif de Nicomédie, vécut sous les empereurs Andronic et Jean Paléologue, fut chargé par Andronic d'une mission à Venise en 1327, et mourut dans un âge avancé, vers 1353 selon les uns, vers 1370 selon d'autres. Il avait compilé un très-grand nombre d'écrits; les plus connus sont : un recueil des *Fables d'Ésope* avec une *Vie de l'auteur*, qui n'est qu'un tissu de contes puérils et d'anachronismes (elle a été trad. par La Fontaine); une *Anthologie* grecque, en 7 livres : c'est la dernière forme qu'ait reçu ce célèbre recueil (*V.* ANTHOLOGIE). Il a traduit en grec les *Distiques moraux de D. Caton* et les *Métamorphoses d'Ovide* (cette trad. a été imprimée pour la 1re fois à Paris, 1822, dans l'*Ovide* de la collection Lemaire). Ce compilateur manque de jugement et de goût : les fables qu'il a publiées n'ont guère d'Ésope que le nom; tout au plus retrouve-t-on dans sa prose peu correcte la pensée du vieux fabuliste.

PLASENCIA, *Deobriga Placentia*, v. d'Espagne (Estramadure), à 56 kil. N. de Cacérès; 9000 h. Évêché. Château fort. Détruite pendant les guerres avec les Maures, cette ville fut réédifiée en 1189 par Alphonse VII, qui lui donna ses *Fueros*. On remarque la cathédrale, et quelques antiquités romaines, entre autres un aqueduc de 80 arches.

PLASSEY, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Bagmotty, à 48 kil. S. de Mourchidabad. Les Anglais, commandés par lord Clive, y battirent le nabab du Bengale en 1757 : le vainqueur reçut le titre de *baron de Plassey*.

PLATA (RIO DE LA), c.-à-d. *Rivière d'argent*, grand fleuve de l'Amérique du S., se forme, vers 34° de lat. S. et 60° 42' long. O., par la réunion du Parana et de l'Uruguay (*V.* ces deux noms), baigne à droite Buénos-Ayres, à gauche Montevideo, et se jette dans l'Océan Atlantique, entre la Punta-Negra et le cap St-Antoine, par un estuaire de 210 kil. de large, après un cours de 300 kil. (si l'on compte depuis la source du Parana, il peut en avoir 2500). Sa navigation est souvent dangereuse, à cause des bancs de sables et de vents impétueux dits *Pamperos*. — Le Rio de la Plata fut découvert en 1512 par Diaz de Solis et nommé d'abord rivière *de Solis*. Sébastien Cabot, qui l'explora ensuite, ayant fait sur ses bords un butin considérable en or et surtout en argent, lui donna le nom de *la Plata*, qu'il a conservé.

PLATA (Confédération DU RIO DE LA) ou RÉPUBLIQUE ARGENTINE, un des États de l'Amérique du Sud, borné au N. par la Bolivie, à l'E. par le Brésil, le Paraguay, l'Uruguay, au S. E. par l'Océan Atlantique, à l'O. par le Chili, au S. par la Patagonie, s'étend de 56° à 74° long. O. et de 22° à 40° lat. S.; env. 2450 kil. du N. au S., sur 1750 dans sa plus grande largeur; 1 200 000 hab., dont les trois quarts indigènes. Capit., Parana (jusqu'en 1852, c'était Buénos-Ayres). La Confédération comprend 14 États :

Buénos-Ayres,	Salta,
Entre-Rios (ch.-l. Parana),	Jujuy,
Corrientes,	Catamarca,
Santa-Fé,	La Rioja,
Cordova,	San-Juan,
Santiago del Estero,	San-Luis,
Tucuman,	Mendoza.

La Confédération de la Plata est arrosée par le Parana et ses affluents (Paraguay, Pilcomayo, Rio-Vermejo, Salado), par l'Uruguay, le Rio-Colorado, et le Rio-Negro. Le sol et le climat varient selon la hauteur et la latitude. Le centre et l'est consistent en immenses plaines, dites *Pampas*, qui nourrissent beaucoup de gros bétail, bœufs, chevaux, alpacas, vigognes; la partie occid., bordée par les Andes, offre de hauts plateaux qui sont souvent arides, mais riches en minéraux précieux; entre ces deux régions s'étendent d'épaisses et superbes forêts. L'agriculture est peu avancée, l'industrie presque nulle. — La plupart des Prov.-Unies du Rio de la Plata ont fait d'abord partie de l'immense vice-royauté du Pérou; en 1778, unies à la Bolivie actuelle, au Paraguay et à l'Uruguay, elles formèrent une vice-royauté particulière, dite de *Rio de la Plata*. Dès 1810, elles suivirent le mouvement insurrectionnel qui agitait les possessions espagnoles; en 1811, les troupes royales furent battues à Las-Piédras, et un gouvernement indépendant s'établit à Buénos-Ayres; mais il éprouva de fréquentes variations jusqu'à ce qu'en 1816 le congrès de Tucuman promulgua la constitution : une république fut instituée avec deux chambres (la *Junte* et le *Sénat*) et un président. Le pays n'en fut pas moins longtemps encore en proie à l'anarchie : les *unitaires* et les *fédéralistes* s'y combattaient sans cesse. De 1826 à 1828, la Confédération eut à soutenir contre le Brésil une guerre désastreuse au sujet de la possession de l'Uruguay, qui finalement a été reconnu indépendant. Les querelles intestines de la République favorisèrent les projets ambitieux de Rosas, qui se fit nommer en 1829 gouverneur de Buénos-Ayres et qui de 1835 à 1852 exerça une véritable dictature. En 1838 ce dictateur eut de graves démêlés avec la France, pour avoir refusé de satisfaire aux justes réclamations des résidents français; après un long blocus, ces démêlés avaient été heureusement terminés par l'amiral de Mackau (29 oct. 1840); mais il s'éleva de nouvelles difficultés à l'occasion des entreprises du président Rosas contre Montevideo et des obstacles qu'il apportait à la navigation du Parana : défait à Obligado en 1845 par une flotte anglo-française, il fut contraint de renoncer à ses prétentions. Il fut renversé du pouvoir en 1852, et une nouvelle constitution fédérale fut votée en 1853 : ce qui n'empêcha pas Buénos-Ayres de se séparer de la Confédération la même année; cependant elle y est rentrée en 1860.

LA PLATA, capit. de la Bolivie. *V.* CHUQUISACA.

PLATÉE, *Platea*, v. de Béotie, au pied du Cithéron, et près des sources de l'Asopus, au S. O. de Thèbes, est célèbre par la victoire que les Grecs, commandés par Pausanias et Aristide, y remportèrent sur le Perse Mardonius en 479 av. J.-C., victoire à laquelle les Platéens contribuèrent puissamment, et dont le souvenir fut consacré par l'institution des *Jeux Platéens*, célébrés tous les 5 ans à Platée même. Cette ville s'opposa constamment à la domination que Thèbes voulait exercer en Béotie. Dans la guerre du Péloponèse, elle s'allia avec Athènes, fut prise et dévastée par les Spartiates en 427 av. J.-C. Détruite par les Thébains en 373, elle fut rebâtie par ordre d'Alexandre après le sac de Thèbes.

PLATINA (Barth. DE SACCHI, dit), historien, né en 1421 à Piadena (en lat. *Platina*), près de Crémone, mort de la peste en 1481, quitta les armes pour se livrer aux sciences, et fut, par la protection du cardinal Bessarion, appelé à faire partie du collége des abréviateurs à Rome. Ce collége ayant été supprimé par Paul II, il se plaignit si violemment que le pape irrité le fit mettre en prison; plus tard il fut impliqué dans un complot contre ce même pontife. Néanmoins Sixte IV le nomma bibliothécaire du Vatican et le combla de bienfaits. Ses ouvrages sont très-nombreux; le plus connu est intitulé : *In Vitas summorum pontificum ad Sixtum IV*, Venise, 1479, in-fol., ouvrage écrit avec force et élégance, mais qui n'est pas exempt de passion (il a été continué par Onufre Panvinio et traduit en français). On lui doit aussi une *Hist. de Mantoue et des Gonzagues*, en latin, publiée en 1676 par Lambecius.

PLATNER (Ernest), philosophe et médecin, né en 1744 à Leipsick, m. en 1818, était fils de Jean Zacharie Platner, habile chirurgien et oculiste. Il professa la philosophie et la médecine à Leipsick, et devint en 1796 doyen de la Faculté de médecine. Il adopta les idées de Leibnitz, tenta un système éclectique et

combattit Kant, mais il finit par tomber dans une sorte de scepticisme. On lui doit des recherches estimables sur la psychologie. Ses principaux ouvrages sont: *Anthropologie*, Leipsick, 1771 et 1790; *Éléments de logique et de métaphysique*, 1795; *Aphorismes philosophiques*, 1796 (et 1800, avec d'importants changements). Il a aussi écrit sur la médecine, entre autres : *Physiologicarum quæstionum libri II*, 1793.

PLATON, célèbre philosophe grec, fondateur de l'Académie, né en 429 ou 430 av. J.-C. dans l'île d'Égine, alors soumise aux Athéniens, était fils d'Ariston et tenait aux plus illustres familles d'Athènes : il descendait par son père de Codrus et par sa mère de Solon. Il porta d'abord le nom d'Aristoclès; on croit que le surnom de Platon lui fut donné par son maître de palestre, à cause de la largeur de ses épaules (*platys*, large). Platon étudia avec le plus grand succès les lettres et les sciences, surtout la géométrie, et cultiva la poésie dans sa première jeunesse; mais bientôt il se consacra tout entier à la philosophie. Après avoir entendu les sophistes et avoir facilement reconnu le vide de leur doctrine, il s'attacha vers l'âge de 20 ans à Socrate, dont il fut le disciple assidu pendant dix ans. A la mort de ce philosophe (400), il se retira avec ses condisciples à Mégare, puis se mit à voyager : il visita l'Italie, où il entendit les pythagoriciens Archytas et Timée, alla à Cyrène en Afrique, puis en Égypte, où il se fit, dit-on, initier aux mystères de la doctrine hermétique; de là il se dirigea vers la Grande-Grèce, et parcourut la Sicile dans le but d'observer les merveilles de cette île (390). Pendant son séjour à Syracuse, Platon s'attacha le vertueux Dion, mais il s'attira par sa franchise la colère du tyran Denys l'Ancien, qui le fit vendre comme esclave. Racheté et rendu à la liberté par Annicéris, philosophe de Cyrène, il alla se fixer à Athènes et y ouvrit, vers 388, dans un faubourg de la ville, l'école si connue sous le nom d'*Académie*. Cette école fut bientôt fréquentée par tout ce que la Grèce renfermait de plus distingué : on compte au nombre des disciples de Platon Aristote, Speusippe, Xénocrate, Isocrate, et même des femmes, telles que Lasthénie et Axiothée. En 368, Platon fit un 2e voyage en Sicile à la sollicitation de Denys le Jeune, qui venait de monter sur le trône et qui voulait, disait-il, se conduire d'après les conseils de la philosophie; mais, désespérant de réformer la cour du tyran, il ne tarda pas à s'éloigner. Cependant il retourna une 3e fois à Syracuse (361), dans le but d'opérer une réconciliation entre Denys et Dion, mais il ne put y réussir et se brouilla lui-même avec le premier. De retour à Athènes, il ne s'occupa plus que de son enseignement et de ses écrits. Il acquit une telle réputation de sagesse que plusieurs États lui demandèrent des lois. Il voulut néanmoins rester toute sa vie éloigné des affaires. Il mourut en 348 ou 347 av. J.-C., à 82 ans. Il avait toujours gardé le célibat. Platon a laissé un grand nombre d'écrits; ils sont presque tous rédigés sous la forme de dialogue et Socrate y joue le principal rôle. Ce sont : *Euthyphron* ou *du Saint*, *Criton* ou *le Devoir du citoyen*, *Phédon* ou *de l'Ame*, *l'Apologie de Socrate*, *Cratyle* ou *de la Propriété des noms*, *Théétète* ou *de la Science*, *le Sophiste* ou *de l'Être*, *le Politique*, *Parménide* ou *des Idées*, *Philèbe* ou *la Volupté*, *le Banquet* ou *de l'Amour*, *Phèdre* ou *du Beau*, *le* 1er *Alcibiade* ou *de la Nature de l'homme*, *le* 2e *Alcibiade* ou *de la Prière*, *Hipparque* ou *l'Amour du gain*, *les Érastes* ou *de la philosophie*, *Théagès* ou *de la Sagesse*, *Charmidès* ou *de la Modération*, *Lachès* ou *du Courage*, *Lysis* ou *de l'Amitié*, *Euthydème* ou *des Sophismes*, *Protagoras* ou *les Sophistes*, *Gorgias* ou *la Rhétorique*, *Ménon* ou *de la Vertu*, *le grand Hippias* ou *du Beau*, le *petit Hippias* ou *du Mensonge*, *Ion* ou *de l'Enthousiasme poétique*, *Ménexène*, oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie, *Clitophon* ou *l'Exhortation*, *la République* ou *du Juste* (en 10 liv.), *Timée* ou *de la Nature*, *Critias* ou *l'Atlantide* (inachevé), *Minos* ou *de la Loi*, *les Lois* (en 12 liv.), *Epinomis* ou *Appendice aux Lois*. On y joint 13 lettres morales. L'authenticité de plusieurs de ces écrits, surtout celle des lettres, est contestée. Nous n'avons pas compris dans cette énumération quelques écrits que l'on rejette comme apocryphes : le *Démodocus*, le *Sisyphe*, l'*Eryxias*, l'*Axiochus*. Platon admettait comme principes des choses, outre Dieu et la matière, certains types ou modèles éternels, d'après lesquels ont été formés tous les êtres : il les nommait *idées*. Dieu est l'*un*, le *bon* par excellence et l'ordonnateur du monde. Dans le monde, les idées ont seules une existence réelle et absolue; les choses individuelles n'en sont que des ombres ou des copies; les notions générales que forme notre esprit n'en sont elles-mêmes que de pâles reflets. Ce n'est que par leur participation à une même idée ou essence que des individus divers peuvent former une même espèce. Les sens ne saisissent que le particulier, l'individuel; quant aux idées, elles sont perçues par une faculté supérieure, la raison ou l'entendement; peut-être même sont-elles des réminiscences d'une vie antérieure. Les idées résident en Dieu, qui est leur substance commune. Cette théorie est également chez Platon la base de la morale, de la politique et de l'art : dans l'art, il faut que l'artiste ait toujours présent *l'idéal* du beau; en morale, on doit s'efforcer de réaliser *l'idéal* du bien, qui est Dieu même, et par là de ressembler à Dieu; la politique n'est que la morale transportée dans l'État : c'est le gouvernement de l'État par la justice et la raison. En psychologie, Platon définit l'âme une force qui se meut par elle-même; il distingue trois âmes ou trois parties de l'âme : l'*âme raisonnable*, qui a son siége dans la tête, l'*âme concupiscible*, qui a son siége dans le foie, l'*âme irascible*, principe des passions les plus élevées : celle-ci sert de lien aux deux premières et a son siége dans le cœur. L'âme raisonnable survit au corps, avec le souvenir du passé : séparée du corps, elle est heureuse ou malheureuse suivant la destinée qu'elle s'est faite à elle-même; aux âmes qui n'ont pas encore mérité une félicité sans fin, la Providence ménage une nouvelle épreuve de la vie corporelle, sans souvenir de leur existence antérieure. Ainsi Platon admet la *métempsycose*, mais seulement entre les humains. On reproche à ce philosophe d'avoir émis quelques opinions singulières : ainsi, dans sa *République*, il établit des castes, veut que les femmes soient communes, que les enfants, uniquement dévoués à l'État, soient élevés en commun, sans connaître leurs parents; il proscrit, quoique à regret, les beaux-arts, même la poésie et les fables de l'épopée; dans la cosmogonie, il se livre aux hypothèses les plus hasardées. Il est difficile d'avoir une idée bien exacte de la philosophie de Platon, parce que ce philosophe avait deux enseignements, l'un extérieur et public, l'autre secret, réservé à quelques adeptes; or les écrits que nous possédons paraissent n'appartenir qu'à sa doctrine publique et par conséquent élémentaire; le plus souvent il se borne à y exposer le pour et le contre, laissant au lecteur le soin de conclure. Quelque opinion que l'on se fasse de la solidité des doctrines de Platon, on ne peut qu'admirer la sublimité de ses conceptions, la pureté de sa morale et la noblesse de son style. Aussi a-t-il mérité d'être appelé le *divin Platon*, l'*Homère de la philosophie*. Ses écrits sont d'ailleurs le plus important monument qui nous reste de la dialectique des anciens : en même temps qu'ils sont des chefs-d'œuvre sous le rapport de l'art et du style, ils nous offrent, par la méthode d'interrogation et de réfutation qui y est partout suivie, un modèle d'*analyse philosophique*. — Les meilleures éditions de Platon sont celles d'Alde, Venise, 1513, in-fol.; de J. Serranus (de Serre), avec une traduction latine et des notes, publ. par H. Étienne, Paris, 1578, 3 v. in-f.; de Marsile Ficin, avec une traduction latine préférable à la précéd., Venise, 1491, Francf., 1662, in-fol.; de Deux-Ponts, due à Mitscherlich, 1781-88,

12 v. in-8; de Bekker (gr.-lat.), Berlin, 1816-18, 8 v. in-8, avec commentaires, publiés en 1823, 2 v. in-8; d'Ast, Leips., 1819-32, 11 v. in-8; de Stalbaum, 17 v. in-8, 1829-44, et celle de la *Bibliothèque grecque* de MM. Didot, publiée par MM. Schneider et Hirschig. On doit à MM. Baiter, Orelli et Winckelmann une excellente éd. du texte grec seul, publ. à Zurich, 1839, 1 v. in-4, et comprenant les variantes, le *Lexique platonique* de Timée le Sophiste et autres lexiques anciens, les *Scolies*, avec un index des auteurs cités par Platon et des noms propres. Plusieurs dialogues ont été trad. séparément en français par Leroi, Grou, L. Racine, Maucroix, Dacier, H. Martin. On doit à M. V. Cousin la 1re traduction complète qui ait paru en français, 13 vol. in-8, Paris, 1822-40; elle est accompagnée de savantes notes, ainsi que d'arguments philosophiques. MM. Chauvet et Saisset ont reproduit dans la bibliothèque Charpentier les *Dialogues de Platon*, 1861 et ann. suiv., 8 v. in-18. F. Schleiermacher a donné une trad. allemande de Platon, qui est fort estimée, Berlin, 1817-19; Th. Taylor l'avait traduit en anglais dès 1804, 5 vol. in-4. M. J. V. Leclerc a publié les *Pensées de Platon* (grec-français), Paris, 1819, souvent réimprimé. La vie de Platon a été écrite, dans l'antiquité, par Speusippe, son neveu et son successeur (cette vie est perdue), par Diogène Laërce, par Olympiodore, par Hésychius; chez les modernes, par Combes-Dounous (*Essai historique sur Platon*, 1809), et par Ast (*Vie et écrits de Platon*, Leips., 1816, all.). Sur sa doctrine, on peut consulter, outre les ouvrages précédents : Apulée, *de Dogmate Platonis;* Albinus, *Introduction aux dialogues de Platon;* Alcinoüs, *Introduction à la doctrine platonicienne;* G. Pléthon, *De platonicæ atque aristotelicæ philosophiæ differentia;* les commentateurs anciens de ses écrits, Proclus, Olympiodore, Chalcidius, et les historiens modernes de la philosophie, Tiedeman, Tennemann, Ritter, Brandis, etc.

PLATONICIENS. *V.* ACADÉMIE et NÉOPLATONICIENS.

PLATOV (le comte), hetman des Cosaques du Don, né en 1765, mort en 1818, servit contre les Français de 1806 à 1807, puis contre les Turcs en Moldavie, les battit diverses fois, fut un des généraux qui en 1812 furent opposés à Napoléon, éprouva plusieurs échecs, surtout à Grodno, mais prit sa revanche en harcelant la grande armée pendant sa retraite, eut part aux invasions de 1814 et 1815, et se rendit redoutable en permettant à ses Cosaques un pillage illimité.

PLATTE (la) ou NÉBRASKA. *V.* NÉBRASKA.

PLATTSBURG, bourg des États-Unis (New-York), sur le lac Champlain, à 220 kil. N. E. d'Albany; 6000 h. Les Américains remportèrent en 1814 une victoire navale sur les Anglais dans la baie de Plattsburg.

PLAUEN, v. murée du roy. de Saxe, anc. ch.-l. du Voigtland, sur l'Elster-Blanc, à 120 k. S. O. de Dresde; 10 000 h. Château, gymnase, société économique; tissus de coton et mousseline. Patrie de Bottcher, inventeur de la porcelaine de Saxe.

PLAUTE, *M. Accius Plautus*, poëte comique latin, né vers 227 av. J.-C. à Sarsine (Ombrie), m. en 183, était directeur de troupe en même temps qu'auteur, et jouait souvent lui-même. Il avait ainsi gagné une petite fortune; mais de fausses spéculations la lui firent perdre, et il tomba dans une telle détresse qu'il fut quelque temps réduit à tourner la meule chez un boulanger. Heureusement son talent lui restait et il retrouva l'aisance en retournant au théâtre. Plaute avait composé, dit-on, jusqu'à 120 pièces, mais on lui en attribuait beaucoup qui n'étaient pas de lui; nous n'avons plus que 20 de ses pièces, parmi lesquelles on remarque : *Amphitryon* (imité par Molière sous le même titre), l'*Aululaire* (qui a inspiré l'*Avare*), la *Casina* ou *le Sort* et la *Mostellaire* (l'original du *Retour imprévu* de Regnard et du *Tambour nocturne* de Destouches), les *Ménechmes* (imité par Regnard), le *Trinummus* (imité par Andrieux dans *le Trésor*), *Pœnulus* ou *le jeune Carthaginois*, le *Soldat fanfaron*. Des coups de théâtre imprévus, un dialogue rapide, plein de verve, des pointes, des jeux de mots, des charges exagérées peut-être, mais vraies au fond, du mouvement, un franc comique, voilà ce qui caractérise Plaute. On lui reproche avec raison des grossièretés qui ont choqué les hommes de goût, mais ces écarts s'expliquent par le besoin de plaire au peuple, dont il faisait les délices. Plaute emprunte presque toujours l'idée de ses pièces à Ménandre, à Diphile, à Épicharme, ou à quelque autre auteur grec, mais il n'en sait pas moins donner à ses comédies un caractère tout national : Térence, plus correct, est loin d'avoir ce génie créateur et éminemment original. La 1re édition de Plaute est de Venise, 1472; viennent ensuite celles d'Alde, 1516, in-f.; de Rob. Étienne, avec commentaires de Lambin, Paris, 1576; *Ad usum Delphini*, 2 vol. in-4; *Variorum*, Amsterdam, 2 vol. in-8, 1684; de Brunck, Deux-Ponts, 3 v. in-8, 1788; de Bothe, Berlin, 1809-11, 4 v. in-8; de M. Naudet, dans la collection Lemaire, 4 vol. in-8, 1830-32; de Ritschl, Bonn, 1848-52. Il a été trad. par Gueudeville et par Limiers, dont les trad. parurent toutes deux en 1719; par Levée, dans son *Théâtre des Latins;* par M. Naudet, dans la collection Panckoucke, et par M. François, dans la collection Nisard.

PLAUTIEN, *Flavius Plautianus*, favori de Septime Sévère, était Africain comme lui et d'obscure naissance. Préfet de Rome, puis consul, il ne se signala que par ses atrocités et ses concussions, seconda les rigueurs de Sévère et fut le principal instigateur de la persécution contre les Chrétiens (199). Il maria sa fille Plautille à Caracalla, fils aîné de l'empereur; puis, craignant pour elle un sort funeste, il ourdit un complot contre l'empereur et ses deux fils. Sévère en fut instruit et le fit mettre à mort.

PLAYFAIR (J.), savant écossais, né en 1749, près de Dundee, m. en 1819, était ministre presbytérien. Après avoir quelque temps rempli le ministère sacré, il devint professeur de mathématiques à Édimbourg, et fut en même temps un des principaux rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg*. Outre des *Éléments de géométrie*, on a de lui : *Éclaircissements sur la théorie de la Terre de Hutton*, 1812; *Esquisse de philosophie naturelle*, 1812.

PLEAUX, ch.-l. de cant. (Cantal), à 16 kil. S. O. de Mauriac; 2856 h. Cire, bois.

PLÉBÉIENS, *Plebs*, *Plebeii*, 3e et dernière classe du peuple romain, établie par Romulus, se composait de tous les citoyens libres qui n'appartenaient ni à l'ordre des patriciens ni à celui des chevaliers. Longtemps exclus de toutes les dignités publiques, les plébéiens obtinrent d'abord des magistrats particuliers, nommés *tribuns*, chargés de la défense de leurs intérêts (493 av. J.-C.), puis ils se firent successivement admettre à toutes les magistratures patriciennes : la questure (420), le tribunat militaire (405), le consulat et l'édilité curule (366), la dictature (355), la censure (339), la préture (337); enfin, en 254, un plébéien devint grand pontife. En outre, le mariage entre patriciens et plébéiens avait été autorisé dès 444. Dès lors la distinction entre patriciens et plébéiens ne fut plus que nominale.

PLECTRUDE, femme de Pépin d'Héristal, gouverna le royaume après la mort de son mari (714), sous le nom de son petit-fils Théodoald, et fit arrêter à Cologne Charles-Martel, que Pépin avait déshérité et qu'elle redoutait; mais les Francs se révoltèrent, défirent les partisans de Plectrude (715), et élurent Ragenfroi pour maire en Neustrie et Charles-Martel en Austrasie. On ignore ce qu'elle devint depuis; on sait seulement qu'elle fut enterrée à Cologne.

PLÉIADE. Les Alexandrins, sous Ptolémée Philadelphe, donnèrent par éloge le nom de cette constellation à la réunion de sept poëtes contemporains sur les noms desquels on ne s'accorde pas : on nomme ordinairement Lycophron, Théocrite, Aratus, Nicandre, Apollonius, Callimaque, Philique ou bien Homère le jeune. — On forma de même, sous Henri III, une pléiade française; elle était composée de Ron-

sard, Dubellay, Remi Belleau, Jodelle, Baïf, Pontus de Thiard, Amadis Jamyn ou Dorat ; et sous Louis XIII une autre, qui réunissait Rapin, Commire, Larue, Santeuil, Ménage, Dupérier, Petit.

PLÉIADES, On nommait ainsi dans la Fable les sept filles d'Atlas (Maia, Électre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone, Céléno). Six d'entre elles eurent des dieux pour époux ou pour amants; Mérope seule épousa un mortel (Sisyphe). Elles furent après leur mort métamorphosées en étoiles et formèrent dans le ciel la constellation ou plutôt le groupe des *Pléiades*. Leur nom vient, soit de leur mère Pléione, une des Océanides, soit du grec *pléô*, naviguer, parce que la constellation qui porte leur nom se montre à une époque favorable à la navigation, au mois de mai.

PLEINE-FOUGÈRE, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 44 kil. S. E. de St Malo; 3201 hab.

PLEISSE (la), riv. d'Allemagne, naît dans le roy. de Saxe, cercle de l'Erzgebirge, court au N., traverse le duché de Saxe-Hildburghausen, puis rentre dans le roy. de Saxe par le cercle de Leipsick, et se jette dans l'Elster-Blanc, après un cours de 110 kil.

PLÉLAN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 20 k. S. O. de Montfort; 4138 h. Fil, blanchisseries de fil; commerce de cuir. Anc. couvent fondé en 670.

PLÉLAN-LE-PETIT, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 20 kil. O. de Dinan; 1183 hab.

PLÉLO (Hippolyte DE BREHAN, comte de), diplomate français, né en Bretagne en 1699, m. en 1734, était ambassadeur en Danemark quand 30 000 Russes vinrent assiéger dans Dantzick le roi de Pologne Stanislas, notre allié. Plélo se mit à la disposition du général La Pérouse (*V.* ce nom), attaqua les Russes et força leurs retranchements, mais il périt accablé par le nombre. Ce jeune seigneur cultivait la poésie avec succès; on a de lui des poésies légères.

PLÉNEUF, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), près de la mer, à 26 kil. E. N. E. de St-Brieuc; 2146 h.

PLESKOV, ville de Russie. *V.* PSKOV.

PLESSIS (le). Beaucoup de villages en France portent ce nom, qui n'est qu'une corruption de *palatium*, palais, ou, selon d'autres, de *plexitium*, haie, enceinte. Les principaux sont : 1° le *Plessis-lès-Tours* (Indre-et-Loire), à 1 kil. S. de Tours; 1000 h.; ruines d'un fameux château où résida et mourut Louis XI; — 2° le *Plessis-aux-Bois* (Seine-et-Marne), à 9 kil. N. O. de Meaux; château bâti par François I et agrandi par Henri IV, avec un parc magnifique; — 3° le *Plessis-Bouchard* (Seine-et-Oise), à 9 kil. S. de Pontoise, qui appartint jadis aux Montmorency.

PLESSIS (Collége du), anc. collége de Paris, érigé en 1317, près du collége de Clermont (Louis-le-Grand), par Geoffroy du Plessis, abbé de Marmoutiers, notaire apostolique et secrétaire de Philippe le Long, fut augmenté au XVIIe s. par une fondation de Richelieu. Supprimé en 1790, il devint propriété nationale. Après la fondation de l'Université, il a été affecté à l'École normale, puis aux Facultés des lettres et des sciences; il est auj. annexé au lycée Louis-le-Grand.

PLESSIS-MORNAY, PL.-RICHELIEU, PL.-PRASLIN (Du). *V.* MORNAY, RICHELIEU, etc.

PLESTIN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 29 kil., S. O. de Lannion; 4527 hab.

PLÉTHON (Gémiste, dit), écrivain grec, né à Constantinople vers 1355, m. en 1452, alla, vers 1428, s'établir à Misitra (Sparte), accompagna en 1437 l'empereur Jean Paléologue au concile de Florence, qui avait pour but de réunir l'église grecque à l'église latine et s'y fit remarquer par son éloquence; revint en Italie peu d'années après et se fixa à Florence, où il fut admis à la cour de Côme de Médicis. Il se déclara le champion de Platon contre Aristote, eut à ce sujet divers démêlés avec George de Trébizonde et publia contre lui plusieurs écrits. Ses principaux ouvrages sont : *De platonicæ atque aristotelicæ philosophiæ differentia*, Bâle, 1574; *Oracula magica Zoroastris*, Paris, 1538, avec comment. grec; *De Fato*, Leyde, 1722. Il a aussi écrit sur l'histoire (*Hellenica* ou la *Grèce après Mantinée*, Venise, 1503, et Leips., 1770; *Peloponesiaca*, Anvers, 1575, et Leips., 1860), et a laissé un livre *Des Lois*, espèce d'utopie néoplatonicienne, dont les débris ont été publiés pour la 1re fois par M. Alexandre en 1858, grec-français.

PLETTENBERG (WALTER ou GAUTIER, de), d'abord général de l'Ordre teutonique en Livonie, puis grand maître de l'ordre des Porte-Glaive, issu d'une famille noble de Westphalie, fut élu en 1495. Il battit en plusieurs rencontres les Moscovites, qui avaient envahi la Livonie, notamment en 1501, et les força à la paix. Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, ayant embrassé le Luthéranisme en 1525, Plettenberg racheta de ce prince le droit de souveraineté qu'il avait sur la Livonie, se rendit indépendant, et reconstitua l'ordre des Porte-Glaive. Il en fut aussitôt reconnu grand maître et le gouverna jusqu'en 1535. Il était depuis 1525 prince d'empire.

PLEUMARTIN, ch.-l. de c. (Vienne), à 21 k. S. E. de Châtellerault; 1410 hab. Meules de moulin.

PLEURTUIT, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 8 kil. S. O. de Saint-Malo; 5481 hab.

PLEYBEN, ch.-l. de c. (Finistère), à 11 kil. N. E. de Châteaulin; 5164 h. Belle église gothique.

PLEYEL (Ignace), compositeur, né en 1757 à Rupperstha1, près de Vienne, m. en 1831, eut pour maître Haydn, se perfectionna en Italie, fut nommé en 1783 maître de chapelle de la cathédrale de Strasbourg, perdit cet emploi pendant la Révolution, vint s'établir à Paris en 1795, et y fonda une maison de commerce de musique ainsi qu'une fabrique de pianos, qui l'enrichirent. Il a écrit des trios, des quatuors et des sonates qui eurent une vogue extraordinaire. — Son fils, Camille Pl., 1788-1855, pianiste distingué, excella par la pureté du style, l'élégance et l'expression, et composa un grand nombre de fantaisies, nocturnes, rondos, sur des motifs empruntés à Rossini ou à Auber, ainsi que des quatuors et des trios originaux. En 1825, il fonda à Paris avec Kalkbrenner une fabrique de pianos, particulièrement de pianos à queue, qui obtint une célébrité européenne.

PLINE LE NATURALISTE OU L'ANCIEN, *C. Plinius Secundus*, né à Côme ou plutôt à Vérone l'an 23 de J.-C., servit d'abord dans les armées, puis suivit le barreau, cultivant en même temps les lettres, et n'entra que tard dans la carrière des emplois publics. Il fut nommé en 68, à 45 ans, procurateur ou gouverneur en Espagne, et en 74 préfet de la flotte de Misène. Il jouit de l'intime amitié de Vespasien et de Titus. Avide de science, il utilisait ses moindres instants : au bain, à table, en litière, il lisait ou se faisait lire et prenait ou faisait prendre des notes. Lors de l'éruption du Vésuve, en 79, il se hâta d'y courir pour observer ce phénomène; mais, s'étant approché trop près du volcan, il fut asphyxié par la fumée et les vapeurs sulfureuses. Pline avait écrit une *Histoire de Rome* (qui continuait celle d'Aufidius Bassus), une *Histoire des guerres de Germanie*, le *Studiosus* (l'ami de l'étude), traité en 3 livres destiné à former l'orateur, 8 livres de *Dubii sermones*, tous ouvrages qui sont perdus; mais nous possédons son *Histoire naturelle*, en 37 livres. Ce n'est pas seulement, comme le titre le ferait croire, un traité d'histoire naturelle telle que nous l'entendons : c'est une espèce d'encyclopédie : le Ier livre est un tableau général; le IIe traite de l'astronomie, de la météorologie et de la théorie de la terre; les IIIe, IVe, V^e et VIe de la géographie; les cinq suivants de la zoologie; les livres XIIe à XXIIe de la botanique et d'une foule de points d'agriculture et d'industrie; les livres XXIIIe à XXVIIe de la matière médicale botanique; les livres XXVIIe à XXXe de la matière médicale zoologique; les livres XXXIIIe à XXXVIIe de la minéralogie, et accessoirement de la métallurgie, des monnaies, de la sculpture, de la peinture et de l'art du ciseleur. En 1831, L. de Jan, professeur à Schweinfurt, a découvert dans un manuscrit de Bamberg un fragment inédit qu'il a donné comme étant la fin du XXXVIIe livre. On sent com-

bien un tel ouvrage doit contenir de faits précieux qui, sans lui, nous seraient restés inconnus; mais aussi il a tous les défauts d'une compilation faite à la hâte : l'auteur fait de fréquents doubles emplois, il se contredit, il ne puise pas toujours aux meilleures sources et manque souvent de critique. Le style en est quelquefois obscur et incorrect, mais il a de la vigueur et de l'originalité; Pline excelle surtout dans la description de la nature : ses tableaux, comme ceux de Buffon, ont quelque chose de majestueux. Il est à regretter que trop souvent il professe une philosophie chagrine, accusant également l'homme, la nature et les dieux. Les meilleures édit. de Pline l'Ancien, après l'éd. *princeps*, Venise, 1477, sont celles dite *Variorum*, Leyde, 1669, 3 vol. in-8; de Hardouin, 1685 et 1723, 3 vol. in-fol., à peu près reproduite par Théod. Gronovius, Leyde, 1778; de Brotier, Paris, 1779, 6 vol. in-12; de Franz, Leipzig, 1788-91, 10 vol. in-8; de M. Alexandre, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1827-28, 13 vol. in-8; de Sillig, Hambourg et Gotha, 1851-57, 8 v. in-8 (avec le fragment nouveau, tiré d'un ms. de Bamberg). Il a été traduit par Poinsinet de Sivry, 1771-82, 12 v. in-4; par Ajasson de Grandsagne et V. Parisot, 1827-33, 20 vol. in-8 (dans la *Bibl. lat.-franç.* de Panckoucke), par Littré, 1848, 2 v. gr. in-8. (dans la collect. Nisard). Gueroult a donné des *Morceaux choisis de Pline*, avec une excellente traduction, 1809, 2 v. in-8. Rezzonico a publié, sous le titre de *Disquisitiones plinianæ* (Parme, 1763-67), de savantes recherches sur la vie et les ouvrages de Pline.

PLINE LE JEUNE, *C. Cæcilius Plinius Secundus*, neveu et fils adoptif du précédent, né à Côme en 61 ou 62, m. en 115, fut élève de Quintilien, eut de grands succès au barreau, puis suivit la carrière des honneurs, devint successivement préteur urbain, tribun du peuple, préfet du trésor, consul (100), et enfin proconsul en Bithynie et dans le Pont; se conduisit dans l'administration de ces provinces avec sagesse et probité, et se montra indulgent envers les Chrétiens qui commençaient à se répandre dans sa province. Aimé de Trajan et jouissant d'une grande fortune, il n'usa de sa richesse et de son crédit que pour protéger les gens de lettres (notamment Suétone et Martial), pour fonder des écoles et des bibliothèques, bâtir des temples, etc. Pline avait écrit l'*Histoire de son temps* et de nombreux *plaidoyers*, que nous avons perdus; mais son *Panégyrique de Trajan* et ses *Lettres*, en 10 livres, nous sont parvenus. Le *Panégyrique* est un remerciment que Pline adressa à l'empereur dans le sénat, en prenant possession du consulat. Ce n'était d'abord qu'une courte improvisation : Pline le développa plus tard en le destinant au public et lui donna la forme qu'il a maintenant. Il y prodigue à l'empereur des louanges qui pourraient paraître des flatteries, et qui cependant sont confirmées par l'histoire. On reproche à ce morceau de la monotonie, de la prétention et de la froideur; mais il se recommande par l'éclat des pensées, la noblesse du sentiment, la finesse de l'éloge et la grâce du style. Les *Lettres* brillent par l'élégance, l'esprit et la variété des sujets; leur seul défaut, c'est de n'être pas écrites d'un style assez naturel; on y sent trop l'art et le travail. Les meilleures éditions de Pline le Jeune, après l'éd. *princeps* (Venise, 1485), sont celles de Deux-Ponts, 1789, de Gierig, Leips., 1816, et de la collection Lemaire. Il a été traduit par Sacy, 1773, par J. Pierrot 1826-29, dans la *Bibliothèque lat.-franç.* de Panckoucke, et se trouve également dans la collection Nisard. J. L. Burnouf a traduit à part le *Panégyrique*, 1834.

PLISTHÈNE, fils d'Atrée et petit-fils de Pélops, fut père d'Agamemnon et de Ménélas. Il mourut jeune et recommanda en mourant ses deux enfants à son père Atrée, qui les fit élever comme ses propres fils, d'où le nom d'*Atrides* par lequel ils sont désignés.

PLISTOANAX, roi de Sparte, de la branche des Eurysthénides, était fils de Pausanias. Il conclut avec Athènes la paix dite de Nicias, 421 av. J.-C. Accusé d'avoir reçu de l'argent pour retirer ses troupes de l'Attique, il fut exilé et ne put rentrer dans sa patrie qu'au bout de 19 ans, à la faveur d'un oracle.

PLOCK ou PLOTZK, v. de Pologne, ch.-l. de voïvodie, sur la r. dr. de la Vistule, à 90 kil. N. O. de Varsovie; 12 000 h. Évêché, synagogue, tribunaux, gymnase, collége de Piaristes. Belle cathédrale. Tanneries, pelleteries. Casimir I y battit les Mazoviens en 1043. — La voïvodie de Plock, entre celles d'Augustovo, de Siedlec et de Mazovie à l'E. et au S., la Russie à l'E., et la Prusse à l'O. et au N., a 90 k. sur 260, et compte env. 600 000 hab.

PLOËRMEL, ch.-l. d'arr. (Morbihan), à 44 k. N. E. de Vannes; 5478 h. Trib. de 1re inst., collége. Église gothique, beaux vitraux. Toiles, étoffes de laine; bestiaux, chanvre, miel, etc. A 1 kil. de Ploërmel est l'étang des *Grands-Moulins*, qui a 12 kil. de circonférence, et qui est alimenté par la rivière le Duc, qui s'en échappe en formant une belle cascade.

PLOEUC, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 24 kil. S. de St-Brieuc; 5062 hab. Beurre, chanvre, fil.

PLOMB DU CANTAL (le). *V.* CANTAL.

PLOMBIÈRES, ch.-l. de c. (Vosges), à 15 kil. S. O. de Remiremont, à 22 kil. S. d'Épinal, entre de hautes montagnes; 1500 hab. Chemin de fer. Eaux thermales très-fréquentées, efficaces pour les maux d'estomac et les névralgies. Coutellerie, clouteries; ouvrages de fer et d'acier. — Brûlée en 1498, ravagée en 1661 et 1670 par des inondations, en 1682 par un tremblement de terre, cette ville a été restaurée au dernier siècle par le roi de Pologne Stanislas qui y créa l'établissement thermal et y fonda un hôpital, et embellie de nos jours par Napoléon III, qui y fit plusieurs saisons de bain. On visite aux environs les ruines féodales de Fougerolles, la vallée des Roches et l'abbaye d'Hérival.

PLOMBS DE VENISE (les), prison située sous la toiture en *plomb* du palais ducal de St-Marc, a surtout été affectée par le gouvernement autrichien aux prisonniers politiques. Les détenus y souffraient cruellement par la chaleur que le soleil, dardant sur les plombs, donnait à leurs cellules.

PLOTIN, philosophe néoplatonicien, né en 205 de J.-C. à Lycopolis (Hte-Égypte), s'attacha à l'âge de 28 ans au philosophe Ammonius Saccas, dont il suivit les leçons à Alexandrie pendant 11 ans, accompagna en 244 l'empereur Gordien dans une expédition contre les Perses, voulant puiser à sa source la philosophie des Orientaux; vint, après l'avénement de Philippe l'Arabe et vers l'âge de 40 ans, se fixer à Rome, y ouvrit une école de philosophie où afflua bientôt un immense concours, et obtint le respect de ses contemporains par ses vertus ainsi que par sa science. Il se retira dans sa vieillesse en Campanie et y mourut en 270. Il avait, dit-on, obtenu de l'empereur Gallien la permission de bâtir dans la Campanie une ville où il devait réaliser la république idéale de Platon, et qui aurait porté le nom de *Platonopolis*; mais des envieux firent échouer ce projet. Plotin s'était proposé de fonder l'*éclectisme* en prenant pour base la doctrine de Platon et s'efforçant de concilier avec elle les autres doctrines des philosophes, mais il ne tarda pas à tomber dans le *mysticisme*. Le but de la philosophie, selon lui, c'est l'union intime, sans intermédiaire, de l'âme humaine avec l'être divin, ce qu'il appelle l'*unification* ou la *simplification* (*hénosis*, *haplosis*) : on y arrive par la contemplation et par l'extase; Plotin prétendait avoir plusieurs fois joui lui-même de la vue de Dieu. Il reconnaissait dans la divinité une sorte de trinité, distinguant en elle trois états ou *hypostases* : l'*Un*, c.-à-d. Dieu en soi et sans attributs, l'*Intelligence* (*noûs*), et l'*Ame universelle* (*psykhê*); la 1re de ces trois personnes est la plus parfaite : les deux autres en *procèdent*. Dieu, par sa providence, a tout ordonné et gouverne tout; les êtres sont sortis de son sein par une sorte d'émanation, que Plotin appelle *procession*; la création est une chute, la matière est le principe du mal et n'est digne que de nos

mépris : aussi Plotin avait-il honte d'être logé dans un corps et ne voulut-il jamais permettre de prendre son portrait. Ce philosophe avait laissé sur sa doctrine 54 traités, que son principal disciple, Porphyre, se chargea de réviser et de publier; il les rassembla en six sections, composées chacune de *neuf* morceaux, et qu'il nomma pour ce motif *Ennéades* (c.-à-d. *Neuvaines*). Le style en est souvent obscur; mais on y trouve le spiritualisme le plus élevé et la morale la plus pure : les Pères de l'Église, surtout S. Basile et S. Augustin, s'en sont souvent inspirés. Les *Ennéades* de Plotin ont paru d'abord uniquement en latin, traduites par Marsile Ficin, Florence, 1492, in-f.; elles furent ensuite imprimées à Bâle, 1580, grec-latin. Fr. Creuzer, qui déjà en 1814 avait publié le livre *de Pulchritudine*, a donné en 1835 les *Ennéades* entières, avec la trad. de Ficin, des variantes et des commentaires, Oxford, 3 v. in-4; elles ont été réimpr. par MM. Didot, Paris, 1855, gr. in-8, et par Kirchhoff, Leips., 1856, 2 v. in-18 (grec seul). Quelques morceaux des *Ennéades* ont été trad. en anglais par Th. Taylor; Engelhardt a mis en allemand la 1re *Ennéade*, Erlang., 1820-23, 2 v. in-8. M. Bouillet en a donné une trad. française complète, Paris, 1857-61, 3 vol. in-8, ouvrage couronné par l'Académie française. La *Vie de Plotin* a été écrite par Porphyre.

PLOTINE, *Plotina Pompeia*, femme de Trajan, seconda les vues sages et généreuses de son époux, eut grande part à l'adoption d'Adrien, fit reconnaître ce prince à la mort de Trajan, et garda sous son règne l'influence dont elle avait joui précédemment. A sa mort, en 129, elle fut divinisée; une ville de Thrace reçut en son honneur le nom de *Plotinopolis*.

PLOU, PLÉ, PLO, PLEU, PLU. Ces mots, qui commencent beaucoup de noms de lieux en Bretagne, signifient *village* ou *peuplade*.

PLOUAGAT, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 15 kil. E. de Guingamp; 2397 h.

PLOUARET, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. S. de Lannion; 5498 h.

PLOUAY, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 17 kil. N. de Lorient; 3360 h. Scieries mécaniques.

PLOUBALAY, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 15 kil. N. O. de Dinan, sur l'Océan; 2706 h.

PLOUCQUET (Godefroy), métaphysicien, né en 1716, à Stuttgard, mort en 1790, était issu d'une famille de protestants français réfugiés. Il fut pasteur à Rothenbourg, puis professeur de logique et de métaphysique à Tubingue (1750), et membre de l'Académie de Berlin. Il a laissé un grand nombre d'écrits sur la philosophie et l'histoire de la philosophie, notamment *De Pyrrhonis epocha*, Tub., 1758, *Fundamenta philosophiæ speculativæ*, 1759, exposition claire et précise de la philosophie de Leibnitz, qu'il avait adoptée. — Son fils, Guill. P., 1774-1814, exerça la médecine à Tubingue, et publia, entre autres ouvrages, un répertoire de médecine, *Initia bibliothecæ medico-practicæ*, 10 v. in-4, Tub., 1793-1800.

PLOUDALMEZEAU, ch.-l. de cant. (Finistère), à 22 kil. N. O. de Brest; 3267 hab. Draperie.

PLOUDIRY, ch.-l. de cant. (Finistère), à 26 kil. N. E. de Brest; 1467 hab. Toiles.

PLOUESCAT, ch.-l. de c. (Finistère), à 26 k. N. O. de Morlaix; 3083 h. Près de là, château de Kerlivré.

PLOUGASTEL-DAOULAS, bourg du Finistère, à 9 kil. E. de Brest, 6090 hab. Puits où l'eau monte quand la marée descend; beau calvaire.

PLOUGASTEL-ST-GERMAIN, ch.-l. de c. (Finistère), à 15 k. O. de Quimper; 1667 hab.

PLOUGUENAST, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. N. E. de Loudéac; 3503 hab.

PLOUHA, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 25 kil. N. O. de Saint-Brieuc; 5112 hab. Corderie.

PLOUIGNEAU, ch.-l. de cant. (Finistère), à 11 kil. E. de Morlaix; 5017 hab.

PLOUZÉVÉDÉ, ch.-l. de cant. (Finistère), à 30 kil. O. N. O. de Morlaix; 1946 hab.

PLUCHE (Ant.), né à Reims, en 1688, mort en 1761, professa les humanités, puis la rhétorique dans sa ville natale, se fit ensuite prêtre, fut nommé directeur du collége de Laon, et y réorganisa les études, ainsi que la discipline. Il perdit son emploi pour n'avoir pas voulu adhérer à la bulle *Unigenitus*. Il fut alors chargé, sur la recommandation de Rollin, de l'éducation du fils de Gasville, intendant de Normandie; puis il vint se fixer à Paris où il donna des leçons de géographie et d'histoire et composa plusieurs écrits. Les principaux sont : le *Spectacle de la nature*, Paris, 1732, 9 vol. in-12, ouvrage dans lequel on trouve, avec des descriptions instructives, des considérations pieuses sur la sagesse divine, mais qui pèche par la prolixité (il a été abrégé par L. F. Jauffret, 1803, et traduit dans plusieurs langues de l'Europe); *Histoire du Ciel selon les idées des poëtes, des philosophes et de Moïse*, 1739; *la Mécanique des langues et l'art de les enseigner*, 1751; *la Concorde de la géographie des différents âges*, 1765.

PLUKENET (Léonard), botaniste anglais, 1642-1706, fut pharmacien à Westminster, puis obtint la surintendance du jardin d'Hamptoncourt, avec le titre de professeur royal de botanique. On a de lui : *Phytographia seu Plantarum icones*, Londres, 1691-96, 3 vol. avec 328 pl. in-f.; *Almagestum botanicum*, 1696; *Almagesti botanici mantissa*, 1700; *Amaltheum botanicum*, 1705. Le tout a été réimprimé en 1769, avec addition. Son herbier, qui contenait 8000 plantes, est auj. au Musée Britannique.

PLUMIER (Charles), botaniste, né à Marseille en 1646, mort en 1706, était de l'ordre des Minimes. Il fut trois fois chargé par Louis XIV de faire des voyages scientifiques en Amérique, explora surtout les Antilles et le Mexique, reçut le titre de botaniste du roi, et mourut à Port-Ste-Marie (près de Cadix), au moment de partir pour la 4e fois. On lui doit : *Description des Plantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-fol., avec 108 planches (trad. en latin par Jean Burmann, Amst., 1760); *Traité des Fougères de l'Amérique*, 1705; *Nova plantarum Americæ genera*, 1703. Tournefort, dont il avait reçu les leçons, a donné en son honneur à un genre d'apocynées le nom de *Plumeria* (c'est le frangipanier).

PLUNKETT (Oliver), archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, né en 1629, avait occupé une chaire de théologie à Rome. Il fut accusé par des Anglicans fanatiques d'avoir voulu soulever les Catholiques contre le roi Charles II, et condamné à mort, en 1681. Il fut pendu et son corps coupé en quatre quartiers. Plus tard, son innocence fut reconnue et sa mémoire réhabilitée.

PLUQUET (Adrien), savant ecclésiastique, né à Bayeux en 1716, m. en 1790, fit plusieurs éducations particulières, puis fut nommé professeur de morale au Collége de France (1776). Il était lié avec Fontenelle, Montesquieu, Helvétius. Il a laissé : *Examen du Fatalisme*, Paris, 1757, 2 vol. in-12, ouvrage qui dénote autant de sagesse que de science (il en a paru en 1817 à Besançon une édition corrigée et complétée); *Dictionnaire des Hérésies*, 1762; *Traité de la Sociabilité*, 1767; *Livres classiques de la Chine* (trad. du latin du P. Noël), 1784-86; *Essai philosophique et politique sur le Luxe*, 1786; *De la Superstition et de l'Enthousiasme* (posthume, 1804): tous ouvrages estimés. — On doit à son neveu, Frédéric P., né à Bayeux en 1781, m. en 1834, plusieurs publications intéressantes, entre autres *Notice sur R. Wace*, *Chronique des ducs de Normandie*, *le Roman du Rou* (publié pour la 1re fois, Rouen, 1827).

PLUTARQUE, *Plutarchus*, biographe et moraliste grec, né en 48 ou 50 de J.-C. à Chéronée en Béotie, étudia les lettres et la philosophie à Athènes, fut chargé de diverses négociations par sa ville natale, vint à Rome sous Domitien, y donna des leçons de philosophie avec un grand succès, obtint la faveur de Trajan, qui le chargea de l'éducation d'Adrien, puis lui confia le gouvernement de l'Illyrie, et revint de bonne heure se fixer dans sa patrie,

où il fut élu par ses concitoyens archonte et prêtre d'Apollon. On présume qu'il mourut dans un âge très-avancé, en 138 ou 140. On a de lui les *Vies parallèles des hommes illustres* (de la Grèce et de Rome), et une foule de traités de morale, de politique, d'histoire, que l'on désigne sous le titre commun d'*OEuvres morales*, et parmi lesquels on remarque : *De l'Origine de l'âme*, *Du Génie de Socrate*, *Du Silence des oracles*, *Questions de table*, *Contradictions des Stoïciens*, *De la Fortune des Romains*, *De la Manière de lire les poëtes*, *De l'Éducation des enfants* (dont l'authenticité est contestée), *le Banquet des Sept Sages*, *les Propos de table*. On trouve dans ses écrits, outre une instruction facile et variée, une bonhomie et une morale douce qui les font lire avec charme. Ces qualités se trouvent au plus haut degré dans les vies des grands personnages : l'auteur nous fait vivre intimement avec les hommes dont il raconte la vie. Aussi regrette-t-on amèrement la perte de celles des vies que le temps nous a enlevées. La qualification de *Parallèles* donnée aux *Vies* de Plutarque vient de ce qu'il place toujours en regard l'un de l'autre un Grec et un Romain, et consacre ensuite quelques pages à comparer ensemble les deux héros : son but en cela paraît avoir été de montrer que la Grèce n'était point inférieure à Rome. On reproche à son style des périodes longues et embarrassées et souvent un tour trop sententieux. Comme philosophe, Plutarque professe un sage éclectisme; il suit Platon dans sa croyance à l'immortalité de l'âme, au bien moral, à la providence et à la justice divine. Parmi les éditions complètes de Plutarque, on remarque celles de H. Estienne, grec-latin, Genève, 1572, 13 vol. in-8; de Reiske, Leips., 1774, 12 vol. in-8; de J.-G. de Hutten, Tubingue, 1791-1805, 14 v. in-8 (contenant le grec seul); de MM. Dœhner et Dübner, grec-latin, dans la collection Didot, 1841-55, 5 v. gr. in-8. Les *OEuvres complètes* de Plutarque ont été traduites en latin par Cruserius, 1564-73; en franç., par J. Amyot (1559-65), et par Ricard (1783-1803), trad. revue par Pierron, 1843-47. Les *Vies* ont été trad. par Tallemant, Dacier, Talbot.

PLUTON, dieu des Enfers, fils de Saturne et de Rhée et frère de Jupiter et de Neptune, partagea avec ses frères l'empire du monde. Dans la guerre contre les Titans, il combattit couvert d'un casque merveilleux, forgé par les Cyclopes, qui le rendait invisible. Il prit pour femme Proserpine, fille de Cérès, qu'il ravit en Sicile, dans les plaines d'Enna. On le représente assis près d'elle sur un trône d'ébène, le bident à la main, un casque sur la tête, et Cerbère à ses pieds; d'autres fois, il est sur un char que traînent quatre chevaux noirs. On lui immolait, de nuit, des taureaux noirs, dont le sang, en s'écoulant, était reçu dans une fosse avec le vin des libations : c'est ce sacrifice qu'on appelait *taurobole*. Le cyprès, le narcisse, le buis, l'adiante lui étaient consacrés. Il avait des temples nombreux en Grèce, en Italie, notamment à Syracuse, près du lieu où il avait enlevé Proserpine.

PLUTUS, dieu de la richesse et des mines de métaux précieux, fils de Cérès et de Jasion, est représenté aveugle et une bourse à la main, pour faire comprendre que la fortune distribue aveuglément ses faveurs. On faisait de Plutus un des dieux des Enfers parce que les métaux sont enfouis dans les profondeurs de la terre.

PLUVIGNER, ch.-l. de c. (Morbihan), à 25 k. E. de Lorient; 4699 h. Près de là, haut fourneau, fonderie.

PLUVINEL (Ant. de), gentilhomme du Dauphiné, suivit en Pologne le duc d'Anjou (Henri III) et aida sa fuite (1574). Après avoir été premier écuyer de ce prince, il fut successivement, sous Henri IV, directeur des écuries, gentilhomme de la chambre, sous-gouverneur du Dauphin et ambassadeur en Hollande. Il mourut en 1620. C'est lui qui fonda les premières écoles de manége, dites *Académies*. On lui doit le *Manége royal*, 1623, in-fol., souvent réimprimé.

PLYMOUTH, v. et port militaire de l'Angleterre (Devon), au fond d'une vaste baie, à l'emb. de la Plym, à 69 kil. S. O. d'Exeter et à 346 kil. S. O. de Londres; 53 000 hab. Son port, un des plus beaux de l'Europe, se compose de 4 ports : Suttonpool, Catwater, Hamoaze et Stonehouse; il est défendu par une citadelle sur le Hog et par le fort St-Nicolas, est protégé par une énorme digue, dite *Breakwater*, et éclairé par le fameux phare d'Eddystone; il communique avec Londres par un chemin de fer. Plymouth possède un beau théâtre, un hôpital pour la marine, deux vastes casernes, un athénée, espèce d'université, une école royale de marine et un observatoire. Les chantiers de construction, les docks et l'arsenal sont à Devonport (*V.* ce nom), qui n'est séparé de la ville que par l'estuaire du Tamar et de la Plym, et qui jusqu'en 1827 a fait partie de Plymouth. — Cette ville, appelée *Tamersworth* par les Anglo-Saxons, puis *Sutton*, prit son nom actuel sous Henri VI; elle fut agrandie par Élisabeth.

PLYMOUTH, v. et port des États-Unis (Massachusetts), sur l'océan Atlantique, à 56 kil. S. E. de Boston; 7000 h. Fondée en 1620 : c'est le premier établissement anglais dans l'Amérique du Nord.

PNYX, place de l'anc. Athènes, vis-à-vis de l'Acropole, sur laquelle se tenaient les assemblées du peuple. La colossale tribune aux harangues qui s'y trouvait subsiste encore presque en entier.

PÔ (le), en latin *Padus*, et plus anciennement *Eridanus*, dit aussi jadis *Bodincus* pendant la 1re partie de son cours; le plus grand fleuve de l'Italie, arrose la région septent. de cette contrée, qu'il coupe de l'O. à l'E. en deux parties (dites chez les anciens *Gaule Cispadane* et *Gaule Transpadane*), et dont il reçoit presque toutes les eaux. Il prend sa source au mont Viso, sur la frontière de la France (Htes-Alpes) et de la Haute-Italie (prov. de Saluces), par 4° 40' long. E., 44° 42' lat. N., arrose Carignan, Turin, Casal, Plaisance, Crémone, Guastalla, et se jette dans l'Adriatique après un cours de 650 kil., par 2 branches principales, le Pô-della-Maestra et le Pô-di-Goro, et par 7 autres bouches plus petites. Il reçoit : à droite, le Tanaro, la Scrivia, la Trebbia, le Taro, la Lenza, le Crostolo, la Secchia, le Panaro, et le Reno; à gauche, la Doria Riparia, la Stura, la Doria Baltea, la Sesia, le Tessin, l'Adda, l'Oglio, le le Mincio, et vers la fin de son cours communique avec l'Adige par plusieurs bras. Le Pô est sujet à de fréquents débordements : aussi est-il depuis Plaisance resserré entre des digues dont les plus anciennes remontent, dit-on, aux Étrusques; les Français, pendant leur courte domination en Italie, ont fait aussi de beaux travaux pour encaisser son lit et contenir son cours. Les masses de sable qu'il charrie exhaussent son lit, ce qui en rend la navigation très-difficile. Le Pô a donné quelque temps son nom à 3 départements français : le *Ht-Pô*, ch.-l. Crémone, formé en 1797 d'une partie du duché de Milan, et compris dans la République cisalpine, puis dans le Roy. d'Italie; le *Pô*, ch.-l. Turin, entre ceux du Mont-Blanc et de la Doire au N., de Marengo à l'E., de la Stura au S., des Htes-Alpes à l'O., formé d'une partie du Piémont, et compris, de 1801 à 1814, dans la République, puis dans l'Empire français; le *Bas-Pô*, ch.-l. Ferrare, entre ceux de la Brenta et de l'Adriatique au N., et du Reno au S., formé en 1797 d'une partie des États de l'Église, et compris dans la République cisalpine, puis dans le Royaume d'Italie.

POCOCK (Edward), théologien d'Oxford, 1604-1691, voyagea dans le Levant pour se perfectionner dans l'étude des langues orientales, et devint après son retour professeur d'arabe au collége de Baliol à Oxford. On a de lui des *Commentaires* sur Michée, Malachie, Osée, Joel (en angl.); des traductions latines des *Annales* d'Eutychius, de l'*Hist. orientale* d'Aboulfaradj, un *Specimen historiæ arabum*, Oxf., 1650, et divers autres ouvrages, réunis à Londres, 1740, 2 vol. in-fol. — Son fils, Ed. P., publia avec

lui en 1671 le *Philosophus autodidactus* de Tophaïl (en arabe), et prépara une édition arabe-latine de la *Description de l'Égypte* d'Abdallatif (Oxford, 1800).

POCOCKE (Rich.), voyageur, né à Southampton, en 1704, mort en 1765, visita l'Orient de 1737 à 1742, et devint, à son retour, évêque anglican d'Ossory, puis de Meath. Outre des *Mémoires*, dans les *Transactions philosophiques*, on a de lui une *Description de l'Orient*, en angl., Londres, 1742-45, 3 v. in-fol., trad. par F. de La Flotte, 1772-73 : il y traite de l'Égypte, de l'Arabie, de la Syrie et de l'Asie-Mineure.

PODALIRE. *V.* MACHAON.

PODENSAC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 28 k. S. E. de Bordeaux; 1681 hab. Station. Vins blancs.

PODESTAT (du lat. *potestas*, pouvoir), nom donné dans plusieurs villes d'Italie, pendant le moyen âge, à certains magistrats investis de l'autorité publique. Dans l'origine leur charge était annuelle et répondait à celle de consul ou de préteur romain. Les premiers podestats furent établis vers 1158 par l'emp. Frédéric Ier, après ses victoires en Italie. Repoussés d'abord comme les instruments d'une domination étrangère, ils devinrent bientôt la principale ressource des villes italiennes au milieu de leurs luttes intestines. Ils furent rétablis volontairement par Milan et Bologne en 1185, et cet exemple fut suivi.

PODIEBRAD (George), roi de Bohême, né en 1420 à Podiebrad, près de Bidschow en Bohême, était issu d'une illustre famille. Il s'unit en 1437 à Barbe de Cilley, veuve de l'empereur Sigismond, pour exclure de la succession de Bohême Albert (II), gendre de Sigismond, prit les armes en 1438 contre ce prince, fut en 1444 nommé régent du jeune Ladislas le Posthume, fut proclamé lui-même roi en 1458 (à la mort de ce Ladislas), et reçut l'investiture de Frédéric III en 1459; mais, s'étant montré favorable à la secte des Hussites, il fut excommunié par le pape Paul II et détrôné par son gendre Matthias Corvin, déjà roi de Hongrie, que les Catholiques mirent à leur tête (1468). Il mourut en 1471.

PODIUM, nom latin du *Puy*.

PODLACHIE ou **PODLAQUIE**, une des divisions de l'anc. Pologne, entre les gouvts de Plock au N., de Mazovie et de Sandomir à l'O., de Lublin au S., était limitée à l'E. par le Boug et à l'O. par la Vistule; 280 k. sur 160; 350 000 h.; ch.-l. Siedlec; villes princip., Radzin, Biala, Lukov. Elle forme auj. la partie sept. du gouvt russe de Lublin.

PODOLIE, gouvt de la Russie d'Europe, dans l'anc. Pologne, entre ceux de Volhynie au N., de Kiev au N. E., de Kherson à l'E. et au S. E., la Bessarabie au S. O. et la Galicie à l'O., est baigné au S. O. par le Dniester; 400 kil. sur 180; 1 600 000 hab.; ch.-l. Kamenets. Très-fertile, surtout en céréales, chanvre, lin, houblon, tabac; beau bétail; fer exploité, marais salants. Peu d'industrie. — La Podolie fit d'abord partie de la principauté de Kiev, et servit longtemps d'apanage à divers princes de la maison de Rurik. Comme Kiev, elle fut comprise dans l'empire du Kaptchak de 1240 à 1331. Olgierd l'enleva aux Mongols affaiblis (1331) et l'unit au grand-duché de Lithuanie; elle en fut démembrée pour passer à la Pologne en 1444, et devint en 1569 une des voïvodies de la Petite-Pologne. Sobieski fut obligé de la céder aux Turcs par la paix de Zuravno (1676), mais elle fut rendue aux Polonais par celle de Carlowitz (1699). La Russie en prit possession dès le 1er démembrement de la Pologne (1772).

PODOR, vge de notre colonie du Sénégal (Foutatoro), sur le Sénégal, dans l'île de l'Éléphant, à 209 kil. N. E. de St-Louis. Fort, élevé par les Français. Traite de la gomme.

POE (Edgard), poëte et conteur américain, né en 1811 à Baltimore, m. en 1849, était fils de comédiens qui le laissèrent orphelin dès l'âge de 6 ans et dans la misère, fut recueilli par un riche négociant, M. Allan, qui pourvut à son éducation, mais qu'il ne paya que d'ingratitude, écrivit dans les journaux pour vivre et publia des poésies et des romans qui furent remarqués, mais se livra à des excès d'intempérance qui abrégèrent ses jours. Son œuvre se compose de poëmes, de nouvelles, d'articles publiés dans divers recueils; on y trouve un talent bizarre, fiévreux, mais original et distingué. On remarque surtout ses contes fantastiques, dans le genre d'Hoffmann et de J. P. Richter. Ses écrits ont été réunis à New-York en 1857; 4 v. Un choix de ses nouvelles a été traduit en français par Ch. Baudelaire, sous le titre d'*Histoires extraordinaires*, Paris, 1856.

POECILE (le). *V.* PÉCILE.

POENI, nom latin des CARTHAGINOIS.

POGGE (le). *V.* POGGIO.

POGGIO BRACCIOLINI (J. Franç.), vulgairement *le Pogge*, savant italien, né en 1380 à Terranuova près de Florence, m. en 1459, fut secrétaire apostolique sous Boniface IX et sous les sept papes suivants, assista au concile de Constance (1414), et, pendant la durée du concile, trouva, soit à Constance, soit dans plusieurs autres villes de la Suisse, beaucoup d'anciens manuscrits (8 discours de *Cicéron*, d'importants morceaux de *Silius Italicus*, de *Valerius Flaccus*, d'*Ammien Marcellin*, de *Lucrèce*, de *Manilius*, de *Végèce*, de *Frontin*, le manuscrit du *Quintilien* de St-Gall, etc.), et procura, par ses indications, plusieurs autres découvertes, notamment celle de 12 comédies de Plaute. Il passa la dernière moitié de sa vie à Florence, où il remplit les fonctions de secrétaire de la République et de chancelier (1456). On doit au Pogge une *Hist. de Florence* de 1350 à 1455 (en latin), publiée pour la 1re fois à Venise en 1715, par Recanati; un traité *de Varietate fortunæ*, Paris, 1723; *Facetiæ*, recueil d'historiettes plaisantes, mais la plupart scandaleuses, et diverses traductions latines (notamment des 5 premiers livres de *Diodore*, de la *Cyropédie* de Xénophon, etc.). Pogge était très-savant pour son époque; comme écrivain, il fait preuve de beaucoup de jugement, et sa touche est vigoureuse, mais son style manque d'élégance et de correction. Il était très-satirique et eut de violentes querelles avec Philelphe, Laurent Valla, et plusieurs autres de ses contemporains. — Il laissa cinq fils, dont un, J. François, fut secrétaire de Léon X; un autre, Giacomo, fut pendu en 1478 à Florence, comme complice de la conspiration des Pazzi : ce dernier avait traduit en italien l'*Hist. de Florence*.

POILLY (François de), graveur au burin, né à Abbeville en 1622, m. en 1693, alla se perfectionner à Rome, grava avec un égal succès l'histoire et le portrait et reçut le titre de graveur ordinaire du roi. Il se distingue par la correction du dessin et le brillant du burin. Son œuvre comprend plus de 400 planches d'histoire, d'après Raphaël, le Guide, Mignard, Le Brun, etc. On estime surtout son *Adoration des bergers* d'après le Guide et sa *Vierge au silence*, d'après Raphaël. — On connaît aussi son frère cadet, Nicolas, 1626-96, qui grava d'après Poussin et Philippe de Champagne; — et ses deux neveux, J. B., reçu en 1714 à l'Académie de peinture, et Nicolas II, qui unit le talent de peintre à celui de graveur.

POINSINET (Henri), auteur dramatique, né à Fontainebleau en 1735, m. en 1769, composa plusieurs bluettes pour l'Opéra-Comique, fit paraître à l'Académie royale de musique l'opéra d'*Ernelinde*, qui eut du succès, et donna en 1764 au Théâtre-Français le *Cercle* ou la *Soirée à la mode*, comédie en 1 acte et en prose, qui est restée au répertoire. Il a aussi publié quelques poésies, en autres un poëme sur l'*Inoculation*, 1757. Sa présomption, son ignorance, sa crédulité le rendirent longtemps le jouet des salons. Il se noya dans le Guadalquivir, à Cordoue, pour s'être baigné après un repas.

POINSINET DE SIVRY (Louis), cousin du préc. et beau-frère de Palissot, né à Versailles en 1733, mort en 1804, débuta par un recueil de poésies amoureuses, *les Églées*, 1754, qui fut suivi en 1756 d'un poëme de l'*Émulation*, fit paraître en 1758 une traduction

en vers d'*Anacréon*, *Bion*, *Moschus*, *Sapho*, *Tyrtée*, etc., puis s'essaya au théâtre et donna 3 tragédies, *Briséis*, *Ajax*, *Caton d'Utique* (1759-62). On lui doit en outre une traduction de *Pline le naturaliste*, 1771-82; 12 vol. in-4, et une traduction d'*Aristophane*, moitié prose, moitié vers, 1784, 4 vol. in-8 (avec les fragments de *Philémon* et de *Ménandre*).

POINSOT (L.), mathématicien, né à Paris en 1777, mort en 1859, entra à l'École polytechnique dès sa fondation, fut successivement professeur de mathématiques au lycée Bonaparte, professeur d'analyse, puis examinateur à l'École polytechnique, inspecteur général de l'Université, membre du Conseil de l'instruction publique (1830), et fut appelé au Sénat en 1852. Il avait été admis à l'Académie des sciences en 1813. Poinsot publia dès 1804 des *Éléments de Statistique*, qui sont restés classiques. Parmi ses autres travaux, on cite : *Théorie générale de l'équilibre et du mouvement des systèmes*, 1806; *Application de l'algèbre à la théorie des nombres*, 1820; *Théorie nouvelle de la rotation des corps*, 1834; *Mémoire sur les Cônes circulaires roulants*, 1853. Esprit philosophique et original, Poinsot a introduit des méthodes plus simples d'investigation. Ses travaux se distinguent par l'élégance et la lucidité.

POINTE-A-PITRE (La), v. forte de la Guadeloupe, sur la côte S. O. de la Grande-Terre et sur le bord N. E. du petit Cul-de-Sac, à 50 kil. de la Basse-Terre; 20 000 h. Trib. de 1re inst. Bon port, mais d'accès difficile; plusieurs forts, beaux quais, belles rues, larges et droites, etc. Grand commerce. — Fondée en 1763; presque détruite par un tremblement de terre le 8 fév. 1843, mais promptement relevée.

POINTIS (Bernard DESJEAN, baron de), marin français, 1635-1707, se distingua dans les expéditions contre les Barbaresques (1681-86), eut part, comme capitaine de vaisseau, au combat de 1690, où Tourville défit les Anglais entre l'île de Wight et le cap Frehel, bombarda en 1697 la Carthagène d'Amérique, et réussit, à son retour à passer avec 7 vaisseaux seulement au travers d'une flotte anglaise qui en comptait 27. Chargé contre son gré, en 1705, du siége de Gibraltar, il y déploya du talent et de la bravoure, mais ne put prendre la ville. On a de lui une *Relation de l'expédition de Carthagène en* 1697.

POIRÉ-SOUS-LA-ROCHE, ch.-l. de cant. (Vendée), à 12 k. N. O. de Napoléon-Vendée; 3902 h.

POIRET (P.), écrivain mystique protestant, né à Metz en 1646, mort en 1719, fut pasteur à Heidelberg, à Anweill et à Hambourg, où il se lia avec Mlle de Bourignon. Après avoir été enthousiaste de Descartes, il l'attaqua dans le traité *De Eruditione triplici : solida, superficiali et falsa*, Amst., 1707. Il a donné, entre autres ouvrages : les *Principes solides de la religion chrétienne*; la *Théologie du cœur*, l'*OEconomie divine* ou *Système des œuvres et des desseins de Dieu envers les hommes* (Amst., 1687), et a fait une *Analyse de Bœhme* (en latin). Il a publié les œuvres de Mlle de Bourignon et quelques opuscules de Mme Guyon. Établissant, d'une part l'impuissance de la raison, de l'autre la corruption de la volonté, Poiret en déduit la nécessité de tout recevoir de Dieu : la vérité par la révélation, la foi et la vertu par la grâce; selon lui, la perfection pratique consiste à être un pur instrument de l'activité divine, *pati Deum Deique actus*.

POIRET (Jean Louis), naturaliste, né en 1755 à St-Quentin, m. en 1834, visita le nord de l'Afrique en 1785 et 86, publia son voyage en 1789, sous le titre : *Voyage en Barbarie, ou Lettres écrites de l'ancienne Numidie sur la religion, les coutumes, les mœurs des Maures et des Arabes*, et donna depuis, sur diverses branches de l'histoire naturelle, des ouvrages estimés, notamment *Leçons de Flore*, 1819-21; *Hist. des plantes usuelles de l'Europe*, 1825-29. C'est lui qui rédigea, avec Lamarck, le *Dictionnaire de Botanique* de l'*Encyclopédie méthodique*.

POIRIER (don Germain), bénédictin de St-Maur, né à Paris en 1724, mort en 1803, fut professeur de philosophie et de théologie dans diverses maisons de son ordre, garde des archives des abbayes de St-Denis et de St-Germain-des-Prés, membre du comité pour préparer une collection des diplômes et des chartres du royaume, fut admis en 1785 à l'Académie des inscriptions, et devint, après 1789, membre de la commission des monuments et bibliothécaire à l'Arsenal. Outre plusieurs opuscules et mémoires, il a publié, en société avec dom Précieux, le tome XIe du *Recueil des historiens de France* (1764). Aussi modeste et aussi simple que savant, il conserva dans le monde les mœurs et les vertus d'un anachorète.

POIRIER (Ordre de ST-JULIEN du), créé en 1176 par don Gomez, prit en 1214 le nom d'ordre d'Alcantara. *V.* ALCANTARA et GOMEZ.

POIRSON (J. B.), savant géographe, né en 1761 à Vrécourt (Vosges), mort en 1831, fut l'élève, puis le collaborateur de Mentelle et porta une rare exactitude dans la rédaction de ses cartes. On lui doit : l'*Atlas mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, avec Mentelle, 1804; les *Cartes pour la Statistique générale de la France* d'Herbin et pour les ouvrages d'Al. de Humboldt; l'*Atlas pour le Précis de géographie universelle* de Malte-Brun (avec Lapie), ainsi que le beau globe manuscrit qui orne la galerie d'Apollon au Louvre. — Son fils, Charles P., connu sous le nom de *Delestre-Poirson*, 1790-1859, travailla de bonne heure pour le théâtre, le plus souvent en société avec Mélesville, Scribe, Dumersan, et y obtint de nombreux succès, devint en 1820 directeur du théâtre du *Gymnase*, nouvellement créé, en conserva la direction jusqu'en 1844, et fit la fortune de ce théâtre par le choix des pièces et des acteurs et surtout en s'assurant la plume de Scribe.

POISSON (Nic.), savant oratorien, né à Paris en 1637, mort en 1710, a laissé des *Remarques sur la Méthode* et *la Mécanique* de Descartes et a rédigé une *Somme des conciles* intitulée : *Delectus auctorum ecclesiasticorum universalis, seu nova Summa conciliorum*, Lyon, 1706, 2 v. in-f. : c'est un bon abrégé.

POISSON (Raymond), acteur comique d'un naturel inimitable, né à Paris en 1638, mort en 1690, excellait à jouer le rôle de Crispin; il passe même, mais à tort, pour en être l'inventeur : on ne lui conteste cependant pas d'avoir composé le costume traditionnel de ce personnage. Il était aussi auteur, et a laissé plusieurs comédies en vers, qui ne manquent pas de verve comique (elles ont été réunies en 2 vol. in-12, Paris, 1743). —Son fils, Paul P., mort en 1735, lui succéda dans les rôles de Crispin et fit longtemps les délices du parterre. Il eut deux fils et une fille (Mme Gomez), qui se distinguèrent aussi comme acteurs. L'aîné, Philippe P. (1682-1743), a en outre donné nombre de comédies en vers, dont deux, *le Procureur arbitre* et l'*Impromptu de campagne*, sont restées au théâtre. Ses *Œuvres* ont été réunies à celles de Raym. Poisson, 1743.— Le 2e, Arnoul, 1696-1753, surpassa comme acteur son père et son aïeul. Petit, laid et mal bâti, il tirait de ces imperfections le plus heureux parti pour exciter le rire. Samson a donné une jolie coméd. intit. *la Famille Poisson*.

POISSON (Denis), géomètre, né en 1781 à Pithiviers, mort en 1840, fut admis le premier à l'École polytechnique, n'ayant que 17 ans, obtint la bienveillance de Laplace, fut nommé en 1806 professeur de mathématiques à l'École polytechnique, en 1811 prof. de mécanique à l'École normale, en 1816 prof. à la Faculté des sciences de Paris, devint peu après membre du conseil de l'Université, membre du bureau des longitudes et enfin pair de France. Il avait été admis dès 1812 à l'Académie des sciences. On a de lui, outre une foule de savants mémoires : *Traité de mécanique*, 1811 et 1833, ouvrage capital et devenu classique; *Nouvelle théorie de l'action capillaire*, 1831; *Théorie mathématique de la chaleur*, 1835; *Théorie du calcul des probabilités*, 1838. Il excellait surtout dans l'application de l'analyse

aux questions de physique. Arago a prononcé son *Éloge* à l'Académie des sciences. Un monument lui a été érigé à Pithiviers en 1851.

POISSON (Antoinette). *V.* POMPADOUR.

POISSONS, ch.-l. de cant. (Hte-Marne), à 24 kil. S. E. de Vassy; 1511 h. Forges, haut fourneau.

POISSY, *Pinciacum*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur la r. g. de la Seine et sur le chemin de fer de Paris à Rouen, à 18 kil. N. O. de Versailles; 5101 hab. Très long pont, belle église paroissiale, fondée par Philippe le Hardi; maison centrale de détention. Chapeaux en baleine et trame d'osier, produits chimiques, sucre tors; exploitation de pierres et de moellons. Grand marché de gros bétail pour Paris (les jeudis); grand commerce de blé. — Charles le Chauve tint un parlement à Poissy en 869. Les premiers rois de la 3e race y eurent un château, où naquit S. Louis. La ville fut prise par les Anglais en 1346 et 1419, et par Biron (sur les Ligueurs) en 1589. A Poissy eut lieu en 1561, en présence du roi (Charles IX) et de la reine mère (Catherine), un fameux colloque entre des théologiens catholiques et les Réformés, parmi lesquels Théodore de Bèze et Pierre Martyr : il ne produisit aucun résultat.

POITIERS, *Limonum*, puis *Pictavi*, ch.-l. du dép. de la Vienne, au confluent du Clain et de la Boivre, à 325 kil. S. O. de Paris par la route et 332 par le chemin de fer; 30 563 h. Évêché (fondé dès le IVe s.); cour impériale; académie universitaire : école de droit, facultés des lettres et des sciences ; école secondaire de médecine, chirurgie et pharmacie, lycée, séminaire; bibliothèque, jardin botanique; cabinets d'antiquités et d'histoire naturelle, société d'agriculture et des arts. La ville est vaste, mais mal bâtie, avec des rues étroites, escarpées et tortueuses, et de vieilles murailles, flanquées de tours et percées de 7 portes. On y remarque la magnifique cathédrale de St-Pierre, fondée, dit-on, en 1152, par Henri d'Angleterre; l'église du Moutier-Neuf, dédiée en 1096; Ste-Radegonde, commencée au VIe s., Notre-Dame, du Xe s., dont l'extérieur est admirable, St-Jean, ancien baptistère, bâti avec des fragments romains; St-Hilaire, restaurée en 1856 ; le Palais de justice, dont la façade latérale, du XIVe s., est due à Jean, duc de Berry; le quartier de cavalerie ; la magnifique promenade de Blossac; quelques antiquités romaines : ruines d'un amphithéâtre, aqueduc, etc. Fabriques de gros lainages, faïence, liqueurs, couleurs, etc. Commerce de céréales, graines de trèfle, luzerne et sainfoin, lin, cire, miel, chanvre, vins et eaux-de-vie, blé, cuirs, peaux de mouton, plumes d'oie. — Poitiers, capit. des *Pictones* ou *Pictavi*, est une ville très-ancienne. Les Romains l'embellirent beaucoup. Les Vandales la pillèrent en 410; les Visigoths la prirent au Ve s.: Alaric, leur roi, en fit sa résidence; Clovis en devint maître après la bataille de Vouillé, livrée aux environs (507). Ste Radegonde, femme de Clotaire Ier, y fonda vers 550 le célèbre monastère de Ste-Croix, où elle vint s'enfermer. C'est entre Poitiers et Tours que Charles Martel écrasa les Sarrasins en 732. Poitiers devint en 778 la capit. d'un comté. C'est à 15 k. au N. de Poitiers, à Maupertuis, que se livra la fameuse bataille dite *de Poitiers*, où le roi de France Jean II fut battu et pris par le prince Noir en 1356. Le traité de Brétigny soumit cette ville aux Anglais; Du Guesclin la reprit en 1372; Charles VII fugitif y établit sa cour en 1418 et y transféra quelque temps le parlement; il y fonda une université en 1432. Les Protestants l'assiégèrent en vain pendant 7 semaines en 1569. On connaît sous le nom d'*Édit de Poitiers* un édit de pacification rendu dans cette ville par Henri III, le 17 septembre 1577 : il assurait aux Protestants l'exercice public de leur culte, des juges spéciaux, l'impunité des prêtres qui avaient contracté mariage, 9 places de sûreté et des troupes, à condition qu'ils restitueraient les biens d'église, payeraient les dîmes et chômeraient extérieurement les jours de fêtes catholiques. Il s'est tenu dans cette ville 8 conciles; les *Grands-Jours* y furent aussi tenus à diverses reprises, notamment en 1395, 1579 et 1634.

POITIERS (Diane de). *V.* DIANE.

POITOU, pays des *Pictavi*, anc. prov. et grand gouvt de France, était borné au N. par la Bretagne, l'Anjou, la Touraine, à l'O. par l'Océan, au S. par l'Angoumois, la Saintonge et l'Aunis, à l'E. par le Berry et la Marche, et avait pour capit. Poitiers. Il se divisait en Haut et Bas-Poitou, le 1er à l'E, le 2e à l'O. Places principales : dans le 1er, Poitiers, Melle, Niort, St-Maixent, Civray, Rochechouart, l'Ile Jourdain, Montmorillon, Chatellerault, Richelieu, Loudun, Thouars, Parthenay; dans le 2e, Argenton-le-Château, Mortagne, La Roche-sur-Yon, Talmont, Luçon, Fontenay-le-Comte, les Sables d'Olonne. Les îles d'Yeu et de Noirmoutiers appartenaient au Poitou. Du Bas-Poitou l'on a fait le dép. de la Vendée; le Ht-Poitou forme ceux des Deux-Sèvres et de la Vienne. Sol varié, quelques coteaux, blé, vin, fruits, pâturages ; beaucoup de bois; gibier, poisson, volaille en abondance; antimoine, fer, pierre de taille, beaux marbres, quelques topazes; beaucoup de fossiles; sur les côtes, marais salants exploités. — Le Poitou, primitivement habité par les *Pictavi* ou *Pictones* (d'où dérive son nom), fut compris par Auguste dans l'Aquitaine, et fit partie depuis Constantin de l'Aquitaine 2e. Soumis aux Visigoths dans le Ve s., aux Francs depuis 507, le Poitou suivit le sort de l'Aquitaine. Reconquis sur Waïfre par Pépin le Bref, il reçut de Charlemagne en 778 un comte particulier, Abbon, dont un des successeurs, Aldebert, prit en 990 le titre de duc d'Aquitaine. Éléonore, héritière du Poitou, le porta, avec le reste de l'Aquitaine, d'abord au roi de France Louis VII (1137), puis (1152) à Henri, comte d'Anjou, depuis roi d'Angleterre. Philippe Auguste le confisqua sur Jean sans Terre en 1203, et le reconquit en 1205, conquête qui fut confirmée par le traité d'Abbeville en 1259. Louis IX le donna en apanage à son frère Alphonse; ce prince étant mort sans enfants, son apanage revint à la couronne sous Philippe le Hardi, 1271. Les Anglais redevinrent maîtres du Poitou en 1356, peu après la bat. de Poitiers, et le traité de Brétigny le leur concéda (1360). Charles V le recouvra en 1369, et le donna à son frère Jean, duc de Berry. A la mort du fils de ce Jean, le Poitou fut réuni définitivement. Cette province souffrit beaucoup au XVIe s. des guerres de religion; elle eut plus à souffrir encore à la fin du XVIIIe s. de nos guerres politiques. *V.* VENDÉE.

POIVRE (Pierre), voyageur et administrateur, né à Lyon en 1719, m. en 1786, visita la Chine comme simple particulier (1740-42), s'informant des ressources qu'elle pourrait offrir à notre commerce, fut envoyé en Cochinchine comme ministre de France, réussit à établir pour la Compagnie française des Indes un comptoir dans ce pays, à Fai-fo, administra de 1767 à 1773 comme intendant les îles de France et de Bourbon, qu'il fit prospérer, et parvint à y transplanter les épices des îles Moluques.

POIX, ch.-l. de c. (Somme), à 27 k. S. E. d'Amiens; 1204 hab. Anc. principauté qui appartint aux Créqui, puis aux Noailles.

POJARSKY (Dmitri, prince), guerrier russe, né en 1578, m. en 1642, battit en 1608, sur les bords de la Pekhorka, les Polonais qui avaient envahi son pays, réussit, le 22 oct. 1612, à les chasser de Moscou, dont ils étaient maîtres depuis 2 ans et demi, et fut en récompense nommé boyard par Michel Romanov à son avénement. Malgré ses services, il tomba en disgrâce, et mourut dans une sorte d'exil.

POL ou POLO. *V.* POLO (MARCO) et GIL-POLO.

POLA, *Pola*, puis *Pietas Julia*, v. forte des États autrichiens (Istrie), à 110 k. S. de Trieste, sur l'Adriatique; 1000 h. Beau port militaire ; citadelle, école de marine. Évêché. Beau palais épiscopal; restes d'un amphithéâtre romain, d'un arc de triomphe (*Porta aurea*), de temples d'Auguste et de Diane, de bains, etc. Pêche du thon. On tire des environs le sable

dont on fait les glaces de Venise. — Pola fut, dit-on, fondée par les *Colchi*. Elle était, sous les Romains, la ville la plus importante de l'Istrie et compta jusqu'à 50 000 h.; elle est auj. bien déchue. Les Génois remportèrent sur les Vénitiens une victoire navale devant Pola en 1379.

POLABES (WENDES). *V.* WENDES.

POLAIRES (mers). *V.* GLACIALE (mer).

POLE (le cardinal). *V.* POLUS.

POLÉMARQUE, c.-à-d. *commandant militaire*. On nommait ainsi le 2e des archontes d'Athènes, chargé de tout ce qui a rapport à la guerre.

POLÉMON, philosophe académicien, né à Athènes vers 340 av. J.-C., m. en 273. Il s'était dans sa jeunesse livré à la dissipation : un jour qu'il était ivre, il entra par hasard dans l'école de Xénocrate, et entendit ce philosophe parler de la tempérance; il conçut dès lors une telle honte des excès auxquels il s'était abandonné jusque-là qu'il se convertit aussitôt à la philosophie. Il devint le disciple le plus zélé de Xénocrate, et mérita de lui succéder dans sa chaire. Il ne changea rien à la doctrine de son maître.

POLÉMON, *Antonius Polemo*, sophiste de Laodicée, tint école à Smyrne et se fit un nom sous Trajan et Adrien (98-138); mais il avait encore plus de jactance que de talent. On a de lui 2 *Déclamations*, publ. par Poussines, avec version latine, Toulouse, 1637, et par Orelli, Zurich, 1819.

POLÉMON I, roi de Pont, fils d'un certain Zénon, gouverneur de Laodicée en Bithynie pour les Romains, fut placé sur le trône par Marc-Antoine, aida le triumvir dans ses guerres contre les Parthes et contre Octave, puis s'accommoda avec Octave vainqueur, et garda son royaume jusqu'à sa mort, qui eut lieu vers l'an 1 ou 2 de J.-C. Il ne possédait d'abord que la partie du Pont qui s'étend du Thermodon à la Colchide, et qui prit de lui le nom de *Pont Polémoniaque*; il y joignit le Bosphore l'an 14 av. J.-C. Il résidait à Side, ville située sur la côte du Pont-Euxin, qui fut depuis appelée *Polemonium*. — P. II, son fils, lui succéda sous la tutelle de sa mère Pythodoris, après la mort de laquelle il fut confirmé dans la possession de ses États, l'an 38 de J.-C., par un sénatus-consulte. En 63 il céda le Pont à Néron, et ne régna plus que sur une partie de la Cilicie.

POLÉMONIAQUE (PONT). *V.* PONT et POLÉMON.

POLENTA, famille qui régna à Ravenne de 1275 à 1441, eut pour chef Guido Novello da Polenta, qui gouverna de 1275 à 1322, et qui fut père de la célèbre Françoise de Rimini. — Ostase I, fils de Guido, poignarda son neveu Rambert pour régner seul (1322-1346). — Bernardin (1346-59) fut quelque temps tenu en prison par ses frères révoltés (Pandolfe, Lambert), réussit à ressaisir sur eux le pouvoir et les fit mourir : il gouverna en tyran. — Gui II (1359-82) embrassa le parti de Louis I d'Anjou et fut sous ce prétexte détrôné et jeté dans un cachot par ses trois fils. — Ostase III, régna de 1431 à 1441. Tour à tour allié et ennemi des Vénitiens, il fut pris, déporté à Candie, et mis à mort avec sa femme et ses enfants par ordre du doge de Venise. En lui finit cette maison.

POLÉSIE, anc. voïvodie de Pologne, en Lithuanie, auj. comprise dans le gouvt russe de Minsk.

POLÉSINE, prov. de Vénétie, sur l'Adriatique, bornée au N., à l'E. et à l'O. par les prov. de Vérone, Padoue et Mantoue : 80 kil. sur 26; 150 000 hab.; ch.-l. Rovigo. Elle est arrosée par le Pô, l'Adige, le Tartaro, l'Adigetto. Climat humide et malsain. Culture du riz, élève de bétail. Ce pays fut, sous Napoléon I, réparti entre les 4 dép. du Mincio, de la Brenta, de l'Adriatique et du Bas-Pô.

POLICASTRO, *Buxentum* ou *Pyxus*, v. et port d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Principauté Citérieure), sur le golfe de Policastro (anc. *golfe de Laos*), qui fait partie de la mer Tyrrhénienne; 600 hab. Évêché. Ville ancienne de la Lucanie, jadis plus grande; détruite par les Goths, par les Maures, enfin par les Turcs (1544). — Une autre Policastro, jadis *Pétilie*, est dans la Calabre Ultérieure 2e, à 8 kil. O. de Sta-Severina, et compte 3450 hab.

POLIER (Henri de), colonel suisse, né à Lausanne en 1741, d'une famille originaire de France, servit la Compagnie des Indes sous Hastings, étudia profondément la langue et la religion des Hindous, revint en Europe avec une grande fortune, et se retira dans le domaine de Rosetti près Avignon, où il fut assassiné par des brigands (1795). Il est le 1er qui ait pu se procurer une copie complète des *Védas* (elle se trouve au Musée Britannique). Il avait en outre rapporté de l'Inde une belle collection de peintures indiennes, et de nombreux manuscrits, dont une partie se trouve à la Biblioth. impériale de Paris. — Sa sœur, Marie-Élisabeth P., a tiré de ses notes manuscrites la *Mythologie des Hindous*, Paris, 1809.

POLIGNAC, *Apolliniacum*, bg de la Hte-Loire, à 4 kil. N. O. du Puy; 2305 hab. Vieux château, domaine de la famille Polignac, construit sur les ruines d'un temple d'Apollon. — Jadis titre d'une vicomté, qui devint comté, puis marquisat, enfin duché.

POLIGNAC, l'une des plus anc. maisons du Velay, qui exerça longtemps la puissance souveraine dans ce pays, tire son nom de l'ancien château de Polignac, et prétend descendre de la même famille que Sidoine Apollinaire, auteur qui signale en effet un château d'*Apolliniacum* comme sa maison paternelle. Plusieurs membres de cette famille ont par suite pris le prénom de Sidoine Apollinaire.

POLIGNAC (Melchior de), cardinal célèbre et habile diplomate, né en 1661, au Puy en Velay, mort en 1741, fut chargé de négociations à Rome (1689), alla comme ambassadeur en Pologne (1693) et réussit à faire élire roi le prince de Conti (1696); mais, cette élection n'ayant point eu d'effet, il fut disgracié et exilé pendant quatre ans. Rentré en grâce en 1702, il fut nommé plénipotentiaire en Hollande (1710-13) et obtint le chapeau de cardinal (1713). Exilé de nouveau pendant la Régence pour s'être compromis dans la conspiration des princes légitimés, il rentra à la cour en 1721, fut envoyé à Rome où il eut part à l'élection de Benoît XIII (1724), y resta 8 ans chargé des affaires de France et termina les différends suscités par la bulle *Unigenitus*. Il avait été nommé en son absence archevêque d'Auch (1726). Il fut reçu à l'Académie française en 1704, à celle des sciences en 1711, et à celle des inscriptions en 1717. On lui doit un poëme latin en 9 livres, intitulé l'*Anti-Lucrèce*, dans lequel il réfute la philosophie fausse et désolante de l'épicurien de Rome : c'est un ouvrage aussi bien écrit que bien pensé, qui renferme des morceaux très-remarquables. L'auteur n'y avait pas encore mis la dernière main au moment de sa mort; le poëme fut revu et perfectionné par le professeur Lebeau, puis par l'abbé de Rothelin, qui le publia en 1745. L'*Anti-Lucrèce* a été trad. en prose par Bougainville, 1749, par Bérardier, 1786, et mis en vers français par Jeanty-Laurans, 1813.

POLIGNAC (la duchesse de), née POLASTRON, femme du duc Jules de Polignac, fut intime amie de la reine Marie-Antoinette, qui la fit gouvernante des enfants de France et la combla de bienfaits. La haine publique calomnia cette liaison, et attribua aux deux amies les maux de la France; la duchesse émigra avec son mari dès 1789 et mourut à Vienne en 1793, à 44 ans. — Le duc Jules de Polignac, son mari, était premier écuyer de Louis XVI. Participant à la fortune de sa femme, il fut fait duc en 1780 et nommé en 1782 surintendant des postes. Il émigra des premiers à la Révolution, servit dans l'armée de Condé, reçut de l'impératrice Catherine II une terre dans l'Ukraine, et mourut à St-Pétersbourg en 1817. Il fut père d'Armand et Jules de Polignac, qui suivent.

POLIGNAC (le prince Jules de), ministre et favori de Charles X, fils des précédents, né à Paris en 1780, m. en 1847, fut emmené en Angleterre dès 1789 par ses parents émigrés, fut placé fort jeune près du comte d'Artois (Charles X), qui le prit en affection et

le nomma son aide de camp; revint clandestinement en France en 1804, avec son frère aîné Armand, entra ainsi que lui dans le complot tramé par Georges et Pichegru contre le premier consul, fut condamné à deux ans de prison, tandis qu'Armand était condamné à mort, tenta par un généreux dévouement de sauver son frère; fut, après l'expiration de sa peine, détenu par mesure de sûreté, s'évada à la fin de 1813, et alla rejoindre à Vesoul le comte d'Artois; pénétra un des premiers dans Paris, et y arbora le drapeau blanc dès le 31 mars 1814. Il remplit depuis diverses missions dans l'intérêt des Bourbons, notamment auprès du pape, qui lui conféra le titre de prince romain; fut nommé pair en 1816, mais refusa longtemps de prêter serment à la Charte; fut nommé en 1823 ambassadeur à Londres, et signa en cette qualité le traité qui autorisait l'expédition en faveur des Grecs; fut, quoique fort impopulaire, appelé par Charles X au ministère le 8 août 1829, et reçut avec le portefeuille des affaires étrangères la présidence du conseil; ne tarda pas à justifier toutes les craintes en signant, le 25 juillet 1830, les funestes ordonnances qui amenèrent la chute de Charles X et de la branche aînée des Bourbons; refusa obstinément tout accommodement pendant la lutte, tenta, après le triomphe définitif de la révolution, de s'échapper sous un déguisement, mais fut reconnu à Granville, transféré à Paris et traduit devant la Cour des pairs : il fut condamné à une prison perpétuelle, privé de tous ses titres, grades et ordres, et déclaré mort civilement. Après quelques années de détention au fort de Ham, il fut amnistié, en 1836; il passa en Angleterre, puis obtint de rentrer en France, où il put finir tranquillement ses jours. Ce ministre, auteur de tant de maux, était dans la vie privée un homme bon, pieux et honorable; sa conduite s'explique par des préjugés de naissance et d'éducation, par une foi aveugle dans les doctrines de l'ancien régime et par un dévouement chevaleresque pour Charles X. — Son frère aîné, le duc Armand, né en 1771, mort comme lui en 1847, était animé du même dévouement pour la monarchie. Arrêté avec lui en 1804 comme impliqué dans la conspiration de George Cadoudal, et condamné à mort, il ne dut son salut qu'à l'intercession de l'impératrice Joséphine. Enfermé au fort de Ham, il s'évada en 1813, fut nommé en 1814 aide de camp et 1er écuyer du comte d'Artois, puis maréchal de camp. Il fit partie en 1815 de la Chambre introuvable, entra à la Chambre des pairs à la mort de son père (1817), refusa en 1830 de prêter serment et rentra dans la vie privée.

POLIGNANO, v. et port d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre-de-Bari), sur l'Adriatique, à 35 kil. S. E. de Bari; 7000 hab. Évêché. Curieuses cavernes.

POLIGNY, *Poliniacum*, ch.-l. d'arr. (Jura), à 29 k. N. E. de Lons-le-Saulnier, au pied d'une montagne; 5401 hab. Justice de paix (le tribunal de 1re inst. est à Arbois), collége. Fabriques de bonneterie, chandelles, tonneaux, faïence, salpêtre, etc. Commerce en grains, vins, bestiaux, fromages, etc. Patrie de J. Coythier, médecin de Louis XI. — Ville jadis importante : elle était, sous les Romains, la résidence du gouverneur de la Séquanaise, et fut, au moyen âge, une des habitations des comtes et ducs de Bourgogne; elle fut érigée en commune en 1288. Elle fut prise en 1595 par Henri IV, en 1638 par le duc de Longueville, en 1674 par Condé.

POLIORCÈTE (DÉMÉTRIUS). V. DÉMÉTRIUS.

POLITIEN (Ange Ambrogini), littérateur italien, né en 1454 en Toscane, à Monte-Pulciano (d'où son nom), mort en 1494, obtint dès sa 1re jeunesse la faveur des Médicis par des *stances* sur un tournoi dans lequel Julien de Médicis avait remporté la palme, devint l'instituteur des deux fils de Laurent de Médicis, dont l'un fut plus tard le pape Léon X, fit à Florence des cours de littérature grecque et latine et de philosophie qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs, entra dans l'Église à la fin de sa vie et obtint un canonicat à Florence. Il a laissé d'élégantes poésies italiennes; une *Histoire de la conjuration des Pazzi*, en latin, 1478; des *Commentaires sur les Pandectes*, 4 poëmes *Bucoliques* latins, des épigrammes grecques, une traduction latine d'*Hérodien*. On a aussi de lui un recueil de *Lettres*, en 12 livres, précieuses surtout par les détails historiques sur la 2e moitié du XVe siècle. Soit comme prosateur, soit comme poëte, Politien a manié la langue latine avec un talent qui en fait un émule des anciens. En outre, il a beaucoup contribué à répandre la connaissance et le goût de la littérature ancienne : on lui doit la découverte de nouveaux morceaux de Quintilien. Ses *Œuvres* ont été réunies à Venise dès 1498 et plusieurs fois réimprimées, notamment à Paris, 1512, et Bâle, 1554, in-f.

POLITIQUES, tiers parti qui se forma lors des guerres civiles religieuses sous Charles IX et Henri III. Il se composait des mécontents du parti catholique et du parti protestant, ce qui les fait aussi désigner sous le nom de *Malcontents*. S'inspirant des sentiments du chancelier de L'Hôpital, les Politiques recommandaient la tolérance mutuelle et se proposaient de rétablir la paix par une transaction équitable entre les deux communions. Leurs chefs étaient : François d'Alençon, frère du roi, le roi de Navarre, Henri de Bourbon, le prince de Condé, les Montmorency, etc. Quelques imprudents de ce parti formèrent une conspiration contre Charles IX en 1574, et deux d'entre eux, La Mole et Coconas, favoris du duc d'Alençon, furent décapités. Après la mort de Charles IX, ils prirent les armes, mais leur armée fut battue à Dormans par Henri de Guise, 1575. Henri III gagna les principaux chefs, en leur accordant des conditions avantageuses au traité de Beaulieu, 1576, et le parti sembla dissous. Cependant, les idées qu'il soutenait firent leur chemin et préparèrent cette majorité nationale qui, ne voulant ni d'un roi hérétique, ni d'un roi étranger, repoussa les prétentions du roi d'Espagne Philippe II à la couronne de France, et se rallia à Henri IV, dès que ce prince se fut converti.

POLK (J. KNOX), 11e président des États-Unis, né en 1795 dans la Caroline du Sud, m. en 1849, avait d'abord été avocat dans le Tennessée. Député au Congrès en 1825, puis président de la Chambre des représentants, il fut nommé gouverneur du Tennessée par l'influence du général Jackson, et fut porté en 1845 à la présidence de l'Union par le parti démocratique. Il annexa le Texas aux États-Unis, 1845, termina le différend qui s'était élevé avec l'Angleterre au sujet de l'Orégon, 1846, et fit au Mexique une courte guerre qui valut aux États-Unis le Nouveau-Mexique et la Californie, 1847. L'excès du travail hâta sa fin : il mourut peu après avoir quitté la présidence.

POLLENTIA, auj. *Polenza*, v. de Ligurie, chez les *Staticllates*, au S. O. d'*Asta* et d'*Alba Pompeia*, était célèbre chez les anciens par ses laines noires. Stilicon y remporta une grande victoire sur Alaric en 403.

POLLION, *C. Asinius Pollio*, orateur et personnage politique, né à Rome l'an 76 av. J.-C., m. l'an 4 de l'ère chrétienne, s'attacha d'abord à César, qu'il accompagna au passage du Rubicon et à la bat. de Pharsale, puis servit Antoine et reçut de lui le commandement des légions campées à Mantoue : c'est là qu'il eut l'occasion de connaître Virgile, dont il sauva le patrimoine. Consul en 40 av. J.-C., il prit Salone sur les Dalmates révoltés, ce qui lui valut les honneurs du triomphe. Il chercha vainement à réconcilier Octave et Antoine. Las enfin des caprices et de l'orgueil de ce dernier, il abandonna la carrière publique pour se vouer au barreau et aux lettres et entreprit d'écrire l'*Histoire des guerres civiles de Rome*. Outre cette *Histoire*, en 27 livres, qui ne nous est pas parvenue, il avait laissé des *discours*, des *lettres*, des *tragédies*, un *livre contre Salluste*; on n'a conservé de lui que trois lettres à Cicéron (dans le livre des *Épîtres familières*), et de courts fragments de son histoire et de ses discours. Pollion fut, comme Mécène, le protecteur des lettres et l'ami de Virgile et d'Horace, qui l'ont immortalisé dans leurs écrits : c'est

à lui que Virgile adresse sa 4e églogue et Horace la 1re ode du IIe livre. C'est lui qui établit la première bibliothèque publique à Rome. Comme orateur, on le plaçait immédiatement après Cicéron et sur la même ligne que César. Il jouissait aussi d'une grande réputation comme homme de goût, et les meilleurs écrivains soumettaient leurs œuvres à sa critique.

POLLUX, frère de Castor. *V.* CASTOR.

POLLUX, *Julius Pollux*, sophiste et grammairien grec, né à Naucratis en Égypte vers l'an 130 de J.-C., m. en 188, se fit un nom à Rome, fut un des précepteurs de Commode, puis alla remplir à Athènes la chaire publique d'éloquence, et mourut dans cette ville. De divers ouvrages qu'il avait composés, il ne nous reste qu'un *Lexique* en 10 livres, intitulé *Onomasticon*, ouvrage où les mots sont disposés, non dans l'ordre alphabétique, mais selon l'analogie du sens. Les meilleures éditions de l'*Onomasticon* sont celles de Léderlin et Hemsterhuys, Amst., 1706, de G. Dindorf, Leips., 1824, et d'E. Bekker, Berlin, 1846. — Un autre J. Pollux, historien grec qui vivait sous Valens (364), a donné une *Chronique* qui va de l'origine du monde au règne de Valens, et qui a été publ. à Munich en 1792, avec traduction latine.

POLO (Marco) ou MARC-PAUL, fameux voyageur vénitien, né en 1252 ou 1256, m. vers 1323, accompagna son père et son oncle dans un voyage de commerce qu'ils avaient entrepris à la cour de Koublaï, grand-khan des Mongols. Il plut à ce prince qui le retint 17 ans à son service et l'employa dans des missions lointaines, dont il s'acquitta avec autant d'intelligence que de fidélité : il eut ainsi l'occasion de visiter des contrées qui étaient restées jusque-là inconnues aux Européens, la Tartarie, la Chine, l'Indo-Chine, le Japon. Après avoir traversé toute l'Asie, il revint en Europe par les îles de la Sonde, l'océan Indien et la Perse jusqu'à Trébizonde et Constantinople. De retour en Europe en 1295, avec de grandes richesses, il arma à ses frais et commanda une des galères vénitiennes pendant la guerre de Curzola; mais il fut pris par les Génois et ne revit sa patrie qu'après plusieurs années de captivité. C'est pendant cette captivité qu'en 1298 il dicta ou fit rédiger la relation de ses *Voyages*. La relation de Marco-Polo, renfermant une foule de faits extraordinaires, fut accueillie avec incrédulité par ses contemporains, mais les progrès de la science sont venus la confirmer et elle est justement regardée comme un des plus précieux monuments géographiques que nous possédions. On est incertain sur la langue dans laquelle elle a été rédigée originairement : quoiqu'il semble qu'elle ait dû l'être avant tout dans le dialecte vénitien, que parlait l'auteur, des découvertes récentes établissent que la 1re rédaction en aurait été faite en français (dans le dialecte picard). Quoi qu'il en soit, elle existe en italien, en latin, en français, en portugais, en espagnol, en allemand, en anglais. La 1re édition latine est présumée être de Venise ou de Rome, 1484, mais elle ne porte ni date ni indice de lieu. La 1re édition italienne est de Venise, 1496. La meilleure traduction française est celle qui forme le tome I du *Recueil des Voyages et Mémoires de la Société de géographie de Paris*, publié en 1824. M. G. Pauthier a donné une édition du vieux texte français, qu'il considère comme la rédaction originale, 1865, 2 vol. in-8.

POLO (Gil), poëte espagnol. *V.* GIL-POLO.

POLOGNE, ancien État de l'Europe, dont les bornes ont beaucoup varié, et qui, dans sa plus grande étendue, embrassa le pays compris entre l'Oder à l'O., le Dniéper à l'E., la Baltique au N., et la mer Noire au S., de 47° à 58° lat. N. et de 13° à 30° long. E., ayant environ 1200 k. sur 1000. Il avait pour capitale Varsovie, et comptait de 12 à 15 millions d'hab. Outre la Courlande, qui, bien que régie par des ducs, était un fief polonais, et la Prusse occidentale ou Poméranie, on y distinguait trois grandes masses : la Grande-Pologne, la Petite-Pologne, la Lithuanie, lesquelles étaient subdivisées comme suit :

Grande-Pologne.	Posnanie (palatinat de),	Posen.
	Gnesne (palat. de),	Gnesne.
	Kalich (palat. de),	Kalich.
	Sieradie (palat. de),	Sieradz.
	Vieloun (pays de),	Vieloun.
	Lentchitz (palat. de),	Lentchitz.
	Rava (palat. de),	Rava.
	Brzesta en Cujavie (palat. de),	Brzesta.
	Inovraclav (palat. de),	Inovraclav.
	Mazovie (palat. de),	Varsovie.
	Plotsk (palat. de),	Plotsk.
	Dobrzin (palat. de),	Dobrzin.
Petite-Pologne.	Cracovie (palat. de),	Cracovie.
	Sandomir (palat. de),	Sandomir.
	Lublin (palat. de),	Lublin.
	Sévérie (duché de),	Siewiers.
	Podlachie ou Bielsk (pal. de),	Bielsk.
	Chelm (pays de),	Chelm.
	Podolie (palat. de),	Kamieniotz.
	Bratslav (palat. de),	Bratslav.
	Kiev (palat. de),	Zitomierz.
	Volhynie (palat. de),	Vlodzymirsz.
Lithuanie.	Wilna (palat. de),	Vilna.
	Troki (palat. de),	Troki.
	Minsk (palat. de),	Minsk.
	Polotsk (palat. de),	Polotsk.
	Vitebsk (palat. de),	Vitebsk.
	Mstislav (palat. de),	Mstislav.
	Novogrodek (palat. de),	Novogrodek.
	Brzesta en Polésie (palat. de),	Brzesta-Litowsk.
	Samogitie (duché de),	Rossiena.

La Pologne n'est guère qu'une plaine immense; elle est arrosée par plusieurs grands fleuves : la Vistule, le Niémen, le Dniestr et le Dniepr. L'air y est froid, mais sain; le sol est inégalement fertile : au S. E., les grains abondent; la Lithuanie a d'immenses forêts, la Samogitie produit du lin en quantité. Beaux pâturages, bétail, gibier, élans, bisons, buffles (en Lithuanie et Mazovie), beaucoup de chevaux sauvages; castors, loutres, ours, loups-cerviers, etc. Cuivre, plomb, fer, houille, immenses mines de sel (à Bochnia et Wieliczka); albâtre, marbre, soufre, salpêtre, pierres à chaux et à bâtir. La population de la Pologne se divisait en nobles (ou ordre équestre), bourgeois et paysans. Ceux-ci étaient presque tous serfs; les nobles avaient sur eux droit de vie et de mort; ils pouvaient seuls posséder des terres et étaient seuls admis à exercer les droits politiques. La forme du gouvernement de la Pologne, dans les derniers siècles de son existence, était très-vicieuse : la couronne, d'abord héréditaire, finit par devenir élective (1572); elle pouvait se donner même à des étrangers; le roi n'avait point le droit de lever des armées, de faire la guerre, de conclure la paix, de former des alliances : la *diète* seule avait ce pouvoir; l'élection du roi était faite dans des diètes qui se tenaient à cheval et en armes, dans une plaine située sous les murs de Varsovie; tout noble adulte pouvait voter dans les diètes; un seul vote négatif empêchait toute proposition de passer (c'est ce qu'on appelait le *liberum veto*) : d'où l'impossibilité de rien décider légalement. Le sénat, plus puissant que le roi, n'avait cependant lui-même que peu d'autorité. Après ce corps venaient les palatins, les starostes et les castellans qui, bien que peu dépendants du pouvoir central, n'avaient qu'un pouvoir assez restreint dans les provinces et districts. La religion dominante était le Catholicisme et le clergé catholique était fort riche (il possédait les deux tiers des terres); mais on comptait beaucoup de dissidents, Luthériens, Sociniens, Grecs non unis, qui longtemps furent traités avec une grande intolérance, et surtout beaucoup de Juifs, qui au contraire jouissaient d'une assez grande liberté; aussi avait-on surnommé la Pologne le *Paradis des Juifs*. Les Polonais sont de race slave. La vivacité de leur esprit, leur caractère liant et sociable les ont fait surnommer *les Français du Nord*.

Histoire. Les pays qui formèrent depuis la Polo-

gne étaient vaguement compris par les anc. dans la Germanie septentr. et la Scythie d'Europe. Aux VIe et VIIe siècles, ces pays furent envahis par des tribus slaves connues sous les noms de *Lettones* et de *Lèches*, qui plus tard furent réunies sous le nom de *Polènes* ou *Polonais*, c.-à-d. Slaves de la plaine. Ce n'est guère qu'au VIIIe que la Pologne commence à former un État unique et à part. A partir de l'an 842, elle est gouvernée par des ducs particuliers, du nom de *Piasts*, qui, plus tard, s'étant soustraits à la suzeraineté de l'empire d'Allemagne, prennent le titre de rois sous Boleslas I, vers l'an 1000. Le Christianisme y avait été introduit dès 966 par Miécislas I. Le nouveau royaume commençait à prospérer; mais les partages perpétuels du territoire entre les fils des princes, l'anarchie de 1037 à 1042, la guerre civile de Zbignev, la séparation de la Silésie (1168), la lutte entre Lech le Blanc et Miécislas III ou son fils (1195-1207), vinrent compromettre son existence. La Pologne se relevait de ces maux, quand l'invasion mongole (1241-1287) lui fit souffrir des pertes incalculables. Après la mort de Lech le Noir, elle fut livrée de nouveau aux troubles intérieurs (1295-1306). Cependant le pays s'agrandit et prospéra sous Vladislas le Nain et surtout sous Casimir III : avec ce dernier finit la ligne aînée des Piasts. Louis le Grand, son gendre, joignit la Hongrie à la Pologne; mais après lui, ses deux filles, Hedvige et Marie, se virent réduites chacune à l'une des deux couronnes. Hedvige, à qui était échue la Pologne, amena la réunion de la Lithuanie et de la Pologne en épousant (1386) le grand-duc de Lithuanie Jagellon, qui se convertit et prit le nom de Vladislas V. Cette réunion, qui ne fut consommée qu'en 1444 (*Voy.* LITHUANIE), doublait le territoire du royaume. La période des Jagellons (1386-1572) fut, avec les 80 années qui la précédèrent (sous Lech VI, Casimir III et Louis le Grand), la plus belle époque de la Pologne. Pendant ce temps, cette nation donna des rois à la Bohême, à la Hongrie, réunit à la couronne d'anciens grands fiefs qui s'en étaient détachés; acquit la moitié de la Prusse (la Prusse occident. ou royale), avec suzeraineté sur la Prusse orient. ou ducale, plus la Livonie (1560), qui lui fut assurée par la paix de Kieverova-Horka (conclue avec Ivan IV); en outre, elle établit sa suzeraineté sur la Courlande (1561). A la même époque, la Pologne résistait glorieusement aux tentatives des Turcs, devenus ses voisins depuis la chute de l'empire grec. Malheureusement, la féodalité acquérait de plus en plus de force : après l'extinction des Jagellons dans les mâles (1572), la royauté fut déclarée élective (Henri de Valois, Henri III, fut le premier élu, 1573); mais, à chaque élection, de nouvelles restrictions, sous le nom de *pacta conventa*, affaiblissaient de plus en plus le pouvoir : de là, insuffisance de l'impôt, manque de suite, de concert, point de secret dans les délibérations, point d'armée réelle, pas même de fortifications. Les querelles religieuses, suscitées par la naissance du Protestantisme, hâtèrent encore la décadence de la Pologne; en vain la diète de Wilna (1563) avait-elle décrété la tolérance et accordé aux dissidents les mêmes droits qu'aux Catholiques; ce décret fut violé sous les Wasa et aboli sous Michel Wisnioviecki. Le dernier acte de puissance de la Pologne fut son intervention dans les troubles de la Russie à l'occasion du meurtre du faux Dmitri (1605), la prise de Moscou (1611), et les traités de Divilino (1618) et de Viazma (1634), par lesquels la Russie abandonnait non-seulement la Livonie, mais les provinces récemment conquises de Smolensk, de Tchernigow et de Novgorod-Séverskoï. Depuis, elle ne fit que rétrograder : elle fut dépouillée en 1657 de sa suzeraineté sur la Prusse orientale ou ducale, perdit la Livonie en 1660, par la paix d'Oliva; Smolensk, l'Ukraine occid. et la Séveri en 1667, par le traité d'Andrussof. La Pologne reprend un éclat momentané sous J. Sobieski, qui repousse les Turcs au moment où ils allaient s'emparer de Vienne (1683) et qui leur reprend plusieurs provinces; mais les fautes croissantes de la noblesse et du sénat empêchent l'État d'y rien gagner, et Sobieski se voit forcé de signer en 1686 le traité de Moscou qui lui enlève la Podolie et Kiev. Pendant la grande guerre du Nord (1700-1721), l'invasion de Charles XII, la lutte entre deux compétiteurs au trône, Auguste (que soutenait le czar Pierre) et Stanislas Leczinski (que soutenait Charles XII), achevèrent la ruine de la Pologne. Enfin, à la faveur des discordes qui armaient les uns contre les autres, les Catholiques et les dissidents, les Russes occupèrent la Pologne, et Catherine II fit violemment proclamer roi Stanislas Poniatowski, son ancien amant (1764). Il se forme alors contre l'influence russe un *rokoss* de patriotes, dit *Confédération de Bar* (1768); Louis XV et la Porte prêtent leur appui aux confédérés, mais la chute de Choiseul en France et les succès des Russes contre les Turcs rendent vain l'héroïsme des patriotes, et le premier démembrement de la Pologne est décidé. Ce démembrement eut lieu en 1772 : la Galicie orientale fut donnée à l'Autriche; toutes les anciennes conquêtes des Lithuaniens sur les Russes (Russie Blanche, Russie Noire, Livonie polonaise) furent attribuées à la Russie à titre de restitution ; la Prusse royale et ses annexes devinrent le lot de la maison de Brandebourg. Ce qui restait porta encore le titre de roy. de Pologne, mais ne fut plus de fait qu'une province russe. En 1790, pendant la guerre des Suédois et des Turcs contre la Russie, les patriotes polonais opérèrent une révolution : ils promulguèrent en 1791 une constitution sage, qui abolissait l'absurde *veto* et fortifiait la royauté; mais la Russie suscita contre eux la confédération de Targowice (1792), composée de mécontents polonais, qui prirent les armes au nom de l'ancienne constitution. A la faveur de ces dissensions, un 2e partage eut lieu, en 1793, entre la Russie et la Prusse : la Russie, qui eut la plus forte part, y gagna les voïvodies de Kiev, Brassav, Podolie, Volhynie, Novogrodek et Minsk. Un nouvel effort des Polonais en 1794 amena une 3e lutte plus inégale encore, dans laquelle Kosciusko fit vainement des prodiges de valeur, et un 3e et dernier partage s'effectua en 1795. L'Autriche y eut part aussi bien que la Russie et la Prusse : la Russie cette fois s'incorpora toute la Lithuanie. La Pologne resta ainsi anéantie pendant douze ans. Après sa première campagne de Prusse (1807), Napoléon, par le traité de Tilsitt, fit de toute la Prusse polonaise et de plusieurs autres provinces de l'ancienne Pologne, le *Grand-duché de Varsovie* (*V.* ce mot), qui comprenait environ les deux cinquièmes de l'ancien royaume de Pologne, et il le donna au roi de Saxe, Frédéric-Auguste, petit-fils d'Auguste II, qui déjà avait été élu roi par les patriotes de 1790, mais n'avait point accepté. Depuis cette époque, les Polonais, espérant toujours le rétablissement de leur nationalité, se montrèrent dévoués à Napoléon et leurs soldats combattirent constamment dans les rangs de l'armée française, où ils formaient un corps d'élite (*V.* DOMBROWSKI, JOS. PONIATOWSKI). Quand Napoléon fut tombé, le congrès de Vienne (1815) coupa en deux le *Grand-duché de Varsovie* : la partie occidentale, comprenant Dantzick, Thorn, Culm, Posen, etc., fut rendue à la Prusse, qui en fit le *Grand-duché de Posen*; la partie orientale, de beaucoup la plus forte, fut livrée à la Russie, qui en a formé une annexe de son empire sous le nom de *Royaume de Pologne*. Cracovie seule fut laissée en dehors de ce nouveau partage et forma une république indépendante; mais l'Autriche s'en empara en 1846 et l'incorpora à la Galicie.

Le nouveau *Royaume de Pologne* a pour bornes à l'E. les prov. lithuaniennes de la Russie occid., au N. la prov. prussienne de Prusse, à l'O. la Silésie (aussi à la Prusse), au S. la Galicie. Il s'étend de 35° à 42° long. E., de 50° à 55° lat. N.: 580 kil. du N. au S., sur 432; 124 000 kil. carr.; 4 200 000 hab.;

capit., Varsovie. Il est divisé en 5 gouvernements : Varsovie, Lublin, Radom, Plotsk, Augustovo. D'après les traités de 1815, ce royaume, tout en étant annexé à l'empire russe, devait conserver sa nationalité : il reçut en effet une constitution de l'empereur Alexandre ; il eut sa diète, qui votait l'impôt et discutait les lois, et fut gouverné par un vice-roi (Constantin, frère de l'empereur Alexandre I). Sous cette nouvelle forme de gouvernement, la Pologne jouit de quelque repos de 1815 à 1830; mais, après la révolution française de 1830, elle se souleva contre la Russie, alléguant l'inexécution des traités qui avaient garanti ses libertés. Pendant dix mois (de novembre 1830 à septembre 1831), la Pologne lutta héroïquement contre des forces décuples ; vaincue de nouveau, malgré les efforts des Chlopicki, des Czartoryiski, des Skrzynecki, des Dembinski, elle fut décimée par le vainqueur, perdit la constitution que lui avait donnée Alexandre ainsi que la plupart de ses priviléges, et vit appesantir son joug : les statuts de 1832 et 1835 effacèrent les dernières traces de sa nationalité et lui enlevèrent jusqu'à l'usage de sa langue dans tous les actes officiels. L'empereur Alexandre II s'était efforcé depuis son avénement d'adoucir le sort de la Pologne ; il lui avait rendu l'usage de sa langue et lui avait donné un gouvernement séparé; néanmoins, en 1863, les rigueurs du recrutement donnèrent lieu à une nouvelle insurrection : après deux ans d'une lutte inégale, les Polonais, qui avaient inutilement compté sur l'appui des puissances européennes, furent de nouveau réduits et virent aggraver leur sort. — L'*Hist. de la Pologne* a été écrite par Lelewel, 1829. Rulhière a donné une bonne *Hist. de l'Anarchie et du démembrement de la Pologne*, 1807.

Souverains de la Pologne.

Temps fabuleux.
Lech, vers 501
Vanda, 540
Cracus, 600
Prémislas I, 750
Lech II, 804
Lech III, 810
Popiel I, 815
Popiel II, 830
Interrègne, 840-842.

Dynastie des Piasts.
Piast, duc de Pologne, 842
Ziémovit, 861
Lech IV, 892
Ziémomislas, 913
Miécislas I, 962
Boleslas I (1er roi), 992
Miécislas II, 1025-37
Othon, Maslav, 1032
Anarchie, 1037-42.
Casimir I, 1042
Boleslas II, *le Hardi*, 1058
Vladislas I, 1081
Boleslas III, 1102
Zbignev, 1107
Vladislas II, 1138
Boleslas IV, 1146
Miécislas III, 1173
Casimir II, 1177
Lech V, *le Blanc*, 1194-1227
avec Miécislas III, 1199
avec Vladislas III, 1202
seul, 1207
Boleslas V, *le Chaste*, 1227
Lech VI, *le Noir*, 1289
Przémislas II, 1290
Vladislas IV, *le Nain*, 1295
Venceslas de Bohême, 1300
Vladislas IV, 2e f., 1304
Casimir III, *le Grand*, 1333

Dynastie d'Anjou.
Louis le Grand, 1370
Marie et Hedvige, 1382
Hedvige *seule*, 1384

Dynastie des Jagellons.
Vladislas V Jagellon, 1386
(avec Hedvige), 1386-90
Vladislas VI, 1434
Casimir IV, où Jean Albert, 1445
Alexandre I, 1501
Sigismond I, 1506
Sigismond Auguste ou Auguste I, 1548

Princes électifs.
Henri de Valois, 1573
Étienne Bathori, 1575
Sigismond III, 1587 (Wasa)
Vladislas VII, 1632 (Wasa)
Jean Casimir ou Jean II, 1684 (Wasa)
Michel Koributh Wisniowiecki, 1669
Jean III, Sobieski, 1674

Période saxonne.
Auguste II, 1697
Stanislas Leczinski, 1704-1712
Auguste II, 2e fois, 1709
Auguste III, 1733
Stanislas II, Poniatowski, 1764-1795

POLOGNE (PETITE ET GRANDE). *V.* POLOGNE.

POLONCEAU (Ant. Remi), ingénieur en chef des dép. du Mont-Blanc (1812) et de Seine-et-Oise (1815), puis inspecteur divisionnaire (1830), né à Reims en 1778, m. en 1847, exécuta plusieurs travaux importants, notamment la route du Lautaret, qui fait communiquer Grenoble avec Briançon, la route des Échelles et le beau pont de fer du Carrousel, à Paris, où il appliqua un système nouveau (1832). On lui doit l'introduction en France des routes à la *mac-adam*, l'usage du rouleau de compression pour l'empierrement, l'emploi du béton dans les constructions hydrauliques et un nouveau système de ponts à bascule. — Son fils, Camille P., 1813-59, s'attacha spécialement à la construction des chemins de fer, dirigea l'exploitation de ceux de Versailles, d'Alsace, d'Orléans, donna les premiers plans des rotondes à locomotives, et perfectionna les machines ainsi que le matériel roulant.

POLOTSK, *Peltiscum*, v. de la Russie d'Europe, (Vitebsk), sur la Dwina, à 100 kil. N. O. de Vitebsk, à 500 kil. S. O. de St-Péterbourg ; 3000 hab. Évêché grec. Anc. château fort. — Capitale d'une principauté souveraine au moyen âge, elle passa avec la Lithuanie sous la domination de la Pologne, lui fut enlevée en 1563 par le czar Ivan-Vasiliévitch, et reprise en 1579 par Étienne Bathori; les Russes s'en emparèrent de nouveau en 1655, mais elle ne fut définitivement réunie à la Russie qu'après le 1er partage de la Pologne, en 1772. Jusqu'en 1796, elle fut ch.-l. d'un gouvt russe particulier. Gouvion St-Cyr défit Wittgenstein aux env. de cette ville le 18 août 1812.

POLOVTSES ou mieux OUTSES, *Uzi* en latin du moyen âge, peuple qui, venu de l'Asie avec les Cumans, parut en Russie au milieu du XIe s. Il battit Isiaslav I sur les bords de l'Aluta (1067), fut défait près de la Snove par Sviatoslav de Tchernigov en 1069, aida Oleg, prince de Tmoutarakan, contre Isiaslav, puis contre Vsévolod et contre Sviatopolk, successeur de ce dernier, et enfin s'établit sur tout l'espace compris entre l'Aluta, le Don et par la mer au S. Unis aux Petchenègues et aux Valaques, les Polovtses obtinrent en 1078 un territoire en Thessalie, et se joignirent aux Grecs contre les Bulgares au XIIIe s. A l'approche des Mongols, ils s'allièrent contre eux aux princes russes, mais ils furent anéantis à la grande bataille de la Kalkha, 1224.

POLTAVA ou PULTAVA, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de même nom, dans l'anc. Ukraine, sur la Poltavka, à 1400 kil. S. E. de St-Pétersbourg; 15 000 hab. Évêché grec, cour d'appel, séminaire, école de cadets. Citadelle bâtie en bois, ainsi que la plupart des maisons. Pierre le Grand y remporta en 1709, sur Charles XII, roi de Suède, une victoire après laquelle ce dernier fut forcé de se réfugier à Bender en Turquie : un monument en granit conserve le souvenir de cette victoire. Fondée en 1608, cette ville a été réunie à la Russie en 1664. — Le gouvt de Poltava, dans la petite Russie, entre ceux de Tchernigov, de Koursk, de Kharkov, d'Iékatérinoslav et de Kiev, a 400 kil. sur 200, et env. 1 900 000 hab. Vastes plaines, beaux pâturages, élève de chevaux.

POLTROT DE MÉRÉ (Jean), gentilhomme de l'Angoumois, né vers 1525, avait été espion militaire en Espagne, puis s'était fait protestant. Effrayé des succès du duc de Guise contre ses coreligionnaires, il l'assassina en 1563, pendant qu'il assiégeait Orléans. Il fut pris aussitôt, jugé et écartelé.

POLUS de Sunium, acteur grec, contemporain de Périclès, réussissait surtout dans le pathétique. On dit qu'un jour, jouant le rôle d'Électre dans la pièce de Sophocle qui porte ce nom, il prit dans ses mains l'urne de son propre fils qu'il venait de perdre, et lui adressa les touchantes paroles qu'Électre adresse à l'urne d'Oreste : il arracha ainsi des larmes à tous les spectateurs.

POLUS (le cardinal), en anglais *Pole* ou *Pool*, né en 1500 à Stowerton-Castle (Stafford), m. en 1558, était parent de Henri VII et d'Édouard IV. Cardinal et légat apostolique en Angleterre, il déplut à Henri VIII en désapprouvant son changement de religion : sa tête fut mise à prix et il n'échappa qu'à grand'peine à la mort. Il remplit depuis diverses missions pour le St-Siége, fut un des trois présidents

du concile de Trente, et devint sous la reine Marie archevêque de Cantorbéry et président du conseil royal. On a de lui : *Pro unitate ecclesiæ, ad Henricum VIII; Reformatio Angliæ*, 1556.

POLYBE, *Polybius*, roi de Corinthe, avait adopté Œdipe dans son enfance et lui destinait son trône. Après le départ d'Œdipe, il choisit pour successeur Adraste, qui, chassé d'Argos, s'était réfugié à sa cour.

POLYBE, historien grec, fils de Lycortas, né à Mégalopolis vers 206 av. J.-C., passa sa jeunesse près de Philopœmen, qui le forma dans l'art de la guerre, s'efforça, mais en vain, de maintenir la neutralité des Achéens entre Rome et la Macédoine, fut envoyé à Rome en otage (166), et ne recouvra sa liberté que 17 ans après. Pendant son séjour en Italie, il fit une étude approfondie de la politique et de l'état militaire des Romains et s'acquit l'amitié des deux fils de Paul-Émile, surtout du second Scipion l'Africain, qu'il accompagna au siége de Carthage (146); il voyagea ensuite en Afrique, en Espagne, en Gaule, et fut chargé par les Romains de diverses missions près des Grecs, en faveur desquels il réussit plus d'une fois à adoucir le vainqueur. Il m. en 124, à 82 ans. Il avait écrit la *Vie de Philopœmen*, la *Guerre de Numance*, une *Tactique*, et une *Histoire générale de son temps*, en 40 livres, où il menait de front l'histoire de Rome et celle des États contemporains : cette *Histoire* ne s'étendait que de l'an 220 à 146 av. J.-C., mais l'auteur présentait dans les 2 premiers livres un tableau des événements antérieurs. Nous possédons seulement les 5 premiers livres de l'*Histoire générale* et des fragments assez considérables des autres livres. Ces fragments se composent : 1° d'une double série d'extraits formés par ordre de Constantin VII et intit. *Ambassades* et *Exemples des vertus et des vices*; 2° de passages recueillis dans les auteurs anciens; 3° de fragments récemment découverts par A. Mai dans les palimpsestes, par C. Muller à l'Escurial, par M. Mynas au mont Athos. Considéré comme écrivain, cet auteur laisse à désirer : il se livre à de fréquentes digressions; il raconte froidement; ses portraits manquent de vie, son style est souvent prétentieux, pénible ou monotone; mais il se distingue entre tous par l'exactitude, le jugement et l'impartialité : historien philosophe, il scrute les causes et les ressorts des événements; il fait comprendre les opérations diplomatiques ou militaires; il révèle les caractères, les talents et les fautes des acteurs politiques; c'est l'historien des hommes d'État, des hommes de guerre et des penseurs. La 1re édition grecque de Polybe est de 1530; auparavant on n'avait que la traduction latine des cinq premiers livres par Perotti; ensuite vinrent les éditions d'Isaac Casaubon, Paris, 1609; de Jacq. Gronovius, Leyde, 1670, de Schweighæuser, Leipsick, 1792, 8 vol. in-8, de Bekker, Berlin, 1844. F. Didot a réimprimé l'édition de Schweighæuser avec des notes inédites de ce savant, et les nouveaux fragments découverts à l'Escurial par C. Muller, 1840, grand in-8. Ernesti a donné un *Lexicon Polybianum*. L'*Histoire de Polybe* a été trad. en franç. par dom Thuillier, avec des *Commentaires* de Folard, 1727-30, 6 v. in-4, et par F. Bouchot, 1847, 3 v. in-12.

POLYCARPE (S.), évêque de Smyrne, s'était converti fort jeune au Christianisme, et s'était attaché à S. Jean l'Évangéliste. Il eut lui-même pour disciples S. Photin et S. Irénée. Il subit le martyre à Smyrne vers l'an 167; il avait près de 95 ans. On le fête le 26 janvier. On a de lui une *Épître aux Philippiens*.

POLYCLÈTE, statuaire et architecte, né vers 480 av. J.-C., à Sicyone ou à Argos, est célèbre surtout par sa belle Junon colossale, faite pour le temple d'Argos, qui avait la tête, la poitrine, les bras et les pieds en ivoire; le reste, composé des vêtements, était en or. Cet artiste avait écrit un livre sur les proportions du corps humain et avait exécuté une statue modèle, dite le *Canon*, c'est-à-dire la *règle*, dans laquelle il avait réuni toutes les perfections du corps humain. Comme architecte ses chefs-d'œuvre étaient un *Tholus*, monument circulaire en marbre blanc, à Épidaure, et un théâtre enfermé dans le temple d'Esculape de la même ville.

POLYCRATE, tyran de Samos (535-524 av. J.-C.), s'empara de l'autorité en faisant périr ses deux frères, avec lesquels il avait d'abord partagé le pouvoir, amassa de grandes richesses, soumit plusieurs îles de la mer Égée, défit les Milésiens venus au secours de ceux de Lesbos, et devint assez puissant pour qu'Amasis, roi d'Égypte, et Cambyse, roi de Perse, recherchassent son alliance. Protecteur des lettres et des sciences, il reçut à sa cour Anacréon et Phérécyde, et rassembla une riche bibliothèque. Il fut longtemps célèbre par son bonheur. On raconte qu'inquiet lui-même de l'étonnant succès qu'obtenaient toutes ses entreprises, il voulut, pour prévenir la jalousie des dieux, s'imposer un sacrifice en jetant à la mer un anneau d'un grand prix; mais, que peu de jours après cet anneau fut retrouvé dans le corps d'un poisson et lui fut rapporté. Polycrate périt peu après de la manière la plus malheureuse : pendant qu'il méditait la conquête de l'Ionie, il fut pris en trahison par Orétès, gouverneur de Sardes pour Cambyse, qui le fit mettre en croix.

POLYDECTE, roi de l'île de Sériphe, recueillit Danaé et Persée, qui avaient été livrés à la mer enfermés dans un coffre. Ayant voulu dans la suite faire violence à Danaé, il fut puni par Persée qui le pétrifia en lui présentant la tête de Méduse.

POLYDECTE, roi de Sparte de 907 à 898, père de Charilaüs, dont Lycurgue, son frère, fut le tuteur.

POLYDORE, fils de Priam. *V.* POLYMNESTOR.

POLYDORE DE CARAVAGE. *V.* CARAVAGE.

POLYDORE VIRGILE, historien. *V.* VIRGILE.

POLYEN, *Polyænus*, écrivain grec du IIe s. de J.-C., natif de Macédoine, était avocat à Rome sous Marc-Aurèle. Il a laissé : *Stratagèmes* ou *Ruses de guerre*, en 8 livres, compilation faite sans art, mais remplie de faits intéressants : elle fut composée en l'an 163 et dédiée aux emp. Marc-Aurèle et Vérus. Les *Stratagèmes* ont été publiés par Is. Casaubon, Paris, 1589; par Coray, 1809, par E. Woelflin, Leips., 1860, et trad. par dom G. A. Lobineau, 1739 et 1770.

POLYEUCTE (S.), martyr d'Arménie au IIIe s., servait à Mélitène dans l'armée romaine, lorsqu'il fut converti par son ami Néarque. Ayant confessé J.-C., il eut la tête tranchée vers 250 ou 257. On le fête le 13 février. Les actes de ce saint sont peu avérés. On sait que le martyre de Polyeucte a inspiré à Corneille une de ses plus sublimes tragédies.

POLYGNOTE, de Thasos, peintre qui florissait vers 396 av. J.-C., fit faire de grands progrès à l'art. On admirait surtout son dessin et le beau caractère de ses figures. Ses ouvrages les plus estimés se trouvaient à Athènes, où il peignit à fresque une partie du *Pœcile*, et à Delphes, où il représenta sur les murs du *Lesché* la *Destruction de Troie*.

POLYHISTOR (Alexandre). *V.* ALEXANDRE P.

POLYMNESTOR, roi de la Chersonèse de Thrace, avait épousé Ilione, fille de Priam et d'Hécube. Au début de la guerre de Troie, Priam lui confia Polydore, son plus jeune fils, avec de grands trésors; mais, après la chute d'Ilion, Polymnestor tua le jeune prince et s'empara de ses richesses. Débarquée par hasard sur la côte de Thrace, Hécube, ayant revu Polymnestor, se jeta sur lui, lui arracha les yeux et tua ses enfants.

POLYMNIE ou **POLYHYMNIE** (de *polus*, beaucoup, et *hymnos*, hymne), muse de la poésie lyrique, inventa l'harmonie. On la représente dans une attitude pensive, le doigt sur la bouche; on lui donne pour attributs le sceptre, le laurier et un rouleau de papyrus.

POLYNÉSIE (c.-à-d. en grec *nombreuses îles*), une des grandes divisions de l'Océanie, à l'E. de la Micronésie et de la Mélanésie, comprend les innombrables petites îles qui composent les archipels compris entre 160° long. E. - 105° long. O., et 35° lat. N. - 56° lat. S. Pour l'énumération des principaux de ces archipels, *V.* l'art. OCÉANIE. — Quiros, Tasman, Roggeween

Bougainville, Cook, La Pérouse, Dumont-d'Urville sont les navigateurs qui ont fait le plus de découvertes dans la Polynésie.

POLYNICE, prince thébain, né de l'union incestueuse d'Œdipe et de Jocaste, était le frère jumeau d'Étéocle. Les deux frères nourrirent toujours l'un contre l'autre une haine mortelle. Après la catastrophe d'Œdipe, Polynice convint avec son frère qu'ils régneraient un an sur Thèbes à tour de rôle; il laissa Étéocle commencer, mais, l'année révolue, celui-ci refusa de céder la couronne. Aidé par Adraste, roi d'Argos, dont il avait épousé la fille, Polynice vint, accompagné de six autres princes grecs, mettre le siége devant Thèbes, et commença la guerre dite *des Sept-Chefs*. Les deux frères s'étant rencontrés dans le combat se tuèrent réciproquement. On prétend que la mort même n'éteignit pas leur ressentiment et que, leurs corps ayant été mis sur le même bûcher, on vit la flamme se diviser en deux langues qui parurent se combattre. Créon, leur oncle, resté maître de Thèbes, défendit de rendre les derniers honneurs à Polynice, et fit périr Antigone pour avoir contrevenu à ses ordres. On place ces événements vers l'an 1315 av. J.-C. La lutte d'Étéocle et de Polynice a fourni à Racine le sujet des *Frères ennemis*.

POLYPHÈME, fameux cyclope, fils de Neptune et de la nymphe Thoosa, était d'une taille colossale, d'une laideur affreuse et n'avait qu'un seul œil au milieu du front. Il habitait en Sicile un antre voisin de la mer, et faisait paître ses troupeaux dans de vastes prairies; il se nourrissait de chair humaine et s'abreuvait du lait de ses troupeaux. Dédaigné par Galatée qu'il aimait, il écrasa Acis, son rival, sous un quartier de roc. Lorsque la tempête jeta Ulysse et son équipage sur les côtes de Sicile, il les enferma dans sa caverne pour les manger; déjà il en avait dévoré deux quand Ulysse, ayant réussi à l'enivrer, lui creva son œil unique avec un pieu et parvint, par un ingénieux stratagème, à sortir de l'antre malgré sa rage. Cette aventure est racontée par Homère dans l'*Odyssée* (l. IX) et par Ovide dans ses *Métamorphoses* (l. XIV). Euripide a mis Polyphème en scène dans son *Cyclope*.

POLYPHONTE, du sang royal de Messénie, tua le roi Cresphonte, son parent, et tous les princes de la famille royale, sauf Téléphonte (ou Æpytus), qui lui échappa; puis s'empara du trône et força Mérope, veuve de Cresphonte, à l'épouser; mais il finit par périr lui-même de la main de Téléphonte, quand ce prince fut parvenu à l'adolescence. *V.* MÉROPE.

POLYSPERCHON, général d'Alexandre, commandait les Stymphéens à la bataille d'Arbèles, et conquit la Bubacène; mais il encourut par sa franchise la disgrâce d'Alexandre, qui le mit en prison et ne lui pardonna que longtemps après. En 320, il remplaça Antipater dans la tutelle des rois et la régence de l'empire; mais il ne tarda pas à être attaqué par Cassandre, fils d'Antipater, aidé de Ptolémée: vaincu en plusieurs rencontres et abandonné de ses alliés, il fut obligé de se réfugier chez les Étoliens (317). Il reparut quelques années après avec Hercule, fils d'Alexandre et de Barcine, qu'il voulait mettre sur le trône; mais, séduit par les promesses trompeuses de Cassandre, il consentit à empoisonner le jeune prince (309). Loin de se fortifier par ce crime, il se priva de tout appui. On ignore ce qu'il devint depuis.

POLYTIMÈTE, *Polytimetus*, riv. de Sogdiane, qui passait à Maracanda, est auj. le *Zer-Afchâne*.

POLYXÈNE, une des plus jeunes filles de Priam et d'Hécube, était très-belle. Achille, épris de ses charmes, la demanda et l'obtint; il allait l'épouser, quand Pâris le tua en trahison: Polyxène se perça le sein de désespoir. Selon une autre tradition, Pyrrhus vengea la mort de son père en immolant Polyxène sur le tombeau d'Achille.

POMARD, vge du dép. de la Côte-d'Or, à 4 kil. S. O. de Beaune; 1200 hab. Vins fameux, les plus exquis de la côte de Beaune après ceux de Volnay.

POMARÉ, nom de plusieurs princes qui régnèrent sur Taïti. P. I, né vers 1743, m. en 1803, accueillit les étrangers, surtout les missionnaires anglais, eut par suite à lutter contre ses sujets insurgés et les réduisit avec le secours des armes anglaises. — P. II, né en 1781, m. en 1821, eut également à lutter contre ses sujets parce qu'il donnait toute sa confiance aux Anglais, se vit obligé en 1807 de se réfugier dans l'île Huahine, où il se fit baptiser, fut rappelé à Taïti en 1817, y propagea son nouveau culte et traduisit lui-même l'Évangile en taïtien. — Sa fille, nommée aussi Pomaré, née en 1822, régnait sur Taïti lorsque cinq des chefs principaux de l'île, las de leurs querelles intestines, se placèrent sous la protection de la France (1842). Soutenue par les Anglais, elle protesta contre cet acte et fut par suite obligée de s'exiler dans une île voisine, mais elle finit par accepter le protectorat (1847), et vécut depuis en bonne intelligence avec la France. A la suite d'une révolution intérieure, elle abdiqua en 1852 en faveur de son fils aîné, Tamatoa.

POMBAL, v. du Portugal (Estremadure), à 34 kil. N. E. de Leyria; 5000 h. Ruines d'un château fort. — Elle appartenait jadis à l'ordre des Templiers, et fut cédée à celui du Christ en 1357; on y fonda ensuite en faveur de la famille de Carvalho-Melho une commanderie, qui, en 1770, fut érigée en marquisat.

POMBAL (don Séb. Jos. CARVALHO-MELHO, comte d'Oeyras, marquis de), ministre portugais, né en 1699 à Soure près de Coïmbre. Après avoir été secrétaire d'ambassade à Londres (1739), ambassadeur à Vienne (1745), il fut nommé en 1750 par le roi Joseph ministre des affaires étrangères, devint au bout de peu d'années principal ministre et garda l'autorité pendant 27 ans. Il s'occupa sans relâche de donner de la force au gouvernement, de comprimer les factions, d'affaiblir les nobles, de favoriser le commerce, et fit tous ses efforts pour réparer les maux causés par le tremblement de terre de Lisbonne (1755). Fort hostile aux Jésuites, il leur retira l'administration du Paraguay, obtint contre eux de la cour de Rome un décret de réforme (1757), puis les impliqua dans un complot contre la vie du roi (1758) et les fit définitivement expulser du Portugal (1759) ainsi que du Brésil (1760). Il s'efforça d'enlever aux Anglais le commerce exclusif du Portugal; néanmoins, dans la guerre de 1762, entre la maison de Bourbon et l'Angleterre, il se déclara en leur faveur et refusa d'accéder au *Pacte de famille*. Comblé de faveurs par Joseph I, qui le créa en 1759 comte d'Oeyras et en 1770 marquis de Pombal, il perdit tout son crédit à la mort de ce prince (1777); il se vit même assailli de mille accusations, mis en jugement et banni de la cour (1781). Il mourut en exil dix mois après (1782). Pombal est un des grands ministres qu'ait eus le Portugal: il laissa en quittant les affaires 240 millions en caisse, mais il avait les formes tyranniques et était fort engoué des idées philosophiques du XVIII[e] siècle.

POMÈGUE, petite île de la Méditerranée, près de la côte du dép. des Bouches-du-Rhône, dans la baie de Marseille, et à 8 k. S. de ce port. Les navires arrivant d'Afrique et du Levant y font quarantaine.

POMÉRANIE, *Pommern*, prov. des États prussiens, entre le duché de Mecklembourg à l'O., la Prusse propre à l'E., le Brandebourg au S., la mer Baltique au N.; 430 kil. de l'E. à l'O. sur 60 de largeur moyenne; 1 300 000 hab. (en y comprenant l'île de Rugen); ch.-l., Stettin. Elle est divisée en 3 régences (Stralsund, Stettin, Cœslin). Beaux ports, places très-fortes, université (à Greifswalde). La Poméranie est arrosée par l'Oder, qui la coupe en deux, par la Recknitz, la Peene, la Swine, l'Ihna, la Rega, la Persante. C'est un pays humide, assez froid, médiocrement fertile; cependant il produit des céréales, du chanvre, du tabac, et est riche en bois et en pâturages; ses oies fumées, ses jambons et saucissons sont renommés. On trouve de l'ambre sur ses bords. Le luthéranisme y domine. — Cette contrée (dont le nom dérive du slave *Pomarski*, près de la mer) fut successivement habitée par divers peuples barbares:

Goths, Suèves, Rugiens, Vandales, Slaves. Au VIIe s., elle était surtout occupée par les Venèdes; au IXe on trouve à l'O. de l'Oder des Vélatabs ou Wiltses, des Tollensiens, etc. Au XIe, tous ces petits peuples furent compris dans l'éphémère roy. de Slavonie, vassal de la Saxe; diverses villes s'y gouvernaient presque en républiques, entre autres Winnetha et l'État pirate d'Iæmsbourg, fondé par Palnatoke. Vers la fin du même siècle, un fils du roi de Slavonie, Mistewoï II, occupa toute la Poméranie qui contenait alors, outre la Poméranie actuelle, la Pomérellie, la Nouv.-Marche et la Marche de l'Ucker; il la transmit à Svantibor I, son fils, qu'on regarde comme la tige des ducs de Poméranie et qui se reconnut vassal de la Pologne. A la mort de ce dernier (ou à son abdication), en 1107, le duché fut coupé en deux, la *Poméranie antérieure*, à l'O., et la *Poméranie ultérieure*, à l'E. (la Persante était la ligne de séparation). Une forte partie de celle-ci devint en 1290 prov. polonaise, sous le nom de *Pomérellie;* le reste revint en 1295, par suite de l'extinction de la ligne qui le possédait, à la ligne de Poméranie antérieure, laquelle, dès 1181, s'était reconnue vassale de l'empereur d'Allemagne. Une multitude de partages rendent l'histoire de la Poméranie très-confuse; on peut cependant y distinguer trois phases : 1° du XIe s. à 1285, unité; 2° de 1285 à 1478, séparations diverses; 3° de 1478 à 1637, réunion des diverses branches pendant 105 ans, et coexistence de deux lignes seulement pendant 54 ans, de 1569 à 1623. Dans la 2e de ces périodes, on rencontre les duchés de P.-Stettin, P.-Wolgast, P.-Stargard, P.-Stolpe et de Rugen. Depuis longtemps la maison de Brandebourg avait conclu avec la ligne de P.-Stettin un pacte qui lui donnait des droits éventuels sur ce duché; néanmoins, quand cette ligne s'éteignit, en 1464, les droits de la ligne de P.-Wolgast prévalurent; mais il fut convenu en 1529 qu'au cas de l'extinction de cette ligne elle-même, la maison de Brandebourg recueillerait la succession; c'est ce qui eut lieu en 1637, à la mort de Bogislas XIV. Cependant les électeurs de Brandebourg n'eurent pas encore toute la Poméranie; le traité de Westphalie (1648) fit de ce pays deux parts : la Poméranie antérieure (en deçà de l'Oder) et la Poméranie ultérieure (au delà de l'Oder), et donna à la Prusse la 2e, et à la Suède la 1re, plus Stettin, Garz, Dam, Golnau, l'île de Wollin, le Frische-Haff : d'où le nom de *Poméranie suédoise* donné à tout ce lot, qui eut pour ch.-l. Stralsund. La grande guerre du Nord (1700-1721), terminée par la paix de Nystad, diminua beaucoup la Poméranie suédoise au profit de la Prusse; en 1807, elle perdit encore de fait Stralsund et l'île de Rugen. Le tout en 1814 fut cédé au Danemark en échange de la Norvége; en 1815 le Danemark le céda à la Prusse en échange du Lauenbourg; de sorte qu'aujourd'hui la Prusse réunit toute la Poméranie.

POMÉRELLIE, dite aussi *Poméranie mineure*, partie de la Poméranie comprise entre la Vistule (r.g.), la Baltique et la Prusse, avait pour villes principales Schwetz, Konitz, Stargard, Dirschau. Après avoir eu des souverains particuliers, elle échut à la Pologne en 1290, fut longtemps un sujet de querelles entre ce royaume, le Brandebourg et l'Ordre Teutonique, et finit par être partagée entre ces 3 puissances (1311); mais en 1343 et 1436 les Teutoniques cédèrent leur part à la Pologne. La Pomérellie est une des provinces que le premier démembrement de la Pologne valut à la Prusse (1772).

POMEY (Fr.), jésuite, né en 1619, m. en 1673, enseigna dans divers colléges de son ordre et devint préfet des études au collége de Lyon. On a de lui plusieurs bons ouvrages classiques : *Dictionnaire français-latin*, Lyon, 1664, in-4 (réimprimé sous le titre de *Dictionnaire royal*); *Pomariolum, seu Flos latinitatis*, 1665; *Indiculus universalis*, 1667; *Pantheum mythicum*, 1669, trad. en français en 1715 sous le titre d'*Histoire des anciennes divinités du Paganisme*.

POMMEREUL (François de), général, né à Fougères en 1745, m. en 1823, servit d'abord en Corse, fut envoyé par Louis XVI à Naples pour y organiser l'artillerie, reprit du service en France après le 18 brumaire, fut sous l'Empire préfet, puis conseiller d'État et directeur de la librairie, et fut exilé en 1815 pour avoir rempli les fonctions de commissaire extraordinaire pendant les Cent-Jours. On a de lui, entre autres ouvrages : *Histoire de Corse*, 1779; *Recherches sur l'esclavage du peuple en France*, 1781; *Vues sur l'Italie et Malte*, 1797; *Campagnes du général Bonaparte en Italie*, 1797. Il a coopéré, pour la partie militaire, à l'*Encyclopédie méthodique*.

POMONA ou MAINLAND, la plus grande des îles Orcades, au centre du groupe, n'est qu'un amas de petites montagnes entrecoupées de bras de mer qui y forment une foule de marécages et de lacs; 46 k. sur 20; 15 000 h. Sol aride; bruyères. Mines de fer. Ruines curieuses, entre autres la *Maison des Pictes* et le *Cercle de Loda*, mentionné dans Ossian.

POMONE (de *Pomum*, fruit), déesse des fruits chez les Latins, femme du dieu champêtre Vertumne, avait un temple à Rome. On la représente couronnée de pampres et de raisins, et tenant à la main une corne d'abondance ou une corbeille de fruits.

POMOTOU (Archipel). *V.* MAUVAISE (Mer).

POMPADOUR, b. de France. *V.* ARNAC-POMPADOUR.

POMPADOUR (Jeanne Antoinette POISSON, marquise de), femme remarquable par sa beauté et son goût, une des maîtresses de Louis XV, née à Paris en 1721, morte en 1764, était fille d'un fournisseur de l'armée, qui fut obligé de fuir pour avoir malversé; elle épousa fort jeune le neveu d'un fermier général, Lenormand d'Étioles, et quitta son mari en 1744 pour se donner à Louis XV, dont elle avait attiré les regards en suivant la chasse. Séparée judiciairement de son mari en 1745, elle fut aussitôt installée au château de Choisy et eut en outre un appartement à Versailles; elle accompagna Louis dans sa campagne de Fontenoy, fut à son retour créée marquise de Pompadour (1745), dotée d'une pension de 200 000 livres, et plus tard devint dame du palais de la reine (1756). Sa faveur dura 20 ans, grâce à la complaisance avec laquelle elle supportait ou même facilitait les infidélités de Louis XV, et son crédit ne diminua un peu que vers la fin de sa vie. Mme de Pompadour faisait et défaisait les ministres, les généraux, les ambassadeurs, et décidait des affaires les plus importantes : séduite par les avances que l'impératrice Marie-Thérèse ne dédaigna pas de lui faire, elle détermina la jonction de la France à l'Autriche au commencement de la guerre de Sept ans; elle eut aussi une grande part au *Pacte de famille*, ainsi qu'aux poursuites dirigées contre les Jésuites. Tout ce qu'il y avait de plus élevé en France était à ses pieds; les gens de lettres, qu'elle protégeait, Voltaire surtout, chantèrent ses louanges. Mme de Pompadour fut longtemps en France l'arbitre du goût et de la mode : ameublement, habillement, coiffure, tout se faisait à la Pompadour; son nom est resté à un style qui est surtout caractérisé par la recherche du joli et l'abus de l'ornementation. Elle cultivait elle-même les arts avec succès, notamment la musique, le dessin et la gravure. Elle contribua à la création de la manufacture de Sèvres, à l'établissement de l'École militaire et à l'embellissement de Paris. C'était du reste une femme aussi prodigue qu'avide : outre le marquisat de Pompadour, elle s'était fait donner successivement les terres de La Celle, Crécy, St-Remy, les châteaux d'Aulnay, Brinborion, Bellevue, et recevait par an du trésor env. 1 500 000 livres; ses folles dépenses ne contribuèrent pas peu à creuser le déficit qui amena la Révolution. On a publié des *Mémoires* et des *Lettres de Mme de Pompadour* (Liége, 1765), qui sont apocryphes. Soulavie a fait paraître en 1802 des *Mémoires de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour*. On peut consulter aussi les *Mém.* de Mme Du Hausset, sa femme de chambre.

POMPEDIUS SILO, général des Marses dans la

Guerre sociale, souleva les peuples d'Italie contre Rome, tailla en pièces une armée romaine commandée par Servilius Cæpio, 91 av. J.-C., mais fut lui-même défait l'année suivante et périt dans l'action.

POMPÉE, *Cn. Pompeius Magnus*, Romain célèbre, né l'an 106 ou 107 av. J.-C., de famille équestre, était fils de Cn. Pompeius Strabo (*V.* POMPEIUS). Il prit de bonne heure parti pour Sylla, leva de son chef trois légions en faveur de ce général (83), battit divers corps de partisans de Marius, soumit à Sylla la Gaule Cisalpine, reprit la Sicile, fit tuer Carbon dans l'île de Cossyre, défit Domitius Ahénobarbus en Afrique, et obtint le triomphe à son retour. Sylla alla avec tout le peuple à sa rencontre et le salua du surnom de *Grand*, surnom qui lui est resté. Après la mort du dictateur, il enleva la Narbonaise aux lieutenants de Sertorius (78), puis alla chercher Sertorius lui-même en Espagne : il le combattit quatre ans sans grand succès ; cependant il finit par sortir heureusement de cette guerre, grâce à l'assassinat de Sertorius par Perpenna. Nommé consul à son retour en Italie (70), il acheva d'écraser à Silare les esclaves qui s'étaient révoltés, reçut un 2e triomphe, et fut nommé consul. La loi *Gabinia* lui donna pour trois ans le proconsulat des mers, avec d'immenses moyens pour détruire les pirates : 90 jours lui suffirent pour les exterminer (67); après ce nouveau succès, il devint l'idole de Rome. Chargé en 66, par la loi *Manilia*, de la guerre contre Mithridate (qui déjà avait été fort affaibli par Lucullus), il le bat sur les bords de l'Euphrate (65), entre en Arménie et force Tigrane à la paix; il tourne ensuite ses armes contre le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie, qu'il soumet; descend en Syrie, et enlève ce royaume à Antiochus l'Asiatique; remplace à Jérusalem le roi Aristobule par Hyrcan II (64); puis, apprenant que Mithridate est mort, il va dans Amise recevoir la soumission de son fils (Pharnace), auquel il laisse le royaume de Bosphore (62), et revient triompher une 3e fois : ce triomphe fut le plus pompeux qu'on eût vu jusque-là. Deux ans après il forma avec Crassus et César l'association connue sous le nom de *Triumvirat* (60), et scella cette union en épousant Julie, fille du dernier. Dans le partage que les triumvirs firent entre eux des provinces, Pompée obtint l'Afrique et l'Espagne, mais il fit administrer son département par ses lieutenants, et resta lui-même à Rome, où il chercha à éclipser César et à se concilier à la fois le sénat par une modération affectée, et le peuple par des largesses; il réussit ainsi à se faire nommer seul consul (52). La mort prématurée de la fille de César rompit le lien qui avait un instant rapproché les deux rivaux, et bientôt après, la mort de Crassus, tué à Carrhes (53), laissa Pompée face à face avec César. Jaloux des succès de ce dernier en Gaule, il l'attaqua d'abord sourdement; enfin, l'an 50, il fit lancer un sénatus-consulte qui sommait César, alors en Gaule, d'abandonner son armée, tandis que lui-même il gardait ses légions et ses provinces : ce fut le signal de la guerre civile. Dès que César eut passé le Rubicon (49), Pompée ne fit plus que des fautes : au lieu d'attendre son rival et de le combattre en Italie, il se retire en Grèce avec le Sénat et les nobles ; peu après, il quitte son camp retranché de Dyrrachium, où César n'avait pu le forcer, se laisse entraîner par lui en Thessalie, lui livre bataille à Pharsale, se fait battre, quoique son armée fût double en nombre, et s'enfuit aussitôt sans essayer même de défendre son camp. Accompagné de son épouse Cornélie, il se dirigea vers l'Égypte, comptant y obtenir un asile du jeune Ptolémée (XII), qui lui devait le trône; mais les ministres de ce prince, sans le laisser débarquer, le firent assassiner en mer, sous les yeux de sa femme et de son fils Sextus, l'an 48. Sa tête fut portée à César, qui versa des larmes à cet aspect, et punit les meurtriers. Pompée n'a pas justifié son surnom de *grand* : il n'avait que de l'ambition, mais point de génie, point de hautes vues ni de système; fier de ses succès militaires et se reposant sur l'éclat de sa renommée, il dédaigna les efforts de César, et par ses hauteurs maladroites il mécontenta ses propres amis politiques. Il laissa deux fils, qui tentèrent vainement de relever son parti. Plutarque a écrit la *Vie de Pompée*. Sa *Mort* a fourni à Corneille le sujet d'une de ses plus belles tragédies.

POMPÉE-L'AÎNÉ, *Cn. Pompeius*, fils du grand Pompée, passa d'Antioche (où il se trouvait à la mort de son père) en Afrique, puis en Espagne, y rassembla 13 légions, de nombreux auxiliaires et une flotte formidable; mais, attaqué par César en personne, il perdit la bataille décisive de Munda, et périt dans sa fuite, en 45 av. J.-C.

POMPÉE LE JEUNE, *Sextus Pompeius*, frère du préc., prit part à la guerre de Munda (45), gagna, après la défaite, les monts de Celtibérie, où il fit la guerre en partisan contre les amis de César, obtint du sénat, à la mort du dictateur (44), le droit de rentrer à Rome, se fit allouer une forte indemnité pour la perte de ses biens paternels, et reçut le commandement des provinces maritimes, ce qui le fit surnommer le *Fils de Neptune*. Proscrit lors de la formation du 2e triumvirat (42), il se rendit maître de la Sicile, conquit la Sardaigne, la Corse, bloqua, affama Rome, et réduisit Antoine et Octave à signer avec lui à Misène (38) un traité qui, en lui laissant les trois grandes îles, lui promettait l'Achaïe et le consulat pour l'année suivante. Mais cette paix fut courte : dès l'an 37, Sextus perdit, par la défection de Ménas, la Sardaigne et la Corse avec 60 vaisseaux; cependant il obtint encore quelques avantages et battit Octave à Scylla (37) ; mais enfin l'habileté d'Agrippa, la diversion de Lépide, la victoire de Myles, celle de Nauloque lui ravirent la Sicile. Il se réfugia en Asie, et crut pouvoir forcer Antoine à entrer en partage avec lui, mais il fut battu et pris par Titius, lieutenant d'Antoine, et mourut en prison, à Milet (35).

POMPÉE (TROGUE), *Trogus Pompeius*, historien latin du 1er s. de notre ère, né en Gaule ou en Espagne, composa une *Histoire universelle*, en 44 livres, qui allait depuis la fondation de la monarchie des Assyriens sous Ninus jusqu'à Auguste; il l'avait intitulée *Histoires philippiques* parce que les affaires de la Macédoine du temps de Philippe y occupaient la plus grande place. Cet ouvrage, que les anciens reconnaissaient comme très-exact et très-bien écrit, est malheureusement perdu : mais il nous en reste un bon abrégé dû à Justin. Les fragments de Trogue-Pompée se trouvent à la suite de Justin et ont été publ. séparément par A. Bielowski, Lemberg, 1853.

POMPEÏES, *Pompeii*, v. de Campanie, sur la côte, à l'embouchure du *Sarnus*, à 24 k. S. E. de Naples, à 10 k. S. S. E. du Vésuve, près de la ville actuelle de *Torre dell'Annunziata*. On rapportait sa fondation à Hercule, mais elle ne remontait pas au delà de la ruine de Troie. Elle prit part à la guerre Sociale, fut assiégée et prise par Sylla, resta municipe jusqu'au temps d'Auguste et devint ensuite colonie romaine. Un tremblement de terre en avait déjà renversé la moitié en 63 av. J.-C.; en 79, le reste fut enseveli sous les cendres du Vésuve. Le pays étant devenu désert après cette catastrophe, Pompeïes fut oubliée pendant 17 siècles : ce n'est qu'en 1689 que des découvertes fortuites firent soupçonner son ancien emplacement et ce n'est qu'en 1755 qu'ont commencé les recherches. Les fouilles, qui ont été surtout poussées avec activité pendant l'occupation française, se poursuivent encore : près de la moitié de l'ancienne ville est déblayée. La découverte de Pompeïes nous a valu d'intéressantes révélations sur les usages, les coutumes, la vie publique et privée des anciens, sur leur architecture et sur tout ce qui tient aux arts du dessin; en outre, elle a produit une heureuse révolution dans les arts de la décoration, de l'ameublement et de l'orfévrerie. On doit à Mazois et à Gau les *Ruines de Pompeïes* (1813-38), dont M. E. Breton a donné un abrégé sous le titre de *Pompeia*, 1854.

POMPEIUS (CN.) STRABO, père du grand Pompée,

consul en 89 av. J.-C., se signala dans la guerre Sociale par la défaite d'Afranius (90), la prise d'Asculum (89) et la soumission des *Vestini* et des *Peligni;* mais se déshonore en gardant pour lui le produit du butin. Envoyé en 88 contre Marius et Cinna, il paraît s'être entendu avec eux pour se laisser battre : ses soldats révoltés allaient lui ôter la vie quand les prières du jeune Pompée les désarmèrent. Pompeius Strabo périt peu après d'un coup de foudre (87). Son corps fut traîné dans les rues de Rome et jeté dans le Tibre.

POMPELO, v. d'Hispanie, auj. *Pampelune.*

POMPIGNAN (J. J. LEFRANC, marquis de), poëte, né à Montauban en 1709, m. en 1784, était fils d'un président à la cour des aides. Il fut lui-même avocat général, puis premier président à la cour des aides de sa ville natale, et fit quelque temps marcher de front le droit et les lettres, mais il finit par se vouer exclusivement aux dernières, vint se fixer à Paris et fut admis à l'Académie française en 1760. Ses principes religieux et les attaques qu'il dirigea contre les philosophes dans son discours de réception lui attirèrent l'inimitié du parti philosophique et les sarcasmes de Voltaire. Las de ces attaques, il se retira dans sa terre de Pompignan (près de Castel-Sarrasin, Tarn-et-Garonne). On a de lui 2 tragédies, *Didon* et *Zoraïde;* des *Poésies sacrées*, tirées des psaumes et des prophéties, qui renferment des beautés véritables; des *Épîtres morales* et des *Odes*, parmi lesquelles on admire l'*Ode sur la mort de J. B. Rousseau;* une traduction en vers des *Géorgiques* et de plusieurs morceaux de *Pindare*, d'*Hésiode*, d'*Horace*, d'*Ovide*, une traduction en prose d'*Eschyle;* un *Voyage de Languedoc et de Provence*, badinage en prose mêlé de vers, et une *Correspondance* étendue. Ses *OEuvres complètes* forment 6 vol. in-8, 1784. — Son frère, George de Pompignan, 1715-90, était archevêque de Vienne en 1789. Député à l'Assemblée constituante, il fut des premiers prélats qui se réunirent aux députés du tiers état et devint ministre de la feuille des bénéfices. Il a laissé des ouvrages sur la religion et des *Lettres pastorales*, publiés en 1856.

POMPONACE (Pierre), en italien *Pomponazzi*, né à Mantoue en 1462, mort vers 1526, professa la philosophie à Padoue, à Ferrare, à Bologne et tenta de rétablir le règne d'Aristote. Il passait pour athée. Son traité *De immortalitate animæ*, Bologne, 1516 et 1534, fut vivement incriminé : il y soutenait que l'on ne peut prouver l'immortalité de l'âme par la seule raison. Son traité *De incantationibus*, Bâle, 1556, fut mis à l'index à Rome. Ses *OEuvres* parurent à Venise, 1525 et 1567, in-fol.

POMPONIUS (les), famille romaine qui faisait remonter son origine à un des fils de Numa Pompilius. Le membre le plus célèbre de cette famille fut l'ami de Cicéron, Titus Pomponius Atticus. *V.* ATTICUS.

POMPONIUS (SEXTUS), jurisconsulte de Rome sous Adrien et Marc-Aurèle. On n'a de lui que quelques fragments insérés dans le *Digeste*, entre autres celui qui forme la 2e loi du titre de l'*Origine du droit.* Ces *fragments* ont été publiés à Lemgo, 1750.

POMPONIUS MÉLA, géographe ancien. *V.* MÉLA.

POMPONIUS LÆTUS (Julius), savant Calabrais, né en 1425, mort en 1497, était un bâtard de la maison de San-Severino et cachait son vrai nom. Il se fit remarquer à Rome par ses talents, mais s'attira des envieux, fut accusé d'avoir conspiré contre le pape Paul II et mis en prison. Il obtint au contraire la faveur de Sixte IV et d'Innocent VIII, et fut nommé à l'une des chaires du Collége romain. On lui doit plusieurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités de Rome (*De Magistratibus, sacerdotiis et legibus Romanorum; De Romanæ urbis antiquitate; Compendium historiæ Romanæ*); des éditions de *Varron*, *Pline le Jeune*, *Salluste;* des *Commentaires* sur Quintilien, Columelle, Virgile. Sa latinité est très-pure.

POMPONNE, vge du dép. de Seine-et-Marne, à 20 kil. S. O. de Meaux; 400 hab. Anc. château, avec parc. Jadis titre de marquisat.

POMPONNE (Simon ARNAULD, marquis de), fils d'Arnauld d'Andilly et neveu du grand Arnauld, né en 1618, mort en 1699, fut intendant des armées françaises à Naples, en Catalogne, puis ambassadeur en Suède, en Hollande, enfin ministre des affaires étrangères (1671-79), et eut la gloire de conclure la paix de Nimègue. Écarté par les intrigues de Colbert et de Louvois, il fut rappelé au ministère en 1691 et y resta jusqu'à sa mort. Ce ministre était surtout remarquable par son intégrité et sa fermeté. Il a laissé de précieux *Mémoires*, qui n'ont été publiés que de nos jours, par J. Mavidal, 1860 et ann. suiv.

PONCE PILATE. *V.* PILATE.

PONCE DE LÉON (Jean), capitaine espagnol, né dans la prov. de Léon, eut une grande part à la réduction de la partie S. E. d'Hispaniola (St-Domingue), soumit Porto-Rico (1508-9), dont il fut nommé gouverneur, et découvrit les côtes de la Floride (1512). Ayant tenté quelques années après d'y former un établissement, il fut tué par les naturels au moment où il débarquait, 1521.

PONCE DE LÉON (Louis), poëte espagnol, né probablement à Grenade en 1527, m. en 1591, était moine augustin et professa la théologie à Salamanque. Dénoncé à l'Inquisition pour une explication hasardée du sens mystique du *Cantique des Cantiques*, il fut condamné à 5 ans d'emprisonnement. Il n'en devint pas moins dans la suite provincial de son ordre. Parmi ses poésies, on remarque surtout ses *Odes religieuses*, aussi distinguées par l'élévation de la pensée et la chaleur du sentiment que par la correction et l'harmonie du style. La meilleure édition de ses *OEuvres* a paru à Madrid en 6 v. in-8, 1804-16.

PONCE (Pierre de), bénédictin espagnol, né vers 1520 à Valladolid, mort en 1584, paraît être le 1er inventeur de l'art d'instruire les sourds-muets; ses contemporains disent même qu'il les faisait *parler*.

PONCES (îles). *V.* PONZA.

PONCIN, ch.-l. de cant. (Ain), à 22 kil. S. O. de Nantua; 2238 hab. Vieux château du XIIIe s.

PONDICHÉRY, ch.-l. de l'Inde française, sur la côte du Karnatic, à 160 kil. S. O. de Madras, par 77° 31' long. E., 11° 56" lat. N.; 22 000 hab., dont env. 800 d'Européens. Résidence du gouverneur général, cour impériale, tribunal de 1re inst., lycée, bibliothèque, jardin botanique. Rade assez bonne. Un canal divise la ville en *Ville blanche* et *Ville noire :* la 1re est remarquable par deux belles places, par l'hôtel du gouvernement, le nouveau bazar, le phare, et est plantée d'arbres. Nombreuses teintureries d'indigo; fabrique de toiles de coton bleu, dites *guinées*, exportées pour la Réunion et le Sénégal. — Pondichéry, qui n'était d'abord qu'une bourgade, fut achetée et colonisée en 1683 par le Français Fr. Martin. Prise en 1693 par les Hollandais, elle fut rendue en 1697, et devint le ch.-l. de nos possessions dans l'Inde. Après la prise de Delhi par Nadir-chah, elle devint, sous le gouverneur de Dupleix, la capitale d'un vaste pays. La guerre de Sept ans nous fit perdre le territoire qui environnait la ville; Pondichéry même fut prise en 1761 par les Anglais; mais elle fut bientôt rendue à la France. Elle fut prise de nouveau en 1778 et 1793. L'Angleterre la rendit en 1815, mais presque sans territoire. Son territoire actuel, qui n'a qu'une superficie de 27 900 hect., avec 124 000 hab., est disséminé dans le pays anglais. Il se divise en 3 districts : Pondichéry, comprenant la ville et 11 villages hindous ou *aldées;* Villenour et 45 vges; Bahour et 36 vges. Il est fertile en grains, riz, manioc, pavot, indigo.

PONENT (RIVIÈRE DU). *V.* RIVIÈRE et GÊNES.

PONIATOWSKI (Stanislas, comte), noble polonais, né en 1677 à Dereczin en Lithuanie, mort en 1762, était fils naturel. Il prit parti pour Stanislas Leczinski, et fut un des plus fidèles amis de Charles XII. Il le suivit en Turquie, fut envoyé par lui en ambassade à Constantinople et quitta la Turquie avec lui. Ayant dans la suite fait sa soumission au roi de

Pologne Auguste II, il fut chargé de plusieurs missions à la cour de France, puis fait castellan de Cracovie. Son fils régna en Pologne sous le nom de Stanislas II. *V.* ce nom.

PONIATOWSKI (Joseph, prince), petit-fils du préc. et neveu du roi Stanislas II, né à Varsovie en 1762, mort en 1813, commanda en chef les troupes polonaises contre les Russes en 1792; mais, contrarié par la diète dans toutes ses opérations, il donna sa démission, quitta la Pologne et n'y rentra qu'en 1794. Il servit alors sous Kosciusko, mais l'issue malheureuse de la guerre le força de s'expatrier de nouveau jusqu'à l'apparition des Français en Pologne (1806). Il fut alors nommé ministre de la guerre et réorganisa l'armée. En 1809, avec 8000 hommes, il défendit Varsovie contre 60 000 Autrichiens et battit à Razin l'archiduc Ferdinand; il se signala également dans les troupes auxiliaires de la France, en 1812 et 1813, et fut nommé maréchal de France sur le champ de bataille de Leipsick, mais il périt trois jours après : chargé de protéger la retraite de l'armée, il fit des prodiges de valeur et, quand il ne fut plus possible de résister, il s'élança dans l'Elster plutôt que de se rendre et s'y noya (19 oct. 1813). J. Poniatowski joignait à une brillante valeur le plus noble caractère : on l'a surnommé le *Bayard polonais*.

PONS, ch.-l. de cant. (Char.-inf.), près de la Seugne, à 21 kil. S. E. de Saintes; 4894 hab. Anc. château fort, anc. ch.-l. de seigneurie. Vins et eaux-de-vie. — Cette ville joua un assez grand rôle dans les guerres de religion : fortifiée par les Calvinistes, elle fut démantelée par Louis XIII.

PONS (Robert), dit *de Verdun*, du lieu de sa naissance, 1747-1844, d'abord avocat au parlement de Paris, fut député à la Convention et au Conseil des Cinq-Cents et y fit longtemps partie du comité de législation. Il devint sous l'Empire avocat général près la Cour de cassation, fut exilé sous les Bourbons comme ayant voté la mort du roi, se retira en Belgique, et rentra en France en 1819. Il a laissé, sous le titre de *Mes Loisirs*, de jolis contes et des poésies diverses, dont l'édition la plus complète est de 1807.

PONS (André), dit *de l'Hérault*, né à Cette en 1772, m. en 1853, servit d'abord dans la marine. Administrateur des mines de l'île d'Elbe en 1815, il organisa le retour de Napoléon, fut dans les Cent-Jours préfet du Rhône, devint après 1830 préfet du Jura, et fut élu en 1848 conseiller d'État. On a de lui, entre autres écrits : le *Congrès de Châtillon*, 1825, *la Bataille et la Capitulation de Paris*, 1828.

PONS (J. L.), le *Chasseur de Comètes*, né à Peyre (Htes-Alpes) en 1761, mort en 1831. D'abord simple concierge de l'observatoire de Marseille, il s'exerça aux observations, y acquit bientôt une grande habileté et mérita d'être nommé astronome adjoint (1813). Il dirigea à partir de 1819 l'observatoire de Lucques, puis celui de Florence (1825). De 1801 à 1827, il découvrit 37 comètes, entre autres celle que l'on connaît sous le nom de *comète d'Enke*, du nom de l'astronome qui en calcula l'orbite.

PONT, *Pontus*, région septentr. de l'Asie-Mineure, bornée au N. par le Pont-Euxin, auquel elle devait son nom, à l'E. par la région Caucasienne et l'Arménie, à l'O. par la Paphlagonie, au S. par la Cappadoce, a fréquemment changé de limites. On y distinguait diverses peuplades indépendantes (Tibaréniens, Chalybes, Mosynèques, etc.); il s'y trouvait aussi des villes grecques, sur la côte, entre autres Amise, Trapézonte, Cérasonte, Cotyora, Œnoé, Thémiscyre, Side. Les autres places principales étaient Amasée, Zéla, Comana-Pontica, Polemonium, Néocésarée. — Le Pont faisait d'abord, dit-on, partie de la Cappadoce; mais vers 520 av. J.-C., les 2 pays furent séparés, et le Pont forma une satrapie de l'empire perse. Toutefois, les satrapes de Pont étaient héréditaires et à peu près indépendants. Mithridate II, qui s'était soumis à Alexandre et l'avait suivi dans sa guerre contre Darius, força Antigone, dans le lot duquel étaient tombés ses États, à reconnaître cette indépendance et prit le titre de roi. Mithridate VII, le plus célèbre des rois de Pont, accrut beaucoup son royaume, en y joignant le Bosphore, la Chersonèse Taurique, une partie de la Colchide, et pendant un temps la Cappadoce et la Paphlagonie. Il fut sans cesse en hostilité avec les Romains, qui, après trois guerres (88-85, 83-81 et 75-63), lui enlevèrent le trône et le réduisirent à s'ôter la vie. Le Pont fut alors réduit en province romaine : le Bosphore seul resta à un fils de Mithridate, Pharnace. Celui-ci, au milieu des guerres civiles de César et de Pompée, recouvra un instant le Pont et fit des progrès en Asie-Mineure; mais César, dans une courte campagne, lui reprit ses conquêtes (47 av. J.-C.). Cependant une portion du Pont (la partie N. E.) resta indépendante sous le bon plaisir d'Antoine, puis d'Auguste, et forma un petit royaume qui eut deux princes du nom de Polémon, d'où il prit le nom de *Pont Polémoniaque*, et qui fut réuni à l'empire sous Néron, après cession volontaire de Polémon II.

Souverains du Pont :

1° *Satrapes héréditaires :*		Mithridate IV,	266
Pharnace I, av. J.-C.	520	Mithridate V,	222
Artabaze,	502	Pharnace II,	186
Ariobarzane I,	480	Mithridate VI,	157
Mithridate I,	402	Mithrid. VII (dit *Eupator* et *le Grand*),	
Ariobarzane II,	363		
2° *Rois.*			123-65
Mithridate II,	337	*Soumiss. aux Rom.*,	65-48
Mithridate III,	302	Pharnace,	48-47

PONT (Diocèse de), un des 5 diocèses de la préfecture d'Orient, comprenait toute la partie orient. de l'Asie-Mineure, et se divisait en 11 provinces : Pont Polémoniaque, Pont Galatique (dit aussi Hélénopont), Galatie 1re et 2e, Bithynie, Honoriade, Cappadoce 1re et 2e, Arménie 1re et 2e, Paphlagonie.

PONTACQ, ch.-l. de cant. (B.-Pyrén.), à 25 kil. S. E. de Pau; 3015 h. Lainages, cuirs, salaisons.

PONTA-DEL-GADA, ch.-l. de l'île St-Michel (une des Açores); 16 000 h. Grande rade, mais port peu commode; citadelle. Soieries, draps, chapeaux; oranges.

PONTAILLER, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 32 kil. E. de Dijon, près de la r. dr. de la Saône; 1248 hab. Jadis ville forte. Quelques antiquités romaines.

PONT-A-MARCQ, ch.-l. de cant. (Nord), à 14 k. S. de Lille; 830 h. Fabriq. de sucre de betteraves.

PONT-A-MOUSSON, *Mussipons*, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 28 kil. N. O. de Nancy, au pied de la mont. de *Mousson*, que domine un château fort, et sur la Moselle, qui partage la ville en deux parties réunies par un *pont*; 8115 h. Collége, séminaire. Hôtel de ville, casernes, hôpital, églises paroissiales; chemin de fer. Sucre de betterave, poteries; laines, draperies, broderies, etc. Patrie de J. Barclay et de Duroc. — Cette ville fut bâtie par les comtes de Bar, mais elle relevait des empereurs d'Allemagne. Elle fut érigée en marquisat en 1354 et devint en 1572 le siége d'une université, qu'elle conserva deux siècles. Elle fut prise par les Français en 1240, 1475 et 1632.

PONTANUS (Jean Jovien), en italien *Pontano*, né en 1426 dans l'Ombrie, mort en 1503, fut secrétaire de Ferdinand I, roi de Naples, précepteur d'Alphonse, son fils, puis ambassadeur et premier ministre; cependant il trahit ses bienfaiteurs pour Charles VIII, auquel il livra la ville de Naples (1495). Pontanus était du reste un ami des lettres : il fonda l'Académie napolitaine, dite *Académie de Pontano*, rendit des services à l'étude de la philosophie et des lettres, découvrit les écrits de *Donat* et de *Rhemnius Palémon*, et écrivit beaucoup lui-même. Ses *Œuvres* forment 6 vol. in-fol., Naples, 1505-12. On y remarque l'*Histoire des guerres de Ferdinand II de Naples avec Pierre d'Anjou*, et des poésies. — Pierre Pontanus, ainsi nommé en latin parce qu'il était de Bruges, ville dont le nom flamand, *brugge*, veut dire *pont*, né en 1480, perdit la vue à trois ans et n'en devint pas moins un savant distingué. Il enseigna la gram-

maire en diverses villes de Flandre et finalement à Paris, où il eut du succès. On a de lui, entre autres ouvrages : *Ars versificatoria*, 1520, *Grammatica*, 1528, etc. — Jacq. Pontanus, philologue, né en 1542, à Bruck en Bohême, mort en 1626, était jésuite. Il professa dans divers colléges et publia des ouvrages classiques : *Progymnasmata latinitatis*, 1602 ; *Attica bellaria ; Philocalia*, recueil d'extraits d'auteurs sacrés et profanes. On a aussi de lui des traductions latines d'auteurs byzantins, des *Commentaires* sur Ovide, un dialogue de *Charon* (mis à l'*Index* à Rome), etc. — Jean Isaac P., né à Elseneur en 1571, mort en 1639, fut d'abord disciple de Tycho-Brahé, se fit recevoir docteur en médecine à Bâle, professa la physique et les mathématiques au collége de Harderwick, et fut historiographe du roi de Danemark et des États de Gueldre. Il a laissé, entre autres écrits : *Origines Franciæ ; Historia urbis et rerum Amstelodamensium ; Rerum Danicarum historia ; Historia Gueldrica*. On a aussi de lui des *Poésies latines*.

PONTARION, ch.-l. de c. (Creuse), à 9 k. N. E. de Bourganeuf, sur la Creuse, qu'on y passe sur un *pont* d'une seule arche ; 431 h. Ruines d'un pont romain.

PONTARLIER, *Pons Ælii*, *Arciola* ou *Ariorica*, puis *Pontarlum*, ch.-l. d'arr. (Doubs), sur le Doubs, à 58 kil. S. E. de Besançon, est au milieu des monts du Jura et sur un des passages les plus fréquentés de France en Suisse : 5007 hab. Trib. de 1re inst., collége. Ville assez bien bâtie, entourée de vieilles murailles et défendue par le fort de Joux ; chemin de fer. Industrie très-active : horlogerie, papeterie, imprimerie, librairie ; toiles et mousselines ; forges, fourneaux, martinets. Commerce de blé, vins, absinthe, kirsch, huiles, fromages, bestiaux, chevaux de trait et cuirs. — On fait remonter la fondation de cette ville au temps d'Auguste ; jusqu'au XIVe s., elle forma deux bourgs distincts, dont l'un portait le nom de *Morieux* ; elle fut au moyen âge la résidence de seigneurs particuliers, vassaux des ducs de Bourgogne ; elle était comprise dans la Franche-Comté. Pontarlier fut prise et pillée en 1637 par les Suédois que commandait le duc de Saxe Weimar, et en partie détruite ; elle eut aussi à souffrir un grand nombre d'incendies. Patrie de l'ingénieur d'Arçon.

PONTAUDEMER, *Pons Aldemari*, ch.-l. d'arr. (Eure), sur la Risle, à 67 kil. N. O. d'Évreux ; 6136 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce, biblioth., cabinet d'archéologie et d'histoire naturelle. Tanneries, corroieries, mégisseries, colle forte, filatures de coton et de lin, bonneterie. — Nommée d'abord *Breviodurum*, cette ville fut agrandie par un seigneur normand, nommé Aldemar, dont elle prit le nom. Elle fut enlevée aux Anglais par Du Guesclin en 1378 et prise de nouveau par Dunois en 1449. Les Ligueurs s'en emparèrent en 1592.

PONT-AU-MUR, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur la Sioule, à 33 kil. O. de Riom ; 1749 hab.

PONTAVEN, ch.-l. de cant. (Finistère), sur l'Aven, à 16 kil. O. de Quimperlé ; 1060 h. Petit port.

PONT-CARRÉ (CAMUS de). *V.* CAMUS.

PONTCHARTRAIN, bg du dép. de Seine-et-Oise, à 25 kil. N. E. de Rambouillet ; 1250 h. Joli château, anc. résidence des comtes de Pontchartrain.

PONTCHARTRAIN (Paul PHÉLYPPEAUX, seigneur de), d'une bonne famille de robe, né à Blois en 1569, m. en 1621, occupa le poste de secrétaire des commandements de Marie de Médicis, puis celui de secrétaire d'État (1610). On a de lui des *Mémoires sur Marie de Médicis* et un *Journal des conférences de Loudun*, La Haye, 1720. — Son petit-fils, Louis, comte de P. (1643-1727), fut successivement conseiller au parlement de Paris (1660), premier président au parlement de Bretagne (1667), contrôleur général de 1689 à 1699 et en même temps ministre de la marine, enfin chancelier de 1699 à 1714. Il se fit estimer de tous par ses vertus. — Jérôme, comte de P., fils du préc., fut nommé secrétaire d'État de la marine quand son père devint chancelier, occupa ce poste de 1699 à 1715, et fut exclu du conseil par le duc d'Orléans à la mort de Louis XIV.

PONTCHÂTEAU, ch-l. de c. (Loire-Inf.), sur le Brivé, à 15 k. N. O. de Savenay, 4449 hab.

PONTCROIX, ch.-l. de c. (Finistère), à 33 k. O. de Quimper, sur le Goyen, qui y prend le nom de Pontcroix ; 2297 h. Petit port. Pensionnat ecclésiastique.

PONT D'AIN, ch.-l. de c. (Ain), sur la r. dr. de l'Ain, à 18 k. S. E. de Bourg, 1371 h. Ainsi nommé d'un ancien *pont* sur l'*Ain*, auj. détruit. Anc. château des ducs de Savoie, où naquit Louise de Savoie, mère de François I.

PONT-DE BEAUVOISIN, nom de deux petites villes de France, situées en face l'une de l'autre, l'une dans le dép. de l'Isère, l'autre dans celui de Savoie ; séparées par le torrent de Guiers, elles sont réunies par un pont d'une seule arche. Celle de l'Isère, sur la r. g. du Guiers, à 25 k. E. de la Tour-du-Pin, est un ch.-l. de c. et une place de guerre de 2e classe ; 1871 h. Celle de la Savoie, qui appartenait avant 1860 aux États-Sardes, sur la r. dr. du Giers, à 17 kil. O. de Chambéry, est aussi ch.-l. de canton et place forte ; 1242 h. Auj. les 2 villes sont confondues.

PONT-DE-L'ARC, immense arcade naturelle de 30m de haut et de 60 de long, qui traverse l'Ardèche à 20 kil. au-dessus de son embouch. dans le Rhône.

PONT-DE-L'ARCHE, ch.-l. de c. (Eure), sur la r. g. de la Seine, à son confluent avec l'Eure, à 12 k. N. de Louviers ; 1661 hab. Pont de 22 arches, auquel la ville doit son nom : ce pont, qu'on faisait remonter au temps de Charles le Chauve, s'écroula en 1856, et fut reconstruit immédiatement. Station du chemin de fer de Paris à Rouen. La marée se fait sentir jusqu'à cette ville. Draps, couvertures, siamoises et toiles. — Fondée par Charles le Chauve en 854. Reprise sur les Anglais en 1449. C'est la 1re ville qui se soumit à Henri IV, 1589. Près de Pont-de-l'Arche était l'abbaye bénédictine de *Bonport*, fondée par Richard Cœur de Lion, et que posséda le poëte Desportes.

PONT-DE-MONTVERT, ch.-l. de c. (Lozère), sur le Tarn, à 17 kil. E. N. E. de Florac ; 1566 hab.

PONT-DE-ROIDE, ch.-l. de c. (Doubs), sur la r. g. du Doubs, à 25 k. S. de Montbéliard ; 1781 h. Forges.

PONT-DE-SALARS, ch.-l. de c. (Aveyron), à 15 k. S. E. de Rhodez ; 1404 hab.

PONT-DE-VAUX, *Pons Valensis*, ch.-l. de c. (Ain), sur la Reyssouse, à 34 kil. N. O. de Bourg ; 3077 h. Canal, qui fait communiquer la ville avec la Saône. Étoffes, fonderies, faïenceries, tanneries, chapelleries, volailles. Patrie de Joubert, à qui une statue a été érigée sur la place. Érigé en duché en 1623.

PONT-DE-VEYLE, *Oppidum Velæ*, ch.-l. de c. (Ain), sur la Veyle, à 26 k. O. de Bourg ; 1412 h. Eau ferrugineuse. Tissus de coton et tapisseries. Anc. comté.

PONT-DE-VEYLE (Ant. DE FERRIOL, comte de), littérateur, frère aîné du comte d'Argental, 1697-1774, fut lecteur du roi et intendant général des classes de la marine. Il composa quelques comédies, *le Complaisant*, *le Fat puni*, *le Somnambule*, et un grand nombre de chansons et de poésies légères. Il fut plus de cinquante ans l'ami de Mme Du Deffant.

PONT-DU-CHÂTEAU, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), sur la r. g. de l'Allier, à 15 kil. N. E. de Clermont-Ferrand ; 3521 hab. Vins, chanvre, houille, pierre de Volvic, noir animal. — Ville jadis forte ; prise par Louis le Gros en 1126, après une longue résistance ; réunie à la couronne par Philippe-Auguste.

PONT-DU-DIABLE, DU GARD. *V.* DIABLE, etc.

PONTECORVO, *Fregellæ?* v. de l'Italie mérid. (Terre de Labour), sur le Garigliano, à 33 kil. S. E. de Frosinone, à 130 kil. de Rome ; 7600 h. Évêché, uni à celui d'Aquino. Château ; beau pont romain. Pontecorvo, bien qu'enclavé dans les États du roi de Naples, appartenait à l'État ecclésiastique, et faisait partie de la délégation de Frosinone. — Bernadotte (dep. roi de Suède) avait reçu de Napoléon le titre de prince de Pontecorvo.

PONTÉCOULANT (LE DOULCET, comte de), né à

Caen en 1764, d'une famille noble et ancienne, m. en 1853, adopta avec chaleur les principes de la Révolution, fut élu en 1792 député à la Convention par le dép. du Calvados, résista courageusement aux excès de 1793, et fut mis hors la loi; se réfugia à Zurich où il fut réduit à se faire menuisier, reprit son siége à la Convention après le règne de la Terreur et fut nommé membre du Comité du gouvernement. Chargé spécialement des opérations militaires, il eut le mérite de distinguer Bonaparte, alors capitaine d'artillerie, et l'attacha à ses bureaux. Préfet de la Dyle sous le consulat, il fut nommé sénateur en 1805, et remplit avec succès sous l'Empire plusieurs missions militaires et diplomatiques. Il fut, après le désastre de Waterloo, un des négociateurs envoyés près des Alliés. Sous la Restauration et sous le gouvernement de Louis-Philippe, il prit une part active aux travaux de la Chambre des Pairs et se rangea dans l'opposition libérale. Il a laissé des *Souvenirs historiques*, qui ont été publiés en 1862.

PONTEFRACT, v. d'Angleterre (York), à 32 k. S.O. d'York : 10 000 h. Château fort, célèbre dans l'histoire des guerres civiles d'Angleterre : Richard II y fut enfermé et y mourut. Jardins, pépinières; fabrique de liqueurs. — Cette ville, appelée d'abord *Lugeolum*, reçut le nom de *Pontefract* (de *pons fractus*, pont brisé), parce que son pont se brisa pendant que l'archevêque d'York, frère du roi Étienne, y passait.

PONT-EN-ROYANS, ch.-l. de c. (Isère), sur la Bourne, à 11 kil. S. de St-Marcellin; 1140 hab.

PONT-EUXIN. *V.* NOIRE (Mer).

PONTEVEDRA, *Pons Vetus*, v. et port d'Espagne (Galice), ch.-l. de province, à l'embouch. du Lerez dans l'Atlantique, à 350 k. N. O. de Madrid; 6000 h. — La prov. de P., baignée à l'O. par l'Atlantique, est bornée au N. par celle de la Corogne, à l'E. par celle d'Orense, au S. par le Portugal; 450 000 hab.

PONT-GIBAUD, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), sur la Sioule; à 20 kil. O. S. O. de Riom : 1087 hab. Anc. château des Dauphins d'Auvergne. Mines de plomb argentifère; sources minérales. Près de là est la fontaine d'*Oule*, dont les eaux sont gelées pendant l'été.

PONTHIEU, *Pontivus pagus* en lat. moderne, pays de la Basse-Picardie, avec titre de comté, s'étendait de l'embouchure de la Somme à celle de la Canche et avait pour ch.-l. Abbeville. On y distinguait le Ponthieu propre et le Vimeux. Dans le 1er se remarquaient, outre Abbeville, les villes de Montreuil, St-Pol, St-Riquier; dans le 2e, St-Valery, Crécy, Oisemont, Gamaches. — Le Ponthieu a eu des comtes particuliers dès le Xe s.; il passa au commencement du XIIe dans la maison d'Alençon. Guillaume II, 3e comte de cette maison, épousa Alix de France, fille de Louis le Jeune, et en eut Marie, comtesse de Ponthieu, qui fut mariée à Simon de Dammartin, comte d'Aumale, puis à Matthieu de Montmorency. Jeanne, fille de Marie, épousa Ferdinand III de Castille, et mourut en 1279, laissant une fille, Éléonore de Castille, comtesse de Ponthieu, qui devint femme d'Édouard I, roi d'Angleterre, ce qui fit passer ce fief dans les mains des Anglais. En 1336, Philippe VI, roi de France, confisqua le Ponthieu sur Édouard III, mais il fut rendu par le traité de Brétigny, 1360. Depuis, Charles V le réunit à la couronne, en 1369; il en fut détaché par Charles VI pour Jean de France, son fils. Charles VII porta avant de monter sur le trône le titre de comte de Ponthieu : par son avénement, il réunit de nouveau ce comté au domaine royal. Par le traité d'Arras (1435), le Ponthieu fut cédé au duc de Bourgogne; mais, après la mort de Charles le Téméraire, il revint à la France (1477). En 1583, il fut donné en apanage à Diane, sœur naturelle de Henri III, et, en 1619, à Charles de Valois, fils naturel de Charles IX, dont la petite-fille, Marie-Françoise, veuve de Louis de Lorraine, duc de Joyeuse, le laissa à la couronne, en 1690.

PONTIANAK, v. de l'île de Bornéo, capit. d'un État de son nom, sur la côte O. de l'île et sur le Pontianak, près de son embouchure. C'est le ch.-l. des établissements hollandais sur cette côte. Grand commerce avec la Chine. — L'État de P., qui occupe le milieu de la côte O. de l'île de Bornéo, est gouverné par un sultan tributaire des Hollandais : ceux-ci s'étaient introduits dans le pays en 1818 sous prétexte d'y réprimer une sédition.

PONTIFES, *Pontifices*, chefs du culte à Rome, institués par Numa, étaient d'abord au nombre de quatre, mais furent ensuite portés à 8, puis (sous Sylla) à 16, dont huit grands (*majores*) et sept petits (*minores*). Le premier de tous, le *grand pontife*, avait inspection et autorité sur tous les ministres du culte et sur les Vestales, présidait aux adoptions, réglait l'année et rédigeait les grandes annales, dites *livres pontificaux*; sa dignité était à vie, et pouvait se concilier avec les autres magistratures. Auguste s'en fit revêtir et ses successeurs l'imitèrent tous. Longtemps les pontifes ne furent choisis que parmi les patriciens; mais, pendant la guerre des Samnites, les plébéiens, déjà admis aux autres charges, se firent aussi admettre à la dignité de pontife; en 254, un plébéien, T. Coruncanius, fut élu grand pontife. Le corps des pontifes se nommait *Collegium pontificum*. Cette dignité disparut après 375, l'empereur Gratien l'ayant refusée comme incompatible avec la foi d'un chrétien. On dérive le nom de *pontife* de *pons* et *facere*, parce qu'une des plus anciennes attributions des pontifes était d'entretenir le pont *Sublicius*, par lequel on allait au mont Janicule.

PONTIFES (GRANDS), en Judée. *V.* PRÊTRE (Grand).

PONTIFES OU PONTIFICES (Frères), c.-à-d. *faiseurs de ponts*, ordre de frères hospitaliers qui s'établissaient le long des rivières pour transporter gratis les voyageurs sur l'autre rive, ou qui s'associaient pour construire des ponts. Les premiers dont il soit question se montrèrent au XIIe s. sur les bords de l'Arno en Toscane. On remarque parmi eux S. Bénezet, qui, en 1177, construisit à Avignon, sur le Rhône, un pont de 447m de long et de 18 arches; c'est aussi à eux que l'on doit celui de Pont-St-Esprit (*V.* ce mot). L'ordre fut sécularisé en 1519, par suite d'abus qui s'y étaient introduits.

PONTIGNY, vge du dép. de l'Yonne, à 18 k. N. E. d'Auxerre, dans une île du Serein; 800 h. Jadis abbaye célèbre, fondée en 1114 : c'était la 2e des *Quatre filles de Cîteaux*.

PONTINS (MARAIS), *Pomptina palus*, vastes marais qui s'étendent dans la partie S. O. des États romains, entre la Méditerranée et les monts Lepini, depuis Astura jusqu'à Terracine, s'étendent sur un espace de 130 hectares de superficie et ont env. 40 k. de long sur 10 de large. Ils sont traversés par le Garigliano et par plusieurs de ses tributaires. Les environs en sont très-malsains : de juin à septembre, c'est un foyer de fièvres intermittentes. Dans l'antiquité, ce pays était si salubre que 23 villes y florissaient; il était traversé par la voie Appienne. L'invasion des eaux date de la fin de la République romaine, époque où le labourage fut abandonné pour les herbages. Auguste, et après lui Nerva et Trajan, s'efforcèrent de dessécher les Marais Pontins soit en ouvrant un canal le long de la voie Appienne, soit en pratiquant sous cette voie des ponts pour l'écoulement des eaux; le patrice Decius, à la fin du VIe s., et, depuis, les papes Léon X, Sixte-Quint et surtout Pie VI ont aussi beaucoup fait; de 1777 à 1781, ce dernier rétablit à travers ces marais la voie Appienne abandonnée depuis 1580, et creusa plusieurs canaux, entre autres celui qui porte son nom. Napoléon, devenu maître du pays, avait fait commencer de grands travaux de dessèchement : les événements de 1814 entravèrent l'exécution de ses vastes plans, qui ont été exposés par M. de Prony (*Desséchement des marais Pontins*).

PONTIUS HERENNIUS. *V.* HERENNIUS.

PONTIVY, anc. nom de *Napoléonville*.

PONT-L'ABBÉ, ch. de c. (Finistère), à 18 k. S. O.

de Quimper, sur une baie de l'Atlantique; 4286 h. Petit port, château du moyen âge; restes d'un cloître de Carmes. Grains, pommes de terre.

PONT-L'ÉVÊQUE, ch.-l. d'arr. (Calvados), sur la Touques, à 44 kil. N. E. de Caen; 3144 hab. Trib. de 1re inst., hôpital, prison; chemin de fer. Dentelles, toiles, siamoises; fromages, cidre. Patrie de Thouret. C'est à Pont-l'Évêque que l'expédition de Guillaume le Conquérant en Angleterre fut résolue par les États de Normandie.

PONT-LEVOY (pour *pont-levis*), bg de Loir-et-Cher), à 22 k. S. O. de Blois; 2506 h. Anc. abbaye de Bénédictins avec école militaire, transformée depuis en collége; c'est auj. une institution particulière.

PONTOISE, le *Briva Isaræ* des Latins, *Pons Isaræ* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise), à 38 kil. N. de Versailles et 32 N. O. de Paris, au confluent de l'Oise et de la Viosne et près du chemin de fer du Nord; 6065 h. Trib. de 1re inst., collége, bibliothèque. La ville, bâtie en amphithéâtre sur une colline rocailleuse, descend jusque sur la rive droite de l'Oise. On y remarque le *pont* sur l'*Oise*, auquel elle doit son nom, les églises Ne-Dame et St-Maclou, l'hospice. Nombreux moulins à farine; grand commerce de grains et de farine; bestiaux, veaux renommés. Patrie de J. Lemercier, De Guignes, Plantade, Tronçon-Ducoudray, du général Leclerc, de l'architecte Fontaine. — Anc. capitale du Vexin Français, Pontoise était fortifiée, et fut souvent la résidence des rois capétiens: c'est là que naquit Philippe le Hardi et que Louis XI, malade, fit vœu d'entreprendre une croisade. Elle fut prise par les Normands en 885, par les Anglais en 1419 et 1437; Charles VII la reprit sur Talbot en 1441; Henri III et Henri IV l'assiégèrent en 1589; les États généraux y furent convoqués en 1561. Louis XIV s'y retira pendant les troubles de la Fronde; le parlement de Paris y fut transféré en 1652, 1720 et 1753.

PONTORSON, *Pons Ursonis*, ch.-l. de c. (Manche), à 22 kil. S. O. d'Avranches, près de l'emb. du Couësnon; 2245 h. Petit port; route sur les sables, conduisant au Mont-St-Michel; hospice d'aliénés. Dentelles et broderies.

PONTREMOLI, *Apua*, v. de Toscane, au confluent de la Verde et de la Magra, à 140 kil. N. O. de Florence, et à 83 k. N. O. de Pise; 4000 hab. Évêché, citadelle, beaux palais.

PONTRIEUX, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), sur le Trieux, à 18 k. N. de Guingamp; 1700 h. Petit port.

PONTSCORFF, ch.-l. de c. (Morbihan), sur le Scorff. à 12 k. N. O. de Lorient; 1612 h. Tanneries.

PONTS-DE-CÉ (LES), *Pons Saii*, ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), à 7 kil. S. E. d'Angers, sur plusieurs îles de la Loire qui communiquent entre elles par des ponts (d'où le nom de la ville); 3739 h. Les anciens ponts, détruits par le temps, furent reconstruits en 1849; ils sont soutenus par 109 arches. En 1620, Créqui y défit les troupes de Marie de Médicis, mère de Louis XIII; en 1793, les Vendéens, commandés par Bonchamp, y furent battus par les Républicains.

PONT-STE-MAXENCE, *Litanobriga*, ch.-l. de c. (Oise), sur l'Oise et le chemin de fer de St-Quentin, à 12 kil. N. de Senlis; 2464 hab. Beau pont. Commerce considérable en grains, farines, toiles, chanvre.

PONT-ST-ESPRIT, ch.-l. de c. (Gard), sur le Rhône, à 33 kil. N. E. d'Uzès; 5133 hab. Beau pont, bâti de 1265 à 1309 par les frères *Pontifices* avec le produit d'aumônes (il a 23 arches et 918m de long). Chapelle du St-Esprit, qui a donné son nom à la ville, citadelle. Commerce de vins, huiles, fruits et soie. Environs pittoresques (rocher *Bidon*, landes de *Ruoms*, etc.). Cette ville fut souvent prise et reprise au XVe s. et pendant les guerres de religion.

PONT-SUR-SEINE ou **PONT-LE-ROI**, bg du dép. de l'Aube, à 10 kil. E. S. E. de Nogent-sur-Seine, sur la r. g. de la Seine; 900 h. *Pont* en pierre sur la Seine. Important sous les Romains, ce lieu fut au moyen âge le chef-lieu d'une seigneurie; on y voyait un château élevé au XVIIe s., qui fut possédé par la mère de Napoléon, et détruit par les Russes en 1814.

PONT-SUR-YONNE, ch.-l. de c. (Yonne), à 12 k. N. N. O. de Sens, sur le chemin de fer de Paris à Lyon; 1903 hab. Tuileries, taillanderies, vins. Cette ville a été ravagée par une trombe en 1816.

PONTUS DE LA GARDIE, etc. *V.* LA GARDIE, etc.

PONT-VALLAIN, ch.-l. de c. (Sarthe), à 20 kil. N. E. de La Flèche; 1862 hab. Du Guesclin y défit en 1370 le général anglais R. Knolles: le souvenir de cette victoire est conservé par un obélisque élevé en 1828 sur le lieu du combat.

PONZA ou PONCES (îles), *Pontiæ insulæ*, groupe de 6 petites îles du roy. d'Italie, dans la mer Tyrrhénienne, à 52 kil. des côtes de la Terre de Labour: Ponza, Palmarola et Vendotiene en sont les principales. Ces îles paraissent être le produit d'éruptions volcaniques. Ponza, la plus grande, a 20 kil. de tour et 1800 h., avec un bourg du même nom, et un petit port sur la côte E. Cette île était un lieu d'exil pour les Romains. Ravagée par les Sarrasins, elle resta presque déserte jusqu'en 1760, qu'une nouvelle colonie y fut envoyée.

POPAYAN, v. de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de la prov. de Popayan et de tout le dép. de Canca, à 370 kil. S. O. de Bogota, dans une situation délicieuse, à 1666m au-dessus de la mer et près des volcans de Sotara et de Puracé; 10 000 h. Évêché, université, collége, hôtel des monnaies. Entrepôt du commerce entre Quito et Bogota. — Fondée par les Espagnols en 1537, cette ville était assez florissante avant la guerre de l'indépendance; elle a beaucoup souffert de cette guerre et des tremblements de terre (notamment de celui de 1827). — La prov. de Popayan, dans la partie E. du dép. de Canca, a 450 kil. du N. au S. sur 67, et compte env. 60 000 hab. Elle est formée presque en totalité d'une admirable vallée, située entre deux chaînes des Andes. Le climat y est tempéré et agréable au N., et le sol très-fertile. Mines d'or presque épuisées.

POPE (Alexandre), célèbre poëte anglais, né à Londres en 1688, de parents catholiques, m. en 1744, se fit remarquer par un talent précoce: il faisait de jolis vers dès l'âge de 12 ans. Il se lia de bonne heure avec les beaux esprits de l'époque, Congrève, Swift, Witcherley, acquit bientôt un nom par ses écrits, s'ouvrit l'entrée des salons et compta de puissants protecteurs, entre autres lord Bolingbroke. Ses ouvrages ne tardèrent pas à l'enrichir, et, avec leur produit, il put acheter le beau domaine de Twickenham, où il passa ses dernières années. Pope était contrefait et d'une santé fort délicate; il avait un caractère irascible, et consuma une partie de sa vie dans des disputes littéraires fort vives. Ses principaux ouvrages sont: l'*Essai sur la critique*, 1709, poëme dans le genre de l'*Art poétique* de Boileau, qu'il publia à 20 ans; *la Boucle de cheveux enlevée*, poëme héroï-comique dans le genre du *Lutrin*; *la Forêt de Windsor*; l'*Épître d'Héloïse à Abeilard*, chef-d'œuvre de sentiment et d'éloquence; une traduction en vers de l'*Iliade*, admirée surtout pour la beauté des vers, et qu'il eut terminée à l'âge de 30 ans; une traduction de l'*Odyssée* bien inférieure à l'*Iliade* (il s'y était fait aider par des poëtes subalternes); la *Dunciade* ou la *Guerre des Sots*, poëme satirique dans lequel il immole les auteurs et les critiques dont il croyait avoir à se plaindre; l'*Essai sur l'Homme* (1733), que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la poésie philosophique: dans ce poëme, dédié à Bolingbroke, il met en beaux vers l'optimisme de Leibnitz; enfin les *Épîtres morales*, où il traite les plus hautes questions de la morale et qui sont comme le complément de l'*Essai sur l'Homme*. Il a en outre écrit en prose: son *Art de ramper en poésie* et son *Martinus Scriblerus* sont remarquables par la verve satirique. Enfin on a de lui des *Lettres* pleines de grâce et de naturel. Poëte éminemment classique, Pope a possédé au plus haut

degré la correction, l'élégance, la finesse, l'art de vaincre les difficultés de style; sa poésie est rimée. Ses œuvres complètes ont été publiées par Bowles, Londres, 1807, 10 v. in-8., par T. Roscoe, 1846, et par Carruthers, 1860. Laporte en a donné une traduction en prose, Paris, 1779; Duresnel a traduit en vers assez faibles l'*Essai sur la critique* et l'*Essai sur l'homme*; ce dernier ouvrage a été mis en vers avec beaucoup plus de succès par Fontanes et par Delille. *La Boucle de cheveux* a été trad. en vers par Marmontel; *la Forêt de Windsor* par Boisjolin; l'*Épître d'Héloïse* a été imitée heureusement par Colardeau.

POPERINGHE, v. de Belgique (Flandre occ.), à 11 k. O. d'Ypres; 11 000 h. Fabriq. de draps, filatures, blanchisseries de fil, tanneries; grains, houblon.

POPES, ministres du culte. *V.* ce mot dans notre *Dictionn. univ. des Sciences.*

POPHAM (sir HOME RIGGS), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar, d'une famille irlandaise, m. en 1820, avait commencé par être matelot. Devenu en 1800 commandant des forces maritimes dans l'Inde, il enleva aux Hollandais leur colonie du Cap (1804). Il surprit en 1809 la flotte danoise, puis appuya les opérations des Anglais dans la péninsule hispanique, fut nommé contre-amiral en 1814, commanda en 1819 la station des Indes occid., et tenta en vain d'accommoder Christophe et Boyer, qui se disputaient le pouvoir à St-Domingue. La marine lui doit le perfectionnement du système télégraphique. Il a publié les *Règlements à observer sur les vaisseaux*, 1805.

POPILIUS LÉNAS (C.), sénateur romain, consul l'an 172 av. J.-C., fut député en 170 par le Sénat vers Antiochus Épiphane, roi de Syrie, pour lui défendre d'attaquer Ptolémée VI, roi d'Égypte, allié du peuple romain. Le monarque syrien voulut éluder par des délais la demande des Romains; mais Popilius, s'apercevant de son dessein, traça avec sa baguette un cercle autour de la personne du roi et lui défendit d'en sortir avant d'avoir donné une réponse décisive. Cette action hardie intimida Antiochus, qui obtempéra aussitôt aux ordres du Sénat. — Un autre Popilius Lænas, tribun militaire, tua Cicéron, et apporta sa tête à Antoine, 43 av. J.-C.

POPMA (Ausone de), jurisconsulte et philologue, né vers 1563 à Alst dans la Frise, m. en 1613, a laissé entre autres travaux estimables : *Terentii Varronis fragmenta*, Franeker, 1589 (fragments qu'il avait lui-même découverts); *De Differentiis verborum*, 1635, espèce de dictionnaire des synonymes; *De Usu antiquarum locutionum*, 1608; *De Ordine et usu judiciorum*, 1617; *Fragmenta veterum historicorum latinorum*, 1620. — On doit à Tite de Popma, son frère, des corrections sur les *Épîtres* de Cicéron, des *Notes sur Asconius Pedianus*, etc.

POPOCATÉPETL, montagne volcanique du Mexique (la Puebla), à l'O. de Cholula, par 100° 53' long. O., 18° 59' lat. N., a 5400m de hauteur.

POPPÉE, *Poppæa*, femme romaine célèbre par sa beauté et par son ambition, épousa successivement Rufus Crispinus, préfet des cohortes prétoriennes, Othon, alors favori de Néron et depuis empereur, enfin Néron, dont elle avait d'abord été la maîtresse. Elle eut grande part à la mort d'Agrippine, dont elle redoutait l'influence, et plus encore à celle d'Octavie, 1re femme de Néron, qu'elle avait déjà fait répudier. Ayant un jour osé railler Néron, elle reçut du brutal tyran un coup de pied dans le ventre pendant qu'elle était enceinte, et elle en mourut peu de jours après (65).

POPRAD ou POPPART, riv. des États autrichiens, naît sur les frontières de la Galicie et de la Hongrie, dans les monts Carpathes, sépare les comitats de Liptau et de Zips, arrose ce dernier et celui de Sarosch, entre en Galicie et tombe dans le Dunajetz, à 5 k. N. de Stary-Sandec, après un cours de 150 k.

POPULONIA ou POPULONIUM. *V.* PIOMBINO.

PORATAS, nom ancien du *Pruth.*

PORBUS (Franç.), dit l'*Ancien*, peintre flamand, membre de l'Académie d'Anvers, né en 1540 à Bruges, mort en 1580, était fils de Pierre Porbus, de Gouda, peintre estimé lui-même. Il réussissait également dans le portrait, dans l'histoire et dans la peinture des animaux. On estime surtout sa *Descente du S. Esprit*, à Courtray. — Franç. P., *le Jeune*, son fils, né à Anvers en 1570, m. à Paris en 1622, le surpassa et vint s'établir en France, où il travailla pour la cour. Son *S. François en extase recevant les stigmates*, son *Christ en croix entre deux larrons*, ses deux *portraits de Henri IV* sont au Louvre.

PORCHERON (dom Placide), bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de St-Germain des Prés, né à Châteauroux en 1652, m. à Paris en 1694. On a de lui les *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur*, avec une traduction des *Instructions sur l'art de régner* de l'empereur Basile, et la 1re édition de la *Géographie de l'Anonyme de Ravenne*, Paris, 1688. Il eut part à la belle édition des *Œuvres de S. Hilaire* de Coustant.

PORCHERONS (les), hameau et pré situés à un peu plus d'un demi-kilomètre N. O. de l'anc. Paris, étaient à la mode au commencement du XVIIIe s. comme rendez-vous de plaisir et de duels. L'emplacement des Porcherons, auj. compris dans Paris, était vers le coin des rues actuelles de Clichy et St-Lazare.

PORCIA, fille de Caton d'Utique, épousa M. Junius Brutus, et se donna la mort après avoir perdu son époux, qui s'était tué après sa défaite à Philippes, 42 av. J.-C. Privée de toute arme par ses parents, elle avala, dit-on, des charbons ardents.

PORCIEN (le), petit pays de la Champagne, au N., avait pour ch.-l. Château-Porcien. Il est auj. compris dans l'arr. de Réthel (Ardennes).

PORDAGE (Jean), mystique anglais, né vers 1625, mort en 1698 à Londres, était médecin. Il tenta de rédiger en système les idées de Bœhme, et composa dans ce but la *Métaphysique divine* et la *Théologie mystique*, 1698. Il prétendit avoir des révélations et eut des disciples qui se dirent inspirés.

PORDENONE, v. de Vénétie, dans le Frioul, sur le Roncello, à 50 kil. S. S. O. d'Udine; 5000 hab. Patrie du peintre Pordenone.

PORDENONE (J. A. LICINO REGILLO, dit), peintre, un des chefs de l'école vénitienne, né en 1484 au bourg de Pordenone, mort en 1540, fut le rival du Titien, dont il se fit l'ennemi. Il se distingue par une conception vigoureuse, pleine à la fois de hardiesse, de variété et de facilité, et par une belle couleur. Il excella surtout dans la fresque, et orna beaucoup de villes et de châteaux des anc. États vénitiens : on cite surtout deux chapelles qu'il a décorées à Vicence. Parmi ses tableaux, les plus célèbres sont *S. Laurent Giustiniani environné de plusieurs autres saints*, un *Mariage de Ste Catherine*, un *S. Augustin*. — Jules Pordenone, *le Jeune*, son neveu, né à Venise en 1500, m. à Augsbourg en 1561, réussissait aussi dans la peinture à fresque. Il a peint à Venise et dans plusieurs autres villes d'Italie, surtout à Rome, ce qui le fit surnommer *le Romain*.

PORÉE (le P.), jésuite, né en 1675, à Vendes (près de Caen), mort en 1741, réussit dans l'enseignement et dans la prédication. Appelé en 1708 à professer la rhétorique au collége Louis le Grand, il compta parmi ses élèves le jeune Arouet (Voltaire), qui conserva toujours pour lui du respect et de la reconnaissance. Il avait beaucoup de goût et d'élégance et écrivait le latin avec une extrême facilité, mais il abusait de l'antithèse. Il a composé en latin 6 *tragédies*, qui sont loin d'être sans mérite : *Brutus*, *le Martyre de Ste Herménegilde*, *la Mort de l'empereur Maurice*, *Sennachérib*, *Seby-Mirza*, *le Martyre de S. Agapet*; quelques comédies de mœurs, en prose latine, précédées de prologues en vers français qui en expliquent le sujet, et parmi lesquelles on remarque le *Misoponus* (l'ennemi du travail) et le *Philédon* (l'ami du plaisir), qui furent jouées souvent dans les colléges de l'ordre; enfin des *harangues latines*.

M. Alleaume a écrit la *Vie du P. Porée*, ainsi que celle de son frère, qui avait été secrétaire de Fénelon.

PORENTRUY, *Bruntrut* ou *Prundrut* en allemand, v. de Suisse (Berne), sur une éminence, à 58 k. N. O. de Berne, près de la frontière de France; 3000 hab. Anc. résidence du prince-évêque de Bâle; collége célèbre, naguère aux Jésuites; école normale. On y remarque l'église St Étienne, la tour de Refuge, la tour du Coq, où sont les archives, et le château épiscopal. Montres, tanneries renommées, quelques antiquités. — Bâtie, selon quelques-uns, au lieu qu'occupait l'*Amagetobria* de César, cette ville fut brûlée par les *Alemani* sous Constantin et saccagée par Attila, mais relevée par Charlemagne. Elle passa, après plusieurs vicissitudes, aux comtes de Montbéliard (1236), et fut vendue par ceux-ci aux évêques de Bâle en 1271. L'empereur Rodolphe s'en rendit maître en 1283, mais il la laissa aux évêques. Elle s'unit en 1501 aux cantons suisses contre l'Autriche. Depuis, elle fut souvent ravagée par la guerre (surtout pendant la Guerre de Trente ans), par les incendies, les épidémies, et déchirée par des querelles entre les évêques et les bourgeois. En 1793, elle fut prise par les Français et devint le ch.-l. du dép. du Mont-Terrible; après la suppression de ce dép., elle fut l'un des ch.-l. d'arr. du dép. du Ht-Rhin. Les traités de 1815 la donnèrent au canton de Berne; en 1830, il y éclata un mouvement qui avait pour but de la réunir à la France, mais il fut réprimé.

PORLIER (J. DIAZ), dit *el Marquesito*, né en 1757 à Carthagène dans l'Amérique du Sud, fit en Espagne, en 1809, la guerre de partisan contre les Français, et devint capitaine général des Asturies. Voulant, après le retour de Ferdinand VII, rétablir la constitution des Cortès de 1812, il ourdit un complot dans ce but, s'empara de la Corogne et du Ferrol, organisa une junte provinciale en Galice, et marcha sur Santiago; mais il fut livré par des traîtres, condamné à mort et aussitôt fusillé (oct. 1815).

PORNIC, ch.-l. de cant., à 21 kil. S. S. O. de Paimbœuf (Loire-Inf.), sur la baie de Bourgneuf; 1608 hab. Petit port; pêche de sardines, armements pour la pêche de la morue. Bains de mer et de sable; eaux ferrugineuses.

POROS, *Sphæria*, île du roy. de Grèce, dans l'Archipel, sur la côte E. de la Morée, dont elle n'est séparée que par un étroit canal, est unie par un banc de sable à l'île de Calaurie; elle a 9 kil. de tour, et 5000 hab. Elle contient une petite ville de même nom, avec port militaire.

PORPHYRE, philosophe néoplatonicien (dont le véritable nom était *Malk* ou *Malchus*, qui en syrien veut dire roi, et que l'on a grécisé par celui de *porphyrius*), naquit l'an 233 de J.-C. à Tyr ou à Batane, colonie tyrienne voisine de Tyr, étudia l'éloquence à Athènes sous le célèbre Longin, et la philosophie à Rome sous Plotin, dont il devint le disciple assidu à partir de 263. Il cultiva avec succès toutes les sciences connues de son temps, et se distingua en même temps par le talent d'écrire. Après la mort de son maître, il enseigna la philosophie et l'éloquence à Rome, et mourut dans cette ville en 304. Comme Plotin, son maître, Porphyre admettait une sorte de Trinité (*V.* PLOTIN), et enseignait une philosophie toute mystique, s'efforçant d'unir l'homme à Dieu par l'extase : il prétendait même avoir été une fois honoré de la vue de Dieu. On doit à Porphyre la révision et la publication des *Ennéades* de Plotin; il composa en outre un grand nombre d'ouvrages originaux qui sont perdus pour la plupart, entre autres un fameux traité contre les Chrétiens, qui fut réfuté par plusieurs Pères de l'Église, et que Théodose II fit brûler. Les principaux ouvrages de Porphyre qui nous sont parvenus sont : une *Vie de Plotin*, en tête des éditions de Plotin, trad. par Lévesque de Burigny; une *Vie de Pythagore*, fragment d'une *Hist. philosophique* en 4 livres (cette *Vie* a été éditée par Holstenius, Rome, 1630, et par Kiessling, Leips., 1813); un traité de l'*Abstinence des viandes* (édité à Rome, 1630, et à Utrecht, 1767, par Rœhr; trad. en français par Lévesque de Burigny, 1747); une *Lettre à Anébon*, prêtre égyptien, sur les dieux et les démons (dans le *Pœmander* de Venise, 1483, et à Oxford, 1678); une *Introduction aux catégories d'Aristote* (Paris, 1546, grec-latin), ouvrage qui, en conservant le souvenir des diverses opinions des anciens sur la nature des universaux, a donné naissance pendant le moyen âge à la célèbre dispute des Réalistes et des Nominaux (il a été trad. par M. Barthélemy St-Hilaire dans sa *Logique* d'Aristote); les *Principes des Intelligibles* (*Aphormæ*), abrégé de la doctrine néoplatonicienne, publ. par Holstenius, Rome, 1630, réédité par Fréd. Creuzer en tête du Plotin de la collection Didot, et trad., avec plusieurs autres morceaux de Porphyre, par M. E. Lévêque (dans le *Plotin* de M. Bouillet); des fragments de la *Philosophie des oracles*, rassemblés par G. Wolf, Berlin, 1856; l'*Antre des Nymphes*, et les *Questions homériques* (Venise, 1521), commentaire ingénieux de quelques passages du poëte grec; une *Lettre à Marcella*, son épouse, retrouvée et publiée en 1816 par A Mai à Milan. Il n'existe aucune édition complète de Porphyre. Sa *Vie* a été écrite par Eunape, et de nos jours par V. Parisot (*De Porphyrio*, 1845).

PORPHYRION (POMPONIUS), commentateur d'Horace. Son commentaire est joint aux éditions d'Acron.

PORPHYRIUS. *V.* OPTATIEN.

PORPHYROGÉNÈTE, c.-à-d. *né dans la pourpre*, nom que l'on donnait aux enfants des empereurs de Constantinople, soit parce qu'on les recevait dans un drap de pourpre au moment de leur naissance, soit parce que les impératrices faisaient leurs couches dans un appartement tendu de pourpre. On connaît surtout sous ce nom l'empereur Constantin VII.

PORPORA (Nicolas), compositeur, né à Naples en 1685, m. en 1767, fut l'élève chéri de Scarlatti. Il fit représenter à Vienne *Ariane*, son 1er opéra; fut appelé à Dresde pour y diriger la chapelle électorale et le théâtre, alla aussi à Londres, mais s'y vit préférer Hændel, et revint en Italie. Il a beaucoup travaillé : à 36 ans, il avait déjà composé 50 opéras. La plupart sont oubliés aujourd'hui; néanmoins, Porpora fit faire à l'art musical des progrès incontestables et mérita d'être surnommé *le Patriarche de l'harmonie*. Il forma plusieurs des grands chanteurs de l'époque, Farinelli, Caffarelli, etc.

PORQUEROLLES, la plus occid. des îles d'Hyères, a 16 k. de tour et 300 h. et est défendue par deux forts.

PORRHOËT, anc. comté de Bretagne (Morbihan), avait Josselin pour capitale.

PORSENA ou **PORSENNA**, *lars* ou roi de Clusium en Étrurie fit la guerre à Rome en 508, sous prétexte de rétablir Tarquin, battit les Romains sur les bords du Tibre et même, selon la tradition la plus vraisemblable, s'empara de Rome, mais sans rendre la couronne au prince exilé. Il marcha ensuite contre les Latins, mais fut vaincu près d'Aricie, et ne tarda point à voir Rome lui échapper. Toutefois, il garda une portion du territoire romain. — Selon l'opinion vulgaire, Rome n'aurait pas été prise par Porsenna : après les actes héroïques d'Horatius Coclès, de Mutius Scévola, de Clélie, il aurait de lui-même renoncé au siége.

PORSON (Rich.), helléniste anglais, né en 1759 à East-Ruston (Norfolk), m. en 1808, professa le grec au collége de la Trinité à Cambridge depuis 1792 jusqu'à sa mort. Il a donné des ouvrages qui le placent au premier rang comme critique, entre autres des éditions d'Eschyle, Glascow, 1795, et Londres, 1797; de plusieurs pièces d'Euripide (*Hécube*, *Oreste*, *les Phéniciennes*, *Médée*), Londres, 1797-1801; des *Notes* sur Aristophane, sur l'*Anabase* de Xénophon, sur *Suidas*, *Hésychius*, etc., 1790; enfin une édition du *Lexique de Photius*, posthume, 1822.

PORTA (la), ch.-l. de c. (Corse), à 33 k. S. O. de Bastia; 285 h. Patrie du maréchal Sébastiani.

PORTA (J. B.), physicien, né à Naples en 1540, m. en 1615, voyagea en Italie, en Espagne, en France, fonda à Naples l'académie des *Secreti*, que le pape Paul III supprima comme s'occupant d'arts illicites, fit beaucoup d'expériences d'optique et découvrit la chambre obscure. A côté de puérilités et de bizarreries, ses ouvrages offrent beaucoup d'observations remarquables. Les principaux sont: *Magia naturalis*, Naples, 1589 (en partie trad. en franç., Lyon, 1630): *De furtivis litterarum notis, vulgo ziforis* (l'art d'écrire en chiffres), 1563; *De humana physiognomia*, 1586; *De cœlesti physionomia*, 1601; *Ars reminiscendi*, 1602; *De munitione*, 1608 (c'est un traité de fortification); *De aeris transmutationibus*, 1609, etc. On a aussi de lui 14 comédies, 2 tragédies, et une tragi-comédie, imprimées sous le titre d'*OEuvres dramatiques*, Naples, 1726.

PORTA (Jacq. DELLA), architecte, élève de Vignole, né à Milan vers 1530, m. à Rome en 1595, s'était fixé dans cette ville. Il y fit construire la chapelle Grégorienne, le petit temple des Grecs, l'église Notre-Dame *de'Monti*, fut nommé, après la mort de Vignole, architecte de St-Pierre de Rome, acheva, avec Fontana, la célèbre coupole de cet édifice (1590), mais en la rendant plus elliptique, bâtit la façade de St-Pierre aux Liens et celle de St-Louis des Français, et éleva à Frascati la villa Aldobrandini (connue depuis sous le nom de *Belvédère*). — Son neveu, le P. Guillaume della P., habile sculpteur, est auteur du beau mausolée de Paul III à St-Pierre de Rome. — Les frères J. B. et Thomas della P., ses parents, se firent aussi un nom dans la sculpture; on a du 1er le *S. Dominique* colossal de Ste-Marie-Majeure, à Rome, et le *Christ donnant les clefs à S. Pierre*, de l'église Ste-Pudentienne; du 2e, le *S. Pierre* et le *S. Paul* placés sur les colonnes Antonine et Trajane.

PORTAL (Ant.), médecin, né en 1742 à Gaillac (Tarn), m. en 1832, étudia à Montpellier, vint de bonne heure se fixer à Paris, et ne craignit pas, pour se faire une brillante clientèle, de recourir à de petites ruses qui tenaient du charlatanisme. Il fut de bonne heure admis dans la société de Franklin et de Buffon, entra à l'Académie des sciences en 1769, fut nommé en 1770 prof. au collége de France, et devint sous la Restauration médecin de Louis XVIII et président de l'Académie de médecine. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, Paris, 1770-73, 7 v. in-8, et son *Anatomie médicale*, 1803, 5 v. in-8. Il donnait l'anatomie pour base à la médecine aussi bien qu'à la chirurgie.

PORTALÈGRE, *Portus Alacer*, v. forte du Portugal (Alentejo), à 100 kil. N. E. d'Evora; 6000 h. Vieux château. Évêché suffragant de Lisbonne. — Ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Rio-Grande-do-Sul, à 1170 kil. S. O. de Rio-de-Janeiro, sur la r. g. du Jacuhy. École latine; chantiers de construction.

PORTALIS (J. Ét. Marie), né en 1745, au Beausset en Provence, m. en 1807, fut reçu avocat au parlement d'Aix à 21 ans, plaida contre Beaumarchais et contre Mirabeau, se fit remarquer par plusieurs *Mémoires*, dont un *Sur la validité des mariages de Protestants*, et fut mis à la tête de l'administration de sa province peu avant la Révolution. Incarcéré sous la Terreur, il fut élu en 1795 député de Paris au Conseil des Anciens; porté sur la liste des proscrits du 18 fructidor pour s'être opposé aux mesures violentes du Directoire, il se réfugia en Allemagne (1797), mais il revint dès 1800 et fut aussitôt appelé au Conseil d'État. Il prit une grande part à la rédaction du Code civil, négocia le Concordat (1801), fut nommé en 1802 directeur des affaires ecclésiastiques, titre qu'il échangea en 1804 contre celui de ministre des cultes, tint en même temps le portefeuille de l'intérieur, et resta en fonction jusqu'à sa mort. Il était membre de l'Institut (Académie Française). Sa conduite en toute occasion fut pleine de sens, de droiture, de philanthropie. Il a laissé un traité fort estimé sur l'*Usage et l'abus de l'esprit philosophique pendant le* XVIIIe *s.*, publ. en 1810 par son fils, et des *Discours* et *Rapports* (*sur le Code civil et le Concordat*), réunis par son petit-fils, 1844-45.

PORTALIS (Joseph), magistrat et homme politique, fils du préc., né en 1778 à Aix, m. en 1859, seconda son père dès 1806 en qualité de secrétaire général, fut, après la mort de ce ministre (1807), conservé à la tête de l'administration et nommé conseiller d'État et comte de l'Empire, devint en 1810 directeur général de la librairie, mais s'attira l'année suivante une éclatante disgrâce pour avoir laissé publier un bref du pape contraire aux intentions de l'Empereur. Rappelé par Louis XVIII au Conseil d'État, il fut envoyé en 1818 à Rome comme chargé d'une mission délicate relative au Concordat (1818); à son retour, il fut élevé à la pairie. Il présidait une des chambres de la cour de cassation, lorsqu'il fut appelé, en 1827, à faire partie du ministère conciliateur de Martignac comme ministre de la justice; après la chute de ce ministère (1829), il fut nommé premier président de la cour de cassation; en 1852, il devint sénateur. On lui doit la publication de l'ouvrage de son père sur l'*Esprit philosophique*, auquel il ajouta une excellente introduction. Il était depuis 1839 membre de l'Académie des sciences morales; M. Mignet y a lu en 1860 sa *Notice historique*.

PORT-AU-PRINCE, auj. *Port-républicain*, capit. de l'île d'Haïti et ch.-l. du dép. de l'Ouest, sur la côte O. de l'île, au fond de la baie des Gonaïves; 30 000 h. Siége du gouvernement, cour de cassation, cour des comptes, trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, école militaire, école de médecine; arsenal, monnaie. La ville est bien percée; la plupart des rues sont larges de 20 à 23 mèt. Presque toutes les maisons sont en bois, à cause des tremblements de terre; la chaleur y est extrême, ce qui, joint aux marais voisins, en rend le séjour malsain. On remarque la place d'armes, l'église catholique, le lazaret, l'hôtel de ville; l'aqueduc. Exportation de café, sucre, cacao, coton, acajou, tabac, bois de teinture, peaux, écailles, gingembre, cire, etc. — Fondée par les Français en 1745, cette ville fut détruite en 1770 par un tremblement de terre. Relevée presqu'aussitôt, elle fut en grande partie brûlée en 1791; elle éprouva encore depuis (notamment en 1830) plusieurs secousses de tremblement de terre qui y ont fait de grands ravages. Patrie de Pétion et de Boyer.

PORT-BOURBON, dit aussi le *Grand-Port*, v. et port de l'île Maurice, sur la côte S. E.; c'est le plus ancien établissement de l'île; les Hollandais y avaient leur ch.-l. en 1598. L'amiral Duperré battit les Anglais en vue du Grand-port en 1810.

PORT-CASTRIES, ch.-l. de l'île Ste-Lucie (Antilles anglaises), sur la côte N. O.; 6000 hab.

PORT-CROZ, une des îles Hyères. *V.* HYÈRES.

PORT-DE-FRANCE, v. et port de la Nouv.-Calédonie, sur la côte O. de l'île, est la résidence du gouverneur français. Port commerçant.

PORT-D'ESPAGNE, v. et port de l'île de la Trinité (Antilles anglaises), ch.-l. de l'île, sur le golfe de Paria, vers l'embouch. du Caroni, par 63° 49' long. O., 10° 38' lat. N.; 8000 hab. Port sûr.

PORTE (la) ou la SUBLIME-PORTE, nom officiel que donnent les Ottomans à la cour du sultan. Mostasem, le dernier des califes abbassides, ayant fait enchâsser sur le seuil de la principale porte de son palais, à Bagdad, un morceau de la célèbre pierre noire que les fidèles adorent dans le temple de la Mecque, cette porte devint *la Porte* par excellence. Depuis, cette dénomination s'est étendue à l'empire des Ottomans, successeurs de la puissance des califes.

PORTE-GLAIVE (Chevaliers), *Ensiferi* en latin, ordre religieux et militaire fondé en 1201 par Albert d'Apeldern ou de Buxhoff, évêque de Livonie, pour conquérir les pays encore habités par les païens, était modelé sur celui du Temple. Il s'appela d'abord ordre des *Frères de la milice du Christ;* on les

nomme aussi *Chevaliers de Livonie*. Ces Chevaliers portaient une robe blanche, avec deux glaives rouges brodés sur la poitrine. L'ordre, déjà maître d'une partie de la Livonie, entreprit en 1216 la conquête de l'Esthonie, qu'il soumit entièrement en 1223. A la suite de longues dissensions avec les évêques de Riga, le 2e grand maître, Volquin, se vit réduit à fondre son ordre dans celui des Chevaliers Teutoniques. Cette fusion, qui s'effectua en 1237, se fit à la condition que la partie de la Livonie et de l'Esthonie appartenant aux Porte-Glaive formerait une maîtrise de l'ordre teutonique, et serait gouvernée par un maître provincial. Les Chevaliers Porte-Glaive restèrent ainsi sous la dépendance des Chevaliers Teutoniques jusqu'en 1525, époque à laquelle Walter de Plettenberg racheta d'Albert de Brandebourg le duché de Livonie, et reconstitua l'ordre. En 1561, le 50e maître provincial, Gottar Kettler, embrassa le Luthéranisme, céda la Livonie à Sigismond II, roi de Pologne, et devint lui-même duc de Courlande.

PORT-EN-BESSIN, bg du Calvados, à 10 k. N. N. O. de Bayeux; 900 hab. Petit port de commerce et de pêche près de l'emb. de la Dromme. Bains de mer.

PORTENDIC, port de la côte O. d'Afrique (Sénégal), par 18° long. O., 18° 26' lat. N., à 250 kil. N. de St-Louis. Petit comptoir français, fondé en 1724. Commerce de gomme.

PORTES-DE-FER, nom donné à plusieurs défilés, notamment à celui de la chaîne du Balkan, qui est aussi connu sous son nom turc de *Démir-Kapou* (*V.* ce nom); — à un défilé entre la mer Caspienne et les derniers contre-forts du Caucase : il est protégé par des fortifications et par une grande muraille qui va de la montagne à la mer, et dont la construction est attribuée aux Sassanides; — et à un défilé de l'Algérie, appelé aussi *Bibans*. *V.* ce nom.

PORT-GLASGOW, v. d'Écosse (Renfrew), sur l'estuaire de la Clyde, non loin de son embouchure, à 19 kil. O. N. O. de Renfrew et à 30 k. O. de Glasgow; 10 000 hab. Bon port qui reçoit les navires qui ne peuvent remonter la Clyde jusqu'à Glasgow; chemin de fer. Commerce considérable. — Fondée en 1688 et réunie en 1775 au village de Newark.

PORTICI, v. d'Italie (prov. de Naples), au pied du Vésuve et sur le golfe de Naples, à 6 kil. S. E. de Naples; 5500 hab. Beau palais royal, construit en 1738 par Charles de Bourbon; chemin de fer; nombreuses villas. — Portici et le village de Résina occupent la place de l'ancienne ville d'Herculanum, qui fut détruite et ensevelie sous la lave par une irruption du Vésuve en 79 de J.-C. Ce n'est qu'en 1713 qu'on retrouva des vestiges de l'ancienne ville d'Herculanum, et en 1758 qu'on fit des fouilles régulières. Les antiquités recueillies, conservées d'abord à Portici même, ont depuis été transférées à Naples.

PORTINARI. *V.* BÉATRIX.

PORTIQUE (le), nom donné à l'école de Zénon, parce que les disciples de ce philosophe se réunissaient sous un célèbre portique d'Athènes nommé *le Pécile*. *V.* STOÏCIENS.

PORT-JAKSON, port de la ville de Sidney, en Australie, sur une baie de même nom. *V.* SIDNEY.

PORTLAND (île), *Vindilis*, petite île de l'Angleterre, dans la Manche, sur la côte du comté de Dorset, à 6 kil. de Weymouth; 2500 h. Belle pierre de taille dite *pierre de Portland*. L'île est unie au continent par un banc de galets.

PORTLAND, v. et port des États-Unis (Maine), ch.-l. du comté de Cumberland, à 80 k. S. O. d'Augusta; env. 30 000 hab. Bon port, chemins de fer. Sociétés scientifiques, commerce actif. — Bâtie en 1632; brûlée en 1775 par les Anglais, mais bientôt rebâtie.

PORTLAND (comtes et ducs de). *V.* BENTINCK.

PORT-LOUIS, ch.-l. de c. (Morbihan), à 6 kil. S. de Lorient, sur la r. g. et à l'emb. du Blavet dans l'Atlantique; 2937 hab. Place forte, avec citadelle; port de commerce et de relâche; hôpital de la marine. Pêche de sardines, de congres, etc. Bains fréquentés. — Fondée en 1625 par Louis XIII, avec les débris de la v. de Blavet, qui était située un peu plus haut.

PORT-LOUIS ou PORT NORD-OUEST, capit. de l'île Maurice, sur la côte N. O.; env. 35 000 h. Bon port; beaux quais, hôtel de ville, salle de spectacle; hôpital militaire, chantiers de construction. — Port-Louis reçut pendant la Révolution le nom de *Port-Liberté* et sous l'Empire celui de *Port-Napoléon*. Cette ville fut prise en 1810 par les Anglais après une vigoureuse résistance, brûlée en partie en 1816, et ravagée par la peste en 1819.

PORT-MAHON. *V.* MAHON.

PORT-MAURICE, v. d'Italie, dans les anc. États sardes, ch.-l. d'une prov. de son nom, sur le golfe de Gênes, à 2 kil. S. O. d'Oneille, à 6 kil. N. E. de Nice; 6000 h. Collége. Pâtes d'Italie, huile renommée, riz, vins, chanvre, fruits secs, oranges, citrons, marbres. — La prov. de Port-Maurice, créée en 1860, comprend les arr. de Port-Maurice, San-Remo et Oneglia, et compte 132 000 hab.

PORT-NATAL, v. et port d'Afrique, sur la côte de Natal et à l'embouch. du fleuve de même nom, par 29° 58' lat. S. — Ce lieu fut découvert en 1478 par les Portugais, le jour de Noël (*Natalis dies*). La ville fut fondée en 1824 par les *Boers* hollandais. Cet établissement leur fut enlevé en 1842 par les Anglais, qui l'ont annexé à leur colonie du Cap.

PORTO, *Portus romanus*, bg des États de l'Église (comarque de Rome), à 18 k. S. O. de Rome, sur la r. dr. du bras occid. du Tibre, près de son embouchure, n'est habité que par des pêcheurs. Titre d'évêché. Restes des ports construits par Claude et Trajan.

PORTO ou OPORTO, *Portus Calle*, v. du Portugal, ch.-l. de la prov. de Minho, à l'embouch. du Douro dans l'Atlantique, à 248 k. N. E. de Lisbonne; 80 000 h. Évêché, cour d'appel, colléges, écoles de chirurgie, de philosophie, de marine, de commerce; bibliothèque, musée de peinture; consulat français. Porto est la seconde ville du Portugal; elle est admirablement située sur le sommet et le penchant de deux collines; un magnifique pont, d'une seule arche, l'unit aux faubourgs de *Villanova* et de *Gaya*, situés sur la r. g. du Douro. Beau port; plusieurs beaux édifices : la cathédrale, l'église des *clérigos*, le palais épiscopal, celui de la cour d'appel, l'hôtel de ville, le théâtre, l'hôpital royal, les magasins de vins. Grand commerce de vin de *Porto*, huile, sucre, oranges, bois de campêche, bois de Brésil, cuirs et liége. Industrie active : raffineries de sucre, confitures, tanneries, chapelleries, vanneries, soieries, ouvrages en fer blanc. — On croit que c'est l'anc. *Portus Calle* qui a donné son nom au Portugal. Cette ville fut la capitale du Portugal jusqu'en 1174. Elle posséda longtemps de grands priviléges, mais elle les perdit pour s'être révoltée en 1757. Les Français l'occupèrent de 1808 à 1809. Elle s'insurgea en 1828 contre don Miguel, se déclara pour don Pédro, et subit en 1832 un blocus qui porta un coup funeste à son commerce.

PORTO-BELLO, P.-CABALLO, etc. *V.* PUERTO....

PORTO-CARRERO, maison illustre d'Espagne, dont le plus célèbre représentant est le cardinal Louis de Porto-Carrero, 1629-1709, qui fut le principal auteur du testament du roi Charles II en faveur du petit-fils de Louis XIV.

PORTO-FERRAJO, ch.-l. de l'île d'Elbe, sur la côte N. O.; 5000 hab. Belle rade; port sûr et commode. Grand commerce de fer, salines aux environs. Napoléon résida dans cette ville du mois de mai 1814 au 26 février 1815; c'est là qu'il s'embarqua pour la France.

PORTO-LEONE, nom donné au Pirée par les Vénitiens, à cause d'un lion de marbre situé à l'entrée de ce port. Ce lion, qui semblait prêt à s'élancer sur les navires, fut enlevé en 1686 par Morosini, doge de Venise. Il est auj. à Venise, en face de l'arsenal.

PORTO-LONGONE, v. de l'île d'Elbe, sur la côte E., à 8 k. S. E. de Porto-Ferrajo; 1800 h. Rade, bon port, remarquable par sa *longueur* : d'où son nom,

PORTO-RICO, une des Grandes-Antilles espagnoles, la plus orientale, par 17° 50'-18° 32' lat. N., et 68° 3'-69° 30' long. O. : elle a à peu près la forme d'un quadrilatère rectangle ; env. 500 000 h. dont près de la moitié noirs ou mulâtres et 50 000 esclaves ; ch.-l., San-Juan de Porto-Rico, sur la côte N. Cette île forme une capitainerie générale. Ses côtes sont très-découpées ; elle est traversée de l'E. à l'O. par une chaîne de montagnes peu élevées, d'où sortent plusieurs cours d'eau. Climat tempéré, sol très-fertile, surtout en sucre, café, tabac, coton et en bois de construction et d'ébénisterie. Beaucoup de bétail, de volaille, gibier en abondance; côtes très-poissonneuses. — Christ. Colomb découvrit cette île en 1493 ; elle renfermait alors près de 600 000 indigènes que les Espagnols, établis dans l'île en 1509, firent périr en peu de temps par l'exploitation des mines. Les Anglais s'en emparèrent au commencement du XVIIe s., mais la rendirent bientôt à l'Espagne, qui depuis l'a conservée.

PORTO-SANTO, une des îles Madère, de formation volcanique, à 50 k. N. E. de l'île de Madère ; 6000 h.

PORTO-SEGURO, v. et port du Brésil, ch.-l. d'une prov. de même nom, à l'embouch. du Buranhen dans l'Atlantique, par 16° 27' lat. S. et 6° 56' long. O ; 4000 h. C'est là que Cabral prit possession du Brésil au nom du roi de Portugal. — La prov. de Porto-Seguro, entre celles de Bahia au N., de Minas-Geraës à l'O., d'Espirito-Santo au S. et l'Atlantique à l'E., a 450 k. de long sur 200 de large. C'est la première où les Portugais se soient établis dans le Brésil.

PORTO-VECCHIO, ch.-l. de c. (Corse), à 80 kil. des côtes de cette île et à 25 k. E. de Sartène ; 2290 h. Le port est bon, mais la ville malsaine.

PORT-PATRICK, v. d'Écosse (Wigton), sur la mer d'Irlande, à 5 kil. N. O. de Wigton ; 2000 hab. Bains de mer. Il s'y est longtemps fait des mariages analogues à ceux de Gretna-Green. *V.* ce nom.

PORT-PHILIPP, colonie anglaise sur la côte S. de l'Australie, dans la terre de Grant, entre 36° et 39° lat. S., 141° et 150° long. E., a pour capit. Melbourne. Découverte en 1802 par le lieutenant Murray.

PORT-RÉPUBLICAIN. *V.* PORT-AU-PRINCE.

PORT-ROYAL, v. forte et port de la Jamaïque, à 8 kil. S. S. O. de Kingston, par 17° 56' lat. N., 79° 13' long. O. ; env. 200 maisons. Arsenal, chantiers, hôpital de la marine. Jadis grande et importante, elle fut renversée par un tremblement de terre en 1692, incendiée en 1702, et ravagée par un terrible ouragan en 1722. — *V.* ANNAPOLIS.

PORT-ROYAL. On connaît sous ce nom deux abbayes de religieuses Bernardines ou de l'ordre de Cîteaux, dont l'une, la plus ancienne, dite *Port-Royal des Champs*, était située près de Chevreuse (Seine-et-Oise), à 25 k. S. O. de Paris, et l'autre, dite *Port-Royal de Paris*, était dans Paris même, au faubourg St-Jacques, occupant le local de l'hospice actuel de la Maternité. — L'abbaye de *Port-Royal des Champs* fut ainsi nommée, dit-on, par le roi Philippe-Auguste, qui, pendant une chasse, s'était reposé dans cet endroit solitaire ; un monastère aurait été, d'après le vœu du roi, fondé en ce lieu même. Il est plus probable qu'il dut sa fondation à Mathilde de Garlande, à l'intention du salut et du retour heureux de son mari Mathieu Ier de Montmorency-Marly, parti pour la 4e croisade. Quoi qu'il en soit il remonte à 1204 et reçut des religieuses qui furent soumises à la règle de St-Benoît et qui passèrent bientôt sous la juridiction de l'ordre de Cîteaux, d'où elles sont connues sous le nom de *Filles de St-Bernard*. Elles se consacraient à la prière et à l'éducation de la jeunesse; plus tard, en 1647, elles s'associèrent à l'institut de l'adoration perpétuelle du mystère de l'Eucharistie et joignirent à leur premier nom celui de *Filles du St-Sacrement*. Cette abbaye fut réformée en 1608 par la mère *Angélique* (Marie Angélique Arnauld, sœur du grand Arnauld), qui y rétablit la règle de St-Benoît dans toute sa rigueur. En 1625, la communauté, qui se trouvait trop à l'étroit, fut transférée à Paris (rue de la Bourbe), où elle devint de plus en plus florissante. Peu après cette translation, l'abbaye fut enlevée à la juridiction des Bernardins et passa sous l'autorité de l'*ordinaire*, c.-à-d. de l'archevêque de Paris. En 1686, les religieuses se mirent sous la direction spirituelle du célèbre abbé de St-Cyran, qui ne tarda pas à prendre sur elles un grand ascendant et qui les pénétra des doctrines jansénistes.

Abandonné des religieuses, le monastère de Port-Royal des Champs, à partir de 1636, servit de retraite à de savants solitaires qui partageaient leur temps entre les exercices de la religion, le travail des mains, la direction de petites écoles, l'instruction plus élevée de quelques jeunes gens d'élite, l'étude des lettres et la composition d'ouvrages d'éducation, mais qui avaient également adopté les doctrines jansénistes. Les plus illustres d'entre eux sont : Ant. Arnauld et Arnauld d'Andilly, tous deux frères de la mère Angélique, Lemaistre de Sacy et deux de ses frères (tous trois neveux de la mère Angélique), Nicolle, Lancelot, Fontaine, Lenain de Tillemont; Pascal partageait leurs opinions et les visitait souvent. Ils produisirent, le plus souvent en commun, des ouvrages classiques estimés (*Logique*, *Méthode grecque*, *Méthode latine*, *Racines grecques*, *Essais de morale*, traduction de la *Bible*, dite *Bible de Sacy*, *Histoire ecclésiastique*, etc.), et comptèrent au nombre de leurs élèves : Racine, les deux Bignon, Achille de Harlay, Du Fossé, etc. Mais lors des querelles du jansénisme, s'étant montrés jansénistes ardents et ayant refusé de se soumettre aux condamnations prononcées par le pape, ils se virent poursuivis avec rigueur et chassés de leur retraite (1656).

Les religieuses elles-mêmes ne tardèrent pas à être atteintes. Ayant constamment refusé de signer le *Formulaire* du pape qui condamnait les cinq propositions de Jansénius et résisté à toutes les tentatives faites pour les ramener, elles virent fermer leur maison de Port-Royal des Champs (29 octobre 1709), où une partie d'entre elles étaient retournées après le départ des solitaires; les bâtiments furent rasés (1710), les sépultures mêmes furent violées et les corps dispersés dans divers cimetières. Quelques religieuses, restées dans le couvent de Paris, s'étant montrées plus dociles, furent maintenues : leur communauté subsistait encore en 1790; elle fut supprimée à cette époque avec tous les ordres religieux.

Sous la Convention, le couvent de Port-Royal de Paris fut converti en prison et reçut le nom dérisoire de *Port-Libre*. On y a depuis placé l'hospice de la Maternité (1814). L'histoire de Port-Royal a été écrite par J. Racine, par dom Clémencet, et plus récemment par M. Ste-Beuve, 1840-60, 5 vol. in-8.

PORT-SAÏD, port nouvellement creusé en Égypte sur la Méditerranée, entre Damiette à l'O. et Tineh (l'anc. Péluse) à l'E., par 30° long. E., est le point de départ du canal qui traverse l'isthme de Suez. Il tire son nom de Saïd-pacha, vice-roi d'Égypte, sous lequel il fut creusé (1860).

PORTSMOUTH, *Portus Magnus*, v. et port d'Angleterre (Southampton), sur la Manche, à l'extrémité S. O. de la petite île de Portsea, qui est jointe au continent par un pont, et à l'entrée de la magnifique baie de Spithead formée par la Manche, à 115 k. S. O. de Londres ; 45 000 h. Port superbe (le plus beau de l'Angleterre) ; grand arsenal naval du royaume et principal rendez-vous des flottes britanniques. Collége royal de marine, avec école de construction maritime; observatoire. Immenses chantiers, magasins, ateliers à gréements, forges, corderie, dépôt d'artillerie, etc. Bains de mer, chemin de fer, belles promenades de *Clarence*. On projette un canal de Portsmouth à Londres. Portsmouth se compose de deux villes, l'anc. Portsmouth et Portsea, auj. réunies. — Connu dès le Ve s. et déjà important sous Edouard V, Porstmouth est devenu depuis Henri VIII le principal arsenal de l'Angleterre. C'est à Portsmouth que Felton assassina le duc de Buckingham.

PORTSMOUTH, v. et port des États-Unis (New-Hampshire), sur l'Atlantique, à 60 k. S. E. de Concord. 12 000 h. Évêché. Bon port de guerre, cinq forts; Académie, athénée. Chantier de construction, arsenal de marine; chemin de fer. — Autre v. et port des États-Unis (Virginie), sur la r. g. de la riv. Élisabeth, à 200 k. S. E. de Richmond; 10 000 h. Grand dépôt de la marine des États-Unis.

PORTSMOUTH (Louise DE KERHOUENT OU KERHOUAL, duchesse de), maîtresse de Charles II, née en Bretagne, avait été amenée de France en 1670, lors de la conclusion du traité secret de Douvres, par Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et sœur du roi Charles. Créée successivement baronne de Pétersfield, comtesse de Fareham, duchesse de Portsmouth, elle prit sur le monarque un empire absolu, seconda le ministère dit de la *Cabale*, favorisa la réaction royaliste de 1680 à 1685, absorba des sommes immenses que lui prodiguait Charles, et se fit largement payer par Louis XIV pour faire prévaloir auprès du roi d'Angleterre l'influence française. Son fils aîné Charles est la tige des ducs de Lennox.

PORT-STE-MARIE, *Portus Menesthei*, v. et port d'Espagne (Cadix), à l'embouch. du Guadalète, à 25 k. N. E. de Cadix; 18 600 h. Anc. fortifications, détruites en 1810; pont de bateaux. Chapeaux, savon, eau-de-vie, liqueurs, vins, cire; grand commerce avec Cadix.

PORT-STE-MARIE, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), sur la r. dr. de la Garonne, à 18 k. N. O. d'Agen; 2856 h. Station de chemin de fer. Vins, grains, bestiaux.

PORT-SUR-SAONE, *Portus Abucini*, ch.-l. de c. (Hte-Saône), à 13 kil. N. O. de Vesoul, sur la r. dr. de la Saône, avec un petit port; 1944 h. Pont élégant. Construction de bateaux.

PORTUDAL, v. du Sénégal, dans le roy. de Baol, à 35 kil. S. E. de Gorée, sur l'Atlantique, dépend de notre colonie du Sénégal. Peaux, or, ivoire, ambre.

PORTUGAL, partie de l'anc. *Lusitanie;* État de l'Europe mérid., occupe presque toute la partie occid. de la Péninsule Hispanique et a pour bornes : au N. la Galice, à l'E. le roy. de Léon, l'Estramadure espagnole et l'Andalousie, au S. et à l'O. l'Atlantique. Il s'étend de 9° 54' à 11° 50' long. O. et de 37° à 42° lat. N., a 576 k. du S. au N. sur 168 de moyenne largeur; il compte env. 4 millions d'hab. et avec les colonies près de 7 millions; capit., Lisbonne.

Divisions,	*Chefs-lieux.*
Minho,	Porto.
Tras-os-Montes,	Bragance.
Beira,	Coïmbre.
Estramadure,	Lisbonne.
Alemtéjo,	Evora.
Algarve,	Faro.

N. B. La prov. de Beira a été récemment divisée en Bas-Beira, ch.-l. Coïmbre, et Ht-B., ch.-l. Castello-Branco : ce qui donne auj. 7 provinces.

Le Portugal possède de plus : 1° dans l'Atlantique, l'archipel des Açores, à mi-chemin de l'Europe et de l'Amérique; les îles Madère et du Cap Vert; 2° en Afrique, plusieurs comptoirs au Congo, l'île St-Thomas et la capitainerie générale de Mozambique; 3° en Asie, Diu, Daman, Goa, Macao et partie de l'île de Timor. Le Brésil lui appartenait aussi avant 1822. — Le Portugal est très-montueux, sauf dans le sud de l'Estramadure : on y remarque les monts d'Estrella, de Gaviara, de Cintra, de Monchique; 4 des fleuves de l'Espagne (Minho, Douro, Tage, Guadiana) y ont leur embouchure; il y a aussi plusieurs rivières côtières (Vouga, Cavado, Mondego, Sadao, etc.). La température, d'une chaleur accablante, est plus élevée qu'en Espagne; le sol est très-fertile, mais généralement mal cultivé. On y récolte des vins renommés (Porto, Sétubal, Carcavelos, etc.); olives, figues, oranges et autres fruits exquis; miel, cire, kermès. On y trouve aussi or, argent, fer, plomb, étain, antimoine, sel, houille, turquoises et autres pierres précieuses; eaux minérales et thermales. Peu de gros bétail, mais beaucoup de moutons mérinos, excellents mulets. Industrie médiocre (soieries, toiles, draps, bonneterie, couvertures, chapellerie, chocolat, porcelaine, faïence, toiles peintes; distilleries, tanneries, verreries, forges, etc.). Le commerce est presque tout entier entre les mains des Anglais, qui exportent surtout du Portugal des vins, des huiles, des fruits secs, etc. — Le gouvernement est monarchique constitutionnel; la maison régnante est celle de Bragance; à défaut de mâles, la couronne passe aux femmes. La religion dominante est le Catholicisme : les Juifs sont tolérés.

Histoire. Le Portugal répond à la plus grande partie de la Lusitanie des Romains et au sud de leur Gallécie (Galice); ses habitants paraissent être d'origine celtique, comme le prouvent de nombreux monuments druidiques. Les *Lusitani* ne commencent à figurer dans l'histoire que vers l'an 195 av. J.-C. Ils entrèrent alors en guerre avec les Romains : battus l'an 190, ils formèrent contre leurs oppresseurs une ligue redoutable (190-178); mais ils furent encore vaincus. Viriathe, un de leurs chefs les plus braves, soutint neuf ans l'indépendance du pays contre Rome et ne succomba que sous les coups d'un assassin (149-140); enfin Rome l'emporta, et depuis elle domina sur le pays pendant près de 6 siècles. Sertorius s'y rendit indépendant l'an 80 av. J.-C. et s'y maintint jusqu'à sa mort. Après l'invasion de la Péninsule par les barbares (Vandales, Suèves, Alains), l'an 409 de J.-C., les Suèves restèrent seuls dans cette contrée : ils fondèrent dans l'ancienne Gallécie un État dont les bornes varièrent, mais qui, en 585, s'absorba dans celui des Wisigoths, et qui, en 711, fut, comme le reste de l'Espagne, conquis par les Arabes. Aux IXe et Xe s., la région entre le Tage et le Douro fut le théâtre d'une guerre opiniâtre entre les 2 peuples conquérants (Arabes et Goths). Le petit pays au N. du Douro et au S. du Minho prit alors le nom de comté de *Porto* ou *Porto Calle*, d'où Portugal. Alphonse VI de Castille, en 1095, investit de ce comté l'aventurier Henri de Bourgogne, devenu son gendre, qui l'arracha aux Arabes et le transmit à son fils Alphonse I : celui-ci, après la victoire d'Ourique, fut proclamé *roi* et se déclara indépendant (1139). Cette indépendance fut confirmée en 1143 par les *Cortès de Lamégo*. Le Portugal dès lors ne fit plus que grandir, et en 1253, Alphonse III, en soumettant les Algarves, avait atteint le sud de la Péninsule. Bientôt les Portugais portèrent leur activité au delà des mers; après la conquête de Ceuta sur la côte d'Afrique (1415), le prince Henri le Navigateur donna le signal des découvertes maritimes, qui ouvrirent enfin au Portugal la route des Indes (1498) et lui assurèrent de riches possessions en Afrique et surtout en Asie. Cette époque, qui coïncide avec celle de la dynastie d'Avis (1385-1580), est celle de la gloire et de la prospérité portugaises : elle est illustrée par les expéditions de B. Diaz, de Vasco de Gama, de Cabral, par les conquêtes d'Almeida, d'Albuquerque, etc. Le Portugal, rival de l'Espagne, regorgea de richesses et devint une puissance navale du premier ordre. Outre ses conquêtes en Asie, il étendit sa domination sur une des plus belles contrées de l'Amérique, le Brésil (1500-1531). Mais des fautes, des excès et l'imprudente expédition de Sébastien en Afrique où il périt (à la bataille d'Alcaçar-Quivir, 1578), mirent brusquement fin à ces succès. A la mort du cardinal Henri (1580), le roi d'Espagne Philippe II plaça sur sa tête la couronne de Portugal. Ce pays ne fut plus dès lors qu'une province espagnole : la ruine totale de la marine portugaise en fut la suite. Les Hollandais, en révolte contre Philippe II, allèrent partout sur les brisées des Portugais : ils les firent chasser du Japon, leur firent perdre les Moluques, ainsi qu'une foule d'autres possessions en Asie, et furent sur le point de leur enlever tout le Brésil. En 1640, le Portugal s'affranchit du joug de l'Espagne et plaça sur le trône la dynastie de Bragance, issue des anciens rois. Redevenu indépendant, le pays s'allia avec la

France et fut d'abord sous l'influence de cette puissance; mais, depuis Pierre II, il pencha vers l'Angleterre, qui en 1703 consolida sa prépondérance en Portugal par le traité de Méthuen. Bientôt les Anglais eurent tout en leurs mains: industrie, agriculture, commerce, finances, politique, et réduisirent les Portugais à n'être plus que leurs facteurs. Sous le roi Joseph, Pombal voulut secouer ce joug; ses efforts furent insuffisants. Napoléon, dans sa lutte contre l'Angleterre, força le Portugal à fermer ses ports aux Anglais; puis, étant convenu, par un traité secret signé avec l'Espagne en 1807 à Fontainebleau, de partager le pays avec cette puissance, il en entreprit la conquête; mais l'Angleterre le défendit comme sa province; elle embarqua la famille royale, l'établit au Brésil, puis ressaisit le Portugal sur les troupes françaises qui déjà l'occupaient, 1808-1810 (*V.* JUNOT, CINTRA). A la paix générale (1815), la famille royale du Portugal dut rester au Brésil, et l'ambassadeur anglais Beresford gouverna de fait le pays. En 1820 éclata à Porto une révolution qui avait pour but de donner au Portugal un gouvernement constitutionnel. Le roi Jean VI, qui était jusque-là resté au Brésil, s'empressa de revenir à Lisbonne et accepta la *constitution des Cortès*, mais pour la violer bientôt après (1821). En l'absence de Jean VI, le Brésil se proclama indépendant (1822) et se donna un empereur particulier, don Pédro, fils de Jean. La séparation du Brésil et de sa métropole devint définitive quand don Pédro fut appelé au trône de Portugal, à la mort de Jean VI, en 1826. Ce prince donna cette année même au royaume une charte libérale, puis il abdiqua la couronne de Portugal en faveur de sa fille dona Maria, et ne garda pour lui que le Brésil. Don Miguel, frère cadet de don Pédro, nommé tuteur de la jeune reine, sa nièce, ne tarda pas à la dépouiller et se fit proclamer roi dès 1828: il fallut que don Pédro revînt du Brésil pour rétablir sa fille, ce qui n'eut lieu qu'en 1834, après une longue guerre civile. Le règne de dona Maria n'en fut pas moins très-agité : en sept. 1838, les radicaux réussirent à faire adopter une constitution nouvelle, qui fut abrogée en 1842; en 1851, une révolution militaire fut opérée par le maréchal Saldanha, dans le but de réformer la charte de don Pédro, qui avait été remise en vigueur; un acte additionnel à cette charte a en effet été admis en 1852 : c'est la charte de 1826 ainsi revisée qui est encore auj. la loi fondamentale du Portugal. — L'histoire du Portugal a été écrite en portugais par Barros et Hercolano, en allemand par Schæfer (trad. en franç. par H. Soulange-Bodin, 1840); M. Ferd. Denis en a donné un abrégé dans l'*Univers pittoresque*, 1846.

Rois de Portugal.

1° *Branche directe.*
Henri de Bourgogne, *comte de P.*, 1095
Alphonse, *le Conquérant*, *comte*, 1212
puis *roi*, 1239
Sanche I, 1185
Alphonse II, 1211
Sanche II, 1223
Alphonse III, 1248
Denis, *le Laboureur*, 1279
Alphonse IV, 1325
Pierre I, 1357
Ferdinand, 1367-83

2° *Branche d'Avis.*
(*après 2 ans de régence*).
Jean I, *le Grand*, 1385
Édouard, 1433
Alph. V, *l'Africain*, 1438
Jean II, *le Parfait*, 1481
Emmanuel, *le Fortuné*, 1495
Jean III, 1521
Sébastien, 1557
Henri, *le Cardinal*, 1578

3° *Soumission à l'Espagne*, 1580-1640

4° *Branche de Bragance.*
Jean IV, 1640
Alphonse VI, 1656
Pierre II, régent depuis 1667, roi en 1683
Jean V, 1706
Joseph, 1750
Marie I (avec Pierre III, 1777-86), 1777
Jean VI, *régent* dès 1792
roi en 1816
Pierre IV (don Pédro), 2 *mois*, 1826
Marie II (dona Maria), 1826
(*Don Miguel*, 1827-34)
Pierre V, d'abord sous la tutelle de son père, Ferdinand de Saxe, 1853
Louis I, 1861

PORTUGALÈTE, v. et port d'Espagne (Bilbao), à l'embouch. de l'Ansa, à 11 k. N. O. de Bilbao, à laquelle elle sert de port; 1200 hab.

PORTUMNUS, dieu des ports chez les Romains, en l'honneur duquel on célébrait les *Portumnales*, paraît être le même que le Mélicerte des Grecs.

PORTUS (Æmilius), philologue, né à Ferrare en 1550, m. en 1610 à Heidelberg, était fils de Franç. Portus, de Candie, professeur de grec à Ferrare. Il enseigna le grec avec succès à Lausanne, puis à Heidelberg. On lui doit des éditions annotées et corrigées d'Homère (*Iliade*), d'Euripide, Pindare, Aristophane, Xénophon, Thucydide, de la *Rhétorique* d'Aristote; des traductions latines de Thucydide, des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, des *Commentaires* de Proclus sur la *Théologie de Platon*, du *Dictionnaire* de Suidas; un *Dictionarium ionicum*, 1603; un *Dictionarium doricum*, 1604; un *Lexique de Pindare*, des *Notes sur Onosander*, etc.

PORTUS ABUCINI, v. de Gaule, chez les Séquanes, auj. *Port-sur-Saône*. — P. HERCULIS COSANI, v. d'Étrurie, auj. *Porto-Ercole*. — P. HERCULIS MONŒCI, v. de Ligurie, auj. *Monaco*. — P. ITIUS, ville et port de la Gaule Belgique. *V.* ITIUS. — P. LIBURNICUS, v. d'Italie, auj. *Livourne*. — P. MAGNUS, v. de Mauritanie, auj. *Mers-el-Kébir;* v. de la Bretagne romaine, auj. *Portsmouth*. — P. ROMANUS, auj. *Porto*. — P. VENERIS, v. de Gaule, auj. *Port-Vendres*.

PORT-VENDRES, *Portus Veneris*, v. et port de France (Pyrén.-Orient.), sur la Méditerranée, à 40 k. E. de Céret et à 6 k. S. E. d'Argelès; 2000 hab. Place de guerre de 4e classe; port vaste et sûr. Blés, eaux-de-vie, vins; grand commerce de transport entre l'Algérie et la France.— Port-Vendres appartint longtemps à l'Espagne et fut souvent pris et repris; il fut cédé à la France avec le Roussillon. Les Espagnols ont fait d'inutiles tentatives sur cette ville en 1690; elle leur fut livrée en 1793, mais reprise dès 1794. Le port avait été réparé et mis en état de recevoir de gros navires en 1788, par ordre de Louis XVI, auquel un obélisque de 33m a été élevé sur la place de la ville.

PORT-WELLINGTON, v. et port de la Nouv.-Zélande, à l'entrée orientale du détroit de Cook, sur le port Nicholson. Récemment fondée par la Compagnie anglaise de la Nouvelle-Zélande, la ville comptait déjà plus de 5000 hab. en 1842.

PORUS, prince indien, régnait sur une contrée à l'E. de l'Hydaspe en 327 av. J.-C. Ayant refusé de se soumettre à Alexandre, il fut battu sur les bords de l'Hydaspe, pris et conduit au conquérant. Alexandre lui demanda comment il prétendait être traité: « En roi, » répondit-il. Frappé de la fierté de cette réponse, le conquérant lui rendit ses États, et y ajouta même plusieurs districts voisins. Porus, reconnaissant, accompagna Alexandre dans la suite de son expédition et l'aida à équiper la flotte qui descendit l'Hyphase. Après la mort d'Alexandre, il fut tué en trahison par un des officiers du conquérant. On représente Porus comme étant d'une taille gigantesque.

POSÉGA, v. d'Esclavonie, ch.-l. d'un comitat de même nom, sur l'Orlyava, à 80 kil. S. E. d'Eszek; 5000 hab. Gymnase catholique. Château. Commerce de soie, bétail, tabac. Prise aux Turcs par les Impériaux en 1687. — Le comitat de P., entre celui de Werowitz au N. et à l'O., la Croatie à l'E., et les Confins militaires au S., a 100 k. sur 30, et 100 000 h.

POSEIDON, nom grec de Neptune.

POSEN, *Poznan* en polonais, v. forte des États prussiens, jadis capit. de la Grande-Pologne, auj. ch.-l. du grand-duché de Posen et de la régence du même nom, sur la Wartha et le chemin de fer de Breslau à Stettin, à 255 kil. E. de Berlin; 46 000 hab. (dont 12 000 protestants et 9000 juifs). Forteresse de 1er rang. Siége du président supérieur de la province et de l'archevêque de Gnesne et Posen; cour supérieure de justice, école des arts et métiers, gymnase, séminaire. Belle cathédrale, église St-Stanislas, église luthérienne, théâtre. Draps, toile, tabac, ver-

nis, eau-de-vie, armes, bijouterie, laines. Commerce actif avec l'Allemagne (Posen était jadis une ville hanséatique). — C'est aux env. de Posen que le Christianisme débuta en Pologne : Miécislas y réunit, en 968, les grands du pays, leur persuada de se faire baptiser, et y fonda un évêché, qui, d'abord dépendant de l'archevêque de Magdebourg, fut en 1122 subordonné à l'archevêque de Gnesne. En 1331, Posen résista victorieusement au roi Jean de Bohême. Elle fut prise par les Suédois en 1703, et reprise par les Polonais en 1716. Les Français, vainqueurs à Iéna, y entrèrent en 1806; un traité y fut conclu la même année entre la France et la Saxe, qui fut érigée en royaume. En 1815, Posen passa, avec toute la province, sous la domination prussienne. Cette ville subit en 1764 et 1803 deux incendies qui la détruisirent presque tout entière.

POSEN (Grand-duché de), province de la monarchie prussienne, entre la Prusse propre au N., le Brandebourg à l'O., la Silésie au S. et le roy. de Pologne à l'E.; 237 kil. sur env. 120; 1 500 000 h.; ch.-l., Posen. Cette province est divisée en 2 régences, Posen, Bromberg. La 1re, qui est au S., est la plus grande et la plus peuplée (env. 900 000 h.). — Le grand-duché de Posen appartint jusqu'au XVIIIe s. à la Pologne; il formait, dans la Grande-Pologne, les palatinats de Posnanie, Gnesne et Inovraclav. Il fut enlevé à la Pologne par la Prusse, partie en 1772, au 1er démembrement, partie en 1793, après le 2e. Il fut compris en 1807 dans le grand-duché de Varsovie. En 1815, il revint à la Prusse.

POSETS (mont), pic des Pyrénées. *V.* PYRÉNÉES.

POSIDÉON, le 6e mois de l'année athénienne, tire son nom de ce que le 1er jour de ce mois était consacré à Neptune (*Poseidôn* en grec).

POSIDONIE, v. d'Italie. *V.* PÆSTUM.

POSIDONIUS, philosophe stoïcien, né vers 133 av. J.-C. à Apamée en Syrie, m. en 49, suivit les leçons de Panætius à Athènes, puis voyagea en Espagne, en Italie, en Sicile, en Dalmatie, en Illyrie, dans la Gaule Narbonnaise et en Ligurie, se fixa vers 102 à Rhodes, où il se fit recevoir citoyen, y ouvrit une école et professa avec un tel éclat que les étrangers les plus distingués venaient l'écouter : il compta dans le nombre Pompée et Cicéron. On raconte que Pompée étant venu à Rhodes pour l'entendre, le philosophe, qui souffrait alors de la goutte, voulut néanmoins faire sa leçon habituelle; la douleur le forçant à s'interrompre, il s'écria, fidèle à un des dogmes de sa secte : « O douleur ! tu as beau me faire souffrir, tu ne me réduiras point à convenir que tu sois un mal. » Il professait du reste un stoïcisme mitigé par un sage éclectisme. Il fut envoyé à Rome comme ambassadeur par les Rhodiens en 84 et y reçut le meilleur accueil. Versé dans les mathématiques, la physique et l'astronomie, aussi bien que dans la philosophie, Posidonius tenta de mesurer la circonférence de la terre, la hauteur de l'atmosphère et la distance des astres : il assignait à la terre 180 000 stades de circonférence (mesure beaucoup trop petite), à l'atmosphère 40 stades de profondeur, à la lune une distance de 2 millions de stades, au soleil une distance de 500 millions; il remarqua le rapport des marées avec les positions de la lune et soupçonna qu'elles sont un effet du mouvement de cet astre. Il avait composé plusieurs ouvrages, entre autres des traités sur la *Divination*, sur le *Destin*, sur la *Nature des Dieux*, que Cicéron a imités, mais qui ne nous sont pas parvenus. Il avait aussi écrit sur l'histoire des ouvrages qui sont également perdus. Bake a publié *Posidonii doctrinæ reliquiæ*, Leyde, 1810. Ses fragments historiques se trouvent dans le t. III des *Historic. græc. fragm.* de la collection Didot.

POSNANIE (Palatinat de *Posnan*, vulg.). Il faisait, dans l'anc. monarchie polonaise, partie de la Grande-Pologne, et en était le palatinat le plus occidental; ch.-l., Posen. Il était divisé en 9 districts : Posen, Koscian, Vehova, Valetch, Friedland, Filehn, Neuhof, Tcharnikov, Krojanki. Le partage de la Pologne en 1772 donna les 5 derniers districts et partie du 4e à la Prusse, qui en a formé le grand-duché de Posen.

POSSAGNO, v. de Vénétie, à 45 kil. N. O. de Trévise; 1500 h. Patrie de Canova. Près de là, au milieu d'un bois, se trouve l'église de la Trinité, élevée de 1819 à 1830 par Canova et à ses propres frais; elle est en marbre blanc, et rappelle les temples antiques; le tombeau de cet illustre artiste y est placé.

POSSEVIN (Ant.), Jésuite, né à Mantoue en 1534, m. en 1611, fut recteur des colléges d'Avignon, de Lyon, de Bologne, fut chargé par Grégoire XIII de diverses missions diplomatiques épineuses, dont il se tira avec succès, fit conclure la paix de Kieverova-Horka entre la Russie et la Pologne (1582), et composa, entre autres grands ouvrages : *Moscovia*, Vilna, 1586; *Judicium de IV scriptoribus* (Lanoue, Bodin, Mornay, Machiavel), Rome, 1592; *Bibliotheca selecta de ratione studiorum*, 1593; *Apparatus sacer*, Venise, 1603-06, 3 vol. in-fol., ouvrage estimé : c'est une revue de plus de 6000 auteurs ecclésiastiques.

POSSINUS (P.). *V.* POUSSINES.

POSTDAM. *V.* POTSDAM.

POSTE (Administration de la). *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

POSTEL (Guill.), né vers 1505 à Dolerie, près d'Avranches, s'est rendu célèbre à la fois comme savant et comme visionnaire. Né de parents misérables, il entra comme domestique au collége Ste-Barbe, où il apprit sans maître le grec et l'hébreu. Envoyé par François I en Orient, il en rapporta des manuscrits précieux, et fut à son retour, en 1539, nommé professeur de mathématiques et de langues orientales au Collége de France. Sa tête s'étant troublée, il s'imagina avoir reçu mission du ciel pour unir les hommes sous une même croyance et sous un même roi. Il fit connaissance à Venise d'une femme aussi folle que lui, la *mère Jeanne*, qui acheva de l'égarer. Poursuivi par l'Inquisition, il n'échappa que parce qu'il fut déclaré fou. Après avoir erré de ville en ville, il rétracta ses erreurs, et vint en 1564 reprendre sa chaire au Collége de France. Il mourut à Paris en 1581, au couvent de St-Martin des Champs. Il a laissé un grand nombre d'écrits, soit sur les langues orientales, soit sur la théologie, entre autres : *Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum*, Paris, 1538, le 1er essai connu de grammaire comparée; *Concordance de l'Alcoran et des Évangiles*, 1543 (en latin); *De orbis terrarum concordia*, 1544, le plus raisonnable de ses écrits mystiques; *les Très merveilleuses victoires des femmes du nouveau monde*, 1553 : c'est le fruit de ses visions; il prétend y parler sous l'inspiration de l'*Ève nouvelle*, la mère Jeanne. Le P. Desbillons a publié des *Recherches sur sa Vie*, 1773.

POSTUME ou POSTHUME, *M. Cassianus Latinius Postumus*, un des 30 tyrans du temps de Gallien, commandait en Gaule dès 257. Il s'y fit proclamer empereur en 261, mit à mort Saloninus, fils de Gallien, se soutint dix ans, battit les Germains, qu'il refoula au delà du Rhin, et joignit à ses provinces une partie de l'Espagne. Lælius, un de ses lieutenants, ayant pris la pourpre à Mayence, il le battit et entra en vainqueur dans cette ville, mais il fut tué au milieu même de son triomphe par ses soldats auxquels il avait refusé le pillage (267). — Son fils, Postume le Jeune, qu'il avait créé auguste, fut tué avec lui.

POSTUMIUS ou **POSTHUMIUS** (Aulus), consul en 496 av. J.-C., fut dans la même année nommé dictateur et remporta sur les Latins, alliés des Tarquins, la victoire décisive du lac Régille, ce qui lui valut les honneurs du triomphe et le surnom de *Regillensis*, qu'il transmit à ses descendants. — Sp. Postumius Albinus Regillensis, consul en 321 av. J.-C., se laissa enfermer par les Samnites avec son collègue dans le défilé de Caudium, signa une paix honteuse et passa sous le joug (*fourches caudines*). Sur son propre conseil, le sénat refusa de ratifier le traité et le livra au général samnite Pontius Heren-

nius, qui lui rendit la liberté. — L. Postumius Albinus, consul en 229 av. J.-C., réduisit Teuta, reine d'Illyrie, à demander la paix. En 215 il perdit la victoire et la vie à la bataille de la forêt *Litana*, livrée aux Boïens dans la Gaule cispadane. — Sp. Postumius Albinus, consul l'an 110 av. J.-C., fut envoyé contre Jugurtha, mais se laissa corrompre par l'or du prince numide. — POSTUM. TUBERTUS. *V.* TUBERTUS.

POT (Phil.), filleul et favori du duc de Bourgogne Philippe le Bon, 1428-94, remplit diverses missions pour ce prince et pour son fils, Charles le Téméraire, s'attacha après la mort de ce dernier au roi de France Louis XI, qui en fit successivement son premier conseiller, son chambellan, et le nomma grand sénéchal de Bourgogne en 1477. Il garda ce titre sous Charles VIII. Il se distingua par son éloquence et par l'énergie de son langage aux États généraux de 1484. On le surnommait *la Bouche de Cicéron* et le *Père de la patrie*.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, chef d'une école éclectique, enseignait, selon les uns, au temps d'Auguste, selon les autres à la fin du IIe s. de J.-C.; il compta un grand nombre de prosélytes à Rome aussi bien qu'en Égypte et en Grèce. Il ne reste rien de Potamon. On doit à Gloeckner une dissertation *De Potamonis philosophia*, Leipzig, 1745, in-4.

POTEMKIN (Grégoire Alexandrovitch), favori de Catherine II, né en 1736 à Smolensk, de parents nobles, mais pauvres, prit de bonne heure du service dans les gardes à cheval, se fit remarquer de l'impératrice par sa taille et sa beauté (1762), se distingua dans une campagne contre les Turcs, obtint un avancement rapide, devint en 1774 le favori en titre, et exerça bientôt une puissance sans bornes sur Catherine, qui le créa prince, premier ministre, feld-maréchal. Il provoqua le partage de la Pologne et voulut également démembrer la Turquie: dans ce but, il envoya en 1783 contre la Crimée une armée qui fut victorieuse et réussit à annexer ce pays à l'empire russe; en 1787, il agit lui-même contre les Turcs et prit d'assaut Otchakov (1788), Bender (1789), Kilianova (1790), mais il exerça contre les vaincus d'horribles cruautés. Il se proposait de pousser jusqu'à Constantinople, dont il voulait faire la conquête; mais, quand il revint à St-Pétersbourg, il trouva Catherine disposée à faire la paix. Il repartit aussitôt pour l'armée afin d'empêcher l'exécution de ce projet, mais, arrivé à Jassy, il apprit que la paix était signée. Il expira presque subitement peu de jours après avoir reçu cette nouvelle (1791): on soupçonna qu'il avait été empoisonné; mais il est plus probable qu'il succomba à une fièvre épidémique qui ravageait Jassy. Potemkin était un rusé courtisan: après la conquête de la Crimée, il décida Catherine à venir visiter sa nouvelle conquête, et déploya pendant ce voyage toutes sortes d'artifices et de flatteries pour faire croire à la czarine qu'elle avait acquis une province couverte de riches villages, et que la population était empressée de vivre sous son sceptre. Dans les dernières années de sa faveur, son orgueil et son arrogance avaient fini par le rendre odieux à l'impératrice.

POTENZA, *Potentia*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples, ch.-l. de la Basilicate, à 140 kil. E. de Naples; 10800 hab. Évêché, trib. civil et criminelle.

POTHIER (Rob. Jos.), jurisconsulte, né à Orléans en 1699, mort en 1772, fut conseiller au Châtelet d'Orléans, y professa le droit français et donna l'exemple de toutes les vertus publiques et privées, en même temps qu'il déploya toutes les qualités qui font le grand magistrat, l'avocat habile, le jurisconsulte profond. Son principal ouvrage est son édition des *Pandectes* sous le titre de *Pandectæ Justinianeæ in novum ordinem digestæ*, Paris et Chartres, 1748-52, 3 vol. in-fol.; Lyon, 1782, 3 vol. in-fol.; Paris, 1818-24, 24 vol. in-8 (avec trad. française par Bréard-Neuville). Dans cette importante publication, pour la préparation de laquelle il fut secondé par d'Aguesseau, il classe méthodiquement les textes du Digeste, qui dans l'ouvrage original étaient entassés pêle-mêle; il éclaircit les décisions contradictoires par de savantes notes, et facilite les recherches par de nouveaux titres. Ses autres ouvrages sont: la *Coutume d'Orléans*, avec notes, 1760, et un *Traité des Obligations*, dont presque tous les résultats ont passé dans le Code civil. Jurisconsulte philosophe et moraliste, Pothier recherche constamment le juste et le bon: c'est des lois divines et naturelles qu'il dérive toute législation. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Siffrein, Paris, 1820-24, 20 vol. in-8: par Dupin aîné, 1825, 11 vol. in-8; par Rogron et Firbach, 1826, gr. in-8; et par M. Bugnet, 1845-7, 10 v. in-8. M. Frémont a donné sa *Vie*, 1860.

POTHIN, eunuque qui gouverna l'Égypte pendant la minorité de Ptolémée XII (Dionysos), dont il avait été l'instituteur. C'est par ses conseils que ce jeune prince ordonna le meurtre de Pompée, qui s'était réfugié en Égypte après la bataille de Pharsale. César le fit mourir pour avoir excité un soulèvement dans Alexandrie, 47 av. J.-C.

POTHIN (S.), un des apôtres des Gaules, évêque de Lyon, vécut sous Antonin et Marc-Aurèle, et subit le martyre à Lyon, avec beaucoup d'autres Chrétiens, vers 177 de J.-C. Il était alors âgé de près de 90 ans. On le fête le 2 juin.

POTI, ville et fort de la Russie d'Asie (Gourie), à l'embouchure du Rioni, dans la mer Noire. Port de commerce (dep. 1858). Cédée par la Turquie en 1829.

POTIDÉE, *Potidæa*, auj. *Pinaka*, v. grecque, dans la presqu'île de Pallène, au S. O. de Chalcis, était une colonie de Corinthe et était devenue l'alliée et la tributaire des Athéniens. Au commencement de la guerre du Péloponèse, elle se révolta contre eux avec le secours de Corinthe, 432 av. J.-C., mais, après avoir subi un long siége, elle retomba au pouvoir d'Athènes, 429. Conquise dans le siècle suivant par Philippe, elle fut assujettie à Olynthe; à la chute d'Olynthe, elle devint la possession des Macédoniens. Cassandre, roi de Macédoine, l'agrandit et l'embellit, ce qui valut à la ville le nom de *Cassandrie*.

POTIER, famille parlementaire qui a produit plusieurs magistrats distingués. Nicolas P. de Blancmesnil, président au parlement de Paris, se signala par son dévouement au roi Henri IV, fut condamné à mort par les Ligueurs, n'échappa au supplice que grâce à l'intervention du duc de Mayenne, se rendit ensuite près de Henri (IV), et devint plus tard chancelier de Marie de Médicis; il mourut en 1635, à 94 ans. — Son frère, Louis P. de Gesvres, secrétaire des finances en 1567, secrétaire du conseil en 1578, secrétaire d'État en 1589, eut part à la réconciliation de Henri III et de Henri IV, et fut fort utile à ce dernier. Il siégea dans le procès de Biron, et mourut fort âgé, en 1630. — Nicolas P., de Novion (1618-97), joua un rôle dans la Fronde, soutint les droits de sa compagnie contre la cour et fut arrêté en 1648 avec Broussel. Cependant il se réconcilia dans la suite avec Mazarin, et devint 1er président en 1678, mais il fut forcé de se démettre en 1689 pour abus d'autorité. Il était membre de l'Acad. française.

POTIER (Ch.), acteur comique, né en 1775, m. en 1838, se disait issu de la famille parlementaire de ce nom par L. Potier de Gesvres. Il débuta à 20 ans, courut longtemps la province, vint en 1809 à Paris, joua avec le plus grand succès au théâtre des Variétés, d'où il passa en 1817 à la Porte St-Martin et se retira en 1827. Il se distinguait par la gaieté, l'originalité et la nature de son jeu. Parmi une foule de rôles qu'il créa, on cite *le Ci-devant jeune homme*, *le Solliciteur*, *le Bénéficiaire*, *les Petites Danaïdes*, *le Bourguemestre de Saardam*.

POTITIENS et **PINARIENS**, flamines d'Hercule à Rome, institués par le roi Évandre, desservaient l'autel consacré à ce dieu dans le *Forum Boarium*. Ils devaient conserver ce culte à perpétuité dans leur famille: après quatre siècles et demi, leurs des-

cendants le conférent à des esclaves : ils furent, en punition, tous frappés de mort dans l'année.

POTOCKI (le comte Félix), d'une des plus grandes et des plus riches familles de Pologne, né en 1750, mort en 1805, se prononça, parmi les prétendants au trône de Pologne, pour la maison de Saxe, vit, pour ce motif, confisquer une partie de ses biens par le parti vainqueur, se retira en Galicie, puis dans l'Ukraine, pays alors désert, où il bâtit de nombreux villages, fut dans la suite rappelé à Varsovie et nommé grand maître de l'artillerie, et fut quelque temps l'idole du peuple. Mais, s'étant montré favorable au parti russe, il devint suspect aux vrais Polonais. Il signa la fameuse confédération de Targovice (1792), en rédigea le manifeste, fut nommé maréchal de la diète convoquée sous l'influence russe, et prit alors des mesures qui, sans qu'il l'eût prévu peut-être, ne firent que hâter le 2ᵉ partage de la Pologne. Désespéré de voir effectuer ce partage, il abandonna la vie publique et se retira en Amérique. Il n'en fut pas moins déclaré traître lors de la révolution de Varsovie, en 1794. Irrité de cette injustice, il demanda du service à la Russie : Catherine II s'empressa de le nommer lieutenant général; il revint alors en Europe et y finit ses jours. — Ignace, comte P., grand maréchal de Lithuanie, cousin de Félix, 1751-1809, était ardent patriote et antagoniste de la Russie; il alla chercher un refuge en Saxe après le triomphe des Russes, reparut en 1794 après les victoires de Kosciusko, fut chargé d'organiser le gouvernement à Varsovie et se réserva le portefeuille des affaires étrangères. Livré aux Russes, il fut détenu à Schlusselbourg, puis incarcéré à Cracovie jusqu'en 1798, époque à laquelle il obtint la permission d'aller mourir dans ses terres. Le comte Ignace aimait les lettres et les sciences; il fit voyager plusieurs savants à ses frais, chargea Condillac de rédiger une *Logique* pour les écoles polonaises, et traduisit lui-même en polonais l'ouvrage du philosophe français. — Stanislas, comte P., 1757-1821, nonce aux diètes de 1776, 86, 88, combattit la Russie en 1792, quitta la Pologne après le 2ᵉ démembrement (1793), fut arrêté à Carlsbad lors de l'insurrection de Kosciusko et resta huit mois captif; devint, lors de la création du grand-duché de Varsovie par Napoléon, sénateur palatin et chef du conseil d'État, fut maintenu aux affaires par l'emp. Alexandre lors de la formation du nouveau royaume de Pologne et nommé ministre des cultes et de l'instruction publique (1816), puis président du sénat (1818). Il consacrait sa fortune à l'encouragement des lettres, des sciences, des arts. Il a laissé lui-même plusieurs écrits, entre autres une traduction polonaise de l'*Histoire de l'art* de Winckelmann. — Jean P., historien, 1757-1815, étudia les langues orientales, et visita tous les pays habités par les Slaves, depuis la Poméranie jusqu'à Kiakhta. On lui doit des *Recherches sur la Sarmatie*, 1789, et une *Histoire primitive des peuples de la Russie*, 1802, ouvrages qui ont jeté un grand jour sur les origines des populations slaves.

POTOMAK, riv. des États-Unis, naît sur la limite des États de Virginie et de Maryland, par 39° 21' lat. N. et se forme par la réunion de deux bras qui prennent leur source dans les monts Alleghany, coule au S. S. E., baigne Georgetown, Washington, Alexandria, et se jette dans la baie de Chesapeak entre les caps Lookout et Smith après un cours d'env. 560 k.; elle a 12 k. de large à son embouchure. Plusieurs cataractes. Les bords de ce fleuve ont été le principal théâtre de la guerre civile en 1861 et 1862.

POTOSI, v. du Ht-Pérou ou Bolivie, ch.-l. du dép. de Potosi, par 19° 35' lat. S., 67° 55' long. O., au pied du Cerro de Potosi, et à 4160ᵐ au-dessus du niveau de la mer. Sa population, qui au XVIIᵉ s. dépassait 150 000 hab., est auj. réduite à 15 000. Maisons chétives, rues irrégulières et en pente; air rare et subtil; climat extrêmement variable. — Le mont Cerro de Potosi, célèbre par ses inépuisables mines d'argent, exploitées depuis le XVᵉ s., s'élève à une hauteur de 4888ᵐ au-dessus du niveau de la plaine; on y compte plus de 5000 ouvertures ou puits (*potosi* en espagnol), percées dans la montagne, et plus de 2000 mineurs. — Le dép. de P., entre ceux de Charcas à l'E., d'Oruro et de Cochabamba au N., la Confédération de la Plata au S., et le Grand-Océan à l'O., a 800 k. sur 750 et env. 300 000 hab. Hautes montagnes (entre autres le Cerro de Potosi), riches mines d'argent; eaux thermales, lac salé.

POTOSI (SAN-LUIS DE), v. du Mexique. *V.* SAN-LUIS.

POTSDAM, v. des États prussiens (Brandebourg), ch.-l. de régence, sur la r. dr. du Havel, entre deux lacs, à 30 kil. S. O. de Berlin; 34 000 hab. C'est la 2ᵉ résidence royale, le *Versailles de la Prusse*. Évêché évangélique, trib., cour des comptes; écoles de cadets, de sous-officiers, d'orphelins militaires, d'arts et métiers, d'horticulture; gymnase; bibliothèque, collections d'histoire naturelle. Un canal divise Potsdam en Vieille-Ville et Ville-Neuve (celle-ci très-embellie par Frédéric II). Nombreux monuments, places Guillaume et du Marché, château royal, nouveau palais, hôtel de ville, église française réformée (copiée sur notre Panthéon), église de la Garnison, renfermant le tombeau du grand Frédéric. Fabrique royale d'armes; raffineries de sucre, tabac, lainages, toiles cirées, etc. Aux env., trois célèbres résidences royales (*Sans-Souci*, le Nouveau Palais-Royal et le Palais de Marbre), et l'île des Paons, avec une superbe maison de Plaisance, séjour favori de la reine Louise. Patrie de Guillaume de Humboldt. Cette ville n'a pris d'importance qu'au XVIIᵉ s. L'électeur Frédéric-Guillaume y bâtit le grand château de 1660 à 1673; le roi Frédéric-Guillaume Iᵉʳ l'entoura de murs, et Frédéric II l'embellit de monuments. — La régence de P., dans la province de Brandebourg, entre celles de Stettin, Custrin, Mersebourg, Magdebourg, les grands-duchés de Meklembourg et le duché d'Anhalt-Dessau, a 190 kil. (de l'E. à l'O.) sur 85 et compte 1 230 000 h. Berlin y est enclavé, mais est régi à part.

POTT (J. H.), chimiste et médecin allemand, né en 1692 à Halberstadt, m. en 1777, membre de l'Académie de Berlin, fut professeur de chimie au collége médical de cette ville, améliora plusieurs procédés, notamment la rectification de l'acide sulfurique, trouva aux environs de Berlin une terre propre à la confection de la porcelaine et eut une grande part à l'établissement de la fabrique de porcelaine de Berlin. Il a publié beaucoup d'ouvrages scientifiques soit en latin, soit en allemand; mais on lui reproche de n'avoir pas porté dans ses observations tout l'esprit critique nécessaire.

POTT (Percival), chirurgien anglais, né à Londres en 1713, m. en 1788, était chirurgien et professeur à l'hôpital St-Barthelemy et membre de la Société royale de Londres. Il étudia surtout les tumeurs avec ramollissement des os, la paralysie des membres inférieurs dans les maladies du rachis, les hernies, les fistules, l'hydrocèle, la cataracte, et perfectionna le traitement des fractures. On a appelé de son nom *mal de Pott* une carie des vertèbres qu'il a décrite le premier. Ses *Œuvres chirurgicales* ont été réunies en 1790, 3 vol. in-8, et trad. en 1792.

POTTER (Paul), peintre hollandais, né en 1625 à Enckhuysen, m. en 1654, à 27 ans, descendait par sa mère de l'illustre famille d'Egmont. Il se consacra à la peinture des animaux domestiques et atteignit une perfection qui l'a fait surnommer le *Raphaël des animaux* : nul n'a saisi aussi bien que lui l'expression et la physionomie des bœufs, des vaches et des moutons. Son chef-d'œuvre, que l'on conserve au musée de La Haye, est un *Jeune taureau*, de grandeur naturelle, près d'une vache accroupie. Il gravait aussi avec une grande habileté. Le musée du Louvre possède 2 tableaux de cet artiste.

POTTER (John), savant anglais, né à Wakefield en 1674, m. en 1747, professa la théologie à Oxford, et devint archevêque de Cantorbéry en 1737. On lui doit

des éditions estimées de *Lycophron*, Oxf., 1697 et 1702, de *Clément d'Alexandrie*, gr.-lat., 1715, 2 v. in-f.; et l'*Archæologia græca*, Oxf., 1698-9, savant recueil d'antiquités qui, malgré son titre latin, est écrit en anglais. — Robert P., helléniste et poëte, né en 1721, m. en 1804, était ministre anglican. Il a traduit en vers anglais, et avec un grand succès, *Eschyle*, 1777; *Euripide*, 1781; *Sophocle*, 1788. Il a aussi composé des *Poëmes* (1774) dans le genre de Pope.

POTTER (Louis de), écrivain belge, né à Bruges en 1786, m. en 1859, fut en 1815 attaché à la légation des Pays-Bas à Rome, vint en 1823 se fixer à Bruxelles, s'éleva courageusement contre les persécutions que le gouvernement hollandais faisait subir aux Catholiques, fut par ce motif banni en 1830, rentra en Belgique après la révolution qui éclata cette même année, y fut reçu avec enthousiasme et proclamé membre du gouvernement provisoire; mais, ne pouvant faire triompher ses idées libérales, il se retira au bout de peu de mois. Outre des pamphlets de circonstance, il a publié sur l'histoire de la religion plusieurs écrits remarquables, entre autres: *Considérations sur les principaux conciles*, Bruxelles, 1816; *Esprit de l'Église*, 1821; *Vie de Scipion Ricci*, 1825 : *Catéchisme rationnel*, 1827 (réimprimé en 1862 par M. le baron de Ponnat). Ses ouvrages, conçus dans l'esprit philosophique du XVIIIe s., sont à l'*Index* à Rome.

POUANCÉ, ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), à 24 kil. N. O. de Segré; 3227 hab. Mines de fer.

POUCHKINE (Alex.), poëte russe, né en 1799 à St-Pétersbourg, manifesta de bonne heure des idées hardies qui le rendirent suspect, fut envoyé dans les provinces éloignées, où il remplit diverses fonctions administratives, mais rentra en grâce à l'avénement de l'empereur Nicolas (1825), qui le nomma historiographe. Il périt en 1837, tué en duel par un beau-frère qu'il accusait d'avoir séduit sa femme. On a de lui des *Odes* et des *Épîtres*, un poëme romantique en 6 chants, *Roustan et Ludmila*, 1820; le *Prisonnier du Caucase*, 1822; la *Fontaine des Pleurs*, 1826; *Tsigani* (les Bohémiens), 1827; *Onéghine*, poëme inachevé, analogue au *Don Juan* de Byron; *Boris Godunow*, 1831, tragédie en prose et en vers, non destinée à la représentation, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre; quelques nouvelles, entre autres *la Fille du Capitaine*, l'*Ouragan*, et une *Histoire de la révolte de Pougatchef*. Il a imité dans la forme Shakspeare et Byron, mais il est éminemment national par le choix des sujets et la peinture des mœurs. Ses *OEuvres* ont été publiées à St-Pétersbourg en 1837 et ann. suiv., aux frais de la couronne; un choix en a été trad. en français par H. Dupont, 1846. MM. J. Tourgueneff et L. Viardot ont traduit à part ses *OEuvres dramatiques*, 1862.

POUDRES (Conspiration des), complot formé en 1605, sous Jacques I, par R. Catesby, Winter, Th. Percy, J. Wright, Digby, Grant, Guy Fawkes, et dans lequel furent impliqués quelques Jésuites, entre autres le P. Garnet, avait pour but d'opérer une réaction catholique en Angleterre. Les conjurés se proposaient de faire périr le roi, ses ministres et tous les membres du Parlement, à l'aide de 36 barils de poudre cachés sous la salle des séances du Parlement, et auxquels on devait mettre le feu le jour où le roi viendrait ouvrir la session. Cet horrible projet fut révélé par une lettre anonyme. Les coupables furent livrés au supplice. Le Parlement rendit un statut qui infligea aux Catholiques de nouvelles peines et leur opposa de nouvelles entraves (1606).

POUGATCHEF (Yémelian), Cosaque, né en 1726, se fit passer en 1773 pour Pierre III, mort depuis dix ans, fut suivi d'un grand nombre de ses compatriotes, surtout dans les provinces de la Petite-Russie, où il prit plusieurs forts, signala son passage par d'effroyables cruautés, et fut sur le point de s'emparer de Moscou, où l'attendaient 100 000 serfs; mais, ayant manqué de résolution au moment décisif, il vit diminuer son parti, et finit par être livré par ses compagnons, moyennant 100 000 roubles; il fut mis dans une cage de fer, conduit à Moscou, et exécuté, en 1775. Mme Hordé a publié en 1809 une *Hist. de Pougatchef*, qui n'est qu'un roman. Pouchkine a donné l'*Hist. de la révolte de Pougatchef*.

POUGENS (Ch.), littérateur, né à Paris en 1755, m. en 1833, passait pour être fils naturel du prince de Conti. Il perdit la vue dès l'âge de 24 ans à la suite de la petite vérole, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à des travaux de recherches. Ruiné par la Révolution, il se fit libraire et imprimeur; dans un moment critique, il reçut de Napoléon un prêt de 40 000 fr. Il se retira en 1808 à Vauxbuins près de Soissons. Ses principaux ouvrages sont un *Trésor des origines, Dictionnaire raisonné de la langue française*, 1819, ouvrage fort savant, qui n'a pas été imprimé en entier, et l'*Archéologie française* ou *Vocabulaire des mots anciens tombés en désuétude*, 1821. On a aussi de lui quelques poésies (*les Quatre âges*, des *Contes*, etc.). Pougens avait été admis à l'Institut en 1819.

POUGUES, ch.-l. de c. (Nièvre), sur la Loire, à 12 k. N. O. de Nevers; 1434 h. Aux env., eaux minérales froides (carbonatées), que l'on emploie surtout en boisson; établissement de bains.

POUILLE (la), l'*Apulie*, anc. division du royaume de Naples, forma de 1043 à 1121 un comté, puis un duché normand, dont le 1er titulaire fut Guillaume de Hauteville (*V.* GUILLAUME). Elle répond aux prov. actuelles de la Capitanate, de la Terre de Bari et de la Terre d'Otrante. *V.* APULIE et DEUX-SICILES.

POUILLON, ch.-l. de c. (Landes), à 13 kil. S. S. E. de Dax; 3540 h. Source saline, eaux et boues thermales, établissement de bains.

POUILLY, nom de plusieurs lieux de France. On connaît surtout *Pouilly-en-Montagne* ou en *Auxois*, ch.-l. de c. de la Côte-d'Or, à 38 k. N. O. de Beaune, sur le canal de Bourgogne et près de la source de l'Armançon; 1065 h. Vins blancs renommés; blé, chanvre, cuirs, chaux hydraulique, ciment romain; — et *P.-sur-Loire* (Nièvre), ch.-l. de c., à 15 kil. S. de Cosne; 3550 h. Bons vins blancs; produits chimiques. Cette ville fut prise par les Anglais en 1364.

POUILLY (LÉVESQUE DE). *V.* LÉVESQUE.

POULAIN-DUPARC (Augustin), jurisconsulte, né à Rennes en 1701, m. en 1782, était frère de St-Foix. Il occupa une chaire de droit civil à Rennes et publia des ouvrages estimés: *Journal des arrêts du parlement de Bretagne*, 1737-78; *Coutumes de Bretagne*, 1745; *Principes du droit français*, 1767-71.

POULKOVA, colline située à la porte de St-Pétersbourg, sur laquelle a été récemment établi un magnifique observatoire.

POULLAOUEN, bg du dép. du Finistère, près de l'Eaulne, à 46 kil. N. E. de Châteaulin; 3720 hab. Mines de plomb argentifère.

POULLE (l'abbé), né à Avignon en 1702, m. en 1781, vint à Paris en 1738, s'y livra à la prédication, obtint un grand succès par une diction élégante et ornée, et fut nommé abbé de N.-D. de Nogent-sous-Coucy à la suite d'un brillant *Panégyrique de S. Louis*, prononcé en 1748 devant l'Académie française. Il n'écrivait jamais ses sermons; aussi n'en possède-t-on que 11, qu'il dicta 40 ans après les avoir prononcés, et qui parurent à Paris, 1778, 2 vol. in-12. On admire surtout son *Exhortation de charité en faveur des enfants trouvés*, ses sermons sur *la Foi*, sur *la Parole de Dieu*, et sur le *Service de Dieu*.

POULO... *V.* PRINCE DE GALLES (île du) et CONDOR.

POUNAH, v. de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'anc. Aurengabad, par 71° 42' long. E., 18° 30' lat. N., à 147 kil. E. S. E. de Bombay; env. 80 000 h. Célèbre collége hindou, établi en 1831. Peu d'édifices remarquables. — Pounah était au XVIIe s. la résidence de Badjy-raou, *peychoua* (c.-à-d. 1er ministre) du prince Mahratte Ram-radjah. Badjy-Raou s'y rendit indépendant et en transmit la possession à ses successeurs. Elle leur fut enlevée par les Anglais en 1818.

POUPART (Franç.), anatomiste et chirurgien, né

au Mans en 1661, m. en 1708, était membre de l'Académie des sciences. Il a fait quelques découvertes, et a laissé des *Mémoires* (dans le recueil de l'Académie des sciences), et une *Chirurgie complète*, Paris, 1695, auj. oubliée. On a donné à l'arcade crurale le nom de *Ligament de Poupart*, parce que cet anatomiste fut un des premiers à décrire ce ligament, quoique ce ne soit pas lui qui l'ait découvert.

POUQUEVILLE (Franç.), historien, né en 1770 à Merlerault (Orne), m. en 1838, étudia la médecine sous Dubois, qu'il accompagna dans l'expédition d'Égypte, fut à son retour pris par les Turcs et resta prisonnier jusqu'en 1801. Rentré en France, il fit paraître en 1805 son *Voyage en Morée et à Constantinople*, qui eut du succès et lui valut la place de consul à Janina. Il résida dans cette ville près d'Ali-pacha jusqu'en 1815, occupa le même poste à Patras jusqu'en 1817, revint alors en France et y publia son *Voyage en Grèce*, 1820-1822, ouvrage remarquable par l'exactitude des descriptions et la nouveauté des aperçus, puis son *Histoire de la régénération de la Grèce*, 1825, et fut élu en 1827 membre de l'Acad. des inscriptions. On lui attribue une *Vie d'Ali-pacha*. Il a aussi donné l'*Histoire et la description de la Grèce* (dans l'*Univers pittoresque* de MM. Didot).

POUR, POURA, finale d'un grand nombre de noms de lieux dans l'Inde, signifie *ville* en sanscrit.

POURANAS, nom de 18 poëmes sanscrits qui contiennent les traditions relatives à la théogonie et à la cosmogonie des Hindous, et qui servent de commentaires aux Védas. Le *Mahabharata*, le *Bagavad-Gita*, le *Ramayana*, sont au nombre des *Pouranas*.

POURBUS, peintre. *V.* PORBUS.

POUROUS, riv. de l'Amérique du Sud, sort des Andes de Cachoa (Pérou), coule à l'E., entre dans le Brésil et tombe dans l'Amazone par plusieurs embouchures, après un cours de 800 kil.

POURVA, l'une des deux *mimansas* ou systèmes orthodoxes des Hindous, est fondé sur le texte des Védas et a pour but de les interpréter.

POUSCHKINE. *V.* POUCHKINE.

POUSSIN (Nicolas), chef de l'ancienne école française de peinture, né aux Andelys en 1594, m. à Rome en 1665, fut élève de Lallemant à Paris, et, bien que fort pauvre, parvint à faire le voyage de Rome, grâce au cavalier Marini, qui le recommanda au cardinal Barberini. Là, des études sévères et la pratique constante de l'art mûrirent son talent et le portèrent à la perfection. Il jouissait déjà d'une grande réputation à Rome lorsque Louis XIII le fit inviter à rentrer en France : il y revint en 1640, et reçut, avec le titre de premier peintre du roi, une pension de 3000 fr., un logement aux Tuileries et la direction de tous les ouvrages de peinture et d'ornement des maisons royales. Las des tracasseries que lui suscitaient des rivaux jaloux, il reprit la route de Rome en 1642 ; néanmoins son titre et ses honoraires lui furent conservés. Le talent de Poussin grandit encore dans la dernière période de sa vie : son pinceau devint plus riche, plus moelleux, son talent plus varié ; il ne réussit pas moins dans le paysage historique que dans l'histoire. Ce qui caractérise le génie de Poussin, c'est surtout la belle ordonnance du sujet, l'art de la composition, l'élévation de la pensée, la noblesse du style, la pureté du dessin, l'entente de la perspective aérienne et du clair-obscur. On l'a surnommé le *philosophe de la peinture*, le *peintre des gens d'esprit*, à cause de sa profondeur, unie à la vivacité de l'imagination et à la beauté de l'expression. Lesueur, Lebrun, Mignard doivent infiniment à ce grand maître. D'une remarquable fécondité, il n'a pas laissé moins de 342 ouvrages, qui sont disséminés dans les musées et chez les riches amateurs ; la plus grande partie se trouve en France. On remarque surtout son *Déluge*, ses *Bergers d'Arcadie*, son *Triomphe de Flore*, son *Triomphe de la Vérité*, les *Aveugles de Jéricho*, *Moïse sauvé*, *Moïse enfant*, la *Femme adultère*, les *Sept Sacrements*. Parmi ses paysages, on admire les *Quatre saisons*. On a de lui des *Lettres* (Paris, 1824), qui se lisent avec intérêt. L'œuvre complète de Poussin a été gravée en taille-douce par Massard, 1804, in-8, et au trait par Landon, 1811, 2 vol. gr. in-4. M. Castellan en 1811, M. Gault en 1843, ont écrit sa *Vie*. M. Bouchitté a donné *Le Poussin, sa vie et son œuvre*, 1858. Une statue lui a été élevée aux Andelys (1851).

POUSSINES (Pierre), *Possinus*, savant Jésuite, né en 1609 aux environs de Narbonne, m. en 1686, professa à Toulouse, fut appelé à Rome en 1654 pour travailler à l'*Histoire de la Société de Jésus*, et occupa la chaire d'Écriture sainte au Collége romain. Il a laissé des trad. latines de quelques historiens byzantins, notamment d'Anne Comnène, un *Thesaurus asceticus*, Paris, 1684, et a rédigé nombre de *Vies de saints* dans le recueil des Bollandistes.

POUTALA, temple du Thibet, dans la province d'Ouéi, près de H'Lassa, sur le mont Pamouri. C'est la résidence du Dalaï-lama.

POUYASTRUC, ch.-l. de cant. (Htes-Pyrénées), à 11 kil. N. E. de Tarbes; 653 hab.

POUY-SUR-DAX, village de France (Landes), à 7 kil. N. E. de Dax, près de la r. dr. de l'Adour. Patrie de S. Vincent de Paul.

POUZAUGES, ch.-l. de cant. (Vendée), à 35 kil. N. de Fontenay-le-Comte; 2572 h. Église catholique, avec un beau clocher; temple protestant; ruines romaines. Aux env. belle forêt; mine d'antimoine.

POUZZOLES, *Pozzuoli* en italien, *Puteoli* et *Dicæarchia* chez les anciens, v. et port d'Italie (prov. de Naples), à l'entrée sept. du golfe de Naples, à 10 k. N. O. de Naples; 9000 hab. Évêché. Commerce de *pouzzolane* (gravier volcanique, ainsi appelé du nom de la ville). Près de Pouzzoles sont le cap Misène, le lac Averne, le Monte Nuovo (qui occupe l'emplacement de l'ancien lac Lucrin), la Solfatare. — Cette ville fut fondée par les habitants de Cumes en 522 av. J.-C., et nommée *Puteoli* à cause de ses nombreux puits. De 192 av. J.-C. à la chute de l'empire, elle fut très-florissante ; ses magnifiques bains d'eaux thermales attiraient beaucoup d'étrangers; mais elle a été ruinée par les tremblements de terre, les éruptions du Vésuve et les invasions des barbares. On y remarque encore de riches débris, entre autres un magnifique amphithéâtre, une vaste piscine voûtée dite le *Labyrinthe*, les colonnes du temple de Sérapis et le *pont de Caligula*. Près de la ville, ruines d'une villa de Cicéron.

POYAS, mont. de Russie. *V.* OURALS.

POYET (Guill.), chancelier de France, né vers 1474 à Angers, se fit d'abord connaître comme avocat et fut choisi par Louise de Savoie, mère de François I, pour soutenir le procès qu'elle intentait au connétable de Bourbon. Avocat général en 1531, puis président à mortier (1534), il devint chancelier en 1538. Servilement dévoué à la cour et espérant obtenir par son appui le chapeau de cardinal, il se fit l'instrument de la haine du connétable de Montmorency contre l'amiral Chabot; mais il fut à son tour accusé de malversation, arrêté en 1542, dépouillé de toutes ses charges (1545), et condamné à 100000 fr. d'amende. Il mourut en 1548. C'est lui qui prépara l'ordonnance de Villers-Cotterets, rendue en 1539, et qui limitait la juridiction ecclésiastique.

POZZO DI BORGO (le comte Ch. André), né en Corse, à Pozzo di Borgo (près d'Ajaccio), en 1764, mort à Paris en 1842, fut d'abord secrétaire intime de Paoli, se fit nommer en 1791 député à l'Assemblée Législative (1792), agit de concert avec Paoli pour livrer la Corse aux Anglais, fut forcé dès 1793 de quitter cette île, où il avait soulevé des haines; passa en Angleterre, puis entra au service de la Russie. Écarté en 1807 sur la demande expresse qu'en fit Napoléon à Tilsitt, il fut rappelé en 1813, fut en 1814 envoyé par l'empereur Alexandre près de Louis XVIII, puis nommé ambassadeur en France, et passa en 1835 à l'ambassade d'Angleterre. Il as-

sista à tous les congrès de la Ste-Alliance et eut part à toutes les mesures qui y furent prises. Il quitta les affaires en 1839 et vint terminer ses jours à Paris.

PRACHIN (Cercle de), cercle de Bohême, entre ceux de Béraun au N., de Tabor à l'E., de Budweiss au S. E., et la Bavière au S. O., a 110 kil. sur 50, et 265 000 hab. Il tire son nom de la ville et du château de Prachno, auj. ruinés, mais a pour ch.-l. Pisek. Il est arrosé par la Moldau et la Wottawa. Grenat, pierres précieuses, sable aurifère.

PRACRIT, idiome vulgaire de l'Inde, est dérivé du sanscrit; il se parlait dans le peuple lorsque le sanscrit était la langue des hautes classes.

PRADELLES, ch.-l. de cant. (H.-Loire), sur un roc escarpé, à 34 kil. S. du Puy; 1752 h. Fromages.

PRADES, ch.-l. d'arr. (Pyrén.-Orient.), sur le Tet, à 40 kil. O. de Perpignan; 3152 hab. Trib. de 1re inst., collége, séminaire. Drap, vins, laines fines, fers.

PRADES (l'abbé de), né en 1720 à Castel-Sarrazin, m. en 1782, fit scandale par une thèse qu'il soutint en Sorbonne en 1751, et dans laquelle il défendait des propositions contraires à la doctrine de l'Église, s'enfuit en Hollande, puis à Berlin, et y devint, sur la recommandation de Voltaire, lecteur du roi de Prusse. Soupçonné par Frédéric II d'avoir correspondu avec le duc de Broglie pendant la guerre de Sept ans pour le tenir au courant des mouvements de l'armée prussienne, il fut relégué à Glogau. A la fin de sa vie, il rétracta ses erreurs en religion et devint archidiacre du chapitre de Glogau. On lui doit un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* de Fleury (avec préface de Frédéric II), 1767.

PRADIER (James), habile sculpteur, né en 1792 à Genève, d'une famille de réfugiés français, mort en 1852, vint fort jeune en France, montra un talent précoce qui le fit remarquer de Denon, entra sur sa recommandation dans l'atelier de Lemot, remporta en 1813 le grand prix pour son *Philoctète dans l'île de Lemnos*, fut envoyé à Rome, où il exécuta plusieurs ouvrages qui commencèrent sa réputation; puis vint se fixer à Paris, y obtint bientôt par ses gracieuses productions une grande popularité et fut élu en 1827 membre de l'Institut, en remplacement de Lemot. D'un talent facile, d'un goût pur, d'une fécondité prodigieuse, cet artiste a produit une foule d'excellents ouvrages dans les genres les plus divers; cependant, il se complaisait surtout dans la reproduction de la beauté féminine, donnant plus à la grâce qu'à la force. Il emprunta ses plus heureux sujets à la mythologie grecque, ce qui a fait dire qu'il était *le dernier des païens*. Parmi ses œuvres les plus estimées, on cite : un groupe de *Bacchante et de Centaure*, à Rouen; un *Fils de Niobé*, une *Psyché* et une *Vénus*, au Luxembourg; les *Trois Grâces*, à Versailles; *Phidias*, *Prométhée*, aux Tuileries; *Phryné*, la *Poésie légère*, *Flore*, le *Printemps*, la *Toilette d'Atalante*, enfin *Sapho*, à laquelle fut décernée la grande médaille de 4000 fr. (1852). Pradier exécuta en outre de nombreuses compositions pour les monuments publics : *S. Pierre*, à St-Sulpice; *S. André* et *S. Augustin*, à St-Roch; le *Duc de Berry mourant*; un buste de J. J. Rousseau, à Genève; les *Villes de Lille* et de *Strasbourg*, sur la place de la Concorde; les deux *Muses* de la fontaine Molière, à Paris; la belle fontaine de Nîmes; l'*Industrie*, à la Bourse; les grandes *Renommées* de l'Arc de triomphe; les *Victoires* colossales du tombeau de Napoléon. On lui doit aussi une foule de statuettes et de figurines, qui sont fort recherchées des amateurs. Raoul Rochette a lu à l'Académie des beaux-arts une *Notice historique sur Pradier*.

PRADO (le), promenade de Madrid. *V.* MADRID.

PRADON, poëte tragique, né à Rouen en 1632, mort à Paris en 1698, vint jeune à Paris, fut introduit dans les salons de la duchesse de Bouillon et du duc de Nevers, son frère, et fit représenter à partir de 1674 des tragédies qui, grâce à la coterie qui le soutenait, eurent un succès momentané. Quand Racine donna *Phèdre*, les envieux du grand poëte opposèrent à ce chef-d'œuvre la *Phèdre* de Pradon (1677); mais peu de jours suffirent pour remettre les deux pièces à leur place. Outre *Phèdre*, on a de Pradon *Pyrame et Thisbé*, *Tamerlan*, *la Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Régulus* (la moins mauvaise de ses tragédies). Il composa contre Racine le *Jugement d'Apollon sur Phèdre*, et contre Boileau un pamphlet intitulé : le *Triomphe de Pradon*, 1684. Ce poëte péchait surtout par le style, qui chez lui est d'une extrême platitude. Il est resté comme le type de la médiocrité intrigante, vaniteuse et jalouse.

PRADT (Dominique DUFOUR, abbé de), écrivain et homme d'État, né en 1759 à Allanches (Auvergne), m. en 1837, était grand vicaire à Rouen quand la Révolution éclata. Député aux États généraux, il prit parti pour la cour et émigra en 1791; mais il revint en 1801, et, grâce à Duroc, son parent, devint successivement aumônier de l'empereur, baron, évêque de Poitiers, archevêque de Malines. Chargé de quelques négociations en Espagne, il aida à tromper Charles IV, et fut nommé en 1812 ambassadeur à Varsovie; mais il s'acquitta fort mal de cette dernière mission, et, quand la campagne de Moscou fut terminée, il fut renvoyé dans son diocèse. Il devint dès lors l'ennemi acharné de Napoléon, et se déclara des premiers contre lui quand les Alliés furent entrés dans Paris. Il n'en fut pas moins très-froidement reçu des Bourbons, et se vit même obligé de renoncer à son archevêché parce qu'il n'avait pas été nommé par le pape. Élu en 1827 député du Puy-de-Dôme, il se démit, trouvant la gauche trop timide. Il a composé une foule d'écrits de circonstance, remarquables par l'esprit, mais trop prolixes. Son ouvrage capital est l'*Histoire de l'ambassade dans le grand duché de Varsovie en 1812*, Paris, 1815, relation partiale, qui ne parut qu'après la chute de l'Empereur; viennent ensuite : les *Quatre Concordats*, 1818 (mis à l'*Index* à Rome); les *Trois Ages des colonies*, 1801; l'*Europe et l'Amérique depuis le congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1821; l'*Europe et l'Amérique en* 1821 *et* 1823; l'*Europe et l'Amérique en* 1822 *et* 1823. L'abbé de Pradt avait la manie de prédire, mais il le faisait le plus souvent à faux.

PRÆMUNIRE (Statuts de), nom donné en Angleterre à divers actes qui prohibaient, entre autres choses : 1° l'introduction en Angleterre des provisions papales; 2° l'intervention du pape dans les élections ecclésiastiques; 3° l'évocation des sujets du roi en cour de Rome sur des points dont la connaissance appartenait aux cours royales; 4° l'acceptation en cour étrangère de bénéfices ecclésiastiques du royaume d'Angleterre. Les principaux de ces actes sont de 1343, 51, 53, 64. Grégoire XI indiqua pour discuter ces statuts une conférence à Bruges (1375); Wiclef y fut l'un des commissaires d'Édouard III; la convention qui y fut signée admit une partie de ces statuts.

PRÆTUTII, auj. partie de l'*Abruzze Ultérieure*, peuple de l'Italie centrale, sur l'Adriatique, entre le Picenum et les Vestini; Hadria et Interamnum étaient leurs villes principales.

PRAGA, v. de Pologne, sur la r. dr. de la Vistule, vis-à-vis de Varsovie, dont elle est comme un faubourg; 3000 hab. (Plus peuplée avant le massacre qu'y firent les Russes en 1794, lors de la prise de Varsovie par Souvarov). Victoire des Suédois sur les Polonais en 1656, et des Polonais sur les Russes en 1830. Les Russes reprirent Praga le 8 sept. 1831.

PRAGMATIQUE-SANCTION (c.-à-d. *ordonnance sur les affaires*), nom donné en général, dans les XIIe, XIIIe, XIVe et XVe s., aux ordonnances des rois de France et aux résolutions de la diète de l'Empire, est spécialement appliqué à quelques actes fameux :

1° la *Pragmatique-Sanction de S. Louis*, rendue, dit-on, en 1268 ou 1269, par laquelle ce prince, précisant les relations de la France avec le St-Siége, au-

rait déclaré que de Dieu seul relève la France, posé en droit la liberté des élections de prélats, prohibé les réserves, les grâces expectatives, maintenu le droit de promotion, et restreint les impôts levés en France par le pape. On conteste avec raison l'authenticité de cette pièce, qui est mentionnée pour la 1re fois au XVe s. dans la *Bibliothèque des Conciles*, et qui est peu en harmonie avec le caractère du saint roi, et l'on admet qu'elle est l'œuvre d'un jurisconsulte du XVe s. On peut consulter sur ce sujet Thomassy, *De la Pragmatique attribuée à S. Louis*, Par., 1844, et les *Études* sur le même sujet de Berleur, Louvain, 1848, et de Rœsen, Munich, 1855.

2° la *Pragmatique-Sanction de Bourges*, rendue par Charles VII en 1438. Après avoir proclamé la nécessité des conciles généraux, leur supériorité sur le pape, la libre élection des évêques et abbés par les chapitres et les moines, elle supprime les réserves, les grâces expectatives, les annates, tend à redresser l'abus des appels en cour de Rome, à restreindre les effets de l'excommunication et de l'interdit. Elle fut accueillie avec joie par l'Église de France et par le parlement, mais regardée par le St-Siége comme attentant à ses droits; les ducs de Bourgogne et de Bretagne refusèrent de l'admettre. Louis XI, au commencement de son règne, la supprima nominalement (1461), tout en la laissant exécuter, suivant les besoins de sa politique, à l'égard soit des feudataires, soit des papes. François I la remplaça en 1516 par le *Concordat*. *V.* ce mot.

3° la *Pragmatique-Sanction de l'empereur Charles VI*, rendue en 1713, et par laquelle cet empereur déclarait sa fille aînée, Marie-Thérèse, héritière de ses États; il la fit garantir par les grandes puissances de l'Europe, mais elle n'en fut pas moins mise en oubli à sa mort et elle ne put être réalisée qu'après la guerre de la succession d'Autriche, à laquelle elle avait donné lieu, 1740-48.

4° la *Pragmatique-Sanction de Charles III* (d'Espagne), rendue par ce prince le 2 avril 1767 pour la suppression des Jésuites en Espagne.

PRAGUE, *Boiobinum* et *Boviasmum* de Strabon, *Marobodum* de Ptolémée? capit. de la Bohême, sur sept collines et sur la Moldau, à 327 kil. N. O. de Vienne, par 12° 5' long. E., 50° 5' lat. N.; 150 000 h. Siége du commandement militaire de la Bohême; archevêché, trib. d'appel et tribunaux ordinaires; université impériale dite *Carolinum* (fondée en 1348 par Charles IV), avec facultés de théologie, droit, médecine, sciences et lettres; gymnases, institut polytechnique; école de peinture, de musique, école vétérinaire, écoles d'aveugles et de sourds-muets, sociétés littéraire, scientifique, pomologique, etc., bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, musée national, observatoire, etc. La ville se compose de 4 parties, la *Vieille-Ville* et la *Nouv.-Ville*, la *Ville juive* et le *Hradschin*, qui en est le plus beau quartier; elle est bien percée et bien bâtie; pont superbe; fortifications importantes. On y remarque l'ancien château royal nommé *Burg*, achevé par Marie-Thérèse, avec une riche chapelle contenant les tombeaux des rois; la cathédrale de St-Veit, les églises de la Nativité (avec le tombeau de Tycho-Brahé), de St-Nicolas, de l'Assomption (tombeau de S. Norbert); l'hôtel de ville, avec une célèbre horloge mécanique, le palais des États, le palais archiépiscopal, les palais Czernin, Schwarzenberg, Colloredo-Mansfeld, Nostitz-Rinek, Waldstein, les monuments des empereurs Charles IV et François Ier; le théâtre, l'hôpital militaire, etc. Fabriq. de toiles, calicots, foulards, étoffes de soie, draps, lainages, dentelles, cuirs, savons, gants, café-chicorée, verrerie, rosoglio, articles de mode, coutellerie, quincaillerie, orfévrerie, etc.; commerce considérable (surtout de transit). Patrie de Jérôme de Prague. — La Vieille-Ville fut fondée vers 759; Charles IV, en 1348, fonda la Ville-Neuve, qu'il nomma *Karlow* ou *Karlstadt*. Prague fut, à partir de 1409, le théâtre des troubles religieux les plus graves, suscités par les doctrines hérétiques que professait Jean Huss, recteur de l'université; Jean Ziska pénétra dans la ville en 1419 à la tête des Hussites et y massacra les sénateurs; on y signa en 1433 les *Compactata*, qui rétablirent momentanément la paix. Prague joua aussi un grand rôle dans la guerre de Trente ans: c'est là qu'eut lieu la fameuse *Défénestration* (*V.* ce mot), qui fut le début de la guerre (1618). L'armée de l'électeur palatin Frédéric V, proclamé roi de Bohême, fut défaite près de Prague en 1620; le Suédois Kœnigsmark y battit les Impériaux en 1648 et prit la ville, ce qui mit fin aux hostilités. Dans la guerre de la succession d'Autriche, Charles VII, duc de Bavière, s'empara de Prague (1741): les Français, ses alliés, y soutinrent un siége célèbre, remarquable par la défense de Chevert, et qui fut suivi de la belle retraite de Belle-Isle (1742); les Prussiens la reprirent, puis l'abandonnèrent en 1744. Une 3e bataille de Prague eut lieu dans la guerre de Sept ans, entre les Autrichiens et les Prussiens; ceux-ci la bombardèrent (1757), mais ne purent la prendre. Ils se tint à Prague en 1813 un congrès pendant lequel l'empereur François I prit la résolution de faire la guerre à Napoléon. La branche aînée des Bourbons, bannie de France, vint en 1833 y habiter le château de Hradschin. En 1848 eut lieu à Prague une violente insurrection contre l'Autriche: elle fut aussitôt réprimée par le prince de Windischgrætz, qui bombarda la ville. — Le capitanat de Prague ne comprend que Prague et sa banlieue.

PRAGUERIE (la), révolte qui eut lieu en France contre Charles VII en 1440, et à laquelle Louis XI, encore dauphin, eut une part essentielle, fut ainsi nommée en souvenir du soulèvement des Hussites dans la ville de Prague (*V.* ci-dessus). Alexandre, bâtard de Bourbon, en fut le principal instigateur; Jean d'Alençon, Charles et Louis de Bourbon, La Trémoille (ancien favori de Charles VII) et Dunois s'y mêlèrent aussi. Le prétexte de l'insurrection était le bien public, mais le motif réel était l'irritation que causaient à ces seigneurs les efforts faits par le roi pour le rétablissement du bon ordre et surtout l'*ordonnance d'Orléans* sur les gens de guerre (2 nov. 1439). On devait s'emparer du roi et proclamer Louis XI à sa place. L'entreprise, mal conduite, échoua après une prise d'armes sans effusion de sang; six mois suffirent pour y mettre fin. La plupart des seigneurs obtinrent leur pardon; le bâtard Alexandre, le plus coupable, fut arrêté, cousu dans un sac et noyé dans l'Aube; le dauphin fut privé de tous ses offices et exilé en Dauphiné.

PRAHEC, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 12 k. S. E. de Niort; 1122 hab.

PRAIRIAL an III (Journées des 1, 2 et 3), 20, 21 et 22 mai 1795, fameuse insurrection contre la Convention, fut le suprême effort du parti jacobin contre la réaction thermidorienne. La populace des faubourgs, poussée par les sections de Paris, envahit la salle de la Convention, présidée alors par Boissy-d'Anglas, et massacra le député Féraud. La majorité de la Convention, qui, imitant l'exemple de son président, avait eu le courage de rester en séance, fut pendant 10 heures en butte aux insultes et aux outrages des révoltés, qui, appuyés par les Montagnards de l'Assemblée, firent voter tout ce qu'ils voulurent; elle fut enfin délivrée par les troupes des sections. Le désordre dura trois jours. La Convention ordonna l'arrestation de 13 de ses membres qui avaient pris part au complot: 6 furent condamnés à mort: Romme, Goujon, Duquesnoy, Duroy, Bourbotte, Soubrany.

PRAIRIAL an VII (Journée du 30), 18 juin 1799. Les directeurs La Réveillère-Lepeaux et Merlin, devenus impopulaires, furent renversés par les Conseils et remplacés par Roger-Ducos et Moulins.

PRASLIN, une des branches de la famille Choiseul, tirait son nom du bourg de Praslin en Champagne (dép. de l'Aube, cant. de Chaource). On con-

naît surtout le maréchal du Plessis-Praslin, qui en 1650 défit à Réthel Turenne, alors rebelle; — César-Gabriel de Choiseul, duc de Praslin, cousin du duc de Choiseul, 1712-85. Après avoir servi avec distinction, il se retira avec le grade de lieutenant général, fut nommé en 1758 ambassadeur à Vienne, remplaça en 1761 le duc de Choiseul comme ministre des affaires étrangères, et signa en cette qualité le traité de 1763, qui mit fin à la guerre de Sept ans; passa en 1766 au ministère de la marine, fit faire de grands travaux, agrandit et fortifia le port de Brest et conçut le projet du voyage autour du monde qui fut exécuté par Bougainville. Il partagea en 1770 la disgrâce de Choiseul. En quittant le pouvoir, il laissa dans nos ports 70 vaisseaux de ligne et 50 frégates. Il avait été créé en 1762 duc et pair. — Son fils, César Louis, 1735-91, maréchal de camp, ambassadeur à Naples de 1766 à 1771, fut en 1789 député de la sénéchaussée d'Anjou aux États généraux et se montra favorable aux réformes. — Ant. César, fils du préc., 1756-1808, maréchal de camp, fut en 1789 député de la sénéchaussée du Maine aux États généraux, se montra comme son père favorable aux réformes, n'en fut pas moins incarcéré en 1793, recouvra la liberté au 9 thermidor et fut fait sénateur lors de la formation de ce corps (1799).— Charles Félix, fils d'Ant. César, 1778-1841, s'attacha à Napoléon, devint un de ses chambellans, présida en 1811 le collége électoral de Seine-et-Marne, équipa à ses frais en 1813 une compagnie de cavaliers, fut nommé en 1814 chef de la 1re légion de la garde nationale de Paris, combattit l'ennemi sous les murs de la capitale et resta fidèle pendant les Cent-Jours. Exclu en 1815 de la Chambre des Pairs, il y fut rappelé en 1819 et vota toujours avec le parti libéral. Possédant une fortune immense, évaluée à plus de 9 millions, il fit beaucoup de bien et laissa la réputation d'un vrai philanthrope. Il résidait dans la fameuse terre de Vaux, près de Melun, qui prit de lui le nom de *Vaux-Praslin*. — Un de ses fils, Théobald, 1804-47, pair de France, avait épousé en 1824 la fille unique du maréchal Sébastiani. Il déshonora son nom par un crime qui ne peut être attribué qu'à un accès de folie, et mit fin à ses jours.

PRATEOLUS. *V.* DUPRÉAU.

PRATO, v. de Toscane (Florence), sur le Bizenzio, à 16 kil. N. O. de Florence; 13 000 hab. Évêché (avec Pistoie), collége renommé, dit *Cicognini*. Patrie de Casti. — C'était une république au moyen âge; les Florentins la soumirent en 1358. Les Espagnols la saccagèrent en 1512.

PRATS-DE-MOLLO, ch.-l. de cant. (Pyrén.-Or.), au pied des Pyrénées, sur la Tech, à 24 kil. S. O. de Céret; 3336 hab. Place de guerre. Draps communs, molletons, bonneterie. Aux env., cuivre argentifère et sources minérales. — La ville est très-ancienne; mais ses fortifications ne datent que de Louis XIV, qui, en 1679, y érigea le fort de La Garde.

PRATT (Sam. JACKSON), écrivain anglais, né en 1749, près d'Huntingdon, m. en 1814, a composé des ouvrages remarquables par une exquise délicatesse de sentiment et une grande richesse d'imagination : *Pensées libres sur l'homme*, renfermant l'*Histoire de Benignus*, 1775-77; le *Village de Shenstone*, 1780; *Emma Cobbett*, roman, 1781. Il a aussi écrit de belles poésies et des pièces de théâtre.

PRAUTHOY, ch.-l. de c. (Hte-Marne), à 21 kil. S. de Langres; 106 h. Anc. château fort, auj. en ruines.

PRAVADI, v. de Turquie (Bulgarie), ch.-l. de livah, sur une riv. de même nom, à 100 k. S. E. de Silistrie, à 25 k. O. de Varna. Vict. des Russes sur les Turcs en 1829.

PRAXITÈLE, célèbre sculpteur d'Athènes, né vers 360 av. J.-C., mort vers 280, excellait surtout par la grâce, la vérité de l'imitation, la finesse des contours, l'expression des nuances douces et des émotions tendres. On le place le premier après Phidias. Sa fécondité était extrême. On vantait comme ses chefs-d'œuvre le *Cupidon* de Thespies, la *Vénus* de Cnide (nue) et celle de Cos (drapée), le *Satyre* d'Athènes. Amant de Phryné, il la prit plus d'une fois pour modèle de ses Vénus. Aucun des ouvrages de Praxitèle n'est venu jusqu'à nous, mais on connaît des copies authentiques de quelques-uns, notamment du *Cupidon* et de la *Vénus de Cnide*, au Vatican.

PRAYA, v. et port de l'île Santiago (archipel du Cap Vert), sur la côte S. E., est le ch.-l. du gouvt des îles du Cap-Vert; 1200 h. Il s'y livra le 18 avril 1781 un combat sanglant entre une flotte anglaise commandée par le commodore Johnstone et une escadre française sous les ordres du bailli de Suffren, qui prit 2 vaisseaux anglais.

PRAYSSAC, bourg du dép. du Lot, à 29 k. O. de Cahors, sur la r. dr. du Lot; 2127 hab. Patrie du maréchal Bessières, à qui une statue a été élevée en ce lieu en 1845.

PRAYSSAS, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), à 27 k. N. O. d'Agen; 1593 h. Jadis place forte.

PRÉADAMISME, opinion soutenue au XVIIe s. par Isaac de La Peyrère, calviniste, gentilhomme de la maison du prince de Condé, dans un livre publié en 1655 et intitulé *Præadamitæ*. Il y prétendait qu'Adam n'était point le 1er homme, mais seulement la tige du peuple hébreu, et qu'avant lui la terre était déjà couverte d'habitants. Il finit par se rétracter et abjura le Calvinisme.

PRÉAMENEU (BIGOT de). *V.* BIGOT.

PRÉ (le) AUX CLERCS, champ voisin de Paris, qui s'étendait le long de la r. g. de la Seine, à partir de la Tour de Nesle (à peu près l'Institut), dans l'espace qu'occupe aujourd'hui le faubourg St-Germain. Il fut ainsi nommé parce qu'il servait de lieu de promenade et de récréation aux *clercs* ou écoliers de l'Université. C'était aussi le rendez-vous des duellistes.

PRÊCHEURS (Frères). *V.* DOMINICAINS.

PRÉCIEUSES (les). *V.* RAMBOUILLET (Hôtel de).

PRÉCOP ou **ORKOUP**, v. de Servie, ch.-l. de district, sur la Moravitsa, à 40 kil. S. E. de Kruchovatz; 6000 h. Évêque latin et évêque servien.

PRÉCY-SOUS-THIL, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Sereine, à 14 kil. S. de Semur; 834 hab. Sur une hauteur voisine, ruines du château de Thil, bâti par les ducs de Bourgogne de la 1re race.

PRÉCY (L. Fr. PERRIN, comte de), né en 1742 au château de Précy, près de Semur, mort en 1820, était lieutenant-colonel des chasseurs des Vosges quand il fut nommé, en 1791, l'un des commandants de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Il donna à ce prince les preuves d'une fidélité à toute épreuve et, quoique sa troupe eût été licenciée, il se battit en brave au milieu des Suisses au 10 août. Lors du soulèvement de Lyon contre la Convention (1793), il fut choisi pour commandant par les insurgés et soutint dans Lyon un siége de deux mois contre une armée dix fois plus forte que la sienne. Quand la place fut réduite à se rendre, il en sortit à la tête d'une petite troupe sous le feu des combattants, échappa au massacre et parvint à gagner la frontière de Suisse. Il remplit depuis diverses missions diplomatiques dans l'intérêt des Bourbons, mais il fut livré par la Prusse au gouvernement consulaire, qui le garda 18 mois prisonnier. Au retour des Bourbons, il fut fait lieutenant général et nommé commandant de la garde nationale de Lyon.

PRÉ-EN-PAIL, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 40 kil. de Mayenne; 3300 hab.

PRÉFECTURE. Ce nom fut d'abord donné par les Romains aux villes sujettes que gouvernait un préfet (*præfectus*), par opposition soit aux municipes et aux colonies, soit aux villes jouissant en tout ou en partie du droit de cité romaine. — Sous Dioclétien, l'empire fut divisé en quatre grands départements régis par des préfets du prétoire, et qui furent nommés *préfectures* : Orient, Illyrie, Italie, Gaules. Ces préfectures se subdivisaient en diocèses, et ceux-ci en provinces. *V.* EMPIRE ROMAIN. — En France, *Préfecture* se dit et du territoire qui forme le ressort d'un préfet, et du lieu où réside ce magistrat.

PRÉFET, *Præfectus*, nom donné à plusieurs fonctionnaires romains, dont les plus connus sont le préfet de Rome et le préfet du prétoire.

1° PRÉFET DE ROME, *Præfectus Urbi*, charge créée par Romulus, abolie vers 366 av. J.-C. (lors de l'institution de la préture), puis rétablie par Auguste, embrassait la police et la justice. Le préfet suppléait les rois, les consuls ou les empereurs en leur absence. Sous les rois et les consuls, cette charge n'avait été qu'intérimaire; sous les empereurs, elle devint permanente. Elle subsista jusqu'à la chute de l'empire, en 476. Le préfet était presque toujours un personnage consulaire; c'était un magistrat curule. Moins lié par la lettre ou le *jus* que le préteur, avec lequel il partageait la juridiction, et restant plus longtemps en place, le préfet jouit bientôt de plus d'autorité que lui.

2° PRÉFET DU PRÉTOIRE, *Præfectus prætorio*. Cette charge, créée par Auguste, dura en Occident jusqu'à la fin de l'Empire. Il y eut d'abord deux préfets du prétoire; Tibère les réduisit à un; Commode rétablit le nombre de deux, et Dioclétien, en partageant l'Empire, les porta à quatre. C'étaient d'abord les chefs des gardes de l'Empereur ou prétoriens: peu à peu ils acquirent la juridiction; aux IIe et IIIe siècles, ils envahirent presque toute l'autorité. Ce fut alors l'époque de leur plus grand pouvoir: ils étaient plus maîtres que l'Empereur, donnaient l'Empire et quelquefois le prenaient pour eux. Constantin les réduisit au pouvoir civil, mais il leur donna à chacun autorité sur tout un quart de l'Empire, déjà divisé en 4 grandes *préfectures*; on ajoutait alors aux mots *præfectus prætorio* ceux de *per Gallias*, *per Illyricum*, *per Italiam*, *per Orientem*. Ils avaient les pouvoirs de ministres souverains de l'Empereur, mais leurs actes n'étaient valables que sous son approbation. — On distinguait encore le préfet des vivres (*præfectus annonæ*), le préfet de la flotte (*præf. classi*), le préfet des légions, du camp (*præf. legionibus*, *castris*), le préfet du trésor (*præf. ærario*), etc.

On sait qu'en France on donne le titre de *préfet* à l'administrateur d'un département, et qu'il a sous ses ordres les sous-préfets, qui administrent chacun un arrondissement. Pour les attributions de ces fonctionnaires, *V.* notre *Dict. univ. des Sciences*.

PREGADI (Conseil des), conseil institué à Venise au XIIIe s., se composait de citoyens notables chargés de surveiller le doge. Ils étaient ainsi nommés parce que dans les affaires importantes ils étaient *priés* par le doge de délibérer avec lui.

PRÉGEL (la), riv. de Prusse, se forme dans la régence de Gumbinnen par la réunion de l'Angerapp, de l'Inster et de la Pissa, coule à l'O., passe à Wehlau, à Kœnigsberg, et tombe dans le Frische-Haff, à 9 kil. de cette ville, après un cours de 150 kil.

PREISSAC, PREISSAS. *V.* PRAYSSAC, PRAYSSAS.

PRÉLAT, haut dignitaire ecclésiastique. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

PRÉMARE (le P.), jésuite missionnaire, né en Normandie vers 1670, partit en 1698 de La Rochelle pour la Chine, et mourut dans ce pays vers 1735. Il est un de ceux qui ont le mieux connu la langue, la religion et les antiquités de la Chine; il a laissé des *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-king et sur la mythologie chinoise* (en tête de la trad. du *Chou-king* de Gaubil), une traduction de l'*Orphelin de la maison de Tchao*, pièce mise à profit par Voltaire dans son *Orphelin de la Chine*, et une *Notitia linguæ sinicæ*, impr. à Malacca en 1831 d'après ses Mss.

PRÉMERY, ch.-l. de c. (Nièvre), sur un bras de la Nièvre, à 46 kil. S. E. de Cosne; 2212 hab. Forges, hauts fourneaux.

PRÉMONTRÉ, vge du dép. de l'Aisne, à 17 kil. O. de Laon; 1200 hab. Grande et belle verrerie. Jadis abbaye célèbre, chef d'ordre.

PRÉMONTRÉS, ordre réformé de chanoines réguliers de St-Augustin, fut fondé en 1120 à Prémontré (diocèse de Laon) par S. Norbert, ancien chapelain de l'empereur Henri V. Il se fit remarquer par son austérité: les religieux, dans l'origine, s'abstenaient entièrement de viande. Les Prémontrés portaient une soutane blanche et un scapulaire blanc. Leur abbaye fut saccagée en 1567 par les Calvinistes, mais reconstruite au XVIIIe s. Cet ordre devint bientôt célèbre, et compta un grand nombre d'abbayes en France et en Allemagne.

PRÉMYSL, PRÉMISLAS. *V.* PRZÉMYSL.

PRÉNESTE, auj. *Palestrina*, v. du Latium, à 34 k. E. de Rome et au S. de Tibur, aux confins du pays des Èques, fut, selon la Fable, fondée par Cæculus, fils de Vulcain, ou par Télégone, fils d'Ulysse et de Circé; elle avait un temple célèbre consacré à la Fortune, où l'on rendait des oracles. Patrie d'Élien. Préneste entra dans la Confédération latine formée contre Rome et fut, après la Guerre sociale, ruinée par Sylla, qui en distribua le territoire à ses soldats. Marius le Jeune fut battu devant cette ville, s'y enferma, y fut assiégé et s'y tua (82 av. J.-C.). On a trouvé à Préneste à la fin du siècle dernier les *Fastes* dits *prénestins* (publiés par Foggini en 1779) et une belle mosaïque, expliquée par l'abbé Barthélemy.

PRENZLOW, v. murée des États prussiens (Prusse), sur l'Ucker, à 112 kil. N. E. de Potsdam; 13 000 h., la plupart descendant de protestants français réfugiés. Trib., gymnase, bibliothèque, dépôt de mendicité. Prise par Murat en 1806.

PRÉRAU, v. de Moravie, anc. ch.-l. du cercle de son nom, à 22 kil. S. O. de Weisskirchen; 5000 hab. — Le cercle de Prérau, entre ceux de Troppau, de Teschen, de Hradisch et d'Olmutz, la Silésie et la Hongrie, a 105 k. sur 35 et 260 000 hab. Bien qu'il tire son nom de Prérau, il a pour ch.-l. Weisskirch.

PRESBOURG, *Posonium*, *Pisonium*, *Brecislaburgium* et *Istropolis* au moyen âge, v. de Hongrie, ch.-l. de comitat, sur la r. g. du Danube, à 200 k. N. O. de Bude et à 70 kil. E. de Vienne; 50 000 hab. Résidence de l'archevêque de Gran; académie royale catholique, gymnase de Bénédictins, lycée évangélique, séminaire archiépiscopal; plusieurs bibliothèques publiques, dont une appartenant au comte d'Appony. Presbourg, située dans une situation délicieuse, est une des plus belles villes de la Hongrie. Palais primatial, église St-Martin, où sont couronnés les rois de Hongrie, hôtel de ville, halle aux blés, théâtre, caserne. Manufacture royale de tabac, fabriques de miroirs, draps, soieries, liqueurs; tréfilerie d'argent, tanneries, mégisseries. Aux environs, beaux vignobles et sources ferrugineuses et sulfureuses de l'*Eisenbrünnet*, avec bains. — On attribue la fondation de Presbourg aux Iaziges, peuple sarmate, qui l'aurait bâtie dans les derniers temps de l'empire romain. Sigismond y tint une diète en 1411; depuis, c'est là que se sont tenues toutes les diètes de la Hongrie; c'est aussi dans cette ville qu'eut lieu, à partir de Ferdinand I, le couronnement des rois de Hongrie. Presbourg a été la capitale du royaume jusqu'à Joseph II, en 1784. Il y fut signé en 1491 un traité qui assurait à l'Autriche la possession de la Hongrie. Un autre traité y fut conclu le 26 décembre 1805 entre Napoléon et l'empereur François II: il donnait au premier les États de terre-ferme de Venise avec Venise même, et à la Bavière une partie du Tyrol. Par un article secret, François II renonçait au titre d'empereur d'Allemagne.

PRESBOURG (Cercle de). Ce cercle, créé en 1853, comprend 11 comitats: Presbourg, Ober-Neutra, Unter-Neutra, Trencsin, Arva-et-Thurocz, Bars, Sohl, Neograd, Liptau, Honth et Komorn. — Le comitat de Pr., entre le comitat de Neutra au N. et au N. E., l'archiduché d'Autriche à l'O., le cercle au delà du Danube au S. et au S. E., a 4548 k. carr. et compte 320 000 hab.

PRESBYTÉRIENS, membres d'une église protestante qui domine surtout en Écosse, vient de ce que, dans cette secte, qui rejette toute hiérarchie, on

n'admet que de simples ministres du culte (*presbyteri*, prêtres), qui sont tous égaux entre eux; on n'y connaît ni évêques ni aucun supérieur ecclésiastique. Le gouvernement spirituel de cette Église, ainsi que le pouvoir d'ordination, appartient à des assemblées, nommées *Presbytères*, qui sont composées des membres du clergé et des anciens. Fondée vers 1560 par J. Knox, sur le modèle de l'Église calviniste de Genève, cette secte fut proscrite sous les Stuarts, auxquels elle voua une haine mortelle : elle a été pour beaucoup dans les malheurs de Marie Stuart, dans l'antipathie que l'Écosse eut longtemps pour l'Angleterre, et dans la révolution qui fit tomber la tête de Charles I. *V.* PURITAINS.

PRESCOT, v. d'Angleterre (Lancastre), à 60 kil. S. de Lancastre et à 12 k. E. de Liverpool; 5000 h. Horlogerie, toile à voiles, poterie. Aux env., houille.

PRESCOTT (W.), historien américain, né en 1796, à Salem (Massachussets), mort en 1859, était fils du colonel Prescott, qui vainquit les Anglais au combat de Bunker's hill. Il se destinait au barreau, mais une maladie d'yeux, qui le rendit presque aveugle, le força d'y renoncer. Il put néanmoins, à l'aide de secrétaires, se livrer à d'importants travaux historiques. On a de lui : *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, 1838; *Histoire de la conquête du Mexique*, 1843; *Hist. de la conquête du Pérou*, 1847; *Hist. de Philippe II*, 1855 (inachevé). Ses écrits se distinguent par l'exactitude des informations, puisées aux meilleures sources, par le pittoresque des descriptions, la chaleur du sentiment, la clarté et l'élégance du style. La *Conquête du Mexique* a été trad. par Am. Pichot, 1846, celle du *Pérou* par M. Poret, 1861-63, et l'*Hist. de Philippe II* par Renson et Ithier, 1860.

PRÉSENTATION DE LA VIERGE, fête célébrée le 21 novembre en l'honneur du jour où la Vierge, nouvellement née, fut présentée au temple par ses parents. (Il ne faut pas la confondre avec la *Présentation de Jésus* au temple qui se célèbre le 2 févr. et qui est plus connue sous le nom populaire de *Chandeleur*). Introduite dans l'Église romaine vers 1372 par Grégoire XI, cette fête était tombée en désuétude lorsqu'elle fut rétablie par Sixte-Quint en 1585.

PRÉSIDENT, nom commun à divers fonctionnaires, notamment : 1° dans l'empire romain, à partir du IVe s., aux gouverneurs des provinces les moins importantes; on nommait ces provinces *présidiales*; — 2° dans l'organisation judiciaire de la France, aux chefs de chaque tribunal, de chaque chambre d'une cour et de chaque cour (le président de toute la cour se nomme *premier président*); avant 1789, dans les cours judiciaires appelées parlements, les présidents de chaque chambre se nommaient *présidents à mortier*, parce qu'ils avaient pour coiffure une toque appelée *mortier* (*V.* PARLEMENT); — 3° dans les chambres législatives, au membre chargé de diriger les opérations (en Angleterre on l'appelle *speaker*, orateur); — 4° dans quelques républiques modernes, surtout en Amérique, au chef de l'État.

PRÉSIDES, *Presidios* (c.-à-d. garnisons). Les Espagnols donnent ce nom à quelques forteresses qu'ils possèdent sur la côte du Maroc, et qui servent de lieu de déportation pour les criminels. Tels sont : Ceuta, Penon-de-Velez, Al-Hucemas, Melilla (*V.* ces noms). Ce sont les restes des conquêtes faites en Afrique sous le cardinal Ximénès. Ceuta, où résident l'évêque et le gouverneur, a le titre de *Préside majeur*.

PRÉSIDIAL, nom donné originairement à tous les bailliages et sénéchaussées, fut, depuis 1551, affecté spécialement à certains tribunaux de 2e instance, jugeant sans appel jusqu'à concurrence de 250 liv. ou 10 liv. de rente, et par provision jusqu'à 500 liv. ou 20 liv. de rente. Les membres de ces tribunaux s'appelaient *juges présidiaux*. C'est Henri II qui créa ces tribunaux. Ils furent supprimés en 1791.

PRESLAV, v. de Turquie. *V.* PEREIASLAVL.

PRESLES (Raoul de), dit aussi PAUL DE PRATÈRES, avocat, puis secrétaire de Philippe le Bel, fut accusé d'avoir voulu empoisonner le roi et fut, sur un simple soupçon, jeté en prison et dépouillé de tous ses biens, mais réussit à démontrer son innocence et fut, en dédommagement, nommé conseiller au Parlement (1319). Il fonda à Paris un collége auquel on donna son nom; Ramus fut principal de ce collége et y fut assassiné. — Son fils, nommé aussi Raoul (1316-81), fut maître des requêtes de Charles V, écrivit un *Traité de la puissance ecclésiastique et séculière*, et traduisit en français, sur la demande du roi, la *Cité de Dieu* de S. Augustin, ainsi que la *Bible*, Paris, 1486 et 1531. On lui attribue le *Songe du Verger*.

PRESSIGNY, ch.-l. de c. (Indre-et-Loire), sur la Chaise, à 30 kil. S. O. de Loches; 1809 h. Vieux château.

PRESTON, v. d'Angleterre (Lancastre), près de la Ribble, à 30 kil. S. de Lancastre; 50 000 hab. Chemin de fer. Maison de correction sur le plan d'Howard. Filatures de coton et de lin. Patrie d'Arkwright. Les Écossais y furent battus par Cromwell en 1648.

PRESTON-PANS, v. d'Écosse (Haddington), sur l'estuaire du Forth, à 13 kil. N. E de Haddington; 2000 h. Produits chimiques, poteries; pêcherie d'huîtres. Charles-Édouard y obtint un avantage en 1745.

PRÉTENDANT. On donne ce nom à des princes qui, rois par droit d'hérédité, ont eu à disputer le trône à des rois de fait. On l'applique spécialement au chevalier de St-George, fils de Jacques II, héritier des Stuarts, et à son fils Charles-Édouard.

PRÉTEUR, *prætor* (de *præ itor*), magistrat romain faisant fonction de grand juge, pouvait, dans les provinces, cumuler tous les pouvoirs; alors, il était à la fois chef militaire, civil, législatif et financier. Au civil, le préteur était juge et législateur. Comme juge, tantôt il prononçait seul, tantôt il prenait des assesseurs et des délégués. En entrant en charge, le préteur publiait son manifeste législatif, dit *edictum prætoris*, et y énonçait les règles de droit qu'il suivrait. — La préture fut un démembrement du consulat imaginé en 365 av. J.-C., lorsque les plébéiens purent être consuls; à l'origine, elle ne fut conférée qu'à des patriciens; mais dès 337, les plébéiens y parvinrent : Publilius Philo fut le premier préteur plébéien. Il n'y eut d'abord qu'un préteur; on en nomma 2 en 244, 4 en 228, puis 8 sous Sylla, 10 et même 14 sous César, de 12 à 18 sous Auguste et sous ses successeurs, leur nombre s'augmentant avec celui des provinces à gouverner. Il y avait toujours à Rome 2 préteurs : le 1er, *prætor urbanus*, jugeait les affaires des citoyens; le 2e, *prætor peregrinus*, celles qui avaient lieu entre citoyens et étrangers. La préture était annuelle; c'était la 2e des trois grandes dignités annuelles ordinaires. Le préteur était élu dans les comices par centuries et devait avoir 35 ans; il était précédé de 2 licteurs à Rome, de 6 hors de Rome; il siégeait au Forum, en chaise curule, sur une estrade dite tribunal, et portait la robe prétexte. — On trouve quelquefois le nom de *Préteur* appliqué aux chefs ou stratéges des républiques grecques, notamment au général en chef de la légion achéenne.

PRÉTEXTAT (S.), évêque de Rouen de 549 à 588. Ayant, malgré l'opposition du roi Chilpéric, marié Mérovée, fils de Chilpéric, à Brunehaut, tante du jeune prince (576), il fut pour ce fait exilé dans une île de la Manche (Jersey). Il rentra dans son diocèse en 584, après la mort de Chilpéric; mais Frédégonde le fit tuer, dans sa cathédrale même, deux ans après son retour. Il est considéré comme martyr : l'Église le fête le 24 février.

PRÉTEXTE, *Prætexta*, sous-entendu *toga*, robe que les adolescents prenaient à 16 ans, à Rome, était bordée par en bas d'une très-petite bande de pourpre. Les magistrats portaient aussi la prétexte, mais avec une bande plus large, dite *angusticlave* pour les chevaliers, *laticlave* pour les sénateurs.

PRETI (Matthias), dit le *Chevalier Calabrais*, peintre, élève du Guerchin, né en 1613 à Taverna en Calabre, m. à Malte en 1699, fut admis parmi les chevaliers de Malte et obtint la commanderie de Syar-

cuse. Cet artiste peignait avec une rapidité extraordinaire; son dessin est savant et vigoureux, mais manque de correction; sa couleur, généralement terne, a de beaux effets dans le clair-obscur. Beaucoup de villes d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne possèdent de ses tableaux ou de ses fresques. Le musée du Louvre a de lui *le Martye de S. André* et *S. Antoine visitant S. Paul dans le desert*.

PRÉTOIRE, *Prætorium*. On nommait ainsi la tente du général en chef (préteur ou autre) dans un camp romain, et la demeure du préteur dans sa province, ainsi que le lieu où il rendait la justice.

PRÉTOIRE (PRÉFET DU). *V.* PRÉFET.

PRÉTORIENS. On avait d'abord donné ce nom à la cohorte d'élite chargée de la garde d'un général en chef romain (préteur, consul ou dictateur); on l'appliqua naturellement aux cohortes formant la garde de l'Empereur; celles-ci étaient commandées par le *Préfet du Prétoire*. Les Prétoriens recevaient une haute paye qui s'éleva jusqu'à 30 as (env. 1 fr. 55), et ils jouissaient d'importants priviléges. Leur quartier était tout près de Rome, entre les portes Viminale et Esquiline. Ces cohortes étaient au nombre de 9 ou 10; Vitellius les porta à 16; Septime-Sévère en augmenta considérablement le nombre; Constantin les abolit après sa victoire sur Maxence et fit détruire leur camp, qui était très-fortifié. Pendant plusieurs siècles, les prétoriens donnèrent et ôtèrent l'Empire; une fois même ils le vendirent à l'encan (*V.* DIDIUS JULIANUS). Leur avidité, leur indiscipline et leur insolence sont passées en proverbe.

PRÊTRE, ministre d'un culte. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

PRÊTRE (GRAND), chef du corps sacerdotal chez les Hébreux. C'était le premier-né dans la descendance masculine d'Aaron; il devait être exempt de défauts physiques. Il avait seul le privilége de pénétrer dans le *Saint des Saints* et d'offrir les sacrifices expiatoires, ce qui le fait aussi désigner, surtout à partir du IIe s. av. J.-C., par la dénomination de *Grand Sacrificateur*. Son costume était très-riche: les pièces principales en étaient, outre une longue robe de bleu céleste, l'éphod et la tiare. Le grand prêtre fut le chef du gouvernement politique depuis le retour de la captivité de Babylone jusqu'au rétablissement de la royauté, en 107 av. J.-C.

PRÊTRE-JEAN, nom sous lequel on trouve désignés, aux XIIe et XIIIe s., certains rois chrétiens de la Tartarie ou du Cathay, sur lesquels il a pendant longtemps régné une grande obscurité. D'après les recherches récentes des orientalistes, ce nom appartient proprement à un certain Togroul-Oung-Khan, chef de la tribu mongole des Kéraïtes au XIIe s., qui avait été, ainsi que sa tribu, converti au Christianisme par les Nestoriens et qui avait reçu d'eux le nom de Jean, avec les ordres mineurs. Ce Togroul-Oung était contemporain de Témoudgin (Gengis-Khan): après avoir été son allié, il l'eut pour ennemi et fut tué dans un combat livré contre lui en 1203. Ce qui est dit du *Prêtre-Jean* par Rubruquis et Joinville s'accorde bien avec cette version. Ce nom peut d'ailleurs avoir été porté après Togroul-Oung par d'autres chefs de tribus, chrétiens comme lui.

PRÊTRES DE LA MISSION. *V.* LAZARISTES.

PREUILLY, ch.-l. de c. (Indre-et-Loire), au confluent de la Claise et de la Creuse, à 31 k. S. de Loches; 2194 hab. Jadis titre de baronnie. Anc. abbaye. Aux env., mine de fer.

PRÉVAL (le vicomte de), écrivain militaire, né à Salins en 1772, d'une famille d'officiers distingués, m. en 1853, fit plusieurs des campagnes de la République et de l'Empire, devint en 1814 général de division, se fit surtout remarquer par ses talents administratifs et devint conseiller d'État en 1837. Élevé à la pairie sous la Restauration, il fut nommé sénateur en 1852. Préval a coopéré à la plupart des réformes du maréchal Gouvion Saint-Cyr. Il a rédigé sur l'histoire et l'administration militaires des ouvrages qui font autorité, entre autres: *Mémoires sur les guerres d'Italie*, sur l'*Organisation de la cavalerie*, sur l'*Organisation et la police des troupes*, sur le *Service des troupes en campagne*.

PRÉVALAIE (la), hameau du dép. d'Ille-et-Vilaine, sur la Vilaine, à 4 kil. S. O. de Rennes. Beurre renommé. Château où se tinrent en 1795 des conférences entre Hoche et les Bretons insurgés.

PRÉVALITANE, prov. de l'empire romain, dans le diocèse de Dacie, au S., entre les monts actuels de *Glioubotin* et de *Tchardag*, le Drin mérid. et l'Adriatique, avait pour ch.-l. *Scodra*, et répondait au Montenegro, à l'Herzégovine et à l'Albanie sept.

PRÉVÉSA, v. et petit port de Turquie (Albanie), dans le pachalik de Janina, à l'entrée du golfe d'Arta, à 57 kil. S. O d'Arta; 4000 hab. Comm. d'huiles, de fruits et de laines. Aux env., ruines d'*Actium* et de *Nicopolis*. Prise par les Turcs en 1538, par les Vénitiens en 1684 et cédée aux Turcs par la paix de Passarowitz (1718). Les Français la prirent en 1797 et y tinrent 600 contre 11 000; mais la ville fut reprise et saccagée en 1798 par Ali, pacha de Janina.

PRÉVILLE (P. L. DUBUS, dit), célèbre acteur comique, né à Paris en 1721, mort en 1799, courut d'abord la province, dirigea le spectacle de Lyon, débuta en 1753 à Paris, et fit 33 ans les délices de la capitale; il excellait surtout dans les rôles de Sosie, Turcaret, Figaro, la Rissole (du *Mercure galant*). Il prit sa retraite en 1786 et ne reparut depuis que deux fois (en 1791 et 94). Entrant complétement dans la pensée de l'auteur, il réunissait au naturel la chaleur, l'esprit et la grâce. On a rédigé d'après ses notes des *Mémoires* qui ont été publiés sous son nom en 1813 et qui ont été insérés dans la collection des *Mémoires sur l'art dramatique*, 1823.

PRÉVOST (Ant. François PRÉVOST D'EXILES, dit l'abbé), fécond écrivain du XVIIIe s., né en 1697 à Hesdin (Artois), m. en 1763, était fils d'un procureur du roi. D'un naturel fougueux et inconstant, il fut successivement moine, soldat, puis retourna à la vie religieuse et se fit bénédictin (dans l'abbaye de St-Germain des Prés), rompit de nouveau ses liens, s'enfuit en Hollande, puis alla habiter Londres où il vécut en se mettant aux gages des libraires, et revint enfin en France, où il reprit l'habit ecclésiastique (1734) et où le prince de Conti le nomma son aumônier. Il avait fini par se procurer une honnête aisance et s'était retiré à St-Firmin, près de Chantilly. On raconte qu'un coup de sang l'ayant frappé dans la forêt de Chantilly, on le crut mort, qu'un chirurgien commença son autopsie, et qu'éveillé par le premier coup du scapel, il jeta un cri terrible et expira aussitôt; mais cette histoire lugubre paraît n'être qu'une invention, suggérée sans doute par des scènes analogues contées dans ses propres romans. Prévost avait énormément écrit: ses *Œuvres complètes* forment 170 vol. On a de lui une *Histoire des voyages*, 1745-70, 21 vol. in-4; des traductions des romans de Richardson (*Clarisse*, *Grandison*, *Paméla*), de l'*Histoire de Cicéron* de Middleton et des *Lettres familières de Cicéron*; mais il est surtout connu par ses romans, écrits pour la plupart dans le genre sombre: les *Mémoires d'un homme de qualité*, *Cléveland*, *Manon Lescaut*, le *Doyen de Killerine* sont placés parmi les meilleurs ouvrages de ce genre. Prévost s'est aussi essayé dans le genre historique, mais avec moins de succès. Ses *Œuvres* originales (non compris l'*Hist. des Voyages*) ont été recueillies en 39 vol. in-8, Paris, 1783-85.

PRÉVOST (Pierre), peintre, né en 1764 à Montigny, près Châteaudun, m. en 1823, peut être regardé comme le véritable inventeur des panoramas. Il fit, entre autres morceaux de ce genre, des *Vues de Rome*, *Naples*, *Amsterdam*, *Boulogne*, *Tilsitt*, *Wagram*, *Anvers*, *Londres*, *Jérusalem*, *Athènes*, qui, pour l'illusion, dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Ces ouvrages étaient peints à l'huile sur des toiles ayant jusqu'à 120m de développement circulaire. P. Prévost excellait aussi dans la gouache.

PRÉVOST (Pierre), de Genève, littérateur, 1751-1839, alla en 1780 professer la philosophie à l'Académie noble de Berlin, revint à Genève en 1784 pour y enseigner les belles-lettres, devint membre du Grand conseil en 1786, et rentra dans l'enseignement en 1793. Il a traduit du grec les *Tragédies* d'Euripide, 1782 ; de l'anglais, les *Essais philosophiques* de Smith, les *Éléments de philosophie* de Dugald Stewart, le *Cours de rhétorique* de H. Blair, l'*Essai sur la population* de Malthus, et a composé lui-même des *Essais de philosophie*, 1804, des *Mémoires sur l'origine des forces magnétiques*, *sur la Chaleur*, *Calorique rayonnant*, etc., et un *Traité de Physique mécanique*, 1818.

PRÉVOST (Constant), géologue, né en 1787 à Paris, m. en 1856, professa successivement à l'Athénée, à l'École centrale des arts et manufactures, à la Faculté des sciences de Paris, où une chaire de géologie venait d'être créée (1831), et fut admis en 1848 à l'Acad. des sciences. On lui doit de savantes recherches sur la classification des terrains et sur les mélanges de corps marins et de corps d'eau douce. Ses principaux travaux, insérés pour la plupart dans les recueils scientifiques, sont des mémoires sur la *Composition géognostique des falaises de Normandie*, 1820-21, sur la *Formation des terrains des environs de Paris*, 1825-27, sur la *Chronologie des terrains*, 1845. Il a en outre donné de nombreux articles aux *Dictionnaires d'Histoire naturelle*.

PRÉVÔT (dérivé, par corruption, de *præpositus*), titre qu'on donnait en beaucoup d'endroits, notamment en France, aux premiers juges, soit royaux, soit seigneuriaux. Nous distinguerons : — 1° le *Prévôt de l'armée* et les *Prévôts des bandes*, chargés de rendre la justice, soit entre soldats ou officiers d'une même bande, soit entre l'autorité civile et les militaires; — 2° le *Prévôt des maréchaux*, qui prononçait sur les affaires où étaient intéressés les premiers officiers : sous Charles VI et Charles VII, il fit partie de la suite de la cour pendant les campagnes auxquelles assistait le roi : — 3° le *Prévôt de la connétablie* ou le *Grand prévôt de France :* sa charge fut réunie en 1572 à celle de prévôt de l'hôtel; — 4° le *Prévôt de l'hôtel du roi*, juge de tous ceux qui étaient à la suite de la cour, en quelque lieu qu'elle se transportât. Ces fonctions faisaient jadis partie de celles du comte palatin; elles passèrent au tribunal des maîtres d'hôtel du roi, présidé par le grand maître, puis (1355-1405) aux maîtres des requêtes, et (en partie du moins) au prévôt des maréchaux; ce n'est qu'en 1455 qu'on institua pour les remplir un magistrat spécial, le *Prévôt de l'hôtel;* en 1572 cet officier joignit à ces fonctions celles de grand prévôt de France;—5° Le *Prévôt de Paris*, magistrat d'épée, chef du Châtelet, était chargé du gouvernement politique et des finances dans la ville et la vicomté de Paris; il était le 1er de la ville après le roi et le parlement; jusqu'à la création des présidiaux, en 1551, il jugeait en dernier ressort. Cette magistrature remontait jusqu'à Hugues Capet. Parmi ceux qui l'occupèrent, les plus célèbres sont : Etienne Boileau ou Boyleaux, 1235-45, 1258-60, et 1261-70 ; Hugues Aubriot, 1367-81; Pierre des Essarts, 1408-10, et 1411-12; Tanneguy-Duchâtel, 1413 et 1414; Jean d'Estouteville, 1436-46; Robert d'Estouteville, 1446-61 et 1465-79; Jacques d'Estouteville, 1479-1509; Jean d'Estouteville, 1533-40; Jacques d'Aumont, 1593-1611; Louis Séguier, 1611-53; Pierre Séguier, 1653-70; Ch. de Bullion, 1685-1723; Gabr. de Bullion, 1723-55; Alex. de Ségur, 1755-66; Boulainvilliers, 1766-92; — 6° le *Prévôt des marchands*, à Paris. Chargé seulement dans l'origine de visiter et de taxer les marchandises qui venaient par eau et se vendaient sur les ports, il étendit bientôt sa juridiction sur tous les marchands; il était en outre chargé d'ordonner les cérémonies publiques et de répartir l'impôt de la capitation; il était assisté des échevins. Il était élu tous les 3 ans. Les prévôts des marchands jouent un rôle important dans l'histoire de Paris; les plus connus sont : Étienne Marcel (1354), qui conspira pendant la captivité du roi Jean (*V.* MARCEL), Jean Juvénal des Ursins, 1388, Guill. Budé, 1522, Augustin de Thou, 1538, Christophe de Thou, 1552, Jean Luilier, 1592, François Miron, 1604, Robert Miron, 1614, Henri de Mesmes, 1618, Jérôme Le Féron, 1646, Claude Lepelletier, 1668, Jérôme Bignon, 1708, Ch. Trudaine, 1716, Michel Turgot, 1729, Camus de Pontcarré, 1758, J. B. de La Michodière, 1762, Le Febvre de Caumartin, 1778, Louis Lepelletier, 1784, Jacques de Flesselles, 1789, une des premières victimes de la Révolution.

PREXASPE, courtisan de Cambyse, roi de Perse, eut un jour l'imprudence de remontrer à ce prince les dangers de l'ivrognerie à laquelle il s'adonnait. Pour lui prouver qu'il conservait dans l'ivresse la main la plus sûre, Cambyse fit amener devant lui le fils de Prexaspe et lui perça le cœur d'une flèche; le courtisan eut la bassesse de louer l'adresse du tyran. C'est ce même Prexaspe qui, par ordre de Cambyse, avait tué Smerdis, frère du roi.

PRIAM, *Priamus* (c.-à-d. en grec *acheté*), dernier roi de Troie, fils de Laomédon, fut dans sa jeunesse emmené captif par Hercule, puis *racheté* et placé sur le trône (1311 av. J.-C.). Il eut 50 enfants, parmi lesquels 19 d'Hécube, sa femme légitime, entre autres Hector, Pâris, Hélénus, Déiphobe, Polyxène, Cassandre, Créuse. Sous son règne, le rapt d'Hélène par Pâris donna lieu à la guerre de Troie; après dix ans de siége, Troie fut prise, et Priam égorgé par Pyrrhus au pied des autels (1270). Homère le montre allant, après la mort d'Hector, demander à Achille le corps de son fils.

PRIAPE, *Priapus*, fils de Vénus et de Bacchus, était le dieu des jardins, des vergers et des plaisirs obscènes; il présidait à la fécondité des champs et à la prospérité des troupeaux. On lui offrait les prémices des jardins, des vignes et des champs, avec du lait, du miel et des gâteaux. On l'honorait surtout à Lampsaque; ses fêtes, les *priapées*, étaient accompagnées de honteux désordres. A Rome, son culte fut moins scandaleux. On le représente le plus souvent velu, avec des jambes et des cornes de bouc, tenant à la main une baguette ou une faucille.

PRICE (Richard), ministre dissident, né en 1723 à Tynton (pays de Galles), m. en 1791, se fit connaître en 1757 par une *Revue des principales difficultés en morale*, s'occupa ensuite de questions de politique et de finances, se montra en toute occasion favorable à la liberté civile et fut choisi pour secrétaire par lord Shelburne, 1er ministre. En religion, il défendit la doctrine des Unitaires; en métaphysique, il combattit Priestley, dont il était néanmoins l'ami, et eut avec lui une correspondance qui a été publiée sous le titre de *Discussion des doctrines du matérialisme et de la nécessité*. Il a aussi écrit sur la *Providence*, la *Prière*, la *Vie future*, 1768.

PRICHARD (James), ethnologiste, né en 1785 à Ross (Hereford), m. en 1848, était médecin à Bristol. Outre des ouvrages estimés en médecine, il a publié des *Recherches sur l'histoire physique du genre humain* (1813), qui lui firent un nom, et qu'il compléta dans deux éditions successives (1826 et 1848).

PRIDEAUX (Humphrey), historien et antiquaire anglais, né en 1648, mort en 1724, doyen de Norwich, a laissé entre autres ouvrages : *Marmora oxoniensia ex Arundellianis*, Oxford, 1676, in-f.; *Vie de Mahomet*, 1698; *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, 1715-18, ouvrage plein d'érudition, qui a été trad. en français en 1722.

PRIE (Agnès, marquise de), femme intrigante, d'une beauté remarquable, née à Paris en 1698, était fille d'Étienne Bertelot, seigneur de Pléneuf, directeur général de l'artillerie, et avait épousé en 1718 le marquis de Prie, ambassadeur à Turin, depuis attaché à l'éducation du jeune roi (Louis XV), et chevalier de ses ordres. Coquette et ambitieuse, elle chercha à plaire au duc de Bourbon, premier ministre

de Louis XV après la mort du Régent et devint sa maîtresse avouée. Elle s'empara de tout le pouvoir et exerça la plus funeste influence. Elle partagea la disgrâce de son amant en 1726 et fut exilée de la cour. Désespérée de sa chute, elle s'empoisonna (1727).

PRIEGNITZ ou **MARCHE-ANTÉRIEURE**, *Vormark* en allemand, une des divisions de l'anc. Marche Électorale de Brandebourg, avait pour ch.-l. Perleberg. Auj. elle forme les cercles d'Ost-Priegnitz et de West-Priegnitz dans la régence de Potsdam.

PRIÈNE, auj. *Samsoun*, v. de l'Asie-Mineure, en Ionie, près de l'embouch. du Méandre, au pied du mont Mycale, était dans l'origine sur le bord de la mer, mais fut reportée dans l'intérieur des terres par les atterrissements du Méandre. Patrie de Bias.

PRIESSNITZ (Vincent), fondateur de l'hydrothérapie, né en 1799 à Græfenberg (Silésie), m. en 1851. Se fondant sur quelques expériences heureuses, il érigea en système le traitement par l'eau froide, obtint des succès qui lui firent une réputation, fonda en 1826, à Græfenberg, un établissement d'hydrothérapie, et créa en 1837 un journal pour répondre aux nombreuses personnes qui le consultaient. A l'usage de l'eau, il joignait le régime et l'exercice.

PRIESTLEY (Jos.), physicien et théologien, né en 1733 à Fieldhead, près de Bristol, m. en 1804, se plaça, par ses nombreuses découvertes en chimie et en physique, au nombre des premiers savants de l'Europe, mais s'attira des persécutions en son pays par l'ardeur avec laquelle il défendit en religion l'Unitarianisme et en politique les principes de la Révolution française. Tandis qu'en France il était nommé citoyen français et membre de la Convention, le gouvernement anglais le forçait à s'exiler. Il se réfugia en Amérique, se fixa dans le Northumberland en Pensylvanie et mourut à Philadelphie d'un empoisonnement accidentel. Les *OEuvres* de Priestley forment 70 vol. On estime surtout son *Histoire de l'électricité*, 1767 (trad. par Brisson, 1771); son *Hist. des découvertes relatives à la vision*, 1771, et ses *Expériences sur les diverses espèces d'air* (trad. par J. Gibelin, 1775). Il fut le premier à découvrir et à isoler l'oxygène (1774), qu'il nomma *air déphlogistiqué*, et fraya ainsi la route à Lavoisier; en outre, il découvrit le lien nécessaire qui unit le règne animal au règne végétal, donna des notions exactes sur la respiration, la combustion, la calcination, et isola quelques gaz : azote, bioxyde d'azote, acide chlorhydrique, ammoniac, protoxyde d'azote, acide sulfureux, oxyde de carbone, etc.; mais il eut le tort de continuer à soutenir la doctrine du phlogistique, qui ne s'accordait plus avec ses propres découvertes. En philosophie, Priestley soutint les doctrines de Hartley, combattit Reid dans son *Examen de la doctrine du sens commun*, 1775, et se montra favorable au matérialisme dans ses *Recherches sur la Matière et l'Esprit*, 1767, et sur la *Nécessité philosophique*, 1777. Il fut l'ami du Dr Price, quoique celui-ci ne partageât pas ses opinions philosophiques et même les combattît. Priestley était correspondant de l'Institut; Cuvier a prononcé son *Éloge*. Il a laissé des *Mémoires sur sa propre vie* (publiés et continués par son fils, 1806).

PRIEUR (de *prior*, premier). On nommait ainsi plusieurs dignitaires très-différents : 1° Le supérieur d'un *prieuré* (*V.* ce mot). On appelait *prieur claustral*, celui qui gouvernait les religieux dans les prieurés ou abbayes qui étaient en commende; *prieur conventuel*, celui qui ne reconnaissait pas de supérieur dans le couvent où il était; *prieur séculier*, celui qui n'était point engagé dans l'ordre monacal, et qui possédait un bénéfice simple ayant titre de prieuré. On donnait par honneur le titre de *grands prieurs* aux abbés commendataires de certains grands bénéfices. — 2° Les commandants des grands prieurés militaires dans les ordres de Malte, Teutonique, etc. — 3° Le président de la maison et société de Sorbonne : le *prieur de Sorbonne* était subordonné au *proviseur*; il était renouvelé chaque année. — 4° Six magistrats électifs de Florence, dits *prieurs des arts et de la liberté*, qui, avec le *capitaine de la liberté*, leur président, formaient un conseil auquel était confié le gouvernement. Cette institution datait de 1282.

PRIEUR (Barthélemy), sculpteur du XVIe s., élève et ami de Germain Pilon, mort en 1611, fut protégé par le connétable de Montmorency, qui l'employa au château d'Écouen. Son meilleur ouvrage est le *Monument du connétable* (au Louvre).

PRIEUR, dit *de la Marne*, né vers 1760 à Châlons-sur-Marne, m. en 1827, se fit recevoir avocat dans sa ville natale, fut député à l'Assemblée constituante par le tiers état de son bailliage, provoqua de sévères mesures contre les émigrants et contre le clergé, siégea à la Convention où il vota la mort du roi sans sursis, fut envoyé comme commissaire à l'armée de Dumouriez, fit partie des Comités de défense générale et de salut public, s'y montra assez modéré, remplit plusieurs missions aux armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle, du Rhin et dans l'Ouest, fut accusé d'avoir eu part aux troubles du 12 germinal an III, se cacha plusieurs mois, et ne reparut qu'après la loi d'amnistie pour reprendre ses fonctions d'avocat. Il resta depuis étranger aux affaires; mais n'en fut pas moins exilé par l'ordonnance du 12 janv. 1816. Il se retira en Belgique et mourut à Bruxelles.

PRIEUR-DUVERNOIS, dit *de la Côte-d'Or*, né en 1763 à Auxonne, m. en 1832, était un officier distingué du génie. Député à l'Assemblée Législative, puis à la Convention, il entra en 1793 avec Carnot au Comité de Salut public, eut part à toutes les mesures administratives de ce comité, contribua puissamment à organiser les moyens de défense, et s'occupa particulièrement de surveiller la fabrication des armes, de la poudre et de tout le matériel de guerre. Il fit adopter le système décimal et fut un des fondateurs de l'École polytechnique et de l'Institut. Il se retira des affaires en 1798, se livra à l'industrie et dirigea avec succès une manufacture de papiers peints.

PRIEURÉ. C'était le plus souvent un monastère dépendant d'une abbaye. Cependant il y avait : 1° des *prieurés chefs d'ordre*, chefs-lieux d'un ordre religieux ou d'une congrégation; — 2° des *prieurés-cures*, dans lesquels une cure était annexée au monastère; — 3° des *grands-prieurés*, appartenant aux ordres militaires, notamment à l'ordre de Malte, et auxquels étaient annexées les commanderies. Le supérieur d'un prieuré était appelé *prieur*. *V.* ce mot.

PRIGNANO (Barthélemy de). *V.* URBAIN VI.

PRIMAT. On nomma ainsi, d'abord dans l'Église d'Orient, et plus tard dans celle d'Occident, des prélats qui avaient une certaine juridiction sur plusieurs archevêchés ou évêchés. En France, plusieurs archevêques, ceux d'Arles, de Reims, de Sens, de Bourges, de Lyon, de Narbonne, de Vienne, de Bordeaux, de Rouen ont prétendu à la primatie, mais les droits qu'ils voulaient s'attribuer ont toujours été contestés : il n'y a de bien établi que la primatie de Lyon (à laquelle une bulle de Grégoire VII adjugea les quatre provinces de Lyon, Sens, Tours, Rouen), et celle de Bourges, dont le titulaire prenait le titre de *primat d'Aquitaine*, titre qui lui fut confirmé par les papes Eugène III et Grégoire IX. L'archevêque de Rouen est dit aussi *primat de Normandie*. — Cantorbéry en Angleterre, Upsal en Suède, Gnesne en Pologne, Séville, Tarragone et Tolède en Espagne, Mayence en Allemagne, étaient des primaties. L'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, était le chef du sénat, le légat-né du St-Siége, le censeur du roi, et, à la mort du monarque, l'interroi. — De 1806 à 1810, on appela *Prince-primat* le baron Ch. Théodore de Dalberg, archevêque de Mayence.

PRIMATICE (le), *Francesco Primaticcio*, peintre, architecte et sculpteur, né à Bologne en 1490 ou 1504, m. en 1570, se forma sous Jules Romain. Il était déjà célèbre à Mantoue quand François I le fit venir en France (1531). Il dirigea les embellissements du château de Fontainebleau, donna le plan de l'ancien

château de Meudon, termina la sculpture du tombeau de François I à St-Denis et fit le projet de celui de Henri II. Le Primatice donna une grande impulsion aux arts du dessin en France; il fut, en récompense, comblé de richesses par François I et par ses deux successeurs, et fut nommé en 1559 surintendant des bâtiments royaux. Le Louvre possède un tableau du Primatice, *la Continence de Scipion*; il n'existe plus de lui, comme peinture décorative, que la galerie de Henri II à Fontainebleau.

PRIMICIER, titre de dignité ecclésiastique. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

PRIMIPILAIRE, *Primipilaris*, centurion du 1er manipule d'une cohorte chez les anc. Romains. Il assistait au conseil de guerre et était spécialement chargé de veiller à la garde de l'aigle légionnaire.

PRINCE, *Princeps*, c'est-à-dire le chef, le premier, titre qui a reçu à diverses époques des applications fort différentes. Il fut d'abord le seul titre officiel des empereurs romains, qui n'osaient prendre le titre de roi : ce n'était sans doute qu'une abréviation du titre de *Prince du sénat* (*V.* ci-après).

Dans les temps modernes, on nomme *princes du sang* les fils ou parents du souverain (prince de Bourbon, de Condé, de Conti, prince Impérial, prince Napoléon, etc.). — On donne également ce titre aux souverains de certains petits États qui sont indépendants ou l'ont été et qui sont qualifiés *principautés* (comme ceux de Reuss, de Schwartzbourg, de Lippe, de Waldeck, en Allemagne; de Monaco, en Italie, etc.). — Quelquefois aussi prince n'est qu'un titre d'honneur, sans territoire et sans autorité réelle.

PRINCE DU SÉNAT, *Princeps senatus*. C'était à Rome celui des sénateurs que les censeurs, en dressant l'état du sénat, inscrivaient le 1er sur la liste. C'était le plus souvent un personnage consulaire et un des citoyens les plus considérés pour ses actions et ses vertus; depuis l'établissement de l'empire, ce fut toujours le prince régnant. Le *Prince du sénat* opinait le premier au sénat, après les deux consuls désignés. Il pouvait être changé à chaque cens, c.-à-d. tous les cinq ans.

PRINCE DES PRÊTRES. C'était chez les Juifs le grand prêtre en exercice.

PRINCE (Monsieur le). On désigne spécialement ainsi à partir du XVIe s. le chef de la maison de Bourbon-Condé. Louis XIV supprima ce titre en 1709 et le remplaça par celui de *Monsieur le Duc*.

PRINCE NOIR (le). *V.* ÉDOUARD, prince de Galles.

PRINCE HÉRÉDITAIRE (le). *V.* BRUNSWICK (Ch.-Guil.-Ferd., duc de), et GUILLAUME I.

PRINCE-DE-GALLES (île du), appelée aussi *Poulo-Penang*, île de l'Asie, à l'entrée du détroit de Malacca, a pour ch.-l. Penang; env. 60 000 hab. (Malais, Chinois, Bengalis et Européens); ch.-l., Georgetown. Cette île appartenait jadis aux Malais et faisait partie du roy. de Keddah. Elle fut donnée en dot en 1766 au capitaine anglais Light, qui avait épousé la fille du roi malais; celui-ci lui donna le nom qu'elle porte auj. et la vendit à la Compagnie des Indes, qui en fit une station pour les vaisseaux qui commercent avec la Chine.

PRINCE-ÉDOUARD (île du), dite aussi île *St-Jean*, île de l'Amérique du Nord, dans le golfe St-Laurent, au N. de la Nouv.-Écosse, a 195 kil. sur 60; 75 000 hab.; ch.-l., Charlotte's-town. Beaucoup de baies et ports. Climat sain, sol fertile; gros bétail; commerce de bois. — Cette île appartenait jadis à la France; elle fut cédée aux Anglais avec le Canada. Elle forme auj. un gouvt qui contient, outre l'île du Prince-Édouard, les îles de Cap-Breton et de la Madeleine.

PRINCIPAT. On nomme ainsi dans l'histoire romaine la période qui comprend les trois premiers siècles de l'empire, d'Auguste à Dioclétien (de 29 av. J.-C. à 287 de J.-C.), parce que pendant toute cette période les empereurs n'eurent d'autre titre officiel que celui de *prince* (*princeps*). Dioclétien le remplaça par celui d'*Auguste*, qui était déjà employé précédemment, mais sans avoir un sens bien précis.

PRINCIPAUTÉ CITÉRIEURE et PRINCIPAUTÉ ULTÉRIEURE, nom de 2 prov. du roy. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples, la 1re sur la mer Tyrrhénienne et au S., la 2e dans les terres et plus au N., toutes deux ayant au N. la Basilicate. La Princip. Citérieure a 6120 kil. carrés et env. 600 000 hab.; ch.-l., Salerne. La Pr. Ultérieure a 4820 kil. carrés et env. 400 000 hab.; ch.-l. Avellino. Sol sablonneux et pourtant productif; vins et fruits renommés, gros bétail, buffles et abeilles. La 1re de ces provinces, qu'on nomme aussi *Principauté de Salerne*, répond à une partie de la Campanie, du Picenum et de la Lucanie des anciens, la 2e comprend une partie de l'anc. Samnium. Le climat de la 1re est peu salubre.

PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES : ce sont la Valachie et la Moldavie, arrosées toutes deux par le Danube.

PRIOR (Matth.), poëte et diplomate anglais, né en 1664 à Wimborne (comté de Dorset), m. en 1721, était fils d'un menuisier de Londres. Le comte de Dorset, ayant remarqué ses dispositions studieuses, se chargea de son éducation, puis le présenta à la cour. Prior fut successivement secrétaire d'ambassade à La Haye (1690), au congrès de Ryswyk (1697), à la cour de France, remplit plusieurs négociations secrètes, vint de nouveau à Versailles avec Bolingbroke en 1712 et prépara avec lui la paix d'Utrecht. Après le départ de ce seigneur, il garda jusqu'en 1715 le titre et les fonctions de ministre plénipotentiaire. Étant retourné en Angleterre au moment où triomphait le parti whig, opposé à celui qui l'avait nommé, il fut emprisonné pendant 2 ans comme suspect d'avoir agi en faveur du prétendant, puis il se retira dans sa terre de Downhall. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Londres en 1733, 5 v. in-12. Prior chante le plus souvent des sujets nationaux (les victoires de Blenheim, de Ramillies, la reprise de Namur, etc.); on remarque aussi ses contes et les deux poëmes intitulés : *Histoire de l'âme* et *Salomon* ou *Vanité du monde* : ce dernier est son meilleur ouvrage. On trouve dans ses poésies peu d'imagination, mais beaucoup de correction, de facilité, d'esprit et d'art (elles ont été traduites par l'abbé Yart).

PRIPET, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvt de Volhynie, coule au N. E., puis à l'E., sépare le gouvt de Grodno de celui de Minsk, traverse les immenses marais de Pinsk; se dirige ensuite au S. E., entre dans le gouvt de Kiev, et se jette dans le Dniepr, par la r. dr., après un cours de 630 kil. Il reçoit le Vijovka, le Styr, l'Ouj, la Pina, le Morotch et le Plitch.

PRISCIEN, *Priscianus*, grammairien latin, natif de Césarée en Palestine, tenait à Constantinople en 525 une école fameuse. Son principal ouvrage est sa *Grammaire* (*Commentariorum grammaticorum libri XVII*, publ. à Venise, 1470, et à Leips., 1855-58 par Martin Hertz), qui a été la base de l'enseignement jusqu'à la renaissance des lettres. On a en outre de lui quelques autres petits écrits sur des sujets de grammaire (accents, mètres, déclinaisons), réunis par Lindemann sous le titre d'*Opera minora* (Leyde, 1818), un traité en vers *De ponderibus et mensuris*, une trad. en vers de *Denys le Périégète*, l'*Éloge d'Anastase*, etc. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par Krehl, Leipsick, 1819-20, 2 vol. in-8. Plusieurs de ses petits ouvrages ont été traduits par Corpet, dans la *Bibliothèque lat.-française* de Panckoucke, 2e série, 1845.

PRISCILLIEN, hérésiarque espagnol du IVe s., issu d'une noble famille, renouvela les doctrines des Manichéens et des Gnostiques, en y ajoutant de nouvelles erreurs. Il prétendait que l'âme humaine est de même nature que la divinité, que le monde est l'œuvre d'un mauvais principe, que le démon n'a pas été créé, etc. Il tenta en vain de se justifier à Rome, près du pape Damase, fut cité à comparaître au concile de Bordeaux, et, ayant formé appel à César, fut conduit à Trèves, devant Maxime, qui régnait alors sur la Gaule et l'Espagne. Il y fut condamné à mort,

malgré les efforts de S. Martin de Tours, et fut exécuté en 384, avec plusieurs de ses disciples. Ce supplice n'étouffa point l'hérésie : persécutés par Honorius et par Théodose le Jeune, les Priscillianistes étaient encore nombreux au VI° siècle.

PRISREND, v. forte de la Turquie d'Europe (Albanie), ch-l. de livah, sur le Drin blanc, à 108 kil. E. S. E. de Scutari; 16000 hab. Évêché grec. Manufacture d'armes. — Elle a été bâtie, à ce qu'on croit, près de l'anc. *Ulpianum* ou *Justiniana secunda*.

PRISTINA ou **PIRISTINA**, *Vicianum*, v. de Servie, ch.-l. de livah, sur un affluent de l'Ibar, à 125 kil. S. O. de Nissa; env. 12000 hab. Résidence d'un pacha et d'un évêque grec.

PRIVAS, ch.-l. du dép. de l'Ardèche, à 600 kil. S. E. de Paris; 6657 hab. Trib. de 1re inst., collége, école normale primaire. La ville est dans une position pittoresque, sur un coteau, près du confluent de l'Ouvèze et du Mézayon, mais elle est triste et mal bâtie. Chemin de fer, s'embranchant sur celui de Lyon à la Méditerranée. Vieux château; filature; commerce de soie et de cuirs. Vins, mûriers, beurre, fromages, châtaignes, truffes; porcs gras.—Cette v., capit. du pays des Boutières au moyen âge, se forma vers le XII° s. autour d'un château fort; Louis XIII en fit lui-même le siége en 1629, la prit sur les Calvinistes, qui s'y étaient retranchés, et en rasa les fortifications.

PRIVAT de MOLIÈRES. *V.* MOLIÈRES.

PRIVÉES (Guerres). On désignait ainsi au moyen âge ces guerres acharnées qui s'élevaient entre deux ou plusieurs familles pour venger l'insulte faite à l'un de leurs membres, et qui se perpétuaient de génération en génération. Ces guerres, qui avaient pour causes l'absence de lois capables de protéger les individus et de punir les crimes, et la faiblesse de l'autorité royale en présence de puissants feudataires, souverains dans leurs domaines, ensanglantèrent la France et l'Allemagne jusqu'au XIV° s. Charlemagne le 1er rendit une loi contre les guerres privées, mais ce fut sans résultat; l'Église institua en 1041 la *Paix de Dieu*, qui suspendait toute hostilité pendant les jours consacrés au service divin; enfin S. Louis établit la *Quarantaine le roi*, ordonnance qui portait que, pendant 40 jours à dater de l'offense faite, il y aurait trêve et que, si quelqu'un des parents avait été tué dans cet intervalle, l'auteur du crime serait réputé traître et puni de mort. Cette ordonnance et surtout les progrès de la civilisation finirent par arrêter l'effusion du sang.

PRIVERNUM, auj. *Piperno-Vecchio*, v. du Latium, chez les Volsques, sur une mont., près de l'Amasène, et à l'E. d'Antium, prit part à une foule de guerres contre les Romains, fut prise plusieurs fois (la dernière en 328 av. J.-C. par Plautius Decianus), et colonisée. Vins renommés chez les anciens.

PROBUS, *M. Aurelius Valerius Probus*, empereur romain, né à Sirmium en 232, était fils d'un tribun militaire. Il parvint aux premiers grades par son courage sous Aurélien et Tacite, fut, à la mort de Tacite, proclamé en 276, par les légions de Syrie, repoussa les Sarmates, battit les Isaures, pacifia l'Égypte, délivra la Gaule d'une invasion de Germains, défit les tyrans Saturnius, Bonose, Proculus, et entra en triomphe à Rome en 281. Pour occuper l'oisiveté des légions pendant la paix, il les employa à des travaux d'utilité publique, tels que dessèchement de marais, ouverture de routes et de canaux. Il inspectait en personne les travaux qu'il faisait faire à Sirmium, lorsque les soldats, irrités d'être chargés de pareils ouvrages, qu'ils regardaient comme dégradants, s'insurgèrent et l'égorgèrent (282). Cet empereur avait mérité par ses vertus le surnom de *Probus*. Il confirma les privilèges accordés au sénat par Tacite, réforma un grand nombre d'abus et abolit les restrictions apportées par les empereurs précédents à la culture de la vigne en Gaule.

PROBUS (*Æmilius*), grammairien latin qu'on croit être du IV° s., passe pour le véritable auteur des *Vies* attribuées à Cornelius Nepos. On a de lui des *Commentaires sur les Bucoliques et les Géorgiques* de Virgile et des *Institutiones grammaticæ*, publiées par Keil, Leips., 1848.

PROCACCINI (Hercule), l'*Ancien*, peintre de Bologne, 1520-91, ouvrit à Milan avec ses fils une école de peinture célèbre. — Camille, son fils aîné, 1540-1626, auteur d'un *Jugement dernier* (fresque dans une église de Reggio) et d'un *David jouant de la harpe* (à la cathédrale de Milan), est un des plus féconds et des plus grands artistes du temps; il fut le rival des Carrache. — Jules César, frère de Camille, 1548-1626, est le plus grand peintre de cette famille. Il étudia surtout les ouvrages du Corrège. Le Louvre possède le tableau où il a le mieux imité la manière de ce maître, *la Vierge et l'enfant Jésus, adoré par S. François d'Assise, S Jean-Baptiste et Ste Catherine*. — Ch. Antoine, le plus jeune des fils d'Hercule, est connu comme paysagiste et peintre de fleurs et de fruits.— Hercule le jeune, neveu des précédents, 1596-1676, se ressent de la décadence de l'art. — André, né à Rome en 1667, m. en 1734, fut employé par Clément XI, puis appelé en Espagne, où il obtint le titre de peintre du roi, et orna les palais royaux d'un grand nombre d'ouvrages estimés. Il savait aussi graver à l'eau-forte.

PROCAS, roi d'Albe-la-Longue qu'on fait régner de 817 à 796 av. J.-C., fut père de Numitor et d'Amulius, qui, après sa mort, se disputèrent le trône.

PROCIDA (île), *Pithécuse*, puis *Prochyta* chez les anciens, île de la Méditerranée, sur la côte S. O. de l'anc. roy. de Naples, entre l'île d'Ischia et le continent, a 10 kil. de tour et 8000 h.; ch.-l., Procida, sur la côte S. E. Patrie de J. de Procida.

PROCIDA (Jean de), gentilhomme italien, seigneur de l'île de Procida, né vers 1225, m. en 1299, s'acquit par son habileté comme médecin la faveur de l'empereur Frédéric II, de Conrad IV, de Mainfroi, qui le comblèrent de biens et l'élevèrent aux dignités. Banni de Naples et dépouillé par Charles d'Anjou (après la mort de Conradin), il se retira en Sicile et résolut de se venger en faisant passer la couronne sur la tête de Pierre III, roi d'Aragon. Il parcourut la Sicile, déguisé en moine, ourdit avec un art et des peines infinies une vaste conspiration contre Charles et provoqua, dit-on, le massacre connu sous le nom de *Vêpres siciliennes* (30 mars 1282), qui enleva la Sicile aux Français. Il est douteux cependant que ce massacre ait été prémédité ; mais Procida, qui avait puissamment contribué à exciter le mécontentement, sut en profiter. Élevé de nouveau aux honneurs après l'événement, il resta jusqu'à sa mort le fidèle conseiller des princes aragonais de Sicile.

PROCLÈS, roi de Sparte, était fils d'Aristodème, un des Héraclides qui conquirent le Péloponèse. Il régna conjointement avec son frère Eurysthène à partir de l'an 1186 av. J.-C. Ses descendants prirent de lui le nom de *Proclides*. On les nomme aussi *Eurypontides*, d'Eurypon, un de ses successeurs.

PROCLIDES. *V.* PROCLÈS et l'article SPARTE.

PROCLUS, surnommé *Diadochus* (c.-à-d. successeur), philosophe néoplatonicien, né en 412 à Constantinople, m. en 485, fut élevé à Xanthe en Lycie, alla étudier à Alexandrie, puis à Athènes, où il eut pour maîtres Plutarque, fils de Nestorius, et Syrianus, compléta son instruction par des voyages, succéda vers 450 à Syrianus dans la direction de l'école d'Athènes (d'où son surnom de *Diadochus*), et attira un grand nombre d'auditeurs. Proclus était également versé dans la philosophie et dans les mathématiques. En philosophie, il professait le néoplatonisme, exposant la doctrine de Platon d'après Plotin, Jamblique et Syrianus et y associant les idées d'Orphée et de Pythagore. Il chercha à relever le paganisme en l'interprétant par des explications allégoriques ou mythiques; il disait que le philosophe est l'*hiérophante* ou le prêtre de la nature entière et il

célébrait à la fois dans ses hymnes les divinités des nations les plus diverses. Initié aux pratiques de la théurgie, il donnait, comme ses prédécesseurs, dans le mysticisme et plaçait l'extase au-dessus de la raison. Son principal mérite est d'avoir donné au système Alexandrin sa forme méthodique et définitive. Proclus avait composé un grand nombre d'ouvrages dont la plus grande partie est perdue : les principaux de ceux qui restent sont : des traités de la *Providence*, de la *Liberté* et du *Mal ;* l'*Institution théologique* et la *Théologie platonicienne;* des *Commentaires* sur divers dialogues de Platon; des *Hymnes;* des traités du *Mouvement*, de la *Sphère* et des *Positions astronomiques;* enfin des *Scholies sur Euclide*. Il n'existe aucune édition complète des *OEuvres* de Proclus. La *Théologie platonicienne* et l'*Institution théologique* ont été publiées ensemble à Hambourg, gr.-lat., 1618; l'*Institution théologique* a été rééditée avec d'autres écrits par Fr. Creuzer, sous le titre d'*Initia philosophiæ ac theologiæ ex platonicis fontibus ducta*, Francfort, 4 vol. in-8, 1821-1825, et a été reimprimée par lui en tête du Plotin de la collection Didot. Le *Commentaire sur le Timée* a été publié à Bâle, 1542, et à Breslau, 1847, par E. C. Schneider. Le *Commentaire sur le Cratyle* a été donné par Boissonade, Leips., 1820. M. Cousin a publié, en 6 vol. in-8, 1819-27, les traités de la *Providence*, du *Destin*, de la *Liberté* et du *Mal* (dont il n'existe qu'une traduction latine fort imparfaite par Guill. de Mœrbeka), ainsi que les *Commentaires* sur le *Premier Alcibiade* et le *Parménide*, en grec, et a donné de ces mêmes écrits une nouvelle édition fort améliorée, 1864, in-4. Les *Hymnes* se trouvent dans les *Analecta* de Brunck. Le *Traité de la Sphère*, publié à Anvers en 1553, a été réédité à Wurtzbourg en 1830 par Gutenæcker. Marinus, disciple de Proclus, a écrit sa *Vie;* elle se trouve dans la 2ᵉ édition de Proclus par M. Cousin (1865). M. Berger a donné une bonne analyse de la doctrine de Proclus (Paris, 1840).

PROCLUS (S.), patriarche de Constantinople (434-446), fut lié avec S. Jean Chrysostome, dont il fit transférer les cendres à Constantinople, combattit Nestorius, et jouit d'un grand crédit auprès de l'empereur Théodose II. On le fête le 24 oct. Ses *OEuvres*, qui consistent surtout en *homélies*, ont été publ. à Rome en 1630, in-4, et réimprimées dans le 65ᵉ vol. de la *Patrologia græca* de l'abbé Migne.

PROCLUS, chimiste, réussit en 515, lorsque Vitalien assiégeait Constantinople, à brûler sa flotte avec des flèches enduites d'une composition inconnue, dite *soufre vif*, analogue au feu grégeois, lequel pourtant ne fut connu que plus tard, vers 668.

PROCONÈSE, *Proconesus*, auj. *Marmara*, île de la Propontide, au N. E. de Cyzique, était ainsi nommée à cause du grand nombre des daims (en grec *prox*, gén. *procos*) qu'elle nourrissait.

PROCONSUL, de *pro consule*, magistrat romain faisant fonction de consul dans certaines provinces. Cette nouvelle fonction fut instituée quand Rome eut étendu son pouvoir au loin et que les guerres à soutenir ou les provinces à gouverner se furent multipliées. Le 1ᵉʳ proconsul qui ait été nommé est T. Quinctius Barbatus, en 464 av. J.-C. Sous la République, les proconsuls furent longtemps des consuls sortant de charge; sous l'Empire, c'étaient presque toujours des personnages étrangers au consulat. En droit, il ne devait y avoir au plus que deux proconsuls, de même qu'il n'y avait que deux consuls, et la durée du proconsulat ne pouvait dépasser un an; mais on finit par augmenter le nombre des proconsuls et par prolonger la durée de leurs fonctions. Pompée reçut pour 3 ans le proconsulat des mers; César fut nommé pour 5 ans proconsul en Gaule. Les proconsuls donnèrent trop souvent l'exemple des concussions, des cruautés et d'une morgue sans égale : leur nom est resté proverbial en ce sens.

PROCOPE, historien grec, né vers 500 à Césarée en Palestine tint école de rhétorique à Constantinople, suivit Bélisaire comme secrétaire dans ses campagnes en Asie, en Afrique, en Italie, devint sénateur, fut nommé préfet de Constantinople en 562, et mourut vers 565. On croit qu'il était chrétien. On a de lui 1° une *Histoire de son temps*, en 8 livres, où il raconte les événements glorieux du règne de Justinien et où il fait le plus grand éloge de cet empereur et des personnes de sa cour; 2° l'*Histoire anecdote* (c.-à-d. secrète), ouvrage posthume dans lequel il désenchante le lecteur sur le compte de Justinien, de Bélisaire, et surtout de l'impératrice Théodora, qu'il avait loués précédemment; 3° six *Discours sur les Édifices* élevés par Justinien. Tous ces ouvrages sont extrêmement précieux pour qui cherche les faits plutôt que les jugements qu'en porte l'auteur. Les *OEuvres* de Procope font partie de la Byzantine, dans laquelle elles ont été publ. par le P. Maltret, Paris, 1662-63 (grec-lat., 2 vol. in-fol.), et par G. Dindorf, Bonn, 1833-38. J. C. Orelli a donné à part les *Anecdotes*, Leips., 1827. Martin Fumée a trad. en franç. l'*Histoire* et les *Édifices*, Par., 1587, qui ont été trad. de nouveau par un anonyme en 1670; M. Isambert a trad. en 1856 l'*Histoire secrète*, avec le texte en regard, et de savantes notes.

PROCOPE DE GAZA, théologien et rhéteur grec, qui vivait vers 520, a laissé, entre autres écrits, une *Explication des Proverbes de Salomon*, un *Commentaire sur Isaïe*, des *Scholies sur les Rois* et *les Paralipomènes*, etc. Ses *OEuvres* ont été insérées dans la *Patrologia græca* de l'abbé Migne, 1860.

PROCOPE *le Grand* ou *le Tondu*, et PROCOPE *le Petit* fameux chefs hussites, commandaient l'un aux Taborites, l'autre aux Orphanites. — Le premier avait été aide de camp de Ziska qui le surnommait *l'Hercule de la Bohême ;* son aspect seul faisait fuir l'ennemi. Parmi ses incursions en Allemagne, on remarque surtout celle de 1430, où il emmena un butin immense; en 1431, il battit à Tauss les troupes de l'empereur Sigismond. En 1433, il parut au concile de Bâle. — Procope le Petit joue un rôle moins important : il fut souvent sous les ordres du 1ᵉʳ. Après la séparation des Utraquistes, qui diminuait beaucoup leurs forces, les deux Procopes furent défaits et tués à Bœhmischbrod, 1434.

PROCOPE COUTEAU (Michel COLTELLI, dit), né à Paris en 1684, d'une famille noble de Palerme, m. en 1753, fut reçu médecin, mais ne pratiqua guère et fit quelques pièces pour les petits théâtres (*Arlequin Balourd*, *l'Assemblée des Comédiens*, *les Fées*, *Pygmalion*, *la Gageure*, *les Deux Basiles*), et composa un grand nombre de pièces fugitives. — Son père, Franç. Procope, avait établi à Paris, rue de l'Anc.-Comédie, le *Café Procope*, qui fut longtemps le rendez-vous des gens de lettres.

PROCRIS, épouse de Céphale. *V.* CÉPHALE.

PROCRUSTE ou PROCUSTE, brigand de l'Attique, étendait ses victimes sur un lit de fer, leur coupait l'extrémité des jambes lorsqu'elles dépassaient ce lit, et, à l'aide de cordes, allongeait les jambes de ceux qui les avaient trop courtes jusqu'à ce qu'elles atteignissent la longueur du lit. Thésée délivra la terre de ce monstre en lui infligeant le même supplice.

PROCULÉIENS, école de jurisconsultes romains, née au Iᵉʳ s. de J.-C., devait son nom à Proculus, savant jurisconsulte, élève de Labéon, qui vivait sous Néron; elle avait pour rivale la secte des *Sabiniens* ou *Cassiens*. Ce qui la caractérise, c'est sa physionomie stoïcienne; elle n'admettait comme base du droit que les principes éternels de la raison, ne procédait que par déductions sévères et absolues, et tendait, comme les Stoïciens, à regarder toutes les contraventions comme égales.

PROCULUS, jurisconsulte. *V.* PROCULÉIENS

PROCULUS (T.) ÆLIUS, général romain qui se fit proclamer empereur à Cologne sous Probus, fut vaincu par Probus même et attaché à un gibet, en 280.

PROCURATEURS, fonctionnaires romains envoyés par l'Empereur : 1° dans les provinces sénatoriales

pour y administrer les domaines propres du prince; 2° dans les grandes provinces impériales pour y lever les impôts et régir les finances, et dans les provinces impériales moins importantes pour les gouverner à la place d'un propréteur. La Judée avait des procurateurs. C'est Auguste qui créa cet ordre d'agents.

PROCURATEURS DE ST-MARC, anc. magistrats de Venise, au nombre de 9, administraient les biens de l'église de St-Marc, ceux des orphelins et des hommes qui mouraient *ab intestat*, et étaient les gardiens des archives de la République.

PROCUREURS, officiers publics en France. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

PROCUSTE. *V.* PROCRUSTE.

PRODICTATEUR, magistrat nommé pour tenir lieu du dictateur. Les consuls pouvaient seuls nommer le dictateur : après la bat. de Trasimène, l'un des consuls étant tué, l'autre absent de Rome, il y avait impossibilité de nommer un dictateur, qu'il était cependant urgent de constituer; le sénat tourna la difficulté, en faisant élire par le peuple un *Prodictateur* qui eût tous les pouvoirs d'un dictateur. C'est Q. Fabius Maximus qui fut élu (217 av. J.-C.).

PRODICUS, sophiste grec, d'Iulis dans l'île de Céos, disciple de Protagoras, tint école d'éloquence à Athènes vers 430 av. J.-C., et n'eut de rival que Gorgias. Attaqué ainsi que Socrate par Aristophane, il fut aussi, dit-on, condamné à boire la ciguë, comme athée. Il n'existe de ses ouvrages qu'un extrait d'une harangue contre la crainte de la mort (dans l'*Axiochus* de Platon), et l'apologue d'Hercule sollicité à la fois par le Vice et la Vertu, morceau conservé par Xénophon dans ses *Mémorables*.

PRODROME (Théodore). *V.* THÉODORE.

PRŒTIDES, filles de Prœtus, ayant osé se comparer à Junon, furent frappées de démence et se crurent métamorphosées en génisses. Mélampe seul put les guérir : pour prix de cette cure, il exigea de Prœtus, leur père, les deux tiers du roy. d'Argos.

PRŒTUS, roi d'Argos, fils d'Abas et frère puîné d'Acrisius, disputa le trône à son frère après la mort de leur père, l'occupa un instant, puis en fut chassé et se retira à la cour d'Iobate, roi de Lycie, dont il épousa la fille Sthénobée. Revenu ensuite en Grèce, il fit la guerre à son frère, conquit une partie de l'Argolide, et s'empara de Tirynthe où il régna jusqu'à la fin de ses jours. Il eut de Sthénobée trois filles, les Prœtides (*V.* ci-dessus), et un fils, Mégapenthe. On place son règne de 1498 à 1462 av. J.-C.

PROGNÉ, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Philomèle, épousa Térée, roi de Thrace, dont elle eut un fils nommé Itys. Térée ayant fait violence à Philomèle, et lui ayant ensuite arraché la langue afin qu'elle ne pût raconter le crime dont elle avait été victime, Progné, qui en fut néanmoins instruite, se vengea en égorgeant le fils qu'elle avait eu de Térée et le lui fit manger dans un horrible festin. Les Dieux la métamorphosèrent en hirondelle.

PROME, v. anglaise dans l'empire birman (Ava), sur l'Iraouaddy; 40 000 hab. Autrefois fortifiée et importante. Les Anglais la prirent en 1852. Bois de tek, grains, huile, cire, plomb, fer, ivoire.

PROMÉTHÉE, fils d'Uranus ou Japet et de la Terre ou de Clymène, est mis au nombre des Titans. Selon les uns, il fit l'homme d'argile, puis l'anima avec le feu du ciel qu'il avait dérobé; selon d'autres, Jupiter ayant privé les hommes de l'usage du feu, il ravit le feu céleste au soleil et le rendit aux hommes. Jupiter, pour lui tendre un piége et pour empêcher les hommes de devenir les rivaux des dieux, créa Pandore et l'envoya à Prométhée, munie de la boîte fatale qui renfermait tous les maux; celui-ci, soupçonnant le piége, ne voulut pas la recevoir; mais Épiméthée, son frère, moins prudent, l'accueillit et, ouvrant la boîte, laissa échapper la nuée des maux sur l'univers. En punition de l'audace qu'il avait eue de rivaliser avec les dieux en créant l'homme, Prométhée fut enchaîné par ordre de Jupiter sur le Caucase : là un vautour ou un aigle lui rongeait le foie, qui renaissait sans cesse, Hercule vint le délivrer au bout de plusieurs siècles. On donne à Prométhée pour fils Deucalion. Quelques-uns pensent que Prométhée était un habile artiste et que l'homme qu'il fit avec l'argile n'est autre chose qu'une statue animée par son ciseau. Eschyle avait fait sur Prométhée trois pièces : *Prométhée ravisseur du feu*, *Prométhée enchaîné*, *Prométhée délivré*. La 2e seule nous reste; Prométhée y est peint sous les traits d'un civilisateur.

PROMPSAULT (l'abbé J.-H. Romain), érudit français, a donné une édition de Villon (1832), une *Grammaire latine* (1842), un *Dict. de droit et de jurisprudence civile et ecclésiastique*, 3 vol. in-4, 1849. — Son frère, l'abbé J. L. Prompsault, a publié, d'après ses notes, l'*Hist. des Quinze-Vingts* (1864).

PRONUBA : c'est Junon présidant aux mariages.

PRONY (Gaspard RICHE, baron de), ingénieur et mathématicien, membre de l'Institut, né en 1755 à Chamelet, près de Lyon, m. en 1839, construisit le pont Louis XVI avec Perronet (1787), fut successivement directeur du cadastre, professeur à l'École polytechnique et directeur de l'École des ponts-et-chaussées; régularisa le cours du Pô; améliora les ports de Gênes, d'Ancône, de Venise; tenta le desséchement des marais Pontins, et s'occupa aussi avec succès de prévenir les débordements du Rhône. On lui doit, en mécanique, le frein qui porte encore son nom. En 1828, il reçut en récompense de ses travaux le titre de baron. Ses principaux ouvrages sont : *Architecture hydraulique*, 1790-1796; *Mécanique philosophique*, 1800; *Description hydrographique et historique des Marais Pontins*, 1813; *Cours de Mécanique*, 1815; *Méthode de nivellement*, 1823.

PROPAGANDE (Congrégation de la), congrégation fondée à Rome en 1622 par Grégoire XV pour l'extension de la foi, est composée de 13 cardinaux, trois prélats et un secrétaire. Elle a la direction des missions. Urbain VIII y a joint le *Collége de la Propagande*, grande pépinière de missionnaires et rendez-vous de séminaristes de tous pays, géorgiens, persans, coptes, abyssins, arméniens, etc.

PROPERCE, *S. Aurelius Propertius*, né, à ce qu'on croit, à Mévanie en Ombrie, vers 52 av. J.-C., m. l'an 12 av. J.-C., était fils d'un proscrit qui périt victime des guerres civiles. Il étudia le droit à Rome et fut destiné au barreau, mais il préféra la poésie. Il occupe après Tibulle la 1re place parmi les élégiaques latins; il est plein de feu, de vivacité, mais abuse des métaphores, des allusions savantes. Ses *Élégies* ont été publiées pour la 1re fois à Rome en 1472. Les meilleures éditions sont celles de Brouckhusius, 1702; de Burmann, 1780; de Kuinœl, 1805; de Lachmann, 1816; de Hertzberg, 1843, de Paley, Londres, 1853. Les *Élégies* ont été trad. en prose par Delongchamps, 1772; La Houssaye, 1785; St-Amand, 1819; J. Genouille, 1834 (coll. Panckoucke), et par Denne-Baron, 1839 (coll. Nisard); elles l'ont été en vers par Mollevaut, 1821, et Denne-Baron, 1825.

PROPHÈTES, hommes inspirés de Dieu chez les Juifs. Leurs prophéties roulaient le plus souvent sur les événements politiques, sur l'avenir de la Judée et des États voisins, sur le Messie et sur sa venue. On distingue les prophètes en deux classes, ceux qui ont laissé des écrits, ceux qui n'en ont pas laissé (comme Élie, Élisée, etc.). Les premiers se divisent eux-mêmes en grands et petits prophètes; les grands sont Isaïe, Jérémie (auquel on joint Baruch, son disciple), Daniel, Ézéchiel. Les petits sont : Osée, Joel, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonias, Aggée, Zacharie, Malachie. — On compte aussi quelques prophétesses : les plus connues sont Débora, auteur d'un cantique célèbre, et Holda, contemporaine du roi Josias. — L'histoire sainte fait mention d'un grand nombre de faux prophètes; ils pouvaient quelquefois dire la vérité, mais ils étaient inspirés par Baal, et non par le vrai Dieu.

PROPIAC (Ferd. GIRARD, chevalier de), d'une famille noble de Bourgogne, né vers 1760, mort en 1823, émigra et servit dans l'armée des princes, revint en France sous le Consulat et fut nommé archiviste du dép. de la Seine. Il a publié un grand nombre de compilations, la plupart sous le titre de *Beautés de l'histoire*, a donné le *Plutarque français*, 1813, un *Dictionnaire d'émulation*, 1820, et a traduit de l'allemand l'*Histoire de Gustave Wasa* d'Archenholtz et les *Nouveaux contes moraux* d'Auguste Lafontaine.

PROPONTIDE (la), *Propontis*, auj. *mer de Marmara*, petite mer unie à la mer Égée par l'Hellespont (Détroit des Dardanelles), et au Pont-Euxin par le Bosphore de Thrace (canal de Constantinople), doit son nom à sa position en avant (*pro*) du *Pont*-Euxin. Ses côtes étaient couvertes de colonies grecques : au N., Périnthe, Byzance, Chalcédoine, Astacus ou Olbia ; au S., Parium, Priapos, Cyzique, Cios. Plusieurs îles, entre autres Proconèse (*Marmara*).

PROPRÉTEUR, de *pro prætore*, magistrat romain faisant dans les provinces fonctions de préteur ; c'était tantôt un préteur dont on prolongeait la magistrature, tantôt un personnage qui n'avait jamais géré la préture. Ce dernier cas fut fréquent sous l'empire. Comme le préteur, il avait six licteurs.

PROPYLÉES (du grec *pro*, en avant de, et *pylai*, portes), nom donné en général au vestibule de plusieurs édifices de la Grèce, désigne plus particulièrement le vestibule de l'Acropole d'Athènes. C'était un ouvrage de défense, destiné à fermer le seul endroit de la colline qui fût accessible. Le corps principal, placé au milieu, consistait en un portique de 6 colonnes doriques ; il conduisait à un grand vestibule divisé en trois allées par deux rangées de colonnes ioniques et terminé par un mur percé de cinq portes, et aboutissait à un 2e portique dorique, qui atteignait au niveau de la plate-forme de l'Acropole. L'édifice entier était de marbre pentélique. Commencé en 437 av. J.-C., sous l'administration de Périclès, il fut construit en 5 ans. Les Turcs avaient converti les Propylées en un magasin à poudre : un incendie les détruisit presque entièrement en 1656 ; ce qu'il en restait, menaçant ruine, fut abattu en 1835.

PROSCRIPTIONS. Le premier à Rome, Sylla dressa les *Tables de proscription*, c.-à-d. des listes de proscrits, qui étaient affichées au coin des rues et dans les places publiques. Les triumvirs Octave, Antoine et Lépide imitèrent cet exemple. Les dénonciateurs, les meurtriers d'un proscrit, recevaient en récompense une partie des biens de la victime, de sorte que l'avidité, plus encore que la vengeance, prolongeait le cours de ses assassinats.

PROSERPINE, *Perséphone* en grec, femme de Pluton et déesse des enfers, était fille de Jupiter et de Cérès. Elle cueillait un jour des fleurs dans la vallée d'Enna, en Sicile, et s'enivrait de leur parfum (surtout de la fleur du narcisse) lorsque Pluton la vit et l'enleva pour l'épouser. Cérès la chercha par toute la terre, et, quand elle l'eut enfin trouvée, elle s'adressa à Jupiter pour se la faire rendre : le roi des Dieux décida que Proserpine lui serait rendue si elle n'avait encore rien mangé dans les Enfers ; or, elle avait sucé des pepins de grenade, ce qui fut révélé par Ascalaphe, qui l'avait vue. Selon une tradition vulgaire, elle obtint de venir passer sur terre six mois de l'année. Pirithoüs et Thésée descendirent aux Enfers pour ravir Proserpine à Pluton, mais ils échouèrent dans cette criminelle tentative. On ne donne point d'enfants à cette déesse. Son culte était surtout répandu en Sicile, où la ville d'Agrigente lui était consacrée ; elle partageait les adorations avec Cérès, sa mère. Du reste, elle a, comme divinité, de grands rapports avec Cérès, Junon, Diane, et souvent on l'a identifiée avec ces déesses : de là les noms d'Hécate, de *Juno inferna*, qu'on lui donnait. On en faisait aussi une des divinités cabiriques et on lui rendait un culte mystérieux. La chauve-souris, la grenade, le narcisse lui étaient consacrés. On lui sacrifiait des génisses stériles. On représente ordinairement Proserpine sous la figure d'une belle femme, assise près de son époux sur un trône d'ébène, l'air morne et tenant à la main un pavot, symbole de l'éternel assoupissement. On a cru voir dans la fable de Proserpine le symbole de la végétation des plantes qui, après avoir fleuri, meurent pour germer sous terre et reparaître à la saison suivante.

PROSPER (S.), né en Aquitaine en 403, mort vers 463, faisait partie du clergé de Marseille. Il cultiva les lettres avec succès, correspondit avec S. Augustin, et composa contre les Semi-Pélagiens un poëme latin : *les Ingrats* (il les nomme ainsi, parce qu'ils ne reconnaissaient pas la *grâce*). On a aussi de lui une *Chronique* estimée. Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celles de Paris, 1711, et de Rome 1762. Le poëme contre les *Ingrats* a été traduit en prose par Lequeux, Paris, 1762, mis en vers par Lemaistre de Sacy, 1646, et imité par L. Racine dans son poëme de la *Grâce*. On fête S. Prosper le 25 juin.

PROTADE (S.), évêque de Besançon, m. en 624, était un des plus savants prélats du temps, et fut souvent consulté par Clotaire II. On le fête le 10 févr.

PROTAGORAS, sophiste d'Abdère, né en 489 av. J.-C., m. en 420 ou selon d'autres en 408, avait été portefaix dans sa jeunesse ; il devint disciple de Démocrite, enseigna la rhétorique, la grammaire et la poésie, près d'Abdère d'abord, puis dans Athènes (vers 422), fit le premier payer ses leçons et acquit ainsi une grande richesse. Accusé d'impiété par les Athéniens, il s'enfuit sur une barque et périt en mer. Il avait écrit sur la rhétorique, la physique, la politique, mais tous ses écrits furent brûlés par ordre des magistrats d'Athènes. Protagoras fut un des plus dangereux sophistes : il disait que l'*homme est la mesure de toutes choses*, que l'on peut sur toute question plaider également le vrai et le faux, que tout est arbitraire et dépend des caprices de l'homme : lois, vertu, vérité, etc. Platon a mis ce sophiste en scène et l'a combattu dans son *Protagoras* et dans son *Théétète*. On doit à Frey (Bonn, 1845), Otto Weber (Marbourg, 1850), et Vitringa (1852), de savantes dissertations sur la *Philosophie de Protagoras*. Geist a donné sa *Vie* en latin, 1827.

PROTAIS (S.), martyr, frère de S. Gervais est honoré avec lui le 19 juin. *V.* GERVAIS.

PROTECTEUR. C'était jadis le titre officiel du régent en Angleterre. Le duc de Bedford fut *protecteur* d'Angleterre sous Henri VI ; le duc de Glocester (Richard III) le fut sous Édouard V. Olivier Cromwell se fit décerner ce titre en 1653 ; Richard, son fils, le porta aussi quelques mois. Il disparut après la restauration de 1660.

PROTÉE, *Proteus*, dieu marin, fils de Neptune ou de l'Océan et de Téthys, avait la garde des troupeaux de son père. Il savait l'avenir, mais ne le révélait que par force et prenait toutes sortes de formes pour échapper à ceux qui le pressaient de questions (*Géorg.*, liv. IV). On a vu dans cette fable l'image de la nature, à laquelle il faut faire violence pour lui arracher ses secrets.

PROTÉE, ancien roi d'Égypte, dont on place le règne vers 1280 av. J.-C. Suivant une tradition opposée à celle d'Homère, il reçut Hélène et Pâris, que la tempête avait jetés sur les côtes d'Égypte, retint la princesse adultère en la séparant de Pâris et la rendit à Ménélas après la prise de Troie.

PROTÉSILAS, roi d'une partie de la Thessalie, était fils d'Iphiclus et oncle de Jason. Appelé à prendre part à l'expédition contre Troie, il quitta Laodamie, sa femme, bien que n'étant marié que de la veille ; il eut la gloire de mettre le pied le premier sur le rivage asiatique, mais il fut tué aussitôt.

PROTESTANTS, nom donné aux Luthériens parce qu'ils *protestèrent*, en 1529, contre une décision de la 2e diète de Spire, qui apportait des restrictions à la liberté de conscience accordée par la 1re diète de Spire, tenue en 1526. Les Protestants diffèrent des

Catholiques, principalement en ce qu'ils n'admettent d'autre autorité que celle de la Bible interprétée par la raison individuelle, rejettent la tradition et le pouvoir du pape, réprouvent le culte des saints, des reliques, des images, le purgatoire, les indulgences et la confession auriculaire. Cette dénomination, toute négative, s'applique indistinctement aux partisans de tous les cultes réformés. On doit aux frères Haag la *France protestante*, 1859, 9 vol. in-8.

PROTOGÈNE, peintre grec, né à Caunes, en Carie, vivait à Rhodes vers 336 av. J.-C., et resta longtemps obscur, réduit à peindre des vaisseaux pour vivre. Apelle fut le premier à ouvrir les yeux de ses concitoyens sur son mérite. Démétrius Poliorcète, faisant le siége de Rhodes, ordonna de respecter le faubourg où Protogène travaillait. Ses ouvrages principaux étaient des portraits de *Cydippe*, de *Tlépolème*, d'*Antigone*, d'*Alexandre*, et surtout le beau tableau du *chasseur Jalyse*, fondateur de Rhodes. On admirait dans ce dernier tableau l'écume qui sortait de la gueule du chien du chasseur : on raconte que l'artiste, désespérant de représenter cette écume avec vérité, avait lancé de dépit sur le tableau l'éponge qui servait à essuyer ses pinceaux, et que l'éponge, ainsi lancée au hasard, forma elle-même ce que le peintre ne pouvait imiter. Ce chef-d'œuvre périt à Rome dans un incendie du temple de la Paix.

PROTONOTAIRES APOSTOLIQUES, collége de 12 *notaires*, secrétaires de la chancellerie romaine, institués par Clément I pour écrire la vie des martyrs et assister aux canonisations.

PROTOPAPE, *Protopapas*, nom que les Grecs donnent à des prêtres d'un ordre supérieur, les simples prêtres se nommant chez eux *papas*.

PROTOSYNCELLE, c.-à-d. le 1er des syncelles, 1er *domestique* du palais patriarcal de Constantinople, était comme le vicaire du patriarche. C'était un des 1ers dignitaires ecclésiastiques de Constantinople.

PROUDHON (J.-B. Victor), doyen de la faculté de droit de Dijon, né en 1758 à Chanans (Doubs), m. en 1838 à Dijon, suivit d'abord le barreau, et fut, lors de la réorganisation des écoles, nommé professeur, puis doyen à la faculté de Dijon. La Restauration lui enleva ce titre en 1815 à cause de ses opinions libérales; mais, aucun de ses collègues n'ayant voulu accepter le décanat, l'ordonnance de révocation fut rapportée un an après. Proudhon partagea son temps entre les fonctions du professorat et la composition d'ouvrages de droit justement estimés. On a de lui : *Cours de droit français*, Dijon, 1810; *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie*, 1823-1827, un des chefs-d'œuvre de la science moderne; *Traité du domaine public*, 1833; *De la distinction des biens*, publ. en 1839 par Curasson; *De l'état des personnes*, publ. par M. Valette.

PROUDHON (Pierre Joseph), publiciste français, né à Besançon en 1809, m. en 1864, était fils d'un tonnelier; il fut d'abord ouvrier typographe, puis il débuta comme écrivain (1840 et suiv.) par quelques brochures où la hardiesse de la pensée touche souvent au paradoxe, et parmi lesquelles on distingue : *Qu'est-ce que la propriété?* (Il y développait cette thèse : « La propriété, c'est le vol. ») Il publia ensuite divers ouvrages sur des questions politiques et sociales : *De la création de l'ordre dans l'humanité*; 1843); *Système des contradictions économiques* (1846); *Solution du problème social* (1848); *Le droit au travail* (1848); *Démonstration du socialisme*, *Idées révolutionnaires* (1849); *Confessions d'un révolutionnaire* (1849); *Gratuité du crédit* (1850); *la Révolution sociale démontrée par le coup d'État* (1852); *Manuel des opérations de la Bourse* (1856); *De la justice dans la révolution et dans l'Église* ou *Nouveaux principes de philosophie pratique* (1858). Ces écrits lui attirèrent diverses condamnations. Il fonda également plusieurs journaux: *le Représentant du peuple*, *le Peuple*, *la Voix du peuple* (1848), et *le Peuple de* 1850. Il fut également membre de la Constituante (1848) pour le département de la Seine.

PROUILLE, monastère de religieuses de l'ordre de S. Dominique, dans le diocèse de St-Papoul en Languedoc, à 20 kil. de Carcassone, fut fondé, en 1206, par S. Dominique, qui y rassembla ses premiers disciples. Ce monastère exista jusqu'à la fin du XVIIIe s.

PROUST (Jos. L.), chimiste, membre de l'Académie des sciences, né en 1755 à Angers, m. en 1826 à Paris, fit de nombreuses découvertes, notamment celle du sucre de raisin (1799); donna la composition des hydrates, des sulfures, etc., et réussit à faire triompher contre Berthollet ce grand principe : que *les corps, en se combinant, s'unissent en proportions fixes*.

PROVÉDITEURS, gouverneurs des provinces dans l'anc. république de Venise. Il y avait en outre dans Venise même le *provéditeur commun*, chargé du soin des bâtiments et d'une partie de la police, et le *provéditeur de la mer*, caissier et payeur de la flotte.

PROVENCE, *Provincia*, anc. province et grand gouvernement de France, avait pour bornes à l'E. le Piémont et le comté de Nice, au S. la Méditerranée, à l'O. le Languedoc, au N. le Dauphiné et le comtat Venaissin, et pour capitale Aix. On y distinguait la Basse-Provence, qui comprenait 8 sénéchaussées : Aix, Arles, Marseille, Brignolles, Hyères, Grasse, Draguignan, Toulon; et la Hte-Provence, qui n'en contenait que 4 : Digne, Sisteron, Forcalquier, Castellane. Cette province a formé les dép. des Bouches-du-Rhône, du Var et des B.-Alpes, la partie orient. de celui de Vaucluse et une petite portion de celui de la Drôme. La Provence est arrosée par le Rhône, la Durance, l'Argens, le Var, le Verdon, la Sorgue et nombre de riv. côtières. A l'E., et surtout au N. E., s'élèvent des montagnes, qui font partie de la chaîne des Alpes. Beau climat, sol varié, très-fertile en beaucoup d'endroits, mais aussi beaucoup de plaines stériles; terrible vent du N. O., dit le *mistral*; lagunes liées à la mer; du reste, air très-salubre. Plantes du Midi : oliviers, orangers, citronniers, jujubiers, câpriers, chênes à kermès, etc.; fruits exquis, miel estimé, vers à soie en quantité. Mines de fer, houille, marbre, peu exploitées. Les Provençaux sont vifs, sobres, ingénieux; ils ont une langue à part, dérivée du latin, remarquable par sa douceur et son rhythme. Cette langue, une des premières cultivées au moyen âge, a produit une littérature assez riche : c'est la Provence qui a donné naissance aux *troubadours*. — Parmi les nombreuses tribus gauloises qui habitaient jadis cette contrée, on remarquait les *Anatilii*, les *Vulgientes*, les *Salyes*, les *Deceates*, les *Suetrii*, les *Cavari*, etc. Sur la côte, les Phocéens avaient fondé vers 600 av. J.-C. la ville de *Massilia* (Marseille), qui elle-même avait répandu autour d'elle de nombreuses colonies. Des différends survenus entre les Massiliens et les Salyes amenèrent dans cette partie de la Gaule les Romains comme alliés des premiers (125 av. J.-C.). Bientôt ils conquirent tout le pays compris entre les Alpes et le Rhône (tout en laissant Marseille indépendante) et donnèrent au pays conquis le nom de *Province romaine*; d'où celui de Provence (*V.* PROVINCE ROMAINE). Au Ve s., Euric, roi des Visigoths, s'empara de tout ce pays. Après la bataille de Vouillé, les Visigoths le cédèrent à Théodoric, roi des Ostrogoths, qui seul pouvait le défendre; ce qui n'empêcha pas les fils de Clovis de le lui enlever. Après la mort de Louis le Débonnaire et par suite du traité de Verdun (813), la Provence échut à Lothaire, qui la laissa à un de ses fils, Charles; elle fit alors partie du royaume de Bourgogne cisjurane. Charles le Chauve, qui en était devenu maître à la mort du fils de Lothaire, en confia le gouvernement à Boson; mais celui-ci s'en fit élire roi (879). Sous ses successeurs, la Provence, annexée à de plus vastes États, eut des comtes particuliers, d'abord bénéficiaires, puis héréditaires. Rodolphe II, déjà roi de la Bourgogne transjurane, joignit à ses posses-

sions en 933 la Bourgogne cisjurane, qui comprenait la Provence: ce nouvel État, qui prit le nom de *Royaume d'Arles*, subsista jusqu'en 1032. Conrad II le réunit alors à l'empire d'Allemagne, tout en laissant à la Provence ses comtes particuliers. De 1112 à 1245, elle fut aux mains de princes de la maison de Barcelone. En 1245, l'héritière du comté ayant épousé Charles d'Anjou, frère de S. Louis, la Provence passa à la maison d'Anjou, et par suite fut longtemps unie au royaume de Sicile. En 1481, à la mort de Charles du Maine, comte de Provence, Louis XI se porta héritier de ce prince. La Provence fut enfin réunie à la couronne par Charles VIII, en 1487. Depuis qu'elle appartient à la France, la Provence a été envahie plusieurs fois : par le connétable de Bourbon, à la tête des Impériaux, en 1524, par Charles-Quint en 1536, par le prince Eugène de Savoie en 1707. — Louis XVIII, avant de monter sur le trône, portait le titre de comte de Provence.

Souverains de la Provence.

Boson, gouverneur, puis roi, 879
Louis l'Aveugle, 888 ou 89
Hugues de Provence, 923

Comtes bénéficiaires.

Boson I, 926
Boson II, 948
Guillaume I, 968
Rothold, 992
Guillaume II, 1er *comte propriétaire*, 1008
Geoffroi I, Bertrand I et Guillaume III, 1018

Comtes héréditaires.

Bertrand II, 1063
Étiennette, 1093
Gerberge et Gilbert, 1100
Douce (héritière du comté de Catalogne) et Raymond Bérenger I, 1112
Bérenger, 1130
Raymond Bérenger II, 1144
Douce II, Alphonse I, Raymond Bérenger III et Sanche, 1166
Alphonse II, 1196
Raymond Bérenger IV, 1209
Béatrix et Charles d'Anjou, *frère de S. Louis, et depuis roi de Sicile*, 1245
Charles II, *le Boiteux, roi de Naples et de Sicile*, 1285
Robert, *de Naples*, 1309
Jeanne, *de Naples*, 1343
Louis I, *duc d'Anjou, fils de Jean II, roi de France, adopté par Jeanne*, 1382
Louis II, 1384
Louis III, 1417
René, dit *le Bon, duc de Lorraine, puis roi de Naples*, 1434
Charles III, *comte du Maine*, 1480
Louis XI, *roi de France*, 1481
Réunion définitive à la France, 1487

PROVERBES (Livre des), un des livres de la Bible dans l'Ancien Testament, est un recueil de préceptes et de sentences morales; il se compose de 31 chapitres, dont les 29 premiers sont de Salomon.

PROVIDENCE, v. des États-Unis, sur la riv. de Providence, par 41° 51' lat. N., 73° 42' long. O., est avec Newport un des 2 ch.-l. de l'État de Rhode-Island; 48 000 hab. Université, bibliothèque, plusieurs établissements charitables et disciplinaires. Tissus de coton et de laine, bijouterie, clouterie, papeterie, raffinerie de sucre, etc. — La ville fut fondée en 1635 par un colon nommé Roger Williams.

PROVINCE ROMAINE (La), *Provincia*, l'anc. *Provence* et partie du *Languedoc*, grande prov. de la Gaule, fut ainsi nommée par les Romains parce qu'elle fut longtemps la seule partie de cette contrée qui fût soumise à leurs armes. Elle s'agrandit progressivement: dans sa plus grande étendue, elle embrassa tout l'espace compris entre la Méditerranée, la Celtique, l'Italie, les Pyrénées, la Garonne et les Cévennes; elle avait pour capit. Narbonne. Tout l'espace compris entre les Alpes et le Rhône fut conquis par Sextius en 122; peu d'années après, la conquête fut étendue jusqu'à l'Aude et Narbonne fut fondée pour en être la capitale, 118; les conquêtes de Pompée reculèrent ses limites jusqu'à la Garonne et aux Pyrénées, 76. Sous Auguste, son nom fut changé en celui de *Gaule Narbonaise*, du nom de sa capitale. *V.* NARBONAISE et PROVENCE.

PROVINCES, nom donné par les Romains aux contrées qu'ils avaient assujetties en dehors de l'Italie continentale, et qu'ils faisaient gouverner par des *proconsuls* et des *propréteurs*, magistrats investis d'un pouvoir presque absolu. La Sicile, la Gaule cisalpine furent les premières provinces romaines. Au moment de la chute de la République, le nombre en avait été successivement porté à 17 : 1 *Sicile*, 2 *Sardaigne* et *Corse*, 3 et 4 *Espagne Citérieure* et *Ultérieure*, 5 *Macédoine*, 6 *Afrique* (anc. territoire de Carthage et Numidie orientale), 7 *Asie* (anc. roy. de Pergame, comprenant la partie O. de l'Asie-Mineure), 8 *Province romaine* ou *Province* propremt dite, appelée plus tard *Narbonaise*, 9 *Gaule Cisalpine*, 10 *Achaïe* (Grèce continentale et Péloponèse), 11 *Cilicie*, 12 *Bithynie*, 13 *Syrie* et *Phénicie*, 14 *Crète*, 15 *Gaule Transalpine*, 16 *Numidie*, 17 *Égypte*. — Sous l'Empire, on distingua les *provinces sénatoriales* et celles du prince, dites *provinces impériales*: celles-ci, situées sur les frontières et dans lesquelles l'appareil de la force était encore nécessaire, étaient administrées par des fonctionnaires à la nomination du prince, dits le plus souvent *procurateurs*, qui cumulaient pour l'ordinaire les pouvoirs civil et militaire. Dans les provinces sénatoriales, au contraire, les gouverneurs, nommés par le sénat, n'avaient que le pouvoir civil. Les provinces passaient quelquefois d'une de ces deux conditions à l'autre; cependant on compta longtemps au nombre des provinces sénatoriales la Sicile, la Sardaigne, la Bétique, la Narbonaise, l'Afrique, l'Achaïe, la Macédoine, l'Asie, la Bithynie et Chypre.

PROVINCES-UNIES, état fédératif formé en 1579, par le traité d'Utrecht, aux dépens des 17 prov. qui composaient le cercle de Bourgogne, comprenait 7 prov. : la Hollande, la Zélande, Utrecht, les Gueldres avec Zutphen, l'Over-Yssel, la Frise et Grœningue avec Drenthe. Primitivement, il n'y avait que 5 provinces-unies, Over-Yssel n'ayant accédé à l'acte d'Utrecht qu'à la fin de 1579, et Grœningue qu'en 1594. La république des Provinces-Unies a cessé d'exister en 1795. (*V.* HOLLANDE et PAYS-BAS). On doit à M. Lothrop-Motley une *Hist. de la fondation des Provinces-Unies*, Paris, 1862.

PROVINCIAL, nom donné, dans les ordres religieux, au supérieur commun de toutes les maisons d'un même pays ou d'une même langue, qui forment une *province* ou division de l'ordre. Le *provincial* est subordonné au *général* de l'ordre.

PROVINS, *Provinum*, ch.-l. d'arr. (S.-et-Marne), à 49 kil. E. de Melun, sur la Voulzie et le Durtein; 7547 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce; collége, société d'agriculture; Hôtel-Dieu, hôpital général, fondé par les comtes de Champagne. Église et tour St-Quiriace, bâtie, dit-on, sur les ruines d'un temple d'Isis, église St-Ayoul; restes de fortifications; boulevards, ville souterraine; environs charmants. Eaux ferrugineuses. Fabriques de cuirs et de droguets, fours à chaux et à plâtre; commerce de blé, grains et farines. Culture des roses, dites *de Provins*, employées en médecine; conserves de violettes. Patrie du poëte Guyot de Provins. — Cette ville, qu'on a prise à tort pour *Agedincum*, existait dès le temps de Charlemagne. Possédée successivement par les comtes de Vermandois, de Blois, de Chartres et de Champagne, elle prospéra sous ces derniers. Elle fut brûlée en 1180, saccagée en 1280; prise par Charles le Mauvais en 1361 et 1378, par les Bourguignons, 1417, et les Anglais, 1432, par Henri IV, 1592. M. Bourquelot a donné une bonne *Hist. de Provins*, 1840.

PROVISEUR (de *providere*, pourvoir), dignité de l'ancienne et de la nouvelle Université. Dans l'ancienne, on désignait spécialement sous ce titre le supérieur de la Sorbonne et celui du collége d'Harcourt. Le 1er, toujours choisi parmi les hauts dignitaires du clergé, avait la direction suprême de la Sorbonne, mais ne nommait pas aux chaires vacantes; le 2e, qui appartenait à la faculté des arts, nommait les professeurs et les boursiers, dirigeait les études et administrait en chef les biens de la com-

munauté. — Dans la nouvelle Université, on donne le nom de proviseurs aux chefs des lycées impériaux.

PROVISIONS D'OXFORD, statut provisoire dressé en 1258 par 24 commissaires du parlement d'Oxford, dit *mad parliament* (parlement enragé), et juré par Henri III et son fils Édouard, ordonnait l'observation de la Grande Charte (souvent violée par le roi), la convocation régulière du parlement, et l'élection d'un grand juge national et de quatre chevaliers par comté pour recevoir les griefs des habitants. Le pape Alexandre IV cassa par une bulle les *Provisions d'Oxford* (1261), et par suite le roi rétracta son serment (1262). De là une guerre civile que signalèrent l'arbitrage de S. Louis (1264), la bat. de Lewes (1264), où Henri fut défait par Montfort, et celle d'Evesham (1265), où périt ce dernier. La paix ne fut rétablie qu'en 1267, et les Provisions furent abolies.

PROVOST (J. B. François), comédien français, né à Paris en 1798, m. en 1865; acteur du Théâtre-Français, où il excella dans l'ancien répertoire. Son jeu se distinguait par le naturel, l'entrain et le bon ton.

PROYARD (l'abbé Bonaventure), né vers 1743, m. en 1808, était principal du collége du Puy avant 1789. Il émigra, devint conseiller ecclésiastique du prince de Hehenlohe-Bartenstein, rentra en France en 1801, mais fut arrêté et détenu à Bicêtre en 1808 pour avoir écrit en faveur des Bourbons. Il mourut peu après à Arras. Il a écrit des brochures politiques et des ouvrages d'éducation : l'*Écolier vertueux*, le *Modèle des jeunes gens*, etc.

PRUDENCE, *Aurelius Prudentius Clemens*, poëte latin chrétien, né en 348 à Calahorra dans la Tarraconaise, fut successivement avocat, juge, soldat, gouverneur de quelques villes, employé à la cour d'Honorius, puis disgracié par le prince, et passa la fin de sa vie dans la solitude, la culture des lettres et l'exercice de la piété. On lui doit, outre quelques écrits contre les hérétiques, un recueil de *cantiques*, *hymnes* et autres *poésies*, très-souvent imprimé (Hanau, 1613, in-8; Amst., chez Dan. Elzevier, 1667, in-12, avec notes d'Heinsius; Paris, 1687, *ad usum Delphini*; Cologne, 1701, *Cum notis Variorum*), et réédité à Tubingue, 1845, par Obbarius, et à Leips., 1860, par Dressel. Prudence a été proclamé le *Prince des poëtes chrétiens* : on trouve en effet dans ses poésies de l'imagination et de l'esprit; mais son style est souvent incorrect et il est inférieur aux poëtes latins de la décadence. On doit à M. l'abbé Bayle une bonne *Étude sur Prudence*, 1860.

PRUDENCE (S.), évêque de Troyes de 840 ou 845 à 861, était Espagnol. Il combattit vivement les Semi-Pélagiens et réfuta Scot Érigène. On le fête le 6 avril.

PRUDHOMME (L.), journaliste et compilateur, né à Lyon en 1752, mort en 1830, fut d'abord commis libraire, puis relieur dans sa ville natale, vint à Paris vers 1787, s'y fit écrivain politique, publia une foule de pamphlets en faveur de la Révolution, fonda le journal démocratique intitulé *les Révolutions de Paris*, fut néanmoins emprisonné en 1793 comme royaliste, s'établit libraire après son élargissement, et édita divers grands ouvrages, notamment une traduction de *Lavater*, 1809, 10 vol. in-4; les *Cérémonies religieuses* de Picard, 1810, 13 vol. in-fol., et une nouvelle édition, fort améliorée, du *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine, 1810-1820, 20 vol. in-8. Il a en outre donné lui-même : *Géographie de la République française*, 1795; *Dictionnaire universel de la France*, 1805; *Histoire des crimes de la Révolution*, 1798, etc.

PRUDHOMMES, arbitres commerciaux. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

PRUDHON (P. P.), peintre, né à Cluny en 1760, mort en 1823, était fils d'un tailleur de pierres. Il manifesta des dispositions précoces, remporta à 18 ans le prix de peinture fondé à Dijon, passa six ans à Rome (1783-89) et s'y lia avec Canova, revint en France au moment de la Révolution et végéta longtemps, ne faisant guère que des vignettes, exposa aux salons de 1808 et 1812 des tableaux qui lui firent enfin prendre rang parmi les premiers artistes de l'époque, fut choisi par Napoléon pour donner des leçons à l'impératrice Marie-Louise et admis à l'Institut en 1816. Il eut une vie très-orageuse, et mourut du chagrin que lui causa le suicide de sa maîtresse. Son dessin est quelquefois incorrect, mais sa composition a du charme, et son coloris est fort beau. On admire surtout de lui *le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance céleste* et un *Christ mourant sur la croix*. Il ne traita pas avec moins de succès les sujets gracieux (*Psyché enlevée par les Zéphyrs*, l'*Innocence séduite par l'Amour*, *Vénus et Adonis*), ce qui lui mérita le surnom de *Corrège français*.

PRUM ou **PRUYM**, v. des États prussiens (prov. Rhénane), sur la Prum (affluent de la Sure), à 50 k. N. N. O. de Trèves; 3000 hab. Fameuse abbaye de Bénédictins, fondée en 721, agrandie en 761 par le roi Pépin, et dans laquelle l'empereur Lothaire I prit l'habit et mourut (855). Les archevêques de Trèves possèdent cette abbaye depuis le XVIe s. Les abbés de Prum étaient princes du St-Empire.

PRUNELLI, ch.-l. de cant. (Corse), à 31 k. S. E. de Corte; 916 hab.

PRUSA, nom commun à deux villes de Bithynie, bâties par un des Prusias : *Prusa ad Hypium*, sur la côte, entre Héraclée et Nicomédie; *Prusa ad Olympium*, auj. *Brousse*, à l'O. de la précédente.

PRUSIAS I, *le Boiteux*, roi de Bithynie de 237 à 192 av. J.-C., eut des démêlés avec Attale I, roi de Pergame, et avec la république de Byzance, repoussa les Gaulois qui avaient envahi ses États (200), et mourut en 192 des suites d'une blessure reçue au siége d'Héraclée. — II, *le Chasseur*, fils et successeur du préc., 192-148, reçut Annibal à sa cour, réussit avec son secours à battre Eumène, roi de Pergame, et n'en consentit pas moins à le livrer aux Romains, ce que le général carthaginois n'évita qu'en s'empoisonnant (183). En 167, il vint à Rome pour solliciter l'alliance de la république, et s'y déshonora par sa bassesse. De retour dans ses États; il fit de nouveau la guerre au roi de Pergame, et lui enleva quelques provinces, mais il fut forcé par les Romains de rendre ses conquêtes (154). Il périt dans une révolte suscitée par son propre fils Nicomède II.

PRUSSE (Royaume de), *Preussen* en allemand, *Borussia* en latin, un des principaux États de l'Europe, était, avant 1866, formée de 2 parties distinctes et séparées l'une de l'autre par des pays étrangers (Hanovre, Hesse supérieure, Nassau, etc.) : l'une, la vraie Prusse, à l'E.; l'autre à l'O. et plus petite, qu'on nommait la Prusse rhénane; sans compter une enclave du royaume de Wurtemberg, la Principauté de Hohenzollern, cédée au roi de Prusse en 1849. Depuis 1866, elle forme, à part quelques enclaves qui font avec elle partie de la Confédération du Nord (duché de Brunswick, d'Oldenbourg, etc.), un État compacte, qui a pour bornes, au N. la mer du N., le Danemarck, le grand-duché de Mecklenbourg, la mer Baltique, à l'E. la Russie et la Pologne, au S. l'empire d'Autriche, le royaume et les duchés de Saxe, le royaume de Wurtemberg, les grands-duchés de Bade et de Hesse, à l'O. la France et la Hollande. Sa population actuelle est d'environ 24 millions d'âmes, dont plus de 13 millions de protestants. — Les États prussiens se divisent en 10 grandes provinces, subdivisées en gouvernements et régences, plus les districts gouvernementaux de Cassel et de Wiesbaden et la Principauté de Hohenzollern. Les gouvernements prennent tous le nom de leur chef-lieu. La capitale est Berlin.

Provinces.	*Gouvernements.*
Brandebourg.....	Potsdam et Berlin. — Francfort-sur-l'Oder.
Poméranie........	Stettin. — Stralsund. — Kœslin.
Silésie............	Breslau. — Liegnitz. — Oppeln.
Posnanie.........	Posen. — Bromberg.

Prusse propre.....	Kœnigsberg.— Gumbinnen.— Dantzick. — Marienwerder.
Saxe.............	Magdebourg.—Mersebourg.— Erfurt.
Westphalie.......	Münster.— Minden.— Arensberg.
Province Rhénane.	Cologne.— Dusseldorf.— Coblentz..— Aix-la-Chapelle. — Trèves.
Hanovre..........	Hanovre. — Hildesheim. — Lunebourg. —Stade.— Osnabruck. — Aurich.
Slesvig-Holstein...	Kiel. — Slesvig.

Districts gouvernementaux de Cassel et Wiesbaden. — Principauté de Hohenzollern.

La Prusse embrasse des pays très-éloignés et très-divers. En Silésie, en Saxe et vers le Rhin, elle a beaucoup de montagnes (les monts Sudètes, Carpathes, Harz, Thuringerwald, Teutoburgerwald, etc.); dans les autres parties, c'est une plaine immense. La mer baigne environ 500 kil. des côtes de la Prusse. De nombreux chemins de fer, aboutissant pour la plupart à Berlin, facilitent encore les communications. Le Rhin, le Weser, l'Elbe, l'Oder et la Vistule sont les principaux fleuves qui l'arrosent. Il s'y trouve, surtout à l'E., beaucoup de lacs, d'étangs, et deux grandes lagunes, dites Kurische-Haff et Preussische-Haff. Divers canaux font communiquer ensemble l'Elbe, l'Oder et la Vistule. Le climat, variant selon la latitude, devient très-froid et très-humide au nord. La Silésie et les provinces à l'O. du Weser sont très-fertiles, mais dans le Brandebourg le sol est très-maigre; env. 6 millions d'hectares sont couverts de forêts. Productions principales : grains, légumes, lin, chanvre, safran, tabac, houblon; sur les bords du Rhin, vin, miel, soie. Fer, cuivre, étain, plomb, alun, salpêtre, chaux, albâtre, kaolin, jaspe, onyx et autres pierres précieuses; ambre jaune sur les côtes de la Baltique. Eaux minérales (à Aix-la-Chapelle), Warmbrunn, Hirschberg, etc.). Industrie active (draps, toiles, soieries, selleries, carrosserie, chapeaux, papier, tapis, horlogerie, brasseries, tanneries, bleu de Prusse, fonderie de fer). Commerce assez florissant, surtout à l'O. du Weser; il est facilité par l'association de douanes connue sous le nom de *Zollverein* et qui embrasse presque toute l'Allemagne. Le gouvt est monarchique et représentatif. La maison régnante est la ligne cadette des Hohenzollern. La liberté de conscience est illimitée: bien que la grande majorité de la population soit luthérienne, la religion catholique y a 2 archev. (Gnesen, Cologne) et 8 év. (Breslau, Culm, Ermeland, Munster, Paderborn, Trèves, Hildesheim et Osnabruck). L'instruction est fort avancée; (6 universités: Berlin, Kœnigsberg, Halle, Breslau, Greisfwald et Bonn). L'armée est très-forte : composée de troupes régulières et d'une milice nationale appelée *Landwehr*, elle s'élève à plus de 600000 hommes. La monarchie pruss., qui faisait partie de l'ancienne Confédération germanique, même y compris Posen et la Prusse propre (qui y furent admises en 1848), fait de même aujourd'hui partie tout entière de la Confed. de l'Allem. du N., dont elle a la présidence avec le commandement des armées de Conféd. Sur les 43 voix du Conseil fédéral, elle en a 17, et, par sa prépondérance, dispose de presque toutes les autres.

Histoire. La monarchie prussienne se composant de pays fort divers, qui n'ont été réunis qu'assez récemment, on s'attachera surtout ici à indiquer les acquisitions successives qui ont formé cette puissance et on se bornera à rappeler les événements principaux des États prussiens depuis le XVe s., époque où commence leur réunion, renvoyant pour ce qui précède cette époque à l'article particulier de chacun de ces États. *V.* PRUSSE PROPRE, POSEN, POMÉRANIE, SAXE, SILÉSIE, WESTPHALIE, etc.

1° Un comte de Hohenzollern, Conrad, tige de la maison de Brandebourg, fit dès 1164 l'acquisition du burgraviat de Nuremberg, qui n'a cessé d'appartenir à cette maison jusqu'en 1801. — 2° De 1248 à 1331, ses successeurs acquirent, entre autres terres, Anspach, Culmbach et Bayreuth; les possessions de cette maison embrassaient à cette époque presque toute la Franconie; mais elles furent, au commencement du XVe siècle, divisées entre les deux fils de Frédéric V de Hohenzollern (Jean III, l'aîné, et Frédéric VI, le cadet). — 3° En 1415, le margraviat de Brandebourg, qui avait appartenu successivement à la maison Ascanienne et à celles de Bavière et de Luxembourg, fut acheté, avec le titre d'électeur qui y était attaché, par Frédéric VI de Hohenzollern, qui prit le titre de Frédéric I de Brandebourg. Bientôt Frédéric II Dent de Fer y joignit la Nouvelle-Marche (1445). Ces possessions, qui avaient été partagées à la mort de Frédéric I (1440), furent de nouveau réunies par Albert l'Achille (1471) à la mort de Frédéric II. — 4° Par le traité de Xanten (1614) et celui de Dusseldorf (1624), Jean Sigismond réunit à ses États la moitié de la succession de Juliers (c.-à-d. Clèves, La Mark et Ravensberg). — 5° En 1618, le même Jean Sigismond réunit à ses États le duché de Prusse ou Prusse ducale, comme gendre du dernier duc Albert II, lequel lui-même était un Hohenzollern, mais de la ligne d'Anspach et Bayreuth. Cette Prusse ducale, qui était fief polonais lors de l'acquisition, devint complétement souveraine par l'acte de Labiau, en 1656, et par le traité de Wehlau, en 1657. — 6° En 1648, par le traité de Westphalie, Frédéric Guillaume, dit le *Grand Électeur*, acquit la Poméranie orientale, les archevêchés et évêchés sécularisés de Magdebourg, Halberstadt, Minden et Camin et le comté de Hohenstein. — 7° Après l'institution de Frédéric III comme *roi* sous le nom de Frédéric I (1701), eut lieu l'acquisition de Mœrs en 1702, de Tecklembourg, Vallengin et Neuchâtel en 1707, de partie des Gueldres en 1713 (paix d'Utrecht), de Wollin, Usedom, Stettin, et de moitié de la Poméranie antérieure en 1720 (paix de Stockholm).— 8° Frédéric II, en 1741 et 1742, conquiert sur l'Autriche presque toute la Silésie, que lui laissent la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) et celle d'Hubertsbourg (1763). Il avait en outre hérité en 1743 de la Frise orientale. — 9° Le même Frédéric obtint pour sa part, au 1er démembrement de la Pologne (1772-73), la Prusse polonaise, moins Dantzick et Thorn. Frédéric Guillaume II y joignit en 1793 ces deux villes et toute la Grande-Pologne, sous le nom de Prusse méridionale, et, en 1795, Bialystok, Plock, etc., sous celui de Nouv. Prusse orientale. Il avait en outre obtenu en 1791 la cession des margraviats d'Anspach et de Bayreuth. — 10° Après avoir, dans les guerres de la Révolution, perdu ses possessions à l'O. du Rhin, la Prusse avait reçu d'avantageuses compensations à l'E., en Saxe et en Westphalie; en outre, le Hanovre lui avait été cédé en 1806 par Napoléon; mais, la guerre ayant éclaté peu de mois après, ses troupes furent chassées du Hanovre, et, en 1807, le traité de Tilsitt lui retira tout ce qu'elle possédait en Westphalie et en Franconie, plus la Grande-Pologne, qui devint le grand-duché de Varsovie. Refoulée sur l'Oder, la Prusse allait être réduite à rien si la chute de Napoléon ne l'eût soudainement relevée. Elle recouvra en 1814 et 1815 un quart environ de la Grande-Pologne, toutes ses autres possessions (sauf Anspach et Bayreuth), eut de plus la Poméranie suédoise, près de la moitié du roy. de Saxe, et reçut, tant à l'E. qu'à l'O. du Rhin, une foule de territoires qui formèrent la Prusse Rhénane ou Gr.-duché du B.-Rhin. — 11° Enfin, en 1849, les princes souverains de Hohenzollern-Hechingen et de Hohenzollern-Sigmaringen cédèrent leur principauté à Frédéric Guillaume IV, moyennant un revenu annuel et avec réserve de leurs droits à la succession de Prusse.

Les événements capitaux de l'histoire de la Prusse depuis l'acquisition du Brandebourg par la maison de Hohenzollern (1415) sont : le rôle important joué

par les électeurs Frédéric II et Albert l'Achille pendant les guerres des Hussites, en prêtant leur secours à l'empereur Frédéric III (1440-1486); l'introduction du Luthéranisme en Brandebourg et en Prusse (1521 et années suiv.); la sécularisation de la Prusse orientale, en 1525, sous Albert de Brandebourg, grand-maître de l'Ordre Teutonique; l'influence acquise dès 1577 par les électeurs de Brandebourg sur la Prusse, dont ils finissent par rester maîtres (1618); le règne glorieux et utile du grand-électeur Frédéric-Guillaume, qui fut le vrai créateur du roy. de Prusse, et qui accrut considérablement la population de ses États en les ouvrant aux réfugiés français après la révocation de l'édit de Nantes; le changement du duché en royaume de Prusse sous Frédéric I (1701) et la participation de ce prince à la grande guerre du Nord (1701 et années suiv.), guerre qui, par la paix de Stockholm, lui valut de nouveaux agrandissements; le règne de Frédéric II ou le Grand qui, effaçant tous ses prédécesseurs, fut pendant 40 ans le prince le plus influent de l'Europe, ajouta la Silésie et la Prusse occid. à ses États, résista presque seul à la plus redoutable coalition (guerre de Sept ans, 1756-63), empêcha l'Autriche de faire main basse sur la Bavière (1777), et fit de la Prusse un contre-poids à la puissance de l'Autriche; la part que prirent ses deux successeurs à la lutte européenne contre la France, l'invasion des Prussiens en Champagne (1792), la paix de Bâle (1795), les campagnes de 1806 et 1807, signalées par la défaite d'Iéna, par l'occupation de Berlin et la perte d'une moitié des États prussiens, et terminées en 1807 par la paix de Tilsitt; la jonction de la Prusse à la Russie après le désastre de Moscou (1812), l'entrée des Prussiens en France après la bataille de Leipsick, et leur réintégration avec usure dans les provinces qu'ils avaient perdues. Fréd.-Guillaume III établit des *Assemblées provinciales*, ayant voix consultative (1820). En 1847, Fréd.-Guillaume IV accorda la *Diète réunie*, où étaient convoqués les membres des assemblées provinciales. A la suite de la révolution qui venait d'éclater en France en 1848, une nouvelle constitution fut jurée par le roi le 6 février 1850; elle établissait 2 chambres, la Chambre des Seigneurs et celle des Députés, le vote de l'impôt et des lois par ces chambres et la responsabilité des ministres. Son successeur, Guillaume Louis (1861), eut d'abord à soutenir de nouveaux débats au sujet de la Constitution; mais secondé par un ministre habile, M. de Bismarck, il donna un autre cours aux idées de son peuple: grâce à des succès faciles obtenus sur le Danemark (1864), et à une guerre aussi heureuse que hardie contre l'Autriche, qu'il vainquit à Sadowa (3 juillet 1866), il agrandit son roy. du Holstein, du Slesvig, du Lauenbourg, du Hanovre, de la Hesse-Électorale et supérieure, de Nassau, de Hombourg et de Francfort, exclut l'Autriche de l'Allem., qu'il réorganisa en s'arrogeant la présidence de la *Confédération du Nord* (V. Allemagne). L'*Histoire de la Prusse* a été écrite par Stenzel, 1830, J. Voigt, 1839, E. Véron, 1867.

Voici la série des souverains de la Prusse depuis l'acquisition du Brandebourg.

1° *Margraves électeurs de Brandebourg.*		Fréd.-Guillaume, le *Grand-Électeur*,	1640
Frédéric I,	1415	Frédéric III,	1688
Fréd. II, *Dent de Fer*	1440	2° *Rois de Prusse.*	
Albert, *l'Achille*,	1471	Frédéric I (le même	
Jean, *le Cicéron*,	1486	que Frédéric III),	1701
Joachim I, *le Nestor*,	1499	Frédéric-Guill. I,	1713
Joachim II, *l'Hector*,	1534	Fréd. II, *le Grand*,	1740
Jean-George,	1571	Fréd.-Guill. II,	1786
Joachim-Frédéric,	1598	Fréd.-Guill. III,	1797
Jean-Sigismond,	1608	Fréd.-Guill. IV,	1840
George-Guillaume,	1619	Guillaume-Louis,	1861

PRUSSE proprement dite, une des 8 provinces du royaume de Prusse, a pour bornes: à l'E. la Russie, au S. la Pologne russe, à l'O. la Poméranie et le Brandebourg, au N. la Baltique; capitale, Kœnigsberg. De forme oblongue, elle a 600 kil. de l'O. à l'E., sur une largeur qui varie de 25 à 150. On la divise en 4 gouvts: Kœnigsberg, Gumbinnen, Dantzick, Marienwerder. Elle est arrosée par la Vistule et contient en outre beaucoup de lacs, d'étangs et de marais, ainsi que les deux Haff. Climat insalubre, sol plat, froid, peu fertile; ambre sur les côtes. — La Prusse eut dans les temps anciens pour habitants les *Guttones*, les *Essyens*, les *Vindiles*, etc.; elle fut ensuite occupée par les Goths et comprise dans l'empire gothique. Après le départ des Goths, elle fut envahie par des tribus slaves, parmi lesquelles étaient les *Lettones* et les *Borussi* ou *Porussi*, qui habitaient sur les bords de la Vistule, et qui donnèrent leur nom au pays. Au commencement du XIIIe s., le duc de Mazovie Conrad tenta de les assujettir et de les convertir au Christianisme (1207), mais il fut repoussé, et les Prussiens dévastèrent cruellement ses États; il appela contre eux les Porte-Glaive (1215), puis les Chevaliers Teutoniques (1226). Ceux-ci, sous leur grand maître Hermann de Salza (1230), entamèrent la conquête de ces contrées barbares; elle ne fut achevée qu'en 1283. Forcé en 1290 de quitter la Terre-Sainte, l'Ordre finit par établir son siége principal et sa grande maîtrise en Prusse, à Marienbourg (1309). Sous sa domination, la Prusse prospéra quelque temps. Mais dans la suite l'Ordre fut affaibli par des guerres perpétuelles avec la Lithuanie, la Pologne, le Brandebourg; puis le faste, les rapines et les cruautés des chevaliers exaspérèrent le pays contre eux, et il en résulta, sous le grand maître Louis d'Erlischhausen, une insurrection terrible (1454): la noblesse et les villes coalisées, secouant le joug de l'Ordre, se placèrent sous la protection de la Pologne. La paix de Thorn (1466) mit fin à la guerre, en faisant de la Prusse deux parts: l'une, à l'O. (Prusse royale), devint partie du royaume de Pologne; l'autre, à l'E. (Prusse teutonique), restait à l'Ordre, mais sous la suzeraineté polonaise. Afin d'échapper à ce joug, l'Ordre choisit pour grand maître en 1511 le margrave Albert de Brandebourg. Celui-ci conclut avec le roi Sigismond de Pologne la paix de Cracovie, 1525, en vertu de laquelle il convertit la Prusse en un duché séculier, qu'il garda comme fief de la Pologne et qu'il rendit héréditaire dans sa propre famille. Albert-Frédéric ou II, son fils, lui succéda; mais, ce prince étant tombé dans un état d'imbécillité en 1573, ses États furent administrés par Jean-George, puis par Joachim-Frédéric et par Jean-Sigismond, ses parents. Ce dernier fut investi du duché en 1618, à la mort d'Albert II, et, ayant fait épouser une des filles d'Albert par son fils, il fixa dans la ligne à laquelle il appartenait la couronne ducale de Prusse. Depuis cette époque, la Prusse est restée à la maison électorale de Brandebourg, d'abord comme fief polonais et plus tard comme possession indépendante (*V.* l'art. précédent).

PRUSSE RHÉNANE. On nomme souvent ainsi toutes les possessions de la Prusse sur le Rhin et à l'O. du Weser. *V.* Grand-duché du BAS-RHIN et prov. du RHIN.

PRUTH, *Poras*, *Hierasus?* riv. qui sert de limite entre la Russie d'Europe et la Moldavie, naît en Galicie dans les Carpathes, au-dessus de Kolomea, arrose cette ville, coule au S. E. et tombe dans le Danube près de Galatz après un cours de 800 kil. — Ce fleuve est célèbre par l'échec que Pierre le Grand subit sur ses bords (à Houch près de Faltchi), et par le traité qu'il y conclut en 1711 avec les Turcs par l'entremise de Catherine: le czar dut, par ce traité, renoncer à ses nouveaux établissements sur la mer d'Azov et la mer Noire.

PRYTANÉE, nom donné par les Grecs au palais où siégeaient les *prytanes*, dans les villes où cette magistrature existait. On connaît surtout le Prytanée d'Athènes, réunion d'édifices situés sur la pente N. E. de l'Acropole. Il se composait de bâtiments destinés: 1° aux séances politiques ou juridiques des prytanes; 2° à des approvisionnements en blé et autres grains;

3° aux repas qu'on donnait aux citoyens nourris aux dépens du trésor. Ces citoyens étaient d'abord les *prytanes*, puis ceux qui avaient bien mérité de la patrie. — Sous la République française, le collége Louis-le-Grand, consacré aux boursiers de l'État, prit le nom de *Prytanée français*. En 1803, ce nom fut transféré à l'établissement de St-Cyr, qui eut la même destination. Depuis 1852, il est appliqué au Collége militaire de La Flèche.

PRYTANES, magistrats suprêmes chargés dans divers États de la Grèce d'administrer les affaires ou de rendre la justice : il y avait des *Prytanes* à Athènes, à Corinthe, à Corcyre, à Rhodes, à Mitylène, etc. Les plus connus sont ceux d'Athènes. Ils gouvernaient conjointement avec les archontes, préparaient les lois qui devaient être portées devant le peuple et rendaient la justice dans certains cas réservés. Ils étaient au nombre de 50. Tous les membres du sénat remplissaient ces fonctions à tour de rôle pendant 35 jours de l'année. Les Prytanes s'assemblaient dans le *Prytanée* et y étaient nourris aux frais du public.

PRZEMYSL, v. murée des États autrichiens (Galicie), chef de cercle, sur le Saan, à 90 kil. O. de Lemberg; 10000 hab. Évêchés catholique et grec. — Le cercle de Przémysl, entre celui de Lemberg et le roy. de Pologne, a 100 kil. sur 35 et compte 260000 h.

PRZÉMYSL ou **PRÉMISLAS I**, anc. roi de Pologne, dont on place le règne de 722 à 750, mais dont l'existence est incertaine. — II, roi de Pologne, était d'abord duc de Posen. Il acquit Cracovie en 1290, hérita de la Poméranie orientale en 1295, fut, la même année, élu roi de Pologne après un long interrègne, et mourut dès l'année suivante (1296).

PRZÉMYSL-OTTOKAR, duc de Bohême. *V.* OTTOKAR.

PSALMANASAR (George), aventurier, né en 1679 dans le midi de la France, m. à Londres en 1763, reçut une éducation distinguée, mais n'usa de ses talents et de ses connaissances que pour revêtir successivement des masques divers; il se fit passer en dernier lieu pour un indigène de l'île de Formose, publia à Londres une *Relation* de cette île, qu'on crut véritable, et aboutit à une conversion feinte, qu'il se fit payer cher. Vers l'âge de 32 ans, il renonça à toutes ces impostures et se mit à écrire des livres sérieux. Il a fourni la plus grande partie de l'histoire ancienne à l'*Histoire universelle anglaise*; à 73 ans, il écrivit ses *Mémoires* (1764, en anglais), sans toutefois donner son vrai nom, qu'on a toujours ignoré.

PSAMMÉNIT, dernier roi de la dynastie égyptienne, fils et successeur d'Amasis, monta sur le trône en 526 av. J.-C. et ne régna que six mois. Battu par Cambyse sur le bras pélusiaque du Nil, puis forcé et pris dans Memphis, il fut envoyé captif à Suse avec 6000 Égyptiens. Il fut mis à mort quelque temps après comme suspect d'avoir ourdi un complot.

PSAMMÉTIQUE, roi d'Égypte, fils de Néchao, qui avait été détrôné par les Éthiopiens, fonda la 26° dynastie. Il était un des 12 rois de la *Dodécarchie* qui se partagèrent l'Égypte à la mort de Séthos, et régna en cette qualité, de 671 à 656 av. J.-C., sur la portion N. O. de l'Égypte, à l'occident du Delta. Aidé de mercenaires grecs de l'Asie-Mineure et s'appuyant sur un oracle, il battit et chassa ses 11 collègues et régna seul de 656 à 617. Il embellit Memphis, y éleva les temples de Fta et du bœuf Apis, ouvrit aux Grecs la ville de Naucratis, accueillit les étrangers, contrairement aux anciens usages de l'Égypte, et fonda une marine. L'Égypte manquant de forêts et par conséquent de bois de construction, il voulut conquérir la Phénicie et la Syrie, pour en tirer les bois du Liban; mais il fut, dit-on, arrêté 29 ans au siége d'Azoth. Ce prince avait transporté sa capitale à Saïs. Néanmoins il orna Thèbes de nombreux monuments : plusieurs de ceux qui subsistent encore parmi les ruines de cette ville, à Karnac, portent son nom.

PSARA, île de l'Archipel. *V.* IPSARA.

PSAUMES (le Livre des), du grec *psalmos*, *air chanté sur la harpe*, un des livres canoniques de l'Ancien Testament. C'est un recueil d'hymnes ou de cantiques, au nombre de 150, qui étaient destinés à être chantés dans les cérémonies religieuses. On les doit pour la plupart au roi David; Asaph passe pour en avoir composé plusieurs. Ils furent recueillis par Esdras. Les Psaumes sont un des plus beaux modèles de la poésie lyrique : plusieurs de nos grands poëtes, J. Racine, J. B. Rousseau, Lefranc de Pompignan, en ont imité avec bonheur les passages les plus sublimes. Ils ont été traduits intégralement en vers français par Clément Marot, et plus récemment par M. Giffard, 1841.

PSELLUS (Michel), écrivain byzantin, de famille patricienne, né au commencement du XI° s., m. vers 1079, fut nommé sénateur par l'emp. Michel Stratiotique, conserva son crédit sous Isaac Comnène et Constantin Ducas, fit l'éducation de Michel Parapinace, fils de ce dernier, sous lequel il devint principal ministre, mais fut disgracié par Nicéphore Botoniate et finit par être relégué dans un couvent où il mourut. Philosophe, théologien, mathématicien, médecin, il a écrit sur les sujets les plus divers. On a de lui, entre autres écrits : *Paraphrase sur le traité de l'Interprétation d'Aristote*, Venise, 1503 (à la suite du commentaire d'Ammonius sur le même sujet); *Comment. sur l'Acoustique d'Aristote*, dont une trad. latine, par Comozzi, a été publiée à Venise en 1554, mais dont le texte grec est inédit; *Des propriétés des minéraux*, Toulouse, 1615, grec-latin; *des Quatre sciences mathématiques* (arithmétique, musique, géométrie, astronomie), avec une version latine par G. Xylander, Bâle, 1556; une *Chronographie* (qui va de 975 à 1059); un traité *De l'action des démons*, Paris, 1615, publié de nouveau en 1838 par Boissonnade, avec des poésies de l'auteur. — Un 2° Psellus, dit *le Jeune*, fut précepteur de Michel VII ou Ducas. On a de lui un *Abrégé des lois* (*Synopsis tôn nomôn*), en 1500 vers politiques.

PSKOV ou PLESKOV, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Pskov, sur la Pskova et la Vélikaïa; 13000 hab. Évêché grec, cour civile et criminelle, école théologique. Ville bâtie en bois; églises riches. Cette ville, fondée au X° s., fut une république indépendante jusqu'à sa soumission à Vasili IV (1509). Son commerce était jadis très-florissant : elle rivalisait avec Novogorod. — Le gouvt de Pskov, borné par ceux de St-Pétersbourg et de Novogorod au N., de Tver et de Smolensk à l'E., de Vitebsk au S., de Riga à l'O., a 340 kil. sur 225 et compte 680000 h. Sol peu fertile, mais bien cultivé.

PSOPHIS, v. d'Arcadie, au N. O., sur les confins de l'Achaïe et de l'Élide, au confluent de l'Érymanthe et de l'Aroanios, était une des plus fortes places du Péloponèse. Alliée des Étoliens dans la guerre des Deux-Ligues, elle fut prise par Philippe V, roi de Macédoine, qui la donna en garde aux Achéens, 219 av. J.-C. On en voit les ruines près du village actuel de *Tripotamo*.

PSYCHÉ, jeune fille de la plus rare beauté, inspira une vive passion à l'Amour même. Exposée, d'après l'ordre d'un oracle, sur une montagne où elle devait être la proie d'un monstre inconnu, elle s'attendait à périr lorsque Zéphire la transporta dans un palais magnifique, où chaque nuit l'Amour venait la visiter, mais dans l'ombre et en lui recommandant de ne point chercher à le voir. La curiosité l'emporta bientôt, mais une goutte d'huile, échappée de la lampe que Psyché tenait à la main, tomba sur la cuisse de son amant pendant qu'elle le contemplait : il s'éveilla aussitôt et s'envola pour ne plus revenir; le palais s'évanouit en même temps, et Psyché fut livrée à Vénus, qui, irritée de ce qu'elle avait séduit son fils, la soumit aux plus dures épreuves. A la fin cependant, l'Amour, touché de son malheur, revint à elle, l'épousa et lui donna l'immortalité. Apulée, dans l'*Ane d'or*, La Fontaine, et de nos jours M. Laprade, ont conté cette fable d'une manière ravissante. La fable de Psyché a reçu mille interpréta-

tions diverses. On a voulu y voir l'emblème de la beauté de l'âme (dont le nom grec est *psyché*), de son union avec le corps, des épreuves qu'elle subit sur la terre et de l'immortalité à laquelle elle est destinée. Ce qu'elle paraît offrir de plus clair, c'est que le bonheur ne dure qu'autant que dure l'illusion.

PSYLLES, *Psylli*, jongleurs d'Égypte et de Libye, prétendaient avoir le don de neutraliser le venin des serpents et de les tuer par leur seule présence. Hérodote en a fait à tort un peuple particulier, qu'il place dans l'intérieur de la Cyrénaïque.

PTOLÉMAÏS, nom commun à beaucoup de villes anciennes, fondées ou embellies par les Ptolémées. Les principales sont : 1° une ville de Syrie nommée d'abord *Acco*, auj. *St-Jean-d'Acre*, célèbre dans l'histoire des croisades ; — 2° une ville de Cyrénaïque qui servait de port à *Barcé* et dont il reste de vastes ruines : c'est auj. *Tolometa* ; — 3° une v. de la Hte-Égypte, en Thébaïde, auj. *Menchit-el-Nédé*, sur la r. g. du Nil, au S. de Panopolis, fondée par Ptolémée Philadelphe et l'une des places les plus commerçantes de l'Égypte ; — 4° une autre v. d'Égypte, sur le golfe Arabique (mer Rouge) et sur les frontières des Troglodytes, près du cap appelé auj. *Assyx-Ras*. On la nommait *Ptolémaïs théron*, à cause des bêtes féroces qui infestaient ses environs. On croit que c'est la ville actuelle de *Mersa-Mubarak* en Abyssinie.

PTOLÉMÉE I, *Ptolemæus*, dit LAGUS (du nom de son père), et SOTER (c.-à-d. *Sauveur*), roi d'Égypte, fondateur de la dynastie des Lagides, passait pour fils d'une maîtresse de Philippe qui aurait ensuite épousé Lagus, un des principaux officiers de ce prince. Il suivit Alexandre en Asie, et fut un des trois officiers qui lui sauvèrent la vie dans la ville des Oxydraques. A la mort du roi (323 av. J.-C.), il reçut l'Égypte en partage. Il s'unit aux autres généraux contre Perdiccas, qui trouva la mort en envahissant l'Égypte, 320, puis contre Antigone, dont il battit à Gaza le fils Démétrius, 313, et s'empara de la partie S. de la Syrie et de la Palestine. En 306, il prit le titre de roi, à l'exemple de ses collègues. En 301, il contribua à la victoire d'Ipsus sur Antigone, après laquelle il unit à ses États la Cyrénaïque, la Libye, Cypre, la Célésyrie et la Palestine. Non moins actif à l'intérieur, il fortifia Alexandrie, remplit cette ville de monuments et de temples, commença la tour du Phare, fonda la bibliothèque du Sérapion, protégea les sciences, les lettres, attira les savants, créa le Musée, s'occupa même de la religion et introduisit ou restaura en Égypte le culte du dieu Sérapis. Il écarta du trône l'aîné de ses fils, Ptolémée Céraune, dont il craignait la violence, et abdiqua en faveur du second, Ptolémée Philadelphe (285). Sa mort n'eut lieu que deux ans après cette abdication. — II, *Philadelphe* (c.-à-d. l'*Ami de ses frères*, surnom ironique qui, dit-on, lui fut donné à cause de sa haine contre ses frères), fils du préc., né à Cos en 309 av. J.-C., monta sur le trône en 285, fit tuer Arsène, son plus jeune frère, tandis que Ptolémée Céraunus, l'aîné, fuyait l'Égypte, punit de mort Méléagre, un autre de ses frères, qui avait favorisé une révolte en Cypre, et contint Cyrène, que son 3° frère, Magas, poussait à l'insurrection. Il répudia la fille de Lysimaque, Arsinoé, pour épouser une autre Arsinoé, sa sœur de père. Ptolémée Philadelphe aimait les lettres et les sciences ; il fit traduire en grec les livres sacrés des Hébreux (version des Septante), augmenta la bibliothèque fondée par son père, et fit beaucoup pour l'astronomie et la navigation ; il répara le canal de jonction entre la Méditerranée et la mer Rouge, creusa des ports, fit explorer la Nubie et le Nil supérieur, et fonda plusieurs villes dont quelques-unes prirent de lui le nom de *Philadelphie*. Au dehors, il s'allia avec Rome, défendit la liberté de la Grèce contre Antigone Gonatas, et prévint les attaques d'Antiochus Théos, roi de Syrie, en envoyant des troupes dans ses États. Il mourut en 247. C'est un des plus grands rois de la dynastie. Quelques-uns expliquent son surnom de *Philadelphe* par l'affection qu'il avait pour sa sœur (*adelphé*), qu'il épousa. — III, *Évergète* (c.-à-d. *le Bienfaiteur*), fils et successeur du préc., né vers 283 av. J.-C., régna de 247 à 222, envahit la Syrie, franchit l'Euphrate, occupa la Babylonie, la Susiane, la Perside, pénétra jusqu'à Bactres, rapporta de Perse en Égypte les images des dieux nationaux, enlevées par Cambyse et Darius (c'est ce qui lui valut son surnom), conquit aussi l'Éthiopie, comme l'atteste le célèbre *monument d'Adulis* (V. ce nom), seconda les efforts d'Aratus pour l'indépendance achéenne, et accueillit Cléomène battu par les Macédoniens. Il eut pour femme Bérénice, sa propre sœur, si célèbre par l'enlèvement de sa chevelure. V. BÉRÉNICE. — IV, *Philopator* (c.-à-d. l'*Ami de son père*, surnom ironique qui lui fut donné parce qu'on l'accusait d'avoir empoisonné son père), fils de Ptolémée III, régna de 222 à 205. Soumis à d'indignes ministres, Agathocle et Sosibe, il persécuta Cléomène, le réduisit à tenter une révolte, puis le massacra et outragea son cadavre. En guerre avec Antiochus le Grand, il perdit d'abord la Syrie presque entière, mais la vict. de Raphia lui assura la possession de la Palestine, de la Phénicie et de la Cœlésyrie (217). Il fit mourir Arsinoé, sa sœur et femme, et mourut abhorré et méprisé de ses sujets. — V, *Épiphane* (c.-à-d. l'*Illustre*), fils et successeur du préc. (205-181), avait cinq ans à la mort de son père, et fut toujours le jouet de ses ministres (Agathocle, Sosibe le Jeune, Tlépolème). Une guerre malheureuse avec Antiochus signala sa minorité ; la révolte de Lycopolis, les projets ambitieux de Scopas, de Dicéarque, d'affreux désordres à Saïs, à Naucratis et dans plusieurs autres villes, ensanglantèrent le reste de son règne. Il ne les comprima qu'à l'aide de Grecs mercenaires et à force de cruautés. Pour consolider son trône, les régents avaient confié au Sénat romain la tutelle du jeune roi. Il mourut empoisonné. — VI, *Philométor* (c.-à-d. l'*Ami de sa mère*), fils et successeur du préc. (181-146), avait cinq ans en montant sur le trône, et eut pour régente sa mère Cléopâtre, princesse syrienne, qui sut défendre l'Égypte contre les attaques du roi de Syrie Antiochus IV. Il fut pris en 170 par les Syriens, resta quatre ans prisonnier, régna ensuite deux ans conjointement avec son frère Ptolémée VII ou Évergète II, qui avait gouverné en son absence, se vit attaqué de nouveau par Antiochus, mais fut délivré par l'intervention du consul Popilius Lénas, qui signifia au roi de Syrie de respecter l'allié du peuple romain (164). Par l'ordre du même Popilius, il céda la Libye, la Cyrénaïque et l'île de Cypre à Ptolémée Évergète II à titre de royaume particulier. Plus tard, voulant profiter des troubles de la Syrie, il fit tour à tour alliance avec Alexandre Bala et avec Démétrius. Il périt de ses blessures après avoir remporté sur Bala la vict. de l'Oronte. — VII, *Évergète II* (c.-à-d. *le Bienfaiteur*, par antiphrase), gouverna de 170 à 166, pendant la captivité de son frère Philométor, régna conjointement avec lui de 166 à 164, obtint par l'intervention de Popilius le roy. de Libye et Cyrénaïque, auquel plus tard il fit joindre Cypre, revint en armes sur l'Égypte à la mort de Philométor (146), força sa veuve à l'épouser et promit de laisser régner avec lui le jeune Ptol. Eupator, fils de ce prince, mais bientôt il l'assassina dans les bras de sa mère. Il se rendit le jouet de tous par ses extravagances, et devint tellement odieux par ses vices et ses cruautés qu'il fut forcé d'abandonner Alexandrie (131). Cependant il parvint à se faire rétablir, grâce aux talents de son général Hégéloque et aux troubles de la Syrie, et il resta sur le trône jusqu'à sa mort, en 117. Outre le surnom dérisoire d'*Évergète*, on lui donnait ceux de *Kakergète* (malfaisant) et de *Physcon* (ventru). — VIII, *Soter II*, fils du préc., monta sur le trône l'an 117 av. J.-C. Il fut dix ans sous le joug de sa mère Cléopâtre, favorisa Antiochus de Cyzique, roi de Syrie, contre son compétiteur

Antiochus Grypus, fut chassé de l'Égypte par une révolte qu'alluma sa propre mère dans Alexandrie, se rendit alors en Syrie avec 30 000 hommes, prit part aux guerres civiles qui désolaient ce pays, et essaya de se faire une principauté aux dépens de la Judée et de la Phénicie. Il ne remonta sur le trône d'Égypte qu'au bout de 18 ans, à la chute de Ptolémée Alexandre I, son frère (88). Il mourut en 81, laissant une fille légitime, Bérénice, et un fils naturel (*V.* Ptolémée XI). On lui donnait vulgairement le surnom de *Lathyre* (pois chiche). — IX, ou Ptol. Alexandre I, 2e fils de Ptolémée VII, fut mis sur le trône par sa mère Cléopâtre, après l'expulsion de Ptolémée VIII, son aîné (107 av. J.-C.). Il se brouilla avec sa mère dès qu'il fut maître de la couronne, et la fit mourir pour ne pas être lui-même sa victime; il viola le tombeau d'Alexandre le Grand pour s'en approprier les trésors, causa par là une insurrection dans Alexandrie et fut forcé de prendre la fuite (88); fit une vaine tentative pour se replacer sur le trône, sur lequel était remonté Ptol. Soter II, se vit repoussé sur mer et sur terre, et périt dans un combat, laissant un fils, Ptolémée-Alexandre II, qui régna depuis. — X, ou Ptol. Alexandre II, fils du préc. Aidé de Sylla, il réclama le trône à la mort de son oncle Ptolémée VIII (Soter II), en 81, l'obtint au bout de 6 mois, en épousant la fille de Soter, Bérénice, régna 47 jours avec elle, puis l'assassina; il fut bientôt lui-même égorgé dans le gymnase d'Alexandrie par l'armée révoltée, en 80. Suivant Champollion-Figeac, il ne fut que chassé d'Égypte, et régna encore sept ans à Tyr. En lui s'éteignit la descendance légitime de Ptolémée; les Romains se déclarèrent ses héritiers, en vertu d'un prétendu testament. — XI, *Aulète* (c.-à-d. *joueur de flûte*, ainsi nommé de sa passion pour la flûte), fils naturel de Ptol. Soter II, fut mis sur le trône par les Égyptiens en 80, mais ne fut reconnu par les Romains qu'en 59; encore ne fut-ce qu'en achetant la protection de Pompée. Il se rendit l'objet du mépris et de la haine des Égyptiens, surtout par l'inertie avec laquelle il vit le sénat de Rome faire main basse sur l'île de Cypre, apanage de son frère, fut chassé en 58, et revint après 3 ans d'exil, grâce aux armes de Gabinius, créature de Pompée (55). Il régna 3 ans encore, protégé par la garde gauloise qu'on lui avait laissée, dépouilla ses sujets pour payer ses dispendieux protecteurs, et mourut exécré, en 52 av. J.-C. — XII, *Denys* (c.-à-d. *Bacchus*), fils du préc., monta sur le trône en 52, et fut marié à sa sœur, la fameuse Cléopâtre, bien qu'il n'eût que 13 ans et qu'elle en eût 17. Cléopâtre ayant voulu exercer seule l'autorité, les tuteurs du jeune roi excitèrent contre elle une sédition et la forcèrent à s'éloigner. D'après le conseil des mêmes tuteurs, Ptolémée consentit à l'assassinat de Pompée (48), qui venait se réfugier en Égypte, mais il n'en fut pas mieux traité par César, qui, s'interposant comme arbitre entre Cléopâtre et lui, se déclara pour Cléopâtre dont les charmes l'avaient séduit. Ptolémée prit les armes, mais il fut battu et périt dans les eaux du Nil pendant sa fuite, en 48. — XIII, *l'Enfant*, 2e fils de Ptolémée XI, fut fait roi d'Égypte par César, en 48 av. J.-C., et devint à 11 ans le second mari de Cléopâtre; mais il périt quatre ans après, peut-être par le poison. — XIV, ou *Césarion*, né en 47 av. J.-C., de César et de Cléopâtre, fut déclaré roi en 42 par les triumvirs, reçut en 32 le vain titre de roi des rois, et périt en l'an 30 par ordre d'Auguste.

PTOLÉMÉE ALORITÈS, roi de Macédoine, natif d'Alore en Piérie, était un fils naturel d'Amyntas III, dont il épousa la fille Euryone. Eurydice, sa belle-mère, éprise pour lui d'un amour criminel, tenta de faire périr son époux Amyntas pour le placer sur le trône : mais son plan échoua. Ptolémée voulut encore, mais inutilement, usurper le trône en 372. Il réussit, en 369, à la mort d'Alexandre II, à enlever une partie du royaume; mais trois ans après, il fut renversé par l'intervention de Pélopidas.

PTOLÉMÉE, surn. *Céraune* (c.-à-d. *le Foudre*, à cause de sa violence), roi de Macédoine, fils aîné de Ptolémée Soter I, quitta l'Égypte quand Ptolémée Philadelphe, son frère cadet, eut été déclaré l'héritier du trône (285), assassina Séleucus qui l'avait accueilli dans ses États, se fit proclamer roi de Thrace et de Macédoine (281), battit sur mer Antigone Gonatas, un de ses compétiteurs, se débarrassa des autres sans coup férir, épousa sa sœur Arsinoé, veuve de Lysimaque, fit mourir les deux fils qu'elle avait eus de ce prince, et la força bientôt elle-même à fuir en Égypte, où elle épousa Philadelphe. Il périt en 279, dans une bataille contre les Gaulois que commandait Belgius, après un an et demi de règne.

PTOLÉMÉE (Claude), *Claudius Ptolemæus*, astronome grec, né, à ce qu'on croit, à Ptolémaïs en Thébaïde dans les 1res années du IIe s. de J.-C., vécut longtemps à Alexandrie ou à Canope, près de cette ville. Il commença ses travaux vers 128 et les poursuivit 40 ans. Savant laborieux plutôt qu'homme de génie, il n'a guère fait que rassembler et coordonner les travaux de ses devanciers (notamment d'Hipparque); il ne rectifie pas même leurs inexactitudes ou il les corrige mal. Il a donné son nom à ce système astronomique suivant lequel le soleil, les planètes, les astres décrivent leurs orbes autour de la terre qui reste immobile, système conforme à l'apparence, mais contraire à la réalité, et que renversa Copernic. Celles de ses œuvres que nous possédons sont : la *Composition mathématique*, traité d'astronomie en 13 livres, connu aussi sous le nom d'*Almageste* (mot hybride formé de l'art. arabe *al* et du superlatif grec *mégistos*, très-grand), l'*Analemme* (traité de gnomonique), l'*Optique* (en 5 liv.), la *Géographie* (en 8 liv.), les *Harmoniques*, traité mathématique des sons, le *Quadripartitum* ou *Tétrabiblon*, qui traite en 4 livres de l'astrologie judiciaire; un *Abrégé* de ses *Tables astronomiques*, dit *Tables manuelles*; des tables chronologiques dites *Canon royal*, et un traité philosophique sur le *Criterium et la Faculté dirigeante*. Il avait en outre écrit des livres sur l'*Étendue*, les *Éléments*, la *Pesanteur*, et un traité de *Mécanique* en 3 livres. C'est à tort qu'on l'a regardé comme l'auteur du *Traité de projection stéréographique* dit *Planisphère de Ptolémée* (en latin, Bâle, 1536, in-4). Plusieurs de ses ouvrages ont été commentés par Théon. Les œuvres de Ptolémée ont été très-souvent imprimées. L'édition la moins incomplète a été longtemps celle de Bâle, 1551, in-f.; Wilberg et Grashof en ont donné une plus complète, grec-lat., Essen, 1838-46. On a des éditions séparées de la *Géographie* (Amst., 1619, par Bertius), Berlin, 1838 (par Wilberg); des *Harmoniques* (dans le t. III des *Œuvres* de Wallis, Oxford, 1699); du *Quadripartitum* (grec-latin, Bâle, 1533); de l'*Almageste* (Bâle, 1538, in-fol., grec-franç.); du *Criterium*, avec trad. latine (par Boulliau, Paris, 1663 et 1681). L'abbé Halma a traduit en franç., avec le texte en regard : l'*Almageste*, sous le titre de *Composition mathématique*, avec notes de Delambre, 1813-15; les *Tables chronologiques*, 1819; les *Hypothèses et époques des planètes*, 1820; le *Commentaire de Théon sur la Composition*, 1821-22; les *Tables manuelles astronomiques*, avec les *Commentaires*, 1822-25; la *Géographie*, 1828. Quoique laissant beaucoup à désirer, ses traductions sont encore utiles.

PUBLICAINS (de *publicum*, domaine public, contributions), fermiers des impôts chez les Romains. Ils appartenaient à l'ordre des chevaliers et formaient des compagnies qui affermaient les impôts aux enchères et pour 5 ans. Ils commettaient souvent des exactions, qui les rendirent odieux au peuple.

PUBLICOLA. *V.* VALERIUS PUBLICOLA.

PUBLILIUS PHILO, illustre plébéien de Rome, fut 4 fois consul (339, 327, 320, 315). Dictateur en 339, il prit Palépolis et battit les Samnites. Pendant sa dictature, il fit passer 3 lois fameuses qui prescrivaient : 1° l'obligation pour les patriciens comme pour les

autres citoyens de se soumettre aux plébiscites; 2° la ratification des actes du peuple par le Sénat et les curies; 3° l'obligation de prendre un des censeurs parmi les plébéiens, ainsi que la faculté pour les consuls d'être tirés *tous deux* de cet ordre. Il est le 1er plébéien qui ait été nommé préteur (337 av. J.-C.).

PUBLIUS SYRUS, poëte latin du 1er s. av. J.-C., probablement natif de Syrie, fut amené esclave à Rome dans sa jeunesse, fut élevé avec soin par le maître aux mains duquel il était tombé et reçut ensuite la liberté. Il se mit à écrire et à jouer des mimes, espèce de parades burlesques sans intrigue, parcourut ainsi diverses villes de l'Italie, puis se produisit à Rome même, où il eut des succès : César lui donnait la préférence sur Labérius. Les mimes de Publius étaient remplis de traits de morale : quelques-unes des *Sentences* qu'ils renfermaient ont été conservées; on les imprime ordinairement à la suite de Phèdre. Les meilleures éditions séparées de ces sentences sont celles d'Érasme, Bâle, 1502, et de J. C. Orellius, Leips., 1822, in-8, *cum not. Variorum*. Elles ont été trad. en franç. par Levasseur (1811), par J. Chenu (coll. Panckoucke) et par Baudement (coll. Nisard).

PUCELLE D'ORLÉANS (La). *V.* JEANNE D'ARC.

PUEBLA (la) ou la PUEBLA-DE-LOS-ANGELES, v. du Mexique, ch.-l. de l'État de Puebla, sur le plateau d'Anahuac, à 122 k. E. S. E. de Mexico, 72 000 hab. Évêché, séminaires, collége, nombreuses églises (presque toutes remarquables). La Puebla est une des plus belles villes du Mexique. Industrie et commerce actifs; grandes fabriques de faïence. — Fondée en 1533; occupée en 1847 par les Américains, en 1863 par les Français, après un siége meurtrier. — L'État de P., entre ceux de Vera-Cruz au N. E., d'Oaxaca à l'E., de Mexico à l'O. et le Grand-Océan au S., a 500 k. sur 225 et env. 800 000 h. Hautes montagnes au centre : la Cordillère d'Anahuac (où se trouve le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl); riv. principale, la Nasca. Sol fertile, mais mal cultivé; salines et mines d'argent. Commerce (jadis plus florissant). Ce pays, appelé Tlasca avant la conquête, était indépendant de Mexico; il fournit des secours à Cortez pour la conquête du Mexique. Nombreuses antiquités mexicaines, entre autres la fameuse pyramide de Cholula.

PUELCHES, nation indigène de l'Amérique du Sud, répandue dans le Sud de Buenos-Ayres, le N. de la Patagonie et le S. E. du Chili, est auj. réduite à un petit nombre d'individus par l'effet des guerres qu'elles a eues à soutenir contre les Araucaniens.

PUERTO-BELLO ou PORTO-BELLO (c.-à-d. *beau port*), v. et port de la Nouv.-Grenade (dép. de l'Isthme), sur la mer des Antilles, à 70 kil. N. O. de Panama; 1500 hab. (jadis 8000). Excellent port, 2 châteaux forts. — Puerto-Bello était, avant le passage par le cap Horn, l'un des plus grands entrepôts du commerce de l'Amérique avec l'Europe : c'est de là que partaient les galions chargés de métaux précieux. Elle est auj. fort déchue; climat très-malsain. Colomb découvrit ce port en 1502; les Espagnols bâtirent la ville en 1584; elle a été prise plusieurs fois par les flibustiers, notamment en 1670 par le fameux Morgan, et en 1596 et 1740 par les Anglais.

PUERTO-CABELLO, v. du Vénézuela, sur le golfe Triste, par 70° 37' long. O., 10° 28' lat. N., à 100 k. O. de Caracas; 8000 hab. Port beau et sûr; fortifications en ruines. La ville est bâtie dans une île jointe au continent par un pont. Le séjour en est peu sain à cause de marais voisins. — Elle doit sa naissance à des pêcheurs et à des contrebandiers de la colonie hollandaise de Curaçao.

PUERTO-DEL-PRINCIPE, v. et port de l'île de Cuba, ch.-l. du dép. du Centre, sur la côte N., à 520 k. E. S. E. de la Havane; 40 000 hab. Haute cour de justice des Antilles espagnoles; lieutenance civile et militaire. Ville mal bâtie et malsaine. Grand commerce de sucre et de café.

PUERTO-REAL, v. d'Espagne (Cadix), près de l'embouchure du Guadalète, à 11 kil. N. E. de Cadix; 5000 hab. Port que ferme un môle. Pêche active. Entrepôt des marais salants voisins. Puerto-Real était le quartier général des Français lorsqu'ils assiégèrent Cadix en 1811-12 et en 1823.

PUERTO-RICO. *V.* PORTO-RICO.

PUFENDORF (Samuel, baron de), publiciste et historien, né en 1632 près de Chemnitz, en Misnie, m. en 1694, était fils d'un ministre luthérien. Il étudia surtout Descartes, Grotius, Weigel, et fit paraître dès 1660, en latin, des *Éléments de Jurisprudence naturelle* qui lui valurent tant de réputation qu'on créa pour lui une chaire de droit naturel à l'Université de Heidelberg (1661). En 1667 il publia, sous le voile de l'anonyme, et toujours en latin, un traité *de l'État de l'empire germanique*, où il examinait l'origine et les usurpations de toutes les petites puissances de l'Allemagne; ce livre causa de grandes rumeurs et suscita contre lui des inimitiés qui le déterminèrent à passer en Suède, où le roi Charles XI lui offrait la chaire de droit naturel à l'Université de Lund, nouvellement fondée (1670). Deux ans après, il donna le traité sur lequel repose principalement sa réputation : *Du Droit de la nature et des gens*, en 8 livres, en latin, Lund, 1672, ouvrage qui fut traduit et commenté dans toutes les langues de l'Europe (notamment en français par Barbeyrac). A la suite de cette publication, il fut nommé par Charles XI historiographe de Suède et secrétaire d'État. L'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume voulut aussi l'avoir pour historien et l'attira à sa cour en 1686. C'est là qu'il finit ses jours. Ses principaux écrits, après ceux qui ont été déjà cités, sont : *De Officio hominis ac civis*, Lund, 1673, trad. aussi par Barbeyrac; *De Rebus gestis Suecicis, ab expeditione Gustavi Adolphi usque ad abdicationem Christinæ*, 1686; *De Rebus gestis Caroli Gustavi, Sueciæ regis*, 1695; *De Rebus gestis Friderici III, electoris, postea regis; Introduction à l'Histoire des États européens*, en allemand, 1682, trad. en français par Rouxel, 1710, et continuée par La Martinière; cet ouvrage et sa continuation ont été réunis sous le titre d'*Introduction à l'histoire générale et politique de l'univers*, Paris, 1753. Les écrits de Pufendorf, tant de droit public et naturel que d'histoire, ont longtemps été les modèles du genre et se lisent encore avec fruit. Comme Grotius, il fonde la morale et le droit sur le principe de la sociabilité humaine. Moins original et moins profond que Grotius, Pufendorf a eu surtout le mérite de populariser et d'appliquer les idées de ce grand publiciste. Comme historien, il est le plus souvent impartial, excepté toutefois quand il s'agit de l'Église romaine.

PUGET (Pierre), célèbre artiste, à la fois peintre, sculpteur et architecte, né à Marseille en 1622, m. en 1694, débuta par sculpter des ornements en bois pour les navires. Il alla fort jeune en Italie où il étudia la peinture sous Pierre de Cortone, qui voulut en vain le retenir près de lui, revint en France en 1643 et peignit plusieurs tableaux d'église pour Marseille, Aix, Toulon, La Ciotat. Il exécuta en 1656 sa première œuvre d'architecture, la fameuse *Porte de l'hôtel de ville* à Toulon, avec un balcon soutenu par deux admirables cariatides, fut chargé en 1660 par Fouquet des sculptures de son château de Vaux, et envoyé en Italie pour choisir à Carrare les marbres destinés à ces travaux; dut renoncer à cette mission après la disgrâce de Fouquet (1661), mais reçut à Gênes un si bon accueil qu'il s'arrêta plusieurs années dans cette ville où il exécuta plusieurs de ses plus beaux ouvrages, et ne revint en France qu'en 1669, sur l'invitation de Colbert, qui le nomma directeur de la décoration des navires à Toulon : c'est alors qu'il inventa ces poupes colossales, ornées d'un double rang de galeries saillantes et de figures en bas-relief et en ronde-bosse, qui ont fait longtemps l'ornement des vaisseaux en Europe. Tout en remplissant ses fonctions, il put encore exécuter plusieurs chefs-d'œuvre de sculpture. On cite entre autres : *Alexandre Sauli*, *S. Sébastien*, *S. Philippe Néri*

(tous trois à Gênes), les groupes de *Milon de Crotone* et d'*Alexandre et Diogène* (au Louvre), celui d'*Andromède* (à Versailles), les bas-reliefs de l'*Assomption* et de la *Peste de Milan*, à Marseille, ainsi que la *Halle au poisson*, qu'il construisit pour cette dernière ville et qui porte son nom. Comme architecte, Puget a le sentiment du grandiose; comme peintre, il compose sagement et plusieurs de ses tableaux offrent des beautés de premier ordre; mais c'est surtout comme sculpteur qu'il excelle; il a du feu, de la vigueur et de l'élévation; il rend admirablement le pathétique ; mais il sacrifie quelquefois l'élégance à la force. Ses admirateurs l'ont surnommé *le Michel-Ange français*. Marseille lui a élevé une colonne surmontée de son buste. Une des salles de sculpture du Louvre a reçu le nom de *Salle Puget*.

PUGET-THÉNIERS, ch.-l. d'arr. du dép. des Alpes-Maritimes, sur la r. g. du Var, à 35 kil. N. O. de Nice; 1304 hab. Draperies.

PUISAYE, petit pays de l'anc. France, sur la r. dr. de la Loire, faisait partie du Gâtinais Orléanais, au S. Villes: St-Fargeau, Bléneau, Bonny, St-Amand.

PUISAYE (Joseph, comte de), général royaliste, né en 1755 à Mortagne, m. en 1827, était en 1789 officier dans les Cent-Suisses. Il siégea à l'Assemblée Constituante, y défendit les idées nouvelles, et devint en 1791 maréchal de camp; mais en 1793 il prit parti contre la Convention, et se mit à la tête de l'armée départementale de l'Eure. Vaincu à Pacy, il se réfugia en Bretagne, y réorganisa la chouannerie, puis alla en Angleterre pour préparer l'expédition de Quiberon; mais, ayant échoué devant l'habileté de Hoche, il donna sa démission : le parti royaliste l'accusa de trahison. Le comte de Puisaye obtint des ministres anglais un établissement au Canada, et finit par se faire naturaliser Anglais. Il a publié des *Mémoires* justificatifs, Londres, 1803.

PUISEAUX, ch.-l. de c. (Loiret), à 17 kil. E. N. E. de Pithiviers; 1959 h. Vins, miel, cire, safran.

PUISET (le), vge du dép. d'Eure-et-Loir), à 45 kil. S. E. de Chartres, et près de Janville; 600 hab. Jadis ch.-l. de sirerie. Célèbre château fort, dont la prise coûta trois années de guerre à Louis VI.

PUISSANT (Louis), né en 1769 en Champagne, de pauvres cultivateurs, m. en 1843, fut placé fort jeune chez un arpenteur, sentit le besoin d'étudier la géométrie pour comprendre son art, et fit dans cette étude de rapides progrès; fut nommé ingénieur-géographe à l'armée des Pyrénées-Orientales, quitta le service avec le grade de lieutenant-colonel d'état-major, professa les mathématiques à l'École centrale de Lot-et-Garonne, à l'École militaire de Fontainebleau, à l'École de l'état-major, et fut admis en 1828 à l'Académie des sciences. Il prouva en 1836 qu'il y avait eu erreur dans la mesure de la partie du méridien qui s'étend de Montjouy à Formentera, et qu'il fallait ajouter 68 toises à la mesure, et par suite changer la longueur attribuée au méridien. Outre un *Cours de Mathématiques*, on a de lui des *Traités de Géodésie*, 1805, de *Topographie*, 1807, de *Trigonométrie*, 1809; et la *Description géométrique de la France*.

PUJOL (ABEL de), peintre, né en 1785, m. en 1861. fut élève de David, remporta en 1811 le grand prix de peinture, exposa en 1817 *S. Étienne prêchant l'Évangile* (pour l'église St-Étienne), en 1819 *la Vierge au Tombeau*, peignit pour le musée de Versailles *Achille de Harlay devant les Ligueurs* et *la Clémence de César*, et décora de ses peintures le plafond du grand escalier du Louvre ainsi que la galerie de Diane à Fontainebleau. Il réussit surtout dans la peinture à fresque et dans la grisaille : c'est de lui que sont les belles grisailles de la Bourse de Paris. Il fut admis en 1835 à l'Académie des beaux-arts.

PUJOLS, ch.-l. de c. (Gironde), à 24 kil. S. E. de Libourne; 803 hab. Ruines d'un château féodal, qui appartenait aux Duras. Près de là, curieux dolmen.

PULASKI ou PULAWSKI (Joseph), patriote polonais, né en 1705, fut d'abord avocat, et gagna par ses talents une fortune considérable. Il prit une part très-active aux efforts du parti qui voulait renverser Stanislas Poniatowski, vendu à la Russie, et fut le premier auteur de la *Confédération de Bar* (1768). Nommé *maréchal régimentaire* de la Confédération (c.-à-d. chef des troupes), il soutint contre les Russes et le parti de Stanislas, mais sans succès, une lutte désespérée, et se vit forcé à se réfugier en Moldavie. Il se préparait à renouveler la guerre lorsqu'il fut arrêté par le séraskier tartare et incarcéré à Constantinople. Il mourut en prison. — Son fils, Casimir P., 1748-78, s'efforça, comme lui, d'affranchir la Pologne, prit part à la conjuration qui avait pour but l'enlèvement de Stanislas, pénétra dans Cracovie, qu'il disputa plusieurs jours aux Russes, puis se fortifia dans le monastère de Czenstochau, où il se défendit longtemps (1771). Lorsque le parti patriote eut été définitivement vaincu, il se réfugia en France, puis alla prendre du service dans la guerre d'Amérique et fut tué en 1778, au siége de Savannah.

PULAWY, v. de la Pologne russe, sur la Vistule, à 42 kil. N. O. de Lublin; 3000 hab. Beau château qui fut longtemps la résidence du prince Czartoryiski: on y remarquait une bibliothèque de 60 000 vol. et le temple de *Sibylle*, renfermant les plus rares antiquités de la nation polonaise; les Russes ont saccagé ce château en 1831. Un institut agricole et polytechnique y a été créé en 1861.

PULCHÉRIE (Ste), *Ælia Pulcheria*, impératrice d'Orient, fille d'Arcadius, née en 399, m. en 453. Proclamée *augusta* en 414, elle exerça un heureux ascendant sur son jeune frère l'empereur Théodose II : c'est par son conseil qu'il épousa Athénaïs. Ses mérites ne purent cependant la mettre à l'abri de l'envie : elle fut un instant disgraciée en 447, mais elle recouvra bientôt son crédit. A la mort de Théodose, en 450, elle monta sur le trône sans opposition. Elle donna alors sa main au général Marcien, pour avoir en lui un appui; mais, comme elle avait fait vœu de virginité, elle fit promettre à son époux de respecter ce vœu; ce à quoi il consentit. Cette pieuse princesse se livrait dans le palais à tous les exercices du cloître. L'église grecque l'hon. le 15 ou le 17 septembre. *Pulchérie* est l'héroïne d'une pièce de Corneille.

PULCI (L.), poëte, né à Florence en 1432, m. vers 1487, était chanoine de Florence; il jouit de la faveur de Laurent de Médicis et de l'amitié de Politien. Il est auteur d'un poëme héroï-comique intitulé : *Morgante maggiore*, mélange bizarre de sérieux et de comique, où il tourne en ridicule les romans de chevalerie : c'est le 1er exemple du genre qu'on a depuis nommé le *bernesque*, parce que Berni y excella. Les meilleures éditions de ce poëme sont : celles de Venise, 1494; de Naples (Florence), 1732; de Paris, 1768. On en estime le style pour sa pureté : c'est une des sources les plus précieuses de l'ancienne langue toscane. On a aussi de Pulci un recueil d'*Odes* et de *Sonnets*, où l'on trouve une grande licence.

PULLNA, v. de Bohême (cercle de Saatz), près de Brux. Sources minérales alcalines renommées dont les eaux sont exportées en grande quantité.

PULTAVA. *V.* POLTOVA.

PULTUSK, v. de Russie (Pologne), à 160 k. N. E. de Plock; 2200 hab. Anc. résid. des évêques de Plock. Victoire de Charles XII sur les Saxons, 1703; des Français sur les Russes, 1807.

PUNDJAB. *V.* PENDJAB.

PUNIQUES (Guerres), nom commun à trois guerres célèbres qui eurent lieu entre les Carthaginois (*Pœni*) et les Romains. La 1re commença en 264 av. J.-C., et dura 23 ans. Elle eut lieu à la suite des démêlés de Hiéron, tyran de Syracuse, avec les Mamertins, qui, après avoir envahi Messine, avaient appelé les Romains à leur secours; les Carthaginois prirent parti pour les Syracusains. Amilcar, du côté des Carthaginois, App. Claudius Caudex, Valerius Maximus, Duillius, Attilius Calatinus, Regulus, Lutatius, du côté des Romains, y jouèrent les principaux rôles. Les

batailles navales de Myles ou Tyndaris, d'Ecnome, de Drépane, la translation du théâtre de la guerre en Afrique, et le siége de Lilybée, en furent les principaux événements. Les Romains y mirent fin en 241 en remportant un avantage décisif aux îles Égates. Cette guerre leur donna l'empire de la Sicile. — La 2e guerre commença en 219, par le siége et la prise de Sagonte, ville d'Hispanie alliée de Rome, qui fut attaquée au milieu de la paix par Annibal, et elle dura 18 ans. Le passage des Pyrénées et des Alpes par Annibal, ses victoires sur le Tésin et la Trébie, 218, au lac Trasimène, 217, à Cannes, 216, les batailles de Nole, de Séna, l'expédition des deux Scipions en Espagne, la défaite d'Asdrubal sur le Métaure, 207, le passage du grand Scipion en Afrique, et la victoire définitive de Zama (202), en sont les faits principaux; Annibal, Asdrubal, les Scipions, Fabius Maximus, Marcellus en furent les héros. Après avoir mis Rome à deux doigts de sa perte, cette guerre finit par la rendre maîtresse de l'Espagne, et anéantit pour toujours la puissance de Carthage. — La 3e ne fut autre chose que le siége de Carthage. Elle eut lieu de 149 à 146 av. J.-C. Après 3 ans d'une héroïque résistance, Carthage fut prise et incendiée, et son territoire fut converti en province romaine par Scipion Émilien. *V.* ROME et CARTHAGE.

PUNO, v. du Pérou, sur le lac Chucuyto, à 350 k. S. E. de Cuzco; 16 000 h. Aux env., mines d'argent.

PUNTIDO, couvent situé entre Milan et Bergame. C'est là que fut signée, en 1167, la 1re Ligue lombarde.

PUPIEN, empereur romain. *V.* MAXIME et BALBIN.

PURACÉ, v. de la Nouv.-Grenade (Cauca), à 17 k. S. E. de Popayan, au pied du volcan de Puracé, haut de 2650m, qui l'a presque détruite en 1827.

PURBACHIUS, astronome. *V.* PEURBACH.

PURCHAS (Sam), savant ecclésiastique anglais, né dans le comté d'Essex en 1577, m. en 1628, était chapelain de l'archevêque de Cantorbéry. Il forma une collection de voyages, tant imprimés que manuscrits, la plus riche qu'on eût encore vue, et fit paraître ce recueil en 5 vol. in-fol., dont le 1er est intitulé : *Purchas, his pilgrimages or relations of the world and the religion*, 1613, et les 4 autres : *Hakluytus posthumus*, 1625, in-f. Ils se composent principalement de manuscrits laissés par Hackluyt.

PURIFICATION. C'était, chez les Juifs, une cérémonie ordonnée par le Lévitique, et qui avait lieu 40 jours après les couches quand l'enfant était un garçon et 80 si c'était une fille. L'accouchée se rendait au Temple et offrait pour son enfant un agneau avec un pigeon ou une tourterelle. — Chez les Chrétiens, c'est la fête que l'Église célèbre en mémoire du jour où la Vierge Marie alla au Temple pour obéir à la loi, et y présenta l'Enfant Jésus; on la célèbre le 2 février. On croit qu'elle fut établie sous l'empereur Justinien en 542 ; d'Orient elle passa en Occident au VIIe s. On la nomme vulgairement *Chandeleur*.

PURITAINS, nom donné en Angleterre et en Écosse aux presbytériens les plus rigides, qui avaient la prétention d'appliquer seuls la parole de Dieu dans toute sa *pureté*. Opposés surtout à l'Église anglicane, les Puritains bannissent de l'église toute hiérarchie, du culte tout luxe (musique, habits pontificaux, ornements), toute liturgie, et proscrivent la plupart des pratiques extérieures (jeûne, signe de croix, agenouillement, etc.). Née du temps de la reine Marie Tudor, cette secte, restée longtemps obscure, ne commença à attirer l'attention que sous le règne d'Élisabeth; en 1566 elle déclara formellement se séparer de l'Église anglicane. Élisabeth poursuivit les Puritains plus vivement même que les Catholiques, ce qui ne les empêcha pas de croître en nombre, et d'acquérir sous le règne suivant la consistance d'un parti. Un grand nombre d'entre eux se réfugia en Amérique, où ils peuplèrent le Massachussets, fondèrent New-Plymouth, New-Haven, etc. Les Puritains se signalaient par leur exaltation républicaine : ils ont eu la plus grande part à la double chute des Stuarts. Sous Guillaume III, ils profitèrent, comme les autres sectes non-conformistes, de l'*acte de tolérance* publié par ce prince en 1689. L'*Histoire des Puritains* a été écrite par Neale. Walter Scott, dans ses *Puritains d'Écosse*, a parfaitement dépeint la secte de ce nom.

PUSEYISME, doctrine religieuse répandue depuis peu d'années en Angleterre, surtout à l'Université d'Oxford, et ainsi nommée de son principal auteur, le Dr Pusey, chanoine de l'Église du Christ et professeur d'hébreu à Oxford : elle déclare la foi indépendante du pouvoir temporel et se rapproche du Catholicisme sur les points les plus importants, rétablissant la messe, la confession auriculaire, la pénitence, le jeûne, l'invocation des saints, etc. Inquiétés par l'épiscopat anglican, la plupart des Puseyistes ont ouvertement embrassé le Catholicisme.

PUSSORT (Henri), conseiller d'État, né en 1615, mort en 1697, était oncle de Colbert et partagea sa haine contre Fouquet, dont il fut un des juges : il opina pour la mort. Il a travaillé à la rédaction des *Ordonnances* de 1667 à 1670 pour la réformation de la justice et l'abréviation des procès. Boileau fait allusion à ce dernier fait dans son *Lutrin*.

PUSTERTHAL, cercle du Tyrol, entre le cercle d'Unter-Innthal, l'Autriche propre et l'Illyrie, a 140 k. sur 40 et env. 100 000 hab.; ch.-l., Brunecken. Il est traversé par les Alpes Rhétiques.

PUTANGES, ch.-l. de cant. (Orne), sur la r. g. de l'Orne, à 18 kil. O. d'Argentan; 717 hab. Tanneries.

PUTBUS (Princes et comtes de), anc. famille de Poméranie, est une ligne collatérale des anciens princes de l'île de Rugen. Le fondateur de cette maison est un certain Borante, qui obtint en 1249 le château de *Podebusk* ou *Putbus*, avec la péninsule de Iasmund. Cette famille a été élevée en 1727 à la dignité de *prince* par l'empereur d'Allemagne.

PUTEANUS (ERYCIUS), érudit. *V.* DUPUY (Henri).

PUTEAUX, vge du dép. de la Seine, sur la r. g. de la Seine, à 8 kil. O. de Paris; 7613 hab. Port pour le débarquement du charbon de terre, des bois, des vins, etc. Fabriques d'indiennes, teintureries; culture des roses. Jolies maisons de campagne.

PUTIPHAR, officier de Pharaon. *V.* JOSEPH.

PUTNEY, v. d'Angleterre (Surrey), sur la Tamise, à 9 kil. O. de Londres; 6000 hab. Patrie de Gibbon.

PUTRIDE (Mer), *Putridum mare*, partie S. O. du *Palus Mæotis*, ainsi nommée à cause des miasmes qui s'échappent de ses eaux basses et fangeuses. C'est auj. la lagune de *Sivach*.

PUTSCH (Élie van), *Putschius*, philologue, né à Anvers en 1580, m. en 1605, à 25 ans, s'était fait remarquer par sa précocité. On lui doit un recueil de 33 grammairiens anciens, sous le titre de *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, Hanau, 1605, réimpr. par Lindemann (1831-40) et par H. Keil (1855-58).

PUTUMAJO, riv. de l'Amérique du Sud. *V.* IÇA.

PUY, du celtique *puich* ou *puech*, en latin *podium*, nom qu'on rencontre en France dans beaucoup de noms de lieux, veut dire *hauteur*, *montagne*.

PUY (LE), dit aussi le *Puy-en-Velay* et le *Puy-Notre-Dame*, *Civitas Vellavorum* chez les anciens *Anicium* et *Podium* au moyen âge, ch.-l. du dép. de la Hte-Loire, bâti en amphithéâtre sur le versant méridional du mont Anis, à 505 k. S. E. de Paris; 17 015 hab. Évêché fort ancien (occupé en 1095 par Adhémar de Monteil), trib. de 1re inst. et de commerce, lycée, école normale, bibliothèque, musée. Belle promenade du Breuil, cathédrale, construite au-dessus de la ville et adossée au *Roc Corneille*, église St-Laurent, où sont les restes de Duguesclin, église de la Chaise-Dieu, contenant 743 stalles; ruines d'un temple de Diane, etc. Au sommet du rocher est une statue colossale de la Vierge, fondue avec les canons pris à Sébastopol en 1855 et *inaugurée* en 1861. Blondes et dentelles, couvertures, lainages, clouterie, etc. Commerce de bestiaux, cuirs, bois de construction; marrons dits de *Lyon*. Patrie du car-

dinal de Polignac. Le Puy était la capitale de l'ancien Velay. Cette ville a beaucoup souffert des guerres de religion.

PUY (Raymond, Henri.... du). *V.* DUPUY.

PUYCERDA, *Julia Livia*, v. forte d'Espagne (Barcelone), à 110 k. N. de Barcelone, à 45 k. N. E. d'Urgel et à 2 kil. de la frontière de France; 2500 h. Place de guerre. Forges, lainages, cotonnades; jaspe, sources minérales. Jadis capitale de la Cerdagne. Prise par les Français en 1707 et 1793; reprise par les Espagnols en 1795; plusieurs fois assiégée pendant l'invasion française en Espagne de 1808 à 1814.

PUY-DE-DÔME, petite chaîne de montagnes de France, au centre du dép. de même nom, appartient au système des Cévennes et se lie par le S. au Mont-Dore : 45 kil. de long. Plusieurs sommets dits *Puys*, presque tous volcaniques : le plus haut, le *Puy-de-Dôme*, tout près de Clermont, a 1465^m de hauteur : c'est là que Pascal fit sa 1re expérience barométrique.

PUY-DE-DOME (dép. du), entre ceux de l'Allier au N., de la Hte-Loire et du Cantal au S., de la Loire à l'E., de la Corrèze et de la Creuse à l'O. : 7972 kil. carr.; 576 409 h.; ch.-l., Clermond-Ferrand. Il est formé en partie de l'Auvergne, du Bourbonnais et du Lyonnais. Plusieurs montagnes : Puy-de-Dôme, Mont-Dore; vallées et plaines au N.; l'Allier le traverse. Ce dép., très-important sous le point de vue géologique, a beaucoup de volcans éteints et de formations volcaniques. Plomb argentifère et autres, cuivre, alun, antimoine, beaucoup de houille; marbre, granit, pierres meulières et à plâtre, pierres de taille, lave, schistes argileux, bitumeux, tripoli, pouzzolane, sources incrustantes, etc. Sol fertile, surtout au N. : céréales, fruits, châtaignes, chanvre, gros vin, beaucoup de bois, excellents pâturages. Chevaux petits; gros et menu bétail. Industrie active : tissus de laine, de coton, de fil; ouvrages en cuivre, fer, quincaillerie, coutellerie; faïence; papiers; produits chimiques, raffinerie de sucre; pâte d'abricots, fromages estimés. — Ce dép. a 5 arr. (Clermont-Ferrand, Issoire, Riom, Thiers, Ambert), 47 cant. et 444 communes. Il appartient à la 20e div. militaire, a une cour impér. à Riom et un évêché à Clermont.

PUYLAURENS, *Podium Laurentii*. ch.-l. de c. (Tarn), à 26 kil. S. E. de Lavaur; 5940 h. Les Protestants l'occupèrent au XVIe s., et y fondèrent une école de théologie. Ses fortificat. furent rasées en 1629.

PUYLAURENS (Guill. de), chapelain de Raymond le Jeune, comte de Toulouse, écrivit vers 1245 une *Histoire des Albigeois*, qui est fort estimée.

PUYLAURENS (Ant. DE LAGE, duc de), d'une famille noble du Languedoc, fut le favori de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, le suivit dans ses deux retraites à Bruxelles et en Lorraine, puis, gagné par Richelieu, travailla à réconcilier Gaston avec le roi et y réussit. Richelieu, en récompense, lui donna la seigneurie d'Aiguillon, qui fut érigée en duché-pairie sous le titre de Puylaurens, et lui fit épouser une de ses cousines (Marguerite de Coislin), 1634. Puylaurens n'en fut pas moins conduit à Vincennes l'année suivante, comme ayant rallumé la discorde entre les deux frères; il mourut en prison en 1635.

PUY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de c. (Lot), sur la r. dr. du Lot, à 19 k. N. O. de Cahors; 2394 h. Jadis fortifié.

PUY-MIROL, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), à 22 kil. S. E. d'Agen; 1482 h. Ruines d'un vieux château.

PUYSÉGUR (Jacq. DE CHASTENET, seigneur de), lieutenant général, d'une ancienne famille de l'Armagnac, né vers 1600, m. en 1682, était parent du duc d'Épernon. Il servit 41 ans, eut part à 30 combats et à 120 siéges, sans être jamais blessé. Il a laissé des *Mémoires* (de 1617 à 1658), publiés en 1747, et reproduits dans la collection Petitot.— Jacq. Franç. DE CHASTENET, marq. de P., son fils, 1665-1743, entra au service en 1677, remplit des missions diplomatiques sous Louis XIV, fit partie du conseil de la guerre pendant la minorité de Louis XV et fut fait maréchal de France en 1734. On a de lui l'*Art de la guerre*, 1748, in-fol., ouvrage rédigé pour l'instruction du duc de Bourgogne.— Jacq. Fr. Maxime, marq. de P., fils du préc., 1716-1782, fit avec distinction les guerres du règne de Louis XV et fut fait lieutenant général en 1759. Il laissa plusieurs ouvrages, la plupart anonymes, sur l'art militaire, les sciences, la philosophie, et publia l'*Art de la guerre* de son père.

PUYSÉGUR (Amand Marc Jacq. DE CHASTENET, marquis de), fils du préc., né en 1751, m. en 1825, entra dans l'artillerie, et prit part comme major de tranchée au siége de Gibraltar, en 1782. Il commandait en 1792 l'école de La Fère; il donna sa démission, fut deux ans retenu prisonnier à Soissons pour avoir correspondu avec ses frères émigrés, puis se retira dans sa terre de Buzancy. Il fut maire de Soissons de 1800 à 1805. C'est surtout comme champion et propagateur du magnétisme animal qu'il s'est rendu célèbre. Il fut un des plus fervents disciples de Mesmer, et observa le premier le merveilleux phénomène du somnambulisme magnétique (1787). Il eut part aux *Annales de magnétisme*, à la *Bibliothèque magnétique*, aux *Archives du magnétisme*, et donna lui-même d'intéressants *Mémoires pour servir à l'histoire du magnétisme*, 1788, ainsi que des *Recherches sur l'homme dans l'état de somnambulisme*, 1811. Dans tous ses écrits, il soutient avec courage et loyauté ce qui était à ses yeux la plus importante des découvertes. D'une bienfaisance rare, le marquis de Puységur n'employa le magnétisme qu'à faire le bien.

PUYSÉGUR (Ant. Hyac. Anne DE CHASTENET, comte de), longtemps connu sous le nom de *comte de Chastenet*, frère cadet du précéd., né en 1752, m. en 1809, servit dans la marine, visita les cavernes des Guanches à Ténériffe et en rapporta de belles momies, dressa les cartes de tous les débouquements de St-Domingue, émigra en 1791, joignit l'armée de Condé, passa au service de l'Angleterre, puis du Portugal, devint contre-amiral de la flotte portugaise, sauva le roi de Naples Ferdinand IV et sa famille en les recevant à son bord et les conduisit en Sicile (1793). Il rentra en France en 1803.

PUYSÉGUR (Pierre Louis DE CHASTENET, comte de), d'une branche cadette, 1727-1807, était lieutenenant général lorsque Louis XVI lui confia, en 1788, le portefeuille de la guerre. Il se vit obligé de se retirer en 1789; l'Assemblée déclara qu'il emportait les regrets de la nation. Il défendit Louis XVI au 10 août et n'émigra qu'après la mort du roi.

PYANEPSION, le 5e mois de l'année athénienne, tirait son nom des *Pyanepsies*, fêtes qu'on célébrait en l'honneur d'Apollon et qui furent instituées, dit-on, par Thésée après sa victoire sur le Minotaure.

PYDNA, d'abord *Citron*, auj. *Chitro* ou *Kitros*, v. de Macédoine, en Piérie, sur le golfe Thermaïque, au S. des embouchures du Ludias et de l'Haliacmon, était une colonie de la Grèce méridionale. Elle fut prise par le roi de Macédoine Archélaüs I et fortifiée par Philippe. En 316 av. J.-C., Olympias y soutint un siége célèbre contre Cassandre et y fut mise à mort. En 168 Paul-Émile y défit complétement Persée; en 147, Q. Métellus y battit Andriscus : ces deux victoires anéantirent l'indépendance de la Macédoine.

PYGMALION, fameux sculpteur de l'île de Cypre, devint, selon la Fable, amoureux de la statue de Galatée qui était son propre ouvrage, obtint de Vénus que cette statue s'animât, et l'épousa. De ce mariage naquit un fils nommé Paphus.

PIGMALION, roi de Tyr, frère de Didon, régnait au IXe av. J.-C. (874-827). Il tua Sichée, son beau-frère, afin de s'emparer de ses trésors, et força par ses mauvais traitements sa sœur Didon à fuir. Il fut empoisonné par sa femme Astarbé.

PYGMÉES, *Pygmæi*, peuple imaginaire que les Grecs plaçaient en Thrace, dans l'Inde ou en Éthiopie, mais toujours aux extrémités de la terre. Ils étaient d'une taille excessivement petite (on leur donnait un *pygmé*, c.-à-d. 1 pied grec 1/8, ou 34 centimètres).

ils coupaient les épis avec des cognées et avaient dans les grues de redoutables ennemis, auxquels ils faisaient sans cesse la guerre. Ils voulurent une fois attaquer Hercule endormi; le héros les mit dans sa peau de lion et les porta à Eurysthée.

PYLADE, le fidèle ami d'Oreste, fils de Strophius, roi de Phocide, suivit Oreste partout, jusqu'en Tauride, et épousa sa sœur Électre. Il monta sur le trône de la Phocide à la mort de son père.

PYLADE, pantomime, natif de Cilicie, porta son art au plus haut point, obtint à Rome une vogue immense du temps d'Auguste et forma une troupe spéciale qui hérita de sa méthode et de son jeu. Des troubles ayant éclaté à l'occasion de ses représentations, Auguste le chassa de Rome et de l'Italie; mais les murmures du peuple le forcèrent à le rappeler.

PYLAGORES, députés que les villes grecques envoyaient à l'assemblée des Amphictyons, qui se tenait aux Thermopyles, d'où leur nom.

PYLÉMÈNE, *Pylæmenes*, nom commun à plusieurs rois de Paphlagonie. Le plus connu, Pylémène II (121-81), fut chassé de ses États par Mithridate VII et rétabli par Pompée. En reconnaissance, il céda aux Romains de son vivant la Paphlagonie maritime et leur légua par testament tout son royaume.

PYLES, *Pylæ*, c.-à-d. en grec *Portes*, nom donné par les anciens aux pas ou défilés qui mènent d'un pays à un autre au travers de hautes chaînes de montagnes. *V.* PORTES DE FER et THERMOPYLES.

PYLOS, nom de trois villes du Péloponèse : 1° *Pylos d'Élide*, sur le Ladon, non loin du confluent de cette rivière avec le Pénée, et sur la route d'Élis à Olympie; 2° *Pylos de Triphylie*, dite aussi l'*Arcadique*, parce qu'elle était voisine de l'Arcadie; 3° *Pylos de Messénie*, sur la mer, et en face de l'île Sphactérie. Chacune de ces trois villes prétendait être la capitale de Nestor : Strabon décide en faveur de la Pylos de Triphylie. Les Athéniens s'étaient emparés pendant la guerre du Péloponèse de la Pylos de Messénie, comme d'un point stratégique important contre les Lacédémoniens et d'un port qui facilitait leur expédition de Sicile. C'est auj. *Navarin*.

PYRAME et **THISBÉ**, étaient tous deux de Babylone, et s'aimaient contre le gré de leurs parents, qui étaient ennemis. Décidés à s'unir, ils se donnèrent rendez-vous sous un mûrier, à quelque distance de Babylone. Thisbé arriva la première au rendez-vous, mais, à l'approche d'un lion, elle prit la fuite, laissant tomber son voile que le lion froissa de sa gueule ensanglantée. Pyrame survint bientôt : reconnaissant les traces de l'animal et le voile sanglant de son amante, il crut à sa mort et, dans son désespoir, se perça de son épée. Thisbé, qui revenait au même instant, ne voulut pas lui survivre, et se tua près de lui. Le mûrier sous lequel avait lieu cette scène sanglante portait des fruits blancs; les mûres en devinrent noires. Ovide a mis en beaux vers cette catastrophe.

PYRAMIDES, monuments gigantesques que l'on admire en Égypte; ils sont de forme carrée à la base, se composent d'assises de plus en plus étroites, et se terminent par une petite plate-forme qui, à distance, fait l'effet d'une pointe. Les Pyramides étaient consacrées à la sépulture des rois ou des animaux sacrés; on y entrait par des ouvertures fort étroites, placées à une certaine hauteur. Les plus célèbres sont celles de Chéops ou Choufou, large de 233^m à la base et haute de 142^m; de Chéphrem (215^m à la base, 133^m de haut); de Mycérinus ou Menchérès (107^m de base, 54^m de haut). Elles se trouvent sur la r. g. du N., au N. N. O. et près de l'anc. Memphis; elles portent auj. le nom de *Pyramides de Djizeh*. On a trouvé au centre de la plus grande une vaste pièce appelée la *Chambre du roi*. Elles furent érigées à une époque incertaine (20 ou même 30 siècles av. J.-C.) et subsistent encore. — On croit que le nom de Pyramides vient du grec *pyr*, feu, parce que, comme la flamme, elles se terminent en pointe. On a supposé qu'outre leur destination de tombeaux, les Pyramides servaient soit à conserver les blés, soit à combattre l'irruption des sables du désert. On peut consulter sur ces monuments les *Remarques et recherches sur les Pyramides*, de Jomard, et le mémoire de M. de Persigny sur *la Destination et l'utilité permanente des Pyramides*, 1845. — Il existe au Mexique des pyramides qui ont une grande analogie avec celles d'Égypte : on les nomme *téocallis*. *V.* ce mot.

PYRAMIDES (Bataille des), bat. que le général Bonaparte gagna sur les Mamelouks, le 21 juillet 1798, au vge d'*Embabeh*, en vue des pyramides de Memphis.

PYRARD (Fr.), voyageur, né à Laval vers 1575, s'embarqua en 1601 à St-Malo sur un navire qui devait chercher un chemin aux Indes orientales, fit naufrage sur les Maldives, tomba aux mains d'un prince du Bengale, puis servit deux ans chez les Portugais, et, après mille aventures, revint en France par l'Espagne en 1610. Il publia à son retour : *Discours du voyage des Français aux Indes orientales*, Paris, 1611, ouvrage exact et intéressant, qui a été amélioré depuis par Jér. Bignon et Bergeron, sur de nouveaux renseignements fournis par Pyrard lui-même, et publié sous le titre de : *Voyage des Français aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil* de 1601 à 1611, Paris, 1615.

PYRÉNÉES, *Pyrenæi montes*, grande chaîne de de montagnes qui s'étend, au N. de l'Espagne, entre le cap Creus sur la Méditerranée et le cap Finistère sur l'Océan, sur une longueur de 840 kil. et une épaisseur moyenne de 120 kil. Partant du cap Creus, elle court à peu près à l'O. vers l'Océan Atlantique, séparant la France d'avec l'Espagne, puis se dirige vers les confins de la Galice, où elle se partage en diverses ramifications. La 1re partie, correspondant à l'isthme qui s'étend entre l'Espagne et la France, a env. 360 kil. de long et forme les *Pyrénées françaises* ou *Isthmiques*; la 2e en a env. 480 et se nomme plus spécialement *Pyrénées espagnoles;* elle se subdivise en *P. Cantabriques*, *P. Asturiques* et *Monts de Galice*. Dans les Pyrénées françaises, la pente est plus brusque du côté de l'Espagne que du côté de la France; dans les Pyrénées Asturiques, au contraire, la pente S. est moins roide que la pente N. La limite des neiges perpétuelles est à 2700^m. Les principaux sommets des Pyrénées sont : le Néthou ou Malahite, 3404^m; le pic Posets, 3487^m; le mont Perdu, 3351^m; la Maladetta, 3312^m; le Vignemale, 3298^m; le Taillon, 3146^m; le pic long 3192^m; le mont Vallier, 2840^m; le pic du Midi de Bigorre, 2877^m; le pic du Midi d'Ossau ou de Pau, 2885; le Canigou, 2785^m, etc. On compte dans les Pyrénées Isthmiques 59 *pas*, *ports* ou *cols* (c.-à-d. passages) de quelque importance; les principaux sont, en allant de l'E. à l'O. : 1° celui de Pertuis (que commande la forteresse de Bellegarde); 2° la Perche (que défend le fort de Mont-Louis); 3° Canfranc (route d'Oléron à Jacca); 4° Orisson-et-Roncevaux (route de St-Jean-Pied-de-Port à Montréal). Les Pyrénées offrent de nombreux glaciers, de magnifiques cascades, dont la plus célèbre, celle de Gavarnie, tombe d'une hauteur de 405^m; de vastes forêts, dont plusieurs de chênes-lièges; elles donnent naissance à un grand nombre de rivières (Garonne, Aude, Tech, Tet, etc.). On y chasse l'ours et l'isard; on y trouve une espèce particulière de chevaux, dits *Navarréens*, et de chiens, dits *chiens des Pyrénées*. Les métaux et les minéraux y abondent (fer, cuivre, plomb, étain, argent, cobalt, alun, sel gemme, marbres), etc., ainsi que les eaux minérales. Les Pyrénées ont été décrites par M. V. de Chausenques (*Voyage pédestre dans les P.*, 1854), et par M. Ad. Joanne (*Itinéraire des Pyrénées*, 1858). On doit à Taine un spirituel et intéressant *Voyage aux eaux des Pyrénées*, 1855.

PYRÉNÉES (Traité des), traité conclu le 7 nov. 1659 par Mazarin et L. de Haro, ministres, l'un de Louis XIV et l'autre de Philippe IV, est ainsi nommé de ce qu'il

fut signé au pied des Pyrénées, dans l'île des Faisans, île de la Bidassoa. Ce traité laissait à la France le Roussillon avec le versant N. de la Cerdagne, presque tout l'Artois, et diverses places sur la frontière des Pays-Bas, donnait à Louis XIV pour épouse l'infante Marie-Thérèse, mais restituait la Lorraine à son duc Charles III; il stipulait renonciation pour la France à toute prétention sur la succession d'Espagne, mais sous la condition expresse du payement de la dot.

PYRÉNÉES (dép. des BASSES-), dép. limitrophe de l'Espagne, sur le golfe de Gascogne, borné au S. O. par l'Espagne, à l'E. par le dép. des Htes-Pyrénées, à l'O. par le golfe de Gascogne, au N. par les Landes; 7494 kil. carr.: 436 628 hab.; ch.-l. Pau. Il est formé de l'ancien Béarn, de la Navarre et d'une partie de l'anc. Gascogne. Il est couvert par les Pyrénées, offre des landes, mais aussi des vallées fertiles et des sites pittoresques; beaucoup de rivières (l'Adour, la Nive, la Bidouze) et de torrents, dits *gaves*. Fer, cuivre, soufre, cobalt, houille, marbre, granit, albâtre, ardoise, pierre à bâtir, marnes, eaux minérales (Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes, etc.). Sol peu fertile: froment, millet, maïs, lin, noix de galle, fruits à cidre et autres; bons vins; bois de charpente, de construction, de mâture. Gros et menu bétail, chevaux, mulets, porcs, oies. Toiles et tissus de coton, bonnets tunisiens, tapis; cidre, eau-de-vie et liqueurs, chocolats, jambons. Commerce actif, par Bayonne; armements pour la pêche. — Ce dép. a 5 arr. (Pau, Bayonne, Orthès, Oloron, Mauléon), 40 cantons, 630 communes; il appartient à la 13ᵉ division militaire, a une cour impér. à Pau et un évêché à Bayonne.

PYRÉNÉES (dép. des HTES-), au N. de l'Espagne, à à l'O de celui de la Haute-Garonne, à l'E. de celui des Basses-Pyrénées, au S. de celui du Gers, a 4527 kil. carrés; 240 179 hab.; ch.-l., Tarbes. Il est formé de cinq pays de l'anc. Gascogne (Bigorre, Nébouzan, Quatre-vallées, parties de l'Astarac et de l'Armagnac). Ce dép., couvert par les Pyrénées centrales, offre des vallées pittoresques et est arrosé par un grand nombre de cours d'eau torrentiels: l'Adour, le Gave de Pau, qui commence à la cascade de Gavarnie, l'Arros, la Baïse, le Gers et la Neste. Beaux pâturages, vastes forêts; vins abondants, lin et châtaignes. Élève de chevaux assez estimés, mulets, volailles. Beaux marbres, cuivre, fer, zinc, plomb. Scieries de planches, forges; commerce de sangsues. Eaux minérales célèbres à Barèges, Cauterets, St-Sauveur, Bagnères-sur-Adour, etc. — Ce dép. a 3 arr. (Tarbes, Argelès, Bagnères-en-Bigorre), 26 cantons, 492 communes; il appartient à la 13ᵉ division militaire, a une cour impér. à Pau, et un évêché à Tarbes.

PYRÉNÉES-ORIENTALES (dép. des), borné au S. par l'Espagne, à l'O. par le dép. de l'Ariége, au N. par celui de l'Aude, à l'E. par la Méditerranée: 4116 k. carr.; 181 763 hab.; ch.-l. Perpignan. Il est formé du Roussillon et d'une partie de la Cerdagne et du Razès. Hautes montagnes au S. (entre autres le Canigou), vastes plaines à l'E., vallées, étangs le long de la mer, notamment celui de Leucate, torrents impétueux: le Tet, le Tech, le Gly. Climat très-chaud dans la partie basse, aspect espagnol. Fer, cuivre, plomb, antimoine, alun, houille, albâtre, marbre, granit, pierre à chaux; sources thermales. Sol fertile près de la mer, sec et maigre ailleurs. Vins fins (Rivesaltes, Grenache, etc.), grenadiers, orangers, citronniers en pleine terre, mûriers, oliviers, lin, chanvre, céréales, plantes odoriférantes. Très-peu de bois; mérinos et mulets excellents, abeilles; pêche de thons et sardines sur les côtes. Forges à la catalane, gros draps, bonnets de laine, fabriques de cercles, de clous, tanneries. Assez de commerce, surtout avec l'Espagne.—Ce dép. a 3 arr. (Perpignan, Céret, Prades), 17 cantons et 226 communes. Il appartient à la 11ᵉ division militaire, dépend de la cour imp. de Montpellier et forme le diocèse de Perpignan.

PYRGOTÈLE, graveur en pierres fines du temps d'Alexandre, excella dans son art, et partagea avec Apelle et Lysippe l'honneur de retracer les traits du conquérant. On a quelques pierres qui portent son nom (*Alexandre*, *Phocion*, *Hercule assommant l'Hydre*), mais elles sont contestées.

PYRMONT, *Petri mons*, v. de la principauté de Waldeck, sur l'Emmer, à 100 kil. N. de Waldeck; 3000 hab. Château, résidence du prince. Eaux salines, acidules et ferrugineuses, dont on vante les vertus curatives; bains fréquentés. Aux env. se trouve le Bromberg, d'où l'on a une superbe vue.

PYRRHA, fille d'Épiméthée et de Pandore, épousa Deucalion, roi de Thessalie. *V.* DEUCALION.

PYRRHIQUE, danse militaire des Grecs, exécutée sur un mode vif, au son des flûtes, avec l'épée et la lance, simulait tous les accidents d'un combat véritable. Elle fut surtout usitée à Sparte et en Crète.

PYRRHON, philosophe grec, chef des Sceptiques, né à Élis dans le Péloponèse, florissait vers l'an 340 av. J.-C., et mourut vers 288, ou, selon d'autres, vers 304 av. J.-C., âgé, dit-on, de plus de 90 ans. Il avait, dans sa jeunesse, exercé la profession de peintre, puis il reçut les leçons du philosophe Anaxarque, et le suivit en Asie pendant l'expédition d'Alexandre. Il obtint une telle considération par sa sagesse et ses vertus que ses concitoyens l'honorèrent de la dignité de grand prêtre. Pyrrhon prétendait que rien n'est certain, qu'à chaque proposition on peut opposer une proposition contraire également probable, que par conséquent le sage doit s'en tenir à l'examen, *scepsis* (d'où ses disciples prirent le nom de *sceptiques*), s'abstenir de tout jugement (*épékhein*). Il avait pour maximes: *non liquet; nil potius*. Il ramena à dix tous les motifs de doute, qu'il nommait *raisons d'époque* (c.-à-d. de suspension du jugement); il les tirait, soit de la contradiction qui se trouve entre les sensations des divers animaux (1), entre les jugements portés par diverses personnes sur un même objet (2), ou par la même personne (3), et par le même sens (4), mais en des circonstances différentes; soit des altérations perpétuelles que subissent les choses matérielles (5), de la variabilité des lois, des usages (6); soit enfin des changements que nous semblent offrir les choses selon leur position (7), selon le mélange de leurs éléments (8), les relations qu'elles ont entre elles (9), leur nouveauté, leur rareté ou leur fréquence (10). Il nommait aussi ces arguments *tropes* (de *tropos*, changement), parce qu'ils étaient fondés pour la plupart sur les variations des hommes ou des choses. Pyrrhon disait que tout était indifférent, et se proposait par là de produire l'*apathie* ou *impassibilité* et l'*ataraxie* ou *imperturbabilité*, qu'il regardait comme les biens suprêmes. On raconte de lui mille extravagances, qui découlent il est vrai de son système, mais qui sont de pures inventions. Bayle a vainement tenté de le réhabiliter. La *Vie de Pyrrhon* a été écrite par Diogène Laërce; sa doctrine a été exposée par Sextus Empiricus dans ses *Hypotyposes pyrrhoniennes*. Les plus célèbres pyrrhoniens sont Timon, Énésidème, Sextus Empiricus.

PYRRHUS ou **NÉOPTOLÈME**, fils d'Achille et de Déidamie, vint, quoique très-jeune, au siége de Troie, dans la 10ᵉ année du siége, parce que, suivant un oracle, sa présence devait décider de l'issue de la guerre. Il ramena Philoctète de Lemnos, tua devant Troie Eurypyle, fils de Télèphe, et institua en mémoire de ce triomphe la *pyrrhique* ou danse armée, entra le premier dans le cheval de bois, et se montra impitoyable lorsque Troie eut été prise: il massacra Polite et Priam au pied des autels, précipita Astyanax du haut d'une tour, et égorgea Polyxène sur la tombe d'Achille. Il eut pour sa part de butin Andromaque, veuve d'Hector, dont il fit son esclave, épousa Hermione, puis alla fonder un royaume en Épire. Il périt à Delphes, assassiné par Oreste, qui avait avant lui demandé la main d'Hermione.

PYRRHUS, roi d'Épire, fils d'Éacide. Encore enfant à la mort de son père (312 av. J. C.), il fut supplanté

par Néoptolème, son oncle, et ne dut son salut qu'à un oncle, Glaucias, roi d'Illyrie, qui le recueillit et l'éleva. A 15 ans, il combattit héroïquement à la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), sous les drapeaux de Démétrius Poliorcète, son beau-frère. Envoyé par ce prince en Égypte comme otage près de Ptolémée, il épousa Antigone, fille de ce prince, et obtint de lui une flotte et des trésors pour reconquérir ses États. Rentré en Épire en 295, il tua Néoptolème dans un festin, et depuis régna seul. Appelé comme médiateur en Macédoine, il s'empara bientôt de ce royaume (291), et s'y fit reconnaître roi, mais il ne s'y maintint que 7 mois. Appelé en Italie par les Tarentins, il remporta sur les Romains les victoires d'Héraclée (280) et d'Asculum (279), grâce surtout à l'épouvante que causa la vue de ses éléphants; puis il alla délivrer la Sicile des Carthaginois et de ses petits tyrans, et y joua plus d'un an le rôle de maître, mais il se fit bientôt haïr et quitta le pays. Il rentra alors en Italie, mais ce ne fut cette fois que pour être vaincu à Bénévent par Curius Dentatus (275), et il se vit forcé de reprendre la route d'Épire sans conquêtes, sans argent et presque sans troupes. Néanmoins, il réussit encore une fois à soumettre presque toute la Macédoine (274), puis il courut tenter la conquête du Péloponèse (272); mais il échoua au siége de Sparte et périt à la prise d'Argos, tué par une tuile qu'une vieille femme jeta sur lui du haut d'un toit (272). Pyrrhus possédait de grands talents militaires, mais il était ambitieux, insatiable, inconstant; il n'a laissé d'autre réputation que celle d'un aventurier. Il avait un sage ministre, Cinéas, dont, pour son malheur, il n'écouta pas toujours les conseils. Plutarque a écrit la *Vie* de Pyrrhus.

PYTHAGORE, *Pythagoras*, philosophe grec, fondateur de l'école italique, né à Samos vers 608 av. J.-C., selon les uns, en 572, selon d'autres, eut pour maître dans sa patrie Phérécyde, voyagea longtemps pour s'instruire, séjourna quelque temps en Égypte, se fit initier aux mystères de Bacchus et d'Orphée, alla vers l'an 540 (532 selon quelques-uns) s'établir à Crotone en Italie, où il fonda une école nouvelle, qui prit le nom d'*école italique*, et se vit bientôt environné d'une foule de disciples. Il en forma une sorte de congrégation ou d'institut moral et politique : ils menaient la vie la plus frugale et s'abstenaient de la chair des animaux. On n'était admis dans l'association qu'après un long noviciat; les aspirants étaient soumis à diverses épreuves, entre autres à un silence de plusieurs années. Pythagore exerçait sur ses disciples un empire absolu et en obtenait une foi aveugle : quand on leur demandait raison de leurs dogmes, ils se contentaient de répondre : *le Maître l'a dit*. On ne connaît pas bien les détails de sa mort. On croit qu'il périt à Métaponte dans une émeute suscitée contre les Pythagoriciens par les tyrans de l'Italie, qui craignaient leur influence, ou par le parti démocratique, auquel Pythagore préférait l'aristocratie. Sa mort eut lieu vers l'an 509 ou selon d'autres en 472; il avait près de 100 ans. Pythagore substitua au nom de sage (*sophos*), qu'avaient porté ses devanciers, le nom plus modeste de *philosophe*, ou ami de la sagesse. Il embrassa toutes les sciences connues de son temps, et cultiva surtout les sciences mathématiques, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique; il fit plusieurs découvertes, entre autres celle de la fameuse démonstration du carré de l'hypoténuse. La considération assidue des rapports mathématiques le conduisit à un système universel, dans lequel les nombres sont les principes de toutes choses; les nombres eux-mêmes ont pour principe l'unité ou la monade; les dix premiers nombres ont des vertus merveilleuses, surtout le nombre 10 ou la *décade*. Dieu est l'unité absolue et primordiale, *la monade des monades;* l'âme est un nombre qui se meut lui-même ; la matière est la *dyade* (dualité) *indéfinie*, principe du mal; le monde est un tout harmonieusement ordonné (*kosmos, mundus*). Il admettait la sphéricité de la terre et son immobilité au centre du monde; le soleil, la lune et les autres corps célestes se mouvaient autour d'elle en formant une musique divine. Le bien moral est l'unité, le mal la diversité, la justice l'égalité. Pythagore enseignait la métempsycose, qu'il avait sans doute empruntée à l'Inde : c'est pour ce motif qu'il proscrivait l'usage des viandes. Passant par une série de migrations et d'épreuves, les âmes s'élevaient graduellement par la vertu ou s'abaissaient par le vice, et elles pouvaient arriver ainsi, soit à la vie parfaite des âmes séparées des corps, soit aux supplices de l'enfer. Pythagore prétendait, dit-on, se souvenir d'avoir existé autrefois dans le corps d'Euphorbe, qui assista au siége de Troie. Au reste, on ne sait rien de bien certain sur les vraies doctrines de Pythagore, parce qu'on n'a aucun écrit de lui. On a sous son nom des préceptes moraux connus sous le nom de *Vers dorés*, qui paraissent être de Lysis. La *Vie de Pythagore* a été écrite en grec par Porphyre et par Jamblique, mais ces vies sont pleines de fables; M. Dacier a donné en français une vie de ce philosophe. 1807. Les plus célèbres Pythagoriciens sont Alcméon. Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, Philolaüs. Archytas. A la fin du 1er s. de notre ère, Apollonius de Tyane fit revivre le Pythagorisme, mais en le travestissant. Cette doctrine finit par se fondre dans le Néoplatonisme. On doit à Krische une curieuse dissertation : *De Societatis a Pythagora in urbe Crotoniatarum conditæ scopo politico*, Gœttingue. 1830; à Jæcher, *De Pythagoræ methodo docendi*. Leipzig, 1741; à Wendt, *De Rerum principiis secundum Pythagoreos*, ibid., 1827, et à Beckmann : *De Pythagoreorum reliquiis*, Berlin, 1850.

PYTHÉAS, astronome et voyageur, de Marseille, vivait au commencement du IVe s. av. J.-C. Il fut, à ce qu'on croit, envoyé par sa ville natale dans le nord pour y faire des découvertes, tandis qu'Euthymène était chargé d'une exploration au sud. Pythéas côtoya l'Hispanie, l'Aquitaine, l'Armorique, parcourut la Manche, franchit le Pas-de-Calais et parvint jusqu'à Thulé (les îles Shetland ou, selon d'autres, le Jutland). Il est parlé d'un 2e voyage dont le résultat aurait été l'exploration de la mer Baltique; la réalité de ce voyage est contestée par quelques-uns. Pythéas avait écrit une *Description de l'Océan* (Atlantique), et un *Périple :* il n'en reste que de courts fragments (dans Pline et Strabon). Ce savant soupçonna le premier la liaison des marées avec le cours de la lune, et découvrit que l'étoile polaire ne coïncide pas exactement avec le pôle. Il détermina avec une remarquable exactitude la latitude de Marseille : sa mesure ne diffère que de 11' 43" des observations modernes. Les fragments de Pythéas ont été recueillis par Arwedson, Upsal, 1824, et par Schmeckel, Mersebourg, 1848. On doit à Bougainville des *Éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Pythéas* (dans les *Mém.* de l'Acad. des Inscript.); à J. Lelewel : *Pythéas de Marseille*, Paris, 1837, et à Bessel un *Essai sur Pythéas*, Leips., 1859.

PYTHIAS, ami de Damon. *V.* DAMON.

PYTHIE, *Pythia*, prêtresse de Delphes, rendait ses oracles au nom d'Apollon. Elle mâchait d'abord des feuilles de laurier, puis, en proie à une exaltation qui sans doute était aidée par le suc de cette plante, elle montait sur un trépied placé au-dessus d'une ouverture d'où sortaient des vapeurs épaisses de parfums. Elle tombait alors dans une agitation violente, qu'on regardait comme produite par l'esprit divin, et les paroles qu'elle prononçait étaient précieusement recueillies par les prêtres du temple. Ses oracles, rédigés en vers après coup par les prêtres, étaient toujours conçus en termes ambigus. La Pythie devait être vierge. Primitivement on la choisissait jeune, mais plus tard on voulut qu'elle eût 50 ans. On la prenait d'ordinaire parmi les femmes de Delphes les plus pauvres et les plus simples.

PYTHIQUES (JEUX), jeux que l'on célébrait à Del-

phes de quatre en quatre ans, en mémoire de la victoire d'Apollon sur le serpent *Python*. On y disputait les mêmes prix qu'aux jeux Olympiques, et de plus un prix de musique.

PYTHO, ancien nom de Delphes. *V.* PYTHON.

PYTHON, serpent énorme qui apparut sur la terre lorsque les eaux du déluge de Deucalion se retirèrent, avait pour demeure le Parnasse. Il fut tué à coups de flèches par Apollon, qui institua à cette occasion les *Jeux pythiques*. Delphes, voisine du lieu où fut tué le monstre, prit de là le nom de *Pytho*. On fait naître de Python la Gorgone, Géryon, le Sphinx, l'hydre de Lerne, etc. Le serpent Python représente sans doute les miasmes malfaisants qui sortaient des marécages après le déluge; Apollon, vainqueur de Python, c'est le soleil, dont les rayons séchèrent le sol.

PYTHONISSE. Ce nom, qui le plus souvent est synonyme de Pythie, est aussi appliqué dans l'antiquité aux devineresses, notamment à cette femme d'Endor, qui, la veille de la bataille de Gelboé, évoqua devant Saül l'ombre de Samuel.

Q

N. B. *Cherchez aux lettres C et K les noms qui ne seraient pas ici.*

Q, dans les abréviations, s'employait chez les Romains pour *Quintus*, *Quinctius*, *Quintilianus*, *Quirinus*, *Quirites*, *Quæstor*, etc.

QUADES, *Quadi*, peuple de Germanie, à l'E. des Marcomans, était de la famille des Suèves et habitait la Moravie actuelle et partie de la Hongrie à l'O. du Gran. Les Romains les soumirent un instant, sous Tibère; mais ils se révoltèrent bientôt, et, unis aux Marcomans, ravagèrent la Pannonie et firent la guerre à Rome sous Marc-Aurèle, Caracalla et Gallien. Valentinien, en 373, les repoussa d'Aquilée où ils avaient pénétré et les refoula hors de la Pannonie. Dès lors ils disparaissent de l'histoire comme nation et semblent se confondre avec les Suèves.

QUADRA-ET-VANCOUVER, île du Grand-Océan boréal, sur la côte N. O. de l'Amérique sept., par 48° 21'-50° 54' lat. N. et 125° 9'-130° 41' long. O., fait partie de la Nouv.-Bretagne, et est séparée du continent par le golfe de Georges à l'E., les détroits de Johnston et de la Reine-Charlotte au N., et celui de Jean-de-Fuca au S.; 490 kil. sur 130; chef-lieu, Noutka, sur une baie. Les indigènes sont très-sauvages. Mines de houille. — Les Anglais s'y établirent en 1786; les Espagnols s'emparèrent de leurs comptoirs en 1789, mais les leur rendirent bientôt. Cette île tire son nom des deux capitaines, l'un espagnol et l'autre anglais, qui s'y réunirent lors de la remise qui en fut faite par les Espagnols aux Anglais.

QUADRAGÉSIME (du latin *quadragesimus*, quarantième, Carême). On appelle dimanche de la Quadragésime le 1er dimanche de Carême.

QUADRAT (S.), *Quadratus*, évêque d'Athènes vers l'an 126, disciple des apôtres, présenta en 131 à l'empereur Adrien une *Apologie des Chrétiens*, dont Eusèbe cite un fragment. On le fête le 26 mai.

QUADRIGARIUS (Q. Claudius), historien romain du temps de Sylla, est, après Fabius Pictor, un des plus anciens auteurs qui aient écrit les annales de la république; il est cité souvent par Tite-Live et Aulu-Gelle. Ses fragments ont été publiés à la suite du Salluste d'Havercamp (Amst., 1742, in-4), et dans les *Fragmenta veterum historicorum romanorum* de Krause, Berlin, 1833.

QUADRUPLE ALLIANCE. *V.* ALLIANCE.

QUAKERS ou **TREMBLEURS**, secte religieuse dont les membres se donnent le nom de *Société chrétienne des Amis*, prit naissance en Angleterre et fut fondée en 1647 par Georges Fox, cordonnier de Leicester. Elle eut pour principaux propagateurs W. Penn, Robert Barclay et Samuel Fisher. Les Quakers rejettent tout sacrement et n'admettent aucun culte extérieur, aucune hiérarchie ecclésiastique. Selon eux, tout homme peut être inspiré de l'Esprit divin. Réunis dans des salles dépourvues de tout ornement, ils attendent avec recueillement l'arrivée de l'Esprit-Saint; si l'un d'eux sent l'inspiration, qui s'annonce par un *tremblement*, il se lève, prend la parole, et tous l'écoutent en silence. Les Quakers ne prêtent pas de serment, et sont crus devant les tribunaux sur leur simple affirmation; ils se refusent à prendre part à la guerre, condamnent le spectacle, le chant, les jeux de hasard, la chasse. Leur costume est de la plus grande simplicité : les hommes portent des chapeaux à larges bords et des habits de couleur sombre, sans boutons; les femmes une mantille noire et un tablier vert. Ils se dispensent de toutes les formes de la politesse, tutoient tout le monde, et ne se découvrent jamais la tête, pas même devant les magistrats et le souverain. Ces singularités leur valurent des persécutions sans nombre : longtemps en Angleterre ils furent emprisonnés ou enfermés comme fous; l'acte de tolérance de 1689 leur permit enfin de vivre à leur guise. Ils se répandirent peu sur le continent; cependant ils fondèrent en Hollande, en 1658, des établissements qui subsistent encore. C'est aux États-Unis que leur secte est le plus florissante; ils débarquèrent dans le New-Jersey dès 1660, et reçurent de W. Penn, en 1684, le vaste territoire appelé depuis *Pensylvanie*. Ces sectaires, qui perdent tous les jours de leur singularité première, forment dans les États-Unis une population de 300 000 âmes, répandue dans les États du centre, surtout dans le Rhode-Island, le Maryland et la Pensylvanie. Les Quakers se distinguent par la pureté de leurs mœurs, par leur probité et leur philanthropie : ils furent les plus ardents adversaires de la traite des Noirs et donnèrent l'impulsion à leur affranchissement; ils s'adonnent surtout au commerce, et sont généralement riches. Les Quakers forment auj. plusieurs sectes; on remarque surtout les *Nicolites* ou *Nouveaux Quakers*, très-nombreux au Maryland. Wagstaft a donné l'*Hist. des Quakers*, Londres, 1845.

QUALOE (c.-à-d. *île des baleines*), île de la mer Glaciale, sur la côte N. O. de la Norvége, par 21° 25' long. E., 70° 38' lat. N., a 24 kil. sur 12; elle appartient à la Norvége. Sur la côte O. est la ville d'Hammerfest.

QUARANTAINE-LE-ROI, ordonnance rendue primitivement par Philippe-Auguste et renouvelée par Louis IX, en 1245, défendait d'entreprendre une guerre privée pour se venger d'une injure avant 40 jours révolus à partir de l'injure reçue. *V.* PRIVÉES (Guerres).

QUARANTIE, nom de trois tribunaux de Venise, composés chacun de 40 membres : 1° un tribunal d'appel des sentences rendues par les magistrats de la ville; 2° un tribunal d'appel des sentences des magistrats *extra-muros*; 3° un tribunal criminel, connaissant de tous les crimes, excepté des crimes d'État.

QUARENTOLA, v. de l'anc. duché de Modène, au N. de Mirandola, appartenait aux Pic de la Mirandole.

QUARNERO ou **QUARNEROLO** (Golfo de), *Flana-*

ticus sinus des anciens, golfe de l'Adriatique, entre l'Illyrie à l'O., la Croatie à l'E. et au N., la Dalmatie au S. Beaucoup d'îles : Cherso, Veglia, Pago, Osero.

QUARRÉ-LES-TOMBES, ch.-l. de cant. (Yonne), à 15 kil. S. E. d'Avallon ; 2098 hab. Il doit son nom à des *tombes* antiques dispersées aux environs, particulièrement sur les rives du Cousin.

QUARTENIER, commandant de *quartier* dans l'ancien Paris, commandait la milice bourgeoise d'un quartier et exerçait certaines fonctions de police pour la sûreté et la tranquillité de la ville. Supprimés après l'insurrection des Maillotins, en 1382, les Quarteniers furent rétablis en 1411. En 1681, leurs charges furent érigées en titre d'office. En 1703, Louis XIV supprima leurs attributions militaires, et ils devinrent de simples magistrats de police.

QUASIMODO (la), dimanche de l'octave de Pâques, est ainsi appelé parce que la messe commence ce jour-là par les mots : *Quasi modo geniti infantes*.

QUATRE-BRAS (Les), hameau de Belgique (Brabant mérid.), à 9 kil. S. E. de Nivelle, à l'intersection de 2 routes (d'où son nom). Il s'y livra le 16 juin 1815 un combat acharné entre les Français et les Anglais, où périt le duc de Brunswick.

QUATRE-CANTONS (Lac des), lac de Suisse, entre les 4 cantons de Schwytz, Uri, Unterwald et Lucerne, n'est qu'un sinus formé par la Reuss au-dessus de Lucerne; il a 38 kil. sur 5 et 11 550 hect. de superficie. Il est divisé par deux rétrécissements en 3 parties : lac d'*Uri* ou de *Brunnen*, au S. E.; lac de *Buochs*, au milieu; lac de *Lucerne*, au N. O., et est entouré presque partout de rochers perpendiculaires. Il est sujet à de violentes tempêtes et ne gèle jamais dans toute son étendue. La navigation y est très-active.

QUATRE-CENTS (les), conseil institué à Athènes en 411 av. J.-C., pour remplacer l'assemblée du peuple. Les Quatre-Cents devinrent bientôt de vrais tyrans : ils s'entourèrent de satellites, supprimèrent le sénat, et se refusèrent au rappel d'Alcibiade et des autres bannis, dans l'intérêt desquels ils avaient cependant été établis. Ayant laissé battre la flotte athénienne par les Lacédémoniens et enlever l'Eubée, ils perdirent tout crédit : l'armée qui stationnait à Samos se révolta contre eux, prit pour chef Alcibiade, et le peuple d'Athènes les chassa, après 4 mois de pouvoir.

QUATREMÈRE, ancienne famille parisienne, qui a fourni à la capitale plusieurs échevins et a produit plusieurs savants distingués.

QUATREMÈRE DE QUINCY (Ant. Chrysostome), 1755-1849. Déjà connu dans les lettres et les arts avant 1789, il fut élu représentant de la Commune de Paris, puis membre de l'Assemblée législative (1791), et y combattit les mesures révolutionnaires, ce qui le fit incarcérer sous la Convention; fut député au Conseil des Cinq-Cents (1797), et inscrit sur la liste de déportation au 18 fructidor; devint sous le Consulat membre, puis secrétaire général du Conseil municipal de la Seine; fut nommé en 1815 intendant des arts et monuments, et en 1818 professeur d'archéologie. Admis de bonne heure à l'Académie des inscriptions et à celle des beaux-arts, il fut élu en 1816 secrétaire général de cette dernière compagnie, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1839. A la connaissance de l'art et de son histoire, Quatremère unissait un goût pur, un esprit juste; mais son style est diffus et l'on a quelquefois suspecté la sûreté de son érudition. On remarque parmi ses écrits : *De l'Architecture égyptienne comparée à l'Architecture grecque*, 1785; *Considérations sur l'Art du dessin*, 1791; *le Jupiter olympien*, 1815; *Dictionnaire d'Architecture*, 1795-1825 (dans l'*Encyclopédie méthodique*); *De l'Imitation dans les beaux-arts*, 1823; *Histoire de la Vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, 1830; *Histoire de la Vie et des ouvrages de Michel-Ange*, — *de Raphaël*, — *de Canova*, 1824-35; enfin de nombreuses *Notices historiques* lues à l'Académie des beaux-arts (réunies en 2 vol. in-8, 1834-37). Il a fourni au *Journal des savants*, aux *Mémoires de l'Académie*, etc., un grand nombre de savantes dissertations. — Son frère aîné, Quatremère d'Isjonval, 1754-1830, s'est singularisé par ses excentricités. D'abord livré aux sciences physiques, il fit plusieurs travaux qui furent couronnés par l'Académie des sciences et découvrit les sels triples, ce qui le fit admettre de bonne heure dans cette compagnie. Ayant épuisé sa fortune dans des expériences ruineuses, il embrassa la carrière militaire et devint chef d'état-major. On a de lui, sous le titre d'*Aranéologie*, un livre curieux sur le travail des araignées et le rapport de ce travail avec les variations du temps (1775 et 97); il le fit suivre d'un *Calendrier aranéologique*. — Quatremère de Roissy, cousin des précédents, 1754-1834, ancien conseiller au Châtelet, a composé des romans et quelques écrits historiques : *Hist. de Mme de La Vallière*, 1823; — *de Ninon de Lenclos*, 1824; — *d'Agnès Sorel*, 1825; — *de Jeanne d'Arc*, 1827.

QUATREMÈRE (Étien. Marc), orientaliste, né en 1782, m. en 1857, était fils d'un échevin de Paris, guillotiné en 1793. Membre de l'Académie des inscriptions dès 1815, il fut nommé professeur d'hébreu et de syriaque au Collége de France en 1819, et, à la mort de de Sacy, son maître, le remplaça comme professeur de persan à l'École des langues orientales (1838). On lui doit de savantes recherches sur la langue copte, sur l'histoire et la géographie de l'Égypte ancienne, publiées en 1808, des lexiques de diverses langues orientales, des traductions de l'*Histoire des Mongols de Perse*, de Raschid-Eddin (1836), ainsi que de l'*Hist. des Sultans mamelouks de l'Égypte*, de Makrizy (1837-1845); la publication du texte des *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun, 1852, et de savants *Mémoires sur les Nabathéens* (1855), *sur le Périple d'Hannon* (1857), etc. Ce savant était doué d'une mémoire prodigieuse et possédait une immense érudition. Il avait formé une riche bibliothèque orientale qui, après sa mort, a été achetée par le roi de Bavière.

QUATRE-NATIONS (Collége), anc. collége fondé à Paris en 1661, par testament du cardinal Mazarin, pour y élever gratuitement 60 enfants de gentilshommes pauvres appartenant aux provinces des *quatre nations* espagnole, italienne, allemande et flamande récemment réunies à la couronne par la conquête du Roussillon, du territoire de Pignerol, de l'Alsace et de la Flandre. Ouvert en 1688, ce collége a subsisté jusqu'à la Révolution. En 1806, il est devenu le Palais de l'Institut.

QUATRE-TEMPS, temps de jeûne au commencement de chacune des *quatre saisons*. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

QUÉBEC, v. forte de l'Amérique anglaise, anc. capit. de tout le Canada, auj. capit. du Bas-Canada, par 46° 47' lat. N., 73° 30' long. O., sur la r. g. du St-Laurent et le St-Charles; 60 000 hab. Archevêché catholique, évêché anglican, collége français, *school* anglaise; plusieurs sociétés savantes. Port très-vaste et très-fréquenté, fortifications importantes. On distingue dans Québec la *haute-ville* (mal bâtie, rues étroites et irrégulières) et la *basse-ville* (maisons spacieuses et commodes); deux cathédrales, les églises des Ursulines et des Écossais, de belles casernes, l'arsenal. Grand commerce d'importation et d'exportation. — Fondée par lesFrançais en 1608, prise par les Anglais en 1629, rendue par eux en 1632, et assiégée vainement en 1690 et 1711, cette ville resta aux Français jusqu'en 1759. La paix de 1763 l'assura à l'Angleterre. En 1775, les Américains firent sur cette place une tentative infructueuse.

QUEDLINBOURG, v. murée des États prussiens (Saxe), sur la Bode, à 90 kil. S. O. de Magdebourg; 15 000 h. Tribunaux, gymnase ecclésiastique, école de sourds-muets, bibliothèque. Château, où sont les restes de l'emp. Henri I. Lainages, toile, cire à cacheter, eau-de vie de grains, bière. Patrie de Klopstock, à qui un monument a été élevé dans la ville. — Quedlinbourg avait une célèbre abbaye de femmes,

dont l'abbesse prenait rang parmi les prélats du Rhin. Fondée de 932 à 937, elle fut supprimée en 1801.

QUEEN'S-COUNTY (c.-à-d. *Comté de la Reine*), comté d'Irlande (Leinster), entre ceux du Roi (King's-County) au N. et à l'O., de Kildare à l'E., de Carlow au S. E., de Kilkenny au S. et de Tipperary au S. O.; 155 000 hab.; ch.-l. Maryborough. On en exporte grains, bestiaux, beurre, fromage, fils, toiles, laines, etc. Ce comté doit son nom à la reine Marie, sous le règne de laquelle il fut formé.

QUÉLEN (Hyacinthe, comte de), archevêque de Paris, né en 1778, d'une famille noble de Bretagne, m. en 1839, fut successivement secrétaire du cardinal Fesch, grand vicaire de l'évêque de St-Brieuc, évêque *in partibus* de Samosate, coadjuteur de l'archevêque de Paris (Talleyrand de Périgord), et succéda à ce prélat en 1821. Il se signala par sa piété et sa charité, et sut toujours unir la douceur à la fermeté. Peu sympathique au gouvernement issu de la révolution de 1830, il vit éclater contre sa personne, en février 1831, une violente émeute, dans laquelle l'archevêché fut saccagé. Il ne s'empressa pas moins, lorsqu'en 1832 le choléra vint affliger Paris, d'offrir un asile aux malades dans son château de Conflans et de leur prodiguer ses soins: il créa, pour recueillir les enfants des victimes, l'établissement des *Orphelins du choléra*. On a de lui de nombreux *Mandements*, l'*Oraison funèbre de Louis XVI* et celle du *duc de Berry*. Il avait été admis en 1824 à l'Académie française.

QUELLIN (Érasme), *le Vieux*, peintre flamand, né à Anvers en 1607, m. en 1678, abandonna l'enseignement de la philosophie pour la peinture et se fit élève de Rubens. Il imita son maître avec indépendance et comme lui réussit à la fois dans l'histoire et le portrait. Ses principaux tableaux sont l'*Ange gardien*, à Anvers, la *Naissance de Jésus*, à Malines, le *Repos en Égypte*, à Gand. — Jean Q., *le Jeune*, son fils, 1629-1715, étudia aussi sous Rubens, puis alla en Italie, où il prit pour modèle Paul Véronèse. Il aimait à peindre les vastes monuments, les somptueux festins, les scènes compliquées, l'abondance des personnages. Sa *Piscine de Bethsaïde*, au musée d'Anvers, est sans doute la plus grande toile qui existe; les *Noces de Cana*, dont il avait orné le réfectoire du monastère de Tougerloo, n'étaient pas moins colossales. Son chef-d'œuvre est *Jésus-Christ guérissant les malades*, à St-Michel d'Anvers.

QUÉLUS (Jacq. DE LÉVIS, comte de), un des mignons de Henri III, provoqua en duel Ch. d'Entragues, qui l'avait insulté, fut blessé mortellement, et expira dans les bras du roi, qui lui fit élever un mausolée avec cette épitaphe:

Non injuriam, sed mortem, patienter tulit.

QUÉLUZ, chât. royal du Portugal, à 12 k. N. O. de Lisbonne. Résidence ordinaire de la cour; beau parc.

QUENTIN (S.), apôtre du Vermandois et de l'Amiénois, souffrit le martyre en 287. Il a donné son nom à la ville de St-Quentin, où ses reliques furent transportées en 825. On le fête le 31 oct.

QUÉRASQUE. *V.* CHERASCO.

QUERBEUF (l'abbé Yves de), jésuite, né à Landerneau en 1726, enseigna la rhétorique dans différents colléges, émigra en 1792, et mourut en Allemagne en 1799. Il a donné de nouvelles éditions des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*, Paris, 1780-83, 26 v. in-12, et des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, Dauphin de France*, du P. Griffet, 1777; a publié des *Sermons* du P. de Neuville, 1776, et a fait paraître 9 vol. d'une belle édition in-4 de Fénelon (1787-92), qui n'a pu être achevée. Il possédait une riche bibliothèque qui fut confisquée pendant l'émigration et transportée à la Bibliothèque nationale.

QUERCETANUS. *V.* DUCHESNE.

QUERCY, *Cadurcensis pagus*, ancien pays de France, dans la Guyenne, était divisé en Ht-Quercy (ch.-l. Cahors), et B.-Quercy (ch.-l. Montauban). Il est compris dans les dép. du Lot et de Tarn-et-Garonne. Le Quercy fit partie de l'Aquitaine jusqu'au Xe s.; les comtes de Toulouse s'en emparèrent alors, après la croisade contre les Albigeois, dont ce pays eut beaucoup à souffrir, Louis IX le confisqua, 1228; mais ce même prince le céda à l'Angleterre par le traité d'Abbeville, 1259. Il fut repris par Philippe le Bel, rendu par le traité de Brétigny, 1360, et suivit depuis les destinées de la Guyenne.

QUERETARO, v. du Mexique, ch.-l. d'un État de même nom, à 80 kil. N. N. O. de Mexico; 30 000 h. Collége, bibliothèque. C'est une des plus belles villes du Mexique: trois grandes places, aqueduc magnifique; plusieurs couvents. Fabriques de drap, de cigares, de papier. — L'État de Q., entre ceux de San-Luis-de-Potosi au N., de la Puebla à l'E., de Mexico au S., de Mechoacan au S. O. et de Guanaxuato au N. O., compte env. 200 000 hab. Climat assez tempéré. Mines nombreuses et très-riches.

QUÉRIGUT, ch.-l. de c. (Ariége), à 58 k. S. E. de Foix, dans l'anc. Donnezan: 660 hab. Anc. château.

QUÉRIMBES (îles), groupes d'îles de l'Afrique portugaise, dans le canal de Querimbé, par 10° 35'-12° 30' lat. S., font partie de la capitainerie générale de Mozambique et du district de Cabo-Delgado. Les principales sont Querimbé, Amice, Ibo, l'Ile-Longue.

QUERINI (Ange Marie), savant italien, né à Venise en 1680, mort en 1759, se fit bénédictin en 1698, voyagea en Allemagne, en Hollande, en France, passa deux mois à l'abbaye de St-Germain des Prés, se lia avec les érudits de l'époque, devint archevêque de Corfou, évêque de Brescia, enfin cardinal. Clément XII le nomma en 1730 bibliothécaire du Vatican. Il a laissé, entre autres ouvrages: *Primordia Corcyræ*, Brescia, 1738, *Vie de Paul II*, 1740, a donné bon nombre d'éditions savantes, notamment celle de S. Éphrem, en grec, syriaque et latin, 1742, et a traduit en vers latins une partie de la *Henriade*; mais il est moins connu par ses ouvrages que par les encouragements et les secours de toute espèce qu'il fournit aux gens de lettres. Il était correspondant de l'Académie des inscriptions.

QUERLON (Gabriel MEUSNIER de), né à Nantes en 1702, m. en 1780, coopéra à la rédaction du *Mercure* et de la *Gazette de France*, obtint en 1752 le privilége des *Petites Affiches*, et fit pendant vingt ans le succès de ce journal. Il travailla en outre au *Journal étranger*, au *Journal encyclopédique*, et laissa de nombreux ouvrages, entre autres des *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle*, Paris, 1758. En outre, il rédigea la *Continuation de l'histoire des Voyages* (de l'abbé Prévost), et donna des éditions de *Lucrèce*, de *Phèdre*, etc.

QUESNAY (Fr.), économiste, né en 1694 à Merye près de Montfort-l'Amaury, m. en 1774, avait débuté comme chirurgien à Mantes. Après s'être fait connaître par quelques écrits sur son art, il vint en 1727 se fixer à Paris et y devint secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, chirurgien ordinaire du roi, professeur aux écoles de chirurgie. Il se fit recevoir médecin en 1744, à 50 ans, et fut nommé 1er médecin consultant du roi (Louis XV). Il prit une part très-active aux querelles entre la Faculté de médecine et le Collége de chirurgie. Élevé dans une ferme, Quesnay s'était occupé dès sa jeunesse d'agriculture, et fut toujours animé du besoin d'améliorer le sort des habitants des campagnes et de remettre l'agriculture en honneur. Il commença à exposer ses idées sur ce sujet dans des articles qu'il fournit à l'*Encyclopédie* (*Grains*, *Fermiers*, et autres du même genre), soutint la même cause dans les *Journaux de physique* et *d'agriculture*, dans les *Éphémérides d'un citoyen*, dans l'*Ami des hommes*, de Mirabeau le père, vit ses doctrines adoptées et pratiquées par une foule d'adeptes, devint ainsi le père de la science qu'on a nommée depuis *économie politique* et le

chef d'une secte d'économistes qui ont été désignés sous le nom de *Physiocrates* et ainsi appelés parce qu'ils se proposaient de réformer la société d'après les lois de la Nature (en grec, *physis*). Il fut, avec Gournay, un des premiers et des plus ardents à réclamer la liberté du travail et du commerce, mais c'est à l'agriculture qu'il attachait le plus d'importance : il eut le tort de la regarder comme *seule productive*, ce qui le conduisit à faire porter sur la propriété territoriale tout le poids de l'impôt. Outre plusieurs ouvrages de médecine (*Réfutation du traité de Silva sur la saignée*, *Préface* des Mémoires de l'Académie de chirurgie, *Essai physique sur l'économie animale*), on a de lui le *Tableau économique*, 1758, suivi de *Maximes* où les principes de son système sont énoncés en axiomes. Un recueil d'écrits divers de Quesnay a été publié par Dupont (de Nemours) sous le titre de *Physiocratie* ou *Constitution naturelle des gouvernements*, 1768.

QUESNEL (le P. PASQUIER), controversiste, né à Paris en 1634, m. en 1719, se fit oratorien en 1657. Il dirigeait l'institution de l'Oratoire à Paris, quand son attachement au Jansénisme le réduisit à s'expatrier (1684). Il se réfugia à Bruxelles, où il reçut les derniers soupirs d'Arnauld, son ami ; mais il fut arrêté dans cette ville et incarcéré à Malines en 1696, et ne recouvra la liberté qu'en 1703. Il alla mourir à Amsterdam, où il avait fondé quelques églises jansénistes. On a de lui des *Réflexions morales sur le Nouv. Testament*, 1671-78, ouvrage dont les doctrines, approuvées d'abord par Mgr de Noailles, alors évêque de Châlons, furent condamnées quelques années après par ce même prélat, devenu archevêque de Paris. La publication de cet écrit ranima la querelle du jansénisme : il fut condamné par le pape Clément XI en 1708 et donna lieu à la fameuse constitution *Unigenitus* (1713), qui censurait 101 propositions extraites de ce livre. On a en outre de Quesnel : *Tradition de l'Église romaine sur la prédestination des saints et la grâce efficace* (Cologne, 1687, sous le pseudonyme de Germain) ; la *Discipline de l'Église*, Lyon, 1689 ; *Hist. de la Vie et des ouvrages d'Arnauld*, 1695 ; *Causa Arnaldina*, 1699 ; la *Souveraineté des rois défendue*, 1704, et une savante édition des *Œuvres de S. Léon*, Paris, 1675, 2 v. in-4.

QUESNOY (Le), *Quercetum*, ch.-l. de c. (Nord), à 30 k. N. O. d'Avesnes ; 3758 h. Ville forte, collége. Fabrique de sucre indigène, savon, miel, chanvre, lin, houille. — Fondée, suivant la tradition, par le chevalier Aymon, si célèbre par ses quatre fils, cette ville fut fortifiée en 1150 par Baudouin, comte de Flandre, prise par Louis XI aux Bourguignons en 1477, mais reprise par Maximilien. Turenne s'en empara en 1654 et le prince Eugène en 1712 ; Villars la reprit la même année ; elle tomba au pouvoir des Autrichiens en 1792, mais fut reconquise par les Français en 1794.

QUESNOY-SUR-DEULE, ch.-l. de c. (Nord), sur le canal de la Basse-Deule, à 10 kil. N. de Lille ; 4446 h. Fabriques d'huile, de sucre, de genièvre ; moulins à farine et à foulon, tanneries, brasseries.

QUESTEMBERT, ch.-l. de c. (Morbihan), à 24 kil. E. de Vannes ; 3940 h. Victoire d'Alain, duc de Bretagne, sur les Normands, 888.

QUESTEURS, *Quæstores*, magistrats romains chargés de recueillir les revenus publics et de faire les payements. Institués dès le temps de la royauté, ils furent originairement nommés par les rois, puis par les consuls de 509 à 307, et enfin élus par le peuple. Ils n'étaient d'abord que deux : à partir de 419 av. J.-C., il y en eut quatre, 2 *Questeurs urbains* et 2 *Q. provinciaux*. Le nombre de ces derniers s'augmenta à mesure que s'accrut le nombre des provinces : Sylla en fit élire 20 et César 40. — A l'armée, les questeurs étaient chargés de la caisse militaire, percevaient les contributions de guerre, emmagasinaient le butin. La questure était le premier pas dans la carrière des grandes dignités. On ne pouvait l'obtenir qu'à 27 ans. Sous l'Empire, elle perdit beaucoup de son caractère et de son importance : la perception, dans les provinces impériales, se faisait en partie par les procurateurs. — A partir de Constantin, on nomma *Questeur du palais* un grand dignitaire chargé de rédiger les rescrits impériaux et d'élaborer les constitutions ou lois. C'était à peu près un ministre de la justice.

Auj. on donne dans certains corps le nom de questeurs aux membres chargés de l'emploi des fonds affectés au service de l'Assemblée. La Chambre des Députés, sous la Restauration, avait deux Questeurs, élus par l'assemblée : le Corps législatif actuel a aussi deux Questeurs, mais ils sont nommés par l'Empereur.

QUÉTIF (Jacq.), dominicain, né en 1618, m. en 1698, bibliothécaire des Dominicains de la rue St-Honoré à Paris, commença la *Bibliotheca Scriptorum ordinis Minorum*, Paris, 1719-21, 2 vol. in-fol. (achevée par Echard), donna des éditions de la *Somme de S. Thomas*, des *Lettres de Savonarole*, etc.

QUETTEHOU, ch.-l. de c. (Manche), près de la Manche, à 14 k. N. E. de Valognes ; 1598 h.

QUEVEDO Y VILLEGAS (Fr.), satirique espagnol, né à Madrid en 1580, mort en 1645, possédait 6 langues étrangères et avait cultivé les sciences aussi bien que les lettres. Forcé de quitter l'Espagne par suite d'un duel avec un grand seigneur, il suivit à Naples le duc d'Ossuna, nommé vice-roi ; il fut impliqué en 1618 dans la conspiration des Espagnols contre Venise et faillit périr avec ses complices, rentra en Espagne avec Ossuna, partagea sa disgrâce et resta trois ans en prison (1620-22) ; fut rappelé à la cour en 1622 avec le titre de secrétaire du roi, épousa vers 1634 une dame de haute naissance, n'en fut pas moins jeté de nouveau dans une dure prison, en 1641, comme auteur d'un libelle contre Olivarès, et y resta près de deux ans. Mordant, original, Quevedo se place près de Cervantès ; on lui reproche l'abus des sentences, le goût des antithèses et une grande inégalité de style. Il a beaucoup écrit ; ses principaux ouvrages sont : *los Suenos* (les *Visions*), 1627, satire piquante, où il passe en revue tous les abus et les vices de toutes les classes : *Histoire et Vie de Tacanno Pablos de Buscon*, où sont retracées les mœurs nationales. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Madrid en 1650, de 1791-94, et 1856-60. Ses *Suenos* ont été traduites par la Geneste, 1647 ; ses *Satires* par Raclotz, Bruxelles, 1698 ; son *Historia del gran Tacanno*, par Restif de La Bretonne en 1776, sous ce titre : *le Fin Matois* ou *Histoire du Grand Taquin*.

QUEYRAS, vge des Htes-Alpes, sur le Guil, près du mont Viso, à 22 kil. S. E. de Briançon ; 300 h. Place de guerre de 4e classe ; fort sur un roc escarpé.

QUIBDO, v. de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de la prov. de Choco, sur le Choco ou Atrato.

QUIBERON, ch.-l. de cant. (Morbihan), dans la presqu'île de Quiberon (qui a 12 k. de long sur 2 de large et forme une belle baie défendue par le fort Penthièvre), à 42 kil. S. E. de Lorient ; 2086 hab. Les Anglais y tentèrent un débarquement en 1746, mais furent repoussés. Le 27 juin 1795, une troupe d'émigrés, commandés par d'Hervilly et Puisaye et protégés par les chaloupes canonnières des Anglais, y débarquèrent et s'emparèrent du fort Penthièvre ; mais, cernés dans la presqu'île, ils y furent anéantis par le général Hoche : les prisonniers furent fusillés par ordre du Comité de Salut public. Les royalistes imputèrent cet échec à la trahison de Puisaye. Sous la Restauration, un magnifique tombeau en marbre blanc fut élevé aux victimes de Quiberon dans la plaine même où ils avaient été exécutés.

QUIÉRASQUE, **QUIERS**. *V.* CHERASCO, CHIERI.

QUIERSY-SUR-OISE, *Carisiacum*, vge du dép. de l'Aisne, sur l'Oise, à 35 kil. O. de Laon ; 760 h. Château des seigneurs d'Héristal, où se tinrent plusieurs champs de mai et plusieurs conciles, et où mourut Charles Martel en 741. En 877, Charles le Chauve y rendit en faveur des possesseurs de fiefs un célèbre édit qui consacrait l'hérédité des bénéfices.

QUIÉTISTES (de *quies*, repos), mystiques qui, par une fausse spiritualité, font consister la perfection chrétienne dans le repos ou l'inaction complète de l'âme, se livrant exclusivement à une contemplation toute passive et négligeant tout autre soin. Chaque époque a eu ses *Quiétistes*. Les plus connus sont les *Hésychastes* au XIVe s. et les *Molinosistes* au XVIIe. Les Hésychastes (*Quiescentes*) étaient des moines grecs du mont Athos qui passaient les journées entières dans l'immobilité, contemplant leur nez ou leur nombril, et trouvant par l'effet de cette contemplation la *lumière divine*; ils avaient pour chefs Siméon, prieur d'un de leurs couvents, et Grégoire Palamas, depuis évêque de Salonique. Combattus par Barlaam, ils furent alternativement condamnés et absous par divers synodes. — Les Quiétistes du XVIIe s. eurent pour chef le prêtre espagnol Molinos, qui fit paraître à Rome en 1675 *la Guide spirituelle*, livre ascétique dans lequel il enseignait des pratiques faciles pour élever l'âme à un état de contemplation et de *quiétude* où elle ne fait plus aucun usage de ses facultés, et demeure indifférente à la pratique des bonnes œuvres et à tout ce qui peut lui arriver, même à son salut. Molinos trouva de nombreux partisans en Italie et en France, entre autres la célèbre dame Guyon, qui écrivit en faveur du quiétisme de singuliers écrits : *le Moyen court*, *les Torrents spirituels*, etc. Fénelon lui-même parut approuver en partie cette doctrine dans son *Explication des maximes des saints* (1694). Les erreurs de Molinos furent condamnées par le pape Innocent XI en 1685; celles de Mme Guyon furent foudroyées par Bossuet en 1695; Fénelon lui-même, attaqué vivement par l'évêque de Meaux, vit censurer son livre par le pape (1699); il se soumit avec humilité. Nicole a écrit une *Réfutation du Quiétisme*; Phélippeaux a donné une *Relation du Quiétisme*, 1732, fort hostile à Fénelon. On peut consulter sur cette querelle l'*Hist. de Bossuet* et celle de *Fénelon* par M. de Beausset.

QUIÉTUS (Fulvius), 2e fils de l'usurpateur Macrien, partagea le pouvoir avec lui (261). Pendant que son père était en Illyrie, il fut abandonné d'une partie de ses troupes, assiégé dans Émèse par Odénat, et tué par les habitants, à l'instigation de Baliste, qui prit la pourpre (262).

QUIÉVRAIN, bourg de Belgique (Hainaut), à 25 k. O. de Mons, sur la frontière de France; 2500 h. Station. Houille, tabac. Pris le 9 avr. 1792 par les Franç.

QUILIMANCY, fleuve de l'Afrique orient. (Zanguebar), se jette dans l'Océan indien à Mélinde.

QUILIMANÉ, v. de la capitainerie générale portugaise de Mozambique, sur un bras du Zambèze, appelé aussi Quilimané, et près de son embouch. dans le canal de Mozambique; 3000 h. Or, ivoire.

QUILLAN, ch.-l. de c. (Aude), à 30 k. S. de Limoux; 1978 h. Draps, scieries hydrauliques, forges.

QUILLEBŒUF, ch.-l. de cant. (Eure), sur la Seine, (r. g.), près de son embouch. dans la Manche, à 15 k. N. de Pont-Audemer; 1449 h. Petit port. Bancs de sable mouvants qui y rendent la navigation périlleuse, et qui ont nécessité de grands travaux d'endiguement. Pêche active. Jadis ville forte et ch.-l. du pays de Roumois. Quillebœuf dut en partie son existence à Henri IV, qui le fit fortifier en 1592 et le nomma *Henriqueville*; Louis XIII le démantela.

QUILLET (Claude), médecin et poëte latin, né en 1602 à Chinon, mort en 1661, exerça d'abord son art dans sa ville natale. Se trouvant à Loudun pendant la procédure des Ursulines, il se rendit suspect à Laubardemont, s'enfuit à Rome, y prit les ordres et devint secrétaire du cardinal d'Estrées. Il ne revint à Paris qu'après la mort de Richelieu. Il est auteur d'un poëme latin singulier et bien écrit, *Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione*, qui parut sous le pseudonyme de *Calvidius Letus* (anagramme de son nom), Leyde, 1655, trad. par Montfénault d'Egly, 1749, et mis en vers français par Lancelin de Laval, 1774, et par Camus Daras, 1882.

QUILOA, v. de l'Afrique orient., capit. de l'anc. roy. de Quiloa, sur une île de la baie de Quiloa, par 37° 26' long. E., 8° 41' lat. S.; 3000 hab. Très-florissante au XVIe s., fort déchue auj. — L'anc. roy. de Quiloa, sur la côte du Zanguebar, est borné au N. par celui de Zanzibar, au S. par la capitainerie générale de Mozambique. Occupé par les Portugais aux XVIIe et XVIIIe s., il dépend auj. de l'imam de Mascate.

QUIMPER ou QUIMPER-CORENTIN, ch.-l. du Finistère, à 53 kil. S. E. de Brest, à 549 kil. O. de Paris, au confluent de l'Odet et de la Steyr, à 17 k. de l'Océan; 11 489 h. Évêché, suffragant de Tours; trib. de 1re inst.; collége, bibliothèque, société d'agriculture. Port, chemin de fer; cathédrale, dédiée à Notre-Dame et à S. Corentin : la 1re pierre en fut posée en 1424; les flèches du portail n'ont été achevées qu'en 1856; belles promenades. Importation de vins, fers, planches; entrepôt de sel, blés, cire, miel, toile de lin et de chanvre; chevaux, beurre, suif, sardines; poissons secs et salés, pêche de sardines; construction de navires marchands. Patrie de Fréron, Hardouin, Bougeant, etc. — Nommée d'abord *Corisopitum civitas*, puis Quimper, des deux mots celtiques *Kim-ber*, confluent, elle reçut le nom de Quimper-Corentin de S. Corentin, son premier évêque. Souvent assiégée par les Anglais; Charles de Blois y exerça, en 1345, les plus affreuses cruautés. Après la mort de Henri III, Quimper prit parti pour le duc de Mercœur; elle se soumit à Henri IV en 1595.

QUIMPERLÉ, jadis *Quimper-Ellé*, ch.-l. d'arr. (Finistère), au confluent de l'Isolle et de l'Ellé, à 44 k. E. S. E. de Quimper; 6686 h. Port de commerce, chemin de fer. Trib., collége. Belle église Ste-Croix, avec crypte. Commerce de vins, sels, bois de construction, merrains, cidre, beurre, graines, sardines. — Ville jadis forte : prise sur les Anglais par Clisson (1373), sur Mercœur par Henri IV (1595).

QUINAULT (Philippe), poëte dramatique, né en 1635 à Paris ou à Felletin, m. en 1688, était fils d'un boulanger. Protégé dans sa jeunesse par Tristan-l'Ermite, qui lui inspira le goût de la poésie, il donna dès l'âge de 18 ans une comédie, *les Rivales*, qui eut du succès. Voulant se faire un état, il travailla chez un avocat et devint lui-même avocat au parlement; il acheta ensuite une charge d'auditeur en la chambre des comptes, puis de valet de chambre du roi. Il n'en cultivait pas moins les lettres, et donnait chaque année une nouvelle pièce, comédie ou tragédie. Celles qui eurent le plus de succès furent : *l'Amant indiscret* (1654), *la Mère coquette* (1665), comédies; la *Mort de Cyrus*, *Agrippa* ou le *Faux Tiberinus* (1661), *Astrate* (1664), tragédies. Ce n'est qu'assez tard qu'il commença à s'exercer dans le genre lyrique, qui fait aujourd'hui toute sa réputation : il donna en 1672 son premier opéra, et depuis il ne cessa, pendant 14 ans, de produire des tragédies lyriques, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre; Lulli les mettait en musique. Il renonça en 1686, par scrupule de religion, à travailler pour le théâtre. Il avait été reçu à l'Académie Française dès 1670. Louis XIV le décora du cordon de St-Michel et lui fit une pension de 2000 livres. Ses principaux opéras sont : *Cadmus*, 1672; *Alceste*, 1674; *Thésée*, 1675; *Atys*, 1676; *Isis*, 1677; *Proserpine*, 1680; *Persée*, 1682; *Phaéton*, 1683; *Amadis*, 1684; *Roland*, 1685, et *Armide*, 1686, son chef-d'œuvre; tous sont en 5 actes. Il travailla aussi avec Molière et P. Corneille à *Psyché*, tragédie-ballet, dont il fit toute la partie chantée. Ses œuvres ont été imprimées avec sa vie à Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12; ses *Œuvres choisies* ont été publiées en 1824 et 1842. Quinault peut être considéré comme le créateur de la tragédie lyrique, et il l'a tout d'un coup portée à la perfection. Ses vers sont remarquables par la douceur et l'harmonie, mais ils ne manquent au besoin ni de noblesse, ni d'énergie. Boileau l'a sévèrement jugé; mais ses critiques s'adressent surtout à la 1re époque de Quinault, à celle où il n'avait pas encore trouvé sa voie.

QUINAULT, famille d'acteurs remarquables du Théâtre-Français : 1° Abraham Alexis, dit *Quinault-Dufresne*, m. en 1767, avait débuté en 1712 : il rétablit le vrai goût de la déclamation, perdu depuis Baron, et servit longtemps de modèle à ses successeurs ; il est aussi fameux par son orgueil et son impertinence. — 2° J. B. Maurice Q., son frère aîné, fut un bon comique. Il était aussi musicien et fit la partition des *Amours des déesses*. — 3° Jeanne Marie Q., femme d'Abraham, morte en 1759, joua les premiers rôles tragiques et comiques ; elle excellait surtout dans celui de *Didon*. — 4° Jeanne Françoise Q., sœur d'Abraham, débuta en 1718 et réussit surtout dans les rôles de soubrette. Elle quitta le théâtre en 1741 et m. en 1783. A un rare talent comique elle joignait beaucoup d'esprit et de goût. Elle réunissait chez elle la société la plus distinguée et eut pour amis Duclos et d'Alembert.

QUINCTIUS CAPITOLINUS (T.), six fois consul à Rome, battit les Volsques en 468 av. J.-C., prit Antium, leur capitale, et y conduisit une colonie.

QUINCTIUS CINCINNATUS. *V.* CINCINNATUS.

QUINCY (Ch. SEVIN, marquis de), général d'artillerie, 1660-1728, se distingua surtout à Hochstædt, 1704, commanda l'artillerie de l'armée en 1707, et fut nommé après la paix d'Utrecht gouverneur de l'Auvergne. On lui doit une *Histoire militaire du règne de Louis le Grand*, 1726, 8 vol. in-4, avec cartes et plans.

QUINDÉCEMVIRS, *Quindecemviri sacris faciundis*, collége de prêtres institués par Tarquin le Superbe pour garder les livres sibyllins, qu'ils avaient seuls le droit de consulter. Établis d'abord au nombre de 2, ils furent dans la suite portés à 10, et enfin à 15 sous Sylla. Ils étaient élus à vie et portaient la robe prétexte. Ce collége subsista jusqu'à Théodose.

QUINETTE (Nic. Marie), homme politique, né à Soissons en 1762, m. en 1821, était, en 1789, procureur ou notaire dans sa ville natale. Député de l'Artois à l'Assemblée Législative, puis à la Convention, il vota la mort du roi, fut un des 4 commissaires chargés de l'arrestation de Dumouriez qui furent livrés à l'Autriche par ce général et échangés contre Madame en 1795, devint en 1796 membre des Cinq-Cents, fut ministre de l'intérieur en 1799, puis préfet de la Somme, 1800, conseiller d'État et directeur général de la comptabilité des communes. Il adhéra en 1814 à la déchéance de Napoléon et fit partie du gouvernement provisoire en 1815, après les Cent jours. Banni par les Bourbons comme régicide, il se retira à Bruxelles, où il finit ses jours.

QUINGEY, ch.-l. de c. (Doubs), sur la Loue, à 22 k. S. O. de Besançon; 1154 h. Forges, martinet, tréfileries. Ville forte au moyen âge. Patrie du pape Calixte II. Aux env., grottes curieuses d'Osselle.

QUINI-SEXTE (le), concile tenu à Constantinople en 692, est ainsi appelé parce qu'il suppléa par ses canons au 5° concile (*quinus*) et au 6° (*sextus*), qui n'en avaient point laissé. Il rejeta comme apocryphe les *Constitutions apostoliques*.

QUINONEZ (Franç. de), cardinal espagnol, né vers 1485 dans le roy. de Léon, m. en 1540, était fils d'un comte de Luna. Il entra chez les Cordeliers, devint général de l'ordre en 1522, puis évêque de Coria (1539) et de Palestrine (1540). Il avait, en 1527, obtenu de Charles-Quint la délivrance du pape Clément VII que les Impériaux retenaient au château St-Ange. On a de lui un *Breviarium romanum* (Rome, 1535) qui, bien qu'approuvé des papes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, fut censuré par la Sorbonne et interdit par Pie V.

QUINQUAGÉSIME (c.-à-d. cinquantième, s.-ent. *jour*). On nomme ainsi le dimanche qui tombe 50 jours avant Pâques, et qu'on appelle vulgairement le *Dimanche gras*.

QUINQUARBOREUS. *V.* CINQ-ARBRES.

QUINQUATRIES, fêtes romaines en l'honneur de Minerve, se célébraient le 14° jour des calendes d'avril (19 mars), jour où l'on plaçait la naissance de la déesse. Elles ne duraient d'abord qu'un jour; dans la suite on leur en consacra 5. Dans le 1er, tous les gens professant un état qui exige l'exercice de l'*intelligence* allaient adorer dans son temple la déesse de la sagesse ; les 3 jours suivants étaient consacrés à des combats de gladiateurs en l'honneur de Minerve en tant que déesse guerrière ; le 5°, à la purification des trompettes qui servaient dans les rits sacrés. C'était pour les écoliers un temps de vacances; c'est alors qu'ils portaient le *Minerval* à leurs maîtres.

QUINTANA (don Manuel), poëte espagnol, né à Madrid en 1772, m. en 1857, se fit recevoir avocat, entra de bonne heure dans l'administration, fut agent fiscal de la junte du commerce, et unit la culture des lettres au soin des affaires. Il se fit remarquer dès 1797 par des poésies lyriques, donna en 1801 une tragédie, le *Comte de Viseu*, en 1805 *Pélage*, sujet national, commença en 1807 les *Vies des Espagnols célèbres*, prit part en 1808 au mouvement national contre l'invasion française et publia des *Odes à l'Espagne libre* pour enflammer l'ardeur de ses compatriotes, fut attaché à la junte centrale comme secrétaire des affaires étrangères pour l'interprétation des langues et rédigea la plupart des proclamations des Cortès. Il n'en fut pas moins emprisonné en 1814 par Ferdinand VII, et ne recouvra la liberté qu'à la faveur de la révolution de 1820. Après le triomphe du pouvoir absolu (1823), il se retira dans l'Estramadure. En 1833, à la mort de Ferdinand VII, il fut replacé dans son ancien poste aux Affaires étrangères; en 1836, il fut nommé directeur général des études, conseiller d'État, sénateur; de 1840 à 1843, il fut gouverneur de la reine Isabelle. Il était depuis longtemps membre de l'Académie de Madrid; il reçut en 1845 la couronne d'or de poëte lauréat. Quintana continua la tradition des grands poëtes espagnols : il éleva le vol de la poésie populaire, et par ses vers, où respirait un enthousiasme vrai, il enflamma toutes les âmes. Outre ses œuvres originales, on lui doit un recueil estimé des poëtes castillans (*Tesoro del Parnasso*). J. M. Maury a traduit quelques-unes de ses poésies dans *l'Espagne poétique* (1826); Laffon de St-Marc a trad. sa *Vie du Cid* (1843).

QUINTE-CURCE, *Quintus Curtius Rufus*, historien latin. On ne sait rien de sa vie; on présume qu'il vécut au Ier siècle de notre ère parce qu'on trouve un écrivain de ce nom parmi les rhéteurs sur lesquels Suétone avait écrit des notices. Tacite et Pline citent un *Curtius* qui fut consul, puis gouverneur d'Afrique; mais rien n'autorise à voir notre historien dans ce personnage. Quelques-uns le font vivre sous Constantin ou même sous Théodose. Quinte-Curce nous a laissé une *Histoire d'Alexandre* en dix livres; les deux premiers sont perdus, ainsi qu'une partie du V°, du VI° et du X°. Plusieurs savants ont tâché de combler ces lacunes; les *Suppléments* les plus estimés sont ceux de Freinshemius. L'ouvrage de Quinte-Curce est universellement admiré sous le rapport du style, et il a mérité de devenir classique; mais c'est un roman plutôt qu'une histoire : il offre de graves erreurs en géographie et en chronologie, aussi bien qu'en politique et en stratégie. On a de ce livre une foule d'éditions, entre autres l'édition *princeps*, Rome, 1470; celles de Bâle, 1507, avec notes d'Érasme; de Venise, 1537, avec suppl. de Quinzano; de Bâle, 1545, avec suppl. de Brunon; de Strasbourg, 1648, avec suppl. de Freinshemius; d'Amsterdam, 1673, *cum notis Variorum*, due à Schrevelius; de Paris, 1678, *ad usum Delphini*; de Leipsick, 1688, avec supplément de Cellarius; de Dresde, 1700, avec supplément de Junker; de Delft, 1724, due à H. Snakenburg; de Gœttingue, 1804 due à Schmieder; de Leipsick, 1818, due à Coker : de Berlin, par J. Mutzell, 1840 et 41; de Brunswick, par Zumpt, 1849. M. Croiset en a donné en 1855 une bonne édition avec notes. Parmi les traductions, on connaît celle de Vaugelas, 1646, plus remarquable par l'élégance que par la fidélité; de l'abbé Mignot, 1681; de Beauzée,

1781; de Trognon, 1828, dans la collection Panckoucke, et celle de la collection Nisard.

QUINTIANUS STOA. *V.* QUINZANO.

QUINTILIEN, *M. Fabius Quinctilianus*, célèbre rhéteur latin, né vers l'an 42 de J.-C, à Calagurris en Espagne, ou, selon quelques-uns, à Rome même, était fils d'un avocat. Il étudia dans sa jeunesse à Rome, suivit en Espagne vers l'an 61 Galba, qui y était envoyé comme proconsul, revint à Rome vers 68, s'y partagea entre le barreau et l'enseignement, et obtint un succès égal dans ces deux carrières, comme l'attestent ces vers de Martial :

Quinctiliane, vagæ moderator summe juventæ,
Gloria Romanæ, Quinctiliane, togæ.

Il tint pendant vingt ans une école qui attira un grand nombre d'auditeurs, reçut un traitement public, compta Pline le Jeune parmi ses élèves, et fut chargé par Domitien de l'éducation de ses petits-neveux. On croit qu'il fut élevé au consulat. Il mourut sous Adrien, vers 120. Quintilien a laissé un traité en douze livres : *De institutione oratoria* ou *De l'Éducation de l'orateur*, qui est l'ouvrage le plus complet et le plus estimé que l'antiquité nous ait légué en ce genre; l'auteur prend son élève au berceau et le conduit jusqu'au terme de la carrière. Ses jugements littéraires sont regardés comme les oracles du goût; son style, d'une élégance continue, est classique: on lui reproche cependant de la froideur et quelque affectation. On a encore sous le nom de Quintilien des *Déclamations*, qui paraissent être l'œuvre de ses élèves plutôt que la sienne propre. On lui attribue, avec assez de vraisemblance, le dialogue *De causis corruptæ eloquentiæ*, que d'autres donnent à Tacite. L'*Institutio oratoria* ne nous a été conservée complète que par un seul manuscrit qui fut trouvé en 1419 par le Pogge à l'abbaye de St-Gall en Suisse. Quintilien a été fréquemment imprimé, notamment à Rome, 1470, édition *princeps;* à Venise, Alde, 1514; à Paris, 1580, par Patisson, avec notes de Pithou; à Leyde, 1665, par Schrevelius et J. Fr. Gronovius, *cum notis Variorum*, et 1720, par Burmann, avec les *Annales Quinctilianei* de Dodwell; à Paris, par Capperonier, 1725; à Gœttingue, 1738, par J. M. Gesner; à Leipsick, 1798-1834, par Spalding; à Paris, 1821-25, 7 vol. in-8, dans la collection de Lemaire, édition publiée (sous le nom de Dussault) par MM. Defrenne et Bouillet, avec des variantes tirées des manuscrits. Rollin a donné une bonne édition abrégée du texte latin de l'*Institution oratoire*, en 2 vol., 1715. Quintilien a été traduit en français par l'abbé De Pure, 1663; par Gédoyn, 1718; par Ouizille, dans la collection Panckoucke, 1829-1833, par L. Baudet, dans la collect. Nisard, enfin par M. Charpentier, 1863.

QUINTILIUS, nom d'une famille romaine, dont la branche la plus connue est celle des VARUS.

QUINTILLUS (M. Aurelius Claudius), frère de Claude le Gothique, commandait un corps de troupes à Aquilée quand son frère mourut : il se fit aussitôt proclamer auguste par sa petite armée (270), mais il fut abandonné dès qu'on apprit l'élection d'Aurélien. Il se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne de 17 jours.

QUINTIN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), sur le Gouet, à 20 kil. S. O. de St-Brieuc; 3710 hab. Toiles fines, chapellerie, cuirs, cire, miel, etc. Sources minérales. — Jadis baronnie, érigée en duché en 1691 en faveur du maréchal de Lorges.

QUINTIUS. *V.* QUINCTIUS.

QUINTUS DE SMYRNE, poète grec, que les uns font vivre au Iᵉʳ s. de notre ère, les autres, avec plus de vraisemblance, au IVᵉ ou au Vᵉ s., est dit *de Smyrne*, parce qu'il était né, comme il nous l'apprend lui-même, dans le voisinage de cette ville; on l'appelle aussi, mais improprement, *Quintus Calaber*, parce que son œuvre fut découverte en Calabre. Nous avons sous son nom un poëme en 14 livres qui fait suite à l'*Iliade*, et qu'on intitule ordinairement *Homeri Paralipomena* (ou *Supplément d'Homère*) : c'est le récit de la guerre de Troie depuis la mort d'Hector jusqu'à la ruine de la ville et le départ des Grecs. Sans égaler l'*Iliade*, qu'il imite assez heureusement, ce poëme a un mérite réel : il se distingue par la pureté, le bon goût, l'absence d'enflure. On pense qu'il contient des fragments d'anciens poëtes cycliques; il offre dans quelques parties de singulières analogies avec l'*Énéide*. Le manuscrit en a été découvert au XVᵉ s. par Bessarion dans un couvent d'Otrante en Calabre. Les meilleures éditions sont celles de Corn. de Pauw, Leyde, 1734, avec une version latine de Rhodomann; de Tychsen, 1807, dans la collection des Deux-Ponts; de Lehrs, dans la collection Didot, 1840; de Kœchly, Leips., 1850. Tourlet en a donné une traduction, malheureusement peu fidèle, 1800.

QUINZANO (J. Fr. CONTI, dit), en latin *Quintianus Stoa*, poëte latin moderne, né en 1484 à Quinzano près de Brescia, m. en 1557, enseigna d'abord la jurisprudence à Padoue, fut appelé en France pour être le précepteur du jeune duc d'Angoulême (depuis François I), retourna en Italie pour y professer les belles-lettres à Padoue, puis à Pavie et fut couronné comme poëte des mains de Louis XII à Milan. Ses *Poésies* sont très-nombreuses et très-variées. On lui doit aussi, entre autres ouvrages, des *Suppléments à Quinte-Curce*, Venise, 1537. Ses contemporains lui avaient donné le nom grec de *Stoa* (Portique des Muses), à cause de sa facilité à versifier.

QUINZE-VINGTS, hôpital fondé à Paris en 1254, par S. Louis pour 300 (15 fois 20) gentilshommes à qui les Sarrasins avaient crevé les yeux et que le roi avait ramenés de la Terre-Sainte avec lui. Postérieurement on y admit toutes sortes d'aveugles. Cet hôpital avait été originairement bâti entre le Louvre et le Palais-Royal, à l'endroit où étaient naguère les rues St-Nicaise, de Rohan, et de Valois; Louis XVI le transféra en 1780 dans l'anc. hôtel des Mousquetaires noirs, rue de Charenton, où il est encore. La communauté des Quinze-Vingts fut placée en 1412 sous la juridiction du grand aumônier de France; elle fut supprimée en 1793. L'administration de l'hôpital fut alors donnée au département de la Seine; elle fut attribuée au ministre de l'intérieur par le Directoire, fût rendue à la grande aumônerie sous la Restauration, et revint en 1830 au ministère de l'intérieur. L'abbé Prompsault a publié l'*Hist. des Quinze-Vingts*, 1864.

QUIPOS, instruments dont les anc. Péruviens se servaient en guise d'écriture. *V.* QUIPOS dans notre *Dictionnaire des Sciences*.

QUIQUENGROGNE, hameau du dép. de l'Aisne, à 15 kil. N. E. de Vervins. Verrerie célèbre, datant de 1290, et produisant annuellement 2 millions de bouteilles. — Une des tours de St-Malo. *V.* ST-MALO.

QUIRINAL (mont), *Quirinalis mons*, une des sept collines de Rome, à l'extrémité N. O. de la ville, entre la colline Hortulane au N. et le mont Viminal au S., s'appelait d'abord *mons Agonius* ou *Collinus*, et reçut le nom de *Quirinal* de ce que Tatius était venu s'y fixer avec ses *Quirites*. C'est sur ce mont qu'est le palais du pape appelé *le Quirinal*.

QUIRINUS, dieu sabin, analogue à Mars, était représenté sous la forme d'une pique ou d'une lance (*queir* en sabin). On identifia Romulus à Quirinus, et l'on dit que Romulus avait été changé en ce dieu, lors du violent orage pendant lequel il disparut. — Quirinus était aussi un surnom de Mars et de Janus.

QUIRITES, nom porté d'abord par les Sabins, puis étendu aux Romains eux-mêmes après la fusion des deux peuples. On le dérive de *Cures*, capitale des Sabins, ou de *queir*, *quiris*, qui signifiait *lance* en sabin. Les Romains ne portaient le nom de *Quirites* qu'à la ville, et jamais quand ils étaient sous les armes : les généraux ne l'employaient en s'adressant aux soldats que quand ils voulaient les licencier.

QUIROGA (Jos.), missionnaire espagnol, né en 1707 à Lugo, m. en 1784, avait exécuté quelques

voyages sur mer lorsqu'il se fit jésuite et missionnaire. En même temps qu'il prêchait l'Évangile en Amérique, il visita, par ordre du roi d'Espagne, les terres magellaniques, afin de déterminer les points propres à l'établissement de ports de commerce. A son retour, il alla exposer à Rome l'état des missions du Paraguay. Il a laissé manuscrites des observations sur lesquelles a été rédigé le *Journal de son voyage* (imprimé avec l'*Hist. du Paraguay* de Charlevoix).

QUIROGA (Ant.), général espagnol, né en 1784 à Betanços en Galice, m. en 1841, fut traduit devant un conseil de guerre comme complice de Porlier, mais fut acquitté; trempa néanmoins dans le complot de l'Abisbal et l'insurrection de l'Ile de Léon (1820), et fut nommé par les insurgés capitaine général de la Galice. Après avoir en vain défendu la Corogne contre les Français en 1823, il se réfugia en Angleterre. De retour en Espagne après la mort de Ferdinand, il fut d'abord accueilli avec enthousiasme; mais bientôt sa modération déplut aux exaltés, et il fut obligé de se retirer en Galice, où il mourut oublié.

QUIROS (P. Ferdinandez de), navigateur espagnol, fut de la 2e entreprise de Mendana en qualité de pilote (1595), le remplaça à sa mort, guida les restes de l'escadre à Manille, au Mexique, au Pérou; puis, ayant obtenu de Philippe III deux vaisseaux, se mit à la recherche d'un continent austral dont il soupçonnait l'existence. Il découvrit plusieurs des îles et archipels de la Polynésie, entre autres les Nouv.-Hébrides, qu'il appela *Terre du St-Esprit* et auxquelles on donne quelquefois son nom, mais il fit une vaine tentative près de Philippe III pour obtenir des moyens de former un établissement dans cette Terre. Il m. en 1614 à Panama, en se rendant à Lima pour commencer un autre voyage. Son *Mémoire* à Philippe III fut publié en latin sous le titre de *Narratio de terra australi incognita*, Amst., 1613, et mis en franç. sous celui de *Copie de la requête présentée au roi d'Espagne par le capitaine P. Ferd. de Quiros, sur la 5e partie du monde* (*Terre australe*).

QUISSAC, ch.-l. de c. (Gard), sur la Vidourle, à 43 kil. S. E. de Vigan; 1558 hab. Bonneterie.

QUITA (Dominique DOS REIS), poëte portugais, né en 1728, m. en 1770, passa son enfance dans la misère, fut barbier, apprit à lui seul le français, l'italien, l'espagnol, se fit connaître de bonne heure par des poésies pleines de talent, et finit par trouver un appui dans le comte de San-Lorenzo; mais il perdit tout ce qu'il possédait au tremblement de 1755, se vit en outre desservi par des envieux, et n'eut plus de ressource que dans la généreuse hospitalité d'une amie, Thérèse Alvieu, femme d'un médecin. Ses *Œuvres* consistent en 5 tragédies (la meilleure est *Inès de Castro*), en *sonnets*, *élégies*, *pastorales*, *idylles*, que l'on regarde comme les modèles du genre.

QUITO, v. de l'Amérique du Sud, capit. de l'Équateur et ch.-l. de la prov. de Pichincha, par 0° 13' lat. S., 81° 5' long. O., près du Pichincha, à 2908m au-dessus de la mer; 70 000 hab. Évêché, cour supérieure de justice, université, école normale, collége, séminaire, bibliothèque. Ville mal bâtie : rues tortueuses et à peine pavées; belle *plaza mayor*; palais du président, de l'évêque; cathédrale et plusieurs belles églises; nombreux couvents, grand hôpital. Manufactures d'étoffes de coton et de laine, fil, dentelle, etc. Aux environs se voient les volcans de Pichincha, de Cotopaxi, de Cayambé et d'Antisana. — Quito, l'une des villes les plus importantes de l'anc. empire du Pérou, fut conquise par Pizarre en 1533, et resta longtemps comprise dans le Pérou : elle en fut détachée en 1718 pour faire partie de la Nouv.-Grenade. Entrée en 1819 dans la confédération de la Colombie, elle devint en 1831 la capit. de l'Équateur. Elle a été plusieurs fois désolée par des tremblements de terre, notamment en 1755, 1797 et 1859.

QVALOE, île norvégienne. *V.* QUALOE.

R

R, en latin, s'écrivait pour *Roma*, *Romanus*, *Regulus*, *Rex*; R. P. pour : *respublica*. — Dans les prénoms, R. se met pour Raoul, Remi, Richard, Robert, Roger.

RAAB (le), *Arrabo* en latin, riv. des États autrichiens, naît en Styrie à 5 kil. N. O. de Passail, traverse les comitats d'Eisenbourg et d'Œdenbourg, reçoit la Pinka, la Feistritz, et tombe dans le Danube par la r. dr. à Raab, après un cours de 260 kil.

RAAB, *Arrabona* chez les anciens, *Javarinum* en latin moderne, v. forte de Hongrie, ch.-l. de comitat, au confluent du Raab et du Danube, à 130 kil. N. O. de Bude; 18 000 hab., dont 12 000 catholiques. Évêché catholique, suffragant de Gran; académie, gymnase, séminaire. Ville bien bâtie, cathédrale remarquable; quelques antiquités. Commerce assez actif. — Poste militaire dès le temps des Romains. Prise par les Turcs en 1591, reprise en 1598. Beauharnais y battit l'archiduc Jean en 1809. — Le comitat de Raab, entre ceux de Presbourg, Kœmorn, Weszprim et d'Œdenbourg, a 52 kil. sur 50 et 120 000 h.

RABAN MAUR, *Rhabanus Maurus* ou *Magnentius*, savant, né à Mayence en 776, m. en 856, étudia à l'abbaye de Fulde, puis à St-Martin de Tours, sous Alcuin, reçut les ordres en 814, visita la Terre-Sainte, prit à son retour la direction de la célèbre école de Fulde, fut élu abbé de Fulde en 822, devint évêque de Mayence en 847, réprima beaucoup d'abus ecclésiastiques, chercha, main en vain, à réconcilier Louis le Débonnaire et ses fils, composa de sages règlements et présida plusieurs synodes. Il traita Gotescalc avec une grande sévérité, mais aussi il déploya une charité sans bornes lors de la famine de 850. Ses *Œuvres*, publiées à Cologne, 1627, en 3 vol. in-fol., contiennent des *poésies* (parmi lesquelles le *Veni Creator*); des commentaires sur l'Écriture, des traités de l'*Univers*, de *l'Institution des clercs et des cérémonies de l'Église*, de la *Vue de Dieu*, du *Calendrier ecclésiastique*, de l'*Invention des langues*, un livre d'*Étymologies*, un *Glossaire latin théotisque*, conservé manuscrit à Vienne et à Munich et publié en 1727 dans le *Thesaurus* de Schilter.

RABASTENS, ch.-l. de cant. (Tarn), à 18 kil. S. O. de Gaillac; 6441 h. Toiles de chanvre, chapeaux, poterie. — Autre ch.-l. de c. (Htes-Pyrénées), sur l'Estreux et le canal d'Alaric, à 17 kil. N. E. de Tarbes. 1266 h. Jadis ville forte. Montluc la prit en 1570 et y reçut une balafre à la figure. *V.* MONTLUC.

RABAT ou NOUVEAU-SALÉ, v. du Maroc (Fez), à l'embouch. de Bouregreb dans l'Atlantique, vis-à-vis de Salé, par 9° 3' long. O., 34° 5' lat. N.; 25 000 h. Grand château; mur flanqué de tours; 3 forts; palais impérial; tombeau du sultan Sidi-Mohammed. Chantiers de construction.

RABAUT (Paul), pasteur à Nîmes, né à Bédarieux en 1718, m. en 1795, montra un grand zèle pour ses coreligionnaires : dans un moment où sa tête était à prix, il ne craignit pas d'aller présenter un mémoire en leur faveur à un chef militaire, le marquis de Paulmy, en se nommant; le marquis remit le mémoire au roi, et obtint l'adoucissement des mesures prises contre les Réformés. M. Ch. Coquerel a rédigé d'après ses notes l'*Hist. des Églises du désert*.

RABAUT-ST-ÉTIENNE (J. Paul), fils du préc., né à

Nîmes en 1743, était aussi ministre protestant. Élu membre de l'Assemblée Constituante, il s'y fit remarquer par son hostilité contre le clergé. A la Convention, il combattit la mise en jugement de Louis XVI, et vota pour l'appel au peuple et le sursis. Membre de la commission girondine qui surveillait les actes du tribunal révolutionnaire, il se vit enveloppé dans la proscription de son parti, et porta sa tête sur l'échafaud (1793). On a de lui un *Précis de l'histoire de la Révolution française*, 1791, continué par Lacretelle jeune, et des *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, 1787.

RABBATH-AMMON, auj. *Amman*, capit. des Ammonites. *V.* AMMAN et AMMONITES.

RABBATH-MOAB, auj. *Rabbah*, capit. des Moabites, à l'E. de la mer Morte et près de la r. g. de l'Arnon, était à 100 kil. S. E. de Jérusalem.

RABBE (Alph.), né en 1786 à Riez (B.-Alpes), m. à Paris en 1830, fut sous l'Empire attaché à l'administration de l'armée d'Espagne, puis exerça la profession d'avocat à Aix, se signala sous la Restauration comme libéral, et fut plusieurs fois emprisonné. On a de lui des *Résumés de l'histoire de Russie*, — *de Portugal*, — *d'Espagne;* et une *Hist. d'Alexandre I, emp. de Russie*, 1826. Il commença en 1829 la *Biographie universelle et portative des Contemporains*, continuée par Boisjolin et Binet Ste-Preuve.

RABBIN, qui dérive de l'hébreu *Rabb*, seigneur, maître, docteur de la loi chez les Juifs modernes. Ce sont des espèces de casuistes instruits, que l'on peut consulter sur les questions religieuses; mais ils n'ont pas, comme on le croit, de caractère sacerdotal.

RABELAIS (François), célèbre écrivain français, né en 1483 à Chinon, m. en 1553, était fils d'un apothicaire. Il fut quelque temps moine chez les Cordeliers et fut ordonné prêtre, puis, s'accommodant peu de la vie claustrale, il jeta le froc, se mit à courir le monde, se fit recevoir docteur à Montpellier (1531), et exerça la médecine dans cette ville. Chargé par la Faculté de Montpellier de solliciter du chancelier Duprat le rétablissement de quelques-uns de ses priviléges, il réussit dans cette négociation, et la Faculté reconnaissante décida qu'à l'avenir tout médecin qui prendrait ses degrés revêtirait, en passant sa thèse, la robe de Rabelais. Le cardinal Du Bellay, ambassadeur à Rome, avec lequel il s'était lié au collége, l'emmena avec lui en qualité de médecin. Pendant son séjour à Rome, il se fit remettre les peines canoniques qu'il avait encourues; néanmoins, il n'épargna dans ses railleries ni le sacré collége, ni le pape lui-même. A son retour, il obtint une prébende à l'abbaye de St-Maur; en outre il fut nommé en 1545 curé de Meudon. Rabelais était de l'humeur la plus gaie et la plus bouffonne : on en raconte mille anecdotes plaisantes. On a de lui quelques ouvrages sérieux, notamment des éditions de divers traités d'Hippocrate et de Galien; mais ces travaux n'auraient pas sauvé son nom de l'oubli s'il n'eût été l'auteur de la fameuse histoire de *Gargantua et Pantagruel*. C'est un roman satirique, rempli de folies, d'extravagances, de quolibets, de mots barbares et forgés à plaisir, de passages obscurs ou même inintelligibles, et qui souvent est ennuyeux; mais on y trouve aussi beaucoup de gaieté, d'esprit et même de bon sens ; malheureusement, ce livre est déshonoré par des obscénités et des impiétés : les moines surtout y sont l'objet des attaques les plus violentes. Aussi fut-il censuré par la Sorbonne, condamné par le Parlement et mis à l'*Index* à Rome. On s'est donné beaucoup de peine pour saisir le véritable sens de cet ouvrage : la plupart des commentateurs y ont vu une allégorie continuelle : pour eux *Gargantua* est François I; *Grand Gousier*, Louis XII; *Pantagruel*, Henri II; *Picrochole*, Maximilien Sforze; *Gargamelle*, Anne de Bretagne; *Badebec*, la reine Claude; la *Grande Jument*, Diane de Poitiers; *Panurge*, le cardinal de Lorraine; mais il est probable que le fond et le cadre sont tout d'imagination, et que les allusions ne se trouvent que dans les détails. Le roman de Rabelais se compose de 5 livres, qui parurent séparément depuis 1533 jusqu'en 1553 (le dernier livre ne fut publié qu'après sa mort). Il en a été fait un grand nombre d'éditions, la plupart avec commentaires. Les principales sont celles d'Amsterdam, 1711 et 1741, avec remarques de Le Duchat et La Monnoye, 5 vol. in-8 ; celle d'Esmangart et E. Johanneau, Paris, 1823-26, 9 v. in-8, avec les remarques de Le Duchat, Bernier, Le Motteux, Voltaire, Ginguené; de De l'Aulnay, 1823, 3 v. in-8; de P. Lacroix, 1842, in-12; enfin celle de MM. Burgaud et Rathery, revue sur les textes originaux, 1857, 2 v. in-18. L'abbé Marsy a rajeuni le style de l'auteur dans son *Rabelais moderne*, 1752. On a de Rabelais un recueil de *Lettres*, Paris, 1651.

RABENER (Théoph.), poëte et moraliste allemand, né à Wachau, près de Leipsick, en 1714, mort en 1771, remplit divers emplois dans les finances. On a de lui des *Lettres satiriques*, où il attaque de la manière la plus piquante les vices et les ridicules des classes bourgeoises : il y prend souvent Lucain pour modèle. Ses *OEuvres* ont été publiés à Leipsick, 1777, en 6 v., et à Stuttgard, 1840, en 4 vol. Quelques-uns de ses écrits ont été traduits en français : les *Satires*, par Boispréaux, Paris, 1754; *Osaureus ou le Nouvel Abélard*, comédie, par Cailleau, 1761.

RABIRIUS (C.), chevalier romain : accusé par Labienus d'avoir assassiné le tribun Saturninus, il fut défendu par Cicéron et acquitté. Nous avons encore le discours de Cicéron. — Cicéron plaida également pour un autre Rabirius, Caius Postumus, accusé de concussion, et réussit aussi à le faire absoudre.

RABIRIUS (C.), poëte latin du siècle d'Auguste, avait cultivé avec succès la poésie épique : Velléius le nomme à côté de Virgile. On lui attribue un morceau d'un poëme *De Bello Actiaco* trouvé dans les papyrus d'Herculanum, publié par Kreyssig, Schneeberg, 1814, et réimprimé, avec traduction et commentaires, par Montanari, Forli, 1830-34.

RABUTIN (BUSSI). *V.* BUSSI.

RACAN (Honorat DE BUEIL, marquis de), poëte, né en 1589 à La Roche-Racan en Touraine, mort en 1670, était fils d'un maréchal de camp. Page de Henri IV, puis militaire, il quitta le service avec le grade de maréchal de camp, et se livra aux lettres. Il fut l'élève et l'ami de Malherbe et fut nommé membre de l'Acad. française dès sa fondation (1635), quoiqu'il ne sût pas le latin. Racan a composé, sous le titre de *Bergeries*, des Idylles où la vérité du sentiment s'empreint souvent d'une teinte mélancolique, et qui furent fort goûtées de ses contemporains. On a aussi de lui des *odes sacrées*, tirées des psaumes; des *poésies diverses*, et d'intéressants *Mémoires sur la vie de Malherbe*. Quoique cet auteur manque de force en général, il a donné à la langue poétique une harmonie et une grâce naturelle qu'on ne connaissait pas encore. On a publié ses *OEuvres* à Paris 1724, 2 vol. in-12. M. T. de La Tour en a donné en 1857 un recueil plus complet, avec *Notice biographique et littéraire*, 2 vol. in-16.

RACCA, RÉHA ou ORFA, l'anc. *Édesse*. *V.* ORFA.

RACCA, *Nicephorium*, v. de la Turquie d'Asie (Diarbékir), ch.-l. de pachalik, au confluent du Bélès et de l'Euphrate, à 200 k. S. O. de Diarbékir et à 160 kil. S. de l'autre Racca ou Orfa. Fondée par Alexandre, sous le nom de *Nicephorium* (*V.* ce nom). Ruines d'un palais d'Haroun-al-Raschid.

RACHEL, 2e fille de Laban, inspira de l'amour à Jacob, son cousin, qui, pour l'obtenir, consentit à se mettre pendant 7 ans au service de son oncle. Au bout de ce temps, Laban, usant de ruse, substitua à Rachel Lia, sa fille aînée, et Jacob fut obligé de servir encore 7 autres années pour obtenir la main de celle qu'il aimait. Après 6 ans de stérilité, elle lui donna un fils, Joseph; 16 ans après, elle mit au monde un 2e fils, Benjamin, le plus jeune des enfants de Jacob.

RACHEL (Mlle), grande tragédienne, née en 1820,

m. en 1858, était fille d'un pauvre colporteur israélite, du nom de Félix, et fut mise au monde sur une route près du village de Munf en Thurgovie. Après une enfance misérable, pendant laquelle elle allait chanter dans les cafés de Lyon, elle fut amenée à Paris, entra au Conservatoire, débuta au Gymnase en 1837, mais sans y être remarquée, et dut à Samson, qui avait deviné son avenir et qui dirigea son talent, d'être admise au Théâtre-Français (1838). Elle y obtint dès l'abord un succès qui s'accrut de jour en jour. Elle ressuscita la tragédie, négligée depuis longtemps, se voua surtout au genre classique et rendit avec une admirable perfection les plus beaux rôles de Corneille, de Racine et de Voltaire. D'une taille avantageuse, d'un port imposant, elle excellait dans l'ironie, la colère et l'indignation, plus que dans l'expression des sentiments tendres ou délicats : *Camille*, *Hermione*, *Athalie*, *Lucrèce* étaient ses meilleurs rôles; son geste noble et sobre, ses poses sculpturales ajoutaient beaucoup à l'effet. En 1856, elle entreprit un voyage en Amérique : elle y obtint de nouveaux triomphes et fit d'abondantes recettes, mais elle y contracta une maladie de poitrine qui ne tarda pas à la conduire au tombeau : elle vint mourir au Cannet (Alpes maritimes), dans la force de l'âge et dans toute la plénitude de son talent.

RACHGOUN (île), petite île de l'Algérie, en face de l'embouch. de la Tafna, par 3° 50' long. O., a 800m sur 200, avec un petit port.

RACHIMBOURGS, hommes libres qui, chez les Francs, avaient le droit d'assister aux plaids pour délibérer sur les affaires générales et rendre la justice : ils siégeaient au nombre de 7.

RACHOTIS, quartier d'Alexandrie. *V.* ALEXANDRIE.

RACINE (Jean), le plus parfait des poëtes tragiques de la France, né en 1639 à La Ferté-Milon, mort en 1699, avait pour père un contrôleur du grenier à sel de sa ville natale, et resta orphelin à 4 ans. Élevé à Port-Royal, il y puisa le goût de la littérature classique. Il se fit connaître dès l'âge de vingt ans, et s'attira les bonnes grâces de la cour par une ode qu'il composa pour le mariage de Louis XIV (*la Nymphe de la Seine*). Il eut le bonheur de se lier dès sa jeunesse avec Molière et Boileau, qui le conseillèrent utilement. S'étant voué à la carrière dramatique, il débuta par une tragédie de *Théagène et Chariclée*, essai fort imparfait, que Molière lui fit supprimer; fit jouer en 1664 *la Thébaïde*, en 1665 *Alexandre*, et révéla tout son talent dans *Andromaque* (1667), qui eut un grand succès, mais qui éveilla l'envie. En 1668, il composa, comme pour se délasser du genre tragique, la spirituelle comédie des *Plaideurs* (1668), imitée des *Guêpes* d'Aristophane; depuis, il se consacra tout entier à la tragédie, et donna successivement : *Britannicus* (1669), où il s'inspira de Tacite; *Bérénice* (1670), où il mettait en scène, sous des noms antiques, la séparation de Louis XIV et de Henriette d'Angleterre, qui s'aimaient; *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), enfin *Iphigénie* (1674), et *Phèdre* (1677), imitées toutes deux d'Euripide. Il eut la douleur d'entendre siffler ce dernier chef-d'œuvre par une cabale à la tête de laquelle étaient le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, et de voir triompher un moment la *Phèdre* de Pradon, qu'on ne craignit pas de lui opposer : justement froissé d'un si indigne traitement, il renonça au théâtre, quoiqu'il n'eût encore que 38 ans et que son génie fût dans toute sa force; il était d'ailleurs confirmé dans cette résolution par des scrupules religieux. Il se maria en 1677, fut nommé la même année historiographe du roi, et ne voulut plus s'occuper que du soin de sa famille et des devoirs de sa charge. Cependant il consentit, à la prière de Mme de Maintenon, et après un silence de douze ans, à traiter des sujets sacrés, et composa *Esther* (1689) et *Athalie* (1691), qui furent jouées à St-Cyr par les demoiselles de la maison royale. La 1re de ces tragédies eut le succès qu'elle méritait; mais la 2e, livrée au public par l'impression, fut entièrement méconnue, et Racine, découragé par cette nouvelle injustice, cessa définitivement de travailler pour la scène. Louis XIV ne s'en plut pas moins à le combler de faveurs; il lui assura une pension, le fit trésorier de la généralité de Moulins et gentilhomme ordinaire; il l'admettait même dans sa familiarité. Mais un *Mémoire* sur la misère du peuple, que Racine avait rédigé à la sollicitation de Mme de Maintenon (1697), étant tombé entre les mains du roi, ce prince s'en offensa, et s'exprima en termes durs, qui, rapportés au poëte, lui portèrent un coup fatal : une maladie dont il souffrait (un abcès au foie) s'aggrava; il ne fit plus que languir et mourut deux ans après. Il avait été reçu à l'Académie française dès 1673. Racine n'égale peut-être pas Corneille en vigueur, en génie, mais il le surpasse en correction, en élégance, en souplesse et surtout en sensibilité : la tendresse est le principal ressort qu'il fait jouer; en outre, il n'offre point de disparate comme son émule; enfin, son style est la perfection même. Outre ses tragédies, on a de lui quelques *épigrammes*, des *cantiques spirituels*, composés pour St-Cyr (1694), et de belles *odes*, auxquelles il faut ajouter les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, les plus beaux modèles de poésie lyrique que possède notre langue. Par un rare privilége, Racine écrivait en prose presque aussi bien qu'en vers : il avait, en sa qualité d'historiographe, rédigé une *Histoire du règne de Louis XIV* qui était fort avancée au moment de sa mort; elle a péri dans un incendie (1726); on n'en a conservé qu'un fragment, la *Campagne de* 1672 *à* 1678. On a encore de lui : l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, 1693; des *Discours académiques* (dont l'un renferme l'*Éloge de P. Corneille*), et des *Lettres* pleines de naturel. Parmi les éditions critiques de ses *Œuvres*, on distingue celles d'Aimé Martin (1820), de M. Paul Mesnard (1865 et suiv.); et l'on admire, comme éditions de luxe, celles de Didot, dite *du Louvre*, 1801-1805, et de Bodoni, Parme, 1813, toutes deux en 3 vol. in-fol. Le *Théâtre* de J. Racine a été commenté par son fils L. Racine, par Luneau de Boisjermain, Laharpe, Geoffroy, Fontanier, etc.

RACINE (Louis), poëte didactique, fils du préc., né à Paris en 1692, m. en 1763, eut pour maître Rollin et se sentit de bonne heure entraîné vers la poésie. Il se fit recevoir avocat pour obéir au vœu de sa famille, puis alla passer trois ans à l'Oratoire, où il composa *la Grâce*, poëme en 4 chants, qu'on accuse de jansénisme, accepta en 1722 une place d'inspecteur des fermes de Provence, mais s'en démit vers 1750 pour se fixer à Paris, où il fut élu membre de l'Académie des inscriptions. Ayant perdu en 1755 un fils unique, mort à Cadix victime du tremblement de terre qui renversa Lisbonne, il renonça au monde pour être tout entier à sa douleur et ne s'occupa plus que d'exercices de piété. On a de lui, outre la *Grâce* (1722), la *Religion*, en 6 chants (1742), poëme d'un genre froid, mais qui, avec une versification correcte et élégante, offre de grandes beautés, et qui est justement devenu classique; des *odes* qui ont les mêmes qualités et les mêmes défauts que ses poëmes (on y distingue l'*Ode à l'harmonie*, où l'exemple est joint au précepte de la manière la plus heureuse); des *poésies* diverses, des *Réflexions sur la poésie*, des *Remarques sur les tragédies de J. Racine*, avec un *Traité de la poésie dramatique*, d'intéressants *Mémoires sur la vie de J. Racine*, et une traduction en prose du *Paradis perdu* de Milton. L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est due à Lenormant, 1808, 6 vol. in-8. Des *Lettres inédites de J. et L. Racine* ont été publ. en 1862 par l'abbé A. de Laroque, leur petit-fils.

RACINE (l'abbé Bonaventure), parent des précédents, né en 1708 à Chauny près de Laon, m. en 1755, était principal du collége de Rabastens (diocèse d'Alby), mais se vit forcé de quitter ses fonctions à cause de son attachement au Jansénisme.

Caylus, évêque d'Auxerre le recueillit et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. On a de lui un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1748-56, 13 vol. in-12, ouvrage instructif, mais partial.

RADAGAISE ou RADOGAST, chef germain, fondit en 406 sur l'Italie à la tête de 200 000 barbares, Vandales, Suèves, Goths, Alains, dévasta le nord de ce pays et assiégea Florence, mais fut battu et pris devant cette ville par le général d'Honorius, Stilicon, en 406, et décapité.

RADAMA I, roi des Hovas, le peuple dominant de Madagascar, né en 1791, m. en 1828, conquit presque toute l'île à l'aide des Anglais, et enleva aux Français leurs établissements de Foulpointe, Tamatave et Tintingue; il songeait à se rendre indépendant des Anglais eux-mêmes lorsqu'il mourut subitement. — Sa veuve Ranavalo, le remplaça; elle se montra fort hostile aux Européens. M[te] en 1861. — Son fils, Radama II, entra au contraire dans la voie de la civilisation, mais il périt assassiné dès 1863.

RADCLIFFE (Anne), romancière anglaise, née à Londres en 1764, m. en 1823, avait épousé à 23 ans un gradué d'Oxford, propriétaire et éditeur de la *Chronique anglaise*. Elle acquit de bonne heure une grande célébrité par des romans d'un genre nouveau, qui parurent de 1789 à 1797 et qui décèlent un vrai talent; mais elle renonça tout d'un coup à écrire parce que l'envie et la spéculation se plurent à faire courir sous son nom des œuvres indignes d'elle. La terreur, le mystère, le merveilleux sont les principaux ressorts de ses romans; on s'y croit sans cesse environné de revenants, de spectres, d'esprits célestes ou infernaux; mais, au dénoûment, tout s'explique par des causes naturelles. On a dit à tort que, croyant elle-même aux fantômes de son imagination, elle eut des accès de démence à la fin de sa vie. On a d'elle: *les Châteaux d'Athlin et de Dumbayne*, *la Forêt ou l'Abbaye de St-Clair*, *Julia*, *l'Italien ou le Confessionnal des Pénitents noirs*, *les Mystères d'Udolphe*, son chef-d'œuvre : ce dernier ouvrage fut payé par l'éditeur 1000 livres (25 000 fr.). Tous les romans d'Anne Radcliffe ont été traduits.

RADEGONDE (Ste), reine de France, née en 519, m. en 587, était fille de Bertaire, roi de Thuringe, et fut élevée dans le paganisme. Le roi Clotaire I la fit instruire dans la religion chrétienne et l'épousa en 538; mais six ans après, il lui permit de se faire religieuse. Elle prit le voile à Noyon et fonda à Poitiers l'abbaye de Ste-Croix où elle vécut dans les exercices d'une piété austère. Fortunat a écrit sa *Vie*. On l'hon. le 13 août.

RADET (Ét.), général et baron de l'Empire, né en 1762 à Stenay, m. en 1825, fut chargé en 1809 d'enlever le pape Pie VII, conduisit à Cette en 1815 le duc d'Angoulême fait prisonnier, exerça pendant les Cent jours les fonctions d'inspecteur général de la gendarmerie et de grand prévôt de l'armée, fut condamné sous Louis XVIII, en 1816, à 9 ans de détention, pour avoir coopéré au retour de Bonaparte, mais reçut sa grâce au bout de 2 ans.

RADET (J. B), vaudevilliste, né à Dijon en 1751, m. en 1830, occupait auprès de la duchesse de Villeroy, avant la Révolution, un emploi de secrétaire bibliothécaire, espèce de sinécure qui lui permit de se livrer à ses goûts littéraires. Il avait déjà donné avec succès quelques pièces au théâtre d'Audinot et au Théâtre-Italien (*Opéra-Comique*), lorsque le Vaudeville fut fondé par son ami Barré : il y fit représenter de 1792 à 1816 une foule de jolies pièces et de gaies parodies, qu'il composait soit seul, soit avec Barré, Desfontaines, A. Gouffé, et qui contribuèrent à la fortune de ce théâtre. On se rappelle, dans le nombre, *Gaspard l'avisé* et *la Maison en loterie*. Son dialogue est fin et spirituel, ses couplets bien tournés.

RADETZKY (JOS. WENZEL, comte de), général autrichien, né en 1766 à Trebnitz en Bohême, m. en 1857, se distingua dans les guerres contre la France, devint en 1831 général en chef de l'armée autrichienne en Italie, et reçut en 1836 le bâton de feld-maréchal. Surpris en 1848 par l'insurrection lombarde, il fut d'abord chassé de Milan et vaincu à Goito; mais, malgré son grand âge, il ne tarda pas à prendre sa revanche et remporta sur Charles-Albert, le 23 mars 1849, la victoire décisive de Novare, qui replaça la Lombardie sous le pouvoir de l'Autriche; peu après il bombarda et reprit Venise. Un monument lui a été érigé à Prague.

RADI-BILLAH (ABOU'L ABBAS MOHAMMED AL), calife abbasside de Bagdad (934-940), créa en 935 la charge d'*émir-al-omrah* (commandant des commandants) et se réduisit à une espèce de pontificat, s'annulant ainsi lui-même.

RADJAHS. On appelle ainsi les souverains hindous qui gouvernent les diverses contrées de l'Hindoustan; ils appartiennent généralement à la caste des *chattryas* ou *guerriers*. Avant la conquête des Mongols, ils étaient tous indépendants; auj. ils sont pour la plupart tributaires des Anglais.

RADJEPOUTANAH. *V.* ADJMIR et RADJEPOUTES.

RADJEPOUTES, c.-à-d. *fils de Radjahs*, nom donné dans l'Inde non-seulement aux fils des Radjahs (lesquels en droit avaient tous un apanage), mais encore à tout chef militaire d'une principauté, d'une seigneurie, d'un canton petit ou grand. On l'a même étendu à toute la caste des guerriers ou *chattryas*. — On appelle *Principautés radjepoutes* la plupart de celles qui forment l'Inde anglaise médiate; l'Adjmir, où elles abondent principalement, a été par suite appelé le *Radjepoutanah*.

RADNOR (comté de), un des comtés de l'Angleterre, dans le pays de Galles, entre ceux de Montgomery au N., de Shrop au N. E., d'Hereford à l'E., de Brecknock au S. et de Cardigan à l'O., a 112 060 hectares et 30 000 h.; ch.-l., Radnor et Presteign. Montagnes, lacs pittoresques, pâturages. Antiquités. — Radnor ou New-Radnor, à 250 kil. N. O. de Londres, ne compte guère que 1000 hab. C'était jadis une ville importante.

RADOM, v. de Pologne, ch.-l. du gouvt de son nom, sur la Radomka, sur la Meczna, à 97 kil. S. de Varsovie; 5700 hab.— Le gvt de R., formé par la réunion de ceux de Kielce et de Sandomir, a 24 145 k. carrés, et 950 000 h. Il y eut à Radom en 1767 une réunion des nobles dissidents dans le but d'obtenir l'admission aux emplois publics des sectes dissidentes.

RADONVILLIERS (François LYSARDE, abbé de), né à Paris en 1709, m. en 1789, entra chez les Jésuites, professa dans différents colléges, fut secrétaire de l'archevêque de Bourges (La Rochefoucauld), qu'il accompagna à Rome, puis fut choisi pour être sous-précepteur des enfants de France et devint conseiller d'État. Il était de l'Académie française. On a de lui un traité estimé : *De la manière d'apprendre les langues*, 1768, une traduction de *Cornelius Nepos*, et divers opuscules réunis par Noël, 1807.

RADSTADT, v. du gr.-duché de Bade. *V.* RASTADT.

RADZIVIL, une des plus anciennes et des plus riches maisons lithuano-polonaises, commence à figurer dans l'histoire au XIV[e] s., et porte depuis 1518 le titre de *Prince du St-Empire romain*. Nicolas R., 1[er] du nom, reçut le baptême en 1386 avec Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui, devenu roi, le créa palatin de Vilna. En se faisant chrétien, il prit S. Nicolas pour patron et voulut qu'à l'avenir tous les aînés de sa maison portassent le nom de ce saint. Les plus célèbres de ses descendants sont : George I, l'*Hercule lithuanien*, 1480-1541, qui fut vainqueur dans 30 batailles livrées aux Moscovites, aux Tatares, aux Teutoniques. Il fut fait en 1527 castellan de Vilna et en 1533 grand général (connétable). Il est père de la belle Barbe Radzivil, qui épousa en 1548 Sigismond II, roi de Pologne, et qui mourut empoisonnée. — Nicolas IV, 1515-65, palatin de Vilna et gouverneur de Livonie sous Sigismond II, roi de Pologne. Il se signala en 1557 dans un combat contre l'Ordre teutonique, et en 1565 contre les Russes, qu'il battit complétement

et chassa de la Lithuanie. Il quitta la religion catholique pour le Protestantisme, propagea avec zèle les nouvelles doctrines, établit une imprimerie fameuse à Brzescie, et fit traduire et imprimer à ses frais une Bible polonaise; mais ses enfants retournèrent à la foi catholique. — Charles R., 1734-90, palatin de Vilna. Nommé en 1762 gouverneur de la Lithuanie par le roi de Pologne Auguste III, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour combattre l'influence russe, mais il ne put empêcher Stan. Poniatowski, le protégé de l'impératrice Catherine, de devenir roi. Mis hors la loi, il vit confisquer ses biens immenses, qui montaient à plus de 5 millions de revenu. Élu en 1767 chef de la confédération de Bar, il voulut en vain prévenir le démembrement de son pays et s'expatria. Il séjourna longtemps à Paris et fit bâtir à ses frais un passage qui conduit du Palais-Royal à la rue de Richelieu. Rentré en Pologne dans ses dernières années, il assista aux débuts de la diète de Varsovie qui en 1791, un an après sa mort, proclama une nouvelle constitution. — Dominique R., 1787-1813, fit en qualité de colonel la campagne de Moscou dans l'armée française, s'y distingua par son courage et son dévouement, et fut blessé mortellement au combat de Hanau : il fut vivement regretté de Napoléon, qui l'avait attaché à sa personne.

RAFFENEL (Cl. Denis), né dans le Jura vers 1799, m. en 1827, fut attaché à un des consulats des Échelles du Levant, fonda *l'Observateur oriental* à Smyrne, alla en 1826 combattre les Turcs en Grèce sous le commandement de Fabvier, et fut tué dans le château d'Athènes. On a de lui : *Histoire des Grecs depuis la prise de Constantinople*, 1824; *Histoire complète des événements de la Grèce*, 1822-25.

RAFFENEL (J. B.), voyageur, né à Versailles en 1809, m. en 1858, visita de 1826 à 1842 les Antilles, le Brésil, les États-Unis, Madagascar, Bourbon, le Sénégal, fut chargé en 1843 d'explorer la Falimé et les pays riverains, publia à son retour un *Voyage dans l'Afrique occidentale* (1846), entreprit peu après de traverser l'Afrique dans toute sa largeur, mais fut pris et dépouillé sur les limites du Ségo, et ne put aller plus loin. Il profita de sa captivité pour rédiger un *Voyage dans le pays des Nègres*, qui parut en 1856. Il fut nommé en 1855 gouverneur de nos établissements de Madagascar.

RAFFET (Aug.), dessinateur, né à Pantin en 1804, m. en 1860. Après s'être essayé dans la peinture d'histoire, il se consacra au dessin lithographique et à l'aquarelle et y excella. Il illustra, entre autres ouvrages, les *Histoires* de M. Thiers, le *Napoléon en Égypte* et la *Némésis* de Barthélemy, le *Voyage en Crimée* d'Anatole Demidoff. Son chef-d'œuvre est la *Revue des Morts*, composition fantastique où l'on voit les plus illustres généraux de l'Empire se presser devant l'ombre de Napoléon. Ses dessins se distinguent par une vérité parfaite et une grande entente de la composition. M. Giacomelli a publié en 1863 le catalogue de son *Œuvre*.

RAFFINÉS (les), nom donné du temps de Henri III et Henri IV à ces braves de la cour qui, prétendant *raffiner* sur le point d'honneur, étaient toujours prêts à tirer l'épée, même pour les motifs les plus futiles.

RAGAU, grande plaine de l'Asie, près du confluent du Tigre et de l'Euphrate, où Nabuchodonosor Ier, roi d'Assyrie, remporta une victoire décisive sur Phraorte, roi des Mèdes, qui y fut tué, 665 av. J.-C.

RAGENFRED. *V.* RAINFROI.

RAGÈS ou RHAGIS, plus tard EUROPUS et ARSACIA, auj. *Rasi* ou *Réi*, v. de Médie, au S., près d'Ecbatane, passait pour être la 2e ville de la Médie sous le rapport de l'ancienneté. C'est là que Tobie alla par ordre de son père chercher les 6 talents que lui devait Gabélus. Patrie du médecin Razi.

RAGLAN (J. H. FITZROY-SOMERSET, lord), général anglais, né en 1788, fut aide de camp de Wellington en Espagne, prit part, en qualité de lieutenant colonel, aux batailles de Toulouse, eut un bras emporté à celle de Waterloo, occupa depuis la paix les postes de secrétaire de la direction de l'artillerie, de major général, de directeur général de l'artillerie, fut élevé à la pairie en 1852, et choisi en 1854 pour commander en chef les forces britanniques en Orient. Il dressa, de concert avec le maréchal de St-Arnaud, le plan de l'expédition de Crimée, prit une part glorieuse à la victoire de l'Alma, au siége de Sébastopol, à la bataille d'Inkermann, et fut à la suite de cette dernière affaire élevé à la dignité de feld-maréchal, mais il fut peu après enlevé par le choléra (1855). Son calme et sa lenteur contrastaient avec la vivacité et l'impétuosité du général en chef de l'armée française.

RAGOTZKY ou **RAGOCZI** (Sigismond), magnat hongrois, fut élu malgré lui prince de Transylvanie à la mort d'Étienne Botskay (1607). Déjà vieux, il se hâta de céder cette dignité à Gabriel Bathori, 1608. — George R., *l'Ancien*, prince de Transylvanie (1630-48), se fit reconnaître par le sultan Amurat IV et par l'empereur Ferdinand II, se joignit aux Suédois dans la guerre de Trente ans, 1648, se déclara ouvertement contre l'empereur en 1644, et fut secondé par les palatins de Hongrie; mais fit la paix en 1645. Il conserva ses possessions et put même y ajouter la Valachie. — George R., *le Jeune* (1648-61), se ligua avec la Suède contre la Pologne en 1659, malgré l'opposition du grand vizir, fut battu à Medjiboj, fut déposé par les Turcs et perdit la vie en combattant pour ressaisir le pouvoir. — Franç. Léopold R., petit-fils du préc., né en 1676, avait été élevé à la cour de Vienne après que sa maison eut été dépouillée, puis fut enfermé au château de Neustadt pour avoir réclamé une partie de ses biens. Il s'évada, fut nommé chef par les mécontents de Hongrie en 1701, déploya à leur tête une grande valeur, et tint 10 ans la Hongrie séparée de l'Autriche. Proscrit après la paix de Nagy-Caroly (1711), il alla vivre soit en France, soit en Turquie; il mourut à Rodosto en 1735. Il a laissé des *Mémoires*.

RAGUËL, beau-père de Tobie. *V.* TOBIE.

RAGUENET (l'abbé François), né à Rouen en 1660, m. en 1720, s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire, remporta le prix d'éloquence à l'Académie française en 1689 pour un discours sur le *Mérite et l'utilité du martyre*, et fut précepteur des neveux du cardinal de Bouillon. On a de lui : *Histoire d'Ol. Cromwell*, 1691; *Monuments de Rome*, 1700; *Histoire de l'Ancien Testament*, 1708; *Hist. de Turenne*, 1738 (posthume) : cet ouvrage, qui est plutôt un journal qu'une histoire, a été souvent réimprimé.

RAGUSE, *Rhausium* en latin, v. forte des États autrichiens, dans la Dalmatie, ch.-l. de cercle, sur la rive orient. de l'Adriatique, à 350 kil. S. E. de Zara, 10000 hab. Archevêché, dont le titulaire est primat de Dalmatie; 2 ports, fortifications, collége de Piaristes, bibliothèques. Soieries et lainages. Patrie de Baglivi, Boscovich, Banduri. — Raguse a été fondée par des fugitifs d'Épidaure et de Salone aux VIe et VIIe s., fortifiée par Pie II et plus tard par les Français; enfin rebâtie aux frais du pape et des rois de France et d'Angleterre après le tremblement de terre de 1667, qui l'avait renversée. Indépendante depuis la chute de l'empire grec, elle forma une petite république aristocratique qui se maintint pendant plusieurs siècles sous la protection des puissances voisines. En 1806, Napoléon la fit occuper militairement : les Russes et les Monténégrins, qui étaient venus assiéger les Français dans cette ville, furent repoussés. En 1810, elle fut annexée par Napoléon I aux provinces illyriennes. Le congrès de Vienne l'attribua à l'Autriche (1815). Napoléon avait donné au maréchal Marmont le titre de duc de Raguse. — A 12 kil. S. E. de Raguse est le *Vieux-Raguse* (l'anc. *Epidaurus*). — Le cercle de R., entre ceux de Spalatro au N., des Bouches-du-Cattaro au S., l'Adriatique à l'O., l'Empire ottoman à l'E., a 1452 hectares, et 60000 hab.

RAHAB, femme de Jéricho, reçut et cacha chez elle les envoyés de Josué : aussi sa maison fut-elle

épargnée par les Israélites à la prise de Jéricho. Elle épousa Salmon, prince de Juda, et fut mère de Booz.

RAHMANIEH, v. de la Basse-Égypte, à 18 kil. N. E. de Damanhour, sur la principale branche du Nil, à laquelle elle donne son nom.

RAÏATEA, une des îles de la Société. *V.* TAÏTI.

RAIMBAUD, nom porté par 4 comtes d'Orange du Xe au XIIe s. Le plus célèbre est un des héros de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Il prit la croix en 1097, entra par la brèche dans Jérusalem en 1099, et mourut en Palestine en 1115. Une statue lui a été érigée en 1846 sur la place publique d'Orange.

RAIMOND. *V.* RAYMOND.

RAIMONDI (Marc Antoine), graveur italien, né à Bologne vers 1475, mort en 1546, contrefaisait avec une incroyable perfection les gravures d'Albert Durer. Étant venu à Rome en 1610, il y fut employé par Raphaël à reproduire ses chefs-d'œuvre, et il le fit avec une telle perfection que son nom est resté inséparable de celui de Raphaël. Il fut emprisonné par ordre de Clément VII pour avoir gravé d'après Jules Romain des peintures obscènes pour les sonnets de l'Arétin; néanmoins, étant tombé dans l'indigence après la prise de Rome en 1527, il fut secouru par ce pape. Son œuvre se compose d'environ 350 pièces, parmi lesquelles on cite une *Ste Cécile*, le *Massacre des Innocents*, le *Martyre de S. Laurent*.

RAINCY (le), anc. château royal avec parc, situé à 12 k. N. E. de Paris, dans la commune de Livry et la forêt de Bondy, communiquait avec la route d'Allemagne par une magnifique avenue. Construit en 1652, il a été dévasté pendant la Révolution; les restes en ont été détruits en 1848, et le terrain, vendu depuis par lots, est auj. couvert de maisons.

RAINFROI ou RAGENFRED, maire du palais de Neustrie sous Dagobert III et Chilpéric II, chercha avec l'aide d'Eudes, duc d'Aquitaine, à secouer le joug de l'Austrasie, mais se fit battre par Charles-Martel à Vincy, 717, et à Soissons, 719. Il se retira à Angers, où il mourut en 731.

RAINOLF ou RAINULFE, aventurier normand, débarqua dans l'Italie méridionale en 1017, avec Drengot, se mit successivement à la solde de Mélo de Bari, de Pandolfe, prince de Capoue, de Sergius, duc de Naples, et obtint de ce dernier, en 1029, le territoire d'Aversa, avec le titre de comte, titre qui fut confirmé par l'emp. Conrad le Salique en 1037. Il mourut en 1059 et eut pour successeur son fils Richard.

RAJAHS. *V.* RADJAHS.

RAKONITZ, v. des États autrichiens (Bohême), dans le cercle de son nom, à 26 kil. O. de Schlan; 2400 hab. Houille, usines à fer et verreries aux environs. — Le cercle de R., qui a pour ch.-l. Schlan, a 224 kil. carr. et 180000 hab.

RAKOS, vaste plaine à 2 kil. de Pesth, où les nobles hongrois tenaient leurs assemblées en plein air et à cheval, et où se faisait l'élection des rois.

RAKOW, bourg de Pologne (Sandomir), sur la Czarna, à 44 kil. O. de Sandomir; 800 hab. C'était jadis un des établissements principaux des Sociniens, qui y rédigèrent leur célèbre *Catéchisme* dit *racovien*. Ils en furent expulsés en 1643 et émigrèrent en Transylvanie.

RALEIGH, v. des États-Unis, ch.-l. de la Caroline du Nord, à 360 kil. S. O. de Washington; 6000 h. Belle place (*Union square*), hôtel de l'État, avec une statue de Washington par Canova; chemin de fer.

RALEIGH (sir Walter), né en 1552 à Hayes dans le Devonshire, se concilia de bonne heure la faveur de la reine Élisabeth, combattit avec courage les Irlandais révoltés, conçut le projet de coloniser l'Amérique du Nord, y fonda en 1584 l'établissement de la Virginie, contribua à battre la fameuse *Armada* des Espagnols, et travailla à replacer sur le trône le roi de Portugal (1589). Il fut plusieurs fois élu membre du parlement, et y jouit d'une grande influence. Disgracié un instant pour avoir séduit une des filles d'honneur de la reine (1592), il rentra bientôt en faveur, et disputa à Leicester et au comte d'Essex le cœur d'Élisabeth; on l'accuse d'avoir hâté la perte du malheureux Essex. Sous Jacques I, il perdit tout son crédit, fut accusé d'avoir pris part à une conspiration contre le roi, et jeté dans une prison où il resta 12 ans (1604-16). Il obtint enfin sa liberté provisoire, entreprit en 1617 une expédition à la Guyane, où il espérait découvrir des mines d'or, et prit possession d'une partie de ce pays au nom de l'Angleterre; mais, ayant détruit quelques établissements espagnols, il fut, à la sollicitation de l'Espagne, emprisonné de nouveau à son retour; on fit revivre l'ancienne accusation de trahison dont il n'avait pas été entièrement déchargé; il fut condamné à mort, et subit avec courage un supplice qu'il n'avait pas mérité (1618). Pendant sa longue détention, sir W. Raleigh avait composé divers écrits, entre autres une *Histoire du Monde*, qui est fort estimée pour le style comme pour le fond. Il fut l'ami de Spenser. On lui attribue l'introduction du tabac dans la Virginie et de la pomme de terre en Angleterre. Outre l'*Hist. du monde*, il a laissé des *Œuvres diverses*, qui ont été publiées à Londres en 1751.

RAMA, v. de Palestine. *V.* ARIMATHIE.

RAMA, 7e incarnation de Vichnou, était le fils du roi d'Aoude Daçaratha; il fut élevé par Vacichtha, échappa aux piéges que lui tendaient ses ennemis, et parcourut le monde avec le brahme Viçouamitra, exterminant les géants. Arrivé à la cour de Djanaka, il gagne au tir de l'arc la main de la fille de ce prince, la belle Sita, puis rentre en triomphe au palais d'Aoude; mais bientôt il est forcé d'en sortir : Daçaratha, son père, lié par un serment que lui avait arraché sa dernière femme, l'exile pour 14 ans, et assure le trône à son plus jeune fils, Bharata. Rama, banni, eut pour compagnon fidèle son frère Lakchmana, et se signala encore par des exploits merveilleux, ainsi que par de dures pénitences. Au bout de 12 ans, il revit Aoude, mais il trouva son père mort de douleur. Il laissa le trône à Bharata, puis marcha contre Ravana, roi de Lanka (Ceylan), qui lui avait enlevé Sita, le fit périr, et reprit Sita. Après cette expédition, il fonda un royaume sur la côte de l'Inde en face de Lanka, donna à ses sujets des lois, leur enseigna les arts, l'agriculture, la religion, puis remonta au ciel avec Sita, laissant l'empire à Koucha, son fils. On a cru retrouver dans Rama le Bacchus des Grecs. Ses aventures sont racontées dans un célèbre poëme indien de Valmiky, le *Ramayana*.

RAMADAN ou **RAMAZAN**, 9e mois du calendrier turc, arrivait originairement à l'époque de la plus grande chaleur : d'où son nom (de l'arabe *ramidâh*, être échauffé). Pendant ce mois, les Musulmans observent une sévère abstinence depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : c'est leur carême. Il se termine par le *Beiram*. *V.* ce mot.

RAMAYANA (c.-à-d. *Course de Rama*), épopée indienne rédigée en langue sanscrite, où sont racontées les aventures de Rama: c'est l'œuvre du poëte Valmiky, ou plutôt de plusieurs poëtes d'une même école. Le Ramayana a été publié dans le texte original avec traduction anglaise par Carey et Marshman, Sirampour, 1806-19; il a été traduit en italien par Gorresio, Paris, 1843-59, 10 vol. in-4, et en français par Hipp. Fauche, 1854-55, 4 v. in-18.

RAMBERVILLERS, ch.-l. de cant. (Vosges), à 28 kil. N. E. d'Épinal; 4861 hab. Collége, bibliothèque. Drap, toile, bas de laine, poterie, cuirs; culture du houblon. Source pétrifiante et eaux ferrugineuses.

RAMBOUILLET, *Ramboletum*, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise), à 32 kil. S. O. de Versailles, et à 48 kil. S. O. de Paris, par le chemin de fer de l'Ouest, dans une vallée agréable, au S. de la vaste forêt de Rambouillet; 4228 h. Ville bien percée et bien bâtie. Ancien château royal, construit en forme de fer à cheval et flanqué de grosses tours (on y voit la chambre où mourut François I); beau parc dessiné par Le Nôtre, attenant au château et communiquant

avec la forêt, belles pièces d'eau très-étendues; dans le grand parc se trouve une bergerie établie par Louis XVI en 1786 pour l'amélioration des races et qui devint en 1811 le dépôt des mérinos importés d'Espagne. Moutons, laine, grains, farine et bois.— Rambouillet était au XIVe s. une seigneurie appartenant à la famille d'Angennes; cette seigneurie passa depuis aux familles de Ste-Maure-Montausier et d'Uzès. Le château fut acheté en 1711 par le comte de Toulouse, duc de Penthièvre, pour qui Louis XIV l'érigea en duché-pairie (1714); Louis XVI l'acquit en 1778 de la maison de Penthièvre. Charles X s'y retira à la suite des journées de juillet 1830; mais le peuple de Paris s'y étant porté en foule, il évacua la ville sans vouloir faire de résistance.

RAMBOUILLET (maison de), branche de la famille d'Angennes, posséda dès le XIVe s. la terre de Rambouillet, et produisit plusieurs personnages remarquables, entre autres Jacques d'Angennes, seigneur de R., favori de François I, capitaine des gardes de ce prince et de ses trois successeurs, qui remplit d'importantes missions en Allemagne, et mourut en 1562, laissant 12 enfants; — Ch. d'Angennes, cardinal de R., un des fils de Jacques, 1530-87: il fut évêque du Mans (1560), assista au concile de Trente, et fut ambassadeur auprès de Grégoire XIII. Il a laissé des *Mémoires*. — Ch. d'Angennes, marquis de R., petit-fils de Jacques, 1577-1652, maréchal de camp, ambassadeur en Piémont et en Espagne (1627). Il avait épousé en 1600 Catherine de Vivonne, et en eut la célèbre *Julie* (Julie Lucie d'Angennes), qui épousa le duc de Montausier. C'est chez lui que se rassemblait la société dite de l'*Hôtel de Rambouillet*.

RAMBOUILLET DE LA SABLIÈRE. *V.* LA SABLIÈRE.

RAMBOUILLET (Hôtel de). On nommait ainsi la société qui se réunissait à l'hôtel de la marquise de Rambouillet (rue St-Thomas du Louvre, à Paris); elle se composait de personnes choisies, distinguées par la naissance, la vertu ou l'esprit. On fait remonter l'origine de cette société à l'an 1600, époque du mariage du marquis de Rambouillet avec Catherine de Vivonne; mais c'est surtout au milieu du XVIIe s., de 1635 à 1665, qu'elle fut en faveur. Parmi les grands seigneurs, on y remarquait, outre le marquis de Rambouillet, le cardinal de Richelieu, Condé, Montausier; parmi les beaux esprits, Racan, Voiture, Benserade, Balzac, Ménage, Chapelain, La Calprenède, les Scudéry, d'Urfé, Sarrasin, Desmarets St-Sorlin, l'abbé Cottin; parmi les femmes, la duchesse de Longueville, la marquise de Lafayette, Mme de Sévigné, Mme Deshoulières; Julie d'Angennes (depuis duchesse de Montausier), fille de la marquise de Rambouillet, en était l'âme et le plus bel ornement. Chacune des personnes de cette société recevait un nom emprunté à la Grèce ou tiré des romans à la mode. Les femmes qui en faisaient partie se donnaient à elles-mêmes le nom de *précieuses* (qui ne se prit d'abord qu'en bonne part). Cette société rendit d'incontestables services, soit aux mœurs en proscrivant les déréglements dont Henri IV avait donné l'exemple, soit aux lettres en épurant la langue, en dirigeant le goût, en répandant l'étude des littératures italienne et espagnole; mais elle finit par tomber dans la pruderie et dans l'affectation, et devint un objet de ridicule. En outre, elle se déconsidéra par d'indignes cabales : c'est ainsi qu'elle intrigua pour faire préférer la *Phèdre* de Pradon à celle de Racine. Molière leur porta le coup mortel dans sa comédie des *Précieuses ridicules*. Rœderer, dans son *Histoire de la Société polie*, Ch. Livet, dans le livre intit. *Précieux et Précieuses*, ont bien fait connaître l'hôtel de Rambouillet.

RAMBOUR, bg du dép. de la Somme, à 22 k. N. d'Abbeville; 1000 hab. Il a donné son nom à une espèce de pommes fort recherchée, qu'on y cultive.

RAMEAU (Jean Phil.), fameux compositeur, né à Dijon en 1683, mort en 1764, quitta sa ville natale à 18 ans, voyagea d'abord en Italie et dans la France méridionale, puis fut organiste à Lille, à Clermont et à Paris. Il eut beaucoup d'obstacles à surmonter avant de trouver un poëte qui voulût lui confier un opéra à mettre en musique : ayant enfin obtenu de Voltaire l'opéra de *Samson* et de l'abbé Pellegrin celui d'*Hippolyte et Aricie* (1732), il fut vivement applaudi; il continua pendant 30 ans à travailler pour la scène, et donna successivement *Castor et Pollux* (1737, *Dardanus* (1739), *la Princesse de Navarre* (1747), *Pygmalion* (1748), *Anacréon* (1754), et une foule d'autres opéras. Nommé compositeur du cabinet du roi, il fut anobli et en outre reçut le cordon de St-Michel avec une pension. On a de lui un *Traité de l'harmonie*, 1722, la *Génération harmonique*, 1737, *Démonstration du principe de l'harmonie*, 1750, *Code de musique pratique*, 1760. Sa musique a vieilli; cependant on y trouve encore des scènes qui ont conservé leur fraîcheur, leur grâce ou leur énergie. En outre, Rameau occupe un rang distingué comme théoricien. Il est l'auteur du *Système de la basse fondamentale*, qui a eu une grande vogue et qui, bien que reconnu auj. pour imparfait, n'en est pas moins une découverte des plus importantes.

RAMEAUX (Dimanche des), le dimanche qui précède la fête de Pâques. Il est ainsi nommé des *rameaux* que l'on porte ce jour-là à la procession, en mémoire de l'entrée triomphante que fit Jésus à Jérusalem avant la Passion, précédé du peuple qui portait des rameaux verts. On l'appelle aussi *Pâques fleuries*.

RAMEL (Jean Pierre), général de l'Empire, né en 1770 à Cahors, servit sous Moreau en 1796, défendit vaillamment le fort de Kehl, commanda en 1797 la garde du Conseil des Anciens et de celui des Cinq-Cents, fit de vains efforts pour empêcher de violer la représentation nationale au 18 fructidor, fut proscrit après cette journée, déporté à Sinamary, s'évada, revint en France après le 18 brumaire, fit quelques campagnes sous l'Empire, devint maréchal de camp en 1814, puis fut nommé commandant de Toulouse. Ayant voulu en 1815, après la 2e Restauration, désarmer les Verdets à Toulouse, il fut assassiné par ces fanatiques (15 août).

RAMERUPT, ch.-l. de c. (Aube), à 14 k. E. d'Arcis-sur-Aube: 355 hab. Sabots.

RAMESSÈS. *V.* RAMSÈS.

RAMEY (Claude), statuaire, né à Dijon en 1754, m. en 1838, remporta le grand prix en 1782, passa trois ans à Rome et fut admis à l'Institut en 1817. Ses principales œuvres sont : *Napoléon en costume impérial; Sapho assise; le cardinal de Richelieu* (dans la cour d'honneur de Versailles); *Pascal*, à Clermont-Ferrand; *Eugène de Beauharnais*.—Étienne R., son fils, 1796-1852, remporta le grand prix en 1815 et entra à l'Institut en 1829. Ses principaux ouvrages sont: *l'Innocence pleurant un serpent mort. Thésée combattant le Minotaure; la Tragédie et la Gloire*, bas-relief dans la cour du Louvre.

RAMGANGA, riv. de l'Hindoustan, prend sa source dans les monts du Ghéroual, arrose la partie orient. du Delhi et de l'Agrah, et se joint au Gange par la r. g. à 9 k. N. E. de Kanodje, après un cours de 450 k.

RAMILLIES, vge de Belgique (Brabant mérid.), à 22 kil. S. E. de Louvain; 500 hab. Le 23 mai 1706, les alliés, commandés par Marlborough, y défirent les Français, sous les ordres de Villeroi.

RAMIRE I, roi d'Oviédo, était fils de Bermude et cousin d'Alphonse II, qui lui confia le gouvernement dès 835. Il régna en son nom de 842 à 850 et battit les Arabes à Logrono, victoire qui valut aux Goths des Asturies Calahorra et ses environs. — II, fils d'Ordogno II, roi de Léon et des Asturies de 927 à 950, devint roi par l'abdication de son frère Alphonse IV, eut à comprimer une révolte de ce même frère et celle des fils de Froïla II et leur fit crever les yeux, prit Madrid en 932, combattit les Arabes à Osma, Si-

mancas, Zamora, Salamanque, Talaveira, San-Estevan-de-Gormas, et fut souvent vainqueur. Il tint les comtes de Castille soumis à son autorité. — III, roi de Léon (967-82), fils de Sanche le Gros, était mineur à son avénement; il mécontenta ses sujets lorsqu'il régna par lui-même, eut à combattre son cousin Bermude II, et fut obligé de lui céder une partie de ses États. Il mourut un an après ce partage.

RAMIRE, roi d'Aragon, fils du roi de Navarre Sanche III, *le Grand*, régna de 1035 à 1063, unit Sobrarbe et Ribagorce à son petit État (1038), s'allia au roi de Saragosse contre Garcie IV de Navarre, son frère, mais fut vaincu. Il périt en combattant les Maures. C'est lui dit-on, qui établit les anciennes cortès d'Aragon. — Son petit-fils, R. II, *le Moine*, roi de 1134 à 1137, fut tiré du cloître pour être placé sur le trône. Marié par dispense, il eut une fille, Pétronille, en faveur de laquelle il s'empressa d'abdiquer pour retourner dans son monastère. Il y mourut en 1147.

RAMISSERAM, île de l'Inde anglaise (Madras), voisine de Ceylan, entre le détroit de Palk et l'île de Manaar, à 2 kil. du continent; 15 k. sur 12; ch.-l., Panban. Superbe pagode en grand renom de sainteté aux Indes et qui est un but de pèlerinage; observatoire par lequel les astronomes hindous font passer leur 1er méridien : il est situé par 77° 1' 5" long. E. Cette île est liée à celles de Ceylan et de Manaar par des récifs appelés *Pont d'Adam* par les Portugais et *Pont de Rama* par les indigènes, qui prétendent que Rama passa par cette route pour aller faire la conquête de Lanka ou Ceylan.

RAMLER (Ch. Guill.), poëte lyrique allemand, né en 1725 à Colberg (Poméranie), m. en 1798, fut élevé dans les maisons d'orphelins de Stettin et de Halle, devint professeur de logique à l'École militaire de Berlin, membre de l'Académie des sciences de cette ville, et directeur du Grand-Théâtre (1787-96). On a de lui des *Odes*, des *Cantates*, des *Fables*, des *Chansons* et autres poésies, qui sont loin de celles de Lessing et de Klopstock, mais qui se distinguent par une diction élégante et correcte et qui ont le mérite de former la transition de la littérature servile du XVIIIe s. à une littérature nationale. Il a traduit en vers, mais avec peu de succès, *Anacréon*, *Sapho*, *Horace*, *Catulle* et *Martial*, et a refait la *Poétique* de Batteux, 1758.

RAMON MONTANER, aventurier, né en 1265 à Peralada en Catalogne, accompagna Roger de Flor en Sicile et en Morée et eut part à ses exploits, conquit pour le roi de Sicile Frédéric l'île de Zerbi, dont il fut nommé gouverneur, et se retira à Valence où il rédigea en 1325 une *Chronique*, qui renferme l'histoire de Jacques I, roi d'Aragon. Elle a été impr. à Valence en 1558 et trad. en franç. par Buchon (dans le *Panthéon littéraire*).

RAMOND DE CARBONNIÈRES (L. Franç.), né à Strasbourg en 1755, m. en 1827. D'abord conseiller intime du cardinal de Rohan, il fut ensuite attaché à la maison militaire de Louis XVI, fit partie de l'Assemblée Législative, fut grand partisan de Lafayette et appuya la pétition sur les attentats du 20 juin (1792), s'enfuit après le 10 août, passa les jours de la Terreur en voyages scientifiques dans les Pyrénées, devint, après son retour, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale des Htes-Pyrénées, fut député au Corps Législatif de 1800 à 1806, puis préfet du Puy-de-Dôme, fut fait baron de l'Empire, et devint conseiller d'État en 1818. Il est un des pères de la géologie. On lui doit, entre autres ouvrages, des *Observations faites dans les Pyrénées*, 1789, et un *Voyage au mont Perdu*, 1801. Ses *Œuvres* ont été réunies par son fils, Paris, 1849 et ann. suivantes. Ramond était de l'Académie des sciences : Cuvier y a prononcé son *Éloge*.

RAMPALLE, littérateur du XVIIe s., servit dans l'armée, accompagna au siége de Philippsbourg Louis de Tournon (1644), et mourut en 1663. On a de lui les *Idylles* (1648), un poëme, *l'Hermaphrodite* (1639), et quelques imitations de l'espagnol et de l'italien Boileau a dit de lui (*Art poét.*, ch. IV) :

On ne lit guère plus Rampalle et Mesnardière.

Cependant ses vers sont assez faciles et sa prose offre des traits ingénieux.

RAMPON (Antoine), un des plus braves généraux de l'Empire, né en 1759 à St-Fortunat, près de Tournon, m. en 1842, s'engagea à 16 ans. Chargé à Montenotte de défendre une redoute avec 1500 hommes, il résista victorieusement aux assauts réitérés de 15000 Autrichiens. Il fut fait général de division en Égypte après la bat. du Mont-Thabor et devint sénateur, puis pair de France. Tournon lui a élevé une statue.

RAMPOUR, v. de l'Hindoustan (Calcutta), dans l'anc. Delhi, sur la Kosila, à 180 k. E. N.E. de Delhi; 30000 hab. Cette ville, avec son territoire, était comprise dans les possessions médiates de la Compagnie anglaise dès 1774; mais celle-ci ne les posséda réellement que depuis 1802.

RAMSAY (Le chevalier de), écrivain écossais, né en 1686 à Ayr en Écosse, d'une famille noble et ancienne, m. en 1743, s'appliqua dès sa jeunesse avec succès aux mathématiques et à la théologie. Ayant conçu des doutes sur la religion réformée, dans laquelle il avait été élevé, il voyagea dans le but de les éclaircir, vint consulter Fénelon, fut converti par ce prélat au Catholicisme (1709) et lui voua depuis une affection toute filiale. Il fut attaché comme gouverneur au duc de Château-Thierry, au prince de Turenne, puis aux fils de Jacques III (à Rome), mais il se vit, par suite d'intrigues, forcé de quitter la cour du prétendant. Il fit en 1730 un voyage en Angleterre et fut admis à la Société royale de Londres; puis, de retour en France, devint intendant du prince de Turenne (depuis duc de Bouillon). Il avait reçu du roi de France l'ordre de St-Lazare : c'est ce qui le fait appeler *le chevalier Ramsay*. On lui doit : *Vie de Fénelon*, Paris et Londres, 1727; *Histoire de Turenne; Voyages de Cyrus*, 1727, espèce de roman moral dans le genre de *Télémaque; Discours sur le poëme épique*, en tête de l'édition de *Télémaque* de 1717; *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée*, 1749 (posthume). Tous ces ouvrages sont en français; quoique étranger, Ramsay écrivait notre langue avec la plus grande pureté.

RAMSAY (Allan), *le Théocrite écossais*, né en 1685, mort en 1758, était fils d'un paysan et fut d'abord garçon coiffeur à Édimbourg. Il se mit à composer, dans l'idiome écossais, des poésies qu'il publia en 1721, et qui le firent remarquer (on estime surtout *The gentle Shepherd*, poëme pastoral); il quitta alors son état, se fit libraire et homme de lettres, et forma, sous le titre d'*Evergreen* (*toujours vert*), une collection de poëmes et de chants écossais qu'il retouchait et qui eurent un grand succès.

RAMSDEN (Jessé), opticien anglais, né en 1735 m. en 1800, était gendre de Dollond. Il perfectionna ou inventa nombre d'instruments, notamment le *Sextant*, et créa une machine fort ingénieuse pour la division des instruments de mathématiques et d'astronomie. On estime surtout ses cercles muraux. Il fut admis en 1786 à la Société royale de Londres, et reçut en 1795 la médaille d'or de Copley.

RAMSÈS ou RAMESSÈS, nom commun à plusieurs rois d'Égypte de la 19e dynastie, dite *thébaine*, parce qu'elle résidait à Thèbes. Ils régnèrent du XVe au XIIIe s. av. J.-C. On admire encore à Thèbes les restes d'un beau monument sépulcral élevé à Ramessès II *Méiamoun*, dit *le Grand*, prince guerrier qui combattit les peuples du pays de Chanaan, les Éthiopiens, les Nubiens, et que l'on identifie avec Sésostris.

RAMSGATE, v. maritime d'Angleterre (Kent), dans l'île de Thanet, sur la côte E., à 24 k. E. N. E. de Cantorbéry et à 104 k. E. S. E. de Londres; 12000 h. Son port, commencé en 1750, est formé par deux jetées en pierre. Chemin de fer, bains de mer; grand commerce avec les ports de la Baltique.

RAMSINIT. V. RHAMSINIT.

RAMUS (Petrus), en français *Pierre La Ramée*, célèbre philosophe, né en 1515 à Cuth dans le Vermandois, d'une famille pauvre, entra comme domestique au collége de Navarre, s'instruisit tout en remplissant ces humbles fonctions, et fit de grands progrès sans le secours d'aucun maître. Sentant le vide de la philosophie qu'on enseignait alors, il résolut de la réformer, et publia dans ce but en 1543 une nouvelle *Logique* (*Institutiones dialecticæ*) et des *Remarques sur Aristote* (*Animadversiones in dialecticam Aristotelis*), où il attaquait avec force le philosophe grec; mais il vit ses ouvrages condamnés par le Parlement, et il lui fut défendu de rien écrire ou enseigner contre Aristote; toutefois, deux ans après, le cardinal de Lorraine, qui le protégeait, fit annuler cet arrêt. Ramus fut en 1545 nommé principal du collége de Presles, et y enseigna la rhétorique et les mathématiques; il obtint de plus en 1551 une chaire de philosophie et d'éloquence au Collége de France, où il attira une foule d'auditeurs. Ayant embrassé le Calvinisme et brisé les images des saints dans son collége de Presles, il fut destitué par l'Université, et se vit bientôt après obligé de s'expatrier. Il parcourut l'Allemagne en 1568, et donna des leçons à Heidelberg; mais, ayant eu l'imprudence de rentrer en France en 1571, il fut peu après enveloppé dans le massacre de la St-Barthélemy (1572): on l'égorgea dans le collége de Presles, où il était rentré : sa mort fut imputée à un de ses adversaires en philosophie, Charpentier, professeur au Collége de France. Ramus s'est occupé surtout de réformer la logique; on lui doit aussi diverses améliorations dans plusieurs autres branches de l'enseignement, dans la rhétorique, les mathématiques, la grammaire. On l'accuse cependant d'avoir trop prodigué les divisions et d'avoir abusé de la méthode dichotomique. Ses principaux ouvrages, outre ceux qui ont déjà été cités, sont : *Rhetoricæ distinctiones*, 1549; *Grammatica latina*, 1558; *Grammatica græca*, 1560; *Grammaire française*, 1562 (il y propose, entre autres réformes, la distinction de l'*u* et du *v*, celle des trois sortes d'*e* : *é*, *è*, *e*); on a aussi de lui des traités de mathématiques, d'antiquités, d'histoire et de théologie : *De moribus veterum Gallorum; De militia C. J. Cæsaris; De religione christiana*, etc. Ses *OEuvres* ont été réunies par Bartholmess, Paris, 1840-47; M. Ch. Waddington a donné en 1855: *Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions*.

RAMUSIO (J. B.), né à Venise en 1485, mort en 1557, remplit diverses missions politiques en France, en Suisse, à Rome, puis fut secrétaire du Conseil des Dix à Venise. On a de lui un *Recueil des navigations et voyages* (en italien), en 3 vol in-fol., Venise, 1550, souvent réimprimé et traduit en partie dans la *Description de l'Afrique* de J. Temporal, Lyon 1556.

RANAVALO, reine de Madagascar. V. RADAMA.

RANCE (la), riv. de France, naît dans le dép. des Côtes-du-Nord, au S. de Collinée, coule au S. E., puis au N., arrose Dinan, entre dans le dép. d'Ille-et-Vilaine, y baigne St-Servan et se jette dans la Manche au-dessous de St-Malo, après un cours de 85 k.

RANCÉ (Armand LE BOUTHILLIER, abbé de), réformateur de La Trappe, né à Paris en 1626, mort en 1700, était filleul du cardinal de Richelieu et avait hérité de l'abbaye de La Trappe à la mort de son frère aîné, qui en était abbé commendataire. Il reçut les ordres et n'en mena pas moins pendant longtemps la vie d'un homme de plaisir; mais, frappé de la mort de Mme de Montbazon, qu'il aimait, il se démit de ses bénéfices, sauf l'abbaye de La Trappe, se retira dans cette maison (1663), et y opéra la réforme radicale qui a fait des Trappistes le plus sévère des ordres monastiques. Il n'en vit pas moins les religieux y affluer. Il mourut sur la paille et la cendre, après 33 ans de réclusion. On a de lui : *la Règle de S. Benoît, traduite et expliquée*, 1689; *De la Sainteté et des devoirs de la vie monastique*, 1683; *Règlements pour l'abbaye de La Trappe*, 1671; *Réflexions sur les Évangélistes*, 1690. Esprit fort précoce, il avait donné dès l'âge de 14 ans une édition d'*Anacréon*, 1639. M. Gonod a publié en 1846 des *Lettres* de Rancé. Sa *Vie* a été écrite par Marsollier, Lenain de Tillemont, et de nos jours par Châteaubriand.

RANDAN ou RANDAN-JUSSAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 24 kil. N. E. de Riom; 1803 hab. Château et vaste domaine qui appartint jusqu'à ces derniers temps à la maison d'Orléans.

RANDON. V. CHATEAUNEUF-DE-RANDON.

RANGOUN, anc. capit. de l'empire Birman, dans le roy. de Pégou, sur une branche de l'Iraouaddy, à 50 kil. de son embouchure, et à 80 kil. S. O. de Pégou; 40 000 hab. Maisons en bois ou en bambou. Commerce considérable. — Les Anglais ont pris cette ville en 1824, mais ils l'avaient restituée depuis; ils l'ont prise de nouveau en 1852 et s'y sont établis.

RANTZAU (Jean, comte de), général danois, l'*Achille de la Chersonèse Cimbrique*, né dans le Holstein en 1492, aida puissamment Frédéric I, duc de Holstein, à monter sur le trône de Danemark lors de la révolution qui renversa Christian II, lui soumit en peu de temps toutes les villes qui refusaient de le reconnaître (1523), reçut de lui en récompense le gouvernement du Holstein et du Slesvig, et fut pendant tout son règne son conseiller intime. Il rendit de même aux deux rois qui suivirent des services signalés, et mourut en 1565 comblé de gloire. Ce général avait gagné toutes les batailles qu'il avait livrées.

RANTZAU (Henri de), général et savant danois, fils de Jean, 1526-98, suivit Charles-Quint au siége de Metz, succéda à son père dans le gouvernement du Holstein, protégea les sciences et les lettres, mais s'adonna à l'astrologie. Il a laissé, entre autres écrits: *Epigrammata et carmina varia*, Leipsick, 1585; *Historia belli dithmarsici* (guerre faite en 1559 par son père), 1570; *Genealogia Ranzoviana*, 1585; *Commentarius bellicus*, 1595. On a en outre de lui, sous le titre d'*Aoroscopographia* (1585), un traité des choses occultes, et un curieux *Catalogue des princes qui ont aimé l'astrologie*, 1585 (en latin).

RANTZAU (Josias, comte de), maréchal de France, né dans le Holstein vers 1600, suivit Oxenstiern en France, et y prit du service (1635), fut fait maréchal de camp par Louis XIII, se distingua en Franche-Comté, défendit St-Jean-de-Losne contre Gallas, combattit ensuite en Flandre, perdit une jambe au siége d'Arras (1640), se distingua au siége d'Aire (1641), prit Gravelines (1644), Dixmude, Lens, soumit Cassel et toutes les villes du littoral (1646-1648). Ayant abjuré le protestantisme, il reçut le bâton de maréchal de France (1645). Suspect à Mazarin pendant la Fronde, il fut arrêté à St-Germain en 1649, et détenu onze mois à la Bastille. Il mourut en 1650, peu après avoir recouvré la liberté. Ce vaillant guerrier avait reçu 60 blessures et avait successivement perdu dans les combats un œil, une oreille, un bras et une jambe. On inscrivit sur sa tombe :

> Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts:
> L'autre moitié resta dans les plaines de Mars....
> Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire,
> Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

RAON-L'ÉTAPE, ch.-l. de c. (Vosges), sur la r. dr. de la Meurthe, à 18 kil. N. O. de St-Dié; 3519 h. Salines, potasse; alènes, poinçons; bois de construction. Ruines d'un vieux château fort construit en 1279.

RAOUL ou RODOLPHE (S.), archevêque de Bourges de 840 à 866, fils d'un comte de Quercy, issu du sang royal, fonda plusieurs monastères. On l'hon. le 21 juin.

RAOUL, duc de Bourgogne, était gendre de Robert, duc de France, qui avait été reconnu roi après la déposition de Charles le Simple. Il fut lui-même élu roi en 923, à la mort de Robert, et quoique Charles vécût encore. Il eut longtemps à lutter contre les grands vassaux, notamment contre Robert de Vermandois, son beau-frère. Il repoussa les Bulgares qui avaient envahi

la France (926-27) et les Normands qui avaient pénétré jusqu'en Bourgogne; mais il perdit la Lorraine, qui se plaça sous la suzeraineté du roi de Germanie et resta depuis province germanique. Il mourut en 936.

RAOUL de Caen, suivit en Palestine Tancrède de Hauteville (1096), et rédigea les *Faits et gestes du prince Tancrède pendant l'expédition de Jérusalem*, ouvrage publié par Martène, *Anecdotes*, t. III, et par Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, et mis en français par M. Guizot dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

RAOUL DE COUCY, DE PRESLE, etc. V. COUCY, etc.

RAOUL-ROCHETTE. V. ROCHETTE.

RAPALLO, v. et port d'Italie, dans les anc. États sardes (Gênes), à 26 kil. S. E. de Gênes, sur un petit golfe dit g. de Rapallo; 2500 hab. Les Français y firent une descente en 1494.

RAPHAEL (S.), archange, dont le nom signifie *Remède de Dieu*, est un des sept anges qui sont toujours en présence de Dieu. Il prit la forme d'un jeune voyageur pour guider Tobie le fils dans son voyage de Ninive à Ragès, lui fit épouser Sara, fille de Raguel, le ramena dans sa patrie, et lui enseigna le moyen de rendre la vue à son père. On le fête le 12 sept.

RAPHAEL SANZIO, le plus grand des peintres modernes, né en 1483, à Urbin, eut d'abord pour maître son propre père, puis alla recevoir à Pérouse les leçons du Pérugin, qu'il ne tarda pas à surpasser. Il peignit dès l'âge de 17 ans pour l'église de Citta di Castello un *St-Nicolas de Tolentino*, qui commença sa réputation; entra de bonne heure en concurrence avec les premiers artistes de l'époque (Léonard de Vinci, Masaccio, Bartolomeo di San-Marco), et partagea bientôt leur gloire. En 1508, le Bramante, son oncle, architecte de Jules II, l'appela à Rome et le fit charger par le pape de décorer de peintures à fresque les salles du Vatican : cet immense travail l'occupa plusieurs années. Dans le même temps Michel-Ange achevait la grande voûte de la chapelle Sixtine, et il s'établit entre ces deux grands maîtres une rivalité qui dura toute leur vie. Sans être inférieur à son rival pour le grandiose des idées et de la composition, Raphaël le surpassait pour le naturel et la grâce de ses figures. A la mort du Bramante (1514), Léon X mit Raphaël à la tête de presque tous les grands travaux qu'il faisait exécuter à Rome : non moins habile dans l'architecture que dans la peinture, il fit construire la cour dite des *Loges*, au Vatican, et donna pour la basilique de St-Pierre des plans magnifiques qui malheureusement n'ont pas été exécutés. François I tâcha d'attirer Raphaël en France; n'ayant pu y réussir, il voulut du moins avoir plusieurs ouvrages de sa main : l'artiste exécuta pour ce prince *St-Michel terrassant l'ange des ténèbres* et une *Ste-Famille* (1518), qui est le chef-d'œuvre du genre (on les voit encore au Louvre). Son dernier tableau fut la *Transfiguration* du Seigneur, le plus bel ouvrage qu'ait produit la peinture (au Vatican). Raphaël fut un des fondateurs de l'école romaine et forma plusieurs peintres du premier ordre, entre autres Jules Romain. Ces illustres élèves le secondaient dans ses travaux, et exécutaient en partie ses conceptions sous ses yeux. Raphaël mourut en 1520, à peine âgé de 37 ans : sa fin fut hâtée par des travaux excessifs, mais aussi par l'abus des plaisirs : il avait eu pour maîtresse la célèbre *Fornarina* (la boulangère), qui figure dans plusieurs de ses tableaux. Ce grand maître réunissait tous les genres de perfection : composition, dessin, couleur, grâce et élégance, vigueur, naturel, idéal; on l'a justement surnommé l'*Homère de la peinture*. On distingue dans sa manière trois périodes : une 1re, qui va jusqu'en 1504, où il ne fait guère qu'imiter le Pérugin; une 2e, jusqu'en 1514, où il devient original; une 3e, jusqu'à sa mort, où il se surpasse lui-même. Outre les tableaux que nous avons nommés, on admire surtout : *l'École d'Athènes*, *le Parnasse*, *les Sibylles* et *les Prophètes*, dans l'église *della Pace* à Rome; différentes vierges (*la Vierge de Foligno*, *la Vierge au poisson*, *la Vierge à la chaise*, *la Vierge à la perle*, *la Vierge aux quatre pères de l'Église*); *Héliodore chassé du Temple*, *l'Ange délivrant S. Pierre*, *Attila arrêté par le pape S. Léon*, *l'histoire de Psyché*, *Ste Cécile*, *Galatée*, et son propre portrait. La *Vie de Raphaël* a été écrite par Quatremère de Quincy, 1824, et par Passavant, 1844 (en allem.), ouvrage trad. en franç. avec notes de P. Lacroix, 1860. La plupart de ses compositions ont été gravées sous ses yeux par Marc-Antoine Raimondi.

RAPHELENG (Franç.), orientaliste, né en 1539 à Launoy près de Lille, m. en 1597, était gendre de l'imprimeur Plantin. Il enseigna le grec en Angleterre, l'hébreu et l'arabe à l'université de Leyde, eut part à la *Bible polyglotte* de 1571, et laissa un *Lexique arabe*, Leyde, 1613, et un *Dictionn. chaldaïque* (dans l'*Apparat de la Bible polyglotte*). Il remplaça Plantin dans la direction de l'imprimerie d'Anvers, et dirigea à partir de 1585 celle de Leyde.

RAPHIA, auj. *Réfâh*, v. forte, sur les confins de la Syrie et de l'Égypte, au S. de Gaza. Ptolémée IV y battit en 217 av. J.-C. Antiochus le Grand, à qui cette défaite fit perdre la Palestine et la Cœlésyrie.

RAPHIDIM, lieu de l'Arabie Pétrée, près du mont Horeb, fut le 11e campement des Hébreux dans le désert. C'est là que Moïse fit jaillir l'eau d'un rocher. Josué y vainquit les Amalécites.

RAPHOE, *Rapotum*, bg et paroisse d'Irlande (Donegal), à 38 kil. N. E. de Donegal; 8400 hab. Anc. évêché, supprimé en 1835. Cathédrale remarquable.

RAPIN (Nic.), écrivain du XVIe s., né vers 1540 à Fontenay-le-Comte, m. en 1608, fut avocat au parlement de Paris, puis lieutenant de robe courte et grand prévôt de la connétablie. Plein de zèle pour Henri III et pour Henri IV, il combattit vaillamment à la bataille d'Ivry, et fut un des auteurs de la *Satire Ménippée*. Il a laissé de plus 2 livres d'*épigrammes* latines, des *odes*, *stances*, *sonnets*, *épîtres*, et a chanté les *Plaisirs du gentilhomme champêtre*. Il fit, mais avec peu de succès, la tentative de composer des vers français mesurés comme ceux des Grecs et des Latins. Un recueil de ses *Œuvres latines et françaises* a paru en 1610, in-4.

RAPIN (René, dit le P.), poëte latin moderne, né à Tours en 1621, m. en 1687, entra chez les Jésuites, et se distingua à la fois comme théologien et comme littérateur ; on disait de lui qu'il servait Dieu et le monde par semestre. Il a composé un grand nombre de poésies latines : *odes*, *églogues sacrées*, *poëmes* ; son ouvrage le plus estimé est le poëme des *Jardins* (*Hortorum libri IV*), 1665, que l'on place à côté du *Prædium* de Vanière : il fut traduit en français (par Dourxigné, 1773, et par Voyron et Gabiot, 1782), en anglais, en italien, et a été imité par Delille. On a en outre de lui un poëme sur la Passion, *Christus patiens*. Ses poésies latines furent réunies en 1681, 2 vol. in-12. Rapin s'exerça aussi comme critique; on a de lui : *Comparaison d'Homère et de Virgile*, 1668; — *de Démosthène et de Cicéron*, 1670; — *de Platon et d'Aristote*, 1671; *Réflexions sur l'éloquence*, 1672; — *sur la Poétique d'Aristote*, 1674; — *sur la Philosophie ancienne et moderne*, 1676. Il a laissé plusieurs écrits théologiques, et des *Mémoires sur l'Église* et la société de 1644 à 1669, publiés en 1865, 3 vol. in-8, par Aubineau.

RAPIN-THOYRAS (Paul), historien, né à Castres en 1661, mort en 1725, était neveu de Pélisson. D'abord avocat, il embrassa ensuite la carrière militaire. Professant le Calvinisme, il fut forcé de quitter la France après l'édit de 1685; il se retira en Angleterre, puis en Hollande, d'où il retourna en Angleterre avec le prince d'Orange, qui devint Guillaume III, fut aide de camp du général Douglas, eut part au siége de Limerick, fit l'éducation du jeune duc de Portland, et se retira à Wesel, où il mourut. Il y rédigea une *Histoire d'Angleterre*, 8 v. in-8, La Haye, 1724, souvent réimprimée, ouvrage savant et pour lequel il avait amassé d'immenses matériaux, mais hostile au Ca-

tholicisme; la meilleure édition est celle de Lefebvre de St-Marc. La Haye, 1749, 16 vol. in-4. On en a un *Abrégé*, par Falaiseau, 1730. V. *Vie et Œuvres de Rapin Thoyras*, par Cazenove, in-4, 1866.

RAPP (Jean, comte), général, né à Colmar en 1772, mort en 1821, fut aide de camp de Desaix en Égypte, puis s'attacha au premier consul, fut chargé de faire accepter à la Suisse l'intervention de la France (1802), suivit Napoléon en Allemagne, culbuta la garde russe à Austerlitz, prit le prince G. Repnin, et fut aussitôt nommé général de division. Il fit des prodiges de valeur à Iéna, à Golymin, où il reçut 9 blessures (1806), et à Essling. Nommé gouverneur de Dantzick, il défendit plus d'un an cette place contre 60000 hommes, et signa en 1813 une capitulation honorable, que les Russes violèrent en retenant la garnison prisonnière. Il fut conduit à Kiev et détenu jusqu'en 1814. Pendant les Cent-Jours, il défendit Strasbourg. Réfugié en Suisse après la Restauration, il se rallia aux Bourbons en 1817 et fut nommé pair de France. Rapp a laissé une *Relation du siége de Dantzick*. On a publié sous son nom après sa mort des *Mémoires* qui sont apocryphes, mais qui paraissent avoir été rédigés (par M. Bulos), d'après des notes fournies par les amis du général. Une statue lui a été érigée à Colmar en 1856.

RAPPAHANNOCK, riv. des États-Unis (Virginie), sort des Montagnes-Bleues, coule au S. E., arrose, entre autres villes, Frederiksburg, et tombe dans la baie de Chesapeak par 37° 31 lat. N. : cours, 200 kil. Ses rives ont été un des théâtres de la guerre des États-Unis : les Fédéraux, qui l'avaient passée, furent repoussés par les Confédérés le 13 déc. 1862.

RAPPERSCHWYL, v. de Suisse (St-Gall), sur le lac de Zurich (r. dr.), à 58 kil. S. O. de St-Gall; 2000 hab. Pont (de 620m) sur le lac. — Cette ville souffrit beaucoup des guerres civiles de la Suisse : elle fut prise en 1350 par les Zuricois et assiégée en 1444 par ceux de Schwitz.

RAPTY, riv. de l'Hindoustan, sort du Népaul, arrose la partie orientale du roy. d'Aoude, coule au S. E. et va se jeter par deux branches dans la Gograh, après un cours de 225 kil. env.

RAS (c.-à-d. *tête*, *cap* en arabe), préfixe de plusieurs caps. Les articles qui ne se trouveraient pas ci-après doivent être cherchés au nom qui suit *Ras*.

RASCHID-ED-DIN, surnommé *El-Thébib* (le médecin), historien persan, né vers 1250 à Hamadan, m. en 1320, fut médecin des princes mongols qui régnaient en Perse, fut élevé par Gazan-Khan au viziriat et périt assassiné par ordre d'un des successeurs de ce prince. Il a composé, sous le titre de *Djamaa-el-Touarikh* (collection des annales), une vaste histoire des divers peuples turcs et mongols, dont la Bibliothèque impériale possède un manuscrit, et dont Quatremère de Quincy a trad. une section sous le titre d'*Hist. des Mongols de la Perse*, 1836.

RASCIE, jadis *Dardanie*, partie orientale de la Servie, entre la Rasca et la Bosna, fut ainsi nommée des *Raïtzen*, peuples qui en furent longtemps les habitants principaux. La Rascie, dont le nom n'est connu qu'à partir du IXe s., fut d'abord une prov. de la Dalmatie; au Xe, elle passa sous la domination des princes de Servie. Vucascin, dernier prince de Rascie, périt dans un combat contre les Turcs en 1371; après sa mort, Lazare, despote de Servie, s'empara de la Rascie. A la mort de Lazare II (Brankovitch), en 1458, Mahomet la conquit ainsi que la Servie. Les Turcs l'ont toujours possédée depuis : elle forme dans leur empire le livah de Novi-Bazar. — On trouve encore auj. des *Rasciens* dans le S. de la Hongrie : ils y forment une tribu nombreuse, adonnée à l'agriculture et à l'industrie.

RAS-EL-AIN, *Resena*, puis *Theodosiopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), à 110 kil. S. de Réha. Aux environs sont les sources du Khabour.

RAS-EL-HAD, *Didymi montes*, cap de l'Arabie, le plus oriental, par 57° 30' long. E., 22° 5' lat. N.

RASENA, RASÈNES, nom que se donnait la population dominante de l'Étrurie, celle qui vers les XIIe et XIe s. av. J.-C. soumit les Pélasges, précédemment maîtres du pays. Il est à peu près prouvé que Rhètes et Rasena ne sont qu'un même nom et que les Étrusques venaient de la Rhétie. *V.* ÉTRUSQUES.

RASK (Christian), philologue danois, né en 1787 dans l'île de Fionie, m. en 1832, visita l'Islande, la Russie, la Perse, l'Inde pour étudier les langues de ces pays, rapporta un grand nombre de manuscrits précieux et fut à son retour nommé bibliothécaire de l'Université de Copenhague, puis professeur d'histoire littéraire et enfin de langues orientales. On lui doit, entre autres travaux, la 1re édition complète et critique des deux *Eddas* (1818-19), la rédaction de grammaires islandaise, laponne, anglo-saxonne, frisonne, italienne, espagnole, et de savantes *Recherches sur l'origine de la langue islandaise*.

RASORI (J.), médecin, né à Parme en 1766, mort à Milan en 1837, était fils du directeur de la pharmacie de l'hôpital de Parme. Pensionné par le duc de Parme pour aller compléter ses études médicales dans les universités étrangères, il visita dans ce but Florence, Pavie, Londres, Milan. Il fut nommé en 1796 professeur de pathologie, puis recteur à la Faculté de médecine de Pavie. Favorable aux idées progressives, il devint en 1797 secrétaire du ministère de l'intérieur de la république Cisalpine à Milan. Il quitta la ville avec les Français, y rentra après la bataille de Marengo (1801), fut nommé premier médecin du gouvernement, médecin en chef de l'hôpital militaire, et créa des cours de clinique qui obtinrent un grand succès, et où il enseigna une doctrine médicale toute nouvelle. Il perdit ses emplois en 1814, fut impliqué par l'Autriche dans une conspiration, et tenu en prison jusqu'en 1818. Après son élargissement, il ne s'occupa plus que de l'exercice de sa profession. Selon Rasori, presque toutes les maladies viennent de causes stimulantes, et c'est par des *contre-stimulants* qu'on doit les traiter : cette doctrine, suggérée par les écrits de Brown, prépara celle de Broussais. On a de Rasori une traduction de Brown en italien, Pavie, 1792, une traduction de la *Zoonomie* de Darwin, 1802, et la *Théorie de la phlogose ou inflammation*, 1837, ouvrage où il expose son système et qui fut traduit en français dès 1839.

RASPE (Rod. Éric), érudit, né à Hanovre en 1737, m. en 1794, professa l'archéologie à Cassel et devint inspecteur du cabinet des antiquités et médailles du landgrave de Hesse-Cassel; mais, ayant commis des soustractions dans ce cabinet pour subvenir à ses dépenses, il fut obligé de s'enfuir en Angleterre. On a de lui une édition des *OEuvres philosophiques latines et françaises de Leibnitz*, contenant les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Leipsick, 1765; un *Voyage en Angleterre, envisagée sous le rapport des manufactures, des arts et de l'industrie*, 1785; et le *Catalogue d'une collection de pierres gravées, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe* (en anglais et en français), Londres, 1791 (rare et recherché), etc.

RASPON (Henri le). *V.* HENRI LE RASPON.

RASSEIN, lac de Bosnie, près et au S. O. des bouches du Danube, a 48 k. de long sur 13 de large. Il reçoit au N. un bras du Danube et communique au S. E. avec la mer Noire.

RASSOVA, *Axiopolis*, v. forte de la Turquie d'Europe (Bulgarie), sur la r. dr. du Danube, près de Silistrie; 4000 hab. Prise et ruinée par les Russes en 1828. C'est là que commençait le mur de Trajan.

RASTADT, v. murée du grand-duché de Bade, ch.-l. du cercle du Rhin-Moyen, sur la r. dr. de la Murg, à 24 kil. S. O. de Carlsruhe; 7000 hab. Forteresse fédérale (depuis 1840). Cour d'appel, gymnase. Beau château, anc. résidence des margraves de Bade, etc. Industrie active : fabriques d'acier, machines, voitures; tabatières de papier mâché fort recherchées. — A Rastadt eurent lieu en 1713 et 1714, entre Villars et le prince Eugène, des conférences qui amenè-

rent la paix de Bade et assurèrent la possession de l'Alsace à la France. Il s'y tint de 1797 à 1799 un congrès pour pacifier la France et l'Allemagne; les conférences furent brusquement rompues par l'assassinat des commissaires français (Roberjot et Bonnier), tués à la porte de la ville. Rastadt fut occupée un moment en 1849 par les insurgés badois.

RATCHIS, duc de Frioul en 737, puis roi des Lombards (744), abdiqua en 749 en faveur de son frère Astolfe pour se retirer au monastère du Mont-Cassin, en sortit un moment en 756, à la mort d'Astolfe, pour défendre le royaume des Lombards contre Pépin le Bref, mais y retourna bientôt à la voix d'Étienne II.

RATHENOW, v. du Brandebourg, sur le Havel, à 27 k. N. O. de Brandebourg; 5000 hab. Victoire de l'électeur Frédéric-Guillaume sur les Suédois en 1675.

RATIARIA, auj. *Artsar*, v. de la Mésie, sur le Danube, anc. capit. de la Dacie aurélienne.

RATIBOR, v. des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, sur l'Oder, à 75 k. S. S. E. d'Oppeln; 7000 hab. Cour d'appel de la Silésie supérieure; gymnase, école de sourds-muets. Château des princes de Hohenlohe-Schillingsfürst; anc. abbaye. Toiles, bonneterie, draps communs, faïence; entrepôt de sel et de fer. Ratibor était jadis la capit. d'un duché important. Prise par les Suédois en 1642 et par les Prussiens en 1745.

RATISBONNE, *Regensburg* en allemand, *Castra Regina*, *Colonia augusta Tiberii* en latin, v. du roy. de Bavière, ch.-l. du cercle de la Regen ou Ht-Palatinat, sur le Danube et la Regen, qui lui donne son nom, à 120 kil. N. E. de Munich; 26 000 hab., dont un tiers de protestants. Évêché catholique, synagogue; tribunaux, lycée, musée, bibliothèque, observatoire. Cathédrale gothique de St-Pierre, avec le tombeau du prince de Dalberg, belle église St-Emmeran avec de nombreux tombeaux de rois et princes du pays, palais épiscopal; hôtel de ville (où s'assemblait la diète), palais de La-Tour-et-Taxis, monument de Kepler. Chantiers de bateaux pour la navigation du Danube. Manufactures de tabac, papier, porcelaines, crayons; distilleries, commerce de bois, blé, sel. Aux environs est le Wahalla. — Cette ville, fondée par Tibère sous le nom de *Colonia augusta Tiberii*, fut longtemps la capitale de la Bavière et la résidence des ducs Agilolfinges; elle devint en 1183 ville libre et impériale et conserva ce titre jusqu'en 1805. Elle eut à soutenir plusieurs siéges de 1632 à 1641, fut prise en 1703 par les Saxons, en 1809 par les Français, après une bataille de 5 jours (Napoléon y fut blessé). L'évêché de Ratisbonne, qui remonte à l'an 642, avait jadis le titre de principauté. Il fut érigé en archevêché en 1805, et l'archevêque, Ch. de Dalberg, devint prince primat de l'église catholique d'Allemagne; mais en 1810 ce prince fut nommé grand-duc de Francfort, et Ratisbonne fut cédée à la Bavière, qui l'a gardée en 1815; en 1817, l'archevêché redevint un simple évêché. Les diètes de l'empire se sont tenues à Ratisbonne depuis 1656 jusqu'à 1806. — On nomme *Ligue de Ratisbonne* une ligue formée en 1524 par les puissances catholiques d'Allemagne pour s'opposer aux progrès de la Réforme.

RATONNEAU, petite île de la Méditerranée, à 4 k. S. O. de Marseille. Fort et batterie pour servir à la défense du port de cette ville.

RATZEBOURG, v. du Danemark (Lauenbourg), dans une île qui s'élève au milieu d'un lac dit de Ratzebourg, à 19 kil. S. E. de Lubeck; 2500 h. Jadis évêché. Bombardée et prise en 1693 par les Danois. — Cette ville donnait son nom à une principauté, qui avant 1748 était évêché souverain. La principauté appartient auj. au Mecklembourg-Strélitz, dont elle forme la partie orientale et a pour ch.-l. Schœnberg. La ville de Ratzebourg, dont elle porte le nom, n'y a que sa plus petite partie.

RAU (Chrétien), *Ravius*, orientaliste, né en 1603, m. en 1677, était fils d'un pasteur de Berlin. Ayant longtemps voyagé en Orient, il en rapporta plus de 2000 manuscrits précieux. Il professa les langues orientales en Hollande, en Angleterre, à Upsal, à Kiel, à Francfort-sur-l'Oder, et laissa, entre autres ouvrages : une traduction latine des liv. V, VI, VII des *Sections coniques* d'Apollonius de Perge, d'après une version arabe, une *Grammaire générale des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, éthiopienne*, Londres, 1650, et une *Chronologie de la Bible*, 1653, qui fut fort attaquée. — Un autre Rau, Sébald Foulques Jean, né à Utrecht en 1763, m. en 1807, connu aussi comme orientaliste, professa à l'Université de Leyde, et fut pasteur de l'église wallonne de cette ville. Il a laissé : *De poeseos hebraicæ præ Arabum præstantia*, Leyde, 1800; *De poeticæ facultatis excellentia, spectata in tribus poetarum principibus, scriptore Jobi, Homero et Ossiano*, 1800.

RAUCH (Christian), sculpteur, né en 1777 à Arolsen (Waldeck), m. en 1857, se fixa de bonne heure à Berlin, éleva dans cette ville le *Monument de la reine Louise* et celui de *Frédéric II*, son chef-d'œuvre, et exécuta pour diverses villes de l'Allemagne une foule de beaux ouvrages, parmi lesquels on remarque les statues du général *Blucher* à Breslau, du roi *Maximilien* à Munich, d'*Albert Durer* à Nuremberg, de *Kant* à Kœnigsberg, des rois de Pologne *Miécislas* et *Boleslas*, à Posen, six *Victoires* colossales pour le Walhalla. Il était professeur à l'Académie des beaux-arts de Berlin et associé de l'Institut. Ses qualités éminentes sont le naturel et la vérité de l'expression.

RAUCOURT, ch.-l. de c. (Ardennes), à 13 kil. S. de Sedan; 1604 hab. Boucles d'acier, éperons, mors, etc.

RAUCOURT (Marie Antoinette SAUCEROTTE), actrice, née en 1753 ou 56, à Nancy ou à Dombasle, morte en 1815, était fille d'un comédien de province. Elle débuta à Rouen avec succès dans la tragédie, fut appelée à Paris en 1772, et s'acquit de prime abord un renom éclatant, qu'elle dut à sa beauté autant qu'à son talent. Son organe trop puissant se prêtait mal à l'expression de la sensibilité; mais elle avait au plus haut degré la noblesse, la dignité, l'ironie, la véhémence et excellait dans les fortes passions, dans *Cléopâtre*, *Cornélie*, *Agrippine*, *Athalie*, *Médée*, *Sémiramis*. Très-opposée à la Révolution, elle subit six mois de prison en 1793, et vit fermer par ordre du Directoire un 2e Théâtre-Français qu'elle avait fondé (salle Louvois). Elle reparut sur la scène en 1799, fut richement pensionnée de Bonaparte, qui la chargea d'organiser les troupes de comédiens français qui devaient parcourir l'Italie, puis revint vivre dans la retraite à Paris. Le clergé de St-Roch ayant refusé l'entrée de l'église à son corps, la multitude enfonça les portes et introduisit de force son cercueil.

RAUCOUX, hg de Belgique. *V.* ROCOUX.

RAUDII CAMPI, vaste plaine de la Gaule Cisalpine, à 36 k. au N. O. de *Mediolanum* (Milan), est fameuse par la vict. que Marius y remporta sur les Cimbres en 101 et que l'on appelle souvent bataille de Verceil.

RAUGRAVES (*Comites hirsuti*, c.-à-d. comtes des pays âpres ou hérissés de montagnes). On nommait ainsi au moyen âge certains comtes dont les possessions étaient situées dans des pays montagneux. Ils possédaient les villes d'Alzey, Germersheim, Creutznach, Simmeren, Rockenhausen, Beimberg, qui formaient ce qu'on appelait le *Raugraviat*. Connus dès le Xe s., les Raugraves ont encore auj. des représentants en France sous le nom légèrement altéré de *Rougraves* et portent encore le titre de comte. Leurs biens passèrent en partie aux électeurs palatins. L'électeur palatin Charles-Louis renouvela en 1667 le titre de raugrave, en faveur de son épouse morganatique, Louise de Degenfeld, qui fut appelée dès lors *la Raugravine*.

RAULIN (Jean), prédicateur, né à Toul en 1443, m. en 1514, dirigea quelque temps le collége de Navarre et se retira en 1497 dans l'abbaye de Cluny qu'il réforma. On a de lui, entre autres ouvrages, un recueil de *Sermons* (Paris, 1542), qui offre, comme tous les sermons de l'époque, un singulier mélange de sé-

rieux et de comique. C'est à Raulin que La Fontaine a emprunté le sujet des *Animaux malades de la peste*.

RAURACI, peuple de la Germanique 1re, dans la partie la plus méridionale, avait pour bornes à l'O. les Vosges et la chaîne qui les relie au Jura septentrional, au S. le mont Vocetius (Jura helvétique) jusqu'au confluent de l'Aar et du Rhin, à l'E. le Rhin, au N. le pays des *Tribocci*, occupant ainsi en France la plus grande partie du dép. du Ht-Rhin et en Suisse le canton de Bâle et la partie de ceux d'Argovie, de Soleure et de Berne, qui est située à l'O. du Jura helvétique. Leurs villes principales étaient *Augusta Rauracorum* (auj. Augst), *Basilia* (auj. Bâle), et *Argentuaria* (auj. Artzenheim).

RAUZAN (le P. J. B.), fondateur de la Société des Missions de France, né en 1757, m. en 1847, commença son œuvre sous l'Empire, et l'organisa définitivement en 1830 sous le nom de *Société des Pères de la Miséricorde*. Le P. A. Delaporte a donné sa *Vie*.

RAVAILLAC (Fr.), le meurtrier de Henri IV, né à Angoulême vers 1579, fut successivement clerc, valet de chambre, maître d'école, solliciteur de procès dans sa ville natale, et prit l'habit de frère convers chez les Feuillants pendant un voyage qu'il fit à Paris. Obsédé de visions, ce fanatique, entendant dire que Henri allait déclarer la guerre au pape, s'imagina faire un acte méritoire en assassinant ce prince (14 mai 1610). Arrêté sur le champ et condamné, il fut tenaillé et écartelé le 27 mai suivant. On soupçonna qu'il avait des complices, mais on ne put les découvrir.

RAVEI, *Hydraotes*, riv. du Lahore, sort de l'Himalaya, coule au S. O., et tombe dans le Tchennab par 70° long. E., 30° 43' lat. N., après un cours de 600 k.

RAVELLO, v. du roy. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Principauté Cit.), à 14 kil. O. de Salerne; 1600 h. Évêché. La cathédrale, dédiée à S. Pantaléon, a une magnifique chaire en mosaïque.

RAVENNE, *Ravenna*, v. d'Italie, ch.-l. de province, à 300 kil. N. E. de Rome, sur la riv. de Montone, à 8 kil. de son embouch. dans l'Adriatique; 20 000 h. Archevêché, trib. de commerce; bibliothèque, galerie de tableaux, musée d'antiquités. La ville est d'un aspect sombre, les rues étroites et les maisons anciennes. On remarque la cathédrale, l'église des Franciscains, renfermant le tombeau de Dante, Ste-Marie de la Rotonde, avec le tombeau de Théodoric, plusieurs monuments antiques (les ruines du palais de Théodoric, la Porte-d'Or, etc.). Quelques fabriques de soieries. — Fondée, dit-on, par une colonie de Thessaliens, Ravenne fut dans la suite occupée par les Étrusques, les Sabins, les Gaulois Sénonais; elle tomba au pouvoir des Romains l'an 234 av. J.-C., et devint ville municipale. Les empereurs l'embellirent: Ravenne à cette époque était située sur le bord même de la mer et avait un port magnifique, que des atterrissements ont comblé. En 404, Honorius fit de Ravenne la capitale de l'empire d'Occident. Odoacre, roi des Hérules, Théodoric, roi des Ostrogoths, y fixèrent leur résidence. Après la destruction de l'empire des Ostrogoths, Ravenne devint, en 568, la capit. d'un exarchat et de toute l'Italie grecque (*V.* ci-après). Elle fut prise en 752 par Astolfe, roi des Lombards; deux ans après, Pépin le Bref la lui enleva et la donna au St-Siége. Au moyen âge, Ravenne recouvra pour quelque temps sa liberté, mais elle fut bientôt soumise par les Bolonais, puis par les Vénitiens (1440); après la bataille d'Agnadel (1509), elle fut restituée au pape et devint la capitale de la Romagne. En 1512, les Français, commandés par Gaston de Foix, y remportèrent sur les Espagnols et les troupes du pape Jules II une victoire éclatante; mais Gaston y périt. L'archevêque de Ravenne était anciennement primat de l'Exarchat et prétendait rivaliser avec le pape; mais, dans un concile tenu en 679, il fut obligé de renoncer publiquement à ses prétentions à l'indépendance. — La prov. de Ravenne, entre celles de Ferrare au N., de Bologne au N. O., de Forli au S.E., la Toscane au S. O. et au S., et l'Adriatique à l'E., a 80 kil. sur 35 et compte env. 180 000 hab. Elle est formée de la partie septentrionale de l'anc. Romagne. Elle s'est soustraite en 1860 à l'autorité du pape.

RAVENNE (Exarchat de), la principale province de l'Italie grecque, comprenait la partie S. de la Vénétie, la partie E. de l'Émilie et la Flaminie, et s'étendait, dans sa partie mérid., entre les Apennins et l'Adriatique; il avait pour limitrophes à l'O. les duchés lombards et le duché de Rome; Ravenne en était la capit., ainsi que de toute l'Italie grecque; les autres villes remarquables étaient: au N. du Pô, Oderzo, Padoue, Adria; au S. du Pô, Bologne, Ferrare; au S. de Ravenne, les cinq villes de la Pentapole. L'Exarchat était ainsi nommé, parce qu'il était régi directement par l'*exarque* d'Italie, espèce de vice-roi dont le pouvoir s'étendait sur toute la péninsule. — L'existence propre de l'Exarchat ne date que de l'an 568 (Narsès, le vainqueur des Goths, ayant porté de 554 à 568 le titre de duc d'Italie). Il fut détruit en 752 par Astolfe, roi des Lombards, après avoir duré 184 ans. On compte 18 exarques:

Longin,	568	Théodore, 2e fois,	652
Smaragde,	584	Grégoire,	666
Romain,	590	Théodore II,	678
Callinique,	597	Jean Platyn,	687
Smaragde, 2e fois,	602	Théophylacte,	702
Jean Remigius,	611	Jean Rhizocope,	710
Éleuthère,	616	Eutychius,	711
Isaac,	619	Scholastique,	713
Platon,	628	Paul,	727
Théodore Calliopas,	648	Eutychius, pour la 2e fois,	728-752
Olympius,	649		

RAVENNE (l'Anonyme de). On désigne sous ce nom l'auteur inconnu d'un traité de géographie en 5 livres dont le manuscrit fut trouvé à Ravenne, et qui fut publié pour la 1re fois à Paris par dom Porcheron, sous ce titre: *Anonymi Ravennatis de geographia libri V*, 1688; il a été réédité avec de grandes améliorations à Paris par A. Jacobs, 1858, et à Berlin par Parthey, 1860. Cet écrit n'est qu'une compilation médiocre, qui fourmille de solécismes et de barbarismes, mais elle est précieuse pour l'histoire de la géographie. On présume que l'auteur vivait au VIIe s.; Daunou ne le croit pas antérieur au XIIe s.

RAVENSBERG, anc. comté d'Allemagne, actuellement compris dans les États prussiens (Westphalie), partie dans la régence de Minden, partie dans le cercle de Halle; capit., Bielefeld.

RAVENSTEIN ou RAVESTEIN, v. de Hollande (Brabant sept.), sur la r. g. de la Meuse, à 27 k. E. N. E., de Bois-le-Duc; 1200 hab. — Jadis chef-lieu d'une petite seigneurie, qui fut annexée depuis 1397 au comté de Clèves, et par suite fit partie de la succession de Juliers. Donnée par le traité de Dusseldorf en 1624 aux palatins de Neubourg, elle resta dans la maison palatine jusqu'au traité de Lunéville (1801), qui la comprit dans la Hollande.

RAVIGNAN (Le P. Xavier LACROIX de), jésuite, issu d'une famille noble de l'Armagnac, né en 1795 à Bayonne, m. en 1858, remplissait depuis quelques années les fonctions de substitut, lorsqu'il quitta le monde pour entrer au séminaire. Il s'adonna à la prédication, y réussit dès le début et balança la réputation du P. Lacordaire. Ce prédicateur, d'une belle stature, d'un extérieur noble, avait un organe sonore, une diction d'une perfection rare, une grande distinction dans la pose et le geste et exerçait sur son auditoire une sorte de domination. On a de lui des *Conférences*, prêchées à Notre-Dame de Paris, des *Entretiens spirituels*, une *Apologie de Clément XIII et de Clément XIV; De l'existence et de l'Institut des Jésuites*, et l'oraison funèbre de Mgr de Quélen. Le P. de Pontlevoy a écrit sa *Vie*, 1860.

RAVISIUS TEXTOR (J. TIXIER DE RAVISI, en latin), savant français, né en 1480 à St-Saulge en Nivernais, m. en 1524, fut professeur au collége de Navarre et devint en 1520 recteur de l'Université de Paris. On a de lui plusieurs manuels classiques: *Specimen epi-*

theterum, De prosodia; Officina vel Naturæ historia per locos, espèce d'encyclopédie souvent réimprimée, et un curieux traité *De claris mulieribus*, 1521.

RAVIUS. *V.* RAU.

RAVY, fleuve de l'Inde. *V.* RAVEI.

RAWICZ, v. des États prussiens (Posen), à 90 kil. S. de Posen: 10 800 hab. Tribunaux. — Fondée par des réfugiés d'Allemagne après la guerre de Trente ans; elle fut brûlée en 1707 et 1802.

RAWLINSON (Richard), savant anglais, membre de la société royale de Londres, né à Londres en 1690, mort en 1755, forma de riches collections pour la continuation de l'*Athenæ Oxonienses* de Wood, composa lui-même une *Histoire d'Oxford*, et contribua à la publication d'un grand nombre d'écrits sur l'histoire et les antiquités. Il fonda par testament une chaire d'anglo-saxon à l'Université d'Oxford; il laissa en outre à cette Université, ses manuscrits, sa collection de médailles et sa bibliothèque.

RAY ou WRAY (J.), en latin *Raius*, naturaliste anglais, né en 1628 à Black-Notley dans le comté d'Essex, mort en 1704, professa successivement le grec, les humanités, les mathématiques à Cambridge, reçut les ordres (1660), refusa son adhésion à l'acte d'uniformité (1662) et par suite abandonna ses places, fit avec le jeune Fr. Willougby, son élève, qui partageait ses goûts, de longs voyages scientifiques en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne, et fut à son retour nommé membre de la société royale. Ray est un des hommes qui ont le mieux mérité de la zoologie et de la botanique. On a de lui: *Catalogus stirpium circa Cambrigium nascentium*, 1660 (avec 2 suppléments, 1663 et 1685); *Stirpium europæarum extra Britannias nascentium sylloge*, 1690; *Historia plantarum*, 1686-1704; *Synopsis methodica Quadrupedum, — Avium, — Piscium.* On lui doit en outre la *Sagesse de Dieu manifestée dans les œuvres de la création*, en anglais, 1691: c'est un excellent exposé des admirables précautions avec lesquelles la Providence a organisé chaque être pour les fonctions qu'il doit remplir.

RAYAS, c.-à-d. en arabe *troupeau*, nom injurieux donné par les Turcs aux Chrétiens qui habitent leurs États. Les *Rayas* avaient à subir, de la part des Musulmans, toutes sortes de mauvais traitements et d'avanies. Leur sort a été amélioré en 1855 et 56 par l'influence des puissances chrétiennes. *V.* HATTI-CHÉRIF.

RAYMOND (S.) de Calatrava, moine espagnol de l'ordre de Cîteaux, défendit victorieusement la ville de Calatrava, 1147, et fonda après cette victoire l'ordre religieux et militaire dit de Calatrava. Il m. le 30 avril 1163, en odeur de sainteté.

RAYMOND (S.), 3e général des Dominicains, né en 1175 au château de Peñafort en Catalogne, mort en 1275 à Barcelone, dans sa 100e année, fut élevé au généralat en 1238. Il contribua à la fondation de l'ordre de la Merci, ainsi qu'à l'introduction de l'inquisition en Aragon, et dans le midi de la France. On le fête le 23 janvier.

RAYMOND (Joachim Marie), général français, né à Sérignac près d'Auch en 1755, mort en 1798, s'embarqua en 1775 pour les Indes orientales, servit sous Bussy, passa en 1786 au service du souverain du Décan, Nizam-Ali, dont il obtint la faveur et qui l'éleva aux plus hautes dignités, et n'usa de son crédit que pour combattre les Anglais et établir la prépondérance des Français dans cette partie de l'Inde. Une mort prématurée l'interrompit au milieu de ses vastes projets: on soupçonna qu'il avait été empoisonné.

RAYMOND (Jean Michel), chimiste, né en 1766, à St-Vallier (Drôme), mort en 1837, fonda à St-Vallier un établissement pour le blanchiment des toiles, devint en 1795 préparateur de chimie à l'École polytechnique, professa la chimie à Privas, puis à Lyon, et quitta sa chaire en 1818 pour surveiller une fabrique de produits chimiques qu'il avait fondée à St-Vallier. Un prix de 8000 fr. lui fut décerné en 1812 pour la découverte de la couleur dite *Bleu-Raymond*.

RAYMOND (Jean Arnauld), architecte, né à Toulouse en 1742, m. en 1811, remporta le grand prix d'architecture en 1767, passa 8 années en Italie pour se perfectionner, fut chargé de construire les châteaux de St-Cloud et de Meudon, et dirigea les travaux de la belle place du Peyrou à Montpellier. Il avait été admis en 1784 à l'Académie d'architecture et fut de l'Institut dès la fondation.

RAYMOND, comtes de Toulouse. *V.* TOULOUSE.

RAYMOND-BÉRENGER. *V.* PROVENCE.

RAYMOND DE SÉBONDE. *V.* SÉBONDE.

RAYMOND LULLE. *V.* LULLE.

RAYNAL (Guill. Thomas), écrivain, né à St-Geniez en 1713, m. en 1796, entra chez les Jésuites, eut du succès comme professeur et prédicateur, vint en 1747 à Paris où il fut attaché à la paroisse de St-Sulpice, puis renonça à l'exercice du ministère, se fit homme de lettres, obtint, par l'appui d'hommes puissants, le privilége du *Mercure*, ce qui assura son existence, et se lia avec les philosophes. On a de lui: l'*Histoire du stathoudérat*, ouvrage médiocre, 1745; l'*Hist. du parlement d'Angleterre*, 1750, et l'*Hist. philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux-Indes*, 1770, ouvrage qui a fait sa réputation, mais qui est plein de déclamations politiques et antireligieuses; il fut aidé dans la rédaction par plusieurs collaborateurs, notamment par Diderot et Pechméja. On a encore de Raynal les *Mémoires historiques de l'Europe*, 1772, et quelques autres compilations. Il donna en 1780 une édition refondue de son *Histoire philosophique des Indes* (Genève, 10 vol. in-8): cette édition, encore plus hardie que la précédente, fut condamnée en 1781 par le Parlement et brûlée par la main du bourreau. Après cette condamnation, il s'expatria et ne rentra en France qu'en 1788. Néanmoins, il ne donna point dans les excès de la Révolution, et dans une lettre célèbre adressée par lui à l'Assemblée nationale en 1791, il désavoua hautement les doctrines démagogiques. Il venait d'être nommé membre de l'Institut lorsqu'il mourut. Outre les ouvrages cités, on a de Raynal une *Hist. des établissements des Européens dans l'Afrique septentrionale*, ouvrage posthume, publié seulement en 1826.

RAYNEVAL (J. GÉRARD de), publiciste et diplomate, né en 1736 à Masseyaux (Ht-Rhin), d'une famille parlementaire, m. à Paris en 1812, fut vingt ans *premier commis* aux Affaires étrangères et eut, comme plénipotentiaire à Londres, une grande part au traité de commerce conclu avec l'Angleterre en 1786. On lui doit les *Institutions au Droit de la nature et des gens* (1803 et 1832), ouvrage devenu classique. — Maximilien de R., son fils, 1778-1836, fut secrétaire d'ambassade à Lisbonne, puis à St-Pétersbourg, accompagna le duc de Vicence au congrès de Dresde et de Châtillon, fut nommé sous la Restauration 1er secrétaire d'ambassade et consul général à Londres, devint en 1820 sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, fut successivement ambassadeur à Berlin, en Suisse, à Vienne, à Madrid, et partout rendit d'éminents services, qui lui valurent le titre de comte et la pairie.

RAYNOUARD (François), homme de lettres, né en 1761 à Brignoles (Var), mort à Passy en 1836, était depuis 15 ans avocat à Draguignan lorsqu'il fut nommé, en 1791, suppléant à l'Assemblée législative. Incarcéré après le 31 mai, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Il retourna au barreau, puis vint se fixer à Paris pour s'y livrer à la littérature. Il donna en 1805 les *Templiers*, tragédie qui eut le plus grand succès, et entra dès 1807 à l'Académie française (dont il devint secrétaire perpétuel en 1817). Député du Var depuis 1806, il est un de ceux qui rédigèrent en 1813 la fameuse adresse sur l'état de la France qui prépara la chute de l'Empereur. On lui doit de savantes recherches

sur la langue romane; il fit paraître de 1816 à 1824 un *Choix de poésies originales des troubadours* (6 vol. in-8), auquel il joignit une grammaire romane, et donna en 1835 un nouveau *Choix de poésies des troubadours*, 3 v. in-8, que suivit un *Lexique roman* (pub. de 1838 à 1844, 6 v. in-8). Il a aussi laissé des *Recherches historiques sur les Templiers*, 1813, et un *Historique du droit municipal en France*, 1829. Ces ouvrages, qui dénotent autant de sagacité que d'érudition, lui valurent un siége à l'Académie des inscriptions. L'*Éloge de Raynouard* a été prononcé dans cette dernière Académie par Walckenaer.

RAZ (le), *Calbium prom.*, cap de France, sur l'Atlantique, forme une des extrémités occid. du dép. du Finistère, en face de l'île de Sein. — *V.* RAS.

RAZÈS (le), petit pays de l'anc. France, dans le Bas-Languedoc, avec titre de comté, avait pour capit. Limoux. Il est auj. compris dans le S. du dép. de l'Aude et le N. O. de celui des Pyrénées-Orientales. — Le comté de Razès fut donné en 871 à Bernard II, comte de Toulouse, par Charles le Chauve; il passa ensuite aux comtes de Carcassonne et à Simon de Montfort; Amaury, fils de ce dernier, l'offrit à Philippe Auguste en 1222; il revint définitivement à la couronne en 1258, sous S. Louis.

RAZI (Mohammed-Aboubekr-Ibn-Zakaria-El), célèbre médecin arabe, né vers 850 dans le Khoraçan, à Razi ou Rei (l'anc. Ragès), mort vers 923, voyagea pour s'instruire en Syrie, en Égypte, en Espagne, dirigea les hôpitaux de Bagdad et de sa ville natale, et passa la plus grande partie de sa vie à la cour d'El-Mansour, prince du Khoraçan, dont il finit cependant par perdre la faveur. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, dont plusieurs ont été traduits en latin, entre autres: *Havi seu Continens*, Brescia, 1486, 2 vol. in-4; *Ad Almansorem libri decem*, Venise, 1510, in-fol.: ce sont des espèces d'encyclopédies médicales, qui pendant longtemps servirent de base à l'enseignement, même en Europe. On a encore de lui un *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, ouvrage fort estimé, trad. en latin par Laurent Valla, Plaisance, 1498, et en français par Séb. Collin, Poitiers, 1556, et par J. J. Raulet, 1768. On attribue à Razi l'invention du séton.

RÉ ou **RHÉ** (île de), en latin *Cracina*, *Rea*, *Reacus*, île de la France, sur la côte du dép. de la Charente-Inf., dont elle dépend, à 4 kil. de la côte, entre le Pertuis d'Antioche et le Pertuis Breton. Elle a 22 k. sur 7 et compte 18 000 hab. L'île forme 2 cant., qui ont pour ch.-l. St-Martin et Ars, a un petit port dit La Flotte, et est défendue par quatre forts. Sol sablonneux, peu fertile; vins abondants, mais médiocres, convertis pour la plus grande part en vinaigre et en eau-de-vie; marais salants; pêche. — Longtemps soumise aux Anglais, cette île fut réunie à la couronne sous Charles VII en 1457, vainement attaquée par les Anglais en 1627, et fortifiée par Louis XIV.

READING, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Berks, au confluent du Kennet et de la Tamise, sur le chemin de fer de l'Ouest, à 60 kil. O. S. O. de Londres; 20 000 h. Tour de l'église Ste-Marie, musée, théâtre. Soieries, velours, gaze, rubans, toile à voiles, épingles. Patrie de Laud, archevêque de Cantorbéry. Ville très-ancienne; ruines d'une célèbre abbaye, fondée par Henri I.

RÉAL (André), conventionnel, né en 1752 à Grenoble, mort en 1832, était avocat à Grenoble en 1789. Député de l'Isère à la Convention, il se montra modéré et s'occupa surtout de finances. Envoyé en mission près l'armée des Alpes (1795), il contribua à comprimer les mouvements séditieux de Toulon, d'Aix, de Marseille. Il fit en 1796 partie du conseil des Cinq-Cents, présenta un projet sur le régime hypothécaire qui fut converti en loi, entra en 1800 dans la magistrature et devint en 1812 président de la cour de Grenoble. Il se démit à la Restauration et vécut depuis dans la retraite.

RÉAL (Pierre Franç., comte), homme politique, né vers 1757 à Chatou près de Paris, mort en 1834, était en 1789 procureur au Châtelet de Paris. Lié avec Danton, il fut nommé après le 10 août accusateur public près le tribunal criminel extraordinaire, fut, après la mort de Danton, emprisonné par Robespierre, ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor, devint sous le Directoire historiographe de la République, remplit en même temps les fonctions de défenseur officieux près les tribunaux et rédigea plusieurs journaux d'opposition. Au 18 brumaire, il seconda Bonaparte, qui l'appela au conseil d'État, puis l'adjoignit au ministère de la police: c'est lui qui découvrit en 1804 les projets de George Cadoudal. Préfet de police pendant les Cent-Jours, il fut exilé au retour des Bourbons, se retira dans les Pays-Bas, puis aux États-Unis, et ne rentra en France qu'en 1818. On a de lui quelques écrits politiques. Il avait rédigé des *Mémoires*, qui paraissent avoir été supprimés.

REALÉJO, v. de l'État de Nicaragua, ch.-l. de dép., sur le Grand-Océan, près de l'emb. d'une riv. de son nom, à 17 kil. O. N. O. de Léon; 4000 hab. Très-beau port; chantiers de construction. — Fondée en 1534 par les compagnons d'Alvarado.

RÉALISTES, secte scolastique opposée à celle des Nominaux, soutenait que les idées générales ont un objet réel, séparé à la fois des choses et de notre esprit, tandis que les Nominaux n'y voyaient que de pures abstractions, ou même de purs mots, *flatus vocis*. Cette doctrine, qui a son origine dans la philosophie de Platon, domina au moyen âge, et eut pour principaux défenseurs aux XIe et XIIe s. Guillaume de Champeaux, S. Anselme de Cantorbéry, Amaury de Chartres, Duns Scot, Gilbert de la Porée, etc. Les Réalistes firent condamner les Nominaux comme hérétiques par plusieurs conciles et même par l'autorité civile. Ils ont été à leur tour vivement combattus par la plupart des philosophes modernes (*V.* NOMINAUX), et le Réalisme pur compte aujourd'hui fort peu de partisans.

RÉALMONT, *Regalis mons*, ch.-l. de cant. (Tarn), à 19 kil. S. d'Alby; 2676 h. Jolie petite ville, belles promenades. Houille aux environs. — Fondée en 1272 et jadis fortifiée; démantelée en 1623.

RÉATE, auj. *Rieti*, anc. v. de l'Italie centrale, sur le Velinus, était la capitale de la Sabine. Elle souffrit beaucoup dans les guerres des Romains contre les Italiens, devint sous l'empire préfecture, puis, sous Vespasien, municipe. Mulets renommés.

RÉAUMUR (René Ant. FERCHAULT de), physicien et naturaliste, né à La Rochelle en 1683, mort en 1757, vint se fixer à Paris en 1703 et fut reçu à l'Académie des sciences dès 1708. Pendant 50 ans il porta ses recherches sur presque toutes les branches de l'histoire naturelle, de la physique et de la technologie : on lui doit d'utiles travaux sur la cémentation et l'adoucissement des fers fondus, sur la fabrication du ferblanc, sur la porcelaine; il découvrit le moyen de fabriquer le verre blanc opaque connu sous le nom de *porcelaine Réaumur*, fut le 1er en France à faire des essais sur l'incubation artificielle, et inventa en 1731 le thermomètre qui porte son nom (*V.* THERMOMÈTRE dans notre *Dict. univ. des Sciences*). Réaumur est en outre l'auteur de la première méthode botanique à laquelle on ait pu donner le nom de système. Au reste, il contribua par son influence, plus encore que par ses travaux, à l'essor que prirent les sciences au XVIIIe s. Outre de nombreux *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de l'Académie des sciences, on lui doit un *Traité sur l'art de convertir le fer en acier et d'adoucir le fer fondu*, 1722, et d'intéressants *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, 1734-42.

REBAIS, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 12 k. N. E. de Coulommiers: 1186 h. Grains, laines. Ruines d'une abbaye de Bénédictins fondée en 634. Anc. école militaire, supprimée en 1793.

REBAPTISANTS. *V.* ANABAPTISTES.

REBEC, *Robecco* en ital., bourg du Milanais, sur la r. dr. de l'Oglio, à 10 k. N. de Crémone. Bayard y éprouva un échec et y périt en 1524.

RÉBECCA, fille de Bathuel et femme d'Isaac, fut mère d'Ésaü et de Jacob. Elle aida Jacob à surprendre la bénédiction d'Isaac au préjudice de son frère.

REBER (J. G.), l'*Oberkamft des Vosges*, né à Mulhouse en 1731, m. en 1816, importa à Ste-Marie-aux-Mines l'industrie du coton et y fonda en 1753 un établissement dans lequel il se livra à la fois à la filature et au tissage de cette matière ainsi qu'à la teinture des étoffes, et qui devint bientôt un des plus importants de l'Europe.

REBOUL (Jean), poëte français, né à Nîmes en 1796, m. en 1864, était simple boulanger, et s'est fait un nom par des *Poésies*, dont le premier et le meilleur recueil parut en 1836. On y remarque l'*Ange et l'Enfant*.

REBOULET (Simon), né à Avignon en 1687, m. en 1752, se fit d'abord Jésuite, puis avocat. Il est auteur d'une *Histoire de la Congrégation des Filles de l'enfance de Jésus* (1734), qui donna lieu à des poursuites, et rédigea les *Mémoires du chevalier de Forbin*, d'après les papiers de cet illustre marin.

REBUFFE ou REBUFFI, nom de deux jurisconsultes français. Jacques R., né à Montpellier vers 1450, m. en 1528, a laissé des *Commentaires sur le Code de Justinien*. — Pierre R., né en 1487, m. en 1557, publia des ouvrages qui firent autorité : *Explication des Pandectes* (lat.); *Commentaire sur le titre du Digeste de Verborum significatione*, etc. Ses *OEuvres* forment 5 vol. in-fol., Lyon, 1586.

RÉCAMIER (Julie BERNARD, dame), femme célèbre, née à Lyon en 1777, morte à Paris en 1849, était fille d'un employé supérieur des postes, qui fut destitué sous le Consulat comme suspect de connivence avec les royalistes. Mariée à un riche banquier de Paris, M. Récamier, elle ouvrit un salon qui devint bientôt le rendez-vous d'une société choisie, mais qui ne tarda pas à exciter les ombrages du pouvoir. Éloignée de Paris par la police impériale à cause de ses relations avec Mme de Staël, alors exilée, elle séjourna quelque temps à Lyon, où elle se lia avec Camille Jordan et Ballanche, puis visita l'Italie, et ne put revoir la France qu'après la chute de l'Empire. Éprouvée par de grands revers de fortune, elle alla s'ensevelir en 1819 à l'Abbaye-aux-Bois (rue de Sèvres). Elle n'en fut pas moins recherchée du monde qu'elle fuyait, et vit sa retraite fréquentée par toutes les célébrités de l'époque : Chateaubriand, l'un des plus assidus, resta jusqu'à la mort son ami le plus intime. D'une beauté incomparable, qu'elle eut le privilége de conserver fort tard, et à laquelle se joignaient tous les dons de l'esprit et du cœur, Mme Récamier fut entourée d'adorateurs; mais, se contentant de plaire, elle sut se préserver de toute faiblesse. Elle avait rédigé d'intéressants mémoires, mais en mourant elle ordonna de les détruire. Elle a laissé un grand nombre de lettres, dont une partie a été publ. en 1859 par Mme Ch. Lenormant, sa nièce, sous le titre de *Souvenirs et Correspondance de Mme Récamier*. Gérard a peint son portrait en pied. L'Académie de Lyon a mis au concours son *Éloge* : le prix a été remporté par M. Rondelet (1851).

RÉCAMIER (Joseph), médecin, né en 1774, près de Belley (Ain), mort en 1852, fut longtemps médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, professeur à la Faculté de médecine et au Collége de France. Fécond en ressources, il obtint souvent par une médication hardie des cures inespérées. On a de lui des *Recherches sur le traitement du cancer* (1829) et du *choléra-morbus* (1832). Le docteur Dubois (d'Amiens) a prononcé son *Éloge* à l'Académie de Médecine.

RECANATI, *Recinatum*, v. murée du roy d'Italie (Macerata), près de l'Adriatique, à 14 k. N. E. de Macerata; 8000 hab. Anc. évêché, érigé en 1240, et réuni à celui de Lorette au XVIe s.

RÉCARÈDE I, *le Catholique*, roi des Visigoths d'Espagne (586-601), fils de Leovigilde, embrassa ouvertement le Catholicisme, convertit ses sujets (587) et fit anathématiser l'Arianisme au IIIe concile de Tolède (589). Il repoussa le roi burgonde Gontran, qui avait envahi ses États, et déploya autant de bonté envers ses sujets que de ferveur pour l'Église. Il fut le premier qui se fit couronner solennellement. Il résidait à Tolède, qu'il déclara *ville royale*. — R. II, roi visigoth, fils et successeur de Sisebut (620), ne régna que quelques mois.

RECEY-SUR-OURCE, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), sur l'Ource, à 25 k. S. E. de Châtillon; 981 h. Tonneaux.

RÉCHABITES, secte juive fondée, sous le règne de Jéhu, par Jonadab, fils de Réchab. *V.* JONADAB.

RECHICOURT-LE-CHATEAU, ch.-l. de c. (Meurthe), à 18 kil. S. O. de Sarrebourg; 950 hab. On y voit un château qui donna naissance au bourg, et qui peut être du VIIIe s. Après avoir appartenu à différents maîtres, Rechicourt devint fief d'Empire. Il fut réuni à la France avec la Lorraine.

RECHT, grande v. de Perse, ch.-l. du Ghilan, près de la mer Caspienne, à 10 kil. de la baie d'Inzéli et à 230 k. N. E. de Téhéran; 60000 h. Manufactures de soie. Recht est un des principaux entrepôts de la mer Caspienne; elle commerce surtout avec Astracan. Il y fut signé en 1732 un traité de paix entre la Perse et la Russie.

RECIFE. *V.* PERNAMBOUC.

RÉCOLLETS, *Recollecti* (c.-à-d. *recueillis*), religieux réformés de l'ordre de S. François, s'établirent d'abord en Espagne (1484), puis en Italie, furent introduits en France, à Nevers, en 1592, et à Paris en 1603. Ils fournissaient des missionnaires pour les Indes, et des aumôniers pour les régiments.

RECTEUR, chef d'Académie ou d'Université. *V.* cet art. dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

RÉDEMPTION (Ordre de la). *V.* MATHURINS et TRINITAIRES.

RÉDEMPTORISTES. *V.* LIGUORI.

REDI (Franç.), naturaliste, l'un des plus grands observateurs de l'Italie, né à Arezzo en 1626, mort en 1698, s'établit de bonne heure à Florence, y devint médecin des ducs de Toscane Ferdinand II et Cosme III, et cultiva à la fois les sciences et les lettres. Il est connu surtout par ses *Expériences sur la génération des insectes* (Florence, 1668, en italien, trad. en latin, Amst., 1688) : il y prouva qu'aucune espèce n'est engendrée par la pourriture, comme le croyaient les anciens; il fit aussi d'intéressantes remarques sur la vipère, sur les vers intestinaux, etc. On a de lui des poésies estimées, et même des recherches grammaticales. Ses *OEuvres complètes* forment 6 vol., Venise, 1712, et Naples, 1742.

RÉDIFS, c.-à-d. *réserve*, nom donné par les Turcs aux soldats qui après 6 ans de service sont incorporés dans la réserve. Ils forment la garde urbaine.

REDNITZ (la), *Radantia*, riv. de Bavière, naît à 7 k. N. O. de Pappenheim, reçoit le Roth à droite et la Rézat à gauche, puis s'unit à la Pegnitz, prend alors le nom de Regnitz et se jette dans le Mein après un cours de 100 k. Charlemagne avait voulu réunir la Rednitz à l'Altmuhl, affluent du Danube, afin de faire ainsi communiquer le Rhin et le Danube : ce beau projet a été récemment exécuté.

REDON, *Roto*, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 65 kil. S. O. de Rennes, sur la r. dr. de la Vilaine, au pied de la mont. de Beaumont; 5943 h. Port abordable à l'aide de la marée; grand bassin, canal. Trib. de 1re inst., collége. Entrepôt de sel, construction de navires, commerce de bois, de châtaignes, d'ardoises. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 818.

REDONES, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3e), à l'O. des *Diablintes*, des *Arvii* et des *Andecavi*; ch.-l. *Condate* ou *Redones* (auj. *Rennes*).

REDOUTÉ (Joseph), peintre de fleurs, né en 1759, à St-Hubert (Pays de Liége), m. à Paris en 1840, vint de bonne heure s'établir en France (1784), s'y

fit bientôt distinguer par son talent, fut chargé, avec Gérard Van Spaëndonck, de dessiner les plantes pour le cabinet du roi, devint en 1792 dessinateur de l'Académie des sciences, et enseigna le dessin des fleurs au Jardin des Plantes à partir de 1822. Entre autres collections, il a publié les *Liliacées*, 8 vol. in-f.; les *Roses* (228 pl); la *Flora atlantica*, de Desfontaines, la *Flora borealis Americana*, les *Plantes de la Malmaison*; la *Flore de Navarre*, l'*Histoire des champignons*, l'*Histoire des plantes grasses*, etc. Passionné pour son art, Redouté étudia la physionomie des plantes et des fleurs, ainsi que leurs poses dans la nature, et, pour en mieux rendre toute la délicatesse et la fraîcheur, il imagina de les peindre à l'aquarelle au lieu de la gouache jusqu'alors en usage, procédé qui obtint le plus grand succès. On l'a surnommé le *Raphaël des fleurs*.

REDOUT-KALÉ, port et forteresse russe (Iméréthie), sur la mer Noire, à l'embouch. du Kopi, à 373 kil. de Tiflis; 2000 h. Ses fortifications ont été détruites en 1856 et la navigation rendue libre.

REES (Abraham), savant anglais, né dans le pays de Galles en 1743, mort en 1825, était fils d'un ministre dissident. Il fut vingt ans professeur de mathématiques à l'institut d'Hoxton près de Londres, puis eut la chaire de théologie et de sciences naturelles au collége d'Hackney. Après avoir donné une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* de Chambers, il publia lui-même un ouvrage du même genre, la *New Cyclopædia* (Londres, 1803, etc., 44 vol. gr. in-8), monument d'une immense érudition, dans l'exécution duquel il eut de nombreux collaborateurs.

RÉFÉRENDAIRE, titre de dignité. *V.* ce mot dans notre *Diction. univ. des Sciences*.

RÉFORME. On donne ce nom à la révolution opérée dans la Chrétienté au XVIe s., et qui sépara de l'Église romaine une grande partie de l'Europe. Déjà plusieurs fois les Albigeois en France, Arnauld de Brescia en Italie, Wiclef en Angleterre, Jean Huss en Bohême s'étaient élevés contre l'Église romaine, et avaient refusé de se soumettre à son autorité; mais ils avaient échoué, et leurs partisans avaient disparu peu à peu. Luther, marchant sur leurs traces, commença à dogmatiser en 1517, et entraîna une partie de l'Allemagne. La Réforme fut alors favorisée, non-seulement par l'esprit d'examen développé depuis la Renaissance, mais aussi par la cupidité des princes qui convoitaient les riches bénéfices du clergé. Zwingle introduisit la Réforme en Suisse; Calvin la répandit à Genève et dans une grande partie de la France; Knox en Écosse; Henri VIII l'établit en Angleterre. Aujourd'hui les partisans de la Réforme se sont répandus dans la plus grande partie de l'Amérique septentrionale. Ils sont subdivisés en un nombre infini de sectes particulières: Zwingliens, Luthériens, Calvinistes, Presbytériens, Anglicans, Arminiens, Quakers, Méthodistes, etc. (*Voy.* ces noms). — Quoique le nom de Réformés convienne à tous ceux qui, depuis le XVIe siècle, adoptèrent les idées nouvelles, les Calvinistes le prenaient plus particulièrement que les Luthériens. On doit à M. Charpenne une *Hist. de la Réforme* (écrite au point de vue catholique), 1803, et à M. F. Puaux l'*Hist. de la Réformation française*, 1860-64.

RÉGALE (La), droit qu'exerçait le *roi* de France de percevoir les fruits des évêchés et monastères vacants et de pourvoir pendant la vacance aux bénéfices qui étaient à la collation de l'évêque. Ce droit fut presque toujours contesté par les papes, surtout le droit de collation, qui était appelé *la régale spirituelle*. Ce fut l'occasion de vifs débats entre Louis XIV et Innocent XI en 1682 et d'une scission dans le clergé.

REGEN (la), riv. de Bavière, sort des monts Bœhmerwald à 22 kil. N. E. de la ville de Regen, coule généralement au S. O. et tombe dans le Danube, vis-à-vis de Ratisbonne (*Regensburg*), après un cours de 160 kil. — Elle donnait son nom au cercle bavarois de la Regen, appelé auj. *Ht-Palatinat*.

RÉGENCE, dignité de celui qui gouverne pendant la minorité ou l'absence du roi. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*. — On appelle spécialement la *Régence* l'époque qui s'écoula depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la majorité de Louis XV (1715-1723), et pendant laquelle Philippe, duc d'Orléans, fut chargé de gouverner avec le titre de *régent*: ce fut une époque de corruption et d'agiotage. *V.* ORLÉANS (Philippe II, duc d'), DUBOIS, LAW, etc.

RÉGENCES BARBARESQUES. On désignait souvent ainsi les États du N. O. de l'Afrique: *Tripoli*, *Tunis*, *Alger*.

RÉGENT, celui qui exerce le pouvoir souverain à la place du roi absent, mineur ou incapable. On applique plus spécialement ce nom dans l'histoire à Philippe, duc d'Orléans, régent pendant la minorité de Louis XV; et à Georges, prince de Galles (Georges IV), qui gouverna pendant la démence de son père Georges III, de 1811 à 1820.

REGGIO, nom commun à deux villes d'Italie:

La 1re, *Rhegium Lepidi*, ch.-l. de prov., est dans le Modénais, sur le Tassone, à 23 kil. N. O. de Modène, et compte 18 000 hab. Évêché, faculté de droit, chemin de fer, château fort, cathédrale, belle église de Notre-Dame de la Giara, beau théâtre, gymnase, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle. Patrie de l'Arioste et de Panciroli. — Ce *Rhegium* était dans la Gaule cisalpine, chez les Boïens; Æmilius *Lepidus* la colonisa, d'où son nom distinctif. Détruite par les Goths en 409, elle fut relevée par Charlemagne. L'une des républiques lombardes au moyen âge, elle finit par tomber sous la domination de la maison d'Este (1290). Elle fut prise par les Français en 1702, par le prince Eugène en 1706 et par le roi de Sardaigne en 1742. Elle fut le ch.-l. du dép. du Crostolo dans la républ. Cisalpine (depuis roy. d'Italie); le congrès de Vienne la donna au duc de Modène. Une révolte qui y éclata en 1831 fut aussitôt comprimée par les Autrichiens. — Napoléon donna le titre de *duc de Reggio* au maréchal Oudinot.

La 2e, dite aussi *Santa-Agata delle Galline*, *Rhegium Julii* chez les anciens, se trouve dans l'anc. roy. de Naples, et est le ch.-l. de la Calabre Ultér. Ire; elle est sur le détroit de Messine, à la pointe S. O. de l'Italie; 10 000 hab. Archevêché, tribunaux, collége. Belle cathédrale, quai remarquable. Soieries, damas, byssus, eaux de senteur, essences, etc. — Rhegium est, dit-on, une colonie de Chalcis en Eubée; elle reçut des Messéniens l'an 723 av. J.-C. Elle fut le plus souvent république, mais eut quelques tyrans (entre autres Anaxilas), fut soumise par Denys le Tyran, servit d'asile à Denys le Jeune dans son 1er exil; redevint indépendante après la chute définitive du tyran, fit alliance avec Rome vers la fin de la lutte samnite, et reçut, l'an 280 av. J.-C., une garnison romaine. Cette garnison ayant égorgé les habitants mâles pour rester maîtresse des femmes et des biens des victimes, l'attentat fut sévèrement puni par Rome même (271). Rhegium devint ensuite colonie romaine et ville municipale. Jules César la restaura et lui donna son nom. Cette ville resta une des dernières possessions de l'empire grec en Italie; elle tomba au XIe s. sous la domination des Normands: leur chef Robert Guiscard y fut élu duc de Pouille et de Calabre en 1059. Gonsalve de Cordoue la réunit au royaume de Naples au commencement du XVIe s. Barberousse, en 1544, et Mustapha-Pacha, en 1558, la saccagèrent; elle s'était relevée de ses ruines, lorsqu'un tremblement de terre l'anéantit presque en 1783. Rebâtie sur un meilleur plan et sous le nom de *Sta-Agata delle Galline*, elle a éprouvé en 1841 un nouveau tremblement de terre.

RÉGILLE, *Regillum*, petite v. de l'Italie ancienne, chez les Sabins, à 20 milles E. de Rome (31 kil.). Aux env. était le *lac Régille*, auj. *di Sta-Prassede*, où le dictateur Posthumius Albinus (dit depuis *Regillensis*) remporta en 496 une victoire décisive sur les Latins, qui s'étaient révoltés en faveur de Tarquin.

RÉGILLIEN, *Q. Nonius Regillianus*, Dace d'origine et parent de Décébale, servait dans les troupes romaines et avait battu les Sarmates quand il prit la pourpre en Mésie (261). Suivant les uns, Gallien le défit en 263; selon les autres, il fut assassiné par les Illyriens et par ses propres soldats.

RÉGINON, abbé de Prum de 892 à 899, m. à Trèves en 915, a laissé: 1° une *Chronique* qui finit en 907 et qui a été continuée par un moine de Trèves jusqu'en 977 (publiée à Mayence, 1521, et dans le *Rerum Germanicarum scriptores* de Pistorius); 2° un recueil de canons, publié par Baluze sous le titre de: *De ecclesiasticis disciplinis*, Paris, 1671.

REGINUM ou REGINA CASTRA, auj. RATISBONNE.

REGIOMONTANUS (Jean MULLER, dit), astronome allemand, né en 1436, près de Kœnigsberg en Franconie, d'où son nom latin (*Kœnigsberg* voulant dire, comme *regius mons*, mont royal), m. en 1476, étudia l'astronomie et les mathématiques sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et exécuta, conjointement avec lui, divers travaux qui lui avaient été confiés par le cardinal Bessarion. Il suivit ce prélat en Italie, où sa réputation s'était déjà étendue, et donna à Padoue un cours d'astronomie qui attira un grand concours d'auditeurs (1463). De retour en Allemagne, il résida quelques années à Bude près du roi de Hongrie Matthias Corvin; il s'établit ensuite à Nuremberg et fonda dans cette ville une imprimerie d'où sont sortis un grand nombre d'ouvrages scientifiques. Attiré à Rome par le pape Sixte IV, il y mourut peu après son arrivée, soit enlevé par la peste, soit assassiné par le fils de George de Trébizonde, dont il avait critiqué les traductions. Ce savant a beaucoup écrit; ses principales productions sont: *Ephemerides astronomicæ ab anno* 1475 *ad annum* 1506; *Kalendarium novum; Tabulæ directionum profectionumque; Epitoma in Almagestum Ptolomæi* (avec Purbach); *De triangulis planis et sphæricis, una cum Tabulis sinuum*: c'est le plus important de ses ouvrages. Regiomontanus est, avec Purbach, un des régénérateurs de l'astronomie; tous deux ont reconnu et signalé les invraisemblances du système de Ptolémée.

RÉGIS (S. Jean François), l'*Apôtre du Velay*, né en 1597 au château de Fontcouverte (diocèse de Narbonne), m. en 1640, appartenait à une famille noble et aisée. Élevé chez les Jésuites à Béziers, il entra de bonne heure dans leur ordre et, après avoir enseigné dans divers collèges, se voua à la prédication. Il prêcha dans le Bas-Languedoc, surtout dans le Velay et le Vivarais, et ramena dans le sein de l'Église un grand nombre de Calvinistes. Il ne se signala pas moins par sa charité, surtout dans une peste qui désolait Toulouse, et m. à La Louvesc, à 43 ans, exténué par les fatigues et les macérations. Il fut canonisé en 1737. On le fête le 16 juin. Sa *Vie* a été écrite par le P. Daubenton et plus récemment par l'abbé Daurignac, 1861. — Une Société qui a pour but de marier les personnes qui vivent dans le désordre a été placée sous son nom.

RÉGIS (Sylvain LEROY, dit), savant français, né en 1632 dans l'Agénois, mort en 1707, étudia la théologie à Paris, embrassa avec ardeur la philosophie de Descartes, à laquelle il fut initié par Rohault, et enseigna avec un grand succès la nouvelle doctrine à Toulouse, à Montpellier, à Paris, où il exposa méthodiquement la doctrine de Descartes. L'archevêque de Harlay lui ayant interdit cet enseignement, il s'occupa de publier ses œuvres et de combattre par ses écrits les adversaires de Descartes. Son ouvrage principal est le *Système de philosophie*, en français, Paris 1690. Régis était de l'Académie des sciences.

RÉGIS (J.B.), jésuite, missionnaire en Chine, né vers 1665 à Istres en Provence, mort en Chine en 1737, travailla à la carte générale de ce pays (1708-15), et prit part en 1724 aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Young-Tching pour empêcher la proscription du Christianisme. Il a laissé une traduction latine de l'*Y-King*, publ. par J. Mohl, Stuttg., 1834-39, 2 v. in-8.

REGIUM. V. RHEGIUM et REGGIO.

REGIUS (H. LE ROY ou DU ROY, dit), professeur de médecine à Utrecht, né dans cette ville en 1598, mort en 1679, fut un des premiers disciples de Descartes. Il adopta d'abord la doctrine du maître sans restriction, mais dans la suite il s'en écarta, et fut publiquement désavoué par Descartes (1647). Regius fut aussi un des premiers à soutenir la circulation du sang. Ses principaux ouvrages sont: *Physiologia*, 1641; *Fundamenta physices*, 1647 (il copia dans cet ouvrage le traité des *Animaux* de Descartes, encore inédit); *Explicatio mentis humanæ*, 1648; *Philosophia naturalis*, 1661.

RÉGNARD (Jean-Franç.), poëte comique, né à Paris en 1655, mort en 1709, était fils d'un riche marchand. Il voyagea dès qu'il eut fini ses études, visita l'Italie, où il gagna beaucoup d'argent au jeu, fut pris par des corsaires algériens en revenant en France, conduit à Constantinople et vendu comme esclave, s'acquit les bonnes grâces de son maître en présidant à sa cuisine, revint en France après deux ans de captivité et en payant une rançon de 12 000 fr., recommença ses voyages et visita, avec quelques amis, la Flandre, la Hollande, le Danemark, la Suède; s'avança jusqu'en Laponie, au delà de Tornéa (1681), et inscrivit sur un rocher ce vers devenu célèbre:

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

Il vint vers 1683 se fixer à Paris, y acheta une charge de trésorier de France, vécut dans l'aisance et se mit à faire des comédies par passe-temps. Il travailla d'abord pour le Théâtre Italien (1688-96), puis il fit jouer au Théâtre Français plusieurs comédies qui eurent un grand succès (1694-1708): elles se font surtout remarquer par une franche gaieté, par une peinture vraie des mœurs de l'époque, par un style vif et naturel sans trivialité. Ces comédies lui assurent la première place après Molière. Les principales sont: *le Joueur* (1696), *le Distrait* (1697), *Démocrite* (1700), *les Folies amoureuses* (1704), *les Ménechmes* ou *les Jumeaux* (1705), *le Légataire universel* (1708), toutes en vers. On a encore de lui plusieurs petites pièces qu'il avait données au Théâtre Italien, une relation de ses voyages, un petit roman, la *Provençale*, qui n'est que sa propre histoire, des poésies diverses, parmi lesquelles on remarque une *Satire contre les maris*, en réponse à la satire de Boileau contre les femmes. Ses *Œuvres complètes* ont été souvent imprimées; les meilleures éditions sont celles de G. Garnier, 1789-90, 6 v. in-8, de Lequien, 1820, de Crapelet, 1822 et 1823, d'Alfred Michiels, 1855. On doit à M. Gilbert un *Éloge de Régnard*, couronné en 1858 par l'Académie française.

REGNAUD (Étienne), dit *de St-Jean-d'Angély*, né en 1760 à St-Fargeau (Yonne), était fils du président au bailliage de cette ville. Il fut nommé dès 1782 lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort, fut député aux États généraux en 1789 par le bailliage de St-Jean-d'Angély (d'où le nom sous lequel il est connu), rédigea le *Journal de Versailles*, feuille modérée, courut de grands risques pendant la Terreur, obtint un emploi à l'armée d'Italie après la chute de Robespierre, seconda Bonaparte au 18 brumaire, fut appelé au Conseil d'État, où il présida la section de l'intérieur, devint procureur général près la haute cour, secrétaire d'État de la famille impériale, montra dans tous ces postes du talent, de l'activité, du dévouement, et fut en récompense créé comte. Fidèle à son maître jusqu'au bout, il défendit, même en 1815, les intérêts de Napoléon II devant la Chambre. Proscrit par les Bourbons, il passa quatre ans en exil (1815-19), et mourut quelques heures après son retour, 1819. Il était depuis 1803 membre de l'Académie française. — Le maréchal Regnaud de St-Jean d'Angély, né en 1794, est son fils.

REGNAULT (le baron J. B.), peintre, né à Paris en

1754, mort en 1829, servit quelque temps comme mousse, fut, au retour de ses pérégrinations, emmené à Rome par un peintre qui avait remarqué en lui d'heureuses dispositions, remporta à 20 ans le grand prix par un tableau d'*Alexandre et Diogène*, composa pour l'Académie *Andromède et Persée* et *l'Éducation d'Achille*, qui le firent admettre dans cette compagnie en 1783, et exécuta successivement un grand nombre de beaux ouvrages, parmi lesquels on remarque *le Déluge*, où il ne craignit pas de lutter contre Poussin, *Mars désarmé par Vénus*, *Socrate et Alcibiade chez Aspasie*, *la Mort d'Adonis*, *les Trois Grâces*, *l'Amour endormi sur le sein de Psyché*, *Jupiter enlevant Io*, *le Triomphe de la paix*. Regnault brille surtout par la grâce; sa manière, plus douce qu'énergique, dégénère quelquefois en mollesse. Ce maître forma d'illustres élèves, entre autres Guérin, Hersent et Blondel.

RÉGNIER (Mathurin), poëte satirique, né à Chartres en 1573, mort en 1613, était neveu du poëte Desportes qui l'initia à la poésie. Il fut tonsuré dès l'enfance, suivit à Rome le cardinal de Joyeuse (1593) et le duc de Béthune (1602), profita de son séjour en Italie pour étudier la littérature du pays, obtint à son retour un bon canonicat avec une pension de 2000 liv., et put dès lors se livrer à son goût pour les lettres et le plaisir. Quoique ecclésiastique, il s'abandonna sans retenue à des excès qui abrégèrent ses jours : il avait 40 ans quand il mourut. On a de Régnier 16 *satires*, 3 *épîtres*, 5 *élégies*, des *poésies spirituelles* et autres. Il est le premier en France qui ait réussi dans la satire; il imita avec succès les anciens, qu'il avait pris pour modèles, et fit aussi de nombreux emprunts aux satiriques italiens. Ce poëte, plein de sens et d'énergie, excelle à saisir le ridicule et à le peindre en traits ineffaçables :

> Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
> Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur.
> (Boileau, *Art poétique*, II[e] ch.)

Les meilleures éditions de ses *OEuvres* sont celles de Brossette, avec commentaire, Londres, 1729 (réimp. en 1822 par Lequien), de Lenglet-Dufresnoy, 1733, de Viollet-le-Duc, 1821, 1853, de Poitevin 1860, de Barthélemy, 1862, de L. Lacour, 1867.

RÉGNIER-DESMARAIS (Franç. Séraphin), grammairien et littérateur, né à Paris en 1632, mort en 1713, suivit à Rome, en 1662, le duc de Créqui avec le titre de secrétaire d'ambassade, et se familiarisa tellement avec l'italien qu'il fit en cette langue des vers qui furent goûtés des Italiens mêmes et qui le firent admettre à l'Académie della Crusca. Il fut à son retour pourvu du prieuré de Grammont (1668), et reçut alors les ordres sacrés. Admis à l'Académie française en 1670, il devint secrétaire de cette compagnie en 1684, fut un des plus actifs rédacteurs du *Dictionnaire* et en publia la 1[re] édition, 1694, 2 vol. in-f.; c'est lui qui tint la plume dans la dispute de l'Académie avec Furetière. On a de l'abbé Régnier une *Grammaire française*, 1705, ouvrage fort estimé, qui était destiné à exposer les principes dont le *Dictionnaire* offrait l'application; des *Poésies françaises*, *italiennes*, *latines* et *espagnoles* (1708); des traductions de divers ouvrages de Cicéron (la *Divination*, *les Vrais biens et les Vrais maux*); il a aussi trad. de l'espagnol la *Pratique de la perfection chrétienne* de Rodriguez. Il était fort tenace dans ses opinions, ce qui le fit surnommer *l'Abbé Pertinax*.

RÉGNIER (Claude Ant.), duc de Massa, né en 1746 à Blamont (Meurthe), mort en 1814, fut d'abord avocat à Nancy. Député en 1789 aux États généraux, il se distingua dans cette assemblée par sa modération et ses lumières, fut élu par le dép. de la Meurthe membre du Conseil des Anciens (1795-1799), favorisa la révolution du 18 brumaire et coopéra à la rédaction de la Constitution consulaire, fut appelé au conseil d'État, élabora et présenta au Corps Législatif plusieurs projets de loi, fut nommé en 1802 grand juge ou ministre de la justice, et chargé en même temps de la police générale, dirigea en cette double qualité les poursuites contre George Cadoudal et Pichegru (1804), conserva le portefeuille de la justice jusqu'en 1813, et fut à cette époque nommé président du Corps Législatif. Il perdit tout à la chute de l'Empire, et mourut trois mois après.

RÉGNIER (Edme), habile mécanicien, né en 1751 à Semur-en-Auxois, mort en 1825 à Paris, avait d'abord été ouvrier armurier. Il inventa le dynamomètre, le paratonnerre à conducteur mobile, le méridien sonnant (ou canon méridien), perfectionna la serrure à combinaison, fabriqua une échelle à incendie s'allongeant à volonté, fit des bagues et bracelets d'acier aimanté, employés, dit-on, avec succès contre les maux de tête, etc. C'est lui qui forma le noyau du musée central d'artillerie à Paris; il fut nommé conservateur de cet établissement.

REGNITZ. *V.* REDNITZ.

REGULUS (M. Atilius), général romain, consul en 267 et 256 av. J.-C. Dans son 2[e] consulat, il battit les Carthaginois près d'Ecnome en Sicile avec son collègue Manlius Vulso, puis en Afrique près d'Adis, et les réduisit à demander la paix; mais, pendant qu'on en débattait les conditions, il fut attaqué, défait et pris à Tunis par le mercenaire lacédémonien Xanthippe. En 250, les Carthaginois lui donnèrent la liberté sur parole, afin qu'il accompagnât la députation chargée par eux de demander à Rome l'échange des prisonniers; mais, au lieu d'appuyer cette mesure, il ne prit la parole dans le sénat que pour en dissuader ses concitoyens; après avoir ainsi parlé, il ne craignit pas d'aller, malgré les prières de sa famille et du sénat même, reprendre ses fers à Carthage. Il y périt au milieu d'atroces supplices : on raconte que les Carthaginois, après lui avoir coupé les paupières et l'avoir exposé dans cet état aux ardeurs du soleil, l'auraient enfermé dans un tonneau rempli de clous, qu'ils auraient ensuite fait rouler du haut d'une montagne. Quelques critiques modernes mettent son supplice en doute. Le dévouement de Régulus a fourni des sujets de tragédie à Pradon, à Dorat, à Métastase et à Lucien Arnault, fils de l'auteur de *Marius*.

REGULUS SERRANUS (C. Atilius), consul en 257 et 250 av. J.-C., remporta sur les Carthaginois en 257 la victoire navale de Lipari.

REHA, v. de Turquie d'Asie. *V.* RACCA et ORFA.

REI ou RAZI, nom moderne des ruines de *Ragæ* ou *Ragès*, en Perse, dans l'Irak-Adjémi, à 5 kil. S. E. de Téhéran. C'est là que naquirent Haroun-al-Raschid et le médecin Razi.

REICHA (Joseph), compositeur, né à Prague en 1770, m. en 1836, séjourna plusieurs années à Vienne, vint à Paris en 1809, ouvrit un cours de composition qui attira la foule, devint en 1817 professeur de contre-point au Conservatoire, et fut admis à l'Institut en 1835. On a de lui un *Traité de mélodie*, 1814, un *Traité d'harmonie*, 1819, un *Traité de haute composition musicale*, 1825, ouvrages qui ont opéré une révolution dans l'art musical et lui ont valu une grande célébrité. Il a fait la musique de quelques opéras : *Natalie* ou la *Famille suisse* (1816); *Sapho*, (1822); mais ce sont des œuvres médiocres. On admire au contraire comme des chefs-d'œuvre de mélodie et d'harmonie ses *quintetti* d'instruments à vent, genre dont il est le créateur.

REICHARD (Auguste), né en 1751 à Gotha, m. en 1828, se fit connaître par quelques poésies et quelques pièces de théâtre, devint directeur du théâtre ducal, fonda la *Gazette scientifique de Gotha* et plusieurs autres recueils; visita avec soin l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la France, et publia des *Guides* estimés pour leur exactitude (*Guide des voyageurs en Italie et en Suisse*, Weimar, 1819; *Guide des voyageurs en France*, Paris, 1823; *Manuel du voyageur en Allemagne*, 1836). Il fut nommé à la fin de sa vie directeur de l'administration de la guerre de Saxe-Gotha, puis conseiller intime.

REICHENAU, île du lac de Constance, dépendant du grand-duché de Bade, à 6 kil. N. O. de Constance; 5 kil. sur 3: 1800 hab. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 724 par S. Firmin, et dont les abbés étaient princes d'empire. Elle fut réunie en 1536 à l'évêché de Constance. Charles le Gros y fut enterré.

REICHENAU, vge et château de Suisse (Grisons), au confluent du Rhin antérieur et du Rhin postérieur, à 10 kil. S. O. de Coire. Établissement d'instruction fondé par Tscharner, et où professa pendant l'émigration le duc d'Orléans (le roi Louis-Philippe).

REICHENAU, *Augia dives*, v. de Bohême, à 4 k. E. de Kæniggrætz; 3250 h. Beau château, avec bibliothèque et galerie de tableaux; collége de Piaristes.

REICHENBACH, v. murée des États prussiens (Silésie), sur la Peila, à 65 kil. S. O. de Breslau; 6000 h. Toiles de coton, canevas, etc. Cette ville souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente ans (1632-1648). Les Autrichiens y furent défaits par les Prussiens en 1762. Il y fut conclu en 1790 entre ces deux puissances une convention qui mit fin à la guerre.

REICHENBERG, v. de Bohême, ch.-l. de seigneurie, sur la Neisse, à 50 k. N. E. de Jung-Bunzlau; 16 000 h. Industrie active : draps, lainages, toiles, tissus de coton; construction de machines. Victoire des Prussiens sur les Autrichiens en 1757.

REICHENHALL, v. de Bavière (Hte-Bavière), à 14 kil. S. O. de Salzbourg et à 124 k. S. E. de Munich; 3500 hab. Martinets à cuivre; fabrique de machines à vapeur, vastes et abondantes salines.

REICHSTADT, v. de Bohême (Bunzlau), à 52 kil. N. O. de Bunzlau; 2500 hab. Anc. seigneurie, érigée en duché, en 1818, par l'empereur d'Autriche François I pour son petit-fils, le fils de Napoléon et de Marie-Louise. *V.* NAPOLÉON II.

REID (Thomas), philosophe écossais, né en 1710 à Strachan (comté de Kincardine), m. en 1796, entra dans l'église presbytérienne et devint en 1737 ministre à New-Machar, près d'Aberdeen. S'étant fait remarquer par quelques écrits, il fut élu en 1752 professeur de philosophie à l'Université d'Aberdeen; il obtint en 1763 la chaire de philosophie morale de Glascow, qu'avait occupée Ad. Smith. Il résigna ses fonctions vers 1780, afin de se livrer à la composition de ses ouvrages. On a de lui une *Analyse de la Logique d'Aristote*, 1752, des *Recherches sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun*, 1763 (il y traite surtout de la formation des idées dues aux sens); des *Essais sur les facultés intellectuelles* (1785), et sur les *Facultés actives* (1788). Tous ces ouvrages ont été traduits et publiés par Théod. Jouffroy, avec une savante préface et la *Vie de l'auteur* par Dugald Stewart, 1828-1836, 6 vol. in-8. Reid peut être considéré comme le chef de la philosophie écossaise; il eut pour but d'appliquer avec rigueur à l'étude de l'esprit humain la méthode d'observation recommandée par Fr. Bacon. Il combattit avec force l'idéalisme de Berkeley, le scepticisme de Hume, et renversa la théorie métaphysique des *idées-images* (intermédiaires supposés entre les corps et l'esprit), qui avait longtemps régné dans les écoles; mais il eut le tort de trop multiplier les principes de la nature humaine. M. Ad. Garnier a publié la *Critique de la philosophie de Reid*, 1840.

REIFFENBERG (Fréd., baron de), écrivain belge, né à Mons en 1795, m. à Bruxelles en 1850, professa la philosophie à l'Université de Louvain, l'histoire à celle de Liége, et fut un des membres les plus actifs de l'Académie de Bruxelles. Ses principaux ouvrages sont: *Fastes belgiques*, 1823; *Hist. de la Toison d'or*, 1830; *De la Peinture sur verre aux Pays-Bas*, 1832; *Principes de la Logique, avec l'histoire et la bibliographie de la science*, 1833. Il a aussi composé des *Poésies* (1825), des *Nouvelles*, a fondé le *Bibliophile belge* (1840), et a fourni à plusieurs académies de savants mémoires relatifs à l'histoire des Pays-Bas.

REIGNIER, ch.-l. de c. (Hte-Savoie), à 13 k. E. de St-Julien; 1772 h. Aux environs, curieux dolmen.

REII, petit peuple de la Gaule Narbonnaise 1re, chez les *Albiœci*, avait pour ch.-l. *Reii* (auj. *Riez*).

REIKIAVIK, capit. de l'Islande, sur la côte O. de l'île et sur le golfe de Fale; 800 hab. Évêché, tribunaux, observatoire. Port sûr assez commerçant.

REIL (J. Chrétien), médecin, né en 1759, à Rhanden dans la Frise, m. en 1813, fut professeur de thérapeutique et directeur de la clinique à l'Université de Halle, président du conseil des mines, professeur de médecine à l'Université de Berlin, directeur général des hôpitaux créés après la bataille de Leipsick, et succomba au typhus en visitant les malades. Il a rédigé de 1795 à 1815 les *Archives de physiologie*, 12 vol. in-8, et a publié un curieux mémoire *De structura nervorum* (1796), où il veut établir que les nerfs sont des tubes dans lesquels circule un fluide particulier, et où il compare le mécanisme des fonctions nerveuses à celui de la pile électrique. Son nom est resté attaché à une portion du cerveau qu'il a bien décrite, l'*Insula de Reil*.

REILLANE, ch.-l. de c. (B.-Alpes), à 18 kil. S. O. de Forcalquier; 1480 h. Ruines d'un château fort.

REILLE (le comte), maréchal de France, né à Antibes en 1775, m. en 1860, fit avec distinction les campagnes d'Italie, d'Helvétie, de Prusse et d'Autriche comme aide de camp de Masséna, dont il épousa la fille, obtint dès 1807 le grade de général de division, participa à la prise de Stralsund, à la victoire de Wagram, à la prise de Valence, commanda en 1812 l'armée du Portugal, protégea la retraite des Français après le désastre de Vittoria (1813) et combattit à Waterloo. Mis en demi-solde par Louis XVIII, il fut rappelé à l'activité en 1818, fait pair de France en 1819, et maréchal en 1847.

REIMANN (Frédéric), bibliographe, né à Groningue en 1668, m. en 1743, fut recteur de divers gymnases, bibliothécaire à Magdebourg, puis pasteur d'Hildesheim (Hanovre). On a de lui une *Histoire critique de la Logique*, en allemand, Francfort, 1699; une *Histoire de l'Athéisme* (en latin), 1725; un *Catalogue des mss de la bibliothèque de Vienne*, et autres ouvrages de bibliographie, tous estimés.

REIMAR (Samuel), *Reimarus*, philologue et naturaliste, né à Hambourg en 1694, mort en 1768, était gendre et collaborateur de J. Alb. Fabricius, et fut 41 ans professeur à Hambourg, où il enseigna l'hébreu, les langues orientales et la philosophie. Outre la part qu'il prit aux travaux de Fabricius, il donna une excellente édition de *Dion Cassius*, 2 v. in-f., Hamb., 1750-52, et laissa entre autres ouvrages : un *Traité des principales vérités de la religion naturelle*, 1754, et d'intéressantes *Observations sur l'instinct des animaux* (1770), où il fait toucher au doigt les sages intentions de la Providence (trad. de l'allem. par Reneaume de Latâche, Amst., 1760). Il a aussi rédigé une *Apologie des adorateurs rationalistes de Dieu*, et la *Vie de J. A. Fabricius*, 1737.

REIMS ou RHEIMS, *Durocortorum*, puis *Remi*, ch.-l. d'arr. (Marne), sur la Vesle, près du canal de jonction de la Marne à l'Aisne, à 160 kil. N. E. de Paris, à 43 kil. N. O. de Châlons-sur-Marne; 55 808 hab. Archevêché, cour d'assises, trib. de 1re inst. et de commerce, école secondaire de médecine, lycée, bibliothèque, musée; cathédrale où l'on sacrait les rois, et qui offre un superbe portail, église St-Remi, où est le tombeau du saint et où l'on conservait la Ste-Ampoule; palais archiépiscopal, hôtel de ville, théâtre, château d'eau; belles promenades du Cours et des Remparts; place Royale, porte de Vesle, statue de Colbert; ruines d'un arc de triomphe en l'honneur de César. Ville bien bâtie, ayant des rues larges et bien percées et des remparts plantés d'arbres; magnifique chemin de fer. Draps fins et autres, châles façon cachemire, lainages, bonneterie; pain d'épice et biscuits renommés; teintureries, etc. Grand commerce des meilleurs vins de Champagne (Sillery, AI, Verzy, Rilly). Patrie de Jovin (consul romain), de l'architecte Libergier, de Colbert, Gobe-

lin, Pluche, Ruinart, des frères Lévesque de Pouilly et de Burigny, de Linguet, Tronson-Ducoudray, Velly, Rob. Nanteuil, J. B. Lasalle, Drouet d'Erlon. — *Durocortorum*, capitale des *Remi*, était au moment de l'invasion romaine une des plus florissantes cités des Gaules. Les Romains en firent la métropole de la Belgique 2ᵉ. Envahie par les Barbares, elle fut prise et dévastée en 406 par les Vandales, en 452 par Attila. Clovis y entra en 496 et s'y fit baptiser par S. Remi. Les Mérovingiens accordèrent à cette ville de très-grands priviléges. Sous les derniers Carlovingiens, elle devint le titre d'un comté, qui fut érigé en duché par Philippe-Auguste. Elle obtint de Louis VII vers 1138 une charte de commune, qui donna lieu à des luttes sanglantes avec l'autorité épiscopale. Une université y fut fondée au XVIᵉ s. Reims fut vainement assiégée par Édouard III, roi d'Angleterre en 1359; occupée par les Anglais en 1421, elle fut reprise à l'arrivée de Jeanne d'Arc, 1429. Les Russes y entrèrent le 17 fév. 1814. — Le siége métropolitain de Reims paraît dater du IIIᵉ s.; le titulaire était autrefois premier duc et pair du royaume, légat né du St-Siége, primat de la Gaule Belgique, et jouissait du droit exclusif de sacrer les rois de France (en effet tous les rois, depuis Philippe-Auguste, furent sacrés à Reims à l'exception de Henri IV et Louis XVIII). Ce n'était d'abord qu'un évêché; il fut érigé en archevêché en 774. Les prélats les plus célèbres qui ont occupé ce siége sont : S. Sixte, S. Nicaise, S. Remi, Hincmar, Foulques, Turpin, Adalbéron, Gerbert, le cardinal de Lorraine et Maurice Le Tellier. Le chanoine Morlot a écrit l'*Hist. de Reims*, 1846.

REINE (Ste), vierge et martyre de la Gaule, que les uns font vivre au IIIᵉ s., sous Aurélien, les autres au Vᵉ, du temps de l'invasion des Barbares, dont elle aurait été la victime, est honorée le 17 septembre. On ne sait rien de certain sur sa vie. Selon sa légende, elle naquit de parents idolâtres, se convertit, fut dès l'enfance persécutée pour sa foi et réduite à garder les troupeaux, inspira de l'amour à un païen qui se fit son juge pour la forcer à l'épouser et qui la condamna à mort pour se venger de ses refus. Elle subit le supplice près de l'antique *Alesia*. On bâtit sur son tombeau une église qui reçut le nom de *Ste-Reine*, ainsi que le village qui se forma autour.

REINE (Comté de la). *V.* QUEEN'S COUNTY.

REINECCIUS, en allem. *Reineck*, né en 1541 près de Paderborn, mort en 1595, enseigna les belles-lettres et l'histoire à Francfort, puis à Helmstædt, et fut un des restaurateurs des études historiques en Allemagne. Il publia, sous le titre de *Scriptores rerum germanicarum*, les vieilles chroniques du moine Witikind, de Dithmar, d'Albert d'Aix, etc., 1577-80, 6 v. in-f., et donna l'*Historia Julia*, savante histoire des Chaldéens et des Assyriens.

REINECCIUS (Chrétien), théologien saxon, recteur du gymnase de Weissenfels, 1668-1752, a servi par ses écrits l'étude de l'hébreu, et a donné l'*Ancien* et le *Nouveau Testament* en 4 langues, Leips., 1713-48.

REINESIUS (Thomas), érudit, né à Gotha en 1587, mort à Leipsick en 1667, médecin du margrave de Bayreuth, puis conseiller de l'électeur de Saxe, était pensionné par Louis XIV. On a de lui des notes sur *Manilius*, sur *Pétrone*, des *Variæ lectiones*, Utrecht, 1640; un *Syntagma inscriptionum*, Leips., 1682, in-f., formant supplément au recueil de Gruter, et des recherches curieuses sur les dieux syriens, sur les oracles sibyllins, sur la langue punique, etc.

REINHARD (Fr. Volkmar), moraliste et prédicateur protestant, né à Sulzbach en 1753, m. en 1812, fut successivement professeur de théologie et de philosophie à Wittemberg, 1ᵉʳ prédicateur de la cour de Dresde, conseiller ecclésiastique, membre du consistoire suprême, et exerça beaucoup d'influence sur l'enseignement scolaire et religieux du pays. On a de lui : *Système de la morale chrétienne*, ouvrage fort estimé; *Leçons de théologie dogmatique*, et 39 vol. de *Sermons*, qui complètent et appliquent son *Système de morale*.

REINHOLD (Ch. Léonard), philosophe, né en 1758 à Vienne, mort en 1823, fut dans sa jeunesse placé chez les Jésuites; se sentant peu de vocation, il prit la fuite et se rendit à Leipsick, où il suivit les leçons de Platner, puis (1784) à Weimar, où il épousa la fille de Wieland. Il publia dans cette ville des *Lettres sur la philosophie de Kant* (1786), qui commencèrent sa réputation, fut nommé en 1787 professeur de philosophie à Iéna, et appelé en 1794 à la chaire de Kiel; il resta dans cette ville jusqu'à sa mort. Trouvant la philosophie de Kant incomplète, Reinhold voulut faire précéder l'analyse de la raison, qu'avait donnée le philosophe de Kœnigsberg, d'une analyse de la conscience. Selon lui, dans la conscience, la *représentation* ou la pensée se rapporte à deux termes dont elle reste distincte, le sujet et l'objet. Ayant à son tour rencontré d'ardents contradicteurs, il finit par douter de la solidité de sa théorie et l'abandonna pour adopter successivement les idées de Fichte, de Bardili et de Jacobi. Il crut enfin trouver dans l'abus des mots la source des disputes des philosophes, et entreprit une critique du langage de la métaphysique. On a de lui une foule d'écrits, entre autres : *Nouvelle théorie de la faculté représentative*, Iéna 1789; *Moyens de remédier aux malentendus en philosophie*, 1790; *Lettre à Lavater et à Fichte sur la croyance en Dieu*, 1799.

REINKIRIK. *V.* SKALHOLT.

REINMAR, minnesinger du XIIIᵉ s., vivait à la cour de Léopold VII, archiduc d'Autriche, et l'accompagna en 1217 dans sa croisade en Palestine. On trouve plusieurs de ses poésies dans le recueil de Manesse, conservé manuscrit à la Bibliothèque impériale.

REINOSA (Monts de), ramification de la grande chaîne des monts Cantabres, s'en détache vers 43° lat. N. et court du N. O. au S. E. entre les prov. de Burgos et de Santander. C'est de ces montagnes que sortent l'Èbre et la Pisuerga.

REIS (c.-à-d. *chef* en arabe), titre de plusieurs dignitaires de l'empire ottoman. Le plus connu est le *reis-effendi*, ministre des affaires étrangères.

REISET (Ant. de), général, né à Colmar en 1775, mort en 1836, s'enrôla en 1793, gagna tous ses grades par des actions d'éclat, se distingua surtout à Schwandstadt, où il prit le général ennemi (1800); à Iéna, où il fit prisonnier le prince Auguste de Prusse (1806); à Rosas, où il soutint avec un seul régiment l'effort de toute l'avant-garde de Wellington (1812); à Dresde, où il fit mettre bas les armes à plusieurs régiments (1813); défendit Mayence et empêcha l'ennemi d'y pénétrer, et commanda de 1823 à 1828 l'armée d'occupation en Catalogne. Il fut fait baron par Napoléon et vicomte par Louis XVIII.

REISKE (J. J.), philologue et orientaliste, né en 1716 à Zœrbig en Saxe, mort en 1774, étudia à Leipsick, vint à Leyde pour y apprendre l'arabe, y vécut dans la gêne, corrigeant des épreuves; puis se mit à étudier la médecine et fut reçu docteur en 1746; devint professeur de philosophie à Leipsick en 1747, d'arabe en 1748, et recteur du collége de St-Nicolas en 1758. Il a beaucoup écrit sur la littérature et l'histoire orientales, a publié les *Séances d'Hariri*, Leipsick, 1737; *Tharaphæ moallakah*, 1742; *Abulfedæ annales moslemici*, 1754; et a laissé les *Annales moslemici* et une *Hist. des Arabes*, qui n'ont paru qu'après sa mort (1789); mais il est surtout connu par de remarquables éditions d'ouvrages latins et grecs : il a édité les *Cérémonies de la cour de Byzance*, de Constantin Porphyrogénète, Leips., 1751-52, 2 vol. in-fol.; l'*Anthologie*, 1754 : *Théocrite*, 1766, 2 vol. in-4; *Plutarque* (grec-latin), 1774-82, 12 vol. in-8; les *Orateurs grecs*, 1770-75, 12 vol. in-8; *Denys d'Halicarnasse* (grec-latin), 1774-77, 6 vol. in-8; *Maxime de Tyr*, 1775, 2 v. in-8. — Sa femme, née Ernestine Christine Muller, savait le latin et le grec, et l'aidait dans ses travaux; elle acheva après

sa mort plusieurs ouvrages qu'il n'avait pu terminer, entre autres les éditions de *Dion Chrysostôme*, Leips., 1784, et de *Libanius*, 1787, et continua des *Mémoires* qu'il avait écrits sur sa propre vie.

REISMARKT, v. de Transylvanie, ch.-l. de cercle, à 27 kil. N. O. d'Hermanstadt. — Le cercle de R., dans le Pays des Saxons, ne compte guère que 20 000 h.

REITRES (de *reiter*, cavalier), cavalerie régulière allemande, instituée par l'emp. Maximilien I. Des corps de *Reitres* servaient jadis en France dans les rangs des Protestants, surtout au temps de la Ligue.

REITZ (Fréd. Wolfgang), philologue, né en 1733 à Windsheim (Franconie), m. en 1790, professa les humanités à Leipsick et devint bibliothécaire de l'université de cette ville. On lui doit d'excellentes éditions de la *Poétique* et de la *Rhétorique* d'Aristote, Leips., 1772 et 1789, d'*Hérodote*, 1778, de *Perse*, 1789, ainsi que d'utiles recherches sur la prosodie et la métrique des anciens (1791) et sur les *Antiquités romaines*, 1796. — Othon R., 1702-69, prof. à Middelbourg, a publié *Theophili paraphrasis græca Institutionum*, La Haye, 1751; 4 livres inédits des *Basilica*, et a donné un livre curieux sous le titre de *Belga græcisans*, 1730.

RELAND (Adrien), orientaliste, né en 1676 à Ryp (Hollande sept.), m. en 1718, fut professeur de philosophie à Harderwyck, puis de langues orientales et d'antiquités ecclésiastiques à Utrecht. Il a laissé : *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, le meilleur ouvrage qu'on possède sur la géographie de ce pays; *Antiquitates sacræ; De religione Mahumedica; Enchiridion studiosi*, trad. de l'arabe. — Son frère, Pierre R., avocat de Harlem, m. en 1715, a publié une révision des *Fasti consulares*, Utrecht, 1715.

RELIGION (Guerres de). Ce terme s'emploie particulièrement, dans l'histoire de la France, pour désigner les guerres que se firent au XVIe s. les Catholiques et les Protestants. On en distingue jusqu'à huit. La 1re, dont le massacre de Vassy fut le signal, eut lieu de 1562 à 1563 : elle comprend la prise de Rouen par les Catholiques, leur victoire à Dreux, le siége d'Orléans, l'assassinat de François de Guise devant cette ville; elle fut terminée par la paix d'Amboise. — La 2e, 1567-68, fut provoquée par les inquiétudes qu'inspiraient aux protestants les conférences de Catherine de Médicis avec les représentants des puissances catholiques, et est marquée par la bataille de St-Denis et le traité de Lonjumeau. — La 3e, de 1569 à 1570, eut pour occasion un ordre d'arrestation lancé contre Condé et Coligny : les Catholiques furent victorieux à Jarnac et à Moncontour, les Calvinistes à La Roche-Abeille; la paix de St-Germain mit fin aux hostilités. — La 4e, 1572-73, suivit le massacre de la St-Barthélemy : elle ne comprend que le siége de La Rochelle, défendue par le protestant Lanoue. — Dans la 5e, 1574-76, les Protestants et leurs auxiliaires allemands sont défaits à Dormans par Henri de Guise; ils obtiennent néanmoins la paix de Beaulieu. — La 6e, 1576-77, éclata après la formation de la Ligue, et fut terminée par les trêves de Poitiers et de Bergerac. — La 7e, dite *Guerre des Amoureux* (*V.* ce mot), eut lieu en 1580 : elle n'offre d'autre événement mémorable que la prise de Cahors par Henri de Navarre; le traité de Fleix la termina. — La 8e, dite *Guerre des trois Henri*, naquit à la suite du traité de Nemours, conclu par Henri III avec les Ligueurs, 1585 : c'est dans cette guerre que se placent la victoire d'Henri de Navarre sur le duc de Joyeuse à Coutras, 1587, celles d'Henri de Guise sur les auxiliaires allemands à Vimory et à Auneau, la journée des Barricades, 1588, le meurtre du duc de Guise à Blois, l'union d'Henri de Navarre et d'Henri III pour attaquer Paris, alors au pouvoir des Ligueurs, les victoires d'Henri IV à Arques et à Ivry, 1589, 1590, ainsi que les siéges de Paris et de Rouen; elle fut terminée par la conversion d'Henri IV et la reddition de Paris, 1594, qui peu d'années après fut suivie de l'*Édit de Nantes* (*V.* ce mot). — On étend le nom de guerres de religion aux guerres de 1621 et de 1625-29, sous Louis XIII, ainsi qu'à la guerre des Cévennes, provoquée par la révocation de l'édit de Nantes (1685). Ch. Lacretelle a écrit l'*Histoire des Guerres de religion* (1814-16).

RELIGION (Paix de). *V.* PASSAU.

RELIGIONNAIRES. On nommait ainsi du temps de Louis XIV les partisans de la *Religion réformée*.

RELY (Jean de), docteur de Sorbonne, né à Arras en 1430, m. en 1499, fut chancelier et archidiacre de Notre-Dame, professeur de théologie, recteur de l'université, député du clergé de Paris aux États de Tours (1483), aumônier de Charles VIII, et enfin évêque d'Angers. Il rédigea en 1461 les remontrances du parlement à Louis XI pour le maintien de la Pragmatique-sanction, présenta à Charles VIII le résultat des délibérations des États en 1484, accompagna ce jeune prince dans son expédition en Italie, et fut chargé de négociations auprès du pape Alexandre VI.

REMACLE (S.), natif d'Aquitaine, porta la foi en Belgique, devint évêque de Tongres en 650, fonda en 661 le monastère de Stavelot, dans le pays de Liége, et m. en 675. On le fête le 3 sept.

REMALARD ou REGMALARD, ch.-l. de c. (Orne), sur l'Huisne, à 20 kil. S. E. de Mortagne; 1839 hab.

REMBRANDT (Paul), un des premiers peintres de l'école hollandaise, né en 1606 ou 1608, à Leyde ou dans un moulin voisin de cette ville, m. à Amsterdam en 1674, était fils d'un brasseur de bière. Destiné à la jurisprudence, il étudia d'abord à l'Université de Leyde, mais son goût l'entraîna bientôt vers l'art. Après avoir reçu les leçons des meilleurs maîtres de Leyde, il alla en 1630 s'établir à Amsterdam où il se vit surtout recherché comme peintre de portraits et où il resta jusqu'à sa mort. Cet artiste manque de grâce, d'élégance et d'élévation, mais il compense largement ces défauts par la magie des couleurs et la vigueur de l'expression; il excelle surtout à rendre le relief des objets : ses tableaux, qui, vus de près, sont comme raboteux, produisent de loin un effet prodigieux. Parmi ses chefs-d'œuvre, on vante surtout *Tobie et sa famille*, le *Samaritain*, les *Pèlerins d'Emmaüs*, la *Ronde de nuit*, les *Deux philosophes* (au Louvre). Rembrandt était aussi un habile graveur : il a une manière à lui, tout à fait originale, et qui est dans le goût de ses tableaux : c'est une vive opposition d'ombres et de lumière, et un travail de pointe sèche, qui ne s'astreint à aucune règle et ne s'occupe que de l'effet. Ses estampes sont très-recherchées. Rembrandt a formé plusieurs élèves illustres : Gérard Dow, Gerbrand Van den Eeckhout, Ferdinand Bol, Philippe de Koning, Samuel Van Hoogstraeten. La ville d'Amsterdam lui a élevé une statue en 1852. Ce grand artiste passe pour avoir été d'une avarice excessive, qui est devenue proverbiale; on raconte même que pour tirer un plus haut prix de ses tableaux, il s'avisa un jour de se faire passer pour mort; des recherches récentes établissent que rien n'est moins fondé que cette réputation. L'*Œuvre de Rembrandt*, qui se compose de 376 eaux-fortes, a été reproduit par la photographie, décrit et commenté par Ch. Blanc, 1857 et ann. suiv.

REMI, peuple de la Gaule, l'un des plus considérables de la Gaule avant l'invasion de César, était dans la Belgique 2e, à l'O. des *Veromandui* et des *Suessiones*, et avait pour villes principales *Remi* ou *Durocortorum* (Reims), *Durocatalaunum* (Châlons), *Laudunum* (Laon). Leur territoire répond aux dép. de la Marne et de l'Aube et à la partie S. de l'Aisne.

REMI (S.), *Remigius*, apôtre des Francs, né vers 438 dans les env. de Laon, était évêque de Reims dès 22 ans. Il baptisa Clovis (496) et opéra de nombreuses conversions parmi les Francs. Il mourut, dit-on, à 95 ans en 533. On le fête le 1er oct. La plus anc. église de Reims lui est dédiée. Son histoire a été écrite par M. Armand Prior, 1846.

REMI (S.), archevêque de Rouen au VIIIe s., m. en

771, était fils naturel de Charles-Martel. On l'hon. à Rouen le 19 janv. et le 15 mai. — Archevêque de Lyon en 852, eut part aux conciles de Valence (855), de Châlon-sur-Saône (873 et 75), et obtint de Lothaire I et de Charles le Chauve divers priviléges pour son église. On le fête le 28 oct.

REMIREMONT, *Avendi castrum*, puis *Romarici mons*, ch.-l. d'arr. (Vosges), à 27 kil. S. E. d'Épinal, sur la r. g. de la Moselle, au pied des Vosges et dans une vallée agréable; 5668 hab. Trib. de 1re inst., collége, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle. Restes d'une ancienne abbaye, palais abbatial, bel hôpital, promenades. Importantes fabriques de tissus de coton; fromages de Géromé et de la Bresse; pâtés de truites, kirchenwasser; planches de sapin. — La ville tire son nom de S. Romaric, qui y fonda une abbaye en 620. Anne de Lorraine la rebâtit en 1752. L'abbesse de Remiremont était princesse d'empire.

RÉMOIS, ancien pays de France, en Champagne, formant le territoire de Reims, renfermait en outre Épernay et Ste-Menehould. C'est la partie N. O. du dép. de la Marne.

REMONTRANCES, réclamations adressées jadis au roi par les Parlements ou les autres Cours souveraines. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

REMONTRANTS, nom donné aux disciples de Jacq. Arminius, à cause des remontrances qu'ils adressèrent en 1610 aux États de Hollande. *V.* ARMINIUS.

REMOULINS, ch.-l. de c. (Gard), sur le Gardon, à 18 kil. S. E. d'Uzès, près du Pont du Gard; 1403 h.

REMUS, frère de Romulus, fut exposé avec lui à sa naissance, aida son frère à fonder Rome, et fut, dit-on, tué par lui pour avoir sauté par dérision le fossé qui traçait l'enceinte de la ville. *V.* ROMULUS.

RÉMUSAT, ch.-l. de c. (Drôme), sur l'Eyques, à 24 k. N. E. de Nyons; 725 h. Toiles, tuileries.

RÉMUSAT (Abel), orientaliste, né à Paris en 1788, m. en 1832, se fit recevoir médecin, puis apprit, presque sans aide, le chinois, le thibétain, le mandchou, fut nommé en 1814 à la chaire de chinois récemment créée au Collége de France, fut reçu à l'Académie des inscriptions en 1816, contribua à la fondation de la Société asiatique de Paris (1822), dont il fut le secrétaire, puis le président, et fut nommé en 1824 conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Rémusat s'attacha à rendre la connaissance des langues orientales plus accessible : outre un grand nombre d'articles et de dissertations sur la philologie, la littérature et l'histoire de ces langues, on a de lui des traductions de l'*Invariable milieu* de Confucius (1814), du *Livre des récompenses et des peines* de Lao-Tseu (1816), des *Deux Cousines*, roman chinois (1826); de savantes *Recherches sur les langues tartares*, (1820) des *Éléments de Grammaire chinoise* (1822), un *Mémoire sur Lao-Tseu* (1823), une *Histoire du Bouddhisme* (1836), des *Mélanges asiatiques* et de nombreux articles dans la *Biographie universelle*. Dans ses dernières années il consacra sa plume à la défense de la légitimité : Charles X l'anoblit en récompense.

RÉMUSAT (la comtesse de), petite-nièce du comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, née en 1780, morte en 1821, avait épousé le comte de Rémusat (né en 1762, m. en 1823), qui fut sous l'Empire préfet du palais, 1er chambellan, surintendant des théâtres, et, sous la Restauration, préfet de la Hte-Garonne, puis du Nord; elle fut elle-même attachée à l'impératrice Joséphine comme dame du palais. Femme d'un esprit supérieur, elle composa, entre autres ouvrages, restés pour la plupart inédits, un *Essai sur l'éducation des femmes*, publié après sa mort, auquel l'Académie décerna en 1825 une médaille d'or. — M. le comte Ch. de Rémusat, né en 1797, ancien député, ministre de l'intérieur en 1836, membre de l'Académie des sciences morales, est son fils.

RENAISSANCE, période comprise entre l'année 1453, époque de la chute de l'empire grec, et la 2e moitié du XVIe s. V. notre *Dict. univ. des Sciences*.

RENAIX, v. de Belgique (Flandre orient.), à 12 k. S. d'Oudenarde; 12000 hab. Lainages, tissus de coton, fil, toiles de lin, blanchisseries, teintureries; faïence, tuiles, briques.

RENAU D'ÉLIÇAGARAY (Bernard), ingénieur et officier de marine, né dans le Béarn en 1652, mort en 1719, imagina un mode nouveau de construction maritime, inventa des galiotes à bombes avec lesquelles il bombarda Alger en 1682, coopéra au siége de Gênes, dirigea les siéges de Philippsbourg, Manheim, Frankenthal (1688), suivit Louis XIV aux siéges de Mons et de Namur; sauva St-Malo et 30 vaisseaux échappés au désastre de La Hogue, fut envoyé en Amérique pour y organiser des chantiers de construction navale et pourvoir à la sûreté des colonies françaises (1696), puis en Espagne pour inspecter et réparer les places fortes, et sauva des mains des Anglais les galions réfugiés à Vigo; mais il échoua en 1704 devant Gibraltar. On a de lui une *Théorie de la manœuvre des vaisseaux* (1689). Il était membre honoraire de l'Académie des sciences.

RENAUD DE MONTAUBAN, fils d'Aymon. *V.* AYMON.

RENAUDOT (Théophraste), médecin, né à Loudun en 1584, m. en 1653, vint se fixer à Paris en 1612, reçut de Richelieu le titre de commissaire général des pauvres du royaume, ouvrit dans l'intérêt des pauvres sans emploi un bureau d'adresses, sorte d'office de publicité, et une maison de prêt analogue au Mont-de-Piété. Il fonda en 1631 la *Gazette de France*, qu'il rédigea jusqu'à sa mort, et que ses deux fils Isaac et Eusèbe continuèrent après lui. Il a en outre donné la *Continuation du Mercure français*, la *Vie de Condé*, *de Gassion*, *de Mazarin*. — L'abbé Renaudot (Eusèbe), son petit-fils, 1646-1720, étudia avec succès la théologie, l'histoire, les langues orientales, fut membre de l'Académie française, de celles des inscriptions et de la Crusca, et laissa en mourant une belle bibliothèque de manuscrits orientaux. On a de lui nombre de savants ouvrages : *la Perpétuité de la foi de l'Église touchant l'Eucharistie* (1711), *et touchant les Sacrements* (1713); *Hist. des patriarches jacobites d'Alexandrie*, en lat. (1713); *Anciennes relations des Indes et de la Chine* (1718). Il a en outre édité les écrits de Gennade, de Nectaire, etc., sur l'Eucharistie, grec-lat., 1709, et une collection des *Liturgies*, 1716. Il avait publié dès 1697 : *Jugement du public sur le Dictionnaire de Bayle*, écrit qui l'engagea dans une vive dispute avec l'auteur.

RENCHEN, v. du grand duché de Bade (Rhin-moyen), sur la Rench, à 15 kil. N. E. d'Offenbourg; 3000 hab. Près de là est le défilé de *Rencherloch*, où Montecuculli arrêta Turenne en 1675, et où Moreau battit les Autrichiens en 1796.

RENDSBOURG, v. démantelée du Holstein, dans une île de l'Eyder, à 31 kil. O. de Kiel; 10000 hab. Chemin de fer, canal faisant communiquer la Baltique et la mer du Nord. Fonderie de cloches. Cette ville donne son nom à une branche de la maison de Holstein. Prise par les Impériaux en 1627, par les Suédois en 1643, démantelée en 1853.

RENDU (Ambroise), né à Paris en 1778, d'une famille originaire du Bugey, m. en 1860, entra à l'École polytechnique dès la fondation, en fut expulsé pour avoir refusé le serment de haine à la royauté, se mit alors à l'étude du droit et des lettres, travailla au *Mercure* avec Fontanes, dont il resta l'ami, fut, lors de la création de l'Université, nommé inspecteur général des études, contribua activement à l'organisation du nouveau corps, devint en 1820 membre du Conseil de l'instruction publique et ne cessa d'y siéger qu'en 1850 : il s'y occupait surtout de juridiction et d'instruction primaire. On a de lui, entre autres écrits, le *Code universitaire* (1827 et 1846), ouvrage d'une grande utilité pratique; des *Considérations sur le prêt à intérêt* et un *Traité de morale*. — Un de ses fils, M. Eugène Rendu, auj. inspecteur général de l'instruction publique, a donné,

entre autres écrits, un ***Manuel de l'Enseignement primaire***, devenu classique.

RENDU (Marie Jeanne), en religion, *sœur Rosalie*, cousine du préc., entra dans l'ordre de St-Vincent-de-Paul, se signala par sa charité et son dévouement, et acquit par ses vertus un prodigieux ascendant sur le peuple des faubourgs. En 1852 le prince président lui fit porter la décoration de la Légion d'honneur.

RENÉ (S.), évêque d'Angers au v° s. et patron de cette ville. On le fête le 12 novembre.

RENÉ I ou R. D'ANJOU, dit *le bon roi René*, né en 1408 au château d'Angers, était le 2° fils de Louis II, duc d'Anjou, comte de Provence et roi titulaire de Naples. Il fut élevé par le cardinal de Bar, son oncle maternel, qui lui laissa le duché de Bar (1430) et lui fit épouser Isabelle, héritière du duché de Lorraine. Il devint en 1431 duc de Lorraine, par suite de ce mariage, mais la possession de ce duché lui fut disputée par Antoine de Vaudemont, neveu du dernier duc, qui le battit à Bulgnéville, le fit prisonnier et le retint 5 ans en captivité (1431-36). Son frère Louis III d'Anjou étant mort (1434), René hérita des biens de ce prince (l'Anjou et la Provence), ainsi que de ses droits sur Naples. Désigné pour héritier de ce trône par le testament de la reine Jeanne II, il se rendit en 1438 à Naples : il y fut reconnu par une partie de la nation et y régna quelques années; mais, manquant d'argent et trahi par ses généraux, il fut obligé de se retirer devant Alphonse d'Aragon (1442). Il retourna alors en Lorraine, où il vécut quelque temps en paix; à la mort de sa femme (1452), il céda ce duché à Jean de Calabre, son fils aîné, et alla vivre en Anjou. Il se vit encore dépouillé de ce duché par Louis XI, qui l'envahit en 1473 sous prétexte qu'un des fils de René était entré dans la ligue du Bien-Public. Il alla se fixer alors dans son comté de Provence, et y acheva ses jours (1480). Ce prince s'était fait chérir dans tous les pays qu'il avait successivement gouvernés: il joignait à ses vertus le goût des arts, savait peindre, chanter, versifier. Il favorisa l'agriculture et l'industrie, développa la culture du mûrier, et établit la 1re verrerie connue (près d'Apt). Irrité contre Louis XI, René voulait faire le duc de Bourgogne son héritier; cependant il se laissa persuader de laisser ses États à Charles du Maine, son neveu, après lequel ils devaient retourner à la couronne de France. Charles VII avait épousé une sœur de René, Marie d'Anjou; Henri VI, roi d'Angleterre, épousa sa fille, la célèbre Marguerite d'Anjou. M. de Quatrebarbes a publié en 1844-45 les ***Œuvres de René d'Anjou***, 4 v. in-4; on y remarque un ***Traité de la chevalerie***. La cathédrale d'Aix possède un tableau de lui, ***le Buisson ardent***. Villeneuve-Bargemont a écrit son ***Histoire***, 1825.

RENÉ II, duc de Lorraine, né en 1451, m. en 1508, était fils de Ferri II, comte de Vaudemont, et d'Yolande d'Anjou, fille de René I. Il devint en 1473 duc de Lorraine des droits de sa mère, devenue elle-même héritière de René I par la mort de son frère (Jean) et de son neveu (Nicolas, fils de Jean). Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, contesta ses droits, envahit la Lorraine, le chassa de Nancy et le força à se réfugier chez les Suisses; mais, après les défaites de Charles à Granson et à Morat, René revint l'attaquer en Lorraine et lui livra devant Nancy le combat où ce prince fut tué (1477). A la mort de Charles du Maine (1481), René réclama la Provence, et fit plusieurs tentatives pour s'en emparer, mais sans y réussir. Les Vénitiens l'avaient nommé en 1480 capitaine général de leurs troupes; en 1485, des seigneurs napolitains lui avaient offert la couronne de Naples; mais il ne fit rien pour en prendre possession. Ce duc établit en Lorraine, par son testament, la loi salique. Il favorisa les arts en faisant bâtir plusieurs châteaux et quelques beaux édifices.

RENÉE de France, 2° fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, née en 1510, morte en 1575, épousa en 1528 Hercule II, duc de Ferrare, protégea et cultiva elle-même les lettres, les sciences et les arts, se montra favorable à la Réforme, donna refuge à Calvin et prit Clément Marot pour secrétaire. Revenue en France en 1560, après la mort de son mari, elle se fixa à Montargis, dont elle était duchesse, et se déclara hautement protestante. Cette princesse a laissé de nombreuses lettres, dont quelques-unes seulement ont été publiées.

RENÉE (Amédée), littérateur, né à Caen en 1808, m. en 1859, se consacra à des travaux historiques et à la politique, fut élu en 1852 député du Calvados, et chargé en 1857 de la rédaction en chef du ***Constitutionnel*** et du ***Pays***. Il a terminé l'***Histoire des Français*** de Simonde de Sismondi, et en a fait paraître le XXX° volume. On lui doit, en outre, trois ouvrages qui se recommandent par la nouveauté des recherches et l'agrément du récit : ***Les Nièces de Mazarin*** (1856); ***Mme de Montmorency*** (1858); ***la Grande italienne*** ou ***Mathilde de Toscane*** (1859).

RENFREW, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de même nom, près de l'emb. de la Clyde, à 80 k. O. d'Édimbourg et à 9 k. O. de Glasgow; 2500 hab. Ville ancienne; jadis sur la Clyde (qui a changé de lit), auj. sur un canal qui joint la Clyde; beau quai, construit en 1835. Tissage de soieries et mousselines. — Le comté de R., entre ceux de Dumbarton au N., de Lanark à l'E., d'Ayr au S. et à l'O. et le golfe de la Clyde au N. O., a 45 kil. sur 20, et 160 000 hab. Ce comté était jadis l'apanage de la famille Stuart, qui arriva plus tard au trône d'Écosse. Il donne auj. le titre de baron à l'héritier présomptif de la couronne.

RENI (GUIDO), peintre. *V.* GUIDE (le).

RENI, v. de la Turquie d'Europe (Moldavie), sur la r. g. du Pruth, à son embouch. dans le Danube; 3000 hab. (elle en compta autrefois 60 000). Château crénelé et muni de tours. Cette ville faisait partie de la Bessarabie; les Russes l'ont cédée à la Turquie en 1856, en vertu du traité de Paris.

RENNEL (le major Jame), officier anglais, né en 1742 dans le Devonshire, m. en 1830, servit longtemps dans l'Inde comme ingénieur, revint en Angleterre vers 1782, publia d'importants travaux sur la géographie, fut nommé membre de la Société Royale et associé de l'Institut. On lui doit d'excellentes cartes de l'Inde, une ***Explication du système géographique d'Hérodote***, 1800, où il prouve la fidélité de cet historien; des ***Observations sur la topographie de la plaine de Troie***, 1814. Il aida Mungo-Park à rédiger ses ***Voyages***, et donna lui-même des ***Mémoires*** estimés sur la ***Géographie de l'Afrique***, 1790-98.

RENNEQUIN-SUALEM (dont le vrai nom est SWALIN-RENKIN), habile mécanicien, fils d'un charpentier de Liége, né en 1644, m. en 1703, fut appelé en France pour exécuter une machine destinée à pourvoir d'eau potable le château de Versailles et construisit, dans ce but, de 1675 à 1682 avec le concours de l'ingénieur Deville, la machine de Marly, chef-d'œuvre de mécanique. Elle était toute en charpente.

RENNES, ***Condate***, ***Redones***, ch.-l. du dép. d'Ille-et-Vilaine, au confluent de ces 2 riv., à 346 kil. O. S. O. de Paris (par Alençon), à 373 k. par chemin de fer; 45 485 hab. Archevêché (depuis 1859), cour impériale, académie universitaire : facultés de droit, des lettres et des sciences, école secondaire de médecine, lycée imp.; école de peinture et de sculpture, école d'artillerie et de pyrotechnie; bibliothèque, musée, cabinet d'histoire naturelle, jardin des plantes; société des sciences et arts. On remarque le palais, l'hôtel de ville, la façade de St-Pierre, la tour N.-Dame, les promenades du Cours et du Thabor, les places d'armes, le théâtre; canal qui fait communiquer Rennes avec St-Malo; chemin de fer. Toiles à voiles et autres, bonneterie, blanchisserie de cire, corroieries, teintureries; volailles de Janzé. Aux env., ferme de La Prévalaie, célèbre par son beurre. Sont nés à Rennes La Chalotais, Lanjuinais, Gerbier,

La Motte-Piquet, La Bletterie, les frères Poullain du Parc et de St-Foix, Lobineau, Tournemine, Robinet, Toullier, Ginguené, Alex. et Amaury-Duval, Kératry, Carré, etc.— Rennes était la capit. de la Bretagne, et avait le titre de comté (*V.* GEOFFROY); elle ne fut réunie à la France que par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII. En 1356, elle soutint contre les Anglais un siége que Duguesclin fit lever. En 1720, elle fut désolée par un grand incendie. Henri II fonda à Rennes en 1553 un parlement, qui s'est rendu célèbre par son indépendance.

RENNEVILLE (Constantin de), né à Caen en 1650, m. vers 1724, occupa divers emplois sous Chamillard, qui le protégeait, fut accusé d'être un espion au service de l'étranger, et enfermé comme tel à la Bastille (1702)-1713), puis exilé : il se retira en Angleterre. On a de lui un *Recueil de Voyages aux Indes orientales* (1702), et l'*Inquisition française* ou *Hist. de la Bastille* (Londres, 1715).

RENNEVILLE (Mme de), née vers 1771, morte en 1822, a publié nombre d'ouvrages pour l'éducation de la jeunesse, entre autres : *Galerie des femmes vertueuses*, *Lucile* ou *la Bonne fille*, *Contes à ma petite fille*, *Contes pour les Jeunes personnes*, *le Retour des vendanges*, *Vie de Ste Clotilde*.

RENNIE (John), mécanicien, né en 1761 dans le comté d'East-Lothian (Écosse), mort en 1821, a fait entre autres grands travaux la jetée ou *breakwater* de Plymouth, le pont en fer de Southwark, le pont de Waterloo à Londres, les docks de Londres, le canal de Lancastre, les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatham, Sheerness.

RENO, *Rhenus*, riv. d'Italie, sort des Appennins en Toscane, à 5 kil. S. de San-Marcellino, traverse les prov. de Bologne et Ferrare et se joint près de Ferrare au *Pô di Primaro*, après un cours de 150 k. C'est dans une île du *Rhenus* que fut formée, en 43 av. J.-C., l'association d'Octave, Antoine et Lépide connu sous le nom de 2e triumvirat.

RENOMMÉE (la), divinité allégorique, est représentée avec cent bouches et cent oreilles ou bien sonnant de la trompette: on lui donne aussi de longues ailes toutes garnies d'yeux.

RENOU (Ant.), peintre, né à Paris en 1731, mort en 1806, fut membre, puis secrétaire perpétuel de l'Académie de peinture. On estime surtout de lui : *Jésus au milieu des docteurs*, *l'Aurore*, *Agrippine débarquant à Brindes avec l'urne de Germanicus*, une *Annonciation*. Il a mis en vers français le poëme latin de Dufresnoy sur *la Peinture*.

RENOUARD (Antoine Augustin), libraire et bibliographe, né à Paris en 1765, m. en 1853, publia à partir de 1792 des éditions d'ouvrages latins et français, qui se font remarquer par l'élégance et la correction, et dont plusieurs sont ornées des gravures de Moreau, Desenne, Prudhon, etc. Sa marque était une ancre surmontée d'un coq. On lui doit aussi : *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, 1819; *Annales de l'imprimerie des Alde, ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions*, 1825; *Annales de l'imprimerie des Estienne*, 1837 et 1843. Après la révolution de Juillet 1830, Renouard fut maire du XIe arrondissement de Paris. — Son fils, M. Ch. Renouard, né en 1795, d'abord avocat, député, puis pair de France sous Louis-Philippe, auj. conseiller à la Cour de cassation, s'est fait connaître par des ouvrages de droit estimés : *Traités des Brevets d'invention*, — *des Droits d'Auteurs*, — *des Faillites*, etc.

RENTY, bg du Pas-de-Calais, à 24 k. S. O. de St-Omer; 1000 h. Érigé par Charles-Quint en marquisat en 1533. Henri II y battit les Espagnols en 1554.

RENVEZ, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 11 kil. N. O. de Mézières; 1623 hab. Serges, bonneterie.

REPNIN (Nicolas Vasiliévitch, prince), général russe, né en 1734, m. en 1801, était fils du prince Repnin qui sous Pierre le Grand commanda un corps d'armée contre Charles XII, et neveu du ministre Panin. Il fut envoyé en Pologne pour seconder l'élection de Stanislas Poniatowski (1764), resta comme ambassadeur dans ce pays, où il fomenta l'anarchie et la discorde, fut en 1768 ambassadeur à Constantinople, fit conclure comme médiateur la paix de Teschen entre l'Autriche et la Prusse (1779), battit les Turcs en 1789, 90, 91, forma le blocus d'Ismaïl, et signa les préliminaires de Galacz, que suivit la paix de Jassy (1792). Rappelé au milieu de ses succès par l'effet de la jalousie de Potemkin, il devint le centre d'une société de mécontents, dont la plupart furent bannis en Sibérie; il reçut néanmoins le gouvernement de la Livonie, puis de la Lithuanie, et plus tard le commandement de l'armée russe dirigée sur la Pologne; mais il fut bientôt remplacé dans cette mission par Souvarov. Envoyé de nouveau en Pologne comme ambassadeur, il détermina Poniatowski à abdiquer. Paul I le nomma feld-maréchal à son avénement et l'envoya en Prusse pour proposer au roi d'entrer dans la 2e coalition contre la France, mais il échoua et fut disgracié. Le prince Repnin avait adopté les idées mystiques de Martinez Pasqualis.— Son nom passa à Nic. Grég. Wolkonsky, fils de sa fille.

REPS, v. de Transylvanie, ch.-l. de comitat de Reps, sur la Schweissbach (affluent de l'Aluta), à 80 kil. N. E. de Hermanstadt; 2200 h. Sources sulfureuses.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Elle fut proclamée le 21 sept. 1792 et dura jusqu'au 18 mai 1804, époque de la création de l'Empire. On vit pendant cette période se succéder la Convention (21 sept. 1792), le Directoire (26 oct. 1795), le Consulat (11 nov. 1799). — Rétablie le 24 février 1848, la République a de nouveau fait place à l'Empire le 2 déc. 1852.

REQUESENS (don L. DE ZUNIGA Y), grand-commandeur de Castille, fut le guide de don Juan d'Autriche dans la guerre contre les Maures des Alpujarres (1568-70), l'accompagna dans la campagne navale de Lépante (1571), gouverna quelque temps le Milanais, puis remplaça le duc d'Albe dans le gouvt des Pays-Bas (1573), y fit preuve d'un grand esprit de conciliation, abolit des impôts odieux, et entama des négociations (1574), mais sans négliger un seul instant les moyens guerriers. Battu sur mer à Reimersvaale, il vainquit Louis de Nassau sur terre à Mooker près de Nimègue (1574), puis assiégea Leyde, mais ne put prendre cette ville (1575). Il avait formé le projet de couper les communications entre la Hollande et la Zélande, en s'emparant du cours du Rhin, de la Meuse, du Wahal : ce plan était près de s'accomplir lorsque Requesens mourut de maladie, pendant le siége de Zierikzée, en 1576.

REQUISTA, ch.-l. de c. (Aveyron), à 45 kil. S. de Rhodez; 4207 hab.

REREG, capitale des Obotrites, est auj. nommée Mecklembourg. *V.* MECKLEMBOURG (ville).

RESENA, *Ras-el-Aïn*, v. de Mésopotamie, sur le Chaboras, au S. E. d'Édesse. Gordien y battit Sapor en 243.

RESENIUS (Pierre), professeur de morale et de jurisprudence à Copenhague, né en 1625, m. en 1688. On lui doit la 1re édition de l'*Edda* (islandais, danois et latin), 1665-73; *Inscriptiones hafnienses, danicæ et germanicæ*, 1668; et plusieurs autres publications relatives à l'histoire des pays scandinaves.

RÉSINA, *Retina*, v. d'Italie (Naples), sur le golfe de Naples, est contiguë à Portici, et en partie bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Herculanum; 9000 h. Antiquités nombreuses.

RESINAZ, v. de Transylvanie, à 13 k. S. O. d'Hermanstadt: 5000 h. Évêché grec valaque.

RESSONS-SUR-MATS, ch-l. de c. (Oise), à 17 kil. N. O. de Compiègne; 1000 hab.

RESTAURATION (la). On désigne sous ce nom en France les 16 années qui s'écoulèrent depuis la chute de Napoléon jusqu'à la révolution de juillet (1814-1830), époque pendant laquelle régnèrent les Bourbons rétablis sur le trône de France. On distingue la 1re *Restauration*, intervalle compris entre l'abdication de Fontainebleau et les Cent-Jours (du

5 avril 1814 au 20 mars 1815), et la 2ᵉ *Restauration*, qui part de la 2ᵉ abdication de Napoléon, 22 juin 1815. L'*Histoire de la Restauration* a été écrite, à des points de vue fort divers, par MM. Vaulabelle, Lubis, Lamartine, Nettement et Viel-Castel.

On donne aussi le nom de *Restauration* au rétablissement des Stuarts sur le trône d'Angleterre, ainsi qu'à la période de 1660 à 1689, temps pendant lequel les princes restaurés, Charles II et Jacques II, occupèrent le trône.

RESTAUT (Pierre), grammairien, né à Beauvais en 1696, m. en 1764, était fils d'un marchand de draps. Il fut d'abord chargé de leçons particulières au collége de Louis le Grand, puis se fit recevoir avocat au parlement. Il a laissé quelques *Mémoires judiciaires*. qui sont écrits avec clarté et précision; mais l'ouvrage qui fit sa réputation est sa *Grammaire française* (1730). Adoptée par l'Université de Paris, abrégée par l'auteur lui-même (1732), augmentée d'un traité de versification, elle eut neuf éditions du vivant de l'auteur. Restaut revit aussi la 4ᵉ édition du *Traité de l'orthographe française en forme de dictionnaire*, connu sous le nom de *Dictionnaire de Poitiers*, par Ch. Leroy, prote d'imprimerie, et traduisit du latin la *Monarchie des Solipses*, satire contre les Jésuites.

RESTIF DE LA BRETONNE (Edme), homme de lettres, né en 1734 à Sacy, près d'Auxerre, m. en 1806, vint jeune à Paris, fit toutes sortes de métiers, fut longtemps compositeur d'imprimerie et vécut de sa plume. Il a publié près de 200 volumes : on y trouve quelquefois de l'esprit et du sentiment, mais le plus souvent de la déclamation, du cynisme, de la bizarrerie et un insupportable néologisme. Son orgueil était sans bornes : il se croyait l'égal de Voltaire, de J.J. Rousseau, et méprisait Buffon. On l'a surnommé le *Rousseau du ruisseau*. Ses principaux ouvrages sont : le *Paysan perverti*, 1776; la *Paysanne pervertie*, 1776; la *Vie de mon père*, 1779; les *Contemporaines*, 1780 et ann. suiv., 42 vol.; les *Nuits de Paris*, 1787; les *Provinciales*, 1789-94, 12 vol. Aspirant au rôle de réformateur de la société, il a publié une série de traités où il propose ses idées de réforme : le *Mimographe*, le *Pornographe*, le *Gynographe*, l'*Anthropographe*, le *Thesmographe*, etc. Il a aussi donné nombre de pièces de théâtre (1784-94), mais elles n'ont eu presque aucun succès.

RESTOUT (Jean), peintre, né à Rouen en 1692, m. en 1768, était neveu et élève de Jouvenet. Outrant les défauts de son maître, il pèche par un dessin maniéré, une touche vague, une couleur terne, mais il déploie dans la composition de ses tableaux une imagination féconde. Ses principaux ouvrages sont : *S. Paul imposant les mains à Ananie; la Présentation de la Vierge*, à Rome; *la Confiance d'Alexandre en son médecin Philippe*, à Trianon; *Flore* et *Bacchus*, à Fontainebleau; le plafond de la rotonde de l'anc. bibliothèque Ste-Geneviève à Paris, auj. lycée Napoléon.

RETFORD, v. d'Angleterre (Nottingham), à 45 kil. N. de Nottingham, sur l'Idle et le canal de Chesterfield; 40000 hab. Maison de travail pour les indigents. Fabriques de chapeaux, toile à voile, papier.

RÉTHEL, ch.-l. d'arr. (Ardennes), à 48 kil. S. O. de Mézières, sur l'Aisne; 7312 hab. Trib. de 1ʳᵉ inst; collége; station. Ville bien bâtie; quelques édifices publics : le théâtre, l'hôpital, l'hospice pour les vieillards et les enfants trouvés. Tissus de mérinos, cachemires, napolitaines, flanelles. Aux env., pâturages; carrières, minerai de fer. — Ville très-ancienne, qui s'éleva près d'un fort romain, *Castrum Retectum*. Ch.-l. d'un comté dès le temps de Clovis, elle eut des seigneurs particuliers au XIIIᵉ s. Le comté passa successivement dans les maisons de Flandre, de Bourgogne, de Clèves, de Gonzague. En 1581, Henri III l'érigea en duché en faveur de Charles de Gonzague, duc de Nevers. Mazarin acheta ce duché, qui prit dès lors le nom de *Réthel-Mazarin*, et le légua au mari d'Hortense Mancini. Turenne, alors à la tête des Espagnols, prit Réthel en 1650, mais Du Plessis-Praslin la reprit la même année, après avoir vaincu devant la ville le maréchal transfuge. Condé, rebelle à son tour, s'en empara en 1652; Turenne, revenu à son devoir, la reprit sur les Espagnols en 1655.

RÉTHELOIS, anc. petit pays de France, en Champagne, auj. dans le S. O. du dép. des Ardennes, formait le territoire du comté du Réthel.

RÉTIAIRES, gladiateurs qui combattaient contre les *Myrmillons*. Ils avaient pour arme un filet (*rete*), avec lequel ils cherchaient à envelopper le *Myrmillon*, qui portait sur son casque la figure d'un poisson.

RETIERS, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 41 kil. S. O. de Vitré; 3127 hab.

RÉTIF DE LA BRETONNE. *V.* RESTIF.

RETIMO, *Rithymna*, v. forte et port de l'île de Candie, ch.-l. de livah, sur la côte N., à 70 k. S. O. de Candie; 8000 hab. Citadelle. Évêché grec. — Les Vénitiens la conservèrent jusqu'en 1647, époque à laquelle les Turcs en devinrent maîtres.

RETINA, v. de Campanie, est auj. *Résina*.

RETZ ou RAIS, *Ratiastensis pagus*, anc. petit pays de la Bretagne mérid., auj. dans le dép. de la Loire-Inf., au S. O., avait pour ch.-l. Machecoul et pour autres villes Rézé (*Ratiastum*), Pornic et Paimbœuf. — Ce pays fit partie de l'Aquitaine, puis du Poitou, appartint à la maison de Laval, fut en 1581 érigé en duché-pairie en faveur de la maison de Gondi, qui l'avait jusque-là possédé à titre de baronnie, puis de comté, et passa en 1676 dans la maison de Villeroy.

RETZ (Gilles DE LAVAL, maréchal de). *V.* LAVAL.

RETZ (Albert DE GONDI, maréchal de), né en 1522, à Florence, d'une famille italienne (*V.* GONDI), mort en 1602, suivit Catherine de Médicis en France, avança rapidement par la protection de cette princesse, fut en faveur auprès de Charles IX et de Henri III, dont il partageait les vices, se maintint même sous Henri IV, et mourut fort riche. On l'accuse d'avoir été avec Tavannes un de ceux qui conseillèrent la St-Barthélemy et d'avoir fait périr Loménie dans sa prison pour s'enrichir de ses dépouilles. Il reçut en 1573 le bâton de maréchal sans être grand guerrier et remplit, de 1579 à 1598, les fonctions de général des galères sans être meilleur marin. Il avait épousé en 1565 Catherine de Clermont, veuve de Jean d'Annebaut, qui lui apporta la baronnie de Retz, dont il prit le nom.

RETZ (Pierre DE GONDI, cardinal de), évêque de Paris, frère du préc., né à Lyon en 1533, mort en 1616. Protégé par Catherine de Médicis, il devint successivement évêque de Langres (1565), évêque de Paris (1570), chancelier et grand aumônier d'Élisabeth d'Autriche (femme de Charles IX), et enfin cardinal (1587). Il remplit diverses missions à Rome sous Henri III et Henri IV.

RETZ (J. F. Paul DE GONDI, cardinal de), célèbre chef de parti, fils de Phil. Emmanuel de Gondi, général des galères, et petit-neveu du préc., né à Montmirail en 1614, m. en 1679. Destiné contre son vœu à la carrière ecclésiastique, il tâcha en vain, par le scandale d'une vie licencieuse, de faire renoncer sa famille à ce projet. S'étant mis enfin à la théologie, il se distingua comme prédicateur, fut nommé en 1643 coadjuteur de l'archevêque de Paris, Henri de Gondi, son oncle, et à la mort du prélat obtint lui-même cet archevêché. Il remplit d'abord avec zèle les devoirs de sa charge et se rendit très-populaire; Mazarin s'en inquiéta, et bientôt ces deux hommes furent ennemis. Le coadjuteur, par haine pour le ministre, fit éclater les troubles de la Fronde (1649); il dirigea longtemps le peuple de Paris, sur lequel son éloquence et ses largesses lui avaient donné une grande influence, et réussit à faire éloigner Mazarin; toutefois, il repoussa les offres dangereuses de l'Espagne, et fut un des premiers à se rapprocher de la régente Anne d'Autriche; il reçut en retour le chapeau de cardinal. Néanmoins, au rétablissement de l'ordre (1652), il fut arrêté, sans que le peuple

fit rien pour lui; il fut enfermé à Vincennes, puis au château de Nantes, mais il s'évada et se réfugia successivement en Espagne, à Rome et à Bruxelles. Il ne put rentrer en France qu'après s'être démis de son archevêché : on lui donna en échange l'abbaye de St-Denis (1664). Renonçant dès lors à la politique, il offrit l'exemple d'une vie régulière, paya ses dettes, qui montaient à 1 100 000 écus (plus de 4 millions de notre monnaie), et vécut tantôt à St-Mihiel, tantôt à Commercy, où il rédigea ses *Mémoires*, tantôt à St-Denis, où il finit ses jours. Éloquent, libéral, actif, ambitieux, le cardinal de Retz était né pour être chef de parti; cependant, il ne paraît pas avoir eu de grandes vues ni de but bien déterminé, et il semble n'avoir aimé l'intrigue que pour l'intrigue même. Ses *Mémoires* (imprimés pour la 1re fois en 1717, reproduits dans les collect. de *Mém. sur l'hist. de France*, et réédités en 1837, d'après le Ms. original, par Aimé Champollion), sont aussi remarquables par le style qu'intéressants par le fond : au jugement de Voltaire, ils sont écrits avec une grandeur, une impétuosité de style et une inégalité, qui sont l'image de la conduite de l'auteur. On a encore du cardinal de Retz une histoire de la *Conjuration de Fiesque*, qu'il avait écrite à 17 ans. Lezay de Marnésia a donné ses *Pensées choisies*. Musset-Pathay a publié des *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, 1807.

REUCHLIN (J.), philologue, né à Pforzheim en 1455, mort en 1522, savait à fond le grec et l'hébreu. Il visita l'Allemagne, la Hollande, la France, l'Italie, se fixa à Stuttgardt, fut employé par le duc de Souabe, Éberhard I, à diverses négociations, et obtint pour ce seigneur les titres de comte palatin et de triumvir de la ligue de Souabe; mais, ayant eu des démêlés avec des théologiens, qui l'accusaient de favoriser le Judaïsme, il quitta Stuttgard (1506), et se rendit à Tubingue, où il se réduisit à professer le grec et l'hébreu. Il est un des premiers qui aient fait représenter des pièces de théâtre dans les colléges; il les composait lui-même. Ses principaux ouvrages sont : *Rudimenta hebraïca*, Pforzheim, 1506; *Lexicon hebraïcum*, 1512; une édition (hébraïque) des sept psaumes pénitentiaux, avec trad. latine; une traduction latine des poésies hébraïques de Jos. Hyssopœus, 1514. Grand partisan de la cabale, il a écrit en ce genre : *De verbo mirifico*, Bâle, 1494; *De arte cabbalistica*, Haguenau, 1517. Il prenait le nom de *Capnion*, mot dont la signification répond à celle du nom allemand *Ræuchlin*, diminutif de *Rauch*, fumée.

RÉUNION (Édit de), paix que Henri III signa à Rouen le 21 juillet 1588, avec les Parisiens, à la suite de la journée des Barricades.

RÉUNION (Ordre de la), ordre civil et militaire créé par Napoléon I en Hollande en 1811. On le donnait de préférence aux habitants des départements nouvellement *réunis* à la France. L'insigne était une étoile d'argent à 12 branches, sur un soleil d'or, surmontée d'une couronne royale, et suspendue à un ruban uni bleu de ciel. Cet ordre fut aboli en 1815.

RÉUNION (Chambres de). *V.* CHAMBRE.

RÉUNION (île de la), ci-devant *île Bourbon*, île d'Afrique, dans l'Océan Indien, à 140 kil. S. O. de Maurice, et à 560 k. S. E. de Madagascar, entre 52° 56'-53° 34' long. E., et 20°-50' 21° 23' lat. S.; 77 k. sur 53; 200 000 hab. (dont un 6e seulement de population blanche); ch.-l., St-Denis. L'île forme un gouvt colonial, et est divisée en 2 arrondissements, l'arr. *du Vent* et l'arr. *sous le Vent*. Il y a une cour impériale, 2 tribunaux de 1re intance, un évêché et un lycée à St-Denis. Sol volcanique. Il existe dans la partie centrale deux plateaux : le 1er, dit *Plaine des Palmistes*, élevé de 1100m au-dessus de la mer, offre une surface de 500 hect. d'un terrain fertile, mais non cultivé; le 2e, dit *Plaine des Cafres*, élevé de 1600m, offre 4000 hectares de pâtures naturelles. Le Gros-Morne, au N., est un volcan éteint; le Piton de Fournaise, au S., est en activité. Climat sain, bien que les chaleurs soient très-fortes; l'île est souvent dévastée par de terribles ouragans. Il n'y a point de ports, mais seulement quelques rades; cours d'eau nombreux, mais torrentiels. Grande récolte de sucre, de café (très-estimé), de cacao, maïs, manioc, dattes, patates, muscade, girofle, cannelle, tabac. — Cette île fut découverte en 1545 par le Portugais Mascarenhas et fut de son nom appelée *Mascareigne*. Les Français l'occupèrent en 1642, et lui donnèrent le nom d'*Ile Bourbon*. En 1777, quelques plants de café y furent apportés de Moka. Les Anglais s'emparèrent de l'île en 1810 et ne la restituèrent qu'en 1815. De 1827 à 1854, il y a été tracé une route de ceinture, de 232 kil. — A la Révolution, le nom d'*Ile Bourbon* avait été changé en celui d'*Ile de la Réunion*. Le 1er nom fut rétabli en 1814 et le 2e en 1848.

REUS, v. d'Espagne (Barcelone), à 9 kil. de la Méditerranée, à 13 kil. O. de Tarragone; 29 000 h. Port au village de Salon; chemin de fer. Industrie et commerce actifs; étoffes de soie et de coton, chapeaux, savon, etc. — L'importance de cette ville date de la dernière moitié du XVIIIe s. Elle a été érigée en comté pour le général Prim (1843).

REUSS (la), riv. de Suisse, formée de trois bras qui se réunissent à Andermatt (Uri), arrose les cantons d'Uri, de Lucerne, d'Argovie, forme le lac des Quatre-Cantons, reçoit l'Emm et tombe dans l'Aar à Windisch; cours, 100 k. Elle forme plusieurs cascades.

REUSS (Principautés de), États de la Confédération de l'Allemagne du N., dits : *Reuss-Greiz* et *R.-Schleiz-Lobenstein-Ebersdorf*; ils ont pour bornes la Saxe-Meiningen, la Saxe-Altenbourg, la Saxe-Weimar, le Voigtland (qui est au roy. de Saxe), et le cercle bavarois du Haut-Mein, et contiennent env. 1500 kil. carrés. Le pays est arrosé par l'Elster et la Saale. Montagnes, beaucoup de mines. — La principauté de *Reuss-Schleiz* contient les trois quarts du territoire et compte 98 000 hab.; elle appartient à la ligne cadette ou ligne de Schleiz. La ligne aînée ou de Greiz ne possède en propre que Greiz (avec 36 000 hab.); la seigneurie de Géra est en commun. Capitales, Schleiz, Greiz, Géra. Les deux principautés ont un gouvernement constitutionnel; les affaires communes sont délibérées en assemblées d'État; elles ressortissent en appel à la cour d'Iéna. Elles ont chacune une voix au Conseil fédéral. — La maison princière de Reuss dérive d'Ekbert, comte d'Osterode au Xe s., et d'Henri, son fils, que l'empereur Henri IV nomma l'un de ses avoyers en Saxe. La race de ce dernier se divisa en deux lignes, dont une, l'aînée, s'éteignit en 1572; la cadette, dite ligne de Plauen, dont la tige est Henri le Jeune, se partagea en trois branches, qui elles-mêmes devinrent lignes en 1572, et dont la dernière, celle de Géra, s'est éteinte en 1802. Toute la maison de Reuss reçut de l'empereur Sigismond la dignité princière en 1426. Tous les princes de cette maison portent le nom de Henri. Le prince régnant actuel est le LXVIIe.

REUTLINGEN, v. du Wurtemberg, ch.-l. de cercle, à 50 kil. S. de Stuttgard; 15 000 hab. Cathédrale remarquable. Fabriques de draps fins, bonneterie, dentelles, broderies. Bains sulfureux. Patrie de l'imprimeur Séb. Gryphius. — Jadis ville impériale. Assiégée vainement en 1247 par Henri, landgrave de Thuringe, et en 1377 par Ulrich de Wurtemberg.

RÉVEILLÉ-PARISE (J. H.), médecin littérateur, né en 1782 à Nevers, m. en 1852, entra au service en 1802, y resta jusqu'en 1815, et se fit recevoir docteur après la paix. On a de lui : *Hygiène oculaire*, 1816; *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, 1834, *Guide pratique des goutteux et des rhumatisans*, 1837; *Étude de l'homme dans l'état de santé et l'état de maladie*, 1844; *Traité hygiénique, médical et philosophique de la Vieillesse*, 1852. On lui doit une édition des *Lettres de Guy Patin*.

REVEL ou REVAL, v. forte de Russie, ch.-l. du gouvt de Revel ou d'Esthonie, sur le golfe de Finlande, à 365 kil. O. de St-Pétersbourg; 16000 hab. Port militaire et de commerce, château fort, sur un rocher. Trib. d'appel, consistoire luthérien, gymnase, bibliothèque. Chantiers de construction, arsenal de la marine, fonderie de canons. Une partie de la flotte russe stationne habituellement à Revel. Commerce de grains, bois, chanvre, cuirs, poisson salé. Aux env., jardin impérial de *Catherinenthal*. — Revel fut fondée en 1218 par Valdemar II, roi de Danemark, qui y érigea un évêché. Longtemps célèbre parmi les villes hanséatiques, elle fut achetée en 1345 par l'Ordre teutonique. Inutilement assiégée en 1470 et 1577 par les Russes, elle fut prise par Pierre le Grand, 1710.

REVEL (Gouvernement de). *V.* ESTHONIE.

REVEL, v. de France, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), à 25 kil. N. E. de Villefranche, sur une hauteur; 5386 hab. Liqueur, bonneterie, lainages. — Cet endroit, jadis appelé *La Bastide de Lavaur*, fut fortifié par Philippe le Bel, et devint au XVIe s. une place forte des Huguenots, mais fut démantelé en 1629.

REVELLIÈRE. *V.* REVELLIÈRE.

REVELLO, v. d'Italie (Naples), à 4 kil. S. de Lago-Negro; 5220 hab. On croit que c'est l'anc. *Vélie*. Aux env., beaucoup de médailles et de statues de bronze; ruines d'un cirque.— Autre v. d'Italie, dans les anc. États sardes (Coni), à 26 kil. N. O. de Coni, près du Pô; 5000 hab. Patrie de l'historien Ch. Denina.

REVIGNY, ch.-l. de c. (Meuse), à 17 k. O. de Bar, sur un canal qui joint l'Ornain à la Chée; 1496 hab. Station du chemin de fer. Pêche d'excellentes truites.

RÉVOLUTION (la). Employée seule, cette dénomination désigne la Révolution française de 1789. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

REWBELL (J. B.), homme politique, né à Colmar en 1746, m. en 1810, était bâtonnier du barreau de Colmar quand il fut député aux États généraux. Révolutionnaire ardent, il fut nommé procureur-syndic du Ht-Rhin, puis membre de la Convention, et fut un des accusateurs de Louis XVI. Il se tint à l'écart pendant la Terreur, reparut après le 9 thermidor à la Convention, qu'il présida, entra au Comité du salut public, puis fut élu membre et président du Directoire dès sa création (1795). Éliminé par le sort en 1799, il entra au Conseil des Anciens, mais il fut exclu des affaires au 18 brumaire.

REX (Q. MARCIUS ou MARTIUS), consul en 118 av. J.-C., étendit la domination romaine dans la Gaule mérid., à l'O. du Rhône, et colonisa Narbonne qui fut appelée de son nom *Narbo-Martius*.

REYNAUD (Jean), philosophe français, né à Lyon en 1806, m. en 1863; fut élève de l'École polytechnique, et ingénieur des mines. Il donna sa démission en 1830, et entra dans les rangs des Saint-Simoniens. Il collabora à leurs publications, et dirigea avec M. Pierre Leroux la *Revue encyclopédique* (1835), et l'*Encyclopédie nouvelle* (1836). En 1848, il prit une part active aux travaux de M. Carnot, ministre de l'instr. publ., et siégea à l'Assemblée constituante et à la législative. Il a publié en 1854 *Terre et Ciel*, livre de philosophie mystique, qui fut fort remarqué.

REYNIER (J. L. Ebnezer), général du génie, né à Lausanne en 1771, devint adjudant général en 1793, général de brigade en 1794, pendant la campagne de Hollande, servit sous Moreau à l'armée du Rhin (1796), accompagna Bonaparte en Égypte (1798), se distingua à la bataille des Pyramides, fit la campagne de Syrie, battit devant El-Arich 20000 Turcs avec 4 bataillons français, et détermina la victoire à Héliopolis. Après le meurtre de Kléber, il eut avec Menou de violents démêlés, et quitta l'Égypte (1801); à son retour en France, il publia une brochure intitulée : *De l'Égypte après la bat. d'Héliopolis*, qui le fit disgracier et exiler. Rappelé en 1805, il eut part à la conquête de Naples et de la Calabre, devint ministre de la guerre à Naples, combattit à Wagram, en Espagne, en Russie, mais fut pris à Leipsick (1813). Il mourut à Paris peu après avoir recouvré sa liberté (1814). — Son frère, J. L. Ant. Reynier, directeur du revenu national en Égypte, intendant des postes à Naples sous Murat, a publié des traités d'agronomie et d'économie publique estimés, entre autres : *De l'Égypte sous les Romains*, 1807; *De l'économie publique et rurale des peuples anciens* (Celtes, Germains, Perses, Phéniciens, Arabes, Juifs, Égyptiens, Carthaginois, Grecs), 1818-25.

REYNOLDS (sir Josué), peintre anglais, né en 1723 à Plympton dans le Devonshire, m. en 1792, voyagea trois ans en Italie, puis se fixa à Londres, se fit une grande réputation par ses ouvrages, et devint en 1769 président de l'Académie royale des beaux-arts de son pays. Reynolds occupe le premier rang parmi les peintres anglais pour le goût, la facilité, la richesse et l'harmonie des couleurs. Artiste d'une rare fécondité, il exposa plus de 240 tableaux; il excellait dans le portrait. Parmi ses tableaux d'histoire, on remarque surtout la *Mort du cardinal de Beaufort*. C'était aussi un théoricien distingué : on a de lui des *Discours sur la peinture*, qu'il prononça devant l'Académie (1769-90); ce sont des chefs-d'œuvre d'élégance, d'énergie et d'analyse. Ils ont été traduits par Janssen (1788 et 1806).

REYRAC (l'abbé Phil. DU LAURENS de), né en 1734, d'une noble famille du Limousin, m. en 1782, chanoine régulier de Chancelade, eut quelque succès comme prédicateur, mais abandonna la chaire à cause de sa timidité et vint se fixer à Orléans. Il a laissé un *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760; des *Poésies* (tirées des Écritures), 1770; *l'Hymne au soleil* (en prose poétique), 1777.

REYRE (l'abbé), prédicateur et écrivain, né en 1735 à Eyguières en Provence, m. en 1812, a fait plusieurs ouvrages consacrés à l'éducation, entre autres : *le Mentor des enfants*, recueil d'instructions, de traits d'histoire et de fables, très-souvent réimprimé; l'*École des jeunes demoiselles; Anecdotes chrétiennes, le Fabuliste des enfants*.

REZAT (la), riv. de Bavière, naît dans le cercle qui longtemps porta son nom et a sa source près de celle de l'Altmühl; elle parcourt les présidiaux d'Anspach, de Heilsbronn et de Pleinfeld, arrose Anspach et Lichtenau et se joint à la Rednitz, après un cours d'env. 60 kil. On l'appelle souvent *Hte-Rezat* ou *Rezat de Souabe*, pour la distinguer du cours supérieur de la Rednitz, qu'on appelle *Basse-Rezat* ou *Rezat de Franconie*. — Elle donnait son nom à un cercle de la Bavière, qu'on appelle auj. *Franconie moyenne*. *V.* ce nom.

RÉZÉ, bourg du dép. de la Loire-Inf., à 3 k. S. O. de Nantes, était autrefois, sous le nom de *Ratiastum*, un des lieux principaux du pays de *Retz*, auquel elle donna son nom; 7209 hab. Savons.

REZZONICO (Ant. Jos.), comte della Torre, né à Come en 1709, mort en 1785, embrassa la carrière militaire, se mit au service de l'Espagne, se distingua en Espagne et en Italie, et devint gouverneur de la citadelle de Parme et chambellan du duc de Parme. Alliant l'érudition à la science militaire, il a laissé, entre autres ouvrages : *Disquisitiones Plinianæ*, Parme, 1763-67, 2 vol. in-fol., ouvrage important dans lequel il traite de la patrie, de la famille et de la vie des deux Plines, ainsi que de leurs écrits.

REZZONICO (Ch.). *V.* CLÉMENT XIII.

RHA (le), nom ancien du VOLGA.

RHACOTIS. *V.* ALEXANDRIE d'Égypte

RHADAMANTHE, fils de Jupiter et d'Europe et frère de Minos, est un des trois juges des enfers. Pendant sa vie, il seconda les entreprises de son frère Minos, puis il conduisit en Lycie une colonie de Crétois, à laquelle il donna des lois sages. Il avait épousé Alcmène, veuve d'Amphitryon.

RHADAMÈS. *V.* GHADAMÈS.

RHADAMISTE, fils du roi d'Ibérie Pharasmane, épousa Zénobie, fille de Mithridate, roi d'Arménie, qui était sa cousine. Il n'en détrôna pas moins son

beau-père et le fit périr par trahison pour s'emparer de ses États. Attaqué à son tour par le roi parthe Vologèse, il se réfugia dans les États de son père; mais celui-ci, sous prétexte d'un complot que Rhadamiste aurait formé contre lui, le fit assassiner, 54 de J.-C. Pendant qu'il fuyait d'Arménie, Rhadamiste, se voyant sur le point de tomber avec Zénobie au pouvoir de l'ennemi, avait poignardé lui-même cette princesse, et l'avait jetée dans l'Araxe. Cet événement tragique a fourni à Crébillon le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre.

RHADÈS. *V.* ADIS. — **RHADI.** *V.* RADI.

RHAMNONTE, *Rhamnus*, auj. *Stavro-castro*, bg d'Attique, sur la mer, célèbre par un temple d'Amphiaraüs et par une statue de Némésis, nommée de là *Rhamnusia*: cette statue était haute de 10 coudées.

RHAMPSINIT, roi d'Égypte au XIIe s. av. J.-C., possédait des trésors immenses. Il construisit un temple du dieu Fta à Memphis.

RHAPSODES, c.-à-d. *Chanteurs de vers décousus*. On nommait ainsi chez les Grecs des chanteurs vagabonds qui allaient de ville en ville réciter des morceaux des poëtes anciens, surtout d'Homère.

RHASIS ou **RHAZÈS**, médecin arabe. *V.* RAZI.

RHAT, oasis d'Afrique. *V.* GHAT.

RHÉ (île de). *V.* RÉ.

RHEA SYLVIA, fille de Numitor, se fit vestale par ordre d'Amulius; elle n'en devint pas moins mère, et donna le jour à Romulus et à Rémus, qu'elle avait eus du dieu Mars. Elle fut pour ce fait condamnée à mort et enterrée vive comme ayant violé son vœu.

RHÉE, *Rhea*, déesse qu'on identifie avec Cybèle et qui est censée être la femme de Saturne, fut mère de Jupiter, Neptune, Pluton, Vesta et Cérès, et parvint par une ruse à soustraire ses enfants à la mort que leur destinait Saturne (*V.* ce nom). Elle suivit en Italie son époux, chassé du ciel, et l'aida à y faire fleurir l'agriculture et les bonnes mœurs : d'où le nom de *Siècle de Rhée* donné à l'âge d'or.

RHEGIUM. *V.* REGGIO. — **RHEIMS.** *V.* REIMS.

RHEINAU, vge de Suisse (Zurich), sur le Rhin, entre Schaffouse et Eglisau; 800 hab., catholiques. Abbaye de Bénédictins, fondée en 778 et supprimée en 1862. Bibliothèque riche en manuscrits.

RHEINA-WOLBECK, seigneurie médiatisée de l'Allemagne, partie dans la prov. prussienne de Westphalie (régence de Münster), partie dans le gouvt hanovrien d'Osnabrück; 10 000 hab.

RHEINBERG, v. des États prussiens (régence de Dusseldorf), à 70 kil. N. de Dusseldorf, près de l'Eyder, et à 2 kil. de la r. g. du Rhin; 3000 hab. — Anc. place forte; vainement assiégée par le duc de Parme en 1586; prise par les Espagnols en 1590; reprise par Maurice de Nassau en 1597 et en 1601; occupée par Spinola en 1606, par Louis XIV en 1672; prise et démantelée en 1703 par les Impériaux. En 1760, les Français remportèrent aux environs une victoire signalée sur les Hanovriens, commandés par le prince de Brunswick.

RHEINFELDEN, v. de Suisse (Argovie), sur le Rhin, à 27 k. N. O. d'Aarau; 1800 hab. Pont sur le Rhin. Tabac, papier, carrière de pierres. — Rheinfelden appartint dans le moyen âge à la maison de Souabe. Les Français, commandés par les ducs de Rohan et de Weimar, et les Autrichiens, sous les ordres de Jean de Weerdt, s'y livrèrent 2 combats en 1638 : dans le 1er, Jean de Weerdt fut vainqueur et le duc de Rohan blessé mortellement; dans le 2e, Jean de Weerdt fut défait et pris. Les Impériaux y furent encore défaits par Créqui en 1678. La ville fut prise et démantelée en 1744 par les Français.

RHEINFELS, forteresse des États prussiens (prov. Rhénane), dans la régence de Coblentz, sur les bords du Rhin, près de St-Goar. — Les Français l'assiégèrent vainement en 1672, mais ils la prirent en 1794; elle fut alors démantelée; on l'a relevée depuis.

RHEINGAU, territoire situé sur la r. dr. du Rhin, dans le duché de Nassau, au S. Vins excellents.

RHEINSBERG, v. des États prussiens (Brandebourg), sur un lac que traverse le Rhyn, à 84 kil. N. O. de Berlin; 2200 hab. Beau château, où le grand Frédéric passa une partie de sa jeunesse.

RHÉMÉTALCÈS I, roi de Thrace, frère de Cotys IV, succéda l'an 7 av. J.-C. à Rhescuporis II, son neveu, dont il avait d'abord été le tuteur. Il seconda les Romains dans leur guerre contre les Dalmates et les Pannoniens, vainquit leur chef et le chassa de la Macédoine. Il mourut vers l'an 10 ap. J.-C. Rhescuporis III et Cotys V se partagèrent ses États. — II, roi de Thrace de 19 à 46 de J.-C., succéda à Rhescuporis III et ne posséda d'abord que la part de ce dernier, mais plus tard il y joignit celle de Cotys V. A sa mort la Thrace fut réunie à l'Empire.

RHEMNIUS PALÉMON. *V.* PALÉMON.

RHÉNANE (PROVINCE), prov. occid. des États prussiens, est située entre la Westphalie au N. E., les duchés de Hesse et de Nassau à l'E., la Bavière rhénane au S. E., la France au S., le grand duché de Luxembourg au S. O., la Belgique à l'O. et la Hollande au N.; elle est traversée par le Rhin, qui lui donne son nom; env. 3 millions d'hab., dont les deux tiers catholiques; capitale, Coblentz. Elle est divisée en 5 gouvts ou régences : Cologne, Dusseldorf, Coblentz, Aix-la-Chapelle et Trèves. Climat sain, mais froid; plusieurs rivières (outre le Rhin) : la Roër, la Moselle, la Lippe, la Ruhr, la Dussel, etc.; montagnes au S.; sol abondant en minéraux (fer, cuivre, plomb, zinc, mercure), eaux thermales renommées (Aix-la-Chapelle, Burtscheid, Geroldstein). Pays généralement fertile et bien cultivé; lin, tabacs, vins recherchés. Industrie et commerce très-actifs. — La prov. Rhénane, formée en 1814 et 1815, correspond à la partie mérid. de l'ancien grand-duché du Bas-Rhin, à la prov. du Bas-Rhin et à celle de Clèves-Berg. Sous l'Empire français, elle formait les dép. de la Sarre, de Rhin-et-Moselle, de la Roër, et la plus grande partie du grand-duché de Berg.

RHENANUS (Beatus), philologue, né en 1485 à Schelesdadt, de parents originaires de Rheinau en Suisse (d'où il prit son nom), m. en 1547, voyagea en France et en Allemagne pour augmenter ses connaissances, fut correcteur d'imprimerie à Paris chez H. Étienne, à Bâle chez Amerbach, et contribua puissamment à répandre le goût des lettres. On a de lui : *Illyrici descriptio*, Paris, 1602, de savantes éditions de *Tertullien*, *Eusèbe*, *Maxime de Tyr*, *Quinte-Curce*, *Tite-Live*, *Tacite*, *Pline le naturaliste*, *Sénèque*, avec commentaires, et une lettre *De primatu Petri*, qui fut condamnée à Rome.

RHÉNÉ, *Rhene*, petite île de la mer Égée, voisine de Délos. On y enterrait les morts de Délos, parce que le territoire de cette dernière, regardé comme sacré, n'admettait pas de sépultures.

RHESCUPORIS I, roi de Thrace dans le Ier s. av. J.-C., servit alternativement Pompée et Brutus dans les guerres civiles. — II, fils de Cotys IV, régna de l'an 16 à l'an 7 av. J.-C. avec un de ses frères, et périt dans une bataille contre les Besses. — III, frère et successeur de Rhémétalcès I, obtint en l'an 10 moitié des États de ce prince, et fit assassiner Cotys V, son neveu, pour se rendre maître de l'autre moitié. Il fut en punition privé du trône (19) par Tibère, puis mis à mort.

RHÉSUS, roi de Thrace, fils du fleuve Strymon, vint au secours de Troie la dernière année du siége, amenant des chevaux plus prompts que le vent et plus blancs que la neige. La ville devait être sauvée si les coursiers de Rhésus buvaient l'eau du Xanthe; mais il fut tué la nuit même de son arrivée par Diomède, qui le surprit pendant son sommeil, tandis qu'Ulysse emmenait ses chevaux.

RHETICUS (Georges Joachim, dit). *V.* JOACHIM.

RHÉTIE, *Rhætia*, auj. *Pays des Grisons* et partie de la *Valteline*, du *Tyrol* et de la *Bavière*; contrée embrassant les deux versants des Alpes, appelées de là *Alpes Rhétiques*, s'étendait entre le mont Adule

(St-Gothard), en Helvétie, à l'O., et le Norique à l'E. Dans un sens plus étendu, on la prolongeait jusqu'au Danube et on y comprenait la Vindélicie. — C'est de la Rhétie que paraissent être sortis les *Rasena*, qui peuplèrent l'Étrurie. Tibère et Drusus conquirent la Rhétie l'an 15 av. J.-C. Au IVe s., elle fut comprise dans le diocèse d'Italie et en forma 2 provinces, que séparait l'Œnus (l'Inn) : la *Rhétie* 1re, au S. O. (places principales, *Curia*, *Tridentum*, *Brigantium*); la *Rhétie* 2e, au N. E. (cap., *Augusta Vindelicorum*).

RHÉTIQUES (ALPES). *V.* ALPES et RHÉTIE.

RHIGAS, un des promoteurs de l'insurrection grecque, né vers 1753 à Velestina en Thessalie, était un riche négociant et joignait à l'entente des affaires le talent poétique et un patriotisme ardent. Dans le but de délivrer la Grèce, il forma d'abord à Bucharest, puis à Vienne, une société secrète, dont les ramifications s'étendaient fort loin; mais le gouvernement autrichien le sacrifia, ainsi que huit autres Grecs, aux ombrages de la Turquie. Tous les neuf furent arrêtés à Trieste, dirigés sur la Turquie, et noyés en route dans le Danube par leur escorte, 1798. Rhigas avait publié un traité de *Tactique militaire*, un *Traité élémentaire de physique*, etc., et des chants poétiques (en grec moderne), qui furent accueillis de ses compatriotes avec enthousiasme.

RHIN (le), *Rhenus* en latin, *Rhein* en allemand, un des grands fleuves de l'Europe, se forme en Suisse (Grisons), par trois bras, dont le principal (le Rhin antérieur) sort d'un lac situé entre le mont St-Gothard et le mont Septimer; coule au N. jusqu'au lac de Constance, qu'il traverse de l'E. à l'O., séparant la Suisse du grand-duché de Bade, arrose Schaffouse et Laufen, où il forme une belle chute, puis passe à Bâle où il devient navigable et d'où il tourne au N., servant de limite entre le grand-duché de Bade et la France, côtoie ensuite le cercle bavarois du Rhin à l'E., forme un nouveau coude entre Mayence et Bingen, puis, prenant sa course au N. O., traverse la Prusse rhénane et enfin le royaume de Hollande, dont il baigne les provinces méridionales; là il jette à droite, au N., un bras dit l'Yssel, qui tombe dans le Zuyderzée; à gauche, au S. O., le Wahal, qui joint la Meuse et le Leck, et va, par la branche restante, qui est le vrai Rhin, se perdre dans les sables, peu au-dessous de Leyde : il n'en arrive qu'un maigre filet à la mer. Sa longueur totale est d'env. 1400 kil., dont 900 navigables; sa largeur, très-variable, atteint 715m entre Clèves et Nimègue. Son cours est impétueux, ce qui sur quelques points, surtout près de Bingen, en rendait autre fois la navigation dangereuse. Bords imposants et pittoresques, couverts de vignobles qui donnent les *vins du Rhin*; îles délicieuses. Les principales villes situées sur le Rhin ou près de ses bords sont : Coire, Constance, Schaffouse, Bâle, Huningue, Strasbourg, Spire, Manheim, Worms, Mayence, Coblentz, Bonn, Cologne, Dusseldorf, Duisbourg, Wesel, Emmerich, Arnheim, Utrecht et Leyde. Affluents princ.: à gauche, Thur, Aar, Ill, Moselle; à droite, Necker, Mein, Lahn, Sieg, Roër, Lippe. Le Rhin communique avec le Danube par la Kinzig, la Rednitz et l'Atmuhl.

On connaît encore sous le nom de RHIN (*Rhyn* ou *Rhein*) une petite riv. de Prusse (Brandebourg), qui naît sur la limite du Mecklembourg, coule au S., et se jette dans le Havel, après un cours de 110 kil.

RHIN (dép. du BAS-), un des dép. frontières de la France, à l'E., est borné au S. par le dép. du Ht-Rhin, à l'O. par ceux de la Moselle, de la Meurthe et des Vosges, par la Bavière rhénane au N. E. et le grand-duché de Bade à l'E.: 4647 kil. carr.; 577 574 hab.; ch.-l., Strasbourg. Il est formé de la partie N. de l'Alsace. Il est côtoyé à l'O. par les Vosges et est arrosé par le Rhin, la Lauter, la Moder, le Zorn, l'Ill, la Brusche, l'Andlau, et la Sarre. Beaucoup de forêts; mines de fer, plomb, manganèse, lignite; marbre, pierre à bâtir, ocre, terre à potier, sable noir. Culture parfaite : grains de toute espèce, légumes, fruits, choux, betterave, colza, houblon, tabac, moutarde, pastel, etc.; bons vins blancs; excellents pâtés de foie d'oie. Beaucoup de gros et menu bétail, abeilles. Industrie très-active et très-variée : draps, toiles et tissus de coton de toute espèce; papiers, cartes à jouer, chapeaux de paille, bougies, chandelles, térébenthine; produits chimiques; tartre, acides minéraux; armes, instruments de physique, etc.; orfévrerie, horlogerie, vermeil renommé; passementerie, boutonnerie, etc. Très-vaste commerce; eaux minérales. — Ce dép. a 4 arr. (Strasbourg, Saverne, Schelestadt, Weissembourg), 33 cantons, 542 communes; il appartient à la 6e division militaire, a un évêché à Strasbourg et dépend de la cour impér. de Colmar.

RHIN (dép. du HAUT-), entre ceux du Bas-Rhin au N., de la Hte-Saône et des Vosges à l'O., du Doubs au S., confine par l'E. au grand-duché de Bade : 4060 kil. carr.; 515 802 hab.; ch.-l. Colmar. Il est formé du S. de l'Alsace et de la république de Mulhouse. Très-montagneux au S. et à l'O., plat et bien boisé ailleurs; vallées délicieuses. Le dép. est arrosé par le Rhin, l'Ill et le canal du Rhône au Rhin. Argent, fer, cuivre, houille, cristal de roche; beaucoup d'espèces de marbre, porphyre, granit, pierre de taille, gypse, eaux minérales. Céréales, légumes, pommes de terre, chanvre, garance; culture en grand du merisier, bons vins. Beaucoup de bétail, porcs, chèvres, chevaux, abeilles. Beaucoup d'industrie et de commerce : toiles peintes (*V.* MULHOUSE), soieries peintes, châles imprimés, teintureries en rouge d'Andrinople et autres; draps fins, toiles; savon, produits chimiques, potasse, acides minéraux; fer, fil de fer, acier; forges, hauts fourneaux et martinets; bière, eau-de-vie, kirschenwasser; papier de verre, etc. — Ce dép. a 3 arrond. (Colmar, Belfort, Mulhouse), 30 cantons, 490 communes : il a une cour impér. à Colmar, dépend de la 6e division militaire et de l'évêché de Strasbourg.

RHIN-ET-MOSELLE (dép. de), dép. formé après la paix de Lunéville (1801), aux dépens de diverses fractions des électorats de Cologne, de Trèves, etc., avait pour ch.-l. Coblentz. Auj. à la Prusse rhénane.

RHIN (Confédération du). *V.* ALLEMAGNE.

RHIN (Cercle du), dit aussi *Bavière rhénane*, le seul des 8 cercles de la Bavière qui soit à l'O. du Rhin, est formé de presque toutes les possessions de l'anc. maison palatine : il a pour bornes au S. les dép. français du Bas-Rhin et de la Moselle, au N. et à l'O. la Prusse rhénane, à l'E. le grand duché de Bade : 105 kil. sur 85; 590 000 hab.; ch.-l., Spire. On le divise en 4 districts; Spire, Deux-Ponts, Landau, Kaiserslautern. Il est traversé par des montagnes qui font suite à la chaîne des Vosges, et parmi lesquelles on remarque le Mont-Tonnerre. — Ce cercle correspond à la majeure partie de l'anc. dép. français du Mont-Tonnerre. Ce pays avait été assigné en 1815 à l'Autriche, qui le céda à la Bavière dès 1816.

RHIN (Cercle du BAS-), ou *Cercle électoral*, un des dix cercles de l'anc. empire d'Allemagne, s'étendait le long du Rhin depuis la frontière de France jusqu'à celle de Hollande, renfermant les archevêchés électoraux de Mayence, Trèves, Cologne, le Palatinat électoral du Rhin, le duché d'Aremberg, la principauté de La Tour-et-Taxis, etc. Il forme auj. la plus grande partie du cercle bavarois du Rhin et une petite portion de la Prusse rhénane et de la Hesse.

RHIN (Cercle du HAUT-), un des dix cercles de l'anc. empire d'Allemagne, à la droite du Rhin, au S. E. du cercle de Westphalie, au S. de celui de Basse-Saxe, à l'O. de celui de Haute-Saxe, au N. O. de celui de Franconie, et au N. E. du Cercle électoral, renfermait les évêchés de Worms, Spire, Strasbourg, Bâle, Fulde. Il forme auj. la plus grande partie de la Hesse électorale et de la Hesse-Darmstadt, avec une petite portion du grand-duché du Bas-Rhin. — On donne auj. le nom de *Cercle du Haut-Rhin* à une division du grand-duché de Bade. Il est borné au S. et

à l'O. par le Rhin, qui le sépare de la Suisse et de la France, à l'E. par le cercle du Lac et le Wurtemberg, au N. par le cercle du Rhin-Moyen, compte env. 360 000 h. et a pour ch.-l. Fribourg. Il est traversé du S. au N. par la Forêt-Noire, et arrosé par les affluents de la r. dr. du Rhin.

RHIN (Cercle du BAS-), partie du grand-duché de Bade, bornée à l'O., vers la Bavière Rhénane, par le Rhin, au N. par la Hesse-Darmstadt et la Bavière, à l'E. par le Wurtemberg, au S. par le cercle du Rhin-Moyen, compte 350 000 h. et a pour ch.-l. Manheim et renferme Heidelberg et Philippsbourg.

RHIN-MOYEN (Cercle du), partie centrale du grand-duché de Bade, bornée à l'O., vers la France et la Bavière Rhénane, par le Rhin, au S. et au N. par les cercles du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, à l'E. par le Wurtemberg, compte 470 000 h., a pour ch.-l. Carlsruhe et renferme la ville de Bade. Traversé du S. au N. par la prolongation de la Forêt-Noire, il est arrosé par divers affluents du Rhin.

RHIN (Province du), ou *Hesse-Rhénane*, prov. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à l'O., entre le duché de Nassau au N., la prov. de Starkenbourg à l'E., la Bavière rhénane au S. et au S. O., et la Prusse rhénane à l'O. : 50 kil. sur 35; 240 000 hab.; ch-l., Mayence. Le Rhin la limite au N. Sol montagneux, mais bien arrosé. Vignes, beaux pâturages.

RHIN (grand-duché du BAS-), nom donné en 1815 aux pays situés à l'O. du Weser qui furent assignés à la Prusse. Il comprit d'abord 3 provinces : Westphalie, Clèves-Berg et Bas-Rhin; auj. il n'en forme plus que 2, celle de Westphalie, et la province Rhénane, qui comprend les anciennes provinces de Clèves-Berg et du Bas-Rhin. — Pour la prov. prussienne du Rhin, *V.* RHÉNANE (Province).

RHINBERG, RHINFELD, RHINFELS, RHINSBERG, etc. *V.* RHEINBERG, RHEINFELDEN, etc.

RHINGRAVES (c.-à-d. comtes du Rhin), titre que portaient depuis le VIIIe s. certaines familles de comtes dont les domaines étaient sur les bords du Rhin, dans le cercle du Ht-Rhin. Ils possédaient Daun, Kirbourg, Salm, Neuvillers, Grumbach, Pittingen. Ils avaient séance aux diètes de l'empire, et prenaient le titre de maréchaux héréditaires du Palatinat.

RHINOCOLURA, auj. *El-Arisch*, v. maritime d'Égypte, sur les frontières de la Syrie, était originairement un lieu d'exil, mais ne tarda pas à devenir un entrepôt important.

RHODANUS, fleuve de la Gaule, auj. *le Rhône*.

RHODE-ISLAND, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, et de tous le plus petit, entre le Massachussets au N., le Connecticut à l'O., l'Atlantique au S., entre 41° 22'-42° lat. N. et 73° 48'-74° 32' long. O. : 80 k. sur 60; 175 000 h.; ch.-l., Providence et Newport. Il doit son nom à une île de Rhode, qui est dans la baie de Narragansett, et dont le sol et le climat sont admirables, ce qui lui a valu le nom d'une des plus belles îles de la Méditerranée. Les autres parties de l'État sont peu fertiles, sauf les côtes et le S. O., où l'on trouve de beaux pâturages. Houille, mines de fer et de cuivre, marbre. Industrie et instruction très-répandues. Commerce très-actif. — Rhode-Island fut colonisée en 1636. Elle prit une grande part à la guerre de l'indépendance, mais ne fut admise comme État dans la confédération qu'en 1790.

RHODES, en grec *Rhodos*, île de la Méditerranée, sur la côte S. O. de l'Asie-Mineure, dont elle n'est séparée, au N. E., que par un canal de 12 k.; elle a 70 k. de long sur 23 de moyenne largeur : 1100 k. carrés; 30 000 hab. (on en comptait dans l'antiquité près de 100 000); ch.-l., Rhodes; autres villes, Camire, Jalyse, Linde, qui formaient une confédération. Climat délicieux (très-chaud l'été), sol riche, mais mal cultivé. Belles forêts; hautes montagnes. L'île semble être d'origine volcanique; sa principale mont. est l'Atabyris. Elle a été désolée par plusieurs tremblements de terre, notamment en 222 av. J.-C., aux IIe et IVe s. de J.-C., sous Antonin et Constantin, et de nos jours, en 1850, 1851 et 1863. Elle fut longtemps marécageuse, malsaine, pleine de serpents, d'où son 1er nom d'*Ophiusa*, qui fit place à celui de *Macaria* (la bienheureuse); on la nommait aussi *Telchinis*, à cause des Telchines, ses premiers habitants; elle fut enfin nommée *Rhodes* (du grec *rhodon*, rose), à cause de l'abondance de ses roses. Elle appartient auj. à la Turquie. — La ville de Rhodes, capitale de l'île, est sur la côte N. E.; env. 12 000 h., dont 6000 Turcs, 5000 Grecs et 1000 Juifs. Bon port, divisé en 2, le grand et le petit (ce dernier est presque comblé); château fort, ancienne église de Saint-Jean de Jérusalem. — Rhodes fut bâtie en 408 av. J.-C. par les villes confédérées de Camire, Jalyse et Linde, pour servir de capit. à l'île. Quelque temps soumise au joug d'Athènes, elle lui échappa lors de la guerre Sociale, et parvint à une très-haute prospérité par le commerce et la culture des lettres et des arts : c'est là que Protogène tenait son école de peinture, qu'Eschine, exilé d'Athènes, enseigna l'éloquence; c'était aussi la patrie de Panétius et de Posidonius. On admirait dans la ville un grand nombre de beaux édifices et de statues, dans le port un fameux *Colosse* (*V.* ci-après). Démétrius Poliorcète assiégea Rhodes en 305 sans pouvoir la prendre. Après la bataille d'Ipsus, son indépendance fut complète, et sa richesse s'accrut encore. Rome l'eut pour alliée dans ses guerres contre Philippe V et contre Antiochus III, et dans la campagne de Pompée contre les pirates. Vespasien réduisit Rhodes en 71 et en fit le ch.-l. de la prov. des îles. Le Christianisme s'y introduisit de bonne heure et Rhodes devint la métropole des 17 évêchés des Cyclades; elle relevait elle-même du patriarcat de Constantinople. En 1310, les Chevaliers de St-Jean de Jérusalem s'y établirent, après l'avoir ravie aux empereurs grecs, qui n'en avaient plus que la souveraineté nominale, et ils prirent dès lors le nom de *Chevaliers de Rhodes*. Mahomet II voulut en vain les en chasser (1479) : ils y restèrent jusqu'au règne de Soliman II, qui se rendit maître de la place en 1522, après un siége des plus célèbres. Les Turcs l'ont depuis conservée. Quant aux Chevaliers, réfugiés d'abord à Viterbe, ils furent en 1530 établis dans l'île de Malte, que leur donna Charles-Quint; d'où le nom de chevaliers de Malte, sous lequel ils furent connus depuis. *V.* HOSPITALIERS et MALTE (chevaliers de). — On doit à M. V. Guérin une remarquable *Étude sur l'île de Rhodes*, 1856.

RHODES (Colosse de), énorme statue d'airain massif qui représentait Apollon et que l'on voyait à l'entrée du port de Rhodes. On a dit à tort que ses pieds étaient posés sur les deux môles qui formaient l'entrée du port et qu'ils étaient assez éloignés pour que les plus gros vaisseaux pussent passer entre ses jambes. Cette statue servait de phare. Le colosse de Rhodes, œuvre de Charès de Linde et de Lachès (300-288), avait 70 coudées (env. 33^m). Il fut renversé par un tremblement de terre au bout de 56 ans.

RHODES EXTÉRIEURES, *Ausserrhoden*, petite république de Suisse qui occupe les parties N. et O. du canton d'Appenzell, a pour chefs-lieux Trogen et Hérisau; 50 000 habitants, tous protestants.

RHODES-INTÉRIEURES, *Innerrhoden*, république de Suisse qui occupe la partie S. E. du cant. d'Appenzell, a pour ch.-l. Appenzell; 20 000 hab., catholiques. *V.* APPENZELL.

RHODEZ ou **RODEZ**, *Segodunum* ou *Civitas Rutenorum*, ch.-l. du dép. de l'Aveyron, à 607 kil. S. de Paris, sur une colline au pied de laquelle coule l'Aveyron; 11 856 hab. Évêché, suffragant d'Albi; trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, séminaire, école normale, institut de sourds-muets, bibliothèque; société d'agriculture, des sciences, lettres et arts. Belle cathédrale gothique, beau cloître des Cordeliers; nouveau palais de justice; belles places, boulevard; chemin de fer. Fabriques de cadis, toiles, laines, bons fromages; mulets, haras. Patrie du poëte

Delrieu, de l'historien Monteil, etc. Raynal et l'abbé Frayssinous naquirent auprès. — Rhodez fut d'abord la capitale des *Ruteni* (dont elle a pris le nom); elle devint au moyen âge ch.-l. d'un comté qui remonte à l'an 820 et qui subsista jusqu'au XVe s. Bourbon-Vendôme, le dernier de ses comtes, remit ce comté à Henri IV, qui le réunit à la couronne.

RHODOGUNE, fille du roi parthe Mithridate, fut mariée en 141 av. J.-C. à Démétrius Nicator, roi de Syrie, alors prisonnier des Parthes, qui avait déjà précédemment épousé Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. Ce 2e mariage excita la jalousie de Cléopâtre et fut l'occasion de violents démêlés, qui ont fourni à Corneille le sujet de sa belle tragédie de *Rhodogune*.

RHODOMANN (Laurent), un des restaurateurs de l'étude du grec en Allemagne, né en 1546 à Saffowerf dans la Hte-Saxe, mort en 1600, fut professeur de grec à Iéna, puis professeur d'histoire et recteur à l'Université de Wittemberg. Il a laissé des traductions latines de *Diodore*, de *Quintus de Smyrne* et autres auteurs grecs et des poésies grecques et latines, entre autres une *Hist. sacrée* et une *Vie de Luther*, en vers grecs. Il fut proclamé poëte lauréat.

RHODOPE, auj. *Despoto-dagh*, chaîne de mont. de Thrace, se détache de l'Hémus, et court au S. O. jusque vers la mer. C'est d'elle que sortent l'Hèbre et presque tous ses affluents de droite. Le mont Rhodope est fameux dans la Fable comme demeure d'Orphée. Il donna son nom, dans le IVe s., à une prov. du diocèse de Thrace qui avait pour ch.-l. Abdère.

RHODOPE, courtisane, native de Thrace, vivait du temps d'Ésope et fut esclave avec lui. Charax de Lesbos, frère de Sapho, la racheta et en fit sa maîtresse. Elle alla dans la suite s'établir à Naucratis en Égypte, et y gagna tant de richesses qu'elle put, dit-on, bâtir à ses frais une pyramide.

RHOEN (Monts), *Rhœngebirge*, chaîne de mont. qui s'étend dans le cercle bavarois du Ht-Mein, dans la Hesse-Cassel et le duché de Saxe-Meiningen, donne naissance à la Fulde.

RHONASZEK, v. de Hongrie (Marmarosch), à 9 kil. E. de Szigeth. Immense mine de sel.

RHÔNE (le), *Rhodanus*, un des grands fleuves de l'Europe, naît en Suisse (Valais), près du mont St-Gothard, entre les monts Furca et Grimsel, à 24 kil. S. O. des sources du Rhin, coule à l'O. jusqu'au lac Léman, qu'il traverse et d'où il sort à Genève, disparaît peu après, au village de Coupy, sous une arche formée par des rochers éboulés (c'est ce qu'on appelle *la perte du Rhône*), entre ensuite en France, coule au S. O., et baigne Lyon, où il reçoit la Saône, puis, à partir de cette ville, court directement au S. et se jette dans la Méditerranée par plusieurs bouches, dont les deux principales forment un delta appelé *la Camargue* Son cours total est de 860 kil. dont 508 navigables, depuis Seyssel. Ses affluents principaux sont, à droite, l'Ain, la Saône, l'Ardèche, le Gard; à gauche, l'Isère, la Drôme, la Durance. Son cours est très-rapide (sa pente totale est de plus de 1000 mètres); il déborde fréquemment et ses inondations sont redoutables. Les principales villes que baigne ce fleuve sont : en Suisse, Sion, Genève; en France, Lyon, Vienne, Tournon, Valence, Viviers, Pont-St-Esprit, Avignon, Tarascon, Beaucaire et Arles, où il se partage en 2 bras, le Rhône proprement dit, à l'E., et le Petit Rhône, à l'O.

RHÔNE (dép. du), entre les dép. de Saône-et-Loire au N., de la Loire au S. et à l'O., de l'Isère à l'E., a 2799 kil carrés, 662 493 h. et a pour ch.-l. Lyon. Il est formé d'une partie du Lyonnais et du Beaujolais. Il est arrosé par le Rhône et la Saône et traversé à l'O. par une ramification des Cévennes. Mines de cuivre, plomb sulfuré, houille, cristal de roche; marbre, granit, porphyres, pierre à bâtir, terre à potier; asbeste, talc, améthystes; beaucoup de fossiles; eaux minérales. Grains, pommes de terre, légumes, fruits, sorgho, safran, graines oléagineuses, belles châtaignes dites *marrons de Lyon*; vins excellents (une des richesses du pays), charcuterie renommée. Immense industrie et commerce, surtout en soieries et en mousselines (*V.* LYON et TARARE). — Ce dép. a 2 arr. (Lyon, Villefranche), 27 cant., 253 comm.; il appartient à la 8e division militaire, a une cour impér. et un archevêché à Lyon.

RHÔNE-ET-LOIRE (dép. de). Ce dép., formé en 1790. comprenait tout l'anc. gouvernement du Lyonnais. Après le siége de Lyon (1793), la Convention le partagea en deux, le Rhône et la Loire.

RHÔNE-AU-RHIN (Canal du), canal qui met en communication les bassins du Rhône et du Rhin, part de la Saône, à St-Symphorien, et aboutit à l'Ill, affluent du Rhin, en amont et près de Strasbourg, traversant les dép. de la Côte-d'Or, du Jura, du Doubs, du Ht-Rhin et du B.-Rhin, et passant par Dôle, Besançon, Baume-les-Dames, Montbéliard, Neuf-Brisach : son développement total est de 349 kil. Commencé en 1784, interrompu pendant la Révolution, repris sous le Consulat, il n'a été achevé qu'en 1833. On l'avait d'abord nommé *Canal de Monsieur* en l'honneur de Monsieur, comte d'Artois, frère de Louis XVI

RHYN, petite riv. de Prusse. *V.* RHIN.

RHYNDACUS ou **LYCUS**, auj. *Ouloubad* et *Mikalitza*, petite riv. de l'Asie-Mineure, sort de l'Olympe de Mysie près de Miletopolis, et se jette dans la Propontide, après avoir séparé la Mysie de la Bithynie. Lucullus battit Mithridate sur ses bords en 73 av. J.-C.

RIAILLÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), sur l'Erdre, à 22 kil. N. O. d'Ancenis; 2083 hab. Forges, source minérale, dont les eaux forment une belle cascade.

RIANS, ch.-l. de cant. (Var), à 45 kil. N. O. de Brignoles; 2603 hab. Bonneterie, tuilerie; huile.

RIARIO (Pierre), neveu du pape Sixte IV, fut fait par son oncle cardinal, archevêque de Florence, légat du St-Siége pour toute l'Italie, acquit d'immenses richesses, acheta la ville et la principauté d'Imola, qu'il donna à son frère Jérôme, et mourut en 1474, laissant la réputation du prince le plus fastueux de son siècle. — Jérôme R., investi par son frère en 1473 de la principauté d'Imola, fit la guerre à Laurent de Médicis, au duc de Ferrare Hercule Ier et aux barons romains, prit Forli en 1480, et enleva diverses places aux Colonne; mais il se trouva isolé à la mort de son oncle (Sixte IV) et périt assassiné en 1488.

RIAZAN, jadis *Pereiaslavl Riaizanskoï*, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de son nom, sur un bras de l'Oka, à 190 kil. S. E. de Moscou; 20 000 h. Évêché grec, cour civile et criminelle. Nombreuses églises. — A 49 kil. S. E. est le Vieux-Riazan, sur l'Oka, détruit par les Tartares en 1568, et qui était au moyen âge la capit. d'un duché souverain. Le Nouv.-Riazan fut fondé par le grand-duc de Vsévolod-Iouriévitch. Assez longtemps florissante sous des ducs particuliers, cette ville tomba ensuite sous la domination des grands-ducs de Moscou. — Le gouvt de Riazan, entre ceux de Vladimir au N., de Tambov à l'E. et au S., de Moscou et de Toula à l'O., a 300 kil. sur 200, et 1 320 000 hab.

RIBADENEIRA (le P.), jésuite, né à Tolède en 1527, m. en 1611, fut un des 1ers compagnons de S. Ignace et propagea l'institut naissant en France, aux Pays-Bas, en Italie, en Espagne. On lui doit la *Fleur des vies des saints* (trad. par l'abbé Daras, 1855 et ann. suiv.), des *Vies de S. Ignace*, *de Lainez*, *de S. François Borgia* et *de Salmeron*, et *la Bibliothèque des écrivains jésuites* (en latin), Lyon 1609.

RIBARGORCE, contrée de l'Aragon, sur les confins de la Catalogne, s'étend depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre, et renferme un assez grand nombre de bourgs, mais est mal peuplée; lieu princip., Benaverre. Elle formait jadis un comté qui, uni à Sobrarbe, porta quelques années le nom de royaume.

RIBAUDS, sorte de milice irrégulière, qui aurait été instituée par Philippe-Auguste vers 1189, et qui depuis fut supprimée à cause de sa licence effrénée.

Le chef de cette milice, sous Philippe-Auguste et ses successeurs jusqu'à Philippe le Bel, fut appelé *Roi des ribauds*. Plus tard, on désigna sous ce titre un officier chargé de la police intérieure de l'hôtel du roi et de la surveillance des maisons de jeu et de prostitution. Sous Charles V, les fonctions du *Roi des ribauds* furent absorbées par celles du *Prévôt de l'hôtel*. Le nom de *ribauds* ne resta plus que comme une injure, pour désigner des gens perdus de débauche et de crimes.

RIBE, v. de Danemark (Jutland), ch.-l. de diocèse, à 230 k. O. de Copenhague; 2500 h. Évêché luthérien, école classique. Ribe est une des plus anciennes villes du Danemark; longtemps florissante, elle a été ruinée par les incendies et les inondations. — Le diocèse compte 180 000 h. et comprend plusieurs enclaves du Slesvig.

RIBEAUVILLÉ, *Rappoltsweiler* en allemand, ch.-l. de c. (Ht-Rhin), à 16 kil. N. O. de Colmar, sur un affluent du Fecht et sur le chemin de fer de Strasbourg à Bâle; 7181 hab. Filatures et manufactures de coton, fonderie de cloches. Aux env., vin blanc estimé. Érigée en ville au XIIIe s.; assiégée en 1293 par l'empereur Adolphe.

RIBECOURT, ch.-l. de c. (Oise), à 14 kil. S. E. de Compiègne; 703 hab. Station de chemin de fer.

RIBEMONT, ch.-l. de c. (Aisne), à 13 kil. S. E. de Saint-Quentin; 3220 hab. Toiles claires, batistes, linons. Patrie de Condorcet et de l'architecte Blondel.

RIBERA ou RIBEIRA (Joseph), dit l'*Espagnolet*, un des grands peintres de l'Espagne, né en 1588 à Xativa (Valence), m. à Naples en 1659, étudia d'abord à Valence, puis à Rome, où il reçut les leçons de Caravage, et séjourna tantôt à Naples, tantôt à Rome, tantôt à Madrid, où il travailla pour Philippe IV. Il s'est plu le plus souvent à représenter les massacres, les supplices, les tortures, et a réussi à rendre les scènes les plus horribles avec une effrayante vérité. Il se distingue par une manière violente : tout dans ses tableaux, dessin, expression, clair-obscur, est rude, heurté, plein de fougue. Ses principaux tableaux sont : *le Martyre de S. Janvier* et *S. Jérôme*, à Naples, *Ixion sur la roue* et une *Mater dolorosa*, à Madrid, et, dans le genre doux, l'*Échelle de Jacob*, à Madrid, et une *Adoration des bergers*, au musée de Paris.

RIBÉRAC, ch.-l. d'arr. (Dordogne), sur la Dronne, à 38 kil. N. O. de Périgueux; 3658 hab. Trib. de 1re inst. Flanelles, cadis, étamines, vins de basse qualité, eaux-de-vie, teintureries et forges. Elle s'est beaucoup agrandie et embellie depuis trente ans.

RIBIERS, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), sur le Buech, à 40 kil. S. O. de Gap; 1266 hab. Soie, cadis.

RIBOUTTÉ (Fr. Louis), auteur dramatique, né à Lyon en 1770, m. à Paris en 1834, fut quelque temps agent de change, puis se voua aux lettres. Il a donné au Théâtre Français quelques comédies, toutes en 5 actes et en vers, qui ont eu du succès en leur temps : l'*Assemblée de famille*, 1808; le *Ministre anglais*, 1812; la *Réconciliation par ruse*, 1818; le *Spéculateur* ou l'*École de la jeunesse*, 1826.

RICARD (l'abbé Dominique), traducteur, né à Toulouse en 1741, m. en 1803, fut professeur de rhétorique au collége d'Auxerre, puis précepteur particulier du fils du président de Meslay. On lui doit une traduction complète et fidèle des *Œuvres de Plutarque*: les *Œuvres morales* parurent de 1783 à 1795, en 17 vol. in-12, les *Vies des Hommes illustres* de 1798 à 1803, en 13 v. in-12.

RICARDO (David), économiste, né à Londres en 1772, m. en 1823, était fils d'un juif de Lisbonne, qui était venu s'établir à Londres comme courtier de change. David Ricardo devint lui-même agent de change, et amassa une fortune considérable qui, à sa mort, s'élevait environ à 14 millions de fr. Il quitta la religion de ses ancêtres pour le culte réformé, et fut nommé en 1817 membre de la Chambre des communes. Ricardo fut longtemps l'oracle des économistes : il recommande surtout l'emploi du papier-monnaie, et fonde la valeur des marchandises sur le travail nécessaire pour les produire. Ses principaux ouvrages sont : *Le haut prix du lingot preuve de la dépréciation des billets de banque*, Londres, 1809; *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817 (trad. en français par Constancio, avec notes de J. B. Say, 1819); *Influence du bas prix du blé sur les fonds publics*, 1815; *Projet d'un papier-monnaie économique et sûr*, 1816; *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822 (trad. par Constancio et Fonteyraud, 1847) : il y combat les obstacles mis à l'importation.

RICCI (le P. Matth.), Jésuite, né en 1552, à Macerata, m. à Pékin en 1610, fut missionnaire à la Chine, ouvrit un collége à Nankin, fut présenté à la cour de Pékin, gagna la faveur de l'empereur par ses talents et opéra de nombreuses conversions. On a de lui, outre des écrits sur la religion et la géométrie, rédigés en chinois, des *Mémoires* sur lesquels Trigault, son confrère, rédigea le *De Christiana expeditione apud Sinas*, Augsbourg, 1615.

RICCI (Laurent), général des Jésuites, naquit à Florence en 1703, professa la philosophie à Sienne, fut directeur spirituel au séminaire de Rome, puis au Collége romain, devint secrétaire et enfin général de son ordre (1758). C'était le moment où des coups réitérés étaient portés aux Jésuites : Ricci ne put les amortir et refusa toute concession. Pressé de changer les statuts de l'ordre pour le sauver, il se contenta, dit-on, de répondre : *Sint ut sunt, aut non sint*. L'ordre fut supprimé (1773), et Ricci enfermé au château St-Ange, où il m. en 1775.

RICCI (Scipion), évêque de Pistoie et de Prato, petit-neveu du préc., né à Florence en 1741, m. en 1810, favorisa les réformes religieuses du grand-duc Léopold en Toscane et de l'emp. Joseph II en Autriche, tint, en 1786, à Pistoie, un synode pour les faire sanctionner, mais échoua dans ce projet, fut condamné par la bulle *Auctorem fidei* et se vit obligé de renoncer à l'épiscopat (1790). En 1799, il fut emprisonné par le gouvernement toscan comme favorable à la Révolution française. En 1805, il rétracta ses erreurs théologiques et se réconcilia avec le pape Pie VII. Potter a publié : *Vie et Mémoires de Scipion Ricci* (Bruxelles, 1824, et Paris, 1825, 4 v. in-8) : cet ouvrage est condamné à Rome.

RICCIOLI (J. B.), Jésuite, né à Ferrare en 1598, m. en 1671, se fit quelque réputation comme astronome, fut chargé par ses supérieurs de réfuter le système de Copernic, et publia dans ce but : *Almagestum novum*, Bologne, 1651; *Astronomia reformata*, 1665. On a aussi de lui : *Geographia reformata*, 1661; *Chronologia reformata*, 1669.

RICCOBONI (Louis), comédien, longtemps connu sous le nom de *Lélio*, né en 1677, à Modène, m. à Paris en 1753, tenta d'établir en Italie le système dramatique de la comédie française, mais sans y réussir, vint à Paris avec le fameux Dominique, et y dirigea la Comédie italienne, qui obtint un rapide succès. Il se retira à Parme, où il devint intendant des menus plaisirs et inspecteur des théâtres. On lui doit, entre autres ouvrages : l'*Histoire du Théâtre italien*, Paris, 1728-31; *Observations sur la Comédie et le génie de Molière*, 1736. Il a aussi composé des pièces qui furent bien accueillies et qu'il réunit sous le titre de *Nouveau Théâtre italien*, Paris, 1718. — Son fils, Ant. R., né à Mantoue en 1707, m. en 1772, à la fois acteur et auteur, obtint surtout du succès comme auteur; mais il eut le malheur de s'adonner à l'alchimie et se ruina en vaines expériences à la recherche du *grand-œuvre*. Ses pièces eurent longtemps la vogue au Théâtre Italien; les principales sont : *les Comédiens esclaves* (1726); *les Amusements à la mode* (1732); *le Prétendu* (1760).

RICEYS (LES), ch.-l. de c. (Aube), sur la Laigne, à 15 kil. S. de Bar-sur-Seine; 3225 hab. Il est formé de trois bourgs : Ht-Ricey, Bas-Ricey, Ricey-Hte-Rive. Vins très-estimés, remarquables par leur bou-

quet. Ville très-ancienne, fondée par les *Boii :* elle existait dès le temps de César. Aux env., enceinte druidique de *Champlisson*.

RICHARD (S.), évêque de Chichester en Angleterre, sacré en 1244, m. en 1253, est fêté le 8 avril.

RICHARD I, *sans Peur*, duc de Normandie (943-996), fils de Guillaume *Longue Épée*, avait 10 ans à la mort de son père. Louis-d'Outremer se fit confier la garde du jeune duc, mais il voulut l'emprisonner : Richard fut délivré par un serviteur fidèle, Osmond, qui l'emporta caché dans une botte de foin. Il fut affermi dans la possession de son duché par Harald, roi de Danemark. Il eut part à l'élévation au trône de Hugues Capet, dont il avait épousé la sœur Emma.

RICHARD II, *le Bon*, duc de Normandie (996-1027), fils et successeur du précéd., eut à soutenir diverses guerres intérieures et extérieures et s'en tira heureusement avec l'aide des rois du Nord, Lagman et Olof, et fut l'allié du roi de France Robert II. Il eut pour successeur Richard III, son fils aîné, qui mourut quelques mois après, empoisonné par son frère Robert le Magnifique.

RICHARD I, *Cœur de Lion*, roi d'Angleterre (1189-99), fils et successeur de Henri II, était né en 1157 et s'était fait remarquer dès sa première jeunesse par une force extraordinaire, une bravoure bouillante, mais aussi par un caractère altier et turbulent. Il empoisonna la vieillesse de son père en prenant trois fois les armes contre lui (1173, 83, 89). Devenu roi en 1189, il entreprit une nouvelle croisade de concert avec le roi de France Philippe-Auguste et l'empereur Frédéric Barberousse. Parti de Marseille en 1190, il s'empara de l'île de Chypre (1191), puis de Ptolémaïs ou St-Jean d'Acre ; mais il entra bientôt en querelle avec Philippe, et les deux princes se séparèrent. Resté seul en Palestine, Richard se livra à toute sa violence, et fit massacrer 2500 captifs. Il remporta une brillante victoire à Asor contre 100 000 Musulmans ; néanmoins, il n'osa attaquer Jérusalem et, bien qu'il eût accompli de merveilleux faits d'armes, il fut forcé de remettre à la voile sans avoir reconquis la Palestine (1192). Jeté par la tempête sur les côtes de la Dalmatie, il crut pouvoir, à la faveur d'un déguisement, traverser les terres du duc d'Autriche qu'il avait outragé au siége de St-Jean-d'Acre, mais il fut découvert et retenu par ses ordres dans une étroite prison (à Durenstein, près de Krems), d'où il ne sortit qu'au bout d'un an en payant une rançon de 250 000 marcs d'argent. Pendant son absence, son frère Jean sans Terre avait cherché à le supplanter en Angleterre : Richard, de retour dans ses États, anéantit la faction de ce frère (1194) ; puis il vint faire la guerre à Philippe-Auguste, qui avait tenté de s'emparer de la Normandie, et battit ses troupes à Fréteval ; mais il se réconcilia bientôt avec ce prince et vécut quelques années en paix. Étant allé, en 1199, mettre le siége devant Chalus en Limousin, par suite d'une querelle qu'il avait avec le vicomte de Limoges, il fut blessé devant cette place d'un coup de flèche, dont il mourut. Pendant que Richard était en captivité chez le duc d'Autriche, le trouvère Blondel, qui lui était resté fidèle, réussit, dit-on, à découvrir sa prison, et hâta sa délivrance (*V.* BLONDEL). On attribue à Richard quelques poésies.

RICHARD II, roi d'Angleterre, fils du Prince Noir (Édouard), et petit-fils d'Édouard III, naquit en 1366 et monta sur le trône en 1377, à 11 ans. Sa minorité, pendant laquelle ses oncles, les ducs de Lancastre, d'York et de Glocester, eurent la régence fut très-orageuse : elle fut signalée par la révolte de Wat-Tyler (1382), par les progrès et la répression du Wicléfisme. Lorsqu'il régna par lui-même, il se montra faible, inappliqué, prodigue. S'étant rendu en Irlande pour y apaiser une insurrection, il laissa ainsi le champ libre à son cousin, le duc d'Hereford, fils du duc de Lancastre, qui le déposa et se fit couronner sous le nom d'Henri IV (1399) ; Richard, relégué au château de Pomfret en Écosse, périt bientôt dans sa prison, assassiné, dit-on, par ordre de son cousin. Il avait épousé Isabelle, fille du roi de France Charles VI. M. Wallon a écrit l'*Hist. de Richard II.*

RICHARD III, roi d'Angleterre, né en 1452, était le 4e fils de Richard, duc d'York, et fut longtemps connu sous le nom de duc de Glocester. Frère d'Édouard IV, le 1er prince de la maison d'York qui soit monté sur le trône, il le soutint de tout son pouvoir contre les partisans de Henri VI, et assassina, de concert avec son autre frère le duc de Clarence, le jeune fils du roi vaincu, après la bataille de Tewkesbury. A la mort d'Édouard IV qu'on l'accuse d'avoir empoisonné (1483), il se fit nommer régent ou protecteur au nom du fils de ce prince, le jeune Édouard V, son neveu, et, par une suite d'actes hypocrites ou atroces, réussit à s'emparer du trône : à peine couronné, il fit égorger dans la Tour de Londres par J. Tyrrel le jeune roi et son frère. Devenu après ce nouveau meurtre l'objet de l'horreur publique, il se vit presque abandonné de tous, quand, en 1485, Henri de Richmond (Henri VII) vint l'attaquer ; il fut vaincu et tué à Bosworth. Richard III fut le dernier roi de la maison d'York ; après sa mort, l'avénement de Henri VII termina la guerre des Deux-Roses. Richard III était un monstre au physique comme au moral : il était boiteux, bossu, paralysé d'un bras. Walpole et Rey (*Essai historique et critique sur Richard III*, Paris, 1818) ont vainement essayé de réhabiliter sa mémoire.

RICHARD D'YORK, compétit. de Henri VI : *V.* YORK.

RICHARD DE CORNOUAILLES, fils de Jean sans Terre, roi d'Angleterre, né en 1209, m. en 1272, acheta fort cher les voix de quatre électeurs, et fut proclamé roi d'Allemagne en 1257, tandis que trois autres électeurs nommaient Alphonse le Sage (de Castille). Il s'était signalé en Palestine, et avait rendu des services à son frère Henri III dans ses guerres contre la France. Il ne vint que deux fois en Allemagne (1262 et 1268) : la 1re, il investit le roi de Bohême Ottocar des duchés d'Autriche et de Styrie ; la 2e, il abolit (1269) les péages établis sur le Rhin. Du reste, il ne fut jamais couronné empereur. Étant revenu en Angleterre en 1264 pour défendre Henri III contre les barons rebelles, il y fut fait prisonnier par Simon de Montfort et subit une captivité de 14 mois.

RICHARD I, comte d'Averse en 1059, à la mort de son père Rainolf, reçut du pape Nicolas II l'investiture de la principauté de Capoue, conquit cette ville sur Landolfe VI (1062), s'empara également de Gaëte et aida Robert Guiscard dans la conquête de Salerne. Il mourut en 1068, au moment de soumettre Naples. — II, prince de Capoue de 1091 à 1105, était petit-fils du précédent. Chassé par ses sujets, il fut, en 1098, rétabli dans sa principauté par le grand-comte de Sicile Roger, et se reconnut son vassal. A sa mort, Roger joignit Capoue à ses États.

RICHARD DE CIRENCESTER, bénédictin de Westminster, m. en 1401, est auteur de l'*État ancien de la Grande-Bretagne*, en latin (publié par Bertram, Copenhague, 1737, dans le *Britannicarum gentium historici antiqui tres*). On lui attribue l'*Historia ab Hengista ad annum* 1348.

RICHARD (Claude), jésuite français, né à Ornans en 1589, m. en 1664, enseigna 40 ans les mathématiques à Madrid. On lui doit : une édition des *OEuvres d'Archimède*, avec notes, Paris, 1626 et 1646, et des *Commentaires sur Euclide*, 1645, et sur *Apollonius de Perge*, 1655. Il avait inventé une montre magnétique, au moyen de laquelle on connaissait l'heure qu'il était à la fois dans toutes les parties de la terre.

RICHARD (Jean), né à Verdun en 1639, m. en 1719, a publié des *Discours moraux*, des *Éloges de Saints* et le *Dictionnaire moral ou la Science universelle de la chaire* (Paris, 1700, 6 v. in-8), vaste répertoire très-précieux pour les prédicateurs.

RICHARD (Ch. Louis), dominicain, docteur de Sorbonne, né en 1711, à Blainville (Meurthe), refusa le serment constitutionnel, émigra en Belgique, et périt à Mons en 1794, fusillé par les Français pour avoir

publié un écrit intitulé : *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur roi.* On a de lui un *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, Paris, 1760 et suiv., 6 vol. in-fol. ; une bonne *Analyse des conciles*, 1772-77, 6 v. in-4., et une curieuse *Dissertation sur la possession du corps et l'infestation des maisons par les démons.*

RICHARD (L. Cl. Marie), botaniste, né à Versailles en 1754, m. en 1821, était fils du jardinier du roi à Auteuil. Il alla, de 1781 à 1789, visiter, aux frais de Louis XVI et au nom de l'Acad. des sciences, la Guyane, la Martinique, etc., y rassembla de riches et vastes collections, mais revint malade, et vécut longtemps dans la gêne jusqu'à ce qu'il eût obtenu une chaire de botanique et une place à l'Institut. On lui doit divers ouvrages et des mémoires insérés dans les *Annales du Muséum :* on estime surtout ses travaux sur l'organisation des végétaux et son *Analyse du fruit*, 1808. Il a donné une excellente édition du *Dictionnaire élémentaire de botanique* de Bulliard, 1800. — Son fils, Achille R., 1794-1852, marcha sur ses traces, publia d'excellents travaux sur la Flore de la Sénégambie, de la Nouv.-Zélande, de l'Abyssinie et de Cuba, devint professeur à la Faculté de médecine et fut admis à l'Institut en 1834. On lui doit un *Manuel de botanique*, devenu classique.

RICHARD-LENOIR (Franç. RICHARD, dit), célèbre industriel, né en 1765 à Épinay-sur-Odon (Calvados), d'une famille de paysans, mort en 1849, quitta son village à 17 ans pour chercher fortune, vint à Paris, y fit le commerce des toiles de coton, et, après avoir été simple porte-balle, devint en peu de temps un des plus riches commerçants de l'époque. Voulant affranchir l'industrie française du tribut qu'elle payait à l'Angleterre, il s'associa en 1797 avec un autre négociant, Lenoir, dont le nom est resté lié au sien, pour créer en France des métiers propres au filage et au tissage du coton, et ils obtinrent un tel succès qu'ils eurent bientôt plusieurs manufactures sur divers points de la France. Richard reçut les encouragements de Napoléon, qui le décora de sa propre main; mais il se vit ruiné en 1814 par la suppression des droits d'entrée, et passa ses dernières années dans la gêne. Son nom a été donné en 1862 à un des nouveaux boulevards de Paris.

RICHARD SIMON. *V.* SIMON.

RICHARDSON (Samuel), célèbre romancier anglais, né en 1689, dans le comté de Derby, m. en 1761, était fils d'un menuisier. Mis en apprentissage chez un imprimeur, il devint le gendre de son maître, et finit par avoir lui-même un belle imprimerie. A 52 ans, il se fit auteur et publia successivement : *Paméla* (1741), *Clarisse Harlowe* (1748), *sir Charles Grandison* (1753), romans qui obtinrent le plus grand succès : les deux derniers passent pour des chefs-d'œuvre; cependant on y trouve des longueurs qui en rendent quelquefois la lecture fatigante. Prévôt et Letourneur ont traduit en français les romans de Richardson. Ils étaient fort à la mode à la fin du dernier siècle : Diderot surtout en était enthousiaste On les lit peu aujourd'hui. Jules Janin a donné en 1846 une *Clarisse Harlowe* abrégée, qui fait de ce roman un livre presque nouveau et d'une lecture plus facile. Mistriss Barbauld a donné en 1804 la *Correspondance de Richardson ;* Walter Scott lui a consacré une intéressante notice dans la *Biographie des romanciers.*

RICHARDSON (Jonathan), peintre de portraits, né à Londres en 1665, m. en 1745, se distingue par la force et le relief du coloris, mais manque d'élégance et de style. Il voyagea en Italie, où il forma une riche collection de tableaux, dessins et objets d'arts. Il a laissé un *Traité de peinture et de sculpture*, Londres, 1719, ouvrage médiocre, qui cependant a été trad. en français par Rutgers, 1728.

RICHELET (Pierre), grammairien, né en 1631 à Cheminon (Marne), m. en 1698, fut d'abord régent au collége de Vitry-le-Français, puis précepteur à Dijon, se fit recevoir avocat à Paris et abandonna enfin les affaires pour les lettres. Il se fit beaucoup d'ennemis par son humeur caustique. Il est surtout connu par son *Dictionnaire français*, Genève, 1680, in-4, le premier dictionnaire qui ait été rédigé sur un plan philosophique : souvent réimprimé, cet ouvrage a été refondu et amélioré par de Wailly. On a en outre de lui : la *Versification française*, 1671; les *Commencements de la langue française* ou *Grammaire tirée de l'usage et des bons auteurs*, 1694, et un recueil intitulé *Les plus belles Lettres françaises*, sorte de manuel épistolaire. Le *Dictionn. des rimes*, qui lui est généralement attribué, n'est qu'un remaniement de celui de Frémont d'Ablancourt.

RICHELIEU, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 21 kil. S. E. de Chinon, sur la Mable; 2601 hab. Ville régulièrement bâtie. Sucre de betterave, eau-de-vie, huiles, etc. Berceau de la famille de Richelieu. Ce n'était jadis qu'un village ; il fut reconstruit par le cardinal, qui le fit ériger en duché-pairie. L'ancien château a été détruit au début de ce siècle.

RICHELIEU (Armand DU PLESSIS, cardinal, duc de), célèbre ministre de Louis XIII, né à Paris en 1585, était d'une maison noble du Poitou, originaire du bourg de Richelieu, et avait pour père François du Plessis, capitaine des gardes de Henri IV. Il fut d'abord destiné aux armes, puis reçut les ordres et fut sacré en 1607 évêque de Luçon, n'ayant que 22 ans. Député aux États généraux en 1614 par le clergé de Poitou, il s'y fit remarquer, sut plaire au maréchal d'Ancre, qui disposait de tout, et à Marie de Médicis, alors régente, fut nommé aumônier de cette princesse (1615), puis secrétaire d'État pour l'intérieur et la guerre (1616). Il suivit en 1617 à Blois la reine mère, alors en disgrâce, mais sans se brouiller avec Louis XIII : chargé de négocier un accommodement entre la mère et le fils, il réussit dans cette mission délicate et fit conclure les traités d'Angoulême (1620) et d'Angers (1621) : le chapeau de cardinal lui fut donné en récompense (1622). Il entra en 1623 au conseil par la protection de la reine et presque malgré Louis XIII, qui avait de la répugnance pour sa personne, et il y montra une telle supériorité qu'il fut bientôt nommé premier ministre. Arrivé au souverain pouvoir, il forma trois grandes entreprises qu'il ne perdit jamais de vue : détruire la puissance politique du protestantisme en France, abattre l'orgueil et l'esprit factieux de la noblesse, et abaisser la maison d'Autriche. Dirigeant d'abord ses efforts contre les Protestants, il leur reprit, en 1626, l'île de Ré, leur enleva, en 1628, leur dernier boulevard, La Rochelle, en fermant le port par un môle gigantesque, et anéantit leur puissance par la paix d'Alais et l'édit de Nîmes (1629), qui leur enlevaient leurs priviléges politiques. Dans le même temps, il replaçait sous la domination de la Suisse la Valteline, que l'Espagne lui disputait (1626), assurait au duc de Nevers le duché de Mantoue et le Montferrat en forçant le Pas de Suze (1629), s'emparait des États du duc de Savoie (1630), et se préparait à combattre l'Autriche. Prenant part dans ce but à la guerre de Trente ans, il ne craignit pas de soutenir le parti protestant en Allemagne, s'unit à Gustave-Adolphe, roi de Suède, qui était à la tête de ce parti (1630), seconda ce prince de tout son pouvoir dans ses efforts contre l'Autriche, et, après sa mort (1632), solda les troupes de Bernard de Weimar, qui l'avait remplacé; puis, combattant ouvertement l'Autriche (1634-41), il attaqua cette maison dans toutes ses possessions à la fois, dirigea des armées en Alsace, dans les Pays-Bas, en Italie, en Catalogne, obtint partout des succès et prépara la prépondérance de la France, qu'assurèrent après sa mort les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659). Ce qui coûta le plus de peine à Richelieu, ce furent ses luttes contre les grands : il eut à déjouer mille cabales, et compta parmi ses principaux adversaires la reine mère, Marie de Médicis, devenue jalouse de l'ascen-

dant qu'il exerçait sur le roi, la reine régnante, Anne d'Autriche, le frère du roi, Gaston d'Orléans, le duc de Bouillon, le comte de Soissons et tous les favoris de Louis XIII. Un jour, tous ses ennemis conjurés avaient déterminé le faible roi à l'éloigner; mais, averti à temps, il va le trouver à Versailles, reprend tout son pouvoir et fait subir à ses ennemis le sort qu'ils lui destinaient : à la suite de cette journée (11 novembre 1630), qui fut appelée la *Journée des dupes*, le garde des sceaux Marillac fut exilé; son frère, le maréchal de Marillac, condamné à mort comme coupable de péculat, le maréchal de Bassompierre envoyé à la Bastille. Ne pouvant réussir auprès du roi, les grands cherchèrent un appui chez l'étranger, et excitèrent plusieurs révoltes : toujours instruit à temps de leurs complots, Richelieu sut les faire échouer. Il exila la reine mère à Bruxelles (1631), réduisit à la soumission Gaston d'Orléans, qui avait pris les armes, vainquit à Castelnaudary le duc de Montmorency, qui avait trempé dans la révolte du prince, le fit condamner à mort et exécuter à Toulouse (1632); livra quelques années après au comte de Soissons et au duc de Bouillon, ligués avec l'Autriche, une bataille où le comte trouva la mort (bat. de la Marfée, 1641), fit trancher la tête à Cinq-Mars, favori de Louis XIII, qui traitait avec l'Espagne, et n'épargna pas même le jeune De Thou, coupable de n'avoir pas révélé le complot (1642). Richelieu mourut peu de temps après cette dernière exécution, le 4 décembre 1642. Il n'avait pu terminer les guerres qu'il avait entreprises, mais il avait déjà assuré partout le succès des armes françaises. Ce ministre est incontestablement le plus grand qui ait gouverné la France; il eut de grandes vues et en poursuivit l'exécution avec une persévérance, une fermeté inébranlables, mais on l'accuse de s'être montré implacable et d'avoir quelquefois exercé des vengeances personnelles sous le prétexte des intérêts de l'État. Il s'occupa de l'administration intérieure aussi bien que de la direction politique; rétablit l'ordre dans les finances, réforma la législation (*V.* Code MICHAUD), créa une marine, donna une grande extension à nos établissements coloniaux, fit occuper le Canada, les Petites-Antilles, St-Domingue, la Guyane, le Sénégal, etc.; en outre, il favorisa les lettres et créa l'Académie française (1635). Il est fâcheux qu'il ait voulu lui-même être auteur (il ne fit que des pièces médiocres, *Mirame*, tragi-comédie, *la Grande pastorale*), et qu'il se soit montré jaloux du grand Corneille après avoir commencé par le protéger. On lui doit plusieurs établissements utiles : il construisit le collége du Plessis (attenant à celui de Louis le Grand), répara la Sorbonne et en rebâtit l'église (où l'on voit encore auj. son mausolée), agrandit la Bibliothèque et l'imprimerie royale, fonda le Jardin du Roi. Richelieu s'était fait construire au centre de Paris un palais magnifique qu'on nommait le *Palais-Cardinal* (auj. *Palais-Royal*); il le légua à Louis XIII. Il a laissé, outre quelques écrits théologiques, des mémoires fort curieux, publiés d'abord en partie sous les titres de : *Histoire de la Mère et du Fils*; puis, d'une manière plus complète, dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, de Petitot, 1823; un *Testament politique*, dont la meill. édition est due à Foncemagne, 1764, et qui renferme de précieuses leçons de politique : cette pièce, longtemps contestée, est auj. reconnue authentique. On lui attribue à tort le *Journal de M. le cardinal de Richelieu durant le grand orage de la cour* (1630 et 31), Amst., 1664, écrit indigne de lui. M. Avenel a publié ses *Lettres, instructions et papiers d'État*, 1853-63 (dans les *Documents inédits de l'hist. de France*). Sa *Vie* a été écrite par Aubery, J. Leclerc, René Richard; A. Jay a donné l'*Hist. du ministère de Richelieu*, Paris, 1815, M. Capefigue, *Richelieu et Mazarin*, 1835, et M. Caillet l'*Administration de Richelieu* (couronnée par l'Institut), 1858 et 1861. — Le cardinal avait un frère, Alph. Louis du Plessis Richelieu, m. en 1653 à 71 ans, qui occupa successivement les siéges de Luçon, d'Aix, de Lyon, et devint aussi cardinal; et 2 sœurs, dont l'aînée, Françoise du Plessis-Richelieu, fut mariée à René de Vignerod, seigneur de Pont-Courlay. Il laissa son nom et ses armes à son petit-neveu, Armand Jean du Plessis, général des galères, et père du duc de Richelieu (qui suit).

RICHELIEU (L. Fr. Armand DU PLESSIS, duc de), maréchal de France, petit-neveu par les femmes du cardinal, naquit à Paris en 1696, et fut d'abord connu sous le nom de duc de Fronsac. Marié et présenté à la cour dès l'âge de 14 ans, il y obtint un grand succès; il fut peu après mis à la Bastille, sur la demande de son propre père, pour quelque fredaine, et n'en sortit que 14 mois après, pour se rendre auprès de Villars, qui le prit pour aide de camp. Sous la Régence, il fut le compagnon de débauche et souvent le rival du duc d'Orléans; il n'en fut pas moins mis deux fois à la Bastille par ce prince : l'une pour un duel, l'autre pour avoir trempé dans la conspiration de Cellamare. Nommé en 1725 ambassadeur à Vienne par le crédit de la marquise de Prie, maîtresse du duc de Bourbon, qui gouvernait alors, il s'acquitta fort bien de cette mission, opéra, malgré l'Espagne, un rapprochement entre la France et l'Autriche, et signa en 1727 les préliminaires d'une paix avantageuse. Il servit avec distinction sous Berwick en 1733, se signala aux siéges de Kehl et de Philippsbourg, fut fait maréchal de camp en 1738, puis lieutenant général (1744) et gouverneur du Languedoc. Nommé premier gentilhomme de la chambre, il acquit bientôt un grand ascendant sur l'esprit du jeune roi; on l'accuse même d'avoir beaucoup contribué à dépraver ses mœurs. Il se signala dans la campagne de Flandre en 1745, surtout à la bataille de Fontenoy, où il décida le gain de la bataille. Ambassadeur à Gênes en 1748, il fut chargé par les Génois du commandement de leurs troupes, et réussit à repousser les attaques des Autrichiens et des Anglais; il reçut à son retour le bâton de maréchal avec le gouvernement de Guyenne et de Gascogne. Dans les années suivantes, Richelieu alla attaquer l'île de Minorque et s'empara de Port-Mahon (1756), place qui passait pour imprenable, commanda l'armée du Hanovre, battit le duc de Cumberland, et conquit tout le Hanovre en un mois; mais il ne sut pas profiter de la victoire, et fut rappelé après la convention de Closterseven (1757) : on attribua ce rappel à Mme de Pompadour, à la fille de laquelle il avait refusé d'unir son fils, le duc de Fronsac. Il ne vécut depuis qu'en homme privé, tout occupé d'intrigues et de plaisirs. Devenu le doyen des maréchaux, il fut nommé en 1781 président du tribunal du point d'HONNEUR. Il poussa sa carrière jusqu'à l'âge de 92 ans, sans presque éprouver d'infirmités, et mourut en 1788. Quoique fort peu lettré, et sachant à peine l'orthographe, il avait été reçu à l'Académie française dès l'âge de 24 ans. Il fut l'ami et le protecteur de Voltaire. Le duc de Richelieu passait pour être l'homme le plus aimable et le plus séduisant de son siècle; aussi eut-il une grande réputation de galanterie. Il fut marié trois fois; la dernière à 84 ans. On a sous son nom des *Mémoires* (1790, 9 vol. in-8), qui ont été rédigés par Soulavie d'après des documents qu'il avait fournis lui-même, mais qui ont été désavoués par sa famille; ils ont été abrégés par F. Barrière, 1858. Une *Vie privée du maréchal de R.* publiée en 1791 sans nom d'auteur est un mélange de vrai et de faux.

RICHELIEU (Armand Emmanuel DU PLESSIS, duc de), ministre sous Louis XVIII, né à Paris en 1766, était petit-fils du maréchal. Il émigra en 1789, alla en Russie, servit avec distinction sous le général Souvarov contre les Turcs, obtint la faveur de l'impératrice Catherine, puis de l'empereur Alexandre, fut nommé en 1803 gouverneur d'Odessa, colonie naissante, dont il fit bientôt une ville importante, et fut au bout de 18 mois chargé du gouvernement de

toute la Nouv.-Russie, où il introduisit la civilisation. Rentré en France en 1814, il fut nommé l'année suivante ministre des affaires étrangères et président du conseil. Profitant de l'affection que lui portait l'empereur de Russie, il fit alléger les charges qui pesaient sur la France et réduire la durée de l'occupation. Il se retira du ministère peu après avoir obtenu ce résultat (1818) : les chambres lui votèrent, comme récompense nationale, une dotation de 50 000 fr. de rente; mais il ne l'accepta que pour fonder un hospice dans la ville de Bordeaux. Rappelé à la présidence du conseil après l'assassinat du duc de Berri (1820), il eut à réprimer l'esprit d'indépendance et de mécontentement qui se montrait partout; il perdit dans cette lutte une grande partie de sa popularité et se vit bientôt obligé à quitter de nouveau les affaires (1821). Il mourut peu après, en 1822, universellement estimé. Le duc de Richelieu était de l'Académie française; son *Éloge* y fut prononcé par Dacier, son successeur.

RICHEMONT (Arthur DE BRETAGNE, comte de), 2e fils de Jean V, duc de Bretagne, né en 1393, fut connétable de France sous Charles VII (1425), chassa les Anglais de Normandie et de Guyenne, après s'être défait de Giac, de Beaulieu, de La Trémoille, indignes ministres du roi, s'associa aux exploits de Jeanne d'Arc et de Dunois, rétablit la discipline dans l'armée, et créa les compagnies d'ordonnance. Il devint duc de Bretagne en 1457 sous le nom d'Arthur III; mais il mourut dès 1458.

RICHEPANCE (le général Ant.), né à Metz en 1770, m. en 1802, fut fait général de brigade dès 1796, servit sous Moreau à l'armée du Rhin, eut une part importante à une foule de combats, et décida, par une manœuvre intrépide, le gain de la bataille de Hohenlinden (1800). Nommé en 1802 commandant de la Guadeloupe, il comprima l'insurrection des noirs de cette île, mais il fut emporté par la fièvre jaune peu après. Une rue de Paris a reçu son nom.

RICHER, moine de St-Remi de Reims au xe s., m. en 1010, fut chargé par Gerbert, alors archevêque de Reims, de rédiger une *Chronique*, qui s'étend de 882 à 998. Cette *Chronique*, qui n'a été découverte qu'en 1833 par Pertz dans la biblioth. de Bamberg, renferme de précieux renseignements sur la chute des Carlovingiens et l'avénement des Capétiens, ainsi que sur les irruptions normandes de 885 à 888 et sur la lutte de Louis d'Outre-mer et de Lothaire avec Hugues le Grand. Elle a été publ. avec une trad. française par Guadet, 1845.

RICHER (Edmond), syndic de la faculté de théologie, né en 1560 à Chaource (Aube), m. en 1631, fit paraître en 1611 un traité *De ecclesiastica et politica potestate*, et en 1616 une *Apologie de Gerson*, où il professait, au sujet des droits politiques et des libertés gallicanes, des doctrines hardies qui le firent condamner en France et à Rome, et qui lui firent perdre son syndicat. On a en outre de lui un traité d'éducation, *Obstetrix animorum*, 1600, et une bonne édition des *Œuvres de Gerson*, 1607. A la fin de sa vie, il rétracta ses erreurs.

RICHER (Henri), avocat au parlement de Rouen, né en 1685, m. en 1748, a traduit en vers les 8 premières héroïdes d'Ovide, a composé 2 faibles tragédies (*Éponine et Sabinus*, *Coriolan*), 12 livres de *Fables* (1729-44) qui sont estimées, et une *Vie de Mécène*.

RICHER (Franç.), jurisconsulte, né en 1718 à Avranches, m. en 1790, a donné, outre diverses éditions, le recueil intitulé : *les Causes célèbres*, 1772-88, 22 vol. in-12. — Son frère, Adrien R., 1720-98, a laissé, entre autres compilations : *Vies des hommes illustres depuis la chute de l'Empire romain*, 1756, *Vies des plus célèbres marins*, 1784-89, 13 vol. in-12.

RICHER D'AUBE. *V.* D'AUBE.

RICHER DE BELLEVAL. *V.* BELLEVAL.

RICHERAND (le baron Anthelme), habile chirurgien, né à Belley en 1779, m. à Paris en 1840, ouvrit à Paris, dès l'âge de 20 ans, des cours particuliers qui attirèrent la foule, fit paraître en 1802 ses *Nouveaux éléments de physiologie*, qui obtinrent un grand succès, fut de bonne heure nommé chirurgien en chef de l'hôpital St-Louis, professeur à l'École de Médecine, et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Outre ses *Éléments de physiologie*, qu'il améliora progressivement, on a de lui : *Nosographie chirurgicale*, 1805 et 1821; *Des erreurs populaires relatives à la médecine*, 1809; *Hist. des progrès récents de la chirurgie*, 1825. Richerand visa surtout au mérite de propagateur de la science; il brille par la pureté et l'élégance du style autant que par la lucidité. Quoique lié avec Cabanis et la société d'Auteuil, ce profond physiologiste n'adopta jamais leurs doctrines désolantes de matérialisme et d'athéisme.

RICHIER (Ligier), sculpteur lorrain du xvie s., né vers 1500 à St-Mihiel (Meuse), m. vers 1572, étudia sous Michel-Ange et ne fut pas indigne d'un tel maître. Son œuvre capitale est le *Sépulcre du Christ*, dans l'église St-Étienne de sa ville natale : la passion du Sauveur y est représentée dans 13 figures de grande proportion. On cite aussi de lui un *Crucifix*, l'*Évanouissement de la Ste Vierge*, et une *Notre-Dame de pitié*, en bois, dans l'église St-Michel de St-Mihiel. M. J. Bonnaire, de Nancy, a décrit son *Œuvre*.

RICHMOND, v. d'Angleterre (York), à 65 kil. N. O. d'York; 5000 hab. Immense château fort en ruines, bâti par Alain de Bretagne, 1er comte de Richmond et gendre de Guillaume le Conquérant. Patrie de Middleton. — Le comté, dont Henri Tudor (depuis Henri VII) portait le titre, fut réuni à la couronne par Henri VIII, érigé en duché par ce prince et donné à son fils naturel Henri, qui mourut sans héritiers (1535). Le titre de duc de Richmond appartint depuis à la maison de Lenox.

RICHMOND, autre v. d'Angleterre (Surrey), à 15 kil. O. S. O. de Londres, sur la Tamise, r. dr., et sur un chemin de fer; 8000 h. Résidence royale, beaux jardins, observatoire. La beauté de sa situation l'a fait surnommer le *Tivoli*, le *Montpellier* de l'Angleterre. Ce lieu portait d'abord le nom de *Shene*; il doit son nom actuel au roi Henri VII comte de Richmond, qui l'habita et y mourut en 1509.

RICHMOND, v. des États-Unis, capit. de l'État de Virginie, sur la r. g. du James-River, vis-à-vis de Manchester, à 180 kil. S. O. de Washington; 32 000 hab. Évêché catholique, consulat français. Bon port, belle ville : capitole (bâti sur le modèle de la Maison Carrée de Nîmes), église épiscopale, bibliothèque. Fonderie de canons, manufactures d'armes, de tabac, raffinerie de sucre. Aux env., riches mines de houille et de fer. — Cette ville fut fondée en 1742 par l'Assemblée de la Virginie et devint capitale du pays en 1780. Choisie pour capitale des États sécessionnistes en 1861, elle a joué un grand rôle dans la guerre civile des États-Unis. Le général fédéral Mac-Clellan fut battu sous ses murs le 18 juillet 1862.

RICHMOND (Ch. LENOX, duc de), petit-fils de Ch. Lenox, fils naturel que Charles II avait eu de la duchesse de Portsmouth, né en 1735, mort en 1806, fit une vive opposition à lord Bute et à G. Grenville (1763), devint secrétaire d'État dans le cabinet de Rockingham, puis, étant sorti du pouvoir, présida les délégués des sociétés constitutionnelles de la Grande-Bretagne, qui voulaient la réforme parlementaire, et occupa enfin le poste de grand maître de l'artillerie (1782-95). Ce seigneur aimait beaucoup les arts : jouissant d'une immense fortune, il l'employait à encourager les artistes; il créa en leur faveur des cours gratuits et des prix annuels.

RICHMOND (Henri TUDOR, comte de). *V.* HENRI VII.

RICHOMME (Théod.), graveur, 1785-1849, remporta en 1806 le grand prix, fit à Rome une étude particulière des œuvres de Raphaël et de Jules Romain et les reproduisit avec une admirable perfection. Il a aussi gravé d'après les grands peintres contemporains, Gérard, Guérin, Ingres, etc. Il fut admis à l'Institut en 1826.

RICHTER (Matthieu), historien. *V.* JUDEX (Matth.).

RICHTER (Jérémie Benjamin), chimiste, né en 1762 à Hirschberg en Silésie, m. en 1807, fut essayeur des mines à Breslau, puis attaché à la manufacture de porcelaine de Berlin. On lui doit de savantes recherches sur le palladium, le nickel, le cobalt, la glucine, etc.; mais il a surtout bien mérité de la science par la découverte de la loi des proportions des éléments chimiques, loi formulée depuis par Berzélius; ses recherches sur ce point important sont consignées dans ses *Rudiments de Stœchiométrie ou Art de mesurer les éléments chimiques*, 3 v. in-8, Breslau, 1792-94.

RICHTER (J. P. Fr.), dit communément *Jean Paul*, écrivain allemand, né en 1763 à Wunsiedel en Franconie, m. en 1825, fut conseiller aulique du duc de Saxe-Hildburghausen, s'établit à Weimar, où le prince primat Ch. de Dalberg lui faisait une pension, que lui continua le roi de Bavière, et passa les dernières années de sa vie à Bayreuth. Ses principaux ouvrages sont: *Choix fait parmi les papiers du diable*, 1782; *les Procès groënlandais*, 1783; *l'Hespérus*, 1795; *Quintus Fixlein*, 1796 et 1800; *Entretiens biographiques et amusants sur le crâne d'une géante; la Vallée de Campan*, 1797; *Palingénésie*, 1798; *Titan*, 1800-1803; *les Années d'un écolier*, 1805; *Levana* ou *Leçons d'éducation*, 1807; *Introduction à l'esthétique*, 1814 (trad. en 1862 par A. Büchner et L. Dumont). Jean Paul se distingue par l'originalité, la délicatesse et une sentimentalité rêveuse; mais chez lui le trivial est souvent voisin du sublime, et en visant sans cesse à l'effet il manque de naturel. Du reste, ses écrits offrent de grandes vues pour la réforme de l'ordre social. Ses *Œuvres choisies* ont été trad. par Philarète Chasles, 1834-38, 4 vol. in-8.

RICIMER, général romain, d'origine suève, était par sa mère petit-fils du roi goth Wallia. Admis au service des empereurs d'Occident, il parvint promptement par sa valeur aux premiers grades, fut fait consul en 459 et disposa pendant 18 ans de l'empire à son gré : il détrôna Avitus (456), le remplaça par Majorien, qu'il fit bientôt assassiner (461), puis donna la pourpre à Libius Sévère, toléra l'élévation d'Anthemius au suprême pouvoir (467), et devint gendre de ce prince; mais bientôt il le fit égorger lui-même et le remplaça par Olybrius (472). Il mourut 40 jours après.

RIDEAU, riv. de l'Amérique du Nord (Bas-Canada), sort du lac Rideau et tombe dans l'Ottawa par 73° 37' long. O., 45° 22' lat. N., après un cours de 200 kil. Près de son embouch., chute de 29^m de haut.

RIDING, mot anglais qui signifie en général l'espace qu'on peut parcourir à cheval, désigne en particulier les divisions territoriales du comté d'York : *East-Riding*, *West-Riding*, *North-Riding*.

RIDOLFI (Ch.), peintre et écrivain, né en 1602 à Lonigo, près de Vicence, mort en 1660, a peint pour les églises de Venise plusieurs tableaux estimés, et a donné : *Vie de Jacq. Robusti* (le Tintoret), Venise, 1642; *Vie de Charles Cagliari* (fils de Paul Véronèse), 1646; *Vies des peintres vénitiens* (1648), ouvrage justement estimé, qui valut à l'auteur de la part de la république de Venise un chaîne et une médaille d'or.

RIDUNA, nom latin de l'île d'*Alderney*.

RIEGO (Raphael del), l'auteur de la révolution espagnole de 1820, naquit en 1785, dans les Asturies, combattit les Français en 1808, fut fait prisonnier et s'initia pendant sa captivité aux idées libérales, recouvra la liberté en 1814, et fut nommé lieutenant-colonel du régiment des Asturies. Il fut un des principaux acteurs de la conspiration de Cadix en 1819 : quand Quiroga et ses autres compagnons eurent été arrêtés, il leva l'étendard de l'insurrection et proclama la Constitution des Cortès de 1812 (1er janv. 1820). Il délivra Quiroga, parcourut l'Andalousie, contraignit Ferdinand VII à accepter la Constitution fut nommé maréchal de camp et capitaine général de l'Aragon, élu député aux Cortès en 1822 et devint président de cette assemblée. Chargé en 1823 par le parti constitutionnel du commandement des troupes stationnées à Malaga, il arrêta Ballesteros; mais il voulut en vain s'opposer aux progrès de l'armée française que Ferdinand avait appelée à son secours, se vit forcé de fuir après avoir été grièvement blessé, fut pris et livré au gouvernement du roi, qui le fit condamner à être pendu : il subit le 5 nov. 1823 ce supplice ignominieux. C'est lui qui avait composé en 1820 l'*Hymne* patriotiq. qui porte son nom.

RIENZI (Colà GABRINO, dit), tribun de Rome, né à Rome en 1310 ou 1313, était fils d'un cabaretier, mais n'en reçut pas moins une éducation soignée. Il était notaire apostolique, et avait fait partie d'une députation chargée de prier Clément VI de venir résider à Rome, quand, pour faire cesser l'anarchie dont souffrait cette ville, il proclama, le 20 mai 1347, une constitution nouvelle : il chassa de Rome les barons qui l'opprimaient, fit exécuter les bandits, et reçut les titres de tribun et de libérateur avec un pouvoir dictatorial. Il forma alors le plan gigantesque de réunir l'Italie en une république unique, dont Rome serait le centre : Pérouse, Arezzo se soumirent à lui; d'autres villes y étaient aussi disposées; mais les nobles de la campagne marchèrent alors contre Rome, et le peuple, que le libérateur s'était aliéné par son arrogance et sa tyrannie, refusa de s'armer pour le défendre. Rienzi se réfugia au château St-Ange, puis s'enfuit à Prague près de l'emp. Charles IV (1348). Ce dernier le livra au pape Clément VI, qui allait le mettre à mort lorsqu'il expira lui-même (1352). Innocent VI, son successeur, imagina de mettre à profit, pour rétablir son autorité dans l'État ecclésiastique, l'éloquence de l'ancien tribun : il le nomma sénateur de Rome et le mit sous la direction de son légat le cardinal Albornoz. Reçu à Rome avec enthousiasme, Rienzi signala son 2e gouvernement par une sage énergie, et fit trancher la tête au fameux brigand Montréal, qui parcourait l'Italie avec une troupe de 20 à 30 000 hommes; mais il s'aliéna de nouveau les esprits et fut massacré dans une insurrection (8 oct. 1354). Rienzi était fort lettré pour l'époque; il était lié d'une étroite amitié avec Pétrarque. Sa *Vie* a été écrite par le P. Ducerceau (1734) et par Dujardin Boispréaux (1743). Gustave Drouineau a donné en 1826 une tragédie de *Rienzi*.

RIESENGEBIRGE (c.-à-d. *Montagne des Géants*), *Asciburgius mons*, chaîne de montagnes de l'Allemagne orientale, sur les frontières de la Bohême et de la Silésie, entre les bassins de l'Elbe et de l'Oder, continue au N. O. les monts Sudètes, et se joint vers l'O. aux montagnes de Lusace; elle a une longueur d'env. 80 kil., et donne naissance aux deux Neisse, affluents de l'Oder, à l'Iser et à la Métau, affluents de l'Elbe, ainsi qu'à l'Elbe et à la Queiss. Ses principaux sommets sont le Schneekoppe (1650^m), le Sturmhaube (1513^m), et le Tafelfichte (1125^m).

RIETI, *Reate*, v. du roy. d'Italie, sur le Velino, à 65 kil. N. E. de Rome; 12 000 hab. Évêché, fondé au ve s. Ville ancienne; endommagée par le tremblement de terre de 1785. Les Français y battirent les Napolitains en 1798. Anc. ch.-l. de délégation de l'État ecclésiastique, réuni depuis 1860 au roy. d'Italie.

RIEUMES, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), à 19 k. O.S.O. de Muret; 2302 hab. Belle forêt.

RIEUPEYROUX, ch.-l. de c. (Aveyron), à 25 kil. S. E. de Villefranche; 3752 hab.

RIEUX, *Rivi*, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), sur l'Arize, à 26 k. S. de Muret; 1994 hab. Aux env., grotte naturelle très-curieuse. Draps, faïence. Jadis évêché (créé par Jean XXII en 1318); anc. cathédrale, clocher remarquable par sa hauteur et sa légèreté. — Il y a dans l'anc. Bretagne, auj. dans le dép. du Morbihan, un autre Rieux, à 6 k. S. O. de Redon.

RIEUX (Jean de), né vers 1342, m. en 1417, issu des ducs de Bretagne, servit d'abord les Anglais, puis passa au service de Charles VI, défit en 1404 les

Anglais qui ravageaient la Bretagne et fut fait maréchal. — Son fils, Pierre de R., seigneur de Rochefort, 1389-1439, lui succéda dans la dignité de maréchal, seconda Jeanne d'Arc à Orléans, défendit St-Denis contre les Anglais (1435), leur reprit Dieppe et les força à lever le siége d'Harfleur. Étant tombé au pouvoir du commandant de Compiègne, Guillaume de Flavy, dévoué aux Anglais, il fut jeté dans une prison où on le laissa mourir de misère. — Un autre Jean de R., petit-neveu de Pierre, 1437-1518, fut maréchal de Bretagne et lieutenant général des armées du duché, eut la tutelle d'Anne de Bretagne, fut nommé par Louis XII commandant du Roussillon, et chargé de défendre la Bretagne contre une descente des Anglais. — Jean de R., fameux ligueur, défendit avec succès le château de Pierrefonds contre Épernon (1591), puis contre Biron, secourut Noyon assiégé par Henri IV, fut sur le point de prendre ce prince par embuscade dans la forêt de Compiègne, mais tomba lui-même aux mains des royalistes, et fut pendu à Compiègne en 1593 : il avait commis toutes sortes de brigandages.

RIEZ, *Reii Albiaci*, ch.-l. de c. (B.-Alpes, à 32 k. S. O. de Digne; 2386 hab. Cardes, tanneries; huile, amandes, truffes; bons vins. Belles ruines (rotonde romaine). — Jadis capitale des *Reii* et évêché, dont S. Prosper fut le 1er évêque. Deux conciles furent tenus à Riez en 439 et 1285.

RIFF (le), de *ripa*, rive? partie du Maroc, entre l'Atlas et la Méditerranée, le Garet à l'E. et l'Hasbat à l'O. Habitants à demi sauvages, adonnés à la piraterie.

RIGA, v. forte et port de la Russie d'Europe, jadis capit. de duché de Livonie et auj. du gouvt de Riga ou de Livonie propre, sur la Dwina occid., à 660 kil. S. O. de St-Pétersbourg et à 15 kil du golfe de Riga; 58 000 hab. Consistoire luthérien, cour d'appel, consulats. Assez bien fortifiée du côté de la mer; belles rues, quelques édifices remarquables : hôtel de ville, bourse, arsenal, ancien château des grands maîtres de l'ordre Teutonique, hôpital, cathédrale, église St-Pierre, etc.; colonne de la victoire, élevée en 1817; magnifique pont de bateaux de 870m de long; chemin de fer. Commerce considérable d'exportation en lin, chanvre, bois de construction, peaux, etc. Le port de Riga dispute à Odessa le 2e rang pour l'importance commerciale. — Riga a été fondée en 1200 par l'évêque Albert; elle eut longtemps des archevêques qui y étaient souverains; elle se rendit indépendante en 1522, en adoptant la Réforme. Elle passa ensuite sous la domination de la Pologne, 1561, et de la Suède, 1621; elle appartient à la Russie depuis 1710. Les Français brûlèrent une partie de ses faubourgs en 1812. — Pour le gouvt de Riga. *V.* LIVONIE.

RIGA (Golfe de) ou de Livonie, enfoncement de la mer Baltique sur la côte occid. de la Russie, au S. O. du golfe de Finlande, est entouré par les gouvts d'Esthonie au N., de Courlande au S. E., et fermé par les îles d'Œsel et de Mœn au N. O. : 180 kil. sur 110.

RIGAUD (Hyacinthe), le *Van Dyck français*, peintre de portraits, né à Perpignan en 1659, m. en 1743, jouit d'une réputation européenne sous Louis XIV et Louis XV, fut le *portraitiste* de la cour et devint directeur de l'Académie. Son *OEuvre* se compose de plus de 200 portraits historiés, qui ont été reproduits par les plus habiles graveurs.

RIGAUD (André), mulâtre de St-Domingue, né aux Cayes en 1761, avait été élevé en France. Rival de Toussaint-Louverture, il fut vaincu par lui et se réfugia en France. Laissé en liberté sous surveillance, il s'évada, retourna à St-Domingue, s'y fit chef d'une faction opposée à Pétion, sépara le sud de l'île de l'autorité du président et s'y maintint jusqu'à sa mort en 1811.

RIGAULT (Nic.), en latin *Rigaltius*, philologue, né à Paris en 1577, m. en 1654, fut successivement conseiller au parlement de Metz, procureur général à Nancy, intendant de la province de Toul. On lui doit des éditions annotées de *Phèdre*, *Martial*, *Juvénal*, *Tertullien*, *Minutius Felix*, *S. Cyprien*, ainsi que diverses collections : *Rei accipitrariæ scriptores*, 1612; *Rei agrariæ script.*, 1613.

RIGHI (le), *Rigidus mons*, montagne isolée de Suisse (Schwytz), entre les lacs de Goldau, de Zug, de Lowerz, et des Quatre-Cantons; 1850m. Du haut de cette montagne on a une perspective très-étendue.

RIGNAC, c.-l. de c. (Aveyron), à 23 kil. N. O. de Rhodez; 1850 hab. Étoffes de laine.

RIGNY (A. GAUTHIER, comte de), vice-amiral, né à Toul en 1783, m. en 1835, entra de bonne heure dans la marine, devint capitaine de vaisseau en 1816, prit en 1822 le commandement de l'escadre du Levant, et reçut l'ordre de soutenir la cause des Grecs. Élevé en 1825 au grade de contre-amiral, il commandait en 1827 l'escadre française à Navarin, et prit une part importante à l'action. Après la victoire, il fut nommé vice-amiral. Depuis 1830, il fut successivement ministre de la marine, ministre des affaires étrangères et ambassadeur à Naples.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Ant.), littérateur, né à Dijon, fut avocat, puis conseiller au parlement de Metz, et mourut à Paris en 1788. Il a laissé, outre quelques opuscules et factums, une édition des *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine et Duverdier, 1772, une édition des *OEuvres de Piron*, 1776, édition *trop* complète, et un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de La Monnoye*. C'était un écrivain médiocre, mais un homme sincèrement pieux, qui combattit avec force les doctrines des philosophes.

RIGORD, *Rigordus* ou *Rigoltus*, religieux de St-Denis, m. vers 1207, a laissé une *Histoire de Philippe-Auguste* (en latin), continuée par Guill. le Breton, et insérée dans l'*Historiæ Francorum scriptores* de Pithou, dans les *Historiens de France* (t. XVII) et trad. en français dans la *Collection* Guizot.

RIG-VÉDA. *V.* VÉDA.

RILLE (la), riv. de France, sort de l'étang de St-Wandrille (Orne), coule au N. E., arrose L'Aigle, puis entre dans le dép. de l'Eure, se dirigeant au N., puis au N. O., baigne Beaumont-le-Roger, Brionne, Pont-Audemer, reçoit la Charentonne, et tombe dans la Seine, par la r. g., au-dessous de Quillebœuf, après un cours de 140 kil.

RIMINI, *Ariminum*, v. murée du roy. d'Italie (Forli), près de l'embouch. de la Marecchia, à 45 k. S. E. de Forli; 18 000 hab. Archevêché. Petit port, château, beau pont romain en marbre. Cathédrale élevée sur l'emplacement d'un ancien temple de Castor et Pollux et qui renferme les tombeaux des Malatesti, bel arc de triomphe en l'honneur d'Auguste, bien conservé, restes d'un pont antique, etc. Soieries, exploitation du soufre, fabriques d'acide sulfurique et nitrique et de liqueurs, grand commerce de poisson. — Ville très-ancienne : son port, construit en marbre, était renommé. César s'en empara l'an 49 av. J.-C., après avoir passé le Rubicon. Vitigès, roi des Ostrogoths, l'assiégea en 538; elle fut délivrée par Bélisaire. Elle tomba dans la suite au pouvoir des Lombards : elle faisait partie de la Pentapole, qui fut donnée aux papes par Pepin. Les Malatesti, auxquels l'emp. Othon III en avait fait don, y dominèrent du XIIIe au XVIe s.; elle revint aux papes en 1528. Un tremblement de terre combla son port en 1671.

RIMINI (Françoise de). *V.* FRANÇOISE.

RIMNIK, v. de Valachie, sur la Rimnik (affluent du Sereth), à 135 k. N. E. de Boukharest. Les Austro-Russes y battirent les Turcs en 1789 : cette victoire valut à Souvarov le titre de Rimniksky.

RINALDI (Odoric), oratorien, né à Trévise en 1595, m. en 1671, devint supérieur général de sa compagnie. Il continua les *Annales ecclésiastiques* de Baronius, et en donna les volumes XIII-XXII, qui mènent jusqu'à 1565 : ces volumes ne valent pas ceux de Baronius. Rinaldi a donné lui-même un *Abrégé des Annales ecclésiastiques*, Rome, 1669, in-fol.

RINTELN, v. murée de l'électorat de Hesse, ch.-l. de cercle, sur la r. g. du Weser, à 100 kil. N. O. de Cassel; 4000 hab. Pont de bateaux. Cour d'appel,

gymnase, bibliothèque et cabinet de physique. Cette ville avait jadis une université, qui fut supprimée en 1809. Elle fut prise par les Suédois en 1633 et démantelée en 1807.

RINUCCINI (Oct.), poëte florentin, mort en 1621, avait suivi Marie de Médicis en France, et fut gentilhomme de la chambre sous Henri IV. On a de lui de charmantes poésies fugitives et des drames lyriques (*Daphné, Eurydice, Ariane à Naxos*), qui l'ont fait regarder comme le restaurateur de ce genre. Dans son *Eurydice*, représentée à Paris en 1600, on nota la déclamation à la manière des anciens, et comme on appelait *récitation* la déclamation ainsi notée, c'est de là qu'est venu le mot *récitatif*, consacré depuis. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Florence, 1622.

RIO, mot espagnol et portugais qui entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques, veut dire *rivière*. Pour les noms commençant ainsi qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit RIO.

RIOBAMBA, v. de l'Équateur, ch.-l. de la prov. de Chimboraço, à 190 kil. S. de Quito; env. 20 000 hab. Près de là, mines d'argent, volcan de Sangaï. —En 1797 un terrible tremblement de terre détruisit une ville du même nom, qui était voisine de la ville actuelle: 40 000 personnes y périrent.

RIO-BRAVO-DEL-NORTE. *V.* NORTE (Rio del).

RIO COLORADO (c.-à-d. *Fleuve coloré*), nom commun à trois fleuves de l'Amérique : 1° le *Rio Colorado-du-Mexique*, qui prend sa source par 111° de long.O. et 40° de lat. N., coule du N. E. au S. O., et se jette dans la mer Vermeille, après un cours de 1140 k.: il a pour principal affluent le Gila et forme la limite orient. de la Californie. Ce fleuve donne son nom à un territoire des États-Unis formé en 1861 de parties du Kansas, de la Nébraska et de l'Utah ; — 2° le *Rio Colorado-de-Texas*, qui coule du N. au S., et tombe dans le golfe du Mexique par 29° 15' lat. N., après un cours d'env. 750 kil.; — 3° le *Rio Colorado-de-Buenos-Ayres*, qui naît dans les Andes, sur les limites du Chili, coule du N. O. au S. E. pendant 1300 kil., et se jette dans l'Océan Atlantique par 39° 43' lat. S. et 64° 45' long. O.

RIO-DE-JANEIRO, capit. du Brésil et ch.-l. de la prov. de Rio-de-Janeiro, par 45° 5' long. O., 22° 54' lat. S., sur une superbe baie, dite aussi de Rio-de-Janeiro; 300 000 hab. Résidence de l'empereur; évêché, université, facultés de droit et de médecine, colléges, séminaires; institut historique et géographique, bibliothèque, cabinet de minéralogie, jardin botanique. Port spacieux et magnifique, défendu par les forts Santa-Cruz, Villegagnon, Ilha-das-Cobras, San-Joao. Rio est divisé en 2 villes, la vieille et la nouvelle, séparées par une place immense, le *Campo de Sta-Anna*. On remarque dans la ville neuve les palais impérial et épiscopal, la monnaie, les 2 arsenaux, la cathédrale, le théâtre San-Pedro, le couvent des Bénédictins, l'aqueduc da Carioca (qui a près de 2 kil. de long.). Chaleur très-forte, tempérée le jour par un vent de mer qui s'élève régulièrement vers 11 heures du matin et dure jusqu'au soir, et la nuit par une brise de terre. Orfévrerie, et en général industrie assez florissante; commerce actif, surtout en sucre, café, tabac, bois de construction et d'ébénisterie, cuirs, suifs, diamants bruts. Rio est le principal entrepôt du commerce tant intérieur qu'extérieur du Brésil, et on en exporte toutes les denrées de ce pays. — Cette ville fut fondée par les Portugais en 1556. Les Hollandais s'en emparèrent pendant la guerre de 1635-40, mais ils la rendirent après la révolution qui mit sur le trône de Portugal la maison de Bragance. Duguay-Trouin la prit et la saccagea en 1711. Elle devint en 1763 la capit. du Brésil. La famille royale de Portugal y a résidé de 1808 à 1820. — La prov. de Rio-de-Janeiro, entre celles de Minas-Geraes et d'Espirito-Santo, au N. St-Paul au S. O., l'Atlantique au S., a 400 kil. du S. E. au S. O. et env. un million d'hab. Elle est sillonnée par la Serra-de-Orgaos et la Serra-de-San-Salvador, et arrosée par le Paranahyba. Sol excellent, mais l'agriculture y a longtemps été négligée. Café, cacao, tabac, coton, copal, sandragon.

RIO-DE-LA-HACHA, v. de la Nouv.-Grenade (Magdalena), ch.-l. de la prov. de son nom, à l'embouch. du Rio-de-la-Hacha, à 150 kil. N. E. de Sta-Maria; 5000 hab. Bois de teinture, cuirs. Cette ville, jadis plus florissante, avait une pêcherie de perles, auj. abandonnée. — L'amiral Fr. Drake prit cette ville sur les Espagnols en 1596 et la saccagea; elle fut encore brûlée en 1820.

RIO-DE-LA-PLATA. *V.* PLATA.

RIO-GRANDE OU RIO-GRANDE-DO-NORTE, prov. du Brésil, au N. E., entre celles de Céara au N. O., de Parahyba à l'O. et au S., l'Atlantique à l'E. et au N.: 400 kil. sur 200; 190 000 hab., ch.-l. Natal. Elle doit son nom à une riv. de Rio-Grande qui l'arrose.

RIO-GRANDE-DO-SUL, prov. du Brésil. *V.* SAN-PEDRO.

RIOJA, v. de la Confédération de la Plata, capit. de l'État de Rioja, à 1200 k. N. O. de Buénos-Ayres, sur l'Angualasta, près des Andes; 8000 hab. Fondée en 1596.—L'État de R. ne renferme guère que 40 000 h. Il possède la célèbre mine d'argent de Famatina.

RIOJA (Franç. de), poëte espagnol, né à Séville, vers 1600, m. en 1659, était prêtre. Protégé par Olivarès, il fut nommé par Philippe IV historiographe, bibliothécaire du roi et membre du conseil suprême du St-Office; mais il se fit disgracier pour quelques écrits satiriques. On a de lui des *Odes* estimées, des *Silves*, pastorales d'une pureté exquise, des *Épîtres* et des *Satires*, parmi lesquelles on remarque *le Tarquin espagnol*, attribué quelquefois, mais à tort, à Quevedo, son ami.

RIOLAN (Jean), médecin, né à Amiens en 1539, m. en 1605, enseigna l'anatomie et la médecine à la Faculté de Paris, et en devint doyen en 1586. C'était un des meilleurs observateurs de son siècle. Il a laissé beaucoup d'écrits : la plupart ne sont que des commentaires sur les doctrines d'Hippocrate et de Fernel. Sa doctrine sur les fièvres est exposée dans le *Tractatus de febribus* (1640). — Son fils, nommé aussi Jean R., né à Paris en 1577, m. en 1657, était premier médecin de Marie de Médicis : il suivit cette princesse dans l'exil et ne la quitta qu'à sa mort. Il sollicita et obtint la formation d'un jardin de botanique (auj. le Jardin du Roi), qui fut établi par Louis XIII en 1626. Fort opposé aux nouveautés, il combattit avec violence la médecine chimique. Son principal ouvrage est l'*Anthropographie*, Paris, 1618, excellente description anatomique de l'homme.

RIOM, *Ricomagus* ou *Ricomum*, ch.-l. d'arr. (Puy-de-Dôme), sur une hauteur, et près de la r. g. de l'Ambène, à 14 k. N. de Clermont-Ferrand; 10 863 hab. Cour impériale, trib. de 1re inst. et de commerce; collége, hôpital, hospices, salle de spectacle. La plupart des maisons sont construites en lave de Volvic, ce qui leur donne un aspect triste. Colonne de Desaix, né près de là. Toiles, tissus de coton, bougie, eau-de-vie, pâtes d'abricots, de coings et de pommes; commerce en blé, vin, chanvre, huiles, etc. Patrie de Grégoire de Tours (que d'autres font naître à Clermont), de Danchet, d'Anne Dubourg, des deux Sirmond, de Malouet, de Chabrol. Anc. capitale du duché d'Auvergne, depuis 1360.

RIOM-ÈS-MONTAGNES, ch.-l. de cant. (Cantal), sur la Véronne, à 28 kil. E. N. de Mauriac; 2594 h.

RIONI, le *Rhéon* et le *Phase* des anciens, riv. de la Russie d'Asie, sort du Caucase dans l'Iméréthie, coule au S., puis à l'O., sépare la Mingrélie de la Gourie, et tombe dans la mer Noire à Poti, après un cours de 250 kil. Il reçoit à droite le Tskenis-Kali, et à gauche la Kouirila.— Les anciens donnaient le nom de *Phase* à la Kouirila actuelle. Leur *Rhéon* répondait au Rioni supérieur.

RIO-SECO. *V.* MEDINA.

RIOT-ACT (de *riot*, tumulte), statut promulgué en Angleterre à l'avénement de la maison de Hanovre pour la répression des rassemblements tumultueux.

RIOUFFE (Honoré, baron), littérateur et homme politique, né à Rome en 1764, fut incarcéré sous la Terreur comme Girondin, devint ensuite membre et président du Tribunat, fut nommé en 1804 préfet de la Côte-d'Or et en 1808 de la Meurthe. Visitant en 1813 les hôpitaux de Nancy, alors infectés du typhus, pour prodiguer aux malades des secours et des consolations, il fut atteint de la maladie et y succomba. On a de lui, outre quelques poésies, les *Mémoires d'un détenu, pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre*, an III, écrit intéressant, réimprimé dans les *Mém. de la Révolution*.

RIOZ, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 27 kil. S. de Vesoul; 1001 hab.

RIPAILLE, célèbre château de Savoie, à 2 kil. N. E. de Thonon. Amédée VIII, duc de Savoie (pape depuis sous le nom de Félix V), y établit la principale commanderie de l'ordre de St-Maurice qu'il avait fondé. Il s'y retira après son abdication (1434), et ne quitta ce séjour que pendant la durée de son pontificat (1440-49). La vie commode et délicieuse qu'il y menait a, dit-on, donné naissance à l'expression proverbiale : *faire ripaille*.

RIPAULT (l'abbé), philologue et antiquaire, né à Orléans en 1775, mort en 1823, se fit libraire à la Révolution, fut un des rédacteurs de la *Gazette de France*, fit partie de l'expédition scientifique d'Égypte et fut au retour nommé bibliothécaire du général Bonaparte. On a de lui une *Description abrégée des principaux monuments de la Hte-Égypte*, et une *Histoire de Marc-Aurèle*, 1820, écrite du style le plus ampoulé.

RIPERDA (Jean Guill., duc de), aventurier, né vers 1680 à Grœningue d'une famille noble, était colonel d'infanterie lorsqu'il fut nommé ambassadeur de Hollande en Espagne (1718). Il sut plaire à Philippe V, qui le créa duc, et lui confia le ministère des affaires étrangères et des finances; mais, détesté, comme étranger, des nobles espagnols, il finit par tomber en disgrâce et fut détenu à la tour de Ségovie (1726). Il s'évada en 1728, et, après avoir erré en Portugal, en Angleterre, en Hollande, il alla dans le Maroc, où il prit le turban; il reçut même le commandement d'une armée contre les Espagnols, mais, ayant été battu devant Ceuta, il fut mis en prison, puis banni de la ville de Maroc; il mourut à Tétuan en 1737. On a sa *Vie* en anglais, Londres, 1739, et en français, Amst., même année.

RIPERT-MONCLAR (J. P. Fr., marquis de), magistrat, né à Aix en 1711, m. en 1773. Procureur général au parlement de Provence, déploya dans une foule de *Mémoires* et de *Réquisitoires* une connaissance profonde du droit public, en même temps qu'une remarquable éloquence, fut souvent consulté par le contrôleur général Machault sur des questions d'administration, combattit l'impôt du 20ᵉ, prit la défense des Protestants, surtout dans la question du mariage, fut chargé en 1768, avec le comte de Rochechouart, de prendre possession du Comtat et soutint dans un mémoire les droits de la France sur ce pays. Ardent adversaire des Jésuites, il publia contre eux en 1762 un célèbre *Compte rendu des constitutions de la Société*. On a aussi de lui d'éloquents mémoires judiciaires et des commentaires sur l'*Esprit des lois* de Montesquieu.

RIPHÉES (Monts), chaîne de montagnes que les Grecs plaçaient vaguement dans des parages septentrionaux, et qu'ils éloignaient de plus en plus à mesure qu'ils acquéraient des connaissances plus étendues. Ces monts, qui paraissent se confondre avec les *monts Hyperboréens* (*V.* ce mot), étaient représentés comme très-froids et couverts de neige. — Ils ont pu correspondre successivement au *Tchardagh*, au *Balkan*, aux *Carpathes* ou à l'*Oural*.

RIPON, *Rhidogonum*, v. d'Angleterre (York), sur l'Ure, à 33 kil. N. O. d'York; 6000 h. Évêché. Pont de 17 arches, canal qui communique avec York, Hull, Londres; église de St-Pierre et St-Wilfrid (très-ancienne); obélisque de 30ᵐ. Il y fut signé en 1640 un armistice entre Charles I et les Écossais révoltés.

RIPUAIRES (FRANCS). *V.* FRANCS.

RIQUET (Pierre Paul de), créateur du canal du Languedoc, né vers 1604 à Béziers, m. en 1680, était issu des Arrhigetti ou Riquetti, bannis de Florence pendant les guerres civiles. Il conçut le premier le projet d'unir par un canal l'Océan et la Méditerranée, fit goûter ce projet à Colbert et le poussa presque à sa fin. Cet immense travail, commencé en 1666, fut exécuté à ses frais, avec le concours de l'ingénieur Andréossy. Usé par le travail et miné par les contrariétés, Riquet mourut à Toulouse en 1680, 6 mois avant l'achèvement de l'entreprise. — Ses deux fils, J. Matthias, président à mortier au parlement de Toulouse, et P. Paul, comte de Caraman (*V.* CARAMAN), achevèrent les travaux en 1681. C'est en 1724 seulement que ce magnifique ouvrage, qui avait coûté 34 millions de nos francs, commença à produire un revenu aux héritiers de la famille. Une statue a été élevée à P. Riquet en 1853 sur une des places de Toulouse.

RIQUETTI DE MIRABEAU. *V.* MIRABEAU.

RIQUIER (S.), abbé de Centule dans le Ponthieu, mort vers 645, est fêté le 26 avril et le 9 oct.

RIS, bg du dép. de Seine-et-Oise, sur la Seine et le chemin de fer de Corbeil, à 27 kil. S. de Paris et à 8 kil. N. O. de Corbeil. Pont suspendu, joli château, avec jardin botanique. Près de là est Petit-Bourg.

RISBECK (Gaspard), écrivain, né en 1750 à Hœchst près de Francfort, m. en 1786, était fils d'un riche négociant. Il quitta l'étude du droit pour les lettres, dépensa toute sa fortune en voyages, puis se mit aux gages des libraires. Il continua les *Lettres sur les moines* (ouvrage commencé par Delaroche); et donna lui-même un *Voyage en Allemagne*, 1783, et une *Histoire de l'Allemagne*, Zurich, 1787.

RISCLE, ch.-l. de cant. (Gers), sur l'Adour, à 46 kil. O. N. O. de Mirande; 2010 hab.

RITTER (J. Guill.), physicien, né en 1776 à Samitz en Silésie, m. en 1810, étudia la médecine à Iéna, et fit de belles expériences galvaniques, qui, en 1804, lui ouvrirent les portes de l'Académie de Munich. Ses ouvrages sont pleins d'idées neuves, mais il se laisse trop entraîner par son imagination. Il croyait à la baguette divinatoire et au magnétisme animal. On a de lui : *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*. Weimar, 1798; *Contribution à la connaissance plus particulière du galvanisme*, 1801-1802; *Mémoires physico-chimiques*, 1806; *Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien*, Heidelberg, 1810: c'est une espèce d'autobiographie.

RITTER (Karl), géographe, né en 1779 à Quedlinbourg (Saxe prussienne), m. en 1859, fut d'abord précepteur de jeunes gens, avec lesquels il visita une partie de l'Europe, puis remplaça Schlosser comme professeur d'histoire au collége de Francfort-sur-le-Mein et fut appelé peu après à l'Université de Berlin comme professeur de géographie. Créateur de la géographie scientifique, il entreprit, sous le titre de *Géographie générale dans son rapport avec la nature et l'histoire de l'homme*, un grand ouvrage qui devait offrir la description du globe envisagé sous toutes ses faces. Il en donna à Berlin, de 1817 à 1818, une 1ʳᵉ édition; mais, trouvant son œuvre imparfaite, il la refondit dans une 2ᵉ édition qui, commencée en 1822, n'était pas terminée à sa mort, bien que comprenant déjà 18 volumes : il n'avait pu traiter que l'*Afrique* et l'*Asie*. La 1ʳᵉ partie de cet ouvrage a été trad. par Buret et Desor, 1836.

RITTERSHUYS (Conrad), professeur de droit à Altdorf, né à Brunswick en 1560, m. en 1613, a donné une bonne édition d'*Oppien*, avec trad. lat., Leyde, 1597. — On a de son fils, Nicolas R., 1597-1670 : *Genealogia imperatorum, ducum*, etc., *orbis totius ab anno* 1640, 4 v. fol., Tubingue, 1664-84.

RIVAROL (Antoine, comte de), écrivain français, né à Bagnols vers 1754, mort en 1801, se fit de bonne heure une réputation dans les salons de Paris par son esprit et sa causticité, partagea en 1784 le prix proposé par l'Académie de Berlin sur la question de *l'universalité de la langue française*, ce qui lui valut, avec les éloges du grand Frédéric, un fauteuil à l'Académie qui l'avait couronné; prit parti contre la Révolution, fut un des principaux auteurs des *Actes des Apôtres*, émigra, et, après un séjour à Hambourg, alla mourir à Berlin. Rivarol est resté par ses écrits fort au-dessous de sa réputation : outre son *Discours sur l'universalité de la langue française*, il n'a laissé que des opuscules de circonstance, entre autres : *Petit Almanach de nos grands hommes* (1788), écrit ironique qui eut de la vogue. On a aussi de lui une traduction de l'*Enfer* du Dante. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris, 1808, en 5 vol. in-8. Il a laissé des *Mémoires* (insérés dans la *Collection des Mémoires sur la Révolution*) : c'est la réimpression du *Tableau des travaux de l'Assemblée Constituante*, qu'il avait publié dès 1798. Le *Dictionnaire de la langue française* publié sous son nom en 1828 est un pur mensonge de librairie : cet auteur n'y avait rien fait. On a publié en 1802 l'*Esprit de Rivarol*. Une édition de ses *Œuvres choisies* a paru en 1857. M. L. Garnier a donné en 1858 *Rivarol, sa Vie et ses ouvrages*.

RIVE-DE-GIER, ch.-l. de c. (Loire), sur le Gier, à la prise d'eau du canal de Givors, et sur le chemin de fer de St-Étienne à Lyon, à 22 kil. N. E. de St-Étienne; 14 202 hab. Magnifique bassin dit *du Couson*, qui alimente le canal de Givors. Grande exploitation de houille, hauts fourneaux, forges, martinets, verreries, manuf. de glaces; filature de laines, moulinage de soie, tulles. Commerce de fer, sel; bois de chêne, houille. Ville industrielle qui prend tous les jours plus d'importance.

RIVES, ch.-l. de c. (Isère), à 34 kil. N. E. de St-Marcellin; 2506 hab. Station. Acier estimé, dit *acier de Rives;* toiles dites *de Voiron* (parce qu'on va les vendre à Voiron), papeterie, crêpes, foulards.

RIVESALTES, ch.-l. de c. (Pyrénées-Orient.), sur l'Agly, à 9 kil. N. de Perpignan; 4821 hab. Station. Lames d'épées, acier; vin muscat exquis, distilleries.

RIVET DE LA GRANGE (dom Ant.), bénédictin, né à Confolens en 1683, m. en 1749, fit de l'opposition à la bulle *Unigenitus*, acheva le *Nécrologe de Port-Royal des Champs* (Amst., 1723), et fut, à cause de son attachement au Jansénisme, relégué par ses supérieurs dans le monastère de St-Vincent du Mans, où il passa ses trente dernières années. Dom Rivet s'est assuré la reconnaissance de la postérité par son *Histoire littéraire de la France*, admirable monument dont il a exécuté les 9 premiers volumes, 1733-49, qui a été continué par Clément, et qui est poursuivi de nos jours par l'Académie des inscriptions.

RIVIÈRE (Lazare), médecin, né en 1589 à Montpellier, m. en 1655, devint professeur à la Faculté de Montpellier en 1622, et acquit une grande réputation comme praticien. Ses ouvrages, principalement ses *Institutiones medicæ*, Leips., 1655, ont longtemps servi de texte à l'enseignement; sa *Praxis medica* (Paris, 1640) contient beaucoup d'indications thérapeutiques : on y trouve la formule de la potion anti-émétique nommée encore *Potion de Rivière*.

RIVIÈRE-DU-LEVANT, RIVIÈRE DU PONENT, nom donné aux deux *rives* ou côtes du golfe de Gênes, l'une à l'E., l'autre à l'O. de Gênes.

RIVINUS (Aug. Quirinus), dont le vrai nom était *Bachmann*, médecin et botaniste, né à Leipsick en 1652, m. en 1723, était fils d'André Rivinus (1600-56), médecin et philologue distingué. Il professa la physiologie et l'histoire naturelle dans sa ville natale et proposa le premier, dans son *Introductio ad rem herbariam* (Leipsick, 1690), une classification des plantes fondée sur la forme de la corolle.

RIVOLI, *Ripula*, Vénétie, près de l'Adige, à 22 k. N. O. de Vérone; 600 hab. Il est célèbre par une victoire du général Bonaparte sur les Autrichiens (14 janv. 1797). Masséna, qui s'y distingua surtout, reçut en récompense le titre de *duc de Rivoli*.

RIVOLI, v. du roy. d'Italie (Turin), près de la Doire-Ripaire, à 13 kil. O. de Turin; 5000 hab. Château royal où naquit Charles-Emmanuel I (1572), et où fut enfermé Victor-Amédée II, quand il eut tenté de reprendre la couronne.

RIZZIO (David), secrétaire de Marie Stuart, natif de Turin, fils d'un ménétrier, avait été amené en Écosse par l'ambassadeur de Savoie. Il était laid et bossu, mais c'était un chanteur gracieux, un spirituel courtisan, et il sut gagner les bonnes grâces de la reine, qui le prit pour secrétaire. Henri Darnley, 2e mari de Marie Stuart, en conçut de la jalousie et le fit égorger dans l'appartement et sous les yeux mêmes de sa femme, alors enceinte (1566). Marie vengea sa mort par celle de plusieurs des assassins.

ROANNE, *Rodumna*, ch.-l. d'arr. (Loire), à 80 k. N. N. O. de St-Étienne, sur la r. g. de la Loire et sur un canal; 17 398 h. Trib. de 1re inst., collége. Ville assez bien bâtie, beau quai, bon port sur la Loire; chemin de fer, qui l'unit à St-Étienne et à Lyon. Grand hôpital, jolie salle de spectacle; fabriques de draps, mousselines, calicots, indiennes, filatures, teintureries et tanneries; grand entrepôt pour les marchandises de Lyon et du Midi. Aux env., mines de plomb et de houille ; vins estimés dits *de Renaison* et *de St-André*. Patrie du bénédictin Pernetty et de Champagny, duc de Cadore. — Ville ancienne qui était la capitale du Roannez, mais dont l'importance ne date que du XVIe siècle. Anc. duché, créé en 1566 en faveur de Claude Gouffier, et qui passa depuis dans la maison de La Feuillade.

ROANOKE, riv. des États-Unis, prend sa source en Virginie près de Christiansbourg, coule à l'E.S.E., arrose la Caroline du Nord, et se jette dans l'Atlantique par le golfe d'Albemarle, après un cours de 450 k.

ROATAN, une des îles de la baie de Honduras, vers la côte du Guatemala, à 40 kil. de la côte N. du Honduras, a 45 k. sur 13. Bon port; importante position militaire et commerciale. Occupée dès 1742 par les Anglais, cette île a été déclarée en 1856 libre sous la souveraineté de la république de Honduras.

ROBBÉ DE BEAUVESET (P. Honoré), poëte, né à Vendôme en 1714, m. en 1794, n'a échappé à l'oubli que par le cynisme de ses écrits. Protégé de Mme Dubarry, il fut pensionné par Louis XV. On a de lui le *Débauché converti*, satire, un recueil d'*Œuvres badines* (ou plutôt ordurières), des *Odes*, des *Épîtres*, des *Satires; Mon Odyssée* (en 4 chants), les *Victimes du despotisme épiscopal* (en 6 chants). Il se convertit à la fin de sa vie et écrivit des poésies religieuses.

ROBBIA (Luca della), sculpteur florentin du XVe s., né en 1388, m. vers 1450, seconda Donatello et Ghiberti dans le renouvellement de la sculpture, et se rendit surtout célèbre, ainsi qu'Augustin, son frère, et André son neveu, par l'invention des bas-reliefs en terre cuite ou en faïence émaillée. Parmi les ouvrages de ce genre qui leur sont dus, on cite un médaillon représentant une Vierge à mi-corps tenant l'enfant Jésus (à San-Miniato), et les figures d'enfants en demi-relief qu'on voit sous le portique de l'hôpital des Innocents à Florence. M. Barbet de Jouy a publié : *les Della Robbia, étude sur leurs travaux, suivi d'un catalogue de leurs œuvres*, 1855.

ROBEC, ROBECCO. *V.* REBEC.

ROBECK (Jean), né en 1672 à Calmar en Suède. Élevé dans la religion réformée, il se convertit en 1704, entra chez les Jésuites en Westphalie, et séjourna longtemps à Rinteln. Disposé à la mélancolie, il prit la vie en dégoût et se donna la mort en se jetant dans le Weser à Brême (1739); avant de mourir il avait rédigé une apologie du suicide : *Exercitatio philosophica de morte voluntaria*.

ROBERJOT (Claude), était curé à Mâcon, sa ville natale, quand la Révolution éclata. Envoyé à la Con-

vention après la Terreur, il fut nommé commissaire à l'armée de Pichegru, ambassadeur près les villes hanséatiques, puis ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt (1798). Des hussards autrichiens l'égorgèrent, ainsi que son collègue Bonnier, au moment où il quittait Rastadt pour revenir en France (1799).

ROBERT, dit *le Fort*, tige des Capétiens, descendait, suivant les uns, du saxon Witikind, suivant les autres, de Childebrand, frère de Charles-Martel; quelques-uns le fond descendre d'un simple boucher. Charles le Chauve l'investit du comté de Paris en 861, puis de la Marche Angevine ou comté d'Anjou (864). Robert combattit les Normands avec une valeur qui lui valut son surnom, mais il finit par périr, accablé sous le nombre, à Brissarthe (Anjou), en 866. Eudes et Robert I, ses fils, devinrent rois de France; Emma, sa petite-fille, épousa Raoul de Bourgogne, qui occupa aussi le trône (923).

ROBERT I, roi de France, 2e fils de Robert le Fort et frère cadet d'Eudes, fut élu roi à Soissons en 922, en opposition à Charles le Simple, mais fut tué à la bataille de Soissons en 923. Hugues le Grand était son fils, et Hugues Capet son petit-fils.

ROBERT II, *le Pieux*, roi de France de 996 à 1031, fils de Hugues Capet, fut associé par son père à la couronne dès 988. Excommunié en 998 par le pape pour avoir épousé Berthe de Bourgogne, sa parente, il la remplaça par Constance d'Arles; mais celle-ci le rendit très-malheureux : ses deux fils se révoltèrent contre lui à l'instigation de leur mère. Robert s'opposa, mais vainement, aux prétentions de l'empereur Conrad II sur le roy. d'Arles, mais il ajouta la Bourgogne à ses domaines après la mort du duc Henri le Grand, son oncle (1015). Son règne fut signalé par d'horribles famines et par de perpétuelles guerres féodales, qui amenèrent l'institution de la *Trêve de Dieu* (*V.* ce mot). Ce prince était doux, pacifique et d'une très-grande piété : il se plaisait à chanter au lutrin et composa lui-même plusieurs hymnes.

ROBERT, *le Vieux*, duc de Bourgogne, 3e fils du roi de France Robert II, tenta inutilement, de concert avec sa mère Constance, de supplanter son frère Henri, qui devait succéder au trône, fut néanmoins investi par ce frère du duché de Bourgogne en 1032, tua son beau-père dans un accès de colère et mourut en 1075, dans un âge très-avancé (d'où son surnom) et après un règne souillé par des violences. C'est lui qui fonda la 1re maison capétienne de Bourgogne.

ROBERT D'ARTOIS, *le Vaillant*, frère de S. Louis, suivit ce prince en Égypte, livra contre ses ordres la bataille de la Mansourah (1250), y remporta la victoire, mais périt en poursuivant les fuyards. S. Louis avait érigé pour lui l'Artois en comté-pairie (1237). — Son fils, R. II d'Artois, suivit S. Louis dans sa seconde croisade (1270), puis alla au secours de Charles d'Anjou, roi de Naples, et défit les Aragonais. Il battit les Flamands à Furnes (1297), et périt en leur livrant une nouvelle bataille à Courtray (1302). — R. d'Artois, petit-fils du préc., se vit dépouillé du comté d'Artois par sa tante Mahaut, tenta vainement de se le faire adjuger par le roi de France Philippe de Valois, se retira pour se venger en Angleterre auprès d'Édouard III, excita ce prince à faire la guerre à Philippe et à prendre le titre de roi de France, et reçut d'Édouard III le titre de comte du Richmond. Il périt en 1342, d'une blessure qu'il reçut à Vannes, en combattant dans les rangs des Anglais.

ROBERT I, *le Magnifique* et *le Diable*, duc de Normandie, 2e fils du duc Richard II, remplaça en 1028 son frère Richard III, qu'on l'accuse d'avoir empoisonné; réprima plusieurs révoltes dans ses États, rétablit le comte de Flandre Baudouin IV, soutint le roi de France Henri I contre les rebelles et contribua à lui assurer le trône, obtint en récompense le Vexin français, contraignit le duc de Bretagne à se reconnaître son vassal, et tenta de défendre les enfants d'Edmond, Alfred et Édouard, exclus du trône d'Angleterre par Canut. Pour expier les fautes de sa jeunesse, il alla en pèlerinage à Jérusalem : il mourut à Nicée en 1035, pendant qu'il revenait de ce pèlerinage. Il ne laissait qu'un fils naturel, qui fut le célèbre Guillaume le Conquérant.

ROBERT II, *Courte-Heuse* (c.-à-d. courte cuisse), duc de Normandie de 1087 à 1134, fils aîné de Guillaume le Conquérant, s'était révolté contre son père pour le forcer à lui céder la Normandie après la conquête de l'Angleterre. Il disputa la couronne d'Angleterre à Guillaume le Roux, son frère, mais sans succès. En 1096, il engagea son duché à ce prince pour se procurer les moyens d'aller à la 1re croisade: il se couvrit de gloire dans cette expédition, notamment à la prise d'Antioche et à l'assaut de Jérusalem, mais il fut, en son absence, frustré du trône d'Angleterre par son jeune frère Henri Beauclerc, qui même envahit la Normandie. A son retour, Robert revendiqua ses droits, mais il fut battu à Tinchebray, 1106, et enfermé au château de Cardiff, où il resta jusqu'à sa mort.

ROBERT, *Guiscard* (c.-à-d. l'*Avisé*), duc de Pouille, un des fils de Tancrède de Hauteville, gentilhomme normand, alla en 1046 rejoindre ses frères en Italie, décida par sa valeur la victoire remportée à Civitella sur le pape Léon IX et fit ce pontife prisonnier (1053), succéda à Humfroy comme comte de Pouille en 1057, conquit la Calabre, se fit donner par Nicolas II le titre de *duc* de Pouille et Calabre, 1059, enleva aux Grecs les principautés de Salerne et de Bénévent, fut excommunié par Grégoire VII, puis se réconcilia avec lui et lui fit hommage de ses États, passa la mer pour attaquer l'empereur grec, prit Corfou, Durazzo, Butrinto, mais fut forcé de revenir pour protéger ses propres États contre l'empereur Henri IV, délivra Grégoire VII, bloqué par ce prince dans le château St-Ange, et le mit en sûreté à Salerne. Il venait d'entreprendre une nouvelle expédition contre les Grecs lorsqu'il mourut à Céphalonie. A la bravoure, ce prince joignait une habileté remarquable, qui lui valut son surnom. Il aimait les lettres et eut pour secrétaire Jean de Milan, un des fondateurs de l'École de Salerne. Roger, le puîné de ses fils, lui succéda.

ROBERT DE COURTENAY, empereur latin de Constantinople, succéda en 1219 à son père Pierre de Courtenay, fit la guerre à Jean Vatace, empereur de Nicée, mais avec peu de succès. Ayant épousé une femme qui était déjà promise à un chevalier bourguignon, celui-ci se vengea en enlevant cette femme et en lui coupant le nez et la bouche. Robert, épouvanté de cette barbarie, s'enfuit : il allait implorer le pape lorsqu'il mourut en Achaïe (1228). Il laissait un enfant mineur, le jeune Baudouin II.

ROBERT D'ANJOU, *le Sage*, roi de Naples de 1309 à 1340, 3e fils de Charles le Boiteux, se fit reconnaître roi à la mort de Charles par la protection du pape, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné, déjà roi de Hongrie. Il défendit les papes contre l'empereur Henri VII, et fut, après la mort de ce prince, nommé par Clément V vicaire de l'empire en Italie, 1313. Ce prince était renommé pour sa science et aimait les lettres: il accueillit à sa cour Pétrarque et Boccace.

ROBERT, *le Bref* et *le Débonnaire*, empereur d'Allemagne de 1400 à 1410, né en 1352, était fils de Robert le Tenace, comte palatin de Bavière, et appartenait à la branche Rodolphine de la maison de Wittelsbach. Élu en 1400, après la déposition de Wenceslas, il essaya vainement de reconquérir le Milanais sur les Visconti. Pendant le *Grand Schisme*, il se déclara pour l'anti-pape Grégoire XII. Il est le fondateur de l'Université de Heidelberg.

ROBERT I, **BRUCE**, roi d'Écosse. *V.* **BRUCE** (Rob.).— **II**, **STUART**, roi d'Écosse, né en 1316, tint les rênes de l'État pendant que David II (Bruce), son oncle, était captif, lui succéda en 1370, consolida son autorité malgré l'opposition de William Douglas, renouvela l'alliance avec la France, fit la guerre à l'Angleterre et gagna en 1388 la bataille d'Otterburn, qui amena la paix. Il mourut en 1390. — **III**, **STUART**, fils de Ro-

bert II, lui succéda en 1390. Il eut à repousser Henri IV, roi d'Angleterre, qui vint à main armée réclamer son hommage. Mécontent de son fils aîné David, il l'enferma : ce jeune prince ayant péri en prison, victime des intrigues de son oncle le duc d'Albany, Robert, au désespoir, se retira dans l'île de Bute. Il envoya son 2e fils, Jacques, en France pour le soustraire au duc; mais Jacques tomba au pouvoir des Anglais; à cette nouvelle, le malheureux père mourut de chagrin, 1406.

ROBERT, prince bavarois. *V.* RUPERT.

ROBERT DE CLERMONT. *V.* CLERMONT.

ROBERT (S.), dit *de Champagne* parce qu'il était Champenois, né en 1024, m. en 1110, fonda en 1075 l'abbaye de Molêmes, et en 1098 l'ordre de Cîteaux où il introduisit une règle sévère. On le fête le 29 avril.

ROBERT D'ARBRISSEL (S.), fondateur de l'abbaye de Fontevrault, né à Arbrissel près de Rennes, vers 1050, m. en 1117, fut nommé par le pape Urbain II prédicateur apostolique, et prêcha la croisade en Anjou. Il parlait avec tant d'éloquence qu'une foule d'auditeurs le suivaient jusque dans les déserts : c'est pour réunir ceux qui voulaient l'entendre qu'il fonda vers 1091 le monastère de Fontevrault. On le fête le 24 fév.

ROBERT D'AUXERRE, chanoine d'Auxerre, entra vers 1205 dans l'ordre des Prémontrés, et m. en 1212. On a de lui une Chronique estimée : *Chronologia.... ab orbis origine ad annum Christi* 1212, *cum Appendice ad annum* 1223, Troyes, 1608.

ROBERT DE LINCOLN, surnommé *Grosse-Tête*, en latin *Capito*, évêque anglais, ami et contemporain de Roger Bacon, né vers 1175 dans le comté de Lincoln, m. en 1253, enseigna avec éclat dans diverses universités et fut sacré en 1235 évêque de Lincoln; il eut un démêlé assez vif avec Innocent IV au sujet de l'étendue de son autorité. Il a laissé des traductions du grec et des commentaires sur Aristote.

ROBERT DE GENÈVE, anti-pape, était évêque de Thérouanne et cardinal lorsqu'en 1378 il fut élu pape sous le nom de Clément VII par 15 cardinaux qui avaient nommé Urbain VI quelques mois auparavant; il s'établit à Avignon et fut reconnu en France, en Espagne, en Écosse et en Sicile, tandis que le reste de la chrétienté reconnaissait Urbain VI. Cette double élection causa un schisme, qui se prolongea même après sa mort. Il mourut d'apoplexie en 1394.

ROBERT (Nic.), peintre en miniature et graveur, né à Langres vers 1610, m. en 1684, excellait dans la peinture des fleurs, des plantes, des insectes, et fit plusieurs magnifiques collections en ce genre, une notamment pour Gaston, duc d'Orléans, qu'on admire encore auj. à la Bibliothèque impériale.

ROBERT DE VAUGONDY (Gilles), géographe du roi, né à Paris en 1688, m. en 1766, était le petit-fils de Nic. Sanson. Il a laissé une *Géographie sacrée*, 1747, et un *Atlas universel* de 108 cartes, 1758. — Son fils, Didier R. (1723-86), géographe du roi (Louis XV) et du duc de Lorraine (Stanislas), et censeur royal, est auteur de deux grands globes, l'un céleste, l'autre terrestre, de *Mémoires* lus à l'Académie des sciences, d'une *Géographie ancienne*, d'*Institutions géographiques*, d'un *Essai sur l'histoire de la géographie*, et d'un grand nombre de bonnes cartes. — Un autre Robert, François, d'une famille différente, né en 1737, m. en 1819, a aussi écrit sur la géographie.

ROBERT (Hubert), peintre d'architecture et de paysages, né en 1733, m. en 1808, entra à l'Académie de peinture en 1767 et fut nommé garde des tableaux du roi, puis conservateur du musée du Louvre (1801). Il a laissé nombre de compositions qui se distinguent par la majesté et la variété des sites, et par des groupes de figures parfaitement dessinées, entre autres le *Tombeau de Marius*, la *Maison carrée de Nîmes*, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, le *Pont du Gard*, les *Catacombes de Rome* : s'étant égaré en visitant ces catacombes, il avait failli y périr : c'est cette terrible situation qu'il a représentée dans ce tableau.

ROBERT (Léopold), peintre, né en 1794 à la Chaux-de-Fond, près de Neufchâtel en Suisse, vint en 1810 à Paris, y reçut des leçons de Gérard et de David, alla perfectionner son talent en Italie, et y peignit la plupart de ses plus beaux tableaux : l'*Improvisateur napolitain*, 1824; la *Madone de l'Arc*; les *Moissonneurs*, 1831 (son chef-d'œuvre); les *Pêcheurs de l'Adriatique*, son dernier tableau, composé à Venise (tous ces tableaux sont au Louvre). Ayant conçu dans cette dernière ville une violente passion pour une grande dame dont il ne pouvait obtenir la main, il se donna la mort (1835). Léopold Robert a mérité d'être surnommé *le Nouveau Poussin*; ses personnages, et en particulier ses bandits et ses paysans italiens, sont des types de majesté et de grandeur; dans l'exécution des détails, il atteint la vérité complète. Feuillet de Conches a publié en 1848 : *Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance.*

ROBERTSAU, hameau du dép. du Bas-Rhin, dépendant de Strasbourg, dans une île formée par l'Ill et le Rhin, est un but de promenade. Des obélisques y ont été élevés en l'honneur de Kléber et de Desaix.

ROBERTSON (William), historien écossais, né à Brothwick en 1721, m. en 1793, était ministre presbytérien, et se distingua d'abord dans la prédication. Chargé d'une nombreuse famille, il avait longtemps vécu dans la gêne, mais, ayant obtenu successivement les places de chapelain ordinaire du roi, de principal du collége d'Édimbourg et d'historiographe d'Écosse, il finit par jouir de l'aisance. On a de lui : *Histoire d'Écosse sous Marie et Jacques VI*, Londres (1759); *Hist. de Charles-Quint* (1769); *Hist. de l'Amérique* (1777); *Recherches historiques sur l'Inde* (1790); tous ces ouvrages se font remarquer par l'art de la composition, le style et l'esprit philosophique plus encore que par l'exactitude. On estime surtout, dans l'*Hist. de Charles-Quint*, l'*Introduction*, morceau étendu où l'auteur trace le tableau de la situation de l'Europe depuis l'empire romain jusqu'au XVIe siècle. Ces ouvrages ont été trad. en français, le 1er par La Chapelle, 1772, et Campenon, 1821; le 2e par Suard et Morellet, 1771; le 3e par Suard et Jansen, 1778; le 4e, en 1792. Les *OEuvres* complètes de Robertson ont été publiées à Londres, 1794, 8 vol. in-4 ou 10 v. in-8. Cet écrivain fut un des fondateurs de la *Revue d'Édimbourg*.

ROBERTSON (Gaspard), physicien, né à Liége en 1762, m. à Paris en 1837, enseigna la physique à Liége, perfectionna le miroir d'Archimède, la fantasmagorie, le parachute et exécuta de nombreuses ascensions aérostatiques, dans lesquelles il fit d'utiles observations. Il a publié des *Mémoires récréatifs, scientifiques*, etc., Paris, 1830-34, 2 vol. in-8.

ROBERVAL (Gil. PERSONE de), géomètre, né en 1602 à Roberval en Beauvaisis, m. en 1675, fut nommé en 1632 professeur de mathématiques au collége de France et fut admis à l'Académie des sciences. Il inventa les courbes dites *robervaliennes*, et prépara par ses travaux le calcul différentiel; il avait, pour la résolution des problèmes, une méthode expéditive qu'il gardait secrète afin de s'assurer la supériorité sur ses rivaux; il eut de vives contestations avec Descartes, envers lequel il se montra fort injuste. On a de lui une édit. du traité d'Aristarque de Samos sur le *Système du monde*, Paris, 1644, et nombre de savants mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences.

ROBESPIERRE (Maximilien), né en 1759 à Arras, était fils d'un avocat au conseil supérieur de l'Artois, et remplissait lui-même ces fonctions en 1789. Député d'Arras aux États généraux, il y arriva imbu des idées démocratiques du *Contrat social* de J. J. Rousseau, siégea à l'extrême gauche, et manifesta en toute occasion sa haine contre la monarchie; cependant il marqua peu dans cette assemblée. Il brigua surtout la faveur populaire, et devint l'oracle de la multitude. Nommé en juin 1791 accusateur public près le tribunal criminel de la Seine, il quitta peu de mois après ces fonctions subalternes, s'affilia aux Jacobins et à la Commune et fut élu en

1792 par les électeurs de Paris membre de la Convention. Il dirigea, concurremment avec Danton, le procès de Louis XVI, poussa avec violence à la condamnation à mort, paralysa les efforts faits par les Girondins pour sauver le roi, fit, après l'exécution, décréter le tribunal révolutionnaire, et établit par toute la France le système de la Terreur. Siégeant presque perpétuellement au Comité de salut public, qu'il dominait, il fit sanctionner les mesures les plus sanguinaires; il acheva de ruiner le fédéralisme et la Gironde au 31 mai (1793), et se défit bientôt après de Danton, son rival de puissance (16 germinal an II, 5 avril 1794). Devenu dès lors tout-puissant et revêtu d'une sorte de dictature, Robespierre songeait à organiser un gouvernement stable; il voulait même établir un simulacre de religion : dans ce but il fit proclamer par la Convention l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme (18 floréal, 7 mai 1794) et fit décréter des fêtes publiques en harmonie avec le nouvel ordre de choses. Mais il n'eut le temps de rien fonder; il avait fait peser sur la France entière la plus odieuse tyrannie et n'avait pas épargné ses collègues : ceux qui survivaient, irrités de ses hauteurs ou effrayés par ses menaces, se réunirent enfin contre lui, et, sur la proposition de Tallien, la Convention le décréta d'accusation avec ses principaux adhérents, St-Just, Couthon, Lebas, etc. (9 thermidor). Robespierre se réfugia à l'hôtel de ville, au milieu de ses partisans; mais il y fut aussitôt arrêté et, ayant voulu faire résistance, reçut d'un gendarme un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire; il fut le lendemain conduit à l'échafaud, où il périt en même temps que 22 de ses coaccusés (10 thermidor, 28 juillet 1794). Avec lui finit le régime de la Terreur. Robespierre était un homme froid, caché, tenace dans ses opinions et dominant; il affectait le plus pur patriotisme et tous les dehors de la vertu, ce qui l'avait fait surnommer par ses partisans l'*Incorruptible*. Son élocution était claire, sentencieuse, assez élégante et parfois animée d'une certaine chaleur. On a de lui quelques éloges et discours académiques (prononcés avant qu'il commençât son rôle politique), et un assez grand nombre de discours de tribune. Ses *Œuvres choisies* ont été publ. par Laponneraye, Par., 1832, 4 v. in-8. On peut consulter sur ce personnage, outre les histoires de la Révolution française : la *Vie et les crimes de Robespierre*, par Desessarts, et surtout le *Rapport* de Courtois *sur les papiers trouvés chez Robespierre.*

ROBESPIERRE (Augustin), frère du préc., né à Arras en 1764, y fut procureur de la Commune, puis député à la Convention, siégea à côté de son frère, fut envoyé par lui en mission à l'armée d'Italie et dans les provinces, puis revint à Paris pour seconder ses projets. Le voyant décrété d'accusation, il déclara qu'*ayant partagé ses vertus, il voulait partager son sort :* il périt en effet avec lui sur l'échafaud.

ROBINET (René), écrivain, né en 1735 à Rennes, m. en 1820, entra chez les Jésuites, puis les quitta pour se livrer aux lettres, passa quelque temps en Hollande, où il se mit aux gages des libraires, se fit un nom par un ouvrage d'une philosophie hardie, intitulé : *De la Nature* (Amst., 1761-68, 4 v. in-8), rentra en France en 1778 et fut peu après nommé censeur royal. A la Révolution, il se retira dans sa ville natale, où il mourut. Dans son traité *de la Nature*, Robinet soutient que tous les êtres sont animés, que tous, même les planètes et les étoiles, ont la faculté de se reproduire; il veut aussi montrer qu'il y a partout équilibre entre le bien et le mal; cet ouvrage a été combattu par l'abbé Ch. Richard et par Barruel, dans ses *Helviennes*. On doit à Robinet de nombreuses traductions de l'anglais et une *Table des matières des Mémoires de l'Académie des sciences;* il a eu la plus grande part au *Dictionnaire des Sciences morales*, en 30 vol. in-4, 1777-83.

ROBIN HOOD, chef d'*outlaws* ou proscrits, vivant sous Richard Cœur de Lion, répandait au loin la terreur et infestait surtout les forêts du Nottingham. Il mourut en 1247, par suite d'une saignée que lui fit à l'artère radiale une religieuse qui saisit ce moyen d'en délivrer le pays. Longtemps populaire en Angleterre, ce chef a inspiré un grand nombre de ballades; mais il doit surtout sa célébrité à W. Scott, qui lui donne un rôle important dans son roman d'*Ivanhoe*.

ROBINSON (Marie DARBY, dame), dite la *Saphe anglaise*, née à Bristol en 1758, morte en 1800, fut mariée dès l'âge de 15 ans à un avocat qui la laissa sans ressources, entra alors au théâtre, s'y fit bientôt une réputation par son talent et sa beauté, devint la maîtresse en titre du prince de Galles (depuis Georges IV), forma plus tard une liaison intime avec Fox, et finit par se consacrer aux lettres. On a d'elle des *Poésies lyriques* estimées; des pièces de théâtre et beaucoup de romans (*Vincenza*, *la Veuve*, *Angelina*, *Hubert de Sevrac*, etc.), traduits pour la plupart en français, et des *Mémoires*, trad. par Bertin, 1802.

ROBIQUET (Pierre), chimiste, né à Rennes en 1780, m. en 1840, fut successivement attaché au service de la marine et des armées, devint professeur à l'École de pharmacie, puis administrateur de cet établissement où il introduisit de grandes améliorations, et fut admis en 1833 à l'Institut. Il découvrit plusieurs principes chimiques importants : l'*asparagine* (1805), la *cantharidine* (1810), la *caféine* (1821), l'*alizarine* et la *purpurine*, principes colorants de la garance (1826, 1827), l'*orcine* et le *variolarin* (1829), l'*amygdaline* (1830), la *codéine* et l'*acide méconique* (1834), et se distingua à la fois par la hardiesse de l'esprit, l'habileté de l'expérimentation et la fidélité des observations. On lui doit de précieux mémoires, dans les *Annales de physique et de chimie*, le *Journal de pharmacie*, et le *Recueil des savants étrangers*.

ROBOAM, fils de Salomon, fut reconnu roi à la mort de son père (962 av. J.-C.); mais il causa par ses exactions une violente insurrection : dix tribus refusèrent de lui obéir et prirent pour roi Jéroboam; il ne conserva sous son pouvoir que les tribus de Juda et de Benjamin. Il se forma alors deux royaumes, celui de Juda et celui d'Israël composé des 10 tribus soulevées : c'est ce qu'on nomme le *Schisme des 10 tribus*. Sous son règne, souillé de débauche et d'impiété, Jérusalem fut prise et pillée par le roi d'Égypte Sésac, 947 av. J.-C. Il mourut l'année suivante.

ROBORTELLO (Franç.), philologue, né à Udine en 1516, m. en 1567, professa les belles-lettres à Lucques, à Venise, à Padoue, à Bologne, et eut avec plusieurs savants, notamment avec Sigonius, des démêlés si vifs que le sénat de Venise se vit obligé de leur imposer silence à tous deux. Outre de bonnes éditions d'*Eschyle*, de *Longin*, de la *Tactique* d'Élien (avec version lat.), on a de lui : *De historica facultate*, Florence, 1548; *De vita et victu populi romani sub imperatoribus*, Bologne, 1559.

ROB-ROY (Robert Mac-Grégor CAMPBELL), dit), c.-à-d. *Robert le Roux*, fameux déprédateur écossais, né vers 1660, était de bonne famille, et fit longtemps le commerce de bestiaux ; mais, ses spéculations ayant mal tourné, il se vit ruiné par la rigueur du duc de Montrose, qui lui avait fait quelques avances. Rob-Roy se vengea en exerçant, à la tête d'une bande recrutée dans son clan, d'horribles dévastations sur les domaines de ce seigneur, et même il les étendit sur beaucoup d'autres. Il finit par lever le *blaken-mail* (tribut de voleur), moyennant le payement duquel il épargnait les tributaires. Il mourut paisible dans son lit, plus que octogénaire, vers 1743. Son nom est populaire en Écosse; il est le héros d'un roman de Walter Scott.

ROBUSTI (Jacq.), peintre. *V.* TINTORET (le).

ROCA (cap de), *Magnum promontorium*, cap du Portugal (Estramadure), le plus occid. de l'Europe, à l'extrémité des monts Cintra et au N. O. de Lisbonne, forme, avec le cap d'Espichel, la vaste baie où débouche le Tage.

ROCAMADOUR, bg de France (Lot), sur l'Alzou,

à 25 kil. N. E. de Gourdon, est adossé à des rochers à pic; 1600 hab. Ruines d'une abbaye qui, selon la tradition, contient les reliques de S. Amadour, et but de pèlerinage; antique église, où l'on conserve, dit-on, la fameuse Durandal, épée du paladin Roland.

ROCCASECCA, v. du roy. d'Italie (Terre-de-Labour), près de la Melfa, à 10 kil. N. O. d'Aquino; 2500 hab. Résidence de l'évêque d'Aquino. Vraie patrie de S. Thomas, dit Th. d'Aquin.

ROCH (S.), né à Montpellier vers 1295, d'une famille riche, donna son bien aux pauvres, partit à 20 ans en pèlerin pour l'Italie, alors en proie aux ravages de la peste, se dévoua au service des pestiférés et guérit un grand nombre de malades sur sa route, surtout à Rome, mais fut lui-même atteint à Plaisance. De peur de communiquer le mal, il alla se cacher dans une solitude où il allait succomber quand il fut découvert par un chien qui le signala à son maître, gentilhomme nommé Gothard; cet homme le recueillit et le guérit. S. Roch revint au bout de plusieurs années dans sa patrie, qui était alors déchirée par la guerre civile; pris pour espion, il fut arrêté et jeté dans une prison où il mourut en 1327. On le fête le 16 août; il est particulièrement invoqué contre la peste.

ROCHAMBEAU (J. B. Donatien DE VIMEUR, comte de), né à Vendôme en 1725, m. en 1807, entra au service dès 1742, devint brigadier d'infanterie après s'être signalé à la prise de Minorque (1756), fut envoyé en Amérique en 1780, avec 6000 hommes, au secours des insurgés et contribua aux succès qui forcèrent Cornwallis à capituler dans York-town (1781). De retour après la paix de 1783, Rochambeau fut comblé de faveurs : il cumula les gouvernements de Picardie et d'Artois, et reçut en 1791 le bâton de maréchal. Investi la même année du commandement de l'armée du Nord, il tenta vainement d'y rétablir la discipline et se démit (1792). Condamné à mort sous Robespierre, il allait monter dans la charrette qui devait le conduire au supplice lorsque le bourreau le renvoya au lendemain, trouvant la voiture pleine : la chute de Robespierre le sauva. On a de Rochambeau des *Mémoires*, 1809, 2 vol. in-8.

ROCHAMBEAU (Donatien Marie Joseph DE VIMEUR, vicomte de), fils du préc., 1750-1813, suivit son père en Amérique, devint maréchal de camp en 1791, fut envoyé à St-Domingue en 1792, puis à la Martinique, 1793, chassa de cette colonie les Anglais et y fit reconnaître le gouvernement républicain; mais bientôt, assiégé dans Fort-Royal par des forces supérieures, il fut forcé de capituler (1794). Il accompagna le général Leclerc à St-Domingue, battit Toussaint-Louverture en 1802 et remplaça le général en chef après sa mort; mais, sa troupe étant décimée par la maladie, il se vit en 1803 obligé de se rendre aux insurgés, qui le livrèrent aux Anglais; il ne recouvra la liberté qu'en 1811. Employé dès son retour à l'armée d'Allemagne, il fut tué à Leipsick.

ROCHDALE, v. d'Angleterre (Lancastre), à 16 kil. N. de Manchester, sur la Roch, affluent de l'Irwell, et sur le canal de Rochdale; env. 30 000 hab. Nombreuses églises pour les différentes sectes. Draps fins et communs, fabriques de flanelles, filatures de coton; houille, pierres, ardoises. Titre de baronnie.

ROCHECHOUART, *Rupes Cavardi*, ch.-l. d'arr. (Hte-Vienne), sur le versant d'un rocher baigné par la Grenne, à 42 k. O. de Limoges; 4194 hab. Trib. de 1re inst. Fabrique de porcelaine, alimentée par une carrière de kaolin et de pétunzé, voisine de la ville. La ville est située sur la pente d'un roc qui semble suspendu et prêt à *choir* (d'où quelques-uns ont voulu dériver son nom). Elle avait jadis un célèbre prieuré et un château qui a donné son nom à une illustre maison du Poitou, issue des vicomtes de Limoges, et qui a formé plusieurs branches, dont la plus célèbre est celle des Mortemart. Le château de Rochechouart fut acquis par Mme de Pompadour, dont les héritiers l'ont possédé à titre de vicomté. Une des tours de l'ancien château sert auj. de prison.

ROCHECHOUART (Gabriel de), duc de Mortemart. *V.* MORTEMART. — Victor de R. *V.* VIVONNE.

ROCHECHOUART-MORTEMART (Adélaïde de), abbesse de Fontevrault, fille du duc Gabriel de Mortemart et sœur de Mmes de Montespan et de Thianges, née en 1645, morte en 1704, avait été nommée abbesse en 1670. Elle se distingua par son esprit et son instruction autant que par sa piété : elle savait le grec et traduisit, avec Racine, le *Banquet de Platon*.

ROCHEFORT, *Rupifortium*, port militaire, ch.-l. d'arr. (Charente-Inf.), sur la r. dr. de la Charente, à 15 kil. de son embouchure, à 35 k. S. E. de La Rochelle et à 474 de Paris par le chemin de fer; 30 212 h. Ch.-l. du 4e arrondissement maritime, place de guerre de 1re classe; trib. de 1re inst. et de commerce et trib. maritime, collége, écoles de navigation, d'hydrographie, de médecine navale. Arsenal, chantiers de construction, grands magasins pour la marine, casernes, hôpitaux, beaux remparts plantés, belle place Colbert; hôtel de la préfecture maritime, sur de vastes jardins, château d'eau, etc. Il y eut longtemps à Rochefort un bagne : il a été supprimé en 1852. Commerce actif en grains, sel, eau-de-vie, vins, poisson salé, denrées coloniales; armements pour la pêche de la morue. Patrie des marins La Galissonnière et Latouche-Tréville. — Rochefort n'était au XIe s. qu'un *fort* bâti sur un *roc* (d'où son nom). Pris par les Anglais au XIIIe, il fut repris sous Charles VII. Louis XIV fit creuser le port en 1666 et le fit fortifier par Vauban. C'est à Rochefort que Napoléon s'embarqua pour l'Angleterre en 1815.

ROCHEFORT, ch.-l. de c. du Puy-de-Dôme, à 30 k. O. S. O. de Clermont; 1499 h. Ruines d'un château des comtes d'Auvergne. Anc. titre de comté. — Ch.-l. de c. (Jura), à 7 k. N. E. de Dôle; 509 h. Anc. château. Station de chemin de fer.

ROCHEFORT-EN-TERRE, ch.-l. de c. (Morbihan), à 32 kil. E. N. E. de Vannes; 676 hab.

ROCHEFORT (Guill. de), chancelier de Louis XI et Charles VIII, né en 1433 à Rochefort (Jura), m. en 1492, fut d'abord au service des ducs de Bourgogne Philippe et Charles (le Téméraire), quitta ce service peu après la mort de ce dernier, fut nommé chancelier en 1483, présida les États généraux de Tours en 1484, et fut plus tard chargé d'arrêter les bases du traité en vertu duquel Charles VIII épousa Anne de Bretagne. — Guy de Rochefort, son frère puîné, remplit divers emplois en Bourgogne sous Charles le Téméraire, puis en France sous Louis XI et Charles VIII, fut nommé chancelier en 1497 et créa le Grand-Conseil. Il mourut en 1507.

ROCHEFORT (Guill. de), littérateur, né à Lyon en 1731, m. en 1788, remplit longtemps une place dans les fermes à Cette, s'en démit en 1762 pour venir se fixer à Paris et consacra ses loisirs à l'étude. Il entreprit de traduire en vers français les poëmes d'Homère : il donna en 1766 sa traduction de l'*Iliade*, qui le fit entrer à l'Académie des inscriptions, et il la fit bientôt suivre de l'*Odyssée*, 1772. Il s'essaya aussi dans le genre dramatique et donna des tragédies imitées des Grecs (*Ulysse*, 1781; *Électre*, 1782). On lui doit une traduction complète en prose de *Sophocle* (1788), travail plus estimé que ses poésies.

ROCHEFOUCAULD (la), ROCHEJACQUELEIN (la), ROCHELLE (la), etc. *V.* LA R......

ROCHEMAURE, *Rupemorus*, ch.-l. de c. (Ardèche), sur la r. dr. du Rhône, à 22 kil. S. E. de Privas; 1210 hab. Vieux château fort, élevé sur un rocher basaltique; sites pittoresques. Aux env., anc. volcan de Chenavari et colonnade de prismes basaltiques dite *Chaussée des Géants*.

ROCHESTER, *Durobrivis*, *Roffa*, v. d'Angleterre (Kent), à l'embouch. de la Medway, à 44 kil. S. E. de Londres; 15 000 hab. (non compris Chatham, qui est un de ses faubourgs). Évêché, créé en 604. Cathédrale, hôtel de ville, beau pont de 11 arches; ruines d'un ancien château fort. Chemin de fer. Pêcheries d'huîtres. — Rochester existait avant la conquête ro-

maine; mais son importance ne date que du règne d'Éthelbert. Elle a beaucoup souffert des guerres, des incendies et de la peste.

ROCHESTER, v. des États-Unis (New-York), sur le canal Érié et la Gennesée, à 13 kil. de son embouchure et à 500 k. N. O. de New-York: 45 000 h. Rues larges et droites; beaux édifices publics. Grand entrepôt. — Cette ville fut fondée en 1812 par Nathaniel Rochester; elle n'avait encore que 1500 h. en 1820.

ROCHESTER (J. WILMOT, comte de), courtisan et poëte, fils de H. Wilmot, célèbre par sa fidélité aux Stuarts, naquit en 1648. Il parut à la cour de Charles II à 18 ans, et y obtint les plus grands succès par ses grâces et son esprit; il montra aussi une très-grande intrépidité dans la guerre navale contre la Hollande (1665 et 66). Il déplut souvent à Charles, ainsi qu'aux courtisans, par son esprit caustique et par ses saillies, qui ne respectaient rien, et fut plus d'une fois exilé, mais il sut toujours rentrer en grâce. Ses mœurs étaient fort dissolues et la débauche le vieillit avant le temps: il mourut en 1680, à peine âgé de 33 ans. Rochester a laissé des poésies pleines de talent et qui annonçaient un grand poëte : la plupart sont des satires : il avait pris pour modèles Horace et Boileau. Ses poésies, réunies à celles de Dorset, Roscommon, etc., forment 2 vol. in-12, Londres, 1774.

ROCHETTE (Raoul), archéologue, né en 1789 à Saint-Amand (Cher), m. en 1854, fut d'abord professeur au lycée Louis-le-Grand, remporta en 1813 un prix à l'Institut pour un *Mémoire sur les colonies grecques*, fut nommé en 1815 maître de conférences à l'École normale et admis dès 1816 à l'Académie des inscriptions, devint en 1818 conservateur du cabinet des médailles, remplaça en 1820 Quatremère comme professeur d'archéologie, fit partie en 1828 de la commission scientifique envoyée en Morée, fut élu en 1838 membre de l'Académie des beaux-arts et devint bientôt après secrétaire perpétuel de cette compagnie. Outre l'*Histoire des colonies grecques*, on a de lui : *Monuments inédits d'antiquité figurée*, 1828; *Peintures antiques inédites*, 1836; *Cours d'archéologie*, publié d'après ses leçons par la sténographie, 1828-1835, de nombreux mémoires et d'intéressantes *Notices* sur plusieurs membres de l'Académie des beaux-arts. Ses premiers écrits n'avaient pas été à l'abri des objections; mais, avec le temps et le travail, il était devenu un antiquaire de premier ordre.

ROCHEUSES (montagnes), grande chaîne de l'Amérique du N., est comme le prolongement des Andes du Mexique, et s'étend dans la partie occid. des États-Unis et de la Nouv.-Bretagne, entre 42°-69° lat. N., et 111°-130° long. O., depuis les sources du Missouri jusqu'à l'embouchure de la Mackensie, sur une longueur d'env. 3500 kil. Elles forment le partage des eaux entre l'Atlantique et le Pacifique. Leur direction est généralement du N. O. au S. E.; le sommet le plus élevé est le pic James (3836m). Il sort de ces montagnes un grand nombre de rivières : du versant oriental, le Missouri, l'Yellow-Stone, la Platte et le Saskatchawan; du versant occid., l'Orégon, le Lewis, le Clark et le Frazer.

ROCHON (Alexis Marie), astronome et navigateur, né à Brest en 1741, m. en 1817. Nommé en 1766 astronome de la marine, il alla reconnaître les îles et les écueils qui se trouvent entre les côtes de l'Inde et les îles de France et de Bourbon (1768), fut à son retour nommé garde du cabinet de physique et d'optique du roi (1774), fit des recherches sur les instruments d'optique, fut envoyé à Londres au sujet de la réforme des poids et mesures (1790), puis nommé membre de la commission des monnaies, et entra à l'Institut en 1795. Il fit construire en 1796, un phare au port de Brest, perfectionna les lunettes nécessaires à la marine et inventa le micromètre à double image connu sous le nom de *Lunette de Rochon*. On a de lui : *Mémoires sur la mécanique et sur la physique*, Paris, 1783; *Nouveau voyage à la mer du Sud*, 1783; *Voyages aux Indes Orientales et en Afrique*, 1787; *Essai sur les monnaies anciennes et modernes*, 1792; des *Mémoires sur la construction des verres lenticulaires et achromatiques*; — *sur l'emploi du mica pour l'éclairage*, etc.

ROCHON DE CHABANNES, auteur dramatique (1730-1800), fit représenter plusieurs pièces qui eurent quelque succès : aux Français, *Heureusement* (1762), *le Jaloux* (1784); à l'Opéra-Comique, *Alcindor* (1787), *les Prétendus* (1789), *le Portrait* (1790).

ROCKINGHAM, vge d'Angleterre (Northampton), à 32 k. N. O. de Northampton, au milieu d'une vaste forêt; 500 h. Titre de marquisat. Près de là est un château fort construit par Guillaume le Conquérant, qui servit quelque temps de résidence aux rois d'Angleterre : il s'y tint en 1094 un concile pour juger le différend qui s'était élevé entre Guillaume le Roux et Anselme, archevêque de Cantorbéry, au sujet du droit d'hommage au St-Siége.

ROCKINGHAM (Ch. WATSON-WENTWORTH, marquis de), ministre anglais, né en 1730, m. en 1782, était un des chefs du parti whig. Nommé en 1765 1er lord de la trésorerie au commencement des troubles des colonies anglo-américaines, il ne sut pas les apaiser et fut obligé de donner sa démission dès 1766. Il s'opposa, ainsi que lord Chatham, aux projets de lord North, et rentra au ministère après la retraite de celui-ci (1782); mais il mourut très-peu après. Rockingham était immensément riche, mais il n'avait que de médiocres talents. Il a laissé des *Mémoires*

ROCOUX ou ROCOUR, vge de Belgique (Liége), à 6 k. N. O. de Liége; 600 hab. Les Français, commandés par le maréchal de Saxe, y défirent le 11 oct. 1746 les alliés commandés par le duc Charles de Lorraine.

ROCQUENCOURT, vge et château de Seine-et-Oise, à 3 k. N. de Versailles, sur une colline; 250 h. Exelmans y défit les Prussiens en 1815.

ROCROY, ch.-l. d'arr. (Ardennes), à 30 k. N. O. de Mézières, dans une grande plaine, à 9 kil. de la r. g. de la Meuse et à 20 k. de la frontière belge; 3282 h. Trib. de 1re inst., collége, société d'agriculture. Ferblanterie. — François I fortifia Rocroy en 1537; Henri II l'agrandit. Les Espagnols l'assiégeaient lorsque le duc d'Enghien (depuis le Grand Condé) leur fit lever le siége et remporta sur le comte de Fuentès, leur général, une victoire éclatante, le 19 mai 1643. Le même Condé, qui commandait alors les Espagnols, prit cette ville pour eux en 1653, mais elle fut rendue à la France en 1659, par la paix des Pyrénées.

RODE (Pierre), violoniste, né à Bordeaux en 1774, m. en 1830, élève de Viotti et rival de Baillot, se distinguait par le jeu le plus pur et le plus gracieux. Il occupe aussi une place distinguée comme compositeur de concertos et de quatuors. Dès la fondation du Conservatoire de musique de Paris, il y fut nommé professeur de violon : il écrivit avec Baillot une *Méthode de violon* pour cet établissement. En 1803, il alla occuper une place de 1er violon dans la musique de l'empereur de Russie Alexandre Ier.

RODEMACK, bg de la Moselle, à 13 kil. N. E. de Thionville; 1100 h. Jadis ville forte, et résidence de seigneurs puissants. Les Français s'en emparèrent en 1552, 1639 et 1667; mais elle ne fut réunie à la France que par le traité de Nimègue, 1678.

RODERIC. *V.* RODRIGUE

RODEZ, ville de France. *V.* RHODEZ.

RODNEY (George BRIDGE), amiral, né à Londres en 1717, m. en 1792, enleva aux Français en 1761 les îles St-Pierre, la Grenade, Ste-Lucie, St-Vincent, se distingua de 1779 à 1782 dans plusieurs combats contre les Espagnols et les Français, battit don Juan Langara en 1780, le comte de Grasse en 1782, et reçut à son retour, avec le titre de baron, la pairie et une pension de 2000 liv. sterling (50 000 fr.).

RODOGUNE. *V.* RHODOGUNE.

RODOLPHE (S.). *V.* RAOUL (S.).

RODOLPHE I, fils du comte d'Auxerre Conrad II, se fit couronner en 888 roi de la Bourgogne Transjurane, après la déposition de l'empereur Charles le

Gros, soutint la guerre contre Arnoul, roi de Germanie, vit son indépendance reconnue en 894 et régna depuis paisiblement jusqu'à sa mort, 912. — Son fils, R. II, fit une guerre malheureuse au duc de Souabe Burchard, qui le vainquit à Winterthür (919), prit en 922 le titre de roi d'Italie, mais fut battu à Firenzuola par Bérenger I; resta seul maître de la Hte-Italie après la mort de ce prince (924), mais eut dès 926, dans Hugues de Provence, un compétiteur qui fut bientôt plus fort que lui; alors il tourna ses vues vers l'Alémannie helvétique, dont l'empereur Henri I lui céda une partie (929). Il reparut en 930 au sud des Alpes, reçut de Hugues, en 933, pour sa renonciation à l'Italie, le royaume de Bourgogne Cisjurane, qui comprenait la Provence, et fut ainsi le fondateur du Royaume des Deux-Bourgognes ou Roy. d'Arles. Il mourut en 937. — III, *le Fainéant* ou *le Pieux*, fils de Conrad le Pacifique, et petit-fils du précéd., fut roi des Deux-Bourgognes de 993 à 1032 et eut sans cesse des troubles et des révoltes à étouffer. N'ayant pas d'enfants, il céda l'expectative de son royaume à l'empereur Henri II, puis à Conrad II, le Salique, qui lui succéda.

RODOLPHE, anti-empereur, d'abord comte de Rheinfelden, reçut en 1058 de l'impératrice Agnès le duché de Souabe, épousa Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV et soutint quelque temps ce prince dans sa lutte contre les Saxons et les Thuringiens, mais il tomba en disgrâce pour avoir affecté l'indépendance. En 1070, il fut élu roi de Germanie, en remplacement de Henri, par les seigneurs qui avaient souscrit à l'arrêt d'excommunication lancé par Grégoire VII contre Henri; il prit alors pour conseil et pour général Othon de Nordheim. Il n'en fut pas moins défait à Melrichstadt en Bavière (1078), à Fladenheim et à Mœlsen (1080), et périt à cette dernière bataille (dite aussi bat. de Volksheim). Il fut enterré dans la cathédrale de Mersebourg, où l'on conserve embaumée une main qu'il avait perdue en combattant.

RODOLPHE I, DE HABSBOURG, empereur, était le fils aîné d'Albert, comte d'Habsbourg et landgrave d'Alsace, auquel il succéda en 1240. Il suivit Przémysl-Ottokar II, roi de Bohême à la croisade contre les païens de la Prusse (1254), ajouta à ses possessions les comtés de Kybourg, Bade, Lentzbourg, et se fit une telle réputation de justice et de bravoure que les cantons de Schwitz, d'Uri, d'Unterwald et de Zurich le prirent pour *avoué* ou protecteur. Il fut élu empereur en 1273 et fut reconnu par le pape Grégoire X, qu'il se concilia en lui cédant, avec les biens allodiaux de Mathilde, l'exarchat de Ravenne. Ottokar ayant refusé de le reconnaître, il marcha contre lui, le réduisit à demander la paix (1276), et ne l'accorda qu'en se faisant remettre par lui l'Autriche, la Styrie, la Carniole, qu'il conféra à son propre fils Albert : c'est ainsi que la maison de Habsbourg devint maison d'Autriche. Le même Ottokar ayant renouvelé la guerre dès l'année suivante, Rodolphe le vainquit et lui fit perdre la vie à Marchfeld. Devenu maître incontesté de l'empire, ce prince fit tout pour mettre un terme à l'anarchie, suite de la chute des Hohenstaufen, parcourut l'Allemagne, détruisit les châteaux d'où les nobles exerçaient leurs brigandages et mit ses soins à maintenir la paix publique. Il soutint les droits de l'empire sur le roy. d'Arles, soumit les comtes de Montbéliard, de Bourgogne, de Savoie, mais ne put faire élire Albert, son fils, pour son successeur à l'empire. Il mourut en 1291, à 73 ans. C'est lui qui introduisit l'usage de l'allemand dans les actes publics. — II, fils et successeur de Maximilien II, né à Vienne en 1552, fut couronné roi de Hongrie en 1572, de Bohême en 1575, roi des Romains en 1575 et empereur en 1576. L'Allemagne sous lui se remplit de troubles, qui amenèrent la guerre de Trente ans. Il exerça de grandes rigueurs contre les Protestants et fit une guerre malheureuse en Hongrie contre les Turcs. Matthias, son frère, conclut la paix malgré lui (1606), le força de lui céder la Hongrie, la Moravie, l'Autriche (1608), et finit par le détrôner (1611) et se faire élire à sa place. Rodolphe mourut peu après (1612). Inappliqué aux affaires et incapable de porter la couronne, ce prince avait du reste l'amour de la science : il était lui-même instruit en chimie et en astronomie; il pensionna richement Tycho-Brahé, fit rédiger par cet astronome et par Képler les célèbres *Tables rudolphines*, et y travailla lui-même.

RODOSTO, *Rhædestus* et *Bisanthe*, v. murée de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans le pachalik d'Andrinople, à 97 kil. N. E. de Gallipoli, sur la mer de Marmara; 40000 hab. Archevêché grec, églises arméniennes. Port vaste et commode. Cette ville fut occupée par les Russes en 1829.

RODRIGUE, dernier roi des Visigoths d'Espagne, était fils d'un duc de Cordoue qui eut les yeux crevés par ordre du roi visigoth Vitiza. Rodrigue arma contre Vitiza, le battit, et lui enleva la couronne (710); mais les fils et parents du prince détrôné appelèrent les Arabes à leur secours : Tarik, à leur tête, débarqua en Espagne, et s'empara de Calpé (Gibraltar); aussitôt Rodrigue marcha contre lui, suivi de 90000 hommes. Les deux armées se battirent neuf jours, à Xérès de la Frontera : Rodrigue périt le 3e jour (711). Selon une tradition répandue, les Arabes auraient été appelés par le comte Julien pour venger une injure faite à sa fille.

RODRIGUE (don), surnommé *le Cid*. *V.* CID.

RODRIGUEZ (île), une des îles Mascareignes, à l'E. de l'île Maurice, dont elle dépend, par 60° 51' long. E., 19° 40 lat. S., a 30 kil. sur 6, et compte à peine 200 h. Port sur la côte N. Tortues gigantesques. — Cette île, occupée par les Français en même temps que l'Ile de France (Maurice), leur a été enlevée par les Anglais en 1810.

RODRIGUEZ (S.) DE AREVALO. *V.* AREVALO.

RODRIGUEZ (Alph.), jésuite, écrivain ascétique, né à Valladolid en 1526, mort en 1616, est auteur de la *Pratique de la perfection chrétienne* (Séville, 1614), en espagnol, ouvrage qui a eu six traducteurs français, entre autres Régnier-Desmarets, 1688, dont la traduction a été réimprimée à Paris en 1858.

RODRIGUEZ (Jean), dit *Giram*, missionnaire jésuite, né en 1559 à Alcouche (près Lisbonne), m. en 1633, alla au Japon, devint interprète près de l'empereur Taïkosama, fut excepté de la proscription décrétée contre les missionnaires, se fixa à Nangasaki et y composa, entre autres ouvrages, une *Grammaire japonaise* (publiée en 1825, par Landresse).

RODUMNA, nom latin de ROANNE.

RŒDERER (P. Louis, comte de), né en 1754 à Metz, mort à Paris en 1835, fut successivement avocat, puis conseiller au parlement de Metz, député du tiers aux États généraux, où il s'occupa surtout de la réforme des finances, et procureur-syndic du département de la Seine. L'un des rédacteurs du *Journal de Paris*, il y défendit Louis XVI après le 10 août. Il professa l'économie politique aux Écoles centrales (1796), devint, sous l'Empire, sénateur et conseiller d'État, puis ministre des finances de Joseph Bonaparte, alors roi de Naples (1806), et enfin administrateur du grand-duché de Berg (1810). Laissé sans emploi pendant la Restauration, il fut nommé pair en 1832. Il était de l'Institut (classe des sciences morales). On a de lui, outre plusieurs écrits de circonstance : *Journal d'économie politique* (1796 et ann. suiv.); *la 1re et la 2e année du Consulat de Bonaparte* (1802); *Mémoires pour une nouvelle histoire de Louis XII* (1820), réimprimés en 1825 sous le titre de *Louis XII et François I; Esprit de la Révolution de* 1789 (1831); *Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France* (1835), espèce d'histoire de l'hôtel de Rambouillet, écrite avec beaucoup de finesse; des *Opuscules de littérature et de philosophie*, etc. Ses écrits sont en général empreints d'un remarquable esprit de sagesse. Ses *Œuvres* ont été réunies par son fils en 9 vol. gr. in-8, 1853-60.

ROELAS (Jean DE LAS), peintre d'histoire espagnol, né à Séville en 1560, m. en 1620, élève de Titien, était prêtre. Ses chefs-d'œuvre, qu'on voit à Séville, sont l'*Apothéose de S. Isidore*, *S. Jean-Baptiste*, *S. Jean l'Évangéliste*, *S. Ignace de Loyola*, *l'Assomption*, etc. Cet artiste dessinait bien, peignait d'une façon harmonieuse, et donnait à ses personnages une grande noblesse de formes ainsi qu'une grande vérité d'expression. Il forma Zurbaran.

ROEMER (Olaüs), astronome danois, né en 1644, à Copenhague, m. en 1710, fut amené en France en 1672 par Picard qui l'avait vu et apprécié à Uranienbourg, fut placé près du Dauphin pour lui enseigner les mathématiques, et entra dès 1674 à l'Académie des sciences. On lui doit la découverte de la vitesse de la lumière, qu'il obtint par l'observation du 1er satellite de Jupiter (1675). C'est aussi lui qui a imaginé la lunette méridienne, employée aujourd'hui dans tous les observatoires sous le nom d'*Instrument des passages*. Il fut rappelé en Danemark en 1681 pour professer les mathématiques à Copenhague, devint directeur des monnaies, inspecteur des arsenaux et des ports, et enfin conseiller d'État, en 1707. Condorcet a prononcé son *Éloge*.

ROER (la), *Rura*, riv. des États prussiens (Prov. Rhénane), naît à 10 kil. N. E. de Malmédy, arrose cette ville, ainsi que Düren et Juliers, entre dans le Limbourg et se jette dans la Meuse à Ruremonde, après un cours de 140 kil. — De 1801 à 1814, la Roër donna son nom à un dép. français qui avait pour ch.-l. Aix-la-Chapelle. Ce dép., qui comprenait, avec une partie de l'électorat de Cologne, du duché de Clèves et de la Gueldre méridionale, le duché de Juliers et le comté de Mœrs, était borné par ceux de la Lippe au N., de la Meuse-Inf. à l'O., de Rhin-et-Moselle et de l'Ourthe au S., par le Rhin à l'E.

ROESKILDE. *V.* ROSKILD et ROTSCHILD.

ROGATIONS (Fête des), de *rogare*, prier, fête instituée en 474 par S. Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, dans le but d'attirer la protection de Dieu sur les biens de la terre, consiste en processions autour des champs, pendant lesquelles le prêtre bénit la terre en appelant sur les moissons les bénédictions du ciel. On la célèbre pendant les 3 jours qui précèdent l'Ascension.

ROGER (S.), évêque et patron de Cannes en Italie, m. au Xe s., était Normand d'origine. On le fête le 15 oct. et le 30 déc.

ROGER I, grand-comte de Sicile, était le 12e fils de Tancrède de Hauteville. Il se joignit en 1052 à son frère Robert Guiscard, l'aida dans ses expéditions contre la Calabre, passa en 1061 dans la Sicile, qui appartenait alors aux Sarrasins, s'empara en 1074 de leurs capitales Catane et Palerme et finit, après 28 ans de fatigues, de combats, de courses, par se rendre maître de toute l'île, sauf les montagnes de l'intérieur (1089). Il avait été dès 1071 nommé par son frère comte de Sicile; il prit lui-même, après la mort de Robert Guiscard, le titre de *grand-comte*, 1096. Il rétablit partout la religion chrétienne, et obtint d'Urbain II, pour lui et ses successeurs, le titre de *légat apostolique*, avec tous les pouvoirs attachés à cette haute fonction, 1098. Il mourut en 1101, laissant deux fils mineurs, Simon et Roger, sous la tutelle d'Adélaïde de Montferrat, sa 3e femme. — II, d'abord grand-comte, puis roi de Sicile, fils du préc., né en 1093, n'avait que 8 ans quand son père mourut, et fut placé sous la tutelle d'Adélaïde, sa mère. Dès qu'il fut en âge, il enleva la Calabre à son cousin Guillaume (1120); il devint en outre duc de Pouille après la mort de ce prince (1127), prit en 1130 le titre de *roi des Deux-Siciles*, et se fit couronner à Palerme. Peu après il joignit à ses États Amalfi, Capoue, Aversa et Naples. Pendant le schisme de l'Église, il se prononça pour l'anti-pape Anaclet II, son beau-frère, et fit prisonnier Innocent II, par lequel il fit reconnaître son titre de *roi* (1139). Il fit encore quelques conquêtes sur les Grecs, auxquels il enleva Corfou (1146), envoya deux expéditions en Afrique contre les corsaires de Tripoli et pilla leur ville (1147-52). Il mourut en 1154. Ce prince encouragea l'agriculture et l'industrie : il introduisit en Sicile le mûrier (qu'il avait apporté de Grèce), le ver à soie et la canne à sucre.

ROGER DE COLLERYE, dit *Roger Bontemps*, né à Paris vers 1470, m. en 1540, était prêtre et secrétaire de l'évêque d'Auxerre. De l'humeur la plus joviale, il présidait à Auxerre une société facétieuse dont le chef prenait le titre d'*abbé des fous* : c'est d'après lui qu'on a nommé depuis *Roger Bontemps* un homme qui est sans souci. Il a laissé quelques écrits en prose et en vers, qui ont été réunis pour la 1re fois en 1536 et réimprimés en 1856 par Ch. d'Héricault.

ROGER, papes. *V.* CLÉMENT VI et GRÉGOIRE XI.

ROGER DE FLOR, chef de Catalans. *V.* FLOR.

ROGER-DUCOS, l'un des Directeurs. *V.* DUCOS.

ROGER (François), littérateur, né en 1776 à Langres, m. à Paris en 1842, était fils d'un receveur des dîmes. Après avoir donné quelques petites pièces auj. oubliées, il fit représenter en 1806 l'*Avocat*, comédie en 3 actes et en vers, imitée de Goldoni, qui eut un grand succès, et en 1809 *la Revanche* (avec Creuzé de Lesser), qui fut aussi fort bien accueillie. Il fut admis à l'Académie française en 1817 : il avait été dès 1809 appelé par Fontanes au conseil de l'Université. Ses comédies se distinguent par des caractères bien tracés, un esprit fin, un style élégant; mais elles manquent de force comique. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1834, 2 vol. in-8. Dévoué à la cause royaliste, Roger fut sous la Restauration un des fondateurs de la *Société des Bonnes-Lettres*, destinée à répandre dans la jeunesse l'esprit monarchique et religieux. — Un de ses fils, le Dr Henri Roger, agrégé à la Faculté de médecine de Paris, s'est fait avantageusement connaître par un *Traité d'auscultation* et par la *Revue scientifique* qu'il a longtemps rédigée pour le *Constitutionnel*.

ROGERS (Samuel), poëte anglais, né à Londres en 1762, m. en 1855, était fils d'un riche banquier de la Cité, et exerça lui-même cette profession. Il profita des loisirs que lui assurait une grande fortune pour cultiver les lettres, et réussit dans le genre didactique; par l'heureux choix des expressions et le naturel du sentiment, il se place auprès de Goldsmith. On a de lui *les Plaisirs de la mémoire*, 1792 (trad. en vers par Albert de Montémont); *Columbus*, 1818; *la Vie humaine*, 1820; *l'Italie*, 1822, qui est son chef-d'œuvre; des odes, des épîtres et des poëmes divers. Aussi libéral que riche, il était le Mécène des gens de lettres : son salon fut pendant cinquante ans le rendez-vous de la société la plus brillante.

ROGGEWEEN (Jac.), navigateur hollandais, né en 1669 en Zélande, partit du Texel en 1721 pour exécuter un long voyage autour du monde, et toucha chemin faisant à nombre d'îles dans ce qu'on appelle auj. Australie et Polynésie; mais on ne donna point suite à ses découvertes, si bien qu'il reste du doute sur les lieux qu'il visita; il fut même traité comme criminel en arrivant à Batavia par les officiers de la Compagnie des Indes orientales pour avoir navigué dans des parages qui faisaient partie de leur domaine, et ne rentra en Hollande que chargé de fers; il se justifia avec éclat, mais ne fut plus employé. On ignore la date de sa mort. Son nom est resté à un archipel formé des îles Penrhyn, Peregrino, Pearson, Humphrey, etc., et situé dans le Grand-Océan Équinoxial, au N. O. de l'archipel de la Société et au N. E. de celui des Navigateurs, archipel qu'il avait découvert en 1722.

ROGLIANO, ch.-l. de c. (Corse), à 28 kil. N. de Bastia; 1869 hab. Tour dite *de Sénèque*.

ROGNIAT (Joseph, vicomte de), général du génie, né en 1767 à Vienne en Dauphiné, m. en 1840, servit en Allemagne et en Espagne, contribua au siége de Dantzick, à la prise de Saragosse, de Tortose, de Tarragone et de Valence, et fut nommé général de

division en 1811. Appelé en 1813 à la grande armée, il fortifia Dresde; il commandait en 1814 le génie à Metz. Il fut nommé en 1815 membre du comité de la guerre, puis inspecteur général du génie, et devint pair en 1830. On a de lui une *Relation des siéges de Saragosse et de Tortose*, 1814, *Considérations sur l'art de la guerre*, 1818, ouvrage estimé, quoique combattu par Napoléon, et quelques écrits politiques.

ROGUET (François), général, né en 1770 à Toulouse, m. en 1846, fit avec gloire les campagnes de l'Empire; emporta les hauteurs d'Elchingen, 1805, se signala aux bat. d'Iéna, d'Eylau, fut laissé pour mort en 1807 dans un combat livré aux Russes sur la Passarge; commanda les grenadiers à pied de la vieille garde à Wagram, défit les Russes à Krasnoï en 1812 et par là assura la retraite de l'armée, eut en 1813 une grande part à la victoire de Dresde, disputa jusqu'au dernier moment les Pays-Bas aux Prussiens et aux Anglais en 1814; commanda la vieille garde à Waterloo après la blessure du général Friant, et combattit avec vigueur en 1831 l'insurrection de Lyon. Déjà créé sous l'Empire baron, puis comte, il fut nommé pair de France en 1834. Ce général se distingua par son talent à organiser et à discipliner les troupes, non moins que par sa bravoure. — Son fils, le général Michel R., né en 1800, également distingué comme soldat et comme écrivain militaire, a conquis ses grades en Afrique. Il est auj. aide de camp de l'Empereur et sénateur.

ROHAN, ch.-l. de c. (Morbihan), dans l'ancienne Bretagne, à 33 kil. N. O. de Ploërmel, sur l'Oust; 567 hab. Château ruiné, domaine primitif de la maison de Rohan. Jadis titre d'une vicomté qu'Henri IV érigea en duché-pairie en 1603 en faveur de Henri, vicomte de Rohan.

ROHAN-ROHAN ou FRONTENAY. *V.* FRONTENAY.

ROHAN, ancienne et illustre maison qu'on fait remonter aux premiers souverains de la Bretagne, était sortie des vicomtes de Rennes, par Alain I, 4e fils d'Eudon, comte de Porrhoët, qui vivait vers 1100, et qui reçut en partage la terre de Rohan, avec le titre de vicomte. Cette maison a formé plusieurs branches dont les principales sont celles de Guéménée, Montbazon, Soubise, Gié, Chabot; s'est alliée à la famille royale de France par le mariage de Marguerite, fille d'Alain IX, avec Jean d'Angoulême, grand-père de François I, et a fourni un grand nombre de personnages distingués. D'abord vicomtes, puis comtes, les Rohan portèrent le titre de ducs depuis Henri de Rohan, fait duc et pair en 1603. Les Rohan avaient rang de princes, parce qu'ils tiraient leur origine des anciens rois de Bretagne (par Conan I). L'un d'eux avait pris pour devise : *Roi ne puis, duc ne daigne, Rohan suis.*

ROHAN (Henri, vicomte, puis duc de), prince de Léon, né en 1579 dans la religion réformée, obtint la pairie avec le titre de duc en 1603, épousa en 1605 la fille de Sully, et fut nommé la même année colonel des Suisses et Grisons. Après la mort de Henri IV, il se posa comme le chef des Calvinistes en France, et soutint, au nom de son parti, trois guerres contre le gouvernement de Louis XIII (1620-22, 1625-26, 1627-29); la dernière lui fut fatale : La Rochelle, qu'il défendait, fut prise par Richelieu, et il dut quitter la France. Il se retira à Venise : cette république l'avait choisi pour général contre l'Espagne (1631), mais le traité de Chérasque rétablit la paix. En 1632, il fit la guerre de la Valteline comme chef des Ligues grises, mais pour le compte de la France. Envoyé de nouveau dans cette contrée par Richelieu en 1635, il la conquit, mais il dut l'évacuer l'année suivante. Il se retira auprès du duc de Saxe-Weimar, et reçut en combattant avec lui à Rheinfeld une blessure dont il mourut au bout de quelques jours (1638). Il ne laissait qu'une fille, Marguerite, mariée à Henri de Chabot, qui prit le nom de Rohan-Chabot. Il a rédigé des *Mémoires* sur les guerres des Réformés en France de 1610 à 1629 (publiés en 1644), et sur la guerre de la Valteline (publiés en 1758) : ces *Mémoires* sont très-précieux; on les met à côté des *Commentaires de César*. Ils ont été reproduits dans la collection de Petitot et dans celle de Michaud et Poujoulat. On a encore de lui *Le parfait Capitaine*, des *Discours politiques sur les affaires d'État* et un *Traité du gouvernement des treize cantons.*

ROHAN (Benjamin de), seigneur de Soubise, frère du précédent. *V.* SOUBISE.

ROHAN (Tancrède de), fils putatif de Henri de Rohan, fut élevé secrètement en Hollande, se vit contester son titre par la fille de Henri, Marguerite, duchesse de Rohan-Chabot, le perdit par arrêt du parlement de Paris (1646), malgré les efforts de la duchesse douairière, sa mère, prit parti contre la cour pendant la Fronde, et fut tué en 1649 dans une embuscade au milieu du bois de Vincennes au moment où, atteignant sa majorité, il allait se pourvoir contre le jugement qui lui ôtait son nom.

ROHAN (Louis, prince de), dit le *Chevalier de Rohan*, né vers 1635, fut nommé en 1656 duc de Montbazon, grand veneur, puis colonel des gardes de Louis XIV. Il était très-brave et s'était signalé sous les yeux du roi dans les campagnes de Flandre et Hollande; mais il se livra à des folies de tout genre : il fut l'amant de la marquise de Thianges, enleva la duchesse de Mazarin (Hortense Mancini), et porta même ses vues sur Mme de Montespan. Privé de toutes ses charges à cause du scandale de sa conduite et perdu de dettes, il ourdit avec Latréaumont, officier subalterne, un complot qui avait pour but de livrer Quillebœuf aux Hollandais pour leur donner accès en Normandie. Le complot ayant été découvert, il fut condamné à mort et exécuté en 1674.

ROHAN (Armand Gaston de), cardinal et évêque de Strasbourg, né en 1674, m. en 1749, était le 5e fils du premier prince de Soubise (de la branche de Rohan-Guéménée). D'abord coadjuteur du cardinal de Furstenberg, il le remplaça en 1704 sur le siége de Strasbourg, fut créé cardinal en 1712 et grand aumônier de France en 1713. C'est lui qui sacra Dubois archevêque de Cambray; il entra dans le conseil de régence en 1722. Il avait été admis dès 1704 à l'Académie française. — Après lui, les titres de *cardinal* et d'*évêque de Strasbourg* ne sortirent plus de sa famille; ils furent portés : 1° par Armand de Rohan, son petit-neveu (1717-56), plus connu sous le nom de *Cardinal de Soubise*, qui lui succéda en 1749; — 2° par Louis-Constantin de Rohan, qui remplaça en 1756 le cardinal de Soubise; — 3° par Louis-René, prince de Rohan, qui suit.

ROHAN (Louis René, prince de), cardinal, né en 1734, m. en 1803, d'abord connu sous le nom de *Prince Louis*, fut de bonne heure nommé coadjuteur de son oncle, Louis Constantin, évêque de Strasbourg, fut envoyé en 1772 à Vienne comme ambassadeur de France, ne s'y occupa que de plaisirs et scandalisa tellement la cour d'Autriche que l'impératrice (Marie-Thérèse) demanda son rappel. Il n'en fut pas moins à son retour (1774) pourvu de riches bénéfices, nommé grand aumônier du roi, évêque de Strasbourg (1779), et enfin cardinal. Dupe des intrigants qui l'entouraient, le cardinal de Rohan se laissa persuader qu'il obtiendrait les bonnes grâces de la reine Marie-Antoinette en achetant pour elle un magnifique *collier* de diamants que cette princesse avait refusé comme étant d'un prix trop élevé : il l'acheta et le remit à des fripons qui lui firent croire que ce bijou avait été agréé par la reine (*V.* comtesse de LAMOTTE); mais comme il ne put payer la somme énorme que coûtait le collier (1 600 000 liv.), l'affaire fit du bruit, et le roi, qui en fut instruit, le fit arrêter et traduire devant le parlement (1785). Rohan fut absous, mais il perdit tout ce qu'il tenait de la cour, et fut exilé à l'abbaye de la Chaise-Dieu. Il put cependant bientôt rentrer dans son diocèse, et parut vivre d'une manière plus conforme à son état. Député par le clergé de Haguenau aux États généraux, en 1789,

il refusa son assentiment à la constitution civile du clergé, se retira en 1791 dans la partie de son diocèse située sur la rive droite du Rhin et y leva des troupes pour l'armée de Condé. Lors du Concordat, il se démit de son évêché. L'abbé Georgel, qui avait été son grand vicaire, a donné sur ce personnage de curieux détails dans ses *Mémoires*.

ROHAN-GUÉMÉNÉE (Jules Hercule MÉRIADEC, prince de), frère aîné du préc., né en 1726, porta d'abord le titre de *Prince de Montbazon* et parvint au grade de vice-amiral. Il ne se signala, ainsi que sa femme, fille du duc de Bouillon, et gouvernante des enfants de France, que par l'éclat de ses fêtes, la somptuosité de sa maison et par de folles prodigalités, et ils finirent, en 1783, par faire une scandaleuse faillite, qui s'éleva au chiffre de 33 millions; la liquidation n'en fut terminée qu'en 1792. Dès 1783, le prince était tombé en disgrâce et la princesse avait été obligée de se démettre de ses fonctions. Elle périt en 1793 sur l'échafaud révolutionnaire.

ROHAN-CHABOT (Louis François Auguste, duc de), prince de Léon, né à Paris en 1788, m. en 1833, fut élevé en Angleterre, où sa famille avait émigré, rentra de bonne heure en France, s'attacha à Napoléon, dont il devint chambellan, et fut sous Louis XVIII officier de mousquetaires. Ayant perdu sa femme, qu'il chérissait, il renonça au monde, embrassa l'état ecclésiastique et devint en peu de temps grand vicaire de Paris, archevêque d'Auch, puis de Besançon (1829), et enfin cardinal (1830). Il quitta la France après la révolution de juillet 1830, mais il rentra dans son diocèse en 1832, lors de l'invasion du choléra, et succomba peu après aux atteintes du fléau. Il effaça par ses vertus la tache imprimée au nom de Rohan par plusieurs des précédents.

ROHAULT (Jacques), physicien, né à Amiens en 1620, m. en 1675, adopta la méthode de Descartes, et écrivit un bon *Traité de physique* (1671), qui fut longtemps classique. Accusé d'hérésie par ses envieux, il en mourut de chagrin. Outre sa *Physique*, on lui doit des *Entretiens sur la philosophie* (1671), et des *OEuvres* (mathématiques) *posthumes* (1682).

ROHILLAS, tribu afghane qui émigra du Caboul et vint s'établir à la fin du XVIIe s. dans la partie orientale du Delhi, entre le Gange et la Gogra, domina longtemps ce pays, qui de son nom s'appelle auj. *Rohilkand*. Le nabab d'Aoude le leur enleva dans la dernière moitié du XVIIIe siècle. Les Anglais en sont maîtres depuis 1801.

ROHRAU, bg de l'Autriche propre, à 28 kil. O. de Presbourg; 600 hab. Patrie de Haydn.

ROHRBACH, ch.-l. de c. (Moselle), à 18 kil. S. E. de Sarreguemines; 1158 hab. Hauts fourneaux.

ROHRBACHER (l'abbé René), historien ecclésiastique français, né en 1789 à Langatte (Meurthe), m. en 1856, était fils d'un maître d'école. Après avoir été curé de Lunéville, puis missionnaire diocésain, il devint professeur, puis supérieur au grand séminaire de Nancy. On lui doit une *Hist. universelle de l'Église catholique*, en 29 vol. in-8, Paris, 1842-45 et 1849-53, vaste et savante composition qui lui demanda 30 ans de travail, mais dont le style laisse à désirer; elle est écrite au point de vue des doctrines et des prérogatives du St-Siége. On a aussi de lui: *Motifs qui ont ramené à l'Église catholique un grand nombre de protestants*; *Tableau des principales conversions*; *Vie des saints*.

ROI. Outre son sens propre de *chef d'un État*, ce mot a été appliqué à divers personnages investis d'une sorte d'autorité de tout autre nature. *Le Roi du festin* était, chez les Grecs et les Romains, un convive qui avait autorité sur les autres, pour animer la fête. Cette royauté se tirait au sort avec des dés. Les ordonnances du roi du festin consistaient à commander de boire plus ou moins, de chanter, d'improviser ou de réciter des vers, de jouer à tel jeu. — Le *Roi des Sacrifices* était, chez les Romains, un prêtre chargé de faire les sacrifices dont la royauté avait été chargée avant l'expulsion des rois. Il devait en outre annoncer au peuple les féries du mois. Il était élu à vie par les colléges des augures et des pontifes, et choisi parmi les patriciens.

Au moyen âge, le *Roi des Hérauts* ou *Roi d'Armes* était le chef des hérauts d'armes (*V.* HÉRAUT dans notre *Dict. univ. des Sciences*); le *Roi des Ribauds* le chef de cette milice. On donnait le même titre aux chefs des principales corporations: ainsi il y avait le *Roi de la Basoche*, le *Roi des Merciers*, *des Barbiers*, etc.

ROI DES ROMAINS, titre donné, dans l'anc. empire d'Allemagne: 1° à l'empereur nouvellement élu, tant qu'il n'avait pas été couronné par le pape; 2° au prince que les électeurs avaient désigné du vivant même d'un empereur pour lui succéder.

ROI DE ROME, nom qui fut donné au fils de l'empereur Napoléon I au moment de sa naissance.

ROI DES ROIS, titre pompeux que se donnaient les anciens rois de Perse.

ROI (Comté du), en Irlande. *V.* KING'S COUNTY.

ROIS (les Livres des). On réunit sous ce nom 4 livres de la Bible qui contiennent l'histoire du peuple hébreu depuis Samuel jusqu'au commencement du règne de Sédécias, pendant une durée de cinq siècles environ. Les 2 premiers de ces livres ont été attribués sans fondement suffisant à Samuel; les deux autres paraissent être d'Esdras.

ROIS (Fête des), festin donné la veille de l'Épiphanie en mémoire de l'Adoration des rois Mages. On sait que dans ce jour on sert dans chaque famille un gâteau dans lequel est cachée une fève, que le convive qui trouve la fève dans sa part est proclamé *roi* et que dès qu'il porte le verre à sa bouche tous les convives, pour lui faire honneur, crient *Le roi boit! Vive le roi!* Cet usage ne paraît pas remonter au delà du XIVe s. Il tend à tomber en désuétude.

ROIS PASTEURS. *V.* HYCSOS.

ROISEL, ch.-l. de cant. (Somme), à 12 kil. E. de Péronne; 1768 h. Étoffes de laine et de coton.

ROJAS ou **ROXAS** (Francisco de), poëte dramatique, né à Tolède en 1601, ne manque pas de nerf et de verve; mais c'est injustement que quelques-uns l'ont opposé à Calderon. Les auteurs français du XVIIe s. lui ont emprunté quelques drames: Rotrou lui doit *Venceslas*, et Th. Corneille *Don Bertran de Cigarral*. — Un autre Rojas, Fernando, poëte castillan du XVIe s., publia vers 1510 la *Célestine*, tragi-comédie qui compte plus de 20 actes, mais qui n'a jamais été représentée. Ce n'est qu'une longue nouvelle dialoguée. Elle a été traduite par Germond Delavigne en 1842.

ROKN-ED-DAULAH, c.-à-d. *Soutien de l'empire*, 1er sultan bouide d'Ispahan (935-976), se rendit maître de la Perse entière. Il unit aux talents d'un grand prince des vertus qui, dans sa vieillesse, le rendirent l'arbitre de ses contemporains.

ROKN-EDDIN-KHOURCHAH, dernier cheik des Ismaélites de Perse ou *Assassins*, fut dépossédé par Houlagou, et tué sur les bords du Djihoun en 1257.

ROKOSS. On nommait ainsi le privilége que possédaient les nobles de Pologne de prendre les armes lorsqu'ils craignaient quelque envahissement de la part du roi ou du sénat.

ROLAND (le paladin), *Orlando* en italien, héros célèbre dans les romans de chevalerie, et l'un des paladins de Charlemagne, dont il est regardé comme le neveu. Les romanciers lui donnent une taille et une force extraordinaires, un caractère confiant et loyal et lui attribuent toutes sortes d'aventures, sur lesquelles l'histoire se tait entièrement. Charlemagne, qui déjà l'avait nommé commandant des marches de Bretagne, l'emmena avec lui à la conquête de l'Espagne. Au retour de cette expédition, il tomba dans une embuscade au col de Roncevaux (dans les Pyrénées) où il avait été amené par le traître Ganelon, et y périt avec la fleur de la chevalerie française (778). Ses aventures sont relatées dans la *Chronique de Turpin* et dans la *Chanson de Roland*,

attribuée à Théroulde (publ. en 1851 par Génin, avec traduction et notes). Il est le héros du *Roland amoureux* de Bolardo et du *R. furieux* de l'Arioste. L'épée de Roland, la *durandal*, et son *cor*, l'*olifant*, sont célèbres dans les romans de chevalerie. On prétend conserver son épée à Rocamadour (Lot). On montre sa lance dans la cathédrale de Pavie.

ROLAND, un des chefs des Camisards, né près d'Alais, avait d'abord servi dans les dragons; il soutint deux ans la guerre dans les Cévennes avec une rare intrépidité, mais fut tué d'un coup de feu en 1704. Il prenait les titres de comte et de généralissime des Protestants.

ROLAND DE LA PLATIÈRE (Jean Marie), homme politique, né en 1732 à Villefranche près de Lyon, était inspecteur général du commerce quand il fut porté, en 1790, à la municipalité de Lyon, où il fonda un club de Jacobins. Il devint en mars 1792 ministre de l'intérieur, mais il fut bientôt congédié par le roi, avec plusieurs de ses collègues. Après l'insurrection du 10 août, il fut rappelé au ministère de l'intérieur. Il condamna les massacres de septembre et voulut s'opposer à la domination de la Montagne, mais il ne put réussir à maîtriser ce parti, se fit haïr des meneurs les plus avancés, fut accusé de fédéralisme, réduit à donner sa démission, puis enveloppé dans la proscription des Girondins; il échappa pendant 5 mois aux recherches; mais, instruit du supplice de sa femme, il se donna la mort, sur la grande route, près de Rouen (15 nov. 1793). On a de lui des *Lettres*, des *Mémoires*, divers *Traités* industriels, et un *Dictionnaire des Manufactures*. C'était un homme probe et rigide, mais inférieur à sa femme, à l'ascendant de laquelle il cédait.

ROLAND (Manon Jeanne PHLIPON, dame), femme du précéd., née à Paris en 1754, était fille d'un graveur. Elle fit presque seule son éducation, lut surtout Plutarque, où elle puisa ses sentiments républicains, épousa Roland en 1780, fut la principale rédactrice du *Courrier de Lyon*, fondé par lui à la Révolution, le suivit à Paris, se lia avec les Girondins, et devint, par sa vivacité d'esprit et son enthousiasme, l'âme de leurs conseils; elle dirigeait le ministère de l'intérieur sous le nom de son mari. Plus haïe encore que lui de la Montagne, elle fut arrêtée après le 31 mai; déjà une fois elle avait paru devant la Convention, et s'était justifiée avec éclat de l'accusation d'intrigues avec l'Angleterre; cette fois, elle ne put échapper au supplice; elle eut la tête tranchée le 8 novembre 1793. En prison, au tribunal et sur l'échafaud, elle déploya un courage stoïque. On a de Mme Roland des *Mémoires* intéressants et curieux, 1795, souvent réimprimés, et divers ouvrages. On a publié en 1835 sa *Correspondance* avec Bancal des Issarts, et, en 1840, celle qu'elle entretint, avant son mariage, avec les Dlles Cannet.

ROLAND (Phil. Laurent), statuaire, né en 1746 à Pont-à-Marcq (Nord), m. en 1816, exécuta des statues de *Condé*, de la *Loi*, de *Bonaparte*, etc., fut admis en 1781 à l'Académie de peinture et y devint professeur. Ses chefs-d'œuvre sont *Caton*, *Samson* et *Homère chantant sur sa lyre* : dans cette dernière statue, qui est au Louvre, il a su rendre l'enthousiasme du génie, et la vigueur d'une vieillesse robuste et quasi divine. David d'Angers fut son élève.

ROLLAND D'ERCEVILLE (Barth.), président au parlement de Paris, né en 1734, fut un adversaire ardent des Jésuites. Après leur expulsion, il fut chargé d'administrer quelques-uns de leurs colléges, et publia en 1770 un *Plan d'études*, refondu depuis sous le titre de *Plan d'éducation* (1784), dans lequel on trouve la première idée d'une Université de France, de l'inspection générale des études et de l'École normale. Dénoncé pendant la Terreur, il périt sur l'échafaud en 1794.

ROLLIN (Charles), célèbre professeur, né à Paris en 1661, m. en 1741, était fils d'un pauvre coutelier. S'étant fait remarquer par ses dispositions précoces, il obtint une bourse, suivit les cours du collége du Plessis, et se distingua pendant ses études classiques par ses vertus autant que par ses succès; il étudia ensuite en théologie, mais sans prendre les ordres. Il remplaça à 22 ans Hersan, son ancien professeur, dans la chaire de seconde, fut nommé en 1687 professeur de rhétorique au Plessis, en 1688 professeur d'éloquence au Collége de France, fut élu en 1694 recteur de l'Université de Paris, et prit en sortant de charge (1696) la direction du collége de Beauvais. Il y fit fleurir les études et signala son administration par de bonnes actions comme par d'utiles réformes; mais au bout de quinze ans, il se vit brusquement enlevé à ses élèves comme suspect de jansénisme. Forcé au repos, il consacra ses loisirs à la composition d'ouvrages utiles à la jeunesse et travailla jusqu'à ses derniers jours; il mourut âgé de plus de 80 ans, universellement aimé et estimé. Dévoué toute sa vie au bien de la jeunesse, il mérita d'être appelé *le bon Rollin*. Il avait été reçu en 1701 à l'Académie des inscriptions; l'intrigue l'empêcha d'entrer à l'Acad. française. On doit à Rollin : une édition abrégée de *Quintilien*, 1715, 2 v. in-12, dans laquelle il élagua tout ce qui ne se rapportait pas strictement à l'éloquence; le *Traité des Études*, 1726, 4 v. in-12, chef-d'œuvre de raison et de goût, qui est resté jusqu'à nos jours le meilleur code de l'éducation publique; l'*Histoire ancienne*, 1730-38, 13 vol., ouvrage qui peut quelquefois manquer de critique, mais qui offre une lecture aussi instructive qu'attachante; l'*Hist. romaine*, dont il ne put faire paraître que les 5 premiers volumes (1738-41), et qui fut achevée par Crevier. On a en outre de lui un recueil d'opuscules (*Lettres*, *Discours latins*, *vers latins*, etc.), 1771, 2 vol. in-12. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par Letronne, 1821-25, et par M. Guizot, 1821-27, en 30 v. in-8. Berville a écrit un *Éloge de Rollin*, couronné par l'Acad. française en 1818. Le Collége municipal de Paris a été appelé en son honneur *Collége Rollin*.

ROLLON, HROLF ou RAOUL, duc de Normandie, était un des chefs norvégiens bannis par Harald Haarfager (875). A la tête de ses Normands, il ravagea les côtes de France de 876 à 911, prit Rouen, assiégea Paris (886), s'empara de Nantes, d'Arques, du Mans, pénétra jusque dans l'Orléanais et la Bourgogne et força Charles le Simple à acheter la paix : il obtint en 911, par le traité de St-Clair-sur-Epte, la partie de la Neustrie appelée depuis Normandie, ainsi que le domaine direct de la Bretagne, à la condition qu'il rendrait hommage à Charles et se ferait baptiser; ce qu'il effectua l'année suivante : il prit alors le nom de *Robert*. On ajoute qu'il reçut la main de Gisèle, fille de Charles le Simple (912), mais l'âge des personnages rend le fait douteux. Son gouvernement fut équitable et pacifique; il assura la sécurité publique, au point, dit-on, que des bracelets d'or, abandonnés au milieu des bois, étaient respectés. Son nom fut tellement vénéré que longtemps après sa mort les Normands en appelaient à lui pour invoquer la justice (d'où la *Clameur de Haro*). Il mourut en 932, laissant un fils, Guillaume I, à qui il avait cédé son duché en 927. Rollon est le héros du roman *du Rou*.

ROMAGNANO, bg d'Italie, ch.-l. de mandement, sur la r. g. de la Sésia, à 25 k. N. de Novare; 2300 h. C'est là que Bayard passa la Sésia, 1524.

ROMAGNE (la), anc. prov. de l'État ecclésiastique, auj. du roy. d'Italie, entre les prov. de Ferrare et d'Urbin, avait pour ch.-l. Ravenne, et pour autres villes, Imola, Faenza, Forli, Forlimpopoli, Césène, Cervia, Rimini, auxquelles on ajoute quelquefois, mais à tort, les villes et les territoires de Ferrare et de Bologne; on dit alors *les Romagnes*. Sous l'empire romain, c'était une portion de la Flaminie; au VIe s. et après l'invasion lombarde, ce fut la province centrale de l'exarchat. Conquise en 752 par le Lombard Astolfe, elle lui fut enlevée bientôt après par Pépin le Bref, qui la donna au pape Étienne II (754).

Charlemagne confirma et augmenta considérablement cette donation ; il érigea la Romagne en comté. Ce comté, en 1221, fut conféré par Frédéric II à deux comtes de Hohenlohe ; la maison de la Polenta s'en appropria le domaine en 1275 après la chute des Hohenstaufen ; Venise leur en ravit une partie en 1441. César Borgia envahit la Romagne en 1501, et reçut du pape Alexandre VI le titre de duc de Romagne ; mais Jules II, aidé de Louis XII, la lui enleva dès 1503 et l'annexa à l'État ecclésiastique, dans lequel elle forma les légations de Ravenne et de Forli. Perdue de nouveau pour les papes à la suite de la Révolution française (1796), elle leur fut restituée en 1804 ; mais, disposée sans cesse à se soulever, elle n'était contenue que par la présence des Autrichiens. A leur départ, en 1859, elle s'empressa de s'annexer au roy. d'Italie.

ROMAGNESI (Jean Ant.), acteur et auteur, né à Namur en 1690, d'une famille italienne, m. en 1742, excellait dans les rôles d'ivrogne, de Suisse et d'Allemand. Il a écrit, soit seul, soit avec Riccoboni, des parodies et des pièces bouffonnes, dont un choix fut publié en 1774. — Ant. Joseph R., son petit-neveu, né à Paris en 1781, m. en 1850, compositeur de musique et éditeur, s'est fait un nom par des romances, remarquables par la grâce et la mélodie, qui eurent une vogue extraordinaire. — Joseph Ant. R., cousin-germain du préc., né en 1776, fut un sculpteur de mérite. On a de lui : *la Paix*, 1808 ; *Minerve protégeant le fils de Napoléon*, 1812 ; les bustes de *Louis XVIII*, 1814 ; de *Pothier*, de *Fénelon*, 1819 ; *Orphée chantant*, etc. On lui doit l'invention du *carton-pierre*, dont il a fait la plus heureuse application au moulage et à la statuaire.

ROMAGNOSI (Dominique), jurisconsulte, né en 1761 à Salso, près de Plaisance, m. en 1835, enseigna le droit pendant la domination française, dans les universités de Parme, de Pise et de Milan, et perdit ses emplois en 1814. On lui doit : *Genèse du Droit pénal*, Pavie, 1791, où il fonde le droit sur la nécessité ; *Introduction à l'histoire du Droit public universel*, 1805 ; *Projet de Code de procédure*, 1807 ; *Journal de jurisprudence universelle*, 1812-14.

ROMAIN (Empire). On désigne proprement sous ce nom l'empire constitué sous Auguste l'an 29 av. J.-C., empire qui, continué sous les successeurs de ce prince, forma un seul et unique État jusqu'à Dioclétien, ou plutôt jusqu'à la mort de Théodose (395 après J.-C.), et qui, partagé depuis en empire d'Occident et en empire d'Orient, se prolongea en Occident jusqu'en 476. (Pour les résurrections modernes du nom d'*Empire*, *V.* l'art. EMPEREUR). — Nous donnerons ici la géographie de l'*Empire romain*, renvoyant pour la partie historique aux art. ROME et ORIENT.

On doit distinguer dans l'empire romain l'*Italie* et les *Provinces* (ou pays conquis). L'Italie reçut, soit sous Auguste, soit avant et après lui, des divisions qui varièrent, et qu'on trouvera indiquées à l'art. ITALIE. — Les provinces étaient, avant Auguste, la Sicile (de toutes la plus anc.), la Sardaigne, la Corse, l'Espagne Citérieure, l'Espagne Ultérieure, la Gaule Cisalpine, la Gaule Transalpine (dite d'abord Province romaine de Gaule et devenue, de 58 à 50, par les exploits de César, la Gaule tout entière), l'Afrique, la Numidie (réduite en prov. après la bataille de Thapse, en 46), l'Illyrie, l'Achaïe, la Macédoine, l'Asie (c.-à-d. le roy. de Pergame), la Cilicie, la Syrie, Cypre et la Cyrénaïque. — Auguste comprit la Cisalpine dans l'Italie, partagea l'Espagne en 3 prov. (Tarraconaise, Lusitanie, Bétique), la Gaule en 4 (Narbonnaise ou anc. Celtique diminuée, Aquitaine ou anc. Aquitaine très-agrandie, et Belgique avec les deux Germanies), conquit l'Égypte (30), la Rhétie et la Vindélicie, le Norique, la Pannonie et la Mésie, qu'il divisa en 2 provinces. De plus, il fit avec le Sénat le partage de toutes les provinces, se réservant les prov. frontières et récemment conquises ; de là la distinction des *Prov. sénatoriales* et des *Prov. impériales*. Les prov. sénatoriales furent la Sardaigne et la Corse, la Sicile, la Narbonaise, la Bétique, la Macédoine, l'Achaïe, la Crète, l'Asie, la Bithynie, Cypre, l'Afrique, la Numidie, la Cyrénaïque. Tout le reste était prov. impériale.

Lors de la constitution des deux Empires d'Orient et d'Occident, au IVe s., tout l'Empire forma 4 *Préfectures*, divisées comme suit :

EMPIRE D'OCCIDENT. — 1° *Préfecture des Gaules.*

Diocèse de Bretagne,	Bretagne 1re et 2e. Grande Césarienne. Flavie Césarienne. Valentie.
Dioc. des Gaules,	Belgique 1re et 2e. Germanique 1re et 2e. Lyonnaise 1re, 2e, 3e et 4e. Grande-Séquanaise. Aquitaine 1re et 2e. Novempopulanie. Narbonaise 1re et 2e. Viennaise (plus tard subdivisée en 1re et 2e). Alpes Grecques. Alpes maritimes.
Dioc. d'Hispanie,	Tarraconaise. Gallécie. Carthaginoise. Lusitanie. Bétique. Baléares. Mauritanie Tingitane.

2° *Préfecture d'Italie.*

Diocèse d'Italie,	Diocèse d'Italie propre,	Rhétie 1re et 2e Alpes Cottiennes. Vénétie. Ligurie. Émilie. Flaminie.
	Diocèse de Rome,	Tuscie et Ombrie Valérie. Picenum Suburbicaire. Campanie. Samnium. Apulie et Calabre. Lucanie et Brutium. Sicile. Sardaigne. Corse.
Dioc. d'Afrique,		Afrique et Byzacène. Numidie. Mauritanies Césarienne et Sitifienne. Tripolitaine.
Diocèse d'Illyrie,		Norique 1re et 2e. Pannonie 1re et 2e Valérie. Savie. Dalmatie.

EMPIRE D'ORIENT. — 3° *Préfecture d'Illyrie.*

Diocèse de Dacie,	Dacie 1re et 2e. Mésie 1re. Dardanie. Prévalitane.
Diocèse de Macédoine,	Macédoine. Thessalie. Épire (anc. et nouvelle). Achaïe ou Grèce. Ile de Crète.

4° *Préfecture d'Orient.*

Dioc. de Thrace,	Mésie 2e. Thrace. Hémimont. Rhodope. Europe. Petite Scythie.

Diocèse d'Asie,	Proconsulat d'Asie.	Asie propre. Hellespont. Les Iles.
	Vicariat d'Asie,	Lydie. Carie. Lycie. Pamphylie. Pisidie. Lycaonie. Phrygie Pacatiane et Salutaire.
Diocèse ou Comté d'Orient.	Isaurie. Cilicie (plus tard subdiv. en 2). Phénicie maritime et du Liban. Syrie consulaire, salutaire, euphratésienne. Palestine 1re, 2e, 3e et 4e. Arabie. Osroène. Mésopotamie. Cypre.	
Diocèse de Pont	Bithynie. Honoriade. Paphlagonie. Hellénopont. Pont-Polémoniaque. Galatie 1re et 2e. Cappadoce 1re et 2e. Arménie 1re et 2e.	
Diocèse d'Égypte,	Égypte propre. Libye 1re et 2e. Augustamnique. Arcadie ou Heptanomide. Thébaïde.	

ROMAIN I, dit *Lécapène*, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille obscure, s'était déjà fait un nom dans les armées sous Basile et sous Léon VI. Grand amiral sous Constantin VII, aimé de l'impératrice mère Zoé, veuve de Léon VI, il aspira à l'empire. Il fut d'abord comme le tuteur du jeune empereur : il lui fit épouser sa fille Hélène et se fit nommer régent avec lui en 919, mais bientôt il l'exclut du pouvoir et s'associa successivement ses 3 fils, Christophe, Étienne et Constantin. Il ne put chasser les Bulgares qu'en donnant à Pierre, leur roi, la main de sa petite-fille Marie (927); les Hongrois et les Russes vinrent aussi sous son règne ravager l'empire : une flotte russe fut détruite sous son règne par le feu grégeois (941). Il fut détrôné en 944 par ses propres fils Étienne et Constantin, et relégué dans un couvent, où il m. en 948. — II, *le Jeune*, petit-fils du préc., fils de Constantin VII et d'Hélène, empoisonna son père afin de régner (959), passa son temps dans les plaisirs et m. en 963 soit de ses excès, soit du poison que lui donna sa femme Théophano. — III, *Argyre*, riche sénateur de Constantinople, fut choisi par Constantin IX pour successeur et pour gendre, monta sur le trône en 1028 et justifia d'abord le choix dont il était l'objet; mais, ayant éprouvé des revers dans ses entreprises contre les Turcs (1030), il s'en vengea sur ses sujets et les exaspéra par ses cruautés. L'impératrice Zoé, sa femme, le fit assassiner dans son bain (1034). — IV, *Diogène*, petit-neveu de R. III, venait d'être condamné à mort comme conspirateur quand l'impératrice Eudoxie, l'ayant vu, s'éprit de lui et l'épousa, au mépris du serment qu'avait exigé d'elle son époux Constantin XI en mourant (1068). Romain marcha contre les Turcs commandés par le Seldjoucide Alp-Arslan, les vainquit à Tarse (1069) et pénétra en Perse; mais il y perdit une bat. décisive (à Manzicert, 1071), et tomba aux mains du prince turc. Il fut relâché sous promesse d'une énorme rançon; mais, en son absence, Constantinople avait proclamé Michel VII, fils d'Eudoxie; il tenta en vain de recouvrer la couronne, et tomba aux mains de Michel, qui lui fit crever les yeux. Il mourut quelques jours après.

ROMAIN (S.), martyr, était soldat dans les armées romaines. Témoin du martyre de S. Laurent, il se convertit à la vue de la constance héroïque de ce saint, et subit lui-même le martyre à Rome (258). On le fête le 9 août.

ROMAIN (S.), fondateur des monastères du mont Jura, né vers 390 à Isernon dans l'anc. Bugey, m. en 460, fonda vers 425 le monastère de *Condat*, auj. St-Claude, et peu après celui de La Baume, pour les femmes. Il eut son frère Lupicin pour second dans ses pieuses entreprises. On les hon. le 28 fév.

ROMAIN (S.), évêque de Rouen en 626, était issu des rois de France. On dit qu'il délivra miraculeusement les environs de Rouen d'un dragon monstrueux, la *Gargouille*, qui désolait le pays : une procession annuelle (le jour de l'Ascension) consacrait la mémoire de cet événement : on y délivrait un condamné. S. Romain m. en 639, le 23 oct., jour où on le fête.

Les Russes fêtent, le 29 juillet, sous le nom de S. Romain, un personnage qui subit le martyre en 1001.

ROMAIN (GALLESIN, pape sous le nom de), n'eut la tiare que 10 mois (898). Il est même quelquefois omis.

ROMAIN (Jules), peintre. *V.* JULES ROMAIN.

ROMAINE (Église), un des noms donnés à l'Église catholique, parce que son chef visible réside à Rome.

ROMAINS (ÉTATS), dits aussi *États de l'Église*, *États du Pape*, *États Pontificaux*, État de l'Italie centrale, qui a Rome pour capitale. Avant 1860, cet État, compris entre 41° 15'-44° 80' lat. N. et 9° 25'-11° 60' long. E., avait pour bornes au N. le roy. Lombard-Vénitien, au N. O. le grand-duché de Toscane et le duché de Modène, à l'E. l'Adriatique, au S. E. le roy. des deux-Siciles, au S. O. la mer Méditerranée; il avait du N. au S. env. 400 kil., de l'O. à l'E. 210, avec une population de 3 125 000 h. Il était partagé en 21 prov., tirant leur nom de leur ch.-l., dont 6 gouvernées par des légats (*Légations*), 14 par des vice-légats (*Délégations*), et une *comarque*, comme suit :

Légations.	Orvieto,
Velletri,	Rieti,
Urbin-et-Pesaro,	Spolète,
Forli,	Pérouse,
Ravenne,	Camerino,
Bologne,	Macerata,
Ferrare.	Fermo,
Délégations.	Ascoli,
Frosinone,	Ancône,
Bénévent,	Lorète.
Civita-Vecchia,	*Comarque.*
Viterbe,	Rome.

Depuis 1860, il ne reste aux États Romains que Rome et la Comarque, Viterbe, Civita-Vecchia, Velletri et Frosinone, avec une population d'env. 690 000 h.

Les États Romains, tels qu'ils sont auj. réduits, sont arrosés par le Tibre et ses affluents. Le pays est en partie couvert par les ramifications des Apennins. Les terrains voisins de la Méditerranée sont bas, humides, couverts de lagunes et de marais, surtout au S. : c'est là que s'étendent les fameux Marais Pontins. Le climat est extrêmement doux et l'air généralement sain en hiver; mais en été et surtout sur les côtes méridionales, où règne le sirocco, on est exposé à des maladies épidémiques produites par les exhalaisons des marais. Le sol est d'une très-grande fertilité : on y cultive le blé, l'orge, le maïs et le riz; la vigne et l'olivier y croissent en abondance; l'oranger, le citronnier, le grenadier, le pistachier, le figuier, etc., y sont communs. Les pâturages sont nombreux et nourrissent des chevaux, des moutons, des bœufs et des buffles d'une taille extraordinaire. L'agriculture est arriérée ou négligée : de vastes étendues sont presque à l'état de désert. L'industrie est peu active et le commerce languissant. Quelques chemins de fer, partant de Rome, ont été construits récemment. — Le gouvernement des États de l'Église est monarchique et électif. Le pape est le chef de l'État; son pouvoir est absolu. La plupart des fonctions politiques et administratives sont remplies par des ecclésiastiques.

Les États romains se sont formés d'accroissements

successifs et se sont étendus avec le pouvoir temporel des papes. Jusqu'au VIIIe s., ces pontifes, évêques de Rome en même temps que chefs de toute la chrétienté, paraissent n'avoir eu qu'une autorité spirituelle : la prétendue donation que Constantin leur aurait faite n'est qu'une fable. On date le commencement de leur autorité temporelle du pontificat de Grégoire II, qui, en 730, se rendit indépendant dans Rome après l'expulsion du duc grec, chassé pour avoir persécuté le culte des images. En 754, Pépin le Bref, vainqueur des Lombards, fit donation au pape Étienne II de l'exarchat de Ravenne et de la Pentapole; Charlemagne en 774 y ajouta le Pérugin et le duché de Spolète. L'empereur Henri III céda au pape en 1053 le duché de Bénévent. Par une donation célèbre de l'an 1077, la comtesse Mathilde, souveraine de la Toscane, ajouta aux États de l'Église les villes de Bolsena, Bagnara, Montefiascone, Viterbe, Civita-Castellana, Civita-Vecchia, Corneto, Bracciano, etc., qui formèrent le *Patrimoine de St-Pierre*. Toutefois, les papes ne jouirent pas sans contestation de ces possessions : à différentes époques, les empereurs d'Allemagne prétendirent exercer sur Rome et sur tous les États ecclésiastiques un droit de suzeraineté; quelques-uns même chassèrent les papes de Rome ou les remplacèrent à leur gré, et les réduisirent à une sorte de vasselage (*V.* OTHON I, HENRI III, etc.). Innocent III fit disparaître les dernières traces de dépendance en se faisant rendre hommage par le préfet de Rome, qui jusque-là avait été nommé par l'empereur (1198). En 1274, Grégoire X obtint du roi de France Philippe le Hardi le Comtat Venaissin : Clément VI y joignit en 1348 la ville d'Avignon qu'il avait achetée de la comtesse de Provence, Jeanne de Sicile. Pendant le séjour des papes à Avignon (1309-77), Rome s'érigea un instant en république à l'instigation de Rienzi (1347), et l'autorité temporelle du pape fut quelque temps nulle en Italie. Le légat Albornoz la rétablit au nom d'Innocent VI (1353-65), mais ce ne fut d'abord que nominalement; presque toutes les villes étaient devenues de petites principautés appartenant chacune à une famille : ainsi les Alidosi régnaient à Imola, les Malateste à Rimini, les Montefeltri à Urbin; Bologne était restée république. Ces divers pays ne furent réunis que successivement et après diverses révolutions : Citta-di-Castello en 1502, Imola, Faenza, Forli, Rimini en 1509, Bologne en 1513, Pérouse en 1520, Camerino en 1538, Ferrare et Comacchio en 1598, le duché d'Urbin en 1626, etc. Dès 1512, Jules II, profitant des désastres des Français en Italie, avait occupé les villes de Parme, Plaisance et Reggio, auxquelles son successeur ajouta Modène en 1514; mais ces villes ne restèrent que peu de temps en la possession des papes. L'État ecclésiastique perdit Avignon et le Comtat en 1791. La paix de Tolentino lui enleva, pour les donner à la république Cisalpine, Bologne, Ferrare, la Romagne (1797). En 1798, Rome et ce qui restait de l'État pontifical furent érigés en république, mais dès 1799 le gouvernement papal fut relevé. En 1808, Napoléon annexa au Roy. d'Italie (qui n'était que l'anc. république Cisalpine agrandie) les prov. situées sur l'Adriatique, et réunit toutes les autres à son empire : Rome même fut occupée en 1809 et devint le ch.-l. d'un dép. français. La paix de Paris en 1814 et celle de Vienne en 1815 rendirent aux papes toutes leurs possessions, moins Avignon et le Comtat. Les États de l'Église furent alors divisés en 9 parties : 1° quatre légations, Bologne, Urbin, la Romagne, Ferrare; 2° cinq territoires, le Pérugin, l'Orviétan, le Patrimoine de S.-Pierre, la Campagne de Rome, la Sabine; 3° pays titrés : le duché de Spolète, le duché de Castro et comté de Ronciglione, le duché de Bénévent, la Marche d'Ancône; 4° le gouvt de Citta-di-Castello. Cette div. a fait place en 1832 à la div. en *Légations* et *Délégations* exposée au début de cet article. Les États Romains subirent en 1848 le contre-coup de la révolution française de février, et, malgré les intelligentes réformes que le pape Pie IX avait faites dès son avénement, la République y fut proclamée le 9 février 1849. Le pape, qui s'était réfugié dans le roy. de Naples, rentra dans ses États l'année suivante, sous la protection d'une armée française. En 1859 et 1860, la Romagne et bientôt après les Marches, s'associant au mouvement d'indépendance qui entraînait alors toute l'Italie, et profitant du départ des garnisons autrichiennes, rejetèrent l'autorité du pape et s'annexèrent au royaume de Sardaigne, devenu dès lors royaume d'Italie. *V.* ITALIE et ROME.

ROMAINVILLE, vge du dép. de la Seine, à 5 k. N. E. de l'anc. Paris; 4289 hab. On y voyait naguère un joli bois et de nombreux lilas, et c'était un but de promenade pour les Parisiens. Fort, carrières. Combat entre les Franç. et les alliés, le 29 mars 1814.

ROMANDIOLE. *V.* ROMAGNE.

ROMANE (Langue). On donne ce nom au langage qui, après la chute de l'empire romain, se forma du mélange du latin avec les idiomes des peuples barbares, et que l'on parla surtout du Xe au XIIIe s.; on le retrouve dans la langue provençale. C'est de ce langage que sont issues les langues italienne, française, espagnole et portugaise. On en retrouve l'analogue dans le valaque, qui est encore auj. appelé le *rouman*. On doit à M. Raynouard, en France, et à M. Fréd. Dietz, en Allemagne, de savantes recherches sur la langue et la littérature romanes.

ROMANÈCHE, bg de Saône-et-Loire, à 17 kil. S. de Mâcon; 2400 hab. Station; monument à Benoît Raclet, destructeur de la pyrale de la vigne. Mine de manganèse. Excellents vins rouges du cru de *Thorins*, et du clos dit *Moulin-à-vent*.

ROMANÉE (la). *V.* LA ROMANÉE.

ROMANELLI (Fr.), peintre, né à Viterbe en 1617, m. en 1662, élève du Dominiquin et de Pierre de Cortone, plut au cardinal Barberini qui l'employa, puis le recommanda à Mazarin. Louis XIV paya richement ses ouvrages (dont plusieurs décorent les salles du rez-de-chaussée du vieux Louvre). Romanelli, que sa santé avait forcé de retourner en Italie, allait revenir en France lorsqu'il mourut. Il excelle par la grâce et l'harmonie, mais manque de vigueur.

ROMANIE. *V.* ROUMÉLIE.

ROMANO, vge de la Hte-Italie (Turin), à 9 k. S. O. d'Ivrée; 2000 hab. Bonaparte y défit le général autrichien Salfi, qui y fut tué (1800).

ROMANO, v. et château de la Lombardie, à 24 kil. S. E. de Bergame, sur la r. g. du Serio; 3200 hab.— Elle a donné son nom à une puissante famille gibeline, qui, aux XIIe et XIIIe s., domina à Trévise, Vérone, Padoue, Brescia, etc. *V.* ECCELIN.

ROMANOV, v. de Russie (Minsk), à 22 kil. O. de Sloutsk, berceau de l'illustre maison des Romanov.

ROMANOV (les), famille russe qui régna sur la Russie de 1613 à 1762. Le premier homme remarquable de cette maison fut Nikita Romanovitch, frère de l'impératrice Anastasie, 1re femme d'Ivan IV et mère du czar Fédor I. Nikita eut cinq fils : Fédor, l'aîné, qui, dit-on, s'était fait moine près d'Arkangel, sous le nom de Filaret, pour échapper aux coups de Boris Godunov, et qui était devenu métropolitain de Moscou, parvint, en 1613, à faire tomber sur son fils Michel le choix des boïards qui voulaient un souverain indigène (*V.* ci-après). La dynastie de Romanov finit en la personne de l'impératrice Élisabeth, qui ne laissa pas d'enfants; elle fut remplacée par la dynastie de Holstein-Gottorp, qui lui était alliée par mariage (*V.* PIERRE III).

ROMANOV (Michel), czar de Russie, fils de Fédor-Nikitich, fut élu en 1613 par les États assemblés à Moscou, et eut à combattre, en montant sur le trône, les prétentions rivales de la Suède et de la Pologne. Après une courte guerre, il conclut en 1617 avec la Suède la paix de Stolbova, par laquelle il cédait à Gustave-Adolphe l'Ingrie et la Carélie russe. En 1618, il conclut avec Vladislas, fils du roi de Pologne, qui s'était avancé jusqu'à Moscou, une trêve de 14 ans:

par cette trêve, les Polonais restèrent maîtres des duchés de Smolensk, de Sévérie et de Tchernigov, dont la possession leur fut confirmée en 1634 par la paix de Viasma. Guidé par les conseils de son père, Michel aurait avancé la civilisation de la Russie s'il n'était mort prématurément, en 1645. Il laissa le trône à son fils Alexis.

ROMANS, *Romanum*, ch.-l. de c. (Drôme), à 18 k. N. E. de Valence, sur la r. dr. de l'Isère; 11 257 h. Trib. de commerce, collége. Église Saint-Barnard (reste d'un monastère fondé en 837 par S. Barnard, archev. de Vienne); champ de Mars, joli pont sur l'Isère. Huile de noix, filatures de soie, mégisseries; culture du mûrier, etc. Aux env., on récolte le vin de l'*Ermitage*. Patrie de Servan et de Lally-Tollendal.—Jusqu'au XVIe s., cette ville fut très-florissante : elle faisait un commerce considérable de draperie; mais les guerres de religion et la peste l'ont ruinée.

ROMANZOV (Pierre Alexandrovitch, comte de), feld-maréchal russe, né à St-Pétersbourg vers 1730, d'une anc. famille, m. en 1796, fut envoyé en 1769 contre les Turcs, remporta sur eux deux grandes victoires (1770), prit Ismaïlov, Bender, Kilia, Akermann, Brahilov, Giurgevo, s'avança vers Choumla, où le grand vizir était campé, et le força à demander la paix, qui fut signée en 1774, à Koutchouk-Kaïnardji. Catherine II le combla de bienfaits, lui donna le gouvernement de l'Ukraine, puis elle l'en fit revenir pour suivre à Berlin le grand-duc Paul, et, en 1787, le nomma général de la 2e armée dirigée contre les Turcs; mais, las des hauteurs de Potemkin, Romanzov donna sa démission.— Son fils, Nicolas, comte de R., 1750-1826, fut successivement, sous Alexandre I, chambellan, sénateur, ministre du commerce et des affaires étrangères; dut quitter les affaires lorsque Napoléon, à qui il s'était toujours montré favorable, eut envahi la Russie (1812), consacra ses loisirs aux sciences et aux arts, fit exécuter à ses frais le voyage de Krusenstern autour du monde, acheta et fit imprimer le manuscrit du *Codex diplomaticus* de Mathias Dogial, ainsi que plusieurs autres manuscrits rares et utiles aux progrès des sciences.

ROMAS (N. de), physicien du XVIIIe s., m. en 1776, était assesseur au présidial de Nérac, sa ville natale. Il répéta en France dès 1757 l'expérience du cerf-volant imaginée par Franklin pour prouver l'identité de la foudre et de l'électricité : en mettant sur toute la longueur de la corde un fil métallique, il obtint des étincelles de plus de dix pieds de long.

ROME, *Roma*, jadis capit. de l'empire romain, auj. capit. de l'État ecclésiastique et de tout le monde catholique et résidence du pape, sur les deux rives du Tibre, mais principalement sur la r. g. ou orientale, par 10° 9' long. E., 41° 53' lat. N. : 200 000 h. (non compris beaucoup d'étrangers). Son emplacement occupe 15 collines, dont 10 naturelles (Palatin, Capitolin, Quirinal, Viminal, Esquilin, Célius, Aventin, Janicule, Vatican, Pincio), et 5 artificielles (Testaccio, Citorio, Giordano, Savelli, Cenci); elle a plus de 18 k. de tour, mais elle n'est pas toute habitée : presque tout ce qui est habité auj. est au N. de la Rome ancienne. La partie à droite du fleuve se compose de la *Cité Léonine* et de la *Trastevere*. Les deux rives du fleuve communiquent par 5 ponts de pierre : 2 en amont, les ponts St-Ange et Sixte; 2 à travers la petite île de St-Barthélemy, qui divise le fleuve en 2 bras; le 5e, au-dessous de l'île, appelé le *Ponte-Rotto*, parce qu'il demeura longtemps ruiné. Nulle ville au monde n'offre autant de monuments anciens et modernes accumulés sur un espace aussi étroit. On y entre par 15 portes, dont celle *du Peuple* (*del Popolo*), située au N., est la plus belle; on distingue quelques rues fort belles (*del Corso, di Ripetta, di Babuino, Giulia, Longara*), mais la plupart des autres sont étroites et tortueuses. Le Vatican et le Quirinal (ou palais *di Monte Cavallo*) sont deux résidences magnifiques qu'occupe le pape; le palais de Latran fut longtemps aussi la résidence des papes; mais il est auj. abandonné. On remarque : le château St-Ange, citadelle qui défend la ville au N., le Nouv-Capitole, la *Curia Innocenzia*, le palais de la chancellerie apostolique, celui de Venise, la Douane, la Sapienza, le collége Romain, le Grand-Hôpital, les théâtres Aliberti et Argentina, une foule de palais et de *villas* (Barberini, Doria, Colonna, Rospigliosi, Borghese ou villa Pinciana, Medici, Farnese, Aldobrandini, Albani, Ludovisi-Piombino, Casali, etc.); de nombreuses églises : l'église St-Pierre (regardée comme le plus bel édifice du monde), la basilique de St-Jean de Latran, Ste-Marie-Majeure, St-Paul, St-Laurent hors des murs, St-Sébastien, Ste-Marie des Anges, St-Pierre *ès liens*, St-Pierre *in Montorio*, et plus de 300 autres; de superbes fontaines (Trevi, Sextine, de Paul V, de Termini, de la place Navone, etc.); les places de St-Pierre, d'Espagne, de Monte-Cavallo, Navone, Colonna, dont plusieurs sont ornées de colonnes (colonne Trajane, col. Antonine) et d'obélisques antiques. Sous la ville s'étendent d'immenses catacombes. — Rome a 2 universités, la *Sapienza* et la *Gregoriana*. Ensuite viennent le collége Romain (fondé par les Jésuites), qui est comme une seconde université, le collége de la Propagande, les colléges Nazareno, Anglais, Irlandais, Écossais et 17 autres, le séminaire Romain; l'institut des Sourds-Muets, Ripa-Grande, l'Académie romaine de St-Luc, les diverses écoles des Beaux-Arts pour les élèves étrangers qu'y envoient la France, l'Autriche, l'Angleterre, les Deux-Siciles. Parmi les Académies et les Sociétés savantes, nous citerons les *Arcades*, les *Nuovi Lincei*, l'*Académie théologique*, la *Tiberina*, la *Latina*, la *Filodrammatica*. Nombreuses bibliothèques, dont plusieurs extrêmement riches en manuscrits (celle du Vatican surtout, puis les biblioth. Alessandrina, Ara-céli, Minerva, etc.); magnifiques galeries et musées du Vatican et du Capitole, renfermant une foule de tableaux, sculptures, gravures, inscriptions, médailles, pierres gravées; observatoires, cabinet d'histoire naturelle, jardins botaniques, musées d'anatomie, etc. L'industrie de Rome n'est pas très-active : elle produit surtout des gazes, rubans, satins, draps inférieurs, fleurs artificielles, odeurs, instruments de musique et surtout de fort beaux ouvrages en mosaïque, en corail, des camées, etc. Nombreuses imprimeries, assez grand commerce de librairie. — Le climat de Rome, salubre l'hiver, l'est moins en été : le sirocco et l'*aria cattiva* y causent de cruelles épidémies.

L'ancienne Rome était beaucoup plus grande et plus peuplée que la Rome moderne. Bâtie d'abord sur sept collines, elle en avait progressivement envahi plusieurs autres et elle finit par comprendre dans son enceinte 12 montagnes (monts Capitolin, Palatin, Quirinal, Aventin, Vatican, Viminal, Esquilin, Janicule, Cœlius ou Lateranus, Testaceus, Citorius, Pincius). Elle avait 37 portes (parmi lesquelles les portes *Triomphale*, *Carmentale* ou *Scélérate*, *Esquiline*, etc.), 6 ponts, près de 500 temples, une foule de palais; Auguste l'avait divisée en 14 régions. Parmi les monuments anciens qui sont encore debout ou dont il reste des ruines importantes, sont le pont Ælius (ou pont St-Ange), la *Cloaca Maxima*, superbe ouvrage qui date de plus de 2300 ans, les aqueducs *Aqua Martia*, *Aqua Virgo*, *Aqua Pauli*, le Colossée (Colysée), le Cirque, le Panthéon, les restes du théâtre de Marcellus, ceux des Thermes de Titus, de Caracalla, de Dioclétien, des arcs de triomphe (de Tite, Constantin, Septime-Sévère), les colonnes Antonine, Trajane, Duillienne, les obélisques, relevés pour la plupart par Sixte-Quint, le mausolée d'Adrien (auj. château St-Ange), puis les mausolées d'Auguste, de Metella, de C. Cestius. On cherche en vain l'ancien Capitole, qui est en partie remplacé par le Campidoglio (*V.* CAPITOLE); le palais des Césars, le Forum (qui est maintenant désert et qu'on nomme *Campo Vaccino*). Rome a produit une foule de grands hommes : les nommer, ce serait faire l'histoire de cette ville célèbre (*V.* ci-après). Dans les temps modernes,

elle a surtout brillé par les arts : elle a donné son nom a une grande école de peinture dont Raphaël et Jules Romain sont les plus illustres représentants.

Histoire. Rome a été fondée en 753 av. J.-C. Ce ne fut d'abord qu'un gros bourg et un asile pour les bandits du Latium : sept rois s'y succédèrent en 244 ans (Romulus, Numa, Tullus Hostilius, Ancus Marcius, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius, Tarquin le Superbe); dès le 3e et le 4e règne, la ville prit une importance remarquable; pendant les trois suivants, qu'on peut nommer période étrusque, elle devint forte, riche, très-peuplée, et déjà elle s'était assujetti la moitié du Latium, une partie du pays des Sabins et peut-être toute l'Étrurie, lorsque la tyrannie des Tarquins détermina l'expulsion des rois (509).

Rome alors s'érigea en république et fut gouvernée par deux *Consuls*, qui se renouvelaient chaque année. Cette révolution arrêta pour quelque temps ses progrès; les perpétuelles querelles des deux ordres (patriciens et plébéiens) prolongèrent au moins d'un siècle cet état de faiblesse, pendant lequel on vit les Èques et les Volsques soutenir une lutte à mort contre Rome, et souvent la mettre dans un péril imminent. L'établissement de la Dictature (498), du Tribunat (493), le Décemvirat (451-449), le Tribunat militaire, pris et abandonné à diverses reprises pour remplacer le Consulat (444-366), l'admission des plébéiens d'abord au droit de mariage avec les familles patriciennes (444), puis au partage du consulat (366), furent les principaux événements intérieurs pendant ce temps. Rome venait de conquérir Véies (395), quand survinrent les Gaulois, qui la prirent et faillirent la ruiner à jamais (389); sauvée par Manlius et relevée par Camille, après le départ des Gaulois, elle résista à de nouvelles invasions, défit ou vit s'éloigner les bandes gauloises, et comprima les séditions de tous ses sujets.—La guerre samnite, qui s'engagea ensuite (343) et qui, de plus en plus terrible, embrassa toute l'Italie, eut pour résultat, malgré les ligues du Samnium, de l'Étrurie et de l'Ombrie, malgré la résistance de Tarente et l'intervention armée de Pyrrhus, de donner à Rome la possession de presque toute l'Italie centrale et méridionale (264) : dès lors cette république devint une des grandes puissances du monde. C'est dans cette période que l'on voit briller de tout leur éclat les vertus guerrières et civiques qui firent la force de Rome : c'est le temps des Décius, des Fabricius, etc. — Portant enfin ses armes hors de l'Italie, Rome attaqua Carthage et lui ravit la Sicile occidentale (1re guerre punique, 264-242), puis, après lui avoir en pleine paix enlevé la Sardaigne, après avoir conquis moitié au moins de la Gaule Cisalpine et partie de l'Illyrie, elle soutint contre Annibal la 2e guerre punique, où elle pensa périr sous les coups de son redoutable adversaire (219-202), mais dans laquelle elle finit par triompher et ajouta à ses possessions la Sicile orientale et l'Espagne. Dans le siècle suivant, on voit Rome s'avancer et se consolider en Espagne, assujettir plus fortement la Cisalpine, l'Illyrie, anéantir la puissance de la Macédoine (148) et de la Grèce (146), qui furent réduites à l'état de provinces, abattre définitivement Carthage (146), chasser les Séleucides de l'Asie-Mineure et les refouler au delà du Taurus. De 146 à 133, Viriathe et Numance succombent et la Lusitanie ainsi que les Callaïques subissent le joug. Vers 125 commence à se former en Gaule la Province romaine, qui, s'agrandissant rapidement, s'étend bientôt de Nice à Toulouse; de 112 à 101, les Romains, après avoir abattu Jugurtha, s'emparent de la Numidie et morcellent le reste de ses États. Rome est, depuis cette époque, la première puissance du monde. Mais déjà les germes de ruine commencent à se développer : les vertus guerrières et civiques qui avaient fait la force de la Rome antique disparaissent; les vices, le luxe ont pris l'essor; la constitution est viciée. Les Gracques font de vains efforts pour la rétablir et améliorer la condition du peuple : ils périssent à la tâche (133-121), mais ils laissent derrière eux un parti démagogique à qui tous les moyens sont bons pour réussir. De là une lutte permanente entre les plébéiens et les patriciens. Plusieurs événements, les deux guerres d'esclaves (en 133 et 104), la guerre des Cimbres et des Teutons (113-101), les guerres contre Mithridate (88-64), les demandes pressantes des alliés, qui sollicitent le droit de cité romaine et qui, refusés, courent aux armes (*Guerre sociale*, 90-88), suspendent pour quelque temps la lutte; mais elle recommence dès que le danger est passé. Marius et Sylla sont les chefs des deux partis, qui font assaut d'illégalités et de violences : Sylla fait enfin triompher le parti aristocratique (82); il usurpe la dictature et règne par la terreur. Mais dès sa mort (78) la lutte recommence, soit ouvertement, soit sourdement et sous forme de conspirations (Catilina, 65-62); ajournée quelque temps encore, grâce au triumvirat formé entre Pompée, César et Crassus (60-53), elle éclate enfin entre César et Pompée (49); César, champion du parti démocratique, triomphe, mais il est bientôt assassiné (44). Les conjurés cependant ne peuvent se saisir du pouvoir; ils sont vaincus à Philippes par le 2e triumvirat (Octave, Antoine et Lépide), et il ne s'agit bientôt plus que de savoir qui régnera d'Octave ou d'Antoine. La victoire d'Actium décide en faveur du premier (31), auquel le sénat décerne les titres de prince, d'*auguste*, et d'*imperator* ou empereur (29).

Ici commence l'empire : le règne d'Auguste est une époque de réorganisation, de tranquillité profonde : le temple de Janus est fermé; il se fait pourtant quelques conquêtes encore, mais seulement dans le but de donner à l'empire des limites naturelles (Rhin, Danube, Pont-Euxin, Euphrate, le désert en Afrique et l'Atlantique); les provinces et le pouvoir sont partagés entre Auguste et le sénat. On peut diviser l'histoire de l'empire en 5 périodes. 1° Le 1er siècle du Principat : des adoptions successives donnent pour successeurs à Auguste des princes qui sont tous funestes ou odieux (Tibère, Caligula, Claude, Néron); la dynastie de César tombe avec Néron, et trois usurpateurs (Galba, Othon, Vitellius) frayent la route aux trois princes de la dynastie flavienne (Vespasien, Titus, Domitien). L'empire s'accroît de la Bretagne. —2° Le 2e siècle du Principat (96-193) : il a pour caractères principaux la sagesse et la bonté profondes des cinq premiers princes, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, qui tous se succèdent par adoption, suivis de l'indigne Commode; l'homogénéité de plus en plus grande que prennent les diverses parties de l'empire, enfin les brillantes et utiles conquêtes de Trajan (la Mésopotamie conquise sur les Parthes; la Dacie sur les Barbares). — 3° De 193 à 284, anarchie militaire. Cette période se subdivise en trois phases : Syrienne, jusqu'à 235 (Septime-Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alex.-Sévère); anarchique, jusqu'à 268 (Maximin, les Gordiens, Philippe-l'Arabe, les trente tyrans sous Gallien); phase de restauration, de 268 à 284 (sous Claude II, Aurélien, Tacite, Probus, etc.). Les ravages réitérés des Barbares signalent cette période; l'empire s'épuise et tombe en décadence. — 4° Le 1er siècle de la monarchie vraie (284-395), de Dioclétien à Théodose. Dioclétien donne une nouvelle organisation à l'empire : afin de mieux résister aux Barbares, il crée deux *augustes* et deux *césars*. De 310 à 325 (sous Constantin), le christianisme triomphe et devient religion impériale. Bientôt après (330), Rome cesse d'être la capitale de l'empire (ce rang passe à Constantinople). Les Barbares sont souvent repoussés, mais déjà l'empire a reculé en Mésopotamie, en Arménie, en Dacie, et dès 376 les Goths, vaincus par les Huns, se sont établis sur les terres romaines. Dans cette période, l'empire a déjà été partagé en deux parties (sous Dioclétien, 284, et sous les deux Valentinien, de 364 à 376). — 5° 2e siècle de la monarchie vraie (395-476). Partage

définitif de l'empire romain en empire d'Orient et empire d'Occident après la mort de Théodose (395); invasion victorieuse des Barbares en Occident : Alaric en Italie; Alains, Suèves, Vandales, Burgundes, Francs, etc., en Afrique, en Espagne, en Gaule; Saxons dans la Grande-Bretagne ; toutes les provinces, hors l'Italie, sont successivement abandonnées; enfin l'Italie elle-même est conquise et devient un royaume à part sous Odoacre, roi des Hérules (476). Rome, pendant ce temps, avait été prise plusieurs fois : par Alaric en 410; par Genséric, en 455; par Odoacre en 476. Elle eut encore à souffrir cruellement pendant la guerre que fit Théodoric aux Hérules, et pendant celle que fit Justinien aux Visigoths pour leur reprendre l'Italie; Théodoric, Bélisaire, Vitigès l'emportèrent successivement, et sa dépopulation, sa détresse s'accrurent de jour en jour.

Dans l'Italie redevenue grecque, Rome, qui n'était plus même la capitale de l'Italie (Honorius, en 404, avait transporté sa résidence à Ravenne), devint le ch.-l. d'un duché particulier (le duché de Rome), qui n'était plus qu'une des prov. de la Pentapole, et fut soumise aux exarques; mais le délégué de l'exarque y avait en réalité moins d'autorité que le pape. Sous Léon III l'Iconoclaste, Rome et tout le duché se soulevèrent contre l'exarque à l'occasion des persécutions dirigées contre le culte des images, et formèrent, vers 730, une république indépendante de fait et gouvernée par les papes; menacée tour à tour par les empereurs de Constantinople et par les Lombards, elle demanda l'appui des rois Francs. Après la chute de l'exarchat et du royaume des Lombards, Rome, que Pépin, en 755, et Charlemagne, en 774, avaient dotée de vastes domaines (*V.* ci-dessus ÉTATS ROMAINS), prospéra quelque temps, sous la protection de la France. Mais sous les faibles successeurs de Charlemagne, cette protection eût été inutilement invoquée, et l'autorité des papes dans Rome fut plus d'une fois méconnue ou anéantie par des partis puissants. Au Xe s. domina la famille Marozie, qui disposa scandaleusement de la papauté, jusqu'à ce qu'Othon I vint rétablir l'ordre en comprimant les factions, 962. Cependant Rome ne cessa de s'agiter sous Othon II et III, et plus encore sous Henri II. Le mal était au comble, quand Henri III le répara violemment en faisant plier Rome sous la loi des empereurs et lui imposant des papes de son choix. La pureté régna dès lors sur le siége apostolique; mais bientôt les papes eurent à défendre contre les empereurs la liberté de l'Église et celle de l'Italie : Rome fut avec Milan l'âme des résistances. Malheureusement les papes, tout en combattant la domination des empereurs, virent souvent leur propre autorité ébranlée dans Rome : tantôt des troupes impériales, tantôt des familles puissantes ou des démagogues les expulsaient ou les réduisaient à fuir. L'emp. Henri IV, après trois siéges (1081, 82 et 83), prit Rome et en chassa Grégoire VII (1084). Pendant les querelles d'Innocent II et d'Anaclet II (1140, etc.), Arnaud de Brescia établit à Rome la république et un sénat, et la ville ne se soumit qu'en 1149; Grégoire IX s'enfuit devant Frédéric II marchant sur Rome (1241) ; en 1281, les nobles, maîtres à Rome, refusèrent d'y recevoir le pape Martin IV; en 1309, Clément V, pour s'assurer la protection de la France, transporta le siége pontifical à Avignon; en 1347, profitant de l'absence des papes, Rome rétablit la république (1347); mais cet état de choses ne dura qu'un instant (*V.* RIENZI). Les papes pourtant ne redevinrent pas aussitôt maîtres de Rome : ce n'est qu'en 1377 qu'eut lieu leur retour, préparé dès 1364 par le légat Albornoz. Même après leur retour, les grandes familles, notamment les Colonne et les Ursins, dominèrent plus qu'eux dans Rome jusqu'au XVIe siècle. La fin du grand schisme commença le rétablissement de leur pouvoir; Alexandre VI, Jules II, et les deux papes Médicis (Léon X et Clément VII, 1492-1534) le consolidèrent. Dans l'intervalle, Rome fut presque prise d'assaut par Charles VII allant à la conquête de Naples (1495), et elle le fut réellement par le connétable de Bourbon en 1527. Quand la domination des Espagnols en Italie y eut enfin rétabli l'ordre, Rome prit une autre face. Déjà les papes Jules II et Léon X l'avaient embellie; leurs successeurs, et surtout Sixte-Quint, marchèrent sur leurs traces. Elle devint plus que jamais le rendez-vous des pèlerins, des voyageurs, des artistes et des savants. La Révolution française vint à la fin du XVIIIe s. troubler cette tranquillité : Berthier enleva Rome au pape et y proclama la république (1798); la paix de Lunéville (1801) la rendit à Pie VII, mais en 1808 Napoléon réunit à l'empire français Rome avec la plus grande partie de l'État ecclésiastique (le reste fut annexé au roy. d'Italie); il la déclara seconde ville de l'empire, en fit le ch.-l. du dép. du Tibre, et lui donna un préfet français; quand un fils lui fut né en 1811, il le proclama *Roi de Rome*. Les événements de 1814 ramenèrent les papes à Rome et leur rendirent le pouvoir, dont ils ont joui paisiblement jusqu'en 1848. Pie IX se vit alors forcé de fuir de Rome, qui l'année suivante s'érigea en république; il fut rétabli par la France en 1850 : de 1850 à 1866, un corps d'armée française a été maintenu à Rome pour la défense du pape. Après les événements de 1860, les Italiens aspirèrent à faire de Rome la capitale du nouveau royaume; mais, par la convention du 15 sept. 1864, la capitale fut fixée à Florence, et la France s'engagea à retirer ses troupes de Rome dans un délai de deux ans.

— Cette ville, depuis sa fondation, a été successivement régie par des *rois* (753-509 av. J.-C.), par des *consuls* (509-31 av. J.-C.), par des *empereurs* (31 av. J.-C. — 476 ap. J.-C.), puis, après le passage des Hérules et des Goths, par des *ducs* dépendant des exarques de Ravenne, et enfin par les *papes*, qui la possèdent encore. Nous donnerons ici la liste des rois et des empereurs; on trouve à l'article PAPES celle des souverains pontifes.

Rois.

Romulus, av. J.-C.,	753	Tarquin-l'Ancien,	614
Numa Pompilius,	714	Servius Tullius,	578
Tullus Hostilius,	671	Tarquin le Su-	
Ancus Marcius,	639	perbe,	534-509

Consuls, de 509 a 29 av. J.-C. (*V.* L'*Atlas univ.*)

Empereurs.

Auguste, av. J.-C.	29	Maxime Pupien et	
Tibère, ap. J.-C.	14	Balbin	237
Caligula,	37	Gordien III *le Pieux*,	238
Claude I,	41	Philippe l'*Arabe*,	244
Néron,	54	Dèce,	249
Galba,	68	Gallus, Volusien et	
Othon,	69	Hostilien,	251
Vitellius,	69	Émilien,	253
Vespasien,	69	Valérien,	253
Titus,	79	Gallien,	260
Domitien,	81	(*Les* 30 *tyrans*).	
Nerva,	96	Claude II *le Gothiq.*,	268
Trajan,	98	Quintillus,	270
Adrien,	117	Aurélien,	270
Antonin,	138	Tacite,	275
Marc-Aurèle et Lu-		Florien,	276
cius Verus,	161	Probus,	276
Marc-Aurèle *seul*,	169	Carus,	282
Commode,	180	Carin et Numérien,	284
Pertinax,	193	Dioclétien,	284-305
Didius Julianus,	193	Maximien-Hercule,	
Pescennius Niger,	193-95		286-305
Albinus,	193-97	Constance Chlore,	
Septime-Sévère,	193	d'abord *César*, 292,	
Caracalla et Géta,	211	puis *Auguste*,	305-306
Caracalla *seul*,	212	Galère, *César*, 292,	
Macrin,	217	*Auguste*,	305-311
Héliogabale,	218	Sévère, *César*, 305,	
Alexandre Sévère,	222	*Auguste*,	306
Maximin I,	235	Maximin II, Daia,	
Les deux Gordiens,	237	*César*, 305, *Aug.*	308-313

Licinius, *Aug.*, 307-324	Théodose, *en Orient*, 379
Constantin I, 306-337	*seul*, 392-95
Constantin II, Constance II et Constant, 337	*Empire d'Occident.*
	Honorius, 395
	Valentinien III, 424
Constance II et Constant, 340	Pétrone-Maxime, 455
	Avitus, 455
Constance II *seul*, 350	Majorien, 457
Magnence, 350-353	Libius Sévère, 461
Julien l'*Apostat*, 360	Anthémius, 467
Jovien, 363	Olybrius, 472
Valentinien I, en *Occident*, 364-75	Glycérius, 473
	Julius Népos, 473
Valens, *en Orient*, 364-79	Romulus Augustule, 475-76
Gratien, *en Occid.* 375-83	
Valentinien II, *en Occident*, 383-92	*Pour l'empire d'Orient*, *V.* l'art. ORIENT.

Les principaux ouvrages écrits sur l'histoire romaine sont, dans l'antiquité, ceux de Tite-Live, Suétone, Florus, Velleius Paterculus, Tacite, Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius, Polybe, Appien; en France, l'*Histoire romaine* de Rollin, continuée par Cuvier, les *Révolutions romaines*, de Vertot, l'*Hist. critique de la République romaine*, de Ch. Lévesque, l'*Histoire* de Th. Mommsen (Leips., 1854, trad. en 1863); les abrégés de Millot, Royou, Poirson, Michelet, Duruy. On doit à Dezobry *Rome au siècle d'Auguste*, 1835 et 1846, et à L. Canina une bonne *Topographie de Rome*.

ROME (Roi de). *V.* NAPOLÉON II.

ROMÉ DE LISLE (J. B. Louis), physicien et minéralogiste, né en 1736 à Gray (Hte-Saône), m. en 1790, visita l'Inde, tomba aux mains des Anglais à la prise de Pondichéry, revint en France en 1764, ouvrit à Paris un cours de minéralogie, et compta Haüy au nombre de ses élèves. Il entreprit de comparer toutes les mesures à celles de Paris, immense travail qui lui coûta la vue, et dont les résultats sont consignés dans sa *Métrologie*, Paris, 1789, in-4. On lui doit en outre une *Crystallographie*, 1783, un *Mém. sur les caractères extérieurs des minéraux*, 1785, et plusieurs autres mémoires de physique.

ROMÉLIE. *V.* ROUMÉLIE.

ROMILLY-SUR-ANDELLE, vge du dép. de l'Eure, à 20 kil. N. O. des Andelys, près de l'Andelle et au pied de la Côte des Amants; 1000 hab. Station. Fonderie de cuivre, la plus importante de France.

ROMILLY-SUR-SEINE, ch.-l. de cant. (Aube), sur le chemin de fer de Montereau à Troyes et près d'un bras de la Seine, près sa jonction avec l'Aube, à 20 kil. N. E. de Nogent-sur-Seine; 4290 hab. Station. Bonneterie, corderie, moulins à huile. A 2 k. de là, anc. abbaye de Scellières, où fut inhumé Voltaire.

ROMILLY (Samuel), jurisconsulte anglais, né à Londres vers 1758, m. en 1818, descendait d'une famille française protestante. Ami de Fox, il fut nommé en 1806 avocat général, et entra peu après à la Chambre des communes. Après la chute de Fox, il se plaça sur les bancs de l'opposition, et réclama énergiquement la réforme parlementaire, l'émancipation des catholiques, le rejet de l'*alien-bill*, l'abolition de la traite des noirs. Ayant perdu sa femme, il se donna la mort trois jours après. On a de lui des *Observations sur les lois criminelles*, 1810, et des *Discours*, 1820.

ROMME (Ch.). géomètre, né à Riom en 1744, m. en 1805, était professeur de navigation à Rochefort, et fut nommé en 1778 correspondant de l'Académie des sciences. On a de lui: l'*Art de la mâture des vaisseaux*, 1778; l'*Art de la voilure*, 1781; l'*Art de la marine; Principes et préceptes généraux de l'art de construire et d'armer les vaisseaux*, 1787; *Dictionnaire de la marine française*, 1792; *Dictionnaire de la marine anglaise*, 1804, 2 vol. in-8. Il avait proposé un nouveau moyen de mesurer les longitudes en mer. — Son frère, Gilbert R., né en 1750, d'abord instituteur en Russie, fut à son retour élu par le dép. de Puy-de-Dôme député à l'Assemblée législative, puis à la Convention, et siégea au sommet de la Montagne. Membre de la commission chargée d'examiner la conduite de Carrier, il essaya de le justifier; il se mit à la tête des faubourgs qui, au 1er prairial an III, se portèrent sur la salle de la Convention; son parti ayant succombé, il fut arrêté, et se tua le 18 juin 1795. C'est lui qui avait présenté, en 1793, le *Nouveau calendrier*, adopté à la place du calendrier romain.

ROMORANTIN, ch.-l. d'arr. (Loir-et-Cher), au confluent de la Sauldre et du Morantin, à 41 kil. S. E. de Blois; 7642 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége. Fabriques de draps et autres étoffes. Anc. capitale de la Sologne. Elle fut prise par les Anglais en 1356 (ce fut alors que l'on vit, dit-on, la première pièce d'artillerie de siége). Après son retour au roi de France, elle passa dans le XVe s. aux ducs d'Orléans, puis aux ducs d'Angoulême. François Ier la réunit à la couronne. Dans cette ville fut rendu, en 1560, sur la proposition du chancelier de l'Hôpital, le célèbre *Édit de Romorantin*, qui sauva la France de l'établissement de l'inquisition.

ROMUALD I, duc de Bénévent (662-77), fils de Grimoald. Assiégé par les Grecs dans Bénévent, en 663, il résista vigoureusement, et fut délivré par Grimoald, qui accourut de Lombardie. En 668, il prit aux Grecs Tarente et Brindes. — II, fils et successeur de Gisolfe I (702-31), enleva Cumes aux Grecs, mais ne tarda pas à perdre cette ville.

ROMUALD (S.), né à Ravenne vers 956, m. en 1027, fonda en 1012 le monastère de Camaldoli (en Toscane), et en fut le 1er abbé; c'est de là que son ordre prit le nom de Camaldules. Il est fêté le 7 fév.

ROMULUS, fondateur et 1er roi de Rome, passait pour fils de Mars et de la vestale Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe, et était frère jumeau de Rémus. Amulius, oncle de Rhéa, la fit enterrer vive comme ayant rompu ses vœux, et fit exposer les deux jumeaux sur le Tibre, mais le fleuve les laissa à sec et une louve vint les allaiter. Faustulus, berger du roi, les ayant trouvés, les emporta et les fit nourrir par Acca Laurentia, sa femme. Romulus et Rémus grandirent parmi les bergers. Instruit du secret de sa naissance, Romulus tua Amulius et rétablit Numitor, qu'Amulius avait détrôné, puis il alla avec Rémus jeter les fondements de Rome au lieu même où ils avaient été exposés (753 av. J.-C.). Les deux frères s'étant pris de querelle pendant ces opérations, Romulus, dit-on, tua Rémus au moment où celui-ci franchissait par dérision le fossé qui formait l'enceinte de la nouvelle ville. Resté seul maître, il fit de sa ville un asile, et y reçut une foule d'esclaves fugitifs et de vagabonds. Voulant donner des épouses à ses sujets, il invita à des jeux publics les peuplades voisines et principalement les Sabins et il enleva leurs femmes pendant qu'ils étaient occupés à regarder ces jeux (749): il excita ainsi de nombreuses guerres contre Rome naissante. Il réussit à vaincre la plupart des peuples voisins, et tua de sa main Acron, roi des Céniniens, remportant ainsi les premières *dépouilles opimes*. N'ayant pu réduire les Sabins de Cures, il fit avec eux, en 745, un arrangement en vertu duquel leur roi Tatius et lui devaient régner conjointement sur les deux peuples réunis; mais il ne tarda pas à se débarrasser de son collègue (739). Il organisa son petit État, divisa la nation en patriciens et plébéiens, distribua les citoyens en tribus, curies et décuries, créa le sénat et l'ordre des chevaliers, et institua le triomphe, ainsi que diverses cérémonies religieuses. Il disparut tout à coup dans un orage, ou plutôt il fut tué par les sénateurs qu'avait aigris son despotisme (715 av. J.-C.). Tout ce qu'on raconte de Romulus est fort incertain; l'existence même de ce roi a été contestée (*V.* NIEBUHR); cependant Plutarque a écrit sa *Vie*.

ROMULUS AUGUSTULUS. *V.* AUGUSTULUS.

RONCAGLIA, vge d'Italie, dans l'anc. duché de Parme, sur le Pô, entre Plaisance et Crémone. Aux env., plaine fameuse aux XIe et XIIe s. par le séjour qu'y faisaient les rois d'Allemagne avant leur cou-

ronnement. Frédéric I[er] y réunit en 1158 une diète où quatre jurisconsultes de Bologne déclarèrent que la domination de l'Italie appartenait aux empereurs.

RONCEVAUX, bg d'Espagne (Pampelune), à 31 kil. N. E. de Pampelune, à 1800[m] au-dessus de la mer, dans une vallée des Pyrénées, où, dit-on, l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne fut taillée en pièces en 778, et où fut tué le paladin Roland. Il s'y livra en 1814 un combat très-vif entre les Anglais et le maréchal Soult. Chapelle de la Vierge, qui est un but de pèlerinage.

RONCIGLIONE, v. des États romains, près du lac Vico, à 17 kil. S. E. de Viterbe; 4000 hab. Anc. comté. Aux papes depuis 1649.

RONDA, *Arunda*, v. forte d'Espagne (Malaga), à 65 kil. N. O. de Malaga; 15000 hab. Situation pittoresque sur un roc élevé que coupe en deux le Guadiaro; horrible précipice dit le Tazo; beau pont jeté d'une des montagnes à l'autre; réservoir dans lequel on descend par un escalier de 400 marches. La ville est divisée en deux, la vieille (presque toute mauresque) et la nouvelle. Enlevée aux Maures en 1485 par Ferdinand le Catholique.

RONDELET (Guill.), médecin et naturaliste, né à Montpellier en 1507, m. en 1566, professa la médecine à Montpellier, suivit le cardinal de Tournon dans les Pays-Bas et en Italie, et laissa, outre des ouvrages de médecine, une *Histoire des Poissons* (*Universa piscium historia*, Lyon, 1554), qui lui a mérité le titre de créateur de l'ichthyologie. Il était lié avec Rabelais, qui, dans son *Pantagruel*, le désigne sous le nom plaisant de *Rondibilis*.

RONDELET (Jean), architecte, né à Lyon en 1743, m. à Paris en 1829. Élève de Soufflot, il continua les travaux de Ste-Geneviève après cet architecte et eut la gloire d'élever le dôme de l'édifice. Il voyagea en Italie pour faire des recherches sur l'architecture, et devint après son retour professeur à l'École des beaux-arts et membre de l'Institut. On lui doit un *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*, 1802-18, 5 v. in-4, ouvrage fort estimé, dont il a paru plusieurs éditions; une bonne traduction du livre de Frontin *Sur les aqueducs de Rome*, 1820, et un savant *Mémoire sur la marine des anciens et les navires à plusieurs rangs de rames*.

RONSARD (P. de), célèbre poëte français, né en 1524 au château de la Poissonnière près de Vendôme, d'une famille originaire de Hongrie, m. en 1585, fut page du duc d'Orléans (fils de François I), puis du prince écossais Jacques Stuart (dep. Jacques V), rentra au service du duc d'Orléans après son retour, fut employé dans quelques missions diplomatiques, en Irlande, en Zélande, en Écosse, à la diète de Spire, en Piémont, fut forcé par une surdité de renoncer aux affaires et se voua aux lettres. Après avoir reçu pendant 5 ans les leçons de Daurat et de Turnèbe, il conçut, avec Baïf, Rémi Belleau, J. Dubellay et quelques autres amis, le projet de régénérer la langue française, de l'enrichir par des tours et des mots empruntés aux langues grecque et latine, et de l'appliquer à des genres de poésie nouveaux ou négligés jusque-là. Reconnu pour chef de la nouvelle école, il se vit comblé d'honneurs : couronné aux Jeux Floraux pour un de ses poëmes, il reçut au lieu de l'églantine d'or une minerve d'argent massif et un décret des magistrats de Toulouse qui le proclamait *le Poëte français* par excellence; Charles IX lui témoignait une affection extrême; il voulait l'avoir avec lui dans tous ses voyages, et le combla de bienfaits; il n'était pas moins apprécié de Diane de Poitiers, d'Élisabeth d'Angleterre, de Marie Stuart. Ronsard s'était fait prêtre : devenu vieux, il se retira dans un de ses prieurés, près de Tours, où il passa ses dernières années. Ses *OEuvres* consistent en *odes*, *hymnes*, *sonnets*, *élégies*, *épithalames*, et en *poëmes* (parmi lesquels on remarque le *Bocage* et l'épopée de la *Franciade*, inachevée). On trouve dans son style de l'éclat, de la richesse, de la variété, mais aussi une affectation pédantesque d'érudition et un néologisme révoltant, qui a fait dire à Boileau :

Que sa muse en français parla grec et latin.

Aussi ses poésies, après avoir eu la vogue, tombèrent-elles bientôt dans le discrédit et dans l'oubli. On a de nos jours cherché à le réhabiliter : on ne peut contester en effet que ce ne fût une noble entreprise que celle de réformer la langue et les formes de la poésie; on ne peut nier non plus que Ronsard ait rendu à la langue française le service de l'anoblir et de l'assouplir; mais son œuvre fut trop hâtée et l'exécution en fut souvent maladroite. Les *OEuvres de Ronsard* ont été imprimées à Paris en 1567, 4 vol. in-4: 1587, 10 vol. in-12; 1604. 10 tomes en 5 vol. in-12; 1609-23, 2 vol. in-fol.; 1629-30, 10 tomes ou 5 vol. in-12. Ste-Beuve en a donné en 1828 un choix (dans son *Tableau de la poésie française au* XVI[e] s.). Un nouveau *Choix de poésies de Ronsard* a été publ. en 1862, avec sa *Vie* et des notes, par M. A. Noël (1862), 2 vol. in-12. M. Prosper Blanchemain a publié ses *OEuvres inédites* (1855), et ses *OEuvres complètes* (8 vol. in-16, 1857-67)

RONSIN (Ch. Philippe), démagogue, né en 1752 à Soissons, fit jouer en 1791 une tragédie en 3 actes, *la Ligue des fanatiques et des tyrans*, qui eut du succès, se signala au club des Cordeliers par son exaltation, fut choisi pour adjoint par le ministre de la guerre Bouchotte, puis envoyé en Vendée comme général de l'armée révolutionnaire (1793); mais y commit de telles dévastations qu'il fallut ordonner son arrestation : sur le rapport de Robespierre lui-même, il fut envoyé à l'échafaud, le 24 mars 1794.

ROOKE (Laurent), astronome (1623-62), né à Deptford, comté de Kent, professa la géométrie et l'astronomie à Oxford, et forma en 1660 le noyau de la Société royale de Londres. On a de lui des *Observations sur la comète de* 1652, et une *Méthode pour observer les éclipses de lune*.

ROOKE (sir George), amiral, 1650-1708, eut sous Guillaume et sous la reine Anne le commandement de plusieurs expéditions, se distingua aux batailles de La Hogue et de Malaga, força l'estacade de Vigo (1702), et prit Gibraltar (1704).

ROOS, famille d'artistes allemands qui cultiva avec succès le genre du paysage et des animaux. J. Henri, né à Otterburg dans le Palatinat en 1631, m. à Francfort-sur-le-Mein en 1685, peintre officiel de Charles-Louis, électeur palatin, s'adonna le premier à ce genre; il réussit aussi dans le portrait et dans la gravure. — Philippe, son fils, né à Francfort en 1655, mort en 1705 à Tivoli où il s'était fixé, est regardé comme le peintre le plus habile dans le genre adopté par son père : il peignait avec une merveilleuse promptitude et néanmoins avec beaucoup de fini. Les Italiens le nomment *Rosa di Tivoli*. — J. Melchior, frère de Philippe, né à Francfort en 1659, mort en 1731, à Nuremberg, où il s'était établi, et Joseph, petit-fils de Philippe, né à Vienne en 1728, mort en 1790, soutinrent la réputation de la famille. Joseph dirigeait la galerie impériale de Vienne. Il réussit dans la gravure comme dans la peinture.

ROQUE-BRUSSANE, ch.-l. de c. (Var), à 13 kil. S. O. de Brignoles, sur l'Issole; 1312 h.

ROQUECOURBE, ch.-l. de c. (Tarn), sur l'Agout, à 9 k. N. E. de Castres; 1793 h. Bonneterie.

ROQUEFAVOUR, vge des Bouches-du-Rhône, à 20 kil. O. d'Aix, donne son nom à l'aqueduc qui conduit à Marseille les eaux de la Durance. On y admire un magnifique pont-aqueduc sur l'Arc, élevé de 80[m] au-dessus du sol. Il a été terminé en 1848.

ROQUEFORT, vge de l'Aveyron, à 9 kil. E. de St-Affrique; 750 hab. Renommé par ses fromages de lait de brebis, qu'on perfectionne dans des souterrains qui ont une température constante d'env. 12°.

ROQUEFORT, ch.-l. de cant. (Landes), sur la Douze, à 22 kil. N. E. de Mont-de-Marsan; 1745 h. Anc. château fort, bâti entre des rochers. Poterie.

ROQUEFORT (J. B.), né en 1777, m. en 1834, servit plusieurs années dans l'artillerie, puis se livra aux lettres. Il se lia avec Millin et Ginguené, qu'il aida dans leurs savantes recherches; publia de 1818 à 1820 le *Glossaire de la langue romane*, fut couronné en 1815 par l'Institut pour un *Mémoire sur la poésie française aux* XII*e et* XIII*e s.*, et donna en 1829 un *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Il avait contracté dès sa jeunesse des habitudes de débauche qui l'obligèrent à se mettre aux gages des libraires.

ROQUELAURE, bg du dép. du Gers, dans l'anc. Armagnac, à 8 kil. N. d'Auch; 850 hab. Il a donné son nom à la famille de Roquelaure.

ROQUELAURE (Ant. de), maréchal de France, d'une famille de l'Armagnac connue dès le XIIIe s., né en 1543, m. en 1625, s'attacha à Jeanne d'Albret, reine de Navarre, et à Henri, son fils, qu'il servit avec courage pendant la guerre civile. Henri IV, devenu roi, le nomma grand maître de sa garde-robe (1589), gouverneur de la Guyenne, et l'admit dans son intimité. Il osa un des premiers lui conseiller de se séparer de Gabrielle d'Estrées. Il était dans le carrosse du roi quand ce prince fut assassiné. Louis XIII le nomma maréchal en 1615. — J. B. Gaston, marquis, puis duc de R., son fils (1615-83), se distingua aux batailles de la Marfée (1641), de Honnecourt (1642), aux siéges de Gravelines, Bourbourg, Courtray, devint lieut. général, prit part pendant la Fronde au siége de Bordeaux où il fut blessé, fut fait duc et pair en 1652, et gouverneur de la Guyenne en 1676. Il était, ainsi que son père, d'un caractère très-jovial : on lui attribue des mœurs fort peu sévères et une foule de saillies et de bouffonneries qui ne sont pas toutes de bon goût. On a publié sous le titre de *le Momus français ou Aventures divertissantes du duc de Roquelaure*, 1727, une compilation des bons mots et des aventures qu'on lui attribue. — Ant. Gaston, duc de R., fils du préc., 1656-1738, gouverneur du Languedoc, pacifia les Cévennes en 1709, repoussa les Anglais à Cette, 1710, et reçut en 1724 le bâton de maréchal de France. Il ne laissa que des filles et sa maison s'éteignit en sa personne.

ROQUEMAURE, ch.-l. de cant. (Gard), sur la r. dr. du Rhône, à 29 kil. N. E. d'Uzès; 3649 h. Tonnellerie, filatures de soie, huile d'olive, eau-de-vie, bons vins. Clément V y mourut en 1314.

ROQUEPLAN (Camille), peintre, né en 1802, à Mallemort, près d'Arles (Bouches-du-Rhône), m. en 1855, a produit, dans les genres les plus divers, des œuvres dans lesquelles le dessin n'est pas toujours irréprochable, mais qui brillent par le sentiment, le pittoresque de l'effet et surtout par la couleur; la plupart de ses sujets sont empruntés à J. J. Rousseau et à Walter Scott. Nous citerons : *J. J. Rousseau et Mlle Galley*, *J. J. Rousseau cueillant des cerises*, *la Marée d'équinoxe*, *l'Antiquaire*, *Quentin Durward*, *Van Dyck à Londres*, *une Scène de la St-Barthélemy*, *le Lion amoureux*. Au retour d'un voyage aux Pyrénées, il adopta une manière nouvelle, dans laquelle son coloris est moins vif et se rapproche davantage de la nature : à cette seconde manière appartiennent plusieurs sujets empruntés à la vie des montagnards. Ce peintre a su, par des procédés particuliers, assurer à ses tableaux une durée dont il paraît avoir dérobé le secret aux anciens. — C. Roqueplan était frère de Nestor R., né en 1804, homme de lettres distingué et ancien directeur de l'Opéra.

ROQUESTERON, ch.-l. de c. (Alpes marit.), sur un roc, près de l'Esteron, à 12 k. S. E. de Puget-Théniers; 4440 h. Pont de pierre.

ROQUEVAIRE, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), à 23 kil. N. E de Marseille; 3465 h. Savon, figues, câpres, raisins secs, vin muscat. Aux env., houille.

RORARIUS (Jérôme), né en 1485 à Pordenone dans le Frioul, mort en 1556, fut nonce de Clément VII en Hongrie et de Paul III en Pologne. On a de lui un traité intitulé : *Quod animalia bruta sæpe ratione utantur melius homine*, Paris, 1548, qui a fourni à Bayle la matière d'un intéressant article sur l'âme des bêtes dans son *Dictionnaire*.

ROSA (Mont), mont de Suisse (Valais), le plus haut sommet des Alpes après le Mont-Blanc, à 4636m.

ROSA (Salvator), peintre italien, né en 1615 à l'Arenella, près de Naples, d'un pauvre arpenteur, perdit son père de bonne heure, lutta longtemps contre la misère, se forma presque seul, alla se perfectionner à Rome (1635), où il resta longtemps inconnu, et ne réussit à y attirer l'attention qu'en jouant sur un théâtre de société des pièces satiriques pleines de malignité qu'il composait lui-même (1639) : il devint dès lors l'homme à la mode et vit rechercher ses tableaux. En 1647, il reparut à Naples, où il seconda de tout son pouvoir la révolte de Masaniello. Forcé de s'éloigner après la chute de ce démagogue, il se réfugia à Rome, où il établit sa réputation comme peintre par des travaux du premier ordre; mais, comme en même temps il écrivait de mordantes satires, il se fit de nombreux ennemis, et se vit obligé, pour échapper à leurs coups, de se retirer à Florence, où il obtint la protection des Médicis; il ne revint à Rome que dans ses dernières années : c'est dans cette ville qu'il mourut, à 58 ans. Cet artiste avait commencé sa réputation par des paysages, mais dans la suite il ne s'attacha plus qu'aux tableaux d'histoire. On remarque dans toutes ses compositions une chaleur, une hardiesse extraordinaires, une rare énergie de touche et une grande habileté à disposer les groupes; il se plaisait surtout à représenter des sujets tristes, des attaques de brigands et des scènes d'horreur. Il composait avec une extrême rapidité; son coloris égale presque celui de l'école vénitienne. Parmi ses grands tableaux on remarque : *S. Thomas mettant le doigt dans les plaies de Jésus* (à Viterbe), *Jonas prêchant dans Ninive*, *La Fortune distribuant aveuglément ses faveurs*, l'*Ombre de Pythagore*, l'*Ombre de Catilina*; la *Pythonisse d'Endor évoquant l'ombre de Samuel*, *le jeune Tobie tirant à lui le poisson monstrueux* (ces deux derniers au Louvre). Il a gravé lui-même à l'eau-forte plusieurs de ses tableaux. S. Rosa était aussi un poëte distingué; ses satires, remarquables par la véhémence (surtout *Babylone* et l'*Envie*), ont été publiées à Amsterdam, 1719, à Florence, 1770; on y trouve une rudesse qui rappelle la touche de son pinceau. Lady Morgan a donné en 1824 : *Vie et siècle de S. Rosa*; ce n'est guère qu'un roman.

ROSALIE (Ste), patronne de Palerme, était fille d'un seigneur de Rosas, du sang de Charlemagne, et vivait au XIIe s. Elle se retira dans une grotte du mont Pelegrino près de Palerme, y mena la vie la plus austère, et y m. en 1160. L'Église l'hon. le 4 sept.; on la fête avec une grande pompe à Palerme.

ROSALIE (sœur). *V.* RENDU.

ROSAMONDE. *V.* ROSEMONDE.

ROSANS, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), à 60 k. S. O. de Gap; 803 hab. Belle place publique.

ROSARIO DE CUCUTA, v. de la Nouv.-Grenade, sur le Rio del Oro, à 360 k. N. E. de Sta-Fé-de-Bogota et à 53 k. N. de Pamplona. C'est là que siégea en 1821 le congrès qui posa les bases de la constitution de la Colombie.—Ville et port de la Plata, sur le Parana; 15 000 hab. Grand commerce.

ROSAS ou **ROSES**, *Rhoda*, v. forte d'Espagne (Barcelone), au pied des Pyrénées, sur la Méditerranée, au fond du golfe de Rosas, à 49 k. N. E. de Girone; 2315 hab. Petit port. — Fondée, dit-on, par les Rhodiens dans le Xe s. av. J.-C.; très-florissante sous les Romains. Conquise par les Arabes en 713, elle leur fut enlevée en 797. Prise par les Français en 1645, 1693, 1795, 1808.

ROSBACH, vge des États prussiens (prov. de Saxe), entre Naumbourg et Mersebourg. Frédéric II y battit en 1757 les Français, commandés par le maréchal de Soubise : il fit élever en mémoire de cette victoire une colonne, que Napoléon, vainqueur des Prussiens à Iéna, renversa en 1806.

ROSBECQUE, bg de Belgique (Flandre occid.), à 14 kil. N. N. E. de Courtrai, 4500 hab. Charles VI, roi de France, y battit en 1382 les Flamands révoltés contre leur comte Louis de Mâle et conduits par Philippe Arteveld, qui y fut tué.

ROSCELIN (Jean), *Ruscelinus*, philosophe scolastique, né en Bretagne au milieu du XIe s., était chanoine à Compiègne et enseignait la théologie dans le monastère de cette ville. Il soutint le premier, vers 1085, que les *universaux*, c'est-à-dire les idées générales, n'ont aucune réalité hors de notre esprit, que ce sont de purs *noms* auxquels ne répond aucun être réel, et fut ainsi le fondateur de la secte des *Nominaux*. Ayant appliqué cette doctrine au mystère de la Trinité, il s'attira de redoutables adversaires, entre autres S. Anselme, et fut condamné au concile de Soissons (1092). Il se réfugia momentanément en Angleterre, et se fixa à son retour, soit à Paris, soit en Aquitaine, où il m. dans un âge avancé. Il compta le célèbre Abélard au nombre de ses partisans, mais il ne l'eut pas pour élève, comme on l'a cru. M. Fr. Saulnier a donné en 1855 *Roscelin, sa Vie et ses doctrines*.

ROSCIUS (Q.), célèbre acteur romain, né près de Lanuvium vers 129 av. J.-C., m. vers 62, perfectionna la pantomime et donna des leçons d'action oratoire à Cicéron, qui plaida pour lui contre C. Fannius Chéréa (ce discours est conservé). On raconte que Roscius et Cicéron luttaient à qui des deux réussirait le mieux à rendre la même pensée, le premier par le geste et la pantomime, le second par la parole. — Un autre Roscius, d'Amérie, fut proscrit par Sylla et accusé par Chrysogonus, affranchi du dictateur, d'avoir tué son père, qui avait péri assassiné. Cicéron, qui débutait au barreau, eut seul le courage de le défendre : il prononça en sa faveur un discours que nous avons encore (le *Pro Roscio Amerino*).

ROSCOE (Will.), écrivain, né à Liverpool en 1752, d'une famille pauvre, m. en 1831. Quoiqu'il n'eût reçu presque aucune éducation, il composa dès l'âge de 16 ans des poésies qui furent remarquées. Il devint successivement procureur, avocat, puis banquier à Liverpool, quitta les affaires pour les lettres, fut nommé en 1806 député de Liverpool à la Chambre des Communes, et y combattit avec force la traite des Noirs. On a de lui, outre ses poésies et des pamphlets de circonstance, quelques bons ouvrages historiques : *Vie de Laurent de Médicis*, 1796 (trad. par Thurot, 1796), *Vie et pontificat de Léon X*, 1805 (trad. par Henri, 1813, et mis à l'*Index* à Rome). On lui doit aussi une traduction des *Poésies de Tansillo*, 1800, et une édition critique de Pope, 1824.

ROSCOFF, bourg et petit port du Finistère, sur l'Océan, à 25 kil. N. O. de Morlaix, 3917 h. Cabotage, commerce actif, surtout en rhum, genièvre, thé, salaisons, bois du Nord. C'est là que Marie Stuart débarqua en 1558, lorsqu'elle vint épouser le Dauphin, depuis François II.

ROSCOMMON, v. d'Irlande (Connaught), ch.-l. du comté de Roscommon, sur le chemin de fer de Dublin à Mullingar, à 130 kil. N. O. de Dublin; 3500 h. Château qui date de 1268. Cette ville donne à la famille Dillon Wendworth le titre de comte.—Le comté, entre ceux de Leitrim, Longford, West-Meath, Sligo, Galway, Mayo, a 100 kil. sur 60, et env. 300000 h.

ROSCOMMON (DILLON WENTWORTH, comte de), poëte, né en Irlande en 1633, m. en 1684, était neveu de Wentworth, comte de Strafford, gouverneur de l'Irlande. Il étudia en France pendant l'émigration des Stuarts, rentra en Angleterre à la Restauration, fut fort bien accueilli de Charles II, qui le nomma capitaine dans sa garde, occupa différents postes, soit auprès du duc d'Ormond en Irlande, soit auprès de la duchesse d'York, et mena, comme presque tous les courtisans de Charles II, une vie fort dissipée. Il a laissé un *Essai sur la traduction en vers*, des traductions de l'*Art poétique d'Horace* et de la 6e *Églogue de Virgile*. Ses poésies se font remarquer par la correction. On joint ordinairement ses œuvres à celles de Rochester, son ami.

ROSE (mont), en Suisse. *V.* ROSA.

ROSE (Ste), vierge, née en 1586 à Lima, dans le Pérou, morte en 1617, se distingua par une vertu singulière et par une ardente piété. Élevée dans l'aisance, elle tomba dans la pauvreté, et fut réduite à être servante, ce qu'elle supporta avec une admirable résignation. Elle entra ensuite dans le tiers ordre de St-Dominique. On la fête le 30 août.

ROSE (Guill.), évêque de Senlis, ligueur acharné, eut de grands succès comme prédicateur, fit en chaire l'apologie de Jacques Clément et fut banni de Paris lorsque Henri IV y entra. Ayant obtenu son rappel, il n'en recommença pas moins ses déclamations et fut condamné par le Parlement. Il mourut en 1602. On lui attribue : *De justa reipublicæ christianæ in reges impios auctoritate*, 1590.

ROSE (J. B.), docteur en théologie, membre de l'Académie de Besançon, né à Quingey en 1714, m. en 1805, embrassa dans ses études, avec la théologie, la philosophie, l'histoire, la minéralogie, l'astronomie et les mathématiques. Parmi ses écrits on remarque : *Traité élémentaire de morale*, 1767; *la Morale évangélique comparée à celle des différentes sectes*, 1772; l'*Esprit des Pères*, 1791.

ROSE (Salvator), peintre. *V.* ROSA.

ROSE (le chevalier). *V.* ROZE.

ROSE, maréchal de France. *V.* ROSEN.

ROSE (ordre impérial de la), ordre fondé en 1829 au Brésil par Pedro I à l'occasion de son mariage avec Amélie de Leuchtenberg, a pour insigne une étoile à six rayons d'émail blanc, bordée d'or, suspendue à un ruban rose, bordé de blanc, et ayant au milieu les initiales P. A. (*Pedro et Amélie*), avec l'inscription *Amor e fidelios*.

ROSEAU, capit. de l'île anglaise de la Dominique, sur la côte S. O.; 5000 hab. Bon port. Évêché.

ROSEBECQUE. *V.* ROSBECQUE.

ROSE-CROIX (Frères de la), société secrète d'illuminés qui croyaient pénétrer les mystères de la nature à l'aide d'une lumière intérieure, tombaient dans les erreurs de la magie et de l'alchimie et prétendaient posséder la pierre philosophale. Ils se donnaient pour chef un gentilhomme allemand nommé Rosenkreutz (c.-à-d. *Rose-Croix*), qui aurait vécu plus de cent ans (1378-1484), et qui, au retour de voyages en Turquie et en Arabie, aurait rapporté des secrets merveilleux. Il est plus probable qu'ils ne remontent pas au delà du XVIIe s., et qu'ils eurent pour véritable chef J. Valentin Andreæ (vers 1614). Ils se répandirent surtout en Allemagne au commencement du XVIIe s.; leur secte paraît être éteinte aujourd'hui. On trouve l'exposition de leurs doctrines dans la *Confessio Roseæ Crucis*, publiée en 1615 par J. V. Andreæ lui-même, et dans quelques écrits de Robert Fludd.—Dans la franc-maçonnerie, le nom de Rose-Croix désigne un des grades qui viennent au-dessus de celui de maître.

ROSELLINI (Hippolyte), né à Pise en 1800, m. en 1843, professa les langues orientales, puis l'archéologie à Pise, se lia avec Champollion, qui lui inspira le goût des études hiéroglyphiques, fut mis par le grand-duc de Toscane, en 1828, à la tête d'une expédition scientifique qui visita l'Égypte en même temps que l'expédition française dirigée par Champollion; publia, de concert avec ce savant, les *Monuments d'Égypte et de Nubie* (1833-45, 10 v. in-8, avec atlas), terminés après sa mort par ses amis.

ROSEMONDE, fille de Cunimond, roi des Gépides, fut forcée d'épouser Alboin, roi des Lombards, qui venait de battre son père et de le mettre à mort (567). Ce barbare l'ayant contrainte à boire dans le crâne de son propre père, dont il se servait en guise de coupe, elle se vengea en le faisant tuer par Péridée, secrétaire d'Helmichild, son amant (573), puis elle donna sa main à ce dernier, et s'enfuit avec lui à Ravenne. Mais bientôt elle voulut empoisonner ce

2ᵉ mari pour épouser l'exarque Longin : Helmichild, instruit à temps de son dessein, la força de boire elle-même le poison qu'elle avait préparé. Alfieri a fait de Rosemonde l'héroïne d'une de ses tragédies.

ROSEMONDE, maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, était fille de lord Walter Clifford, d'une des plus illustres maisons de l'Angleterre. Voulant la garantir des jalouses entreprises d'Éléonore de Guyenne, sa femme légitime, Henri fit construire pour elle à Woodstock un asile mystérieux avec une espèce de labyrinthe : elle y mit au jour deux enfants, Richard Longue Épée et Geoffroy, qui devint archevêque d'York. Elle mourut jeune, vers 1173; on crut que, pendant une absence de Henri, Éléonore s'était introduite à Woodstock et avait donné la mort à sa rivale. Briffaut a pris cette femme célèbre pour héroïne d'une poëme, Addison d'un opéra et Bonnechose d'une tragédie (1826).

ROSEN, famille originaire de Livonie et établie en Suède, a fourni deux hommes de guerre remarquables. Reinhold de R., lieutenant de Gustave-Adolphe dans la guerre de Trente ans, est un de ceux qui prirent le commandement de l'armée protestante après la mort de Bernard de Saxe-Weimar (1639). Passé comme lieutenant général au service de la France, il contribua, en 1650, au gain de la bat. de Réthel; il m. en 1667. — Conrad, marquis de R., cousin du préc., né en Alsace en 1628, m. en 1715. D'abord page de la reine de Suède Christine, il fut obligé de s'expatrier à la suite d'un duel, prit du service en France, y débuta comme simple soldat, se distingua à l'attaque des lignes d'Arras, devint colonel d'un régiment de son nom, combattit vaillamment à Senef en 1674, fut nommé maréchal de camp en 1678, défit les troupes brandebourgeoises à Minden et au passage du Weser, 1679, et passa lieutenant général en 1688. Chargé de commander une expédition tentée en Irlande en faveur de Jacques II, il reçut de ce prince en 1688 le titre de maréchal-général d'Irlande. Après s'être encore signalé à la bataille de Nerwinde, aux siéges de Charleroi et de Nimègue, il fut fait maréchal de France en 1703. C'est de lui que Voltaire, parlant de l'avenir du simple soldat, a dit :

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

ROSENAU, v. de Hongrie (Gœmœr), sur le Sajo, à 35 kil. N. E. de Gœmœr; 6000 hab. Évêché; gymnase, séminaire. Forges, toiles, papier, vin, hydromel, cire. Eaux minérales; mines de fer, cuivre, cinabre, antimoine.

ROSENMULLER (J. Chrétien), anatomiste, né en 1771, près d'Hildburghausen, m. en 1820, professa à l'Université de Leipsick et fit, entre autres découvertes, celle de l'appareil que l'on nomme encore *Organe de Rosenmuller*. Il a publié : *De ossibus fossilibus animalis cujusdam*, Leipsick, 1794; *Organorum lacrymalium partiumque externarum oculi descriptio*, 1797; *Atlas anatomico-chirurgicum*, 1805-1812; *Compendium anatomicum*, 1819.

ROSENMÜLLER (Jean Georges), théologien luthérien, né en 1736 à Ummerstadt, près d'Hildburghausen, m. en 1815, professa la théologie à Erlangen, à Giessen, à Leipsick (1785), réforma sur quelques points la liturgie protestante, et se fit un nom dans l'exégèse par ses *Scholia in Novum Testamentum*, 6 vol. in-8, Nuremberg, 1777-1782, ouvrage qui obtint plusieurs éditions. — Son fils, Ernest-Frédéric R., 1768-1835, professeur de langues orientales à Leipsick et conservateur de la bibliothèque de cette ville, l'a surpassé dans ses *Scholia in Vetus Testamentum*, 25 vol. in-fol., 1788-1835, le plus complet répertoire d'exégèse que l'on possède. Il publia en outre des *Manuels de Bibliographie biblique*, 1797, *d'Archéologie biblique*, 1823, de savants travaux sur l'arabe, et prit une part active à la rédaction de la *Gazette littéraire de Leipsick*. Les ouvrages des deux Rosenmuller sont écrits au point de vue du rationalisme.

ROSES, ville d'Espagne. *V.* ROSAS.

ROSES (Guerre des DEUX-), guerre civile qui désola l'Angleterre pendant le XVᵉ s., eut pour cause la rivalité des maisons de Lancastre et d'York qui se disputaient le trône, et prit son nom de ce que les chefs des deux partis portaient chacun une rose dans son écu : les ducs d'York, une *rose blanche*, les Lancastre une *rose rouge*. La maison de Lancastre, issue du 3ᵉ fils d'Édouard III, Jean de Gand, duc de Lancastre, occupait le trône depuis que Henri de Lancastre (roi sous le nom de Henri IV) avait détrôné Richard II, fils du Prince-Noir et petit-fils d'Édouard III (1399), et elle avait déjà fourni trois rois à l'Angleterre, Henri IV, Henri V et Henri VI, lorsque, sous le dernier, la maison d'York fit revivre ses droits à la couronne. La maison d'York descendait d'Edmond de Langley, duc d'York, qui n'était que le 4ᵉ fils d'Édouard III; mais cette branche s'était alliée à la famille de Clarence, issue de Lionel, 2ᵉ fils du même Édouard, et avait hérité de ses droits, sanctionnés par le Parlement en 1385. Richard d'York, qui était petit-fils d'Edmond, 1ᵉʳ duc d'York, et qui avait pour mère Anne Mortimer, héritière de la maison de Clarence, leva l'étendard de la révolte en 1450 : il profita pour cela du mécontentement qu'excitait en Angleterre la perte successive de toutes les provinces de France, abandonnées par Henri VI. D'abord vainqueur à St-Albans (1455) et à Northampton (1460), il fut battu et tué à Wakefield (1460); mais son fils Édouard, soutenu par Warwick et par les comtés du sud, continua la lutte, marcha sur Londres et s'y fit proclamer roi sous le nom d'Édouard IV (mars 1461); il remporta à Towton une victoire dans laquelle Henri VI fut fait prisonnier (1461), et confina ce prince à la Tour de Londres. Après une nouvelle lutte, dans laquelle les deux compétiteurs eurent successivement l'avantage, Édouard d'York resta définitivement maître du trône. Il le transmit en mourant à ses enfants, qui furent placés sous la tutelle de leur oncle Richard, duc de Glocester. Celui-ci, après avoir fait périr ses neveux, se fit proclamer roi en 1483, sous le nom de Richard III; mais il se rendit tellement odieux qu'il excita un soulèvement général. Henri Tudor de Richmond, issu des Lancastre par sa mère, vint l'attaquer, remporta sur lui la victoire de Bosworth, le tua de sa main et se plaça sur le trône (1485). Ce prince, connu dans l'histoire sous le nom de Henri VII, épousa après sa victoire Élisabeth d'York, fille d'Édouard IV, et confondit ainsi les droits des deux maisons, ce qui mit fin à la guerre. *V.* HENRI VI, HENRI VII, ÉDOUARD IV, RICHARD III, MARGUERITE (d'Anjou), WARWICK, etc.

ROSETTE, *Rachid* en Arabe, v. de la B.-Égypte, ch.-l. de province, sur la branche occid. du Nil (branche *Bolbitine* des anciens) et à 9 kil. de son embouchure, à 50 kil. N. E. d'Alexandrie; de 15 à 20 000 h. Une barre dangereuse empêche les navires de remonter jusqu'à Rosette; aussi le commerce de cette ville est-il très-déchu. — Rosette fut fondée en 870 par les Arabes près des anc. villes de *Bolbitine* et de *Metelis*. Les Français l'occupèrent en 1798. Les Anglais ont vainement essayé de la prendre en 1807. — On appele *Inscription de Rosette* une célèbre inscription gravée sur une pierre de granit, découverte en 1799 à Rosette par les Français pendant l'expédition d'Égypte : elle est en 3 langues (hiéroglyphique, égyptien vulgaire et grec), et date de l'an 193 av. J.-C., époque où Ptolémée V, *Épiphane*, monta sur le trône; l'inscription rappelle ce qui s'est passé sous la minorité de ce prince. C'est ce monument qui donna à Champollion la clef des hiéroglyphes. Il se trouve auj. à Londres. Letronne a publié en 1841 le *Texte et la traduction littérale de l'inscription grecque*, avec un commentaire; elle a été publiée de nouveau en Allemagne avec commentaires, par H. Brugsch, Berlin, 1851, et par Uhlemann, 1853. On en trouve aussi le texte dans les *Fragmenta historicorum græc.* de la Collection Didot.

ROSHEIM, ch.-l. de cant. (B.-Rhin), au pied des

Vosges, à 24 kil. S. O. de Strasbourg et à 30 k. N. de Schelestadt; 3910 hab. Bonneterie, forges, eaux salines froides. Fondée au XIIe s.; jadis ville libre et impériale; dévastée par un incendie en 1835.

ROSIÈRE (la). *V.* MÉDARD (S.) et SALENCY.

ROSIÈRES, ch.-l. de cant. (Somme), à 24 kil. N. E. de Montdidier; 2390 hab. Station. Filatures.

ROSIÈRES-AUX-SALINES, bg de la Meurthe, à 20 kil. S. E. de Nancy, sur la r. g. de la Meurthe et le chemin de fer de Paris à Strasbourg; 2179 hab. Haras fondé en 1703; anc. salines abandonnées depuis 1760.

ROSIERS, vge du dép. de la Corrèze, à 24 kil. N. O. de Brives. Patrie du pape Clément VI.

ROSIN (J.), *Rosinus*, antiquaire, né en 1551 à Eisenach, m. en 1626, d'abord professeur, puis prédicateur à la cathédrale de Naumbourg, a laissé *Antiquitatum romanarum corpus*, Bâle, 1583, in-f. (continué par Dempster), ouvrage longtemps estimé, mais aujourd'hui fort arriéré.

ROSKILD, *Rothschild* en allemand, v. de Danemark (Seeland), à 35 k. S. O. de Copenhague; 2000 h. Château royal, belle église. Anc. résidence des rois de Danemark, anc. évêché. Un traité de paix y fut signé en 1658 entre le Danemark et la Suède, qui y acquit la Scanie, le Halland et la Blékingie.

ROSLIN, v. d'Écosse (Édimbourg), à 9 kil. S. O. d'Édimbourg. Chapelle gothique, bâtie en 1440 par W. Sinclair, roi des Orcades. Aux env., les Écossais battirent 3 fois les Anglais en un même jour, 1302.

ROSMINI (Carlo), biographe, né en 1758 à Roveredo, m. en 1827, était membre des académies de la Crusca et de Turin. On a de lui les *Vies d'Ovide, de Sénèque, de Victorin de Feltre, de Philelphe, de Guarini, de J. J. Trivulce*, et une *Hist. de Milan jusqu'en* 1735, publiée en 1820.

ROSMINI-SERBATI (l'abbé Antonio), philosophe, né en 1797 à Roveredo, m. en 1855, s'efforça de ramener les savants à la religion et les catholiques à la science, initia l'Italie aux principaux systèmes contemporains, et écrivit lui-même sur presque toutes les parties de la science des ouvrages que caractérise un éclectisme spiritualiste. Outre une *Histoire comparée des systèmes*, on a de lui des traités d'*Anthropologie*, de *Psychologie*, de *Logique*, de *Morale*, de *Théodicée*, qui forment plus de 30 volumes. Il fonda en 1828 à Domo d'Ossola l'*Institut de charité*, dont les membres devaient se vouer à tous les genres de bonnes œuvres, et qui admettait des laïques comme des prêtres. Il compléta cette œuvre par l'institution des *Sœurs de la Providence*. Nommé cardinal, il refusa cette dignité; néanmoins, il entra comme ministre de l'instruction publique des États romains dans le ministère Rossi. Il fut l'adversaire de Gioberti et de Lamennais et l'ami de Manzoni.

ROSNY, vge de Seine-et-Oise, sur la r. g. de la Seine et sur le chemin de fer de Paris à Rouen, à 7 kil. O. de Mantes; 800 hab. Beau château, où naquit Sully, acquis sous la Restauration par la duchesse de Berry, qui y fonda un hospice.

ROSNY-SOUS-BOIS (le), bourg du dép. de la Seine, entre Montreuil et Bondy, à 10 k. E. de Paris; 2158 h. Station du chem. de fer de l'Est. Fort construit en 1842.

ROSPIGLIOSI. *V.* CLÉMENT IX.

ROSPORDEN, ch.-l. de c. (Finistère), à 22 k. S. E. de Quimper, sur le bord d'un étang; 1242 h.

ROSS, v. d'Angleterre (Hereford), sur la Wye, à 20 kil. S. E. d'Hereford; 4000 hab. Belle église (d'où l'on a une vue délicieuse); cidre renommé. Pope a célébré sous le nom de *l'Homme de Ross* Jean Kyrle, riche habitant de cette ville, qui consacra sa fortune à des actes de bienfaisance. — Ville d'Irlande (Cork), sur une baie dite baie de Ross, à 40 kil. S. O. de Cork; 1800 h. Port presque ensablé. Anc. évêché, auj. réuni à celui de Cork; anc. collége.

ROSS (Comté de), comté d'Écosse, forme l'extrémité N. de l'Écosse d'une mer à l'autre; il a 140 kil. sur 80 et 80000 hab.; ch.-l., Tain. Hautes montagnes, glaciers. Climat froid, âpre. On y trouve quelques clans (ceux de Ross, Fraser, Mackenzie, Macky, Macrac, Monroe), qui parlent encore le gaélique.

ROSS (John), capitaine de la marine anglaise, 1777-1856, fut chargé en 1818 de chercher un passage au N. O. de l'Amérique entre l'Atlantique et le Pacifique, ne put le trouver, mais explora le littoral septentr. et occid. du Groënland; entreprit en 1829 une 2e expédition à ses frais, pénétra au S. O. du Lancaster-Sund dans la passe du Prince-Régent, découvrit le golfe de Boothia, trouva le pôle magnétique boréal (par 77° 7' lat. et 49° 9' long. O.), et passa trois hivers dans ces climats glacés, luttant contre des périls de tout genre. Il a donné de ses deux voyages des intéressantes relations, traduites par Defauconpret, sous les titres de *Voyage vers le pôle arctique*, 1819, *Voyage à la recherche d'un passage au pôle N. O.*, 1835. En 1850, à l'âge de 73 ans, il entreprit, mais sans succès, un nouveau voyage dans les mers polaires, à la recherche de sir John Franklin. A son retour, il fut fait contre-amiral. — Son neveu, sir James Ross, capitaine de vaisseau, né en 1800, l'accompagna dans ses voyages au pôle arctique et commanda lui-même de 1839 à 1843 une expédition au pôle antarctique, dont il publia la relation en 1847.

ROSSANO, *Roscianum*, v. murée d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 6 kil. de la mer Ionienne, à 45 kil. N. E. de Cosenza; 12000 h. Archevêché. Patrie du pape Jean XVII. Fondée, dit-on, par les Œnotriens, elle fut restaurée par les Romains et colonisée par Totila, roi des Goths.

ROSSET (P. Fulcrand), poëte, né à Montpellier en 1712, m. en 1788, était conseiller à la cour des Aides de sa ville natale. Il a composé un poëme de *l'Agriculture*, en 6 chants, qui parut en 1774, et qu'il augmenta de 3 autres chants en 1782. Ce poëme est froid et monotone, mais la versification en est assez pure et l'on y trouve beaucoup de beaux morceaux.

ROSSI, illustre famille italienne, avait été longtemps à la tête du parti guelfe à Parme, lorsque les persécutions du cardinal Bertrand du Pouget, légat du pape, la forcèrent à se jeter dans les bras des Gibelins. Chassée de Parme, elle y fut rétablie par Jean, roi de Bohême (1333); mais dès 1335 Pierre Rossi, qui s'était mis à la tête des siens, fut dépossédé par Mastino de la Scala. Il alla prendre du service chez les Florentins, qui faisaient la guerre à Mastino, et prit Padoue (1337); mais il périt au siége de Monselice en 1338, sans avoir pu rentrer dans Parme. Cependant sa famille y fut rétablie peu de mois après.

ROSSI (Propertia de), artiste, née en 1540 à Bologne, morte en 1591, excellait dans la sculpture en miniature. Elle sculpta la *Passion de Jésus-Christ* tout entière sur un noyau de pêche. Éprise d'un jeune homme qui la dédaigna, elle éternisa ses malheurs dans un bas-relief en marbre qui représente *Joseph rejetant les offres de la femme de Putiphar*.

ROSSI (Jérôme de), *Rubeus* ou *De Rubeis*, né à Ravenne en 1559, m. en 1607, partagea son temps entre la médecine et les travaux littéraires, et fut chargé par ses concitoyens d'une mission auprès de Clément VIII. On a de lui une *Histoire de Ravenne*, en 10 livres (en latin), Venise, 1572, un *Traité de la distillation*, 1582, etc.

ROSSI (Bastiano de), Florentin, un des fondateurs de l'Académie de la Crusca, fut secrétaire de cette compagnie et donna plusieurs éditions du *Dictionnaire de la Crusca;* mais il est surtout connu par son animosité contre le Tasse.

ROSSI (Jean Victor), dit *Janus Nicius Erythræus*, né à Rome en 1577, m. en 1647, s'attacha à différents prélats et finalement au pape Alexandre VII, et n'en dirigea pas moins, sous le titre d'*Eudemiæ* (1637), une satire contre la cour de Rome. On a en outre de lui *Pinacotheca virorum illustrium* (Cologne, 1643), ouvrage de biographie précieux pour les renseignements, mais partial et entaché de flatterie; des *Discours* (en latin), des *Lettres* et des *Dialogues*.

ROSSI (Pellegrino), économiste et diplomate, né en 1787 à Carrare, entra au barreau de Bologne, mais fut forcé de s'exiler en 1815 à cause de son attachement au parti français, se réfugia à Genève et fut appelé par cette ville en 1819 à la chaire de droit romain; représenta en 1832 le canton de Genève dans la diète constituante qui devait reviser le pacte fédéral, proposa un projet de pacte que la diète adopta, mais qui fut rejeté par les communes; vint alors en France où il se fit naturaliser, fut pourvu de la chaire d'économie politique du Collége de France, puis appelé à l'École de droit de Paris pour y remplir une chaire de droit constitutionnel; remplaça en 1836 Sieyès à l'Académie des sciences morales, devint en 1840 membre du Conseil de l'instruction publique et fût fait en 1844 pair de France. Envoyé en 1845 à Rome comme ministre plénipotentiaire, puis comme ambassadeur, il gagna la confiance du pape Pie IX et accepta en 1848, après quelque hésitation, le poste de chef de son ministère. Il travaillait avec ardeur à donner aux États pontificaux un gouvernement constitutionnel ainsi qu'à préparer l'unité de l'Italie lorsqu'il périt assassiné par un républicain fanatique, le 15 nov. 1848. « Rossi, dit M. Mignet, a été un théoricien circonspect, un professeur consommé, un législateur conciliant. Il a eu plusieurs patries, mais il n'a servi qu'une cause, la cause de la liberté réglée par la loi. » Ses principaux ouvrages sont : *Traité du droit pénal*, 1829, où il concilie le principe d'utilité de Bentham avec celui de la justice; *Cours de droit constitutionnel*, recueilli par des sténographes, 1835-36; *Cours d'économie politique*, 1840-54, 4 vol. in-8 (dont les 2 derniers publiés par ses fils); *Mélanges d'économie*, publiés en 1857. M. Mignet a lu à l'Académie des Sciences morales en 1849 une excellente *Notice historique* sur Rossi. Pie IX lui a fait ériger un monument dans Rome.

ROSSIENY, v. de Russie d'Europe (Vilna), à 200 kil. N. O. de Vilna; 6000 h. Anc. capitale de la Samogitie, et encore auj. résidence de l'évêque de Samogitie; collége des Piaristes.

ROSSIGNOL, fameux maître d'écriture, m. en 1736, fut employé du temps de la Régence à écrire les billets de banque. On a beaucoup gravé d'après ce maître, qui fut le premier dans son art.

ROSSIGNOL (J. Ant.), démagogue, né à Paris en 1759, m. en 1802, était ouvrier orfévre avant la Révolution. Se disant un des vainqueurs de la Bastille, il fut un des principaux meneurs des insurrections des faubourgs. Lieutenant-colonel en Vendée sous Biron, puis général en chef de l'armée *des Côtes de La Rochelle*, il ne montra que de l'incapacité, se fit battre, et commit nombre de concussions et d'atrocités. Destitué à diverses reprises, il se fit toujours replacer par Robespierre. Après la chute de ce protecteur, il se jeta dans le complot Babeuf : il s'enfuit pendant le jugement et fut néanmoins acquitté. Placé sur la liste des suspects après le 18 brumaire, il fut, à la suite de l'explosion de la machine infernale, transporté à l'île d'Anjouan, où il mourut.

ROSSO (le), dit *Maître Roux*, peintre de Florence (1496-1541), se forma en étudiant Michel-Ange et les anciens maîtres, surtout le Parmesan. François I l'appela en France, et le nomma surintendant des travaux de Fontainebleau, dont la grande galerie fut construite sur ses dessins et embellie par lui de peintures, de frises et de riches ornements en stuc (auj. détruits); il reçut en récompense un canonicat à la Ste-Chapelle. Le Rosso accusa Pellegrino, qui avait été son ami, de lui avoir volé une somme considérable : l'innocence de celui-ci ayant été reconnue, il s'empoisonna de désespoir. Cet artiste a du grandiose, de la hardiesse et de la vérité dans la disposition des groupes, une couleur brillante, mais trop peu de vérité dans l'imitation de la nature. Parmi ses meilleures compositions on cite : *l'Assomption de la Vierge* et *la Vierge accompagnée de plusieurs saints*, à Florence; une *Descente de croix*, à Borgo-San-Sepolcro; *la Vierge recevant les hommages de Ste Élisabeth*; un *Christ au tombeau*, au Louvre. Il était très-jaloux du Primatice, qui, à son tour, a fait détruire beaucoup de ses fresques.

ROSTAM ou ROSTAN. *V.* ROUSTAM.

ROSTOCK, v. murée et port du Mecklembourg-Schwérin, sur la Warnow, à 16 kil. de son embouchure dans la Baltique, à 65 kil. N. E. de Schwérin; 24000 h. Citadelle, château, église St-Martin, renfermant le tombeau de Grotius. Université, qui date de 1419, bibliothèque, cabinet de médailles, muséum, jardin botanique, etc. Industrie active (drap, lainages, soie, toile, amidon, vinaigre, eau-de-vie de grains, bière, etc.). — Rostock ne fut longtemps qu'un village de pêcheurs : aux XIIIe et XIVe s., elle devint une seigneurie, puis fut une des villes de la Hanse les plus florissantes. Blücher y est né : on y voit sa statue sur une place.

ROSTOPCHIN (le comte Fédor), général russe, né en 1765 près de Twer, m. en 1826, était gouverneur de Moscou en 1812. Selon l'opinion commune, il incendia la ville à l'approche des Français afin de ne laisser aucune ressource à l'ennemi. Il se démit de ses fonctions en 1814 et m. en disgrâce. Il a publié à Paris en 1823 *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, brochure où il nie l'acte qui lui est imputé.

ROSTOV, v. de la Russie d'Europe (Iaroslav), sur le bord N. O. du lac Néro, à 65 kil. S. O. d'Iaroslav; 6000 hab. Archevêché grec. Toiles, vermillon, vitriol, suif, tanneries. — Ville très-ancienne; longtemps capitale d'un petit État tchoude. Prise et presque anéantie par les Tartares en 1237, elle conserva cependant son indépendance jusqu'en 1328, époque à laquelle elle fut réunie à la Russie.

ROSTRENEN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 45 kil. S. O. de Guingamp : 1560 hab. Miel.

ROSTRES, *Rostra*, célèbre tribune aux harangues placée au milieu du *Forum* romain, et du haut de laquelle on parlait au peuple dans ses assemblées. Le nom de *Rostres* lui fut donné en 337 av. J.-C., parce qu'alors le consul Mænius l'orna des *rostres* ou éperons des navires qu'il avait pris sur les Antiates dans une bataille navale gagnée par lui.

ROSWEIDE (Héribert), savant jésuite, né à Utrecht en 1569, m. en 1629, enseigna la philosophie et la théologie à Douay et à Anvers. On a de lui, entre autres écrits, *Fasti sanctorum*, Anvers, 1607, ouvrage qui a donné l'idée du recueil des Bollandistes.

ROSWITH. *V.* HROSVITA.

ROTA, v. et port d'Espagne (Séville), sur l'Océan, vis-à-vis de Cadix; 8000 hab. Vin renommé.

ROTA (Bernardin), poëte italien, né à Naples en 1509, m. en 1575, du regret que lui causa la perte de sa femme, avait été militaire. Il a laissé des *élégies*, des *sylves*, des *épigrammes*, des *sonnets*, qui l'ont fait placer près de Pétrarque, et des *églogues marines* qui lui ont valu le titre de créateur du genre *piscatoresque*. La meilleure édition de ses *Œuvres* est de Mazio, Naples, 1726.

ROTE (la), juridiction établie à Rome, au commencement du XIVe s., par le pape Jean XXII, et réorganisée par Sixte IV, connaît des matières bénéficiales dans tous les pays catholiques. Ce tribunal est composé de 12 docteurs ecclésiastiques nommés *auditeurs*, pris entre les quatre nations d'Italie, de France, d'Espagne et d'Allemagne. Son nom de *Rote*, dérivé de *rota*, roue, vient soit de ce que les juges sont assis en cercle, soit plutôt, selon Ducange, de ce que le pavé de la salle où ils se réunissent est une mosaïque en forme de cercle.

ROTHARIS, duc de Brescia, puis roi des Lombards (636-52), dut le trône au choix de Gondeberge, veuve du roi Arioald, qui l'épousa. Il conquit sur les Grecs Gênes, la Ligurie et plusieurs parties du Frioul, publia le code lombard (643), et laissa le trône à son fils Rodoald. Partisan de l'Arianisme, il établit dans chaque diocèse un évêque arien à côté de l'évêque catholique.

ROTHELIN (l'abbé Ch. d'ORLÉANS de), né à Paris en 1691, m. en 1744, descendait du brave Dunois. Ami du cardinal de Polignac, il le suivit à Rome en qualité de conclaviste. Il rapporta d'Italie une belle collection de médailles, devint en 1728 membre de l'Académie française et en 1732 de celle des inscriptions. Polignac, s'en fiant à son goût, lui avait laissé en mourant le soin de publier l'*Anti-Lucrèce;* Rothelin revisa ce poëme avec soin; mais, sentant sa fin approcher, il le transmit à Lebeau, qui le publia.

ROTHENBOURG, v. de la Hesse-Cassel, ch.-l. de cercle, sur la Fulde, à 45 kil. S. E. de Cassel; 4000 h. Anc. château des landgraves. Vins, sucre de betteraves. École d'agriculture et d'industrie. Draps, papier, poudre. — Ville du Wurtemberg (Fôret-Noire), à 11 kil. S. O. de Tübingue, sur le Necker; 6000 h. Évêché catholique.

ROTHERHITE, vge d'Angleterre (Surrey), sur la r. dr. de la Tamise, tout près de Londres, à 2 kil. du pont de Londres; 13 000 hab. C'est en face de Rotherhite que s'ouvre le *tunnel* de la Tamise.

ROTHSAY, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de Bute, sur la côte E. de l'île de Bute, et à 45 kil. O. de Glasgow; 6000 hab. Pêche active. — Jadis ville considérable, résidence des anc. rois d'Écosse. En 1398, David, comte de Carrick et fils aîné du roi d'Écosse Robert III, fut créé duc de Rothsay : longtemps depuis, l'héritier présomptif porta ce titre.

ROTHSCHEN-SALM, v. de Russie (Finlande), sur une île située à l'embouch. de la Kymmène dans le golfe de Finlande, à 15 kil. S. O. de Friedrichshamn. Vaste port militaire, deux forts, chantiers, casernes pour 14 000 hommes. Victoire navale des Suédois sur les Russes en 1790.

ROTHSCHILD, v. de Danemark. V. ROSKILD.

ROTHSCHILD (Meyer Anselme), fondateur d'une célèbre maison de banque, né en 1743 à Francfort-sur-le-Mein, d'une famille israélite, m. en 1812, entra fort jeune chez un banquier de Hanovre, amassa un petit capital avec lequel il alla s'établir à Francfort, fut en 1801 nommé par le landgrave de Hesse agent de sa cour, sauva au péril de sa fortune les biens de ce prince lorsqu'il fut obligé de quitter ses États en 1806, gagna par cette conduite la confiance de toutes les têtes couronnées, entra en relation d'affaires avec presque toutes les cours de l'Europe, et vit en peu d'années sa maison prendre le plus grand essor. — Il laissa 10 enfants, dont 5 fils, qui, continuant sa maison, en firent le premier établissement de banque de l'Europe, et fondèrent dans les principales villes de nouveaux comptoirs. L'aîné, Anselme, 1772-1855, fut le chef de la maison de Francfort; Salomon, 1774-1855, de la maison de Vienne; Nathan, 1777-1836, alla s'établir à Manchester, puis à Londres; Charles, né en 1788, s'établit à Naples; James, 1792-1868, à Paris. Bien que disséminés ainsi sur des points forts éloignés, les frères Rothschild forment une seule maison. C'est surtout à leur union et à leur réputation de loyauté qu'ils doivent la prospérité extraordinaire et toujours croissante de leur établissement : aussi ont-ils pour devise : *concordia, industria, integritas.* L'empereur d'Autriche qui, dès 1815, avait anobli tous les membres de cette famille, leur a conféré en 1822 le titre de baron.

ROTHWEIL, *Aræ Flaviæ, Rottovilla*, v. murée du Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le Neckar, à 50 k. S. O. de Tubingue; 5400 hab. Établissements d'instruction. — Jadis ville libre impériale. Elle fut prise par les Français en 1643 : le maréchal Guébriant fut blessé mortellement à ce siége.

ROTOMAGUS, *Rouen*, v. de la Gaule, chez les *Veliocasses*, était la métropole de la Lyonnaise 2e.

ROTONDO (mont), la plus haute mont. de la Corse, à 12 kil. S. O. de Corte, a 2672^{m} de haut.

ROTROU (Jean, le), poëte dramatique, né à Dreux en 1609, m. en 1650, sortait d'une famille illustre, issue des comtes de Perche, dont le domaine se voit encore à Nogent-le-Retrou. Il était lieutenant civil et criminel de Dreux, et partageait son temps entre Paris et cette ville; ayant appris, pendant un séjour qu'il faisait à Paris, qu'une maladie épidémique ravageait la ville de Dreux, il y courut pour donner ses soins aux habitants, et fut enlevé en 3 jours. On a de lui 23 pièces, tragédies ou comédies. On y remarque *Antigone* et *Iphigénie*, imitées de Sophocle et d'Euripide, *les Captifs, les Ménechmes, les Sosies*, imitées de Plaute, *S. Genest, Hercule, Bélisaire*, enfin *Venceslas* (1647) et *Chosroès* (1649), qui sont ses chefs-d'œuvre. Corneille appelait Rotrou *son père*, parce que ce poëte, connu avant lui, lui avait donné de bons conseils et rendu de bons offices. Cependant *le Cid, Horace, Cinna, Heraclius, Rhodogune*, avaient paru avant le chef-d'œuvre de Rotrou. La diction de Rotrou est souvent lourde et peu harmonieuse; sa composition est faible, ses situations en général sentent plus le roman que la tragédie; cependant il est plein d'énergie, et, si on le compare à Mairet et à Jodelle, il était en progrès. La meilleure édition des *Œuvres* de Rotrou est celle de Violet-Leduc, Paris, 1820-1822, 5 vol. in-8.

ROTTECK (Charles de), historien, né en 1775 à Fribourg en Brisgau, m. en 1840, professa l'histoire à Fribourg dès 1798, puis voyagea pour compléter ses connaissances, publia à son retour des ouvrages remarquables par leur tendance libérale, fut nommé conseiller du grand-duc de Bade en 1806, puis professeur de droit et d'économie politique à Fribourg, fut élu en 1819 député de l'université à la 1re chambre de Bade, défendit avec ardeur les libertés publiques (surtout la liberté de la presse) à la tribune et dans le journal *le Libéral* (*der Freisinnige*); mais finit par alarmer l'autorité, et vit en 1831 supprimer son journal et son cours. On a de lui : *Histoire universelle*, Fribourg, 1813-27, 9 vol., ouvrage qui a eu plusieurs éditions et dont un *Abrégé* a été traduit par Sim. Gunzez, Paris, 1833-6; *Musée historique pour tous les États*, 1828; *Manuel du droit naturel et des sciences politiques*, 1829-30; *Manuel d'économie politique*, 1835.

ROTTERDAM, *Roterodamum*, grande v. du roy. de Hollande (Hollande mérid.), ch.-l. d'arr., sur la r. dr. de la Meuse et sur la Rotter (ruisseau qui s'y jette dans la Meuse), à 28 k. S. de La Haye; 90 000 h. C'est la plus grande ville du royaume après Amsterdam. Grand et magnifique port, nombreux canaux, bassins superbes (les vaisseaux arrivent au milieu de la ville); chemins de fer. Cour royale, église wallonne, société des sciences, école latine. Consulats. Bourse, amirauté, palais de la Compagnie des Indes, église St-Laurent, hôpital des vieillards. Grand commerce, facilité par des communications régulières avec le Hâvre, Londres, Hambourg et les ports de la Baltique. Exportation de lin et de garance; importation de vins, café, sucre, coton, tabac, etc. Patrie d'Érasme, de Tromp. — L'importance de Rotterdam date du XIIIe s. : elle fut érigée en ville en 1270. Prise par les Flamands en 1297, par Brederode en 1488, par les Français en 1794, elle souffrit encore beaucoup des maux de la guerre pendant la Révolution, et des inondations de la Meuse en 1775 et 1825.

ROUBAIX, ch.-l. de cant. (Nord), sur le canal de ce nom, à 10 k, N. E. de Lille; 49 274 h. (elle en comptait moins de 8000 en 1800). Chambre consultative des arts et manufactures, théâtre, hôpital, station de chemin de fer, puits artésiens; manufactures et fabriques nombreuses, étoffes de laine dites *de Roubaix*, draps, tapis, châles, étoffes pour gilets, linge de table, etc.; filatures de coton et de laine; fabr. de peignes, cardes; fonderies de cuivre, teintureries, tanneries, corroieries.

ROUBAUD (P. Jos. André), prêtre d'Avignon, né en 1730, mort en 1792, vint se fixer à Paris, se distingua comme économiste et grammairien, fut exilé en 1775 pour avoir censuré les abus, mais fut rappelé l'année suivante par Necker, et obtint une pension de 3000 fr. Il a coopéré à la rédaction du *Journal*

de l'Agriculture, du Commerce et des Finances, et a publié, entre autres ouvrages, une *Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1770-75, 15 vol. in-12 ou 5 vol. in-4, et les *Nouveaux synonymes français*, 1785 et 1796, ouvrage estimé, qui se place à côté de ceux de Girard, de Beauzée, sur le même sujet, et qui lui valut un prix de l'Académie.

ROUCHER (J. Ant.), poëte, né en 1745 à Montpellier, s'était déjà fait connaître avantageusement lorsqu'il fut nommé par Turgot receveur des gabelles à Montfort-l'Amaury, espèce de sinécure qui lui permettait de se livrer à son goût pour les lettres. Ayant voulu s'opposer aux excès de la Révolution, il fut condamné à mort pendant la Terreur; il subit le supplice avec courage le 7 thermidor (25 juill. 1794). On a de Roucher *les Mois*, poëme en 12 chants, 1779, une traduction de *la Richesse des nations* de Smith, 1790, et divers morceaux en vers et en prose. Ses *Mois* eurent beaucoup de vogue dans l'origine, et tombèrent depuis dans un injuste oubli : quoique l'ouvrage soit long et inégalement écrit, il offre de très-beaux morceaux. Sa *Correspondance* (pendant sa captivité) a été publiée en 1797.

ROUDAH, île de la Basse-Égypte (Djizeh), dans le Nil, vis-à-vis de Fostât. A l'extrémité S. O. de cette île était le fameux nilomètre des anciens Égyptiens.

ROUDBAR, forteresse de Perse (Ghilan), sur le Kizil-Ouzen, à 60 kil. S. O. de Recht et près de Kasbin, était la résidence de Kya-Buzurk-omid, l'un des chefs des Assassins.

ROUELLE (G. Fr.), chimiste, né en 1703 au bourg de Mathieu, près de Caen, m. en 1770, s'établit pharmacien à Paris, y fit des cours de chimie qui furent très-suivis, devint en 1742 professeur de chimie au jardin royal des Plantes, en 1744 membre adjoint de l'Académie des sciences. Rouelle est un des hommes qui ont fait faire en France le plus de progrès à la chimie; malheureusement il écrivait peu, et souvent ses auditeurs s'appropriaient ses découvertes. On lui doit surtout de précieuses recherches sur les sels : il distingua le premier des sels neutres, acides et basiques. C'est lui qui forma Macquer, Darcet, Sage, Cadet. M. Cap a rédigé son *Éloge*, 1845.—Hilaire R., son frère et son élève (1718-79), lui succéda au jardin des Plantes. On lui doit plusieurs découvertes, entre autres celle de l'urée. On a de lui un *Tableau de l'analyse chimique*, 1774.

ROUEN, *Rotomagus*, *Rudomum*, ch.-l. du dép. de la Seine-Inférieure, sur la r. dr. de la Seine (avec un faub. sur la r. g.), à 126 k. N. O. de Paris par la route, et 137 par le chemin de fer; 102 649 h. Archevêché, qu'on fait remonter à l'an 260, et dont le siége fut occupé par S. Mellon, S. Romain, S. Ouen, le cardinal d'Amboise, le cardinal Ch. de Bourbon, François de Joyeuse, Franç. de Harlay, etc. (le titulaire a le titre de *Primat de Normandie*); église consistoriale calviniste; synagogue; cour impériale, trib. de 1e instance et de commerce; ch.-l. de division militaire; faculté de théologie, école secondaire de médecine, école préparatoire aux facultés; lycée; école d'hydrographie. Acad. des sciences, belles-lettres et arts; sociétés de commerce, d'agriculture, d'émulation, etc. Riche bibliothèque, jardin botanique, musée. Beau port (la marée s'y fait sentir, et les petits navires peuvent y mouiller); beau pont de pierre (remplaçant un pont de bateaux qui s'élevait et s'abaissait avec la marée), pont suspendu; cathédrale magnifique, dont la flèche a été détruite par la foudre en 1822 et depuis reconstruite en fer, et où se voyait une cloche de 20 000 kilogr. dite *George d'Amboise*, fondue en 1501, par ordre du cardinal d'Amboise, archev. de Rouen, brisée en 1786; belle église St-Ouen, attenante à l'hôtel de ville : cette église, commencée en 1318, est un admirable vaisseau gothique, que domine une tour richement dentelée, et dont le portail, ouvrage tout récent, a été achevé en 1852; tour du beffroi ou de *la Grosse Horloge*, élevée en 1389; halle aux toiles, palais de justice, hôtel de ville, vaste Hôtel-Dieu, bourse, théâtres, superbes boulevards. Plusieurs faubourgs : ceux de Bouvreuil et de Beauvoisine au N., de S.-Hilaire au N. E., de Martinville à l'E., d'Eauplet au S. E., de de St-Sever au S. (sur la r. g. de la Seine). Beaux quais, deux belles rues, la rue Napoléon ou Impériale, et la rue de Crosne; mais la ville est généralement mal bâtie, les rues sont étroites et tortueuses, les maisons en partie construites en bois. La ville est encaissée entre plusieurs collines (Ste-Catherine, mont Riboudet, etc.) et traversée par 3 petites riv. (l'Aubec, le Robec, la Renelle), ce qui la rend fort humide. Chemin de fer, allant de Rouen à Paris et au Havre. Grande industrie : nombreuses filatures de coton; tissus, toiles dites *rouenneries*; teintureries, raffineries de sucre, confiserie renommée, surtout pour le sucre de pomme et la gelée de pomme; quincaillerie, tanneries, brasseries, fonderies de métaux, orfévrerie. Commerce très-actif : grand et petit cabotage. Trois foires de 15 jours, les 20 février, 20 juin et 23 octobre : cette dernière surtout, dite *foire de la St-Romain*, est très-importante.—Rouen, l'une des villes les plus anciennes du pays, était avant la conquête romaine le chef-lieu des *Veliocasses;* elle devint sous les Romains la métropole de la 2e Lyonnaise. Le Christianisme y fut introduit dès le IIIe siècle. Mérovée, fils de Chilpéric I, y épousa en 576 sa tante Brunehaut : l'archevêque Prétextat, qui avait béni cette union, fut assassiné dans la cathédrale même par ordre de Frédégonde. Les Normands prirent Rouen en 841 et 859 : ce fut dès lors une de leurs stations. Les ducs de Normandie y fixèrent depuis leur résidence et en firent bientôt une grande ville. Elle obtint une commune en 1144. Après la condamnation de Jean sans Terre, meurtrier de son neveu Arthur, Philippe-Auguste enleva Rouen aux Anglais en 1204. Elle n'a cessé depuis d'appartenir à la France que de 1419 (époque à laquelle Henri V, roi d'Angleterre, y fit son entrée, après un siége célèbre) jusqu'à 1449 (où elle revint à Charles VII avec le reste de la Normandie). Dans l'intervalle avait eu lieu à Rouen le procès et la mort de Jeanne d'Arc (1431). Le siége de Rouen en 1562 fut un des actes principaux de la 1re guerre civile religieuse du Calvinisme : le roi de Navarre, Ant. de Bourbon, fut blessé à mort à ce siége; le duc François de Guise prit la ville sur Montgomery. Henri IV l'assiégea en 1591, mais ne put la prendre; il y tint en 1596 une célèbre assemblée de Notables. La révocation de l'édit de Nantes fut fatale au commerce de Rouen; il ne se releva que sous Louis XV et surtout sous Napoléon I. Depuis il a encore beaucoup souffert par suite des communications directes du Havre avec Paris au moyen du chemin de fer, et plus récemment par l'effet de la disette du coton, amenée par la guerre civile des États-Unis (1862-64). Rouen avait jadis un parlement, établi par Louis XII en 1499. Lors de l'organisation de l'université impériale, elle fut le chef-lieu d'une académie, qui a été supprimée en 1854. Rouen a vu naître les deux Corneille, Benserade, St-Amant, Fontenelle, Pradon, Daniel, Bochart, Basnage, Brumoy, Sanadon, J. Jouvenet, Restout, Géricault, la Champmêlé, Mmes du Boccage et Leprince de Beaumont, Boïeldieu, le général Duvivier, etc.

ROUERGUE, *Rutenicus pagus*, anc. prov. de France, à l'extrémité N.E. du grand-gouvt de Guyenne et Gascogne, était limitée de trois côtés par le Languedoc, et tenait par le 4e à l'Auvergne au N. et au Quercy au N. O. : au S. E. s'étendaient les Cévennes. Le Rouergue était divisé en trois parties : le Comté de R., la Hte-Marche, la B.-Marche. Places principales : dans le Comté, Rhodez, St-Geniez, Entraigues; dans la Hte-Marche, Milhau, St-Affrique; dans la B.-Marche, Villefranche, St-Antonin, Najac, Sauveterre. Il forme auj. le dép. de l'Aveyron et une petite partie de celui de Lot-et-Garonne. — Le Rouergue, habité d'abord par les *Ruteni*, fut com-

pris par les Romains dans l'Aquitaine 1re. Il suivit le sort de cette contrée et forma après Charlemagne un comté particulier; ce comté passa de bonne heure à une branche des comtes de Toulouse : celle-ci s'éteignit en 1066, et les comtes de Toulouse en héritèrent. Mais un de ces comtes, Alphonse I, ayant besoin d'argent pour aller à la 2e croisade, engagea d'abord et puis vendit à Richard, comte de Carlat et de Lodève, le comté de Rhodez, qui formait un tiers du Rouergue (1147). Celui-ci devint la souche d'une maison qui s'éteignit dans les mâles en 1302, et dont l'héritière (Cécile) épousa Bernard VI d'Armagnac. Le Rouergue fut réuni par Henri IV (1589).

ROUÉS (les), nom donné pendant la minorité de Louis XV aux courtisans débauchés du Régent, sans doute parce qu'ils eussent été dignes de la *roue*.

ROUFFACH, *Aquæ Rubeæ*, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 15 kil. S. de Colmar, sur la Lauch et l'Ombach; 3917 hab. Collége, station de chemin de fer. Tissus de coton, bonneterie. Patrie du maréchal Lefebvre. — Jadis ville impériale. Prise et pillée vers 1105 par l'emp. Henri V, contre lequel elle s'était révoltée; prise par les Impériaux en 1635 et par Turenne en 1675.

ROUFIA, l'anc. *Ladon*, riv. de Grèce, descend du plateau central de la Morée, arrose l'Arcadie et l'Élide, et tombe dans le golfe d'Arcadie après un cours de 130 kil.

ROUGE (mer) ou GOLFE ARABIQUE, *Mare Rubrum*, *Arabicus sinus*, grand golfe situé entre l'Égypte et l'Abyssinie à l'O. et l'Arabie à l'E. et au N., est séparé de la Méditerranée par l'isthme de Suez, et s'unit, au S., par le détroit de Bab-el-Mandeb, à la mer des Indes. Vers l'extrémité N., il se partage en deux golfes, celui de Suez à l'O., celui d'Akaba à l'E. Longueur, 2600 kil.; largeur moyenne, 240 k. Cette mer offre peu d'îles et ne reçoit aucun fleuve important. Ses principaux ports sont Djeddah et Moka sur la côte d'Arabie, Suez et Cosséir sur la côte d'Afrique. Elle tire son nom de la coloration de ses eaux, coloration qui s'explique par la présence d'une multitude d'algues et de zoophytes microscopiques de couleur rouge. — La mer Rouge fut, selon la Bible, passée à pied par les Israélites, conduits par Moïse et poursuivis par Pharaon. Cette mer fut, sous les Ptolémées et les Romains, la grande voie du commerce. Fort déchue depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, elle a repris une grande importance depuis qu'il est possible de traverser avec sécurité l'isthme de Suez; cette importance s'est fort accrue par la création du chemin de fer qui traverse l'isthme et du canal de jonction des deux mers.

ROUGE (RIVIÈRE-), grande riv. de l'Amérique du Nord, sort de la Sierra-del-Sacramento, dans le Nouveau-Mexique, coule au S. E., puis à l'E., au S. et au S. E., sépare l'Arkansas du Texas, reçoit la False-Washitta, la Bleue, la Petite-Rivière-du-Sud, la Cagamichi, entre dans la Louisiane, passe à Natchitoches, et tombe dans le Mississipi au-dessous de Natchez, non loin de son embouchure, après un cours de 2350 k. Navigation difficile.

ROUGÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 9 kil. N. O. de Châteaubriant; 2705 hab. Mine de fer.

ROUGEMONT, ch.-l. de cant. (Doubs), à 13 kil. de Beaume-les-Dames; 2772 hab. Usine à fer.

ROUGET DE L'ISLE (Joseph), auteur de la *Marseillaise*, né en 1760 à Lons-le-Saulnier, m. en 1836, était officier du génie en 1789 et adopta avec enthousiasme les idées nouvelles. Se trouvant, en 1792, en garnison à Strasbourg, il composa en une seule nuit les paroles et la musique de l'hymne célèbre auquel il doit sa réputation. Ce chant de guerre, composé pour l'armée du Rhin dont l'auteur faisait partie, devint bientôt un chant national et fit le tour de la France. Les volontaires marseillais le répétaient en marchant contre les Tuileries à la journée du 10 août : c'est ce qui l'a fait appeler la *Marseillaise*. Rouget de l'Isle combattit sous Hoche en Vendée, et fut blessé à Quiberon. Napoléon ne fit rien pour lui; après la Révolution de juillet, il reçut du roi Louis-Philippe une pension. Outre la *Marseillaise*, on a de Rouget quelques pièces de vers (*odes*, *idylles*, *essais*), publiées en 1797, la musique de 50 *Chants français* (de divers auteurs), 1825 et une *Relation du désastre de Quiberon*.

ROUGRAVES. *V.* RAUGRAVES.

ROUILLAC, ch.-l. de cant. (Charente), près de la source de la Nouère, à 24 kil. N. O. d'Angoulême; 2327 h. Vins, eau-de-vie.

ROUILLÉ (Ant. Louis), comte de Jouy, né en 1689, m. en 1761, fut conseiller au parlement de Paris, intendant du commerce (1725), puis ministre de la marine (1749) et des affaires étrangères (1754). Il se fit remarquer par ses vues patriotiques et essaya de relever la marine. Il était membre honoraire de l'Académie des sciences. — Un de ses parents, Rouillé du Coudray (1652-1729), directeur des finances, protégea J. B. Rousseau, qui lui adressa une de ses odes. — Rouillé du Meslay, conseiller au parlement de Paris, laissa en mourant (1715) une somme de 125 000 livres à l'Académie des sciences, pour que le revenu en fût employé à récompenser des recherches mathématiques, notamment la recherche de la quadrature du cercle.

ROUJAN, ch.-l. de cant. (Hérault), à 19 k. N. E. de Béziers; 1900 h. Houille, huile de pétrole.

ROUJOUX (le baron Guill. de), né en 1779 à Landerneau, m. à Paris en 1836, servit d'abord avec distinction, devint en 1812 préfet du Ter (Catalogne), rentra dans la vie privée à la Restauration et fut un instant préfet du Lot en 1830. On lui doit la traduction de l'*Histoire d'Angleterre de Lingard*, 17 vol. in-8, 1825-29, et une *Histoire des rois et ducs de Bretagne*, 1828, 4 v. in-8. On a publié sous son nom un *Dict. français-italien* et *ital.-français*.

ROULANS-L'ÉGLISE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 12 kil. S. O. de Beaume-les-Dames; 554 hab.

ROULERS, en flamand *Rousselaer*, v. de Belgique (Flandre-Occid.), à 32 kil. S. S. O. de Bruges; 11 000 hab. Fabriques et commerce de cotonnades, dites *de Courtray*, et de toiles légères, dites *rollés* ou *rollettes*; teintureries, huileries, savonneries.

ROUM. *V.* KONIEH et SIVAS.

ROUMANIE *ou* pays des Roumains (*V.* ce nom). Après l'expulsion du prince Couza, les Principautés de Valachie et de Moldavie ont proclamé Charles Ier de Hohenzollern *prince de Roumanie* (20 fév. 1866).

ROUMAINS, peuples parlant un idiome dérivé de l'ancienne langue des Romains (Valaques, Moldaves, habitants de la Transylvanie, de la Bessarabie, d'une partie de la Hongrie).

ROUMÉLIE ou **ROMANIE**, le *Roum-Ily* des Turcs (c.-à-d. *pays des Romains*), partie de la Turquie d'Europe comprise entre la Bulgarie et la Servie au N., l'Albanie à l'O., la Thessalie, l'Archipel, le détroit des Dardanelles et la mer de Marmara au S., le canal de Constantinople et la mer Noire à l'E.; env. 4 millions d'habitants. Elle correspond à la Thrace et à la Macédoine des anciens. Cette contrée s'appuie au N. sur les Balkans et est arrosée par la Maritza, la Tundja, le Kara-sou, le Vardar, qui en descendent. Au S., entre les golfes de Saloniki et d'Orfano, elle projette la presqu'île de Chalcidique, et, plus à l'E., entre le golfe de Saros et les Dardanelles, celle de Gallipoli. La Roumélie comprend les gouvts particuliers de Constantinople et de Philippoli, les pachaliks d'Andrinople, de Sérès, de Saloniki, de Monastir et d'Ouskoup; on lui donne pour capitale, après Constantinople, Sophia ou Monastir.

ROUMOIS, *Rotomagensis ager*, anc. petit pays de France (Normandie), entre la Seine et la Rille, compris auj. dans les dép. de la Seine-Inf. et de l'Eure, tirait son nom de la ville de Rouen, qui pourtant n'en faisait point partie, et avait pour lieux principaux Quillebœuf, Bourgachard, Routot, Elbeuf.

ROUPEN, ROUPÉNIENS. *V.* RUPEN, etc.

ROUSSEAU (J. B.), poëte lyrique, né à Paris en 1671, était fils d'un cordonnier, et eut, dit-on, le tort de rougir de cette humble origine. Son père lui fit donner une excellente éducation littéraire, et le jeune homme promit de bonne heure un grand poëte; Boileau lui-même ne dédaigna pas de lui donner des conseils dans sa jeunesse. Il se vit dès l'âge de 20 ans recherché par les personnes du plus haut rang, accompagna le maréchal de Tallard à Londres en qualité de secrétaire, et vécut ensuite comme ami chez Rouillé du Coudray, directeur des finances. Il réussissait également dans l'épigramme et dans l'ode; mais il s'attira le mépris public en jouant un double rôle, celui de poëte religieux dans ses odes, et de poëte licencieux dans ses épigrammes. J. B. Rousseau s'essaya aussi sur la scène et donna quelques comédies (*le Café*, *le Flatteur*, *le Capricieux*), mais il eut peu de succès en ce genre. Accusant de ses revers dramatiques plusieurs gens de lettres qui se réunissaient au café Laurent (La Motte, Crébillon, Saurin, etc.), il lança contre eux quelques couplets satiriques; ces couplets furent bientôt suivis d'une foule d'autres remplis d'infâmes calomnies; on les lui imputa tous; de son côté, il accusa Saurin d'en être l'auteur, et, pour le prouver, il suborna, dit-on, des témoins : mais il fut déclaré lui-même auteur des couplets, condamné comme diffamateur et banni à perpétuité par arrêt du parlement (1712); cependant, il ne cessa de protester de son innocence et il n'est pas encore prouvé qu'il fût coupable. Il se retira en Suisse, où il reçut un bon accueil du comte du Luc, ambassadeur de France; il accompagna plus tard ce seigneur à Vienne, où il obtint la protection du prince Eugène, et se fixa enfin à Bruxelles. Il eut dans cette dernière ville avec Voltaire une entrevue, d'où les deux poëtes sortirent ennemis jurés. On offrit à J. B. Rousseau en 1716 des lettres de rappel; mais il n'en voulut pas profiter, parce qu'on lui devait, disait-il, non pas une grâce, mais une réhabilitation. Cependant il fit en 1738 un voyage secret à Paris dans le but d'obtenir ces lettres de rappel qu'il avait précédemment refusées; n'ayant pu les obtenir, il retourna à Bruxelles, où il mourut en 1741, accablé de regrets et d'infirmités. J. B. Rousseau n'eut point d'égal dans son siècle pour l'*ode*; il créa la *cantate*, espèce nouvelle du genre lyrique, qu'il porta tout d'un coup à sa perfection; on admire surtout dans ses œuvres lyriques l'union du sublime des idées avec l'harmonie du style. Il a composé de nombreuses *épigrammes*, qui sont pleines d'esprit, mais où règne quelquefois un cynisme révoltant : des *épîtres* et des *allégories*, où l'on trouve des étincelles de son talent, mais qui sont bien inférieures à ses autres poésies, et il a laissé une *Correspondance*, publiée à Genève en 1749. Amar a donné en 1820 une édition complète de ses *OEuvres*, avec un commentaire historique et littéraire, 5 vol. in-8, chez Lefebvre. Il existe un très-grand nombre d'éditions classiques de ses *OEuvres choisies;* la plus belle est celle que Didot publia pour le Dauphin, 1790, in-4. M. Manuel a fait paraître en 1852 les *OEuvres lyriques*, avec des notes nouvelles.

ROUSSEAU (J. J.), célèbre écrivain, né en 1712 à Genève, était fils d'un horloger de cette ville. Son éducation fut très-négligée; elle se borna presque à la lecture des *Vies de Plutarque* et de quelques romans, notamment ceux de Richardson. Après avoir été clerc chez un greffier, puis apprenti chez un graveur, il était sans ressources quand il fut recueilli à Annecy par Mme de Warens, dame catholique qui commença sa conversion et le fit admettre à l'hospice des catéchumènes à Turin, où il abjura la religion protestante. Sorti de cette maison, il fut quelque temps réduit à se faire laquais, puis se mit à enseigner la musique à Lausanne, vint en 1732 à Paris où il ne fit que végéter, et alla chercher de nouveau un refuge près de Mme de Warens, qui habitait alors Chambéry; il passa auprès d'elle, soit à Chambéry, soit aux Charmettes, quelques années tranquilles, partageant son temps entre l'étude et les soins dus à son amie. Placé en 1740 comme précepteur chez M. de Mably, grand-prévôt de Lyon, il n'y resta qu'un an. Il se rendit pour la 2e fois à Paris en 1741 : il y apportait une méthode de son invention pour noter la musique en chiffres, sur laquelle il fondait des espérances, mais elle eut peu de succès; cependant il se fit quelques protecteurs, et l'ambassadeur de France à Venise, M. de Montaigu, l'emmena avec lui comme secrétaire. D'un orgueil intraitable, il ne tarda pas à se faire congédier, et revint à Paris (1748), où il obtint une place de commis chez M. Dupin, fermier général; à la même époque, il se liait avec Diderot et Grimm, et s'attachait à cette Thérèse qu'il épousa depuis, et qui n'était qu'une servante d'auberge. En 1749, une question posée par l'Académie de Dijon : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* lui révéla son génie; il concourut, et, bien qu'il eût pris parti contre les arts, fruit de la civilisation, il mit au service du paradoxe une éloquence si entraînante que le prix lui fut décerné. Voulant dès lors vivre indépendant, il abandonna sa place de commis et se fit copiste de musique. Il consacrait aux travaux de son goût le temps que lui laissait ce métier, et il donna en très-peu de temps plusieurs ouvrages de genres très-divers : le *Devin de village*, opéra dont il avait fait la musique ainsi que les paroles, et qui eut une grande vogue (1752); une *Lettre sur la musique française*, où il donnait la palme à la musique italienne, et qui fit beaucoup de bruit; une comédie (*Narcisse*), qui tomba; un *Discours* sur une nouvelle question posée à l'Académie de Dijon, *de l'Origine de l'inégalité parmi les hommes* (1753), œuvre des plus remarquables, mais qui ne put obtenir le prix à cause d'attaques hardies contre le despotisme. Peu après la publication de ce discours, il alla revoir Genève : il y trouva bon accueil, et, voulant recouvrer le titre de *citoyen* de la république, il retourna au Calvinisme, qu'il avait abjuré. Revenu à Paris, J. J. Rousseau se vit recherché par les grands seigneurs et les femmes à la mode : Mme d'Épinay fit construire pour lui dans la vallée de Montmorency le célèbre *Ermitage* (1756) : il composa dans cette paisible retraite la *Nouvelle Héloïse* (1759), le *Contrat social*, code d'une politique hardie et toute nouvelle, où il proclame la souveraineté du peuple, et l'*Émile*, roman philosophique sur l'éducation (1762) : ces 3 ouvrages obtinrent la plus grande vogue; mais le dernier, où il attaquait toute révélation et prêchait le pur déisme, attira sur lui les anathèmes du clergé et les rigueurs du pouvoir. Décrété de prise de corps par le parlement de Paris, condamné également à Genève, où son livre fut brûlé par la main du bourreau, il se réfugia à Motiers-Travers, dans la principauté de Neufchâtel, et y vécut quelque temps de la manière la plus bizarre, travaillant à faire du lacet et affublé du costume d'Arménien. C'est là qu'il rédigea, en 1764, pour la défense de l'*Émile*, sa *Réponse au mandement de l'archevêque de Paris* (Mgr de Beaumont), et les *Lettres écrites de la Montagne* (contre le Conseil de Genève). Forcé de quitter la Suisse, il accepte l'hospitalité que Hume lui offrait en Angleterre, et va s'établir à Wootton, dans le comté de Derby (1766); mais au bout de peu de mois, égaré par d'injustes défiances, il se brouille avec Hume, qu'il accuse de conspirer avec ses ennemis, et rentre en France, où sa présence est tolérée. Après avoir séjourné au château de Trye, près de Gisors, où le prince de Conti lui avait donné un asile, puis à Lyon, à Grenoble et dans plusieurs autres villes, il revint en 1770 à Paris, où il fut l'objet de l'attention publique. Mais sa santé dépérissait à vue d'œil : il était atteint d'une espèce de monomanie mélancolique qui lui faisait voir partout des ennemis acharnés à sa perte. Il accepta en 1778 une retraite que lui offrait René de

Girardin dans son domaine d'Ermenonville : il n'y avait pas deux mois qu'il s'y était établi, lorsqu'il y mourut presque subitement (3 juillet). On supposa, mais à tort, qu'il s'était empoisonné ou s'était tué d'un coup de pistolet : des procès-verbaux authentiques prouvent que sa mort fut naturelle. Il fut enterré à Ermenonville dans l'île des Peupliers. Il laissait plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres ses *Confessions*, où il faisait avec une véracité quelquefois cynique l'histoire si intéressante de sa vie (jusqu'en 1765). Rousseau obtint une célébrité presque égale à celle de Voltaire; il la dut à la fois au charme de son style, à la vive sensibilité qui règne dans ses écrits, à son enthousiasme pour la nature, et plus encore peut-être à ses opinions paradoxales. Comme philosophe, il avait adopté cette ambitieuse devise : *Vitam impendere vero*. Dès ses premiers ouvrages, il s'était posé l'adversaire de la civilisation, et il persista toute sa vie dans cette voie : dans son *Contrat social*, il fondait la société sur un pacte imaginaire et proclamait l'égalité absolue, posant ainsi les principes d'où sortit la Révolution; dans l'*Émile*, il proposait un système d'éducation impraticable, où l'élève n'aurait eu d'autre maître que la nature; dans l'*Héloïse*, il traita, il est vrai, quelques-unes des questions de la morale avec une admirable éloquence; mais il y soutint avec une égale force des opinions contradictoires. Toutefois, il émit sur l'éducation et la politique quelques idées saines qui furent accueillies avec enthousiasme, et qui influèrent puissamment sur son siècle. En religion, il professait le pur déisme, mais sa morale, fondée sur la conscience, était opposée aux doctrines d'égoïsme et d'impiété qui dominaient de son temps. Comme homme privé, J. J. Rousseau montra toujours un désintéressement et une fierté honorables; toutefois, sa vie offre des parties qu'on ne saurait trop flétrir : telles sont sa liaison avec une femme indigne de lui, l'abandon qu'il fit de ses enfants, son ingratitude envers ses bienfaiteurs. En 1794, ses restes furent portés au Panthéon, et son nom donné à une rue de Paris qu'il avait habitée. Genève, sa patrie, oubliant ses anciens griefs, lui a récemment érigé une statue.—Outre les ouvrages déjà cités, J. J. Rousseau a laissé un *Dictionnaire de musique*, un *Dictionnaire de botanique*, de nombreuses *Lettres*, dont quelques-unes sont de vrais ouvrages (entre autres la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, à propos de l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*). Il existe une foule d'éditions de ses *OEuvres*; une des plus complètes est celle qu'a donnée Musset-Pathay, en 23 vol. in-8, 1823-26, avec une *Hist. de sa vie et de ses ouvrages*. G. Moulton a publié en 1854 des *OEuvres* et une *Correspondance inédites* de J. J. Rousseau.

ROUSSEAU (J. Franç. Xavier), consul en Perse, né en 1738 à Ispahan, m. en 1808, était fils d'un joaillier de Genève établi en Perse et cousin germain de J. J. Rousseau. Il fut depuis 1773 chargé comme consul des affaires de France en Perse et dans le pachalik de Bagdad, vint en 1780 visiter la France, où ses services et plus encore sa parenté avec l'auteur de l'*Émile* lui valurent un accueil empressé, et retourna en 1782 dans l'Orient comme consul de Bagdad et de Bassora. Il a laissé des *Mémoires* sur le commerce et l'histoire de la Perse. — Son fils, J. B. L., 1781-1831, successivement consul à Bassora, à Alep, à Bagdad, à Tripoli, a publié : *Description du pachalik de Bagdad*, 1809, *Notice sur la Perse* et *Mém. sur trois sectes musulmanes*, 1818.

ROUSSEL (Pierre), médecin philosophe, né en 1742 à Ax (Ariége), m. en 1802, étudia à Montpellier, vint se fixer à Paris, où il se lia avec Bordeu, et publia en 1775 le *Système physique et moral de la Femme*, ouvrage qui fut fort bien accueilli. On a aussi de lui un *Éloge de Bordeu*.

ROUSSEL (Joseph), compilateur, né à Épinal vers 1750, m. en 1815, d'abord avocat, puis commis de la chancellerie de la Légion d'honneur, a publié : *Politique des cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1793; *Correspondance secrète de plusieurs personnages illustres à la fin du XVIIIe s.*, 1802; *Annales du crime et de l'innocence*, ou *Choix des Causes célèbres*, 20 v. in-12, 1813 et ann. suiv.

ROUSSELAER, v. de Belgique. V. ROULERS.

ROUSSELET (Gilles), graveur de Paris, 1614-86, adopta la manière de Corneille Bloemaert, et la surpassa même quelquefois. On remarque dans son œuvre, qui se compose de 334 pièces : une *Ste Famille* et *la Victoire de S. Michel sur Satan*, d'après Raphaël; *Éliézer abordant Rébecca*, et *Moïse échappé à la mort*, d'après Poussin; une *Annonciation*, *Quatre travaux d'Hercule* et *David terrassant Goliath*, d'après le Guide; *le Christ au tombeau*, d'après le Titien.

ROUSSET DE MISSY (J.), compilateur, né à Laon en 1686, d'une famille protestante que la révocation de l'édit de Nantes avait fait sortir de France, mort en 1762, servit quelque temps dans l'armée hollandaise, ouvrit ensuite à La Haye une école pour la jeune noblesse, puis devint propriétaire du *Mercure historique et politique* de La Haye, qui lança tant de traits contre Louis XIV, et fut nommé historiographe du prince d'Orange. On a de lui plusieurs ouvrages historiques, mais il est surtout connu par deux recueils importants : *Recueil historique d'actes, négociations, mémoires et traités de paix depuis la paix d'Utrecht jusqu'au 2e congrès de Cambray*, La Haye, 1728-52, 25 vol. in-12; et *Supplément au Corps diplomatique de Dumont*, 1739, 3 vol. in-fol.

ROUSSILLON, anc. province et grand-gouvt de la France, avait pour bornes au N. le Languedoc, à l'O. le comté de Foix, à l'E. la Méditerranée et au S. l'Espagne. On le divisait en Roussillon propre ou comté de Roussillon, et Cerdagne française; capitale, Perpignan. Il forme aujourd'hui le dép. des Pyrénées-Orientales. — Le Roussillon, qui doit son nom à la ville antique de *Ruscino*, était occupé avant la conquête romaine par les *Sardones*, les *Consorrani* et les *Cerelani*. Il fit partie sous les Romains de la 1re Narbonaise, passa en 462 sous la domination des Visigoths, et en 720 sous celle des Arabes, fut délivré par Pépin le Bref en 759, et eut dès lors des comtes de race franque, qui se rendirent bientôt héréditaires. Le dernier d'entre eux le légua, en 1172, à Alphonse II d'Aragon. S. Louis, roi de France, renonça à ses droits de suzeraineté sur ce comté. En 1462, Jean II d'Aragon l'engagea à Louis XI pour 300 000 écus d'or; mais Charles VIII le restitua à Ferdinand le Catholique en 1492. Les troupes de Louis XIII le conquirent de 1640 à 1642; le traité des Pyrénées en garantit la possession à la France en 1659.

ROUSSILLON, ch.-l. de cant. (Isère), sur la r. g. du Rhône, à 20 kil. S. de Vienne; 1507 h. Charles IX y rendit en 1564 l'ordonnance qui fit commencer l'année au 1er janvier : jusqu'alors elle avait commencé à Pâques.

ROUSSIN (Albin Reine), amiral, né à Dijon en 1781, m. en 1854, était fils d'un avocat au parlement de Bourgogne. Il s'engagea comme mousse à 12 ans pour sauver son père, détenu comme *suspect* (1793), prit part en 1810 au combat du Grand-Port (Ile-de-France), à l'issue duquel il fut nommé capitaine de frégate, fit de 1811 à 1814 de nombreuses captures sur les Anglais; explora de 1817 à 1821 les côtes de l'Afrique et du Brésil, et rédigea d'excellentes cartes de ces parages, ce qui lui valut son admission à l'Académie des sciences et au Bureau des longitudes; alla en 1828, à la tête d'une escadre, réclamer du Brésil la réparation de préjudices causés au commerce français par le blocus de Buénos-Ayres, et obtint une satisfaction immédiate; fut en 1831 envoyé en Portugal pour demander réparation d'insultes faites à des résidents français par don Miguel, força l'entrée du Tage, regardée comme inexpugnable (11 juillet 1831) et obtint dans les 24 heures toutes les satisfactions réclamées; fut en ré-

compense élevé au grade de vice-amiral, et bientôt après à la pairie, avec le titre de baron; occupa, de 1832 à 1839, le poste d'ambassadeur à Constantinople, et fit tous ses efforts pour sauver l'empire ottoman, menacé à la fois par les armes de l'Égypte et par l'ambition de la Russie; fut nommé amiral en 1840 et appelé en même temps au ministère de la marine; mais il se vit, en 1843, obligé par le mauvais état de sa santé de renoncer aux affaires.

ROUSTAM ou **ROSTAM**, héros de la Perse, était fils de Zal, prince du Sedjistan, et descendait de Djemchid. On le fait vivre sous plusieurs règnes, et même pendant plusieurs siècles; on lui attribue, comme à Hercule, une foule d'exploits, qui évidemment appartiennent à plusieurs personnages distincts. Le dernier des héros de ce nom vivait au VI[e] s. av. J.-C. Il rendit des services signalés au roi de Perse Kaïkaous II (Gouchtaps), délivra ce prince, prisonnier des Arabes, et repoussa les Touraniens qui désolaient ses États; néanmoins il tomba en disgrâce pour avoir refusé d'embrasser la doctrine de Zoroastre. Forcé par suite de ce refus de combattre le fils du roi, Isfendiar ou Asfendiar, il tua ce prince après un combat singulier qui dura deux jours. Il périt plus tard dans une expédition contre l'Inde, par la trahison de Scheghad, un de ses frères.

ROUSTAM, général persan, plaça sur le trône Yezdedjerd III en 632, tenta de repousser les Arabes qui avaient envahi la Perse pour y porter l'Islamisme, et périt en 636 à la bat. de Kadésiah, sans avoir pu arrêter leurs progrès.— Général turc. *V.* ROXELANE.

ROUTCHOUK, v. forte de la Turquie (Bulgarie), ch.-l. de livah, sur la r. dr. du Danube, en face de la ville valaque de Giurgevo, à 88 kil. E. de Nikopoli; env. 40000 hab. Évêché grec. Ville sale et mal bâtie, vieux château. Cette ville sert d'entrepôt pour les marchandises d'Allemagne et surtout de Vienne, qui y sont embarquées sur le Danube. Prise par les Russes en 1812 et 1828, elle fut démantelée la 2[e] fois. — Le livah de Routchouk, au S. de la Valachie, a pour ch.-l. Nikopoli.

ROUTIERS (les), du vieux mot *route*, bande de soldats; bandes d'aventuriers et de pillards qui se formèrent en France en 1147, après le départ de Louis VII pour la croisade, furent détruites en 1183 près de Dun-le-Roi par la confrérie du charpentier Durand (du-Puy), dite les *Pacifici*. Les débris de ces bandes se transformèrent en troupes mercenaires. — Ce nom fut donné depuis à de nouvelles bandes appelées aussi *Brabançons*, *Écorcheurs*, etc.

ROUTOT, ch.-l. de cant. (Eure), à 20 k. E. de Pont-Audemer; 968 h. Marché de bœufs gras.

ROUVET (Jean), de Clamecy (Nièvre), inventa, en 1549, le flottage du bois à bûches perdues, qui a fait la fortune du pays. On lui a érigé, en 1828, un buste dans sa ville natale.

ROUVRAY, *Roboretum*, vge d'Eure-et-Loir, à 40 kil. de Chartres; 790 hab. Dunois y fut battu par les Anglais à la *Journée* dite *des harengs*.

ROUVRES, bourg de la Côte-d'Or, près de l'Ouche, à 12 kil. S. E. de Dijon, a donné son nom à Philippe, dernier duc de la 1[re] maison de Bourgogne.

ROUX (Maître), peintre florentin. *V.* ROSSO.

ROUX (Philibert), chirurgien, né en 1780 à Auxerre, m. en 1854, élève et ami de Bichat, put, à la mort de son maître, continuer son cours, quoique à peine âgé de 22 ans, et termina son *Anatomie descriptive*; devint successivement chirurgien de la Charité, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, et fut admis en 1834 à l'Académie des sciences, où il remplaça Boyer, son beau-père. On a de lui : *Mélanges de chirurgie et de physiologie*, (1809); *Éléments de médecine opératoire* (1813), dont il n'a paru que deux volumes; *Mémoire sur la réunion immédiate des plaies après l'amputation* (1814), où il démontra l'inutilité d'une suppuration prolongée; *Parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française*, 1816; et des mémoires *sur la Staphyloraphie ou Suture du voile du palais* (1825 et 1850). Roux excella surtout dans la chirurgie réparatrice et dans l'art des pansements. Le D[r] Malgaigne a prononcé son *Éloge* à la Faculté de médecine et M. Dubois (d'Amiens) à l'Académie de médecine.

ROVÈRE (la), célèbre maison italienne, qui paraît issue de simples pêcheurs de Savone, a donné deux papes à l'Église, François de la Rovère, qui prit le nom de Sixte IV, et Julien de la Rovère, neveu de Sixte IV, qui prit le nom de Jules II.

ROVÈRE (Jean DE LA), neveu de Sixte IV et frère de Jules II, fut prince de Sinigaglia et Mondavio, puis préfet de Rome, épousa la fille du duc d'Urbin Frédéric, et prépara ainsi l'avénement de sa famille à ce duché. — Son fils, Franç. Marie I de la R., devint duc d'Urbin à la mort de Guid'Ubald I, son oncle maternel, 1508, commanda les troupes que Jules II, son oncle paternel, envoyait contre les Vénitiens, éprouva dans cette guerre des revers qui le firent disgracier, tua, dans un accès de fureur, le cardinal François Alidosi, auquel il attribuait sa disgrâce, rentra cependant en faveur, et soumit au pape en 1512 la Romagne et le territoire de Ferrare. Privé de ses états par Léon X (1516), il les recouvra à la mort de ce pontife (1522). Il fut, dit-on, empoisonné à l'instigation de P. L. Farnèse, fils de Paul III (1538). — Guid'Ubald de la R., fils du préc., duc d'Urbin de 1538 à 1574, ne se distingua que par son amour effréné pour le plaisir et par la sévérité avec laquelle il traita ses sujets révoltés. Il perdit le duché de Camerino, dot de sa femme, que le St-Siége lui enleva.— Franç. Marie II de la R., dernier duc d'Urbin, né vers 1551, était fils du préc. Il devint duc en 1574, protégea et cultiva les lettres, composa lui-même plusieurs ouvrages, et donna au naturaliste Aldrovandi les moyens de former son magnifique musée. Il perdit en 1623 son fils unique Frédéric Ubald, victime de ses débauches, abdiqua en faveur du St-Siége, 1626, et m. en 1631. Il laissait une fille, qui épousa Ferdinand de Médicis et lui porta ses biens particuliers.

ROVÈRE (Guid'Ubald BONARELLI DE LA), littérateur et diplomate, né à Urbin en 1563, fut chargé par les ducs de Ferrare et de Modène de plusieurs négociations, eut part à la fondation de l'Académie des *Intrépides* à Ferrare, et mourut en 1608, majordome du cardinal d'Este. Il est auteur de la *Filli di Sciro* (Ferrare, 1607), pastorale qui se distingue par l'élégance et l'harmonie du style, et qu'on place près de l'*Aminta* et du *Pastor fido*. Elle a été trad. par St-Gelais, 1707. — Son frère, Prosper, 1590-1659, a composé une bonne tragédie : *Il Solimano*, des *Drames* en musique, des *Comédies* et des *Poésies diverses*. Il fonda l'Académie des *Caliginosi* (1624).

ROVÈRE (Joseph Stanislas), démagogue français, né en 1748 à Bonnieux, dans le comtat Venaissin, eut un commandement dans le dép. de Vaucluse sous Jourdan *Coupe-Tête* (1791), fit à la barre de l'Assemblée Législative l'apologie du massacre de la Glacière (Avignon), fut nommé député des Bouches-du-Rhône à la Convention, et alla organiser le régime de la Terreur dans le Midi. Il abandonna la cause de Robespierre dès qu'il le vit renversé, mais il n'en fut pas moins, au 18 fructidor, déporté à Sinnamary, où il mourut en 1798.

ROVEREDO, *Roboretum*, v. des États autrichiens (Tyrol), ch.-l. de cercle, sur l'Adige et le Leno, à 20 kil. S. de Trente; 11000 h. Trib., gymnase; étoffes de soie; cuirs, jambons, etc. — Aux Vénitiens de 1416 à 1609; possédée ensuite par les Autrichiens. Prise par les Français en 1796, à la suite d'une victoire que Bonaparte y remporta le 4 sept. Elle fut comprise dans le dép. du Ht-Adige. Patrie des Rosmini.

ROVIGNO, *Rivonium*, v. et port des États autrichiens (Istrie), sur l'Adriatique, à 80 kil. S. de Trieste; 10600 hab. Chantiers de construction, corderie navale; vin muscat.

ROVIGO, *Rhodigium*, v. de Vénétie, ch.-l. de la Polésine, sur l'Adigetto, à 62 kil. S. O. de Venise; 9000 hab. Résidence de l'évêque d'Adria. Académie des sciences et arts, trib., gymnase, bibliothèque. — Napoléon donna le titre de *duc de Rovigo* au général Savary. *V.* ce nom.

ROVIGO (LA POLÉSINE de). *V.* POLÉSINE.

ROVILLE, village du dép. de la Meurthe, sur la Moselle, à 30 kil. S. E. de Nancy; 500 hab. Ferme-modèle, créée en 1822 par Matthieu de Dombasle, et supprimée en 1842.

ROWE (Nic.), poëte dramatique anglais, né en 1673 à Little-Bedford (Bedfordshire), mort en 1718, était destiné au barreau, mais, ayant obtenu de bonne heure des succès littéraires, il renonça à cette destination. Il reçut le titre de poëte lauréat à l'avénement de George I, et devint secrétaire du conseil du prince de Galles. Il fit représenter plusieurs tragédies qui eurent un grand succès : *Tamerlan*, *Ulysse*, *Jeanne Grey*, *Jeanne Shore*, etc. Elles offrent des scènes tantôt fortes, tantôt attachantes, avec un style correct et harmonieux. Rowe est un des tragiques anglais qui se rapprochent le plus du genre classique. Plusieurs de ses tragédies ont été imitées en France; Andrieux a traduit Jane Shore (dans le *Théâtre étranger*). Les œuvres de Rowe ont été publ. à Londres, 1733, 3 vol. in-12. On y trouve, outre ses tragédies, des traductions de la *Pharsale* de Lucain, du *Lutrin* de Boileau. On lui doit aussi une excellente édition de Shakespeare.

ROWE (Thomas), biographe et poëte (1687-1715), entreprit de donner une suite aux *Vies* de Plutarque, et publia *Énée*, *Tullus Hostilius*, *Aristomène*, *Tarquin l'Ancien*, *Brutus*, *Gélon*, *Cyrus*, *Jason*. Ces *Vies*, qui ne manquent pas de mérite, ont été traduites par l'abbé Bellenger, et réunies à la version de Plutarque par Dacier. — Sa femme, Élisabeth Singer, née en 1674 à Ilchester (Somerset), m. en 1737, a laissé une *Histoire de Joseph*, en vers anglais, des *Lettres morales et amusantes*, en prose et en vers, et un curieux livre sur l'*Amitié après la mort*.

ROWLEY (William), poëte comique du temps de Jacques I, était en même temps excellent comédien. On a de lui : *A new Wonder, a Woman never vext*, (1632); *All's lost by lust* (1633); *March at Midnight* (1643), etc. — Cet auteur n'a rien de commun avec le vieux poëte de ce nom imaginé par Chatterton.

ROXANE, femme perse d'une grande beauté, fille du satrape Oxyarte, fut épousée par Alexandre le Grand. Elle était enceinte à la mort de ce prince, et, trois mois après, elle mit au monde un fils, Alexandre dit *Aigus*. De concert avec Perdiccas, elle fit mourir Statira, autre veuve d'Alexandre, qui faisait obstacle à son ambition, fit reconnaître son propre fils pour héritier du trône, et s'unit avec Olympias contre Philippe Arrhidée et Eurydice, puis se mit sous la protection de Polysperchon. Elle s'enferma dans Pydna lors de l'arrivée de Cassandre, fut, après la prise de cette ville et le meurtre d'Olympias, enfermée par ce général à Amphipolis, et y fut bientôt mise à mort, ainsi que son fils, 311 av. J.-C.

ROXAS. *V.* ROJAS.

ROXBURGH, bg d'Écosse (Roxburgh), dans une presqu'île que forment la Tweed et le Teviot, à 5 kil. S. O. de Kelso; 1000 hab. A 3 kil. de là est l'emplacement d'une anc. ville de Roxburgh, jadis puissante, qui fut la résidence de plusieurs rois d'Écosse, et qui fut détruite en 1550 par suite d'un traité avec l'Angleterre et l'Écosse. — Le comté de R., dit aussi *Teviotdale* (*vallée du Teviot*), entre ceux de Berwick au N. et N. O., de Dumfries, de Selkirk au S. O. et à l'O, de Cumberland au S., a de 30 à 60 kil. sur 35 à 65 : 50 000 hab.; ch.-l., Jedburgh. Ruines romaines, vestiges druidiques.

ROXELANE, femme d'une grande beauté, favorite, puis épouse du sultan Soliman II, était née dans la Russie-Rouge (d'où son nom de *Roxelane*), et avait d'abord été esclave. Elle fut mère de Bajazet, de Sélim II et de Mirmah, et donna celle-ci en mariage au général Roustam. Dans le but d'assurer le trône à son fils Bajazet, elle fit périr, avec l'aide de Roustam, le jeune Mustapha, que Soliman avait eu d'une autre femme. Elle mourut en 1557, sans que ses crimes eussent été découverts.

ROXOLANS, *Roxolani*, peuple de la Sarmatie d'Europe, de la tribu des Alains, habitait les bords du Palus Méotide, entre le Borysthène et le Tanaïs. Ils figurent dans l'histoire comme ayant successivement attaqué le Pont sous Mithridate, puis l'empire romain. Ils entrèrent au service de l'Empire sous Adrien, mais ils le pillèrent plus souvent qu'ils ne le servirent. Ils semblent être les mêmes que les *Ros* ou *Rossi*, ancêtres présumés des Russes.

ROY (Ch.), poëte, né à Paris en 1683, m. en 1764, eut quelque succès dans la comédie et l'opéra, mais se ferma les portes de l'Académie par ses satires. On a de lui 6 opéras : *Calliroé*, 1712; *Sémiramis*, 1718; *Philomèle*, *Bradamante*, *Hippodamie*, *Créuse*, dont quelques-uns offrent de grandes beautés; une comédie, *les Captifs*, imitée de Plaute, 11 ballets, parmi lesquels *les Éléments* (1725) et *les Sens* (1732), qui eurent une grande vogue, des *Odes*, des *Églogues*, etc. Ses *OEuvres*, publ. en 1727, forment 2 v. grand in-8.

ROY (Ant., comte), anc. ministre, né en 1764 à Savigny (Hte-Marne), m. en 1847, fut reçu dès 1785 avocat au parlement de Paris, disputa pendant la Révolution de nombreuses victimes à l'échafaud ou les sauva d'injustes spoliations; s'enrichit à la même époque par d'importantes spéculations, et acquit, entre autres grands biens, le magnifique domaine de Navarre (Eure), que Napoléon se fit céder plus tard; fut, pendant les Cent Jours, membre de la Chambre des représentants, où il fit une vive opposition au gouvernement impérial, fit également partie de la Chambre royaliste dite *Chambre introuvable*, où il vota avec la minorité constitutionnelle; fut de 1816 à 1818 rapporteur des lois de finances et révéla dans ses rapports une haute capacité financière; tint de 1819 à 1822 le portefeuille des finances, signala son administration par un dégrèvement de l'impôt foncier et par la libération des acquéreurs de biens nationaux et reçut en sortant du ministère le titre de comte et la pairie. Il combattit à la Chambre des Pairs le ministère Villèle, et fit rejeter le projet de loi pour la conversion des rentes; fut rappelé aux affaires en 1828, dans le ministère Martignac, mais se retira en 1829 devant le prince de Polignac. Ministre, député, pair de France, Roy se montra partout laborieux, capable, ami du régime constitutionnel et des mesures conciliatrices. Il a laissé deux filles, qu'épousèrent le comte de La Riboisière et le marquis de Talhouet; il a légué ses titres à son petit-fils, M. Aug. de Talhouet.

ROYALE (Place), une des places de Paris, au Marais, entre la rue St-Antoine et le boulevard Beaumarchais, se compose de bâtiments en briques construits d'une manière uniforme et régulière autour d'un jardin et supportés par des arcades en pierre formant une galerie continue pour les promeneurs. Au centre s'élève une statue équestre en marbre de Louis XIII. Commencée par Henri IV en 1605, cette place fut achevée en 1612 et fut longtemps le quartier à la mode; elle est auj. bien déchue. Pendant la Révolution, on la nomma *Place des Vosges*.

ROYAN, *Novioregum*, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 25 kil. S. de Marennes, à l'embouchure de la Gironde, r. dr.; 4005 hab. Petit port, pêche de sardines, bains de mer. Prise par les Calvinistes, reprise et presque détruite par Louis XIII (1622).

ROYANEZ ou ROYANS, anc. pays de France, avec titre de marquisat, dans le Dauphiné, sur la r. g. de l'Isère; ch.-l., Pont-en-Royans. Il est auj. compris dans les dép. de l'Isère et de la Drôme.

ROYAT, vge du Puy-de-Dôme, sur la Tiretaine, à 4 k. S. O. de Clermont-Ferrand; 1150 h. Eaux thermales : anciens Thermes romains; curieuse grotte

ROYAUMONT, vge de Seine-et-Oise, à 6 kil. N. O.

de Luzarches. Anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1227 par S. Louis; les bâtiments ont été transformés en une filature de coton. — On connaît sous le nom de *Bible de Royaumont* un recueil des figures de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec explications; cet ouvrage, communément attribué à Lemaistre de Sacy, paraît plutôt être de Nic. Fontaine, qui le publia en 1694, sous le pseudonyme de Royaumont, prieur de Sombreval.

ROYBON, ch.-l. de cant. (Isère), sur la Calaure, à 18 k. N. O. de St-Marcellin; 2128 h. Grosse draperie.

ROYE, ch.-l. de c. (Somme), sur l'Ayre, à 18 kil. E. N. E. de Montdidier; 3797 h. Église St-Pierre, avec de beaux vitraux. Bas de laine, filature de coton, sucre de betterave. Grand marché de grains et de farines. — Roye, autrefois fortifiée, était une de ces *Villes de la Somme* qui furent un objet de litige entre Charles le Téméraire et Louis XI. Celui-ci la céda, puis la reprit (1475). Elle a subi onze siéges, trois pestes et deux incendies.

ROYE (GUY DE), prélat français, d'une illustre maison de Picardie, s'attacha aux papes Clément VII et Benoît XIII, et occupa successivement les siéges de Verdun, Castres, Dole, Tours, Sens, Reims (1390). Il se rendait au concile de Pise, en 1409, lorsqu'il fut tué d'un coup d'arbalète à Voltri, près de Gênes, dans une émeute suscitée contre ses gens. Il avait fondé à Paris le collége dit *de Reims* en face de Ste-Barbe.

ROYER-COLLARD (Pierre Paul), philosophe et politique, né en 1763 à Sompuis, près de Vitry-le-Français (Marne), m. en 1845, étudia sous les Pères de la Doctrine, enseigna quelque temps dans leurs colléges, puis entra au barreau de Paris; adopta en 1789 les principes de la Révolution, fut même un instant secrétaire de la Commune, mais s'éloigna après la néfaste journée du 10 août 1792. Élu en 1797 député de la Marne au Conseil des Cinq-Cents, il s'en vit expulsé au 18 fructidor : il se lia dès lors avec les royalistes, et fit partie d'un conseil secret formé en France par Louis XVIII; mais il se retira de la politique après le couronnement de l'Empereur pour se livrer tout entier aux études philosophiques et fut nommé professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des lettres de Paris et doyen de la Faculté. Élu de nouveau en 1815, après le retour des Bourbons, député de la Marne, il devint successivement conseiller d'État, directeur de la librairie, enfin président de la Commission d'instruction publique (1816) : il signala son administration par d'importantes améliorations, notamment par la création de chaires d'histoire. Il quitta ce poste en 1820, quand le parti ultra-royaliste l'eut emporté, combattit énergiquement à la Chambre des Députés la loi d'aînesse, la loi du sacrilége, et autres mesures réactionnaires, et obtint par là une telle popularité qu'en 1827 sept colléges l'élurent à la fois; il fut, en 1828, appelé à la présidence de la Chambre, et remplit ces fonctions avec autant de fermeté que d'impartialité; il s'éclipsa volontairement après 1830, mais ne quitta la Chambre que peu d'années avant sa mort. Il avait été en 1827 admis à l'Académie française. M. Royer-Collard fut un des fondateurs du régime constitutionnel en France. On lui avait donné, ainsi qu'à ses amis, le titre de *doctrinaire*, soit par allusion à la congrégation de la *Doctrine* où il avait été élevé, soit parce qu'il avait en politique une *doctrine* arrêtée, doctrine qui consistait à concilier par la pondération des pouvoirs la liberté et la légitimité. Comme philosophe, il a surtout attaché son nom à la réaction spiritualiste en combattant le sensualisme de Condillac et en faisant connaître en France la philosophie écossaise : c'est à son école que se sont formés MM. Cousin et Jouffroy. Comme orateur, il se distingua par une éloquence grave et nerveuse et par une dialectique puissante. On n'a de lui, outre ses discours politiques, que des fragments philosophiques joints à la traduction de Reid par Jouffroy. La ville de Vitry, dont Royer-Collard avait été longtemps le député, lui a élevé une statue. Son nom a été donné à une rue de Paris. M. de Barante a publié *la Vie politique de Royer-Collard, ses discours et ses écrits*, 1861.

ROYER-COLLARD (Athanase), médecin, frère du préc., né en 1768 à Sompuis près de Vitry-le-François, m. en 1825, devint en 1806 médecin en chef de la maison d'aliénés de Charenton, fit avec succès un cours sur les maladies mentales, devint en 1809 inspecteur général des écoles de Médecine, et en 1816 professeur de médecine légale à la Faculté de Paris. On lui doit, outre divers articles et rapports, la fondation de la *Bibliothèque médicale* (1803), journal de médecine estimé.

ROYÈRE, ch.-l. de cant. (Creuse), à 17 kil. E. de Bourganeuf; 2330 h. Bestiaux.

ROYOU (l'abbé Thomas), journaliste, né à Quimper en 1741, m. en 1792, était beau-frère de Fréron. Il remplit 20 ans la chaire de philosophie du collége Louis-le-Grand, eut part à l'*Année littéraire*, et fonda en 1790 l'*Ami du Roi*, journal qui défendit avec courage la cause monarchique et qui lui attira des poursuites. Il m. en 1792, pendant qu'on le recherchait. On a de lui : *Le monde de verre réduit en poudre*, réfutation des *Époques de la nature* de Buffon (1780).

ROYOU (Jacq. Corentin), historien, frère du préc., né à Quimper vers 1745, m. en 1828, fut aussi journaliste, puis se fit avocat, et arracha à la mort plusieurs accusés sous le Directoire. Il fut sous la Restauration censeur dramatique et pensionné. On a de lui deux tragédies, *Phocion* (1817) et *la Mort de César* (1825), une comédie, *le Frondeur*; mais il est plus connu par des écrits historiques : *Précis de l'Histoire ancienne d'après Rollin*, 1802; *Hist. romaine jusqu'à Auguste*, 1806; *Hist. des empereurs romains*, 1808; *Hist. du Bas-Empire*, 1813; *Hist. de France depuis Pharamond*, 1819 : ce sont d'assez bons résumés, mais on les accuse de quelque partialité : l'auteur s'y montre à la fois le défenseur du pouvoir royal et l'adversaire de la puissance cléricale.

ROZE (le chevalier), né à Marseille en 1671, m. en 1733, servit Philippe V en Espagne à la tête de deux compagnies levées à ses frais, puis fut consul à Modon, revint à Marseille au moment où se déclarait la terrible peste de 1720, y déploya le dévouement et l'intrépidité les plus rares, recueillant les malades, enterrant lui-même les morts, et réussit ainsi à rendre le courage aux Marseillais. Comme Belzunce, son digne émule, il échappa au fléau.

ROZEL, ch.-l. de cant. (Savoie), arr. de Moutiers.

ROZIER (l'abbé Franç.), agronome, né à Lyon en 1734, fut, après Bourgelat, professeur à l'école vétérinaire de cette ville, puis directeur de la pépinière du Lyonnais. Il périt en 1793, atteint dans son lit par une bombe pendant le siége de Lyon par les troupes de la Convention. On a de lui : *Cours complet d'agriculture*, 10 vol. in-4, 1781-98 (il n'a rédigé lui-même que les 9 premiers). Il démontra, dès 1774, que l'huile de pavot (vulgairement *huile d'œillette*) est un aliment sans danger.

ROZOY, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), sur l'Yère, à 15 kil. S. O. de Coulommiers; 1489 hab. Anciens remparts flanqués de tourelles et plantés d'arbres, église gothique. Huile de graines. — ROZOY-SUR-SERRE, ch.-l. de c. (Aisne), à 45 kil. N. E. de Laon; 1773 h.

RUAD ou **ROUAD**, *Aradus*, petite île de la Turquie d'Asie, dans la Méditerranée, sur la côte de Syrie, au S. O., et près de Tortose.

RUBEN, fils aîné de Jacob, empêcha ses frères de tuer Joseph, et leur conseilla de se contenter de le descendre dans une citerne, d'où il se proposait de venir le tirer. — Ses descendants formèrent la tribu de Ruben et occupèrent dans la Terre Promise le pays situé à l'E. de la mer Morte et du Jourdain, au S. de la tribu de Gad, entre les torrents de Jabok et d'Arnon, et qui formait la pointe S. E. de la Palestine. On y trouvait les monts Nébo et Abarim et les villes d'Adom, Sébon, Carithaïm, Bosor et Jaser.

RUBENACH, vge des États prussiens (Prov. Rhénane), à 3 kil. N. de Coblentz; 700 hab. C'est de là

que le duc de Brunswick, sur le point d'envahir la France, lança son fameux manifeste (août 1792).

RUBENS (P. Paul), le premier des peintres flamands, né en 1577, à Cologne ou plutôt à Siegen (Nassau), d'une famille noble et aisée d'Anvers, chassée de sa patrie par les persécutions religieuses, fit des études et fut d'abord destiné à la robe, mais il se sentit entraîné vers la peinture, étudia sous Adam Van Ort et Otto Vænius, puis visita l'Italie (1600), séjourna successivement à Rome, à Florence, à Mantoue, à Gênes, revint en Flandre vers 1610, précédé d'une très-grande réputation, fut appelé par l'archiduc Albert à Bruxelles, puis par Marie de Médicis à Paris, où il orna le palais du Luxembourg de ses peintures (1620); mais habita presque continuellement Anvers et enrichit de ses ouvrages la plupart des églises de cette ville. Il fut anobli et comblé d'honneurs par l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, et par l'infante Isabelle, son épouse. Celle-ci le chargea même de missions diplomatiques près de Jacques I, roi d'Anglerre, de Philippe IV, roi d'Espagne, et des Sept Provinces-Unies. Rubens mourut en 1640, jouissant d'une grande fortune. La facilité de cet artiste tenait du prodige : le nombre de ses ouvrages reproduits par la gravure s'élève à plus de 1300. Il excellait dans tous les genres et peignait avec un égal succès l'histoire, le portrait, le paysage, les fleurs, les animaux; cependant ses principaux ouvrages sont dans le genre de l'histoire et représentent des sujets religieux. On cite dans le nombre : la *Descente de croix* de la cathédrale d'Anvers; les *Quatre Évangélistes*, aux Jacobins de la même ville; le *Crucifiement de S. Pierre*, à Cologne; une *Assomption*, *le Christ mort sur les genoux de la Vierge*, *le Christ foudroyant l'hérésie*. Paris possède de lui, outre 21 tableaux, la plupart allégoriques, faits pour Marie de Médicis et Louis XIII, la *Fuite de Loth*, le *prophète Élie*, l'*Adoration de Mages*, la *Fuite en Égypte*, le *Denier des Césars*, le *Triomphe de la religion*. On admire surtout chez Rubens la vigueur du pinceau, la magie de la couleur, le grandiose de l'effet, l'enthousiasme et la variété de la composition; mais on lui reproche l'usage trop fréquent de l'allégorie et le mélange peu judicieux du sacré et du profane. Rubens a formé un grand nombre d'élèves illustres, Van Dyck, Jacques Jordaens, Quellyn, Téniers, etc., et a laissé un *Traité* estimé de la *Peinture*, 1622. Il était aussi un très-habile graveur. Anvers lui a élevé une statue. Son *Histoire* a été écrite par A. Vanharfelt. — Albert Rubens, son fils (1614-57), se distingua par ses connaissances en histoire et en numismatique. On a de lui : *Regum et imperatorum romanorum numismata*, Anvers, 1654; *De re vestiaria veterum*, 1665.

RUBICON, *Rubico*, auj. le *Pisatello*, petite riv. d'Italie, tributaire de l'Adriatique, séparait la Gaule Cisalpine de l'Italie propre. Il était défendu à tout général romain d'entrer avec son armée dans l'Italie propre : le passage du Rubicon par César en armes fut la manifestation décisive de sa révolte et le commencement de la guerre civile (49 av. J.-C.).

RUBRICATUS, riv. d'Hispanie (Tarraconaise), est auj. le *Llobregat*. — Fleuve de Mauritanie Sitifienne, qui se jette dans le Bagradas, est auj. la *Seybouse*.

RUBRUQUIS (Guill. de RUYSBROECK, dit), cordelier, né dans le Brabant vers 1230, m. vers 1300, fut envoyé par le roi de France Louis IX en Tartarie (1253) pour y prêcher l'Évangile ou plutôt pour nouer des intelligences avec les Mongols, visita le khan Batou, puis le grand khan Mangou à Caracorum, fut admis à disputer, en présence de ce prince, avec des prêtres nestoriens et des imans, mais sans obtenir de résultat, et rapporta une lettre du grand khan au roi de France en Terre-Sainte. Il se fixa à son retour dans un couvent d'Acre, et de là rendit compte de son voyage à Louis par une *Lettre* pleine de curieux détails sur l'histoire et les mœurs des Mongols. Cette lettre a été trad. du latin par Bergeron, Paris, 1629.

RUCCELLAI (Bern.), en latin *Oricellarius*, né à Florence en 1449, m. en 1514, était allié des Médicis. Il fut ambassadeur à Gênes, à Naples, en France, prit une grande part au rétablissement des Médicis (1512), se rendit célèbre par la protection qu'il accorda aux savants, et par ses superbes jardins (dits encore auj. *Orti Oricellarii*), dans lesquels se réunissait l'Académie néoplatonicienne. On lui doit : *De Urbe Roma* (dans le *Rerum italicarum scriptores florentini*); *De Bello italico*, histoire de l'expédition de Charles VIII; *De magistratibus romanis*. — Son fils, Jean R., 1475-1525, ami de Léon X, fut nonce en France, protonotaire apostolique et gouverneur du château St-Ange. On a de lui un poëme italien : *les Abeilles*, tiré du 4e chant des *Géorgiques* (trad. par Pingeron, 1770, et par Crignon, 1786), des tragédies de *Rosmonde* (1525) et d'*Oreste* (1723), et quelques poésies. *Rosmonde* est une des premières tragédies régulières du théâtre moderne.

RUDBECK (Olaüs), savant suédois, né à Westeras en 1630, m. en 1702, était fils de Jean Rudbeck, évêque luthérien de Westeras et aumônier de Gustave-Adolphe, à qui l'on doit la *Bible* dite de *Gustave-Adolphe* (1618). Il exécuta à 10 ans une horloge en bois, chef-d'œuvre de mécanique, puis étudia la médecine et s'appliqua surtout à l'anatomie, découvrit les vaisseaux lymphatiques (qu'il nomma *conduits hépatico-aqueux*), ainsi que le réservoir du chyle (1649 et 50), fut nommé en 1657 professeur de botanique et d'anatomie, puis devint recteur, et enfin curateur perpétuel de l'Université d'Upsal, et établit à ses frais dans cette ville un jardin botanique. Il imprimait un grand ouvrage sur l'origine, les antiquités et l'histoire de la Suède, lorsqu'il eut la douleur de le voir détruire dans l'incendie d'Upsal en 1702. On a de lui, entre autres ouvrages : *Exercitatio exhibens novos ductus hepatico-aquosos; Catalogus plantarum horti academiæ Upsalensis; Atlantica, seu Manheim vera Japheti posterorum sedes*, 1675. — Son fils, Olaüs R., né à Upsal en 1670, m. en 1740, fut reçu docteur en médecine à 19 ans, visita la Laponie par ordre de Charles XI (1689), et y recueillit 50 nouvelles espèces de plantes, puis parcourut la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, et fonda en 1720, avec Éric Benzelius, la Société des sciences d'Upsal. Outre 12 vol. in-fol. de dessins de plantes (conservés manuscrits au musée de l'académie de Stockholm), on a de lui : *Nova Samoland* (Laponie), Upsal, 1701; *Campi Elysii*, 1701-1702. Il avait entrepris un *Trésor polyglotte*, destiné à faire voir l'origine et la filiation des langues; mais l'incendie d'Upsal (1702) anéantit son travail.

RUDE (François), statuaire, né à Dijon en 1784, mort en 1855, était fils d'un poêlier et travailla d'abord avec son père. Ayant révélé un rare talent pour le dessin, il fut envoyé à Paris pour se perfectionner, et obtint en 1812 le grand prix. Après le retour des Bourbons, il accompagna dans l'exil M. Frémyet, son bienfaiteur, et resta plusieurs années à Bruxelles, où il reçut les conseils du peintre David. De retour à Paris en 1827, il exécuta pour l'Arc de Triomphe de l'Étoile *le Départ des volontaires*, groupe plein de verve et d'entrain, exposa en 1833 *le Jeune pêcheur napolitain*, et en 1834 un *Mercure rattachant ses talonnières pour remonter dans l'Olympe*, chefs-d'œuvre qu'on peut admirer au musée du Luxembourg. Il traita aussi avec succès plusieurs sujets religieux pour les églises de St-Gervais, de la Madeleine, de St-Vincent de Paul, et exécuta en 1846, pour M. Noisot (à Fixin, Côte-d'Or), *Napoléon mort à Ste-Hélène*. On lui doit en outre des statues du *Maréchal de Saxe*, de *Lapeyrouse*, *Monge*, *Poussin*, *Godefroy Cavaignac*, des bustes de *Houdon*, de *David*, de *M. Dupin*, etc. Toutes ses œuvres ne sont pas également heureuses : on estime moins sa *Jeanne d'Arc* (jardin du Luxembourg) et sa statue du *Maréchal Ney* (placée en 1853 à l'endroit même où le maréchal avait été fusillé, dans l'allée de l'Observatoire).

RUDIES, *Rudiæ*, auj. *Rotigliano*, v. d'Iapygie,

chez les Salentins, entre Hydronte et Brundusium, était grecque d'origine. Patrie d'Ennius.

RUDOLPHI (Ch. Asmond), naturaliste, né en 1770 à Stockholm, m. en 1832 à Berlin, fut nommé par le roi de Suède directeur d'une école vétérinaire créée en Poméranie (1803), puis par le roi de Prusse professeur à Berlin (1810). Il a rédigé sur les vers intestinaux un ouvrage devenu classique : *Entozoa seu Historia vermium intestinalium*, Amst., 1808, avec un *Supplément* publié en 1820.

RUDOLPHINES (TABLES). *V.* RODOLPHE II, emp.

RUDOLSTADT, capit. de la principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt, sur la Saale, à 31 kil. S. de Weimar; 5000 hab. Résidence du prince.

RUE, ch.-l. de c. (Somme), sur la Maye, à 24 kil. N. O. d'Abbeville; 2338 hab. Station, anc. château, chapelle gothique du St-Esprit.

RUEDA (LOPE de), écrivain espagnol. *V.* LOPE.

RUEL ou **RUEIL**, le *Rotalgensis pagus* de Grégoire de Tours, commune du dép. de Seine-et-Oise, sur le chemin de fer de St-Germain et près de la Seine, à 12 kil. O. de Paris et à 10 N. E. de Versailles; 6489 h. — Charles le Chauve, vers 870, donna ce domaine à l'abbaye de St-Denis, qui le posséda jusqu'en 1635; il fut alors acheté par le cardinal de Richelieu, qui y fit construire un beau château, où la cour se retira en 1648 pendant les guerres de la Fronde. Belles casernes; monument de l'impératrice Joséphine (dans l'église). C'est de cette commune que dépend le château de la Malmaison, où résida Joséphine : l'église de Ruel renferme les tombeaux de Joséphine et de la reine Hortense, sa fille.

RUELLE, vge du dép. de la Charente, à 7 kil. N. E. d'Angoulême, sur la Touvre; 1700 hab. Fonderie de canons, créée en 1750 par le marquis de Montalembert, achetée par l'État en 1776.

RUFFEC, ch.-l. d'arr. (Charente), à 42 kil. N. d'Angoulême; 3235 hab. Trib. de 1re inst., collége. Ancien château, église en style *roman-fleuri*. Commerce de marrons, fromages, truffes, pâtés de foie d'oie aux truffes : les *terrines de Ruffec*, faites avec des perdreaux truffés, sont renommées. — Ville très-ancienne; d'abord baronnie, puis vicomté, elle fut érigée en marquisat en 1588. Il s'y est tenu des conciles en 1258, 1304 et 1327.

RUFFI (Ant. de), conseiller à la sénéchaussée de Marseille, puis conseiller d'État, né à Marseille en 1607, m. en 1689, a rédigé l'*Histoire de Marseille*, 1642 et 1696 (avec augmentations), et l'*Hist. des comtes de Provence de* 934 *à* 1480, Aix, 1655. — Son fils, Louis R., 1657-1724, a écrit sur l'*Origine des comtes de Provence, du Venaissin, de Forcalquier et des vicomtes de Marseille*, 1712.

RUFFIEUX, ch.-l. de cant. (Savoie), arr. de Chambéry, entre le Rhône et le lac du Bourget; 1059 h.

RUFFO (Denis Fabrice), dit le *Général-cardinal*, homme d'état napolitain, né en 1744, mort en 1827, fut trésorier de Pie VI, qui le créa cardinal, quoiqu'il ne fût que diacre. Ayant perdu les bonnes grâces du pape, il retourna à Naples et s'y montra l'adversaire d'Acton. En 1799, il souleva la Calabre contre les Français, leur reprit Naples à l'aide des Russes, des Anglais et même des Turcs, et exerça dans cette ville de cruelles vengeances. Cependant il désapprouva en 1805 une nouvelle guerre contre la France, et fut disgracié pour ce motif.

RUFFO (Don Fabricio), comte de Castelcicala, né à Naples en 1745, m. en 1832, s'attacha au ministre napolitain Acton, qui l'envoya en mission en Angleterre, fut de 1795 à 1798 chef du tribunal d'inquisition politique, suivit la cour de Naples à Palerme en 1799, y remplaça Acton comme ministre et fit déclarer la guerre à la France après la bataille d'Aboukir. Ambassadeur à Londres après la paix d'Amiens, il vint occuper le même poste à Paris en 1815.

RUFIN, *Rufinus*, ministre de Théodose I et d'Arcadius, né vers 350 à Elusa (Eause) en Aquitaine, s'acquit un nom comme jurisconsulte, plut à Théodose qui l'emmena à Constantinople, y devint grand maître du palais, puis consul, conseilla à l'empereur le massacre de Thessalonique (390), fit périr Tatien, préfet du prétoire, et s'empara de sa charge (392); usurpa la tutelle d'Arcadius, proclamé empereur d'Orient à la mort de Théodose (395), et se fit universellement exécrer par ses crimes et sa tyrannie. Il eut de vifs démêlés avec Stilicon, tuteur d'Honorius, emp. d'Occident, qui voulait régir l'empire entier; pour se venger de lui, il appela, dit-on, les Goths, qui ravagèrent l'empire. Il allait être associé au trône par Arcadius, lorsque les troupes de Stilicon pénétrèrent dans Constantinople : il y fut tué par le goth Gaïnas (nov. 395). L'ambition, l'avarice et la cruauté de Rufin ont été énergiquement retracées par Claudien dans le poëme intitulé : *Invectives contre Rufin*.

RUFIN, *Toranius Rufinus*, prêtre, né vers 360 à Concordia dans le Frioul, vécut longtemps dans un couvent d'Aquilée, puis à Jérusalem, et y fonda un couvent sur le mont des Oliviers. D'abord lié étroitement avec S. Jérôme, il se brouilla avec lui pour des dissentiments théologiques, revint en Occident, et alla résider à Rome, puis en Sicile (408), où il mourut en 410. On lui doit des traductions latines de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et des *Homélies* d'Origène et de S. Basile.

RUFUS, c.-à-d. *roux*, surnom de plusieurs familles romaines, des Rutilius, des Minucius, des Curtius, etc.

RUFUS, médecin d'Éphèse, qui vivait probablement du temps de Trajan (vers 110), avait composé un poëme grec sur *la Médecine*. Il a aussi écrit sur les maladies des reins et sur l'anatomie : il reconnaît deux ordres de nerfs, ceux du *sentiment* et ceux du *mouvement*. Il ne reste de lui que des fragments, qui ont été publiés par J. Goupil, Paris, 1554, avec la traduction de Crasso, et par W. Rinch, Lond., 1726. M. Littré (1844) et M. Daremberg (1846) en ont trouvé de nouveaux fragments.

RUFUS FESTUS ou SEXTUS RUFUS, historien latin qui vivait vers l'an 370 av. J.-C., était un personnage consulaire. On a sous son nom : 1° *De historia romana libellus*, *Breviarium rerum gestarum populi romani*, qui n'est guère qu'un dénombrement des révolutions et des agrandissements successifs de Rome : 2° *De regionibus urbis Romæ*, espèce de catalogue des monuments de cette ville. Ils ont été publiés tous deux par G. Munnich, Hanovre, 1815, et trad. par A. Dubois, dans la collection Panckoucke, 1843.

RUGEN, île de la Prusse, dans la mer Baltique, est séparée de la côte de Poméranie par un canal de 2 à 3 kil. de large; elle a 55 kil. sur 42, et compte 36 000 h.; ch.-l., Bergen. Côtes fort découpées (d'où trois presqu'îles principales), mais pas de bon port. Nombreuses antiquités germaniques. — L'île de Rugen fut le berceau des Rugiens et le principal sanctuaire des cultes d'Hertha et de Svantovit. Ses habitants se rendirent longtemps redoutables par leurs pirateries. Waldemar I, roi de Danemark, prit cette île en 1168 et y brisa les idoles; elle passa aux ducs de Poméranie en 1478, à la Suède en 1648, fut prise en 1807 par les Français, qui la donnèrent au Danemark, lequel la céda à la Prusse en 1814, en échange de Lauenbourg.

RUGGIERI (Côme), astrologue de Florence, vint en France sous Catherine de Médicis qui fit de lui son confident et son conseil, obtint de cette princesse l'abbaye de St-Mahé en Bretagne, fut accusé, en 1574 de conspirer contre Charles IX avec La Môle et Coconas, fut condamné aux galères, mais obtint sa grâce par la protection de la reine mère. Accusé d'une nouvelle conspiration en 1597 (contre Henri IV), il réussit encore à se soustraire à la condamnation. Il mourut en 1615. Il avait publié depuis 1604 des almanachs, qui furent célèbres. La reine Catherine avait fait construire pour lui à Paris par Bullant un observatoire, dont le seul reste est la colonne astrologique de la Halle au blé. — *V.* UBALDINI.

RUGIENS, *Rugii*, peuple de race germanique,

semble avoir eu d'abord pour demeure l'île de Rugen, dans la mer Baltique, et les bords de l'Oder. Chassés par les Goths, les Rugiens fondèrent en 450 dans la Germanie méridionale un empire qui embrassait la Moravie et l'Autriche au N. du Danube. Cet empire, appelé de leur nom *Rugiland*, fut détruit par Odoacre vers 487. Après la destruction de l'empire d'Odoacre (495), le Rugiland devint l'asile des Hérules. Vers 500, les Lombards se fixèrent à leur tour dans le même pays, et refoulèrent les Hérules vers la Scandinavie.

RUGLES, ch.-l. de c. (Eure), sur la Rille, à 54 k. S. O. d'Évreux; 1853 h. Épingles et pointes dites de Paris, aiguilles, fil de fer, tréfilerie, etc.

RUHNKENIUS (David RUHNEKEN, en latin), célèbre philologue, né en 1723 à Stolpe (Poméranie), m. en 1798, fut adjoint de Hemsterhuys à Leyde pour la langue grecque (1757-61), puis professeur d'histoire et d'éloquence dans la même université, et enfin bibliothécaire de l'Académie en 1771. On a de lui : *Epistolæ criticæ in Homeridarum hymnos*, Leyde, 1749 et 1781; *Timæi sophistæ lexicon vocum platonicarum*, 1754; *Historia critica oratorum græcorum*, 1768; *Velleius Paterculus, cum notis variorum*, 1779; *Homeri hymnus in Cererem*, 1782; *de Vita et scriptis Longini*, 1766; *Opuscula oratoria, philologica, critica*, 1797 et 1823; *Antiquitates romanæ*, 1835. Son érudition était immense, son jugement sûr, son style latin admirable. Wyttenbach a écrit sa *Vie*.

RUHR (la), riv. d'Allemagne qui naît en Westphalie (Arensberg), coule au N. O., reçoit la Lenne, la Mœne, la Wolni, et se jette dans le Rhin à Ruhrort, après un cours d'environ 200 kil. — Riv. des États prussiens, affluent de la Meuse, est plus connue sous le nom de *Roer*. *V.* ce nom.

RUHRORT, v. des États prussiens (prov. Rhénane), au confluent de la Ruhr et du Rhin, à 24 kil. N. de Dusseldorf; 4000 hab. Construct. de bateaux.

RUINART (Dom), savant bénédictin, né à Reims en 1657, m. en 1709, fut longtemps le collaborateur du P. Mabillon. Il a publié seul : *Acta primorum martyrum sincera*, 1689 (il réfute dans la préface les paradoxes de Dodwell sur le petit nombre des martyrs); *Historia persecutionis Vandalicæ* (1694), et a donné une édition estimée de Grégoire de Tours (1699), une *Vie de Mabillon* (1709), un *Voyage en Lorraine et en Alsace*, etc.

RUINES, ch.-l. de c. (Cantal), à 11 kil. S. E. de St-Flour; 846 hab. Scieries de planches de sapin.

RUISDAEL (Jacq.), paysagiste hollandais de Harlem, 1636-81, avait d'abord exercé la médecine. Il excella dans les paysages et les marines. Nul ne sut mieux rendre la nature en général, les chutes d'eau, les forêts sauvages, et la mélancolie de certains sites, éclairés par une lumière funèbre. Ne dessinant pas aussi bien la figure, il empruntait pour cette partie le pinceau de Berghem, de Wouwermans ou de quelque autre maître. On cite surtout de lui une *Chasse au cerf* (à Dresde), le *Coup de soleil*, la *Tempête* ou le *Coup de vent* (tous deux au Louvre).

RULHIÈRE (Claude Carloman de), littérateur, né en 1735 à Bondy près de Paris, m. en 1791, fut aide de camp du maréchal de Richelieu en Guyenne, puis secrétaire du baron de Breteuil, qui l'emmena dans son ambassade en Russie (1760), put observer dans ce pays la révolution de 1762, dont il traça depuis le tableau, fut chargé d'écrire l'histoire des troubles de la Pologne pour l'instruction du dauphin (depuis Louis XVI), reçut pour ce travail une pension de 6000 fr., et parcourut l'Allemagne, la Prusse, la Pologne, afin de rassembler les matériaux de son ouvrage, qui ne parut qu'après sa mort. Il avait été reçu à l'Académie française en 1787. Les plus importants de ses écrits sont : *Éclaircissements sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes* (1788); *Anecdotes sur la révolution de Russie en* 1762 (cet ouvrage, composé dès 1765, ne put paraître du vivant de Catherine II : il ne fut publié qu'en 1797); *Hist. de l'anarchie de Pologne*, ouvrage estimé, qui malheureusement n'a pu être achevé par lui; elle n'a été publiée qu'en 1807, par Daunou; elle a été continuée par A. F. C. Ferrand, 1820, et complétée dans une nouvelle édition due à C. Ostrowski, Par., 1862. On a aussi de Rulhière des poésies, parmi lesquelles on remarque le *Discours sur les disputes* et les *Jeux de main*, poëme en 3 chants. Auguis a donné ses *OEuvres diverses*, 2 vol. in-8, 1819.

RULLUS (P. SERVILIUS), tribun du peuple en 63 av. J.-C., proposa une loi agraire tendant à faire vendre au profit du peuple toutes les terres appartenant au domaine public dans les provinces, et à faire acheter avec le produit de la vente des champs en Italie pour les distribuer aux pauvres. Cicéron, alors consul, parvint, par son éloquence, à faire rejeter par le peuple même cette loi si populaire. Nous possédons 3 des discours qu'il prononça à cette occasion.

RUMFORD (Benjamin THOMPSON, comte de), physicien et philanthrope, né en 1753 dans l'Amérique anglaise, à Rumford, auj. Concord (New-Hampshire), m. en 1814 à Auteuil, prit parti pour la métropole dans la guerre de l'indépendance, fut chargé, en 1776, de porter à Londres la nouvelle de l'évacuation de Boston par les troupes anglaises, fut nommé en 1780 sous-secrétaire d'État en Angleterre, retourna en 1782 en Amérique avec le grade de colonel pour y combattre les insurgés, quitta ce pays après la reconnaissance de son indépendance, prit du service auprès de l'électeur de Bavière Charles Théodore, fut nommé par ce prince lieutenant général de ses armées, puis chargé du département de la guerre et de la direction de la police, signala son administration par d'utiles réformes, supprima la mendicité, et appliqua la science au soulagement des malheureux : c'est lui qui forma le 1er établissement de ces soupes économiques qui portent son nom. Charles-Théodore, en reconnaissance de ses services, le créa comte et le nomma ambassadeur en Angleterre; mais quelques défauts de forme l'empêchèrent d'être reconnu comme tel à Londres. A la mort de l'électeur (1799), il quitta la Bavière, vint se fixer en France en 1802, et épousa en 1804 à Paris la veuve de Lavoisier. On doit à ce savant des recherches sur la vertu nutritive de différentes substances et sur la chaleur, ainsi qu'un calorimètre et un thermoscope; il perfectionna les cheminées, les lampes, et inventa les foyers qui portent son nom. Il était membre de la Société royale de Londres et associé étranger de l'Institut de France. Il a inséré plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques* de Londres et dans les *Mémoires* de l'Institut. On a publié à part ses *Mémoires sur la chaleur*, Paris, 1804, et *sur la combustion*, 1812. Ses *Essais politiques, économiques et philosophiques* avaient paru dès 1798.

RUMIGNY, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 25 kil. S. O. de Rocroy; 847 hab. Patrie de La Caille.

RUMILLY, ch.-l. de c. (Hte-Savoie), à 16 k. S. O. d'Annecy, dans une plaine fertile en grains; 4446 h.

RUMMEL (le), *Ampsagas*, riv. de l'Algérie passe à Constantine et à Milah, et tombe dans la Méditerranée à l'E. de Bougie, après 150 kil. de cours.

RUMP, c.-à-d. *Croupion*, nom donné par dérision en Angleterre aux débris du *long-parlement*.

RUNDJET-SING (c.-à-d. *Roi victorieux*), roi de Lahore, né vers 1782 à Lahore, d'une tribu obscure, mort en 1839, se distingua dans plusieurs combats contre les Anglais, fut élu pour chef par les Seikhs vers 1800, réussit à soustraire son pays à la domination anglaise, et fut en peu de temps maître d'une vaste contrée embrassant le Pendjab, le Moultan, le Kachmir, le Peychawer et partie de l'Afghanistan. Il accueillit dans ses États les généraux français Allard et Ventura, qui disciplinèrent ses troupes, les organisèrent à l'européenne, et leur assurèrent la victoire. Depuis sa mort, son empire est devenu le théâtre de révolutions et de guerres intestines.

RUNES (du goth *runa*, secret), caractères dont se

servaient jadis les Scandinaves (Danemark, Suède, Norvége, Allemagne septent.) et dont leurs prêtres se réservaient la connaissance. L'alphabet runique n'a que 16 lettres; elles sont formées de barres horizontales et verticales; plusieurs ressemblent au plus ancien alphabet grec. On trouve surtout en Suède (dans la prov. d'Upland et l'île de Gottland), dans le Schleswig, et même dans l'Amérique du Nord, des pierres dites *pierres runiques*, qui sont couvertes de ces caractères. On conjecture que les runes dérivent des caractères phéniciens, et qu'ils auront été apportés par des navigateurs de Phénicie, qui auraient pénétré dans la Baltique. Quelques-uns pensent au contraire qu'ils ne datent que du IXe s. de J.-C. En effet, les plus anciennes inscriptions runiques connues ne remontent pas au delà.

RUPEL (la), riv. de Belgique (Anvers), se forme à Rumpst, à 7 kil. N. E. de Malines, par la réunion de la Dyle et de la Nèthe, et va se joindre à l'Escaut, en face de Rupelmonde, à 13 kil. S. O. d'Anvers, après un cours de 15 kil. Elle est très-large : les vaisseaux la parcourent à la voile.

RUPELLA, nom latinisé de *La Rochelle*.

RUPELMONDE (c.-à-d. *Bouche de la Rupel*), v. de la Belgique (Flandre orient.), sur l'Escaut, en face de l'embouch. de la Rupel, à 15 kil. N. E. de Dendermonde; 2800 hab. Quelques-uns y font naître le géographe Mercator.

RUPEN ou **ROUPEN** I, roi d'Arménie, fondateur de la dynastie des Rupéniens, qui régna sur l'Arménie jusqu'au XIVe s., fut souverain de la Petite-Arménie (Cilicie et Cappadoce) de 1080 à 1095. — II, roi de l'Arménie Cilicienne (1174-85), abdiqua en faveur de Léon, son frère, et se retira dans un couvent.— Fils du comte de Tripoli Raymond et d'Alix, fille de Rupen II, fut exclu du trône d'Antioche par Boémond, mais le recouvra, grâce à l'intervention de Léon, son grand-oncle, roi d'Arménie. Il ne paya ce prince qu'en tentant de le déposséder, mais il échoua. Attaqué de rechef par Boémond, puis par le baron Constantin, il perdit la couronne et la vie en 1221.

RUPERT (S.), apôtre de la Bavière, prêcha la foi dans ce pays de 700 à 712, et devint en 716 év. de Salzbourg.

RUPERT (Robert DE BAVIÈRE, dit le prince), né en 1619, m. en 1682, était fils de l'électeur palatin Frédéric V (qui avait épousé la fille aînée de Jacques I, roi d'Angleterre) et neveu de Charles I. Il fut un des principaux généraux de Charles dans la guerre civile, eut part à la bataille d'Edge-hill, près de Warwick (1642), fit lever le siége d'York (1644), mais perdit les batailles de Marston-Moor (1644) et de Naseby (1645), et fut forcé de rendre Bristol à Fairfax. Comblé d'honneurs à la Restauration, il devint amiral avec Monk (1666). Il quitta les affaires en 1679 pour ne plus s'occuper que de physique et de chimie. On lui attribue plusieurs inventions, entre autres celle de la gravure à l'*aquatinta*. Il a laissé des *Mémoires*, publiés seulement en 1849, à Londres.

RUREMONDE, *Roermonde* en flamand, v. forte de Hollande (Limbourg), au confluent de la Roër (ou Ruhr) et de la Meuse, à 44 kil. N. E. de Maëstricht; 8000 h. Anc. évêché, suffragant de Liége. Drap, autres lainages; commerce important. Patrie du géographe Mercator (que d'autres font naître à Rupelmonde).— Fortifiée et érigée en ville en 1290 par Othon III, comte de Gueldre; prise par les Hollandais sur les Espagnols en 1572 et 1632, mais rendue à l'Espagne; reprise par les Hollandais en 1702; cédée en 1716 aux Impériaux, qui en firent la capitale de la Gueldre autrichienne. Prise par les Français en 1792, elle fut sous leur domination le ch.-l. d'un des arrondissements du dép. de la Meuse-Inférieure jusqu'en 1814. L'évêché, érigé en 1561 par Pie IV, a été réuni à celui de Liége en 1801.

RURIK, fondateur de la monarchie russe, avait été chef de Varègues (*V.* ce mot). Appelé en 861 par les habitants de Novogorod, il leur prêta secours contre des voisins pillards; mais dès l'année suivante, il s'empara du pouvoir, et assujettit ceux qu'il était venu défendre. Il étendit son autorité sur Polotsk, Rostov, Mourom, etc., et prit le titre de grand-prince ou grand-duc. Il mourut en 879, laissant son fils Igor sous la tutelle d'Oleg, son parent. Sa dynastie occupa le trône de Russie jusqu'à la fin du XVIe siècle.

RUSCINO, auj. *Perpignan*, ou plutôt la *Tour de Roussillon* ou *Castel-Roussillon*, ch.-l. des *Sardones*, peuple de la Narbonaise 1re, à l'E., près de la Méditerranée et de l'embouch. du *Télis* (auj. le *Tet*), reçut après la conquête romaine une colonie et les priviléges de ville latine. C'est de cette ville que le pays a pris le nom de Roussillon.

RUSICADA, v. de Numidie, auj. *Philippeville*.

RUSSELL (William), patriote anglais, fils de Will. Russel, 1er duc de Bedford, qui avait pris parti dans les guerres civiles contre Charles I, naquit en 1639, voyagea sur le continent, entra en 1661 à la Chambre des communes, se mit à la tête de l'opposition qui, en 1672, renversa le ministère dit *de la Cabal* (*V.* ce mot), se prononça de même contre lord Danby, devenu 1er ministre, sollicita en vain une accusation en forme contre cet homme d'État, provoqua des rigueurs contre les fauteurs du prétendu complot papiste, auquel il croyait de bonne foi (*V.* OATES), proposa d'écarter des conseils du roi le duc d'York, depuis Jacques II (1679), eut une grande part à l'adoption par les Communes du bill qui excluait ce prince du trône, et porta ce bill à la Chambre des lords, qui le rejeta (1680). Quand Charles se mit à gouverner sans le parlement, il entra dans la conspiration de Monmouth, et fut condamné à mort, bien qu'il n'eût voulu qu'une modification dans la marche du gouvernement. Il subit son arrêt avec courage le 21 juillet 1683. Sa mort fut généralement regardée comme un assassinat juridique, et sa mémoire fut réhabilitée en 1689. — Edward R., cousin du précéd., né en 1651, m. en 1727, prit part à la révolution de 1688, fut nommé par Guillaume III membre du conseil privé, et mis à la tête de la flotte chargée de s'opposer au débarquement de Jacques II. Secondé par la flotte hollandaise, il gagna en 1692 la bataille de La Hogue sur l'amiral français de Tourville, mais il ne put empêcher la réunion des flottes françaises de Brest et de Toulon. Envoyé comme amiral en chef dans la Méditerranée, il força Tourville à s'éloigner de la Catalogne, et délivra Barcelone, assiégée par les Français (1694). Il fut en récompense nommé pair et fait comte d'Oxford. Accusé de concussions sous la reine Anne par la Chambre des communes, il fut acquitté par la Chambre des lords (1698), et replacé à la tête de l'amirauté. Il se retira lors du triomphe des tories (1714). Sa *Vie* a été écrite récemment par lord John Russel.

RUSSEY, ch.-l. de canton (Doubs), à 49 kil. S. de Montbéliard; 1147 hab. Marais et tourbières.

RUSSIE (Empire de), le plus vaste État du globe, s'étend en Europe, en Asie et en Amérique, de 16° 10' long. E. à 133° long. O., et de 38° 40' à 81° lat. N., ayant env. 15 000 kil. de l'E. à l'O. et 5000 du N. au S. Baignée partout au N. par l'Océan glacial arctique, la Russie a pour bornes ailleurs : 1° en Europe, à l'O., l'empire d'Autriche, la monarchie prussienne, la mer Baltique, la Suède; au S., la Moldavie et la Turquie d'Europe; 2° en Asie, au S., la Turquie d'Asie, la Perse, le Turkestan, et les vastes annexes de l'empire chinois; 3° en Amérique, l'Amérique anglaise à l'E. Des trois Russies, la Russie d'Asie est sans comparaison la plus grande; mais celle d'Europe, qui en est à peine la moitié, est infiniment plus importante. La population totale de l'empire, en y comprenant celle de la Pologne et de la Finlande, est de près de 75 000 000 d'âmes. La capitale générale est depuis 1703 St-Pétersbourg; c'était auparavant Moscou. Les divisions de l'empire russe portent pour la plupart le nom de gouvernements; quelques-unes sont appelées provinces et districts; une seule (l'anc. Pologne) a le titre de royaume.

RUSSIE D'EUROPE.

1° *Provinces Baltiques.*
Gouvt de St-Pétersbourg (capit., St-Pétersbourg).
Esthonie (Revel).
Livonie (Riga).
Courlande (Mittau).
Finlande (Helsingfors).

2° *Russie septentrionale.*
Arkhangel.
Olonetz (Petrozavodsk)
Vologda.

3° *Grande Russie.*
Moscou.
Smolensk.
Pskov.
Tver.
Novogorod.
Iaroslav.
Kostroma.
Vladimir.
Nijnéi-Novogorod.
Tambov.
Riazan.
Toula.
Kalouga.
Orel.
Koursk.
Voronèje.

4° *Petite Russie.*
Kiev.
Tchernigov.
Pultava ou Poltava.
Slobodes d'Ukraine ou Kharkov.

5° *Russie méridionale.*
Kherson.
Iékatérinoslav.
Tauride (Simféropol).
Bessarabie (Kichenev).
Pays des Cosaques du Don (Novi-Tcherkask).

6° *Russie occidentale.*
Vilna.
Grodno.
Vitepsk.
Mohilev.
Minsk.
Volhynie (Jitomir).
Podolie (Kaminiec).
Prov. de Bialystok.

7° Roy. de Pologne (Varsovie). *V.* POLOGNE.

8° *Russie orientale.*
Kazan.
Viatka.
Perm.
Simbirsk.
Penza.
Astrakhan.
Saratov.
Samara.
Orenbourg (Oufa).

RUSSIE D'ASIE.

9° *Sibérie.*
Partie orient. de Perm et d'Orenbourg.
Tobolsk.
Tomsk.
Iénisséisk (Krasnoïarsk).
Irkoutsk.
Province d'Omsk.
Province d'Iakoutsk.
District d'Okhotsk.
District Transbaikalien (Nertschinsk).
Distr. de Kamtchatka (Pétropavlovsk).
Prov. de l'Amour.
Pays des Kirghis.
Pays des Tchouktchis.

10° *Région Caucasienne.*
Stavropol.
Géorgie (Tiflis).
2° Géorgie (Akhaltsikhé).
Chirvan (Bakou et Chamaky).
Arménie russe (Érivan).
Iméréthie (Khoutaïs).
Vladikavkas ou Pays des montagnes.
Daghestan (Kouba).
Prov. du Caucase (Derbent).

RUSSIE AMÉRICAINE.

Partie continentale et îles (Nouv. Arkhangel).

On appelle vulgairement *Grande-Russie* la région qui occupe le N. et le milieu de la Russie d'Europe; on la nommait jadis *Moscovie*, de sa capitale Moscou; — *Petite-Russie*, la région S. O. de la Russie d'Europe; — *Nouv.-Russie*, la région méridionale de la Russie d'Europe, comprenant les gouvts de Kkerson, Iékatérinoslav, Tauride, Bessarabie, les territoires des Cosaques du Don et de la mer Noire, tous pays récemment conquis; — *Russie Baltique*, la portion de la Russie d'Europe qui comprend les gouvts voisins de la mer Baltique; — *Russie Blanche*, la partie de la Lithuanie détachée de la Pologne en 1772 en faveur de la Russie, et qui a formé les gouvts de Smolensk, Mohilev, et Vitebsk; — *Russie Noire*, la partie occid. de la Lithuanie, qui a formé les gouvts de Minsk et de Grodno; — *Russie Rouge*, la contrée qu'occupaient les palatinats polonais de Lemberg, Chelm et Belcz: après avoir formé un duché indépendant, ce dernier pays fut tour à tour soumis par la Russie, la Hongrie, la Pologne, et fut enfin attribué presque en entier à l'Autriche en 1772, lors du premier partage de la Pologne; le reste appartient à la Russie.

La Russie renferme plusieurs grandes mers : au N., la mer Blanche; à l'O., la Baltique, qui y forme les golfes de Bothnie, de Finlande et de Livonie; au S. la mer Noire et la mer d'Azov; au S. E. la mer Caspienne. La Russie d'Europe n'a point de mont. remarquables, hormis à l'E. où elle est bornée par la chaîne des monts Ourals ou Poyas. La Russie d'Asie au contraire en a beaucoup, et de fort grandes : ce sont d'abord au S. le Caucase, au N. les ramifications du système ouralien, qui s'étendent loin dans l'est, puis le petit Altaï, les monts Sayaniens, ceux du Ht-Kentéï, de Daourie, Iablonoï, Aldan, Stanovoï. Les fleuves de l'empire de Russie sont au nombre des plus grands cours d'eau du globe; ce sont : en Europe le Volga, le Dnieper, le Petchora, les deux Dvinas, le Niémen, le Dniester, le Don, et quelques fleuves communs à la Russie et à d'autres États (Vistule, Kour); en Asie, le Kouban, l'Obi, l'Iénisséi, le Léna, et d'autres moins longs, Oural, Khatanga, Indigirka, Kamtchatka, etc. Des canaux lient entre elles les diverses mers de la Russie d'Europe, notamment la Baltique et la mer Caspienne, la mer Caspienne et la mer Noire. Des chemins de fer, encore peu nombreux, font communiquer la capitale avec Moscou, Riga, Dunaborg, etc. — La Russie comprend une foule de peuples différents, parmi lesquels domine la race slave, à laquelle appartiennent les Russes, les Polonais, les Livoniens, les Courlandais, les Lithuaniens. La race finnoise ou thoude, très-répandue dans la Russie septentr., comprend les Finnois, Esthoniens, Lapons ou Samoyèdes, Tchérémisses, Ostiaks, Tchouvaches, Permiens, etc. Viennent ensuite des Allemands, des Grecs, des Juifs (surtout en Pologne), des Tartares ou Turcs, des Arméniens, des Géorgiens, les farouches tribus caucasiennes, enfin une multitude de hordes (Mongols, Kalmouks, Korièkes, Kamtchadales, Tchoukotches, Aléoutes, etc.). On parle en Russie au moins 30 langues; le russe même n'est qu'une forme du slave; la langue et la littérature françaises sont en grande faveur. La religion grecque non unie dite *orthodoxe* domine en Russie : elle compte plus de 50 millions d'âmes : le czar en est le chef depuis Pierre le Grand; il est secondé dans l'administration des affaires ecclésiastiques par le St-Synode. Il s'y trouve aussi des Grecs-unis et des Catholiques; mais on fait tout pour en diminuer le nombre. Le gouvernement est absolu; le souverain se nomme czar ou empereur (quelquefois on dit *autocrate* pour indiquer la plénitude de sa souveraineté). Ses sujets sont divisés en 5 grandes classes : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, les paysans libres et les serfs. L'aristocratie, représentée par les boïards, jouit d'un grand pouvoir, surtout sur ses terres; tout paysan est serf de la glèbe, à moins d'avoir été affranchi expressément (du reste, les affranchissements, encouragés aujourd'hui par l'empereur, deviennent de plus en plus fréquents). L'armée monte à près d'un million d'hommes, dont une partie cependant forme des colonies militaires. La marine russe n'a pas cessé de se développer depuis un siècle et demi; époque à laquelle elle fut créée par Pierre le Grand. La civilisation, très-inégale, varie selon les pays, les latitudes et les positions. Les sciences, les lettres et les arts ne fleurissent que dans quelques villes : on ne compte dans tout l'empire que 8 universités : St-Pétersbourg, Moscou, Dorpat, Kazan, Kharkov, Kiev, Varsovie, Hessingfors; mais l'empereur Alexandre II prépare une grande réorganisation de l'instruction publique. — Le sud et l'ouest sont généralement plus peuplés, plus fertiles et plus riches; mais quand on a dépassé Moscou et le Volga, les villes et villages deviennent rares; plus d'agriculture; on ne trouve plus guère que des steppes ou maigres prairies désertes, des neiges, quelques mines, des animaux à fourrure. La Russie d'Asie (ou Sibérie) n'a guère pour habitants que des sauvages, des exilés et ceux qui les gardent. Un froid horrible désole au moins les trois quarts de l'empire pendant neuf mois de l'année; puis vient un été très-chaud et très-court. Au S., le climat est tempéré : il est doux et même chaud en Bessarabie, en Tauride, en Arménie, moins cependant que dans les latitudes semblables en Europe. Le sol varie beaucoup et donne, selon les lo-

calités, les productions les plus diverses. Le lin de Courlande et de Livonie est magnifique; l'Ukraine est une des régions du monde les plus fertiles en céréales : on en exporte de grandes quantités. D'immenses forêts couvrent la plupart des provinces et fournissent en abondance des résines, du brai, du goudron, de superbes bois de construction; la rhubarbe et autres plantes médicinales croissent vers la mer Caspienne et à l'entrée de l'Asie; la Tauride, la région Caucasienne, l'Astracan, etc., récoltent des fruits exquis et de bons vins. L'hermine et la marte donnent des fourrures du plus grand prix et en abondance; les loutres, les phoques abondent sur les côtes. L'industrie, bien inférieure en général à celle de l'Europe occid., est cependant très-active sur certains points. La Russie fabrique et exporte de nombreux articles, tels que cuirs (remarquables par leur odeur aromatique), savons, toiles à voiles, cordages, coutils, chandelles, feutre, caviar, colle de poisson, huile, eau-de-vie de grain, carrosserie, bijouterie, orfèvrerie, armurerie, serrurerie, verrerie, fonderie, papeterie, faïence et porcelaine avec cristaux, cachemires, draps, coton, etc. La Russie possède, surtout en Sibérie et dans les monts Ourals de nombreuses mines d'or, d'argent, de platine, de fer, d'étain, qui occupent une foule d'ouvriers. Le commerce intérieur est très-actif; le commerce extérieur est immense et se fait soit par les villes maritimes (Odessa, Riga, Arkhangel, etc.), soit par terre avec l'Europe occid. ou avec l'Inde et la Chine.

Histoire. Les anciens n'ont connu que le sud de la Russie d'Europe, qu'ils comprenaient très-vaguement dans les régions dites *Sarmatie* et *Scythie*, et où ils plaçaient, outre les Sarmates, les Roxolans, Iazyges, Agathyrses, Cimmériens, Taures, Méotes, etc. Dès les premiers siècles de l'empire romain, les Sarmates ou Slaves, habitants primitifs de la Russie septentrionale, envahirent tout le pays. Au IIIe s., les Goths, sortis de la Scandinavie, soumirent à peu près toutes les peuplades comprises entre la mer Baltique et la mer Noire, et fondèrent entre le Niémen, le Dniepr, le Volga et le Don un vaste empire qui comprenait toute la Russie d'Europe. Cet empire fut renversé en 376 par les Huns, et la Russie méridionale fut pendant quatre siècles le passage de tous les barbares de l'est et un théâtre de fluctuations perpétuelles. Les Huns, les Alains, les Bulgares, les Khazares s'y établirent et en furent chassés successivement. Quelques villes cependant y furent fondées vers le VIe s., notamment Novogorod-la-Grande et Kiev. Enfin, en 862, parurent des chefs Varègues, dont un seul, Rurik, fonda un État durable : il régnait à Novogorod avec le titre de *grand-prince*. Sa postérité s'étendit rapidement sur une partie de la Russie méridionale et sur la Galicie, s'établit à Kiev, fit trembler Constantinople et s'éleva à un très-haut point de prospérité sous Vladimir le Grand, qui introduisit le Christianisme parmi les Russes en 988, et sous Iaroslav I, qui fut leur législateur (1019-54). Mais la funeste coutume des apanages vint sans cesse morceler le territoire et engendrer des guerres civiles : outre Kiev, qui était alors la résidence du grand-prince et la vraie capitale de l'empire, existaient plusieurs autres principautés sous des princes du sang de Rurick : Novogorod, Polotsk, Smolensk, Tchernigov, Péréiaslav, Tmoutarakan, Halicz, Tver, Vladimir ou Vlodimierz, Souzdal, enfin Moscou, fondée en 1147. En même temps les invasions orientales continuaient, et l'on vit affluer les Petchenègues, les Polovtses, enfin les Mongols. En 1224, ces derniers, sous la conduite de Batou-Khan, fils de Gengis-Khan, franchirent le Volga, conquirent une partie de la Russie mérid. et fondèrent le grand empire du Kaptchak ou de la Horde d'Or. En 1240, un autre Batou, fils de Touchi, prit Kiev : bientôt la Podolie, la Volhynie, la Galicie orient. reconnurent sa loi, et les princes russes du nord devinrent ses vassaux. Celui de Moscou, resté indépendant, eut seul, à partir de 1328, le titre de grand-prince. L'assujettissement des Russes aux Mongols dura dans toute sa force pendant cent cinquante ans (1240-1389). Les guerres civiles des Mongols et des Tartares et le contre-coup des conquêtes de Tamerlan allégèrent le joug; mais Moscou fut encore menacée et pillée plus d'une fois, et ce n'est qu'en 1481 que le grand Ivan III affranchit la Moscovie du joug des Tartares. Ce même prince venait de soumettre Novogorod, Pskov, la Biarmie, et de réunir nombre de principautés, entre autres la Sévérie; peu après, il y ajouta la partie occid. de la Sibérie. Vasili IV et Ivan IV, ses successeurs, furent toujours en guerre avec la Pologne, les Chevaliers Teutoniques, la Suède; ils conquirent Smolensk, Kazan, Astrakan et la plus grande partie de la Sibérie; mais Ivan fit de vains efforts pour avoir la Livonie. En 1598, la dynastie de Rurik s'éteint et Boris Godounov usurpe le trône : de là une période de troubles, dans laquelle la Russie, que se disputent les Polonais et les Suédois, semble à la veille de périr : l'élection de Michel Romanov (1613) met un terme à tant de maux. La Russie se relève peu à peu sous ce czar et ses deux successeurs : la Sévérie, dont les Polonais s'étaient emparés, est reconquise. Pierre le Grand (1682-1725) poursuit cette œuvre d'agrandissement, en même temps qu'il entreprend de régénérer son peuple : il étend son empire jusqu'à la Baltique, à la mer Caspienne et à la mer Noire, fonde St-Pétersbourg, voit décliner la Pologne, brise la puissance de la Suède et se mêle à la politique générale de l'Europe; à l'intérieur, il augmente encore sa puissance en se déclarant le chef de la religion. Sous ses successeurs (lesquels, à partir de 1762, sont des princes de la maison de Holstein-Gottorp et ne tiennent plus à la maison de Romanov que par des alliances), la prospérité de la Russie s'arrête, sans reculer toutefois; mais Catherine II (1763-1796) porte la Russie au plus haut point de splendeur, conquiert la Petite-Tartarie (comprenant la Crimée), la Lithuanie, la Courlande, le Caucase, et obtient la moitié de la Pologne (par les partages de 1772 et 1795). Paul I, son fils, entre dans la coalition contre la France, et envoie jusqu'en Suisse ses armées, commandées par Souvarov (1799). Sous Alexandre I, malgré une lutte continuelle avec la France (interrompue seulement par la paix de Tilsitt, 1807), malgré l'expédition de 1812, pendant laquelle Moscou est livrée aux flammes par les Russes eux-mêmes, la Russie se grossit de la Finlande, de la Bothnie orient., de la Bessarabie, de la Géorgie; en 1815, elle s'empare des deux tiers au moins de la Grande-Pologne (dont la France avait fait en 1807 le grand-duché de Varsovie) et en forme le *Royaume de Pologne*. A cette époque, la Russie, à la tête de la Ste-Alliance, était la puissance prépondérante en Europe. Nicolas I, qui succéda à Alexandre, ajoute à ses États la plus grande partie de l'Arménie, enlevée au roi de Perse, le pachalik d'Akhaltsiké et les bouches du Danube, enlevés à la Turquie. Ses armées victorieuses allaient marcher sur Constantinople, si l'intervention des puissances européennes ne l'eût pas arrêté (1829); néanmoins, il avait encore réussi à affaiblir considérablement l'empire turc en aidant à l'indépendance de la Grèce (1820-27), et en affranchissant presque entièrement la Servie, la Valachie, la Moldavie, placées sous sa protection; il avait enfin vu cet empire contraint à se mettre à sa merci par le traité d'Unkiar-Skelessi (1833). A la même époque, la Pologne, soulevée à la suite de la révolution française de 1830, avait été réduite malgré des efforts héroïques et incorporée à l'empire. Ainsi maître partout, l'empereur Nicolas n'avait plus qu'à consolider ses conquêtes, lorsqu'en 1853, en voulant s'imposer comme protecteur des fidèles de l'Église grecque dans les provinces turques, il fit naître une nouvelle guerre avec la Turquie et suscita une querelle qui amena une guerre européenne : après deux campagnes désastreuses, dans lesquelles Nicolas eut à combat-

tre, outre la Turquie, la France et l'Angleterre, la Russie, vaincue sur l'Alma et à Sébastopol, fut forcée de signer, le 30 mars 1856, une paix désavantageuse. Alexandre II, prince pacifique, s'est appliqué à réparer les maux de la guerre et à réformer le régime intérieur de l'empire : il a entrepris l'affranchissement des serfs et la réorganisation de l'instruction publique; mais en 1863 la paix de son règne fut troublée par un nouveau soulèvement des Polonais, qui ne put être apaisé qu'au bout de deux ans et après de sanglants combats.

Grands-princes et czars de Russie.

1° *Dynastie de Rurik.*

A Kiev (sauf Rurik I).		Sviatoslav II,	1073-76
Rurik I, d'abord avec Sinéous et Trouvor, puis seul,	862	Vsévolod I.	1078
Oleg, régent,	879	Sviatopolk II,	1093
Igor, fils de Rurik,	913	Vladimir II,	1113
Olga, sa veuve,	945	Mstislav I,	1125
Sviatoslav I,	964	Iaropolk II,	1132
Iaropolk I,	973	Viatchislav,	1137
Vladimir I,	980	Vsévolod II,	1138
Sviatopolk I,	1015	Igor II,	1146
Iaroslav I,	1019	Isiaslav II,	1146-54
Isiaslav I (deux fois chassé),	1054-78	Iourié I Dolgorouki, duc de Souzdal, 1125, de Moscou, 1147,	
Vseslav,	1067	enfin de Kiev,	1149-57

Schisme de 86 *ans.*

A Kiev.		*A Moscou.*	
Rostislav I,	1154-62	André I Bogolioubski,	1154-75
Isiaslav III,	1156-67		
Mstislav II,	1167-70		
Gleb Iourievitch,	1168-72		
Iaroslav II Isiaslavitch,	1172-75	Michel I,	1175-77
Roman I,	1179	Vsévolod III,	1177-1212
Sviatoslav III,	1179-93		
Rurik II,	1193-1209		
Roman II,	1193-1206		
Vsévolod III,	1206-12		
Mstislav III,	1212-24	Iourié II,	1213-38
Vladimir III,	1230-39	(Constantin,	1217-18)
Michel I Vsévolodovitch,	1239-40	Iaroslav II Vsévolodovitch,	1238-40

A Vladimir jusqu'en 1339 *et ensuite à Moscou.*

Iaroslav II Vsévolodovitch,	1240	Dmitri II, de Tver,	1323
Sviatoslav III Vsévolodovitch,	1247	Alexand. II, de Tver,	1326
André Iaroslavich,	1249	Ivan I Kalita,	1328
S. Alexandre I, Newski,	1252	Siméon,	1340
Iaroslav III Iaroslavitch,	1263	Ivan II,	1353
Vasili I,	1272	Dmit. III, de Souzdal,	1359
Dmitri I,	1276-94	Dmitri IV (ou III bis) Donski,	1362
André II,	1294-1304	Vasili II,	1389
Daniel,	1295	Vasili III l'Aveugle,	1425
Vasili, de Souzdal,	1304	Ivan III le Grand,	1462
Michel II, de Tver,	1304-19	Vasili IV,	1505
Iourié III,	1319	Ivan IV le Terrible (il prend le titre de *tzar*),	1533
		Fédor I,	1584

2° *Transition aux Romanov.*

Boris Godunoff,	1598	Vasili V Chouiski,	1606
Fédor II,	1605	Vladilslas de Pologne,	1610
Dmitri V, Grégoire Otrepiev (le faux Dmitri).	1605		

3° *Dynastie des Romanov.*

Michel III,	1613	Pierre I, seul,	1689
Alexis I,	1645	Catherine I, veuve de Pierre,	1725
Fédor III,	1676	Pierre II,	1727
Ivan V et Pierre I, le Grand,	1682	Anne Ivanovna,	1730
Sophie, co-régente,	1686-89	Ivan VI,	1740
		Élisabeth Pétrovna,	1741

4° *Dynastie de Holstein-Gottorp.*

Pierre III de Holstein-Gottorp, neveu d'Élisabeth,	1762	Paul I, leur fils,	1796
Catherine II, d'Anhalt, sa veuve,	1762	Alexandre I,	1801
		Nicolas I,	1825
		Alexandre II,	1855

RUSTAUDS (Guerre des), ou *G. des Paysans*, guerre qui éclata en 1525 en Alsace. Les Paysans, excités par les Anabaptistes, se soulevèrent sous la conduite d'un certain Érasme Gerbert de Molsheim, s'emparèrent de Saverne, et s'y défendirent quelque temps. Chassés de l'Alsace par le duc de Lorraine, ils se répandirent en Allemagne, où, mêlés aux Anabaptistes, ils commirent de grands ravages.

RUSTICUS (FABIUS ARULENUS), romain courageux qui ne craignit point, sous Néron et Domitien, de faire l'éloge de Thraséas et d'Helvidius Priscus : Domitien lui envoya l'ordre de se donner la mort. Rusticus était l'ami de Pline le jeune et de Tacite. Il avait composé une *Histoire des empereurs*, qui se faisait remarquer par l'esprit d'indépendance.

RUSTIQUE (S.), compagnon de S. Denis, subit avec lui le martyre à la fin du IIIe s. On le fête le 9 oct.

RUSUCURRU, v. de la Mauritanie Césarienne, à l'O. d'Iol ou Césarée, est auj. *Dellys*.

RUTEBEUF, trouvère du XIIIe s., né à Paris sous le règne de S. Louis, composa des poésies fugitives, des complaintes, des mystères et un grand nombre de satires. Il vécut dans une profonde misère et accablé de dettes. Ses poésies, encore empreintes de la rudesse de la langue naissante, sont remarquables par la franchise des pensées et l'énergie de l'expression. A. Jubinal a publié ses *Œuvres complètes*, Paris, 1840, 2 vol. in-8.

RUTENI, peuple de l'Aquitaine 1re, entre les *Arverni*, les *Cadurci*, les *Arecomici*, occupaient le pays appelé depuis *Rouergue* (Aveyron), et avaient pour ch.-l. *Segodunum*, depuis *Ruteni* (auj. Rhodez). Originairement ils possédaient aussi ce qui fut plus tard nommé l'*Albigeois;* mais, battus par les Romains en 106 av. J.-C., ils abandonnèrent ce pays, qui fut joint à la *Province romaine*.

RUTGERS (Jean), *Janus Rutgersius*, né à Dordrecht en 1589, d'une famille noble, m. en 1625, était oncle de Nic. Heinsius. Il fut l'élève de Vossius, acheva ses études en France, visita la Suède, la Livonie, fut nommé par Gustave-Adolphe conseiller d'État et ambassadeur près des États généraux. On lui doit, outre des notes sur plusieurs classiques latins, *Variarum lectionum libri sex*, Leyde, 1618, des *Lectiones Venusinæ* (remarques sur Horace, natif, comme on sait, de Venusium), des *Poemata*, Leyde, 1653, et un *Glossarium græcum*, 1729.

RUTH, femme moabite, avait épousé en première noces un jeune israélite nommé Mahalon, fils de Noémi. Devenue veuve, elle suivit Noémi, sa belle-mère, à Bethléem, se mit, pour subsister, à glaner dans les champs de Booz, riche agriculteur, parent de son premier mari, réussit, en suivant les avis de Noémi, à se faire épouser par lui, et devint mère d'Obed, un des ancêtres de David. L'histoire de Ruth, contemporaine de Jephté, est consignée dans un livre de l'Ancien Testament dit le *Livre de Ruth;* elle a été mise en vers par Florian.

RUTHÉNIENS, peuple de race slave, répandu partie en Autriche (Galicie), partie en Pologne, habite ce qu'on appelle vulgt *Russie rouge* et *R. blanche*.

RUTHVEN (W.), seigneur écossais, comte de Gowrie, eut part au meurtre de Rizzio et à la ligue qui força Marie Stuart d'abdiquer, forma en 1582 le projet de s'emparer de la personne de Jacques VI et commença même l'exécution de ce complot, mais fut vaincu, pris et mis à mort. — Jean et Alexandre Ruthven, ses deux fils, tramèrent aussi, dit-on, en 1600, un complot contre Jacques VI, mais le roi vint inopinément les surprendre à Gowrie-House, déjoua ainsi leurs trames et les fit mettre à mort.

RUTILIUS (P.) RUFUS, né vers 150 av. J.-C., suivit Métellus comme lieutenant à la guerre de Numidie, devint consul l'an 105 av. J.-C., répara les fautes de son collègue Mallius, qui s'était laissé battre par les Cimbres, et forma une armée toute prête pour Marius. En 98, il accompagna en Asie comme lieutenant le proconsul Q. Mucius Scævola : ayant voulu réprimer les exactions des chevaliers, qui remplissaient l'office de publicains, il fut lui-même à son retour accusé de concussion et condamné à l'exil par l'effet de l'intrigue. Sylla, maître de Rome, lui offrit de rentrer dans sa patrie; mais Rutilius refusa, ne voulant point être ramené contrairement aux lois, et mourut dans l'exil. Il s'était retiré à Smyrne.

RUTILIUS LUPUS (P.), grammairien latin que l'on fait vivre au temps de Tibère, est auteur d'un traité *De figuris sententiarum*, écrit avec une élégance cicéronienne, et édité en 1768 par Ruhnkenius, et en 1841, à Leipsick, par Frotscher.

RUTILIUS NUMATIANUS (Claudius), maître des offices et préfet de Rome sous Honorius en 417, était natif de Toulouse ou de Poitiers. Il a laissé un *Itinerarium*, en vers élégiaques, où il décrit un voyage fait de Rome en Gaule de 417 à 420. On n'a que le Ier livre et 68 vers du IIe livre de ce poëme, écrit en latin assez pur et qui offre de gracieuses descriptions. Publié pour la 1re fois à Bologne en 1520, il a été reproduit dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf, et donné à part par Zumpt, Berlin, 1840. Il a été paraphrasé en français par Lefranc de Pompignan, et trad. par Collombet, 1842, et par E. Despois, 1843, dans la collection Panckoucke.

RUTLAND (comté de), le plus petit des comtés d'Angleterre, entre ceux de Lincoln, de Northampton et de Leicester, a 31 kil. sur 25, et 22 000 hab.; ch.-l. Oakham. La famille Manners porte le titre de duc de Rutland.

RUTULES, *Rutuli*, petit peuple du Latium, du temps d'Énée, était au S. de Rome et avait pour capit. Ardée. Conduits par Turnus, leur roi, ils firent la guerre à Énée. Tarquin le Superbe allait leur enlever Ardée lorsqu'il fut chassé du trône.

RUVIGNY (H. de), gentilhomme protestant, né en 1647, m. en 1720, était député des Églises réformées de France quand la révocation de l'édit de Nantes le força de passer en Angleterre. Il s'y fit naturaliser, fut nommé comte de Gallway, prit du service dans l'armée anglaise, se battit à Nerwinde contre ses anciens compatriotes à la tête d'un régiment de réfugiés français et devint général en chef des troupes britanniques en Piémont, puis en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Ayant perdu la bataille d'Almanza (1707), il fut rappelé. Il publia pour se justifier des *Mémoires* qui reportaient toute la faute sur le ministre Sunderland, gendre de Marlborough.

RUVO, *Rubi*, *Rubia*, v. d'Italie (Terre de Bari), à 29 k. S. E. de Barletta; 6000 hab. Évêché.

RUYSBROCK (Jean de), mystique, né en 1294 à Ruysbrock près de Bruxelles, m. en 1381, fut longtemps vicaire de l'église Ste-Gudule à Bruxelles, puis prieur d'un monastère de chanoines réguliers à Groendal. Ses ouvrages, où il ne fait guère que reproduire les doctrines de S. Denis l'Aréopagite, sont écrits en allemand; une collection en a été donnée en latin par Surius, Cologne, 1552, et a été réimprimée en 1609 et 1692. On y remarque le traité *De nuptiis spiritualibus*.

RUYSCH (Fréd.), médecin anatomiste, né à La Haye en 1638, m. en 1731, professa l'anatomie et la botanique à l'Université d'Amsterdam, fut en même temps médecin légiste près des tribunaux, et eut une grande clientelle. Il est surtout célèbre par la perfection à laquelle il porta l'art des injections avec des cires colorées, dont il se servit, soit pour conserver les corps, soit pour suivre les dernières ramifications des vaisseaux dans les tissus : il fit à l'aide de ce procédé de nombreuses découvertes anatomiques, notamment celle des valvules des vaisseaux lymphatiques et d'une membrane intérieure de l'œil, qui a conservé son nom. Malheureusement, il n'a pas laissé en mourant le secret de son procédé. Il a aussi fait connaître le premier beaucoup de plantes exotiques. Son superbe cabinet de préparations anatomiques fut visité et acheté par Pierre le Grand (1717). Il a laissé de nombreux ouvrages, qui furent réunis à Amsterdam en 1737, 5 vol. in-4.

RUYSDAEL, peintre. *V.* RUISDAEL.

RUYTER (Michel), célèbre marin hollandais, né en 1607 à Flessingue, commença par être mousse, fit huit campagnes aux Indes comme capitaine de vaisseau, commanda comme contre-amiral en 1645 l'escadre opposée aux Espagnols, et en 1652 celle que la Hollande envoyait contre l'Angleterre; soutint glorieusement Tromp dans ses trois combats contre Blake (1653), fit éprouver de grandes pertes aux corsaires barbaresques (1655), puis, courant au secours du Danemark, battit 2 fois la flotte suédoise (1659), fut nommé vice-amiral à son retour en Hollande, et fit en 1664 une nouvelle expédition contre les Barbaresques. Il mit le comble à sa gloire dans la guerre de 1665-67 contre l'Angleterre, et dans celle de 1672-76 contre la France : pendant la 1re, il prit le port de Sheerness, remonta la Tamise, et jeta l'effroi dans Londres; dans la 2e, il livra combat aux Anglais et aux Français réunis à Soults-Bay, sur la côte d'Angleterre (1672); dans la campagne navale de 1673 il montra autant de prudence que de bravoure. Cependant il tenta en vain de s'emparer de la Martinique (1674). Envoyé en 1675 pour débloquer Messine, Ruyter livra bataille à Duquesne devant Catane : il y fut vaincu et blessé mortellement, mais après avoir fait un mal immense aux Français; il alla mourir de ses blessures à Syracuse (26 avril 1676). Les États généraux lui élevèrent un magnifique mausolée dans Amsterdam. Sa *Vie* a été écrite par G. Brandt, et trad. en français par Aubin, Amst., 1690.

RYE, v. et port d'Angleterre (Sussex), une des *Cinq Ports*, sur la Manche, à l'embouchure de la Rother, à 13 kil. N. E. de Winchelsea; 3000 h. Pêche du hareng. Ville jadis très-fortifiée.

RYEGATE, bg d'Angleterre (Surrey), à 26 kil. E. de Guilford et à 34 S. E. de Londres; 5000 h. Station de chemin de fer. Église antique, dite le *Prieuré*, ruines d'un château fort. Titre de baronnie.

RYE-HOUSE (Complot de), complot formé en Angleterre en 1683, sous le règne de Charles II, avait, dit-on, pour but de tuer le roi et son frère, le duc d'York (Jacques II); un colonel Rumsay en était le chef ostensible. L'attentat devait s'accomplir à Rye-House, maison de campagne d'un des conjurés (d'où son nom); mais le complot fut découvert avant d'avoir reçu aucune exécution.

RYES, ch.-l. de cant. (Calvados), à 9 k. N. E. de Bayeux; 506 hab.

RYMER (Thomas), historien anglais, né vers 1650 dans le comté d'York, m. en 1713, fut nommé historiographe de la couronne, fit d'immenses recherches dans les archives de la Tour de Londres, et publia un précieux recueil de pièces continuées dans ce dépôt. Ce recueil, connu vulgairement sous le nom d'*Actes de Rymer*, est intitulé : *Fœdera, conventiones, litteræ et cujuscumque generis acta publica inter reges Angliæ et alios imperatores, reges, pontifices, ab anno* 1066 *ad nostra usque tempora*, Londres, 1704-35, 20 vol. in-fol. Il mourut pendant l'impression du XVe vol., mais il avait préparé les 2 suivants; le XVIIe contient la table générale; les 3 derniers (1726-35), rédigés par Sanderson, conduisent les *Actes* jusqu'à 1654. Il a été donné 3 autres éditions des *Actes de Rymer* : l'une à Londres, 1727-35, 2 v. in-f.; l'autre à La Haye, 1739-45, 20 v. in-4 ou 10 in-fol.; la 3e à Londres en 1816, par ordre du Parlement. On doit à Leclerc et à Rapin-Thoyras un *Abrégé des Actes de Rymer*.

RYSWICK, vge de Hollande (Holl. mérid.), près du canal de La Haye à Delft, à 3 k. S. E. de La Haye;

2000 hab. Château où se tint un congrès dans lequel fut signé, le 20 septembre 1697, entre la France d'une part, et l'Empereur, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande de l'autre, le célèbre traité de Ryswick, qui mit fin à la guerre du Palatinat : Louis XIV rendait à l'Espagne ce qu'il lui avait enlevé vers les Pyrénées, et, en Flandre, Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai ; il reconnaissait Guillaume III pour roi d'Angleterre; il rendait à l'Empire Fribourg, Brisach, Philippsbourg, Kehl, mais il conservait Strasbourg; il restituait au duc de Lorraine ses États. Le stathouder Guillaume V fit élever en 1792 un obélisque sur le lieu où se tinrent les conférences.

RZESZOW, v. des États autrichiens (Galicie), ch.-l. de cercle, sur la Wisloka, à 165 k. O. de Lemberg; 10000 hab., dont moitié Juifs. Orfévrerie, bijouterie. — Le cercle, entre la Pologne au N., les cercles de Bochnia à l'O., de Sandec, de Jaslo et de Sanok au S., de Przémysl à l'E., a 300000 hab.

RZEWUSKI (Wenceslas), grand-général de Pologne, né en 1705, m. en 1779. prit alternativement parti pour Stanislas Leczinski et pour Auguste III, repoussa en 1739 une invasion de Tartares, combattit de tout son pouvoir, à la diète de Varsovie, l'élection de Stan. Poniatowsky et les projets de la Russie sur la Pologne, fut pour ce fait enlevé avec son fils (1767) et retenu six ans prisonnier en Russie. Il resta depuis étranger aux affaires, et cultiva les lettres avec succès. On a de lui deux tragédies, tirées de l'histoire de la Pologne, diverses autres poésies et un *Nouvel Art poétique*. — Son fils, Séverin R., né vers 1745, était vice-grand général de Pologne lorsqu'il fut enlevé. De retour en 1773, il fit d'abord cause commune avec les patriotes; mais en 1792, il fut un des premiers à signer l'acte funeste de Targovice. Cependant, après le 2e démembrement de la Pologne, il protesta, mais inutilement. En 1794, les Polonais insurgés confisquèrent ses biens et le pendirent en effigie. Le triomphe des Russes lui permit de revenir dans sa patrie, où il vieillit méprisé.

S

S. Dans les abréviations, signifiait chez les Romains *Sextus;* Sp., *Spurius;* S. C., *senatus consultum*, décret du sénat; S. P. Q. R., *senatus populusque romanus*, le sénat et le peuple romain.—S., St ou Ste s'emploient souvent pour *Saint*, *Sainte*, et quelquefois, dans les abréviations de prénoms, pour *Sébastien*, *Simon*, *Sylvestre*, *Sophie*, etc.

SAA DE MIRANDA, poëte portugais, né à Coïmbre en 1495, d'une famille noble et riche, m. en 1558, étudia d'abord le droit, puis se livra exclusivement à son goût pour les lettres, visita l'Espagne et l'Italie, fut à son retour accueilli à la cour du roi de Portugal Jean III, et excita par ses talents l'admiration de ses compatriotes. Il a laissé des *Sonnets*, des *Pastorales*, des *Épîtres* fort estimées, des chansons populaires, ainsi que deux comédies imitées des anciens, *les Étrangers*, et *les Villalpandios*. Ses *OEuvres* ont été réunies à Lisbonne, 1595. Cet écrivain a joué en Portugal le même rôle que Garcilaso de la Vega et Boscan en Espagne : chef de l'école classique, il perfectionna la langue et le rhythme, et donna à la poésie un caractère d'élévation inconnu jusqu'à lui.—Son neveu, Franç. Saa de Ménézès, m. en 1664, a composé à la gloire d'Albuquerque un poëme intitulé : *la Conquête de Malacca*, que quelques-uns placent près de celui de Camoëns.

SAAD-EDDYN-MOHAMMED, dit *Khodjah-Effendi*, historien turc du XVIe s., mort en 1600, est auteur du *Tadj-al-Tawarikh* (Couronne des histoires), qui comprend le règne des 12 premiers sultans turcs. V. Battuti l'a traduit en italien sous le titre de *Chronique de l'origine et des progrès des Ottomans*, 1re partie, Vienne, 1646; 2e patrie, Madrid, 1652.

SAADI, le plus grand des poëtes persans, né à Chyraz vers 1184 ou selon d'autres en 1193, mort centenaire, reçut le nom de *Saadi* parce que son père avait été attaché au prince Saad, père de l'Atabek Aboubekr. Il passa un tiers de sa vie dans les études, un tiers en voyages et dans les armées, et le dernier tiers dans la retraite. Il avait fait 14 fois le pèlerinage de La Mecque, avait combattu les sectateurs de Brahma dans l'Inde et les Chrétiens dans l'Asie-Mineure, et avait été pris en Syrie par les Francs, qui le forcèrent à travailler aux fortifications de Tripoli. Il fut racheté par un marchand d'Alep, qui lui donna sa fille en mariage. A la fin de sa vie, il se retira dans un monastère près de Chyraz. Il avait embrassé la doctrine des Sofis. Saadi fut comblé de gloire dès son vivant. On a de lui : le *Gulistan* (Jardin des roses), recueil en prose et en vers de préceptes moraux et politiques, d'apologues, d'anecdotes, d'épigrammes, etc.; le *Bostan* (Jardin des fruits), tout en vers, comprenant dix livres ou chants; c'est un recueil du même genre que le précédent, mais plus sévère quant aux principes religieux : l'auteur s'y livre à son penchant pour le mysticisme; le *Pend-Nameh* ou *Livre des Conseils*, poëme moral; les *Conseils aux rois*, ouvrage en prose. Le style de Saadi est clair, plein de grâce et d'éclat. Le *Gulistan* a été traduit en latin par Gentius, et en français par Duryer, 1634, par Gaudin, 1791, par Semelet, 1834, et par DeFrémery, 1859; le *Bostan* l'a été en allemand, Hambourg, 1696 (M. de Frémery en prépare une traduction française) : le *Pend-Nameh* en anglais, 1788, et en français par Garcin de Tassy, 1822.

SAALE, nom commun à plusieurs riv. d'Allemagne : 1° La *Saale saxonne* ou *Thuringienne*, sort du Fichtelberg en Bavière (Haut-Mein), traverse les principautés ou duchés de Reuss, Saxe-Altenbourg, Saxe-Weimar, Anhalt-Bernbourg, Saxe-Meiningen, Schwartzbourg-Rudolstadt, et la Saxe prussienne (régence de Mersebourg), baigne les villes de Hof, Saalfeld, Iéna, Naumbourg, Mersebourg, Halle, Bernbourg, reçoit l'Elster, l'Unstrutt, l'Ilm, la Wipper, l'Orla, la Roda, et tombe dans l'Elbe à 11 kil. S. O. de Zerbst, après 380 kil. de cours. Elle donne son nom à un cercle de la régence prussienne de Mersebourg qui a pour ch.-l. Wettin.; sous le 1er empire français, elle donna son nom à un dép. de la Westphalie, qui avait pour ch.-l. Halberstadt.—2° La *Saale franconienne* naît en Bavière (Bas-Mein), et se jette dans le Mein près de Gemünden, après 110 kil. de cours. — 3° La *Saale autrichienne* se jette dans la Salza à Salzburghausen, après un cours de 100 kil.—On a aussi donné le nom de Saale à l'*Yssel*.

SAALES, ch.-l. de c. (Vosges), à 13 kil. N. E. de St-Dié; 1245 hab.

SAALFELD, v. murée du duché de Saxe-Meiningen-Hildburghausen, sur la Saale saxonne, à 9 kil. S. E. de Rudolstadt; 5000 hab. École d'arts et métiers. Drap et autres étoffes, tabac, produits chimiques, etc. Fer exploité aux environs. Le prince Louis-Ferdinand de Prusse y fut battu par les Français en oct 1806, et y périt.—Cette ville fut jusqu'en 1749 le ch.-l. d'une principauté indépendante; elle fut ensuite réunie au duché de Saxe-Cobourg; elle passa en 1826 à la maison de Saxe-Meiningen.

SAANE ou **SARINE** (la), riv. de Suisse, sort du glacier de Sanetsch dans le canton de Berne, arrose en partie ceux de Vaud et de Fribourg, baigne Gessenai,

Gruyère, Fribourg, reçoit la Sanse, la Glane, et se jette dans l'Aar par la r. g. après un cours de 150 kil.

SAAR... *V.* SARRE...

SAARDAM, en hollandais *Zaandam*, v. du roy. de Hollande (Holl. sept.), sur le Zaan, à 13 kil. N. E. de Harlem; 12 000 hab. Aspect pittoresque, maisons de bois peintes en vert. Commerce de bois, navigation et pêche actives. Chantiers, fabriques de voiles, goudron. Près de 700 moulins à vent (il y en avait jadis 2800). — En 1697 Pierre le Grand vint apprendre dans les chantiers de cette ville la construction des vaisseaux sous le déguisement d'ouvrier charpentier et sous le nom de Pierre Mikhaïlov; on y montre encore sa demeure, dite Vostenborg.

SAARLOUIS, etc. *V.* SARRELOUIS, etc.

SAATZ, v. de Bohême, ch.-l. de cercle, sur l'Eger, à 75 kil. O. N. O. de Prague; 4500 hab. Trib. criminel, gymnase de Prémontrés. Houblon, vins. Fondée au VIIIe s.—Le cercle, entre ceux d'Ellnbogen à l'O., de Leitmeritz au S., de Rakonitz à l'E., et le roy. de Saxe au N., a 2354 k. carrés et 150 000 hab.

SAATZIG, cercle des États prussiens (Poméranie), dans la régence de Stettin, a pour ch.-l. Stargard.

SAAVEDRA-FAXARDO (Diego de), écrivain et homme d'État espagnol, né en 1584 au bourg d'Algézarès (Murcie), m. en 1648, était prêtre. Il fut chargé de plus. missions (à Rome, en Suisse, en Allemagne), figura à Münster comme plénipotentiaire de l'Espagne et devint membre du grand conseil des Indes. Il a composé plusieurs écrits remarquables : *le Prince politique chrétien*, Münster, 1640 (trad. en latin par l'auteur et en français par Rou, 1668); *la République des lettres*, critique spirituelle d'écrivains anciens et modernes, surtout espagnols (trad. en fr., 1770); *la Couronne gothique* ou *Histoire du royaume Goth en Espagne*, ouvrage incomplet et peu estimé. Saavedra est un des bons écrivains de l'Espagne; mais ses compatriotes ont beaucoup exagéré son mérite en le surnommant le *Tacite espagnol*. Ses *OEuvres* complètes ont été imprimées à Anvers, 1677-78, 1 vol. in-fol., et à Madrid, 1789-90, 10 vol. in-8.

SAAVEDRA (CERVANTÈS). *V.* CERVANTÈS.

SABA, dite aussi *Mara*, *Mariaba*. auj. *Mareb* ou *Sabbiah*, anc. v. d'Arabie, entre Mascate et l'Arabie Heureuse ou Yémen, près de la côte O., était habitée par les Sabéens, et était le ch.-l. d'un État dont la reine alla en Judée pour voir Salomon. C'était encore du temps des Ptolémées et de l'empire romain une place de commerce importante comme intermédiaire entre l'Éthiophie et la Syrie. Les Sabéens étaient le peuple le plus riche de l'Arabie : le commerce de la myrrhe, de l'encens, de la cinnamome, du baume, du vin de palmier, avait accumulé chez eux une prodigieuse quantité d'or et d'argent; Diodore et Strabon en donnent une description qui peut paraître fabuleuse. M. Jos. Arnaud a exploré en 1844 les ruines de Saba (*Mareb*).—Il existe en Arabie, sur la côte E., une autre ville du nom de Saba ou mieux *Chébak* où l'on place aussi la résidence de la reine de Saba. Quelques-uns enfin la font régner sur une ville de Saba, qui est en Éthiopie, sur la mer Rouge, par 18° env. de lat. N., à l'embouchure du Mareb.

SABACO, prince éthiopien, conquit l'Égypte vers 737 av. J.-C., fonda la 25e dynastie (qui n'a donné que 3 rois à l'Égypte, 737-698), et mourut en 726.

SABAOTH, c.-à-d. en hébreu *des armées*, mot que l'on trouve quelquefois ajouté au nom de Dieu dans les livres saints, pour dire : *Dieu des armées*.

SABARA (VILLA-REAL-DO-), v. du Brésil (Minas-Géraès), ch.-l. de la comarque de Rio-das-Velhas, au confluent du Sabara et du Rio-das-Velhas, à 90 k. N. de Villa-Rica; 9000 h. Lavage d'or.

SABAS (S.), fondateur de plusieurs monastères en Palestine, né en 439, m. vers 532, est fêté le 5 déc.

SABATHAI-SÉVI, faux Messie des Juifs, né à Smyrne en 1625, m. en 1676, était fils d'un courtier de commerce. Après avoir voyagé en Turquie et en Europe, il vint en 1665 à Jérusalem, s'y lia avec un Juif nommé Nathan, qui le reconnut publiquement pour le *Messie*, se donnant lui-même pour le *Précurseur*, séduisit un grand nombre de ses coreligionnaires, et fut sur le point d'opérer une révolution en Orient; mais il fut arrêté au milieu de ses triomphes et jeté en prison par ordre de Kiuperli, ministre de Mahomet IV. Amené devant le sultan, il avoua la fraude, embrassa l'Islamisme pour échapper au supplice, et devint un objet de risée.

SABATIER (Raphaël), chirurgien, né à Paris en 1732, m. en 1811, fut professeur et démonstrateur aux écoles de chirurgie et au Collége de France, chirurgien-major des Invalides, chirurgien-consultant de Napoléon et membre de l'Académie des sciences (1773). On a de lui : *Traité complet d'anatomie*, 1791; *De la Médecine expectative*, 1796; *De la Médecine opératoire*, 1796, traité complet de chirurgie, refondu en 1810. Son *Éloge* fut prononcé en 1812 par Percy.

SABATIER (l'abbé Ant.), dit de *Castres*, compilateur, né à Castres en 1742, m. en 1817, était clerc tonsuré. Il écrivit tour à tour pour et contre les philosophes, émigra, trafiqua de sa plume en Angleterre et en Allemagne, tenta en vain de se faire pensionner par Napoléon, obtint en 1814 des Bourbons une pension de 3500 fr., et n'en dénigra pas moins ses protecteurs. On a de lui : les *Trois siècles de la littérature française*, 1779; *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, 1769; *Dictionn. de littérature*, 1770; les *Siècles païens* ou *Dictionn. mythologique, héraldique, politique, littéraire et géographique de l'antiquité païenne*, 1784, 9 vol., in-12. Il ne manque ni d'esprit, ni d'instruction, mais ses jugements sont entachés d'une grande partialité. — *V.* SABBATHIER.

SABAUDIA, nom latin de la *Savoie* au moyen âge.

SABBAT, de l'hébreu *sabbath*, repos. C'était, chez les Juifs, le 7e jour de la semaine, jour pendant lequel ils gardaient un repos absolu en mémoire du repos de Dieu après la création. Ils le plaçaient le *samedi*. Les Juifs modernes observent encore le sabbat avec rigueur. — On nommait *Année sabbatique* toute 7e année. Cette année-là, les terres restaient sans culture et les esclaves redevenaient libres.

SABBATHIER (Franç.), compilateur, né à Condom en 1732, m. en 1807, professa pendant 16 ans la 3e à Châlons-sur-Marne (1762-78) et fut en même temps secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville. Il fut en 1763 couronné par l'Académie de Berlin pour un mémoire sur la *Puissance temporelle des papes*. On lui doit un *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins*, en 36 vol. in-8, 1766-90, espèce d'encyclopédie de l'antiquité; malheureusement cet important ouvrage s'arrête à la lettre S. Sérieys a publié en 1815, d'après les matériaux laissés par l'auteur, un 37e vol. qui achève ce dictionnaire, mais qui est fort incomplet. M. Bouillet a donné un abrégé de tout l'ouvrage dans son *Dictionnaire classique de l'Antiquité sacrée et profane*, 2 vol. in-8, 1824. — *V.* SABATIER.

SABÉENS, anc. peuple de l'Arabie Heureuse, était divisé en Sabéens proprement dits, Homérites, Adramites et Panchéens. *V.* SABA ou SABÉISME.

SABÉISME, culte rendu aux corps célestes, au soleil, à la lune et aux étoiles, était ainsi nommé des Sabéens, peuple chez lequel il a pris naissance. Cette religion était répandue longtemps avant le Christianisme, non-seulement en Arabie et en Égypte, mais dans toute l'Asie antérieure, et surtout chez les Chaldéens et les Perses. Confondu aujourd'hui avec un grand nombre d'autres religions, le Sabéisme n'existe plus sans mélange que chez quelques tribus isolées.

SABELLIANISME. *V.* SABELLIUS.

SABELLICUS (M. Ant.), historien, né à Rome en 1436, m. en 1508, enseigna l'éloquence à Udine, puis à Venise, rédigea une histoire de Venise, en latin, 1487, in-fol., commenta *Tite-Live*, *Florus*, *Justin*, *Pline*, etc., et composa un poëme *De rerum inventoribus*, Ven., 1502.

SABELLIENS, *Sabelli*, nom générique par lequel on trouve quelquefois désignée cette famille de peuples montagnards qui dominaient en Italie sur tout l'Apennin central et méridional. Outre les *Sabins*, souche commune de la nation, on y comprenait les *Picenins*, les *Vestins*, les *Marrucins*, les *Marses*, les *Hirpins*, les *Picentins*, les *Lucaniens*.

SABELLIUS, hérésiarque du IIIe s., de Ptolémaïde, disciple de Noet, ne voyait dans la Trinité que trois actions diverses d'un même principe, lequel *crée, sauve* et *donne la grâce*. Le Sabellianisme compta beaucoup de partisans en Italie et jusqu'en Mésopotamie et fut anathématisé en 261 par le concile d'Alexandrie.

SABIANS, peuple et secte de la Turquie, les mêmes que les anciens Nabathéens. *V.* CHRÉTIENS DE ST-JEAN.

SABINE (la), partie des prov. de *Rieti* et de l'*Abruzze Ult.* 2e; contrée de l'Italie anc., vers le centre, entre l'Apennin, l'Anio, le Tibre et l'Étrurie, avait pour ch.-l. Cures et pour autres villes Réate, Crustumérie, Collatie, Spolète, Phalacrine.—Ce nom est resté à une anc. prov. des États de l'Église, entre l'Ombrie au N., le Patrimoine de St-Pierre à l'O., la Campagne de Rome au S. et le roy. de Naples à l'E.; ch.-l., Rieti. Elle comprenait la plus grande partie de l'ancienne Sabine, et a formé les délégations de Spolète et de Rieti et la comarque de Rome. Elle donne encore auj. son nom à un évêché romain.

SABINE (Ste), dame de l'Ombrie, fut convertie par sa servante et subit le martyre à Rome en 125. On l'hon. le 9 août.

SABINES (Enlèvement des). *V.* ROMULUS.

SABINIEN, pape de 604 à 606, succéda à Grégoire le Grand. C'est lui, dit-on, qui ordonna qu'on appelât le peuple à l'église par le son des cloches.

SABINIENS, école de jurisconsultes. *V.* SABINUS.

SABINS, anc. peuple de l'Italie, voisin de Rome, habitait le pays qui prit de lui le nom de *Sabine* (*V.* ce mot). Ils passaient pour autochthones et étaient la souche de toutes les populations sabelliennes. Les Sabins eurent des guerres fréquentes avec Rome. La 1re éclata après l'enlèvement des Sabines par les Romains, l'an 4 de R. (749 av. J.-C.) : après la réconciliation des deux peuples, les Sabins habitèrent la ville conjointement avec les Romains, mais en gardant leur roi Tatius et leur sénat particulier. La dernière eut lieu peu après la prise de Rome par les Gaulois : vaincus, les Sabins furent définitivement incorporés aux Romains. Ils se soulevèrent pendant les guerres des Samnites, mais furent bientôt soumis (290 av. J.-C.). Les Sabins, habitants des Apennins, avaient les mœurs agrestes, simples et sévères des peuples montagnards. Leurs dieux différaient de ceux de Rome; le principal était *Medius Fidius* ou *Sancus*, fils de Mars, qu'ils adoraient sous la forme d'une lance (*quir*) plantée en terre.

SABINUS (Aulus), poëte latin, contemporain et émule d'Ovide. On n'a de lui auj. que 3 *Épîtres*: on les trouve dans l'Ovide des *Classiq. lat.* de Lemaire.

SABINUS (Masurius), jurisconsulte du temps de Tibère, disciple d'Ateius Capito, donna le premier des consultations écrites et fut le chef de l'école des *Sabiniens*, rivale des *Proculéiens*. Les fragments de Sabinus ont été publiés à Venise, 1568, in-8.

SABINUS (Julius), Gaulois du pays des *Lingones* (pays de Langres), s'unit à Civilis contre les Romains au commencement du règne de Vespasien, prit le titre de césar et marcha contre les Séquanais, qui refusaient de prendre part à l'insurrection; mais il fut vaincu. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il se retira dans un souterrain d'une maison de campagne et répandit le bruit de sa mort. Éponine, sa femme, qui n'avait pas été mise dans le secret, fut inconsolable, jusqu'à ce que son mari, instruit de son désespoir, lui fit connaître le lieu où il était caché; elle alla l'y trouver et mit au monde dans cette retraite 2 fils jumeaux. Sabinus échappa à toutes les poursuites pendant 9 ans; mais enfin les fréquentes visites de sa femme firent découvrir sa retraite. Il fut saisi et conduit à Rome, avec sa femme et ses deux enfants. En vain Éponine tenta d'attendrir Vespasien en se jetant à ses pieds et lui présentant ses jeunes enfants : l'empereur eut la cruauté de les faire mourir avec Sabinus (78 de J.-C.).

SABIONCELLO, presqu'île de la Dalmatie, sur l'Adriatique, vis-à-vis des îles de Meleda et de Curzola : 80 kil. sur 12; ch.-l., Stagno. Sur la côte S. O. est un village de Sabioncello, à 90 kil. N. O. de Raguse.

SABIONETTA, v. de Lombardie, entre Crémone et Mantoue; 6500 h. Citadelle; anc. principauté. Patrie de Gérard dit de Crémone.

SABIRES, *Sabiri*, peuple de la Sarmatie mérid., habitait, dans les Ve et VIe s., entre le Kouban et le Caucase, et vint, vers le milieu du VIe s., s'établir sur la Desna et aux environs du Dnieper, dans le pays qui prit d'eux le nom de *Sébérie* ou *Sévérie*.

SABLÉ, ch.-l. de cant. (Sarthe), au confluent de la Sarthe et de l'Erve, à 28 kil. N. O. de La Flèche; 5675 h. Beau pont de marbre noir; château qui domine la ville, belles promenades, chem. de fer pour le Mans. Fabrique de gants; grand commerce avec le Mans, Mayenne, Angers. Aux env., houille, marbre. Patrie d'Urbain Grandier. — Ville jadis très-forte : prise par les Normands en 869. Elle se rendit à Henri IV en 1589 et fut érigée en marquisat en 1602. On nomme *paix de Sablé* un traité conclu en 1488 entre Charles VIII et François II, duc de Bretagne.

SABLÉ (Madeleine de SOUVRÉ, marquise de), une des femmes les plus spirituelles du XVIIe s., fille du maréchal de Souvré, née en 1598, m. en 1678, était l'amie de Mme de Longueville. Son salon était le rendez-vous des beaux-esprits du temps : c'est là que furent élaborées les *Maximes* de La Rochefoucauld. On a d'elle des *Maximes*, 1678. M. V. Cousin a publié un livre intéressant sur *Mme de Sablé*, 1855.

SABLES D'OLONNE (LES), ch.-l. d'arr. (Vendée), à 5 kil. O. d'Olonne, à 37 kil. S. O. de Napoléon-Vendée, sur une presqu'île qui s'avance dans l'Océan; 6996 h. Petit port de mer, chemin de fer. Trib., collége, école d'hydrographie. Bains de mer, pêche de sardines et expéditions pour Terre-Neuve. — Cette ville, bâtie sur un sol sablonneux (d'où son nom), fut fondée vers le Xe s. par des pêcheurs espagnols. Philippe de Comines, comte d'Olonne, fit accorder plusieurs priviléges à son port. Elle fut prise par les Réformés en 1570 et 1578, ruinée et démantelée par une flotte anglo-hollandaise en 1696, mais relevée depuis et fortifiée. Les Vendéens tentèrent vainement de la prendre en 1793.

SABLONVILLE, village du dép. de la Seine, contigu à l'enceinte de Paris, à l'O., en face du bois de Boulogne; 1000 h. Il occupe l'emplacement de l'ancien parc des Sablons.

SABOUREUX DE LA BONNETERIE (Ch. Fr.), avocat, né à Paris en 1725, m. en 1781, est connu par une *Traduction des anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire*, Paris, 1771-75, 6 vol. in-8.

SABRAO (île), une des îles de la Sonde, à l'E. de celle de Flores, par 121° 5' long. E., 8° 15' lat. S. : 50 kil. sur 20; ch.-l., Adenara. Les missionnaires portugais ont converti presque toute la population.

SABRÈS, ch.-l. de cant. (Landes), à 33 kil. N. O. de Mont-de-Marsan; 2525 hab. Fabriq. d'essences.

SACCHI (André), peintre, né à Rome en 1598, m. en 1661, fut le dernier élève de l'Albane. Il était bon coloriste et excellait dans le genre grave et grandiose : on admire de lui *S. Romuald* (à Rome), *S. Grégoire*, la *Sagesse divine*, l'*Ivresse de Noé*.

SACCHI (Juvénal), barnabite, né à Milan en 1726, m. en 1789, est auteur des *Vies de Farinelli* et *de Marcello*, et de plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire et la théorie de la musique des anciens.

SACCHINI (Marie Gasp.), compositeur, élève de Durante, né à Naples en 1735, mort en 1786, commença sa réputation à Rome, parcourut l'Alle-

magne, la Hollande, l'Angleterre, avec un succès croissant, et y mit le comble en France, où il arriva en 1782. Grâce à la protection de la cour, à laquelle l'avait recommandé l'empereur Joseph II, il put, malgré l'opposition de l'Académie royale de musique, faire jouer plusieurs opéras dont les meilleurs sont : *Renaud*, *Chimène*, *Dardanus*, *OEdipe à Colone;* toutefois, l'attention publique, absorbée par la dispute des Gluckistes et des Piccinistes, n'apprécia pas ces chefs-d'œuvre à leur juste valeur. Sacchini sut, dans l'instrumentation, produire de beaux effets par des moyens fort simples; il fut peut-être le plus grand maître de son époque; il réunissait les mérites de Gluck et de Piccini. Il brille surtout par le charme : on l'a surnommé *le Racine* de la musique.

SACES, *Sacæ*, peuple de la Scythie asiatique, au N. de la Sogdiane, et à l'O. de l'Inde, dans le pays actuel des *Kirghiz*. Ils firent des invasions dans la Bactriane, et jusqu'en Asie-Mineure et en Arménie, où une province fut appelée de leur nom la *Sacasène*. Cyrus remporta sur eux une victoire en mémoire de laquelle il institua des fêtes appelées *Sacæa*. Ils furent subjugués par Darius Ier.—On appelle dans l'Inde *Ère des Saces*, une ère qui commence l'an 78 de J.-C. et qui est la même que l'ère de Salivahna.

SACHEVERELL (H.), recteur ou curé anglican d'une paroisse de Southwark (faubourg de Londres), né vers 1672, m. en 1724, acquit une grande célébrité en 1709 par des sermons politiques où il ridiculisait le parti whig, qui était alors au pouvoir, et s'élevait contre la tolérance accordée aux non-conformistes. Traduit devant la Chambre haute (1710), il fut suspendu pour trois ans; mais la reine Anne, qui avait suivi le procès secrètement, trouvant ses doctrines de son goût, lui donna de l'avancement.

SACHS (Hans), poëte allemand. *V.* HANS SACHSE.

SACILE, v. murée de Vénétie, près de la Livenza, à 65 kil. S. O. d'Udine; 4000 hab. Eug. Beauharnais y fut repoussé par l'archiduc Jean en 1809.

SACKEN (le baron OSTEN), général russe, né en 1750, m. en 1837, combattit d'abord les Turcs et les Polonais, fut envoyé, avec le titre de général, contre Masséna en Suisse, fut défait et pris à la bataille de Zurich. Rendu à la liberté, il fut constamment employé dans les guerres contre la Turquie et contre la France. Nommé en 1814 gouverneur de Paris, il se fit estimer par sa modération et sa justice.

SACKVILLE (Thomas et Édouard). *V.* DORSET.

SACRAMENTAIRES, secte de Réformés qui, s'éloignant de l'opinion de Luther sur le sacrement de l'Eucharistie, rejetèrent la présence réelle de J.-C. : tels furent Zwingle, Carlostadt, Œcolampade, Muncer, Storck, Martin Bucer. Cette différence d'opinion donna lieu à une séparation qui éclata dès le 22 août 1524 entre Luther et plusieurs de ses principaux adhérents, et qu'on nomma *Guerre des Sacramentaires*.

SACRAMENTO (RIO-), riv. de la Hte-Californie, prend sa source au pic de Shaste, vers 40° lat. N., coule du N. au S. entre la Sierra-Nevada et la Cordillère de la côte, passe à Sacramento, et se joint au San-Joaquim dans la baie de San-Francisco. Il roule du sable aurifère.—Sur sa r. dr., au confluent du fleuve avec le Feather, s'élève la ville de Sacramento, la 2e ville en importance de la Californie; 40 000 hab. Grand entrepôt commercial.

SACRAMENTO (COLONIA DEL). *V.* ST-SACREMENT.

SACRÉ (Cap), *Sacrum promontorium*, nom commun dans l'antiquité à divers caps, entre autres au *cap St-Vincent* et au *cap Corse*.

SACRÉ (Mont-), auj. *Castel-san-Silvestri*, à 5 kil. N. O. de Rome, près de la voie Nomentane, est célèbre par la retraite des plébéiens en 493 av. J.-C., retraite qui amena l'institution des tribuns du peuple. En 449, une partie de l'armée et du peuple se retira aussi sur le Mont-Sacré, après l'attentat commis par le décemvir Appius Claudius sur Virginie.

SACRÉ-COEUR, nom de deux fêtes dans l'Église catholique : 1° celle du *Sacré-Cœur de Jésus*, instituée vers 1698, à la suite des révélations de Marie Alacoque (*V.* ce nom et GALLIFET) : célébrée d'abord le 3e dimanche après la Pentecôte, elle a été transférée en 1822 au 2e dimanche de juillet; 2° celle du *Sacré-Cœur de Marie*, connue dès 1661, approuvée par Clément X en 1676, et qui se célèbre le 8 février.

SACRÉE (Voie), *Via sacra*, rue de Rome qui, se dirigeant du N. E. à l'O., allait du mont Palatin au mont Capitolin et conduisait au Capitole. C'est par là que les triomphateurs se rendaient au temple.

SACRÉES (Guerres), nom donné dans l'histoire de la Grèce à trois guerres qui eurent pour but de défendre le temple de Delphes. La 1re eut lieu de 600 à 595 av. J.-C. contre les Crisséens, qui pillaient les fidèles qui se rendaient à Delphes. Crissa et Cirrha, leurs villes principales, furent prises d'assaut et leur territoire ravagé, 595.—La 2e, vers 448, eut pour cause le pillage de Delphes par les Phocidiens; mais ceux-ci n'y jouèrent qu'un rôle secondaire : la lutte s'engagea entre Sparte et Athènes, déjà rivales. Les Athéniens furent vaincus à Chéronée (447).—La 3e eut lieu de 354 à 345 avant J.-C. Ce furent également les Phocidiens qui l'excitèrent en faisant une irruption sur le territoire de Delphes et ravissant les trésors du temple. Cette guerre ouvrit à Philippe, roi de Macédoine, qui se porta défenseur du territoire sacré, un accès dans les affaires de la Grèce, et fut terminée par la dévastation de la Phocide. Les Phocidiens eurent pour généraux dans cette guerre trois frères, Philomèle, Onomarque et Phayllus, qui tous trois succombèrent dans la lutte.

SACREMENT (Fête du St-). *V.* FÊTE-DIEU.

SACRIFICATEUR (GRAND). *V.* **GRAND PRÊTRE**.

SACRIPORTUS, lieu du Latium, chez les Volsques, près de Signia, célèbre par une victoire que Sylla remporta sur le parti de Marius, 82 av. J.-C.

SACROBOSCO (J. D'HOLYWOOD, dit de), astronome du XIIIe s., né dans le comté d'York, acheva ses études à Oxford, vint habiter Paris et y mourut en 1256. Il a laissé : *De Sphæra mundi*, abrégé de Ptolémée longtemps classique, Ferrare, 1472; *De anni ratione seu de computo ecclesiastico*, Wittemb., 1538.

SACROVIR (JULIUS), Éduen, d'une illustre naissance, souleva la partie occid. et mérid. de la Gaule contre l'emp. Tibère pendant que J. Florus soulevait le nord, fut battu par C. Silius près Autun, en 21, et se tua. Rosny a publié *Julius Sacrovir* ou *le Dernier des Éduens*, poëme en prose, 1803.

SACY (L. Isaac LEMAISTRE, dit de), né à Paris en 1612, était frère du célèbre avocat Antoine Lemaistre, et parent par sa mère du grand Arnauld. Il embrassa l'état ecclésiastique, partagea les doctrines jansénistes d'Arnauld et de St-Cyran, eut la direction des religieuses de Port-Royal, et s'établit dans ce monastère, auquel il donna tout son bien. Lors des persécutions dirigées contre les Jansénistes (1661), il se vit obligé de se cacher; découvert en 1666, il fut enfermé à la Bastille et y resta trois ans : c'est dans cette prison qu'il entreprit la traduction de la Bible. Il retourna en 1675 à Port-Royal, mais fut de nouveau forcé d'en sortir, et se retira auprès du marquis de Pomponne, son cousin, chez lequel il mourut en 1684. On a de lui l'*Hist. de l'Anc. et du Nouveau Testament*, des traductions de l'*Anc. Testament*, lat.-fr., avec des explications (Paris, 1672, 30 vol. in-8, souvent réimpr.) ; du *Nouveau Testament*, Mons, 1667, 2 v. in-8. (cette traduction, connue sous le nom de *Nouveau Testament de Mons*, fut condamnée par le pape en 1668); de l'*Imitation de J.-C.*, 1662. Il a aussi trad. le *Poëme de S. Prosper contre les Ingrats* (en vers et en prose), les *Fables de Phèdre*, et quelques comédies de Térence (l'*Andrienne*, les *Adelphes*, le *Phormion*), etc. Le nom de Sacy ou plutôt *Saci*, qu'il portait, n'était que l'anagramme d'*Isaac*, un de ses prénoms.

SACY (Louis de), avocat au parlement de Paris, né à Paris en 1654, m. en 1727, cultiva les lettres tout en suivant le barreau, et fut reçu en 1701 à l'Aca-

démie française. On a de lui une traduction de Pline le Jeune, plus élégante qu'exacte (*Lettres*, 1699-1701; *Panégyrique de Trajan*, 1709); un *Traité de l'Amitié*, 1703, dédié à Mme Lambert; un *Traité de la Gloire*, 1714; des *Mémoires et Factums*, 1724.

SACY (Silvestre de), savant orientaliste, né à Paris en 1758, m. en 1838, était fils d'un notaire. Il apprit les langues orientales presque sans maître, tout en étudiant le droit; fut pourvu dès 1781 d'une charge de conseiller à la cour des monnaies, et devint en 1791 un des commissaires généraux des monnaies. Élu en 1785 associé libre de l'Académie des Inscriptions, il en devint en 1792 membre ordinaire, et en 1833 secrétaire perpétuel. Il fut appelé, en 1795 à la chaire d'arabe de l'école des langues orientales, qu'on venait de créer, et y joignit en 1806 celle de persan au Collége de France. A la Restauration, il fut nommé censeur royal, puis membre du conseil de l'Université (1814); mais il quitta ce haut poste au bout de peu d'années, ne pouvant approuver les tendances anti-libérales de ses collègues. Il devint en 1822 administrateur du Collége de France et de l'École des langues orientales; fonda, la même année, la Société asiatique dont il eut la présidence, fut nommé en 1832 conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale et élevé à la pairie. M. de Sacy savait plus de 20 langues, principalement l'arabe, le persan, le turc, l'hébreu, le syriaque. Il joignait à la science une grande piété, mais il était attaché aux doctrines jansénistes. Ses principaux ouvrages sont : *Principes de Grammaire universelle* (1799), un des meilleurs manuels de grammaire philosophique qu'on possède; *Grammaire arabe* (1810 et 1831), devenue classique; *Chrestomathie arabe; Relation de l'Égypte*, traduite de l'arabe d'Abdallatif; des trad. de *Calila et Dimna* (original des fables de Bidpay), du *Pend-Nameh* ou *Livre des conseils* de Férid-eddyn-Attar, de l'*Hist. des Arabes* d'Aboul-Féda, de l'*Hist. des Sassanides* de Mirkhond, et l'*Exposé de la religion des Druses*, publié l'année même de sa mort (1838). Des *Mélanges de la littérature orientale*, tirés de ses écrits et précédés de son *Éloge* par M. le duc de Broglie, ont été publiés en 1861. — Son fils, M. Ustazade de Sacy, né en 1801, s'est voué à la critique littéraire et a été élu en 1854 membre de l'Académie française.

SADDUCÉENS. *V.* SADUCÉENS.

SADE (Hugues de), dit le *Vieux*, d'une famille noble de Provence, qui exerça pendant plusieurs siècles de père en fils les premières charges municipales dans Avignon, vivait au XIVe s. et était le mari de la célèbre Laure de Noves, qui fut aimée de Pétrarque. Il répara à ses frais en 1355 le célèbre pont d'Avignon. Après lui, la maison de Sade forma 3 branches, celles de Mazan, d'Eyguières et de Tarascon, issues toutes les trois de son 3e fils.

SADE (l'abbé Jacq. de), de la même famille que le précédent, né en 1705, m. en 1778, vicaire général des archevêques de Toulouse et de Narbonne, a donné : *Remarques sur les premiers poëtes français et sur les troubadours; Œuvres choisies de Pétrarque*, trad. de l'italien, avec des *Mémoires* sur ce poëte, 1764, ouvrage estimé.

SADE (Alph. Franc., marquis de), homme fameux par ses vices, neveu du préc., né à Paris en 1740, servit quelques années, se retira en 1766 avec le grade de capitaine de cavalerie, et épousa Mlle de Montreuil, femme distinguée par ses vertus. Il ne tarda pas néanmoins à se livrer au libertinage le plus effréné, qu'il accompagnait d'atroces violences, fut arrêté à Paris en 1768, et condamné à mort à Marseille en 1772 pour un crime commis dans une scène de débauche, fut par commutation de peine enfermé à Vincennes, puis à la Bastille, enfin à Charenton, et ne recouvra sa liberté qu'à la Révolution (1790). Il se jeta dans le parti des démocrates, et se mit en même temps à publier des livres horribles, où il justifiait tous les vices et tous les crimes. Bonaparte, devenu consul, le fit reconduire à Charenton (1803) et saisit ses papiers, qui furent détruits pour la plupart. Il mourut à Charenton en 1814, dans sa 75e année. Outre des romans infâmes qui doivent être ensevelis dans l'oubli, il a laissé quelques pièces de théâtre, restées manuscrites.

SADELER (Hans), graveur au burin, né à Bruxelles en 1550, m. à Venise en 1610, fut le chef d'une famille de graveurs très-distinguée. Le plus célèbre, Gilles Sadeler, son neveu, né en 1570 à Anvers, m. en 1629, traitait avec un égal talent le portrait et le paysage : on l'a surnommé *le Phénix de la gravure.*

SADI, poëte persan. *V.* SAADI.

SADOC, Juif célèbre qui vivait au IIIe s. av. J.-C., est le chef des Saducéens. *V.* ce mot.

SADOLET (Jacq.), cardinal et érudit italien, né en 1477 à Modène, m. en 1547; fut avec Bembo secrétaire de Léon X et de Clément VII, et fut créé cardinal par Paul III (1536). Il tenta vainement d'empêcher Clément VII d'accéder à la ligue contre Charles-Quint, eut une grande part à la trêve conclue à Nice en 1538 entre ce prince et François I, fut député en 1542 vers François pour l'engager à la paix, et refusa les offres de ce prince, qui voulait le retenir en France. Sadolet avait pris Cicéron pour modèle et excellait, ainsi que Bembo, son ami, à écrire le latin avec une remarquable pureté. D'un caractère conciliant, il sut se faire aimer des Réformés eux-mêmes. On a de lui : *Philosophiæ consolationes*, 1502; *De liberis recte instituendis*, 1533 (trad. en franç, par P. Charpenne, 1855); *Phædrus sive de laudibus philosophiæ*, 1538 (trad. par Charpenne, 1864); des poésies latines estimées; des *Lettres latines* pleines d'intérêt. Ses œuvres ont été recueillies à Vérone, 1737, 4 vol. in-4. M. A. Joly a publié une *Étude sur Sadolet*, Caen, 1857.

SADOWA, v. de Bohême, près Kœnigin-grætz (*V.* ce nom). Le 3 juillet 1866, les Prussiens y ont remporté sur les Autrichiens une victoire décisive.

SADUCÉENS, secte juive, ainsi nommée de Sadoc, son fondateur, se forma vers 248 av. J.-C. Les Saducéens s'en tenaient au texte de la loi, sans admettre les explications, repoussaient les traditions, la croyance aux bons et aux mauvais anges, et niaient l'immortalité de l'âme ainsi que la résurrection des morts; ils n'en croyaient pas moins au libre arbitre et à la providence, mais ils ne servaient Dieu qu'en vue de récompenses terrestres. Ils étaient peu nombreux, mais comptaient dans leurs rangs beaucoup d'importants personnages. Au IIe s. av. J.-C., ils formèrent un parti politique, opposé à celui des Pharisiens; les règnes d'Hyrcan I et d'Aristobule I furent l'apogée de leur puissance.

SADYATTE, roi de Lydie (621-610 av. J. C.), père d'Alyatte et grand-père de Crésus, fit aux Milésiens une guerre qui fut terminée sous son fils.

SÆTABIS, auj. *Xativa* ou *Jativa*, v. d'Hispanie (Bétique), à 40 kil. S. O. de *Sucro*, était renommée par son lin et ses toiles.

SAFFI, *Rusupis*, v. murée et port de Maroc, sur l'Océan Atlantique, à 150 kil. N. de Mogador; 12 000 hab. Rade bonne en été. Commerce florissant avant que les marchands européens eussent été forcés de résider à Mogador. Prise par les Portugais en 1508, abandonnée en 1641.

SAGAN, v. murée des États prussiens (Silésie), ch. de cercle, sur la Bober, à 75 kil. N. O. de Liegnitz : 5000 h. Anc. principauté, qui appartint à la famille de Biren; beau château. Les Russes y battirent les Prussiens en 1759.

SAGAS, récits poétiques composés par les Scaldes ou Bardes scandinaves, du XIe au XVIe siècle, et où sont consignées les traditions mythologiques et historiques du Danemark, de la Suède, de la Norvége et de l'Islande. Les plus remarquables des *Sagas*, recueillies pour la plupart par Sœmund-Sigfusson, sont celles de *Lodbrok*, de *Hervara*, de *Vilkina*, de *Volsunga*, de *Blomsturvalla*, d'*Ynglinga*, d'*Olaf Tryg-*

gva Sonar, de *Jomsvikingia*, de *Knytlinga* (qui renferment l'histoire de la Norvége et du Danemark), celles de *Sturlunga*, *Eryrbiggia* (relatives à l'Islande); enfin l'*Heimskringla* et la *Nouvelle Edda*, dues à Snorro Sturleson. On en a publié divers recueils, soit dans la langue originale, à Copenhague, de 1825 à 1839, soit en latin, sous le titre de *Scripta historica Islandorum de gestis veterum Borealium*, Copenhague, 1828-33.

SAGE (George), savant français, né à Paris en 1740. m. en 1824, suivit les cours de Nollet et de Rouelle, devint membre de l'Académie des sciences en 1770, professeur de minéralogie expérimentale en 1778 à la Monnaie, et directeur de l'École des mines en 1783. Il eut le tort de se prononcer contre les découvertes de Lavoisier et de Haüy. Ses principaux ouvrages sont : *Examen chimique des différentes substances minérales*, 1769; *Éléments de chimie docimastique*, 1772, *Exposé des principales découvertes faites dans l'espace de* 50 *années*, 1813; *Découvertes minérales faites dans l'espace de* 60 *ans*, 1819.

SAGES (les Sept) de la Grèce, nom donné à sept Grecs illustres du VIe s. av. J.-C., savoir : Thalès, Solon, Bias, Chilon, Cléobule, Pittacus, Périandre. Quelquefois à Périandre on substituait Myson de Chen ou Anacharsis, bien que ce dernier fût Scythe. Ils s'occupaient surtout de morale et de politique. Chacun d'eux avait adopté une sentence qui était comme sa devise. *V.* leurs noms.

SAGESSE (le livre de la), un des livres de la Bible, se compose de deux parties : l'une est un éloge de la sagesse, l'autre renferme des réflexions sur les effets de cette sagesse dans le monde et sur l'idolâtrie. L'auteur en est inconnu; quelques-uns l'ont attribué à Salomon; mais il paraît être beaucoup plus récent. Ce livre n'existe plus qu'en grec.

SAGHALA, sandjakat de la Turquie d'Asie, entre ceux de Saroukhan au N. E., d'Aïdin au S. E., et la Méditerranée: 130 kil. sur 110; ch.-l., Smyrne.

SAGHALIEN, grand fleuve d'Asie. *V.* AMOUR.

SAGITTAIRE (le), une des constellations du zodiaque, est, selon la Fable, le centaure Chiron divinisé.

SAGONTE, *Saguntus* ou *Saguntum*, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les *Edetani*, sur la côte E., près de l'emplacement actuel de *Murviedro*, passait pour avoir été fondée par des Zacynthiens unis à des Rutules d'Ardée. Rome fit alliance avec cette ville entre les deux premières guerres puniques. Annibal l'assiégea en pleine paix, et la prit en 219 av. J. C., malgré l'héroïque résistance des habitants, qui se brûlèrent plutôt que de se rendre; les Romains la reprirent en 210. Suchet gagna près de là en 1811 une bataille qui fut nommée *la bat. de Sagonte*.

SAGRA, petite riv. du Brutium, entre le pays des Locriens et celui des Crotoniates, se jette dans la mer Ionienne. Sur ses bords, 15 000 Locriens défirent 130 000 Crotoniates.

SAGRES, v. forte de Portugal (Algarve), sur l'Océan, à 35 kil. S. O. de Lagos. Fondée en 1416 par l'infant don Alphonse Henri, qui y établit une école de navigation : c'est de là que partirent les expéditions qui allaient chercher le passage aux Indes par le Sud de l'Afrique septentrionale.

SAHARA, région de l'Afrique qui s'étend entre le Tell et le vrai désert, au S. du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie. On lui donne 5000 kil. de l'O. à l'E., et 2000 du N. au S. C'est comme un vaste archipel d'oasis, peuplées d'Arabes, de Maures, de Touaregs, de Touats et de Tibbous. Les endroits principaux sont : sur la côte de l'Atlantique, Arguin, Portendik, St-Cyprien, Rio-de-Ouro; dans l'intérieur, Agably, Ghat, Aghadès, Bilma, Gonda, etc. On ne traverse le Sahara qu'en caravanes. De hardis Européens, Lyon, Oudney, Denham, Clapperton, Laing, Caillié, s'y sont aventurés et nous ont donné quelques connaissances sur ce pays. L'eau y est très-rare et la chaleur insupportable. Des vents brûlants (notamment *le Simoun*) y soufflent et ensevelissent des caravanes entières sous les nuées de sable qu'elles soulèvent; le phénomène du mirage y est fréquent. Le sel y abonde; la végétation est pauvre, sauf dans les oasis. On y rencontre le lion, la panthère, l'autruche, les singes, d'énormes serpents boas. — On croit que le Sahara n'est que le bassin desséché d'une mer qu'une grande convulsion de la nature aura fait disparaître. — On doit à M. le général Daumas de savantes études sur le *Sahara algérien*.

SAHEL, c.-à-d. *côte*, *rivage*, mot arabe appliqué depuis la conquête de l'Algérie à des collines qui s'étendent à l'O. et à l'E. d'Alger, sur le bord de la mer et au N. de la plaine de la Mitidja.

SAÏD, nom arabe de la Hte-Égypte. *V.* ÉGYPTE.

SAÏD-PACHA, vice-roi d'Égypte, fils de Méhémet-Ali, né en 1822, d'une mère circassienne, m. en 1863, fut élevé à l'européenne. Appelé au trône en 1854, il fit d'utiles réformes, seconda de tout son pouvoir l'entreprise du canal de Suez et fit ouvrir sur la Méditerranée, à l'extrémité N. du canal projeté, un port qui reçut en son honneur le nom de *Port-Saïd*.

SAÏDE ou **SAÏDA**, l'anc. *Sidon*, v. et port de Syrie (Acre), sur la Méditerranée, à 32 k. S. O. de Beyrouth; env. 12 000 hab. Consulat français. Ville grande, mais sale et mal bâtie; jadis commerçante et fort riche (*V.* SIDON). L'émir Fakhr-ed-Dyn fit combler son port vers 1630. La ville actuelle a été souvent ravagée par des tremblements de terre et par la peste. On y trouve beaucoup de ruines et des sépultures des anciens rois de Syrie.

SAIGNES, ch.-l. de c. (Cantal), sur une roche basaltique, à 17 kil. N. E. de Mauriac : 525 hab. Eau ferrugineuse. Ruines d'un château fort.

SAÏGON, v. et port de la Basse-Cochinchine, sur le fleuve Saïgon, par 104° 22' long. E., 10° 50' lat. N.; env. 10 000 hab. (jadis beaucoup plus peuplée). Rues régulières, pagodes nombreuses, palais du vice-roi, forte citadelle, construite en 1790 par le colonel français Olivier; beaux et vastes magasins à riz, casernes, chantiers de marine, arsenal; canal qui joint le fleuve Saïgon au Meï-kong et communique avec la ville de Cambodje. Port libre. Grand commerce. — Cette ville fut prise le 17 fév. 1859 par la flotte franco-espagnole et devint dès lors le chef-lieu de nos possessions en Cochinchine. Il y fut signé en 1862 un traité qui nous assurait la possession de la plus grande partie de la Cochinchine (prov. de Giadinh, Bienhoa, Mytho, Poulo-Condor).

SAII, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), entre les *Carnutes* à l'E. et les *Viducasses* à l'O, avait pour ch.-l. *Saii*, auj. *Séez* (Orne).

SAILLAGOUSE, ch.-l. de c. (Pyr. orient.), sur la Sègre, à 35 kil. S. O. de Prades, près de la frontière d'Espagne; 549 hab.

SAILLANS, ch.-l. de c. (Drôme), sur la Drôme, à 25 kil. S. O. de Dié; 1745 hab. Filatures de coton et de soie, briqueteries, fours à chaux.

SAINS, ch.-l. de c. (Aisne), à 13 kil. O. de Vervins; 2445 hab. Batiste, linon; forges.— Autre ch.-l. de c. (Somme), à 9 kil. S. d'Amiens; 779 hab.

SAINT-ACHEUL, anc. abbaye de moines Augustins, en Picardie (Somme), aux portes d'Amiens, fondée au IVe s. par S. Firmin, 1er évêque d'Amiens. Sous la Restauration, les Jésuites, appelés alors *Pères de la Foi*, y tinrent un collége florissant.

SAINT-AFFRIQUE, ch.-l. d'arr. (Aveyron), sur la Sorgue, à 44 kil. S. E. de Rhodez; 6807 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, dirigé depuis 1851 par les Jésuites; église calviniste. Draps communs, molletons, fromages. Cette ville joua un rôle dans les guerres de la Réforme : c'était une des principales places des Calvinistes. Elle fut assiégée et prise par Louis XIII en 1629.

SAINT-AGNANT, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), à 15 kil. de Marennes; 1205 hab.

SAINT-AGRÈVE, ch.-l. de c. (Ardèche), à 40 kil. O. de Tournon; 3133 hab. Vins, fruits, châtaignes, grains, bestiaux. Ruines d'un château fort.

SAINT-AIGNAN, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), sur le Cher, à 38 kil. S. de Blois; 3600 hab. Bois, vins, cuirs, draps blancs; pierres à fusil. jadis titre de duché.

SAINT-AIGNAN-SUR-ROË, ch.-l. de c. (Mayenne), à 35 kil. N. de Châteaugontier; 883 hab.

SAINT-AIGNAN (le duc de). *V.* BEAUVILLIERS.

SAINT-ALBAN, v. d'Angleterre (Hertford), à 19 kil. O. d'Hertford, à 30 kil. N. O. de Londres, sur la route de Londres à Birmingham; 6000 hab. Monastère fameux, bâti par Offa en 792, détruit en 1539, et auquel la ville moderne doit son origine. Tombeau de Fr. Bacon, qui avait été créé par Jacques I vicomte de St-Alban.—César défit en ce lieu Cassivellaunus, chef des Bretons; la reine Boadicée y fit massacrer 70 000 Romains. Il s'y livra en 1455 une bataille dans laquelle le duc d'York, Richard, battit le roi Henri VI et s'empara de sa personne; en 1461 Marguerite y battit Warwick et reprit Henri.

SAINT-ALBIN (Alex. ROUSSELIN de), publiciste, né en 1773, m. en 1847. Il embrassa avec ardeur les doctrines de la Révolution, s'attacha à Danton et à Camille Desmoulins, fut en l'an II (1794) commissaire national à Troyes, puis commissaire aux armées, remplit plusieurs missions avec zèle et avec intégrité, devint en 1799 secrétaire général de la guerre sous Bernadotte, et fut pendant les Cent-Jours secrétaire de l'intérieur sous Carnot. Il fut en 1815 un des fondateurs de l'*Indépendant*, qui peu après se fit appeler le *Constitutionnel*, et resta jusqu'en 1838 un des principaux rédacteurs de cette feuille. On lui doit une *Vie de Hoche*, une *Vie de Championnet* et quelques autres biographies militaires; il a laissé sur la Révolution et sur l'Empire des ouvrages qui pour la plupart sont restés manuscrits (*Vie de Danton*, *Vie de Dugommier*, *Mémoires de Barras*, *Conjuration de Malet*, etc.).

SAINT-ALLAIS (VITON de), généalogiste, né à Langres en 1773, d'une famille bourgeoise, m. en 1842, recueillit de précieux renseignements sur l'origine d'un grand nombre de familles, et fonda un cabinet de généalogiste qui attira bientôt une nombreuse clientèle, grâce à la facilité avec laquelle il admettait certaines généalogies. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire générale des ordres de chevalerie*, 1811; *Tablettes chronologiques de l'Europe*, 1812; *Hist. généalogique des maisons souveraines de l'Europe*, 1812; *Nobiliaire universel de France*, 1814-1820; *Dictionnaire de la noblesse*, 1819; *Armorial de France*, 1817. Il commença en 1819 une nouvelle édition de *l'Art de vérifier les dates*, qui fut continuée par Fortia d'Urban.

SAINT-ALVÈRE, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 31 kil. N. E. de Bergerac; 1766 h. Château en ruine.

SAINT-AMAND, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 14 kil. S. de Vendôme; 673 h.

SAINT-AMAND-DE-BOIXE, ch.-l. de cant. (Charente), à 16 kil. N. O. d'Angoulême; 1689 hab.

SAINT-AMAND-EN-PUISAYE, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 29 kil. N. E. de Cosne; 2331 hab. Poteries.

SAINT-AMAND-LES-EAUX, *Oppidum S. Amandi*, ch.-l. de cant. (Nord), sur la r. g. de la Scarpe, à 13 kil. N. O. de Valenciennes; 10 210 h. Collége. Ville industrielle et commerçante : chanvre, lin de fil, batiste. A 4 kil. de là, eaux minérales et boues sulfureuses, célèbres surtout depuis Louis XIV. Anc. monastère fondé par S. Amand; antiquités.

SAINT-AMAND-MONTROND, ch.-l. d'arr. (Cher), à 44 k. S. E. de Bourges; 8607 h. Trib. de 1re inst.; collége. Ruines du château de Mont-Rond, qui domine la ville. Commerce actif (laines, merrain, fer, vin).

SAINT-AMANS, ch.-l. de cant. (Lozère), à 32 k. N. de Mende; 358 hab. Serges.

SAINT-AMANS-DES-COPTS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 40 kil. N. O. d'Espalion; 1321 hab.

SAINT-AMANS-LA-BASTIDE OU SOULT, ch.-l. de cant. (Tarn), à 27 kil. S. E. de Castres; 2374 hab.

SAINT-AMANT, dit *Roche-Savine*, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 13 kil. O. d'Ambert; 1956 h.

ST-AMANT-TALLENDE, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 21 kil. S. de Clermont; 1531 h. Chevaux, abeilles.

SAINT-AMANT (Marc Ant. GÉRARD de), poëte, né à Rouen en 1594, m. en 1661, s'attacha au comte d'Harcourt qu'il suivit dans ses campagnes, parcourut l'Europe comme soldat et comme voyageur, apprit plusieurs langues vivantes, et fut un des premiers membres de l'Académie française, qui le chargea de rédiger dans son *Dictionnaire* les mots du langage burlesque. On a de lui un poëme épique (*Moïse sauvé*) et des *OEuvres diverses*, satires, odes, sonnets, où il y a beaucoup de verve et même de grandeur, mais où souvent il viole les règles du goût. Son poëme de Moïse lui attira les sarcasmes de Boileau. Ch. Livet a publ. ses *OEuvres*, (2 v. in-16, 1856.

SAINT-AMARIN, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 43 kil. N. de Béfort, près de la Thur, dans une belle vallée; 2296 hab. Toiles de coton; usines à fer.

SAINT-AMBROIX, ch.-l. de cant. (Gard), sur la Cèse, à 19 kil. N. E. d'Alais; 4060 h. Église calviniste. Filoselle, houille.

SAINT-AMOUR, ch.-l. de cant. (Jura), à 33 kil. S. O. de Lons-le-Saulnier: 2343 h. Collége. Tanneries, marbreries; mines de fer, forges. Patrie de Guillaume de St-Amour.

SAINT-AMOUR (Guillaume de), docteur de Sorbonne et chanoine de Beauvais, né vers 1200 à St-Amour, m. en 1272, combattit l'institution des Frères mendiants, et publia en 1256 les *Périls des derniers temps*, livre hardi qui fut condamné par le pape.

SAINT-ANDRÉ, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), sur le Verdon, à 16 kil. N. de Castellane; 894 h. Fruits.

SAINT-ANDRÉ, v. de Hongrie, dans le comitat de Pesth, sur le Danube, à 15 k. N. de Bude; 8000 h. Excellents vins, dits vins de Bude.

SAINT-ANDRÉ, v. d'Écosse. *V.* SAINT-ANDREWS.

SAINT-ANDRÉ-D'APCHON, bg de la Loire, à 11 kil. O. de Roanne; 1810 hab. Eaux minérales.

SAINT-ANDRÉ-DE-CUBZAC, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la Dordogne, à 21 kil. N. E. de Bordeaux, au N. de Cubzac; 3690 hab. Vins.

SAINT-ANDRÉ-DE-VALBORGNE, ch.-l. de cant. (Gard), à 30 kil. N. E. du Vigan; 1812 hab. Filatures.

SAINT-ANDRÉ-LA-MARCHE, ch.-l. de c. (Eure), à 17 kil. S. E. d'Évreux; 1492 hab. Toiles, coton.

SAINT-ANDRÉ (Jacques d'ALBON de), vaillant capitaine, servit sous Henri II et ses successeurs, se fit remarquer par son courage dans les guerres contre les Calvinistes, fut fait maréchal en 1547, fut pris par les Espagnols à la bat. de St-Quentin, 1557, et pressa, pour obtenir sa liberté, la conclusion du traité de Cateau-Cambrésis (1559); forma en 1561, avec le connétable de Montmorency et le duc de Guise, la fameuse ligue connue sous le nom de *Triumvirat*, combattit avec eux contre les Calvinistes à Dreux, et fut tué dans la bataille (1562).

SAINT-ANDRÉ (J. Bon), né en 1749 à Montauban, de parents calvinistes, m. en 1813, fut député du Lot à la Convention, vota la mort de Louis XVI, fit entrer Robespierre au Comité de salut public, créa en peu de temps une armée navale assez forte, assista au combat naval livré aux Anglais devant Brest le 1er juin 1794 et y fit preuve de courage; devint consul général à Smyrne sous le Directoire, organisa en 1801 les nouveaux départements des rives du Rhin, et fut nommé préfet du Mont-Tonnerre. On a de lui des *Discours*, des *Rapports*, et un *Journal de la croisière de la flotte commandée par l'amiral Villaret* : c'est la relation du combat du 1er juin. Cet homme, qui avait été un des plus violents montagnards, ne mérita dans la suite que des éloges comme administrateur. Michel Nicolas a publié en 1848 : *Jean Bon de St-André, sa vie et ses écrits*.

SAINT-ANDREWS, v. et port d'Écosse (Fife), à 59 kil. N. d'Édimbourg; 4000 hab. Archevêché, université, fondée en 1411, et longtemps florissante; collége dit *de Madras*, fondé par A. Bell, inventeur de l'enseignement mutuel, natif de St-Andrews.

SAINT-ANGE (le CHÂTEAU-), célèbre forteresse de Rome, sur la r. dr. du Tibre, au bout du pont St-Ange, a souvent servi d'asile aux papes : c'est auj. une prison. C'était autrefois le mausolée d'Adrien. Il reçut son nom actuel d'une petite église du voisinage qui était dédiée à l'archange St-Michel.

SAINT-ANGE (Cap), l'ancien cap. *Malée*, prom. de Morée, au S. E., par 36° 25' lat. N.; 20° 52' long. E.

SAINT-ANGE (Ange FARIAU, dit de), poëte, né à Blois en 1747, m. en 1810, fut protégé par Turgot, qui lui donna un emploi dans les finances, et fut nommé, lors de la réorganisation de l'instruction publique, professeur de grammaire et de belles-lettres dans une des écoles centrales de Paris. Il venait d'être reçu membre de l'Académie Française lorsqu'il mourut. On lui doit, outre des poésies diverses, une traduction presque complète d'Ovide en vers (*Métamorphoses*, *Fastes*, *Art d'aimer*, *Remède d'amour*, quelques *Élégies* et *Héroïdes*). Il avait un talent réel pour la versification, mais ses traductions sont peu fidèles; d'ailleurs l'auteur se nuisait par une vanité excessive. Ses *Œuvres complètes* ont paru en 1823, 9 vol. in-12.

SAINT-ANTHÈME, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), sur l'Ance, à 25 kil. E. d'Ambert; 3206 hab.

SAINT-ANTOINE, bg du dép. de l'Isère, sur le Furant, à 15 kil. N. O. de St-Marcellin; 2035 hab. Célèbre abbaye de St-Antoine, qui était chef d'ordre.

SAINT-ANTOINE (Religieux de). *V.* ANTOINE (S.).

SAINT-ANTONIN, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), à 54 k. N. E. de Montauban; 5152 h. Station. Tanneries, étoffes de laine. Anc. couvent.

SAINT-ARNAUD (Achille LEROY de), maréchal de France, né à Paris en 1798, m. en 1854, était fils d'un avocat au parlement, qui devint membre du Tribunat et préfet de l'Aude. Il entra en 1815 aux gardes du corps, alla en 1822 combattre pour la cause des Hellènes, et ne rentra au service qu'en 1831 ; fut attaché en qualité d'officier d'ordonnance au général Bugeaud, dont il se concilia promptement l'affection, fut chargé d'accompagner la duchesse de Berry à Palerme (1832), passa en 1837 en Afrique, prit une part active à l'assaut de Constantine (1837), à la prise de Djigelli (1839), à l'attaque du col de Mouzaïa, où il reçut une blessure grave (1840), à la prise de Tekedempt et de Mascara (1841); fut investi en 1842 du commandement de Milianah, et en 1844 de celui d'Orléansville; comprima l'insurrection du Dahra (1845-47), suscitée par Bou-Maza ; fut élevé en 1850 au commandement supérieur de la province de Constantine, et fit l'année suivante, contre les tribus insoumises de la Kabylie, une expédition hardie, qui fut couronnée d'un plein succès ; fut bientôt après appelé au commandement d'une division de l'armée de Paris, puis au ministère de la guerre (oct. 1851). Il s'attacha surtout à réorganiser l'armée et à y rétablir la discipline; fut chargé, au 2 décembre, des mesures militaires qui devaient assurer le succès du coup d'État; reçut, en 1852, le bâton de maréchal; fut, en 1854, mis à la tête de l'armée dirigée contre la Russie, opéra le 14 septembre, de concert avec l'armée anglaise, une heureuse descente en Crimée, et remporta le 20 sur les bords de l'Alma une victoire éclatante. Il marchait sur Sébastopol lorsque, vaincu par une maladie qui le minait depuis longtemps, il se vit forcé de résigner son commandement : il succomba en mer trois jours après. Aux qualités du guerrier, St-Arnaud unissait les agréments de la personne, un esprit vif et tout français. Il a été publié en 1855 un recueil de ses *Lettres*, où il se peint tout entier : ces lettres, écrites dans l'intimité, sont adressées pour la plupart à ses frères, MM. Ad. de St-Arnaud et Ad. de Forcade. Son nom a été donné à une rue de Paris; son buste a été placé dans la cour d'honneur du lycée Napoléon, où il avait été élevé.

SAINT-ASAPH, v. du Pays de Galles (Flint), à 20 kil. N. O. de Flint; 3500 hab. Évêché. — Fondée en 560 par Kentigern (S. Mungo), évêque de Glasgow, qui y bâtit le célèbre monastère Llan-Elvy. La ville doit son nom à S. Asaph, 2° abbé du monastère.

SAINT-ASTIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur l'Isle, à 17 k. S. O. de Périgueux; 2879 h. Station.

SAINT-AUBAN, ch.-l. de cant. (Alpes-Maritimes), à 40 kil. N. O. de Grasse; 615 hab.

SAINT-AUBIN-D'AUBIGNÉ, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 18 kil. N E. de Rennes; 1448 h.

SAINT-AUBIN-DU-CORMIER, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 20 kil. S. O. de Fougères; 2098 h. Tour très-élevée, reste d'anciennes fortifications. La ville fut fondée 1222 par Pierre de Dreux. Il y fut signé en 1231 un traité entre la reine Blanche et les nobles révoltés. Victoire de La Trémoille sur les Bretons et le duc d'Orléans (depuis, Louis XII), alors révolté, 1488.— *V.* AUBIN.

SAINT-AUBIN (LEGENDRE, marq. de). *V.* LEGENDRE.

SAINT-AUGUSTIN, v. et port des États-Unis, dans la Floride, à l'entrée de cette péninsule, sur l'Océan Atlantique, à 240 k. S. E. de Tallahassée; 3000 hab. Jadis plus peuplée. Beau pont en pierre. — Fondée par les Espagnols, elle fut la capit. de la Floride occid. sous leur domination. Elle fut brûlée par Drake en 1586, par Davis en 1785. Le traité de la cession de la Floride aux États-Unis y fut signé en 1821.

SAINT-AUGUSTIN (Cap), le cap le plus orient. de l'Amérique, au Brésil (Pernambouc), par 8° 20' lat. S.

SAINT-AULAYE, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur la Dronne, à 33 kil. S. O. de Riberac; 1524 hab.

SAINT-AVOLD, ch.-l. de cant. (Moselle), à 32 kil. O. de Sarreguemines et à 47 kil. E. de Metz ; 3286 h. Station, foire très-fréquentée. La ville doit son origine à un monastère de S. Nabor.

SAINT-BARTHÉLEMY, une des Antilles (à la Suède), par 65° 12' long. O., 17° 58' lat. N. : 25 kil. de tour, 10000 hab.; ch.-l., Gustavia. Abord périlleux, mais bon port. Peu d'eau ; arbres à bois précieux. — Aux Français depuis 1648, elle fut cédée à la Suède en 1784.

SAINT-BARTHÉLEMY-DE-GROUIN, bourg du dép. de l'Isère, à 22 kil. S. O. de Grenoble. Fontaine dont l'eau bout constamment et s'enflamme facilement.

SAINT-BARTHÉLEMY (la). *V.* BARTHÉLEMY.

SAINT-BÉAT, ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), à 32 kil. de St-Gaudens, au confluent de la Garonne et de la Pique ; 1403 h. Beau marbre blanc, ardoises.

SAINT-BEAUZELY, ch.-l. de cant. (Aveyron), sur la Muse, à 16 kil. N. O. de Milhau ; 949 h.

SAINT-BENIN-D'AZY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 19 kil. E. de Nevers; 1859 hab. Forges.

SAINT-BENOÎT, v. et port de l'île de la Réunion, dans l'arr. du Vent, à 40 kil. S. E. de St-Denis et à l'embouch. de la riv. des Marsouins ; 12000 hab., dont les deux tiers noirs ou mulâtres. Sucreries.

SAINT-BENOÎT-DU-SAULT, ch.-l. de cant. (Indre), à 33 kil. S. E. du Blanc; 1072 hab. Forges.

SAINT-BENOÎT (ordre de). *V.* BÉNÉDICTINS.

SAINT-BERNARD (GRAND-), *Penninus mons*, *Mons Jovis*, *Mont-Jou*, haute mont. et col des Alpes Pennines, entre le Valais et la vallée d'Aoste, par 5° 5' long. E., 45° 51' lat. N., a 3470m de hauteur. Un peu au-dessous du sommet est un hospice célèbre, fondé en 962 par Bernard de Menthon et desservi par des religieux augustins qui se dévouent au soulagement des malheureux surpris par le froid ou égarés dans les neiges : ils se font aider dans leurs recherches par des chiens d'une intelligence singulière. Cet hospice est le lieu habité le plus élevé de l'Europe. Dans l'église du couvent est un monument en l'honneur du général Desaix. Le passage du mont St-Bernard offre de grandes difficultés ; cependant il fut effectué par les armées romaines au temps d'Auguste, par les Lombards en 547, par Charlemagne en 773, enfin par les Français en 1798, 1799 et 1800 : ce dernier passage, exécuté par Bonaparte est surtout remarquable en ce que ce général menait avec lui de la cavalerie et de l'artillerie. Le chemin qui traverse le Grand-Saint-Bernard est pra-

tiqué dans un vallon étroit et bordé de rochers. — L'hospice a été dépouillé en 1850 de ses biens immeubles par le gouvernement du Valais.

SAINT-BERNARD (PETIT-), *Graius mons*, mont. de France, dans les Alpes Grecques (*Graiæ*), entre la Savoie et la vallée d'Aoste, au S. O. du Grand-St-Bernard, sur le chemin qui mène de la vallée de l'Isère à celle de la Doire. C'est le passage le plus commode de toute la chaîne des Alpes. A 2200m de hauteur est un hospice semblable à celui du Grand-St-Bernard et qui a le même fondateur.

SAINT-BERTRAND DE COMMINGES, *Lugdunum Convenarum*, ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), à 21 k. S. O. de St-Gaudens; 745 hab. Musée pyrénéen. Aux env., cristal de roche, beau marbre dit *balvacaire*, mines de cuivre, vaste grotte de Gorgas.—Jadis ch.-l. des *Convenæ* et plus tard du comté de Comminges. Dernier asile de Gundovald, qui y périt; détruite par Gontran en 585; rebâtie en 1100 par S. Bertrand, évêque de Comminges (dont la ville prit le nom). Ce fut un évêché jusqu'en 1790.

SAINT-BLIN, ch.-l. de c. (Hte-Marne), à 31 k. N. E. de Chaumont; 597 h. Anc. prieuré de Bénédictins.

SAINT-BONNET, ch.-l. de cant. (Htes-Alpes), sur le Drac, à 14 kil. N. de Gap; 1700 hab. Patrie du connétable de Lesdiguières. Eau sulfureuse.

SAINT-BONNET-DE-JOUX, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 15 k. N. E. de Charolles; 1632 h. Pierre de taille.

SAINT-BONNET-LE-CHÂTEAU, ch.-l. de c. (Loire), à 20 k. S. de Montbrison, sur l'emplacement de la forteresse romaine de *Castrum Vari* : 2230 h. Église gothique. Dentelles.

SAINT-BONNET (Jean TOIRAS de). *V.* TOIRAS.

SAINT-BRICE-EN-COGLES, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 15 kil. N. O. de Fougères; 1859 hab.

SAINT-BRIEUC, *Briocum*, ch.-l. des Côtes-du-Nord, sur le Gouet, à 3 kil. de la mer, à 446 kil. O. de Paris; 15 341 h. Bon port (au Légué), entouré de quais; chemin de fer. Évêché, trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, école d'hydrographie. Cathédrale du XIIIe s., pont en granit, plusieurs places, belles promenades, statue de Du Guesclin; bibliothèque, société d'agriculture. Toiles, étoffes de laine. Grand commerce maritime, armements pour la pêche de la baleine et de la morue; importation de fers et de bois du Nord. — La ville eut pour origine un monastère fondé par S. Brieuc à la fin du Ve s., et érigé en évêché en 844. Elle faisait jadis partie de la Hte-Bretagne.

SAINT-CALAIS, *Anilla*, *Anisola*, puis *Carilesi Oppidum*, ch.-l. d'arr. (Sarthe), à 44 kil. S. E. du Mans, sur la riv. d'Anille; 3739 hab. Trib. de 1re inst. Jolie place; restes d'un château féodal. Lainages, grains. Anc. abbaye de Bénédictins fondée au VIe s. par S. Carilef, dit par corruption S. Calais.

SAINT-CAST, vge des Côtes-du-Nord, sur la côte, à 32 kil. de Dinan; 1000 hab. Les Anglais, y ayant tenté une descente en 1758, furent défaits par le duc d'Aiguillon et le comte d'Aubigny: une colonne, érigée en 1858, consacre le souvenir de cette défaite.

SAINT-CÉRÉ, ch.-l. de c. (Lot), à 23 k. N. O. de Figeac; 4302 hab. Commerce de fil et de chanvre. Aux env., beau marbre. Ruines d'un château fort.

SAINT-CERNIN, ch.-l. de c. (Cantal), sur la Doire, à 23 kil. N. E. d'Aurillac; 2795 hab. Bestiaux.

SAINT-CHAMAS, v. et port du dép. des Bouches-du-Rhône, sur la côte N. de l'étang de Berre, et sur le chemin de fer d'Avignon à Marseille, à 46 kil. O. d'Aix; 2692 hab. Port sur l'étang; poudrière, olives, huiles. Restes d'un pont romain appelé le *pont Flavien*, sur la Touloubre, et de 2 arcs de triomphe.

SAINT-CHAMOND, ch.-l. de c. (Loire), sur le Gier, à 10 kil. N. E. de St-Étienne; 11 626 hab. Chemin de fer. Fonderies, quincaillerie; velours, rubans, lacets. Aux env., houille.

SAINT-CHAPTES, ch.-l. de c. (Gard), à 13 kil. S. E. d'Uzès; 868 h. Église consistoriale calviniste.

SAINT-CHARLES, v. des États-Unis (Missouri), sur la r. g. de Missouri, à 30 kil. N. O. de St-Louis; 4000 h. École méthodiste. Grand commerce de pelleteries. — Fondée par les Français en 1780. Elle fut jusqu'en 1826 le ch.-l. du Missouri.

SAINT-CHÉLY-D'APCHER, ch.-l. de c. (Lozère), à 34 kil. N. de Marvejols; 1872 hab. Draps fins.

SAINT-CHÉLY-D'AUBRAC, ch.-l. de c. (Aveyron), à 24 kil. d'Espalion; 1697 hab. Pâturages.

SAINT-CHINIAN, ch.-l. de c. (Hérault), à 23 kil. S. E. de St-Pons; 4339 h. Drap, bonneterie.

SAINT-CHRISTOPHE, une des Antilles anglaises, au N. O. de la Guadeloupe et au S. E. de St-Eustache; 26 kil. sur 7; 25 000 hab.; ch.-l., la Basse-Terre. Au centre, mont Misery (volcan éteint), haut de 1128m. Sol très-fertile : canne à sucre, café, oranges, coton, etc. — Découverte en 1493 par Christophe Colomb (d'où son nom), elle fut colonisée par les Anglais en 1623; possédée en commun par les Anglais et par les Français de 1627 à 1713, elle fut cédée en entier à l'Angleterre par le traité d'Utrecht. Elle forme, avec Antigoa, Montserrat et les Vierges, un gouvt de l'Amérique anglaise.

SAINT-CHRISTOPHE, ch.-l. de c. (Indre), à 34 kil. N. O. d'Issoudun; 694 hab.

SAINT-CIERS-LA-LANDE, ch.-l. de c. (Gironde), à 21 kil. N. de Blaye; 2889 hab. Vins.

SAINT-CLAIR, ch.-l. de c. (Manche), à 11 kil. N. E. de Saint-Lô; 638 hab.

SAINT-CLAIR-SUR-EPTE, bourg de Seine-et-Oise, à 9 k. N. O. de Magny; 600 hab. Ermitage qu'habita S. Clair, martyrisé en 881. Par un traité signé à St-Clair-sur-Epte en 911, Charles le Simple céda la Neustrie au chef normand Rollon.

SAINT-CLAIR DE LOMAGNE, ch.-l. de c. (Gers), à 15 kil. S. E. de Lectoure; 1695 hab. Rubans de fil.

SAINT-CLAIR (lac), lac de l'Amérique du Nord, dans la région des grands lacs, à 80 kil. S. du lac Huron, à 20 k. du lac Érié; il a 150 kil. de tour, et communique avec le lac Huron par la rivière St-Clair, avec le lac Érié par le Detroit-River. — La riv. St-Clair sépare le territ. de Michigan du Ht-Canada, et a env. 80 kil. de cours du N. au S., et 400m de large, ce qui la rend navigable pour de gros bâtiments.

SAINT-CLAUD, ch.-l. de c. (Charente), à 22 kil. S. O. de Confolens; 1881 hab. Bestiaux.

SAINT-CLAUDE, le *Condate* des anciens, ch.-l. d'arr. (Jura), au fond d'une vallée, au confluent de la Bienne et du Tacon, à 54 kil. S. E. de Lons-le-Saunier; 6316 hab. Évêché, trib., collége. Industrie et commerce considérables : horlogerie, tabletterie et ouvrages au tour. Célèbre abbaye, fondée vers 430 par S. Romain, réformée au VIIe s. par S. Claude; elle s'enrichit de donations immenses pendant le moyen âge et fut un des premiers chapitres nobles de France : l'abbé pouvait anoblir et faire grâce aux criminels. Il avait aussi droit de main-morte : quiconque habitait un an sur ses terres devenait son serf. Cet us féodal fut aboli en partie à la voix de Voltaire, mais ne disparut complétement qu'à la Révolution. L'abbaye avait été sécularisée dès 1742.

SAINT-CLOST (PERROS DE) OU PIERRE DE ST-CLOUD, écrivain du commencement du XIIIe s., est le 1er auteur du *Roman du Renard*, célèbre poëme allégorique et satirique de 2000 vers. Ce poëme a été continué par Jacquemart Gielée, et depuis traduit dans les langues principales de l'Europe et augmenté d'un grand nombre d'épisodes ou *branches*. La dernière traduction (en français vulgaire) a été publiée à Bruxelles (1739); elle a été réimprimée à Paris en 1786 sous le titre d'*Intrigues du cabinet des rats*, et en 1825 par Méon.

SAINT-CLOUD, bourg de Seine-et-Oise, à 14 kil. O. de Paris et 9 kil. E. de Versailles, sur la r. g. de la Seine, où il s'élève en amphithéâtre, et sur le chemin de fer de Paris à Versailles; 5616 hab. Charmant château impérial; beau parc, avec jets d'eau et une belle cascade; haras, casernes; nombreuses maisons de campagne. Foire célèbre du 7 au 22 sept.

Ce bourg se nommait d'abord Nogent; il reçut son nouveau nom d'un fils de Clodomir, Clodoald ou Cloud, qui s'y retira en 538 après le meurtre de ses frères. Ce prince y bâtit un monastère et donna ce domaine à l'église de Paris, qui l'a conservé jusqu'au dernier siècle. Le château fut bâti au XVIe s. par Pierre de Gondi, archevêque de Paris. Acquis en 1658 par Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, il fut rebâti pour ce prince par Mansart et Lepautre. Henri III fut assassiné au château de St-Cloud en 1589 par Jacq. Clément. C'est dans l'orangerie de St-Cloud que siégeaient les Cinq-Cents lors du coup d'État du 18 brumaire. C'est du château de St-Cloud que Charles X signa les fameuses ordonnances de juillet 1830.

SAINT-CYPRIEN, ch.-l. de c. (Dordogne), à 17 kil. O. de Sarlat; 2415 hab. Briqueteries, chapellerie, quincaillerie, objets en buis faits au tour.

SAINT-CYR, bourg de Seine-et-Oise, à 22 kil. O. de Paris, et à 4 kil. O. de Versailles; 2000 hab. A la sollicitation de Mme de Maintenon, Louis XIV y fonda, en 1680, sous le nom d'*Institut de S. Louis*, une maison pour l'éducation gratuite de 250 demoiselles nobles et pauvres : l'éducation, d'abord confiée à une communauté de dames de la maison, fut à partir de 1692 remise à des religieuses Augustines. Depuis la Révolution, on a établi dans les mêmes bâtiments d'abord le Prytanée, puis l'École spéciale militaire, qui l'occupe encore aujourd'hui. Lavallée a écrit l'*Hist. de la maison royale de St-Cyr*, 1853.

SAINT-CYR (GOUVION de). *V.* GOUVION.

SAINT-CYRAN, abbaye du Berry, dans la Brenne, eut pour abbé Jean Duvergier de Hauranne, dit *l'Abbé de St-Cyran. V.* DUVERGIER.

SAINT-DAVID'S, *Menevia*, *Fanum Davidis*, v. d'Angleterre, dans la principauté de Galles (Pembroke), à 26 kil. N. O. de Pembroke, sur l'Allan, à 3 k. de son embouch. dans la mer d'Irlande; 2500 hab. Évêché; cathédrale, qui contient un monument de S. David, et dont le clocher a 102m. — Ville déchue. Ce fut d'abord un couvent, fondé par S. Patrick, auquel succéda S. David : ce couvent était au moyen âge un but de pèlerinage célèbre. Auj. l'évêque anglican de St-David's réside à Abergwelly.

SAINT-DENIS ou **SAINT-DENYS**, *Dionysiopolis*, *S. Dionysii fanum*, v. du dép. de la Seine, ch.-l. d'arr., près de la Seine, sur le Crould et le Rouillon, et sur le chemin de fer du Nord dont c'est la 1re station, à 8 kil. N. de Paris; 22052 hab. Jolie ville, bien percée, bien bâtie; canal qui joint la Seine au canal de l'Ourcq; belle église gothique, dont les caveaux ont servi de sépulture aux rois de France depuis Dagobert I. Maison impériale d'éducation pour les filles des membres de la Légion-d'Honneur (dans les bâtiments de l'ancienne abbaye), fondée en 1809. Fortifications, casernes, dépôt de mendicité. Industrie active : toiles peintes, soude, minoterie, féculeries, acides minéraux, blanchisseries, manufactures de plomb laminé, etc. Foires nombreuses et fréquentées; les plus célèbres sont la foire aux moutons, dite du *Landy*, qui s'ouvre le 1er lundi après le 11 juin, et celle du 9 oct. — C'était jadis une abbaye de Bénédictins, fondée en 630 par Dagobert, où l'on transporta en 636 les restes de S. Denis; l'église, une des plus belles basiliques de France, fut reconstruite sous Louis VII par Suger. L'abbé était un des principaux seigneurs du royaume : Hugues Capet fut abbé de St-Denis; l'*oriflamme*, qui après l'avénement des Capétiens devint l'étendard de France, était l'étendard particulier de l'abbaye de St-Denis; *Montjoie et St-Denys* était jadis le cri de guerre des Français. St-Denis fut pris et repris dans les guerres civiles sous Charles VI et sous les derniers Valois. Il s'y livra en 1567 entre les Catholiques et les Calvinistes une célèbre bataille dans laquelle les Catholiques furent vainqueurs, mais où ils perdirent le connétable Anne de Montmorency. Les tombeaux de St-Denis furent ouverts en 1793 et profanés : Napoléon entreprit en 1806 de les restaurer, ainsi que l'église : les travaux de réparation de l'église se sont poursuivis pendant 30 ans. Avant 1846, la tour du nord était surmontée d'une flèche en pierre qui s'élevait à 100m; mais on a dû la démolir, la tour qui la supportait menaçant ruine. L'hist. de l'abbaye de St-Denis a été écrite par Mme F. d'Ayzac, 1861.

SAINT-DENIS (Chapitre impérial de), chapitre de chanoines résidant à St-Denis et ayant pour chef, au lieu d'un évêque, le grand aumônier de France, fut établi par Napoléon Ier, après le rétablissement du culte, pour remplacer les Bénédictins préposés jadis à la garde des tombes royales. Les chanoines devaient être choisis parmi les évêques âgés de plus de 60 ans et hors d'état de continuer leurs fonctions; leur nombre était fixé à 10. Sous la Restauration, ce nombre fut augmenté, et un 2e ordre de chanoines, composé de simples prêtres, fut introduit; le chef du chapitre reçut le titre de *Primicier*. Le chapitre de St-Denis n'est pas soumis à la juridiction de l'archevêque de Paris : cette exception, qui avait donné lieu à quelques conflits, a été régularisée en 1846 par une bulle du pape.

SAINT-DENIS (les Chroniques de), les *Grandes chroniques de France*, chroniques rédigées, dès les temps les plus anciens de la monarchie, par les religieux de St-Denis, et conservées dans le trésor de l'abbaye. Un religieux de St-Denis suivait la cour afin de consigner les faits à mesure qu'ils se passaient; à la mort d'un roi, on rédigeait, d'après ces notes, une histoire du règne, qui, après avoir été soumise au chapitre, était incorporée aux *Grandes chroniques*. Suger, abbé de St-Denis au XIIe s., avait recueilli toutes les chroniques depuis l'origine de la monarchie, et avait lui-même rédigé celle de son temps. Après la découverte de l'imprimerie, les *Grandes chroniques*, mises en ordre par don Jean Chartier, furent publiées en 1476 sous ce titre : *Chroniques de France depuis les Troiens jusqu'à la mort de Charles VII*, 3 v. in-fol. : c'est le 1er livre français connu qui ait été imprimé à Paris. Elles ont été réimprimées en 1514, avec une continuation jusqu'en 1513, et ont reparu de 1836 à 1841 par les soins de M. Paulin Pâris, 6 vol. in-8. — Il ne faut pas confondre les *Chroniques de St-Denys* avec la *Chronique du Religieux de St-Denys*, qui faisait sans doute partie des matériaux d'après lesquels devaient être rédigées plus tard les *Grandes chroniques*. Cette chronique, qui n'est que l'histoire du règne de Charles VI (1380-1422), a été publiée par MM. Bellaguet et Magin, dans les *Documents inédits sur l'histoire de France*, 1839-49, 6 v. in-4.

SAINT-DENYS, capitale de l'île de la Réunion, ch.-l. de l'arr. du Vent, sur la côte N.; 20000 hab. Résidence du gouverneur, cour impériale, trib. de 1re inst.; lycée, séminaire diocésain, bibliothèque; beau jardin botanique; banque, chambre de commerce. Ville assez bien bâtie; elle n'a pas de port, mais une rade foraine. Commerce assez actif.

SAINT-DENYS-LE-GÂT, bg de la Manche, à 17 k. E. de Coutances; 2000 h. Patrie de St-Evremond.

ST-DENIS-DU-SIG, bg de l'Algérie (Oran), sur la r. dr. du Sig et sur la route d'Oran à Mascara, à 52 k. d'Oran; 3963 h. Créé en 1845. Chemin de fer pour Oran : pépinière, céréales, coton, tabac, mûriers, cochenille.

SAINT-DIDIER-LA-SÉAUVE, ch.-l. de c. (Hte-Loire), à 28 kil. N. E. d'Yssingeaux; 5220 hab. Rubans, filature de soie, papeterie.

SAINT-DIÉ, *S. Deodatum*, ch.-l. d'arr. (Vosges), sur la Meurthe, à 45 kil. N. E. d'Épinal; 9554 hab. Évêché, église calviniste, trib., collége. Calicot, mouchoirs, potasse, papeteries, quincaillerie. Commerce en grains, bétail, fer, lin, etc. La ville doit son nom à S. Déodat ou S. Dié, évêque de Nevers au VIIe s., qui y fonda un monastère vers 666 (on le fête le 8 juillet).

SAINT-DIER, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 38 k. S. E. de Clermont; 1586 hab.

SAINT-DIZIER, *S. Desiderium*, ch.-l. de c. (Hte-Marne), à 16 kil. de Vassy, sur la r. dr. de la Marne;

8077 hab. Chemin de fer. Trib. de 1re inst., collége, petit séminaire, hospice d'aliénés. Boissellerie, construction de bateaux, commerce de toile de coton, de bois, de fer et d'objets de fonte. Aux env., forges, hauts fourneaux, fonderies de fer. — La ville doit son nom à un évêque de Langres, martyrisé au IIIe s. Jadis ville forte, elle fut prise en 1544 par Charles-Quint après un siége mémorable, mais rendue par la paix de Crespy. Napoléon battit les Alliés aux environs les 27 janv. et 26 mars 1814.

SAINT-DOMINGUE. *V.* HAÏTI et SANTO-DOMINGO.

SAINT-DONAT, ch.-l. de c. (Drôme), à 26 kil. N. de Valence; 2512 h. Filature et organsinage de soie.

SAINTE-...., Pour les mots commençant ainsi, *V.* après la série des mots commençant par SAINT.

SAINT-ELME(Ida), *la Contemporaine*, aventurière qui, après avoir mené une vie désordonnée et avoir plusieurs fois changé de nom, publia en 1827, sous le titre de *Mémoires d'une Contemporaine*, un tissu de contes scandaleux sur la Révolution et l'Empire. Ces *Mémoires*, arrangés par quelques hommes de lettres, eurent une vogue prodigieuse et firent la fortune de l'éditeur (Ladvocat). Quant à la *Contemporaine*, elle mourut dans la misère, à l'hospice des Ursulines de Bruxelles, en 1845, à 67 ans.

SAINT-ÉMILION, bg du dép. de la Gironde, près du confluent de l'Isle et de la Dordogne, à 9 k. E. de Libourne; 3014 hab. Excellents vins rouges. Patrie de Guadet. — Ce bourg se forma vers le VIIIe s. autour d'un ermitage, et fut fortifié au XIe : on voit encore les ruines de ses fortifications. Il occupe à peu près l'emplacement de l'ancien *Lucaniacum*, villa d'Ausone. On y remarqué l'église paroissiale, l'ermitage de St-Émilion, la *rotonde* et un temple monolithe qu'on suppose avoir été dédié au dieu Teutatès.

SAINT-ESPRIT (le), la 3e personne de la sainte Trinité, est fêté le jour de la Pentecôte. *V.* SAINT-ESPRIT dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

SAINT-ESPRIT, anc. ch.-l. de c. du dép. des Landes, en face de la ville de Bayonne, à laquelle il est réuni depuis 1858, et dont il forme un faubourg. Consistoire israélite, synagogue. — *V.* QUIROS et ESPIRITO-SANTO.

SAINT-ESPRIT (Ordre du), ordre de chevalerie institué le 31 déc. 1578 par le roi de France Henri III, en mémoire de ce qu'il avait été élu roi de Pologne et était parvenu à la couronne de France le jour de la Pentecôte, jour où le St-Esprit descendit sur les apôtres. Le nombre des chevaliers fut limité à cent, dont neuf ecclésiastiques ; ils portaient une croix d'or à 4 branches, ornée d'une image du St-Esprit et suspendue à un large cordon bleu. Pour être admis dans cet ordre, il fallait être catholique et avoir déjà reçu l'ordre de St-Michel, qui exigeait la noblesse. Supprimé en 1789, cet ordre fut rétabli à la Restauration : il a été de nouveau supprimé en 1830.

SAINT-ESTÈPHE, bg du dép. de la Gironde, dans l'anc. Médoc, sur la Gironde, à 16 k. S. E. de Lesparre ; 2455 hab. Vins excellents.

SAINT-ÉTIENNE, ch.-l. du dép. de la Loire, sur le Furens, à 465 kil. S. E. de Paris par la route et 469 par le chemin de fer; 92 250 h. Trib. de 1re inst. et de commerce, lycée, école de mineurs, église calviniste, chambre consultative des manufactures, banque; société d'agriculture, bibliothèque, musée. Immense industrie métallurgique : manufacture impér. d'armes, serrurerie, quincaillerie, coutellerie, outils, enclumes, grosses pièces de forges, etc.; rubans de soie, padou, velours, lacets, tulles, galons. Aux env., forges, aciéries, martinets, etc. Les eaux du Furens sont excellentes pour la trempe du fer et de l'acier. Le commerce de St-Étienne est immense; il est alimenté par les riches houillères des environs, et favorisé par plusieurs canaux ainsi que par un chemin de fer. — St-Étienne ne fut d'abord qu'un château, bâti au Xe s. par les comtes du Forez; elle prit de l'importance au XVe s.; mais elle eut à souffrir de la peste en 1585 et 1628. Elle s'est fort agrandie depuis 30 ans par suite de l'application de la vapeur à l'industrie. Patrie de Jean et Nic. Bouillet, habiles armuriers, de J. Fauriel, Jules Janin, etc. La préfecture du dép., qui était précédemment à Montbrison, a été transférée à St-Étienne en 1856.

ST-ÉTIENNE, ch.-l. de c. (Alpes marit.), arrond de Puget-Théniers; 2106 h. Anc. ville forte.

SAINT-ÉTIENNE-DE-BAIGORRY, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), dans la vallée de Baigorry, à 40 k. O. de Mauléon; 2600 hab. Forges, fer, cuivre, plomb, marbre.

SAINT-ÉTIENNE-DE-LUGDARÈS, ch.-l. de c. (Ardèche), à 32 kil. N. O. de l'Argentière; 1522 hab.

SAINT-ÉTIENNE-DE-MONTLUC, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 16 kil. S. E. de Savenay; 4783 hab. Porcelaine.

SAINT-ÉTIENNE-DE-ST-GEOIRE, ch.-l. de c. (Isère), à 28 kil. N. de St-Marcellin; 1857 hab.

SAINT-ÉTIENNE-EN-DEVOLUY, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), à 40 k. N. O. de Gap; 790 h. Caverne.

SAINT-ÉTIENNE-LES-ORGUES, ch.-l. de c. (B.-Alpes), à 15 k. N. de Forcalquier; 1115 h. Draperie, essences.

SAINT-EUSTACHE, une des Antilles hollandaises, à 12 kil. N. O. de St-Christophe, par 65°20' long. O., 17° 30' lat. N.; 14 000 hab., dont env. 10 000 noirs; ch.-l., St-Eustache (petit port sur la côte O.). L'île est fertile et bien cultivée; volcan éteint. — Les Hollandais occupèrent cette île en 1635. Plusieurs fois prise par les Anglais et les Français, elle fut restituée aux Hollandais en 1814.

SAINT-ÉVREMOND (Ch. MARGUETEL DE ST-DENYS, seigneur de), écrivain du XVIIe s., né en 1613 à St-Denys-le-Guast, près de Coutances, m. en 1703, servit sous le duc d'Enghien (prince de Condé), se distingua à Rocroy, à Nordlingue, mais se brouilla avec le prince pour quelques railleries. Pendant la Fronde, il défendit la cause royale de son épée et de sa plume; il obtint quelque temps par là les bonnes grâces de Mazarin et fut fait maréchal de camp; mais, ayant plaisanté sur la paix des Pyrénées dans une lettre qui tomba entre les mains du roi, il se vit obligé, pour éviter la Bastille, de sortir de France (1661) : il se retira en Angleterre. Louis XIV refusa pendant 28 ans de le laisser rentrer dans sa patrie : il ne lui accorda cette permission qu'en 1689, lorsque St-Évremond, accablé par l'âge (il avait 76 ans), ne pouvait plus en profiter. Avant son exil, il avait été lié avec les hommes les plus distingués en France, entre autres avec le maréchal de Créqui; en Angleterre, il vécut à la cour de Charles II et de Guillaume III, qui lui firent une pension. St-Évremond était un homme d'esprit et un philosophe épicurien. Il a beaucoup écrit, mais n'a rien publié lui-même. Cependant on imprima furtivement de son vivant plusieurs de ses écrits; ils furent avidement recherchés. La 1re édition de ses *OEuvres* parut en 1705 à Londres, 3 vol. in-4, par les soins de Desmaizeaux et Silvestre. On n'y trouve guère que des morceaux détachés, parmi lesquels on distingue : les *Observations sur Salluste et Tacite*, les *Réflexions sur la tragédie et la comédie*, les *Discours sur les belles-lettres*, les *Réflexions sur l'usage de la vie*, *Sur le génie du peuple romain*, le *Parallèle de Turenne et de Condé*, et ses *Lettres*, qui sont de petits chefs-d'œuvre de finesse et d'aimable causerie. On trouve dans ses écrits de l'élégance, de l'originalité, des vues profondes et une grande liberté de pensée. Deleyre a donné l'*Esprit de St-Evremond* (1761); M. Hippeau (1852); M. Giraud (1866), et Gidel (1867), des *Choix* de ses *OEuvres*; M. Gilbert et M. Gidel ont donné chacun un *Disc. sur St-Evremond*, couronné par l'Acad. franç. (1866).

SAINT-ÉVROUL, *Uticense monasterium*, monastère de Normandie, dans l'ancien pays d'Ouche (Orne), près d'Argentan, fondé par S. Évroul (VIe s.).

SAINT-FARGEAU, ch.-l. de c. (Yonne), sur le Loing, à 50 kil. S. O. de Joigny; 2587 hab. Beau château du Xe s., parc superbe. Tanneries, commerce de bois. Domaine des Lepelletier *de St-Fargeau*.

SAINT-FÉLICIEN, ch.-l. de c. (Ardèche), à 33 kil. O. de Tournon; 2109 hab.

SAINT-FIRMIN, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), à 33 k. N. de Gap; 1278 hab. Ruines d'un vieux château. Source minérale froide.

SAINT-FLORENT, ch.-l. de c. (Corse), à 13 kil. S. O. de Bastia, sur la mer; 728 hab. Bon port.

SAINT-FLORENT-LE-VIEIL, ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), sur la r. g. de la Loire, à 17 kil. N. de Beaupréau; 2368 hab. Anc. monastère fondé par Charlemagne. C'est là que commencèrent les troubles de la Vendée : le tombeau de Bonchamp est dans l'église.

SAINT-FLORENTIN, autrefois *Châteaudun*, et pendant la Révolution *Mont-Armance*, ch.-l. de c. (Yonne), à 30 kil. N. E. d'Auxerre, sur le canal de Bourgogne, au confluent de l'Armance et de l'Armançon; 2589 hab. Belle église, beau pont, station de chemin de fer. Tannerie, blé, chanvre, bois à brûler.—En 888, le duc de Bourgogne Richard le Justicier y défit 80000 Normands; les Impériaux assiégèrent vainement cette ville en 1633.

SAINT-FLORENTIN (L. PHÉLYPEAUX, comte de), ministre, né en 1705, m. en 1777, était fils du ministre Phélypeaux de La Vrillière, et occupa lui-même pendant 52 ans divers ministères, notamment celui de la maison du roi et celui de l'intérieur (1744); Louis XV le créa duc en 1770. On l'accuse de s'être montré prodigue, d'avoir été trop complaisant pour le monarque et d'avoir abusé des lettres de cachet. Il a laissé son nom à une rue de Paris, où il avait un superbe hôtel. Il était membre honoraire de l'Académie des sciences et de celle des inscriptions.

SAINT-FLOUR, *Floriopolis*, *S. Flori fanum*, et plus anciennement *Indiacum* ou *Indiciacum*, ch.-l. d'arr. (Cantal), sur une roche basaltique, près du Dauzon, à 77 kil. E. d'Aurillac; 5288 hab. Évêché, trib., cour d'assises, collége, bibliothèque, cabinet de physique. Cathédrale, antique église de la Recluse. — Fabriques de colle forte, tanneries, chaudronnerie; grand commerce de mulets. Patrie du poëte De Belloy. Aux env., riche mine d'émeri; on y trouve aussi des pyrites, de petites topazes et même, dit-on, quelques émeraudes.

SAINT-FOIX (Germ. Franc. POULLAIN de), né à Rennes en 1699, m. en 1776, fut mousquetaire et lieutenant de cavalerie, puis alla en Turquie et y apprit l'arabe. De retour à Paris, il se fit homme de lettres, ce qui ne l'empêcha pas d'être le plus fameux bretteur de son temps. St-Foix est un écrivain facile, fécond et spirituel. Ses *OEuvres complètes* (6 vol. in-8, 1778) comprennent : *Lettres de Nedim Koggia* ou *Lettres turques*, 1732; *Hist. de l'ordre du St-Esprit*, 1767 (il était historiographe de cet ordre); *Essais sur Paris*, 1754, qu'on lit encore; des *comédies*, parmi lesquelles on remarque l'*Oracle*, 1740.

SAINT-FULGENT, ch.-l. de c. (Vendée), à 33 kil. N. E. de Napoléon-Vendée; 1948 hab.

SAINT-GALL, v. de Suisse, ch.-l. du canton de St-Gall, sur la Steinach, affluent du lac de Constance, à 65 kil. E. de Zurich; 11000 hab. Évêché, érigé en 1846. Rues régulières, beaux bâtiments de l'anc. abbaye de St-Gall (où réside auj. le gouvernement); belle église; arsenal; bibliothèque riche en manuscrits. Fabriques de mousselines, bonneterie. —L'abbaye de St-Gall fut fondée vers 700. Dès le Xe s. elle se trouva entourée d'une ville. Les habitants entrèrent en lutte avec les abbés pour conquérir leur indépendance; elle ne fut toutefois solidement établie qu'au XVIIe s. L'abbaye fut évacuée en 1805.

SAINT-GALL, canton suisse, borné au N. par celui de Thurgovie et le lac de Constance, à l'E. par le Rhin, au S. par les cant. des Grisons et de Glaris, à l'O. par ceux de Schwitz et de Zurich. Son territoire, qui environne de tous côtés celui d'Appenzell, a 65 kil. de long sur 45; 170000 hab. (dont les deux tiers catholiques); ch.-l., St-Gall. Le pays de St-Gall s'allia en 1454 avec les cantons suisses et fut dès lors reçu dans la ligue. Le canton actuel fut formé en 1798 du pays de St-Gall, auquel on joignit le Tockembourg, le Rheinthal et le pays de Sargans.

SAINT-GALL (le Moine de), auteur anonyme des *Gestes de Charlemagne*, était moine de l'abbaye de Saint-Gall. Il écrivit son livre vers 884 et le dédia à l'empereur Charles le Gros. Son histoire, remplie de fables et d'inexactitudes, jouit de peu d'autorité. Néanmoins, elle a été trad. dans la collection des *Mémoires sur l'Histoire de France* de M. Guizot.

SAINT-GALMIER, ch.-l. de c. (Loire), à 21 kil. E. de Montbrison, sur le chemin de fer de Roanne à St-Étienne; 2954 h. Belle église du XVIe s. Tanneries, chamoiseries, dentelles. Aux env., source minérale de Fontforte, dont l'eau contient de l'acide carbonique et a un goût analogue à celui de l'eau de Seltz. On en exporte de grandes quantités.

SAINT-GAUDENS, ch.-l. d'arr. (Hte-Garonne), sur la Garonne, à 88 kil. S. O. de Toulouse; 5188 hab. Chemin de fer pour Toulouse. Trib. de 1re inst. et de commerce; collége. Rubans de fil, tissus de laine, draps communs. Grains, huile, bonneterie, papeterie. Anc. capitale du Nébouzan. Patrie de Raymond, fondateur de l'ordre de Calatrava.

SAINT-GAULTIER, ch.-l. de c. (Indre), sur la Creuse, à 28 kil. E. du Blanc; 1912 h. Abeilles.

SAINT-GELAIS (Octavien de), poëte, né vers 1466 à Cognac, m. en 1502, entra dans l'état ecclésiastique, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer au plaisir et aux lettres. Cependant, ayant été nommé en 1494 évêque d'Angoulême, il renonça au monde. On a de lui des traductions en vers de l'*Énéide* et des *Épîtres d'Ovide* (1509), et divers poëmes : la *Chasse d'amours*, le *Séjour d'honneur*, le *Trésor de la noblesse*, etc. —Son frère, Jean de St-Gelais, est auteur d'une *Histoire de France* estimée en son temps (1622).

SAINT-GELAIS (MELLIN de), poëte, neveu ou fils d'Octavien, né à Angoulême en 1491, m. en 1558, fut pourvu par François I de l'abbaye de Reclus (diocèse de Troyes), devint ensuite aumônier du dauphin et bibliothécaire du roi à Fontainebleau. Poëte et musicien, il fut l'âme des fêtes qui se donnaient à la cour, et vécut dans l'intimité de Clément Marot. On a de lui des contes pleins de grâce et de naïveté, des épigrammes, des sonnets, des madrigaux et des poésies latines. On lui attribue l'introduction en France du sonnet et du madrigal, empruntés aux Italiens. On l'a surnommé, sans motif suffisant, l'*Ovide français*. Ses *OEuvres* ont été réunies à Lyon, 1574, et à Paris, 1719.

SAINT-GELAIS (DUBOIS de), 1670-1737, a publié : *Histoire journalière de Paris*, 1717; *Tableaux du Palais-Royal*, avec la vie des peintres auxquels sont dus ces tableaux, 1727, et a traduit de l'italien la *Phillis* de la Rovère.

SAINT-GENEST-MALIFAUX, ch.-l. de c. (Loire), à 15 kil. S. de St-Étienne; 3517 hab.

ST-GENGOUX-LE-ROYAL, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 36 kil. N. O. de Mâcon; 1766 h. Fabrique de chapeaux, tanneries; grand commerce de vins estimés. Fontaine célèbre, qu'on a nommée la fontaine de *Jouvence*, par allusion à la nymphe de la Fable que Jupiter métamorphosa en une fontaine qui avait la vertu de rajeunir ceux qui s'y baignaient.

SAINT-GENIEZ-DE-RIVE-D'OLT, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 21 kil. E. d'Espalion; 3893 hab. Cadis, chapeaux, meubles, tonnellerie. Patrie de Raynal.

SAINT-GENIS, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 12 kil. N. O. de Jonzac; 1210 hab.

SAINT-GENIS-LAVAL, ch.-l. de cant. (Rhône), à 7 k. S. de Lyon; 2724 h. Papiers peints, boutons, tapis.

SAINT-GENIX, ch.-l. de c. (Savoie), arr. de Chambéry; 1812 h. Antiquités romaines.

SAINT-GEOIRE, ch.-l. de cant. (Isère), à 26 kil. de la Tour-du-Pin; 3384 h. Forges. — V. ST-JEOIRE.

SAINT-GEORGE, une des Açores, à l'O. de Terceire, par 38° 31' lat. N. et 30° 11' long. O. : 40 kil. sur 9; 15000 hab.

SAINT-GEORGE, une des Bermudes, au N. E. de Bermuda; ch.-l., St-George (3000 hab.). Les Anglais s'y sont établis dès 1612.

SAINT-GEORGE (Cercle de), cercle régimentaire de

la Croatie militaire, entre la Croatie civile et la Hongrie, l'Esclavonie et le district de Kreutz : 80 kil. sur 36; 10 000 hab.; ch.-l., Belovar.

SAINT-GEORGE ou GEORGETOWN, ch.-l. de l'île de la Grenade (Petites-Antilles), sur la côte O.; 10 000 h. Port excellent. Cette ville fut fondée par les Français, et cédée aux Anglais avec l'île de la Grenade par la paix de 1763. Elle fut brûlée en 1771 et 1775. — Capit. de la Guyane anglaise. V. GEORGETOWN.

SAINT-GEORGE-DEL-MINA, port de Guinée, dans le pays des Achantis, par 4° 50' long. O., 5° 10' lat. N., est le ch.-l. des établissements hollandais en Guinée; 15 000 h. Primitivement aux Portugais; à la Hollande depuis 1638.

SAINT-GEORGE-DU-VIÈVRE, ch.-l. de cant. (Eure), à 16 kil. S. E. de Pont-Audemer; 1162 h.

SAINT-GEORGE-EN-COUZAN, ch.-l. de cant. (Loire), sur le Lignon, à 27 N. O. de Montbrison; 1151 hab.

SAINT-GEORGE-LES-BAILLARGEAUX, ch.-l. de cant. (Vienne), à 11 kil. N. E. de Poitiers; 1318 h.

SAINT-GEORGE-SUR-LOIRE, ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), à 17 kil. S. O. d'Angers; 2757 h. Chapeaux.

SAINT-GEORGE (Canal), bras de mer qui unit vers le S. la mer d'Irlande à l'Atlantique et sépare l'Angleterre de l'Irlande, a env. 140 kil. de long sur une largeur qui varie de 60 à 80 k. Navigation dangereuse.

SAINT-GEORGE (le Chevalier de), mulâtre, né en 1745 à la Guadeloupe, du commerce d'un riche colon avec une négresse, m. en 1801. Son père, devenu fermier général, l'amena jeune en France et le fit entrer dans les mousquetaires; il devint ensuite capitaine des gardes du duc de Chartres (duc d'Orléans). Il se montra favorable à la Révolution et servit avec distinction sous Dumouriez; il n'en fut pas moins arrêté comme suspect en 1794; le 9 thermidor lui rendit la liberté. Le chevalier de St-George, d'une taille et d'une figure avantageuses, d'une force peu commune, brillait en outre par la vivacité de son esprit et excellait dans tous les arts d'agrément : bon musicien, gracieux danseur, il s'était surtout fait de la réputation par son talent pour l'escrime.

SAINT-GEORGE (J. Édouard, chevalier de). V. STUART.

SAINT-GEORGE (Ordre de). V. GEORGE.

SAINT-GÉRAN (le comte de). V. LA GUICHE.

SAINT-GERMAIN ou SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, *S. Germani fanum in Ledia*, v. du dép. de Seine-et-Oise, à 21 kil. N. O. de Paris, à 12 kil. N. de Versailles, sur une colline élevée et sur la lisière E. de la forêt de son nom, près de la r. g. de la Seine; ch.-l. de cant. et résidence d'un conservateur des forêts; 15 708 hab. Jolie ville, célèbre pour la salubrité de de l'air; ancien château royal, bâti en briques, récemment restauré, qui depuis la Révolution a servi successivement de caserne, de prison, de pénitencier militaire et est auj. un musée d'antiquités nationales; beau parc, longue terrasse (de 3 kil.), d'où l'on a une vue magnifique; chemin de fer pour Paris, jolie église moderne; plusieurs beaux hôtels; casernes de cavalerie, halle au blé. Bonneterie, tanneries, cuirs vernis, étoffes de crin; commerce en grains, etc. — La ville doit son nom à un monastère que le roi Robert fit bâtir vers l'an 1000 dans la forêt de Laye, en l'honneur de S. Germain, évêque de Paris. Elle fut prise par les Anglais sous le règne de Charles VI. Le château, fondé en 1370 par Charles V, fut continué et agrandi par François I, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. Henri II, Charles IX, Marguerite, reine de Navarre, Louis XIV y sont nés; Jacques II, renversé du trône d'Angleterre, y séjourna : on y voit son tombeau. Il y fut signé en 1562 un édit qui défendait aux Calvinistes de lever des troupes et de prêcher contre la religion catholique, mais qui autorisait leur culte dans les campagnes. Une paix y fut signée en 1570 entre les catholiques et les protestants : cette paix, qui ne fut ni sincère, ni durable, fut appelée *la paix boiteuse et mal assise* (V. J. de MESMES). — La forêt, une des mieux entretenues de la France, a env. 1800 hectares et est close de murs. On y trouve les Loges, succursale de la maison impériale de Saint-Denis; il se tient aux Loges une foire très-fréquentée. V. LOGES.

SAINT-GERMAIN-DE-BEL-AIR, ch.-l. de c. (Lot), sur le Céon, à 18 kil. S. E. de Gourdon; 1136 hab.

SAINT-GERMAIN-DE-CALBERTE, ch.-l. de c. (Lozère), à 27 k. S. E. de Florac; 1687 h. Église calviniste.

SAINT-GERMAIN-DE-LEMBRON, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 13 kil. S. d'Issoire; 2217 hab.

SAINT-GERMAIN-DU-BOIS, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 18 kil. N. de Louhans; 2515 hab.

SAINT-GERMAIN-DU-PLAIN, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 12 kil. S. E. de Châlon; 1573 hab.

SAINT-GERMAIN-LAVAL, ch.-l. de cant. (Loire), à 36 kil. S. de Roanne; 1989 hab.

SAINT-GERMAIN-L'HERM, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 20 k. S. O. d'Ambert : 2105 h. Dentelles.

SAINT-GERMAIN-LES-BELLES-FILLES, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 30 kil. N. E. de St-Yrieix; 2128 hab.

SAINT-GERMAIN-LES-FOSSÉS, bourg de l'Allier, à 18 k. S. O. de La Palisse; 1200 h. Station de chemin de fer, tête de ligne du Grand-Central.

SAINT-GERMAIN DES PRÉS (Abbaye de), célèbre monastère de Paris, qui occupait jadis une partie du faubourg St-Germain actuel, fut fondée vers 543 par le roi Childebert, et eut pour 1er abbé S. Germain, évêque de Paris. L'église St-Germain des Prés, qui en dépendait, fut bâtie, comme le cloître, au VIe s. et porta d'abord le nom de *St-Vincent-et-Ste-Croix*; brûlée par les Normands au IXe s., elle fut rebâtie au XIIe; elle contenait les tombeaux de Childebert, Chilpéric I, Childéric II; on y déposa plus tard les restes de Descartes, de Boileau; de Montfaucon, de Mabillon, et autres savants Bénédictins. — De fréquentes réformes furent introduites dans l'abbaye; en 1513, on lui imposa la règle de St-Benoît; en 1631, les Bénédictins de St-Germain des Prés s'aggrégèrent à la congrégation de St-Maur. En 1586, le cardinal de Bourbon, alors abbé de St-Germain des Prés, fit construire un palais abbatial, que le cardinal de Furstenberg fit réparer au XVIIe s. et qui existe encore auj. En 1635, on bâtit la prison de l'Abbaye (*V.* ce mot), adossée au monastère et auj. démolie. — L'abbaye possédait une bibliothèque célèbre, riche surtout en manuscrits; elle fut en partie détruite en 1794 par l'explosion d'une poudrière; mais les manuscrits furent sauvés; ils sont auj. à la Bibliothèque impériale. *L'Hist. de l'abbaye de St-Germain* a été écrite par dom Bouillart, 1774.

SAINT-GERMAIN (Claude Louis, comte de), ministre de la guerre, né en 1707 près de Lons-le-Saunier, m. en 1778, servit d'abord en France dans un régiment dont son père était colonel, puis alla prendre du service à l'étranger (en Autriche, en Prusse et en Danemark), revint en France avec le grade de feld-maréchal, se distingua dans les guerres de Flandres et de Prusse (1748-60), rallia l'armée française après la défaite de Rosbach, protégea la retraite à Minden et eut une grande part à la victoire de Corbach. Il fut appelé en 1775 au ministère de la guerre par Louis XVI, fit d'utiles réformes, mais déplut à l'armée pour avoir voulu introduire les corrections corporelles et se retira dès 1777. Il a laissé des *Mémoires*, Amst., 1779, et une *Correspondance* avec Pâris-Duverney, publiée à Londres, 1789.

SAINT-GERMAIN (le comte de), aventurier dont on ne connaît ni le vrai nom, ni la famille : selon les uns, il avait pour père un Juif portugais; selon d'autres, il était fils naturel du roi de Portugal. Il fut rencontré en Allemagne par le maréchal de Belle-Isle. qui l'amena en France vers 1740, et le présenta à la cour; il plut à Mme de Pompadour et à Louis XV, qui l'admirent dans leur intimité. Il jouissait d'une grande fortune et vivait avec splendeur. Après un long séjour en France, il visita l'Angleterre, l'Italie, et se retira à Hambourg, puis auprès du prince de Hesse-Cassel, et mourut en 1784 à Slesvig. Cet homme mystérieux prétendait avoir vécu plusieurs

centaines d'années : il parlait de Charles-Quint, de François I, et même de Jésus-Christ, comme ayant vécu de leur temps et dans leur familiarité; il disait aussi posséder toutes sortes de secrets. On croit que le comte de St-Germain fut employé comme espion par différents ministres, ce qui expliquerait et sa richesse et les ténèbres dont il s'enveloppait.

SAINT-GERVAIS, ch.-l. de c.(Puy-de-Dôme), à 35 k. de Riom; 2471 h. Eaux thermales. — Bg de l'Isère, à 40 k. E. de Grenoble, à 13 k. N. E. de St-Marcellin : 700 h. Fonderie de canons, pont suspendu.—Ch.-l. de c. (Hte-Savoie), à 37 kil. E. de Bonneville, à l'entrée de la vallée de Chamouni; 1850 hab. Eau minérale, marbre rouge. — ST-GERVAIS-LA-VILLE, ch.-l. de c. (Hérault), à 40 k. N. N. O. de Béziers; 2156 hab. Houille, marbre, granit.

SAINT-GÉRY, ch.-l. de c. (Lot), sur le Lot, à 13 kil. N. E. de Cahors; 908 hab.

SAINT-GILDAS-DE-RUYS, vge du dép. du Morbihan, à 18 kil. S. O. de Vannes; 1200 h. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée dans le VIe s. par S. Gildas et dont Abélard fut abbé. Monuments druidiques.

SAINT-GILDAS-DES-BOIS, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 19 kil. N. O. de Savenay; 1888 hab.

SAINT-GILLES-LES-BOUCHERIES, *Fanum S. Ægidii* ou *Palatium Gothorum*, ch.-l. de c. (Gard), à 20 kil. S. de Nîmes, sur le canal de Beaucaire à Aigues-Mortes; 6365 hab. Eau-de-vie, vins rouges, etc. Patrie du pape Clément IV.—Cette ville doit son nom à S. Ægidius ou Gilles, qui y vivait au VIe s.; les rois visigoths y eurent un palais.

SAINT-GILLES-SUR-VIE, ch.-l. de c. (Vendée), à 30 kil. N. O. des Sables d'Olonne; 1140 hab. Port, construction de bateaux, pêche de la sardine. Commerce de grains et de sel.

SAINT-GIRONS, ch.-l. d'arr. (Ariége), sur le Salat, à 48 kil. O. de Foix; 4576 hab. Trib. de 1re inst., collége. Gros draps, papiers. Aux env., beaucoup de métiers de tissage de fil et de laine. Grand commerce avec l'Espagne.

SAINT-GOBAIN, bourg du dép. de l'Aisne, à 25 kil. O. de Laon; 2261 hab. Grande manufacture de glaces (la 1re de l'Europe), établie en 1691, dans un ancien château des sires de Coucy. Chemin de fer pour Chauny.

SAINT-GOTHARD, *Adula*, mont. de Suisse, sur les confins des cantons du Tessin et d'Uri, forme comme le centre de tous les rameaux des Alpes. Ses sommets les plus élevés ont 3226m et sont couverts de neiges perpétuelles. Le col du St-Gothard, placé à une hauteur de 2075m, est le passage le plus fréquenté de Suisse en Italie : belle route; achevée en 1830, entre le lac de Lucerne et le lac Majeur. Le St-G. donne naissance à la Reuss au N., au Tessin au S. On y place aussi vulgairement les sources du Rhône et du Rhin, qui en effet en sont voisines.

SAINT-GOTHARD, bourg de Hongrie (comitat d'Eisenbourg), à 40 k. S. O. de Stein-am-Anger; 900 h. Montecuculli, soutenu par 6000 Français, y remporta en 1664 une grande victoire sur les Turcs.

SAINT-HAON-LE-CHATEL, ch.-l. de c. (Loire), à 17 kil. N. O. de Roanne; 704 hab.

SAINT-HEAND, *S. Eugendi vicus*, ch.-l. de c. (Loire), à 11 k. N. de St-Étienne; 5612 h. Fabriques de platines de fusil.

SAINT-HÉLIER, capit. de l'île de Jersey, sur la côte S.; 75 000 h. Siége du gouvernement et d'une cour de justice. Port commerçant, belle église, forts, arsenal.

SAINT-HILAIRE, ch.-l. de c. (Aude), à 15 k. N. E. de Limoux; 934 h.—Autre ch.-l. de c. (Ch.-Inf.), à 10 kil. S. de St-Jean d'Angély; 1321 hab.

SAINT-HILAIRE-DES-LOGES, ch.-l. de c. (Vendée), à 11 kil. de Fontenay; 2728 hab.

SAINT-HILAIRE-DU-HARCOUET, ch.-l. de c. (Manche), à 14 k. S. O. de Mortain; 4080 h. Collége. Fabriques de draps et de toiles. Bestiaux, cire, miel.

SAINT-HILAIRE (GEOFFROY). *V.* GEOFFROY.

SAINT-HIPPOLYTE, ch.-l. de c. (Gard), à 28 k E. du Vigan, près des sources de la Vidourle; 4764 hab. Trib. de commerce, église calviniste. Tanneries, mégisseries, fabriques de gants et de bas de soie. Fortifiée en 1687 et pourvue d'une garnison pour contenir les Protestants.

SAINT-HIPPOLYTE, ch.-l. de c. du dép. du Doubs, au confluent du Doubs et de la Dessoubre, à 30 kil. S. de Montbéliard; 1126 hab. Fabriques d'outils, de toiles de coton, tanneries; fromages. Jadis abbaye d'Ursulines et chapitre de chanoines.

SAINT-HIPPOLYTE, bourg du Ht-Rhin, à 18 kil. N. de Colmar; 2241 hab. Château fort. Bonneterie, pierres de taille, tuileries; mines de houille aux environs. Anc. abbaye, fondée par Fulrad vers 760.

SAINT-HUBERT, primitivement *Andain*, v. du Luxembourg belge, ch.-l. de c., à 60 kil. d'Arlon, dans la forêt des Ardennes; 2400 hab. Belle église, restaurée de 1840 à 1850 et ornée de la statue de S. Hubert par G. Geefs; anc. abbaye, fondée en 698, où l'on conservait le corps de S. Hubert. On y va en pèlerinage pour être préservé de la rage.

SAINT-HUBERTI (Cécile CLAVEL, dite), célèbre cantatrice française, née à Toul vers 1756, m. en 1812, débuta à l'Opéra en 1777, et fit le succès de plusieurs des opéras de Gluck, de Piccini et de Sacchini. On lui doit en outre la réforme des costumes de l'Opéra, qu'elle rendit conformes à la vérité historique.

SAINT-HYACINTHE (Hyacinthe CORDONNIER, dit THÉMISEUIL de), littérateur, né à Orléans en 1684, m. en 1746, servit comme officier de cavalerie, fut pris à Hochstædt (1704) et, conduit en Hollande, passa la plus grande partie de sa vie dans ce pays, y fonda le *Journal littéraire* (La Haye, 1713 et années suivantes, 24 vol.). Il y coopéra à l'*Europe savante* (1718-20). De ses opuscules assez nombreux, le plus fameux est le *Chef-d'œuvre d'un inconnu, poëme heureusement découvert et mis au jour par le docteur Mathanasius*, La Haye, 1714, et Paris, 1807, satire du pédantisme des commentateurs.

SAINT-ILDEFONSE, v. d'Espagne (Ségovie), à 6 k. S. E. de Ségovie et 84 kil. N. O. de Madrid, sur le versant nord de la Sierra de Guadarrama; 5000 hab. Verrerie royale et manuf. de glaces; fabrique d'acier. Près de St-Ildefonse est le superbe palais d'été de *la Granja* (*V.* ce nom). — A St-Ildefonse fut signé en 1778 un traité entre l'Espagne et le Portugal, et en 1800 un traité qui cédait la Louisiane à la France.

SAINTINE (Joseph Xavier BONIFACE, dit), littérateur français, né à Paris en 1798, m. en 1865; se fit connaître dès 1823 par des *Poëmes, odes* et *épîtres*, travailla pour le théâtre, et donna en collaboration avec M. Scribe plusieurs vaudevilles, parmi lesquels l'*Ours et le Pacha* (1823); a donné plusieurs romans agréablement écrits, et s'est surtout fait un nom par *Picciola* (1836, souvent réimprimé).

SAINT-JACQUES, hameau de Suisse, à la porte de Bâle, où 1600 Suisses résistèrent, en 1444, à 22 000 Français, commandés par le dauphin de France (depuis Louis XI) : ils se firent tous tuer, à l'exception de 10. On appelle encore *Sang des Suisses* le vin récolté sur les coteaux où se livra la bataille.

SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE. *V.* SANTIAGO.

SAINT-JACQUES (Ordre de). *V.* JACQUES.

SAINT-JACQUES-DE-LA-BOUCHERIE (Tour de), tour de 54m de hauteur qui s'élève au milieu de Paris, à la rencontre du boulevard de Sébastopol et de la rue de Rivoli, fut bâtie de 1508 à 1522 pour orner le portail d'une église de St-Jacques, auj. démolie. Pascal fit du haut de cette tour ses premières expériences sur la pesanteur de l'air. Après la Révolution elle servit longtemps de fabrique de plomb de chasse. Rachetée en 1836 par la ville de Paris, elle a été complétement restaurée : elle est surmontée d'une statue colossale de S. Jacques et offre au rez-de-chaussée une statue de Pascal.

SAINT-JAMES, ch.-l. de cant. (Manche), à 18 k. S. d'Avranches; 3270 hab. Jadis vicomté.

SAINT-JEAN, v. et port de l'Amérique sept. (Nouv.-Brunswick), à l'embouch. d'une riv. de même nom; 15 000 h. Port franc; commerce actif.

SAINT-JEAN, ch.-l. de l'île d'Antigoa (Petites-Antilles anglaises), sur la côte N. O.; de 10 à 15 000 h. Bon port; 3 forts. Commerce considérable.

SAINT-JEAN, ch.-l. de l'île de Terre-Neuve, sur la côte au S. E.; 12 000 h. Bon port. Brûlée en 1846.

SAINT-JEAN, une des îles Vierges (Antilles danoises), à 4 k. E. de St-Thomas, par 67° 0' long. O.; 12 k. sur 5; 6000 hab. Port vaste. Établissement de frères Moraves. Occupée en 1671 par les Danois, l'île a été ouverte en 1834 au commerce de toutes les nations.

SAINT-JEAN-D'ACRE, v. de Syrie. *V.* ACRE.

SAINT-JEAN-D'ANGÉLY, ch.-l. d'arr. (Charente-Inf.), sur la Boutonne, à 60 k. S. E. de La Rochelle; 6392 h. Trib. de 1re instance et de commerce, collége, société d'agriculture. Fabrique de poudre et de gros souliers dits *de Niort*, dépôt d'étalons, grand commerce d'eau-de-vie dite de *Cognac*, et de bois de construction. Cette ville envoya en 1789 aux États généraux Regnauld, dit *de Saint-Jean-d'Angély*, à qui elle a érigé une statue en 1863. — La ville se forma autour d'un monastère fondé par Pepin, roi d'Aquitaine. Elle obtint une charte de commune en 1204. Charles V étendit ses franchises, pour récompenser sa fidélité pendant les guerres avec les Anglais. Elle adopta le Protestantisme au XVIe s., fut prise en 1569 par le duc d'Anjou (Henri III), et en 1621 par Louis XIII, qui rasa ses fortifications.

SAINT-JEAN-DE-BOURNAY, ch.-l. de cant. (Isère), sur la Véronne, à 18 kil. E. de Vienne; 3501 h. Toile à voiles, draps croisés; grains, bestiaux, volailles.

SAINT-JEAN-DE-BRÉVELAY, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 28 kil. S. O. de Ploërmel; 2509 h.

SAINT-JEAN-DE-DAYE, ch.-l. de cant. (Manche), près de la Vire, à 15 kil. N. de St-Lô; 283 h.

SAINT-JEAN-DE-LOSNE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la r. dr. de la Saône, à sa jonction avec le canal de Bourgogne, et près de l'embouch. du canal de Monsieur, à 43 kil. N. E. de Beaune; 1860 h. Trib. de commerce. Grand commerce des produits du pays: vins, fers, bois, charbon, briques. Patrie de dom Martène. Cette ville a soutenu deux siéges célèbres, l'un en 1273, l'autre en 1636 : dans ce dernier, 4000 citoyens et 50 soldats tinrent contre 50 000 Espagnols et Allemands, et les forcèrent de se retirer: d'où le surnom de *Belle-Défense* donné à la ville.

SAINT-JEAN-DE-LUZ, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 18 kil. S. O. de Bayonne, au fond du golfe de Gascogne; 2793 hab. Port vaste, mais qui s'ensable; fort, batteries. École de navigation. Pêche de de la sardine et du thon.— C'est dans cette ville que fut célébré le mariage de Louis XIV, en 1660. Il y eut près de là plusieurs engagements entre les Français et les Espagnols en 1793 et 1813.

SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE, ch.-l. d'arr. (Savoie), à 50 kil. S. de Chambéry, sur l'Arc; 3254 h. Évêché. Station de chemin de fer, jardin botanique. Fabriques de fromages; commerce de transit. Cette ville, anc. capit. du comté de Maurienne, fut prise par les Français au commencement de la Révolution et devint ch.-l. d'arr. dans le dép. du Mont-Blanc.

SAINT-JEAN-DE-MONTS, ch.-l. de c. (Vendée), près de l'Océan, à 54 k. N. O. des Sables d'Olonne; 4021 h.

SAINT-JEAN-DE-SOLEYMIEUX, ch.-l. de c. (Loire), à 12 kil. S. de Montbrison; 1325 hab.

SAINT-JEAN-DU-GARD, ch.-l. de cant. (Gard), dans les Cévennes, à 22 kil. O. d'Alais; 4240 hab. Église calviniste. Filatures de soie, bonneterie de soie. Aux env., mines de houille (à Sénéchas et Portes).

SAINT-JEAN-EN-ROYANS, ch.-l. de cant. (Drôme), sur la Lionne, à 35 kil. E. de Valence; 2563 h.

SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT, *Imus Pyrenæus*, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), au pied des Pyrénées, sur la Nive, à 41 kil. O. de Mauléon; 1999 hab. Place forte, citadelle (bâtie en 1680). Commerce de laines et d'agaric. — Fondée en 716, cette ville appartint longtemps à l'Espagne et fut la capitale de la Basse-Navarre, dont elle suivit le sort; elle a été cédée à la France par le traité des Pyrénées (1659).

SAINT-JEAN-DE-NICARAGUA. *V.* NICARAGUA.

SAINT-JEAN-D'ULLOA. *V.* VERA-CRUZ.

SAINT-JEAN, noble famille anglaise, d'où sortit le fameux Bolingbroke, a pour chef Olivier St-Jean, de Bletsho, dans le comté d'Oxford, qui fut fait baron par Élisabeth. *V.* BOLINGBROKE.

SAINT-JEAN (CHRÉTIENS de). *V.* CHRÉTIENS.

SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM (Ordre de). *V.* HOSPITALIERS et MALTE.

SAINT-JEOIRE, ch.-l. de c. (Hte-Savoie), dans l'anc. Faucigny, à 8 k. N. E. de Bonneville; 1765 h. Clouteries, marché de mulets et bestiaux.

SAINT-JOUAN, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 22 kil. S. O. de Dinan; 722 hab.

SAINT-JULIEN, ch.-l. de c. (Jura), à 34 kil. S. de Lons-le-Saulnier; 773 h. Élève de mulets.

SAINT-JULIEN, bg de la Gironde, à 4 k. S. de Pauillac, sur la r. g. de la Gironde; 1400 h. Vins renommés. Maisons de campagne élégantes. Château de Beychevelle (corruption de *Baisse-voile*), qui percevait jadis un péage sur tout navire remontant à Bordeaux.

SAINT-JULIEN, ch.-l. d'arr. (Hte-Savoie), à 30 k. N. d'Annecy; 1482 h. Anc. ch.-l. de l'intendance sarde de Carouge. Il y fut signé plusieurs traités entre le duc de Savoie et la république de Genève.

SAINT-JULIEN-DE-CHAPTEUIL, ch.-l. de c. (Hte-Loire), à 13 kil. E. du Puy; 2678 h. Vieux château.

SAINT-JULIEN-DE-VOUVANTES, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 14 kil. S. E. de Châteaubriand; 2007 h. Étang.

SAINT-JULIEN-DU-SAULT, ch.-l. de c. (Yonne), à 11 k. N. O. de Joigny; 2331 hab. Acier poli, draps communs, tanneries, moulins à tan.

SAINT-JULIEN-EN-JARREST, bg du dép. de la Loire, sur le Gier, à 15 kil. N. E. de St-Étienne; 4058 hab. Forges, armurerie.

SAINT-JULIEN-L'ARS, ch.-l. de c. (Vienne), à 14 kil. E. de Poitiers; 1106 hab. Tuileries, briqueteries.

SAINT-JUNIEN, ch.-l. de c. (Hte-Vienne), à 11 kil. N. E. de Rochechouart, sur la Vienne et la Glane; 6795 h. Collége. Belle église, renfermant le tombeau du saint et une chapelle de la Vierge, que Louis XI vint visiter en pèlerinage en 1464 et 1465. Gants, chapeaux, couvertures de laine et coton, porcelaine, poterie. Mulets, chevaux.

SAINT-JUST ou YUSTE, monastère d'Hiéronymites, en Espagne (Estramadure), à 40 kil. env. de Placencia. C'est là que se retira Charles-Quint après son abdication (1556).

SAINT-JUST-EN-CHAUSSÉE, ch.-l. de c. (Oise), sur le chemin de fer du Nord, à 16 kil. N. de Clermont-en-Beauvaisis; 1745 hab. Il tire son nom d'une de ces anciennes chaussées dites *de Brunehaut*.

SAINT-JUST-EN-CHEVALET, ch.-l. de c. (Loire), à 27 kil. S. O. de Roanne; 2536 h. Aux env., plomb, beau marbre. — On trouve dans le même département deux autres villes de même nom : *St-Just-la-Pendue* (3082 h.), et *St-Just-sur-Loire* (2237 h.).

SAINT-JUST (Antoine), fameux conventionnel, né en 1768 ou 1769, à Decize, était fils d'un ancien officier. A peine sorti du collége et plein des souvenirs des républiques anciennes, il adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution, fut député en 1792 à la Convention par le dép. de l'Aisne, s'y fit remarquer par l'exaltation de ses opinions, surtout dans le procès de Louis XVI, contribua puissamment à la mort de ce prince, à l'établissement de la république et à la concentration de tous les pouvoirs dans la Convention; se lia étroitement avec Robespierre, eut part au mouvement du 31 mai contre les Girondins, entra au Comité de Salut Public, et fut un de ceux qui organisèrent le régime de la Terreur; alla en mission avec Lebas à l'armée du Rhin, où il ordonna une foule d'exécutions, mais où en même temps il exalta les courages; devint président de la Convention au 19 février 1794, se chargea des rap-

ports contre ses collègues Danton, Hérault de Séchelles et Camille Desmoulins, qui furent envoyés à la mort, défendit presque seul Robespierre au 9 thermidor, fut enveloppé dans sa condamnation et périt avec lui sur l'échafaud. St-Just cultivait la poésie; il avait publié dès 1789 un poëme en 20 chants, *Organt*. On a de lui : *Esprit de la Révolution*, 1791, nombre de *Rapports* et d'*Opinions*, des *Lettres* et autres écrits (dans le *Recueil des papiers saisis chez Robespierre*). Ses *OEuvres politiques* ont été réunies en 1834. E. Fleury a donné sa *Vie*, 1851.

SAINT-JUST (GODARD D'AUCOURT, dit de), littérateur, né en 1770 à Paris, m. en 1826, fils d'un fermier général qui lui-même cultivait les lettres, a composé le poëme de plusieurs opéras comiques qui ont eu beaucoup de succès : le *Calife de Bagdad*, *Jean de Paris*, etc. Le recueil de ses *OEuvres* a été donné par lui-même, Paris, 1826, 2 vol. in-8.

SAINT-KILDA, la plus occid. des îles Hébrides, par 10° 40' long. O. 57° 50' lat. N., au S. O. de l'île Lewis. Stérile et presque inhabitée. Ruines antiques.

SAINT-LAMBERT (Ch. François, marquis de), poëte, né en 1717 à Vézelise en Lorraine, m. en 1803, servit d'abord dans les gardes lorraines, s'attacha au roi Stanislas retiré en Lorraine, connut à Nancy Mme Du Châtelet, à laquelle il inspira une vive passion, fit la campagne de Hanovre en 1756, renonça l'année suivante à l'état militaire pour se vouer aux lettres, vint à Paris, où il se lia bientôt avec les philosophes, travailla à l'*Encyclopédie*, fit en même temps des vers qui eurent du succès, publia en 1765 le poëme des *Saisons*, fut reçu à l'Académie en 1770, se retira pendant les troubles de la Révolution à Eaubonne, près de Montmorency, et y passa ses dernières années dans la société de Mme d'Houdetot, son amie. Le poëme des *Saisons*, beaucoup loué lorsqu'il parut, renferme en effet de grandes beautés et se place parmi nos meilleurs poëmes descriptifs; mais ce n'en est pas moins un ouvrage froid et monotone. On a en outre de St-Lambert des *Poésies fugitives*, un petit poëme, *le Matin et le Soir*, des *Contes* en prose, des *Fables orientales*, des *Mémoires sur Bolingbroke* (1796), enfin le *Catéchisme universel* ou *Principes des mœurs chez toutes les nations* (1798-1801), ouvrage philosophique trop vanté : imbu des doctrines d'Helvétius, St-Lambert y prêche une morale toute égoïste, fondée uniquement sur l'intérêt bien entendu.

SAINT-LAURENT (le), grand fleuve de l'Amérique sept., sort de l'extrémité N. E. du lac Ontario, sépare le Ht-Canada de l'État de New-York, traverse le Bas-Canada, et se jette dans le golfe St-Laurent à l'O. de l'île Anticosti, entre le cap du Chat et celui des monts Pelés, après un cours d'env. 1000 kil. Son lit, extrêmement large, varie de 800 à 3000m, et forme comme un lac en quelques endroits; le volume d'eau qu'il porte à la mer est immense : car il réunit les eaux des cinq grands lacs (Supérieur, Huron, Michigan, Érié, Ontario), dont il n'est réellement que la continuation. Ses affluents principaux sont : à droite, le Richelieu, le St-François et la Chaudière, à gauche, le Rideau, l'Ottawa, le Seguanay, le St-Maurice. Johnstown, Ottawa, Montréal et Québec sont les seules villes importantes qu'il arrose. Il est traversé à Québec par un pont gigantesque, le pont *Victoria*, œuvre de Robert Stephenson. Jacques Cartier remonta le premier ce fleuve jusqu'à Montréal (1535), et lui donna le nom qu'il porte encore auj.

SAINT-LAURENT (Golfe), golfe formé par l'Océan Atlantique, sur la côte E. de la Nouv.-Bretagne, entre le Canada à l'O., le Nouv-Brunswick au S., l'île de Terre-Neuve à l'E. et le Labrador au N. O., doit son nom au fleuve St-Laurent, qui s'y jette par un large estuaire. Il renferme les îles d'Anticosti, de St-Jean et de la Madeleine.

SAINT-LAURENT-DE-CERDANS, bg des Pyrénées-Or., à 29 k. S. O. de Céret, à la source du Tech; 2173 h. Clouteries, forges. Exportation de velours d'Amiens, de rouenneries. Abeilles, bestiaux.

SAINT-LAURENT-DE-CHAMOUSSET, ch.-l. de c. (Rhône), à 28 k. O. de Lyon; 1799 h. Filatures.

SAINT-LAURENT-SUR-GORRE, ch.-l. de c. (Hte-Vienne), sur la Gorre, à 11 k. S. E. de Rochechouart; 2180 h.

SAINT-LAURENT-DE-MÉDOC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 16 k. S. E. de Lesparre; 3159 h. Bon vin; poix, goudron.

SAINT-LAURENT-DU-PONT, ch.-l. de cant. (Isère), à 5 kil. N. E. de Voiron, sur le Guier-Mort, dans une contrée sauvage, à 33 k. N. de Grenoble, 1761 hab. Près de là, au S. E., est la Grande-Chartreuse.

SAINT-LAURENT-EN-GRAND-VAUX, ch.-l. de c. (Jura), à 24 k. N. E. de St-Claude; 1258 h. Tourbières. Horlogerie, quincaillerie; miel et fromages renommés.

SAINT-LAZARE, *Lazzaro-degli-Armeni*, petite île de l'Adriatique, dans les lagunes de Venise, à 4 k. S. E. de cette ville. Jusqu'en 1594, cette île eut un hôpital pour les lépreux : d'où son nom. Cédée en 1717 à la Congrégation des Mekhitaristes, elle est devenue un centre de propagation apostolique pour l'Asie et d'instruction pour la nation arménienne. Imprimerie active, d'où sortent un grand nombre d'ouvrages destinés à répandre en Orient la civilisation moderne et la foi catholique; magnifique bibliothèque, où se trouvent plus de 1500 manuscrits arméniens, la plupart inédits et du plus haut intérêt pour l'histoire.

SAINT-LAZARE (Ordre de). *V.* LAZARE (S.).

SAINT-LÉGER (MERCIER de). *V.* MERCIER.

SAINT-LÉGER-SOUS-BEUVRAY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 13 k. O. d'Autun; 1366 h. Bois.

SAINT-LÉONARD-LE-NOBLAC, ch.-l. de c. (Hte-Vienne, à 23 kil. E. de Limoges; 6196 hab. Cadis, couvertures de laine, martinets à cuivre, chaudronnerie, porcelaine. Cette ville tire son nom de S. Léonard, qui y fonda un monastère au VIe s. Patrie de Gay-Lussac. — Prise par les Calvinistes en 1575, mais bientôt reprise par ses habitants.

SAINT-LEU, ST-LEU-TAVERNY OU NAPOLÉON-ST-LEU. vge de Seine-et-Oise, à 6 kil. N. O. de Montmorency; 1800 h. On y voyait avant 1830 un beau château, avec parc magnifique, qui appartint à la maison d'Orléans, puis au roi Louis Bonaparte, lequel après son abdication prit le nom de *Comte de St-Leu*, enfin au prince de Condé (depuis duc de Bourbon), qui le légua à Mme de Feuchères. Vendu par lots en 1842. L'église contient les restes de Louis Bonaparte, roi de Hollande, et ceux de Charles Bonaparte, chef de la famille.

SAINT-LEU-D'ESSERENT, vge du dép. de l'Oise, à 12 k. O. de Senlis; 1200 h. Antique église, marquant la transition du style roman au gothique. Pierre à bâtir.

SAINT-LIZIER, ch.-l. de cant. (Ariége), sur le Salat, à 2 kil. N. O. de St-Girons; 1165 h. Dépôt de mendicité. — Cette ville, appelée jadis *Austria*, fut la capit. des *Consorrani*. Elle eut longtemps des évêques, qui jusqu'au XIIe s. portèrent le nom d'évêques d'*Austria* : le plus célèbre fut S. Lizier (m. en 752).

SAINT-LÔ, *Briodurum* ou *Briovera*, puis *S. Laudi fanum*, ch.-l. d'arr. (Manche), sur la Vire, à 287 k. O. de Paris; 9810 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, école normale primaire, biblioth., musée. Chemin de fer, beau pont, belles places, église ogivale de Ne.-Dame, du XVe s., église romane de Ste-Croix, du XIe. Haras; draps, serges, basins, coutils. Patrie du card. Duperron, de l'astronome Le Verrier. Cette ville porta d'abord le nom de *Bourg-l'Abbé*. Elle reçut son nom actuel en souvenir de S. Lô, évêque de Coutances au IVe s., qui y avait une église. Fortifiée par Charlemagne, elle fut rasée par Rollon, rétablie en 1096 par Henri, fils de Guillaume le Conquérant, prise par Philippe-Auguste en 1203, par les Anglais en 1346, et reprise par le connétable de Richemont en 1449. Elle eut encore beaucoup à souffrir pendant les guerres de Religion.

SAINT-LOUIS, village du dép. de la Moselle, cant. de Bitche, à 30 k. E. S. E. de Sarreguemines; 800 h. Importante cristallerie, qui date de 1767; immenses ateliers et usines à vapeur.

SAINT-LOUIS, *Andar* chez les indigènes, v. de Sénégambie, ch.-l. des établissements français au Sénégal et de l'arrond. de St-Louis, dans une île de même nom formée par le Sénégal, à 15 kil. de l'embouchure du fleuve; 9862 hab. Résidence du gouverneur général, d'un préfet apostolique; cour impériale, trib. civil et criminel. Entrepôt du commerce de la colonie : le commerce y consiste surtout en gommes et en arachides. Climat malsain.

SAINT-LOUIS, v. des États-Unis (Missouri), sur le Mississipi, à l'embouchure de l'Ohio, à 190 kil. O. de Jefferson, dans une situation admirable pour le commerce; 100 000 h., la plupart Français d'origine. Évêché catholique, cour suprême, université, dirigée par les Jésuites; école de médecine; musée et bibliothèque. Commerce considérable, chantiers de construction pour la marine à vapeur. Cette ville, fondée en 1764 par des Français, grandit chaque jour.

SAINT-LOUIS, riv. des États-Unis, se forme dans le territoire du Nord-Ouest, non loin des sources du Mississipi, coule au S., puis à l'E., et se jette dans le lac Supérieur, par la baie la plus occid., après un cours d'environ 220 k. C'est le commencement de cet immense cours d'eau qui, traversant les lacs Supérieur, Huron, Érié, Ontario, forme enfin le fleuve St-Laurent.

SAINT-LOUIS (le P. Pierre de), poëte, né en 1626 au Valréas (Vaucluse), m. en 1684, quitta le monde après avoir vu enlever par la petite-vérole une demoiselle qu'il aimait et qu'il allait épouser, entra dans un couvent de Carmes près de Marseille et composa en l'honneur de Ste Madeleine, patronne de la femme qu'il avait aimée, un poëme en 12 livres : *la Magdaléïde ou Madeleine au désert de la Ste-Baume* (en Provence), qui parut à Lyon en 1668. Il entreprit plus tard un autre poëme du même genre, l'*Éliade*, dont le héros était le prophète Élie, fondateur présumé de l'ordre des Carmes: ce second ouvrage n'a pas été imprimé. Ces deux poëmes sont des chefs-d'œuvre de ridicule; on y trouve les métaphores les plus burlesques, le style le plus ampoulé. Le P. de St-Louis était aussi un grand faiseur d'anagrammes.

SAINT-LOUIS (Ordre de). *V.* LOUIS (Ordre de ST-).

SAINT-LOUIS (Institut de). *V.* SAINT-CYR.

SAINT-LOUP, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 17 kil. N. E. de Parthenay; 1547 h. Vins, laines, moutons. Ville bien située, au confluent du Thoué et du Cébron. Jadis on y voyait un superbe château, construit sous Louis XIII par le cardinal de Sourdis.

SAINT-LOUP-SUR-SÉMOUSE, ch.-l. de c. (Hte-Saône), sur la Sémouse, au pied des Vosges, à 29 kil. N. O. de Lure; 2533 h. Kirsch, chapeaux de paille.

SAINT-LUC (Franç. D'ESPINAY de), gentilhomme normand, avait été un des mignons de Henri III, qui le nomma gouverneur de la Saintonge. Tombé en disgrâce pour avoir révélé une intrigue amoureuse du roi, il suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas. Rentré en France, il défendit Brouage en Saintonge contre les Calvinistes et fut pris à Coutras. Il servit depuis Henri IV, qui le fit grand maître de l'artillerie; il fut tué en 1597, devant Amiens.—Timoléon de St-Luc, son fils (1580-1644), hérita du gouvt de Brouage, suivit Sully dans son ambassade en Angleterre, se signala contre les Rochellois, fut vice-amiral, lieutenant général de Guyenne et maréchal de France.

SAINT-LUC (Académie de), école de peinture fondée à Rome au XVIe s. par le Muziano, et ainsi nommée en l'honneur de S. Luc, auquel on attribuait le talent de la peinture, fut réunie en 1676 à l'école de peinture fondée par Louis XIV.

SAINT-LYS, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), à 16 kil. N. O. de Muret; 1533 h. Chanvre, lin, toile.

SAINT-MACAIRE, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la r. dr. de la Garonne, à 16 k. O. de la Réole; 1381 h. Station. Vin rouge. Anc. villa gallo-romaine du nom de *Ligena*, puis abbaye de Bénédictins. La ville fut saccagée par les Calvinistes en 1562.

SAINT-MAIXENT, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 22 kil. N. E. de Niort; 3927 hab. Ville murée; on y remarque 2 églises superposées. Serges, feutres vernis, etc. Commerce de blé, mulets; anc. dépôt d'étalons (supprimé en 1868). — Cette ville se forma autour d'une abbaye que S. Maixent gouvernait au Ve s.; elle obtint une charte de commune en 1440. Au XVIe s., elle embrassa la Réforme avec ardeur.

SAINT-MALO, *Alleto*, puis *Macloviopolis*, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 70 kil. N. O. de Rennes; 10 886 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce; collége, école de navigation. Cette ville est sur un rocher, dans la presqu'île d'Aron, qui est liée au continent par une digue superbe de 200m, dite le *Sillon*. Port grand, sûr, mais de difficile accès; le flux y atteint une des plus fortes hauteurs connues (15m au-dessus de la basse mer). Marine marchande très-développée; pêche de la morue, expéditions pour Terre-Neuve. Chantiers de construction, arsenal; bains de mer. Entrepôt de denrées coloniales et de sel. Murailles; tours *Qui-qu'en-grogne* et *Solidor*; belles promenades, environs délicieux. Patrie de Jacques Cartier, de Duguay-Trouin, qui y a une statue, de La Bourdonnais, Maupertuis, Lamettrie, Surcouf, Châteaubriand, dont on voit le tombeau sur le rocher du *Grand-Bé*, Broussais, La Mennais.— Fondée au VIIIe s. par les habitants de *Guich-Alet* (*Aletum*), dont les ruines se voient encore au S. de St-Malo, cette ville fut ainsi nommée de son 1er évêque (Maclou). Elle fut bombardée par les Anglais en 1693, 1695 et 1758-1759. C'est à St-Malo que se forma la Compagnie française des Indes : cette ville était si prospère que les habitants offrirent en 1711 à Louis XIV 30 millions pour soutenir la guerre. On connaît la singulière patrouille que les Malouins faisaient faire autrefois autour de la ville par un certain nombre de dogues qu'on lâchait à l'entrée de chaque nuit.

SAINT-MALO-DE-LA-LANDE, ch.-l. de c. (Manche), à 10 kil N. O. de Coutances; 459 hab.

SAINT-MAMERT, ch.-l. de c. (Gard), à 16 kil. N. de Nîmes; 624 hab. Eau-de-vie, serges.

SAINT-MAMET, ch.-l. de c. (Cantal), à 16 kil. S. O. d'Aurillac; 1975 hab. Beau château.

SAINT-MANDÉ, joli village du dép. de la Seine, (Seine), à 3 kil. E. S. E. de Paris, à l'entrée du bois de Vincennes; 2883 hab. Hôpital. Jardins maraîchers, fabr. de carton-pâte, couleurs, cuirs vernis, papiers peints, émaux. Nombreuses maisons de campagne.

SAINT-MARC (Ch. Hugues LEFEBVRE de), littérateur, né à Paris en 1698, m. en 1769, servit d'abord comme sous-lieutenant, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et finit par se charger de quelques éducations particulières. On lui doit des éditions estimées, avec notes, des *Mémoires de Feuquières*, 1736; de la *Médecine des pauvres*, de Hecquet, 1745; de l'*Hist. d'Angleterre*, de Rapin-Thoyras, 1745-1749; des *Œuvres de Boileau*, 1747; *de Pavillon*, 1750; *de Chaulieu*, 1750; *de Malherbe*, 1757; des *Poésies de Lalanne, Montplaisir, St-Pavin* et *Charleval*, 1759, et un *Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie depuis la chute de l'empire d'Occident*, 1761-70, 6 vol. in-8.

SAINT-MARC (le Lion de), lion ailé, symbole de la république de Venise, laquelle a S. Marc pour patron (on sait que ce saint est ordinairement représenté avec un lion). L'effigie de ce lion est placée sur une colonne au milieu de la place principale de Venise.

SAINT-MARCELLIN, ch.-l. d'arr. (Isère), à 50 kil. O. de Grenoble, sur l'Isère; 3296 hab. Trib., collége. Halle, belle place, fontaines d'eau vive, cours planté d'arbres, dehors charmants; 4 portes. Toile; commerce de vins et de soie écrue.

SAINT-MARIN (République de), petit État d'Italie, entre les prov. de Forli et d'Urbin-et-Pesaro, a 62 k. carrés de superficie et 8000 hab.; ch.-l., St-Marin (à 225 kil. N. de Rome et à 85 k. E. N. E. de Florence, sur une mont. aride : 5000 hab.). La république est gouvernée par un sénat de 60 membres que président deux gonfaloniers, élus pour trois mois. — St-Marin doit son origine à un tailleur de pierre dalmate, nommé Marin, qui, au VIe s., se retira dans cet en-

droit pour se consacrer à la prière et y construisit un ermitage; un grand nombre de personnes, attirées par sa réputation de sainteté, vinrent s'établir aux environs, et leur nombre s'accrut bientôt au point de former une ville. L'indépendance des habitants fut respectée de tous, si ce n'est de César Borgia qui leur imposa un gouverneur, et d'Alberoni qui envahit leur territoire (1739); mais leur soumission ne fut jamais que passagère. Bonaparte, en 1797, leur proposa un agrandissement de territoire : ils le refusèrent. Sous l'Empire français, St-Marin resta nominalement indépendante; cependant elle fut enclavée dans le dép. du Métaure (appartenant au roy. d'Italie).

SAINT-MARS, gardien du *Masque de fer*. *V.* ce mot.

SAINT-MARS-LA-JAILLE, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 18 kil. d'Ancenis; 1755 hab.

SAINT-MARTIN, une des petites Antilles, au N.O. de la Guadeloupe, a env. 80 kil. de tour et 6000 h. Depuis 1648 elle appartient en commun à la France et à la Hollande. La partie française, au N., comprend les deux tiers de l'île; elle compte 2279 h. et a pour ch.-l., le Marigot. La partie hollandaise, au S., a env. 3680 hab.; ch.-l. Philisbourg. Le commerce consiste surtout en tabac, sucre, rhum et sel.

SAINT-MARTIN-D'AUXIGNY, ch.-l. de c. (Cher), à 16 k. N. de Bourges; 2717 h. Commerce de fruits.

SAINT-MARTIN-DE-LANTOSQUE, ch.-l. de c. (Alpes marit.), à 28 k. N. de Nice; 2084 h.

SAINT-MARTIN-DE-LONDRES, ch.-l. de c. (Hérault), à 23 kil. N. O. de Montpellier; 1047 h. Bas de soie.

SAINT-MARTIN-DE-RÉ, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), dans l'île de Ré, à 20 k. N. O. de la Rochelle; 2160 h. Bon port, bonne citadelle. Commerce d'eau-de-vie; armements pour la pêche de la morue. La ville se forma autour d'un monastère fondé en 735 par Eudes d'Aquitaine. Vainement assiégée par les Anglais en 1628; fortifiée par Vauban en 1681.

SAINT-MARTIN-DE-SEIGNAUX, ch.-l. de c. (Landes), à 38 kil. S. O. de Dax; 2627 hab. Houille.

SAINT-MARTIN-D'URIAGE. *V.* URIAGE.

SAINT-MARTIN-DE-VALAMAS, ch.-l. de c. (Ardèche), à 45 k. S. O. de Tournon; 2047 hab. Houille.

SAINT-MARTIN-EN-BRESSE, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 17 k. E. de Châlon; 1691 h. Magnanerie.

SAINT-MARTIN-LE-BEAU, vge d'Indre-et-Loire, sur le Cher, à 9 kil. S. O. d'Amboise; 1350 hab. Acier. Charles-Martel y battit les Sarrasins.

SAINT-MARTIN (L. Claude de), dit *le Philosophe inconnu*, théosophe, né en 1743 à Amboise, d'une famille noble, m. en 1803, embrassa d'abord la profession des armes, se lia avec quelques mystiques pendant qu'il était en garnison à Bordeaux, quitta le service pour se livrer tout entier à ses nouvelles idées, s'attacha aux doctrines de Martinez Pasqualis et de Swedenborg, puis se créa un système à lui, qu'il appelait le *Spiritualisme pur*. Il se fixa à Paris, s'y vit recherché par les plus grands personnages et partagea son temps entre la propagation de ses doctrines et l'exercice de la bienfaisance. Ses principaux écrits, qui tous parurent sous le voile de l'anonyme, sont: *Des erreurs et de la vérité* (1775), *Rapports entre Dieu, l'homme et l'univers* (1782), *l'Homme de désir* (1780), *le Nouvel homme* (1796), le *Ministère de l'Homme-Esprit* (1802), *des Nombres*, ouvrage posthume, 1861. Il a en outre traduit plusieurs écrits de Bœhme. On a publié en 1807 ses *Œuvres posthumes*, et en 1862 sa *Correspondance inédite*. Le but constant de St-Martin est d'élever l'âme de la contemplation de l'homme et de la nature à leur principe commun, *Dieu;* malheureusement, la plupart de ses ouvrages sont écrits dans un style énigmatique qui les rend inintelligibles pour le vulgaire. On doit à M. Caro un *Essai sur la Vie et la doctrine de St-Martin*, 1852, et à M. Matter : *St-Martin, sa Vie et ses écrits*, 1862.

SAINT-MARTIN (J. Ant.), orientaliste, né à Paris en 1791, m. en 1832, publia dès 1818 des *Mémoires sur l'Arménie*, qui le firent admettre à l'Académie des inscriptions en 1820, et fut nommé bibliothécaire de l'Arsenal et inspecteur de la typographie orientale à l'imprimerie royale. En 1822, il fut chargé de la rédaction du journal mensuel de la *Société asiatique*, société qu'il avait contribué à fonder. Ardent royaliste, il se mit en 1827 à la tête d'un journal quotidien, l'*Universel*, rédigé dans un sens absolutiste. La révolution de 1830 lui fit perdre ses places et ses pensions. Outre ses *Mémoires sur l'Arménie*, on a de lui des *Recherches sur l'époque de la mort d'Alexandre et la Chronologie des Ptolémées*, l'*Histoire des Arsacides*, un *Choix des Fables de Vartan*, une *Hist. de Palmyre;* de nombreuses notes sur les 12 premiers volumes d'une nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, et beaucoup de savants articles dans la *Biographie universelle* de Michaud. Lajard a publié ses *Œuvr. posthumes*, 1847.

SAINT-MARTORY, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 17 kil. N. E. de St-Gaudens, sur la Garonne; 1166 h. Draps communs.

SAINT-MATTHIEU, ch.-l. de cant. (Hte-Vienne), à 12 kil. S. O. de Rochechouart; 2280 hab. Forges.

SAINT-MATTHIEU, île de l'Océan Atlantique, par 6° 10' long. O., 1° 25' lat. N., à 800 kil. du cap des Palmes en Afrique. Anc. établissement portugais.

SAINT-MAUR ou **SAINT-MAUR-LES-FOSSÉS**, village du dép. de la Seine, sur la r. dr. de la Marne, à 8 k. E. de Paris; 3944 h. Pont de pierre. La partie voisine du pont forme depuis 1792 une commune à part, nommée d'abord *la Branche-du-Pont*, puis *Joinville-le-Pont*. Beau canal, en partie souterrain, qui abrége la navigation de la Marne. Culture de la betterave et du mûrier; grands moulins à vapeur; clouterie, fonderie, scierie mécanique. — Ce lieu était à la fin du IIIe s. un camp retranché des Bagaudes, d'où son nom de *Fossés*. Une abbaye de Bénédictins y fut fondée en 638 sous le nom de St-Pierre; elle prit celui de St-Maur au XIIe s. quand on y eut transféré les reliques de ce saint. C'est là qu'eurent lieu en 1465 les conférences qui complétèrent le traité de Conflans, signé entre Louis XI et les princes ligués dans la guerre du *Bien public*. Charles IX y rendit en 1569 un édit qui défendait l'exercice du culte réformé.

SAINT-MAURICE, *Agaunum*, v. de Suisse (Valais), sur le Rhône, à 26 k. O. de Sion; 1200 hab. Beau pont d'une seule arche de 22m. Tout près, défilé très-étroit qui ferme le Valais. — Cette ville, fort ancienne, doit son nom moderne à une abbaye fondée en 515 par Sigismond, roi de Bourgogne, en l'honneur de S. Maurice, qui périt, dit-on, aux environs avec la légion thébéenne qu'il commandait (286).

SAINT-MAURICE (Seine). *V.* CHARENTON.

SAINT-MAXIMIN, ch.-l. de cant. (Var), à 16 kil. N. O. de Brignoles, près de la source de l'Argens; 3562 h. Église gothique, bâtie par Charles II, comte de Provence; reliques de Ste Madeleine. Anc. couvent de Dominicains.

SAINT-MÉEN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 20 kil. O. N. O. de Montfort; 2057 h. Anc. abbaye. Duguesclin battit en ce lieu un parti d'Anglais.

SAINT-MICHEL, *San-Miguel* en portugais, la plus grande des îles Açores, par 27° 42' long. O., 37° 48' lat. N., a 70 kil. sur 20 et 80 000 hab.; ch.-l., Ponta-Delgada. Sol volcanique, très-fertile, mais peu cultivé (grains, vin, fruits, etc.). Velho de Cabral prit cette île en 1444, au nom du Portugal.

SAINT-MICHEL, gouvt de la Russie d'Europe (Finlande), entre ceux de Kuopio et de Wasa au N., de Tawastehus et de Nyland à l'O., de Nyland au S. et de Viborg à l'E.; 135 000 hab.; ch.-l., Heinola. Il est arrosé par la Kymmène, d'où il tirait son ancien nom de Kymmenegaard.

SAINT-MICHEL, ch.-l. de c. (Savoie), sur la route de St-Jean de Maurienne, à 9 k. E. S. E. de cette ville; 1831 h. Grosse tour. Taillanderie.

SAINT-MICHEL (MONT-). *V.* MONT-SAINT-MICHEL.

SAINT-MICHEL-EN-L'HERM, petit port du dép. de la Vendée, dans le golfe d'Aiguillon, à 40 kil. O. de Fontenay; 3139 h. Grains.

SAINT-MICHEL-EN-THIÉRACHE, bg de l'Aisne, du dép. à l'entrée d'une forêt de même nom, à 20 kil. N. E. de Vervins; 3277 h. Brasseries, briqueteries, filatures de laine et de coton, laminoir pour fer.

SAINT-MICHEL (Ordre de). *V.* MICHEL (S.).

SAINT-MIHIEL, *S. Michaelis fanum*, ch.-l. de c. (Meuse), à 15 kil. N. de Commercy, sur la r. dr. de la Meuse; 5467 hab. Trib. de 1re inst. et siége de la cour d'assises; collége, bibliothèque. Dans l'église St-Étienne, beau groupe du *St Sépulcre* ou du *Christ au tombeau*, d'un seul bloc, chef-d'œuvre de Ligier Richier. Draps, cotonnades, dentelles; huiles, truites. —Cette ville se forma autour d'une anc. abbaye de St-Michel. Jadis forte, prise en 1635 sur le duc de Lorraine par Louis XIII, qui faillit y être tué et qui la démantela. Près de là, anc. camp de César.

SAINT-MIKLOS, bg de Hongrie, ch.-l. du comitat de Liptau, sur la r. dr. de la Waag; 4000 h.

SAINT-NAZAIRE, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à l'entrée de la Loire dans l'Océan, à 21 kil. S. O. de Savenay; 10 845 h. Port qui a pris récemment de l'importance. Beaux bassins, creusés de 1845 à 1857.

SAINT-NECTAIRE, vulgairement *Senneterre* ou *Senecterre*, v. du Puy-de-Dôme, à 25 k. N. O. d'Issoire; 1400 hab. Source incrustante, bains thermaux; bons fromages. Ce lieu a donné son nom à une illustre maison, qui s'unit en 1522 à celle de la Ferté-Nabert.

SAINT-NECTAIRE (H., duc de). *V.* LA FERTÉ.

SAINT-NICOLAS, une des îles du Cap Vert, par 26° 50' long. O., 16° 38' lat. N., a 65 kil. sur 20 et 6000 hab.; ch.-l., St-Nicolas. Baies et anses peu sûres; sol fertile: vin, sucre, maïs, bananes, dattes.

SAINT-NICOLAS, v. de Belgique (Flandre orient.), ch.-l. d'arr., à 35 kil. E. N. E. de Gand; 22 000 hab. Lainages, tissus de coton, brasseries, vinaigreries, fabriques de carton, de cartes, etc. Marché considérable de grains, chanvre, fil et bestiaux.

SAINT-NICOLAS-DE-LA-GRAVE, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), à 8 kil. N. O. de Castel-Sarrasin; 2984 hab. Briqueteries, quincailleries; melons estimés.

SAINT-NICOLAS-DE-REDON, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 32 kil. N. de Savenay; 1919 hab.

SAINT-NICOLAS-DU-PELEM, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 38 kil. S. de Guingamp; 2748 hab.

SAINT-NICOLAS-DU-PORT, ch.-l. de c. (Meurthe), sur la Meurthe, à 13 kil. S. E. de Nancy; 3904 hab. Belle église gothique. Filatures de coton, broderies.

SAINT-NON (J. Claude Richard, abbé de), célèbre amateur, né à Paris en 1727, m. en 1791, était conseiller-clerc au parlement de Paris. Disgracié avec ses collègues à propos de la bulle *Unigenitus*, il donna sa démission, et alla voyager en Italie avec Robert et Fragonard. Il dessina et grava les principales *Vues de Rome* et les publia en 60 planches. Encouragé par le succès, il fit un nouveau voyage, et publia à son retour son beau *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, 1781, 5 vol. in-fol., avec 417 pl., dont une 2e édition augmentée a été donnée en 1828 par Charrin.

SAINT-OFFICE. *V.* INQUISITION.

SAINT-OMER, *Audomari fanum*, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), partie sur l'Aa, partie sur le Mont-Sithiu et sur le chemin de fer d'Hazebrouk à Calais, à 64 k. N. N. O. d'Arras, à 241 k. N. E. de Paris par la route, à 330 par le chemin de fer; 22 011 hab. Place de guerre de 2e classe et fortifications importantes; siége d'une direction d'artillerie; cour d'assises; trib. de 1re inst. et de commerce, lycée, bibliothèque, musée. Archevêché. Belle cathédrale gothique du XIVe s., contenant un remarquable buffet d'orgues, le tombeau de S. Omer par Girardon, et une statue colossale, dite le *grand Dieu de Thérouanne;* nombreux canaux. Fabr. de lainages, papier, cuirs, broderies, chapeaux; brasseries, distilleries, huileries, raffineries de sel, amidonneries, sucre indigène; grande manuf. de pipes en terre. Commerce de grains, vins, huiles, eaux-de-vie, houille, etc. Patrie de l'abbé Suger. — St-Omer doit son origine au couvent de Sithiu (appelé depuis abbaye de St-Bertin, du nom de son 2e abbé). Fondée vers 648 par S. Omer, la ville ne prit d'importance qu'au Xe s., époque de laquelle date son nom moderne. Elle reçut une charte de commune en 1127. Elle a été souvent assiégée et prise (par Louis XI en 1477, par les Impériaux en 1489, par Louis XIV en 1687). Un évêché y fut érigé en 1650. Cette ville possédait jadis un célèbre collége de Jésuites anglais, où les familles catholiques de la Grande-Bretagne envoyaient leurs enfants.

SAINT-OUEN, *S. Audoeni fanum*, vge du dép. de la Seine, sur la r. dr. de la Seine, entre Paris et St-Denis, ainsi nommé du saint qui y mourut; 3294 h. Anc. château royal, où Louis XVIII donna, le 2 mai 1814, la *Déclaration* dite *de Saint-Ouen*, qui posa les bases de la Charte. Ce château fut peu après démoli et remplacé par un pavillon d'un goût moderne, bâti par Louis XVIII pour Mme Du Cayla; après la mort de cette dame, ce domaine échut à la ville de Paris. Glacière; fabrique de châles, d'encre, de caoutchouc, de savon; teinturerie, impression sur tissus, construction de machines; bergeries. Commerce de légumes, porcs et bestiaux. — A l'O. est la gare St-Ouen, vaste bassin alimenté par des puits artésiens, et qui communique avec la Seine; on y voit aussi une machine à vapeur, de la force de 40 chevaux, qui conduit l'eau de la Seine à Montmartre.

SAINT-OUEN-L'AUMÔNE, vge de Seine-et-Oise, sur la r. g. de l'Oise, à 4 kil. S. de Pontoise; 2022 hab. Beau château. Tannerie, corroierie, hongroirie; fabrique de sucre indigène.

Pour l'église St-Ouen, *V.* ROUEN.

SAINT-PALAIS, *Fanum S. Palatii*, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), sur la Bidouze, à 24 k. N. O. de Mauléon; 1445 hab. Tannerie, quincaillerie.

SAINT-PAPOUL, *Fanum S. Papuli*, vge du dép. de l'Aude, à 7 kil. E. de Castelnaudary; 1579 hab. Commerce de blé. Anc. abbaye, fondée au IXe s., anc. évêché, suffragant de Toulouse.

SAINT-PARDOUX, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur la Dronne, à 8 kil. S. E. de Nontron; 1650 hab.

SAINT-PATER, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 24 kil. N. O. de Mamers; 578 hab.

SAINT-PAUL, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. de St-Paul, à 312 kil. O. de Rio-Janeiro, sur un plateau fort élevé au-dessus de la mer; 22000 h. Évêché, université, école de droit. Trois ports, cathédrale, palais épiscopal, palais du gouvernement, cirque pour les combats de taureaux. La ville fut fondée en 1552 par une colonie d'Indiens dirigée par des Jésuites portugais. — La prov. de St-P., entre celles de Goyaz et de Mato-Grosso au N., de Minas Géraès et de Rio-Janeiro au N. E., la mer à l'E. et la prov. de Rio-Grande au S., a 1100 kil. sur 700 et 500000 hab. Climat salubre, sol fertile : culture du thé, de la canne à sucre, du café, du riz, du manioc, du tabac; élève de chevaux, bœufs et porcs; mines de diamant, rubis, or, argent et fer.

SAINT-PAUL, v. de l'île de la Réunion, ch.-l. de l'arr. Sous-le-Vent, sur la côte O., à 28 kil. S. O. de St-Denis; 17000 hab. Belle rade. Patrie de Parny.

SAINT-PAUL, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), près de l'Ubaye, à 18 k. N. E. de Barcelonette; 1512 h. Marbre.

SAINT-PAUL-CAP-DE-JOUX, ch.-l. de c. (Tarn), sur l'Agout, à 13 kil. S. E. de Lavaur; 1195 h. Patrie du médecin philanthrope Pinel.

SAINT-PAUL-DE-FENOUILHET, ch.-l. de c. (Pyrénées-Or.), à 40 kil. N. O. de Perpignan; 2186 hab. Eau minérale; fabrication d'objets en buis; eau-de-vie.

SAINT-PAUL-EN-JARREST, bg du dép. de la Loire, sur le Couzon, à 7 k. N. E. de Saint-Chamond; 3111 h. Grains, vins, houille; moulins à soie.

SAINT-PAUL-TROIS-CHÂTEAUX, v. du dép. de la Drôme, à 7 k. de Pierrelatte, sur une colline; 2516 h. Anc. évêché. Ville fort ancienne. Restes de 3 châteaux, qui lui ont valu son nom. — On y place *Augusta Tricastinorum*, que d'autres voient dans Aoust.

SAINT-PAUL-DE-LOANDA. *V.* SAN-PAOLO.

SAINT-PAULIEN, *Revessio*, ch.-l. de c. (H.-Loire).

à 11 kil. N. O. du Puy; 2932 h. Anc. évêché. La ville, qui était jadis le ch.-l. des *Vellavi*, tire son nom actuel de son 6e évêque. Antiquités romaines.

SAINT-PAVIN (Denis SANGUIN de), poëte aimable, né à Paris vers 1600, m. en 1670, était fils d'un président au parlement. Entré dans l'état ecclésiastique sans avoir aucune vocation, il obtint l'abbaye de Livry et s'y retira pour s'y livrer sans contrainte à son goût pour le plaisir et pour les lettres. Après avoir affiché une incrédulité scandaleuse, il finit par se convertir. On a de lui des poésies, licencieuses pour la plupart (*sonnets, épigrammes, épîtres* et *rondeaux*). Elles ont été imprimées dans le *Recueil des plus belles pièces des poëtes français*, de Barbin, 1692, rééditées par St-Marc en 1759, avec celles de Charleval, et de nos jours par M. Paulin Pâris. Boileau raille souvent St-Pavin sur son incrédulité : il le désigne dans une de ses épigrammes sous le nom d'*Alidor*.

SAINT-PÉ, ch.-l. de c. (Htes-Pyrénées), sur le gave de Pau, à 22 kil. N. O. d'Argelès; 2765 hab. Petit séminaire. Mouchoirs, outils aratoires, clous, peignes, etc. Un monastère bénédictin, dédié à S. Pierre, y ayant été fondé en 1020 par un duc de Gascogne, la ville, appelée jusqu'alors St-Hilaire de Lasaun, prit le nom de St-Pierre, et, par syncope, St-Pé.

SAINT-PÉRAY, ch.-l. de cant. (Ardèche), au pied des Cévennes, à 20 kil. S. de Tournon; 2680 hab. Très-bon vin blanc mousseux. Aux env., ruines du château de Beauregard, anc. prison d'État, et du château de Crussol, berceau des ducs d'Uzès.

SAINT-PÈRE-EN-RETZ, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 10 kil. S. de Paimbœuf; 3086 h.

SAINT-PÉTERSBOURG, *Petropolis* en latin moderne, capitale de l'empire russe, sur la Néva, près de son embouch. dans le golfe de Finlande, par 59° 56' lat. N. et 27° 58' long. E., à 3000 kil. N. E. de Paris (par Bruxelles et Berlin); env. 545 000 hab. Résidence habituelle de l'empereur, du Sénat et de toutes les administrations centrales; archevêché grec. Port vaste, mais peu profond; quelques fortifications; plusieurs chemins de fer, dont le principal relie St-Pétersbourg à Moscou. La ville est remarquable par la largeur et la régularité de ses rues, la beauté de ses édifices, la longueur et la magnificence de ses quais, le nombre de ses canaux; la Néva la partage en 5 parties (île de St-Pétersbourg, île de Vasili-Ostrov, quartiers de l'Amirauté, de la Fonderie, de Viborg). On y compte environ 130 ponts, 500 rues, un grand nombre de belles places (celles du Palais d'hiver, de l'Amirauté, ornée de la colonne d'Alexandre, d'Isaac, de Pierre le Grand, ornée d'une statue équestre de ce prince, du Sénat, du Théâtre, du Premier corps des Cadets, la Nouvelle place, le Champ de Mars ou Pré de la Czarine). On remarque : parmi les églises la cathédrale ou Notre-Dame de Kazan (imitation de St-Pierre de Rome et du Panthéon de Paris), la basilique de St-Isaac (terminée en 1841), les églises de St-Pierre-et-St-Paul, sépulture des souverains depuis Pierre I, de St-Nicolas, de St-Siméon, de la Transfiguration, de St-Alexandre Nevski (aux portes de la ville); parmi les autres édifices, le Palais d'hiver, l'Ermitage (qu'une galerie lie au précédent), les palais d'Anitchkov, de la Tauride, du grand-duc Michel; l'Académie des beaux-arts (le plus beau monument de St-Pétersbourg), l'Académie des sciences, l'Amirauté, la Bourse, la Banque des assignats, l'Hôtel de Ville, l'État-major, la bibliothèque impériale, le monument d'Alexandre, le Gostinoï-Dvor (grand bazar à deux étages), les manéges, les casernes, le nouvel Arsenal, le corps des mines, le couvent Smolnoï, l'institut de Ste-Catherine, l'hôpital des Pauvres Malades, la maison des Enfants-Trouvés, les Orphelins-Militaires. St-Pétersbourg possède quatre Académies (beaux-arts, sciences, médecine et chirurgie, Académie russe), et plusieurs autres sociétés savantes; une université (depuis 1819), et un grand nombre d'établissements spéciaux : institut pédagogique central, école de l'Académie de médecine et chirurgie, haute école d'état-major, écoles pour les Cadets de terre, pour les Cadets de la marine, écoles d'artillerie, des mines, des beaux-arts, académie ecclésiastique, institut des ingénieurs, institut technologique, école d'agriculture, école vétérinaire, école de marine marchande, établissement oriental; plusieurs grandes bibliothèques, observatoire, cabinet d'histoire naturelle de l'Académie des sciences, galerie impériale de tableaux (l'Ermitage), musée de sculpture et d'architecture de l'Académie des beaux-arts, musée asiatique de l'Académie des sciences, médailler de l'Ermitage, collection minéralogique, collection de modèles, machines et ornements (à l'Amirauté), collection d'armes anciennes et modernes (à l'ancien arsenal), jardin botanique, avec des serres superbes. Plusieurs théâtres : le *Grand-Théâtre*, pour l'opéra italien et les ballets; le théâtre *Alexandra* (théâtre national), où sont représentés des ouvrages russes; le théâtre *Michel*, consacré à la représentation des pièces françaises; le *théâtre du Cirque*, pour l'opéra russe et la comédie allemande. Il y a trois promenades publiques : à l'extrémité O. de la ville, au bord de la Néva, le *Jardin d'été*, et à l'extrémité N. O., deux îles appelées *Kammennoï* et *Yelaguène*. L'industrie, longtemps négligée, commence à se développer : on remarque les fabriques d'instruments de chirurgie, de tapis, de porcelaine, la verrerie impériale, la fonderie de canons; des manuf. de cotons, soieries, toile à voiles, cuirs, lainages, papier, tabac, savons, bijoux, horlogerie, instruments de précision. Le commerce a une grande importance : il consiste surtout, pour l'importation en denrées coloniales, meubles, objets de toilette et luxe, métaux travaillés, vins et liqueurs, huiles; pour l'exportation, en cuivre, fer, suif, grains, potasse, chanvre, lin, goudron, peaux, crins, bois de construction. Le climat de St-Pétersbourg est très-froid : la moyenne de la température en hiver est de 10° au-dessous de 0 : Catherine put y faire élever un palais de glace qui dura jusqu'au mois de mai; l'été arrive subitement : la moyenne de la température est alors de 16° au-dessus de 0. La ville est très-sujette aux inondations (celles de 1726, 1777 et surtout de 1824 furent terribles). — St-Pétersbourg fut fondée en 1703, sur l'emplacement d'*Ivangorod*, par Pierre le Grand, qui lui donna le nom de son patron : elle fut dès lors déclarée capitale de l'empire à la place de Moscou. Le choix de cette capitale a contribué pour beaucoup à faire de la Russie un empire maritime et européen.

SAINT-PÉTERSBOURG (Gouvt de), gouvt de la Russie d'Europe, formé de l'anc. Ingrie, est situé sur la Baltique et a pour bornes au S. O. le gouvt de Revel, au N. O. le grand-duché de Finlande, au S. le gouvt de Pskov, à l'E. celui de Novogorod. Il a 410 kil. sur 296 et plus d'un million d'habitants.

SAINT-PHILBERT-DE-GRANDLIEU, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 22 kil. S. O. de Nantes, près du lac Grand-Lieu; 3672 hab.

SAINT-PHILIPPE. V. FOGO et SAN-FELIPE.

SAINT-PIERRE, v. et port de la Martinique, ch.-l. de l'arrond. de son nom, sur la côte O., à 30 k. N. O. du Fort de France; 30 000 h. Résidence de l'évêque de la Martinique, trib. de 1re inst., cour d'assises, collége, jardin botanique. Baie demi-circulaire qui forme une rade. Peu d'industrie, mais beaucoup de commerce. Cette ville a été fondée en 1635.

SAINT-PIERRE, v. de l'île de la Réunion, sur la côte S. O., à 45 k. S. E. de St-Paul; 15 000 h. Port artificiel, formé par 2 jetées construites en 1862-63. Trib. de 1re instance. Commerce de blé.

SAINT-PIERRE, petite île de l'Océan Atlantique, à l'entrée du golfe St-Laurent, au S. et près de Terre-Neuve, forme, avec les deux petites îles de Miquelon, une colonie française soumise à un seul commandant. Elle a 26 k. de tour et 1570 hab. permanents (4000 pendant la saison de la pêche). Elle renferme une ville de St-Pierre; 800 hab. Peu fertile,

mais précieuse comme station pour la pêche de la morue. — Cette île est à la France depuis 1763; mais les Anglais l'ont occupée à diverses reprises (de 1778 à 1783, de 1793 à 1801, et de 1804 à 1816).

SAINT-PIERRE-D'ALBIGNY, ch.-l. de c. (Savoie), à 20 k. E. S. E. de Chambéry; 3142 h. Station. Chaux hydraulique, briques; tulle de coton.

SAINT-PIERRE-DE-CHIGNAC, ch.-l. de c. (Dordogne), à 12 kil. S. E. de Périgueux; 896 hab.

SAINT-PIERRE-D'OLÉRON, ch.-l. de c. (Charente-Inf.) au centre de l'île d'Oléron, à 28 kil. N. O. de Marennes; 4081 h. Vins, eau-de-vie, sel.

SAINT-PIERRE-ÉGLISE, ch.-l. de c. (Manche), à 16 kil. N. E. de Cherbourg; 2265 hab. Toiles, fil, lin, tanneries, mégisseries.

SAINT-PIERRE-LE-MOUTIER, ch.-l. de c. (Nièvre), près d'un grand étang, à 25 kil. N. de Nevers; 2989 hab. Aux env., sable excellent pour fabriquer la faïence. Anc. monastère de Bénédictins, d'où, par corruption, le nom de *Moutier*; belle église du XIIe s. Jeanne d'Arc enleva cette ville aux Anglais en 1430.

SAINT-PIERRE-LE-PORT, ch.-l. de l'île Guernesey, sur la côte S. E; 13 900 hab. Deux châteaux forts.

SAINT-PIERRE-LÈS-CALAIS, bourg du Pas-de-Calais, attenant à Calais, dont il n'est séparé que par les fortifications, sur le canal de Calais; 15008 h. Filatures de lin, tulles, dentelles, faïence, sucre de betteraves, chapeaux; raffineries de sel, brasseries, distilleries, tuileries.

SAINT-PIERRE-SUR-DIVES, ch.-l. de c. (Calvados), à 25 kil. S. O. de Lisieux; 1950 h. Dentelle, bonneterie.

SAINT-PIERRE (Eustache de), bourgeois de Calais, fut, au rapport du chroniqueur Froissart, un de ceux qui se dévouèrent pour le salut de leurs compatriotes, lorsque Calais fut pris par le roi d'Angleterre Édouard III (1347), et que ce prince, irrité d'une longue résistance, exigea que six notables de la ville vinssent, pieds nus et la corde au cou, se mettre à sa discrétion. Ils ne durent leur salut qu'aux prières de la reine Philippine de Hainaut. Ces faits, contestés par quelques historiens modernes, notamment par Bréquigny, ont été mis hors de doute par M. Aug. Lebeau dans sa *Dissertation sur le siége de Calais*. Il paraît du reste qu'Eustache fut bien accueilli, qu'il devint sujet fidèle des Anglais et fut comblé de faveurs par Édouard. Il mourut en 1371.

SAINT-PIERRE (Ch. CASTEL de), dit *l'abbé de St-Pierre*, publiciste et philanthrope, né en 1658 au château de St-Pierre près de Barfleur, m. en 1743, était fils du gouverneur de Valogne et parent de Villars. Il devint en 1702 aumônier de la duchesse d'Orléans, suivit le cardinal de Polignac au congrès d'Utrecht (1712), où il s'initia à la politique, puis se mit à écrire sur des objets d'utilité publique. Il avait été reçu à l'Académie française dès 1695, mais il en fut exclu en 1718 pour avoir jugé avec trop de liberté le gouvernement de Louis XIV. Il passa toute sa vie à faire des projets de réforme, et essaya en vain de les faire adopter par les ministres : le cardinal Dubois appelait ces projets les *rêves d'un honnête homme*. Du reste il pratiqua constamment la *bienfaisance*; c'est même à lui qu'on doit le mot. Ses principaux ouvrages sont : le *Projet de paix perpétuelle*, Utrecht, 1713 (il voulait former un tribunal suprême des nations); *Discours sur la polysynodie* (c.-à-d. sur la pluralité des conseils qui devaient être attachés à chaque ministère), 1718; des *Mémoires sur l'Académie française*, sur les *Duels*, sur les *Pauvres mendiants*, sur un *projet de tailles tarifées*, sur le *perfectionnement de l'éducation*, et même sur la réforme de l'*orthographe*; un *Traité du célibat des prêtres*; des *Annales politiques*. Le recueil en a paru sous le titre d'*Ouvrage de politique et de morale*, 18 v. in-12, 1738-41. J. J. Rousseau en a donné des extraits. On doit à M. Goumy et à M. Molinari d'intéressantes *Études sur l'abbé de St-Pierre*.

SAINT-PIERRE (Bernardin de) célèbre écrivain, né au Havre en 1737, m. en 1814, d'une famille qui prétendait descendre d'Eustache de St-Pierre. Il eut une enfance fort romanesque, voulut se faire marin, puis missionnaire; entra en 1757 à l'école des ponts et chaussées, obtint en 1760 un brevet d'officier ingénieur, fit quelques campagnes, perdit son grade pour insubordination, vint à Paris où il vécut dans la gêne, donnant des leçons de mathématiques, puis passa en Hollande et de là en Russie, où il fut employé dans le génie, et où il tenta vainement de faire exécuter ses projets philanthropiques; quitta la Russie pour aller en Pologne défendre la cause de l'indépendance et inspira une vive passion à une princesse polonaise; revint en France en 1766, fut envoyé comme ingénieur à l'Ile de France, où il séjourna trois ans, et, après son retour, se consacra aux lettres. Il vécut dans la retraite et se lia étroitement avec J. J. Rousseau (1772), dont il adopta les doctrines, et qu'il tâcha d'imiter dans ses écrits. Il publia d'abord (1773) un *Voyage à l'Ile de France*, qui eut quelque succès; les *Études de la nature*, où il montrait l'action de la Providence sur toute la nature, et qui parurent en 1784, lui firent prendre rang parmi nos grands écrivains; il mit le sceau à sa réputation en donnant *Paul et Virginie* (1788), conception neuve, des plus pures et des plus touchantes. Il fit paraître ensuite les *Vœux d'un solitaire* (1789), où il saluait l'aurore de la Révolution et proposait ses vues, la *Chaumière indienne* (1791), charmant conte moral, enfin les *Harmonies de la nature* (1796), qui complètent les *Études*, mais où l'on regrette que le savant ne soit pas à la hauteur du moraliste. Louis XVI l'avait nommé en 1792 intendant du Jardin des Plantes; il fut chargé en 1794 de faire le cours de morale aux Écoles normales, mais il y eut peu de succès. Il entra en 1795 à l'Institut, et fut richement pensionné sous l'Empire. B. de St-Pierre est peut-être l'écrivain qui a le mieux peint la nature; il a su aussi dans ses écrits faire aimer la vertu; cependant son caractère personnel et sa conduite étaient loin d'être irréprochables. Son style tient à la fois de celui de Fénelon et de celui de J. J. Rousseau, quoiqu'il n'ait la perfection ni de l'un ni de l'autre. Aimé Martin, qui avait épousé sa veuve et adopté sa fille Virginie, a donné une édition de ses *Œuvres complètes*, 12 vol. in-8°, 1818-1820, avec notice sur sa vie; on y trouve, outre les ouvrages déjà cités, l'*Arcadie*, espèce d'utopie politique et morale, qu'il n'a pas achevée; des *Récits de voyages*, et un intéressant *Essai sur J. J. Rousseau*. Sa *Correspondance* a paru en 1826, 4 vol. in-8. On doit à M. Patin et à M. Prévost-Paradol d'éloquents *Éloges de Bernardin de St-Pierre*.

SAINT-PIERREVILLE, ch.-l. de c. (Ardèche), à 23 kil. N. O. de Privas; 1851 h. Moulins à soie.

SAINT-POELTEN (pour *St-Hippolyte*), v. d'Autriche (Basse-Autriche), sur la Traisen, à 55 kil. O. de Vienne; 5000 hab. Évêché. Cotonnades, imprimerie sur toiles, poterie de grès, glaces; papiers.

SAINT-POIS, ch.-l. de c. (Manche), à 14 k. N. O. de Mortain; 840 hab. Fabriques de soufflets.

SAINT-POL ou ST-POL-EN-TERNOIS, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), sur la Ternoise, près de sa source, à 33 k. N. O. d'Arras; 3440 h. Trib., collége. Eaux minérales. Bains, laine, huile, tabac. Patrie de Bacler d'Albe. — St-Pol fut érigé dès 918 en un comté qui appartint successivement aux comtes de Boulogne, aux comtes de Penthièvre, à une branche de la maison de Luxembourg (1360), et aux Bourbon-Vendôme (1482). Cette place fut prise en 1537 par les Français, puis par les Impériaux, et cédée à la France en 1659, par le traité des Pyrénées.

SAINT-POL-DE-LÉON, *Civitas Osismiensis, Leonensis pagus* au moyen âge, ch.-l. de c. (Finistère), à 24 kil. N. O. de Morlaix, près de l'Océan; 6804 hab. Petit port, beau clocher. Chanvre, lin, fil, toile; bestiaux, etc. Anc. baronnie, anc. évêché, créé au VIe s., supprimé en 1790. La ville doit son nom à S. Paul ou Pol, son 1er évêque, m. en 570.

SAINT-POL (Waleran de LUXEMBOURG-LIGNY, comte de), d'une branche cadette de la maison de Luxembourg, né en 1355, entra d'abord au service du roi de France Charles V, fut fait prisonnier par les Anglais, se fit aimer pendant sa captivité d'une sœur du roi Richard II, Mathilde de Courtenay, et l'épousa. Charles VI le nomma ambassadeur en Angleterre, où il négocia la paix de 1396, puis gouverneur de Gênes (1397). Pendant la démence du roi, il prit parti pour le duc de Bourgogne, devint gouverneur de Paris (1410), et fut fait connétable en 1412. Il établit à Paris l'horrible milice dite des *Écorcheurs*, et remporta quelques avantages sur les Armagnacs, mais il se vit contraint de s'éloigner en 1413, avec les Bourguignons, et mourut en 1415. — Son neveu, Jean, comte de Luxembourg-Ligny, se montra également très-attaché aux ducs de Bourgogne et aux Anglais, gouverna Paris au nom du roi anglais Henri V de 1418 à 1420, fit Jeanne d'Arc prisonnière à Compiègne, 1430, et la livra aux Anglais moyennant 10 000 livres. Il refusa de signer le traité d'Arras (1435), qui, en réconciliant le duc de Bourgogne avec le roi, mettait fin à la guerre civile. Il allait être attaqué par Charles VII quand il mourut, 1440.

SAINT-POL (Louis de LUXEMBOURG, comte de), neveu du préc., né en 1418, s'attacha d'abord au Dauphin (depuis Louis XI), puis passa du côté du duc de Bourgogne, entra dans la *Ligue du bien public*, et fit la guerre à Louis XI, devenu roi. Ce prince, pour le ramener, le nomma connétable (1465), et lui fit épouser Louise de Savoie, sœur de la reine; malgré cette faveur, St-Pol entretint à la fois des intelligences avec le duc de Bourgogne et avec les Anglais. Le roi, ayant eu connaissance de sa correspondance, se le fit livrer par le duc de Bourgogne, à la cour duquel ce traître s'était réfugié, et le fit juger. Il fut condamné à mort par le parlement, et eut la tête tranchée en 1475.

SAINT-PONS-DE-TOMMIÈRES, ch.-l. d'arr. (Hérault), sur le Jaur, à 126 kil. S. O. de Montpellier; 6497 h. Trib., collége, petit séminaire. Église en marbre. Draps pour le Levant; filature de laine. Anc. abbaye de l'ordre de St-Benoît fondée en 936; anc. évêché, depuis 1318 jusqu'en 1611.

SAINT-PORCHAIRE, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), à 16 kil. N. O. de Saintes; 1240 hab. Beau château gothique. Curieuses grottes aux environs.

SAINT-POURÇAIN, ch.-l. de c. (Allier), sur la Sioule, à 32 kil. N. de Gannat; 5006 h. Anc. monastère. L'église renferme un remarquable groupe de l'*Ecce-homo*. Vins estimés. Patrie de Durand *de St-Pourçain*, et berceau de la famille Séguier.

SAINT-PREST (J. YVES de), directeur des archives aux Affaires étrangères, m. en 1720, fut un des fondateurs de l'académie politique créée dans ce ministère en 1710. Il a laissé une *Hist. des traités faits entre les diverses puissances de l'Europe depuis le règne de Henri IV jusqu'à la paix de Nimègue*, 1726.

SAINT-PRIEST (Franç.-Emmanuel GUIGNARD, comte de), ministre de Louis XVI, né à Grenoble en 1735, m. en 1821, servit en Allemagne et en Espagne, fut ambassadeur à Lisbonne, puis à Constantinople (1768-83), où il conçut le plan d'une expédition en Égypte, devint ministre de l'intérieur en 1789, après la prise de la Bastille, donna au roi, les 5 et 6 octobre, le conseil de repousser la force par la force, émigra en 1790, sollicita dans toutes les cours un appui pour les Bourbons, revint avec eux en 1814, et fut nommé pair en 1815. Sa *Correspondance* avec Louis XVIII a paru en 1845. — Un de ses fils, G. Emmanuel de St-Priest, né à Constantinople en 1776, prit du service en Russie, fit contre la France les campagnes de 1806 et années suivantes, entra en France avec l'armée ennemie, emporta de vive force la ville de Reims, mais mourut peu après de ses blessures (1814).

SAINT-PRIEST (Alexis, comte de), né en 1805 à St-Pétersbourg, m. en 1851, était petit-fils du ministre de Louis XVI, et fils d'Armand de St-Priest, qui avait épousé en Russie une princesse Galitzin et était devenu gouverneur de Kherson et de la Podolie. Ramené en France après la Restauration, il s'attacha au roi Louis-Philippe, et se montra partisan zélé du gouvernement constitutionnel et des idées libérales; il remplit pendant dix ans (1832-1842) diverses missions au Brésil, en Portugal, en Danemark, et fut à son retour nommé pair de France. On a de lui : *Histoire de la Royauté* (1842), revue des transformations du gouvernement monarchique; *Hist. de la suppression des Jésuites* (1844); *Hist. de la conquête de Naples par Charles d'Anjou* (4 vol. in-8, 1847), ouvrage qui lui ouvrit en 1849 les portes de l'Académie française.

SAINT-QUENTIN, l'*Augusta Veromanduorum* des anciens? *Quintinopolis* ou *Quintinianum* en latin mod., ch.-l. d'arr. (Aisne), à 139 kil. N. de Paris par la route, à 171 par le chemin de fer, et à 51 k. N. O. de Laon, sur la r. dr. de la Somme; 30 790 hab. (dont beaucoup de Protestants). Église calviniste, trib. de 1re inst. et de commerce, lycée, écoles de commerce et de dessin, chambre des arts et métiers, conseil de prud'hommes; société des sciences et belles-lettres. Hôtel de ville d'architecture gothique, belle église. Rues larges et bien bâties, grande place publique carrée, vaste bassin qui sert de port, canal souterrain qui fait communiquer la Somme et l'Escaut, belles promenades. Nombreuses filatures de lin et de coton, calicot, linge de table, batiste, linon, basin, tulle, gaze, etc.; huileries, fabriques de sucre indigène. Commerce de blés et de vins. Patrie de dom Luc d'Achéry, Omer Talon, Ramus, Charlevoix, Babeuf, du peintre Latour, qui y a une statue, du naturaliste Poiret, etc. — St-Q. remplace probablement *Augusta Veromanduorum*, capitale des *Veromandui*, que d'autres placent à Vermand, à 8 kil. O. de St-Quentin. La foi y fut prêchée dès le IIIe siècle par S. Quentin, dont elle reçut nom au IXe s. (*V.* QUENTIN). Évêché jusqu'au VIe s., elle devint au IXe la capitale du comté de Vermandois. Elle fut réunie à la couronne en 1215, et fortifiée. Cédée au duc de Bourgogne parmi les villes de la Somme par le traité d'Arras (1435), elle revint à la couronne en 1477. Elle fut prise par les Impériaux en 1557, après la défaite du connétable de Montmorency à la célèbre bataille dite *de Saint-Quentin*; mais rendue à la France par le traité de Cateau-Cambrésis (1559). La culture du lin et les premières fabriques de linon y furent introduites en 1579 par Crommelin. Ses fortifications ont été rasées en 1820. M. Gomart a donné l'*Histoire de St-Quentin*, 1857.

SAINT-QUENTIN (Canal de), canal qui unit l'*Oise* à l'Escaut, et fait communiquer Paris avec le N. de la France et la Belgique, commence à Chauny (Aisne), reçoit le canal de la Somme, traverse, puis longe la Somme, baigne les murs de St-Quentin (qui lui donne son nom), arrose Lesdins, Riqueval, et se termine à Cambray. Longueur, près de 100 kil. — La partie entre l'Oise et St-Quentin est connue sous le nom de *Canal de Crozat*. Cette partie était achevée dès 1738; le reste fut exécuté de 1768 à 1810.

SAINT-QUIRIN, bourg du dép. de la Meurthe, à 17 kil. S. de Sarrebourg; 2000 hab. Célèbre manufacture de glaces et de verres à vitres et à table.

SAINT-RAMBERT, ch.-l. de c. (Ain), sur l'Albarine, à 32 kil. N. O. de Belley; 2597 h. Station. Toile commune dite de St-Rambert, filatures de laine et de soie, velours. Grotte curieuse aux environs.

SAINT-RAMBERT-D'ALBON, bg du dép. de la Drôme, à 40 k. N. de Valence. Station du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée et point de départ de l'embranchement de Grenoble.

SAINT-RAMBERT-SUR-LOIRE, ch.-l. de c. (Loire), à 12 kil. S. E. de Montbrison; 2545 h. Construction de bateaux. Station de chemin de fer. Aux env., forges.

SAINT-RAPHAEL, bourg du dép. du Var, à 33 kil. S. E. de Draguignan; 1500 hab. Petit port de pêche. Bonaparte y débarqua à son retour d'Égypte (1799), et s'y embarqua pour l'île d'Elbe en 1814.

SAINT-RÉAL (César VICHARD, abbé de), historien,

né en 1639 à Chambéry, m. en 1692, suivit la belle duchesse de Mazarin à Londres, puis se fit prêtre, fut nommé historiographe de Savoie, conduisit quelques négociations pour le duc, soutint plusieurs controverses théologiques, notamment contre Arnauld, et fut accusé de Socinianisme. Il a écrit l'*Histoire de la conjuration des Espagnols contre Venise* : cet ouvrage, qui lui fit un nom comme écrivain, n'est guère qu'un roman historique. On a encore de lui : la *Conjuration des Gracques*, une traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, des *Traités de la critique* et de l'*Usage de l'histoire*. Ses *Œuvres* complètes ont été réunies à Paris, 1757, 8 vol. in-12; ses *Œuvres choisies* en 1819, 1 vol. in-8.

SAINT-REMI, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), à 15 kil. N. E. d'Arles, 6348 h. Maison d'aliénés. Ouvrages en marbre; filatures de soie. Restes d'un arc de triomphe de Marius et superbe mausolée romain. St-Remi est la patrie de Nostradamus et d'Expilly.—Bâtie sur l'emplacement de l'anc. *Glanum*, cette ville prit le nom de St-Remi, parce que Clovis en fit présent au célèbre archevêque de ce nom.

SAINT-REMI, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 5 k. N. E. de Thiers; 5070 h.— SAINT-REMI-EN-BOUZEMONT, ch.-l. de c. (Marne), à 12 kil. S. de Vitry; 767 hab.

SAINT-REMY (Jean LEFÈVRE, sieur de), chroniqueur et héraut d'armes, né près d'Abbeville vers 1394, m. à Bruges en 1468, était au service des ducs de Bourgogne et porta successivement dans l'exercice de ses fonctions les noms de *Héraut Charolais* et de *Toison d'or*. Il remplit plusieurs missions de confiance, accompagna comme juge d'armes et historiographe le chevalier Jacq. de Lalain, et rédigea, sous le titre de *Chronique de Lalain*, le récit de ses actions. Il laissa des *Mémoires*, qui vont de 1407 à 1436, et qui ont été publiés par J. Le Laboureur (1668) et par Buchon (1826 et 1838, dans le *Panthéon littéraire*).

SAINT-RENAN, ch.-l. de c. (Finistère), à 12 k. N. O. de Brest; 1233 h. Chevaux, bestiaux.

SAINT-RIQUIER, bg du dép. de la Somme, à 10 kil. N. E. d'Abbeville; 1513 h. Belle église du XVe s., dont le maître-autel est orné d'un christ de Girardon. — S. Riquier y fonda, en 640, une abbaye de Bénédictins, ce qui fit donner son nom à la ville, qui s'appelait d'abord *Centula*.

SAINT-ROMAIN-DE-COLBOSC, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), à 18 kil. E. du Havre; 1762 h. Station. Toiles.

SAINT-ROME, ch.-l. de c. (Aveyron), à 10 k. N. de St-Affrique, près du Tarn; 1567 hab. Patrie de Mgr Affre, à qui une statue a été élevée en ce lieu.

SAINT-SACREMENT (Fête du). *V.* FÊTE-DIEU.

SAINT-SACREMENT (Colonie du), *Colonia del Sacramento*, v. forte de l'Uruguay, ch.-l. de dép., sur le Rio-de-la-Plata, vis-à-vis de Buénos-Ayres, à 150 kil. N. O. de Montevideo; env. 2000 h. Port ouvert.—Fondée par les Portugais en 1678, cédée à l'Espagne en 1750, avec le reste de l'Uruguay, en échange du Paraguay; enlevée en 1845 par les flottes française et anglaise aux troupes de Rosas, président de la Plata, qui s'en était emparé.

SAINT-SAENS, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), sur l'Arques, à 15 kil. S. O. de Neufchâtel; 2568 hab. Filatures, toiles, tanneries. Anc. seigneurie, anc. prieuré de Bénédictins.

SAINT-SAULGE, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 40 kil. N. E. de Nevers; 2252 h. Patrie de Ravisius Textor et de Marchangy. Cette ville doit son nom à S. Salvius, évêque d'Albi, dont elle garde les reliques.

SAINT-SAUVEUR, bg des H.-Pyrénées, sur la r. g. du gave de Gavarnie, à 2 kil. S. E. de Luz-en-Baréges. Magnifique pont d'une seule arche. Eaux sulfureuses recommandées contre les maladies de nerfs.

SAINT-SAUVEUR, ch.-l. de c. (Alpes-Marit.), sur la r. g. de la Tinée, dans l'arr. de Puget-Théniers; 618 h.

SAINT-SAUVEUR-EN-PUISAYE, ch.-l. de cant. (Yonne), près du Loing, à 40 kil. S. O. d'Auxerre; 1846 h. Anc. seigneurie. Tour en ruines.

SAINT-SAUVEUR-LENDELIN, ch.-l. de cant. (Manche), près de la Taute, à 10 kil. N. de Coutances; 1791 h. Patrie du consul Lebrun.

SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE, ch.-l. de c. (Manche), sur la Douve, à 16 kil. S. O. de Valogne; 2722 hab. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 1048, et servant auj. d'hôpital; restes d'un château fort.

SAINT-SAUVEUR, écrivain. *V.* GRASSET.

SAINT-SAVIN, ch.-l. de cant. (Gironde), à 20 k. E. de Blaye; 2034 hab. — Ch.-l. de cant. (Vienne), à 16 kil. N. de Montmorillon; 1495 hab. Église du VIIe siècle, ornée de remarquables fresques, dont la description a été publiée aux frais de l'État (1850).

SAINT-SAVINIEN, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), sur la Charente, à 16 kil. S. O. de St-Jean-d'Angély; 3306 hab. Petit port. Ruines d'un couvent d'Augustins. Grains, vin, eau-de-vie.

SAINT-SÉBASTIEN, v. forte d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de St-Sébastien et de la capitainerie générale du Guipuscoa, sur un îlot du golfe de Gascogne qui communique au continent par un pont de bois, à 62 kil. N. O de Pampelune; 10 000 hab. Port petit, assez sûr, mais d'entrée difficile; fortifications importantes; deux faubourgs (Ste-Catherine et St-Martin). Tanneries, fabriques de toiles et de liqueurs estimées. Commerce considérable, mais déchu depuis la révolution qui a séparé l'Amérique espagnole de sa métropole. Importation de denrées coloniales, d'objets de manufacture anglaise et française; exportation des fers du Guipuscoa. — Avant le IXe s., cette ville portait le nom d'*Izurun*. Elle souffrit beaucoup dans les guerres entre l'Espagne et la France : les Français la prirent en 1719 et 1808; ils y soutinrent, en 1813, un siége célèbre contre les Anglo-Espagnols.

SAINT-SÉBASTIEN, ch.-l. de l'île Gomera, une des Canaries, sur la côte E.; 2000 hab.

SAINT-SEINE-L'ABBAYE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 27 kil. N. O. de Dijon, près de la source de la Seine; 734 hab. Restes d'une antique abbaye de Bénédictins, dans les bâtiments de laquelle a été formé depuis un établissement hydrothérapique.

SAINT-SERNIN, ch.-l. de c. (Aveyron), à 28 kil. de St-Affrique; 1827 hab.

SAINT-SERVAN, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à l'embouch. de la Rance, à 2 kil. S. de St-Malo; 12 709 hab. Deux ports, l'un militaire, l'autre marchand; collége. Biscuits de mer, corderies, brasseries, chantiers de construction; armements pour la pêche de la morue, construction de navires.

SAINT-SEVER, ch.-l. de cant. (Calvados), à 18 k. O. de Vire; 1507 hab. Auges en granit pour pressoirs. Il doit son nom à une abbaye de Bénédictins fondée en 560 par S. Sever, évêque d'Avranches.

SAINT-SEVER, ch.-l. d'arr. (Landes), sur l'Adour, r. g., à 18 kil. S. de Mont-de-Marsan; 4818 hab. Trib., collége. Grains, vins, eau-de-vie, jambons, oies grasses; marbre; grandes tanneries. — St-Sever doit son origine à une abbaye de Bénédictins, fondée à la fin du Xe s. Ce fut jadis le ch.-l. du pays de Chalosse et du comté de Gascogne propre, d'où le nom de *Cap de Gascogne* qui lui est donné souvent. Patrie du général Lamarque, à qui une colonne y a été élevée.

SAINT-SEVER, faubourg de Rouen. *V.* ROUEN.

SAINT-SIMON, ch.-l. de c. (Aisne), sur la Somme, à l'emb. du canal Crozat, à 16 k. S. O. de St-Quentin; 600 h. Tourbe. Ce bourg, qui faisait partie du Vermandois, avait titre de duché, et a donné son nom à l'antique maison des St-Simon, issue des comtes de Vermandois, qui faisaient remonter leur origine à Charlemagne. On donne pour chef à cette maison Jean de Vermandois, seigneur de St-Simon, né en 1144, qui vers 1215 céda ses prétentions sur le Vermandois et le Valois au roi Philippe-Auguste.

SAINT-SIMON (L. de ROUVROY, duc de), né en 1675 d'une famille noble et ancienne (*V.* ci-dessus), m. en 1755, était un des seigneurs de la cour les plus accomplis. Il se distingua d'abord dans les armes aux batailles de Fleurus et de Nerwinde, quitta le service avec le grade de maître de camp, succéda à son

père dans le gouvernement de Blaye et dans ses titres de duc et pair, et se voua à la diplomatie. Il entra à la cour à la fin du règne de Louis XIV, s'attacha au duc d'Orléans, qui l'appela au conseil de régence, devint l'âme du parti de la cour contre les parlements, et fut envoyé en Espagne (1721) pour y négocier le mariage de Louis XV avec l'infante, et d'une fille du régent avec un prince espagnol. Il perdit son crédit après la mort du régent, et se retira dans ses terres, où il s'occupa de mettre la dernière main à des *Mémoires*, dont il avait depuis longtemps commencé la rédaction. Ces *Mémoires* renferment les renseignements les plus intéressants et les plus détaillés sur la cour de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV; ils sont rédigés avec une aisance et une originalité qui placent l'auteur au premier rang des écrivains de ce genre; mais les jugements qui y sont portés ne doivent être acceptés qu'avec défiance : outre que le duc a des préférences et des antipathies marquées, il est infatué de préjugés nobiliaires qui souvent faussent son jugement. On n'a eu longtemps que des éditions tronquées de ces *Mémoires* : le marquis de St-Simon, petit-fils de l'auteur, en a donné la 1re édition authentique, Paris, 1829-31, 21 v. in-8; elle a été reproduite et complétée d'après le texte original, par M. Chéruel, 1856-58, 20 v. in-8. MM. Poitou et Lefebre de Pontalis ont écrit l'*Éloge de St-Simon*, 1854.

SAINT-SIMON (Henri, comte de), économiste et chef de secte, issu de la même famille que le précédent, né à Paris en 1760, m. en 1825, servit en Amérique dans la guerre de l'indépendance (1779), fut à son retour nommé colonel à 23 ans; quitta le service dès 1785 pour se livrer à des projets d'utilité publique, applaudit à la Révolution, dans laquelle il voyait une œuvre de régénération; fit, de 1790 à 1797, avec le comte de Redern, des spéculations sur la vente des biens nationaux, mais, frustré de ses bénéfices par son associé, il abandonna de bonne heure les opérations financières. Il conçut alors le projet de reconstituer l'ordre social et de réorganiser la science et l'industrie, se lia dans ce but avec les savants les plus distingués, voyagea en Angleterre, en Allemagne, en Italie, publia divers ouvrages qui furent peu remarqués lors de leur apparition, et fit mille expériences bizarres et coûteuses. Bientôt ruiné, il tomba dans une telle misère qu'il prit le parti de se suicider (1823): le coup qu'il se porta n'ayant pas été mortel, il renonça à ses sinistres projets et reprit ses travaux. Il avait réussi à s'attacher quelques disciples distingués (Augustin Thierry, Auguste Comte, Olinde Rodrigues, Bazard, Enfantin, etc.) : il mourut entre leurs bras. St-Simon est le fondateur de l'école *industrialiste* : il voulait améliorer, au moyen de la science et de l'industrie, le sort de l'humanité, surtout des classes les plus nombreuses et les plus pauvres; il considérait les savants, les industriels, les artistes, les producteurs de toute espèce comme la seule aristocratie légitime, leur confiait la direction de la société nouvelle, proscrivait les *oisifs*, prêchait l'association et l'organisation des travailleurs, et voulait que tous les efforts fussent dirigés d'après une doctrine générale et vers un but commun; en outre, il constituait sur de nouvelles bases la propriété, la religion, et même la famille. Ses disciples, connus sous le nom de *Saint-Simoniens*, formèrent une secte qui développa avec talent ses doctrines sur l'économie sociale et qui obtint un succès momentané; mais ils perdirent tout crédit lorsque, passant de la théorie à la pratique, ils voulurent créer une hiérarchie nouvelle, établir l'égalité absolue de l'homme et de la femme, modifier le mariage, abolir l'hérédité, substituer à la filiation naturelle une filiation toute conventionnelle, enfin instituer un culte nouveau. Couverts de ridicule, les St-Simoniens furent en outre accusés devant les tribunaux d'attentat à la morale publique, et leur association fut dissoute en 1833 par sentence judiciaire. Les principaux écrits de St-Simon sont : l'*Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle* (1808). *De la réorganisation de la société européenne* (1814), avec Augustin Thierry; l'*Industrie* (1817); l'*Organisateur*, journal social (1820); le *Système industriel* (1821); le *Catéchisme des Industriels* (1824); *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (1825); le *Nouveau christianisme* (1825). Une édition complète de ses *Œuvres*, commencée par Olinde Rodrigues en 1832, a été reprise en 1866, en exécution des dernières volontés d'Enfantin. V. *Saint-Simon, sa vie et ses travaux*, par Hullard.

SAINT-SIMONISME. *V.* ST-SIMON (Henri de).

SAINT-SORLIN (DESMARETS de). *V.* DESMARETS.

SAINT-SULPICE, église. *V.* SULPICE (S.).

SAINT-SULPICE-LES-CHAMPS, ch.-l. de cant. (Creuse), à 13 kil. N. O. d'Aubusson; 1168 hab.

SAINT-SULPICE-LES-FEUILLES, ch.-l. de cant. (Hte-Vienne), à 36 kil. N. E. de Bellac; 1793 h.

SAINT-SYLVESTRE (Ordre de). *V.* ÉPERON D'OR.

SAINT-SYMPHORIEN, ch.-l. de cant. (Gironde), à 21 kil. O. de Bazas; 1890 h.

SAINT-SYMPHORIEN-DE-LAY, ch.-l. de cant. (Loire), à 17 kil. S. E. de Roanne; 4652 h. Toiles de coton, mousselines, broderies, teintureries.

SAINT-SYMPHORIEN-D'OZON, ch.-l. de c. (Isère), à 36 k. N. O. de Vienne; 1768 h. Couvertures de laine et de chamois, blanchisseries. Patrie de Berchoux.

SAINT-SYMPHORIEN-SUR-COISE, ou ST-S.-LE-CHÂTEAU, ch.-l. de c. (Rhône), à 30 kil. S. O. de Lyon; 1920 h. Anc. château. Mousseline, draps, souliers.

SAINT-THÉGONNEC, ch.-l. de cant. (Finistère), à 12 kil. S. O. de Morlaix; 3957 hab. Toiles.

SAINT-THOMAS, une des îles Vierges (Antilles), 13000 hab. Hautes montagnes, sucre, coton et rhum. Commerce actif. Aux États-Unis. — *V.* SAN-THOMÉ.

SAINT-THOMAS (Chrétiens de). *V.* CHRÉTIENS.

SAINT-TRIVIER-DES-COURTES, ch.-l. de cant. (Ain), à 30 kil. N. O. de Bourg; 1478 hab.

SAINT-TRIVIER-EN-DOMBES OU SUR-MOIGNANS, ch.-l. de cant. (Ain), à 20 kil. N. E. de Trévoux, au milieu de marais; 1702 hab.

SAINT-TROND, *Fanum S. Trudonis*, v. de Belgique (Limbourg), à 15 k. S. O. d'Hasselt; 10000 h. Chemin de fer. Anc. abbaye, fondée en 657 par S. Trudon. Armes à feu, dentelles, tanneries, commerce de grains. — Cette anc. capitale de la Hesbaye fut acquise par les évêques de Liége en 1221, prise par Charles le Téméraire en 1467, et par les Français en 1794. C'est à St-Trond que siégea l'assemblée qui déclara l'indépendance des Pays-Bas (1566).

SAINT-TROPEZ, *Heraclea Caccabaria*, puis *Fanum S. Torpetis*, ch.-l. de cant. (Var), sur le golfe de Grimaud, à 50 kil. S. E. de Draguignan; 3358 h. Trib. de commerce, école d'hydrographie. Citadelle, petit port, chantier de construction navale; bouchons de liége. Commerce (vins de 1re qualité, huile, oranges, miel, liége, etc.); pêche de thon et de corail, grand et petit cabotage; bains de mer. Patrie du général Allard. — Ruinée aux VIIIe, IXe et XIVe s., elle fut repeuplée en 1470 par une colonie génoise; en 1592, elle résista à une attaque du duc de Savoie.

SAINT-VALERY-EN-CAUX (Seine-Inf.), sur la Manche, ch.-l. de c., à 30 kil. d'Yvetot; 4710 hab. Trib. de commerce. Petit port, armements pour la pêche de la morue, hareng saur. Bains de mer.

SAINT-VALERY-SUR-SOMME, ch.-l. de c. (Somme), sur la r. g. de la Somme, près de son embouch. dans la Manche, à 25 kil. N. O. d'Abbeville; 456 h. Port de mer, station. Trib. de commerce, consulats de Suède, de Prusse, de Danemark et d'Angleterre, sous-commissariat de marine, école de navigation, chantiers, entrepôts, pêche; grand commerce. Tour d'Harold, où ce prince fut enfermé au XIe s. C'est de ce port, selon Aug. Thierry, que Guillaume le Conquérant fit voile pour l'Angleterre. Anc. capit. du Vimeux.

SAINT-VALLIER, ch.-l. de c. (Alpes marit.), à 10 k. de Grasse, 588 h. Essence de lavande. — Ch.-l. de c. (Drôme), sur le Rhône, à 33 kil. N. de Valence,

3145 hab. Beau château gothique. Savon rose, préparation de cochenille, produits chimiques. Vers à soie.

SAINT-VANDRILLE, *Fanum Vandregesili*, antique abbaye de Bénédictins de la congrégation de St-Maur, était en Normandie, à 4 kil. S. de Caudebec, près de la Seine. — Fondée en 648 par S. Vandrille, elle porta d'abord le nom de *Fontenelle*. Détruite par les Normands vers 860, elle fut rétablie en 1035 et en partie reconstruite par les Bénédictins au XVIIe s. C'était un des plus beaux édifices religieux de France; il n'en reste que des ruines. — Autour de l'abbaye s'est formé un village qui compte 900 hab.

SAINT-VANNE (Congrégation de), réforme de l'ordre de St-Benoît, établie en 1600 par Dom Didier de Lacour, à l'abbaye de St-Vanne de Verdun. *V.* VANNE (S.), LACOUR et BÉNÉDICTINS.

SAINT-VARENT, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 24 k. E. de Bressuire; 1717 h. Vins rouges et blancs.

SAINT-VAULRY, ch.-l. de c. (Creuse), à 10 kil. N. O. de Guéret; 2623 h. Draperie, vins en gros. Aux env., mines d'étain.

SAINT-VEIT, nom de plusieurs bourgs des États autrichiens; le principal est dans le gouvt de Laybach, à 18 kil. N. de Klagenfurt; 1500 hab. Ville jadis grande, capit. de la Carinthie jusqu'en 1518.

SAINT-VENANT, v. du dép. du Pas-de-Calais, sur la Lys, à 14 kil. N. O. de Béthune; 2756 hab. Place de guerre de 4e classe. Prise par François I en 1537, mais reprise la même année par les Impériaux; prise de nouveau par les Français en 1645; occupée par les Espagnols en 1659, par les Autrichiens en 1710, mais restituée à la France en 1713.

SAINT-VICTOR (Congrégation de). *V.* VICTOR (S.).

SAINT-VICTOR (J. B. BINS, comte de), littérateur, né en 1772 au Cap-Français (St-Domingue), m. en 1858, vint de bonne heure à Paris, se fit remarquer par deux poëmes descriptifs, l'*Espérance* (1804), le *Voyage du poëte* (1806), traduisit *Anacréon* en vers (1811), et publia, de 1808 à 1812, un *Tableau historique et pittoresque de Paris*, qui eut du succès et obtint une 2e éd. (1822-27). Ses *Œuvres poétiques* ont été réimprimées dans la collection des *Poëtes du XIXe s.* (1822). — M. Paul de St-Victor, un de nos critiques les plus distingués, est son fils.

SAINT-VINCENT (île), une des Antilles anglaises, par 63° 30' long. O., 13° 17' lat. N., à 40 kil. S. E. de Ste-Lucie : 100 kil. de tour; 30 000 hab.; ch.-l., Kingston. Sol très-fertile (sucre, indigo, café, etc.), mais dont 12 ou 13 000 hectares seulement sont en culture; le reste est couvert de forêts (camphre, gommes, arbre à suif, etc.) — Découverte par Christ. Colomb le jour de la fête de S. Vincent (d'où son nom), elle était habitée par des Caraïbes, qui l'occupèrent jusqu'au milieu du XVIIe s. A la suite du naufrage d'un bâtiment négrier, des nègres s'y établirent et refoulèrent les indigènes dans le N. O. de l'île; ceux-ci implorèrent l'appui des Français, qui vinrent à leur secours, mais sans pouvoir expulser les nègres; en 1763, la France céda à l'Angleterre ses prétentions sur St-Vincent. En prenant possession de l'île, l'Angleterre a laissé leurs propriétés aux nègres, qui avaient pris le nom de *Caraïbes noirs*.

SAINT-VINCENT (cap), *Sacrum promont.*, cap formant la pointe S. O. du Portugal et de l'Europe entière, dans la province de l'Algarve. Tourville y battit en 1693 la flotte anglo-hollandaise; Suffren y captura en 1780 un convoi de 64 navires anglais. L'amiral anglais Jervis y remporta en 1797 sur les Espagnols une vict. qui lui valut le titre de lord St-Vincent.

SAINT-VINCENT-DE-TYROSSE, ch.-l. de c. (Landes), à 21 kil. S. O. de Dax; 1071 h. Station de chemin de fer. Goudron, brai, essences.

SAINT-VINCENT (Grégoire de), géomètre, né en 1584 à Bruges, m. en 1667, entra chez les Jésuites à Rome, remplaça dans cette ville Clavius, son maître, comme professeur de mathématiques, fut appelé par Ferdinand II à Prague, fut blessé pendant le siége de cette ville par les Suédois, puis alla en Espagne à la demande de Philippe II, et y donna des leçons de mathématiques à don Juan d'Autriche. Il mourut à Gand, bibliothécaire de la ville. On a de lui : *De Cometis*, 1619; *Theoremata mathematica scientiæ staticæ*, 1624; *Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni*, 1647; *Opus geometricum ad mesolabium per rationum proportionalitatumque novas proprietates*, 1668. On lui doit plusieurs découvertes importantes en géométrie.

SAINT-VINCENT (J. JERVIS, lord), amiral anglais, né en 1734, m. en 1823, se distingua au combat d'Ouessant (1778), devint en 1787 amiral, entra au parlement en 1790 et figura dans l'opposition, s'empara de la Martinique en 1793, remporta en 1797 sur les Espagnols une grande victoire au cap St-Vincent (en mémoire de quoi il reçut le titre de lord St-Vincent), puis fut nommé premier lord de l'amirauté, 1805, et devint en 1821 amiral de la flotte.

SAINT-VIVIEN, ch.-l. de cant. (Gironde), à 20 k. N. O. de Lesparre; 1228 hab. Marais salants.

SAINT-YBARS, bg du dép. de l'Ariége, à 16 k. O. de Saverdun; 2309 h. Vieille tour. Aux env. houille.

SAINT-YON, anc. abbaye voisine de Rouen et attenant au faubourg St-Sever, où Lasalle établit en 1705 le ch.-l. des Frères qu'il avait institués à Reims dès 1680; d'où le nom de *Frères Saint-Yon*, souvent donné à ces religieux.

SAINT-YRIEIX-LA-PERCHE, ch.-l. d'arr. (Hte-Vienne), à 41 k. S. de Limoges; 7613 h. Trib. de 1re inst., collége, conservation d'hypothèques. Église gothique du XIIe s. Porcelaines, toiles et étoffes de laine, tanneries, usines à fer, coutellerie, exploitation d'antimoine. — S. Yrieix fonda en ce lieu, à la fin du VIe s., le monastère d'*Atane*, autour duquel se forma la ville actuelle. On y découvrit en 1770 de riches mines de Kaolin, qui ont depuis alimenté presque toutes les manufactures de porcelaine en France.

SAINTE-AFFRIQUE. *V.* SAINT-AFFRIQUE.

SAINTE-ALDÉGONDE (Philippe de MARNIX, seigneur de), l'un des auteurs de la révolution hollandaise, né à Bruxelles en 1538, m. en 1598, encouragea la révolte des Pays-Bas dès 1565, et fut l'un des premiers rédacteurs du compromis de Bréda, qui garantissait à ses concitoyens la liberté de conscience, mais qui fut rejeté par Marguerite de Parme; se retira en Allemagne après l'arrivée du duc d'Albe, 1567, mais reparut en 1572 et seconda de tout son pouvoir Guillaume d'Orange, qui l'envoya aux États de Dordrecht, et le chargea de négociations avec Paris, Londres et la diète d'Augsbourg. Il contribua beaucoup à l'érection de l'Université de Leyde et à la pacification de Gand, 1576. Bourgmestre d'Anvers en 1584, il défendit la ville pendant 13 mois contre le prince de Parme, mais à la fin il dut se rendre. Il passa ses dernières années à Leyde, où il traduisit la Bible en hollandais. Ph. de Ste-Aldégonde a laissé un grand nombre d'ouvrages de genres divers, politiques, historiques, théologiques et poétiques, qui ont été traduits et publiés à Paris en 1860 et ann. suiv. Ses poésies, toutes nationales, l'ont fait surnommer le *Tyrtée hollandais*.

SAINTE-ALLIANCE. *V.* ALLIANCE.

SAINTE-ANNE D'AURAY. *V.* AURAY.

SAINTE-AULAIRE (Fr. Jos. DE BEAUPOIL, marquis de), né dans le Limousin en 1643, m. en 1742 à 99 ans, servit quelque temps et quitta le service avec le grade de lieutenant général. On a de lui quelques poésies dans le genre anacréontique. Elles sont éparses dans les recueils du temps, et n'ont jamais été rassemblées. Ses vers, qui parurent sous le voile de l'anonyme, furent d'abord attribués au marquis de La Fare : il avait plus de 60 ans quand il composa les premiers. Ste-Aulaire fut admis à l'Académie française en 1706. Il était lié avec la marquise de Lambert, et était assidu auprès de la duchesse du Maine à Sceaux.

SAINTE-AULAIRE (L. BEAUPOIL, comte de), diplomate, né en 1778, m. en 1854, fut élevé en France quoique sa famille eût émigré; fut reçu en 1794 élève

de l'École des ponts et chaussées, plut, par ses qualités d'homme du monde, à Napoléon, qui le nomma chambellan en 1811 et lui confia en 1812 la préfecture de la Meuse; fut sous Louis XVIII, en 1814, préfet de la Hte-Garonne, fut élu député en 1815, se rangea parmi les amis de la monarchie constitutionnelle, devint, après la révolution de Juillet 1830, un des plus habiles appuis du gouvernement de Juillet, occupa successivement les postes d'ambassadeur à Rome, à Vienne et à Londres, et fut élevé à la pairie. On a de lui une *Histoire de la Fronde* (1827), qui lui valut un fauteuil à l'Académie française. Il a laissé des *Mémoires sur ses ambassades*, qui sont encore inédits. Il était beau-père de M. Decazes.

SAINTE-BARBE, collége célèbre, fondé à Paris sur la montagne Ste-Geneviève (rue de Reims), en 1460, par Geoffroy Lenormant, professeur au collége de Navarre (et non, comme on l'avait cru, par Jean Hubert), était dirigé par une communauté religieuse. Ce collége, fermé à la Révolution, fut rouvert en 1798 par Victor de Lanneau, sous l'administration duquel il devint plus florissant que jamais. Après sa mort, l'établissement a été soutenu et agrandi par une association de ses anciens élèves et placé sous l'habile direction d'Alexandre Labrousste. M. J. Quicherat a écrit l'*Hist. de Ste-Barbe*, 1860, 2 vol. in-8.

SAINTE-BAUME (la), du provençal *baoumo*, grotte, caverne; montagne du dép. du Var, à 24 k. S. O. de Brignoles, à 1728 m. Au sommet est une grotte profonde, où, suivant la tradition, Ste Madeleine passa ses 30 dernières années.

SAINTE-BEUVE (J. de), professeur de théologie à la Sorbonne, né en 1613 à Paris, m. en 1677, fut privé de sa chaire pour avoir refusé de souscrire à la condamnation d'Arnauld. Ayant dans la suite consenti à signer le formulaire d'Alexandre VIII, il fut nommé théologien du clergé de France. Il jouissait comme casuiste d'une grande autorité. Ses *Décisions* ont paru de 1689 à 1704, en 3 vol. in-8.

SAINTE-CATHERINE, île de l'Océan, sur la côte du Brésil, par 51° long. O., 27° 32' lat. N. Climat délicieux.— Elle a donné son nom à une prov. du Brésil située entre celles de St-Paul, Rio-Grande-do-Sul et l'Océan, qui a 400 k. sur 150 et env. 110 000 h.; ch.-l., Nossa-Senhora-de-Desterro, v. de 6000 âmes, sur la côte O. L'île est fertile en café, canne à sucre, tabac, etc.; elle est couverte de riches colonies.

SAINTE-CROIX, une des Antilles danoises, par 66° 55' long. O., 17° 45 lat. N. : 40 kil. sur 16; env. 24 000 hab.; ch.-l., Christianstad. Climat sain; sol fertile : ce qui a fait surnommer cette île le *Jardin des Antilles*. Coton, sucre; un peu de café et d'indigo; rhum. — Découverte par Colomb dans son 2e voyage, elle appartint aux Anglais et aux Hollandais conjointement, puis aux Anglais seuls, aux Espagnols, à la France, à l'ordre de Malte, à la Compagnie française des Indes occid., et, depuis 1733, au Danemark. L'Angleterre la posséda de 1807 à 1814.

SAINTE-CROIX-AUX-MINES, bg du dép. du Ht-Rhin, à 23 kil. N. de Colmar; 3651 h. Mines de cuivre et de plomb. Filatures, cotonnades.

SAINTE-CROIX-DE-VOLVESTRE, ch.-l. de c. (Ariége), à 14 kil. N. de St-Girons; 1702 h. Grotte.

SAINTE-CROIX, v. d'Espagne, etc. *V.* SANTA-CRUZ.

SAINTE-CROIX, v. du Maroc. *V.* AGADIR.

SAINTE-CROIX (Guilhem de CLERMONT-LODÈVE, baron de), érudit, né en 1746 à Mormoiron près de Carpentras, d'une famille illustre, m. en 1809, servit quelque temps comme capitaine de grenadiers, mais quitta de bonne heure la carrière militaire afin de se livrer à son goût pour l'étude, et se retira dans son pays natal. Il remporta plusieurs prix dans les concours ouverts par l'Académie des inscriptions, devint en 1777 associé de cette compagnie, se fixa à Paris après la Révolution, et fut élu en 1802 membre de l'Institut. On lui doit : *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*, 1775 et 1804 (mémoire couronné en 1772, et précieux pour l'exactitude des recherches); l'*Ezour-Védam*, ancien commentaire du Védam, 1778 ; *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples*, 1779; *Hist. des progrès de la puissance navale de l'Angleterre*, 1803; *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples* ou *Recherches sur les mystères du paganisme*, 1784 et 1817; *Des anciens gouvernements fédératifs et de la législation de Crète*, 1798; *Réfutation d'un paradoxe de Wolf sur les poésies d'Homère*, 1798, et un assez grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des inscriptions.

SAINTE-ÉNIMIE, ch.-l. de c. (Lozère), sur la r. dr. du Tarn, à 16 kil. N. O. de Florac; 1151 h. Il doit son nom à une abbaye de Bédédictins fondée, dit-on, par une fille de Clotaire II du nom d'Énimie.

SAINTE-EUPHÉMIE, *Lametia*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Calabre-Ultérieure), sur un golfe qui prend de là le nom de *golfe de Ste-Euphémie* (l'anc. *Sinus Hipponiates* ou *Lameticus*). — On connaît aussi sous ce nom un bourg voisin d'Athènes (l'anc. bourg de *Colones*), où se trouve une belle église de Ste-Euphémie.

SAINTE-FOIX (POULLAIN de). *V.* SAINT-FOIX.

SAINTE-FOY, bg du dép. du Rhône, à 4 kil. de Lyon, sur la r. dr. du Rhône ; 4462 h. Vins estimés.

SAINTE-FOY-LA-GRANDE, ch.-l. de c. (Gironde), à 40 kil. E. de Libourne; 3856 hab. Église et école calvinistes. Bons vins blancs et eau-de-vie. Cette ville était au XVIe s. une des places fortes des Protestants.

SAINTE-GENEVIÈVE, ch.-l. de c. (Aveyron), à 46 kil. d'Espalion; 1543 hab. Bestiaux.

SAINTE-HÉLÈNE, île de l'Océan Atlantique, par 6° 9' long. O., 15° 55' lat. S., à 1550 k. O. de la côte d'Afrique et 3300 E. de celle du Brésil; 17 k. de long sur 10 de large; 45 kil. de tour; population, 5000 h., dont env. la moitié se compose de noirs; ch.-l., James-town, sur la côte N. Rochers escarpés et inabordables, sauf en un seul point, qui est bien fortifié; montagnes, dont la plus haute, le pic de Diane, a 855 m, sites pittoresques et agréables, peu de plaines (la principale est celle de Longwood, dans la partie orientale, où se trouvait la résidence de Napoléon). — Découverte par le Portugais Jean de Noya en 1501, le 18 août, jour de la Ste-Hélène (d'où son nom); elle appartint aux Hollandais de 1610 à 1650, et est aux Anglais depuis ce temps. Napoléon y fut retenu prisonnier par le gouvernement anglais depuis le mois de nov. 1815 jusqu'à sa mort, en 1821; ses restes en ont été rapportés en France en 1840 et déposés à l'Hôtel des Invalides. Son habitation (Longwood) fut achetée en 1858 par l'emp. Napoléon III.

SAINTE-HERMANDAD. *V.* HERMANDAD.

SAINTE-HERMINE, ch.-l. de c. (Vendée), à 22 kil. N. O. de Fontenay; 2069 hab. Huilerie, tannerie.

SAINTE-LIVRADE, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), à 10 kil. O. de Villeneuve d'Agen; 3018 hab. Prunes confites dites *prunes d'Agen*.

SAINTE-LUCIE, une des Antilles anglaises, au N. de celle de St-Vincent, par 63° 22' long. O., 14° 7' lat. N. : 45 kil. sur 16; 24 000 hab.; ch.-l., Port-Castries ou le Carénage. Volcan éteint, dit la *Soufrière*. L'île est divisée en deux parties, la Basse-Terre et la Cabesterre. Elle appartint tour à tour à la France et à l'Angleterre, à qui les traités de 1814 l'ont laissée.

SAINTE-MARGUERITE (île), la plus grande des îles de Lérins. *V.* LÉRINS.

SAINTE-MARIE (île) ou NOSSI-IBRAHIM, île de la mer des Indes, sur la côte E. de Madagascar, dont elle n'est séparée que par un canal de 5 à 8 kil.; 45 k. sur 10; 6000 hab.; ch.-l., St-Louis. Occupée par la France dès 1750. C'est auj. notre seul établissement sur la côte E. de Madagascar. Après avoir dépendu de l'île de la Réunion, cette île forme depuis 1851 un gouvt particulier avec Mayotte et Nossi-Bé.

SAINTE-MARIE-AUX-MINES, ch.-l. de c. (Ht-Rhin), dans une belle vallée, sur la Liepvrette, à 35 kil. N. O. de Colmar; 12 332 hab. Église calviniste. Mines de plomb et de cuivre dans les montagnes voisines.

Teintureries en rouge, fabriques de toiles peintes, d'indiennes et de mousselines; commerce de kirsch et autres articles. — Cette ville, toute récente, doit son rapide développement à Reber, de Mulhouse, qui y importa, en 1758, le tissage de coton.

SAINTE-MARIE-D'OLORON, commune des B.-Pyrénées, anc. ch.-l. de c., est jointe par un pont à Oloron, et est depuis 1858 réunie à cette ville.

SAINTE-MARIE-D'OIGNIES, bg de Belgique (Hainaut), sur le canal de Charleroi, à 2 kil. S. E. de Philippeville. Grande manufacture de glaces, qui rivalise avec celles de France.

SAINTE-MARIE (Honoré de). *V.* HONORÉ.

SAINTE-MARTHE, en Colombie. *V.* SANTA-MARTA.

SAINTE-MARTHE, famille du Poitou qui a fourni à la France un grand nombre d'hommes distingués dans les lettres et dans les emplois publics aux XVIe et XVIIe s. — Scévole de Ste-M., dont le véritable nom était *Gaucher*, qu'il échangea contre celui de Scévole, *Scævola*, qui en est la traduction latine, né en 1536 à Loudun, m. en 1623, fut contrôleur général des finances en Poitou, puis président des trésoriers de France. Dévoué à Henri III et Henri IV, il résista aux Ligueurs et assista aux États de Blois ainsi qu'à l'Assemblée des Notables de 1597. Maire de Loudun, il y fut surnommé *le Père de la patrie*. On a de lui *Gallorum doctrina illustrium elogia* (1598), quelques poésies françaises et des poésies latines estimées, parmi lesquelles la *Pædotrophia*, poëme sur la manière d'élever les enfants. — Scévole II et Louis, frères jumeaux, fils du préc., nés à Loudun en 1571, morts, le 1er en 1650, le 2e en 1656, s'appliquèrent tous deux à l'histoire par les conseils du président de Thou, furent créés en 1620 conseillers et historiographes du roi, rédigèrent l'*Histoire généalogique de la maison de France*, Paris, 1619 et 1647, 2 v. in-f., et entreprirent le *Gallia christiana* (1656), 4 vol. in-fol. Scévole s'associa dans ce dernier travail ses trois fils : Pierre Scévole, Nicolas Charles et Abel Louis. — Ce dernier (1621-97) entra chez les Oratoriens et devint général de l'ordre. Il fut censuré par l'archevêque de Paris Harlay comme suspect de jansénisme et se vit forcé de se démettre. Il recueillit de riches matériaux pour le *Gallia christiana* et pour un recueil plus vaste encore, l'*Orbis christianus*. — Denis, 1650-1725, entra chez les Bénédictins de St-Maur et en fut élu général en 1720. Il refondit, avec le secours de ses confrères, le *Gallia christiana*, auquel ses ancêtres avaient attaché leur nom, et publia sous le même titre un ouvrage entièrement neuf 1715-28, continué de nos jours par M. Hauréau. On lui doit aussi une *Vie de Cassiodore* (1694) et une *Hist. de Grégoire le Grand* (1697).

SAINTE-MAURE, ch.-l. de c. (Indre-et-Loire), à 30 kil. E. S. E. de Chinon; 2595 h. Toiles peintes, mouchoirs. Vieux château, belle église du XIIe s. Cette ville a donné son nom à une maison qui a fourni plusieurs branches, dont les principales sont celles des marquis de Nesle, des comtes de Joigny, et des seigneurs, puis ducs de Montausier.

SAINTE-MAURE, *Leucade*, une des îles Ioniennes, sur la côte de l'Albanie, au N. de Céphalonie; 80 k. de tour; 21 500 h.; ch.-l., Amaxichi. Climat très-chaud, tremblements de terre fréquents.

SAINTE-MENEHOULD, ch.-l. d'arr. (Marne), à 40 kil. N. E. de Châlons, sur l'Aisne, entre deux rochers, près de l'Argonne; 4300 hab. Trib. de 1re inst., collége. Fabr. de serges, tourneries, faïenceries, verreries, tanneries; asperges, andouilles et pieds de cochon renommés.—Cette ville, anc. capit. de l'Argonne, eut des seigneurs particuliers dès le XIIe s. Située sur la frontière de la Lorraine, elle subit un grand nombre de siéges. Le prince de Condé s'en empara en 1652; Louis XIV la reprit l'année suivante. Elle fut presque détruite par un incendie en 1719. Concini y signa en 1614 un traité avec les nobles révoltés. Louis XVI, dans sa fuite, y fut reconnu par Drouet, qui le fit arrêter à Varennes (21 juin 1791).

SAINTE-MÈRE-ÉGLISE, ch.-l. de c. (Manche), à 17 k. S. E. de Valognes: 1575 hab. Beurre, bestiaux.

SAINTE-PALAYE (J. B. de LA CURNE de), érudit, né à Auxerre en 1697, m. en 1781, fut élu membre de l'Académie des inscriptions en 1724 et de l'Académie française en 1758. Il travailla surtout sur nos vieux romanciers, et recueillit 4000 notices de manuscrits français. Il a publié des *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 1759-81, a inséré un grand nombre de dissertations dans le recueil de l'Académie des inscriptions, et a laissé 100 vol. in-fol. de manuscrits, conservés à la Bibliothèque impériale et à la Bibl. de l'Arsenal : on y trouve un *Dictionnaire des antiquités françaises*, mis à profit par M. Chéruel dans son *Dict. des Institutions de la France*, 1855.

SAINTE-REINE, v. de France. *V.* ALISE et REINE (Ste).

SAINTES, *Santones*, *Mediolanum Santonum*, ch.-l. d'arr. (Char.-Inf.), sur la r. g. de la Charente, à 69 k. S. E. de la Rochelle; 10 962 h. Plusieurs chemins de fer. Siége d'une cour d'assises, trib. de 1re inst. et de commerce, bourse; église calviniste, collége, bibliothèque, musée, pépinière; dépôt d'étalons. Anc. évêché. Église St-Pierre (qui est l'anc. cathédrale), avec un beau portail, St-Eutrope, Ste-Marie; restes d'antiquités (naumachie, arc de triomphe, aqueduc, etc.). Vins, eau-de-vie dite de Cognac. — Cette ville, anc. capitale des *Santones*, puis de la Saintonge, fut détruite en 850 par les Normands. S. Louis battit les Anglais à Saintes en 1242. Aux XVIe et XVIIe s., la ville souffrit beaucoup des guerres de religion; il s'y tint plusieurs synodes. Saintes fut de 1790 à 1810 le ch.-l. de la Charente-Inférieure.

SAINTES (les), groupe de l'archipel des Antilles, à 12 kil. S. de la Guadeloupe dont il dépend; deux îlots principaux, la *Terre d'en haut* ou *du Vent* et la *Terre d'en bas* ou *de dessous le Vent*; 1304 h. Bons mouillages; sol aride, qui cependant produit un café renommé. — Découvertes en 1493, à la Toussaint, par Colomb, qui, pour ce motif, les nomma *los Santos*, elles furent occupées par les Français en 1648, et pourvues par eux de fortifications formidables, qui les firent nommer le *Gibraltar des Indes Occidentales*. Prises en 1794 par les Anglais, elles furent rendues à la France en 1814; mais les fortifications avaient été détruites. Le comte de Grasse fut battu par Rodney à la hauteur des Saintes en 1782.

SAINTE-SABE (Duché de). *V.* HERZÉGOVINE.

SAINTE-SEVÈRE, ch.-l. de cant. (Indre), près de l'Indre, à 12 kil. S. E. de la Châtre 1006 h.

SAINTES-MARIES (les), ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 27 kil. S. O. d'Arles et tout près de la mer; 1000 hab. Remparts en partie démolis.

SAINTE-SUZANNE, ch.-l. de c. (Mayenne), sur l'Erve, à 37 k. E. de Laval; 1793 h. Vieux remparts (dont une partie fut, à ce qu'on croit, vitrifiée par la foudre).

SAINTONGE, *Santones*, *Santoniensis tractus*, anc. prov. de France faisant partie du grand gouvt de Saintonge-et-Angoumois, entre l'Océan et l'Aunis, l'Angoumois, la Guyenne, le Poitou, se divisait en Haute et Basse-Saintonge : la 1re au S., la 2e au N.; chefs-lieux, Saintes, pour la Hte-Saintonge et pour la Saintonge tout entière, St-Jean-d'Angély pour la Basse. C'est auj. la partie S. du dép. de la Charente-Inférieure. — Ce pays, occupé primitivement par les *Santones*, fut d'abord compris dans la Gaule Celtique, puis dans la 2e Aquitaine. Les Visigoths s'en emparèrent en 419 et les Francs l'occupèrent en 507, sous Clovis; il forma au IXe s. un comté dépendant du duché d'Aquitaine ou Guyenne, et passa aux Anglais par le mariage d'Éléonore de Guyenne avec Henri II. Du Gueslin reconquit la Saintonge en 1371 et Charles V la réunit à la couronne en 1375.

SAINTONGE-ET-ANGOUMOIS (grand gouvt de), anc. division de la France, bornée à l'O. par l'Océan, à l'E. par le Berry, au N. par le Poitou et au S. par la Guyenne, avait pour ch.-l. général, Saintes. Division : Saintonge, Angoumois, Aunis.

SAINTRAILLES. *V.* XAINTRAILLES.

SAINTRÉ (Jehan ou Jean de), chambellan de Charles VI, se distingua par de nombreux faits d'armes, surtout en Hongrie contre les Turcs. Il est le héros de l'*Histoire du petit Jehan de Saintré et de la dame des Belles-Cousines*, roman chevaleresque attribué à Ant. La Sale.

SAINTS (les) DU DERNIER JOUR. *V.* MORMONS.

SAÏS, v. de l'Égypte ancienne, dans le Delta, au N., près du lac de Butus, était le ch.-l. du nome Saïte et de toute la Basse-Égypte. Elle possédait un temple célèbre de Neith-Isis, décoré d'obélisques et de sphinx, et dans lequel on lisait cette inscription : « Je suis ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, et nul n'a encore soulevé le voile qui me couvre. » On célébrait à Saïs la grande *Fête des lampes*. On croit retrouver les ruines de cette ville près du village de *Sah-el-Haggar*. — On appelait *Branche saïtique du Nil* un canal qui allait de la branche Agathodæmon au lac de Butus en passant par Saïs.

SAISSAC, ch.-l. de cant. (Aude), à 25 kil. N. O. de Carcassonne ; 1590 h. Fabriques de drap, forges.

SAISSET (Émile), philosophe français, né à Montpellier en 1814, m. en 1863 ; fut élève de l'École normale, professa avec un grand succès dans les colléges royaux, à l'École normale, au Collége de France et à la Faculté des lettres de Paris, et devint en 1862 membre de l'Acad. des sciences morales et politiques. On a de lui des *Mélanges d'histoire, de morale et de critique* (1859, in-8°) ; *Précurseurs et disciples de Descartes*, (1861, in-8°) ; *Spinoza et le spinozisme* (1862, in-8°), *Le scepticisme : Ænésidème, Pascal, Kant* (1863, in-8°).

SAKARIA, *Sangarius*, riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), naît dans le sandjakat d'Angora, traverse celui de Sultan-Euni, sépare ceux de Boli et de Kodjah-ili, et tombe dans la mer Noire, par 28° 18' long. E., 41° 9' N., après un cours d'env. 50 kil.

SAKATOU, v. de Nigritie centrale ou Soudan, dans le roy. d'Haoussa, par 13° 6' lat. N., 3° 52' long. E., à 225 kil. O. de Kachena, près d'un affluent du Niger ; env. 30 000 h. Anc. résidence du souverain des Fellatahs. Ville assez régulière, avec murailles ; deux grandes mosquées, marché spacieux ; le palais du sultan forme comme une petite ville. Grand commerce avec l'intérieur de l'Afrique.—Sakatou fut bâtie en 1805 par le cheik fellatah Othman Danfodio, pour être la capitale de l'empire qu'il venait de fonder ; son nom signifie *halte*. Clapperton visita cette ville en 1823 et 1826 et y mourut en 1827.

SAKKARAH, v. de la Basse-Égypte (Djizeh), à 13 kil. S. de Djizeh, sur l'emplacement de l'anc. Memphis. On y voit de nombreuses antiquités : des caveaux renfermant des momies, 11 pyramides, antérieures à celles de Djizeh, et un fameux sphinx, dont la tête est, dit-on, celle du roi Thoutmosis XVIII.

SAKTI ou PARASAKTI, divinité indienne, épouse de Brahma, est la même que Maya. *V.* MAYA.

SALA, nom ancien de l'*Yssel*, qui, à ce qu'on croit, a donné son nom aux Francs *Saliens*.

SALA (Ange), médecin de Vicence, m. en 1640, quitta sa patrie pour cause de religion, et pratiqua son art à Zurich, La Haye, Hambourg, etc. Ses écrits ont été recueillis sous le titre d'*Opera medico-chymica*, Francfort, 1647, et Rouen, 1650.

SALA (Nicolas), compositeur italien, né en 1701 près de Bénévent, m. en 1800, est auteur d'un *Traité du contrepoint pratique*, publié à Naples en 1794, et fort estimé.

SALADIN (Salah-Eddyn, vulgt), 1er sultan ayoubite d'Égypte, né en 1137 à Takrit en Mésopotamie, était fils du kourde Ayoub. Il se signala dès sa jeunesse par ses exploits contre les Chrétiens, servit en Égypte pour le compte de l'atabek Noureddin (1164-69), devint vizir du dernier calife fatimite Adhed-Ledinillah, mit fin au califat d'Égypte (1171), puis profita de la mort de Noureddin (1173) et de la minorité de Saleh-Ismaïl, fils de ce prince, pour s'emparer de la régence, de l'atabékiat de Syrie (1175), se rendit indépendant en Égypte, et joignit à ces provinces la plus grande partie de la Mésopotamie. Attaqué par les Chrétiens, il fut vaincu à Ramla (1178), mais il vainquit à Panéade, battit Guy de Lusignan en plusieurs rencontres, notamment à Tibériade où il le fit prisonnier (1187), et la même année mit fin au royaume de Jérusalem par la prise de sa capitale. La chute de Jérusalem détermina la 3e croisade : Saladin éprouva d'abord quelques revers : il se vit enlever St-Jean-d'Acre, Césarée, Jaffa ; néanmoins, et malgré la bravoure des Chrétiens, surtout de Richard Cœur de Lion, il put maintenir sa conquête. Il mourut en 1193, laissant un frère, Malek-Adel, et 17 fils, qui se partagèrent son empire. Actif, politique et généreux autant que brave, Saladin était apprécié même par les Chrétiens.

SALADIN II, sultan ayoubite d'Alep (1227-29), arrière-petit-fils du préc., tenta en vain de reconquérir l'Égypte ; il fut assassiné par des officiers tartares.

SALADO (RIO-), riv. de l'Amérique du S., dans la Plata, naît dans la partie N. O. du gouvt de Buénos-Ayres, coule au S. E., et tombe dans le Rio-de-la-Plata par la baie de Samborombon après un cours de 550 k. — Autre riv. de la Plata, formée, dans la prov. de Salta, de la réunion du Guachipas et de l'Arias, coule au S. E., sépare les prov. de Tucuman et de Santiago, entre dans celle de Santa-Fé, et tombe dans le Parana sous le nom de San-Thomé, par 63° 16' long. O., 32° 38' lat. S. après un cours de 1200 k.

SALADO (RIO-), riv. d'Andalousie qui coule près de Tarifa. En 1340 les Maures furent battus sur ses bords près de Tarifa par les rois de Castille et de Portugal.

SALAGNAC (GRAND-BOURG DE). *V.* GRAND-BOURG.

SALAMANDRE. *V.* notre *Dict. univ. des sciences.*

SALAMANQUE, *Salmantica* chez les anciens, v. d'Espagne dans l'anc. roy. de Léon, ch.-l. de l'intendance de son nom, sur le Tormès, à 144 kil. O. N. O. de Madrid ; 15 000 hab. Évêché, université célèbre, fondée en 1239, et longtemps très-florissante, mais auj. fort déchue. Cette ville renferme de nombreux édifices de tous les âges, ce qui l'a fait nommer *la petite Rome* : cathédrale antique, 2 autres églises superbes, beaux couvents (celui des Carmes rappelle l'Escurial) ; beau pont de 27 arches.—Ville très-ancienne. Importante sous les Carthaginois, les Romains et les Goths, elle fut ruinée pendant la domination arabe, mais fut relevée au XIIe s. Les Anglo-Espagnols, commandés par Wellington, gagnèrent sur Marmont à Salamanque, le 21 juil. 1812, une bataille qu'on nomme aussi *bataille des Arapiles*. —L'intendance de S., entre celles de Zamora au N., de Valladolid au N. E., d'Avila à l'E., de Tolède au S. E., l'Estramadure au S. et le Portugal à l'O, a 216 kil. (de l'E. à l'O.) sur 150, et 290 000 hab.

SALAMINE, *Salamis*, auj. *Coulouri*, île de la mer Egée, dans le golfe Saronique, à 4 k. E. des côtes de l'Attique, avait 2 villes principales, *Salamis vetus* (sur la côte O.), *Salamis nova* (sur la côte E.). Elle forma anciennement un État particulier, dont Télamon et Ajax sont les rois les plus célèbres. Patrie de Solon et d'Euripide. — Salamine fut longtemps un sujet de guerre entre Mégare et Athènes : cette dernière finit par en rester maîtresse, grâce au dévouement de Solon. En 480 av. J.-C., Thémistocle détruisit près de Salamine la flotte perse. Cette île a suivi toutes les vicissitudes d'Athènes ; soumise aux Turcs en 1456, elle fait auj. partie du roy. de Grèce et est comprise dans le nome d'Attique-et-Béotie.

SALAMINE, auj. *Porto-Costanza* ou *Hai-Sergui*, v. de l'île de Cypre, sur la côte orient., fondée par Teucer, fils de Télamon, fut pendant un temps le ch.-l. d'un petit État qui resta indépendant, même sous la domination des Perses et dont les deux Évagoras et Nicoclès sont les rois les plus connus. Après avoir passé sous la domination des rois d'Égypte, elle fut réunie au territoire romain sur la proposition du tribun Clodius. *Détruite par un tremblement de terre sous Constantin*, elle fut rebâtie,

un peu plus au S., par ce prince, qui l'appela *Constantia*. Ruinée par les Arabes sous le règne d'Héraclius, elle n'a pas été relevée depuis.

SALAMINIENNE (Galère), un des deux vaisseaux sacrés des Athéniens (l'autre était la *Paralienne*). La *Salaminienne* était chargée de transporter à leur destination les officiers de la république. Cette galère, sans cesse réparée, dura depuis Thésée jusqu'à Ptolémée Philadelphe. Elle tirait son nom, à ce qu'on croit, de la bat. de Salamine, où elle avait figuré.

SALANGA, île de l'Océan indien. *V.* DJONKSEYLON.

SALANKEMEN, *Aciminçum*, *Salancena*, bourg d'Esclavonie (Confins militaires), près du confluent de la Theiss et du Danube, à 28 kil. S. E. de Carlowitz. Le prince Louis de Bade y défit complétement les Turcs en 1691.

SALAPIE, *Salapia*, auj. *Torre delle Saline*, v. d'Apulie, près de l'embouch. de l'Aufide, servait de port à la ville d'Arpi. Marais salants, auxquels la ville devait son nom. Annibal la prit et y résida longtemps après la bataille de Cannes; Marcellus la reprit.

SALARIA (Voie), grande voie romaine qui partait de la porte Colline, à Rome, traversait le Latium, la Sabine, et s'étendait au N. E. jusqu'à Adria. C'est par cette voie que les Sabins apportaient à Rome le *sel* qu'ils tiraient de l'Adriatique.

SALAS DE LOS INFANTES, bg d'Espagne (Vieille Castille), sur l'Artanza, à 44 kil. S. E. de Burgos; 1600 hab. C'est là qu'habitait, dit-on, Gonzalès Bastios, le père des sept infants de Lara.

SALASSES, peuple de la Gaule Cisalpine, à l'angle N. O., dans le pays qui forme auj. l'intendance d'*Ivrée* et le *Val d'Aoste*, exploitait des mines d'or entre la Sesia et la Doire. Ils furent soumis en 143 av. J.-C. par les Romains, qui fondèrent sur leur territoire la colonie d'*Eporedia* (Ivrée). En 25 av. J.-C., ils tentèrent une révolte, qui fut bientôt comprimée par Terentius Varro; on en vendit un grand nombre comme esclaves, et l'on fonda dans leur pays la colonie de *Prætoria Augusta* (Aoste).

SALAT, riv. de la France, sort des Pyrénées, dans le dép. de l'Ariége, coule au N. O., entre dans le dép. de la Hte-Garonne, baigne Oust, St-Girons et St-Lizier, et tombe dans la Garonne par la r. dr., entre Martres et St-Martery, après un cours de 90 k.

SALBRIS, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), sur la Sauldre, à 26 kil. N. E. de Romorantin; 1703 h. Station du chemin de fer de Paris à Bordeaux.

SALCES, *Salsulæ*, bg des Pyrénées-Orient., à 15 kil. N. de Perpignan; 1200 h. Source saline froide. Vin blanc excellent, dit de *Macabec* et de *Grenache*. Jadis ville forte, prise par les Français sur les Espagnols en 1639 et 1642. Restes du château fort.

SALDÆ, v. de Mauritanie, auj. *Bougie*.

SALDANA, *Eldana*, bg d'Espagne (Vieille-Castille), à 60 k. N. N. O. de Palencia, sur le Carrion. Pont de 23 arches, église San-Miguel, dont la cloche a plus de 1000 ans d'ancienneté. Titre de comté.

SALÉ ou **VIEUX-SALÉ**, *Sala*, v. et port du Maroc (Fez), à l'emb. du Bouregreb dans l'Atlantique, à 165 kil. O. de Fez; env. 24 000 hab. Son port, jadis important, auj. presque ensablé, était naguère un repaire de pirates.—NOUVEAU-SALÉ. *V.* RABAT.

SALÉ (lac), lac de l'Amérique du Nord (Utah), au N. du lac Utah, avec lequel il communique. Les Mormons se sont établis sur ses bords et y ont construit une grande ville, *Salt-Lake-City*.

SALEM, ancien nom de Jérusalem.

SALEM ou **TCHELAM**, v. de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. de district, à 185 k. S. O. de Pondichéry; 15000 hab. Coton, salpêtre. — Prise par les Anglais dès 1768, elle ne leur appartient que depuis 1792.

SALEM, v. et port des États-Unis (Massachussets), sur l'Atlantique, à 23 kil. N. E. de Boston; 24000 h. Muséum, athénée; chantiers de construction; nombreuses manufactures, produits chimiques. Fondée en 1626.—Ville de la Caroline du Nord, à 150 k. N. O. de Raleigh, est peuplée de Frères Moraves; 2000 h.

SALEMBRIA, nom moderne de PÉNÉE.

SALENCY, village du dép. de l'Oise, sur l'Oise, à 5 kil. E. de Noyon et à 35 k. N. O. de Compiègne; 900 hab. La *fête de la Rosière*, dans laquelle on couronne chaque année la fille la plus vertueuse du pays, y fut instituée en 535 par l'évêque de Noyon, S. Médard; elle se célèbre le 8 juin.

SALENGORE, v. de l'Inde Transgangétique, à l'embouch. du Salengore, à 170 k. N. O. de Malacca, est la capit. d'un petit État de même nom, situé entre ceux de Pérak au N., de Malacca au S., de Pahang à l'E. et la mer à l'O. On en retire de là poudre d'or, de l'étain, de l'ivoire, du camphre, du sang-dragon.

SALENTE, nom donné à la capit. supposée des Salentins, qui aurait été fondée par Idoménée. On la place sur la côte de la Calabre. *V.* SOLETO.

SALENTINS, peuple de l'Italie mérid., dans l'Iapygie, sur les côtes, avaient *Hydronte* et *Brundusium* pour places principales. Ils prirent part aux guerres des Samnites contre les Romains et furent complétement soumis en 267 av. J.-C.

SALERNE, *Salernum* en latin, *Salerno* en italien, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples, ch.-l. de la Principauté Citérieure, sur le golfe de Salerne, à 55 kil. S. E. de Naples; 12000 hab. Archevêché, cour criminelle et trib. civil, lycée. Port sur la mer Tyrrhénienne, jadis florissant, auj. ensablé; château fort; cathédrale gothique, qui renferme le tombeau de Grégoire VII et qui est orné d'un grand nombre de colonnes, tirées des ruines de Pæstum. Salerne possédait jadis une université, fondée par Robert Guiscard à la fin du XIe s., ou même antérieure à ce prince, et célèbre surtout par son école de médecine. On connaît sous le titre *Médecine de l'école de Salerne* (*Medicina Salertina seu Regimen sanitatis*) un recueil d'aphorismes de médecine, en vers latins, composé, à ce qu'on croit, vers l'an 1100 par Jean de Milan, pour Robert, duc de Normandie; ce poëme, dont il ne restait guère que le tiers, a été publié avec notes par René Moreau, Paris, 1625; puis travesti en vers burlesques par L. Martin, 1658, et paraphrasé en vers français par Bruzen de la Martinière, 1743, et par le Dr Levacher de la Feuverie, 1782. M. Ch. Meaux-St-Marc en a donné une édition plus complète (3520 vers), avec traduction en vers français, 1861. — Salerne, fondée par les Grecs ou par les Tyrrhéniens, reçut une colonie romaine en 195 av. J.-C. et devint importante sous l'Empire. Prise par les Goths, puis par les Lombards, elle fut quelque temps la résidence des ducs lombards de Bénévent. En 840, ces ducs en furent chassés et Salerne s'érigea en principauté indépendante. En 1016, des chevaliers normands, revenant de la Terre-Sainte, gagnèrent près de Salerne une victoire sur les Sarrasins. En 1075, le Normand Robert Guiscard s'empara de cette principauté et la réunit au duché de Pouille. La ville fut prise et presque détruite en 1096 par l'emp. Henri IV. Dans la suite, elle échut à la couronne de Naples, et, depuis, les premiers-nés des rois de ce pays portèrent le titre de *princes de Salerne* jusqu'à Robert (1309). Le titre de prince de Salerne fut depuis donné par le roi Ferdinand I à la maison de San-Severino (1463). Salerne est la patrie de Jean de Procida.

SALERNES, ch.-l. de cant. (Var), sur la Bresque, à 24 kil. O. de Draguignan; 3066 hab. Moulins à huile; vins, lignes, etc.

SALERS, ch.-l. de c. (Cantal), près de la Maronne, à 17 kil. S. E. de Mauriac; 985 h. Salers donne son nom à une race de bœufs estimés.

SALES, anc. château de la Hte-Savoie, dans le Chablais, près d'Annecy, a donné son nom à une famille noble qui a produit S. François de Sales et plusieurs autres personnages illustres. Louis, comte de Sales, frère de François (1577-1654), suivit en Italie le jurisconsulte Ant. Favre, chargé d'une mission près du St-Siége. Louis de Sales garantit la Savoie des attaques des Espagnols stationnés en Franche-Comté, négocia le traité de Dôle, et défendit An-

SAINTRÉ (Jehan ou Jean de), chambellan de Charles VI, se distingua par de nombreux faits d'armes, surtout en Hongrie contre les Turcs. Il est le héros de l'*Histoire du petit Jehan de Saintré et de la dame des Belles-Cousines*, roman chevaleresque attribué à Ant. La Sale.

SAINTS (les) DU DERNIER JOUR. *V.* MORMONS.

SAÏS, v. de l'Égypte ancienne, dans le Delta, au N., près du lac de Butus, était le ch.-l. du nome Saïte et de toute la Basse-Égypte. Elle possédait un temple célèbre de Neith-Isis, décoré d'obélisques et de sphinx, et dans lequel on lisait cette inscription : « Je suis ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, et nul n'a encore soulevé le voile qui me couvre. » On célébrait à Saïs la grande *Fête des lampes*. On croit retrouver les ruines de cette ville près du village de *Sah-el-Haggar*. — On appelait *Branche saïtique du Nil* un canal qui allait de la branche Agathodæmon au lac de Butus en passant par Saïs.

SAISSAC, ch.-l. de cant. (Aude), à 25 kil. N. O. de Carcassonne; 1590 h. Fabriques de drap, forges.

SAISSET (Émile), philosophe français, né à Montpellier en 1814, m. en 1863; fut élève de l'École normale, professa avec un grand succès dans les colléges royaux, à l'École normale, au Collége de France et à la Faculté des lettres de Paris, et devint en 1862 membre de l'Acad. des sciences morales et politiques. On a de lui des *Mélanges d'histoire, de morale et de critique* (1859, in-8°); *Précurseurs et disciples de Descartes*, (1861, in-8°); *Spinoza et le spinozisme* (1862, in-8°), *Le scepticisme : Ænésidème, Pascal, Kant* (1863, in-8°).

SAKARIA, *Sangarius*, riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), naît dans le sandjakat d'Angora, traverse celui de Sultan-Euni, sépare ceux de Boli et de Kodjah-ili, et tombe dans la mer Noire, par 28° 18' long. E., 41° 9' N., après un cours d'env. 50 kil.

SAKATOU, v. de Nigritie centrale ou Soudan, dans le roy. d'Haoussa, par 13° 6' lat. N., 3° 52' long. E., à 225 kil. O. de Kachena, près d'un affluent du Niger; env. 30 000 h. Anc. résidence du souverain des Fellatahs. Ville assez régulière, avec murailles; deux grandes mosquées, marché spacieux; le palais du sultan forme comme une petite ville. Grand commerce avec l'intérieur de l'Afrique.—Sakatou fut bâtie en 1805 par le cheik fellatah Othman Danfodio, pour être la capitale de l'empire qu'il venait de fonder; son nom signifie *halte*. Clapperton visita cette ville en 1823 et 1826 et y mourut en 1827.

SAKKARAH, v. de la Basse-Égypte (Djizeh), à 13 kil. S. de Djizeh, sur l'emplacement de l'anc. Memphis. On y voit de nombreuses antiquités : des caveaux renfermant des momies, 11 pyramides, antérieures à celles de Djizeh, et un fameux sphinx, dont la tête est, dit-on, celle du roi Thoutmosis XVIII.

SAKTI ou PARASAKTI, divinité indienne, épouse de Brahma, est la même que Maya. *V.* MAYA.

SALA, nom ancien de l'*Yssel*, qui, à ce qu'on croit, a donné son nom aux Francs *Saliens*.

SALA (Ange), médecin de Vicence, m. en 1640, quitta sa patrie pour cause de religion, et pratiqua son art à Zurich, La Haye, Hambourg, etc. Ses écrits ont été recueillis sous le titre d'*Opera medico-chymica*, Francfort, 1647, et Rouen, 1650.

SALA (Nicolas), compositeur italien, né en 1701 près de Bénévent, m. en 1800, est auteur d'un *Traité du contrepoint pratique*, publié à Naples en 1794, et fort estimé.

SALADIN (Salah-Eddyn, vulgt), 1er sultan ayoubite d'Égypte, né en 1137 à Takrit en Mésopotamie. était fils du kourde Ayoub. Il se signala dès sa jeunesse par ses exploits contre les Chrétiens, servit en Égypte pour le compte de l'atabek Noureddin (1164-69), devint vizir du dernier calife fatimite Adhed-Ledinillah, mit fin au califat d'Égypte (1171), puis profita de la mort de Noureddin (1173) et de la minorité de Saleh-Ismaïl, fils de ce prince, pour s'emparer de la régence, de l'atabékiat de Syrie (1175), se rendit indépendant en Égypte, et joignit à ces provinces la plus grande partie de la Mésopotamie. Attaqué par les Chrétiens, il fut vaincu à Ramla (1178), mais il vainquit à Panéade, battit Guy de Lusignan en plusieurs rencontres, notamment à Tibériade où il le fit prisonnier (1187), et la même année mit fin au royaume de Jérusalem par la prise de sa capitale. La chute de Jérusalem détermina la 3e croisade : Saladin éprouva d'abord quelques revers : il se vit enlever St-Jean-d'Acre, Césarée, Jaffa; néanmoins, et malgré la bravoure des Chrétiens, surtout de Richard Cœur de Lion; il put maintenir sa conquête. Il mourut en 1193, laissant un frère, Malek-Adel, et 17 fils, qui se partagèrent son empire. Actif, politique et généreux autant que brave, Saladin était apprécié même par les Chrétiens.

SALADIN II, sultan ayoubite d'Alep (1227-29), arrière-petit-fils du préc., tenta en vain de reconquérir l'Égypte; il fut assassiné par des officiers tartares.

SALADO (RIO-), riv. de l'Amérique du S., dans la Plata, naît dans la partie N. O. du gouvt de Buénos-Ayres, coule au S. E., et tombe dans le Rio-de-la-Plata par la baie de Samborombon après un cours de 550 k. — Autre riv. de la Plata, formée, dans la prov. de Salta, de la réunion du Guachipas et de l'Arias, coule au S. E., sépare les prov. de Tucuman et de Santiago, entre dans celle de Santa-Fé, et tombe dans le Parana sous le nom de San-Thomé, par 63° 18' long. O., 32° 38' lat. S. après un cours de 1200 k.

SALADO (RIO-), riv. d'Andalousie qui coule près de Tarifa. En 1340 les Maures furent battus sur ses bords près de Tarifa par les rois de Castille et de Portugal.

SALAGNAC (GRAND-BOURG DE). *V.* GRAND-BOURG.

SALAMANDRE. *V.* notre *Dict. univ. des sciences.*

SALAMANQUE, *Salmantica* chez les anciens, v. d'Espagne dans l'anc. roy. de Léon, ch.-l. de l'intendance de son nom, sur le Tormès, à 144 kil. O. N. O. de Madrid; 15 000 hab. Évêché, université célèbre, fondée en 1239, et longtemps très-florissante, mais auj. fort déchue. Cette ville renferme de nombreux édifices de tous les âges, ce qui l'a fait nommer *la petite Rome* : cathédrale antique, 2 autres églises superbes, beaux couvents (celui des Carmes rappelle l'Escurial); beau pont de 27 arches.—Ville très-ancienne. Importante sous les Carthaginois, les Romains et les Goths, elle fut ruinée pendant la domination arabe, mais fut relevée au XIIe s. Les Anglo-Espagnols, commandés par Wellington, gagnèrent sur Marmont à Salamanque, le 21 *juil. 1812*, une bataille qu'on nomme aussi *bataille des Arapiles*. —L'intendance de S., entre celles de Zamora au N., de Valladolid au N. E., d'Avila à l'E., de Tolède au S. E., l'Estramadure au S. et le Portugal à l'O, a 216 kil. (de l'E. à l'O.) sur 150, et 290 000 hab.

SALAMINE, *Salamis*, auj. *Coulouri*, île de la mer Egée, dans le golfe Saronique, à 4 k. E. des côtes de l'Attique, avait 2 villes principales, *Salamis vetus* (sur la côte O.), *Salamis nova* (sur la côte E.). Elle forma anciennement un État particulier, dont Télamon et Ajax sont les rois les plus célèbres. Patrie de Solon et d'Euripide. — Salamine fut longtemps un sujet de guerre entre Mégare et Athènes : cette dernière finit par en rester maîtresse, grâce au dévouement de Solon. En 480 av. J.-C., Thémistocle détruisit près de Salamine la flotte perse. Cette île a suivi toutes les vicissitudes d'Athènes, ... Turcs en ... auj. partie du ... et est co... nome d'At...

SALAM... Costanza ...
v. de l'I... la côte ...
Teucer ... fut ...
ch.-l ... re...
sous ...
Éva...
Apr...
Égy...
pr...
...

un peu plus au S., par ce prince, qui l'appela *Constantia*. Ruinée par les Arabes sous le règne d'Héraclius, elle n'a pas été relevée depuis.

SALAMINIENNE (Galère), un des deux vaisseaux sacrés des Athéniens (l'autre était la *Paralienne*). La *Salaminienne* était chargée de transporter à leur destination les officiers de la république. Cette galère, sans cesse réparée, dura depuis Thésée jusqu'à Ptolémée Philadelphe. Elle tirait son nom, à ce qu'on croit, de la bat. de Salamine, où elle avait figuré.

SALANGA, île de l'Océan indien. *V.* DJONKSEYLON.

SALANKEMEN, *Acimincum*, *Salancena*, bourg d'Esclavonie (Confins militaires), près du confluent de la Theiss et du Danube, à 28 kil. S. E. de Carlowitz. Le prince Louis de Bade y défit complétement les Turcs en 1691.

SALAPIE, *Salapia*, auj. *Torre delle Saline*, v. d'Apulie, près de l'embouch. de l'Aufide, servait de port à la ville d'Arpi. Marais salants, auxquels la ville devait son nom. Annibal la prit et y résida longtemps après la bataille de Cannes; Marcellus la reprit.

SALARIA (Voie), grande voie romaine qui partait de la porte Colline, à Rome, traversait le Latium, la Sabine, et s'étendait au N. E. jusqu'à Adria. C'est par cette voie que les Sabins apportaient à Rome le *sel* qu'ils tiraient de l'Adriatique.

SALAS DE LOS INFANTES, bg d'Espagne (Vieille Castille), sur l'Artanza, à 44 kil. S. E. de Burgos; 1600 hab. C'est là qu'habitait, dit-on, Gonzalès Bustios, le père des sept infants de Lara.

SALASSES, peuple de la Gaule Cisalpine, à l'angle N. O., dans le pays qui forme auj. l'intendance d'*Ivrée* et le *Val d'Aoste*, exploitait des mines d'or entre la Sesia et la Doire. Ils furent soumis en 143 av. J.-C. par les Romains, qui fondèrent sur leur territoire la colonie d'*Eporedia* (Ivrée). En 25 av. J.-C., ils tentèrent une révolte, qui fut bientôt comprimée par Terentius Varro; on en vendit un grand nombre comme esclaves, et l'on fonda dans leur pays la colonie de *Prætoria Augusta* (Aoste).

SALAT, riv. de la France, sort des Pyrénées, dans le dép. de l'Ariége, coule au N. O., entre dans le dép. de la Hte-Garonne, baigne Oust, St-Girons et St-Lizier, et tombe dans la Garonne par la r. dr., entre Martres et St-Martory, après un cours de 90 k.

SALBRIS, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), sur la Sauldre, à 26 kil. N. E. de Romorantin; 1703 h. Station du chemin de fer de Paris à Bordeaux.

SALCES, *Salsulæ*, bg des Pyrénées-Orient., à 15 kil. N. de Perpignan; 1200 h. Source saline froide. Vin blanc excellent, dit de *Macabec* et de *Grenache*. Jadis ville forte, prise par les Français sur les Espagnols en 1639 et 1642. Restes du château fort.

SALDÆ, v. de Mauritanie, auj. *Bougie*.

SALDANA, *Eldana*, bg d'Espagne (Vieille-Castille), à 60 k. N. N. O. de Palencia, sur le Carrion. Pont de 23 arches, église San-Miguel, dont la cloche a plus de 1000 ans d'ancienneté. Titre de comté.

SALÉ ou **VIEUX-SALÉ**, *Sala*, v. et port du Maroc, à l'emb. du Bouregreb dans l'Atlantique, [illegible] O. de Fez; env. 24 000 h. Son port, jadis [illegible] presque ensabl[illegible] guère un re-[illegible]

[illegible] NOUVEAU [illegible] BAT.

[illegible] (Utah), au [illegible] nique. Les [illegible] y ont con-[illegible]

[illegible] nglaise [illegible] Pondiché[illegible] r les An[illegible] lepuis 17[illegible] assachus[illegible] ston; 24 [illegible] ruction [illegible] iques. [illegible], à 150 [illegible] oraves

SALEMBRIA, nom moderne de PÉNÉE.

SALENCY, village du dép. de l'Oise, sur l'Ois[illegible] à 5 kil. E. de Noyon et à 35 k. N. O. de Compiègn[illegible] 900 hab. La *fête de la Rosière*, dans laquelle on co[illegible] ronne chaque année la fille la plus vertueuse du pay[illegible] y fut instituée en 535 par l'évêque de Noyon, S. M[illegible] dard; elle se célèbre le 8 juin.

SALENGORE, v. de l'Inde Transgangétique, [illegible] l'embouch. du Salengore, à 170 k. N. O. de Malacca, est la capit. d'un petit État de même nom, situé entr[illegible] ceux de Pérak au N., de Malacca au S., de Pahang [illegible] l'E. et la mer à l'O. On en retire de la poudre d'or, de l'étain, de l'ivoire, du camphre, du sang-dragon.

SALENTE, nom donné à la capit. supposée des Salentins, qui aurait été fondée par Idoménée. On la place sur la côte de la Calabre. *V.* SOLETO.

SALENTINS, peuple de l'Italie mérid., dans l'Iapygie, sur les côtes, avaient *Hydronte* et *Brundusium* pour places principales. Ils prirent part aux guerres des Samnites contre les Romains et furent complétement soumis en 267 av. J.-C.

SALERNE, *Salernum* en latin, *Salerno* en italien, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples, ch.-l. de la Principauté Citérieure, sur le golfe de Salerne, à 55 kil. S. E. de Naples; 12 000 hab. Archevêché, cour criminelle et trib. civil, lycée. Port sur la mer Tyrrhénienne, jadis florissant, auj. ensablé; château fort; cathédrale gothique, qui renferme le tombeau de Grégoire VII et qui est orné d'un grand nombre de colonnes, tirées des ruines de Pæstum. Salerne possédait jadis une université, fondée par Robert Guiscard à la fin du XIe s., ou même antérieure à ce prince, et célèbre surtout par son école de médecine. On connaît sous le titre *Médecine de l'école de Salerne* (*Medicina Salertina seu Regimen sanitatis*) un recueil d'aphorismes de médecine, en vers latins, composé, à ce qu'on croit, vers l'an 1100 par Jean de Milan, pour Robert, duc de Normandie; ce poëme, dont il ne restait guère que le tiers, a été publié avec notes par René Moreau, Paris, 1625; puis travesti en vers burlesques par L. Martin, 1653, et paraphrasé en vers français par Bruzen de la Martinière, 1743, et par le Dr Levacher de la Feuverie, 1782. M. Ch. Meaux-St-Marc en a donné une édition plus complète (3520 vers), avec traduction en vers français, 1861. — Salerne, fondée par les Grecs ou par les Tyrrhéniens, reçut une colonie romaine en 195 av. J.-C. et devint importante sous l'Empire. Prise par les Goths, puis par les Lombards, elle fut quelque temps la résidence des ducs lombards de Bénévent. En 840, ces ducs en furent chassés et Salerne s'érigea en principauté indépendante. En 1016, des chevaliers normands, revenant de la Terre-Sainte, gagnèrent près de Salerne une victoire sur les Sarrasins. En 1075, le Normand Robert Guiscard s'empara de cette principauté et la réunit au duché de Pouille. La ville fut prise et presque détruite en 1096 par l'emp. Henri IV. Dans la suite, elle échut à la couronne de Naples, et, depuis, les premiers-nés des rois de ce pays portèrent le titre de *princes de Salerne* jusqu'à Robert (1309). Le titre de prince de Salerne fut depuis donné par le roi Ferdinand I à la maison de San-Severino (1463). Salerne est la patrie de Jean de Procida.

SALERNES, ch.-l. de cant. (Var), sur la Bresque, à 24 kil. O. de Draguignan; 3096 hab. Moulins à [illegible] vins, figues, etc.

[illegible]**RS**, ch.-l. de c. (Cantal), près de la Maronne, [illegible] S. E. de Mauriac; 985 h. Salers donne son [illegible] e race de bœufs estimés.

[illegible], anc. château de la Hte-Savoie, dans le [illegible] près d'Annecy, a donné son nom à une [illegible] oble qui a produit S. François de Sales et [illegible] autres personnages illustres. Louis, comte [illegible], frère de François (1577-1654), suivit en [illegible] jurisconsulte Ant. Favre, chargé d'une mis-[illegible] s du St-Siége. Louis de Sales garantit la Savoie [illegible] ques des Espagnols stationnés en Franche-[illegible] négocia le traité de Dôle, et défendit An-

necy contre Louis XIII. — Charles de S., chevalier de Malte, fils de Louis, 1625-66, se signala contre les Turcs, eut part à la défense de Candie (1650); fut gouverneur pour son ordre de la partie française de l'île de St-Christophe, qu'il gouverna ensuite pour Louis XIV avec le titre de vice-roi, et périt en repoussant les Anglais qui assiégeaient St-Christophe.

SALES (DELISLE DE). *V.* DELISLE DE SALES.

SALFI (François), littérateur, né en 1759 à Cosenza, m. en 1832, se montra grand partisan de la Révolution française et devint secrétaire général du gouvernement établi par les Français à Naples; professa à Milan l'histoire et la philosophie, puis la diplomatie et le droit public, et vécut en France depuis 1815. On a de lui, en italien des tragédies (*Conradin*, *Médée*, *Saül*), et des *Discours sur l'histoire des Grecs*, 1817; et en français: *Continuation de l'histoire littéraire de Ginguené*, 1823 et ann. suiv., *Résumé de l'histoire de la littérature italienne*, 1826. et de nombreux articles dans la *Biographie universelle*.

SALGAR (Modhaffer-Eddyn), chef turcoman, enleva aux Seldjoucides le Farsistan vers 1148, prit le titre d'atabek et mourut en 1161. Il fonda la dynastie des Salgarides ou Salgouriens, à laquelle l'invasion d'Houlagou mit fin en 1264.

SALGHIR, riv. de Crimée, prend sa source près du Tchatyr-Dagh, traverse Simféropol, fait sa jonction avec le grand Kara-sou et tombe dans la mer Putride, après avoir arrosé des contrées fertiles.

SALHIEH, v. de la Basse-Égypte, à 56 kil. N. E. de Belbeys; 6000 h. Elle est la clef de l'Égypte du côté de la Syrie. — Salhieh fut bâtie par Saladin. Bonaparte défit aux environs Ibrahim-bey en 1798; Kléber s'en empara en 1800.

SALIBABO (îles), groupe de la Malaisie, entre les Philippines et les Moluques, au N. O. de l'île Gilolo. Salibabo, la principale, a 27 k. sur 10 et env. 3000 h.

SALICE, ch.-l. de cant. (Corse), à 25 kil. N. E. d'Ajaccio; 397 hab. Abeilles, tabac.

SALICETI (Guill.), en latin *De Saliceto* et *Placentinus*, médecin italien, né à Plaisance vers 1200, unit la pratique de son art aux fonctions sacerdotales, exerça à Bologne et à Vérone, et laissa des ouvrages qui jouirent d'une grande autorité, entre autres une *Somme de médecine*, *Summa conservationis*, Plais., 1475, et un traité de *Chirurgie* (1476), encore plus estimé, trad. par N. Prévôt, Lyon, 1472. Il fut un des premiers parmi les modernes à employer le fer et le feu pour guérir les plaies qu'on ne guérissait auparavant qu'avec des topiques.

SALICETI (Christophe), né en 1757 à Bastia, d'une famille originaire de Plaisance, m. en 1809, était avocat en Corse au moment de la Révolution. Député à l'Assemblée Constituante, il y fit décréter l'admission des Corses au titre de citoyens français. Il fut aussi membre de la Convention et du Conseil des Cinq-Cents. Un moment écarté par Bonaparte, après le 18 brumaire, pour s'être opposé à ce coup d'État, il rentra bientôt en faveur et fut chargé de plusieurs missions en Italie. Ministre de la police et de la guerre à Naples sous Joseph et Murat, il montra dans son administration beaucoup d'énergie et d'habileté, mais il se fit beaucoup d'ennemis : des conjurés tentèrent de le tuer en faisant sauter son hôtel et il n'échappa que par hasard à la mort.

SALIENS, prêtres de Mars chez les Romains, chargés de garder les *anciles*, étaient au nombre de 12 et étaient ainsi nommés parce que, lorsqu'ils parcouraient la ville en portant les boucliers sacrés, ils exécutaient des danses guerrières en sautant d'un mouvement vif et prompt (*saliendo*). On nommait *Chants saliens* les hymnes qu'ils chantaient : c'étaient de vieux poëmes qu'eux-mêmes n'entendaient plus.

SALIENS (FRANCS), peuple franc qui occupa à diverses époques les bords de l'Yssel (*Isala* ou *Sala*), et ceux de la Saale. Ils avaient un code particulier connu sous le nom de *Loi salique*. *V.* ce mot.

SALIERI (Antoine), compositeur, né à Legnano en 1750, m. à Vienne en 1825, a donné, soit à Paris, soit à Vienne, un grand nombre d'opéras, dont les plus connus sont : les *Danaïdes* (1784), *Tarare* (1787), dont le poëme fut écrit par Beaumarchais, et *Assur, roi d'Ormus* (en italien), 1788.

SALIES, ch.-l, de c. (Hte-Garonne), sur le Salat, à 26 kil. S. E. de St-Gaudens; 789 hab. Sources salées. — Ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), à 16 k. O. d'Orthez; 5298 hab. Sel estimé, jambons excellents, dits *de Bayonne*.

SALIGNAC, ch.-l. de c. (Dordogne), à 16 kil. N. de Sarlat; 1462 hab. Berceau de la famille de Fénelon. Mines de houille et de lignite, truffes.

SALINAS, nom de plusieurs lieux de l'Espagne, ainsi appelés des salines qui s'y trouvent. Le plus connu est un bourg du Guipuscoa, sur la Deba et sur la route qui conduit d'Espagne en France, et à 15 k. N. E. de Vittoria, près duquel se trouve un défilé où les Espagnols massacrèrent un convoi de Français malades dans la guerre de 1810.

SALINATOR (LIVIUS). *V.* LIVIUS.

SALINS, *Salinæ*, ch.-l. de c. (Jura), au pied du mont Poupet, sur la Furieuse (affluent de la Loue), à 24 kil. N. E. de Poligny; 7361 hab. Place de guerre, chemin de fer. Trib. de commerce, collége, bibliothèque, théâtre. Forges, hauts fourneaux, martinets, tanneries; commerce en bois, vins (très-estimés), eaux-de-vie. Sources salées, qui constituent la principale richesse de la ville et lui ont valu son nom : ce sont des eaux bromo-iodurées. Patrie de l'abbé d'Olivet. — Cette ville s'est formée au VIe s., autour d'une abbaye de St-Maurice, à laquelle le roi des Burgundes Sigismond avait donné la propriété des salines des environs. Elle était autrefois divisée en 2 bourgs, *Bourg-le-Sire* et *Bourg-le-Comte*, qui ont été réunis en 1497. Elle appartint longtemps aux rois, puis aux ducs de Bourgogne. Souvent assiégée par les Français, prise en 1668 et 1674, elle fut enfin cédée à la France par le traité de Nimègue (1678); elle fit partie jusqu'en 1790 de la Franche-Comté. En 1825, un incendie terrible dévora la plus grande partie de la ville; elle a été rebâtie sur un plan plus régulier.

SALIQUE (Loi), code des Francs Saliens, rédigé, suivant les uns, avant Clovis (dès 420), selon d'autres, sous ce prince, mais remanié à diverses reprises, notamment sous Dagobert I. Nous n'en possédons que des textes latins, et l'on ignore s'il a jamais existé en une autre langue. La loi salique fut lue aux Saliens dans trois champs de mai consécutifs, et sanctionnée de leur approbation. Sous sa dernière forme elle contient 400 articles; presque tout y roule sur des délits, tels que vols, violences, blessures et meurtres, sur les peines applicables à ces délits et sur la quotité des amendes ou indemnités (*wehrgeld*) qui constituent la plus grande partie de ces peines. L'article le plus fameux de la loi salique est le 6e du titre 62, selon lequel les mâles seuls pourront succéder à la terre salique ou *lod*, fief donné au guerrier en vue du service militaire. En 1317, après la mort de Louis le Hutin, et sur la proposition de Philippe le Long, cet article, qui n'avait été appliqué jusque-là qu'aux propriétés particulières, fut pour la 1re fois appliqué à la succession à la couronne; il a depuis été reçu en ce sens comme une des lois fondamentales de la monarchie. Le nom de *Loi salique* dérive du nom même des Francs *Saliens*. La *Loi salique* a été publiée et commentée en 1843 par M. Pardessus, qui en a recueilli 5 textes différents.

SALIS (Ulysse, baron de), d'une anc. famille du pays des Grisons, 1594-1674, se mit au service de la France, fut employé sous le duc de Rohan dans la guerre de la Valteline, et devint maréchal de camp, puis gouverneur de Coni. — Charles Ulysse de S., 1728-1800, remplit d'importants emplois dans la république des Grisons. Il fit arrêter en 1792 Sémonville, ambassadeur de France, et le livra aux Autrichiens. Quand la France fut maîtresse de la Suisse, il prit la fuite et fut condamné à mort par contumace. Il

se retira à Vienne. On a de lui, entre autres ouvrages : *Fragments de l'histoire politique de la Valteline*, 1792; *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799. — J. Gaudenz de S., 1762-1834, anc. capit. de la garde suisse au service de la France, s'est distingué comme poëte élégiaque et lyrique.

SALISBURY ou NEW-SARUM, *Sarisberia*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Wilts, sur l'Avon et le canal de Salisbury à Southampton, à 140 kil. S. O. de Londres; 12 000 hab. Évêché; magnifique cathédrale gothique, datant de 1283; collége ou école de sages-femmes. Coutellerie, lainages, dentelles. A 12 k. de là, fameux monument druidique, dit *Stone-Henge*. — L'importance de Salisbury ne date que du moment où l'évêché d'Old-Sarum y fut transféré (1217).

SALISBURY. *V.* JEAN DE SALISBURY ET CECIL.

SALIVAHNA, roi de Pratisthana, dans le Décan, régnait au 1er s. de J.-C. Il vainquit et tua Vicramaditya, qui avait envahi ses États. Son nom a été donné à une ère, dite aussi *Ère des Saces*, qui commence en 78.

SALLANCHES, v. de France (Hte-Savoie), dans l'anc. Faucigny, à 48 kil. N. O. d'Annecy; 1943 hab. Belle vue. Brûlée en 1519, 1768 et 1840.

SALLENGRE (A. Henri de), littérateur, né à Lahaye en 1694, d'une famille de réfugiés français, m. en 1733, fut avocat de la cour de Hollande, conseiller du prince d'Orange, commissaire de finances des États généraux. Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Éloge de l'ivresse* (1715), spirituel badinage, des *Mémoires de littérature*, 1715 (continués par Desmolets); *Novus thesaurus antiquitatum romanarum*, 1716 (faisant suite à celui de Grævius); *Essai sur l'histoire des Provinces-Unies*, 1728, et a eu part au *Journal de La Haye*, 1713-22, et au *Chef-d'Œuvre d'un inconnu* de St-Hyacinthe.

SALLES, ch.-l. de c. (Aude), à 22 kil. O. de Castelnaudary; 1216 hab. Cascades, grotte.

SALLES-CURAN, ch.-l. de c. (Aveyron), à 34 kil. N.O. de Milhau; 2495 hab.

SALLIER (l'abbé Claude), né en 1685 à Saulieu en Bourgogne, m. en 1761, étudia la théologie à Dijon, puis vint à Paris, où il fit l'éducation du fils de la comtesse de Rupelmonde, fut admis à l'Académie des inscriptions en 1715, et à l'Académie française en 1739, fut nommé professeur d'hébreu au Collége de France (1719), et garde des manuscrits de la Bibliothèque du roi (1721). Il a donné à l'Académie des inscriptions un grand nombre de savants *Mémoires* sur des objets d'antiquité, de philologie et de littérature, notamment des *Remarques* et corrections sur Eschyle, Sophocle, Euripide, Platon, Longin, Cicéron, a traduit plusieurs écrits de Cicéron, et a rédigé avec Boudot le catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du roi.

SALLO ou SALO (Denis de), conseiller au parlement de Paris, né en 1626, m. en 1669, fonda en 1665 le *Journal des Savants*. La liberté avec laquelle il jugeait les auteurs lui fit bientôt des ennemis, et au bout de quelques mois le privilége du journal lui fut retiré; cependant Colbert lui donna en dédommagement un emploi dans les finances. On cite de Sallo des traits de bienfaisance qui honorent sa mémoire.

SALLUSTE, *C. Sallustius Crispus*, célèbre historien latin, né en 86 av. J.-C., d'une bonne famille plébéienne d'Amiterne, passa sa première jeunesse à Rome dans la licence. Surpris par Milon en adultère avec Fausta, femme de celui-ci, il entra de dépit dans le parti démocratique, que Milon combattait. Il obtint la questure, puis le tribunat, seconda les fureurs de Clodius, eut grande part aux troubles dont Rome fut le théâtre à la mort de ce factieux, et fut exclu du sénat par le censeur pour immoralité. Il se fit alors l'agent secret de César à Rome, alla le trouver dans son camp en 50, devint de nouveau, par son appui, questeur (48), puis fut fait préteur (46), et, en cette qualité, eut part à la guerre d'Afrique. Nommé proconsul de Numidie (45), il pilla sa province, et revint à Rome chargé de richesses (44) : accusé de concussion par ses anciens administrés, il réussit, par l'influence de César, à se faire acquitter, mais il quitta dès lors la carrière politique. Il éleva sur le mont Quirinal un palais magnifique, avec des jardins délicieux et consacra ses loisirs à écrire l'histoire romaine. Il mourut vers l'an 36 av. J.-C. L'ouvrage capital de Salluste était la *Grande Histoire*, en 5 livres, comprenant tous les événements depuis la mort de Sylla jusqu'à la conspiration de Catilina : il n'en reste que des fragments : cette perte est irréparable. Nous avons de lui la *Guerre de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha*, ainsi que deux *Lettres à César*, écrites la 1re avant l'entrée de ce général à Rome, la 2e après la bataille de Pharsale, et qu'il faut regarder comme des brochures politiques suggérées par César lui-même. Les ouvrages de Salluste sont remarquables par la vigueur et la précision du style, la perspicacité, la science pratique qui décèle l'homme d'État; les discours dont il les parsème sont des modèles d'éloquence serrée et concise; mais on y trouve de la partialité, des lacunes ou des omissions calculées, des digressions, et une certaine affectation d'expressions et de tournures vieillies. Les principales éditions de Salluste sont celles de Rome, 1470; d'Elzevir, Amst., 1634, in-12; *Variorum*, Amst., 1674 et 1690, in-8; d'Havercamp, Amst. 1742; de Burnouf (dans la collection de Lemaire), Paris, 1821, in-8; de F. D. Gerlach, Bâle, 1823-31, 3 v. in-4. Traduit dans toutes les langues de l'Europe, cet auteur l'a été en français par Dotteville, Beauzée, Mollevaut, Billecocq, Dureau De la Malle, Durozoir (dans la collection Panckoucke), Gomont, Moncourt, 1855, Dévelay, 1862, etc. Le président Brosses a écrit la *Vie de Salluste*.

SALLUSTE, *Secundus Sallustius Promotus*, philosophe et homme d'État du IVe s., né dans les Gaules, fut préfet des Gaules sous Constance et chargé par ce prince de surveiller la conduite de Julien, alors relégué à Lutèce. Il obtint l'amitié du jeune prince, qui, lorsqu'il fut empereur, lui confia les emplois les plus importants, le nomma préfet de l'Orient, et l'éleva au consulat (363). Il suivit Julien dans son expédition contre les Perses et mourut vers 370. On lui attribue un traité grec *De Diis et Mundo*, opuscule aussi remarquable par le style que par les pensées, publié à Rome par Naudée, 1638, à Zurich par Orelli, 1821, et trad. en français par Formey, Berlin, 1748.—Un autre Salluste, d'Émèse, qui vivait au Ve s., suivit les leçons de Proclus, et partagea d'abord les doctrines des Néoplatoniciens, mais il les abandonna pour celles des Cyniques. On lui attribue aussi, mais avec moins de raison, le traité de *Diis*.

SALLUVII. *V.* SALYES.

SALM, nom de deux petits comtés jadis indépendants : l'un, le Ht-Salm (*Ober-Salm*), était dans les Vosges, sur les frontières de l'Alsace et de la Lorraine, et avait pour ch.-l. Sénones; l'autre, le Bas-Salm (*Nieder-Salm*), était dans les Pays-Bas, sur les frontières des prov. de Liége et du Luxembourg, et avait pour ch.-l. Salm, qui se trouve auj. dans la prov. du Luxembourg, à 40 k. S. E. de Liége, sur une petite riv. de Salm, affluent de l'Amblève.

SALM (maison de), maison princière d'Allemagne qui possédait les comtés de Salm ainsi que plusieurs autres domaines sur la r. g. du Rhin, remonte au IXe s. A la mort de Théodoric, comte de Salm, en 1040, ses États furent partagés entre ses deux fils, Jean-Henri et Charles, qui formèrent deux lignes. La ligne aînée, dite de Ht-Salm, se divisa elle-même en plusieurs branches, dont la branche directe s'éteignit au XVIIe s., et dont une branche collatérale forma les maisons de Salm-Salm, Salm-Kyrbourg et Salm-Horstmar (depuis 1816). Dans la ligne cadette, dite de Bas-Salm, la branche directe s'éteignit dès 1413, mais la branche collatérale de Reifferscheid forma, à partir de 1629, les maisons de Salm-Reifferscheid, Salm-Krautheim, Salm-Hainspach, Salm-Raitz, et Salm-Dyck. Tous les princes de Salm ont été médiatisés en 1802 et en 1810 : ceux de Salm-

Salm, Salm-Kyrbourg et Salm-Horstmar dépendent de la Prusse; ceux de Salm-Reifferscheid, Salm-Krautheim et Salm-Dyck relèvent du Wurtemberg et du grand-duché de Bade.

Les personnages connus de cette maison sont :

Ch. Théod. Othon, prince de Salm-Kyrbourg, général au service de l'Allemagne. L'empereur Léopold lui confia l'éducation de son fils Joseph et l'éleva au poste de premier ministre. Il rendit de grands services à l'Empire par la sagesse de ses conseils, mais il se retira de bonne heure pour ne plus s'occuper que de son salut. Il mourut en 1710. — Frédéric de Salm-Kyrbourg, né à Limbourg en 1746. Il se fixa à Paris, y fit bâtir le bel hôtel qui est auj. le palais de la Légion d'honneur, prit part en 1787 au soulèvement de la Hollande, et se présenta dans ce pays comme un agent de la France; mais il y mena une conduite équivoque et laissa prendre Utrecht par le roi de Prusse. Pendant la Révolution, il embrassa la cause populaire, ce qui ne l'empêcha pas de périr sur l'échafaud en 1794. — Joseph, prince de Salm-Dyck, né en 1773 au château de Dyck, près de Neuss, se vit enlever en 1802, par le traité de Lunéville, ses États héréditaires, qui furent réunis à la France, puis à la Prusse (1814). Ami des sciences, il fonda à Dyck un jardin botanique. Il épousa en 1803 Constance de Théis.

SALM (Constance de THÉIS, princesse de), née à Nantes en 1767, m. à Paris en 1845, était fille d'un maître des eaux et forêts. Elle composa dès l'âge de 18 ans de charmantes poésies, entre autres la chanson de *Bouton de Rose*, qui fut chantée par toute la France, donna en 1794 *Sapho*, tragédie lyrique qui obtint un brillant succès, mais vit échouer au Théâtre-Français son drame de *Camille*, 1796. Depuis, elle se voua de préférence à la poésie didactique et lyrique : ses cantates, ses dithyrambes, ses discours en vers, ses épîtres, lui firent une grande réputation sous l'Empire. Poëte penseur, elle se distingue par la justesse des idées : aussi l'avait-on surnommée la *Muse de la raison*, le *Boileau des femmes*. Elle a écrit en prose des *Pensées*, des *Éloges*, et un roman, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* (1824), qui eut une foule de lecteurs. Ses *Œuvres complètes* forment 4 vol. in-8, 1837 et 1842. Mariée fort jeune à Pipelet de Leury, médecin du roi, elle n'avait pas trouvé le bonheur dans cette union; elle contracta en 1803 un second mariage avec le comte (depuis prince) de Salm-Dyck, qu'avaient charmé son esprit et sa beauté.

SALMACIS, naïade de Carie, éprise d'Hermaphrodite, obtint des dieux de ne faire qu'un seul corps avec lui. *V.* HERMAPHRODITE.

SALMANASAR, roi de Ninive de 724 à 712 av. J.-C., prit Samarie et envoya nombre d'Israélites captifs sur les bords du Tigre, tandis que des colonies assyriennes venaient habiter la Judée; il porta ensuite ses armes en Syrie et soumit la Phénicie, mais sans pouvoir s'emparer de Tyr.

SALMERON (Alph.), un des fondateurs de la Société de Jésus, né à Tolède en 1515, m. en 1585, étudia dans les universités d'Alcala et de Paris, se lia avec Ignace de Loyola, qui le choisit pour un de ses coopérateurs, parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Pologne, les Pays-Bas, la France, combattant partout les novateurs, fut nonce du pape en Irlande et l'un des orateurs du St-Siége au concile de Trente, et devint supérieur de son ordre. Il a laissé des *Commentaires* estimés *sur le Nouveau-Testament*, Madrid, 1547-1602, 8 vol. in-fol.

SALMONÉE, fils d'Éole, régna en Thessalie, puis dans le Péloponèse, en Élide, où il bâtit une ville de son nom. Fier de sa puissance il voulut rivaliser avec Jupiter : dans le but d'imiter le tonnerre et les éclairs, il faisait rouler avec fracas, sur un pont d'airain, un char, du haut duquel il lançait des torches, images de la foudre. Jupiter, pour punir sa témérité, le précipita dans le Tartare.

SALMYDESSE, auj. *Midiah*, v. de Thrace, à l'E., sur le Pont-Euxin, avait un beau port.

SALO, fl. d'Hispanie, est auj. le *Xalon*.

SALO, v. de Lombardie, sur la rive occid. du lac de Garda, à 25 kil. N. E. de Brescia; 5000 h. Société d'agriculture, qui remonte au XVe s.; tanneries, verrerie; grand commerce de fruits. Vestiges d'antiquités. — Prise par les Français en 1796.

SALODURUM, v. des Helvétiens, est auj. *Soleure*.

SALOMÉ, fille d'Hérode-Antipater et sœur d'Hérode le Grand, eut trois maris, dont elle fit le malheur : son oncle Joseph, Costobare et Alexas. Elle accusa le 1er de liaisons criminelles avec Mariamne, femme d'Hérode et fit livrer au supplice les prétendus coupables (29 av. J.-C.); elle répudia Costobare, et le fit condamner comme traître (26); elle déshonora Alexas par ses liaisons scandaleuses avec l'Arabe Sillée. En outre, elle mit la division dans la maison du roi son frère, et l'excita même à mettre à mort ses deux fils, Alexandre et Aristobule (9 av. J.-C.).

SALOMÉ, *la Danseuse*, fille d'Hérode-Philippe et d'Hérodiade, était nièce d'Hérode-Antipas et petite-nièce de la 1re Salomé, et épousa le fils d'un autre Hérode, roi de Chalcis. Ayant exécuté avec grâce quelques pas devant son oncle Hérode-Antipas, elle demanda en récompense la tête de S. Jean-Baptiste, qui lui fut aussitôt livrée (32) : c'est à l'instigation de sa mère Hérodiade qu'elle fit cette demande barbare.

SALOMÉ (Marie), femme de Zébédée, et mère de S. Jacques le Majeur et de S. Jean l'Évangéliste, accompagna Jésus au Calvaire, et fut du nombre des saintes femmes qui achetèrent des parfums pour l'embaumer, mais qui trouvèrent le sépulcre vide.

SALOMON, 3e roi des Juifs, fils et successeur de David, avait pour mère Bethsabée. A la mort de son père (en l'an 1001 av. J.-C. ou, selon une autre chronologie, 1016), il eut à lutter contre les prétentions d'Adonias, son frère, qu'il fit mourir, ainsi que Joab et Séméï, partisans de ce prince. En paix avec ses voisins, il fit bâtir le magnifique temple de Jérusalem, dont la construction dura sept ans, entoura sa capitale de fortes murailles, fonda diverses villes, entre autres Tadmor (Palmyre), éleva des palais, acheva de soumettre les nations voisines, étendit sa domination jusqu'à l'Euphrate et à l'Égypte, fit fleurir la justice et l'ordre, protégea le commerce, équipa des flottes puissantes, acquit le port d'Asiongaber sur la mer Rouge, et dirigea vers les contrées les plus lointaines des expéditions qui lui rapportaient des bois précieux, des parfums, de l'ivoire et l'or d'Ophir. Il était partout renommé pour sa magnificence, sa justice, et surtout pour sa science et sa sagesse : on connaît le moyen ingénieux qu'il employa pour reconnaître la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient. La reine de Saba, en Arabie, attirée par sa réputation, quitta son pays, afin de venir le voir et l'entendre. Enivré par la prospérité, Salomon ternit la fin de sa vie par d'inexcusables faiblesses : il eut, dit-on, jusqu'à 1000 femmes; pour plaire à ces femmes, il toléra souvent le culte des idoles. Pour le punir, Dieu divisa son royaume après lui (*V.* ROBOAM). Il mourut en 962 ou 976, après un règne de 40 ans. Suivant les Orientaux, Salomon avait écrit sur toutes les sciences. La Bible contient trois de ses écrits, les *Proverbes*, le *Cantique des cantiques*, l'*Ecclésiaste*. Quelques auteurs lui attribuent le livre de la *Sagesse* et les psaumes LXXII et CXXVII.

SALOMON, roi de Hongrie, fils d'André I, né en 1045, fut couronné en 1050, mais ne put se faire reconnaître à la mort de son père (1061). Il monta sur le trône en 1063 à la mort de son oncle Béla, qui avait usurpé; mais il fut renversé en 1074. Il m. en 1087.

SALOMON I, duc de Bretagne qu'on fait régner après Conan, son aïeul, vers 421, périt dans une émeute (434). — II, 4e fils et successeur de Hoël III (612-32), laissa le trône ducal à Judicaël, son frère aîné. — III, fut quelque temps écarté du trône par un usurpateur, parvint à s'y établir en 851, s'unit à Charles le Chauve contre les Normands et leur reprit Angers (872), ce qui lui valut le titre de roi. Il fut assassiné en 874.

SALOMON (Iles), archipel du Grand Océan équinoxial, à l'E. de la Nouv.-Guinée, par 4°-12° lat. S. et 152°-161° long. E. — Découvertes en 1568 par Mendana, qui les appela Iles de Salomon à cause des richesses qu'il leur attribuait; explorées en 1769 par Surville, qui, à cause de la férocité des habitants, les nomma *Iles des Arsacides*, mot qu'il croyait synonyme d'*Assassins*, et en 1782 par Shortland, qui leur donna le nom de *Nouv.-Géorgie*. Dumont d'Urville compléta en 1838 la reconnaissance de cet archipel.

SALON, *Salo*, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), sur le canal de Crapone, à l'entrée de la vallée de Pélissanne, à 32 kil. N. O. d'Aix; 6533 hab. Église St-Michel, bâtie par les Templiers. Filatures de soie, chapeaux, savon, cire, chandelle, tanneries, moulins à huile. Ville très-ancienne, qui appartint longtemps aux archevêques d'Arles. Patrie d'Adam de Crapone, habile ingénieur; résidence de Nostradamus.

SALONE, *Salona*, capitale de la Dalmatie ancienne, sur le Jader, au N., chez les Autariates, est fameuse comme patrie et lieu de retraite de Dioclétien; on y voyait encore au XVI° s. des restes du palais de l'empereur. On en trouve les ruines aux env. de *Spalatro*.

SALONE, *Amphissa*, v. de Grèce. V. AMPHISSA.

SALONINE, *P. Licinia Julia Cornelia Salonina*, impératrice, femme de Gallien, qui l'épousa vers 243, se rendit célèbre par ses vertus et ses talents, et favorisa les savants, notamment Plotin. Elle accompagnait son mari dans ses expéditions; elle fut mise à mort avec lui sous les murs de Milan (268).

SALONIQUE, *Therma*, puis *Thessalonica* chez les anciens; v. et port de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de sandjakat, sur le golfe de Salonique (*Thermaicus sinus*), à 560 kil. O. de Constantinople; env. 35 000 hab. Résidence d'un archevêque grec, d'un grand mollah, d'un grand hakem israélite. Salonique est bâtie en amphithéâtre au pied du mont Kurtiath; son port contient 300 vaisseaux; elle a d'épaisses murailles flanquées de tours, mais point de fortifications proprement dites. On y remarque de belles églises (Ste-Sophie, St-Démétrius, la Rotonda, imitée du Panthéon de Rome, etc.), plusieurs mosquées (qui pour la plupart étaient jadis des églises), de riches palais, le château fort des *Sept-Tours*, imité de celui de Constantinople; les *Propylées* de l'ancien Hippodrome; des arcs de triomphe d'Auguste et de Constantin, etc. C'est la ville la plus commerçante de la Turquie d'Europe après Constantinople; il y réside des consuls de toutes les nations. La population y est excessivement mêlée : outre les Turcs on y compte un grand nombre de Grecs, de Juifs et d'Européens. — Cette ville fut connue sous le nom de *Therma* jusqu'au règne de Cassandre, qui lui donna le nom de sa femme *Thessalonique*, sœur d'Alexandre le Grand (*V.* THESSALONIQUE). Au moyen âge, elle fut enlevée aux Grecs par Guillaume, roi de Sicile; elle revint en 1313 au pouvoir d'Andronic II Paléologue, et fut ensuite cédée aux Vénitiens; mais ceux-ci en furent chassés par les Turcs sous Amurat II.

SALOP, comté d'Angleterre. *V.* SHROP.

SALOUEN, THSAN-LOUEN ou THALEAYN, fleuve de l'Inde Transgangétique, naît dans les mont. du Thibet, traverse la prov. chinoise d'Yun-nan sous le nom de *Loukiang*, prend en sortant de Chine celui de *Thsan-Louen*, coule du N. au S. entre l'empire birman et le roy. de Siam, traverse le roy. de Martaban, arrose Martaban et Moulmein, et se jette dans l'Océan indien par la baie de Martaban, après un cours d'env. 1600 kil.

SALSETTE, *Djhalta* en hindou, île de l'Inde anglaise (Bombay), sur la côte O., près de l'île de Bombay, à laquelle elle est jointe par une chaussée : 35 k. sur 25; 80 000 h.; ch.-l., Tannah. Sol fertile, mais inculte; saline; immenses excavations. — Les Portugais devinrent maîtres de cette île au XVI° s.; ils en furent chassés par les Mahrattes en 1750; les Anglais la prirent sur ces derniers en 1774.

SALT (H.), voyageur anglais, né à Lichfield (Stafford), vers 1780, m. en 1827, fut chargé en 1809 par le gouvernement anglais de porter des présents à l'empereur d'Abyssinie, s'acquitta de cette mission avec succès, et fut nommé consul en Égypte. Il fit paraître à Londres en 1814 son *Voyage en Abyssinie*, ouvrage important qui servit à contrôler celui de Bruce, et en 1825 un *Essai sur les hiéroglyphes*.

SALTA ou SAN-FELIPE-DE-TUCUMAN, v. de la Plata, ch.-l. de l'État de Salta, à 1200 kil. N. N. O. de Buénos-Ayres, par 66° 55' long. O., 24° 20' lat. S.; 9000 h. C'est la résidence de l'évêque de Tucuman. — L'État de Salta, entre ceux de Jujuy au N., de Rioja à l'O., de Tucuman au S. et des déserts inhabités à l'E., a 700 k. sur 450 et ne compte guère que 60 000 hab. Climat très-varié; superbes pâturages. Or, cuivre, argent, fer, etc.; commerce actif avec la Bolivie.

SALUCES, *Saluzzo* en italien, v. d'Italie, dans les anc. États sardes (Coni), ch.-l. de la prov. de Saluces, entre le Pô et la Vraita, à 24 k. N. O. de Coni; 12 000 h. Évêché, collége. Belle cathédrale, anc. palais des marquis de Saluces. Chapeaux, étoffes de soie, cuirs, coutellerie. Patrie de Bodoni. Aux environs se trouvait l'anc. *Augusta Vagiennorum*, que quelques-uns prennent pour Saluces même. — La ville moderne fut de bonne heure ch.-l. d'un marquisat, d'abord vassal de l'empire, puis des ducs de Savoie, qui comprenait les villes de Carmagnole, Revello, Centallo, le mont Viso, etc. Les marquis de Saluces, sortis de la maison de Montferrat, régnèrent sur cette ville du XII° s. au XVI°; ils eurent plusieurs démêlés avec les ducs de Savoie et de Milan, implorèrent l'appui de la France, et servirent avec distinction dans les armées de Charles VIII, Louis XII et François I. Ce dernier s'empara du marquisat en 1529, après avoir enlevé le dernier héritier, Gabriel de Saluces; Henri IV le remit en 1601, par le traité de Lyon, au duc de Savoie en échange de la Bresse, du Bugey, de Gex, etc.

SALUCES (GRISELDA, marquise de). *V.* GRISELDA.

SALUCES DE MENUSIGLIO (Jos. Ange, comte de), savant piémontais, issu des marquis de Saluces, né à Saluces en 1734, m. en 1810, était écuyer du prince héréditaire de Savoie, et servit avec distinction comme général d'artillerie dans les guerres de la Révolution. Il employait tous ses loisirs à la culture des sciences : il contribua lui-même à l'avancement de la physique et de la chimie : on lui doit plusieurs découvertes sur les propriétés des gaz et sur la teinture, ainsi que l'invention d'une machine à filer la soie. Il fut un des fondateurs de l'Académie de Turin.

SALVAGNAC, ch.-l. de c. (Tarn), sur une éminence, à 20 kil. O. de Gaillac; 1890 hab.

SALVANDY (Narcisse, comte de), homme de lettres et homme d'État, d'origine irlandaise, né en 1795 à Condom, m. en 1857, s'enrôla sous l'Empire dans les gardes d'honneur, se signala dans les campagnes de Saxe et de France, quitta le service après l'abdication de Napoléon avec le grade de capitaine; publia en 1816 *la Coalition et la France*, brochure hardie, où il protestait contre l'occupation; fut, en 1819, nommé par le duc de Richelieu maître des requêtes, résigna cet emploi lors de la réaction de 1821, consacra ses loisirs aux lettres et fit paraître en 1823 *Don Alonzo*, roman de mœurs espagnoles; s'attacha vers la même époque à Chateaubriand, et soutint, de concert avec lui, dans le *Journal des Débats*, une polémique vigoureuse contre la politique de Villèle; fut conseiller d'État sous le ministère réparateur de Martignac (1828); se retira à l'avénement du prince de Polignac et fit dans la presse de vains efforts pour prévenir une catastrophe; fut élu député de l'Eure en 1832, reçut en 1837 le portefeuille de l'instruction publique dans le ministère conciliateur de M. Molé, fut nommé en sortant du pouvoir ambassadeur à Madrid, puis à Turin, et fut appelé de nouveau en 1845 au ministère de l'instruction publique, où il resta jusqu'à la Révolution de 1848. Rentré depuis dans la vie privée, il n'en fut pas moins un des plus actifs promoteurs du projet de *fusion* entre les deux branches de

la maison de Bourbon. D'un caractère loyal, généreux, chevaleresque, Salvandy eut beaucoup d'amis et sut se faire estimer de ses adversaires mêmes. Comme ministre, il a laissé les meilleurs souvenirs dans l'Université. Comme écrivain, il a publié, outre *Alonzo*, une *Histoire de la Pologne avant et sous J. Sobieski* (1829). Il fut reçu à l'Académie française en 1835.

SALVATOR ROSA. *V.* ROSA (SALVATOR).

SALVERTE (Eusèbe BACONIÈRE de), littérateur et homme public, né à Paris en 1771, m. en 1839, fut successivement avocat au Châtelet, attaché au ministère des relations extérieures, employé du cadastre, présida en vendémiaire an III une des sections révoltées contre la Convention, fut pour ce fait condamné à mort par contumace, se fit acquitter l'année suivante, fut élu en 1828 député de Paris, fut depuis presque constamment réélu, et se fit remarquer par ses sentiments libéraux et patriotiques : il siégeait dans les rangs extrêmes de l'opposition. En 1830, il fut nommé membre libre de l'Académie des inscriptions. Salverte a laissé quelques poésies (1798) et un grand nombre d'écrits politiques et littéraires. Nous citerons parmi ces derniers : *Éloge de Diderot*, 1801; *Rapports de la médecine avec la politique*, 1806; *Tableau littéraire de la France au* XVIII*e s.*, 1819; *Essai historique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, 1824; *Des sciences occultes*, 1829 et 1856 (avec introduction de Littré).

SALVIAC, ch.-l. de cant. (Lot), sur la Granges, à 14 kil. S. O. de Gourdon; 2222 h. Vins.

SALVIATI (Jean), évêque de Ferrare et cardinal, 1490-1553, était petit-fils de Laurent le Magnifique et neveu de Léon X; il remplit diverses missions diplomatiques pour le St-Siége et négocia près de Charles-Quint la délivrance de François I. Il protégea les lettres et les arts.— Son frère, Bernard S., fut général des galères de l'ordre de Malte, suivit en France Catherine de Médicis, sa parente, dont il fut le premier aumônier, devint évêque de Clermont et parut comme député du clergé aux États généraux de 1557. Il mourut en 1558. — Léonard S., de la famille des préc., né en 1540 à Florence, m. en 1589, un des principaux membres de l'Académie de la Crusca, fut un des grands adversaires du Tasse, censura son chef-d'œuvre avec aigreur et ne se montra pas plus indulgent pour Boccace. Il a beaucoup écrit; ses *Discours* ont été imprimés à Florence, 1575.

SALVIATI (Cecco ROSSI DE'), peintre, né à Florence en 1510, mort en 1563, fut protégé par le cardinal Jean Salviati, dont il prit le nom par reconnaissance, travailla pour les palais de Florence, de Rome, de Venise, et vint en France, où le cardinal de Lorraine le chargea de décorer son château de Dampierre. Il brille par la richesse de la composition et la hardiesse du dessin, mais son coloris laisse à désirer. Le Louvre a de lui l'*Incrédulité de S. Thomas.*

SALVIATI, *le Jeune*, peintre. *V.* PORTA.

SALVIEN, *Salvianus*, prêtre de Marseille, né vers 390 à Cologne ou à Trèves, d'une famille distinguée des Gaules, m. en 484, était marié et avait même un enfant, lorsque, de concert avec sa femme, il se décida à renoncer au monde; il distribua ses biens aux pauvres, embrassa la vie religieuse, se retira au monastère de Lérins (420), puis à Marseille, où il fut ordonné prêtre en 430. Salvien se fit remarquer par son éloquence : il dépeignit avec une telle énergie les vices et les malheurs de son temps qu'il mérita d'être appelé le *Nouveau Jérémie.* Des nombreux ouvrages qu'il avait écrits, on n'a plus qu'un traité de la *Providence* (*De Gubernatione Dei*), où il avance que les Barbares ont été chargés par Dieu de châtier le monde romain; un livre de l'*Avarice* (*Adversus avaritiam*), ainsi que des *Lettres.* Ses œuvres ont été publiées par Baluze, Paris, 1684, et réimprimées dans la collection Migne. Elles ont été trad. par le P. Bonnet, 1700, par le P. Mareuil, 1734, par MM. Grégoire et Collombet, 1834.

SALVINO, inventeur des lunettes. *V.* SPINA.

SALVIUS TRYPHON, chef d'esclaves. *V.* TRYPHON.

SALVIUS JULIANUS, jurisconsulte romain, bisaïeul de l'emp. Didius Julianus, fut préteur, préfet de Rome, deux fois consul; mais il est surtout connu pour avoir, sur l'ordre de l'emp. Adrien, mis en ordre la collection des édits des préteurs, travail qui fut sanctionné par un sénatus-consulte de l'an 131 et qui acquit force de loi sous le nom d'*Édit perpétuel.*

SALYES ou SALLUVII, peuple ligure de la Gaule Narbonaise, habitait au N. de Marseille, entre le Rhône, la Durance, les Alpes et le Var. Ils englobaient dans leur territoire les *Albiœci*, les *Memini*, les *Vulgientes*, et avaient pour villes principales: *Tarasco* (Tarascon), *Glanum* (St-Remy), *Arelate* (Arles), *Aquæ Sextiæ* (Aix). Ce peuple fut puissant jusqu'au II*e* s. av. J.-C. Ses démêlés avec Marseille donnèrent lieu aux Romains, alliés de cette ville, d'intervenir en Gaule. Les Romains donnèrent une partie des terres des Salyes aux Marseillais.

SALZA, *Juvavus*, *Salsa*, riv. des États autrichiens (Autriche), naît dans les montagnes qui séparent l'Autriche du Tyrol, coule à l'E., puis au N., arrose Salzbourg, reçoit ensuite la Saale autrichienne, sépare l'Autriche de la Bavière, et tombe dans l'Inn par la r. dr., un peu au-dessus de Braunau, après un cours de 200 kil. Eaux salées.

SALZBACH. *V.* SASBACH.

SALZBOURG, *Juvavum*, et au moyen âge *Salisburgium*, v. de la Hte-Autriche, ch.-l. de cercle, sur la Salza, à 280 kil. O. S. O. de Vienne; 18000 h. Très-forte place; plusieurs chemins de fer. Archevêché, lycée, gymnase. Belle cathédrale, dans le style de St-Pierre de Rome, château Neubau, hôtel de ville, muséum, galerie de Mœnchberg, théâtre, deux bibliothèques publiques, etc. Industrie active (fil de fer, poterie, cuirs, tresses); grand commerce de transit. Patrie de Mozart. — Salzbourg occupe l'emplacement de *Juvavum*, ville de l'anc. Norique, détruite par Attila en 448; elle fut bâtie par les ducs Agilolfinges de Bavière, à la prière de S. Rupert, qui en devint évêque (716). En 803, il s'y tint des conférences entre Charlemagne et les ambassadeurs de Nicéphore I. Dès 798, l'évêché était devenu un archevêché, qui embrassait la Bavière, la Bohême, la Moravie et l'Autriche actuelle, et dont le titulaire était *Primat de Germanie* et prince d'Empire (depuis 1278). Pendant la guerre des investitures, les archevêques de Salzbourg furent légats du pape en Allemagne. — Comme État souverain, l'archevêché de Salzbourg était borné à l'E. par l'Autriche et la Styrie, au S. par la Carinthie et le Tyrol, à l'O. par la Haute-Bavière; il avait 185 k. (de l'E. à l'O.) sur 110, et faisait partie du cercle de Bavière. L'archevêché de Salzbourg devint indépendant au XII*e* s.; il fut sécularisé en 1803; cet État passa en 1809 à la Bavière et en 1814 à l'Autriche.

SALZMANN (Chrétien Gotthilf), ministre protestant (1744-1811), né aux environs d'Erfurt, professa au *Philanthropinum* de Dessau, fonda la célèbre maison d'éducation de Schneepfenthal, et y appliqua plusieurs des idées de J. J. Rousseau et de Basedow. On a de lui : *Carl de Carlsberg*, roman moral, 1781, et divers ouvrages d'éducation.

SAMAH (Ben-Mélik-Al-Khaulany **AL-**), émir arabe d'Espagne depuis 718, envahit le midi de la Gaule, subjugua le pays depuis Carcassonne jusqu'à Toulouse, assiégea cette dernière ville, mais fut défait et tué sous ses murs par Eudes, duc d'Aquitaine, en 721. Il protégeait les lettres et les arts.

SAMALHOUT, l'anc. *Co*, bourg de la Moy.-Égypte, sur la r. g. du Nil, à 95 kil. S. de Benysoueif. Desaix y battit les Arabes en 1799.

SAMANA, île de l'archipel des Antilles (Grandes-Antilles), près de la côte N. E. d'Haïti, dont elle n'est séparée que par un étroit canal et dont elle dépend; 50 kil. sur 12; ch.-l. *Samana*, port sur la côte S.

SAMANAKODOM (c.-à-d. *le dieu Samanéen*), le grand dieu de l'Indo-Chine et surtout des Siamois.

n'est autre que Bouddha lui-même, l'une des incarnations de Vichnou.

SAMANÉENS, *Samanæi*. C'étaient, suivant les Grecs, des philosophes hindous, distincts des brahmanes ou gymnosophistes, mais qui, comme ceux-ci, se faisaient remarquer par une vie austère; ils vivaient solitaires et inspiraient la vénération la plus vive par leur réputation de sainteté. Ces Samanéens ne sont autres sans doute que les solitaires ou prêtres bouddhistes. — On nomme aussi *Samanéens* tous les adorateurs du Dalaï-Lama. *V.* CHAMANISME.

SAMANHOUD, *Heraclæopolis* ou *Sebennytus?* v. de la Basse-Égypte, sur le bras orient. du Nil, r. g., à 4 k. E. de Mehallet-el-Kebir; 4500 hab.

SAMANI (Ismaïl-al), chef persan, né en 847, sortit vers 892 de la Transoxiane, dont il était gouverneur, conquit le Taberistan, le Khoraçan et une portion de la Perse occid. (902), et mourut en 907, laissant une grande réputation de justice et de sagesse. Il fonda la dynastie des *Samanides*. Cette dynastie fut dès 932 obligée de céder le Fars et l'Irak-Adjémi aux Bouides et ne se maintint dans le reste de ses possessions que jusqu'en 999. De Frémery a publié l'*Hist. des Samanides* de Mirkhond, 1845.

SAMARA, nom latin de la Somme.

SAMARA, riv. de la Russie d'Europe, dite *Sviataïa-Reka* (c.-à-d. la *rivière sainte*), parcourt le gouvt d'Iékaterinoslav et se jette dans le Dnieper vis-à-vis de la v. d'Iékaterinoslav après un cours de 250 k.—Autre riv. de Russie, traverse les gouvts d'Orenbourg et de Simbirsk et tombe dans le Volga à Samara, après un cours de 500 k.—La v. de Samara, au confluent de la Samara et du Volga, est le ch.-l. d'un gouvt de même nom, formé sur la r. g. du Volga en 1856, entre ce fleuve et la Samara, et précédemment compris dans les gouvts de Simbirsk et d'Orenbourg. La ville compte env. 10000 hab. et le gouvt 130000.

SAMARANG, v. forte et port de l'île de Java (aux Hollandais), ch.-l. de la prov. de Saramang, à l'embouch. de la riv. de même nom, à 420 kil. E. de Batavia; 40000 hab. C'est un des principaux centres du commerce hollandais.—La province de Samarang compte env. 550000 hab. Climat salubre, sol fertile.

SAMARCAND, *Maracanda*, v. de la Tartarie indépendante, la 2ᵉ du khanat de Bouhkara, sur le mont Kohak, près des rives du Sogd ou Zer-Afchan, à 200 k. E. de Boukhara, compte env. 12000 h. Ville vaste et assez belle, mais qui ne renferme plus guère que des ruines : quelques mosquées et colléges, anc. palais et tombeau de Tamerlan; on y voyait jadis l'observatoire d'Oulougbeg. Papier de soie, soieries, tissus de coton. Commerce assez actif. — On croit que Maracanda fut fondée, non loin de l'anc. Sogd, par un chef arabe, vers 465 av. J.-C.; elle devint bientôt la capitale de la Sogdiane. Alexandre la prit; elle fut depuis comprise dans l'empire grec de la Bactriane, puis dans celui des califes. Gengis-Khan s'en empara en 1220. Elle acquit la plus haute splendeur sous Tamerlan, qui la choisit pour capit. de son vaste empire et voulut en faire la première ville du monde; sa population atteignait alors 150000 âmes; elle possédait 300 mosquées; mais dès le XVIᵉ s., elle déclina.

SAMARIE, *Samaria*, puis *Sébaste*, v. de Palestine, dans la demi-tribu occid. de Manassé, sur la limite de celle d'Éphraïm, fut, après Sichem, la capit. du roy. d'Israël, et plus tard le ch.-l. de la Samaritide.—Cette ville, fondée par Amri vers 912 av. J.-C., fut prise en 718 par Salmanazar, qui en transporta les habitants au delà de l'Euphrate, et les remplaça par des Kuthéens, peuple assyrien. Repeuplée par Assar-Haddon en 672, Samarie fut encore prise par Antiochus le Grand en 203, puis détruite par Jean Hyrcan (129). Gabinius la releva; Hérode lui rendit son ancienne splendeur, et, pour flatter Auguste, lui donna le nom de *Sébaste* (traduction grecque d'*Augusta*). Elle fut prise une dernière fois et détruite définitivement lors de la révolte des Juifs sous Vespasien.—Les Samaritains étaient, depuis l'invasion des Assyriens, mélangés d'étrangers et d'idolâtres. Ils furent presque toujours en guerre avec le roy. de Juda; les deux peuples avaient l'un pour l'autre l'aversion la plus prononcée, et fuyaient tout commerce entre eux. Pour n'avoir point à venir à Jérusalem à l'époque des cérémonies religieuses, les Samaritains s'étaient construit un sanctuaire à part sur le mont Garizim. Les Samaritains n'admettent que le Pentateuque; leurs livres sacrés sont rédigés dans l'ancienne langue hébraïque pure et écrits en caractères particuliers, que l'on appelle *Caractères samaritains* et qui sont de la plus haute antiquité. On trouve encore auj. quelques Samaritains à Naplouse et à Jaffa; mais leur nombre va toujours diminuant et ils ne tarderont pas à disparaître. Ils se distinguent par des turbans blancs et ne contractent d'alliance qu'entre eux.

SAMARIE (la) ou SAMARITIDE. On nomma ainsi pendant les deux premiers siècles de l'empire une des 4 parties de la Palestine, entre la Galilée au N. et la Judée au S., le Jourdain à l'E. et la mer à l'O. Elle correspondait aux territoires de la tribu d'Éphraïm et de la demi-tribu occid. de Manassé.

SAMARITAINS. *V.* SAMARIE.

SAMAROBRIVA (c.-à-d. pont sur la *Samara*), v. de Gaule, nommée plus tard *Ambiani*, est auj. *Amiens*.

SAMATAN, ch.-l. de c. (Gers), sur la Save, à 2 k. N. E. de Lombès; 2135 h. La ville se forma au XIIᵉ s. autour d'un château des comtes de Comminges.

SAMBA (île), dans l'archipel de la Sonde, à 80 k. S. de l'île Flores, par 117° 13'-11° long. E., 9° 35'-10° 15' lat. S., a 125 kil. sur 50. On en tire en quantité du bois de sandal. L'île est partagée entre plusieurs chefs vassaux des Hollandais.

SAMBAS, v. de l'île de Bornéo, capit. du roy. de Sambas, sur une rivière du même nom, à 40 k. de son embouchure, par 107° long. E., 1° 22' lat. N. Brûlée par les Anglais vers 1815.—La ville et le roy. de Sambas sont vassaux des Hollandais, qui en tirent des diamants, de l'or, de l'antimoine, du bézoar, du camphre, de l'ébène.

SAMBLANÇAY, bg du dép. d'Indre-et-Loire, à 14 kil. N. O. de Tours; 1200 hab. Anc. baronnie. Château bâti par Foulques Nerra et reconstruit par le surintendant de Samblançay.

SAMBLANÇAY (Jacques de BEAUNE, baron de), né à Tours en 1445, était fils d'un argentier du roi et fut surintendant des finances sous Charles VIII, Louis XII et François I. Il montra un grand esprit d'ordre; néanmoins la reine mère, Louise de Savoie, qui s'était approprié l'argent destiné à solder les troupes de Lautrec dans le Milanais, l'accusa auprès de son fils de malversation (1523). Il se disculpa; mais, bientôt après, il perdit ses fonctions pour avoir refusé, en 1525, d'avancer à François I l'argent nécessaire à une nouvelle expédition dans le Milanais. Pendant la captivité du roi, la vindicative Louise le fit traduire devant une commission comme coupable de péculat; des témoins furent subornés, et Samblançay fut condamné et pendu au gibet de Montfaucon (1527). Son innocence fut bientôt reconnue, et son fils fut rétabli dans tous ses biens.

SAMBOANGAN, v. de l'île de Mindanao, à l'extrémité S. O.; 1200 hab. Principal établissement des Espagnols à Mindanao.

SAMBOR, v. de Galicie, ch.-l. de cercle, sur le Dniester, à 70 k. S. O. de Lemberg; 12000 h. Sel.—Le cercle de S. compte env. 320000 h.

SAMBRE (la), *Sabis*, riv. de France et de Belgique, naît à 4 kil. N. E. de Nouvion (Aisne), coule au N. et au N. E., baigne Landrecies, Maubeuge, Marchiennes, puis entre en Belgique où elle arrose Charleroy, et se jette dans la Meuse par la r. g. à Namur, après un cours d'env. 200 kil. Elle reçoit, en France, les deux Helpe; en Belgique, l'Heure, le Piéton et l'Orneau. Un canal l'unit au canal de St-Quentin.

SAMBRE-ET-MEUSE (dép. de), ancien dép. français sous la République et l'Empire, fut formé en 1795 du

comté de Namur et du N.O. du grand-duché de Luxembourg; il avait pour ch.-l. Namur. Il fut donné en 1814 au roy. des Pays-Bas.

SAMBUCUS (J.), savant hongrois, né en 1531 à Tyrnau, m. en 1584, était historiographe de Maximilien II. Il a rendu d'éminents services aux lettres par ses éditions, notes, commentaires, traductions, et par le grand nombre de manuscrits qu'il a découverts, de médailles, portraits et autres monuments antiques qu'il a recueillis pendant 22 ans de voyages. Il découvrit les *Dionysiaques* de Nonnus, les *Vies d'Eunape*, un fragment important de Pétrone, etc. Outre des traductions latines de divers ouvrages de *Platon*, *Xénophon*, *Thucydide*, *Hésiode*, on a de lui des *Vies des empereurs romains* et une *Histoire de Hongrie depuis Mathias Corvin jusqu'à Maximilien II.*

SAME, anc. nom de l'île de Céphalénie et de la principale de ses villes, qui était située sur la côte E., en face d'Ithaque. Cette ville fut prise et détruite par les Romains en 189 av. J.-C.

SAMER, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 15 kil. S. E. de Boulogne; 1979 hab. Anc. abbaye, fondée en 668 par S. Walmer.

SAMISAT, l'anc. *Samosate*. *V.* SAMOSATE.

SAMNITES, habitants du Samnium. *V.* SAMNIUM.

SAMNIUM, auj. le *Sannio*, la *Principauté Ultérieure* et partie de l'*Abruzze;* région de l'Italie ancienne, au N. de la Campanie, à l'E. du Latium, au S. des Frentans, était hérissée de montagnes appartenant à la chaîne des Apennins, et n'avait qu'un petit nombre de villes : *Aufidena*, *Treventum*, *Æsernia*, *Bovianum*, *Equus Tuticus*, *Maleventum* (depuis Bénévent), *Caudium*, etc.— Les Samnites se divisaient en *Caraceni* (ch.-l., *Aufidena*), au N., *Hirpini* (ch.-l., *Bovianum*), au S. Ils étaient de race sabine, leurs mœurs étaient simples et grossières; ils se livraient surtout à la vie pastorale et à la guerre. On connaît leurs mariages : les filles les plus belles, les plus vertueuses et les plus riches étaient le prix des services rendus à la patrie. Leur gouvernement était démocratique; leurs petites peuplades formaient ensemble une espèce de fédération, mais sans lien solide et sans ville centrale. Aux ve et vi^e s. av. J.-C., les Samnites fournissaient nombre de mercenaires aux villes grecques de la Grande-Grèce et de la Sicile. De 424 à 421, ils conquirent Capoue et Cumes; la Lucanie tomba aussi en leur pouvoir. Rome eut à soutenir avec les Samnites, soit seuls, soit unis à divers autres peuples, une lutte longue et acharnée : c'est l'époque héroïque de la république. Les Samnites avaient pour auxiliaires : 1° tous les peuples d'origine sabine : Sabins, Pélignes, Marses, Marrucins, Vestins, Frentans, Prétutiens, Sassinates, Picéniens; 2° la confédération étrusque, les Ombriens, les Sénonais; 3° les divers États de la Grande-Grèce (Apulie, Salentins, Tarente, Messapie, Picentins, Lucaniens, Brutiens, etc.). Tous furent successivement soumis par les Romains de 343 à 290 av. J.-C. Les guerres de Rome avec les Samnites proprement dits sont au nombre de cinq. La Ire eut lieu de 343 à 341 et fut compliquée de la grande insurrection du Latium (342-340). Ce qui y donna naissance, ce furent les attaques des Samnites contre les habitants de Teanum Sidicinum et de Capoue, qui s'étaient mis sous la protection de Rome. Elle fut terminée par la victoire du consul Valerius Corvus au pied du mont Gaurus.— La 2e (qui éclata après 14 ans de paix plus ou moins sincère) dura de 327 à 324 : on y remarque la querelle du dictateur Papirius Cursor et de son maître de la cavalerie Fabius Rullianus. — La 3e, qui commença en 324 même, par une rupture subite, et à laquelle participa l'Apulie, fut suspendue en 318 par une trêve de deux ans après laquelle la guerre continua contre l'Apulie seule (c'est dans cette guerre que les Romains passèrent sous les *Fourches Caudines*, 321 av. J.-C.). Elle fut terminée par la victoire que Papirius Cursor et Publilius Philo remportèrent à Lucérie, 319. — La 4e, de 316 à 304, fut de toutes la plus sérieuse; vinrent y prendre part en 311 les Étrusiens et les Ombriens; les Marses et Pélignes en 308, les Salentins en 307, les Herniques en 306. Elle fut signalée par les victoires de Fabius Rullianus sur les Étrusques à Sutrium et dans la forêt Ciminienne, sur les Ombriens à Pérouse, par celles de Papirius Cursor sur les Étrusques près du lac Vadimon, et de Bubulcus sur les Samnites à Longula.— La 5e commença en 299 par une levée de boucliers générale en Étrurie, dans le Samnium et dans les contrées voisines; elle finit en 290 : les Samnites et leurs principaux alliés furent complétement soumis. Leur soumission entraîna bientôt celle de toute l'Italie méridionale. Pendant ces guerres on remarque du côté des Romains les Fabius, les Papirius, les Decius, les Curius Dentatus, les Fabricius; du côté des Samnites on cite surtout Pontius Herennius, le vainqueur de Caudium.

SAMOËNS, ch.-l. de cant. (Hte-Savoie), à 29 k. E. de Bonneville, à l'entrée de la vallée de Clavisu; 3008 h. Source ferrugineuse.

SAMOGITIE, anc. prov. de la Lithuanie, entre la Baltique et la Courlande au N., la Prusse à l'O., la Lithuanie propre au S. et à l'E., avait pour capit. Rosseiena. Elle est auj. comprise dans le gouvt de Vilna. — La Samogitie avait longtemps été libre, quand les Lithuaniens l'assujettirent. Elle garda néanmoins son duc et sa diète. En 1404, elle fut cédée à l'Ordre Teutonique; mais en 1411 elle revint à la Pologne, de laquelle dépendait alors la Lithuanie. Le Christianisme n'y fut établi qu'en 1431. La Samogitie donne encore auj. son nom à un évêché, dont le siége est à Rossiena.

SAMON, *Samo*, roi des Esclavons, était un marchand franc, natif de Sens. Se trouvant vers 630 chez les Esclavons pour son commerce, il combattit avec eux les Avares, contribua à la victoire et fut élu roi. Il gouverna avec gloire pendant 35 ans.

SAMONICUS. On connaît sous ce nom deux médecins latins, père et fils, qui vivaient à la fin du IIe s. de J.-C. et au commencement du IIIe. Le père, Q. Serenus Samonicus, avait formé une bibliothèque de 62000 volumes; il fut tué dans un festin par ordre de Caracalla pour avoir défendu Géta.— Le fils jouit de la faveur d'Alexandre Sévère et des Gordiens. Il légua la bibliothèque de son père à Gordien III. On a sous le nom de *Samonicus* un poëme *De Medicina;* mais on ne sait s'il est du père ou du fils. C'est une compilation de préceptes curatifs pour toutes les maladies, dans laquelle on trouve, avec de sages conseils, des fables absurdes. La meilleure édit. est celle du Dr Ackermann, Leipsick, 1786.

SAMOS, en turc *Sousam-Adassi*, île turque de la mer Égée, l'une des Sporades, près de la côte O. de l'Asie-Mineure, au S. E. de Chios et en face du mont Mycale, a 46 kil. sur 20, et env. 50000 hab. Kora ou Chora, au S., en est le ch.-l., mais Vathi, au N., est la ville principale. Elle fait auj. partie du pachalik des Iles. Montagnes, dont la principale, le Kerki (l'anc. *Cercetius*), a 1480^m. Mines d'or et d'argent, beau marbre blanc (à Castro). Sol fertile : fruits, forêts; gibier. Culture d'oliviers, de grenadiers; excellents vins muscats, dits de *Malvoisie*. — Samos a été plus célèbre chez les anciens que de nos jours. Sa capitale se nommait aussi Samos; on en voit les ruines aux environs de Kora. C'était la patrie de Pythagore, de Prodicus, du peintre Timanthe, du poëte Chœrile, de l'historien Duris, etc. Junon y recevait un culte particulier et y avait un temple célèbre, l'*Heræon*. L'île de Samos, après avoir été habitée par les Pélasges, fut colonisée par des Lélèges et des Cariens, puis reçut une colonie venue de l'Attique et fit partie de la ligue ionienne, dont elle fut un des principaux États. Royaume d'abord, puis république, elle eut quelquefois des tyrans, notamment le célèbre Polycrate (au vi^e s. av. J.-C.), et finit par tomber sous la domination des Perses. Elle prit part à la révolte de l'Ionie et fut déclarée libre à la paix de Citium, 449. Périclès la soumit à Athènes en 441. Elle resta fidèle aux Athéniens pendant la guerre du Péloponèse, fut

prise par Lysandre en 403 et livrée aux Perses par le traité d'Antalcidas, 387; mais elle fut rendue aux Athéniens par Timothée. Plus tard, elle fit partie du roy. de Pergame et passa avec ce royaume entre les mains des Romains, 129. Depuis Auguste jusqu'à Vespasien, elle redevint indépendante. Vespasien l'annexa à la prov. des Iles. Elle fit partie de l'empire grec et fut le ch.-l. du 16e thème de l'Orient; elle appartint ensuite aux Arabes, aux Vénitiens, aux Génois, et tomba enfin au pouvoir des Turcs, 1550. En 1821 et 1824, les Samiens prirent une part active à la guerre de l'Indépendance, mais, trop voisins de la Turquie d'Asie, ils ne purent se soustraire complétement au joug ottoman; cependant l'île a obtenu une demi-liberté: elle a une constitution, un sénat, une chambre des députés, une administration propre; son gouverneur est nommé par la Porte, mais choisi parmi les Grecs. On doit à M. V. Guérin la *Description de l'île de Samos*, 1856.

SAMOSATE, auj. *Samisat*, anc. capitale de la Comagène, sur l'Euphrate, au N. E. d'Antioche, est célèbre pour avoir donné le jour à Lucien.

SAMOTHRACE, auj. *Samandraki*, île de la mer Égée, sur les côtes de Thrace, au N. O. d'Imbros et en face de l'embouch. de l'Hèbre, a 20 kil. de long, de l'O. à l'E., sur 12 de large. Elle n'avait point de bons ports; sa seule ville, nommée aussi Samothrace, était sur la côte N. O. Elle eut successivement pour habitants des Pélasges, des Phéniciens, enfin des Hellènes venus de *Samos*, ce qui lui valut son nom. Elle est célèbre surtout par le culte mystérieux des Cabires, qui semble avoir été un reste des religions primitives des Pélasges. Lors de la célébration des mystères cabiriques, l'île était comme le rendez-vous de tout ce qui prétendait à une origine pélasgique en Grèce, en Italie et en Asie. Indépendants jusqu'aux guerres médiques, les Samothraciens furent assujettis par Darius en 508 av. J.-C. Ils devinrent ensuite sujets des Athéniens. Philippe, père d'Alexandre, enleva l'île à ces derniers, et elle resta à la Macédoine jusqu'à la défaite de Persée, 168. Les Romains la laissèrent se gouverner elle-même jusqu'à Vespasien, qui la réunit à la province des Iles, 70 de J.-C. Elle fit partie de l'Empire grec jusqu'en 1204, puis passa aux Vénitiens, et aux princes génois de Lesbos, sur lesquels Mahomet II la conquit en 1462. Elle prit part à la guerre de l'Indépendance et fut impitoyablement dévastée par les Turcs, qui l'ont gardée: on y compte à peine auj. 1500 hab.

SAMOYÈDES, peuple septentrional de la Russie, de race tchoude ou finnoise, est surtout répandu dans les gouvts. d'Arkhangel et de Vologda, en Europe, et dans ceux de Tobolsk et de Tomsk, en Asie. Ils sont petits et très-laids, habitent sous des tentes dites *yourtes*, et payent le tribut en peaux d'isatis et autres fourrures; ils sont idolâtres. Leur nombre ne s'élève guère qu'à 1000 familles. Les Russes les confondent avec les Lapons.

SAMPIETRO D'ORNANO, célèbre chef corse, né en 1501 à Bastelica, m. en 1567, servit en France sous François Ier et Henri II avec la plus grande bravoure, et alla avec le maréchal de Thermes arracher la Corse aux Génois (1552). Après la paix de 1559, qui rendit l'île à ces derniers, il se réfugia en Turquie, y recruta quelques soldats déterminés et vint débarquer en Corse avec 25 hommes; il voyait déjà grossir sa troupe quand un traître, gagné par les Génois, le poignarda, en 1567. Il venait lui-même de tuer sa femme, Vanina d'Ornano, parce qu'elle avait demandé sa grâce au sénat de Gênes.

SAMPIGNY, village du dép. de la Meuse, à 9 kil. N. O. de Commercy; 1000 hab. Érigé en comté en 1720 en faveur du financier Pâris de Montmartel.

SAMSCRIT. *V.* SANSCRIT.

SAMSOEE, île du Danemark, dans le Cattégat, entre le Jutland et l'île de Seeland; 26 kil. sur 10; 5000 h.; ch.-l., Norbye. Agriculture, pêche.

SAMSON, 12e juge d'Israël, naquit pendant la 6e servitude des Hébreux, fut consacré à Dieu par sa mère, s'abstint de vin et de toute liqueur fermentée pendant sa jeunesse, et acquit néanmoins une force prodigieuse. Il terrassa un lion, étant encore fort jeune; puis il fit contre les Philistins diverses expéditions, dont il revint sans cesse victorieux. Il fut élu juge en 1172 av. J.-C. Pendant vingt ans que dura son pouvoir, il combattit toujours avec succès les ennemis de sa patrie: enfin pourtant les Philistins, aidés par la trahison de sa maîtresse Dalila, réussirent à s'emparer de sa personne; il le conduisirent à Gaza et lui crevèrent les yeux. Dans cet état, ils se servaient de lui comme de bouffon; un jour, dans une de leurs fêtes, Samson ébranla une des colonnes qui soutenaient le temple de Dagon où étaient rassemblés les principaux de la nation, et en fit ainsi périr un grand nombre; mais il périt lui-même, écrasé sous les ruines. La force de Samson tenait à ses cheveux: Dalila, gagnée par les Philistins, les lui avait rasés pendant son sommeil; mais ils avaient repoussé lorsqu'il ébranla la colonne. L'Écriture rapporte de Samson plusieurs faits fort merveilleux; il assomma 1000 Philistins avec une mâchoir d'âne et fit ensuite sortir d'une des dents de cette mâchoire une eau abondante qui étancha sa soif. Enfermé un jour dans Gaza par les Philistins, qui voulaient le tuer, il leur échappa en emportant sur son dos les portes de la ville. — *V.* SANSON.

SAMSOUN, *Amisus*, v. murée et port de la Turquie d'Asie (Sivas), sur la mer Noire, à 65 kil. N. E. d'Amasieh; env. 2000 hab. Prise par Mahomet II.

SAMUEL, 14e et dernier juge d'Israël, né à Ramatha (tribu d'Éphraïm) vers 1132 av. J.-C., était de la tribu de Lévi et se fit de bonne heure remarquer par ses vertus et par le don de prophétie, fut proclamé juge en 1092, délivra les Israélites du joug des Philistins, et fit pendant plusieurs années le bonheur de la nation; mais, ayant dans la suite laissé à ses fils le soin de l'administration, ceux-ci mécontentèrent le peuple, qui alors demanda un roi. Samuel, après avoir vainement tenté de détourner les Israélites de ce projet, sacra Saül (1080), tout en conservant pour lui-même les fonctions sacerdotales. Saül ayant en plusieurs circonstances désobéi à Dieu et voulu empiéter sur les droits du grand prêtre, Samuel sacra David à sa place; toutefois, cette nouvelle nomination resta secrète, et Samuel mourut 3 ans avant la chute de Saül, l'an 1043. La veille de la bataille de Gelboé, l'ombre de Samuel, évoquée par la pythonisse d'Endor, apparut à Saül et lui annonça son funeste sort. On attribue à Samuel le livre des *Juges*, celui de *Ruth*, et les 24 premiers chapitres du 1er livre des *Rois*.

SANA, v. forte de l'Arabie (Yémen), capit. de l'imamat de Sana et de tout l'Yémen, par 41° 39' long. E., 15° 21' lat. N., à 245 kil. N. E. de Moka; env. 40 000 hab. (dont 2000 Juifs). C'est une des plus belles villes de l'Orient. Citadelle, murs en briques; nombreuses mosquées, bains publics, caravansérails. Aux env., fruits délicieux (surtout les raisins). — Sana joua un grand rôle avant Mahomet; elle avait un temple rival de la Kaaba; l'année même où naquit Mahomet, les habitants de Sana marchèrent sur la Mecque pour la détruire. Cette ville devint sujette des Turcs sous Soliman II.

SANADON (le P. Noël Étienne), jésuite, né à Rouen en 1676, m. à Paris en 1733, professa la rhétorique dans différents colléges, fit l'éducation du prince de Conti, et devint en 1728 bibliothécaire du collége Louis-le-Grand. On a de lui une traduction d'*Horace*, 1728 (2 vol. in 4, ou 8 vol. in-12), qui a été longtemps estimée; les pièces du poëte latin y sont disposées dans l'ordre chronologique; il y a joint des notes aussi ingénieuses que savantes. En outre, Sanadon a composé lui-même quatre livres de poésies latines (1715), remarquables par leur élégance et leur pureté.

SAN-AGOSTINO DE LAS CUEVAS. *V.* TLALPAN.

SAN-ANTONIO-DE-BEJAR, v. du Texas, anc. ca-

pitale de cet État, sur le Rio-San-Antonio, par 29° 35' lat. N., et 101° 20' long. O.; 3000 hab.

SAN-CARLOS, v. du Vénézuela, à 200 kil. S. O. de Caracas, par 9° 20' lat. N.; 8000 hab. Évêché. Aux env., indigo, café, oranges exquises. Commerce de bétail. — Fondée par les premiers missionnaires du Vénézuela; jadis très-prospère, auj. en décadence.

SAN-CARLOS-DE-MONTEREY, anc. ch.-l. de la Nouv. Californie, par 36° 36' lat. N., 124° 21' long. O., sur la baie de Monterey; 1000 hab. Fondée en 1770, sous Charles III, par le vice-roi Monterey.

SANCERGUES, ch.-l. de c. (Cher), à 22 kil. S. de Sancerre; 1131 hab. Aux environs, exploitation et lavage de minerai de fer.

SANCERRE, *Sacrum Cæsaris*, *Gordonicum castrum*, ch.-l. d'arr. (Cher), à 48 kil. N. E. de Bourges, sur un plateau élevé, à 2 kil. et sur la r. g. de la Loire; 3758 hab. Trib. de 1re inst., collége, société d'agriculture. Chanvre, grains, noix, vins, laines, bestiaux. La ville est irrégulièrement bâtie, mais entourée de campagnes magnifiques. Patrie du maréchal Macdonald. — Fondée vers le IXe s., elle fut en 1152 érigée en comté dépendant de la Champagne; Louis IX en acheta la suzeraineté de Thibaut de Champagne en 1226. Ses habitants embrassèrent la Réforme et Sancerre devint une des places fortes des Calvinistes. Assiégée par les Catholiques en 1573, elle ne put être prise qu'après 9 mois de blocus et après avoir subi une affreuse famine. En 1621, ses fortifications furent rasées; il reste une tour du château.

SANCERRE (Louis, comte de), connétable de France, né vers 1342, m. en 1402, perdit son père à Crécy en 1346, fut élevé avec les enfants de Philippe de Valois et fut le frère d'armes de Duguesclin et de Clisson, devint maréchal en 1369, reconquit sur les Anglais le Poitou, la Saintonge et partie de la Guyenne et fut fait connétable en 1397.

SANCERRE (J. DE BUEIL, comte de). *V.* BUEIL.

SANCHE, dit *Sancion*, comte de Navarre (837-57), succéda à Aznar, dont on a dit à tort qu'il était le frère, et fut père de Garsimine.

SANCHE I, ou SANCHE-GARCIE, roi de Navarre, 2e fils de Garsimine, fut d'abord comte de Gascogne (872). Il devint roi de Navarre en 905 et céda la Gascogne à un de ses fils, Garcie-Sanche le Courbé, qui prit le titre de duc et fut la tige des maisons d'Armagnac de Fezensac et d'Astarac. Sanche battit les Arabes devant Pampelune en 907, signala chaque année de son règne par une expédition contre les Infidèles et se retira en 919, mais sans abdiquer, au couvent de Leyre; il en sortit, malgré son grand âge, après la défaite des Chrétiens à la Junquera (921), battit les troupes d'Abdérame III lorsqu'elles revinrent de France, et mourut en 926 plus que nonagénaire. — Garcie-Sanche, son fils aîné, lui succéda en Navarre sous le nom de Garcie II, et fut la tige de la maison de Navarre, qu'on fait à tort descendre d'Aznar. — II, roi de Navarre de 970 à 994, fils et successeur de Garcie II, battit plusieurs fois les Arabes. Il épousa Urraque, héritière d'Aragon, dont il eut Garcie III. — III, dit *le Grand*, roi de Navarre de 1001 à 1035, fils et successeur de Garcie III, conquit en 1028 le comté de Castille, maria son 2e fils Ferdinand à Sancie, héritière de Léon, et prépara ainsi l'instant où le royaume de Léon passerait à sa maison, ce qui eut lieu en 1037, deux ans après sa mort. Les États de Sanche furent à sa mort divisés en 4 royaumes: Aragon, Ribagorce, Navarre, Castille. — IV, roi de Navarre de 1054 à 1076, fils de Garcie IV, périt assassiné, et ne laissa qu'un frère. Sanche Ramirez d'Aragon envahit ses États et y régna sous le nom de Sanche V, de 1076 à 1094. — V, roi de Navarre en 1076, d'abord roi d'Aragon. *V.* ci-dessous SANCHE-RAMIREZ. — VI et VII, derniers rois de Navarre de la maison mérovingienne, régnèrent l'un de 1150 à 1194, l'autre de 1194 à 1234 (ce dernier se distingua à la bataille de Tolosa, 1212). Blanche, sœur de Sanche VII, porta la couronne de Navarre à Thibaut, comte de Champagne.

SANCHE, *le Gros*, roi de Léon et des Asturies de 955 à 967, frère et successeur d'Ordogno III, roi de Léon, et fils de Ramire II, s'empara de la couronne au détriment de son neveu, le fils d'Ordogno III, mais fut chassé par Ordogno IV, fils d'Alphonse IV (956). Il se retira en Navarre, puis chez Abdérame III, calife de Cordoue, qui le rétablit sur le trône en 960.

SANCHE I, roi de Castille, le même que Sanche III, roi de Navarre. *V.* ci-dessus SANCHE III. — II, *le Fort*, roi de Castille de 1065 à 1073, était un des trois fils de Ferdinand I (roi de Léon, Galice et Castille). A la mort de son père (1065), il eut pour lot la Castille; mais il dépouilla ses deux frères. Voulant aussi ravir à ses sœurs leur apanage, il prit à l'une la ville de Toro, puis il alla assiéger Zamora, qui appartenait à la 2e, mais il fut pendant le siége tué par un traître (1072): on soupçonna du meurtre sa sœur et son frère Alphonse (VI), qui régna après lui. C'est au service de ce prince que le Cid accomplit ses premiers exploits. — III, un des fils d'Alphonse VIII, roi de Léon et de Castille, n'eut en partage que la Castille (1157). Au bout d'un an il la laissa à son fils Alphonse IX. — IV, roi de Castille et de Léon, 2e fils d'Alphonse X, se révolta contre son père et lui enleva le trône. Il régna de 1284 à 1295 et fut continuellement en guerre, soit avec les factieux, soit avec les Maures. Il enleva à ceux-ci l'importante place de Tarifa.

SANCHE-RAMIREZ, roi d'Aragon, fils de Ramirez I, régna sur l'Aragon dès 1063, conquit Barbastro (1064), usurpa en 1076 la couronne de Navarre et régna sur ce pays sous le nom de Sanche V. Il mourut en 1094 au siége de Huesca.

SANCHEZ (François), en latin *Sanctius*, grammairien, né en 1523, à Las Brozas (Estramadure), m. en 1601, obtint en 1554 la chaire de grec à l'université de Salamanque, y joignit ensuite celle de rhétorique, les remplit toutes deux avec la plus grande distinction, et fut un des restaurateurs des lettres en Espagne. On lui doit plusieurs ouvrages classiques qui jouissent d'une juste réputation, entre autres: *Grammaticæ latinæ institutiones*, Lyon, 1562; *Grammatica græca*, Anvers, 1581; *Minerva seu de causis linguæ latinæ*, Salamanque, 1587, souvent réimprimé (notamment par Bauer, Leips., 1801): c'est le plus important de ses ouvrages; il a servi de guide aux auteurs de la *Grammaire de Port-Royal*.

SANCHEZ (Thomas), jésuite, né à Cordoue en 1550, m. en 1610, était chargé de la direction du noviciat de Grenade. Il s'est fait une réputation comme casuiste, et a laissé un traité *De matrimonio*, Genève, 1602, dans lequel il traite les matières les plus scabreuses, et entre dans des détails qui souvent blessent la pudeur: aussi fut-il condamné à Rome.

SANCHEZ (François), savant Portugais, né à Tuy vers 1562, m. à Toulouse en 1632, fut élevé en France et enseigna la philosophie, puis la médecine à Toulouse. Il a laissé des ouvrages de philosophie et de médecine qni ont été réunis par R. Delassus, son disciple, Toulouse, 1636; on y remarque un traité célèbre, *De multum nobili et prima universali scientia: Quod nil scitur;* il y professe un scepticisme dont le but principal est de renverser l'aristotélisme. Il fut réfuté par Ulric Wildius dans son traité: *Quod aliquid scitur*, Leips., 1661, et par Dan. Hartnach, qui réimprima son livre sous ce titre: *Sanchez aliquid sciens*, Stettin, 1665.

SANCHEZ DE AREVALO. *V.* RODRIGUEZ.

SANCHONIATHON, anc. historien de la Phénicie, natif de Tyr ou de Béryte, était hiérophante dans sa patrie. Les uns le font contemporain de Sémiramis (XXe s. av. J.-C.), les autres, de Moïse (au XVIIe s.), d'autres le placent 1200 av. J.-C. ou même sous les Séleucides, vers le IVe s. av. J.-C. Il avait écrit une *Histoire* ou *Théologie phénicienne*, une *Théologie égyptienne*, et un traité de la *Physique d'Hermès*, qui sont perdus. Le 1er de ces ouvrages avait été traduit en grec au IIe s. de notre ère par Herennius Philon de Byblos; il ne reste de cette traduction que

quelques fragments conservés par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique* et publiés à Leipsick, en 1826, par Orelli. Court de Gibelin en a donné une traduction française avec commentaires, en 1773. En 1835, un philologue de Hanovre, Wagenfeld, prétendit avoir découvert le texte grec de Sanchoniathon, mais la fraude fut bientôt découverte.

SANCOINS, ch.-l. de c. (Cher), sur le canal du Berry, à 29 kil. N. E. de St-Amand; 3188 hab.

SANCROFT (Guillaume), prélat anglais, né en 1616, m. en 1693, fut nommé en 1677 archevêque de Cantorbéry, et perdit cette place en 1688 pour avoir refusé de prêter serment à Guillaume III. On a de lui : *Politique moderne d'après Machiavel, Borgia*, etc., 1652; *Traités divers sur l'histoire et les antiquités d'Angleterre et d'Irlande*, 1781.

SANCTIUS. *V.* SANCHEZ.

SANCTORIUS, médecin italien, né en 1561 à Capo-d'Istria, m. en 1626, fut professeur de médecine à l'université de Padoue. Il prétendait trouver la cause de la santé et des maladies dans la manière dont se fait la transpiration, et se pesait chaque jour afin de calculer les déperditions que subit le corps humain. On a de lui : *Medicina statica*, Venise, 1614 (trad. par Lebreton, 1722). Ses ouv. ont été réunis à Venise, 1660, en 4 vol. in-4. Le collége de médecine de Venise fait tous les ans prononcer l'éloge de Sanctorius, en reconnaissance d'un riche legs. Ce savant est un de ceux auxquels on attribue le thermomètre.

SANCUS ou SEMO, puissant dieu sabin, père de Sabus, présidait au serment. Il a été assimilé par les Romains à leur *dius fidius*.

SANCY (le Puy de), un des pics les plus élevés du Mont Dore. *V.* DORE MONT.

SANCY (Nic. HARLAY de), ministre de France sous Henri III et Henri IV, né en 1546, m. en 1629, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, capitaine des Cent-Suisses, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, surintendant des finances, et se distingua par tout. Il était possesseur d'un des plus beaux diamants que l'on connût (ce diamant, qu'on appelle de son nom *le Sancy*, fut depuis acheté par le duc d'Orléans, régent, et fait auj. partie des diamants de la couronne). D'une condamnable légèreté en fait de religion, Nic. de Sancy changea plusieurs fois de culte selon ses intérêts; ce qui donna lieu à la sanglante satire que composa d'Aubigné sous le titre de *Confession catholique de Sancy*.

SANCY (Achille DE HARLAY, baron de), 2e fils du préc., 1581-1646, fut évêque de Lavaur à 20 ans, quitta l'Église pour les armes et la diplomatie, fut ambassadeur à Constantinople (1610-19) et y défendit les Jésuites accusés de complot contre le sultan. A son retour, il rentra dans l'Église et se fit oratorien. Il suivit la reine Henriette en Angleterre comme son confesseur (1625), revint en 1626 sur le continent, devint évêque de St-Malo (1631), fut chargé par Richelieu de procéder contre les évêques de Languedoc qui avaient trempé dans la conspiration de Montmorency et remplit plusieurs autres missions délicates. Il avait formé une riche collection de manuscrits qu'il légua à la Bibliothèque de l'Oratoire-St-Honoré à Paris.

SAND (Christophe), socinien, né à Kœnigsberg en 1644, m. en 1680 en Hollande, à 36 ans, fut exilé après s'être séparé avec éclat du culte reçu et se fit correcteur d'imprimerie. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopolis (Amster.), 1668, et un traité *De origine animæ*, 1671.

SAND (Ch. L.), fanatique, fils d'un conseiller de justice prussien, né en 1795 à Wunsiedel près de Bayreuth, étudia dans les universités de Tubingue et d'Erlangen, adopta les principes les plus exagérés du *Tugendbund*, et, soit de lui-même, soit qu'il eût été désigné par le sort pour cette atroce mission, résolut de poignarder Kotzebue, qu'il regardait comme vendu à l'étranger et aux fauteurs du despotisme. Il vint tout exprès d'Iéna à Manheim, y accomplit le meurtre (1819), puis se frappa lui-même avec l'arme encore fumante, mais il ne put se tuer; il fut pris et subit le dernier supplice avec fermeté (1820).

SANDJAK (mot turc qui signifie *étendard*). On nomme ainsi en Turquie des fonctionnaires chargés d'administrer de petites divisions territoriales dites *sandjakats*, que l'on connaît aussi sous le nom de *livahs*. Ils ne peuvent faire porter devant eux comme marque d'honneur qu'une seule queue de cheval tandis que les pachas en portent plusieurs.

SANDJAR, le dernier sultan sedjoucide de Perse, fils de Mélik-Chah, né en 1086 à Sandjar. Il régna dès 1095 sur le Koraçan, puis sur toute la Perse (1115-57), livra 19 batailles et n'en perdit que 2; pris dans la 2e, il fut délivré par un de ses émirs. Sa valeur le fit surnommer le *second Alexandre*.

SANDOMIR, v. murée de la Pologne russe, au confluent de la Vistule et de la San, à 220 kil. S. E. de Varsovie; 6000 h. Évêché. — Cette ville donnait son nom à une des huit voivodies du roy. de Pologne, qui était située entre la Galicie (dont la Vistule la séparait), et les voivodies de Cracovie, Kalicz, Mazova, Siedlec, Lublin, et qui avait pour ch.-l. Radom.

SANDOVAL, bg d'Espagne, à 35 kil. N. O. de Burgos; 500 hab. Il donnait son nom à la maison de Sandoval, à laquelle appartient le duc de Lerme.

SANDOVAL (Prudence de), historien espagnol; évêque de Pampelune, né en 1560 à Valladolid, m. en 1621, a laissé, entre autres ouvrages, une *Hist. de Charles-Quint*, Valladolid, 1604, et une *Hist. des rois de Castille et de Léon*, qui va de 1037 à 1134 (continuation de la *Chronique* de Moralès), 1634.

SANDRART (Joachim), peintre et biographe, né en 1606 à Francfort-sur-le-Mein, m. en 1688, a laissé divers ouvrages estimés sur les arts : *Académie allemande*, Nuremberg, 1675-79, recueil de biographies, d'appréciations et de portraits, qui donnent une idée concise des peintres allemands, flamands et hollandais des XVe, XVIe et XVIIe siècles; *Iconologia Deorum*, 1680; *Admiranda sculpturæ veteris*, 1680; *Romæ antiquæ et novæ theatrum*, 1684, etc. Le tout a été réédité par Volkman, Nuremberg, 1769-73, 8 parties, in-fol.

SANDRAS. *V.* COURTILZ DE SANDRAS.

SANDROCOTTUS, Indien, de naissance obscure, qui, après la mort d'Alexandre, souleva les provinces indiennes échues à Séleucus, et se fit couronner à Palibothra. Il étendit sa puissance sur les deux rives du Gange et sur presque tout le Pendjab actuel et fit reconnaître ses droits par Séleucus dans un traité célèbre qu'il conclut à Palibothra avec les ambassadeurs du monarque macédonien, 305 av. J.-C.

SANDWICH, peut-être *Rutupiæ*, v. et port d'Angleterre (Kent), l'un des Cinq-Ports, à 17 kil. E. de Cantorbéry, sur la Stour, à 3 k. de la mer; 3500 h. Chemin de fer, construction de navires, lainages; grains, houblon, drèche. Titre d'un comté créé en 1660 par Charles II pour Édouard Montague, et possédé depuis par ses descendants. Sandwich était jadis plus importante qu'aujourd'hui.

SANDWICH (Archipel), dit aussi *Archipel d'Hawaï* ou d'*Owhyhee*, l'un des principaux archipels de l'Océanie, par 157°-161° long. O., et 17°-23° lat. N., se compose de 11 îles, dont les principales sont Havaïï, Ouoahou, Mooui, Atoui, Morotoï, Onihou, Ranaï. Elles comptent env. 400 000 h. selon les uns, ou 100 000 seulement selon d'autres, et ont pour capit. Honolulu. Ces îles offrent le climat des Antilles avec moins d'ouragans; on y trouve de hautes montagnes, dont plusieurs volcaniques. Sol très-fertile : bananier, cocotier, arbre à pain, canne à sucre, patate, igname, taro, mûrier; sandal et autres bois d'ébénisterie. Les indigènes sont de race polynésienne; bien qu'étant encore à l'état sauvage, ils avaient déjà quelque industrie quand les Européens les connurent.— Vues dès 1542, ces îles furent retrouvées en 1778 par Cook, qui leur donna le nom de lord Sandwich, 1er lord de l'amirauté. Des missionnaires protestants et catholiques y

ont opéré, surtout depuis 1820, de nombreuses conversions. La civilisation européenne y a fait des progrès marqués : on y trouve même des imprimeries. Tout l'archipel obéit à un même prince ; le roi réside à Honolulu, dans l'île d'Ouoahou. Kamehameha I, qui régna de 1784 à 1819, soumit toutes les îles voisines et favorisa la civilisation. En 1820, Kamehameha II fut converti par les Méthodistes, prohiba l'idolâtrie et le *tabou* ; mais il fut bientôt expulsé par son peuple, et alla mourir à Londres, 1824. L'île principale fut occupée en 1843 par un officier de la marine anglaise, mais il fut désavoué. Les îles Sandwich jouissent auj. du gouvernement représentatif. Les États-Unis, la France et l'Angleterre y ont des consuls.

SANDWICH (Édouard MONTAGUE, 1er comte de). *V.* MONTAGUE (Édouard). — Lord John Montague, comte de S., homme d'État, 1718-1792, voyagea en Italie, en Turquie, en Égypte, recueillit de précieuses antiquités, publia à son retour un *Voyage* intéressant, assista comme ministre plénipotentiaire aux congrès de Bréda (1746) et d'Aix-la-Chapelle (1748), et fut plusieurs fois nommé premier lord de l'amirauté. Il favorisa les voyages de découverte : c'est en son honneur que Cook donna le nom d'îles Sandwich à un groupe d'îles qu'il venait de découvrir.

SANÉ (le baron), constructeur de vaisseaux, né à Brest en 1740, m. en 1832, se lia avec Borda, travailla de concert avec lui à perfectionner la construction navale et mérita d'être surnommé le *Vauban de la marine*. Après avoir exercé longtemps comme ingénieur, il fut nommé directeur du port de Brest, puis inspecteur général du génie maritime (1800), et fut élu, sur la proposition de Napoléon, membre de l'Institut (section de mécanique). Parmi les navires construits par lui, on admire surtout le vaisseau *la Ville de Paris* et *l'Océan*, qui était le meilleur voilier de l'Europe. Une frégate à vapeur a reçu son nom.

SAN-FELIPE ou JATIVA, *Sætabis* chez les anciens, v. d'Espagne (Valence), à 55 kil. S. O. de Valence ; 15 000 hab. Grand faubourg, château fort et autres fortifications en ruines ; 22 fontaines publiques ; papeteries ; belle toile de lin, célèbre dès l'antiquité, fil de soie. Aux env., beaux marbres. — S'étant opposée à la cause de Philippe V, cette ville, nommée alors *Jativa*, fut prise et rasée par ses troupes en 1707, puis rebâtie sous le nom de San-Felipe. Patrie des papes Calixte III et Alexandre VI et du peintre Ribeira.

SAN-FELIPE-DE-AUSTIN (Texas). *V.* AUSTIN.

SAN-FELIPE-DE-BENGUELA. *V.* BENGUELA.

SAN-FELIPE-DE-TUCUMAN. *V.* SALTA.

SAN-FELIPE-EL-REAL, v. du Chili, ch.-l. de la prov. d'Aconcagua, sur l'Aconcagua, à 155 kil. N. de Santiago ; 8000 hab. Rues plantées d'arbres et entrecoupées de petits canaux d'irrigation. Fondée en 1754.

SAN-FERNANDO, v. d'Espagne (Cadix), au S. E. et près de cette ville, dans l'île de Léon ; env. 10 000 h. Fortifications remarquables, aqueduc, observatoire, école de marine. Cette ville se nommait d'abord *Isla de Léon* : elle reçut de Ferdinand VII le nom de *San-Fernando* pour avoir résisté à l'invasion française.

SAN-FERNANDO, v. d'Espagne, à 15 kil. de Madrid. Résidence royale : le château, élevé par Ferdinand VI, a été donné, en 1829, pour servir à l'établissement d'une manufacture de toiles et tissus imprimés, auj. très-florissante. Un pavillon attenant aux jardins a seul été réservé pour l'habitation royale.

SAN-FERNANDO, v. du Chili, ch.-l. de la prov. de Colchagua, sur le Tinguaririca, à 120 kil. S. de Santiago ; 1500 familles. Fondée en 1741.

SAN-FERNANDO-DE-CATAMARCA, v. de la Plata, capit. de l'État de Catamarca, sur une riv. de même nom, entre Rioja et Tucuman. Excellent coton.

SAN-FRANCISCO, v. de Californie, à l'embouch. du Sacramento et du San-Joaquim dans le grand Océan, par 37° 48' 30" lat. N., et 124° 48' 26" long. O. Cette ville, qui n'avait guère que 1500 h. en 1845, en compte auj. plus de 60 000. Elle a un archevêché, 20 églises ou temples, plusieurs théâtres, des imprimeries, divers journaux, des compagnies de bateaux à vapeur pour le transport à l'étranger et pour la navigation intérieure, plusieurs chemins de fer, 20 maisons de banque, des chantiers de construction, des usines, des fonderies, un magnifique hôpital, 25 consulats. C'est à la découverte et à l'exploitation des mines d'or de la Californie qu'elle a dû son prodigieux accroissement, en attirant de toutes les parties du monde d'innombrables chercheurs d'or. *V.* CALIFORNIE.

SAN-FRANCISCO, grand fleuve du Brésil, naît dans le S. de la prov. de Minas-Geraës, où il sort de la Sierra-de-Canastra, traverse la prov. de Minas-Geraës, où il arrose la comarque de Rio-San-Francisco, puis coulant de l'O. à l'E., sépare les prov. de Bahia et de Pernambouc et celles de Sergipe et d'Alagoas, et se perd dans l'Océan Atlantique, après avoir reçu le Rio-Verde à droite et le Rio-Grande à gauche. — Autre riv. du Brésil, traverse la prov. de Ste-Catherine et se jette dans l'Océan vis-à-vis d'une île dite aussi San-Francisco, qui elle-même a pour ch.-l. une ville de San-Francisco, sur la côte O. Bon port.

SANG (Conseil de). *V.* CONSEIL et PAYS-BAS.

SAN-GALLO (Julien GIAMBERTI, dit DE), architecte, né à Florence en 1443, m. en 1517, exécuta beaucoup d'édifices, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre (palais Poggio à Cajano, fortifications d'Ostie, dôme de Notre-Dame de Lorette à Rome ; couvent de San-Gallo, d'où le surnom donné à l'artiste). — Son frère Antonio fut aussi un habile architecte : c'est lui qui fit du mausolée d'Adrien à Rome le château St-Ange. — Le fils de celui-ci, nommé aussi Antonio, né vers 1482 à Mugello en Toscane, m. en 1546, seconda Bramante dans ses travaux, et fut adjoint à Raphaël pour la basilique de St-Pierre, où il se montra très-habile constructeur. Il éleva à Rome les palais Sacchetti et Farnèse, restaura l'église de Notre-Dame de Lorette, bâtit les fortifications de Civita-Vecchia, de Pérouse, d'Ascoli, la citadelle d'Ancône, et construisit le puits colossal d'Orviéto.

SANGARIUS (le), auj. *Sakaria*, fleuve de l'Asie-Mineure, sortait de la Galatie, traversait la Bithynie et tombait dans le Pont-Euxin, après avoir reçu le Thymbris, le Bathys et le Gallus.

SAN-GERMANO, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre-de-Labour), au pied du Mont-Cassin, à 52 kil. N. N. O. de Capoue ; 5000 h. Fort. Aux env., ruines de *Casinum* et d'*Aquinum*. — Le pape Grégoire IX et l'emp. Frédéric II y signèrent la paix en 1230. Les Espagnols la prirent en 1730 ; Murat y fut défait par les Autrichiens en 1815.

SAN-GIORGIO, bg de Vénétie, à 30 kil. N. E. de Mantoue, sur la droite de l'Adige. Wurmser y fut battu en 1796 et 1797 par les Français.

SAN-GIORGIO-MAGGIORE, île de l'Adriatique, à 4 kil. S. E. de Venise, habitée par des Bénédictins dont le monastère est un des plus riches de l'Italie.

SAN-GIOVANNI (J. MANOZZI di), peintre, né en 1590 près de Florence, m. en 1638, produisit plusieurs chefs-d'œuvre, surtout de belles fresques, entre autres, les *Sciences et les Arts chassés de Grèce et recueillis par Laurent de Médicis* (au palais Pitti à Florence).

SANGLIER (le), des Ardennes. *V.* MARK (G. de la).

SANGUIN, v. de la Guinée Sup., sur la côte des Graines, à 200 kil. N. O. du cap des Palmes. Les Anglais et les Hollandais y ont eu des établissements.

SANGUIR, île de la Malaisie, près des Célèbes, au N. E., par 3° 43' 20 lat. N. et 123° 6' long. E. Volcan, affreux tremblement de terre en 1856.

SANHÉDRIN (mot corrompu du grec *synedrion*), conseil suprême des Juifs, était composé des 70 principaux de la nation, et présidé par 3 dignitaires, le *prince*, le *vice-gérant*, le *sage*. Ses séances se tenaient dans une salle sphérique, moitié comprise dans le temple, moitié en dehors de cet édifice. On y jugeait les grandes causes, on y interprétait la loi, on y délibérait sur les affaires religieuses ou politiques. Le nom de *Sanhédrin* a aussi été donné à l'assemblée de notables Juifs convoquée par Napo-

léon en 1806 pour délibérer sur les intérêts de leurs coreligionnaires. Les Rabbins attribuent à Moïse l'institution du Sanhédrin; mais il ne paraît pas remonter au delà du temps des Macchabées.

SAN-JACINTO, riv. du Texas, se jette dans la baie de Galveston. Les Texiens battirent sur ses bords les Mexicains en 1836, ce qui assura leur indépendance.

SAN-JOAQUIM, fleuve de la Californie, coule du S. au N. et s'unit au Sacramento dans la baie de San-Francisco. Sables aurifères.

SAN-JOSÉ, v. du Guatemala, capit. de l'État de Costa-Rica, dans une belle vallée; 30000 h. Évêché. Renversée en 1831 par un tremblement de terre.

SAN-JOSÉ DE CUCUTA. *V.* ROSARIO.

SAN-JUAN, une des îles Mariannes. *V.* GUAM.

SAN-JUAN, une des Prov.-Unies de la Plata, entre celles de Catamarca au N. et de San-Luis au S., 490 kil. sur 400; ch.-l. San-Juan-de-la-Frontera. Cette ville, située sur le Limari, à 1000 k. O. N. O. de Buenos-Ayres, non loin des frontières du Chili, compte 18000 h. Évêché. Mines d'or et d'argent.

SAN-JUAN-DE-LOS-LLANOS, c.-à-d. de *St-Jean-des-Plaines*, v. de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de la prov. de son nom, à 110 kil. S. E. de Santa-Fé-de-Bogota, sur la Cunimia (affluent du Guaviare). Aux env., mines d'or qu'on n'exploite plus. — La prov. est une immense plaine de 650 kil. de long sur 350 de large comprise dans la partie E. de la Nouv.-Grenade.

SAN-JUAN-DE-NICARAGUA, dite aussi *San-Juan-del-Norte* et *Greytown*, v. et port de l'Amérique centrale (Nicaragua), dans le golfe de Mexique, à l'embouch. d'un fleuve de San-Juan. Placée sur l'isthme de Panama, au lieu où l'on a projeté d'ouvrir un canal de jonction des deux océans, cette ville a été longtemps convoitée par l'Angleterre qui l'occupa en 1847 et par les États-Unis qui la bombardèrent en 1854.

SAN-JUAN-DE-PORTO-RICO, capit. de l'île Porto-Rico (Antilles espagnoles), sur la côte N., dans une presqu'île qui communique à la terre ferme par un long isthme; 30000 hab. environ. Résidence du capitaine général et de l'évêque. Port sûr et spacieux; fortifications considérables. — Fondée en 1514; pillée par l'amiral Drake en 1594 et par le comte de Cumberland en 1597.

SANKHYA (c.-à-d. *raison*, raisonnement), nom donné chez les Hindous à deux systèmes de philosophie: le *Sankhya de Kapila*, qui n'admet que deux principes, la nature-matière et l'âme, et qui accorde au premier l'activité et l'unité, excluant toute action de la divinité; le *S. de Patandjali*, qui reconnaît une intelligence suprême, créatrice et conservatrice, et admet une sorte de magie.

SANLECQUE (Louis de), poëte, né à Paris en 1652, m. en 1714, était fils et petit-fils d'habiles typographes, célèbres surtout comme graveurs en caractères. Il fut chanoine de Ste-Geneviève à Paris, enseigna quelque temps dans les colléges de cet ordre, puis devint prieur de Garnay près de Dreux. Il a composé des poésies latines, parmi lesquelles on remarque la pièce *In obitum Lallemanni*, et des poésies françaises, *satires*, *épîtres*, *sonnets*, *madrigaux*, etc. Ses satires ont quelque mérite; elles sont surtout dirigées contre les ridicules des gens d'église: on estime celles où il critique *les Directeurs* et *les Mauvais gestes des Prédicateurs*. Cependant Boileau, son contemporain, ne l'a pas épargné. Les poésies de Sanlecque n'ont été imprimées qu'après sa mort (notamment en 1726 et 1742).

SAN-LÉO, v. forte d'Italie (Urbin), sur le mont San-Léo, à 38 k. O. de Pesaro et à 9 k. S. O. de Saint-Marin; 12000 h. Évêché, maison de détention.

SAN-LÉON DE NICARAGUA. *V.* NICARAGUA.

SAN-LORENZO, ch.-l. de cant. (Corse), à 18 kil. N. E. de Corte; 526 hab. Blé, huile, vin.

SAN-LUCAR-DE-BARRAMEDA, *Fanum S. Luciferi*, v. et port d'Espagne (Cadix), à 30 kil. N. O. de Cadix, sur la r. g. et à l'embouch. du Guadalquivir dans l'Océan; 17000 hab. Elle sert de port à Séville. Coton, soieries, cuirs, savons; vins excellents. — Prise sur les Maures en 1264 par Alphonse le Sage.

SAN-LUCAR-LA-MAYOR, v. d'Espagne (Séville), à 11 kil. O. de Séville; 2000 h. Elle avait titre de duché et de grandesse et appartenait à la maison de Guzman: Guzman d'Olivarès fut duc de San-Lucar.

SAN-LUIS, un des États de la Plata, dans le S. O., entre ceux de San-Juan, de Cordova, la Patagonie et le Chili; 800 kil. sur 50; env. 40000 hab.; ch.-l., San-Luis-de-la-Punta, ville de 3000 h. Montagnes au N. et à l'O. Sol très-fertile; gros bétail.

SAN-LUIS-DE-MARANHAO (Brésil). *V.* MARANHAO.

SAN-LUIS-DE-POTOSI, v. du Mexique, ch.-l. de l'État de son nom, par 103° 15' long. O., 22° 2' lat. N.: 12000 hab. (et env. 60000 avec les faubourgs). Collége. Ville bien percée et décorée de monuments. C'est là que se réfugia le président Juarez en 1863. — L'État de San-Luis-de-Potosi, à l'E. et très-près de la mer, est situé entre les États de Zacatecas et de Guanaxuato à l'O., de Queretaro au S., de Vera-Cruz au S. E., de Tamaulipas à l'E., et de Nouv.-Léon au N., et compte env. 370000 h. Mines d'argent, jadis immensément riches: celles du N. le sont encore.

SAN-MARCO, *Argentana*, v. d'Italie (Calabre Cit.), à 32 kil. N. de Cosenza; 2500 hab. Évêché.

SAN-MARTIN (Don-Juan), un des héros de l'Amérique du Sud, né vers 1780 dans la Plata, m. en 1851, combattit d'abord en Espagne contre les Français, quitta ce pays après le retour de Ferdinand VII et la dissolution des Cortès, fut élu général par les insurgés de Buénos-Ayres, entra dans le Chili, dont il assura l'affranchissement par les victoires de Chacabuco et de Maypo, 1818, puis pénétra dans le Pérou et prit Lima, 1821. Pour prévenir une dangereuse rivalité, il céda avec désintéressement le commandement à Bolivar, et vint en 1822 se fixer en France, où il passa le reste de ses jours.

SAN-MARTINO, ch.-l. de cant. (Corse), dans l'arr. de Bastia; 879 hab.

SAN-MICHELI, architecte et ingénieur, émule de Bramante et de San-Gallo, né à Vérone en 1484, m. en 1549, embellit et fortifia Venise, ainsi que Parme, Plaisance et Vérone, bâtit plusieurs palais à Venise et à Vérone, éleva les magnifiques tombeaux du Bembo et de Contarini à Padoue, et inventa en 1527 les bastions *pentagones*, adoptés après lui par tous les ingénieurs et perfectionnés par Vauban.

SAN-MIGUEL, v. de l'Amérique centrale, dans l'État de San-Salvador, ch.-l. de dép., à 144 kil. E. de San-Salvador et à 35 O. du golfe de Fonseca, dans le Grand-Océan; 6000 h. Climat malsain. Fondée en 1530.

SAN-MIGUEL, une des Açores. *V.* SAINT-MICHEL.

SAN-MIGUEL-DE-IBARRA. *V.* IBARRA.

SAN-MIGUEL-DE-TUCUMAN. *V.* TUCUMAN.

SAN-MINIATO, v. de Toscane, à 30 kil. O. S. O. de Florence; 2500 hab. Évêché, lycée. Berceau des Borromées et de la famille Bonaparte.

SANNAZAR (Jacq.), poëte, né à Naples en 1458, mort en 1530, fut protégé par les princes aragonais. Après la chute de Frédéric d'Aragon, il accompagna ce prince en France et résista aux avances de Gonsalve de Cordoue, général de Ferdinand le Catholique, qui voulait l'attirer dans son parti. On a de lui des poésies latines fort estimées, qui l'ont fait surnommer *le Virgile chrétien*: *De partu Virginis*, en 3 chants; *Lamentatio de morte Christi*; 5 églogues marines ou piscatoresques, et des *Œuvres* italiennes (*l'Arcadia*, roman mêlé de prose et de vers, 1504; des *sonnets*, des *canzoni*, 1530, des *Lettres*, etc.), qui ont été réunies à Padoue, 1723. Il publia la plus grande partie de ses œuvres sous le nom d'*Actius Sincerus*, nom qu'il portait comme membre de l'Académie de Pontanus. Le *De partu Virginis* a été traduit en prose par Colletet, 1646, et en vers par Valory, 1838. On reproche à Sannazar d'avoir, dans ses poésies chrétiennes, sans cesse mélangé le sacré et le profane.

SAN-NICOLAO, ch.-l. de cant. (Corse), à 36 k. S. de Bastia; 631 hab. Vins, châtaignes.

SAN-NICOLO, *Tenos*, ch.-l. de l'île de Tine, sur la côte O.; 4000 hab. Évêché. Belles ruines.

SANNIO (Prov. de) ou Comté de Molise, l'anc. *Samnium*, division de l'anc. roy. de Naples, entre l'Abruzze-Citérieure au N., l'Abruzze-Ult. IIe et la Terre de Labour à l'O., la Principauté Ult. au S., la Capitanate au S. E. et l'Adriatique au N. E. : 7110 kil. carrés; 380000 h.; ch.-l. Campo-Basso. Cette prov. renferme au N. et à l'O. les plus hautes montagnes de l'Apennin. Sol fertile en grains, vins, fruits. Élève de bétail et d'abeilles; exploitation de pierres, marbre, soufre. — Le Sannio reçut le nom de comté de Molise quand le duc de Bénévent, Grimoald, investit le chef bulgare Alzech, un des cinq fils d'Asparouch, des villes de Molise, d'Isernia, Bojano, etc. En 1229, Frédéric II conféra ce comté aux deux frères Godefroi et Conrad de Hohenlohe.

SAN-PAOLO DE LOANDA, v. de la Guinée mérid., vis-à-vis d'une île de même nom, par 12° 2' long. E., 8° 55' lat. S.; 7000 hab. Ch.-l. des établissements portugais sur la côte occid. d'Afrique. Évêché. Deux forts : c'est un lieu d'exil. Assez grand commerce (surtout avec Bahia et Rio-Janeiro).

Pour les autres villes de ce nom, *V.* ST-PAUL.

SAN-PEDRO, v. et port du Brésil, dans la prov. de même nom, sur le Rio-Grande-do-Sul, à 225 k. S. de Portalègre; 6000 hab. Climat fort chaud. Cette ville fut le ch.-l. de la prov. jusqu'en 1763.—La prov. de San-Pedro, la plus mérid. du Brésil, est entre celles de St-Paul au N., de Ste-Catherine au N. E., l'Atlantique à l'E. et au S., l'Uruguay au S. O. et l'Entrerios à l'O. : 720 kil. sur 400; env. 280000 h.; ch.-l., Portalègre. Mines d'or et d'argent, houille, soufre.

SAN-PIETRO, *Accipitrum insula*, île de la Méditerranée, sur la côte S. O. de la Sardaigne; 11 k. sur 7; 3000 hab.; ch.-l., Carloforte. Corail, sardines.

SAN-PIETRO-IN-CALATINA, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 26 kil. N. O. d'Otrante; 8000 h. Érigée en duché par Ferdinand d'Aragon en faveur de Scanderbeg.

SAN-REMO, *Fanum S. Remuli*, v. forte de l'Italie sept., sur le golfe de Gênes, à 22 k. S. O. d'Oneille; 8000 h. Vermicelle, citrons, oranges, huiles, palmiers nains. Bombardée par les Anglais en 1745.

SANSAC (L. PRÉVÔT de), vaillant capitaine, né à Cognac en 1486, m. en 1566, commanda un corps de 16000 hommes dans le Milanais, se couvrit de gloire dans les campagnes de 1524 à 1525, fut pris à Pavie, mais parvint à s'échapper, devint gouverneur des enfants de France sous François I et sous Henri II, défendit vaillamment la Mirandole, 1554, et fut blessé pour la 1re fois à la bataille de Dreux, en 1562.

SAN-SALVADOR, v. de l'Amérique centrale, capit. de l'État de son nom, sur le Jiquilisco, au pied d'un volcan, à 230 kil. S. E. de Guatemala; 40000 hab. Évêché. Belle ville, fort commerçante et assez industrieuse. Dépôt de tout l'indigo et de tout le tabac du pays. Alvarado fonda cette ville en 1528. Elle fut ruinée en 1854 par un tremblement de terre.—L'État de San-S., borné au N. par le Grand-Océan, au N. O. par le Guatemala, a 18750 k. carr. et 400000 h. Annexé d'abord au Guatemala, il est indépendant depuis 1837. Il forme 8 dép. : San-Miguel, San-Vincente, La Paz, Cuscatlan, San-Salvador, Sansonate, Sta-Anna, Chalantenago, et compte environ 600000 hab. Climat très-chaud, sol très-fertile (en indigo surtout); mines d'argent, de fer et de plomb. Fréquents tremblements de terre.

SAN-SALVADOR, le *Cat-Island* des Anglais, le *Guanahani* des anciens indigènes, une des Lucayes, par 78° long. O., 24° 20' lat. N., est la 1re terre où Colomb aborda en Amérique (1792) : d'où son nom.

SAN-SALVADOR, v. d'Afrique, capit. du Congo, près du Lelunde (affluent du Zaïre), à 508 kil. N. E. de Loando, par 13° 30 long. E., 5° 2' lat. S.; 25000 h. Évêché portugais. Sauf le palais du roi, cette ville ne renferme que des chaumières rondes. Habitée en partie par des Portugais.

SAN-SALVADOR, v. du Brésil. *V.* BAHIA.

SANSANDING, v. de Nigritie, dans le Bambarra, sur la r. g. du Niger, à 45 kil. N. E. de Ségo; env. 12000 h. Poudre d'or, toiles de coton.

SANSCRIT (c.-à-d. *perfectionné*), langue sacrée de l'Hindoustan septentrional, est auj. une langue morte. Elle est remarquable par sa flexibilité, son harmonie, son abondance, et par la perfection de son système grammatical (d'où son nom). Elle offre de singulières analogies avec les idiomes des peuples indo-germaniques (zend, parsi, slavon, latin et grec, gothique, tudesque, islandais), qui paraissent en dériver. On oppose au *sanscrit* le *pracrit*, qui en est une corruption; c'est la langue vulgaire. Plus facile que le sanscrit, le pracrit détrôna peu à peu la langue savante : c'est probablement du IIIe au VIIe s. de notre ère que le sanscrit cessa d'être langue usuelle. C'est dans cette langue qu'ont été écrits les *Védas*, les *Pouranas*, les lois de Manou, le *Ramayana*, le *Mahabharata*, les *sankhyas*. Longtemps on ignora en Europe jusqu'au nom du sanscrit : ce furent les Anglais, notamment W. Jones, qui, à la fin du XVIIIe s., firent connaître l'importance de cette langue, auj. cultivée chez toutes les nations savantes.

SANS-CULOTTES, nom donné par mépris, dans le commencement de la Révolution, aux meneurs de la populace, à cause de la négligence qu'ils affectaient dans leur costume. Les démagogues prirent ensuite hautement ce nom eux-mêmes. Les Sans-culottes portaient une carmagnole, des sabots et un bonnet rouge. —Le parti montagnard fit appeler *sans-culotides* les fêtes qui se célébraient pendant les *cinq jours complémentaires* de l'année républicaine.

SAN-SEVERINO, v. d'Italie (Ancône), à 40 k. S. O. d'Ancône; 2000 h. Évêché, plusieurs couvents.

SAN-SEVERINO (Robert de), comte de Cajazzo, fut successivement général au service de Milan, de Gênes, du pape, de Venise. A la tête des troupes génoises, il remporta sur Sforzino (fils naturel de Fr. Sforce) la bataille de Due Gemelle (1478). Mort en 1487.—Son fils, Galéas de San-S., général des troupes de Ludovic-le-More, bloqua le duc d'Orléans dans Novare (1496), après la bataille de Fornoue, mais ne put s'emparer de sa personne. Lors de l'expédition de Louis XII en Italie, il trahit son maître, après avoir fait une vaine apparence de défense.

SAN-SEVERINO (Antonello de), comte de Marsico, prince de Salerne et grand amiral, fut le chef de la confédération des barons de Naples contre Ferdinand I (1485). Après le triomphe du roi, il s'enfuit et excita Charles VIII à envahir le royaume de Naples.—Ferrante de San-S., prince de Salerne (1507-68), né à Naples, se distingua au service de Charles-Quint en Allemagne, en Flandre, en Afrique, et commanda l'infanterie italienne à Cérisoles; mais, à la suite des démêlés avec le vice-roi de Naples, don Pèdre de Tolède, il se retira à Venise, puis en France, auprès de Henri II, et obtint de ce prince qu'il équipât une flotte qui devait attaquer Naples de concert avec les Turcs. Ce projet n'ayant pu s'exécuter, il alla en Toscane ourdir un complot dans le but d'expulser les Espagnols de sa patrie; mais il ne réussit pas mieux dans cette nouvelle tentative et revint en France.

SAN-SEVERO, v. d'Italie dans l'anc. roy. de Naples (Capitanate), à 27 kil. N. O. de Foggia; 19000 h. Évêché.—Bâtie au moyen âge et détruite par Frédéric II. Robert Guiscard défit et prit aux environs de cette ville le pape Léon IX (1053).

SAN-SEVERO (Raimond DE SANGRO, prince de), savant napolitain, né en 1710, m. en 1771, suivit d'abord la carrière militaire et se distingua à Velletri (1744), mais quitta de bonne heure les armes pour les sciences, qu'il cultiva jusqu'à sa mort. On lui doit une foule de découvertes et d'inventions utiles ou curieuses dans l'art de la guerre, dans la mécanique, la teinture, la peinture, etc. Il imagina une nouvelle tactique pour l'infanterie, qui fut adoptée par le maréchal de Saxe et le grand Frédéric, et

dont la description a été publié en 1760; il fabriqua des canons et des fusils d'une étonnante légèreté, fit marcher sur mer une voiture à 4 roues, trouva une lampe perpétuelle, perfectionna l'imprimerie, l'impression sur étoffes, etc.

SANSON (Nicolas), géographe, né en 1600 à Abbeville, m. en 1667, doit être réputé le père de la géographie et de la cartographie en France. Il enseigna la géographie au jeune roi Louis XIII et fut nommé par lui ingénieur militaire pour la Picardie, puis géographe ordinaire du roi et conseiller d'État. On a de lui plusieurs morceaux sur la géographie ancienne et moderne, et un grand nombre de cartes (*Empire romain*, *Grèce ancienne*, *Gaule ancienne*, *Géographie sacrée*, l'*Angleterre*, l'*Allemagne*, etc.). Bien que supérieures à celles d'Ortelius et de Mercator, ses cartes laissent encore à désirer, surtout sous le rapport des dimensions : il y suit aveuglément les longitudes de Ptolémée, donnant ainsi, par exemple, 300 lieues de trop en longitude à la Méditerranée. — Ses fils, Adrien et Guillaume, marchèrent sur ses traces; ils héritèrent du titre de géographe du roi, et le transmirent à leur petit-neveu Robert de Vaugondy.

SANS-SOUCI, château royal de Prusse, dans le Brandebourg, à 2 kil. N. O. de Potsdam, sur une hauteur d'où l'on jouit d'une belle vue, possède un vaste parc et une riche galerie de tableaux. Il fut construit en 1745 par Frédéric II, qui, dans ses écrits, prenait souvent le nom de philosophe de *Sans-Souci*. On connaît l'histoire du *Meunier de Sans-Souci* qui refusa de céder son moulin au roi et dont le moulin resta enclavé dans le parc du château.

SANSOVINO (Jacq. TATTI, dit), sculpteur et architecte, né à Florence en 1479, m. en 1570, n'a guère été surpassé dans la sculpture que par Michel-Ange. On a de lui en ce genre à Venise les 4 Évangélistes, le Tombeau de l'archevêque de Chypre, les statues colossales de Mars et de Neptune, les portes de bronze de la sacristie de St-Marc, et, à Rome, dans l'église St-Augustin, un groupe représentant *Ste Anne*, *la Vierge et l'enfant Jésus*. Comme architecte, il éleva à Venise la Monnaie, la bibliothèque St-Marc, les palais Cornaro et Delfino. Ses constructions unissent à la fécondité la correction, la noblesse et la grâce du style.

SANTA-AGATA, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 2 k. S. de Sessa. Ruines de Minturnes; restes magnifiques d'amphithéâtre. — Autre v. de la Terre-de-Labour, à 21 k. E. de Capoue (cathédrale, abbaye); on nomme celle-ci *Sta-Agata de' Goti*.

SANTA-CATARINA (Brésil). *V.* CATHERINE (Ste).

SANTA-CRUZ, c.-à-d. *Sainte-Croix*, v. et port de l'île de Ténériffe, sur la côte E., par 18° 33' long. O., 28° 28' lat. N.; 9000 hab. Résidence du gouverneur général des Canaries. Belle ville, 2 châteaux forts, plusieurs batteries, quelques monuments. Grand commerce de vin des Canaries.

SANTA-CRUZ (ÎLES) ou DE LA REINE CHARLOTTE, archipel du Grand-Océan Équinoxial, entre 8° 30'-12° 15' lat. S. et 163° 20'-167° 40' long. E., se compose d'un grand nombre d'îles, dont les principales sont : Sta-Cruz ou Egmont, Vanikoro, Swalow, Duff, Ourry, Cherry, Mytre et Brawell. — Découvertes en 1595 par Mendana; revues en 1767 par l'Anglais Carteret, qui, ignorant la découverte déjà faite par Mendana, leur donna le nom d'îles de la Reine Charlotte.

SANTA-CRUZ-DE-LA-SIERRA, dép. de la Bolivie, entre ceux de la Paz au N. O., de Cochabamba au S. O., de Chuquisaca au S., le pays de Chiquitos au S. E., et celui des Moxos à l'E. et au N.; env. 70 000 h.; ch.-l., Santa-Cruz. Mont. et forêts nombreuses; climat chaud et humide, beaucoup de riv. (Guapey, Mamorè, Parapiti, Sara); habitants : indigènes sauvages. Productions : riz, maïs, sucre, bois de construction, gibier, abeilles, etc. — La ville de *Santa-Cruz-de-la-Sierra*, dite aussi *San-Lorenzo-de-la-Frontera*, est sur le Guapey, à 450 kil. E. de la Paz; 10000 hab. Évêché. Fondée en 1560 par Chaves.

SANTA-CRUZ (Alvarez de BASSANO, marquis de), amiral espagnol sous Charles-Quint, prit Oran sur les Barbaresques, enleva Tunis à Barberousse, 1535, et s'empara de Penon-de-Velez, 1564, combattit à Lépante, remporta en 1582 une victoire navale près de St-Michel, une des Açores, sur Strozzi, qui commandait la flotte française destinée à soutenir les droits du prieur de Crato, et anéantit ainsi le parti de ce prétendant; mais ternit sa gloire en traitant comme pirates tous ceux qui tombèrent en son pouvoir. Il mourut en 1587, au moment de prendre le commandement de la célèbre *Armada*.

SANTA-CRUZ-DE-MARZENADO (don Alvar, marquis de), d'une illustre maison des Asturies, né vers 1687, soutint bravement la cause de Philippe V en Espagne et en Sicile, fut ambassadeur à Turin, puis en France, fut envoyé en Afrique comme gouverneur de la ville d'Oran, et fut tué dans une sortie par les Arabes (1732). Il a laissé des *Réflexions militaires*, ouvrage estimé, trad. en franç. par Vergy, 1735.

SANTA-FÉ, v. des États-Unis (Nouv.-Mexique), par 107° 13' long. O., 36° 42' lat. N.; 8000 h. Aspect misérable. Entrepôt de toute la province. Aux env., mines d'or et d'argent. Cette ville fut prise par les États-Unis en 1846.

SANTA-FÉ, v. de la Plata, ch.-l. de l'État de Sta-Fé, au confluent du Parana et du Rio-Salado; 6000 h. Fondée en 1573 par Garay, elle fut longtemps la capit. de l'Entrerios.—L'État de Santa-Fé, entre ceux d'Entrerios (dont le sépare le Parana) à l'E., de Buénos-Ayres au S. E., de San-Luis au S. O., de Cordova au N., compte env. 60 000 hab.

SANTA-FÉ D'ANTIOQUIA, — DE BOGOTA, — DE GUANAXATO, etc. *V.* ANTIOQUIA, BOGOTA, etc.

SANTA-LUCIA, ch.-l. de cant. (Corse), à 19 kil. N. E. de Sartène; 930 h. Eaux sulfureuses.

SANTA-MARIA, une des Açores, au S. de l'île St-Michel : 20 k. sur 12; 5000 h.; ch.-l., Sta-Maria.

SANTA-MARIA-DE-BETHANCURIA, ch.-l. de l'île de Fortaventura; 650 hab. Ainsi nommée en l'honneur de Béthencourt, qui le 1[er] occupa les Canaries.

SANTA-MARIA-DI-CAPUA, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre de Labour), à 4 kil. S. E. de Capoue et à 7 k. O. N. O. de Caserti; 9000 h. Palais de l'archevêque de Capoue. Cour criminelle et trib. civil.

SANTA-MARIA-DI-LEUCA, en lat. *Leuca*, v. d'Italie (Terre d'Otrante), à 16 kil. S. d'Alessano, sur le cap de Santa-Maria-di-Leuca, qui forme l'extrémité S. de l'Italie; 3000 hab. Palais de l'évêque d'Alessano.

SANTA-MARIA-SICHÉ, ch.-l. de cant. (Corse), dans l'arr. d'Ajaccio; 574 h.

SANTA-MARTA, v. de la Nouv.-Grenade (Magdalena), ch.-l. de la prov. de Sta-Marta, par 76° 29' long. O, 11° 19' lat. N.; 6000 h. Évêché. Port franc; trois forts. — Fondée en 1554, brûlée en 1596 par Drake; dévastée pendant la guerre de l'Indépendance, et presque détruite par un tremblement de terre en 1834. — La prov., sur la mer des Antilles, entre le dép. de Zulia (au Vénézuela) à l'E. et la prov. de Carthagène à l'O., a 500 kil. sur 100, et 65 000 hab.

SANTANDER, c.-à-d. *St-André*, *Portus Blendium*, v. forte et port d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. de l'intendance de Santander, à 400 kil. N. de Madrid, sur le golfe de Biscaye; 20000 hab. Évêché. Port militaire et de commerce; 2 châteaux forts; école de navigation. Fonderie royale d'ancres, canons, bombes, etc. Manuf. de tabacs, raffineries de sucre; fabriques de chapeaux, papier, toile à voile, liqueurs. Commerce actif, mais déchu depuis la déclaration d'indépendance de l'Amérique méridionale. Cabotage (avec Bilbao, Bayonne, etc.). Aux env., mines de fer. Les Français prirent cette ville en 1808. — L'intend. de S. a pour bornes le golfe de Biscaye au N., les Asturies à l'O., la Biscaye à l'E., les intend. de Burgos et de Palencia au S.; 5000 kil. carrés; 200000 hab.; elle comprend une partie des Asturies de Santillane. Sol peu fertile; pêche abondante.

SANTANDER, État de la Nouv.-Grenade, renferme 5 000 000 d'hect., avec une popul. d'env. 460000 h.,

et a pour ch.-l. Pamplona. Il tire son nom du général Santander, qui fut président en 1832.

SANTANDER (Ch. Ant. DE LA SERNA), savant espagnol, correspondant de l'Institut, né en 1752 à Colindres (Biscaye), m. en 1813, fut longtemps conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, dont il fit une des plus importantes de l'Europe. Il a publié le *Catalogue de la bibliothèque* de dom Simon de Santander (son oncle), avec de précieuses notes bibliographiques et littéraires, Bruxelles, 1792 et 1803; et un *Dictionnaire bibliographique du* XVᵉ *s.*, 1805-7.

SANTAREM, c.-à-d. *Ste-Irène*, jadis *Scalabis*, puis *Præsidium Julium*, v. de Portugal (Estramadure), à 100 kil. N. E. de Lisbonne, sur une éminence près de la r. dr. du Tage; 8000 h. Séminaire, école de théologie. Vue magnifique qui s'étend jusqu'à Lisbonne. Anc. château dit l'*Alcazaba*.—Cette ville était florissante sous les Romains. Après diverses vicissitudes, elle fut enlevée aux Maures par Alphonse I en 1147; Alphonse III l'agrandit en 1254, et depuis, les rois de Portugal y firent leur résidence jusqu'à Jean I.

SANTAREM (Emmanuel de BARROS Y SOUZA, vicomte de), né à Lisbonne en 1790, m. à Paris en 1856, prit parti en 1828 pour don Miguel contre dona Maria, fille de don Pedro, fut ministre des affaires étrangères sous le règne éphémère de ce prince, quitta le Portugal avec lui en 1834, vint se fixer à Paris, où il s'occupa d'histoire et de géographie, et y publia, entre autres savants écrits: *Relations du Portugal avec les différentes puissances du monde* (en portugais), 1836; *Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique au delà du cap Bojador*, 1842, avec un *Atlas de mappemondes et de cartes hydrographiques et historiques depuis le* XIᵉ *s. jusqu'au* XVIIᵉ, ouvrage tiré des archives de Portugal. L'auteur, égaré par l'esprit de patriotisme, y exagère souvent l'importance des découvertes de ses compatriotes. Membre de la Société de géographie de Paris, Santarem a publié dans le *Bulletin* de cette société de précieux mémoires, relatifs pour la plupart aux navigateurs portugais.

SANTA-ROSA (SANTORRE, comte de), patriote sarde, né à Savigliano en 1783, fut un des chefs de l'insurrection populaire de 1821, et devint ministre de la guerre quand Victor-Emmanuel eut abdiqué. Il montra du talent et de l'énergie; mais, mal secondé par les siens et pressé par les troupes Autrichiennes, il fut obligé de fuir, se réfugia en France, où il ne trouva que persécutions, et finit par aller combattre en Grèce. Il périt en 1825 dans l'île de Sphactérie, les armes à la main. Il avait publié à Paris en 1821: *De la révolution piémontaise.*

SANTA-SEVERINA, *Siberena*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Calabre Ult. 2ᵉ), à 41 kil. N. E. de Catanzaro; 1000 hab. Archevêché. Ville d'origine énotrienne suivant les uns, grecque selon les autres. Titre de duché au moyen âge. Elle fut détruite en grande partie par le tremblement de terre de 1783.

SANTEN, ville des États prussiens. *V.* XANTEN.

SANTENAY, village de la Côte-d'Or, à 15 k. S. E. de Beaune; 1600 h. Vins rouges estimés; bourgogne mousseux; tonnellerie. Aux environs, eaux salines froides.

SANTERRE, *Sancteriensis pagus*, petit pays de l'anc. Picardie, se divisait en Haut et Bas-S., et comprenait, dans le Ht-Santerre, Péronne (ch.-l. général), Bray et Chaulnes; dans le Bas, Montdidier et Roye. Ce pays forme auj. la partie S. E. du dép. de la Somme et quelques fractions de celui de l'Oise.

SANTERRE (J. B.), peintre d'histoire, né à Magny en 1651, m. en 1717, était élève de Bon Boullongne, mais prit surtout la nature pour guide. On estime son tableau de *Susanne*, qui lui ouvrit les portes de l'Académie (1704), et ceux d'*Adam et Ève*, de la *Madeleine*, de *Ste Thérèse en extase*. Bon coloriste, dessinateur correct, il excelle dans les études de femmes.

SANTERRE (Claude), démagogue, né à Paris en 1743, m. en 1808, était un riche brasseur du faubourg St-Antoine. Il fut un des principaux instigateurs de l'émeute du Champ de Mars, de celles du 20 juin et du 10 août 1792, auxquelles il conduisit le peuple du faubourg St-Antoine, et fut, après l'assassinat de Mandat, nommé par la Commune général de la garde nationale parisienne, puis commandant de la prison du Temple pendant que Louis XVI et sa famille y étaient renfermés. Lorsque Louis XVI, sur l'échafaud, voulut parler au peuple, il fit couvrir sa voix par un roulement de tambours. Nommé général en Vendée, il ne montra que de l'incapacité, et fut honteusement battu à Coron, près de Chollet. Arrêté à son retour, il ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Partisan du Directoire, il tenta vainement de s'opposer au 18 brumaire. Depuis, il n'a plus joué aucun rôle. Son fils a écrit sa *Vie* et défendu sa mémoire.

SANTERRE (LOURDET de), auteur. *V.* LOURDET.

SANTEUIL ou SANTEUL (J. B.), *Santolius*, poëte latin moderne, né à Paris en 1630, mort en 1697, était chanoine de St-Victor. Il s'acquit autant de célébrité par sa gaieté et ses bizarreries que par son talent poétique. Son latin, plein de verve, n'a cependant pas la couleur, la physionomie antiques. Santeuil s'était d'abord exercé dans la poésie profane, mais, à la sollicitation de Bossuet, il se consacra tout entier aux sujets religieux. Lié avec les Jansénistes, il se fit des affaires avec les Jésuites pour une épitaphe laudative d'Arnauld. On a prétendu à tort qu'il fut empoisonné par du tabac d'Espagne qu'on avait mêlé à son vin dans un repas pour animer sa verve; La Monnoye assure qu'il fut tué par l'émétique. Ses poésies consistent en *hymnes*, *inscriptions*, *épigraphes* (dont plusieurs pour les fontaines de Paris), etc. Ses *OEuvres* profanes forment 3 vol. in-12, Paris, 1729, édition Barbou; ses *hymnes* remplissent un 4ᵉ volume. Les *Hymnes* ont été trad. en vers franç. par l'abbé Saurin, 1842. On a publié sous le titre de *Santoliana* un recueil de bons mots de Santeuil.

SAN-THOMÉ ou MELIAPOUR, v. de l'Inde anglaise (Madras), à 9 kil. S. de Madras. Évêché catholique. Elle appartint aux Portugais de 1545 à 1672 et fut le ch.-l. de leurs établissements sur la côte de Coromandel; puis passa aux Français (1672), aux Hollandais (1674), enfin aux Anglais (1749).—*V.* THOMAS (S.)

SAN-THOMÉ, île de l'Afrique portugaise, dans le golfe de Guinée, à 200 kil. N. O. du cap Lopez, par 0° 25' lat. N., 4° 24' long. E.; 20 000 hab.; ch.-l. San-Thomé, qui a environ 2000 hab. (résidence d'un évêque). Pic Ste-Anne (2400ᵐ). Climat chaud et malsain, mais sol fertile. — Cette île fut découverte en 1471 par Vasconcellos le jour de la St-Thomas.

SANTIAGO ou ST-JACQUES-DE-COMPOSTELLE, *Campus Stellæ* au moyen âge, v. d'Espagne (Galice), anc. capit. de la Galice, dans l'intend. de la Corogne, sur le Sar, au pied du mont Pedroso, à 40 k. S. de la Corogne et à 508 N. O. de Madrid; 29 000 h. Archevêché (très-riche jadis), université, anc. ch.-l. de l'ordre de St-Jacques. Belle cathédrale, composée de 2 églises bâties l'une sur l'autre et qui renferme le le tombeau de S. Jacques le Majeur, avec un riche *Trésor*. Fabriques de dentelles, tanneries; commerce d'images saintes et de chapelets.— L'archevêché, qui était d'abord à Iriense, fut transféré en ce lieu vers 840, sous Alphonse II, lorsqu'on y transporta le corps de S. Jacques, patron de l'Espagne (trouvé en 808 par l'évêque Théodomir). Son nom latin de *Campusstellæ* lui vient d'une étoile miraculeuse qui, selon la légende, indiqua le tombeau de l'apôtre. On conte que peu après (sous Ramire I), à la bataille de Logrono, S. Jacques lui-même, monté sur un cheval blanc, décida la victoire qui fut remportée sur les Arabes d'Abderrahman II. Quoi qu'il en soit, la ville devint bientôt un lieu de pèlerinage des plus célèbres. Les Maures prirent et saccagèrent Santiago en 997, mais sans la garder. Charles-Quint y assembla les Cortès en 1520. Les Français l'occupèrent de 1809 à 1814.

SANTIAGO, capit. du Chili, sur la Maypocha, à 2800 k. S. de Lima, par 72° 8' long. O., 33° 16' lat. S.; 80000 h.

Siége du gouvernement, ch.-l. du dép. de son nom évêché, université, lycées, bibliothèque, monnaie, banque; consulats. Chem. de fer. Située sur un plateau élevé, la ville offre un climat sain et délicieux. Elle est belle et régulière, mais inachevée : très-belle place au centre, église St-Dominique remarquable, belle promenade de l'*Alameda*, beau pont, monnaie, palais du gouverneur; chemin de fer. Poterie, ébénisterie, sellerie. Santiago est l'entrepôt de tout le commerce du Chili. Tremblements de terre fréquents : ceux de 1822 et 1829 surtout ont fait le plus grand mal. La ville fut fondée en 1541 par Pedro de Valdivia. — Le dép. de Santiago a pour bornes celui d'Aconcagua au N., les Andes à l'E., et pour villes principales (outre Santiago) Valparaiso, Sta-Cruz, Roncagua, Tiltil; env. 280 000 hab.

SANTIAGO (île), la plus grande des îles du cap Vert (55 k. sur 22); 20 000 h.; ch.-l., Villa-da-Praya.

SANTIAGO-DE-ALANHI, v. de la Nouvelle-Grenade (Isthme), ch.-l. de la prov. de Veragua; 5000 h.

SANTIAGO-DE-CUBA, ch. du dép. oriental de Cuba, à l'embouch. du Santiago, à 800 k. S. E. de la Havane; 30 000 h. Archevêché. Port excellent, défendu par le château fort del Morro. L'air y est malsain et l'on y manque d'eau. —Cette ville, fondée en 1514 par Diego Velasquez, a été jusqu'à 1589 la capit. de l'île de Cuba. Dévastée par un tremblement de terre en 1852.

SANTIAGO-DE-HAÏTI, ou *S. de los Caballeros*, v. d'Haïti, ch.-l. du dép. du Nord-Est, à 170 kil. N. O. de St-Domingue, a un petit port à 24 kil. de là; 10 000 h.

SANTIAGO-DEL-ESTERO, v. de la Plata, anc. ch.-l. de l'État de son nom, sur le Rio Dulce, à 880 k. N. O. de Buénos-Ayres; env. 3000 h. Fondée en 1562. — L'État de Santiago est situé entre ceux de Tucuman au N., de Catamarca à l'O., de Cordova au S.

SANTIAGO-DE-LA-VÉGA. *V.* SPANISH-TOWN.

SANTIAGO-DE-LOS-CABALLEROS. *V.* GUATEMALA (VIEILLE) et SANTIAGO-DE-HAÏTI.

SANTILLANE, *Concana*, v. de la Vieille-Castille (Santander), sur quatre petits ruisseaux : 2300 hab. Ancien château. Patrie de l'architecte J. de Herrera, qui termina l'Escurial. — Jadis capit. de la partie orientale des Asturies, qui prenait de là le nom d'*Asturie de Santillane*, par opposition à l'*Ast. d'Oviedo*.

SANTILLANE (Don Inigo Lopez de MENDOZA, marquis de), un des premiers seigneurs et des plus grands poëtes de la cour du roi de Castille Jean II, né à Carrion de los Condes en 1398, m. à Guadalaxara en 1458, était fils d'un grand amiral de Castille. Disciple et ami du marquis de Villena, il acquit lui-même en Europe la réputation de chevalier accompli. On a de lui : le *Centiloquio*, recueil de cent maximes de morale et de politique, qu'il composa pour l'instruction du prince royal (depuis Henri IV de Castille); le *Proemio*, notice curieuse sur l'origine de la poésie et sur les anciens poëtes; *la Comediata de Ponza*, essai de drame, où il décrit la bataille que le roi d'Aragon Alphonse V livra aux Génois en 1435; le *Manuel des favoris*, poëme sur la mort du connétable Alvaro de Luna. Ses poésies, d'un style élégant, sont gâtées par l'affectation de l'érudition.

SANTO-ANTONIO-DE-TIJUCO, v. du Brésil (Minas-Geraës), dans les monts Espinhaço et le district Diamantin, à 550 kil. N. de Rio-de-Janeiro; 6000 h.

SANTO-DOMINGO, v. de l'île de Haïti, capit. de la partie espagnole, sur la côte S. E., à 320 kil. E. du Port-au-Prince, à l'embouchure de l'Ozama; 7000 h. Jolie ville; belle cathédrale gothique. Commerce peu important.— Fondée sur la rive gauche de l'Ozama par Barth. Colomb en 1496, sous le nom de *Nouv.-Isabelle*, elle fut presque détruite par un ouragan en 1504, et rebâtie sur la rive droite dans le lieu qu'elle occupe à présent : elle fut alors appelée *Sto-Domingo* du prénom du père de Colomb, qui avait S. Dominique pour patron. Elle fut surtout florissante au XVIe s. Fr. Drake la prit en 1586, et les Français en 1795. Après avoir fait partie de la rép. d'Haïti, elle s'est constituée (1843) en république indépendante. *V.* HAÏTI.

SANTO-ESPIRITO (Brésil). *V.* ESPIRITO-SANTO.

SANTONA, v. forte et port d'Espagne (Vieille Castille), à 26 kil. E. de Santander, sur une presqu'île, dans une baie du golfe de Biscaye; 1200 hab. Prise par les Français en 1809 et 1823.

SANTONES, peuple de Gaule, au S. des Pictones, avait pour ch.-l. *Santones*, d'abord *Mediolanum* (auj. *Saintes*), et pour autres villes principales *Santonum portus* (la Rochelle) et *Inculisma* (Angoulême). Ce peuple, qui faisait d'abord partie de la Celtique, en fut séparé par Auguste pour être joint à l'Aquitaine. Il occupait la *Saintonge*, l'*Angoumois* et l'*Aunis*.

SANTONS, espèce de moines musulmans, analogues aux *Calenders*, mènent une vie vagabonde; ils simulent la folie (parce qu'elle passe pour inspiration chez les Musulmans), querellent ceux qu'ils rencontrent, ou demandent l'aumône tout armés, et souvent même détroussent les voyageurs.

SANTO-PIETRO, ch.-l. de c. (Corse), dans l'arrond. de Bastia; 1547 hab.

SANTORIN (île), l'anc. *Thera*, île de Grèce (Cyclades), au S. de celle d'Ios, par 23° 8' long. E., 36° 22' lat. N., a 15 kil. sur 7 et env. 13 000 h. Terrain de formation volcanique: la côte occid., en forme de croissant, est une portion de la circonférence d'un ancien cratère. Vins estimés, grains, coton, etc. — Devenue chrétienne à la fin du IIIe s., l'île de Théra (*V.* ce nom) prit le nom de Ste Irène, qui y fut martyrisée en 304 : c'est ce nom qui, en se corrompant, a formé Santorin. Après la 4e croisade, elle fit partie du duché de Maxos. Elle fut conquise par les Turcs en 1537, et prit part à l'insurrection grecque. Elle fait auj. partie, dans le royaume de Grèce, du nome des Cyclades : elle forme, avec Nio, Amorgos et Anaphé une éparchie ou diocèse, dont *Phira*, la ville principale de l'île, est le chef-lieu.

SANTOS, v. et port du Brésil (St-Paul), dans l'île St-Vincent, côte N., à 50 kil. S. E. de St-Paul, 7000 h. Bon port; riz et café renommé. — Fondée en 1545.

SANTO-THOMAS, port de Guatemala, au fond de la baie de Honduras, donne son nom à un établissement belge fondé en 1843, entre les fleuves Potochic au N. et Montagna au S.

SANUDO (Marc), général vénitien, né en 1153, m. en 1220, fit partie de la 4e croisade, aida les Francs à renverser l'empire de Constantinople et à fonder l'empire latin, s'empara, pour les Vénitiens, des Sporades et des Cyclades, notamment de Naxos (1207), fut créé *duc de l'Archipel* par l'emp. latin Henri, et transmit ce titre à ses descendants. Favorisé par les Génois, il se rendit indépendant, enleva Candie à ses compatriotes, et se fit proclamer roi de cette île, mais il la perdit bientôt. Néanmoins, il conserva Naxos et s'y maintint jusqu'à sa mort. Ses successeurs portèrent le titre de *ducs de l'Archipel* jusqu'à Jean Sanudo, 6e duc, qui, à la fin du XIVe s., donna la main de sa fille et la souveraineté de Naxos au prince de Négrepont.

SANUTO (Marino), dit l'*Ancien* ou *Torsello*, noble Vénitien, fit cinq voyages en Palestine, s'efforça, mais sans succès, de susciter une croisade, convoitant l'Égypte pour Venise, et composa dans ce but son *Liber secretorum Fidelium crucis super Terræ sanctæ recuperatione* (1306), ainsi que des *Cartes de la Méditerranée*, qu'il présenta en 1321 au pape Jean XXII. Son ouvrage a été publié par J. Bongars, dans les *Gesta Dei per Francos*, t. II. On doit à M. Postansque une dissertation *De Marini Sanuti vita et scriptis*, 1855.

SANUTO (Marino), *le Jeune*, né à Venise en 1466, m. en 1531, était historiographe de la république. Il a laissé, entre autres ouvrages : *De adventu Caroli* (Charles VIII) *in Italiam adversus regnum neapolitanum* (resté manuscrit, et dont la Bibliothèque impériale de Paris possède un exemplaire); *De origine urbis Venetæ et vita omnium ducum*, ouvrage publié par Muratori, Milan, 1733, in-f., et qu'on appelle la *Chronique de Sanuto*.

SANVIC, bg de la Seine-Inf., attenant au Hâvre

et auj. réuni en partie à cette ville; 2529 h. Chaux hydraulique noir animal, épuration de goudron.

SANZIO (Raphaël), peintre. *V.* RAPHAEL.

SAÔNE, l'*Araris* des anciens, *Segona* ou *Saucona* au moyen âge, riv. de France, naît à Vioménil (arr. de Mirecourt), dans le S. O. du dép. des Vosges, coule au S., traverse les dép. de Hte-Saône, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, sépare ceux du Rhône et de l'Ain, et tombe dans le Rhône, à Lyon, par la r. dr., après un cours de 450 kil. Elle arrose Châtillon-sur-Saône, Port-sur-Saône, Gray, Pontailler, Auxonne, St-Jean-de-Losne, Verdun-sur-Saône, Châlon, Tournus, Mâcon et Trévoux. Ses principaux affluents sont : à droite, l'Armance, le Salon, la Tille, l'Ouche; à gauche, l'Oignon, le Doubs, la Seille, la Reyssouse, la Veyle. Elle reçoit en outre les canaux de Bourgogne, du Centre et du Rhône-au-Rhin. Sujette à des crues désordonnées, cette riv. a causé de fréquentes inondations dont la ville de Lyon a eu surtout à souffrir, notamment en 580, 1570, 1602, 1709, 1840.

SAÔNE (dép. de la HAUTE-), entre ceux des Vosges au N., du Doubs et du Jura au S., du Ht-Rhin à l'E., de la Hte-Marne et de la Côte-d'Or à l'O. : 4340 kil. carr. et 317183 hab.; ch.-l., Vesoul. Il est formé d'une partie de la Franche-Comté. Pays montagneux, couvert au N. et à l'E. par une ramification des Vosges; climat humide, mais sain. Manganèse, plomb argentifère, cuivre pyriteux et argentifère; houille, tourbe; marbre, granit, jaspe, albâtre, plâtre; pierres à aiguiser et meulières; terres alumineuses, vitrioliques et à potier, sable à verre; eaux minérales. Sol fertile (grains, légumes, colza, navette, lin, chanvre, vins ordinaire en abondance). Gros bétail, chevaux, porcs. Grande industrie (hauts fourneaux, forges, tréfileries; quincaillerie, pièces d'horlogerie; tissus de coton; verre, faïence, poterie; moulins à huile, kirsch). Commerce actif. Beaucoup d'antiquités et de médailles. — Ce dép. a 3 arr. (Vesoul, Gray, Lure), 28 cant., 651 communes : il appartient à la 7e division militaire, ressortit à la cour impériale et fait partie de l'archevêché de Besançon.

SAÔNE-ET-LOIRE (dép. de), entre ceux de la Côte-d'Or au N., de la Loire, du Rhône, de l'Ain au S., du Jura à l'E., de l'Allier à l'O. : 8436 kil. carr.; 582137 hab.; ch.-l., Mâcon. Il est formé d'une partie de l'anc. Bourgogne. Mont. du Charolais, nombreux coteaux. Outre la Saône et la Loire, ce dép. est arrosé par plusieurs petites rivières qui se partagent entre la Loire et le Rhône (l'Arroux, la Seille, etc.). Fer, houille, cristal de roche, albâtre, marbre, pierre lithographique, pierre de taille; eaux minérales. Prairies, forêts; froment, pommes de terre, chanvre, fruits; nombreux vignobles, bons vins. Gros et menu bétail, chevaux, porcs, etc. Forges et usines à fer; tissus de coton, de fil, de laine; horlogerie; eau-de-vie de marc, etc. Commerce actif, surtout en vins de Mâcon. — Ce dép. a 5 arr. (Mâcon, Louhans, Charolles, Châlon, Autun), 48 cantons, 592 communes; il appartient à la 8e div. militaire, dépend de la cour impér. de Dijon et forme l'évêché d'Autun.

SAORGE ou SAORGIO, ch.-l. de c. (Alpes marit.), à 37 kil. N. E. de Nice; 3356 h. Château fort qui commande le col de Tende; pris par Masséna en 1794.

SAOSDUCHÉE. *V.* NABUCHODONOSOR I.

SAPAUDIA, nom latin de la SAVOIE.

SAPHADIN. *V.* MÉLIK-EL-ADEL.

SAPHIRA. *V.* ANANIAS.

SAPHO, *Sappho*, célèbre femme poëte, né à Mitylène (Lesbos), vers 612 av. J.-C., resta veuve de bonne heure, conspira avec Alcée contre Pittacus, tyran de sa patrie, fut bannie et alla mourir en Sicile. On raconte que, méprisée de Phaon dont elle était éprise, elle mit fin à ses jours en risquant le saut de Leucade : ces faits paraissent appartenir à une autre Sapho, Lesbienne aussi, mais d'Érésos, courtisane fameuse en son temps, et qui vécut plus tard. Les anciens sont unanimes pour admirer la verve et le feu qui brillaient dans les vers de Sapho : on la surnommait la *Dixième muse;* son nom a été depuis appliqué aux femmes qui se livraient avec le plus de succès à la poésie lyrique. Sapho inventa le *vers saphique* (un trochée, un spondée, un dactyle et deux trochées : *Vidimus flavum Tiberim, retortis*). Il ne nous reste de ses poésies que quelques fragments, parmi lesquels on remarque l'*Hymne à Vénus*, et 4 strophes d'une belle ode *à l'Aimée*, traduite en latin par Catulle, en français par Boileau et Delille. Le tout a été recueilli par Wolf, Hambourg, 1733, par Vogler, Leips., 1810, et se trouve dans les recueils de Gaisford (1823), de Schneidewin (1839) et de Bergk (1843).

SAPOR ou mieux CHAHPOUR, nom commun à plusieurs rois sassanides de Perse et d'Arménie.

SAPOR I, roi de Perse de 238 à 271, fils d'Artaxerce I et d'une esclave du sang des Arsacides, envahit la Mésopotamie (242), alors au pouvoir des Romains, mais recula devant l'empereur Gordien, qui lui imposa une paix désavantageuse; s'empara de l'Arménie après en avoir tué le roi Chrosroès, reprit les armes contre Rome sous Valérien, pénétra en Syrie, et, s'étant concerté avec le traître Macrien, fit prisonnier l'emp. Valérien (260), qu'il traita avec barbarie (*V.* VALÉRIEN); put alors ravager sans obstacle la Syrie, la Cappadoce, la Cilicie (260); mais fut forcé à la retraite et battu au passage de l'Euphrate par Odénat qui le poursuivit jusqu'à Ctésiphon (261). Il venait de s'allier avec Zénobie contre Aurélien, lorsqu'il mourut, laissant le trône à son fils Hormisdas I. — II, fils posthume d'Hormidas II, fut proclamé roi avant sa naissance (310), marcha à 16 ans contre les Arabes qui infestaient ses États, persécuta les Chrétiens, protégea en Arménie la faction idolâtre qui chassa Chosroès de ce royaume (338), imposa tribut à ce prince, qui avait été rétabli par Constance II, puis fit directement la guerre aux Romains, leur livra neuf batailles, entre autres celle de Singare, où il resta vainqueur (348), tenta en vain de prendre Nisibis (350), mais réussit en 359, après un siége meurtrier, à s'emparer d'Amide, puis fit la guerre à Julien, devenu empereur : après plusieurs revers, il gagna, sur les bords du Tigre, une bataille dans laquelle ce prince fut blessé mortellement (363). Il se fit céder par Jovien, son successeur, les provinces que les Romains possédaient au delà du Tigre, avec la suprématie sur l'Arménie et sur l'Ibérie. Il mourut en 380. — III régna de 384 à 389, après Artaxerce II, et acheta la paix de Théodose le Grand.

SAPOR, roi d'Arménie, fils d'Iezdedjerd I, roi de Perse, fut fait roi d'Arménie à la mort de Chosroès *III*, en 415. Il tenta en vain de détacher ses sujets du Christianisme et de l'alliance des Romains : une insurrection lui enleva la couronne d'Arménie pendant un voyage qu'il fit à Ctésiphon (420).

SARA, fille de Tharé et nièce d'Abraham, devint sa femme. Abraham, la donnant pour sa sœur, l'emmena en Égypte, où le pharaon Apophis voulut attenter à sa chasteté, puis la conduisit dans les États d'Abimélech, qui conçut aussi de la passion pour elle; mais, protégée de Dieu, elle réussit à se soustraire à leurs coupables entreprises. Longtemps stérile et se voyant âgée, elle avait engagé son époux à épouser Agar, sa servante; peu d'années après, elle devint elle-même enceinte, quoique âgée de 90 ans, et mit au monde un fils, Isaac. Dans la suite, ayant eu sujet de se plaindre d'Agar, elle la fit chasser par Abraham, ainsi que son fils Ismaël. Elle m. à 127 ans.

SARABAT ou KEDOUS, *Hermus*, riv. d'Anatolie, naît dans le Mourad-Dagh, coule au S. O., à l'O., et tombe dans le golfe de Smyrne, à 18 kil. N. O. de Smyrne, après un cours de 280 kil.

SARAC, roi de Ninive. *V.* CHINALADAN.

SARACÈNES, *Saraceni* tribu nomade de l'Arabie déserte, vers le N., résista longtemps aux forces de l'empire d'Orient et fut des premières à embrasser l'Islamisme. Les Saracènes paraissent avoir donné leur nom aux Sarrasins du moyen âge.

SARAGOSSE, *Salduba*, puis *Cæsarea Augusta*,

en espagnol *Zaragoza*, anc. capit. de l'Aragon, auj. ch.-l. de l'intend. de Saragosse, sur l'Èbre, à 28 kil. N. E. de Madrid; 50000 hab. Archevêché, cour d'appel, université, plusieurs colléges, séminaire, académie des beaux-arts, bibliothèque. Belle cathédrale, fameuse église Notre-Dame del Pilar, renfermant une image de la Vierge qui attire beaucoup de pèlerins; tour penchée, dite *Torre Nueva*; beau pont, chemin de fer. Scieries, draps fins, vins et eaux-de-vie. Beaux environs; pâturages renommés. — Saragosse fut, dit-on, fondée par les Phéniciens; les Romains l'agrandirent et l'embellirent; Auguste y établit une colonie de vétérans, lui donna le nom de *Cæsarea Augusta* (dont *Saragosse* n'est qu'une corruption), et en fit une des premières villes de la Tarraconaise. Les Suèves s'en emparèrent en 452, les Goths en 470 et les Sarrasins en 712. En 1014, elle devint la capitale d'un petit État maure; en 1118, Alphonse, roi d'Aragon, la reprit après un long siége. Après la mort du roi d'Espagne Charles II, Saragosse prit parti pour l'archiduc Charles, qui battit Philippe V sous ses murs en 1710. Cette ville soutint contre les Français en 1808 et 1809 deux siéges fameux par l'héroïque défense des habitants (*V.* PALAFOX). — L'intend. de S., entre celles de Huesca au N. E., de Tarragone à l'E., de Castellon au S. E., de Téruel au S., de Soria et de Logrono à l'O. et de Pampelune au N. O., a 225 kil. sur 90, et 350 000 h.

SARAJEVO, v. de Turquie. *V.* BOSNA-SÉRAÏ.

SARAMON, ch.-l. de cant. (Gers), sur la Gimone, à 22 kil. S. E. d'Auch; 1299 hab. Ville fort ancienne.

SARAOUAN, prov. du Béloutchistan, entre le Kaboul au N., le Katch-Gandava à l'E., le Djalaouan au S., le Mékran au S. O.: 380 kil. sur 150; ch.-l., Kélat. Élève de chameaux, moutons et chèvres.

SARATOGA, v. des États-Unis (New-York), à 260 k. N. de New-York; 4000 hab. Eaux minérales en grande vogue, efficaces surtout dans les maladies du foie et des intestins. Le général anglais Burgoyne fut battu près de là, le 17 oct. 1777, par le gén. américain Gates.

SARATOV, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Saratov, sur la r. dr. du Volga, à 1590 k. S. E. de St-Pétersbourg; 44 000 h. Évêché grec, cour civile et criminelle. Gymnase et jardin botanique. Ville très-commerçante, centre des échanges entre Moscou et Astrakan; foire de chevaux. Aux env., mines d'alun, culture du mûrier. — Bâtie en 1594 sur la r. g. du Volga, elle fut presque détruite en 1774 par un incendie et reconstruite sur la r. dr. du fleuve. — Le gouvt de Saratov, entre ceux de Penza et de Simbirsk au N., d'Orenbourg à l'E., d'Astrakhan au S., des Cosaques du Don, de Voronéje et de Tambov à l'O., a env. 600 kil. en long et en large et 1 500 000 hab. Le sol est très-fertile au N. E.; dans la partie du S. E. sont des steppes immenses. Outre le Volga, fleuve principal, on y remarque les deux Ouzen, l'Irgiz, le Khoper et le lac Altan, qui fournit par an 180 000 000 de kilogr. de sel.

SARAZIN (Jacq.), sculpteur, né à Noyon en 1590, m. en 1660, passa 18 ans à Rome où il reçut les conseils du Dominiquin et gagna la protection du cardinal Aldobrandini, obtint à son retour la faveur de Richelieu qui l'employa, devint gendre de Vouet, et eut grande part à l'établissement de l'Académie de peinture, où il entra dès la fondation (1655) et dont il fut le premier recteur. On remarque parmi ses œuvres *Atlas* et *Polyphème*, à Rome; *S. Jean et S. Bruno*, à Lyon; les *Quatre anges de l'Église* à St-Nicolas-des-Champs, à Paris; le *Mausolée du cardinal de Bérulle*, à l'Oratoire de Paris. Son chef-d'œuvre est le monument de H. de Bourbon, qui représentait *la Religion, la Justice, la Piété, la Force*, avec 14 bas-reliefs en bronze, et qui se trouvait dans l'église des Jésuites de la rue St-Antoine. Ce maître unissait le naturel au grandiose, l'élégance à la sévérité.

SARAZIN, poëte. *V.* SARRASIN.

SARBIEVIUS (Casimir SARBIEWSKI, en latin), poëte latin moderne, né en 1595 dans le duché de Masovie (Pologne), entra chez les Jésuites et fut professeur au collége de Wilna. Il réussit surtout dans le genre lyrique et composa 4 livres d'*Odes* qui l'ont fait surnommer par ses compatriotes l'*Horace polonais*. Pendant un voyage à Rome, sous le pontificat d'Urbain VIII, il fut chargé de revoir les hymnes du Bréviaire. La meilleure édition de ses poésies est celle de Barbou, Paris, 1791, in-12.

SARDAIGNE, *Ichnusa*, puis *Sardinia* chez les anciens, grande île de la Méditerranée, au S. de la Corse, dont elle est séparée par le détroit de Bonifacio, fait partie des anciens États sardes, qui avaient tiré de là le nom de *Royaume de Sardaigne*; elle a env. 270 kil. du N. au S., sur 115 de moyenne largeur, et 550 000 hab.; capit., Cagliari (Pour la division administrative, *V.* ci-après ÉTATS SARDES). La Sardaigne est hérissée de hautes montagnes, dont les principales sont le Gennargentu (*Janua Argenti*), au centre, et le Limbosa, au N.; le Tirsi ou riv. d'Oristano est le principal cours d'eau. Le climat de l'île, sain dans les montagnes, est moins salubre dans les parties basses et humides; le sol est très-fertile, surtout en céréales, ce qui faisait jadis nommer cette île la nourrice de Rome, mais l'agriculture est arriérée; la pêche y est très-abondante. On trouve dans l'île beaucoup de mines (fer, plomb, houille, anthracite, cuivre, marbres, basalte, améthystes, *sardoines*, etc.). L'industrie est faible, le commerce très-borné. En général, le Sarde est très-pauvre. — La Sardaigne était appelée par les Grecs *Sandaliotis* ou *Ichnusa*, d'après sa forme assez semblable à celle d'une *sandale* ou d'un pied. Elle semble avoir été peuplée, partie par les Ibères, partie par les Pélasges, les Étrusques et les Phéniciens; elle reçut ensuite quelques colonies grecques. Les Carthaginois s'y introduisirent en 512 av. J.-C. et y dominèrent jusqu'au milieu du IIIe s. av. notre ère; Rome y mit le pied dès 259 av. J.-C., et finit par l'enlever aux Carthaginois (en 238, après la guerre des Mercenaires). Genséric en devint maître vers 436 de J.-C. Les Grecs, qui la reprirent sur les Vandales, ne purent la défendre contre les Arabes d'Espagne, qui s'y établirent de bonne heure. Aidés de Pise et de Gênes, les indigènes se débarrassèrent des infidèles en 1022. L'île fut alors partagée en quatre judicatures indépendantes: Arborée ou Oristano à l'O., Oléastro à l'E., Gallura au N. E., et Torrès au N. O.; mais bientôt la Sardaigne tomba sous le joug des deux républiques de Pise et de Gênes, qui, en 1175, se la partagèrent sous la médiation du pape. Frédéric II en investit son fils Enzio (1239), mais, après la chute des Hohenstaufen, Pise en redevint maîtresse (1258). Jacques II le Juste, roi d'Aragon, la conquit sur Pise en 1297, et depuis ce temps jusqu'à 1714 elle fit partie de la couronne d'Aragon, puis de l'Espagne. Le traité de Rastadt la donna en 1714 à l'Autriche, mais celle-ci la céda dès 1720 au duc de Savoie, Victor-Amédée II, qui prit alors le titre de *roi de Sardaigne*. Dépouillés de leurs États de terre ferme par la France, les rois de Sardaigne Charles-Emmanuel et Victor-Emmanuel se réfugièrent dans cette île et y résidèrent de 1798 à 1814.

SARDAIGNE (Royaume de). *V.* SARDES (ÉTATS).

SARDANAPALE, dit aussi *Tonos-Concoleros*, dernier souverain du 1er empire d'Assyrie, régna de 797 à 759 av. J.-C., ou, selon quelques-uns, de 836 à 817, et vécut dans le luxe et la mollesse, négligeant les soins du gouvernement. Arbacès, prince mède, et Bélésis, prince chaldéen, soulevèrent contre lui les Mèdes, les Perses et les Babyloniens. Alors Sardanapale quitta sa vie voluptueuse et prit les armes: il gagna d'abord une bataille sur les rebelles, mais il fut vaincu dans une seconde rencontre, et se retira dans Ninive où il se défendit pendant plus de deux ans. Un débordement du Tigre ayant ouvert aux assiégeants une large brèche dans les murs de la ville, il reconnut l'impossibilité de résister plus longtemps. Toutefois, ne voulant pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis, il fit élever dans une des cours de son

palais un immense bûcher où il plaça ses trésors et il s'y jeta lui et ses femmes (759). Du reste, rien de plus incertain que tout ce que l'on raconte de Sardanapale. Après sa mort, l'empire d'Assyrie fut démembré : il se forma 3 nouveaux royaumes : ceux de Médie, de Babylone, de Ninive. Phul, son fils, régna sur le dernier sous le nom de Sardanapale II. *V.* PHUL.

SARDES, auj. *Sart*, capit. du roy. de Lydie, sur le Pactole, près de son confluent avec l'Hermus, dans une plaine délicieuse et fertile, au pied du mont Tmolus. Vainqueur de Crésus, Cyrus prit Sardes en 547 av. J.-C., et mit ainsi fin au roy. de Lydie. Sous les Perses cette ville fut le ch.-l. de la 2ᵉ satrapie. Sa richesse, longtemps proverbiale, baissa pendant la période persane, bien que Sardes fût comme le point de contact des Grecs et des Perses, et le centre d'un grand commerce de terre, surtout du commerce d'esclaves. Lors de la révolte de l'Ionie contre la Perse, Sardes fut brûlée par les Athéniens (499). En 262, Eumène, roi de Pergame, battit Antiochus I aux environs de Sardes et s'empara de la ville. Sous les Romains, héritiers des rois de Pergame, elle redevint très-florissante : Florus l'appelle *la Seconde Rome*. Renversée par un tremblement de terre sous Tibère, elle fut relevée par ce prince ; Adrien l'embellit encore. On y célébrait de 4 en 4 ans des jeux magnifiques. Sardes embrassa de bonne heure le Christianisme : S. Jean y établit un des 1ᵉʳˢ évêchés. Elle fut détruite par Tamerlan en 1402. On n'y voit plus que des ruines.

SARDES (ÉTATS) ou **ROYAUME DE SARDAIGNE**, anc. État d'Europe, se compose de deux parties distinctes, l'île de Sardaigne (*V.* ci-dessus) et les États de terre-ferme. Ceux-ci, situés au N. de l'Italie, partie à l'E. des Alpes, partie à l'O. de ces montagnes, entre la Suisse au N., la France à l'O., la Vénitie à l'E. et la Méditerranée au S., comprenaient le duché de Savoie, le Piémont, le Montferrat, le comté de Nice, le marquisat de Saluces, le duché de Gênes et une partie de l'anc. Milanais. En y ajoutant la Sardaigne, le tout ensemble montait à 76 268 k. carrés et à 5 000 000 d'hab. environ ; capitale, Turin.

En 1860, avant la formation du *Royaume d'Italie*, les États sardes étaient partagés en 14 divisions, subdivisées elles-mêmes en 50 provinces ou intendances :

Divisions.	*Provinces.*
Turin......	Turin.
	Pignerol.
	Suse.
Coni........	Coni.
	Mondovi.
	Alba.
	Saluces.
Novare.....	Novare.
	Lomelline.
	Pallanza.
	Ossola.
	Val-Sesia.
Alexandrie..	Alexandrie.
	Asti.
	Voghera.
	Tortone.
	Bobbio.
Verceil.....	Verceil.
	Bielle.
	Casal.
Ivrée......	Ivrée.
	Aoste.
Gênes......	Gênes.
	Chiavari.
	Novi.
	Levante.

Divisions.	*Provinces.*
Savone....	Savone.
	Acqui.
	Albenga.
Nice......	Nice.
	Oneille.
	San-Remo.
Annecy....	Annecy.
	Faucigny.
	Chablais.
Chambéry.	Chambéry.
	H.-Savoie.
	Maurienne.
Sardaigne.	
Cagliari...	Cagliari.
	Iglesias.
	Isili.
	Oristano.
Nuoro	Nuoro.
	Cuglieri.
	Lanusei.
Sassari.....	Sassari.
	Alghero.
	Ozieri.
	Tempio.

Les États de terre ferme, sillonnés par les ramifications des Alpes, sont très-montagneux ; cependant on trouve au N. E., dans le Piémont, de vastes et riches plaines. Ce pays est arrosé par le Rhône, l'Isère, le Var, et la Magra, affluents de la Méditerranée ; par le Pô et ses affluents, Tanaro, Stura, Doire-Baltée, Doire-Ripaire, Sesia, Tessin, dont les eaux se rendent à l'Adriatique. Les produits les plus importants du sol sont le riz, le maïs, le froment, les vins, les huiles, les figues, les citrons, les oranges, le miel. On y élève principalement des mulets et des abeilles. Les richesses minérales consistent en fer, argent, plomb, cuivre, soufre, manganèse, cobalt, albâtre, marbres, sel ; on y trouve un assez grand nombre de sources minérales, la plupart sulfureuses. L'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences fleurissent dans les anciens États sardes. On y compte 4 universités : Turin, Gênes, Cagliari, Sassari, et 6 archevêchés : Turin, Gênes, Verceil, Cagliari, Oristano, Sassari. Le gouvernement est une monarchie héréditaire représentative.

Le royaume de Sardaigne a eu pour point de départ le comté de Maurienne, dont les possesseurs, vassaux des rois d'Arles dès 999, devinrent en 1027 comtes de toute la Savoie. Ils y réunirent le comté de Suze, puis Turin (1091), et eurent de plus le vicariat de l'empire en Piémont et en Lombardie. A la mort de Philippe, comte de Savoie (1285), qui ne laissa pas d'enfants, la maison de Sardaigne se trouva partagée en 3 branches, dites de Vaud, de Piémont et de Savoie, qui furent formées par ses 3 neveux. Les deux premières cessèrent de régner en 1359 et en 1418 ; la 3ᵉ, qui eut pour tige Amédée V, avait dans l'intervalle réuni la Bresse, le Bugey, les baronnies de Vaud, de Gex et de Valromey. Amédée VIII, premier duc de Savoie (1416), qui fut quelque temps pape sous le nom de Félix V (1439-1447), y ajouta le Génevois, le Valais et le comté de Nice ; en outre, il hérita en 1418 du Piémont. A sa mort, la Savoie, déchirée par des troubles, tomba sous l'influence de la France. S'étant plus tard déclarée pour Charles-Quint contre François I, elle fut occupée par les Français et resta province française pendant 15 ans (1532-59). La paix de Cateau-Cambrésis lui rendit son duc Emmanuel-Philibert (le vainqueur de St-Quentin). Charles-Emmanuel conquit en 1588 le marquisat de Saluces ; mais, par la paix de Lyon (1601), il céda la Bresse et le Bugey à Henri IV. Allié tantôt à la France, tantôt à l'Autriche, Victor-Amédée I obtint de celle-ci en 1708 le Montferrat et quelques districts du Milanais, notamment Alexandrie. En 1714, à la paix de Rastadt, il reçut la Sicile, mais il fut forcé de l'échanger en 1720 contre la Sardaigne. A dater de ce moment, les ducs de Savoie prirent le titre de *rois de Sardaigne*. L'Autriche céda encore à la Savoie, en 1735, Novare et Tortone, en 1745, Vigevano. Le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel II, s'étant déclaré pendant la Révolution contre la France, fut en 1798, après la prise de Turin par Joubert, dépouillé de tous ses États de terre ferme, qui furent réunis à la République ; il se retira en Sardaigne où il continua de régner ; mais il abdiqua en 1802 en faveur de Victor-Emmanuel, son frère, qui pendant plusieurs années ne régna que sur la Sardaigne. Les événements de 1814 rendirent à Victor-Emmanuel la Savoie et le Piémont ; on y joignit l'ancienne république de Gênes et le comté de Nice. En 1821 eut lieu en Piémont une révolution constitutionnelle à l'imitation de celle de Naples (*V.* SANTA-ROSA), mais l'Autriche étouffa ce mouvement dans l'année même. En 1848, le roi Ch.-Albert, échappant à l'influence autrichienne, donna à ses États une constitution libérale et seconda de tout son pouvoir l'affranchissement de l'Italie ; mais, trahi à Milan, puis vaincu à Novare, il abdiqua (1849), et alla mourir en Portugal. Son fils, Victor-Emmanuel II, n'en poursuivit pas moins l'accomplissement de son projet. Pour en préparer le succès, il s'allia intimement à la France et à l'Angleterre et prit part avec elles à la guerre d'Orient. Attaqué inopinément par l'Autriche en 1859, il réussit avec le secours de la France à repousser l'agression, aida l'Italie à se délivrer de la domination autrichienne et fut proclamé en 1860 *roi d'Italie*. *V.* ITALIE.

1. *Comtes de Maurienne, puis de Savoie.*		Philibert I,	1472
Bertold, comte de Maurienne,	999	Charles I,	1482
Humbert I, *aux Blanches Mains*, 1er comte de Savoie,	1027	Charles II,	1489
Amédée I,	1048	Philippe II,	1496
Amédée II,	1060	Philibert II,	1497
Humbert II,	1072	Charles III,	1504
Amédée III,	1118	Emmanuel - Philibert,	1553
Humbert III,	1118	Ch.-Emmanuel I,	1580
Thomas I,	1188	Victor-Amédée I,	1630
Amédée IV,	1233	Franç.-Hyacinthe,	1637
Boniface,	1253	Ch.-Emmanuel II,	1638
Pierre,	1263	3. *Rois de Sardaigne.*	
Philippe I,	1268	Victor-Amédée, II (*comme duc*),	1675
Amédée V, *le Grand*,	1285	I (*comme roi*),	1720
Édouard,	1323	Ch. - Emmanuel I (III *comme duc*),	1730
Aymon,	1329	Victor-Amédée II,	1773
Amédée VI, *le Vert*,	1343	Ch.-Emmanuel II,	1796
Amédée VII, *le Rouge*,	1383	*en Sardaigne*,	1798-1802
2. *Ducs de Savoie.*		Victor-Emm. I : *en Sardaigne*,	1802
Amédée VIII (*d'abord comte; duc à partir de* 1416),	1391	*sur tous les États Sardes*,	1814
Louis,	1459	Charles-Félix,	1821
Amédée IX,	1465	Charles-Albert,	1831
		Victor-Emman. II,	1849

SARDIQUE, *Ulpia Sardica*, auj. *Sophia*, v. de la Dacie Inf., devint au IVe s. la capitale du diocèse d'Illyrie orientale. Patrie de l'empereur Galère. Il s'y tint en 347 un concile qui condamna les Ariens.

SARDONES, peuple de la Narbonaise 1re, au S., sur la Méditerranée, était limitrophe de l'Hispanie, et avait pour villes principales *Ruscino* et *Illiberis*. Leur pays a formé le Roussillon; c'est auj. le dép. des Pyrénées orientales. On suppose, d'après leur nom, que les *Sardones* étaient sortis de la Sardaigne.

SAREPTA, auj. *Sarfend*, v. de Phénicie, sur la Méditerranée, entre Tyr et Sidon. Le prophète Élie ressuscita le fils d'une *veuve de Sarepta*.

SAREPTA, v. de Russie, sur la Sarpa, à 1320 k. S. O. de Saratov; 5000 hab. Eau-de-vie, tabac excellent. Fondée par des Frères Moraves en 1765.

SARGON, roi d'Assyrie. *V.* SENNACHÉRIB.

SARI, *Zadracarta*, v. de Perse, ch.-l. du Mazanderan, sur le Mazanderan, à 160 kil. N. E. de Teheran, 15 000 h. Grand commerce avec Astrakhan.

SARI D'ORCINO, ch.-l. de c. (Corse), à 20 kil. d'Ajaccio; 918 hab.

SARINE (la), riv. de Suisse. *V.* SAANE.

SARK ou **SERCQ**, petite île anglaise de la Manche, entre Jersey et Guernesey, à 30 k. de la côte de Normandie; elle a 4 k. sur 2 et 600 h. Mines d'argent et de cuivre.

SARLAT, ch.-l. d'arr. (Dordogne), à 72 k. S. E. de Périgueux, au fond d'un vallon; 6586 hab. Trib., collége, maison de Jésuites. Huile de noix, bestiaux, pierre meulière, lignite; truffes, etc. Patrie de La Boétie. Cette ville doit son origine à un monastère de Bénédictins fondé au VIIIe s.; un évêché y fut créé par le pape Jean XXII, il subsista jusqu'à la Révolution.

SARMATIE, *Sarmatia*, nom vague donné par les anciens à une vaste contrée qu'on place à l'O. de la Scythie et qui s'étendait en Europe et en Asie, entre la mer Baltique et la mer Caspienne, au N. du Pont-Euxin. On distinguait la *Sarmatie européenne*, entre la Vistule et le Tanaïs, comprenant tous les pays qui forment auj. la Russie et la Pologne; la *Sarmatie asiatique*, s'étendant à l'E. du Tanaïs jusqu'à la mer Caspienne.—Les Sarmates ou Sauromates étaient une nation distincte des Scythes. Ils paraissent être sortis du Turkestan actuel, et avoir séjourné longtemps au N. du Caucase; ils conquirent sur les Scythes les contrées auxquelles leur nom est resté, et dominèrent longtemps sur ce peuple. Ils furent à leur tour subjugués par les Goths (aux IIIe et IVe s. de J.-C.). Ils se joignirent aux Huns pour détruire l'empire des Goths (376), et prirent part aux invasions des Huns dans l'Europe occid. au Ve s. — On distinguait parmi les Sarmates plusieurs peuplades, dont les principales étaient celles des *Sarmates Iazyges* et des *Sarmates royaux* (c.-à-d. *gouvernés par des rois*).

SARMIGÉTHUSE, v. de Dacie. *V.* ZARMIGÉTHUSE.

SARNEN, v. de Suisse (Unterwald), ch.-l. du Ht-Unterwald, sur l'Aa et le lac de Sarnen, à 80 kil. E. de Berne; 3600 hab., catholiques. École latine, arsenal. Anc. abbaye de Bénédictins.

SARNIA, nom latin de l'île de GUERNESEY.

SARNO, *Sarnus*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Principauté Citér.), sur le Sarno, à 17 kil. N. O. de Salerne; 12 000 hab. Évêché. Fabriques de papier, soieries. Eaux ferrugineuses et sulfureuses. Ville très-ancienne, dont on attribue la fondation aux Pélasges. Ferdinand I (d'Aragon), roi de Naples, y fut vaincu par Jean de Calabre (1460).

SARON (J. R. BOCHART de), 1er président au Parlement de Paris, né en 1730, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, était de la même famille que l'orientaliste Bochart. Il s'occupa avec succès de mathématiques et d'astronomie, se fit remarquer par son habileté à exécuter les calculs les plus compliqués, et fut admis en 1779 à l'Académie des sciences. Il favorisa Laplace, et fit imprimer à ses frais le 1er ouvrage de ce savant.

SARONIQUE (Golfe), auj. *Golfe d'Athènes* ou *d'Égine*, partie de la mer Égée qui s'enfonce entre l'Attique et l'Argolide, fut ainsi nommée, dit-on, de Saron, roi de Trézène, qui s'y serait noyé. Elle contenait les îles de Salamine et d'Égine.

SAROS ou **SAROSCH**, v. de Hongrie, à 5 kil. N. O. d'Éperies; 2000 hab. Elle donne son nom à un comitat qui a pour ch.-l. Éperies. Ce comitat, situé dans le cercle en deçà de la Theiss, entre ceux d'Abaujvar au S., de Zips à l'O., de Zemplin à l'E., et la Galicie au N., a 90 kil. sur 80 et 240 500 hab. Mines de sel, opales (à Czervitz); sources minérales.

SAROS (Golfe de), *Sinus Melas*, golfe formé par l'Archipel, sur la côte S. de la Roumélie, est séparé, au S. E., de la mer de Marmara et du détroit des Dardanelles par la presqu'île de Gallipoli.

SAROUDJ, v. de la Turquie d'Asie (Rakka), ch.-l. de sandjakat, à 45 kil. S. O. de Réha. Prise par Baudouin en 1100, elle devint le titre d'un comté, qui appartint aux princes d'Édesse.

SAROUKHAN, sandjakat de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie (eyalet d'Aïdin), a pour ch.-l. Ak-Hissar (l'anc. *Thyatire*). Il est traversé par le Sarabat. Il est formé de la partie N. O. de l'anc. Lydie et doit son nom à l'émir Saroukhan, qui, lors de la dissolution de l'empire de Roum, s'appropria cette province (1307). Le Saroukhan fut réuni aux possessions ottomanes sous Bajazet I, de 1389 à 1392.

SARPÉDON, fils de Jupiter et d'Europe, disputa le trône de Crète à Minos, son frère, fut vaincu, quitta l'île et alla fonder en Lycie avec ses partisans un petit État. Suivant Homère, Sarpédon fut un des princes qui vinrent au secours de Troie : il fut tué par Patrocle; mais Apollon enleva son corps du champ de bataille, et l'envoya en Lycie, lavé, parfumé d'ambroisie et revêtu d'habits immortels.

SARPI (Pierre Paul), dit *Fra Paolo*, historien, né à Venise en 1552, m. en 1623, entra chez les Servites, où il prit le nom de Frère Paul (*Paolo*), étudia toutes les sciences, devint en 1585 procureur général de son ordre, et, à partir de 1597, se porta défenseur de Venise dans ses démêlés avec le pape Paul V. La république le nomma son théologien consultant, puis membre du *Tribunal des Dix*. Ayant été, en 1607, blessé par des assassins, il fut traité aux frais de l'État. C'était, a-t-on dit, un protestant travesti en moine : il ne tint pas à lui que la réforme ne s'établît à Venise. Sarpi a écrit l'*Histoire de l'interdit*, Venise, 1606, l'*Hist. du concile de Trente*, Londres, 1619, un *Traité des Bénéfices*, fort estimé, et un petit écrit sur le *Gouvernement de la République de*

Venise (trad. par Amelot de La Houssaye, sous le titre de *Le Prince de Fra Paolo*). Ses *OEuvres* complètes ont été publiées à Naples, 1790, 24 v. in-8. Elles sont à l'*Index* à Rome. L'*Hist. du concile de Trente* a été traduite en français par Le Courayer, 1736, et réfutée par le cardinal Pallavicino.

SARRALBE, ch.-l. de c. (Moselle), au confluent de la Sarre et de l'Alb, à 16 k. S. de Sarreguemines; 3119 hab. Usines de fer, scieries, fabriques d'acier; toiles, fleurs artificielles. Sources salées.

SARRASIN (J. Fr.), poëte, né en 1604 à Hermanville, près de Caen, m. en 1654, fut secrétaire des commandements du prince de Conti. On a de lui, en vers: *Dulot vaincu* ou *la Défaite des bouts rimés*, poëme badin en 4 chants, la *Pompe funèbre de Voiture*, en prose et en vers et des *Poésies diverses*; en prose, une *Hist. du siége de Dunkerque* et la *Conspiration de Wallenstein*. Ses écrits se font remarquer par un badinage ingénieux: il était en ce genre le rival de Voiture. Ses opuscules ont été recueillis à Paris en 1656, et à Caen, en 1824. Ses *OEuvres choisies*, avec notice par Ch. Nodier, ont paru à Paris en 1826. — *V.* SARAZIN.

SARRASINS, nom employé au moyen âge comme synonyme de *Musulmans*, désignait d'abord une tribu particulière de l'Arabie déserte, les *Saracènes*, qui faisaient la force principale des armées arabes. — On dérive aussi le mot de *Sarrasins* de l'arabe *Charqin* (c.-à-d. *Oriental*), nom que se donnent les Arabes, et on l'oppose à celui de *Maures*, qui vient de *Maghreb* (*Couchant*). — On doit à M. Reinaud, de l'Institut, l'histoire des *Invasions des Sarrasins en France*, 1836.

SARRE, *Saravus* et *Sara* en latin, *Saar* en allemand, riv. qui prend sa source dans le dép. des Vosges, passe dans ceux de la Meurthe (à Sarrebourg) et de la Moselle (à Sarreguemines), puis entre dans la Prusse Rhénane, et, après avoir baigné Sarrebruck et Sarrelouis, se jette dans la Moselle, par la r. dr., à Consarbrück, après un cours de 220 k. Elle a donné son nom au dép. français de la Sarre, formé en 1795, aux dépens de l'évêché de Trèves; ch.-l., Trèves. Ce dép. a été attribué à la Prusse en 1815.

SARREBOURG, *Caranusca* et *Saræ castrum* en latin, *Saarburg* en all., ch.-l. d'arr. (Meurthe), sur la Sarre et le chemin de fer de l'Est, à 72 k. E. de Nancy par le chemin de fer; 3073 h. Trib., magasins et boulangeries immenses pour la troupe. Société d'agriculture; manufactures de cotonnades, siamoises, bière, etc. — Jadis ville de l'Empire, elle appartint aux évêques de Metz depuis le milieu du xe s., puis aux ducs de Lorraine (1464), et fut cédée à la France en 1661. Elle souffrit de la peste en 1635.

SARREBOURG, v. des États prussiens (Prov. Rhénane), au confluent de la Sarre et de la Leuk, à 18 kil. S. de Trèves; 2000 hab. Faïence, alun, sel ammoniac, bleu de Prusse, aciéries, forges; vins.

SARREBRUCK, *Augusti muri*, *Saræ pons*, v. des États prussiens (Prov. Rhénane), ch.-l. de cercle, sur la r. g. de la Sarre, qu'on y passe sur un assez beau pont (*brück*), à 82 k. de Trèves et près de la frontière française; 7000 hab. Chemin de fer. Porcelaines, cartes à jouer; usines à fer et acier, quincaillerie. — Fondée au milieu du xe s., possédée par les évêques de Metz, puis par des comtes particuliers (1237), elle appartint à la maison de Nassau à partir de 1380. Prise par les Français en 1676 et bientôt reprise par les Impériaux, qui la brûlèrent; elle fut réunie à la France en 1794 et fut l'un des ch.-l. d'arr. du dép. de la Sarre jusqu'en 1814. Donnée à la Prusse en 1815.

SARREGUEMINES, *Saargemünd*, v. de France, ch.-l. d'arr. (Moselle), à 75 kil. E. de Metz, au confluent (*gemünd*) de la Sarre et de la Blise; 6075 hab. Jadis fortifiée. Siamoises, velours, cravates de soie, tabatières en carton vernissé, poterie fine, façon anglaise. Patrie de Montalivet. — Anc. place forte de Lorraine. Assiégée par les Prussiens en 1794; occupée par les Alliés en 1814 et 1815.

SARRELOUIS, *Saar-Luis* en allem., *Arx Ludovici ad Saram* en latin, v. des États prussiens (prov. Rhénane), ch.-l. de cercle, sur la Sarre, à 65 k. S. E. de Trèves; 7000 h. Fabr. d'armes, tréfilerie, tannerie. Patrie de Ney. — Fondée par Louis XIV en 1680 et fortifiée par Vauban, elle a été enlevée à la France en 1815.

SARRE-UNION, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur la Sarre, à 34 kil. N. O. de Saverne, est formé de deux villages, *Saarwerden* et *Saar-Bockenheim*, vulgt dit *Bouquenon*; 3449 hab. Brasseries, briqueterie, tuileries, tanneries; étoffes en soie et paille, fleurs en paille, chapeaux de palmier dits Brésiliens, chapeaux de paille d'Italie, fonderie de métaux.

SARROLA-CARCOPINO, ch.-l. de c. (Corse), à 10 kil. N. E. d'Ajaccio; 930 hab.

SARSINA, *Sarsina* et *Bobium*, v. d'Italie, autrefois dans l'Ombrie, auj. dans la prov. de Forli, à 26 k. S. E. de Césène; 1200 h. Évêché. Patrie de Plaute.

SART, l'ancienne *Sardes*. *V.* SARDES.

SARTÈNE, v. de Corse, ch.-l. d'arr., à 50 kil. S. E. d'Ajaccio; 4406 hab. Bâtie en amphithéâtre. Trib. de 1re inst. Bestiaux, abeilles; cuirs de bœuf, peaux de chèvre et de mouton; cire, miel.

SARTHE, riv. de France, naît dans le dép. de l'Orne, à Somme-Sarthe près de La Trappe, coule du N. au S., puis se dirige à l'O., arrose les dép. de l'Orne, de la Sarthe, de Maine-et-Loire, baigne Beaumont-le-Vicomte, Alençon, Le Mans, Sablé, et tombe dans la Mayenne à 6 k. au-dessus d'Angers, après un cours de 275 k. (dont 120 navigables). Elle a pour affluents principaux l'Huisne, la Vègre, le Loir, la Braye.

SARTHE (dép. de la), entre ceux de l'Orne au N., de la Mayenne à l'O., de Loir-et-Cher à l'E.; 6216 k. carrés; 466 155 hab.; ch.-l., le Mans. Il est formé du Bas-Maine et du Ht-Anjou. Fer, houille, marbre, granit, pierres meulières et de taille, ardoise, grès à paver, ambre jaune, terre à foulon; eaux minérales. Sol varié (argileux à l'O., meilleur à l'E. et surtout au N. E.); blé noir et autres céréales, légumes, fruits, pommes à cidre; chanvre, assez bons vins. Volaille renommée, abeilles, beaucoup d'industrie (toiles, siamoises, étoffes communes, gants, bougies célèbres, papeteries, verreries, conserves de viandes et de légumes.) — Ce dép. a 4 arrond. (Le Mans, Mamers, St-Calais, La Flèche), 33 cant. et 389 communes; il appartient à la 16e division militaire; a une cour impériale à Angers et un évêché au Mans.

SARTI (Jos.), compositeur, né en 1730 à Faenza, m. en 1802 à St-Pétersbourg, composa plusieurs opéras qui obtinrent un succès éclatant à Milan et à Venise (entre autres *Giulio Sabino*), et fut appelé à St-Pétersbourg, où il fit représenter *Armida e Rinaldo*, ainsi que divers autres ouvrages de musique sacrée ou profane qui furent fort admirés; il reçut la noblesse russe. Il avait été maître de Cherubini.

SARTIGES (Bertrand de), Templier, né vers 1260 au château de Sartiges, près de Mauriac, était commandeur de Carlat au moment du procès des Templiers. Il soutint énergiquement l'innocence de son ordre, tant devant l'évêque de Clermont qu'à Paris (1309-10). On ne trouva aucune charge contre lui; néanmoins après la condamnation des Chevaliers, il se retira en Allemagne, où il entra dans l'ordre Teutonique. — Un descendant de la famille de Sartiges, Ch. Gabriel Eugène, vicomte de S., né en 1772, m. en 1827, fut préfet de la Hte-Loire sous la Restauration (1815-1819).

SARTILLY, ch.-l. de cant. (Manche), à 11 kil. S. d'Avranches; 1284 hab. A 6 kil. N. E., ruines de l'abbaye de La Luzerne, qui datait du XIIe s.

SARTINE (Gabriel de), magistrat, né à Barcelone en 1729, m. en 1801, fut successivement conseiller au Châtelet de Paris, lieutenant criminel, maître des requêtes, lieutenant général de la police (1759), et acquit dans ces dernières fonctions une réputation méritée par l'habileté avec laquelle la police se fit alors et par diverses mesures utiles qu'il fit adopter (assainissement de la ville, éclairage des rues, construction de la Halle au Blé, fondation d'une école gratuite de dessin, etc.). Appelé en 1774 au ministère

de la marine, il y fit d'utiles réformes : son nom est resté à un règlement de 1780 sur la salubrité des vaisseaux. A la Révolution, il émigra en Espagne : c'est là qu'il mourut.

SARUM. *V.* OLD-SARUM et SALISBURY.

SARZANE, v. murée d'Italie, dans les anc. États sardes (Gênes), près de la Magra, à 12 k. E. S. E. de Spezzia; 8000 h. Évêché. Patrie du pape Nicolas V.

SARZEAU, ch.-l. de c. (Morbihan), à 22 kil. S. de Vannes, dans la presqu'île de Ruys; 6788 hab. Petit port, salines, bains de mer. Anc. résid. des ducs de Bretagne; anc. couvent des Pères de la Merci, occupé auj. par les missionnaires de Picpus. Patrie de Lesage.

SASBACH ou **SALZBACH**, bg du grand-duché de Bade (Rhin moyen), à 25 kil. N. E. de Strasbourg; 1400 hab. C'est là que Turenne fut atteint par un boulet, le 27 juillet 1675 : une pyramide élevée en 1829 sur le lieu où il tomba rappelle cet événement.

SAS-DE-GAND (LE), *Agger Gandavensis*, v. de Hollande (Zélande), à 11 kil. S. O. d'Axel, près de l'embouch. du canal de Gand dans le Swemmershœk (bras de l'Escaut); 2000 hab. Bâti par les Espagnols en 1570 : fortifié par Alexandre Farnèse en 1583, pris par les Hollandais en 1644, et par les Français en 1747.

SASSANIDES, dynastie de rois de Perse qui succéda à celle des Arsacides ou rois parthes, a eu 426 ans d'existence, depuis l'avénement d'Ardechir ou Artaxerce I jusqu'à la mort d'Yezdedjerd III (226-652). Elle doit son nom à Sassan, père d'Ardechir.

SASSARI, v. de Sardaigne, ch.-l. de prov., vers la côte N., à 157 kil. N. O. de Cagliari, et à 16 kil. de Porto-Torrès; 25000 hab. Archevêché (depuis 1441), trib. civil et criminel, université, fondée en 1765, collége, bibliothèque. Vieux château fort, élevé par les Espagnols en 1330 cathédrale remarquable, par sa façade, palais du gouverneur, palais du duc d'Asinara, jolie fontaine de *Rosello*. Aux env., belles promenades, superbes vergers. Commerce d'huile et de tabac. Cette ville fut fondée par les Romains. Elle fut saccagée par les Génois en 1166 et par les Français en 1527.—La prov. de Sassari, dite aussi *Logudoro*, au N. de l'île, compte env. 70 000 h.

SASSBACH. *V.* SASBACH.

SASSENAGE, ch.-l. de c. (Isère), à 10 kil. O. de Grenoble, près du lieu où le Drac tombe dans l'Isère; 1505 hab. Fromages renommés. Aux env., grottes auxquelles on attribue des propriétés merveilleuses : la tradition en faisait le séjour de la fée Mélusine.

SASSI (J. Ant.), dit *Saxius*, savant italien, recteur du collége Ambrosien de Milan et gardien de la bibliothèque Borromée, né en 1675 à Milan, m. en 1751, eut une part active au recueil intitulé : *Rerum italicarum scriptores*, et publia, entre autres ouvrages : *De studiis litterariis Mediolanensium antiquis et novis*, 1729; *Archiepiscoporum mediolanensium series historico-chronologica*, 1755, 3 v. in-4.

SASSO FERRATO, *Juficum*, v. d'Italie (Urbin), à 20 kil. S. de Pergola; 3300 hab. Château. Élève de vers à soie, filatures de soie. Patrie de Barthole, de Nic. Perotti et de J. B. Salvi, dit *Sasso-Ferrato*.

SASSO-FERRATO (J. B. SALVI, dit IL), peintre, né en 1605 à Sasso-Ferrato, m. en 1685, fut élève du Dominiquin, et imita heureusement Raphaël. Ses tableaux sont pleins d'énergie et de sentiment; il dessine correctement, et drape avec élégance. Le Louvre a de lui : *la Vierge et l'enfant Jésus endormi*, *l'Assomption de la Vierge*, *la Vierge en prière*.

SASSUOLO, bg d'Italie (Modène), près de la Secchia, à 17 kil. S. O. de Modène; 2000 hab. Anc. château ducal, grande fonderie de cuivre. Huile de pétrole; volcans boueux.

SATALIEH ou **ADALIA**, *Attalia*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de sandjakat, sur un golfe de la Méditerranée qui porte le même nom, à 410 k. S. E. de Smyrne; 18000 hab. Bâtie en amphithéâtre; double mur flanqué de tours, superbe arc de triomphe en l'honneur d'Adrien. Laine, coton, opium. L'anc. *Attalia*, dans la Pamphylie, fut fondée par Attale II, roi de Pergame. La flotte byzantine fut détruite dans le golfe d'Attalie en 790 par les Arabes.

SATAN (mot hébreu qui veut dire *rebelle*), le prince des démons, était d'abord un ange et fut précipité dans l'enfer pour s'être mis à la tête des anges rebelles. Il est sans cesse occupé à tenter les humains.

SATARAH, v. de l'Inde anglaise (Bedjapour), à 100 kil. S. S. E. de Pounah. Citadelle sur un rocher de l'accès le plus difficile. Anc. résidence du maharadjah des Mahrattes. Prise en 1818 par les Anglais, qui détrônèrent en 1839 le dernier de ses radjahs.

SATHMAR, comitat de Hongrie. *V.* SZATHMAR.

SATI, déesse égyptienne du 2e ordre, émanation de Neith, est la maîtresse de la région inférieure. On voit souvent son image sur les monuments dans les scènes funéraires : elle est à genoux et semble prendre ou protéger l'épervier, symbole de l'âme du défunt.

SATI, femme de Siva, d'après la mythologie indienne, se jeta dans le feu lorsqu'elle vit son époux insulté par son beau-père. Son nom, qui signifie *vertueuse*, *pieuse*, fut depuis appliqué à toutes les veuves qui se brûlaient sur le bûcher de leur mari.

SATILLIEU, ch.-l. de c. (Ardèche), à 26 kil. N. O. de Tournon; 2358 h. Fabriques de drap grossier.

SATRAPES. On nommait ainsi dans l'empire des Perses les gouverneurs des provinces chargés de l'administration et du recouvrement des impôts. Ils n'avaient point d'abord l'autorité militaire; on la leur donna plus tard. Les satrapies étant en petit nombre (20 sous Darius I) et par conséquent très-considérables, les satrapes amassaient d'énormes richesses et déployaient un luxe qui devint proverbial.—Pour les noms des satrapies, *V.* PERSE.

SATRIANO, nom de deux v. d'Italie mérid., l'une dans la Calabre Ult. 2e, à 15 kil. S. de Squillace; 2200 hab.;—l'autre dans la Basilicate, à 12 kil. S. O. d'Acerenza. Celle-ci possédait jadis un évêché, auj. réuni à celui de Campagna.

SATURNALES (les), *Saturnalia*, fête de Saturne chez les Romains, était célébrée le 16 des calendes de janvier (17 décembre). Sa durée, d'abord d'un jour, fut portée à 3 après la réforme de l'année par Jules César, puis à 4 sous Auguste et à 5 sous Caligula. Pendant les Saturnales les affaires étaient suspendues; tout le monde se visitait; on s'envoyait réciproquement des présents; on se livrait à la joie et aux festins; les esclaves, rendus pour un moment à la liberté, couraient dans la ville par bandes, en criant, chantant et buvant, et vivaient avec leurs maîtres sur un pied d'égalité. — On attribue l'institution des Saturnales à Numa, à Tarquin le Superbe, aux consuls A. Sempronius et M. Minucius (497); une tradition les faisait remonter au règne de Janus, époque de l'Age d'or, temps d'égalité, que la fête avait pour but de rappeler. Les Saturnales furent abolies, ou du moins interdites aux Chrétiens, en 362, par le concile de Laodicée. — Macrobe a donné le titre de *Saturnales* à un de ses ouvrages, qui se compose d'entretiens tenus dans un festin des Saturnales.

SATURNE, *Saturnus*, en grec *Kronos*, dieu latin et grec, était le fils puîné d'Uranus (le Ciel) et épousa Cybèle (la Terre). Titan, son frère aîné, lui céda le trône, mais en le réservant après lui à ses fils, les Titans, et en exigeant que Saturne dévorât ses enfants mâles dès leur naissance. Saturne, exécutant fidèlement le traité, dévora Pluton et Neptune; mais Cybèle le trompa lors de la naissance de Jupiter, en substituant au nouveau-né une pierre, que Saturne engloutit aussitôt; elle sut même, à l'aide d'un puissant breuvage, tirer de ses entrailles et rendre à la vie Neptune et Pluton. Titan, instruit de l'existence des trois enfants, détrôna Saturne et le jeta dans une prison. Jupiter, resté libre, vengea son père, battit les Titans, et remit le captif sur le trône. Mais bientôt Saturne devint jaloux de son propre fils, et lui tendit des piéges. Alors Jupiter prit les armes contre lui et le chassa du ciel. Réduit à descendre sur terre, Saturne alla se cacher dans le Latium, qui, dit-on, prit de là

son nom (de *latere*, se cacher); il y fut accueilli par le dieu Janus, épousa Vénilie, fille de ce dieu, et devint son successeur. Il enseigna aux Latins l'agriculture et fit fleurir parmi eux la paix, l'abondance et la justice : son règne fut l'*âge d'or* pour l'Italie. Pendant son séjour sur la terre, Saturne prit la forme d'un cheval pour plaire à la nymphe Philyre, qui eut de lui le centaure Chiron, moitié homme, moitié cheval. — Saturne et Kronos, quoique identifiés plus tard, étaient des dieux différents : le premier était Italien, et le second Grec; le 1er était le dieu de l'agriculture, le 2e la personnification du temps. La fable de Saturne dévorant ses enfants semble n'être qu'une allégorie du temps qui détruit tout ce qu'il a lui-même édifié. En tant que dieu du temps, Saturne est représenté sous les traits d'un vieillard nu jusqu'à mi-corps, maigre, barbu, avec de grandes ailes, la tête couverte d'un voile; on lui met une faux dans une main, un sablier dans l'autre. On a souvent assimilé à Saturne le *Moloch* phénicien ou carthaginois, auquel on sacrifiait des enfants.—Saturne était surtout honoré en Italie : à Rome, il avait un temple célèbre, situé au pied du Capitole et où était gardé le trésor public. On célébrait en son honneur les *Saturnales* (*V.* ce mot).—Les astronomes ont donné le nom de Saturne à une planète (celle qui, dans l'ordre des distances, vient avant Uranus), à laquelle ils attribuaient une influence funeste.

SATURNIE, *Saturnia tellus*, nom donné par les poëtes à l'Italie, qui servit de retraite à Saturne.

SATURNIN (S.) ou S. SERNIN, prêcha l'Évangile dans les Gaules au IIIe s., fut le 1er évêque de Toulouse, et subit le martyre vers 250. Selon la légende, les prêtres des idoles l'attachèrent par les pieds à un taureau furieux, qui l'emporta et lui brisa la tête sur les marches du Capitole de sa ville épiscopale. On le fête le 29 nov.

SATURNINUS (L. APULEIUS), Romain turbulent, créature de Marius, fut questeur à Ostie, puis tribun du peuple à Rome (102 av. J.-C.), eut grande part aux élections qui conférèrent à Marius le 4e et le 6e consulat, mit tout en œuvre pour se faire proroger dans le tribunat et n'y parvint que par le meurtre de son compétiteur (Nonius), força Métellus à s'exiler, fit tuer Memmius, afin d'assurer le consulat à Glaucia, compétiteur de ce dernier, puis s'empara nuitamment du Capitole pour s'y réfugier. Il s'y vit bloqué par Marius lui-même, fut contraint de se rendre à discrétion et fut aussitôt lapidé (99).

SATURNINUS (Sext. JULIUS), Gaulois d'origine, se distingua d'abord comme orateur, puis embrassa la profession des armes, se signala par ses exploits en Gaule, en Espagne, en Afrique, parvint aux premiers grades sous Aurélien et sous Probus, pacifia les Gaules et l'Espagne et chassa les Maures de l'Afrique romaine. Salué empereur dans Alexandrie en 280, il ne prit la pourpre qu'à contre-cœur. Au bout de quelques mois, il se vit abandonné de ses troupes et fut massacré dans Apamée par les soldats de Probus. — Deux autres Saturninus prirent la pourpre : l'un, Q. Sempronius S., général de Gallien et gouverneur de l'Égypte, fut proclamé par son armée en 263, se maintint en Égypte 4 ans, et fut tué par ses soldats pour avoir voulu faire respecter la discipline; l'autre usurpa dans les Gaules sous Constance II et Julien et se maintint de 350 à 363.

SATYRES, *Satyri*, dieux champêtres qu'on représente le nez camus et épaté, avec les oreilles, les cornes, les jambes et la queue du bouc, étaient les compagnons de Bacchus, qu'ils suivirent à la conquête des Indes. Adorateurs du dieu du vin, ils mènent joyeuse vie, chantant ou jouant de la flûte, frappant sur des cymbales ou portant la coupe en main et agitant le thyrse. Tantôt ils forment des danses avec les Dryades ou les Nymphes, tantôt, dans leurs jeux lascifs, ils poursuivent ces déesses. On les confond souvent avec les Faunes et les Sylvains.

SAUCOURT-EN-VIMEUX, vge du dép. de la Somme, près d'Abbeville. Louis III y remporta, en 881, une victoire sur les Normands : des chants qui célébraient cette victoire restèrent longtemps populaires dans le pays. L'un d'eux, en langue franque, a été retrouvé en 1837 à Valenciennes.

SAUDRE (la), *Sedera*, riv. de France, naît dans le dép. de Loir-et-Cher, baigne Salbris, Romorantin, et tombe dans le Cher au-dessus de Selles, dans l'arr. de Blois, après un cours d'env. 125 kil.

SAUGUES, ch.-l. de c. (Haute-Loire), à 32 kil. O. du Puy: 3839 hab. Dentelles, fromages.

SAUJON, ch.-l. de c. (Charente-inf.), sur la Seudre, à 25 kil. S. O. de Saintes; 2889 hab. Sel, vins, eaux-de-vie. Anc. seigneurie, qui appartint au cardinal de Richelieu.

SAUL, *Saulus*, 1er nom de S. Paul. *V.* PAUL (S.).

SAÜL, 1er roi des Israélites, était fils d'un homme puissant de Gabaa, et se faisait remarquer par sa haute taille et sa beauté. Samuel, pressé de choisir un roi, le sacra en 1080 av. J.-C. Saül battit les Ammonites près de Gabaa, les Philistins à Jabès-Galaad, les Amalécites à Siceleg; mais, ayant irrité Samuel par plusieurs désobéissances, notamment en offrant un sacrifice à sa place et en épargnant Agag, roi des Amalécites, il fut réprouvé, et tomba dans une noire mélancolie : David dissipait ses accès en jouant devant lui de la harpe. Lorsque David eut tué Goliath, Saül refusa de lui donner Michol, sa fille, comme il en était convenu, et il ne la lui accorda que quand il s'y vit contraint. Il tenta plusieurs fois, mais sans succès, de faire périr le jeune héros, qui avait été sacré secrètement par Samuel, et contre lequel il avait conçu une sombre jalousie. Saül, abandonné de Dieu, fut battu à Gelboé par les Philistins (1040) et se perça de son épée, après avoir vu périr ses trois fils. La veille de la bataille il avait fait évoquer, par la pythonisse d'Endor, l'ombre de Samuel, qui lui prédit son funeste sort. Alex. Soumet a pris Saül pour le héros d'une de ses plus belles tragédies.

SAULI (Alexandre), l'apôtre de la Corse, né à Milan en 1535, d'une famille génoise, mort en 1592, entra dans la congrégation des Clercs réguliers de St-Paul, dont il fut élu supérieur en 1567, se distingua comme théologien et prédicateur, fut fait, en 1570, évêque d'Aleria en Corse, convertit et civilisa les peuplades demi sauvages de l'île, et devint en 1591 évêque de Pavie. L'Église l'honore le 23 avril.

SAULIEU, *Sidilocum* ou *Sedelaucum*, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), à 28 kil. S. O. de Semur; 4783 h. Trib., collége, bibliothèque. Blé, chanvre, navets estimés, bois. On y remarque l'antique église de St-Saturnin et celle de St-Andoche, avec une tour dont le couronnement imite la couronne de Charlemagne. Ruines d'un temple druidique. Patrie de Cl. Sallier et de Courtépée. — Ville très-ancienne. Les Anglais la brûlèrent en 1359; elle souffrit beaucoup pendant les guerres de Religion.

SAULNIER (L. Séb.), fondateur de la *Revue britannique*, né à Nancy en 1790, m. en 1835, était fils d'un secrétaire général de la police et fut préfet dans les *Cent-Jours*. Révoqué par les Bourbons, il fonda la *Revue britannique* en 1825. Après la révolution de 1830, il devint préfet de la Mayenne, puis du Loiret. Il fut nommé en 1832 membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

SAULT, ch.-l. de c. (Vaucluse), dans une belle vallée, à 35 kil. E. de Carpentras; 2674 h. Anc. comté, dont le dernier titulaire fut le maréchal de Villeroy.

SAULT (le), anc. petit pays du Ht-Languedoc, auj. dans le dép. de l'Aude, avait pour lieu principal Escouloubre, et formait un duché dont les aînés de la maison de Lesdiguières portaient le titre.

SAULX (la), petite riv. de France, naît près de Vassy (Hte-Marne), reçoit l'Ornain, et se jette dans la Marne sous Vitry-le-Français; cours, 100 kil.

SAULX, ch.-l. de c. (Hte-Saône), à 19 kil. O. de Lure; 1045 hab. Église du XIIe siècle.

SAULX-LE-DUC, château et bourg du dép. de la

Côte-d'Or, à 26 kil. N. de Dijon, a donné son nom à une illustre maison de Bourgogne, connue dès le XIe s. Le château et la terre de Saulx furent cédés en 1254 à S. Louis par les seigneurs de Saulx, qui néanmoins en retinrent toujours le nom. Philippe le Bel donna cette terre en 1303 à Robert, duc de Bourgogne, d'où le nom de *Saulx-le-Duc*. La maison de Saulx, dont la ligne directe s'éteignit dès 1320, a formé plusieurs branches, dont les plus connues sont celles de Saulx-Tavannes et de Saulx-Ventoux. *V.* TAVANNES.

SAULXURE, ch.-l. de c. (Vosges), à 25 kil. S. E. de Remiremont; 4024 hab. Filature de coton.

SAULZAIS-LE-POTIER, ch.-l. de cant. (Cher), à 17 kil. S. de St-Amand; 923 hab.

SAUMAISE (Claude), *Salmasius*, savant célèbre, né en 1588 à Semur-en-Auxois, m. en 1658, eut pour premier maître son père, Bénigne Saumaise, magistrat et savant distingué (1560-1640), à qui l'on doit une traduction en vers français de Denys le Périégète. Il se lia jeune avec Casaubon et Gruter, mena de front toutes les sciences (médecine, jurisprudence, théologie, histoire, antiquité), apprit seul le persan, le chaldéen, l'arabe, le copte, etc., et voyagea beaucoup. Ayant embrassé de bonne heure la religion réformée, il alla se fixer en Hollande afin de la professer librement; il séjourna assez longtemps à Leyde, acquit une réputation universelle, et vit les rois se disputer l'honneur de le posséder. Richelieu et Mazarin tâchèrent en vain de l'attirer en France; Christine voulait le fixer en Suède; Charles II le chargea de rédiger une *Apologie* de son père Charles I, apologie qui l'engagea dans une vive polémique avec Milton. On a de lui des éditions, avec d'excellents commentaires, de *Florus* (1609), de l'*Histoire Auguste* (1620), du livre de Tertullien *de Pallio* (1622), de *L. Ampelius* (1638), d'*Achille Tatius* (1640), de *Solin*, avec des *Exercitationes*, commentaires pleins d'érudition (1629); des traités *De Re militari Romanorum*, *De Usuris*, *De Cæsarie*, *De Primatu papæ*, etc. Il a laissé 80 ouvrages imprimés et 60 ouvrages manuscrits. Saumaise a été prodigieusement loué de son vivant : on le surnommait le *Prince des commentateurs;* les habitants de Leyde, le rappelant après une absence, écrivaient que l'*Académie de Leyde ne pouvait pas plus se passer de Saumaise que le monde du soleil*. On regrette que les injures, le mauvais goût et des opinions hasardées déparent plusieurs des écrits de ce savant.

SAUMUR, chez les anc. *Segora? Salmurium* en lat. mod., ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), sur la r. g. de la Loire, à 47 kil. S. E. d'Angers par la route, à 44 kil. par le chemin de fer; 14 079 h. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, bibliothèque, musée. Château fort, qui sert d'hôtel de ville; célèbre école militaire de cavalerie, qui date de 1763, haras. On y remarque les antiques églises de St-Nicolas et de St-Pierre, celle de Nantilly, où Louis XI avait un oratoire, le château de la reine de Sicile, l'hospice de la Providence, dont les salles sont creusées dans le roc, et deux beaux ponts sur la Loire. Commerce actif de vins rouges et surtout de vins blancs du pays, très-capiteux, eaux-de-vie, vinaigres, chanvre, lin, pruneaux, poires tapées. Fabr. d'émaux, de chapelets en coco et en verroterie. Courses annuelles de chevaux. Patrie de Mme Dacier. — Saumur était jadis une place forte et la capitale du Saumurois, qui formait avant 1789 un des 8 petits gouvernements. Elle fit partie de l'Anjou depuis 1026, fut engagée en 1549 à François de Lorraine, duc de Guise, et ne fut dégagée que par Charles IX en 1570. Elle fut donnée aux Calvinistes comme place de sûreté par Henri III; ils y eurent une Académie et une faculté de théologie célèbres, fondées en 1600 par Duplessis-Mornay, mais supprimées en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes (le Dr J. Dumont a écrit l'histoire de cette Académie 1863). Les Vendéens prirent Saumur le 9 juin 1793, mais l'évacuèrent dès le 24. On nomme *Complot de Saumur* l'insurrection du général Berton en 1822.

SAUNDERSON (Nic.), aveugle célèbre, né en 1682 à Thurlston (Yorkshire), m. en 1739, n'avait qu'un an quand la petite vérole lui fit perdre la vue. Il n'en cultiva pas moins les sciences avec ardeur et devint un des plus célèbres professeurs de mathématiques et de physique de l'université de Cambridge. On admirait les leçons d'un aveugle sur la lumière et les couleurs, sur l'arc-en-ciel, sur la combinaison des verres, etc. Il a laissé des *Éléments d'algèbre*, Cambridge, 1740; un *Traité des fluxions*, 1756 (avec des *Commentaires* estimés sur les *Principia* de Newton).

SAURIN (Jacq.), ministre protestant, né à Nîmes en 1677, m. en 1730, avait 9 ans quand son père, secrétaire de l'Académie de Nîmes, fut forcé de s'expatrier par suite de la révocation de l'édit de Nantes; il étudia à Genève, devint pasteur de l'église wallonne de Londres, puis ministre extraordinaire des nobles à La Haye. On a de lui des *Sermons* (La Haye, 1749, 12 vol. in-8), qui abondent en traits d'éloquence et que ses coreligionnaires égalent à ceux de Bossuet, et un recueil de *Discours historiques, théologiques et moraux*, 1720, 2 vol. in-fol., vulgairement appelé *la Bible de Saurin* (augmenté de 4 vol. par Roques et Beausobre fils). J. J. Chenevière a publié les *Chefs-d'œuvre* ou *Sermons choisis de Saurin*, Gen., 1824; ils ont été réédités en 1854 par Ch. Weiss. J. Saurin est le premier des orateurs protestants : son éloquence, pittoresque et saisissante, s'élève quelquefois jusqu'au sublime; ses défauts sont l'abus de l'érudition et une forme trop didactique.

SAURIN (Élie), théologien protestant, ministre à Embrun, puis à Utrecht, né en 1639, m. en 1703, célèbre par ses démêlés avec son coreligionnaire Jurieu, a écrit, entre autres ouvrages : *Défense de la véritable doctrine de l'Église réformée*, 1697, et des traités des *Droits de la conscience*, de l'*Amour de Dieu*, de l'*Amour du prochain*.

SAURIN (Joseph), géomètre francais, né en 1659 à Courthéson (principauté d'Orange), m. en 1737, était frère du précédent. D'abord ministre protestant en Suisse, il quitta ce pays par suite de querelles religieuses ou plutôt afin d'éviter une condamnation pour vol, rentra en France, fut converti par Bossuet (1690), et reçut de Louis XIV une pension de 1500 livres. Cultivant avec succès les mathématiques, il s'ouvrit les portes de l'Académie des sciences (1707) : il rédigea pour le recueil de cette compagnie de savants mémoires sur les courbes et la pesanteur. En outre, il concourut de 1702 à 1708 à la rédaction du *Journal des Savants*. Accusé par J. B. Rousseau, dont il était l'ennemi, d'être l'auteur des fameux couplets qui firent son malheur, il fut pour ce fait retenu six mois en prison; mais il se justifia facilement. Pour se venger, il prit une grande part à l'intrigue qui perdit J. B. Rousseau. — Son fils, Bern. Joseph S., poëte dramatique, né à Paris en 1706, m. en 1781, avait près de 40 ans lorsqu'il donna sa première pièce. Son chef-d'œuvre est *Spartacus*, une de nos bonnes tragédies du second ordre; viennent ensuite le drame de *Beverley*, en 5 actes et en vers libres, qui offre le sombre tableau de la vie d'un joueur, et 3 comédies (les *Mœurs du Temps*, l'*Anglomane*, les *Trois Rivaux*). Il fut élu en 1761 membre de l'Académie française. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris, 1783, 2 v. in-8; on a donné en 1812 ses *OEuvres choisies*, 1 v. in-18.

SAUROMATES ou SARMATES. *V.* SARMATIE.

SAUSSURE, v. de France. *V.* SAULXURE.

SAUSSURE (Horace Bénédict de), grand naturaliste, né à Genève en 1740, m. en 1799, était fils de Nic. de Saussure, agronome distingué (1709-90), à qui on doit d'excellents ouvrages d'agriculture, et neveu de Ch. Bonnet. Il professa la philosophie naturelle à Genève, fut le compagnon et l'ami de Haller, voyagea longtemps en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, parcourut plusieurs fois les Alpes dans toute leur étendue, parvint à la cime du Mont-Blanc (1788), et, par ses explorations sur les hautes montagnes, rendit d'immenses services à la minéralogie et à la

géologie, dont il est un des fondateurs, ainsi qu'à la botanique et à la météorologie. Il inventa ou rectifia plusieurs instruments précieux, l'électromètre, l'hygromètre, le thermomètre, l'anémomètre, l'eudiomètre. Il a laissé beaucoup de *Mémoires* dans les recueils savants de l'époque. Son principal ouvrage est son *Voyage dans les Alpes*, 4 vol. (1779-96). On estime aussi son *Traité d'hygrométrie*. — Son fils, Théodore de Saussure, 1767-1845, s'est fait un nom par ses beaux travaux sur la physique et la chimie végétales : ses *Recherches chimiques sur la végétation* (1804) sont un des plus curieux monuments de la science au XVIIIe s. On lui doit d'intéressantes observations sur l'air atmosphérique, sur les variations de l'acide carbonique, sur les effets que les feuilles et les fleurs exerçent sur la composition de l'air. Il fut admis en 1810 à l'Institut. — La sœur de ce dernier, Mme Necker de Saussure, 1765-1841, est connue par un excellent ouvrage, l'*Éducation progressive, étude du cours de la vie* (1836-1838, 3 vol. in-8), ouvrage qui fut couronné par l'Académie française.

SAUTERNES, bg du dép. de la Gironde, à 20 kil. N. O. de Bazas; 1000 h. Vins blancs très-estimés.

SAUVAGE (Pierre), mécanicien, né en 1785 à Boulogne-sur-Mer, m. en 1857, était en 1811 constructeur de navires. Il reprit, en les perfectionnant, les essais faits jusque-là sans succès pour l'application de l'*hélice* à la navigation (*V.* DALLERY), réussit en petit, mais ne put, faute de fonds, réaliser son invention en grand, et eut le chagrin de la voir exécuter par d'autres. C'est lui qui inventa le *physionotype* (*V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*), et la *machine à réduction*, qui permet au sculpteur de réduire tout modèle donné.

SAUVAGES (Franç. BOISSIER de), médecin et botaniste, natif d'Alais, 1706-67, professa la médecine, puis la botanique à Montpellier, et se signala par son zèle et son humanité, non moins que par son savoir. Outre un grand nombre de *Mémoires* et *Dissertations* (dans le recueil de la Société des sciences de Montpellier), on lui doit une savante *Nosologie* (en latin), 1759 et 1763 (trad. par Gouvion, Lyon, 1772, 10 vol. in-12), ouvrage qui a été longtemps classique. Partisan des idées de Stahl, Sauvages combattit les mécanistes. — Son frère, P. Augustin S., 1710-95, a publié un beau traité sur l'*Art d'élever les vers à soie*, et un *Dictionnaire languedocien-français*, 1750.

SAUVAL (H.), historien, né à Paris en 1620, m. en 1670, abandonna le barreau pour se livrer à des recherches d'érudition, obtint l'entrée des Archives et du Trésor des chartes pour exécuter un vaste travail qu'il méditait sur Paris, mais fut interrompu par la mort. Il a laissé 9 vol. in-fol. manuscrits, d'où l'on a tiré *Histoire et recherches sur les antiquités de Paris*, publié longtemps après sa mort, 1724, 3 vol. in-f., avec des dissertations de Launoy, A. Galland, etc. C'est un ouvrage fort savant, mais diffus.

SAUVE, ch.-l. de c. (Gard), sur le penchant du mont Couta et sur la Vidourle, à 37 kil. E. du Vigan; 2552 hab. Église calviniste. Bonneterie, teintureries. Patrie d'Astruc. Florian naquit aux environs. — Cette ville eut des seigneurs particuliers jusqu'à la fin du XIIIe s.; elle fut donnée par Philippe le Bel à l'évêque de Maguelone en 1294. En 1562, elle se déclara pour le prince de Condé, et, en 1620, pour le duc Henri de Rohan, chefs des Calvinistes. Les Camisards la prirent en 1702, mais elle fut bientôt reprise.

SAUVES (Charlotte DE BEAUNE-SAMBLANÇAY, baronne de), dame d'atours de Catherine de Médicis, née en 1551, m. en 1617, était également remarquable par son esprit et par sa beauté. Elle fut aimée du roi de Navarre (depuis Henri IV), lui resta toujours dévouée et le tint souvent au courant des trames qui s'ourdissaient contre lui ou les siens. Elle se maria en secondes noces au marquis de Noirmoutiers.

SAUVETERRE, ch.-l. de c. (Aveyron), à 32 k. S. O. de Rhodez; 1000 hab. — Ch.-l. de c. (B-Pyrénées), sur le gave d'Oloron, à 21 kil. S. O. d'Orthez; 1544 h. Vins rouges. — Ch.-l. de c. (Gironde), à 14 kil. N. O. de La Réole; 850 hab. — Ce nom, commun à beaucoup d'autres villes, rappelle un lieu de refuge.

SAUVEUR (Jos.), géomètre, né en 1653 à La Flèche, m. en 1716, eut pour maître Rohault, donna des leçons particulières à Paris, compta parmi ses élèves le prince Eugène, devint maître de mathématiques des pages de la Dauphine, puis professeur de mathématiques du Collége de France (1686) et fut admis à l'Académie des Sciences en 1696. Il était un des commensaux de la maison de Condé à Chantilly. Ses recherches ont fait faire des progrès à l'acoustique musicale, et pourtant il était presque sourd et avait la voix fausse : on lui doit le *monocorde*, l'explication du phénomène des battements et la découverte des nœuds de vibration des cordes. Il s'occupa aussi beaucoup de fortifications et fit sur ce sujet un travail qui lui valut l'amitié de Vauban; il se rendit au siége de Mons, et visita les places de la Flandre. On a de lui de nombreux *Mémoires* et de savantes *Dissertations*, dans le *Recueil de l'Académie des Sciences* (1700-13). Fontenelle a écrit son *Éloge*.

SAUVEUR (le), nom par lequel on désigne fréquemment Jésus-Christ. — Le nom du Sauveur a été porté par plusieurs ordres religieux, militaires ou honorifiques : on connaît surtout l'*Ordre du St-Sauveur*, congrégation de religieuses fondée en 1344 par Ste Brigitte; l'*Ordre de St-Sauveur-de-Montésa*, un des ordres militaires de l'Espagne, fondé en 1317, après la destruction de l'ordre des Templiers, dont on lui donna les biens.

SAUVEUR (Ordre du), ordre honorifique institué en 1834 par Othon, roi de Grèce, en mémoire de l'heureuse délivrance du pays.

SAUXILLANGES, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), sur la Couze, à 11 kil. E. d'Issoire; 2037 hab. Aux env., houille et fer. Faux, faucilles, scies; poterie. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée vers 916 par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine.

SAUZÉ-VAUSSAY, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 23 kil. S. E. de Melle; 1858 hab. Tuilerie.

SAVAGE (Richard), poëte anglais, né à Londres en 1698, m. en 1743, était fils adultérin de lord Rivers et de la comtesse de Macclesfield. Il ne trouva dans sa mère qu'une marâtre, et passa la plus grande partie de sa vie dans une profonde misère. Élevé en secret par des artisans, il connut par hasard le secret de sa naissance, mais il tenta vainement de se faire reconnaître ou seulement d'obtenir des secours de la noble comtesse. Il se fit alors auteur et se mit à travailler pour le théâtre. Ses malheurs et son talent lui valurent la protection de quelques personnages, entre autres celle de Steele et de Pope; mais il perdit bientôt leur amitié par son inconduite et son ingratitude. Il mourut à 45 ans, dans une prison où il était détenu pour dettes. Savage a composé des comédies, des tragédies, des satires, et des poëmes de divers genres. On remarque ceux qu'il intitula *le Vagabond* et *le Bâtard*, qui renferment sa propre histoire. Tous ses écrits brillent par la verve et l'originalité. Ses *OEuvres* ont été réunies en 2 vol. in-8, Londres, 1777.

SAVANNAH (la), riv. des États-Unis, se forme, sur la limite de la Géorgie et de la Caroline du Sud, par la réunion du Tugaloo et du Keowee, coule au S. E., passe à Augusta et à Savannah, et tombe dans l'Atlantique par plusieurs embouchures, à 25 k. au-dessous de cette dernière ville, après un cours de 440 k.

SAVANNAH, v. des États-Unis (Géorgie), sur la r. dr. de la Savannah, à 25 kil. de son embouchure, à 220 S. E. de Milledgeville; 25 000 hab. Port très-commerçant, forteresse; point de jonction de plusieurs chemins de fer; grand entrepôt de commerce. Quelques jolis édifices : académie, bibliothèque, etc. Les Anglais prirent cette ville en 1778 sur les insurgés et y repoussèrent l'année suivante l'assaut des Américains et des Français.

SAVARIN (BRILLAT-). *V.* BRILLAT-SAVARIN.

SAVART (Félix), physicien, né à Mézières en 1791,

m. en 1841, embrassa la profession de médecin, qu'il quitta de bonne heure pour se livrer à l'étude de la physique et de la chimie, publia, à partir de 1817, divers travaux sur l'acoustique qui attirèrent l'attention des savants, fut admis à l'Institut en 1827, fut peu après nommé conservateur du cabinet de physique au collége de France, et succéda en 1838 à Ampère dans la chaire de physique de cet établissement. On lui doit d'intéressantes recherches *sur la construction des instruments à cordes et à archet, sur la voix humaine, sur l'organe de l'ouïe*. Il a aussi inventé divers instruments, un entre autres pour mesurer les vibrations dont se compose un son. Ses travaux ont paru dans les *Annales de physique et de chimie* et dans les *Mémoires* de l'Acad. des sciences.

SAVARY (Jacq.), négociant, né à Douai en 1622, m. en 1690, reçut de Fouquet la ferme des domaines de la couronne, prit une grande part à la révision des règlements de commerce et à la rédaction de l'ordonnance de 1673, qu'on appela *le Code Savary*. On a de lui le *Parfait négociant* (1675).—Savary des Brulons, un de ses fils, eut la première idée du *Dictionnaire de commerce*, qui fut publié en 1723 par son frère, l'abbé Philémon Savary (2 vol. in-fol).

SAVARY (Claude), voyageur, né en 1750 à Vitré en Bretagne, m. en 1788, passa 5 ans en Égypte, parcourut l'Archipel, et, de retour en France, écrivit des *Lettres sur l'Égypte* (1785) et *sur la Grèce*, (1788), ouvrages aussi remarquables pour le style qu'intéressants par les détails. On lui doit en outre une traduction du *Coran*, avec la *Vie de Mahomet*, 1783; la *Morale de Mahomet*, 1784; une *Grammaire arabe*, 1813.—Son frère, Julien S., d'abord juge au tribunal de Chollet, fut forcé de fuir devant les Vendéens insurgés, prit du service dans l'armée républicaine, sous Kléber, devint dans la suite membre du Corps-Législatif, et se retira des affaires après le coup d'État du 18 brumaire. On a de lui : *Guerres des Vendéens et des Chouans contre la République*, 1824.

SAVARY (Réné), duc de Rovigo, général de l'Empire, né en 1774 à Marc près de Vouziers (Ardennes), m. en 1833, était fils d'un ancien major du château de Sedan. Il prit du service sous Custine à l'armée du Nord et fut fait capitaine de cavalerie dès l'âge de 19 ans. Il fit partie de l'expédition d'Égypte, fut à son retour nommé par le 1er consul colonel de la gendarmerie d'élite, et se vit, en cette qualité, chargé de faire exécuter la sentence prononcée contre le duc d'Enghien (1804). Il s'éleva rapidement aux grades de général de brigade et de général de division, et, après s'être distingué à Austerlitz, Eylau, Ostrolenka et Friedland, fut nommé duc de Rovigo, gouverneur de la Prusse, puis ambassadeur à St-Pétersbourg (1807). Il reçut en 1808 le commandement en chef de l'armée d'Espagne, et le conserva jusqu'à l'arrivée du roi Joseph. Ministre de la police en 1810, il ne sut point prévenir le complot de Mallet (1812). Il suivit l'empereur en 1815 à Rochefort, et voulut s'embarquer avec lui sur le *Bellérophon*, mais cette faveur lui fut refusée par les Anglais : il fut même retenu par eux et envoyé comme prisonnier à Naples; s'étant évadé au bout de sept mois, il revint en France et fit casser le jugement qui, en son absence, l'avait condamné à mort par contumace. Une brochure qu'il écrivit en 1823 au sujet de la mort du duc d'Enghien, et dans laquelle il accusait le prince de Talleyrand, le força de se retirer à Rome. De retour en 1830, il obtint en 1831 le commandement en chef de l'armée d'Afrique, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il a laissé des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*, qui parurent en 1828, 8 v. in-8, et qui sont au nombre des sources les plus importantes.

SAVARY DE BRÈVES, diplomate. *V.* BRÈVES.

SAVE (la), *Savus*, riv. qui sort des Alpes Carniques, en Illyrie, naît à 19 kil. S. de Villach, coule à l'E. S. E., sépare la Styrie de l'Illyrie, traverse la Croatie, forme la limite entre l'Esclavonie (à l'Autriche) et la Turquie, et tombe dans le Danube, par la r. dr., à Belgrade, après un cours de 900 kil. Affluents, la Laybach, la Drina, la Bosna, la Kulpa, l'Unna. Plusieurs cataractes.

SAVENAY, ch.-l. d'arr. (Loire-Inf.), à 40 k. N. E de Nantes, sur la r. dr. de la Loire, près de l'emb. du fleuve; 2803 h. Trib. de 1re inst. Chemin de fer, importante foire de bestiaux. Les Vendéens furent défaits à Savenay en 1793 par les Républicains, que commandaient Kléber et Marceau.

SAVERDUN, ch.-l. de c. (Ariége), sur la r. g. de l'Ariége, à 13 k. N. O. de Pamiers; 4205 h. Hôpital. Fabriques d'acier, faux, limes. Patrie du pape Benoît XII. Jadis ville forte du pays de Foix.

SAVÉRIEN (Alexandre), né à Arles vers 1720, m. à Paris en 1805, fut nommé à 20 ans ingénieur de la marine, consacra toute sa vie à des travaux utiles, et fonda l'Académie de Marine établie à Brest en 1752. Il a publié : *Nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1745; *Nouvelle théorie de la mâture*, 1747; l'*Art de mesurer le sillage du vaisseau*, 1750; *Dictionnaire de mathématiques et de physique*, 1753; *Dictionn. de marine*, 1781, tous ouvrages estimés; *Histoire des philosophes anciens*, 1771; *Hist. des philosophes modernes*, 1762-69; *Hist. des progrès de l'esprit humain*, 1766-78, ouvrages médiocres.

SAVERNE, *Tabernæ* en latin, *Zabern* en allemand, ch.-l. d'arr. (Bas-Rhin), sur la Zorn, à 38 kil. N. O. de Strasbourg par la route et 44 par le chemin de fer, près d'un défilé qui conduit de la Lorraine dans l'Alsace, et où Louis XV a fait construire un magnifique chemin; 5331 hab. Trib. de 1re inst., collége. Beau château, construit au XVIIIe s. par le cardinal de Rohan, restauré par Napoléon III et affecté aux veuves de hauts fonctionnaires. Drap, bonneterie; affinerie d'acier, quincaillerie.—L'anc. *Tabernæ* fut, dit-on, détruite par Attila; la ville moderne appartint successivement aux évêques de Metz et de Strasbourg. Elle était très-forte, mais fut cependant plusieurs fois prise, notamment en 1525 par les Rustauds, parti d'Anabaptistes, et en 1636 par les Français. Elle resta à la France avec l'Alsace; elle fut démantelée en 1696.

SAVERNE (la), riv. d'Angleterre. *V.* SEVERN.

SAVIGLIANO, v. d'Italie. *V.* SAVILLIAN.

SAVIGNAC-LES-ÉGLISES, ch.-l. de c. (Dordogne), à 22 kil. N. E. de Périgueux; 1057 h.

SAVIGNANO, petite v. d'Italie (Forli), sur le Fiumesino (l'anc. *Rubicon*), à 15 k. S. E. de Césène; 4000 hab. Académie dite *Rubiconia*.

SAVIGNY, bg du dép. du Rhône, à 21 k. N. O. de Lyon; 1600 hab. Célèbre abbaye de Bénédictins, dite *St-Martin-de-Savigny*.

SAVIGNY-SUR-BRAYE, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), sur la Braye, à 27 k. N. O. de Vendôme; 2966 hab.

SAVIGNY (Christophe de), savant du XVIe s., né en 1530 au château de Savigny, dans le Rhételois, est auteur de *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux*, in-fol. de 37 planch. (2e éd., Paris, 1619), auxquels on prétend que Fr. Bacon emprunta l'idée de son arbre encyclopédique. Il avait composé, sous le titre d'*Onomasticon des mots et dictions de chacune chose*, un ouvrage qui n'a pas été publié.

SAVIGNY (Fréd. Ch. de), savant juriste, né en 1779 à Francfort-sur-le-Mein, m. en 1861, était issu d'une famille française de Metz. Il professa successivement le droit à Marbourg, à Landshut, à Berlin (depuis 1810), fut admis en 1811 à l'Académie de cette dernière ville, devint en 1816 conseiller intime, reçut en 1842 le portefeuille de la justice et se retira lors des troubles de 1848. L'un des chefs de l'école historique, Savigny approfondit l'étude du droit ancien et de ses rapports avec le droit moderne. On trouve dans ses écrits l'alliance trop rare de l'érudition et de l'élégance du style. On a de lui des traités du *Droit de possession*, du *Droit de succession*, une *Histoire du Droit romain au moyen âge*, 1815 (trad. par Ch. Guenoux, 1839-52), et *le Système du Droit romain actuel* (1840, trad. par Guenoux, 1840-49).

SAVILE (H. de), savant anglais, procureur de l'Université d'Oxford et prévôt du collége d'Éton, né en 1549, m. en 1622, donna des leçons de grec et de mathématiques à la reine Élisabeth, fonda une chaire de géométrie et d'astronomie à l'Académie d'Oxford, et fit imprimer à ses frais une magnifique édition des *Œuvres de S. Jean Chrysostôme* (en grec). On lui doit de plus : *Rerum Anglicarum scriptores post Bedam præcipui*, Londres, 1596, in-f.; des commentaires sur les *Histoires* de Tacite et la *Vie d'Agricola*, un *Traité sur la milice des Romains*.

SAVILE, marquis d'Halifax. *V.* HALIFAX.

SAVILLIAN, en italien *Savigliano*, v. forte d'Italie, dans les anc. États sardes (Saluces), entre la Maira et la Grana, à 25 kil. N. O. de Coni et à 52 S. de Turin; 18000 hab. Collége. Chemin de fer, belle porte en forme d'arc de triomphe, place ornée d'arcades. Filatures de soie, toiles, draps.—Prise par François I, rendue par Henri III en 1574. Les Français y battirent les Autrichiens en sept. 1799. Sous l'Empire, cette ville fut le ch.-l. d'un arr. du dép. de la Stura.

SAVINES, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), près de la Durance, à 10 kil. O. d'Embrun; 1128 hab.

SAVOIE, *Sabaudia* ou *Sapaudia*, contrée de la France, située entre 45° 4'-46° 24' lat. N. et 3° 16'-4° 48' long E., est bornée au N. par le lac Léman et le canton suisse de Genève, à l'E. par le Valais, au S. E. par le Piémont, au S. par les dép. des Htes-Alpes et de l'Isère, à l'O. par le Rhône qui la sépare du dép. de l'Ain; 146 k. du N. au S. sur 119 de l'E. à l'O.; env. 550000 hab.; ville principale, Chambéry. Pays très-montagneux (Mont-Blanc, Mont-Cenis, petit St-Bernard, Mont-Buet, Thabor, etc.), sites pittoresques; plusieurs lacs (ceux du Bourget, d'Annecy, d'Aiguebelle); eaux minérales, dont les principales sont celles d'Aix; mines de plomb, de fer, d'étain, de cuivre; houille, marbre, gypse; miel, vers à soie, bétail, etc. Les habitants, appelés Savoyards ou Savoisiens, sont en général très-pauvres : ils émigrent en partie, et vont dans les pays voisins exercer les professions de commissionnaires, de colporteurs, de ramoneurs, de domestiques; leur probité est proverbiale. Très-attachés à leur patrie, ils y retournent dès qu'ils ont amassé un petit pécule. La Savoie a produit plusieurs hommes remarquables : les papes Nicolas II et Innocent V, S. Bernard de Menthon et S. François de Sales, le cardinal Gerdil, Vaugelas, St-Réal, les deux De Maistre, Berthollet, le général de Boigne, les frères Michaud, etc. — La Savoie correspond aux provinces que les Latins nommaient *Alpes Graiæ* et *Penninæ*; on y trouvait les *Allobroges*, les *Centrones*, les *Nantuates*, les *Veragri*. Le nom de *Sapaudia*, d'où dérive le nom actuel, ne date guère que de la fin du IVe siècle. Après avoir fait partie de l'empire romain et de celui de Charlemagne, la Savoie passa, en 888, sous la domination de Rodolphe, roi de la Bourgogne Transjurane; elle fut réunie à l'Empire germanique par Conrad le Salique, qui l'érigea en comté vers l'an 1027, en faveur d'Humbert aux Blanches Mains, tige des comtes de Savoie; elle devint duché en 1416. Après de nombreuses vicissitudes (dont on trouvera le détail aux art. États Sardes et Maison de Savoie), elle a été cédée à la France en 1860 par le roi de Sardaigne, et cette cession a été aussitôt confirmée par le suffrage universel des habitants. — Sous le 1er Empire français, la Savoie, alors réunie à la France, forma le dép. du Mont-Blanc et une partie de celui du Léman. Sous l'administration sarde, elle forma une intendance générale, qui se divisait en 8 prov. : Savoie propre (Chambéry), Hte-Savoie (Albert-Ville), Carouge (St-Julien), Chablais (Thonon), Faucigny (Bonneville), Génevois (Annecy), Maurienne (St-Jean-de-Maurienne), Tarantaise (Moutiers). Depuis 1860, elle forme les deux dép. français de Savoie et de Hte-Savoie. Le 1er, au S., compte 275039 h., a pour ch.-l. Chambéry, et se divise en 4 arr., Albert-Ville, Chambéry, Moutiers, St-Jean-de-Maurienne; il a un archevêché et une cour impériale à Chambéry. Le 2e, au N., compte 267496 h., a pour ch.-l. Annecy, se divise en 4 arr., Annecy, Bonneville, St-Julien, Thonon, et a un évêché à Annecy. Les deux dép. réunis forment une Académie universitaire, qui a son ch.-l. à Chambéry.

SAVOIE (Maison de), maison souveraine qui passe pour la plus ancienne des maisons régnantes de l'Europe, a pour chef Humbert aux Blanches Mains, qui vivait à la fin du Xe s. Le plus grand nombre des auteurs lui donnent pour père un certain Béraud, Bérold ou Berthold, de la maison de Saxe, vice-roi d'Arles et comte de Maurienne, fils lui-même de Hugues, marquis d'Italie; d'autres le supposent issu des ducs de Bourgogne, des comtes de Mâcon, des comtes de Milan ou des marquis d'Ivrée. Un système récent, et fort plausible, le fait naître d'un premier mariage d'Hermengarde, princesse que le roi de Bourgogne Rodolphe III épousa en secondes noces. Quoi qu'il en soit, les princes de cette maison portèrent d'abord le titre de comtes de Savoie de 1027 à 1416; ils prirent celui de ducs à partir de 1416, et reçurent en 1720 celui de rois de Sardaigne. Ils s'intitulaient *rois de Chypre* depuis que le duc de Savoie Charles I *le Guerrier* eut hérité de ce titre à la mort de sa parente Charlotte de Lusignan (1487). Cette maison a donné naissance à de nombreuses branches : 1° les comtes de Maurienne, issus au XIIe s. de Thomas I, comte de Savoie, qui devinrent comtes du Piémont (par la cession qu'Amédée IV fit de ce comté à son frère Thomas II en 1244) et princes d'Achaïe et de Morée (par le mariage de Philippe de Savoie avec Isabelle de Villehardouin, héritière de ces principautés, 1301); 2° les princes de Carignan, qui ont pour tige Thomas-François de Savoie, 5e fils du duc Charles Emmanuel I (1596-1656); — 3° les comtes de Soissons, issus de la branche de Carignan par Eugène-Maurice de Savoie, 3e fils de Thomas-François, et né en 1633; — 4° les ducs de Nemours, issus d'un 2e Philippe de Savoie, qui lui-même était le 3e fils du duc Philippe II (1490-1533); — 5° les barons de Vaud (seigneurs de Bugey, de Valromey), issus au XIIIe s. des comtes de Piémont; et plusieurs branches bâtardes (les seigneurs de Tende et de Villars, de Raconis, de Cavour, etc.)

Humbert I, *aux Blanches Mains*, 1er comte de Savoie, né vers 985, m. vers 1048, rendit des services à Rodophe III, roi de Bourgogne, à Hermengarde, veuve de ce prince, et à l'empereur Conrad le Salique, qui avait hérité de Rodolphe; reçut du premier de ces princes la Savoie et la Maurienne, avec le titre de comte (1027); du second, une partie de Faucigny, le Bas-Chablais, le val d'Aoste, et fonda ainsi la maison de Savoie (1034). — Amédée I, fils ou petit-fils d'Humbert. Les uns le font mourir en 1047, avant son père; les autres prolongent son existence jusqu'en 1060, ou plus tard. Du reste, on ne sait rien de lui. — Amédée II, neveu d'Amédée I, était fils d'Odon, qui avait épousé Adélaïde, héritière des marquis de Suze. Il augmenta considérablement les possessions des comtes de Savoie, en y joignant l'héritage de sa mère, qui comprenait presque tout le Piémont. On le fait régner de 1060 à 1072 ou 1080. — Humbert II, dit le *Renforcé*, fils d'Amédée II, régna de 1072 ou 1080 à 1103 : il ajouta à ses États la Tarentaise, qui se soumit volontairement à lui, et étendit sa souveraineté sur le pays de Vaud, le Ht-Chablais, le marquisat de Suze. — Amédée III, fils d'Humbert II, régna de 1103 à 1148. L'empereur Henri V érigea son comté en État d'empire. Il battit en 1141, à Montmélian, le dauphin de Viennois, Guigues VI, prit la croix avec Louis le Jeune en 1147, et mourut à son retour, en Chypre. — Humbert III, *le Saint*, fils d'Amédée III (1148-1188), passa la plus grande partie de sa vie dans les cloîtres, enrichit les églises, prit parti pour le pape Alexandre III contre l'empereur Frédéric Barberousse, qui envahit ses États et brûla Suze en 1174 (les archives de la maison de Savoie périrent dans cet incendie); il prit en compensation la ville de Turin (1175); mais il vit ses États dévastés

de nouveau en 1187 et en mourut de chagrin. — Thomas I, fils d'Humbert III (1188-1233), n'avait que 11 ans à la mort de son père, et eut pour tuteur Boniface, marquis de Montferrat. Devenu majeur, il soutint contre le St-Siége l'emp. Frédéric II, qui en récompense le créa vicaire impérial en Piémont. Il étendit sa domination sur le pays de Vaud, le Bugey et le Valais et fit de Chambéry sa capitale. — Amédée IV, fils du préc., régna de 1233 à 1253, ajouta définitivement Turin et le Piémont à ses États (1235), et soutint Frédéric II contre le St-Siége. Il céda en 1244 le comté de Piémont à son frère Thomas II, déjà comte de Maurienne. — Boniface, fils du préc. (1253-63), n'avait que 9 ans à son avénement, et eut pour tuteur son oncle Thomas de Savoie. Ayant voulu réduire Turin qui s'était révolté, il fut pris par les rebelles, et mourut en prison, sans laisser d'enfants. — Pierre, dit *le Petit Charlemagne*, frère d'Amédée IV, né en 1203, régna de 1263 à 1268. Il s'était, avant son avénement, mis au service du roi d'Angleterre Henri III, qui l'avait créé comte de Richmond et d'Essex. Il punit Turin de sa révolte, et ajouta à ses États le Génevois par héritage. — Philippe, frère du préc., régna de 1268 à 1285. Entré dans l'Église, il avait été élevé à l'évêché de Valence, puis à l'archevêché de Lyon; mais, voyant son frère sans enfants, il obtint de rentrer dans la vie séculière et épousa Alix, héritière du comté de Bourgogne. — Amédée V, *le Grand* (1285-1323), fils de Thomas et neveu du préc., fit la guerre avec succès au comte de Génevois, au dauphin de Viennois, au marquis de Montferrat (qu'il prit et fit mourir dans une cage de fer), au marquis de Saluces, seconda Philippe le Bel dans sa guerre contre les Flamands, fut le médiateur de la paix entre la France et l'Angleterre, suivit l'empereur Henri VII en Italie, obtint de ce prince les seigneuries d'Asti et d'Ivrée, et réunit à ses États le Bas-Faucigny et une partie de la ville de Genève. A son avénement, il avait été obligé de céder à Philippe de Savoie, son neveu, dont il n'était que le tuteur, la principauté de Piémont, qui resta détachée de la Savoie jusqu'en 1429. — Édouard, *le Libéral*, fils d'Amédée V (1323-29), eut à combattre les mêmes ennemis que son père et fut battu en 1325 par Guigues VIII, dauphin de Viennois. Il accompagna le roi de France Philippe VI à la bat. de Cassel et s'y distingua. — Aimon, *le Pacifique*, frère du préc. (1329-43), fit la paix avec le dauphin de Viennois (1334), combattit en 1340 pour Philippe VI contre l'Angleterre, réforma l'administration de la justice, et fit des fondations pieuses. — Amédée VI, fils d'Aimon (1343-83), fut surnommé *le Comte Vert* pour s'être présenté, dans un tournoi qu'il donnait à Chambéry, avec une armure et une livrée *vertes*. Le Dauphiné ayant été légué à la France (1349), il conclut en 1355, avec le nouveau dauphin (Charles, fils du roi Jean), un traité qui fixait les limites des deux États, et épousa, comme gage de paix, Bonne de Bourbon, cousine du roi. Il eut des démêlés avec son cousin Jacques de Savoie, prince de Piémont, son vassal, auquel il enleva momentanément ses États, puis, avec le marquis de Saluces et de Montferrat; alla en Grèce porter des secours à Jean Paléologue, allié à sa famille; se prononça pendant le schisme d'Occident pour Robert de Genève, son parent; accompagna Louis d'Anjou dans son expédition contre Naples, et mourut de la peste dans cette expédition. Il avait réuni à ses États les seigneuries de Vaud, Gex, Faucigny, Valromey, Quiers, Coni, Querasco et Verrue. — Amédée VII, *le Comte Rouge*, fils du précéd. (1383-91), accompagna le roi de France Charles VI en Flandre, contribua à la prise d'Ypres, et profita des embarras du comte de Provence pour lui enlever Nice et Vintimille. Il avait épousé une princesse française, Bonne de Berry. — Amédée VIII, fils du précéd., n'avait que 8 ans à la mort de son père (1391), et fut mis sous la tutelle de sa mère, Bonne de Berry. Il agrandit ses États par l'acquisition du Génevois (1401), puis du Bugey et de Verceil, et y réunit en 1429 le Piémont, qui en était détaché depuis plus d'un siècle. Il avait été, en 1416, créé *duc de Savoie* par l'empereur Sigismond. Ayant perdu sa femme Marie de Bourgogne, qu'il aimait tendrement, il entra dans l'Église, remit le gouvernement à son fils Louis, et se retira avec quelques chevaliers au couvent de Ripaille, près de Thonon, où il prit l'habit d'ermite. Au bout de quelques années il fut tiré de sa retraite par les prélats du concile de Bâle, qui, lors de la déposition d'Eugène IV, le nommèrent pape sous le nom de Félix V (1439), et l'opposèrent à Nicolas V. Il abdiqua définitivement alors la couronne de Savoie, se rendit à Bâle, où le concile était assemblé, et y résida près de dix ans. En 1449, il renonça volontairement à la tiare, afin de faire cesser un schisme scandaleux; il obtint en compensation, avec le chapeau de cardinal, diverses prérogatives, sur l'étendue desquelles les historiens ne sont pas d'accord. Il retourna au couvent de Ripaille, et y mourut en 1451. Amédée VIII avait institué l'ordre de St-Maurice et donné un Code à ses États. — Louis I, fils du précéd., duc de 1440 à 1465, né à Genève, avait dès 1434 administré le duché avec le titre de prince de Piémont (*V.* ci-dessus); mais ne prit le titre de duc qu'après que son père eut accepté la tiare (1440). Lors de la guerre qui éclata au sujet de la succession de Philippe Marie Visconti (1447), Louis aurait pu s'emparer du Milanais, dont les habitants redoutaient la domination de François Sforza; mais il manqua d'énergie. Craignant ses enfants eux-mêmes, qui se révoltaient contre lui (*V.* ci-après PHILIPPE II), il se réfugia en France auprès de Louis XI, qui avait épousé sa fille; il y tomba malade et mourut peu après son arrivée. — Amédée IX, fils de Louis, né en 1435, duc de 1465 à 1472, devint peu après son avénement incapable de gouverner. La régence fut disputée entre ses frères et sa femme Yolande, sœur de Louis XI, et finit par être partagée entre eux. Prince charitable, il fut béatifié après sa mort. — Philibert I, *le Chasseur*, né en 1465, duc de 1472 à 1482, fils d'Amédé IX et d'Yolande, sœur de Louis XI, n'avait que 8 ans à son avénement. Sa minorité fut remplie par les querelles de Louis XI et du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, qui se disputaient la régence. Il mourut à peine âgé de 17 ans, de la fatigue qu'il s'était donnée dans une partie de chasse. — Charles I, *le Guerrier*, frère de Philibert, n'avait que 14 ans à la mort de celui-ci (1482), et fut quelques mois sous la tutelle de Louis XI. Il fit la guerre avec succès au marquis de Saluces, ce qui lui valut son surnom. Il mourut en 1489, pendant un voyage en Piémont : on le crut empoisonné par le marquis de Saluces. Il avait épousé Blanche de Montferrat, et avait, à la mort de Charlotte de Lusignan, hérité du titre de roi de Chypre (1487). — Charles II, fils du précéd., n'avait que 9 mois à la mort de son père, et mourut en 1496, à 8 ans. — Philippe II, fils du duc Louis I, ne régna qu'un an et demi (1496-97). Fils rebelle, il avait été, sur la demande de son père, détenu deux ans par Louis XI au château de Loches (1464-66) : aussi prit-il parti pour le duc de Bourgogne contre le roi de France. Il fut le père de Louise de Savoie, qui épousa Charles de France, duc d'Angoulême, et devint mère de François I. — Philibert II, *le Beau*, fils du préc. (1497-1504), épousa Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, célèbre depuis comme gouvernante des Pays-Bas, et refusa de laisser passer Louis XII par ses États pour entrer en Italie. Il consuma son temps en fêtes et en tournois et fut enlevé à 24 ans par la fièvre après une partie de chasse. C'était un prince d'une beauté remarquable : sa veuve lui éleva un magnifique mausolée dans l'église de Brou, aux portes de Bourg. Il ne laissait pas d'enfants. — Charles III, frère du précéd., régna de 1504 à 1553. Prince versatile, flottant sans cesse entre François I, son neveu, et Charles-Quint, son beau-frère, il fut maltraité par tous les deux, et se vit dépouiller de presque tous ses États — Emmanuel-

Philibert, duc de 1553 à 1580, fils du précéd., fut un des meilleurs généraux de Charles-Quint. *V.* EMMANUEL-PHILIBERT.— Charles-Emmanuel, *le Grand*, fils du préc., duc de 1580 à 1630. Profitant des troubles de la France, il s'empara du marquisat de Saluces, et se fit nommer par les Ligueurs comte de Provence en 1590. Henri IV, pour se venger de lui, envahit la Savoie et le Piémont, et se fit céder, par le traité de Lyon (1601), le Bugey, le Valromey et le pays de Gex. D'une ambition sans bornes, Charles-Emmanuel eut des prétentions sur le trône impérial après la mort de l'empereur Mathias, puis sur le royaume de Chypre et sur la principauté de Macédoine. Il mourut de chagrin parce qu'il ne pouvait accomplir ses projets.—Victor Amé ou Amédée I, fils du précéd., duc de 1630 à 1637 (*V.* VICTOR-AMÉDÉE). — Ce prince laissa 2 fils, François-Hyacinthe, âgé de 5 ans, qui fut mis sous la tutelle de sa mère, Christine de France, fille de Henri IV et sœur de Louis XIII, mais qui mourut dès l'année suivante; et Charles-Emmanuel III, né en 1634, qui fut proclamé duc en 1638 et qui fut également placé sous la tutelle de sa mère. Il ne prit le gouvernement de ses États qu'en 1648 et régna jusqu'en 1675. Reconnaissant envers les Français, qui l'avaient protégé pendant sa minorité, Charles-Emmanuel resta fidèle à leur alliance et leur dut un règne paisible. Il protégea le commerce et les arts, et fit construire le palais royal de Turin, ainsi que le *Chemin de la Grotte* sur la montagne des Échelles, pour faciliter le transport des marchandises de France en Italie. — Le fils de ce dernier, Victor-Amédée II, d'abord duc de Savoie, reçut en 1713 le titre de roi de Sicile et en 1720 celui de roi de Sardaigne. — *Pour ce prince et pour ses successeurs*, *V.* le nom sous lequel ils ont régné. *Pour les autres princes célèbres de cette maison*, *V.* NEMOURS, EUGÈNE, CARIGNAN, etc. — L'*Hist. de la Savoie* a été écrite par Cl. Genoux, 1854, et par Le Gallais, 1860. La princesse de Belgiojoso a donné l'*Hist. de la maison de Savoie*, 1860.

SAVONAROLE (Frère Jérôme), célèbre prédicateur dominicain, né à Ferrare en 1452, était le petit-fils de J. Michel Savonarole, médecin distingué de Ferrare. Nommé en 1488 prieur du couvent de St-Marc à Florence, il se distingua dans la chaire par son éloquence, mais il se livra bientôt à de violentes déclamations contre le clergé et le St-Siége, excita le peuple à se révolter contre les Médicis, et, prétendant avoir reçu le don de prophétie, prédit avec assurance une révolution prochaine. Peu après en effet (1494), Charles VIII étant venu en Italie, les Florentins profitèrent de la présence de ce prince pour recouvrer leur liberté. Savonarole, devenu l'idole du peuple, fut le véritable chef de la nouvelle république. Il se soutint pendant trois ans, et fit mettre à mort plusieurs citoyens qui avaient conspiré pour le rétablissement des Médicis; mais, attaqué par les partisans de cette puissante maison, accusé d'hérésie par les religieux franciscains pour avoir soutenu des propositions suspectes, anathématisé par le pape Alexandre VI, dont il avait signalé les désordres, enfin privé de l'appui de Charles VIII, qui avait été forcé de retourner précipitamment en France, il perdit tout crédit, fut conduit en prison par ordre de la *seigneurie* qui administrait Florence, appliqué à la question, condamné comme hérétique et périt sur le bûcher le 23 mai 1498. Savonarole n'était pas moins remarquable par son exaltation que par son éloquence: il eut des visions, se crut inspiré et fit plusieurs prédictions dont quelques-unes parurent extraordinaires, mais que l'on a beaucoup exagérées. Poussant le zèle religieux jusqu'au fanatisme, Savonarole fit brûler les écrits de Dante, de Boccace et de Pétrarque. Il a laissé plusieurs ouvrages ascétiques ou apologétiques: *le Triomphe de la croix*, 1492 (en latin): c'est une démonstration de la vérité de la religion catholique; *Du gouvernement de Florence*, violente philippique contre la tyrannie; *Abrégé des révélations*, histoire de ses visions; *Traité de la vérité prophétique*. Une édition de ses *Œuvres* a été publiée à Lyon, 1633-40, 6 v. in-8°. On doit à M. Perrens une savante étude sur *Savonarole, sa vie, ses prédications, ses écrits*, Paris, 1853 et 1856.

SAVONE, *Savo* ou *Sabata*, v. murée de l'Italie septentr., dans les anc. États sardes (Gênes), ch.-l. d'intendance, sur le golfe de Gênes, à l'embouch. de l'Egabona, à 38 k. S. O. de Gênes; 20 000 h. Évêché, trib. de commerce, école navale, musée d'histoire naturelle. Port, citadelle, arsenal. Fabriques d'armes, soieries, vitriol, faïence, savon (c'est à Savone que le *savon* fut inventé). Patrie du poëte Chiabrera; le pape Jules II naquit auprès.—Cette ville, fort ancienne, appartenait à la Ligurie. Elle eut des évêques dès le VII° s., et devint bientôt florissante par son commerce. Les Génois, qui en étaient jaloux, s'en emparèrent et détruisirent son port en 1525. Les Anglais la bombardèrent en 1745; le roi de Sardaigne la prit aux Génois en 1746. Les Français s'en emparèrent en 1809 et en firent le ch.-l. du dép. de Montenotte. Napoléon y retint Pie VII prisonnier de 1809 à 1812. — La prov. de Savone, dans la division de Gênes, a 52 kil. sur 30, et 79 000 h. Elle est traversée par les Apennins.

SAVONNERIE (la), anc. manufacture royale de tapis, fut créée au Louvre en 1604, et transférée en 1631 à Chaillot, dans une maison qui fut appelée de là *La Savonnerie*. Réorganisée par Colbert, elle fut plus tard réunie à la manufacture des Gobelins.

SAX (Christophe), *Saxius*, savant compilateur et biographe, né en 1714 à Eppendorf en Saxe, m. en 1806, fut professeur d'histoire et d'antiquités, puis recteur à l'université d'Utrecht, et publia plusieurs savants ouvrages, entre autres l'*Onomasticon litterarium* (d'abord en 1 vol. in-8, 1759, porté depuis à 8 vol., Utrecht, 1775-1803), vaste répertoire d'indications littéraires et de sources à consulter sur les personnes, depuis les premiers temps jusqu'en 1796. Il a rédigé lui-même un abrégé des deux premiers volumes (*Onomastici litterarii epitome*), Utrecht, 1792.

SAXE, *Sachsen* en allemand, nom commun à divers États ou pays de l'Allemagne, tant anciens que modernes, placés entre l'Ems et l'Oder, le bassin du Danube et la Baltique. Nous distinguerons d'abord ces divers États, puis nous ferons connaître les diverses maisons de Saxe qui les ont possédés.

I. *Saxe ancienne.*

1° La *Saxe primitive*, à l'époque des Mérovingiens, commençait à l'E. du Rhin, vers les rives de l'Ems et au N. de la Lippe, et s'étendait, au N., jusqu'à la Baltique et à l'Eyder (en Danemark), à l'E., un peu au delà de l'Elbe, ayant pour bornes la Thuringe, la France rhénane, la Frise, le pays des Danois et les peuplades slaves établies à l'O. de l'Oder. Elle se composait de trois grandes masses, l'Engerland (pays des Angres), la Westphalie et l'Ostphalie (dont la partie la plus orientale était le pays des Nordalbingiens). Tout ce pays était coupé en *gaus* ou cantons, et avait au plus quelques grosses bourgades, entre autres Ehresbourg. Les Saxons, ses habitants, étaient peu civilisés et grands pirates, comme leurs voisins les Danois. Dès la fin du IV° s. ils ravageaient les côtes de la Gaule et celles de la Grande-Bretagne. En 449, ils commencèrent à passer dans cette île, et quatre chefs saxons y fondèrent quatre des États de l'Heptarchie (*V.* ce nom). A partir de Clotaire II, ceux qui étaient restés en Allemagne durent payer tribut aux Francs; mais ils se révoltèrent souvent: idolâtres, adorateurs d'Odin et d'Irminsul, ils répugnaient à l'idée de devenir Chrétiens. Charlemagne, après neuf expéditions célèbres (771-795), finit par les soumettre, malgré les efforts opiniâtres de leur chef Witikind: il leur imposa le baptême (785), leur donna un code sévère (la *loi saxonne*), et fonda chez eux huit évêchés (entre autres, Osnabruck, Brême, Paderborn, Munster). Cet état de choses dura jusqu'au traité de Verdun (843).

2° *Premier duché de Saxe* (843-1180). Sous Louis le Germanique et ses successeurs, la Saxe, grossie de

la Thuringe, devint un des six duchés de l'empire. Ce duché, qui eut successivement pour souverains des descendants de Witikind et des princes de la maison de Billung (*V.* ci-après maison de SAXE), répondait d'abord à ce qui forma depuis les cercles de Basse-Saxe et de Westphalie; de 920 à 929, il s'accrut des deux Marches de Misnie et de Branibor ou Brandebourg; il fut encore grossi par Othon I et ses successeurs, principalement par les princes de la maison guelfe, Henri le Superbe et Henri le Lion, qui assujettirent presque toutes les contrées comprises depuis dans le cercle de Hte-Saxe, et étendirent leur domination sur le Mecklembourg et la Poméranie. On sait qu'outre la Saxe, les deux Henri possédaient la Bavière. De 1137 à 1154, la politique impériale tint ces deux duchés séparés, mais Frédéric I les rendit à Henri le Lion; seulement, le margraviat de Branibor, indépendant depuis 1142, fut confirmé dans son indépendance; mais, après la félonie de Henri, lors de la campagne de Legnano (1177), l'empereur Frédéric mit ce prince au ban de l'empire (1180), et l'énorme duché de Saxe fut dépecé en une foule de fiefs : les archevêchés de Magdebourg et de Brême, les évêchés de Minden, Verden, Paderborn, Munster, Hildesheim, Halberstadt, Mersebourg, Naumbourg s'en détachèrent et devinrent États immédiats; il en fut de même pour le comté palatin de Saxe, la Misnie, la Thuringe, le pays de Mecklembourg (que cependant Henri le Lion regardait comme sa propriété particulière), le duché de Poméranie, le duché de Westphalie (qui passa à l'archevêque de Cologne), l'Eichsfeld (dont s'empara celui de Mayence); Lubeck, anc. capitale de la Saxe, devint ville impériale. Les alleux, qui ne se composaient guère que du pays héréditaire de Brunswick, restèrent seuls au duc déchu. Un nouveau duché de Saxe fut alors constitué, mais il différait entièrement du premier. *V.* le § suivant.

3° *IIe duché de Saxe.* Ce duché, formé en 1180 aux dépens du précédent en faveur de Bernard d'Ascanie ou d'Anhalt, ne comprenait plus que les territoires de Wittemberg et de Lauenbourg, plus, la suzeraineté sur le Holstein. Il s'affaiblit encore quand la maison ascanienne, investie de ce duché, se fut scindée (1260) en deux lignes : celles de Saxe-Lauenbourg et de Saxe-Wittemberg. En 1355, l'emp. Charles IV attacha l'électorat de Saxe à la possession de Wittemberg, qui ne le garda que jusqu'en 1422.

4° *IIIe duché de Saxe* ou *Duché électoral.* Ce duché, qui forme le fond du roy. actuel de Saxe, fut constitué en 1422, le titre de duc de Saxe et d'électeur ayant été transféré, après l'extinction de la branche ducale de Saxe-Wittemberg, à la maison de Wettin ou de Misnie. Le duché s'accrut alors de la Misnie, de la Thuringe et du palatinat de Saxe. Mais la maison de Misnie se subdivisa plus encore que la précédente; finalement, toutes les branches furent comprises dans les deux lignes *Ernestine* et *Albertine*, issues des deux frères Ernest et Albert, qui, en 1485, se partagèrent toutes les possessions de la Saxe (*V.* plus bas, maison de SAXE).

5° *Comté palatin de Saxe.* Il comprenait la ville d'Allstett avec son territoire; il remontait aux temps des Carlovingiens, et devint important au Xe s.; au XIe la famille de Goseck le possédait à titre héréditaire; il passa en 1088 à celle de Sommersenbourg. Réuni en 1180 au landgraviat de Thuringe, il échut en 1248 comme ce landgraviat à la maison de Misnie.

6° *Marche de Saxe.* *V.* MISNIE ET BRANDEBOURG.

II. *Saxe depuis la division de l'empire en cercles.*

1° *Cercle de Basse-Saxe*, un des 10 cercles de l'empire établis en 1512, était borné au N. par la Baltique et le Slesvig, au S. et à l'E. par le cercle de Basse-Saxe. Il renfermait, entre autres États, les deux duchés de Mecklemboug, les deux duchés de Holstein, celui de Saxe-Lauenbourg, les villes de Lubeck et Brême.

2° *Cercle de Hte-Saxe*, entre ceux du Ht-Rhin, de Franconie, de Basse-Saxe, la mer Baltique, la Pologne, comprenait 22 États, entre autres l'électorat de Saxe et tous les duchés de Saxe (moins Saxe-Lauenbourg); Schwarzbourg, Anhalt, le Brandebourg, la Poméranie : Leipsick en était le ch.-l.

3° *Électorat de Saxe.* Beaucoup plus vaste que le royaume actuel de Saxe, il confinait à la Hesse, au Brandebourg, aux duchés de Saxe. Il avait pour ch.-l. Dresde et se divisait en cercle électoral (ch.-l., Wittemberg); cercle de la Thuringe saxonne (ch.-l., Langensalta); et margraviat de Misnie (chefs-lieux, Meissen et Dresde).

4° *Duché de Saxe-Lauenbourg*, entre ceux de Mecklembourg, Lunebourg, Ratzebourg et le Holstein, avait pour capit. Lauenbourg. Formé en 1620, il appartint jusqu'en 1689 à la branche aînée de la ligne ascanienne de Saxe, puis échut après diverses vicissitudes au Hanovre, et enfin au Danemark (1815). *V.* LAUENBOURG.

III. *Saxe actuelle.*

SAXE (Royaume de), un des États de la Confédération du Nord de l'Allemagne, entre 9°-13° long. E., et 50°-51° 30' lat. N., a pour bornes au N. et au N. E. les prov. prussiennes de Saxe et de Brandebourg, à l'E. la Silésie, au S. la Bohême et la Bavière, à l'O. les duchés de Saxe-Altenbourg et de Saxe-Weimar; 225 k. de l'E. à l'O., sur une largeur moyenne de 140; 2 226 000 hab.; capitale, Dresde. Longtemps divisé en 5 cercles (Misnie, ch.-l., Dresde, Leipsick, ch.-l., Leipsick, Erzgebirge, ch.-l., Freyberg, Voigtland, ch.-l., Plauen, Lusace, ch.-l., Bautzen), il a été réduit en 1835 à 4 cercles, désignés par les noms de leurs chefs-lieux : Dresde, Leipsick, Zwickau, Budissin ou Bautzen. L'Elbe arrose ce royaume à l'E.; ses autres rivières sont la Saale, l'Elster, la Pleisse, les deux Mulde. Sol fertile, surtout en grains; beaucoup de montagnes (Erzgebirge, monts de Lusace), où l'on exploite des mines très-riches en fer, plomb, étain, cuivre, argent (env. 17 000 kilogr. par an); cobalt, arsenic, houille. Industrie et commerce immenses, consistant surtout en toiles, cotonnades, laines, draps, dentelles, porcelaine, verrerie, papier et livres. Plusieurs chemins de fer. Célèbre université, à Leipsick. L'instruction est très-répandue en Saxe : c'est dans ce pays que se parle l'allemand le plus pur. Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle. La religion dominante est le Luthéranisme; mais la famille royale est catholique. La Saxe a 14 voix dans le *Conseil fédéral* de l'Allemagne du Nord.

L'État, qui porte aujourd'hui le nom de royaume de Saxe date de l'an 1422, époque à laquelle l'empereur Sigismond transféra le titre de duc de Saxe et la dignité électorale à la maison de Wettin ou de Misnie (*V.* ci-dessus 3e DUCHÉ DE SAXE). Frédéric le Belliqueux, 1er duc de Saxe de cette nouvelle maison, fut un des plus puissants princes de l'Allemagne. Ernest et Albert, ses petits-fils, s'affaiblirent en partageant leurs États (1485). Ernest, l'aîné, conserva, avec les titres de duc et d'électeur, le cercle électoral, la Thuringe et les pays orientaux de la Saxe. Frédéric le Sage, son successeur, exerça une grande influence sur les affaires de l'Allemagne, et fut vicaire de l'empereur en son absence. Il favorisa de tout son pouvoir la Réforme, et eut une grande part à la ligue de Smalkalde. Son 2e successeur, Jean-Frédéric le Magnanime, se vit enlever, après la défaite de Mühlberg (1547), la plus grande partie du duché de Saxe, ainsi que la dignité électorale, qui furent transférés par Charles-Quint de la ligne aînée à la ligne cadette ou albertine (1547). Maurice de Saxe fut le 1er duc de cette 2e ligne. Quoiqu'il fût la créature de Charles-Quint, il resta luthérien, et même maintint constamment la liberté protestante. Pendant la guerre de Trente ans, les électeurs de Saxe se déclarèrent alternativement pour la Suède et pour l'Autriche. En 1697, l'électeur Frédéric-Auguste I abjura le luthéranisme; la même année, il joignit à la Saxe la couronne de Pologne, ce qui l'engagea dans des guerres perpétuelles avec le roi de Suède Charles XII. Son fils, Frédéric-Auguste II, réunit aussi les deux cou-

ronnes, et eut sans cesse à combattre le roi de Prusse, qui deux fois lui enleva la Saxe. Frédéric-Auguste III refusa en 1791 la couronne que lui offraient les patriotes polonais. Dans les guerres de la Révolution, il resta neutre autant qu'il le put; après la bat. d'Iéna, il entra dans la Confédération du Rhin, et fournit à Napoléon des troupes auxiliaires: en retour, il en reçut, en 1806, le titre de roi de Saxe, l'année suivante, il fut en outre créé grand-duc de Varsovie. Seul de tous les alliés, il resta fidèle à la cause de Napoléon; il en fut puni par la perte d'un tiers de ses États (Lusace, Thuringe, partie de la Misnie, Mansfeld, Querfurt, etc.). En 1831, à la suite d'insurrections qui avaient éclaté à Dresde et à Leipsick, le roi Antoine se vit obligé de donner une constitution à la Saxe. Cette constitution n'ayant pas été fidèlement exécutée, une nouvelle insurrection éclata en 1848 et amena de nouvelles concessions. La Saxe est auj. régie par la constitution de 1831, modifiée par les lois du 31 mars 1849, 5 mai 1851 et 19 octobre 1861.

Électeurs et rois de Saxe de la maison de Wettin.

I. *Avant le partage.*		Jean-George II,	1656
Frédéric I,	1422	Jean-George III,	1680
Frédéric II, *le Bon*,	1428	Jean-George IV,	1691
Ernest et Albert,	1464	Frédéric-Auguste I,	1695
II. *Ligne ernestine.*		(Aug. II en Pologne),	
Ernest, seul,	1484	Frédéric-Auguste II,	1733
Frédéric III, *le Sage*,	1486	(Aug. III en Pologne),	
Jean I, *le Constant*,	1525	Frédéric-Christian,	1763
Jean-Frédéric,	1532	Fréd.-Aug. III,	1763-1806
III. *Ligne albertine.*		IV. *Rois.*	
Maurice,	1547	Frédéric-Auguste I	
Auguste,	1553	(*le même*),	1806
Christian I,	1586	Antoine I,	1827
Christian II,	1591	Frédéric-Auguste II,	1836
Jean-George I,	1611	Jean,	1854

SAXE-ALTENBOURG (Duché de), un des États de la Confédération de l'Allemagne du Nord se compose de deux parties, séparées par la princip. de Reuss, et qui ont pour bornes: la partie orientale, la Saxe prussienne au N. O., la Saxe-Weimar au S. O, partout ailleurs le roy. de Saxe; la partie occid., la Saxe prussienne au N. E, la Saxe Weimar au N., la principauté de Scharwzbourg-Rudolstadt à l'O. et la Saxe-Meiningen au S.: 1375 kil. carrés; 133000 h.; capitale, Altenbourg. Pays agricole et florissant. Il est traversé par le chemin de fer de Saxe en Bavière.— Ce pays fut, dès 1602, l'apanage d'une branche de la ligne ernestine de la maison de Saxe, puis il fit partie du duché de Saxe-Gotha et appartint à Ernest le Pieux, né en 1601, m. en 1675, qui laissa 7 fils, d'où sont sortis les branches de Gotha, de Meiningen, de Saalfeld. A la mort du dernier duc de Gotha (Frédéric IV), en 1825, le duc de Saxe-Hildburghausen échangea son duché contre celui d'Altenbourg, dont il prit le titre, et ses anciens États passèrent au duc de Saxe-Meiningen. Le duché de Saxe-Altenbourg forma dès lors un des États immédiats de la Confédération germanique. Il y occupa le 12e rang; il a 1 voix au Conseil fédéral de l'Allemagne du Nord. Il reçut une constitution en 1831.

SAXE-COBOURG-GOTHA (Duché de), État de la Confédération de l'Allemagne du Nord, se compose de deux parties séparées : la principauté de Cobourg (entre la Saxe-Meiningen et la Bavière), et la principauté de Gotha (entre la Saxe prussienne, la Saxe-Weimar, la Saxe-Meiningen et la principauté de Schwarzbourg); 151 000 h.; capitale Cobourg. Avant 1834, ce duché possédait en outre la principauté de Lichtemberg, mais celle-ci a été vendue en cette année à la Prusse. Pays fertile, arrosé par la Werra, l'Unstrutt, la Gera et traversé par le Thuringerwald. Mines de fer et de houille.—Les ducs de Saxe-Cobourg, d'abord ducs de Saalfeld, puis de Saxe-Cobourg-Saalfeld, sont une des branches de la maison ducale de Saxe-Gotha, qui elle-même, issue de la branche ernestine, prit naissance en 1680, quand les 7 fils d'Ernest le pieux se partagèrent ses États. Leur pays fit partie de la Confédération du Rhin (1806). En 1814, les ducs de Saxe-Cobourg et de Saxe-Gotha se déclarèrent contre Napoléon; ils reçurent en 1816 la principauté de Lichtenberg. En 1825, à la mort de Frédéric II, dernier duc de Saxe-Gotha, ils reçurent en partage la principauté de Gotha, mais cédèrent Saalfeld au duc de Saxe-Meiningen. En 1852, les deux duchés obtinrent une constitution : cette constitution était la même pour les deux États; mais il y avait deux assemblées distinctes, l'une à Cobourg, l'autre à Gotha. En 1857, les deux duchés et les deux assemblées ont été définitivement réunis.— La maison de Saxe-Cobourg-Gotha a récemment contracté les plus illustres alliances: Ernest III, l'un de ses derniers ducs (1784-1844), maria sa sœur au duc de Kent, prince anglais, qui la rendit mère de la reine Victoria; le plus jeune frère d'Ernest, Léopold, épousa d'abord la princesse de Galles, puis une fille du roi Louis-Philippe et devint roi des Belges; son neveu, Ferdinand, épousa dona Maria, reine de Portugal, et reçut le titre de roi. Des deux fils d'Ernest III, l'un lui succéda sous le nom d'Ernest IV, l'autre, le prince Albert, épousa la reine d'Angleterre, Victoria, sa cousine.

SAXE-GOTHA (Duché de), ancien duché de la Confédération du Rhin, puis de la Conféd. germanique, comprenant les principautés de Gotha et d'Altenbourg, a été partagé en 1825, à la mort du dernier duc, Frédéric IV, entre le duc de Saxe-Cobourg, qui a eu Gotha, le duc de Saxe-Hildburghausen, qui a eu Altenbourg, et le duc de Saxe-Meiningen, qui a eu les bailliages de Rœmhild, Kranichfeld et Kambourg.

SAXE-HILDBURGHAUSEN (Duché de), anc. duché de la Conféd. du Rhin et de la Conféd. germanique. *V.* SAXE-ALTENBOURG et ci-après SAXE-MEININGEN.

SAXE-MEININGEN-HILDBURGHAUSEN (Duché de) un des États de la Conféd. de l'Allemagne du N., entre la Saxe-Altenbourg et la princip. de Schwarzbourg au N., la Bavière à l'O. et au S. O., la Saxe-Cobourg au S., la principauté de Reuss, la Saxe-Weimar à l'E; 165418 hab.; ch.-l., Meiningen.—L'origine de ce duché remonte à 1680, époque à laquelle les 7 fils d'Ernest le Pieux se partagèrent ses États. Le duché de Meiningen ne comprenait que trois bailliages (Schalkau, Sonneberg, Neuhaus), tandis que celui d'Hildburghausen en contenait 6 (Hildburghausen, Veilsdorf, Eisfeld, Heldburg, Kœnigsberg, Sonnenfeld). Après la mort du duc Frédéric de Saxe-Gotha, en 1825, le duc de Saxe-Meiningen ne reçut de l'héritage de Gotha que les bailliages de Rœmhild, de Kranichfeld et de Kambourg, mais il eut de plus les 6 bailliages d'Hildburghausen (d'où son nom actuel de Saxe-Meiningen-Hildburghausen), et 3 bailliages de la Saxe-Cobourg (Saalfeld, Themar et Græfenthal). Le duché a une constitution, qui date de 1829.

SAXE-WEIMAR (Grand-duché de), un des États de la Conféd. de l'Allemagne du N., contient, avec l'anc. duché de ce nom, celui de Saxe-Eisenach et parties du comté d'Henneberg, de l'Évêché de Fulde, du cercle de Neustadt, Blankenheim, Cranach, etc.; il se compose de 3 morceaux : 1° le cercle de Weimar-Iéna à l'E.; 2° le cercle d'Eisenach à l'O.; 3° celui de Neustadt au S. E. Il faut y ajouter plusieurs enclaves, dont les principales sont : 1° pour le cercle de Weimar, celles d'Ilmenau au S.O., d'Allstett au N.; 2° pour le cercle d'Eisenach, celles d'Ostheim au S. et Züllbach à l'E.; 263755 hab.; capit. générale, Weimar. La v. d'Iéna, qui se trouve dans ce duché, renferme une université et une cour d'appel, qui sont communes à toutes les Saxes ducales. Mines, industrie, commerce. La littérature est fort cultivée dans ce duché, et la cour de Saxe-Weimar jouit, sous ce rapport, d'un grand renom (*V.* WEIMAR). Le prince est luthérien. — Le grand-duché de Saxe-Weimar, dont les titulaires sont chefs de la branche ernestine de Saxe, commença en 1484, lors du partage que firent Ernest et Albert des États de leur père Frédéric le Bon. Il fit partie de la Conféd. du Rhin de 1806, mais son duc,

s'étant associé en 1813 aux Alliés contre la France, reçut en récompense en 1815 un grand accroissement de territoire, avec le titre de grand-duc. Dès 1809, le duc de Saxe-Weimar avait donné une constitution. Le pays est encore régi par cette constitution, dont les bases ont été élargies en 1816, 1850 et 1852.

SAXE-PRUSSIENNE, prov. des États prussiens, entre Brandebourg au N. E. et à l'E., le roy. et les duchés de Saxe au S., la Hesse-Électorale, le duché de Brunswick et le roy. de Hanovre à l'O. : 250 k. sur 220; 180000 hab.; ch.-l., Magdebourg. Elle est divisée en 3 régences: Magdebourg, Mersebourg et Erfurt. Montagnes à l'O. (le Harz et la forêt de Thuringe); plusieurs riv., qui appartiennent toutes aux bassins de l'Elbe et du Weser. Climat doux et salubre; sol varié; céréales, forêts; mines d'argent, de cuivre, de fer, de houille; sel en immense quantité. Cette prov. a été formée en 1815, de la plus grande partie de l'anc. duché de Saxe, de l'anc. cercle de Thuringe, de la partie prussienne des principautés de Mersebourg, Naumbourg et Zeitz, d'une partie des cercles de Leipsick, de Misnie, de Neustadt et de Voigtland, de la plus grande portion de la princip. d'Erfurt, du S. de l'Eichsfeld, d'une portion du Henneberg et de la princip. de Querfurt, de tout le comté de Mansfeld, de la principauté d'Halberstadt, du duché de Magdebourg et de la Vieille-Marche, presque tous pays enlevés au roi de Saxe.

Maisons de Saxe. On en peut compter six :

1° La 1re *maison de Saxe*, dite aussi *maison impériale*, parce qu'elle fournit plusieurs empereurs à l'Allemagne. Elle commence, après le traité de Verdun (843), par Ludolf, duc de Saxe, qu'on croit neveu de Witikind. Il fut investi du duché de Saxe par Louis le Germanique. Après lui viennent: Brunon (859), son fils, qui bâtit Brunswick et lui donna son nom (861); Othon l'Illustre (880), frère de Brunon, qui refusa la couronne d'Allemagne à la mort de Louis l'Enfant (911), et fit élire Conrad de Franconie; Henri l'*Oiseleur*, fils d'Othon, élu roi de Germanie en 919, et chef de la maison impériale de Saxe, qui donna 5 empereurs à l'Allemagne (919-1024); Othon le Grand (936), fils de Henri l'Oiseleur: ce prince, parvenu à l'empire, renonça à la possession de la Saxe et la céda à Hermann Billung, son parent.

2° La *maison de Billung.* Hermann Billung, parent d'Othon I, en fut le premier duc: Othon l'investit du duché en 962. Sa famille s'éteignit en 1106. Ses biens passèrent alors à Lothaire de Supplinbourg.

3° La *maison de Supplinbourg.* Lothaire de Supplinbourg, époux de Richenza, héritière des comtes de Nordheim et des ducs de Brunswick, fut fait duc de Saxe en 1106, et devint empereur en 1125. N'ayant point de fils, il donna sa fille Gertrude (1127) et la Saxe (1128) au duc de Bavière, Henri le Superbe.

4° La *maison des Guelfes.* Henri le Superbe (1128-1139) et Henri le Lion (1139-1180), déjà ducs de Bavière, possédèrent réellement, mais non sans contestation et sans interruption, le duché de Saxe. De 1180 à 1235, les 3 frères Henri le Long, Othon de Brunswick (qui fut emp.) et Guillaume Longue Épée, puis Othon l'Enfant, fils de ce dernier, prétendirent au duché, qui fut morcelé par Frédéric I, et donné en grande partie aux princes de la maison d'Ascanie.

5° La *maison d'Ascanie.* Dès 1137, Albert l'Ours avait eu un démembrement de la Saxe (la Marche de Brandebourg). En 1180, son petit-fils puîné, Bernard, obtint le duché, mais très-amoindri. En 1212, cette famille se partagea en deux branches, Anhalt et Saxe, et celle-ci, en 1260, se subdivisa en Saxe-Lauenbourg et Saxe-Wittemberg : cette dernière subdivision, qui portait seule le titre d'électeur, s'éteignit en 1421, dans la personne d'Albert III.

6° *Maison de Wettin* ou *de Misnie.* Après l'extinction de la branche de Saxe-Wittemberg, l'investiture de l'électorat de Saxe fut donnée en 1422 par l'empereur Sigismond (à l'exclusion de la ligne de Saxe-Lauenbourg qui subsistait encore) au margrave de Misnie, landgrave de Thuringe, Frédéric le Belliqueux, qui cumula le margraviat et l'électorat, plus Cobourg, patrimoine de sa mère. Il descendait de Witikind, ainsi que le chef de la 1re maison, et ses aïeux possédaient la Misnie depuis 1127, la Thuringe depuis 1148. Sa postérité règne encore, partagée en deux lignes, nommées (d'après les noms de ses petits-fils, Ernest et Albert) *Ernestine* et *Albertine.* Celle-ci, qui est la ligne cadette, fut, après la bataille de Mühlberg (1547), investie de l'électorat et de presque tous les biens des Wettin, dans la personne de Maurice, par Charles-Quint (*V.* ci-après MAURICE de Saxe). Elle est devenue maison royale en 1806. La ligne aînée ou *ernestine*, dite aussi *ligne ducale*, fut réduite à quelques districts, qu'elle diminua encore en se subdivisant comme suit :

1. Branche aînée, dite anc. maison de Weimar, puis (1572) branche de Cobourg-Eisenach : subdiv. en 2 rameaux (Cobourg, Eisenach), éteinte en 1638;
2. Branche cadette ou de Weimar (auj. subsistante):
   a. Rameau d'Altenbourg (1602-1669);
   b. Rameau dit nouv.-maison de Weimar, subd. en:
      1° Ligne grand-ducale de Weimar (1606);
      2° Ligne ducale ou de Gotha, qui en 1681 forma 7 branches, dont 4 éteintes (Gotha, 1825; Cobourg, 1699; Rœmhild, 1710; Eisenberg, 1707); et trois subsistantes: Meiningen, Hildburghausen, Saalfeld, auj. Cobourg-et-Gotha.

SAXE (Maurice, électeur de), de la branche Albertine, né en 1521, servit l'empereur Charles-Quint en 1544, contre la France, et en 1545 contre la ligue de Smalkalde, gagna la bataille de Mühlberg sur le parti protestant (1547), et obtint en 1548 l'électorat de Saxe, dont Jean-Frédéric, son cousin (de la branche Ernestine), fut dépouillé pour avoir combattu dans l'armée opposée. En 1551, il venait de s'emparer de Magdebourg au nom de Charles-Quint, lorsqu'il quitta brusquement le parti de l'empereur et s'unit contre lui avec l'électeur de Brandebourg, le comte Palatin, le duc de Wurtemberg, pour délivrer le landgrave de Hesse, que Charles-Quint retenait prisonnier : il contraignit l'empereur à traiter et à accorder, par la transaction de Passau (1552), une amnistie générale et le libre exercice du culte réformé. Chargé l'année suivante par la Chambre impériale de réduire le margrave de Brandebourg, qui troublait la paix, il le battit à Stevershausen, mais il mourut deux jours après, des suites de ses blessures.

SAXE (Maurice, comte de), maréchal de France, né à Dresde en 1696, m. en 1750, était fils naturel de l'électeur de Saxe Auguste II, et de la comtesse Aurore de Kœnigsmark. Il se forma sous le prince Eugène, et assista au siége de Belgrade (1717). Il vint prendre du service en France en 1720, et y fut nommé maréchal de camp; puis tout à coup il passa en Courlande, où il fut élu duc par la protection de la duchesse douairière Anne Ivanovna (depuis impératrice); mais, n'ayant pu se faire reconnaître par l'impératrice de Russie, Catherine I, il revint en France. Fixé désormais dans ce pays, il fit avec honneur les trois campagnes de 1733, 34, 35, devint lieutenant général en 1736, se couvrit de gloire pendant la guerre de la Succession d'Autriche, s'empara de Prague et d'Egra, défendit l'Alsace, et fut nommé maréchal en 1743. Il tint les alliés en échec en Flandre (1744), les battit à Fontenoy (1745), prit Ath et Bruxelles, remporta encore deux victoires à Rocoux (1746), à Laufeld (1747), prit Berg-op-Zoom, et eut ainsi une part décisive à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). Après la guerre, il reçut de Louis XV le domaine de Chambord avec 40000 livres de revenu et le titre de maréchal général. Un mausolée, chef-d'œuvre de Pigalle, lui fut élevé dans le temple de St-Thomas à Strasbourg. On a de lui : *Mes rêveries*, 1757, 5 vol. in-4. *Lettres et Mémoires*, 1794, 5 vol. in-8; et sur lui une *Étude histor.* de St-René Taillandier, 1865. Il était d'une force prodigieuse : il brisait en deux avec ses doigts un écu de 6 francs.

SAXE-TESCHEN (Albert de), fils d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, né à Dresde en 1738, m. en 1822, épousa en 1766 Christine, fille de l'empereur François II, fut nommé par ce prince gouverneur des Pays-Bas autrichiens, mais ne sut pas prévenir l'insurrection de 1789. Il fit en 1792, mais en vain, le siége de Lille, et ne put empêcher la conquête de la Belgique par les Français: il se retira à Vienne, où il cultiva les arts : c'est lui qui dessina le château de Laeken, près de Bruxelles.

SAXE-WEIMAR (Bernard, duc de). *V.* BERNARD.

SAXE-COBOURG (Frédéric, prince de). *V.* COBOURG.

SAXE-COBOURG (Albert de), dit *le Prince Albert*, 2e fils du duc de Saxe-Cobourg Ernest, né en 1819 au château de Rosenau, m. en 1861, épousa en 1839 la reine d'Angleterre, Victoria, sa cousine, dont il eut neuf enfants. Conformément à la constitution anglaise, il resta en dehors de la vie politique, mais il honora par son caractère son rôle de *prince-époux* et se rendit populaire par la protection libérale qu'il accorda aux arts, aux lettres, à l'industrie : c'est à son initiative qu'est due l'Exposition universelle de 1851.

SAXO GRAMMATICUS, historien danois du XIIe s., m. vers 1204, était prévôt de Roskild et secrétaire de l'archevêque de Lund, Axel ou Absalon. Il a laissé une *Histoire du Danemark*, depuis la fondation de la monarchie, qu'il fait remonter à l'an 1038 av. J.-C. Composée en grande partie sur des traditions populaires, des chants de Scaldes, des Sagas islandaises, cette histoire offre l'attrait d'un roman et cependant elle contient indubitablement beaucoup de vrai. Elle est rédigée en latin, et a été publiée pour la 1re fois à Paris sous ce titre : *Danorum regum heroumque historia*, 1514, in-fol; une nouv. édition en a été donnée à Copenhague en 1839 par D. P. M. Muller. Elle a fourni matière à de nombreux commentaires.

SAXONS, peuple germain. *V.* SAXE ANCIENNE.

SAXONS (PAYS DES). On nomme vulgairement ainsi une des trois grandes divisions de la Transylvanie, celle qui est au centre et qui porte auj. le nom de district d'Hermanstadt. Les habitants tirent leur origine d'un corps de Saxons appelés en Hongrie en 1143 par le roi Geysa II *ad custodiam regni*. Ces colons, dont le nombre s'élève auj. à 450 000, ont conservé jusqu'à nos jours leur langue, leurs mœurs et leurs coutumes ; ils sont principalement agriculteurs.

SAY (J. B.), économiste, né à Lyon en 1767, m. à Paris en 1832, fut d'abord destiné au commerce et passa quelque temps dans une maison de banque. Employé par Mirabeau à la rédaction du *Courrier de Provence*, il devint ensuite secrétaire du ministre des finances Clavière, fonda en 1794 avec Champfort et Ginguené la *Décade philosophique, littéraire et politique*, fut de 1800 à 1804 membre du tribunat, en fut éliminé pour avoir voté contre l'établissement de l'Empire, dirigea pendant quelques années une filature de coton, qu'il quitta en 1812, fut alors nommé receveur des droits réunis de l'Allier, et finit par se livrer uniquement aux travaux de cabinet. Il adopta le système de Smith, dont il perfectionna et éclaircit certaines parties; il combattit constamment les prohibitions, les impôts de consommation et toutes les entraves opposées au commerce et à l'industrie. Chargé dès 1821 d'enseigner l'économie politique au Conservatoire des Arts et Métiers, il exposa cette science avec une supériorité de méthode inconnue jusque-là, et fut appelé en 1830 à enseigner la même science au Collége de France. Ses ouvrages principaux sont : *Traité d'économie politique*, 1803; *Catéchisme d'économie politique*, 1815; *Lettres à Malthus*, 1820; *Cours complet d'économie politique pratique*, 1828-30, 6 vol. in-8. Ces écrits ont beaucoup contribué à populariser une science toute nouvelle en France.

SAYN, v. de la Prusse Rhénane. *V.* WITTGENSTEIN.

SCAER, ch.-l. de c. (Finistère), à 20 k. N. de Quimperlé; 4278 hab. Belle fontaine, vue superbe.

SCÆVOLA (C. Mucius), jeune Romain qui, lors du siége de Rome par Porsenna (507 av. J.-C.), pénétra dans le camp et jusque sous la tente du roi des Étrusques, dans le but de le poignarder; mais il frappa par méprise le secrétaire du prince. Arrêté et interrogé sur-le-champ, au lieu de répondre, il plaça sa main droite sur un brasier ardent, comme pour la punir de sa maladresse, et la laissa brûler : puis il dit au roi que 300 jeunes Romains déterminés comme lui devaient pénétrer dans son camp, décidés à imiter son dévouement. Porsenna, effrayé, le laissa libre et se hâta de conclure la paix. C'est à la suite de cet événement qu'il reçut le surnom de *Scævola*, qui veut dire *gaucher*. L'action extraordinaire attribuée à Scævola a été révoquée en doute par la critique moderne.

SCÆVOLA (Q. Mucius), préteur en Sardaigne en 217 av. J.-C., était le plus habile jurisconsulte de son temps. Quintus et Publius, ses fils, succédèrent à sa réputation de science, qui fut longtemps comme héréditaire dans cette famille.— Q. Mucius Scævola Augur, petit-fils du précéd., était habile orateur et excellent jurisconsulte. Consul en 116 av. J.-C., il vainquit les Dalmates et obtint le triomphe. Il rendit aussi de très-grands services dans la guerre des Marses. Cicéron, qui avait reçu ses leçons, a fait de lui un des interlocuteurs de ses traités *De l'Amitié*, *De l'Orateur* et de la *République*.—Un autre Q. Mucius Scævola, beau-père de Pompée, et cousin du précéd., fut consul l'an 95 av. J.-C., puis proconsul d'Asie, et se fit universellement chérir dans sa province par son désintéressement et son équité. Il n'en fut pas moins massacré par ordre du jeune Marius (86).

SCALA, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Principauté Citérieure), près de la mer Tyrrhénienne, à 5 kil. O. d'Amalfi; 1800 hab. Anc. évêché (réuni à celui de Ravello).— SCALA-NOVA, *Neapolis*, v. et port de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le golfe de Scala-Nova, à 60 k. S. de Smyrne; 20 000 h. Grand commerce de riz, café, lin, chanvre, etc.

SCALA (les DELLA), famille gibeline de Vérone. Ses principaux membres furent : Mastino I, podestat de Vérone après la chute d'Eccelin le Féroce (1259). Implacable ennemi des Guelfes, il les chassa tous de Vérone : ils le firent assassiner (1277). — Albert I, son frère, podestat de 1277 à 1301, s'appliqua à le venger.—Barthélemi I et Alboin I, fils d'Albert I furent podestats le 1er jusqu'en 1304, le 2e en 1311. —Cane I, *le Grand*, 3e fils d'Albert I, né en 1291, podestat en 1312. Grand guerrier, il conquit Vicence, Padoue, Feltre et Trévise, devint capitaine général des Gibelins en Lombardie, lieutenant et conseiller des empereurs Henri VII et Louis IV (de Bavière), et fut l'ami de Dante, auquel il donna asile. Il mourut en 1329.—Son neveu Mastino II, 1298-1351, accrut beaucoup ses États et organisa une ligue en Lombardie contre Jean de Bohême, mais fut attaqué par Florence et Venise coalisées, et réduit à Vérone, Vicence, Parme et Lucques (1338).— Cane II, fils et successeur de Mastino II (1351-59), fut un tyran odieux et avide, et fut tué par son propre frère. — Ce frère, Cane III, aussi vicieux que lui, fut le dernier prince mâle légitime de sa race (1359-75).—Antoine et Barthélemi II, fils naturels de Cane III, régnèrent ensemble de 1375 à 1381, mais au bout de ce temps Antoine fit tuer son frère. Bientôt dépouillé lui-même de ses États par ses voisins, il alla mourir dans les montagnes de Forli, empoisonné par ses ennemis (1388).

SCALDES, anciens poëtes scandinaves qui chantaient les dieux, les rois et les héros. Chaque prince avait des scaldes à sa cour et s'en faisait suivre à la guerre, afin qu'ils vissent de leurs yeux les exploits qu'ils devaient célébrer ensuite. Leurs chants étaient richement récompensés. Plusieurs de ces chants étaient gravés en caractères runiques, mais le plus souvent ils passaient de bouche et n'étaient conservés que par la tradition orale. Ils furent recueillis plus tard, et formèrent l'*Edda* et les *Sagas* que nous possédons aujourd'hui *V.* ces mots.

SCALDIS, nom latin de l'*Escaut*.

SCALIGER (Jules-César), célèbre érudit, né en 1484

à Vérone, m. en 1558, était fils de Benoît Bordoni, peintre en miniature, mais prétendait descendre de la noble maison della Scala (d'où le nom qu'il prit). Après avoir beaucoup voyagé, il suivit en France Ant. de La Rovère, évêque d'Agen (1525), se fixa auprès de lui comme médecin, et obtint des lettres de naturalisation. Il écrivit d'abord contre les savants les plus illustres de son siècle, et commença ainsi à se faire une réputation que sa science réelle et ses nombreux travaux classiques augmentèrent bientôt. Il visait au renom d'homme universel, et effectivement il savait de tout, mais c'est principalement comme grammairien qu'il mérite sa célébrité. On lui doit, entre autres ouvrages : *De causis linguæ latinæ*, Lyon, 1540, traité de grammaire conçu dans un esprit vraiment philosophique; *Poetices libri VII*, Lyon, 1561, ouvrage plein d'érudition, où il traite de l'origine et du but de la poésie et passe en revue les poëtes les plus célèbres, mais qui laisse à désirer pour le goût; *De subtilitate, ad Cardanum*, Paris, 1557 ; des *Traductions latines* d'ouvrages grecs, notamment de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, du *Traité des plantes* de Théophraste, des *Notes*, des *Dissertations*, des *Discours*. On a aussi de lui des *Poésies latines*, mais elles sont très-médiocres, Genève, 1574. La vanité de ce savant était excessive, et il n'épargnait pas les injures à ses adversaires; il eut de vives disputes avec Érasme au sujet de la latinité de Cicéron.—Son fils, Joseph Juste Sc., né en 1540 à Agen, m. en 1609, le surpassa encore comme philologue, et se fit en outre un nom comme chronologiste et historien. Il fut quelque temps précepteur dans une famille noble près de Tours, parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Écosse, embrassa la religion réformée (1562), et fut appelé à l'Académie de Leyde en 1593, comme successeur de Juste-Lipse. On le regarde comme le véritable créateur de la science chronologique. Outre des *Commentaires* sur Varron, Verrius Flaccus, Festus, Catulle, Tibulle, Properce, Perse, Ausone, Nonnus, César, Martial, Agathias, Publius Syrus, etc., on lui doit : *Opus de emendatione temporum*, Paris, 1583, et Genève, 1629, in-f.; *Thesaurus temporum, complectens Eusebii Pamphili Chronicon*, Leyde, 1609, et Amsterd., 1658, 2 v. in-f.; des *Lettres latines*, Leyde, 1627; des *Poëmes latins*, Leyde, 1615. Il traduisit en vers grecs un choix des *Épigrammes* de Martial, et en iambes latins la *Cassandre* de Lycophron et les *Hymnes* d'Orphée (il y imite le vieux latin). Plein de vanité comme son père, il prétendit, dans une lettre intitulée : *De vetustate gentis Scaligeræ*, faire remonter sa noblesse jusqu'aux rois alains. Il eut aussi, comme son père, de vives querelles avec plusieurs de ses contemporains, notamment avec Scioppius.

SCAMANDRE, riv. de Troade, à l'O. de Troie, sortait de l'Ida près d'Ilion par 2 sources, l'une chaude, l'autre froide, et, après s'être unie au Simoïs, tombait dans l'Hellespont au N. E. du cap Sigée. On le nommait aussi *Xanthe* (c.-à-d. en grec *Jaune*), à cause de la couleur jaunâtre de ses eaux. C'est auj. le *Kirke-Keuzler*.

SCAMOZZI (Vicenzo), architecte, né à Vicence en 1552, m. en 1616, se fixa à Venise en 1583. Ses constructions les plus remarquables sont, à Venise, le palais *Cornaro* et *Trissino* et les *Procuraties neuves*; à Florence, le palais *Strozzi*; à Bergame, le palais du gouvernement; enfin la cathédrale de Salzbourg, son chef-d'œuvre. Il a laissé un grand traité d'architecture qui a été publié après sa mort, quoiqu'il n'eût pas eu le temps de le terminer : *Idea dell' architectura universale*, Venise, 1615 et 1697, 2 vol. in-f., trad. en franç. sous le titre d'*OEuvres d'architecture de Scamozzi*, Leyde, 1713, in-fol. : c'est un livre sans méthode, mais précieux pour l'art de bâtir. D'Aviler en a donné un bon abrégé.

SCANDERBEG (George CASTRIOT, dit), héros albanais, né en 1404 ou 1414, était fils de Jean Castriot, prince d'Albanie, tributaire d'Amurat II. Il fut livré en otage à ce sultan, qui le fit élever dans la religion musulmane, reçut d'Amurat le titre de sandjak et le commandement de 5000 hommes, servit ce prince avec succès contre le despote de Servie ; et déploya dans plusieurs combats une telle valeur qu'on lui donna le nom de *Skander* (Alexandre), sous lequel il est surtout connu. Résolu à relever le trône d'Albanie, il abandonna les Turcs pendant la bataille de la Morava (1443), enleva par surprise Croïa, capitale de ses anciens États héréditaires, se déclara ouvertement catholique, se fit proclamer chef par la confédération des seigneurs albanais et épirotes, battit les Turcs près de Basse-Dibra (sur le Drin noir), envahit la Macédoine, fit alliance avec Ladislas V, roi de Hongrie, et avec Huniade, rejeta les propositions de paix d'Amurat, et le chassa de devant Croïa (1450). Il n'eut pas moins de succès contre les soldats de Mahomet II, même après la prise de Constantinople, et obtint en 1461 une paix honorable. Il profita de ce loisir pour aller défendre contre Jean d'Anjou (1462) le roi de Sicile, Ferdinand I, qui en récompense le créa duc de San-Pietro. De retour dans ses États, il rompit la paix dès 1463, à l'instigation du pape Pie II, commença seul la croisade annoncée contre les Turcs et remporta de nouvelles victoires. Mahomet II préparait contre Scanderbeg un armement formidable, lorsque ce héros fut emporté par la fièvre en 1467, à Lissa, chez les Vénitiens, avec lesquels il allait former une ligue contre la Porte. Les Albanais le chantent encore dans leurs chants nationaux. L'histoire de Scanderbeg a été écrite par un de ses contemporains, Barlesio, sous le titre de *De vita et moribus G. Castrioti*, Strasbourg, 1537 (trad. par J. de Lavardin, 1597), et de nos jours par C. Paganel, Paris, 1855.

SCANDERIEH, v. d'Égypte. *V.* ALEXANDRIE.

SCANDEROUN, v. de Turquie *V.* ALEXANDRETTE.

SCANDIANO, bg d'Italie (Modène), à 15 kil. E. S. E. de Modène. Carrière de soufre. Anc. comté. Patrie de Boïardo et de Spallanzani.

SCANDIE, *Scandia*. Les anciens nommaient ainsi la région méridionale de la Suède actuelle ; ils y plaçaient les Suiones, les Hilleviones, les Gutes, noms qui rappellent ceux de Suède, Halland, Gothie; du reste elle leur était peu connue. *V.* SCANDINAVIE.

SCANDINAVES, peuple ancien. *V.* SCANDINAVIE.

SCANDINAVIE. On nomme vulgairement ainsi toute la péninsule qui comprend la Norvége et la Suède ; on étend même quelquefois ce nom au Danemark, et l'on réunit sous le nom d'*États scandinaves* ces trois États qui ont été en effet quelque temps réunis (*V.* Union de COLMAR). Ce nom vient de la *Scandie*, anc. prov. méridionale de la Suède. On croit que les Scandinaves sont un peuple venu d'Asie sous la conduite d'Odin vers le Ier s. av. J.-C. (*V.* ODIN). Les Scandinaves reconnaissaient pour dieux Odin, Thor, Freya, etc. Ils avaient des poëtes (scaldes), possédaient une littérature assez riche (*V.* EDDA, SAGAS), et employaient les caractères runiques.

SCANIE, anc. division de la Suède mérid., a formé les préfect. de Malmœhus et de Christianstad. Le fils aîné du roi de Suède prend le titre de *duc de Scanie*.

SCAPTÉ-HYLÉ, lieu de la Thrace, au N. E., près d'Abdère. C'est là qu'étaient les mines d'or et d'argent que possédait la famille de Thucydide.

SCAPULA (OSTORIUS). *V.* OSTORIUS.

SCAPULA (J.), lexicographe, né en Allemagne vers 1540, m. à Paris vers 1610, fut employé dans l'imprimerie de H. Étienne, et composa, d'après le *Thesaurus linguæ græcæ* de ce savant, un *Lexicon græco-latin* abrégé, Bâle, 1579, in-4 (souvent réimprimé, notamment à Londres, 1820), qui nuisit beaucoup à l'ouvrage original. On a encore de Scapula : *Primogeniæ voces, seu Radices linguæ græcæ*, Paris, 1612.

SCARAMOUCHE, en ital. *Scaramuccio*, personnage comique de la scène italienne, était un mélange de fanfaronnade et de poltronnerie. Il portait d'épaisses moustaches, était tout habillé de noir, et, malgré

ses forfanteries, finissait toujours par être battu. On connaît principalement sous ce nom Tiberio Fiorelli, acteur napolitain, né en 1608, m. en 1696, qui fit partie de l'une des premières troupes italiennes établies en France sous Louis XIII. Il venait tous les soirs à la cour pour amuser le dauphin (Louis XIV). Il resta au théâtre jusqu'à l'âge de 83 ans. On a publié sous le titre de *Scaramucciana* un recueil de ses *Bons mots*. — Le rôle de Scaramouche fut depuis continué avec succès sur le théâtre de la Foire par Rauzini, Napolitain (1716-31), par Benozzi, Vénitien (1731-39), et par Gandini (1745-80), qui fit presque oublier Fiorelli et après qui ce rôle disparut.

SCARBOROUGH, v. d'Angleterre (York), sur une belle baie de la mer du Nord, à 68 kil. N. E. d'York; 10000 h. Bon port. Chemin de fer. Ruines d'un vieux château, construit en 1136 par William, comte d'Albemarle; anc. abbaye de Cisterciens. Commerce de houille (de Newcastle et de Sunderland), eau-de-vie, genièvre, vin de Portugal. Pêche du hareng. Bains de mer; sources minérales.

SCARDONA, auj. *Isola Grossa* ou *Arb*, île de l'Adriatique, sur la côte de la Liburnie.—Ville des États autrichiens (Dalmatie), à 40 kil. S. E. de Zara, à 9 k. N. E. de Spalatro; 6000 hab. Évêché. Port, sur la Kerkah. Anc. capitale de la Liburnie.

SCARDUS MONS, auj. *Tchardagh* ou *Glioubotin*, chaîne de montagnes d'Épire, est liée à l'Orbelus à l'E.

SCARLATTI (Alexandre), compositeur, né à Naples en 1650, m. en 1725, a donné beaucoup de musique de théâtre (env. 100 opéras), de chambre et d'église. Parmi ses compositions dramatiques, on cite *Teodora*, 1693; *Il Figlio delle selve*, 1702; *Il Medo*, 1708; *Il Tigrane*, 1715. Il a combattu l'abus des fugues, contre-fugues, canons et autres tours de force musicaux. — Dominique Sc., son fils, 1683-1757, maître de musique de la reine d'Espagne, est renommé comme harpiste. — Jos. Sc., fils de Dominique, né à Naples en 1718, m. à Vienne en 1776, renommé comme compositeur et comme maître de clavecin, a laissé, entre autres œuvres, 12 opéras, dont un, *il Mercato di Malmantile*, eut un succès prodigieux.

SCARPA (Ant.), chirurgien et anatomiste, né en 1747 dans le Frioul, m. en 1832, étudia à Padoue sous Morgagni, fonda sa réputation par les cours de clinique et d'opérations chirurgicales qu'il fit à Modène, fut appelé en 1783 à Pavie, pour y remplir une chaire d'anatomie et de chirurgie, et finit par être directeur de la Faculté de médecine de cette ville. Il était associé de l'Académie des sciences. Scarpa remit en honneur l'opération de la cataracte par abaissement, accrédita la méthode de Hunter pour les anévrismes, imagina le procédé de la ligature par l'aplatissement, et exécuta des travaux fort estimés sur les organes de l'ouïe et de l'odorat, sur les ophthalmies, les hernies, etc. On a de lui : *De penitiori ossium structura*, 1779, trad. par Léveillé sous le titre de : *Mémoire de physiologie et de chirurgie pratique*, 1804; *Tabulæ nevrologicæ*, 1794; *Réflexions et observations anatomico-chirurgicales sur l'anévrisme* (en italien), 1804, trad. par Delpech, 1809; *Des maladies des yeux*, trad. par Bégin et Fournier, 1821.

SCARPANTO, *Carpathos*, île turque de la mer Égée, entre Rhodes et Candie, a 48 kil. sur 13 et 3000 h.; ch.-l., Avdemo. Sol assez fertile. Fer, marbre.

SCARPE (la), riv. de France, naît dans le dép. du Pas-de-Calais (arr. de St-Pol), passe à Arras, entre dans le dép. du Nord, arrose Douay, Marchiennes, St-Amand, et tombe dans l'Escaut, après un cours de 100 kil., dont 80 navigables au moyen d'écluses.

SCARPHÉ, v. de Locride à l'E., près des Thermopyles et du golfe Maliaque, fut renversée par un tremblement de terre. Les Achéens y furent défaits par Q. Cæcilius Métellus, 147 av. J.-C.

SCARPONNE, jadis *Serpagne*, vge du dép. de la Meurthe, sur la Moselle, à 17 kil. N. O. de Nancy. Jadis important et fortifié : c'était la capit. du Pays *Saunois*. Ravagé par les Hongrois au IXe s.

SCARRON (Paul), écrivain, né à Paris en 1610, m. en 1660, était fils d'un conseiller au parlement. Il fut destiné à l'Église et même obtint un canonicat au Mans; mais il passa sa jeunesse dans la dissipation et se livra à des extravagances qui ruinèrent sa santé: à l'âge de 27 ans, à la suite d'une mascarade, il contracta une infirmité qui le priva de l'usage de ses jambes et le réduisit à l'état de cul-de-jatte. En outre, il se vit presque entièrement dépouillé de sa fortune par un procès qu'il eut à soutenir contre la 2e femme de son père. Il se mit alors à travailler pour le théâtre, et y gagna de quoi tenir un état de maison assez honorable. La reine Anne d'Autriche lui fit quelque temps une pension de 500 écus, mais elle la lui retira lorsqu'il eut fait *la Mazarinade*. En 1652, il épousa, par pur sentiment de générosité, Mlle d'Aubigné (depuis Mme de Maintenon), qui alors était orpheline et sans fortune; il la laissa veuve au bout de 8 ans. Scarron réussit surtout dans le genre burlesque, et eut pendant quelque temps une grande vogue; mais il tombe dans le trivial et finit par fatiguer. On a de lui, outre des pamphlets, les 8 premiers chants de l'*Énéide travestie*, en vers burlesques, le *Roman comique* (le meilleur de ses ouvrages), 3 comédies (*Jodelet*, *don Japhet d'Arménie*, *l'Écolier de Salamanque*), et des *poésies diverses*. Ses *OEuvres* complètes ont été publiées par La Martinière, Paris, 1737, 10 vol. in-12 (réimpr. en 1786, 7 vol. in-8); M. V. Fournel a réédité en 1857 le *Roman comique* et l'*Énéide*. Quoique perclus, contrefait et réduit à être, comme il le disait lui-même, *un raccourci des misères humaines*, Scarron avait l'humeur la plus joviale, et il garda sa gaieté jusqu'au moment de mourir.

SCAURUS (M. Æmilius), Romain célèbre, d'une famille illustre, mais depuis longtemps déchue, servit en Espagne et en Sicile, fut successivement édile, préteur, gouverneur d'Achaïe, consul (122-114 av. J.-C.), fit une loi somptuaire, creusa un canal navigable de Parme à Plaisance pour dessécher les marais environnants, vainquit les Carnes, peuple gaulois, et obtint le triomphe, fut nommé prince du sénat (114), et dirigea quelque temps toutes les affaires de Rome. Envoyé contre Jugurtha comme lieutenant du consul Calpurnius, il ne fit rien contre lui, et fut soupçonné de s'être laissé gagner par l'or du Numide; il brava néanmoins les nombreuses accusations des tribuns, et devint censeur en 89. Il mourut 2 ans après, au comble des honneurs et du crédit. Cicéron et Tacite prononcent son nom avec admiration; Salluste au contraire le peint sous des couleurs odieuses. Il paraît bien que la vénalité de Scaurus égalait ses talents.—Son fils, nommé aussi M. Æmilius Scaurus, n'est guère connu que par son luxe et ses prodigalités : il fit bâtir pour le seul temps de son édilité (78 ans av. J.-C.) un théâtre magnifique qui pouvait contenir 80000 spectateurs. Il avait à Rome un riche palais, dont Pline a donné une pompeuse description; son récit a inspiré à l'architecte Mazois l'ouvrage intitulé : *Le palais de Scaurus*.

SCEAUX, *Cellæ*, jolie ville, ch.-l. d'arr. du dép. de la Seine, près la Bièvre, à 12 kil. S. de Paris; 2267 h. Grand marché de bestiaux pour l'approvisionnement de Paris; chemin de fer construit d'après un système qui permet de décrire les plus fortes courbes.—Cette v. fut érigée en baronnie en 1624. On y voyait jadis un château superbe, bâti par Colbert, et qui, en 1700, passa au duc du Maine, fils naturel de Louis XIV. La duchesse, sa femme, y tint une cour brillante, rivale de celle du Régent, et qui était l'école du bon goût et du bon ton. Ce château fut acquis ensuite par le duc de Penthièvre. Il fut vendu et détruit lors de la Révolution : il n'en est resté que l'orangerie, qui fut rachetée par la ville, et qui, avec une partie du parc, est devenu un lieu public.

SCÉE, porte de Troie, près de laquelle était le tombeau de Laomédon, et où eut lieu la célèbre entrevue d'Andromaque et d'Hector. C'est par cette porte que fut introduit dans la ville le cheval de bois.

SCÉLÉRATE (Porte), l'une des portes de Rome, à l'extrémité S. du Capitole, était ainsi nommée parce que c'est par là que sortirent les 306 Fabiens qui périrent à Cremera (*V.* FABIENS). Elle s'appelait auparavant *Carmentale*. — Rue de Rome où Tullie fit passer son char sur le corps de son père Servius Tullius. Elle était au bas du mont Esquilin.

SCELLIÈRES, anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux, à 2 kil. O. N. O. de Romilly (Aube), dans laquelle Voltaire put être inhumé, parce que l'abbé Mignot, son neveu, en était abbé commendataire. Le corps de Voltaire y resta jusqu'en 1791, époque où il fut transporté au Panthéon. L'abbaye a été détruite dans la Révolution. — *V.* SELLIÈRES.

SCÉNITES (Arabes), du grec *Skénè*, tente, nom donné par les Romains et les Grecs aux hordes d'Arabes nomades, surtout à celles qui erraient entre la Syrie et l'Euphrate.

SCEPSIS, v. de Mysie, au S. O., est connue par la naissance de Nélée dit de Scepsis et parce que c'est là que furent, dit-on, retrouvés les ouvrages d'Aristote longtemps perdus. *V.* NÉLÉE.

SCEPTIQUES, du grec *Skepsis*, examen. On nommait proprement ainsi les disciples de Pyrrhon, mais on a depuis étendu ce nom à tous ceux qui ont fait profession du doute : leur nom vient de ce qu'ils prolongeaient indéfiniment l'*examen*, ne se décidant jamais. Les plus célèbres sceptiques sont, chez les anciens, Protagoras, Gorgias, Pyrrhon et les défenseurs de sa doctrine, Timon, Énésidème, Sextus Empiricus; les Nouveaux-Académiciens (Arcésilas, Carnéade); chez les modernes, Montaigne, Lamothe-Levayer; Bayle, Sanchez, Huet, Berkeley, Hume, Kant, Schulze.

SCÉTÉ, désert de l'Égypte inférieure, à l'O. du Delta, près des monts Nitria. Beaucoup d'ermites s'y retirèrent dans les premiers siècles du christianisme.

SCÉVOLA, SCÉVOLE. *V.* SCÆVOLA et STE-MARTHE.

SCEY-SUR-SAONE, ch.-l. de c. (Hte-Saône), à 17 kil. N. O. de Vesoul; 1712 h. Beau château, dont il ne reste que les caves. Haut fourneau, source salée.

SCHADOW (J. Godefroy), sculpteur, né en 1764 à Berlin, m. en 1850, était fils d'un pauvre tailleur. Son talent pour le dessin s'étant manifesté de bonne heure, les premiers artistes de Berlin s'intéressèrent à son sort et lui procurèrent les moyens d'étudier. Après deux années de séjour à Rome, il fut nommé en 1788 sculpteur du roi, puis professeur de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin; il devint en 1822 directeur en chef de cet établissement. Voici les plus célèbres de ses ouvrages : le monument funèbre du *Comte de La Marck*, dans l'église de Ste-Dorothée, à Berlin; les statues équestres de *Frédéric le Grand*, à Stettin, du feld maréchal *Blücher*, à Rostock, du duc *Léopold de Dessau*, à Berlin; une statue de *Luther*, à Wittemberg; un groupe colossal en marbre représentant la reine *Louise de Prusse et sa sœur, la duchesse de Cumberland*, à Londres; les bustes de *Klopstock*, *Kant*, *Haller*, *Jean de Muller*, pour le Walhalla.—Son fils, Ridolfo Sch., né en 1786, m. en 1822, avait débuté par un chef-d'œuvre, *Pâris réfléchissant avant de prononcer son jugement*. Parmi ses autres ouvrages, on remarque une *Jeune fille attachant ses sandales*, *la Fileuse*, *Achille protégeant le corps de Penthésilée*.

SCHÆFFER (Henri), philologue, né à Leipsick en 1764, m. en 1840, était professeur de littérature grecque et bibliothécaire à l'Université de Leipsick. Il est surtout connu pour une jolie collection d'auteurs grecs stéréotypés; on lui doit en outre de bonnes éditions d'*Hérodote*, de *Démosthène*, d'*Athénée*, d'*Apollonius de Rhodes*, de *Tryphiodore*, etc. — *V.* SCHEFFER et SCHŒFFER.

SCHAFFHOUSE, en all. *Schaffhausen*, en latin *Scaphusia*, v. de Suisse, ch.-l. du canton de Schaffhouse, sur la r. dr. du Rhin, au-dessous de la cataracte de Laufen; 8000 hab. Collége, gymnase. Coutellerie, soies, cotons, etc. Patrie de l'historien Jean de Muller.— D'abord simple hameau de pêcneurs (VIII[e] s.), Schaffhouse devint ville impériale au XIII[e] s., tomba, en 1330, au pouvoir de l'Autriche, redevint libre en 1415, et fut admise en 1501 parmi les cantons. — Le canton de Sch., le plus septentrional de la Suisse, est presque tout entier enclavé dans le sud du grand-duché de Bade et est séparé par le Rhin des cantons de Zurich et de Thurgovie : 24 kil. sur 22; 36 000 hab. (presque tous Réformés et parlant allemand). Climat doux, sol fertile. Ambre, fer, excellent acier, etc. Gouvernement démocratique, organisé par la constitution de 1831, révisée en 1834; grand conseil de 74 membres, petit conseil de 24, investi du pouvoir exécutif. Ce canton occupe le 12[e] rang par ordre d'admission.

SCHAH. *V.* CHAH.—**SCHAHPOUR**. *V.* SAPOR.

SCHALKEN (Godefroy), peintre, élève et rival de Gérard Dow, né à Dordrecht en 1643, m. en 1706 à La Haye, réussit parfaitement dans les effets de lumière. Ses petits tableaux sont très-finis et ont conservé une assez grande valeur. Le Louvre possède de lui 4 tableaux, *la Sainte Famille*, *Cérès cherchant Proserpine*, *Deux femmes éclairées par une bougie*, et un *Vieillard répondant à une lettre*.

SCHAMMAI, docteur juif, contemporain et adversaire d'Hillel l'Ancien. *V.* HILLEL.

SCHAMS-EDDYN, roi de Delhy, tartare de naissance, fut d'abord esclave, devint gendre et fils adoptif de Gothb-eddyn-Aïbek, usurpa le trône en 1210, eut à étouffer diverses révoltes, fit la guerre au roi de Pendjab, le vainquit et joignit son royaume à ses États, ainsi que le Béhar, le Bengale, le Malwa, Oudjein. Il régna jusqu'en 1236 et fonda une dynastie qui subsista près d'un siècle.

SCHARD (Simon), assesseur à la Chambre impériale, né vers 1535, m. en 1573 à Spire, est célèbre par son *Germanicarum rerum quatuor vetustiores chronographi*, Francfort, 1566, in-fol., le 1[er] recueil qu'on ait publié des anciens historiens de l'Allemagne; les quatre auteurs que contient ce recueil sont : Turpin, Réginon de Prum, Sigebert de Gemblours, Lambert d'Aschaffenbourg. On lui doit aussi *Opus historicum de rebus germanicis*, Bâle, 1574.

SCHAUMBOURG ou **SCHAUENBOURG**, *Castrum speculationis* et *Theorosburgum*, château situé sur les bords du Weser, entre Rinteln et Oldenbourg, bâti, dit-on, par Drusus, frère de Tibère, et relevé en 1033 par Adolphe I de Sandersleben (*V.* l'art. suiv).

SCHAUMBOURG (Comté de), ancien État de l'empire d'Allemagne, sur le Weser, entre les comtés de la Lippe et de Ravensberg et les principautés de Kalenberg et de Minden. Il prit naissance en 1033 quand Adolphe I de Sandersleben eut relevé ou bâti le château de Schauenbourg, et forma un petit État qui fut immédiat sur-le-champ. Un des descendants de cet Adolphe, Adolphe III, fut pourvu en 1106 du comté de Holstein, mais, en 1247, sa postérité se partagea en deux lignes, Kiel et Rendsbourg; puis celle-ci, qui, entre autres possessions, avait Schaumbourg, se subdivisa en trois branches : c'est la 3[e] (issue du 3[e] fils de Gérard I), qui reçut Schaumbourg, avec Pinneberg (1281). Cette branche, dite 1[re] *maison de Schaumbourg*, ne s'éteignit qu'en 1640, dans la personne d'Othon VI. Élisabeth, mère de ce dernier, lui succéda, puis elle légua son héritage à son frère Philippe de Lippe (de la branche cadette), qui commença une 2[e] *maison*. Mais Pinneberg avait été pris par le Danemark; les ducs de Brunswick s'étaient saisis de trois bailliages; les trois cinquièmes du reste passèrent à Hesse-Cassel; de sorte que la 2[e] maison de Schaumbourg (ou Schaumbourg-Lippe) ne garda que Bückebourg et Stadthagen avec leurs districts. Le comte reçut le titre de prince en 1807, quand il eut adhéré à la Confédération du Rhin.

SCHAUMBOURG-LIPPE (Principauté de), État de la Confédér. de l'Allemagne du N., borné au N. et au N. E. par le Hanovre, à l'O. par la Prusse rhénane : 560 k. carr.; 31 000 h.; capit., Bückebourg. Grains,

houille. Ce pays fut constitué en 1648 par le traité de Westphalie : ce n'est qu'un démembrement de l'ancien comté de Schaumbourg.

SCHAUMBOURG (Cercle de), une des divisions de la Hesse-Cassel, formant enclave entre la Lippe-Detmold, le Schaumbourg et les États prussiens, est séparé par plus de 60 kil. des autres États hessois; 44 000 hect.; 35 000 hab.; ch.-l., Rinteln.

SCHEDONE (Barthél.), cél. peintre de Modène, né vers 1570, m. v. 1615, eut pour Mécène le duc de Parme, orna de ses tableaux et de ses fresques les palais de Parme, de Modène, de Naples, ainsi que Notre-Dame de Lorette et plusieurs autres églises, et réussit également dans le portrait : il a peint presque tous les princes de Parme et de Modène. Son style est de la plus grande élégance, sa touche légère et délicate; ses personnages sont pleins de grâce et sa peinture est terminée avec un soin exquis; il se rapproche tellement du Corrége et du Parmesan que l'on confond souvent leurs ouvrages. Le Louvre possède 3 de ses tableaux; on admire surtout *Jésus mort, posé par Madeleine sur le bord du tombeau*, son chef-d'œuvre. Schedone avait la fureur du jeu : cette funeste passion le ruina et hâta sa mort.

SCHEFFER (Ary), peintre d'histoire et de genre, né à Dordrecht en 1795, m. à Paris en 1858, avait pour père un amateur plein de goût. Il fut amené en France dès 1809 par sa mère, entra dans l'atelier de Guérin, exposa en 1819 le *Dévouement des Bourgeois de Calais*, et en 1824 *Gaston de Foix mort à la bataille de Ravenne* et *les Femmes souliotes*, œuvres historiques qui fixèrent l'attention, mais s'attacha de préférence depuis aux sujets romantiques, qu'il empruntait à Dante, à Gœthe, à Byron : il réussit surtout dans sa *Françoise de Rimini*, l'un des chefs-d'œuvre de l'école moderne, et dans les tableaux où figurent *Faust* et *Marguerite*. Il traita également avec succès des sujets religieux (*le Christ consolateur, le Christ rémunérateur, Jésus au mont des Oliviers, S. Augustin et sa mère*), et ne réussit pas moins dans le portrait. A. Scheffer est plutôt l'interprète du sentiment que le peintre de l'action; tout entier à l'idée dominante, il néglige les détails de l'exécution.— Son frère, Henri Sch. (1798-1862), a cultivé divers genres, mais surtout le portrait. Parmi ses tableaux d'histoire, on remarque *Jeanne d'Arc faisant son entrée dans Orléans, Jeanne d'Arc marchant au supplice, Charlotte Corday protégée par les membres de la section contre la fureur du peuple*, son chef-d'œuvre.

SCHEELE (Ch. Guill.), célèbre chimiste, né à Stralsund en 1742 d'une famille pauvre, m. en 1786, parvint avec beaucoup de peine à devenir propriétaire d'une pharmacie à Kœping, et fut nommé membre de l'Académie royale de Stockholm. On lui doit la découverte de plusieurs principes chimiques (oxygène, chlore, manganèse, molybdène, hydrogène arseniqué, hydrure de soufre acides lactique gallique, hydrocyanique, etc.), et il figure, avec Bergmann, son ami, parmi les créateurs de la chimie organique. Ses *Traités* et *Mémoires* (insérés d'abord dans le recueil de l'Académie de Stockholm) ont été publiés sous le titre de *Collection des recherches de C. G. Scheele sur la physique et la chimie*, Berlin, 1793. Diétrich a trad. en français son *Traité de l'air et du feu*, Upsal, 1777, qui passe pour son chef-d'œuvre. On doit à M. Cap une *Étude biographique sur Scheele*, 1863.

SCHEID (Éverard), *Scheidius*, savant hollandais, né en 1742 à Arnheim, m. en 1795, professeur à l'Université de Leyde, émit des idées neuves en philologie et popularisa celles de Lennep. On lui doit, entre autres écrits : *Glossarium arabico-latinum manuale* (en partie extrait de Golius), Leyde, 1769; *Opuscula de ratione studii*, 1786-92.

SCHEINER (Christophe), Jésuite et astronome, né en 1575 à Mundelheim (Souabe), m. en 1650, fut professeur de mathématiques à Ingolstadt, perfectionna l'hélioscope, disputa à Galilée l'honneur d'avoir vu le 1er (1610) les taches du soleil, écrivit contre ce savant et soutint l'immobilité de la terre. Il devint recteur à Neiss, en Silésie, et fut le maître de mathématiques de l'archiduc Maximilien, puis le directeur du prince Charles, son frère. Ses principaux ouvrages sont *Disquisitiones mathematicæ*, Ingolstadt, 1614, *Oculus, sive Fundamentum opticum*, 1619; *Pantographice seu Ars delineandi*, 1631.

SCHELESTADT, ch.-l. d'arr. (Bas-Rhin), sur l'Ill; à 44 k. S. O. de Strasbourg, 10184 h. Fort jolie ville. Trib., collége; station de chemin de fer. Industrie (fabrique de potasse, savon, armes, tissus métalliques, bonneterie); grand commerce. C'est dans cette ville que fut inventé le vernis à poterie (à la fin du XIIIe s.). Schelestadt occupe l'emplacement de l'anc. *Elsebus*, détruite par Attila. Repeuplée au XIIIe s., elle devint une des dix villes impériales de l'Alsace, fut prise par les Suédois en 1632 et cédée à la France en 1648 : Louis XIV la fit fortifier par Vauban. Patrie de Martin Bucer.

SCHELHORN (J. George), bibliographe, né en 1694 à Memmingen, m. en 1773, prédicateur, bibliothécaire et corecteur de l'Académie de sa ville natale, a publié *Amœnitates litterariæ*, Francfort et Leipsick (Ulm), 1724-31, 14 tom. en 7 vol., petit in-8; *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ et litterariæ*, Francf. et Leip. (Ulm), 1737, 2 vol. in-8; *Acta historica*, 1738.

SCHELLENBERG, mont. de Bavière, près de Donawert, où Marlborough défit les Bavarois en 1704.

SCHELLER (J. Gérard), savant, né en 1735 à Ihlow (Saxe), m. en 1803, fut recteur du lycée de Lübben (Basse-Lusace) et du gymnase de Brieg (Silésie). Il a laissé, entre autres ouvrages, deux dictionnaires qui furent longtemps classiques en Allemagne : le *Petit dictionnaire latin-allemand et allemand-latin*, Leips., 1779; le *Grand dictionnaire latin-allemand et allemand-latin*, 1783.

SCHELLING (Fréd. Guill. Joseph de), philosophe allemand, né en 1775 à Leonberg (Wurtemberg), m. en 1854, fit de fortes études de philosophie et de théologie à Tubingue, où il eut Hegel pour condisciple, puis à Iéna, où enseignait Fichte, s'attacha d'abord à ce maître et publia de 1794 à 1796 quelques écrits conçus dans l'esprit de sa doctrine (*Du Moi comme principe de la philosophie; Lettres philosophiques sur le dogmatisme et le criticisme*); mais ne tarda pas à se séparer de lui et commença, à partir de 1798, à faire à Iéna même des cours où il enseignait une doctrine nouvelle et qui furent écoutés avec faveur. Reconnaissant néanmoins l'insuffisance de son instruction scientifique, il quitta sa chaire pour redescendre sur les bancs, suivit assidûment des cours de sciences physiques et de médecine, et se fit recevoir docteur en médecine en 1802. Appelé en 1804 à l'Université de Wurtzbourg, il y professa quatre ans avec un grand succès les diverses branches de la philosophie. Nommé en 1808 par le roi de Bavière secrétaire de l'Académie des beaux-arts, ses nouvelles fonctions l'obligèrent à interrompre son enseignement; mais en 1820, ayant quitté Munich par suite de collisions avec Jacobi, président de l'Académie, il se rendit à Erlangen, où il reprit le cours de ses leçons. Une université ayant été établie à Munich en 1827, il y transporta sa chaire et y obtint les plus brillants succès; il devint bientôt après président de l'Académie des sciences, conservateur des collections scientifiques, et conseiller intime du roi de Bavière. Il consentit cependant en 1841 à quitter Munich pour se rendre à Berlin, où il occupa la chaire de philosophie qu'avait illustrée Hegel. Schelling est l'auteur d'un système qui égale la célébrité de ceux de Kant et de Fichte. L'idée fondamentale de ce système est que l'on doit cesser d'opposer, comme on l'avait fait jusque-là, le monde idéal et le monde réel, et de chercher comment l'esprit passe de l'un à l'autre, mais qu'il y a *identité* entre les *idées* et les *choses*, entre la *pensée* et l'*être*, le *sujet* et l'*objet*, le *moi* et le *non moi*, l'*homme* et la *nature*, que ce ne sont là que deux faces d'un seul et même être, l'*Un*, l'*Ab-*

solu, Dieu · c'est ce qui fait nommer ce système *Philosophie de l'identité;* on le nomme aussi *Philosophie de la nature*, parce que l'auteur s'est surtout attaché à expliquer les lois de la nature physique, en montrant leur identité avec celles de la nature intellectuelle et morale. Du sein de l'Absolu, par une évolution nécessaire appelée *procès*, sortent la Nature et l'Esprit, les choses et les idées, qui coexistent et se développent parallèlement, mais dans une parfaite identité : l'*électricité*, par exemple, se confond avec l'*irritabilité*, le *magnétisme* avec la *sensibilité*. L'univers est l'expression de la pensée divine et lui est identique; la raison humaine est virtuellement l'image de l'intelligence absolue, ainsi que de l'univers; elle conçoit l'Absolu par une *intuition intellectuelle*. La philosophie a pour objet de connaître toutes choses par les idées de la raison; l'art en est la représentation sensible. Le but de la triple activité de la nature, de la philosophie et de l'art est de donner à Dieu conscience de lui-même. Ce système prétend concilier l'idéalisme et le réalisme, la nécessité et la liberté, le matérialisme et le spiritualisme, et veut reproduire, dans ses conceptions, l'ordre même des choses, aspirant à une science telle qu'elle peut se concevoir en Dieu même. La *Philosophie de la nature* n'est au fond qu'un panthéisme, et il est facile d'y reconnaître les idées de Plotin, de J. Bruno ou de Spinosa; mais c'est le panthéisme le plus savant, s'aidant de toutes les découvertes de la science moderne. Néanmoins il reste en butte à toutes les objections qui ont de tout temps été faites contre le panthéisme. En outre, ce système pèche par la méthode : dédaignant la marche lente et patiente de l'observation, l'auteur procède par voie de *construction*, c'est-à-dire par hypothèse, au risque d'être dupe de sa propre imagination.

Les principaux ouvrages de Schelling sont : *Idées sur la philosophie de la nature*, 1797; *De l'Ame du monde*, 1798; *Esquisse du système de la philosophie de la nature*, 1799; *Système de l'idéalisme transcendantal*, 1800 (trad. par Grimblot, 1842); *Bruno, dialogue sur le principe divin et le principe naturel des choses*, 1801 (trad. par Husson, 1845) : *De la méthode des études académiques*, 1803 (trad. par M. Bénard, 1847); *Philosophie et religion*, 1804; *Du rapport des arts plastiques à la nature*, 1807; *Recherches philosophiques sur la liberté humaine*, 1809. Ses *OEuvres complètes*, publ. à Stuttgard par ses fils, forment 12 vol. in-8, 1860 et ann. suiv. En 1834, dans un écrit intitulé *Jugement sur la philosophie de M. Cousin* (trad. par Wilm, 1835), Schelling annonça une philosophie nouvelle, la philosophie *positive*, qui devait réconcilier la spéculation idéaliste avec les grands intérêts de la religion et de la vie pratique; mais cette philosophie nouvelle, qui fit l'objet des leçons de Berlin, n'a pas vu le jour.

Schelling a eu de chauds partisans et de violents adversaires : parmi les premiers, Oken, qui fit l'application de son système aux sciences naturelles; Baader, Kieser, Schubert, Burdach, Gœrres, Krause; parmi les seconds, Fichte, son ancien maître, Jacobi, Bouterweck, Krug, enfin Hegel, qui avait d'abord été l'un de ses plus fermes appuis. On peut consulter sur ce philosophe l'*Histoire de la philosophie allemande* de Wilm, Paris, 1846-1849, *Schelling et la Philosophie de la Nature*, par Matter, 1842 et 1845, et surtout la *Notice historique* lue en 1858 par M. Mignet à l'Institut, dont Schelling était associé. Un monument lui a été élevé à Munich.

SCHEMNITZ, v. de Hongrie (Houth), sur la Schemnitz, a 110 kil. N. de Bude; 19000 hab. École des mines, collége de Piaristes. Fabrique de faïence, pipes, vitriol. Patrie de l'astronome Hell. Aux env., mines d'or et d'argent, les plus riches de la Hongrie (de l'Europe peut-être), et qui occupent 12000 ouvriers. — Il ne faut pas confondre cette ville avec Chemnitz, en Saxe. *V.* SCHEMNITZ.

SCHENCKEL (Thomas), mnémoniste, né en 1547, à Bois-le-Duc, m. en 1630, inventa des procédés de mémoire artificielle, parcourut l'Europe, vantant son art avec emphase, obtint quelques succès dans les universités de Louvain, Douay, Wurtzbourg, Paris; mais finit par perdre ses disciples, et mourut obscur en Allemagne. On a de lui : *De Memoria libri II*, réimprimé sous le titre de *Gazophylacium artis memoriæ*, Strasbourg, 1660, et traduit par Le Cuirot sous celui de *Magasin des sciences*, Paris, 1623.

SCHENECTADY, v. des États-Unis (New-York), sur le canal d'Érié et la Mokawk, à 20 kil. N. O. d'Albany; 10000 h. Beau pont. Collége dit de *l'Union*. La ville fut fondée par les Hollandais vers 1620.

SCHÉRÉMÉTOV (Boris Pétrovitch, comte de), un des généraux de Pierre le Grand, conseilla au czar d'éviter tout engagement général avec Charles XII (1708), eut grande part à la victoire de Pultava (1709), suivit Pierre dans la campagne du Pruth, après laquelle il fut envoyé comme otage à Constantinople, conquit Riga et la Livonie sur les Suédois et défit le rebelle Stenko sur les bords de la mer Caspienne. Il m. en 1719. On a publié en 1774 les *Lettres de Pierre le Grand à Schérémétov*.

SCHÉRER (Barth. L. Jos.), général français, né vers 1745 à Delle, près de Béfort, m. en 1804, était fils d'un boucher. Il servit d'abord en Autriche, déserta, et, après avoir mené à Paris une vie dissipée, entra dans l'armée française, où il était major en 1789. Il se distingua comme général de division à l'armée de Sambre-et-Meuse (1794), passa l'année suivante comme général en chef à l'armée d'Italie et remporta la victoire de Loano, mais ne sut pas profiter de sa victoire. Il devint ministre de la guerre en 1797; mais sa rapacité souleva d'unanimes accusations et il se vit promptement obligé de sortir du ministère. Il retourna en Italie, où il n'éprouva que des revers, et donna sa démission (1799). Nommé cependant inspecteur des troupes en Belgique, il fut accusé de nouveau, et se vit obligé de prendre la fuite. Après le 18 brumaire, il rentra dans l'obscurité. Il avait publié en 1798 un *Précis de ses opérations en Italie*.

SCHEUCHZER (J. J.), médecin et naturaliste, né en 1672 à Zurich, m. en 1733, parcourut l'Allemagne, fut nommé en 1696 médecin de la ville de Zurich, puis professeur de physique et d'histoire naturelle, et forma des collections scientifiques qui ont rendu d'éminents services à l'histoire naturelle. On cite surtout son *Museum diluvianum*, Zurich, 1716; *Homo diluvii testis*, 1726; *Physique sacrée*, Ulm (en all.) et Amst. (en franç.), 8 v. in-f., 1732-37. — Son frère, Jean Sch. (1684-1738), est connu comme botaniste. Il servit en Hongrie, fut secrétaire du comte de Marsigli, devint ingénieur du canton de Zurich (1712), secrétaire des États du comté de Bade (1732), professeur d'histoire naturelle à Zurich (1733). On estime son *Agrostographia*, Zurich, 1774.

SCHEYB (Fr. Christophe de), né en Souabe en 1704, m. en 1777, fut secrétaire du comte de Harrach, vice-roi de Naples, et mourut conseiller aulique. On lui doit, entre autres publications, une superbe édition de la *Table de Peutinger*, Vienne, 1753, in-fol., reproduite à Leipsick, 1824, in-fol.

SCHIAVONE (André MEDULA, dit le), c.-à-d. *le Slavon*, peintre, né en 1522 à Sebenico en Dalmatie, m. à Vicence en 1582, fut protégé et employé par le Titien et le Tintoret. Son dessin est incorrect, mais le mouvement, le coloris, la composition décèlent partout en lui un grand peintre. Le musée du Louvre a de cet artiste une *Tête de S. Jean Baptiste*, qu'on a souvent attribuée à Raphaël.

SCHEIDAM, v. du roy. de Hollande (Holl. mérid.), sur la Schie, près de son embouch. dans la Meuse, à 7 kil. O. de Rotterdam; 15000 hab. Petit port, bourse, hôtel de ville et autres édifices. Eau-de-vie de grains. D'épais brouillards couvrent toujours cette ville.

SCHILLER (J. Christophe Frédéric), célèbre poëte allemand, né à Marbach (Wurtemberg) en 1759, m. en 1805, était fils d'un capitaine. Élevé d'abord par

un pasteur, il fut ensuite placé à l'école militaire de Ludwigsbourg, puis étudia le droit, et enfin la médecine, entra comme chirurgien dans un régiment, se livra en même temps au goût qui l'entraînait vers les lettres, et commença dès lors à écrire des poésies et des pièces de théâtre. Après avoir fait jouer sa pièce des *Brigands*, qui avait obtenu un grand succès (1781), il voulut quitter le service; n'ayant pu obtenir l'agrément du duc de Wurtemberg, il s'enfuit. Après diverses aventures, il fut nommé conseiller du duc de Saxe-Weimar, et professeur d'histoire à Iéna (1789). Grandissant sans cesse en talent comme en réputation, il entra en liaison avec toutes les notabilités littéraires de l'Allemagne, et fut classé parmi les premiers écrivains de son pays. Sympathique à notre Révolution, il fut nommé par la Convention citoyen français; néanmoins, en 1793, il adressa à cette assemblée une apologie de Louis XVI. Il vint en 1797 se fixer à Weimar, où il fut comblé des bontés du duc régnant. Schiller est un des coryphées du genre romantique. Il est connu surtout par ses tragédies, qui sont au nombre de neuf: *les Brigands*, *Fiesque*, *Cabale et Amour*, *Don Carlos* (en vers), *Wallenstein*, *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, *la Fiancée de Messine*, *Guillaume Tell* (en vers). Les trois premières, sans manquer de beautés, sont des ouvrages défectueux et offrent tous les caractères d'une période d'indécision; les dernières, plus vraies, plus morales, d'un genre plus élevé, sont d'un ordre tout différent; elles ont valu à leur auteur le titre de régénérateur du théâtre allemand. On a encore de Schiller beaucoup de poésies diverses, où brillent la verve, l'imagination, l'originalité, la grâce; des ouvrages historiques, qui le placent aussi à un des premiers rangs en ce genre: l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, l'*Histoire de la guerre de Trente ans ;* enfin des articles de critiques, entre autres un *Traité sur la poésie naïve et sentimentale*, dans les *Heures* (journal littéraire). Schiller était intime ami de Gœthe, auquel sans doute il dut une partie de ses idées et de ses progrès. Il rédigeait en commun avec lui l'*Almanach des Muses*. Les *Œuvres* de Schiller (en allemand) ont été publiées à Tubingue, 1812-15, 12 vol. in-8. Sa correspondance a paru à Berlin en 1847, 4 v. in-8. Ses *Œuvres* avaient déjà été traduites partiellement en français par MM. X. Marmier, de Barante, de Châteaugiron, Malher de Chassat, et par Mme Karlowitz, lorsque M. Ad. Régnier en a donné une trad. complète, qui efface toutes les autres, 8 vol. in-8, 1860 et suiv.

SCHILLING (Fréd. Aug.), romancier allemand, né en 1766 à Dresde, m. en 1839, servit longtemps dans l'artillerie, devint capitaine en 1807, mais donna sa démission bientôt après, et vint se fixer à Freyberg d'abord, ensuite à Dresde. Ses nombreux romans ont eu beaucoup de lecteurs; l'auteur y montre de l'imagination; ses tableaux sont vifs et vrais; il réussit surtout dans le comique; mais il ne respecte pas toujours la décence. Il a aussi donné un drame, *Élise Colmar*, 1783. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Dresde, en 52 vol., 1828.

SCHILTER (Jean), jurisconsulte, né en 1632 à Pegau (Saxe), m. en 1705, professa tour à tour à Iéna, à Francfort-sur-le-Mein et à Strasbourg. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Institutiones juris canonici*, 1681; *de Libertate Ecclesiarum Germaniæ*, 1683; *Jurisprudentiæ legitima elementa*, 1698; *Ad jus feudale Germanicum et Longobardicum introductio*, 1693; *Codex juris feudalis Alemaniæ*, 1697; *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*, 1727.

SCHIMMELPENNINCK (Rutger Jean), homme d'État hollandais, né en 1761, m. en 1825, fut d'abord avocat, eut part aux efforts des Provinces-Unies en 1785 et 86 pour accomplir une révolution sage et modérée, se distingua en 1795 à la Convention nationale batave par sa modération comme par son éloquence, fut ambassadeur à Paris en 1798, plénipotentiaire au congrès d'Amiens en 1802, puis ambassadeur à Londres; gouverna la Hollande pendant 15 mois (1805-1806), sous le titre de grand-pensionnaire, et signala son passage par le rétablissement du crédit; vécut dans la retraite pendant le règne de Louis Bonaparte, qui cependant le consulta souvent, fut comblé d'honneurs par Napoléon après l'incorporation de la Hollande à l'Empire, et devint membre du sénat conservateur de France. Il fut nommé membre de la 1re chambre des États généraux lors de l'établissement du royaume des Pays-Bas.

SCHINNER ou **SKINNER** (Matth.), dit *le Cardinal de Sion*, né dans le Valais près de Sion vers 1470, d'une famille pauvre, devint curé, chanoine, puis évêque de Sion (1500), se fit l'agent zélé du pape Jules II, et détacha les Suisses de l'alliance française (1510), reçut, avec le chapeau de cardinal, le titre de légat apostolique et le commandement général de l'Italie pour le pape, fut l'âme de toutes les intrigues qui eurent lieu en Suisse contre la France, marcha à la tête des Suisses qui vinrent combattre François I en Italie (1515), et, après la bataille de Marignan, leva encore un corps de 6000 hommes qui firent du mal aux Français. Ses biens dans le Valais furent confisqués par le parti favorable à la France. Il s'en vengea en décidant Charles-Quint à mettre au ban de l'empire George Supersax, son principal adversaire dans le Valais, et en faisant mettre tout ce pays en interdit par Léon X. Il mourut en 1522.

SCHIRACH (Adam Théophile), agronome du XVIIIe s., m. en 1773, était pasteur en Lusace; il fonda dans ce pays une des premières sociétés d'agriculture, et fit de curieuses découvertes sur les abeilles et les moyens de les multiplier. On a de lui : *Traité des abeilles*, Leipsick, 1768; *Culture des Abeilles des bois*, 1774; *Hist. naturelle de la reine des Abeilles*, trad. en franç., 1787.—Un autre Théophile Schirach, natif aussi de Lusace (1743-1804), fut professeur de philosophie à Helmstædt, et fonda en 1780 à Altona un *Journal politique* qui subsiste encore. On lui doit : *Clavis poetarum classicorum*, Halle, 1768; *Biographie des Allemands*, 1770; *Histoire de Charles VI*, 1776; une trad. des *Vies de Plutarque*, etc.

SCHIRMECK, ch.-l. de c. (Vosges), sur la Bruche, à 40 kil. N. E. de Saint-Diey, 1415 hab. Filatures de coton. École fondée par Ferdinand duc d'Orléans.

SCHISME, nom donné en général à toute séparation religieuse d'hommes précédemment unis dans une même foi. Les schismes les plus fameux sont: 1° celui qui se forma chez les Juifs en 962 av. J.-C., sous Roboam fils de Salomon, et d'où naquirent les deux royaumes d'Israël et de Juda (*V.* ces noms);—2° celui qui sépara l'Église grecque de la communion avec l'Église romaine, et qui, provoqué par Photius (862), fut consommé par le patriarche Cerularius en 1053 : on le connaît sous le nom de *schisme d'Orient ;*—3° celui qui eut lieu après la double élection d'Urbain VI et de Clément VII, en 1378 (il dura 39 ans et fut terminé en 1417 par l'élection de Martin V; quelques-uns l'étendent jusqu'à l'abdication de Félix V en 1449 et lui donnent 71 ans): on le nomme le *grand schisme d'Occident ;* — 4° le schisme d'Angleterre, qui sépara les Anglais de la communion romaine sous Henri VIII en 1534, et constitua l'Église anglicane;—5° celui qui partagea les Musulmans en Sunnites et Chyites (V. ces noms). Ce dernier schisme, qui commença dès la mort de Mahomet (632), subsiste encore.

SCHLEGEL (J. Élie), poëte allemand, né en 1718 à Meissen (Saxe), m. en 1749, se fit connaître de bonne heure par des imitations en vers des classiques latins et grecs, surtout de Sophocle et d'Euripide, et par quelques pièces de théâtre, suivit l'ambassadeur Spener en Danemark comme secrétaire d'ambassade, devint professeur à l'université de Soroë, et mourut à 31 ans, épuisé par le travail. Ses tragédies, célèbres jadis, ne se lisent plus; la meilleure est *Hermann*. On lui doit de plus un poëme sur *Henri le Lion*, duc de Saxe et de Bavière. Ses *Œuvres* ont été recueillies (Copenhague et Leipsick, 1766-

70, 5 v. in-8), par son frère J. H. Schlegel (1724-80), professeur d'histoire à Copenhague, auteur d'une *Histoire des rois de Danemark* de la maison d'Oldenbourg, 1771-76.—Un autre frère, Jean Adolphe (1721-93), pasteur à Hanovre, a composé des *Cantiques sacrés*, Leips., 1766. Ce dernier fut père des deux célèbres écrivains qui suivent.

SCHLEGEL (Auguste), critique et poëte, fils de J. Adolphe, né en 1767 à Hanovre, m. à Bonn en 1845, étudia à Gœttingue sous la direction de Heyne, se fit connaître par une traduction de Shakspeare, traduisit aussi avec succès plusieurs pièces de Calderon, fonda avec Frédéric *l'Athenæum*, journal littéraire, qui eut une grande vogue; fit à Berlin (1801), puis à Vienne (1808), des cours de littérature où il s'occupait surtout du théâtre ancien, et qui le placèrent au premier rang des critiques, mais excita en France quelque scandale par sa *Comparaison de la Phèdre de Racine et de celle d'Euripide*, où il sacrifiait Racine; exhuma le poëme national des *Niebelungen*, fut nommé en 1818 professeur de littérature à Bonn, donna la même année un *Essai sur la littérature provençale*, s'occupa surtout dans ses dernières années de littérature indienne, et traduisit en latin deux grandes épopées indiennes, le *Ramayana* 1823, et l'*Hitopadesa*, 1832. Auguste était étroitement lié avec Mme de Staël, dont il éleva les enfants, et fut l'ami de Gœthe et de Schiller. Son *Cours de littérature dramatique*, remarquable par l'indépendance de la critique, a été traduit en français par Mme Necker de Saussure, Paris, 1809 et 1814.

SCHLEGEL (Frédéric), frère du préc., né en 1772, m. en 1829, publia en 1797 un roman d'un genre original, *Lucinde* ou *la Maudite*, passa ensuite quelques années à Paris pour y faire des recherches, donna à son retour en Allemagne un *Traité sur la langue et la sagesse des Indiens;* fit imprimer en 1811 un *Cours de littérature*, devenu célèbre (on y trouve pour la première fois peut-être une théorie du genre romantique), et professa à Vienne en 1827 et 1828 des cours sur la *Philosophie de la vie* et sur la *Philosophie de l'histoire*, où dominait l'idée catholique (né dans le protestantisme, il s'était converti au catholicisme en 1805). Pendant l'invasion des Français en Allemagne, il composa des poésies patriotiques qui lui méritèrent le surnom de *Tyrtée de l'Allemagne*. Il passa une grande partie de sa vie à Vienne, fut nommé par Metternich secrétaire aulique, rédigea des proclamations et des pamphlets contre la France, et se montra grand partisan des doctrines absolutistes et théocratiques, surtout dans son dernier ouvrage la *Philosophie de l'histoire* (traduit par l'abbé Lechat). Duckett a traduit de l'allemand son *Hist. de la littérature ancienne et moderne*, Paris, 1829. Les deux frères Schlegel ont été longtemps regardés dans leur pays comme les arbitres du goût; il est à regretter que leurs écrits soient entachés d'une partialité systématique contre la France.

SCHLEIDEN, bg des États prussiens (Prov. Rhénane), à 4 kil. S. de Gemünd; 1500 h. Patrie de l'historien Sleidanus.

SCHLEIERMACHER (Frédéric), philologue et théologien, né à Breslau en 1768, m. à Berlin en 1834, étudia la théologie à Halle et à Berlin, traduisit de l'anglais les sermons de Blair et de Fawcett (1798), et se distingua lui-même comme prédicateur. Lié avec les frères Schlegel, il prit part à la rédaction de l'*Athenæum* qu'ils publiaient, et conçut avec Frédéric le projet d'une traduction de Platon; mais il exécuta seul ce grand travail, et en fit paraître 6 volumes (Berlin, 1804-1828) : c'est le plus bel ouvrage que l'Allemagne possède en ce genre; il est fort à regretter que l'auteur n'ait pu l'achever. Il fut en 1802 appelé à Halle comme professeur extraordinaire de théologie et de philosophie, et prédicateur de l'université; il revint en 1807 à Berlin, y fut nommé en 1809 pasteur de l'église de la Trinité, devint l'année suivante professeur ordinaire, et fut reçu en 1811 à l'Académie de Berlin. Outre sa traduction de Platon, Schleiermacher a publié des *Sermons*, et plusieurs écrits sur des questions d'histoire, de philosophie et de théologie.

SCHLEIZ, v. murée d'Allemagne, ch.-l. de la principauté de Reuss-Schleiz, dans le Voigtland, à 6 kil. N. E. de Saalburg; 6000 hab. Beau château, résidence du prince, lycée, bibliothèque. Patrie de J. Fréd. Boettcher. — *V.* REUSS-SCHLEIZ.

SCHLESWIG. *V.* SLESVIG.

SCHLEUSINGEN, v. des États prussiens (Saxe), ch.-l. du cercle d'Henneberg, à 58 k. S. O. d'Erfurt; 3500 h. Gymnase. Forges, fabriques d'armes et de poudre.

SCHLICHTEGROLL (Ad. Fréd. de), biographe, né à Gotha en 1764, m. en 1822, fut bibliothécaire du duc Ernest de Saxe-Gotha, conservateur du cabinet des médailles, et président de l'Académie de Munich. Entre autres ouvrages, il a donné le *Nécrologe des Allemands*, 34 vol. in-8, 1790-1806, recueil indispensable à tous ceux qui s'occupent de biographie.

SCHLOEZER (Aug. L. de), historien, né en 1735 à Iaxtstadt (Hohenlohe), d'un pasteur protestant, m. en 1809, fit sa théologie à Wittemberg, passa trois ans en Suède comme instituteur, se plaça auprès de Fréd. Müller en Russie pour l'aider dans ses travaux historiques, apprit en peu de temps le russe, le polonais, le slavon, acquit d'immenses connaissances historiques, fut adjoint à l'Académie de St-Pétersbourg (1762) et reçut de Catherine II, avec une chaire de professeur, la mission d'écrire l'histoire de la Russie; mais il excita l'envie et éprouva des dégoûts qui le déterminèrent à s'éloigner. Il se retira à Gœttingue, où il devint professeur de philosophie et de politique (1767). Schlœzer a créé l'histoire vraie de la Russie, tant en découvrant des sources inconnues avant lui, qu'en bannissant à jamais par une critique sévère les fables admises jusque-là. Ses principaux écrits sont : *Tableau de l'Histoire de Russie*, 1768; *Histoire de la Lithuanie jusqu'en* 1569 (dans l'*Hist. universelle anglaise*), 1776; *Recherches sur les lois fondamentales de la Russie*, 1777. On lui doit des éditions de *Nicon*, de *Nestor* et des *Lois d'Iaroslav I.*

SCHLOSSER (Frédéric Christophe), historien, né en 1776 à Jever (Oldenbourg), m. en 1861, fut quelque temps pasteur protestant, puis se voua à l'enseignement et obtint en 1817 à l'Université de Heidelberg une chaire d'histoire, qu'il occupa presque jusqu'à sa mort. Ses ouvrages les plus importants sont : *Histoire universelle* (1817-41, inachevée), *Histoire du XVIIIe siècle* (1823); *Histoire universelle de l'Antiquité* (1826-34), ouvrage qui présente la marche de la civilisation, non-seulement chez les nations connues des Grecs et des Romains, mais aussi dans l'Inde et la Chine. Les deux derniers ouvrages ont été traduits par Golbéry. Schlosser se distingue par une érudition profonde et un jugement sûr.

SCHLUSSELBOURG, v. et forteresse de Russie (gouvt de St-Pétersbourg), ch.l-. de cercle, sur le lac Ladoga et la Neva, à 32 kil. E. de St-Pétersbourg. Prison d'État, où fut détenu le czar Ivan VI.

SCHMALKALDEN. *V.* SMALKALDE.

SCHMID (Christophe), dit *le Chanoine Schmid*, né en 1768 à Dinkelsbühl (Bavière), m. en 1854, suivit d'abord la carrière de l'enseignement, reçut les ordres en 1791, fut curé à Stadion, et obtint en 1827 un canonicat à Augsbourg. Son nom est populaire en Allemagne et en France, grâce à un charmant recueil de *Contes* composés pour l'enfance. On y remarque surtout *les OEufs de Pâques* et *Comment le jeune Henri apprit à connaître Dieu*. Le style de ces contes, parfaitement adaptés à l'âge des jeunes lecteurs, est plein de naturel et de grâce. Il en a été publié plusieurs traductions françaises; la seule avouée de l'auteur est celle de l'abbé Macker, Strasbourg, 1832 et suiv., 22 vol. in-18. On a encore de Schmid une *Histoire de la Bible pour les enfants*, trad. en 1828, et des *Souvenirs*. Un monument lui a été érigé dans sa ville natale.

SCHMIDT (Benoît), publiciste, né en 1726 à Vorchheim (Bamberg), m. en 1778, était catholique. Il fut successivement professeur de droit à l'Université de Bamberg, conseiller aulique du prince-évêque de Bamberg, professeur de droit public et féodal à Ingolstadt (1761), et laissa, entre autres ouvrages : *Principia juris germanici antiquissimi, antiqui, medii atque hodierni*, Nuremberg, 1756.

SCHMIDT (Michel Ignace), historien, né en 1736 à Arnstein, dans l'évêché de Wurtzbourg, m. en 1794, remplit diverses fonctions publiques dans sa patrie, et mourut à Vienne, conseiller aulique, après avoir donné des leçons d'histoire à l'archiduc François (depuis empereur). On a de lui une *Histoire des Allemands* (1778-1793), qui jouit d'une grande autorité; mais il n'a pu en donner que les 11 premiers volumes, qui vont jusqu'en 1626; 11 autres volumes, rédigés sur ses matériaux par Milbiller, conduisent cette histoire jusqu'en 1806. Thibault de Laveaux en a trad. en français une partie, 9 v. in-8, 1784, etc.

SCHMIDT (Christophe), dit *Phiseldeck*, historien, né en 1740 à Nordheim (Gœttingue), m. en 1801, enseigna l'histoire et le droit public à Brunswick, fut mis à la tête des archives de Wolfenbuttel, passa plusieurs années en Russie, et laissa de bons ouvrages sur l'histoire de ce pays : *Hist. de Russie*, Riga, 1773; *Matériaux pour l'histoire de Russie depuis Pierre I*, 1777.—Son fils, Conrad-Fréd. Schmidt-Phiseldeck, 1770-1832, professeur de théologie à Copenhague (1794), a laissé des écrits sur la théologie, la philosophie et l'histoire, notamment une *Exposition de la philosophie critique* (de Kant), en latin, 1796

SCHMOELNITZ, v. de Hongrie (Zips), à 28 k. S. O. d'Einsiedel; 6000 h. Usines à cuivre, hôtel des monnaies. Aux env., riches mines de cuivre, argent, fer.

SCHNEEBERG, c.-à-d. *Mont de neige*, nom de plusieurs montagnes d'Allemagne, dont la plus haute est en Autriche, dans le Wienerwald, par 47° 46' lat. N., 13° 27' long. E. : elle a 2164^{m} de hauteur.

SCHNEEBERG, v. du roy. de Saxe (Erzgebirge), sur une haute montagne, à 17 k. S. S. E. de Zwickau et à 40 k. S. O. de Chemnitz; 7400 h. Direction des mines, écoles d'arts et métiers; usines pour l'exploitation des mines d'argent, fer, plomb, cobalt, bismuth et de la terre à porcelaine, qu'on trouve aux environs.

SCHNEEKOPP (Mont), c.-à-d. *Tête de Neige*, mont. de la chaîne des Sudètes, sur la limite de la Silésie et de la Bohême; 1686^{m}; c'est le point culminant de l'Allemagne au N. du Danube.

SCHNEIDER (Conrad Victor), médecin, né vers 1610 à Bitterfeld en Misnie, m. en 1680, était professeur à Wittemberg et médecin de l'électeur de Saxe. Il fit connaître la vraie texture de la membrane pituitaire, qui a gardé son nom, et laissa sur l'anatomie beaucoup d'écrits dignes d'être lus.

SCHNEIDER (Euloge ou J. George), démagogue, né en 1756 à Wipfeld dans l'évêché de Würtzbourg, était prêtre catholique. Il venait d'être nommé prédicateur de la cour de Stuttgard lorsque la Révolution commença. Il se rendit en France, fut nommé vicaire général de l'évêque constitutionnel de Strasbourg, devint ensuite maire de Haguenau, accusateur public près le tribunal criminel, et fut en Alsace l'agent le plus actif des fureurs démagogiques : il allait de ville en ville, traînant à sa suite des juges, le bourreau et la guillotine. St-Just et Lebas, révoltés eux-mêmes de ses excès, le firent condamner à mort (1794). Assez bon helléniste, Schneider avait traduit en allemand les *Homélies de S. Jean Chrysostôme sur S. Matthieu et S. Jean*, Augsbourg, 1786 et 87.

SCHNEIDER (J. Gottlob), philologue et naturaliste (1750-1822), né près de Hubertsbourg, en Saxe, vécut plusieurs années à Gœttingue dans la détresse, aida Brunck à Strasbourg dans ses travaux (1777-80), put en même temps étudier à fond l'histoire naturelle, occupa 34 ans la chaire de philologie, tant à Francfort-sur-l'Oder qu'à Breslau, et finit par être nommé premier bibliothécaire de cette dernière ville. On a de lui un excellent *Dictionnaire grec-allemand*, une admirable édition de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, Leipsick, 1811, 4 v. in-8, ainsi que des éditions estimées des *OEuvres de Théophraste*, 1818-21, des *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, 1794; d'*Élien*, *de Vitruve*, etc. On lui doit aussi de nombreux ouvrages d'histoire naturelle : il s'est surtout proposé d'expliquer les passages des anciens qui avaient rapport à cette science.

SCHNEIDER (Ch. Ern. Christophe), philologue, né en 1786 à Wiche (Saxe prussienne), m. en 1856, professeur de littérature à Leipsick, puis à Breslau, a donné des éditions estimées de la *République de Platon* (Leips., 1830-33), de *César* (Halle, 1840-45), du *Commentaire du Timée* par Proclus (1851), et a publié des *Leçons de grammaire grecque*, 1837.

SCHNEIDEWIN (Fr. G.), philologue, né en 1810, m. en 1856, était professeur à Gœttingue et membre de l'Académie de cette ville. Parmi ses nombreuses publications, on remarque : *Delectus poesis Græcorum elegiacæ et iambicæ*, Gœtt., 1839; *Corpus parœmiographorum græcorum; Simonidis reliquiæ; Pindari carmina*, ainsi que des éditions d'*Ovide*, de *Martial*, de discours choisis de *Cicéron*, etc.

SCHNEPFENTHAL, vge du duché de Saxe-Cobourg-Gotha, à 8 kil. de Gotha. Salzmann y établit en 1784 une célèbre maison d'éducation.

SCHOEFFER (Pierre), en latin *Petrus Opilio*, un des inventeurs de l'imprimerie, né à Gernsheim (Darmstadt), était copiste à Paris en 1449. Initié par Fust à l'invention de Gutenberg, il devint son associé, puis son gendre, et, à la mort de Fust, son beau-père (1466), resta seul maître de l'imprimerie. Il mourut en 1502. Schœffer semble avoir, pour sa part, imaginé les poinçons, qu'il substitua aux matrices fondues qu'on employait d'abord.

SCHOELL (Maximil. Fréd.), historien français, né en 1766 près de Sarrebrück, m. en 1833, fut élève de Koch, entra comme précepteur dans une famille russe, visita avec ses élèves l'Italie, la Suisse, St-Pétersbourg, Berlin, dirigea à Bâle, puis à Paris (1802), une maison de librairie qui prospéra peu, entra en 1814 au cabinet diplomatique du roi de Prusse, et remplit diverses missions avec les titres de conseiller de légation et de conseiller de régence. Ses principaux ouvrages sont : *Cours d'histoire moderne des États européens*, Paris, 1830-1834, 46 vol. in-8, ouvrage capital et plein de faits, mais inégal; *Histoire abrégée des traités de paix* (depuis celui de Westphalie), 15 vol. in-8, 1816-18 (reproduit en partie dans les 22 derniers vol. de son *Cours d'histoire*); *Hist. abrégée de la littérature romaine*, 4 vol. in-8, 1815; *Hist. abrégée de la littérature grecque*, 1813, 2 vol. in-8, et 1823-25, 8 vol. in-8. *Congrès de Vienne*, 1816; *Éléments de chronologie*, 1812.

SCHOEN (Martin), c.-à-d. *le Beau Martin*, orfèvre, peintre et graveur au burin, né en 1420 à Culmbach, m. en 1486, résidait à Colmar. Il est, suivant les Allemands, l'inventeur de la gravure en taille-douce, attribuée vulgairement à Finiguerra. Son *OEuvre* consiste en 150 pièces originales d'une grande rareté. Comme peintre, il imita Van Eyck.

SCHOENAU, vge d'Autriche, à 6 kil. S. E. de Krumbach. Beau château, qui appartint au prince de Montfort (Jérôme Bonaparte).

SCHOENBOURG (Maison de), famille noble d'Allemagne, répandue en Saxe, en Hesse et en Bavière, est issue d'Alban, comte de Zwickau (936). Ernest, mort en 1534, donna naissance à deux lignes, chacune subdivisée en 2 branches : 1° Schœnbourg-Stein-Waldenbourg et Schœnbourg-Stein-Hartenstein ; 2° Schœnbourg-Penigk et Schœnbourg-Rochsburg. La ligne aînée possédait 4 seigneuries : Waldenbourg, Hartenstein, Lichtenstein, Stein (304 kil. carrés; 45 000 hab.); la ligne puînée, 5 : Penigk, Glauchau, Remissau, Rochsburg et Wechselburg (315 k. carr.). Le chef de la branche de Waldenbourg a le titre de prince depuis 1790.

SCHŒNBRUNN, c.-à-d. *Belle source*, bg d'Autriche, à 5 kil. S. O. de Vienne; 500 hab. Château impérial, avec magnifique jardin botanique : ce château, commencé par Joseph I, fut achevé par Marie-Thérèse. Napoléon y établit son quartier général en 1805 et 1809 et y signa la paix avec l'Autriche le 14 oct. 1809. C'est là que mourut le duc de Reichstadt.

SCHŒPFLIN (J. Dan.), publiciste et historien, né en 1694 à Sulzbourg (Bade), m. en 1771, fut nommé en 1720 professeur d'éloquence et d'histoire à Strasbourg, emploi qu'il remplit 51 ans, devint en outre conseiller et historiographe de France et membre correspondant de l'Académie des inscriptions. Il est un de ceux qui fondèrent la science de l'histoire politique. On lui doit, entre autres ouvrages : *Alsatia illustrata*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-f.; *Historia Zæringo-Badensis*, 1763-66; *Alsatia ævi merovingici, carolingici, saxonici, salici et suevii diplomatica*, 1772; *Vindiciæ typographicæ*, 1760.

SCHOLARIUS (George). *V.* GENNADE.

SCHOLASTIQUE (la). On nomme ainsi la philosophie qui fut enseignée dans les *Écoles* du moyen âge (du IXe au XVIe s.); elle a pour caractère essentiel l'union intime de la philosophie, surtout de la dialectique, avec la théologie. On peut y distinguer trois époques : 1° l'enfance (du IXe s. à la fin du XIIe), dans laquelle la philosophie est entièrement surbordonnée à la théologie (*ancilla theologiæ*) : la science se constitue par les travaux d'Alcuin, J. Scot Érigène, Lanfranc, S. Anselme de Cantorbéry, Abélard, Pierre Lombard, Jean de Salisbury ; le réalisme platonique domine à cette époque; on y voit pourtant naître le nominalisme, enseigné par Roscelin (1089), mais il est bientôt étouffé; 2° l'âge mûr (aux XIIIe et XIVe s.): la philosophie, incorporée à la théologie, devient presque son égale; la science, étendue et complétée par la connaissance des ouvrages d'Aristote et les leçons des Arabes, reprend une existence à elle; elle reçoit des formes arrêtées par les travaux des plus célèbres docteurs : Alexandre de Hales, Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin, Duns Scot remplissent cette période; l'école se partage entre les Scotistes et les Thomistes; l'art de l'argumentation est poussé au plus haut degré; 3° la vieillesse ou la décadence (aux XIVe et XVe s.) : la philosophie se sépare peu à peu de la théologie; le nominalisme renaît, professé hardiment par Occam, Buridan, P. d'Ailly, et faiblement combattu par W. Burleigh, Thomas de Bradwardine, etc.; on sent de plus en plus le vide de la philosophie régnante; enfin (aux XVIe et XVIIe s.) la Scholastique disparaît devant la connaissance plus approfondie des systèmes antiques et les enseignements de Bacon et de Descartes. L'Université de Paris fut, surtout dans les deux premiers âges, le principal siége de la Scholastique. *V.* la *Philosophie scholastique* par B. Hauréau.

SCHOLASTIQUE (Ste), vierge, sœur de S. Benoît, vivait auprès du mont Cassin, où demeurait son frère, et fonda l'ordre des Bénédictines. Elle mourut vers 543. On la fête le 10 février.

SCHOMBERG (Henri, comte de), maréchal de France, comte de Nanteuil, né à Paris en 1583 d'une famille originaire de Misnie, servit d'abord l'empereur Rodolphe II, fut ensuite ambassadeur de France tant en Angleterre qu'en Allemagne, devint en 1619 surintendant des finances, puis chef du ministère (1621), fut éloigné en 1624 par l'influence de Richelieu, mais rentra bientôt en grâce et obtint en 1625 le bâton de maréchal. Il chassa les Anglais de l'île de Ré, se signala en Piémont, et vainquit les rebelles du Languedoc à Castelnaudary, où fut pris Montmorency (1632). Il mourut la même année, gouverneur du Languedoc. Il a laissé une *Relation de la guerre d'Italie*, 1630. Sa fille, Jeanne de Schomberg, épousa un duc de Liancourt.— Son fils, Charles, duc de Sch., connu d'abord sous le nom de duc d'Halluyn, né en 1601, m. en 1656, lui succéda dans le gouvernement du Languedoc, vainquit les Espagnols à Leucate (1636), devint peu après maréchal de France, et prit Perpignan en 1642. Il perdit sa faveur à la mort de Louis XIII, fut privé du gouvt. du Languedoc, et ne reçut en échange que celui de Metz. Il commanda avec assez de succès l'armée de Catalogne et prit Tortose en 1648; néanmoins il ne fut jamais en faveur auprès d'Anne d'Autriche et de Mazarin. Il avait épousé en secondes noces (1646) Mlle de Hautefort, que Louis XIII avait aimée, mais sans qu'elle eût souffert en rien dans sa réputation.

SCHOMBERG (Armand Fréd. de), maréchal de France, d'une autre famille que les précédents, né en 1619 dans le pays de Clèves, perdit son père quelques mois après sa naissance, fut privé de sa fortune tant par l'influence de ses tuteurs que par des confiscations, servit sous Rantzau, sous le prince Henri Frédéric d'Orange; puis passa en France (1650), y devint lieutenant général, se signala par des faits d'armes éclatants, eut grande part à la victoire des Dunes (1658), prit Bergues, gagna la bataille de Villaviciosa (1665), qui affermit l'indépendance du Portugal, fut chargé du commandement de l'armée de Catalogne, prit Figueira et d'autres forteresses aux Espagnols, reçut le bâton de maréchal en 1675, et rendit les plus grands services à l'armée des Pays-Bas. Professant le culte protestant, il se vit forcé de quitter la France lors de la révocation de l'édit de Nantes : après avoir cherché fortune en Portugal, puis dans le Brandebourg, il s'attacha à Guillaume de Nassau, suivit ce prince lors de son expédition en Angleterre (1688), et périt à la bataille de la Boyne (1690), en combattant contre Jacques II.

SCHONÆUS (Cornelius), poëte latin du XVIe s., né à Gouda, m. en 1611, avait été 25 ans recteur de l'école latine de Harlem. Il est auteur de comédies latines tirées de l'Écriture sainte, dans lesquelles il a imité avec assez de bonheur le style de Térence et qui furent publiées sous le titre de *Terentius Christianus*, Anvers, 1570, et Amsterdam, 1629.

SCHOTT (André), savant Jésuite, né à Anvers en 1552, vint de bonne heure en Espagne, fut professeur de langue grecque et de rhétorique à Tolède, puis à Saragosse, et enfin à Rome, où il mourut en 1629. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Hispania illustrata*, 1603-8, 4 v. in-f.; *Hispaniæ bibliotheca*, 1608 in-4; *Adagia Græcorum*, 1612; *Tabulæ rei nummariæ Romanorum Græcorumque*, 1616. On lui doit de nombreuses éditions d'auteurs anciens, ainsi que des *Notes* sur Cicéron, Sénèque, Cornélius Népos, etc.

SCHOTT (Gaspar), physicien, de l'ordre des Jésuites, né en 1608 à Kœnigshofen (Wurtzbourg), m. en 1660, enseigna la théologie et les mathématiques à Palerme, puis vint étudier à Rome sous le P. Kircher, avec lequel il se lia étroitement, et se fixa vers 1658 à Wurtzbourg, où il se livra à l'enseignement des sciences physiques. On a de lui : *Magia universalis naturæ et artis*, 4 vol. in-4, 1657-59; *Physica curiosa*, 1662; *Technica curiosa*, 1664, etc.

SCHOUTEN (Guill. CORNELISSEN), navigateur hollandais, de Horn, commanda *la Concorde* dans l'expédition de Lemaire au S. de l'Amérique (1615), eut la principale part à la découverte du détroit dit de *Lemaire*, et exécuta depuis plusieurs grands voyages. Il m. en 1625 dans la baie d'Antongil à Madagascar, en revenant en Europe. On a donné son nom à un groupe d'îles qu'il découvrit en 1616 au N. E. de la Nouv.-Guinée. Son voyage au S. de l'Amérique a été publié à Amsterdam en 1617 par Aris Classen, et trad. en français dès 1618. — Gauthier Sch., de Harlem, voyagea comme chirurgien sur un vaisseau de la Compagnie des Indes, revint à Amsterdam en 1665, au bout de sept années, pendant lesquelles il avait visité Java, les Célèbes, le roy. d'Aracan, et publia un *Voyage aux Indes-Orientales*, Amst., 1676, trad. en 1708.

SCHOUVALOV, noble famille russe, qu'on croit originaire de Suisse, contribua à placer sur le trône l'imp. Élisabeth, sous laquelle elle jouit d'un grand crédit. — Pierre Ivan, favori d'Élisabeth, fut fait

comte en 1746, puis feld-maréchal; il inventa dans la guerre de Sept ans un nouveau genre de canons et d'obus qui reçut son nom. M. en 1762. — Ivan, fils de Pierre (1727-98), fut chambellan d'Élisabeth, qui le chargea de diriger les progrès des arts dans ses États, et mérita d'être surnommé le *Mécène de la Russie*. Il voyagea par toute l'Europe, resta longtemps à Paris, visita Voltaire à Ferney, lui remit de riches présents de la part de Catherine II et lui fournit des matériaux pour son *Hist. de Russie sous Pierre le Grand*. Il pensionna La Harpe en le chargeant de le tenir au courant de toutes les nouvelles littéraires de France (ce qui donna naissance à la célèbre *Correspondance littéraire* de ce critique). Il tournait fort bien le vers français, et publia, entre autres pièces, une *Épître à Ninon* et une *Épître à Voltaire*.

SCHOUWEN (île), en Hollande (Zélande), au N. de l'île Nord-Beveland, n'est séparée du Duyveland que par un étroit canal : 24 k. sur 8; ch.-l., Zierickzée.

SCHRECKHORN, l'un des sommets des Alpes Bernoises, en Suisse (Berne), à 60 kil. S. E. de Berne, près de la source de l'Aar; il a 4097m de hauteur.

SCHREVELIUS (Cornélius), philologue de Harlem, né vers 1615, m. en 1667, dirigea longtemps le collége de Leyde. Il a composé, entre autres ouvrages, le célèbre *Lexicon manuale græco-latinum*, qui, bien que médiocre, a été longtemps classique (réimprimé par Fl. Lécluse, Paris, 1820, traduit en franc. par Quénon, 1809), et a donné à la collection dite *Variorum : Juvénal, Hésiode, Térence, Virgile, Horace*, etc.

SCHROECKH (J. Mathias), professeur d'éloquence, puis d'histoire à Wittemberg, né à Vienne en 1733, m. en 1808, a laissé, parmi divers travaux remarquables : *Histoire de l'Église chrétienne* (jusqu'à la Réforme), Leips., 1768-1803, 35 vol.; *Hist. de l'Église chrétienne* (depuis la Réforme), 1804-19, 10 v.; *Hist. universelle*, 6 vol., 1779-84 (trad. en français, 1784-90). Ce dernier ouvrage est fort estimé.

SCHROEDER (Jean Joachim), orientaliste, né en 1680 à Neukirchen (Hesse-Cassel) m. en 1756, enseigna les langues orientales et l'histoire ecclésiastique à Marbourg, parvint avec des peines infinies à obtenir une connaissance approfondie de l'arménien, et publia la meilleure grammaire qu'on ait de cette langue : *Thesaurus linguæ armenicæ*.

SCHRŒDER (Fréd. Louis), acteur et auteur dramatique, né à Schwerin en 1744, m. en 1816, était le premier tragédien de l'Allemagne. Il prit en 1771 la direction du théâtre de Hambourg, pour lequel il écrivit plusieurs pièces et traduisit une partie de Shakespeare. Ses œuvres dramatiques ont été publiées, avec une préface de Tieck, à Berlin, 1831, 4 vol. in-8°.— Sa fille, Mme Schrœder-Devrient, née à Hambourg en 1805, m. en 1860, excella comme cantatrice.

SCHUBART (Chrétien Fréd. Daniel), écrivain et compositeur, né en 1739 dans le comté de Lunebourg, m. en 1791, mena longtemps une vie errante et désordonnée, fut nommé en 1768 directeur de musique à Ludwigsbourg, entreprit en 1774 à Augsbourg la *Chronique allemande*, journal populaire qui traitait de tout (politique, littérature, beaux-arts), et qui était rédigé avec une verve, une gaieté et une indépendance rares en Allemagne; fut jeté dans une forteresse en 1777 pour avoir annoncé faussement la mort de Marie-Thérèse, et ne sortit de prison qu'au bout de 10 ans, à la demande de Frédéric le Grand. On a de lui *les Chants de la prison*, et diverses autres poésies, parmi lesquelles on remarque l'*Hymne à Frédéric le Grand* et le *Juif errant*; une *Histoire de sa vie*, qu'acheva et publia son fils, Louis Schubart, conseiller de légation prussien, et des *Idées sur l'esthétique de la musique*, publiées par le même, 1806.

SCHUBERT (Franz), compositeur de musique, né à Vienne en 1797, m. en 1828, est surtout connu par des *lieder* ou mélodies du genre mélancolique, parmi lesquelles on cite *les Astres*, l'*Ave Maria*, *la Sérénade*, *le Roi des Aulnes*, *la Religieuse*, *le Départ*, *l'Attente*, *l'Adieu*. Il s'est aussi essayé, mais avec moins de succès, dans la symphonie, et a laissé quelques quatuors. Sa manière se rapproche de celle de Beethoven.

SCHULEMBERG (J. MONTDEJEUX de), maréchal de France, se trouva à la bataille de Prague (1620), défendit les places de Coblentz (1632), Arras (1654), fut fait maréchal en 1658 et mourut en 1671.

SCHULEMBOURG (J. Mathieu, comte de), général allemand, né en 1661 près de Magdebourg, m. en 1747, servit d'abord le Danemark, puis la Pologne, et fit les campagnes de Sobieski, sauva les débris de l'armée saxonne battue en 1700 par Charles XII, opéra devant le roi de Suède une belle retraite derrière l'Oder (1704); entra en 1708 au service de la Hollande et prit part à la guerre contre Louis XIV (1708), s'empara de Tournay et fut un des vainqueurs de Malplaquet; alla en 1715 commander l'armée vénitienne contre les Turcs (1715), soutint un siége dans Corfou, poursuivit les assiégeants jusqu'en Albanie, où il mit le siége devant Scutari, et ne fut arrêté dans ses succès que par la paix de Passarovitz (1718).

SCHULPFORTA. *V.* NAUMBOURG.

SCHULTENS (Albert), orientaliste, né en 1686 à Grœningue, m. en 1750, fut pasteur de Wassenaar, puis professeur de langues orientales à Franeker et ensuite à Leyde. On remarque parmi ses nombreux ouvrages : *Origines hebrææ*, Franeker, 1724-38, 2 vol. in-4; *Institutiones ad fundamenta linguæ hebraicæ*, Leyde, 1737; *Monumenta vetustiora Arabiæ...*, 1740; *Proverbia Salomonis, cum versione integra et commentario*, 1748.

SCHULZE (J. H.), médecin, né à Colbitz (Magdebourg) en 1687, m. en 1744, fut successivement instituteur au *pædagogium* de Halle, professeur d'anatomie à l'université d'Altdorf, professeur d'éloquence et d'antiquités à l'université de Halle. Il savait également la médecine, les antiquités, la philologie et les langues arabe, syriaque, chaldéenne, éthiopienne, samaritaine. Son principal ouvrage est l'*Historia medicinæ a rerum initio ad annum Romæ 535 deducta*, Leips., 1728, in-8.

SCHULZE (Benj.), orientaliste, né à Sonnenburg (Brandebourg), fut envoyé en 1719 à Tranquebar, résida dans l'Inde jusqu'en 1743, et mourut en 1760. Il possédait la connaissance des langues hindoustane, malabare, telinga, etc. Il a laissé, entre autres ouvrages : le *Maître de langues occidentales et orientales* (en allem.), contenant 100 alphabets, des tables polyglottes, les noms de nombre et l'oraison dominicale en 200 langues ou dialectes, Leips., 1738.

SCHULZE (Gottlob Ernest), philosophe, né en 1761 à Heldrungen (Thuringe), m. en 1833, professa la philosophie à Helmstædt (1788), puis à Gœttingue (1810), commença à se faire connaître par des travaux sur l'histoire de la philosophie platonicienne (*de Ideis Platonis*, 1786), puis publia, sous le titre d'*Ænesidemus* (Helmst., 1792), un ouvrage sceptique, dans lequel il attaquait les nouvelles doctrines de Kant et de Reinhold, et qui fit grande sensation : le surnom d'*Ænésidème* lui en est resté. Il a laissé une *Encyclopédie des sciences philosophiques*, 1814.

SCHUMEG ou **SCHIMEG**, comitat de Hongrie, dans le cercle d'Œdenburg, entre ceux de Szalad au N. et à l'O., de Veszprim au N. E., de Tolna et de Baranya à l'E., la Croatie et l'Esclavonie au S. : 130 k. sur 90; 220 000 hab.; ch.-l., Kaposvar.

SCHURMANN (Anne Marie de), femme célèbre par sa science, née à Cologne en 1607 dans la religion protestante, savait le latin, le grec, l'hébreu, l'éthiopien, était bonne musicienne, peignait, sculptait et gravait avec talent, et mérita le surnom de *Sapho*. Elle quitta tout d'un coup le monde, où elle brillait, pour se retirer dans la solitude de Lexmund, près de Vianen (1653), tomba bientôt dans les erreurs du piétisme, suivit dans ses courses Labadie, qui même, dit-on, devint son époux, continua sa prétendue mission après la mort de cet enthousiaste, distribua ses biens à ses partisans et mourut dans le

dénûment (1678). On a d'elle un recueil d'*Opuscula hebræa, græca, latina, gallica, prosaica et metrica*, Leyde, 1648, parmi lesquels on remarque une dissertation *De ingenii muliebris aptitudine*.

SCHUTT (île), île de Hongrie, dans les comitats de Presbourg et de Kœmœrn, est formée par un bras du Danube et le Vaag : 80 k. sur 16; ch.-l., Kœmœrn.

SCHUTZ (Christ. Gottfried), philologue, né en 1747 à Dederstædt (Mansfeld), m. en 1832, fut inspecteur du séminaire théologique de Halle, professeur de poésie et d'éloquence à Iéna (1779), puis à Halle, où il resta jusqu'à sa mort. On lui doit la publication d'un *Journal général de littérature*, des éditions estimées de *Cicéron*, Leips., 1814-20, 20 v. in-12; d'*Eschyle*, Halle, 1809-21, 5 v.; d'*Aristophane*, 1821; et un traité *De particulis latinis*, 1784.

SCHUTZ ou SCHUTZE (Gaspard). *V.* SAGITTARIUS.

SCHUYLKILL, riv. des États-Unis (Pensylvanie), naît dans les mont. Bleues, arrose Reading, Philadelphie, et s'unit à la Delaware, à 8 kil. au-dessous de cette dernière ville, et après un cours de 225 kil. Terribles débordements.

SCHWAB (J. Christophe), savant allemand, né en 1743 à Ilsfeld (Wurtemberg), m. en 1821, passa plus de 50 ans à Stuttgard, soit comme professeur, soit comme secrétaire intime du duc de Wurtemberg et chef du bureau des expéditions françaises. Il cultivait avec un égal succès la littérature, l'histoire, la philosophie et les mathématiques et découvrit une nouvelle théorie des parallèles. Il eut 5 mémoires couronnés par diverses académies : on remarque surtout celui qui roule *Sur les causes de l'universalité de la langue française et sur les chances de durée de cette vogue* (1785, en allem.), et qui partagea avec Rivarol le prix proposé par l'Académie de Berlin sur cette question (il a été trad. en franç. par Robelot, 1803). Frédéric II lui fit offrir, à l'occasion de ce succès, une chaire à l'École militaire de Berlin, mais il ne put l'accepter. J. C. Schwab combattit un des premiers la philosophie de Kant. — Son fils, Gustave, 1792-1847, professeur de littérature à Stuttgard, a traduit en vers latins plusieurs des chants d'Uhland et en allemand plusieurs poëmes français, notamment les poésies de Lamartine.

SCHWABACH, v. de Bavière (Franconie moyenne), sur une rivière de même nom, affluent de la Rednitz, à 15 k. S. O. de Nuremberg; 9000 hab. Industrie active (tissus de coton, drap, tabac, épingles, fils de fer, papier, etc.); l'industrie de cette ville doit son origine à des Français expulsés par la révocation de l'édit de Nantes.

SCHWÆCHAT, brg d'Autriche, à 12 kil. S. E. de Vienne, sur une riv. de même nom, qui afflue au Danube; 2500 h. Aux env., colonne qui indique l'emplacement du camp de Sobieski en 1683.

SCHWANTHALER (Ch.), sculpteur, né à Munich en 1802, m. en 1848, fit un séjour de trois ans en Italie, grâce à la munificence du roi de Bavière, et fut après son retour nommé professeur de sculpture à l'Académie. Ses œuvres révèlent une imagination abondante et facile et une grande souplesse de talent. On cite de lui *la Victoire d'Hermann sur les Romains*, bas-relief d'un fronton du Walhalla germanique; les peintres anciens, à la Pinacothèque de Munich; la statue symbolique de la *Bavière*, en bronze, qui a près de 20^m de hauteur; la statue colossale en bronze du grand-duc Louis Ier, à Darmstadt, et de beaux dessins pour l'*Iliade* d'Homère, la *Théogonie* d'Hésiode et les poëmes d'Orphée.

SCHWARTZ (Berthold), moine bénédictin ou cordelier de Fribourg, en Brisgau, ou, selon d'autres, de Cologne, qui vivait au commencement du XIVe s., passe vulgairement pour être l'inventeur de la poudre, que d'autres font remonter à Roger Bacon ou même à une époque beaucoup plus ancienne. On raconte qu'ayant mis dans un mortier du salpêtre, du soufre et du charbon pour une expérience chimique, il y laissa par hasard tomber une étincelle qui produisit une explosion terrible : il n'eut plus qu'à renouveler ce que le hasard lui avait appris. On croit que Schwartz inventa, non la poudre, mais l'usage de l'artillerie, dont il aurait enseigné l'usage aux Vénitiens en 1378. Une statue lui a été élevée à Fribourg.

SCHWARZA, riv. d'Autriche (Wienerwald), se joint au Pitten pour former la Leitha; — Riv. de Moravie, affluent de la Taya; — Affluent de la Saale, donne son nom aux principautés de Schwarzbourg qu'elle arrose; — Affluent de la Werra en Saxe, etc.

SCHWARZBOURG, pays d'Allemagne, faisant partie de la Conféd. de l'Allemagne du N., était jadis compris dans le cercle de Hte-Saxe, et divisé en 2 parties distinctes : le *Comté supérieur*, enclavé au milieu des duchés de Saxe et du gouvt prussien d'Erfurt, et le *Comté inférieur*, enclave de la Saxe prussienne. Ce pays est actuellement partagé entre deux branches de la maison de Schwarzbourg, dont les possessions, qui ont titre de principautés, font partie des États de la Confédération germanique : celle de *Schw.-Rudolstadt* et celle de *Schw.-Sondershausen*. La 1re possède la plus grande partie du Comté supérieur avec l'extrémité orientale du Comté inférieur; 70 000 hab.; villes : Rudolstadt, Schwarzbourg, Frankenhauzen. Les possessions de la 2e sont surtout dans le Comté inférieur; 62 000 hab.; villes : Sondershausen, Arnstadt, Breitenbach. La Saale et ses affluents, la Schwarza, la Géra, l'Ilm, l'Unstrutt, sont les rivières principales du Schwarzbourg. Le commerce et l'industrie y sont assez prospères. Le gouvernement est dans les deux principautés monarchique constitutionnel. Les deux princes sont luthériens ; ils ont chacun une voix au Conseil fédéral de la Confédération de l'Allemagne du Nord. — La maison de Schwarzbourg, une des plus anciennes de l'Allemagne, remonte au moins au XIe s. En 1184, à la mort de Henri de Schwarzbourg, elle eut pour chef Gonthier, dont le fils aîné continua les Schwarzbourg, tandis que le cadet fut la souche des Kæfernburg, branche éteinte en 1383. En 1349, un Gonthier de Schwarzbourg fut élu empereur par le parti opposé à Charles IV. En 1552, la maison se partagea en 2 lignes, Arnstadt (auj. Sondershausen), et Rudolstadt. Elles obtinrent, la 1re en 1697 et la 2e en 1710, le rang de princes.

SCHWARZBOURG, vge de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, à 8 kil. S. E. de Kœnigsee; 500 h. Berceau de la famille régnante de Schwarzbourg.

SCHWARZENBERG, château de Bavière, entre Würtzbourg et Anspach, sur une haute montagne, est le berceau de la famille de Schwarzenberg.

SCHWARZENBERG (Ch. Phil., prince de), feld-maréchal autrichien, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de l'Allemagne, né à Vienne en 1771, m. en 1819, se distingua à Hohenlinden (1800) et dans la campagne de 1805; fut envoyé comme ambassadeur à St-Pétersbourg, puis à Paris où il négocia le mariage de Napoléon et de Marie-Louise (1809). Dans un bal qu'il donnait à Paris à l'occasion de ce mariage (1810), un incendie terrible éclata et fit périr une foule de personnes distinguées : sa propre belle-sœur fut une des victimes. Il commanda les Autrichiens auxiliaires de la France pendant la campagne de Russie (1812); puis il devint, lors de la défection de l'Autriche, le général en chef des troupes coalisées. Il ménagea d'abord Napoléon, ne voulant que le mettre dans la nécessité de transiger sous la médiation de l'Autriche, mais, après la rupture des négociations, il marcha franchement sur Paris, entra dans cette ville par suite de la convention signée avec Marmont, et mit ainsi fin à la lutte. De retour à Vienne, il présida le conseil aulique de guerre. — Un de ses fils, Félix de Schw., 1800-1852, suivit aussi avec distinction la carrière diplomatique et devint premier ministre après les événements de 1848. Il réussit, à force d'énergie, à rétablir l'autorité de l'empereur, mais poussa à l'excès la politique de compression.

SCHWEIDNITZ, v. forte des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, sur la Weistritz, à 55 kil. S. O. de Breslau; 10000 h. Trib., gymnase. Église catholique remarquable par son clocher, le plus haut de la Silésie. Drap, chapellerie, bonneterie, rubans, toiles, imprimerie sur toile, lainages. Cette ville, jadis ch.-l. d'un duché souverain, est célèbre par de nombreux siéges, surtout par celui que Gribeauval y soutint pour Marie-Thérèse, pendant plus de deux mois, contre toutes les forces de Frédéric II (1761-62). Les Français s'en emparèrent en 1807 et la démantelèrent.

SCHWEIGHÆUSER (Jean), philologue, né en 1742 à Strasbourg, m. en 1830, était fils d'un pasteur protestant et fut d'abord destiné à la théologie. Il apprit l'hébreu, le syriaque et l'arabe, vint à Paris étudier sous De Guignes, visita l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, fut nommé en 1770 professeur de philosophie, puis de langues grecque et orientales à Strasbourg, fit un cours de littérature à l'École centrale du Bas-Rhin, devint enfin professeur de grec et doyen de la faculté de Strasbourg, et fut élu correspondant de l'Institut. On lui doit des éditions très-estimées d'*Appien*, 1782-1785, 3 v. in-8; de *Polybe*, de 1789 à 1795, 9 vol. in-8; des *Epictetex philosophiæ monumenta*, 1799, 5 v. in-8; d'*Athénée*, 1801-1807, 14 vol. in-8; de *Cebès*, Strasbourg, 1806; des *Lettres de Sénèque*, 1808-1809, 2 vol. in-8; d'*Hérodote*, 1816-24, 8 v. in-8, y compris un excellent *Lexicon herodoteum*.—Son fils, Jean Geoffroy, 1776-1844, lui succéda dans la chaire de Strasbourg, rédigea le texte du *Musée-Napoléon* de Visconti et coopéra aux *Antiquités d'Alsace* de Golbéry.

SCHWEINFURT, *Devona*, *Trajectum Suevorum*, v. murée de Bavière (Basse-Franconie), sur le Mein, à 40 kil. N. O. de Würtzbourg; 7000 hab. — Jadis ville impériale. Cédée à la Bavière en 1802.

SCHWENCKFELD (Gaspard de), sectaire, né en Silésie en 1490, m. à Ulm en 1561, était chanoine du chapitre de Liegnitz. Il fut un des premiers disciples de Luther, mais il se brouilla bientôt avec lui, et forma une secte nouvelle qui compte encore quelques adhérents en Silésie. Il n'admettait pas que l'Écriture Sainte eût été inspirée, voulait que les hommes attendissent sans discussion et en silence que Dieu leur révélât les dogmes vrais, et tendait à réunir les Catholiques et les Réformés. Il a laissé plus de 80 ouv., entre autres *Novissima Schwenckfeldianorum confessio*, Wittemberg, 1726.

SCHWÉRIN, *Squirsina*, capit. du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, sur le bord O. du lac de Schwérin, à 60 kil. S. E. de Lubeck; 20000 h. Château fortifié dans une île qui communique à la ville par un pont, et qui est la résidence du grand-duc. Jolie église gothique, galerie de tableaux, cabinet d'histoire naturelle. Collége militaire, société biblique. Drap, chapeaux de paille, blanc de baleine, brasseries, distilleries.—Prise par les Prussiens en 1759; occupée par les Français en 1806.— *V.* MECKLEMBOURG.

SCHWÉRIN (Christophe, comte de), général prussien, né en Poméranie en 1684, fit ses premières armes en 1704 dans les Pays-Bas contre la France, passa au service du duc de Mecklembourg, puis du roi de Prusse Frédéric II (1720), qui, en 1740, le mit à la tête de son armée, remporta sur les Autrichiens la victoire de Molwitz (1741), qui donna la Silésie à la Prusse, fut nommé gouverneur de Neiss et de Brieg, commanda un corps en Bohême (1744), reprit les armes dans la guerre de Sept ans (1756), et fut tué à l'attaque de Prague, 1757.

SCHWILGUÉ (J. B.), savant mécanicien de Strasbourg, 1776-1856, professa les mathématiques au collége de Schelestadt, puis dirigea un établissement industriel dans sa ville natale. Il restaura l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg, arrêtée depuis 1790, et la remit en mouvement, 1842.

SCHWITZ, gros bourg de Suisse, ch.-l. du canton de Schwitz, au pied des rochers de Haken et de Mythen, à 105 k. E. de Berne; 5600 h. Brûlé en 1642, il a été assez bien rebâti. On y conserve la grande bannière donnée aux Suisses par le pape Jules II.— Le canton de Schwitz, un des 4 cantons forestiers ou Waldstættes, entre ceux d'Uri, Unterwald, Zurich, Lucerne, Glaris et St-Gall, a 50 kil. sur 30 (du N. au S.) et 45000 h.; ch.-l., Schwitz. Pays très-montagneux, lacs, pâturages; climat assez doux. Le gouvt est démocratique. C'est un des trois cantons où naquit la liberté suisse, et qui se confédérèrent à Brunnen (1315); il a donné son nom à la Suisse entière.

SCIACCA, *Thermæ Selinuntinæ*, v. et port de Sicile (Girgenti), sur la côte S., à 64 kil. N. O. de Girgenti; 12000 h. Commerce de grains, huile, soude, soufre. Aux env., mines de soufre, salines, sources minérales renommées. Il s'est formé au S. E. de cette ville une île volcanique dont les éruptions et les exhalaisons ont chassé beaucoup d'habitants. —L'anc. *Thermæ* était la patrie d'Agathocle.

SCIARRA (Marc), chef de bandits, dévasta longtemps l'État romain, ne put être dompté par Sixte-Quint, fut poursuivi de si près par Clément VIII qu'il fut forcé de quitter le pays, passa au service de Venise, et fut envoyé en Dalmatie avec 500 des siens guerroyer contre les Uscoques. Clément VIII ayant exigé son extradition, le gouvt vénitien le fit assassiner plutôt que de le livrer.— *V.* COLONNA.

SCIATHOS, auj. *Skiatho*, île de la mer Égée, au N. de l'Eubée, n'est guère qu'un rocher stérile; cependant elle avait autrefois une ville du même nom. Habitée primitivement par des Thraces-Pélasges, elle tomba ensuite sous la dépendance d'Athènes. Soumise plus tard aux rois de Macédoine, elle vit sa ville détruite, en 200, par le dernier Philippe, qui ne voulait pas qu'elle put servir de relâche à la flotte d'Attale et des Rhodiens, alliés de Rome. Pendant la guerre de Mithridate, elle devint un repaire de pirates. Antoine la rendit aux Athéniens.

SCICLI, *Casmena*, v. de Sicile (Syracuse), sur des rochers, à 12 kil. S. O. de Modica; 9700 h. Tombeau de S. Guillaume dans la cathédrale.

SCIGLIO, cap et ville d'Italie. *V.* SCYLLA.

SCILLONTE, *Scillus*, v. d'Élide en Triphylie, près de Pise. C'est là que Xénophon écrivit son histoire.

SCILLY, îles de l'Atlantique. *V.* SORLINGUES.

SCINDE ou SINDY, contrée de l'Inde. *V.* SINDY.

SCIO, *Chios*, île de l'Archipel. *V.* CHIOS.

SCIONE, v. de la Chalcidique, dans la presqu'île de Pallène, sur la mer Égée, avait été fondée par des Grecs, sujets de Protésilas. Elle tomba sous la domination d'Athènes, devint libre pendant la guerre du Péloponèse, obéit plus tard à Olynthe, puis fit partie du royaume de Macédoine.

SCIOPPIUS (Gasp. SCHOPP, dit en latin), philologue, né en 1576 à Neumarkt, dans le Palatinat, m. en 1649, voyagea en Italie, en Espagne, en Allemagne, abjura le Protestantisme, dans lequel il était né, se fixa à Rome, où le pape Clément VIII l'éleva aux honneurs, fut nommé conseiller aulique et comte palatin par l'empereur, et finit, après diverses aventures, où toujours éclatèrent son humeur inquiète, son inconstance, son orgueil, par chercher un asile à Padoue, où il mourut également haï de tous, Catholiques et Protestants. Sa vie avait été une palinodie perpétuelle : d'abord admirateur passionné de Scaliger, il écrivit ensuite contre lui; il poursuivit de ses attaques les Jésuites, qu'il avait longtemps vantés. Il a laissé 104 ouvrages, dont beaucoup ne sont que des libelles : *Verisimilium libri IV*; *De arte critica*; *De ratione Scholarum*; *De sua ad catholicos migratione*; *Classicum belli sacri*; *Grammatica philosophica*; *De stratagematibus societatis Jesu*; *Elementa philosophiæ moralis stoïcæ*, 1606 : c'est le plus estimé de ses ouvrages. On lui doit en outre des *Notes* sur Phèdre, sur Apulée, sur la *Minerve* de Sanchez, dont il donna une édition améliorée; des éditions de *Varron*, de *Symmaque*, etc.

SCIPIONS, célèbre famille romaine, faisait partie de la maison des Cornélius (*Gens Cornelia*). Le mot

scipio veut dire *bâton:* Macrobe croit que ce surnom fut donné à cette famille parce que son chef servit de *bâton de vieillesse* à son père aveugle.—L. Cornélius Scipio Barbatus, consul en 298 av. J.-C., prit plusieurs places dans le Samnium et conquit la Lucanie. Son tombeau. trouvé en 1780, et conservé à Rome au musée Pio-Clémentin, est le plus ancien monument sépulcral dont on ait la date et offre l'inscription la plus ancienne qui existe en langue latine. — L. Corn. Scipio, fils du préc., consul en 259, conquit sur les Carthaginois la Corse et la Sardaigne, obtint le triomphe et fut élevé à la censure en 258. Son tombeau a été découvert avec celui de son père. — Cn. Corn. Scipio Asina, deux fois consul (260 et 254), se signala dans son 2ᵉ consulat par ses succès en Sicile contre les Carthaginois : il les défit devant Panorme, et leur prit cette ville avec 200 vaisseaux. — P. Corn. Scipio, consul en 218, perdit la bataille du Tésin contre Annibal, y fut blessé et ne dut la vie qu'au dévouement de son fils (Scipion l'Africain). L'année suivante, il fut envoyé, avec le titre de proconsul, en Espagne, où il prit le commandement de l'armée navale et agit de concert avec son frère Cnéus; il battit d'abord les Carthaginois, prit Castulon et Sagonte; mais, s'étant séparé de Cnéus, il fut défait et périt dans un combat contre Asdrubal (fils de Giscon), 212. — Cn. Corn. Scipio Calvus, frère du préc., joua aussi un rôle important dans la 2ᵉ guerre punique. Consul en 222, il fit avec succès la guerre aux Gaulois de la Cisalpine; puis il passa en Espagne avec le titre de proconsul, et soumit une grande partie du pays. Secondé par Publius, son frère, qui était venu le rejoindre, il battit les Carthaginois en plusieurs rencontres; mais en 212, s'étant séparé de Publius, il fut comme lui vaincu et tué par Asdrubal : il périt près d'Anitorgis, 29 jours après la défaite et la mort de son frère. — P. Corn. Scipio, dit *Scipion l'Africain* et *le premier Africain*, fils de Publius, né en 235 av. J.-C., sauva la vie à son père blessé au combat du Tésin et servit ensuite en Espagne sous ses ordres et sous ceux de son oncle. Brûlant de venger la mort de son père et de son oncle, qui venaient de périr dans ce pays, il se fit nommer proconsul pour la prov. d'Espagne en 211, bien qu'il n'eût que 24 ans : il débuta par la prise de Carthagène (210), gagna en 209 la victoire décisive de Bétule, où Asdrubal perdit 54 000 hommes, et reconquit toute l'Espagne en quatre ans (210-206). Il se rendit ensuite secrètement en Afrique pour y négocier, et s'y fit des alliés de Syphax et de Massinissa, rois des Numides. De retour en Espagne, il eut à réprimer une sédition de ses troupes et le soulèvement des deux chefs indigènes, Mandonius et Indibilis (*V.* ces noms). Rappelé en Italie pour combattre Annibal, il fit adopter au sénat, malgré l'opposition de Fabius, le plan qu'il avait conçu de transporter le théâtre de la guerre aux portes de Carthage, fut nommé consul pour exécuter ce projet (205), et fit en peu de temps des progrès si rapides en Afrique que les Carthaginois alarmés rappelèrent Annibal de l'Italie. Scipion remporta sur ce grand général une victoire complète à Zama, contraignit Carthage à demander la paix, et mit ainsi fin à la guerre, 202. Tant d'exploits lui valurent les honneurs du triomphe et le surnom d'*Africain;* mais sa hauteur et sa partialité pour les patriciens le rendirent odieux au peuple. Cependant il fut encore consul en 194, puis censeur et enfin prince du sénat. L'an 190, il accompagna son frère Lucius en Asie en qualité de lieutenant, et dirigea dans la réalité toute cette guerre. A son retour il fut, ainsi que son frère, accusé par le tribun Pétilius, à l'instigation de Caton, de s'être laissé corrompre par Antiochus, et se vit cité devant le peuple (187) : au lieu d'entreprendre une apologie, il se contenta de rappeler ses exploits, et l'on ne prononça aucune peine contre lui. Cité de nouveau quelque temps après, il s'écria : « Romains! c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal à Zama; allons au Capitole en rendre grâces aux dieux. » La foule le suivit, et les tribuns ses accusateurs restèrent seuls au milieu de la place publique. Cependant, forcé de comparaître une 3ᵉ fois, il fut condamné à l'exil. Il se retira dans sa villa de Literne, en Campanie, et n'y vécut plus que pour les lettres et l'amitié : il admettait le poëte Ennius dans son intimité. Il mourut à Literne en 184 : on dit qu'il voulut que l'on gravât sur son tombeau : Ingrate patrie, tu n'auras pas mes cendres. Ce grand homme réunissait au génie militaire tous les genres de vertus : l'humanité, la tempérance, le désintéressement. Il soumit l'Espagne autant par l'estime qu'il inspirait que par la force de ses armes. Après la prise de Carthagène, une femme d'une grande beauté lui fut amenée par ses soldats; il fit rechercher un jeune prince nommé Allutius, qui était son fiancé, et la remit intacte entre ses mains. Cette noble conduite frappa tellement le jeune Espagnol qu'il s'allia aussitôt avec les Romains et fit déclarer ses compatriotes en leur faveur. — L. Corn. Scipio, surnommé l'*Asiatique*, frère du préc., le suivit en Espagne et en Afrique, fut nommé consul en 190, et battit Antiochus le Grand à Magnésie, avec l'aide de son frère qui lui servait de lieutenant. L'année suivante, il continua la guerre avec non moins de bonheur, et força enfin Antiochus à signer une paix avantageuse aux Romains : ses victoires lui méritèrent le surnom d'*Asiatique.* Cependant, à son retour, il fut accusé avec son frère de s'être laissé corrompre par Antiochus, et se vit condamné à une grosse amende (4 millions de sesterces, env. 800 000 fr.). Ses biens, qui furent confisqués, ne purent suffire à la payer, et il fut mis en prison. Dans la suite, on lui rendit la liberté, et les Romains, honteux de leur injustice, le comblèrent de tant de biens qu'il devint un des plus riches citoyens de la république.—P. Corn. Scipio Nasica, fils de Cn. Corn. Scipio Calvus (consul l'an 222 av. J.-C.), et cousin des deux préc., fit avec succès la guerre aux Lusitaniens, 192. L'année suivante, il fut nommé consul et vainquit les Boïens de la Cisalpine. Scipion Nasica était l'un des plus habiles jurisconsultes de son temps. Il devint dans sa vieillesse prince du sénat. — P. Corn. Scipio Nasica Corculum, son fils, se distingua à la bataille de Pydna, 168, fut nommé consul en 155, et vainquit les Dalmates. Celui-ci fut père de P. Corn. Scip. Nasica Sérapion, un des plus implacables ennemis des Gracques, qui fit tuer Tib. Gracchus au milieu de la place publique, 133. — Un petit-fils de ce dernier fut adopté par un membre de la famille Métellus; il est connu dans l'histoire sous le nom de Métellus Scipio. — P. Corn. Scipio Æmilianus, surnommé *le Second Africain*, *le Numantin*, était fils de Paul-Émile, et fut adopté par un fils du grand Scipion. Il eut pour maître l'historien Polybe, et se distingua dès sa première jeunesse par sa valeur, soit en Espagne, où il tua un soldat d'une taille gigantesque, soit en Afrique, où il combattit comme auxiliaire de Massinissa. Le prince numide faisait si grand cas de lui qu'en mourant il le chargea de partager ses États entre ses enfants. Revenu à Rome, Scipion Émilien fut nommé édile en 151, et consul en 147, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge voulu. Envoyé aussitôt en Afrique, pour consommer la ruine de Carthage, il pressa le siége de cette place, la prit d'assaut et la rasa après un long siége, et malgré la plus vigoureuse défense, 146. Il reçut à son retour un triomphe, qui dépassa en magnificence tous les précédents. Consul de nouveau en 134, il fut chargé de faire le siége de Numance, que jusque-là les Romains avaient attaquée sans succès : après un an de la résistance la plus opiniâtre, la ville fut prise (133); mais Scipion n'y trouva que des ruines. C'est après ces exploits qu'il reçut les surnoms d'*Africain* et de *Numantin*. Mais il fut bientôt, comme le *premier Africain*, en butte à la haine du peuple par suite de son attachement à la cause des patriciens; il augmenta encore ces sentiments en combattant les lois agraires et approuvant publiquement le meurtre

de Tib. Gracchus. Dégoûté du séjour de Rome, il se retira à Caïète. Il ne revint à Rome que l'an 129 av. J.-C., lors des troubles excités par C. Gracchus, et se vit attaqué violemment par le tribun Fulvius. Le sénat avait résolu, dit-on, de le créer dictateur pour faire cesser ces troubles, lorsque, au grand étonnement de tous, il fut trouvé mort dans son lit. On soupçonna un crime et l'opinion accusa Sempronie, sa femme, sœur des Gracques, et C. Gracchus lui-même. Scipion Émilien avait autant de vertus que le 1er Africain. Il entretint avec Lélius une amitié célèbre. Il aimait aussi beaucoup les lettres, et admettait Térence dans son intimité; on a même prétendu qu'il avait eu quelque part aux comédies de ce poëte.

SCIRON, brigand de la Grèce, fils d'Éaque et beau-frère de Télamon, désolait la route qui conduit de Corinthe à Mégare, dépouillait les voyageurs, les précipitait dans la mer ou les faisait dévorer par des tortues qu'il engraissait ainsi pour en faire sa nourriture. Thésée purgea la terre de ce monstre.

SCIROPHORION, le 12e mois de l'année athénienne, répond à peu près à juin. Pendant ce mois, on célébrait en l'honneur de Minerve les *Scirophories*, fêtes où l'on portait par la ville les statues de la déesse, sous une espèce de dais appelé en grec *skiron*.

SCLAVOCHORI, *Amyclæ*, v. du roy. de Grèce (Laconie), à 9 kil. E. de Misitra. Évêché.

SCODRA, *Scutari*, anc. v. d'Illyrie, chez les Labéates, était la place forte du roi Gentius. Prise par les Romains, elle devint dans les derniers temps de l'Empire le ch.-l. de la Prévalitane.

SCOLASTIQUE. *V.* SCHOLASTIQUE.

SCOMBI. *V.* TOBI.

SCONE, bg d'Écosse (Perth), sur la Tay, à 3 kil. N. de Perth; 2500 hab. Anc. résidence des rois d'Écosse, qui s'y faisaient couronner.

SCOPAS, sculpteur grec, né à Paros vers 460 av. J.-C., remplit l'Ionie, l'Attique, la Béotie et le Péloponèse de ses ouvrages, fraya la route à Lysippe, à Praxitèle, et mérita d'être surnommé l'*Artiste de la vérité*. Ses chefs-d'œuvre étaient un *Mercure* et une *Bacchante ivre* et les sculptures d'une des faces du tombeau de Mausole. Il eut aussi du talent pour l'architecture; on cite de lui un temple de Minerve Alea, à Tégée, en Arcadie. Quelques-uns lui attribuent, mais sans preuve, le groupe de *Niobé et ses enfants*, qu'on voit à Florence.

SCOPELOS, c.-à-d. *Rocher*, île de l'anc. Grèce et du roy. actuel de Grèce, dans les Sporades septentr., entre Sciathes à l'O. et Halonèse à l'E., a env. 12 000 h.; ch.-l., Scopelo, qui compte 5000 h. Sol peu fertile, mais bien cultivé : vignes, olives, fruits.

SCOPI, anc. v. de la Mésie supér., auj. *Ouskoub*.

SCOPPA (l'abbé Ant.), né à Messine en 1762, m. en 1817, vint en France en 1801, fut chargé avec Cuvier et Delambre en 1810 d'examiner l'état des écoles en Italie, revint à Naples après la chute de Bonaparte et y établit des écoles à la Lancastre. On lui doit quelques écrits où se trouvent des idées ingénieuses, mais souvent paradoxales. Le principal, rédigé en français, a pour titre : *Les vrais principes de la versification, développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la langue française*, Paris, 1811-14, 3 vol. in-8 : il y soutient que le français est aussi harmonieux et aussi musical que l'italien.

SCORDISQUES, *Scordisci*, peuple qui, après avoir formé quelques établissements en Pannonie, au S. de la Save et du Danube, et en Thrace, se fixa sur le revers des monts qui bornent au N. la Macédoine. Le Romain Asconius les battit en 135 av. J.-C.. En 114, ils égorgèrent le consul Caton et toute son armée et envahirent la Dalmatie; mais les Romains les refoulèrent bientôt au delà du Danube, et dès lors ils n'eurent plus d'importance.

SCORFF, riv. du Morbihan, naît dans l'arr. de Napoléonville, à 5 kil. de Guéménée, coule au S. O., devient navigable à Pont-Scorff, et se jette avec le Blavet dans la rade de Lorient, après un cours de 63 k.

SCOT (Jean), surnommé *Érigène*, en latin, *Scotus Erigena*, c.-à-d. *natif d'Érin* (anc. nom de l'Irlande), savant moine irlandais du IXe s., l'un des fondateurs de la scolastique, fut appelé en France par Charles le Chauve, et vécut longtemps à la cour de ce prince. Forcé de quitter la France à la demande du pape Nicolas, qui l'accusait d'hérésie, il passa, en 877, sur l'invitation d'Alfred le Grand, à Oxford, où il mourut vers 886. On a de lui un traité de la *Prédestination*, qu'il composa contre Gotescalc à la prière d'Hincmar, une trad. latine de *S. Denys l'Aréopagite*, et quelques traités philosophiques, un entre autres *De divisione naturæ*, où il expose un système voisin du néoplatonisme et du panthéisme. M. St-René Taillandier a composé une savante thèse sur *Scot Érigène et la philosophie scolastique*, 1843.

SCOT (Michel), écrivain du XIIIe s., né vers 1210 dans le comté de Fife en Écosse, sous le règne d'Alexandre II, m. en 1291, étudia toutes les sciences connues de son temps (philosophie, médecine, chimie, astrologie et autres sciences occultes), et passa pour magicien. Il habita successivement la France, l'Allemagne, où il jouit de la faveur de l'empereur Frédéric II, et l'Angleterre, où Édouard I lui confia diverses missions. On a de lui : *Physiognomia*, Rome, 1477; *Mensa philosophica*, Francfort, 1602; *Theatrum chimicum*, Strasb., 1622. On lui attribue une des plus anciennes traductions latines d'Aristote.

SCOT (Jean DUNS-), philosophe scolastique, surnommé le *Docteur subtil*, né vers 1275 à Dunse près de Berwick en Écosse (d'où ses noms de *Duns* et de *Scot*), ou, selon d'autres, à Dunston près d'Almwich dans le Northumberland, pays qui portait aussi le nom de *Scotia*, étudia à Oxford, entra dans l'ordre des Cordeliers (Franciscains), enseigna avec éclat à Paris et à Cologne, et mourut dans cette dernière ville, en 1308, à peine âgé de 33 ans. Quelques-uns le font naître en 1266 et lui donnent 42 ans. Duns Scot fut un des plus habiles disputeurs de son temps, ce qui lui mérita le surnom sous lequel il est connu. Quoique mort jeune, il laissa une étonnante quantité d'écrits, qui ont été réunis par L. Wadding en 12 v. in-fol., Lyon, 1639 : ce ne sont guère que des commentaires sur Aristote et sur Pierre Lombard. Duns Scot fut en théologie et en philosophie l'adversaire de S. Thomas, et toute l'École, attentive à leurs débats, se partagea en *Thomistes* et *Scotistes*. Il admettait le réalisme et disait que les universaux, seuls êtres réels, forment les individus par l'intervention d'un principe particulier qu'il nommait *principe d'individuation* ou *hæccéité*; il soutenait la liberté d'indifférence et faisait dépendre les distinctions morales de la volonté arbitraire de Dieu. On lui a en outre reproché, ainsi qu'à son école, l'abus des distinctions. Sa *Vie* a été écrite par Wadding, 1644.

SCOTIE, *Scotia*, nom que les anciens donnèrent d'abord à l'Hibernie, puis à la région septentrionale de l'île de Bretagne, venait des Scots qui habitèrent successivement les deux pays.

SCOTISTES. *V.* SCOT (DUNS-) et THOMISTES.

SCOTS, *Scoti*, nation sortie de l'Hibernie, vint habiter de bonne heure le nord de l'île d'Albion ou la Calédonie, et en disputa longtemps la possession aux Pictes, jusqu'à ce que ces deux peuples se confondissent en un seul, vers le IVe s. (*V.* PICTES). Toutefois les Scots seuls eurent l'honneur de donner leur nom à l'Écosse (*Scotia*).

SCOTT (Walter), poëte et romancier, né en 1771 à Édimbourg, m. en 1832, suivit d'abord la carrière du droit, devint shérif du comté de Selkirk (1799), puis greffier des sessions à Édimbourg (1806). Cet emploi, en assurant son existence, le mit à même de se livrer à ses goûts d'antiquaire et de conteur. Il mit en vers de vieilles légendes, et prit bientôt une place honorable parmi les poëtes de la Grande-Bretagne, mais il ne tarda pas à abandonner les vers pour la prose, et c'est surtout alors que son génie prit un libre essor. *Waverley*, son premier roman,

réussit : encouragé par le succès, il en fit paraître successivement un grand nombre d'autres, la plupart sous le voile du pseudonyme ou de l'anonyme, et les vit obtenir une vogue européenne. On trouve dans ces ouvrages un art admirable pour tracer les caractères et faire parler les personnages, un talent magique pour peindre les lieux, les costumes, un mélange d'idéal héroïque et de détails familiers et comiques fondus avec habileté, des incidents dramatiques, des scènes sublimes; mais souvent aussi des longueurs, des redites, de l'embarras dans la mise en scène, de la trivialité. Enrichi par le succès de ses ouvrages, l'auteur put acheter le domaine d'Abbotsford sur la Tweed, dont il fit un séjour délicieux; mais, en 1826, une banqueroute le ruina presque complètement. Il se remit alors courageusement au travail, et fit paraître dès 1827 une *Vie de Napoléon*, en 10 vol. in-12 : bien que rédigé sur des matériaux officiels et dont quelques-uns étaient inconnus, cet écrit, fort partial et rédigé à la hâte, n'eut que peu de succès, et Scott revint au roman; mais au bout de peu d'années il succomba à l'excès du travail qu'il s'était imposé pour payer ses créanciers. Parmi ses poëmes, les principaux sont : le *Lai du dernier ménestrel* (1805), *Marmion*, la *Dame du lac*, le *Lord des îles* (1808-10). Parmi ses romans, on vante surtout : *la Prison d'Édimbourg*, *les Puritains*, *Ivanhoë*, *Rob-Roy*, *Peveril du Pic*, *une Légende de Montrose*, *la Fiancée de Lammermoor*, *Richard en Palestine*, *les Eaux de St-Ronan*, *Quentin Durward*, *l'Antiquaire*. Ses ouvrages ont été trad. plusieurs fois en français. La meilleure version est celle de Defauconpret, dont il a paru plusieurs éditions : l'éd. la plus complète, publiée en 1837 et ann. suiv., se compose de 30 v. in-8. M. Lockhart a donné des *Mémoires* sur W. Scott, avec sa correspondance, 1836, et M. Am. Pichot un *Essai sur la vie et les ouvrages de W. Scott*, en tête de la trad. de ses poésies.

SCOTTI (Jul. Clém.), jésuite, né en 1602 à Plaisance, m. en 1669, avait été professeur de philosophie à Parme, à Ferrare, puis recteur à la maison des Jésuites à Carpi. Mécontent de ses chefs, qui ne lui avaient pas accordé un poste qu'il sollicitait, il quitta la robe et écrivit contre l'ordre la *Monarchie des Solipses* (*Monarchia Solipsorum*, Venise, 1645), factum violent, qui fut attribué à tort à Inchofer.

SCRIBE (Eugène), auteur dramatique, né à Paris en 1791, m. en 1861, fit de brillantes études à Ste-Barbe et fut destiné au barreau; mais, devenu libre à 20 ans par la mort de ses parents et jouissant de quelque aisance, il quitta le droit pour le théâtre, vers lequel il se sentait irrésistiblement entraîné. Après quelques échecs, il réussit à gagner la faveur du public : de 1815 à 1830, il fit représenter sur les scènes des Variétés, du Vaudeville et surtout du Gymnase un nombre prodigieux de petites pièces, qui furent presque autant de succès. Parmi ces pièces, composées le plus souvent avec quelque collaborateur (Delestre-Poirson, Germain Delavigne, Mélesville, Brazier, Carmouche, Varner, Bayard), on remarque *le Nouveau Pourceaugnac*, *le Solliciteur*, *les Deux Précepteurs*, *une Visite à Bedlam*, *l'Ours et le Pacha*, *le Mariage enfantin*, *le Secrétaire et le Cuisinier*, *Michel et Christine*, *Avant, pendant et après*, *le Vieux garçon*, *Rodolphe*, *le plus Beau jour de la vie*, *la Haine d'une Femme*, *le Mariage d'inclination*, *le Mariage de Raison*, *le Diplomate*, *une Faute*, *la Demoiselle à marier*, *le Charlatanisme*, *Geneviève*. Il fit en peu d'années la fortune du Gymnase, en même temps qu'il s'assurait à lui-même une véritable opulence. S'essayant alors dans un genre plus élevé, il donna au Théâtre-Français plusieurs comédies qui lui valurent de nouveaux triomphes : *Valérie*, 1822, *le Mariage d'argent*, 1827, *Bertrand et Raton* ou *l'Art de conspirer*, 1833, *la Camaraderie*, 1837, *une Chaîne*, 1841, *le Verre d'eau*, 1842; *Adrienne Lecouvreur*, 1849, *les Contes de la reine de Navarre*, *Bataille de Dames*, 1851, *les Doigts de Fée*, 1858 (ces 4 dernières avec Legouvé). Scribe a en outre composé les paroles d'un grand nombre de drames lyriques, mis en musique par Auber, Adam, Meyerbeer ou Halévy, et dans lesquels l'intérêt du poëme le dispute au mérite de la composition musicale. L'Opéra lui doit : *la Muette de Portici*, *le comte Ory* (1828), *le Dieu et la Bayadère*, *le Philtre* (1830), *Robert le Diable* (1831), *Gustave III*, (1833), *la Juive* (1835), *les Huguenots* (1836), *le Prophète* (1849); il donna à l'Opéra-Comique : *la Dame blanche* (1825), *Fra Diavolo* (1830), *le Châlet* (1834), *l'Ambassadrice* (1837), *le Domino noir* (1841), *la Sirène* (1844), *l'Étoile du Nord* (1854). Pendant plus de 40 ans, cet écrivain jouit d'une popularité immense : ses pièces ont été jouées sur tous les théâtres de France et de l'étranger. Il fut reçu en 1834 à l'Académie française. Doué d'une imagination inépuisable, infatigable au travail, Scribe a produit plus de 350 pièces. Si trop souvent ses productions trahissent un travail précipité, on remarque dans toutes une parfaite entente de la scène, l'art de nouer une intrigue, de varier les incidents, le talent de captiver les spectateurs; ses plus petits drames sont écrits d'un style vif et facile; tous petillent d'esprit; tous en outre réunissent à la peinture fidèle des mœurs contemporaines la décence, la grâce et le bon goût. Scribe a donné lui-même plusieurs éditions de ses *OEuvres dramatiques* : les principales sont celles de 1827, 10 v. in-8; de 1833-37, 20 v. in-8; de 1840, 5 v. gr. in-8 à 2 col.; de 1855 et ann. suiv., 17 v. in-18.

SCRIBONIE, femme d'Auguste et mère de Julie, fut répudiée pour être remplacée par Livie.

SCRIBONIEN, *Furius Camillus Scribonianus*, consul l'an 32 de J.-C., commandait un corps d'armée en Dalmatie quand Claude parvint à l'empire. Dans une lettre outrageante, il somma ce prince d'abdiquer, et en même temps il se fit proclamer lui-même; mais ses troupes l'abandonnèrent presque aussitôt, et il fut assassiné dans l'île de Lissa, en 42.

SCRIBONIUS LARGUS, médecin romain, exerça sous Tibère, Caligula, Claude, et suivit ce dernier dans la Grande-Bretagne, en 43. On n'a de lui qu'un opuscule : *De compositione medicamentorum*, Paris, 1529, dont une meilleure édition est due à Bernhold, Strasbourg, 1786.

SCRIVERIUS (P. SCHRYVER, en latin), érudit, né en 1576 à Harlem, m. en 1660, vécut à Leyde, n'acceptant aucun emploi, mais se faisant un plaisir de suppléer les professeurs de l'Université. Il s'est signalé comme historien, comme poëte et comme philologue. Ses principaux ouvrages sont : *Antiquitatum batavicarum tabularium*, 1609; *Chroniques de Hollande, de Zélande, Frise, Utrecht* (en holl.), 1663. Ses *OEuvres* inédites (*opuscula anecdota, philologica et metrica*) ont été publiées par Westerhuis, Utrecht, 1738. On lui doit des édit. de *Végèce*, Leyde, 1607; de *Martial*, 1619; de *Sénèque le tragique*, 1620; d'*Apulée*, 1629; des *Scriptores rei militaris*, 1664, et un recueil de *Lettres choisies* d'Érasme, 1649.

SCRIVIA, riv. de l'Italie septentrionale, sort des Apennins dans la prov. de Gênes, arrose les prov. de Novi, Tortone, Alexandrie, Voghera, et se jette dans le Pô après un cours de 80 kil.

SCUDÉRI (Georges de), poëte et romancier, célèbre par sa fécondité et par le ridicule de ses écrits, né au Havre en 1601, m. en 1667, avait d'abord servi dans les gardes françaises; il quitta le service vers 1630, et se mit à travailler pour le théâtre. Il sut plaire à Richelieu par les attaques qu'il dirigea contre Corneille dans ses *Observations sur le Cid*, et fut reçu à l'Académie française en 1650. On a de lui 16 tragédies ou tragi-comédies (l'*Amour tyrannique*, le *Prince déguisé*, *Arminius*, la *Mort de César*, etc.), dont plusieurs eurent du succès, divers écrits en prose, et un poëme épique : *Alaric* ou *Rome vaincue* (1654), connu surtout par ce début emphatique :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre

En outre, il prêta son nom à plusieurs romans de sa sœur. Ses ouvrages sont pleins d'invraisemblance et de mauvais goût; et à ces défauts de composition l'auteur joignait une suffisance qui passait toutes les bornes. Boileau a fait justice de ce ridicule auteur, qui eut quelque vogue en son temps; on connaît ces vers de la 2e satire :

> Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
> Peut tous les mois sans peine enfanter un volume.

— La femme de Scudéri, qui mourut à 81 ans, en 1712, est connue par son talent pour le style épistolaire; on a d'elle des *Lettres* à Bussy-Rabutin publiées avec celles de cet écrivain).

SCUDÉRI (Madeleine de), sœur du préc., née au Havre en 1607, m. en 1701, fut de bonne heure amenée à Paris, et s'y vit recherchée à cause des agréments de son esprit; elle était un des ornements de l'hôtel Rambouillet. Elle publia de volumineux romans, dont les premiers parurent sous le nom de son frère, et qui eurent une vogue extraordinaire, grâce surtout à de nombreuses allusions aux personnages et aux événements contemporains. Elle fit aussi des vers, dont plusieurs ne manquaient pas de mérite, et reçut de ses contemporains les surnoms de *Sapho* et de *Dixième Muse*. Quoique fort laide, elle sut attacher plusieurs hommes distingués, entre autres Pélisson et Conrart. On a d'elle : *Ibrahim* ou l'*Illustre Bassa*, 1641, 1 vol.; *Artamène* ou le *grand Cyrus*, 1650, 10 vol.; *Clélie, histoire romaine*, 1656, 10 v.; *Conversations sur divers sujets*, 1680-94, 4 vol.; *Conversations de morale*, 1688-12, 4 vol. Parmi ses vers, on a surtout retenu ceux qu'elle fit sur les œillets que cultivait le grand Condé, alors détenu à Vincennes :

> En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
> Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
> Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
> Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

Ses romans, d'une prolixité fatigante, sont en outre écrits dans un genre faux, avec un style précieux et ridicule. Ils peignent l'amour de la manière la plus fade, et convertissent en Céladons les héros les plus illustres. Ses *Conversations de morale* étaient estimées de Mascaron et de Fléchier.

SCULTET (Jean), chirurgien, né en 1595 à Ulm, m. en 1645, était fils d'un simple batelier. Il étudia à Padoue et pratiqua la chirurgie dans sa ville natale. Il a perfectionné les instruments de chirurgie : son nom est resté attaché à un appareil employé encore aujourd'hui pour les fractures. On a de Scultet un ouvrage dans lequel il décrit les instruments de chirurgie employés de son temps : *Armamentarium chirurgicum*, Ulm, 1653, in-fol., trad. par Deboze sous le titre d'*Arsenal de chirurgie*, Lyon, 1675.

SCUTARI, *Chrysopolis*, v. de la Turquie d'Asie, sur le Bosphore, vis-à-vis de Constantinople, dont elle est regardée comme un faubourg; env. 40000 h. Ville bâtie en amphithéâtre et d'un aspect très-pittoresque; séjour de plaisance du sultan, qui y a un château; belles maisons, belles mosquées; superbes cimetières (c'est là que sont inhumés tous les Turcs de distinction). Commerce assez actif; nombreuses caravanes, la plupart pour la Mecque.

SCUTARI, *Scodra*, v. forte de la Turquie d'Europe (Albanie), ch.-l. de livah, à l'extrémité S. du lac de Scutari ou de Zenta (*Labeatis lacus*), à 710 kil. O. N. O. de Constantinople; 20 000 hab. Évêché. Château fort, fabrique d'armes. Environs très-fertiles. —Cette ville, fondée, dit-on, par Alexandre, a suivi le sort de l'Albanie : elle a successivement appartenu aux Serbes, à des chefs indépendants, à Venise, et a été cédée aux Turcs en 1479. — Le livah de Scutari, limitrophe de la Dalmatie, est le plus septentrional des cinq qu'on trouve en Albanie; il a 250 kil. sur 200 et env. 600000 hab.

SCYLACIUM, auj. *Squillace*, v. du Brutium, à l'E., sur le *golfe Sculacique*. Patrie de Cassiodore.

SCYLAX, navigateur et géographe grec, auteur d'un *Périple de la mer intérieure* (Méditerranée) qui nous est parvenu, vécut à une époque incertaine. Les anciens mentionnent plusieurs personnages de ce nom : Scylax l'ancien, de Caryande en Carie, qui fut chargé par Darius I d'explorer les côtes de l'Océan Indien; un autre, qui vivait du temps d'Alexandre; et un 3e, contemporain de Polybe et de Panétius, vivant au IIe s. av. J.-C. Les uns donnent le *Périple* au 1er, les autres, avec plus de vraisemblance, au dernier. Cet ouvrage a été publié dans les *Geogr. græci minores* d'Hudson (1698) et dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, par Ch. Müller, 1855; il en a été donné une édition séparée par B. Fabricius, Leips., 1848. Outre les côtes de la Méditerranée, il comprend la description de la côte de la Propontide, du Pont-Euxin, et même des côtes libyques au delà du détroit de Gadès jusqu'à l'île de Cerné; mais ce n'est qu'une énumération sèche de noms de peuples et de pays.

SCYLITZÈS (Jean), historien byzantin du XIe s., était à Constantinople *curopalate* ou gouverneur du palais. Il a continué l'*Histoire de Théophane* de 811 à 1081. Cédrenus l'a copié presque mot pour mot dans sa *Chronique*. Son ouvrage a été imprimé en grec, avec traduction latine (dans la *Byzantine*, tome IX).

SCYLLA, nymphe sicilienne, fut aimée du dieu marin Glaucus. Circé, sa rivale, la changea en un rocher qui avait la forme d'une femme, dont le buste et la tête s'élevaient au-dessus des eaux, et dont les hanches étaient couvertes par les têtes de six chiens horribles ouvrant de larges gueules et aboyant sans cesse. L'onde, tourbillonnant autour du rocher, formait un gouffre plus redoutable que celui de Charybde, qui en était voisin; d'où le proverbe : *Tomber de Charybde en Scylla* (*V.* ci-après l'art. géographique). — Une autre Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, s'éprit d'un fol amour pour Minos, qui assiégeait sa ville natale, coupa sur la tête de son père le fatal cheveu de pourpre auquel tenait le salut de Mégare, puis le fit porter à Minos; celui-ci ne l'ayant payée que de mépris, elle se jeta de désespoir dans la mer, où elle fut changée en alouette.

SCYLLA, cap célèbre d'Italie, sur la mer Tyrrhénienne, à la pointe S. du roy. de Naples. Les nombreux écueils et les gouffres qui entourent ce cap, situé à l'entrée du détroit de Messine et en face de l'écueil de Charybde, qui était aussi fort redoutable, faisaient jadis l'effroi des navigateurs. Des commotions volcaniques ont, à ce qu'il paraît, changé l'aspect des lieux, et le passage s'opère auj. avec moins de difficulté. (*V.* l'art. mythologique ci-dessus).

SCYLLA, auj. *Sciglio*, anc. v. du Brutium, maintenant dans le roy. de Naples (Calabre Ult. 1re), sur un rocher élevé, près du cap de Scylla, et à 19 kil. N. de Reggio; 7000 hab.—Fondée, dit-on, par Anaxilas, tyran de Rhegium. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1783. Elle a été prise en 1806 par les Français.

SCYMNUS, de Chio, géographe grec qui vivait env. 80 ans av. J.-C. à la cour de Nicomède, roi de Bithynie, est auteur d'une *Périégèse* (ou perlustration du monde), en vers ïambiques; il ne nous en reste que les 741 premiers vers, plus des fragments de 236 autres. Ces fragments se trouvent dans les *Geographi græci minores* de Hudson, 1698, et dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, 1855.

SCYRON, brigand de la Fable. *V.* SCIRON.

SCYROS, auj. *Skiro*, île de la Grèce, dans la mer Égée, au N. E. de l'Eubée, a 65 k. carrés et 2000 h. Elle est célèbre dans la Fable comme ayant été la retraite d'Achille, que sa mère y avait caché parmi les filles de Lycomède, et comme étant le lieu où mourut Thésée. Cimon rapporta de cette île à Athènes les restes du héros. — Après avoir appartenu aux Athéniens, aux Macédoniens, aux Romains, aux ducs de Naxos, aux Ottomans, Scyros fait auj. partie du roy. de Grèce et est annexée au nome d'Eubée.

SCYTHIE, *Scythia*, vaste région qui chez les an-

ciens comprenait tout le N. E. de l'Europe et le N. O. de l'Asie, n'avait pas de limites bien fixes: les uns la font commencer à l'E. de la Vistule et au N. du Danube, et la prolongent indéfiniment vers l'Orient et le Nord, y comprenant par conséquent toute la Sarmatie; les autres la placent soit au N. de celle-ci, soit entre le Borysthène et le Tanaïs, et l'étendent à l'E. du Tanaïs jusque dans les profondeurs de l'Asie intérieure. Dans cette dernière hypothèse, la Scythie d'Europe ou occid. serait entre le Borysthène et le Tanaïs, la Scythie d'Asie commencerait à l'E. du Tanaïs. Cette dernière était elle-même divisée en deux grandes portions : Scythie au delà de l'Imaüs (*Scythia extra Imaum*), au N., et Scythie en deçà de l'Imaüs (*Scythia intra Imaum*), au S. E. Si le nom de Scythie a des sens différents, c'est que les Scythes, peuple nomade, changèrent souvent de place. Ils étaient divisés en une foule de peuplades, parmi lesquelles les Gètes, les Massagètes, les Fennes, les Æstyens, les Taures, les Iazyges, les Bastarnes, les Roxolans, les Agathyrses, les Hérules, les Scythes royaux, ainsi appelés par Hérodote à cause de la forme de leur gouvernement, et les Scythes gynécocratumènes, c.-à-d. régis par une femme : en effet, il y eut en Scythie des hordes qui, temporairement, obéissaient à des femmes, ce qui a donné lieu au mythe des Amazones. — La Bible fait descendre les Scythes de Magog, fils de Japhet. Établis d'abord sur l'Araxe et l'Iaxarte, ils étendirent au loin leurs conquêtes, soumirent une partie de l'Europe et de l'Asie, tinrent 28 ans l'Asie-Mineure sous le joug (624-596), et pénétrèrent jusqu'en Égypte. Les plus grands conquérants, Cyrus, Darius I, Alexandre, tentèrent en vain de les dompter. Plus tard cependant, la Scythie fut successivement envahie par diverses nations, dont la principale est celle des Sarmates, qui donnèrent leur nom à une partie du pays; puis, les Goths fondèrent leur vaste empire dans la Scythie occidentale; enfin, grossis par des hordes fugitives de l'Asie, les Scythes d'Orient assaillirent sous le nom de Huns l'empire des Goths (376), et préparèrent ainsi la grande invasion barbare. Le nom de Scythie disparaît de l'histoire au VIIe s., où les races slave, avare et bulgare se partagèrent le pays. Les Scythes paraissent être la même race que les Tchoudes ou Finnois; on y comprenait aussi des Turcs et des Tartares.

SCYTHIE (PETITE-), nom donné : 1° à une partie de la Chersonèse Taurique et au pays situé plus au N. jusqu'au Borysthène (gouvt russe de Tauride): 2° à une partie de la Thrace entre le Pont-Euxin à l'E., le Danube au N. et à l'O., et l'Hémus au S. (auj. la *Dobroudcha*); elle forma, sous l'empire romain, une province de Scythie, qui était comprise dans la préfecture d'Orient et le diocèse de Thrace, et qui avait pour ch.-l. *Tomes*.

SCYTHOPOLIS, d'abord *Bethsan*, auj. *Bisan*, v. de la Samarie, au S. E., devait, disait-on, sa fondation à des Scythes qui envahirent la Syrie.

SEAFORD, port d'Angleterre (Sussex), un des Cinq-Ports, sur la Manche, à 18 kil. S. E. de Brighton.

SÉBA (Albert), né en 1665 dans l'Ost-Frise, m. en 1736, fut pharmacien à Amsterdam, voyagea dans les Indes Orientales et Occidentales et forma deux magnifiques collections d'histoire naturelle, dont l'une fut achetée par Pierre le Grand et l'autre dispersée après sa mort. Séba avait fait graver son 2e cabinet sous le titre de *Rerum naturalium thesauri accurata descriptio et iconibus artificiosissimis expressio*, Amst., 1734-61, 4 vol. gr. in-fol. Cet ouvrage, longtemps capital pour l'étude de l'histoire naturelle, est encore à consulter, du moins pour les planches : car le texte est plein d'erreurs. Le Muséum d'histoire naturelle de Paris, qui possède les planches, en a fait faire un nouveau tirage en 1827 et ann. suiv.

SÉBASTE, auj. *Sivas*, v. de l'Asie-Mineure, près de l'Halys, appartint au Pont, puis à la Cappadoce, et finit par être le ch.-l. de l'Arménie 1re (formée aux dépens de la Cappadoce). C'était d'abord un fort du nom de *Cabira;* elle fut agrandie par Pompée, qui l'appela *Diospolis*, et enfin reçut de la reine de Pont, Pythodoris, le nom de Sébaste, c.-à-d. *Augusta*, en l'honneur d'Auguste.—Le nom de *Sébaste* fut aussi donné à la ville de Samarie.

SÉBASTIANI (le comte Horace), maréchal de France, né en 1775 à la Porta, près de Bastia, en Corse, m. en 1851, dut à sa valeur un avancement rapide, fut nommé chef de bataillon pour sa belle conduite au combat d'Arcole, fut fait colonel sur le champ de bataille de Vérone, seconda vigoureusement, avec son régiment, Bonaparte au 18 brumaire et décida le succès de cette journée; combattit à Marengo, et fut chargé, après la victoire, de poser, de concert avec Marmont, les bases de l'armistice de Trévise; fut, après la paix d'Amiens, envoyé à Constantinople pour y faire des propositions de paix, et réussit dans cette négociation difficile; remplit avec non moins de bonheur une mission près de Djezzar, pacha de St-Jean-d'Acre, ainsi qu'auprès des puissances barbaresques; prit une part active à la campagne d'Autriche, se distingua surtout à Hollabrunn et à Austerlitz, ce qui lui valut le grade de général de division; fut appelé en 1806 à l'ambassade de Constantinople, décida Sélim, dont il s'était fait un ami, à déclarer la guerre à la Russie, empêcha le faible sultan de céder aux menaces de l'amiral anglais Duckworth, dirigea la défense de Constantinople contre les Anglais et força ceux-ci à repasser les Dardanelles (1807); quitta Constantinople après la chute de Sélim, fut bientôt après dirigé vers l'Espagne et mis à la tête du 4e corps (1809), força le passage de la Guadiana, gagna les batailles de Ciudad-Real et d'Almonacid, enleva les retranchements d'Ocana, entra en vainqueur dans Grenade, s'empara de Malaga et battit de nouveau l'ennemi à Baza (1810); mais, ne pouvant s'accorder avec le roi Joseph, il demanda son rappel en France (1811). Il fit partie en 1812 de l'expédition de Russie, où il tint l'avant-garde, se signala à Smolensk, à la Moskowa, entra des premiers à Moscou; fut l'année suiv. blessé à Leipsick, n'en combattit pas moins dès le lendemain à Hanau, et s'empara d'un défilé qui assurait la retraite; commanda, pendant la campagne de France, la cavalerie de la garde, se signala surtout à Reims, dans le combat où fut tué le général St-Priest, émigré, et à Arcis-sur-Aube, où il résista à toute la cavalerie des alliés; fit partie aux Cent-Jours de la Chambre des représentants, et fut, après Waterloo, un des commissaires désignés pour traiter de la paix avec les alliés, mais ne put rien obtenir en faveur de Napoléon; resta sans emploi sous la Restauration, fut élu député en 1819 par la Corse, en 1826 par Vervins, en remplacement du général Foy, et prit place à l'extrême gauche; eut, après les événements de juillet 1830, une grande part à l'érection du nouveau trône, fit partie de la commission chargée de reviser la Charte, reçut le 7 novembre 1830 le portefeuille des affaires étrangères, qu'il garda près de trois ans, et se montra partisan du système de la paix; résigna le pouvoir en 1833 pour des motifs de santé, accepta bientôt après l'ambassade de Naples, puis celle de Londres, où il suivit avec succès les négociations relatives à la constitution du royaume de la Belgique, au droit de visite, à la pacification de l'Orient, mais fut rappelé après la chute du ministère Molé, auquel il s'était attaché. Il n'en conserva pas moins la confiance personnelle du roi, qui lui donna en 1840 le bâton de maréchal. Il passa ses dernières années dans la retraite, accablé par la perte de sa fille, la duchesse de Praslin, enlevée par une mort tragique.

SÉBASTIEN (S.), né à Narbonne vers 250, était officier dans l'armée romaine sous Dioclétien et cachait sa religion afin de mieux servir ses coreligionnaires; reconnu pour chrétien, il fut livré au supplice, et tué dans le cirque à coups de bâton, en 288. On l'hon. le 20 janv. Il est le patron des prisonniers.

SÉBASTIEN, roi de Portugal, fils posthume de l'in-

fant Jean, né à Lisbonne en 1554, succéda en 1557 à Jean III, son aïeul. Animé d'un grand zèle contre les Infidèles, il forma, dès qu'il put régner par lui-même, le hardi projet de leur enlever l'Afrique : il fit contre eux en 1574 une 1re expédition, mais sans résultat; il y retourna en 1578, appelé par Muley-Mohammed-el-Montaser, roi de Maroc, qui avait été dépouillé par Muley-abd-el-Mélik, son oncle. A peine débarqué à Tanger, il fut complétement défait par ce dernier à la bataille d'Alcaçar-Quivir, le 4 août 1578, et ne reparut plus; il avait péri dans la mêlée : son cadavre fut reconnu par un page; néanmoins on contesta sa mort et plusieurs faux Sébastien se montrèrent en Portugal sous Philippe II et Philippe III.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO (Luciano, dit), peintre de Venise (1485-1547), embrassa la vie religieuse, se fixa à Rome, et fut chargé de sceller les brefs de la chancellerie pontificale (d'où son nom, *del Piombo*, du plomb, rappelant la matière du sceau). Il excella dans le portrait, et dessina surtout avec perfection les têtes et les mains; son coloris est magnifique. Il eut souvent pour collaborateur Michel-Ange : c'est ce maître qui fit le dessin de la *Résurrection de Lazare*, commandée par Clément VII à Sébastien del Piombo. A la faveur d'un si puissant secours, il put lutter avec avantage contre Raphaël. Le Louvre possède de ce maître une *Visitation de la Vierge*.

SÉBASTIEN (le Père), mécanicien. *V.* TRUCHET.

SÉBASTOPOL ou SÉVASTOPOL, c.-à-d. en grec *Ville Auguste*, *Ville impériale*, v. et port militaire de Crimée (Simféropol), au S. O., sur la rive mérid. d'un bras de la mer Noire; env. 50000 h. avant 1855, à peine 10000 auj. Port excellent où stationnait la flotte russe de la mer Noire; fortifications formidables : tour Malakof, forts Alexandre, Constantin, Nicolas, Paul, etc. Belle cathédrale St-Michel, église St-Pierre (reproduction de la Madeleine de Paris), théâtre. — Fondée en 1786 par l'impératrice Catherine II, près et à l'E. des ruines de l'antique *Cherson* et près du village tartare d'*Aktiar*, elle fut agrandie et fortifiée par Nicolas I qui en fit une forteresse redoutable et un poste avancé contre Constantinople. Elle fut prise d'assaut le 8 sept. 1855 par l'armée anglo-française que commandait le maréchal Pélissier, après un an de siége et après une défense désespérée, dirigée surtout par le général du génie Todtleben. Le nom de *Sébastopol* a été donné à l'un des grands boulevards de Paris.

SEBEKTEKIN, fondateur de l'empire des Turcs Gaznévides, avait d'abord été esclave. Devenu gendre d'Alp-Tekin, général des armées de Nouh le Samanide, il le remplaça comme gouverneur de Gaznah, se rendit indépendant en 975, et conquit une grande partie du Turkestan, ainsi que le Peychawer dans l'Hindoustan. Il mourut à Balkh en 997. Il eut pour fils le fameux Mahmoud le Gaznévide.

SEBENICO, *Sicum?* v. des États autrichiens (Dalmatie), à l'embouch. du Kerkah, qui forme là un vrai lac (avec un grand port), à 60 kil. S. E. de Zara; 7000 hab. Quatre forts. Évêché catholique et évêché grec; cathédrale gothique. Fabrique de rosoglio, armements pour la pêche du corail. Patrie du peintre Schiavone. — République indépendante avant le Xe s., Sebenico se soumit en 991 aux Vénitiens, qui la gardèrent depuis (excepté pendant le XVe s., qu'elle fut soumise aux Hongrois). Les Turcs l'assiégèrent vainement en 1538 et 1648. Elle passa entre les mains de l'Autriche en 1797 avec le reste de la Dalmatie.

SEBENNYTE, *Sebennytus*, auj. *Djemnouti* ou *Semenhoud*, anc. v. d'Égypte (Delta), sur le Nil, vers l'endroit où il se sépare en plusieurs branches. — On donne le nom de *branche sébennytique* à la portion septentrionale de la *branche atarbéchique*.

SÉBOIM, une des villes de Palestine situées sur le bord du lac Asphaltite, qui périrent avec Sodome.

SÉBONDE (Raymond de), savant du XVe s., né à Barcelone, professait la médecine, la théologie et la philosophie à l'Université de Toulouse vers 1430, et mourut en 1432. On lui doit : *Theologia naturalis*, Deventer, 1487, Lyon, 1526, etc. (trad. par Montaigne, Paris, 1569, et abrégée par Comenius, Amst., 1661); *De natura hominis dialogi*, Cologne, 1501, in-4 (trad. par Martin, 1566; par Bleudecq, 1600). Montaigne a consacré un long chapitre de ses *Essais* (liv. II, c. XII) à l'apologie de Raymond de Sébonde, dont on suspectait l'orthodoxie.

SEBSVAR, *Hyrcania*, v. de Perse (Khoraçan), à 100 kil. S. O. de Nichabour. Jadis importante. Tamerlan la prit en 1381 : la ville s'étant révoltée peu après, il fit enterrer vifs 10 000 de ses habitants.

SECCHI (Gian-Pietro), savant jésuite, correspondant de l'Institut de France, né en 1798, m. en 1856, était professeur de langue grecque et bibliothécaire au Collége romain. Profondément versé dans l'archéologie païenne et chrétienne, l'herméneutique, l'histoire de l'Église et la philologie, il a laissé de nombreux ouvrages, dont les plus connus sont : *Cattedre di S. Marco di Venezia* et *Analisi dell' edizione del Nuovo Testamento greco*.

SÉCHELLES. *V.* SEYCHELLES et HÉRAULT.

SECKAU, *Secovium*, bg des États autrichiens (Styrie), à 55 kil. N. O. de Grætz; 400 hab. Eaux minérales. Évêché dont le titulaire réside à Grætz.

SECKENDORF (Gui Louis de), historien, né en 1626 en Franconie, m. en 1692, fut chambellan, puis ministre et chancelier d'Ernest le Pieux, duc de Gotha, et enfin chancelier de l'Université de Halle, nouvellement créée par le roi de Prusse. On a de lui, entre autres ouvrages : *De Lutheranismo*, Francfort, 1686-92 (il y réfute l'*Hist. du Luthéranisme* de Maimbourg); *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, 1666, et nombre d'articles dans les *Acta eruditorum* (1683-92).

SECKENDORF (Fréd. HENRI, comte de), feld-maréchal, neveu du préc., né en 1673 à Kœnigsberg en Franconie, m. en 1763, se mit successivement au service de la Prusse, du roi de Pologne Auguste I, des empereurs Charles VI et Charles VII. Il servit avec distinction sous le prince Eugène dans la guerre de la succession d'Espagne. Nommé par Charles VI ambassadeur à Berlin, il obtint un grand ascendant sur le roi Frédéric-Guillaume, et parvint à détacher ce prince de l'alliance de l'Angleterre. Chargé, à la mort du prince Eugène, de diriger à sa place la guerre contre les Turcs, il éprouva des échecs et tomba en disgrâce (1737). Mécontent de l'Autriche, il alla, après la mort de ce Charles VI, offrir ses services au compétiteur de sa fille Marie-Thérèse, à l'électeur de Bavière, élu sous le nom de Charles VII : il reconquit pour ce prince la Bavière, et le fit rentrer dans Munich (1744). Après la mort de cet empereur, il conclut, en faveur du jeune électeur de Bavière, son fils, le traité de Füssen (1745), qui réconciliait ce prince avec l'Autriche. Il vécut depuis dans la retraite.

SECKINGEN, *Sanctio*, v. forte du grand-duché de Bade, dans une île du Rhin, à 24 k. N. E. de Bâle, faisait jadis partie de la Souabe. Prise par Bernard de Saxe-Weimar en 1638.

SÉCLAVES ou SAKALAVES, peuple de l'île de Madagascar, habite au N. O., depuis le cap d'Ambre jusqu'à la Mansiatre. Féroces et pirates.

SÉCLIN, ch.-l. de c. (Nord), sur la Naviette, à 10 kil. S. de Lille; 3978 hab. Bel hôpital. Filatures de coton, de lin; moulins à huile, raffinerie de sel, fabrique de sucre indigène, tanneries. Station du chemin de fer du Nord. — Cette ville, fondée au VIe s., était la capit. du Mélantois, petit pays de la Flandre wallone. Les Autrichiens y furent battus par les Français en 1794.

SECOND (Jean), *Joannes Secundus*, poëte latin moderne, né à La Haye en 1511, m. en 1536, fut reçu docteur en droit à Bourges, s'attacha, comme secrétaire intime, à l'archevêque de Tolède, suivit Charles-Quint en Afrique (1534), mais en rapporta le germe d'une maladie mortelle à laquelle il succomba, à Tournay. Ses *Poésies* (latines), publiées à Utrecht,

1541, in-2, ont souvent été réimprimées, notamment à Leyde, 1821, par Bochssa fils. On y distingue, outre des *Élégies*, les 19 pièces connues sous le nom de *Baisers de Jean Second;* elles ont été trad. en prose par le célèbre Mirabeau et mises en vers par Simon de Troyes, 1786, et par Tissot, 1806.

SECONDAT. *V.* MONTESQUIEU.

SECONDIGNY, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 16 k. S. O. de Parthenay; 1973 h. Haras de baudets.

SECOUSSE (Denis Franç.), historien, né à Paris en 1691, m. en 1754, était avocat au parlement, mais se livra de préférence à des recherches historiques et fut reçu en 1722 membre de l'Académie des inscriptions. Dans ses dernières années, l'excès du travail lui fit perdre la vue. Il fut chargé par d'Aguesseau de continuer la collection des *Ordonnances des rois de la 3e race* (commencée par Laurière), termina le 2e vol., et en fit paraître 6 autres (de 1729 à 1750), mais sans pouvoir la terminer. On lui doit une bonne *Hist. de Charles le Mauvais*, 1755-58, et de savants *Mémoires*, dans le recueil de l'Acad. des inscriptions.

SÉCULAIRES (Jeux), fêtes qui se célébraient à Rome avec beaucoup de pompe pour solenniser l'ouverture de chaque siècle. La célébration n'en fut pas régulière : tantôt on la retarda, tantôt on l'avança. On connaît 12 célébrations de jeux séculaires (en 509, 449, 249, 149, 17 av. J.-C.; en 47, 87, 147, 204, 247, 263, 404 de J.-C.). La fête durait 3 jours; des supplications, des chants, des distributions au peuple de graines, de fèves, de soufre, comme choses lustrales, un lectisterne, en étaient les principales cérémonies. Horace fit, à la demande d'Auguste, pour la fête de l'an 17 av. J.-C., un chant séculaire que nous possédons encore.— Ces jeux avaient été institués l'an 455 av. J.-C., par ordre d'un oracle Sibyllin, à l'occasion de prodiges effrayants. Ils étaient consacrés à Jupiter, à Junon, à Latone, à Diane, aux Parques, à Pluton et à Proserpine.

SEDAINE (Michel Jean), auteur dramatique, né à Paris en 1719, m. en 1797, était fils d'un pauvre architecte. Ayant perdu de bonne heure ses parents, il se fit tailleur de pierres pour vivre; mais il lisait et étudiait tout en faisant ce métier et bientôt il le quitta pour se livrer aux lettres, et travailla pour le théâtre. Il réussit surtout dans l'opéra-comique, et fut le véritable créateur de ce genre. Il donna au Théâtre Italien : *le Diable à quatre* (1756), *Rose et Colas* (1764), *Anacréon, l'Huître et les Plaideurs, le Jardinier, le Roi et le Fermier, le Déserteur, le Faucon, Félix*, enfin *Richard Cœur de Lion* (1784), qui eut un succès extraordinaire; au Grand Opéra : *Aline, reine de Golconde, Amphitryon, Guillaume Tell;* au Théâtre Français : *le Philosophe sans le savoir*, son chef-d'œuvre (1765), et *la Gageure imprévue*. On a aussi de lui quelques jolies pièces de vers, entre autres l'*Épître à mon habit*. Il fut reçu à l'Académie française en 1786. On reproche à Sedaine des négligences de style; mais ses pièces sont pleines de naturel, d'esprit et d'intérêt. Auger a donné en 1813 ses *Œuvres choisies*, 3 vol. in-8. La musique de ses opéras est de Philidor, de Monsigny et de Grétry.

SEDAN, ch.-l. d'arr. du dép. des Ardennes, sur la r. dr. de la Meuse, à 22 kil. S. E. de Mézières, à 276 N. E. de Paris par le chemin de fer; 15536 hab. Place de guerre, arsenal; trib. de 1re inst. et de commerce, collége, bibliothèque, église calviniste. Vieux château (ou naquit Turenne) : c'est auj. un arsenal, riche en armes curieuses; statue en bronze de Turenne. Manufact. de draps renommés, dont la 1re fut fondée en 1646 par un certain Codeau : draps noirs fins, casimirs, lainages; teintureries; hauts fourneaux, commerce de fer et de quincaillerie; armes de chasse. — Sedan n'était guère qu'un hameau lorsqu'elle fut achetée en 1424 par Evrard III de la Marck qui l'érigea en principauté et l'agrandit considérablement. Henri Robert de La Marck, ayant embrassé la Réforme, en fit un des foyers du Protestantisme. Charlotte, sœur et héritière du fameux Robert de La Marck, la porta en dot à Henri de la Tour d'Auvergne, comte de Turenne (1591). Richelieu força en 1642 Fréd.-Maurice, duc de Bouillon, complice de Cinq-Mars, à s'en dessaisir en faveur de la France, et la réunit à la couronne; elle fut annexée à la Champagne. Cette ville avait jadis une université protestante, qui fut supprimée à la révocation de l'édit de Nantes. Patrie de Cappel, Turenne, Macdonald, Ternaux.

SÉDÉCIAS, roi de Juda (597-587), fut mis par Nabuchdonosor sur le trône, à la place de Jéchonias, son neveu; mais, s'étant révolté, il fut assiégé dans Jérusalem par le roi d'Assyrie. Il se défendit deux ans, fut enfin pris et eut les yeux crevés. Il mourut dans l'exil en Chaldée.

SÉDERON, ch.-l. de c. (Drôme), à 63 kil. S. E. de Nyons, dans une gorge fort étroite; 710 hab.

SEDGEMOOR, plaine d'Angleterre, dans le comté de Somerset, entre Kingsverton et Bridgewater. Le duc de Monmouth, rebelle, y fut battu et pris par les troupes de Jacques II, en 1685.

SÉDILLOT (J. J. Emmanuel), orientaliste et astronome, né en 1777 à Enghien-Montmorency, m. en 1832, fut professeur-adjoint de turc à l'École des langues orientales, puis secrétaire de l'école attachée à la Bibliothèque du roi, et astronome-adjoint au Bureau des Longitudes. Il seconda Delambre et Laplace dans leurs recherches, traduisit de l'arabe plusieurs livres précieux, notamment le traité d'Aboul-Hassan-Ali sur la construction des instruments astronomiques, et rédigea d'intéressantes dissertations sur divers points d'histoire et de critique orientales.

SEDIMAN, vge de la Moyenne-Égypte, dans le Fayoum. Desaix y défit les Mamelouks le 7 oct. 1798.

SEDJELMESSE, v. du Maroc (Tafilet), à 60 kil. E. de Tafilet, sur la Ziz. Jadis florissante, elle fut la capitale d'un vaste empire fondé par les Almoravides entre l'Atlas et le Sahara, et qui fut puissant du VIIIe au XIIe s. Cette ville est auj. en ruines.

SEDJESTAN ou SEDJISTAN. *V.* SEISTAN.

SEDLITZ, vge de Bohême (Saatz), à 30 kil. S. O. de Tœplitz; 1300 h. Manufacture de tabac. Eau saline froide purgative, fort renommée.

SEDULIUS (C. Cælius ou Cæcilius), prêtre du Ve s., est auteur d'un poëme latin en hexamètres sur la vie de J.-C., intitulé *Paschale Carmen* ou *De Christi miraculis*, en 5 livres (Leips., 1499, et Rome, 1794), qu'il mit ensuite lui-même en prose sous le titre d'*Opus paschale* (Paris, 1585).

SEDUNI, peuple gaulois des Alpes, habitait la vallée supérieure du Rhône (le Valais), et fit partie sous l'empire romain de la prov. des Alpes Grées-et-Pennines; capit., *Sedunum* ou *Civitas Sedunorum*, auj. *Sion*.

SEELAND, dans la Baltique, la plus grande des îles du Danemark, à l'extrémité S. E. de la Suède : 7000 k. carr.; 350 000 hab.; capit., Copenhague, qui est aussi la capitale de tout le Danemark. Division : 5 bailliages, Copenhague, Frederiksborg, Holbek, Sorœ, Prestœ. Bonne agriculture; nombreux bétail.

SEETZEN (Ulrich), voyageur, né en 1767 près de Jever (Oldenbourg), m. en 1811, visita de 1802 à 1804 Constantinople, Alep, Damas, et les pays à l'E. du Jourdain, apprit à fond l'arabe et se fit musulman afin de pouvoir explorer l'Arabie, fit en 1809 le pèlerinage de la Mecque, et parcourut de 1810 à 1811 tout l'Yémen. Il se rendait de Moka à Sana lorsqu'il fut assassiné ou empoisonné par ses guides. Ses *Voyages*, qui offrent un grand intérêt, ont été publiés en 1854 à Berlin par Kruse.

SÉEZ ou SÉES, *Saii*, *Sagium*, ch.-l. de c. (Orne), sur l'Orne, à 21 kil. N. E. d'Alençon; 5045 hab. Évêché, suffragant de Rouen; séminaire, collége. Belle cathédrale gothique, palais épiscopal. Toiles et calicots, bonneterie, gants de peau. — Jadis plus grande et ville forte, elle fut prise et ravagée par les Normands, par les Anglais et pendant les guerres de religion. Patrie de Conté, qui y a une statue.

SEFFIN, v. de la Turquie d'Asie (Diarbékir), sur l'Euphrate, à 130 kil. S. E. d'Orfa. Dans la plaine

voisine eut lieu en 657 la bataille dite des *Cent dix jours*, entre les partisans d'Ali et ceux de Moaviah : c'est le dernier qui l'emporta.

SÉFI (CHAH), le *Néron de la Perse*, de la dynastie des Sophis (1628-1642), succéda à son aïeul Abbas le Grand. Il fit exécuter ou priver de la vue tous les princes de son sang, ainsi que les grands, alliés à sa famille, la plupart de ses ministres et de ses généraux. Malgré tant de forfaits, il ne vit aucune révolte éclater contre lui, et mourut paisiblement à Kachan.

SEGALAUNI, peuple de Gaule, dans la Viennaise, à l'E. et le long du Rhône, qui la séparait des Helviens; au N., ils avaient les Allobroges, à l'E. les Voconces, et au S. les Tricastins. Leur capitale était *Valentia* (auj. *Valence*.)

SEGED, v. de Hongrie. *V.* SZEGED.

SÉGESTE, dite aussi *Acesta* et *Egesta*, v. de Sicile, au N. O., à quelque distance de la mer, et près de la ville actuelle de Calatafimi, possédait des eaux thermales renommées. Elle fut, dit-on, fondée par des Troyens (soit par Crinisus, soit par Enée, qui lui donna le nom du roi Aceste, en reconnaissance du bon accueil qu'il avait reçu de ce prince), et devint florissante aux VIIe et VIe s. av. J.-C. Souvent en guerre avec les villes voisines, elle implora successivement l'appui d'Athènes (417), puis de Carthage (410), ce qui donna lieu d'abord à l'expédition des Athéniens en Sicile, puis à la conquête d'une partie de la Sicile par les Carthaginois. En 317, Ségeste tomba au pouvoir d'Agathocle; dans les guerres entre Agathocle et les Carthaginois, ceux-ci la détruisirent. Les Romains la relevèrent et la traitèrent avec douceur en raison de son origine troyenne.

SEGESVAR, v. forte de Transylvanie, anc. ch.-l. d'un comitat de son nom, sur la Kockel, à 60 kil. N. E. d'Hermanstadt; 6500 h. Toiles, drap, étoffes de coton, etc. Elle fut fondée en 1178. On y trouve de nombreuses médailles qui font croire qu'elle fut bâtie sur l'emplacement d'une colonie romaine.

SEGHERS (Gérard), peintre flamand, né à Anvers en 1589, m. en 1651, se perfectionna en Italie, où il étudia surtout les productions de Caravage, puis visita Madrid, où il fut comblé de présents par le roi. Il peignit des sujets sacrés, des scènes familières, des joueurs, des musiciens. La vogue de ses tableaux, en l'enrichissant, lui permit de vivre en grand seigneur. Le musée du Louvre possède de cet artiste un très-beau *S. François en extase soutenu par des anges*. On admire son *Adoration des Mages*, dans l'église Notre-Dame à Bruges.— Son frère Daniel, m. en 1660, excella dans le paysage historique et la peinture des fleurs. Il était entré dans l'ordre des Jésuites.

SEGNI, *Signia*, v. de l'État ecclésiastique, à 26 k. O. de Frosinone; 3600 h. Évêché. Cathédrale remarquable. C'est, dit-on, dans cette ville que les orgues furent inventées. Restes de murs cyclopéens.

SEGNI (Lothaire de), pape. *V.* INNOCENT III.

SEGO, v. de la Nigritie centrale, capit. du Ht-Bambarra, sur le Niger, par 7° 35' long. O, 13° 5' lat. N.; env. 30 000 hab. Murs en terre. Entrepôt de commerce de l'Afrique centrale. Connu seulement à la fin du XVIIIe s., par le voyage de Mungo-Park.

SEGODUNUM, v. d'Aquitaine), auj. *Rhodez*.

SEGONTIA, auj. *Siguenza*, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les *Arevaci*. Sertorius y livra à Métellus et à Pompée une bataille indécise (75 av. J.-C.).

SEGONZAC, ch.-l. de c. (Charente, à 12 kil. S. E. de Cognac; 2305 h. Eau-de-vie.

SÉGOR, primit. *Bala*, auj. *Ghor-Zafieh*, une des 4 villes de Palestine destinées à périr avec Sodome, fut sauvée par l'intercession de Loth.

SÉGORBE, *Segobriga*, v. murée d'Espagne (Valence), sur le Murviedro, à 53 kil. N. de Valence; 6500 hab. Évêché, château fort.—Enlevée aux Maures par Jacques I, roi d'Aragon, en 1245; prise par les Français en 1812. Titre d'un duché appartenant à la maison Medina-Céli.

SÉGOVIE, *Segubia* ou *Segovia*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. de l'intend. de Ségovie, sur un roc, près de l'Eresma, à 78 kil. N. O. de Madrid; 13 000 h. Évêché ; grande école d'artillerie. Murailles, tours, 4 faubourgs; cathédrale, Alcazar ou palais royal, aqueduc (attribué à Trajan). Draps autrefois renommés, lainages, toiles, orfévrerie, verrerie. Aux env., or, plomb, pierres calcaires, marbre, granit, jaspe. Patrie de Dominique Soto.—Jadis capit. des *Arevaci*. L'armée française a occupé Ségovie de 1808 à 1814. — L'intendance de Ségovie, au centre de l'Espagne, est bornée par celles de Burgos et de Valladolid au N., de Soria au N. E., de Guadalaxara à l'E., de Madrid et de Tolède au S., d'Avila à l'O.; elle a env. 150 kil. du N. au S. sur une largeur qui varie de 12 à 80; 160 000 h. Sol fertile, pâturages

SEGRAIS (J. REGNAULD de), poëte français, né en 1625 à Caen, m. en 1701, fut longtemps secrétaire, puis gentilhomme ordinaire de Mademoiselle (fille de Gaston d'Orléans); mais, ayant désapprouvé le projet de mariage de cette princesse avec Lauzun, il fut forcé de la quitter (1672). Il passa quatre ans chez Mme de La Fayette, eut part à la composition de 2 romans de cette dame (*Zaïde* et *la Princesse de Clèves*), qui parurent même sous son nom, puis se retira à Caen (1676), où il se maria richement. Il faisait par le charme de sa conversation les délices de la société. Segrais avait été reçu membre de l'Académie française dès 1662. On a de lui des *Idylles*, dont les vers se font quelquefois remarquer par la douceur et le naturel, et qui le placent parmi nos meilleurs poëtes bucoliques; une traduction en vers de l'*Énéide* et des *Géorgiques*; des *Nouvelles françaises*, écrites pour distraire Mademoiselle et qui se lisent encore avec plaisir, une collection de *Portraits* et un poëme pastoral d'*Athis*. Ses *OEuvres diverses* ont paru à Paris en 1755, 2 vol. in-12, et à Caen en 1823. A. Galland a publié en 1722 un *Segraisiana*. On doit à M. Bredif une étude sur *Segrais, sa vie, ses œuvres*, 1863.

SÈGRE (la), *Sicoris*, riv. d'Espagne (Catalogne), sort des Pyrénées, coule au S. O., reçoit les deux Noguera et la Cinca, arrose Puycerda, Urgel, Balaguer, Lérida, Mequinenza, et joint l'Èbre un peu au-dessous de cette dernière ville. Cours, 240 kil.

SEGRÉ, ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), sur l'Oudon, à 35 kil. au N. O. d'Angers; 2721 hab. Commerce de toiles, fil, chanvre, grains. Jadis ville forte. Elle a joué un rôle dans les guerres de la Vendée.

SÉGUIER (Pierre), magistrat, né à Paris en 1504, d'une famille originaire de Languedoc, m. en 1580. fut successivement avocat, avocat général, président à mortier, rendit des services importants sous plusieurs rois, combattit les prétentions de la cour de Rome lors des différends du pape Jules III et de Henri II, fit au nom du parlement des remontrances qui empêchèrent l'établissement de l'Inquisition en France, et fut sous François II chargé de fixer les limites entre la France et la Savoie. — Antoine S., fils du précéd., 1552-1626, conseiller au parlement, puis avocat général sous Henri III, refusa d'entrer dans la Ligue, défendit les libertés gallicanes, et fit condamner par le parlement en 1591 une bulle de Grégoire XIV contraire à ces libertés. Henri IV l'envoya en ambassade à Venise.—Pierre, chancelier, né en 1588 à Paris, m. en 1672, était petit-fils du premier Pierre. Il remplit diverses charges au parlement, fut intendant de Guyenne, puis devint, sous Richelieu, garde des sceaux (1633), et chancelier (1635), s'opposa parfois au cardinal, et plus tard à la régente Anne d'Autriche, mais sans jamais adhérer à la Fronde; fut par suite privé quelque temps des sceaux, les reprit en 1656, et les garda jusqu'à sa mort. Il présida la commission chargée de juger Fouquet, ainsi que le conseil qui rendit les belles ordonnances de 1669 et 1670, connues sous le nom de *Code Louis*. Il est un de ceux qui eurent les premiers l'idée de l'Académie française, et il en fut le protecteur après la mort de Richelieu.—Ant. Louis, 1726-91, fut avocat général au grand-conseil, puis au parlement (1755-90), com-

battit de tout son pouvoir les doctrines philosophiques, donna sa démission lors de l'institution du parlement Maupeou, reparut avec l'ancienne compagnie (1774), émigra au commencement de la Révolution et mourut à Tournay. Il était de l'Académie française depuis 1757.

SÉGUIER (J. Fr.), savant, né à Nîmes en 1703, m. en 1784, d'une famille de magistrats qui avait une origine commune avec celle de Paris, s'occupa de numismatique et de botanique, suivit Scipion Maffei en Italie (1732), parcourut avec lui une partie de l'Europe, revint au bout de 23 ans se fixer à Nîmes avec de riches collections, et fut nommé correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1772). On a de lui, entre autres ouvrages : *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, une dissertation sur la *Maison carrée de Nîmes*, 1759, et une trad. des *Mémoires de Maffei*. Il a laissé en manuscrit un riche recueil d'inscriptions (conservé à la bibl. de Nîmes).

SEGUIN (Armand), économiste, né à Paris en 1768, m. en 1835, se fit d'abord connaître par ses travaux sur la chimie appliquée aux arts, et découvrit un procédé pour le tannage (1794). Il abandonna la science pour les spéculations financières, s'enrichit comme fournisseur, et eut de fréquents démêlés avec le gouvernement impérial et avec Ouvrard, son rival comme fournisseur. Il a publié plusieurs brochures de circonstance sur des questions de finances.

SÉGUR, bg du dép. de l'Aveyron, dans l'anc. Rouergue, sur le Viaur, à 49 kil. N. de Brives; 1200 hab. Berceau de la famille des Ségur.

SÉGUR, famille noble et ancienne de Guyenne, a produit, surtout depuis deux siècles, plusieurs hommes également distingués par leur courage, leur courtoisie et leur esprit; les plus connus sont :

Henri François, comte de Ségur, surnommé le *Beau Ségur*, lieutenant général, né en 1689, m. en 1751, était fils du marquis de Ségur, colonel d'un régiment qui portait son nom. Il débuta dans ce régiment, se signala dans la guerre de la succession d'Autriche, capitula dans Lintz, défendit Prague, et fit une belle retraite à Pfaffenhofen (1745). Il avait épousé une fille naturelle du duc d'Orléans. — Phil. Henri, marquis de S., maréchal de France, fils du préc., 1724-1801. Il se signala dès sa 1re jeunesse à Rocoux, à Laufeld (1747), fut blessé et pris à Klostercamp, après avoir imité le dévouement de d'Assas; fut fait, à la paix, inspecteur de l'infanterie, puis commandant de la Franche-Comté, devint sous Louis XVI ministre de la guerre (1780), et fut nommé maréchal en 1783. Il remit son portefeuille à l'avénement de Brienne (1787), et vécut depuis dans la retraite. Pendant son ministère, il s'était montré rigide observateur de la justice et avait créé le corps d'état-major, mais on lui reproche d'avoir rendu une ordonnance qui réservait aux seuls nobles toutes les places d'officier. Ruiné et emprisonné pendant la Révolution, il reçut une pension du premier consul. — Louis Philippe, comte de S., lieutenant général, fils aîné du préc., 1753-1830, fit la guerre d'Amérique avec Lafayette, puis fut, quoique bien jeune encore, envoyé comme ambassadeur en Russie, sut plaire à l'impératrice Catherine II et jouit d'un grand crédit auprès d'elle. Il revint en France à la Révolution, vécut quelque temps de sa plume et fut admis à l'Académie française en 1803. Rappelé aux affaires par le premier consul, il fut nommé conseiller d'État, puis grand maître des cérémonies et sénateur. C'était un homme de beaucoup d'esprit. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : la *Décade historique*, la *Galerie morale et politique* (1817), des *Pensées*, des *Contes et Fables*, des *Mémoires* pleins d'intérêt, une *Histoire du règne de Frédéric-Guillaume II*, roi de Prusse, et une *Histoire universelle* à l'usage de la jeunesse, ouvrage qui a eu de la vogue, mais qui est peu scientifique et quelquefois peu orthodoxe. Ses *Œuvres compl.* ont été publiées en 33 vol. in-8, 1821-30 — Son fils aîné, le général comte Philippe de Ségur, né en 1780, s'est fait connaître comme militaire et comme homme de lettres. Après avoir été un des plus brillants officiers de l'Empire et avoir pris une part glorieuse à la campagne de Russie, il raconta lui-même cette campagne dans son *Histoire de Napoléon et de la grande armée*, qui parut en 1824 et qui eut un immense succès. Il fut admis à l'Académie française en 1830. — Jos. Alexandre, vicomte de S., homme d'esprit, mais frivole, 2e fils du maréchal, et frère de Louis-Philippe de S. (1756-1805), était maréchal de camp en 1790; depuis cette époque, il se consacra exclusivement aux lettres : il composa plusieurs romans (*Correspondance secrète entre Ninon et Villarceaux*, *la Femme jalouse*, etc.), donna diverses pièces aux Français, à l'Opéra Comique, au grand Opéra, et composa nombre de chansons spirituelles. Il fit paraître en 1802 les *Femmes*, l'ouvrage auquel il attachait le plus d'importance, mais qui réussit le moins. On lui doit la publication des *Mémoires de Besenval*.

SEGURA (la), *Tader*, riv. d'Espagne, naît dans la province de Chinchilla (Murcie), où elle sort de la Sierra Segura, coule à l'E., au S. E., reçoit le Mundo, le Sangonero, le Quipar, etc., arrose Murcie, Orihuela, et tombe dans la Méditerranée à 28 kil. S. O. d'Alicante, après un cours de 250 kil.

SEGUSIAVI, peuple de la Gaule Lyonnaise, s'étendait sur la r. dr. du Rhône entre les Éduens au N., les Arvernes à l'O, les Vellaves au S., les Séquanes à l'E., et avait pour villes principales *Lugdunum* (Lyon) et *Segusiavorum forum* (Feurs); il fut soumis successivement aux *Arverni* et aux *Ædui*, prit part à la 1re invasion des Gaulois en Italie, et fonda dans la Gaule Cisalpine la ville de *Segusio* (Suse).

SEGUSIO, v. de la Gaule cisalpine, auj. *Suse*.

SEGUSTERO, v. de la Narbonaise 2e, auj. *Sisteron*.

SEIBOUSE (la), *Rubricatus*, riv. de l'Algérie, naît au S. E. de Constantine, sous le nom de Oued-el-Serf, passe à Guelma et tombe dans la Méditerranée près et à l'E. de Bone, après un cours de 130 k.

SEICHES ou SEYCHES, *Aquæ Siccæ*, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 12 k. N. E. de Marmande; 1397 h. Eaux minérales. — Autre ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), sur la Loire, à 20 kil. N. O. de Baugé; 1590 h.

SEID ou SIDI, mot arabe qui veut dire *seigneur*, titre d'honneur que prennent ceux qui prétendent descendre de Mahomet, est aussi porté par les Ismaéliens

SEID, esclave de Mahomet, fut avec Ali le 1er à croire à la mission du prophète, et obtint la liberté en récompense. Il se distingua en toute occasion par un dévouement aveugle, et fut tué en 629 à Moutah (près de Bosra), en combattant contre une armée de Grecs bien supérieure en nombre. Son nom est devenu synonyme de fanatique dévoué.

SEIDE, l'anc. *Sidon*. *V.* SAID.

SEIDSCHUTZ, vge de Bohême (Leitmeritz), à 7 k. S. O. de Bilin et à 6 kil. S. de Sedlitz. Source saline froide, analogue à celle de Sedlitz.

SEIF-ED-DAULAH (Abou-Djafar-Ahmed III), émir de Saragosse en 1130, fut dépouillé de la plus grande partie de ses États par le roi d'Aragon Alphonse I et par le roi de Castille Alphonse-Raimond, fut proclamé roi de Cordoue en 1145, mais ne garda cette royauté que 14 jours, fut néanmoins, après cette chute, proclamé roi à Murcie et joignit à cet État Valence et Denia; mais, ayant voulu délivrer Xativa, qu'assiégeait Alphonse-Raimond, il fut vaincu et périt à la bataille d'Albacète (1146).

SEIGNE (Col de la), passage des Alpes Grecques, entre la prov. d'Aoste et la Savoie, à 6 kil. N. O. du Petit-St-Bernard et à 13 kil. S. O. du Mont-Blanc.

SEIGNELAY, ch.-l. de c. (Yonne), à 13 k. N. d'Auxerre; 1556 h. Anc. marquisat, qui appartint à Colbert.

SEIGNELAY (J. B. COLBERT, marquis de), fils aîné de Colbert, né en 1651, m. en 1690, remplaça son père au ministère de la marine dès 1676, fit fleurir la marine, fit bombarder Alger et Tripoli, força les Génois, qui voulaient porter secours à l'Es-

pagne, de venir s'humilier devant Louis XIV (1684) et dirigea avec succès les armements de 1689 et 1690 contre les Anglais et les Hollandais. Il mourut prématurément à 39 ans, d'une maladie de langueur. C'était un homme d'un esprit cultivé, ami des gens de lettres : Boileau lui a adressé sa VIIe épître.

SEIGNETTE (Pierre), pharmacien de La Rochelle, m. en 1719, découvrit le tartre double de potasse et de soude, qui a longtemps porté son nom. *V.* SEL DE SEIGNETTE dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

SEIKHS ou **SYKHS**, peuple belliqueux de l'Indoustan septentrional, établi sur les deux rives de Setledge, formait jadis une confédération puissante, en même temps qu'une secte religieuse particulière, dont la croyance est un déisme mêlé de quelques superstitions (*V.* NANÉKISME). Au commencement de ce siècle, surtout de 1805 à 1837, les Seikhs s'élevèrent à une haute puissance sous le fameux Runjet-Sing, qui avec leur secours constitua le *Royaume de Lahore.* Depuis la mort de ce chef, l'anarchie régna parmi les Seikhs, et ils finirent, en 1849, par tomber sous la domination des Anglais. *V.* LAHORE.

SEILHAC, ch.-l. de c. (Corrèze), à 13 k. N. O. de Tulle ; 1833 hab.

SEILLE (la), riv. de France, naît dans le dép. du Jura, au mont de La Roche, au N. E. de Lons-le-Saunier, court au S. O., baigne Louhans et tombe dans la Saône au-dessus de Tournus, après un cours de 110 k.—Autre riv. de France, naît dans le dép. de la Meurthe au S. E. de Dieuze, coule au N. O., arrose Dieuze, Marsal, Moyenvic, Vic, où elle reçoit *la petite Seille,* entre dans le dép. de la Moselle et tombe à Metz dans la Moselle après 105 kil. de cours.

SEIN, *Sena*, île de l'Atlantique, sur la côte O. du dép. du Finistère, à 4 kil. de cette côte, vis-à-vis de Douarnenez. Elle est très-petite et ne compte pas plus de 500 hab. (tous pêcheurs). Beau phare. Cette île était jadis un sanctuaire mystérieux des Druidesses.

SEINE (la), *Sequana*, riv. de France, naît à St-Germain-la-Feuille (Côte-d'Or), à 9 kil. N. O. de St-Seine, coule d'abord dans la direction du N. O., puis vers l'O. S. O., et enfin au N. O., à travers les dép. de la Côte-d'Or, de l'Aube, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de la Seine, de l'Eure, de la Seine-Inférieure ; arrose, entre autres villes, Châtillon-sur-Seine, Bar-sur-Seine, Troyes, Méry, où elle devient navigable, Romilly-sur-Seine, Pont-sur-Seine, Nogent-sur-Seine, Montereau, Melun, Corbeil, Paris, St-Denis, St-Germain, Poissy, Meulan, Mantes, Vernon, Pont-de-l'Arche, Rouen, Caudebec, Lillebonne, Quillebœuf, Honfleur, et se jette dans la Manche au Havre, par une embouchure de 12 kil. de large. Son cours, très-sinueux, surtout au-dessous de Paris, est d'env. 800 kil. La Seine reçoit : à droite, l'Ource, l'Aube, la Marne, l'Oise, l'Epte, l'Andelle; à gauche, l'Yonne, le Loing, l'Essonne, l'Yère, la Bièvre, l'Eure, la Rille. Parmi les canaux qui s'y rattachent, nous citerons : le canal du Loing (qui la met en communication avec la Loire) : le canal de Bourgogne (qui l'unit au Rhône par l'Yonne); le canal de St-Quentin (qui, par l'Oise, l'unit à la Somme et à l'Escaut), enfin le canal de l'Ourcq. L'altitude de la Seine au-dessus de la mer est de 435^m à sa source, et seulement de 34^m à Paris et de 8^m à Rouen. La marée s'y fait sentir jusqu'à Pont-de-l'Arche : on y remarque, surtout à l'époque des équinoxes, le phénomène de la *barre*, vague puissante offrant un large front perpendiculaire, qui remonte le fleuve jusqu'à Jumiéges et même jusqu'à Rouen, avec une rapidité qui entraîne tout, en faisant entendre un bruit très-fort qui l'annonce de loin. Dans la Basse-Seine, surtout aux env. de Quillebœuf et de Villequier, des bancs de sable mobiles gênent la navigation : d'importants travaux d'endiguement et de canalisation ont été récemment exécutés pour y porter remède.

SEINE (dép. de la), le plus petit, mais le plus peuplé des dép. de la France, ne se compose que de Paris et de sa banlieue, et est enclavé dans le dép. de Seine-et-Oise : il a 4758 hectares et 1 953 660 h. ; ch.-l., Paris. Ce dép. est formé d'une partie de l'Ile-de-France. Il est arrosé par la Seine et la Marne. Beaucoup de carrières de plâtre et de pierre à bâtir; culture bien entendue : terres améliorées par les engrais et amendements; nombreux jardins maraîchers, pépinières. Gros bétail, vaches laitières, etc. Industrie et commerce immenses (*V.* PARIS). — Ce dép. a 3 arr. (Paris, Sceaux, St-Denis); il est compris dans la Ire division militaire, forme un archevêché et dépend de la Cour impériale de Paris.

SEINE-ET-MARNE (dép. de), à l'E. du dép. de Seine-et-Oise, à l'O. de ceux de la Marne et de l'Aube, au N. de ceux du Loiret et de l'Yonne, au S. de ceux de l'Oise et de l'Aisne; 90 383 hect. ; 352 312 hab. ; ch.-l., Melun. Il est formé de parties de l'Ile-de France, de la Champagne, du Gâtinais et de la Brie. Montueux, bien boisé; arrosé par la Seine, la Marne, l'Yonne, l'Ourcq, le Loing, et traversé par les canaux de l'Ourcq, du Loing, de Provins. Beaux grès, pierre meulière, albâtre gris, tourbe, pierre de taille et à plâtre, terre à faïence et à potier, etc. Sol très-fertile : céréales, légumes, bons fruits, entre autres le chasselas de Fontainebleau ; vin médiocre. Quelques vastes forêts (celles de Fontainebleau, de Crécy, de Valence). Beaucoup de bétail, vaches, moutons, chevaux. Lainages, chapeaux, porcelaine, faïence, verre, poterie, tuiles, papier; tissus de coton, toiles peintes : moulins à huile, à tan, à scie; fromages de Brie. Commerce actif.—Ce dép. a 5 arr. (Melun, Meaux, Fontainebleau, Coulommiers, Provins) ; il appartient à la 1re division militaire, ressortit à la Cour imp. de Paris, et a un évêché à Meaux.

SEINE-ET-OISE (dép. de), entre ceux de l'Oise au N., du Loiret au S., de l'Eure, d'Eure-et-Loir à l'O., de Seine-et-Marne à l'E., du Loiret au S. (il enveloppe celui de la Seine) : 559 555 hect. ; 513 073 hab.; ch.-l., Versailles. Formé d'une partie de l'Ile-de-France. Il est arrosé par la Seine, l'Oise, la Marne et l'Essonne, et traversé par le canal de l'Ourcq. Sol montueux et bien boisé (forêts de St-Germain, de Senart, etc.); 87 étangs. Grès, craie, tourbe, pierres meulières, à plâtre, à bâtir; pierres lithographiques; eaux minérales (à Enghien). Céréales de toute espèce, légumes, fruits (entre autres cerises et fraises), chanvre, foins. Beaucoup de chevaux et de moutons. Toiles peintes, calicots, dentelles, blondes, bonneterie, filatures; porcelaine, poterie, verre, tuiles; chandelles, savon, produits chimiques; moulins à tan, à foulon, à farine; raffineries d'huile; *fabriques* de sucre de betterave; parfumerie, mégisserie, etc. Très-fort commerce. — Ce dép. a 6 arr. (Versailles, Rambouillet, Corbeil, Mantes, Étampes, Pontoise); il appartient à la 1re division militaire et à la cour impér. de Paris; il forme l'évêché de Versailles.

SEINE-INFÉRIEURE (dép. de la), dép. maritime, sur la Manche, à l'O. de celui de la Somme, au N. de celui de l'Eure : 610 748 hect. ; 789 988 hab. ; ch.-l., Rouen. Formé de la Normandie proprement dite. Quelques hauteurs à l'E. et au S., beaucoup de riv. côtières dans la moitié septentr. Fer, marbre, grès, pierres calcaires, marne, tourbe; eaux minérales. Sol très-fertile : céréales de toutes sortes; légumes, fruits à cidre et autres, lin, chanvre, houblon, fourrages, jonc, varech, etc. Gros bétail : vaches laitières, porcs, moutons, chevaux; volaille en quantité. Pêche très-active. Industrie et commerce immenses : beurre, fromages, draps, lainages, toiles, cotonnades, rouenneries, calicots; usines à fer, produits chimiques. — Ce dép. a 5 arr. (Rouen, le Havre, Dieppe, Yvetot, Neufchâtel); il dépend de la 2e division milit., a une cour impériale et un archevêché à Rouen.

SÉISTAN ou SEDJESTAN, partie de l'anc. *Arie*, région d'Asie bornée au N. par l'Afghanistan, au S. par le Béloutchistan, à l'O. par la Perse : 96 000 k. carr.; ch.-l., Djelalabad. Sol presque partout sablonneux, très-vastes déserts. L'Elmend est la rivière principale du pays; on y trouve le lac Zerreh. — Jadis province

du roy. de Kaboul, le Séistan n'en fait partie auj. que nominalement, et est divisé entre une foule de chefs indépendants, dont les 2 principaux sont : le sultan de Djelalabad et le khan d'Illoumdar. Le Séistan est la patrie de Djemchid et de Roustam, les deux héros mythiques des anciens Perses.

SEIZE (les), comité insurrectionnel formé à Paris pendant la Ligue, se composait d'un grand nombre d'individus, tous fougueux ligueurs. et fut ainsi nommé parce qu'on y choisit 16 membres principaux dont chacun fut chargé d'un des *seize* quartiers de Paris, Bussy-Leclerc exerçait parmi eux la principale influence. Ils se substituèrent violemment au conseil municipal que présidaient le prévôt des marchands et les échevins. Les Guises n'avaient point eu de part à l'institution des Seize, mais ils s'empressèrent de s'unir à eux, et dès lors Paris devint le centre de la Ligue. Les Seize tentèrent, en 1587 et 1588, d'enlever Henri III, préparèrent en 1588 la journéee des Barricades, bouleversèrent en 1589 par des arrestations arbitraires le parlement de Paris, et en formèrent un nouveau, à leur dévotion; ils furent aussi pour beaucoup dans la résistance de Paris à Henri IV (1590). Mais dès ce temps ils avaient cessé de marcher avec Mayenne, nouveau chef des Guises. En 1591, ils se déclarèrent pour le jeune Charles, duc de Guise (fils du Balafré), espérant le gouverner plus aisément, et demandèrent pour reine à Philippe II sa fille Claire-Isabelle-Eugénie, dont ils comptaient faire l'épouse du jeune prince. Ils venaient de mettre à mort trois membres du parlement (*V.* BRISSON), lorsque Mayenne, marchant à l'improviste sur Paris, força Bussy-Leclerc à lui rendre la Bastille, et anéantit le pouvoir des Seize (1591).

SÉJAN, *Ælius Sejanus*, fameux ministre de Tibère, était un simple chevalier romain, natif de Vulsinies. Il réussit, avec Drusus, à apaiser la révolte des légions de Pannonie, fut nommé par Tibère chef des prétoriens, accrut de jour en jour son ascendant sur l'empereur, qui avait mis en lui toute sa confiance, fut chargé de tous les soins du gouvernement lorsque le vieux prince se retira à Caprée, et se rendit odieux par sa tyrannie et son avarice. D'une ambition insatiable, il finit par aspirer à l'empire : il sollicita pour y mieux réussir la main de Livie, belle-fille de Tibère et veuve de Drusus, qu'il avait déjà séduite et décidée à empoisonner son époux. N'ayant pu obtenir sa main, il forma un complot contre l'empereur; mais Tibère devina et déjoua tout. Sur une lettre venue de Caprée, le favori fut arrêté en plein sénat, conduit à la prison et aussitôt étranglé, l'an 31. Séjan laissa une mémoire abhorrée : la populace traîna son corps par les rues de Rome et le jeta dans le Tibre.

SEL (le), ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 50 kil. N. E. de Redon; 628 hab.

SELDEN (J.), homme d'État, né en 1584 à Salvington (Sussex), m. en 1654, parut aux sessions de la Chambre des Communes de 1624, 26, 28, où il se montra l'antagoniste de la cour, fit partie du comité chargé de dresser l'acte d'accusation de Buckingham, 1626; fut emprisonné (1628), et longtemps persécuté pendant la période où Charles I régna sans Chambres; reparut en 1640 dans le Long-Parlement, et s'y montra fort modéré. N'obéissant qu'à sa conscience, il paraissait factieux aux royalistes et faible aux indépendants. Il signa le Covenant en 1644; néanmoins, il refusa, sous Cromwell, de combattre les apologies publiées en faveur de Charles I. C'est un des beaux caractères de la révolution anglaise. Il a laissé beaucoup d'écrits, les uns d'érudition, les autres de politique, qui ont été réunis en 3 vol. in-fol., Londres, 1726; on y remarque le *Mare clausum*, traité contre la liberté des mers, qu'il opposa au *Mare liberum* de Grotius, et des *Commentaires sur les marbres d'Arundel* (1629).

SELDJOUCIDES (Turcs), dynastie orientale, a pour chef Togroul-Beg, petit-fils de Seldjouk, qui, sorti des steppes du Turkestan, s'empara, à la tête d'une horde turcomane, de Nichapour, 1037, conquit l'empire des Gaznévides, mit fin au règne des Bouides d'Ispahan, 1055, et se rendit maître de Bagdad, 1060. A sa mort, en 1063, Alp-Arslan, son neveu, soumit la Géorgie, l'Arménie et une partie de l'Asie-Mineure. Mélik-Chah, fils d'Alp-Arslan, rangea sous ses lois presque toute la Syrie et diverses régions de l'Asie centrale (1072-92) : mais dès 1074 Soliman, son cousin, fonda un 2e État seldjoucide à Konieh, État qui comprit l'Asie-Mineure presque entière, la Cilicie et l'Arménie. Après la mort de Mélik, Alep, Damas, Antioche, Moussoul formèrent aussi de petites principautés seldjoucides, mais très-inférieures en puissance aux deux empires ci-dessus nommés. La plupart de ces principautés furent renversées pendant les Croisades par les Chrétiens ou par les sultans du Kharism. Les Seldjoucides de Perse finirent en 1194 dans la personne de Togroul II. *V.* PERSE, KONIEH, etc.

SELEF, riv. d'Anatolie. *V.* CALYCADNUS.

SELEFKEH, *Seleucia Trachea* ou *Sel. Ciliciæ*, v. de la Turquie d'Asie, ch.-l. de livah, dans le pachalik d'Adana, sur le Selef (*Calycadnus*), à 16 kil. de son embouchure et à 98 kil. S. O. de Tarsous, ne se compose guère que de cabanes en terre ou en bois. Superbes ruines (théâtre, temple, portiques, nécropole, citadelle, immenses citernes).

SÉLÈNE, nom grec de la Lune ou Diane.

SÉLÈNE (Cléopâtre), princesse égyptienne, fille de Ptolémée Évergète II, épousa son frère Ptolémée Lathyre (117 av. J.-C.), puis Antiochus Grypus, roi d'Antioche, et enfin Antiochus Eusèbe, neveu de Grypus, et roi de Damas, eut de ce dernier Antiochus l'Asiatique et Seleucus Cybiosactès, et gouverna pendant la minorité de ses enfants, de 80 à 70 av. J.-C. Elle fut mise à mort par Tigrane, roi d'Arménie, qui avait envahi la Syrie.

SÉLENGA, *Æchardus*, riv. d'Asie, naît en Mongolie, dans le pays des Kalkhas, coule à l'E., puis au N., entre en Sibérie, baigne Sélenginsk et Verkhnéi-Oudinsk, et tombe dans le lac Baïkal, par 52° 25' lat. N., après un cours d'env. 1000 kil.

SÉLEUCIDE, contrée de la Syrie, ainsi nommée de Séleucus Nicator, s'étendait le long de la Méditerranée depuis le golfe d'Issus au N. jusqu'à l'embouch. de l'Oronte au S. On l'a souvent nommée Tétrapole, à cause de ses 4 villes principales : Séleucie (*Seleucia Pieria*), Antioche, Laodicée et Apamée.

SÉLEUCIDES, dynastie macédonienne qui régna sur la Syrie et la Hte-Asie après la mort d'Alexandre, tirait son nom de Séleucus I, un des généraux de ce prince. Sa domination fut de 247 ans (311-64 av. J.-C.). On appelle *Ère des Séleucides* une ère qui commence à leur avénement. Pour leur succession, *V.* SYRIE.

SÉLEUCIE, *Seleucia*, 1re capit. du roy. de Syrie sous les Séleucides, était en Babylonie, au N., sur la rive droite du Tigre, et fut fondée par Séleucus Nicator vers 307 av. J.-C.; elle passa en 140 sous le pouvoir des rois parthes avec les prov. à l'E. de l'Euphrate, et fut alors remplacée comme capitale des Séleucides par Antioche. La fondation de Ctésiphon sur l'autre rive du Tigre porta un coup fatal à Séleucie, qui depuis ne fit que décliner. Auj. il n'existe de ces deux villes que des ruines, dites *Al-Madaïn*, aux env. de Bagdad. — On connaît 3 autres Séleucies : *Seleucia Pieria*, dans la Séleucide, près du mont Piérus et à l'embouch. de l'Oronte; — *Seleucia ad Taurum*, en Pisidie, au pied du Taurus; — *Seleucia Ciliciæ* ou *Trachea*, auj. *Selefkeh*, en Cilicie, sur le Calycadnus et près de son embouchure.

SÉLEUCUS I, dit *Nicator* (vainqueur), roi de Syrie, chef de la dynastie des Séleucides, né en 354 av. J.-C., fut un des meilleurs officiers d'Alexandre; il était, lors de la mort de ce prince, gouverneur de la Médie et de la Babylonie, et avait le commandement de la cavalerie (323). Il eut part à la ligue formée par Antigone contre Perdiccas (321), reçut après la victoire la province de Babylonie, accéda à la ligue contre Polysperchon et Eumène, se vit, en 315,

chassé de sa province et proscrit par Antigone, qui tendait à engloutir seul la monarchie d'Alexandre, se sauva en Égypte près de Ptolémée, jeta avec lui les bases d'une ligue contre Antigone, et, après la victoire de Gaza (312), rentra dans la Babylonie, qui l'accueillit avec ivresse, y joignit l'Assyrie, la Médie resta possesseur de ces 3 provinces par la paix de 311, acquit ou soumit ensuite la Perse, l'Hyrcanie, la Bactriane et toute la Hte-Asie jusqu'à l'Indus, entra dans la ligue qui détrôna Antigone, et, après la victoire décisive d'Ipsus (301), réunit à ses vastes États la Syrie, la Phrygie, l'Arménie, la Mésopotamie. Il ne tarda pas à se brouiller avec Ptolémée et Lysimaque, et s'unit contre eux à Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, dont il épousa la fille; mais il eut bientôt à combattre aussi son beau-père qui voulait s'établir en Asie (286) : il le fit prisonnier et le tint deux ans captif (284-83); puis il marcha contre Lysimaque, roi de Thrace et de Macédoine, le battit à Cyropédion (282), ce qui lui valut le surnom de *vainqueur des vainqueurs*, et se fit proclamer lui-même roi de Macédoine, de Thrace et de l'Asie-Mineure. Il fut tué, au bout de 7 mois, par Ptolémée Céraune (281), qui l'avait inutilement sommé de l'aider à se placer sur le trône d'Égypte.—II, *Callinique* (le victorieux), 247-25, vit tout son royaume envahi et ravagé par Ptolémée III, qui lui enleva plusieurs provinces et emporta un immense butin (242). Pendant ce temps, l'empire parthe, formé aux dépens des Séleucides, se consolidait par des victoires; le rebelle Antiochus Hiérax se déclarait roi des provinces de l'Asie-Mineure; Eumène et Théodote s'agrandissaient, l'un à Pergame (242), l'autre en Bactriane (241). Séleucus marcha contre les Parthes, mais il fut vaincu et pris, et mourut dans les fers. Malgré son surnom, il fut toujours vaincu.—III (225-222), fils du précéd., d'un caractère faible, ne fit rien de remarquable, et périt assassiné par deux de ses officiers, en marchant contre des rebelles dans l'Asie-Mineure.—IV, *Philopator* (186-174), fils d'Antiochus le Grand, vexa les Juifs, tenta vainement de défendre Pharnace, roi de Pont, contre Eumène, roi de Pergame, et accorda toute sa faveur à Héliodore, qui cependant l'empoisonna et prit lui-même la couronne.—V, fils de Démétrius II Nicator et de Cléopâtre, fut proclamé roi à la mort de son père, 124, mais fut bientôt après assassiné par ordre de sa propre mère, qui mit à sa place son 2e fils, Antiochus Grypus, 123. C'est le Séleucus de la *Rodogune* de Corneille (*V.* CLÉOPATRE). — VI, *Épiphane* (l'illustre), fils aîné d'Antiochus Grypus, ne régna d'abord (97 av. J.-C.) que sur une portion de la Syrie dont Antioche était la capitale, tandis qu'Antiochus de Cyzique, son oncle, régnait sur Damas; il parvint à reprendre sur celui-ci tout le royaume; mais il trouva un nouveau compétiteur dans Antiochus-Eusèbe, fils d'Antiochus de Cyzique, fut obligé de se retirer devant lui, et périt à Mopsueste (93).

SELGE, v. de Pisidie, vers le S., au pied du Taurus et sur le Cestros, était très-populeuse. Fondée par une colonie lacédémonienne, elle conserva longtemps son indépendance, et ne fut soumise que par les Romains. Belles ruines au N. E. du village de *Boujak*.

SELIGENSTADT, ville forte du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la r. g. du Mein, à 28 kil. N. E. de Darmstadt; 2600 hab. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée par Éginhard et par Emma, fille de Charlemagne (l'église contint jusqu'en 1810 leurs tombeaux, qui ont été transférés à Erbach).

SÉLIM I, *le Féroce*, sultan ottoman, fils de Bajazet II, né en 1467, régna de 1512 à 1520. Plein de courage et de fermeté, mais ambitieux, perfide et cruel, il détrôna et fit périr son père, ordonna la mort de plusieurs de ses frères, déclara la guerre au chah de Perse Ismaël, prince Chyite qui persécutait les Sunnites, le battit à Tchaldir (1514), soumit la Syrie (1516), et conquit l'Égypte, où il mit fin à la puissance des Mamelouks (1517). De plus, il se fit céder par le dernier des califes abbassides le titre d'iman avec le pouvoir de calife, ce qui le mit au-dessus de tous les princes musulmans. —II, *l'Ivrogne*, fils de Soliman II, devint sultan en 1566, fit la guerre au pape, à Philippe II, roi d'Espagne, aux Vénitiens, auxquels il enleva Chypre en 1570, perdit en 1571 la grande bataille de Lépante, mais n'en réussit pas moins à reprendre Tunis aux Espagnols dès 1573. Il mourut de débauche.—III, né vers 1761, monta sur le trône à la mort de son oncle Abdoul-Hamid (1789), eut à soutenir contre la Russie et l'Autriche une guerre désastreuse que termina la paix d'Iassi (1792), fit cause commune avec l'Angleterre quand Bonaparte envahit l'Égypte, conclut cependant la paix avec la France en 1802, et depuis lors ne s'occupa plus que de réaliser son plan favori, l'introduction de la civilisation européenne dans ses États; mais ses mesures, trop brusques et souvent violentes, mécontentèrent le peuple et les janissaires : il fut, par une révolution subite, détrôné et relégué dans le sérail (1807). Mustapha Béiraktar ayant tenté de le rétablir, le nouveau sultan, Mustapha IV, le fit étrangler dans sa prison (1808).

SELIMNO, *Selymnia*, l'*Islimnia* des Turcs, v. de la Turquie d'Europe (Bulgarie), ch.-l. de sandjakat, sur un affluent de la Tondja et sur le versant S. des Balkans, à 130 kil. N. d'Andrinople; 20000 h. Lainages, canons de fusils; aux env., rosiers en quantité, d'où l'on tire l'huile essentielle de roses. Très-grande foire. Selimno commande le Demir-Kapou ou Porte-de-Fer, un des passages les plus importants des Balkhans. Elle fut prise par les Russes en 1829.— Le sandjakat de S. ne compte pas moins de 200000 h.

SÉLINONTE, *Selinus*, auj. *Torre di Polluce?* v. de Sicile, sur la côte S. O., était une colonie des Mégariens d'Hybla et fut fondée en 628 av. J.-C. Elle formait un État particulier fort riche, mais souvent en guerre avec Ségeste, et par suite avec Carthage. Détruite par les Carthaginois en 409 av. J.-C., elle fut relevée par Hermocrate (beau-frère de Denys le Jeune), puis de nouveau saccagée en 249 av. J.-C.; les Sarrasins la ruinèrent en 827, et les tremblements de terre renversèrent ce qui restait de ses monuments. On en voit cependant des ruines magnifiques au S. de Pilieri. — Près de Sélinonte, au S. O., était *Thermæ Selinuntinæ*, auj. *Sciacca*.

SÉLINONTE, *Selinus*, auj. *Selinti*, v. de l'Asie-Mineure (Cilicie), au N. O. d'Antioche, à l'embouchure du fleuve *Selinus*. Trajan mourut dans cette ville, ce qui lui fit donner le nom de *Trajanopolis*.

SÉLIS (Nic. Jos.), homme de lettres, né à Paris en 1737, m. en 1802, fut professeur d'éloquence au collége de Louis le Grand, de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, puis remplaça Delille dans sa chaire de poésie latine au Collége de France. Il a laissé, entre autres ouvrages, une bonne traduction en prose de *Perse* (Paris, 1776 et 1812, in-8), et des *Épîtres* en vers (1776), d'une touche facile et spirituelle. Il fut de l'Institut dès la création.

SELKIRK, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de Selkirk, à 55 k. S. S. E. d'Édimbourg; 3000 h. Hôtel de ville, bibliothèque, monuments élevés à W. Scott et à Mungo-Park. Cordonnerie, bonneterie, rubans de fil. A 6 k. de la ville est Abbotsford, la célèbre résidence de W. Scott. Il se livra en 1645 à Selkirk une bataille dans laquelle le général des troupes parlementaires, Lesly, défit le comte de Montrose. Après la bataille de Flodden les Anglais brûlèrent Selkirk (1513). — Le comté, entre ceux de Roxburg à l'E., de Dumfries au S., de Peebles à l'O., a 45 k. sur 22, et 900 hab.

SELKIRK (Alexandre), marin écossais, né vers 1680, à Lasgo (Fife), était maître sur un bâtiment commandé par le capitaine Pradling qui, mécontent de lui, l'abandonna dans l'île déserte de Juan-Fernandez : il y vécut seul quatre ans et demi à force d'industrie. Au bout de ce temps, il fut trouvé et ramené en Angleterre par Woods Rogers, 1709. Son aventure a fourni à Daniel de Foë le sujet du *Robinson Crusoé*.

SELLASIE, *Sellasia*, v. de Laconie, au N. de Sparte, fameuse par la victoire qu'Antigone Doson et les Achéens y remportèrent sur Cléomène III et les Lacédémoniens en 221 av. J.-C. Cette victoire assujétit Sparte à la Macédoine. Ruines près de *Kravata*.

SELLES-SUR-CHER, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 18 kil. S. O. de Romorantin; 4672 h. Anc. abbaye de Feuillants, fondée par Childebert; château, bâti par Philippe de Béthune, frère de Sully.

SELLIÈRES, ch.-l. de c. (Jura), sur la Bienne, à 19 kil. N. de Lons-le-Saunier; 1857 h. Chevaux de trait, ustensiles en sapin. — *V.* SCELLIÈRES.

SELLUM, officier juif, tua Zacharie, roi d'Israël (766), et se plaça sur le trône; mais il fut lui-même mis à mort un mois après par Manahem.

SÉLOMMES, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 11 k. E. de Vendôme; 846 hab.

SÉLONGEY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Venelle, à 34 kil. N. E. de Dijon; 1530 h. Chapeaux, serges et droguets, étaux en fonte, eau-de-vie de pommes de terre, mégisserie.

SELTZ ou NIEDER-SELTERS, *Elixatium*, vge du duché de Nassau, à 41 kil. N. de Mayence; 1000 hab. Eaux gazeuses acidulées froides recherchées pour leurs vertus digestives; elles s'expédient et s'imitent par toute l'Europe.

SELTZ, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur le Rhin, r. g., au confluent de ce fleuve avec la Selzbach, à 24 kil. S. E. de Wissembourg; 1991 hab. Il s'y trouve aussi des eaux minérales mousseuses et salées.

SÉLUNE (la), riv. de France (Manche), naît près de Barenton (arr. de Mortain), coule à l'O. N. O., reçoit le Beuvron et la Sée et se jette dans la baie du mont St-Michel, après 80 kil. de cours.

SELYMBRIE, auj. *Silivri*, v. de Thrace, au S. E., sur la Propontide, entre Héraclée et Byzance, était une colonie de Mégare. Souvent en guerre avec les Thraces, puis avec les Macédoniens, elle tomba enfin au pouvoir de Philippe. Sous l'Empire grec, elle reçut le nom d'*Eudoxiopolis* en l'honneur d'Eudoxie, femme d'Arcadius. C'est à Sélymbrie que commençait la muraille qu'Anastase fit construire de la Propontide au Pont-Euxin, pour couvrir Constantinople.

SEM, fils aîné de Noé, est le chef de la race qui a peuplé l'Asie. Il eut 5 fils, Élam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui furent pères de grands peuples; le 3e, Arphaxad, compte Abraham dans sa descendance. Sem vécut 600 ans, de 3408 à 2808 av. J.-C.

SEMBLANÇAY. *V.* SAMBLANÇAY.

SÉMÉI, parent de Saül, insulta David pendant qu'il fuyait devant Absalon révolté. Salomon, que David avait chargé de sa vengeance, le fit décapiter.

SÉMÉLÉ, une des filles de Cadmus et d'Harmonie, fut aimée de Jupiter, qui la rendit enceinte de Bacchus. Junon, jalouse, s'introduisit auprès de Sémélé sous les traits de Béroë, sa nourrice, et lui conseilla perfidement d'exiger du dieu qu'il vînt la visiter dans tout l'éclat de sa gloire. Sémélé se laissa persuader, et détermina Jupiter à lui accorder sa demande; mais à peine le Dieu fut-il entré que l'édifice s'embrasa et Sémélé périt dans l'incendie : néanmoins Bacchus, qu'elle portait dans son sein, fut miraculeusement conservé (*V.* BACCHUS). Selon quelques traditions, elle fut transportée au ciel sous le nom de *Thyonée*.

SEMENDRAKI, l'anc. *Samothrace*, île de l'Archipel, à 37 k. S. de la côte de la Roumélie, au N. O. de l'île d'Imbros, appartient aux Turcs et est comprise dans le sandjakat de Gallipoli. *V.* SAMOTHRACE.

SÉMENDRIE, c.-à-d. *St-André*, anc. capitale de la Servie, au confluent du Danube et de la Jessowa, à 44 kil. S. E. de Belgrade; 12000 h. Siége d'un archevêché, château fort. — Jadis résidence des rois de Servie. Prise et reprise par les Hongrois et les Turcs, elle resta définitivement aux derniers (1718).

SÉMIGALLE, petit pays compris jadis dans le duché de Courlande, et auj. dans le gouvt russe de Courlande, avait pour ch.-l. Mittau.

SEMINARA, *Tauriana*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Calabre-Ult. 1re), à 4 kil. de la mer Tyrrhénienne, à 38 kil. N. N. E. de Reggio; 5000 hab. Détruite par les Sarrasins au XIe s., renversée en 1638 et 1783 par des tremblements de terre, mais mieux rebâtie depuis. — Les Français y battirent Gonzalve de Cordoue en 1495; celui-ci y prit sa revanche en 1503. Les Français y défirent en 1807 les troupes de la reine de Naples Caroline.

SÉMINOLES, peuple de l'Amérique. *V.* CRIKS.

SEMIPALATINSK (c.-à-d. *les sept Palais*), v. forte de la Russie d'Asie (Tomsk), ch.-l. du district de son nom, sur la r. dr. de l'Irtych, au S. E. d'Omsk; 3000 hab. Grand commerce par caravanes (avec la Boukharie et la Chine. — Le district est formé de parties de la Sibérie et du Turkestan russe situées au N. de l'Irtych. Il est habité par des Kirghis.

SEMIPÉLAGIANISME, hérésie professée au Ve s. par Fauste et Cassien, prétendait concilier les opinions des Pélagiens avec celles des orthodoxes sur la grâce et le péché originel.

SÉMIRAMIS, reine d'Assyrie, célèbre par son génie et sa beauté, avait d'abord été esclave. Ménonès, général au service de Ninus, ayant reconnu ses hautes qualités, la prit pour épouse; Ninus lui-même en devint épris, et se la fit céder par Ménonès. Sémiramis acquit bientôt sur ce prince un pouvoir sans bornes; elle le suivit en Bactriane, et la prise de Bactres fut le fruit de ses conseils. Ninus alors l'épousa. Selon une tradition, elle demanda un jour à son époux de lui céder pour un moment tout le pouvoir : celui-ci y ayant consenti, elle en usa pour le faire massacrer par ses gardes. Quoi qu'il en soit, elle lui succéda (1916). Elle agrandit, embellit, fortifia Babylone, l'entoura de murs si larges que deux chariots pouvaient y passer de front, construisit de larges quais couverts de jardins magnifiques, ainsi qu'un pont sur l'Euphrate, une galerie sous le lit du fleuve et un lac pour la décharge des eaux surabondantes. Devenue maîtresse de l'Arménie, elle y fit construire *Artemita* (Van), et y exécuta des travaux non moins magnifiques qu'à Babylone. Elle soumit l'Arabie, l'Égypte, une partie de l'Éthiopie et de la Libye, et toute l'Asie jusqu'à l'Indus; mais, ayant éprouvé une défaite sur les bords de ce fleuve, elle ne poussa pas plus loin ses conquêtes. Valère Maxime raconte que, de retour dans sa capitale, elle eut à comprimer une sédition, qui éclata pendant qu'elle était à sa toilette : elle sortit aussitôt de son palais à demi parée, la chevelure en désordre, et à sa vue tout rentra dans l'ordre. Peu après elle expira, laissant le trône à son fils Ninyas, qui peut-être abrégea ses jours (1874). Sémiramis avait fait fleurir dans son vaste royaume le commerce et la civilisation. Les Assyriens l'adorèrent sous la forme d'une colombe (on racontait qu'elle avait été élevée par des colombes; son nom même voulait dire colombe). Il règne la plus grande incertitude sur l'époque et l'histoire de Sémiramis. Certaines traditions l'accusent d'avoir mené la vie la plus dissolue et d'avoir fait périr, non-seulement son époux, mais tous ses enfants, à l'exception de Ninyas, parce qu'ils la pressaient d'abdiquer. Quelques savants placent son règne au XIIe ou même au VIIIe s. av. J.-C. Il est croyable que les actions attribuées à Sémiramis appartiennent à plusieurs princesses différentes.

SÉMITES, peuples issus de Sem. *V.* SEM.

SÉMITIQUES (Langues), famille de langues qui étaient parlées surtout par les peuples de l'Asie occidentale, issus de Sem. L'arabe ancien en est le type; l'hébreu, le syriaque, le phénicien, le chaldéen, et peut-être l'ancien égyptien et le copte en sont les idiomes principaux. M. Renan a donné l'*Hist. des langues sémitiques*, 1856.

SEMLER (Jean Salomon), théologien protestant, né à Saalfed en 1725, m. en 1791, élève et successeur de Baumgarten, professa l'éloquence à Altdorf, puis la théologie à Halle, et adopta un système hardi d'exégèse, qui réduit le Christianisme à une doc-

trine purement humaine. On a de lui, entre autres écrits : *Introduction à l'exégèse théologique* (en allem.), Halle, 1760-69 : *Institutio ad doctrinam christianam*, 1774; *Philosophia, Scripturæ interpres*, 1775; un *Essai* d'une *Démonologie biblique*, 1776.

SEMLIN, v. des États autrichiens (Esclavonie), sur le Danube, près de l'embouch. de la Save, à 80 kil. S. E. de Petervaradin et vis-à-vis de Belgrade; 10000 hab. Résidence d'un protopape; école juive, lazaret. Commerce actif, surtout avec l'Autriche et la Turquie. — Cette ville fut fondée en 1739, sur l'emplacement d'un château de Jean Hunyade.

SÉMONVILLE (Ch. Louis HUGUET, marquis de), pair de France, fils d'un secrétaire du roi, né en 1754, m. en 1839, entra au parlement de Paris comme conseiller aux enquêtes en 1777, fut chargé sous la République de plusieurs missions à l'étranger, fut arrêté en 1793 par ordre du gouvernement autrichien pendant qu'il se rendait à Constantinople comme ambassadeur, et fut échangé en 1795, ainsi que plusieurs autres conventionnels, contre la fille de Louis XVI; aida au 18 brumaire, fut nommé conseiller d'État, ambassadeur en Hollande, et sénateur (1805). Pair de France en 1814, il reçut le premier le titre de grand référendaire de la Chambre des pairs. Le 29 juillet 1830 il se rendit aux Tuileries et essaya vainement d'engager les ministres à se retirer; Charles X, voyant sa cause perdue, le chargea, mais trop tard, de négocier avec les vainqueurs. Continué dans ses fonctions de grand référendaire par le nouveau roi, Sémonville s'en démit en 1834.

SEMOY, riv. qui naît près d'Arlon (Luxembourg), sur les limites de la France, coule à l'O., arrose Bouillon, et se jette dans la Meuse par la r. dr. près de Monthermé (Ardennes); cours, 160 kil.

SEMPACH, bourg de Suisse (Lucerne), sur la rive orientale du lac de Sempach, à 13 kil. N. O. de Lucerne; 1100 h. Les Suisses y remportèrent sur les Autrichiens, le 9 juillet 1336, une victoire mémorable, illustrée par le dévouement d'Arnold de Winkelried. On nomme *Convention de Sempach* l'acte de confédération conclu entre eux en 1393.

SEMPAD, le *Confesseur* ou *le Martyr*, prince arménien, de la race des Pagratides, régna sur l'Arménie de 890 à 914, résista vaillamment aux Musulmans, leur disputa pied à pied toutes ses places fortes, mais finit par tomber entre leurs mains : ayant refusé d'abjurer, il fut écorché vif et mis en croix.

SEMPRONIE, *Sempronia*, femme de Scipion Émilien et sœur des Gracques, était haïe de son mari à cause de sa laideur et de sa stérilité. On soupçonne qu'elle trempa dans la mort de ce grand homme. — Femme d'un certain Junius qui fut consul l'an 77 av. J.-C., était une des femmes les plus spirituelles, mais aussi une des plus vicieuses de son temps; elle prit une part active à la conjuration de Catilina.

SEMPRONII FORUM (Ombrie), auj. *Fossombrone*.

SEMPRONIUS, nom de 2 familles romaines, l'une patricienne, l'autre plébéienne : à celle-ci appartenaient les *Gracchus*, les *Longus*, les *Tuditanus*. — Tib. Sempronius-Gracchus, consul en 215 et 213 av. J.-C., battit, à la tête des esclaves volontaires, le général carthaginois Hannon à Bénévent, 214; il périt dans une embuscade en 212. Il était l'aïeul des Gracques. — Tib. S. Longus, consul en 218 av. J.-C., perdit la bataille de la Trébie contre Annibal, mais obtint plus tard quelques avantages en Lucanie, 215. — P. S. Tuditanus, tribun légionnaire à la bataille de Cannes, échappa au désastre de cette journée et ramena ses soldats à Rome. Consul en 203, il conclut la paix avec Philippe V, et vainquit Annibal à Crotone. — Tib. et Caius S. Gracchus. *V.* GRACCHUS.

SEMUR ou SEMUR-EN-AUXOIS, *Semurium*, ch.-l. d'arr. (Côte-d'Or), sur un rocher de granit au pied duquel coule l'Armançon, à 70 kil. N. O. de Dijon. 3675 h. Jolie ville, divisée en trois parties, le Bourg, le Donjon, le Château. Trib., collége, bibliothèque, musée. Beau pont d'une seule arche, église gothique de Notre-Dame, élevée en 1065 par le duc Robert de Bourgogne, pour expier un meurtre; restes d'anciennes tours. Tanneries, commerce de grains, vins, bestiaux, chevaux. Patrie de Saumaise, de Gueneau de Montbéliard, du chevalier Bonnard, de Ch. Févret. Fondée, après la destruction d'Alise, par ceux qui échappèrent au sac de la ville, elle devint la capitale de l'Auxois; elle obtint une charte de commune en 1276. Henri IV y transféra le parlement de Dijon en 1590.

SEMUR-EN-BRIONNAIS, *Castrum Sinemurum*, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 38 kil. S. O. de Charolles, 1638 h. Anc. baronnie et capit. du Brionnais.

SENA ou SENA GALLICA, auj. *Sinigaglia*, v. de l'Italie ancienne, chez les *Senones*, bâtie vers 358 av. J.-C. par les Gaulois Sénonais, à l'embouch. de la *Sena* (auj. *Cesano*). Les Romains y conduisirent, en 283 av. J.-C., leur première colonie au delà de l'Apennin. Asdrubal, frère d'Annibal, y fut défait et tué par Cl. Néron et Liv. Salinator (207). — SENA JULIA, *Sienne*, v. d'Étrurie, au S. O. de l'*Umbro* et au N. E. de *Volaterra*, devint colonie romaine sous Auguste.

SENA, v. de la capitainerie générale portugaise de Mozambique, sur la r. dr. du Zambèze, par 32° 10 long. E., 17° 12' lat. S. Commerce avec l'intérieur. — On nomme *Rivières de Sena* un gouvt de la capitainerie générale de Mozambique, entre le pays de d'Yambara, le Sofala et le Monomotapa; 650 kil. sur 212; villes principales : Sena et Tette (ch.-l.). Sol très-fertile, superbes forêts, café, indigo, plantes médicinales; or, argent et autres métaux. Ce n'est guère pour les Portugais qu'une possession nominale.

SÉNAC (J. B.), médecin, né en 1693 près de Lombez, m. en 1770, avait été protestant; il se convertit et même se fit jésuite. Il guérit le maréchal de Saxe d'une maladie dangereuse, devint premier médecin de Louis XV (1752), et jouit d'un grand crédit. On a de lui, entre autres écrits, un *Traité de la structure du cœur* (1748), réimprimé en 1777 et 1783 avec notes et additions de Portal, et des *Mémoires*, dans le recueil de l'Académie des sciences. — Son fils, Gabriel Sénac de Meilhan (1736-1803), fut maître des requêtes, intendant d'Aunis, de Provence, de Hainaut, puis intendant de la guerre (1775), émigra en Russie, et fut admis dans la Société intime de Catherine II, qui lui fit une pension. On a de lui : *Principes et causes de la Révolution française*, Paris, 1790; l'*Émigré*, roman historique; *Considérations sur les richesses*, 1787; *Sur l'esprit et les mœurs*, 1788; *Portraits des personnages distingués de la fin du XVIIIe s.*, 1813 (posthume); *Mém. d'Anne de Gonzague*, etc.

SÉNANCOUR (Ét. P. de), écrivain, né à Paris en 1770, m. en 1846, perdit une grande fortune à la Révolution, se retira sur les bords du lac de Genève, et y vécut solitaire, livré à la méditation et atteint d'une mélancolie qu'augmentèrent des infirmités précoces. Imbu des idées de J. J. Rousseau, il avait rêvé la réforme de la société et de la religion. Ces sentiments lui ont inspiré des écrits remarquables par l'originalité du style et la hardiesse du paradoxe: *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* (1798); *Obermann* (1804); *De l'amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés* (1805); *Libres méditations d'un solitaire inconnu* (1819); *Isabelle*, roman en forme de lettres (1833). — Sa fille, Virginie de Sénancour, a composé des nouvelles et des romans (*Pauline de Sombreuse, la Veuve*, etc.) qui offrent des peintures de caractères vraiment neuves.

SENART (Forêt de), grande forêt du dép. de Seine-et-Oise (cant. de Boissy-St-Léger), à 3 k. N. de Corbeil, a 9 k. sur 5 : elle est traversée par la route de Melun. Les rois de France y faisaient jadis de grandes parties de chasse : c'était aussi le rendez-vous d'un grand nombre de voleurs.

SÉNAT, *Senatus* (de *senex*, vieillard), nom donné dans divers États à un corps délibérant investi de plusieurs des attributions de la souveraineté; le plus souvent il représente l'élément aristocratique et forme le contre-poids de l'élément démocratique. Les sénats

les plus célèbres sont : chez les anciens, celui des Juifs, connu sous le nom de *Sanhédrin* (*V.* ce nom); —celui de Sparte, institué par Lycurgue et composé de 28 membres, qui devaient être âgés de 60 ans au moins; il partageait le pouvoir avec les deux rois; les sénateurs étaient élus par le peuple et devaient avoir au moins 60 ans; — celui d'Athènes, institué par Solon; il se composa d'abord de 400 membres, qu'on nommait les *Quatre-Cents* : Clisthène en porta le nombre à 500 en 510 av. J.-C.; ils étaient désignés par le sort et divisés en commissions nommées *Prytanies* (*V.* ce mot).—celui de Carthage, qui partageait le pouvoir avec les Suffètes; — enfin celui de Rome, le plus important de tous (*V.* ci-après). — Chez les modernes, on connaît le sénat de Venise, qui représentait l'aristocratie; ses membres s'appelaient *Pregadi*; ils devaient être nobles et âgés de 25 ans au moins. Ce sénat se composa d'abord de 60 sénateurs; on en porta depuis le nombre à 100;—celui de Suède, constitué au XIVe s., aboli en 1772 par Gustave III, et rétabli en 1809; — celui des États-Unis, qui est composé d'env. 70 membres (2 membres par État), élus pour 6 années, et qui, réuni aux Représentants, forme le Congrès : il a, comme la Chambre des représentants, l'initiative des lois et juge les fonctionnaires publics; — enfin le sénat de France (*V.* ci-après). — On doit aussi considérer comme autant de sénats les diverses *Chambres de pairs*. *V.* PAIRS.

SÉNAT DE ROME. Ce corps, institué par Romulus, partagea le souverain pouvoir avec les rois, puis avec les consuls et le peuple; il délibérait sur la paix et la guerre, rédigeait les lois, réglait les impôts, distribuait les provinces, rendait la justice; longtemps il fournit seul tous les grands dignitaires. L'institution des tribuns (493 av. J.-C.), l'admission des plébéiens au consulat et à toutes les grandes charges (444-254) avaient déjà diminué son autorité, lorsque C. Gracchus lui fit enlever les fonctions judiciaires, qui furent données aux Chevaliers (123). Sous les empereurs, le sénat vit de plus en plus diminuer son pouvoir et perdit toute indépendance; il ne se signala guère que par son empressement servile à approuver toutes les volontés des plus cruels tyrans. Depuis le partage de l'Empire, il y eut deux sénats, l'un à Constantinople, l'autre à Rome. Après la conquête de l'Italie par les Barbares, le sénat de Rome fut maintenu par Odoacre et par Théodoric; il disparut après l'an 552, la plupart de ses membres ayant été massacrés par les soldats du roi goth Téias, pendant qu'ils retournaient à Rome, que Narsès venait de reprendre aux Barbares. — Les sénateurs furent d'abord au nombre de 100; on les appelait *Patres* (*pères*). Tullus Hostilius en porta le nombre à 200; Tarquin l'Ancien en créa 100 autres. Après l'expulsion des rois, Brutus en adjoignit de nouveaux, qui furent appelés *Conscripti* (ajoutés), d'où, pour le nouveau sénat, le nom de *Patres et Conscripti*, puis *Patres Conscripti*. Sous la République, les sénateurs arrivèrent progressivement au nombre de 600. A la mort de César, on comptait plus de 1000 sénateurs; mais Auguste les réduisit à 600, et depuis ils restèrent à peu près à ce nombre. Ils se réunissaient ordinairement dans la curie *Hostilia*. — Les premiers sénateurs furent, dit-on, choisis par les curies et les tribus. On ne sait pas bien comment se firent les trois adjonctions subséquentes. Les consuls faisaient, dit-on, les choix. Les grandes charges, y compris le tribunat et l'édilité curule, donnaient droit de siéger au sénat. Lorsque la censure fut établie, c'est aux censeurs qu'il appartint d'admettre ou d'inscrire les sénateurs; les censeurs avaient aussi le droit de rayer les membres indignes. Le sénateur porté le premier sur la liste des sénateurs était appelé *Prince du Sénat* (*princeps senatus*). — Les sénateurs portaient la toge avec une large bande de pourpre semée de clous d'or (*laticlave*); ils avaient une place réservée dans les spectacles. La fortune d'un sénateur devait être d'au moins 800 000 sesterces (env. 163 000 fr.) au dernier siècle de la république, et de 1 200 000 sous l'empire (244 000 fr.). Le sénat était convoqué par le chef de l'État ou son représentant (consul, maître de la cavalerie, décemvir, etc.), ou par un tribun du peuple. Les assemblées ordinaires étaient au nombre de trois par mois (aux calendes, aux nones, aux ides). Les votes se donnaient, soit de vive voix, soit en allant se ranger du côté de celui dont on adoptait l'avis (de là l'expression : *ire pedibus in sententiam alicujus*). Les décrets rendus par le sénat se nommaient *sénatus-consultes*.— Au XIIe s., Rome, qui s'était de nouveau érigée en république, eut momentanément un sénat (1140); ce corps fut bientôt remplacé par un seul magistrat, qui prit le nom de *sénateur*. Ce titre fut conféré, tantôt à des princes étrangers, tantôt au pape même. Rome a encore auj. un sénateur, qui est à la fois le magistrat et le juge suprême de la ville.

SÉNAT CONSERVATEUR, corps politique créé en France par la constitution de l'an VIII (24 déc. 1799), avait pour mission de veiller à la *conservation* de la constitution et à l'observation des lois et d'abolir tous les actes inconstitutionnels; il élisait, d'après les listes dressées dans les départements, les membres du Corps législatif, les consuls, les tribuns, les membres du tribunal de cassation; il pouvait dissoudre le Corps législatif. Les sénateurs étaient élus par le sénat même, entre les candidats présentés par le Corps législatif, le Tribunat et le 1er Consul; ils étaient à vie. Leur nombre, d'abord de 60, s'éleva jusqu'à 137. Ils jouissaient d'une dotation qui varia de 25 000 à 36 000 fr. Sous l'Empire, le Sénat perdit toute indépendance, et sanctionna complaisamment tous les décrets impériaux; il ne fit rien en 1814 pour sauver l'Empereur : aussi ne tarda-t-il pas à devenir fort impopulaire. Au retour des Bourbons, il fut remplacé par la Chambre des Pairs. — Un nouveau Sénat a été établi par la constitution du 14 janvier 1852 sous le nom de *Sénat Français*. Il se compose : 1° des cardinaux, maréchaux et amiraux; 2° des princes Français âgés de 18 ans; 3° des sénateurs nommés par le chef de l'État; le nombre de ses membres ne peut excéder 150. Tous sont inamovibles et à vie. Chaque sénateur reçoit une dotation de 30 000 fr.; le traitement du président est de 120 000 fr. L'Empereur convoque et proroge le Sénat, et fixe par un décret la durée des sessions. Le Sénat, gardien du pacte fondamental et des libertés publiques, homologue les lois, reçoit et apprécie les pétitions des citoyens, règle par des *sénatus-consultes* la constitution des colonies, interprète les articles de la constitution susceptibles de difficulté, et peut même proposer des modifications à la constitution.

SÉNATUS-CONSULTE. *V.* SÉNAT.

SENAULT (J. Fr.), supérieur général de l'Oratoire, né à Anvers vers 1600, m. en 1672, vint de bonne heure en France, et fut un des bons prédicateurs du temps. Modeste et désintéressé, il refusa plusieurs bénéfices, et même l'épiscopat. On a de lui des *Panégyriques des saints*, 1656-58; des *Oraisons funèbres*, et un bon *Traité de l'usage des passions*, 1641.

SENEBIER (Jean), naturaliste, né à Genève en 1742, m. en 1809, pasteur et bibliothécaire à Genève, se fit un nom comme botaniste et bibliographe, et fut membre de presque toutes les Académies de l'Europe. Il a publié, entre autres ouvrages : un *Essai sur l'art d'observer*, Genève, 1775; l'*Histoire littéraire de Genève*; un *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève*, des *Mémoires physico-chimiques*, une *Physiologie végétale*, une *Météorologie pratique*.

SENECA, lac des États-Unis de l'Amérique du Nord, dans l'État de New-York, communique avec les lacs Cayuga et Érié, par le canal de Seneca. Ce nom lui vient d'une peuplade indigène répandue sur ses bords dans les États de New-York et de l'Ohio.

SÉNECÉ (Ant. BAUDERON de), poëte français, né en 1643 à Mâcon, m. en 1737, quitta la France à la suite d'un duel, visita la Savoie et l'Espagne, devint

à son retour 1er valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, puis s'attacha à Mme d'Angoulême, et sut plaire à tout le monde par son caractère aimable et enjoué. On a de lui des *Nouvelles* en vers, 1695; des *Satires*, 1695, parmi lesquelles on remarque les *Travaux d'Apollon*; des *Épigrammes*, et une *Critique des Mémoires du card. de Retz*. Ses *OEuvres* ont été réunies par Auger (1805). MM. E. Chasles et Cap ont donné en 1856 ses *OEuvres posthumes*.

SÉNÉCHAL (Grand), ancien grand officier de la couronne de France, réunissait des attributions fort diverses : il avait la surintendance de la maison du roi et des finances, la conduite des troupes, portait à l'armée la bannière royale, et rendait la justice au nom du roi. Cette dignité était la première du royaume, et paraît avoir remplacé, sous la 2e race, celle de maire du palais. Elle devint au xe s. héréditaire dans la maison d'Anjou. Elle fut supprimée en 1191 par Philippe-Auguste; Thibaut le Bon, comte de Blois, en fut revêtu le dernier. Les fonctions et l'autorité du grand-sénéchal furent alors partagées entre le connétable et le grand maître de la maison du roi. Le sénéchal n'était dans l'origine qu'un des domestiques de la maison du prince : son emploi consistait à placer les plats sur la table du roi, et c'est de là, à ce qu'on croit, que lui vient son nom : *siniscalco* (qu'on dérive du germanique *senne*, cabane, maison, et *schalk*, serviteur), voulant dire, dans la vieille langue franque, *præpositus mensæ*, *dapifer*. — Les grands feudataires avaient chacun leur sénéchal : on connaît surtout le grand sénéchal de Bretagne, et celui de Guyenne, qui avait sous lui trois sénéchaux (ceux de Saintonge, de Quercy, de Limousin). — Après la suppression de la charge de *grand sénéchal*, les sénéchaux ne furent plus que des officiers subalternes, qui rendaient la justice, soit au nom du roi, soit au nom des seigneurs. On appelait *sénéchaussée* tout le pays compris dans le ressort de la juridiction d'un sénéchal. Le nom de sénéchaussée prévalait surtout dans le midi, comme celui de *bailliage* dans le nord. Au moment de la révolution de 1789, toute la France était encore divisée en sénéchaussées et bailliages. — En Angleterre, la dignité de grand sénéchal (*Lord high stewart*) était aussi la première du royaume; elle ne fut abolie que fort tard, par Henri IV. Aujourd'hui encore le monarque d'Angleterre crée temporairement un grand sénéchal: 1° pour la cérémonie du couronnement; 2° lorsqu'il s'agit de juger un pair accusé de crime capital.

SENECTERRE. *V.* SAINT-NECTAIRE.

SÉNEF, v. de Belgique (Hainaut), à 20 kil. N. O. de Charleroi; 3000 h. En 1674, Condé y vainquit le prince d'Orange après une bataille sanglante; en 1794, les Autrichiens y furent battus par les Français.

SENEFELDER (ALOYS), inventeur de la lithographie, né à Prague en 1771, m. en 1834, était fils d'un comédien. Il s'engagea lui-même dans une troupe dramatique en 1791 ; se voyant mal accueilli, il voulut se faire auteur : il donna en 1792 et 1793, à Munich, deux pièces qui eurent peu de succès, et finit par se mettre à copier de la musique. En cherchant le moyen le plus économique de graver la musique, il fut conduit à employer la pierre au lieu du cuivre, et eut ainsi la première idée de la lithographie (1793); après avoir lutté longtemps contre des obstacles de tout genre, il forma en 1796 à Munich une association avec Gleisner, directeur de la musique de la cour, et put dès lors appliquer en grand le nouvel art. Il alla lui-même le faire connaître dans les principales villes de l'Europe, et fut en 1810 nommé par le roi de Bavière directeur de la lithographie royale de Munich, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort. Senefelder a publié à Munich en 1819 l'*Art de la lithographie*.

SÉNÉGAL (le), grand fleuve d'Afrique, naît dans le Fouta-Djalo par 13° 37' long. O. et 10° 40' lat. N., est d'abord connu sous le nom de Bafing (*fleuve noir*), arrose le Fouta-Djalo, le Djallonkadou, le Bambouk, le Kadjaaga, le Kasson, le Fouta-Toro, l'Oualo, passe à Fort-St-Joseph, Bakel, Podor, Daghana, St-Louis, forme nombre d'îles, dont quelques-unes très-grandes, et tombe dans l'Océan, après un cours d'env. 1700 kil., par une large embouchure, obstruée de sables, ce qui rend ses eaux stagnantes et gêne la navigation. Ses principaux affluents sont le Kokoro et la Falémé. Ce fleuve roule des paillettes d'or. — Quelques savants croient que le Sénégal fut découvert par Euthymène, navigateur marseillais, et qu'il était connu des anciens sous le nom de *Daradus*. Quoi qu'il en soit, il n'est connu des modernes que depuis le XIVe s. : des navigateurs dieppois fondèrent des comptoirs à son embouchure vers 1360. La France est auj. maîtresse d'une grande partie du cours du Sénégal. — La colonie du Sénégal, établie sur les bords du fleuve, a été longtemps divisée en 2 arrondissements, St-Louis et Gorée. Le 1er comprenait l'île de St-Louis, les établissements de Richard-Tol, Lampsar, Marinaghem, Sedhiou, Daghana, Bakel, Podor, et la partie de la côte qui s'étend depuis le cap Blanc jusqu'à la baie d'Iof; le 2e, la côte depuis la baie d'Iof jusqu'à l'île de Gorée, et au comptoir de Séghiou. Ce nombre a été porté à 7 en 1862 : St-Louis, Richard-Tol, Daghana, Podor, Bakel, Gorée et Sedhiou. On y rattache comme dépendances les comptoirs d'Assinie, de Gabon, de Grand-Bassam. On y compte à peine 3000 Européens; la population indigène est d'env. 62000 âmes. La colonie a pour ch.-l. St-Louis et est régie par un gouverneur. Climat très-chaud : le thermomètre marque presque toujours 28° centigrades, et monte jusqu'à 40. Les établissements du Sénégal fournissent en grande quantité de la gomme et des arachides, et, en outre, de la poudre d'or, de la cire, des dents d'éléphant. — Les côtes du Sénégal furent dès le XIVe s. visitées par des marchands de Dieppe et de Rouen, qui y formèrent plusieurs comptoirs. Ces établissements furent cédés en 1664 à la *Compagnie des Indes occidentales*, puis aux diverses *Compagnies du Sénégal*, enfin à la *Compagnie des Indes orientales*, sous laquelle ils prospérèrent. Pris par les Anglais en 1763, rendus en 1783, repris en 1809, ils furent restitués en 1814 à la France, qui n'en reprit possession qu'en 1817. Depuis 1855, la colonie du Sénégal a reçu une grande extension, grâce à l'administration du gén. Faidherbe, dont les travaux scientifiques ont mieux fait connaître ce pays.

SÉNÉGAMBIE, contrée de l'Afrique occidentale, s'étend du N. au S. depuis le Sahara jusqu'à la côte de Sierra-Leone, et de l'O. à l'E. depuis l'Océan atlantique jusqu'à la Nigritie centrale, de 20° à 10° long. O., et de 16° à 10° lat. N. : 1050 k. de l'O. à l'E. sur 650 de largeur moyenne; env. 12000000 d'hab. Elle doit son nom au Sénégal et à la Gambie qui l'arrosent. Elle est habitée par des nègres, et forme la *Nigritie occid. du Nord*. Elle comprend nombre de petits États qui, à l'exception du Galam et du Djallonkadou, habités par des peuplades indépendantes, peuvent être répartis en trois groupes : *Etats Peuls*, *États Mandingues* et *États Ghiolofs*. *V.* ces noms.

La Sénégambie est excessivement chaude, malsaine et sujette à d'effroyables ouragans, mais très-fertile, sauf dans quelques déserts; il y croît d'énormes baobabs et un grand nombre de gommiers.

SÉNÈQUE *le Rhéteur*, *M. Annæus Seneca*, père du philosophe de ce nom, naquit à Cordoue vers 58 av. J.-C., vint de bonne heure à Rome, y tint longtemps école de rhétorique, et y mourut l'an 32 de J.-C. Il avait une mémoire prodigieuse et pouvait retenir jusqu'à deux mille noms sans suite, prononcés une seule fois en sa présence. On a de lui, sous le titre de *Déclamations*, deux recueils intitulés, l'un, *Suasoriæ* (1 seul livre); l'autre, *Controversiæ* (il y en avait 10 livres, mais on n'en a qu'une partie); ils se composent de passages choisis des compositions de ses élèves, ou de discours prononcés en sa présence dans les écoles par les rhéteurs les plus célèbres, et que, grâce à sa prodigieuse mémoire, il avait rete-

nus. Ces deux recueils, qui ne contiennent le plus souvent que des sujets bizarres, traités dans un style plein d'affectation, n'ont guère d'intérêt que par les détails qu'ils nous donnent sur les mœurs du temps. Il se trouvent ordinairement à la suite des *Œuvres de Sénèque le Philosophe;* ils ont été trad. en franç. par Lesfargues, 1639. Sénèque le Rhéteur laissa trois fils, M. Annæus S. Novatus Gallio, proconsul en Achaïe (*V.* GALLION), L. Annæus S., le philosophe (qui suit), et Annæus S. Méla, père de Lucain.

SÉNÈQUE *le Philosophe, Luc. Annæus Seneca*, fils du précéd., né à Cordoue l'an 3 de J.-C., étudia l'éloquence sous son père et suivit d'abord le barreau; son talent oratoire ayant donné de l'ombrage à Caligula, il quitta cette carrière pour s'adonner à la philosophie. Il embrassa la secte du Portique et ouvrit lui-même une école qui fut bientôt très-fréquentée. Cependant, après la mort de Caligula, il courut la carrière des honneurs et arriva à la questure. Sous Claude, il fut accusé par Messaline d'intrigues criminelles avec Julie, fille de Germanicus et nièce de l'empereur, et fut exilé en Corse (41 de J.-C.); c'est en vain que pour obtenir son rappel il adressa les plus humbles supplications à l'affranchi Polybe, favori de Claude : il resta huit ans dans cet exil, et ne fut rappelé qu'à la mort de Messaline (48). La nouvelle impératrice, Agrippine, obtint son rappel, le fit élever à la préture et lui confia l'éducation de son fils Néron (50) : il réussit mieux à orner l'esprit de son élève qu'à former son cœur. Quand Néron fut monté sur le trône, Sénèque resta auprès de lui comme un de ses principaux ministres, et réussit quelque temps, avec le concours de Burrhus, à contenir ce naturel féroce; mais bientôt l'empereur, se livrant à toutes sortes de crimes et de désordres, ne vit plus en lui qu'un censeur incommode. Sénèque voulut alors se retirer et rendre à l'empereur tous ses dons : Néron s'y opposa par hypocrisie et le combla de caresses; mais il ne tarda pas à se défaire de lui en l'enveloppant dans la conspiration de Pison : il lui envoya l'ordre de se donner la mort (65); le philosophe se fit ouvrir les veines et subit son sort avec une fermeté stoïque. On reproche à Sénèque d'avoir amassé des richesses immenses pendant qu'il était en crédit, et d'avoir écrit en faveur de la pauvreté au milieu des jouissances du luxe. Tacite et surtout Dion Cassius ont rapporté plusieurs imputations peu honorables pour sa mémoire : c'est ainsi qu'on l'accuse d'avoir approuvé l'empoisonnement de Britannicus, et d'avoir fait l'apologie du meurtre d'Agrippine; mais ces accusations ne paraissent pas suffisamment fondées. Nous avons un grand nombre d'écrits philosophiques de Sénèque : les traités des *Bienfaits*, de la *Colère*, de la *Clémence*, de la *Tranquillité de l'âme*, de la *Brièveté de la vie*, de la *Constance du sage*, de la *Providence;* les *Consolations à Helvia* (sa mère), *à Marcia, à Polybe*, les *Questions naturelles* (en 7 livres), et 124 *Lettres morales*, adressées à Lucilius. Partout il prêche la morale la plus austère, et enseigne surtout le mépris de la mort; presque tous ses écrits, les *Lettres* surtout, sont remarquables par la connaissance du cœur humain et contiennent d'excellents conseils pratiques; on y trouve en outre des paroles généreuses en faveur des esclaves et des idées de fraternité universelle qui ont fait supposer, mais sans fondement, qu'il avait correspondu avec S. Paul. Son style est brillant et élégant, mais souvent affecté, rempli d'antithèses et gâté par la recherche du trait; il vise trop à l'effet. Quintilien l'accuse d'avoir corrompu le goût de son siècle. Outre les traités philosophiques, on a encore sous le nom de Sénèque dix tragédies (*Médée, Hippolyte*, les *Troyennes, Agamemnon, Œdipe, Thyeste, Hercule furieux, Hercule sur l'Œta*, la *Thébaïde, Octavie*). Les savants sont incertains sur le véritable auteur de ces tragédies : la plupart donnent à Sénèque la *Médée*, peut-être aussi *Hippolyte, Agamemnon* et les *Troyennes*, mais plusieurs pensent que les autres pièces sont de divers auteurs et ont été annexées par les copistes aux précédentes. Du reste, ces pièces, faites plutôt pour être lues que pour être représentées, n'ont aucune valeur dramatique; elles ne sont remarquables que par l'éclat et l'élégance du style; malheureusement l'auteur y tombe souvent dans l'affectation et l'enflure. Les *Œuvres* philosophiques ont été éditées et commentées par Érasme, Bâle, 1515 et 1529, in-f.; Muret, 1593; J. Gruter, 1594; Juste-Lipse, Anvers, 1605; D. Godefroy, Paris, 1607; Gronovius, Leyde, 1649; *cum notis Variorum*, 3 vol. in-8, Amst., 1672; aux Deux-Ponts, 1782. Les éditions les plus récentes sont celles de Ruhkopf, Leipsick, 1797-1812, 5 vol. in-8; de M. N. Bouillet, avec un choix des commentaires, dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire, 5 v. in-8, 1827-32, et de Fickert, 6 v. in-8, Leips., 1842-47. Elles ont été trad. par Lagrange, 1778, 7 vol. in-12 (sans texte), et 1819, 14 vol. in-12 (avec le texte en regard et des notes de Naigeon). Il en a également paru des traductions complètes dans les collections Panckoucke et Nisard. — Les tragédies ont eu aussi de nombreux éditeurs : Ascensius, Paris, 1514; Delrio, Anvers, 1576 et 1593; J. F. Gronovius, Leyde, 1661; Schrœder, Delft, 1728; enfin M. Pierrot, dans la collection Lemaire, 3 vol. in-8, 1829-1832. Elles ont été traduites en franç. par Coupé (1795), Levée (1822), Greslou (dans la collect. Panckoucke), 1834, Savalète et Desforges (dans la collection Nisard), 1844. On peut consulter sur cet auteur l'*Essai sur la vie et les ouvrages de Sénèque*, de Diderot, écrit enthousiaste, mais déclamatoire; l'*Abrégé analytique de la vie et des œuvres de Sénèque*, de Vernier, 1812, la *Vie de Sénèque*, de Rosmini, en italien; Reinhardt, *De L. A. Senecæ vita atque scriptis*, Iéna, 1817; Brink, *De L. A. Senecæ ejusque in philosophiam meritis*, Groningue, 1829. On doit à M. A. Fleury de curieuses *Recherches sur les rapports du philosophe avec S. Paul*, Paris, 1853.

SENEZ, *Sanicium*, ch.-l. de c. (Basses-Alpes), à 12 kil. N. O. de Castellane; 1800 hab. Filatures de soie. Anc. évêché, érigé dès 450. (*V.* SOANEN.)

SENKENBERG (H. Chrétien, baron de), jurisconsulte, né en 1704 à Francfort-sur-le-Mein, m. en 1768, fut professeur à l'Université de Giessen, conseiller de l'électeur de Hanovre, jurisconsulte du margrave de Brandebourg-Anspach et du prince de Nassau-Orange, enfin conseiller aulique de l'empereur, qui le fit baron (1745). On a de lui : *Corpus juris feudalis germanici*, 1740; *De la juridiction suprême de l'empereur en Allemagne*, 1760; *Corpus juris germanici publici ac privati ineditum*, Francfort, 1760-66, 2 vol. in-f. — Charles S., fils du préc., trouva en 1777 dans les papiers de son père une copie authentique de la renonciation faite en 1129 par Albert d'Autriche au duché bavarois de Straubingen, et força par là l'Autriche à se désister de ses prétentions à la succession de la Bavière.

SENLIS, *Augustomagus*, puis *Sylvanectes*, ch.-l. d'arr. (Oise), sur la Nonette, à 52 k. S. E. de Beauvais et à 50 k. N. E. de Paris; 5831 hab. Trib. de 1re inst., institution St-Vincent; cathédrale gothique, bibliothèque, théâtre. Chemin de fer pour Paris et Soissons. Aux env., jolis bois de Senlis, d'Ermenonville, de Chantilly, etc. Carrières de pierre, sable qui sert à faire les glaces de St-Gobain; filatures, fabriques de toiles et de dentelles. Patrie de Simon Goulart, de Baumé; résidence du poëte Linière. — Senlis, la capitale des *Silvanectes*, fit sous les Romains partie de la 2e Belgique. Sous les deux premières races, elle fut une résidence royale : elle était fortifiée, avait un évêché et un présidial. Comprise par sa position géographique dans le Valois, qui faisait partie de la Hte-Picardie, elle dépendait cependant du gouvt de l'Ile-de-France. Elle tomba au pouvoir du duc de Bourgogne en 1414; Charles VII la reprit en 1429; les Ligueurs y entrèrent en 1589, mais en furent bientôt chassés. Deux traités furent

conclus à Senlis: l'un, en 1473, entre Louis XI et le duc de Bretagne; l'autre, en 1493, entre Charles VII, et Maximilien d'Autriche : par ce dernier, Charles restituait à Maximilien la Franche-Comté et l'Artois.

SENNAAR, nom donné dans la Bible au pays compris entre le Tigre et l'Euphrate, près de leur jonction, pays où, dit-on, séjournèrent les enfants de Noé jusqu'à la construction de la tour de Babel. Il comprenait la Mésopotamie et partie de la Babylonie.

SENNAAR, v. de Nubie, capit. de l'anc. roy. de Sennaar, sur le Bahr-el-Azrek, par 31° 24' long. E., 13° 36' lat. N.; 10000 hab. Mosquée assez belle, palais du roi à 4 étages; du reste, ce ne sont que des cabanes couvertes de chaume (sauf quelques maisons de négociants européens).— Le Sennaar, situé entre le Bahr-el-Azrek et le Bahr-el-Abiad, est borné au N. par le Dougola, à l'O. par le Kordofan, au S. E. par l'Abyssinie. Il fait avec l'Égypte un commerce actif qui consiste surtout en esclaves, ivoire, encens, gommes, baumes, parfums, plantes médicinales, plumes d'autruche. — Le Sennaar a longtemps formé un royaume puissant. La dernière dynastie, celle des Foungis, venue du Soudan, a duré 336 ans (1484-1820); elle domina jusqu'en 1770 sur la Nubie méridionale tout entière. Ismaïl-Pacha, fils de Méhémet-Ali, en fit la conquête de 1820 à 1822 : c'est encore auj. une province de l'Égypte.

SENNACHÉRIB, roi d'Assyrie (712-707), fils et successeur de Salmanasar, prit quelques places aux Juifs, battit les rois d'Égypte et d'Éthiopie qui venaient les secourir, ravagea 3 ans l'Égypte, où il fit un énorme butin, puis mit le siége devant Jérusalem, où régnait le pieux Ézéchias; mais il perdit en une nuit 185000 hommes, qui furent tués par l'Ange exterminateur. Pour se venger, il fit périr un grand nombre d'Israélites, captifs à Ninive, et défendit qu'on leur donnât la sépulture, défense que Tobie ne craignit pas d'enfreindre (*V.* TOBIE). Il périt dans ses États, assassiné par deux de ses fils. On croit que c'est lui qui est appelé *Sargon* dans le livre d'Isaïe. On lui attribue le palais de *Koyoundjek*, découvert en 1851. D'après les inscriptions cunéiformes récemment expliquées, ce prince aurait régné au moins 22 ans.

SENNE (la), riv. de Belgique, naît dans le Hainaut, au S. E. de Soignies, arrose le Brabant mérid. (où elle baigne Bruxelles), et la prov. d'Anvers et se jette dans la Dyle, par la rive droite, près de Malines, après un cours de 100 kil.

SENNECEY-LE-GRAND, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 16 kil. S. de Châlon-sur-Saône; 2641 hab. Anc. Château. Station de chemin de fer.

SENNETERRE. *V.* SAINT-NECTAIRE.

SENONAIS (le), *Senones*, partie du grand gouvt de Champagne et Brie, à l'angle S. O., aux confins de l'Ile-de-France, de l'Orléanais, du Nivernais et de la Bourgogne, renfermait Sens, Joigny, Montereau, Tonnerre, St-Florentin, Villeneuve-le-Roi, Villeneuve-l'Archevêque, Châblis, Nogent-sur-Seine. Auj. compris dans le dép. de l'Yonne et dans une petite partie de celui de l'Aube. — Pour les Sénonais, peuple gaulois, *V.* SENONES.

SENONCHES, ch.-l. de c. (Eure-et-Loir), à 34 k. S. O. de Dreux; 2035 h. Chaux hydrauliq. estimée.

SENONES, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 4e, entre les *Aureliani*, les *Carnutes*, les *Lingones*, les *Tricasses* et les *Ædui*, occupait à peu près le *Sénonais* moderne et avait pour ch.-l. *Agedincum* ou *Senones*, auj. Sens. Une grande partie de ce peuple passa en Italie, et vint s'établir d'abord dans l'E. de la Gaule Cisalpine, puis dans la partie de l'Italie qui prit leur nom. Conduits par Brennus, les *Senones* prirent Rome en 389 av. J.-C.; ils firent depuis 3 invasions contre elle (368, 361-59, 350). Vers 358, ils se fixèrent définitivement dans la partie de l'Italie qui prit leur nom, et qu'ils enlevèrent aux Ombriens. Ce pays, situé entre le Picenum à l'E., l'Ombrie au S., la Gaule Cisalpine à l'O., et l'Adriatique au N., avait pour villes principales Sena-Gallica, Pisaurum Ariminum. En 308 et en 283, les *Senones* firent de nouveau la guerre aux Romains, mais ils furent vaincus la 1re fois à Mévanie, la 2e près du lac Vadimon, et furent dès lors soumis à Rome. Ils tentèrent en vain de reprendre leur indépendance en 237, en 224, et lors de la 2e guerre punique. — Dans la division romaine de la Gaule, les *Senones* restés en Gaule furent compris dans la Lyonnaise IVe. *V.* SENS.

SÉNONES, ch.-l. de c. (Vosges), à 20 kil. N. de St-Dié; 2503 h. Anc. ch.-l. de la principauté de Salm. Sénones possédait jadis une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 661 par l'archevêque de Sens (*Senones*), d'où son nom, et dont Calmet fut abbé.

SENS, *Agedincum*, puis *Senones*, ch.-l. d'arr. (Yonne), sur le chemin de fer de Paris à Lyon et sur la r. dr. de l'Yonne, près de son confluent avec la Vannes, dont les dérivations arrosent la ville, à 58 k. N. O. d'Auxerre par la route et 62 par le chemin de fer; 11098 hab. Archevêché, trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, séminaire, bibliothèque, théâtre. Belle cathédrale de St-Étienne (où sont les tombeaux du Dauphin, fils de Louis XV, et du chancelier Duprat); statue de Thénard, né aux environs. Moulins à tanneries, filatures. Commerce de vins, grains, foins, bois flotté, charbon. — Anc. capitale des Gaulois Sénonais, dont une partie émigra en Italie, cette ville devint au IVe s. le ch.-l. de la Lyonnaise 4e. Clovis s'en empara vers 486. Depuis le IXe s., elle fut gouvernée par des comtes, qui devinrent héréditaires au Xe. Une commune y fut établie par Louis VII. Sens entra avec ardeur dans la Ligue, résista à Henri IV en 1590, et ne se soumit qu'en 1594. En 1814, cette ville soutint un siége de 15 jours contre les alliés. Sens fut longtemps la métropole de Paris: son archevêque prenait le titre de *Primat des Gaules*. Il s'y tint plusieurs conciles, entre autres celui où fut condamné Abélard (1140). Avant la Révolution de 1789, elle était le ch.-l. du Sénonais, partie du gouvt de Champagne-et-Brie.

SENSÉE (la), riv. de France (Pas-de-Calais), naît près de Bapaume, passe près d'Arleux et tombe dans l'Escaut à Bouchain, après un cours de 50 kil. — Elle fournit ses eaux au canal de la Sensée, qui va d'Arleux à Douay, et met en communication la Scarpe et l'Escaut. Ce canal a 24 kil. de long. Commencé par Vauban en 1690, il ne fut achevé qu'en 1820.

SENSUALISME, doctrine philosophique opposée à l'idéalisme, fait dériver toutes nos idées des sens, et donne pour unique but à notre existence les jouissances sensuelles; elle s'allie le plus souvent au matérialisme et à l'athéisme. Les sensualistes les plus célèbres sont, chez les anciens, Démocrite, Leucippe, Aristippe, Épicure, Lucrèce, auteur du poëme *De la nature;* chez les modernes, Hobbes, Gassendi, Condillac, Helvétius, Cabanis, de Tracy, Broussais, Hartley, Priestley. On met souvent, mais à tort, au nombre des sensualistes Aristote, Bacon, Locke, qui, tout en accordant le principal rôle à l'expérience, ont reconnu que la sensation ne peut suffire pour expliquer toutes nos idées

SENTINUM, v. d'Ombrie, dans l'Apennin, près des sources de l'Æsis, est célèbre par la victoire de Fabius Rullianus sur l'armée confédérée des Samnites, des Ombriens et des Étrusques, et par le dévouement du second Décius (295 av. J.-C.).

SÉOGOUN, chef temporel du Japon. *V.* KOUBO.

SÉPARATISTES. On applique spécialement ce nom, 1° en Angleterre à ceux qui s'élevèrent contre l'Église anglicane sous Édouard VI et Élisabeth; ils avaient pour chef Robert Brown; 2° en Allemagne, aux Piétistes, disciples de Spéner; 3° aux États-Unis à ceux des États qui se séparèrent de l'Union en 1861.

SÉPHORA, femme de Moïse. *V.* MOISE.

SÉPHORIS, v. de Palestine, anc. capit. de la Galilée, entre Nazareth et Cana, est la patrie de Joachim et d'Anne, le père et la mère de la Ste Vierge. Hérode Antipas donna à cette ville, par flatterie, le nom de *Diocésarée*. En 353, les Romains contre

qui elle s'était révoltée, la saccagèrent. Relevée au temps des Croisades, elle fut de nouveau dévastée par Saladin après la bataille de Tibériade. C'est auj. le vge de *Sefouri*, qui compte à peine 600 h.

SEPT ANS (Guerre de), guerre européenne qui commença en 1756 et finit en 1763, eut pour cause la jalousie de l'Autriche, qui voyait avec regret s'élever au N. de l'Allemagne une puissance rivale de la sienne, et qui voulait reprendre la Silésie dont la Prusse s'était emparée dès 1740. Cette guerre se divise en deux parties : 1° lutte du roi de Prusse Frédéric II (appuyé par l'Angleterre) contre l'Autriche, la Saxe, la France et la Russie; 2° lutte de l'Angleterre contre la France et l'Espagne (principalement sur mer et aux Indes). Malgré son génie et d'étonnantes victoires, Frédéric y fut souvent battu et réduit aux abois, et en 1762 rien ne pouvait l'empêcher de périr si l'impératrice Élisabeth, son ennemie, n'eût été remplacée sur le trône de Russie par Pierre III, qui soudain se déclara pour la Prusse. Les traités de Paris et de Hubertsbourg (1763) mirent fin à la guerre. Frédéric garda la Silésie; l'Espagne, obligée de céder aux Anglais la Floride et la baie de Pensacola, ne recouvra en échange que Minorque. Les résultats de cette guerre furent surtout désastreux pour la France : elle perdit, avec sa marine, sa suprématie et les dix-neuf vingtièmes de ses possessions aux Indes, ainsi que le Canada; elle laissa l'Angleterre commencer sur les ruines de la puissance du Grand Mogol ce vaste empire que Dupleix et La Bourdonnais avaient voulu donner à la France.

On donne aussi quelquefois le nom de *Guerre de Sept ans* à la guerre de la *Succession d'Autriche*.

SEPTANTE (Version des), traduction grecque de l'Ancien Testament faite sous les auspices du sanhédrin juif d'Égypte, qui se composait de 72 membres (en nombre rond, 70, *septante*). On a longtemps cru, sur l'autorité d'Aristée, qu'elle était l'ouvrage de 70 ou 72 traducteurs, et qu'elle fut faite par l'ordre de Ptolémée II (Philadelphe) : il est à peu près certain au contraire que la traduction du Pentateuque existait antérieurement, au plus tard sous Ptolémée I (Soter), que les autres livres furent traduits successivement, et les derniers sans doute très-tard; qu'enfin les Lagides ne furent pour rien dans cette traduction, qui n'eut d'autre cause que le besoin qu'éprouvaient les Juifs hellénistes d'avoir un texte grec authentique du Pentateuque pour le lire dans leur synagogue. La version des Septante existe encore, mais le texte en est extrêmement fautif; on en a plusieurs éditions remarquables : celle d'Alcala, dans la *Bible polyglotte* de Ximénez (1514-17); celle d'Alde, 1518, in-fol.; celle de Rome ou de Vatican, 1590, in-fol. (faite par ordre de Sixte-Quint); celle de Paris, publiée en 1628 par ordre de l'Assemblée générale du clergé de France. Elle a été reproduite par l'abbé Jager dans la *Bibliothèque grecque* de Didot.

SEPT-CAPS (les) ou BUGARONI, cap de l'Algérie, par 37° lat. N., 4° 8' long. E.

SEPT CHEFS (les), nom donné aux sept princes qui prirent part à la 1re guerre contre Thèbes, guerre entreprise pour rétablir Polynice sur le trône de Thèbes, usurpé par Étéocle (*V.* ÉTÉOCLE). Les sept chefs étaient Polynice, Adraste, Tydée, Amphiaraüs, Hippomédon, Parthénopée, Capanée; ils périrent tous à l'exception d'Adraste; mais ils laissèrent des fils qui, pour les venger, firent à Thèbes une 2e guerre, dite *Guerre des Épigones* (*V.* ce mot). On place ces guerres au XIIIe s. av. J.-C. Nous avons d'Eschyle une tragédie intitulée : *Les Sept chefs devant Thèbes*.

SEPTCHÈNES (LECLERC de), littérateur, fils du 1er commis des finances, était devenu, après des voyages en Angleterre, Hollande, Italie, Suisse, secrétaire du cabinet de Louis XVI. Il m. en 1788, encore jeune. On a de lui un *Essai sur la religion des anciens Grecs*, et la traduction des 3 premiers vol. de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de Gibbon, traduction attribuée aussi à Louis XVI.

SEPT-COMMUNES (les) *Sette-Communi*. On nommait ainsi jadis une petite république d'Italie, dont le territoire, situé au milieu des États vénitiens de Terre Ferme, s'étendait depuis la Brenta et l'Astico jusqu'aux monts de Marostica et de St-Michel, 40000 hab.; ch.-l., Asiago. Les habitants se croient issus des Cimbres taillés en pièces à la bataille de Verceil; c'est bien plutôt une colonie allemande venue dans ce pays au moyen âge à la suite des empereurs. Ils occupent la partie septentr. de la province de Vicence.

SEPT-DORMANTS (les). *V.* DORMANTS.

SEPTEMBRE (Massacres de). Dans les funestes journées des 2, 3, 4 et 5 septembre 1792, une poignée d'assassins (300 env.), inspirés par Marat et dirigés par le ministre de la justice, se transportèrent dans les prisons de Paris, principalement à l'Abbaye, à la Force, aux Bernardins, à Bicêtre, et y massacrèrent tous les prisonniers suspects d'être opposés à la Révolution; on évalue le nombre des victimes à 8 ou 10000; la plupart étaient des nobles et des prêtres; la princesse de Lamballe fut du nombre : sa tête fut promenée dans les rues au bout d'une pique. Ces massacres eurent pour prétexte le bruit d'une vaste conspiration ourdie dans les prisons dans le but de massacrer les femmes et les enfants des patriotes partis pour la frontière et de livrer la France aux Prussiens, déjà maîtres de Longwy. — On nomme *Septembriseurs* ceux qui accomplirent les massacres : après l'exécution ils reçurent un salaire sur les caisses publiques. M. Mortimer Ternaux a écrit l'*Hist. des journées de Septembre*, 1862-3.

SEPTEUIL, vge du dép. de Seine-et-Oise, à 12 k. S. de Mantes, au confluent des rivières de Septeuil et de Vaucouleurs; 1300 hab. Beau château; anc. abbaye de Bénédictines.

SEPT-FONTAINES, nom de 2 anciennes abbayes, l'une dans le diocèse de Langres, à 16 k. N. de Chaumont; l'autre dans le diocèse de Reims, en Thiérache.

SEPT-FONTS, monastère de l'ordre de Cîteaux, dans l'ancien Bourbonnais, à 25 k. S. de Moulins, fut ainsi nommé parce qu'on y trouva sept fontaines lorsqu'il fut établi. L'abbaye fut réformée en 1663.

SEPT-ILES (République des). *V.* IONIENNES (îles).

SEPTIMANIE, partie de la Gaule méridionale que gardèrent les Visigoths après la bataille de Vouillé (507), varia plusieurs fois d'étendue : dans sa plus grande extension, elle était bornée par les Pyrénées, les Cévennes, la Méditerranée, l'Ardèche et le Rhône, et correspondait aux dép. du Gard, de l'Hérault, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. On dérive son nom des sept villes principales qui y étaient comprises : Narbonne, Agde, Béziers, Maguelonne, Carcassonne, Elne, Lodève; d'autres le tirent du mot latin *Septimani*, soldats de la 7e légion, et pensent que ces soldats y avaient formé une colonie au commencement de l'Empire. Quoi qu'il en soit, la Septimanie prit le nom de *Marche de Gothie* quand les Visigoths s'en furent emparés, au Ve s. Elle fut envahie dès 719 par les Sarrasins; ceux-ci en furent chassés par Charles Martel en 732, et définitivement, en 759, par Pepin qui la réunit à l'empire franc. Ce pays forma depuis, sous le nom de *Marche* ou *Duché de Septimanie* ou de *Gothie*, un fief qui relevait directement de la couronne de France : Bernard fut investi de ce duché en 820 par Louis le Débonnaire. Charles le Chauve, auquel le traité de Verdun en donna la suzeraineté, partagea en 864 le duché en deux marquisats, la Marche d'Espagne ou comté de Barcelone, et le Marquisat de Septimanie proprement dit, qui eut Narbonne pour capitale. Devenu héréditaire en 878 dans la maison d'Auvergne, il passa en 918 à celle de Toulouse, à qui il resta sous le nom de *duché de Narbonne*, jusqu'au traité de Meaux (1229), qui en abandonna la plus grande partie à la couronne.

SEPTIME-SÉVÈRE, *L. Septimius Severus*, empereur romain, natif de Leptis en Afrique, avait été successivement avocat du fisc, sénateur, questeur, consul, et commandait les légions d'Illyrie à la mort

de Pertinax (193). Proclamé par ses soldats en même temps que Didius Julianus, Albinus et Pescennius Niger, il réduisit le premier de ses compétiteurs à renoncer au trône, reconnut le second pour collègue, puis marcha contre le troisième, le vainquit à Issus, à Nicée, et acheva de ruiner son parti par la prise de Byzance (196). Cessant alors de ménager Albinus, il le força de prendre les armes, l'atteignit en Gaule, le battit et le fit périr près de Lyon (197), et détruisit cette ville qui lui avait résisté. Appelé en Mésopotamie par les incursions des Parthes, il les défit à plusieurs reprises et prit Babylone, Séleucie, Ctésiphon (199-202). Son retour à Rome (203) fut l'occasion de l'érection d'un arc-de-triomphe que l'on y voit encore et qui porte son nom. Il y fit reconnaître pour son successeur son fils Caracalla, et confia le gouvernement à Plautien, qui ne tarda pas à conspirer contre lui et fut mis à mort (204). Il fit en 208 une expédition en Bretagne dans le but de repousser les peuplades calédoniennes du Nord, et ferma par un mur l'isthme qui s'étend entre le golfe de Forth (*Bodotria æstuarium*) et l'embouch. de la Clyde (*Glota*); ce mur, beaucoup plus au N. que celui d'Adrien, est connu sous le nom de *Mur de Sévère*. Il mourut 3 ans après, en 211, à *Eboracum* (York), laissant l'empire indivis à ses deux fils Caracalla et Géta. Septime-Sévère était un habile militaire, mais c'était un prince dur et cruel : après la défaite d'Albinus, il poursuivit avec acharnement les partisans de ce prince, et remplit de proscriptions l'Italie et la Gaule; il ordonna en 201 une persécution contre les chrétiens. Cependant, il favorisa les lettres et les sciences : c'est sous son règne que fleurirent les célèbres jurisconsultes Papinien, Paul et Ulpien.

SEPTIMIUS SERENUS (A.), poète latin, contemporain de Domitien, naquit à Leptis, et vint de bonne heure à Rome. Il a décrit les travaux et les plaisirs de la campagne dans ses *Opuscula ruralia*, dont il ne reste que quelques vers (dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf et dans la collection Lemaire). On lui attribue la *Copa* et *Moretum*, qui sont le plus souvent compris dans les œuvres de Virgile.

SEPTIMULEIUS (L.), d'abord partisan fougueux de C. Gracchus, se laissa gagner par le consul Opimius, prit part au meurtre de son ancien ami, promena sa tête dans les rues de Rome au haut d'une pique, puis la remplit de plomb fondu pour en augmenter le poids, parce qu'elle devait être payée au meurtrier son poids d'or.

SEPTMONCEL, bourg du dép. du Jura, à 15 kil. E. de St-Claude; 1500 hab. Tabletterie, ouvrages au tour, pierres fines fausses; bons fromages. Près de là est un écho remarquable.

SEPULCRE (Église du ST-), église de Jérusalem bâtie sur l'emplacement même où fut enseveli Jésus-Christ et dans laquelle on conserve son sépulcre.

SÉPULCRE (Chanoines du ST-), chanoines réguliers institués par Godefroy de Bouillon en 1099 pour desservir à Jérusalem l'église du Saint-Sépulcre; ils se répandirent dans la suite par toute l'Europe. Innocent VIII les supprima en 1484. En 1492, Alexandre VI les remplaça par l'ordre militaire des *Chevaliers du St-Sépulcre*, ordre que Paul V réunit à celui de St-Jean de Jérusalem.

SEPULVEDA, *Confluentes*, v. d'Espagne (Castille), sur le Duranton, à 44 kil. N. E. de Ségovie; 1800 h. Antiquités romaines.—Ville très-ancienne. Fernand Gonzalès l'enleva aux Maures en 913. Ils la reprirent en 984; mais don Sanche de Castille la reprit en 1013.

SEPULVEDA (J. GINEZ de), le *Tite-Live espagnol*, né vers 1490 près de Cordoue, m. en 1572, alla compléter ses études à Bologne, s'attacha successivement aux cardinaux Cajetan et Quinonez, devint chapelain et historiographe de Charles-Quint (1536), puis instituteur de l'infant don Philippe. Ses *OEuvres* (dont la meilleure édition est celle de Madrid, 1780, 4 vol. in-4, donnée par l'Académie espagnole) comprennent l'*Histoire de Charles-Quint*, le commencement de l'*Hist. de Philippe II*, l'*Hist. de la guerre des Indes*, des *Lettres*, des *Opuscules*, des traductions de divers traités d'Aristote. Sépulveda eut avec l'évêque de Chiapa, Barth. de Las Casas, une dispute célèbre dans laquelle il soutint contre l'apôtre de la philanthropie le droit qu'avaient les Espagnols de porter la guerre et la dévastation en Amérique. Ses arguments sont développés dans le dialogue : *Democrates secundus, seu De justis belli causis* (resté manuscrit).

SEQUANA, nom latin de la *Seine*.

SÉQUANAIS, SÉQUANES ou **SÉQUANIENS**, *Sequani*, peuple de la Gaule Celtique, habitait sur la r. dr. de la Saône, entre les sources de la Seine (*Sequana*), d'où il tirait son nom, et les Éduens à l'O., le Jura à l'E., la Province romaine au S., les Lingons au N., occupant la Franche-Comté, la partie de la Suisse à l'O. du Rhin et l'E. de la Bourgogne. Leur pays, arrosé par la Saône et le Doubs, était l'un des plus fertiles de la Gaule. Leurs villes principales étaient *Vesontio* (Besançon), *Magetobria* (Mogitebroie), *Segobodium* (Seveux), *Luxovium* (Luxeuil). Ennemis mortels des Éduens, les Séquanes appelèrent contre eux Arioviste, roi des Suèves, puis contre celui-ci, César, à qui ils donnèrent ainsi prétexte de se mêler des affaires de la Gaule. Après la conquête, ils furent rangés par les Romains dans la province appelée de leur nom *Maxima Sequanorum*.

SÉQUANAISE (GRANDE-), *Maxima Sequanorum*, prov. de la Gaule romaine, à l'E., entre la Germanie 1re et la Belgique 1re au N., la Lyonnaise 1re à l'O., la Lyonnaise 1re, la Viennoise et les Alpes Grées au S., la Rhétie et la Vindélicie à l'E.; ch.-l. Vesontio. Limitée au N. par les Vosges, à l'O. par la Saône, au N. E. par le Rhin, elle était sillonnée par le Jura et renfermait le lac Léman. Elle répond à la Franche-Comté et à la plus grande partie de la Suisse actuelle.

SERADJ-ED-DAULAH (Mirz-Mahmoud-Khan), fils adoptif d'Allah-Werdy-Khan, prince du Bengale, succéda à son père en 1756, se montra lâche, féroce et débauché pendant la courte durée de son règne, prit Calcutta aux Anglais, mais perdit bientôt cette ville (1757), et signa la paix. Attaqué de nouveau la même année, il fut vaincu à la bat. de Plassey, et périt à 22 ans. Avec lui finit l'indépendance du Bengale.

SÉRAI, c.-à-d. *palais*. *V.* le nom qui accompagne.

SERAIN (le), riv. de France, naît près de Montbard (Côte-d'Or), coule au N. O., baigne Précy-sous-Thil, entre dans le dép. de l'Yonne, arrose l'*Ile-sur-Serain*, Châblis, Ligny-le-Château, et tombe dans l'Yonne à Bonnard, près de Joigny. Cours, 120 k.

SERAING, bg de Belgique, sur la Meuse, à 6 k. S. O. de Liége; 6000 hab. Anc. château des évêques de Liége. Forges, fonderies, lamineries, affineries : c'est un des plus grands établissements métallurgiques de l'Europe. Aux env., riches houillères.

SERAMPOUR, v. de l'Inde anglaise (Bengale), sur l'Hougly, à 22 kil. N. de Calcuta; 12 000 h. Jolie église chrétienne; collége de missionnaires, imprimerie : il s'y publie un journal intitulé : l'*Ami de l'Inde*. Commerce avec la Chine et l'Europe. — Serampour fut occupée par les Danois dès 1676. Elle fut vendue aux Anglais en 1845 avec Tranquebar.

SERAN DE LA TOUR (l'abbé), littérateur du XVIIIe s., est auteur de plusieurs compilations historiques estimées : *Histoire de Scipion l'Africain*, avec les observations de Folard sur la bataille de Zama, Paris, 1738; —*Hist. d'Épaminondas*, 1739; —*de Philippe, roi de Macédoine*, 1740; —*de Catilina*, 1449; —*de Mouley-Mahamet, fils de Mouley-Ismaël, roi de Maroc*, 1749; — *du Tribunat de Rome*, 1774. On a en outre de lui : les *Amusements de la raison*, 1747, l'*Art de sentir et de juger en matière de goût*, 1762.

SÉRAPÉUM, temple de Sérapis. On connaît surtout sous ce nom un temple d'Alexandrie, situé dans le Bruchium, près du Muséum, et construit par Ptolémée I. Il renfermait une célèbre bibliothèque que les Lagides se plurent à enrichir, mais que des Chrétiens

fanatiques, excités par le patriarche Théophile et encouragés par un édit de Théodose, pillèrent en 391. Omar en acheva la destruction en 642. — La plupart des grandes villes avaient leur *Sérapéum*. Il y en avait à Memphis, à Athènes, à Rome, à Pouzzoles, etc. : il reste de belles ruines de ce dernier, sur le bord de la mer. M. Mariette a retrouvé en 1850 celui de Memphis et y a découvert des trésors archéologiques, notamment les tombes des Apis; il a donné la description de cet admirable monument en 1857.

SÉRAPHINS (de l'hébreu *saraph*, enflammer), anges du 1er ordre, sont représentés par Isaïe avec 6 ailes, et placés autour du trône de l'Éternel.

SÉRAPHINS (Ordre des), ordre de chevalerie établi en Suède en 1334, par Magnus II, renouvelé en 1748. C'est l'ordre le plus élevé de la Suède. L'insigne porte au milieu les lettres I H S (*Jesus hominum Salvator*), avec une croix, et entre les branches de la croix des têtes de séraphins avec leurs ailes.

SÉRAPHIQUE (Ordre) : ce sont les Franciscains.

SÉRAPION, temple de Sérapis. *V.* SERAPEUM.

SÉRAPION (S.), évêque de Themnis en Égypte, fut un des plus zélés adversaires des Ariens, assista au concile de Sardique (347), et fut exilé par l'empereur Constance avec les autres prélats catholiques. On a de lui, outre quelques *Lettres*, un traité contre les Manichéens. On le fête le 21 mars.

SÉRAPIS, dieu égyptien, célèbre surtout sous la domination des Lagides, et dont le culte passa à Rome au Ier s. av. J.-C., était le dieu principal de l'*Amenti* (ou enfer), et probablement n'était qu'Osiris aux enfers. Du reste, ses attributions sont peu déterminées : ses adorateurs voyaient en lui le Dieu suprême, celui qui ressuscite, qui donne la vie et la santé. Sérapis était le dieu égyptien le plus connu en Grèce et à Rome; on l'identifiait à Pluton, à Esculape, à Jupiter : il avait des prêtres, des temples (*V.* SERAPEUM), des sacrifices. On faisait des pèlerinages en son honneur; on racontait d'innombrables miracles qu'il avait opérés. Presque toutes ses statues appartiennent à l'art grec : elles le représentent enveloppé de longs tissus, entouré de serpents, avec le *modius* (ou boisseau) sur la tête, l'air grave, noble et pensif; il est accompagné d'Esculape ou d'Hygie. Il a souvent des étoiles à sa droite ou à sa gauche.

SÉRASKIER, officier militaire turc chargé du commandement en chef de l'armée pour une campagne. Ce même titre est donné aux pachas qui commandent les troupes d'une province.

SERASSI (P. Ant.), né à Bergame en 1701, m. en 1791, professa les belles-lettres dans sa ville natale, puis fut secrétaire de plusieurs cardinaux à Rome, réunit de vastes matériaux pour une histoire littéraire, et laissa (en italien) les *Vies du Tasse* et de *Bernardo Tasso*, père du poëte, d'*Ange Politien*, de *Dante*, de *Bembo*, de *Pétrarque*, etc.

SERAVEZZA, bg de Toscane (Pise), à 80 k. O. N. O. de Florence. Carrières de marbre blanc pour la statuaire; riche mine de mercure découv. en 1841.

SERBELLONI (Gab.), général italien, né en 1508 à Milan, d'une famille originaire de France, m. en 1580, entra dans l'ordre de Malte, où il fut nommé prieur de Hongrie, défendit héroïquement Strigonie contre les Turcs (1543), passa au service de Charles-Quint (1546), puis du pape Pie IV (1560), prit Ascoli (1560), rebâtit Civita-Vecchia et fortifia la cité Léonine pour mettre Rome à couvert des insultes des Turcs; reprit du service en Espagne en 1565, entra diverses villes du roy. de Naples (1565), soumit les Brabançons révoltés (1567), eut part à l'expédition maritime contre les Turcs que couronna la victoire de Lépante (1571), fut nommé vice-roi de Sicile, défendit Tunis avec intrépidité, fut pris par les Turcs, mais bientôt racheté, et fit, lorsqu'il fut redevenu libre, les campagnes de 1577 et 78 en Flandre.

SERBES ou **SORABES**, peuple slave, qui a donné son nom à la Servie. *V.* SERVIE.

SEREIN (le), riv. de France. *V.* SERAIN.

SERENUS. *V.* SAMONICUS et SEPTIMIUS.

SÈRES, *Seres*, nom donné par les Romains et les Grecs aux peuples les plus éloignés à l'E. qu'ils connussent : on a pris leur pays tantôt pour le Népal (dans l'Inde septentr.), tantôt pour le roy. de Siam ou pour la Chine. C'est de leur nom que dérive le nom latin de la soie, *sericum*.

SÉRÈS, *Serræ*, *Sintice*, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans une plaine de même nom qu'arrose le Kara-Sou, à 70 kil. N. E. de Salonique. On y comptait jadis 30000 hab.; mais l'insalubrité de l'air en a chassé la moitié. Résidence d'un pacha, archevêché grec. Belles mosquées. Culture et grand commerce de coton et de tabac.

SÉRETH, *Ordessus* ou *Ararus*, riv. qui naît en Galicie, arrose dans ce pays une ville de Séreth (20 000 h.), puis entre en Moldavie, coule au S. E., reçoit la Soutchava, la Moldava, le Bistritz, le Trotus, et tombe dans le Danube, par la rive g., entre Brahilov et Galatz, après un cours d'env. 500 kil.

SERFO, île de la Méditerranée. *V.* SERIPHE.

SERFS (de *servus*, esclave), nom donné pendant le moyen âge aux hommes qui, sans être complétement en état d'esclavage, étaient astreints à cultiver une terre déterminée sans pouvoir la quitter et sous condition d'une redevance. Ils étaient dits attachés à la glèbe (*addicti*, *adscripti glebæ*), et on les vendait avec la terre. L'émancipation des serfs fut favorisée par l'affranchissement des communes et par les croisades, qui obligèrent les seigneurs à vendre la liberté à leurs vassaux pour fournir aux frais de leurs pieuses expéditions. Cependant, il y avait encore quelques serfs en France sous Louis XVI, notamment dans les fiefs ecclésiastiques (*V.* ST-CLAUDE). Ce prince ordonna dès 1779 la suppression du servage dans tous les domaines royaux; enfin un décret de l'Assemblée constituante du 27 juin 1792 l'abolit définitivement.—L'état de servage existe encore en Pologne et en Russie sur une grande partie des terres; mais il tend de plus en plus à disparaître.

SERGE (S.), *Sergius*, anachorète russe, né en 1315 à Rostov, m. en 1393, est un des protecteurs de la Russie.—L'Église catholique honore le 7 octobre un autre S. Serge, martyr en Syrie au IIIe ou IVe s

SERGENT, officier militaire ou civil. *V.* ce mo dans notre *Diction. universel des Sciences*.

SERGINES, ch.-l. de c. (Yonne), à 20 kil. N. de Sens; 1317 hab. Vins, serges.

SERGIPE-DO-REY, dite aussi *Cidade-de-San-Cristovao*, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. de même nom, sur une hauteur, à 12 kil. de l'Atlantique; 10 000 h. Commerce en sucre, rhum, coton.— La prov. de Sergipe, entre celles de Pernambouc, de Bahia et l'Atlantique, a 368 kil. sur 136, et env. 200 000 hab. Sa surface est montueuse; à l'E. sont de vastes forêts, à l'O. des terres ingrates. Elle n'a point de port : aussi le commerce et la civilisation y sont-ils encore dans l'enfance. La conquête de ce pays date de 1590, mais il ne fut colonisé qu'un siècle après.

SERGIUS (les), famille de l'anc. Rome qui prétendait descendre de Sergeste, compagnon d'Énée, forma deux branches illustres : les Fidénas et les Silus. De la 1re sortirent un grand nombre de tribuns militaires; à la 2e appartenait Catilina.

SERGIUS PAULUS, proconsul romain et gouverneur de l'île de Cypre, fut converti par S. Paul. En mémoire de cette conversion, l'apôtre, qui s'appelait auparavant Saul, prit le nom de Paul.

SERGIUS I, pape de 687 à 701, natif de Palerme, resta 7 ans absent de Rome à cause des persécutions dirigées contre lui, ramena le patriarche d'Arménie à la foi catholique, répara plusieurs églises, éleva un tombeau à S. Léon dans la basilique de S. Pierre et institua les processions de l'Assomption et de la Présentation. — II, pape de 844 à 847, natif de Rome, fut élu sans l'autorisation de l'emp. Lothaire I, qui contesta son élection; mais elle fut confirmée dans une assemblée d'évêques. Pour apaiser l'empereur,

Sergius consentit à sacrer roi des Lombards Louis, fils de ce prince. Sous son règne, les Arabes pillèrent les environs de Rome. — III, pape de 904 à 911, Romain de naissance, fut porté sur le trône pontifical par les intrigues de Marozie : élu une 1re fois en 898 en concurrence avec Jean IX, il eut le dessous dans la lutte provoquée par cette élection et s'enfuit en Toscane; mais, en 904, sa faction le ramena en triomphe. Il se prononça contre la mémoire de Formose. Selon Luitprand, Sergius III aurait déshonoré la papauté par ses vices et aurait eu un commerce criminel avec Théodora; Flodoard fait au contraire l'éloge de ce pape. — IV, pape de 1009 à 1012, se nommait d'abord Pietro *Bocca di Porco* (*groin de porc*), et changea son nom en arrivant au St-Siége.

SERIEYS (Ant.), compilateur, né en 1755 à Pont-de-Cyran (Aveyron), m. en 1819, remplit plusieurs emplois dans l'enseignement et fut censeur des études aux lycée de Douai et de Cahors. On a de lui : les *Décades républicaines* ou *Histoire de la République française*, 1795; *Mémoires pour servir à l'histoire secrète de la Révolution*, 1798; *Anecdotes inédites de la fin du* XVIIIe *siècle*, 1801; *Dictionnaire de l'Écriture Sainte*, 1804; *Bibliothèque académique* ou *Choix de mémoires des académies françaises et étrangères*, 1810-1811; *Vie de Joachim Murat; — de Fouché, — de Carnot*, 1816; *Hist. de Marie-Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles*, 1816. Il a en outre publié des *Lettres inédites de la marquise Duchâtelet*, et la *Correspondance de l'abbé Galiani*.

SERINAGOR. *V.* SIRINAGOR.

SERINGAPATAM ou SRI-RANGA-PATANA (c.-à-d. *Ville de Vichnou*), v. forte de l'Inde anglaise (Madras), dans le Maïssour, à 430 k. O. S. O. de Madras, dans une île du Kavery; env. 30000 h. Beau palais d'Haïder-Ali (auj. en ruines), temple de Sri-Ranga ou Vichnou, plusieurs mosquées, dont une remarquable; arsenal, fonderie de canons. Aux env., superbe mausolée d'Haïder. — Seringapatam était la capitale de l'empire de Maïssour depuis 1610; sous Haïder et Tippou-Saïb, son fils, elle jouit d'une haute prospérité. On y comptait alors 150000 hab. Tippou-Saïb, assiégé dans cette ville par les Anglais en 1792, fut contraint de signer une paix qui lui enlevait la moitié de ses États. La guerre ayant éclaté de nouveau, Seringapatam fut prise en 1799 par le général Harris, et Tippou périt en la défendant.

SÉRIO (le), riv. de Lombardie, naît dans les Alpes, passe près de Bergame et à Crema, tombe dans l'Adda, r. g., à Montodine : cours, 110 k. Elle donna son nom à un dép. du roy. d'Italie, qui avait pour ch.-l. Bergame.

SERIPHOS, auj. *Serfo*, île de l'Archipel, une des Cyclades, entre Siphnos et Cythnos, a 50 k. de tour. C'est là, suivant la Fable, que s'arrêta le coffre où étaient renfermés Danaé et son fils Persée. C'est une île couverte de rochers et stérile : la pauvreté de ses habitants était passée en proverbe. Seriphos fut, avec Mélos et Siphnos, la seule île de ces parages qui refusa le tribut lors de l'invasion des Perses. Sous les Romains, elle devint un lieu d'exil. Après avoir appartenu aux Grecs, aux Francs et aux Turcs, elle fait auj. partie du roy. de Grèce, et est comprise dans le nôme des Cyclades; on n'y compte guère que 1000 h.

SÉRIQUE, c.-à-d. *pays des Sères*. *V.* SÈRES.

SERLIO (Séb.), architecte, né en 1475 à Bologne, m. en 1552, voyagea dans les États de Venise, puis en Dalmatie, et fut attiré en France par François I, qui le nomma architecte de Fontainebleau et surintendant des bâtiments de la couronne. On cite comme étant de lui, au palais de Fontainebleau, la grande cour sur la pièce d'eau. Ses *OEuvres* complètes ont été publiées à Venise, 1584 (en ital., avec trad. lat.).

SERMAIZE, bg du dép. de la Marne, sur la Saulx et le chemin de fer de Strasbourg, à 26 kil. N. E. de Vitry-le-François, 2800 hab. Source ferrugineuse.

SERMANO, ch.-l. de cant. (Corse), à 10 k. de Corte; 286 hab.

SERMENRAÏ, v. de la Turquie d'Asie (Irak-Araby), sur le Tigre, à 50 k. de Bagdad, par 72° 30' long. E. et 34° lat. N., fut bâtie en 842 par le calife Motassem. C'est là que naquirent les derniers imams. C'est aussi de là, selon les Chyites, que doit sortir le Mahdi.

SERMENT DU JEU DE PAUME. *V.* JEU DE PAUME.

SERMIONE, *Sirmio*, bg de Lombardie, sur une presqu'île du lac de Garda, à 10 kil. N. E. de Lonato. Port, château fort. Patrie de Catulle.

SERMONETTA, *Sulmo*, bg des États de l'Église, sur un rocher escarpé, à 30 kil. E. S. E. de Frosinone; 2000 h. Titre de duché.

SERNIN (S.). *V.* SATURNIN.

SEROUX D'AGINCOURT. *V.* AGINCOURT.

SERPENTAIRE (le), constellation boréale. *V.* cet art. dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

SERPENTS (les), tribu indigène des États-Unis (Missouri), fait partie des Indiens que les Anglais appellent *Têtes-Plates*. Ils sont surtout ichthyophages.

SERPENTS (Ile des) ou FIDONISI, l'anc. *Leuce*, île de la mer Noire, en face des bouches du Danube, n'est qu'un rocher aride, qu'habitent quelques pêcheurs; mais a quelque importance au point de vue militaire. Phare. Le traité de Paris, de 1856, en a assuré la propriété à la Turquie. *V.* LEUCE.

SERRA, ch.-l. de c. (Corse), dans l'arr. de Sartène; 629 h.— SERRA CAPRIOLA, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Capitanate), à 22 k. N. O. de San-Severo, 5000 h. — Fondée en 1090. Titre de duché.

SERRA CAPRIOLA (Ant. MARESCA DONNORSO, duc de), diplomate, né à Naples en 1750, m. en 1822, fut ambassadeur du roi des Deux-Siciles en Russie (1782-1806), obtint la confiance de Catherine II, de Paul I et d'Alexandre I, agit de tout son pouvoir contre la France, fut, tant que Murat régna sur Naples, le chef d'un cabinet occulte qui épiait toutes les occasions de lui nuire, parla un des premiers, au congrès de Vienne, en faveur de la restauration des Bourbons à Naples, et fut, après leur rétablissement, nommé de nouveau ambassadeur à St-Pétersbourg.

SERRAGGIO, ch.-l. de cant. (Corse), à 5 kil. de Corte; 1099 hab.

SERRANUS. *V.* CINCINNATUS et SERRES (J. de).

SERRAVALLE, v. de Vénétie, à 46 kil. N. de Trévise; 5600 h. Palais, collége militaire (établi en 1855). Draps, soieries, lainages, vin, miel, etc.

SERRE (Hercule, comte de), homme d'État, né en 1777 à Pagny près de Pont-à-Mousson (Meurthe), m. en 1822, servit dans l'armée de Condé, rentra en 1802, se fit avocat à Metz, devint sous l'Empire procureur impérial à Hambourg, se prononça contre Napoléon aux Cent-Jours et alla rejoindre Louis XVIII à Gand, fit partie de la Chambre de 1815, s'y opposa aux réactions, en fut élu président en 1817, fut ministre de la justice dans les ministères Decaze et Richelieu, puis ambassadeur à Naples. De Serre se fit remarquer aux affaires par ses idées libérales et à la tribune par son éloquence.

SERRES, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), sur le Buech, à 36 k. S. O. de Gap; 1025 h. Pépinière de mûriers.

SERRES (Jean de), *Serranus*, savant calviniste, né en 1540 à Villeneuve-de-Berg, était pasteur évangélique. Échappé au massacre de la St-Barthélemy, il se retira à Lausanne, où il traduisit Platon en latin; cette traduction, justement estimée, parut à Paris en 1578, in-fol. Rentré en France peu après, il devint ministre à Nîmes en 1582, jouit de la confiance de Henri IV, qui le nomma historiographe de France et fut employé par ce prince, soit en France, soit à l'étranger, pour les affaires des Protestants. Il tenta, mais inutilement, de rapprocher les différentes communions. Il mourut empoisonné, à ce qu'on croit, en 1598. On a de lui : *De fide catholica; De statu religionis et reipublicæ in Francia; Mémoires de la 3e guerre civile et des derniers troubles de France sous Charles IX; Recueil des choses mémorables advenues sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, et un *Inventaire de l'Histoire de France*, 1597, souvent réimprimé avec des continuations.

SERRES (Olivier de), agronome, frère aîné du préc., né en 1539 à Villeneuve-de-Berg, m. en 1619, peut être considéré comme le *Père de l'agriculture* en France. Appelé par Henri IV à Paris, il introduisit diverses améliorations dans les domaines du roi, planta 15000 mûriers blancs dans le jardin des Tuileries et naturalisa en France l'industrie de la soie. On lui doit : *Traité de la cueillette de la soie*, 1599; *Seconde richesse du mûrier blanc*, 1603; enfin le *Théâtre d'agriculture et ménage des champs*, 1604, 2 v. in-4, ouvrage précieux, qui contient le fruit de 40 années d'études et d'expérience, et qui obtint un succès universel. Il en a été fait de nombreuses éditions: on remarque celle de Bosc, 1804. En 1861, Villeneuve-de-Berg a élevé un monument à Olivier de Serres.

SERRES (Marcel de), professeur de minéralogie à la Faculté de Montpellier, né en 1783, m. en 1862, s'est attaché à concilier les découvertes de la science avec la révélation et dans ce but a publié : *Cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques*, 1838. On a en outre de lui un *Voyage dans le Tyrol*, 1811, un *Voyage en Autriche*, 1814, un *Manuel de Paléontologie* (dans la collection Roret), 1846, et un *Traité des roches simples et composées*, 1863.

SERRIÈRES, ch.-l. de c. (Ardèche), sur la r. dr. du Rhône, à 32 kil. N. de Tournon; 1739 h. Pont suspendu sur le Rhône. Bois de charpente, vins.

SERT, v. de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 100 k. N. E. de Nisibin; 3000 hab. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'anc *Tigranocerte*.

SERTORIUS (Q.), général romain, né vers 121 av. J.-C. à Nursie dans la Sabine, parut d'abord au barreau, puis fut questeur de Marius dans les Gaules, et perdit un œil dans un combat livré aux Cimbres. Lors des guerres civiles, il se déclara pour Marius (87 av. J.-C.), et rentra dans Rome avec lui. Il fut le seul des vainqueurs qui n'ensanglanta pas son triomphe; il quitta l'Italie quand Sylla en fut resté maître (84), gagna l'Espagne, province qui lui avait été assignée au sortir de sa préture, s'y rendit indépendant, réunit à son parti les peuples de la Péninsule, surtout les Lusitaniens (80), y joignit la Gaule Romaine, soutint la guerre avec succès contre Métellus et Pompée, battit le 1er à Italica (76), le 2e à Laurone (77) et à Sucro (76), mais éprouva un échec à Ségontie (75), traita alors avec Mithridate, qui lui envoya de l'argent et des vaisseaux, mais fut assassiné au milieu de ses succès par Perpenna, un de ses lieutenants (73). Ce général avait établi dans son armée un simulacre de la république romaine (sénat, consuls, etc.), ce qui lui fait dire, dans la tragédie de Corneille :

Rome n'est plus dans Rome : elle est toute où je suis.

Il inspirait à ses soldats une confiance aveugle : il leur avait persuadé qu'il était en commerce avec les dieux, qui lui donnaient des avis par l'entremise d'une biche blanche, dont il se faisait suivre partout. Sa *Vie* a été écrite par Plutarque. Corneille a mis sur la scène la mort de *Sertorius*.

SÉRULLAS (George), chimiste, né en 1774 à Poncin (Ain), m. en 1832, était à 22 ans pharmacien-major dans les armées de la République. Nommé en 1814 pharmacien en chef et professeur de chimie à l'hôpital militaire de Metz, il fut bientôt appelé au Val-de-Grâce. Il fut admis en 1829 à l'Académie des sciences. Sérullas a rendu de grands services à la chimie: il a créé les iodures de carbone et de cyanogène, les bromures et chlorures de cyanogène et l'éther bromhydrique; a isolé l'acide cyanique, montré que l'acide iodique fait reconnaître dans un liquide les plus petites quantités de morphine; signalé l'acide perchlorique comme un agent précieux pour séparer la potasse de la soude; fait connaître le bromure de silicium, le bromhydrate d'hydrogène phosphoré, etc.

SÉRURIER (Jaume Matthieu Philibert), maréchal de France, né en 1742 à Laon, d'une famille bourgeoise, m. en 1819, était fils d'un ancien officier du roi. Il reçut à 12 ans un brevet de lieutenant, fit sous Louis XV les campagnes de Hanovre, de Portugal, de Corse, et se trouvait major en 1789. Ayant adopté les idées nouvelles, il obtint sous la République un avancement rapide, devint général de division en 1795, se signala à l'armée des Alpes sous Kellermann et à l'armée d'Italie sous Bonaparte (1796), contribua surtout à la victoire de Mondovi, dirigea en 1797 le blocus de Mantoue et força bientôt la place à se rendre. Moins heureux sous Schérer, il fut fait prisonnier après la défaite de Cassano (1799). Redevenu libre, il seconda Bonaparte au 18 brumaire; il reçut le bâton de maréchal dès la création de l'Empire (1804); il fut en outre nommé comte, sénateur et gouverneur des Invalides. En 1814, voulant épargner à la France l'humiliation de se voir enlever les drapeaux conquis, il les fit brûler dans la cour de l'Hôtel. Louis XVIII l'avait maintenu dans ses fonctions et l'avait fait pair de France; mais, s'étant rallié à l'Empereur pendant les Cent-Jours, il perdit le gouvernement des Invalides et la pairie. Il passa ses dernières années dans la retraite. La ville de Laon lui a élevé une statue (1863).

SERVAIS (S.), évêque de Tongres au IVe s., m. en 384, assista en 346 au concile de Cologne, en 347 à celui de Sardique, et soutint la foi de Nicée au concile de Rimini (359). On l'hon. le 13 mai.

SERVAN (Jos. Mich. Ant.), magistrat, né en 1727 à Romans, m. en 1807, étudia à Paris, où il se lia avec les philosophes, devint à 27 ans avocat général à Grenoble, publia en 1766 un *Discours sur la justice criminelle*, où il proposait, dans un langage éloquent, d'utiles réformes, et excita pendant quelque temps un enthousiasme universel. Il augmenta sa réputation en portant la parole, en 1767, pour une femme protestante dont on voulait déclarer le mariage nul à cause de sa religion. N'ayant pu faire adopter, dans une autre affaire, des conclusions qui lui semblaient dictées par la justice, il donna sa démission. Il consacra le reste de sa vie à des écrits d'utilité publique. Nommé par deux bailliages aux États généraux de 1789, il s'excusa sur l'état de sa santé. Il a publié des *Réflexions sur les Confessions de J. J. Rousseau*, et un *Essai sur la formation des assemblées nationales, provinciales et municipales*, 1789. Portets a publié ses *Œuvres choisies*, 1822-25, 3 vol. in-8, et un *Choix d'œuvres inédites*, 1825. — Joseph Servan, son frère, 1741-1808, suivit la carrière militaire, adopta les principes de la Révolution, fut ministre de la guerre dans le ministère girondin, en 1792, déplut par son exagération à Louis XVI, qui le révoqua, fut rétabli après le 10 août, mais se vit bientôt forcé de se démettre parce que le parti révolutionnaire le trouvait trop modéré. Il passa au commandement de l'armée des Pyrénées occidentales, qu'il fut obligé de quitter pour se défendre contre les accusations de Robespierre. On a de lui une *Hist. des guerres des Gaulois et des Français en Italie depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*, 1805.

SERVANDONI (J. Jérôme), peintre décorateur et architecte, né à Florence en 1695, m. en 1766, a travaillé dans presque toute l'Europe. Il vint en France en 1724, y fut nommé peintre décorateur du roi, ordonnateur des fêtes de la ville, et fut élu en 1737 membre de l'Académie de peinture. Il avait pour la décoration, les fêtes et les bâtiments un génie particulier, plein d'élévation et de noblesse : on ne saurait croire quelle quantité de plans, de dessins, de décorations, de tableaux, de ruines sortirent de sa main. On cite surtout de lui la *Façade de St-Sulpice*. Son nom est resté à une des rues voisines de cette église.

SERVERETTE, ch.-l. de c. (Lozère), à 24 kil. N. E. de Marvéjols, sur la Truyère; 787 hab.

SERVET (Michel), fameux hérétique, né en 1509 à Villanueva en Aragon. Imbu des idées des Réformateurs, il vint de bonne heure en France, se fit recevoir docteur en médecine à Paris, quitta cette ville en 1536, à la suite d'une querelle avec ses confrères, et alla exercer son art à Lyon, puis à Vienne

en Dauphiné, où il fut bien accueilli de l'archevêque, qui ignorait ses dispositions. Adversaire prononcé du dogme de la Trinité, il l'attaqua dans deux écrits publiés clandestinement : *De Trinitatis erroribus*, 1531, *Dialogi de Trinitate*, 1532. Il rédigea en 1553 un livre *De Christianismi restitutione*, où il contestait même la divinité de J.-C. Calvin, qu'il avait consulté, condamna ses opinions et le dénonça à l'archevêque de Vienne. Arrêté aussitôt, il réussit à s'évader, et chercha un refuge à Genève. Loin de le protéger, Calvin l'accusa d'hérésie, et le fit condamner au feu : il fut brûlé vif, le 26 octobre 1555. Servet était un savant distingué : on lui attribue la première idée de la circulation du sang; on lui doit une édition estimée de la *Géographie de Ptolémée*, Lyon, 1535, et une *Bible latine*, avec commentaires, 1542.

SERVIAN, ch.-l. de c. (Hérault), à 11 kil. N. E. de Béziers; 2285 hab. Vieux château. Eau-de-vie.

SERVIE, l'anc. *Mésie-Supérieure*, principauté tributaire de l'empire ottoman, a pour bornes au N. la Hongrie, à l'O. la Bosnie, à l'E. la Bulgarie et la Valachie, au S. l'Albanie et la Roumélie : 55 000 k. c.; env. 1 000 000 d'hab.; capit., Belgrade; autres villes : Kragoujevatch, résidence du prince, Sémendrie, Nissa, Usicza, Novi-Bazar. Hautes mont., surtout au S. Riv. principales : le Danube et la Save au N., la Morava (qui coupe le pays en deux), la Drina, le Timok. Fortes chaleurs, grands vents, grandes pluies en septembre. Sol fertile, mais négligé, friches en grand nombre; peu d'industrie. Beau pays; belles forêts; mines de fer, sel. Le gouvernement est monarchique héréditaire; le chef porte le titre de *prince*, gouverne avec le concours d'une assemblée nationale dite *Skuptchina*. La Porte n'a d'autre droit que de donner l'investiture au souverain, d'entretenir à Belgrade une garnison de 2000 hommes, et de percevoir un tribut. — La Servie a pris son nom des Serbes ou Serviens, peuple de race slave qui habitait d'abord auprès des monts Krapaks, et auquel l'empereur Héraclius permit vers l'an 630 de s'établir dans ces contrées, dépeuplées par les Avares. Jusqu'en 923, elle forma un petit État qui eut ses rois, mais dont l'histoire est peu connue. A cette époque, elle fut soumise par les Bulgares; en 949, elle passa avec les Bulgares eux-mêmes sous la domination des Grecs. En 1039, la partie occidentale recouvra son indépendance, et eut de nouveau des rois, mais elle retomba sous le joug des Grecs en 1105. Enfin en 1151, Tchoudomil, profitant de la faiblesse de l'empire grec, rendit l'indépendance à la Servie, et fonda un puissant empire qui, au XIVe s., sous Étienne Douchan, le plus grand de ses rois, conquit une partie de la Thrace, presque toute la Macédoine et diverses villes de Thessalie et d'Albanie. Mais avec le règne d'Ouroch V commence une époque de décadence, de crimes et d'anarchie, qui amena la conquête du pays : défaits par Amurat I à la bat. de Cassovie (1389), les Serbes furent entièrement soumis par les Turcs en 1459 : Belgrade, qui avait seule échappé à la conquête, fut prise elle-même en 1521. La Servie fut alors divisée par les Turcs en 4 livahs (Belgrade, Sémendrie, Krouchevatch, Novi-Bazar). Au XVIIIe s., elle fut conquise en partie par l'Autriche : le traité de Passarovitz (1718) en avait cédé la portion N. O. à l'empereur Charles VI, mais la paix de Belgrade (1739) rendit le tout à la Porte. Depuis, la Servie tenta plusieurs fois de secouer le joug ottoman. Le célèbre Czerni-George y parvint en 1804, et se fit reconnaître par la Porte *prince de Servie;* il se maintint jusqu'en 1812, époque à laquelle la paix de Bucharest, entre la Turquie et la Russie, restitua la Servie aux Turcs. En 1816, une nouvelle révolte éclata sous Miloch Obrenovitch : la Turquie ne put soumettre ce dernier, et le traité d'Andrinople (1829), entre la Russie et la Turquie, laissa la Servie dans une indépendance presque complète. En 1835, le prince Miloch se vit forcé de donner une constitution libérale à ses sujets. Renversé du trône en 1839, il fut remplacé par son second fils Michel, qui lui-même fut chassé en 1842 par Alexandre, petit-fils de Czerni George. Mais, en 1858, le vieux Miloch fut rappelé, et à sa mort (1860) le gouvernement fut déclaré héréditaire dans sa famille. — Les Serbes suivent pour la plupart le rit grec non uni. Leur langue, qui appartient à la famille slave, est fort expressive; elle se parle en Servie, en Esclavonie, dans une partie de la Dalmatie et de la Croatie et dans quelques districts de la Hongrie. Il existe de forts beaux chants serbes (épiques et lyriques) : ils ont été recueillis par Vouk-Stéfanovitch et depuis traduits en français.

1er *royaume de Servie.*
Chronologie incertaine (630-923).

2e *royaume de Servie.*
Étienne Boislav, 1039
Dabroslav, 1042
Bodin, 1085
Bolcan, 1090-1105

3e *royaume de Servie.*
I. *Dynastie des Neemans.*
Tchoudomil, 1151
Étienne I *Neeman*, 1165
Étienne II Ventchan, 1195
Étienne III Neemanja, 1224
Ladislas, 1230
Étienne IV Ouroch I, 1237
Étienne V Dragoutin Ouroch II, 1272
Étienne VI Miloutin Ouroch III, 1275
Étienne VII Ouroch IV, 1321
Étienne VIII Douchan le Grand, 1333
Ouroch V, 1356

II. *Anarchie.*
Voukachin, 1367
Ouglicha, 1371

III. *Dynastie des Brankovitch.*
Lazare I Brankovitch, 1371
Étienne IX, 1390
George, 1427
Lazare II, 1458
Hélène, 1458-1459

Principauté de Servie.
Czerni George, 1804-1812
Miloch Obrenovitch, 1816
Michel Obrenovitch, 1839
Alexandre Georgevitch, 1842
Miloch, de nouveau, 1858
Michel, de nouveau, 1860

SERVIEN (Abel), diplomate, né à Grenoble en 1593, d'une famille noble et ancienne, m. en 1664. fut successivement conseiller d'État (1618), maître des requêtes (1624), intendant de justice, de police et de finances (1627), ministre de la guerre, surintendant des finances, se distingua dans des affaires importantes et négocia avec l'emp. Ferdinand II le rétablissement de la paix en Italie, mais, contrarié dans ses vues par Richelieu, il se retira dans sa terre de Sablé. Rappelé par Mazarin, il eut part, avec le comte d'Avaux, à la paix de Westphalie (1648). Il était, dans les négociations, hautain et violent : le nonce Chigi l'appelait l'*Ange exterminateur* de la paix. Servien était membre de l'Académie française.

SERVIÈRES, ch.-l. de c. (Corrèze), à 42 kil. S. E. de Tulle; 1293 hab.

SERVILIE, fille de Q. Servilius Cæpio et sœur utérine de Caton d'Utique, épousa Junius Brutus, et fut mère du fameux Marcus Brutus. Elle inspira une vive passion à César, ce qui fit croire que Brutus était le fils de celui-ci.

SERVILIUS, nom de 2 familles romaines, l'une patricienne, à laquelle appartiennent les Priscus, les Cæpio, les Ahala; l'autre plébéienne, d'où sortirent les Casca, les Rullus et les Vatia. Le surnom d'*Ahala* ou *Axilla* (c.-à-d. aisselle) fut donné à quelques membres de la première, à cause d'un défaut naturel. — C. Servilius Structus Ahala, général de la cavalerie sous le dictateur Cincinnatus (438 av. J.-C.), tua dans le forum Sp. Melius qui soulevait le peuple et aspirait à la tyrannie. Il fut exilé pour ce meurtre, mais bientôt rappelé et même élu consul (427).— Cn. Servilius Cæpio, consul en 203 av. J.-C., vainquit Annibal près de Crotone. Il voulait le poursuivre en Afrique, mais fut forcé par ordre du sénat de rester en Italie.—Son petit-fils, Q. Servilius Cæpio, consul l'an 140 av. J.-C., rompit la paix faite en Lusitanie avec Viriathe par Fabius Maximus, et, désespérant de vaincre cet ennemi, le fit assassiner pendant son sommeil. Il n'en demanda pas moins le triomphe. mais cet honneur lui fut refusé. — Un autre Q. Servilius Cæpio, consul en 106 av. J.-C., fut envoyé en Gaule contre les Cimbres et leur reprit Toulouse, mais se

déshonora par le pillage d'un temple de cette ville, dont il s'appropria les trésors. Battu bientôt après par l'ennemi, il fut destitué, jeté en prison, puis exilé. —P. Servilius Vatia Isauricus, préteur l'an 83 av. J.-C., fut envoyé en Cilicie contre les pirates, força les passages du Taurus, pénétra jusqu'en Isaurie, et prit la ville d'*Isaura*, d'où son surnom.

SERVIN (Louis), avocat général au parlement de Paris et conseiller d'État sous Henri III, Henri IV et Louis XIII, montra dans ses fonctions autant de fermeté que d'attachement au roi et se retira à Tours avec les membres royalistes du parlement lors du triomphe des Seize à Paris. En 1626, lorsque Louis XIII fit enregistrer des édits bursaux dans un lit de justice, il fit d'énergiques remontrances qui excitèrent chez le prince une violente colère : cet aspect l'émut au point qu'il se trouva mal et mourut aussitôt. On a de lui des *Plaidoyers*, 1631; *Vindiciæ secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ et Defensio regii status* (en faveur de Henri IV), 1590; *Pro libertate status et reipublicæ Venetorum*, 1606.

SERVITES, dits aussi *Serviteurs de la Vierge*, ordre de religieux qui professent une dévotion toute particulière pour la mère de Dieu. Cet ordre fut fondé à Florence vers 1232, et reçut en 1239 la règle de St-Augustin. Il fut surtout propagé par Philippe Benizzi, qui en fut élu général en 1267. Il fut aboli en France dès 1274. L'ordre subsiste encore en Italie : Doni et Sarpi en faisaient partie. Les Servites portent des manteaux blancs, ce qui les faisait désigner en France sous le nom de *Blancs-Manteaux*.

SERVITUDES DES HÉBREUX. On en compte 6 principales : 1° Sous Chusan, roi de Mésopotamie; elle dura de 1562 à 1554 av. J.-C. et fut terminée par Othoniel; —2° sous Églon, roi des Moabites, de 1514 à 1496; terminée par Ahod;—3° sous Jabin, roi chananéen, de 1416 à 1396; terminée par Débora; — 4° sous les Madianites, de 1356 à 1349; terminée par Gédéon; —5° sous les Ammonites, de 1261 à 1243; terminée par Jephté;—6° sous les Philistins, de 1212 à 1172; terminée par Samson.

SERVIUS TULLIUS, 6° roi de Rome, fils d'une captive (d'où son nom de *Servius*), plut à Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, et, grâce à elle, devint le gendre, puis le successeur de ce prince (578 av. J.-C.). Il fit 20 ans la guerre aux Étrusques, les battit fréquemment, et rentra trois fois dans Rome en triomphe. Il donna une organisation au peuple (*plebs*), le divisa en 30 tribus, et accorda à chacune un tribun, une juridiction particulière et une existence politique distincte de celle des curies; il créa également la division par centuries (basée en grande partie sur la richesse), institua le cens, battit monnaie, assigna des terres aux pauvres, agrandit la ville et fixa son enceinte en l'entourant d'une forte muraille; il se préparait, dit-on, à établir la république lorsqu'il fut assassiné à l'instigation de sa fille Tullie et de son gendre Tarquin le superbe (534).

SERVIUS MAURUS HONORATUS, grammairien du v° s., est connu surtout par un *Commentaire sur Virgile* (Venise, 1475, in-fol.; Paris, Rob. Estienne, 1532, in-fol.; Gœttingue, 1826, édition due à Albert Lion). Il a en outre laissé quelques autres ouvrages de grammaire, entre autres *Ars de centum metris*, publié par Klein, Coblentz, 1824.

SÉSAC ou **SÉSONCHIS**, roi d'Égypte qui régna env. de 980 à 950 av. J.-C., donna asile à Jéroboam, que Salomon voulait tuer, parce qu'il lui avait été prédit qu'il serait roi. Après la mort de Salomon, il envahit le roy. de Juda où régnait Roboam et pilla Jérusalem.

SESIA (la), *Sessites*, riv. de l'Italie septentr., sort du mont Rosa, au S. E., passe à Varasso et à Verceil, et joint le Pô par deux branches, dont la plus occid. est à 11 k. E. de Casal : cours 150 k. Affluents, le Cervo, la Sessera.—De 1801 à 1814 cette riv. a donné son nom à l'un des dép. de l'emp. français, formé de la partie orient. du Piémont; ch.-l., Verceil.

SESONCHIS. *V.* SÉSAC.

SÉSOSTRIS, le plus célèbre des rois de l'Égypte. D'après les récits d'Hérodote et de Diodore, il conquit l'Éthiopie, la Judée, la Syrie, l'Assyrie, la Médie, la Bactriane, les régions caucasiennes jusqu'au Tanaïs, l'Asie-Mineure, les Cyclades, et ne revint en Égypte qu'après neuf ans d'absence, rappelé par la révolte de son frère Armaïs. Il mit le comble à sa gloire par des institutions politiques, des lois, des travaux d'utilité générale, divisa l'Égypte en 36 nomes et la couvrit de superbes monuments, dont un grand nombre subsistent encore. C'est sous Sésostris que l'Égypte atteignit son plus haut point de prospérité matérielle, et que l'art égyptien fit les plus grands pas vers la perfection. Ce roi devint aveugle dans sa vieillesse et se donna la mort après un long règne (66 ans selon les uns, 50 ou seulement 33 ans selon les autres). Diodore et Manéthon, auquels nous devons le plus de renseignements sur Sésostris, sont loin d'être d'accord sur la plupart des faits : aussi l'histoire de ce règne est-elle fort incertaine. On a même nié les vastes conquêtes de Sésostris : mais les monuments égyptiens, où son nom se lit cent fois en toutes lettres, réfutent ces doutes; toutefois, il est croyable qu'on a beaucoup enflé ses conquêtes; presque toutes ces grandes expéditions se réduisent à des invasions passagères. Quelques savants placent l'avénement de Sésostris au XVII° s. av. J.-C. (1643), d'autres au XV° (1491), ou même plus tard (Volney : (1365). Il paraît qu'il y eut plusieurs Sésostris, la plupart conquérants, et c'est sans doute là qu'il faut chercher la cause de tant de contradictions. Ainsi Manéthon donne ce nom à un prince de la XII° dynastie, fils d'Aménophis, tandis qu'Hérodote l'applique à un roi de la XIX° dynastie, fils de Séti ou Séthos, et dont le véritable nom est Ramsès II : ce dernier, qui est celui dont nous avons résumé l'histoire, régnait à la fin du XV° s. et au commencement du XIV°.

SESSA, *Suessa Aurunca*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 38 kil. N. O. de Capoue; 4000 hab. Évêché. Cathédrale qui remplace un temple de Mercure; ruines diverses. Anc. capit. des *Aurunci*; détruite par les Sidicins en 337, relevée et colonisée par les Romains en 314, elle fut très-florissante sous la domination romaine. C'est la patrie du poëte Lucilius. Sessa fut érigée en duché au moyen âge; le titre en fut donné par Ferdinand le Catholique à Gonzalve de Cordoue, dont les descendants l'ont toujours porté depuis.

SESTERCE, monnaie romaine. *V.* ce mot dans notre *Dictionn. univ. des Sciences.*

SESTOS, *Bovalli-Kalessi*, v. de Thrace, sur l'Hellespont et vis-à-vis d'Abydos. Elle fut assiégée par les Grecs après la victoire de Mycale, 478 av. J.-C.

SETH, 3° fils d'Adam et d'Ève, né l'an du monde 130 (4834 av. J.-C.), vécut 912 ans. Il remplaça Abel, dont il eut toutes les vertus; aussi ses descendants sont-ils appelés les *enfants de Dieu*, par opposition aux *enfants des hommes*, descendants de Caïn.

SÉTHOS ou SÉTI, roi d'Égypte, chef de la XIX° dynastie, père de Sésostris, régnait au XV° s. av. J.-C. et fit de grandes conquêtes, qui préparèrent celle de son fils. — Autre roi d'Égypte, était d'abord grand-prêtre de Fta à Memphis. Il occupa le trône des Pharaons vers l'an 713 av. J.-C., pendant la période éthiopienne. Il eut pour adversaire la classe des guerriers qui refusèrent de le défendre contre Sennachérib, roi d'Assyrie. Déjà le conquérant était à Péluse lorsque, au rapport d'Hérodote, Séthos invoqua le dieu dont il était le ministre : aussitôt une foule de rats, s'introduisant de nuit dans le camp des Assyriens, rongèrent toutes les cordes des arcs, et Sennachérib dut se retirer. Une statue de Séthos le représentait tenant un rat à la main, avec cette inscription : « Apprenez par mon exemple à respecter les Dieux. » — Terrasson a fait sous le nom de *Séthos* une espèce de roman politique et moral.

SÉTIF, jadis *Sitifis*, v. de l'Algérie (Constantine), ch.-l. de subdivision militaire à 130 k. S. O. de Con-

stantine et à 82 S. E. de Bougie; 3813 h. Vastes forêts de cèdres aux environs; nombreuses ruines. *Sitifis* était sous les Romains une ville considérable : elle donna son nom à la Mauritanie *Sitifensis*, dont elle était la métropole. Elle fut détruite par les Vandales. Occupée par les Français en 1839, elle a été érigée en commune en 1854.

SETLEDJE ou SUTLEDJE, *Hysudrus*, riv. de l'Inde prend sa source dans le Thibet, aux lacs de Raouan et de Mana-Sarovara (situés à d'énormes hauteurs), puis, coulant au S. O., sépare l'empire anglo-indien de l'anc. royaume de Lahore, reçoit la Beyah (*Hyphasis*), et se joint au Djelem pour aller se jeter dans le sind, après un cours qui dépasse 1200 kil.

SÉTUBAL (pour *St-Ubes*), *Cetobriga*, v. du Portugal (Estramadure), sur la r. dr. et à l'emb. du Sadao, à 35 kil. S. E. de Lisbonne; 15000 hab. Port vaste, fort San-Felipe; église ornée de beaux tableaux. Grand commerce en vins, oranges, sel. Aux env., riches salines et ruines antiques. Sétubal fut détruite en partie par le tremblement de terre de 1755.

SEUDRE (la), riv. de France (Charente-Inf.), naît près de Plassac, dans l'arr. de Jonzac, coule au N. O. et se jette dans l'Atlantique vis-à-vis de l'île d'Oléron, après un cours de 80 kil.

SEU (la) **D'URGEL**. *V.* URGEL.

SEURRE, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), sur la Saône, à 27 kil. E. de Beaune; 2847 hab. Château avec parc. Vinaigre, moutarde; construction de bateaux; commerce de blé, fourrage, etc. Ville ancienne et jadis forte, mais démantelée par Louis XIV à la suite des troubles de la Fronde. Titre de duché-pairie.

SEVANGA, SIVAN ou GOUKTCHA, lac d'Arménie, à 45 k. N. O. d'Érivan. Il a 65 k. sur 22 de large, et s'écoule, au N. O., dans l'Aras par le Zenghi.

SÉVASTOPOL. *V.* SÉBASTOPOL.

SEVELINGES (Ch. de), littérateur, né en 1767 à Amiens, m. en 1832, émigra, fit partie de l'armée de Condé, rentra en France en 1802, et ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Il a traduit de l'allemand le *Werther* de Gœthe, *Alfred* et les *Soirées allemandes*; de l'italien, l'*Histoire de la guerre de l'indépendance américaine*, de Botta, et a publié les *Mémoires* et la *Correspondance secrète du cardinal Dubois*, 1814, ainsi que les *Mém. de la maison de Condé*, 1820. Il a donné lui-même quelques contes et nouvelles, et a fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

SEVER (S.), évêque d'Avranches au VIe s., fonda en 560 une abbaye de Bénédictins, qui reçut son nom (*V.* ST-SEVER, Calvados). Il est hon. le 29 février.

SÉVÉRAC-LE-CHÂTEAU, ch.-l. de c. (Aveyron), à 32 kil. N. de Milhau, près des sources de l'Aveyron; 2772 hab. Vieux château fort. Aux env., houille.

SÉVÈRE, emp. *V.* SEPTIME et ALEXANDRE SÉVÈRE.

SÉVÈRE, *Flavius Valerius Severus*, Illyrien, fut nommé césar par Dioclétien au moment de son abdication, puis auguste par Galère, en 306, et reçut le gouvernement de l'Italie et de l'Afrique. Il marcha contre Maxence, mais il se laissa prendre dans Ravenne et se fit ouvrir les veines (307).

SÉVÈRE, *Vibius* ou *Libius Severus*, un des derniers empereurs d'Occident, fut proclamé en 461 par les légions d'Illyrie, avec l'agrément de Ricimer; vécut quatre ans obscur, enfermé dans son palais de Rome, se livrant à la mollesse et laissa ravager l'Italie par les Barbares. Il mourut en 465. On le crut empoisonné par Ricimer, qui à sa mort resta seul maître.

SÉVÉRIE, nom donné dans le moyen âge à une région de la Russie centrale arrosée par le Desna, la Séma et la Soula, et qui, entre autres villes, comprenait Péréiaslav, Tchernigov, Novogorod-Séverskoï (*la Sévérienne*). Elle devait son nom à une tribu dite *Sabires* ou *Sévères*. Elle forma un duché qui dépendit longtemps de la Pologne. Elle fait auj. partie des gouvts russes de Tchernigov et de Poltava.

SÉVERIN (S.), abbé d'Agaune en Valais, m. en 508, vint à la cour de Clovis et guérit ce prince d'une maladie grave. Il est fêté le 11 février. — Pieux solitaire, mort à Paris en 555, est fêté le 24 novembre.

SÉVERIN, pape en 640, ne gouverna que 2 mois.

SEVERINO (Marc Aurèle), médecin, né en 1580 à Tarsia en Calabre, m. en 1656, substitua aux lenteurs de la médecine expectante l'emploi du fer et du feu, fut persécuté, destitué, emprisonné par suite de la jalousie et des intrigues de ses confrères, et n'en finit pas moins par être nommé professeur de médecine et d'anatomie à l'Université de Naples et chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville. Il mourut de la peste, laissant le renom d'un des restaurateurs de la science médicale. On a de lui : *Zootomia democritea*, Naples. 1645; *De efficaci medicinæ*, 1646.

SEVERN ou SAVERNE, *Sabrina*, le plus grand fleuve de l'Angleterre, naît dans le pays de Galles, sur les limites des comtés de Cardigan et de Montgomery, et, après avoir décrit une courbe, coule au S., puis au S. O., baigne Shrewsbury, Worcester, Glocester, reçoit le Liddon à droite, la Stour, l'Avon à gauche, et entre par un large estuaire dans le canal de Bristol, après un cours d'env. 330 kil.

SEVERUS. *V.* SÉVÈRE et CORNÉLIUS SEVERUS.

SÉVIGNÉ (Marie de RABUTIN-CHANTAL, marquise de), si connue par ses *Lettres*, née à Paris en 1626, perdit dès sa première année son père, qui périt en défendant l'île de Ré contre les Anglais, et 5 ans après sa mère, Marie de Coulanges; fut élevée avec soin par un oncle maternel, Christian de Coulanges, abbé de Livry, auquel elle voua une affection filiale et qu'elle n'appelle dans ses lettres que le *Bien-bon*; reçut les leçons de Ménage et de Chapelain; fut, à 18 ans, mariée au marquis de Sévigné, maréchal de camp, homme fastueux et dissipé, qui fut tué dans un duel au bout de sept ans de mariage; resta veuve à 25 ans avec un fils et une fille, repoussa les nombreuses propositions de mariage que lui attiraient sa beauté, sa fortune et son esprit, et se consacra tout entière à l'éducation de ses enfants, habitant tantôt son hôtel du Carnavalet, à Paris (rue Culture Ste-Catherine), tantôt sa terre des Rochers (près de Vitré, en Bretagne), et recevant la société la plus distinguée; elle fréquentait l'hôtel de Rambouillet et était particulièrement liée avec Mmes de Longueville et de Chevreuse. Elle maria sa fille en 1669 à M. de Grignan, qui remplissait un emploi à la cour, et qui, deux ans après, fut nommé gouverneur de la Provence. Ce fut pour Mme de Sévigné une vive douleur de voir s'éloigner cette fille qu'elle idolâtrait: elle chercha un dédommagement à son absence dans une active correspondance, et écrivit ainsi, comme en se jouant, ces *Lettres* si pleines à la fois de sensibilité, de naturel, de grâce et d'enjouement, qui sont justement admirées comme le modèle du genre. Outre la valeur que donne à toutes l'affection maternelle, elles sont précieuses pour l'histoire des mœurs et des événements du temps: on cite surtout en ce genre ses lettres sur le procès de Fouquet, sur la mort de Turenne, sur le mariage de *Mademoiselle*, sur la douleur de Mme de Longueville après la mort du comte de St-Paul. Elle mourut en 1696 en Provence, de la petite vérole, auprès de sa fille, qu'elle venait de tirer elle-même d'une maladie dangereuse. Mme de Grignan lui avait donné une petite-fille, célèbre aussi par son esprit et sa beauté, Mme de Simiane. Le fils de Mme de Sévigné, le marquis de Sévigné, homme d'esprit et brave officier, eut une jeunesse fort orageuse, et fit beaucoup parler de lui par ses liaisons avec Ninon et la Champmêlé. Il ne laissa pas d'enfants. — Les *Lettres* de Mme de Sévigné, réunies pour la première fois en 1726, ont été cent fois imprimées : les éditions les plus complètes sont celles de Grouvelle, 8 vol. in-8, Paris, 1806; de Monmerqué, 11 v. in-8, 1818 (édition reproduite en 1862-67, avec des améliorations qui avaient été préparées par Monmerqué lui-même, 12 vol. in-8, plus 2 vol. de *Lexique*, et celle de Gault de St Germain, 12 vol. in-8, 1823-24. Mme Tastu a fait un *Éloge de Mme de Sévigné*, qui a été cou-

ronné par l'Acad. franç. en 1840, et a donné un bon choix de ses *Lettres*, 1841. M. Aubenas a écrit l'*Hist. de Mme de Sévigné*, 1842, in-8; Walckenaer a publié des *Mémoires touchant sa vie et ses écrits*, 5 v. in-18.

SÉVILLE, *Sevilla* en espagnol, *Hispalis* et *Julia Romula* chez les anciens, v. et port d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Séville et de toute l'Andalousie, sur la r. g. du Guadalquivir, à 76 kil. de son embouchure, à 380 kil. S. S. O. de Madrid; 120000 hab. : c'est la 2ᵉ ville du royaume. Nombreux et admirables monuments qui ont donné lieu au proverbe espagnol : « Qui n'a pas vu Séville n'a rien vu » : superbe cathédrale ornée des tableaux des plus grands maîtres et surmontée d'une flèche de 85ᵐ, dite *la Giralda*, couvent de Buena-Vista, Alcazar (ancien palais des rois maures), hôtel de ville, hôtel des monnaies, palais de l'archevêque, hôpital des Cinq-Plaies, aqueduc romain de 410 arches; chemin de fer pour Madrid. Archevêché, cour d'appel; université, fondée en 1502, neuf colléges, écoles de pharmacie, de mathématiques, d'artillerie, de navigation, de tauromachie; Académie des bonnes lettres, société économique, société de médecine; riches bibliothèques, archives de l'Amérique espagnole depuis la découverte de Colomb, musée de peinture et de sculpture; fonderie de canons, manufactures royales d'armes et de tabac; fabriques de maroquin; grande fabrique de porcelaine. Séville a été beaucoup plus florissante et a compté plus de 400000 h. Cette ville a vu naître un grand nombre de célébrités : plusieurs rois de Castille, Barthélemy de Las Casas, les poëtes Lope de Rueda et Ferd. Herrera, les peintres Franç. Herrera, Louis de Vargas, Rodrigue de Velasquez, Esteban Murillo qui y fondèrent la célèbre *École de Séville*. Près de Séville, au N. E., est le village de ***Séville-la-Vieille***, l'anc. *Italica*, où naquirent Trajan, Adrien, et probablement Silius *Italicus*. — L'origine de Séville est inconnue : on en attribue la fondation à Hercule. Les Carthaginois l'appelaient *Hispalis*, les Romains la surnommèrent *Romula* (la petite Rome); Jules César, qui la prit dans sa guerre contre les fils de Pompée, l'embellit et ajouta à son nom le surnom de *Julia*. On ignore d'où vient son nom actuel. Les Vandales la prirent en 411; les Goths leur succédèrent bientôt; les Arabes s'en emparèrent en 712 : sous leur domination, Séville devint, à partir de 1015, la capitale d'un petit royaume indépendant (*V.* ABAB). En 1091, elle tomba au pouvoir des Maures d'Afrique. En 1248, Ferdinand III de Castille l'enleva aux Maures et en fit sa capitale : elle fut presque constamment depuis la résidence des rois d'Espagne jusqu'à Philippe II. Deux vers, qu'on lit sur la porte de Carné, résument l'histoire de cette ville :

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem;
Restituit Christo Fernandes tertius heros.

Séville fut longtemps un centre de lumières : les sciences, les lettres, les arts, l'industrie y jetaient le plus vif éclat. Elle déclina sous la domination espagnole : 300000 de ses habitants musulmans, occupés pour la plupart dans les manufactures, s'exilèrent, dit-on, dès qu'elle fut tombée au pouvoir de Ferdinand; en outre, elle fut plusieurs fois désolée par la peste, notamment en 1649 et en 1800. C'est à Séville que fut décrété, en 1480, l'établissement de l'inquisition dans tout le royaume, et c'est dans cette ville que fut institué le *Grand tribunal de l'Inquisition*. Après la conquête de l'Amérique, Séville eut longtemps le monopole du commerce avec les nouvelles colonies; Cadix le lui enleva au commencement du XVIIIᵉ s. Un traité de paix entre l'Angleterre et l'Espagne fut signé à Séville en 1729. En 1808, cette ville s'insurgea contre la domination française; les Français y entrèrent le 1ᵉʳ février 1810; ils en sortirent en 1812. En 1823, les Cortès, emmenant le roi Ferdinand VII et fuyant devant l'invasion française, se retirèrent à Séville, avant de se fixer à Cadix. — L'intend. de Séville, entre celles de Cadix au S., de Cordoue au N. E., le Portugal à l'O., a 196 k. (de l'E. à l'O) sur 130, et 450000 hab. Elle est arrosée par le Guadalquivir et le Xenil. Climat délicieux et d'une grande fertilité, comme toute l'Andalousie; cependant l'agriculture y est négligée.

SEVIN (l'abbé Franç.), philologue, de l'Académie des inscriptions, né en 1682 à Villeneuve-le-Roi, m. en 1741, fut envoyé à Constantinople avec Fourmont pour y faire des recherches, en rapporta plus de 600 manuscrits grecs, fut nommé garde des Mss de la Bibliothèque du roi, rédigea les deux 1ᵉʳˢ vol. du catalogue des Mss, et fit insérer dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions* nombre de mémoires et de dissertations sur des points de philologie et d'antiquité, notamment sur *Anacréon, Hésiode, Evhémère, Callisthène, Tyrtée, Juba, Pline;* sur *l'histoire d'Assyrie, de Lydie, de Bithynie, de Pergame.*

SÈVRE, nom commun à 2 rivières de France : 1° la *Sèvre-Nantaise*, *Suavedria*, qui naît dans le dép. des Deux-Sèvres, traverse celui de la Vendée, de la Loire-Inférieure, arrose Mortagne et Clisson et tombe dans la Loire, à Nantes, après un cours de 120 kil.; — 2° la *Sèvre-Niortaise*, *Separa*, qui naît dans le dép. des Deux-Sèvres, puis coule dans ceux de la Vendée et de la Charente-Inf., arrosant La Mothe-St-Héray, St-Maixent, Niort, et se jette dans l'Atlantique à 6 k. de Marans, après un cours d'env. 160 kil.

SÈVRES (dép. des DEUX-), dép. borné par ceux de Maine-et-Loire au N., de la Charente-Inf. au S., de la Vendée à l'O., de la Vienne à l'E. : 6073 k. carr.; 328817 hab.; ch.-l., Niort. Il est formé de parties du Poitou et de l'Angoumois. Il est arrosé par les deux Sèvres (d'où son nom) et par le Thouet, l'Argenton, l'Autise et le Mignon. Petite montagnes et collines se dirigeant du S. E. au N. O.: étangs poissonneux. Fer, antimoine, marbre, granit, pierres meulières et à fusil, marne, terres nitreuses, etc. Grains de toutes sortes, vins (médiocres), beaucoup de légumes; fruits, lin, chanvre, houblon, genêt, mûriers, quelques forêts au N. et au S. Chevaux, mules et mulets; bêtes à cornes, beaux moutons, porcs, volaille. Beaucoup d'étoffes de laine, de coton; toiles, gants; chamoiseries, papeteries; distilleries d'eau-de-vie, fours à chaux, forges. — Ce dép. a 4 arr. (Niort, Bressuire, Parthenay, Melle), 31 cant., 355 comm.; il appartient à la 14ᵉ division militaire et dépend de la cour impériale et de l'évêché de Poitiers.

SÈVRES, ch.-l. de c. (Seine-et-Oise), sur la r. g. de la Seine, entre Paris et Versailles, à 10 kil. S. O. de Paris et à 10 k. E. N. E. de Versailles; 6328 hab. Louis XV y fonda en 1759 une manuf. de porcelaine, qui est auj. la première de l'Europe; les porcelaines qui y furent peintes sous Louis XV et Louis XVI, dites *vieux Sèvres*, sont très-recherchées. Curieux musée de l'art céramique, exposition constante des admirables produits de la manufacture, atelier de peinture sur verre. Sèvres a en outre des fabriques de cristaux, de produits chimiques, de châles, etc.

SEWA-DJY, fondateur de l'empire des Mahrattes, né en 1628 à Baçaim (Bombay), m. en 1680, profita des troubles qui déchiraient l'empire mongol et en particulier le roy. de Bedjapour pour occuper presque toute la prov. de Baglana et le Konkan, soumit ensuite divers petits États du Malabar et se fit céder par Aureng-Zeb une partie des revenus du Décan, ainsi que la souveraineté des montagnes depuis la Baglana jusqu'à Goa.

SEWRIN, auteur dramatique, né à Metz en 1771, m. en 1853, écrivit le poëme de quelques opéras-comiques qui eurent du succès, notamment *la Fête du village voisin*, mais réussit surtout dans le vaudeville. C'est lui qui donna *les Anglaises pour rire, la Famille des Innocents, les Habitants des Landes, Jocrisse maître, Jocrisse valet, Jocrisse corrigé, le Comédien d'Étampes*, etc., excellentes bouffonneries, qui firent courir tout Paris.

SEXAGESIME (la), du latin *sexagesimus*, 60ᵉ, le

dimanche qui tombe 60 jours avant Pâques; il suit la Septuagésime et précède la Quinquagésime.

SEXTIÆ (AQUÆ), *Aix*, v. de la Gaule Cisalpine, à 30 kil. N. de *Massilia*, fut fondée par C. Sextius Calvinus en 123 av. J.-C. et devint la métropole de la Province romaine. Eaux thermales, célèbres dès l'antiquité. Marius y battit les Teutons l'an 102 av. J.-C.

SEXTIUS, pythagoricien qui vivait sous Auguste, écrivit en grec un recueil de *Pensées*, dont la lecture enthousiasmait Sénèque, et qui furent traduites en latin par Rufin sous le nom du pape Xystus ou Sixte II. Cette traduction, qui seule a été conservée, a été mise en français par le comte de Lasteyrie en 1843.

SEXTIUS LATERANUS (L.), le premier consul plébéien, entra en charge l'an 366 av. J.-C. avec un collègue patricien. Tribun avec Licinius Stolon, il avait secondé ses efforts pour faire admettre les Plébéiens au consulat. — C. SEXTIUS CALVINUS, consul en 124 av. J.-C., puis proconsul en Gaule, 123, vainquit les Salyes, porta loin les armes romaines dans la Gaule Transalpine, et fonda la ville qui prit de lui le nom d'*Aquæ Sextiæ*. — P. SEXTIUS, questeur du consul C. Antonius en 62 av. J.-C., eut part à la victoire de Pistoie sur Catilina. Ayant suivi Antonius en Macédoine, il fut impliqué dans l'accusation de concussion portée contre ce consul; mais il fut sauvé par l'éloquence de Cicéron. Il se vit plus tard accusé de violences par Clodius, et Cicéron le défendit encore : nous avons le discours prononcé en cette dernière occasion (le *Pro Sextio*).

SEXTUS TARQUINIUS. *V.* TARQUIN.

SEXTUS EMPIRICUS, médecin et philosophe grec, était, à ce qu'on croit, de Mitylène, et vivait à la fin du IIe s. de notre ère. Il appartenait à la secte de médecins dits *empiriques*, d'où son surnom. Il embrassa en philosophie la doctrine des sceptiques, et donna une exposition de ce système, la plus complète et la plus savante que l'on possède, dans deux grands ouvrages : les *Hypotyposes pyrrhoniennes*, en 3 livres, et *Contre les Mathématiciens*, *les Logiciens*, etc., en 11 livres. Les *Hypotyposes* ont été trad. en latin par H. Étienne en 1562 (le texte grec ne parut qu'en 1626); les livres *Contre les Mathématiciens* ont paru, avec avec trad. lat. de G. Hervet, en 1569. Ces deux ouvrages ont été réunis, avec la traduction latine d'Hervet, par J. Alb. Fabricius, Leipsick, 1718, in-fol., édition reproduite avec amélioration à Leips., 1842, 2 v. in-8. Les *Hypotyposes* ont été trad. en franç. par un anonyme (Huart), Amsterd., 1725, in-12.

SEYBOUSSE, riv. d'Algérie. *V.* SEIBOUSE.

SEYCHELLES (îles), groupe d'îles de la mer des Indes, au N. E. de Madagascar, par 52° 55'-53° 50' long. E., 3° 58'-5° 45' lat. S. : elles sont au nombre de 30 (la principale est Mahé); 9000 hab. : ch.-l., Mahé. Climat chaud et peu salubre; sol fertile (épiceries des Moluques, etc.). — Les Portugais les visitèrent les premiers; les Français les occupèrent ensuite. Depuis 1814, elles sont aux Anglais : elles dépendent du gouvt de l'île Maurice.

SEYCHES, v. de France. *V.* SEICHES.

SEYKS, nation de l'Inde. *V.* SEIKHS.

SEYMOUR (Jeanne), 3e femme de Henri VIII, était dame d'honneur d'Anne Boleyn, qu'elle supplanta (1536). Henri l'épousa le lendemain même du supplice d'Anne. Elle mourut l'année suivante en couches, 12 jours après avoir donné naissance à un fils qui fut Édouard VI. — Son frère, Thomas Seymour, lord Dudley, fut nommé par Henri VIII membre du conseil de régence pour le temps de la minorité d'Édouard VI. Il s'empara de presque tout le pouvoir, mais fit preuve de peu de talent et d'adresse et compromit à diverses reprises la sûreté du royaume et celle du prince. Il fut envoyé à la Tour de Londres par ordre d'Édouard VI lui-même, puis décapité (1549). Seymour avait aspiré à la main d'Élisabeth; il épousa Catherine Parr, veuve de Henri VIII.

SEYNE, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 50 kil. N. de Digne; 2508 hab. Place forte.

SEYNE (la), port de mer du dép. du Var, sur la Méditerranée, à 7 k. S. O. de Toulon ; 6400 h. Port sûr; chantier de construction, huileries; pêche active.

SEYSSEL, ch.-l. de cant. (Ain), à 29 kil. N. E. de Belley, sur la r. dr. du Rhône; 1235 hab. Aux env., bitume ou asphalte exploité; vins blancs estimés. — Seyssel fut fondée par un général romain du nom de *Sextilius;* c'était au moyen âge une ville fortifiée et un titre de marquisat; elle faisait partie du Bugey et appartint longtemps à la Savoie.

SEYSSEL, ch.-l. de c. (Hte-Savoie), dans l'arr. de St-Julien, sur le Rhône; 1410 h. Pont suspendu.

SEYSSEL (Claude de), historien, né en 1450 à Aix en Savoie, m. en 1520, fut professeur d'éloquence à Turin, puis conseiller du roi de France Louis XII, évêque de Marseille (1510), et enfin archevêque de Turin (1517). Il représenta la France à la diète de Trèves (1512) et au concile de Latran (1514). Il a écrit l'*Histoire de Louis XII*, Paris, 1508, et la *Grande monarchie de France*, 1519, espèce de traité de la puissance nationale. Il a traduit en français *Justin*, ainsi que *Thucydide*, *Appien*, *Diodore*, *Xénophon*, *Eusèbe*, mais ses traductions d'auteurs grecs sont faites sur des versions latines, etc. Il est un des premiers qui écrivirent le français avec netteté. On a aussi de lui des écrits latins, notamment *Speculum feudorum* et un traité de la *Loi salique*.

SÉZANNE, ch.-l. de c. (Marne), à 43 kil. S. O. d'Épernay; 4450 h. Collége, bibliothèque; belle église St-Denis. Commerce de vins, grains, chaux. — Ville jadis grande et fortifiée; assiégée plusieurs fois, prise par les Anglais en 1423, par les Huguenots en 1566; incendiée en 1632.

SÈZE (Raymond, comte de). *V.* DE SÈZE.

SEZZA, *Suessa Pometia*, v. de l'État ecclésiastique (Frosinone), à 32 k. S. O. de Frosinone ; 5000 h. Évêché (érigé en 1727). Ruines d'un temple de Saturne. Vins renommés jadis, médiocres aujourd'hui.

SFAKIA, v. de l'île de Candie, sur la côte S., à 35 kil. S. O. de la Canée; 1800 hab. (à peu près indépendants), dans un pays montagneux et stérile.

SFONDRATE (Franç.), cardinal, né à Crémone en 1493, m. en 1550, professa le droit à Padoue, Pavie, Bologne, Rome, Turin, remplit diverses missions diplomatiques pour François Marie Sforce et Charles-Quint, fut nommé gouverneur de Sienne, et mérita le titre de *Père de la patrie*, que lui décernèrent les habitants. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique : il reçut de Paul III l'évêché de Crémone et le chapeau de cardinal. Il est auteur de divers ouvrages de politique ou de jurisprudence, et d'un poëme latin : *De Raptu Helenæ*, en trois livres (dans les *Deliciæ poetarum italorum*).

SFONDRATE (Célestin), cardinal, de la même famille que le préc., né en 1649 à Milan, m. en 1696, défendit le St-Siége contre la déclaration du clergé de France en 1682, et devint cardinal sous Alexandre VIII. Il a publié : *Tractatus regaliæ*, 1682; *Regale sacerdotium romano pontifici assertum*, 1684 (contre le clergé de France), sous le pseudonyme d'Eug. Lombardus; *Gallia vindicata*, 1687; *Nodus prædestinationis solutus*, 1696, où il propose des solutions qui ont été vivement attaquées par Bossuet.

SFONDRATE (Nicolas). *V.* GRÉGOIRE XIV.

SFORCE, en italien *Sforza*, c.-à-d. *Le Fort*, célèbre famille italienne qui régna sur le duché de Milan aux XVe et XVIe siècles, tire son origine du condottiere Giacomuzzo Attendolo.

Giacomuzzo Attendolo, dit *Sforza* à cause de sa grande vigueur, né en 1369, m. en 1424, était fils d'un paysan de Cotignola (Romagne). Il devint chef d'un petit corps de partisans, combattit comme *condottiere* pour les Florentins, puis pour divers États italiens, s'attacha au roi de Naples, Ladislas, puis à sa veuve, Jeanne II, reçut de celle-ci plusieurs fiefs et le titre de grand connétable, et mourut au passage de la Pescara en marchant contre le célèbre condottiere Braccio, son rival. — François Alexandre,

fils naturel du préc., 1401-66, suivit son père dans toutes ses campagnes, maintint son armée autour de lui à sa mort, combattit Carmagnole en Lombardie (1426), enleva la Marche d'Ancône au pape Eugène IV (1434) et s'en fit un État indépendant, devint le gendre de Philippe Marie Visconti, duc de Milan, parvint, après la mort de son beau-père, à se faire reconnaître duc de Milan (1450), malgré l'opposition des habitants, exerça une médiation éclairée entre diverses puissances belligérantes de l'Italie, eut la plus grande part à l'union des petits États de ce pays qui eut lieu à Lodi, et devint ainsi l'arbitre de l'Italie.— Galéas Marie, fils du préc., 1444-76, servait sous Louis XI à la tête d'un corps auxiliaire au moment de la mort de son père; il lui succéda sans obstacle: mais, gouvernant en tyran; il périt assassiné. — Jean Galéas Marie, fils du préc., avait 3 ans lorsqu'il succéda à son père sous la tutelle de sa mère Bonne de Savoie et du sage ministre Simonetta, mais bientôt (1479) il tomba au pouvoir du perfide Ludovic le More, son oncle, qui en 1489 le relégua au château de Pavie, et probablement l'empoisonna (1494). Jean Galéas Marie laissait un fils, que Louis XII emmena en France (1499), et qui mourut abbé de Marmoutiers. — Ludovic, dit *le More*, à cause de son teint basané ou d'un *mûrier* figuré dans ses armes, frère de Galéas Marie et oncle du préc., se mit par force en possession du gouvernement pendant la minorité de son neveu, qu'il écarta des affaires, et mit à mort le sage Simonetta. Il montra du reste quelque habileté, se posa en Italie comme le chef du système anti-aragonais, et appela Charles VIII pour appuyer son système (1494). A la mort de son neveu, dont la mort lui est imputée, il prit le titre de duc de Milan; craignant les attaques des Français, il se hâta de les trahir et devint l'âme de la ligue de Venise formée contre eux. Attaqué en 1499 par Louis XII, il se vit à son tour trahi par tous les siens, et perdit ses États en quinze jours; il les reprit un instant en 1500, pour les reperdre aussitôt. Livré par les Suisses aux Français, il fut enfermé à Loches et y mourut au bout de dix ans (1510).— Maximilien, son fils aîné, fut mis sur le trône ducal en 1512 par la ligue de Rome, fut assiégé dans Novare par les Français en 1513, rentra dans Milan la même année et régna jusqu'à la bataille de Marignan, qui lui fit définitivement perdre la couronne ducale (1515). Il céda son duché à François I et reçut en échange une pension. Il mourut à Paris en 1530. — François Marie, 2e fils de Ludovic, reçut en 1522 le duché de Milan de Léon X et de Charles-Quint, après la fuite de Lautrec, et fut affermi par la défaite de François I à Pavie (1525). Obligé par Charles-Quint de payer 400000 ducats en un an, plus 50000 pendant dix ans, il pressura son peuple et se rendit odieux. Il mourut en 1535. Il est le dernier de sa famille qui ait régné sur le duché de Milan.—Catherine, fille naturelle de Galéas Marie, épousa en 1484 Jérôme Riario, seigneur d'Imola et de Forli, tomba, ainsi que son fils Octavien, au pouvoir des meurtriers de son mari, qui venait d'être assassiné à Forli (1488), montra beaucoup de présence d'esprit et d'énergie dans cette occasion, et assura ainsi à son fils son héritage. Elle soutint dans Forli un siége contre César Borgia, et fut prise sur la brèche même. Louis XII lui fit rendre la liberté. Elle avait épousé en secondes noces un Médicis et mourut à Florence. Hatti a donné *La famiglia Sforza*, Rome, 1794.

S'GRAVESANDE. *V.* GRAVESANDE.

SGRICCI (Thomas), improvisateur, né en 1788 à Castiglione-Fiorentino (Toscane), m. en 1836, parcourut les grandes villes de l'Italie, improvisant sur tous les sujets dramatiques qu'on lui donnait, vint à Paris en 1824, s'y fit entendre devant une société choisie et y traita surtout avec succès les sujets de *Bianca-Capello* et la *Mort de Charles I*, tragédies en 5 actes. Il improvisa en 1825 devant le grand-duc de Toscane une tragédie sur la *Mort de Marie Stuart* et réussit si bien que, dans l'élan de son admiration, le prince lui assura une pension de 2400 livres. Sur une vingtaine de tragédies qu'il avait ainsi composées, on n'en a recueilli que trois: *Hector*, la *Mort de Charles I* et la *Chute de Missolonghi*.

SHADWELL (Thomas), poëte anglais, né en 1640 à Stanton-Hall (Norfolk), m. à Londres en 1692, fut nommé, par la protection du comte de Dorset, historiographe du roi Guillaume III, et remplaça en qualité de poëte lauréat le célèbre Dryden, qui dès lors devint son ennemi. Il mourut prématurément, pour avoir pris par erreur une trop forte dose d'opium. Il a surtout travaillé pour le théâtre. Ses principales pièces sont: *les Amants chagrins* ou *les Impertinents*, 1668, imitée des *Fâcheux* de Molière; *les Capricieuses; le Virtuoso* (1676); *Psyché*, tragédie, 1675, son meilleur ouvrage; *le Libertin*, imité du *Festin de Pierre; les Eaux d'Epsom* (1676); *Timon le misanthrope* (1678); *la Véritable veuve* (1679); *The Miser*, imité de *l'Avare*, de Molière; *les Sorciers de Lancastre* (1682). Plusieurs de ses comédies sont imitées de Molière, que Shadwell, dans son orgueil, prétendait surpasser. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Londres, 1724, 4 vol. in-12.

SHAFTESBURY, v. d'Angleterre (Dorset), à 40 k. N. E. de Dorchester; 9500 hab. Ville très-ancienne: elle possédait jadis une célèbre abbaye fondée par Alfred le Grand. Titre de comté, qui appartient à la famille Ashley-Cooper.

SHAFTESBURY (Ant. ASHLEY-COOPER, comte de), homme d'État, né en 1621 à Winborne (Dorset), fut membre du parlement dès l'âge de 19 ans (1640), et se montra d'abord dévoué à la cause royale; mais, voyant que son zèle était suspect, il se jeta dans le parti parlementaire (1644), sans cependant approuver la mort de Charles I. Il correspondit avec Charles II exilé, et eut part à la restauration (1660). Au retour du roi, il fit partie du ministère dit de la *Cabal* comme lord grand chancelier et fut créé comte de Shaftesbury (1672): pendant son administration, il fit rendre le fameux bill de l'*Habeas corpus*. Obligé en 1674 de quitter le pouvoir, il fit depuis une opposition si violente qu'il fut envoyé à la Tour (1677). Il n'en devint pas moins président du nouveau ministère qui fut formé en 1679: il se déclara ouvertement contre le duc d'York (Jacques II), et fit passer à la Chambre des Communes un bill d'exclusion contre ce prince; mais, n'ayant pu le faire adopter par les lords, il se vit de nouveau exclu du ministère et enfermé à la Tour (1681). Accusé de haute trahison, il fut acquitté par le jury. Il entra plus tard dans la conspiration de Monmouth, et, lorsqu'elle eut été découverte, s'enfuit en Hollande, où il mourut peu après (1683). Shaftesbury possédait des talents supérieurs comme homme d'État et orateur: il avait l'activité et la hardiesse d'un chef de parti, mais c'était un des hommes les plus corrompus de son siècle.

SHAFTESBURY (Ant. ASHLEY-COOPER, comte de), écrivain, petit-fils du préc., né à Londres en 1671, m. à Naples en 1713, prit peu de part aux affaires à cause de la faiblesse de sa santé, fut néanmoins membre de la Chambre des Communes (1694), où il défendit les idées libérales, entra à la Chambre des lords après la mort de son père (1699), et jouit de la confiance du roi Guillaume III. Disgracié par la reine Anne à cause de son incrédulité en matière de religion, il vécut dans la retraite, et se livra tout entier aux lettres. Ses principaux écrits sont des *Recherches sur la vertu*, une *Lettre sur l'enthousiasme*, écrite à propos des prétendus prophètes des Cévennes; *les Moralistes; Soliloque* ou *Avis à un auteur*. Il les a tous réunis sous le titre de *Characteristiks of men, manners, opinions and times*, 3 v. in-8, 1713 (trad. en franç., Genève, 1769). On y retrouve les doctrines philosophiques et anti-chrétiennes du siècle.

SHAKESPEARE (William), le premier des poëtes dramatiques anglais, né en 1564 à Stratford-sur-Avon (Warwick), était, à ce qu'on croit, fils d'un boucher ou d'un marchand de laines. Il reçut une éducation

fort imparfaite, se maria à 18 ans avec une femme qui avait huit ans de plus que lui, mena une vie assez vagabonde, fut forcé à 22 ans de quitter son pays parce qu'il était poursuivi comme braconnier, vint à Londres, où il se trouva, dit-on, réduit pendant quelque temps à garder les chevaux à la porte d'un théâtre ou à faire le métier de souffleur, puis monta sur la scène, où il ne joua d'abord que des rôles secondaires, et enfin se fit auteur. Il commença par retoucher et arranger pour la scène de vieilles pièces, puis il se mit à en composer d'originales. Ses premières productions de ce genre paraissent dater de 1589. Il acquit bientôt une réputation immense comme auteur et comme acteur (il réussissait surtout en jouant ses propres pièces), attira l'attention de la reine Élisabeth et de Jacques I, et reçut les libéralités de plusieurs grands seigneurs, entre autres du comte de Southampton. Il finit par devenir propriétaire directeur du théâtre du *Globe* dans Southwark (faubourg de Londres), fit une assez belle fortune, et put quitter la scène de bonne heure. Il se retira vers l'an 1610 dans sa ville natale, et y acheta, pour y passer le reste de ses jours, la maison où il était né; c'est là qu'il mourut en 1616, n'étant âgé que de 52 ans. Shakespeare a laissé 35 pièces, dont voici, selon Malone, la liste dans l'ordre présumé de leur composition : *Henri VI*, en 3 parties (1589-91); *le Songe d'une nuit d'été* (1592); *Comédie d'erreurs* ou plutôt *les Méprises* (1593); *la Grondeuse mise à la raison* (1594); *Peine d'amour perdue* (1594); *les Deux seigneurs de Vérone* (1595); *Roméo et Juliette* (1595); *Hamlet* (1596); *le Roi Jean* (1596); *Richard II* et *Richard III* (1597); *Henri IV*, en 2 parties (1597-98); *le Marchand de Venise* (1598); *Tout est bien qui finit bien* (1598); *Henri V* (1599); *Beaucoup de bruit pour rien* (1600); *Comme vous voudrez* (1600); *les Commères de Windsor* (1601); *Henri VIII* (1601); *Troïlus et Cressida* (1602); *Ruse contre Ruse* (1603); *Conte d'hiver* (1604); *le roi Lear* (1604); *Cymbeline* (1605); *Macbeth* (1606); *Jules César* (1607); *Antoine et Cléopâtre* (1608); *Timon d'Athènes* (1609); *Coriolan* (1610); *Othello* (1611); *la Tempête* (1612); *le Jour des Rois* (en angl. *Twelfth night, la 12e Nuit*, 1614). On lui attribue encore *Titus Andronicus* et *Périclès;* mais les meilleurs critiques s'accordent à penser que ces deux pièces ne sont pas de lui. Ses chefs d'œuvre sont : *Henri IV*, *Roméo et Juliette*, *le roi Léar*, *Macbeth*, *Hamlet*, *Othello*. On a en outre de lui deux petits poëmes, *Vénus et Adonis*, *l'Enlèvement de Lucrèce*, et des sonnets. La plupart de ses pièces de théâtre sont mêlées de prose et de vers. Shakespeare possède toutes les qualités de l'homme de génie : il peint avec énergie et vérité, et soutient admirablement ses caractères; ses tableaux sont tour à tour terribles et gracieux; souvent il s'élève au sublime; il excelle surtout à exciter la terreur; mais on trouve dans ses pièces de choquantes disparates, des plaisanteries grossières ou ridicules au milieu des morceaux les plus pathétiques, des expressions tantôt triviales, tantôt enflées et guindées, partout enfin les unités de temps et de lieu sont violées. A tous ces titres, Shakespeare est regardé comme le père de l'école romantique. La plupart de ses pièces n'ont été imprimées qu'après sa mort, et elles paraissent avoir subi entre les mains des comédiens et des copistes de graves altérations. La 1re édit. en fut publiée en 1623, in-fol., par deux comédiens, Hemminge et Condell. On doit à Rowe, 1709, à Pope, 1725, à Warburton, 1744, à Johnson, 1765, à Steevens, 1773, à Malone, 1790, à Is. Reed, 1803, à Collier, 1843, à Knight, 1844, des éditions de plus en plus perfectionnées. Shakespeare a en outre été l'objet d'une foule de commentaires, de notices, de jugements. Ses *OEuvres* ont été traduites en français par Letourneur, qui se fit aider de Catuelan et Fontaine-Malherbe, 1776-82, 20 vol. in-8; par MM. Guizot, de Barante et Pichot (1821, 13 vol. in-8, et 1861-62, 8 vol. in-8); par M. Francisque Michel, 1840 et 1860, 3 vol. in-8, avec la *Vie de Shakespeare* par Woodsworth, et des remarques sur sa vie et ses ouvrages, par Th. Campbell. M. Franç. Vict. Hugo en a donné une nouvelle traduction, 1860-64, 15 vol. in-8. Ducis a reproduit sur notre scène les principales tragédies du poëte anglais. De nos jours, M. Lacroix en a traduit quelques-unes en vers aussi littéralement que possible. On doit à Aug. Guill. Schlegel une traduction allemande fort estimée de plusieurs de ses pièces; d'autres ont été traduites par L. Tieck, H. et Abraham Voss, J. B. Benda et Wolf de Budissin. M. Villemain a donné un *Essai sur Shakespeare;* J. Halliwell une *Vie de Shakespeare*, 1847; M. Mézières, *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques*, 1860.

SHANGHAÏ, forme anglaise de CHANGHAÏ.

SHANNON, *Senus*, riv. d'Irlande, naît dans le comté de Cavan, coule au S. et au S. O., sépare la province de Connaught de celles de Leinster et de Munster, entre dans celle-ci, se dirige à l'O. S. O., et tombe dans l'Océan Atlantique par la côte occid. de l'Irlande entre le cap Kerry et le cap Loop; cours, 390 kil. Ce fleuve arrose Carrick, Jamestown, Limerick, forme plusieurs lacs et reçoit de nombreux affluents (la Boyle, le Fergus, la Brosna, l'Askeaton, etc.). Il communique par le grand canal avec la mer d'Irlande. Pêche abondante, gros brochets, etc. — La famille Boyle porte le titre de comtes de Shannon.

SHARP (James), prélat écossais, né en 1618 dans le comté de Banff, avait été longtemps zélé presbytérien; il se rallia ensuite à l'église anglicane, et fut nommé archevêque de St-André. Chargé avec le comte de Middleton d'organiser le gouvernement de l'Écosse, il s'acquitta de ses fonctions avec une extrême rigueur, et causa ainsi la révolte de 1666. Consigné dans son diocèse en 1667, quand le gouvernement prit une marche impartiale, il n'en fut pas moins l'âme du parti violent qui s'opposait à toute transaction; il finit par être égorgé en 1679 par des fanatiques.

SHARP (W.), un des plus habiles graveurs anglais (1749-1824), grava d'après les grands maîtres italiens et anglais. Il avait adopté les rêveries de Svedenborg, et fut dupe de plusieurs fanatiques. On vante surtout sa *Pythonisse d'Endor*, sa *Ste Cécile*, son *Lear au milieu de la Tempête*, son *Diogène*, etc.

SHARP (GRANVILLE). V. GRANVILLE-SHARP.

SHAW (Thomas), voyageur anglais, né vers 1692, à Kendal (Westmoreland), m. en 1751, était ministre anglican. Nommé chapelain du comptoir d'Alger, il visita pendant 12 ans l'Afrique septentrionale, la Syrie, l'Égypte, et en rapporta des médailles, des antiquités et des objets d'histoire naturelle. On a de lui un ouvrage instructif et intéressant : *Voyages et observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du Levant*, Oxford, 1738 (trad. en franç. La Haye, 1743).

SHAW (Pierre), médecin anglais, né vers 1695, m. en 1763, publia en 1725 les *OEuvres de Robert Boyle* disposées méthodiquement, 3 vol. in-4, et fit en 1733 un travail semblable sur Franç. Bacon, 3 vol. in-4. Il ouvrit des cours de physique et de chimie à Londres, et devint médecin du roi George II. Ses *Leçons de Chimie* ont été trad. par Mme d'Arconville, 1769.

SHAW (George), naturaliste, né en 1751 à Bierton (Buckingham), m. en 1813, enseigna la botanique à Oxford et devint conservateur de la bibliothèque d'histoire naturelle au Musée britannique (1791), puis conservateur de ce musée. On a de lui une *Zoologie générale* en 10 vol. (1800-19) et un *Abrégé des Transactions philosophiques* (1809), 18 vol.

SHEERNESS, v. et port militaire d'Angleterre (Kent), dans l'île de Sheppey, sur la côte N. O. de l'île, à 17 kil. N. E. de Rochester, env. 8000 h. Citadelle; chantiers de construction; arsenal et grands magasins maritimes. — Cette ville, fondée par Charles III, fut prise par Ruyter en 1667.

SHEFFIELD, v. d'Angleterre (York), au confluent du Don et de la Sheaf, à 67 k. S. O. d'York; 60 000 h (on n'en comptait que 35 000 en 1811). Aux env., m-

nes de fer et de houille. Dans la ville, usines où l'on travaille le fer et l'acier. La ville est très-sombre, mais assez belle, et a quelques beaux édifices (hôtel de ville, théâtre, *Music-Hall*, fondée en 1823, etc.). Coutellerie renommée, quincaillerie, plaqué.— Jadis place forte, où Marie Stuart fut détenue 14 ans. Ayant pris parti pour Charles I, cette place fut démantelée par les troupes du Parlement. Son importance manufacturière date de 1750.

SHEFFIELD (John), fils d'Edmond, comte de Mulgrave, duc de Buckingham, né en 1649, m. en 1721, servit sous Charles II dans la guerre de Hollande, fut nommé membre du conseil privé et grand chambellan par Jacques II, demeura fidèle à ce prince après sa déchéance, n'en fut pas moins créé marquis de Normanby par Guillaume III, et fut nommé par la reine Anne duc de Buckingham (1703), garde du sceau privé et président du conseil. Il se retira de la cour à l'avénement de George I, et ne s'occupa plus que de littérature. Il a laissé des poésies, un *Essai sur la satire* et des *Essais divers*. On a publié à Londres (1729, 2 vol. in-8) ses *OEuvres poétiques* et ses *Mémoires sur la révolution de 1688*.

SHELBURNE (W. PETTY, marquis de LANSDOWN, comte de), né en 1737, m. en 1805, descendait du mécanicien G. Petty. Il servit dans la guerre de Sept ans, défendit la cour à la Chambre haute (1761 et 62), fut nommé en 1763 membre du conseil privé et 1er lord commissaire du commerce et des colonies, s'attacha à lord Chatham, sous le ministère duquel il fut secrétaire d'État pour le Midi, se retira avec lui (1768), devint le chef de l'opposition à la mort de Chatham, rentra cependant aux affaires avec Fox (1782), et conclut le paix de Versailles (1783). Remplacé au bout de 9 mois, il reprit son rôle d'opposant, et porta le jeune Pitt au ministère. Pendant la Révolution française, il blâma la lutte engagée entre l'Angleterre et la France

SHELLEY (PERCY BYSSHE), poëte anglais, né en 1792 à Warnham (Sussex), m. en 1822, s'exila en 1817 par suite des désagréments que lui attirait son caractère difficile et opiniâtre, habita successivement Genève, Venise, Florence, Pise, Livourne, et périt au milieu d'une tempête dans la baie de Spezzia. Lord Byron et un autre de ses amis recueillirent son corps et le brûlèrent sur le rivage. Mécontent des croyances et des institutions de son temps, Shelley aspirait ardemment vers une ère nouvelle. Ses ouvrages sont pleins de vigueur et d'originalité, mais aussi de scepticisme et d'impiété : il inclinait au spinosisme. On a de lui 2 tragédies : *Béatrix Cenci*, *Prométhée déchaîné;* divers poëmes : *la Reine Mab*, condamnée en Angleterre comme immorale, la *Révolte d'Islam*, *Hellas*, *Hélène et Roscelinde*, l'élégie d'*Adonais;* des *Imitations* de Gœthe, de Calderon, etc. — Sa femme, fille du célèbre écrivain Godwin, née en 1797, m. en 1851, a publié elle-même, outre diverses biographies, plusieurs romans remarquables : *Vaperga*, *Lodore*, *Le dernier Homme*, *Frankenstein*. Cette dernière œuvre, composée pendant son séjour en Italie avec Shelley, est une des plus dramatiques productions de la littérature romantique.

SHENSTONE (William), poëte anglais, né en 1714 à Hales-Owen (Shrop), m. en 1763, était né dans l'aisance, mais se ruina à embellir son domaine de Leasowes. Il est auteur de divers ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : *The Judgment of Hercules* (Hercule entre le vice et la vertu), poëme, *la Maîtresse d'école*, des *Élégies*, des *Ballades* (sa *Ballade pastorale* est un des morceaux les plus élégants de ce genre) ; des *Lettres à ses amis;* des *Essais sur les hommes et les mœurs*. Ses *OEuvres* ont été réunies par Dodsley, Londres, 1764, 3 vol. in-8. Ce poëte se distingue par l'élégance et le sentiment.

SHEPPEY, île d'Angleterre (Kent), à l'embouchure de la Medway et de la Tamise, a 17 k. sur 9; ch.-l., Sheerness. Marais et pâturages.

SHERBORNE, bg d'Angleterre (Dorset), à 27 kil. N. O. de Dorchester; 5000 hab. Anc. évêché, transféré à Salisbury dès 1075. Belle église avec de superbes tombeaux; beau château des comtes de Digby.

SHERIDAN (Rich. BRINSLEY), écrivain et orateur irlandais, né en 1751 à Dublin, m. en 1816, était fils de Thomas Sheridan, acteur de talent. Il épousa par amour la cantatrice miss Linley, publia quelques pièces de théâtre et des brochures qui le firent connaître, acquit la co-propriété du théâtre de Drury-Lane, fut député à la Chambre des Communes en 1780 par le bourg de Strafford, prit rang parmi les whigs, et combattit avec force l'administration de lord North, devint, à l'avénement du parti de Rockingham (1782), sous-secrétaire d'État de la guerre, puis secrétaire de la trésorerie (1783), mais n'occupa ces postes que peu de temps; rentra bientôt dans l'opposition et combattit vivement le ministère, soit dans des pamphlets et des feuilles périodiques, soit à la tribune. Il entama en 1787 le fameux procès contre Warren Hastings, dans lequel il prononça des discours qui l'ont placé au premier rang des orateurs anglais, se déclara pour la Révolution française, qu'il défendit de toutes ses forces, et fut un moment, par le crédit de Fox, trésorier de la marine, 1806. Livré au jeu et au plaisir, il était sans cesse aux expédients, bien que le succès de son théâtre de Drury-Lane eût dû le rendre riche; il finit par tomber dans la misère, fut emprisonné pour dettes et mourut abandonné des grands seigneurs qui avaient été ses compagnons de débauche. Néanmoins, on lui fit des obsèques magnifiques et il fut inhumé à Westminster. On a de Sheridan : les *Rivaux*, 1775; *la Duègne*, 1775; l'*École de la médisance* (The school for Scandal), 1777, pièce pétillante d'esprit et le principal fondement de sa réputation; *le Critique*, 1779; et un grand nombre de discours et de pamphlets politiques. Sheridan était un des orateurs les plus éloquents du Parlement; son discours contre Hastings est un chef-d'œuvre. Son théâtre manque d'originalité : il empruntait le plus souvent le plan de ses pièces et le caractère de ses personnages : l'*École de la médisance* elle-même est en partie empruntée au *Misanthrope* et au *Tartufe*. Thom. Moore a donné en 1821 une édition de ses *OEuvres*, en 2 vol. in-8, et a publié en 1826 des *Mémoires sur sa vie* (trad. par Th. Parisot). Son *Théâtre* a été traduit en franç. par F. Bonnet, Paris, 1838, 2 vol. in-8, et ses *OEuvres complètes* par Benj. Laroche, 1841. Merville a trad. à part l'*École de la médisance*, avec une préface de M. Villemain.— Thomas Sheridan, son père (1721-88), fut successivement acteur, directeur de théâtre à Dublin et à Londres, puis professeur de déclamation, et laissa des ouvrages estimés sur la langue anglaise, notamment un *Orthoëpical Dictionary*, 1788, in-4, qui, avec celui de Walker, fait loi pour la prononciation. — Sa mère, Françoise Sheridan (1724-66), a donné deux romans (*Sidney Bidulph*, *Nourjahad*), et deux comédies (la *Découverte*, la *Dupe*).

SHERIDAN-KNOWLES (James), auteur et acteur irlandais, né à Cork en 1784, m. en 1862, était fils d'un professeur de grammaire. Après avoir longtemps végété, il attira l'attention en 1815 par sa tragédie de *Caïus Gracchus*. Celle de *Virginius*, représentée en 1820 à Covent-Garden, assura sa réputation. Il ne cessa depuis, jusqu'en 1843, de donner au théâtre des pièces de genres très-divers, tragédies, comédies, drames, dont il exécutait lui-même les principaux rôles; mais chez lui l'acteur était au-dessous de l'auteur. Enthousiaste de Shakespeare, Sheridan-Knowles a continué, sans manquer d'originalité, les traditions de ce grand maître. Dans ses dernières années, il obtint une pension de 5000 fr. et la sinécure de conservateur de la maison de Shakespeare.

SHÉRIFF, nom donné en Angleterre au principal juge d'un comté. Il choisit les jurés et préside la *County-court* ou cour du comté, composée des teneurs de francs-fiefs et connaissant des affaires civiles au-dessous de 40 shillings, ainsi que la *Sheriff's*

turn, espèce de cour d'assises qui se tient deux fois l'an et où se jugent la plupart des délits et des crimes; enfin, il fait exécuter les jugements. Londres a deux shériffs, celui de Londres proprement dit et celui de Middlesex. Les shériffs sont nommés par le roi sur la présentation de six candidats faite par les juges d'un comté. — *V.* CHÉRIF.

SHERIFMOOR, plaine d'Écosse (Perthshire), au pied des monts Grampians, où les troupes du Prétendant (Jacq. Édouard Stuart), commandées par le comte de Mar, furent défaites par celle de George I, 1715.

SHERLOCK (W.), théologien anglais (1641-1707), occupa diverses cures à Londres, et devint en 1691 doyen de St-Paul. On a de lui des ouvrages estimés: *Sermons sur la Mort et le Jugement*, *Traité de l'Immortalité de l'âme*, *Traité de la Providence* (trad. en 1721). — Son fils, Thomas Sh., né à Londres en 1678, m. en 1761, s'est fait un nom comme prédicateur. Il fut successivement évêque de Bangor, 1728, de Salisbury, 1734, et enfin de Londres, 1748. Il combattit l'anti-trinitaire Hoadly et l'incrédule Collins, et laissa, outre des *Sermons*, plusieurs ouvrages de polémique remarquables : les *Témoins de la résurrection de J.-C. examinés et jugés selon les règles du barreau* (trad. par Lemoine, 1732); *Traité de l'usagè et des fins des prophéties* (trad. en 1733).

SHETLAND (îles), archipel de l'Atlantique, au N. de l'Écosse et des Orcades, fait partie du comté des Orcades. On y compte 90 îles, dont 58 habitées. Mainland ou Shetland est la plus grande; viennent ensuite Yell, Unst, Walsay, Noss, Foula, etc. On y compte env. 30 000 h. Lerwik est la ville principale. Climat très-pluvieux, été très-court, sol marécageux; beaucoup de tourbe; pêche abondante; excellents petits chevaux appelés *Shetland-poneys*. Ports nombreux, mais inaccessibles l'hiver. — Certains auteurs ont prétendu reconnaître dans ces îles la *Thule* des anciens ou du moins les *Insulæ Æmodæ*. Elles ont, comme les Orcades, appartenu à la Norvége jusqu'en 1368 (*V.* ORCADES).

SHETLAND (NOUV.-), archipel de l'Atlantique austral, au N. O. de la Terre de la Trinité, par 61°-63° lat. S. et 55°-53° long. O., se compose de 12 îles principales (Levingston, Cornwallis, King-George, Robert, etc.). Découvert en 1819 par Will. Smith, exploré en 1838 par Dumont d'Urville.

SHIELD (Will.), compositeur, né en 1754 dans le comté de Durham, m. en 1828, était fils d'un maître de chant. Il fut dix-huit ans chef d'orchestre à Scarborough, fit représenter à Hay-Market et à Covent-Garden un grand nombre d'opéras qui eurent du succès, devint directeur de Covent-Garden, et chef des musiciens du roi. Les meilleurs de ses opéras sont: *The flitch of bacon*, *Rosina*, *Robin Hood*, *Marian*, *The enchanted Castle*, *Oscar and Malvina*. Il fit aussi l'air d'un grand nombre de chansons devenues populaires. On a de lui une *Introduction à l'harmonie*, 1800.

SHIRLEY (Ant.), voyageur anglais, né en 1565, m. en 1631, visita les Antilles, l'Italie, la Perse (d'où il revint chargé de présents de Chah-Abbas pour diverses puissances européennes), puis la Russie, et enfin l'Espagne, et fut nommé par le roi d'Espagne, Philippe IV, amiral des mers du Levant et membre du conseil de Naples. On a de lui : *Voyage aux Antilles* (dans le recueil d'Hakluyt); *Voyage en Perse*, 1613; *Voyage par la mer Caspienne et à travers la Russie*, publié par W. Parry, 1601.

SHIRLEY (Jacques), poëte dramatique, né à Londres en 1594, m. en 1656, se consacra d'abord à l'enseignement, puis composa des pièces de théâtre qui lui valurent la faveur de la reine Marie. Fidèle à la cause royale, il servit pendant la guerre civile sous les ordres du duc de Newcastle. On a de lui 37 pièces de théâtre, dont la meilleure est *les Joueurs*, des *Poëmes*, publiés à Londres, 1649, et deux grammaires latines estimées. Comme auteur dramatique, il se place auprès de Beaumont et de Fletcher. Ses *OEuvres* ont été publ. en 1833 par Gifford, 6. v. in-8.

SHIVA, dieu indien. *V.* SIVA.

SHORE (Jane), maîtresse d'Édouard IV, roi d'Angleterre, était la femme d'un orfévre de Londres. Après la mort du roi, elle s'attacha à lord Hastings. Richard III (encore duc de Glocester) la fit condamner pour adultère et débauche à faire amende honorable devant l'église de St-Paul, et confisqua les grands biens qu'elle possédait (1483). Une tradition ajoute qu'elle fut réduite à une telle misère qu'elle mourut de faim, mais il paraît qu'elle vécut jusqu'au règne de Henri VIII. Ses malheurs ont été mis sur la scène anglaise par Rowe, et sur la scène française par MM. Liadières et Nép. Lemercier.

SHOREHAM (NEW-), bg d'Angleterre (Sussex), sur la Manche, à 26 k. N. O. de New-Haven; 1500 h. Port peu commode. C'est là que débarqua le Saxon Ella lorsqu'il vint s'établir en Angleterre. — Près de New-Shoreham, à 2 kil. de la Manche, est Old-Shoreham, jadis ville importante, auj. pauvre village.

SHREWSBURY, *Uriconium*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Shrop, qu'on nomme aussi comté de Shrewsbury, sur la Severn, à 245 kil. N. O. de Londres; 22 000 hab. Plusieurs édifices remarquables : théâtre, collégiale de St-Alkmund, monument dit *Quarries;* marché, filature de fil, fonderie de fer; manufacture pour donner la dernière façon aux flanelles de Galles, brasseries; lard et gâteaux renommés. Entrepôt de commerce avec le pays de Galles. — Ville ancienne, fondée par les Bretons au Ve s., et d'abord capit. des princes de Powis; prise ensuite par les Saxons et longtemps importante comme poste militaire. Aux env. se livra la bataille de Shrewsbury (1403), où se signala Henri V, encore prince de Galles, et où périt le brave Hotspear. Les troupes du Parlement la prirent en 1645.

SHREWSBURY (TALBOT, duc de). *V.* TALBOT.

SHROP (Comté de), comté d'Angleterre, entre ceux de Chester au N., de Stafford à l'E., de Worcester et d'Hereford au S., et le pays de Galles à l'O. et au N. O. : 72 kil. du N. au S. sur 48; 260 000 h.; ch.-l., Shrewsbury. Le comté est traversé par la Severn. On en extrait d'immenses quantités de houille, ainsi que du fer, du plomb. — Le nom de *Shrop* n'est qu'une corruption de *Shrewsbury*. On nomme aussi ce comté *Salop*.

SIAK, v. de l'île de Sumatra, capit. d'un État de même nom, sur le Siak, à 260 kil. de son embouchure; résidence du radjah.— L'État de Siak, borné au N. E. par le détroit de Sumatra, était jadis beaucoup plus étendu : il avait 600 k. sur 150, et faisait un commerce important; il est auj. désolé par l'anarchie.

SIAM ou THAI (Roy. de), un des trois grands États de l'Indo-Chine, a pour bornes au N. le Yunnan (en Chine), à l'E. le Laos et le Cambodje annamitiques, à l'O. le golfe de Bengale, au S. les États indépendants de Malacca, le golfe de Siam et la mer de la Chine; il s'étend de 96° à 102° long. E., de 12° à 21° lat. N., et a 1400 kil. du S. au N. sur 300 de largeur moyenne; près de 6 000 000 d'hab.; capitale, Bankok (c'était jadis Siam). Le pays est divisé en 4 régions : le roy. de Siam proprement dit, le Laos siamois, le Cambodje siamois, le Malacca siamois. Il faut y joindre l'île de Djonkseylon. Le royaume de Siam a de longues et hautes chaînes de montagnes, entre lesquelles coulent deux grands fleuves, le Salouen et le Meinam-Kong. Les rives de ce dernier sont bien cultivées, le reste est presque tout en friche; le sol pourtant est très-fertile. D'immenses forêts hérissent le pays et servent d'asile aux tigres, aux lynx, aux singes, aux éléphants (parmi lesquels il s'en trouve de blancs, que les Siamois vénèrent comme des dieux). Les produits du sol consistent en riz, sucre, coton, poivre, tabac, bétel, laque, bois précieux, pelleteries, dents d'éléphant, nids d'hirondelles (mets recherché en Chine), etc. L'industrie est très-bornée; le commerce est aux mains des Chinois et des Européens, surtout des Anglais. L'Europe y importe des draps, des armes à feu, de la verrerie

etc. Le gouvernement est le despotisme le plus complet; le pouvoir est partagé entre deux rois, dont l'un est supérieur à l'autre; la garde particulière du roi se compose d'un bataillon de femmes; l'armée renferme un grand nombre d'éléphants. La religion dominante est le Bouddhisme : Bouddha y est représenté par un éléphant blanc. Le Christianisme y a quelques partisans, mais il est vu avec défiance et persécuté. — Le roy. de Siam, longtemps indépendant, devint en 1759 tributaire des Birmans; mais en 1768 il recouvra son indépendance sous Piatak, qui conquit le Youngama, le Cambodje siamois et la partie de Malacca qui est encore auj. sujette de Siam. Les successeurs de ce prince ont marché sur ses traces. Dans le XVIIe s., des relations avaient commencé entre la France et le roy. de Siam : des ambassadeurs siamois avaient même été envoyés à la cour de Louis XIV en 1680, à l'instigation d'un aventurier grec, nommé Constantin Phalcon, qui était devenu le favori du roi de Siam, mais ces relations n'eurent pas de suite; elles ont été renouées en 1856 et ont abouti à un traité de commerce. On doit à Mgr Pallegoix une *Description du roy. de Siam*, 1854.

SIAM, dite aussi *Youdra*, *Juthia*, *Si-yo-Thy-ya* et *Douaraouaddi*, v. du roy. de Siam, jadis capitale, dans une île de Meïnam, par 98° 9' long. E., 14° 45' lat. N., à 70 kil. N. de Bankok (la capitale actuelle); env. 50000 hab. Murs en briques, flanqués de tours, canaux; ruines nombreuses. — Dévastée en 1766 par les Birmans; très-grande et très-belle avant ce désastre : on y compta, dit-on, jusqu'à 600000 h.

SIAM (Golfe de), golfe formé par la mer de Chine, entre le roy. de Siam au N., la presqu'île de Malacca à l'O. et l'empire d'Annam à l'E. Il reçoit le Meïnam.

SIBÉRIE, vaste région de l'Asie, qui en occupe toute la partie septentr. et qui compose à elle seule presque toute la Russie d'Asie, a pour bornes à l'O. la Russie d'Europe, au N. l'Océan Glacial arctique, à l'E. le Grand Océan, au S. le Turkestan et l'Empire chinois, s'étendant de 62° long. E. à 173° long. O., et de 44° à 76° lat. N.; elle peut avoir 7000 kil. de l'E. à l'O. sur 1750 du N. au S.; env. 2500000 hab.; villes principales : Tobolsk, Tomsk, Irkoutsk (Pour les divisions, *V.* RUSSIE D'ASIE). Très-vastes systèmes de montagnes, surtout au S. (grand et petit Altaï, monts Daouriens, Stanovoï, etc.); grands fleuves : l'Obi (avec l'Irtyche, son affluent), la Léna, l'Iénissei, la Kolima, la Katanga, etc.; grands lacs (Baïkal, Altanhoor, Palkacha, Alaktougoul, etc.). Froid extrême, insupportable dans les régions polaires, où l'on ne trouve que des mousses et des lichens; climat moins rigoureux dans les contrées du S., où la culture est développée; ciel serein, air pur et salubre. Riches mines d'or, cuivre, fer, pierres précieuses, platine, etc. Steppes immenses et inhabitées; le pays abonde cependant en animaux à fourrure (hermine, marte, zibeline, renard noir, etc.); on y trouve aussi le renne, le chien de Sibérie. Les habitants sont de races diverses : Tatars et Iakoutes, possesseurs du sol, Finnois, Samoïèdes, Tongouses, Tchoutchis, Kalmouks, Kasaks, etc. Ils professent les uns le Chamanisme, les autres l'Islamisme ou la religion grecque. La Sibérie sert au gouvernement russe de lieu d'exil; on y envoie tous les ans 3 ou 4 mille criminels, surtout des condamnés politiques. — La Sibérie, dont le nom rappelle les Sabires ou Sévériens (*V.* SÉVÉRIE), forma dès le XIIIe s. un khanat, fondé vers 1242 par les Tatars, et qui eut pour capit. Sibir sur l'Irtyche. Les Russes ne connurent guère cette contrée qu'en 1580, époque à laquelle le cosaque Iermak en commença la conquête pour Ivan IV, et s'empara de Sibir, capitale du principal khan du pays, dont le nom, aurait été, dit-on, étendu dans la suite à tout le pays.

SIBÉRIE (NOUV.), ou îles LIAIKHOV, groupe d'îles de l'Océan Glacial arctique, par 71°-74° lat. N. et 131° — 153° long. E., près de la côte N. de la Sibérie; on y distingue 3 îles principales, Kotelnoï, Fadevskoï, Atrikanskoï. Froid glacial : souvent toute la mer, entre la côte et les îles, est prise. Os de cétacés, mammouths, etc.; vastes couches de bois pétrifié. Pas d'habitants. — Ces îles n'ont été découvertes qu'au commencement du XVIIIe s.

SIBERT (Gautier de). *V.* GAUTIER.

SIBIR ou ISKER, anc. v. de Sibérie, sur l'Irtyche, à 24 kil. N. du lieu où fut bâtie depuis la ville de Tobolsk, était la capit. du khanat de Touran; elle fut prise en 1581 par le cosaque Iermak pour les Russes. On croit que cette ville a donné son nom à la Sibérie.

SIBOUR (Aug.), archevêque de Paris, né en 1792 à St-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), était en 1848 évêque de Digne et s'était signalé par des tendances gallicanes et libérales, lorsqu'il fut choisi pour remplacer Mgr Affre, victime de l'insurrection de juin. Il justifia ce choix par ses vertus évangéliques, par ses efforts constants pour pacifier les esprits et par sa sollicitude pour les classes pauvres, en faveur desquelles il fonda plusieurs œuvres charitables; il tint à Paris en 1849 un concile où furent rendus d'importants décrets, augmenta le nombre des paroisses, encouragea de tout son pouvoir les études ecclésiastiques, et institua, comme gage de conciliation, la *Fête des Écoles*. Malgré ses généreuses intentions, ce vertueux prélat rencontra, surtout dans une partie de la presse religieuse, une violente opposition, et finit par devenir victime d'un abominable attentat : le 3 janvier 1857, un prêtre interdit le frappa d'un coup mortel dans l'église St-Étienne du Mont au moment où il venait d'y officier. Mgr Sibour a rédigé des *Institutions diocésaines*, recueil de règlements ecclésiastiques remarquables par leur sagesse, et des *Mandements* qui attestent, avec une véritable éloquence, un esprit versé dans la philosophie aussi bien que dans la religion. On remarqua surtout ses *Mandements sur la Justice* et *sur la Charité* (1851-1852). Poujoulat a écrit sa *Vie*, 1857.

SIBTHORP (Joseph), botaniste, né en 1758 à Oxford, m. en 1796, professa la botanique à l'Université d'Oxford (1784), parcourut, dans un premier voyage, l'Archipel, Candie, Chypre, la Livadie, la Thessalie, la Macédoine, les côtes de l'Asie-Mineure (1787, etc.), et, dans un 2e, la Morée, Céphalonie, Zante, l'Albanie, etc. (1794), et revint avec de riches collections en Angleterre. Il publia lui-même en 1794 la *Flora oxoniensis* et légua des fonds à l'Université d'Oxford pour publier sa *Flora græca*, qui parut en 10 vol. in-fol., avec 1000 figures.

SIBYLLE, fille d'Amauri I, roi de Jérusalem, épousa d'abord Guillaume *Longue-Épée*, marquis de Montferrat, dont elle eut un fils, qui fut reconnu roi de Jérusalem en 1185 sous le nom de Baudouin V; cet enfant étant mort au bout d'un an, elle épousa Guy de Lusignan, et le fit monter avec elle sur le trône de Jérusalem (1186).

SIBYLLES, *Sibyllæ*, nom donné par les Grecs et les Romains à des femmes auxquelles ils attribuaient l'inspiration divine. On venait en foule les consulter; elles rendaient leurs oracles en termes ambigus, ou les écrivaient sur des feuilles volantes, qui souvent devenaient le jouet des vents. Les anciens ne sont pas d'accord sur leur nombre; on en compte jusqu'à 10 : les plus célèbres étaient celles d'Érythres et de Cumes. On contait que cette dernière, à laquelle on donne les différents noms de Démophile, Hérophile, Manto, Amalthée, vint à Rome du temps de Tarquin l'Ancien, et lui vendit des livres qui renfermaient tout l'avenir de Rome (livres sibyllins); que ce prince déposa ces livres au Capitole, et en confia la garde à deux prêtres nommés *duumvirs*, dont le nombre fut depuis porté à 15 (*quindécemvirs*). On consultait ces livres dans les occasions importantes, et on y trouvait toujours, disait-on, d'utiles révélations. Les livres sibyllins furent brûlés dans un incendie du Capitole, qui eut lieu un an avant la dictature de Sylla (83 av. J.-C.). Le sénat envoya aussitôt dans les villes de l'Italie et de la Grèce pour recueillir les prédictions des sibylles qu'on pourrait

y trouver, et on en fit un nouveau recueil. Ce recueil fut livré aux flammes en 399 par Stilicon, par ordre d'Honorius. — Nous avons, sous le titre d'*Oracles sibyllins*, un recueil de vers grecs où sont prédits, non-seulement les destins de Rome, mais même les principaux événements de la vie du Christ : c'est évidemment un livre supposé. Ces *Oracles sibyllins* ont été publiés, d'abord par Betuleius (Birken) en 1545; puis par Seb. Castalio (Chateillon) en 1555, par Opsopæus, Paris, 1599; par Servatius Gallæus, Amst., 1689. Angelo Mai en a publié de nouveaux fragments en 1817 et en 1828; M. Alexandre a donné le texte grec complet, avec traduct. en vers latins et commentaire, Paris, 1841-57, 2 vol. in-8. M. Friedlieb l'a publié en 1853 à Leipsick, avec traduction allemande.

SICAMBRES, *Sicambri*, peuple belliqueux de Germanie, habitait près de la r. dr. du Rhin, au N. de la Lippe; il s'étendit ensuite jusqu'au *Visurgis* (Weser). Drusus les battit, puis en établit des corps entiers dans la Gaule belgique. Au IIIe s., ils se mêlèrent aux Francs, avec lesquels on les confond quelquefois.

SICANIE, nom primitif de la Sicile, lui venait des *Sicanes*, peuple Ibérien, qui émigra de l'Hispanie Tarraconaise, passa en Italie et de là en Sicile.

SICARD (le P.), missionnaire jésuite, né en 1677 à Aubagne, parcourut la Syrie, 1706, puis l'Égypte, apprit l'arabe et visita les monuments des peuples chez lesquels il exerçait son ministère, mais mourut de la peste au milieu de ses travaux (1726). On lui doit d'intéressantes observations sur l'Égypte (dans les *Lettres édifiantes*).

SICARD (l'abbé), instituteur des sourds-muets, né en 1742 à Fousseret, près de Toulouse, m. en 1822, fut envoyé à Paris par l'archevêque de Bordeaux pour étudier la méthode de l'abbé de l'Épée, dirigea à son retour (1786) une école de sourds-muets à Bordeaux; remplaça en 1790 l'abbé de l'Épée à Paris, fut incarcéré en 1792 comme royaliste, malgré les efforts de ses élèves qui vinrent présenter à l'Assemblée nationale une pétition en sa faveur, et faillit être massacré aux journées de septembre; fut nommé en 1795 professeur de grammaire générale à l'École normale et fit ce cours avec succès, fut proscrit par le Directoire au 18 fructidor comme rédacteur des *Annales catholiques*, reprit ses fonctions auprès des sourds-muets après le 18 brumaire, et fut admis à l'Institut en 1799. D'un caractère simple et facile, l'abbé Sicard fut dans sa vieillesse dupe d'intrigants qui le dépouillèrent. On a de lui, entre autres écrits : *Mémoires sur l'art d'instruire les sourds de naissance* (1789); *Catéchisme à l'usage des sourds-muets* (1796) : *Éléments de grammaire générale* appliqués à la langue française (1799); *Cours d'instruction d'un sourd-muet* (1800); *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets* (1808). Ses ouvrages sont écrits avec quelque diffusion ; cependant ses livres sur l'éducation des sourds-muets servent encore de guides à tous les instituteurs.

SICCA-VENEREA, auj. *el Kef*, v. de Numidie, à l'E., près du Bagradas, entre Zama au S. et Madaure à l'O. Marius y battit Jurgurtha, en 109 av. J.-C.

SICELEG, v. de Palestine, dans le pays des Philistins, fut donnée par le roi de Geth à David pour asile pendant qu'il fuyait la persécution de Saül.

SICHÉE, mari de Didon. *V.* DIDON.

SICHEM, ensuite NÉAPOLIS, auj. *Naplouse*, v. de Palestine, dans la tribu d'Éphraïm, puis dans la Samaritide, au S. de Samarie et près du mont Garizim. Les fils de Jacob tuèrent tous les habitants de cette ville parce qu'ils avaient insulté leur sœur Dina. Abimélech, fils de Gédéon, la dévasta; mais elle fut rebâtie par Jéroboam. C'est à Sichem que les dix tribus se révoltèrent contre Roboam, et cette ville fut la 1re capitale du roy. d'Israël. Elle est la patrie de S. Justin. Vespasien en fit une colonie romaine sous le nom de *Flavia Neapolis* (d'où par corruption *Naplouse*).

SICILE, *Sicilia*, *Sicania*, *Trinacria*, la plus grande île de la Méditerranée, à la pointe de l'Italie, dont elle n'est séparée que par un détroit d'env. 30 kil. (le détroit de Messine). Elle a 300 k. de l'E. à l'O. sur une largeur qui varie de 50 à 190, et env. 2 240000 h.; capit., Palerme. Elle se divisait autrefois en trois parties (val di Demona, val di Mazzara, val di Noto); elle est divisée auj. en sept provinces (Palerme, Messine, Catane, Syracuse ou Noto, Caltanisetta, Girgenti, Trapani). Cette île, remarquable par sa forme triangulaire, est terminée à chaque angle par un promontoire (les caps Passaro, Faro, Boeo des modernes, *Pachynum*, *Pelorum*, *Lilybæum* des anciens), d'où son nom de *Trinacria*, qui veut dire l'île aux trois caps. Hautes montagnes, dont la principale est l'Etna, si célèbre par ses éruptions volcaniques: superbes vallées. Rivières nombreuses, mais petites : Giaretta, Salso, Platani, Calatabellota, Termini, Fiume-Grande, etc. Chaleurs extrêmes, sauf dans les montagnes : le climat est cependant pur et sain; le sol est très-fertile (on appelait la Sicile le *grenier du peuple romain*), mais la culture est négligée. Palmiers, cannes à sucre et autres plantes tropicales; abeilles qui donnent un miel exquis (surtout au mont *Hybla*); soie, coton, sucre, safran. Fer, cuivre, soufre (en abondance), plomb, alun, porphyre; sources minérales et thermales. Industrie peu active. Le commerce intérieur est faible; le comm. extérieur est aux mains des étrangers. — La Sicile paraît avoir fait originairement partie de l'Italie; ses montagnes semblent un prolongement des Apennins. Elle eut pour premiers habitants des Pélasges, dits *Sicules*, venus d'Italie, et des *Sicanes*, venus de l'Hispanie; la mythologie y place les Cyclopes et les Lestrygons. A partir du XIe s. av. J.-C., mais surtout depuis le VIIIe, il y vint de nombreuses colonies grecques, tant doriennes qu'ioniennes : Syracuse, Agrigente, Sélinonte, Catane sont les plus célèbres; les indigènes furent refoulés vers les montagnes de l'intérieur. Les villes grecques parvinrent bientôt à une grande prospérité, mais elles furent en proie à beaucoup de révolutions intérieures; pour échapper aux excès de la démagogie, la plupart acceptèrent le joug de tyrans. Les tyrans les plus fameux furent Phalaris et Théron dans Agrigente; Gélon, Hiéron, les deux Denys, Agathocle, à Syracuse. En 415, Athènes entreprit la conquête de la Sicile, mais elle échoua honteusement devant Syracuse (413). Les Carthaginois ensuite envahirent ce pays : Denys le Tyran, Agathocle, et plus tard Pyrrhus, ne retardèrent qu'un instant leurs progrès : ils possédaient déjà la partie occidentale et allaient faire la conquête de toute l'île, quand Rome vint la leur disputer (266). La 1re guerre punique valut à cette dernière puissance toute la partie que possédaient les Carthaginois (241); la 2e guerre punique lui donna le reste (212): toute la Sicile fut réduite en province romaine. Elle eut souvent à souffrir des exactions des préteurs: de 73 à 71 av. J.-C., Verrès y exerça un véritable brigandage. De 44 à 36, elle fut le siége de la puissance de Sextus Pompée : la victoire navale de Nauloque la livra à Octave. Après cinq siècles de paix, elle fut envahie par les Vandales, 440, puis par les Goths, 493. Bélisaire la reprit en 535 pour les empereurs grecs et en fit la base de ses opérations contre l'Italie. Dès le VIIe s., les Musulmans commencèrent à envahir la Sicile : en 827, les Aglabites en ravirent la plus grande partie aux Grecs; les Fatimites leur succédèrent en 917 et en restèrent maîtres jusqu'au XIe s. De 1058 à 1090, Roger le Normand chassa les Grecs et les Arabes, et prit le titre de grand-comte de Sicile. Au siècle suivant, en 1130, l'île devint une partie du roy. normand des Deux-Siciles, mais elle en fut détachée à diverses reprises, notamment en 1282, à la suite des Vêpres siciliennes et de l'expulsion de la maison d'Anjou. Elle forma alors un État à part sous le titre de *Roy. de Sicile* (*V.* ci-après). Quand Naples eut été occupé par les armes françaises, le roi Ferdinand IV se réfugia en Sicile. C'est cette île qui, en 1848 et 1859, commença le mouvement insurrectionnel qui aboutit en 1861 à l'expulsion des Bourbons.

SICILES (Roy. des DEUX-), un des anciens États méridionaux de l'Europe, borné au N. par les États de l'Église, partout ailleurs par la Méditerranée, était formé de deux parties distinctes : le *Roy. de Naples* et la *Sicile*, qui sont séparées par le détroit de Messine. Il comptait env. 8000000 d'hab. et avait pour capit. Naples. Tout le roy. était divisé en 22 prov., dont 15 pour le roy. de Naples et 7 pour la Sicile (*V.* les articles NAPLES et SICILE). — Naples et la Sicile ont été alternativement séparés et réunis. Une 1re réunion eut lieu en 1130 sous les princes normands, quand Roger II, fils de Roger I, eut joint au grand-comté de Sicile le duché de Pouille, le comté d'Averse et Gaëte, Naples, Amalfi. Ces divers États reçurent dès lors en commun le nom de *Royaume des Deux-Siciles*. La postérité de Roger s'éteignit dans les mâles en 1194. et la couronne passa, par suite du mariage de l'héritière Constance avec l'empereur Henri VI, dans la maison des Hohenstaufen. Après une longue lutte contre les papes et contre les princes de la maison d'Anjou, les princes allemands finirent par succomber : Conradin, le dernier d'entre eux, périt sur l'échafaud en 1268. Dès 1266, la maison d'Anjou occupait le trône; mais en 1282, les Vêpres Siciliennes furent le signal d'un soulèvement en Sicile, et les deux royaumes furent séparés. Les princes d'Anjou gardèrent Naples; la maison d'Aragon obtint la Sicile. Après diverses révolutions, Alphonse V d'Aragon réussit, en dépit de la 2e maison d'Anjou, qui lui disputait Naples, à opérer la réunion des 2 couronnes et ressuscita le roy. des Deux-Siciles (1435). Mais dès sa mort il y eût de nouveau séparation (1458), et une ligne bâtarde de la maison d'Aragon prit possession de Naples, tandis que la ligne légitime gardait la Sicile. En 1504, Ferdinand le Catholique réunit encore les deux royaumes, et cette fois l'union dura jusqu'à l'extinction de la maison d'Autriche-Espagne. La paix d'Utrecht (1713) donna la Sicile à Victor-Amédée, duc de Savoie, en même temps qu'elle donnait à l'Autriche Naples avec la Sardaigne. Mais dès 1720 Victor-Amédée échangeait la Sicile contre la Sardaigne, et le Royaume des Deux-Siciles fut de nouveau reconstitué d'abord en faveur de l'Autriche (1721), ensuite en faveur de la branche puînée de la ligne de la maison de Bourbon régnant en Espagne (1735). Cette branche ayant été appelée au trône d'Espagne en 1759 dans l'aîné de ses représentants, le royaume fut dévolu à un prince du rameau cadet : cette maison l'a gardé jusqu'à la conquête française (1806-1815). Pendant cette période, le frère de Napoléon, Joseph (1806-8), puis Joachim Murat, son beau-frère, régnèrent à Naples, tandis que la Sicile gardait son roi Ferdinand IV. Des troubles ayant éclaté en Sicile en 1810, ce dernier prince ne conserva sa couronne que grâce à l'intervention anglaise, et en accordant aux Siciliens une constitution libérale (1812). Redevenu maître des Deux-Siciles en 1815, Ferdinand abolit la constitution de 1812, et retira à la Sicile tous ses privilèges · par suite, une double révolution éclata à la fois à Palerme et à Naples (1820); mais les efforts des libéraux furent bientôt comprimés avec le secours de l'Autriche. Forts de cette protection, les rois François I et Ferdinand II gouvernèrent d'une manière de plus en plus despotique et violente; ils se rendirent tellement odieux que François II, leur successeur, se vit expulser de Naples en 1860 sans trouver personne pour l'y défendre : son départ mit fin au royaume des Deux-Siciles, qui fut annexé en 1861 au royaume d'Italie. *V.* ITALIE.

Souverains des Deux-Siciles.

I. *Avant le nom de Deux-Siciles.*

Grand-comté (ensuite duché) de Pouille.		*Grand-comté de Sicile.*	
Guillaume I,	1043		
Drogon,	1046		
Humfroi,	1051	Roger I (frère de	
Robert Guiscard (*duc* à partir de 1059),	1057	Robert Guiscard),	1058
Roger, 2e fils de Robert,	1085	Simon,	1101
Guillaume II,	1111-1127	Roger II,	1105-1130

II. *Royaume des Deux-Siciles.*

Dynastie normande.

Roger I (le même que Roger II, comte de Sicile), 1130
Guillaume I, 1154
Guillaume II, 1166
Constance, 1189
Tancrède et Guillaume III, *usurpateurs*, 1189-1194

Dynastie des Hohenstaufen.

Henri VI (époux de Constance), 1194
Frédéric I (II comme empereur), 1197
Conrad, 1250
Conradin, 1254-1268
Mainfroi, *usurpateur*, 1258-1266

Commencement de la 1re maison d'Anjou.

Charles I (frère de S. Louis), 1266-1282

III. *Séparation des deux royaumes.*

Naples (*maison d'Anjou*).		*Sicile* (*maison d'Aragon*).	
Charles I,	1282	Pierre I (III comme roi d'Aragon),	1282
Charles II,	1285	Jacques,	1285
Robert,	1309	Frédéric I,	1296
Jeanne I,	1343-82	Pierre II,	1337
Avec André de Hongrie,	1343-45	Louis,	1342
Avec Louis de Tarente,	1349-62	Frédéric II,	1355
Charles III,	1382	Marie,	1377-1402
Ladislas,	1386	*Pierre le Cérémonieux* (r. d'Aragon, aïeul de Marie),	1377-82
Jeanne II,	1414-35	Martin I : comme époux de Marie,	1391
2e *mais. d'Anjou* (*prétendant seulem. à Naples*).		comme roi,	1402
Louis I,	1382	Martin II,	1409
Louis II,	1385	Ferdinand I,	1410
Louis III,	1417	Alphonse I,	1416-1435
Réné,	1435-80		

IV. *Deuxième réunion.*

Alphonse I (déjà roi de Sicile), 1435-1458

V. *Deuxième séparation.*

A Naples.		*En Sicile.*	
Ferdinand I,	1458	Jean, d'Aragon,	1458
Alphonse II,	1494	Ferdinand III, *le Catholique*, roi d'Aragon,	1479-1504
Ferdinand II,	1495		
Frédéric II,	1496-1501		

VI. *Troisième réunion.*

Ferdinand III (d'Aragon), *le Catholique*, 1504

Dynastie d'Autriche-Espagne.

Charles I (Charles-Quint), 1516
Philippe I (II en Espagne), 1556
Philippe II (III), 1598
Philippe III (IV), 1623
Charles II, 1665-1700

Après la fin de la dynastie.

Philippe IV de Bourbon (V en Espagne), 1700
Charles d'Autriche (depuis empereur), 1707-13

VII. *Troisième séparation.*

A Naples.		*En Sicile.*	
Charles III (*le même*),	1713	Victor-Amédée,	1713-21

VIII. *Quatrième réunion.*

Charles IV ou don Carlos (III en Espagne), 1735
Ferdinand IV (de Bourbon), 1759-1806

IX. *Quatrième séparation.*

A Naples.		*En Sicile.*	
Joseph Napoléon,	1806	Ferdinand IV (continue),	1806-15
Joachim Murat,	1808-15		

X. *Cinquième réunion.*

Ferdinand I (ou IV), de nouveau, roi des Deux-Siciles, 1815
François I, 1825
Ferdinand II, 1830
François II, 1859-60
Réunion au Royaume d'Italie, 1861

SICINIUS BELLUTUS (C.), plébéien, se mit à la tête du peuple romain lorsqu'il se retira sur le mont Sacré, en 493 av. J.-C., et fut un des cinq premiers tribuns élus lors de la transaction qui ramena le peuple à Rome. — Son fils, C. Sicinius, fut le chef de

la retraite de 449 sur l'Aventin après le meurtre de Virginie et la chute des Décemvirs.

SICINIUS DENTATUS (L.), brave centurion qui avait servi 40 ans, pris part à 120 combats, et était couvert de glorieuses blessures. Nommé tribun, il fit revivre la loi agraire d'Icilius et condamner deux consuls à l'amende. Le décemvir Appius Claudius, craignant son influence sur le peuple, le fit assassiner par ses satellites, 449 av. J.-C.

SICINIUS, tribun du peuple après la mort de Sylla, tenta de rendre au tribunat les attributions dont l'avait privé le dictateur : il fut combattu par les consuls et assassiné par Curion, l'un d'eux (76 av. J.-C.).

SICKINGEN (Frantz de), un des héros de la Réforme, né en 1481, au château de Sickingen (dans le grand-duché actuel de Bade, sur la r. dr. du Rhin, près de Bretten), m. en 1533, donna asile dans sa forteresse d'Ébernbourg aux réformateurs proscrits, notamment à Ulric de Hutten, avec qui il fut lié étroitement, défendit la Réforme de son épée et de sa plume, et installa dans son château une imprimerie d'où sortirent un grand nombre de pamphlets rédigés par ses coreligionnaires ou par lui-même. Forcé dans le château de Landstuhl par le landgrave de Hesse, il fut mortellement blessé dans le combat. E. de Bouteiller a écrit l'*Hist. de Fr. de Sickingen*, Metz, 1860.

SICORIS, riv. de la Tarraconaise, affluent de l'*Iberus* (l'Èbre), est auj. *la Sègre*.

SICULES, *Siculi*, peuple d'origine pélasgique qui passa de la Dalmatie dans l'Italie, et que l'invasion des Rasènes ou l'hostilité des Aborigènes poussa dans l'île qui prit d'eux le nom de *Sicile*.

SICULUM FRETUM, nom ancien du détroit qui sépare la Sicile de l'Italie : c'est auj. le *Phare de Messine*.

SICYONE, *Sicyon*, auj. *Vasilica*, v. du Péloponèse, sur la côte N., à l'embouch. de l'Asopus, était la v. principale de la Sicyonie, petite contrée située entre l'Achaïe à l'O. et la Corinthie à l'E. L'existence de Sicyone remontait, disait-on, à 21 siècles av. J.-C. Ses premiers habitants furent les Telchines; 32 rois y régnèrent du XIXe s. à 1190 av. J.-C.; les Héraclides, devenus maîtres du Péloponèse, s'y établirent sous la conduite de Phalcès, fils de Téménus, et y fondèrent une république aristocratique, qui quelquefois eut des tyrans. Dans la guerre médique, les Sicyoniens fournirent leur contingent aux Grecs; dans la guerre du Péloponèse, ils prirent parti pour Sparte. S'étant déclarée, dans la guerre Lamiaque, contre la Macédoine, la ville fut soumise par Cassandre; elle tomba en 303 av. J.-C. au pouvoir de Démétrius Poliorcète, qui la transféra, de la plaine où elle était assise, sur une hauteur voisine. En 252, Aratus, le héros de Sicyone, fit entrer sa patrie dans la Ligue achéenne, dont elle devint comme la capitale et dont elle a depuis suivi le sort. Cette ville aimait les arts et le luxe; elle avait de célèbres écoles de peinture et de sculpture et a produit Polyclète, Lysippe, Timanthe, Pausias, etc. On y voit encore des ruines remarquables (restes d'un théâtre, d'un petit temple, d'un stade et d'aqueducs). — La Sicyonie, comprise auj. dans le roy. de Grèce, fait partie du nome d'Argolide et de l'éparchie de Corinthe.

SIDDONS (Sarah KEMBLE, mrss), actrice anglaise, née en 1755, morte en 1831, fille de Roger Kemble, directeur d'une troupe ambulante, et sœur du fameux acteur J. Kemble, épousa Siddons, acteur de la troupe de son père, joua longtemps en province avant d'être appréciée à sa valeur, parut en 1782 à Drury-Lane, et obtint de si grands succès qu'on la surnomma *la Reine de la tragédie* : le rôle de lady Macbeth était son triomphe. Elle quitta le théâtre dès 1799 pour se livrer aux lettres et à l'éducation de ses enfants.

SIDE, auj. *Eski-Adalia*, v. de la Pamphylie, dont elle fut quelque temps la capitale, sur la mer, entre les embouchures du Mélas et de l'Eurymédon, était jadis un refuge de pirates. Patrie de Tribonien.

SIDI ou SEID, mot arabe, veut dire seigneur.

SIDI-BEL-ABBÈS, poste militaire d'Algérie (Oran), ch.-l. de cercle, à 80 kil. S. d'Oran, entre Tlemcen et Mascara. Colonie française établie en 1849 : c'est une des plus florissantes de l'Algérie : 5583 h.

SIDI-BRAHIM, marabout situé à 15 k. S. de Djemma-Ghazouat; 450 Français, commandés par le colonel Montagnac, y furent attirés par trahison et surpris par 3000 Arabes : ils s'y firent massacrer tous plutôt que de se rendre, le 22 sept. 1845. Un monument leur a été élevé à Djemma-Ghazouat.

SIDI-FERRUCH, en espagnol *Torre-Chica*, petite baie et presqu'île sur la côte de l'Algérie, à 25 k. O. d'Alger. C'est là que débarqua l'armée française et qu'elle gagna sa 1re victoire, le 14 juin 1830. Un monument élevé sur le lieu en consacre le souvenir.

SIDI-HESCHAM (État de), État de l'Afrique, comprend partie du pays de Sous et quelques pays à l'O. de cette contrée, et a pour capit. Talent. C'est l'entrepôt du commerce entre Tombouctou et Maroc. — Cet État fut formé en 1810 aux dépens du Maroc par Hescham, fils du chérif Ahmed-ebn-Mousay.

SIDI-MOHAMMED, empereur de Maroc, de la dynastie des Chérifs, succéda en 1757 à son père Muléi-Abdallah, tenta de civiliser le Maroc, établit des relations commerciales avec plusieurs États de l'Europe, fonda Mogador, enleva Mazagan aux Portugais (1769), mais échoua devant Melilla (1774) qu'il voulait reprendre sur les Espagnols. Lors du siége de Gibraltar (1782), il mit le port de Tanger à la disposition des flottes française et espagnole, et ferma ses ports aux Anglais. Il mourut en 1783, à 80 ans.

SIDICINS, petit peuple de la Campanie, au N., sur les confins du Samnium, avait pour ch.-l. *Teanum Sidicinum*. Attaqués par les Samnites en 343 av. J.-C., ils implorèrent l'aide de Capoue, et celle-ci, menacée à son tour, réclama le secours de Rome : ce fut l'occasion de la 1re guerre des Samnites. La paix se fit (341) aux dépens des Sidicins, qui furent abandonnés aux Samnites. En 337, ils prirent les armes contre Rome, mais furent réduits en 334.

SIDNEY, v. de la Nouv.-Hollande. *V.* SYDNEY.

SIDNEY (H.), homme d'État et diplomate anglais, 1513-86, obtint la confiance d'Édouard VI, de Marie et d'Élisabeth, gouverna le pays de Galles et fut député d'Irlande. — Son fils, Phil. S., 1554-86, montra de bonne heure un vrai talent pour les affaires, plut à Élisabeth, qui le nomma, à 22 ans, ambassadeur auprès de l'empereur, forma une ligue des princes protestants contre le pape et l'Espagne, à la tête de laquelle fut l'Angleterre, et improuva le projet de mariage entre Élisabeth et le duc d'Anjou. Forcé de quitter la cour à la suite d'une rixe, il se préparait à partir avec Fr. Drake pour l'Amérique quand il fut élu roi de Pologne : Élisabeth l'empêcha de se rendre dans ce royaume, et l'envoya en Flandre comme général de cavalerie et gouverneur de Flessingue. Sidney surprit Axel (1586), et se signala à la bataille de Gravelines, mais il y fut blessé mortellement. On a de lui : l'*Arcadie de la comtesse de Pembroke*, roman pastoral qui eut une vogue prodigieuse (1591), *Astrophel et Stella*, recueil de chants et de sonnets, et la *Défense de la poésie*. Ph. Sidney est le premier bon prosateur de l'Angleterre.

SIDNEY (Algernon), un des martyrs de la liberté anglaise, né à Londres vers 1617, était le 2e fils de Robert, comte de Leicester. Il passa du service de Charles I à celui du Parlement, devint colonel, puis lieutenant général dans l'armée parlementaire sous Fairfax, fut membre de la haute cour chargée de juger le roi, mais refusa de siéger le jour où l'arrêt fut prononcé. Républicain sincère, il ne voulut point servir sous le protectorat d'Olivier Cromwell, mais il reparut après l'abdication de Richard Cromwell, et négocia en 1659 la paix entre le Danemark et la Suède. Il refusa, lors de la Restauration, le bénéfice de l'acte d'oubli (1660), et resta 17 ans en exil. Nommé en 1678 membre de la Chambre des Communes, il soutint avec vigueur le bill d'exclusion du duc

d'York : accusé par suite d'avoir pris part avec Monmouth au complot de Rye-House (1683), il fut condamné à mort. Il périt avec un courage stoïque : sa mort est une tache pour le règne de Charles II ; il fut réhabilité aussitôt après la révolution de 1688. On a de lui des *Discours sur le gouvernement*, 1698 (trad. par Samson, La Haye, 1702).

SIDNEY-SMITH, amiral. *V.* SMITH (SIDNEY).

SIDOINE APOLLINAIRE, *C. Sollius Sidonius Apollinaris*, poëte latin, né à Lyon vers 430, m. en 489, sortait d'une grande famille des Gaules. Il fut en faveur à Rome sous Avitus, dont il était gendre, sous Majorien et Anthémius, fut préfet du prétoire, patrice, sénateur, et remplit diverses ambassades. De retour en Gaule, il fut, quoique laïque et marié, choisi pour évêque de Clermont par les Arvernes (472): il reçut alors les ordres sacrés. Il eut la douleur de voir sa ville épiscopale, après un long siége, prise par les Goths et d'en être chassé par ces barbares; mais il y fut rétabli dans la suite. Il a été canonisé : l'Église l'honore le 21 août. On a de lui 24 poëmes (*panégyriques*, *épithalames*, etc.), et 9 livres de *Lettres* en vers. Son style est obscur et souvent barbare : cependant ses écrits sont très-importants pour l'histoire du temps. Ses *OEuvres* ont été publiées à Utrecht en 1473, et rééditées par Sirmond, Paris, 1614, et par Labbe, 1652. Elles ont été trad. en franç. par Sauvigny en 1787, mais d'une manière incomplète et peu satisfaisante; MM. Grégoire et Collombet en ont donné en 1836 une traduction bien préférable, avec le texte, 3 vol. in-8. On doit à M. Germain un *Essai historique et littéraire sur Sidoine*, 1840.— Les Polignac prétendaient descendre de la famille de Sidoine Apollinaire.

SIDON, auj. *Saïde*, v. et port de Phénicie, un peu au N. de Tyr, formait un petit État qui fut longtemps riche et puissant par la navigation, le commerce et l'industrie, mais qui finit par être éclipsé par Tyr. Sa pourpre était fameuse comme celle de Tyr. Cyrus la soumit; en 351, elle se révolta contre le grand roi, mais elle fut prise et brûlée et perdit 40 000 de ses habitants. Elle ouvrit ses portes à Alexandre le Grand et lui fournit des vaisseaux pour le siége de Tyr. Depuis, elle appartint tantôt à la Syrie, tantôt à l'Égypte; finalement elle tomba au pouvoir des Romains quand Pompée réduisit la Syrie et la Phénicie. Les Français la prirent à l'époque des croisades.

SIDRE (Golfe de la), la *Grande Syrte* des anciens, *Syrtis major*, golfe de la Méditerranée, sur la côte sept. d'Afrique (Tripoli), s'étend du cap Mesurata au cap Bengazi : 560 kil. sur 280. Il renferme des bancs de sable. Si son nom n'est pas une corruption de *Syrte*, il peut venir de l'arabe *Sidr*, jujubier, parce qu'en effet ses côtes abondent en jujubiers.

SIÈCLE de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, etc. *V.* les personnages qui ont donné leur nom à chacun de ces siècles.

SIEDLEC, v. de Russie (Pologne), ch.-l. de voïvodie, sur la Muchowice, à 105 kil. E. de Varsovie; 3000 hab. Château. Prise et reprise par les Russes et les Polonais en 1831. — La voïvodie de Siedlec est la même que la Podlaquie. *V.* ce nom.

SIEG, riv. des États prussiens, naît en Westphalie, dans la régence d'Arensberg, arrose le cercle de Siegen, puis la Prov. Rhénane, et tombe dans le Rhin vis à vis de Bonn, après un cours, de 145 kil.

SIEGEN, v. murée des États prussiens (Westphalie), ch.-l. de cercle, sur la Sieg, à 70 k. S. d'Arensberg; 7500 hab. Toiles, lainages, cotonnades; quincaillerie. Aux env., fer, pierres à ardoises. — Elle appartint longtemps à la maison de Nassau, et a donné son nom à une branche de cette maison.

SIEGFRIED. *V.* NIEBELUNGEN.

SIENNE, *Sena Julia* en latin, *Siena* en italien, v. forte de Toscane, ch.-l. de la prov. de Sienne, à 60 k. S. de Florence; 22 000 hab. Archevêché, université (fondée en 1540 et jadis célèbre), collége des nobles, école de beaux-arts, bibliothèque, académie des sciences. Citadelle, belle cathédrale, dite *Duomo* (très-ornée), palais public (avec haute tour), palais du grand-duc; fontaine Branda, théâtre; superbe place *del Campo*, en forme de coquille. Peu d'industrie et de commerce. Environs délicieux. On parle à Sienne l'idiome le plus pur de l'Italie; les femmes y sont très-belles. Le pape Alexandre III, Ste Catherine de Sienne, les deux Socins étaient de cette ville. — Fondée par les Étrusques, Sienne reçut une colonie romaine sous Auguste. Au moyen âge, ce fut une république puissante, longtemps rivale de Florence et de Pise : elle compta plus de 100 000 hab. Charles-Quint, profitant des dissensions intestines de cette république, l'assujettit en 1540, et la transmit à son fils Philippe II, qui la céda au grand-duc de Toscane Cosme I (1557). Réunie à la France en 1808, elle fut jusqu'en 1814 le ch.-l. du dép. de l'Ombrone.

SIERCK, ch.-l. de c. (Moselle), sur la r. dr. de la Moselle, à 2 kil. de la frontière du Luxembourg, à 22 kil. N. E. de Thionville; 2238 hab. Vieux château, anc. couvent de Franciscains. Chapeaux feutrés, eau de Cologne, colle forte. Commerce de vins blancs, cuirs, bois de construction, etc. Important bureau de douanes. — Ville ancienne. Elle eut d'abord des seigneurs particuliers, puis passa aux ducs de Lorraine. Occupée par les Français en 1631, 1635, elle fut prise par Condé en 1643, et laissée alors à la France.

SIERRA, c.-à-d. *Scie*, mot espagnol employé pour désigner une *chaîne de montagnes*. Les noms des montagnes doivent être cherchés au mot qui suit.

SIERRA-LEONE, c.-à-d. *Monts-aux-Lions*, nom donné à la partie de la côte de Guinée qui s'étend de 6° 30' à 11° lat. N. et de 16° 45' à 12° 55' long. O., au S. de la Sénégambie, lui vient d'une longue chaîne de montagnes qui suit cette côte : elle a env. 640 k. de long.— Les Anglais nomment *Colonie de Sierra-Leone* un district qu'ils possèdent entre 7° et 8° 50' lat. N., et qui a pour ch.-l. Freetown. Elle fut fondée en 1787 par le philanthrope Granville-Sharp, dans le but de détruire la traite des nègres et de propager la civilisation parmi les Noirs. On y établit des nègres devenus libres : leur nombre est auj. d'env. 70 000. Le sol est très-fertile, mais le climat malsain. — On donne le nom de *Rivière de Sierra-Leone* à une rivière qui arrose ce pays, et qui est plus connue sous le nom de *Rokelle*.

SIEYÈS (l'abbé), homme d'État, né en 1748 à Fréjus, m. à Paris en 1836, était vicaire général de Chartres, lorsque la convocation des États généraux fut discutée; il fit paraître à cette occasion plusieurs brochures favorables aux idées nouvelles, qui exercèrent une puissante influence sur l'opinion, et fut envoyé aux États généraux par les électeurs de Paris. La noblesse et le clergé refusant de se joindre au Tiers état, il proposa aux représentants du peuple de passer outre et de se constituer en assemblée nationale. Quoiqu'il jouît de beaucoup de considération dans cette assemblée, son peu de facilité à parler en public et le nuage métaphysique qui obscurcissait ses pensées l'empêchèrent d'y exercer un grand ascendant : un projet de constitution qu'il avait élaboré ne fut pas même discuté. Lors de l'établissement de la constitution civile du clergé, les électeurs voulaient le nommer évêque de Paris, mais il n'accepta point ce titre. Il vota la suppression de la dîme, mais à la condition qu'elle serait *rachetable;* cette condition ayant été rejetée, il prononça ce mot fameux : « Ils veulent être libres, et ne savent pas être justes.» Appelé à la Convention, il vota la mort de Louis XVI (mais sans prononcer ce mot qu'on a tant répété : *la mort, sans phrase*); présenta un projet sur l'instruction publique, qui fut rejeté par l'Assemblée, bien qu'adopté par le comité; devint, après le 9 thermidor, membre du comité de Salut Public, et eut part aux négociations qui amenèrent le traité de Bâle (1795). Adversaire déclaré de la constitution de l'an III, il refusa une place dans le Directoire lors de sa création, mais il entra au conseil des Cinq-Cents, où il fut très-influent : il se déclara au 18 fructidor contre les direc-

teurs Carnot et Barthélemy; il devint lui-même, au 16 mai 1799, membre, et bientôt après président du Directoire, et y fut l'antagoniste de Barras. Cherchant alors le salut de la France dans une dictature militaire, il pressa le retour de Bonaparte qui était alors en Égypte, s'unit à lui à son arrivée, eut une part essentielle au 18 brumaire (9 nov. 1799), ainsi qu'à la constitution adoptée après cette journée, et fut nommé un des consuls provisoires. Il partagea un moment le pouvoir avec Bonaparte, mais il ne tarda pas à être annulé par son tout-puissant collègue, et se retira. Il reçut en dédommagement le titre de sénateur avec la belle terre de Crosne, et plus tard fut fait comte de l'Empire. Exilé à la Restauration comme régicide, il alla s'établir à Bruxelles (1815), et n'en revint qu'en 1830. Lors de l'établissement de l'Académie des sciences morales, il y reprit la place qu'il y avait occupée dès la création de l'Institut. Sieyès fut peut-être le plus grand politique de son époque : il fit comprendre toute la puissance du Tiers état, prépara ou amena plusieurs des mesures les plus importantes de la Révolution, telles que la formation de l'Assemblée nationale, la Déclaration des droits de l'homme, la nouvelle division territoriale qui fit disparaître la distinction des provinces et leurs privilèges. On a de lui un grand nombre d'écrits politiques, qui pour la plupart sont des écrits de circonstance; le plus célèbre est la brochure qu'il publia au commencement de 1789 sous ce titre : *Qu'est-ce que le Tiers état? Tout.— Qu'a-t-il été jusqu'ici? Rien. — Que demande-t-il? Devenir quelque chose.* M. Mignet a lu à l'Institut une *Notice historique sur Sieyès.*

SIFANTO, île de la Grèce. *V.* SIPHNOS.

SIGALON (Xavier), peintre, né à Uzès en 1790, de parents pauvres, mort du choléra à Rome en 1837, se fit connaître en 1822 par son tableau de la *Courtisane*, donna ensuite *Locuste* (1824), *Athalie faisant égorger les enfants du sang royal*, une *Vision de S. Jérôme*, le *Calvaire*, tous ouvrages qui prouvent un talent original et hardi, et fut chargé en 1833 par le gouvernement d'aller à Rome copier le *Jugement dernier de Michel-Ange :* il venait d'achever avec un plein succès cette grande œuvre quand il mourut. On voit sa copie à l'École des beaux-arts.

SIGAUD DE LAFOND (J. René), physicien et chirurgien, né à Dijon en 1740, m. en 1810, professa la physique avec succès, et fut élu en 1796 associé de l'Institut. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale*, 1767 ; *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*, 1775; *Dictionnaire de physique*, 1780; *Éléments de physique théorique et expérimentale*, 1787. Non moins habile dans l'art des accouchements, il substitua la section de la symphise des os du pubis à l'opération césarienne.

SIGEAN, ch.-l. de c. (Aude), près de l'étang de Sigean, à 21 kil. S. de Narbonne; 3348 hab. Riches salines fournissant annuellement 50 000 quintaux métriques; vins, eaux-de-vie; miel. Charles-Martel battit les Sarrasins près de Sigean, en 737. — L'étang de Sigean débouche dans la Méditerranée.

SIGEBERT I, 3e fils de Clotaire I, devint en 561 roi de Metz ou d'Austrasie, épousa Brunehaut, fut attaqué et fait prisonnier par les Avares (566), mais se racheta; déclara la guerre à Chilpéric, roi de Neustrie, qui avait envahi ses États en son absence, se rendit maître de la plus grande partie de son royaume et le réduisit à s'enfermer dans Tournay; il allait lui ravir encore Soissons, quand Frédégonde, femme de Chilpéric, le fit assassiner à Vitry (575).

SIGEBERT II, fils de Dagobert I, fut roi d'Austrasie de 638 à 656, abandonna la direction des affaires à l'évêque Cunibert, puis au duc Adalgise, enfin au maire Grimoald, et ne s'occupa guère que de fonder des couvents. Sous son règne, les Austrasiens furent battus par Radulf, Thuringien révolté. Il laissa un fils en bas âge, Dagobert II, que Grimoald remplaça bientôt par son propre fils, Childebert II. Sigebert fut canonisé : on l'honore le 1er février.

SIGEBERT DE GEMBLOURS, bénédictin brabançon (1030-1112), entra jeune à l'abbaye de Gemblours, près de Liége, et professa plusieurs années à l'abbaye de St-Martin de Metz. On a de lui une *Chronique* (latine), qui va de l'an 381 à l'an 1112, imprimée à Paris, 1513, in-4; la *Vie de S. Thierry* (dans les *Scriptores rerum Brunsvicensium* de Leibnitz); celles de *S. Sigebert d'Austrasie* (dans les *Francorum scriptores* de Duchesne), de *S. Guibert*, de *S. Maclou*, etc.

SIGÉE (Cap), *Sigeum*, promontoire de la Troade, sur la mer Égée, à l'entrée de l'Hellespont, servit aux Grecs de station navale pendant la guerre de Troie. C'est là qu'était le tombeau d'Achille et Patrocle. Il se nomme aussi *Iéni-Cheher* ou *Kum-Khalé*.

SIGÉE (Louise), *Aloisia Sigea*, femme espagnole du XVIe s., née à Tolède, morte en 1560, était appelée la *Minerve* de son temps, et fut une des institutrices de Marie de Portugal, fille du roi Jean III. Elle doit auj. sa plus grande célébrité à un ouvrage obscène qui fut mis sous son nom par Nic. Chorier, quoiqu'elle y fût complétement étrangère. Ses véritables écrits sont des *Épîtres latines*, des poésies et un dialogue *De differentia vitæ rusticæ et urbanæ*. Aucun n'a été imprimé.

SIGETH, comitat de Hongrie. *V.* SZIGETH.

SIGISMOND (S.), roi de Bourgogne de 516 à 524, fils et successeur de Gondebaud, quitta l'Arianisme pour la foi catholique et promulgua de nouveau, en l'augmentant, la loi *Gombette*. Ayant fait étrangler son fils Sigéric sur une accusation dont il reconnut ensuite l'injustice, il alla pour faire pénitence s'enfermer dans l'abbaye d'Agaune (522), qu'il avait fondée. Il en sortit pour repousser une invasion des Francs, mais fut battu et livré à Clodomir, roi d'Orléans, qui le mit à mort. Il fut canonisé à cause de son zèle pour la religion. On l'hon. le 1er mai.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, né en 1366, était fils de l'emp. Charles IV et d'Anne de Silésie. Il hérita du Brandebourg en 1378, épousa Marie de Hongrie, fille du roi Louis, dit *le Grand* (1382), eut beaucoup de peine, après la mort de son beau-père, à se mettre en possession de la Hongrie (1386), soumit la Moldavie, la Valachie (1390), la Bosnie (1391), mais fut vaincu par les Ottomans à Nicopolis (1396), et ne reparut que six mois après; eut alors à combattre deux compétiteurs au trône de Hongrie (Ladislas IV et Albert d'Autriche), qui avaient été nommés pendant son absence, mais réussit à regagner la confiance des Hongrois et remonta sur son trône. Il fut élu empereur en 1410, en concurrence avec Josse de Moravie qui mourut dès 1411 : il rétablit le calme dans l'empire, fit d'utiles réformes, et décida la tenue du concile de Constance (1414), dans l'espoir de terminer le grand schisme d'Occident. Il avait donné un sauf-conduit à l'hérésiarque Jean Huss pour qu'il vînt se défendre devant le concile, mais il ne le fit pas moins brûler vif après sa condamnation, 1415 : ce manque de foi excita la révolte des Hussites en Bohême. Peu après, s'étant offert pour réconcilier le roi de France Charles VI avec le roi d'Angleterre Henri V, il trahit la confiance de Charles et s'allia contre la France avec Henri dans l'espoir de recouvrer l'ancien royaume d'Arles; mais il échoua dans ce projet. Devenu en 1419, par la mort de son frère Venceslas, roi de Bohême, il eut sans cesse à y combattre les Hussites : il leur fit en 1435 de grandes concessions, mais il se rétracta aussitôt, ce qui excita de nouveaux troubles. Il prit aussi part à la querelle entre la Pologne et l'Ordre Teutonique, puis combattit les Turcs en Bosnie (1427-33), mais avec peu de succès; il acquit pourtant Belgrade. Sigismond mourut en 1437, ne laissant qu'une fille, Élisabeth, qu'il avait mariée à Albert d'Autriche, qui lui succéda. Il avait épousé en secondes noces Barbe de Cilley, surnommée la *Messaline de l'Allemagne*.

SIGISMOND I, *le Grand*, roi de Pologne de 1506 à 1548, frère et successeur d'Alexandre I, avait 39 ans lorsqu'il monta sur le trône. Il força l'Ordre Teuto-

nique à conclure la trêve de Thorn (1521), fut attaqué par les Russes et leur céda Smolensk (1522), voulut en vain empêcher la propagation du Protestantisme en Pologne, et surtout à Dantzick, réunit la Mazovie à la couronne après l'extinction des ducs de ce pays; soutint des guerres presque continuelles avec les Tartares de la Crimée, les Moldaves, les Russes, refoula ces derniers jusqu'à Moscou et leur imposa en 1514 un traité onéreux. Il inspira aux Polonais le goût des arts et des sciences et embellit beaucoup de villes. — II, *Auguste*, son fils et successeur, né en 1520, au mois d'août (d'où son surnom), devint roi en 1548, proclama aussitôt un mariage secret qu'il avait contracté avec Barbe Radzivil et résista à la diète qui voulait casser cette union. Il acquit la plus grande partie de la Livonie (1560), entra à ce sujet en guerre avec Ivan IV et Éric XIV (1563), battit les Russes à Czasniki (1564), et conclut une trêve avec les deux rois. Il força les ducs de Courlande et de Sémigalle à se reconnaître ses feudataires et réunit définitivement la Lithuanie à la Pologne (1569). Mécontent du St-Siége, qui avait refusé d'autoriser son divorce avec sa 2e femme, Catherine d'Autriche, il favorisa la Réforme, et toléra même le Socinianisme, qui fit sous lui de grands progrès. Il mourut en 1572, sans enfants. Avec lui s'éteignit la dynastie des Jagellons. — III, fils du roi de Suède Jean III, et neveu par sa sœur du préc., fut élu roi de Pologne en 1587, remporta la victoire de Pitschen (en Silésie) sur l'archiduc d'Autriche, son compétiteur; devint roi de Suède en 1592, mais perdit bientôt ce trône par les intrigues de son oncle Charles IX, qui fut élu par les États de Suède en 1604; se rendit maître de toute la Livonie (1600-1604), intervint dans les troubles de la Russie (1607-1609), y soutint un faux Démétrius (1609) et fit élire czar Ladislas son fils (1610), mais ne put le maintenir; cependant il enleva aux Russes Smolensk, la Sévérie et Tchernigov (1618). Dans les années suivantes, il eut à soutenir des guerres désastreuses contre les Turcs (1620 et 21), puis contre Gustave-Adolphe, qui de 1621 à 1635 ne cessa de vaincre ses armées, et il se vit forcé de signer la trêve d'Altmark, toute à l'avantage des Suédois. Il mourut en 1637, laissant deux fils, Ladislas et Jean-Casimir, qui furent tous deux rois de Pologne.

SIGMARINGEN, capit. de l'anc. principauté de Hohenzollern-Sigmaringen (auj. à la Prusse), sur le Danube, à 90 kil. S. de Stuttgard; 1600 hab.

SIGNIA, auj. *Segni*, v. du Latium, chez les Volsques, entre Suessa Pometia et Frusino, à 50 k. S. E. de Rome. Vin aigre, employé surtout en médecine. On appelait *Signinum opus* une sorte de ciment fait à Signia et composé de petits cailloux, de chaux, et de sable mastiqués ensemble; il servait comme carrelage et comme enduit.

SIGNORELLI (Luca), dit *Luca de Cortone*, peintre de l'École florentine, né à Cortone vers 1441, m. vers 1525, déploya un talent supérieur dans les nus, les raccourcis et le groupement des figures, et exécuta à fresque dans N.-D. d'Orviéto un *Jugement dernier* auquel Michel-Ange ne dédaigna pas de faire des emprunts. On cite aussi de lui une *Cène*, à Cortone, le *Voyage de Moïse avec Séphora* et la *Promulgation de la Loi*, dans la chapelle Sixtine, et la *Naissance de la Vierge*, au musée du Louvre.

SIGNY-LE-GRAND ou L'ABBAYE, ch.-l. de c. (Ardennes), à 23 kil. S. O. de Mézières; 3023 hab. Forges. Anc. abbaye de Cisterciens, fondée en 1134 par S. Bernard. Filatures, fabriques de châles, usines à fer. — SIGNY-LE-PETIT, ch.-l. de c. (Ardennes) à 20 k. O. de Rocroy; 2110 hab. Forges, briqueteries.

SIGONIUS (Carolo SIGONIO, en lat.), savant italien, né à Modène vers 1520, m. en 1584, professa les belles-lettres à Modène et à Venise, l'éloquence à Padoue et à Bologne, et laissa de nombreux écrits sur les antiquités romaines et l'histoire du moyen âge, qui ont été réunis à Milan, 1732-37, 6 vol. in-fol., avec notes. On le regarde comme le créateur de la *Diplomatique* (art de déchiffrer les vieilles écritures). On lui doit de savants commentaires sur Tite-Live et sur Cicéron; il recueillit les fragments de ce dernier, et fabriqua, à l'aide des fragments de son traité *De consolatione*, un pastiche qu'il donna comme l'œuvre de Cicéron lui-même, mais la fraude ne tarda pas à être découverte. Il publia en 1550 des *Fasti Consulares*, dont il donna en 1559 une édition améliorée.

SIGOULÈS, ch.-l. de c. (Dordogne), à 16 k. S. O. de Bergerac; 719 hab.

SIGOVÈSE, chef gaulois, frère de Bellovèse, et neveu d'Ambigat, roi des Bituriges, alla se fixer vers 587 avec J.-C. en Germanie, dans la région hercynienne, à la tête d'une partie des Volces Tectosages, tandis que Bellovèse se dirigeait vers l'Italie.

SIGUENZA, *Segontia*, v. d'Espagne (Guadalaxara), sur le Hénarès, à 70 k. N. E. de Guadalaxara; 5000 h. Évêché, anc. université, fondée en 1470, supprimée en 1809.—Prise aux Maures par Alphonse VI en 1106.

SIGURD I, roi de Norvége, fils et successeur de Magnus III, régna d'abord avec ses deux frères (1103), mais finit par rester seul, et mourut en 1130. Il fit une expédition en Syrie en 1110, peu après la 1re croisade, et eut une part décisive à la prise de Sidon par le roi de Jérusalem Baudouin I. Il envoya un évêque dans le Groënland. — II, fils d'Harald IV, régna après lui à partir de 1136 conjointement avec ses frères Ingo et Eystein, et m. en 1155. — III, régna en Norvége de 1162 à 1163, fut déposé et décapité.

SI-HOUN, fleuve d'Asie. *V.* SIR-DARIA.

SI-KIANG, fleuve de Chine, naît dans les monts Nanling, coule à l'E. S. E., arrose les prov. de Kouéïtchéou, Kouang-si et Kouang-tong, reçoit le Pé-kiang, le Ngo-you-kiang, le Liéou-kiang, et se jette dans le golfe de Canton sous le nom de Tigre, à Canton même, en face de Macao; cours, 900 kil.

SIKKAKH, riv. d'Algérie (Oran), passe à l'E. de Tlemcen, et se jette dans la Tafna. Le général Bugeaud battit les Arabes sur ses bords en 1836.

SIKKIM, v. de l'Inde septentr., capit. de la principauté de Sikkim. Cette principauté, située sur le versant S. de l'Himalaya, entre le Thibet au N., le Népal à l'O. et au S., le Boutan à l'E., a env. 150 000 hab., bouddhistes. Vassale de l'Angleterre depuis 1816, elle fut annexée complétement en 1850.

SIKOKF ou SIKOKO, une des quatre grandes îles du Japon et la moins grande, est au S. de Niphon et a env. 250 kil. sur 125; v. princip., Ava et Tosa.

SILA (la), du latin *Sylva*, forêt; plateau boisé des Apennins, occupe le N. de la Calabre Ultérieure 2e et le S. de la Calabre Citérieure. Climat très-froid. Grandes forêts de pins et sapins, d'où l'on tire des bois de construction et de la résine.

SILANUS (Th. Junius), propréteur en Espagne en 210 av. J.-C., fut chargé par P. Scipion de garder le pays en deçà de l'Èbre, remporta en 206 une victoire sur Hannon et Magon, contribua à celle de Bétule, 205, et attira Massinissa dans l'alliance romaine. — M. J. Silanus, son arrière-petit-fils, consul en 109 av. J.-C., fut défait par les Cimbres dans la Narbonnaise.

SILANUS (Dec. Junius), 2e mari de cette Servilie qui passe pour avoir été la maîtresse de César, fut chargé comme préteur de réduire la Bithynie en province romaine, 74 av. J.-C., devint consul en 62, puis proconsul en Illyrie, et après des succès insignifiants brigua le triomphe sans l'obtenir. Consul désigné lors du procès de Catilina, il opina d'abord pour la mort, mais, ébranlé par le discours de César, il revint sur son premier avis.

SILANUS (Appius Junius), consul l'an 26 de J.-C., avait épousé la mère de Messaline. Il inspira à celle-ci une passion criminelle qu'il refusa de satisfaire : pour se venger, Messaline le rendit suspect à Claude, qui le fit poignarder, l'an 40. — Son fils, L. Jun. Silanus, avait été fiancé à Octavie. Agrippine, craignant que Claude ne le destinât au trône, fit rompre le mariage; Silanus au désespoir se donna la mort, en 53.

SILARE (le), *Silarus*, auj. le *Sele*, riv. de Lucanie, au N., sortait de l'Apennin et tombait dans la mer Tyrrhénienne par le golfe de Pæstum. Sur ses bords, Crassus anéantit les troupes de Spartacus (71 av. J.-C.).

SILÈNE, demi-dieu, qu'on fait naître de Mercure ou de Pan et d'une Nymphe, fut le père nourricier de Bacchus, et accompagna ce dieu, avec les Satyres, lors de son expédition dans l'Inde. On le représente ordinairement comme un vieillard à moitié ivre, monté sur un âne ou appuyé sur un thyrse. Il était honoré particulièrement à Élis et en Arcadie.

SILENTIAIRE, titre donné dans l'empire byzantin à des officiers chargés de maintenir dans le palais l'ordre et le *silence*. Il y en avait 30.— On donna aussi ce nom au secrétaire du cabinet de l'empereur et aux personnes destinées aux négociations secrètes.

SILÉSIE, *Schlesien* en allemand, prov. des États prussiens, au S. E. du Brandebourg, a 350 kil. de long sur 115 env. de large ou 4025 k. carr. et 3 300 000 h.; ch.-l., Breslau. On la divise en trois gouvts (Breslau, Liegnitz, Oppeln). L'Oder l'arrose d'un bout à l'autre; la partie S. O. et la frontière occid. sont très-montueuses (Riesengebirge et Carpathes); ailleurs s'étendent de vastes plaines. Sol fertile, industrie active. Les Silésiens sont pour la plupart de race slave: ils parlent un dialecte particulier du polonais. — Habitée par des *Lygii* et des *Quades* au temps des Romains, la Silésie fut plus tard envahie par des Slaves et fit partie du roy. de Pologne. Miécislas I y introduisit le Christianisme en 965. En 1168, les fils de Vladislas II, roi dépossédé de Pologne, reçurent la Silésie de Boleslas IV (cette Silésie, plus grande que la prov. actuelle, contenait le Brandebourg jusqu'à la Warta). Sous les descendants de Vladislas, la Silésie se morcela en plusieurs duchés, tous nommés d'après leurs villes principales (Schweidnitz, Glogau, Œls, Jauer, Jægerndorf, etc.). Les discordes intestines, suite naturelle de ces partages, aidèrent Jean, roi de Bohême, à joindre la Silésie à ses États: dès 1327, les possesseurs de ces petits duchés (sauf 2) se reconnurent ses vassaux, et en 1357 la Silésie fut définitivement réunie à la Bohême. Elle éprouva le contre-coup des guerres contre les Hussites, prospéra néanmoins par l'industrie et le commerce (grâce à l'introduction de nombreuses familles allemandes), compta de bonne heure beaucoup de Protestants, et fut pendant la guerre de Trente ans le théâtre de plusieurs des opérations de Wallenstein. En 1740 et 42 (guerre de la succession d'Autriche), Frédéric II fit la conquête de la Silésie, alléguant d'anciens droits sur cette province; il se fit confirmer dans sa conquête par Marie-Thérèse en 1748. Cette prov. fut plusieurs fois prise et reprise dans la guerre de Sept ans; l'impératrice en céda définitivement la plus grande partie à la Prusse en 1763, et ne s'en réserva que la moindre portion sous le nom de *Silésie autrichienne*. — Celle-ci, au S. de la préc., forme avec la Moravie le gouvt autrichien de *Moravie-et-Silésie*; elle se divise en 2 cercles: Troppau et Teschen. *V.* MORAVIE.

SILHOUETTE (Ét. de), né à Limoges en 1709, m. en 1767, fut successivement conseiller au parlement de Metz, maître des requêtes, commissaire pour la fixation des limites en Acadie (1748), commissaire du roi près la Compagnie des Indes, enfin contrôleur des finances (1757). Il commença quelques réformes et fit rentrer 72 millions dans le trésor; mais, ayant voulu diminuer les dépenses personnelles du roi et établir de nouveaux impôts, il perdit tout crédit et fut forcé de quitter le ministère au bout de huit mois. On a de lui divers ouvrages: *Idée générale du gouvernement chinois*, 1729; *Lettres sur les transactions politiques du règne d'Élisabeth*, 1736; *Mémoires sur les possessions et les droits de la France et de l'Angleterre en Amérique*, 1755; *Voyage de France, d'Espagne et d'Italie*, 1776; et des traductions des *Essais sur l'Homme* et *sur la Critique* de Pope. Silhouette occupa beaucoup le public pendant son court ministère: après sa chute, tout ce qu'ordonnait la mode était *à la Silhouette*; le nom de *Silhouette* est resté à une manière de faire les portraits avec l'ombre de la figure, qui était en vogue à cette époque.

SILISTRI, *Durostorum*, *Dorostena*, v. forte de la Turquie d'Europe, en Bulgarie, ch.-l. d'un eyalet qui embrasse toute la Bulgarie orientale, au confluent de la Distra ou Missovo et du Danube, à 100 kil. N. E. de Routchouk; 20 000 h. Siége d'un métropolitain. Belles mosquées. Lainages, tanneries. Les environs de cette ville furent le théâtre de plusieurs combats entre les Turcs et les Russes en 1773; elle fut prise en 1829 par le général russe Diébitsch; mais ne put être prise en 1854 par Paskiéwitch. — L'eyalet de S. est divisé en 4 livahs: Silistri, Routchouk, Varna et Babadagh.

SILIUS (P.), Romain d'une haute naissance et d'une grande beauté, inspira une folle passion à Messaline, qui lui fit répudier Silana sa femme, et se fit publiquement épouser par lui pendant une absence de Claude. L'empereur, averti par Narcisse, revint en hâte à Rome: Silius, surpris, se donna la mort, et Messaline fut mise à mort le soir même.

SILIUS ITALICUS (C.), poëte épique latin, né vers l'an 25 de J.-C., soit en Italie (à Rome ou à Corfinium), soit en Espagne, à Italica (Séville-la-Vieille), d'où son nom, fut consul sous Néron (68), puis gouverneur de l'Asie-Mineure. Il avait pour Cicéron et Virgile une sorte de culte: il acquit à grands frais la maison de l'orateur à Tusculum et celle du poëte à Naples. Il quitta de bonne heure les affaires pour se livrer aux lettres. Ne pouvant supporter les douleurs d'un ulcère, il se laissa mourir de faim, à 75 ans. On a de Silius un poëme épique: la *Deuxième guerre punique*, en 17 chants. Son style est généralement correct et sans enflure; mais sa poésie est sans éclat, sans vigueur, sans mouvement: on lui reproche aussi de se montrer partout servile imitateur de l'auteur de l'*Énéide*, ce qui l'a fait surnommer le *Singe de Virgile*. Son poëme, longtemps perdu, fut retrouvé par le Pogge à l'abbaye de St-Gall en 1414. Les meilleures éditions, après l'édition *Princeps* (Rome 1741), sont celles de Drakenborch, Utrecht, 1717, de Ruperti, Leipsick, 1795 (reproduite dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire, 1823). Il a été trad. par Lefèvre de Villebrune, 1781, par Corpet et Dubois, dans la collection Panckoucke, 1837, et par Kermoysan, dans la collect. Nisard.

SILIVRI, *Selymbria*, v. et port de Turquie (Roumélie), sur la mer de Marmara, à 70 kil. O. de Constantinople; 8000 h. Pont de 32 arches sur des marais; belle église grecque.

SILLÉ-LE-GUILLAUME, ch.-l. de c. (Sarthe), à 32 kil. N. O. du Mans par la route, à 45 par le chemin de fer; 3309 h. Anc. place forte; château fort du XIVe s. Toile fine et toile d'emballage; lainages.

SILLERY, bg du dép. de la Marne, à 10 k. S. E. de Reims; 600 hab. On y récolte un des meilleurs vins blancs mousseux de Champagne.

SILLERY (Nic. BRUSLART de), magistrat, né en 1544 à Sillery, m. en 1624, fut chargé par Henri IV de plusieurs missions importantes, fut ambassadeur en Suisse, plénipotentiaire à Vervins, obtint du St-Siége la déclaration de nullité du mariage de Henri IV avec Marguerite et fit conclure un 2e mariage avec Marie de Médicis, devint chancelier de France en 1607, perdit de son crédit à la mort de Henri IV et se retira, mais conserva néanmoins les sceaux jusqu'en 1616. — Son fils, P. Bruslart, marquis de Puizieux, puis de Sillery, 1583-1640, fut aussi chargé de plusieurs missions, conclut le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, et partagea la disgrâce de son père. La terre de Sillery avait été érigée pour lui en marquisat en 1613. — Un de ses descendants, Ch.-Alexis Bruslart, comte de Genlis, puis marquis de Sillery, épousa la célèbre Mme de Genlis. Il était capitaine des gardes du duc d'Orléans, et fut député par la noblesse de Reims aux États généraux, puis à la Convention. Dans le procès de Louis XVI,

il vota pour l'appel au peuple. Arrêté comme complice de Dumouriez et agent de la faction d'Orléans, il fut condamné à mort le 30 octobre 1793.

SILO, v. de Palestine (Éphraïm), au S. de Sichem et au N. de Béthel, fut la capitale des Hébreux lors de leur entrée dans la Terre Promise. L'arche et le tabernacle y furent longtemps conservés; c'est là aussi que Josué fit le partage de la Terre Promise.

SILOÉ, fontaine de Jérusalem, sort du mont Sion, coule entre les vallées de Josaphat et d'Hennon, et va se jeter dans le torrent de Cédron. Elle formait près de sa source une piscine, célèbre par le miracle de l'aveugle-né auquel Jésus rendit la vue.

SILSILIS, *Djebel-Selseleh*, mont. d'Égypte (Thébaïde), où se trouvaient les vastes carrières qui fournirent les matériaux des constructions de Thèbes.

SILURES, peuple de la Grande-Bretagne, au S. O., vers l'embouch. de la *Sabrina* (Severn), fut soumis en 75 par J. Frontinus.

SILVA (J. B.), médecin, né à Bordeaux en 1682, m. en 1748, fut nommé en 1724 médecin consultant du roi (Louis XV), se vit recherché par l'empereur Charles VI et par l'impératrice de Russie, et inspira de beaux vers à Voltaire. Il a laissé un *Traité des différentes sortes de saignées*, 1729, des *Consultations*, et quelques opuscules.

SILVANECTES, peuple de la Gaule, dans la Belgique 2ᵉ, entre les *Parisii*, les *Meldi*, les *Bellovaci*, les *Viducasses*, avait pour ch.-l. *Augustomagus* (Senlis). Ils habitaient la partie S. O. du dép. de l'Oise.

SILVÈRE (S.), pape de 536 à 538, refusa de replacer sur le siége de Constantinople l'eutychéen Anthime, entaché d'hérésie, et s'attira le courroux de l'impératrice Théodora, qui favorisait les Eutychéens. A l'instigation de cette princesse, il fut accusé injustement d'intelligence avec les Goths, remplacé par Vigile, et relegué dans l'île Palmaria, où il mourut de faim. On le fête le 20 juin.

SILVESTRE (S.), pape. *V.* SYLVESTRE.

SILVESTRE (Israël), dessinateur et graveur, rival de Callot, né à Nancy en 1621, m. en 1691, vint se fixer à Paris, s'y fit bientôt remarquer par le goût et l'intelligence de ses dessins, fut chargé par Louis XIV de dessiner et de graver les *Vues des Parcs et Maisons royales* et les *Villes conquises*, ainsi que les *Fêtes* données par le roi, et réussit si bien qu'il obtint, avec le titre de maître de dessin du Dauphin, une pension et un logement au Louvre. Son œuvre se compose de plus de 1000 pièces, parmi lesquelles on remarque, outre les vues ci-dessus mentionnées, les *Plaisirs de l'île enchantée* et une *Vue de Rome*. — Son fils, Louis S., 1675-1760, réussit dans la peinture, devint membre de l'Académie de peinture, et fut appelé à Dresde par le roi Auguste II, qui le nomma directeur de l'Académie de Dresde et l'anoblit.

SIMANCAS, *Septimanca*, v. d'Espagne, dans la Vieille-Castille (Valladolid), sur la Pisuerga, à 12 kil. S. O. de Valladolid; 1200 h. Pont de 17 arches. Château fort où l'on conserve depuis 1563 les archives de la Castille. Près de cette ville, en 939, Ramire II, roi de Léon, et Fernand Gonzalez, comte de Castille, livrèrent aux Maures, commandés par Abdérame, une grande bataille qui resta indécise.

SIMART (Ch.), sculpteur, né à Troyes en 1807, m. en 1857, était fils d'un menuisier. Son goût précoce pour la sculpture l'ayant fait remarquer, il fut envoyé à Paris aux frais de sa ville natale. Il obtint le grand prix de Rome en 1833 et fut envoyé en Italie, où il puisa la passion de l'antique. Il traita surtout avec succès les sujets allégoriques, et fit en ce genre de belles statues de la *Poésie épique* et de la *Philosophie* (pour la bibliothèque du Sénat); il exécuta pour le duc de Luynes une admirable reproduction de la *Minerve* de Phidias, en or et en ivoire (1855). On lui doit en outre la belle statue de *Napoléon* qui orne le tombeau des Invalides, les bas-reliefs qui rappellent les grandes institutions impériales, et de magnifiques caryatides pour la nouvelle façade du Louvre. Il avait remplacé Pradier à l'Institut en 1852 et était professeur à l'École des beaux-arts. Halévy a lu son *Éloge* à l'Académie des beaux-arts en 1861.

SIMBIRSK, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Simbirsk, au confluent du Volga et de la Sviaga, à 1450 k. S. E. de St-Pétersbourg, par 46° 2' long. E., 54° 24' lat. N.; 18000 hab. Évêché, cour criminelle, gymnase. Clochers et jardins nombreux, qui rendent de loin son aspect pittoresque; statue élevée à l'historien Karamsin, né dans les environs. Grand commerce de grains. La ville fut fondée en 1648. — Le gouvt de Simbirsk, entre ceux de Kazan au N., d'Orenbourg à l'E., de Saratov au S., de Penza et de Nijnéi-Novogorod à l'O., a env. 430 kil. sur 215 et 1 200 000 hab. Montagneux à l'E. et au centre, il est traversé du N. au S. par le Volga. Sol fertile et bien cultivé; vastes forêts; fer, sel, soufre, gypse.

SIMÉON, 2ᵉ fils de Jacob et de Lia, né vers 2110 av. J.-C., fut celui que Joseph retint en otage quand ses frères vinrent acheter du blé en Égypte. Il prit part, avec Lévi, au massacre des Sichémites. Il donna son nom à une des 12 tribus. C'était la plus méridionale : elle avait au N. la tribu de Juda, à l'O. les Philistins, à l'E. le lac Asphaltite.

SIMÉON, pieux vieillard juif, fut averti miraculeusement qu'il ne mourrait pas sans avoir vu le Messie : en effet, se trouvant dans le temple lorsque la Vierge y apporta l'Enfant Jésus, il le reçut dans ses bras; c'est alors que, reconnaissant en lui le Messie, il chanta, pour rendre grâce à Dieu, le fameux cantique : *Nunc dimittis servum tuum*, *Domine*.

SIMÉON (S.), neveu de la Ste Vierge et cousin de Jésus, est quelquefois appelé frère du Seigneur. Il fut évêque de Jérusalem après la mort de Jacques, en 67, et subit le martyre en 107; il avait alors 120 ans. L'Église l'hon. le 18 février.

SIMÉON STYLITE (S.), pieux anachorète, né vers 390 à Sisan en Cilicie, m. en 459, se voua jeune à la vie solitaire, et se fit remarquer par ses austérités excessives : il ne faisait qu'un repas par semaine, et ne prenait rien tout le carême. Il habita quelques années un ermitage au pied du mont Télénisse, mais il le quitta en 423, et se retira, pour mieux s'isoler, sur une haute colonne (*stylos*, en grec, d'où son surnom), du haut de laquelle il haranguait les fidèles. Il vécut ainsi 36 ans, et changea dans cet espace trois fois de colonne (il était resté 22 ans sur la dernière) : on l'y trouva mort. L'Église le fête le 5 janvier. Sa *Vie* a été écrite par Théodoret.

SIMÉON LE MÉTAPHRASTE. *V.* MÉTAPHRASTE.

SIMÉON DE DURHAM, historien du XIIᵉ s., enseigna les mathématiques à Oxford, et fut grand chantre de l'église de Durham. Il a composé une *Hist. des rois d'Angleterre*, qui va de 616 à 1130, et qui a été continuée jusqu'en 1156 par Jean, prieur d'Exham (imprimée dans les *Decem scriptores* de Twisden).

SIMÉON (Joseph Jérôme, comte), né à Aix en 1749, m. en 1842, fils d'un avocat, brilla de bonne heure au barreau d'Aix, fut successivement professeur de droit à l'Université d'Aix, procureur-syndic du dép. des Bouches-du-Rhône, député au conseil des Cinq cents, où il siégea parmi les modérés, fut proscrit au 18 fructidor, reparut après le 18 brumaire, eut part, comme membre du Tribunat, au projet de loi sur le *Concordat* et à la rédaction du *Code civil*, devint, sous le Consulat et l'Empire, préfet, conseiller d'État, et reçut de Napoléon le titre de comte; fut envoyé en Westphalie en 1807 pour organiser l'administration de la justice pendant le règne de Jérôme Bonaparte et fit bénir dans ce pays le nom français; fut sous la Restauration ministre de la justice, puis de l'intérieur (1819-21), mais se retira quand le parti ultra-royaliste l'eut définitivement emporté, fut nommé pair en 1821 et devint en 1833 1ᵉʳ président de la Cour des comptes. Il avait été élu en 1832 membre de l'Académie des sciences morales. Homme sage, orateur clair et solide, Siméon se montra en toute occasion ami de l'ordre et des libertés constitutionnelles.

SIMÈTHE, *Simæthus*, auj. *Giaretta*, petite riv. de Sicile, sortait des monts Nébrodes, et se jetait dans la mer Ionienne, non loin de Catane.

SIMFÉROPOL, en tartare *Ak-Metched* (*mosquée blanche*), v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Tauride, en Crimée, sur le Salghir et dans un beau vallon; 10 000 h. (sans la garnison). On y distingue la *Ville vieille*, fort irrégulière, et la *Ville neuve*, bien percée et bien bâtie. Belle cathédrale, palais du gouverneur. — Fondée par les Turcs en 1500, cédée aux Russes avec le reste de la Crimée en 1791.

SIMIANE, *Collum longum*, vge du dép. des Bouches-du-Rhône, à 12 kil. S. d'Aix; 1000 hab. Jadis titre de marquisat.

SIMIANE (Pauline de GRIGNAN, marquise de), fille de Mme de Grignan et petite-fille de Mme de Sévigné, née en 1674, morte en 1737, fut comme sa mère et sa grand-mère célèbre par son esprit et sa beauté. Elle épousa en 1695 Louis de Simiane, d'une illustre maison de Provence, alliée à la maison de Savoie, qui succéda à son beau-père en 1715 comme lieutenant général de Provence, et resta veuve en 1718. On a d'elle quelques poésies et des lettres, qui furent publiées par La Harpe en 1775, et qui depuis ont été jointes à celles de Mme de Sévigné : elles offrent, selon l'expression de La Harpe, *un air de famille*.

SIMLAH, poste militaire anglais dans l'Himalaya, entre le Sutledge et la Djomna, à 2000^{m} au-dessus de la mer. est la résidence d'un gouverneur militaire.

SIMMERN, v. des États prussiens, ch.-l. de cercle, à 42 kil. S. de Coblentz; 2250 h. Elle était jadis capitale d'une principauté palatine.

SIMMIAS, poëte grec, de Rhodes, qui vivait probablement au IVe s. av. J.-C. (vers 324), passe pour l'inventeur de ces jeux bizarres qu'on appelle *Vers figurés*: on a de lui en ce genre trois pièces, les *Ailes*, l'*OEuf*, la *Hache*, dont les vers, par leur disposition, figurent en effet l'objet décrit. Saumaise et Fortunio Liceti (*Encyclopædia ad Securim*, Paris, 1635) ont pris la peine de les commenter.

SIMNEL (Lambert), aventurier, fils d'un boulanger d'Oxford, se fit passer, à l'instigation d'un prêtre nommé Simon, pour le duc d'York, 2e fils d'Édouard IV, dont la mort n'avait pas été bien constatée, puis pour le duc de Warwick, héritier de la maison d'York, et osa, avec l'aide d'un parti de mécontents, marcher contre l'armée de Henri VII; mais il fut vaincu à Stoke (1487), et tomba aux mains du roi, qui le relégua comme marmiton dans ses cuisines. Cette aventure a fourni le sujet d'un opéra-comique.

SIMODA, port et rivière du Japon (Niphon), sur la côte E. de l'île, à 50 kil. E. d'Yédo. Ouvert aux Européens depuis 1853.

SIMOÏS (le), auj. le *Mendéré-sou?* riv. de la Troade, sortait d'un des sommets de l'Ida, baignait la campagne de Troie et s'unissait au Scamandre pour se jeter dans l'Hellespont. Le cours du Scamandre ayant plus tard changé de direction, on prit par erreur le Simoïs pour le Scamandre.

SIMON MACCHABÉE. *V.* MACCHABÉE.

SIMON (S.), *le Cananéen*, surn. *le Zélé*, un des 12 apôtres, natif de Cana en Galilée, subit, dit-on, le martyre en Perse. On le fête le 28 oct. avec S. Jude.

SIMON *le Magicien*, du bourg de Gitton, en Samarie, avait été disciple du thaumaturge Dosithée. Il opérait lui-même des prodiges, et s'intitulait *la Vertu de Dieu*. Il se fit baptiser par le diacre Philippe, puis il osa demander à S. Pierre de lui transmettre, moyennant argent, le pouvoir d'opérer des miracles semblables aux siens (d'où le nom de *simonie*, pour désigner le trafic des choses saintes); mais il fut repoussé et maudit par le chef des apôtres. Simon alors se sépara des disciples de Jésus et voulut rivaliser avec eux : il visita diverses provinces de l'Orient, alla jusqu'en Italie, et fit des dupes et des prosélytes à Rome même. Il avait à sa suite une Tyrienne qu'il nommait *Hélène*, la donnant tantôt pour l'Hélène de la guerre de Troie, tantôt pour Minerve, tantôt pour une incarnation de l'intelligence suprême ou du *Noûs*. Il se disait lui-même fils de Dieu et se fit même adorer comme Dieu. On raconte qu'il lutta devant Néron avec S. Pierre, s'éleva un moment dans les airs par la magie, puis tomba et se cassa les jambes. On donne Simon comme le premier hérétique : son hérésie était une forme de Gnosticisme.

SIMON BEN-JOKAÏ, rabbin du IIe s., disciple d'Akiba, est regardé comme l'auteur du *Zohar* (c.-à-d. *Lumière*), obscur commentaire du *Pentateuque*, et comme le chef des cabalistes.

SIMON (Richard), savant hébraïsant, né à Dieppe en 1638, m. en 1712, était oratorien et professa la philosophie à Juilly et à Paris. Il fut exclu de son ordre pour avoir soutenu, dans son *Histoire critique du Vieux Testament* (1678), des opinions paradoxales, qui suscitèrent les critiques de Bossuet et des solitaires de Port-Royal et le firent condamner par le St-Siége. Outre l'*Hist. critique du Vieux Testament*, on a de lui *Hist. du Nouv. Testament* (1689), *Hist. critique de la créance et des coutumes des nations du Levant* (sous le pseudonyme de Moni), 1684; *Hist. de l'origine et des progrès des revenus ecclésiastiques*, 1684; *Créance de l'Église orientale sur la transsubstantiation*, 1687, et des *Lettres*, publ. par Lamartinière, son neveu, 1730. — Un autre Richard Simon, du Dauphiné, prêtre, a composé un grand *Dict. de la Bible*, Lyon, 1693 et 1703, 2 vol. in-fol., ouvrage utile et estimé avant que celui de dom Calmet parût.

SIMON (Ed. Thomas), littérateur, né à Troyes en 1740, m. en 1818, exerça d'abord la médecine, fut bibliothécaire du Tribunat, puis devint censeur des études à Nancy et professeur d'éloquence latine à Besançon. Il a publié un *Choix de poésies* (trad. du grec, du latin, de l'italien, 1786); les *Muses provinciales*, recueil des meilleures productions des poëtes de province, a traduit *Martial* (publ. par son fils en 1819), et abrégé le poëme de *S. Louis*, du P. Lemoine (1816).

SIMON DE SIENNE, peintre. *V.* MEMMI.

SIMONETTA, hameau et château de Lombardie, situés à 5 ou 6 k. N. O. de Milan, remarquables par un écho qui répète les sons jusqu'à 36 fois.

SIMONETTA, famille originaire de Calabre, s'attacha aux Sforze, ducs de Milan, et leur rendit de grands services. Ange S., né vers 1400, m. en 1472, contribua puissamment à la fortune de Franç. Sforze. — Son neveu, Fr. S., né en 1410, eut la confiance de Franç. Sforze et de Galéas-Marie et assista Bonne de Savoie au commencement de la minorité de Jean-Galéas-Marie; mais, ayant voulu détourner cette princesse d'une passion indigne d'elle, il fut mis en prison, appliqué à la torture et décapité (1480). — Jean Simonetta, frère de François, partagea la fortune, les honneurs, la disgrâce de son frère, mais fut épargné après avoir subi la torture, et ne mourut qu'en 1491. On lui doit : *De rebus gestis Franc. Sfortiæ, Mediolanensis ducis*, Milan, 1480-86, in-fol : c'est la principale source pour l'histoire de ce prince.

SIMONIDE, poëte et philosophe grec, de Iulis (dans l'île de Céos), né en 558 av. J.-C., m. en 468, jouit de la faveur de plusieurs princes, entre autres du Pisistratide Hipparque et d'Hiéron, tyran de Syracuse. Diverses traditions le montrent vendant ses vers aux athlètes et aux grands, chantant souvent la palinodie, honoré de la protection spéciale de Castor et Pollux pour avoir introduit leur éloge dans une ode composée en l'honneur d'un athlète, perdant la vue pour avoir adressé des injures poétiques à Junon, et la recouvrant après avoir fait l'éloge de cette divinité. On dit aussi qu'il ajouta une 8e corde à la lyre et 4 lettres à l'alphabet grec (η, ω, ζ, ψ), et qu'il inventa la Mnémonique. Il excellait dans les genres élégiaque et lyrique et fut le rival de Pindare : ses *Thrènes* ou *Lamentations* étaient surtout renommées. Nous ne possédons de tout cela qu'une touchante élégie sur *Danaé*, quelques épigrammes (dans le sens d'inscriptions) et autres fragments recueillis par Brunck (tome I des *Analecta*), et par Schneidewin, 1835

Parmi les fragments qui lui sont attribués, on remarque une satire mordante contre les femmes, mais cette pièce paraît être d'un autre poëte du même nom, natif d'Amorgos, qui florissait vers 660 av. J.-C.

SIMONNEAU, famille de graveurs, a produit : Charles, natif d'Orléans (1639-1728), graveur à la pointe et au burin, qui réussit également dans le portrait, l'histoire et la vignette (on cite de lui *Jésus et la Samaritaine*, d'après Carrache, la *Conquête de la Franche-Comté*, d'après Lebrun); — Louis, frère de Charles, mort en 1738, auteur d'une *Assomption de la Vierge*, d'après Lebrun; de *Suzanne au bain*, de *Jésus instruisant Marthe et Marie*, d'après Coypel; — Philippe, fils de Charles, qui grava l'*Enlèvement des Sabines* et la *Paix entre les Romains et les Sabins*, d'après J. Romain; *les Trois déesses jugées par Pâris*, d'après Perino del Vaga; *Vénus et Adonis*, d'après l'Albane. Il est fort inférieur à son père et à son oncle.

SIMPHÉROPOL, v. de Russie. *V.* SIMFÉROPOL.

SIMPLICE ou SIMPLICIUS (S.), pape de 468 à 483, né à Tusculum (Tivoli), établit en Orient l'autorité du concile de Chalcédoine, replaça sur les siéges d'Antioche et d'Alexandrie les évêques légitimes, qui en avaient été chassés par les Eutychéens, mais ne réussit pas si promptement à étouffer les troubles en Occident. L'Église l'hon. le 2 mars. — Un autre S. Simplice, évêque d'Autun au IVe s., est fêté le 24 juin.

SIMPLICIUS, philosophe grec du IVe s., natif de Cilicie ou de Phrygie, reçut les leçons d'Ammonius, fils d'Hermias, enseigna quelque temps à Athènes, quitta cette ville après la défense que fit Justinien d'enseigner la philosophie (529), et se réfugia en Perse auprès de Chosroës; ce prince obtint son retour en Grèce, vers 533 selon les uns, 545 selon d'autres. On a de Simplicius des commentaires sur plusieurs traités d'Aristote (*Catégories*, Bâle, 1541; *Traité de l'âme*, Venise, 1527; *Physique*, Venise, Alde, 1526), et sur le *Manuel d'Épictète* (publiés à Venise, 1528, à Leyde, 1640, et à Deux-Ponts, par Schweighæuser, 1800) : ce dernier ouvrage a été traduit en français par Dacier, avec le *Manuel d'Épictète*, 1715. Simplicius est un éclectique néoplatonicien, qui incline au péripatétisme. Ses commentaires sont, avec ceux d'Alexandre d'Aphrodisie, les meilleurs de cette école.

SIMPLON (mont), *Sempeln* en allemand, *mons Cæpionis*, *Scipionis* ou *Sempronii* en latin, mont des Alpes Lépontiennes, en Suisse, sur la limite du Valais et du Piémont, à 105 kil. N. E. du mont Blanc et à 53 kil. S. O. du St-Gothard. Son sommet s'élève à 3710m. Superbe route militaire de plus de 60 kil. de long (de Brigg à Domo d'Ossola), ouverte par Napoléon I de 1800 à 1807 : on y compte 6 galeries taillées dans le roc et plus de 50 ponts jetés sur des précipices. — Le Simplon donna son nom à un dép. français formé du Valais et qui avait pour ch.-l. Sion.

SIMPSON (Thom.), mathématicien, né en 1710, à Bosworth (Leicester), m. en 1761, était fils d'un tisserand. Après avoir lutté longtemps contre la misère, il devint enfin professeur de mathématiques à l'Académie de Woolwich et membre de la Société royale. Il a laissé : *Nouveau traité des fluxions*, 1737; *De la nature et des lois de la probabilité*, 1740; *Des annuités et des tontines*, 1742, et des traités d'algèbre, de géométrie et de trigonométrie. Son nom est resté à une méthode approchée de quadrature.

SIMSON (Robert), mathématicien écossais, né en 1682, m. en 1768, fut 50 ans professeur de mathématiques au collége de Glasgow, et laissa : *Traité des sections coniques*, 1735; *Traité sur l'extraction des racines approximatives des nombres par séries infinies* (dans les *Transactions philosophiques*, année 1753), et divers travaux sur *Euclide* (qu'il a traduit en anglais, 1756), sur *Apollonius* et sur *Pappus*.

SIN, désert au N. E. de l'Égypte. Les Hébreux le traversèrent en gagnant la Terre Promise à la sortie d'Égypte : c'est là qu'ils furent nourris de la manne.

SINAÏ, SINA, *Djebel-Tor* ou *Djebel-Mousa*, mont. d'Arabie, au N. O., dans la péninsule qui s'avance au milieu de la mer Rouge, entre les golfes de Suez et d'Akaba, au N. E. du mont Horeb. Il a deux sommets, dont le plus élevé, auj. *Ste-Catherine*, a environ 2814m. Les rochers voisins sont couverts d'inscriptions qu'on attribue aux Israélites. — Dieu apparut à Moïse sur le mont Sina pendant 40 jours et lui donna sa loi. Sur la pente de la montagne, à une hauteur de 1800m, se voient une église et une mosquée, ainsi qu'un couvent fortifié. Ce couvent fondé par Justinien en 527, est le titre d'un archevêché dont le titulaire réside au Caire.

SINALOA. *V.* CINALOA.

SINAMARI. *V.* SINNAMARI.

SINAN-PACHA, surnommé *Kodjah* (le *maître*), général ottoman, était un renégat italien. Vizir sous Soliman I, Sélim II, Amurat III et Mahomet III, il prit Tripoli en 1561, soumit l'Yémen révolté, réduisit la régence de Tunis, d'où il chassa les Espagnols (1574), et se distingua également en Hongrie. Trois fois disgracié, il fut trois fois rappelé et mourut vizir, en 1595. Sinan-Pacha n'était pas moins habile administrateur que grand guerrier : l'Égypte, la Syrie, l'Anatolie, lui doivent un grand nombre d'édifices utiles, mosquées, hôpitaux, bains, marchés, etc.

SINCLAIR (sir John), agronome écossais du XVIIIe s., membre du Parlement britannique, fonda la Société d'agriculture d'Edimbourg et publia entre autres ouvrages utiles : l'*Agriculture pratique et raisonnée*, trad. par Mathieu de Dombasle, 1825.

SIND ou SINDH, l'*Indus* des anciens, un des deux grands fleuves de l'Inde, le plus à l'O., naît dans le S. E. du petit Thibet, dans des lieux inconnus, vers 30° lat. N., forme une courbe, remontant jusqu'à 36° au N. O., puis redescendant au S. O., continue ensuite sa course jusqu'à 24°, laissant à sa droite le Kaboul et le Beloutchistan, à sa gauche le Pendjab et le Moultan, arrose Attok, Tchikarpour, Haïdérabad, Tatta, se divise un peu au-dessus d'Haïdar-Abad en plusieurs bouches qui forment un vaste delta et se jette par 11 branches dans le golfe d'Oman. Vers l'embouch. est le grand marais de Rin. Ses affluents principaux sont le Ladak en Thibet, l'Attok et la Léia qui viennent de l'Afghanistan, le Kaboul, et les rivières qui forment le Pendjnad (*V.* ce nom). Son cours total est d'env. 2550 kil. *V.* INDUS.

SINDHY (Principauté du), État de l'Inde en deçà du Gange, borné au N. O. par le Beloutchistan, au N. par le roy. de Lahore, à l'E. par l'Adjmir et le Katch, a env. 137 000 kil. carr., compte un million d'habitants et a pour capitale Koratchi. Il tire son nom du Sind, qui l'arrose. — Le Sindhy eut jadis des princes particuliers. Les Arabes occupèrent le pays dès 712, mais au Xe s. il se rendit indépendant; depuis le XIVe s., il passa successivement sous la domination des Afghans, des Mongols, du Kaboul (à la fin du dernier siècle), puis se partagea en 4 principautés (Haïderabad, Mirpour, Khirpour, Bawalpour), qui depuis 1843 ont toutes été soumises aux Anglais par le général Napier. *V.* NAPIER (sir Ch.)

SINDHYAH (Madhadji), dit *Béhadour* ou *le Victorieux*, prince mahratte, né vers 1743, m. en 1794, profita de la décadence de l'empire mongol pour se former un roy. indépendant entre le Lahore, le Kandeich, le golfe de Cambaye et le Gange, attira à son service des officiers européens, entre autres le comte de Boigne, et eut une armée de 100 000 hommes, en partie disciplinés à l'européenne. Il tint tête aux Anglais et se maintint indépendant; mais son fils, Dowlut Sindyah, fut, après une longue lutte, vaincu par Wellesley à la bat. d'Assye (1803), et se vit forcé de signer un traité qui le mettait à la merci de la Compagnie des Indes. — Le roy. de Sindhyah a env. 102 000 kil. carr. et 4 millions d'hab.; il a pour capit. Gualior. Il se compose de parties des trois anciennes provinces d'Agra (capit., Agra), de Kandeich (capit., Bhouranpour) et de Malwa (capit., Oudjein). Le souverain est encore auj. un prince mahratte; il prend le titre de *maharadjah* ou *grand-radjah*

SINDJAR, *Singara*, v. de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 150 kil. O. de Mossoul, sur le Sindjar (affluent du Khabour), au pied des monts Sindjar (qu'habitent les Yézidis, peuple pillard).

SINES, *Sinæ*, peuples orientaux que les anc. ne connaissaient que de nom, sont les Chinois ou les Siamois.

SINES ou SYNIS, bg du Portugal (Alemtéjo), sur l'Atlantique, à 100 kil. S. O. de Béja; 1650 hab. Château et ancrage. Patrie de Vasco de Gama.

SI-NGAN, v. forte de Chine, ch.-l. de la prov. de Chen-si, et l'une des plus belles villes de l'empire, a été longtemps résidence de la dynastie des Han (au IIe s. av. J.-C.). On lui donne 300000 hab.

SINGAPOUR, c.-à-d. *la Ville du Lion*, v. de l'Inde transgangétique, sur la côte S. d'une île de même nom, entre la pointe de la presqu'île de Malacca et l'île de Sumatra; env. 90000 hab. Port franc très-commerçant; vastes chantiers de construction; jardin botanique; collége malais. De grandes maisons de commerce pour exploiter les produits de l'Asie et de l'Océanie y ont été établies par des Européens (des Anglais surtout), des Chinois, des Arabes, des Hindous et des Arméniens. — Cette ville a été fondée en 1819 par sir Thomas Raffles, et appartient aux Anglais. De son gouvernement dépendent ceux de Malacca et de Georgetown (île du prince de Galles). — L'île de Singapour a 40 kil. sur 20, et est séparée du continent par un détroit qui porte le même nom.

SINGARA, *Sindjar*, v. de Mésopotamie, au centre, sur le Mygdonius. Le roi de Perse Sapor II y vainquit les Romains en 348.

SINGIDUNUM, auj. *Belgrade?* v. de la Dacie, au confluent de l'Ister et du Savus. Patrie de Jovien.

SINGITIQUE (Golfe), golfe de la mer Égée, sur la côte de Macédoine, entre les presqu'îles de Sithonie et du mont Athos, est auj. le *G. de Monte-Santo*.

SINGLIN (l'abbé), pieux ecclésiastique, né à Paris vers 1600, m. en 1664, s'attacha successivement à S. Vincent de Paul et à l'abbé de St-Cyran, et fut nommé par l'archevêque de Paris confesseur des religieuses de Port-Royal, puis supérieur des deux maisons de Port-Royal des Champs et de Paris. Il tenait un rang honorable parmi les prédicateurs de son temps. Ardent janséniste, il se vit interdire la chaire, et fut même, dans ses dernières années, obligé de se cacher. On a de lui des *Instructions sur les mystères et sur les dimanches et fêtes*, 1671.

SINIGAGLIA, *Sena Gallica*, v. d'Italie (Urbin), sur l'Adriatique, à l'embouchure de la Misa; 8000 h. Évêché, cathéd., anc. remparts. Patrie du pape Pie IX et de la cantatrice Catalani.— Cette ville fut donnée par Sixte IV à Jean de la Rovère en 1475.

SINNAMARI, riv. de la Guyane française, descend des montagnes qui sont au centre de la colonie, coule au N., reçoit la Couriége, et se jette dans l'Atlantique à 90 kil. N. O. de Cayenne, après un cours d'environ 250 kil. Ses bords sont couverts de marais qui en rendent le séjour très-malsain. Cette rivière donne son nom au pays qu'elle arrose, ainsi qu'à un bourg situé sur sa r. dr., près de son embouchure. Après le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), beaucoup de condamnés politiques furent déportés dans les déserts de Sinnamari par ordre du Directoire: la plupart y périrent misérablement.

SINNIS, fameux brigand des premiers temps de la Grèce. Posté à l'isthme de Corinthe, il dépouillait les voyageurs, puis les jetait à la mer, les assommait de sa massue, ou les écartelait à l'aide de deux pins dont il abaissait les cimes jusqu'à terre et qu'il laissait se redresser après y avoir attaché les membres de ses victimes. Thésée délivra la terre de ce monstre.

SINON, Grec fameux par sa perfidie. Lorsque ses compatriotes feignirent de renoncer au siége de Troie, il se laissa prendre par les Troyens, se présenta devant eux comme abandonné par les Grecs, et les décida par ses mensonges à introduire dans leurs murs le cheval gigantesque, dont les flancs recélaient les soldats grecs (*Énéide*, II).

SINOPE, v. et port de Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, à l'embouchure d'une petite riv. qui prenait son nom, était bâtie sur un isthme et avait un double port. Elle possédait une marine puissante qui lui assura l'empire de la mer, à l'O. jusqu'au Bosphore de Thrace, à l'E. jusqu'à l'Halys. On en tirait la *Terre de Sinope* (cinabre) et beaucoup de poisson. Diogène le cynique y était né. — Sinope était une colonie de Milet. Périclès, après l'avoir délivrée de son tyran Timésiléon, y conduisit 600 Athéniens. Asservie par les rois de Pont, elle devint leur capitale. Elle soutint contre Lucullus un siége célèbre et fut prise, 70 av. J.-C. Près de l'anc. Sinope est encore auj. une ville de *Sinope* ou *Sinoub*, qui fut aux XIIIe et XIVe s. la capit. d'une principauté turque, puis devint le ch.-l. d'un livah particulier indépendant du pacha d'Anatolie; elle fait actuellement partie du livah de Kastamouni, et compte 8000 hab. Château fort; 2 ports. Une flotte turque fut attaquée à l'improviste et détruite en vue de Sinope par les Russes en 1853.

SINTOÏSME, religion primitive du Japon, se partage avec le Bouddhisme les habitants de ce pays. Elle reconnaît le dieu suprême *Tien* (le Ciel ou le Soleil) et une foule d'esprits ou de dieux inférieurs, rend un culte à la vertu et divinise les grands hommes. Les prêtres de cette religion s'abstiennent de toute nourriture animale. Le Sintoïsme est professé par l'empereur et toute sa famille. On dérive son nom soit d'un ouvrage de Confucius appelé *Sinto*, soit plutôt du mot japonais *Sin*, héros, demi-dieu.

SINTZHEIM, v. du grand duché de Bade, anc. capitale du Kraichgau, dans l'anc. Souabe, à 20 kil. S. d'Heidelberg; 3000 hab. Turenne y battit les Impériaux le 14 juin 1674.

SINUESSE, *Sinuessa*, v. de l'Italie ancienne, au N., sur la mer Tyrrhénienne et près des frontières de la Campanie et du Latium, entre le Vulturne et Minturnes. Eaux minérales et bains chauds jadis célèbres. — Cette ville appartint d'abord à la Campanie, puis fit partie du Latium; elle reçut une colonie romaine l'an 296 av. J.-C. Elle fut détruite au Xe s. par les Sarrasins; on en voit les ruines près de *Rocca di Mondragone*.

SION, une des quatre collines sur lesquelles Jérusalem était bâtie. On donne souvent, surtout en poésie, le nom de Sion à Jérusalem même.

SION, *Sitten* en allemand, *Sedunum* en latin, v. de Suisse, ch.-l. du Valais, au confluent de la Sionne et du Rhône, à 80 kil. S. de Berne; 3600 hab. (dont beaucoup de goîtreux). Évêché, jadis souverain. Deux châteaux ruinés, dits *Sion* et *Majorie*, sur deux collines voisines; cathédrale gothique, bel hôtel de ville. Fer, quincaillerie; commerce de transit. Environs agréables.— Jadis capit. des *Seduni*; gouvernée par ses évêques au moyen âge. Prise par les Français en 1798, et ch.-l. du dép. du Simplon sous l'Empire.

SION (le cardinal de). *V.* SCHINNER.

SIONIE ou SIOUNIE, une des prov. de l'Arménie aux IVe et Ve s., au S. E. du lac Érivan, forma depuis une principauté dont le souverain était très-puissant; les princes résidaient à Khalkhal et à Gabal. C'est encore auj. un évêché *in partibus*.

SIONITE (Gabriel). *V.* GABRIEL.

SIOUAH, SIOUT. *V.* SYOUAH, SYOUT.

SIOUX (les), nation indigène de l'Amérique du Nord, divisée en un grand nombre de peuplades dont les principales sont les *Dakotas* et les *Assiniboins*. Les premiers habitent le long du Missouri moyen, du St-Pierre, du Ht-Mississipi, du Ht-Fleuve-Rouge, du lac Ouinipeg, depuis le 33e parallèle jusqu'au 49e. Les Assiniboins ou Iowas habitent au N. des Dakotas et à l'O. du lac Ouinipeg, entre le Missouri et le Saskatchavan. Les uns et les autres sont très-belliqueux et vivent sans cesse en guerre entre eux.

SIOUX (District des) ou des IOWAS. *V.* IOWA.

SIPHNOS, auj. *Sifanto*, une des Cyclades, à l'O. de Paros et au S. E. de Sériphe, a 13 k. sur 8. Elle était fameuse dans l'antiquité par ses mines d'or et

d'argent et par la salubrité de l'air qu'on y respirait. Siphnos fut colonisée par des Ioniens sortis d'Athènes. Ses habitants combattirent à Salamine pour la cause grecque, puis entrèrent dans l'alliance d'Athènes. Après avoir appartenu aux Romains et à l'empire grec, Siphnos fit partie du duché de Naxos, puis devint le domaine de deux familles italiennes, les Coronia et les Gozadini. Barberousse leur enleva cette île, et elle resta aux Turcs jusqu'à la guerre de l'Indépendance. Elle fait auj. partie du roy. de Grèce, est comprise dans le Nome des Cyclades, et compte env. 7000 h. Sa principale ville, *Kastro*, sur la côte N. E., occupe l'emplacement de l'anc. *Apollonia*.

SIPONTE, *Sipus*, auj. *Siponto* ou *Manfredonia*, v. d'Apulie, près du golfe Urias, au pied du mont Garganus. Fondée par Diomède, après son retour de Troie; elle fut ruinée par les Turcs en 1620.

SIPYLE, *Sipylus*, v. de Lydie, au N. O., sur une haute montagne de même nom, près du Méandre, était la capitale des États de Tantale. Elle fut détruite sous Tibère par un tremblement de terre. Le mont Sipyle, prolongement du Tmolus, s'avance vers le golfe de Smyrne en bordant la rive gauche de l'Hermus. C'est là que la Fable place la métamorphose de Niobé en rocher. Près du mont Sipyle était *Magnesia ad Sipylum*, auj. *Manika*.

SIRAMPOUR ou SERAMPOOR, v. de l'Inde anglaise, dans la présid. de Bengale, sur l'Hougly, à 22 k. N. de Calcutta et vis-à-vis de Barrakpour; 12 000 hab. Anc. résidence du gouverneur général des possessions danoises, elle est encore auj. le siége principal des missionnaires Baptistes. Le séjour en est délicieux. — Les Danois s'y étaient établis en 1676; il l'ont vendue à l'Angleterre en 1845.

SIRBONIS LACUS, auj. *Sebaket Bardouil*, lagune de la Basse-Égypte, à l'E., voisine de la Méditerranée, entre Ostracine et le mont Casius. Les Égyptiens croyaient que Typhon y était enseveli. Ce lac est auj. desséché en partie.

SIR-DARIA ou SI-HOUN, *Iaxartes*, riv. d'Asie, sort de l'Ala-tagh, sur les frontières de la Chine et du Turkestan, traverse le Turkestan, en passant par Khokand, Tachkend, Tounkat, etc., coule généralement à l'O., et tombe dans la mer d'Aral par deux bras, après un cours de 1600 kil. Il est presque partout navigable. — Du bras septentrional sortait un 3e bras, jadis considérable, qui paraît même avoir été le principal; il est auj. desséché.

SIRE (pour *seigneur*), titre de dignité. *V.* ce mot dans notre *Dictionnaire univ. des Sciences*.

SIRÈNES, *Sirenes*, déesses marines, filles d'Achéloüs et de Calliope, étaient les compagnes de Proserpine; elles furent métamorphosées en monstres marins par Cérès, irritée de ce qu'elles ne s'étaient pas opposées à l'enlèvement de sa fille. Selon la Fable, les Sirènes avaient une voix ravissante : par la douceur de leurs chants elles attiraient les passagers, pour qui elles restaient invisibles, et les entraînaient à se précipiter dans la mer, où ils se noyaient. On en compte deux, et même huit : Aglaophone, Thelxiépie ou Thelxinoé, Molpé, Ligée, etc.; on plaçait aussi au nombre des Sirènes Parthénope (*V.* ce nom). Les Sirènes se tenaient sur les bords de la mer Tyrrhénienne, entre l'île Caprée et la côte d'Italie. Elles avaient le corps d'une femme jusqu'à la ceinture, et, au-dessous, la forme d'un oiseau.

SIRET (L. Pierre), grammairien, né en 1745 à Évreux, m. en 1798, voyagea longtemps comme chargé de missions secrètes par le gouvernement et publia à son retour divers ouvrages de linguistique : *Éléments de la langue anglaise*, Paris, 1773; *Grammaire italienne*, 1797; *Gramm. française et portugaise*, 1799. Il se fit imprimeur en 1794. — Siret (Charles), né à Reims en 1760, m. en 1838, successivement maître de pension, professeur et censeur au lycée de Reims, est auteur de l'*Epitome historiæ græcæ*, Paris, 1798, ouvrage devenu classique.

SIREY (J. B.), jurisconsulte et arrêtiste, né à Sarlat en 1762, m. en 1845, quitta la carrière ecclésiastique lors de la Révolution et se maria avec une nièce de Mirabeau, mais n'en fut pas moins emprisonné sous la Terreur comme suspect. Depuis 1799, il exerça comme avocat à la Cour de cassation. Il a publié mensuellement, avec Denevers, un *Recueil général des lois et arrêts en matière civile, criminelle, commerciale, et de droit public depuis* 1800, Paris, 1802-30, 30 vol. in-4°, avec des *Tables analytiques* (1812, 1828, 1838), répertoire indispensable à tout homme de loi, et qui a été continué depuis 1830 par L. M. Villeneuve, son gendre. Sirey a aussi donné les *Codes annotés*, 1813-19. — Sa femme, née LASTEYRIE DU SAILLANT, 1776-1843, a écrit pour la jeunesse plusieurs jolis ouvrages moraux, entre autres : *la Mère de famille* et *Conseils d'une grand'mère aux jeunes femmes*, 1838.

SIRHIND, *Serinda*, v. de l'Inde anglaise (Delhi), dans le pays des Séikhs, à 225 kil. N. O. de Delhi, avait jadis des mosquées et des jardins magnifiques; elle est auj. en ruines. Bâtie par Firouz III en 1357, et longtemps florissante.

SIRI (Vittorio), bénédictin, né en 1608 à Parme, m. en 1685, s'acquit la protection de Richelieu et de Mazarin en se montrant dans ses écrits partisan de la France, et fut fait aumônier et historiographe de Louis XIV. Il a publié *il Mercurio* (histoire contemporaine) en 15 vol. in-4, 1644-82, qui parurent successivement à Venise, à Lyon, à Casal, à Paris, à Florence, et des *Mémoires secrets* (*Memorie reconditi*) *de* 1601 *à* 1640, 8 vol. in-4, Rome et Paris, 1676-79, d'où ont été tirées les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu* et les *Anecdotes du ministère du comte d'Olivarès*. La découverte des Mémoires de P. Joseph a confirmé la véracité de cet historien.

SIRICE (S.), pape de 385 à 398, était Romain. Il combattit les Novatiens, les Donatiens, et aida Théodose à réprimer les Manichéens. On l'hon. le 25 nov.

SIRINAGOR, c.-à-d. la *Ville du Bonheur*, v. de l'Inde anglaise (Agra), dans l'anc. Ghéroual, dont elle était la capitale, sur la r. g. de l'Alacananda, à 200 k. N. E. de Delhi. Palais en granit. Commerce d'argent brut et de denrées du Thibet et du Lahore. Ville jadis grande et puissante, mais bien déchue : en 1821, elle ne comptait que 600 maisons habitées.

SIRINAGOR, v. du Cachemire. *V.* CACHEMIRE.

SIRIUS, constellation du Chien ou Canicule. *V.* CANICULE dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

SIRMIUM, *Sirmich* ou *Mitrowitz*, capit. de la Pannonie et plus tard de la Pannonie 2e, près de la r. g. de la Save. Aurélien, Probus et Gratien y naquirent. Claude II, Marc Aurèle y moururent. — Fondée par les Taurisques, cette ville devint, sous l'Empire, l'arsenal des Romains pour leurs guerres contre les peuples du Danube. Au VIe s., elle tomba au pouvoir des Avares qui sans doute la détruisirent, car dès lors elle disparaît de l'histoire. On en trouve d'importantes ruines près de *Mitrowitz*, dans les Confins militaires d'Esclavonie (généralat de Péterwaradin).

SIRMOND (Jacq.), savant jésuite, né à Riom en 1559, m. en 1651, professa la rhétorique à Paris, fut appelé à Rome en 1590 en qualité de secrétaire d'Acquaviva, général des Jésuites, occupa ce poste 16 ans, rentra en France en 1608 et fut nommé en 1637 confesseur de Louis XIII. On lui doit la publication d'un grand nombre d'opuscules de Pères et d'auteurs ecclésiastiques (*Ennodius*, les *Chroniques d'Idace et Marcellin*, *Anastase le Bibliothécaire*, *Théodoret*, etc.) : de l'*Histoire de Reims*, par Flodoard; les *Concilia antiqua Galliæ*, 1629. Écrivain exact, le P. Sirmond débrouilla la chronologie, fit revivre plusieurs auteurs ignorés, commenta les plus obscurs, et rendit par là de grands services à l'histoire de l'Église. Ses *OEuvres* ont été recueillies par le P. Labaume, Paris, 1696, 5 vol. in-f. — Son neveu Jean S., 1589-1649, jouit de la faveur de Richelieu, fut nommé historiographe et entra à l'Acad. en 1634. Outre des écrits de polémique, on a de lui une *Vie du card. d'Amboise*, 1631, éloge détourné de Riche-

lieu, et des vers latins estimés (*Carminum libri duo*, 1654).— Un autre neveu de Jacques, Ant. S., jésuite, écrivit sur la théologie et sur la morale et s'attira les critiques de Pascal (dans sa 10e *Provinciale*).

SIROÈS (Kabad II ou Kabad-Chirouieh, vulgt), roi sassanide de Perse, fils de Chosroès (Khosrou) II, se révolta contre son père (628), fut forcé par la faction qui le soutenait de faire périr ce prince, ainsi que 14 ou 15 de ses frères, tenta de compenser ces atrocités en faisant fleurir la justice dans ses États; mais mourut après neuf mois de règne (629). C'est lui qui restitua la vraie croix à l'empereur Héraclius.

SIRVEN, commissaire terrier à Castres, professait le Calvinisme. En 1764, il fut accusé d'avoir fait périr sa fille pour l'empêcher d'embrasser la foi catholique, et, après un procès où toutes les formes furent violées, se vit condamner à mort par le parlement de Toulouse. Ayant réussi à s'échapper, il se réfugia en Suisse, et implora l'appui de Voltaire, alors à Ferney. Le philosophe prit en main sa défense, et, avec l'aide du célèbre avocat Élie de Beaumont, réussit à prouver son innocence et à le faire acquitter (1775): ce nouveau procès n'avait pas duré moins de 9 ans.

SIS, v. de la Turquie d'Asie, dans le pachalik d'Adana, à 65 kil. N. E. d'Adana. Importante au moyen âge et capitale alors de la Petite-Arménie. C'est auj. la résidence d'un patriarche arménien.

SISARA, général de Jabin, roi d'Asor, fut défait par Barac et Débora, et mis à mort pendant son sommeil par Jahel, femme israélite, qui l'avait reçu dans sa tente.

SISEBUT, roi des Visigoths (612-621), soumit les Astures et les Vascons, refoula ces derniers dans les Pyrénées (d'où leur établissement en France), enleva aux Grecs presque toutes leurs possessions en Espagne, fit fleurir le commerce et les lettres, et força nombre de Juifs à se convertir. On lui attribue un petit poëme latin sur *les Éclipses*.

SISENNA (L. Cornel.), ami de Varron, de Cicéron et d'Atticus, questeur en Sicile (77 av. J.-C.), puis préteur et gouverneur d'Achaïe, avait composé une *Histoire romaine*, depuis la prise de Rome par Brennus jusqu'aux guerres de Sylla, des *Commentaires sur Plaute*, une traduction des *Contes milésiaques*; il ne reste que quelques fragments de son *Histoire*.

SISENNA, fils d'Archélaüs, prince de Comana, fit périr Ariobarzane II, roi de Cappadoce (68 av. J.-C.), et tenta des lors de lui succéder, mais il n'y réussit que beaucoup plus tard, l'an 42, aidé par Antoine.

SISMONDI (Ugolin), dit *Buzzacherino*, amiral de Pise (1241), gagna sur les Génois la bataille navale de la Meloria, près des côtes de Toscane, et reçut en récompense de l'empereur Frédéric le titre de comte.

SISMONDI (Charles SIMONDE de), historien et économiste, né à Genève en 1773, d'une famille riche, originaire de Pise, m. en 1842, était calviniste. Il passa plusieurs années en Angleterre et en Toscane pendant les troubles de sa patrie, rentra dans sa ville natale en 1800, et s'y fit connaître par des écrits sur l'économie politique; fut secrétaire de la Chambre de commerce du dép. du Léman sous l'Empire, puis membre du Conseil représentatif, où il combattit les tendances ultra-démocratiques. Il consacra la majeure partie de sa vie à la rédaction des grands ouvrages historiques et littéraires qui lui ont valu une réputation européenne et le titre d'associé de l'Académie des sciences morales. Les principaux sont: *De la Richesse commerciale*, 1803, où il adopte le système de liberté d'Adam Smith; *Nouveaux principes d'économie politique*, 1819, et *Études sur les sciences morales*, 1836, où, se séparant de Smith, il combat la concurrence illimitée; *Histoire des républiques italiennes*, 1807-1818, 16 vol. in-8 (ouvrage que complète l'*Hist. de la renaissance de la liberté en Italie*, 1832); *De la Littérature du midi de l'Europe*, 1818 et 1829, 4 vol. in-8, ouvrage plein d'intérêt, mais où la partie qui regarde l'Espagne et le Portugal laisse à désirer; *Hist. des Français*, 1821-1844, 31 vol. in-8, où il s'attacha à rédiger les annales de la nation plutôt que la biographie des rois: cette grande histoire, non moins remarquable par la haute moralité que par l'érudition, pèche malheureusement par le style, et peut être accusée de quelque partialité contre les souverains et contre le clergé (elle a été achevée, à partir du *Règne de Louis XVI*, par M. Am. Rénée, gendre de l'auteur); *Précis de l'histoire des Français*, résumé du livre précédent, 1839, 2 vol. in-8. Des *Lettres de Sismondi à la comtesse d'Albany* ont été publiées à Genève en 1851 avec des fragments du *Journal de sa vie*. M. Mignet a lu à l'Institut une *Notice historique* sur Sismondi.

SISSONNE, ch.-l. de c. (Aisne), à 22 kil. E. de Laon, 1509 hab. Toiles de chanvre, épuration d'huile. Anc. titre de comté.

SISTAN. *V.* SEÏSTAN.

SISTERON, *Segustero*, ch.-l. d'arr. (Basses-Alpes), sur la Durance et le Grand-Buech, à 40 kil. N. O. de Digne: 4838 hab. Trib. de 1re inst., collége. Site pittoresque; citadelle sur un rocher voisin, où Casimir, roi de Pologne, fut détenu; pont d'une seule arche. Métiers à soie.— Ville ancienne, qui existait dès le temps des Romains, et qui avait son régime municipal et ses consuls; elle devint vers 500 le siége d'un évêché, suffragant d'Aix, qui fut supprimé en 1801. Dans le XVIe s., elle se déclara pour les Protestants, et fut plusieurs fois assiégée. On doit à M. E. de Laplane une *Hist. de Sisteron* (1840-43), couronnée par l'Académie des inscriptions.

SISTOVA, v. forte de Turquie d'Europe (Roumélie), sur la r. dr. du Danube, à 40 kil. S. E. de Nikopoli; 25 000 h. Préparation du coton, tanneries. Assez de commerce. Un traité de paix entre les Turcs et les Autrichiens fut conclu à Sistova en 1791.

SISYGAMBIS, mère de Darius, dernier roi de Perse, fut prise à la bataille d'Issus par Alexandre, et traitée par le vainqueur avec beaucoup de générosité. Elle en fut tellement reconnaissante qu'à la nouvelle de sa mort elle se laissa mourir de faim.

SISYPHE, *Sisyphus*, fils d'Éole et petit-fils d'Hellen, est célèbre dans la mythologie par sa malice et ses fourberies. Il eut pour femme l'Atlantide Mérope, et pour maîtresse Anticlée, qu'il laissa, dit-on, enceinte d'Ulysse; il séduisit en outre sa propre nièce, Tyro, fille de Salmonée. Il bâtit Éphyre (Corinthe), et ferma l'isthme par des murailles, ce qui lui permit de rançonner impunément ceux qui demandaient le passage. Enfin il fut tué par Thésée et laissé sans sépulture. Pluton lui ayant accordé de revenir un seul jour sur la terre pour se faire inhumer, il ne voulut plus redescendre aux enfers; il fallut que Mercure, après bien des années, l'y traînât de force. En punition de ses crimes, il fut condamné à rouler sans cesse un bloc énorme au haut d'un rocher escarpé d'où il retombait aussitôt. C'est à Sisyphe qu'on attribuait l'institution des jeux isthmiques.

SIT, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvt de Tver, coule à l'E., entre le dans gouvt d'Iaroslav, et se jette dans la Mologa, après un cours d'env. 50 kil. Les Russes, commandés par Iouri Vladimir, furent battus sur ses bords en 1327 par les Tartares.

SITA, épouse de Rama. *V.* RAMA.

SITACE, v. d'Assyrie, sur le Tigre, au N. de Ctésiphon, donnait son nom à une province, la *Sitacène*.

SITHIEU ou SITHIU, nom primitif de St-Omer.

SITHONIE, une des 3 péninsules de la Chalcidique, au milieu, entre celles de Pallène et du mont Athos.

SITIFI, auj. *Sétif*, ch.-l. de la Mauritanie, à l'E., était la capit. de la *Mauritania Sitifensis*, à laquelle elle donnait son nom. *V.* SÉTIF.

SITKA, île de l'Amérique russe, dans l'Océan pacifique, par 58° lat. N. et 138° long. O., donne son nom a un gouvt qui comprend toutes les îles du détroit de Behring; ch.-l., Nouvelle-Arkhangel.

SIVA, dieu hindou, la 3e personne de la Trinité indienne, passe vulgairement pour le destructeur; mais c'est plutôt le dieu qui modifie, qui crée à

l'aide de la mort, qui dissout ou tue pour créer et renouveler. On lui donne pour femme Bhavani et pour enfants Ganéça et Skanda. Ses adorateurs, nommés Sivaïtes, le regardent comme le plus grand des dieux; il y eut même un temps où, dans le sud de l'Hindoustan et à Ceylan, il était le dieu unique ou le dieu suprême. On lui donne pour demeure le mont Kailaça. On le représente tantôt monté sur le taureau Nandi, ou bien l'ayant à ses pieds, le corps coiffé de cinq têtes et tenant dans ses quatre mains le trident, le padma (le lotus des Indes), le cerf-nain, le tchakra (roue symbolique); tantôt montant un tigre énorme, la bouche armée de dents aiguës et vomissant le feu; les bras et la taille entourés de serpents, avec un collier de crânes humains. Parmi ses noms on lui donne celui de *Gangadhara* (qui porte le Gange sur la tête), parce que le Gange descend des flancs du mont Kailaça, demeure du dieu.

SIVACH (Golfe de). *V.* PUTRIDE (Mer).

SIVAS, *Cabira*, puis *Sébaste* (d'où le nom moderne), v. forte de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de Sivas, à 760 k. E. S. E. de Constantinople: 16000 hab. Peu d'industrie et de commerce. Mines de cuivre. — L'anc. Cabyra était la capitale de l'Arménie 1re. Lucullus remporta aux environs une victoire sur Mithridate; sous Auguste, elle reçut le nom de *Sébaste* de Pythodoris, reine du Pont, qui l'habitait sous la protection romaine. Elle fut détruite par Tamerlan, en 1400. — Le pachalik ou eyalet de Sivas, dit aussi de Roum, situé dans la partie septentrionale de l'anc. Asie-Mineure, entre la mer Noire au N., les pachaliks de Trébizonde et d'Erzeroum à l'E., de Diarbekir, de Marach et de Karamanie au S., et l'Anatolie à l'O., a 580 kil. sur 270 et env. 800 000 hab. Montagnes boisées, sol très-fertile dans les plaines et les vallées; céréales; pâturages; soie; miel. Mines et carrières. Ce pachalik correspond à une grande partie de la *Galatie* et du *Pont* et à une partie de l'anc. *Arménie*.

SIXTE I (S.), pape de 116 ou 119 à 125 ou 127, était Romain de naissance. On l'hon. comme martyr le 6 avril. — II (S.), d'Athènes, pape de 257 à 259, souffrit le martyre sous Valérien. On l'hon. le 6 août.— III, pape de 432 à 440, travailla, aidé de S. Cyrille, à la réunion des églises d'Orient, et légua 5000 marcs d'argent pour orner les églises. — IV, *F. Albescola de la Rovère*, pape de 1471 à 1484, né en 1414, était fils d'un pêcheur de Savone, et avait été d'abord général des Frères mineurs. Il donna d'abord ses soins à d'utiles réformes, envoya contre les Turcs le cardinal Caraffa, qui s'empara d'Attalie en Pamphylie, prit part aux événements qui suivirent à Florence la conspiration des Pazzi et y rétablit la paix après 2 ans de négociations. Trop faible envers ses neveux, il fit cardinaux deux d'entre eux, Pierre Riario et Julien de la Rovère (depuis le pape Jules II), procura à un 3e, Jérôme Riario, la possession d'Imola et de Forli, et à un 4e, Jean de la Rovère, celle de Sora et Sinigaglia. En 1476, il rendit une bulle en faveur de la fête de l'Immaculée Conception de la Vierge.

SIXTE V ou SIXTE-QUINT, *Félix Peretti*, pape, né en 1521 à Montalte, près d'Ascoli, m. en 1590, avait dans son enfance, selon une tradition contestable, fait le métier de porcher (ce qui l'a fait souvent nommer *le pâtre de Montalte*). Il entra chez les Cordeliers dès 1531, devint successivement professeur de droit canon à Rimini et à Sienne, grand inquisiteur à Venise, où il se brouilla avec le sénat, consulteur de la congrégation, procureur général de son ordre, théologien du légat Buoncompagno (depuis Grégoire XIII) en Espagne, consulteur du St-Office, vicaire général des Cordeliers (1566), évêque de Santa-Agata-de'-Goti, cardinal (1568), archevêque de Fermo, et fut élu pape en 1585, à la mort de Grégoire XIII. On raconte qu'il ne réussit à se faire élire qu'en feignant de graves infirmités et une caducité précoce; mais qu'une fois élu, il se redressa fièrement, jeta ses béquilles et entonna le *Te Deum* d'une voix puissante; mais ces faits merveilleux, rapportés par le seul Gregorio Leti, ont été contestés. Quoi qu'il en soit, il déploya de vrais talents pour le gouvernement: il purgea l'État ecclésiastique des vagabonds et des brigands qui l'infestaient, embellit Rome de monuments utiles ou magnifiques, fit construire, pour amener l'eau à Rome, un aqueduc de 22 milles, releva, sur la place St-Pierre, l'obélisque que Caligula avait fait amener d'Égypte, fit construire la coupole de St-Pierre, agrandit la bibliothèque du Vatican, réorganisa l'administration publique, qui fut confiée à 15 comités, dits *congrégations*; fixa à 70 le nombre des cardinaux, prit part à presque tout ce qui se passait d'important en Europe, et laissa en mourant un trésor de 5 000 000 d'écus. Au dehors, il excommunia Élisabeth et soutint l'*Armada* dirigée contre elle par Philippe II; il excommunia également Henri de Navarre (1585), et, après la mort de Henri III, prit parti contre lui pour la Ligue et l'Espagne. On a de lui des *Sermons* et quelques ouvrages. Le P. Tempesti, cordelier, a donné une *Vie de Sixte-Quint*, Rome, 1754. M. J. Lorenz a publié en 1852: *Sixte-Quint et son temps*.

SIZEBOLI, *Apollonia?* v. et port de Turquie (Roumélie), sur la mer Noire, à 22 kil. S. O. de Bourgas. Sa rade est une des meilleures de la mer Noire. La flotte russe s'empara de cette ville en 1829.

SIZUN, ch.-l. de c. (Finistère), sur l'Élorn, à 30 k. S. O. de Morlaix; 3960 hab. Toiles.

SKAGEN, v. du Danemark, à la pointe N. du Jutland; 1000 hab. Elle donne son nom au cap qui s'avance dans la mer entre le Skager-Rak et le Cattégat (*Cimbrorum promont.*), cap dangereux.

SKAGER-RAK, bras de la mer du Nord, entre le Jutland (Danemark) et la Norvége, se lie au S. E. avec le Cattégat. Il a 310 kil. sur 110.

SKALHOLT ou REINKIRIK, v. d'Islande, au S., à 66 kil. E. de Reikiavik, était autrefois la capitale de l'île et la résidence de l'évêque. Aux env., volcans d'eau bouillante appelés *Geysers*.

SKANDA, fils de Siva et de Bhavani, est le frère et le rival de Ganéça.

SKARABORG (Lan ou Gouvt de), division de la Suède (Gothie), entre les gouvts de Jœnkœping au S. E., d'Elfsborg au S. O., d'Œrebro au N. E., de Carlstad au N., le lac Wetter à l'E. et le lac Wener à l'O., a 140 k. sur 100 et env. 200 000 h.; ch.-l., Mariestad. Lacs, forêts; fer, alun, pierre, terre à potier.

SKELTON (Jean), poëte satirique anglais, né vers 1460 dans le Cumberland, mort en 1529, était curé de Dyss (Norwich). Il se fit de bonne heure remarquer et fut nommé poëte lauréat en 1489. Quoique prêtre, il attaqua hardiment, dans des vers mordants, les abus du clergé et l'ambition du cardinal Wolsey. Suspendu pour ces attaques, il trouva un refuge à l'abbaye de Westminster. Ses poésies (Londres, 1512 et 1843) furent longtemps populaires.

SKIATOS (île), *Sciathos*, une des Cyclades sept., au N. E. de Négrepont, a 65 kil. carr. et env. 7000 h. Son ch.-l. porte le même nom (1000 h.). Elle appartient au roy. de Grèce et dépend de Négrepont.

SKIOLDUNGIENS, dynastie du Danemark, d'origine fabuleuse, tire son nom de Skiold, fils d'Odin; elle fut remplacée en 1047 par celle des Esthrithides.

SKIPETARS, nom indigène des Albanais.

SKYE (île), *Ebuda orientalis*, une des Hébrides, par 8° 13' 9" long. O., 56°-57° 38' lat. N.: 65 kil. sur 35; 22 000 hab.; ch.-l., Portree. Côtes très-échancrées, bons ports. Climat assez chaud, malgré sa latitude et la hauteur des montagnes. Grottes curieuses et monuments druidiques. On trouve sur quelques points de l'île des agates, des topazes et du corail.

SLANE, bg d'Irlande (East-Meath), sur la Boyne, à 12 kil. O. de Drogheda; 18 000 hab. Jadis important et siége d'un évêché. Beau château des marquis de Conyngham; ruines d'une belle abbaye. C'est là que Dagobert, roi d'Austrasie, fut relégué par le maire Grimoald. Saccagé par les Anglais en 1170.

SLAVES, grande famille ethnographique, la plus orientale de l'Europe. Elle appartient incontestablement à la race indo-germanique, mais se distingue très-nettement et des Germains et des Finnois ou Tchoudes (Scythes des anciens). L'établissement des Slaves à l'O. du Volga précède au moins de 15 siècles l'ère de J.-C., mais leur nom ne paraît dans l'histoire qu'après cette ère. La famille slave se divise en deux grandes sections : les Vendes et les Slaves proprement dits. Les premiers s'avancèrent beaucoup au sud et à l'ouest : les Henètes, les Vénètes furent certainement des Vendes; les Vindiles et Vandales, connus depuis le IIe siècle; les Antes, célèbres au Ve, étaient des Vendes restés au nord. Les seconds, les Slaves purs, qui commencèrent à être connus du IIe au Ve s. sous le nom de *Sclavi*, se disséminèrent des bouches du Volga à celles du Pô, et s'y mêlèrent à des tribus germaines et finnoises (ou scythes) : de là une confusion extrême dans tout ce que les anciens nous en ont dit; de là aussi le nom de Scythes donné par eux indistinctement à tous les peuples septentrionaux. La plupart des tribus slaves furent, aux IIIe et IVe s., subjuguées par les Goths: la révolte des Scythes du sud-est ou Huns mit fin à cette domination (376). Les Slaves restèrent libres jusqu'au règne d'Attila et c'est alors que leur célébrité commença. Les Vandales, dès 407, parurent en Gaule; les Antes, après la mort d'Attila (453), se fixèrent entre le Danube et les Carpathes, tandis que les Serbes et les Croates (sous Héraclius, de 631 à 641) s'établirent au S., dans la Dacie. D'autres Slaves enfin s'avancèrent jusqu'à l'Elbe, mais ils furent réduits en servitude par Charlemagne puis par Othon I : d'où le nom de *Slave* ou d'*Esclave* pris depuis pour désigner les hommes privés de leur liberté.

Les Slaves ont formé en Europe 2 grands royaumes, celui des Lèques (en Pologne) vers 500, celui de Russie en 862, et plusieurs États secondaires, celui des *Tchèques* en Bohême, des *Slovaques* en Hongrie, des *Serbes* en Servie, des *Lettes* ou *Lettons* en Lithuanie, des *Slavons* en Slavonie (*V.* ces noms). La Prusse, la Poméranie, la Lusace, la Bohême, la Silésie, la Moravie, la Bosnie, la Valachie, sont aussi des pays où le fond de la population est slave. Celle du Mecklembourg, celle du Brandebourg est moitié germaine et moitié slave. Les Slaves n'ont adopté le Christianisme que du IXe au XIIIe s. Ils étaient idolâtres et avaient un culte particulier, moins barbare que celui d'Odin, mais moins élégant que la mythologie grecque. L'ancienne langue des Slaves se nomme *le slavon :* c'est auj. une langue morte, mais on en possède des monuments; le russe, le polonais, le bohême, le serbe, le styrien, en découlent. On évalue à 84 millions le nombre des individus appartenant à la race slave. On a eu de nos jours l'idée de réunir soit par une fédération, soit sous un chef commun, tous les peuples d'origine slave : c'est ce qu'on a nommé le *Panslavisme;* mais cette union paraît être loin de pouvoir se réaliser.

SLAVONIE (Roy. de), anc. État de l'Europe, situé au S. de la mer Baltique et le long de cette mer, avait pour bornes à l'O. l'Elbe, la mer du Nord et l'Eyder, à l'E. la Peene et au S. l'Elde, comprenant la plus grande partie du Mecklembourg; villes principales, Lubeck, Plœn, Wolgast, Mecklembourg, Kissin. Ce roy. fut fondé vers 1047 par Gottschalk (petit-fils de Mistewoï), qui, aidé des Danois et d'Ordulf, duc de Saxe, soumit les Obotrites et autres Slaves de ce pays, mais en restant vassal de la Saxe. Le Christianisme y fut introduit par les conquérants; mais vers 1080 eut lieu une terrible réaction païenne sous Kruko, prince de Rugen, qui rendit à la Slavonie son indépendance. Henri, fils de Gottschalk, la reconquit en 1105. Il mourut en 1126 et eut pour successeur le prince danois Canut Laward. Ce dernier ayant été assassiné en 1131, la Slavonie fut démembrée. En 1161, Henri le Lion conquit la plus grande partie des débris du roy. de Slavenie et l'annexa à son duché de Saxe, tandis que les Obotrites, qui avaient formé une principauté indépendante, devinrent vassaux du Danemark.

SLAVONIE, province autrichienne. *V.* ESCLAVONIE.

SLEIDANUS (Jean PHILIPSON, dit), historien, né en 1506 à Schleide, dans l'électorat de Cologne (d'où son nom latinisé de *Sleidanus*), m. en 1556, fit son droit à Orléans, s'attacha au cardinal du Bellay, quitta la France en 1542 à cause de la rigueur des édits de François I contre le Protestantisme, se fixa à Strasbourg, et fut député par cette ville au concile de Trente. Il a laissé, entre autres ouvrages : 1° *De quatuor summis imperiis, babylonico, persico, græco et romano*, Strasb., 1556 (trad. par Ant. Teissier, Berlin, 1710, et par Hornot, 1757); 2° une histoire contemporaine, intitulée : *De statu religionis et reipublicæ, Carolo quinto Cæsare*, Strasb., 1555 (trad. par Lecourayer sous le titre d'*Histoire de la réformation*, 1767-69). Les Protestants le citent comme un de leurs plus grands historiens et l'appellent leur *Tite-Live;* néanmoins, il n'est pas exempt des préventions de sa secte: aussi ses ouvrages furent-ils condamnés par le concile de Trente.

SLESVIG ou SCHLESWIG, v. d'Allemagne, capitale du duché de Slesvig jusqu'en 1850, à 225 k. S. O. de Copenhague et à 12 k. N. de Kiel ; 12 000 h. Ville irrégulière; on y distingue 4 parties (le château de Gottorp, la Vieille-Ville, le Lollfuss et Fridrichsberg) ; belle cathédrale, renfermant le tombeau de Frédéric I. Batistes, lainages, raffineries de sucre, tanneries. Tout auprès de la ville est le château de Gottorp, berceau de la branche de la maison de Holstein qui occupe auj. le trône de Russie et de celle qui a régné en Suède. — Détruite au Xe s., elle fut rebâtie au XVe. Jadis ville impériale et hanséatique.

Le duché de Slesvig occupe la partie mérid. du Jutland et a pour bornes au S. le Holstein : 6050 k. carr.; 400 000 hab.; capit. Flensborg (depuis 1850). On le divise en 7 duchés (Gottorp, Hadersleben, Apenrade, Tondern, Flensborg, Hytten, Husum). Tout le pays est très-humide et médiocrement fertile; la côte E. est bien boisée.—Le Slesvig, qui a longtemps fait partie du roy. de Danemark, en fut souvent détaché pour former apanage, notamment en 1085, en faveur d'Olof, frère du roi Canut IV le Saint; en 1103, en faveur de Canut, neveu du roi Nicolas ; en 1386, en faveur de Gérard VI, comte de Holstein et de Schaumbourg. Il fit retour à la couronne en 1460 par la mort d'Adolphe VIII, duc de Slesvig-Holstein ; mais en 1490, le roi Jean en conféra une partie à son frère. En 1544, nouveau partage entre le roi Christian III et ses deux frères, partage qui causa des querelles et des changements sans fin. En 1658, une partie du Slesvig devint vassale de la Suède; en 1714, Frédéric IV, roi de Danemark, le ressaisit, et le traité de Stockholm de 1720 le confirma dans cette possession. En 1848, le Slesvig, dont l'administration était réunie à celle du Danemark depuis 1740, tenta, de concert avec le Holstein, de se rendre indépendant, et invoqua dans ce but l'appui de la Confédération germanique ; il fut réduit en 1850, après de sanglants combats (*V.* FRIDERICIA et IDSTEDT). Mais de nouveaux mouvements pour une séparation eurent lieu en 1863, la Confédération germanique réclama l'indépendance du Slesvig et du Holstein, et, après une guerre désastreuse (1865), le Danemark dut céder ses droits sur le Slesvig à l'Autriche et à la Prusse : l'administration du Slesvig fut dévolue à la Prusse, qui s'incorpora ce duché après la bataille de Sadowa (3 juillet 1866).

SLIGO, v. d'Irlande (Connaught), ch.-l. du comté de Sligo, à 158 kil. N. O. de Dublin, sur la baie de Sligo; 2500 hab. Ancien château. — Le comté, situé sur l'Océan, entre les comtés de Leitrim, Roscommon, Mayo, a 65 kil. sur 52, et 181 000 habitants. Argent, cuivre, plomb.

SLOANE (Hans), médecin botaniste irlandais,

né en 1660 dans le comté de Down, mort en 1752, était grand ami de Sydenham. Il suivit comme médecin le duc d'Albemarle à la Jamaïque (1688), et devint médecin en chef de l'armée britannique. Il était membre de la Société royale de Londres et associé de notre Académie des siences. Outre des articles dans les *Transactions philosophiques*, on a de lui: *Catalogus plantarum quæ in insula Jamaica proveniunt*, Londres, 1696; *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, St-Christophe, la Jamaïque, avec l'histoire naturelle des plantes, des quadrupèdes*, etc., 1705-25. Il avait un magnifique cabinet d'histoire naturelle, dont il fit don au Musée britannique. Londres lui doit son premier dispensaire.

SLOBODE-PAVLOVSKAIA, v. de Russie (St-Pétersbourg), sur la route de Tzarskoé-Sélo, près de Gatchina. Fondée par Nicolas I en 1831 pour servir d'asile aux sous-officiers et soldats invalides de la garde.

SLOBODES DE L'UKRAINE. *V.* UKRAINE et KHARKOV (gouvt de).

SLONIME, v. de Russie (Grodno), dans l'anc. Lithuanie, à 120 kil. S. E. de Grodno, anc. ch.-l. du gouvt de Grodno (jusqu'en 1797); 5000 hab. La diète générale de Lithuanie s'y tenait parfois.

SLOUGH, vge d'Angleterre (Buckingham), à 3 k. N. de Windsor; résidence de l'astronome Herschell.

SLOUTZK, v. de Russie (Minsk), sur la Sloutch, à 150 kil. S. de Minsk; 5000 hab. Anc. ch.-l. de principauté. Les Polonais défirent trois fois les Tartares aux environs sous le règne de Sigismond I.

SLOVAQUES, peuple de race slave, fonda à la fin du IXe s. dans la Moravie et la Hongrie un royaume que les Allemands ne purent détruire qu'en le livrant aux dévastations des Madgyars. Depuis 907, ils font partie du roy. de Hongrie.

SLUYS, ville de Hollande. *V.* ÉCLUSE (L').

SMALA, réunion de tentes arabes. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

SMALAND, province de Suède. *V.* SMŒLAND.

SMALKALDE, en allem. *Schmalkalden*, v. murée de l'électorat de Hesse, ch.-l. de district, dans la prov. et à 60 kil. N. E. de Fulde; 5000 hab. Saline; blanc de plomb, fonderie de canons, fabrique d'armes et d'outils. — Le 31 déc. 1530, les États protestants d'Allemagne, pour s'opposer aux empiétements de Charles-Quint, formèrent à Smalkalde une ligue qui devint bientôt puissante, mais qui fut presque dissoute en 1547 par la victoire des Impériaux à Mühlberg. On connaît sous le nom d'*Articles de Smalkalde* les articles de défense adoptés dans cette ville en 1537, sur la proposition de Luther, par les théologiens protestants.

SMEATON (John), ingénieur anglais, membre de la Société royale de Londres, né en 1724 à Ansthorp dans le comté d'York, m. en 1792, construisit le beau phare d'Eddystone à l'entrée du canal de la Manche, et dirigea les travaux du pont de Londres. Il a laissé des *Mémoires* sur la physique, la mécanique et l'astronomie, entre autres des *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau*, Londres, 1794, qui obtinrent une médaille d'or de la Société royale et furent trad. par Girard en 1810.

SMERDIS, mage de la Perse, profita de l'absence du roi Cambyse, qui était en Égypte, pour usurper la couronne, 522 av. J.-C., en se donnant pour le frère de ce prince, qui avait été secrètement mis à mort, et conserva le trône pendant 8 mois après la mort de Cambyse, qui avait péri en Égypte. Ce mage avait eu les oreilles coupées pour un délit; une de ses femmes le reconnut à cette marque, et publia la supercherie. Il se forma alors un complot de sept grands qui mit fin au règne et à la vie de Smerdis. On a vu dans le règne du mage Smerdis une tentative des mages pour prendre en main le pouvoir, et dans sa chute une réaction des guerriors contre la théocratie. Son renversement fut suivi d'un massacre général des mages (dit *Magophonie*).

SMINTHÉE (du grec *smins, sminthos*, rat), surnom que les Phrygiens donnèrent à Apollon pour avoir, disait-on, délivré leur pays d'une multitude de rats.

SMITH (John), navigateur anglais (1579-1631), fit trois voyages en Virginie, de 1606 à 1614, présida à la fondation de James-Town(1608) et eut à repousser les attaques des sauvages. Étant tombé entre les mains des Indiens, il allait être égorgé et dévoré par ces anthropophages, lorsque la fille du chef de la tribu, la belle Pocahontas, lui sauva la vie au péril de la sienne propre. Il a publié une *Description de la Nouvelle-Angleterre*, Londres, 1616.

SMITH (Robert), physicien (1686-1768), cousin et ami de Cotes, lui succéda dans sa chaire de physique à Cambridge, publia les œuvres de ce savant et contribua comme lui à répandre les découvertes de Newton. Il publia lui-même en 1728 un *Système complet d'optique* (en anglais), qui a été longtemps l'ouvrage le plus complet sur cette matière (trad. par le P. Pezenas, 1767, et par Duval-Leroy, même année).

SMITH (Adam), célèbre écrivain écossais, né en 1723 à Kirkaldy, m. en 1790, étudia à l'Université de Glasgow, où il eut pour maître Hutcheson, donna dès 1748 des leçons de rhétorique à Édimbourg, fut nommé en 1752 professeur de philosophie morale à Glasgow, se fit connaître en 1759 par sa *Théorie des Sentiments moraux*, accompagna en 1763 le duc de Buccleugh dans ses voyages sur le continent, se lia à Paris avec Turgot, Quesnay et autres chefs de l'école physiocrate, publia en 1776, après 10 ans de retraite, ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* et se fit par cet ouvrage une réputation européenne; fut nommé en 1778 commissaire des douanes en Écosse, place lucrative qu'il conserva jusqu'à sa mort, et en 1787 recteur de l'Université de Glasgow. Adam Smith est également estimé comme philosophe et comme économiste : dans sa *Théorie des Sentiments moraux*, il explique toute la moralité humaine par la sympathie, c'est-à-dire par cette propriété qui fait que nous nous mettons à la place de nos semblables et que nous sentons et jugeons comme eux; dans sa *Richesse des nations*, il fonde la richesse sur le travail, démontre la nécessité de l'union du travail et du capital, recommande la division du travail, et proclame la liberté entière du commerce et de l'industrie; c'est à son école qu'appartient cette formule libérale : *Laissez faire, laissez passer*. Les *OEuvres complètes* de Smith ont été publiées par Dugald Stewart, Édimb., 1817, 5 vol. in-8. La *Théorie des sentiments moraux* a été plusieurs fois traduite, notamment par Blavet, 1794, et par Mme Condorcet, 1798; la *Richesse des nations* a été trad. par Blavet, 1788; par Roucher, 1790, et par Germain Garnier, 1800 et 1822. Les doctrines économiques d'Adam Smith, adoptées et commentées par Macculloch, Malthus, Sismondi, ont été popularisées en France par J. B. Say. Macculloch a donné en 1828 une nouvelle édition des écrits d'A. Smith, et en 1854 une excellente biographie de cet auteur.

SMITH (sir W. SIDNEY), marin anglais, né à Westminster en 1764, m. en 1840, fut chargé en 1793 par l'amiral Hood, alors maître de Toulon, d'incendier la flotte française dans le port, fut fait prisonnier en 1795, et détenu deux ans au Temple, d'où il parvint à s'échapper, dirigea la défense de St-Jean-d'Acre contre les Français et força Bonaparte à s'éloigner de cette place (1799), signa en 1800 avec Kléber la convention d'El-Arich, protégea la Sicile pendant que le royaume de Naples était occupé par les Français et accompagna au Brésil le roi de Portugal, qui y cherchait un refuge (1807). Contre-amiral depuis 1805, il fut fait amiral en 1821. Il s'occupa surtout, dans ses dernières années, d'œuvres philanthropiques, et fonda une société qui avait pour but l'abolition de la piraterie dans la Méditerranée.

SMITHFIELD, v. des États-Unis (Rhode-Island), à 15 kil. N. O. de Providence; 12 000 hab. Carrières de pierre à chaux. — Il y a dans Londres une célèbre place de *Smithfield*, qui sert auj. de marché.

SMITHSON (James), fils naturel du duc de Northumberland, né vers 1770, m. en 1829, s'est illustré par le noble emploi qu'il a fait de sa fortune. En 1826, il légua aux États-Unis 100 000 liv. sterl. pour fonder à Washington l'*Institution Smithsonienne*, association recommandable par les immenses travaux qu'elle édite sur les sciences mathématiques, physiques, historiques et économiques. Cosmopolite par goût, Smithson vivait tantôt à Londres, tantôt à Paris, à Berlin, à Florence ou à Gênes. Lié avec les savants les plus distingués de l'époque, Cavendish, Wollaston, etc., il rivalisait avec les plus habiles pour les manipulations et l'analyse. On lui doit de savantes recherches sur le *Minium natif*, la *Zéolithe*, l'*Ulmine*, et plusieurs procédés utiles pour faire reconnaître les poisons, notamment l'arsenic et le mercure. Ses *Mémoires* ont paru dans les *Annales de philosophie* de Thomson, les *Annales de chimie et de physique* et le *Journal de chimie médicale*.

SMOELAND, anc. division de la Suède, forme auj. les gouvts de Calmar, Jœnkœping et Kronoberg.

SMOLENSK, v. de Russie, ch.-l. du gouvt de Smolensk, sur le Dnieper (r. g.) et trois petites rivières, à 700 kil. E. S. E. de St-Pétersbourg et à 415 k. O. S. O. de Moscou; env. 15 000 h. Ville *sainte*. Évêché grec, cour d'appel, école militaire, gymnase, école de commerce, séminaire. Palais épiscopal, deux cathédrales, plusieurs couvents. Soieries, toiles, chapeaux, bas, papiers, etc. Commerce actif avec Riga, Dantzick, l'Ukraine (pelleteries, mâts, planches, grains). Potemkin est né aux env. de cette ville. — Smolensk, ville très-ancienne, fut longtemps une république indépendante. Elle fut soumise par Novogorod en 881. Depuis le règne de Vladimir I, et à plusieurs reprises, elle fut donnée en apanage à divers princes de la maison de Rurik, et eut titre de principauté. Dans le désordre qui suivit l'invasion mongole et la chute du grand principat de Kiev, les Lithuaniens s'en emparèrent; ils la conservèrent jusqu'en 1514. Les Russes et les Polonais se la disputèrent ensuite pendant longtemps : les derniers entrèrent à Smolensk en 1611, et la gardèrent par le traité de Déoulina (1618); mais Alexis Romanov la reprit en 1654 et l'annexa définitivement à l'empire russe. Cette ville a eu, dit-on, jusqu'à 200 000 h.: elle fut dépeuplée par les pestes de 1130 et 1388, et par les guerres continuelles. Le 17 août 1812, les Français y remportèrent sur les Russes une sanglante victoire, à la suite de laquelle elle fut brûlée. — Le gouvt de Smolensk, entre ceux de Tver au N., de Moscou et de Kalouga à l'E., d'Orel au S. E., de Tchernigov au S., de Mohilev, de Vitebsk et de Pskov à l'O., a 360 kil. sur 300 et 1 400 000 hab. Sol plat et fertile, arrosé par plusieurs rivières : Duna, Dniepr, Desna, Soja, Gjat. Grains, lin, chanvre; pâturages.

SMOLLETT (Tobie), historien et romancier écossais, né en 1720 à Dalquhurn (Dumbarton), m. en 1771, fut quelque temps chirurgien de marine, puis exerça son art à Londres, mais avec peu de succès, et le quitta pour les lettres. Il composa quelques pièces de théâtre qu'on ne voulut pas jouer, et se tourna vers le roman. Il fit paraître en 1748 les *Aventures de Roderic Random*, le meilleur de ses ouvrages, qui lui fit bientôt une grande réputation; en 1751, les *Aventures de Peregrine Pickle*, roman licencieux, dont il donna lui-même dans la suite une édition châtiée; en 1753, les *Aventures du comte Fathom*. De 1755 à 1763, il rédigea le *Critical Review*, recueil politique, anglican et tory: il se fit de nombreux ennemis par les sarcasmes qu'il y lançait contre ses adversaires, et fut mis trois mois en prison comme diffamateur. En 1758, il fit paraître une *Histoire d'Angleterre*, qu'il continua depuis jusqu'en 1760, et qui eut un grand succès. A la même époque il se mit aux gages du ministère de lord Bute, et soutint cette administration dans une feuille hebdomadaire, *The Briton :* mal récompensé de son zèle, il se vengea par des satires. Il passa ses dernières années en Italie pour réparer sa santé, et mourut à Livourne. Smollett est un des bons écrivains de l'Angleterre : c'est un prosateur élégant, un peintre habile et vrai; mais il a terni son talent par son manque de conscience et son immoralité. Son *Histoire* est loin d'égaler en profondeur celle de Hume; cependant elle est remarquable par la clarté et l'intérêt; on lui emprunte ordinairement la partie postérieure à l'année 1688 afin de compléter l'histoire de Hume, qui s'arrête à cette époque. Cette *Histoire* a été trad. par Targe, 1759 et ann. suiv., 19 vol. in-12. Les romans de Smolett ont aussi été traduits pour la plupart. Outre ses écrits en prose, on a de lui quelques poésies : il publia en 1746 *Les Larmes de l'Écosse*, poëme en faveur des vaincus de Culloden, et une *Ode à l'indépendance*, qui le placent parmi les bons poëtes de son pays.

SMYRNE, *Smyrna*, appelée *Ismir* par les Turcs, v. de la Turquie d'Asie, en Anatolie, ch.-l. de gouvt, au fond d'un golfe de l'Archipel qui porte son nom, à 430 kil. S. S. O. de Constantinople; env. 130 000 h., dont 65 000 Turcs, 40 000 Grecs, de 2 à 3000 Francs (Européens), et le reste Arméniens et Juifs. Archevêché grec et arménien, mollah de 1re classe. Quelques monuments (le grand bazar, le vizir-khan), superbes maisons le long du rivage; la ville, longtemps sale, laide, étroite, est maintenant percée de rues propres et spacieuses et offre de magnifiques quartiers. Le commerce y est immense : les soies et soieries, les poils de chèvre et de chameau, les mousselines brodées, l'opium, la noix de galle et la valonnée, la scammonée, les fruits secs en sont les articles principaux. Toutes les nations commerçantes de l'Europe ont des consuls à Smyrne; les Francs y forment comme une république à part, ayant son quartier et sa juridiction particulière. — Smyrne fut fondée par une colonie d'Éoliens, vers l'an 1015 av. J.-C.; mais des Colophoniens, qui y avaient reçu asile, s'emparèrent de la ville par surprise, et la firent entrer dans la confédération ionienne, dont elle ne cessa depuis de faire partie. C'est une des villes qui prétendaient avoir été le berceau d'Homère : ses murs étaient baignés par une petite rivière appelée *Melès :* c'est de là, dit-on, qu'Homère tirait son surnom de *Mélésigène*. Prise et détruite par les Lydiens, elle fut relevée après la mort d'Alexandre par Antigone, qui la rebâtit à 20 stades de l'ancienne ville; elle fut ensuite agrandie par Lysimaque, et devint la plus belle ville de l'Asie-Mineure. Partageant le sort de l'Ionie, elle passa depuis sous la domination des rois de Pergame, puis sous celle des Romains. Sous Tibère, elle fut renversée par un tremblement de terre (ce fléau s'y renouvela fréquemment dans la suite, ainsi que la peste). Restaurée par Marc-Aurèle, Smyrne fut célèbre sous l'empire par son commerce, par ses écoles d'éloquence et son goût pour les lettres : c'est là que naquirent Bion et Quintus (dit de Smyrne). En 1084, le Turc seldjoucide Tzachas l'enleva aux empereurs grecs et en fit la capitale d'un petit État; mais le Grec Jean Ducas la reprit en 1097. Les Turcs s'en emparèrent de nouveau en 1332; elle leur fut enlevée par les Chrétiens en 1344, mais tomba en 1402 au pouvoir de Tamerlan qui la saccagea. Amurat II s'en rendit maître en 1424, et depuis elle est restée au pouvoir de la Porte. Smyrne ne dépend point du livah d'Aïdin, dans lequel elle est comprise géographiquement; elle est administrée par un gouverneur particulier. En 1841 et 1845 cette ville a éprouvé des incendies qui l'ont presque à moitié détruite; mais elle a promptement réparé ses pertes. — Le golfe de Smyrne, long de 50 kil. et large en moyenne de 20, forme une magnifique rade, presque abritée de tous les côtés : au S. par le mont *Mimas*, à l'E. par le *Pagus*, au N. par le *Sipyle*.

SNELLIUS (Willebrod SNELL, en lat.), géomètre, né en 1591 à Leyde, m. en 1626, à 35 ans, professa les mathématiques à Leyde, trouva le premier, selon

Vossius et Huyghens, la véritable loi de la réfraction, attribuée communément à Descartes, et détermina le premier la grandeur de la terre par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien. On a de lui : *Eratosthenes batavus de terræ ambitu*, Leyde, 1617 ; *Cyclometricus*, Leyde, 1621.

SNOEHATTAN (le), c.-à-d. *Bonnet de neige*, mont. de Norvége, dans les Dofrines, à 150 kil. S. O. de Drontheim, 2500m de hauteur.

SNORRI ou **SNORRO-STURLESON**, historien islandais, né en 1178 au Dale-Syssel, m. en 1241, remplit diverses fonctions dans sa patrie, visita la Norvége et la Suède, où il recueillit les anciennes traditions et les *sagas*, et périt assassiné peu après son retour, par suite de dissensions civiles. On a de lui le *Snorro-Edda* ou système de la mythologie scandinave, publié avec une trad. latine, d'abord par Resenius, Copenhague, 1665, puis par Rask, 1818, trad. en franç. et commenté par Bergmann, 1862, et un recueil de *Sagas* dit *Heimskringla*, publié à Stockholm en 1697, édité de nouveau, de 1777 à 1826, par Périnskiold, en islandais, latin et suédois.

SNOWDON, montagne du pays de Galles, sur la limite des comtés de Caernarvon et de Mérioneth, a 1185m de hauteur. Vue magnifique.

SNYDERS (Franz), peintre d'animaux, né en 1579 à Anvers, m. en 1657, étudia sous Peter Breughel, Henri Van Balen et Rubens. Ses tableaux de combats d'animaux ont toutes les qualités des tableaux d'histoire : composition, dessin, couleur. Rubens et Jordaens, ses amis, mêlèrent souvent des personnages à ses chasses. Outre les chasses, Snyders a peint des batailles, du gibier mort, de grandes cuisines pourvues de leurs ustensiles et encombrées de poisson, de viandes, de légumes et de pâtisserie. Le Louvre possède 7 toiles de cet artiste.

SOANEN (Jean), prélat français, né à Riom en 1647, m. en 1740, entra à l'Oratoire, où il eut pour confesseur le janséniste Quesnel, dont il adopta les opinions, prêcha avec succès et devint évêque de Senez en 1695. Attaché aux erreurs de Quesnel, il refusa d'accéder à la bulle *Unigenitus* (1714) et fut exilé dans son diocèse. Il donna le signal de l'appel (1717), réappela (1720), fut suspendu de sa juridiction par le concile provincial d'Embrun (1727), et exilé à La Chaise-Dieu, où il mourut, à 94 ans. Les Jansénistes le regardaient comme un de leurs martyrs, et la plupart se faisaient un devoir d'accomplir un pèlerinage à La Chaise-Dieu. La *Vie et les Lettres de Soanen* ont été publiées en 1750.

SOAVE (le P. Franç.), écrivain italien, né en 1743 à Lugano, m. en 1816, professa la poésie et l'éloquence à Parme, puis la philosophie à Milan et à Pavie en 1816. Outre plusieurs ouvrages estimés sur l'éducation et la philosophie, on a de lui des *Novelle morali*, qui eurent du succès, et qui ont été trad. par Simon, 1790 et 1803.

SOBIESKI (Jean), un des héros de la Pologne, d'une famille ancienne et qui avait déjà fourni de grands citoyens, naquit en 1629, et eut pour père Jacques Sobieski, surnommé le *Bouclier de la liberté polonaise*. Nommé par Casimir V porte-enseigne de la couronne, il se distingua par sa belle conduite dans la guerre désastreuse de la Pologne contre la Suède (1653-60), battit ou refoula les alliés de celle-ci après la paix d'Oliva, conquit en une seule campagne la plus grande partie de la Kiovie (1664) et reçut en 1665 le titre de grand maréchal de la couronne. Il sauva l'armée royale compromise par Jean-Casimir dans sa lutte contre le rebelle Lubomirski ; marcha contre le Cosaque rebelle Dorozenko et lui prit toutes ses places (1671); forma, après la paix honteuse signée à Buczaz en 1672 par le roi Michel Koribut avec la Porte, une confédération contre ce monarque, ne posa les armes qu'après la convention d'Uiazdow qui le rendit maître du gouvernement, fit rejeter la paix de Buczaz, battit les Turcs à Choczim (1673), et fut élu à l'unanimité roi de Pologne à la mort du roi Michel, sous le nom de Jean III (1674). Continuant la guerre contre les Turcs, il leur enleva Choczim, qu'ils avaient repris, et reconquit l'Ukraine (1674); mais, cerné à Lowicz par 200 000 Turcs et Tartares, il fut heureux de s'en tirer en cédant Kamenetz et un tiers de l'Ukraine (traité de Zuravno, 1676). Appelé en 1683 au secours de l'Autriche, il délivra Vienne assiégée par Kara-Moustapha, et sauva ainsi l'empereur Léopold ; puis il porta la guerre en Moldavie (1684-85), et envahit plusieurs fois la Bessarabie ; mais, mal secondé par l'Autriche, il fut obligé de signer, en 1686, la paix de Moscou, qui acheva de faire descendre la Pologne du haut rang qu'elle avait occupé dans le Nord ; cependant, dans une dernière campagne, il conquit la Moldavie sur les Turcs, 1691. Les dernières années de son règne furent troublées par des diètes tumultueuses qui, déchirées par l'effet du *Liberum veto*, l'empêchèrent de réaliser les projets les plus utiles; il mourut en 1696, désespérant de l'avenir de son pays. Il avait épousé une Française, Marie Casimire d'Arquien, qui exerça sur lui un empire absolu, mais souvent funeste. Il essaya en vain de rendre le trône héréditaire dans sa famille. L'*Hist. de Sobieski* a été écrite par l'abbé Coyer, 1761, et par Salvandy, 1829.

SOBRAON, v. de l'Hindoustan (Pendjab), près du Setledge. Près de là, au pont de Herrikih, le général Houg Gough et H. Hardinge, gouverneur général des Indes, remportèrent sur les Sykhs le 10 février 1846 une victoire décisive.

SOBRARBE ou **SOBRARVE** (Roy. de), petit pays de l'Espagne septentr., au S. des Pyrénées, à l'O. de Ribagorce, était situé en grande partie *sur* le mont *Arbe* (d'où son nom). Il reçut le titre de royaume parce qu'il fut donné avec Ribagorce à Gonzalès, 4e fils de Sanche III de Navarre, qui, comme ses trois frères, s'intitula *roi* dans ses possessions (1035) ; mais ce prince ne survécut que trois ans, et son État se perdit dans le roy. d'Aragon (1038). Il avait pour capit. Ainsa.

SOCCIA (la), ch.-l. de cant. (Corse), à 30 kil. N. E. d'Ajaccio, sur le penchant d'une montagne; 723 h.

SOCIALE (GUERRE). Dans l'histoire grecque, on nomme ainsi une guerre que Chios, Rhodes et Byzance soutinrent contre Athènes, de 359 à 356 av. J.-C., pour se soustraire au joug de cette république. Elle se termina au désavantage des Athéniens : Chabrias, leur meilleur général, périt devant Chios; Timothée et Iphicrate, accusés par leur collègue Charès, furent rappelés; Charès compromit tout par son incapacité, et les colonies rebelles demeurèrent indépendantes. — Dans l'histoire romaine, on nomme *Guerre sociale* ou *Italique* la lutte que les Italiens alliés de la république romaine entreprirent l'an 90 av. J.-C. contre Rome, qui leur refusait le droit de cité, réclamé pour eux par le tribun Livius Drusus. Les Marses et les autres tribus du Samnium voulaient constituer une *République italique*, dont Corfinium eût été la capitale : Judacilius et Pompédius Silo furent leurs principaux chefs. Rome leur opposa ses meilleurs généraux, Marius, Sylla, Sertorius, Muréna, Pompeius Strabo. Après deux années de combats opiniâtres, les alliés vaincus demandèrent la paix, et Rome leur accorda, avec de légères restrictions, ce qu'ils avaient demandé (88).

SOCIÉTÉ (Archipel de la), groupe d'îles de la Polynésie, à l'O. de l'archipel Dangereux, entre 150°-156° 30' long. O. et 16°-18° lat. S. : env. 2200 kil. carr., et 40 000 hab. Les principales îles sont Taïti, dont le nom est quelquefois donné à tout le groupe, Eimeo, Raiatea, Huahine, Barabora, Tethuroa. Climat chaud, mais tempéré ; sol très-fertile; sur quelques côtes on trouve des bancs d'huîtres à perles. Les habitants sont grands et bien faits; ils étaient renommés jadis pour l'extrême licence de leurs mœurs (*V.* TAITI). Convertis par des missionnaires anglais, ils ont fait des pas marqués dans la civilisation. — Ces îles, vues probablement par Quiros dès 1606,

furent ensuite visitées par Bougainville, puis par Cook (1769), qui les nomma *Archipel de la Société* en l'honneur de la Société royale de Londres.

SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES. V. ACADÉMIES.

SOCIN (Lélio), hérésiarque, né à Sienne en 1525, fils de Marianus Socin, savant jurisconsulte, étudia le droit, puis la théologie, commença dès 1546, à Vicence, à s'élever contre la Trinité et la divinité du Christ, fut forcé de s'enfuir (1547), parcourut la Suisse et l'Allemagne, se liant avec les plus fameux réformateurs, passa trois ans (1548-51) à Wittemberg auprès de Mélanchthon, alla ensuite (1557) en Pologne, y fit goûter ses idées au confesseur de la reine, et y forma de nombreux prosélytes, revint en Suisse, et mourut à Zurich en 1562. Ses manuscrits passèrent à son neveu Fauste, qui propagea sa doctrine.— Fauste S., 1539-1604, reçut sa première éducation de son oncle, étudia le droit, les sciences, remplit pendant douze ans (1562-74) divers emplois à la cour de Toscane, puis quitta l'Italie afin de professer plus librement ses opinions religieuses, habita Bâle et y publia plusieurs écrits anonymes, passa en Transylvanie (1578), puis se fixa en Pologne (1579). Il ne put d'abord se faire admettre parmi les Unitaires de Rakow parce que ses opinions différaient des leurs sur des points essentiels, mais il finit par attirer à lui presque tous ces sectaires, au point qu'au nom d'*Unitaires* fut substitué celui de *Sociniens*. Ses écrits sont insérés dans la *Bibliotheca fratrum polonorum*, Amst. 1656, 6 vol. in-fol., publiée par André Wissowatius, son petit-fils.

SOCINIENS, secte qui nie la Trinité et la divinité de J.-C., le péché originel, la prédestination, la grâce, prit naissance au milieu du XVIe s., et eut pour chefs les 2 Socin. Après avoir inutilement tenté de propager leur doctrine en Italie, ils se répandirent en Pologne et eurent leur principal établissement à Rakow. Traités avec rigueur en Pologne, les Sociniens se révoltèrent plusieurs fois et cherchèrent l'appui de l'étranger. Chassés de Pologne en 1658, ils se retirèrent en Transylvanie, puis en Autriche, en Hollande, en Angleterre, où ils comptèrent de nombreux partisans. De nos jours, il y a encore beaucoup de Sociniens aux États-Unis. La doctrine socinienne est surtout consignée dans les deux *Catéchismes de Rakow*, rédigés, l'un par Schoman en 1574, l'autre par Fauste Socin, et publié après sa mort, en 1608. Leur *Histoire* a été écrite par Fock, Kiel, 1847.

SOCORRO, v. de la Nouv.-Grenade (Boyaca), ch.-l. de la prov. de Socorro, sur le flanc d'une montagne, à 120 kil. N. N. E. de Tunja; 12 000 hab. (en partie goitreux). Étoffes de coton, chapeaux de paille. — La prov., bornée par celles de Pamplona au N., de Tunja au S., a env. 18 000 kil. carr., et 160 000 hab. Sol très-fertile et bien cultivé; mines d'or (à Velez). Elle fait partie de l'État de Santander.

SOCOTORA (île), *Dioscoridis insula*, île de la mer des Indes, entre 50° 45'-52° 10' long. E. et 11° 50'-12° 30 lat. N., sur la côte E. de l'Afrique et à 170 kil. E. du cap Gardafui: 115 kil. sur 40; env. 6000 hab.; ch.-l., Tamarida (sur la côte N. E.). Aloès (le meilleur connu), encens, melons, sang-dragon; corail sur les côtes. Les habitants sont tributaires de l'imam de Maskate; quelques-uns sont chrétiens (Nestoriens). — Connue des anciens et mentionnée par Pline, cette île était depuis longtemps oubliée lorsque les Portugais s'y établirent en 1509. En 1835, les Anglais l'ont achetée du sultan d'Adramaut: ils y ont établi une station de la navigation entre Suez et Bombay.

SOCRATE, célèbre philosophe grec, né à Athènes l'an 470 av. J.-C., fils d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme nommée Phénarète, exerça d'abord la profession de sculpteur, mais la quitta de bonne heure pour se livrer aux sciences. Il crut avoir reçu la mission spéciale de réformer ses compatriotes, et se vit bientôt entouré d'un grand nombre de jeunes gens qu'il formait par ses leçons. Remplissant tous ses devoirs de citoyen, à la guerre comme à la paix, il se distingua par son courage en plus d'une occasion, notamment à Tanagre, à Potidée, où il sauva la vie à Alcibiade, à Délium, où il sauva également la vie à Xénophon; il donna l'exemple de toutes les vertus, soit publiques, soit privées, et se signala par son désintéressement, sa générosité, son égalité d'âme : on sait que sa femme Xantippe mit plus d'une fois sa patience à l'épreuve: il mérita enfin d'être proclamé par l'oracle de Delphes le plus sage des hommes. Néanmoins, il se fit par la hardiesse de ses censures de nombreux ennemis, à la tête desquels étaient les sophistes et les partisans des vieilles croyances : dès l'année 424, Aristophane l'avait traduit sur la scène dans sa comédie des *Nuées*; enfin trois de ses ennemis, Anytus, homme puissant et populaire, Mélitus, poëte obscur, et Lycon, orateur politique, se réunirent contre lui et l'accusèrent de corrompre la jeunesse et d'introduire des divinités nouvelles. Il refusa de se défendre, et fut, malgré son innocence, condamné à boire la ciguë. Pendant qu'il était en prison, ses amis lui offrirent les moyens de s'évader, mais il repoussa leurs offres, ne voulant pas désobéir aux lois. Il subit la mort avec une résignation admirable (400). Ce philosophe disait avoir un génie particulier qui le dirigeait dans sa conduite : on ne sait si c'était là une ruse employée pour donner plus de poids à ses conseils, ou si ce n'était pas plutôt une illusion qui lui faisait prendre pour une inspiration divine les aperçus rapides et sûrs de sa conscience ou de sa haute raison. Socrate marque dans l'histoire de la philosophie une époque nouvelle : il détourna les philosophes des spéculations oiseuses ou trop élevées auxquelles ils s'étaient livrés jusqu'à lui, et les engagea à ne s'occuper que de l'homme et de la morale, répétant sans cesse cette maxime : *Connais-toi toi-même*; il combattit les sophistes qui discouraient sur toutes choses et prétendaient ne rien ignorer : il disait que, pour lui, *tout ce qu'il savait, c'est qu'il ne savait rien*. Il créa la science de la morale, distingua les différentes sortes de vertus (prudence, tempérance, force, justice), recommanda la pratique du bien comme le plus sûr moyen d'arriver au bonheur, et démontra par de nouveaux arguments l'existence d'un Dieu, d'une Providence et l'immortalité de l'âme. Il employait dans ses entretiens une méthode d'interrogation connue sous le nom d'*ironie socratique*, qui lui servait tantôt à confondre ses adversaires en les conduisant de réponses en réponses à de ridicules absurdités, tantôt à instruire ses disciples en leur faisant découvrir par eux-mêmes des vérités qui étaient cachées dans leur intelligence : il se disait en cela *l'accoucheur des esprits*, par allusion à la profession de sa mère. Du reste, il ne tenait point d'école proprement dite et ne recevait aucun salaire. Socrate compta parmi ses disciples Xénophon, qui se borna à reproduire fidèlement ses doctrines; Platon, qui créa un système entier de philosophie; Antisthène, père des Cyniques; Aristippe, qui prêcha une morale relâchée; Phédon, Euclide, Criton et une foule d'autres. Xénophon nous a conservé dans ses *Memorabilia* de précieux détails sur Socrate; Platon le met en scène dans tous ses dialogues, mais il lui prête le plus souvent ses propres idées; l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon* nous font bien connaître les derniers moments du philosophe. Diogène Laërce dans l'antiquité, Franç. Charpentier au XVIIe s. (Amst., 1699), ont donné la *Vie de Socrate*. Plutarque a laissé un petit traité *Du démon de S.*, sujet traité de nos jours par Lélut, 1856. La *mort de Socrate* a fourni le sujet d'une tragédie à Sauvigny, d'un poëme à Lamartine (1823), et de beaux tableaux à David et à West.

SOCRATE, le *Scholastique*, écrivain ecclésiastique, né à Constantinople à la fin du IVe s., continua l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, et y ajouta 7 livres, qui conduisent de l'an 306 à l'an 439. Bien que l'auteur soit impartial, il n'a pas porté dans cet ouvrage toute l'exactitude désirable. On le trouve à la suite d'Eu-

sèbe; il a en outre été publié à part, avec trad. lat., par Hussey, Oxford, 1853, et en partie trad. en français par le président Cousin.

SODERINI (Pietro), gonfalonier de Florence de 1502 à 1512, après l'expulsion des Médicis et la chute de Savonarole, signala son passage au pouvoir par la protection qu'il accorda aux arts, par la prise de Pise (1509) et se montra dévoué à la France. Quand les troupes de Louis XII eurent évacué le Milanais (1512), le pape favorisa le rappel des Médicis, et Soderini fut relégué à Raguse.

SODOME, v. de la Palestine, près et au N. du lac Asphaltite, dans la vallée de Siddim, fut, au temps d'Abraham, détruite par le feu du ciel avec Gomorrhe, Adama, Seboïm et Ségor, à cause de l'impudicité de ses habitants.

SOEMIAS ou SOEMIS (Julie), fille de Julie Mœsa et mère d'Héliogabale, eut ce prince d'un commerce adultère avec Caracalla. Sous le règne d'Héliogabale, elle partagea le pouvoir avec J. Mœsa, et présida un sénat de femmes qui décidait tout ce qui a rapport à la toilette. Elle fut tuée avec son fils en 222.

SOEMMERING (Monts), chaîne qui sépare l'Autriche de la Styrie, continue au S. E. les Alpes de Styrie.

SOEMMERING (Samuel Thomas), anatomiste, né à Thorn en 1755, m. en 1830, étudia sous Boerhaave et exerça la médecine à Mayence, puis à Francfort. Il est un des créateurs de l'anatomie chirurgicale. Il a en outre éclairé par ses recherches la question des races humaines. On a de lui : *De corporis humani fabrica*, Francfort, 1794; *Icones oculi humani*, 1804, trad. par Demours, 1818; *Icones humani auditus*, 1806, trad. par Rivallié, 1825.

SOEMUND SIGFUSSON, ancien historien islandais, né en 1056, était prêtre. Il étudia dans les universités d'Allemagne et de France; de retour dans sa patrie, il rassembla les chants relatifs à la mythologie et à l'histoire primitive du Nord et en forma un recueil connu sous le nom d'*Edda poétique* ou d'*Ancienne Edda*. Il n'y ajouta de sa composition que le *Solar-Ljod* (le chant du soleil), qui respire une moralité toute chrétienne. Le texte original de l'*Edda* de Sœmund, avec notes, glossaire, etc., fut publié à Copenhague de 1787 à 1831. Une autre édition en a été donnée par Rask et Afzelius à Stockholm en 1818.

SOENDENFIELDS, partie la plus méridionale de la Norvége, au S. E., entre le Nordenfields au N. et le Skager-Rack au S., comprend les diocèses de Christiansand et d'Aggerhuus.

SOEST, v. des États prussiens (Westphalie), ch.-l. de cercle, à 24 kil. N. d'Arensberg; 10 000 h. Hautes murailles, anc. cathédrale. Lainages, cuirs; orge, bière, eau-de-vie de grains. — Jadis ville hanséatique, puis ville impériale, et beaucoup plus peuplée.

SOEURS DE LA CHARITÉ. *V.* CHARITÉ.

SOFALA, riv. d'Afrique, dans la capitainerie générale de Mozambique, sort des monts Beth, coule à l'E., et tombe dans le canal de Mozambique, au-dessous de Sofala, après un cours de 400 kil.

SOFALA, ch.-l. du gouvt portugais de Sofala, sur le Sofala, par 33° 6' long. E., 20° 11' lat. S., à 900 kil. S. O. de Mozambique, n'est qu'un assemblage de huttes défendues par un fort portugais. — Le gouvt de Sofala, entre ceux des Rivières-de-Sena, d'Inhambane, les monts Lupata et le canal de Mozambique, a 360 kil. de l'E. à l'O. sur 200. Commerce de poudre d'or et de dents d'éléphants.

SOFFARIDES, dynastie persane qui remplaça celle des Tahérides dans plusieurs de leurs possessions, notamment dans le Séistan, le Khoraçan, Balkh et le Tabaristan, eut pour fondateur un chef de brigands, nommé Yacoub, fils d'un chaudronnier (*Soffar*). Elle régna de 872 à 902, et fut remplacée par celle des Samanides.

SOFIS. *V.* SOPHIS.

SOGD ou ZER-AFCHAN, fleuve. *V.* ZER-AFCHAN.

SOGDIANE, région de la Haute-Asie, située au N. de la Bactriane dont elle était séparée par l'Oxus. Ses limites ne sont pas bien connues : elle semble avoir répondu à la partie du Turkestan comprise entre le Sihoun, les monts Kondouz et le Djihoun, et qui forme les khanats actuels de Boukhara, de Samarkand, de Khokand et de Khodjend ; elle avait pour capit. Maracanda (Samarkand). Elle était arrosée par des affluents du Haut-Oxus et de l'Iaxarte, notamment par le Polytimetus (auj. le *Sogd*). Les villes y étaient rares, la population farouche et guerrière. Elle fut pourtant subjuguée par les Perses dès le temps de Cyrus, qui y fonda la ville de Cyreschata (*Khodjend*). Alexandre y pénétra, la soumit en deux ans (329-28), garnit les frontières de colonies, et bâtit, sur l'emplacement de l'anc. *Cyreschata*, la ville d'*Alexandreschata*. Après sa mort, la Sogdiane fit partie du royaume de Syrie, jusqu'à ce qu'elle fut enlevée aux Séleucides par les rois grecs de la Bactriane. Elle passa ensuite aux Parthes, au second empire des Perses, aux Arabes, et fut enlevée à ces derniers, dans le XIe s., par les peuplades turques qui l'ont conservée depuis, et qui y ont fondé les divers khanats indépendants que nous avons nommés plus haut.

SOGDIEN, roi de Perse, 2e fils d'Artaxerce-Longuemain, se plaça sur le trône en 425 av. J.-C., en faisant périr son frère aîné Xerxès II; il fut lui-même mis à mort par un autre de ses frères, Darius Nothus ou Ochus, qui le fit étouffer dans la cendre.

SOHL, comitat de la Hongrie, au N., dans le cercle en deçà du Danube, entre les comitats de Lyptau au N., de Gœmœr et de Neograd à l'E., de Honth au S., de Bars et de Gran à l'O., a 90 k. sur 53 et 106 000 h.; ch.-l., Neusohl. Mines d'argent, de cuivre et de fer.

SOHO, hameau d'Angleterre (Stafford), à 2 k. N. O. de Birmingham. Grandes usines métallurgiques, fondées par Watt et Boulton.

SOIGNIES, v. de Belgique (Hainaut), sur la Senne, à 15 kil. N. E. de Mons; 7000 h. Fabriques de fil, dentelles, toiles. Anc. monastère, bâti vers 660; mais la ville ne date que du XIIe ou XIIIe s. Aux env., carrières de pierre bleue et de pierre à digue.

SOISSONNAIS, pays de l'Ile-de-France, sur les contrées de la Picardie et de la Champagne, entre le Valois et le Laonnais, avait pour ch.-l. Soissons, et pour autres places Vailly, Fère-en-Tardenois, Cœuvres, etc. Il fait auj. partie du dép. de l'Aisne.

SOISSONS, *Noviodunum*, puis *Suessio* ou *Civitas Suessionum*, *Sexoniæ* en latin moderne; ch.-l. d'arr. (Aisne), à 32 kil. S. O. de Laon, sur la r. g. de l'Aisne, dans un vallon fertile; 10 208 hab. Évêché, trib. de 1re inst. et de commerce, collége, institut de sourds-muets, bibliothèque. Ville régulière et bien bâtie, enceinte bastionnée, remparts plantés d'arbres; chemin de fer pour Reims, Villers-Cotterets, etc. Vieux château, construit sur l'emplacement d'un palais des Mérovingiens; cathédrale des XIIe et XIIIe s., églises de St-Pierre, église abbatiale de St-Léger (vendue en 1790, rendue au culte en 1852), anc. abbayes de St-Jean des Vignes et de St-Médard (dans cette dernière, fondée par Clotaire en 557, Pépin le Bref fut couronné et Louis le Débonnaire fut enfermé par ses fils). Grand commerce de haricots renommés et de très-bon blé; tapisseries fines, étoffes rases, mercerie, quincaillerie, poterie, jouets. Patrie de Louis d'Héricourt, Ronsin, Quinette. — S. était puissante au temps de César, et était le ch.-l. des *Suessiones*. Près de cette ville se livra, en 486, la bataille où Clovis vainquit le général romain Syagrius. Charles-Martel y battit en 719 Chilpéric, roi de Neustrie. En 923, Charles le Simple y combattit Robert qui y perdit la vie. Soissons, après la mort de Clovis, devint la capitale d'un des quatre royaumes francs (*V.* ci-après). Depuis le VIIIe s. elle a toujours porté le titre de comté. Elle obtint une charte de commune en 1131. Cette ville a soutenu plusieurs siéges, notamment en 948, 1414, 1617 et 1814 : ce dernier surtout est mémorable. Un grand nombre de conciles y furent tenus, entre autres ceux de 1122, où

fut condamnée l'opinion d'Abélard sur la Trinité, et de 1201, à l'occasion du divorce de Philippe-Auguste avec Ingelburge. Soissons possédait jadis une académie célèbre, qui avait été fondée en 1674.

SOISSONS (Roy. de), un des 4 royaumes formés du démembrement de l'empire de Clovis en 511, devint le partage de son 3e fils Clotaire I. Il s'étendait d'abord depuis Soissons et Amiens à l'O. jusqu'au Rhin et aux frontières des Frisons à l'E. Clotaire y réunit successivement les 3 autres royaumes francs, et devint seul roi en 558; mais après sa mort (561), le roy. de Soissons se reforma, et fut possédé par Chilpéric I, un des fils de Clotaire. Celui-ci y ajouta, mais nominalement, la Normandie et la Bretagne, et conquit de 569 à 573 une partie de l'Aquitaine (Limousin, Périgord, Gascogne). Sous Clotaire II, son fils, le roy. de Soissons se trouva de nouveau réuni au reste de la France occid. (613), et ce nom disparut pour faire place à celui de Neustrie.

SOISSONS (Comtes de). Ce titre fut porté dès le VIIIe s. par des seigneurs particuliers, vassaux des ducs de France. Au XIIIe, il appartenait à la maison de Chimay; il sortit de cette maison par mariage, et passa successivement dans les maisons de Hainaut et de Châtillon. Guy de Châtillon, comte de Soissons, vendit son comté à Louis, duc d'Orléans (1391); il fut ensuite transmis par le bâtard d'Orléans, comte de Dunois, à la branche d'Orléans-Longueville. Le mariage de Françoise d'Orléans-Longueville avec Louis I, prince de Condé (1555), fit entrer ce comté dans la maison de Bourbon. Charles de Bourbon, fils de Louis I, et Louis, fils de Charles (*V.* ci-après), sont surtout connus sous le titre de comtes de Soissons; le dernier ne laissa qu'un fils naturel, Louis-Henri, mort en 1703, connu d'abord sous le nom de chevalier de Soissons, abbé de Coutures, qui, ayant quitté ses bénéfices, prit le titre de prince de Neuchâtel, et épousa une princesse de Montmorency-Luxembourg. Enfin, Marie, fille de Ch. de Bourbon et sœur de Louis, porta ce comté dans la maison de Savoie-Carignan, en épousant (1625) Thomas-François, prince de Savoie-Carignan. *V.* CARIGNAN.

SOISSONS (Ch. DE BOURBON, comte de), prince du sang, le plus jeune des fils de Louis I, prince de Condé, né en 1566, m. en 1612, fut élevé par sa mère Françoise d'Orléans-Longueville dans la religion catholique, et prit part à toutes les intrigues du temps. Il se déclara successivement pour la Ligue, pour Henri de Navarre (Henri IV), pour Henri III, se rallia enfin de bonne foi à Henri IV, à qui il rendit des services par sa bravoure, surtout à Coutras et au siége de Paris, et reçut la charge de grand maître de France. Pendant la minorité de Louis XIII, il se ligua contre la régente avec Henri, prince de Condé, son neveu. — Son fils, Louis de Bourbon, comte de Soissons, né en 1604, entra dans plusieurs intrigues contre Richelieu, conspira avec Chalais, projeta, de concert avec Gaston d'Orléans, de faire assassiner le cardinal à Amiens, finit par prendre les armes contre sa patrie avec les ducs de Bouillon et de Guise, et, avec l'aide des Espagnols, gagna sur le maréchal de Châtillon la bataille de la Marfée (1641); mais il périt après sa victoire, frappé d'un coup de pistolet, dont on ne connut pas l'origine.

SOISSONS (Eugène Maurice DE SAVOIE, comte de), fils de Thomas-François de Savoie et de Marie de Bourbon, héritière de la maison de Soissons, né à Chambéry en 1633, m. en 1673, entra au service de la France, fut nommé colonel-général des Suisses et gouverneur de Champagne, se distingua à la bat. des Dunes, suivit Louis XIV dans ses campagnes de Franche-Comté et de Hollande et fut fait lieutenant général en 1672. Il avait épousé en 1657 la belle Olympe Mancini, nièce de Mazarin, et fut père du célèbre prince Eugène. — Olympe, née en 1637, était la 2e des nièces du cardinal Mazarin. Amenée à Paris avec ses sœurs en 1647, elle plut dans sa 1re jeunesse à Louis XIV. Elle devint, en épousant le comte de Soissons (1657), surintendante de la maison de la reine; mais elle ne tarda pas à avoir avec la duchesse de Navailles, dame d'honneur, des disputes très-vives sur leurs attributions respectives, qui la firent éloigner de la cour. Rentrée bientôt après en faveur, l'intrigante comtesse tenta de remplacer la duchesse de La Vallière par une favorite de son choix, dans le but de gouverner ainsi le monarque : elle échoua, fut exilée, et perdit sa charge de surintendante. Compromise par les déclarations de la fameuse empoisonneuse Voisin, elle partit brusquement pour la Flandre, laissant courir sur son compte les bruits les plus injurieux. De là elle se rendit à Madrid, et parvint à gagner la confiance de la jeune reine d'Espagne, que St-Simon l'accuse d'avoir empoisonnée. Elle mourut à Bruxelles en 1708, délaissée de tout le monde, même de son fils, le prince Eugène.

SOLANDER (Dan.), naturaliste suédois, élève de Linné, né en 1736 à Upsal, m. en 1781, visita la Laponie, Arkhangel, St-Pétersbourg, Londres, les Canaries, le Cap, accompagna avec Banks le capitaine Cook dans son voyage de 1768 à 1771, et fut à son retour nommé sous-bibliothécaire du Musée britannique et membre de la Société royale de Londres. Il a peu écrit. On a donné son nom à plusieurs plantes, ainsi qu'à une île du grand Océan Austral, située au S. O. de la Nouv.-Zélande, par 46° 32' lat. S., 164° 19' long. E., et qui fut découverte par Cook pendant l'expédition dont Solander faisait partie.

SOLBAY ou SOUTHBAY. *V.* SOUTHWOLD.

SOLEDAD (île), une des Malouines, la plus grande après Falkland, par 50° 30' lat. S., 61° long. O., a 150 kil. sur 110. Plusieurs bons ports, dont le plus important (appelé aussi Soledad) a été créé par Bougainville en 1764.

SOLEIL. Cet astre brillant fut adoré chez presque tous les peuples sous des noms divers : chez les Égyptiens, c'était Osiris et Fré; chez les Chaldéens, Bel ou Baal; chez les Phéniciens et les Syriens, Thammouz ou Adonis; chez les Perses, Mithras; chez les Grecs et les Romains, Titan, Phébus et Apollon; chez les Péruviens, Patchakamac, qu'on donnait pour père aux Incas. — Il existe en Perse un ordre honorifique du Soleil, créé en 1808 par Feth-Ali-Chah : l'insigne représente le soleil se levant sur le dos d'un lion.

SOLES, *Soli*, jadis *Æpeia*, auj. *Solia*, v. de l'île de Cypre, sur la côte N., était de fondation athénienne. On fait venir son nom de Solon, par les conseils de qui le roi du pays l'aurait bâtie. — Ville de Cilicie, auj. *Metzlu*, sur la mer, fondée par les Rhodiens. Patrie des philosophes Crantor et Chrysippe, des poëtes Philémon et Aratus. Le peuple parlait fort mal à Soles et faisait de nombreuses fautes contre la grammaire, fautes qu'on appela de là *solécismes*. Pompée, après sa victoire sur les pirates, établit à Soles ceux des pirates auxquels il avait laissé la vie : la ville prit alors le nom de *Pompéiopolis*.

SOLESMES, ch.-l. de c. (Nord), sur la Selle, à 21 k. E. de Cambray; 6000 h. Batiste, mouchoirs, mérinos.

SOLESMES, vge du dép. de la Sarthe, à 29 kil. N. O. de La Flèche, 800 h. Il y eut en ce lieu dès le XIe s. un prieuré de Bénédictins. L'ordre de St-Benoît s'étant reconstitué en France en 1833, le pape Grégoire XVI a érigé en 1835 l'anc. prieuré de Solesmes en titre abbatial, et l'a déclaré chef de la nouvelle congrégation française. La nouvelle congrégation, dirigée par dom Pitra, publie sous le titre de *Spicilegium solemense* un recueil précieux pour l'histoire ecclésiastique. Les bâtiments actuels ont été édifiés en 1722 par J. B. Colbert, marquis de Torcy. L'église, du XIIe ou XIIIe s., renferme beaucoup de statues et de sculptures précieuses.

SOLETO, bg d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre-d'Otrante), à 25 k. N. E. de Gallipoli; 2000 h. On a cru y reconnaître l'anc. *Salente* d'Idoménée.

SOLEURE, *Salodurum* en latin, *Solothurn* en allemand, v. de Suisse, ch.-l. du canton de Soleure, sur l'Aar, à 40 k. S. de Bâle; 5500 hab. Résidence de l'é-

vêque de Bâle depuis 1792; lycée, biblioth., cabinet de fossiles. Église de St-Ours, la plus belle de la Suisse, bâtie de 1762 à 1773, hôtel de ville, tour de l'Horloge. Commerce de blé, de fromages, de chevaux et de bestiaux. Environs très-pittoresques. Soleure a été ville impériale; en 1475, elle s'unit aux villes suisses qui firent la guerre à Charles le Téméraire. — Le canton de Soleure, le 10e canton suisse, est presque entièrement enclavé dans celui de Berne; il a env. 670 kil. carr. et 70000 h. (dont 62000 catholiques) Ce canton est un des plus fertiles de la Suisse : beaux pâturages, riche bétail; mines de fer et de houille. — Ce canton n'entra dans la Confédération suisse qu'en 1481, avec Fribourg. Son gouvernement, jadis aristocratique, a été modifié en 1841 : c'est maintenant une démocratie représentative.

SOLFATARE (la), c.-à-d. la *Soufrière*, *Forum Vulcani*, *Campi Phlegræi* des anciens, petite mont. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples, près de Pouzzoles, offre à son sommet le cratère d'un volcan éteint et est toujours environnée de vapeurs sulfureuses. On en retire beaucoup de soufre et de vitriol.

SOLFÉRINO, bourg de Lombardie, près de la r. dr. du Mincio, entre Peschiera au N. et Mantoue au S., à 4 kil. E. S. E. de Castiglione. L'armée franço-sarde, commandée par l'empereur Napoléon III, y remporta, le 24 juin 1859, une victoire décisive sur l'armée autrichienne, commandée par l'empereur François-Joseph. Le général Niel, qui avait eu la principale part à la victoire, fut fait maréchal de France. Le nom de Solférino a été donné à un des ponts de Paris.

SOLIGNAC, *Solemniacum*, ch.-l. de cant. (Hte-Loire), près de la r. g. de la Loire, à 12 kil. S. du Puy; 1168 hab. — Bourg du dép. de la Hte-Vienne, à 12 kil. S. de Limoges; 2856 hab. Anc. abbaye, fondée en 631. Fabriques de porcelaine.

SOLIMAN, chef de la dynastie des sultans seldjoucides de Konieh, fils de Koutoulmich, fut chargé par son cousin Mélik-chah de soumettre l'Asie-Mineure et la Syrie, fit bientôt des conquêtes pour son propre compte, et fonda ainsi l'empire de Konieh (1074). Après avoir pris Antioche (1084), il fut vaincu à Alep en Syrie par Toutouch, prince de Damas, et se perça de son épée (1085); néanmoins, Kilidj-Arslan, son fils aîné, lui succéda. — SOLIMAN II (Rokn-Eddin), 7e sultan seldjoucide de Konieh. *V.* ROKN-EDDIN.

SOLIMAN, sultan ottoman, dit *Tchélébi*, fils aîné de Bajazet I, passa en Europe après la bataille d'Ancyre, se fit proclamer sultan à Andrinople (1402), tandis que son frère Mouça était proclamé en Asie, marcha contre celui-ci et eut d'abord des succès; mais, ayant irrité ses sujets par ses violences et s'étant fait mépriser par son ivrognerie, il perdit bientôt ses conquêtes, se vit assiégé dans Andrinople même, fut pris en se rendant à Constantinople où il allait chercher un asile, et livré à son frère Mouça, qui le fit étrangler (1410).

SOLIMAN II, *le Grand*, *le Conquérant*, *le Magnifique*, *le Législateur*, le plus célèbre des sultans ottomans, né en 1494, succéda à son père Sélim I en 1520. Il fit une première campagne en Hongrie en 1521, prit Belgrade, Salankémen, Petervaradin et autres villes; ravit aux Hospitaliers Rhodes et les îles voisines, malgré les efforts du grand maître, Villiers de l'Ile-Adam (1522); envahit de nouveau la Hongrie en 1526, remporta la grande victoire de Mohacz (29 août), entra dans Bude, et, profitant des dissensions de Ferdinand d'Autriche et Jean Zapolski, reconnut pour roi de Hongrie ce dernier, qui se déclara son vassal; puis alla mettre le siége devant Vienne avec 120000 hommes (1529), mais ne put s'en emparer; attaqua alors par mer Venise et Charles-Quint (1530 et 1531), et finit, après des succès divers par faire sa paix avec l'Empire en 1538 (à Grand-Varadin). Il avait eu pendant la même période à combattre les Perses : il leur prit Van (1523), Tauris et une partie de la Géorgie (1536); en même temps il s'emparait de Bagdad (1534) et faisait la conquête de l'Yémen. Aidé du fameux Khaïreddin-Barberousse, qu'il avait nommé premier capitan-pacha (1534), il réunit Tunis et Alger à son empire et dépouilla les Vénitiens de leurs dernières possessions en Morée et dans l'Archipel; puis, rompant la paix avec la Hongrie après la mort de Jean Zapolski (1540), il enleva au nouveau roi, Ferdinand, la Transylvanie et quelques comtés qu'il donna à J. Sigismond Zapolski et prit pour lui le reste de la Hongrie (1541). Peu après, François I lui ayant offert une ligue offensive et défensive contre Charles-Quint, il l'accepta et fit partir de Constantinople, sous la conduite de Barberousse, une flotte qui vint joindre à Toulon la flotte française pour aller assiéger Nice (1543). Dans une 2e expédition contre les Perses (1547), il conquit le Chirvan avec le reste de la Géorgie (1549 et 50). Recommençant ensuite la guerre en Hongrie (1552-62), il prit Lippa, Temeswar, Veszprim, mais il échoua devant Agria, et finit par accorder de nouveau la paix. Il envoya en 1565 une flotte immense pour assiéger Malte, mais sans succès. Il mourut en 1566, d'une attaque d'apoplexie, devant Szigeth, au début d'une nouvelle campagne en Hongrie. Ce prince fut aussi remarquable par sa justice et son instruction que par sa bravoure; il fonda un grand nombre d'établissements utiles et fit de sages règlements pour organiser l'administration, les finances et l'armée. Son règne fut l'apogée de la grandeur ottomane. Il eut pour successeur Sélim II, qu'il avait eu de la célèbre Roxelane. On lui reproche la mort de son ministre Ibrahim et celle de son propre fils, Mustapha. *V.* ce nom.

SOLIMAN III, frère et successeur de Mahomet IV (1687-91), fut tiré du vieux sérail, où il languissait depuis 40 ans, pour être mis sur le trône, eut à comprimer des révoltes à l'intérieur, subit des revers en Hongrie, puis nomma vizir Kiuperli-Mustapha, qui rétablit un peu les affaires musulmanes.

SOLIMENA (Francesco), peintre napolitain, né en 1657 à Nocera de' Pagani, m. en 1747, imita tour à tour Lanfranc, Pierre de Cortone, le Calabrèse et Carle Maratte, vit ses tableaux recherchés de presque tous les souverains de l'Europe, fut anobli par l'emp. Charles VI et amassa une grande fortune. Cet artiste a beaucoup d'imagination; son dessin est correct, et son coloris de la plus grande fraîcheur. Parmi ses œuvres, on remarque *la Vision de S. Benoît*, à Naples, *l'Arrivée de Christ. Colomb dans le Nouveau-Monde*, à Gênes, *l'Aurore*, à Mayence. Le Musée du Louvre a de lui *Adam et Ève dans le Paradis terrestre* et un *Héliodore chassé du Temple*.

SOLIMOËNS, nom que porte le fleuve Amazone avant sa jonction avec le Madeira.

SOLIN, *C. Julius Solinus*, écrivain latin, rédigea vers 230, à ce qu'on présume, une compilation connue sous le titre de *Polyhistor* seu *De Mirabilibus orbis*. Ce sont des extraits de divers auteurs, surtout de Pline l'Ancien, que tantôt il se borne à copier et que tantôt il défigure par un style dur et lourd : on l'a surnommé le *Singe de Pline*. La meilleure édition de l'ouvrage de Solin est celle de Deux-Ponts, 1794. Il a été traduit par Agnant, dans la Collection Panckoucke, 1847. Saumaise a publié un savant commentaire sous le titre d'*Exercitationes Plinianæ in Solinum*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol.

SOLIS (J. DIAZ de), navigateur espagnol, découvrit le Yucatan avec Pinto en 1507, remonta la Plata (qui primitivement reçut son nom), explora la baie de Janeiro vers 1512, et se fit charger par Ferdinand de la conquête du pays: mais, à peine débarqué, il fut fait prisonnier par les Indiens, qui le mirent à mort et le dévorèrent (1515).

SOLIS (Antonio de), littérateur, né en 1610 à Alcala (Vieille-Castille), m. en 1686, mena de front le droit, l'histoire, la politique, le théâtre, fut secrétaire du comte d'Oropesa, vice-roi de Navarre, puis de la reine douairière, et fut nommé en 1661

historiographe des Indes. Il embrassa l'état ecclésiastique en 1666. On a de lui neuf comédies (entre autres *la Bohémienne*, *le Château du mystère*), où l'on trouve de l'imagination et de l'esprit et qui rivalisent avec les meilleures pièces de Calderon; des *Poésies diverses*, Madrid, 1692, et des *Lettres*, 1737; mais il est surtout connu par son *Histoire de la conquête du Mexique*, qui parut à Madrid en 1684, in-fol., et qui fut traduite en français dès 1691 par Citri de La Guette. C'est sous le rapport de l'art de la composition et de la pureté du goût un des bons ouvrages qu'ait produits l'Espagne; malheureusement, l'auteur remonte rarement aux sources et n'indique pas ses autorités; en outre, il a ajouté au récit des discours, qui la plupart du temps sont hors de saison.

SOLIS (don Franc. de), peintre de l'école de Madrid, né en 1629, m. en 1684, se fit remarquer par sa précocité, obtint les encouragements de Philippe IV et vit ses ouvrages recherchés de toutes parts. Parmi ses tableaux, on admirait une *Conception* où un dragon se tordait aux pieds de la Vierge. Sa couleur, très-brillante de son vivant, a beaucoup perdu.

SOLLIÈS-PONT, ch.-l. de cant. (Var), à 15 k. N. E. de Toulon, 2961 h. Soie, figues, olives, etc.

SOLMONA, *Sulmo*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Abruzze Ultér. 2e), à 65 kil. S. E. d'Aquila; 8500 h. Évêché. Belle cathédrale, belle église de l'hospice, couvent de Célestins (transformé en maison de travail pour les indigents). Confitures renommées, teintureries, objets en écaille. Patrie d'Ovide et d'Innocent VII. — Fondée par des Illyriens. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres civiles de Rome, et plus tard fut ravagée par les Sarrasins. Elle redevint florissante sous les Normands. Au XVIe s.; elle fut érigée en principauté par Charles-Quint en faveur du vice-roi de Naples, Lannoy.

SOLMS (Maison de), maison allemande fort ancienne, qu'on fait remonter à Othon, frère du roi de Germanie Conrad I (912-918). En 1409, elle se divisa en deux lignes : celles de *Solms-Braunfels* et de *Solms-Lich*, qui se subdivisèrent en de nombreuses branches. De la 1re sont issues les branches de Solms-Braunfels-Hungen et de S.-Braunfels-Greiffenstein; de la 2e, celle de S.-Laubach, qui a formé celles de S.-Laubach-Sonnewalde, S.-Laubach-Baruth, etc.

De toutes ces branches, la principale est celle de Solms-Braunfels-Greiffenstein, dont le chef est qualifié prince depuis 1742; celle de Lich-Hohensolms porte aussi le titre de prince depuis 1792; les autres sont comtes.—Les possessions de la maison de Solms avaient jadis environ 40 kil. sur 24, et étaient situées sur les deux rives de la Lahn, près des terres de Nassau, de la Hesse et de Wetzlar. Ces possessions ont été médiatisées en 1806. Elles sont auj. réparties dans les États de Hesse, de Wurtemberg et de Prusse.

SOLOGNE, *Secolaunia* en latin du moyen âge, petit pays de l'anc. France, dans l'Orléanais (auj. dans le dép. de Loir-et-Cher), entre la Loire et le Berri, avait pour ch.-l. Romorantin et pour autres places Aubigny, Sully, La Ferté-Aurain, Pierrefitte. Ce pays, qui n'a pas moins de 500 000 hectares, est traversé par 3 rivières, la Sauldre, le Beuvron et le Cosson, et est couvert de marais (on en compte env. 1200, occupant 17 000 hectares), de landes, de bruyères, de terres incultes; les fièvres y sont fréquentes et la population rare. Le pin maritime y réussit; on y élève des volailles renommées. — La Sologne était autrefois un pays prospère : il a été ruiné aux XVIe et XVIIe s. par les guerres de religion et par la révocation de l'édit de Nantes, qui, en chassant les Protestants, a laissé la terre sans culture. On a entrepris de nos jours d'assainir cette contrée et de lui rendre son ancienne prospérité : deux canaux, commencés en 1852, fournissent un écoulement aux eaux stagnantes; de nombreuses routes ont été ouvertes pour faciliter le transport des produits; en outre, des fermes modèles ont été créées à grands frais par l'Empereur Napoléon III.

SOLON, législateur d'Athènes et un des sept sages de la Grèce, né vers 640 av. J.-C. à Salamine, était issu de Codrus, le dernier roi d'Athènes. Il suivit d'abord la carrière du commerce, rétablit ainsi sa fortune, que son père avait compromise, puis vint se fixer à Athènes et servit sa patrie dans les conseils et dans les armées. Les Athéniens, après plusieurs entreprises infructueuses contre l'île de Salamine, que les Mégariens leur avaient enlevée, avaient décrété la peine de mort contre tout citoyen qui proposerait une nouvelle expédition : Solon, contrefaisant l'insensé, vint lire sur la place publique des vers qui ranimèrent le courage de ses compatriotes et fit ainsi rapporter le décret; il reçut le commandement d'une nouvelle expédition et réussit à reprendre Salamine. Nommé seul archonte en 593, il reçut l'importante mission de donner des lois nouvelles à la république. Il abolit celles de Dracon et y substitua un code sage et humain; il établit en même temps une constitution qui était un habile mélange de démocratie et d'aristocratie, et calma ainsi les troubles violents auxquels l'État était en proie depuis 30 ans : les citoyens, distribués en 4 classes d'après leur revenu, formèrent l'*Assemblée du peuple* dans laquelle résidait la souveraineté; il donna pour contre-poids à cette assemblée un *sénat* et l'*aréopage* reconstitué. Il quitta Athènes après avoir fait prêter serment aux lois nouvelles, et alla visiter l'Asie-Mineure, Chypre, l'Égypte; dans ses voyages, il fit, dit-on, à Crésus roi de Lydie, une visite célèbre, racontée par Hérodote, mais qui s'accorde peu avec la chronologie. Il ne revint dans sa patrie qu'au bout de dix ans; mais il trouva ses lois en oubli, les factions aux prises, et ne put ni désarmer les partis, ni empêcher les Athéniens de se donner pour maître Pisistrate; il finit par s'exiler et mourut en Chypre, vers 559. Solon était bon poëte et grand orateur : on a de lui quelques fragments (imprimés avec les Gnomiques, et publiés séparément par Bach, Bonn, 1825). Sa maxime favorite était : « En tout considérez la fin. » Plutarque a écrit sa *Vie*.

SOLOR (île), une des îles de la Sonde. *V.* SONDE.

SOLOTHURN, nom allemand de Soleure.

SOLRE-LE-CHÂTEAU, ch.-l. de c. (Nord), sur la Sare, à 14 kil. N. E. d'Avesnes; 3001 hab. Lainages. Château fort, pris par Turenne, et détruit en 1793.

SOLSONA, *Celsa*, v. forte d'Espagne (Catalogne), sur le Negro, dans la prov. et à 90 k. N. E. de Lerida; 2500 hab. Évêché.

SOLTIKOV (P. Simon, comte), général russe, d'une famille alliée à la famille impériale, fut en grande faveur sous Élisabeth, commanda en 1759 l'armée opposée à Frédéric II, battit ce prince à Cunersdorf et fut en récompense fait maréchal et gouverneur de Moscou. Il mourut en 1772. — Son fils, Ivan S., administrateur et général habile, fit deux belles campagnes contre les Suédois, fut nommé maréchal par Paul I en 1796, puis gouverneur de Moscou; il mourut dans cette ville en 1805. — Sergius, comte S., amant de Catherine II quand elle était encore grande-duchesse, fut éloigné de la cour par Élisabeth et envoyé en Suède, où il mourut.

SOLTWEDEL, v. murée des États prussiens (Saxe), sur la Jetze, à 90 kil. N. O. de Magdebourg; 6000 h. Sources salées qu'on n'exploite plus. Jadis ville hanséatique. Les margraves y résidèrent de 978 à 1050.

SOLWAY (Golfe de), *Ituna æstuarium*, golfe de la mer d'Irlande, entre l'Angleterre au S. et l'Écosse au N., forme la limite des deux pays. Il a 65 kil. de long. C'est là que commençait le mur d'Adrien.

SOLWAY-MOSS, marais d'Angleterre (Cumberland), à l'extrémité N. E. du golfe de Solway, entre l'embouchure du Sark et celle de l'Esk. Les Écossais y furent défaits par les Anglais en 1542.

SOLYME, *Solyma*, nom poétique de Jérusalem.

SOMAIN, bg. du dép. du Nord, à 17 kil. E. de Douai; 3650 hab. Brasseries, forges. Station du chemin de fer du Nord (ligne de Douai à Valenciennes) et embranchement sur Busigny.

SOMAIZE (Ant. BAUDEAU de), littérateur du milieu du XVIIe s., a laissé un ouvrage intéressant pour l'histoire de la littérature à cette époque (*Dictionnaire des précieuses*, 1660, in-12, réimprimé avec divers *Opuscules* par Livet, 1856, 2 vol. in-16).

SOMASQUE, *Somasca* en italien, bourg Lombard-Vénitien, à 13 kil. N. O. de Bergame, a donné son nom à la congrégation des Somasques, qui s'y établit.

SOMASQUES, ou *Clercs réguliers de S. Maïeul*, congrégation fondée en 1531 par S. Jérôme Émilien, de Venise, confirmée en 1540 par Paul III, et soumise à la règle de St-Augustin en 1568, a pour but l'éducation, particulièrement celle des orphelins, et tire son nom de la ville de Somasque.

SOMBERNON, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), à 35 kil. O. de Dijon; 877 hab. Houille, plâtre.

SOMBREUIL (Mlle de), fille du gouverneur des Invalides. Son père ayant été incarcéré en 1792, elle s'enferma avec lui à l'Abbaye. Lors du massacre des prisonniers (3 sept.), elle le couvrit de son corps et par ses supplications arrêta le bras des assassins; mais, pour obtenir la grâce de son père, il lui fallut, selon une tradition fort contestée, consentir à *boire un verre de sang*. Elle quitta la France en 1794, épousa à l'étranger le comte de Villelume, rentra en 1815 et mourut à Avignon en 1823.

SOMERS (J.), homme d'État, né à Worcester en 1650, m. en 1716, débuta comme homme de loi, et se fit une riche clientèle. Il publia plusieurs pamphlets contre Charles II et prit une part active aux événements qui amenèrent la chute de Jacques II. A la révolution de 1688, il fut fait baron d'Evesham et nommé chancelier; il remit les sceaux lors de la réaction tory; il fut même alors accusé devant les Chambres, mais fut acquitté. Il rentra depuis au Conseil et en eut la présidence (de 1708 à 1710); renversé de nouveau avec les whigs, il ne sortit plus de sa retraite. Il protégea Addison et fut un des premiers à reconnaître la valeur du *Paradis perdu* de Milton. Outre de nombreux ouvrages imprimés, Somers avait laissé 60 vol. in-fol. manuscrits, d'où l'on a tiré les précieux *Papiers d'État*, publiés par lord Hardwike en 1778. Cogan a donné en 4 vol. in-4 une collection de *Somers' Tracts* (ce ne sont guère que des pamphlets de Somers). W. Scott a dirigé une édition de ses *Œuvres*.

SOMERSET (Comté de), un des comtés de l'Angleterre, au S. O., sur le canal de Bristol, entre les comtés de Cornouailles à l'O., de Wilts à l'E., de Glocester au N., de Dorset au S. E. et de Devon au S. O.: 105 kil. sur 65: 450 000 hab.; ch.-l. Wells. Montagnes au centre; ailleurs, sol plat, marais; climat tempéré. Jadis beaucoup de forêts, converties depuis en terres labourables et pâturages. Mines de plomb, cuivre, houille, terres diverses, etc.; sources minérales renommées. — Ce pays, jadis habité par les Belges, fit partie de la Bretagne 1re sous les Romains, puis du roy. de Wessex sous les Saxons.

SOMERSET (Ed. SEYMOUR, duc de), était frère de Jeanne Seymour, 3e femme de Henri VIII, et oncle d'Édouard VI. Il fut créé par Henri VIII vicomte de Beauchamp et d'Hertford, et nommé un des 16 exécuteurs testamentaires du roi (1547); le jeune roi (Édouard VI), son neveu, le nomma lord-trésorier, duc de Somerset, enfin protecteur du royaume. Il accapara toute l'autorité, et mit le comble à sa grandeur par une campagne brillante en Écosse; mais il excita un mécontentement universel par sa hauteur, sa partialité pour les Communes, sa violence à l'égard du clergé catholique, et par l'acquiescement qu'il donna à la mort de son propre frère, grand amiral d'Angleterre: il fut disgracié, et condamné à une amende annuelle de 2000 liv. sterling (1549). Gracié peu après par le jeune roi, il reprit un instant toute sa faveur; mais Warwick, son ennemi acharné, l'accusa d'avoir formé le dessein de soulever le peuple et d'avoir voulu l'empoisonner lui-même, le fit juger et condamner comme coupable de félonie. Il fut décapité à Tower-Hill (1552).

SOMERSET (Robert CARR, vicomte de Rochester, puis comte de), favori de Jacques I, dut sa haute fortune à sa beauté, et se maintint quelque temps à la cour, grâce aux bons conseils du poëte Overbury, son ami. Ce sage conseiller l'ayant dissuadé d'épouser la jeune comtesse d'Essex, qui venait de divorcer, tous deux se vengèrent en le faisant enfermer à la Tour de Londres, où ils l'empoisonnèrent (1613). Depuis ce moment, Somerset, en proie aux remords, à la mélancolie, perdit ses agréments et cessa de plaire au roi, qui le remplaça par le jeune George Villiers (Buckingham). Dénoncé comme empoisonneur, il eut peine à échapper au supplice, quitta l'Angleterre et mourut misérablement vers 1638.

SOMERTON, v. d'Angleterre (Somerset), à 25 kil. S. O. de Wells; 2000 h. Anc. résidence de rois saxons. Prise et pillée par les Danois en 877. Restes d'un vieux château où le roi de France Jean fut détenu.

SOMKHETH, province de la Géorgie, bornée au N. par le Karthli propre, au S. par le district d'Akhaltsikhé, a pour ville principale Durgtchetaka. Le Kour en arrose la partie orientale. A la Russie.

SOMMA, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 15 kil. E. de Naples; 7200 hab. Château. Vin estimé.—Ville de Lombardie, à 35 kil. N. O. de Milan, à l'endroit où le Tessin sort du lac Majeur; 3200 h. Scipion y fut vaincu par Annibal, 218 av. J.-C.

SOMMARIVA (J. B. de), homme politique, né à Milan vers 1760, m. en 1826, était avocat lors de l'invasion des Français en Lombardie. Il adopta les idées nouvelles, fut secrétaire général du Directoire de la république Cisalpine, et en devint lui-même directeur en 1799. Après l'occupation autrichienne, il vint se fixer à Paris. Amateur des beaux-arts, il consacra son immense fortune à former de magnifiques collections, qui depuis ont été transportées dans sa belle *villa* de Sommariva sur les bords du lac de Côme.

SOMME, *Samara*, riv. de France, naît à Font-Somme dans le dép. de l'Aisne, coule à l'O., passe près de St-Quentin, puis entre dans le dép. de la Somme, arrose Ham, Péronne, Bray, Corbie, Amiens, Picquigny, Abbeville, et tombe dans la Manche entre St-Valery et le Crotoy, après un cours de 200 kil. Beaucoup de marais sur ses bords; navigation difficile, ce qui a nécessité l'ouverture d'un canal latéral connu sous le nom de *Canal de la Somme*. Le canal de St-Quentin, qui suit le cours supérieur de cette rivière, la réunit à l'Oise et à l'Escaut.

SOMME (dép. de la), dép. maritime de la France, sur la Manche, entre ceux du Pas-de-Calais au N., de la Seine-Inf. à l'O., de l'Oise au S., de l'Aisne à l'E.: 6045 kil. carr.: 572 646 hab.; ch.-l., Amiens. Il est formé d'une grande partie de la Picardie (Amiénois, Ponthieu, Santerre) et d'une petite portion de l'Artois. Sol plat, traversé par la Somme, arrosé en outre par la Celle et la Noye. Grès à paver; pierre de taille, craie, argile à potier, beaucoup de tourbe. Peu de pâturages naturels, nombreuses prairies artificielles; céréales, houblon, plantes oléagineuses, lin, chanvre, pommes à cidre. Gros et menu bétail, chevaux, abeilles; pêche abondante. Beaucoup d'industrie: toile, tissus de coton et de poil de chèvre; velours, escot, alépines, satins turcs, piqués de laine; sucre de betterave, savon, acides minéraux; blanchisseries, teintureries, tanneries, etc.; pâtés et autres comestibles. Commerce de cabotage, armements pour l'Amérique (surtout par le port de St-Valery).—Ce dép. a 5 arr. (Amiens, Péronne, Abbeville, Doullens, Montdidier), 41 cant., 832 comm.; il appartient à la 3e division militaire, a une cour impér. et un évêché à Amiens.

SOMME (les Villes de la). On nomma ainsi au XVe s. certaines places qui défendaient le cours de la Somme et que, par le traité d'Arras (1435), Charles VII engagea au duc de Bourgogne, Philippe le Bon; ces villes étaient Péronne, Corbie, Amiens, Abbeville, Roye. Louis XI les recouvra en 1477, après la mort de Charles le Téméraire.

SOMMEIL (le), divinité allégorique. *V.* MORPHÉE.

SOMMEPUIS, ch.-l. de c. (Marne), à 16 kil. S. O. de Vitry-le-François; 480 h. Patrie de Royer-Collard.

SOMMERSHAUSEN, bourg de Bavière, sur la r. dr. du Mein, à 9 k. S E. de Wurtzbourg; 1000 h. Turenne et Wrangel y battirent les Impériaux en 1648.

SOMMIÈRES, ch.-l. de c. (Gard), sur la r. g. de la Vidourle, à 24 k. S. O. de Nîmes; 4010 h. Couvertures de laine, molletons, tricots, feutres, chapeaux; peaux de qualité supérieure. Vin muscat, eau-de-vie, huile. Anc. place des Calvinistes, démantelée en 1622.

SOMNATH, v. forte et port de l'Inde, sur la côte S. O. du Guzzerat, par 20° 57' lat. N., 70° long. E., était consacrée à Siva et avait un temple célèbre. Prise et détruite en 1025 par Mahmoud le Gaznévide, qui en transporta les dépouilles à Gazna.

SOMOROSTRO, bg d'Espagne (Bilbao), à 9 k. N. O. de Portugalète, possède un port sur le golfe de Biscaye. Aux env. est le mont Triano, qui renferme une mine de fer, l'une des plus riches du monde.

SOMO-SIERRA, chaîne de montagnes escarpées de l'Espagne (Vieille-Castille), qui sépare les prov. de Ségovie et de Soria de celles de Madrid et de Guadalaxara. On y trouve un bourg de même nom, sur la route de Burgos à Madrid, à 16 kil. N. de Buytrago. Près de ce bourg est un défilé où les Espagnols furent défaits, en 1809, par les Français, après plusieurs combats sanglants.

SOMPTUAIRES (Lois), lois destinées à réprimer le luxe. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

SONCINO, v. de Lombardie (Crémone), sur l'Oglio, à 40 kil. N. O. de Crémone; 4200 hab. Une paix y fut conclue en 1317 entre les Guelfes et les Gibelins de Toscane. Robert Sforze y battit les Milanais en 1440. Cette place fut prise en 1720 par le prince Eugène, puis reprise par le duc de Vendôme.

SONDE (Archipel de la), vaste archipel de l'Océan indien, embrasse toutes les îles qui s'étendent de Sumatra à Timor, entre 6° 4' lat. N.-11° 5' lat. S. et 92° 48'-131° long. E. Outre les 3 grandes îles de Java, Sumatra et Bornéo, les principales sont : Bali, Lombok, Sumbava, Sumba, Solor, Sabrao, Timor. On en évalue la population à 18 000 000 d'hab. Elles appartiennent en grande partie aux Hollandais. — On nomme *Détroit de la Sonde* celui qui sépare Sumatra d'avec Java : il a de 30 à 100 kil. de large sur 120 de long; — *Mer de la Sonde*, celle qui enveloppe toutes les îles de ce nom.

SONDERBOURG, v. du Danemark (Slesvig), ch.-l. de bailliage, dans l'île d'Alsen, à l'O., sur un détroit, à 45 k. N. E. de Slesvig; 3800 h. Ancien château, port sûr. — Elle donne son nom à 2 branches de la maison de Holstein : S.-Augustenbourg et S.-Glucksbourg (héritière désignée du trône de Danemark).

SONDERBUND, c.-à-d. *Ligue séparative*, association formée en 1846 par 7 cantons catholiques de la Suisse (Fribourg, Lucerne, Schwytz, Unterwald, Uri, Valais, Zug), pour résister à la Diète fédérale, qui avait prescrit l'expulsion des Jésuites, des Liguoriens, et autres congrégations religieuses. Le général Dufour réussit, presque sans effusion de sang, à réduire cette ligue à se dissoudre. Crétineau-Joly a écrit l'*Histoire du Sonderbund*, 1850.

SONDERSHAUSEN, capit. de la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, au confluent de la Wipper et de la Bebra; 5500 hab. Aux env., château du prince souverain. Le maréchal de Soubise y battit en 1758 les Anglais, les Hanovriens et les Hessois.

SONDRIO, v. de Lombardie, ch.-l. d'une prov. de même nom et de l'anc. Valteline, à 150 k. N. N. E. de Milan; 3500 hab. Château fort sur une hauteur, cathédrale. Commerce actif. Aux env., eaux minérales de Masino. — La prov. de Sondrio, entre la Suisse au N. et la prov. de Bergame au S., se compose de la Valteline et des vals de San-Giacomo et de Bregaglia; 85 000 h. Elle forma sous Napoléon le dép. de l'Adda.

SONGEONS, ch.-l. de c. (Oise), sur le Thérain, à 22 kil. N. O de Beauvais; 1240 h. Miroirs, lunettes.

SONGES (les), enfants du Sommeil et de la Nuit, selon la Fable. Ils se divisaient en vrais et faux : les premiers sortent des Enfers par une porte de corne, les seconds par une porte d'ivoire. — Les anciens voyaient dans les songes un moyen de connaître l'avenir : à cet effet le consultant venait dormir dans le temple du dieu qu'il voulait consulter. Les plus fameux des oracles rendus par les songes sont ceux de Trophonius, d'Amphiaraüs et de Sérapis.

SONNERAT (Pierre), voyageur, né à Lyon vers 1745, m. à Paris en 1814, alla en 1768 rejoindre à l'Ile-de-France l'intendant Poivre, son parent, et passa depuis la plus grande partie de sa vie en voyages et en observations. Les îles de France et de Bourbon lui doivent l'introduction de l'arbre à pin, du cacaotier, du mangoustan et de beaucoup d'autres arbres à fruit ou à résine. On a de lui : *Voyage à la Nouv.-Guinée*, Paris, 1776; *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, 1782 et 1806, avec des additions de Sonnini.

SONNETHAL, c. à d. vallée du Soleil, vallée de l'anc. Saxe, auj. dans le Brunswick, entre les sources de l'Aller et de l'Ocker. Les lieutenants de Charlemagne y furent défaits en 782 par Witikind.

SONNINI (Ch. Nic.) de MANONCOURT, naturaliste, né en 1751 à Lunéville, m. en 1812, venait d'être reçu avocat à Nancy lorsqu'il se mit à voyager: de 1772 à 1780, il visita Cayenne, où il rendit les plus grands services, puis l'Afrique occidentale, du cap Blanc à Portudal, enfin l'Égypte et la Grèce. Rentré en France, il rédigea pour l'*Histoire naturelle* de Buffon les articles d'ornithologie étrangère, et publia en 1802 et 1812 la *Bibliothèque physico-économique*. Recommençant en 1810 le cours de ses voyages, il visita la Valachie et la Moldavie. On lui doit une édition de Buffon, avec continuation, 1799-1808, 127 vol. in-8; un *Voyage dans la Hte et la B.-Égypte*, 1799, un *Voyage en Grèce et en Turquie*, 1801.

SONNITES. *V.* SUNNITES.

SONORA, v. du Mexique, dans l'État auquel elle donne son nom sans en être la capitale, à 70 k. S. d'Arispe; 6500 hab. Évêché. — L'État de Sonora est situé entre le golfe de Californie à l'O., les dép. de Cinaloa au S., de Chihuahua et du Nouveau-Mexique à l'E; il a eu successivement pour chefs-lieux Urès, Arispe, et depuis 1862 Hermosillo; 140 000 h.

SONORA-ET-CINALOA (État de), anc. État de la Confédération mexicaine, a été subdivisé en deux en 1830. *V.* chacun des deux noms.

SONSONATE, *Zezontlatl* en mexicain, v. du Guatemala (San-Salvador), à 85 k. O. de San-Salvador; 4000 hab. Mosaïques formés de petites coquilles. Son port, qui est sur le Grand-Océan, est un des principaux entrepôts de l'Amérique centrale.

SONTAG (Henriette), cantatrice, née en 1805 à Coblentz, m. en 1854, était fille de comédiens nomades et parut sur la scène dès l'âge de 6 ans. Après s'être perfectionnée à Vienne par les conseils de Mme Mainvielle-Fodor, elle fut engagée à Leipzig, où elle créa le *Freyschütz* et l'*Euryanthe* de Weber, puis vint au Théâtre-Italien de Paris (1826), où elle excita le plus vif enthousiasme dans le *Barbier de Séville*, *Don Juan*, *la Donna del Lago*, *Sémiramis*, *Tancrède*, et remporta à Londres d'aussi éclatants triomphes; mais elle renonça au théâtre dès 1830, par suite de son mariage avec le comte de Rossi et se fixa à Berlin. En 1848, des revers de fortune la déterminèrent à reparaître sur les scènes de Londres et de Paris, puis à passer en Amérique; elle mourut du choléra à Mexico. Mlle Sontag possédait un soprano très-étendu, d'un timbre charmant, d'une égalité parfaite et d'une rare flexibilité. Joignant au talent une grande dignité dans sa conduite, elle mérita d'être anoblie par le roi de Prusse et régna pendant plusieurs années sur les salons de Berlin.

SONTHONAX (Léger Félicité), né en 1763 à Oyonnax, m. en 1811, était avocat au parlement de Paris au moment où la Révolution éclata. Il écrivit en

faveur de la liberté des hommes de couleur, et fut un des commissaires envoyés en 1792 à St-Domingue par l'Assemblée Législative avec des pouvoirs sans bornes. Il trouva en débarquant au Cap les blancs et les hommes de couleur en guerre, proclama libres les derniers, et bientôt après émancipa les noirs eux-mêmes. Attaqué dans Port-au-Prince par un corps de colons insurgés et par les Anglais, il opposa une héroïque résistance, mais la ville fut prise par trahison, et il revint en France (1793). Renvoyé à St-Domingue par le Directoire (1796), il se fit élire député de la colonie au Conseil des Cinq-Cents : agissant dès lors en dictateur, il donna le commandement en chef des troupes à Toussaint-Louverture, qui bientôt le réduisit à repartir. Il ne reparut plus sur la scène politique après le 18 brumaire.

SOPHÈNE (la), région de l'Arménie, au S. O., fut une des cinq provinces acquises en Orient par les Romains au IIIe s ; Arsamosate en était le chef-lieu.

SOPHIA, *Triaditza* en bulgare, l'*Ulpia Sardica* des anc., v. de la Turquie d'Europe (Bulgarie), ch.-l. de livah, sur le Bogana et près des Balkans, entre l'Isker et le Nissava, à 560 kil. O. N. O. de Constantinople; env. 45000 h. Archevêché grec, évêché catholique; 23 mosquées, etc. Lainages, soieries, tabac, tanneries; eaux thermales. Grand commerce. — Le livah de Sophia, entre ceux de Widdin, Routchouck, Tchirmen, Gallipoli, Ghiustendil et Krouchevatch, répond à une partie de l'anc. *Thrace* et de l'anc. *Mésie*.

SOPHIE (Ste). Ce nom désigna d'abord, non une sainte, mais un attribut de Dieu, la *Sagesse divine*, *Hagia Sophia*. — L'Église honore une sainte veuve de ce nom, mère de 3 vierges auxquelles elle donna les noms des vertus théologales (Ste Foi, Ste Espérance, Ste Charité), et qui subit le martyre à Rome, avec ses filles, sous Adrien. On les fête le 1er août. Les emp. Justin I et Justinien consacrèrent à Ste Sophie une magnifique basilique, qui était le plus bel édifice de Constantinople. Cette église, inaugurée en 537, subsiste encore : les Turcs en ont fait une mosquée.

SOPHIE, femme de l'empereur Justin II et nièce de Théodora (femme de Justinien), eut beaucoup de part aux affaires sous le règne du faible Justin II et les dirigea fort mal. A la mort de ce prince, elle fit placer sur le trône Tibère Constantin dans l'espoir de l'épouser, puis elle conspira contre lui quand elle vit son espoir trompé; mais elle ne put réussir à le renverser, et fut reléguée dans son palais.

SOPHIE, czarine de Russie, fille d'Alexis Mikhaïlovitch, née en 1656, organisa en 1682, à la mort de son frère Fédor III, la fameuse révolte des Strélitz qui abattit le parti des Narichkin et associa à Pierre le Grand son frère Ivan V, gouverna 7 ans au nom de ses deux jeunes frères de concert avec Galitzin, son favori, fit vainement la guerre aux Turcs, mais fut plus heureuse contre les Polonais, auxquels elle imposa le traité de Moscou (1686). Voyant grandir son frère Pierre et se défiant de son ambition, elle excita contre lui une nouvelle révolte des Strélitz (1689), mais Pierre vint à bout de la comprimer. Dès ce moment, Sophie fut dépouillée de toute autorité et confinée dans une étroite prison; elle y mourut en 1704; on la crut empoisonnée.

SOPHIE-CHARLOTTE, reine de Prusse, né en 1668, m. en 1705, épousa Frédéric I en 1684, protégea les lettres et les sciences, et détermina le roi à fonder l'Académie de Berlin. — Sophie-Dorothée, reine de Prusse, femme de Frédéric-Guillaume I et mère du grand Frédéric, était fille de George I, roi d'Angleterre. C'était une princesse accomplie; néanmoins elle fut fort malheureuse avec son grossier époux.

SOPHIE-DOROTHÉE de Zell, femme de l'électeur George Louis de Hanovre (depuis roi d'Angleterre sous le nom de George I) et mère du roi George II, fut accusée en 1694 d'avoir commis un adultère avec le comte de Kœnigsmark et fut enfermée dans un fort où elle mourut en 1726, après 32 ans de captivité, n'ayant cessé de protester de son innocence.

SOPHIE-WILHELMINE. *V.* BAYREUTH (la margravine de).

SOPHIS ou SOFIS, c.-à-d. *Mystiques*, secte musulmane, professe une sorte de déisme ou de panthéisme, n'accepte le Coran que comme livre de morale, repoussant le dogme musulman, et se distingue par une vie ascétique. Elle fut fondée au VIIIe s. de notre ère dans la province persane de Kerman par un certain Abou Saïd-Aboul-Chéir; elle est auj. très-répandue dans la Perse et dans l'Inde. Un des plus célèbres adeptes de cette secte, Azzeddin, né à Jérusalem au XIIe s., a exposé le système des Sophis dans un ouvrage intitulé : *Fruits et Fleurs*, trad. en français par M. Garcin de Tassy, Paris, 1821. Djami a donné la *Vie* de 611 Sophis (trad. en angl. par Lees, Calcutta, 1859). On doit à Tholuck une savante exposition de leur doctrine : *Ssufismus, sive Theologia Persarum pantheistica*, Berlin, 1821.

SOPHIS, dynastie persane qui remplaça celle des Turcomans du Mouton-Blanc, commence en 1499, en la personne d'Ismaël, et finit en 1736, en la personne d'Abbas III, renversé du trône par Nadir. Elle a fourni 13 souverains à la Perse (*V.* PERSE). Son nom lui vient de ce qu'elle descendait d'un *Sophi* célèbre, Ismaïl, qui avait la réputation d'un saint et à qui, pour ce motif, Tamerlan accorda la vie et la liberté d'un grand nombre de prisonniers. Cet Ismaïl prétendait descendre d'Ali par Mouça, le dernier des imans légitimes.

SOPHISTES. On nommait ainsi chez les Grecs certains rhéteurs et dialecticiens qui enseignaient à prix d'argent l'art de parler et de disputer sur tout, et qui faisaient eux-mêmes profession de soutenir indifféremment sur toute question le pour et le contre. Ils fleurirent pour la plupart dans le Ve siècle av. J.-C. Les plus célèbres sont Gorgias de Léontium, Protagoras d'Abdère, Prodicus de Céos, Hippias d'Elis, Thrasymaque, Polus, Euthydème. Après avoir joui d'une grande vogue en Grèce et dans l'Italie grecque, les Sophistes furent confondus par Socrate, qui détourna ses compatriotes des disputes frivoles pour les ramener à la recherche sincère de la vérité. Platon, dans plusieurs de ses *Dialogues*, reproduit la polémique de Socrate contre ces corrupteurs de la jeunesse. — Le nom de sophiste, qui, d'après l'étymologie, veut dire *ami de la sagesse*, s'employa d'abord en bonne part; il ne tomba dans le discrédit que lorsque ceux qui le portaient se furent déshonorés en attaquant les vérités les plus claires ou les plus sacrées. Le nom de *sophisme* est resté depuis à tout raisonnement captieux.

SOPHOCLE, célèbre poëte tragique grec, naquit vers 495 av. J.-C. au bourg de Colone, près d'Athènes, donna sa 1re pièce en 468, en concurrence avec Eschyle, sur lequel il l'emporta, ne cessa depuis de travailler pour la scène, et fut 20 fois proclamé vainqueur. Il remplit aussi quelques fonctions publiques, fut ambassadeur et même stratége : il commanda en cette qualité une expédition contre Samos. Il vécut jusqu'à près de 90 ans. Devenu vieux, il vit, dit-on, un de ses fils provoquer son interdiction : il n'eut pour se défendre qu'à lire à ses juges un superbe morceau de son *Œdipe à Colone*, qu'il venait d'achever; ce fait est loin d'être prouvé. L'influence de Sophocle sur l'art dramatique fut immense : il mit jusqu'à trois ou quatre interlocuteurs sur la scène et régularisa la disposition, la conduite, le style de la tragédie : l'épopée, les morceaux lyriques tinrent moins de place, le drame vrai en obtint davantage; en outre, il fit une part bien moins grande à la fatalité et augmenta ainsi l'intérêt. Les anciens attribuaient à Sophocle 123 pièces, mais quelques-unes semblent avoir été de ses disciples. De ces 123, sept seulement nous sont parvenues en entier; toutes sont des tragédies; ce sont : *Philoctète*, *Antigone*, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Ajax*, *Électre*, les *Trachiniennes*. Nous n'avons que les titres et des fragments des autres; 20 ou 22 de ces dernières sont des *dra-*

mes satyriques, dans le sens ancien du mot. Sophocle est de tous les tragiques anciens celui qui ressemble le plus à Racine : souplesse, harmonie, correction, noblesse, il réunit toutes les qualités du poëte irréprochable. Les meilleures éditions de ses *Œuvres* sont celles d Hermann (1809-25), de Wunder (1836), de Benloew (Coll. Didot, 1842), de Dindorf (1850), de Tournier (1867). Ellendt a donné un *Lexicon Sophocleum*, Kœnigsb., 1835. Parmi les traductions françaises, on estime la trad. en prose de Rochefort, 1788, et celle d'Artaud, 1827, et les trad. en vers de Faguet (1849), de Francis Robin, 1850, de Guiard, 1853, et les imitations de H. Halévy, dans *sa Grèce tragique*, 1861. Plusieurs des tragédies de Sophocle ont été imitées : l'*Œdipe roi*, *Antigone* et *les Trachiniennes*, par Sénèque; *Œdipe roi*, par Corneille et Voltaire; *Œdipe à Colone*, par Ducis et Chénier (qui a traduit les deux *Œdipes*); *Électre*, par Voltaire et Crébillon; *Philoctète*, par La Harpe; *Antigone*, par Rotrou et Alfieri. Le mérite de Sophocle a été parfaitement apprécié par M. Patin dans ses *Études sur les tragiques grecs*.

SOPHONIE, le 9e des petits prophètes, vivait sous Josias (vers 624). Sa prophétie renferme 3 chapitres; il y adresse aux Juifs des reproches touchants, les exhorte à la pénitence, prédit la ruine de Ninive, le retour de la captivité de Babylone et l'établissement de la loi nouvelle.

SOPHONISBE, fille d'Asdrubal, née vers 235 av. J.-C., fut élevée dans la haine de Rome. Bien que fiancée à Massinissa, elle épousa néanmoins Syphax, qu'elle entraîna dans l'alliance contre les Romains. Elle tomba en 203, entre les mains de Lélius et de Massinissa, et, pour éviter la vengeance des Romains, donna sa main à ce même prince numide allié de Rome qu'elle avait précédemment repoussé. Mais Scipion ne reconnut point ce mariage, et Massinissa, pour soustraire sa nouvelle épouse à l'ignominie du triomphe, lui envoya du poison. Ce sujet tragique a été mis sur la scène italienne par le Trissin (1514), et sur la scène française par Mairet, P. Corneille, Lagrange-Chancel et Voltaire.

SOPRONY, v. et comitat de Hongrie. *V.* ŒDENBURG.

SORA, *Sora*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre-de-Labour), sur la r. dr. du Liris, à 145 k. N. O. de Naples; 8000 hab. Évêché, école de belles-lettres. Restes de murs cyclopéens. Anc. ville des Volsques. Elle se joignit aux Samnites dans leur guerre contre les Romains, fut prise et reçut une colonie que les habitants massacrèrent en 313 av. J.-C.

SORA OU GERMANICOPOLIS, auj. *Kastamouni?* v. de Paphlagonie, sur l'Euphrate. Célèbre académie juive.

SORABES ou SERBES. *V.* SERVIE et LUSACE.

SORACTE (le), auj. *Mont St-Oreste*, mont. de l'Étrurie mérid., sur la r. dr. du Tibre, à 50 kil. N. de Rome : elle a 1737m de hauteur et est souvent couverte de neige. On y remarquait un temple consacré à Apollon. Carloman, frère aîné de Pépin le Bref, y fonda, sur le côté oriental, le cloître de St-Sylvestre, ce qui fait donner quelquefois à cette montagne le nom de *Monte San-Silvestro*.

SORATA (NEVADA DE), haute montagne du Ht-Pérou, dans la chaîne des Andes, vers 15° 30' lat. S., à 70 kil. N. O. de la Paz. Hauteur, 7696m.

SORAU, v. du Brandebourg, à 90 kil. S. E. de Francfort; 8000 hab. Gymnase, bibliothèque. — Ville de Silésie, à 15 kil. S. E. de Rybnik; 4000 hab.

SORBIÈRE (Samuel), écrivain du XVIIe s., né en 1615 à St-Ambroix (diocèse d'Uzès), mort à Paris en 1670, était neveu de Samuel Petit, et fut élevé dans la religion protestante. Il étudia la médecine, exerça quelque temps en Hollande, puis revint en France, dirigea le collége d'Orange, se convertit au catholicisme dans l'espoir de quelque bénéfice qu'il n'obtint jamais, se lia avec plusieurs savants (tels que Patin, Hobbes, Baluze, Gassendi), dont il était l'intermédiaire, et fut nommé en 1660 historiographe du roi. Il avait adopté la philosophie de Gassendi et de Hobbes. Il publia les œuvres du premier avec sa vie (Lyon, 1636, 6 vol. in-fol.), et traduisit plusieurs ouvrages du second (*Du citoyen*, Amst., 1649; *le Corps politique* ou *les Éléments de la loi morale et civile*, Leyde, 1653), ainsi que l'*Utopie* de Morus. Son style, quoique vieilli, est encore estimé.

SORBON (Robert de), savant docteur du XIIIe s., né en 1201 à Sorbon près de Réthel, m. en 1274, se fit une réputation par ses sermons et ses conférences, fut chapelain de Louis IX, devint chancine de Cambray, puis de Paris, et fonda en 1252 la Sorbonne, « société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun et pourvus des choses nécessaires à la vie, devaient ne plus être occupés que de l'étude et enseigner gratuitement. » Il fut *proviseur* de la nouvelle congrégation. Outre les *Statuts de la maison de Sorbonne*, qui ont été en vigueur jusqu'à la Révolution, on a de lui des *Sermons* et des traités *De conscientia ; De confessione ; Iter Paradisi*, etc.

SORBONNE, nom donné à la faculté de théologie de Paris et aux bâtiments dans lesquels elle était établie. C'était d'abord un simple établissement d'éducation à l'usage des ecclésiastiques, qui avait été fondé en 1252 par Robert de Sorbon (*V.* l'art. précéd.). Ses agrandissements successifs, la célébrité des cours qui s'y faisaient, l'affluence des élèves qui venaient y prendre leurs degrés l'élevèrent au rang de faculté. La Sorbonne jouit d'un renom européen pendant les XIVe, XVe, XVIe et XVIIe s.; ses décisions faisaient autorité. Elle se prononça pendant le grand schisme pour les moyens les plus propres à ramener l'unité, combattit énergiquement la Réforme, défendit les libertés gallicanes et mérita d'être appelée le *Concile permanent des Gaules ;* mais au XVIIe s., elle fut troublée par les querelles du Jansénisme et vit plusieurs de ses membres se déclarer contre la bulle *Unigenitus*. Elle avait déjà commencé à décliner, lorsque la révolution de 1789 la frappa comme tous les établissements ecclésiastiques. La Sorbonne était régie par un *proviseur*, aidé d'un *prieur*. — Les bâtiments de la Sorbonne furent restaurés au commencement du XVIIe s. par Richelieu, dont on voit le mausolée dans la chapelle. Ils furent donnés à l'Université en 1808. Depuis 1821, ces bâtiments sont le siége de l'Académie universitaire de Paris, et sont consacrés aux cours des Facultés des lettres, des sciences et de théologie. L'édifice actuel a été bâti sur les plans de J. Lemercier et commencé en 1629; la chapelle, qui est le plus bel ornement, a été construite de 1635 à 1653. Devenue insuffisante pour les besoins du service, la Sorbonne doit être prochainement agrandie. L'abbé Duvernet a écrit une *Hist. de la Sorbonne*, 1790.

SORDELLO, troubadour du XIIIe s., né à Goito, descendait des Visconti. Il parcourut l'Italie en chantant ses poésies à la cour des princes, s'attacha à Charles d'Anjou, comte de Provence, et le suivit dans son expédition à Naples. On a de lui env. 30 sirventes et canzones en langue provençale, et un curieux livre en prose intitulé *Trésor des Trésors* (recueil de biographies d'hommes politiques).

SORE, ch.-l. de c. (Landes), à 48 kil. N. de Mont-de-Marsan; 2006 hab. Verrerie.

SOREL ou SOREAU (Agnès). *V.* AGNÈS.

SOREL (Charles), sieur de Souvigny, littérateur, né vers 1599, m. en 1674, devint en 1635 historiographe de France, mais perdit plus tard cet emploi. Ses principaux ouvrages sont : la *Vraie histoire comique de Francion*, Paris, 1622, et une *Hist. de France depuis Pharamond jusqu'en* 840, Par., 1636.

SORÈZE, *Sordiliacum*, v. du dép. du Tarn, à 28 k. S. O. de Castres, sur le ruisseau de Sor qui lui donne son nom; 2856 h. Patrie d'Azaïs. Sorèze possédait jadis une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée au IXe s. par Pépin, roi d'Aquitaine, et nommée d'abord *l'Abbaye de la Paix ;* on y faisait gratuitement l'éducation de 12 nobles. Depuis 1789, l'abbaye a été convertie en un établissement d'éducation privée, qui fut longtemps florissant, mais qui eut beaucoup à

souffrir sous la Restauration. Depuis 1854, il appartient aux Dominicains, qui l'ont relevé.

SORGUES (la), affluent du Rhône, sort de la Fontaine de Vaucluse, et s'unit à l'Ouvèze et à la Nesque à 3 kil. de Sorgues pour grossir le Rhône; 35 kil.

SORGUES, v. murée du dép. de Vaucluse, au confluent de la Sorgues et de l'Ouvèze, à 9 kil. N. E. d'Avignon; 4775 h. Aux env., ancien monastère de Gentilly.

SORIA, *Numantia nova*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. de l'intendance de Soria, sur le Douro, à 23 kil. N. O. de Madrid; 6000 hab. Beau pont en pierre, palais des comtes de Gomara. Commerce de laines. C'est aux environs qu'était Numance. Soria fut fondée en 1122 par Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, et cédée en 1136 au roi de Castille Alphonse VIII. Elle avait le titre de comté. — L'intendance de Soria, entre celles de Burgos au N. O., de Saragosse à l'E., de Cuença au S. E., de Guadalaxara au S., de Ségovie au S. O., et de Navarre au N. O., a env. 120 kil. sur 130, et est fort montagneuse, sauf sur les bords du Douro : elle a 145 000 hab.

SORIANO, v. de l'État ecclésiastique (Viterbe), au pied d'une montagne, à 9 kil. E. de Viterbe; 5500 h. Titre de principauté. Carlo Orsini y vainquit en 1497 les troupes du pape Alexandre VI.

SORLINGUES (îles), *Scilly* en anglais, *Cassitérides* chez les anciens, groupe d'îles de la Manche, sur la côte du comté de Cornouailles : 145 îlots, dont 6 habités; 2700 hab., presque tous pêcheurs; ch.-l., Newton (dans l'île Ste-Marie, qui est la plus grande). Antiquités druidiques. Ces îles possédaient jadis de riches mines d'étain, qui furent exploitées par les Phéniciens et les Grecs, et qui leur valurent le nom de *Cassitérides* (du grec *kassitéros*, étain).

SORNAC, ch.-l. de c. (Corrèze), à 23 kil. N. O. d'Ussel; 1652 hab.

SOROE, v. du Danemark, dans l'île de Seeland, à 80 kil. S. O. de Copenhague; 1000 hab. Académie (école) jadis célèbre, pour les sciences politiques, juridiques, mathématiques; bibliothèque, cabinet de physique; ferme-modèle.

SORR, vge de Bohême (cercle de Kœnigingrætz). Les Prussiens y battirent les Autrichiens en 1745.

SORRENTO, *Surrentum*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Naples), sur la côte S. du golfe de Naples, à 25 k. S. de cette ville; 6000 hab. Archevêché, belle cathédrale, ruines antiques, grottes curieuses. Patrie du Tasse. — Surrentum, fondée par les habitants de Cumes, fut longtemps une république indépendante; elle devint sous Auguste colonie militaire. Elle souffrit beaucoup de l'éruption du Vésuve en 79 de J.-C., et fut depuis saccagée par Odoacre et par Mustapha-Pacha. Chez les anciens, elle avait des fabriques renommées de vases d'argile.

SORTS. *V.* ORACLES.

SOSIGÈNE, philosophe péripatéticien et astronome d'Alexandrie, s'était fait connaître par divers ouvrages de philosophie et de physique, notamment par un traité sur la *Longueur de l'année*, lorsqu'il fut appelé par J. César pour réformer le calendrier romain : il fut le principal membre de la commission qui opéra cette réforme et introduisit le calendrier Julien (46 av. J.-C.). Il se contenta de mettre en vigueur le cycle de 4 ans trouvé par Eudoxe en Égypte : il paraît qu'il saisit l'erreur qui avait été commise dans ce système en négligeant quelques minutes de reste et qu'il comprit que quelque jour il serait nécessaire de la corriger; mais il le préféra à cause de sa simplicité.

SOSPEL ou SOSPELLO, *Hospitellum*, ch.-l. de c. (Alpes marit.), sur la Bevera, à 26 kil. N. E. de Nice; 3936 h. Les Français la prirent sur le duc de Savoie en 1692, et y vainquirent les Piémontais en 1793.

SOSTHÈNE, général macédonien, repoussa une invasion des Gaulois, fut en récompense proclamé roi de Macédoine après la mort de Méléagre, fils de Ptolémée Céraune, 279 av. J.-C., mais fut tué peu après dans un nouveau combat contre les Gaulois que commandait le second Brennus.

SOSTRATE, architecte grec, de Cnide, qui florissait au IIIe s. av. J.-C., embellit Cnide de promenades et de terrasses soutenues par des arcades, fut appelé en Égypte par Ptolémée Philadelphe, et construisit le fameux phare d'Alexandrie.

SOTADÈS, poëte grec, natif de Maronée en Thrace, vivait dans le IIIe s. av. J.-C. à la cour de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte; il ne se fit connaître que par ses poésies licencieuses ou frivoles et par ses sarcasmes. Ptolémée, irrité de ses satires, le fit jeter à la mer, enfermé dans un sac de plomb. Sotadès avait inventé ce genre de vers qu'on nomma d'après lui *vers sotadique*, et qu'on peut lire également de droite à gauche ou de gauche à droite, en y retrouvant les mêmes mots. En voici un exemple:

Roma tibi subito motibus ibit amor.

SOTER. *V.* PTOLÉMÉE I et VIII et DÉMÉTRIUS.

SOTHIS, nom que les Égyptiens donnaient à l'étoile appelée Sirius ou Canicule. On nommait *Période sothiaque* une période de 1460 ans, au bout de laquelle l'année coïncidait avec l'année religieuse chez les Égyptiens : on l'appelait ainsi parce que la période commençait et finissait avec le lever héliaque de sothis. On fait commencer le premier cycle sothiaque en l'an 2782 av. J.-C. et le second en 1322.

SOTIES, farces satiriques du vieux théâtre français. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

SOTO (Dominique), théologien espagnol, né à Ségovie en 1494, m. en 1560, était fils d'un jardinier. Il étudia sans maître, entra chez les Dominicains en 1524, professa avec succès à Salamanque, fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente (1545), puis devint confesseur de l'empereur. Pris pour arbitre dans le différend élevé entre Las Casas et Sépulvéda au sujet des Indiens réduits en esclavage, il décida en faveur du premier. Il a laissé des traités de théologie estimés (*De Justitia et Jure*, *de Natura et Gratia*, *de Tegendis secretis*), et des *Commentaires* sur Aristote et Pierre Lombard.

SOTO (Fernand de), de Villanueva en Estramadure, suivit Pizarre à la conquête du Pérou, fut nommé gouverneur de Santiago de Cuba et des pays qu'il soumettrait, releva La Havane, ruinée par des corsaires français (1528), entreprit en 1539 la conquête de la Floride, soumit une partie du pays, mais périt dans une de ses expéditions, en 1542.

SOTO (L. BARAHONA de), poëte espagnol du XVIe s., né à Lucena (Grenade), exerçait la médecine. Il fut l'émule de Garcilaso dans ses odes, ses chansons et ses églogues : son poëme *Las Lagrimas de Angelica* est un des meilleurs de la langue espagnole.

SOTO-MAYOR (SAN-SALVADOR de), v. d'Espagne (Santiago), à 22 kil. N. E. de Vigo; 2500 h. Titre de comté. Vieux château des comtes de Soto-Mayor.

SOTTEVILLE, vge du dép. de la Seine-Inf., sur la Seine, à 2 kil. S. de Rouen; 8990 hab. Filatures de coton, raffinerie de salpêtre; crème renommée.

SOU, c.-à-d. *rivière*. *V.* le mot qui accompagne.

SOUABE, en allem. *Schwaben*, en lat. *Suevia*, région de l'anc. Allemagne, dans le S. O., n'avait pas de limites bien fixes. On lui donnait pour bornes au N. la Thuringe, à l'O. la Forêt-Noire, à l'E. la Bavière; au S., elle s'avançait au delà du Rhin et jusqu'en Suisse : Zurich en était la ville principale; on y trouvait aussi Augsbourg, Ulm, Constance, Tubingue, Bade, Hall, Rhinfeld, Nordlingue, Essling. Le pays était divisé en nombreux *gaus* ou cantons. Nagoldgau, au N. du Necker; Kraichgau, Iaxtgau, Kochergau, Brenzgau (ainsi nommés des riv. de Kraich, Iaxt, Kocher, Brenz, qui les arrosaient); plus tard il fut divisé en comtés et seigneuries diverses. — Le nom de Souabe, dérivé de Suèves (*V.* SUÈVES), ne devint très-usité qu'au Xe s. : auparavant, ce pays se nommait Alémannie. Il forma sous ce premier nom un duché de l'empire mérovingien jusqu'en 746, puis fut administré par des nonces et redevint duché après 843. En 912, Erchanger en usurpa la souve-

raineté et prit alors le titre de duc de Souabe. Le duché passa ensuite à divers ducs non héréditaires; enfin il fut possédé de 1080 à 1268 par la maison de Hohenstaufen, originaire de ce pays, qui a fourni plusieurs empereurs (V. HOHENSTAUFEN). De 843 à 1080, la Souabe comprenait tout le pays entre la Forêt-Noire et le Rhin, et même l'Alsace. De 1080 à 1268, le duché fut très-diminué, surtout entre 1198 et 1212, par les cessions que fut obligé de faire Philippe de Souabe, soit pour maintenir la dignité de la couronne impériale, soit pour doter ses filles. Rétabli à peu près dans son intégrité par l'empereur Frédéric II, neveu de Philippe, il fut démembré encore en 1250, quand Conrad IV lui succéda à l'empire. A la mort de ce dernier (1254), Richard de Cornouailles réunit le duché à la couronne impériale et n'en investit plus personne. Le nom de Souabe ne désigna plus qu'un des cercles de l'empire.

Ducs de Souabe depuis 912.

I. *Ducs non héréditaires.*

Erchanger,	912
Burkhard I (comte de la Baar),	926
Hermann I (2e mari de la veuve de Burkhard I),	926
Ludolf (fils d'Othon I et gendre d'Hermann I),	948
Burkhard II (fils de Burkhard I),	954
Othon I, fils de Ludolf et duc de Bavière en 976,	973
Conrad I (neveu d'Hermann I),	982
Hermann II (neveu de Conrad I),	997
Hermann III (fils d'Hermann II),	1004
Ernest I, d'Autriche-Babenberg (mari d'une sœur d'Hermann III),	1012
Ernest II (fils d'Ernest I),	1015
Hermann IV (frère d'Ernest II),	1015
Henri, fils de l'empereur Conrad II, et empereur lui-même sous le nom d'Henri III,	1038
Othon II (petit-fils d'Othon II, l'empereur),	1043
Othon III, margrave de Schweinfurt,	1044
Rodolphe de Rheinfeld (anti-empereur),	1057-1080

II. *Ducs héréditaires* (*maison de Hohenstaufen*).

Frédéric I, gendre de l'empereur Henri IV,	1080
Frédéric II, *le Louche* (son fils),	1105
Frédéric III, fils de Frédéric II (le même que l'empereur Frédéric I, dit Barberousse),	1147
Frédéric IV, *de Rothenbourg* (cousin de Frédéric III et fils de l'empereur Conrad III),	1155
Frédéric V (2e fils de Frédéric III),	1167
Conrad IV, 4e fils de Frédéric III (en même temps duc de Franconie),	1191
Philippe (empereur de 1198 à 1208, dernier fils de Frédéric III),	1196
Frédéric VI (fils de l'empereur Henri VI, et le même que l'empereur Frédéric II), 1208 ou	1213
Henri II, son fils,	1219
Frédéric VI, de nouveau,	1235
Conrad V, fils de Frédéric VI et le même que l'empereur Conrad IV,	1250
Conrad VI ou Conradin, duc titulaire,	1254-1268

SOUABE (Comté palatin de), partie du duché de Souabe qui appartenait à la maison de Calw, avait Tubingue pour chef-lieu. Ce comté cessa d'exister vers la fin du XIIIe s.

SOUABE (Cercle de), un des 4 grands cercles de l'empire d'Allemagne créés dès 1387 par Wenceslas, et un des 10 formés au XVIe s. par Maximilien, était situé entre ceux du Haut et du Bas-Rhin, de Bavière, d'Autriche, de Franconie et la Suisse, et comprenait le duché de Wurtemberg, les margraviats de Bade, les principautés de Hohenzollern, les 4 principautés ecclésiastiques de Constance, Augsbourg, Elwangen, Kempten, et 31 villes impériales (Ulm, Augsbourg, Hall, Heilbronn, Memmingen, etc.), qui formaient ce que l'on appelait la *Ligue de Souabe*.

SOUABE-ET-NEUBOURG (Cercle de), cercle du roy. actuel de Bavière, au S. O., entre ceux de Hte-Bavière à l'E., de Moy.-Franconie au N., le Wurtemberg à l'O., le lac de Constance et le Tyrol au S., a une superficie de 953 414 hect. et une population de 570 492 âmes; ch.-l. Augsbourg. Il est formé d'un ancien pays bavarois (Neubourg), et des possessions de Souabe que la Bavière acquit au recez de Ratisbonne en 1803.

SOUAKIM, v. de Nubie, partie dans un îlot du golfe Arabique et partie sur le continent, à 310 k. de Djeddah; 10 000 hab. Bon port, fréquenté par les marchands de café d'Arabie et par les trafiquants d'esclaves. Pêcheries de perles. Télégraphe sous-marin, communiquant avec Aden sur la côte d'Arabie.

SOUBAB. Dans l'anc. empire mogol de l'Inde, on nommait ainsi des espèces de vice-rois qui gouvernaient au nom du grand mogol de vastes divisions de l'empire appelées de là *Soubabies;* telle était la soubabie du Décan. Les *soubabs* avaient sous leur dépendance les *nababs* ou gouverneurs de provinces.

SOUBISE, vge de la Charente-Inf., à 4 kil. S. O. de Rochefort; 1000 hab. Château. Sources minérales renommées. Il se livra en 1372 à Soubise un combat où fut pris le fameux captal de Buch. Anc. seigneurie, qui appartint à la maison de Parthenay, puis à celle de Rohan (branche des Rohan-Guéménée), pour laquelle elle fut érigée en principauté.

SOUBISE (Benj. de ROHAN, seigneur de), général protestant, 2e fils de René de Rohan et de Catherine de Parthenay, héritière de Soubise, et frère de Henri de Rohan, chef du parti, fut nommé par l'assemblée protestante de 1621 commandant général des prov. de Poitou, Bretagne, Anjou, soutint un siége d'un mois dans St-Jean-d'Angély, s'empara du Bas-Poitou, menaça Nantes, mais s'enfuit devant Louis XIII sans combattre, et passa en Angleterre après la prise de Montpellier (1622). En 1625, il se jeta sur la flotte royale de Blavet, l'emmena à l'île de Ré, et demeura maître de la mer entre Nantes et Bordeaux, mais il perdit la même année une bataille navale contre Montmorency. Lors du siége de La Rochelle, il amena devant ce port une flotte anglaise avec le duc de Buckingham, mais ne put réussir à secourir la ville. Bien que compris dans la pacification de 1629, il ne voulut point en profiter et retourna en Angleterre, où il mourut en 1641, sans postérité.

SOUBISE (Ch. de ROHAN, prince de), né en 1715, m. en 1787, fut aide de camp de Louis XV (1744-48), gouverneur de Flandre et Hainaut (1751), commanda, dans la guerre de Sept ans, un corps de 24000 hommes (1757), et se fit battre honteusement à Rosbach par le grand Frédéric. Mis en 1758 à la tête d'une nouvelle armée, il obtint cette fois quelques avantages (à Sondershausen, à Lutzelberg), occupa le landgraviat de Hesse et fut nommé maréchal de France. Il gagna en 1762 la bat. de Johannisberg, grâce aux conseils du maréchal d'Estrées. Depuis ce temps, il vécut à la cour, jouissant de toute la faveur de Louis XV et de Mme de Pompadour; il fut des premiers à rendre hommage à Mme Dubarry. Il était initié aux secrets du ministère occulte de Louis XV et fut mêlé à toutes les intrigues de la cour. Il est le seul des courtisans qui ait accompagné le corps de Louis XV à St-Denis. — Son frère, Armand de Rohan, dit *le Cardinal de Soubise*, né à Paris en 1717, m. en 1756, porta d'abord les noms de prince de Tournon et d'abbé de Ventadour. Coadjuteur de son grand-oncle, le cardinal Armand Gaston de Rohan, évêque de Strasbourg, il lui succéda en 1749 et devint peu après grand aumônier du roi. Il avait été fait cardinal dès 1747. Il était de l'Académie française.

SOUCHAY (l'abbé J. B), chanoine de Rodez, né dans le Vendomois en 1688, m. en 1746, vint à Paris où il fut précepteur, entra en 1726 à l'Académie des inscriptions, et obtint en 1732 une chaire d'éloquence au collége Royal. On lui doit nombre d'éditions fort soignées, qui parurent pour la plupart anonymes, notamment des éditions d'*Ausone*, avec les *Commentaires de Julien Fleury* (1730), de l'*Astrée* de d'Urfé, et des *Œuvres* de Boileau (1735).

SOUDAN, altération du mot *sultan*. Ce nom fut surtout appliqué aux lieutenants Seldjoucides des califes

et aux Atabeks. Saladin est par excellence appelé par les écrivains des Croisades *le soudan d'Égypte*.

SOUDAN (le), contrée de l'Afrique. *V.* NIGRITIE.

SOUDRAS. La 4e caste dans l'Inde. *V.* BRAHMANISME.

SOUFFLOT (Jacq. Germain), architecte, né en 1714 à Irancy près d'Auxerre, m. en 1781, visita l'Italie et l'Asie-Mineure, construisit à Lyon plusieurs édifices remarquables, entre autres *l'Hôtel-Dieu*, puis vint se fixer à Paris, où il fut élu membre des Académies d'architecture et de peinture, et devint contrôleur, puis intendant général des bâtiments de la couronne. Il fit construire *l'École de Droit* de Paris, donna en 1757 le plan de Ste Geneviève (Panthéon) et dirigea jusqu'à sa mort la construction de ce magnifique édifice où, par la grandeur de la conception et la pureté des ordonnances, il remit en honneur le style de l'antiquité, mais il ne put l'élever que jusqu'à la naissance du dôme. Il essuya au sujet de ce dôme de vives contradictions, qui empoisonnèrent ses derniers jours. Ses ouvrages et ses dessins ont été publ. par G. M. Dumont (1767 et 1781).

SOUFRIÈRE (la), mont. de la Guadeloupe. *V.* ce nom.

SOUILLAC, ch.-l.- de c. (Lot), sur la r. dr. de la Dordogne, à 24 kil. N. de Gourdon; 3128 hab. Trib. de commerce; anc. abbaye de Bénédictins. Fabrication d'outils aratoires; commerce de vins, truffes, cuirs, sel, etc. Fontaines jaillissantes.

SOUILLY, ch.-l. de c. (Meuse), à 17 kil. S. O. de Verdun; 904 h. Fabrication de bois pour brosses.

SOUKOUM-KALÉ, v. et forteresse russe de la Circassie, dans l'Abasie, sur la côte E. de la mer Noire, par 43° 10' lat. N. Occupée par les Russes depuis 1812, momentanément évacuée en 1854.

SOULAINES, ch.-l. de c. (Aube), à la source de la Laine, à 28 k. N. de Bar-sur-Aube; 1600 h. Bonneterie.

SOULAVIE (J. L. GIRAUD), littérateur, né à l'Argentière (Ardèche), en 1752, m. en 1813, était au moment de la Révolution vicaire général du diocèse de Châlons. Il prêta serment à la constitution civile du clergé, se maria, fut nommé en 1793 résident de la République à Genève, fut incarcéré en 1794 comme partisan de Robespierre, rentra dans l'obscurité après le 18 brumaire, et finit par se réconcilier avec l'Église. Il a édité les *Mémoires de St-Simon, du duc d'Aiguillon* (écrits par Mirabeau), *de Duclos, du duc de Choiseul, de Maurepas* (rédigés par Salé), a publié des *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI*, et a écrit lui-même : *Histoire naturelle de la France méridionale*, 1782; *Hist. des États généraux*, 1789, in-8; *Mémoires du maréchal de Richelieu*, 1790-93 (d'après des matériaux fournis par le maréchal); *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, 1801; *Hist. de la Décadence de la monarchie française*, 1805.

SOULE (la), *Subola*, anc. petit pays de la Gascogne, entre le Béarn à l'E., la Navarre française à l'O. et la Navarre espagnole au S.; ch.-l. Mauléon. Ce pays fait auj. partie du dép. des B.-Pyrénées. Jadis titre d'une vicomté, que Philippe le Bel réunit à la couronne en 1306.

SOULÈS (Franç.), né à Boulogne-sur-Mer vers 1750, m. en 1809, a traduit de l'anglais les *Romans* d'Anne Radcliffe, les *Voyages en France et en Italie* d'Arthur Young, les *Droits de l'Homme* de Th. Payne, etc.

SOULI, petite ville de la Turquie (Albanie), à 45 k. S. S. O. de Janina, au milieu des montagnes. Le territoire environnant, correspondant à une partie de l'anc. *Étolie*, a longtemps servi de refuge à quelques familles de l'Épire, dont les descendants conservaient la haine de la domination turque. Les Souliotes se sont immortalisés par la victoire qu'ils remportèrent en 1790 sur Ali-Pacha, et par la résistance désespérée qu'ils lui opposèrent en 1792 et de 1800 à 1803. Se voyant enfin hors d'état de résister, ils émigrèrent en masse dans la vallée de Parga, qu'ils furent encore forcés de quitter à cause des nouvelles attaques d'Ali et de la trahison des Anglais (1804). Ils se retirèrent alors dans l'île de Corfou. La Porte les laissa revenir dans leur pays après la mort d'Ali, en 1822. Ary Scheffer a immortalisé le patriotisme des Souliotes dans une toile célèbre.

SOULIÉ (Frédéric), poëte dramatique et romancier, né à Foix en 1800, m. en 1847, était fils d'un employé des finances et occupa lui-même pendant quelques années un emploi dans cette administration. Il débuta dans les lettres par un volume de poésies, *Amours françaises*, qui fut assez bien accueilli, puis donna au théâtre, avec beaucoup de succès, *Roméo et Juliette*, tragédie en 5 actes et en vers, 1828, imitée de Shakespeare; *Christine à Fontainebleau*, pièce romantique, 1829; *la Famille de Lusigny; Clotilde*, 1832; *la Closerie des genêts*, 1846, drame qui fit courir tout Paris. Ses principaux romans sont : *les Deux cadavres*, 1832; *le Magnétiseur*, 1834; *Romans historiques du Languedoc*, 1834-36; *l'Homme de lettres*, 1838; enfin *les Mémoires du diable*, 1837-38 : c'est une imitation du *Diable boiteux* de Lesage, mais où il s'est plu à représenter la société dans ce qu'elle a de plus hideux.

SOULINA, un des bras du Danube à son embouchure dans la mer Noire, entre ceux de Kilia au N. et de St-George au S. Soulina donne son nom à un petit port, qui a pris de l'importance depuis le traité de 1856, qui établit la libre navigation du Danube.

SOULOU (Archipel de), entre l'île de Bornéo et celle de Mindanao, par 117°-120° long. E., et 5° 45'-6° 45' lat. S., se compose d'env. 160 îles. L'île principale est Soulou (capit. Soulou, sur la côte N. O.). La mer qui environne ces îles est parsemée de récifs de corail et de madrépores. Beau climat; fruits des tropiques. Tout l'archipel, plus un vaste territoire dans le N. E. de Bornéo, compose un État que régit le sultan de Soulou. La population est musulmane et peut monter à 200 000 hab., presque tous pirates.

SOULT (Nic. Jean de Dieu), maréchal de France, né en 1769 à St-Amans-la-Bastide (Tarn), m. en 1852, s'enrôla à 16 ans, passa par tous les grades inférieurs, fut nommé capitaine en 1793 à la suite d'une action d'éclat, obtint en une seule année (1794) les grades de chef de bataillon, de colonel, de général de brigade, après avoir puissamment coopéré à la conquête de la Belgique; assura par ses habiles manœuvres le succès de la journée d'Altenkirchen, fut fait général de division en 1799 après l'action de Liebtengen, où il avait repoussé avec 5000 hommes 30 000 Autrichiens; seconda Masséna en Suisse, prit part à la bataille de Zurich et poursuivit les débris de l'armée de Souvarow; suivit Masséna en Italie (1800), se couvrit de gloire par les opérations qu'il exécuta autour de Gênes pour délivrer cette place qu'assiégeaient les Autrichiens, mais eut la jambe fracassée par un biscaïen au moment où il allait enlever le Monte-Creto, qui domine la ville, et tomba entre les mains de l'ennemi; fut compris dans la première promotion de maréchaux (1804), et mis en 1805 à la tête du 4e corps de la grande armée; fit capituler Memmingen, commanda le centre à la bat. d'Austerlitz et décida la victoire; prit une part non moins glorieuse, dans la campagne de Prusse, aux victoires d'Iéna et d'Eylau et enleva Kœnigsberg, succès après lesquels il fut fait *duc de Dalmatie*; passa en 1808 en Espagne, où il fut opposé à Wellington, signala son arrivée par la victoire de Burgos, prit la Corogne, le Ferrol, enleva le camp d'Oporto, tailla l'ennemi en pièces à Ocana (1809), prit Séville et investit Cadix (1810); se vit en 1812, après le désastre de Russie, obligé de se rapprocher de la France, et fit à travers l'Espagne une retraite qui est un chef-d'œuvre de stratégie; parut quelques instants en Allemagne en 1813 et concourut à la victoire de Bautzen; retourna précipitamment en Espagne la même année pour y réparer nos désastres, disputa pied à pied le terrain à l'armée anglo-espagnole qui marchait sur la France, combattit à Peyrehorade, St-Palais, Orthez, Aire; livra à Wellington sous les murs de Toulouse, le 10 avril 1814, un dernier

combat où il tint tête avec 22 000 hommes à plus de 80 000 Anglais et Portugais, et ne posa les armes que quand les Bourbons eurent été assis sur le trône; se rallia, après une courte disgrâce, au nouveau gouvernement et accepta dès 1814 le portefeuille de la guerre, mais se le vit retirer peu de jours avant le 20 mars 1815: occupa pendant les Cent jours le poste de major général de l'armée, et combattit avec sa valeur ordinaire à Fleurus et à Waterloo; fut exilé au retour des Bourbons et ne put rentrer en France qu'en 1819; se dévoua au gouvernement de Louis-Philippe après la révolution de 1830, remplaça cette même année le maréchal Gérard au ministère de la guerre et devint bientôt après président du conseil; réorganisa l'armée, prépara et fit exécuter en 1832 la glorieuse expédition d'Anvers; représenta la France en 1838 au couronnement de la reine d'Angleterre, et fut dans la Grande-Bretagne l'objet d'une véritable ovation; reprit en 1839 le portefeuille de la guerre, avec la présidence du conseil; se vit forcé en 1847, par l'état de sa santé, de résigner ses fonctions, et reçut du roi Louis-Philippe en quittant le pouvoir le titre exceptionnel de *maréchal-général*, titre que n'avaient porté avant lui que Turenne, Villars et le maréchal de Saxe. Soult était surtout un grand tacticien : après la victoire d'Austerlitz, Napoléon le proclama *le premier manœuvrier de l'Europe*. Comme ministre, il déploya des capacités administratives égales à celles de l'homme de guerre. Il a laissé de précieux *Mémoires* sur ses campagnes, qui ont été publiés par son fils, en 1854 et ann. suiv. Il avait formé une magnifique collection de tableaux, qui a été dispersée après sa mort. — Hector Soult, son fils, 1807-57, d'abord officier d'état-major, entra après 1830 dans la carrière diplomatique, remplit successivement les fonctions de ministre plénipotentiaire à La Haye, à Turin, à Berlin, fut longtemps député du Tarn, et appuya la politique conservatrice.

SOULTZ, ch.-l. de c. (Ht-Rhin), à 22 kil. S. O. de Colmar; 3988 h. Rubans de soie, blanchisseries.

SOULTZ-LES-BAINS, bg du dép. du Bas-Rhin, sur la Bruche, à 20 kil. O. de Strasbourg; 1000 h. Bois de chauffage. Eaux thermales.

SOULTZ-SOUS-FORÊTS, ch.-l. de c. (B.-Rhin), à 16 kil. S. de Weissenbourg; 1740 h. Houille, asphalte et pétrole, source salée; vins estimés.

SOULTZMATT, bg du Ht-Rhin, à 22 kil. S. O. de Colmar; 2718 h. Eaux minérales acidulées, bains.

SOUMAROKOV (Alexandre Pétrovitch), poëte russe, né en 1718, m. en 1778, était fils d'un général. Il fut conseiller d'État, directeur des théâtres de la cour, membre de plusieurs sociétés savantes, et fut comblé d'honneurs et de richesses par Catherine II. Il a laissé des *tragédies* (*Zémiro*, *Korev*, *Sinav et Trouvor*, etc.), des *comédies*, des *poëmes didactiques*, des *poésies diverses* (odes, épîtres, satires, élégies, etc.), des *Dialogues des Morts*, etc. Ses *OEuvres complètes* ont paru à Moscou, 1787, 10 vol. in-8. Il est le premier de sa nation qui ait écrit des drames réguliers sur le plan de ceux de Corneille, de Racine et de Voltaire; mais il choisit presque tous ses sujets dans l'histoire de Russie.

SOUMET (Alexandre), poëte, né en 1786 à Castelnaudary, m. en 1845, obtint dès sa première jeunesse de nombreuses palmes aux jeux Floraux, vint à Paris en 1808, y disputa les couronnes de l'Académie française, et l'emporta plusieurs fois sur Millevoye et Casimir Delavigne; fit paraître en 1810 *l'Incrédulité*, poëme didactique inspiré par une foi vive, et publia la même année une *Ode à Napoléon le Grand*, qui le fit nommer auditeur au Conseil d'État; se rallia aux Bourbons en 1815, et fut nommé bibliothécaire du roi à St-Cloud; se prépara pendant plusieurs années à paraître sur la scène et fit représenter successivement plusieurs tragédies qui eurent presque toutes un brillant succès : *Clytemnestre*, 1820; *Saül*, 1821; *Cléopatre*, *Jeanne d'Arc*, 1825; *Élisabeth de France*, 1828: *une Fête de Néron* (avec Belmontet), 1830; *Norma*, 1831. Après cette dernière œuvre, il s'éloigna de la scène afin de se consacrer à la poésie épique, et ne reparut au théâtre qu'au bout de dix ans, pour donner quelques tragédies nouvelles, faites en commun avec sa fille Gabrielle : *le Gladiateur* (1841), *Jeanne Grey* (1844). Dans l'intervalle, il avait composé deux grands poëmes, *Jeanne d'Arc* et la *Divine épopée*, conception hardie où le poëte chante la rédemption, et qui est comme la contre-partie du *Paradis perdu*. Soumet s'est aussi exercé avec succès dans le dithyrambe, l'épître et l'élégie : tout le monde a retenu sa touchante élégie de *la Pauvre fille*. Il avait été reçu à l'Académie française dès 1824. Ce poëte appartient à une école qui voulait plus d'indépendance que les classiques, mais sans tomber dans les écarts du romantisme; ses productions, souvent neuves et hardies, brillent surtout par la beauté de la forme, par l'harmonie et le coloris du style. Émule de C. Delavigne, il est avec lui le plus grand tragique de son temps.—Sa fille, Gabrielle S., auj. Mme d'Altenheim, née en 1814, s'est montrée la digne héritière de son talent : outre sa coopération aux tragédies déjà mentionnées, elle a donné *les Filiales*, 1836; *les Nouvelles Filiales*, 1838; *Berthe Bertha*, 1843, poëme où domine l'élément chrétien, et qui l'a fait proclamer *la Muse des larmes et de la miséricorde*. Elle a publié en 1846 les ouvrages inédits de Soumet.

SOUR, l'anc. *Tyr*, ville de Syrie (Acre), dans une presqu'île, à 36 kil. N. d'Acre; 7000 hab. Son port, autrefois si célèbre, est presque comblé; sa rade, qui est assez sûre, est très-fréquentée. *V.* TYR.

SOURA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvt de Simbirsk, arrose ce gouvt, ainsi que ceux de Penza, Simbirsk, Nijnéi-Novogorod, reçoit l'Ouza, l'Alatyr et la Piana, et tombe dans le Volga à Varil, après un cours de 750 kil.

SOURABAYA, v. forte et port de l'île de Java, sur la côte N.E., ch.-l. de prov. ; env. 80 000 h. Rade d'accès difficile; arsenal, fonderie de canons, vastes chantiers de construction, culture de plantes rares.

SOURAKARTA ou SOLO, v. de l'île de Java, sur la riv. de son nom, au S. E. de Samarang, à 500 kil. E. S. E. de Batavia; env. 100 000 hab. Capitale de l'anc. État de Matarem. Cette ville est formée par la réunion de plusieurs gros villages. C'est un des centres du commerce hollandais.

SOURDEVAL-DE-LA-BARRE, ch.-l. de c. (Manche), sur la Sée, à 10 kil. N. de Mortain; 4056 hab.

SOURDIS (Franç. d'ESCOUBLEAU de), cardinal, né vers 1570, m. en 1628, était parent de Gabrielle d'Estrées, et dut sa fortune à cette parenté. Après avoir quelque temps vécu dans le monde sous le nom de La Chapelle-Bertrand, il reçut les ordres et fut fait archevêque de Bordeaux (1591), puis cardinal (1599). Violent de caractère, il eut de graves démêlés avec son chapitre et avec le parlement de Bordeaux, et subit un court exil. Néanmoins il rentra en grâce et fut même chargé de célébrer le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche (1615). Il tint le concile provincial de 1624, d'où sortirent de bonnes ordonnances sur la discipline ecclésiastique. Il mourut en 1628. — Son frère, H. d'Escoubleau de Sourdis, évêque de Maillezais en 1623, lui succéda en 1628 comme archevêque de Bordeaux, eut l'intendance de l'artillerie et la direction générale des vivres au siége de La Rochelle (1628), prit part à l'expédition navale d'Italie de 1633 et à la reprise des îles Ste-Marguerite. Il eut avec d'Épernon, gouverneur de Bordeaux, homme hautain et brutal, un démêlé violent, dans lequel tous les torts n'étaient pas de son côté, et fut soutenu en cette occasion par Richelieu. Il présida l'assemblée du clergé en 1634, et mourut à Auteuil en 1645. E. Sue a publié ses *Mémoires* (dans les *Documents inédits*), 1839.

SOURGOUT, v. de la Russie d'Asie (Tobolsk), sur l'Obi, par 70° 45' long. E., 61° 25' lat. N.; 1500 h. Fondée en 1593. Résidence du commissaire russe chargé de la perception du tribut des Ostiaks.

SOURNIA, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), à 13 kil. N. de Prades; 957 hab.

SOUROUGA, grande v. du Japon, ch.-l. de prov., dans l'île de Niphon, sur la côte S., à 155 kil. S. O. d'Yédo. On lui a donné 600 000 hab.

SOUS, ruines qu'on trouve en Perse (Khousistan), et qui contiennent un espace de 15 à 16 kil., près de Desfoul. On croit qu'elles occupent l'emplacement de l'anc. *Suse* ou bien d'*Elymaïs*.

SOUS, v. et pays d'Afrique. *V.* SUS.

SOUSA ou SOUSSE, *Adrumetum*, v. de l'État de Tunis, sur la Méditerranée, à 110 k. S. E. de Tunis; Rade, mais pas de port. Trois châteaux forts, vaste mosquée; chemin de fer, télégraphe électrique. Huile, savon; commerce important, fait surtout par navires français. Consulat français.

SOUSAM-ADASSI, nom turc de *Samos*.

SOUSTONS, ch.-l. de c. (Landes), à 27 kil. N. O. de Dax; 3285 hab. Commerce de bois et de résines.

SOUTCHAVA, ville de Galicie (Czernovicz), à 45 k. S. S. E. de Czernovicz, sur la Soutchava (affluent du Séreth); 6000 hab. Beaucoup de ruines. Commerce avec la Transylvanie et la Moldavie. — Jadis plus grande et séjour des princes de Moldavie.

SOU-TCHEOU-FOU, grande v. de Chine, ch.-l. de dép. de Kiang-sou, sur le Canal impérial, par 31° 23' lat. N., 118° 8' long. E., au S. E. de Nan-king; 250 000 hab. Elle est coupée par un grand nombre de canaux, ce qui l'a fait nommer la *Venise chinoise*. Beaux temples; tour à 7 étages; arcs de triomphe. brocarts, broderies, imprimeries, etc. Grand entrepôt du commerce avec l'étranger. Cette ville a été prise et pillée en 1858; par les Taëpings, reprise en 1864 par les troupes impériales. Environs délicieux, qui ont fait surnommer ce pays le *Paradis terrestre;* c'est le séjour habituel d'une foule de riches.

SOUTERRAINE (la). *V.* LA SOUTERRAINE.

SOUTHAMPTON, jadis *Hanton*, en latin *Clausentum*, v. et port d'Angleterre (Hampshire), à 17 kil. S. O. de Winchester, dans une presqu'île, à l'embouchure de l'Itchin et du Test dans la Manche; 35 000 h. Anciens monuments; belles églises; chemin de fer pour Londres. Chantiers de construction, peu d'industrie; commerce maritime actif; bateaux à vapeur pour le Havre; bains de mer. — Bâtie par les Romains, elle devint importante sous les Saxons; elle fut envahie et pillée en 1339 par une flotte française. Cette ville a donné son nom au comté de Southampton ou Hampshire, quoiqu'elle n'en soit pas le chef-lieu.

SOUTHAMPTON (Comté de). *V.* HAMPSHIRE.

SOUTHERN (Thomas), poëte anglais, né en 1660 à Dublin, m. à Westminster en 1746, étudia un peu les lois, puis servit comme enseigne, revint à Londres après la paix et fit des pièces de théâtre qui lui valurent réputation et fortune. Ses *OEuvres* (recueillies en 1735, 2 vol. in-12) se composent surtout de comédies et de drames : on y remarque l'*Excuse des femmes ;* le *Fatal mariage; Oroonoko* ou l'*Esclave royal*, pièces où l'on trouve, avec un style élégant, le talent de créer et de développer les caractères.

SOUTHEY (Robert), poëte anglais de l'école des *Lakistes*, né en 1774 à Bristol, mort en 1843, professa d'abord des opinions démocratiques, et débuta par un drame révolutionnaire, *Wat Tyler;* obtint en 1801 une place de secrétaire du chancelier de l'échiquier d'Irlande et devint dès lors ardent *tory;* fut proclamé en 1813 poëte lauréat, et put depuis se livrer tout entier à ses goûts littéraires. Il se retira à Keswick, dans le Cumberland, près des beaux *lacs* de ce pays qu'il célébra dans ses poésies; dans ses dernières années, il tomba en démence. Southey a écrit avec un égal succès en vers et en prose. Ses œuvres en vers se composent de poëmes : *Jeanne d'Arc*, 1796; *Thalaba*, 1803; *Madoc*, fondé sur une légende galloise, 1805; *la Malédiction de Kehama*, 1811; *Roderic, le dernier des Goths*, 1814, œuvre remarquable par la couleur locale; de contes, enfin de ballades, genre dans lequel il excellait : on connaît surtout *la Jeune fille d'Auberge*, *la Sorcière de Berkeley*, *St-Gualbert*. Ses poésies se recommandent par le goût et l'élégance plus que par l'imagination. Parmi ses écrits en prose, on cite le *Histoires du Brésil*, — *de la Guerre de la Péninsule*, — *des Indes occidentales*, — *de la Marine anglaise;* les biographies de *Nelson*, de *Wesley*, etc. On lui reproche d'avoir plus d'une fois fait de l'histoire un roman. Plusieurs de ses écrits ont été traduits: *Roderic*, par Bruguières de Sorsum, 1820; l'*Hist. de la Péninsule*, par Lardier, 1828. Son fils a publié ses *Mémoires* et sa *Correspondance*, 1848-50.

SOUTHWARK, faubourg de Londres, dans la partie S. de cette ville, sur la r. dr. de la Tamise; 80 000 hab. Grand commerce maritime; beaucoup d'usines et de fabriques. Southwark formait d'abord une ville à part : quoique jointe à Londres auj., elle appartient au comté de Surrey (tandis que Londres est dans le comté de Middlesex).

SOUTHWOLD, v. et port d'Angleterre (Suffolk), à l'embouch. de la Blythe, à 23 kil. S. de Yarmouth; 2000 hab. Bains de mer, marais salants. Dans la baie de Southwold eurent lieu deux rencontres navales entre les Anglais et les Hollandais (1666 et 1672).

SOUVAROV (Alexis Vasiliévitch, comte), général russe, né en 1729 ou 1730 en Finlande selon les uns, dans l'Ukraine selon les autres, entra au service comme simple soldat, se distingua dans la guerre de Sept ans et fut après cette guerre nommé colonel, commanda l'assaut de Cracovie en 1768, vainquit l'armée polonaise à Stralovitz et sur plusieurs autres points (1768-72), battit les Turcs en 1773, eut part à la victoire de Kosludje (1774), soumit les Tartares Nogaïs de la Crimée (1782), reçut les titres de général en chef et de gouverneur de Crimée, commanda un corps dans la guerre commencée en 1788 contre la Porte, se distingua à Kinbourn, à Otchakov, gagna, avec le concours du prince de Cobourg (1789), les bat. de Fokchani et de Martinestié sur le Rimnik, et prit Ismailov (1790), dont il massacra les habitants. Envoyé contre les Polonais, il battit Kosciusko à Maciéjovice, fit un carnage effroyable des habitants de Praga, faubourg de Varsovie, puis entra dans Varsovie même (1794), et reçut en récompense de Catherine II le titre de feld-maréchal, avec des terres considérables Après trois années de repos, il fut envoyé comme généralissime en Italie avec 30 000 Russes, obtint un avantage sur les Français à Cassano (avril 1799), força Macdonald à la retraite après un combat de 3 jours sur la Trébie (juin), et remporta la victoire de Novi sur Joubert (août), mais il fut enfin refoulé par Masséna. Rappelé en Russie par Paul I, il ne trouva point à St-Pétersbourg l'accueil triomphal sur lequel il comptait; il mourut peu après mécontent et en disgrâce (1800). Les Russes lui donnent les surnoms de *Rimnikski* (à cause de sa victoire à Martinestié sur le Rimnik) et d'*Italiski* (en mémoire de sa campagne d'Italie). Une statue lui a été élevée sur le Champ de Mars de St-Pétersbourg. Une *Vie de Souvarov tracée par lui-même*, d'après ses lettres et ses écrits, a été publiée par Serge Glinka, Moscou, 1819.

SOUVESTRE (Émile), littérateur, né à Morlaix en 1806, m. en 1854, était d'une famille de marins bretons. Après avoir été commis de librairie, maître de pension à Nantes, régent de rhétorique à Mulhouse, professeur à l'École d'administration en 1848, il se consacra tout entier aux lettres. Il s'est surtout exercé dans le roman : la plupart de ses compositions ont été inspirées par le souvenir et l'amour de la Bretagne. On peut citer *le Foyer Breton*, *les Scènes de la Chouannerie*, et surtout *les Derniers Bretons*, où s'entremêlent les paysages, les traditions populaires et les poésies nationales. Il a aussi travaillé pour le théâtre ; son œuvre principale en ce genre est *Riche et pauvre*, drame en 5 actes, 1837. Souvestre manque parfois d'invention et d'originalité; mais entre ses mains le roman et la nouvelle ont toujours

un caractère moral: son *Philosophe sous les toits* a mérité d'être couronné par l'Académie française.

SOUVIGNY, ch.-l. de c. (Allier), à 15 kil. S. O. de Moulins; 2805 hab. Église gothique (où sont les tombeaux des anciens sires de Bourbon). Anc. prieuré de Bénédictins, fondé par Aymar, 1er sire de Bourbon. C'est en ce lieu que Charlemagne fit ses premières armes en combattant le duc d'Aquitaine.

SOUVIGNY (Ch. SOREL, sieur de). *V.* SOREL.

SOUVRÉ (Gilles de), marquis de Courtanvaux, né en 1540, m. en 1626; suivit en Pologne le duc d'Anjou (Henri III), fut à son retour nommé grand maître de la garde-robe, puis capitaine du château de Vincennes. Il refusa de participer à l'assassinat du duc de Montmorency projeté par Catherine de Médicis; reconnut un des premiers les droits de Henri IV, qui le choisit plus tard pour gouverneur du Dauphin, et obtint en 1615 le bâton de maréchal de France.

SOUZA, v. de Portugal (Minho), à 20 kil. E. de Porto; 4000 hab. Titre de comté.

SOUZA (Manoel DE FARIA Y). *V.* FARIA.

SOUZA-BOTELHO (Jos. Marie, baron), littérateur portugais, né en 1758 à Oporto, mort en 1825, était fils d'un gouverneur de la prov. de St-Paul au Brésil. Il fut envoyé comme plénipotentiaire en Suède (1791), en Danemark (1795), en France (1802), et quitta les affaires en 1805 pour se livrer exclusivement aux lettres. On lui doit une magnifique édition des *Lusiades*, Paris, 1817, in-4 (avec fig. de Girard), et une trad. en portugais des *Lettres portugaises*, Paris, 1824. Il avait épousé en 1802 Mme de Flahaut, qui suit.

SOUZA (Adèle FILLEUL, baronne de), née à Paris en 1760, m. en 1836, fut mariée fort jeune au comte de Flahaut, qui périt sur l'échafaud en 1793, lui laissant un fils (le comte de Flahaut, depuis pair de France et sénateur), se réfugia à l'étranger et y publia quelques romans pleins de charme; revint en France sous le Consulat, y épousa en secondes noces le baron de Souza-Botelho (1802), et se rattacha à la nouvelle cour. Ses romans parurent presque tous sous son premier nom de comtesse de Flahaut. Les principaux sont: *Adèle de Sénanges* (1794), *Émilie et Adolphe* (1799), *Charles et Marie* (1801), *Eugène de Rothelin* (1808), *la Comtesse de Fargy* (1823). Ils se font remarquer par une simplicité élégante et pleine de grâce, par la délicatesse du sentiment et la connaissance des parties les plus intimes du cœur humain; l'auteur y peint surtout les classes élevées de la société. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1822, 6 vol. in-8; il en a paru un choix en 1840, 1 vol. in-12.

SOUZDAL, v. de Russie (Vladimir), sur la Kamanka, à 36 kil. N. de Vladimir; 3000 h. Citadelle, vieux palais des archevêques de Vladimir, etc. Jadis titre d'une principauté, qui formait un des apanages des princes russes de la maison de Rurick, et qui comprenait les gouvts actuels de Vladimir, Nijnei-Novogorod, Moscou et quelques autres vers l'E. Il en est fait mention dès la mort d'Iaroslav I (1054). Méconnaissant la suzeraineté de Kiev, André I Bogolioubski, prince de Souzdal, érigea cette principauté en grand-principat en 1167; par suite de l'invasion des Mongols et de la ruine de Kiev, ce grand-principat devint en fait l'État prédominant de la Russie, sous le nom de grand-duché de Moscou. Mais plusieurs fois les grands-ducs détachèrent la principauté proprement dite comme nouvel apanage. Elle fut réincorporée pour toujours au grand-duché en 1392 par Vasili II.

SOVANA ou SOANA, *Suanum*, v. de Toscane, à 94 k. S. de Sienne. Évêché. Patrie du pape Grégoire VII. Restes d'une nécropole étrusque.

SOZOMÈNE (Hermias), historien grec, né en Palestine au commencement du ve s., fut avocat à Constantinople. Il composa une *Histoire ecclésiastique* en 9 liv., qui va de 324 à 439, et un *Abrégé d'histoire depuis l'ascension de J.-C. jusqu'à la mort de Licinius en* 323. Nous n'avons plus que le premier de ces ouvrages (dans les *Historici græci* de Rob. Estienne, Paris, 1544, et dans la Byzantine; il a été publié à part en 1860, à Londres, par R. Hussey); l'auteur s'y montre assez bon écrivain, mais mauvais critique. L'*Hist. ecclésiastique* a été en partie trad. en français par le président Cousin. C'est à tort qu'on attribue à Sozomène l'*Irrisio gentilium*, qui porte le nom d'Hermias.

SOZOPOLIS, v. de l'anc. Thrace, auj. *Sizeboli*.

SPA, *Aquæ Spadanæ*, bg de Belgique (Liége), à 24 kil. S. E. de Liége, dans une vallée de la Wese; 3600 hab. Très-bien bâtie (depuis l'incendie de 1807). Chemin de fer. Eaux ferrugineuses froides célèbres, découvertes au XIIIe s., qui attirent tous les ans 2 ou 3000 étrangers de distinction; on en expédie de grandes quantités à l'étranger. On fait à Spa des ouvrages en bois vernissé et en fer-blanc peint dits *boîtes de Spa*. — Le bourg a été bâti en 1327.

SPADA (Leonello), peintre, né à Bologne en 1576, m. en 1622, élève des Carraches, se distingue par un coloris vrai, par son originalité, sa hardiesse et par le relief dans le clair-obscur. Ses principales œuvres sont un *S. Jérôme*, à Parme, *Suzanne au bain* et l'*Enfant prodigue*, à Modène, *le Martyre de S. Christophe* et *le Retour de l'Enfant prodigue*, au Louvre.

SPAGNUOLI (BATTISTA), poëte. *V.* BATTISTA.

SPAHIS ou SIPAHIS, corps de cavalerie légère institué originairement en Turquie par Amurat I. On a donné ce nom dans notre armée d'Afrique à des cavaliers indigènes organisés à la française.

SPALATRO, *Spalatum* et *Salone*, v. et port des États autrichiens (Dalmatie), ch.-l. de cercle, sur un golfe de l'Adriatique, à 165 kil. E. S. E. de Zara; 16 000 h. Archevêché, fondé en 650, et dont le titulaire est primat de Dalmatie et Croatie; séminaire, gymnase, école normale. Nombreux édifices qui faisaient partie du palais de Dioclétien à Salone; cathédrale, qui était jadis un temple de Diane; baptistère (ancien temple d'Esculape). Lainages, soieries, rosoglio. Pêche active, grand commerce en vin, blé, figues, laines, suif, cire, rosoglio. Eaux thermales sulfureuses. — Spalatro doit son origine au palais construit en 303 à Salone par Dioclétien; elle n'occupe qu'une partie de l'emplacement de l'ancienne Salone, dont on voit les ruines aux environs.

SPALDING (Joachim), prédicateur, né en 1714 à Triebsess dans la Poméranie suédoise, m. en 1804, fut d'abord précepteur particulier, devint en 1746 secrétaire de légation de l'envoyé de Suède à Berlin, puis remplit les fonctions de pasteur à Lassahn (Poméranie), et finit par être membre du consistoire et 1er pasteur de l'église de St-Nicolas de Berlin (1764). On a de lui des *Sermons* (Berlin, 1765 et 1784), qui sont classiques en Allemagne; la *Destination de l'homme*, 1748, qui est le principal fondement de sa réputation, et quelques autres ouvrages. — George Spalding, son fils, philologue, 1762-1811, fut instituteur des enfants du prince Ferdinand de Prusse, professeur au gymnase de Berlin, conseiller au ministère de l'instruction publique, et membre de l'Académie de Berlin pour la classe historique. Il est connu par une excellente édition de *Quintilien*, Leipsick, 1798-1816, 4 vol. in-8.

SPALLANZANI (Lazare), naturaliste, né en 1729 à Scandiano, m. en 1799, étudia successivement les langues savantes, le droit, les mathématiques et les sciences physiques, devint professeur de logique et de littérature grecque à Reggio (1754), puis à Modène (1760), obtint en 1770 la chaire d'histoire naturelle de Pavie, avec la direction du musée, explora de 1779 à 1788 la Méditerranée, l'Italie, les monts Euganéens, l'Adriatique, l'Archipel, Corfou, Cérigo, Constantinople, la Roumélie, le Vésuve, l'Etna, les îles Éoliennes, et rassembla ainsi grand nombre d'objets d'histoire naturelle, qui donnèrent une face nouvelle au musée de Pavie. On lui doit une infinité de découvertes, de recherches aussi originales que fécondes; elles roulent principalement sur la circulation du sang, la digestion, la génération (il admet

des germes préexistants), les animaux microscopiques, la reproduction d'organes amputés, la fécondation artificielle. Ses principaux ouvrages sont : *Observations microscopiques sur le système de la génération de Needham et de Buffon*, Modène, 1767; *Des Animalcules infusoires*, 1767; *Opuscules de physique animale et végétale*, 1769; *Des Phénomènes de la circulation*, 1777; *De la respiration*, 1803 : *Voyages à Naples, en Sicile, dans les îles de Lipari, et dans plusieurs parties de l'Apennin*. La plupart de ses ouvrages ont été trad. en français. Spallanzani était lié avec Bonnet, dont les travaux lui suggérèrent quelques-unes de ses plus belles recherches.

SPANDAU, v. forte des États prussiens (Brandebourg), à 14 kil. O. de Berlin ; 10000 h. Forte citadelle, qui sert de prison d'État; maison de force, établie dans un anc. palais des électeurs de Brandebourg; fabrique royale d'armes; lainages, soieries, toiles; eaux-de-vie, etc. Prise par les Suédois en 1631, par les Français en 1806.

SPANGENBERG (Aug. Théoph.), évêque morave, né en 1704 à Klettenburg, dans le comté de Hohenheim, m. en 1792, étudia la théologie, se lia avec le comte de Zinzendorf, se fit recevoir membre de l'établissement morave d'Herrnhut, alla plusieurs fois prêcher en Amérique (1735, 1746, 1751), y fonda plusieurs maisons sur le modèle de celle d'Herrnhut, fut élu évêque par ses coreligionnaires, et devint, après la mort de Zinzendorf, membre du conseil suprême d'Herrnhut (1760), inspecteur général des établissements de Hte-Lusace (1764), enfin président de la direction générale (1789). Il a laissé : la *Vie du comte de Zinzendorf*, Barby, 1772-75, et un *Résumé de la doctrine des Frères*, 1779 (en latin).

SPANHEIM ou SPONHEIM, bg des États prussiens (Prov. Rhénane), à 12 k. N. O. de Kreutznach. Anc. titre de comté, anc. abbaye de Bénédictins. — Le comté de Spanheim, formé vers le X[e] s., est resté dans la même famille jusqu'en 1437. Le 1[er] comte connu, Éverard de Neubourg, vivait vers 1064. Un de ses descendants, Jean I, eut, entre autres fils, Jean, tige des comtes de Sayn-Witgenstein (*V.* WITGENSTEIN), et Simon II, qui continua les comtes de Spanheim. Après l'extinction de la maison de Neubourg-Spanheim, le comté fut divisé entre la maison de Bade et un comte de Veldenz, d'où il passa à la branche palatine de Simmern, qui bientôt devint électorale; mais, par l'effet de sous-partages, la partie palatine de Spanheim fut tantôt un apanage indépendant, tantôt la propriété commune de plusieurs coseigneurs (il y en avait 3 en 1673). — Le comté de Spanheim se divisait en *Comté Antérieur* (ch.-l. Kreutznach), et *Comté Ultérieur*, partagé lui-même en 5 bailliages (Birkenfeld, Castellaun, Traërbach, Allenbach et Vinteberg). Les margraves de Bade possédaient la plus grande partie du 1[er] et moitié du 2[e]; le reste était partagé entre les princes de la maison palatine. Auj. le comté de Spanheim est compris presque tout entier dans la Prusse Rhénane et dans la principauté oldenbourgeoise de Birkenfeld.

SPANHEIM (Ézéchiel), numismate, né en 1629 à Genève, m. en 1710, d'une famille ancienne du Bas-Palatinat du Rhin, était fils d'un théologien estimé. D'une rare précocité, il devint de bonne heure un savant du premier ordre, fut professeur d'éloquence à Genève (1650), puis gouverneur du fils de l'électeur palatin Charles-Louis, remplit pour ce prince plusieurs missions politiques en Italie, visita dans ce but Florence, Mantoue, Parme, Modène, Rome, Naples, la Sicile, Malte, et fut envoyé aux conférences d'Oppenheim et de Spire, ainsi qu'au congrès de Bréda. Il passa ensuite au service de l'électeur de Brandebourg, qui le nomma son ambassadeur à Londres (1702-05). Son principal ouvrage est le traité *De usu et præstantia numismatum antiquorum* (Rome, 1664, in-4; Londres et Amst., 1706-17, 2 vol. in-fol.), chef-d'œuvre d'érudition. Il a en outre édité les *Œuvres de Julien*, 1696, et a laissé des notes sur *Callimaque*, *Josèphe*, *Thucydide*, etc. — Son frère, Frédéric Sp., 1632-1701, professa la théologie à Heidelberg, puis à Leyde, et devint dans cette seconde ville professeur d'histoire sacrée, bibliothécaire et recteur de l'université. Ses *Œuvres* (en latin, Leyde, 1701-03, 3 vol. in-fol.) roulent sur la géographie, l'histoire sacrée et la théologie.

SPANISH-TOWN, dite *Santiago de la Vega* par les Espagnols, capit. de l'île de la Jamaïque, sur la Cobre, près de son embouch., par 79° 4' long. O., 18° 1' lat. N.; 6000 hab. Évêché anglican. Pont de fer, beau palais du gouverneur. — Fondée en 1520 par Diego, fils de Christophe Colomb. Longtemps aux Espagnols, elle appartient auj. aux Anglais.

SPARRE (Éric), sénateur suédois, né en 1550, m. en 1600, eut grande part à l'élection du roi de Suède Sigismond III comme roi de Pologne, resta fidèle à ce prince quand Charles, duc de Sudermanie (Charles IX), voulut lui enlever la couronne de Suède, et se vit par suite obligé de quitter la Suède et de se réfugier en Pologne. Sigismond, vaincu, le livra à Charles IX, qui le fit décapiter à Linkœping (1600).

SPARTACUS, fameux chef d'esclaves, né en Thrace, mais de race numide et, à ce qu'on présume, de sang noble, servit d'abord dans un corps auxiliaire annexé aux armées romaines, déserta, fut repris, réduit en esclavage, et conduit à Capoue, où on en fit un gladiateur. Il s'échappa de sa prison avec plusieurs de ses compagnons l'an 73 av. J.-C., se mit à ravager la Campanie, battit le préteur Claudius, les deux consuls Gellius et Lentulus (72), et vit rapidement grossir son armée, qui un moment compta plus de 70000 hommes. Reconnaissant néanmoins l'impossibilité de lutter contre la puissance romaine, il ne voulait que sortir de l'Italie et retourner en Thrace : déjà il était arrivé dans la Gaule Cisalpine, quand il se vit forcé, par l'inondation du Pô et par les cris de son armée, de rebrousser chemin et de se porter sur Rome. Hors d'état de prendre cette ville, il fut bientôt serré de près par des forces imposantes, refoulé dans le Brutium par Crassus, et cerné aux environs de Rhégium. Il tenta en vain de passer en Sicile, et, après avoir obtenu quelques nouveaux avantages, fut écrasé par Crassus à la bataille du Silare (71) : il périt en brave. Spartacus n'eut jamais qu'une autorité précaire sur les hordes indisciplinées qui le suivaient; c'est ce qui l'empêcha d'exécuter ses vastes projets. Il était, du reste, aussi humain qu'intrépide. Saurin a choisi Spartacus pour héros d'une tragédie estimée.

SPARTE, *Sparta*, ou LACÉDÉMONE, *Lacedæmon*, v. du Péloponèse, capit. de la Laconie et de tout l'État lacédémonien, à peu près au centre de la Laconie, dans une région âpre et montueuse, près du Taygète et sur l'Eurotas, comptait env. 32000 hab. Ville pauvre et sans fortifications; peu de monuments (temples de Junon argienne, de Diane *Chalciœcos*, de Neptune, théâtre, portique dit des Perses). Aux portes de la ville étaient la Promenade dite *Plataniste*, le Cirque dit *Dromos*, le Gouffre dit *Barathre* (où l'on jetait les nouveau-nés contrefaits ou infirmes). Il n'existe plus auj. de Sparte que quelques ruines; *Mistra*, à 4 kil. O. de l'anc. Sparte, a été en partie construite avec ses débris. — On place la fondation de Sparte vers 1880 av. J.-C.; on l'attribue à Sparton, frère ou fils de Phoronée. Après Sparton, on cite parmi ses rois Lélex, Eurotas, Lacédémon, qui, vers 1577, agrandit Sparte ou bâtit auprès une ville nouvelle à laquelle il donna son nom (car Homère distingue Sparte et Lacédémone). Du XV[e] au XII[e] s., Sparte et la Laconie furent occupées par la tribu hellénique des Achéens. Pendant cette période régnèrent Tyndare, Castor et Pollux, le pélopide Ménélas, gendre de Tyndare, Oreste et son fils Tisamène. Ce dernier fut enveloppé dans la ruine des Pélopides lors de la rentrée dans le Péloponèse des Héraclides unis aux Doriens (1190-1186). Aristodème, un des chefs héraclides, eut la Laconie

en partage; ce prince étant mort pendant l'expédition, ses deux fils, Eurysthène et Proclès, lui succédèrent conjointement, et devinrent ainsi la tige des deux familles qui depuis possédèrent simultanément le trône, les Proclides et les Eurysthénides. Aussitôt après la conquête, les vainqueurs (Héraclides et Doriens) retirèrent à la population laconienne, qui était achéenne d'origine, l'égalité des droits, et lui imposèrent un tribut, ainsi que le service militaire. Ceux qui voulurent résister (tels que les habitants d'Hélos, les Hilotes) furent réduits à l'état d'esclaves. De là trois classes d'habitants : 1° les Spartiates, conquérants; 2° les Laconiens, tributaires; 3° les Hilotes. Au commencement du IXe s. (898-870), les Spartiates reçurent de Lycurgue une législation célèbre, destinée à en faire un peuple austère et éminemment guerrier (*V.* LYCURGUE). Sparte, sous cette constitution, conserva ses deux rois, qui furent appelés *archagètes;* mais leur puissance était limitée par cinq *éphores* et par un sénat de 28 membres : aussi Sparte fut-elle plutôt une république militaire qu'un État monarchique. De 744 à 724, puis de 682 à 668, Sparte soutint contre la Messénie une lutte terrible, qui se termina par l'asservissement complet de sa rivale (*V.* MESSÉNIE), et par la réduction des Messéniens en esclavage. Les guerres de Messénie furent suivies de la soumission des Arcadiens Tégéates (566-546), ainsi que de la conquête de Thyrée et de la Cynurie, enlevées aux Argiens (544). Déjà Corinthe en 582 et Sicyone en 580 avaient subi l'influence de Sparte; peu à peu tout le reste du Péloponèse, qui se trouvait partagé en petits États faibles, tomba (sauf Argos et quelques cités) sous sa domination; elle finit par se faire donner la présidence et le généralat de la ligue péloponésienne. Athènes, alors puissante par sa marine, ses richesses, ses nombreux alliés ou sujets, lui disputait seule la prééminence. Pendant les guerres médiques (480-459), Sparte joue le rôle le moins brillant : à l'exception du combat des Thermopyles, des victoires de Platée et de Mycale, où se signalèrent les Spartiates Léonidas, Pausanias, Léotychide, Athènes eut la part la plus glorieuse dans les grandes victoires remportées sur les Perses; la rivalité des deux républiques s'en accrut. En 466, un tremblement de terre détruisit une partie de la ville et amena le soulèvement des Ilotes et des Messéniens, ce qui donna lieu à la 3e guerre de Messénie : les Spartiates aux abois demandèrent des secours aux Athéniens, mais, ayant réussi avec leurs seules forces à comprimer le soulèvement, ils renvoyèrent avec dérision les troupes auxiliaires d'Athènes. A la fin du Ve s. éclate la guerre du Péloponèse, qui dure 27 ans (431-404). Athènes est vaincue à Ægos-Potamos, la ville prise par Lysandre; son port détruit et ses fortifications rasées. Sparte, au contraire, s'étend et consolide sa puissance; elle porte même ses armes en Asie (*V.* AGÉSILAS), et favorise l'expédition du jeune Cyrus (401); mais à la même époque les institutions auxquelles elle avait dû sa supériorité s'altèrent; l'argent, le luxe s'introduisent chez elle et amènent l'injustice, la corruption et la cupidité. Les États opprimés, Thèbes, Argos, Corinthe, les Thessaliens, Athènes, excités par la Perse, se liguent alors contre Sparte; mais celle-ci, trahissant la patrie commune, signe avec le grand roi le traité d'Antalcidas (387), qui à la fois livre les Grecs d'Asie à la Perse et assujettit les Grecs d'Europe à Sparte. Cette république domine alors sur une partie de la Hellade, de la Thessalie et sur les cités sujettes d'Olynthe. Mais bientôt Thèbes, dont elle a occupé par surprise la forteresse (la Cadmée), se révolte et lui échappe, et, dans la guerre qui en résulte, Épaminondas, vainqueur à Leuctres (371), envahit le Péloponèse, rétablit la Messénie comme État, et donne un centre à la fédération arcadienne en bâtissant Mégalopolis (369). Sparte ne se releva jamais de ce double coup; mais la mort d'Épaminondas à Mantinée (363) lui permit de garder son indépendance. Lors de la formation de la Ligue achéenne, destinée à lutter contre la Macédoine, Sparte refusa d'y accéder : elle n'y entra que beaucoup plus tard, contrainte par Philopémen. Rajeunie un moment (225-223) par Cléomène, qui venait de rétablir les lois de Lycurgue, elle fut à la veille de devenir la cité dominante de la ligue achéenne, et dès lors de reprendre son ancien rôle; mais Antigone Doson, dévoué aux Achéens, anéantit cet espoir par la victoire qu'il remporta à Sellasie sur Cléomène (222). Sparte retomba, et, après avoir tenté les derniers efforts sous les tyrans Machanidas et Nabis, elle subit le joug romain en 146 av. J.-C. et fit partie de la province d'Achaïe. Sous les empereurs, Sparte jouit d'une profonde tranquillité. Après le partage de l'empire sous les fils de Théodose, elle devint le chef-lieu d'un despotat dont toute la Morée dépendait. Lors de la fondation de l'Empire latin, 1204, elle fut comprise dans la principauté de Morée ou d'Achaïe; elle forma ensuite, sous un prince de la famille des Paléologues, le *Despotat de Sparte.* Mahomet II s'en empara en 1460, et en chassa le dernier despote, Démétrius. Trois ans après, Sigismond Malatesta, prince de Rimini, allié de Démétrius, assiégea la ville, et, n'ayant pu la prendre, y mit le feu : ainsi périt Sparte, 33 siècles après sa fondation. Les Turcs firent de Mistra, qui s'était élevée sur ses ruines, le chef-lieu d'un livah. Depuis l'indépendance de la Grèce, le nom de Sparte a reparu et a remplacé celui de Mistra. Sparte, rebâtie par ordre du roi Othon, est auj. le chef-lieu de la nomarchie de Laconie et de l'éparchie de Lacédémone; mais la population ne s'élève guère encore qu'à deux mille habitants. — Le Spartiate était robuste, brave, sobre, de mœurs pures, habitué aux privations et aux fatigues, dévoué à sa patrie; mais dur, opiniâtre, ignorant. L'éducation était donnée en commun, et tendait plutôt à inspirer le patriotisme et à fortifier le corps qu'à développer l'esprit. Le commerce, l'industrie étaient nuls : la monnaie d'or et d'argent fut interdite jusqu'à la prise d'Athènes. La brièveté lacédémonienne, dite *Laconisme*, est devenue proverbiale. Les femmes spartiates (formées aussi par une éducation publique très-mâle) passaient pour les plus belles de la Grèce. Sparte est la patrie d'un grand nombre d'hommes illustres : Lycurgue, Léonidas, Pausanias, Agésilas, Lysandre, Agis, Cléombrote, Cléomène, etc.

Rois de Sparte.

(*N. B.* La chronologie de ces rois est fort incertaine).

1° *Avant les Héraclides.*

Sparton,	vers 1880	Œbalus,	
Lélex,	vers 1742	Hippocoon,	
Mylès ou Mélès,	vers 1680	Tyndare,	vers 1328
Eurotas,	vers 1631	Ménélas (*gendre de Tyndare*),	vers 1280
Lacédémon,	vers 1577		
Amyclas,	vers 1480	Oreste (déjà roi d'Argos),	vers 1240
Argalus,			
Cynortas,	vers 1415	Tisamène,	1220 ou 1192

2° *Dynastie des Héraclides.*

Aristodème, *père de Proclès et d'Eurysthène*, 1190

Proclid. ou *Eurypontid.*		*Eurysthénides* ou *Agides.*	
Proclès	1186	Eurysthène,	1186
Soüs,	1142-986	Agis,	
Eurypon,		Échestrate,	
Prytanis,		Labotas,	
Eunome,	986	Doryssus,	986
Polydecte,	907	Agésilas,	957
Charilaüs, *mineur*,	898	Archelaüs,	909
(Lycurgue, *oncle de Charilaüs, régent*, 898-879).		Télècle,	853
		Alcamène,	813
Nicandre,	809	Polydore,	776
Théopompe,	770	Eurycrate I,	724
Zeuxidame,	723	Anaxandre,	687
Anaxidame,	690	Eurycrate II,	652
(*Quelques chronologistes placent ici un* Archidamus, *de* 651 *à* 605).		Léon,	645
		Anaxandride,	597
		Cléomène I,	519

Agasiclès,	645	Léonidas I,	491
Ariston,	597	Plistarque (Cléombrote I	
Démarate,	520	et Pausanias, rég.),	480
Léotychide,	492	Plistoanax,	466
Archidamus I ou II,	469	Pausanias,	409
Agis I,	427	Agésipolis I,	397
Agésilas,	400	Cléombrote II,	380
Archidamus II ou III,	361	Agésipolis II,	371
Agis II,	338	Cléomène II,	370
Eudamidas I,	330	Aréus ou Arétas I,	309
Archidamus III ou IV,	296	Acrotatus,	265
Eudamidas II,	261	Aréus ou Arétas II,	264
Agis III,	244	Léonidas II,	257
Eurydamidas,	239	Cléombrote III, *usurp.*	243
Euclidas ou Épiclidas, *prince Eurysthénide*, *frère de Cléom. III*,	234	Léonidas II, rétabli,	239
		Cléomène III,	238
		Agésipolis III,	219
Lycurgue. *de la race des Proclides*, tyran,			219
Machanidas, tyran,			210
Nabis, tyran,			205-192

SPARTEL (Cap), *Ampelusia*, cap du Maroc, en face du cap Trafalgar (en Espagne), par 8° 13' long. O., 35° 40' lat. N., à l'entrée S. du détroit de Gibraltar du côté de l'Atlantique. Beau phare.

SPARTIEN, *Ælius Spartianus*, un des auteurs de l'*Histoire Auguste*, vécut au IVe s., sous Dioclétien et Constantin. Il a été trad. en français par Moulines, 1806; par Fl. Legay (coll. Panckoucke), 1844; et par Baudement (coll. Nisard), 1847.

SPARTIVENTO (Cap), *Herculis promontorium*, cap qui forme l'extrémité S. de l'Italie.

SPEKE (John Hanning), célèbre voyageur anglais, né en 1827 à Jordans (Somerset) m. en 1864; entra au service à 17 ans, et devint capitaine dans l'armée de l'Inde; seconda en 1854 le capitaine Burton dans un essai de reconnaissance de l'Afrique orientale par le golfe d'Aden, et de 1857 à 1863 fit lui-même avec succès une expédition aux grands lacs: parti de Zanzibar, il arriva à Khartoum après avoir reconnu le Nyanza et suivi la rivière qui s'en épanche. Il a écrit le journal de son voyage, trad. en fr. par Forgues (*les Sources du Nil*, 1863, in-8°).

SPELLO, *Hispellum*, v. d'Italie (Pérouse), à 5 k. N. O. de Foligno; 6000 hab. Ancien évêché, transféré à Spolète dès le VIe s. Anc. place forte, prise par Charles-Quint en 1529, et démantelée par Paul III.

SPELMAN (H.), philologue et antiquaire anglais, né en 1562 près de Lynn-Regis (Norfolk), m. en 1641, a laissé : *Glossarium archæologicum*, Londres, 1664; *Collection des conciles d'Angleterre*, 1639-64; *Codex legum et veterum statutorum Angliæ*, inséré par Wilkins dans ses *Leges anglo-saxonicæ*.

SPENCER. *V.* SPENCER et SUNDERLAND.

SPENDIUS, esclave romain, déserta, prit du service parmi les Carthaginois, et fut un des chefs de la révolte des mercenaires, qui, en 420 av. J.-C., mit Carthage à deux doigts de sa perte. Amilcar le défit en 239 et le fit mettre en croix.

SPENER (Phil. Jacques), fondateur de la secte des Piétistes, né en 1635 à Ribeauviller (Alsace), m. en 1705, fut prédicateur à Strasbourg, puis à Berlin. Il publia un grand nombre d'ouvrages théologiques empreints d'une piété mystique, parmi lesquels on remarque les *Devoirs de la vie évangélique*, et introduisit sa réforme à l'Université de Halle, qui devint le foyer du Piétisme. Spener est de plus un des fondateurs de la science héraldique en Allemagne : son principal ouvrage en ce genre est le *Theatrum nobilitatis Europæ*, Francfort, 1668-78, 4 vol. in-fol.

SPENSER (c.-à-d. *dépensier*), famille illustre d'Angleterre qui a formé deux branches : l'une éteinte en 1414, l'autre qui subsiste encore et dont les membres portent depuis 1643 le titre de comtes de Sunderland (*V.* SUNDERLAND). — A la première appartiennent les deux Hugues Spenser, père et fils, tous deux favoris d'Édouard II, roi d'Angleterre. Jaloux de leur crédit, les barons réussirent par leurs menaces à les faire exiler (1320); mais tous deux revinrent en Angleterre l'année suivante, reprirent leur ascendant sur le roi, firent périr sur l'échafaud un grand nombre de barons, et forcèrent même la reine Isabelle, qui leur était contraire, à se retirer en France auprès de son frère Charles le Bel. En 1326, Isabelle revint à son tour avec une armée qu'avait fournie le comte de Hainaut et que commandait Roger, comte de Mortimer, assiégea et prit les deux Spenser et le roi dans Bristol : les deux favoris furent mis à mort; le roi fut assassiné dans sa prison (1327).

SPENSER (Edmond), poëte anglais, né à Londres vers 1550, m. en 1599, fit paraître en 1579 le *Calendrier du Berger*, poëme qui lui valut la protection de Philippe Sidney, le Mécène du temps, devint secrétaire de lord Grey de Wilton, lieutenant général de l'Irlande, obtint dans ce pays une concession de terres de plus de 3000 acres, et s'y fixa. Il fit paraître en 1590 les trois premiers chants de la *Reine des fées* (*The fairy queen*), poëme qui lui procura une grande célébrité et lui valut la faveur d'Élisabeth, dont il reçut une pension; en 1596 il ajouta à son œuvre trois autres chants. L'ouvrage devait en avoir 12; on croit que les six derniers furent détruits dans le pillage de la maison de l'auteur, lors de la révolte de Tyrone, en Irlande, et que le chagrin que lui causa cette perte abrégea ses jours. Ce poëme est une allégorie qui représente la cour d'Élisabeth : la *Reine des fées* n'est autre qu'Élisabeth elle-même. La lecture en est fatigante, surtout à cause des allusions perpétuelles et des fréquents archaïsmes. L'auteur a adopté la stance de 8 vers, usitée en Italie. La meilleure édition de ce poëme est celle de Londres, 1751, 3 v. in-8. On a encore de Spenser quelques autres ouvrages, le *Conte de la mère Hubberd*, satire; les *Larmes des Muses*; mais on a perdu une grande partie de ses productions, notamment 9 comédies.

SPÉRANSKI (Michel GRAMATINE, comte), homme d'État russe, né en 1772 à Tcherkoutina (Wladimir), m. en 1839, occupa les plus hauts emplois sous les empereurs Paul, Alexandre et Nicolas, proposa une législation uniforme pour toute la Russie, et fut créé en 1810 *secrétaire d'Empire*, avec mission de remanier tout le système administratif. Disgracié en 1812 pour s'être montré favorable à l'alliance française, il fut rappelé en 1822, reprit son rang dans le Conseil de l'Empire et fut chargé en 1825 par l'emp. Nicolas de coordonner les lois et les coutumes des Slaves : après 7 années d'un travail assidu, il fit paraître en 1833 l'immense recueil du *Svod sakonov* (*Corpus juris russici*), en 15 v. in-4, et reçut en récompense le titre de comte. Il travaillait depuis 6 ans à tirer de ce premier travail un code plus simple et plus régulier, lorsqu'il fut emporté par la mort.

SPERCHIUS, auj. *Hellada*, fleuve de la Thessalie (Phthiotide), prenait sa source dans le Pinde, coulait de l'O. à l'E. et tombait dans le golfe Maliaque près d'Anticyre.

SPERLINGA, petite v. de Sicile (prov. de Catane), à 32 kil. S. de Cefalu, offrit en 1282 un asile aux Français fuyant le massacre des Vêpres siciliennes.

SPERONI (SPERONE) DEGLI ALVAROTTI, écrivain, né en 1500 à Padoue, mort en 1588, obtint l'estime de Pie IV et de Grégoire XIII, mais eut avec l'Inquisition des démêlés qui finirent par l'éloigner du monde (1578). On a de lui une tragédie, la *Canace*, tirée des Héroïdes d'Ovide, qui a longtemps passé pour le chef-d'œuvre du théâtre moderne, et des ouvrages en prose (*Dialogues*, *Lettres*, *Observations sur Virgile*, etc.). Ses *Œuvres* ont paru à Venise en 1740, 5 vol. in-4.

SPETZIA, *Tiparenus*, île de l'Archipel, sur la côte E. de la Morée, à l'entrée du golfe de Nauplie : 9 kil. sur 5; 15 000 hab., la plupart marins et pêcheurs. Commerce important. Cette île fut une des premières à lever l'étendard de l'indépendance.

SPEUSIPPE, philosophe d'Athènes, neveu et disciple de Platon, lui succéda dans la chaire de l'Académie en 347 av. J.-C. et mourut en 339. Selon

Diogène Laërce, il déshonora son talent par son avarice, ses emportements et ses débauches. On connaît peu les doctrines qui lui sont propres; on sait seulement qu'il se rapprochait du Pythagorisme. M. Ravaisson a donné en 1838, sous le titre de *Speusippi de primis principiis placita*, un exposé des doctrines qui lui sont attribuées. Fischer a écrit sur sa *Vie et ses doctrines*, Heidelb., 1845.

SPEZZIA, *Lunæ portus*, v. fortifiée d'Italie (Gênes), ch.-l. de la prov. de Levante, sur le petit golfe de la Spezzia, à 80 kil. S. E. de Gênes et près de Luna; 10 000 hab. Port militaire et de commerce; lazaret. Le *golfe de la Spezzia* est un des plus beaux bassins du globe : il forme sept ports, est bien abrité des vents et très-aisé à défendre. Napoléon voulait en faire le premier port de son empire.

SPHACTÉRIE, auj. *Sphagia*, petite île de la mer Ionienne, sur la côte O. de la Messénie, en face de Pylos. En 425 av. J.-C., 420 Spartiates y soutinrent un siége célèbre contre une armée d'Athéniens.

SPHÆRIA, île de la mer Égée. *V.* POROS.

SPHINX (le), monstre fabuleux que l'on trouve en Égypte et en Grèce. En Égypte le Sphinx était une statue colossale représentant généralement une lionne accroupie, à poitrine et à tête de femme : c'était, à ce qu'on croit, le symbole de Neith, déesse de la sagesse. Les ruines des temples égyptiens en Thébaïde offrent encore de longues avenues de sphinx monolithes. On remarque surtout le *grand sphinx*, monument colossal situé à l'E. de la 2ᵉ pyramide de Gizèh, et qui est en partie enseveli sous les sables; la tête et le cou, que l'on voit encore, ont 27ᵐ de hauteur. C'est un rocher brut, à qui la nature avait donné les vagues contours d'un animal accroupi, et dont les Égyptiens complétèrent les formes. Il a été exploré en 1854 par M. Mariette.— La mythologie grecque a placé le Sphinx aux environs de la Thèbes de Béotie, et en a fait un être vivant : mais, au corps de lion et à la tête de jeune fille des Égyptiens, elle a ajouté des ailes d'aigle. Le Sphinx, disent les poëtes grecs, né de Typhon et d'Echidna, avait été envoyé par Mars, irrité du meurtre du dragon que Cadmus avait tué; il se tenait sur la route de Delphes à Thèbes, et proposait aux passants des énigmes à résoudre : ceux qui ne les devinaient pas étaient jetés à la mer; enfin Œdipe vint et trouva le sens de l'énigme; alors le Sphinx, vaincu, se précipita lui-même dans les flots, et Thèbes, dont les habitants avaient eu tant à souffrir de ce monstre, plaça sur le trône son libérateur et lui fit épouser la veuve du dernier roi. *V.* ŒDIPE.

SPICHEL ou ESPICHEL, *Barbarium promont.*, cap du Portugal, par 38° 25' lat. N., 11° 35' long. O., à 39 k. S. O. de Lisbonne et de l'embouchure du Tage.

SPIELBERG, citadelle autrichienne qui défend la ville de Brunn du côté de l'O., a servi jusqu'en 1857 de prison d'État pour les personnages condamnés au *carcere duro :* c'est là que fut enfermé Silvio Pellico.

SPIELMANN (Jacques), chimiste, né à Strasbourg en 1722, m. en 1783, fut quelque temps pharmacien, et obtint en 1759 une chaire de médecine, de chimie et de botanique dans sa ville natale. On lui doit l'analyse des différentes espèces de lait, ainsi que la connaissance des végétaux vénéneux de l'Alsace. Il a laissé : *Institutiones chemiæ*, Strasbourg, 1763; *Institutiones materiæ medicæ*, 1774; *Pharmacopæa generalis*, 1783. On doit à M. Cap une *Étude biographique* sur Spielmann.

SPINA, anc. v. de la Gaule Cisalpine, à l'embouch. la plus méridionale du Pô (*Spineticum ostium*, auj. *Pô di Primaro*), était une colonie pélasgique; elle fut détruite de bonne heure.

SPINA (Alex. DELLA), Dominicain du XIIIᵉ s., né à Pise, mort en 1313, passe pour avoir inventé les lunettes, invention que d'autres attribuent avec plus de fondement à Salvino degli Armati, de Florence, qui vivait à la même époque et qui mourut en 1317 (Salvino aurait fait cette découverte vers 1285). Il paraît du moins que Spina trouva par lui-même le secret de faire les lunettes, secret que le 1ᵉʳ inventeur tenait caché, et qu'il le fit connaître au public.

SPINCOURT, ch.-l. de c. (Meuse), à 33 kil. S. E. de Montmédy; 585 hab.

SPINELLI (Matteo), vieux chroniqueur italien, né près de Bari vers 1230, m. en 1268 à la bat. de Tagliacozzo, a laissé une espèce de journal où sont consignés les événements de son temps. Cet écrit, un des plus anciens monuments de la prose italienne, fournit des anecdotes curieuses, mais manque d'exactitude chronologique. Il se trouve dans les *Rerum italicarum scriptores* de Muratori.

SPINOLA (Ambroise, marq. de), général célèbre, né à Gênes en 1571, m. en 1630, sortait d'une famille noble et riche qui joua un rôle dans les troubles civils de Gênes aux XIVᵉ et XVᵉ siècles. Il leva des troupes à ses dépens pour le roi d'Espagne Philippe III, soutint longtemps la cause espagnole des Pays-Bas, s'empara d'Ostende après 3 ans de siége (1604), fut nommé commandant général des troupes espagnoles des Pays-Bas (1621) et prit Bréda, puis marcha au secours du duc de Savoie contre les Français et prit Casal (1630); mais, après la mort de Philippe III, il se vit desservi près du nouveau roi Philippe IV, et fut sans cesse contrarié dans ses opérations; il en mourut de chagrin.

SPINOZA (Bénédict), célèbre philosophe hollandais, né en 1632 à Amsterdam, d'une famille de Juifs portugais, fut élevé dans la religion de ses pères, mais conçut de bonne heure des doutes qui lui firent déserter la synagogue, et se vit bientôt proscrit par ses coreligionnaires. Il s'éloigna d'eux, changea son prénom de *Baruch* en celui de Benoît ou Bénédict (*Benedictus*), et alla vivre dans une retraite obscure, aux environs d'Amsterdam, suffisant à ses besoins avec le produit de verres d'optique qu'il fabriquait, et consacrant la plus grande partie de son temps à la méditation; plus tard il se retira à Leyde, et enfin à La Haye, où il mourut en 1677 d'une phthisie pulmonaire, à peine âgé de 45 ans. Il avait refusé la chaire de philosophie de Heidelberg pour conserver toute son indépendance. Spinoza avait été initié à la philosophie par l'étude de Descartes, mais bientôt il pensa par lui-même, et imagina un système qui lui est propre. Il n'admet qu'une substance unique, infinie, Dieu; il lui donne deux attributs essentiels, l'étendue et la pensée; tous les êtres finis ne sont que des parties ou des manifestations de cette seule substance, les corps n'étant que des modes de l'étendue infinie, et les esprits des modes de la pensée divine; tout est l'effet d'une nécessité absolue; il n'y a de liberté ni dans l'homme, ni même dans Dieu. Spinoza expose ce système avec tout l'appareil géométrique, commençant par définir la *substance*, la *cause*, termes vagues et abstraits, sur lesquels tout repose, puis avançant ses axiomes, proposant ses *postulata*, et donnant enfin ses démonstrations. Les *Œuvres de Spinoza* sont : 1° une *Exposition du système de Descartes démontré géométriquement* (*Renati Descartes principia philosophiæ more geometrico demonstrata*, Amst., 1663); 2° *Tractatus theologico-politicus*, Amst., 1670 (il y établit la liberté de pensée); 3° *Opera posthuma*, Amst., 1677. Ils contiennent : *Ethica*, traité de morale, où se trouve aussi exposé son système de panthéisme; *Tractatus politicus; De intellectus emendatione; Epistolæ :* ces lettres sont adressées à L. Mayer, à Leibnitz, à Fabricius, etc. De nouvelles édit. de ses *Œuvres complètes* ont été données par H. E. G. Paulus (Iéna, 1802-3), et par Gfrœrer (Stuttgard, 1830). M. E. Saisset a donné une traduction estimée des œuvres philosophiques, 1843 et 1861; M. Prat a trad. le traité de politique, 1860. La doctrine de ce philosophe, qui n'est qu'un panthéisme destructeur de toute personnalité et de toute liberté, a été réfutée par un grand nombre d'écrivains, notamment par Fénelon, le P. Lami, Boulainvilliers, Leibnitz (dans

un écrit inédit retrouvé en 1857 par M. Foucher de Careil), et par M. Saisset (dans l'introduction de l'éd. de 1861 de sa traduction). Un recueil des *Réfutations de Spinoza* avait été publié à Bruxelles dès 1731. Cette doctrine a été, au commencement de ce siècle, ressuscitée pour un moment par Schelling. Amand Saintes a donné en 1844 l'*Hist. de la vie et des ouvrages de Spinoza*, 4 vol. in-8.

SPIRE, *Nemetes*, *Augusta Nemetum et Noviomagus* chez les anciens, *Speyer* en allemand, v. de Bavière, ch.-l. du cercle du Rhin ou Palatinat, à 264 k. N. O. de Munich, sur la petite riv. de Spire, près de la r. g. du Rhin; 11 000 hab. Évêché. Cathédrale célèbre (qui contenait les tombeaux de huit empereurs). Gymnase, école d'agriculture et de commerce, école forestière, jardin botanique. Fabriques de tabac, blanchisseries de cire; commerce assez actif.— Spire était d'abord un simple village, voisin d'*Augusta Nemetum*, capitale des *Nemetes*; ce village fut joint en 1084 à la ville par l'évêque Rugier, et finit par donner son nom à la ville même. Spire devint sous Henri IV ville impériale, et fut la résidence des évêques de Spire, qui possédaient en outre Bruchsal, Philippsbourg, Rothenbourg, etc. En 1247 elle fut placée à la tête de la ligue des villes du Rhin formée contre les nobles. Il se tint à Spire plusieurs diètes, notamment celle de 1526, qui se montra favorable aux Luthériens, et celle de 1529, où Charles-Quint fit proscrire les adhérents de Luther et contre laquelle ils *protestèrent* énergiquement : d'où le nom de *Protestants*, qui leur est resté. Spire a été le siége de la chambre impériale de 1530 à 1688. Les Français s'en emparèrent en 1688, et la détruisirent en partie : les tombeaux de la cathédrale furent alors ouverts, pillés et détruits. Spire ne se releva que 10 ans après. Tallart battit les Impériaux près de Spire en 1703. Cette ville a encore été occupée par les Français en 1734, 92, 93, et enfin en 1796; réunie alors à la France, elle devint une des sous-préfectures du dép. du Mont-Tonnerre.

SPIRIDION (S.), évêque de Trémithonte en Chypre, au IVe s., avait été berger. Il défendit S. Athanase au concile de Sardique en 347. Pendant la persécution de Galérius, il fut condamné aux mines et à la perte d'un œil. On le fête le 14 décembre.

SPITHEAD, belle rade d'Angleterre (Southampton), dans la Manche, entre Portsmouth et l'île de Wight; elle a 28 kil. sur 5, et peut contenir jusqu'à 1000 vaisseaux. C'est le rendez-vous de guerre des flottes anglaises.

SPITIGNEW I et **II**, ducs de Bohême. *V.* BOHÊME.

SPITZBERG, c.-à-d. *Montagnes pointues*, archipel de l'Océan Glacial Arctique, de 5° à 22° long. E., et de 74° à 80° 30' lat. N., se compose de 3 îles principales : le *Spitzberg* proprement dit, l'île du Sud-Est et l'île du Nord-Est. Cet archipel est désert. Il appartient géographiquement à la Norvége, mais il y vient des vaisseaux de plusieurs nations (danois, anglais, russes) pour pêcher la baleine. Il y fait un froid excessif; la grande nuit y est de près de trois mois et n'est interrompue que par les aurores boréales; l'été est très-court et chaud. Les cétacés et les phoques abondaient jadis dans les mers voisines, mais la guerre acharnée qu'on leur a faite en a beaucoup diminué le nombre. — Le Spitzberg, découvert en 1553 par l'Anglais Willoughby, qui le nomma Grœnland oriental, fut revu en 1595 par les Hollandais Barentz et Cornélius, qui s'en attribuèrent la découverte : ce sont eux qui lui donnèrent le nom de Spitzberg à cause de ses rochers pointus et escarpés.

SPLUGEN, *Speluga*, bg de Suisse (Grisons), à 28 kil. S. O. de Tusis, donne son nom à une montagne et à un col situé à 1925m de hauteur et qui est traversé depuis 1818 par une des plus belles routes des Alpes.

SPOHN (Fréd. Aug. Guill.), érudit, né à Dortmund en 1792, m. en 1824, professa la philosophie, puis la littérature ancienne à l'Université de Leipsick. Il a laissé nombre d'ouvrages de critique, d'histoire, de géographie, d'antiquités, et de philologie classique (notamment sur *Homère*, *Hésiode*, *Théocrite*, etc.), ainsi que beaucoup d'éditions latines ou grecques. Il a aussi publié : *De lingua et litteris veterum Ægyptiorum*, Leips., 1825-31.

SPOLÈTE, *Spoletum* en latin, *Spoleto* en ital., v. d'Italie, ch.-l. de la prov. de Spolète, sur la Maroggia, à 120 kil. N. de Rome; 7000 hab. Archevêché, dont on fait remonter la fondation à l'an 50. Ville grande, quoique peu peuplée, rues escarpées; belle cathédrale, château fort, pont, sur un côté duquel se trouve un aqueduc. Nombreux et beaux restes d'antiquités (temple de la Concorde, palais de Théodoric, etc.). Peu d'industrie. — Spolète était jadis une des principales villes de l'Ombrie; en 217 av. J.-C., après la bat. du Trasimène, elle résista courageusement aux attaques d'Annibal. Sous l'empire romain, elle devint riche et florissante; en 572, elle fut érigée par l'exarque de Ravenne en un duché, qui ne tarda pas à tomber au pouvoir des Lombards. Enlevée aux Lombards par Charlemagne, elle fut donnée aux papes, qui y maintinrent des ducs. Après Hugues II, 41e duc (1012-1030), les ducs de Spolète ne furent plus que des gouverneurs amovibles au gré des empereurs allemands, rois d'Italie. Au moyen âge, Spolète fut souvent en lutte avec les villes voisines, surtout avec Pérouse : les Pérugins la saccagèrent en 1324. Sous l'empire français, elle fut le ch.-l. du dép. du Trasimène. — La prov. de Sp. est divisée en 3 districts, Spolète, Norcia et Terni, et compte env. 130 000 hab. En 1860, elle s'agrégea au Royaume d'Italie.

SPON (Jacques), médecin et antiquaire, né à Lyon en 1647, d'une famille protestante, m. en 1685, voyagea en Italie, en Grèce, dans le Levant, revint dans sa patrie vers 1676, chargé de trésors scientifiques, mais se vit forcé de sortir de France lors de la révocation de l'Édit de Nantes, et m. à l'hôpital de Vevey, dénué de tout. On a de lui : *Miscellanea eruditæ antiquitatis, in quibus marmora Grutero et Ursino ignota illustrantur*, Lyon, 1685; les *Antiquités et curiosités de la ville de Lyon*, 1673 et 1858; et une *Hist. de Genève*, qui fut mise à l'*Index*. — *V.* SPOHN.

SPONDE (Jean de), *Spondanus*, né à Mauléon en 1557, m. en 1595, était fils d'un conseiller-secrétaire de Jeanne d'Albret. Il abjura le Calvinisme et fut nommé lieutenant général de la sénéchaussée de La Rochelle, et maître des requêtes. On lui doit des versions latines d'*Homère*, Bâle, 1583, et d'Hésiode, La Rochelle, 1592. — H. de Sp., son frère (1568-1643), filleul de Henri IV, abjura aussi et devint évêque de Pamiers. On a de lui : *Epitome Annalium ecclesiasticorum Baronii*, Paris, 1612; *Annalium Baronii continuatio*, 1639. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1639, 6 vol. in-fo.

SPONTINI (Gaspard), compositeur, né en 1778, à Majolati, près d'Iesi, m. en 1851, étudia au Conservatoire de Naples, composa un opéra pendant qu'il était encore sur les bancs, s'enfuit de Naples pour se produire à Rome, donna, soit dans cette ville, soit à Venise et à Florence, une douzaine de pièces, mais sans pouvoir percer, vint chercher fortune à Paris en 1803 et y fit représenter sur le Théâtre Italien la *Finta filosofa*, opéra bouffe, qui fut accueilli favorablement, commença à révéler son talent dans *Milton* (1804), fut nommé peu après maître de chant et directeur de la musique de l'impératrice Joséphine, et réussit à faire représenter, malgré mille obstacles, un grand opéra, *la Vestale*, dont le poëme était l'œuvre de Jouy (1807) : ce chef-d'œuvre, d'un genre tout nouveau, obtint un succès éclatant, et valut à son auteur un des grands prix décennaux. *Fernand Cortez*, autre opéra, dont le sujet avait été suggéré par Napoléon lui-même, et dont Jouy fournit aussi les paroles, fut représenté en 1809 et augmenta sa réputation. Nommé en 1810 directeur du Théâtre italien, il quitta au bout de deux ans cette administration, qui

n'avait pas été heureuse pour lui. Il donna en 1819 *Olympie*, opéra sur lequel il comptait beaucoup, mais qui fut froidement reçu. Mécontent alors de la France, il la quitta en 1820 pour aller occuper la place de directeur de l'Opéra de Berlin que lui offrait le roi de Prusse. Il fit représenter sur ce théâtre, entre autres ouvrages nouveaux, *Agnès de Hohenstaufen* (1837), qui offre de grandes beautés. Après la mort de son protecteur Frédéric-Guillaume, il revint en 1842 se fixer à Paris, où il avait été élu à l'unanimité membre de l'Institut dès 1839. Il passa ses dernières années dans son pays natal et dota la ville d'Iési d'établissements utiles (hospice, mont-de-piété, écoles). La musique de Spontini, éminemment expressive, formait une heureuse transition entre le système purement déclamé de Gluck et le système plus musical des compositeurs modernes : elle donna beaucoup plus d'importance à l'accompagnement et sous ce rapport fit révolution dans l'orchestration. Raoul-Rochette a prononcé son *Éloge* à l'Académie des beaux-arts.

SPORADES (les), c.-à-d. *dispersées*, groupe d'îles de l'Archipel, à l'E. des Cyclades et le long de la côte S. O. de l'Asie-Mineure, entre Samos au N. et Rhodes au S., tirent leur nom de ce qu'elles sont disséminées sans ordre, par opposition aux Cyclades, qui sont rangées en cercle autour de Délos. On y remarquait Icarie, Pathmos, Léros, Calymne, Cos, Carpathos, Nisyros, Télos. Ces îles, florissantes dans l'antiquité, furent ravagées par les Sarrasins, puis par les Turcs qui les possèdent auj. Elles sont comprises dans le *pachalik des Iles*. — Dans le roy. actuel de Grèce, on a donné le nom de *Sporades occidentales* aux îles d'Hydra, Spetzia, Poros, Égine, Colouri, etc., qui sont disséminées sur les côtes de la Morée et de la Grèce.

SPRAT (Thomas), prélat anglais, 1636-1713, fut successivement chapelain du duc de Buckingham, du roi Charles I, puis évêque de Rochester, et montra de l'attachement aux Stuarts, même sous Cromwell. Il est un des fondateurs de la Société royale de Londres. On a de lui : *Histoire de la Société royale de Londres*, 1667 (trad. en fr., Genève, 1669); *Vie de Cowley* (en tête de l'édition de 1688 de cet auteur); *Hist. de la conspiration de Rye-House*, 1684.

SPRÉE (la), riv. d'Allemagne, naît dans le roy. de Saxe (en Lusace), puis entre en Prusse, arrose Berlin et tombe dans le Havel à Spandau; cours 300 kil. Un canal la fait communiquer avec l'Elbe et l'Oder.

SPRENGEL (Matth. Chrétien), historien, né à Rostock en 1746, m. en 1803, professa la philosophie à l'Université de Gœttingue, puis l'histoire à celle de Halle. Il a laissé entre autres ouvrages : *Histoire des principales découvertes géographiques jusqu'à celle du Japon en* 1542, Halle, 1783; *Hist. des révolutions des Indes de* 1756 *à* 1783, ibid., 1788; *Hist des Mahrattes*, 1785; *Manuel de la statistique des principaux États de l'Europe*, 1793 : *Géographie des Indes orientales*, 1802; tous ouvrages estimés.

SPRENGEL (KURT), savant médecin, né en 1766 à Voldekow, près d'Anklam, en Prusse, m. en 1833, fut dès 1789 professeur à l'Université de Halle, y occupa la chaire de botanique à partir de 1797, et fut nommé en 1825 associé de l'Académie des sciences. Ses principaux écrits sont un *Essai d'une Histoire pragmatique de la médecine*, Halle, 1792-1803 (trad. par Jourdan) : c'est le meilleur ouvrage de ce genre; et l'*Hist. de la Botanique*, 1817-18.

SPRINGFIELD, v. des États-Unis (Massachussets), sur le Connecticut, à 180 k. à l'O. de Boston; 20000 h. Chemin de fer; arsenal, fabriques d'armes. En face est West-Springfield. — Ville de l'Illinois, capit. de l'État dép. 1840, est située au centre, près du Sangamon, à l'intersection des chemins de fer du Mississipi et de Chicago; 7000 h. Fondée en 1822. — Vge du Missouri, à 150 kil. S. O. de Jefferson; 1500 h. Les Fédéraux y furent défaits en 1861 par les Confédérés.

SPURINNA (Vestritius), général et poëte latin, né vers l'an 23 de J.-C., prit parti pour Othon contre Vitellius, soutint dans Plaisance un siége contre Cécina, lieutenant de Vitellius, occupa les plus hauts emplois sous Vespasien et vécut jusque sous Domitien. Il reste de lui quelques poésies : *Adieux aux honneurs*, *Éloge de la médiocrité*, *Sur la force d'âme*, etc., qui se trouvent dans les recueils de fragments. Ils ont été publiés séparément par M. Artius, Francfort-sur-le-Mein, 1840, et trad. dans la collect. Panckoucke par Cabaret-Dupaty.

SPURIUS, pour *impurus*, enfant naturel, prénom commun à plusieurs Romains. *V.* le nom qui le suit.

SPURZHEIM (Gaspard), physiologiste, né en 1766 à Longueil, près de Trèves, m. en 1833, s'attacha de bonne heure au Dr Gall, fut le plus fervent propagateur de sa doctrine, parcourut pour la répandre l'Allemagne, la France, l'Angleterre, les États-Unis, et mourut du typhus à Boston. Il avait concouru au grand ouvrage de Gall (l'*Anatomie du cerveau*); il publia lui-même des traités *sur la Folie* (1817); *sur les Principes de l'éducation* (1821); *sur la Nature morale et intellectuelle de l'homme* (1832). Il fit subir au système de Gall quelques modifications, soit en y ajoutant des facultés nouvelles, soit en assignant une autre place aux facultés déjà admises. C'est lui qui a donné à ce système le nom de *Phrénologie*.

SQUARCIONE (Franç.), peintre de l'École vénitienne, né à Padoue en 1394, m. en 1474, parcourut l'Italie et la Grèce, dessinant tout ce qu'il rencontrait de remarquable, forma à son retour une riche collection de statues et de bas-reliefs de l'antiquité, et compta un grand nombre d'élèves, dont le plus illustre est Mantegna. Son chef-d'œuvre est un *S. Jérôme* (dans la galerie des comtes de Lazara).

SQUILLACE, *Scylaceum*, v. d'Italie, anc. principauté (Calabre Ult. 2e), à 8 kil. O. du golfe de Squillace, à 24 kil. S. O. de Catanzaro; 4000 hab. Évêché, belle cathédrale. Aux env. est une riche mine de plombagine. Squillace fut détruite en partie par un tremblement de terre en 1783. *V.* SCYLACEUM.

SQUILLACE (BORGIA, prince de). *V.* BORGIA.

SRI, un des noms de Lackmi, femme de Vichnou. — Ce mot s'emploie adjectivement devant les noms de personnes sacrées, *Sri-Krichna*, *Sri-Ranga*, etc.

STAAL (Mlle CORDIER DE LAUNAY, baronne de), née à Paris vers 1684, m. en 1750, était fille d'un peintre français mort en Angleterre. Elle reçut une éducation brillante dans un couvent de Rouen, eut pour protectrice la duchesse de La Ferté, qui la plaça comme femme de chambre près de la duchesse du Maine, gagna bientôt la confiance de cette princesse, et fut l'âme des fêtes de Sceaux. Elle joua un rôle très-actif dans la conspiration de Cellamare et fut par suite mise à la Bastille : après sa sortie de prison, elle rentra auprès de la duchesse, qui ne la paya que d'ingratitude. Ayant épousé le baron de Staal, vieil officier suisse à qui le duc du Maine avait donné une compagnie dans ses gardes avec le titre de maréchal de camp, elle vit son sort s'améliorer, et jouit dès lors de toutes les prérogatives des dames attachées à la princesse. Outre des *Lettres*, elle a laissé des *Mémoires de sa vie*, très-spirituels et très-curieux, Paris, 1755 et 1821 (réimprimés en 1846 par Barrière).

STABIES, *Stabiæ*, auj. *Castel-a-Mare di Stabia*, v. de Campanie, sur le golfe de Naples, au S. du Vésuve, entre Pompéies et Surrentum, fut engloutie par l'éruption du Vésuve en 79. On en a retrouvé les restes dans le siècle dernier.

STABROEK (Guyane anglaise). *V.* GEORGETOWN.

STACE, *P. Papinius Statius*, poëte latin, né à Naples l'an 61 de J.-C., m. en 96, avait pour père un homme qui lui-même était distingué comme poëte et comme orateur et qui fut précepteur de Domitien. Il remporta plusieurs couronnes aux fêtes lustrales de Naples et dans d'autres solennités, jouit d'une immense réputation de son vivant, fit de ses poésies des lectures publiques qui furent très-suivies et reçut les bienfaits de Domitien, qu'en revanche il a trop loué. On a de lui : la *Thébaïde*, poëme épique en 12

chants, qui offre, avec les défauts de la littérature du temps, des beautés supérieures; l'*Achilléide*, autre poëme épique, qu'il n'a conduit que jusqu'au milieu du IIe chant, et 5 livres de poésies diverses ou *Sylves* (c.-à-d. *Mélanges*) : la plupart se composent de petites pièces adressées à ses amis pour célébrer leur habitation, leurs travaux ou leur fortune. On trouve dans Stace une facilité, une abondance extraordinaires, mais aussi beaucoup d'exagération. Les meilleures éditions de ce poëte sont celles de Gronovius, Amst., 1653; de Markland, Londres, 1728; de Ferd. Hand, Leips., 1817; de Dübner, Paris, 1837, et d'Imhof, Halle, 1860. Cormiliolle l'a traduit en français, 1778 et 1802 (réimp. en 1820), 5 vol. in-12. Il en a paru deux traductions nouvelles, l'une dans la collection Panckoucke, par MM. Rinn, Achaintre, et Bouteville, l'autre dans la collect. Nisard, par MM. Guiard, Arnould et Wartel. Luce de Lancival a imité l'*Achilléide* en vers.

STADE, mesure itinéraire des anciens. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

STADE, v. forte et port du Hanovre, ch.-l. du gouvt de Stade, sur la Schwinge, près de la r. g. de l'Elbe, à 10 kil. N. de Hanovre, à 32 k. O. de Hambourg; 6000 h. Siége des États provinciaux, consistoire luthérien, cour d'appel, gymnase, école normale, école de cavalerie, arsenal, bagne. Armements pour la pêche de la morue. — Anc. ville libre impériale et hanséatique, puis ch.-l. du comté de Stade. Elle fut cédée aux Suédois par la paix de Munster, fut prise par le duc de Brunswick (1676), par le roi de Danemark (1712), et reprise par le duc de Brunswick. Sous l'empire français, Stade fut le ch.-l. d'une sous-préfecture du dép. des Bouches-de-l'Elbe. Le gouvernement hanovrien a longtemps perçu à Stade un droit de navigation, qui a été aboli en 1861. — Le gouvt de Stade est borné au N. et à l'E. par l'Elbe, à l'O. et au S. O. par le Weser, au S. par l'Aller, au N. O. par la mer du Nord; 270000 hab. Il est divisé en 3 parties, duché de Brême, duché de Verden, pays de Hadeln.

Il y a eu un *Comté de Stade*, qui relevait du duché de Saxe au moyen âge. Son 1er comte connu fut Luther I, qui périt en 931. Sa postérité subsista jusqu'au XIIe s.; Hartwig, le dernier de cette race, ayant testé en faveur de l'archevêque de Brême, le duc de Saxe Henri le Lion s'empara du comté par force. L'empereur Frédéric II confirma dans cette possession le petit-fils de ce prince (Othon l'Enfant) en 1236. Cependant les archevêques de Brême parvinrent à se mettre en possession du comté de Stade, qui depuis ce temps a suivi le sort de ce grand fief ecclésiastique. — On a nommé parfois *Marche de Stade* l'ancienne marche de Brandebourg, parce que Luther Odo I, comte de Stade, avait été nommé en 1056 margrave de Brandebourg.

STADION (Phil., comte de), diplomate, né à Mayence en 1763, m. en 1824, avait été ambassadeur de l'Empereur d'Allemagne en Suède et à Londres, quand il se brouilla avec l'Autriche, et entra comme grand trésorier au service de l'évêque de Wurtzbourg. S'étant ensuite réconcilié avec l'Autriche, il obtint les ambassades de Berlin et de St-Pétersbourg, négocia la 3e coalition contre la France, devint ministre des affaires étrangères en 1806, et excita l'Autriche à combattre la France en 1809. Napoléon, après Wagram, exigea son renvoi; mais il reparut comme plénipotentiaire au traité de Tœplitz (1813), aux conférences de Francfort et de Châtillon (1813 et 1814), au congrès de Vienne (1814 et 1815), et se montra partout l'adversaire violent de la France.

STADT-AM-HOF, *Riparia*, v. murée de Bavière (Hte-Bavière), sur la r. g. du Danube, vis-à-vis de Ratisbonne, à laquelle elle est unie par un pont; 12000 hab. Hôpital. Brûlée en 1809 par les Français.

STAËL-HOLSTEIN (Anne Louise Germaine NECKER, baronne de), née à Paris en 1766, m. en 1817, était fille de Necker, et conserva toujours pour son père une admiration qui allait jusqu'à l'idolâtrie. Elle épousa en 1785 le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France (qui résida à Paris jusqu'en 1799 et m. en 1802); mais cette union ne fut pas heureuse et fut bientôt suivie d'une séparation. Elle débuta comme écrivain, en 1788, par des *Lettres sur J. J. Rousseau*, qui sont pleines d'enthousiasme. Lors de la Révolution, elle s'associa aux idées nouvelles, mais en condamnant les excès. En 1792, après l'arrestation de Louis XVI, elle rédigea un plan d'évasion pour ce prince; en 1793, elle ne craignit pas d'adresser au gouvernement révolutionnaire une défense de la reine. Sous le Directoire, elle exerça par son salon et par ses écrits une grande influence : elle soutint les Directeurs, et fit rentrer Talleyrand aux affaires (1796). Sous le Consulat, elle fit de l'opposition, et fut exilée à 40 lieues de Paris (1802). Elle préféra se retirer en Allemagne, se rendit à Weimar, où elle étudia la littérature allemande avec Gœthe, Wieland et Schiller, passa un an (1805) à Genève et dans sa terre de Coppet (canton de Vaud), puis revint en France, où sa présence fut tolérée; mais elle déplut de nouveau à la police impériale par les allusions dont fourmillait son *Allemagne*, alors sous presse (1810) : l'édition fut saisie et mise au pilon, et il fut enjoint à l'auteur de ne plus s'écarter de Coppet. Elle s'évada en 1812 de ce séjour, devenu pour elle une prison, habita successivement Vienne, Moscou, St-Pétersbourg, la Suède, enfin Londres, travaillant partout à la coalition contre Napoléon, et ne revint à Paris qu'après la chute définitive de l'Empereur, en 1815. Elle obtint de Louis XVIII deux millions de francs à titre de restitution de sommes dues à son père. Elle mourut deux ans après, au retour d'un voyage en Italie. Elle s'était remariée en 1810, mais secrètement, avec un officier distingué, M. de Rocca, auteur de mémoires sur la *Guerre des Français en Espagne* et sur la *Campagne de Walcheren en 1809*. Mme de Staël est la plus célèbre des femmes auteurs : ses admirateurs n'ont pas craint de dire qu'elle fut profonde comme Montesquieu et passionnée comme J. J. Rousseau. On trouve en effet dans la plupart de ses écrits une hauteur de génie et une profondeur bien rares chez les personnes de son sexe, une érudition variée, unies à une extrême finesse et a une grande connaissance du monde; mais sa prose est trop souvent lyrique, son style guindé et fatigant. Elle parlait encore mieux qu'elle n'écrivait : son salon était rempli des hommes les plus illustres dans les lettres, les arts, les sciences, l'industrie et la politique; elle embrassait dans ses entretiens tous les genres de questions et les traitait avec supériorité. Elle a beaucoup contribué à l'introduction des nouvelles idées littéraires en France. Ses principaux écrits sont : *Delphine* (1802), *Corinne* (1807), deux romans célèbres, surtout le second, dans lequel on pense qu'elle a voulu se peindre elle-même; l'*Allemagne*, 1814 : elle y décrit l'esprit, les mœurs, la littérature et la philosophie d'un pays alors très-mal apprécié en France; *Considérations sur la Révolution française*, ouvrage posthume, qui parut en 1818, et dans lequel elle préconise les principes de la Révolution. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1821, 17 vol. in-8. Son *Éloge*, par M. Baudrillart, a été couronné par l'Académie française en 1850.—Son fils, le baron Auguste de Staël, né à Coppet en 1790, mort en 1827, s'est surtout occupé d'agronomie et d'œuvres philanthropiques. On lui doit des édit. des *Œuvres* de sa mère et de celles de Necker. — Une fille de Mme de Staël épousa le duc de Broglie.

STÆUDLIN (Ch. Fréd.), théologien protestant, né en 1761 à Stuttgard, m. en 1826 à Gœttingue, fut professeur de théologie et conseiller du Consistoire à Gœttingue. On a de lui d'importants travaux sur la théologie, la philosophie, et l'histoire de ces deux sciences, notamment : *Histoire et esprit du Scepticisme*, Leips., 1794; *Manuel de la morale et du dogme*, 1798; *Hist. universelle de l'Église chrétienne*.

1806; *Hist. générale de l'Église d'Angleterre*, 1816; *Hist. de la philosophie morale*, 1823; *Bibliographie et histoire de l'Histoire de l'Église*, 1827 (posthume).

STAFFA (île), une des Hébrides, à 8 k. O. de celle de Mull, dépend du comté d'Argyle. Elle est très-petite (1600m sur 800) et toute basaltique. On y trouve des colonnes basaltiques naturelles, les unes droites, les autres couchées; on admire surtout les grottes de Fingal et de Mackinnon, le fauteuil d'Ossian, etc.

STAFFARDE, vge du Piémont, à 6 kil. N. de Saluces, près du Pô. Catinat y battit le duc de Savoie le 18 août 1690.

STAFFORD, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Stafford, à 200 kil. N. O. de Londres; 10000 h. Maison de force; tanneries, fabriques de bottes et souliers. Fondée au xe s. et jadis forte. Titre de baronnie, puis de comté au moyen âge; érigée en marquisat en 1786, en faveur du comte Gower. — Le comté de St., au centre de l'Angleterre, entre ceux de Chester au N. O., de Derby au N. E., de Warwick au S. E., de Worcester au S., de Shrop à l'O., a 100 kil. sur 75 et 510000 h. Presque tout en plaines : agriculture développée: beaux domaines, notamment ceux du duc de Sutherland. Cuivre, fer, pierre calcaire, marbre, albâtre; immenses houillères. Forges, hauts fourneaux, quincaillerie; poterie renommée. — Ce pays, autrefois habité par les *Cornavii*, fit partie sous les Romains de la Flavie Césarienne, et, sous les Saxons, du roy. de Mercie.

STAFFORD, anc. famille d'Angleterre, d'origine normande, a pour chef Robert Tœnel, contemporain et allié de Guillaume le Conquérant, qui fut fait par ce prince gouverneur du château de Stafford. Plusieurs de ses membres ont joué un rôle historique, notamment : Humphrey, général de Henri VI, qui combattit le duc d'York, et fut en récompense créé duc de Buckingham (1465); — Henri, petit-fils du préc., qui eut longtemps la faveur de Richard III et le seconda dans ses criminelles entreprises, mais qui finit par se révolter : il fut pris et décapité en 1483. — Son fils Édouard, accusé de trahison envers Henri VIII, périt aussi sur l'échafaud (1521). — Cette maison s'éteignit dans les mâles en 1637, mais elle fut continuée par Will. Howard, fils d'un duc de Norfolk, qui, ayant épousé l'héritière Marie, reçut en 1640 le titre de comte de Stafford. Ce W. Howard suivit Charles II en exil, et devint à la Restauration un des principaux personnages de l'État. Il fut impliqué par le parti whig dans la conspiration des poudres et dans celle des farines, et enfermé à la Tour, puis condamné à mort par la Chambre des lords, qui pourtant le recommanda à la clémence du roi. Charles II, quoique convaincu de son innocence, n'osa lui faire grâce, et Stafford subit le supplice, 1680.

STAGIRE, *Stagira*, auj. *port Libesade* ou *Stravro*, v. de Macédoine, dans la Chalcidique, au N., près du golfe Strymonique, fut fondée vers 665 av. J.-C. Elle est célèbre comme patrie d'Aristote.

STAGNO, v. des États autrichiens (Dalmatie), sur l'isthme de Sabioncello, à 30 kil. N. O. de Raguse; 2000 hab. Évêché. — A 2 kil. est Stagno Piccolo, un des plus beaux ports de l'Adriatique.

STAHL (George Ernest), célèbre médecin et chimiste, né en 1660 à Anspach, devint en 1687 1er médecin du duc de Saxe-Weimar, en 1694 professeur de médecine à Halle et bientôt après doyen de la Faculté, en 1716 médecin du roi de Prusse, et mourut à Berlin en 1734. Il a beaucoup écrit tant sur la chimie que sur la philosophie et la médecine. Ses principaux ouvrages sont : *De motu tonico vitali*, 1692; *De autocratia naturæ seu spontanea morborum excussione*, 1696; *De vena-porta, porta malorum*, 1698; *Theoria medica vera*, 1707 : c'est son ouvrage capital; *Experimenta chimiæ*, 1697; *Negotium otiosum, seu Sciamachia*, etc., 1720 (en réponse aux objections de Leibnitz); *Fundamenta chimiæ dogmaticæ et experimentalis*, 1723. Stahl est surtout célèbre comme auteur d'un système connu sous le nom d'*Animisme*: il expliquait tous les phénomènes de l'économie animale par un principe immatériel identique au principe de la pensée, l'âme; mais il reconnaissait que, dans ce nouvel exercice de ses facultés merveilleuses, l'âme n'a pas conscience d'elle-même. En médecine, il combattit ceux qui rapportaient tout à des causes chimiques ou mécaniques. En chimie, il imagina, pour expliquer la combustion, un principe nouveau, le *phlogistique* (c.-à-d. *principe de la flamme*, du grec *phlox*, *phlogos*, flamme): il supposait que les corps combustibles sont plus ou moins chargés de phlogistique et que dans la combustion ce principe se dégage. Cette doctrine régna près d'un siècle sur la science et, quoique fausse, prépara celle de Lavoisier. Ses *Fundamenta chimiæ* ont été trad. par de Machy, 1757, et ses traités des *Sels*, du *Soufre*, par d'Holbach. Le Dr Blondin a publié la traduction complète de ses *OEuvres médico-philosophiques et pratiques*, 1859 et ann. suiv. On doit à M. A. Lemoine un intéressant mémoire sur *Stahl et l'Animisme*, 1858.

STAHRENBERG. *V.* STARENBERG.

STAINS, vge du dép. de la Seine, à 4 kil. N. E. de St-Denis. Château et parc superbes qui ont appartenu aux familles de Thou et de Harlay; puits artésiens.

STAIR (John DALRYMPLE, comte de), général et homme d'État, né à Édimbourg en 1673, m. en 1747, travailla les esprits en Écosse contre Jacques II, fut fait colonel par Guillaume III, servit sous Marlborough (1702), fut ambassadeur en Pologne de 1709 à 1713, et en France pendant la Régence, obtint du Régent l'expulsion du Prétendant, devint, sous George II, grand amiral d'Écosse (1730) et feld-maréchal (1741), commanda l'armée anglaise en Allemagne au début de la guerre de la succession d'Autriche, gagna sur le maréchal de Noailles la bataille de Dettingen (1743), mais sans savoir profiter de sa victoire, et fit échouer la tentative du prétendant Charles-Édouard sur l'Angleterre (1745-46).

STALIMÈNE, nom turc de l'anc. *Lemnos*. *V.* ce nom.

STAMBOUL, nom turc de *Constantinople*, n'est qu'une corruption des mots grecs *eis tên polin*, à la ville que les Turcs prirent pour le nom de la ville même.

STAMFORD, v. d'Angleterre (Lincoln), sur le Welland, à 60 kil. de Lincoln; 8000 hab. Houille, drèche, etc. Jadis importante; elle eut une université qui a été réunie à celle d'Oxford.

STAMFORD-BRIDGE (WEST-), vge d'Angleterre (York), à 12 kil. N. E. d'York. Harold y battit les Danois en 1066, dix jours avant l'invasion de Guillaume.

STAMPALIE, nom turc d'*Astypalée*. *V.* ce nom.

STANCARI (Fr.), fameux unitaire, né à Mantoue en 1501, fut chassé d'Italie et d'Allemagne pour ses opinions, se réfugia en Pologne, où il répandit ses doctrines; professa l'hébreu à Kœnisgberg, où il eut de graves querelles avec Osiander, vit condamner ses idées dans divers synodes, et mourut à Stobnitz en 1574. On a de lui, entre autres écrits, des traités *De Trinitate et mediatore Domino* et *De Reformatione doctrinæ christianæ*, Bâle, 1547.

STANCO, nom turc de l'île de Cos. *V.* ce nom.

STANHOPE, famille noble d'Angleterre, du comté de Nottingham, a pour chef Philippe Stanhope, qui fut fait par Jacques I baron de Shelford (1616), et par Charles I comte de Chesterfield (1628). La branche principale portait le titre de comte de Stanhope de Shelford. Une branche particulière, auj. éteinte, avait le titre de comte de Harrington.

STANHOPE (Jacq., comte de), général et homme d'État, né en 1673, m. en 1721, voyagea par toute l'Europe, fit la guerre de la succession d'Espagne avec le titre de major général, eut part à la prise de Barcelone et s'empara de Port-Mahon et de Minorque (1709); en même temps il négociait comme ambassadeur avec l'archiduc Charles, compétiteur de Philippe V. Il fut pris à Brihuega (1710) et resta deux ans captif. Secrétaire d'État sous George I, il conclut avec le cardinal Dubois à La Haye le traité de la

Triple-Alliance (1717); il fut ensuite nommé premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, enfin 1er secrétaire d'État, 1718, et fit alors signer le traité de la Quadruple-Alliance. Il était frère aîné du fameux comte de Chesterfield. On a publié d'après ses papiers une histoire de la *Guerre de la succession d'Espagne*. — Son petit-fils, Charles, comte de Stanhope, pair d'Angleterre, 1759-1816, fut sans cesse en opposition avec le ministre Pitt, quoiqu'il fût son beau-frère, défendit les idées libérales, se montra favorable à la Révolution française, voulut la paix avec les États-Unis, l'abolition de la traite, la rédaction d'un code unique pour les trois royaumes unis. Il possédait à fond les sciences physiques et mathématiques; il inventa deux machines arithmétiques très-ingénieuses, un nouveau procédé pour brûler la chaux, diverses machines utiles à l'industrie, notamment une presse qui a gardé son nom (la *presse à la Stanhope*), et voulut appliquer la vapeur à la navigation. Outre beaucoup de *Mémoires* (dans les *Transactions philos.*), il a publié un *Traité de l'électricité* et un *Traité de la musique*. Il avait été créé vicomte de Mahon en mémoire des exploits de son grand-père. — Sa fille, lady Esther Stanhope, femme excentrique, 1789-1839, alla visiter l'Orient, s'établit en Syrie, aux environs de Palmyre, où elle exerça une sorte de royauté, puis se retira dans un vieux couvent près de Saide, où elle était vêtue en homme et portait le costume musulman.

STANHOPE (Philippe DORMER). *V.* CHESTERFIELD.

STANISLAS (S.), martyr, élu évêque de Cracovie en 1072, reprocha courageusement au roi Boleslas II sa tyrannie et ses débauches, et fut tué par ce prince irrité (1079). On le fête le 7 mai.

STANISLAS KOTSKA (S.), né en 1550, fils d'un sénateur polonais, étudia chez les Jésuites à Vienne, entra lui-même dans leur ordre en 1567, malgré l'opposition de son père, et, après 9 mois passés dans l'exercice de la plus haute piété, mourut âgé de moins de 18 ans, en 1568. Sa *Vie*, écrite par Cepari, est un des livres que les Jésuites recommandent à leurs élèves. On l'hon. le 13 nov.

STANISLAS I, LECZINSKI, roi de Pologne, né en 1682 à Lemberg (Gallicie), d'une famille ancienne et illustre, m. à Lunéville en 1766, avait pour père Raphaël Leczinski, palatin de Posnanie, et grand-trésorier du royaume. Il était déjà lui-même palatin de Posnanie et grand échanson de la couronne, lorsque la guerre éclata entre Auguste II, roi de Pologne, et Charles XII, roi de Suède. Chargé par ses compatriotes de négocier auprès de Charles XII, il plut à ce prince, et en obtint ce qu'il demandait. Peu après, le trône de Pologne ayant été déclaré vacant, il fut élu roi par l'influence de la Suède (1704). Charles XII l'affermit sur le trône par une suite de victoires qui déterminèrent Auguste II à renoncer à la couronne. Mais après le désastre de Pultava, Stanislas se vit obligé à son tour de quitter la Pologne (1712). Il alla rejoindre Charles en Bessarabie (1714), sortit de Turquie avec ce prince, et reçut de lui le gouvernement du duché des Deux-Ponts; mais il fut encore obligé, à la mort du roi, d'abandonner ce duché au comte palatin Gustave, 1719. Il trouva un asile en France, et vint se fixer à Weissembourg en Alsace. Quelques années après (en 1725), Louis XV épousa sa fille, Marie Leczinska. En 1733, à la mort d'Auguste II, un parti polonais, appuyé par la France, réélut Stanislas; mais la Russie s'opposa à son élection et fit marcher une armée contre Varsovie : Stanislas ne put, malgré tous ses efforts, se mettre en possession du trône, et, après avoir soutenu un long siége dans la place de Dantzick, il se vit encore contraint de se retirer. Le traité de Vienne de 1738 lui accorda en dédommagement la souveraineté de la Lorraine et du duché de Bar sa vie durant. Stanislas régna 28 ans sur la Lorraine, dont il fit le bonheur, et où il mérita le surnom de *Bienfaisant*. Il favorisa les lettres et les sciences, fonda des colléges, une Académie, une bibliothèque, éleva des monuments, et tint une cour brillante et polie, où il entretenait un grand nombre de gens de lettres; il suffisait à toutes ces dépenses avec une pension de 2000000.
Il habitait alternativement Lunéville et Nancy, et fit de cette dernière ville une des plus agréables résidences. Il a laissé quelques opuscules de philosophie, de politique et de morale, qui ont été réunis sous le titre d'*Œuvres du Philosophe bienfaisant*, Nancy, 1765, 4 v. in-8°. On y remarque *la Voix d'un citoyen*, où il prédit le partage de la Pologne.

STANISLAS II, PONIATOWSKI, dernier roi de Pologne, né en 1732, m. en 1798, était fils du comte Stan. Poniatowski, castellan de Cracovie. Doué des qualités les plus brillantes de l'esprit et du corps, il plut, dans un voyage en Russie, à la grande-duchesse Catherine, qui le fit nommer ambassadeur de Pologne à St-Pétersbourg. A la mort du roi Auguste III, Catherine, devenue impératrice, le fit élire roi de Pologne (1764). L'insubordination des nobles, les querelles religieuses, les efforts des sectes dissidentes pour obtenir les mêmes droits que les Catholiques firent de son règne un temps d'anarchie. Les dissidents, s'appuyant sur l'étranger, venaient d'obtenir la liberté de conscience et l'admissibilité aux charges (1768), lorsque se forma la ligue catholique et nationale dite *Confédération de Bar*, qui annula la liberté concédée et déclara le trône vacant : alors commença la guerre civile. Les confédérés ayant été vaincus, la Russie, l'Autriche et la Prusse purent, en 1772, exécuter un 1er partage de la Pologne (*V.* POLOGNE). Stanislas, enlevé par les patriotes de Bar, n'échappa que par hasard à la mort. De 1774 à 1791, il fit de vains efforts pour rendre un peu de vie à ce qui restait de la Pologne et pour réformer la constitution, mais ce fut inutilement : la confédération de Targovice et la diète de Grodno (1793), ouverte sous l'influence russe, empêchèrent toute réforme et rétablirent l'ancien ordre de choses. De là une 2e guerre civile, et par suite un 2e démembrement, qui réduisit des sept huitièmes le royaume déjà si réduit de Stanislas; ce prince n'eut plus dès lors que le vain nom de roi. Après l'échec de Kosciusko et le triomphe des Russes que commandait Souvarov, il se détermina à signer son abdication (1795), qui fut suivie d'un 3e et dernier partage. Il se retira à Grodno, où les puissances copartageantes lui firent une pension, et mourut 2 ans après à St-Pétersbourg. Il avait créé en 1765 un ordre de St-Stanislas, qui disparut avec lui, mais que l'emp. Alexandre tenta de faire revivre en 1816.

STANISLAVOV, v. murée de Gallicie, ch.-l. de cercle, sur la Bistriça, à 110 kil. S. O. de Lemberg; 6200 hab. Grand commerce de grains et de tabac.

STANLEY (Thom.), écrivain anglais, né vers 1620 à Cumberlow, dans le comté d'Hereford, m. à Londres en 1678, a laissé, entre autres ouvrages, une *Histoire de la philosophie*, en anglais, Londres, 1655-1662, et 1743, 3 vol. in-4, trad. en latin par G. Olearius, Leips., 1711. Il a aussi donné une bonne édition d'*Eschyle*, avec trad. latine, 1663.

STANOVOI (Monts) ou IABLONOI, chaîne de montagnes de la Sibérie, s'étend depuis les monts Kiakhta jusqu'au cap Oriental sur une longueur d'env. 6000 k.; la partie S. E., les monts de Daourie, sépare la Sibérie de la Chine; le reste parcourt la prov. d'Okhotsk, et projette les monts du Kamtchatka. Sommets peu élevés (env. 2500m au plus). Riches mines, surtout au S. E., en Daourie (or, fer, cuivre, zinc, etc.).

STANZ, v. de Suisse (Unterwald), ch.-l. du Bas-Unterwald, près de l'Aa, à 12 kil. N. E. de Sarnen; 2000 h. Patrie d'Arnold de Winkelried, à qui une colonne y a été érigée. Il se tint à l'hôtel de ville de Stanz en 1481 une assemblée célèbre où Nicolas de Flue opéra la pacification des confédérés, et où la convention de Sempach fut ratifiée. Brune défit à Stanz les petits cantons insurgés, 9 sept. 1798.

STAOUÉLI, lieu de l'Algérie, à 24 kil. O. d'Alger.

Les Français y battirent les Algériens le 19 juin 1830. Magnifique établissement agricole des Trappistes.

STAREMBERG (Guido, comte de), général autrichien, né en 1657, m. en 1737, prit part à la défense de Vienne en 1683, à l'assaut de Bude en 1686, au siége de Belgrade en 1688, servit sous Eugène en Hongrie et en Italie, commanda en chef dans cette dernière contrée en 1701, fut nommé feld-maréchal en 1704, réprima la révolte de la Hongrie, combattit comme général en chef l'armée de Philippe V en Espagne, fut vainqueur à Almenara, à Saragosse, mais fut à son tour vaincu à Villaviciosa (1710), et fit une belle retraite.

STARGARD, nom de 2 villes d'Allemagne : *Alt-Stargard* (*Vieux-Stargard*), dans le grand duché de Mecklembourg, à 20 kil. N. E. de Strélitz; 1200 h.; — *Neu-Stargard* (*Nouv.-Stargard*), dans les États prussiens (Poméranie), à 32 kil. E. de Stettin; 12 000 hab. École d'arts et métiers, gymnase. Fabriques de poteries, draps, cuirs; grains; foire importante. — Stargard était jadis le ch.-l. de la Basse-Poméranie. Les Russes s'en emparèrent en 1758.

STARK (J. Aug.), savant luthérien, né à Schwérin en 1741, mort en 1816, professeur de théologie et prédicateur à Kœnigsberg, à Mittau, à Darmstadt, a laissé: *Histoire du 1er siècle de l'Église*, Berlin, 1779; *Essai d'une histoire de l'Arianisme*, 1783; *Hist. du Baptême et des Anabaptistes*, 1789. Il fit de louables efforts pour réunir les différentes communions chrétiennes; on prétendit même qu'il avait abjuré le Luthéranisme pour le Catholicisme.

STARKENBOURG, prov. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, entre Francfort et l'électorat de Hesse au N., le duché de Nassau au N. O., la prov. du Rhin à l'O., le grand-duché de Bade au S. et la Bavière à l'E.; 80 kil. sur 60; 250 000 h.; ch.-l., Darmstadt.

STAROSTES, dignitaires polonais qui possédaient au nom du roi un fort, une terre ou toute autre partie du domaine royal. Ils y faisaient la police, et percevaient les revenus pour eux-mêmes, à la charge d'en payer le quart au roi.

STASSART (Augustin, baron de), homme d'État et littérateur belge, né à Malines en 1780, m. en 1854, vint jeune à Paris pour y compléter son éducation, et remplit avec honneur sous l'Empire diverses fonctions administratives: il était en 1814 préfet des Bouches-de-la-Meuse. Après la chute de Napoléon, il fut élu député aux États généraux des Pays-Bas, et, depuis l'indépendance de la Belgique, devint président du sénat et gouverneur de la province du Brabant. Il était en outre directeur de l'Académie de Bruxelles. Stassart a publié des ouvrages originaux et piquants, parmi lesquels on remarque les *Pensées de Circé, chienne célèbre* (1814), des *Idylles*, et surtout des *Fables* (1818), qui ont eu de nombreuses éditions. On a encore de lui de savants travaux d'histoire, qui lui ont mérité le titre de correspondant de l'Académie des sciences morales. Il a légué à cette académie 20 000 francs pour fonder un prix de morale. Grand amateur d'autographes, il en avait formé une des collections les plus précieuses. Dupont-Delporte a publié ses *OEuvres complètes* (Paris, 1855, gr. in-8), et les a fait précéder d'une *Notice*.

STATHOUDER, c.-à-d. *lieutenant*, nom donné dans l'anc. république des Prov.-Unies à un haut fonctionnaire qui commandait les forces militaires et exerçait plusieurs des pouvoirs du souverain; ce titre ne désignait d'abord que des lieutenants ou gouverneurs nommés dans chaque province par les princes de la maison de Bourgogne ou de la maison d'Autriche, auxquels appartenaient les Pays-Bas; il fut conservé après la déclaration de l'indépendance, mais en changeant de nature. Chacun des États qui composaient la république avait son stathouder; cependant le même personnage pouvait être élu stathouder dans plusieurs États à la fois. On connaît surtout les stathouders de la province de Hollande, qui, le plus souvent, réunirent le stathoudérat de plusieurs autres provinces: ils appartinrent tous à la maison de Nassau (V. NASSAU et HOLLANDE). Plusieurs des stathouders affectant la tyrannie, les États abolirent le stathoudérat à la mort de Guillaume II de Nassau, en 1650; mais il fut rétabli dès 1672, en faveur de Guillaume III (depuis roi d'Angleterre). Aboli de nouveau à la mort de celui-ci (1702), il fut reconstitué en 1747 en faveur de Guillaume IV de Nassau, qui fut créé *stathouder général et héréditaire*. Le stathoudérat fut dès lors une véritable royauté. Il subsista sous cette forme jusqu'au moment où les Français firent la conquête de la Hollande (1795).

STATIELLATES, peuple de Ligurie, entre les *Vagienni* à l'O. et les *Apuani* à l'E., avait pour ch.-l. *Aquæ Statiellæ* (Aix); les autres villes étaient *Asta*, *Dertona*, *Alba Pompeia*. Les Statiellates furent soumis par M. Popilius Lænas en 173 av. J.-C.

STATIRA, sœur et femme de Darius Codoman, tomba, après la bataille d'Issus, entre les mains d'Alexandre, qui la traita avec les plus grands égards. Elle avait une fille nommée aussi Statira, qu'Alexandre épousa à son retour des Indes. Il n'en eut point d'enfants; néanmoins la jalouse Roxane lui fit ôter la vie après la mort du roi.

STATIUS (CÆCILIUS), poëte comique latin, était un affranchi d'origine gauloise. Il vécut entre le temps de Plaute et celui de Térence, qu'il encouragea dans ses débuts. Il imita Ménandre, mais lui resta bien inférieur: aux traits naturels et fins du poëte grec, il substitua des bouffonneries mimiques. On cite de Statius 40 pièces, dont il reste quelques fragments recueillis par Bothe et par Maittaire, et publiés séparément par Spengel, Munich, 1826. — V. STACE.

STATUTS D'OXFORD. V. PROVISIONS D'OXFORD.

STAUFFACHER. V. MELCHTHAL (Arnold de).

STAUNTON (G. Léonard), médecin et voyageur, né vers 1740 à Galway, m. en 1801, exerça son art tant à la Grenade et aux Antilles qu'à Londres, puis s'attacha à lord Macartney et le suivit à Londres, à Madras, en Chine, avec le titre de secrétaire de légation (1792). Il a laissé un *Récit authentique de l'ambassade du comte de Macartney en Chine*, Londres, 1797 (trad. en franç. par Castéra, sous le titre de *Voyage dans l'intérieur de la Chine et de la Tartarie*). — Son fils, Thomas St., né en 1780, accompagna lord Amherst à Pékin en 1816 et publia en 1821 un récit de cette ambassade.

STAUPITZ (Jean), doyen de la Faculté de théologie à l'Université de Wittemberg et vicaire général des Augustins en Allemagne, chargea Luther de défendre son ordre contre les Dominicains, mais ne le suivit pas dans ses attaques contre le St-Siége et se retira à Salzbourg, où il mourut en 1527.

STAURACE, emp. grec, succéda en 811 à son père Nicéphore I, fut renversé au bout de 2 mois par son beau-frère Michel Rhangabé, et m. peu après.

STAVANGER, v. de Norvége (Sœndenfield), ch.-l. de bailliage, sur le golfe de Bukke (mer du Nord), à 160 kil. N. O. de Christiansand; 12 000 h. Harald y battit en 874 les rois de Norvége. Anc. évêché, transféré à Christiania en 1686.

STAVELOT, *Stabulum*, v. de Belgique (Liége), sur l'Amblève, à 36 kil. S. E. de Liége; 4500 hab. Cuirs, ardoises, crayons. Charles-Martel battit les Neustriens en ce lieu (719). Stavelot doit son origine à un monastère fondé en 651 par Sigebert, roi d'Austrasie, et qui eut pour chef S. Remacle.

STAVOREN, v. de Hollande (Frise), sur le Zuyderzée, à 24 k. S. O de Sneek; 1200 hab. Jadis bon port (auj. comblé). Anc. résidence de rois frisons.

STAVROPOL, v. de Russie, ch.-l. de la prov. du Caucase depuis 1825, sur la r. g. de la Taschela, à 180 kil. N. O. de Georgievsk; 8000 hab. Commerce de cuirs et de suif. — La ville fut fondée en 1780.

STAY (Benoît), poëte latin, né à Raguse en 1714, m. à Rome en 1801, se fit connaître de bonne heure par un beau poëme où il chantait la philosophie de Descartes, et fut nommé successivement professeur

d'éloquence et d'histoire au collége de la Sapience, à Rome, puis secrétaire du pape Clément XIII pour les lettres latines. Outre son *Poëme* sur Descartes (*Philosophiæ versibus traditæ libri VI*, Venise, 1774), on a de lui un poëme sur la philosophie de Newton (*Philosophiæ recentioris versibus traditæ libri X*), Rome, 1755-92 : ces deux ouvrages l'ont fait placer par ses admirateurs à côté de Lucrèce.

STEELE (Richard), écrivain anglais, né à Dublin en 1671, m. en 1729, reçut une bonne éducation, s'enrôla malgré sa famille, qui était à l'aise, fut quelque temps simple garde à cheval, devint capitaine, mais finit par se faire auteur et journaliste. Il eut la principale part, avec Addison, son ancien condisciple, à la rédaction de feuilles périodiques célèbres, qui, par la sagesse des doctrines littéraires et politiques qui y étaient professées, exercèrent une grande influence sur l'esprit public : telles furent *le Babillard* (*The Tattler*), 1709; *le Spectateur*, 1711; *le Mentor* (*Guardian*), 1713; l'esprit piquant et incisif de ses articles leur valut une vogue extraordinaire. L'auteur fut élu membre de la Chambre des communes; il prit parti pour les whigs et leur rendit de grands services. Sous le ministère tory de la reine Anne, il fut poursuivi comme libelliste et expulsé de la Chambre; sous George I, au contraire, il obtint la faveur des ministres Halifax et Sunderland, qu'il soutenait dans les journaux, et fut nommé commissaire du timbre et gouverneur de la Compagnie royale des comédiens; mais, comme il menait une vie fort irrégulière, cela ne l'empêcha pas d'être sans cesse aux expédients : il mourut paralytique, accablé de dettes et n'ayant plus qu'une pension alimentaire que lui faisaient ses créanciers. On a de Steele plusieurs jolies comédies, entre autres les *Amants généreux* (*Conscious lovers*).

STEENVOORDE, ch.-l. de cant. (Nord), à 11 kil. N. E. d'Hazebrouck, sur la frontière de Belgique; 3998 h. Houblon, abeilles; commerce de bestiaux.

STEEVENS (George), critique anglais, 1736-1800, avait beaucoup d'esprit et remplit longtemps les feuilles périodiques d'articles élégants; mais, s'étant permis des attaques anonymes, il devint l'objet du mépris public et mourut dans l'abandon. Il a donné avec Johnson une grande édition de *Shakspeare*, 1773, 10 vol. in-8 (réimpr. avec des améliorations en 1785 et 1793), l'une des meilleures éditions que l'on ait du célèbre poëte anglais.

STEIBELT (Daniel), pianiste et compositeur, né à Berlin en 1765, m. à St-Pétersbourg en 1823, vint en 1790 à Paris, où il balança le succès de Pleyel, donna en 1793 au théâtre Feydeau *Roméo et Juliette*, une des meilleures productions de l'époque, et composa des ballets pour les théâtres de Londres et de Paris. Il est le premier qui ait écrit des fantaisies avec variations. Ses œuvres instrumentales pèchent par le plan; on y trouve des longueurs et des répétitions fastidieuses; mais on y sent l'homme inspiré : son morceau de l'*Orage* a été joué sur tous les pianos.

STEIN, c.-à-d. *pierre*, nom de plusieurs villes d'Allemagne. La plus importante est Stein-am-Anger, *la Sabaria* ou *Claudia Augusta* des anciens, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat d'Eisenbourg; 4000 h. Évêché. Antiquités romaines.

STEIN (H., baron de), homme politique, né en 1757 à Nassau, m. en 1831, se mit au service de la Prusse, devint ministre des finances, puis président du Conseil (1808), contribua à la réforme de l'administration prussienne et à l'affranchissement des paysans, mais usa surtout de son influence contre la France et seconda de tout son pouvoir l'essor national en Allemagne. Napoléon, vainqueur, ayant exigé son renvoi, il se retira en Autriche, puis en Russie, où il anima l'empereur Alexandre contre Napoléon. Après le congrès de Vienne, déçu dans les espérances de régénération qu'il avait conçues pour la Prusse, il se retira des affaires. Il fonda en 1819 à Francfort une Société des antiquités allemandes.

STEINBACH (ERWIN de), architecte. *V.* ERWIN.

STEINKERQUE ou **STEENKERKE**, bg de Belgique (Hainaut), sur la Senne, à 26 k. N. de Mons; 1000 hab. Le maréchal de Luxembourg y battit le prince d'Orange et les alliés, le 4 août 1692.

STELLA, famille d'artistes distingués, originaire de Flandre, a pour chef Fr. Stella, né en 1563 à Malines, m. en 1605, qui vint de bonne heure s'établir à Lyon.—Son fils, Jacques, né à Lyon en 1596, séjourna longtemps en Italie, où il se lia avec Poussin, fut emprisonné à Rome sur de fausses imputations, et couvrit les murs de sa prison de dessins au charbon qui attirèrent tous les curieux de la ville. Rendu à la liberté, il quitta Rome, vint se fixer à Paris, et y fut accueilli par Richelieu, qui le fit nommer premier peintre du roi. Il était aussi fort habile graveur. Ses ouvrages révèlent une imagination heureuse et facile : ce sont presque toujours des sujets enjoués, des pastorales, des jeux d'enfants. Parmi ses tableaux d'histoire, on cite *Minerve au milieu des Muses*, *Jésus discutant avec les docteurs de la loi*, *le Baptême de J.-C.*, *le Miracle des cinq pains*, *la Samaritaine*. Son coloris est un peu cru et pousse au rouge. — Sa nièce, Claudine Boussonet-Stella (1634-97), excella dans la gravure : personne n'a saisi comme elle le caractère du Poussin. On admire surtout son *Moïse exposé* et son *Frappement du rocher*.

STELVIO, mont. et col des Alpes, sur les confins du Tyrol, de l'Italie et de la Suisse, au N. O. du mont Ortler. Le col, bien que placé à une hauteur d'env. 3000^{m}, est traversé par une belle route postale et militaire, qui conduit de Vienne à Milan : cette route est l'œuvre de l'Autriche.

STENAY, *Astenidum*, ch.-l. de c. (Meuse), sur la r. dr. de la Meuse, à 15 kil. S. O. de Montmédy; 2817 hab. Belles casernes. Tonnellerie hydraulique, haut fourneau, forges, briqueteries, tuileries, tanneries; biscuits et mascarons renommés. — Jadis place forte, qui appartint dès le XIIe s. aux comtes de Bar et que Charles-Quint se fit céder par François I au traité de Crécy. Prise par le vicomte H. de Turenne sous Henri IV en 1591; prise de nouveau et démantelée par Fabert en 1654 (elle était alors défendue par Condé et les Espagnols).

STENDAL, v. des États prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, à 60 k. N. N. E. de Magdebourg; 6000 h. Lainages, cotonnades. Patrie de Winckelmann. Jadis ch.-l. de la Vieille-Marche de Brandebourg.

STENDHAL (de), pseudonyme de H. Beyle, romancier, né en 1783 à Grenoble, m. à Paris en 1842, était fils d'un riche avocat au parlement de Grenoble et parent du comte Daru. Il essaya les carrières les plus différentes, la peinture, l'état militaire, le commerce, l'administration; fit en amateur la campagne de Russie (1812), se mit à voyager après les événements de 1814, entra dans la diplomatie après 1830, et fut jusqu'à sa mort consul à Civita-Vecchia. Il débuta dans les lettres par quelques études sur les arts : *Vies de Haydn, Mozart et Métastase; Hist. de la peinture en Italie; Rome, Naples et Florence* (1817); *Vie de Rossini* (1823), puis il s'essaya dans la peinture du sentiment en composant son livre *De l'Amour* (1822), et publia, sous le titre de *Promenades dans Rome* (1829) et de *Mémoires d'un touriste* (1838), d'intéressants souvenirs de voyage; mais il se fit particulièrement remarquer par une suite de romans : *Armance, scènes d'un salon de Paris*, 1827; *le Rouge et le Noir*, 1831; *la Chartreuse de Parme*, 1839, amusante peinture des intrigues d'une petite cour italienne. Stendhal est un écrivain spirituel et original, mais capricieux et paradoxal; c'est un observateur fin et délicat, mais dont l'ironie perpétuelle atteste un esprit blasé. Ses *Œuvres* ont été publ. en 18 v. gr. in-18, avec une *Notice*, par Prosper Mérimée, 1855-56.

STÉNON (Nic.), anatomiste, né en 1638 à Copenhague, m. en 1687, était fils de l'orfévre du roi Christian IV. Il se fit connaître de bonne heure par

d'importantes découvertes, voyagea en Hollande, en France, en Italie pour compléter ses connaissances, se fixa à Florence, y abjura la religion réformée (1667), embrassa l'état ecclésiastique (1676), fut nommé par Innocent XII évêque *in partibus* de Titiopolis et vicaire apostolique dans le Nord et travailla activement dans la dernière partie de sa vie à la conversion des Luthériens. Ses travaux anatomiques eurent principalement pour objet l'étude des muscles, du cerveau et des vaisseaux du corps humain; le nom de *Canal de Sténon* est resté au canal excréteur de la parotide ou conduit salivaire supérieur. On lui doit un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Elementa myologiæ*, Flor., 1667, et un *Discours sur l'anatomie du cerveau*, en français, Paris, 1669. Sténon est aussi un des premiers qui aient fait des recherches paléontologiques. — *V.* STURÉ.

STENTOR, un des guerriers grecs qui allèrent au siége de Troie, célèbre par l'éclat de sa voix, qui, selon Homère, était aussi forte que celles de 50 hommes.

STENYCLAROS, v. de Messénie, sur le Pamisus, et au N. E. de Messène, était la résidence des rois Messéniens, et fut détruite dans la première guerre de Messénie, après un combat terrible livré sous ses murs. On croit la retrouver dans *Nisi* ou *Meligala*.

STÉPHANE, *Stephanus*. *V.* ÉTIENNE.

STEPHENS (Alexandre), biographe, né à Elgin en 1757, m. en 1821, a laissé, outre des pamphlets et deux poëmes, 9 volumes de *Public characters;* l'*Histoire des guerres faites à la France à l'occasion de la Révolution* (1803), les *Mémoires de Horne-Tooke* (1813), et les 4 premiers tomes de l'*Obituary*.

STEPHENSON (George), inventeur des *locomotives*, né en 1781 à Wylam-sur-Tyn (Newcastle), m. en 1848, était fils d'un ouvrier houilleur. Il s'éleva du rang de simple ouvrier à celui d'ingénieur, se signala par d'utiles inventions, notamment par celle de la lampe de sûreté, qu'il découvrit en même temps que Davy, et parvint en 1824, après dix années d'essais, à fabriquer et à faire marcher une locomotive telle que celle qu'on emploie aujourd'hui. Il fonda pour la fabrication de ces machines un vaste établissement qui assura sa fortune. — Son fils, Robert Stephenson, 1803-1859, ingénieur en chef de plusieurs chemins de fer et membre du parlement, a exécuté des travaux gigantesques, entre autres le pont *Britannia*, chemin de fer suspendu qui traverse le détroit de Menay et joint l'île d'Anglesey à la terre ferme (1850), et le pont de Montréal sur le St-Laurent, au Canada. Il a publié une *Description de la locomotive*, trad. par Mellet, 1839.

STEPPES, plaines immenses et désertes de la Russie d'Europe et de la Sibérie. Les principales sont les steppes de la Petchora, du Dnieper, du Don, du Volga, de l'Oural, de l'Irtyche, de la Léna, etc.

STERNE (Lawrence), écrivain, né en 1713 à Clonmel en Irlande, m. en 1768. Resté orphelin à 17 ans, il fut recueilli par un oncle, ecclésiastique anglican et membre du chapitre de la cathédrale d'York, qui lui fit suivre les cours de l'Université de Cambridge et le fit entrer dans l'Église anglicane. Après avoir succédé à cet oncle dans la cure de Sutton, il vint en 1741 se fixer dans le comté d'York où il avait une prébende et obtint enfin la cure de Coxwold. Il n'était connu que par un recueil de graves sermons lorsqu'il fit paraître, de 1759 à 1767, la *Vie et les Opinions de Tristram Shandy* (en 9 vol.), ouvrage singulier et d'un genre neuf, qui fit scandale et fut recherché avec fureur. On cria que l'auteur d'un pareil livre ne pouvait être qu'un fou, et il se plut lui-même à prendre dans ses écrits subséquents le nom d'*Yorik*, le bouffon d'Hamlet. Prématurément épuisé, Sterne fit un voyage en France pour se rétablir (1767). A son retour, il mit au jour le *Voyage sentimental* (1768), le plus populaire, sinon le meilleur de ses écrits. Il mourut sans avoir pu jouir du succès de ce dernier ouvrage. Ses *Œuvres* ont été souvent réimprimées en Angleterre (notamment à Londres, 1823, 4 vol. in-12), et plusieurs fois trad. en français (en 1787, par Trenais, en 1840, par Francisque Michel, et, dans la Biblioth. Charpentier, par L. de Wailly). Sterne attira l'attention par une originalité piquante, par un tour d'esprit à la fois sentimental et bouffon, mais trop souvent sa plume se ressent de sa vie licencieuse. Il avait pris pour modèle notre Rabelais et il le copie souvent.

STÉSICHORE, poëte lyrique grec, qu'on fait vivre de 636 à 556 av. J.-C., était d'Himère en Sicile. On le regarde comme l'inventeur de l'épode et de la poésie chorique (strophe et antistrophe), ce qu'indique son nom même qui veut dire *Qui a créé le chœur*. On conte qu'ayant, dans une de ses odes, mal parlé d'Hélène, il fut frappé de cécité par Castor et Pollux, et que, s'étant rétracté dans une seconde ode, il recouvra la vue. On dit aussi que, pour détourner ses compatriotes de s'allier avec le tyran Phalaris, il imagina le célèbre apologue de *l'Homme et du cheval*, qu'Horace, Phèdre et La Fontaine ont versifié après lui. Ses poésies, écrites en dialecte dorique, formaient 26 livres. Il n'en reste que quelques fragments, qui ont été recueillis par A. Suchfort, Gœttingue, 1771, et par Kleine, Berlin, 1828, et qui se trouvent dans les divers recueils des lyriques.

STETTIN, *Sedinum*, v. forte de Prusse (Poméranie), ch.-l. de la régence de Stettin, et jadis de la Poméranie entière, sur l'Oder, qui s'y divise en trois bras, à 60 kil. de la mer Baltique et à 100 kil. N. E. de Berlin; 48 000 h. Bon port sur l'Oder. Évêché évangélique, tribunaux, gymnase, observatoire, séminaires de maîtres d'école, école supérieure, école de navigation, etc. Château construit en 1503, arsenal, hôtel du gouverneur, place royale, chemin de fer. Industrie active et grand commerce extérieur: c'est après Hambourg la 1re place pour le commerce maritime de l'Allemagne du N. Les gros vaisseaux s'arrêtent à Swinemünde. — Cette ville est fort ancienne; elle fut fondée par les Venèdes ou Wendes. En 1121, Boleslas, roi de Pologne, s'en empara; en 1226, elle devint la résidence des ducs de Poméranie et entra dans la ligue hanséatique. La paix de Westphalie (1648) en transporta la possession des Danois aux Suédois; les Prussiens l'occupèrent en 1672 et s'en firent confirmer la possession en 1720. Les Français la prirent en 1806 et la gardèrent jusqu'en 1813, époque à laquelle elle retourna à la Prusse. — La régence de Stettin, une des trois de la Poméranie, a celle de Cœslin à l'E., les deux grands duchés de Mecklembourg à l'O., la mer Baltique au N., et le Brandebourg au S. Avec les îles d'Usedom et Wollin, qui en dépendent, elle a 13 000 kil. carrés et 624 000 hab.

STEUBEN (le baron de), peintre d'histoire, né en 1788 dans le duché de Bade, m. en 1856, était fils d'un officier au service de Russie. Il étudia à Paris sous Gérard, débuta en 1812 par un tableau de *Pierre le Grand sur le lac Ladoga pendant une tempête*, traita dans les années suivantes, entre autres sujets: *Guillaume Tell s'élançant de la barque de Gessler*, le *Serment des trois Suisses*, *Pierre le Grand sauvé par sa mère de la fureur des Strélitz*, *Napoléon à Waterloo*, le *Retour de l'île d'Elbe*, *Napoléon dictant ses Mémoires*, la *Mort de Napoléon*, etc., ouvrages qui pour la plupart sont au Luxembourg. Il déploie dans ces grands sujets le sentiment des situations dramatiques, avec une conception franche et vigoureuse; mais il pèche par quelque exagération et par la lourdeur du dessin. Dans ses dernières années, il retourna en Russie où il exécuta encore quelques œuvres remarquables, notamment la *Mort de Moreau* et une partie de la *Vie du Christ* pour la cathédrale de St-Isaac à St-Pétersbourg.

STEVERSHAUSEN ou SIEVERSHAUSEN, vge du Hanovre (Lunebourg), dans le bailliage de Meinersen et près de cette ville; 300 hab. Maurice, électeur de Saxe, y battit Henri le Jeune, margrave de Brandebourg, en 1553; mais il y fut blessé mortellement.

STEVIN (Simon), mathématicien du XVIᵉ s., natif de Bruges, m. en 1635, enseigna les mathématiques à Maurice de Nassau, stathouder de Hollande, qui le nomma ingénieur des digues. Il résolut d'une manière neuve une foule de questions de mécanique, et eut avant Descartes l'idée de noter les puissances par des exposants numériques. Il connaissait aussi la conversion des quantités radicales en puissances fractionnaires, dont on fait honneur à Newton. Il inventa des chariots à voiles; on lui attribue la découverte de la pesanteur de l'air. Ses ouvrages, écrits en flamand, ont été recueillis et publiés à Leyde, 1605, 2 vol. in-fol., et trad. en latin par Snellius, et en français par Alb. Girard, Leyde, 1634.

STEWART (DUGALD), philosophe écossais, né en 1753 à Édimbourg, mort en 1828, avait pour père Mathieu Stewart, professeur distingué de mathématiques à Édimbourg. Il étudia dans l'université de sa ville natale et à celle de Glascow, où il eut pour maître le docteur Reid (1771), fut chargé dès l'âge de 19 ans de suppléer son père dans sa chaire de mathématiques, suppléa en 1778 Ferguson, prof. de philosophie morale à l'Univ. d'Édimbourg, et obtint lui-même cette chaire en 1785. Il la remplit avec le plus grand succès et la conserva jusqu'en 1810; il se fit alors suppléer par Thomas Brown, et vécut depuis dans la retraite, occupé de la rédaction de ses ouvrages. On a de lui : *Éléments de la Philosophie de l'esprit humain*, en trois parties, 3 vol. in-4, 1792, 1814 et 1827 (la 1ʳᵉ a été trad. par Prévost de Genève, 1818; la 2ᵉ par Farcy, 1825; la 3ᵉ par L. Peisse, 1842); des *Esquisses de philosophie morale* (1793), trad. par Jouffroy, avec une préface remarquable (1826); des *Essais philosophiques* (1810), trad. en partie par Ch. Huret (1828), un *Discours sur l'histoire des sciences métaphysiques et morales*, trad. par Buchon (1820-23), la *Philosophie des facultés actives et morales* (1828), trad. par L. Simon, 1834, et d'intéressantes notices sur Adam Smith, W. Robertson et Th. Reid. Ses *OEuvres complètes* ont été publ. après sa mort par W. Hamilton en 11 vol. in-8. Stewart, sans vouloir bâtir de système, a fait faire des progrès à la philosophie, surtout à la psychologie, en appliquant aux sciences métaphysiques les méthodes d'observation et d'induction qui avaient si bien réussi dans les sciences naturelles. Plusieurs de ses ouvrages sont devenus classiques.

STEWART-DENHAM (sir James), économiste, né à Édimbourg en 1713, m. en 1780, étudia la jurisprudence, parcourut le continent, s'attacha au prince Charles-Édouard, le prétendant, fut obligé par suite de s'exiler (1745), vint en France et ne put rentrer en Angleterre qu'en 1767. Il publia cette même année des *Recherches d'économie politique*, qui le placent auprès d'Adam Smith.

STEYER, v. de l'Autriche propre, jadis capit. de la Styrie, au confluent de l'Ens et de la Steyer, à 160 kil. S. O. de Vienne; 12 000 h. Manufact. impériale d'armes; faux, faucilles, rasoirs; draps, cotonnades; grand commerce d'exportation. Anc. résidence des margraves de Styrie; vieux château bâti au Xᵉ s. par le margrave Ottokar. Moreau y signa, après la victoire d'Hohenlinden, un armistice avec l'Autriche (25 déc. 1800).

STHÉNÉLUS, un des fils de Persée et d'Andromède, eut pour lot Mycènes à la mort de son père, vainquit et fit prisonnier Amphitryon, son neveu, sous prétexte de venger la mort d'Électryon, qu'Amphitryon avait tué par mégarde, et fut tué par Hyllus, fils d'Hercule. Il eut pour fils Eurysthée. — Un autre Sthénélus, fils de Capanée, l'un des sept chefs qui assiégèrent Thèbes avec Polynice, fut un des *Épigones* qui prirent et assiégèrent cette ville. Il alla aussi au siége de Troie à la suite de Diomède. A son retour en Grèce, il fit avec ce prince la guerre au roi d'Étolie, Agrius, et le chassa du pays.

STHÉNOBÉE, fille d'Iobate, roi de Lycie, et femme de Prœtus, roi d'Argos, conçut pour Bellérophon une passion criminelle, qui fut méprisée, et poussa son mari à faire périr ce héros.

STILICON, *Flavius Stilico*, général et favori de Théodose, Vandale d'origine, épousa Séréna, nièce de l'empereur, devint à la mort de ce prince, en 395, tuteur du jeune Honorius, son fils, et régent de l'empire d'Occident, prétendit aussi à la régence de l'empire d'Orient, et crut y parvenir en faisant égorger Rufin, tuteur d'Arcadius, qui régnait à Constantinople, mais se vit déçu dans cet espoir par l'astuce d'Eutrope. Il exerça du moins tout pouvoir en Occident, et fit épouser sa fille par Honorius. Stilicon fit quelque temps respecter les frontières de l'empire par les Barbares, contint les Francs, enleva un de leurs rois, Marcomir, en fit tuer un autre, Suénon; repoussa les Goths à plusieurs reprises, battit leur roi Alaric à Pollentie (403) et anéantit devant Florence Radagaise, chef des Germains (406); mais il laissa envahir la Gaule par une armée barbare qui mit tout à feu et à sang. Il songeait à faire passer la couronne dans sa famille, lorsqu'Honorius, instruit de ses intrigues, donna l'ordre de le mettre à mort : un de ses lieutenants, Olympius, le fit égorger à Ravenne en 408. Stilicon avait été, au temps de sa toute-puissance, chanté par Claudien, dans un poëme intitulé : *De laudibus Stiliconis*. Th. Corneille l'a pris pour héros d'une de ses tragédies (1660).

STILLING (J. Henri JUNG, dit), mystique allemand, né en 1740 à Grund (duché de Nassau), m. en 1817, lutta longtemps contre la misère, fut successivement tailleur, maître d'école, instituteur privé, professeur d'économie politique à Lautern (1778), à Marbourg, Heidelberg, enfin conseiller aulique du grand-duc de Bade. D'une piété exaltée, il tomba dans un mysticisme superstitieux et fit partager ses erreurs à un certain nombre d'adeptes, notamment à la célèbre Mme Krudner. Il croyait au commerce des esprits avec le monde sublunaire, et publia dans ce sens : *Scènes du règne des Esprits*, Francfort, 1803; *Théorie de la connaissance des Esprits* (1808); *Apologie de la Théorie des Esprits* (1809); *Théobald le rêveur*, etc. On lui doit aussi des ouvrages sur l'économie politique, et une *Methode d'opérer la cataracte*, Marbourg, 1781 (il opérait avec succès la cataracte par extraction, d'après la méthode de Lobstein). Il a laissé d'intéressants mémoires, Berlin, 1777-79.

STILLINGFLEET (Édouard), controversiste anglais (1635-99), se fit connaître par de savants ouvrages, fut nommé en 1689 par Guillaume III évêque de Worcester, et fut chargé de réviser la liturgie anglicane. Il attaqua dans ses écrits et dans ses sermons les Catholiques, les Presbytériens, les Sociniens, les Déistes, les philosophes, notamment Locke, et finit, au dire de Locke, par tomber lui-même dans une sorte de scepticisme, fruit de l'abus de la controverse. Ses principaux ouvrages sont : *Origines sacræ* (1662), où il expose les fondements de la religion naturelle et révélée; *Origines britannicæ* (1685), ouvrage plein de recherches sur la fondation des églises de son pays. Ses *OEuvres*, publiées à Londres en 1710, forment 6 v. in-f.

STILO, *Consulinum*, v. d'Italie (Calabre Ultérieure 1ʳᵉ), à 35 kil. S. de Squillace; 1800 h. Fonderie pour l'armée. Patrie du philosophe Campanella.— Fondée par les *Ausoni*. Jadis évêché. Longtemps grande et riche, cette ville fut saccagée par les Sarrasins; elle a été dévastée par le tremblement de terre de 1783.

STILPON, philosophe de Mégare, disciple de Diogène et maître de Zénon le Stoïcien, florissait vers 310 av. J.-C. Modèle de vertu, il s'attira tant d'estime que Démétrius Poliorcète, en ordonnant le pillage de Mégare, voulut qu'on respectât sa maison. Stilpon vécut aussi en Égypte, et fut très-aimé du roi Ptolémée Soter. Ce philosophe, ainsi que tous ceux de l'école de Mégare, s'occupait principalement de la logique et du raisonnement. Il niait la réalité des idées abstraites, et faisait consister la sagesse dans l'*apathie* ou impassibilité.

STIRLING ou STRIVELING. v. d'Écosse, ch.-l. du comté de ce nom, sur le Forth, à 55 kil. N. O. d'Édimbourg; 10 000 h. Site magnifique. Château royal, qui était la résidence favorite de Jacques V et qui est auj. une caserne; chemin de fer pour Édimbourg. Stirling remonte au moins au IXe s. Wallace y défit les Anglais en 1297. Jacques II y poignarda de sa main le comte de Douglas, son parent. Stirling a souvent été prise et reprise dans les guerres civiles d'Écosse. — Le comté, entre ceux de Perth au N., de Clackmannan au N. E., de Linlithgow à l'E., de Lanark au S. et de Dumbarton à l'O., a env. 56 kil. de l'E. à l'O., sur 25 du N. au S. et 83 000 hab. Sol médiocre, mais assez bien cultivé; houille.

STIRLING (W. Alexandre, comte de), Écossais, 1580-1640, fut en grande faveur près de Jacques I et de Charles I, alla fonder dans l'Amérique septentr. la colonie de la Nouv.-Écosse (1621), puis fut nommé secrétaire d'État pour l'Écosse (1626) et pair (1630). Il écrivit, sous le titre de *Tragédies monarchiques*, des pièces qui furent goûtées de son temps, mais qui sont peu lues aujourd'hui.

STOA, poëte latin moderne. *V.* QUINZANO.

STOBÉE, *Joannes Stobæus*, compilateur grec du ve s. de J.-C., qui sans doute était de *Stobi*, v. de Macédoine, a laissé un précieux recueil en deux parties, qui sont vulgairement intitulées, la 1re, *Eclogæ physicæ et ethicæ ;* la 2e, *Sermones* ou *Anthologicon* (en lat. *Florilegium*) : c'est une espèce d'encyclopédie où l'auteur a rassemblé une foule de passages d'ecrivains anciens sur la philosophie naturelle et sur la morale. La 1re édition complète de ce recueil a paru à Lyon sous ce titre (*Sententiæ ex thesauris græcorum delectæ*), 1608, in-fol. Les *Eclogæ* ont été publiées séparément par Heeren, Gœttingue, 1792-1801, 4 vol. in-8, et le *Florilegium*, par Gaisford, Oxford, 1822; ce dernier y a ajouté les *Eglogæ* en 1850. Il en a été donné une édition populaire dans la collection Teubner, par Meinecke, 1855-59. Hug. Grotius a mis en vers latins les vers grecs qui se trouvent dans Stobée, 1623, in-4.

STOBES, *Stobi*, auj. *Istib*, v. de Macédoine, capit. de la Péonie, chez les Agrianes, devint sous les Romains la métropole de la *Macédoine Salutaire*.

STOCKACH, vge du grand-duché de Bade, à 25 k. N. N. O. de Constance; 1500 hab. L'archiduc Charles y obtint un avantage sur Jourdan le 25 mars 1799, et Moreau y battit le général Kray le 3 mai 1800.

STOCKHOLM, *Holmia*, capit. de la Suède et ch.-l. de la prov. de Stockholm, entre le lac Mælar et la Baltique, par 15° 43' long. E. et 59° 20' lat. N., à 1922 k. N. E. de Paris; env. 100 000 hab. Cette ville est bâtie sur huit îles et deux presqu'îles; sa situation au milieu des eaux l'a fait surnommer la *Venise du Nord*. Port vaste et sûr, mais de difficile accès; 10 quartiers, 14 ponts, superbe palais royal, qui domine toute la ville, superbe église St-Nicolas, opéra, monnaie, banque, hôtel de ville, beaux quais. Du reste, la ville est irrégulière, escarpée et médiocrement bâtie (beaucoup de maisons sont en briques ou en bois, et bâties sur pilotis); sites pittoresques. Académie des sciences, avec observatoire, cabinet d'histoire naturelle, bibliothèque, académie des belles-lettres, histoire et antiquités, académie suédoise des Dix-Huit, et autres sociétés savantes; collége des mines (avec un beau cabinet), institut carolinien de médecine, écoles d'arpentage, de navigation, de dessin, de sourds-muets, etc.; riche galerie de tableaux, bibliothèque royale, collection Hermelin, musée des antiques, cabinet de modèles. Industrie active : horlogerie, instruments de mathématiques et de physique, orfévrerie, armes; fonderies, raffineries de sucre; chantiers de construction navale. Commerce immense : tous les produits de la Suède s'y rendent pour être exportés. Aux env., magnifiques promenades : le Parc (*Thiergarten*), le *Djurgaerd*, les châteaux de *Rosendal* et de *Haga*. — Fondée dès le XIIIe s. par le comte Birger, dans des îles boisées (son nom est dérivé de *stock*, bois, morceau de bois, et de *holm*, île), elle ne devint capitale qu'au XVIIe s. (c'est Upsal qui l'était auparavant). En cette ville eut lieu en 1520 le fameux *Massacre de Stockholm*, par lequel Christiern II crut consolider la domination du Danemark sur la Suède, et qui n'eut pour effet que la chute de ce prince, la rupture définitive de l'union de Calmar et l'avénement des Vasa (1523). Il a été conclu à Stockholm plusieurs traités de paix sous la médiation de la France, notamment en 1719 entre la Suède et l'Angleterre, et en 1720 entre la Suède, la Prusse et le Danemark. — La prov. de Stockholm se compose de parties des anc. provinces d'Upland et Sudermanie; elle a pour villes principales (outre Stockholm) Carlberg, Marieberg, Nortelge, Drottningholm, et compte 216 000 hab.

STOCKPORT, v. d'Angleterre (Chester), sur la Mersey, à 55 kil. E. N. E. de Chester et à 12 kil. S. E. de Manchester; 52 000 hab. Grand commerce : draps, chapeaux, tissus de coton, mousselines, lainages, soieries. Canal par lequel la ville communique avec Manchester; chemin de fer. Jadis ville forte et baronnie (appartenant aux comtes de Chester).

STOCKTON, v. d'Angleterre (Durham), sur la Tees, à 17 kil. de son embouch. dans la mer du Nord, à 32 kil. S. E. de Durham; 55 000 h. Bel hôtel de ville. Toile à voile, damas, drap, linge damassé, corderies, chantiers de construction maritimes, fonderies de fer, etc. Grand commerce.

STŒCHADES INSULÆ, auj. les îles d'*Hyères*, nom donné par les anciens à un groupe d'îles de la Méditerranée, sur les côtes de la Narbonaise. On distinguait les *Petites Stœchades*, sur la côte du département des Bouches-du-Rhône, en face de Marseille : c'étaient *Proté* ou *Themista* (auj. Ratoneau), *Mese* ou *Pompeiana* (Pomègue), et *Hypea* (*If*); et les *Grandes Stœchades*, c.-à-d. *Sturium*, *Phenice*, *Phila* (auj. Porquerolles, Portcros et l'île du Levant ou du Titan), qui sont les trois principales du groupe des îles d'Hyères sur les côtes du dép. du Var.

STOFFLET (Nic.), général vendéen, né à Lunéville en 1751, m. en 1796, était fils d'un meunier et avait servi 15 ans comme simple soldat, puis était entré comme garde-chasse chez le comte de Colbert-Maulevrier. En 1793, il se joignit aux insurgés de la Vendée, se signala à la prise de Chollet, de Fontenay, de Saumur, et finit par être nommé major général de l'armée royale. A la mort de La Rochejacquelein (1794), il s'empara du commandement. Il eut d'abord quelque succès et s'unit à Charette; mais, s'étant bientôt brouillé avec celui-ci, il fit sa paix avec la Convention (1795). Cependant, peu de mois après, il reprit les armes à l'instigation des agents du comte d'Artois, avec le titre de lieutenant général. Cette fois, il fut pris et fusillé à Angers (1796).

STOÏCIENS, *Stoici*, secte de philosophes fondée à Athènes vers l'an 300 av. J.-C., avait pour chef Zénon de Citium et tirait son nom d'un portique (en grec *stoa*), où se réunissaient les disciples de Zénon, pour recevoir les leçons de leur maître. Les Stoïciens divisaient la philosophie en 3 parties : Logique, Physique ou Physiologie et Morale : ils la comparaient à un jardin : la logique en était l'enclos, la physiologie la terre et les plantes, la morale le fruit. En Morale, ils professaient une doctrine austère, regardaient la vertu comme le souverain bien, niaient que la douleur fût un mal, croyaient à la Providence et insistaient sur les causes finales. Ils résumaient toute leur morale dans ces deux préceptes : *Abstine, sustine*. Ils soutenaient sur le bonheur du sage des *paradoxes* qui ont prêté au ridicule. Les Stoïciens les plus célèbres, après Zénon, furent, chez les Grecs, Chrysippe, Cléanthe, Panétius, Posidonius, Athénodore de Tarse, Épictète, Arrien; à Rome, Caton, Sénèque, Thraséas, Musonius Rufus, Cornutus, Perse et l'emp. Marc-Aurèle. Juste-Lipse et Scioppius, chez les modernes, ont cherché à faire revivre le Stoïcisme. On doit à M. Ravaisson un profond Mé-

moire sur les Stoïciens (dans le recueil de l'Académie des inscriptions), 1850.

STOKE, bg d'Angleterre (Nottingham), au N. de Nottingham. Henri VII y défit Simnel en 1487.

STOKE-UPON-TRENT, v. d'Angleterre (Stafford), sur le Trent, à 3 kil. E. de Newcastle-under-Line; 46 000 h. Grande manufacture de porcelaine, créée par Wedgwood, faïences, poteries.

STOLBERG, v. des États prussiens (Prov. Rhénane), à 12 kil. E. d'Aix-la-Chapelle; 5000 h. Nombreuses manufactures établies par des réfugiés français : fabriques de laiton, les premières de l'Europe, aiguilles, rails. Aux env., mines de cuivre et de zinc.

STOLBERG-AM-HARZ, v. des États prussiens (Saxe), à 80 kil. N. O. de Mersebourg; 4500 h. Patrie de l'Anabaptiste Storch. Résidence des comtes de Stolberg.

STOLBERG (Fréd. Léopold, comte de), né en 1750 à Bramstedt (Holstein), où son père était grand bailli, m. en 1819, se livra jeune à la littérature, voyagea en Suisse et en Italie avec Gœthe et Lavater; fut ministre plénipotentiaire du duc d'Oldenbourg à Copenhague, puis remplit diverses missions à St-Pétersbourg, à Berlin, et fut chargé par le prince-évêque de Lubeck de la direction du consistoire et des finances de ses États. Né luthérien, il abjura en 1800. Ses principaux ouvrages sont des traductions en vers allemands de l'*Iliade* d'Homère, d'*Eschyle*, et d'*Ossian*, une *Relation* de son voyage, et une savante *Hist. de la Religion chrétienne* (Hambourg, 1806-18, 15 v. in-8)., écrite au point de vue catholique, et que la Propagande de Rome fit traduire en italien.

STOLBERG (la comtesse de). *V.* ALBANY.

STOLBOVA, vge de Russie, près de St-Pétersbourg, auj. en ruines. Il y fut conclu en 1617 entre la Russie et la Suède un traité qui déterminait les frontières des deux États.

STOLL (Maximilien), médecin, né en 1742 à Erzingen (Souabe), mort en 1788, était d'abord entré dans l'ordre des Jésuites. Il en sortit en 1767 pour se livrer à la médecine, et devint professeur à Vienne en 1776. Il fut un des propagateurs de l'inoculation. On a de lui : *Ratio medendi*, 1777-80, 4 vol., trad. par Mahon, 1809; *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus*, 1787, trad. par Mahon et Corvisart.

STOLON (Cn. LICINIUS). *V.* LICINIUS.

STOLPE, v. murée des États prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, à 60 kil. N. E. de Cœslin, sur la Stolpe (qui se jette dans la Baltique à Stolpemünde); 10 000 hab. Toiles, lainages; ambre jaune et ouvrages en ambre. Patrie de Ruhnkenius.

STONEHAVEN, v. et port d'Écosse, capit. du comté de Kincardine, sur la mer Germanique, à 172 k. N. d'Édimbourg; 3500 hab.

STONEHENGE, curieux monument du culte des anciens Bretons, qui se trouve en Angleterre (comté de Wilts), dans la plaine de Salisbury, à 12 kil. de cette ville : il se compose de 4 rangées d'énormes pierres brutes (quelques-unes ont 10^m de long et 3 de large), placées debout et circulairement : on croit que ce sont les restes d'un temple druidique.

STORA, bg et port de l'Algérie, sur une baie de la Méditerranée, à 85 kil. N. E. de Constantine et à 4 k. O. de Philippeville, dont il est le port, fut occupé le 7 oct. 1838 par les Français.

STORA-ET-KOPPARBERG (gouvt de), un des gouvts de la Suède, dans la Suède propre, au N., entre ceux de Jæmtland au N., d'Œrebro au S. et la Norvége à l'O.; 36 000 kil. carrés; 155 000 hab.; ch.-l. Falun. Il est formé de l'anc. Dalécarlie. Lacs; mont. à l'O. Sol assez fertile. Cuivre en abondance, d'où le 2e nom donné à ce pays (*Kopparberg* veut dire mont de cuivre).

STORCH ou STORCK (Nic.), dit aussi *Pelargus* (c.-à-d. *cigogne*, traduction grecque de l'allemand *storck*), chef des Anabaptistes, né à Stolberg en Saxe, m. en 1530 à Munich, exagéra les principes de Luther, prescrivit un 2e baptême, condamna l'étude des Pères, des conciles, et même des belles-lettres, mais admit la liberté de conscience et donna ainsi des bases plus larges à l'Anabaptisme qui, remanié par lui, s'est perpétué jusqu'à nos jours. Luther le fit bannir de Saxe par l'électeur; mais la ville de Zwickau, la Franconie, la Souabe, la Silésie, la Pologne, se remplirent de ses adhérents.

STORCH (H. Fréd. de), économiste, né à Riga en 1766, m. en 1835, alla se fixer à St-Pétersbourg, y devint professeur dans le corps des Cadets, précepteur des filles de Paul Ier, conseiller de cour, lecteur de l'impératrice et entra à l'Académie des sciences de cette ville, dont il fut élu vice-président en 1828. On a de lui, entre autres ouvrages : *Principes généraux des Belles-lettres*, St-Pétersb., 1789; *Tableau historique et statistique de l'empire de Russie à la fin du* XVIIe *s.*, en allemand, 1797-1803, ouvrage en partie trad. en français dès 1801; *Cours d'économie politique*, en français, 1815 et 1823, avec notes de J. B. Say.

STORŒ, île de la mer du Nord, sur la côte O. de la Norvége, à 45 kil. S. de Bergen; 2600 hab.; 26 kil. sur 15. Harald-Haarfager y tenait sa cour.

STORTHING, diète de la Norvége : c'est un corps représentatif et électif, composé de 2 chambres, la *Ch. haute* et la *Ch. basse*. Il s'assemble tous les trois ans à Christiania, vote l'impôt, discute les lois, et peut dans certains cas se passer de la sanction royale.

STOURBRIDGE, v. d'Angleterre (Worcester), sur la Stour, à 28 kil. N. de Worcester, 6500 hab. Lainages, poterie, verreries, tanneries, briqueteries. Usines à fer, houille, sable à verre.

STRABON, *Strabo*, célèbre géographe grec, d'Amasée en Cappadoce, né vers 50 av. J.-C., appartenait à une famille qui avait joué un rôle sous les anciens rois de Pont. Après avoir reçu une éducation distinguée, il voyagea dans l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte, la Grèce, l'Italie, vécut longtemps à Rome, et mourut dans les dernières années de Tibère. Il avait composé des *Mémoires historiques* (qui sont perdus), et une *Géographie* en 17 livres, dont la majeure partie nous est parvenue. Malgré quelques erreurs (notamment sur la direction des Pyrénées), c'est, avec celui de Ptolémée, le meilleur ouvrage de ce genre que nous ait laissé l'antiquité : l'histoire, la religion, les mœurs, les institutions des différents peuples y sont mêlées aux descriptions géographiques; l'histoire doit à ce livre une foule de renseignements précieux. Strabon a joui au moyen âge d'une telle autorité qu'on ne l'appelait que le *Géographe*. Les meilleures éditions de Strabon sont celles de Siebenkees et Tzschuke, Leipsick, 1796-1818, 7 vol. in-8; de Falconer, Oxford, 1807, 2 vol. in-fol.; de Coraï, Par., 1815-19 : de G. Kramer, Berl., 1844-52 : de Dübner et Ch. Muller, dans la collection Didot, 1853-58. On en a des trad. latines par Phavorinus et Tifernas, Rome, 1469, et par Xylander, Bâle, 1571, et une excellente traduction française, publiée avec le texte et accompagnée d'éclaircissements, par MM. Laporte du Theil, Gosselin, Coraï et Letronne, Paris, 1805-1819, 5 vol. grand in-4. Une traduction française compacte, en un seul volume, a été donnée en 1861, par M. Tardieu.

STRADA (Famien), Jésuite, né à Rome en 1572, m. en 1649, professa 15 ans la rhétorique au collége romain. Il a laissé, entre autres écrits : *De bello Belgico decades duo*, Rome, 1632-47, 2 vol. in-fol., renfermant l'histoire des Pays-Bas de 1555 à 1590. Il avait composé une 3e décade, mais l'Espagne en empêcha, dit-on, la publication : Strada est pourtant favorable à la cause de l'Espagne et du catholicisme. Il se fait en outre remarquer par une latinité pure. Son ouvrage est un des plus importants pour l'histoire des Pays-Bas. Il a été traduit en français par Duryer, Paris, 1644.

STRADAN (Jean), peintre flamand, né à Bruges en 1536, m. vers 1605, passa la plus grande partie de sa vie en Italie, se fixa à Florence où il travailla avec Vasari, fut appelé à Naples par Juan d'Autriche pour peindre les hauts faits de ce prince, et revint passer ses dernières années à Bruges. Parmi ses

tableaux, on remarque surtout un *Christ sur la croix, auquel le bourreau présente l'éponge*, à Bruges, gravé par Ph. Galle. Sa manière est savante et grandiose, mais son dessin un peu lourd.

STRADELLA (Alexandre), compositeur et chanteur, né à Naples vers 1640, possédait une voix ravissante. Il avait enlevé une jeune Vénitienne de famille noble et l'avait emmenée à Rome : la famille outragée aposta des assassins pour le tuer lorsqu'il sortirait de St-Jean de Latran, où il devait chanter un de ses plus beaux oratorios ; mais les assassins se laissèrent émouvoir par son chant et épargnèrent sa vie (ce triomphe de la musique a fourni à Niedermeyer le sujet d'un intéressant opéra-comique). Deux ans après, il succomba sous les coups de nouveaux meurtriers, soudoyés par le père de la jeune femme.

STRADIVARIUS (Ant.), habile facteur d'instruments à cordes et à archet, né vers 1670 à Crémone, m. vers 1746, était élève des Amati, et eut pour élève Joseph Guarnerius, qui pourtant resta au-dessous de lui. Ses violons jouissent d'une si grande réputation qu'ils se sont vendus jusqu'à 10000 fr.

STRAFFORD, v. d'Angleterre (Warwick), sur l'Avon, à 15 kil. S. O. de Warwick ; 5500 hab. Patrie de Shakspeare, dont on y voit la maison natale.

STRAFFORD (Thomas WENTWORTH, comte de), homme d'État, né à Londres en 1593, d'une famille alliée au sang royal, entra en 1621 au Parlement, y débuta avec éclat en se posant comme l'antagoniste de Buckingham, ministre et favori du roi, et comme le défenseur des franchises nationales, fut pour ce motif privé de la place de garde des archives d'York qu'il occupait, donna l'exemple de refuser le payement d'un impôt illégal et subit pour ce fait la détention, puis l'exil, reparut au Parlement de 1628, et fit adopter la célèbre *pétition des droits*. Après l'assassinat de Buckingham, il se rapprocha de Charles I, qui le créa pair sous le nom de Strafford, et le nomma président de la cour du nord, puis gouverneur d'Irlande (1632-39). L'opposition le considéra dès lors comme apostat. Strafford rendit des services essentiels à Charles tout le temps que ce prince gouverna sans parlement : il obtint quelques succès sur les rebelles d'Écosse, mais Charles l'empêcha d'achever sa victoire. Quand le roi eut été contraint de réunir le Parlement, le puritain Pym, un des membres de cette assemblée, l'accusa de trahison, provoqua une enquête contre lui, et la soutint devant les lords ; ceux-ci, cédant à la crainte d'un mouvement populaire, le condamnèrent à mort. Le roi, dont il n'avait été que l'instrument et qui avait promis de le sauver, eut la lâcheté de signer l'arrêt, qui fut exécuté le 12 mai 1641 : Strafford subit le supplice avec fermeté. Cette mort fut le prélude de celle de Charles lui-même. Sous Charles II, la mémoire de Strafford fut réhabilitée. On doit à Lally-Tolendal un *Essai sur Strafford*, Londres, 1795.

STRALSUND, v. du roy. de Prusse (Poméranie), ch.-l. de la régence de Stralsund et jadis de la Poméranie suédoise, à 240 k. N. de Berlin, sur la Baltique, vis-à-vis de l'île de Rugen ; 20000 hab. Bon port. Cathédrale St-Nicolas, église Ste-Marie, bel hôtel de ville, surmonté de 7 tours, monnaie, arsenal. Gymnase, école de navigation, bibliothèque, cabinet de médailles. Lainages, distilleries, raffineries de sucre, manuf. de tabac, fabriques de cartes à jouer, chantiers. Commerce maritime actif.—Fondée en 1209 par le prince de Rugen, cette ville entra en 1242 dans la ligue hanséatique. Elle fut longtemps une des plus fortes places de l'Europe : Wallenstein l'assiégea vainement en 1628 ; Frédéric-Guillaume l'enleva en 1678 à la Suède, à laquelle elle avait été attribuée par le traité de Westphalie (1648) ; les armées combinées de Russie, de Prusse et de Danemark s'en emparèrent en 1713. Rendue à la Prusse en 1720, elle fut prise en 1807 par les Français, que commandait le maréchal Brune ; elle retourna à la Prusse en 1815. — La régence de Stralsund a pour bornes au N. et à l'E. la Baltique, au S. E. et au S. la régence de Stettin, au S. O. et à l'O. le grand-duché de Mecklembourg-Schwérin : 125 kil. sur 40 de largeur moyenne ; env. 185000 h.

STRANGE (Robert), graveur écossais, né aux Orcades en 1725, m. en 1795. On a de lui, entre autres ouvrages : *Charles I*, de Van Dyck ; *Cléopâtre*, *Vénus*, *l'Annonciation*, *Cupidon endormi*, du Guide ; *Bélisaire*, de Salvator Rosa ; *Ste Agnès*, du Dominiquin ; *Ste Cécile*, de Carle Maratte ; la *Madeleine* et *S. Jérôme*, du Corrége ; *la Mort de Didon*, *Abraham renvoyant Agar*, *Esther devant Assuérus*, du Guerchin ; *Danaé*, *Vénus et Adonis*, du Titien ; *S. Jean enfant*, de Murillo. Son burin est fort doux et son dessin correct.

STRAPAROLA (Gian Francesco), conteur italien du commencement du XVI[e] s., auteur des *Piacevoli notte* (1550 ; souvent réimprimé). La trad. fr. (*Les Facétieuses nuits*), par Louveau et Larivey (1560-73) a été réimprimée dans la *Bibl. Elzevir.*, 2 vol. in-16.

STRASBOURG, *Argentoratum*, ch.-l. du dép. du Bas-Rhin, sur l'Ill, à 3 kil. de son embouchure dans le Rhin, à 458 kil. E. de Paris par la route et 502 par le chemin de fer : 82014 hab. Place de guerre de 1[re] classe ; évêché catholique, consistoire luthérien, synagogue ; trib. de 1[re] inst. et de commerce ; académie universitaire, facultés de théologie protestante, de droit, de médecine, des sciences et des lettres ; lycée, école normale, séminaire, hôpital militaire d'instruction, cours de clinique et d'anatomie, école d'artillerie, Sociétés des sciences naturelles, Soc. agricole, Soc. des arts, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, jardin des plantes, observatoire, orangerie. Cathédr. magnifique, dont la tour a 142[m] de haut, et qui renferme une fameuse horloge astronomique (exécutée en 1352, arrêtée pendant fort longtemps, rétablie par Schwilgué en 1842), beau temple protestant de St-Thomas, qui renferme le tombeau du maréchal de Saxe par Pigalle ; palais impér. (où loge l'évêque), palais de justice, théâtre, arsenal, casernes, fonderie de canons ; belles promenades (dont deux ont des obélisques, en l'honneur de Kléber et de Desaix) ; statue de Gutenberg, par David d'Angers (1840). Grande industrie : filatures, bonneterie, travail des peaux, chaussons et gants fourrés, quincaillerie, coutellerie, horlogerie, orfévrerie, produits chimiques, fabriques de tabac, brasseries ; pâtés de foie gras et jambons renommés. Banque, commerce immense entre l'Allemagne d'une part, Paris et Lyon de l'autre. Plus. chemins de fer. A 2 k. de Strasbourg, est le pont de Kehl, sur le Rhin, qui mène de France dans le grand-duché de Bade. Une foule d'hommes remarquables sont nés dans cette ville ou y ont résidé : Gutenberg, Bucer, Schœpflin, Brunck, Oberlin, Schweighæuser, Kléber, Kellermann, Andrieux.— *Argentoratum* fut, dit-on, fondée par Drusus, frère de Tibère, vers l'an 15 av. J.-C., sur le territoire des *Triboci*, et comprise dans la 1[re] Germanique. Julien y battit les Allemands et les Francs en 357. Brûlée par Attila, elle fut relevée sous le nom de *Strasbourg* (c.-à-d. bourg sur la route), parce qu'elle était sur la route qui conduisait de Gaule en Germanie. Réunie au roy. de Lorraine dans le IX[e] s., elle devint en 1205, après plusieurs révolutions, ville impériale, et entra dans diverses ligues avec les villes souabes. Elle fut des premières à embrasser le Protestantisme. L'emp. Ferdinand II y établit en 1621 une université protestante. Louis XIV s'empara de Strasbourg (1681) en pleine paix, d'après une décision des Chambres de réduction : ce fut une des causes de la guerre du Palatinat ; elle lui fut assurée par la paix de Ryswick (1697), et devint la capitale de l'Alsace. Tout en perdant son indépendance politique, elle garda de grands priviléges : elle eut un gouvernement municipal, un grand et un petit sénat, et conserva un pouvoir judiciaire sans appel ; mais le roi y nommait, pour le représenter, un *préteur royal*.

STRATÉGE, c.-à-d. *général*, nom donné chez les

anc. Grecs à tout chef d'armée, désigna spécialement dans les derniers temps de leur indépendance les chefs des deux ligues achéenne et étolienne.

STRATON, de Lampsaque, philosophe péripatéticien, disciple de Théophraste, lui succéda dans la direction du Lycée vers 289 av. J.-C., et mourut vers 270. Il avait passé une partie de sa vie en Égypte, et avait élevé Ptolémée Philadelphe, qui se montra fort reconnaissant envers lui. Ce philosophe expliquait tout par la force productrice de la nature (*physis*, en grec) et par les lois de la physique et de la mécanique, ce qui le fit surnommer le *Physicien*. N'accordant à la nature ni intelligence, ni conscience d'elle-même, il fut regardé comme athée.

STRATONICE, princesse grecque d'une grande beauté, fille de Démétrius Poliorcète, épousa Séleucus Nicator, roi de Syrie (vers 299). Antiochus Soter, fils de ce prince, devint amoureux de sa belle-mère au point d'en tomber gravement malade : le médecin Érasistrate, qui avait deviné la cause de son mal, quoiqu'il la cachât avec soin, ayant déclaré que le seul moyen de le sauver était de l'unir à la princesse, Séleucus consentit à rompre son propre mariage pour la lui céder.

STRATONICÉE, auj. *Eski-hissar*, v. de Carie, au centre, à 110 k. S. E. de Smyrne, fut ainsi nommée en l'honneur de Stratonice. C'est dans cette ville qu'on a trouvé l'original latin de la loi de *Maximum* publiée en 301 par Dioclétien.

STRATOS, anc. v. d'Acarnanie, près de l'Achéloüs et de la frontière d'Étolie, était un poste militaire important ; aussi fut-elle occupée par les Étoliens dans leurs guerres contre les rois de Macédoine et les Romains. On en trouve des ruines près du village actuel de *Lépéton*.

STRAUBINGEN, *Castra Augustana*, v. de Bavière (Bas-Danube), sur le Danube, à 85 kil. N. O. de Passau; 8000 hab. Tribunaux, école latine, école normale. Église St-Jacques, avec une tour de 91^m. — Jadis capit. de la Basse-Bavière et titre de duché. Plusieurs fois assiégée. Prise en 1743 par les Autrichiens qui la rendirent en 1745, mais démantelée.

STRÉLITZ, nom de 2 villes du duché de Mecklembourg-Strélitz, qui ont donné leur nom au duché : *Neu-Strélitz* (*Nouv.-Strélitz*), capit. du grand duché, à 140 kil. S. E. de Schwérin; 6500 hab. Château ducal, gymnase dit *Carolinum*, bibliothèque, cabinet de médailles. — *Alt-Strélitz* (*Vieux-Strélitz*), à 6 kil. S. E. de Neu-Strélitz; 4000 h. Fabriques de tabac, tanneries. — La Nouv. Strélitz fut bâtie en 1733.

STRÉLITZ, c.-à-d. en russe, *chasseurs*, *tireurs*, corps d'infanterie russe institué vers 1545 par le czar Ivan IV, montait à 40 000 hommes et fournissait la garde impériale. C'étaient des troupes permanentes, célèbres par leur bravoure; elles formaient la garde du czar, et avaient beaucoup de privilèges; mais elles en abusèrent et s'insurgèrent souvent, surtout au commencement du règne de Pierre le Grand, à l'instigation de sa sœur Sophie. Pierre, pour les punir, les décima en 1698, et bannit le reste : ils furent relégués à Astrakan. Une nouvelle tentative de révolte des Strélitz contre Pierre le Grand amena la destruction complète du corps en 1705.

STRENGNÆS, v. de Suède (Nykœping), sur le lac Mælar, à 65 kil. N. de Nykœping; 1200 hab. Évêché luthérien ; gymnase. Lycée où fut élevé Gustave Vasa.

STRIDO, *Stridonia*, bg de Hongrie (Szalad), à 25 kil. N. N. O. de Warasdin. Patrie de S. Jérôme.

STRIEGAU, v. des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 57 kil. O. S. O. de Breslau. Tribunaux. Le grand Frédéric y battit les Austro-Saxons en 1745.

STRIGONIE, ville de Hongrie. *V.* GRAN.

STRIVALI, nom moderne des *Strophades*.

STRŒMOË (île), la principale des îles Féroë, par 9° 30' long. O., 62° 10' lat. N. : 60 kil. sur 22; 2500 h.; ch.-l., Thorshaven. Très-montueuse; côtes échancrées.

STROGONOF ou STROGANOF, anc. famille russe, connue dès le XVIe s., a fourni plusieurs personnages distingués : le comte Alexandre, né vers 1750, m. en 1811 : il habita longtemps Paris, fut à son retour nommé président de l'Académie des beaux-arts de de St-Pétersbourg, et fut le Mécène des artistes et des gens de lettres ; — le comte Paul, neveu d'Alexandre, qui fit avec éclat les campagnes d'Autriche (1805), de Prusse (1807), de Moldavie contre les Turcs (1809), de France (1813-14), et fut tué sous les murs de Laon (1814) ; — le comte Grégoire, 1770-1857, successivement ambassadeur à Madrid, à Stockholm, à Constantinople (1822) : dans ce dernier poste, il défendit avec fermeté les intérêts religieux et politiques des Grecs ; — le comte Serge, gouverneur de Riga où il se fit remarquer par sa bienfaisance, puis curateur de l'Université de Moscou, à qui on doit la publication de travaux archéologiques importants.

STROMBOLI (île), *Strongyle*, une des îles Lipari, la plus septentr. du groupe, par 12° 52' long. E., 38° 43' lat. N. : 6 kil. sur 3 ; lieu principal, Inostra (1000 h.). Ile volcanique : on y remarque un cratère haut de 700^m, qui vomit sans cesse une fumée rougeâtre. Sol très-fertile; pêche active; soufre, pierre ponce. Duquesne et Ruyter se livrèrent un combat naval près de Stromboli, 1676.

STRONGOLI, *Pétilies*, v. d'Italie (Calabre Ultér., 2e), à 60 kil. N. E. de Catanzaro; 2000 hab. Évêché. Aux env., mines d'or, d'argent, de mercure, de soufre.

STRONGYLE. *V.* STROMBOLI et NAXOS.

STRONTIAN, vge d'Écosse (Argyle), à 50 kil. S. O. du Fort-William. Aux env., mines de plomb dans lesquelles Kirwan et Hope ont découvert, en 1790, le minéral qui a reçu de là le nom de *strontiane*.

STROPHADES, auj. *Strivali*, groupe de 4 petites îles de la mer Ionienne, près de la côte O. de la Messénie et au S. de Zacynthe, étaient censées la demeure des Harpyies depuis que Calaïs et Zéthès, fils de Borée, les avaient chassées de la Thrace.

STROUD, v. d'Angleterre (Glocester), à 14 k. S. de Glocester, sur la Frome et la Stroud-Water ; 45 000 h. Importantes fabriques de draps et de lainages, fouleries, teintureries renommées : les eaux de la Stroud sont excellentes pour la teinture. Commerce actif que favorise un canal.

STROZZI, anc. famille de Florence, qui eut longtemps la régence de cette république, s'est distinguée dans les sciences et les lettres aussi bien que dans la politique et les armes. Elle avait des possessions en Toscane, dans les États de l'Église, et à Naples. Alliés aux Valois, les Strozzi recevaient des rois de France le titre de *cousins*.

STROZZI (Pallas), savant et homme d'État, né à Florence en 1372, m. en 1462, consacra sa grande fortune à recueillir et faire copier des manuscrits grecs qu'il tirait à grands frais de la Grèce même : c'est à lui qu'on doit l'*Almageste* de Ptolémée, les *Vies* de Plutarque, les *Œuvres* de Platon, la *Politique d'Aristote*. Placé en 1428 à la tête de l'Université de Florence, il l'éleva au plus haut degré de splendeur. Ennemi déclaré des Médicis, il fut contraint, quand ils eurent usurpé le pouvoir, de se réfugier à Padoue, où il mourut. — Son petit-fils, Philippe, né en 1488, épousa une parente des Médicis (Clarice, fille de Pierre et sœur de Laurent II), mais n'en fut pas moins le défenseur des libertés publiques contre cette famille : il refusa une principauté que lui offrait Léon X (qui était un Médicis), et eut la principale part à la révolution de 1527, qui enlevait Florence à l'influence des Médicis et y rétablissait l'ancienne forme du gouvernement; cependant, fatigué de l'anarchie, il aida au triomphe du duc Alexandre de Médicis (1530), qui le créa sénateur; mais il se brouilla bientôt avec ce mauvais prince et s'éloigna. Réfugié à Venise, il tenta en 1537, à la tête d'émigrés florentins, de rentrer dans sa patrie, mais fut surpris à Montemurlo par Vitelli, et enfermé dans la citadelle de Pistoie : il s'y coupa la gorge (1538), en apprenant qu'on allait remettre la place à Cosme I, successeur d'Alexandre. — Pierre, fils aîné du préc., et

cousin germain de la reine Catherine de Médicis, entra au service de la France, fut nommé général des galères, puis maréchal de France, conduisit en 1554 et 55 une expédition au secours de Sienne, assiégée par Côme I, mais fut battu à Marciano et à Lucignano. Il commanda deux ans plus tard, mais sans grands succès, l'armée du pape Paul IV, et fut tué en 1558 au siége de Thionville. — Léon, frère du préc., 1515-54, entra dans l'ordre de Malte, fut chef d'escadre au service de la France, fut envoyé en Écosse avec 20 galères pour secourir la reine Marie de Lorraine, dirigea des expéditions sur les côtes d'Espagne et en Italie, investit le fort de Scarlino (principauté de Piombino), et y fut blessé mortellement. — Philippe, fils de Pierre, né à Venise en 1541, fut enfant d'honneur du Dauphin (depuis François II), devint colonel des gardes-françaises (1563), fit des prodiges de valeur aux batailles de La Roche-Abeille, de Moncontour et au siége de La Rochelle, commanda les secours fournis par Catherine de Médicis au prieur de Crato, reconnu roi de Portugal, mais fut pris à la bat. navale des Açores par l'amiral espagnol Santa-Cruz, qui eut la barbarie de le jeter à la mer (1582).

STROZZI (Titus Vespasien), poëte latin moderne, né en 1422 à Ferrare, m. en 1501, fut chargé de diverses missions par les ducs de Ferrare, et présida le conseil des Douze, mais se rendit odieux au peuple. Il a laissé des poésies érotiques, des satires, des épigrammes: ces poésies se font remarquer par leur élégance. — Son fils, Hercule, 1471-1508, partagea avec lui la présidence du conseil des Douze à Ferrare et encourut aussi la haine du peuple. Au moment de se marier, il périt assassiné : on soupçonna le duc Alphonse I qui aimait sa fiancée. Il a laissé des poésies latines (imprimées avec celles de son père, Venise, 1513).

STRUENSÉE (Jean Fréd.), homme d'État, né en 1737, à Halle, en Prusse, était fils d'un théologien danois. Il se fit recevoir médecin, puis tenta la profession d'écrivain, mais sans grand succès, et ne se distingua longtemps que comme homme de plaisir. Couvert de dettes, il songeait à quitter son pays et à passer aux Indes quand il fut présenté à la cour de Danemark (1768). Il plut au roi Christian VII, qui le nomma son médecin particulier, devint bientôt son favori, l'accompagna dans ses voyages, fut chargé de l'éducation du prince royal, acquit un pouvoir sans bornes sur la jeune reine Caroline-Mathilde, réussit par elle à renverser le ministre Bernstorf (1770), fut nommé en 1771 premier ministre et accomplit une révolution complète dans l'État en abolissant le conseil privé et rendant à la royauté le pouvoir qu'avait usurpé l'aristocratie, en donnant la liberté de la presse, en faisant d'utiles réformes dans les finances, l'industrie, les lois pénales, et en diminuant l'influence de la Russie. Mais ces changements ne furent point opérés avec assez de prudence : la reine douairière Julie et le comte de Rantzau-Aschberg se mirent à la tête de ses ennemis, l'accusèrent de conspirer, et obtinrent du roi son arrestation, ainsi que celle de la reine Caroline, avec laquelle on l'accusait d'entretenir un commerce criminel. Mis aussitôt en jugement, il fut promptement condamné par des juges passionnés et eut la tête tranchée en 1772. Son ami Brandt, qui avait partagé son étonnante fortune, périt avec lui. — Son frère, Ch. Auguste, partagea sa disgrâce, mais échappa à la mort et retourna en Prusse, où le roi lui confia le ministère des finances (1791); il mourut en 1804. Il avait écrit sur l'art militaire et l'architecture militaire.

STRUVE (George Adam), *Struvius*, jurisconsulte, né en 1619 à Magdebourg, m. en 1692. Ses principaux ouvrages sont le *Juris feudalis syntagma*, et le *Jurisprudentiæ civilis syntagma*. — Son fils, Burckhard Gotthelf Struve, 1672-1738, archéologue et bibliographe, a donné : *Antiquitates romanæ*, 1701; *Bibliotheca juris selecta*, 1703; *Bibl. librorum rariorum*, 1711, et le *Corpus historiæ Germanicæ*, 1730.

STRUVE (F. G. Wilhelm), astronome russe, né à Altona (Holstein) en 1793, m. en 1864; dirigea pendant vingt-six ans l'Observatoire de Dorpat, établit celui de Poulkova; présida au levé topographique de la Russie, auquel se rattache une des grandes opérations géodésiques de ce siècle, la mesure d'un arc de 25° entre le Danube et la mer Glaciale; enfin s'entendit avec les principaux astronomes de l'Europe pour la mesure d'un arc qui traverse le continent depuis l'Oural jusqu'à l'O. de l'Irlande. Il a publié de nombreux travaux insérés pour la plupart dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*.

STRY, v. murée de Galicie, ch.-l. de cercle, sur le Stry (affluent du Dniester), à 65 kil. S. de Lemberg; 6000 hab. — Le cercle a pour bornes ceux de Brzezany au N., de Stanislavov à l'E., de Sambor à l'O., et la Hongrie au S.; 220 000 hab.

STRYMON, auj. *Strouma* ou *Kara-sou*, fleuve de Thrace et de Macédoine, sortait de l'Hémus, coulait au S. et tombait, un peu au-dessous d'Amphipolis, dans un golfe de la mer Égée, appelé de là *Strymonicus sinus* (auj. *G. d'Orfano* ou de *Contesta*). Son cours était jadis compris tout entier dans la Thrace: plus tard, la partie inférieure de ce fleuve forma la limite entre la Thrace et la Macédoine.

STUART, famille royale qui régna d'abord sur l'Écosse, puis sur toute la Grande-Bretagne, avait pour chef un certain Walter, issu, dit-on, de Banquo, thane ou chef de Lochaber, qui avait été assassiné par Macbeth. Accueilli vers 1060 à la cour de Malcolm III, roi d'Écosse, Walter y devint *sénéchal* du prince (en écossais, *stuart*); ses descendants conservèrent depuis ce nom. Un d'entre eux, Walter IV, ayant épousé Marjaria, fille du roi d'Écosse Robert I, devint père d'un prince qui régna sur l'Écosse sous le nom de Robert II (1370-90): il fut ainsi le chef de la dynastie des Stuarts. Les descendants de Robert régnèrent sur l'Écosse jusqu'à Jacques VI qui, en 1603, fut appelé au trône d'Angleterre sous le nom de Jacques I, et réunit ainsi les deux couronnes. Ses droits sur la couronne d'Angleterre étaient fondés sur le mariage de Jacques IV, son grand-père maternel, avec Marguerite, fille de Henri VII. Le règne de cette dynastie finit dans les mâles en la personne de Jacques II, exclu du trône par la révolution de 1688. Toutefois Marie, épouse de Guillaume d'Orange qui venait d'être appelé au trône d'Angleterre par cette révolution, était fille de Jacques II, et Anne, qui succéda à Guillaume (1702-1714), était sœur de Marie. Après cette dernière, et pendant que la maison de Hanovre occupait le trône, plusieurs prétendants issus de Jacques II firent de vains efforts pour ressaisir la couronne; enfin la famille s'éteignit en 1807 en la personne de Henri-Benoît Stuart (*V.* ci-après). — Pour les princes de cette maison qui ont régné, *V.* JACQUES, CHARLES, MARIE, ANNE.

STUART (Jacques Édouard), dit *le Chevalier de St-George*, fils de Jacques II, né en 1688, m. à Rome en 1766, fut reconnu, en 1701, à la mort de son père, roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques III, par Louis XIV, et espéra longtemps que la reine Anne, sa sœur, le nommerait son successeur. En 1715 eut lieu une tentative en sa faveur; le duc d'Argyle la rendit inutile en battant à Sherifmoor le comte de Mar, qui était à la tête de ses partisans; Jacques-Édouard parut lui-même en Écosse en 1716, mais sans plus de succès; Albéroni songeait à le rétablir, mais les plans de ce ministre échouèrent (1719). Enfin, son fils Charles-Édouard tenta de nouveau la fortune en 1745, pendant la guerre de la succession d'Autriche, et le fit proclamer en Écosse; mais cette fois encore, Jacques vit son espoir deçu. Il passa le reste de sa vie en Italie. C'était un prince pieux, pacifique, mais sans talents. Il avait épousé en 1719 la petite-fille du grand Sobieski, dont il eut 2 fils.

STUART (Ch. Édouard), dit *le Prétendant* et *le Comte d'Albany*, fils aîné du préc., né à Rome en 1720, vint en France en 1744, comptant y trouver des secours

afin de reconquérir pour son père la couronne d'Angleterre, alla débarquer en Écosse en 1745, réunit autour de lui beaucoup de chefs des *highlands*, entra dans Édimbourg, battit l'ennemi à Preston-pans et pénétra jusqu'à Derby, à deux journées de Londres; mais l'indiscipline et l'irrésolution des chefs écossais le forcèrent à la retraite. De retour en Écosse, il gagna la bataille de Falkirk, mais fut vaincu à Culloden (1746); il se vit obligé de se cacher, et ne réussit qu'avec des peines inouïes à s'échapper et à regagner la France. Forcé de sortir de France après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), il alla chercher un asile en Italie, où il vécut sous le nom de *Comte d'Albany*. Il reparut en Angleterre en 1753 et 1761, mais furtivement et sans réussir à rien; il mourut à Florence en 1788, sans postérité. Charles-Édouard avait dans sa jeunesse du feu, de l'audace et des manières chevaleresques; dans ses dernières années, il s'abandonna honteusement à l'ivrognerie. Il avait épousé en 1772 la belle comtesse de Stolberg, avec laquelle il ne vécut pas longtemps d'accord (*V.* ALBANY). Amédée Pichot a donné en 1829 son *Histoire;* Klose a publié ses *Mémoires*, Lond., 1845.

STUART (H. Benoît), 2e fils de Jacq.-Édouard, né en 1725, m. en 1807, porta d'abord le titre de duc d'York. Il entra dans l'Église, vécut à Rome et fut créé cardinal d'York; à la mort de son frère (1788), se regardant comme roi légitime, il se fit nommer Henri IX. En lui finit la race masculine des Stuarts.

STUART (lady Arabella), fille de Charles Stuart, comte de Lennox, frère cadet de Henri Darnley (le 2e époux de Marie Stuart), descendait de Henri VII par une fille de ce prince, Marguerite, et pouvait avoir des prétentions sur le trône d'Angleterre. Après la mort d'Élisabeth, quelques nobles ayant conçu à son insu le projet de la placer sur le trône à l'exclusion de Jacques, roi d'Écosse, ce prince la fit jeter dans une prison où elle resta jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1615. Elle avait alors 38 ans.

STUART (James), architecte et antiquaire, né en 1713 à Londres, m. en 1788, visita avec Revett l'Italie et la Grèce de 1750 à 1755, dessina les principaux monuments d'Athènes, et publia à son retour les *Antiquités d'Athènes*, ouvrage magnifique, en 4 vol. in-fol., 1762-1815, traduit par Feuillet, 1808-1815, et complété depuis par un *Supplément* (1830).

STUART (J.), comte de Bute. *V.* BUTE.

STUHLWEISSEMBOURG, *Alba Regia* en latin moderne, *Szekes-Fejervar* en madgyar, v. de Hongrie, ch.-l. de comitat, à 58 kil. S. O. de Bude; 20000 hab. Évêché. Belle cathédrale et quelques autres édifices. Ruines qui prouvent son ancienne importance (elle a été 500 ans la résid. et le lieu de sépulture des rois de Hongrie). Eaux thermales. Fondée par S. Étienne au commencement du XIe s., elle fut prise par Soliman en 1543; reprise sur les Turcs en 1601, par le duc de Mercœur; occupée de nouveau par les Turcs en 1602; elle ne fut définitivement reprise qu'en 1688 par Léopold. Elle fut démantelée en 1702.— Le comitat de St., dans le cercle au delà du Danube, entre les comitats de Pesth, Tolna, Veszprim, Kœmœrn, compte 182 000 hab. Sol montagneux au N., plat et marécageux ailleurs.

STUHM, bg des États prussiens (Prusse), à 20 k. N. E. de Marienwerder; 1200 hab. Gustave-Adolphe, roi de Suède, y battit les Polonais en 1628.

STURA, nom de 2 riv. des États sardes : l'une affluent du Pô, où elle tombe à 4 k. N. N. E. de Turin, a 60 kil. de cours, — l'autre, dont le cours est de 155 k., arrose la prov. de Coni et tombe dans le Tanaro à Cherasco. De 1801 à 1814, cette dernière a donné son nom au dép. franç. de la Stura, formé de la partie S. O. du Piémont, qui avait pour ch.-l. Coni.

STURE (STENON), *l'Ancien*, administrateur du roy. de Suède après la mort de Charles VIII, son oncle (1470-1503), soutint avec succès la guerre contre Christian I de Danemark et repoussa les Russes de la Finlande, mais eut à lutter contre les ennemis intérieurs, qui le renversèrent en 1497. Rétabli en 1501, il chassa les Danois de la Suède, et garda le pouvoir jusqu'à sa mort, en 1503. Stenon-Sture fit entrer les laboureurs dans les diètes de l'État, fonda l'Université d'Upsal, et introduisit l'imprimerie en Suède. — Svante Nilson Sture, maréchal de Suède, remplaça Stenon Sture comme administrateur, gouverna la Suède de 1503 à 1512, et laissa en mourant le pouvoir à son fils Stenon Sture. — Stenon Sture, *le Jeune*, administrateur de Suède de 1512 à 1520, combattit à main armée Gustave Troll, archevêque d'Upsal (1517), qu'un parti lui opposait, et le réduisit à se réfugier en Danemark, mais fut bientôt en guerre avec Christian II, roi de ce pays : d'abord vainqueur des Danois (1518), il fut en 1520 vaincu lui-même à Bogesund et mourut de ses blessures. Sa veuve défendit héroïquement Stockholm, mais fut enfin forcée de se rendre : elle eut la douleur de voir le corps de son époux déterré et brûlé publiquement. — La famille Sture s'éteignit en 1716.

STURLESON. *V.* SNORRO-STURLESON.

STURM (Jean), *Sturmius*, humaniste, né en 1507 à Schleiden (grand-duché du Bas-Rhin), m. en 1589, enseigna quelque temps les lettres à Paris, puis devint recteur du gymnase de Strasbourg, poste qui lui fut enlevé en 1582 parce qu'il avait embrassé le Protestantisme. Il a beaucoup écrit sur la rhétorique, entre autres : *De amissa dicendi ratione*, Strasb., 1538; *De imitatione oratoria*, 1574; *De elocutione oratoria*, 1576, et a laissé des notes sur les écrits d'Aristote, d'Hermogène, de Cicéron, relatifs à cet art.

STURM (Jean Christophe), savant, né en 1635 à Hilpolstein (principauté de Neubourg), m. en 1703, ministre évangélique et professeur de physique et de mathématiques à l'Académie d'Altdorf, restaura et popularisa les sciences physiques en Allemagne : s'il n'a pas fait de découvertes, il a répandu le goût des études scientifiques et les a facilitées par de bonnes compilations. Son meilleur ouvrage est son *Collegium experimentale curiosum*, Nuremb., 1676-85, 2 vol. in-4. — Son fils, Léonard Christophe, architecte, 1669-1719, intendant des bâtiments du duc de Mecklembourg, a laissé, entre autres ouvrages : *Parallèle des systèmes de fortification de Vauban, Cohorn et Kimpler*, Augsbourg, 1718; *Idée et abrégé de l'architecture civile et militaire*, 1718-20. — Christophe Chrétien, prédicateur, parent des précédents, né en 1740 à Augsbourg, m. en 1786, fut d'abord instituteur, puis pasteur à Magdebourg et à Naumbourg. On a de lui : *Anecdotes tirées des auteurs grecs et romains*, Halle, 1767; *Entretiens avec Dieu aux heures du matin*, 1768; *Méditations sur les œuvres de Dieu* dans l'ordre de la nature et de la Providence, 1775, ouvrage populaire, traduit en français par la reine de Prusse Élisabeth-Christine.

STURM (Ch.), mathématicien, né à Genève en 1804, m. en 1855, professa les mathématiques au collége Rollin, puis l'analyse et la mécanique à la Faculté des sciences de Paris et à l'École polytechnique. On lui doit le beau théorème d'algèbre connu sous le nom de *Théorème de Sturm*, qui facilite singulièrement la résolution des équations numériques et qui lui fit décerner par la Société royale de Londres la médaille de Copley. Il fut admis à l'Acad. des sciences en 1836. Son *Cours d'analyse* a été publié par E. Prouhet, 1857-60, avec une *Notice* sur l'auteur.

STUTTGARD, capit. du roy. de Wurtemberg (Neckar), sur le Nesenbach, à 6 kil. du Neckar et à 580 kil. E. de Paris; 52 000 h. Château royal et vieux château, palais du prince royal, hôtel des États, église Ste-Croix (anc. collégiale), musée, riche bibliothèque, théâtre, archives, bâtiments du *Gymnase illustre;* place du château, avec la statue de Schiller (né aux environs). Chemin de fer, belles promenades, environs délicieux. Gymnase (espèce d'université), école royale des arts, institut de Catherine, école vétérinaire, école des forêts. Manuf. de pianos, fabriques d'instruments de mathématiques, de

physique et de chirurgie; bijouterie, orfévrerie; tapis, passementerie. Patrie de Hegel et du sculpteur Dannecker. — Stuttgard devint en 1320 la résidence des comtes, ensuite ducs, puis rois de Wurtemberg. Elle eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de Trente ans et les guerres de Louis XIV. Elle s'est fort embellie depuis un siècle.

STYMPHALE, *Stymphalus*, auj. *Khionia*, petite ville d'Arcadie, au N. E., sur les confins de la Phliasie et de l'Argolide, près d'un lac de même nom (auj. lac *Zaraka*), avait été ainsi appelée du nom d'un ancien roi d'Arcadie. Des oiseaux de proie d'un aspect terrible habitaient, suivant la Fable, les bords du lac Stymphale : ils attaquaient les habitants ou les perçaient de leurs propres plumes, qui étaient d'airain, comme avec des traits acérés, puis les dévoraient. Hercule délivra la contrée de ces monstres.

STYR (le), naît en Galicie, près de Brody, puis entre en Russie, arrose les gouvts de Volhynie et de Minsk, et se perd dans le Pripets à 35 kil. de Pinsk, après un cours d'env. 300 kil.

STYRIE, *Steyer* en allemand, partie du *Norique* et de la *Pannonie;* un des gouvts de la monarchie autrichienne, borné au N. par l'Autriche propre, à l'E. par la Hongrie, au S. par l'Illyrie et la Croatie, à l'O. par le Tyrol; 22 000 kil. carrés; 998 000 h., dont deux tiers d'Allemands et un tiers de Slaves; ch.-l., Grætz. Elle est divisée en 5 cercles: Grætz, Brück, Judenburg, Marburg, Cilley. Hautes mont. (les Alpes Noriques). Riv. principales, la Steyer, qui donne son nom au pays, le Traun, l'Ens, le Raab. Sol fertile dans les vallées, agriculture développée. Mines d'argent, fer, cuivre, cobalt, alun. — La Styrie, après avoir appartenu aux Romains, aux Ostrogoths d'Italie, aux Avares, aux Wendes, passa sous la domination de Charlemagne, puis fit partie du roy. de Germanie et fut comprise dans la Carinthie. Quand celle-ci devint duché, elle fut elle-même, en 1030 ou 1032, élevée au rang de *marche* et dite *Marche de Steyer*, parce que la ville de Steyer, qui est auj. en Autriche, était alors sa capitale. Elle fut élevée en 1180 à la dignité ducale. La maison de Steyer s'éteignit en 1192, et la Styrie passa sous la domination de Léopold, de la maison d'Autriche-Babenberg. Mais bientôt Ottocar II, roi de Bohême, s'étant emparé des possessions de cette maison, la Styrie se révolta et se donna à la Hongrie. L'empereur Rodolphe la joignit de nouveau à l'Autriche, et depuis elle n'a cessé d'être à la maison d'Autriche-Habsbourg.

STYX, marais et fleuve des enfers selon la Fable, tirait son nom d'une rivière du Péloponèse, auj. le *Mavronero*, qui, sortie du mont Nonacris en Arcadie, disparaissait sous terre près de sa source, puis reparaissait et tombait dans le Crathis. On dérive son nom du grec *stygeo*, détester. Ses eaux, disait-on, étaient un poison mortel et ne pouvaient être conservées dans les vases de métal ou même de cristal. Les eaux du Styx étaient réputées sacrées : on raconte que Styx, une des Océanides, ayant rendu de grands services à Jupiter dans la guerre contre les Géants, reçut de lui ce privilége que les Dieux jureraient par elle et que, s'ils enfreignaient ce serment, ils seraient 9 ans privés de la divinité.

SUAKEM. *V.* SOUAKIN.

SUARD (J. B. Antoine), homme de lettres, né à Besançon en 1734, m. en 1817, vint en 1750 à Paris, rechercha l'appui des philosophes, et publia plusieurs travaux littéraires qui lui valurent un fauteuil à l'Académie (1772), et une place de censeur (1774). Nommé membre de la 2e classe de l'Institut lors de la formation de ce corps savant, il en devint en 1803 le secrétaire perpétuel. Outre des *articles* de journaux, des *notices* et des *éloges*, réunis dans ses *Mélanges de littérature* (5 vol. in-8, 1303-5), Suard a donné des traductions des *Voyages de Cook*, de l'*Hist. de Charles-Quint* (1771) et de l'*Hist. d'Amérique*, de Robertson (1778), traductions remarquables par leur fidélité et leur élégance, et a publié, sous le titre de *Lettres de l'anonyme de Vaugirard sur Gluck et Piccini*, de spirituels pamphlets où, prenant parti pour Gluck, il accabla ses adversaires de railleries fines et mordantes. Garat a publié des *Mémoires historiques sur Suard*, 1820.

SUARÈS (François), savant jésuite, né en 1548 à Grenade, m. en 1617, professa la philosophie à Ségovie, la théologie à Valladolid, Alcala, Salamanque, Coïmbre, prit part aux querelles qu'engendra le système de Molina sur la grâce, et imagina pour tout concilier le *congruisme*, qui n'est qu'une légère modification de ce système. Ses ouvrages ont été recueillis à Mayence et à Lyon, en 23 vol. in-fol., 1630, etc., et réimpr. à Paris en 1858 et ann. suiv. par C. Berton, en 26 vol. in-8 à 2 col. La plupart roulent sur les cas de conscience ou sur des matières théologiques; ils font encore autorité. Un des principaux est sa *Defensio catholicæ fidei contra anglicanæ sectæ auctores* (Coïmbre, 1613), ouvrage dirigé contre le serment d'allégeance exigé en Angleterre par Jacques I, et qui fut brûlé à Paris et à Londres comme attentatoire à l'autorité des souverains.

SUBERVIE (George, baron), général, né à Lectoure en 1776, m. en 1856, fit la campagne d'Égypte, devint général de brigade en 1811, général de division en 1813, au retour de la campagne de Russie, commanda une division de cavalerie à Waterloo et fut mis à la retraite en 1825. Rappelé à l'activité après la Révolution de 1830, il commanda la 1re division militaire, puis devint inspecteur général de la cavalerie et président du comité de cette arme. En 1848, il fut ministre de la guerre et en 1849 grand chancelier de la Légion d'honneur. Député sous la Restauration et sous Louis-Philippe, membre des assemblées constituante et législative en 1848 et 49, il professa constamment les opinions les plus avancées.

SUBIACO, *Sublaqueum*, v. de l'État ecclésiastique (Civita-Vecchia), près du Teverone, à 50 kil. E. de Rome et à 25 kil. E. S. E. de Tivoli ; 6000 hab. Belle église St-André; palais papal, chancellerie; arc de triomphe en l'honneur de Pie VII. Forges, papeterie. C'est à Subiaco que S. Benoît fonda son ordre : il y bâtit un couvent célèbre, d'où sortirent une foule d'hommes savants. C'est aussi là que furent établies les premières presses en Italie.

SUBLEYRAS (Pierre), peintre, né à Uzès en 1699, m. en 1749, obtint le grand prix de Rome en 1726, et alla deux ans après en Italie, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. Ce fut un des plus habiles artistes de son temps. Son tableau de la *Messe de S. Basile* fut placé à St-Pierre et jugé digne d'être reproduit en mosaïque. Le Louvre a de lui *le Serpent d'airain*, *Jésus à table chez Simon le Pharisien*, etc.

SUBLICIUS (PONS), pont de bois de l'anc. Rome : c'est là qu'Horatius Coclès arrêta l'armée de Porsenna. Construit par Ancus, ce pont unissait Rome au Janicule. Ayant été renversé par une crue du Tibre, il fut reconstruit en pierre et reçut le nom de *Pons Æmilius*.

SUCCESSION (Acte de), décision prise en 1701 par le parlement d'Angleterre, par laquelle les princes catholiques furent exclus du trône, et la maison du Hanovre appelée à succéder.

SUCCESSION (Guerres de). On connaît spécialement sous ce nom les deux guerres qui suivent :

1° La *G. de la succession d'Espagne*, 1701-1713, suscitée par les prétentions de la maison d'Autriche sur la couronne d'Espagne. Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, que le dernier roi d'Espagne Charles II avait institué son héritier, se vit disputer le trône par l'archiduc Charles (depuis Charles VI). L'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, le Portugal et la Savoie se réunirent contre la France. Les Français, d'abord vainqueurs à Friedlingue et à Hochstædt (1702-1703), n'éprouvèrent bientôt que des revers et furent vaincus partout, en Italie, en Allemagne, en Flandre (bataille de Turin, 2e bat. de Hochstædt, bat. de Ramillies, d'Oudenarde); mais ils se

relevèrent par les victoires d'Almanza et de Villaviciosa en Espagne, et par celle de Denain en Flandre. Après l'avénement au trône impérial de l'archiduc Charles, les traités d'Utrecht et de Rastadt (1713-14), bien qu'onéreux pour la France, terminèrent la guerre à l'honneur de Louis XIV, dont le petit-fils fut reconnu roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

2° La *G. de la succession d'Autriche*, 1740-1748, qui éclata à la mort de l'empereur Charles VI. Ce prince avait, par une célèbre *Pragmatique sanction*, assuré sa succession à sa fille aînée Marie-Thérèse, épouse de François de Lorraine. Charles-Albert, électeur de Bavière, et Auguste II de Saxe, qui avaient épousé les deux filles de l'emp. Joseph I, frère aîné de Charles VI, firent valoir, ainsi que plusieurs autres prétendants, leurs droits à l'empire. Charles-Albert, soutenu par la France, fut élu empereur sous le nom de Charles VII (1742). Marie-Thérèse, presque seule contre tant d'ennemis, avait vu envahir même ses États héréditaires; la Silésie lui avait été enlevée par Frédéric II, roi de Prusse, qui la réclamait comme injustement enlevée à la maison de Brandebourg par les empereurs pendant la *Guerre de Trente ans;* malgré le dévouement des Hongrois, cette princesse était perdue, si la mort de Charles VII (1745) ne fût venue la sauver: François, son époux, fut alors reconnu empereur. La guerre se termina en 1748, par le traité d'Aix-la-Chapelle: Marie-Thérèse conserva ses États, sauf la Silésie, que la Prusse garda, ce qui plus tard donna naissance à la guerre de *Sept ans* (1756-63).

SUCHET (L. Gabriel), duc d'Albuféra, né à Lyon en 1772, m. en 1826, était fils d'un fabricant de soieries. Il s'enrôla à 20 ans, se distingua en Italie sous Schérer, Augereau, Masséna, eut part en 1797 aux négociations avec la Suisse, suivit Brune en Italie comme major général, rendit des services essentiels pendant la campagne de Marengo, fut chargé de diverses missions après la paix de Lunéville, contribua puissamment aux victoires d'Austerlitz et d'Iéna, ainsi qu'au succès de la campagne de Pologne, fut mis en 1808 à la tête du 5ᵉ corps de l'armée d'Espagne et mit le comble à sa gloire dans ce commandement : la victoire de Margalef, la prise de Lérida et de Tarragone, l'occupation du Mont-Serrat lui valurent le bâton de maréchal. Il prit ensuite Oropeza, Murviedro (l'anc. Sagonte), Valence (1812), et reçut en récompense le titre de duc d'Albuféra. Dans toute cette campagne, il se signala par sa justice et sa modération autant que par sa valeur et se concilia l'affection des Espagnols eux-mêmes. Il ne fit retraite vers les Pyrénées que quand les armées françaises eurent été refoulées sur tous les points. Louis XVIII le fit pair en 1814. Il accompagna en 1823 le duc d'Angoulême dans l'expédition d'Espagne. Il a laissé de précieux *Mémoires sur la guerre d'Espagne* (1808-14), publ. en 1829, 2 v. in-8. Lyon lui a élevé une statue (1858).

SUCRE (José), un des généraux qui assurèrent l'indépendance de l'Amérique espagnole, né à Cumana en 1793, commanda, sous les ordres de Bolivar, un corps d'armée avec lequel il vainquit les Espagnols à la Plata, 1820, à Guyaquil et à Pichincha, 1821, remporta le 9 déc. 1824 la victoire décisive d'Ayacucho, et fut élu en 1825 président à vie du Ht-Pérou (Bolivie). Dégoûté du pouvoir par les dissensions intestines, il abdiqua dès 1828. Il périt en 1830, traîtreusement assassiné au moment où il faisait tous ses efforts pour concilier les partis.

SUCRO, auj. *Xucar*, fleuve d'Hispanie (Tarraconaise), naissait près des sources du Tage et se jetait dans la Méditerranée, près d'une ville appelée aussi Sucro ou Sucrone (auj. *Cullera*). Sertorius battit Pompée devant cette ville, 76 av. J.-C.

SUD (dép. du), dép. de l'île d'Haïti, formé de l'extrémité S. O. de l'île; 215 000 h.; ch.-l., les Cayes.

SUDERMANIE, anc. prov. de la Suède, au S. de l'Upland, se divisait en 3 parties : Sudermanie propre, Sœdertœrn, Rekarna, et avait pour villes principales Nykœping et Strengnæs. Elle formait un duché que le roi Charles XIII posséda avant son avénement au trône. Elle est comprise auj. dans le län de Nykœping et dans une partie de celui de Stockholm.

SUDÈTES (Monts), *Sudetesch* ou *Sudeten* en allemand, chaîne de montagnes de l'Allemagne, s'étend des Carpathes occid. (16° long. E.) jusqu'aux sources de l'Elster, se dirigeant en général de l'E. à l'O.; sa longueur approche de 600 kil. et sa largeur moyenne de 32; elle sépare la Silésie de la Moravie et de la Bohême, et la Bohême de la Lusace. On y distingue : 1° les *Sudètes* proprement dites ou *Grandes Sudètes*, des sources de la March au défilé situé entre Pœlitz et Braunau; 2° les *Monts des Géants* (*Riesengebirge*), qui vont jusqu'à l'entrée de la Lusace; 3° les *Monts de Lusace* ou *Petites-Sudètes*; 4° l'*Erzgebirge* (*V.* ce mot). Les Sudètes ne sont pas très-élevées : le Riesenkoppe, qui en est le point culminant, ne dépasse pas 1630ᵐ; vient ensuite le Schneeberg, 1400ᵐ. Il y a beaucoup de mines sur les deux versants de ces montagnes, principalement sur le versant nord.

SUE, famille de chirurgiens distingués de Paris. On connaît : Jean, 1710-92, prof. d'anatomie au Collége de France, chirurgien en chef de la Charité, membre de l'Académie de chirurgie, auteur d'un *Abrégé d'Anatomie*, d'*Éléments de Chirurgie* et d'un *Traité d'Anthropotomie* ou *Art d'embaumer*; — Pierre, neveu du préc., 1739-1816, prof. à l'École pratique, puis bibliothécaire de l'École de santé, auteur d'un *Dictionnaire de Chirurgie*, 1771, et d'une *Hist. du Galvanisme*, 1801; — Jean Joseph, fils de Jean, 1760-1830, chirurgien dans les armées de la République, puis médecin en chef de la garde impériale, auteur d'*Éléments d'anatomie à l'usage des peintres*, 1788, d'un *Essai sur la physionomie des corps vivants*, 1797, de *Recherches sur la guillotine* et *sur la vitalité*, 1798. Il est père du célèbre Eugène Sue.

SUE (Eugène), romancier, né à Paris en 1804, m. en 1857, était fils de Jean Joseph Sue, habile chirurgien, et exerça lui-même quelque temps la chirurgie à l'armée et dans la marine. En possession d'une belle fortune, il quitta le service militaire en 1830 pour se livrer à la littérature. Il débuta par des romans maritimes (*Plick et Plock*, *Atar-Gull*, *la Salamandre*, *la Coucaratcha*, *la Vigie de Koatven*, 1831-33), qui le placèrent à côté de l'américain F. Cooper; il couronna ses travaux en ce genre par deux ouvrages plus sérieux, l'*Histoire de la marine française sous Louis XIV*, 1835-37, et l'*Hist. de la marine militaire de tous les peuples*, 1841. Il s'adonna ensuite à la composition de romans de mœurs et de romans historiques, qui n'eurent pas moins de succès : *Cécile*, *Arthur*, *le Marquis de Létorière*, *Jean Cavalier*, *Thérèse Dunoyer*, *Latréaumont*, *Mathilde*, regardé comme son chef-d'œuvre, 1835-42. Enfin, changeant encore une fois de manière, il se mit à composer des romans socialistes, qui achevèrent de rendre son nom populaire : *les Mystères de Paris*, 1842-43; *le Juif errant*, 1844-45; *Martin ou l'enfant trouvé*, 1847; *les Sept Péchés capitaux*, 1847-49; *les Mystères du peuple*, 1849. Élu en 1849 membre de l'Assemblée législative, il siégea sur les bancs de la Montagne. Il quitta la France après le 2 décembre 1851, et se retira près d'Annecy, où il mourut d'un anévrisme. Outre les ouvrages déjà mentionnés, E. Sue avait donné quelques pièces (*Mathilde*, *Latréaumont*, *le Juif errant*, etc.), qui ne sont guère que la mise en scène de ses romans. Ce fécond romancier se distingue par l'invention, l'art du récit, le talent de préparer et de produire de grands effets; mais on regrette qu'il ait écrit avec trop de négligence et d'incorrection, qu'il ait démesurément allongé plusieurs de ses compositions, et surtout que, dans ses dernières œuvres, il ait trop souvent mis son talent au service de la passion politique ou antireligieuse, et se soit attaché à dénigrer la société. Ses *Œuvres*, rassemblées par Paulin, forment plus de 60 volumes.

SUÈDE, *Sverige* en suédois, *Suecia* en latin, con-

trée septentr. de l'Europe qui occupe toute la partie orientale de la presqu'île scandinave, a pour bornes : à l'O. la Norvége, dont elle est séparée par les Dofrines, au S. le Skager-Rack et le Sund, à l'E. la Russie, le golfe de Botnie et la mer Baltique, et va de 8° à 21° pour la long. E., de 55° à 70° pour la lat. N. : 1550 kil. du N. au S. sur 330 de moyenne largeur ; 3 860 000 hab.; capitale, Stockholm. Avec la Norvége, à laquelle elle est unie sous un même roi pour former le *Royaume de Suède et Norvége*, elle possède un total de 5 460 000 hab. On divise la Suède en 3 régions : la Suède propre, la Gothie et le Norrland, comprenant la Laponie. La Suède propre se subdivise en 9 lans ou préfectures : Stockholm, Upsal, Sœdermanland, Westmanland, Œrebro, Warmland, Stora-et-Kopparberg, lac Mælar, lac Hielmar (Pour les subdivis. de la Gothie et du Norrland, *V.* ces noms). Outre ses États européens, ce royaume possède une colonie, l'île St-Barthélemy, aux Antilles.

La Suède est un pays très-montagneux, surtout vers l'O., où s'étendent les Dofrines. Les lacs et les marais y sont nombreux. Nul cours d'eau considérable : au N. pourtant, plusieurs rivières de 200 à 300 kil. Climat très-froid, surtout au N. Sol peu fertile (à peine peut-on en cultiver la 24° partie). Riches mines de fer, cuivre, plomb, etc. (le fer de Suède est sans rival au monde). Pêche considérable ; industrie et commerce assez actifs. Nombreux canaux, plusieurs lignes de chemin de fer. Le suédois est une langue teutonique voisine de l'ancien norvégien. La religion dominante est le Luthéranisme (1 archevêché à Upsal; 11 évêchés); 2 universités (Upsal, Lund). Le gouvernement est une monarchie héréditaire dans la descendance mâle, tempérée par une diète. La population forme 4 ordres : noblesse, clergé, bourgeoisie, paysans, dont chacun a ses représentants à la diète. La Suède a produit un grand nombre d'hommes illustres, entre autres Gustave Vasa, Gustave-Adolphe, Charles XII, Gustave III, les naturalistes Linné, Celsius, Bergmann et Hasselquist, le chimiste Berzélius, l'historien Geyer.

Histoire. La Suède, dont on fait dériver le nom des *Suiones*, peuple scandinave d'origine germaine, fut primitivement habitée par des Finnois, puis conquise par les Goths, qui en occupèrent surtout la partie méridionale, à laquelle leur nom est resté. Elle fut longtemps partagée en plusieurs États indépendants, qui au X° s. se réduisirent à deux : Suède propre et Gothie. Ces deux États n'en firent plus qu'un au commencement du XII° s. : c'est Olaus Skotkonung qui opéra cette réunion et qui le 1er prit le titre de roi de Suède. Le pays était alors gouverné par des rois de la race de Lodbrog, dont l'origine est peu connue, et qui prétendaient remonter jusqu'à Odin. Le Christianisme avait été dès le IX° s. introduit en Suède par des missionnaires de divers pays, dont le principal fut Anschaire : le roi Éric *le Saint* assura son triomphe (1155-60). En 1389, l'élection au trône de Suède de Marguerite de Waldemar, déjà reine de Danemark et de Norvége, amena la réunion des trois royaumes scandinaves, qui fut confirmée par le traité de Calmar, dit *Union de Calmar* (1397); mais plusieurs fois la Suède, impatiente du joug danois, se souleva et elle fut de fait indépendante sous des administrateurs particuliers (Charles Canutson et les Sture, 1448-1520) ; enfin Gustave Vasa chassa le roi de Danemark Christian, et délivra complètement la Suède de la domination danoise (1523). Avec les Vasa, la Réforme s'établit dans la Suède, qui depuis a toujours été luthérienne. Sous ces princes (1523-1654), la Suède prit rang parmi les puissances prépondérantes de l'Europe : elle donna 3 rois à la Pologne, intervint en Allemagne avec éclat pendant la guerre de Trente ans (*V.* GUSTAVE-ADOLPHE), et fut dans le Nord l'alliée de la France. A la Finlande, conquise dès le XII° s. par Éric le Saint, aux provinces de Livonie, d'Ingrie et de Carélie, conquises par Gustave-Adolphe, Christine, fille de ce dernier, joignit une partie de la Poméranie, les duchés de Brême et de Verden, ainsi que les embouchures de l'Oder. Après le règne de cette princesse, qui abdiqua volontairement en faveur de son cousin Charles X, de la maison de Deux-Ponts, la nouvelle dynastie (qui régna de 1654 à 1720) soutint pendant quelque temps l'honneur de la Suède : Charles XI conclut avec la Pologne le glorieux traité d'Oliva (1660), qui assurait à la Suède la Livonie et l'Esthonie ; la même année, le Danemark lui cédait la Scanie, avec les provinces de Halland, Blekinge et Bohus; mais l'aventureux Charles XII, après avoir obtenu contre les Russes des succès inouïs, fut vaincu à Pultawa par le czar Pierre le Grand, ne put rentrer dans ses États, et ruina pour jamais sa patrie, qui bientôt après fut, par le traité de Nystad (1721), dépouillée de presque toutes ses conquêtes. Après le règne de Frédéric de Hesse, époux d'Ulrique-Éléonore (1721-1751), Adolphe-Frédéric commence une nouvelle dynastie, celle de Holstein-Gottorp. Les querelles des *Bonnets* et des *Chapeaux* et les empiétements de la diète sur l'autorité royale, l'assassinat de Gustave III par Ankarstrœm (1792), une folle guerre entreprise par Gustave IV contre la Russie et la France, et qui amène la perte de la Finlande, de la Botnie orientale et d'une partie de la Poméranie suédoise, enfin la déposition de ce roi (1809), affaiblissent de plus en plus la Suède. Charles XIII, oncle de Gustave IV, est élu à la place de ce prince ; il se fait remarquer par sa sagesse, signe la paix avec la France, et choisit pour son successeur le général français Bernadotte (1811). Dès 1813, la Suède se joint aux *Alliés* pour agir contre Napoléon, et en récompense elle reçoit la Norvége, dont le Danemark est dépouillé. En 1818, Charles XIII étant mort, Bernadotte lui succéda sans difficulté sous le nom de Charles XIV. Sous ce prince et ses successeurs, la Suède a beaucoup gagné, surtout sous le rapport de l'instruction, de la législation, de l'agriculture et de l'industrie.

Souverains de la Suède depuis le XI° *siècle*.

Temps mythologiques :
Race d'Ynglinga.
Temps historiques :
I. *Race d'Ivar et Sigurd.*
Sigurd Ring, 717
Ragnard Lodbrog, 779
Biörn, *Côte de fer*, 794
Éric Biörnsson et Refil 802
Éric Refilsson, 814
Émund et Biörn, 829
Éric Émundsson, m., 885
Biörn Érikson, 935
Éric Segersäll, 993
Olaüs III Skotkonung, 1001
Anund Jacques, 1026
Émund III, 1051-56
II. *Race de Stenkill.*
Stenkill, 1056
Éric VII et VIII, 1066
Haquin I, 1067
Inge I, 1080-1112
Halstan, 1080-90
Philippe, 1112
Inge II, 1118-29
III. *Races de Sverker et d'Éric alternativement.*
Sverker I, 1129
Éric IX, *le Saint*, 1155
Charles VII, 1161
Canut, 1168
Sverker II, 1199
Éric X, 1210
Jean I, 1216
Éric XI, 1222-50
IV. *Folkungiens.*
Waldemar, 1250
Magnus I, 1275
Birger, 1290
Magnus II, *le Norvége*, 1319-63
Éric XII, 1350-59
Haquin II, 1361-63
Albert, 1363-89
V. *Période de l'union de Calmar.*
Marguerite de Waldemar, 1389
Éric XIII, 1412
Christophe, 1440
Charles VIII, Canutson, 1448
Christian I, 1456
Sténon I Sture, *administrateur*, 1471
Jean II, 1497
Sténon I, *de nouv.*, 1501
Svante-Sture, *administrateur*, 1504
Sténon II Sture, *administrateur*, 1512
Christian, *roi de Danemark*, 1520-23
VI. *Dynastie des Vasa.*
Gustave I, Vasa, 1523
Éric XIV, 1560
Jean III, 1568
Sigismond, *roi de Pologne*, 1592
Charles IX, 1604
Gustave II, ou Gustave-Adolphe, 1611
Christine, 1632-54
VII. *Dynastie de Deux-Ponts.*
Charles X, Gustave, 1654

Charles XI,	1660	Gustave III,	1771
Charles XII,	1697	Gustave IV,	1792
Ulrique - Éléonore, *sœur du préc.*,	1719	Charles XIII,	1809-18
et Frédéric de Hesse, *époux d'Ulrique*,	1720	IX. *Dynastie française.*	
seul,	1721-51	Charl.-Jean ou Ch. XIV (Bernadotte),	1818
VIII. *Dynastie de Holstein-Gottorp.*		Oscar I,	1844
Adolphe-Frédéric,	1751	Charles XV,	1859

SUÉNON I, dit *Tyfve-skeg* (barbe fourchue), roi de Danemark de 985 à 1014, se révolta plusieurs fois contre son père Harald et finit par le détrôner. Il avait été baptisé dans son enfance, mais il s'empressa de rétablir le culte des idoles. Il ravagea la Saxe, puis l'Angleterre, qu'il assujettit à un tribut considérable dit *Danegeld*, et entra en 1013 à Londres où, dit-on, il fut couronné roi d'Angleterre; il soumit aussi une partie de la Norvége. Son fils Canut lui succéda. — II, petit-fils du préc., avait pour mère Estrith, sœur de Canut, ce qui le fit nommer *Estrithson*. Il fut d'abord vice-roi du Danemark pour Magnus I, roi de Danemark et de Norvége, qui ensuite lui céda la première de ces deux couronnes (1047). Le roi de Norvége Harald lui fit en vain la guerre pour le déposséder. Suénon envoya sans succès une flotte en Angleterre contre Guillaume le Conquérant, puis il marcha contre les Saxons, mais ses troupes refusèrent de le suivre. Il eut aussi à lutter contre son clergé : il avait épousé Gytha, fille du roi de Suède, sa parente : l'archevêque de Brême, Adalbert, le força de rompre cette union. Il mourut en 1074. — III, fils d'Éric Émund (1147-57), usurpa le trône de Danemark sur Canut V, qu'il fit assassiner. Ayant voulu se débarrasser de même de Valdemar, il fut attaqué par ce prince, perdit la bataille de Grathe près de Viborg, et fut tué dans sa fuite.

SUERKER. *V.* SVERKER.

SUESSA AURUNCA, v. de l'Italie anc., capit. des Aurunci, est auj. *Sessa. V.* ce nom.

SUESSA POMETIA, auj. *Sezze*, capit. d'un État volsque, fut prise par les Romains sous Tarquin le Superbe, puis sous le consul C. Servilius, qui la détruisit.

SUESSIONES, peuple de la Gaule, dans la Belgique 2ᵉ, entre les *Veromandui*, les *Remi* et les *Catalauni*, etc., habitait le Soissonnais et avait pour ch.-l. *Augusta Suessionum*, auj. *Soissons*.

SUESSULA, auj. *Maddaloni*, v. de Campanie, à 16 kil. S. E. de Capoue. Cornélius Cossus Arvina y battit les Samnites l'an 343 av. J.-C.

SUÉTONE, *C. Suetonius Tranquillus*, biographe latin, né vers l'an 70 de J.-C., fils d'un tribun militaire, paraît avoir été avocat, puis tribun d'une légion, et devint secrétaire (*magister epistolarum*) d'Adrien; mais, s'étant conduit trop familièrement avec l'impératrice Sabine, il fut disgracié, vers 121. On présume qu'il avait donné des leçons de grammaire et de rhétorique à Rome. Il était lié avec Pline le Jeune, qui lui a adressé plusieurs de ses lettres. Il avait écrit sur les jeux des Grecs, sur les spectacles, les lois et coutumes de Rome. Il ne nous reste de lui que les *Vies des Douze Césars*, et de courtes notices sur quelques hommes de lettres, connus alors sous le nom de *Grammairiens*. Le premier de ces ouvrages est célèbre : il contient nombre de détails précieux et d'anecdotes curieuses; on peut se fier en général à la véracité de l'auteur; seulement, il ne ménage pas toujours la décence et montre dans ses récits une impassibilité qui va jusqu'à l'insensibilité. Les meilleures éditions de Suétone, après l'édition *princeps* (Rome, 1470, in-f.), sont celles de Paris, 1684, *ad usum Delphini*; de Duker, Leyde, 1751; de Wolf, Leips., 1802; de Baumgarten-Crusius, Leips., 1816-18; de Hase, dans les *Classiques latins* de Lemaire, Paris, 1828; d'E. Gros, dans la collect. Panckoucke, 1836. A. Reifferscheid a donné à part les *Fragments*, Leips., 1860 (collect. Teubner). Suétone a été trad. par La Harpe (1770), Delisle de Sales, sous le pseudonyme d'Ophellot de La Pause (1771), Maurice Lévesque (1807), Golbéry, 1832-33, dans la collection Panckoucke, Th. Baudement, dans la coll. Nisard, et par E. Pessonneaux, 1856 (collect. Charpentier). On doit à Krause des recherches *De Suetonii fontibus et auctoritate*, Berl., 1831.

SUETONIUS PAULINUS, général romain, préteur sous Claude en 37, soumit les Maures révoltés et pénétra jusqu'au Tafilet actuel. Il fut nommé en 50 consul subrogé, puis envoyé en Bretagne (59), poussa très-loin la conquête de l'île, prit Mona (Anglesey), et comprima l'insurrection de Boadicée; mais, desservi auprès de l'empereur, il fut rappelé à Rome au milieu de ses succès, 61. Il commanda l'armée d'Othon contre Vitellius en 69, et perdit la bataille de Bédriac; il osa se vanter à Vitellius d'avoir suivi à dessein un plan propre à ruiner la cause d'Othon.

SUÈVES, *Suevi*, nom donné par les Romains depuis César à des peuples de la Grande-Germanie qui leur étaient fort peu connus; ils en faisaient un peuple nomade. Ce n'était réellement ni un peuple ni une nation; c'était la masse des aventuriers, des bannis et des braves allant aux rapines ou à la conquête : c'était la *bande* de la grande nation germaine. Le nom d'*Allmen* ou *Alemanni* (c.-à-d. hommes de toute espèce) qu'on leur donne aussi indique bien l'identité de la bande et de cette ligue. Le siége principal de la ligue suévique, qui se forma au IIIᵉ s., fut le S. O. de la Germanie, depuis le Rhin (vers Bâle) jusqu'au Mein, à la Saale et au Danube; c'est à peu près ce qu'on a nommé depuis la Souabe, nom dérivé de celui de Suèves. Au vᵉ siècle, lors de la grande invasion des Gaules (407) et de l'Espagne (409), les Suèves étaient, avec les Burgondes, les Alains et les Vandales, une des nations envahissantes. En 409, ils s'établirent en Espagne, conduits par leur roi Hermanaric, et fondèrent au N. O. de la Péninsule, dans la Gallécie ou Galice, un royaume qui fut un instant très-puissant (surtout de 438 à 455, sous les rois Réchila et Réchiaire) : il comprit la Lusitanie, s'étendit jusqu'à la Bétique, et fut sur le point d'engloutir toute l'Espagne; mais, dès 456, le roi visigoth Théodoric II les refoula dans leurs anciennes limites; en 585, Léovigilde mit fin à leur empire, et réunit leurs États au royaume des Visigoths.

SUEZ, l'*Arsinoé* ou *Cleopatris* des anciens, *Souéis* en arabe, v. de la Basse-Égypte, sur la côte S. de l'isthme de Suez et à l'extrémité N. du golfe de même nom, à 135 kil. E. du Caire; env. 12 000 hab. Murs en ruines; port presque ensablé, eau rare. C'est un des entrepôts entre le Caire d'une part, la Syrie et l'Inde de l'autre; des bateaux à vapeur anglais font un service régulier de cette ville à Bombay et à Calcutta. Suez fut occupée par les Français de 1798 à 1800. — Le golfe de Suez, *Heroopolites sinus*, forme la pointe N. O. de la mer Rouge.

SUEZ (Isthme de), isthme qui unit l'Asie et l'Afrique, est situé entre la pointe N. du golfe de Suez et la Méditerranée; il a 116 kil. de largeur. Il est depuis peu d'années traversé par un chemin de fer.

SUEZ (Canal de). On a dès les temps les plus anciens compris l'utilité d'un canal qui, traversant l'isthme, permettrait de passer de la Méditerranée dans la mer Rouge sans faire le tour de l'Afrique et abrégerait de plus de moitié la route d'Europe en Asie. Sésostris eut le 1ᵉʳ l'idée d'un tel canal, mais il se servit de l'intermédiaire du Nil. Les travaux commencés par lui furent poursuivis par Néchao, Darius I, Ptolémée Philadelphe, et terminés sous les premiers Lagides. Le canal partait de la branche orientale ou Pélusiaque du Nil, aux environs de Bubaste, et débouchait à Arsinoé (Suez), à la pointe du golfe Arabique. Sa longueur était d'env. 200 kil.; sa largeur était calculée pour donner passage à deux trirèmes de front. Pendant les révolutions que subit l'Égypte à l'époque romaine, le canal fut abandonné et s'obstrua : Trajan et Adrien le rendirent de nouveau navigable et leurs successeurs l'entretinrent jusqu'au

commencement du VIe s. Il s'était obstrué de nouveau lorsqu'au VIIe s. les Arabes conquirent l'Égypte. Amrou, lieutenant d'Omar, le fit recreuser, et porta la prise d'eau vers le Vieux-Caire, ce qui lui donna un cours total de 320 kil. Ce canal fut encore abandonné quand les califes allèrent résider à Damas : le calife Al-Mansour en fit même fermer l'embouchure en 775, pour arrêter les incursions des Égyptiens. Toutefois, il en reste encore des traces visibles. — En 1854, un Français, M. Ferdinand de Lesseps, conçut le projet d'un canal entièrement maritime. Ce projet, tracé en 1855 par deux ingénieurs au service du vice-roi d'Égypte (Linant-bey et Mougel-bey), adopté en 1856 par le vice-roi Mohammed-Saïd, a été heureusement mis à exécution, malgré des obstacles de tout genre, suscités moins par la nature que par le mauvais vouloir de la Turquie et la jalousie de l'Angleterre. Le nouveau canal, partant de Port-Saïd, port nouvellement creusé sur la Méditerranée, près de l'anc. Péluse, se rend directement à Suez en traversant plusieurs lacs, notamment le lac Timsah, transformé en un grand port intérieur. Il a env. 160 kil. de long et 75m de large.

SUFFÈTES, magistrats annuels à Carthage, analogues aux consuls de Rome, assemblaient le sénat, proposaient les affaires, rendaient la justice et commandaient quelquefois les armées.

SUFFETIUS (METIUS). *V.* METIUS.

SUFFISME, doctrine répandue en Orient. *V.* SOPHIS.

SUFFOLK (Comté de), un des comtés de l'Angleterre, à l'E., sur la mer du Nord, au N. du comté d'Essex, au S. de celui de Norfolk, à l'E. de celui de Cambridge, a 90 kil. sur 45 et 320 000 hab.; ch.-l., Ipswich. Agriculture florissante.

SUFFOLK (Comtes de). Ce titre a été porté successivement par les familles de la Pole ou de Poll (depuis 1388), de Brandon (depuis 1513), de Howard (depuis 1603). Ces derniers comtes eurent pour chef Thomas Howard, fils de Thomas III de Norfolk, qui fut fait comte de Suffolk en 1603 et devint grand trésorier d'Angleterre. — W. POLL, comte, puis marquis et enfin duc de S., général anglais, petit-fils de Michel de Poll, 1er comte de Suffolk, servit sous Henri V dans la guerre contre la France, se distingua au siége de Rouen (1419), et fut, en 1429, nommé par le duc de Bedford général en chef des troupes qui assiégeaient Orléans. Il fut forcé par Jeanne d'Arc de lever le siége, se laissa battre et prendre dans Jargeau, mais s'empara peu après de la ville d'Aumale. Après avoir longtemps joui d'une grande faveur, il fut accusé de trahison et de concussion, et eut la tête tranchée en 1451. — Charles BRANDON, duc de S., ami d'enfance de Henri VIII, fut créé par lui duc de Suffolk en 1513. Chargé de ramener en Angleterre la sœur du roi, Marie, veuve de Louis XII, il plut à cette princesse et obtint sa main (1515). Il seconda Henri VIII dans sa demande en divorce avec Catherine d'Aragon.

SUFFREN-SAINT-TROPEZ (Pierre André de), vulgt appelé le *bailli de Suffren*, marin français, né en 1729 à St-Cannat, près de Lambesc, en Provence, m. en 1788. Après s'être signalé dans plusieurs campagnes, il entra en 1749 dans l'ordre de Malte, où il obtint le titre de bailli, fit partie de l'escadre de La Galissonnière, contribua à la défaite de Byng et à la prise de Mahon (1756), se distingua dans les mers des Indes, ruina, à la Praya (Cap-Vert), l'escadre du commodore Johnston, fut fait chef d'escadre en 1781 et envoyé dans les Indes, défit l'amiral anglais Hughes devant Madras, fit alliance avec Haïder-Ali, battit les Anglais sur terre et sur mer, prit Négapatam, Trinquemale, subit à son tour un échec devant Gondelour (1782), mais parvint, à force d'activité, de bravoure et d'habiles manœuvres, à sauver cette ville ainsi que la flotte, et ne se reposa qu'à la paix de Versailles (1783). On créa pour le récompenser une 4e place de vice-amiral, qui fut supprimée à sa mort. Ch. Cunat à écrit son *Histoire*, 1852. M. J. S. Roux a publié *Le Bailli de Suffren dans l'Inde*, 1862. — Son frère, L. Jérôme Suffren, évêque de Sisteron, fit creuser à ses frais en 1780 un canal aux environs de Sisteron, canal qui a gardé son nom.

SUGER (l'abbé), ministre, né à St-Omer vers 1082, d'une famille pauvre, fut élevé dans l'abbaye de St-Denis, et en devint abbé en 1122. Louis VI, avec lequel il avait été élevé dans l'abbaye de St-Denis, fit de lui son conseil et son guide. Suger améliora la justice, les lois, les relations extérieures, protégea l'agriculture, le commerce, l'industrie, et favorisa l'affranchissement des Communes. Non moins puissant sous Louis VII, il désapprouva le départ de ce prince pour la croisade, et plus encore son divorce. Pendant l'absence du roi (1147-49), il fut régent de France, et, par la sagesse de son administration, mérita le titre de *Père de la patrie*, que lui décerna Louis VII. A la fin de sa vie, on le vit avec étonnement, démentant sa conduite antérieure, prêcher lui-même une nouvelle croisade; il réunit plus de 10 000 hommes, et il allait conduire cette expédition en Asie à ses frais, lorsqu'il mourut, en 1152. Suger a écrit la *Vie de Louis VI*, en latin, et a laissé des *Lettres* ainsi que des *Mémoires* sur sa propre administration (dans les collections Duchesne et Guizot). Il fit le 1er recueillir des *Grandes Chroniques*, et commença la réédification de la cathédrale de St-Denis. On a la *Vie de Suger*, par Duchesne, 1648, et par Nettement, 1842, une *Hist. de Suger* par dom Gervaise, 1721, et par Huguenin, 1859, son *Éloge* par Garat, 1779, et l'*Hist. de son ministère* par Combes, 1853.

SUHM (P. Fréd.), historien, né à Copenhague en 1728, m. en 1798, fut assesseur au tribunal de la cour, gentilhomme de la chambre, chambellan, et enfin historiographe; il eut part au complot de cour qui renversa Struensée, fit en 1751 un voyage dans la Norvége, et fut membre de presque toutes les académies du Nord. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction à l'histoire critique du Danemark*, 1769; *Hist. critique du Danemark pendant les siècles païens*, 1774-8 (ouvrage qui jette le plus grand jour sur l'origine des peuples barbares et le culte d'Odin); *Hist. du Danemark*, 1782 et ann. suiv. Ses *Opuscules* ont été réunis en 15 vol., Copenhague, 1788-98. Il a en outre publié avec Langebeck les *Scriptores rerum Danicarum*, 8 vol. in-f., 1776.

SUIDAS, lexicographe grec, qu'on croit avoir vécu vers le Xe s., n'est connu que par son *Lexique historique*, compilation sans jugement, mais à laquelle nous devons beaucoup de fragments d'auteurs anciens et d'intéressants détails sur l'histoire littéraire. Les meilleures éditions de Suidas sont celles de Ludolf Kuster, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol., avec traduct. lat. de Jér. Wolf, corrigée par Portus; de Gaisford, Oxf., 1834; de Bernhardy, Halle, 1834, et Leips., 1853; d'Emm. Bekker, Berl., 1854.

SUINDINUM, capit. du Cénomans. *V.* CENOMANS.

SUINTILA, roi des Visigoths d'Espagne de 621 à 631, réforma les lois, protégea le peuple contre la pression des grands, battit les Vascons, qui désolaient ses États, et acheva de chasser les Grecs de l'Espagne (624). Mais il mécontenta la nation en associant au trône son fils Ricimer, encore en bas âge, et fut détrôné par Sisenand, gouverneur de la Septimanie (631). Il mourut 4 ans après.

SUIPPES, ch.-l. de c. (Marne), sur la Suippe, affluent de l'Aisne, à 23 kil. N. E. de Châlons-sur-Marne; 2204 h. Filatures, lainages, mérinos, flanelles.

SUISSE ou CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE, *Schweiz* en allemand, l'*Helvétie* et partie de la *Rhétie* des anciens; un des États de l'Europe centrale, a pour bornes à l'O. la France, au N. le grand-duché de Bade, à l'E. le Tyrol, au S. les États italiens, s'étendant entre 3° 44'-8° 5' long. E., et 45° 50'-47° 48' lat. N.; 348 kil. de l'O. à l'E. sur 212 du N. au S.; 38000 k. carr.; 2 600 000 h.; capit. fédérale, Berne (jusqu'en 1848, Zurich, Berne et Lucerne étaient capitales à tour de rôle). Le pays tire son nom de la ville et du

canton de Schwitz, qui furent le noyau de la fédération. La Suisse se divise en 22 cantons, qui pour la plupart prennent le nom de leur capitale. En voici la liste, d'après le rang qu'ils occupent dans la Confédération : 1. Zurich, 2. Berne, 3. Lucerne, 4. Uri, 5. Schwitz, 6. Unterwald, 7. Glaris, 8. Zug, 9. Fribourg, 10. Soleure, 11. Bâle, 12. Schaffhouse, 13. Appenzell, 14. Saint-Gall, 15. Grisons, 16. Argovie, 17. Thurgovie, 18. Tessin, 19. Vaud, 20. Valais, 21. Neufchâtel, 22. Genève. Plusieurs cantons ont des subdivisions : Bâle se divise en Bâle-Ville et Bâle-Campagne; Unterwald en Obwalden et Nidwalden; Appenzell en Rhodes intérieures et extérieures; les Grisons en trois ligues : *Ligue Supérieure*, *L. Cadée* et *L. des Dix-juridictions*. — Des 22 cantons, 8 sont au N : Bâle, Soleure, Argovie, Zurich, Schaffhouse, Thurgovie, St-Gall, Appenzell; 12 au centre : Zug, Schwitz, Glaris, Grisons, Uri, Unterwald, Lucerne, Berne, Fribourg, Neuchâtel, Vaud, Genève; 2 au S. : Valais, Tessin. Les plus vastes sont les Grisons, Berne, le Valais, Vaud, Tessin ; les plus petits Schaffhouse, Genève et Zug.

Pendant longtemps, de 1513 à 1798, la Suisse ne compta que 13 cant. : Berne, Zurich, Lucerne, Fribourg, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug, Glaris, Bâle, Soleure, Schaffhouse et Appenzell. On y distinguait en outre des *pays sujets* et des *alliés*. Les *Pays sujets* ou vassaux des 13 cantons étaient : au N. et à l'E. le comté de Bade avec Bade, les *Bailliages libres* avec Bremgarten et Muri, la Thurgovie avec Frauenfeld, le Rheinthal avec Reineck, le comté de Sargans, le Gaster avec Utznach, et la ville de Rapperschwyl ; à l'O. les bailliages de Morat, Granson, Orbe, Schwartzenbourg ; au S., les gouvts de Lugano, Locarno, Mendrisio, Valmaggia, les bailliages de Bellinzona, Val Blegno, Riviera. Les *Alliés* des 13 cantons étaient l'abbaye et la ville de St-Gall, la ville de Bienne, les trois Ligues grises, la république du Valais, les villes de Mulhouse et de Genève, la principauté de Neufchâtel, l'évêque de Bâle. De 1798 à 1815, la division territoriale de la Suisse subit diverses modifications qui portèrent le nombre des cantons à 19; il fut enfin élevé à 22 en 1815.

La Suisse est le pays le plus élevé de l'Europe. On y trouve les principaux sommets des Alpes, qui de là projettent leurs ramifications en Italie, en Allemagne, en France. Le pays est célèbre pour la beauté et la variété des sites (glaciers, pics de toutes formes, lacs, sources, vallées, etc.), ainsi que pour la salubrité de l'air; il a des mines très-variées (fer, cuivre, plomb, cristal, soufre), de beaux marbres, des eaux minérales renommées. Mais le climat est généralement froid ou humide, et le sol stérile ou peu fertile. Cependant, les plateaux de médiocre hauteur et les vallées produisent des grains et offrent d'admirables pâturages. Des montagnes de la Suisse sortent le Rhin, le Rhône, l'Adige, plusieurs affluents de ces fleuves, ainsi que du Pô. On y compte beaucoup de lacs, notamment ceux de Genève ou lac Léman, de Constance, de Lucerne ou des Quatre-Cantons, de Zurich, de Neufchâtel, de Bienne, de Brienz, de Wallenstadt, de Sempach, de Morat. Parmi les eaux minérales et thermales, on cite celles de Baden (Argovie), Blumenstein, Gurnigel (Berne), l'Alliaz, Bex (Vaud), Louèche (Valais), St-Moriz (Grisons), etc. Les cantons d'Uri, de Schwitz, d'Unterwald, le Valais et les Grisons sont très-pauvres; les autres au contraire, notamment Berne, Bâle, Vaud, Genève, Zurich, sont industrieux et fort riches. En général, le Suisse est actif, économe, probe et loyal, très-attaché à son pays (on connaît l'effet que produisaient sur les Suisses qui servaient à l'étranger les airs nationaux, notamment le fameux *Ranz des vaches*). Les Suisses ont été longtemps réputés par toute l'Europe pour leur bravoure : longtemps ce peuple a gardé la coutume de prendre service dans les armées étrangères (notamment en France et en Espagne), usage qui a presque cessé à la révolution de 1830; ils se sont rendus célèbres, surtout en France, par leur fidélité et leur dévouement. Les principales industries en Suisse sont l'horlogerie et la joaillerie, les soieries et la fabrication des fromages. Il s'y fait un grand commerce de transit. — Le gouvernement, partout républicain, varie dans ses formes pour chaque État. Des 13 cantons primitifs, trois étaient aristocratiques (Berne, Lucerne, Fribourg), six étaient démocratiques (Uri, Schwitz, Unterwalden, Zug, Glaris, Appenzell), les quatre autres mi-partis. Depuis l'établissement des 22 cantons, les formes du gouvernement se sont simplifiées : l'aristocratie a perdu; le gouvernement est devenu de plus en plus démocratique. L'autorité fédérale est exercée par 3 pouvoirs : 1° l'*Assemblée fédérale*, composée du *Conseil national* et du *Conseil des États;* 2° le *Conseil fédéral*, qui a le pouvoir exécutif; 3° le *Tribunal fédéral*, chargé de juger les différends entre les cantons et les cas de haute trahison. Les assemblées fédérales ou diètes se tinrent longtemps à Bade en Argovie ou à Frauenfeld; puis, alternativement à Zurich, à Berne et à Lucerne ; depuis 1848, les autorités fédérales siégent constamment à Berne. — Pour la religion, le pays est partagé entre le Catholicisme et le Calvinisme : on compte 9 cantons catholiques (Lucerne, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug, Fribourg, le Tessin, le Valais, Soleure), 7 cantons réformés (Zurich, Berne, Bâle, Schaffhouse, Vaud, Genève, Neufchâtel), 6 cantons mixtes (Argovie, Glaris, Thurgovie, Saint-Gall, Appenzell, les Grisons); la liberté des cultes est garantie. — L'instruction est très-répandue en Suisse : l'instruction primaire est obligatoire pour tous et gratuite pour les pauvres. Il y a trois universités : Bâle, Zurich et Berne; Genève et Lausanne ont sous le titre d'*Académies* des établissements de haute instruction analogues à nos facultés. La Suisse possède 4 évêchés catholiques, dont les siéges sont établis à Fribourg, à Coire, à Sion et à Soleure (ce dernier sous l'anc. titre d'évêché de Bâle). L'ordre des Jésuites est depuis 1847 exclu de toute la Confédération.— On parle en Suisse deux langues surtout : le français (dans les cantons de Neuchâtel, de Genève, de Vaud, du Valais, Soleure, etc.), l'allemand (à Berne, Bâle, Zurich et dans tout l'E.) : dans le Tessin domine l'italien ; parmi les Grisons le roman, sorte de latin corrompu ; de plus, il existe un patois dit *welche*, en usage dans le bas peuple des cantons français. Parmi le grand nombre d'hommes illustres qu'a produits la Suisse, outre les patriotes comme Stauffacher, Melchthal et Guillaume Tell, brillent surtout les frères Bernouilli, Euler, J. J. Rousseau, Gessner, Lavater, Jean de Muller, Bonnet, Necker, les de Saussure, Tronchin.

Histoire. La Suisse, l'*Helvétie* des Romains, était comprise par eux presque tout entière dans la grande Séquanaise (prov. de la Gaule); le reste, la partie à l'E. du Rhin, faisait partie de la Rhétie. Les Helvétiens avaient quitté leur pays en masse pour venir s'établir dans la Gaule (61 av. J.-C.), quand César, en 58, extermina les uns, refoula les autres. Sous la domination romaine, les Helvétiens furent tranquilles. A partir du v° s., leur pays appartint tour à tour (pour la plus grande part) au roy. de Bourgogne, au roy. de Bourgogne Transjurane et au roy. des Deux-Bourgognes ou roy. d'Arles. Lorsque Rodolphe III légua les deux Bourgognes à Conrad le Salique sous le nom de Royaume d'Arles (930), la Suisse fut comprise dans ce legs et dès lors elle devint province immédiate de l'Empire : l'administration en fut confiée aux ducs de Zaeringhen. Pendant la période féodale, le pays se trouva divisé en une foule de fiefs de tout ordre, presque indépendants, dont bon nombre étaient possédés par la maison de Habsbourg lors de l'avénement à l'empire de Rodolphe de Habsbourg (1273). Ce prince, qui avait été choisi pour *avoué* par les cantons d'Uri, Schwitz et Unterwald, respecta leurs franchises et même les augmenta; mais Albert, son fils, tendit à convertir en souveraineté les droits

de simple patronage que sa famille exerçait et entreprit de soumettre toute l'Helvétie (1304). L'oppression de ses agents, surtout de l'impitoyable Gessler, fit soulever les trois cantons d'Uri, Schwitz et Unterwald : c'est alors qu'eurent lieu et la conspiration de Grutli, qui eut pour chefs Stauffacher, Walter Furst et Arnold de Melchthal, et l'aventure de Guillaume Tell : un soulèvement général éclata le 1er janvier 1308. Les 3 cantons primitifs, après de longs combats, battirent à Morgarten le duc Léopold I, fils d'Albert (1315), et formèrent la ligue perpétuelle de Brunnen. Ils s'adjoignirent successivement Lucerne (1332), Zurich (1351), Zug et Glaris (1352), Berne (1353). Deux autres victoires remportées sur les ducs d'Autriche (à Sempach et à Næfels, 1386 et 88), diverses conquêtes faites sur les domaines de ces ducs (1415 et ann. suiv.), rendirent bientôt les Suisses respectables à leurs voisins. En 1422 commencèrent à se former les Ligues grises (ou des Grisons). Mais de 1439 à 1450 la guerre de Tockenbourg mit les Suisses aux prises les uns avec les autres : Zurich se sépara, et la dissolution de la ligue semblait imminente; à la même époque, ils furent attaqués à l'improviste par la France, que l'emp. Ferdinand III avait appelée à son secours (1444), et seize cents d'entre eux furent exterminés, après une héroïque résistance, à la bataille de St-Jacques, par le dauphin (depuis Louis XI). Cependant, tout rentra dans l'ordre en 1450; la paix fut conclue en 1453 avec la France, qui n'avait eu qu'à se plaindre de l'empereur. En 1460 eut lieu la conquête de la Thurgovie. Mais bientôt les Suisses virent de nouveau leur indépendance menacée par l'ambition de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne (1475) : malgré l'infériorité du nombre, ils repoussèrent cet ennemi redoutable et portèrent un coup mortel à sa puissance dans les batailles de Granson et de Morat (1476), et le renom de leur bravoure devint européen. De là leur alliance (dite *Union héréditaire*) avec la France et l'Autriche, puis le traité de Bâle avec l'Empire, qui dut renoncer à toute prétention sur la Suisse, 1499. L'accession de 5 cantons nouveaux, Fribourg et Soleure (1481), Bâle et Schaffhouse (1501), Appenzell (1513), vint compléter les 13 cantons. Pendant la même période s'effectuaient l'alliance du Valais (1475) et des Grisons (1497), la conquête de Locarno, de Lugano (1513), etc. C'est surtout alors que les Suisses furent recherchés comme troupes mercenaires. Après la bat. de Marignan, où ils avaient combattu pour le duc de Milan, et où ils avaient été battus, malgré une héroïque résistance, par François I, ils conclurent avec la France une *Alliance perpétuelle* (1516), qu'ils ont toujours respectée depuis. De 1512 à 1530, les Grisons avaient soumis ou obtenu la Valteline : pendant la guerre de Trente ans, l'Espagne leur fit en vain la guerre pour la leur reprendre (1618-1638); enfin, en 1648, à la paix de Westphalie, le corps helvétique fut définitivement reconnu par l'Autriche et par l'Europe entière comme une puissance indépendante de l'empire. Le Protestantisme avait été introduit en Suisse dès 1519 par Zwingle (à Zurich), puis par Calvin (à Genève), et bientôt la majeure partie de la Suisse quitta le Catholicisme pour embrasser la Réforme; de là nombre de petites guerres locales jusqu'à 1712, époque qui fixa l'État respectif des deux religions dans les 13 cantons. La Suisse fut tranquille depuis, jusqu'à la Révolution française. Alors surgit un parti qui voulait l'égalité de droits pour tous, l'unité de la Suisse, l'abolition de la distinction de cantons souverains et de sujets, et qui, pour en venir là, appela l'intervention française. Bonaparte, après le traité de Campo-Formio (1797), envoya Brune en Suisse pour y opérer la révolution désirée : elle eut lieu en effet, et le 12 avril 1798 fut proclamée la *République helvétique* une et indivisible, qui fut confirmée par la victoire de Stanz (9 sept.). Lors de la 2e coalition contre la France (1799), la Suisse devint le théâtre de la guerre et fut sur le point d'échapper à l'influence libérale de la France : la victoire de Masséna à Zurich rétablit cette influence. Après plusieurs changements successifs, et l'établissement provisoire de plusieurs constitutions éphémères, Bonaparte donna aux Suisses, le 19 février 1803, une organisation nouvelle, fédérative, sans inégalités : ce fut celle en 19 cantons. Après la chute de Napoléon, 1814, l'ancienne Confédération fut rétablie sous la présidence de Zurich. Une nouvelle constitution, élaborée par la diète réunie à Zurich, fut signée le 7 août 1815, sous le nom de *Pacte fédéral:* l'admission du Valais, de Neufchâtel et de Genève, demandée par le Congrès de Vienne, porta alors le nombre des cantons à 22. Le traité de Paris de la même année (1815) reconnut la neutralité perpétuelle de la Suisse, et lui garantit l'intégralité et l'inviolabilité de son territoire dans ses nouvelles limites. La révolution française de 1830 eut son contre-coup en Suisse : Bâle se morcela en Bâle-Ville et Bâle-Campagne, 1833; le parti démocratique opéra une révolution dans le Valais en 1840; des troubles éclatèrent dans le Tésin en 1841, et à Genève en 1846. La courte guerre du *Sonderbund* (*V.* ce mot), heureusement terminée en 1847, amena la révision du pacte fédéral de 1815, et l'adoption de la constitution fédérale démocratique du 12 septembre 1848, qui régit encore le pays.

SULINA, une des bouches du Danube. *V.* SOULINA.

SULLY ou SULLY-SUR-LOIRE, *Sulliacum*, ch.-l. de c. (Loiret), sur la r. g. de la Loire, à 23 kil. N. O. de Gien; 2527 hab. Patrie de Maurice de Sully, évêque de Paris. Titre du duché de Sully, érigé en 1606 par Henri IV en faveur de Maximilien de Béthune.

SULLY (Maurice de), évêque de Paris de 1160 à 1196, né de parents très-pauvres à Sully-sur-Loire, avait d'abord été réduit à mendier. Ayant reçu les ordres, il se distingua par son talent pour la prédication, fut nommé chanoine de Bourges et finit par être élevé sur le siége épiscopal de Paris. Il prit une grande part à la construction de la cathédrale de Paris, mais il mourut sans avoir vu achever cet édifice, qui fut terminé par son successeur Odon de Sully (lequel, malgré la ressemblance du nom, n'avait rien de commun avec sa famille).

SULLY (Maximilien de BÉTHUNE, duc de), ministre, né en 1560 à Rosny, près de Nantes (d'où il porta longtemps le titre de baron de Rosny), m. en 1641, fut de bonne heure le compagnon de Henri de Navarre, qu'il suivit dans toutes ses guerres et aux côtés duquel il se distingua par son intrépidité. Un beau mariage, beaucoup d'ordre, des spéculations commerciales très-heureuses le rendirent fort riche en peu de temps : Henri IV crut ne pouvoir mieux confier les finances du royaume qu'à l'homme qui administrait si bien ses propres affaires, et il le nomma en 1597 surintendant des finances. Sully se montra en effet financier parfait : il remit de l'ordre dans les comptes, fit rentrer un arriéré considérable, paya des dettes écrasantes, suffit aux dépenses des guerres avec l'Espagne et la Savoie, et à l'achat des places qui restaient encore aux chefs ligueurs, créa de grands approvisionnements de guerre, poursuivit partout les abus et les prodigalités, et, tout en diminuant les impôts, amassa un trésor de 42 millions. Il encouragea surtout l'agriculture, répétant ces sages paroles : « Labourage et pastourage sont les deux mamelles dont la France est alimentée. » Dans ce but, il proclama la liberté du commerce des grains, abolit un grand nombre de péages, qui élevaient comme autant de barrières entre les provinces, ouvrit de grandes voies de communication, et fit creuser plusieurs canaux, notamment celui de Briare. Au titre de surintendant des finances, Sully joignait ceux de gouverneur de la Bastille, de grand maître de l'artillerie et des fortifications, de grand voyer de France, de surintendant des bâtiments, de capitaine héréditaire des eaux et rivières, et le gouvernement du Poitou. Peu de temps après la mort de

Henri, il fut amené par des intrigues à se démettre de ses charges de surintendant des finances et de gouverneur de la Bastille; cependant il conserva le gouvernement du Poitou avec la grande maîtrise de l'artillerie et des forêts. Il se retira dans sa terre de Sully. Bien que mécontent de la reine mère, il n'eut qu'une très-faible part aux troubles de la régence, et refusa de prendre les armes avec les Protestants. Louis XIII le fit maréchal en 1634. Né calviniste, Sully ne voulut jamais abjurer, bien qu'il eût lui-même donné à Henri IV le conseil d'embrasser le Catholicisme. Il avait été fait duc par Henri IV (1606), et avait pris à cette occasion le nom de la terre de Sully, qu'il venait d'acheter. On connaît l'étroite amitié qui unissait Henri IV et Sully: en plus d'une occasion, ce ministre dévoué ne craignit pas de heurter le roi, au risque de se brouiller avec lui, en lui faisant de sévères reproches sur ses égarements et en s'opposant avec énergie à ses prodigalités. Du reste, Sully n'était rien moins que désintéressé, et il ne s'était pas montré fort scrupuleux sur les moyens de faire fortune. On a de Sully des mémoires très-précieux, mais rédigés sous une forme bizarre (il suppose que ses secrétaires lui racontent sa propre vie). Ils parurent pour la 1re fois de 1634 à 1662, en 4 vol. Ils ont été réimprimés dans les collections des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de Petitot, et de Michaud et Poujoulat. L'abbé de L'Écluse en a donné en 1745 une édition remaniée, refondue, mais trop altérée pour qu'on y attache du prix.

SULLY (H.), horloger anglais, mort en 1728 à Paris, où il était venu se fixer, a fait d'excellentes recherches sur les longitudes. Il exécuta une pendule à levier pour mesurer le temps en mer, et contribua au progrès de l'horlogerie. On a de lui : *Description d'une horloge pour mesurer le temps sur mer*, 1726.

SULMO, auj. *Solmona*, v. d'Italie, chez les *Peligni*, dans les montagnes, à 16 kil. S. E. de Corfinium, fut détruite par les troupes de Sylla, mais se releva dans la suite. C'est là que naquit Ovide.

SULPICE (S.), évêque de Bourges, fut sacré en 584 et mourut en 591. Il joignait à la piété l'esprit, l'érudition et cultivait la poésie. On le fête le 29 janv.— Autre évêque de Bourges (624-644), fut aumônier de Clotaire II et supérieur d'une communauté de clercs qui étaient à la cour du roi. On le fête le 17 janv. C'est à celui-ci qu'est dédiée l'église St-Sulpice de Paris. — Cette église, une des plus vastes et des plus belles de la capitale, a été élevée sur les ruines d'une chapelle du XIIe s. dédiée à S. Pierre. Elle s'annonce par un superbe portail de deux ordres d'architecture différents: le bas est dorique et le haut ionique. On y remarque deux tours de structure différente, celle du nord a 68m 21 de haut; celle du sud est un peu moins haute. L'intérieur de l'église se compose d'une triple nef en arcades et offre, outre l'autel du chœur, une série de chapelles latérales; derrière le chœur est une très-belle chapelle de la Vierge. Commencée en 1665, sur les dessins de Levau, cette église n'a été terminée que dans le siècle suivant : le portail, achevé en 1745, est de Servandoni. C'est à l'initiative du curé Olier qu'on doit l'idée de l'édifice et aux persévérants efforts de Languet qu'on en doit l'achèvement.

SULPICE-SÉVÈRE, *Sulpicius Severus*, historien ecclésiastique, né vers 363 en Aquitaine, d'une famille noble et riche, suivit d'abord la carrière du barreau et fut avocat à Toulouse. La mort de sa femme le détermina à quitter le monde, vers 392 : il se retira, pour vivre dans la prière, à Primuliac, près de *Biterræ* (Béziers), et de là, vers 409, dans un monastère de Marseille. On présume qu'il s'était fait prêtre; il fut le disciple de S. Martin. Il mourut en 410 selon les uns, en 429 suivant les autres. On a de lui une *Histoire sacrée*, en 2 livres, qui s'étend de la création du monde à l'an 410, et dont le style élégant et concis lui a valu le nom de *Salluste chrétien*; une *Vie de saint Martin* (trad. par Duryer), et des *Lettres*. Ses *Œuvres* ont été souvent imprimées, notamment à Leyde, 1635 et 1643, et à Vérone, 1741-55. L'*Hist. sacrée* a été trad. en franç. par J. Filleau, L. Giry, l'abbé Paul, et par Herbert et Riton, dans la collection Panckoucke, 1848.

SULPICIENS, congrégation de prêtres destinés à l'instruction de jeunes ecclésiastiques, fondée en 1641 par Olier, curé de St-Sulpice. *V.* OLIER.

SULPITIA, Romaine qui cultivait avec succès la poésie, était femme d'un certain Calanus, et vivait vers l'an 90 de J.-C., sous Domitien. Il ne nous reste d'elle qu'une satire intitulée: *De edicto Domitiani*, qui roule sur l'exil des philosophes ordonné par ce prince. Elle est ordinairement imprimée à la suite de Juvénal ou de Pétrone, et se trouve dans le *Corpus poetarum* de Maittaire et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf. Elle a été trad. en vers par Ch. Monnard, 1816, et en prose (dans la collect. Panckoucke), par Perreau, à la suite du Perse.

SULPITIUS GALLUS (C.), préteur l'an 173 av. J.-C., tribun militaire sous Paul-Émile, dans la campagne de Macédoine, consul en 166, était un orateur distingué et un savant astronome. Il prédit une éclipse de lune pour la veille du jour où l'on devait livrer bataille à Persée, et prévint ainsi la frayeur qu'auraient pu éprouver les soldats.

SULPITIUS RUFUS (P.), fougueux partisan de Marius, tribun du peuple l'an 88 av. J.-C., fit rendre, par des moyens illégaux, la loi qui chargeait Marius de la guerre contre Mithridate à l'exclusion de Sylla, gagna les *Alliés* à son parti en leur faisant des concessions dangereuses, et attaqua plusieurs fois les consuls eux-mêmes dans le *Forum* à la tête de ses partisans. Proscrit par Sylla, il fut décapité, et sa tête attachée à la tribune aux harangues. — Serv. Sulpitius Rufus, orateur distingué, contemporain et rival d'Hortensius et de Cicéron, mérita d'être surnommé le *Prince des jurisconsultes*. Cicéron, admirateur de son talent, lui fit élever une statue.

SULTAN (de l'arabe *selatat*, puissant, ou *salatha*, dominer), titre que portaient au Xe, XIe, XIIe et XIIIe s. les lieutenants généraux des califes, et en général ceux qui affectaient l'indépendance, comme par exemple les chefs gaznévides et les princes seldjoucides de Bagdad, de Konieh, d'Alep, de Damas; c'est auj. la principale dénomination du monarque des Ottomans. — Les femmes, les sœurs et les filles du sultan sont dites *sultanes*; la mère du Grand Seigneur régnant est appelée *sultane-validé*.

SULTAN-EUNI, sandjakat de la Turquie d'Asie, dans le N. de l'Anatolie, entre ceux de Boli au N., d'Angora à l'E., de Kara-hissar et de Kutaïeh au S., de Kodavenkiar et de Kodjah-ili au N. O.; ch.-l., Eski-chehr. Il répond à la Galatie et à une partie de la Phrygie-Épictète des anciens.

SULTANIEH, v. de Perse (Irak-Adjémi), à 105 k. N. O. de Kazbin. Fondée par le chah Khoda-Bend, cette ville fut longtemps la résidence des rois de Perse, et était alors très-étendue et très-florissante; elle fut ruinée par Tamerlan; auj. ce ne sont que des ruines.

SULTANIEH-HISSAR ou SULTANIEH-KALESSIE, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), à l'entrée des Dardanelles, à 60 k. S. O. de Gallipoli; 13000 h. Château fort, dit *Château d'Asie*, situé vis-à-vis du *Château d'Europe*, et qui commande l'entrée du détroit.

SULZ, v. du Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le Neckar, à 56 k. S. O. de Stuttgard; 2400 hab. Riche saline. C'est, dit-on, près de cette ville, qu'en 368 l'emp. Valentinien battit les Allemands. — *V.* SOULTZ.

SULZBACH, v. de Bavière (Regen), à 45 k. E. N. E. de Nuremberg; 3000 hab. Jourdan y battit les Autrichiens en 1796. Titre d'une principauté palatine.

SULZMATT, bourg du Ht-Rhin. *V.* SOULTZMATT.

SULZER (J. George), né en 1720 à Wintherthur, en Suisse, m. à Berlin en 1779, embrassa l'état ecclésiastique, fut pendant quelques années vicaire d'un pasteur de campagne et instituteur, obtint en 1747 une chaire de mathématiques à Berlin, entra en 1750 à l'Académie de cette ville, et fut nommé

en 1764 professeur de philosophie à l'Académie des nobles de Berlin. On lui doit des travaux estimés sur la psychologie, mais il est surtout célèbre comme auteur d'une *Théorie universelle des beaux-arts*, en allemand, 1772, qu'on regarda longtemps comme le plus bel ouvrage de ce genre. On a aussi de lui des *Considérations morales sur les œuvres de Dieu*, 1741.

SUMATRA, grande île de l'Océanie, dans la Malaisie, la plus occidentale des grandes îles de cette partie du monde, au S. O. de la péninsule de Malacca, dont elle est séparée par le détroit de Malacca, est située entre 5° lat. N.-5° lat. S. et 92°-103° long. E.; elle a env. 700 kil. sur 390 dans sa plus grande largeur; 6 000 000 d'hab. On y distingue la partie indépendante (où se trouvent les roy. d'Achem, de Siak et le pays des Battas), et la partie hollandaise, au S. O., ou Gouvt de Padang (avec le ci-devant empire de Menangkabau, le roy. de Palembang, le pays des Lampongs). Longue chaîne de montagnes (Gounong-Api ou Ophir, 4500m); quatre volcans. Climat varié, très-chaud sur les côtes, mais tempéré par les vents de mer, pluies continues six mois de l'année; vastes marécages pestilentiels sur la côte O., qui ont valu à cette contrée le nom de *Côte de la peste*. On y trouve les productions et les animaux de l'Inde, de l'Indo-Chine et de l'Océanie. Or, cuivre, fer, étain, en abondance. Commerce très-actif. Les indigènes sont de race malaise et presque tous Musulmans; ils sont remarquables par leur férocité. — La prospérité de Sumatra est très-ancienne; les empires d'Achem et de Menangkabau ont été longtemps florissants, surtout aux XVIe et XVIIe s. Cette île fut découverte en 1508 par le portugais Figueira. Les Hollandais s'y établirent vers 1625, mais ils n'y ont eu longtemps que peu de puissance; ils en ont même été presque expulsés en 1823.

SUMBA, une des îles de la Sonde. *V.* SAMBA.

SUMBAVA (île), une des îles de la Sonde, la plus occidentale de l'archipel Sumbava-Timor, par 114° 22'-116° 50' long. E., 8° 10'-9° 7' lat. S.; 280 kil. sur 100; env. 60 000 hab.: villes principales, Sumbava, sur la côte N., et Bima. L'île est coupée en trois péninsules; dans celle du centre est le terrible volcan de Tomboro, dont une éruption fit périr 12 000 personnes en 1816. Sol très-fertile; poudre d'or; nids d'oiseaux, huîtres à perles. Habitants : Malais, Macassars, Ouadjous. L'île est divisée entre plusieurs radjahs; le plus puissant est celui de Bima.

SUMBAVA-TIMOR (Archipel de), suite d'îles de la Malaisie, à l'E. de Java et sur une ligne qui va de l'ouest à l'est; la principale à l'O. est Sumbava, la principale à l'E. est Timor; entre elles deux sont Florès, Solor, Sabrao.

SUMÈNE, ch.-l. de c. (Gard), à 13 kil. E. du Vigan; 2920 hab. Bonneterie, filatures de soie.

SUNAMITE, c.-à-d. habitant de Sunam (v. de la Palestine, tribu d'Issachar). On connaît spécialement sous cette dénomination : 1° Abisag, qui fut unie à David dans la vieillesse de ce roi; 2° l'épouse mystérieuse de Salomon dans le *Cantique des cantiques*; 3° la femme chez laquelle logeait le prophète Élisée et dont il ressuscita le fils (*Rois* II, ch. IV).

SUND (le), c.-à-d. le *Détroit*, se dit spécialement d'un détroit du Danemark situé entre l'île Seeland et la côte suédoise de Malmœhus, et qui joint la mer Baltique au Cattégat. Il a 100 kil. de long; sa largeur varie de 4 à 25 kil. On y trouve, à plusieurs brasses de profondeur, un courant contraire à celui qui règne à la surface. — Les vaisseaux qui traversaient le Sund ont longtemps payé au Danemark un droit qui se percevait à Elseneur et qui figurait pour des sommes importantes dans les revenus de l'État. Ce droit a été racheté en 1857 par les nations maritimes.

SUNDERLAND, v. d'Angleterre (Durham), à l'embouch. de la Wear, à 20 kil. N. E. de Durham; 70 000 hab. Port excellent, chemin de fer, beau pont de fer d'une seule arche (qui a 76m d'ouverture et 33 de hauteur); chantiers de construction, cristaux, bouteilles, goudron, etc. Immense commerce (bois, eau-de-vie, fer, planches, houille). Cette ville donne le titre de comte au duc de Marlborough.

SUNDERLAND (H. SPENCER, 1er comte de), né en 1620, se montra fort dévoué à Charles I dans la guerre civile, fut créé comte de Sunderland en 1643, et périt la même année à la bataille de Newbury.— Robert SPENCER, 2e comte de S., son fils, né en 1641, fut sous Charles II ambassadeur en Espagne, en France, au congrès de Cologne, ministre (1678), vota en 1679 contre le bill d'exclusion du duc d'York, mais se prononça en 1680 dans un sens contraire, ce qui le fit sortir du conseil, y rentra en 1682, et devint chef du cabinet, se maintint dans ce poste sous Jacques II, embrassa le Catholicisme en 1688, flotta longtemps entre Jacques et son gendre Guillaume d'Orange, les trompant tous deux, finit pourtant par agir en faveur de Guillaume, mais en simulant toujours du zèle pour Jacques, et n'en jouit pas moins de toute la confiance de Guillaume, qui, à son avénement, le nomma lord-chambellan, membre du conseil privé, lord-justicier. Las enfin des intrigues politiques, il se démit de ses emplois et alla mourir à sa résidence d'Althorp, en 1702. — Son fils, Ch. Spencer, 3e comte de S., fut aussi ambassadeur et ministre, d'abord sous la reine Anne, qui le renvoya, ainsi que tout le cabinet whig, après l'affaire de Sacheverell, et ensuite sous George I (1714-1722). Il montra une grande intégrité.

SUNDGAU, petite contrée annexée à la Hte-Alsace, avait pour ch.-l. Béfort, et pour autres villes Ferrette, Thann et Huningue. — Elle forme auj. la partie S. du dép. du Ht-Rhin. Ce pays appartenait anciennement aux archiducs d'Autriche, et relevait de l'évêque de Bâle. Louis XIII s'en empara.

SUNIUM (Cap), auj. *cap Colonne*, cap qui forme l'extrémité S. de l'Attique. Minerve y avait un beau temple, dont la mer baignait le pied et dont il reste 15 superbes colonnes. Platon discourait souvent avec ses disciples sur le cap Sunium.

SUNNITES, secte musulmane, ainsi appelée du mot arabe *sunnah* (tradition), parce que ses adhérents prétendent conserver la vraie tradition. Ils reconnaissent comme véritables successeurs de Mahomet les califes Aboubekr, Omar, Othman, qui régnèrent après lui, et ils défèrent à leurs explications théologiques; ils sont opposés aux Chyites, qui, contestant la légitimité des trois premiers califes, n'accordent d'autorité qu'à Ali, 4e calife, et aux descendants directs de Mahomet. Les Sunnites dominent aujourd'hui dans l'empire ottoman, en Arabie, en Égypte, dans les États barbaresques, tandis que les Chyites dominent en Perse. Ils se sont subdivisés en quatre rites, les Hanbalites, les Chaféites, les Malékites et les Hanéfites, ainsi appelés du nom de leurs fondateurs. Ces sectes n'ont entre elles que de légères différences, et sont également regardées comme orthodoxes.

SUPERGA (la), montagne et abbaye du Piémont, à 7 kil. N. E. de Turin. L'abbaye fut fondée par Victor-Amédée II en souvenir de la levée du siége de Turin par les Français, en 1706. L'Église de l'abbaye sert de sépulture aux princes de Sardaigne.

SUPÉRIEUR (Lac), le plus occidental et le plus vaste des cinq grands lacs de l'Amérique du Nord, par 87° 5'-94° 50' long. O., 46° 20'-42° 10' lat. N., est situé partie dans les États-Unis, partie dans le Bas-Canada, qu'il sépare l'un de l'autre : 580 k. sur 250. Ses eaux sont douces et très-poissonneuses. Il communique avec le lac Huron par le *Canal Ste-Marie*. Il s'élève parfois sur ce lac des tempêtes aussi violentes que sur l'Océan. On y trouve plusieurs îles.

SUPÉRIEURE (Mer), *Superum mare*, auj. *mer Adriatique*, mer qui s'étend entre la côte E. de l'Italie et l'Illyrie, est ainsi nommée par opposition à la mer Inférieure ou Tyrrhénienne, située à l'O. de l'Italie.

SUPERSAX (George auf der FLUHE, plus connu sous le nom de), personnage influent du Valais, s'opposa aux intrigues du cardinal de Sion (Schinner) qui voulait détacher les Suisses de l'alliance de

Louis XII (1510), fut jeté par ce prélat dans un cachot, parvint à s'échapper, releva son parti et força le cardinal à s'enfuir à Rome; mais il fut mis par Charles-Quint au ban de l'empire et finit par succomber : il mourut en exil, à Vevey en 1529.

SUPPLENBOURG, anc. château de la Saxe, jadis résidence des comtes de Supplenbourg, entre les comtés de Brunswick et de Sommersenbourg, aux environs de Scheningen, se trouva compris (après le morcellement du duché de Saxe et après divers partages entre les princes de Brunswick) dans la principauté de Wolfenbuttel. Le plus connu des comtes de Supplenbourg est Lothaire, qui régna sur l'Allemagne de 1125 à 1138, et eut pour gendre Henri le Superbe. Il céda en 1130 le château de Supplenbourg et quelques villages aux Templiers, qui en firent une commanderie. Celle-ci, lors de l'abolition de l'ordre, passa aux Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem.

SUPRALAPSAIRES, Calvinistes qui faisaient remonter la prédestination de l'homme au delà même de la chute d'Adam (*supra lapsum*), et qui prétendaient que Dieu avait rendu la chute du premier homme inévitable, afin de pouvoir manifester sa justice et sa miséricorde à l'égard de la race humaine. Cette secte se forma en Hollande au XVIIe s., à la suite du synode de Dordrecht.

SUPRÊME (la). *V.* INQUISITION.

SURA, anc. v. de la Babylonie. sur l'Euphrate, entre Babylone et Apamée. Les Juifs y eurent une école célèbre. Titre d'évêché *in partibus*.

SURATE, v. de l'Inde anglaise (Bombay), dans le Guzzerat, sur la r. g. du Tapti, à 31 kil. de son embouch., à 270 N. de Bombay; 200 000 hab. (dont beaucoup de Guèbres). Résidence de la cour suprême de justice de la présidence de Bombay. Petit château fort et petit port; rues étroites, tortueuses, maisons hautes, dont les étages supérieurs avancent sur les inférieurs; hôpital pour les animaux, entretenu par la piété des Hindous. Commerce actif, mais le voisinage de Bombay lui a fait beaucoup de tort. — Surate est une ville très-ancienne. Les Musulmans l'appellent la *Porte de la Mecque*, parce qu'on s'y embarque en foule pour le pèlerinage. Elle prit un développement énorme après la découverte du cap de Bonne-Espérance, et son port fut fréquenté par tous les peuples européens; mais elle est auj. bien déchue. Les Mongols s'en emparèrent en 1572. En 1612, la compagnie anglaise des Indes y établit son premier comptoir dans l'Hindoustan; les Français et les Hollandais obtinrent ensuite le même privilége. Les Mahrattes l'attaquèrent souvent de 1664 à 1707, mais ne purent la prendre. Les Anglais se la firent céder en 1800. Les Français y ont une factorerie.

SURCOUF (Robert), fameux corsaire, né en 1773 à St-Malo, m. en 1827, descendait, dit-on, par sa mère de Duguay-Trouin. Capitaine à 20 ans, il déploya dans toutes les mers, et surtout dans l'Inde, une intrépidité qui le rendit la terreur du commerce anglais : quelques-uns de ses exploits sont vraiment fabuleux. Pendant la paix, il se livra à des spéculations commerciales qui l'enrichirent. Ch. Cunat a écrit son *Histoire*, 1842.

SURÉNA. Ce nom, qui n'était d'abord qu'un titre de dignité désignant le commandant en chef des armées persanes, a été dans la suite pris pour nom propre. On connaît spécialement sous ce nom un général d'Orode, roi des Parthes, qui remporta sur Crassus, en Mésopotamie, la victoire décisive de Carrhes, l'an 53 av. J.-C. Il ternit sa gloire en faisant assassiner par trahison le général romain, qui était venu dans son camp pour traiter de la paix. Peu après, son orgueil et son despotisme le rendirent suspect à Orode, qui le fit mettre à mort, 52. Suréna a fourni à P. Corneille le sujet de sa dernière tragédie.

SURESNES, vge du dép. de la Seine, sur la r. g. de la Seine, à 10 kil. O. de Paris, au pied du mont Valérien (Calvaire); 4556 h. Vignoble renommé au XVIe s. et qui ne donne plus que du vin de qualité inférieure. Jolies maisons de campagne. On couronne tous les ans à Suresnes une rosière, à l'instar de celle de Salency. — C'était jadis une terre seigneuriale, que Charles le Simple donna à l'abbé de St-Germain des Prés. C'est à Suresnes qu'eut lieu la conférence à la suite de laquelle Henri IV abjura (1593). Patrie de Ch. Perronet.

SURGÈRES, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), sur la Gère, à 27 kil. N. E. de Rochefort, 3289 h. Vieux château du temps de Charles VIII, belle halle, construite en 1840. Vins, eaux-de-vie, distilleries.

SURIN (le P.), jésuite, né à Bordeaux en 1600, m. en 1665, fut chargé en 1634, après l'exécution d'Urbain Grandier, de diriger les Ursulines de Loudun, que l'on croyait possédées, et tomba lui-même dans un état fort analogue qui le fit croire ensorcelé.

SURINAM (le), riv. de Guyane, traverse le S. O. de la Guyane française, puis la Guyane hollandaise, passe à Paramaribo, et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 400 kil., dirigé généralement du S. au N. — On nomme *Gouvt de Surinam* la Guyane hollandaise.

SURINTENDANT, titre donné dans l'ancienne monarchie française à plusieurs charges différentes. Le titre de *Surintendant des finances* fut créé par Philippe le Bel pour Enguerrand de Marigny vers 1300, et supprimé après la disgrâce de Fouquet, en 1661. — Celui de *Surintendant général de la navigation*, créé par Louis XIII pour le cardinal de Richelieu, fut conféré plus tard à César, duc de Vendôme, et au duc de Beaufort, son fils : il disparut à la mort du dernier, 1669. — Sous Louis XV, le marquis de Marigny, frère de Mme de Pompadour, reçut le titre de *Surintendant des bâtiments de la couronne*. — La dame qui occupait la 1re charge auprès de la reine avait le titre de *Surintendante de la maison de la reine*. — Auj. encore il y a une *Surintendante de la maison impériale* de la Légion d'honneur (maison de St-Denis)

SURIUS (Laurent), chartreux, né à Lubeck en 1522, m. en 1578, a donné une collection des conciles, Cologne, 1567, mais il est surtout connu par ses *Vies des saints*, Col., 1570, 6 vol. in-f. (réimp. en 1618). Il manque quelquefois de critique; néanmoins il peut servir à rectifier Sleidan sur plusieurs points.

SURRENTUM, auj. *Sorrento*, v. de Campanie, chez les *Picentini*, à l'O. de Salerne et vis-à-vis de l'île de Caprée, était renommée pour ses vins.

SURREY (Comté de), un des comtés de l'Angleterre, entre ceux de Kent à l'E., de Berks et de Southampton à l'O., de Sussex au S., est séparé au N. par la Tamise de ceux de Middlesex et de Buckingham et renferme deux des faubourgs de Londres, Southwark et Lambeth : 60 kil. sur 45; 590 000 hab.; ch.-l. Guilford. Beaucoup de jardins maraichers. Antiquités romaines et druidiques. — Ce comté, habité jadis par les *Segontiaci*, fit partie du roy. de Sussex dans l'Heptarchie : son nom, corruption de *South-rice*, voulait dire en saxon *Royaume du Sud*.

SURREY (Ch. HOWARD, comte de). *V.* HOWARD.

SURVILLE (Clotilde de), née vers 1405 au château de Vallon-sur-Ardèche, de la famille noble de Vallon-Chalis, reçut une brillante éducation à la cour de Gaston Phœbus, comte de Foix, épousa en 1421 le jeune Bérenger de Surville qu'elle aimait tendrement, le perdit en 1428 au siége d'Orléans, où il accompagnait Charles VII, et consola son veuvage par la culture de la poésie et par l'éducation d'un fils, né de son union. Elle mourut âgée de plus de 90 ans. Clotilde de Surville était restée inconnue jusqu'à l'époque où Ch. de Vanderbourg publia, sous le nom de cette femme, un recueil de poésies charmantes, composé d'élégies, d'épîtres, de contes et de morceaux lyriques du genre le plus élevé. Cette publication a excité parmi les gens de lettres une vive controverse; la plupart en ont contesté l'authenticité : les uns attribuaient ces poésies au marquis de Surville, émigré, descendant de Clotilde, qui fut mis à mort en 1798 pour être rentré en France avec une

mission de Louis XVIII; les autres en faisaient honneur à l'éditeur même, Vanderbourg. Les recherches faites récemment (1863), par M. le professeur A Macé, dans les papiers de la famille de Surville ne permettent plus de suspecter Vanderbourg et établissent que le manuscrit qu'il a publié est bien celui qu'avait préparé le marquis de Surville. Ce manuscrit renfermait incontestablement des poésies de Clotilde, mais la plupart avaient été retouchées et interpolées par le marquis. Les *Poésies de Clotilde*, publiées pour la première fois en 1803, ont été depuis réimprimées bien des fois, notamment en 1825.

SURVILLE (J. Franç. Marie de), marin distingué, né en 1717 au Port-Louis en Bretagne, se signala dans les campagnes de l'Inde, parcourut en 1769 les mers du Sud, y découvrit ou reconnut plusieurs îles, notamment l'île Salomon (*V.* ce nom) et la Nouv.-Zélande, et périt en mer près de Lima en 1770.

SURVILLIERS, vge du dép. de Seine-et-Oise, à 40 kil. E. N. E. de Pontoise, près du domaine de Morfontaine; 600 hab. Joseph Bonaparte prit le nom de *Comte de Survilliers* après la chute de Napoléon.

SUS ou SOUS (Roy. de), partie de l'empire de Maroc, jadis roy. indépendant, ainsi nommée de la riv. de Sus, affluent de l'Atlantique, qui l'arrose, est situé sur les deux versants de l'Atlas et est borné au N. par le Maroc proprement dit, à l'O. par l'Océan, au S. par le pays des Mosselmines, et à l'E. par la prov. de Darah; env. 200 kil. sur 279; 600 000 hab.; capit. Tarodant; autres villes, Agadir, Talent. Climat chaud et agréable, sol fertile (canne à sucre, coton, indigo, olives, dattes, etc.), mais en grande partie inculte. Une partie du pays de Sus est depuis 1810 comprise dans l'État de Sidi-Hescham.

SUSANNE, femme célèbre par sa chasteté, fille d'Helcias et épouse de Joakim, de la tribu de Juda, avait suivi son époux à Babylone lors de la captivité. Deux vieillards impudiques, juges d'Israël, voulant la séduire, la surprirent au bain, et la menacèrent, si elle ne cédait à leurs coupables désirs, de l'accuser d'adultère; sur son refus, ils l'accusèrent en effet, et la chaste Susanne fut condamnée à mort. Mais Daniel, encore jeune, obtint la révision du jugement et, en mettant les accusateurs de Susanne en contradiction entre eux, fit reconnaître son innocence. On place cet événement vers 600 av. J.-C.

SUSANNE (Ste), vierge et martyre, fut, à ce qu'on croit, mise à mort à Rome en 295. On la fête le 11 août.

SUSE, anc. v. de Perse, résidence d'hiver des rois Achéménides, était en Susiane, au N., sur l'Eulæus. On en attribuait la fondation à Memnon. Les grands rois y avaient un palais magnifique et y gardaient une partie de leurs trésors. Il n'en reste que des ruines, avec des inscriptions cunéiformes, près de *Chouster*.

SUSE, *Susa* en italien, *Segusio* en latin, v. du Piémont, ch.-l. de prov., à 53 kil. O. de Turin; 3200 h. Évêché, collége, séminaire. Station du chemin de fer; arc de triomphe de marbre blanc en l'honneur d'Auguste. Aux env. marbre vert dit *Marbre de Suse*. Située à la réunion des deux grandes routes du mont Cenis et du mont Genèvre, Suse est de ce côté la clef de l'Italie. Souvent prise et reprise; brûlée par l'emp. Frédéric Barberousse; prise par les Français en 1690, 1704, 1796, démantelée en 1798, et comprise dans le dép. du Pô comme ch.-l. d'arr. Suse forma au moyen âge un marquisat, longtemps important; vers 1060, ce marquisat fut réuni au duché de Savoie par Amédée II, fils d'Adélaïde, héritière de la maison de Suse. — On appelle *Pas de Suse* le passage des Alpes à l'entrée duquel se trouve Suse. Ce passage fut plusieurs fois forcé par les Français, notamment en 1629, par le duc de La Meilleraie. — La prov. de Suse, contiguë au dép. français des Htes-Alpes, a 82 000 h.

SUSIANE, auj. *Khouzistan*, contrée de l'empire médo-persan, entre la Perside à l'E., l'Assyrie et la Babylonie à l'O., le golfe Persique au S., avait pour ch.-l. Suse. Elle renfermait, entre autres provinces, l'Elymaïde, la Characène et la Mélitène. — On y fait régner dans les temps les plus anciens Teutame et Memnon. Après la mort d'Alexandre, elle fit partie du royaume de Syrie; elle fut enlevée aux rois Syriens par les Parthes, puis comprise dans le 2e empire des Perses, enfin conquise par les Arabes. Elle reçut d'eux le nom qu'elle porte aujourd'hui; c'est une des provinces du royaume moderne de Perse.

SUSO ou SUSON (H.), dit *Frère Henri Amand*, mystique allemand, né à Constance vers 1300, d'une famille noble, m. à Ulm en 1366, était dominicain et disciple de maître Eckart. Au panthéisme de son maître il mêle des sentiments romanesques, des images poétiques; souvent il emprunte le langage de l'amour humain pour exprimer les extases de l'âme unie à Dieu. Il a laissé des *Méditations sur la Passion*, des *Sermons*, et l'*Horloge de la sagesse*, en latin. Ses *Œuvres* ont été publiées à Cologne, 1555, 1588, 1615, et traduites par Lecerf, 1586 et 1614. Chavin de Malan a donné sa *Vie*, 1842.

SUSQUEHANNAH, riv. des États-Unis, se forme dans l'État de Pensylvanie de la réunion de deux branches, l'une venant de l'E. et de l'État de New-York (cours 500 kil.), l'autre descendant des Alleghany (300 kil.); elle coule ensuite au S. E., entre dans l'État de Maryland et tombe dans la baie de Chesapeak, après un cours de 200 k. depuis la jonction. Un canal l'unit au Schuylkill.

SUSPECTS, LOI DES SUSPECTS. *V.* ces articles dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

SUSSEX (Comté de), comté de l'Angleterre, au S., sur la Manche, entre ceux de Surrey au N., de Kent à l'E., de Southampton à l'O. : 130 k. sur 45; 300 000 h., ch.-l., Chichester. Fer, marbre, ocre rouge, marne, etc. — Ce comté, habité jadis par plusieurs peuplades belges, forma avec le comté de Surrey un des sept royaumes de l'Heptarchie; il devint ensuite comté; les comtes s'étant éteints en 1801, il fut érigé en duché en faveur du 6e fils du roi George III.

SUSSEX (Roy. de), *South-Seaxna-rice*, un des États saxons de l'Heptarchie, fut formé, de 477 à 491, par Ælla qui débarqua dans l'île de Wight. Situé au bord de la Manche, entre ceux de Wessex à l'O. et d'Essex à l'E., ce royaume comprenait les comtés actuels de Surrey, Sussex et Southampton. Chichester en était la capitale. Il ne subsista guère qu'un siècle et se fondit dans le roy. de Wessex.

SUTHERLAND (Comté de), comté d'Écosse, borné au S. par celui de Ross, à l'E. par celui de Caithness, partout ailleurs par la mer : 110 kil. sur 100; 26 000 h., ch.-l., Dornoch. Montagnes arides, côtes échancrées; sol stérile ou peu fertile; houille, marbre, pierre calcaire, cristal de roche, très-beau grenat; pêche de harengs et cabillauds. Douze propriétaires seulement possèdent tout le pays; la famille Gower, qui en possède la plus grande partie, porte le titre de *duc de Sutherland*.

SUTLEDJE, fleuve de l'Inde. *V.* SETLEDJE.

SUTRI, *Sutrium*, v. de l'État ecclésiastique (Viterbe), à 25 kil. E. S. E. de Viterbe; 1500 hab. Évêché (érigé en 487). Un concile y fut tenu en 1046. Amphithéâtre antique, creusé dans le roc.

SUTTIES, nom donné dans l'Inde aux cérémonies dans lesquelles les femmes se brûlent sur le corps de leurs époux. Les Anglais ont fait, mais en vain, tous leurs efforts pour extirper cette pratique barbare.

SUTTON (Thomas), riche marchand anglais, né en 1532, m. en 1611, fit une grande fortune sous le règne d'Élisabeth, en employa une grande partie au service de son pays, et consacra en mourant tous ses biens à la fondation d'un magnifique hospice avec école: cet établissement, situé à Knaith, dans le comté de Cork, est connu sous le nom de *Charterhouse* (maison des Chartreux, parce qu'il était bâti sur l'emplacement d'un ancien couvent de Chartreux).

SUVALKI, v. de Russie (Pologne), ch.-l. de la voïvodie d'Augustowo, sur le Hancza, à 320 kil. N. E. de Varsovie; 3000 hab.

SUZANNE, SUZE, SUZO. *V.* SUSANNE, SUSE, SUSO.

SVANTOVIT, dieu des Vénèdes, avait un temple dans l'île de Rugen à Arkona, où l'on venait en pèlerinage lui offrir des dons. On entretenait en son honneur un beau cheval blanc, que le grand prêtre seul montait une fois l'an. Sa fête avait lieu vers le temps de la moisson. Stantovit était représenté sous la forme d'un colosse à quatre têtes, sans barbe, ayant les cheveux frisés, revêtu d'un habit court, tenant un arc de la main gauche et une corne de métal de la main droite. On le consultait sur la guerre et sur la récolte. On brûlait souvent des captifs en son honneur. — Le culte de cette idole fut aboli en 1168 par Valdemar, roi de Danemark.

SVEABORG, place forte et port militaire de la Russie (Finlande), bâtie sur 7 îles du golfe de Finlande, à 6 kil. S. E. de la v. d'Helsingfors, à laquelle elle est reliée par une digue armée de batteries; 6000 h. Fortifications redoutables, qui ont fait appeler ce port *le Gibraltar de la Baltique;* arsenaux, magasins creusés dans le roc; grandes casernes. — Sveaborg, construit en 1749 par le roi de Suède Frédéric, était le boulevard de la Suède. Il fut livré à la Russie en 1808 et bombardé par la flotte anglo-française en 1855.

SVEDENBORG (Emmanuel), théosophe, né en 1688 à Stockholm, m. en 1772, était fils d'un évêque luthérien. Il se distingua d'abord dans les lettres et les sciences, fut assesseur des mines (1716), acquit sur toutes les branches des sciences naturelles, particulièrement sur la métallurgie, des connaissances profondes, qu'il consigna dans plusieurs écrits (*Opera philosophica et metallurgica*, 1734; *OEconomia regni animalis*, 1738), et devint membre de la Société des Sciences de Stockholm. Tout à coup, il prétendit avoir des révélations et converser avec les âmes des morts; bientôt on le vit résigner ses fonctions pour se livrer tout entier à la mission qu'il croyait avoir reçue de régénérer le Christianisme. C'est en 1743, à 55 ans, qu'il eut sa première vision, et depuis il ne s'occupa plus que de propager sa doctrine, soit par ses discours, soit par ses écrits. Ses principaux ouvrages mystiques sont : *Arcana cœlestia*, Lond., 8 vol. in-4, 1749-57; *De cœlo et inferno ex auditis et visis* (1758) : il y raconte ses entretiens avec les anges et les démons; *De nova Hierosolyma* (1758) : *Vera christiana religio, seu Theologia novæ ecclesiæ* (1771). Svédenborg distingue un monde matériel et un monde spirituel : dans celui-ci se trouve, mais sous une autre forme, tout ce qui existe dans le premier. Il admet dans les Écritures 3 sens : le 1er, naturel; le 2e, spirituel; le 3e, céleste; le sens spirituel était resté inconnu jusqu'à lui : il est venu le révéler aux hommes. Il trouva de nombreux partisans et fonda une Église qu'il appela la *Nouvelle Jérusalem*. Les *Svédenborgistes*, fort nombreux en Suède et en Angleterre, se sont répandus jusque dans les États-Unis, aux Indes et dans l'Afrique méridionale. Les *OEuvres* mystiques de Svédenborg ont été trad. par J. P Moët, Par., 1819-24, et par Le Boys des Guays, 1842-55. Dallant de Latouche en a donné un abrégé, Stockholm, 1788. Sa *Vie* a été écrite par Tafel, Tubingue, 1843, et par Matter, Paris, 1863.

SVENKSUND, partie orient. du golfe de Finlande, resserrée entre Viborg et Frédéricksbamn, a sur ses bords une ville de même nom qui compte 2000 hab. Le roi de Suède Gustave III y fut battu par le prince de Nassau-Siegen en 1789, et l'y battit à son tour l'année suivante.

SVERKER I, roi de Suède, régna de 1129 à 1155, et fut la tige d'une nouvelle dynastie qui remplaça celle de Lodbrog et occupa le trône de la Suède 117 ans (1133-1250).—SVERKER II, régna de 1199 à 1210, et eut pour successeur Éric X Canutson.

SVERRER, roi de Norvége de 1185 à 1202, frère de Sigurd III, fut élevé en secret après le massacre de sa famille. Ayant connu sa naissance en 1176, il vint disputer le trône à l'usurpateur Magnus VI, le battit à Drontheim (1177), lui proposa, mais en vain, un partage du royaume, et, après 8 ans de guerre, remporta, en 1185, une victoire décisive où Magnus perdit la vie. Cependant il ne jouit pas sans troubles du trône; il se brouilla avec le clergé, et le pape Innocent III lança l'interdit sur ses États (1198). On a de ce prince le *Miroir des rois* (publié en norvégien et latin. Soroe, 1768), et un *Traité de droit public*, en islandais (publié en islandais et latin par Werlauf, Copenhague, 1815).

SVIATOPOLK I, *le Scélérat*, grand-prince de Kiev, fils d'Iaropolk I et neveu de Vladimir I, usurpa la couronne à la mort de son oncle sur ses 12 cousins (1015), en fit tuer 3, fut attaqué par leur frère Iaroslav, se fit battre à Lioubitch (1017), s'enfuit en Pologne, près de Boleslas I, son beau-père, et fut ramené par lui en triomphe (1018); mais il ne le récompensa qu'en tentant d'égorger tous les Polonais qui étaient dans ses États, sans excepter Boleslas lui-même; heureusement, il ne put y réussir. Attaqué de nouveau par Iaroslav, il fut vaincu à la bataille de l'Alta (1019), et alla mourir en Bohême. — II, grand-prince de Russie de 1093 à 1112, fils d'Isiaslav I, tenta d'établir un congrès périodique entre les nombreux princes de la maison de Rurik (deux seulement eurent lieu : en 1097 et 1116). Son règne ne fut signalé que par l'invasion des Polovstes, peuple nomade, et par les revers des Russes.

SVIATOSLAV I, grand-prince de Russie de 945 à 973, fils et successeur d'Igor, fut jusqu'en 964 placé sous la tutelle de sa mère Olga, soumit les pays entre les embouchures du Danube et du Don, fit, à l'invitation de Nicéphore Phocas, deux expéditions contre les Bulgares (967 et 968), s'empara de leur capitale, menaça ensuite l'empire d'Orient, et ravagea la Thrace jusqu'à Andrinople (970); mais fut vaincu l'année suivante par Jean I Zimiscès, à Durostol (ou Silistri), perdit bientôt toute la Bulgarie (972), et périt dans un combat contre les Petchénègues, en revenant à Kiev. — II, grand-prince de Russie, fils d'Iaroslav I, fut d'abord prince de Tchernigov, chassa du trône son frère Isioslav en 1073, et régna jusqu'en 1076, époque à laquelle son frère remonta sur le trône. — III, grand-prince de Kiev, fils de Vsévolod II, régna de 1179 à 1193.

SWAMMERDAM (Jean), anatomiste hollandais, né en 1637 à Amsterdam, m. en 1680. Son principal ouvrage est l'*Hist. génér. des insectes* (1669), trad. en français (1682).

SWAN-RIVER, c.-à-d. *Rivière des Cygnes*, riv. de l'Australie occid., sort des monts Darling, coule au S. O., et tombe dans la mer des Indes après un cours de 108 kil. Elle donne son nom à la colonie anglaise de *Swan-River*, formée en 1829 dans l'ancienne terre de Leeuwin.

SWANSEA, v. et port d'Angleterre dans le pays de Galles (Glamorgan), près du canal de Bristol, à 65 kil. O. de Cardiff; 47 000 hab. Aspect pittoresque, bains de mer, chantiers de construction, poterie, usines à fer, houille.

SWEDENBORG. *V.* SVEDENBORG.

SWÉDIAUR (Franç. Xavier), médecin, né en 1748 à Steyer en Autriche, m. en 1824 à Paris, où il était venu se fixer en 1789; a laissé un *Traité des maladies syphilitiques* (Paris, 1798).

SWENKSUND, SWERKER, SWIATOPOLK, etc. *V.* SV....

SWETCHINE (Sophie Soymonof, dame), née à Moscou en 1782, m. à Paris en 1857 : épousa à 17 ans le gén. Swetchine et occupa longtemps un des premiers rangs dans la haute société de St-Pétersbourg. Attirée à la foi catholique par les conversations de J. de Maistre et la lecture de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, elle vint en 1818 se fixer à Paris, et, pendant près de 40 ans, y tint un salon où se réunissaient des hommes de lettres, des artistes, des hommes politiques et surtout les notabilités du parti catholique. Ses *Œuvres*, composées de *Pensées chrétiennes* et de *Lettres*, ont été après sa mort publiées par M. de Falloux, avec une *Vie de Mme Swetchine* (7 vol. in-8, 1858-64). Son talent a été appré-

cié par Sainte-Beuve dans les *Nouveaux Lundis*, t. I.

SWIFT (Jonathan), écrivain anglais, né en 1667 à Cashel en Irlande de parents pauvres, passa de bonne heure en Angleterre, eut pour protecteur sir W. Temple, dont on l'a cru à tort le fils adultérin, entra dans la carrière ecclésiastique et obtint la prébende de Kilroot, puis le doyenné de St-Patrick en Irlande, qui lui rapportait plus de 1000 liv. sterling. Tory par principes ou par ses relations avec la cour, il écrivit plusieurs brochures en ce sens, et s'acquit ainsi la faveur du conseil privé de la reine Anne. A l'époque de la chute de la duchesse de Marlborough (1711), son crédit s'éleva au plus haut degré. La mort de la reine mit fin à son rôle politique, et il revint en Irlande, où il mourut en 1745, presque en enfance. Swift eut des rapports fort bizarres avec deux femmes qu'il a rendues célèbres et qui toutes deux l'aimaient vivement : l'une, la belle Stella, qu'il épousa, mais pour ne la traiter que comme une sœur ; l'autre, Esther van Homrigh, qu'il nomme *Vanessa* dans ses écrits, et qui mourut du regret de voir sa rivale préférée. On a de Swift, outre un grand nombre d'articles politiques dans l'*Examiner* : les *Voyages de Gulliver* (1728), le *Conte du Tonneau* ou *Conte de la mère l'Oie*, la *Prophétie de Bickerstoff*, la *Bataille des Bouquins*, les *Lettres de Napier*. Les *Voyages de Gulliver* ne sont qu'une espèce d'allégorie remplie d'allusions aux circonstances et aux personnages politiques de l'époque ; le *Conte du Tonneau* est un pamphlet où le pape, Luther et Calvin sont attaqués tour à tour. Les écrits de Swift, satiriques ou burlesques pour la plupart, l'ont fait surnommer le *Rabelais de l'Angleterre*. Il a au suprême degré le genre de gaieté que les Anglais appellent *humour* : il garde un rare sérieux en lançant les traits les plus risibles, et il excelle à revêtir de vraisemblance ses fictions les plus folles. Son style est classique, surtout en prose. Ses *Œuvres* ont été publiées par Hawkesworth à Londres, 1755, 14 vol. in-4. Les *Voyages de Gulliver* ont été trad. par Desfontaines, et le *Conte du Tonneau* par Van Effen. L. de Wailly a publié en 1860 une traduction des *Opuscules humoristiques* de Swift. Sa *Vie* a été écrite par Orrery, Th. Sheridan, W. Scott et Deane Swift, son petit-neveu. On doit à Prévost-Paradol : *Swift, sa vie et ses œuvres*, 1856, et à H. Raynald une *Biographie de Swift*, 1857. —Th. Swift, fils de Deane S., m. en 1815, cultiva la poésie : on a de lui les *Escrocs*, le *Temple de la folie*, etc.

SWINE, une des trois grandes branches par lesquelles l'Oder se rend dans la Baltique, sépare l'île d'Usedom de celle de Wollin, et a 15 kil. de large.

SWINEMUNDE, v. et port des États prussiens (Poméranie), sur la côte E. de l'île d'Usedom, à l'embouch. de la Swine, à 55 kil. N. O. de Stettin ; 4500 h. Chantiers de construction, eau-de-vie de grains, pêche de harengs, etc. Assez de commerce.

SYAGRIUS, patrice romain, fils du comte Ægidius ou Gilles, qui avait détrôné le roi des Francs Childéric I, retint sous la domination romaine, après la mort de son père (464), le territoire de Soissons. Clovis vint l'y attaquer et le défit (486). Syagrius alla chercher un asile auprès d'Alaric, roi des Wisigoths, qui eut la lâcheté de le livrer à Clovis. Ce prince le fit mettre à mort, et resta ainsi maître de toutes les places que les Romains possédaient dans les Gaules. — Un autre Syagrius, bisaïeul de celui-ci, avait été secrétaire de l'empereur Valentinien (369), puis préfet de Rome et consul sous Gratien (382). Il était lié avec Ausone, qui lui dédia ses poésies; il fut lui-même assez bon poëte.

SYBARIS, v. de l'Italie méridionale, sur les bords du Crathis, près de son embouch. dans le golfe de Tarente, et sur la frontière de la Lucanie et du Brutium, fut fondée par les Locriens vers 725 av. J.-C., s'enrichit par le commerce, devint pendant un temps la première ville de la Grande-Grèce, et rangea sous ses lois 7 peuples et 16 villes ; mais elle fut perdue par le luxe et la mollesse de ses habitants, les Sybarites, dont le nom est devenu synonyme d'efféminé, et elle fut conquise et détruite par les Crotoniates en 510. Des colons athéniens la reconstruisirent à quelque distance, en 446, sous le nom de *Thurium*. Les Romains prirent cette ville en 194 av. J.-C., et la nommèrent *Copiæ*. Les ruines de Sybaris occupent une étendue de 8 kil. sur les bords du Crathis, près de *Torre Brodognato*.

SYCOPHANTE, épithète injurieuse que les Athéniens appliquèrent aux délateurs et aux calomniateurs. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

SYDENHAM, vge situé à 9 k. de Londres, où l'on a reconstruit, pour une exposition permanente, le *Palais de Cristal*, qui avait servi à l'exposition universelle de Londres en 1851. Ce palais, dont la reconstruction coûta des sommes énormes, fut ouvert en 1854.

SYDENHAM (Thomas), célèbre médecin, l'*Hippocrate anglais*, né en 1624 à Windford-Eagle (Dorset), m. en 1689, exerça son art avec le plus grand succès à Westminster, faubourg de Londres. Il ramena les esprits à l'observation de la nature et à l'expérience, étudia avec soin les constitutions atmosphériques afin de mieux traiter les épidémies, appliqua à la guérison de ces maladies, surtout à celle de la petite vérole, le traitement anti-phlogistique avec un grand succès, découvrit la meilleure manière d'administrer le quinquina, fit grand usage de l'opium, et inventa la composition de laudanum qui porte son nom. Ses *Œuvres complètes* (en latin) ont été imprimées à Genève, 1716, et à Londres, 1734, et trad. en français par Jault, Paris, 1774, et Montpellier, 1816. On estime surtout son *Traité de la goutte*.

SYDNEY, v. de l'Austrasie, capit. de la Nouvelle-Galles du Sud, sur la côte E., et sur la baie de Sydney, par 148° 30' long. E., 33° 51' lat. S. ; env. 80 000 h. (on en comptait seulement 30 000 en 1841). Vaste port dit *Port-Jackson* (un des plus beaux du globe), fort Macquarie. Le climat est très-salubre, mais l'eau rare. Évêché, sociétés savantes, école de commerce, jardin botanique, observatoire, théâtres, chemins de fer ; chantiers de construction. Commerce actif avec la Chine, l'Inde, l'Océanie : on exporte de grandes quantités de laine, de l'huile de baleine, des bois de construction. — Sydney a été fondée en 1788 : c'est le 1er établissement anglais en Australie. Sa population se composa longtemps de *Convicts* (condamnés) ; mais cette ville a cessé en 1841 d'être un lieu de déportation.

SYÈNE, auj. *Assouan*, v. de l'Égypte ancienne (Thébaïde), sur la r. dr. du Nil, près de la frontière d'Éthiopie et presque sous le tropique (par 24° 5' lat. N.) : les anciens la croyaient sous le tropique même. Juvénal fut exilé à Syène. Cette ville fut florissante jusqu'en 1403, qu'elle fut dépeuplée par la famine et la peste. Les environs fournissaient un granit de couleur rose, appelé *Syénite*, dont les anciens Égyptiens se sont surtout servis pour leurs sculptures, leurs statues et leurs obélisques. Les rochers voisins sont couverts d'hiéroglyphes. *V.* ASSOUAN.

SYKS. *V.* SEIKHS.

SYLBURG (Fréd.), helléniste, né en 1536 à Wetter, près de Marburg, m. en 1596, fut longtemps attaché à l'imprimerie de Wechel à Francfort, puis à celle de Jér. Commelin à Heidelberg, et travailla activement au *Thesaurus* d'H. Étienne. Par les corrections pleines de goût qu'il fit aux textes, par ses notes et ses tables, il a rendu de vrais services à la critique. On estime encore ses éditions d'*Aristote*, Francfort, 1584-87 ; de *Pausanias*, 1583 ; de *Denys d'Halicarnasse*, 1586 ; des *Scriptores historiæ romanæ*, 1588 ; de l'*Etymologicum magnum*, 1594 ; de *S. Justin*, *Clément d'Alexandrie*, *Thucydide*, *Dion Cassius*. On a de lui une grammaire grecque d'après la méthode de Ramus (*Rudimenta linguæ græcæ*, Francf., 1600), et un *Alphabetum græcum, de litterarum formis, potestate, etc.*, 1591.

SYLLA (CORNELIUS), romain célèbre, né l'an 137

av. J.-C., était issu de l'antique maison des Cornélius, mais d'une branche obscure. Nommé questeur l'an 107, il alla servir en Afrique sous Marius, sut gagner la confiance de ce général, fut chargé de négocier avec Bocchus, roi numide, et réussit à se faire livrer par lui Jugurtha; mais dès ce moment il devint pour Marius un objet de jalousie. Préteur en 92, il alla en 91, en qualité de propréteur, rétablir Ariobarzane sur le trône de Cappadoce, d'où Mithridate l'avait renversé, et fit alliance avec le roi des Parthes. De retour en Italie, il eut part à la guerre sociale, prit Stabies, Pompéies (89), réduisit le Samnium et mit ainsi fin à la lutte. Nommé consul en 88, il obtint du sénat la conduite de la guerre contre Mithridate; mais Marius, qui convoitait cette mission, fit annuler le sénatus-consulte par un plébiscite emporté tumultueusement. A cette nouvelle, Sylla, qui était déjà parti de Rome, revient brusquement à la tête de son armée, entre en vainqueur dans la ville, fait annuler le plébiscite, force ses adversaires à fuir, et met à prix la tête de Marius. Marchant ensuite contre Mithridate, il commence par lui disputer la Grèce, s'empare d'Athènes (87), remporte les victoires décisives de Chéronée et d'Orchomène en Béotie (86), et porte la guerre en Asie. Bientôt Mithridate vaincu est contraint de demander la paix : impatient de retourner à Rome, où Marius était rentré en son absence (87) et répandait le sang de ses partisans, Sylla consent à traiter avec le roi de Pont (85), et, après avoir replacé sur leurs trônes Ariobarzane, roi de Cappadoce, et Nicomède, roi de Bithynie, il débarque en Italie (84). Il s'y voit bientôt suivi d'une foule de partisans, reçoit de Pompée le secours de trois légions, bat le jeune Marius à Sacriport et à Préneste, puis Carbon en Étrurie, remporte une victoire décisive sous les murs de Rome, et entre en triomphe dans cette ville (82). Il s'y baigne dans le sang, fait mettre à mort treize généraux du parti de Marius, égorge dans le cirque sept mille soldats prisonniers, dresse des tables de proscription, met à mort cinq mille citoyens pour distribuer leurs biens à ses partisans, et se fait nommer par le sénat dictateur perpétuel. Devenu maître absolu, il change la constitution de la république, relève l'aristocratie, augmente la puissance du sénat dont il porte le nombre à 400, lui rend l'autorité judiciaire, et affaiblit la démocratie par tous les moyens. Sylla exerça ainsi pendant deux ans un pouvoir sans bornes, puis il abdiqua (79), et rentra dans la vie privée, sans que personne osât lui demander compte de tout le sang qu'il avait versé. Il se retira près de Putéoles, où il vécut encore un an. Il mourut l'an 78 av. J.-C., à 59 ans, de la maladie pédiculaire, fruit des infâmes débauches auxquelles il s'était livré toute sa vie. Ses restes, rapportés à Rome en grande pompe, furent inhumés au Champ-de-Mars. On plaça sur son tombeau cette épitaphe : « Nul n'a fait plus de bien à ses amis et plus de mal à ses ennemis. » Sylla réussit dans toutes ses entreprises : aussi mérita-t-il le surnom de *Felix* (*heureux*), qu'il avait pris lui-même. Plutarque a écrit sa *Vie*. Ce général avait lui-même rédigé des *Mémoires*, qui sont perdus. On doit à Jouy une belle tragédie de *Sylla*.

SYLPHES, SYLPHIDES, génies qui, dans la mythologie poétique du moyen âge, peuplaient l'air, comme les Ondines peuplaient l'eau. On les représentait sous une forme svelte et légère, avec des ailes transparentes aux épaules. Ces inventions paraissent dues à la théosophie juive; c'est dans les livres cabalistiques qu'on en trouve les premières traces.

SYLT, île du Danemark (Slesvig), dans la mer du Nord, sur la côte O. du Slesvig, a 964 k. de superficie et 3000 hab., presque tous marins ou pêcheurs. Cette île appartenait jadis à la Frise.

SYLVAIN, *Sylvanus*, dieu des forêts (*sylva*) chez les Latins, était le père ou le chef d'une foule de génies semblables à lui, nommé Sylvains, tous représentés avec des jambes et des oreilles de bouc. On l'a parfois confondu avec Faune ou avec le dieu Terme. Comme Pan, Sylvain passait pour apparaître brusquement au coin des bois et sur les routes; la nuit, il épouvantait les voyageurs de sa voix rauque.

SYLVESTRE I (S.), pape de 314 à 336, né à Rome, jouit de la faveur de Constantin. Son pontificat est remarquable par la fin des persécutions, par la tenue du 1er concile œcuménique, qui eut lieu à Nicée (325), et par la naissance de l'hérésie des Donatistes, qu'il condamna. C'est sous son pontificat qu'on place la donation qui aurait été faite au St-Siége par Constantin et sur laquelle on a longtemps fondé la puissance temporelle des papes. L'Église l'honore le 31 déc.

SYLVESTRE II, *Gerbert*, né vers 930 à Aurillac en Auvergne, d'une famille obscure, m. en 1003, reçut une éducation solide à l'abbaye d'Aurillac, alla se perfectionner en Espagne près du savant Hatton, évêque de Vich, puis entra dans l'ordre des Bénédictins. Il s'attacha à l'empereur Othon I, qui lui confia l'éducation de son fils (Othon II) et lui donna l'abbaye de Bobbio; il revint plus tard en France, où Hugues Capet le nomma précepteur de son fils Robert et l'éleva à l'archev. de Reims (992). Cette nomination ayant déplu au pape Jean XV, Gerbert retourna en Allemagne. Othon III, maître de l'Italie, lui donna l'archev. de Ravennes (997), et le fit élire pape en 999 : c'était le premier pape français. Il administra fort sagement. Gerbert possédait des connaissances prodigieuses pour son siècle, ce qui le fit accuser de magie; il savait la géométrie, la mécanique, l'astronomie, et même la musique; on lui doit l'introduction en Europe des chiffres dits *arabes* et l'invention de l'horloge à balancier. Ses *Lettres* et *Discours*, publiés par Duchesne (1636), ont été traduits en latin par Barse (1849, Riom). M. Olléris a donné une excellente édition de ses *OEuvres*, d'après les manuscrits, avec biographie et notes (1867, in-4) et une *Vie de Gerbert* (1867, in-12); C. F. Hock une *Histoire de Silvestre II*, trad. de l'allemand par J. M. Axinger (1859). Une statue lui a été élevée en 1851 par la ville d'Aurillac.

SYLVESTRE III, anti-pape, était d'abord évêque de la Sabine. Il fut élu pape en 1043, après l'expulsion de Benoît IX; mais il fut lui-même chassé du palais de Latran par son rival trois mois après.

SYLVESTRE (Ordre de S.-). *V.* ÉPERON D'OR.

SYLVIUS, fils posthume d'Énée et de Lavinie, régna sur Lavinium, mais seulement après la mort d'Ascagne; Iule, fils de ce dernier, lui disputait la couronne, mais le peuple prononça pour Sylvius. Dans la suite, Sylvius lui céda Lavinium, et alla fonder Albe. On lui donne 29 ans de règne (de 1210 à 1181 av. J. C.). De lui descendirent les rois d'Albe, qui ajoutent à leur nom spécial le nom générique de Sylvius, et qui, d'après une liste du reste peu authentique, sont au nombre de douze.

SYLVIUS (Franç. DE LE BOE ou DU BOIS, en latin), savant médecin, né en 1614 à Hanau (Hesse), m. en 1672, pratiqua son art avec succès à Leyde, à Amsterdam, et devint en 1658 professeur à l'Université de Leyde. On lui doit quelques découvertes anatomiques, mais il est surtout connu pour avoir introduit dans la médecine des hypothèses chimiques, qui pendant longtemps eurent une grande vogue : son système était fondé sur les propriétés acides ou alcalines des humeurs, dont l'*âcreté* engendrait la plupart des maladies. Sa doctrine a été nommée *Chimiatrique*. On a imprimé à Amsterdam ses *Opera omnia*, 1679; on y remarque le traité intit. *Praxeos medicæ idea nova*, où se trouve exposée sa doctrine.

SYMÉ, auj. *Simia*, petite île de l'Archipel, sur la côte O. de l'Asie-Mineure, entre Rhodes et la péninsule de Cnide, n'est éloignée de la côte que de 5 kil. et a env. 8 kil. de long. Dans l'antiquité, elle fut occupée successivement par des colonies de Cariens, de Lacédémoniens et d'Argiens. Elle avait pour roi, au temps de la guerre de Troie, Nirée, le plus beau des Grecs après Achille. Elle fut conquise

en 1309 par les chevaliers de Rhodes, auxquels les Turcs l'enlevèrent en 1523. Elle fait maintenant partie de l'eyalet des Iles. Autrefois fertile en blé et en vins et bien cultivée, elle est auj. pauvre et misérable : ses habitants vivent de la pêche des éponges, qui se trouvent en abondance sur ses côtes.

SYMMAQUE, *Q. Aurelius Anicius Symmachus*, orateur et homme d'État romain, était fils de L. Aurelius Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364, et fut lui-même, sous Valentinien I et ses successeurs, questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul d'Afrique, et préfet de Rome (384-86). Païen zélé, il réclama de Gratien, puis de Valentinien II, le maintien du paganisme, ou au moins le rétablissement de la statue et de l'autel de la Victoire, enlevés du Capitole, mais il ne put l'obtenir. Sous Théodose I, il fut banni de l'Italie, soit pour avoir renouvelé ses instances au sujet de l'autel de la Victoire, soit pour avoir fait le panégyrique de l'usurpateur Maxime, mais il rentra en grâce et fut même nommé consul en 391. On sait qu'il fut encore employé sous Honorius, mais on ignore l'époque précise de sa mort (vers 409 ou 410). Symmaque jouit dans son temps de la plus haute réputation comme orateur; on le comparait à Cicéron. Ses harangues (parmi lesquelles on remarquait les panégyriques de Maxime et de Théodose) n'existent point en entier, mais l'abbé Mai en a découvert et publié des fragments (Milan, 1815). On a de lui 965 *Lettres*, adressées à 130 correspondants, parmi lesquels Constance II, Gratien, Valentinien II, Théodose I, Arcadius, Honorius, et qui jettent un grand jour sur l'histoire du temps. On doit à M. E. Morin une *Étude sur la Vie et les écrits de Symmaque*, 1847. — Un autre Symmaque, descendant du précéd., était sénateur, et fut consul désigné en 485. Il était étroitement uni avec Boëce, à qui il donna sa fille en mariage, et fut consul avec lui en 522. Ayant exprimé son indignation après l'exécution de Boëce, il fut mandé à Ravenne par Théodoric, et mis à mort à Rome, en 525 ou 526. On dit que Théodoric, en proie aux remords après ce nouveau meurtre, croyait voir sans cesse l'ombre menaçante de sa victime.

SYMMAQUE (S.), *Cœlius Symmachus*, pape de 498 à 514, Sarde de naissance, triompha de l'anti-pape Laurent par l'appui du roi goth Théodoric. Accusé de crimes horribles par les adhérents de son rival, il fut absous par le concile de Palma. Il déploya beaucoup de zèle contre l'Eutychianisme et le Nestorianisme, et combattit l'*Hénoticon* de Zénon. C'est lui, dit-on, qui ordonna de chanter le *Gloria in excelsis* à la messe des dimanches. L'Église l'hon. le 19 juillet.

SYMPHÉROPOL. *V.* SIMFÉROPOL.

SYMPHORIEN (S.), né à Autun au IIe s., souffrit le martyre dans sa ville natale en 178, pour avoir refusé d'adorer Cybèle. L'Église l'honore le 22 août.

SYMPLÉGADES (îles). *V.* CYANÉES.

SYNAGOGUE, lieu où les Juifs se réunissent pour pratiquer leur culte. *V.* le *Dict. univ. des Sciences.*

SYNCELLE, officier de l'Église grecque qui demeurait constamment auprès du patriarche de Constantinople pour témoigner de ses actions. Cet office finit par n'être plus qu'un titre de dignité.

SYNCELLE (George le), historien. *V.* GEORGE.

SYNCRÉTISTES. En Philosophie, on nomme ainsi ceux qui admettent plusieurs opinions contradictoires et inconciliables, et qui font un système de ce mélange confus. On a appliqué à tort ce nom aux Alexandrins, qui se disaient *Éclectiques*. — En Théologie on donne ce nom à des hérétiques plus connus sous le nom de Calixtins. *V.* CALIXTE (George).

SYNERGISTES, nom donné à des théologiens protestants qui, contrairement à la doctrine de Luther et de Calvin, regardent l'homme comme coopérant à la grâce et comme ayant en conséquence quelque mérite dans la justification. Cette opinion, que Mélanchthon avait déjà laissée percer, fut mise en avant par Pfeffinger en 1555, et soutenue par Strigel; mais elle fut violemment combattue par Flacius, ce qui causa une scission dans le Luthéranisme.

SYNÉSIUS, écrivain grec, né vers 370 à Cyrène, fréquenta les écoles d'Alexandrie et d'Athènes, suivit les leçons de la célèbre Hypatie, fut envoyé par ses compatriotes à Constantinople pour y présenter à l'empereur Arcadius leurs doléances et solliciter du secours contre les incursions des tribus de la Libye, se maria vers 403, et finit, après une longue résistance, par accepter en 410, l'évêché de Ptolémaïs (auj. *Tolometa*), près de sa ville natale. On croit qu'il mourut vers 431. Il chercha à concilier le Platonisme et le Christianisme. On a de lui un *Discours à Arcadius sur les devoirs de la royauté*, *Dion* ou *De l'Institution de soi-même*, l'*Égyptien* ou *De la Providence*, un traité des *Songes*, un curieux *Éloge de la Calvitie*, de belles *Hymnes religieuses*, des *Homélies* et un assez grand nombre de *Lettres*, fort intéressantes. Son style est généralement pur, mais pompeux. Ses *Œuvres* ont été publ. par le P. Pétau, Paris, 1612-33, in-f. (grec-latin); par Krabinger, Leips., 1852, 2 vol. in-8, et reproduites dans la collection Migne, 1859. Les *Hymnes* ont été mises en vers français par J. Courtin, Paris, 1581, et traduites en prose, avec le texte grec, par Grégoire et Collombet, Lyon, 1839. On doit à M. Druon une savante *Étude sur Synésius*, 1860.

SYNNADE, *Synnada*, v. de Phygie, vers le centre, dans une plaine, était célèbre par ses marbres blancs tachetés de pourpre. Elle devint au IVe s. le ch.-l. de la Phrygie Salutaire. Il s'y tint en 235 un concile qui déclara que le baptême conféré par des hérétiques n'était pas valable. On en voit les ruines à *Eski-kara-hissar* près d'Afioum-kara-hissar.

SYNODE, du grec *Synodos*, réunion, nom donné 1° dans l'Église catholique aux assemblées de curés d'un même diocèse, et plus anciennement aux conciles nationaux et provinciaux; — 2° chez les Calvinistes aux réunions de ministres de leur culte où sont mis en délibération les points litigieux. On connaît surtout le *Synode de Dordrecht* (*V.* DORDRECHT).

En Russie on appelle le *S. Synode* un conseil mi-parti d'ecclésiastiques et de laïcs qui préside à toutes les affaires religieuses, sous l'inspection d'un grand procureur représentant l'empereur. Ce conseil, qui remplace l'ancien patriarche de Russie, dont la puissance rivalisait avec celle des czars, fut institué en 1723 par Pierre le Grand.

SYNTIPAS ou **SENDEBAD**, auteur de fables, était selon les uns Indien, et du Ier s. av. J.-C, selon les autres Persan et postérieur au VIIIe s. de J.-C. Quoi qu'il en soit, nous avons sous son nom 62 fables traduites en grec, dont le recueil fut publié la 1re fois en 1781, à Moscou, par Matthæi, et réédité en France en 1828, par Boissonade.

SYOUAH, *Ammon*, *Ammonium*, oasis d'Égypte, dans le N. E. du désert de Libye, est formée par une longue vallée qui a de 2 à 3 kil. de large et près de 200 de long.; env. 8000 h., professant l'Islamisme; ch.-l., Syouah, par 23° 46' long. E., 29° 12' lat. N., à 500 k. S. O. du Caire; 2000 hab. (la ville est bâtie sur un rocher de forme conique; la plupart des rues sont des galeries couvertes). Dans l'oasis, vingt sources d'eau douce, plusieurs lacs salés, sol très-fertile bien que sablonneux : dattes et olives renommées.—Alexandre le Grand visita cette oasis (*V.* AMMON). Ses habitants, qui avaient reçu le Christianisme dès le IIe s. s., embrassèrent l'Islamisme au VIIe. Ils étaient en quelque sorte indépendants lorsqu'en 1820, Méhémet-Ali les soumit au tribut. A 2 kil. de Syouah était le fameux temple de Jupiter-Ammon, dont les ruines se nomment *Oumm-Beidah*.

SYOUT, *Lycopolis*, v. de la Hte-Égypte, capit. de la prov. de Syout, sur la r. g. du Nil et sur un canal, à 300 k. S. du Caire, par 28° 53' long. E., 27° 13' lat. N.; env. 25 000 hab. Résidence d'un pacha et d'un évêque copte. Très-peu de maisons, dont la plupart ne sont que des huttes; ruines d'un

amphithéâtre romain. Syout est un des entrepôts principaux du commerce de la Hte-Égypte et le rendez-vous des caravanes du Darfour. — La prov. de Syout, au S. E. de celle de Minyeh, au N. O. de celle de Djirdjeh, a 150 k. sur 25, et env. 200 000 h. — *V.* LYCOPOLIS.

SYPHAX, roi des Massessyles, peuple de la Numidie occid., prit parti pour les Romains pendant la 2e guerre punique, fut vaincu deux fois par Masinissa et obligé de se réfugier en Espagne; cependant il recouvra ses États dans la suite. A la persuasion d'Asdrubal, dont il avait épousé la fille Sophonisbe, il fit alliance avec Carthage (204) et se déclara contre les Romains peu après que Masinissa se fut déclaré pour eux. Il fut battu et pris près de Cirta par Masinissa qui s'empara de ses États, le fit prisonnier ainsi que sa femme, et le livra à Scipion. Il fut conduit à Rome pour orner le triomphe du vainqueur; mais il mourut avant la cérémonie (203).

SYRA (île de), *Syros*, île de l'État de Grèce, une des Cyclades, presque au centre, au S. O. de Tinos; env. 40 000 h. (la plupart catholiques romains); ville princip., Syra ou Hermopolis. L'île entière n'avait guère que 5000 hab. avant la guerre de l'indépendance; sa population s'accrut alors considérablement parce qu'elle garda la neutralité. Climat très-doux, sol renommé dans l'antiquité par sa fertilité, mais moins productif aujourd'hui; miel estimé. Patrie de Phérécyde.— Peuplée par des Ioniens, l'antique Syros passa successivement, comme les autres Cyclades, aux Cariens, aux Crétois, aux Athéniens, aux successeurs d'Alexandre, aux Romains, à l'empire byzantin, puis aux Vénitiens, en 1204; elle tomba en 1566 au pouvoir des Turcs, mais elle fut dès lors placée sous la protection de la France. En 1830 elle fut comprise dans le nouveau royaume de Grèce. — La v. de Syra ou Hermopolis, ch.-l. de l'île, sur la côte E., est en même temps la capit. de tout le nome des Cyclades. Elle a un bon port et compte env. 20 000 h. Évêché catholique. Station postale pour les vaisseaux allant de France à Constantinople.

SYRACUSE, *Syracusæ* en latin, *Siragosa* en italien, v. de Sicile, ch.-l. de province, sur la côte orient. de l'île, dans un îlot (jadis nommé Ortygie), à 252 k. S. E. de Palerme; 17 000 hab. Évêché, cour criminelle, trib. civil, collége; séminaires, musée, bibliothèque. Port presque ensablé; arsenal, poudrière. La ville est régulière et assez bien bâtie. Les antiquités y abondent : on remarque surtout l'amphithéâtre, le théâtre, taillé dans le roc, l'Oreille de Denys (voûte de la grande *Latomie de Paradiso*), le temple de Minerve, devenu la cathédrale, les *latomies* ou carrières, qui sont immenses. Commerce de thon, vins fins, liqueurs, soufre, grains. L'anc. Syracuse était beaucoup plus grande que la ville moderne; ses débris couvrent une circonférence de 35 kil. Elle contenait 5 quartiers : *Ortygie* ou *l'Ile* (le seul subsistant auj.), *Achradine*, *Epipoles*, *Tyché*, *Néapolis;* elle eut en un temps au moins 500 000 hab. (on a même dit 1 000 000); son port était superbe; il se composait de deux bassins, le Grand port et le Trogyle. Patrie ou séjour des Denys, d'Épicharme, d'Archimède, de Théocrite et de Moschus. — Fondée en 735 par le Corinthien Archias, Syracuse devint bientôt la première de toutes les cités de la Sicile, et acquit d'immenses richesses qu'elle dut tant au commerce qu'à l'admirable fertilité de son territoire. Fréquemment déchirée par les factions aristocratiques et démocratiques qui s'y disputaient le pouvoir, elle chercha dans la royauté un remède contre l'anarchie (484). Elle tint le plus souvent sous sa dépendance la plus grande partie de la Sicile. Athènes voulut s'en emparer (416-413), mais l'entreprise échoua complétement. Un peu plus tard, les Carthaginois mirent Syracuse aux abois : Denys I la sauva (405), mais il usurpa le souverain pouvoir; il le transmit à son fils, Denys le Jeune, qui ne sut pas le garder. Une affreuse anarchie suivit l'expulsion de ce prince : Dion, Timoléon, Agathocle, Hiéron II eurent tour à tour le pouvoir à Syracuse, et réussirent à la relever. Après une longue lutte contre Carthage, Syracuse resta maîtresse de toute la partie orient. de l'île, tandis que les Carthaginois dominaient dans la partie occidentale. Sous Hiéron II, Syracuse, qui d'abord s'était déclarée pour l'alliance des Carthaginois, consentit à rester neutre entre Rome et Carthage, mais Hiéronyme prit parti pour Carthage (215 av. J.-C.), et s'attira ainsi le courroux des Romains; après trois ans d'un siége que prolongea le génie d'Archimède, la ville fut prise en 212 par Marcellus. Depuis ce temps, l'histoire de Syracuse se confond avec celle de la Sicile, dont elle fut la capitale jusqu'en 878. A cette époque, elle fut prise et ruinée par les Sarrasins. De terribles tremblements de terre, en 1693 et 1757, achevèrent sa ruine.

Rois, tyrans et chefs de Syracuse.

Gouvernement aristocratique, 735-484.		Hipparinus,	353
Gélon, *roi* ou *tyran*,	484	Nypsius,	351
Hiéron I,	478	Denys II (de nouveau),	347
Thrasybule,	467-466	Timoléon,	348-337
Démocratie, 466-405.		Sosistrate,	320
Denys I, l'*Ancien*,	405	Agathocle,	317-289
Denys II, *le Jeune*,	368	*Démocratie*, 289-266.	
Dion,	357	Hiéron II,	269
Callippe,	354	Hiéronyme,	215
		Démocratie, 214-212.	

SYRACUSE, v. des États-Unis (New-York), à l'extrémité S. du lac d'Onondaga, à 180 k. N. O. d'Albany, à l'intersection des canaux d'Érié et d'Oswego; env. 30 000 h. (elle en avait seulement 250 en 1820). Belle ville, rues larges, se coupant à angle droit; plusieurs chemins de fer. Grande exploitation du sel.

SYRIAM, v. et port du Pégu, à 32 k. E. de Rangoun, sur la riv. de Pégu, un peu au-dessous de son confluent avec la branche orient. de l'Iraouaddy. Beau temple. Ancienne factorerie française, fondée par Louis XIV, et auj. abandonnée.

SYRIANUS, philosophe néoplatonicien, né à Alexandrie vers 380 de J.-C., m. en 450, étudia à Athènes sous le platonicien Plutarque, remplaça son maître dans la direction de l'école d'Athènes, et compta parmi ses disciples Proclus, qu'il désigna pour son successeur. Il reste de lui des *Commentaires sur la Métaphysique* d'Aristote (dont 3 livres ont été publiés et trad. en latin par Bagolini, Venise, 1558) et sur la *Rhétorique* d'Hermogène. On a perdu ses Commentaires sur la *République* de Platon et sur Homère.

SYRIE, *Aram* dans l'Écriture, *Bar-el-Cham* en arabe, région de la Turquie d'Asie, entre la Méditerranée à l'O., l'Asie-Mineure au N., l'Euphrate à l'E., l'Arabie au S. et l'isthme de Suez au S. O.; 600 kil. (du N. au S.) sur 280 : env. 2 400 000 hab. Longtemps divisée en 5 *pachaliks* (Alep, Tripoli, Saïda (transf. depuis à Acre), Damas et Palestine (dont la capit. fut tantôt Gaza, tantôt Jérusalem), la Syrie ne forme plus auj. que 2 eyalets: celui de Saïda, comprenant toute la côte jusqu'à l'Anti-Liban et au Jourdain, et divisé en 5 livahs (Latakièh, Tripoli, Beyrouth, Acre, Jérusalem); et celui de Damas, comprenant tout l'intérieur, et divisé en 4 livahs (Alep, Hamah, Homs, Damas). La Syrie est couverte d'un grand nombre de montagnes : les principales sont celles du Liban, qui forment deux chaînes parallèles, voisines de la côte, la chaîne occidentale, le Liban proprement dit, et la chaîne orientale, ou *Anti-Liban*, dont la cime la plus élevée, le *Djébel-el-Scheik* (l'anc. Hermon), atteint 3000m. Entre ces deux chaînes s'étend une vallée de 70 à 80 kil. de long sur 15 à 20 : c'est l'anc. *Cœlé-Syrie* ou Syrie-Creuse, auj. *Becka*. Les fleuves principaux sont l'Aasi (anc. *Oronte*), le Sitani (anc. *Léonte*), le Jourdain, le *Barada* ou Farfar de la Bible. Climat brûlant dans les plaines, tempéré dans les montagnes; sol très-fertile (sauf vers le *désert de Syrie* au S. E. et dans toute la lisière orientale) : palmiers, coton, indigo, canne à sucre, tabac; vignes, oliviers, mûrier blanc, limons, pon-

cires, pastèques, dattes, pistaches, bananes, etc. Tremblements de terre fréquents, et nombreuses traces d'éruptions volcaniques (vers la mer Morte); grande quantité de bitume et de soufre dans l'anc. Judée. Peu d'industrie : les célèbres manufactures d'armes de Damas, les fabriques d'étoffes d'or et de soie d'Alep sont en décadence; mais le commerce est assez actif sur les côtes et dans quelques villes (Alep, Damas, Latakièh, Tripoli, Beyrouth). Le commerce est pour la plus grande partie aux mains des Juifs et des Européens (ceux-ci ont des consuls dans les grands ports de la Syrie, que l'on comprend au nombre des *Échelles du Levant*). Le gouvernement, le plus souvent exercé très-arbitrairement par des pachas, est vexatoire et insuffisant. La majorité des habitants se compose de Turcs et d'Arabes; dans certains districts vivent des peuplades indépendantes, qui sont souvent en guerre les unes avec les autres : les Ismaéliens et les Druses (qui sont en même temps un peuple et une secte religieuse), les Métualis, les Maronites (petite société chrétienne); on trouve encore des Samaritains à Naplouse. La langue usuelle est l'arabe; vient ensuite le turc. L'italien et le français, ou plutôt la langue franque, se parlent dans les villes et sur la côte.

SYRIE ANCIENNE. Elle se divisait en trois parties : 1° Syrie vraie au N.; 2° Phénicie, sur la côte, vers le milieu; 3° Palestine, au S., renfermant le pays des Philistins (ce dernier n'était qu'une côte étroite comme la Phénicie). Dans la Syrie vraie, on distinguait encore la Célésyrie ou Syrie creuse, entre le Liban et l'Anti-Liban, la Chalcidique, la Cyrrhestique, l'Euphratésienne, la Comagène. Les villes principales étaient Damas, Antioche, Tyr, Sidon, Béryte, Acco (St-Jean-d'Acre). Depuis le IV° s., la Syrie fut comprise par les Romains dans le diocèse d'Orient, dont elle forma la plus grande partie. On nommait *Leucosyrie* ou *Syrie-Blanche* une partie de la Cilicie (*V.* LEUCOSYRIE), par opposition à la Syrie propre, qu'on nommait *Mélano-Syrie* ou *Syrie-Noire*. Les Syriens adoraient des divinités à la fois sanglantes et voluptueuses : Baal, Moloch, Astarté, Atargatis ou Dercéto, etc.

Histoire de la Syrie. Les anciens habitants de la Syrie donnaient à leur pays le nom d'*Aram;* la Bible les fait descendre en effet d'Aram, un des fils de Sem. Le pays forma longtemps une foule de petits États à peu près indépendants, parmi lesquels on remarquait dès les temps les plus anciens les quatre royaumes de Damas, Hamah, Gessur et Sobah. Pendant plusieurs siècles, ces petits États furent sans cesse en guerre entre eux et avec les Juifs : David et Salomon les assujétirent au tribut. Tout le pays fut soumis par les rois d'Assyrie et de Babylone de 738 à 670 av. J.-C., puis il passa sous la domination des Perses, sous celle d'Alexandre, et, après celui-ci, appartint successivement à plusieurs de ses lieutenants, Laomédon, Antigone, Ptolémée, Séleucus; ce dernier en resta définitivement possesseur après la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.). Maîtres de presque toute la monarchie de Darius, les Séleucides firent de la Syrie leur province principale; leur empire prit de là le nom de *Royaume de Syrie* (*V.* ci-après): Antioche, fondée au cœur de la Syrie par Séleucus, devint leur capitale. La rivalité de la Syrie avec l'Égypte, les attaques des Parthes, qui enlevèrent aux Séleucides leurs provinces orientales, la guerre que leur firent les Romains de 193 à 190, le soulèvement de la Judée et son indépendance proclamée par les Macchabées (169), enfin les discordes de la famille royale amenèrent la ruine totale de l'empire des Séleucides. La Syrie fut soumise par les Romains l'an 64 av. J.-C., et réduite en province romaine. Ce pays redevint florissant sous la domination des Romains, sauf quelques instants où il fut ravagé par les Parthes (53-41 av. J.-C.), puis par les rois Sassanides de Perse (257-261 de J.-C.). Il donna même des empereurs et des impératrices à Rome, et l'on nomme *Période syrienne* celle qui va de Septime-Sévère à Philippe l'Arabe (193-249). La Syrie avait été, après la Judée, la 1re province où eût pénétré le Christianisme : depuis le triomphe de cette religion, le siége d'Antioche devint un patriarcat. La Syrie tomba une des premières au pouvoir des Arabes (634-638); elle devint leur prov. principale sous les Ommiades, qui siégeaient à Damas (669-750); depuis elle appartint tour à tour, en tout ou en partie, aux Abbassides, aux Thouloumides (883-905), aux Fatimites (968-1078), aux Seldjoucides (1078-1154). Après la 1re croisade, elle fut partagée entre les Chrétiens, qui y formèrent divers petits États (Jérusalem, Antioche, Tripoli), et les princes musulmans de Damas et d'Alep, dont les États furent finalement réunis en un seul sous les Atabeks de Syrie (1154). Ceux-ci à leur tour furent remplacés par les Ayoubites d'Égypte, qui prirent Jérusalem en 1187. Après diverses révolutions, les Chrétiens furent définitivement chassés de la Palestine (1291) par Kélaoun, sultan baharite d'Égypte, et la Syrie resta près de trois siècles unie à l'Égypte, jusqu'à ce que le sultan ottoman Sélim I mit fin à la domination des Mamelouks Baharites et joignit la Syrie à ses États (1517). Depuis ce temps, la Syrie a toujours été province ottomane, à quelques révoltes près (tantôt sous l'émir druze Fakhreddin, 1635, tantôt sous quelques pachas, entre autres le fameux Ahmed-Djezzar, à la fin du XVIII° s.). En 1799, les Français, déjà maîtres de l'Égypte, tentèrent la conquête de la Syrie, mais sans pouvoir y réussir complètement. En 1833, après la bataille de Konieh, la Syrie avait été cédée par le sultan à Méhémet-Ali; mais l'intervention armée des Anglais l'a fait restituer au sultan (1840). Depuis peu, les Maronites et les Druses ont obtenu des chefs indigènes (1842). En 1860, il éclata entre ces tribus une guerre acharnée, qui ne put être terminée que par l'intervention armée de la France, agissant au nom des puissances européennes.

SYRIE (Roy. de), vaste empire fondé par les Séleucides et beaucoup plus étendu que la Syrie propre, dura 237 ans, de 301 à 64 av. J.-C. Séleucus I Nicator, qui dès 311 régnait à Babylone et sur toute la haute Asie, le fonda après la victoire d'Ipsus (301), qui fit perdre la Syrie à Antigone. Ce royaume varia sans cesse de limites, mais presque toujours il alla décroissant. On doit y distinguer 5 moments principaux : 1° de 301 à 240 environ, l'empire embrasse à peu près toutes les possessions des Achéménides en Asie : Syrie, Asie-Mineure (sauf quelques districts), Perside, Susiane, Babylonie, Assyrie, Médie, Bactriane, etc. (Pergame et la Palestine s'en détachèrent dès 270 et 275; la Parthiène et la Bactriane se révoltèrent en 255); — 2° de 240 à 189 : l'empire s'accroît de la Palestine en 203, mais il perd ce qu'il avait en Asie-Mineure (190) ainsi que plusieurs provinces de l'extrême Orient; — 3° de 189 à 144 : perte de la Palestine affranchie par les Macchabées (168, etc.), perte de presque toutes les provinces de l'ouest (144); — 4° de 144 à 135 : le roy. de Syrie est réduit à la Syrie vraie, à la Cilicie et à la Pamphylie, mais il conserve encore son unité; — 5° de 125 à 64 : le royaume est divisé en 2 États jusqu'à la conquête par Tigrane (83-69), et est enfin réduit en province romaine par Pompée (64). Antioche fut, dès sa fondation, la capitale de tout l'empire.

Rois Séleucides de Syrie.

1re *période* (*Succession régulière*).

Séleucus I, *Nicator*, 311
Antiochus I, *Soter*, 279
Antiochus II, *Théos I*, 260
Séleucus II, *Callinicus*, 247
Séleucus III, *Céraunus*, 225
Antiochus III, *le Grand*, 222
Séleucus IV, *Philopator*, 186
Héliodore, 174
Antiochus IV *Épiphane*, 174
Antiochus V, *Eupator*, 164-162

2° *Période* (*cinq usurpateurs*).

Démétrius I, *Soter*, 162-149
Alexandre I (*Bala*), 150-145

Démétrius II, *Nicator*, 149-143, 140-139, 130-125
Antiochus VI (*Dionysius*), dit *Théos II*, 143-140
Tryphon ou *Diodote*, 140-133
Antiochus VII, *Sidétès*, 139-130
Alexandre II (*Zébina*), 125-121
Séleucus V, 124-123

3ᵉ *Période* (*la Syrie partagée entre 2 souverains*).

Antiochus VIII, dit *Grypus*,	123-97	Antiochus IX, *de Cyzique*,	114
Séleucus VI,	97-93	Antiochus X, *le Pieux*,	94
Philippe, seul ou avec ses 3 frères :	93-80	Sélène, *veuve d'Antiochus X*,	80
Antiochus XI,	93-90	*Tigrane*, *roi d'Arménie*,	83-69
Démétrius III,	87-85	Antiochus XIII, *fils d'Antiochus X*,	69-64
Antiochus XII, *Bacchus*,	83		

SYRIE BLANCHE, SYRIE NOIRE. *V.* SYRIE ANCIENNE.

SYRIE DES RIVIÈRES. *V.* MÉSOPOTAMIE.

SYRINX, nymphe d'Arcadie, fille du fleuve Ladon, et l'une des plus fidèles compagnes de Diane. Poursuivie sur les bords du Ladon par le dieu Pan, elle disparut tout à coup au moment où elle allait être atteinte, et Pan, au lieu d'une nymphe, n'embrassa que des roseaux, dont il fit cette flûte à sept tuyaux qui porte le nom de *Syrinx*.

SYRMIE, comitat de Hongrie (Esclavonie), entre ceux de Werowitz et de Bacs au N., le district régimentaire de Pétervaradin à l'E. et au S., celui de Brod au S. et à l'O. : 100 kil. sur 25; 125 000 hab.; ch.-l., Vukovar. Vins renommés. — Ce comitat porta le titre de duché jusqu'en 1525.

SYROS, auj. *Syra*, une des Cyclades. *V.* SYRA.

SYRTES, nom ancien de deux golfes que forme la Méditerranée sur la côte septentr. de l'Afrique, entre la Cyrénaïque et le cap Hermæum dans l'Afrique propre. Le 1ᵉʳ, la *Grande-Syrte*, est auj. le *golfe de Sidre;* le 2ᵉ, la *Petite-Syrte*, est le *golfe de Cabès*. Remplis de bas-fonds, ces golfes étaient très-redoutés des navigateurs dans l'antiquité.

SYRUS (PUBLIUS). *V.* PUBLIUS SYRUS.

SZABOLCS, comitat de Hongrie, entre ceux de Zemplin au N., d'Unghvar et de Beregh au N. E., de Szathmar à l'E., de Bihar et de Békès au S., d'Hevesch et de Borsod à l'O., et la Grande-Cumanie au S. O.; 160 k. sur 80; 170 000 hab.; ch.-l., Nagy-Kallo. Il doit son nom au château de Szabolcs, situé à 9 kil. de Tokay. Sol plat et marécageux.

SZALAD, comitat de Hongrie, entre ceux de Veszprim au N. E., Schumeg au S. E., Eisenburg au N. O., la Styrie à l'O., la Croatie civile au S. : 150 k. sur 20; 280 000 hab.; ch.-l., Szala-Egerszeg, ville située sur la Szala, à 188 kil. S. O. de Pesth.

SZAMOS, *Samusius*, riv. des États autrichiens, se forme en Transylvanie, par la réunion du grand et du petit Szamos, entre en Hongrie et tombe dans la Theiss, par la r. g., après un cours d'env. 380 kil.

SZAMOS-UJVAR ou ARMENIERSTADT, v. de Transylvanie, ch.-l. du comitat du Szolnok intérieur, sur le Szamos, à 35 kil. N. O. de Klausenbourg; 3500 hab., la plupart d'origine arménienne.

SZATHMAR, v. de Hongrie, dans le comitat qui prend son nom, sur le Szamos, à 380 k. E. de Bude, à 35 kil. E. N. E. de Nagy-Karoly; 12 000 hab. Évêché catholique, lycée, séminaire. — Le comitat, entre ceux de Beregh et Ugotsch au N., de Marmarosch à l'E., de Bihar au S. O., de Szabolcs à l'O. et la Transylvanie au S., a 140 kil. sur 100 et 225 000 h.; ch.-l., Nagy-Karoly. Beaucoup de rivières (Théiss, Tur, Szamos); grand marais de Leap; mont. à l'E. et au S. E. Vins, grains et fruits. Mines d'or, d'argent, de fer, d'antimoine, de zinc. Forges, verreries.

SZEGEDIN, SEGED ou SEGEDIN, v. forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de Csongrad, sur la r. dr. de la Théiss, près de son confluent avec la Maros, à 160 kil. S. E. de Bude; 40 000 hab. Résidence d'un protopape grec. Institut philosophique, collége, gymnase de Piaristes. Belle église grecque. Navigation et commerce actifs : vins, tabac, sel, bois, grains, bétail, sangsues, savon, salpêtre. Ce pays appartint aux Turcs du XVIᵉ s. à 1686.

SZEK, bg. de Transylvanie, ch.-l. du comitat de Doboka, à 28 k. N. E. de Klausenbourg. Sel gemme.

SZEKLERS, peuplade qui occupe la partie la plus haute de la Transylvanie, au S. E. On les donne pour Madgyars ou Hongrois; ils sont au nombre de plus de 350 000 (tous nobles et libres); les uns unitaires ou réformés, les autres catholiques. Ils sont répartis en 5 *siéges* ou districts, qui portent les noms de leurs chefs-lieux : Udvarhely, Haromszek, Csik, Maros et Aranyos. — Ce sont des hussards Szeklers qui assassinèrent les plénipotentiaires français à Rastadt.

SZEKSZARD, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Tolna, à 11 kil. S. O. de Tolna; 8000 hab. Bons vins.

SZIGETH ou SIGETH, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Marmarosch, à 100 kil. S. O. de Kolomea; 6500 hab. Gymnase de Piaristes. Grandes salines.

SZOLNOK-INTÉRIEUR, anc. comitat de Transylvanie, borné au N. E. par la Hongrie, à l'E. par le pays des Saxons, au S. et S. O. par le comitat de Doboka; 100 kil. sur 90; 35 000 hab.; ch.-l., Szamos-Ujvar. — SZOLNOK-MOYEN, comitat de Transylvanie, borné au S. O. par la Hongrie et le comitat de Kraszna, au S. E. par celui de Doboka, etc.; 80 kil. sur 30; 130 000 h.; ch.-l., Zillah. Céréales, vins.

T

T se prend dans les abréviations pour *Titus*, *Tullius*, *Tullus*, *Tiberius*; Th. pour *Théodore*, *Théophile*, *Théodose*, *Thomas*, *Thérèse*, etc.

TAASINGE ou THORSENGE, île du Danemark, entre Fyen et Langeland; 14 kil. sur 7; ch.-l. Troenses; 3800 h. Élève de bestiaux; assez de commerce.

TABAGO (île), une des Petites Antilles anglaises, à 25 kil. N.E. de la Trinité; 50 kil. sur 19; 16 000 h. (dont plus de 13 000 noirs); ch.-l., Scarborough. Végétation superbe : l'île est surtout fertile en tabac (cette plante, qui y fut découverte en 1560, en a pris nom), canne à sucre, yams, ananas, sassafras, bananes, cocotiers. Commerce de sucre et de rhum. — Découverte par Christophe Colomb en 1498, cette île devint colonie hollandaise en 1632; appartint alternativement aux Anglais et aux Hollandais de 1666 à 1781; aux Français de 1781 à 1793, et enfin aux Anglais depuis 1793. — Sur sa côte E. est la Petite-Tabago.

TABARAUD (Math.), oratorien, né à Limoges en 1744, m. en 1832, enseigna la théologie dans divers séminaires, fut supérieur des colléges de Pézenas et de Limoges, émigra en Angleterre, revint en 1801, refusa un évêché, et fut nommé en 1811 censeur de la librairie. Il a laissé plusieurs écrits fort savants, mais presque tous empreints de jansénisme : *Traité historique de l'élection des évêques*, Paris 1792; *Histoire critique du philosophisme anglais* (1806); *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage* (1816); *Hist. de Pierre de Bérulle, fondateur de l'Oratoire* (1817); *De la réunion des communions chrétiennes*, etc.

TABARCA, île de la Méditerranée, sur la côte N. E. de l'Algérie, près de la Calle, appartint aux Génois jusqu'en 1798, fut acquise alors par la Compagnie française de la Calle, qui la perdit en 1814, et fut rendue aux Français par le bey de Tunis en 1830.

On y exploite le corail. — En face de l'île, on voit sur le continent les ruines d'une ville de Tabarca, autrefois évêché.

TABARIEH, *Tibériade*, v. de Syrie (Acre), sur le bord occid. du lac de même nom, à 65 kil. S. E. d'Acre; 4000 hab. Archevêché grec; mur flanqué de tours; quelques édifices (deux mosquées, palais du mosellim, etc.); eaux thermales.—Cette ville fut prise par les Français en 1798. Elle a été presque détruite en 1837 par un tremblement de terre. *V.* TIBÉRIADE.

TABARIN, charlatan et farceur dans le genre de nos paillasses, venu de Milan, courait la ville et la province avec Mondor et fut fort en vogue à Paris au commencement du XVIIe s. (de 1620 à 1630): il débita longtemps ses quolibets sur le Pont-Neuf. On a l'*Inventaire universel des œuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes, farces*, Paris, 1622, et nombre d'autres écrits burlesques sous son nom, entre autres la *Descente de Tabarin aux Enfers*. Ses *Œuvres* ont été réimprimées par G. Aventin (1858, 2 vol. in-16).

TABARISTAN, prov. de la Perse, entre le Mazendéran au N., le Khoraçan à l'E., l'Irak-Adjémi au S., le Khousistan au S. E.: 400 kil. sur 100; env. 130000 hab.; ch.-l., Demavend. Sol assez fertile à l'E. Dans l'antiquité, une grande partie de ce pays était occupée par un peuple appelé *Tapuriens* ou *Tapyres*. Il ne fut conquis par les Arabes qu'en 773.

TABARY (Mohammed), écrivain arabe, né dans le Tabaristan en 839, m. à Bagdad en 923, rédigea une *Chronique universelle* (de la création à l'an 914), qui est le plus ancien monument historique des Musulmans. Elle a été trad. en français, d'après une version persane, par L. Dubeux, 1836.

TABASCO, dite aussi *Villa Hermosa de Tabasco*, v. du Mexique, ch.-l. de l'État de Tabasco, à l'embouch. du Tabasco dans le golfe du Mexique, à 400 k. E. S. E. de Vera-Cruz; 7000 h. Commerce assez actif. Cortez battit les Mexicains aux env., au lieu où fut bâtie depuis *Notre-Dame-de-la-Victoire*.—L'État de Tabasco, à l'extrémité S. E. du Mexique, a au N. la mer du Mexique, à l'E. l'Yucatan, à l'O. l'État de Vera-Cruz, au S. E. et au S. le Guatemala; env. 32500 k. carr. et 70000 hab. Climat peu salubre, à cause des marais. Cacao et coton superbes; du reste, sol peu fertile.

TABERNACLE, temple portatif érigé par les Israélites dans le désert, avait 30 coudées de long sur sur 10 de large et 10 de haut; l'entrée regardait l'orient. Un voile précieux le divisait en deux parties, l'une longue de 20 coudées, dite le *Saint*, l'autre de 10, nommée *le Saint des Saints* ou le *Sanctuaire*. Dans celle-ci était l'arche d'alliance; le grand prêtre seul pouvait y entrer: encore n'était-ce qu'une fois par an. Moïse avait reçu de Dieu même le modèle du tabernacle. — La fête *des Tabernacles* était une des fêtes principales des Juifs; ils la célébraient sous des tentes, pour rappeler le séjour de leurs ancêtres dans le désert; elle durait 7 jours.

TABERNÆ (c.-à-d. *Cabanes*), nom de plusieurs villes chez les anciens: 1° *Tabernæ Rhenanæ*, auj. *Rhein-Zabern*, dans la Germanie 1re, chez les Némètes, — 2° *Tabernæ Riguæ* ou *Mosellanicæ*, auj. *Berncastel*, dans la Belgique 1re; — 3° *Tabernæ Triboccorum*, auj. *Saverne*, chez les Tribocci (Germanie 1re).

TABLE (Mont de la), mont. de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, près et au S. de la ville du Cap, à 1163^m de haut. Vaste surface plane au sommet, d'où le nom donné à la montagne; vue superbe. C'est sur un des versants de cette montagne qu'on récolte le célèbre vin de Constance.

TABLE (Baie de la), baie qui se trouve sur la côte O. de la colonie du Cap, au S. de la baie de Saldanha, au pied du mont de la Table, est très-dangereuse.

TABLE ISIAQUE. *V.* ISIAQUE (TABLE).

TABLE RONDE (Chevaliers de la), ordre de chevalerie fabuleux, fut, suivant les légendes de la Grande-Bretagne, institué à la fin du Ve s. à York, par le roi chrétien Uther ou par son fils Artus ou Arthur, sur les conseils de l'enchanteur Merlin. L'ordre se composa d'abord de 24 chevaliers, puis fut porté à 50, qui délibéraient assis autour d'une *table ronde*. Leurs noms sont gravés sur une table de marbre de forme ronde, qui est conservée à Winchester depuis 1480. Les plus connus, après Arthur, sont Amadis, Gauvain, Galaor, Tristan, Lancelot, Palamède. Le poëte anglo-normand Wace, qui vivait au XIe s., paraît avoir le premier inventé cette fable, qui a inspiré un grand nombre de romanciers au moyen âge: elle fait le sujet des romans de *Tristan de Léonnais, Lancelot du Lac, Perceforest, Saint-Graal, Merlin, Flore et Blanchefleur*, etc. On doit à M. de La Villemarqué d'intéressantes recherches sur ces *Romans* (1861). Creuzé de Lesser a fait un poëme des *Chevaliers de la Table Ronde* (1813).

TABLE THÉODOSIENNE. *V.* PEUTINGER.

TABLES (Loi des DOUZE), code publié à Rome par les Décemvirs en 451 et 450 av. J.-C., et ainsi nommé parce qu'il était gravé sur douze tables d'airain. On n'en publia d'abord que dix; mais, comme elles étaient incomplètes, on en ajouta deux autres l'année suivante. Ce code régit les Romains jusqu'au temps d'Auguste. Les fragments de ces lois ont été recueillis dans les *Tabulæ chronologicæ* de Haubold, Paris, 1823, et savamment commentées par Bouchaud, 1787 et 1803. *V.* DÉCEMVIRS.

TABLES ALPHONSINES. *V.* ALPHONSE X, roi de Castille. — TABLES RUDOLPHINES. *V.* RODOLPHE.

TABOR, *Hradistie* en tchèque, v. de Bohême, ch.-l. de cercle, à 77 kil. S. E. de Prague; 4000 hab. Château fort, tribunaux. La ville doit son origine à un fort bâti en 1419 par J. Ziska, chef d'une secte de Hussites, qui a reçu de là le nom de *Taborites*. Elle fut prise en 1544 par les troupes de l'empereur. — Le cercle de Tabor, entre ceux de Czaslau, Kaurzim, Beraun, Prachin, Budweis et la Moravie, a 100 kil. sur 35, et 200000 h. Son ch.-l. était, avant Tabor, Béchin, qui est à 17 kil. S. O. de Tabor.

TABOR, mont. des Alpes cottiennes, au N. du mont Genèvre, a 3300^m de haut. La Durance prend sa source entre ces deux montagnes. — *V.* THABOR.

TABORITES, secte de Hussites qui reconnaissait J. Ziska pour chef, tirait son nom du château de Tabor. Ils rejetaient le purgatoire, la confession auriculaire, la confirmation, la présence réelle, etc.

TABOU, coutume superstitieuse répandue dans toutes les îles de la Polynésie, consiste en une espèce d'interdiction sacrée prononcée sur une personne ou sur un objet par les prêtres ou les chefs. Presque partout le souverain est *tabou*, c'est-à-dire qu'on ne peut ni le toucher ni même lever les yeux sur lui. La violation du tabou entraîne les peines les plus sévères et souvent la mort. Le *tabou* a été aboli en plusieurs lieux depuis la venue des Européens.

TABOUROT (Étienne), sieur *des Accords*, procureur du roi à Dijon, né en 1547, m. en 1590, a publié plusieurs ouvrages facétieux et bizarres, entre autres les *Bigarrures* et les *Touches du seigneur des Accords*, imprimé à Paris en 1582, 1585 et 1662. Le 1er traite des *rébus*, des *équivoques*, des *antistrophes*, des *acrostiches*, des *vers rétrogrades* et *léonins*, etc.; le 2e est un recueil de poésies gaies et spirituelles, mais souvent licencieuses.

TABRIS, ville de Perse. *V.* TAURIS.

TACAZZÉ, riv. d'Abyssinie. *V.* ATBARAH.

TACFARINAS, chef numide ou maure, servit dans l'armée romaine sous Tibère, puis se mit en Afrique à la tête de bandes indépendantes, l'an 17 de J.-C., et résista huit ans aux Romains; enfin il fut tué dans un combat contre le proconsul Dolabella, l'an 25.

TACHAU, v. de Bohême (Pilsen), à 52 kil. N. O. de Pilsen; 3000 h. André Procope, chef hussite, y battit les Impériaux en 1431. Aux environs, eaux minérales acidulées, et manufacture de glaces de Strœhl.

TACHFIN (ABOU'L MOEZZ ABOU-OMAR), dernier roi almoravide de Maroc (1143-46), avait lutté 12 années en Espagne contre les Chrétiens et remporté plu-

sieurs victoires, quand son père le rappela en Afrique pour l'opposer aux Almohades. Il fut malheureux dans cette guerre, et vit mourir son père de chagrin. Il lui succéda en 1146. Après 3 ans de règne, il périt noyé dans la mer en courant au secours d'Oran.

TACHKEND, v. du Turkestan, dans le khanat de Khokand, près de Sihoun, à 200 k. N. O. de Khokand; env. 80000 h. Nombreuses fontaines; climat charmant, été perpétuel. Citadelle (avec garnison de 10 000 h.). — Jadis capitale de l'État de Tachkend, auj. absorbé dans le khanat de Khokand.

TACHOS, roi d'Égypte de 363 à 362 av. J.-C., fils de Nectanébus I, régna après son père, se soutint contre Artaxerce Ochus avec le secours des Grecs; mais fut forcé de prendre la fuite devant le rebelle Nectanébo, que soutenait le roi lacédémonien Agésilas. Il s'était attiré la haine de ce dernier par des railleries sur sa difformité.

TACITE, *C. Cornelius Tacitus*, célèbre historien latin, né à Intéramne en Ombrie, vers l'an 54 de J.-C., d'une famille équestre, fut d'abord avocat et se distingua au barreau par son éloquence, entra dans la carrière des honneurs sous Vespasien, épousa en 79 la fille d'Agricola, passa environ quatre ans dans un gouvernement de province (89-93), et fut consul subrogé en 97. On croit qu'il mourut octogénaire, vers l'an 130 ou 134. Il était intime ami de Pline le Jeune. Tacite ne commença à écrire l'histoire que dans un âge assez avancé. Nous avons perdu une grande partie de ses ouvrages (un *Panégyrique de Virginius*, un *Discours contre le proconsul Marius Priscus* et ses autres *plaidoyers*, ses *poésies*, etc.); mais nous possédons en partie ses *Annales* (liv. I-IV, 2e moitié du Ve, VIe, XI-XVe, et partie du XVIe), ses *Histoires* (liv. I-IV et commencement du Ve), et en totalité la *Vie d'Agricola* et les *Mœurs des Germains*. Nous avons en outre sous son nom un *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dialogue qu'on attribue aussi, mais avec moins de vraisemblance, à Quintilien ou à Pline le Jeune. Les *Histoires* commencent à l'avénement de Galba et vont jusqu'à Nerva; les *Annales* allaient de la mort d'Auguste à celle de Néron. Tacite est universellement regardé comme le plus grand des historiens : il est grave, profond, énergique, concis, sans manquer d'abondance; il peint ses portraits des plus vives couleurs; ses jugements sévères flétrissent le crime et la tyrannie; il est d'ailleurs exact, ami de la vérité, bien informé, n'écrivant que sur ce qu'il a vu ou ce que des contemporains lui ont raconté. Malgré ces mérites, il a été violemment critiqué, surtout par Linguet : on lui a reproché quelque obscurité dans le style et une certaine misanthropie; on l'a accusé de calomnier Tibère. La 1re édition de Tacite est de Venise, 1469; les meilleures sont celles d'Ernesti, Leips., 1752; de Brottier, 1772, avec des *Suppléments* estimés; de Leips., 1801, due à Oberlin, et reproduite, avec *Notes* de M. Naudet, dans les *Classiques latins* de Lemaire; de Dœderlin, Halle, 1841-47; d'Orelli, Zurich, 1848. Cet auteur a été traduit dans toutes les langues; les principaux traducteurs français sont : Perrot d'Ablancourt, Amelot de la Houssaye, avec notes historiques et politiques, La Bletterie, Dotteville, Dureau de la Malle, 1790, Burnouf (1827 et ann. suiv., 6 vol. in-8, avec le texte et de savantes notes); Panckoucke (1830-38, 7 vol. in-8); Ch. Louandre (dans la collection Charpentier): la trad. la plus estimée est celle de Burnouf.

TACITE, *M. Claudius Tacitus*, empereur romain, fut élu en 275 par le sénat à cause de ses vertus : il avait alors plus de 70 ans. Il abandonna à l'État ses revenus, repoussa les Goths et les Alains, combattit les Perses, et tenta de réorganiser l'armée; mais il mourut assassiné, dit-on, après 6 mois de règne. Il prétendait descendre de l'historien Tacite : il multiplia les copies des ouvrages de cet écrivain et fit placer sa statue dans les bibliothèques. Ce prince avait pour frère Florien, qui voulut lui succéder.

TACONNET, acteur comique, né à Paris en 1730, m. en 1774, jouait dans la troupe de Nicollet, dont il fit la fortune : pour lui, il mourut à l'hôpital. Il excellait dans la parade, surtout dans les rôles d'ivrogne et de savetier. Il avait composé un grand nombre de farces, dont plusieurs ont été imprimées, entre autres *la Mort du Bœuf gras, tragédie pour rire* (1767).

TACUBA, jadis *Talcopan*, v. du Mexique, à 11 k. N. O. de Mexico; 2500 hab. Jadis capit. d'un petit royaume. Belle chaussée conduisant à Mexico et par laquelle F. Cortez se rendit dans cette ville.

TADER, fleuve d'Hispanie, auj. la *Ségura*.

TADJIKS, nation nombreuse et civilisée qui forme le fond de la population de la Perse. Il y a aussi beaucoup de Tadjiks dans le Kaboul et la Boukharie.

TADMOR, nom oriental de Palmyre. *V.* PALMYRE.

TAÉPINGS ou TAÏPINGS, insurgés chinois qui depuis 1850 désolent les parties méridionales de la Chine, sont ainsi appelés du nom de leur chef. Ils se sont rendus maîtres de plusieurs des villes les plus importantes, Nankin, Sou-tchéou, Hang-tchéou, etc., et y ont exercé d'horribles dévastations. L'empereur de la Chine s'est vu obligé, pour les combattre, d'invoquer le secours des Européens.

TAFILET, v. de Maroc, ch.-l. de la prov. de Tafilet, près du Ziz, à 500 kil. E. S. E. de Maroc; 3000 hab. Château fort. — La prov. (jadis royaume) de Tafilet, l'une des divisions de l'empire du Maroc, a pour bornes au N. le roy. de Fez, à l'O. le Maroc proprement dit, à l'E. l'Algérie : env. 500 kil. du N. au S. sur 425; près de 700000 hab. Sol très-fertile et passablement arrosé; au nord s'élève l'Atlas. On y fabrique des cuirs, de beau maroquin, des couvertures de laine, des rondaches, etc., et il s'y fait quelque commerce avec la Nigritie, notamment avec Tombouctou. C'est du roy. de Tafilet qu'est originaire la dynastie de chérifs qui gouverne le Maroc, ce qui a valu à ce pays le nom de *Pays des Chérifs*.

TAFNA, *Siga*, petite riv. de l'Algérie (Oran), se jette dans la Méditerranée au golfe de Rachgoun, par 3° 40' long. O., après un cours d'env. 50 kil. Elle est renommée par le traité de la Tafna, conclu sur ses bords en 1837 entre le général Bugeaud et l'émir Abd-el-Kader, et dont l'objet était de fixer les limites de l'Afrique française et des États concédés à l'émir. Ce traité, qui fut vivement blâmé, fut rompu en 1839 par Abd-el-Kader lui-même.

TAGANROG, v. forte de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), sur la mer d'Azov, près de l'embouch. du Don, à 400 k. S. E. d'Iékatérinoslav; 20000 hab. Port de commerce, le 2e de la Russie mérid., citadelle. École de commerce, biblioth., musée; bourse, banque; chantiers de construction, forges, poterie, corderies, etc. Pêche active. Grand commerce, favorisé par le canal du Don au Volga : c'est par Taganrog que la Russie se fournit de presque tous les objets nécessaires aux flottes (bois divers, fer, chanvre, goudron, cuivre, potasse, salpêtre, blés, viande). — La ville se forma autour d'une forteresse bâtie en 1706 par Pierre le Grand; démolie en vertu du traité du Pruth en 1711, elle fut rebâtie en 1769. Alexandre I y mourut en 1825 : un monument y a été érigé à sa mémoire. Elle fut bombardée en 1855 par la flotte anglo-française.

TAGASTE, auj. *Tagilt* ou *Souk-arras*, v. ruinée de Numidie, à l'E., entre Hippo (*Bone*) et Sicca-Venerea. Patrie de S. Augustin.

TAGE, *Tagus*, fleuve de la péninsule hispanique, naît au mont San-Felipe (Siérra-de-Albaracin), par 4° 18' long. O., 40° 38' lat. N., traverse les provinces espagnoles de Cuença, Guadalaxara, Tolède, Badajoz, entre en Portugal après avoir un instant formé la limite des deux royaumes, sépare le Beira de l'Alentéjo, puis traverse l'Estramadure portugaise, et se jette dans l'Atlantique au-dessous de Lisbonne, après un cours de 760 kil. dont 560 en Espagne. Il baigne Aranjuez, Tolède, Talaveyra-de-la-Reyna, Puente-del-Arzobispo, Alcantara, Abrantès, Punhete, Santarem, Lisbonne, et reçoit le Jarama, le

Guadarrama, l'Alberche, le Tiétar, l'Alagon en Espagne; l'Elja, le Ponsul, le Zezer, en Portugal. Bords arides, vantés à tort. Le fleuve roule un peu d'or.— L'entrée du Tage fut forcée en 1831 par l'am. Roussin.

TAGE, *Tages*, nom que portaient les chefs de cités et de fédérations dans l'ancienne Thessalie.

TAGÈS, génie étrusque, le plus grand des devins, sortit un jour d'une motte de terre, sous la charrue d'un laboureur, aux environs de Tarquinies. Sa taille était celle d'un nain, mais dès sa naissance il fit entendre des paroles d'une profonde sagesse : c'est lui qui enseigna aux Étrusques la divination et la science des aruspices. On lui attribuait des livres prophétiques.

TAGINE, auj. *Lentagio*, petite ville du Picenum, sur la Métaure, où Narsès gagna sur Totila en 552 la bataille dite aussi bat. de *Busta Gallorum*.

TAGLIACOZZI (Gasp.), chirurgien de Bologne, 1546-99, enseigna l'anatomie à l'Université de sa ville natale. On lui doit l'ouvrage le plus complet sur l'art de remettre certaines parties du corps : *De curtorum chirurgia per insitionem*, Venise, 1597, in-f., réimprimé sous le titre de *Chirurgia nova de narium, aurium, labiorumque defectu*, Francfort, 1598. Il pratiqua lui-même avec succès la rhinoplastie.

TAGLIACOZZO, v. de l'Italie mérid. (Abruzze Ult. 2°), à 17 kil. O. d'Alba; 3000 hab. Beau palais. — Fondée au V° s. par les Ostrogoths. Charles I d'Anjou y remporta en 1268 sur Conradin, roi de Sicile, une victoire décisive.

TAGLIAMENTO, *Tilavemptus*, riv. de l'Italie septentr., sort du mont Mauro, dans les Alpes Juliennes, coule dans la prov. d'Udine au S., baigne Spilimbergo, Mendrisio, Latisana, et tombe dans le golfe de Venise, à 15 kil. S. de Marano, après un cours de 180 kil. Bonaparte le franchit en 1797; Masséna battit les Autrichiens sur ses bords en 1805. — Le Tagliamento a donné son nom à un dép. du roy. français d'Italie, situé entre ceux du Passeriano, de la Piave, du Bacchiglione, de l'Adriatique, et le Tyrol; il fut formé en 1806 du territoire de Trévise et d'une partie du Frioul vénitien; ch.-l. Trévise. Il revint à l'Autriche en 1814.

TAGUIN, cours d'eau de l'Algérie, sort du Djebel-Amour, traverse le petit désert, coulant du S. au N., et s'unit au Chélif. — AIN-TAGUIN, c.-à-d. *Source de Taguin*, lieu du petit désert, situé dans la prov. d'Alger, à la source du Taguin, à 800 kil. S. d'Alger. Le duc d'Aumale y surprit et dispersa, le 16 mai 1843, la *Smalah* d'Abd-el-Kader.

TAHER (Al-Khouzai-Ben-Hocein-Ben-Masar), général arabe, tige des Tahérides, avait servi le calife Haroun-al-Raschid. Il fit périr Amyn, successeur de ce calife, et assura le trône à Al-Mamoun, frère de ce prince (813); il reçut à titre de récompense le gouvernement du Khoraçan, mais il ne tarda pas à s'y rendre indépendant. Il mourut empoisonné, en 822. Ses successeurs, connus sous le nom de *Tahérides*, possédèrent le Khoraçan jusqu'en 872.

TAHÉRIDES. *V.* TAHER et MOHAMMED-BEN-TAHER.

TAIKO-SAMA, 1er souverain séculier du Japon, avait été esclave; il devint ensuite favori et lieutenant d'un général qui s'était rendu maître de quelques provinces; il lui succéda en 1583. En 1585 il réduisit le Daïri à la souveraineté spirituelle et le tint enfermé dans un palais magnifique, sous prétexte de rendre sa personne plus sacrée. On a depuis nommé *Taikoun* le souverain temporel, qu'on appelle aussi *Koubo*. C'est Taiko-Sama qui le premier persécuta les Chrétiens au Japon.

TAIKOUN ou TAICOUN. *V.* TAIKO-SAMA.

TAILHIÉ (l'abbé), né vers 1700 à Villeneuve-d'Agen, m. vers 1778, fut élève de Rollin, et rédigea, entre autres ouvrages, un *Abrégé de l'Histoire ancienne* de son maître, 1744, 5 vol, et un *Abrégé de l'Histoire romaine* du même, 1755, ouvrages qui eurent du succès. On lui doit en outre une *Histoire de Louis XII*, 1755, et un *Abrégé chronologique de l'histoire de la Société de Jésus*, 1759.

TAILLE, anc. impôt payé par les seuls roturiers. *V.* TAILLE dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

TAILLEBOURG, bg du dép. de la Charente-Inf., sur la r. dr. de la Charente, à 15 kil. S. O. de St-Jean-d'Angély, 1200 hab. S. Louis y battit les Anglais et Hugues de la Marche en 1242.

TAIN, ch.-l. de c. (Drôme), sur le Rhône, vis-à-vis de Tournon, au pied du coteau de l'Ermitage, à 18 k. N. de Valence; 2782 hab. Beau pont en chaînes de fer entre Tain et Tournon, le 1er de ce genre qui ait été construit en France (1815). Aux env., vignobles de l'Ermitage et de Côte-Rôtie; truffes; granit gris (le plus beau de France).

TAIN, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de Ross, à l'embouch. du Tain, à 510 k. N. d'Édimbourg; 2800 h.

TAÏPINGS. *V.* TAÉPINGS.

TAITI ou OTAÏTI, la *Sagittaria* de Quiros, la *Nouv.-Cythère* de Bougainville, la plus grande des îles de la Société, par 152° long. O. et 17° 29' lat. S., est formée de deux presqu'îles ayant l'une 136 k. de tour, l'autre 47 ; env. 10000 h. ; ch.-l., Papéiti. Bonnes rades, notamment à Papéiti : montagnes boisées au centre : l'Orohéna a 2237m de haut. Climat délicieux, sol très-fertile (coco, pisangs, poivre, canne à sucre, arbre à pain, bois de construction); volaille, gibier, poissons et espèces marines en abondance; belle nacre. Commerce en progrès. Cette île semble être une production volcanique : elle est entourée de récifs de corail. L'espèce humaine y est fort belle, mais de couleur olive. — Visitée dès 1606 par Quiros, revue ensuite par Wallis (1767), Bougainville (1768), et Cook (1768 et 1776), au temps où elle obéissait à la reine Obéréa, cette île a longtemps été le lieu de la Polynésie le plus fréquenté par les Européens : les habitudes voluptueuses des indigènes l'avaient rendue fameuse. Des missionnaires anglicans, en s'y établissant (1815), ont donné à l'île un autre aspect, et fait adopter à presque toute la population le vêtement, la religion et les manières des Européens. Vers 1822, l'Angleterre voulut imposer à Taïti son pavillon et y placer une garnison anglaise, mais cette offre fut déclinée. En 1842, l'île accepta le protectorat de la France : l'amiral Dupetit-Thouars voulut y substituer en 1843 l'occupation complète, mais il fut désavoué. Cependant notre autorité s'y est établie depuis : cette île est auj. le ch.-l. de nos établissements dans l'Océanie. *V.* POMARÉ.

TAI-TSOU, empereur chinois, chassa les Mongols de la Chine en 1368 et fonda la dynastie indigène des Mings, qui régna jusqu'en 1644.

TAKOU, fort chinois, situé à l'embouch. du Pey-Ho, sur la r. dr., fut emporté d'assaut le 21 août 1860 par l'armée anglo-française.

TAKROUR, nom du Soudan chez les indigènes.

TALANTI ou ATALANTI, *Oponte*, v. de l'État de Grèce (Hellade orient.), ch.-l. de l'éparchie de Locride, sur le canal de Talanti, qui la sépare de Négrepont, à 100 k. N. N. O. d'Athènes; 6000 h. Évêché.

TALAPOINS, nom que portent le prêtres de Bouddha dans le pays de Siam, dans le Pégou et le Laos.

TALASIUS. *V.* THALASIUS.

TALAVERA DE LA REYNA, *Elbora*, *Talabrica*, v. d'Espagne (Tolède), sur la r. dr. du Tage, à 65 k. O. de Tolède; 6000 hab. Murs en ruine; fabriques de soieries. — Ville ancienne; conquise sur les Maures en 1082. Elle fut longtemps l'apanage des reines d'Espagne (d'où son nom *de la Reyna*) ; elle fut cédée par Jeanne, épouse de Henri II, aux archevêques de Tolède. Les Français la prirent en 1808, y furent défaits par les Anglo-Espagnols en 1809, et l'occupèrent de nouveau en 1823. Patrie du Jésuite Mariana. — A 59 kil. S. E. se trouve *Talavera-la-Vieja* (jadis *Evandria*); 500 hab. Ruines romaines.

TALBERT (Fr. Xavier), grand vicaire de Lescar, né à Besançon en 1728, m. en 1803, eut de la réputation comme prédicateur, émigra et mourut à Lemberg. Il avait traité, concurremment avec J. J. Rousseau, la question proposée par l'Académie de

Dijon sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes* (1754), et avait remporté le prix. On a de lui, outre ses *Sermons*, des *Éloges de Louis XV*, *Montaigne*, *Bossuet*, *Massillon*, *d'Amboise*, *L'Hôpital*, couronnés par diverses académies.

TALBOT (Jean), 1er comte de Shrewsbury, général anglais, l'*Achille de l'Angleterre*, né vers 1373 à Blechmore (Shropshire), était issu d'une famille normande originaire de Caux. Envoyé dès 1417 en France, sous le règne de Charles VI, il se signala dans plusieurs combats par un courage indomptable, mais ne put contre-balancer la bonne fortune de Charles VII aidé de Jeanne d'Arc. Il assista au siége d'Orléans et devint commandant en chef des troupes anglaises après l'affaire de Jargeau, où Suffolk s'était laissé prendre (1429). Il perdit la bataille de Patay, et y fut pris par Xaintrailles, qui le renvoya sans rançon; il eut bientôt occasion d'user de la même courtoisie à l'égard de son libérateur. Il reçut successivement les titres de comte de Shrewsbury, de Wexford, de Waterford en récompense de ses faits d'armes. Il reparut en Guyenne en 1452, et occupa rapidement toute la province, mais il perdit la victoire et la vie à la bataille de Castillon, près de Bordeaux (1453). Il avait reçu en 1441 du roi d'Angleterre Henri VI, alors maître de la France, le titre purement factice de maréchal de France. — Un de ses descendants, Ch. Talbot, comte, puis duc de Shrewsbury, 1660-1717, était chambellan de Jacques II. Désapprouvant la politique de ce prince, il quitta son service, et favorisa l'entreprise du prince d'Orange (Guillaume III), qui, appelé au trône, le nomma dès 1689 son principal ministre, puis le créa duc (1694). Il fut sous la reine Anne membre du conseil privé, ambassadeur en France, puis lord trésorier.

TALBOT (Richard), comte, puis duc de Tyrconnel, gentilhomme irlandais, zélé catholique, jouit de toute la confiance de Jacques II, qui le nomma vice-roi d'Irlande. Il défendit Jacques contre son gendre Guillaume, prince d'Orange, et reçut le roi à Dublin lorsqu'il eut été chassé d'Angleterre. Après la révolution de 1688, il tenta de rendre l'Irlande indépendante, mais sans pouvoir y réussir. Il mourut en 1691.

TALCA ou SAINT-AUGUSTIN, v. du Chili, ch.-l. d'une prov. de son nom, à 190 kil. S. de Santiago; 2000 hab. Aux env., mines d'or et améthystes.

TALENT, poids monétaire des anciens. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

TALENT, v. d'Afrique, capit. de l'État de Sidi-Hescham, à 110 kil. S. O. de Tarodant.

TALLAHASSEE, v. des États-unis, capit. de la Floride, sur l'Appalachicola, par 86° 56' long. O., 30° 28 lat. N.; 4500 hab. Cour de justice, église de Presbytériens. Chemin de fer.

TALLARD, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), sur la r. dr. de la Durance, à 10 kil. S. de Gap; 1105 hab.

TALLART (Camille D'HOSTUN, duc de), général français, 1652-1728, servit sous Condé et Turenne, devint lieutenant général en 1693, maréchal en 1703, gagna la bataille de Spire sur les Impériaux, mais fut par sa faute défait, avec Marsin, à Hochstædt par Marlborough et le prince Eugène (1704), fait prisonnier et conduit à Londres, où il resta sept ans en captivité. Il eut part, dit-on, par ses intrigues près de la reine Anne, au rappel de Marlborough. Il fut, à son retour, nommé duc et pair, puis membre du conseil de régence, et fut ministre d'État sous Louis XV. Il était membre honoraire de l'Académie française.

TALLEMANT DES RÉAUX (François), littérateur, né à la Rochelle en 1620, m. en 1693, fut 24 ans aumônier de Louis XIV, entra à l'Académie française en 1651, donna une traduction de *Plutarque* (1663-65, 8 vol.), que Boileau accuse de sécheresse, et traduisit l'*Histoire de la république de Venise* de Nani, 1679. — Son frère, Gédéon Tallemant des Réaux, né vers 1619, mort à la fin du XVIIe s., fut maître des requêtes, puis intendant de province. Né protestant, il adjura dans ses dernières années. Il a laissé des *Mémoires* qui n'ont été publiés qu'en 1834, par MM. Monmerqué et Taschereau, sous le titre d'*Historiettes de Tallemant des Réaux* (6 vol. in-8), et dont une éd. plus complète a été donnée en 9 vol. in-8 par M. Paulin Paris, 1854-61; on y trouve une foule d'anecdotes curieuses et d'histoires plaisantes, mais racontées le plus souvent avec trop de cynisme.

TALLEMANT (l'abbé Paul), cousin des préc. (1642-1712), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions, fut longtemps l'orateur de la 1re de ces compagnies et le secrétaire de la 2e. Il a publié en 1698 les *Remarques et décisions grammaticales de l'Académie*, et en 1702 une *Histoire de Louis XIV par les médailles*.

TALLEYRAND, branche cadette de la famille des comtes souverains de Périgord, tire son nom d'une terre du Périgord, que possédaient ces comtes, et remonte jusqu'à Boson I, comte de la Marche au Xe s. Le 1er qui ait porté ce nom est Hélie de Talleyrand, qui vivait vers 1100.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Hélie de), cardinal, né en 1301, mort en 1364, était fils d'Hélie VII, comte de Périgord. Il fut nommé évêque de Limoges dès 1324 et cardinal peu d'années après. Il eut grande part à l'élection de quatre papes: Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, ce qui fit dire qu'il avait mieux aimé faire des papes que de l'être; fut chargé de négociations importantes par le St-Siége, fit élire empereur Charles IV à la place de Louis V encore vivant (1346), alla à Londres solliciter la liberté du roi Jean et fit conclure entre la France et l'Angleterre une trêve de deux ans. Il protégea les lettres et fut l'ami de Pétrarque. — Henri de T., comte de Chalais, né en 1599, favori de Louis XIII, et amant de la duchesse de Chevreuse, montra de la bravoure aux siéges de Montpellier et de Montauban. Il eut le malheur de tremper avec la duchesse de Chevreuse dans une conspiration contre Richelieu : celui-ci l'accusa d'avoir conspiré contre le roi même, le fit arrêter à Nantes, juger et décapiter (1626); il n'avait que 26 ans.—Alexandre Angélique de T., cardinal, né à Paris en 1736, mort en 1821, fut à 30 ans coadjuteur de l'archevêque de Reims, obtint lui-même cet archevêché en 1777, fut député aux États généraux où il protesta contre les innovations, émigra de bonne heure et se lia dans l'exil avec le comte de Provence (Louis XVIII), qui à son retour l'inscrivit le 1er sur la liste des pairs de France. Il fut nommé en 1817 cardinal et archevêque de Paris. Il était oncle du fameux diplomate, qui suit.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Ch. Maurice de), prince de Bénévent, diplomate, né à Paris en 1754, m. en 1838, était boiteux, et fut pour ce motif destiné à l'Église quoique aîné de famille. Il fut fait évêque d'Autun dès l'âge de 25 ans, adopta les principes de la Révolution, se lia avec Mirabeau, fut élu membre de l'Assemblée constituante, où il provoqua l'abolition des dîmes ecclésiastiques, célébra la messe au Champ-de-Mars le jour de la fédération (14 juillet 1790) et bénit les drapeaux, admit la nouvelle constitution du clergé et sacra les évêques assermentés, ce qui le fit excommunier par le pape; fut envoyé à Londres par Louis XVI en 1792 pour assister l'ambassadeur Chauvelin, reçut en 1794 du cabinet de St-James l'ordre de s'éloigner, en même temps qu'il était décrété d'accusation en France par le parti de Robespierre, se rendit alors en Amérique, où il refit sa fortune par le négoce, ne revint en France qu'en 1796, obtint du Directoire, avec l'appui de Mme de Staël, le ministère des relations extérieures, mais fut bientôt écarté; s'entendit avec Bonaparte à son retour d'Égypte pour préparer le 18 brumaire; fut rappelé aux affaires par le nouveau gouvernement; négocia les traités de Lunéville, d'Amiens, de Presbourg, de Tilsitt, prit, assure-t-on, une grande part à l'enlèvement du duc d'Enghien, fut nommé grand chambellan à l'avénement de l'empereur, et reçut en 1806 la principauté de Bénévent. Ayant conseillé l'al-

liance anglaise et désapprouvé la guerre d'Espagne, il fut privé du portefeuille des relations extérieures (1807). Mécontent, bien qu'il eût reçu en compensation le titre de vice-grand électeur, avec 500 000 fr. de traitement, il prit dès cette époque une part active aux intrigues qui avaient pour but de renverser Napoléon et de ramener les Bourbons en France. Membre du gouvernement provisoire en 1814, il sut rendre l'empereur Alexandre favorable aux Bourbons, fut nommé par Louis XVIII ministre des affaires étrangères, et assista au congrès de Vienne; mais, après les Cent-Jours, il devint suspect aux ultra-royalistes et se retira. Resté simple pair, il prit place dans l'opposition, et ne fut pas étranger à la révolution de 1830. Louis-Philippe le nomma dès son avénement plénipotentiaire en Angleterre : Talleyrand réussit alors à réaliser cette alliance de l'Angleterre et de la France qui avait été la pensée dominante de sa vie. Il signa en 1834 le traité de la Quadruple-Alliance, et assista aux conférences qui terminèrent les querelles de la Belgique et de la Hollande; puis il se retira des affaires. Talleyrand est sans contredit le premier diplomate de son temps : à une grande habitude des affaires et à une extrême finesse, il joignait un très-grand empire sur lui-même; il avait en outre beaucoup d'esprit et on lui prête une foule de mots heureux. On l'accuse de versatilité, parce qu'il servit plusieurs gouvernements : il prétendait en cela ne servir que son pays. Il a laissé des *Mémoires*, qui n'ont pas encore vu le jour. M. Mignet a lu son *Éloge* à l'Académie des sciences morales, dont il était membre.

TALLIEN (J. Lambert), homme politique, né à Paris en 1769, m. en 1820, était fils d'un maître d'hôtel du marquis de Bercy, et avait été clerc de procureur, commis, prote d'imprimerie, quand les États généraux s'ouvrirent. Il entra au club des Jacobins, eut part au 10 août (1792), devint secrétaire greffier de la Commune de Paris, fut député par le dép. de Seine-et-Oise à la Convention, se signala par sa violence contre Louis XVI et les Girondins, et soutint Marat et Rossignol. Envoyé à Bordeaux pour y établir le régime de la Terreur (1794), il connut dans cette ville la belle Mme de Fontenay, depuis Mme Tallien, qui exerça sur lui une heureuse influence et le rendit plus modéré; mais il se vit alors rappelé à Paris par le parti terroriste, et n'eut bientôt d'autre moyen d'échapper au supplice que d'y pousser Robespierre. Il s'unit contre lui avec ceux qui couraient les mêmes dangers, l'accusa au 9 thermidor, le fit décréter d'accusation et condamner. Nommé membre du Comité du salut public, il appuya de toutes ses forces la réaction contre les Terroristes, et fit condamner Fouquier-Tinville, Carrier et Lebon. Commissaire de la Convention en Bretagne, il fit fusiller les prisonniers de Quiberon. Après la dissolution de la Convention, il fut du Conseil des Cinq-Cents, et prit part au 18 fructidor. Il suivit Bonaparte en Égypte comme administrateur des domaines, fut pris par les Anglais à son retour, fut ensuite nommé consul à Alicante, mais ne fit que toucher les appointements de cette place sans en remplir les fonctions. Dépouillé de cette ressource par les Bourbons, il mourut dans la gêne et dans l'oubli. — Mme Tallien, née Thérèse CABARRUS, femme célèbre par sa beauté, son esprit et sa générosité, était fille du banquier espagnol Cabarrus. Née vers 1775 à Saragosse, elle fut de bonne heure amenée à Bordeaux et mariée dès l'âge de 14 ans à M. Davis de Fontenay, conseiller au parlement de Bordeaux, mariage qui fut rompu par un divorce. Effrayée des excès de la Révolution, elle voulut passer en Espagne, mais elle fut arrêtée et conduite devant Tallien, alors commissaire de la Convention à Bordeaux, qui la fit mettre en liberté, et qui bientôt conçut pour elle une violente passion. Elle n'usa de l'ascendant qu'elle avait pris sur lui que pour arracher à la mort une foule de victimes. Quand Tallien eut été rappelé, elle fut jetée en prison; le 9 thermidor la sauva : il est probable que le danger où elle se trouvait hâta cette journée : c'est après cet événement qu'elle épousa Tallien. Cette union ne fut pourtant pas heureuse, et peu d'années après un nouveau divorce vint la rompre. En 1805, Mme Tallien épousa le comte de Caraman, depuis prince de Chimay. Elle mourut en 1835, au château de Ménars, près de Blois. Pendant longtemps cette dame jouit d'une grande vogue à Paris : elle donnait le ton et exerça sur le public une grande influence; cependant Napoléon ne voulut jamais l'admettre à sa cour.

TALMA (Franç. Jos.), grand tragédien, né à Paris en 1763, m. en 1826, était fils d'un dentiste, et pratiqua lui-même pendant 18 mois la profession de son père; mais bientôt il se voua au théâtre. Il débuta aux Français en 1787, par le rôle de Séïde, dans *Mahomet*, et fut reçu sociétaire deux ans après. Il commença dès lors la réforme du costume, qu'il rendit conforme aux temps et aux lieux; en outre, il créa plusieurs rôles (*Manlius*, *Othello*, *Hamlet*, *Sylla*, *Régulus*, etc.). Talma est regardé comme le premier tragédien de son temps et comme le régénérateur de l'art théâtral. Parlant l'anglais avec perfection, il donna parfois à Londres des représentations en cette langue. Napoléon l'aimait beaucoup et l'admettait dans son intimité; il paya au moins deux fois ses dettes. On a de cet artiste d'intéressantes *Réflexions sur Lekain et sur l'art théâtral*, 1825. Moreau a donné des *Mémoires sur Talma*, 1827.

TALMONT, ch.-l. de c. (Vendée), à 13 kil. E. des Sables d'Olonne; 980 hab. Anc. abbaye. Ce fut autrefois une principauté, qui appartint successivement aux maisons de Thouars, d'Amboise et de La Trémoille.

TALMUD, c.-à-d. *discipline*, code civil et religieux des Juifs, est pour eux la suite et le complément de la Bible. On distingue deux Talmud : 1° *celui de Jérusalem*, qui fut achevé dans le IVe s. : il est devenu inintelligible pour les Juifs eux-mêmes, et n'est plus en usage; — 2° *celui de Babylone*, rédigé au Ve s. et qui est le plus important. Celui-ci se divise en deux parties : la *Mischna* (ou 2e *loi*), qui contient le texte, et qui fut écrite vers 190 par le rabbin Judas le Saint; et la *Gémara* (ou le *Complément*), qui est une sorte de glose ou de commentaire. Cette 2e partie fut commencée au Ve s. par le rabbin Asser et achevée au VIe. La *Mischna* est écrite en hébreu rabbinique assez pur; la *Gémara*, en hébreu mêlé de chaldéen. Le style du *Talmud* est fort obscur; on trouve dans ce livre une foule de fables invraisemblables. Il a été publié en entier pour la 1re fois par Bomberg, Venise, 1520, 12 fol., in-fol., et réimprimé à Amsterdam en 1744 et à Paris, 1859 et ann. suiv.; il a été trad. en franç. par l'abbé Chiarini, 1831. — On donne le nom de *Talmudistes* aux Israélites qui reconnaissent les doctrines du *Talmud*. Ils sont opposés aux *Caraïtes*, qui s'en tiennent à la lettre de la Bible.

TALON (OMER), avocat général au parlement de Paris, d'une famille originaire d'Irlande, né vers 1595 à St-Quentin, m. en 1652, montra pendant la Fronde du dévouement au roi et aux lois, ainsi que de la prudence, et déploya le plus noble caractère. Il fut aussi un des premiers à faire entendre au barreau un langage sain et de bon goût. Il a laissé des *Mémoires* estimés. — Denis Talon, son fils, 1628-98, fut comme lui avocat général, et mourut président à mortier. Il eut grande part à la rédaction des *Ordonnances* de Louis XIV. On a publié les *Plaidoyers* et *Discours* d'Omer et Denis Talon, Paris, 1821.

TALTHYBIUS, héraut d'Agamemnon au siége de Troie. Ses descendants eurent longtemps le privilége de fournir des hérauts à Sparte.

TAMAN, île de la Russie d'Europe (Tauride), entre la mer Noire et la mer d'Azov, à l'entrée du détroit d'Iénikaleh (d'où le nom de détroit de Taman donné souvent à ce détroit) : 80 kil. sur 40. Sources de pétrole et plusieurs volcans de boue. Elle est habitée par des Cosaques. On y remarque Taman, ville forte qui a une grande importance militaire, Tmoutarakan et les ruines de l'anc. *Phanagoria*.

TAMATAVE, v. et port de Madagascar, capit. des Bétanimènes, sur la côte E. de l'île; de 15 à 20 000 h. Principal marché de la côte, fréquenté par les habitants des îles Maurice et de la Réunion. Les Français en ont renversé les forts en 1829 et en 1845.

TAMAULIPAS, un des États du Mexique, entre ceux de San-Luis de Potosi, de Nouv.-Léon, de Cohahuila, et la mer du Mexique : 740 kil. de long sur une largeur qui varie de 64 à 172; 81 000 kil. carrés; env. 100 000 hab.; capit., Victoria. Autres villes : Tampico de Tamaulipas, Nouv.-Santander, El-Refugio, etc. Climat salubre et chaud, sol fertile, arrosé par le Rio del Norte, mais mal cultivé. Belles forêts, vastes savanes. Beaucoup de chevaux et de porcs sauvages. Mines d'or, d'argent, de fer, de sel. Nulle industrie.

TAMBOV, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Tambov, sur la Tzna, à 508 kil. S. E. de Moscou; 25 000 hab. Évêché, cour d'appel, école de cadets et de filles nobles; manufacture impériale d'alun et de vitriol; corderies. Commerce assez actif : cuirs, laines, suifs, viandes. Tambov fut fondé par le czar Michel Romanov en 1636. — Le gouvt de Tambov, entre ceux de Vladimir, de Nijnéi-Novogorod, de Penza, de Saratov et de Riazan, a 420 kil. sur 312 (de l'E. à l'O.): 70 000 kil. carrés; 1 670 000 hab. Beaucoup de grains, cochenille polonaise, cantharides; bons chevaux.

TAMERLAN, dont le vrai nom est *Timour-Leng*, célèbre conquérant tartare, né en 1336 à Kech, près de Samarcand, dans le Djaggathaï, descendait de Gengiskhan par les femmes. Il succéda en 1360 à son oncle Séif-Eddyn comme prince de Kech et chef de tribu, sous la suzeraineté de Toglouk-Timour, khan du Djaggathaï. Ce dernier étant mort (1363), Tamerlan s'unit à son beau-frère Hussein, vainquit et tua le fils de Toglouk (1363), donna le vain titre de khan à un homme sans puissance, Khaboul-Aglen, et partagea avec Hussein le pouvoir réel. Bientôt il se brouilla avec Hussein lui-même, l'assiégea dans Balkh, le força à se rendre, le fit périr (1365), et se fit proclamer seul khan (1370). Il soumit la Khowaresmie, le Kachgar, toute l'Asie à l'E. de la mer Caspienne, puis envahit la Perse, la conquit en quelques années ainsi que les provinces au N. de ce pays (1389), dévasta toute la contrée entre les fleuves Ili et Irtyche, s'avança jusqu'à la steppe des Kirghiz (1390), puis tourna ses armes vers le S. de la Russie, pilla et ruina Azov, courut de là vers l'Inde (1397), passa le Sind (1398), livra bataille à Mahomet IV sous les murs de Delhi, se rendit maître de cette ville, puis de tout l'Indoustan, qu'il remplit de sang et de ruines, revint ensuite vers l'O., enleva la Syrie au sultan d'Égypte (1400), se dirigea de là sur Bagdad qu'il détruisit (1401), puis entra en lutte avec les Ottomans, remporta sur Bajazet la sanglante victoire d'Ancyre (1402), le fit prisonnier et lui enleva toute l'Asie-mineure; de là, sans se donner le temps d'affermir sa nouvelle conquête (1403), il se tourna vers l'Orient et marcha contre la Chine (1404), à la tête de plus de 200 000 hommes; mais il mourut en route, à Otrar, sur le Sihoun, dans le khanat de Khokand (1405). Chah-Rokh, le plus jeune de ses fils, qui seul lui survivait, et ses 35 petits-fils ou arrière-petit-fils se partagèrent ses États. Tamerlan était fanatique et sanguinaire : plusieurs villes furent incendiées par ses ordres; devant Delhi, il fit égorger 100 000 captifs; à Bagdad, il érigea un obélisque avec 90 000 têtes coupées. Il aimait pourtant les sciences; il fonda une école à Kech, et rédigea le *Tufukat*, règlement sur l'organisation de l'armée et sur l'administration, trad. par Langlès, avec sa *Vie* (1787, in-8). Ce grand conquérant était manchot et boiteux.

TAMIATHIS, nom latin de *Damiette*.

TAMISE, *Tamesis* en latin, *Thames* en anglais, riv. d'Angleterre, se forme à Lechlade, dans le comté de Berks, de la réunion de plusieurs ruisseaux, et porte d'abord le nom d'*Isis;* sépare les comtés d'Oxford, Buckingham, Middlesex, Essex, de ceux de Berks Surrey, Kent, reçoit à Oxford la Charwell, à Dorchester la Thames ou Tamise, dont elle conserve le nom, baigne Reading, Windsor, Kingston, Brendford, Richmond, sépare Londres en deux parties, arrose encore Greenwich, Deptford, Woolwich, Sheerness, Margate, et va tomber dans la mer du Nord par un large estuaire, après un cours d'env. 400 k., qui se dirige généralement de l'O. à l'E. Ses eaux sont d'excellente qualité et ses rives fort belles. Elle est navigable presque jusqu'à sa source. Les grands vaisseaux de guerre la remontent jusqu'à Deptford, un peu au-dessous de Londres; les vaisseaux marchands vont jusqu'à Londres même. La Tamise est unie par la Severn par le canal de Stroud.

TAMOULS, peuple de la famille malabare, habite le Karnate et parle une langue particulière, dont l'alphabet sert quelquefois à écrire le sanscrit.

TAMPICO, v. et port du Mexique (Tamaulipas), sur le golfe du Mexique, à l'embouchure du Tampico, à 400 kil. N. de la Vera-Cruz, n'existe que depuis 1824 et est déjà très-florissante; 10 000 hab. Le port est formé par un lac intérieur, qui communique avec la mer : c'est le principal port du Mexique sur la côte orientale. Consulats de diverses nations. Cette ville fut souvent prise et reprise dans la guerre de l'indépendance. Sta-Anna, à la tête des Mexicains, y remporta en 1820, sur les troupes royales espagnoles, une victoire décisive. Occupée par les Américains en 1846 et par les Français en 1862 et 1863.

TAMWORTH, v. d'Angleterre, à 13 kil. S. E. de Lichfield, au confluent de la Tame et de l'Anker, est divisée par la Tame en deux parties, dont l'une est dans le comté de Warwick, et l'autre dans celui de Stafford; 8000 hab. Lainages fins, impressions sur toile, etc. — Anc. résidence des rois de Mercie.

TANA, riv. de Norvége; sépare le Finmark de la Laponie russe, arrose une ville de Tana, et se jette dans l'Océan Glacial par un golfe qui prend aussi le nom de Tana; cours, 350 kil. Beaucoup de saumons.

TANAGRE, *Tanagra*, anc. v. de Béotie, sur la r. g. de l'Asopus, à l'E. de Thèbes. Les Athéniens unis aux Argiens y furent battus en 457 av. J.-C. par les Lacédémoniens et les Béotiens. Deux ans après, ils prirent la ville et vengèrent l'affront de leur défaite en rasant ses murs. On voyait à Tanagre le tombeau de Corinne. On y dressait des coqs renommés pour le combat. Ruines à 3 k. au N. du village de *Liatani*.

TANAÏS, fleuve de la Sarmatie, est auj. le *Don*. — A l'embouch. du fleuve et à l'O. de la v. actuelle d'Azov, était une v. de Tanaïs, importante sous les rois du Bosphore et sous les Génois, auj. détruite.

TANANARIVE, v. de l'île de Madagascar, vers le centre, capit. du royaume des Ovas; 50000 hab. La ville se compose de cases disséminées au milieu d'arbres et offre un aspect pittoresque. Résidence royale, temple de Jankar (le bon génie), mausolée de Radama. Imprimerie madécasse pour les missionnaires.

TANAQUIL, femme de Tarquin l'Ancien, de la ville de Tarquinies, était habile dans l'art des augures. Elle engagea son époux à quitter l'Étrurie pour s'établir à Rome, lui promettant qu'il régnerait dans cette ville, ce qui en effet eut lieu après la mort d'Ancus Martius; elle fit ensuite proclamer roi Servius Tullius, son gendre, et le fit reconnaître par le peuple.

TANARO (le), *Tanarus*, riv. de l'Italie septentr., sort des Apennins à l'extrémité S. O. de la prov. de Mondovi, traverse cette province, ainsi que celles d'Alba, d'Asti, d'Alexandrie, baigne les villes d'Ormea, de Cherasco, d'Asti et d'Alexandrie, et se jette dans le Pô, par la r. dr., à 15 kil. N. E. de cette dernière, après un cours de 230 kil. Il reçoit la Stura à gauche et la Bormida à droite. Don Philippe, à la tête des Français et des Espagnols réunis, battit les Austro-Piémontais sur les bords de cette rivière en 1745. — Sous l'Empire français, le Tanaro donna son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Asti.

TANASSERIM, v. de l'Inde. *V.* TENASSERIM.

TANCARVILLE, vge du dép. de la Seine-Inf., à 28 kil. E. du Havre, sur une hauteur qui domine

la r. dr. de la Seine; 500 hab. Aspect pittoresque; 2 châteaux en ruines, l'un qui fut jadis la résidence des comtes de Tancarville, l'autre bâti au XVIIIe s. par le financier Law.

TANCARVILLE (Jean, vicomte de MELUN, comte de), prit part à la conquête de la Prusse par les Chevaliers Teutoniques, combattit les Maures en Espagne, les Anglais dans l'Angoumois et la Normandie, fut nommé par le roi Jean grand chambellan et grand maître de France, négocia le mariage de Philippe (plus tard duc de Bourgogne) avec l'héritière de Flandre, fut pris à la bataille de Poitiers (1356), recouvra la liberté en 1358, contint par sa présence à Paris le parti de Marcel et de Charles le Mauvais et eut grande part à la paix de Brétigny (1360). Il conserva son crédit sous Charles V, et mourut en 1382, gouverneur de Champagne, de Bourgogne et de Languedoc.

TANCRÈDE, prince sicilien, célèbre dans les croisades, petit-fils par sa mère de Tancrède de Hauteville, était neveu de Robert Guiscard et cousin de Boémond de Tarente. Il partit avec ce dernier pour la 1re croisade (1096), à la tête des Normands de la Sicile, battit les Grecs au passage du Vardari, eut grande part à la prise de Tarse, et disputa la possession de cette ville à Baudoin, avec lequel il en vint aux mains; se signala aux siéges d'Antioche et de Jérusalem, planta le premier son étendard sur les murs de la ville sainte, fonda la principauté de Galilée ou de Tibériade (1099), la résigna en 1100, lors de l'avénement de Baudouin I, son ennemi, au trône de Jérusalem, et ne la reprit qu'en 1109; administra la principauté d'Antioche pendant l'absence de Boémond (1104-1111), fut également chargé d'administrer le comté d'Édesse pendant la captivité de Baudouin du Bourg (1104-1110), mais ne le rendit que par force. Il mourut à Antioche en 1112. Tancrède est un des héros les plus brillants de la *Jérusalem délivrée;* mais le poëte a beaucoup embelli son caractère. Sa *Vie* (*Gesta Tancredi*), écrite par Raoul de Caen, a été traduite dans la collection Guizot.

TANCRÈDE, comte de Lecce, fils naturel du duc de Pouille Roger, et petit-fils du roi Roger I, fut mis en prison par Guillaume I, son oncle, qui craignait qu'il ne lui disputât le trône, mais s'échappa et s'enfuit à Constantinople. A la mort de Guillaume II, qui l'avait traité en bon parent, il se fit proclamer roi par les Siciliens (1189), mais le trône lui fut disputé par sa tante Constance, fille de Roger II, et il se vit bientôt attaqué par Henri VI (époux de Constance). Après des succès variés, il mourut en 1194, laissant le trône à un fils en bas âge, Guillaume III, qui le perdit la même année.

TANDJAOUR ou TANJORE, v. forte de l'Inde anglaise (Madras), près de Kaveri, à 360 kil. S. O. de Madras; 30000 h. Très-forte ville : deux citadelles; collége jadis célèbre; beau temple hindou, beau palais d'un radjah, tributaire des Anglais. — Jadis ch.-l. d'un petit État soumis au nabab du Karnatic, que les Anglais dépouillèrent dès 1773; toutefois cet État ne fut définitivement réuni qu'en 1855, à la mort du dernier radjah.

TANGANIKA, lac récemment découvert en Afrique, à 600^{m} au-dessus de la mer, par 27° long. E. et 3°-8° lat. S., a env. 400 k. de long sur 50 de large.

TANGER, *Tingis*, v. et port de l'empire de Maroc (roy. de Fez), sur une hauteur près de la baie de Tanger (entrée occid. du détroit de Gibraltar), à 200 kil. N. de Fez; 10000 hab. Fort, batterie; grand château délabré; bel extérieur, mais rues étroites et sales. Commerce assez important. Consulats européens. — Tingis, ville antérieure à la domination romaine, avait été, disait-on, fondée par Antée, ou plutôt par les Carthaginois. Devenue importante sous les Romains, elle fut nommée par Claude *Traducta Julia* et devint alors le ch.-l. de la Mauritanie Tingitane. Elle passa ensuite aux Visigoths d'Espagne, aux Arabes, à diverses dynasties maures et enfin aux Portugais (1472). Alphonse VI la céda comme dot de Catherine, sa sœur, au roi d'Angleterre Charles II (1662); mais les Anglais l'abandonnèrent en 1684, après avoir fait sauter le môle qui abritait le port. Les Marocains s'en emparèrent alors. Tanger a été bombardée par les Français le 6 août 1844.

TANINGES, ch.-l. de c. (Hte-Savoie), à 13 k. N. E. de Bonneville; 2825 h. Anc. couvent de Melan.

TANIS ou AVARIS, auj. *Samnah* ou *Sân*, v. très-ancienne de l'Égypte-Inf., dans le petit Delta, au N. E., donna son nom au nome Tanite et à la branche Tanitique du Nil, qui était le 6e bras du Nil en partant de l'O. Cette ville était au temps de Moïse la résidence d'une dynastie de Pharaons. Plus tard, elle devint ch.-l. de nome, puis fit partie de l'Augustamnique et eut titre d'évêché.

TANLAY, bg du dép. de l'Yonne, à 8 kil. E. de Tonnerre; 650 hab. Anc. titre de marquisat. Château du XVIe s., construit par le surintendant d'Émery, et dans lequel les Coligny et le prince de Condé se liguèrent contre Catherine de Médicis. Station.

TANNAY, ch.-l. de cant. (Nièvre), sur la r. g. de l'Yonne, à 15 k. S. S. E. de Clamecy; 1394 h. Forges.

TANNEGUI DU CHÂTEL, vaillant capitaine du XVe s., d'une famille de Bretagne connue dès le XIIIe s., suivit Louis d'Anjou lorsqu'il tenta de reconquérir le roy. de Naples, prit parti, à son retour, pour les Armagnacs contre les Bourguignons, fut nommé par le Dauphin (Charles VII) maréchal de Guyenne et prévôt de Paris (1413), et sauva ce prince des mains des Bourguignons, lors de leur entrée à Paris (1418). On l'accuse d'avoir eu la plus grande part au meurtre de Jean sans Peur dans l'entrevue de Montereau (1419). Comblé de biens et de dignités par Charles VII devenu roi, il excita la jalousie et se retira en Provence, où il mourut en 1449, âgé d'env. 80 ans.

TANNENBERG, vge de Prusse (Brandebourg), dans le cercle de Potsdam, près de Teltow. Vladislas V, roi de Pologne, y défit les Chevaliers Teutoniques en 1410 : le grand maître périt dans ce combat.

TANSILLO (Louis), poëte italien, né vers 1510 à Venosa, m. en 1568, s'attacha au duc de Tolède, gouverneur de Naples, et à son fils, don Garcia, accompagna ce jeune prince dans l'expédition dirigée par Charles-Quint contre Tunis, et se signala par sa bravoure en même temps qu'il savait distraire ses compagnons d'armes par d'ingénieuses compositions. Ses œuvres se distinguent par la pureté et l'harmonie du style. On y remarque : *Il Vendemmiatore*, Naples, 1534, allégorie licencieuse (trad. par Mercier sous le titre *Jardin d'Amour ou le Vendangeur*, 1798); *le Lagrime di san Pietro*, œuvre d'édification entreprise pour effacer le tort de la pièce précédente, 1585; *la Balia* (la Nourrice); *Il Podere* (la Ferme), poëmes qui ne furent publiés que longtemps après sa mort, et un recueil de *Sonnets* et de *Canzoni*. Les admirateurs de Tansillo l'égalent à Pétrarque et à Bembo. Malherbe l'a quelquefois imité.

TANTAH, v. de la Basse-Égypte, à 90 k. N. N.O. du Caire et à 36 k. N. de Menouf; 4000 h. Superbe mosquée de Seid-Ahmed-el-Bedaoui, but de pèlerinage.

TANTALE, roi de Sipyle en Méonie (Lydie), fils de Tmole, fut père de Brontée, de Pélops et de Niobé. Il se rendit odieux à Jupiter par le rapt de Ganymède, par l'audace qu'il eut de voler du nectar et de l'ambrosie pour en faire goûter aux mortels, enfin par l'horrible épreuve qu'il osa faire de la science des dieux, invités à sa table, en leur servant les membres de son propre fils Pélops, coupé en morceaux. Jupiter le précipita dans le Tartare et le condamna à être sans cesse en proie à une faim et à une soif dévorantes : on le représente au milieu d'un fleuve dont l'eau échappe à ses lèvres sitôt qu'il veut l'y porter et sous des arbres fruitiers dont les branches se soulèvent sitôt qu'il veut en toucher les fruits. Quelques-uns pensent que le crime de Tantale est d'avoir voulu faire aux dieux le sacrifice barbare de son fils.

TANUCCI (Bernard, marquis de), homme d'État, né en 1698 à Stia en Toscane, m. en 1783, suivit

l'infant don Carlos à la conquête de Naples, devint son 1er ministre quand l'infant fut roi (1735), et conserva son pouvoir sous Ferdinand IV jusqu'à l'entrée au conseil de la reine Caroline, qui le fit éloigner (1776). Il réforma quelques abus et promulgua un code nouveau, le *Codice Carolino*, mais gouverna despotiquement. Hostile au St-Siége et au clergé, il fit occuper Bénévent et Pontecorvo, limita la juridiction du nonce et des évêques, supprima un grand nombre de couvents et d'abbayes, et distribua leurs biens à des laïques. Il s'était d'abord signalé comme jurisconsulte : parmi ses ouvrages, on remarque : *Epistola de Pandectis Pisanis in Amalphitana direptione inventis*, Florence, 1731, 2 vol. in-4.

TANZIMAT, c.-à-d. *Charte d'organisation*, décret par lequel le sultan Abdul-Medjid, en 1839, rendit obligatoire dans tout l'empire ottoman le hatti-chérif de Gulhané. *V.* HATTI-CHÉRIF.

TAO, un des noms de l'Être suprême chez les Chinois : c'est la Raison suprême, *la Loi*, considérée comme réglant la nature. On nomme *Tao-Tsée* une secte qui adore le Créateur sous le nom de *Tao* et qui fut fondée au VIe s. av. J.-C. par Lao-Tseu. Stanislas Julien a traduit en français le *Tao-te-King*, livre qui renferme l'exposition de cette doctrine, 1842. G. Pauthier a donné un savant *Mémoire sur l'origine de la doctrine du Tao*, 1831.

TAO-KOUANG, c.-à-d. *Splendeur de la raison*, empereur de la Chine de 1820 à 1850, né en 1781, soutint, de 1839 à 1842, une guerre inégale contre les Anglais, qui voulaient, malgré sa défense, introduire l'opium dans ses États, se vit enlever Canton, Hong-Kong, Chusan, Ning-Po, Yang-tsé-Kiang, Chang-Haï, Nanking, et dut non-seulement céder aux exigences des Anglais, mais leur abandonner Hong-Kong, payer 21 millions de dollars, et ouvrir au commerce européen les ports de Canton, Amoy ou Émoui, Fou-Tchéou, Ning-Po et Chang-Haï.

TAORMINA, *Tauromenium*, v. forte de Sicile, sur la côte orient., adossée au mont Taurus, à 45 kil. S. O. de Messine; 3000 h.; 2 forts. Ruines (théâtre taillé presque en entier dans le roc, naumachie, citernes, aqueduc). Aux env., marbre rouge. L'ancienne *Tauromenium* fut détruite par les Sarrasins.

TAPHIES, *Taphiæ*, petites îles de la mer Ionienne, entre l'Acarnanie et Leucade, étaient ainsi nommées de Taphius, fils de Neptune, qui y régna. On les nommait plus anciennement *Téléboïdes*. Les Taphiens étaient bons marins, mais pirates. Il furent exterminés par Amphitryon, pour avoir tué les fils d'Électryon, cousins de ce prince. — On donnait aussi le nom de *Taphiens* ou de *Téléboëns* à un peuple d'Étolie, et aux habitants de l'île de Caprée, colonisée, dit-on, par les Téléboëns d'Étolie.

TAPHROS, c.-à-d. en grec *Fossé*, v. de la Chersonèse Taurique, est auj. *Pérékop*.

TAPROBANE, ancien nom de l'île de *Ceylan*.

TAPTI, *Goaris*, riv. de l'Inde, naît dans les monts du Gandouana, sépare le Kandeich du Bérar, arrose le Guzzerat, passe à Bourhampour et à Surate, et se jette dans la mer des Indes, au golfe de Cambaye, à 16 k. E. de Surate, après un cours d'env. 800 kil. Affluents principaux, la Pournah et la Guirna. Les Banians avaient pour ce fleuve un respect religieux.

TARAFA, poëte arabe, l'un des auteurs des *Moallakats* (*V.* ce mot), vivait peu avant Mahomet. Ayant épuisé ses ressources dans la dissipation, il passa avec Motelammis, son oncle, poëte comme lui, au service d'Amrou, roi de Hira, en Arabie. Mais le roi, blessé de ses satires, résolut de le faire mourir : il feignit de lui donner une lettre de recommandation pour le gouverneur d'un pays où il se rendait, mais cette lettre renfermait l'ordre de le mettre à mort : le malheureux poëte fut à son arrivée saisi et enterré vivant. Il n'avait que 26 ans.

TARAISE (S.), patriarche de Constantinople, né dans cette ville vers 740, m. en 806, fut élevé au patriarcat en 784, après avoir longtemps refusé cette dignité, et ne céda qu'aux instances de l'impératrice Irène. Il fit condamner les Iconoclastes au 2e concile de Nicée (787) et dissuada Constantin V de répudier son épouse. On a de lui les *Discours à Irène* et des *Lettres* au pape Adrien et autres (dans le recueil des Conciles du P. Labbe). On l'hon. le 25 février.

TARANIS, dieu gaulois qui présidait au tonnerre, paraît être le même que le Thor des Germains.

TARANTAISE, *Darantasia* et *Tarantasia*, anc. prov. des États sardes (Savoie), entre celles de Faucigny au N., d'Aoste à l'E., de Maurienne au S. et à l'O., et la Savoie supérieure au N. O., comptait 50 000 hab. et avait pour ch.-l. Moutiers. Pays montagneux : les Alpes Grecques le limitent à l'E., et on y remarque le mont Iseran (d'où sort l'Isère) et le petit St-Bernard. — C'est l'ancien pays des *Centrons*, qui, au moyen âge, eut pour capit. Tarantasia ou Darantasia (auj. Moutiers). La Tarantaise fut gouvernée par ses évêques jusqu'à la fin du XIe s., époque où elle fut réunie à la Savoie. Depuis 1860, elle appartient à la France et fait partie du dép. de Savoie.

TARARE, ch.-l. de c. (Rhône), sur la Turdine, au pied de la mont. de Tarare, à 32 kil. N. O. de Villefranche; 14 569 h. Vue magnifique. Mousselines diverses, unies ou brodées; blanchisseries, peluches de soie, etc. Aux environs, nombreuses fabriques de mousseline qui occupent 60 000 ouvriers.

TARASCON, *Tarasco*, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), à 15 kil. N. d'Arles, sur le Rhône (r. g.) et le chemin de fer d'Avignon à Marseille, vis-à-vis de Beaucaire; 13 489 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, bibliothèque. Beau pont suspendu, faisant communiquer la ville avec Beaucaire; belle église Ste-Marthe, bel hôtel de ville; bains à la romaine. Vieux château, habité jadis par les comtes de Provence, et servant auj. de prison. Draps, cadis, serges, tissus de soie et de filoselle, chapeaux, vinaigre, etc.; saucissons renommés; culture de la garance, du chardon, des amandiers. Commerce très-actif. — Cette ville est très-ancienne, et fut très-florissante au moyen âge. Selon la légende, elle fut désolée par un dragon monstrueux qu'on appelait *la Tarasque*, et dont Ste Marthe délivra miraculeusement la contrée : une procession annuelle, qui a lieu le jour de la Pentecôte, rappelle ce miracle de la sainte, qui est restée la patronne de la ville. Le roi René faisait sa résidence à Tarascon. Pendant quelques années, cette ville fut le ch.-l. de l'arrondissement.

TARASCON-SUR-ARIÉGE, ch.-l. de c. (Ariége), à 17 k. S. de Foix; 1502 hab. Entrepôt de tout le fer que donnent les nombreuses mines des environs.

TARAZONA, *Turiaso*, v. murée d'Espagne (Saragosse), à 90 kil. N. O. de Saragosse; 10 000 h. Évêché. Belle cathédrale gothique. Un peu de commerce. Ville fort ancienne, dont l'origine remonte aux Celtibériens. Prise par les Arabes en 713, elle fut reprise par les Chrétiens en 1118.

TARBÉ (L. Hardouin), né à Sens en 1753, m. en 1806, fut avocat et premier commis des finances sous Necker et de Calonne, directeur des contributions sous de Lessart, enfin ministre des finances en 1791. Il réorganisa aussitôt ce service et établit à peu près l'organisation qui existe encore aujourd'hui. Il donna sa démission en 1792, et refusa depuis de rentrer aux affaires, quoiqu'il eût été porté par le conseil des Cinq-Cents sur la liste des candidats au Directoire. — Son frère, Ch. Tarbé, 1756-1804, député à l'Assemblée législative et au conseil des Cinq-Cents, combattit les mesures révolutionnaires. — Son petit fils, André T. des Sablons, chef de division au ministère du commerce, a donné dès 1799 un *Manuel pratique des Poids et Mesures*, qui a eu de nombreuses éditions et qui a beaucoup contribué à populariser le système métrique. — Mme Tarbé des Sablons, femme d'André, s'est fait connaître par d'estimables romans moraux.

TARBELLI, peuple de la Gaule, dans la Novempopulanie, au S. des *Boii*, habitait le long de l'Atlantique et avait pour ch.-l. *Aquæ Tarbellicæ* (Dax).

TARBES, *Tarba*, *Tarvia*, ch.-l. d'arr. (Htes-Pyrénées), sur la r. g. de l'Adour, à 756 kil. S. O. de Paris; 14 768 hab. Évêché, trib. de 1re inst. et de comm.; lycée, école normale primaire. Jolie ville: beau jardin public, don de M. Massey, musée, bibliothèque. Caserne de cavalerie, dépôt d'étalons, maison d'aliénés. Grands marchés : Tarbes est l'entrepôt de tout le commerce du département; chemin de fer. Patrie du conventionnel Barère. — Cette ville, antérieure à César, fut d'abord, sous les Romains, un poste militaire. Elle eut un évêché dès 420 et fut au moyen âge la capitale du comté de Bigorre. Elle jouissait de priviléges ou *Fors*, qui furent écrits en 1097. Souvent prise et pillée au moyen âge, elle souffrit surtout des guerres de religion au XVIe s. : elle fut brûlée par les Protestants en 1569 et 1571.

TARDENOIS (Le), anc. petit pays de France, dans le Soissonnais, auj. compris dans le dép. de l'Aisne, avait pour ch.-l. La Fère-en-Tardenois.

TARDETS-SORHOLUS, ch.-l. de c. (Bses-Pyrénées), à 15 k. S. de Mauléon; 1050 h. Les communes de Tardets et de Sorholus ont été réunies en 1859.

TARDIEU (M. et Mme), couple fameux au XVIIe s. par son avarice. Le mari était lieutenant-criminel de Paris. Les deux époux jouissaient d'une grande fortune, mais rivalisaient de lésinerie. Ils furent assassinés par des voleurs en 1665. Boileau, dans sa 10e satire, a pris la femme pour type de la femme sordide.

TARDIEU, famille célèbre dans la gravure. Le premier artiste connu de cette famille est H. Nicolas (1674-1749), élève d'Audran; il fut reçu à l'Académie en 1710. On cite surtout ses *Batailles d'Alexandre*. — Son fils J. Nicolas, à qui l'on doit *les Misères de la guerre*, et son neveu P. François, auteur du *Jugement de Pâris*, d'après Rubens, se sont également distingués, et ont transmis leur talent à Ant. François (1757-1822), et à Alexandre (1758-1844). Le 1er, dit T. *de l'Estrapade*, s'adonna à la gravure des cartes de géographie : on lui doit une partie de l'*Atlas de Mentelle* et l'*Atlas des guerres des Français en Italie* d'après Lapie.— Le 2e s'appliqua à imiter la manière de Nanteuil et d'Édelinck; il entra à l'Acad. des beaux arts en 1822. On cite, parmi ses ouvrages, deux portraits de *Voltaire*, d'après Largillière et Houdon; celui de *Marie-Antoinette*, d'après Mme Vigée-Lebrun; *Montesquieu*, d'après David; la *Psyché*, d'après Gérard; *Napoléon*, d'après Isabey; *Ruth et Booz*, d'après Hersent.

TARD-VENUS (les), compagnies d'aventuriers qui se formèrent en France après la paix de Brétigny (1360). Elles se composaient de gens de guerre licenciés et de vagabonds de tous pays. Les Tard-Venus dévastèrent plusieurs provinces, qui, pour éviter une ruine totale, furent obligées de se racheter par des contributions de guerre. Ils défirent en 1361 à Brignais l'armée du roi Jean II, commandée par Jacques de la Marche, prirent Pont-St-Esprit, et firent trembler Urbain V dans Avignon. Enfin, le marquis de Montferrat, moyennant 60 000 florins d'or que lui donna le pape, consentit à en prendre une forte partie à sa solde et les disciplina.

TARENTE, *Tarentum*, v. forte et port d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre d'Otrante), au fond du golfe de Tarente, à 105 kil. N. O. de Lecce; 18 000 h. La ville est bâtie sur une île, jointe au continent par 2 ponts de pierre, et domine une rade magnifique. Archevêché; citadelle, vieux château fort, cathédrale remarquable, hôpital militaire, etc. Peu d'industrie, pêche active, coquillages précieux (le murex, la pinne-marine). Aux environs, soie végétale. La *tarentule*, espèce de grosse araignée vénéneuse qui se trouve dans le pays, doit son nom à cette ville. — Tarente est une ville très-ancienne; elle fut fondée par des Crétois, sous la conduite d'un certain Taras, qui lui donna son nom, puis fut augmentée par Phalante, qui vint s'y établir à la tête des Parthéniens exilés de Sparte (vers 707 av. J.-C.). Industrieuse et commerçante, elle devint bientôt très-prospère, mais aussi très-corrompue. On y cultivait les sciences avec succès : cette ville donna le jour au philosophe Archytas. Après avoir pris une faible part à la guerre des Samnites, elle provoqua les Romains en insultant ses ambassadeurs (282), puis appela Pyrrhus pour la défendre, mais elle fut prise par Papirius Cursor en 272. Annibal l'arracha au joug romain (215), mais Fabius Maximus la reprit (209). Tarente a toujours suivi depuis le sort de l'Italie méridionale. Lors de l'établissement des Normands à Naples, il y eut une principauté de Tarente, laquelle n'eut que deux princes, tous deux du nom de Boémond. Sous les princes angevins, la principauté de Tarente ne fut plus qu'un fief puissant. Quelques membres de la maison de La Trémoille, qui se prétendait héritière des rois angevins de Naples, prirent le titre de princes de Tarente. Napoléon I donna le titre de *duc de Tarente* au maréchal Macdonald.

TARENTE (Golfe de), golfe de la mer Ionienne, à l'extrémité S. E de l'Italie méridionale, doit son nom à la ville de Tarente, placée sur ses bords. Il a env. 140 kil. de l'E. à l'O. sur 109 de largeur.

TARGET (J. B.), avocat de Paris, 1733-1806, avait acquis une grande célébrité au barreau, lorsqu'en 1789 il parut aux États généraux comme député du Tiers-État, mais il eut peu de succès à la tribune. Choisi par Louis XVI pour être un de ses trois défenseurs, il déclina ce beau rôle. Pendant la Terreur, il fut secrétaire d'un comité révolutionnaire, dont au reste il s'efforça de modérer les rigueurs. En 1798, il fut nommé membre de la Cour de cassation, et il y déploya des connaissances. On a de lui des *Observations sur le comm. des grains*, 1776, et un *Mémoire sur l'état des Protestants en France*, 1787. Target avait été reçu à l'Académie franç. en 1785.

TARGON, ch.-l. de c. (Gironde), à 27 kil. N. O. de La Réole; 1076 h. Anc. titre de seigneurie. Montluc y battit les Protestants en 1563.

TARGOVICE, v. de la Russie d'Europe (Kiev), sur la Sunicha, à 56 k. S. E. d'Ouman. Elle a donné son nom à la célèbre confédération formée le 14 mai 1792 par des seigneurs polonais partisans de la Russie, et qui avait pour objet le maintien de l'anc. constitution de la Pologne et l'abolition de la nouvelle constitution. Cette confédération ne fit qu'augmenter l'anarchie et amena le second partage du pays.

TARGUM, c.-à-d. *exposition*, *explication*, recueil de paraphrases chaldaïques de l'Ancien Testament. Les plus remarquables de ces paraphrases sont celles d'Onkélos, de Jonathan-ben-Uziel et de Joseph-l'Aveugle. Le *Targum* a été publié par Buxtorf le père, Bâle, 1620, et par Beck, Augsb., 1680-83.

TARIFA, *Julia Traducta* ou *Joza*, v. et port d'Espagne, dans l'anc. Andalousie (Cadix), sur le détroit de Gibraltar, à 65 kil. S. S. E. de Cadix; 10000 h. : c'est la ville la plus méridionale de l'Europe continentale. Château fort et fortifications diverses, petit port. Tarifa fut ainsi nommée du chef arabe Tarik ou Tarif, qui y débarqua (*V.* ci-dessous). Prise aux Maures par Sanche en 1290, elle fut assiégée par eux en 1340 : Alphonse IV (de Portugal) la délivra par une victoire qu'il remporta près de la ville, sur les bords de Rio-Salado. Les Français l'assiégèrent vainement en 1811 et 1812, mais l'occupèrent en 1823. — Son territoire produit d'excellentes oranges.

TARIK ou TARIF (Ben-Zeyad), général arabe, gouverneur de la partie la plus occidentale de l'Afrique sous les ordres de Mouça, envahit l'Espagne en 710, appelé par le comte Julien et l'archevêque de Tolède Oppas; débarqua près du roc qui prit de lui le nom de Gibraltar (Djibel-al-Tarik), au lieu nommé depuis *Tarifa*, battit les Visigoths à Xérès en 711, s'empara de la personne du roi Rodrigue, dont il envoya la tête à Mouça, et prit Tolède. Il s'apprêtait à compléter la soumission de l'Espagne quand Mouça, jaloux de ses succès, lui enleva son commandement et même le jeta en prison. Le calife Walid le fit remettre en liberté et le replaça à la tête

d'un corps d'armée avec lequel il fit de nouvelles conquêtes; mais, las enfin des querelles sans cesse renaissantes entre Mouça et Tarik, il leur retira le commandement à tous deux, et laissa Tarik mourir dans l'obscurité.

TARKHOU, jadis *Semender*, v. de la Russie mérid. (Daghestan), à 150 k. N. O. de Derbend; 12 000 h. (presque tous Tartares). Château; résidence d'un khan des Kalmouks. Commerce avec la Perse et la Russie.

TARN (le), *Tarnis*, riv. de France, sort du mont Lozère, court au S. O., entre dans le dép. de l'Aveyron, arrose Milhau, Alby, Gaillac, Villemur, Montauban, Moissac, et tombe dans la Garonne par la r. dr., près de Moissac, après un cours de 350 kil. Elle reçoit à droite l'Aveyron, à gauche la Dourbie, le Dourdou et la Rance.

TARN (dép. du), entre ceux de l'Hérault au S. E., de l'Aveyron au N. E., de Tarn-et-Garonne et de la Hte-Garonne à l'O.; 5740 k. carr.; 353 633 h.; ch.-l., Alby. Formé de l'Albigeois (dans le Ht-Languedoc). Montagnes, surtout au N. et à l'E.; plusieurs rivières: Tarn, Agout, Viaur, Aveyron. Fer, plomb, manganèse, houille, marbre, pierre à plâtre, sable à faïence, à porcelaine, à verre, etc. Sol fertile dans les vallées et les plaines: céréales, légumes, fruits, lin, chanvre, pastel, anis, coriandre; très-bons vins; vastes forêts; pâturages; gros bétail, beaucoup de bêtes à laine. Draps fins et autres, étoffes de soie, toile, chapeaux, liqueurs, confitures; filatures, teintureries, usines à fer. — Ce dép. a 4 arr. (Alby, Gaillac, Castres, Lavaur), 35 cantons, et 316 communes; il appartient à la 12e division militaire, a une cour impér. à Toulouse et un archevêché à Alby.

TARN-ET-GARONNE (dép. de), entre ceux du Lot au N., de l'Aveyron au N. E., du Tarn à l'E., de la Hte-Garonne au S., du Gers au S. O., et du Lot-et-Garonne au N. O.; 3720 kil. carrés; 232 551 h.; ch.-l., Montauban. Ce dép., formé en 1808 seulement, se compose de parties du Bas-Quercy, du Ht-Languedoc, de l'Agénois, de la Lomagne, de la Basse-Marche et du Rouergue, prises sur les dép. environnants. Coteaux entrecoupés de plaines. Fer, marbre, pierre de taille, pierre régulaire, terre à potier. Toutes les céréales, melons, noix, truffes, châtaignes, lin, chanvre, navette, peu de bois; beaux pâturages. Mules et mulets, gros bétail, porcs; volaille, abeilles, vers à soie; gibier. Cadis et autres lainages, toiles, bas de soie, coutellerie, amidon, papeteries, teintureries, tanneries. Grand commerce (avec l'Espagne et l'Italie), en grains, farines, mulets, bestiaux, vins, eaux-de-vie, laine, huile, safran, draps, cuirs, prunes et pruneaux. — Ce dép. a 3 arr. (Montauban, Moissac, Castelsarrazin), 24 cantons et 193 communes. Il appartient à la 12e division militaire, a une cour impér. à Toulouse et un évêché à Montauban.

TARNOPOL, v. de Galicie, ch.-l. de cercle, sur le Séreth, à 140 kil. S. E. de Lemberg; 15 000 hab., dont env. 7000 Juifs. Grand commerce. — Le cercle de T., borné au N. et à l'E. par la Russie, ailleurs par ceux de Sloczow, Brzezany, Czortkow, a 95 k. sur 60, et 210 000 h. Napoléon le fit céder à la Russie en 1809; il fut rendu à l'Autriche en 1814.

TARNOW, v. de Galicie, ch.-l. de cercle, à 240 kil. O. de Lemberg; 4800 hab. Évêché, tribunaux, gymnase. — Le cercle de T., entre ceux de Rzeszow à l'E., de Jaslo au S., de Bochnia à l'O., et la Pologne russe au N. O., compte env. 240 000 hab.

TARO (le), *Tarus*, riv. de l'Italie septentr., sort du mont Penna (Gênes), coule au S. E., puis au N. E., entre dans la prov. de Parme, et se jette dans le Pô, par la r. dr., à 19 kil. N. O. de Torricelle, après un cours de 125 kil. Cette rive a donné son nom à un dép. français dont Parme était le ch.-l., et qui fut formé en 1803 du duché de Parme et de Plaisance.

TARODANT, v. du Maroc, ch.-l. de la prov. de Sous, sur le Ras-el-Ouadi, dans une plaine fertile, à 220 kil. S. O. de Maroc; 10 000 hab. Tanneries, manteaux dits *haïks*, selles, salpêtre.

TARPA (Sp. Metius), judicieux critique du temps d'Auguste, exerçait les fonctions de censeur dramatique et était l'un des commissaires chargés de choisir les poëmes dignes d'être déposés dans le temple des Muses. Il est cité avec honneur par Horace.

TARPEIA, fille de Sp. Tarpeïus, gouverneur de Rome au temps de Romulus. Séduite par les Sabins, elle leur promit d'ouvrir les portes de la ville à leur armée, à condition qu'ils lui donneraient ce qu'ils portaient au bras gauche, voulant parler de leurs bracelets d'or. Tatius, roi des Sabins, y consentit; mais, en entrant dans la ville, il jeta à Tarpeïa, non-seulement son bracelet, mais encore le bouclier qu'il portait au même bras; il fut imité par ses soldats, de manière que la malheureuse Tarpeïa périt accablée sous le faix. Elle fut enterrée au mont Capitolin, dont la partie la plus méridionale prit d'elle le nom de *Roche Tarpéienne*. — Depuis, ce fut du haut de cette roche, haute de 32m, que l'on précipita les citoyens coupables du crime de haute trahison.

TARPÉIEN (Mont). *V.* CAPITOLIN et TARPEIA.

TARQUIN I, L'ANCIEN. *L. Tarquinius Priscus*, 5e roi de Rome, était un riche seigneur ou *Lucumon* de Tarquinies, et avait pour père l'exilé corinthien Démarate. Sur le conseil de sa femme Tanaquil, qui passait pour savoir prédire l'avenir, il vint s'établir à Rome en 627 av. J.-C. Il y gagna la faveur populaire par sa bravoure et sa munificence; il obtint également la confiance du roi Ancus, qui, en mourant, le nomma tuteur de ses deux fils en bas âge. Le trône n'étant pas héréditaire, il réussit à se faire proclamer roi lui-même par les curies (614). Il doubla le nombre des sénateurs, qui n'était alors que de 150, et celui des chevaliers, fortifia et embellit Rome, y fit construire les célèbres égoûts (*Cloaca maxima*), et jeta les fondements du Capitole. Au dehors, il battit les Sabins et leur prit Collatie, défit les Latins coalisés, leur enleva Cornicule, Ficulnée, Camérie, Crustumérie, Apioles, Médullie, Nomente, et, s'il faut en croire Denys d'Halicarnasse, soumit toute l'Étrurie après neuf ans de guerre. Ces faits sont sans doute exagérés, mais on ne saurait douter que Rome ne fût riche et forte vers la fin du règne de Tarquin. Ce prince mourut en 578, assassiné par les fils d'Ancus. Servius Tullius, son gendre, lui succéda. — Niebuhr ne croit pas que Tarquin fût étrusque, et il voit dans Priscus le nom d'un peuple ancien, qui se serait fondu avec les Latins (*Prisci Latini*): selon lui, Tarquin serait un habitant de Lucérie, un Latin régnant sur Rome.

TARQUIN II, LE SUPERBE, 7e et dernier roi de Rome, petit-fils du précédent. Marié à une fille de Servius, femme d'un caractère doux et timide, il la fit périr afin d'épouser une autre fille de Servius, Tullie, femme ambitieuse, qui de son côté s'était débarrassée de son époux Aruns par un crime. Il forma avec elle un complot, dont le dénoûment fut la mort violente de Servius, et sa propre élévation au trône (534 av. J.-C.). Son règne fut une réaction contre les institutions de Servius: il abolit les lois favorables au peuple, accabla d'impôts les Romains des dernières classes, exila ou même fit tuer nombre de sénateurs, décida seul de la paix et de la guerre, et gouverna en tyran, Du reste, il fut guerrier actif et politique habile. Rome vit sous son règne Apioles vaincue et Gabies soumise (*V.* SEXTUS TARQUIN); les villes latines furent réunies en une confédération dont Rome était le centre et avait la présidence; le Capitole fut terminé; il acheta les livres sibyllins. Tarquin faisait en personne le siége d'Ardée, quand la brutalité de son fils Sextus à l'égard de Lucrèce et l'énergie de Brutus déterminèrent une terrible insurrection à Rome; la royauté fut abolie et remplacée par la république (509). Tarquin, banni avec toute sa famille, ourdit trois conspirations au sein même de Rome, mais sans succès (*V.* BRUTUS); puis il arma successivement contre Rome Veïes et Tarquinies (509), Porsena (508 et 7), les Sabins (505-499), les Latins (498-496), les

Volsques (495), mais fut toujours malheureux. Il m. âgé de 83 ans, chez Aristodème, tyran de Cumes.

TARQUIN (Sextus), fils aîné de Tarquin le Superbe, se signala d'abord par la prise de Gabies. Feignant du mécontentement contre son père, il se réfugia dans cette ville, s'y rendit agréable aux habitants par sa libéralité et se fit nommer aux premiers emplois: puis il livra la ville à Tarquin. On raconte qu'une fois maître de la ville, il envoya demander conseil à son père, et que Tarquin se contenta d'abattre avec une baguette, en présence du messager, les têtes les plus élevées des pavots de son jardin: Sextus comprit cette réponse et fit périr les principaux habitants du pays. C'est ce prince qui fut cause de l'abolition de la royauté par l'outrage qu'il fit à la chaste Lucrèce. Il suivit son père en exil, combattit contre les Romains et périt à la bataille du lac Régille, 496 av. J.-C.

TARQUINIES, *Tarquinii*, auj. *Turchina*, près de *Corneto;* v. d'Étrurie, au S., près de l'embouch. de la Marta, fut, dit-on, bâtie par Tarchon, un des auxiliaires d'Énée contre Turnus, et fut la patrie de Tarquin l'Ancien. Tarquinies fut plusieurs fois en guerre avec Rome, mais elle finit, en 351 av. J.-C., par être forcée à une trêve de 40 ans; elle fut occupée depuis 311, et entièrement soumise en 283. *V.* CORNETO.

TARRACO, auj: *Tarragone*, v. et port d'Hispanie, capit. de la Tarraconaise, sur la Méditerranée, était d'origine phénicienne. Détruite par les Carthaginois, elle fut relevée par le grand Scipion. Jules César en fit une colonie romaine; Antonin en agrandit le port. Les Visigoths la détruisirent presque entièrement; cependant elle offre encore de beaux restes d'antiquités. Patrie de Paul Orose.

TARRACONAISE, *Tarraconensis* (s.-entendu *provincia*), une des trois grandes provinces de l'Espagne ancienne établies par Auguste, et la plus septentrionale, entre la Gaule et la mer des Cantabres au N., l'Atlantique à l'O., la Lusitanie et la Bétique au S., la Méditerranée à l'E., avait pour capit. *Tarraco*. Elle était habitée par les Callaïques, les Astures, les Cantabres, les Vaccéens, les Arévaques, les Carpétans, les Celtibériens, les Vascons, les Ilergètes, les Ilercaons et les Castellans, et équivalait aux prov. modernes de *Catalogne*, *Aragon*, *Navarre*, *Biscaye*, *Asturies*, *Galice*, *Entre-Minho-et-Douro*, *Tras-os-Montes*, *Léon*, *Vieille-Castille* et partie de la *Nouvelle*, *Valence*. Plus tard on en diminua l'étendue en formant à ses dépens la Galécie et partie de la Carthaginoise.

TARRAGONE, *Tarraco*, v. d'Espagne (Catalogne), ch.-l. de l'intend. de son nom, sur la Méditerranée, à l'emb. du Francoli, à 95 kil. S. O. de Barcelone; 12 000 hab. Archevêché. Port, môle, deux ponts. Belle cathédrale gothique, aqueduc romain (dit Pont-de-Ferreras), antiquités. Pêche active; distilleries, chapelleries, tissus de fil et de coton, mousselines. Assez de commerce. — Capitale de la Tarraconaise et de toute l'Espagne citérieure sous les Romains (*V.* TARRACO), cette ville appartint ensuite aux Visigoths, 467, aux Arabes (de 714 à 1120), puis aux Maures, auxquels enfin Alphonse le Batailleur la reprit. Elle soutint un siége en 1640 contre les troupes royales (pendant la révolte de la Catalogne), mais fut prise. Les Anglais, qui combattaient pour l'archiduc Charles (dans la guerre de la succession d'Espagne), l'occupèrent en 1705; ils y mirent le feu en l'évacuant. Les Français la prirent en 1811 après une vigoureuse résistance; ils l'ont gardée jusqu'en 1813. — La prov. de Tarragone, formée de la partie S. O. de l'anc. Catalogne, entre celles de Barcelone et de Lérida au N., l'Aragon à l'O., la prov. de Valence au S., et la Méditerranée à l'E., a 300 000 h. Grande exportation de vins, d'esprits et d'eaux-de-vie.

TARRAKAI ou TCHOKA, grande île de l'Océan Pacifique, vis-à-vis de l'embouch. de l'Amour, est séparée de l'île japonaise d'Yéso au S. par le détroit de La Pérouse et de la Mandchourie à l'O. par la Manche de Tartarie. La partie septentrionale de l'île dépend de la Chine; la partie mérid. du Japon. Les naturels, de race kourile, s'adonnent à la chasse et à la pêche. — La Pérouse reconnut cette île en 1787.

TARSE, *Tarsus*, auj. *Tarsous*, v. de l'Asie-Mineure, capit. de la Cilicie, à l'O., près de l'embouch. du Cydnus dans la Méditerranée. Elle fut fondée par des Grecs, ou, suivant une autre tradition, par Sardanapale, et fut de bonne heure très-commerçante. Alexandre la visita, et pensa y périr en se baignant dans les eaux glacées du Cydnus. C'est dans cette ville qu'Antoine tint son tribunal pour juger le différend de la fameuse Cléopâtre avec son frère au sujet du trône d'Égypte. Sous l'empire romain, Tarse devint fameuse par ses écoles de philosophie et de rhétorique: le philosophe Athénodore, le rhéteur Hermogène, l'apôtre S. Paul naquirent dans cette ville. Lors de la 3ᵉ croisade, l'emp. Frédéric Barberousse y mourut. La ville moderne, dans le pachalık d'Adana, occupe à peine le quart de l'ancienne, et n'a guère que 8000 h. fixes. Pendant l'hiver, la population s'élève à 30 000 âmes.

TARSOUS. *V.* TARSE.

TARTAGLIA (Nic.), mathématicien, né vers 1500 à Brescia, m. en 1557 à Venise, était resté orphelin et sans fortune à 6 ans. Par une persévérance inconcevable, il triompha de la plus affreuse misère et apprit seul tout ce qu'il sut des sciences. Il enseigna les mathématiques à Vérone, à Vicence, à Brescia, résolut les équations du 3ᵉ degré par de nouvelles formules, que l'on désigne à tort sous le nom de *Formules de Cardan* (ce savant à qui il les avait communiquées se les était appropriées); il fut un des premiers qui appliquèrent les mathématiques à l'art de la guerre. On a de lui, entre autres écrits: *Nuova scienza*, Venise, 1537; *Quesiti ed invenzioni diverse*, 1550, et un traité de *Balistique*, 1537, trad. en français par Rieffel, Par., 1846.

TARTARE (le), la partie des Enfers qu'habitaient les coupables suivant les croyances des Grecs et des Romains, avait pour limite le Phlégéthon, dont les nombreux replis formaient autour de lui comme une ceinture infranchissable.

TARTARES ou mieux TATARS, peuple originaire du Turkestan indépendant qui paraît se confondre avec les Turcs, habitait entre l'Altaï et le lac Baïkal, et a donné son nom à toute la partie centrale de l'Asie. Ils furent au XIIᵉ s. subjugués par Gengis-khan, roi des Mongols, qui les incorpora à ses armées, et qui, avec leur secours, fonda un vaste empire qu'on appelle quelquefois l'*Empire tartare* (*V.* GENGISKHAN et KAPTCHAK). Depuis, on appliqua le nom de Tartares aux Mongols eux-mêmes, et bientôt on l'étendit avec moins de raison encore à une foule d'autres peuples. *V.* l'art. suivant.

TARTARIE ou mieux TATARIE (ainsi nommée des *Tatars* ou *Tartares*, ses principaux habitants), nom vague, qui, chez les anciens géographes, s'appliquait à toute l'Asie centrale, comprenant, outre le Turkestan chinois et le Turkestan indépendant, vrai pays des Tartares, la Mongolie, la Mantchourie, la Dzoungarie, la Daourie. On l'étendait même en Europe à la Crimée et à quelques contrées voisines (Caucasie, Daghestan, etc.), situées sur la mer Noire, pays conquis par les Tartares et qui forma la *Petite-Tartarie*. Pour la Tartarie Asiatique, on la divisait en *Tartarie chinoise* (Mongolie, Mandchourie, Dzoungarie, etc.), à l'E., et *Tartarie indépendante* (ou Turkestan), à l'O. On distinguait les Tartares d'Asie en *Kalmouks*, *Mongols*, *Tcherkesses*, *Nogaïs*, *Uzbeks*, *Tongouses*, etc. Plus anciennement il y avait eu un *Royaume* ou *khanat tartare* d'Astrakan, un *Roy.* ou *khanat tartare de Kazan*. Tous ces États, ainsi que la Petite-Tartarie ou khanat de Crimée, étaient des débris de l'ancien *Empire tartare du Kaptchak* ou *de la Horde-d'Or*. Quant aux mœurs, aux langues, à la religion, à l'histoire des Tartares, *V.* TURCS, TURKESTAN, MONGOLS, KAPTCHAK, CRIMÉE, etc.

TARTARIE INDÉPENDANTE. *V.* TURKESTAN.

TARTARIE (Petite). *V.* l'art. ci-dessus et CRIMÉE.

TARTARIE (MANCHE de), détroit qui sépare l'île de

Tarrakaï de la côte orientale de la Mandchourie, a 400 k. de long et 120 k. dans sa plus grande largeur.

TARTARO (le), *Afrianus*, riv. de la Hte-Italie, naît près du lac de Garda, communique avec le Pô et l'Adige par divers canaux, et tombe, sous le nom de Canale Bianco, dans l'Adriatique par plusieurs embouchures, après un cours de 100 kil.

TARTAS, ch.-l. de c. (Landes), sur la Midouze, à 22 kil. N. O. de St-Sever; 3084 hab. Safran, vins, eaux de-vie, gibier, jambons. Ville jadis très-forte, vainement assiégée par les Anglais en 1440; elle fut au XVIe s. une des places fortes des Calvinistes. Tartas était autrefois une vicomté, qui fut longtemps possédée par la maison d'Albret.

TARTERON (le P. J.), jésuite, né en 1644 à Paris, m. en 1720, professa les humanités et donna des traductions d'*Horace* (1685), de *Juvénal* et *Perse* (1688), qui eurent du succès dans leur temps.

TARTESSE, *Tartessus*, île et v. de la Bétique, vers l'embouchure du Bétis, était une colonie phénicienne : c'est de là que l'or de la péninsule était recueilli par les Phéniciens pour être porté en Orient. La renommée des richesses de cette ville se conserva chez les Grecs et les Romains, mais on ne connaissait plus son emplacement avec certitude. Selon quelques savants, Tartesse n'est que le premier nom de *Gades* ou de *Carteia*. Quelques-uns voient dans cette ville la *Tharsis* de la Bible.

TARTINI (J.), violoniste et compositeur, né en 1692 à Pirano en Istrie, m. en 1770, quitta la théologie et le droit pour la musique, épousa clandestinement à Padoue une demoiselle d'illustre famille, s'enfuit pour esquiver la vengeance des parents, et trouva asile dans un couvent d'Assise. Il jeta les fondements de sa réputation à Venise, tant comme virtuose que comme théoricien, et devint, en 1721, chef d'orchestre de l'église St-Antoine à Padoue. Sa musique est délicieuse et d'une exquise sensibilité. On cite surtout de lui une célèbre *sonate* qu'il composa dans un songe, où il lui semblait qu'il écrivait sous la dictée de Satan, et qu'on appelle *la Sonate du Diable*. Il a laissé un *Traité de musique*, Padoue, 1754. C'est Tartini qui a établi les principes fondamentaux du maniement de l'archet, qui depuis ont servi de base à toutes les écoles d'Italie et de France.

TARUNTUS, nom anc. de la *Dwina* occidentale.

TARVIS, bg des États autrichiens, en Illyrie (Laybach), à 27 kil. S. O. de Villach; 1300 h. Forges, martinets à cuivre, aciéries. C'est un des passages des Alpes entre l'Italie et l'Autriche: Masséna y battit les Autrichiens en 1797 et força le passage.

TARVISIUM, v. de l'anc. Vénétie, auj. *Trévise*.

TASMAN (Abel Janssen), navigateur hollandais, né à Hoorn vers 1600, fut chargé en 1642 par son oncle Van Diemen, gouverneur des Indes hollandaises, de faire un voyage de découvertes pour reconnaître l'étendue du continent austral, découvrit la contrée qu'il nomma *Terre de Van-Diémen* et à laquelle on a depuis justement donné le nom de *Tasmanie*, ainsi que la Nouv.-Zélande qu'il appela *Terre des États*, les archipels des Amis et Fidji. Il fit en 1644 un 2e voyage dans lequel il paraît avoir parcouru la plus grande partie des côtes de la Nouv.-Hollande, mais les particularités de ce voyage sont peu connues, les Hollandais les ayant cachées avec soin.

TASMANIE, un des noms donnés à la Terre de Van-Diémen. *V.* DIÉMEN (Van).

TASSE (Bernard), en ital. Bernardo Tasso, poëte italien, père du célèbre Torquato Tasso, né en 1493 à Bergame, d'une antique et noble famille de cette ville, m. en 1569, s'attacha successivement au prince de Salerne (1531), au duc d'Urbin, et enfin au duc de Mantoue, dont il fut le secrétaire, et qui lui confia le gouvernement d'Ostiglia. On a de lui un poëme en 100 chants, l'*Amadis de Gaule*, imité du roman de chevalerie de ce nom, qu'il termina en 1549, et dont la meilleure édition est celle de Bergame, 1775; un poëme de *Floridant*, dans le même genre, qui ne parut qu'en 1587, et fut révisé par son fils, des églogues, des odes, des élégies, etc. Bernard ne manque pas d'imagination ni de talent poétique: mais il a été éclipsé par son fils.

TASSE (TORQUATO TASSO, dit le), célèbre poëte italien, fils du préc., naquit en 1544 à Sorrente. Il étudia d'abord le droit à Padoue, mais il négligea bientôt cette étude aride pour se livrer à la poésie, et composa dès l'âge de 18 ans un poëme chevaleresque, *Renaud*, inspiré par l'Arioste, et qui dès lors appela sur lui l'attention (1562). Il se vit bientôt après (1565) appelé à la cour de Ferrare par le duc régnant Alphonse II ; il suivit en France le cardinal d'Este (1571), et fut fort bien accueilli de Charles IX; de retour à Ferrare, il y fit jouer (1573) un drame pastoral, l'*Aminta*, qui est depuis resté sans égal; il termina en 1575 sa *Jérusalem délivrée*, vaste épopée tirée de l'histoire des croisades et qui est son œuvre capitale. Ce poëme ne reçut pas d'abord l'accueil qu'il méritait, et l'auteur se vit obligé de le défendre contre d'obscurs critiques; en même temps, il éprouva de vives contrariétés à la cour de Ferrare, par suite d'une passion malheureuse qu'il avait conçue pour une des sœurs du duc, la belle Léonore; sans cesse assailli d'idées noires, sa raison s'égara, et il quitta brusquement Ferrare sans argent et sans but (1577). Il gagna Naples où il retrouva une sœur qui s'efforça de le calmer, puis, errant de ville en ville, il alla successivement à Mantoue, à Urbin, à Turin; ne trouvant nulle part le bonheur, il hasarda de revenir à Ferrare (1579) : le duc, irrité, le fit enfermer, dit-on, dans une maison de fous, l'y retint sept ans et ne lui rendit la liberté qu'en 1586, sur les vives sollicitations de plusieurs princes de l'Italie et du pape lui-même. Le Tasse séjourna depuis à Mantoue, à Naples, à Rome, recherché par les princes et les grands, mais sans en être plus heureux, luttant sans cesse contre la misère, et souvent privé de sa raison. Malgré les injustes critiques de ses envieux, son génie avait enfin été apprécié, et il venait d'être appelé à Rome par le pape Clément VIII pour y être solennellement couronné, lorsqu'il mourut dans cette ville avant la cérémonie, en 1595, emporté par une fièvre qui le minait depuis longtemps. Outre la *Jérusalem délivrée*, le Tasse a composé un poëme épique, la *Jérusalem conquise* (Rome, 1593), qu'il prétendait substituer à son premier poëme; mais cet ouvrage, fruit des années où il ne possédait plus le plein usage de ses facultés, est bien inférieur au premier. On a encore de lui une tragédie de *Torrismondo* (1587), une comédie, *les Intrigues d'amour*, des *Poésies diverses* (*Rime*), composées de sonnets, de *canzoni*, de madrigaux; les *Sept journées de la Création*, des *Discours sur la Jérusalem*, des *Dialogues*, des *Lettres*, etc. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par Rosini, 30 vol. in-8, Pise, 1821 et ann. suiv. La *Jérusalem délivrée* est le principal titre du Tasse : ce poëme, par le choix d'un sujet populaire dans toute la chrétienté, par la grandeur des conceptions, par l'habile emploi d'un merveilleux en harmonie avec les croyances du temps, par le développement des caractères, la richesse des images, la grâce des idées, l'harmonie du style, se place auprès des chefs-d'œuvre d'Homère, de Virgile et de Milton. Il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe: les meilleures traductions françaises sont celles de Vigenère, 1610; de Mirabaud, 1724; de Panckoucke et Framery, 1783; de Lebrun, 1774; de Mazuy, 1838 (avec *Commentaires*); de V. Philippon de la Madeleine, 1841. Ce poëme a en outre été traduit en vers par Baour-Lormian, 1795, traduction fort améliorée dans l'édition de 1819; par H. Taunay, 1845; par F. Desserteaux, 1856-60. Le *Renaud* a été traduit par Cavelier, 1813; l'*Aminta*, par Bertre de Bourniseaux, 1802, et mise en vers par Baour-Lormian, 1813, et par V. Delattre, 1863. Serassi (Rome, 1785) et Milman (Londres, 1849) ont donné la *Vie du Tasse*.

TASSILLON, duc de Bavière (748-788), le dernier des Agilolfinges, avait épousé Luitperge, une des filles de Didier, roi des Lombards. Quand ce prince eut été detrôné par Charlemagne, il voulut, pour le venger, former contre l'empereur franc une ligue avec les Saxons, les Avares, les Sarrasins d'Espagne, les ducs lombards du midi de l'Italie, et Adalgise, fils de Didier; mais il fut vaincu et pris en 788 : mis en jugement devant la diète d'Ingelheim comme ayant faussé son serment de fidélité, il se vit condamné à mort. Charlemagne commua la peine en une prison perpétuelle dans l'abbaye de Jumiéges : c'est là qu'il mourut.

TASSIN (le P.), bénédictin, né en 1697 à Lonlay (Sarthe), m. en 1777, rédigea avec D. Toustain un *Nouveau traité de Diplomatique*, 1750-65, qui complète celui de Mabillon, et publia seul l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, 1770.

TASSISUDON, capit. du Boutan, dans une haute vallée de l'Himalaya, à 330 k. S. O. de Lassa, par 87° 10' long. E., 27° 50' lat. N., à 600 kil. N. E. de Calcutta. Résidence du Debradjah, souverain temporel du Boutan, et du Dharmah-radjah, souverain spirituel. Beaucoup d'idoles en bronze, notamment celle de Mahamounie.

TASSONI (Alexandre), poëte italien, né en 1565 à Modène, m. en 1635, fut secrétaire du cardinal Ascagne Colonna (1599), puis du duc de Savoie (1618), et s'attacha enfin au duc de Modène François I, qui le créa conseiller. Il savait beaucoup de physique, de géographie, d'histoire et de littérature. Son ouvrage principal est le poëme héroï-comique du *Seau enlevé* (*Secchia rapita*), Modène, 1622 et 1744, poëme placé trop bas par Voltaire, mais trop exalté par Apostolo Zeno. Il y chante en vers burlesques une querelle survenue entre Modène et Bologne au sujet d'un seau de puits qui finit par rester au pouvoir de ceux de Modène. Il sait habilement mélanger le plaisant et le sérieux et appliquer le style héroïque aux sujets les plus légers et les plus badins. On a aussi de Tassoni des *Poésies diverses* (Rome, 1602), et de bonnes *Observations sur Pétrarque*, 1609.

TATARS. *V.* TARTARES.

TATIEN, philosophe platonicien, né vers 130 en Syrie, se convertit au Christianisme, se mit au nombre des disciples de S. Justin, et écrivit un *Discours aux Grecs* (publ. par C. Gessner, 1546, et par Otto, Iéna, 1851), pour leur prêcher la foi; mais il tomba, vers 172, dans les erreurs des Gnostiques et fut regardé comme hérésiarque. Il est le chef de la secte des *Encratistes* ou *Continents*, qui s'interdisaient le vin et le mariage. — Un autre T., de Mésopotamie, qui vivait au v° s., est auteur d'une *Harmonie des Évangiles*, en grec, dont on n'a qu'une trad. latine, par Victor de Capoue (dans la *Biblioth. des Pères*).

TATITCHEV (Basile Nikitich), historien russe, 1686-1750, fut attaché au collége des mines, remplit pour ce service diverses missions en Sibérie et en Suède, devint grand maître des mines (1737), et rédigea le code minier de la Russie. Il a laissé une *Histoire de Russie*, qu'il n'a pu achever et qui a été publiée par Muller, à Moscou, 1769-84, 4 vol. in-4; cet ouvrage renferme de très-utiles documents. On lui doit aussi un bon *Atlas de la Sibérie*, 1745.

TATIUS (T.), roi de Cures (ou Quirium), chez les Sabins, était déjà vieux quand le rapt des filles sabines lui fit prendre les armes contre Romulus, 745 av. J.-C. Suivant le récit vulgaire, il entra dans la citadelle, grâce à la trahison de Tarpeïa, et livra trois combats aux Romains : il allait vaincre dans le dernier quand l'intervention des Sabines fit cesser le combat. Tatius consentit à régner conjointement avec Romulus sur le peuple uni des Romains et des Quirites (*populus Romanus Quiritium*). Au bout de 5 ans, Tatius fut tué à Lavinium, par des habitants de Laurente auxquels il refusait justice; Romulus fut soupçonné d'avoir eu part à ce meurtre.

TATTA ou TATTAH, *Patala ?* v. de l'Inde (Sindhy), près du Sind, à 80 kil. de la mer, et à même distance d'Haïderabad, au S.; 15000 hab. Jadis commerçante, mais bien déchue. Fondée en 1485, prise et pillée par les Portugais en 1555.

TAUBER, riv. d'Allemagne, naît dans le Wurtemberg (cercle de l'Iaxt), coule à l'E., entre en Bavière, arrose les cercles de la Rézat et du Bas-Mein, se dirige au N., pénètre dans le grand-duché de Bade, traverse le cercle de Mein-et-Tauber, et se jette dans le Mein à Wertheim; cours, 125 k.

TAULÉ, ch.-l. de cant. (Finistère), à 7 k. N. O. de Morlaix; 2286 hab.

TAULER (Jean), *Taulerus*, mystique, né en Alsace vers 1294, prit l'habit de St-Dominique à Strasbourg, vint à Paris pour y perfectionner ses études théologiques, et mourut à Strasbourg en 1361. Il a laissé plusieurs ouvrages regardés comme classiques par les mystiques : *Méditations sur la vie et la passion du Sauveur*, *Institutions divines*, *Moelle de l'âme*, *Lettres spirituelles*, le tout en allemand. Ses *OEuvres*, plusieurs fois imprimées dans le texte allemand, ont été traduites en latin par Surius, Cologne, 1548; les *Institutions divines* ont été mises en français par Loménie de Brienne (1665), et insérées dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1835.

TAUNTON, v. d'Angleterre (Somerset), sur la Tone, à 59 kil. S. O. de Bristol; 12200 hab. Ancien château, bâti par les Saxons, église gothique. Soieries et lainages communs.

TAUNUS, chaîne de mont. de l'Allemagne occid., dans le duché de Nassau, commence sur les frontières de la Hesse, court au S. O., et se termine sur la r. dr. du Rhin. Elle sépare les eaux de la Lahn d'avec celles du Mein et du Rhin. Sommets principaux : Grand-Feldberg (868m), Alte-Kœnig (800m).

TAURASIA ou AUGUSTA TAURINORUM, auj. *Turin*.

TAURES, *Tauri*, peuple scythe qui habitait la Chersonèse Taurique (Crimée) et le pays environnant, qu'on nommait Tauride. Ils étaient renommés pour leur férocité : ils immolaient des victimes humaines à leur grande-déesse Opis (la Diane Orthia des Lacédémoniens) : Oreste faillit tomber sous leurs coups. *V.* ORESTE, IPHIGÉNIE, THOAS.

TAURESIUM, v. de Mésie, au pied de l'Hémus, et près de *Scopi* (Ouskoub). Patrie de Justinien, qui la rebâtit sous le nom de *Justiniana prima*.

TAURIDE, un des noms de la Chersonèse Taurique. *V.* TAURES et CHERSONÈSE TAURIQUE.

TAURIDE, gouvt de la Russie mérid., entre ceux de Kherson et d'Ikatérinoslav au N., la mer d'Azov et le détroit d'Iénikaleh à l'E., la mer Noire au S. et à l'O., se compose de la presqu'île de la Crimée et d'un vaste territoire au N. de cette presqu'île : 400 kil. sur 150; 620000 hab.; ch.-l., Simféropol. Beaucoup de lacs salés et de marais; plusieurs riv. (Dnieper, Konskaïa, Berda); quelques montagnes, en Crimée. Air insalubre vers la mer *Putride*. Blé, vins, pâturages excellents; élève de chevaux et de bestiaux, notamment de mérinos. Plusieurs ports, mais le commerce maritime est déchu depuis la fondation d'Odessa. La population se compose de Tartares Nogaïs, Russes, Arméniens, Grecs, Juifs et Allemands.

TAURINI, auj. *prov. de Turin;* peuple de la Gaule Transpadane, vers les Alpes Cottiennes et les sources du Padus, avait pour capit. *Augusta Taurinorum*.

TAURINORUM (AUGUSTA), est auj. *Turin*.

TAURIS, dite aussi *Tabriz* ou *Tébriz*, v. murée de Perse, ch.-l. de l'Aderbaïdjan, par 44° 12' long. E., 38° 5' lat. N.; env. 140 000 hab. (elle en a eu, dit-on, 500000). Mur percé de 7 portes; vieux château; palais du prince; ruines de la belle mosquée de Djihan-Chah; magnifique bazar de *Kaïsarieh*. Ville très-commerçante, où stationnent les caravanes. — Fondée vers 792 par Zobéida, une des femmes d'Haroun-al-Raschid, sur l'emplacement d'une anc. ville dont on ignore le nom (*Gabris*, *Gaza* ou *Gazaca*), elle fut souvent ravagée par les Turcs : le sultan Selim I battit dans le voisinage, à Tchaldir, en 1514, le

sophi Ismaël. Un tremblement de terre la détruisit en partie en 1721, et fit périr 25 000 de ses habitants.

TAUROBOLE, sacrifice expiatoire des anciens. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

TAUROMENIUM, *Taormina*, v. de Sicile, sur la côte orientale, adossée au cap *Taurus*, était une colonie de Zancle (ou Messine), et reçut les restes de la population de Naxos, ville voisine, saccagée en 403 av. J.-C. par Denys le Tyran. Elle devint célèbre pendant la 1re guerre des esclaves de Sicile : Rupilius la prit en 132 et mit fin à la guerre. *V.* TAORMINA.

TAURUS, *Djebel-Kurin* en turc, chaîne de montagnes de l'Asie-Mineure, commence vers 38° lat. N., près de l'Euphrate, traverse de l'E. à l'O. le pachalik de Marach, puis court, toujours à l'O., parallèlement à la côte S. de l'Asie-Mineure qu'elle serre de très-près, et finit par se bifurquer en deux petits rameaux qui se terminent aux golfes de Satalieh et de Cos. On nomme *Anti-Taurus* une autre chaîne qui traverse aussi de l'E. à l'O. l'Asie-Mineure dans sa partie centrale. Les géographes anciens croyaient que le Taurus se prolongeait indéfiniment à l'E. dans la Hte-Asie sous les divers noms de monts Niphates, Gordiens, Paropamise, Émodes, Imaüs.

TAURUS, auj. *Capo di Sta-Croce*, cap de Sicile, sur la côte E., près de Tauromenium qui s'y adossait.

TAUVES, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 65 kil. S. O. d'Issoire; 2379 hab.

TAVANNES (SAULX-), illustre et anc. maison de Bourgogne, que l'on fait remonter au VIIe s. et qui a fourni de grands généraux à la France et de hauts dignitaires à l'Église, tire son double nom du château de Saulx en Bourgogne, qu'elle possédait dès le XIIe s., et de Marguerite de Tavannes, sœur et héritière de Jean de Tavannes (gentilhomme allemand, du comté de Ferrette, au service de France), que Jean de Saulx épousa en 1504. Cette maison a formé plusieurs branches, auj. éteintes; son dernier représentant, le duc de Saulx-Tavannes, pair de France, s'est tué en 1845.

TAVANNES (Gaspard DE SAULX, seigneur de), né à Dijon en 1509, fut pris à Pavie avec François I dont il était page, se distingua par sa bravoure au siége d'Yvoi, à La Rochelle (1543), à la bat. de Cérisoles (1544), commanda l'armée dirigée contre les Trois-Évêchés, prit Metz (1552), eut grande part à la victoire de Renti (1554), ramena, après le départ de Guise, l'armée envoyée en Italie au secours du pape (1556), et déploya en toute occasion un zèle excessif contre les Réformés dans son gouvernement de Bourgogne et dans le Lyonnais. Donné pour mentor au jeune duc d'Anjou (Henri III), il eut sous ses yeux la principale part aux victoires de Jarnac et de Moncontour (1569), remportées sur les Protestants, et fut en récompense nommé maréchal de France. Aveuglé par son fanatisme, il parcourut les rues de Paris pendant la St-Barthélemy pour exciter au massacre (1572). Il fut, peu après cet événement, nommé gouverneur de Provence. Il mourut en 1573, en allant avec le duc d'Anjou assiéger La Rochelle. On a de lui des *Lettres à Charles IX*, publ. en 1857; M. de Barthélemy a donné en 1858 ses *Lettres diverses*. Son 3e fils, Jean, a laissé sur sa vie des *Mémoires* fort curieux. On trouve sa *Vie* dans les *Hommes illustres* de Pérau.—Son fils aîné, Guill. de Saulx-Tav. (1553-1633), lieutenant du roi en Bourgogne (1574), maintint en partie cette province sous l'obéissance de Henri III pendant la Ligue; se déclara pour Henri IV dès 1589, malgré son frère Jean, vicomte de Tavannes, forcené ligueur, et se distingua au combat de Fontaine-Française. On a de lui d'excellents *Mémoires historiques*, qui vont de 1560 à 1596, Paris, 1625 (réimprimés dans les collections de *Mémoires sur l'Hist. de France* et dans le *Panthéon littéraire*, 1836).—Jean de Saulx, vicomte de Tav., 3e fils du maréchal et frère du préc., né en 1555, m. vers 1630, suivit le duc d'Anjou (Henri III) au siége de La Rochelle, puis en Pologne, où il resta après son maître. De retour en France, il s'y montra déterminé ligueur et fut fait par Mayenne maréchal de France et gouverneur de la Bourgogne. Il ne posa les armes qu'en 1595 : il demanda en vain la conservation de son grade. On a de lui une *Vie* de son père, souvent intitulée *Mémoires*, et qu'il ne faut pas confondre avec les *Mémoires de Guill. de Tavannes*. Ceux de Jean ont été imprimés à Lyon, 1657, in-fol.—Jacques de Saulx, comte de T., petit-fils du préc., 1620-83, suivit le grand Condé dans ses campagnes, devint maréchal de camp et grand bailli de Dijon. Ayant pris part aux troubles de la Fronde, il fut disgracié. On a de lui de curieux *Mémoires sur la Fronde*, de 1650 à 1653, Paris, 1691, réimpr. en 1858.

TAVASTEHUS, v. de Russie (Finlande), ch.-l. de gouvt de son nom, sur un lac, à 135 kil. N. O. de Helsingfors; 2000 hab. Arsenal. Fondée en 1650; prise et reprise par les Russes et les Suédois. — Le gouvt de T., entre ceux de Vasa au N., de Biarneborg à l'O., de Nyland au S., et de Sankt-Miklos à l'E., a 8250 kil. carrés et 145 000 hab. Beaucoup de lacs. Lin, chanvre, céréales; élève de bétail.

TAVEL, bg du dép. du Gard, à 30 k. E. d'Uzès et à 8 k. S. O. de Roquemaure; 1200 h. Vin renommé.

TAVERNA, *Tabernæ*, v. de l'Italie mérid. (Calabre Ultér. 2e), à 14 kil. N. de Catanzaro; 2000 hab. Aux environs, pierre spéculaire et pierre plombée (qui servent pour l'esquisse). — Fondée par Nicéphore Phocas, cette ville fut détruite par Guillaume I, puis relevée par Arrigo IV, fils posthume de Roger I. Patrie du peintre Preti, dit le *Calabrais*.

TAVERNES, ch.-l. de c. (Var), à 27 kil. N. de Brignoles; 1191 hab. Huileries.

TAVERNIER (J. B.), voyageur, né à Paris en 1605, était fils d'un marchand de cartes géographiques d'Anvers, réfugié en France. La profession de son père lui inspira de bonne heure le goût des voyages; il visita plusieurs régions de l'Europe, puis partit en 1636 pour l'Asie, où il accomplit 6 voyages dans l'espace de 30 ans. Il fit une fortune immense dans le commerce des diamants et des pierreries, commerce qu'il n'avait entrepris qu'afin de se défrayer en route. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe. Il fut anobli par Louis XIV pour les services qu'il avait rendus au commerce, et acquit la baronnie d'Aubonne. Il mourut en 1686 à Moscou, pendant qu'il se rendait de nouveau aux Indes. On a de lui : *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, rédigés par La Chapelle et Chappuzeau, qui ont paru en 1677-79 (3 vol. in-8), et ont été souvent réimprimés. Ces *Voyages*, regardés comme parfaitement véridiques, sont remplis de détails curieux.

TAVIRA, *Balsa*, v. du Portugal, un des ch.-l. de l'Algarve, à l'embouchure de la Seca dans l'Atlantique, à 270 kil. S. E. de Lisbonne; 9000 h. Marais salants. Pêche active ; vins, figues, amandes

TAVISTOK, v. d'Angleterre (Devon), sur la Tœff, à 55 kil. S. E. d'Exeter; 6500 hab. Ustensiles en fonte, en fer. Patrie de l'amiral Drake. Aux env., mines de cuivre, de fer, sources minérales.

TAXILA, v. de l'Inde ancienne, sur l'Indus, capit. des États de Taxile, est probablement *Attok*.

TAXILE, roi de l'Inde septentr., dont les États étaient entre l'Indus et l'Hydaspe, et avaient pour capit. *Taxila*. Il fut vaincu par Alexandre, qui le traita honorablement, tout en lui enlevant ses États.

TAY (le), *Tavus*, riv. d'Écosse (Perth), sort des monts Grampians, coule à l'E., puis au S. et à l'E., arrose Dunkeld et Perth, traverse le *Loch-Tay* (un des plus jolis lacs du pays), et se jette dans la mer du Nord par un large estuaire après un cours de 150 kil.

TAYEF, v. murée d'Arabie (Hedjaz), à 110 kil. S. E. de la Mecque. Grande mosquée, renfermant le tombeau d'Abdallah-ibn-Abar, secrétaire de Mahomet, qui est un but de pèlerinage. Environs charmants, qui font appeler ce pays le *Paradis de l'Arabie*.

TAYGÈTE (Mont), chaîne du Péloponèse, courait à peu près du N. au S. en Laconie, bornant à l'O. le bassin de l'Eurotas, et se liait par le N. aux monts de

l'Arcadie. Son principal sommet, au S. de Sparte, a 2409m. Les Lacédémoniens célébraient sur le Taygète les mystères de Bacchus; on précipitait dans les gouffres de cette montagne abrupte les enfants nouveau-nés que leur difformité condamnait à la mort.

TAYLOR (Jérémie), théologien et prédicateur anglican, né à Cambridge vers 1600, m. en 1667, fut nommé en 1642 chapelain du roi Charles I, vécut dans la retraite depuis la mort de ce prince jusqu'à la restauration des Stuarts, fut promu par Charles II à l'évêché de Down et appelé au conseil privé. On a de lui, outre un grand nombre de livres de controverse auj. oubliés : *Discours sur la justice et la bonté de Dieu au sujet du péché originel; le Grand modèle de Sainteté:* c'est une histoire de la vie et de la mort de J.-C.; *Règles et exercices d'une vie sainte; Doctor dubitantium*, recueil de règles pour les cas de conscience. Ses *OEuvres*, qui forment 6 v. in-f., jouissent d'une grande autorité en Angleterre, tant pour le style que pour la rigueur de la logique.

TAYLOR (J. BROOK), mathématicien, membre de la Société royale de Londres, né en 1685 à Edmonton (Middlesex), m. en 1731, est l'inventeur du *Théorème* dit *de Taylor*, si fécond en applications. On a de lui, entre autres écrits : *Methodus incrementorum directa et inversa*, Londres, 1715-1717 (ouvrage dont son théorème est comme le résumé) : *Nouveaux principes de perspective linéaire*, 1715, et des *Mémoires* (dans les *Trans. philos.*). Il a aussi écrit sur la physique, notamment sur les attractions magnétiques.

TAYLOR (John), érudit, né à Shrewsbury en 1703, m. en 1766, fut nommé en 1732 bibliothécaire de l'Université de Cambridge, devint archidiacre de Buckingham et enfin chanoine de St-Paul à Londres. On lui doit de bonnes éditions des *Orateurs attiques* (*Lysias, Démosthène, Eschine*, etc. 1730-1757), et le *Marmor Sandricence*, précieuse inscription rapportée d'Athènes par le comte de Sandwich, qu'il publia en 1743.

TAYLOR (Thomas), laborieux traducteur, né à Londres en 1758, m. en 1830, tour à tour maître d'école et commis dans une maison de banque, s'adonna aux lettres et à la philosophie tout en remplissant ses modestes fonctions, et traduisit en anglais les *OEuvres complètes de Platon*, 1804, 5 vol. in-4, ainsi que celles d'*Aristote*, 9 vol. in-4, et une partie des écrits de Plotin et de Proclus.

TAYLOR (le général Zacharie), président des États-Unis, né en 1786, m. en 1850, se fit connaître en combattant les indigènes de la Floride et des territoires de l'Ouest, eut un commandement dans la guerre contre le Mexique en 1846, remporta deux avantages à Palo-Alto et à Reseca-de-la-Palma, prit Matamoras et Monterey, et défit le dictateur Santa-Anna en personne à Buenavista (1847). Élevé à la présidence en 1849, il mourut 16 mois après. Il avait montré dans les relations internationales beaucoup de loyauté et avait improuvé hautement la tentative du général Lopez contre Cuba.

TCHAD (lac), dit aussi *lac Ouangara*, grand lac de la Nigritie centrale, entre le Bournou à l'O. et au S. O., le Kanem au N. et à l'E., à 275m au-dessus de la mer; on lui donne env. 380 kil. sur 225. Il reçoit le Chari au S. et le Yéou à l'O. On y trouve quelques îles habitées. On a longtemps cru que ce lac était sans écoulement : des voyages récents ont fait découvrir une rivière de *Tchadda*, qui en sort et s'unit au Niger dans le Kouarra, 400 k. avant son embouchure. Ce lac a été découvert et exploré par Denham et Clapperton en 1823.

TCHADDA ou BÉNUÉ, riv. d'Afrique, affluent du Niger, découverte en 1853 par le Dr Barth. *V.* TCHAD.

TCHADIR-DAGH, c.-à-d. *Mont. de la Tente*, le *Trapezos* des Grecs, montagne de la Crimée, à 26 kil. S. E. de Simféropol; 1580m.

TCHAGAING, v. de l'empire birman (Ava), sur l'Iraouaddi, vis-à-vis d'Amarapoura, fut la capitale de 1760 à 1764. Forteresse en ruine. Fabriques d'idoles pour tout l'empire; grand entrepôt du coton.

TCHALDIR ou TCHALDERAN, plaine de l'Aderbaidjan, au N. O. de Tauris. Sélim I y défit le chah Ismaël en 1514.

TCHANDALAS, nom que les Hindous donnent à ceux qui sont nés d'un père soudra et d'une femme brahmane, ou d'un chattrya et d'une soudra. Ils sont regardés comme impurs : c'est parmi eux qu'on recrute les bourreaux. On croit que c'est de cette caste inférieure que sont sortis les *Gypsies* ou *Bohémiens* qui errent dans toute les parties de l'Europe.

TCHANDRA, dieu hindou, est la Lune personnifiée : il préside aux eaux vitales, aux pluies, à la fertilité, aux herbes médicinales et donne aux mortels l'opulence et la santé.

TCHANDRA-GOUPTA, prince indien, fils d'un roi de Magada (ou Béhar) et d'une Soudra, extermina ses neuf frères, anéantit ainsi la race des Nandas, monta sur le trône, et fonda une nouvelle dynastie. — On reconnaît dans le nom de *Sandracottus* des traces du nom de Tchandra-Goupta.

TCHANG-TCHÉOU, v. de Chine, ch.-l. du dép., dans la prov. de Kiang-sou, sur plusieurs canaux, à 130 kil. S. E. de Nan-king; env. 200000 h. Ville sainte, remplie de temples. Centre du commerce de de la soie. Prise et saccagée par les Taëpings en 1860.

TCHÉ-KIANG, prov. de Chine, sur la mer Jaune à l'E., entre celles de Kiang-nan et Kiang-sou au N., de Fou-kian au S. et d'An-hoéï à l'O., tire son nom du fleuve Tché-kiang, qui l'arrose; 450 kil. sur 350; 26000000 hab.; ch.-l., Hang-tchéou. Sol très-fertile (riz, blé, thé, coton, lotos, plantes médicinales, vin, mûrier nain, arbre à suif, camphrier); vers à soie innombrables; étoffes de soie et d'or. C'est, dit-on, de cette province qu'ont été importés en Europe les poissons cyprins.

TCHELAM, ville de l'Inde. *V.* SALEM.

TCHENNAB, *Acesines*, riv. de l'Hindoustan, sort de l'Himalaya dans la prov. de Lahore, traverse le Lahore, le Moultan, reçoit le Djélem, le Ravei, le Beyah et se jette dans le Sind.

TCHÈQUES, nom que les habitants slaves de la Bohême portent dans leur langue. Les Tchèques abandonnèrent à la fin du ve s. la vallée supérieure de la Vistule, et vinrent s'établir dans la Boheme. A partir du IXe s. leur nom fut étendu à toutes les autres tribus slaves du même pays. Ces Slaves sont plus nombreux en Bohême que les Allemands, et leur race y est plus ancienne. Bien que distinct du polonais, du russe, du serbe, leur idiome appartient comme ceux-ci à la famille des langues slaves.

TCHEREMISSES, peuple de la famille finnoise, habite, dans la Russie d'Europe, les gouvts de Viatka, Perm, Kazan, Simbirsk, Orenbourg. Ils sont blonds ou roux, peu robustes, et en grande partie idolâtres. L'agriculture et l'éducation des abeilles forment leur principale occupation. On en compte env. 200 000.

TCHERKASK, nom de 2 villes de la Russie d'Europe (Cosaques du Don) : le *Vieux-Tcherkask*, à 55 k. N. E. d'Azov, sur le Don; 1500 hab.; — le *Nouv-Tcherkask*, ch.-l. de la province, à 22 kil. N. de Vieux-Tcherkask; 12000 hab. Évêché, gymnase, arsenal : foires importantes. Fondée en 1806 par l'hetman Platov, mais encore mal peuplée.

TCHERKESSES, vrai nom des *Circassiens*.

TCHERNAIA (la), riv. de Crimée, prend sa source au S., près de Baïdar, coule du S. au N. O., et se jette dans la baie de Sébastopol. Les Russes furent défaits sur ses bords, près du pont de Traktir, le 16 août 1855, par l'armée franco-sarde.

TCHERNIGOV, TCHERNOWITZ. *V.* CZERNIGOV, CZERNOVICZ.

TCHESMÉ, *Cyssus*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), vis à vis de l'île de Chio, au fond d'une baie spacieuse, à 65 kil. N. O. de Smyrne; 6000 h. Port vaste, citadelle. L'amiral russe Alexis Orlof et l'Anglais Elphinstone y brûlèrent la flotte turque en 1770.

TCHIKOTA (île), la plus grande des îles Kouriles, au S. d'Itiroup, a 14 k. sur 50, et est assez peuplée.

Pêche active, chasse de la martre zibeline et du renard. Cette île appartient au Japon.

TCHI-LI ou PÉ-TCHI-LI, prov. de Chine, entre la Mongolie au N., le golfe de Tchi-li à l'E., les prov. de Chan-tcung et de Ho-nan au S., et celle de Chansi à l'O., a env. 700 kil. sur 490 et 35 000 000 d'hab.; ch.-l., Péking (capit. de tout l'empire). Nombreuses rivières. Climat froid (les fleuves restent gelés 4 mois de l'année), mais sain. Rats jaunes très-gros dont la peau sert de fourrure. — Le golfe de Tchi-li ou Pé-tchi-li, formé par la mer Jaune sur la côte N. E. de la Chine, reçoit le Pey-ho et le Liao-ho.

TCHIL-MINAR, c.-à-d. les 40 *colonnes*, nom persan des ruines de Persépolis.

TCHING-KIANG, riv. de Chine. *V.* PÉ-KIANG-HO.

TCHING-KIANG, v. forte de Chine (Kiang-sou), ch.-l. de dép., sur l'Yang-tsé-Kiang, à 70 kil. N. E. de Nankin. Prise par les Anglais en 1842.

TCHIPROVATZ, v. de Turquie (Bulgarie), sur le Zibriz, à 90 kil. S. de Viddin. Résidence d'un évêque qui prend le titre de primat de Bulgarie.

TCHIRMEN, v. de Turquie (Roumélie), ch.-l. de sandjak, à 34 kil. N. O. d'Andrinople. Château, mosquée. — Le sandjak, au S. de ceux de Routchouk et de Silistrie, a 140 k. du N. au S. sur 110 de l'O. à l'E. Il est formé de la partie centrale de l'anc. *Thrace*.

TCHITTAGONG, district de l'Inde anglaise (Bengale), au delà du Gange et du Brahmapoutre, a pour ch.-l. Islam-Abad. *V.* ce nom.

TCHOKA, île. *V.* TARRAKAÏ.

TCHOROK (le), *Acampsis* ou *Bathys*, riv de la Turquie d'Asie (Erzeroum), limite l'Asie-Mineure au N. E. et tombe dans la mer Noire près de Gounieh.

TCHOUDES, grande famille ethnographique qui forme le fond de la population de la Russie septentrionale. Ils paraissent être de la même race que les Finnois; certains auteurs cependant les en distinguent et restreignent le nom de Tchoudes aux Livoniens, Esthoniens, Ingriens, Caréliens et aux habitants de la Finlande.

TCHOUKTCHIS, peuple d'Asie, occupe le N. E. de la Sibérie, au N. de l'Anadyr, au nombre d'env. 60 000, les uns chasseurs, les autres pêcheurs. On les croit de la même famille que les Esquimaux d'Amérique.

TCHOUROUM, *Tavium*, v. de la Turquie d'Asie (Sivas), ch.-l. de livah, à 160 kil. N. O. de Tokat. — Le livah, entre ceux de Djanik au N. E., d'Amasie à l'E., de Bourzouk au S., et l'Anatolie à l'O., répond à la partie orientale de l'anc. *Galatie*.

TCHOUVACHES, peuple de la Russie d'Europe, de race finnoise ou turque, habite entre le Volga et et le Soura, dans les gouvernements de Nidjnéi-Novogorod, de Kazan et d'Orenbourg, au nombre d'env. 300 000 individus. Ils sont chrétiens depuis le XVIIIe s. Ils vivent de la culture de la terre et des produits de leur chasse.

TEANO, *Teanum Sidicinum*, v. d'Italie (Terre-de-Labour), à 20 kil. N. O. de Capoue; 3100 hab. Évêché; vieux château, eaux minérales.

TEANUM APULUM, *Ponte-Rotto* ou *Rotello*, v. d'Apulie, près des *Frentani*, sur le Frento, non loin de la mer. — TEANUM SIDICINUM, *Téano*, v. de Campanie, au N. O. de Capoue, était le ch.-l. du petit État des *Ausones Sidicini*. *V.* SIDICINUM.

TÉATE, *Chieti*, v. de l'Italie, chez les *Marrucini*, au N., sur une colline dont le pied est baigné par l'Aternus, se donna aux Romains en 317 av. J.-C. Patrie de Pollion. — *V.* THÉATINS.

TÉBA, *Theba*, v. d'Espagne (Séville), à 60 k. N. O. de Malaga; 4500 h. Vieux château. Titre de duché.

TÉBELEN, v. fort de Turquie (Albanie), à 150 kil. N. O. de Janina. Patrie d'Ali, pacha de Janina.

TÉBESSA, l'anc. *Thevesta*, v. d'Algérie, prov. et à 188 kil. E. S. E. de Constantine, près de la frontière de Tunis; 1500 hab. (on en compta jadis de 30 à 40 000). Dans l'antiquité, elle faisait partie de la Numidie, et était jointe par des routes à Cirta et à Carthage. On voit encore des restes d'une forteresse romaine, d'un arc-de-triomphe de Caracalla, d'un cirque, d'une basilique et de plusieurs aqueducs. Les Français l'ont occupée en 1842 et colonisée en 1846.

TEBRIZ. *V.* TAURIS.

TECKLEMBOURG, v. des États prussiens (Province Rhénane), ch.-l. de cercle, à 32 kil. N. E. de Münster; 1200 h. Il y a eu au moyen âge un comté de Tecklembourg, qui était assez étendu, mais qui fut réduit par des partages successifs. La race masculine des comtes s'étant éteinte vers 1562, le comté passa par mariage aux comtes de Bentheim; mais en 1577 la maison de Solms éleva des prétentions sur le Tecklembourg : il y eut un long procès qui fut suivi d'un 1er partage en 1686; divers autres partages eurent lieu depuis, et finalement le roi de Prusse acheta ou s'adjugea le tout en 1706. Les Français occupèrent le Tecklembourg en 1757.

TECTOSAGES, *Volcæ Tectosages*, peuple de la Gaule, dans la Narbonaise 1re, à l'E. des *Ausci* et des *Lactorates*, faisait partie des *Volces* et comprenait lui-même les *Tolosates* à l'O. et les *Atacini* à l'E.; ch.-l., *Carcaso* (Carcassonne). On dérive leur nom du latin *tectus sago* (couvert de la saie). — Une tribu de Tectosages passa dans l'Asie-Mineure et occupa la partie de la Galatie située au N. O., en deçà de l'Halys, et limitrophe de la Phrygie; ils avaient pour capit. Ancyre. Une autre tribu alla se fixer en Germanie sous la conduite de Sigovèse.

TEDELES, cap de l'Algérie, entre Bougie et Alger, par 36° 54' lat. N., 1° 54' long. E.

TEDJEND, nom moderne de l'*Ochus*, riv. d'Asie.

TÉGÉE, *Tegea*, v. de l'Arcadie orientale, près de l'Argolide, au S. de Mantinée, était une des plus anciennes de la Grèce. Apollon et Pan y étaient particulièrement honorés. Elle avait un temple de Minerve qui était un lieu d'asile, et où Pausanias fut muré et périt de faim. On la nomme auj. *Paléoépiscopi*, à cause des ruines d'une anc. église épiscopale.

TÉGLATH-PHALASAR, 2e roi du second empire d'Assyrie; régna à Ninive de 742 à 724 av. J.-C. Il fut heureux dans toutes ses guerres, notamment dans celles qu'il fit aux rois de Syrie et d'Israël, d'accord avec le roi de Juda Achaz. Il conquit la Syrie et la partie de la Palestine à l'E. du Jourdain. — D'après les inscriptions cunéiformes, il y aurait eu un 1er roi de ce nom, qui aurait régné de 1130 à 1120 av. J.-C. et aurait été vaincu par le roi de Babylone Mérodac-Adam-Khi.

TEGNER (Esaias), poëte suédois, 1782-1846, fit marcher de front les lettres et la théologie, fut nommé en 1812 prof. de littérature grecque à l'Université de Lund, et en 1824 évêque de Wexioe. Parmi ses œuvres, on remarque *le Sage*, poëme didactique, le *Chant de guerre de la landwehr de Scanie*, *Axel*, *la Saga de Frithiof* (1825), et de charmantes idylles. Ses poésies se distinguent par la vivacité du sentiment et la profusion des images. Plusieurs ont été trad. par Mlle du Puget, par Desprez, 1844, et par Léouzon-Leduc, 1850. Une statue lui a été élevée à Copenhague.

TEGOULET, anc. capit. de l'État de Choa en Abyssynie, par 36° 15' long. E., 9° 40' lat. N. Auj. ruinée.

TÉGUISE, capit. de l'île Lancerote, une des Canaries, au S. E. de l'île; 2000 hab.

TÉHÉRAN, capit. du roy. de Perse et ch.-l. de la prov. d'Irak-Adjémi, au pied de l'Elbourz, dans une belle plaine bien arrosée, par 49° 2' long. E. et 35° 40' lat. N.; env. 140 000 hab. Air insalubre, chaleur excessive, ce qui force la plupart des habitants à aller vivre en été sous des tentes dans les plaines de Sultanieh. La v. est entourée d'une forte muraille; à l'intérieur est une autre ville encore plus fortement murée et dite Arag; là est le palais du chah, très-vaste, et où sont de beaux jardins. Fabriques de tapis et d'ouvrages en fer. — Ville antique, bâtie près des ruines de l'anc. *Ragès*. Détruite par les Afghans, elle fut relevée par Kérim-khan, qui en fit sa résidence; auparavant, la capitale de la Perse était Ispahan.

TÉHUANTÉPETL ou TÉHUANTÉPEC, v. du Mexique (Oaxaca), sur le golfe de Tehuantepetl, à l'embouch. de la riv. de même nom dans le grand Océan, à 260 kil. S. E. d'Oaxaca. Port obstrué par une barre dangereuse. Aux environs, excellent indigo. — On appelle *Isthme de Téhuantépetl* la langue de terre qui va du golfe de Tehuantepetl à celui de Campêche sur le golfe de Mexique; elle n'a que 260 kil. de large; c'est un des points par lesquels on avait projeté d'unir les 2 mers; on y a construit un chemin de fer.

TEIA ou TEIAS, dernier roi des Ostrogoths en Italie, fut élu en 552, après la mort de Totila, fut battu par Narsès à Nocera, en 553, et périt dans la bataille.

TEILLEUL (le), ch.-l. de c. (Manche), à 15 k. S. E. de Mortain; 2478 h. Patrie de Fréd. Morel.

TÉKÉDEMPT ou TAGDEMPT, v. de l'Algérie, non loin des sources du Chélif, à 260 kil. S. O. d'Alger et à 140 E. S. E. d'Oran. Cette ville, qui paraît être l'ancienne colonie romaine de *Gadaum Castra*, a été occupée 150 ans par les Édrisites. Détruite en 975 par les Fatimites de Kaïrouan, elle fut relevée plus tard, mais de nouveau détruite par les Turcs. Abd-el-Kader en fit en 1836 le siége de son gouvernement; les Français l'ont occupée en 184..

TÉKÉLI (Éméric), magnat hongrois, né en 1658, fut un des chefs des mécontents qui tentèrent de se soustraire à la domination de l'Autriche en 1676, résista pendant 3 ans aux armées impériales avec de simples troupes de volontaires, puis se vit dans la nécessité d'implorer l'appui du sultan Mahomet IV. Il obtint de ce prince, avec le titre de *Maître de la Moyenne Hongrie*, le secours d'une armée de 220000 hommes, sous la conduite du grand vizir Kara-Mustapha (1682), et eut part au siége de Vienne (1683); mais, l'amnistie accordée par l'Autriche en 1684 ayant détaché de lui presque tous ses partisans, il perdit les villes d'Éperies, de Cassovie et de Munkatz (1685-88). ce qui le fit disgracier pendant deux ans par le sultan. Nommé par Soliman II en 1690 prince de Transylvanie, puis roi de Hongrie, il battit les troupes impériales et entra dans Hermanstadt, mais il fut chassé la même année par le prince de Bade, et ne fit plus la guerre qu'en partisan dans l'Esclavonie et la Servie. Il ne put se faire réintégrer dans ses biens à la paix de Carlowitz (1699), et finit par aller vivre à Constantinople, où il fut réduit, dit-on, à se faire quelque temps cabaretier. Mustapha II lui donna une belle retraite près de Nicomédie, où il mourut oublié, en 1705.

TÉKIN (ALP-), fondateur de la dynastie des Gaznévides, était un esclave turcoman. Il devint gouverneur du Khoraçan pour Al-Mansour, prince Samanide, se révolta vers 960, et s'empara de Gazna, dont il fit sa résidence, et dont sa dynastie prit le nom. Il mourut en 975. *V.* GAZNÉVIDES.

TEKKÉ-ILI, à peu près la *Lycie* et la *Pamphylie*; sandjakat de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre le sandjakat d'Hamid-ili au N., la Caramanie et l'Itchil à l'E., la Méditerranée au S., et les sandjakats de Mentech et de Méis à l'O. : 150 k. sur 130; ch.-l., Satalieh. Lors de la dissolution de l'empire de Roum (1294), ce pays forma un des petits États seldjoucides de l'Asie-Mineure, et eut pour émir un certain Tekké, qui lui laissa son nom.

TÉLAMON, fils d'Éaque, roi d'Égine, et frère de Phocus et de Pélée. Ayant tué d'un coup de disque l'aîné de ses frères, il fut banni par son père, après avoir essayé en vain de se justifier. Il se rendit à Salamine, où le roi Cychrée lui donna sa fille Glaucé en mariage, et il régna sur l'île après la mort du roi. Télamon prit part à la chasse de Calydon, à la navigation des Argonautes, aida Hercule à prendre Troie et envoya ses deux fils Ajax et Teucer au siége de Troie. Après le retour du siége, irrité de voir revenir Teucer sans son frère Ajax, il le maudit, et le prince alla chercher un asile dans l'île de Cypre (*V.* TEUCER). Pour se venger d'Ulysse, à qui il attribuait la mort d'Ajax, Télamon attira par des fanaux perfides la flotte de ce prince sur des écueils où elle se brisa. Outre Glaucé, Télamon avait épousé Péribée, dont il eut Ajax, et Hésione, princesse troyenne qu'Hercule lui donna en récompense du concours qu'il lui avait prêté, et qu'il rendit mère de Teucer.

TELCHINES, génies ou hommes surnaturels que les Grecs donnent comme métallurgistes, vétérinaires et sorciers, et qu'ils représentent comme des êtres malfaisants. Ils habitèrent d'abord le Péloponèse, principalement Sicyone, d'où ils chassèrent les Titans; puis l'île de Rhodes, qui prit d'eux le nom de *Telchinie*, et où ils fondèrent, dit-on, Linde, Camire et Jalyse. Les Telchines participent en même temps du dieu Vulcain, dont ils sont comme les ministres inférieurs, et du caractère d'une population primitive, adonnée aux travaux des mines et de la métallurgie. Ils ont quelques rapports avec les Curètes, les Dactyles et les Cabires.

TÉLÉBOÏDES, TÉLÉBOËNS, nom primitifs des Les Taphies et de leurs habitants. *V.* TAPHIES.

TÉLÉGONE, fils d'Ulysse et de Circé, se mit, lorsqu'il fut devenu grand, à la recherche de son père, débarqua dans l'île d'Ithaque, où pour vivre il se vit dans la nécessité de piller, et, dans un combat qui s'ensuivit, tua son père sans le connaître, accomplissant ainsi un oracle qui avait prédit au roi d'Ithaque qu'il périrait de la main de son fils. Il épousa, dit-on, Pénélope, et devint père d'Italus, de qui les Italiens prirent leur nom. On lui attribuait la fondation de Préneste et de Tusculum.

TÉLÉMAQUE, fils d'Ulysse et de Pénélope, était au berceau quand commença la guerre de Troie. La 20e année de l'absence d'Ulysse, il se mit à sa recherche, guidé par Minerve, sous la figure de Mentor. Après avoir eu diverses aventures à Pylos, à Sparte, à Phères, il reprit la route d'Ithaque, tua les assassins apostés par les prétendants pour le faire périr à son retour, trouva son père chez Eumée, l'aida dans son combat contre les prétendants et partagea son triomphe. Un oracle ayant prédit à Ulysse qu'il mourrait de la main de son fils, Télémaque s'éloigna; malgré cette précaution, la prophétie fut accomplie, mais par Télégone. Télémaque épousa Circé et en eut une fille, Roma, ou un fils, Romus. On lui attribuait la fondation de Clusium. — Fénelon a fait du jeune Télémaque le héros d'un poëme en prose, où il a imité avec un rare bonheur la manière antique.

TÉLÈPHE, fils furtif d'Hercule et d'Augé, avait été exposé à sa naissance. Il fut nourri par une biche et adopté par Teuthras, roi de Mysie, qui lui donna sa fille. Ne connaissant pas sa mère, il fut sur le point de la tuer. Lorsque les Grecs vinrent assiéger Troie, Télèphe conduisit les Mysiens au secours de la ville, et se battit contre Achille dans les plaines du Caïque, mais il y fut blessé dangereusement. Cependant il fut guéri par le fer même de la lance qui l'avait blessé, Ulysse ayant composé un emplâtre avec la rouille de cette lance. En reconnaissance, il rendit plusieurs services aux Grecs. Euripide, et après lui plusieurs auteurs anciens et modernes, ont mis sur la scène les malheurs de Télèphe.

TÉLÉPHONTE. *V.* MÉROPE et POLYPHONTE.

TÉLÉSILLE, Argienne, célèbre comme héroïne et comme poëte, sauva sa ville natale, attaquée par Cléomène, roi de Sparte, en faisant une sortie à la tête des femmes armées, 514 av. J.-C. : Cléomène se retira sans combattre. Une fête fut instituée en mémoire de cet événement et une statue fut élevée en l'honneur de l'héroïne. Il ne reste de ses poésies que peu de fragments qui se trouvent dans les *Poetriarum fragmenta* de Wolf, Hambourg, 1734, et dans les recueils de Schneidevin et de Bergck.

TELESIO (Bernardin), philosophe, né en 1509 à Cosenza (Calabre), m. en 1588, tenta de secouer le joug d'Aristote, en appela à la raison et à l'expérience et fonda dans sa patrie une Académie pour régénérer la science; mais il imagina lui-même un

nouveau système qui n'a guère plus de fondement que ceux qui l'avaient précédé. On a de lui : *De rerum natura juxta propria principia*, Rome, 1555 (en 2 livres) : dans cet ouvrage, il prétend faire revivre, en la complétant, la doctrine de Parménide, qui expliquait tout par deux principes, la chaleur ou le Soleil, et le froid ou la Terre.

TÉLESPHORE (S.), pape de 127 à 139, Grec de naissance, souffrit le martyre pendant le règne d'Adrien. On l'honore le 5 janv.

TÉLIGNY (Louis de), gendre de Coligny, était le petit-fils d'un brave gentilhomme qui avait servi avec distinction sous les ordres de l'amiral, et devint lui-même un des principaux chefs du parti protestant : il se faisait remarquer par sa douceur et ses qualités autant que par son courage. Il fut enveloppé dans le massacre de la St-Barthélemy (1572). Voltaire raconte sa mort d'une manière touchante dans la Henriade.

TÉLINGA (Roy. de), anc. État de l'Inde, jadis puissant, contenait les provinces des Circars du Nord, de Haïderabad, de Balaghat, de Karnate, et étendit sa domination jusqu'à l'île de Java. Il avait pour capit. Golconde. La langue telinga se parle encore entre Gandjam et Palikate et sur la côte d'Orissa.

TELL (le), du latin *tellus*, terre labourable, nom donné en Algérie à la terre labourable du pays, à la partie qui borde la Méditerranée, y compris l'Atlas, par opposition au *Sahara* ou désert.

TELL (Guillaume), un des chefs de la révolution suisse de 1307, était du canton d'Uri, et gendre de Walter Furst. Ayant refusé de saluer le chapeau que Gessler, gouverneur du pays pour le duc d'Autriche, avait fait élever sur la place publique d'Altorf, il fut, dit-on, condamné à mourir, à moins qu'il ne réussît à abattre avec une flèche une pomme placée sur la tête de son fils ; il réussit, mais n'en fut pas moins déclaré prisonnier d'État, et embarqué sur le lac de Lucerne pour le château fort de Kussnacht, où Gessler se rendait en même temps. Une violente tempête s'étant élevée pendant la traversée, Tell fut délié et mis au gouvernail ; il parvint à sauver la barque, mais lorsqu'il fut près du bord, il sauta à terre, repoussa la barque avant que Gessler eût pu en descendre, et courut s'embusquer dans un chemin creux qui menait à Kussnacht, où il tua Gessler d'un coup de flèche. L'histoire de la pomme est fort contestée. Guillaume Tell assista à la bataille de Morgarten (1315), et mourut en 1354, à Burglen, receveur de l'église de ce bourg. Sa mémoire est vénérée en Suisse. Guillaume Tell est le héros d'un roman de Florian, d'une tragédie de Lemierre, d'un drame de Schiller, et du plus bel opéra de Rossini.

TELLER (Abraham), théologien protestant, né en 1734 à Leipsick, m. en 1804, professa la théologie à Helmstædt, fut destitué en 1769 comme hérétique, et alla s'établir à Berlin, où il devint membre du consistoire, 1er pasteur de St-Pierre et membre de l'Académie. On a de lui : *Doctrine de la foi chrétienne*, 1764 ; *Dictionnaire du Nouv.-Testament*, 1772 ; *Morale pour tous les états*, 1787 ; *La plus ancienne Théodicée* ou *Explication des 3 premiers chapitres de la Genèse*, 1802. Il expliquait tout par des allégories, tendait à supprimer le merveilleux et se rapprochait fort du Déisme.

TELLEZ (Éléonore). *V.* ÉLÉONORE.

TELLEZ (Frère Gabriel). *V.* TIRSO DE MOLINA.

TELLINE, un des noms de la Valteline. En 1798, une des 3 républiques qui furent établies un instant en Suisse prit le nom de *République Telliane*.

TELMESSE, auj. *Méis*, v. de Lycie, au S. O., avait un port sur la Méditerranée, à l'emb. du fleuve Glaucus. C'est auj. le port de *Macri*.

TELO MARTIUS, *Toulon*, v. et port de la Gaule (Narbonaise 2e), chez les *Commoni*, près du *Citharistes portus* (auj. rade de Toulon).

TÉMÉNUS, un des Héraclides qui s'emparèrent du Péloponèse vers 1190, eut pour lot le pays d'Argos.

TÉMÈS (la), riv. de Hongrie, sort des Karpathes, coule à l'E., arrose le Banat Valaque, les comitats de Krassova et de Temesvar, le Banat-Allemand et le comitat de Torontal, reçoit le Sébès, le Bisztra, la Béga, le Bogonicz, baigne Karansébès, Témesvar, Pancsova, et tombe dans le Danube au-dessous de cette ville, après un cours d'env. 450 kil.

TÉMESVAR, *Tibiscus?* v. forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de Témesvar, sur la Témès et la Béga, à 350 k. S. E. de Bude et à 110 kil. N. E. de Peter-varadin ; 27000 hab. Évêchés grec et catholique ; résidence du général commandant la frontière du Banat, cour de justice, collége, séminaire. Belle cathédrale gothique, hôtel de ville, dit *des Rasciens*, écoles diverses. Soieries, drap, tabac, etc. Bâtie par les anciens rois de Bulgarie, cette ville fut prise en 1551 par les Turcs qui la gardèrent jusqu'en 1716. Un traité de paix y fut conclu en 1662 entre l'Empire et les Turcs. — Le comitat de T., dans le cercle au delà de la Theiss, entre ceux de Krassova, Arad, Torontal, a 140 kil. sur 65, et 266000 hab. (Madgyars, Rasciens, Valaques, Allemands).

TEMESVAR (Banat de). *V.* BANAT.

TEMPÉ, c.-à-d. en grec *Vallée*. On désigne spécialement par ce nom une belle vallée de la Thessalie, située au N. E., entre l'Olympe au N. et l'Ossa au S., et arrosée par le Pénée. Sites pittoresques. Les anciens, surtout Virgile, ont vanté la beauté de la vallée de Tempé.

TEMPIO, v. de l'île de Sardaigne (Sassari), ch.-l. d'une prov. de son nom ; 8000 hab. Évêché. Bons vins.

TEMPLE (le). On connaît spécialement sous ce nom le *Temple de Jérusalem* et un monastère des Templiers à Paris.

Le Temple de Jérusalem, bâti par Salomon avec une magnificence extrême, se divisait en 4 parties : le *Parvis des Gentils*, le *Parvis des Juifs*, le *Parvis des Prêtres*, où les Lévites étaient seuls admis, le *Sanctuaire* ou *Saint des Saints*, séparé du reste par un voile immense, et dans lequel le grand prêtre pouvait seul entrer une fois par an : c'est là qu'était renfermée l'*Arche d'alliance*. Détruit par Nabuchodonosor, le temple fut rebâti sous Cyrus, après le retour de la captivité, par Zorobabel. Hérode le Grand le reconstruisit tout à neuf 46 ans av. J.-C. Il fut détruit par Titus en 70.

Le *Temple* à Paris (rue et faubourg du Temple) était le chef d'ordre des Templiers en France : c'était un lieu d'asile. La partie la plus importante de ce monastère, *la Tour du Temple*, fut construite en 1212, et ne fut abattue qu'en 1811 : les Templiers y avaient leurs archives ; elle servait aussi de trésor aux rois de France. C'est là que Louis XVI fut détenu du 11 août 1792 au 21 janvier 1793. L'hôtel du grand prieur de France, construit au XVIIe s. par Jacques de Souvré, et habité depuis par le célèbre prieur de Vendôme (*V.* ce nom), qui en fit un lieu de plaisir, fut restauré sous le 1er Empire pour servir de ministère des cultes, mais fut affecté par les Bourbons à un couvent de Bénédictines, qui l'ont abandonné en 1848 ; il a été démoli en 1854. L'ancien emplacement du Temple est occupé auj. partie par un marché, partie par un magnifique *square*.

TEMPLE (W.), dit *le Chevalier Temple*, diplomate, né à Londres en 1628, m. en 1698 ou en 1700, entra à la Chambre des Communes en 1661, s'y montra indépendant, acquit l'estime du duc d'Ormond et par suite celle de Clarendon, qui le chargea de diverses missions, conclut l'alliance de 1665 entre Charles II et l'évêque de Munster contre la Hollande, ainsi que la *Triple alliance* formée en 1668 contre la France entre l'Angleterre, les États-Généraux et la Suède, eut grande part au traité d'Aix-la-Chapelle (1668) et aux négociations de Nimègue (1674-78), et fit ensuite partie du ministère, où il eut à tenir tête à Shaftesbury. Las des affaires, il se retira, en 1685, dans sa terre de Moor-Park. Temple unissait au talent la loyauté, le patriotisme, et la haine des abus. Il a laissé des *Mémoires* fort instruc-

tifs, une *Introduction à l'Histoire de l'Angleterre* et des *Mélanges*. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1750 et 1814, 4 vol. in-8. Courtenay a publié ses *Lettres*, avec sa biographie, 1836.

TEMPLIERS ou CHEVALIERS DE LA MILICE DU TEMPLE, ordre religieux et militaire fondé en 1118 à Jérusalem par Hugues des Payens, Geoffroy de St-Adhémar, et sept autres Croisés français, dans le but de protéger les pèlerins et de défendre la Terre-Sainte. Baudouin II, roi de Jérusalem, leur donna d'abord dans cette ville une maison située près d'une église qui était jadis le *Temple* de Salomon; de là leur nom. Ils faisaient vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et devaient vivre d'aumônes; mais bientôt des donations considérables et les profits que leur procura la guerre incessante qu'ils faisaient aux infidèles les rendirent fort riches. Après la chute du royaume de Jérusalem (1187), ils se retirèrent à St-Jean-d'Acre, et, après la prise de cette dernière place par les Sarrasins (1291), à Limisso en Chypre; puis ils se répandirent par toute l'Europe, et y augmentèrent infiniment, avec leur réputation de bravoure, leur puissance et leurs richesses: il y eut un moment où ils comptèrent jusqu'à 9000 maisons de leur ordre. Les Templiers portaient l'habit blanc et une croix sur le manteau. Leur chef avait le nom de grand maître; l'ordre se divisait en plusieurs langues ou nations, les possessions territoriales en plusieurs provinces; celles-ci, à leur tour, se subdivisaient en grands prieurés, prieurés et commanderies. La prospérité des Templiers ne pouvait manquer de faire ombrage et d'exciter l'envie. Ils s'étaient d'ailleurs promptement corrompus; leur orgueil, leur impiété et les vices infâmes que quelques-uns avaient rapportés de l'Orient fournissaient des motifs suffisants pour les perdre. Philippe le Bel saisit avec empressement l'occasion de s'enrichir de leurs dépouilles. Le 13 oct. 1307, tous les Templiers qui se trouvaient en France furent arrêtés à la fois; ils étaient accusés de renier J.-C. à leur réception dans l'ordre, d'adorer une idole du nom de *Baphomet* et de s'adonner entre eux à d'abominables impuretés. On extorqua par les promesses ou les tortures quelques aveux, qui furent aussitôt révoqués, et un grand nombre d'entre eux périrent dans les flammes à la suite d'un simulacre de procédure (*V.* MOLAY); enfin, le pape Clément V, dominé par Philippe, supprima l'ordre en 1312, dans un consistoire secret tenu pendant le concile de Vienne (en Dauphiné). Leurs biens furent affectés aux Frères hospitaliers de St-Jean de Jérusalem. On prétend qu'il se conserva dans l'ombre un simulacre de l'*Ordre du Temple*, qui garda le même nom, mais qui, réduit à des séances secrètes, dégénéra en une secte mystique : les Francs-Maçons prétendent se rattacher à cette secte. Le crime des Templiers est encore un problème : « ils avouèrent dans les tortures, dit Bossuet, mais ils nièrent dans les supplices. » On doit au P. Lejeune une *Hist. apologétique des Templiers*, 1789, et à Raynouard les *Monuments historiques relatifs à la condamnation des Chevaliers du Temple* (1813), ainsi qu'une belle tragédie dont les *Templiers* sont les héros. Maillard de Chambure a publié leurs *Statuts*, 1841. M. Michelet a donné dans les *Documents inédits de l'Hist. de France* le *Procès des Templiers* (2 vol. in-4, 1851).

TEMPS (le), dieu allégorique. *V.* SATURNE.

TEMUDJIN *V.* GENGIS-KHAN.

TÉNARE (Cap), auj. *Matapan*, cap situé à l'extrémité S. O. de la Laconie, près d'une petite ville de même nom. Au pied de ce cap était une caverne profonde d'où sortaient des vapeurs méphitiques : les gens du pays la regardaient comme l'entrée des Enfers; de là, chez les poëtes, la synonymie de Ténare et d'Enfer.

TÉNASSERIM, v. de l'Inde Transgangétique, dans la prov. de même nom (jadis capit. de la province), sur le Ténasserim, à 70 kil. S. O. de Mergui; est auj. à peu près en ruines. La décadence de cette ville date de sa prise par l'empereur birman Alompra. Elle appartenait auparavant aux Siamois. — La prov. de T., entre le roy. de Siam à l'E. et le golfe de Bengale à l'O., a pour ch.-l. Mergui. Elle appartient aux Anglais depuis 1826. Beaucoup d'éléphants et de rhinocéros; sol fertile (canne à sucre, riz, beaux fruits, bois de sandal); mines d'étain et de houille; huîtres à perle.

TEN-BOUCTOU. *V.* TOMBOUCTOU.

TENCE, ch.-l. de cant. (Hte-Loire), sur le Lignon; 5537 h. Dentelles noires et blanches.

TENCIN (Pierre GUÉRIN de), cardinal, né à Grenoble en 1680, m. en 1758, fut d'abord grand vicaire de Sens et abbé de Vézelay, reçut en 1719 l'abjuration de Law, avec lequel il resta lié et qui l'enrichit, fut choisi pour conclaviste par le cardinal de Rohan qu'il suivit à Rome (1721), et demeura dans cette ville comme chargé d'affaires de France. Grâce au crédit de sa sœur (qui suit), il obtint successivement l'archevêché d'Embrun, le chapeau de cardinal (1739), et l'archevêché de Lyon (1740); puis il fit partie du ministère Fleury. Pendant qu'il était archevêque d'Embrun, il eut grande part à la condamnation de l'évêque de Senez, Soanen, partisan des Appelants, et eut à ce sujet à soutenir une lutte contre les avocats, le parlement et les *Jansénistes*, contre lesquels il lança plusieurs *Mandements*.

TENCIN (Claudine Alexandrine GUÉRIN de), femme remarquable par sa beauté, son esprit et son ambition, sœur du préc., née à Grenoble en 1681, m. en 1749, fut d'abord religieuse à Montfleury près de Grenoble, puis chanoinesse de Neuville, quitta la vie religieuse, après 5 ans de profession, pour venir à Paris, où elle se vit bientôt recherchée, jouit d'un grand crédit auprès du duc d'Orléans et du cardinal Dubois, s'enrichit en jouant sur les actions de Law, et mena une vie de plus en plus irrégulière : elle eut clandestinement un fils du chevalier Destouches-Canon (c'est le célèbre d'Alembert, qu'elle abandonna, et qu'elle voulut, mais en vain, reconnaître quand il fut devenu illustre); La Fresnaye, un de ses amants, se tua chez elle. Après cette catastrophe, elle changea de vie. La maison de Mme de Tencin fut longtemps le rendez-vous des savants et des beaux esprits; elle nommait plaisamment cette réunion sa *ménagerie*. Cette dame a laissé plusieurs écrits. Parmi ses romans, on remarque le *Comte de Comminges* et le *Siége de Calais*; on y trouve un style élégant et beaucoup de finesse, mais aussi de la recherche et de la prétention.

TENCTÈRES, *Tencteri*, peuple de la Germanie, à l'O., vers le confluent du Rhin et de la Lippe. Ils avaient au N. les *Mattiaci*, au S. les *Marses*, mais ils changeaient souvent de demeure. Unis aux Usipiens, ils voulurent envahir la Gaule, mais ils furent défaits par César en 56 av. J.-C. Ils finirent par être compris dans la ligue des Francs.

TENDE, v. des États sardes, à 47 kil. N. E. de Nice; 1500 hab. Château fort qui protége le passage du col de Tende. Titre d'un comté qui appartint aux Lascaris de Vintimille, et qui passa ensuite par mariage dans la maison de Savoie. — Le Col de Tende, un des passages de la chaîne des Alpes Maritimes, est situé à l'O. du point de jonction de cette chaîne avec les Apennins, à une hauteur de 1795^m, entre Nice et Coni, à 9 kil. N. de Tende. Il est défendu par les forts de Tende et de Saorgio.

TENDE (René de SAVOIE, comte de), fils naturel de Philippe II, duc de Savoie, ne put réussir à se faire légitimer; vint se fixer en France auprès de la duchesse d'Angoulême, sa sœur, et y prit du service: François I, son neveu, l'éleva aux premières dignités. Il se distingua à Marignan (1515), et mourut des blessures qu'il avait reçues à Pavie (1525). — Claude de Savoie, comte de Tende, son fils (1507-66), fut pris à Pavie, suivit Lautrec à Naples, fut gouverneur et sénéchal de Provence et repoussa les

attaques de Charles-Quint contre cette province. S'étant montré, dans son gouvernement, indulgent ou plutôt impartial dans ses rapports avec les Calvinistes, il donna lieu aux soupçons des Catholiques, dont les intrigues finirent par le faire révoquer 1566). — Honorat de Savoie, comte de Villars et de Tende, frère du préc. (1509-80), défendit Hesdin contre Emmanuel-Philibert de Savoie (1533) et fut pris dans cette ville, se signala à la bataille de St-Quentin (1557) où il reçut une blessure, et se jeta dans Corbie qu'il sauva. Nommé lieutenant général de Languedoc (1560), il exerça contre les Calvinistes de telles rigueurs qu'il fallut le révoquer. Il n'en prit pas moins part aux guerres religieuses qui suivirent, combattit à St-Denis et à Moncontour, et devint successivement lieutenant général de Guyenne (1570), maréchal (1571), amiral (1572).

TÉNÉDOS, appelée par les Turcs *Bokhtcha-Adassi*, île de l'Archipel, en face de l'anc. Troade, près et au S. O. de l'entrée des Dardanelles: 9 kil. sur 5; env. 7000 hab.; ch.-l., Ténédos (sur la côte N. E.). Virgile suppose que les Grecs, lorsqu'ils feignirent de quitter Troie en laissant sur le rivage le cheval de bois, allèrent se cacher dans cette île. Cédée en 1376 aux Génois par Andronic Paléologue, elle leur fut bientôt enlevée par les Vénitiens, ce qui donna lieu à la guerre de Chiozza. Elle fut depuis conquise par les Turcs, qui la possèdent encore.

TÉNÉRIFFE (île), *Nivaria*, île de l'Océan atlantique, la plus grande des Canaries, entre 28°-28° 36' lat. N. et 18°-19° long. E.; 80 kil. sur 40; 80000 h.; ch.-l., Santa-Cruz. Hautes montagnes, parmi lesquelles le fameux pic de Ténériffe, pic volcanique, dont la cime s'élève à 3710m, et qui a eu de fréquentes éruptions (la dernière est de 1798). Climat charmant, sol d'une fertilité rare, végétation variée; vins fameux, rivaux de ceux de Madère et de Malvoisie. Commerce actif, aux mains des Anglais.— Les habitants primitifs sont les Guanches, dont on trouve encore de nombreuses momies: l'île leur fut enlevée au XVIe s. par l'Espagnol Fernandez de Lugo, qui les extermina. Elle appartient encore à l'Espagne.

TÉNEZ, *Apollinis promontorium*, cap de l'Algérie, à égale distance d'Alger et d'Oran, par 36° 34' lat. N. et 0° 54' long. O. —Ville d'Algérie, dans la prov. et à 150 kil. O. d'Alger, au pied du cap de même nom, avec un petit port sur la Méditerranée. On distingue le *Vieux Ténez*, habité par les Arabes, et comptant 886 hab., et le *Nouv. Ténez*, construit par les Français sur l'emplacement de l'anc. *Cartenna* et déjà florissant : on y compte près de 6000 hab. Commerce de céréales, exploitation du cuivre. Beaucoup d'antiquités romaines. — Occupée par les Français en 1843, érigée en commune en 1854.

TÉNIAH DE MOUZAIA. *V.* MOUZAIA.

TÉNIERS (David), *le Vieux*, peintre flamand, né à Anvers en 1582, m. en 1649, fut d'abord élève de Rubens, puis alla à Rome, où il passa dix ans, s'y attacha à Elzheimer, qui ne peignait que des figures de petite proportion, et devint son imitateur. On a de cet artiste une foule de scènes villageoises, grotesques et naïves, des intérieurs, des kermesses, des réunions de buveurs, de fumeurs, de charlatans, etc., où il y a de la vérité et du charme. Il fut père du célèbre Téniers, qui l'éclipsa; cependant ses tableaux sont fort difficiles à distinguer de ceux de son fils.

TÉNIERS (David), *le Jeune*, fils et élève du préc., né à Anvers en 1610, m. en 1694. C'est un des artistes qui ont manié le pinceau avec la plus prodigieuse facilité : dans sa jeunesse, il imitait tous les maîtres de son temps avec tant d'habileté qu'on l'a nommé le *Protée de la peinture;* mais, quoique apte à tout rendre, et bien que vivant au milieu des grands et des princes (il fut gentilhomme de la chambre de Léopold et eut don Juan d'Autriche pour élève), il affectionna surtout le genre familier de son père, et le porta jusqu'à la perfection. Il a fait un nombre incroyable de tableaux de genre : il avait une telle facilité que souvent il commençait et finissait un tableau dans la même journée; aussi gagna-t-il une grande fortune. Une partie seulement de son *OEuvre* a été recueillie dans le *Theatrum pictorium*, Anvers, 1658-84, 245 pl. (en franç., *le Grand Cabinet de tableaux*, 1755, in-fol.); il y a en outre d'innombrables estampes gravées d'après lui par Lebas et autres. Parmi ceux de ses ouvrages que possède le Louvre, on remarque *l'Enfant prodigue*, une *Tentation de S. Antoine*, *la Chasse au héron*, *le Joueur de cornemuse*, *le Fumeur*, *la Noce de village*, *un Intérieur de cabaret*.

TENISON (Thomas), prélat anglican, né en 1636; m. en 1715, était curé à Londres pendant la peste de 1665, et montra un grand dévouement; il ne se distingua pas moins par sa charité pendant l'hiver rigoureux de 1683. Il devint évêque de Lincoln en 1691, succéda en 1694 à Tillotson sur le siége de Cantorbéry, et couronna Georges I. Outre des *Sermons*, on a de lui un *Examen de la foi de Hobbes* (1670) et le *Baconiana* (1679), recueil précieux pour l'histoire de Fr. Bacon.

TENNANT (Smithson), chimiste, né en 1761, près d'York, m. en 1815, professa la chimie à Cambridge. On lui doit l'analyse de l'acide carbonique (1791), la découverte de l'*osmium*, de l'*iridium* (1804), et plusieurs autres recherches importantes, consignées dans les *Transactions philosophiques*.

TENNEMANN (W. Gottlieb), philosophe, né en 1761 à Brembach près d'Erfurth, m. en 1819, était destiné aux études théologiques, mais les quitta pour la philosophie. Il combattit d'abord Kant, mais ensuite il se convertit aux idées de ce philosophe. Il fut nommé en 1798, professeur extraordinaire de philosophie à l'Université d'Iéna, et devint en 1804, à la mort de Tiedemann, professeur ordinaire à sa place. Tennemann s'est principalement occupé de l'histoire de la science; son ouvrage capital est sa grande *Histoire de la philosophie*, Leipsick, 1798-1819, 11 vol. in-8 (réimprimée par A. Wendt, 1828), dont il a donné lui-même un abrégé sous le titre de *Manuel de l'histoire de la philosophie*, 1812 (traduit par M. Cousin, 1829 et 1839). On lui doit en outre: *Opinions des disciples de Socrate sur l'immortalité de l'âme; Système de la philosophie platonicienne*, 1792-94, ainsi que des traductions des œuvres philosophiques de Hume, de Locke, de Gérando. Tennemann est un historien exact; il est à regretter qu'il juge tous les systèmes avec la mesure trop étroite et trop exclusive du système de Kant.

TENNESSÉE (la), riv. des États-Unis, naît aux montagnes de fer dans la Caroline du S., reçoit près de Knoxville le Holston et plus loin le Clinch, sortis de la Virginie; traverse l'État qui prend son nom, puis entre dans le Kentucky, où elle se jette dans l'Ohio par la r. g., après un cours d'env. 1050 kil.

TENNESSÉE (État de), un des États de l'Union américaine, vers le centre, entre le Kentucky au N., la Virginie au N. E., la Caroline du Nord à l'E., la Géorgie au S. E., l'Alabama au S., le Mississipi à l'O., a 750 k. de l'O. à l'E. et 195 de largeur moyenne du N. au S.; 1 110 000 hab., dont 276 000 esclaves; capit., Nashville. Il est sillonné par les monts Cumberland, et arrosé par la Tennessée et le Mississipi. Climat sain, tempéré, sol fertile en général (canne à sucre, coton, tabac, maïs, blé); beaucoup d'animaux, tant domestiques que sauvages: on y trouvait surtout autrefois de nombreux bisons; riches mines de cuivre. Au S. E. vivent les Cherokees, peuplade indigène jadis très-nombreuse. Ruines de monuments antiques (entre autres une pyramide de 51m de haut, près de Forked-Dear). — Ce pays fut donné en 1664 au comte de Clarendon et à plusieurs autres propriétaires qui le colonisèrent, malgré la résistance des Cherokees; toutefois sa prospérité ne date guère que de 1773. Le Tennessée dépendit de la Caroline jusqu'en 1790; il en fut alors détaché, mais il ne fut admis dans l'Union à titre d'État qu'en 1796. Il entra en 1861

dans la confédération des États séparatistes. La législature de cet État se compose d'un Sénat de 25 membres, d'une chambre des représentants de 75 membres tous élus pour 2 ans. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur, élu aussi pour 2 ans. Tout citoyen blanc et libre est électeur et éligible.

TENNIS ou TÉNEZ. *V.* TÉNEZ.

TENNSTADT, petite v. des États prussiens (Saxe), à 18 kil. N. E. de Langensalza; 3000 hab. Eaux sulfurées, découvertes en 1812. Patrie de J. A. Ernesti.

TENOCHTITLAN, nom indigène de Mexico.

TÉNOS, auj. *Tinos*, île de la mer Égée, une des Cyclades, entre Mycone et Andros, produisait de bon vin. Son ch.-l. se nommait aussi Ténos (auj. *San-Nicolo*). L'île actuelle a 22 000 hab. Elle fait partie du nouveau roy. de Grèce (nome des Cyclades). Cette île pourvoit de cuisiniers la ville de Constantinople.

TEN-SIO-DAI-TSIN, divinité japonaise, créa le ciel, la terre et enfin le Japon, et régna sur ce pays 25 000 ans. C'est de lui que descendent les dynasties qui ont régné au Japon. Dans son célèbre temple d'Icié, il n'a d'autre emblème qu'un miroir.

TENTYRA, v. de l'anc. Égypte. *V.* DENDERAH.

TENTZEL (W. Ernest), littérateur allemand, né en 1659 à Arnstadt, en Thuringe, m. en 1707, étudia à Wittemberg, fut nommé en 1685 professeur au gymnase de Gotha, puis conservateur des médailles et du musée de cette ville, conseiller de l'électeur et historiographe de Saxe. Outre un savant ouvrage sur les médailles de la Saxe, *Saxonia numismatica*, 1705, Tentzel a le 1er publié une revue des ouvrages de littérature, sous le titre d'*Entretiens entre de bons amis sur toutes sortes de livres*, Leipsick, 1688-98. Il a aussi beaucoup écrit dans les *Acta eruditorum*.

TÉOCALLIS, pyramides analogues à celles de l'Égypte, qu'on trouve sur divers points de l'Amérique, surtout au Mexique. Les principales sont celles de Palenque, d'Otumba, de Mitla, de Cholula, de Téotihualcan. La base, élevée sur un plan carré, est en pierres et quelquefois en briques revêtues d'un enduit solide et poli. Le soubassement présente un ou plusieurs escaliers fort larges, par lesquels on arrive à une plate-forme étendue; le sommet est occupé par la demeure du Dieu, devant la porte de laquelle se faisaient les sacrifices humains à la vue de toute la population.

TÉOS, auj. *Sedchidchik*, v. et port de l'Asie-Mineure, sur la côte S. E. de la presqu'île de Clazomène, était une des 12 cités de la Confédération ionienne. Patrie d'Anacréon et d'Apellicon.

TEOTIHUALCAN, v. de Mexique (Mexico), à 36 kil. N. E de Mexico; 5000 hab. Elle est élevée de 2052m au-dessus de la mer. A 2 kil. de la ville s'élève une grande pyramide ou *téocalli*, qui occupe 3600 mètres carr., et qu'entourent 200 plus petites.

TÉOTL, le dieu principal des Mexicains, leur Grand Esprit, ne semble point avoir eu de temple.

TEPIC, v. du Mexique (Xalisco), à 200 kil. N. O. de Guadalaxara, est après Guadalaxara la plus importante de l'État de Xalisco; 10 000 hab.

TÉPLITZ, vge de Hongrie. *V.* TŒPLITZ.

TER (le), riv. d'Espagne (Barcelone), sort des Pyrénées, coule au S., puis au N. E., et tombe dans la Méditerranée à 32 kil. E. de Girone, après un cours d'env. 180 kil. — Le maréchal de Noailles battit les Espagnols sur la Ter en 1694. Napoléon en 1812 décréta l'organisation d'un dép. du Ter; mais ce projet ne put être réalisé.

TERAMO, *Interamna Prætutiorum*, v. de l'Italie mérid., ch.-l. de l'Abruzze Ultérieure 1re, à 340 k. N. de Naples; 10 000 hab. Évêché, cour criminelle, trib. civil. Lainages, tanneries, fabriques de crème de tartre; grains. Importante sous les Romains; détruite au XIIe s., puis rebâtie. Patrie de Jacques de Téramo, dit Palladino. *V.* ce nom.

TERBURG (Gérard), peintre de genre et de portraits, né en 1608 à Zwoll (Over-Yssel), m. en 1681, reçut les premières leçons de son père, peintre d'histoire distingué, qui avait visité Rome; alla se perfectionner à Harlem, parcourut l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et la France, exerçant partout son art avec succès, puis, s'ennuyant de cette vie errante, retourna dans sa patrie, où il épousa une de ses nièces, et devint bourgmestre de Deventer. Se trouvant à Munster en 1646 pendant les négociations pour la paix, il réunit en un grand tableau les portraits de tous les plénipotentiaires (cette curieuse toile appartient auj. au comte Demidoff). Terburg peignait le portrait avec une rare élégance; dans ses scènes d'intérieur, il se plaît à représenter des demeures opulentes; il excellait à peindre les étoffes, surtout le velours et le satin blanc: sa couleur est pleine de vigueur et d'harmonie; tous ses ouvrages se distinguent par le fini. Le Louvre possède 4 tableaux de cet artiste.

TERCEIRE, une des Açores, au N. O. de l'île de San-Miguel, par 38° 46' lat. N. et 29° 20' long. O., a env. 120 k. de tour et 590 kil. carrés; 40 000 hab.; ch.-l., Angra. Côtes d'accès difficile; mer poissonneuse, tortues, huîtres; mont Brazil, ancien cratère; sol fertile. Commerce avec le Brésil. — L'amiral Sta-Cruz battit Phil. Strozzi près de Terceire en 1582. Cette île fut pendant l'usurpation de don Miguel en Portugal la résidence du gouvernement de la reine Dona Maria (1829-1833). Don Pédro donna le titre de *duc de Terceire* au marquis de Villaflor (1790-1860), qui s'était mis à la tête de ses partisans à Terceire, et qui, après avoir chassé don Miguel du Portugal, avait rétabli dona Maria sur le trône.

TÉRÉDON ou DIRIDOTIS, anc. ville et port de la Chaldée, non loin de l'embouchure de l'Euphrate et près de la v. actuelle de Bassorah.

TÉRÉE, *Tereus*, roi de Thrace, époux de Progné, et beau-frère de Philomèle, qu'il outragea cruellement (*V.* PHILOMÈLE). Après son crime, il fut changé en Huppe, oiseau de proie qui poursuit sans cesse Progné (l'hirondelle) et Philomèle (le rossignol).

TÉREK, riv. de la Russie caucasienne, descend du mont Kasbek en Circassie, court au N. O., arrose la Grande-Kabardah, tourne à l'E., passe à Mozdok, limite les gouvts de Géorgie, du Caucase et le Daghestan, puis arrive à Kisliar, où il se divise, et tombe par plusieurs bouches dans la mer Caspienne, après un cours d'env. 500 kil.

TÉRENCE, *P. Terentius Afer*, poëte comique latin, né probablement à Carthage vers 200 av. J.-C., fut esclave du sénateur Terentius Lucanus, qui l'affranchit et lui fit donner une bonne éducation, et dont le poëte prit le nom par reconnaissance. Il fit représenter plusieurs comédies qui réussirent, et s'acquit par son talent l'amitié de Scipion Émilien et de Lélius, qui même, dit-on, eurent part à la composition de quelques-unes de ses pièces. Il voyagea en Grèce et en Asie pour étudier la littérature des Grecs, et revint de ce voyage avec des traductions ou imitations de 108 pièces de Ménandre, mais il les perdit toutes dans un naufrage: peu de temps après il en mourut de chagrin, n'ayant encore que 35 ans. On place sa mort à l'an 159 av. J.-C. On a de Térence six comédies: *l'Andrienne*, *l'Hécyre* ou *la Belle-Mère*, *l'Héautontimorumenos* ou *le Bourreau de soi-même*, *le Phormion*, *l'Eunuque*, *les Adelphes*: la plupart sont imitées de Ménandre. Le style en est élégant et pur, la composition régulière, le ton parfait, les sentiments élevés: on connaît ce beau vers qui soulera les applaudissements de tout l'amphithéâtre:

Homo sum: humani nil a me alienum puto;

mais souvent l'intrigue en est presque nulle, et on y trouve rarement ce mouvement, cette gaieté, qui constituent le *vis comica*: aussi César ne voyait-il en lui qu'un *Demi-Ménandre*. Cependant Molière a tiré les *Fourberies de Scapin* du *Phormion* et l'*École des maris* des *Adelphes*; Baron a imité *l'Andrienne*. Les principales éditions de Térence sont celles de Venise, 1471; des Juntes, Florence, 1505; des Aldes, Ven., 1507; de Rob. Étienne, Paris, 1541; l'édit. *Ad usum*

Delphini, Paris, 1675; celles de Bentley, Cambridge, 1726; de Bothe, Berlin, 1816: de Westerhovius, Zeune et Bruns, Halle, 1801; de Perlet, Leipsick, 1821; de N. E. Lemaire (dans les *Classiques latins*, 1828, 3 vol. in-8). Térence a été commenté par Donat; il a été trad. en prose par Lancelot, Nicole et Lemaistre de Sacy, de Port-Royal, 1647; par Mme Dacier, 1688; par Lemonnier, 1771 (réimpr. dans le *Théâtre des latins*, 1820); par Amar, dans la collect. Panckoucke; par A. Magin, dans la collect. Nisard; par Collet, 1845; par Talbot, dans la collect. Charpentier, 1860; par Bétolaud, 1864. Il a été mis en vers par H. G. Duchesne, 1806, par P. Bergeron (de Bruxelles), 1834, par Taunay, 1858, et par le marquis de Belloy, Paris, 1862: cette dernière traduction a été couronnée par l'Académie française.

TERENTIA, dame romaine, épousa successivement Cicéron, qui en eut Tullia, et qui la répudia pour cause de dissipation, puis l'historien Salluste, l'orateur Messala Corvinus, et enfin le sénateur Vibius Rufus, qui fut consul sous Tibère; elle mourut dans un grand âge, à 103 ans, dit-on, ou même à 117 ans. C'était une femme impérieuse et résolue: elle eut beaucoup d'ascendant sur son premier mari, qu'elle détermina à sévir contre les complices de Catilina, mais elle ne le suivit pas dans l'exil; ce furent les dilapidations et les désordres auxquels elle se livra pendant l'absence de Cicéron qui le déterminèrent à la répudier. — Une autre Terentia, femme de Mécène, plusieurs fois mentionnée par Sénèque (*Lettre* 114ᵉ, *Provid.*, ch. III), était fameuse par sa beauté, mais aussi par sa coquetterie; Mécène la répudia et la reprit plusieurs fois.

TERENTIANUS MAURUS, versificateur latin, qui vivait probablement au commencement du IIᵉ s., sous Néron et Trajan, n'est connu que par un poëme didactique intitulé *De litteris, syllabis, pedibus et metris*, publié pour la 1ʳᵉ fois par G. Merula à Milan, 1497; inséré dans les *Grammatici latini* de Putschius et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, et publié séparément par Van Lennep, Utrecht, 1825. Il y traite de chaque mètre dans ce mètre même, réunissant ainsi l'exemple et le précepte; il manie un sujet si aride avec un art qui ne manque pas d'élégance.

TERENTILLUS (C.) ARSA, tribun du peuple, proposa en 461 av. J.-C. une loi pour réclamer la rédaction d'un code écrit qui pût être connu des plébéiens comme des praticiens, et la nomination de magistrats pour le rédiger. Cette proposition fut adoptée après une vive et longue opposition du sénat, et trois commissaires furent envoyés en Grèce pour y recueillir les meilleures lois, que dix magistrats, sous le nom de *Décemvirs*, mirent ensuite en ordre et soumirent à l'approbation des comices, 450.

TERENTIUS. *V.* TÉRENCE, VARRO, etc.

TERGESTE, anc. ville d'Istrie, est auj. *Trieste.*

TERGLOU (le Mont), le point culminant des Alpes Juliennes, se trouve dans les États autrichiens (Laybach), à 20 kil. S. de Villach; 3398ᵐ.

TERGOVIST, v. de Valachie, ch.-l. de district, à 80 kil. N. O. de Boukharest; 6000 hab. Résidence des voivodes de Valachie jusqu'en 1698.

TERME, *Terminus*, dieu latin, protecteur des limites, était représenté par un bloc équarri surmonté d'un cou et d'une tête, quelquefois avec des bras. Le dieu Terme était surtout vénéré à la campagne, où ses images servaient de bornes; sa fête, dite les *Terminales*, se célébrait chaque année dans les champs, le 21 ou le 23 février. — Lors de la dédicace du Capitole sous Tarquin le Superbe, on voulut, pour inaugurer la statue de Jupiter, déplacer celles des autres dieux qui se trouvaient déjà dans le temple; toutes se laissèrent enlever, sauf celles du dieu Terme et de la Jeunesse: ce qui signifiait, suivant les augures, que jamais les frontières de Rome ne reculeraient et que sa jeunesse serait éternelle.

TERMINI, *Thermæ Himerenses*, v. et port de Sicile (Palerme), à 35 kil. S. E. de Palerme, près de l'emb. du Fiume di Termini; 18000 hab. Château fort, cathédrale, collége, école de navigation. Pêche active de thon et sardines. Commerce de fruits, blé, sumac, amandes, cantharides, etc. Eaux thermales. Aux environs, sur le mont Calogero, ruines d'*Himère*.

TERMONDE, v. de Belgique. *V.* DENDERMONDE.

TERNATE, une des Moluques, à l'O. de Gilolo, par 125° long. E., 0° 18' lat. N., a 18 kil. sur 9; ch.-l., Maleya. Volcan en activité; sol fertile; or en poudre. Les habitants sont des Malais musulmans. L'île est soumise à un sultan, qui lui-même est vassal des Hollandais: ceux-ci ont fait de Ternate le ch.-l. d'une de leurs plus importantes résidences.

TERNAUX (Guill. Louis), célèbre industriel, né à Sedan en 1765, m. en 1833. Il perfectionna surtout le tissage des laines et la fabrication des draps, et fonda dans plusieurs villes, notamment à Sedan et à Louviers, des établissements qui jouirent longtemps d'une grande prospérité. Après avoir fait une fortune immense, il la vit tout à coup compromise en 1823 par une loi qui imposait les matières premières venant de l'étranger. On doit à Ternaux l'introduction en France des chèvres du Thibet, la fabrication des beaux *cachemires* dits *Ternaux*, qui rivalisent avec ceux de l'Inde, et l'établissement de silos pour la conservation des grains. Député de Paris en 1818 et 1827, il professa des idées sagement libérales — Son neveu, M. Mortimer Ternaux, né en 1808, député des Ardennes sous Louis-Philippe, membre de l'Assemblée nationale en 1848, s'est fait connaître par de bons écrits, notamment par une *Hist. de la Terreur* (1862). — Un autre neveu, Ternaux-Compans, anc. secrétaire d'ambassade, a fait d'intéressantes recherches sur l'histoire et les progrès de la géographie.

TERNI, *Interamna*, v. de l'Italie centrale (Spolète), dans une île de la Néra, à 25 kil. S. O. de Spolète; 9000 hab. Environs fertiles. A 3 kil. E. de la ville se trouve la belle cataracte *della Marmora*, formée par le Vélino, qui se précipite d'une hauteur de 165ᵐ. dans la Néra. En 1799, le général L. Lemoine défit les Napolitains à Terni.

TERNOVA, ville de Turquie. *V.* TIRNAVA.

TÉROUANNE, ville de France. *V.* THÉROUANNE.

TERPANDRE, musicien et poëte grec, de Lesbos, florissait vers 676 av. J.-C. Il ajouta trois cordes à la lyre, qui jusque là n'en avait eu que quatre, introduisit dans la poésie de nouveaux rhythmes, et inventa la *scolie*, espèce de chanson fort courte qu'on chantait à table. Il fut plusieurs fois vainqueur aux Jeux olympiques et réussit, dit-on, à apaiser par ses chants une sédition à Sparte.

TERPSICHORE, une des neuf Muses, présidait à la danse, ainsi que l'indique son nom (de *terpo*, charmer, et *choros*, danse; qui charme par la danse). On la représente couronnée de guirlandes de fleurs et tenant une lyre à la main.

TERRACINE, *Anxur*, *Tarracina* et *Terracina* chez les anciens, v. de l'État ecclésiastique (Frosinone), sur la mer Tyrrhénienne, à l'extrémité S.E. des marais Pontins, à 80 k. S. E. de Rome; 5000 h. Évêché. Belle cathédrale, qui est un anc. temple d'Apollon, palais épiscopal, belle place. Pêche active. Terracine donne son nom à un canal qui continue le canal Pie à travers les marais Pontins, le long de la voie Appienne, jusqu'au port de Terracine. — Cette ville fut bâtie par les Volsques, et prise par les Romains en 406 av. J.-C. Les flottes romaines y stationnaient quand le mauvais temps les chassait de Misène. Prise par les Français en 1798; embellie par le pape Pie VI.

TERRANOVA, v. d'Italie (Calabre Ult. 1ʳᵉ, à 22 k. N. O. de Gérace (c'était avant le tremblement de terre de 1783 une des plus belles villes de la Calabre; elle n'a plus auj. que 500 hab). — V. de Sicile (Caltanisetta), ch.-l. de district, sur une belle rade, à 55 k. S. O. de Catane; 10 000 hab. Château, grand commerce de froment, légumes, fruits, soufre, soude. Elle fut fondée à la fin du XIIIᵉ s. par Frédéric d'Aragon. — V. de Sardaigne, appelée aussi Civita,

jadis *Olbia*, à 36 kil. E. de Tempio; 2000 h. Réunie à Ampurias, elle forme l'évêché de Civita-et-Ampurias.

TERRASSON, ch.-l. de c. (Dordogne), sur la Vezère, à 32 k. N. de Sarlat; 3234 h. Truffes, houille.

TERRASSON (l'abbé Jean), écrivain, né à Lyon en 1670, m. en 1750, fut nommé en 1721 professeur de philosophie grecque et latine au Collége de France et devint membre de l'Académie Française en 1732. Il écrivit en faveur du système de Law, qui l'avait enrichi, mais qui le ruina bientôt. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Séthos, Histoire tirée des monuments anecdotes de l'anc. Égypte* (1731), espèce de roman politique et moral, qui offre peu d'intérêt. Dans la dispute sur la prééminence des anciens et des modernes, il prit parti pour ces derniers. — Ses deux frères, André et Gaspard (1668-1723 et 1680-1752), eurent tous deux de la réputation comme prédicateurs, surtout le second. — Mathieu et Antoine, ses cousins, se distinguèrent au barreau. On doit à Antoine, professeur de droit canon au Collége de France, une *Histoire de la jurisprudence romaine* (1750).

TERRAY (l'abbé Jos. Marie), contrôleur général des finances, né en 1715, à Boen dans le Forez, m. en 1778, fut d'abord conseiller-clerc au parlement, et mérita quelque temps la considération publique par une vie calme et laborieuse; mais, ayant hérité d'un oncle riche, il changea de mœurs et donna l'exemple de tous les scandales. Il plut à Mme de Pompadour en improuvant ses collègues du parlement, qui tous, excepté lui, avaient donné leur démission (1755), et en travaillant à la ruine des Jésuites; prit part à l'arrêt du Conseil de 1764 qui, en autorisant l'exportation des grains, favorisait une compagnie de financiers avides, et parvint en 1769 à se faire nommer contrôleur général des finances. Ennemi des dettes publiques, il débuta par des mesures qui n'étaient que des banqueroutes déguisées; il porta le dernier coup à la Compagnie des Indes, fit paraître une foule d'édits fiscaux, créa des impôts de tout genre, organisa presque ouvertement pour le compte du roi et le sien le monopole des grains (1770), et affecta de braver la misère publique par son luxe et ses sarcasmes. Louis XV le fit intendant général des bâtiments et directeur des beaux arts, tout en lui conservant son portefeuille; il fallût l'avénement de Louis XVI pour renverser cet indigne ministre (1774). Sous le titre de *Mémoires de Terray*, Coquereau a rédigé un pamphlet fort hostile à ce ministre, Londres, 1776.

TERRE (la), *Tellus*, déesse païenne, la même selon quelques auteurs que Cybèle, était femme d'Uranus et mère de l'Océan, des Titans, des Géants, des Cyclopes, de Rhéa, Thémis, Téthys, Mnémosyne.

TERRE DE BARI, DE LABOUR, D'OTRANTE, provinces de l'Italie mérid. *V.* BARI, LABOUR, etc.

TERRE DE FEU, DES PAPOUS. *V.* FEU, PAPOUASIE.

TERRE-FERME. On a donné spécialement ce nom à la partie septentrionale de l'Amérique du Sud, ou seulement aux prov. de Panama, de Veragua et de Darien, les premières où Christophe Colomb ait abordé sur le continent du Nouveau-Monde (1498) : on les nommait ainsi par opposition aux îles, précédemment découvertes par Colomb.

TERRE-NEUVE, en anglais *Newfoundland*, grande île de l'Amérique anglaise, comprise dans la Nouv.-Bretagne, par 47°-52° lat. N., 55°-62° long. O., près du Labrador; 600 kil. du N. au S. E. sur 275; env. 200 000 h. (Anglais, Français, Anglo-Américains et indigènes); capitale, St-John. Côtes dangereuses, beaucoup de baies. Climat variable, très-froid pour sa latitude; brumes, végétation chétive, six mois de neige; aurores boréales. A l'E. et au S. E. de l'île s'étend le *Banc de Terre-Neuve*, qui a plus de 1000 k. de long sur 300 env. de large. Sur les côtes de l'île et sur le banc voisin se trouvent d'immenses quantités de morues. On y fait une pêche très-importante de ce poisson, qui emploie environ 2000 bâtiments par an. Terre-Neuve produit une belle et forte race de chiens à poils soyeux, remarquables par leur grande taille, leur force et leur habileté à nager. — Cette île donne son nom au gouvernement anglais de Terre-Neuve, lequel comprend encore le Labrador, le Maine-Oriental et l'île d'Anticosti. Découverte en 1491 par Sébastien Cabot, ou même, selon quelques-uns, dès 1464, par Cortereal, l'île de Terre-Neuve fut visitée en 1525 par J. Verazzani qui en prit possession au nom de la France; mais celle ci toutefois n'y forma d'établissement qu'en 1604. Le traité d'Utrecht la donna aux Anglais; mais par les traités de Paris (1763) et de Versailles (1783), la France s'y est fait garantir le droit de pêche; les établissements français sont sur le grand banc, au N. et à l'O.

TERRE-SAINTE. *V.* PALESTINE et JUDÉE.

TERREUR (Régime de la), régime odieux qui pesa sur la France depuis le 31 mai 1793, jour où la Montagne triompha des Girondins dans la Convention, jusqu'au 9 thermidor (27 juillet 1794), jour de la chute de Robespierre, qui fut provoquée par Tallien. Cette époque funeste, pendant laquelle dominaient, au nom de la Montagne, Robespierre et le Comité de Salut public, a été marquée par l'établissement du *Gouvernement révolutionnaire* (19 vendémiaire an II), la loi des *Suspects* (27 germinal), l'établissement du culte de l'*Être-suprême et de la Raison* (18 floréal). La France fut couverte d'échafauds; au nombre des principales victimes on compte la reine Marie-Antoinette et la sœur de Louis XVI, Mme Élisabeth, le duc d'Orléans (Phil.-Égalité), 21 girondins, entre autres Brissot, Vergniaud, Gensonné, et bientôt après, Danton, Camille Desmoulins, Chabot, Bailly, Lavoisier, André Chénier, Mme Roland. *V.* ROBESPIERRE, TALLIEN, etc. On doit à M. Mortimer Ternaux une *Histoire de la Terreur*, 1862.

On a quelquefois appelé *Terreur blanche* la sanglante réaction royaliste de 1815.

TERRITOIRE, nom donné dans divers États de l'Amérique aux nouvelles provinces acquises par cession, achat ou conquête, et qui ne sont pas encore organisées en États : telles sont, aux États-Unis, l'Utah, le Nébraska, l'Arizona, le Colorado, le Dakotah, la Sierra-Nevada. Les territoires sont administrés par le gouvernement central.

TERRITOIRE INDIEN, vaste région dépendant des États-Unis de l'Amérique du Nord, et destinée à servir de refuge aux tribus indiennes expulsées des États. Il est situé à l'O. des États d'Iowa, de Missouri et d'Arkansas et au N. du Texas, et est arrosé par l'Arkansas et la Rivière Plate. Les tribus qui occupent ce pays se gouvernent librement. Quelques-unes, comme les Cherokees et les Chikkasaws, s'adonnent à l'agriculture et à l'industrie et ont même un gouvt représentatif avec des lois écrites.

TERRI, montagne du canton de Berne, au S. E. de Porentruy : c'est du nom altéré de cette montagne qu'on a formé celui de *Mont-Terrible*, donné sous la République française à un dép. nouveau.

TERRORISTES, partisans de la Terreur. *V.* ce mot.

TERTULE, 1er comte d'Anjou. *V.* ANJOU.

TERTULLIEN, *T. Septimius Florens Tertullianus*, docteur de l'Église, né vers 160 à Carthage, m. en 245, était d'abord païen; il se convertit à la vue de la patience héroïque des martyrs, défendit sa nouvelle foi avec une éloquence admirable dans son *Apologétique*, et donna l'exemple de toutes les vertus. Il fit vers 204 un voyage à Rome : la vue des jeux barbares qu'y faisait célébrer Septime-Sévère lui inspira son beau traité *Contre les spectacles*; mais il déplut au clergé de cette ville par son rigorisme excessif. De retour en Afrique, il embrassa le Montanisme, et n'y renonça que pour fonder lui-même une secte nouvelle : bravant les censures de l'Église, il portait le *pallium* ou manteau des philosophes. Le style de Tertullien est souvent dur, barbare, hérissé de locutions africaines, mais il est plein d'éclat, de feu et d'énergie : on l'a nommé le *Bossuet de l'Afrique*. Outre l'*Apologétique* et le *Traité contre*

les spectacles, on a de lui un grand nombre d'écrits: *Contre les Juifs*, *Proscriptions contre les hérétiques*, *De l'Ame*, *Cinq Livres contre Marcion* : bien que composés depuis sa chute, ces livres sont précieux pour l'étude de la théologie ancienne. Les meilleures éditions de ses *OEuvres complètes* sont celles de Rigault, Paris, 1628; de Venise, 1746, in-fol. Elles ont été réimprimées dans la collect. Migne. L'*Apologétique* a été traduit plusieurs fois: par Giry, 1636; Vassoult, 1715; de Gourcy, 1780; Meunier, 1822; Péricaud, 1823; Allard, 1827; les *Prescriptions contre les hérétiques*, par le P. Bouhours, 1729, et par Collombet, 1845; les *Traités sur l'Ornement des femmes*, *les Spectacles*, *le Baptême*, par Chaubert, 1733. On trouve dans la collect. Nisard ses *OEuvres choisies*, avec une trad. franç., 1845.

TÉRUEL, *Turbula*, v. d'Espagne (Aragon), ch.-l. de la prov. de son nom, sur le Guadalaviar, à 160 k. de Saragosse et 220 de Madrid; 8000 hab. Évêché. Restes d'un aqueduc romain. Reprise sur les Maures par Alphonse II (1171); prise et pillée par Pierre le Cruel (1365). — La prov. de Téruel, entre celles de Huesca au N., de Saragosse au N. O., de Valence à l'O., et la Catalogne à l'E., a 250 000 hab. Elle est traversée par la Sierra de Albaracin, et arrosée par le Guadalaviar et le Guadalupe.

TESCATLIBOCHTLI, dieu mexicain, le plus grand de tous après Téotl, présidait à la punition des crimes; trois fois par an on lui immolait des victimes humaines. Sa statue, d'un granit luisant et poli, le représentait avec un gros lingot d'or sur la poitrine, des chaînes d'or aux bras, quatre flèches dans la main droite, un miroir d'or à la main gauche.

TESCHEN, v. des États autrichiens (Silésie autrich.), ch.-l. de cercle, à 29 kil. S. E. de Mœhrisch-Ostrau; 7000 h. Établissements catholiques et luthériens, écoles. Cuirs, draps, toiles armes. Teschen était jadis le ch.-l. d'un des duchés de la Silésie. Il fut signé dans cette ville en 1779, entre Marie-Thérèse et Frédéric II, un traité qui mit fin à la guerre de la succession de Bavière en reconnaissant les droits de la branche palatine. — Le cercle de Teschen, entre la Prusse au N., la Galicie à l'E., la Hongrie au S., et la Moravie à l'O., a 2414 hect. et 200 000 h. Il est arrosé par l'Oder et ses affluents.

TÉSIN ou TESSIN. *V.* TESSIN.

TESSÉ (René DE FROULAI, comte de), né en 1650, m. en 1725, était un protégé de Louvois, qui s'éleva rapidement aux plus hauts grades. Il servit en Italie sous Catinat, débloqua Pignerol, battit Trautmansdorf entre Castiglione et Mantoue, 1703, puis les Portugais à Badajoz, mais assiégea inutilement Barcelone, 1704; il fit lever en 1707 le siége de Toulon. Il avait reçu dès 1703 le bâton de maréchal. Il fut depuis ambassadeur à Rome, à Madrid, et se retira dans sa vieillesse chez les Camaldules. Il a laissé des *Mémoires*, publ. par Grimoard, 1806.

TESSÈRE, espèce de tablette dont les anciens se servaient pour divers usages. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

TESSIER (H. Alex.), agronome, né en 1740, mort en 1837, professeur d'agriculture et de commerce aux Écoles centrales, puis inspecteur des bergeries, a publié un grand nombre d'écrits utiles (*Des maladies des grains; Des maladies des bestiaux*, etc.), a fourni une foule d'articles à l'*Encyclopédie méthodique*, au *Dictionnaire des Sciences naturelles*, et a rédigé les *Annales de l'Agriculture*, de 1798 à 1817. Il était de l'Académie des sciences depuis 1782.

TESSIN, *Ticinus* en latin, *Ticino* en italien, riv. qui naît en Suisse, au mont St-Gothard, coule au S., traverse le lac Majeur, et s'unit au Pô à 5 k. au-dessous de Pavie (*Ticinum*), après un cours de 160 kil. (non compris le lac Majeur). Annibal battit sur ses bords le consul P. Scipion en 218 av. J.-C.

TESSIN (Canton du), le 18e cant. de la Confédération suisse, borné à l'O. et au S. O. par les prov. de Novare et de Come, au S. et au S. E. par la Lombardie, au N. par les cant. du Valais et d'Uri, et au N. E. par les Grisons, a 95 kil. sur 55 et 120 000 hab. (presque tous Italiens et catholiques); ch.-l., Lugano. Le gouvernement siége tour à tour à Lugano, à Locarno et à Bellinzona. Ce canton est sillonné au N. par les Alpes helvétiques et arrosé par le fleuve qui lui donne son nom; il renferme le lac de Lugano et partie du lac Majeur. Marbre, cristal, grenats, pierre ollaire, bois de construction; superbes pâturages, beaucoup de châtaignes; au S., plantes du midi; vallées très-fertiles. — Ce pays, situé au S. des Alpes, appartint longtemps à l'Italie: il fut conquis par les cantons suisses en 1512. Sujet de la confédération jusqu'en 1798, il fut alors déclaré indépendant et forma les cantons de Bellinzona et de Lugano, qui, en 1803, furent réunis sous le nom de canton du Tessin: un Grand-Conseil élu par les districts exerce le pouvoir législatif et nomme 9 membres pour exercer le pouvoir exécutif. La forme du gouvernement est une république représentative: la démocratie et l'aristocratie s'y disputent la supériorité: aussi des troubles graves ont-ils éclaté dans ce canton en 1839 et 1841.

TESSIN (Ch. Gustave, comte de), né à Stockholm en 1695, était fils d'un grand maréchal de la cour, connu aussi comme habile architecte. Il se montra zélé champion du parti des *Chapeaux*, présida l'assemblée de la noblesse à la diète de 1738, conseilla l'alliance française, alla lui-même conclure un traité à Versailles (1742), et finit par être président de la chancellerie et gouverneur du prince royal (depuis Gustave III). Cependant, las d'avoir à lutter contre les partis, il quitta les affaires pour aller vivre dans sa terre d'Akeroe (1761). Il y mourut en 1770.

TESSY, ch.-l. de c. (Manche), sur la Vire, à 18 k. S. de Saint-Lô; 1613 hab.

TEST (Serment du), c.-à-d. *Pierre de touche*, serment auquel un bill de 1673 assujétissait tous les fonctionnaires et officiers anglais: ils devaient déclarer par écrit qu'ils ne croyaient point à la transsubstantiation. L'acte du *test* avait pour but de combattre les dispositions de Charles II favorables aux Catholiques, de reconnaître les Catholiques cachés et de les éloigner des affaires; il fut l'ouvrage des ennemis du duc d'York (depuis Jacques II), notamment de Shaftesbury. Un de ses premiers effets fut en effet de contraindre le duc d'York à se démettre de sa charge de grand amiral. En 1678, on ajouta à la formule du *Test* la réprobation du culte de la Vierge et des saints comme étant une idolâtrie. On introduisit en Écosse en 1682 un 3e *Serment du Test* qui exigeait une ferme adhésion au Protestantisme, et la renonciation au *Covenant*. Charles II et, après lui, son frère Jacques II accordèrent à leurs partisans de nombreuses dispenses du serment; ces dispenses, combattues par le parlement, contribuèrent fortement à la révolution de 1688 qui renversa les Stuarts. Le serment du *Test* n'a été aboli qu'en 1828.

TESTAMENT (VIEUX et NOUVEAU). *V.* BIBLE.

TESTAMENTS POLITIQUES. *V.* ce mot dans notre *Dictionnaire des Sciences*.

TESTI (Fulvio), poëte, né à Ferrare en 1593, m. en 1646, fut bibliothécaire du duc Alphonse II, secrétaire d'État d'Alphonse III, et remplit diverses missions à Rome, Mantoue, Milan, Venise, Vienne. Convaincu de correspondre secrètement avec Mazarin, il fut jeté en 1646 dans une prison où il mourut peu après: il est à croire qu'il périt de mort tragique. On a de lui des poésies diverses (*Rime*), parmi lesquelles on remarque ses odes, écrites à l'imitation d'Horace: la marche en est libre et hardie, le style plein de noblesse, de grâce et d'harmonie; on admire surtout la *Canzone* adressée à Montecuculli. Ses *OEuvres choisies* ont été publ. à Modène en 1817.

TESTRY, anc. vge de Picardie, à 13 k. S. de Péronne. Pépin, duc d'Austrasie, y battit en 687 Thierry III, roi de Neustrie, et le força à lui donner le titre de maire du palais de Neustrie.

TET (Le), *Telis*, riv. de France (Pyrénées-Orient.),

naît sur les confins du dép. de l'Ariége, coule au S.E., puis au N. E., baigne Montlouis, Olette, Villefranche, Prades, Vinçac, Ille, Millas, Perpignan, et se jette dans la Méditerranée à 12 kil. E. de cette dernière ville, après un cours de 110 kil.

TÉTÉ, v. de l'Afrique mérid., dans la capitainerie générale de Mozambique, ch.-l. du gouvt des Rivières-de-Séna, sur le Zambèze, par 29° 45' long. E., 16° 30' lat. S. Centre du commerce des Portugais avec l'intérieur de l'Afrique.

TÊTES-PLATES. *V.* CHACTAS.

TÊTES-RONDES, sobriquet par lequel les Cavaliers, partisans des Stuarts, désignèrent les Parlementaires. Ce nom avait d'abord été donné aux Écossais, quand ils vinrent en rebelles dicter l'armistice de Rippon, et avait pour cause l'aspect bizarre qu'offrait leur tête rasée de très-près.

TÉTHYS, la 1re des divinités de la mer, fille d'Uranus et de la Terre, épousa l'Océan, son frère, et en eut les 3000 Océanides et les 3000 fleuves.

TÉTOUAN, v. et port du Maroc (Fez), à 3 k. de la Méditerranée, à 45 k. S.E. de Tanger; 15 000 h. Château fort, mosquées nombreuses, bazar. Prise par les Espagnols en 1860, mais rendue l'année suivante.

TÉTRAPOLE (c.-à-d. *Quatre-Villes*), nom donné par les anciens à plusieurs contrées où se trouvaient *quatre villes* remarquables, notamment à un canton de Syrie renfermant les 4 villes d'Antioche, Laodicée, Apamée et Séleucie; — et à la partie de la Locride qui comprenait les 4 villes de Pinde, Érinée, Boïum, Cytinium. — Il y avait encore des tétrapoles en Lycie et dans la Cyrénaïque, en Afrique.

TÉTRARCHIE, nom donné chez les anciens : 1° à de petits États qui étaient des fractions d'un empire plus grand divisé en *quatre*; 2° à une forme de gouvernement dans laquelle le pouvoir est partagé entre 4 personnes. — Dans le 1er sens, les trois petits États Galates, Trocmes, Tolistoboïes, Tectosages, se divisaient chacun en tétrarchies; la Judée, à la mort d'Hérode, fut partagée en quatre tétrarchies (Galilée, Samarie, Judée, Pérée) : les chefs de chacun de ces États étaient dits *tétrarques*. — L'empire romain, à partir de Dioclétien, fut une tétrarchie dans le 2e sens : deux augustes et deux césars se partagèrent le pouvoir, et l'empire fut ainsi divisé : Dioclétien, auguste, eut l'Asie, l'Égypte, etc. (résidence, Nicomédie) : Maximien, auguste, l'Italie et l'Afrique (résidence, Milan); Constance, césar, eut les Gaules, l'Espagne avec la Grande-Bretagne (résidence, Trèves); Galère, césar, eut l'Illyrie et la Grèce (résidence, Sirmium). Cette division, perfectionnée après la mort de Théodose (396), donna naissance aux quatre préfectures des Gaules, d'Italie, d'Illyrie et d'Orient.

TÉTRARQUE, chef d'une *Tétrarchie*. *V.* ce mot.

TETRICUS, *P. Pivesus* ou *Pesuvius Tetricus*, usurpateur, avait été consul. Il prit la pourpre en 268 à Bordeaux, et domina env. 6 ans sur les Gaules, l'Espagne et la Bretagne, pendant que Claude II régnait sur le reste de l'empire. Battu par Aurélien en 274, Tétricus se livra volontairement et renonça à ses prétentions, mais il n'en fut pas moins réduit à orner le triomphe du vainqueur. Cependant il reçut dans la suite d'Aurélien des dignités et des richesses, et fut nommé gouverneur de la Lucanie.

TETZEL (Jean), moine dominicain, né vers 1470 à Pyrna en Misnie, fut chargé de publier en Allemagne les indulgences que Léon X venait d'accorder, et reçut en même temps le titre d'inquisiteur de la foi. En distribuant les indulgences, il exagéra leurs vertus et put donner lieu à des abus : ce qui souleva contre lui les moines augustins, à la tête desquels se plaça Luther. Celui-ci écrivit contre lui; Tetzel réfuta son écrit et le fit brûler publiquement. De là des rixes violentes qui furent le prélude de la Réforme. Tetzel fut réprimandé de ses supérieurs; il en mourut de chagrin, l'an 1519, à Leipsick.

TEUCER, prince d'origine crétoise suivant les uns ou attique suivant les autres, régnait sur la Troade (qui de son nom s'appela *Teucrie*), lorsque Dardanus, souillé du sang de son frère Jasion, vint sur cette côte; Teucer le purifia, lui donna en mariage sa fille Batée ou Arisbe, et lui légua ses États.

TEUCER, fils de Télamon et d'Hésione, et demi-frère d'Ajax, accompagna ce dernier au siége de Troie, et en revint seul, sans l'avoir vengé. Mal accueilli de son père il s'exila et alla fonder la ville de Salamine en Cypre. Quelques-uns lui attribuaient la fondation de Carthagène en Espagne.

TEUCRIE, *Teucria*, nom donné par les poëtes à la Troade, à cause de Teucer, un de ses anciens rois.

TEUTA, reine d'Illyrie, veuve d'Agron, régnait vers l'an 231 av. J.-C. Ayant mis à mort les députés romains C. Junius et L. Coruncanius (230), elle attira sur elle les armes romaines, fut vaincue par les consuls L. Postumius Albinus et Cn. Fulvius Centumalus, et réduite à payer tribut (228).

TEUTAME, ancien roi d'Assyrie ou de Susiane, envoya au secours de Troie 20 000 hommes, sous la conduite de Memnon.

TEUTATÈS, dieu des Celtes ou Gaulois, présidait, suivant les uns, aux batailles, selon les autres, au commerce, à l'argent, à l'intelligence, à la parole, et conduisait aux Enfers les âmes des morts. Il a de grands rapports avec le dieu égyptien *Thoth* ou *Taut* et avec le Mercure des Latins. On l'adorait tantôt sous la forme d'un chêne, tantôt sous celle d'un javelot : il était alors considéré comme dieu de la guerre. Ses fêtes se célébraient dans des forêts, au clair de la lune ou à la lueur des flambeaux. Une des cérémonies principales de sa fête, qui avait lieu dans la première nuit de la nouvelle année, consistait à couper un *gui* sur un chêne, avec une faucille d'or, en criant : « Au gui l'an neuf. » On lui sacrifiait des chiens, parfois des victimes humaines.

TEUTBERG ou TEUTOBURGERWALD, *Teutoburgiensis saltus*, chaîne de montagnes d'Allemagne, couvre le N. O. de la Hesse électorale, les gouvts prussiens de Minden, de Munster, la principauté de la Lippe, la province d'Osnabrück, sur une étendue de 200 kil. de long, avec très-peu de largeur; les plus hauts sommets ont 600m. Au S., très-belles forêts, qui jadis étaient beaucoup plus étendues encore : c'est dans cette région, aux environs de Paderborn, entre l'Ems et la Lippe, dans le pays qu'occupaient les Chérusques, qu'eut lieu la célèbre victoire d'Arminius sur Varus, l'an 9 de J.-C.

TEUTBERGE, femme de Lothaire II, roi de Lorraine, fut répudiée par ce prince (865), qui voulait épouser Valdrade, sa maîtresse. Elle en appela au pape Nicolas, qui força Lothaire à la reprendre, sous peine d'excommunication.

TEUTONIQUES (CHEVALIERS), ordre religieux et militaire fondé dès 1128 à Jérusalem afin de pourvoir au soulagement des Croisés malades ou blessés, eut pour point de départ un hôpital fondé dans la Terre-Sainte par les bourgeois de Lubeck et de Brême, et desservi par des Allemands (*Deutschen* ou *Teutons*). Les premiers membres portaient le titre de *Frères de Ste-Marie*. Réorganisé en 1190, au siége de St-Jean-d'Acre, par l'emp. Frédéric de Souabe, l'ordre eut dès lors son siége à St-Jean-d'Acre. Les nouveaux chevaliers étaient soumis, pour les devoirs de charité, à la règle des Hospitaliers, et, pour la discipline militaire, à celle des Templiers. L'ordre était divisé en trois classes : chevaliers, prêtres et frères servants : la 1re classe n'était accessible qu'aux nobles. Le costume des chevaliers était un manteau blanc, avec une croix noire; le grand maître joignait à la croix noire la croix d'or de Jérusalem. H. de Waldpott en fut le 1er grand maître. Chassé d'Asie à la fin des Croisades, l'ordre vint s'établir en Europe. Il acquit de vastes possessions en Allemagne, en Italie, en Hongrie, en Transylvanie, obtint bientôt une grande importance, et fut mis au rang des puissances européennes. L'emp. Frédéric II nomma le grand maître prince d'empire. En 1230, un duc piast de Cuja-

vie, Conrad, appela en Prusse les Chevaliers teutoniques, qui avaient alors pour grand maître Hermann de Salza, et les chargea de subjuguer et de convertir les habitants du pays, qui étaient encore idolâtres : il leur donna pour résidence la ville de Culm. Les Chevaliers effectuèrent cette conquête en peu d'années, et restèrent maîtres de la Prusse. En 1237, l'ordre s'accrut par la fusion des Chevaliers *Porte-Glaives* (*V.* ce mot). Son siége fut transféré en 1309 à Marienbourg. Sa puissance finit par s'étendre non-seulement sur la Prusse, mais sur l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, en un mot sur presque tout le littoral de la Baltique : c'est vers 1400 qu'il atteignit son apogée. Mais les Chevaliers ne tardèrent point à décliner: le luxe, la débauche, le désordre dans les finances leur firent perdre de leur considération et de leur force. En 1400, ils furent vaincus par les Polonais à Tannenberg et perdirent 40 000 des leurs. Privés de leur capitale Marienbourg, qui fut livrée par trahison aux Polonais, ils se retirèrent à Kœnigsberg, qui devint le ch.-l. de l'ordre. En 1466, Louis d'Erlichshausen fut obligé, à la suite d'une nouvelle défaite, d'abandonner à la Pologne la partie occidentale de la Prusse : il ne garda que la Prusse orientale, et cela en se reconnaissant vassal de la Pologne (paix de Thorn). En 1525, Albert de Brandebourg, qui était alors grand maître, se déclara pour la réforme de Luther, se maria, et sécularisa la Prusse orientale, qui depuis resta dans sa famille. Une partie des Chevaliers nommèrent alors à sa place Walter de Cromberg, et le siége de l'ordre fut transporté à Marienthal ou Mergentheim en Franconie; en même temps, l'ordre des Porte-Glaives se sépara d'eux et se reconstitua sous Walter de Plettenberg. L'ordre teutonique ne conserva plus alors que quelques propriétés en Allemagne, en Hongrie, en Italie; il finit par devenir un simple corps militaire, que chaque nation pouvait prendre à son service moyennant une faible somme. Il a cessé d'exister de fait avec l'empire d'Allemagne au commencement de ce siècle. Napoléon l'avait définitivement supprimé par un décret du 24 avril 1809 : le roi de Prusse a tenté de le relever en 1852 sous le titre d'*Ordre évangélique de St-Jean*. L'Autriche a également institué en 1840 un ordre teutonique, mais qui est purement honorifique. On doit à Waterich l'*Hist. de l'Ordre teutonique*, Leips., 1857.

TEUTONS, *Teutones* (le même nom que *Deutschen*, nom actuel des Allemands), peuple germain venu des bords de la Baltique, est célèbre pour la part qu'il prit à l'invasion qui eut lieu en Gaule et en Italie, de 114 à 101 av. J.-C. Entraînés par les Cimbres, les Teutons passèrent le Danube avec eux vers 112, entraînèrent à leur tour les Ambrons, puis les Tigurins (de l'Helvétie), et arrivèrent, en 111, aux frontières de la Province Romaine en Gaule; de 111 à 106, ils battirent 6 armées romaines; ils remportèrent leur dernière victoire près d'Arausio (Orange). En 103, ils se séparèrent en 2 armées : l'une, composée des Teutons et des Ambrons, devait franchir le Rhône et les Alpes maritimes; l'autre, composée des Cimbres, devait descendre par les Alpes rhétiques. Les deux armées formaient ensemble env. 300 000 âmes. Marius, posté de l'autre côté du Rhône, attendait les Teutons : il les écrasa aux environs d'*Aquæ Sextiæ* (Aix), en 102; les Cimbres ne tardèrent pas à être exterminés à leur tour. *V.* CIMBRES.

TEVERONE, c.-à-d. *Petit Tibre*, l'*Anio* des anciens, petite riv. d'Italie, naît à l'extrémité N. de la prov. de Frosinone, baigne Tivoli, où elle forme de belles cascades, et se joint au Tibre à 5 kil. N. E. de Rome, après un cours de 90 kil. *V.* ANIO.

TEVIOT, riv. d'Écosse, naît sur les confins du comté de Dumfries, coule au N. E., arrose le comté de Roxburg, et se jette dans la Tweed près de Kelso, après un cours de 60 kil.

TEVIOT-DALE, comté d'Écosse. *V.* ROXBURGH.

TEWKESBURY, v. d'Angleterre (Glocester), à 14 kil. N. E. de Glocester; 7000 hab. Anc. abbaye. Fabriques d'étoffes; moutarde vantée; bas tricotés, drèche, clouterie. Édouard IV battit à Tewkesbury Marguerite d'Anjou et la fit prisonnière avec son fils (4 mai 1471) : cette victoire lui assura la couronne.

TEXAS, un des États-Unis de l'Amérique du N., situé le long du golfe du Mexique, a pour bornes au N. le Red-River, qui le sépare du Territoire indien et de l'Arkansas, à l'O. le Mexique, à l'E. la Louisiane, au S. le Mexique et le golfe de Mexique ; env. 40 000 000 d'hectares ; 602 400 hab., dont près de 200 000 esclaves; capit., Austin. A l'exception de la Sierra de San-Saba, qui occupe la partie occid., cette contrée forme une vaste plaine extrêmement fertile et arrosée par un grand nombre de fleuves, dont les principaux sont, de l'O. à l'E., le Rio del Norte, le Rio-Nueces, le San-Antonio, le Colorado, le Brazos, le San-Jacinto, le Rio-Trinidad, le Naches et la Sabine; presque tous ces fleuves ont des barres à leur embouchure; la côte offre plusieurs baies, entre autres celle de Galveston. Climat tempéré et salubre. Immenses prairies, couvertes de grandes herbes, forêts de pins, de cyprès, de chênes, de magnolias. Grande culture de la canne à sucre, du coton, du tabac, du maïs. Plusieurs chemins de fer.

Dès le XVII[e] s., des Français (notamment Lasalle, en 1684) essayèrent de former des établissements au Texas; mais ces entreprises échouèrent. Cependant les Espagnols du Mexique, redoutant les empiétements des Français de la Louisiane, occupèrent ce pays, qui se trouvait entre les possessions des deux peuples, et qu'ils avaient négligé jusqu'alors; ils y établirent (vers 1690) des *presidios* et des missions, et fondèrent San-Antonio de Béjar (1692) et Goliad (1716) : le Texas fut alors compris par eux dans l'intendance de San-Luis du Potosi. Après la cession faite par la France de la Louisiane aux États-Unis (1803), cette république manifesta d'abord l'intention de s'emparer du Texas ; mais, par le traité de Washington, elle renonça à ses prétentions (1819). Alors Moses Austin, citoyen du Missouri, obtint des Espagnols la permission d'établir au Texas une colonie anglo-américaine qui prit, en 1821, le nom de *Fredonia;* cette colonie s'accrut rapidement par l'émigration d'un grand nombre de familles venues de l'O. des États-Unis; San-Felipe de Austin en devint le centre. Après la déclaration d'indépendance du Mexique et lors de l'organisation définitive de la Confédération mexicaine (1824), le Texas, qui n'était pas encore assez peuplé pour former un État séparé, fut réuni à la province de Cohahuila, et forma l'État de *Cohahuila-et-Texas;* mais bientôt (1829) les Texiens réclamèrent leur séparation d'avec le Cohahuila; n'ayant pu l'obtenir, ils se soulevèrent et voulurent se rendre indépendants. Les Mexicains réussirent à étouffer les premières tentatives de rébellion, mais en peu d'années les troubles prirent un caractère de plus en plus grave; enfin, le 3 novembre 1835, un gouvernement provisoire fut établi à San-Felipe, et les Texiens, après avoir proclamé leur indépendance, déclarèrent la guerre aux Mexicains : leur indépendance fut assurée par la victoire que le général Samuel Houston, 1[er] président du Texas, remporta en 1836, près des bords du San-Jacintho, sur l'armée mexicaine, commandée par Santa-Anna. La nouvelle république fut dès 1837 reconnue par les États-Unis, et bientôt après par la France (1839). Depuis, les Texiens, sans cesse inquiétés par les Mexicains, ont obtenu leur annexion aux États-Unis (1845). Cette annexion donna lieu en 1846 et 1847 à une guerre avec les États-Unis, qui fut désastreuse pour le Mexique (*V.* ce nom). En 1861, le Texas s'est rangé parmi les États séparatistes. — L'État est administré par un Sénat et une Chambre des représentants; le pouvoir exécutif appartient à un président, élu pour 3 ans. — C'est au Texas qu'était le *Champ d'asile*, où le général Lallemant fonda, en 1817, une colonie de Français réfugiés.

TEXEL (île), île du roy. de Hollande (Hollande sept.), dans la mer du Nord, à la pointe N. O. du Zuyderzée, a 20 k. sur 12, et 6000 h.; ch.-l., le Bourg de Texel. Divers combats se sont livrés dans ses eaux: en 1653, l'amiral Tromp y fut tué dans un combat contre les Anglais; en 1794, la cavalerie française y prit la flotte hollandaise, bloquée par les glaces.

TEXTOR (RAVISIUS). *V.* RAVISIUS.

TEZCUCO, v. du Mexique (Mexico), près du lac de Tezcuco, à 26 k. E. N. E. de Mexico; 5000 h. Tissus de coton; grand commerce avec Mexico. Avant la conquête espagnole, Tezcuco était une ville riche et populeuse, capitale d'un petit État tributaire des rois de Mexico. — Le lac de Tezcuco, entre cette ville et Mexico, a 22 kil. sur 15; il communique avec celui de Xochimilco. Ses eaux sont très-salées. Il est célèbre par ses jardins flottants (*chinampas*), et par ses inondations, qui ont nécessité la création du *desague de Huehuetoca*, ouvrage hydraulique considérable.

THABOR (mont), l'*Itabyrius mons* des anciens, le *Djebel-Tour* des Arabes, mont. de Syrie (Acre), au S. O. du lac Tabarieh, à 11 kil. S. E. de Nazareth, a env. 1000m de haut. C'est là qu'eut lieu le miracle la *Transfiguration* de N. S. Jésus-Christ. Près de cette montagne, Bonaparte et Kléber, avec 4000 hommes, battirent 35 000 Turcs en 1799. — *V.* TABOR.

THACKERAY (W.), romancier anglais, né en 1811 à Calcutta, m. en 1863, était fils d'un employé de la Compagnie des Indes. A la fois habile écrivain et bon dessinateur, il appliqua ce double talent dans plusieurs publications périodiques, notamment dans le *Fraser's Magazine* et le *Punch*, qu'il enrichit d'une série d'esquisses et de charges dont la réunion a formé depuis *le Livre des Snobs*; il donna en 1847 la *Foire aux vanités*, qui consolida sa réputation, et que suivirent bientôt *Pendennis*, *les Souvenirs de Barry Lindon*, etc. Il fit avec non moins de succès en 1851 et en 1852, en Angleterre et aux États-Unis, un cours de lectures sur les *Humoristes anglais* (publié en 1853). A un style vif, leste et élégant, Thackeray joint un esprit original et cette verve satirique que les Anglais désignent sous le nom d'*humour*. La plupart de ses romans ont été traduits dans la *Biblioth. des romans étrangers*.

THADÉE ou THADDÉE. *V.* JUDE (S.).

THÆR (Albert), agronome allemand, né en 1752 à Zell (Hanovre), m. en 1828, créa l'établissement agricole de Zell, 1799, et l'Institut pratique de Mœglin (régence de Potsdam). Il a laissé: *Introduction à la connaissance de l'économie rurale en Angleterre*, Hanovre, 1798-1804; *Principes raisonnés d'agriculture*, Berlin, 1809-1810, trad. en franç. par le baron Crud, 1811-16; *Description des nouveaux instruments d'agriculture*, trad. par Mathieu de Dombasle, 1821.

THAGARA, v. forte de l'Hindoustan, dans les États du Nizam, près d'Aurengabad. Cette ville était regardée comme la clef du Décan; cependant elle a été souvent prise par les Musulmans, notamment en 1294, 1306, 1595, 1634, 1758. Au XIVe s., l'empereur afghan Mohammed III voulut en faire sa capitale au lieu de Delhi; mais à sa mort les deux villes reprirent chacune leur rang.

THAHMAS ou **THAHMASP**, 2e sofi de Perse, fils de Chah-Ismaïl, monta sur le trône à 10 ans (1524). Quand il put régner par lui-même, il battit les Uzbeks qui avaient envahi le Khoraçan (1528). L'année suivante, il prit Bagdad; mais, cette conquête l'ayant engagé dans une guerre avec les Ottomans, il se vit enlever par eux, outre Bagdad, les villes de Van, Tauris, ainsi qu'une portion de la Géorgie (1533-36); cependant il conquit le Chirvan (1538). Dans une nouvelle guerre contre les Ottomans, il recouvra Bagdad et le pays à l'E. de Kars (1554). Dans ses dernières années, il eut à comprimer les révoltes de ses frères; il mourut en 1577, à 63 ans, empoisonné, dit-on, par une de ses femmes, qui voulait assurer le trône à Ismaël II. — THAHMASP II, 12e sofi de Perse (1729-34), fut proclamé à Kazbin en 1722. Attaqué de tous côtés par les Afghans, les Russes, les Turcs, il fut obligé de se mettre sous la protection de Nadir-chah (1729), qui réussit à lui faire restituer la Perse méridionale; mais, ayant voulu s'affranchir de cette tutelle, il n'éprouva plus que des revers et se vit contraint de signer une paix honteuse, après laquelle il fut déposé par Nadir (1732). On croit qu'il fut tué 7 ans plus tard, par ordre du fils de Nadir.

THAHMASP-KOULI-KHAN *V.* NADIR-CHAH.

THAÏS, courtisane d'Athènes, réussit, quand Alexandre le Grand entra dans cette ville, à captiver ce prince par sa beauté, et le suivit en Asie. Elle prit, dit-on, part à l'orgie à la suite de laquelle le conquérant aurait mis le feu à Persépolis. Elle devint ensuite la maîtresse de Ptolémée, qui même, lorsqu'il fut devenu roi d'Égypte, la mit au nombre de ses femmes.

THAI-YOUAN, v. de Chine, ch.-l. de la prov. de Chan-si, à 400 kil. S. O. de Péking, fut longtemps la résidence d'une des dynasties chinoises.

THALASIUS, dieu de l'Hyménée chez les Romains. Il y eut, dit-on, un jeune Romain de ce nom, recommandable par sa valeur, à qui ses compagnons, lors de l'enlèvement des Sabines, réservèrent une jeune fille d'une rare beauté; ce mariage ayant été fort heureux, on souhaita par la suite aux nouveaux mariés le bonheur de Thalasius; on finit même par diviniser ce personnage.

THALEHRENBREITSTEIN, forteresse de la Prusse Rhénane. *V.* EHRENBREITSTEIN.

THALÈS, célèbre philosophe grec, qu'on croit originaire de Phénicie, né vers l'an 640 av. J.-C., voyagea pour s'instruire, visita la Crète, une partie de l'Asie et l'Égypte, étudia surtout la géométrie et l'astronomie, vint vers 587 se fixer à Milet (qu'on lui donne quelquefois pour patrie), et y fonda une école connue sous le nom d'*École ionienne*. Il mourut vers l'an 548, à 90 ans selon les uns, à 100 ans selon d'autres. On le met au nombre des sept sages: sa devise était: *Connais-toi toi-même*. Thalès avança la géométrie: il mesura la hauteur des pyramides par leur ombre, découvrit quelques-unes des propriétés du triangle sphérique, et démontra le premier l'égalité des deux angles adjacents à la base du triangle isocèle. Il est aussi un des premiers qui aient expliqué les éclipses, et il en prédit une qui est placée par les uns à l'an 601, par les autres à l'an 585 av. J.-C. Recherchant l'origine du monde, il admit comme principe matériel des choses l'eau ou plutôt l'état liquide; il y ajoutait un principe moteur, l'esprit; il reconnaissait ainsi la divinité, et disait que tout est plein de Dieu. Il eut pour disciples Anaximandre et Phérécyde. On doit à Canaye des *Recherches sur la philosophie de Thalès* (Mém. de l'Académie des inscriptions), et à Ploucquet un traité *De Dogmatibus Thaletis*, 1763.

THALIE, *Thalia* (du grec *thaleia*, réjouissance), une des 9 Muses, présidait à la comédie et à l'épigramme. On la représente sous les traits d'une jeune fille folâtre, couronnée de lierre, chaussée de brodequins, et tenant à la main soit le *pedum* ou bâton pastoral, soit un masque grotesque. — Thalie est aussi le nom d'une des trois Grâces.

THALOUEN, riv. de l'Indo-Chine. *V.* SALOUEN.

THAMAR, femme chananéenne, épousa successivement les deux fils aînés de Juda, Her et Onan, qui par des manœuvres coupables l'empêchèrent de devenir mère. Restée veuve, elle eut avec son beau-père un commerce furtif, d'où naquirent Pharès et Zara. — Une seconde Thamar était fille de David. Amnon, son frère, en étant devenu amoureux, lui fit violence: Absalon, autre frère de Thamar, vengea cet outrage en tuant Amnon.

THAMAS. *V.* THAHMASP.

THAME, riv. d'Angleterre, naît dans le comté de Buckingham, à l'E. de Winslow, coule au S. O., passe dans le comté d'Oxford et se joint à l'Isis, à Dorchester, pour former la Tamise. Cours, 65 kil.

THAMMOUZ, dieu assyrien identifié avec ADONIS.

THAMYRIS, ancien aède ou poète grec, fils de Philammon et d'Arsinoé, né en Thrace chez les Édones, inventa, dit-on, le mode dorien, et remporta le prix de la lyre aux jeux pythiques. Ayant osé défier les Muses, il fut vaincu par elles et frappé de cécité. On lui attribuait plusieurs poëmes, auj. perdus.

THANE, nom donné par les Anglo-Saxons au chef d'une bande ou d'un canton. Après l'établissement des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne, ce nom fut donné à tout vassal immédiat de la couronne: le *thane* était au-dessus de l'*earl* ou comte.

THANET (île), île d'Angleterre (Kent), formée par la Tamise à son embouch. et par les deux bras de la Stour, a 16 kil. sur 12 et 20 000 h. Cette île fut cédée en 449 par les Bretons aux Saxons lorsqu'ils appelèrent ceux-ci contre les Pictes : bientôt après ils voulurent les en chasser, mais ils furent battus, 463.

THANN, ch.-l. de c. (Ht-Rhin), à 33 kil. N. E. de Béfort, sur la Thur, dans une vallée qui se lie à celle de St-Amarin; 8854 hab. Collége, station. Belle église de St-Théobald surmontée d'une jolie tour de 100m ; ruines du château d'Engelbourg. Amidon, poudre, produits chimiques; filatures de coton, toiles peintes, machines à filer et à tisser; entrepôt des salines de l'Est. Aux environs, bon vin blanc dit *de Ranxen*. — La ville se forma au XIIe s. autour du château d'Engelbourg et d'une chapelle de S. Théobald; elle fut comprise dans le Sundgau. Pendant la guerre de Trente ans, elle fut prise par les Suédois en 1632, par Bernard de Saxe-Weimar en 1634 et 1639. — A l'E. de Thann est le village dit *Vieux-Thann*; 500 h.

THAPSAQUE, *Thapsacus*, auj. *Deir*, v. de la Palmyrène, sur la r. dr. de l'Euphrate, à l'O. de Circesium, était la dernière ville de l'empire de Salomon au N. E. Alexandre traversa l'Euphrate à Thapsaque.

THAPSE, *Thapsus*, auj. *Demsas*, anc. v. d'Afrique, dans la Byzacène, à l'E., est célèbre par la victoire décisive que César y remporta sur Métellus Scipion, Pétréius et Juba, victoire qui anéantit en Afrique le parti de Pompée, l'an 46 av. J.-C.

THARGÉLIES, fêtes athéniennes en l'honneur du Soleil et des Heures, considérées comme produisant les fruits de la terre, se célébraient le 6 et le 7 du mois qui prenait de là le nom de *Thargélion* (avril ou mai). Le nom de *Thargélies* venait lui-même de vases nommés *thargélos*, dans lesquels on offrait au dieu les premices de la saison.

THARSIS, contrée lointaine où les vaisseaux de Salomon allaient chercher des métaux précieux. On est incertain sur la position de cette contrée : les uns ont pensé que c'était le *Zanguebar*, d'autres croient qu'il s'agit de *Tartesse* en Hispanie; quelques-uns identifient Tharsis avec Ophir.—Il existe auj. en Andalousie, près d'Huelva, un lieu nommé *Tharsis* où se trouvent de riches mines de cuivre exploitées.

THASOS (île), dite aussi *Æthria* et *Chrysa*, île de la mer Égée, à 4 kil. E. de la Thrace, était célèbre par ses vins, ses mines d'or et ses marbres. Patrie du peintre Polygnote. Elle fait auj. partie de la Turquie d'Europe (eyalet des Iles) ; 28 kil. sur 20; ch.-l., Volgaro (600 hab. Sol montagneux, mais fertile.

THAU (Étang de), vaste étang salé du dép. de l'Hérault, s'étend le long des côtes de la Méditerranée depuis Agde jusqu'aux limites du dép. du Gard, sur une longueur de 65 kil. Il n'est séparé de la mer que par une langue de terre fort étroite, et sur laquelle est bâtie Cette. Il communique avec les étangs de Frontignan, Maguelonne, Mauguio, Balaruc, est traversé par le canal du Languedoc et communique avec la mer par le canal de Cette.

THAUMANTIAS, surnom d'Iris, tiré de son père Thaumas, fils de l'Océan et de la Terre.

THAUMAS. *V.* LA THAUMASSIÈRE.

THÉAKI. *V.* ITHAQUE.

THÉANO, fille de Pythagore, était habile dans la philosophie. Son père en mourant lui avait donné ses manuscrits : Théano, malgré sa pauvreté, ne consentit jamais à les vendre.

THÉATINS, congrégation de *Clercs réguliers* établie en 1524 à Rome par S. Gaétan de Tiene et J. P. Caraffa, évêque de Chieti (en lat. *Teate* ou *Theate*) et depuis pape sous le nom de Paul IV. Ce prélat en fut le 1er supérieur : comme on l'appelait *l'Évêque théatin*, du nom de son diocèse, le nom de *Théatins* resta à tous ses religieux. Le but de l'institution était de réformer les mœurs du clergé en faisant revivre la vie apostolique. Les *Clercs réguliers* vécurent d'abord sans fonds, sans revenus, s'interdisant même la quête et comptant uniquement sur les aumônes volontaires. Ils prêchent, visitent les malades, assistent les condamnés. Ils se sont aussi signalés par leur zèle contre les hérétiques et dans les missions étrangères. Les Théatins portent une soutane noire, un manteau noir et des bas blancs. — Cet ordre, introduit en France en 1644, par Mazarin, y avait une seule maison (à Paris, quai Malaquais). Il fut supprimé en France, avec tous les autres, en 1790.

THÉÂTRE. *V.* ce mot dans notre *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts.*

THÉAULON (G.), auteur dramatique, né en 1787 à Aigues-Mortes, m. en 1841, a composé seul ou en société plus de 250 pièces de divers genres, qui ont été jouées sur presque tous les thâtres de Paris, et qui brillent par l'esprit et la gaieté. Les principales sont : le *Petit Chaperon rouge*, *la Clochette*, opéras-comiques; l'*Indiscret*, comédie en 5 actes et en vers; le *Bénéficiaire*, le *Chiffonnier* ou le *Philosophe nocturne*, le *Père de la Débutante*, *M. Jovial*, *la Mère au bal et la Fille à la maison*, vaudevilles.

THÉBAÏDE, *Thebaica regio*, auj. le *Saïd* et partie S. de l'*Ouestanieh*; région de l'Égypte mérid. dans laquelle on comprend, tantôt seulement les 7 nomes de l'Égypte supérieure (Tentyra, Coptos, Thèbes, Hermonthis, Latopolis, Apollinopolis la Grande, Ombos), tantôt en outre les 8 qui forment la partie S. de l'Égypte moyenne (Diospolis-la-Petite, Abydos, This, Chemmis, Aphroditopolis, Antæopolis, Hypselis, Lycopolis), ainsi que la Grande Oasis, qui sous les Romains formait aussi un nome. Elle avait pour capit. Thèbes, d'où son nom. Cette partie de l'Égypte fut la première habitée et civilisée : c'est là qu'ont résidé les plus anciennes dynasties des rois d'Égypte. La partie habitée de la Thébaïde était entourée à l'E. et à l'O. de déserts dans lesquels se retirèrent les premiers ermites et anachorètes chrétiens, S. Macaire, S. Pacôme, S. Antoine, etc.

THÉBÉENNE ou THÉBAINE (Légion), légion romaine toute composée de Chrétiens, et commandée par S. Maurice, se laissa massacrer tout entière plutôt que de sacrifier aux idoles. Cet événement se passa sous Dioclétien, à *Octodurus* (Martigny) en Helvétie. On ne sait si cette légion prend son nom de la Thèbes d'Égypte ou de celle de Grèce.

THÈBES, *Tapé* ou *Tpé* en vieil égyptien, la *Thebæ hecatompylos* (aux cent portes) et la *Diospolis magna* des Grecs et des Latins, v. de l'Égypte supérieure, qui prit d'elle le nom de Thébaïde, sur les deux rives du Nil, par 25° 42' lat. N., fut fondée à une époque très-reculée, mais inconnue, par une tribu sacerdotale venue de l'Éthiopie. Elle fut pendant un temps comprise dans le roy. de This, puis devint elle-même la capitale d'un État qui embrassa, tantôt une forte partie de l'Égypte, tantôt l'Égypte entière (sous la 18e dynastie). Sous la 21e dynastie, les monarques d'Égypte quittèrent Thèbes pour Memphis, mais, en perdant le rang de capitale, Thèbes n'en resta pas moins une ville importante : sa vaste enceinte, fermée par 100 portes, sa situation sur le Nil et non loin de l'Éthiopie dont elle conservait le commerce, ses superbes monuments, la sainteté qu'on lui attribuait comme centre du culte d'Ammon, la maintinrent pour longtemps encore au rang de 1re ville de l'Égypte supérieure. Elle fut prise et saccagée par Cambyse, livrée au pillage par Ptolémée Lathyre, contre qui elle s'était révoltée; presque entièrement détruite par Cornélius Gallus, gouverneur

de l'Égypte sous Auguste (28 ans av. J.-C.), et tomba enfin sous la domination des Arabes, sous laquelle elle dépérit de jour en jour. Il n'en reste auj. que des ruines qui couvrent une surface immense; de ses débris se sont formés plusieurs villages, dont les principaux sont Med-Amoud, Karnak, Louqsor, sur la rive droite du Nil, Médinet-Abou, Gournou, sur la rive gauche. Parmi ses ruines on distingue surtout: 1° à gauche du Nil, le gigantesque palais de Ramsès Méiamoun, le *Memnonium* (où se voient deux colosses, dont un fut la statue harmonieuse de Memnon), le tombeau d'Osymandias, le petit temple d'Athor, la grande Syringe avec de longues galeries souterraines; 2° à droite du Nil, le palais d'Aménophis-Memnon (Aménotph III), l'allée des 600 sphinx, longue de plus de 2000^m, le palais de Karnak, le plus grandiose des monuments qu'offre Thèbes. Les obélisques, les colonnes, les inscriptions, les statues abondent dans ces ruines, qui ont enrichi les grands musées de l'Europe, notamment le *Musée égyptien* du Louvre. Un des obélisques tirés de ces ruines orne la place Louis XV à Paris; plusieurs autres avaient été transportés à Rome dès les temps anciens. A l'ouest de Medinet-Abou se voient les tombeaux des rois des 18e, 19e et 20e dynasties.

THÈBES, *Thebæ*, auj. *Thivæ*, v. de la Grèce ancienne, dans la Béotie, au centre, sur l'Ismène, fondée vers 1580 av. J.-C., par Cadmus, qui bâtit la citadelle appelée *Cadmée*, puis agrandie par Zéthus et Amphion (1457). Cette ville joue un grand rôle dans l'histoire fabuleuse des Grecs: c'est là que régnèrent Labdacus, Laïus, Œdipe, et les deux frères ennemis Étéocle et Polynice; c'est contre Thèbes qu'eut lieu la guerre des *Sept-Chefs* (1313 ou 1207 av. J.-C. ?) et celle des *Épigones* (1303 ou 1197). Elle forma un royaume jusqu'en 1126, adopta ensuite la forme républicaine, et fut longtemps la cité dominante de la fédération béotienne. Jalouse d'Athènes, elle s'allia avec les Perses lors de leur invasion en Grèce et prit parti pour Sparte dans la guerre du Péloponèse. Mais, après la prise d'Athènes, lasse du joug que Sparte faisait peser sur la Grèce, elle entra dans la ligue formée contre elle par Corinthe, Argos et Athènes: pour l'en punir, les Spartiates s'emparèrent par surprise de la Cadmée et soumirent de nouveau les Thébains à leur domination. Thèbes ne recouvra son indépendance qu'en 379, lorsque Pélopidas eut chassé la garnison lacédémonienne; elle entra dès lors en lutte avec Sparte, et joua quelque temps le premier rôle en Grèce, grâce au génie d'Épaminondas et aux victoires de Leuctres et de Mantinée; mais sa puissance déclina aussitôt après la mort de ce grand homme (363). Thèbes engagea ensuite la Guerre Sacrée et appela en Grèce Philippe, qui peu après ne tarda point à dominer dans tout le pays: vainqueur des Thébains et des Athéniens à Chéronée, il tint garnison dans la Cadmée (338). S'étant, à la mort de Philippe, révoltée contre Alexandre, elle fut aussitôt (336) prise et détruite par ce conquérant, qui ne respecta que la maison de Pindare, natif de Thèbes. Elle se releva dans la suite, mais ne recouvra jamais sa grandeur.—Auj. Thèbes, sous le nom de *Thivæ*, appartient au roy. de Grèce: elle est le ch.-l. d'une éparchie de son nom, dans le nome d'Attique et Béotie; elle compte env. 6000 hab. Elle a été presque détruite en 1853 par un tremblement de terre.

Outre les 2 villes qui précèdent, il y avait d'autres villes du même nom, mais peu importantes, en Thessalie (Phthiotide), en Palestine (Éphraïm), etc.

THÈCLE (Ste), vierge d'Isaurie, convertie par S. Paul, fut deux fois condamnée à mort, mais échappa miraculeusement au supplice. On la fête le 23 sept. La cathédrale de Milan lui est dédiée.

THEIL (le), ch.-l. de c. (Orne), sur l'Huisne, à à 35 kil. S. E. de Mortagne; 867 hab. Station.

THÉIS (Alex., baron de), né à Nantes en 1765, m. en 1842), était frère de Constance de Théis qui devint princesse de Salm (*V.* SALM), et fut sous Louis-Philippe préfet de la Corrèze et de la Hte-Vienne. On a de lui le *Voyage de Polyclète*, 1821, destiné à faire connaître l'Italie antique, comme le *Voyage d'Anacharsis* fait connaître la Grèce, mais bien inférieur à son modèle; la *Politique des nations*, 1828.

THEISS (la), *Tibiscus* ou *Pathyssus* en latin, riv. de Hongrie, sort des monts Carpathes dans le comitat de Marmarosch, arrose les comitats de Ugocs, Szathmar, Beregh, Szabolcs, Unghvar, Zemplin, Borsod, Hevesch, Pesth, Csongrad, Csanad et Bacs, l'Esclavonie militaire et le Banat, baigne les villes de Szigeth, Szolnok, Csongrad, Szegedin, et se jette dans le Danube, par la r. g., à 40 kil. S. E. de Petervaradin, après un cours d'env. 1000 kil. Affluents: le Bodrog, le Sajœ, le Szamos, le Kœrœs, le Maros.—La Theiss donne son nom à 2 des 4 grandes divisions anciennes de la Hongrie, le *Cercle au delà de la Theiss*, au S. E., et le *Cercle en deçà de la Theiss*, au N. N. O., remplacés depuis par les cercles de Gros-Varadin et de Kaschau.

THÈME, division territoriale de l'empire d'Orient, qui au VIIe s. fut substituée aux divisions en diocèses et provinces: on nommait ainsi un gouvernement gardé par une légion. *V.* ORIENT (Empire d').

THÉMINE (PONS DE LAUZIÈRE, marquis de), sénéchal du Quercy, né vers 1552, m. en 1627, empêcha les Ligueurs de s'établir dans le Rouergue et le Ht-Languedoc, contraignit le duc de Joyeuse à lever le siége de Villemur en 1592, arrêta le prince de Condé, chef des Calvinistes, et reçut le même jour le bâton de maréchal de France (1616). Nommé gouverneur de la Bretagne en 1627, il mourut du chagrin que lui causèrent les plaintes qui furent portées contre lui par le parlement de Rennes à l'occasion de désordres commis par ses soldats.

THÉMIS, c.-à-d. *la Justice*, déesse de la justice chez les Grecs, fille d'Uranus ou de Titan, et nourrice d'Apollon, rendit avant ce dieu des oracles à Delphes. Certaines traditions la font régner en Thessalie: elle gouverna avec tant de sagesse et d'équité qu'on en fit depuis la déesse de la justice. On la représente assise, un glaive nu d'une main et une balance de l'autre. On la confond avec Astrée.

THÉMISCYRE, *Themiscyra*. auj. *Thermeh*, v. du Pont occid., sur les bords du Thermodon, près de son embouchure, était célèbre dans la Fable comme ayant été la résidence principale des Amazones.

THÉMISON, médecin grec, de Laodicée, disciple d'Asclépiade, restaura la secte des *Méthodiques*, opposée aux Empiriques. Il vivait du temps d'Auguste.

THÉMISTIUS, dit *Euphradès*, c.-à-d. *le Beau parleur*, rhéteur grec, né en Paphlagonie vers l'an 317 de J.-C., embrassa la philosophie péripatéticienne, parcourut diverses villes d'Orient, où il fit briller son éloquence, se fixa à Constantinople pour y enseigner la rhétorique, devint sénateur (355), jouit d'un grand crédit à la cour sous sept princes différents, depuis Constance jusqu'à Théodose, surtout sous Julien, fut nommé préfet de Constantinople en 384, et, quoique païen, sut obtenir l'estime des Chrétiens par la pureté de sa morale et par sa tolérance. Il mourut au plus tard sous Arcadius. On a de Thémistius 34 *Discours* (panégyriques, remercîments officiels, harangues sur l'amitié, sur l'agriculture, etc.), et des paraphrases sur divers ouvrages d'Aristote (la *Physique*, le traité de l'*Ame*, les *Dernières analytiques*; les livres de la *Mémoire*, du *Sommeil*, de la *Veille*). Il avait laissé, dit-on, des *Commentaires* sur toutes les œuvres d'Aristote, et beaucoup de *Lettres*. Les éditions les plus complètes de ses *OEuvres* sont celles de Hardouin, Paris, 1684, in-fol., et de Dindorf, Leips., 1852, in-8. Un discours inédit de Thémistius a été retrouvé et publié pour la 1re fois par Ang. Mai, à Milan, en 1815. Plusieurs de ses ouvrages existent encore en manuscrits et sont inédits.

THÉMISTOCLE, *Themistocles*, illustre Athénien, né vers 533 av. J.-C., était d'obscure naissance. Il se

signala de bonne heure par son courage et eut part à la bataille de Marathon où commandait Miltiade (490) : depuis, il répétait souvent que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. Prévoyant une 2e guerre médique, il détermina par ses conseils les Athéniens à se créer une formidable marine, et, quand Xerxès envahit la Grèce, il fut mis à la tête des forces athéniennes. Il fit comprendre à ses concitoyens la nécessité d'évacuer Athènes et de se réfugier sur leurs vaisseaux, montra un calme admirable dans ses discussions avec le général en chef des Grecs, Eurybiade de Sparte, en lui disant ce mot célèbre : « Frappe, mais écoute ! » et porta enfin un coup mortel à la flotte des Perses par la victoire navale de Salamine, 480 av. J.-C. Il releva ensuite les murs d'Athènes et fortifia le Pirée malgré l'opposition de Sparte, accrut la puissance maritime de sa patrie, fit tous ses efforts pour abaisser Sparte, et pour assurer aux Athéniens la prééminence sur tous les autres États de la Grèce. Sparte de son côté intrigua contre lui dans Athènes, et réussit à le faire bannir pour 5 ans par l'ostracisme, 475. Thémistocle alla chercher un asile d'abord chez le roi des Molosses, Admète, puis chez le roi des Perses, Artaxerce I, qui lui donna une magnifique hospitalité, mais qui voulut lui faire porter les armes contre la Grèce. Thémistocle s'empoisonna, dit-on, pour ne pas être forcé d'obéir, 470 av. J.-C; selon une autre version, il mourut naturellement. Thémistocle avait du génie et du patriotisme, mais il était peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Jaloux du crédit d'Aristide, il le fit bannir par l'ostracisme. On connaît le projet qu'il avait conçu, dit-on, d'incendier en pleine paix les vaisseaux de Sparte afin d'assurer la domination de sa patrie, projet qu'Aristide fit échouer en déclarant aux Athéniens que si rien n'était plus utile que la proposition de Thémistocle, rien aussi n'était plus injuste. Plutarque et Cornélius Népos ont écrit sa *Vie*.

THÉNARD (L. Jacq.), célèbre chimiste, né en 1777 à La Louptière, près de Nogent-sur-Seine (Aube), m. en 1857, était fils d'un simple cultivateur. D'abord préparateur de chimie de Fourcroy, il devint bientôt lui-même professeur et déploya un tel talent pour l'enseignement qu'il se vit appelé aux trois premières chaires de chimie de Paris, celles de la Faculté des Sciences, du Collége de France et de l'École polytechnique. Il fut admis en 1810 à l'Institut, et nommé en 1821 doyen de la Faculté des Sciences. Élu en 1827 député de l'Yonne, il vota avec les défenseurs des libertés constitutionnelles; il entra après la révolution de 1830 au Conseil de l'instruction publique, dont il ne tarda pas à devenir vice-président, fut élevé à la pairie en 1832 et se retira des affaires après 1851. Il avait été fait baron en 1825. On lui doit un grand nombre de découvertes et d'applications de la science; on remarque entre autres ses travaux sur l'*acide acétique*, le *protoxyde de fer*, le *sulfure d'arsenic*, les *éthers*; ses recherches (avec Gay-Lussac) sur le *potassium*, le *sodium*, le *bore*, sa découverte de l'*eau oxygénée*, ses expériences sur le phosphore, l'invention du *bleu dit de Thénard* (à base de cobalt) et d'un mastic hydrofuge. Ayant entrepris de réunir en un seul corps toutes les connaissances éparses qu'on possédait sur la science à laquelle il s'était voué, il fit paraître, de 1813 à 1816, un grand *Traité de chimie*, qui eut de nombreuses éditions. Thénard a rendu d'éminents services en prêtant à l'administration et à l'industrie les lumières de la science. Comme administrateur de l'Université, il a laissé les meilleurs souvenirs, tant par la réforme qu'il porta dans les finances que par sa fermeté, sa justice et sa bienveillance. Ami du travail, il l'encourageait par tous les moyens en son pouvoir : dans sa sollicitude pour les savants qui pouvaient devenir victimes de leur ardeur, il fonda, dans la dernière année de sa vie, une *Société de Secours des Amis des Sciences*, et s'inscrivit le premier pour une somme de 20000 francs. M. Flourens a lu une *Notice historique* sur Thénard à l'Académie des sciences en 1860.

THENEZAY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 22 k. N. E. de Parthenay; 2282 hab. Vin blanc.

THENON, ch.-l. de c. (Dordogne), à 33 kil. S. E. de Périgueux; 1898 hab.

THÉOBALD. *V.* THIBAUT.

THÉOCRITE, poëte bucolique grec, né à Syracuse vers 290 av. J.-C., quitta de bonne heure la Sicile à cause des troubles politiques qui l'agitaient; passa une partie de sa vie en Égypte, à la cour des deux premiers Ptolémées, revint ensuite dans sa patrie, jouit de la faveur de Hiéron II, et mourut très-âgé. On n'a de ce poëte que 30 *idylles* et 23 *épigrammes* ou *inscriptions*. Il avait laissé encore des *hymnes*, des *élégies*, des *iambes*, qui sont perdus. Théocrite porta la poésie bucolique au plus haut point de perfection. Des grâces simples et naïves, un naturel exquis, un dialogue vif, serré, varié, piquant, des descriptions ravissantes, le placent parmi les modèles du genre; on regrette cependant que ses peintures soient trop souvent nues et blessent la décence. On trouve dans ses idylles des morceaux d'un ordre plus relevé : *la Magicienne*, *les Syracusaines*, *les Pêcheurs*, *le Petit-Hercule*, *l'Épithalame d'Hélène*, *les Dioscures*. Ses poésies pastorales ont été souvent imitées, notamment par Virgile. Les meilleures éditions de ce poëte sont celles de Reiske, Leips., 1765; de Valckenaer, Leyde, 1779; de Heindorf, Berlin, 1810; de Kiessling, 1819; de Jacobs, 1824; d'Ahrens, 1856, et celle de la collection Didot, par M. Ameis. Il a été traduit en prose par Gail, 1792; Geoffroy, 1800; Gin, 1801; L. Renier, 1842; Leconte de Lisle, 1861; et en vers par Longepierre, 1688; Servan de Sugny, 1822, et Firmin Didot, 1833.

THÉODAT, roi des Ostrogoths, neveu de Théodoric I, épousa en 534 sa cousine Amalasonte, après la mort d'Euthéric, premier époux, et d'Athalaric, fils de cette princesse, mais il la fit bientôt périr pour s'emparer de tout le pouvoir. Justinien, sous prétexte de venger Amalasonte, fit envahir l'Italie par Bélisaire (535 et 36), et enleva à Théodat la Sicile, la Basse-Italie et Naples. Les Goths, mécontents de leur roi, qui avait offert les conditions de paix les plus humiliantes, le déposèrent et le remplacèrent par Vitigès. Théodat voulut fuir, mais il fut tué sur la route de Ravenne. Ce personnage a été mis sur la scène par Corneille (1672), mais sans succès.

THÉODEBALD, roi d'Austrasie de 548 à 553, fils de Théodebert I, avait 14 ans à peine quand son père mourut. Il ne fit rien d'important par lui-même; mais deux de ses généraux, Leutharis et Bucelin, allèrent, avec une partie des Austrasiens, guerroyer en Italie contre les Grecs.

THÉODEBERT I, 2e roi de Metz ou d'Austrasie (534-48), était fils de Thierri I. Il se fit céder la Bavière par l'Ostrogoth Vitigès (538) pour prix des secours qu'il lui promit contre Justinien; mais, ayant reçu en même temps de l'argent de Justinien pour trahir Vitigès, il franchit les Alpes, pillant à la fois amis et ennemis. Il se préparait à marcher sur Constantinople, lorsqu'il mourut d'une chute de cheval, au milieu de ses projets ambitieux. Ce fut le plus brillant et le plus brave des descendants de Clovis. — II, 6e roi d'Austrasie (596-612), fils de Childebert II, lui succéda à 11 ans. Il se gouverna d'abord par les conseils de Brunehaut, son aïeule, puis il l'expulsa à la sollicitation de sa femme et des leudes, que Brunehaut avait voulu éloigner du conseil du roi (599). Après diverses querelles avec Clotaire II et avec Thierri II, son frère, roi de Bourgogne, il fut battu par ce dernier à Toul et à Tolbiac, en 612, fut pris et livré à Brunehaut, qui le fit mettre à mort.

THÉODELINDE, femme d'Autharis, roi des Lombards, qu'elle avait épousé en 589, se maria plus tard avec Agilulphe, duc de Turin, le fit parvenir au trône de Lombardie (591), et le détermina à em-

brasser la religion catholique. Elle eut, de 614 à 625, la tutelle de son fils Adaloald, et laissa une grande réputation de piété. C'est elle qui plaça un des clous de la vraie croix dans la couronne des Lombards.

THÉODEMIR, prince visigoth d'Espagne, battit sur mer les Maures en 696, les Arabes en 711, fut, avec Roderic, défait à Xérès (711), sauva les restes de l'armée, se maintint dans la Sierra-Morena, puis dans Orihuela, et forma un petit État qui embrassait Murcie, Valence et la Nouv.-Castille, où il se soutint jusqu'à sa mort moyennant un faible tribut.

THÉODORA, impératrice d'Orient, femme de Justinien, avait été danseuse et courtisane, quand Justinien, qui n'était pas encore empereur, s'éprit de sa beauté. Il la fit monter sur le trône avec lui en 527. Elle eut sur ce prince le plus grand ascendant, soutint son courage pendant la fameuse sédition de 532 et l'empêcha d'abdiquer, mais fut souvent funeste à l'empire par ses intrigues et ses caprices : elle protégea les désordres d'Antonine, femme de Bélisaire, puis, s'étant brouillée avec cette favorite, elle se vengea d'elle en faisant rappeler Bélisaire au milieu de ses victoires; elle obéra le trésor par ses prodigalités, anima la folle passion de Justinien pour les discussions théologiques, et tomba elle-même dans des hérésies qui la firent condamner par les papes Agapet et Vigile. Sa mort eut lieu en 548. Procope lui impute dans ses *Anecdotes secrètes* toutes sortes de débordements; néanmoins le même auteur la loue dans son *Histoire*. — Femme de l'empereur Théophile, devint veuve en 842, exerça la régence sous son fils Michel III, rétablit le culte des images et poursuivit les Pauliciens, fut dépouillée du pouvoir en 857, et enfermée dans un couvent où elle mourut vers 867. — Fille cadette de Constantin IX, régna quelques semaines avec Zoé, sa sœur, en 1042, puis seule après la mort de Constantin X (1054-1056), mérita l'estime publique par la sagesse de son administration, et désigna pour lui succéder Michel Stratiotique; en elle finit la dynastie macédonienne.

THÉODORA, dame romaine, célèbre par sa beauté, ses déréglements et ses crimes, était parente d'Adalbert II, margrave de Tuscie, et fut vers l'an 908 toute-puissante à Rome : elle ne craignit pas de placer sur le trône pontifical Jean, archevêque de Ravenne, son amant. Elle avait 2 filles qui acquirent le même genre de célébrité qu'elle; Marozie (*V.* ce nom) et Théodora la Jeune, femme du consul Gratien. Ces 3 femmes étaient à Rome l'âme d'un parti sans cesse en lutte avec les Allemands, et qui ne nomma pas moins de huit papes : Sergius III, Jean X, Jean XI, Léon VII, Étienne VIII, Martin III, Agapet II, Jean XII, peu dignes pour la plupart d'occuper le St-siége.

THÉODORE DE CYRÈNE, philosophe grec qui vivait vers 325 av. J.-C., embrassa les doctrines d'Aristippe, professa sur les dieux des opinions hardies qui lui valurent le surnom d'*Athée* et qui le firent exiler de Cyrène, vint se fixer à Athènes, mais y déplut également par son impiété et fut, dit-on, condamné par l'aréopage à boire la ciguë. Il avait composé un *Traité des Dieux*, où il prétendait prouver qu'il n'y a pas de divinité.

THÉODORE (S.), soldat romain, né en Syrie, était à Amasée lorsqu'il confessa courageusement Jésus-Christ, en 307, et, dans son zèle, mit le feu à un temple de Cybèle. Il fut appliqué à la torture et brûlé. S. Grégoire de Nice a écrit son panégyrique. On le fête le 9 nov. — L'Église honore aussi une Ste Théodore, vierge et martyre, que Dioclétien avait condamnée à la prostitution, mais qui préféra la mort.

THÉODORE DE MOPSUESTE, né en 350 à Antioche, mort en 428, condisciple de S. Jean Chrysostôme, combattit l'Apollinarisme avec talent et obtint en récompense de son zèle l'évêché de Mopsueste, en 393; mais ne tarda pas à tomber lui-même dans l'erreur en favorisant le Pélagianisme. Ses écrits, qui faisaient partie des *Trois-Chapitres* (*V.* ce mot), furent après sa mort anathématisés au concile de Constantinople de 553 comme infestés de Nestorianisme : il avait eu en effet Nestorius pour disciple. On a porte le nombre des écrits de Théodore à plus de mille : il n'en reste d'entier qu'un *Commentaire sur les Psaumes* (dans la *Chaîne* du P. Corder), et un *sur l'Évangile*, publ. par Fritzsche, Zurich, 1847. On trouve des fragments des autres dans le *De Tribus Capitulis* de Facundus, dans le *Scriptorum veterum nova collectio e vaticanis codicibus* de Mai (Rome, 1825).

THÉODORE DE CÉSARÉE, dit *Ascidas*, d'abord moine à Jérusalem, vint vers 536 à Constantinople, où il s'acquit les bonnes grâces de Justinien et de l'impératrice Théodora, qui le fit archevêque de Césarée, eut une part essentielle à la condamnation des *Trois-Chapitres*, présenta le résumé de la doctrine de Théodore de Mopsueste, d'Ibas d'Édesse, de Théodoret de Cyr, et fut l'âme des intrigues et des mesures violentes relatives à ce débat théologique, mais vit son crédit baisser après la mort de l'impératrice, et finit par être privé de son siége et excommunié par le concile tenu à Constantinople en 563.

THÉODORE DE PHARAN, ainsi nommé de la ville de Pharan en Arabie dont il était évêque, vécut sous Héraclius. Il passe pour l'auteur du Monothélisme.

THÉODORE, lecteur de l'église de Constantinople au VIe s., composa une *Histoire* en 2 livres, qui s'étend de la 20e année de Constantin au règne de *Julien*. Elle a été imprimée en grec par Robert Estienne, Paris, 1544; en grec et latin, Genève, 1612; avec les notes de Valois, Paris, 1673; et en partie traduite en français par le président Cousin.

THÉODORE STUDITE (S.), né à Constantinople en 753, fut moine, puis abbé (795) du monastère de Saccudion, près de Constantinople, fut persécuté par Constantin V pour avoir refusé de communiquer avec lui depuis son divorce, se réfugia, lors de l'invasion des Barbares, au couvent de Stude (dans Constantinople même), qui ne comptait alors que douze religieux et qui, sous sa conduite, en réunit au delà de mille; fut banni par Nicéphore pour s'être opposé aux Iconoclastes, mais réintégré sous Michel I; trouva un nouveau persécuteur dans l'iconoclaste Léon V, qui le fit emprisonner et flageller, et fut une dernière fois rendu à la liberté par Michel II (820). Il mourut six ans après, laissant plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont été publiés par le P. Sirmond, Paris, 1696, in-fol. On le fête le 12 nov.

THÉODORE PRODROME, moine grec du XIIe s., est auteur du roman de *Rhodanthe et Dosiclès*, d'un dialogue de l'*Amitié exilée*, de la *Galéomachie*, tragédie burlesque, et de plusieurs autres ouvrages presque tous inédits. On a souvent publié l'*Amitié exilée; Rhodanthe* a été éditée par Gaulmin, avec une trad. latine, Paris, 1625, et trad. en français par Godard de Beauchamp. On trouve dans les *Notices des Mss.* un autre de ses écrits : *Amarantus* ou les *Amours d'un vieillard*, dialogue satirique.

THÉODORE, pape de 642 à 649, était Grec de naissance : il montra de la vigueur contre le Monothélisme. — Autre pape, Romain de naissance, fut élu en 898, mais mourut après un pontificat de 20 jours.

THÉODORE GAZA, METOCHITA. *V.* GAZA, etc.

THÉODORE I et II, empereurs de Nicée. *V.* LASCARIS

THÉODORE, roi de Corse. *V.* NEUHOFF.

THÉODORET, écrivain ecclésiastique, né à Antioche en 387, d'une famille illustre, m. vers 458, donna sa fortune aux pauvres pour aller vivre dans un couvent près d'Apamée, devint en 423 évêque de Cyr en Syrie, fut quelque temps en querelle avec S. Cyrille au sujet de Nestorius, qu'il regrettait de voir en butte aux inimitiés des orthodoxes bien qu'il n'approuvât pas ses opinions, se réconcilia ensuite avec Cyrille, mais déplut bientôt après à la cour de Constantinople par son ardeur contre l'Eutychianisme, fut condamné par le prétendu concile dit *Brigandage d'Éphèse* (449), et ne put revenir dans son diocèse que sous l'emp. Marcien (après 450). On doit à Théodoret une *Histoire ecclésiastique* en 5 liv.,

qui va depuis 325 jusqu'en 429, ouvrage écrit avec netteté et même avec élégance, et suffisamment exact quoique contenant quelques erreurs de chronologie; une *Hist. pieuse*, qui contient la vie de 30 solitaires, un *Traité de la Providence*, fort estimé, et plusieurs ouvrages de théologie. Les meill. édit. de Théodoret sont celles du P. Sirmond, Paris, 1684, in-f., complétée par l'*Auctarium* du P. Garnier, 1684; celle de J. L. Schulze et Nœsselt, Halle, 1769-74, 10 v. in-8 (gr.-latin, reprod. dans la collection Migne, 1859-60). Son *Traité de la Providence* a été trad. en franç. par l'abbé Lemère, 1740, et sa *Démonstration de la vérité évangélique par les philosophes païens*, par A. Faivre, 1842.

THÉODORIC, roi des Ostrogoths, de la race royale des Amales, né vers 455 en Pannonie, où son père Théodemir s'était établi de l'aveu des empereurs d'Orient, fut envoyé dès l'âge de huit ans comme otage à Constantinople, où il prit des idées de civilisation, et devint en 472, par la mort de son père, chef des Ostrogoths. Il eut part en 477 au rétablissement de l'empereur Zénon, qui avait été détrôné par Basilisque, et fut en récompense nommé patrice, consul (484), et capitaine des gardes. En 487, d'accord avec l'empereur d'Orient, il envahit l'Italie, qui était alors au pouvoir d'Odoacre, roi des Hérules, parcourut tout le pays en vainqueur, se fit céder la Sicile par le roi des Vandales Thrasimond, puis alla assiéger Odoacre dans Ravenne : il le força à capituler, mais en promettant de partager le trône avec lui (493) ; quelques jours après, il le fit poignarder dans un festin, et resta ainsi seul maître de l'Italie, à laquelle il joignit la Rhétie, la Norique, la Pannonie, l'Illyrie. En même temps, il rattachait à lui la plupart des chefs barbares, épousait la sœur de Clovis, et faisait épouser des princesses de son sang au roi des Visigoths et à plusieurs autres princes. Nommé en 507 tuteur de son petit-fils Amalaric, roi des Visigoths, il régna de fait sous son nom, chassa l'usurpateur Gésalic, défit un fils de Clovis devant Arles, et conserva la Septimanie aux Visigoths, malgré les attaques des Francs. En même temps, il rétablissait l'ordre en Italie, favorisait le commerce, l'agriculture, les lettres, appelait auprès de lui les hommes les plus habiles, les Cassiodore, les Boèce, les Symmaque, et faisait revivre plusieurs des anciennes formes de l'administration romaine. Vers la fin de sa vie, à la suite de la découverte d'une conspiration, il devint défiant, cruel, et fit périr sur de faux soupçons Boèce (524) et Symmaque (525). Il reconnut bientôt leur innocence et mourut peu après (526), en proie à une profonde mélancolie. Théodoric est sans contredit le plus grand des rois barbares qui envahirent l'empire romain : il possédait le génie de la civilisation et avait des vues libérales. On lui doit un code connu sous le nom de *Loi gothique*, qu'il fit rédiger vers 500, et dans lequel il prit pour base la loi romaine. Quoique arien, il toléra les Catholiques; cependant à la fin de sa vie, il les persécuta en représailles des persécutions exercées en Orient contre les Ariens, ses coreligionnaires. Du Roure a écrit l'*Hist. de Théodoric*, Paris, 1846.

THÉODORIC I, roi des Visigoths d'Espagne, successeur de Wallia, régna de 420 à 451, fit trois fois la guerre aux Romains, de 426 à 436, et tenta de s'emparer de Narbonne sans pouvoir réussir; néanmoins il augmenta son territoire tant en Gaule qu'en Espagne. Il fut longtemps l'allié de Genséric, dont il fit son gendre, mais ensuite il se brouilla avec lui. Il prit part à la ligue contre Attila, ainsi qu'à la bataille décisive de Châlons, dans laquelle il périt (451). — II, son fils, acquit le trône en 453 par le meurtre de Thorismond, son frère, mais fut tué en 466 par un autre de ses frères, Euric. Il avait accru l'empire des Visigoths de plusieurs districts des deux Aquitaines et poussé presque jusqu'à la Loire; il avait vaincu en 456 le roi suève Réchiaire; enfin il avait élevé sur le trône d'Occident Avitus, et, après avoir combattu Majorien, il avait obtenu de Ricimer la Narbonnaise Ire. — III, le même que Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths. *V.* ci-dessus.

THÉODOSE I, dit *le Grand*, *Flavius Theodosius*, empereur romain, né en 346 à Cauca, en Espagne, était fils du comte Théodose, que Valens, empereur d'Occident, fit mettre à mort en 376 sur de faux soupçons, quoiqu'il lui eût rendu les plus grands services. Avant de monter sur le trône, le jeune Théodose avait déjà repoussé une invasion des Quades et des Marcomans (372); il combattait les Visigoths et venait de remporter sur eux un avantage, lorsque Gratien, sentant le besoin de s'adjoindre un homme capable de défendre le trône, le proclama à Sirmium empereur d'Orient, à la place de Valens qui venait de mourir, 379. Théodose acheva la soumission des Visigoths par sa conduite généreuse envers leur roi Athanaric, et s'en fit d'utiles auxiliaires. Gratien, son collègue, ayant été en 383 renversé par l'usurpateur Maxime, qui menaçait du même sort le jeune Valentinien II, frère de Gratien, Théodose interposa sa médiation, et, en reconnaissant Maxime comme auguste, obtint la paix pour Valentinien. Maxime reprit néanmoins les armes en 387; alors Théodose marcha contre lui, le battit en Pannonie, le prit et le mit à mort dans Aquilée (388). Deux ans après, Valentinien périssait victime du Franc Arbogast, son favori, et le rhéteur Eugène le remplaçait sur le trône : Théodose marcha contre eux et les vainquit près d'Aquilée (394). Il se trouva, par la mort de Valentinien II, seul maître de tout l'empire. Mais lui-même mourut l'année suivante (15 janvier), laissant deux fils entre lesquels il partagea son empire : Honorius, qui eut l'empire d'Occident, et Arcadius, l'Orient. Théodose fut aussi grand dans la paix que dans la guerre; il fit tous ses efforts pour réparer les maux de l'empire par une sage administration. Toutefois, ce grand prince ne put que retarder l'instant de la ruine de l'empire : elle commença sous ses deux fils. Ce prince protégea la religion, défendit sous des peines sévères le culte des faux dieux (qui dès lors se réfugia dans les bourgs, les campagnes : d'où le nom de *pagani*); il éleva S. Grégoire de Nazianze au siége de Constantinople (380) et fit condamner l'hérésie d'Arius. Théodose avait été obligé de comprimer avec rigueur les fréquentes séditions des grandes villes : il fut sur le point de faire massacrer les habitants d'Antioche; il fit égorger 7000 habitants de la ville de Thessalonique qui s'était révoltée : pour le punir de ce cruel emportement, S. Ambroise lui interdit pour 8 mois l'entrée de l'église de Milan; Théodose se soumit à la pénitence, et obtint son pardon par un repentir sincère. Fléchier a écrit la *Vie de Théodose*.

THÉODOSE II, fils d'Arcadius et petit-fils du précédent, naquit en 399, monta sur le trône en 408, et régna jusqu'en 450 (c.-à-d. 42 ans). Ce prince faible fut gouverné toute sa vie : d'abord par le sage Anthémius, son ministre, puis par Pulchérie, sa sœur aînée, qui s'efforça de corriger ses défauts et de le rendre digne de son aïeul, par sa femme Athénaïs ou Eudoxie, et enfin par l'eunuque Chrysaphe; son chambellan. Les principaux événements de son règne sont : 1° une guerre avec la Perse (elle fut terminée par la paix de 423, qui dura 79 ans, et par un partage de l'Arménie); 2° les querelles religieuses du Nestorianisme et de l'Eutychianisme, qui donnèrent lieu au concile œcuménique d'Éphèse en 431, puis au prétendu concile appelé le *Brigandage d'Éphèse*, en 449; 3° la rédaction du *Code théodosien* (438), le premier code officiel connu. Tremblant devant Attila, il lui paya tribut; il tenta plus tard, mais sans succès, de le faire assassiner.

THÉODOSE III, d'abord receveur d'impôts à Adramyte, en Bithynie, fut nommé empereur d'Orient par l'armée, qui venait de se révolter à Rhodes. Il refusa en vain la couronne, se rendit à Constantinople, et força Anastase II à abdiquer, mais il ab-

diqua lui-même dès que Léon III se présenta comme son compétiteur, et se fit moine.

THÉODOSE (S.), pieux cénobite, né en Cappadoce en 423, m. en 529, à 106 ans, fonda un monastère à Bethléem, et devint supérieur de tous les cénobites de la Palestine. Il fut persécuté pour son orthodoxie par l'emp. eutychéen Anastase. On l'hon. le 11 janv.

THÉODOSIE, v. de la Chersonèse Taurique, au S. E., est auj *Caffa*. *V.* CAFFA.

THÉODOSIEN (Code), recueil de lois romaines rendues depuis Constantin, fut rédigé par l'ordre de Théodose II, promulgué en Orient l'an 438, et introduit en Occident par Valentinien III.

THÉODOSIENNE (Table). *V.* PEUTINGER.

THÉODOTIEN, auteur d'une des traductions de l'Ancien Testament recueillies dans les *Hexaples* d'Origène, était de Sinope et vivait sous Commode. Il était de la secte des Ébionites.

THÉODULFE, un des restaurateurs des lettres en France, né vers 750 dans la Hte-Italie, m. en 821, fut appelé vers 781 à la cour de Charlemagne, devint abbé de Fleury-sur-Loire, puis évêque d'Orléans, rétablit la discipline ecclésiastique, fit fleurir les bonnes études et enjoignit aux pasteurs de donner gratuitement l'instruction au peuple. Accusé sous Louis le Débonnaire de complicité dans la révolte de Bernard, roi d'Italie, il fut dépouillé de ses bénéfices, et relégué à Angers, où il mourut. On a de lui quelques écrits, insérés dans les *OEuvres* du P. Sirmond, entre autres, des *Capitulaires* ou instructions à son clergé, très-importants pour la connaissance des usages du temps.

THÉOGNIS, poëte gnomique, né à Mégare vers 580 av. J.-C., d'une famille noble et riche, fut banni de sa patrie et choisit Thèbes pour retraite. On a de lui des vers élégiaques qui contiennent des sentences morales (en grec *gnomê*), pleines de sagesse, mais souvent empreintes d'une certaine misanthropie. Ces sentences, qui paraissent avoir été grossies par des interpolations, ont été imprimées une foule de fois, soit seules, soit dans des collections diverses. Les meilleures éditions qu'on en ait sont celles de Brunck (dans ses *Poetæ gnomici*), Strasbourg, 1784; de Bekker, Leips., 1815; d'Orelli, 1840. Théognis a été trad. en français par Lévesque dans ses *Moralistes anciens*, 1783, et par Coupé, 1796 (avec Phocylide).

THÉOLOGAL, prêtre institué près certaines églises pour enseigner la théologie aux clercs.

THÉON, de Smyrne, mathématicien qui vivait sous Trajan et Adrien, a laissé un abrégé des quatre sciences mathématiques (arithmétique, musique, géométrie, astronomie), dont les deux premières parties ont été publiées par Boulliau, avec trad. latine et notes, sous ce titre : *Eorum quæ in mathematicis ad Platonis lectionem utilia sunt expositio*, Paris, 1644, grec-lat., avec notes, et la 4e (l'*Astronomie*) par Th. H. Martin, 1849, avec trad. latine et commentaire : ces ouvrages sont précieux par la multitude des documents et des citations qu'ils renferment.

THÉON, mathématicien d'Alexandrie, et l'un des professeurs les plus illustres de cette ville, florissait de 365 à 390 de J.-C., et fut père de la célèbre Hypatie. On a de lui un *Commentaire sur les Éléments d'Euclide* et un *Commentaire sur l'Almageste* de Ptolémée. Le 1er de ces ouvrages est excellent; le 2e est, après celui de Ptolémée, l'ouvrage d'astronomie le plus précieux que nous aient laissé les Grecs. On lui attribue encore un *Commentaire sur Aratus*, qui est probablement d'un autre auteur. Le *Commentaire sur Euclide* a été publié à la suite de l'*Euclide* de Grynée, Bâle, 1538, in-fol., et souvent réimprimé; le *Commentaire sur l'Almageste*, qui était en 13 livres, mais dont on a perdu le IIIe et le XIe livre, ainsi que partie des Ve, Xe et XIIe, parut à la suite de l'édition *princeps* de Ptolémée, Bâle, 1538, in-fol. Halma a donné la traduction française des 2 premiers livres, Paris, 1821, avec le texte et des notes.

THÉON (Aétius), sophiste d'Alexandrie, qui vivait sous les Antonins, est connu par des *Progymnasmata* ou *Exercices préparatoires*, espèce de cahiers de rhétorique, dont les meilleures éditions sont celles de D. Heinsius, Leyde, 1626, et de Finck, Stuttgard, 1834.

THÉOPHANE, historien grec de Mitylène, s'attacha à la fortune de Pompée, et écrivit une *Histoire des guerres de ce général*, qui est perdue, sauf quelques fragments, conservés dans Strabon et Plutarque. — (George), écrivain byzantin, abbé d'un monastère de Mysie, né vers 751, m. en 818, fut persécuté pour avoir résisté aux Iconoclastes. On a de lui une *Chronographie*, qui va de 284 à 813, et qui a été publiée par le P. Combefis, avec une version latine du P. Goar, Paris, 1655, et réimprimée dans la collection Migne, 1863. L'Église l'hon. le 12 mars.

THÉOPHANO, impératrice d'Orient, était fille d'un cabaretier. Devenue femme de l'emp. Romain II (959), elle ne se signala que par ses désordres, empoisonna son mari (963), donna le trône à son amant Nicéphore II (Phocas), qu'elle épousa, puis le fit assassiner par un autre amant Jean I (Zimiscès); mais celui-ci, à peine devenu empereur (976), l'exila. L'avénement de ses deux fils, Basile II et Constantin IX (983), la fit revenir à la cour.

THÉOPHILANTHROPES, c.-à-d. *Amis de Dieu et des hommes*, secte née à la fin du dernier siècle, professait le pur déisme. Elle eut pour auteurs d'Aubermesnil, Chemin, Mandar, Valentin Haüy, et trouva un protecteur dans La Réveillère-Lepaux. Ce culte, qu'on tourna en ridicule dès son apparition, fut établi en 1796 à Paris, et publiquement pratiqué dans plusieurs églises; mais un arrêté du 17 vendémiaire an X (21 octobre 1800) y mit fin en interdisant aux Théophilanthropes l'usage des édifices nationaux.

THÉOPHILE (S.), évêque d'Antioche, né vers l'an 120, de parents idolâtres, se convertit en lisant les livres saints, fut fait évêque l'an 168, et mourut vers 190. On a de lui une *Apologie de la religion chrétienne*, en 3 livres, plusieurs fois imprimée, notamment à Hambourg, 1724, grec-latin, et à Oxford, 1851. On l'hon. le 6 déc.

THÉOPHILE, évêque d'Alexandrie en 388, excita le peuple à détruire le temple de Sérapis, qui contenait une précieuse bibliothèque, laquelle fut détruite.

THÉOPHILE, empereur d'Orient de 829 à 842, fils et successeur de Michel II, punit sévèrement les meurtriers de Léon V, montra beaucoup d'animosité contre le culte des images, et fut presque continuellement en guerre avec le calife Motassem. Il avait insulté ce prince en détruisant sa ville natale, Zapetra, en Syrie : celui-ci se vengea en saccageant Amorium, patrie de Théophile, qui en mourut de chagrin.

THÉOPHILE, jurisconsulte, enseigna le droit à Constantinople, et fut, avec Dorothée et Tribonien, un de ceux qui rédigèrent les *Institutes* de Justinien. Il a laissé sur cet ouvrage une paraphrase grecque excellente, qui ne fut découverte qu'au XVIe s., par Politien, et dont les meilleures éditions sont celles de Fabrot, Paris, 1638, de Reitz, La Haye, 1751, grec-latin, et de Schrader, Amst., 1860.

THÉOPHILE, *le Moine* ou *le Prêtre*, écrivain du XIIe s., a laissé un ouvrage curieux intit. *Diversarum artium schedula* (imprimé à Brunswick, 1781, trad. en franç. par L'Escalopier, avec le texte, et une introd. de Guichard, 1843). Il y traite de la peinture, des couleurs à employer sur murs, toile, bois, vélin; de l'art de peindre sur verre, des mosaïques à cristaux colorés, de l'orfévrerie, de l'art de nieller, et donne une recette pour mêler les couleurs avec l'huile de lin et les sécher sans les exposer au soleil.

THÉOPHILE DE VIAU, plus connu par son seul prénom de THÉOPHILE, poëte, né en 1590 à Boussères, près d'Agen, m. en 1626, vint à Paris en 1610, s'y lia avec Balzac, avec lequel il rompit à la suite d'un voyage en Hollande, se fit connaître par ses saillies et par ses vers qui le mirent en faveur près de quelques jeunes seigneurs, mais s'attira des ennemis par sa causticité, et leur donna des armes contre lui

par ses vers impies et obscènes. Il était calviniste : on l'accusa d'athéisme et d'immoralité, et il fut exilé (1619). De retour en France, il abjura et reçut de Louis XIII une pension, mais, accusé d'être l'auteur d'un recueil rempli d'obscénités sacriléges qui avait paru en 1622, il fut condamné à mort. Cette peine rigoureuse fut commuée en un simple bannissement de la capitale; Théophile put même rentrer bientôt dans Paris, mais il mourut peu après, à peine âgé de 36 ans. Ses *OEuvres* furent publiées à Paris en 1621, en 2 parties; une 3e partie parut à Rouen en 1626; il faut y joindre sa *Correspondance*, imprimée en 1644. M. Alleaume a donné en 1856 une édition annotée de ses *Œuvres complètes*, avec notice biographique (2 vol. in-16). On trouve dans les poésies de Théophile de l'imagination, de l'esprit et de la facilité; mais elles sont pleines de négligences; trop souvent aussi l'auteur offense la pudeur, autant que le goût.

THÉOPHRASTE, philosophe grec, né en 371 av. J.-C., à Éresos, dans l'île de Lesbos, était fils d'un foulon. Il vint jeune à Athènes, y suivit les leçons de Platon, puis d'Aristote, et fut choisi par ce dernier pour le remplacer lorsqu'il cessa d'enseigner au Lycée, 322 av. J.-C. Il attira un grand nombre de disciples par la clarté de son exposition, et il enchanta tellement les Grecs par le charme de sa parole qu'ils lui donnèrent le nom de *Théophraste* (*divin parleur*), le seul sous lequel il soit connu (il se nommait d'abord Tyrtame). Il mourut à 85 ans, ou même, selon quelques-uns, à 107 ans, entouré de la vénération publique. Embrassant toutes les sciences, comme son maître Aristote, il avait composé plus de 200 traités; nous n'en avons conservé qu'un très-petit nombre : une *Histoire des plantes* (dans laquelle on trouve le germe du système sexuel), des traités des *Causes de la Végétation*, des *Pierres*, des *Vents*, des *Signes du beau temps*, du *Feu*, des *Poissons*, du *Vertige*, de la *Lassitude*, de la *Sueur*, des *Odeurs*, des *Causes*, de la *Métaphysique*, du *Sentiment* et de l'*Imagination*, enfin les *Caractères*, recueil de portraits moraux : c'est le plus célèbre de tous ses ouvrages ; il a servi de modèle aux *Caractères* de La Bruyère. Ce qui nous reste de Théophraste a été publié par Camerarius (1541); Daniel Heinsius (1613); Schneider (5 vol. 1818-21); Fr. Wimmer (gr. lat. coll. Didot, 1866). Wimmer a édité à part l'*Histoire des plantes* (Breslau, 1842). Longtemps on ne posséda que 28 chapitres des *Caractères;* les chap. XXIX et XXX ont été decouverts en 1786 par Amaduzzi. Les *Caractères* ont été trad. en français par la Bruyère (1688), mais sur un texte fautif et incomplet, et depuis, d'une manière plus complète, par Lévesque (1782), Belin de Balu (1790), Coray (1799), Stiévenart (1842).

THÉOPHYLACTE, dit *Simocatta*, historien grec du VIIe s., né en Égypte, remplit diverses charges importantes à la cour de l'empereur Maurice, et mourut vers 640, âgé d'env. 70 ans. Outre 85 *Lettres* (publiées par T. Gruter, Leyde, 1599, grec-latin, et par Boissonade, Paris, 1835), et des *Problèmes physiques* (Leips., 1653), on lui doit une bonne *Histoire du règne de Maurice* (de 582 à 602), imprimée par Pontanus, Ingolstadt, 1604, puis insérée dans la *Byzantine*, et trad. en français par le président Cousin.

THÉOPOMPE, roi de Sparte de 770 à 724 av. J.-C., augmenta le pouvoir des éphores, disputa Thyrée aux Argiens, et commença la 1re guerre de Messénie. Après quelques succès, il fut battu et pris par Aristodème près du mont Ithome, et égorgé.

THÉOPOMPE, de Chio, historien et orateur, né vers 358 av. J.-C., fut, ainsi que son père, exilé de sa patrie comme trop favorable à Sparte, vint à Athènes, où il eut pour maître Isocrate et pour émule Éphore (*V.* ce nom), prononça des harangues dans presque toutes les villes grecques, se livra aussi avec succès à la philosophie, mais eut surtout une grande renommée comme historien : à l'art de narrer, il joignait la sagacité, la critique, l'amour du vrai ; on lui reprochait quelque malignité. Théopompe avait composé : 1° les *Helléniques*, en 2 livres (continuation de l'ouvrage de Thucydide) ; 2° les *Philippiques* (*Hist. de Philippe II*, en 58 liv.); 3° un *Abrégé d'Hérodote*. On n'a plus que quelques fragments de cet historien, l'un des plus respectables de l'antiquité ; ils ont été réunis par Wichers, Leyde, 1829, et reproduits dans les *Fragments des histor. grecs* de la collection Didot, 1841.

THÉOT (Catherine), femme visionnaire, née près d'Avranches en 1725, se persuada qu'elle était tantôt la mère de Dieu, tantôt une nouvelle Ève. Enfermée comme folle, puis remise en liberté, elle recommença ses prédications à Paris en 1794, au moment où fut institué le culte de la déesse Raison, et fit quelques prosélytes, notamment l'ancien chartreux dom Gerle (*V.* ce nom); elle voyait dans Robespierre le précurseur du Verbe divin. Le comité de sûreté générale la fit arrêter, et le 17 juin Vadier, dans un rapport plein d'une ridicule exagération, l'accusa d'intelligences avec des émigrés et des prêtres, et la fit enfermer à la Conciergerie : elle y mourut, au bout de 6 semaines, à 70 ans.

THÉRA, auj. *Santorin*, une des Cyclades, la plus mérid. de toutes, fut produite par un volcan sous-marin à l'époque héroïque de l'histoire grecque. Colonisée par les Lacédémoniens, elle leur resta fidèle dans la guerre du Péloponèse. Elle fonda plusieurs colonies : la plus célèbre est Cyrène. *V.* BATTUS.

THÉRAIN (le), riv. de France, naît dans le dép. de la Seine-Inf., à l'E. de Forges, entre dans celui de l'Oise, arrose Songeons, Beauvais, et tombe dans l'Oise, à 4 kil. S. de Creil, après un cours de 90 kil.

THÉRAMÈNE, orateur athénien, natif de Céos, étudia l'éloquence sous Prodicus, aida Pisandre et Antiphon à remplacer la démocratie pure par le gouvernement des Quatre-Cents, eut part à la révolution qui ramena Alcibiade (411 av. J.-C.), commanda en 409 et 408 une division de la flotte et contribua au succès de ces deux campagnes, prit part à la bataille des Arginuses, en 406, mais échappa à la condamnation qui frappa ses collègues; fut envoyé près de Lysandre, puis à Sparte après la bataille d'Ægos-Potamos, pour négocier, et fut un des Trente auxquels Lysandre remit le pouvoir. La modération qu'il montra dans ce poste déplut : Critias l'accusa en plein conseil, et le fit condamner à boire la ciguë (403).

THÉRAPEUTES, c.-à-dire *Serviteurs de Dieu* (du grec *thérapeuein*, servir, adorer), secte analogue à celle des Esséniens, dont elle paraît être une branche, était établie principalement à Alexandrie. Voués à la contemplation, au célibat et à une vie solitaire, les Thérapeutes formaient un véritable ordre religieux. Ils vivaient avec une extrême frugalité, et donnaient l'exemple de toutes les vertus. Philon, le premier qui ait parlé des Thérapeutes, en fait une secte du Judaïsme; Eusèbe, S. Jérôme et d'autres Pères pensent qu'ils étaient Chrétiens.

THÉRAPIA, bourg de Turquie (Roumélie), à 16 k. N. de Constantinople, sur la rive occid. du Bosphore. Bon port; résidence d'un métropolitain grec; résidence d'été de l'ambassadeur de France.

THÉRAPNÉ, *Therapne* ou *Theramnæ*, anc. bourg de Laconie, sur la r. g. de l'Eurotas et tout près de Sparte. Patrie d'Hélène, de Castor et Pollux.

THÉRÈSE, princesse espagnole, fille naturelle d'Alphonse VI, roi de Castille, épousa vers 1090 le 1er comte de Portugal, Henri de Bourgogne, qui mourut en 1112; elle gouverna au nom de son fils Alphonse, soutint en 1121, contre la fameuse Urraque, sa sœur, une guerre qui lui valut Zamora, Toro, Avila, etc. ; mais fut moins heureuse dans une 2e guerre qu'elle eut à soutenir en Galice, contre Alphonse VIII, son neveu (1127). Elle épousa en 1124 Ferdinand Paez, comte de Transtamare; elle refusa, en 1128, de remettre à son fils Alphonse les rênes du gouvernement, et prit les armes contre lui ; mais fut vaincue à San-Mamède, prise et jetée dans une prison, où elle mourut en 1130. Cette princesse avait les mœurs les plus dissolues.

THÉRÈSE (Ste), réformatrice des Carmélites, née en 1515 à Avila d'une famille noble et riche, m. en 1582, montra dès son enfance une grande exaltation, et quitta la maison paternelle avec son frère afin d'aller chercher le martyre chez les Maures; heureusement, un parent les rencontra, et les ramena. Arrivée à l'âge de douze ans, elle prit du goût pour les vanités du monde; mais, ayant été placée par son père dans un couvent, elle sentit renaître toute sa ferveur, et bientôt elle prononça ses vœux comme carmélite (1534). Son esprit s'étant affaibli à la suite d'une longue maladie, sa ferveur diminua de nouveau, et elle retourna à la vie mondaine (1539); mais, 20 ans après, elle revint enfin toute à Dieu. Elle concentra son ardeur sur la réformation de son ordre, établit en 1562 à Avila une maison-modèle pour les Carmélites, et réforma 16 autres couvents de femmes (1566-82), tandis qu'inspiré par elle, S. Jean de la Croix réformait les Carmes. Elle mourut au couvent d'Albe après un long ravissement, et fut canonisée en 1621 par Grégoire XV, qui l'appelait un *Docteur* de l'Église. On l'hon. le 15 oct. Ses *Œuvres*, écrites en espagnol et publiées à Bruxelles en 1675, en 2 vol. in-fol., consistent en *lettres*, *statuts*, *histoires*, *traités ascétiques* et *poésies* : ces dernières lui ont valu un rang parmi les poëtes classiques du XVIe s. L'*Histoire de sa vie* et l'*Histoire des maisons de sa réforme*, écrites par elle-même, sont l'une et l'autre, la première surtout, des morceaux très-intéressants; son *Chemin de la perfection*, son *Château de l'âme*, ses *Pensées sur l'amour de Dieu* sont remarquables par l'ardeur du sentiment autant que par l'élévation du style. Les écrits de Ste Thérèse sont lus et relus par les personnes qui dans la piété tendent à la perfection. Les principaux ont été traduits en français par Arnauld d'Andilly (1670), par l'abbé Chanut (1681) et par le P. M. Bouix (1856-61). Ses *Lettres* ont également été traduites en français, de 1661 à 1698. L'abbé Émery a donné l'*Esprit de Ste Thérèse*, 1820, et Villefore sa *Vie*, 1824.

THERESIANOPOL, v. de Hongrie (comitat de Bacs), ch.-l. de cercle, à 42 kil. S. O. de Debreczin, près du lac Paltisch; 40 000 hab. Gymnase. Fabr. de draps, de chaussures; teintureries, tanneries.

THERESIENSTADT, v. forte de Bohême, à 4 kil. S. S.-E. de Leitmeritz, à 2 kil. du confluent de l'Elbe et de l'Eger; 2000 hab. Fondée en 1780.

THERMA, premier nom de THESSALONIQUE.

THERMAÏQUE (Golfe), *Thermaïcus sinus*, sur les côtes de la Macédoine, est auj. le golfe de *Saloniki*.

THERMÆ HIMERENSES, auj. *Termini*, v. de Sicile, sur la côte N., près et à l'E. d'Himère. *V.* HIMÈRE et TERMINI. — THERMÆ SELINUNTINÆ, *Sciacca*, v. de Sicile, sur la côte mérid., au S. O. de *Sélinonte*.

THERMES, c.-à-d. *Bains chauds*, bains publics chez les Romains. C'étaient le plus souvent de vrais monuments où l'on trouvait, outre les bains, des galeries pour les exercices de la paume, de la lutte, des jeux gymniques, des salles de conversation, et de grandes cours entourées de portiques pour la promenade. La plupart portent le nom des empereurs romains qui les avaient fait construire : les Thermes de Néron, de Titus, de Domitien, de Caracalla, d'Antonin, de Dioclétien, de Constantin, qui tous étaient à Rome, sont les plus célèbres. On voit encore à Paris, boulevard Sébastopol (r. g.), les restes des *Thermes* dits *de Julien*. Ils faisaient partie d'un palais que l'on croit construit par Constance Chlore au commencement du IVe s. et où Julien résida pendant son séjour en Gaule, avant d'être empereur. Il ne reste de ce palais que 2 salles voûtées, qui paraissent avoir servi de bains publics (*Thermes*), d'où le nom qu'elles ont conservé. Ces ruines ont été réunies en 1843 à l'hôtel de Cluny pour former un musée destiné à recevoir des antiquités de l'époque gallo-romaine et du moyen âge.

THERMES (Paul DE LABARTHE, seigneur de), maréchal de France, né en 1482, m. en 1562, servit avec distinction sous François I et ses successeurs, se signala surtout en Piémont et contribua à la victoire de Cérisoles, s'empara du marquisat de Saluces (1547), fit déposer les armes au pape Jules III, soumit presque toute la Corse (1554), prit Calais, Dunkerque, et reçut en récompense le bâton de maréchal (1558); mais il fut la même année battu et pris à Gravelines par le comte d'Egmont. Rendu à la liberté lors du traité de Cateau-Cambrésis, il fut nommé gouverneur de Paris; mais il déplut par sa modération au début des guerres de religion et mourut en disgrâce.

THERMIA (île), *Cythnus*, île du roy. de Grèce, une des Cyclades septentr., au S. E. de l'île Zéa : 20 kil. sur 8; 6000 hab.; ch.-l., Thermia (4000 h.). Évêché. Abeilles, vers à soie; eaux thermales (qui ont fait donner à l'île son nom actuel).

THERMIDOR (Journée du 9) AN II, 27 juillet 1794. Dans cette journée, Robespierre est décrété d'accusation par la Convention sur la proposition de Tallien, et arrêté à l'hôtel de ville. Il fut exécuté le lendemain avec 22 de ses partisans, entre autres : Couthon, St-Just, Lebas, Henriot, Robespierre jeune, etc. Cette journée mit fin au règne de la Terreur.

THERMIDORIENS, partisans du 9 thermidor.

THERMODON, auj. *Thermeh*, petite riv. de Pont, coulait du S. au N., baignait les plaines où campaient les Amazones, traversait Thémiscyre, leur capitale, puis se perdait dans le Pont-Euxin.

THERMOPYLES, *Thermopylæ*, défilé de la Grèce, formé par l'extrémité orient. du mont Œta et la côte du golfe Maliaque, conduisait de la Thessalie dans la Locride et fermait l'entrée de la Grèce proprement dite du côté de la Thessalie. Ce passage, qui est inexpugnable quand on possède les hauteurs environnantes, est célèbre par l'héroïque défense de Léonidas en 480 av. J.-C, et par la défaite d'Antiochus le Grand, qui y fut battu par les Romains l'an 491 av. J.-C. Sa longueur est d'env. 7 kil., sa largeur n'était du temps des Grecs que de 50m, et se réduisait à 10m sur certains points : elle a presque doublé depuis par la retraite des eaux de la mer et par des dépôts d'alluvion. Il y avait près de ce passage des sources chaudes (*thermæ*), qui lui ont valu son nom.

THERMUS, v. de la Grèce ancienne, capit. de l'Étolie, près du mont Panætolios; c'est là qu'avaient lieu les assemblées générales de la Ligue étolienne.

THERMUTIAQUE (Branche), bras du Nil ainsi nommée d'une ville de Thermutis, placée sur ses bords, sortait de la branche Athribitique un peu au-dessus d'Athribis, et rejoignait la branche Agathodæmon entre Naucratis au N. et Andropolis au S. E.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT, dite *Lambertine*, fille d'un cultivateur du pays de Liége, née en 1759 à Méricourt, vint à Paris où elle mena une vie fort déréglée, se jeta, au début la Révolution, dans le parti exalté, pérora dans les clubs, acquit de l'influence sur le peuple, et ne s'en servit que pour pousser à des excès dont elle finit elle-même par être victime : ayant voulu, au 31 mai 1793, prendre la défense de Brissot dans le jardin des Tuileries, elle fut saisie par ces mêmes femmes qui l'avaient applaudie jusque-là et fustigée publiquement. A la suite de cet outrage, elle devint folle et fut enfermée à la Salpêtrière, où elle mourut en 1817.

THÉRON, tyran d'Agrigente au Ve s. av. J.-C., m. vers 470 av. J.-C., avait épousé une fille de Gélon, tyran de Syracuse. Il remporta plusieurs victoires aux jeux olympiques et fut chanté par Pindare.

THÉROUANNE, *Tarvenna*, bg du Pas-de-Calais, sur la Lys, à 15 kil. S. de St-Omer; 960 h. Ancien comté et évêché. Jadis ville importante et fortifiée : prise par les Anglais en 1380 et 1513, rendue à la France en 1527, reprise et démolie par Charles-Quint en 1553, mais rendue de nouveau en 1559.

THÉROULDE, auteur présumé de la *Chanson de Roland*, poëme qui a pour sujet la défaite qu'éprouvèrent à Roncevaux les Français commandés par le

paladin Roland et la vengeance qu'en tira Charlemagne, vivait au XIe s. La *Chanson de Roland* a été publiée par Génin (1850), par Francisque Michel (1863), et traduite par St-Albin (1866).

THERSANDRE, fils de Polynice et l'un des Épigones, vint quelques années après la mort de son père mettre le siége devant Thèbes, prit la ville et se plaça sur le trône. Il fut tué en Mysie par Télèphe pendant qu'il se rendait au siége de Troie.

THERSA, v. de Palestine. *V.* THIRSA.

THERSITE, est représenté par Homère, dans l'*Iliade*, comme le plus laid, le plus lâche et le plus satirique des Grecs qui vinrent au siége de Troie : dans ses sarcasmes, souvent aussi justes que piquants, il ne ménageait ni Agamemnon, ni Ulysse, ni les autres chefs. Achille l'assomma d'un coup de poing, parce qu'il s'était moqué des larmes que versait le héros à la vue de Penthésilée morte. Son nom est devenu l'épithète des lâches insolents.

THÉSÉE, *Theseus*, héros athénien, dut le jour, dit-on, au commerce furtif d'Égée, roi d'Athènes, avec Éthra, fille de Pitthée, roi de Trézène, et fut élevé secrètement par son aïeul maternel Pitthée. Devenu grand, il se rendit à Athènes pour se faire reconnaître de son père : en traversant l'Argolide, l'isthme de Corinthe et l'Attique, il rencontra plusieurs monstres dont il délivra la contrée : Sinnis, Scyron, Cercyon, Procruste; il se présenta enfin à Égée, qui d'abord, à l'instigation de sa femme Médée, voulut l'empoisonner, mais qui, l'ayant bientôt reconnu à l'épée qu'il portait, renversa la coupe fatale et le garda près de lui. Thésée mit fin à la guerre civile qui désolait Athènes, en mettant à mort les Pallantides qui disputaient le trône à Égée, prit vivant un taureau qui désolait les plaines de Marathon, puis alla en Crète, pénétra dans le labyrinthe à l'aide d'un fil que lui avait donné Ariane pour retrouver son chemin, extermina le Minotaure, et délivra ainsi Athènes du tribut honteux qu'elle payait à ce monstre. Mais, ayant oublié en revenant de Crète de mettre à son vaisseau des voiles blanches en signe de victoire, il causa la mort de son père qui, persuadé qu'il avait succombé, se jeta de désespoir dans la mer. Devenu roi, Thésée fondit en une seule nation les diverses tribus ou classes de l'Attique, agrandit Athènes, qui prit dès lors le rang de capitale, fonda ou restaura la fête des Panathénées et établit dans l'Attique un gouvernement presque républicain. Ce héros prit part à tous les grands exploits de l'époque héroïque, à la chasse du sanglier de Calydon, à l'expédition des Argonautes, et fit la guerre aux Amazones, qui avaient envahi l'Attique. Uni d'une étroite amitié avec Pirithoüs, il voulut l'aider à enlever Proserpine, femme de Pluton; mais cette coupable entreprise échoua : les deux héros restèrent captifs aux Enfers, et Thésée ne fut délivré que par Hercule. A son retour, il trouva Athènes en proie aux factions, et fut mal reçu de ses compatriotes; il les maudit et mit aussitôt à la voile pour l'île de Crète; mais il mourut en route, à Scyros. Plus tard Cimon prétendit avoir retrouvé ses cendres dans cette île et les fit rapporter à Athènes en grande pompe : la ville alors éleva un temple à ce héros, qu'elle mit au rang des demi-dieux. Thésée eut deux femmes : Antiope, reine des Amazones, qu'il avait faite prisonnière, et dont il eut Hippolyte; Phèdre, fille de Minos, qui, éprise d'Hippolyte, son beau-fils, et ne pouvant le séduire, accusa ce jeune prince auprès de son époux, et fut ainsi cause de sa mort. On lui donne pour maîtresses, entre autres, Ariane, sœur aînée de Phèdre, qu'il enleva de Crète, mais qu'il abandonna pendant son sommeil dans l'île de Naxos; Hélène, qu'il enleva du temple de Diane Orthia. Thésée est un personnage vraiment historique, mais il est probable que l'on aura réuni sur lui nombre de traits qui appartiennent à plusieurs individus différents. On place son règne de 1323 à 1292 av. J.-C. Plutarque a écrit la *Vie de Thésée*.

THESMOPHORIES, fête athénienne en l'honneur de Cérès *Thesmophore*, c.-à-d. législatrice, se célébrait dans le mois de Pyanepsion (novembre). On en attribuait l'institution à Orphée, à Triptolème ou aux Danaïdes. Les femmes seules pouvaient y assister; cependant un grand prêtre de la famille des Eumolpides y présidait. La fête durait trois jours : on s'y préparait par des jeûnes et par une vie chaste. Le 1er jour était rempli par une procession solennelle d'Athènes à Éleusis; dans le 2e, des femmes, avec des torches allumées, semblaient chercher Proserpine; le 3e, on recevait des initiés.

THESPIES, *Thespiæ*, v. de Béotie, à l'E., était consacrée aux Muses et pleine d'édifices et de statues relatives à leur culte. Les Thespiens défendirent, avec les Spartiates de Léonidas, le défilé des Thermopyles. On voit les ruines de Thespies près d'*Erimocastron*.

THESPIS, créateur de la tragédie, né au bourg d'Icarie près d'Athènes, florissait en 540 av. J.-C. Le premier il intercala entre les chœurs qu'on chantait aux fêtes de Bacchus des récits qui, d'abord débités par un seul acteur, se changèrent bientôt en dialogues et formèrent de véritables pièces de théâtre; il inventa en outre le masque tragique. Banni d'Athènes parce que ses fictions donnaient l'exemple du mensonge, il se mit, dit-on, à parcourir l'Attique avec quelques acteurs, barbouillés de lie, montés sur un chariot qui leur servait de théâtre. On cite les titres de quelques-unes de ses tragédies : le *Combat de Pélias*, *les Prêtres*, *les Jeunes Grecs*, *Penthée*, *Alceste*. Il fut le maître de Phrynichus.

THESPIUS roi de Thespies, fils d'Érechthée ou de Teuthras, eut 50 filles qu'il livra à Hercule. Les enfants nés de ces unions, les *Thespiades*, allèrent s'établir en Sardaigne sous la conduite d'Iolas.

THESPROTIE, contrée de l'Épire occidentale, le long de la mer Ionienne, s'étendait au N. O. du golfe d'Ambracie, en face de l'île de Corcyre, et était arrosée par l'Achéron et le Cocyte, dont on a fait les fleuves des Enfers. Buthrotum et Onchesme en étaient les villes principales. On y joint quelquefois Dodone, qui était plutôt en Chaonie.

THESSALIE, contrée de la Grèce septentr., était située sur la côte orientale, entre la Macédoine au N. et la Grèce propre au S., ayant au N. l'Olympe et les monts Cambuniens, qui la séparaient de la Macédoine, à l'O. la chaîne du Pinde, qui la séparait de l'Épire, à l'E. la mer Égée, et au S. la chaîne de l'Œta. L'Olympe, l'Ossa, le Pélion y formaient une chaîne à peu près parallèle à la côte; le pays était arrosé par deux fleuves principaux : le Sperchius au S., le Pénée au N. — De bonne heure habitée par des Pélasges et nommée d'abord *Hémonie*, cette contrée reçut ensuite nombre de peuplades de même race, mais plus barbares : les *Thessali* (sortis de Thesprotie), qui donnèrent leur nom à tout le pays; les Phthiotes, les Doriens-Achéens, qui quittèrent la Thessalie pour la Grèce propre et le Péloponèse, les Ænianes, qui finirent par se fixer au S. O. de la contrée. On y trouvait aussi dans les temps les plus anciens les Lapithes, les Myrmidons, les Dolopes et les Dryopes, qui disparurent de bonne heure. Quand les Doriens eurent quitté le pays, 80 ans après la prise de Troie, il y eut cinq régions principales en Thessalie : 1° la Magnésie; 2° la Phthiotide; 3° la Thessaliotide; 4° la Pélasgiotide; 5° l'Histiéotide. Iolcos Magnésie, Phères, Pharsale, Larisse, Tricca en étaient les villes principales. — Deucalion et Hellen régnèrent sur la Thessalie dans les temps les plus reculés (vers 1500 av. J.-C.). Elle eut dans la suite des rois issus d'Hercule : l'un de ces rois, Aleuas, donna son nom aux *Aleuades*, qui dominèrent longtemps sur le pays. Lors de l'invasion de Xerxès, les Thessaliens se reconnurent ses sujets et même lui servirent de guides dans l'invasion de la Phocide. Dans le siècle suivant, on voit dominer en Thessalie les tyrans Jason et Alexandre, tyrans de Phères, et

Pélopidas intervenir au nom de Thèbes, pour mettre un terme aux dissensions qui déchiraient ce pays. A la faveur de ces dissensions, Philippe soumit la Thessalie à son protectorat (352). Elle resta dans cet état jusqu'à ce qu'elle tomba au pouvoir des Romains avec le roy. de Macédoine (148). Les Thessaliens étaient spirituels, laborieux et guerriers; leur pays produisait des chevaux renommés, leur cavalerie était la première de la Grèce.—Auj. la plus grande partie de la Thessalie ancienne appartient à l'empire ottoman. La partie au N. de l'anc. Othrys forme le livah de Larisse, dans l'eyalet de Janina : on y compte env. 330 000 hab., dont 6000 juifs et 50 000 musulmans; la partie merid., entre l'Othrys et l'Œta, appartient au royaume de Grèce : elle y forme l'éparchie de Phthiotide et a pour ch.-l. Zeitoun ou Lamia.

THESSALONIQUE, d'abord *Therma*, auj. *Saloniki*, v. de Macédoine, en Mygdonie, sur le golfe Thermaïque, fut appelée Thessalonique en l'honneur de *Thessalonice*, sœur d'Alexandre et femme de Cassandre. Sous les Romains, elle devint la capit. de la Macédoine, et eut une nombreuse population. Ses habitants s'étant révoltés contre Théodose (390), cet empereur en fit massacrer 7000 (*V.* THÉODOSE). Au XIIe s., Thessalonique, avec son territoire, forma un royaume qui, en 1179, fut donné en dot par Manuel Comnène à son gendre Renier de Montferrat, et qui échut en 1183 au frère de celui-ci, Boniface de Montferrat; mais il fut dès 1232 réuni à l'empire de Nicée. Après diverses vicissitudes (*V.* SALONIQUE), ce roy. fut conquis par Amurat II. — Thessalonique avait embrassé de bonne heure le Christianisme : on a deux *Épîtres* de S. Paul à ses habitants.

THESTIUS, roi d'Étolie, fils d'Agénor ou de Mars, fut père d'Althée et de Léda. — *V.* THESPIUS.

THETFORD, *Hierapolis* en latin moderne, v. d'Angleterre (Norfolk), sur la petite Ouse, à 46 k. S. O. de Norwich; 4000 h. Ville jadis pleine de couvents (d'où son nom latin, qui veut dire ville sainte); anc. capitale de l'Estanglie. Patrie de Th. Payne.

THÉTIS, la plus belle des Néréides, fille de Nérée et de Doris, était recherchée par Apollon, Neptune et Jupiter, lorsque l'oracle déclara que le fils, qui naîtrait d'elle serait plus grand que son père. Tous les dieux alors se retirèrent, et Thétis, réduite aux simples mortels, accepta pour époux Pélée, roi de la Phthiotide. De ce prince obscur elle eut Achille, le plus grand des héros grecs, et la prophétie fut ainsi accomplie. Thétis plongea son fils dans le Styx pour le rendre invulnérable. Voulant l'empêcher d'aller au siége de Troie, elle le cacha à Scyros parmi les filles de Lycomède; quand Ulysse l'y eut découvert et l'eut décidé à le suivre à Troie, Thétis fit forger pour Achille par Vulcain un bouclier et une cuirasse impénétrables. C'est aux noces de Thétis et de Pélée que la Discorde lança la pomme d'or que Pâris adjugea à Vénus comme prix de la beauté.—*V.* TÉTHYS.

THEUDIS, roi des Visigoths de 531 à 548, soutint deux guerres contre les Francs, l'une au N. des Pyrénées, l'autre au S., et les repoussa de Saragosse (542), mais tenta en vain de reprendre Ceuta sur les Grecs. Il périt assassiné à Barcelone. Quoique Arien, il s'était montré tolérant pour les orthodoxes. C'est le premier roi des Visigoths qui ait résidé en Espagne.

THEUX, v. de Belgique (Liége), à 24 kil. S. E. de Liége; 6000 hab. Drap, tanneries; marbreries, fonderies de fer. Ruines du château de Franchimont.

THÉVENOT (Jean), voyageur, né à Paris en 1633, m. en 1667, visita, dans divers voyages, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, puis Malte, Constantinople, l'Asie-Mineure, l'Égypte, Suez, la mer Rouge, l'état de Tunis, la Syrie, la Perse, et une grande partie de l'Inde. Il mourut pendant son retour, dans la ville de Miana, à 120 kil. de Tauris. Ses *Voyages*, publiés d'abord séparément en 1664 et 1684, ont été réunis en 1689, en 5 vol. in-12. C'est J. Thévenot qui, en 1656, introduisit le café en France. — Son oncle, Melchisédech Thévenot (1620-92), avait aussi parcouru plusieurs pays de l'Europe, et rempli diverses missions à Gênes (1645), à Rome (1625-1654). On a de lui un *Recueil de divers voyages curieux*, Paris, 1663-72.

THÈZE, ch.-l. de c. (Basses-Pyrénées), à 22 k. N. de Pau; 469 hab.

THIAN-CHAN, c.-à-d. *monts célestes*, chaîne de montagnes de l'empire chinois, entre la Dzoungarie au N., la prov. de Kansou à l'E., le Turkestan chinois au S., court d'abord de l'O. à l'E., puis du S. au N., et s'unit aux monts Belour à l'O. et aux monts Sayaniens au N. E. Nombreux volcans.—Les Chinois donnent le nom de *Tchian-chan-nan-lou* (pays au S. des Tchian-chan) au Turkestan chinois ou Petite-Boukharie, et celui de *Tchian-chan-pe-lou* (pays au N. des Tchian-chan) à la Dzoungarie et au pays des Kirghiz et des Torgout.

THIANGES, vge du dép. de la Nièvre, à 26 kil. S. E. de Nevers; 400 h. Jadis titre de marquisat. — On connaît sous le nom de *Marquise de Thianges* une fille du duc de Mortemart, sœur de Mme de Montespan, célèbre comme elle par sa beauté et son esprit, et qui attira avant elle l'attention de Louis XIV.

THIARD (PONTUS de), un des poëtes de la *Pléiade* de Ronsard, surnommé de son temps *l'Anacréon français*, né vers 1521 au château de Bissy, dans le Mâconnais, mort en 1605, était évêque de Châlon-sur-Saône. Député aux états de Blois (1588), il défendit l'autorité royale contre les Ligueurs. On a de lui des *Œuvres poétiques* (1573) et deux *Discours de la nature du monde* (1578). Ses *Œuvres* ont été réimpr. en 1861 par A. Jeandet.

THIAUCOURT, ch.-l. de c. (Meurthe), à 35 k. N. de Toul; 1610 hab. Grains, huiles, bois, bon vin. Anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux.

THIBAUDEAU (Ant.), conventionnel, né en 1765 à Poitiers, m. en 1854, était fils d'un avocat distingué qui fut membre de l'Assemblée constituante, et suivit d'abord lui-même le barreau. Élu en 1792 membre de la Convention, il fit partie, après le 13 vendémiaire, des comités de sûreté générale et de salut public et eut une grande part à la Constitution de l'an III, fut porté par 32 départements au conseil des Cinq-Cents, qu'il présida quelque temps, et provoqua dans cette Assemblée des mesures réparatrices. Conseiller d'État après le 18 brumaire, il fut sous l'Empire préfet de la Gironde, puis des Bouches-du-Rhône, et fut fait comte. Commissaire extraordinaire dans la Côte-d'Or pendant les Cent-Jours, il fut proscrit par Louis XVIII à son retour, se retira à Prague, et ne put rentrer en France qu'après la révolution de 1830. Il fut fait sénateur en 1852. On a de lui des *Mémoires sur la Convention et le Directoire*, 1824; des *Mém. sur le Consulat*, 1826; et une *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 1835-37, 10 vol. in-8.

THIBAUT, nom commun à plusieurs comtes de la 2e maison de Champagne, issus de Thibaut, dit *le Tricheur*, comte de Blois et de Chartres. — Ce Thibaut obtint par son mariage avec Leutgarde, fille d'Herbert II de Vermandois, le comté de Troyes, et y joignit ceux de Beauvais et de Meaux. Il seconda le duc de France, Hugues le Grand, et les seigneurs de la maison de Vermandois, dans tout ce qu'ils firent contre Louis d'Outremer, fut lui-même pendant un an le geôlier du roi, et mérita par une foule de perfidies le surnom de *Tricheur* que lui donnèrent ses contemporains. Il mourut vers 978. Quoique maître du comté de Troyes, il ne porta pas le titre de comte de Champagne : ce titre ne fut pris que par son petit-fils Eudes II, à la mort d'Étienne de Vermandois, dernier héritier de la 1re maison de Champagne. — Thibaut III, arrière-petit-fils du précéd. et fils d'Eudes II, fonda une 2e ligne qui possédait les comtés de Blois, Chartres et Brie, tandis que l'aînée avait le comté de Champagne, mais qui hérita de la branche aînée en 1125, réunissant ainsi Champagne et Brie; ces deux branches se séparèrent de nouveau en 1152. — Thibaut VI, comte de Champagne, né

en 1201, m. en 1253, accompagna à la croisade contre les Albigeois le roi Louis VII, dont quelques-uns lui ont imputé la mort, prit part en 1226 à la ligue des feudataires contre la reine Blanche, et, après avoir trois fois changé de parti en moins de deux ans, finit par se rallier à la cause royale. Il eut à défendre son comté contre les prétentions d'Alix, sa cousine, reine de Chypre, et ne la put désintéresser que par de fortes sommes, qu'il obtint de la couronne en aliénant sa suzeraineté sur les quatre comtés de Blois, Chartres, Châteaudun et Sancerre. En 1234, il devint roi de Navarre, du chef de sa mère Blanche, sœur et héritière de Sanche VII, et prit alors le nom de Thibaut I. En 1235, il entreprit, avec quelques seigneurs, une croisade qui avorta; il revint au bout de deux ans. Thibaut est surtout célèbre par son talent comme troubadour, ce qui le fit surnommer le *Faiseur de chansons*, et par la passion qu'on lui attribue pour Blanche de Castille (passion qui, vu l'âge de la reine, ne peut être qu'une fable). On a de lui 66 *Chansons* (publiées à Paris, 1742, 2 vol. in-12), qui ne manquent pas de charme. Il est le premier qui ait entremêlé les rimes masculines et féminines. — Ce Thibaut laissa deux fils qui régnèrent aussi sur la Navarre, tout en restant comtes de Champagne : Thibaut II ou VII (1253-70), et Henri le Gros (1270-74).

THIBERVILLE, ch.-l. de c. (Eure), à 12 k. N. E. de Bernay; 1362 hab. Percales, rubans de coton.

THIBET, grande région de l'Asie centrale, qui fait partie des pays tributaires de l'empire chinois, a pour bornes à l'E. la Chine, au S. le Boutan et l'Inde, tant au delà qu'en deçà du Gange, au N. le pays de Khoukhounoor, et s'étend de 69° à 100° long. E., et de 27° à 35° 30' lat. N.; 2800 kil. de l'E. à l'O. sur 940; 6000000 d'hab.; capitale, Lahsa. On le divise en 4 provinces, le Ngari ou Ladak (*Petit-Thibet*), à l'O.; le Tsang et l'Ouéi (au centre); le Kham à l'E. Le Thibet est un des pays les plus élevés du monde : il s'y trouve des sommets qui dépassent l'Himalaya; c'est là que s'élèvent le Tchamoulari et le Daoulaghiri. L'air est très-sec, le climat tempéré au S., froid partout ailleurs; les saisons très-uniformes, le printemps très-court (2 mois); le sol est assez fertile dans les vallées du Sud. Immenses déserts, lacs nombreux; riches mines de fer, mercure, arsenic, cinabre, plomb, cuivre, argent et or (une seule est exploitée); salpêtre, soufre, turquoises, pierreries, lapis lazuli, borax, marbre, eaux minérales et thermales. On y trouve le cheval, le chameau, le buffle, l'yak, le daim musqué, la chèvre dont le duvet sert à fabriquer les châles de Cachemire (que Ternaux et Am. Jaubert ont acclimatées en France) : on prétend que la licorne existe au Thibet. Peu d'agriculture, point d'industrie, un peu de commerce avec la Chine, les Boukhares et le Cachemire, mais par l'intermédiaire des étrangers. Les habitants sont, les uns Thibétains, les autres Mongols; la polyandrie est en usage dans les classes inférieures. La langue, dure et chargée de consonnes, a beaucoup de racines communes avec le chinois. Il existe au Thibet deux écritures, l'une sacrée, l'autre civile; l'imprimerie y est connue depuis longtemps, l'instruction élémentaire très-répandue. La religion indigène est le *lamaïsme* ou *chamanisme*, dont le chef visible, incarnation de Fo (Bouddha), se nomme le Grand-Lama, et réside à Lahsa; les simples prêtres se nomment *lamas* ou *chamanes* (on en compte jusqu'à 84000). — Le Thibet reçut de la Chine, vers le v° s. av. J. C., les premiers éléments de la civilisation : le Bouddhisme s'y introduisit vers 640 et contribua à polir les mœurs des habitants. Depuis 1642, ce pays est tributaire de la Chine : il y a toujours à Lahsa un résident chinois, par les ordres duquel tout s'opère. Les habitants du Népal, en 1792, occupèrent une partie du Thibet, et faillirent s'emparer du Grand-Lama.

THIÉBAULT (Dieudonné), littérateur, né en 1733 à Laroche en Lorraine, m. en 1807, fut d'abord professeur chez les Jésuites, alla en Prusse comme professeur de grammaire générale à l'école militaire de Berlin (1765), y resta vingt ans, honoré de la confiance de Frédéric II, fut à son retour en France attaché à la direction de la librairie, puis devint secrétaire du Directoire (1795), et mourut proviseur du collége de Versailles. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Essai sur le style* (1774); une *Grammaire philosophique* (1797), et des *Souvenirs de Vingt ans de séjour à Berlin* ou *Frédéric le Grand, sa famille, sa cour*, etc. (1805).

THIEBLEMONT, ch.-l. de c. (Marne), à 12 kil. S. E. de Vitry-le-Français : 307 hab.

THIEL, v. de Hollande (Gueldre), sur le Wahal, à 35 k. O. S. O. d'Arnheim; 5000 hab. Toiles, lainages. Assiégée en vain par les Impériaux en 1528; prise et démantelée par les Français en 1672.

THIELT, v. de Belgique (Flandre occid.), à 20 k. S. E. de Bruges; 12 000 hab. Toiles, dentelles, chapeaux, savon. Patrie d'Olivier Ledain.

THIÉRACHE, *Theorascia*, anc. petit pays de France, dans la Picardie, est auj. compris dans la partie N. du dép. de l'Aisne. Guise en était ch.-l.; Nouvion, Marle, La Fère les autres lieux principaux.

THIERRI (S.), *Theodoricus*, disciple de S. Remi et abbé du mont d'Hor, près de Reims, m. vers 533, est fêté le 1er juillet. — Un autre S. Thierri, évêque d'Orléans au XI° s., est hon. le 27 janv.

THIERRI I, 1er roi de Metz ou d'Austrasie de 511 à 531, était l'aîné des fils de Clovis. Il ajouta la Thuringe à ses États en 530, après avoir précipité traîtreusement du haut des murs de Tolbiac le roi du pays, Hermanfroy; combattit heureusement Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, et ne lui laissa en Gaule que la Septimanie. C'est sous son règne que fut rédigée la loi des Francs Ripuaires.

THIERRI II, 4° roi d'Orléans, 3° roi de Bourgogne et 7° roi de Metz ou d'Austrasie, né en 587, était fils puîné de Childebert II, et frère de Théodebert II. Il avait eu pour lot, à la mort de son père (596), les royaumes d'Orléans et Bourgogne. Il accueillit à sa cour (599) son aïeule Brunehaut, chassée de l'Austrasie par Théodebert; fit la guerre d'abord à Clotaire II, roi de Soissons (600-602), qu'il vainquit à Dormeuil et à Étampes, puis à Théodebert, roi d'Austrasie, le battit à Toul, à Tolbiac (612), le fit prisonnier dans Cologne, et le livra avec ses deux fils à la vengeance de Brunehaut, qui les fit périr; il réunit ainsi l'Austrasie à ses États. Il mourut en 613 à Metz.

THIERRI III, 3° fils de Clovis II, fut à la mort de Clotaire III (670) mis sur le trône de Neustrie par Ébroin, maire du palais, fut renversé presque aussitôt, ainsi qu'Ébroin, par son frère Childéric II, déjà roi d'Austrasie, et enfermé à l'abbaye de St-Denis; il en sortit en 673, à la mort de l'usurpateur, et recouvra la couronne, mais il fut contraint d'accepter de nouveau pour maire du palais Ébroin, qui avait pris les armes contre lui et qui gouverna sous son nom jusqu'en 683; il vit l'Austrasie, représentée par Pépin d'Héristal, écraser la Neustrie à la bataille décisive de Testry (687), après laquelle les Héristal, à la fois ducs en Austrasie, maires en Neustrie, furent les véritables rois de France. Il mourut en 691.

THIERRI IV, dit *de Chelles*, du nom du couvent où il avait été élevé, fils de Dagobert II, fut placé sur le trône de Neustrie à 7 ans, en 720, et régna de nom jusqu'en 737. Charles-Martel, son maire du palais, ne lui donna pas de successeur.

THIERRY (Augustin), historien, né en 1795 à Blois, m. en 1856, sentit naître en lui, au collége même, le goût de l'histoire pittoresque en lisant *les Martyrs* de Chateaubriand, entra en 1811 à l'École normale, professa quelques mois à Compiègne, puis s'attacha au réformateur Saint-Simon et publia avec lui quelques écrits où il prenait le titre de son *fils adoptif*, mais rompit dès 1817 une association qui ne pouvait convenir à son esprit juste et indépendant. Après avoir pendant quelques années milité dans la presse

libérale, il fit paraître en 1820, dans le *Courrier français*, ses *Lettres sur l'Histoire de France*, où il développait des idées neuves qui devaient régénérer l'histoire nationale; il donna en 1821 son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, ouvrage fait sur les sources originales et qui marqua une nouvelle ère pour l'histoire : on y trouvait en effet, avec des révélations inattendues sur la lutte des deux races anglo-saxonne et normande, une couleur locale d'une vérité saisissante et des formes dramatiques qui donnaient au récit un vif intérêt. Frappé de cécité par suite de travaux trop assidus, il n'en continua pas moins à se livrer à l'étude avec l'aide de personnes intelligentes et dévouées, et put même composer plusieurs ouvrages nouveaux : *Récits mérovingiens* (1840); *Monuments de l'histoire du Tiers état* (1849-56); *Hist. de la formation et des progrès du Tiers état* (1853). A. Thierry avait été nommé en 1830 membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Depuis 1840 jusqu'à sa mort, l'Académie française lui décerna le prix Gobert. A la patience et à l'érudition d'un bénédictin, cet historien unissait l'art d'un grand écrivain et l'imagination d'un poëte : Chateaubriand voyait en lui *l'Homère de l'histoire*. Furne et Didier ont publié ses *Œuvres complètes* (1846-47, 8 v. in-18). M. Guigniaut a lu en 1862 à l'Académie des inscriptions une *Notice historique* sur A. Thierry, où il a parfaitement apprécié ses écrits et son caractère. — M. Amédée Thierry, son frère cadet, né en 1797, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, s'est aussi fait un nom par de grands travaux historiques: *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine; Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés; Hist. d'Attila*, etc.

THIERS, ch.-l. d'arr. (Puy-de-Dôme), à 44 kil. N. E. de Clermont-Ferrand, sur le penchant d'une montagne; 15901 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce; collége. Quincaillerie, coutellerie, papeteries (qui fournissent une grande partie du papier timbré). Ville jadis forte, et ch.-l. d'un comté qui était l'un des plus grands fiefs de l'Auvergne. Elle donna son nom à une branche de la maison d'Auvergne.

THIERS (J.-B.), savant théologien, né à Chartres en 1636, m. en 1703, fut curé de Champrond (diocèse de Chartres), puis de Vibraye (diocèse du Mans). On a de lui des traités *de l'Exposition du St-Sacrement*, 1673 : *des Superstitions selon l'Écriture sainte*, 1679; *des Jeux et Divertissements permis*, 1686; *l'Avocat des Pauvres*, 1676, et une curieuse *Hist. des perruques*, 1690. Son *Traité des Superstitions* fut mis à l'index à Rome

THIERSCH (Fréd. Guill.), érudit, né en 1784 près de Fribourg sur l'Unstrutt (Saxe prussienne), m. en 1860, fut nommé en 1809 professeur de littérature classique à Munich, fonda dans cette ville en 1812 un *Institut philologique*; visita la Grèce après son affranchissement et y prépara l'élection d'un roi bavarois; publia à son retour *l'État actuel de la Grèce et les moyens d'arriver à sa restauration* (1833); écrivit aussi sur les *Écoles savantes* (1826-37), et fit triompher un plan qui unissait les études professionnelles aux études classiques. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : *Grammaire grecque pour les classes, Grammaire pour le dialecte d'Homère*, une édition de *Pindare*, avec traduction allemande (1820), et les *Époques de la sculpture chez les Grecs*. Fréd. Thiersch était conseiller intime de Bavière, membre de l'Acad. de Munich et correspondant de l'Institut.

THIMERAIS, *Theodomirensis pagus*, partie de l'anc. Perche, avait pour ch.-l. Châteauneuf-en-Thimerais. Il fait auj. partie du dép. d'Eure-et-Loir.

THIONVILLE, *Theodonis villa*, ch.-l. d'arr. (Moselle), sur la r. g. de la Moselle, à 25 kil. N. de Metz; 7818 hab. Place de guerre de 3e classe, trib. de 1re inst., collége, jardin botanique, inspection des forêts, société d'agriculture; chemin de fer. Bonneterie, colle forte, tanneries, brasseries.—Thionville date des rois de la 1re race, qui y eurent un palais. Charlemagne y convoqua en 806 une assemblée où il régla le partage de ses États entre ses fils. Cette ville passa successivement aux comtes de Luxembourg, aux ducs de Bourgogne, à la maison d'Autriche, aux rois d'Espagne. Prise d'assaut en 1558 par Guise, elle fut rendue l'année suivante; vainement assiégée par Feuquières en 1639, elle fut prise de nouveau en 1643 par Condé, et resta depuis à la France; elle devint la capit. du Luxembourg français. Elle fut vainement bombardée par les Autrichiens en 1792, et par les Prussiens en 1814.—V. MERLIN.

THIRIOT, ami de Voltaire, 1699-1772, avait été avec lui clerc de procureur, et fut pendant toute sa vie son agent d'affaires. Voltaire le fit nommer le correspondant littéraire du grand Frédéric.

THIRON-GARDAIS, ch.-l. de c. (Eure-et-Loir), sur la Théronne, à 15 k. E. de Nogent-le-Rotrou; 610 h.

THIROUX-D'ARCONVILLE (Marie DARLUS, dame), femme d'esprit, 1720-1805, fille d'un fermier général, épousa un président à la chambre des enquêtes, quitta le monde de bonne heure pour s'occuper de littérature, et composa plusieurs ouvrages estimés: *Traité de l'Amitié*, 1763; — *des Passions*, 1764; *Vie du cardinal d'Ossat*, 1771; *Vie de Marie de Médicis* 1774; *Hist. de François II*, 1783.— Son fils, L. Thiroux de Crosne, né en 1736, m. en 1794, victime de la Terreur, fut, en qualité de maître des requêtes, chargé de reviser l'arrêt rendu à Toulouse contre Calas et le fit casser, devint en 1767 intendant de Rouen, embellit cette ville et la dota d'établissements utiles, fut appelé à l'intendance de Lorraine en 1775, et nommé lieutenant général de police en 1785. C'est lui qui supprima le cimetière des Innocents.

THIRSA, v. de Palestine, dans la demi-tribu occid. de Manassé, entre Samarie et le Jourdain, fut avant Samarie la capit. du roy. d'Israël.

THIS, v. de l'Égypte Supérieure, au N. O. d'Abydos, sur un bras dérivé du Nil, fut jadis la capitale d'un état particulier dont Thèbes faisait partie, et où régnèrent, à partir de l'an 2500 avant J.-C., les deux dynasties dites Thinites-Thébaines; les plus anciennes de l'Égypte. Thèbes prévalut ensuite, mais This resta ch.-l. d'un nome. On fait naître Ménès dans cette ville. Détruite depuis longtemps, elle n'offre pas même de ruines.

THISBÉ, amante de Pyrame. *V.* PYRAME.

THIVA, nom moderne de Thèbes en Béotie.

THIVIERS, ch.-l. de c. (Dordogne), à 32 kil. S. E. de Nontron; 2709 hab. Truffes renommées, vins, fromages. Pris par les calvinistes en 1575.

THIZY, ch.-l. de c. (Rhône), à 35 kil. O. de Villefranche; 2766 hab. Fabriques de toiles et de calicots. Aux env., carrières de marbre noir.

THOAS, roi de la Chersonèse Taurique, avait ordonné que tous les étrangers qui aborderaient dans ses États fussent immolés sur l'autel de Diane, dont Iphigénie était alors la prêtresse. Oreste et Pylade, jetés par la tempête sur les côtes de la Tauride, allaient périr ainsi des mains d'Iphigénie, sœur d'Oreste, lorsque celle-ci, les ayant reconnus, les délivra, et s'échappa avec eux.

THOIRAS. *V.* TOIRAS et RAPIN-THOYRAS.

THOISSEY, ch.-l. de c. (Ain), à 30 kil. N. de Trévoux, sur la Chalaronne, près de son confluent avec la Saône; 1663 hab. Ville jadis fortifiée: c'était la 2e ville de la principauté de Dombes. Un collége y avait été fondé en 1680 pour la principauté.

THOLUS. *V.* TOLHUYS.

THOMAR, v. de Portugal (Estramadure), à 144 k. N. E. de Lisbonne; 4000 hab. Résidence du prieur de l'ordre du Christ.

THOMAS (S.), dit en grec *Didyme*, c.-à-d. *jumeau* (Thomas en hébreu a le même sens), un des 12 apôtres, est célèbre par l'incrédulité qu'il montra lors de la résurrection de Jésus : il ne se rendit qu'après avoir vu et touché les plaies du Sauveur. Selon la tradition, il alla prêcher l'Évangile chez les Parthes et jusque dans l'Inde, et subit le martyre à Calamine,

ville inconnue, qu'on place en Arabie, d'où son corps aurait été transporté à Édesse. Quelques Portugais ont prétendu avoir retrouvé les restes de ce saint à Méliapour, dans le Carnate, ville qu'ils ont pour ce motif appelée *San-Thomé*, mais rien ne justifie cette prétention. On fête S. Thomas le 21 déc.

THOMAS (S.) d'Aquin, célèbre théologien, né en 1227 au château de Rocca-Secca, dans le roy. de Naples, près de l'abbaye de Mont-Cassin, de la famille illustre des comtes d'Aquino, entra dans l'ordre des Dominicains, malgré l'opposition de sa famille, afin de satisfaire son goût pour l'étude et la piété; alla étudier sous Albert le Grand à Cologne, suivit ce maître à Paris, prit dans l'université de cette ville le bonnet de docteur (1256), s'y livra avec grand succès à la prédication et à l'enseignement, et s'attira l'estime de S. Louis, qui l'admit souvent à sa table; fut envoyé par son Ordre à Naples (1272) pour y enseigner la théologie, et mourut deux ans après, à l'abbaye de Fosse-Neuve, près de Frosinone, pendant qu'il se rendait au concile général de Lyon. Les papes Innocent IV, Clément IV, Grégoire X lui avaient offert les dignités de l'Église; il refusa tout et se contenta toujours dans son ordre du titre de *definitor*, équivalant à peu près à celui de professeur. S. Thomas fut l'homme le plus savant et le plus profond théologien de son temps, ce qui lui valut les surnoms de *Docteur universel*, *Docteur angélique*, *Ange de l'école*, et ce qui le fit mettre par le pape Pie V au rang des *Docteurs de l'Église*. Non moins remarquable par sa piété, il mérita d'être canonisé. On l'h. les 7 mars et 18 juill. Ses *Œuvres* ont été publiées à Rome en 18 vol. in-fol., 1570-71, à Paris, en 23 vol. in-fol., 1636-41, à Venise, 20 vol. in-4, 1745, à Parme, 24 vol. in-4, 1857 et ann. suiv., et réimpr. par l'abbé Migne en 4 vol. in-8 à 2 col. On y trouve, avec des traités dogmatiques de théologie, des *Comment. sur Aristote*, — *sur l'Écriture*, — *sur le Maître des sentences* (P. Lombard), des sermons, des écrits de controverse et même des poésies (surtout des *Hymnes : Lauda, Sion; Adorate; Pange, lingua; Verbum supernum*, etc.). Ses ouvrages principaux sont une *Somme de la foi catholique contre les Gentils*, et une *Somme de théologie*, longtemps classique : il y discute et résoud, sous la forme syllogistique, les principales questions de la théologie, de la philosophie et de la morale. Ce grand ouvrage a été trad. en franç. au dernier siècle par Marandé et Hauteville, et de nos jours, avec une louable émulation, par l'abbé Drioux (1852 et ann. suiv.), par l'abbé Écalle (1854), et par F. Lachat (1856-61). Sans pouvoir exposer ici la doctrine théologique de S. Thomas, dont plusieurs points, surtout en ce qui concerne la grâce, ont donné lieu à des interprétations diverses, il suffira de dire qu'en Métaphysique, il était idéaliste; qu'en Morale, il admettait une distinction absolue entre le bien et le mal, et fondait le bien sur la nature de Dieu et non sur sa volonté arbitraire; enfin qu'il conciliait la liberté de l'homme avec la toute-puissance de Dieu, l'existence du mal avec sa bonté. Il eut pour adversaire Duns Scot, et l'École se partagea dès lors en deux sectes, les Thomistes et les Scotistes. Parmi les ouvrages écrits sur S. Thomas, on remarque la *Summa philosophica*, d'après S. Thomas, par Allemani, Paris, 1640; les *Dissertationes de gestis et scriptis S. Thomæ*, de Bern. de Rubeis, Venise, 1730; un *Mém. sur S. Thomas*, de L. Montat, 1847, et surtout la *Philosophie de S. Thomas*, de M. Ch. Jourdain, 1856, ouvrage couronné par l'Acad. des sciences morales. M. Bareille a écrit sa *Vie*, 1846.

THOMAS DE CATIMPRÉ, *Thomas Catimpratensis*, légendaire belge (1201-1270), d'abord moine augustin à l'abbaye de Catimpré (près de Cambray), puis dominicain, enseigna la théologie à Louvain, prêcha en Belgique, en France, en Allemagne. On a de lui plusieurs *Vies de Saints* et de *Saintes* (dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes), des poésies (en latin) et un livre de morale ascétique, *Bonum universale de Apibus* (publié par Colvener, Douai, 1597), où l'auteur, à l'exemple de l'abeille, extrait de la vie et des écrits de plusieurs saints personnages de sages préceptes qu'il adresse aux supérieurs et aux inférieurs.

THOMAS MAGISTER, moine grec du XIV[e] s., connu aussi sous le nom de *Théodule*, est auteur d'un recueil par ordre alphabétique des *Élégances attiques*, écrit en 1310, publié pour la 1[re] fois à Rome en 1517, et édité de nouveau en 1832, à Halle, par Fr. Ritschl, et à Leipsick par C. Jacobitz, 1833. On le trouve d'ordinaire avec Phrynichus Arrhabius.

THOMÁS DE VILLENEUVE (S.), né vers 1487 à Fuenlana (diocèse de Léon), m. en 1555, professa d'abord aux universités d'Alcala et de Salamanque, entra en 1520 dans la congrégation des Augustins, se voua dès lors à la prédication et à la direction des âmes, fut promu malgré lui à l'archevêché de Valence, opéra dans son diocèse d'importantes réformes, et distribua aux pauvres la presque totalité des revenus de son siége. On le fête le 18 septembre.

THOMAS (Ant. Léonard), littérateur, né à Clermont-Ferrand en 1732, m. en 1785, travailla d'abord chez un procureur, puis fut professeur au collége de Beauvais (à Paris), commença en 1759 à se faire connaître par son poëme de *Jumonville* (1759), remporta cinq fois le prix d'éloquence à l'Académie française, en composant les *Éloges du maréchal de Saxe* (1759), *de d'Aguesseau* (1760), *de Duguay-Trouin* (1761), *de Sully* (1763), *de Descartes* (1765), obtint aussi un prix de poésie (par son *Ode sur le Temps*, 1762), et fut admis à l'Académie française en 1767. Depuis cette époque, il publia encore l'*Éloge de Marc-Aurèle* (1770), qui fut fort peu goûté; un *Essai sur les femmes* (1772); enfin un *Essai sur les éloges* (1773), qu'on regarde comme son chef-d'œuvre. Ayant quitté de bonne heure la carrière de l'enseignement, il devint secrétaire du duc de Praslin, ministre des affaires étrangères, puis fut nommé secrétaire-interprète des cantons suisses, sinécure qui lui permit de se livrer à son goût pour les lettres. Il laissa en mourant plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue, outre ses *Lettres*, la *Pétréide*, poëme en l'honneur du czar Pierre le Grand, qui devait avoir 12 chants, mais dont 6 seulement étaient achevés. On ne peut refuser à cet écrivain de l'éloquence et un grand talent de style, mais on lui reproche de l'emphase et de la monotonie. Thomas était un modèle de vertus : il donna dans les circonstances difficiles les preuves d'une belle âme; au risque de perdre la protection du duc de Praslin, il refusa d'entrer à l'Académie au détriment de Marmontel; quoique fort gêné lui-même, il ouvrit souvent sa bourse aux écrivains malheureux. Il eut pour amis Marmontel, Delille, Chamfort, Ducis. Ses *Œuvres* ont été publiées par lui-même en 1773, 4 vol. in-8; et rééditées par Desessarts, 1802, 7 vol. in-8; par Belin, 1819, 2 vol. in-8 (édition compacte), et par St-Surin, 1825, 6 vol. in-8, avec une *Notice*.

THOMAS A KEMPIS, BECKET, MORUS. *V.* A. KEMPIS, etc.

THOMAS DE SAVOIE. *V.* SAVOIE et CARIGNAN (le pr. de).

THOMAS (CHRÉTIENS DE ST-). *V.* CHRÉTIENS.

THOMASIUS (Jacq.), philosophe, né à Leipsick en 1622, m. en 1684, enseigna pendant 40 ans la philosophie et l'éloquence à Leipsick, et compta Leibnitz au nombre de ses élèves. On a de lui : *Origines historiæ philosophicæ et ecclesiasticæ* (1665), *De plagio litterario* (1678), *Philosophia practica tabulis comprehensa* (1702), *Hist. Atheismi* (1713), et une foule de dissertations savantes. — Son fils, Chrétien Th., savant jurisconsulte, né à Leipsick en 1655, m. en 1728, fut avocat, puis professeur de droit à Leipsick, choqua le clergé de cette ville par sa hardiesse et fut banni, se rendit à Halle, où il obtint une chaire de jurisprudence (1694), puis fut placé à la tête de l'université de cette ville. Il introduisit la langue vulgaire dans l'enseignement du droit (1687). On a de lui une foule d'ouvrages de jurisprudence, de droit naturel et de morale, parmi lesquels on re-

marque : *Historia sapientiæ et stultitiæ*, Halle, 1693; *Institution divine, avec les Principes du droit naturel et du droit des gens*, 1709; *Maximes de prudence*, 1744.

THOMASSIN, famille de graveurs distingués des XVII° et XVIII° s., a produit : Philippe, né à Troyes vers la fin du XVI° s., qui fut le maître de Cochin et de Callot; on cite de lui une *Adoration des rois*, une *Ste Famille* d'après Zuccharo, et un recueil de portraits de souverains et de capitaines illustres; — Simon Philippe, son neveu, qui a gravé la *Transfiguration* d'après Raphaël, *S. Benoît en contemplation* d'après Phil. de Champagne, ainsi que toutes les statues et bas-reliefs du parc et du château de Versailles; — H. Simon, fils et élève du préc., 1688-1741, membre de l'Académie de peinture, graveur très-distingué, dont on remarque le *Magnificat*, d'après Jouvenet; une *Femme au bain*, d'après Rubens; *Coriolan*, d'après Lafosse; *les Disciples d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse.

THOMASSIN (L.), oratorien, né à Aix en 1619, m. en 1695, professa les belles-lettres, la philosophie, la théologie à Pézénas, à Saumur, à Paris (à St-Magloire), puis se retira dans la maison de l'institut pour se livrer tout entier à la rédaction de ses ouvrages. Il avait d'abord donné dans le Jansénisme, mais il ne tarda pas à y renoncer. Il composa dans sa retraite divers ouvrages qui lui firent une grande réputation. Outre 17 *Dissertations sur les conciles* et des *Mémoires sur la grâce* qu'il avait composés pour concilier les Molinistes et les Jansénistes, mais qui avaient soulevé contre lui une partie du clergé, on a de ce savant Oratorien : *Ancienne et nouvelle discipline de l'Église*, 1678 et 79, 3 vol. in-fol. (trad. en latin par lui-même, 1688), ouvrage d'une science profonde, qui lui valut la bienveillance du pape Innocent XI; *Dogmata theologica*, 1680-84 et 89, 3 v. in-fol., œuvre qui atteste l'étude approfondie des systèmes de philosophie de l'antiquité; *Traité des Fêtes de l'Église*, 1681; *Traité dogmatique et historique des édits et autres moyens dont on s'est servi pour établir et maintenir l'unité dans l'Église*, 1703, espèce d'apologie de la révocation de l'édit de Nantes. On doit à M. l'abbé Lescœur une excellente thèse sur *la Théodicée* de Thomassin, 1852.

THOMERY, vge du dép. de Seine-et-Marne, sur la r. g. de la Seine, à 7 kil. E. de Fontainebleau; 1200 hab.; station. Excellents raisins exportés en grande partie pour Paris: c'est de Thomery qu'est originaire le plant de vigne connu sous le nom de *chasselas de Fontainebleau*.

THOMIRE (Phil.), artiste en bronzes, né à Paris en 1751, m. en 1843, avait étudié la sculpture sous Pajou et Houdon. Il se livra presque exclusivement à la fabrication des bronzes, et éleva cette industrie jusqu'à l'art en y introduisant la pureté du dessin et les harmonieuses proportions de l'antique. Il reproduisit en bronze les plus beaux ouvrages de Roland, de Chaudé, de Pigalle, etc., et vit ses produits recherchés par tous les souverains de l'Europe.

THOMISTES. *V.* S. THOMAS D'AQUIN.

THOMPSON. *V.* THOMSON et RUMFORD.

THOMSON (James), poëte écossais, né en 1700 à Ednam, près de Kelso (Roxburgh), m. en 1748, était fils d'un ministre presbytérien, et fut destiné à l'état ecclésiastique; il y renonça sans adopter d'autre profession, vécut longtemps très-pauvre, commença sa réputation en 1726 en publiant son poëme des *Saisons*, vit dès lors sa position s'améliorer, voyagea sur le continent, de 1731 à 1734, avec le fils aîné du chancelier Talbot, obtint en 1738 une pension de 100 liv. sterl., et fut à la même époque nommé intendant des Iles sous le vent, sinécure qui ne l'obligea pas même à quitter l'Angleterre. On a de lui 3 poëmes didactiques : *les Saisons*, 1726-30; *la Liberté*, 1733; *le Château de l'indolence*, poëme allégorique, 1745; 3 tragédies : *Sophonisbe*, 1729; *Agamemnon*, 1738; *Tancrède et Sigismond*, 1745, et des poésies diverses, parmi lesquelles on remarque *la Mort de Newton*, et le fameux chant national *Rule, Britannia*. Son titre capital est son poëme des *Saisons* (publié d'abord par chants séparés : *l'Hiver*, 1726; *l'Été*, 1727; *le Printemps*, 1728; puis en entier en 1730, et qu'il retoucha constamment) : c'est sans contredit un des modèles du genre; il brille à la fois par la fidélité des descriptions, la richesse des images, la variété, le sentiment. Ce poëme, imité par St-Lambert et Roucher, a été traduit en prose par Mme Bontemps (1759), par Deleuze (1801 et 1806), et mis en vers par J. Poullin (1802).

THOMSON (Thomas), chimiste écossais, membre de la Société royale de Londres et de celle d'Édimbourg, né en 1773, m. en 1852, professa la chimie à Édimbourg et à Glascow. Grand partisan de la théorie atomistique, il employa le premier les symboles pour exprimer la composition des produits chimiques. Il eut avec Berzélius une vive dispute sur la question des équivalents. On lui doit : *Système de chimie* et *Principes de la chimie établis par les expériences*, ouvrages traduits en français; *Chimie des corps organiques; Histoire de la Chimie* et une foule d'articles et de mémoires dans les *Annales de Chimie* et les *Transactions philosophiques*.

THOMYRIS, reine des Massagètes, marcha contre Cyrus qui avait envahi ses États, tailla son armée en pièces, le fit prisonnier lui-même et le mit à mort pour venger son fils que ce prince avait fait périr (529 av. J. C.). Hérodote raconte qu'elle lui fit couper la tête, et la plongea dans un vase rempli de sang en s'écriant : « Rassasie-toi de ce sang dont tu fus si altéré. » Mais Xénophon fait mourir Cyrus paisiblement dans sa capitale et dans son lit.

THÔNES, ch.-l. de c. (Hte-Savoie), à 13 k. E. S. E. d'Annecy; 2605 h. Tanneries, moulins à soie. Près de là, belle chute d'eau de 30^m de hauteur.

THONON, ch.-l. d'arr. (Hte-Savoie), sur la rive mérid. du lac de Genève, à 31 k. E. N. E. de Genève; 5080 hab. Port sur le lac; vue magnifique. Patrie d'Amédée IV.—Ville ancienne, détruite par les Bourguignons au V° s., rebâtie par Rodolphe III; de nouveau détruite au XIV° s., par les Bernois. Sous l'empire français, elle fut un des ch.-lx d'arr. du dép. du Léman. Rendue au Piémont en 1815, elle fut la capit. du Chablais. Elle est revenue à la France en 1860.

THOPHAIL (Abou-Djafer-Ibn), philosophe et médecin arabe du XII° s., né à Cordoue, m. à Séville en 1190, fut le maître d'Averroës. On a de lui un ouvrage intitulé : *Hai-ebn-yokdan* ou *l'Homme de la Nature*, publié par Pococke à Oxford, 1650, en arabe et en latin, sous le titre de *Philosophus autodidactus* : il y suppose un homme qui découvre par lui seul la vérité, et il y expose la doctrine de l'intuition des néoplatoniciens.

THOR, un des principaux dieux scandinaves, le plus puissant des Ases, fils aîné d'Odin et de Frigga, était le dieu de la force, de l'air et du tonnerre. Thor habite Troudouangour (c.-à-d. *Asile contre la peur*), et dans ce pays imaginaire il a un palais composé de 450 salles. A la fin du monde, Thor tuera le grand serpent Jormeungandour, emblème du mal, mais il périra lui-même, asphyxié par la vapeur du venin de ce monstre. On le représentait avec les traits sévères de l'âge mur et une longue barbe, une massue ou un sceptre à la main, la couronne sur la tête, monté sur un char traîné par deux boucs. Le jeudi lui était consacré : le nom que porte encore actuellement ce jour dans quelques langues du Nord (en anglais, *thursday*) rappelle le sien.

THORDA, *Thorenburg* en allem., *Salinæ* des anciens, v. de Transylvanie (Pays des Hongrois), ch.-l. du comitat de Thorda, sur l'Aranyos, à 28 kil. S. E. de Klausenbourg; 8000 hab. Aux env., mine de sel exploitée dès le temps des Romains et qui donne annuellement 240 000 quintaux. — Le comitat, entre ceux de Maros, Weissembourg, Klausenbourg, Doboka et la Galicie, a 180 kil. sur 50 et 160 000 hab.

THORENS, ch.-l. de c. (Hte-Savoie), à 12 k. N. E. d'Annecy; 2507 hab. Aux env., ruines du château de Sales, où naquit S. François de Sales.

THORIGNY, *Augustodura*, ch.-l. de c. (Manche), sur la Vire, à 13 kil. S. E. de St-Lô, 2082 hab. Jadis titre de vicomté. Restes du château des comtes de Matignon, qui passa depuis aux princes de Monaco. Grand commerce de volaille. Patrie de Brébeuf.

THORINS, vignoble renommé. *V.* ROMANÈCHE.

THORN, v. forte des États prussiens (Prusse propre), ch.-l. de cercle, sur la r. dr. de la Vistule, à 84 kil. S. de Marienwerder; 12000 h. Trib., gymnase, bibliothèque. Savon renommé, draps et lainages, pain d'épice. Patrie de Copernic, auquel un monument a été élevé dans l'église St-Jean. — Anc. ville libre et impériale; elle tomba dans la suite au pouvoir de l'Ordre teutonique. En 1466, il y fut conclu un traité de paix, par lequel cet ordre se reconnaissait vassal de la Pologne. Prise par Charles-Gustave en 1655 et par Charles XII en 1703; attribuée à la Prusse en 1793, lors du 2e démembrement de la Pologne.

THORNHILL (James), peintre anglais, peintre d'histoire de la reine Anne, né à Weymouth en 1676, m. en 1734, a peint *l'Histoire de S. Paul* dans le dôme de la cathédrale de Londres, et exécuté les peintures du réfectoire et du salon de Greenwich. Il réussit aussi dans le paysage et le portrait. Cet artiste a de l'imagination, un bon goût de dessin, un pinceau ferme et hardi; mais il manque de correction. Hogarth avait épousé sa fille.

THORSHAVN, ch.-l. de l'île de Stromœ et de tout l'archipel des îles Færoë; env. 500 hab. Bon port.

THORWALDSEN (Barthélemy), sculpteur danois, né en 1769, m. en 1844, était fils d'un pauvre marin de Copenhague qui sculptait des figures en bois pour la proue des navires. Doué d'un talent précoce, il fut envoyé à Rome, fit dans cette ville de longs et fréquents séjours, et revint passer ses dernières années dans sa patrie, où il fut comblé d'honneurs. Son coup d'essai fut une statue colossale de *Jason*, qui fit sensation; suivirent *Mars*, *les Trois Grâces*, *les Muses*, *Apollon*, *Mercure*, *Adonis*, *les Douze Apôtres* (à Notre-Dame de Copenhague), qui lui firent une réputation universelle. On recourait à son ciseau de toutes les parties de l'Europe : ainsi il exécuta pour Rome le *Tombeau de Pie VII*, pour Varsovie la statue équestre de *Poniatowski*, pour Mayence le monument de *Gutenberg*, etc. On a de lui une foule de bas-reliefs, entre autres *Achille à qui l'on enlève Briséis*, *Bacchus donnant à boire à l'Amour*, *l'Amour éveillant Psyché*, enfin *l'Entrée d'Alexandre à Babylone*, vaste série entreprise par ordre de Napoléon I. Il était associé de l'Institut. Thorwaldsen se distingue surtout par la pureté du style et la fidèle représentation des caractères, des temps et des lieux. Il a fondé un musée à Copenhague et a légué à cet établissement son immense fortune.

THOTH, dieu égyptien, présidait à la parole, à l'écriture, aux sciences, aux arts. Les Égyptiens lui attribuaient toutes les inventions. Il existait sous son nom 42 livres sacrés, confiés aux prêtres seuls, qui contenaient toute l'encyclopédie religieuse et scientifique des premiers temps de l'Égypte. Ce dieu était représenté tantôt avec la tête de l'ibis, tantôt avec celle du cynoscéphale. Il règne, du reste, une profonde obscurité sur Thoth. Il est pour quelques-uns l'Hermès ou Mercure des Grecs, ou l'Hermès Trismégiste des alchimistes. *V.* ce nom.

THOU (Jacq. Aug. de), historien, né à Paris en 1553, d'une famille de robe originaire d'Orléans, m. en 1617, était le 3e fils de Christophe de Thou, 1er président au parlement de Paris. Destiné d'abord à l'Église, il se livra ensuite à l'étude du droit, et eut pour maîtres Cujas et Hotman. Il accompagna en 1573 Paul de Foix, ambassadeur en Italie, et conçut dès lors le projet de son histoire. Nommé à 24 ans conseiller-clerc au parlement de Paris, il fit partie en 1581 d'une commission parlementaire formée à Bordeaux : dans cette ville, il connut le prince de Condé, le roi de Navarre et Montaigne. Henri III le chargea de quelques missions en Picardie et en Normandie, le fit ensuite conseiller d'État, l'appela au parlement, transféré à Tours, où il exerça la présidence, puis l'envoya en Allemagne et en Italie avec Schomberg, pour y solliciter des secours d'hommes et d'argent (1589). De retour en France, il suivit la fortune d'Henri IV, dont il possédait la confiance, fut chargé de préparer l'édit de Nantes, et s'opposa avec d'autres magistrats à l'admission en France de certaines dispositions du concile de Trente contraires aux libertés de l'Église gallicane. Lors de la retraite de son beau-frère, Achille de Harlay (1611), il ne put obtenir du nouveau roi (Louis XIII) la place de 1er président du parlement de Paris, qui lui avait été promise sous le règne précédent : on essaya de le dédommager en le nommant un des trois directeurs des finances qui remplacèrent Sully; mais il ne put se consoler de cette injustice. On doit à de Thou un grand ouvrage historique en 138 livres, rédigé en latin : *Historia mei temporis* (allant de 1543 à 1607). Il en avait donné une 1re partie en 1604, mais la publication n'était pas achevée à sa mort. Ce grand ouvrage, qui embrasse l'histoire de l'Europe presque entière, fait autorité, surtout pour ce qui regarde la France. En effet de Thou possède au plus haut degré les qualités de l'historien : souvent témoin oculaire et quelquefois acteur, il avait appris infiniment, soit par les hommes illustres avec lesquels il était en relation, soit par les pièces officielles; le récit des faits est accompagné de réflexions aussi nobles que judicieuses; on admire également la beauté du style. Cependant, la liberté avec laquelle l'auteur parle du clergé et son indulgence pour les Protestants firent soupçonner son orthodoxie, et son *Histoire* fut condamnée à Rome. De Thou a laissé des *Poésies latines*, qui sont estimées, entre autres un poëme *De re accipitraria*. La seule édition complète de ses *Œuvres* est celle que Thomas Carte donna à Londres en 1733, en 7 v. in-f., qui contient, outre l'*Histoire* proprement dite, les *Mémoires* de sa vie de 1553 à 1601 (rédigés par lui-même ou par N. Rigault, son ami), des *Lettres* et morceaux divers, et enfin un *Supplément* de Rigault, qui va de 1607 à la mort d'Henri IV. L'*Histoire* a été traduite du latin en français par Lemascrier, Adam, Lebeau, Desfontaines et Leduc : cette trad., publiée en 1734, ne forme pas moins de 16 v. in-4. On doit à MM. Patin et Phil. Chasles des *Éloges de De Thou*, qui ont partagé le prix à l'Académie française en 1824.

THOU (Fr. Aug. de), fils du préc., né à Paris vers 1607, fut conseiller au parlement, maître des requêtes, puis conseiller d'État. Protégé d'abord par Richelieu, il paraissait destiné au plus brillant avenir; mais il eut le malheur de s'attirer l'animosité du cardinal en entretenant une correspondance imprudente avec la duchesse de Chevreuse, alors exilée, correspondance qui fut surprise, et par ses liaisons avec les ennemis de son ancien protecteur, notamment avec Cinq-Mars, dont il favorisa le complot, sans toutefois approuver le traité signé par Fontrailles avec l'Espagne. Cinq-Mars eut la faiblesse de le charger dans ses révélations, croyant ainsi mériter sa propre grâce. De Thou, rapidement jugé et condamné, fut exécuté aussitôt à Lyon, avec Cinq-Mars. Son seul crime était de n'avoir pas révélé le complot (1642).

THOUARCÉ, ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), à 28 k. S. d'Angers; 1706 hab. Vins, grains, houille.

THOUARS, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), sur le Thouet, à 29 kil. N. E. de Bressuire; 2573 hab. Collége. Beau château sur un rocher et qui sert auj. de caserne; église St-Médard, tour de St-Laon. — Prise en 758 par Pépin le Bref, qui en fit sa place d'armes, Thouars devint au IXe s. la capitale d'une vicomté, créée par les comtes de Poitou, dont les possesseurs se rendirent bientôt indépendants et s'allièrent tantôt aux rois de France, tantôt aux rois d'Angleterre. Ce fut

une des plus fortes places du Poitou sous les Anglais. Prise par Duguesclin en 1372, elle fut au XVI[e] s. érigée en duché-pairie en faveur des la Trémoille. Elle fut occupée par les Vendéens en 1793, et par M. de Larochejaquelein en 1815.

THOUET (le), *Thoacis*, riv. de France, naît dans le dép. des Deux-Sèvres, à 2 kil. N. E. de Beugnon, baigne Secondigny, Parthenay, Thouars, entre dans le dép. de Maine-et-Loire, arrose Montreuil-Bellay, reçoit la Dive, l'Argenton, et tombe dans la Loire au-dessous de St-Florent, après un cours de 120 kil.

THOUIN (André), professeur de culture au Jardin des plantes, né en 1747, m. en 1823, était fils d'un jardinier de cet établissement. Il devint lui-même jardinier en chef (1764), agrandit l'école botanique du Jardin, s'occupa d'acclimater en France les plantes exotiques, et fit dans ce but divers voyages. Il fut professeur d'économie rurale aux Ecoles normales et membre de l'Institut dès sa fondation. On a de lui un *Essai sur l'économie rurale* (1805), une *Monographie des greffes* (1821), un *Cours d'agriculture et de naturalisation des végétaux* (1827).

THOULOUNIDES, dynastie turcomane qui a régné en Egypte de 869 à 905, tirait son nom de Thouloun, de la tribu des Oïgours, esclave du calife Al-Mamoun, et père d'Achmet, qui, nommé gouverneur de l'Égypte, s'y rendit indépendant.

THOUN, v. et lac de Suisse. *V.* THUN.

THOURET (Jacq. Guill.), membre de l'Assemblée constituante, né à Pont-l'Évêque en 1746, était avocat au parlement de Rouen; fut député en 1789 aux états généraux par le tiers état de Rouen; fut élu président de l'Assemblée et rapporteur du comité de Constitution; devint plus tard président du tribunal de cassation, et périt sur l'échafaud le 22 avril 1794. On a publié de lui un *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français* (extrait de Dubos et de Mably), 1800, et des *Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne et moderne* (1821). — Son frère, Aug Thouret (1748-1810), médecin distingué, remplit plusieurs missions importantes, et devint professeur et directeur de l'École de médecine lors de sa réorganisation. Il se signala comme partisan de la vaccine et comme adversaire de Mesmer, notamment dans ses *Recherches et doutes sur le magnétisme animal* (1784).

THOUROUT, v. de Belgique (Flandre occid.), à 18 kil. S. O. de Bruges: 8500 h. Anc. abbaye, fondée par Dagobert. Industrie, linières, tanneries, distilleries.

THOUS, anc. capit. du Khoraçan, sur le Thous, affluent de la mer Caspienne, fut détruite par les Tartares; on en voit les restes près de Mesched. Cette ville, très-florissante sous les califes, est la patrie d'Al-Cazel. C'est là que mourut Haroun-al-Raschid.

THOUTMOSIS, nom de trois rois égyptiens de la 18[e] dynastie, qui régnèrent du XX[e] au XVII[e] s. av. J.-C. Thoutmosis I, fils de Misphragmoutosis, acheva l'expulsion des Hycsos, commencée par son père, et régna env. 12 ans. Thoutmosis III fut un roi conquérant: il porta ses armes jusqu'à Babylone et Ninive.

THOUVENEL (Pierre), médecin, né en Lorraine en 1647, m. en 1815, mit en réputation les eaux de Contrexeville, y fonda à ses frais un établissement, et fut nommé inspecteur des eaux minérales de France. Grand partisan de l'hydrocospie, il publia sur ce sujet plusieurs ouvrages, entre autres: *Mémoire physique et médicinal sur les rapports qui existent entre la baguette divinatoire, le magnétisme et l'électricité* (Paris, 1791), et *Mémoire sur l'électricité organique et minéralogique* (1790).

THOUVENEL (Édouard-Antoine), homme politique français, né à Verdun en 1818; se fit remarquer en 1840 par une relation de voyage (*la Hongrie et la Valachie*, in-8); occupa différents postes diplomatiques, particulièrement à Constantinople (1855); devint ministre des affaires étrangères (1860-62), et se fit remarquer par son habileté, son énergie et le talent qu'il montra dans ses circulaires diplomatiques. Il était grand référendaire du Sénat quand il mourut, en 1866.

THRACE, *Thracia*, auj. partie N. E. de la *Roumélie*; grande région de l'Europe ancienne, dont l'étendue a souvent varié. On lui donne généralement pour bornes au N. le Danube, à l'E. le Pont-Euxin et le Bosphore de Thrace, au S. la mer Égée et la Propontide, au S. O. la Macédoine. On y trouvait le mont Hémus au N. O., le Rhodope au S. O., et plusieurs fleuves, l'Hèbre, le Nestus, le Strymon. Habitée par une foule de peuplades diverses, la Thrace n'offrait que des divisions vagues: on y distinguait la Chalcidique (attribuée quelquefois à la Macédoine), l'Edonide, la Bisaltie, la Sintique, la Bessique, l'Odomantique, la Bistonide, la Ciconide, l'Odrysiade, l'Astique, le pays des Triballes. Il y avait sur le littoral beaucoup de villes grecques, soit libres, soit soumises à quelque métropole (Amphipolis, Cardie, Périnthe, Sélymbrie, Byzance, Abdère, etc.) La Thrace était un pays montagneux et froid; elle fournissait d'excellents chevaux. Ses habitants passaient pour braves, mais farouches et ivrognes. Ils avaient très-peu de villes à l'intérieur. L'agriculture était à peu près nulle chez eux; ils vivaient de la chair de leurs troupeaux et de rapines. Les villes grecques commerçantes de la côte tiraient de l'intérieur du bétail, des bois, des pelleteries, des esclaves. Le culte des Thraces était varié: Bendis (déesse analogue à Diane) et Cotytto étaient leurs grandes divinités; ils adoraient aussi un dieu de la guerre nommé Sabaz, qu'on croit le même que Bacchus; ils reconnaissaient pour législateur Zamolxis. C'est chez eux que les mystères des Grecs semblent être nés. — La Thrace fut de bonne heure peuplée par des émigrations de peuples analogues aux Pélasges, qui, venus du N. E., franchirent le Danube. Il y a lieu de croire qu'elle avait été quelque temps civilisée (c'est là que la Fable place Linus, Orphée, Thamyris, etc.), mais elle retomba ensuite dans la barbarie. Au V[e] s. av. J.-C. elle subit en partie la domination persane: plusieurs princes, tributaires du grand roi, y régnaient simultanément. A l'avénement de Philippe II, roi de Macédoine, en 360, le roi des Odryses était le plus puissant de ces princes (*V.* ODRYSES), mais son royaume tomba en dissolution après la mort de Cotys I (356), et surtout de Chersoblepte (345). La Thrace devint en quelque sorte une province macédonienne sous Philippe et sous Alexandre; à la mort du dernier, elle échut à Lysimaque (323), qui y prit le titre de roi vers 307. Après lui, ce pays passa aux mains de Séleucus, vainqueur de Lysimaque (282), puis de Ptolémée Céraune (281). La Thrace eut ensuite des rois indigènes fort obscurs (depuis 277 av. J.-C.); elle fut enfin réunie en province romaine en 46, sous Claude.

THRACE (BOSPHORE DE), auj. *Canal de Constantinople*, détroit situé entre le Pont-Euxin et la Propontide, sépare la Thrace de l'Asie-Mineure. *V.* BOSPHORE.

THRACE (CHERSONÈSE DE). *V.* CHERSONÈSE.

THRACE (Diocèse de), une des grandes divisions de l'empire d'Orient. *V.* l'art. Romain (Empire).

THRASÉAS (L. PÆTUS), sénateur romain, né à Padoue au commencement du I[er] siècle, était stoïcien. Il parcourut d'abord la carrière des honneurs militaires, et mérita par ses vertus l'estime publique. Gendre de Pætus et d'Arria, il s'efforça en vain de détourner celle-ci de mourir avec son époux, compromis dans la conspiration de Scribonius contre Claude. Il protesta contre la tyrannie de Néron en s'abstenant presque complétement de prendre part aux délibérations du sénat; il refusa d'entendre jusqu'au bout la lettre apologétique adressée par l'empereur au sénat après le meurtre d'Agrippine. Dénoncé comme ayant refusé d'assister à l'apothéose de Poppée, il fut condamné à mort par le sénat; il se fit ouvrir les veines, et subit le trépas avec courage en 66. Sa femme, imitant l'exemple de sa mère Ar-

ria, ne voulut pas lui survivre. Domitien fit mettre à mort Aruléous pour avoir écrit l'éloge de Thraséas.

THRASYBULE, général athénien, eut une part essentielle à la révolution qui renversa les Quatre-Cents et qui rappela de l'exil Alcibiade, aida au gain de la bataille de Cyzique, 410 av. J.-C., fut battu devant Éphèse (408), mais réussit à soumettre la côte de la Thrace, fut chargé, lors de la bataille des Arginuses, de rendre les derniers devoirs aux Athéniens morts, se réfugia à Thèbes après l'établissement des 30 tyrans à Athènes, y devint le chef des bannis, rentra avec eux à main armée dans sa patrie (403), reconstitua la démocratie, fit décréter une loi d'amnistie, rendit quelque indépendance à Athènes et l'entraîna dans l'alliance de Thèbes contre Sparte (395), commanda dans cette guerre la flotte destinée à soumettre les îles de la mer Égée ainsi que les villes grecques de la Thrace et de l'Asie-Mineure, mit Méthymne en état de blocus, imposa une contribution de guerre à la ville d'Aspende en Cilicie, mais fut tué dans une sortie nocturne que firent les habitants de cette place (390). Cornélius Népos a écrit sa *Vie*.

THRASYLLE, de Phlionte, musicien et philosophe platonicien du Iᵉʳ s. de notre ère, était partisan exclusif de la musique ancienne et ennemi des raffinements modernes. Il s'adonna aussi à l'astrologie et fut en faveur, à titre d'astrologue, près d'Auguste et de Tibère. — Son fils, aussi astrologue, prédit à Néron qu'il serait empereur.

THRONIUM, v. de l'anc. Grèce, capitale de la Locride épicnémidienne, vers le centre du pays.

THSIN-CHI-HOANG-TI, empereur chinois, le 1ᵉʳ de la dynastie des Thsin, hérita en 247 av. J.-C. du seul roy. de Thsin, réussit à réunir en une seule monarchie tous les royaumes qui existaient en Chine, fit construire des canaux, des routes, de beaux édifices, extermina en partie les Hiong-nou (Huns) et autres barbares, et mourut en 210. Ce prince fit, dit-on, brûler tous les livres historiques pour imposer silence aux grands qui, s'appuyant sur ces livres, réclamaient sans cesse des droits anciens.

THUCYDIDE, *Thucydides*, célèbre historien grec, d'Athènes, né vers 471 av. J.-C. d'une famille riche et considérable, m. vers 395 ou plutôt vers 402, entendit à 15 ans la lecture de l'ouvrage d'Hérodote aux jeux olympiques, et désira dès lors marcher sur les traces de cet historien. Il servit pendant la guerre du Péloponèse, fut chargé de secourir Amphipolis et Eïon (424), mais ne put sauver la première de ces places et fut puni par le bannissement (423). Son exil dura 20 ans : il en passa la plus grande partie en Thrace, à Scapté-Hylé, où il possédait des mines d'or, et s'occupa de rassembler à loisir les matériaux de son histoire. Thucydide a laissé une *Histoire de la guerre du Péloponèse*, en 8 livres; malheureusement, cet ouvrage n'est pas complet: l'auteur s'arrête à l'an 411, et le dernier livre paraît n'être qu'une esquisse. Telle qu'elle est cependant, l'*Histoire* de Thucydide est un des chefs-d'œuvre de l'antiquité : l'auteur s'y montre militaire et politique consommé. Instruit, impartial, judicieux, méthodique, il démêle habilement les causes, les ressorts, les conséquences des événements; son style est serré, vigoureux; ses discours sont admirables de logique. Démosthènes prit Thucydide pour modèle, et copia 8 fois de suite ses ouvrages. Les seuls reproches qu'on puisse faire à ce grand historien, c'est un peu de roideur, de sécheresse et d'obscurité; en outre, l'intérêt du récit est refroidi par la division monotone des événements en périodes régulières d'*été* et d'*hiver*. Thucydide a été édité et traduit dans tous les pays de l'Europe; les meilleures éditions sont celles d'Hudson, Oxford, 1696; de Duker avec les notes d'Hudson, Amst., 1731 ; de Gail, avec un volumineux commentaire, Paris, 1807 ; de Bekker, Oxford, 1824 ; de Poppo, Leips., 1821-40; de Bothe, Leips., 1848; de M. Haase, dans la collection Didot. On estime les trad. de Ch. Lévesque, 1795, reproduite par Gail dans son édition; d'Amb. Firmin Didot, 1833: de Zévort, 1854, de Bétant, 1863. On doit à ce dernier un *Lexicon thucydideum*, 1855, et à M. J. Girard un *Essai sur Thucydide*, couronné par l'Académie française (1860).

THUEYTS, ch.-l. de c. (Ardèche), à 26 kil. N. O. de l'Argentière; 2910 hab. Lainages. Eaux minérales.

THUGS ou ÉTRANGLEURS, associations d'assassins de l'Hindoustan, adorent Kâli, déesse du mal et de la mort, et immolent à leurs dieux, en les *étranglant*, tous les étrangers qu'ils rencontrent. Les Anglais en ont détruit un grand nombre.

THUGUT (Franç.), ministre autrichien, né à Lintz en 1739, m. en 1818, était fils d'un batelier. Il remplit diverses missions, notamment à Constantinople, en France et à Naples, fut ambassadeur d'Autriche en Pologne (1780), administrateur général de la Valachie et de la Moldavie en 1788, revint à Vienne après la mort de Léopold II, détermina le nouvel empereur, François II, à entrer dans la coalition contre la France, dirigea depuis ce temps toute la politique autrichienne, et devint en 1794 premier ministre. Il se montra toujours fort opposé à la France : une des conditions secrètes du traité de Campo-Formio fut son éloignement.

THUILLIER (dom Vincent), bénédictin de la Congrégation de St-Maur, né à Coucy près de Laon en 1685, m. en 1735, fut sous-prieur de son ordre. Adversaire de la constitution *Unigenitus*, il se signala d'abord comme appelant, mais il revint ensuite à des idées plus modérées et retira son appel. Il avait rédigé une *Histoire de la bulle Unigenitus*, qui est restée manuscrite. On lui doit une trad. latine du *Traité d'Origène contre Celse* et une traduction française de *Polybe* (avec des commentaires par Folard).

THUILLIER (J. L.), botaniste, 1757-1822, fut d'abord jardinier au Jardin des Plantes de Paris, se fit une réputation par son habileté à préparer les herbiers, et fut, lors de la création des Écoles centrales, nommé professeur de botanique rurale à Paris. Il a publié une *Flore des environs de Paris*, 1790.

THUIN, v. de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, à 15 kil. S. O. de Charleroi; 8000 hab. Draps communs, lainages. Fondée au Xᵉ s., cette ville fut prise par Charles le Téméraire en 1466; assiégée inutilement par le maréchal de Lorges en 1654, et prise par Marceau sur les Autrichiens en 1793.

THUIR, ch.-l. de c. (Pyrénées-Orient.), sur le Tet, à 15 kil. S. O. de Perpignan; 2384 hab. Huile, eau-de-vie; élève d'abeilles.

THUISTON, dieu des Celtes et des Germains analogue à Pluton, fils de la Terre, poliça les Germains, établit parmi eux des cérémonies religieuses, et fut après sa mort mis au rang des dieux.

THULÉ, île ou terre qui était le point le plus septentrional que connussent les anciens. On balance entre les îles Shetland, les Færoé, les côtes ou îles du Danemark, et le S. O. de la Norvége. La 1ʳᵉ opinion est la plus probable. — On a nommé *Thulé australe* l'île la plus mérid. de l'archipel Sandwich, par 59° 34' lat. S., 27° 45' long. O.

THUN, v. de Suisse (Berne), sur l'Aar, près de sa sortie du lac de Thun, à 24 kil. S. E. de Berne; 6000 hab. École militaire fédérale, bibliothèque, archives; château. — Le lac de Thun est traversé par l'Aar, qui le met en communication avec celui de Brienz; 18 kil. sur 4. Bords pittoresques.

THUNBERG (Ch. Pierre), botaniste et voyageur suédois, élève de Linné, fut envoyé en 1772 au Japon par la Compagnie hollandaise pour étudier les productions du pays, visita aussi Ceylan, revint en Europe en 1778 avec de précieux trésors scientifiques et fut nommé professeur de botanique à Upsal. Il mourut en 1798. On a de lui : *Flora japonica* (1784); *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, trad. par Langlès (1796).

THUR (la), riv. de Suisse, naît dans le canton de

St-Gall, arrose ensuite celui de Thurgovie (auquel elle donne son nom), puis celui de Zurich, reçoit la Sitter, puis la Murg, et se jette dans le Rhin, par la r. g., après un cours de 100 kil.

THURGOVIE (Canton de), *Thurgau* en allem., le 17e canton de la Confédération helvétique, a pour bornes au N. le duché de Bade, au S. le cant. de St-Gall, et est arrosé par la *Thur*, d'où son nom; 700 k. carrés; 90 000 h. (dont un quart Catholiques, le reste Réformés); capit., Frauenfeld. Montagnes peu élevées; plusieurs lacs (celui de Constance y forme limite à l'E.); climat doux, sain; sol fertile, grains, vin; beaux vergers, forêts, bétail. Toiles, mousselines, soieries. Le gouvernement, mélange d'aristocratie et de démocratie, est composé d'un *Grand-Conseil* (de 100 membres), élu pour 2 ans par le peuple, et d'un *Petit-Conseil* (de 9), choisi par le Grand-Conseil et chargé du pouvoir exécutif. — Jadis habitée par les *Tigurini*, cette contrée, après diverses vicissitudes, forma un landgraviat qui fut possédé par la maison de Zæhringen, puis par les comtes de Kybourg. En 1460, la Thurgovie devint sujette des cantons suisses; elle fut érigée en canton indépendant après la révolution de 1798.

THURINGE, anc. contrée de l'Allemagne centrale qui a souvent changé de limites, occupait la Haute-Saxe (Saxe-Cobourg, S.-Gotha, S.-Meiningen, S.-Weimar, etc.), et tirait son nom des *Thurs* ou *Thuringii*, qui, chassés des sources du Mein par les Suèves, vinrent habiter entre l'Elbe et le Weser, dans les montagnes qui ont conservé le nom de *Thuringerwald*.

Le nom de Thuringe a successivement désigné un royaume, deux duchés, un comté, un margraviat, un landgraviat.

Royaume de Thuringe. Il comprenait, outre la Thuringe moderne (ou cercle de Thuringe), la Hesse, le Harz, le pays de Brunswick et l'Osterland; il s'étendit même jusqu'au Rhin, au Danube et près de l'Elbe : la Saale y coulait; Scheidingen (qui n'est plus qu'un village), sur l'Unstrutt, et Erfurt en étaient les villes principales. Limites : la Saxe (barbare) au N., diverses peuplades slaves à l'E., l'Austrasie à l'O. (la Fulde formait la séparation). Ce royaume n'exista que de 456 à 527 ou 531. Parmi ses rois on nomme Meerwig (le fondateur), Basin (qui reçut Childéric à sa cour), et les 3 fils de Basin, qui, par leurs divisions, amenèrent la ruine du royaume. Hermanfroi, le dernier, fut tué à Tolbiac par Thierri I, roi d'Austrasie (530), qu'il avait appelé à son secours, mais à qui il refusait la récompense convenue. Thierri I ne put garder tout le pays conquis : le Harz, le Brunswick et l'Osterland (qui n'avaient pas encore ces noms) formèrent une *Thuringe septentrionale* ou *Thuringe saxonne*, qu'on appela *Ostphalie*; le reste fut la *Thuringe méridionale*, dite aussi *Thuringe austrasienne*, ou *franque* ou *Franconie*, enfin *Thuringe propre*.

Duchés de Thuringe. Il y eut un 1er *duché de Thuringe* de 630 à 717, et un 2e de 849 à 919. La 1re fois il faisait partie du roy. ou de la république d'Austrasie; la 2e il appartenait au roy. de Germanie. Parmi les ducs du 2e duché (dit aussi *Franconie*), on remarque Conrad de Hesse (père de Conrad I, roi d'Allemagne), Othon l'Illustre (père de Henri l'Oiseleur), et Henri l'Oiseleur lui-même, qui réunit le duché à la couronne. Ce duché, qui répond à la *Thuringe austrasienne* (Thuringe moderne et Hesse), comprenait les comtés de Weimar, Mansfeld, Schwarzbourg, Gleichen. — Le *margraviat*, le *landgraviat* et le *comté* ne prirent naissance que plus tard; le 1er, formé en 960, s'éteignit en 1090, le 2e et le 3e se réunirent en 1130 et eurent une existence commune jusqu'en 1247. Le margraviat n'était autre chose que l'Osterland; après avoir eu divers maîtres, il appartint aux margraves de Misnie (de la 1re maison de Brunswick), puis aux Nordheim (d'où il passa aux Supplenbourg, puis aux Welfs), et entra enfin dans la maison de Wettin : dans ces changements, son nom disparut. — Le *landgraviat de Thuringe* (qui contenait presque toute la Thuringe moderne et la Hesse) appartenait à la maison de Winzenbourg. Hermann de Winzenbourg ayant été proscrit en 1130 pour un crime qu'il avait commis, son fief passa à Louis III, déjà comte de Thuringe, qui fut ainsi à la fois landgrave et comte. — Le comté, qui avait pour ch.-l. Sangerhausen, date de l'an 1039; il appartenait à une maison carlovingienne, issue de Charles de Lorraine (qu'avait dépossédé Hugues Capet) et qui se divisa en deux lignes, celle des landgraves, laquelle s'éteignit en 1247 dans la personne de l'anti-empereur Henri le Raspon, et celle de Hohnstein, qui n'a fini qu'au XVIe s. A la mort de Henri le Raspon, le landgraviat-comté fut partagé ainsi qu'il suit : les alleux (formant la Hesse) passèrent à Henri de Brabant, dit *l'Enfant*, qui prit le titre de landgrave de Hesse; le reste fut donné aux margraves de Misnie de la maison de Wettin (plus tard électeurs de Saxe), et forma la Thuringe moderne.

La *Thuringe moderne*, formée du landgraviat-comté de Thuringe, appartint jusqu'en 1814 au roy. (jadis électorat) de Saxe; elle comprenait les 13 bailliages de Tennstadt, Pforta, Tautenbourg, Treffurt, Weissenfels, Freyburg, Eckartsberga, Sangerhausen, Saxenbourg, Weissensee, Langensalza, Wendelstein, Sittichenbach. Réunis à la principauté de Mersebourg et à la partie saxonne du comté de Mansfeld, tous ces pays formaient le *Cercle de Thuringe* dans l'électorat de Saxe. Ils furent enlevés au roi de Saxe en 1814 et 1815 et donnés à la Prusse : ils forment la plus grande partie de la régence d'Erfurdt et la partie S. O. de la régence de Mersebourg.

THURINGERWALD, c.-à-d. *Forêt de Thuringe*, chaîne de montagnes boisées de l'anc. Thuringe, auj. dans les duchés de Saxe, de Hesse-Cassel et la principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt, commence à la source de la Werra et se termine près d'Eisenach; elle a 80 k. de long. Ses plus hauts sommets, le Schneekopf et le Behrberg, ne dépassent pas 1000m.

THURIUM, *Torre Brodognato*, v. grecque de Lucanie, sur la frontière du Brutium, bâtie l'an 444 av. J.-C., à l'aide d'une colonie d'Athéniens, près des ruines de Sybaris. Attaquée par les Lucaniens en 286 avant J.-C., elle se soumit aux Romains, qui la délivrèrent (282). Elle reçut en 194 av. J.-C. une colonie romaine et prit le nom de *Copiæ*. *V.* SYBARIS.

THURLOE (John), homme d'État anglais, né en 1616 dans le comté d'Essex, m. en 1668, fut secrétaire des commissaires du parlement au traité d'Uxbridge, conclu avec Charles I, puis ambassadeur près des Provinces-Unies, 1651, fit partie du cabinet de 1652 à 1657, et enfin du conseil de Cromwell. C'est lui qui découvrit le complot royaliste de Harrison. Après le retour de Charles II, il fut mis quelque temps en prison pour crime de haute trahison; depuis il vécut dans la retraite; Clarendon le consultait souvent sur les affaires. On a de Thurloe une collection d'une haute importance, intitulée *Papiers d'État* (Londres, 1742, 7 vol. in-fol.), qui renferme de précieux documents sur les affaires de l'Europe sous Cromwell.

THURNMAIER (J.), historien. *V.* AVENTIN.

THUROCS (Comitat de), un des comitats de la Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube, entre ceux de Trentsin au N. O., d'Arva au N. E., de Liptau à l'E., de Sohl au S. E., de Bars au S. et de Neutra au S. O.; 53 kil. sur 22; 65 000 hab.; ch.-l., St-Marton. Il prend son nom de la riv. de Thurocs qui le traverse. Il a été réuni au comitat d'Arva en 1853.

THUROT (Franç.), fameux corsaire, né en 1727 à Nuits, m. en 1760, prit d'abord du service comme chirurgien à bord d'un corsaire à Dunkerque, s'engagea ensuite comme matelot, devint pilote, puis capitaine, fit de riches prises, reçut le commandement d'une frégate du gouvernement, prit en une seule campagne 60 navires de commerce, se couvrit de gloire à la tête de 4 frégates et corvettes en 1757 et 58, opéra en 1759 un débarquement en Irlande et

prit la place de Carrik-Fergus: il ramenait la garnison captive en France, quand il fut attaqué par trois frégates anglaises (20 janv. 1760); il périt glorieusement dans le combat.

THUROT (J. Franç.), helléniste, né en 1768 à Issoudun, m. en 1832, fut depuis 1811 professeur-adjoint de philosophie à la Faculté de Paris, où il suppléa Laromiguière, puis professeur de grec au collége de France (1824). On a de lui des traductions estimées de l'*Hermès* ou *Grammaire universelle* de Harris (1798); de la *Morale* et de la *Politique* d'Aristote (1823), ainsi que de divers *Dialogues* de Platon, et un traité *de l'Entendement et de la Raison* (1830).

THURY. *V.* HÉRICART et HARCOURT.

THYADES, de *thyein*, immoler, nom qu'on donnait quelquefois aux Bacchantes, parce que dans leurs transports elles massacraient souvent ceux qui s'offraient à leurs regards. (*V.* AGAVÉ, PENTHÉE.)

THYATIRE, auj. *Ak-Hissar*, v. de Lydie, au N., près de la Mysie, sur le Lycus, fut une des premières villes qui comptèrent des chrétiens. S. Paul a écrit une épître aux fidèles de Thyatire.

THYESTE, fils de Pélops et d'Hippodamie, et frère puîné d'Atrée, roi d'Argos, séduisit sa belle-sœur Europe et en eut plusieurs enfants. Atrée ayant découvert leur commerce adultère, Thyeste s'enfuit en Épire. Cependant il revint bientôt en Argolide à la prière d'Atrée, qui feignit de se réconcilier avec lui; mais, dans le festin qui signalait leur réconciliation, Atrée fit manger à Thyeste les chairs des fils dont Europe l'avait rendu père, puis il lui révéla tout. Thyeste éleva pour la vengeance Égisthe, fils né d'un commerce incestueux qu'il avait eu avec Pélopée, et, quand ce fils fut devenu grand, il l'envoya sous un faux nom auprès d'Atrée, qu'il ne tarda point à mettre à mort. Thyeste alors occupa le trône d'Argos; mais Agamemnon et Ménélas l'en chassèrent, et il alla mourir dans l'île de Cythère.

THYMBRÉE, *Thymbrium*, lieu de la Phrygie, au S. E. d'Ipsus, où Crésus fut battu par Cyrus (548 av. J.-C.).—V. de Troade, où Apollon avait un temple célèbre, ce qui le fait appeler *Thymbræus :* c'est dans ce temple qu'Achille fut tué par Pâris.

THYNES, peuple thrace, qui s'établit en Asie-Mineure et donna son nom à la Bithynie. *V.* BITHYNIE.

THYRÉE, v. du Péloponèse, sur les confins de l'Argolide et de la Laconie, près de la côte, appartint d'abord aux Argiens, et leur fut enlevée par les Lacédémoniens en 544 av. J-C. Ruines importantes.

THYRSE, javelot entouré de feuilles de vigne et de lierre, que portaient Bacchus, et les Bacchantes.

TIARE, espèce de mitre. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

TIBALDO, peintre. *V.* PELLEGRINI.

TIBBOUS, peuple barbare répandu dans le Sahara oriental et le Fezzan. Ils sont très-sauvages, vivent sous des huttes de terre et pillent les caravanes.

TIBÈRE, *Tiberius Claudius Nero*, 2ᵉ empereur romain, né en 42 av. J.-C., eut pour père Tiberius Nero et pour mère Livie, qui divorça pour épouser Octave. Encore jeune, il se distingua dans les guerres contre les Cantabres et contre les Germains, battit les Pannoniens révoltés (12), et, après la mort de son frère Drusus (9), acheva la défaite des Germains (8); il reçut à son retour le consulat et la puissance tribunitienne pour cinq ans (6). Son ambition et l'antipathie qu'il montrait pour les deux fils aînés d'Agrippa et de Julie (Caïus et Lucius), dans lesquels il voyait des rivaux dangereux, le firent exiler à Rhodes, où il passa six ans. Rappelé à Rome en l'an 2 de J.-C., il y tint le rang de simple particulier; mais, après la mort de Lucius et de Caïus (2 et 3), Auguste, qui déjà lui avait fait épouser Julie, sa fille, l'adopta en lui faisant adopter à lui-même Germanicus, fils de Drusus, et le décora de nouveau de la puissance tribunitienne; enfin il le désigna pour son héritier l'an 13. A la mort d'Auguste (14), Tibère feignit de résister aux instances du sénat, qui lui déférait le titre d'empereur, et voulut paraître ne prendre ce titre que malgré lui et pour un temps. Il ne tarda pas néanmoins à mettre à mort Posthume, le seul des fils d'Agrippa qui vécût encore; bientôt après, Germanicus, qui avait excité sa jalousie parce qu'il était aimé de l'armée, expira en Syrie, empoisonné par Pison, qui n'était que son instrument (19). S'abandonnant de plus en plus librement à son caractère défiant et sanguinaire, Tibère, secondé par son favori Séjan, préfet des cohortes prétoriennes, encouragea les délations, multiplia les crimes de lèse-majesté, et fit tomber les têtes les plus illustres : un fils aîné de Germanicus périt; Agrippine, femme de ce héros, fut exilée; Livie elle-même, à qui l'empereur devait tout, lui devint insupportable. Devenu vieux, Tibère, soit pour échapper à la haine des Romains, soit pour se livrer plus facilement à ses vices, quitta Rome pour fixer son séjour dans l'île de Caprée (26) : c'est de là qu'il gouvernait l'empire et qu'il envoyait à Rome ses ordres homicides. Pendant qu'il s'endormait dans le repos et la débauche, peu s'en fallut que Séjan, à qui il laissait presque toute l'autorité, ne le supplantât : averti à temps du complot, Tibère déjoua les projets du perfide ministre, le fit arrêter en plein sénat et mettre à mort, en 31. Lui-même, il mourut en 37 : le préfet Macron, qui s'était empressé de proclamer Caligula, l'étouffa au moment où il semblait revenir à la vie. Tibère, justement flétri par Tacite dans ses *Annales*, est resté le type d'un tyran cruel et soupçonneux; toutefois ce prince ne manquait pas de talent pour le gouvernement : il fit fleurir la paix, l'ordre, la justice dans les provinces, maintint la discipline dans l'armée, et administra bien les finances; on trouva dans son trésor 2700 millions de sesterces (env. 550 millions de francs). Ce prince avait cultivé la littérature : il laissa quelques poëmes tant grecs que latins, et des *Mémoires* fort courts, qui étaient la lecture favorite de Domitien; ces ouvrages sont perdus.

TIBÈRE II OU TIBÈRE CONSTANTIN, empereur d'Orient (578-582), avait été capitaine des gardes de Justin II; ce prince le désigna pour son successeur sur le conseil de sa femme Sophie, qui espérait devenir plus tard femme de Tibère. Déçue dans cet espoir, elle conspira; Tibère fut clément à son égard et se contenta de l'empêcher de lui nuire. Il continua la guerre contre les Perses avec des succès variés, et tenta, mais vainement, de conclure la paix avec eux; il repoussa les Avares. On pouvait espérer de lui un règne glorieux et utile à l'empire, lorsqu'il mourut, après avoir occupé le trône 4 ans seulement.

TIBÈRE III, ABSIMARE, emp. d'Orient (698-705), détrôna Léonce à l'aide du patrice Jean, et voulut mettre à mort Justinien II, sur qui Léonce avait usurpé; mais ce prince s'échappa de sa prison, et, avec l'appui des Bulgares, rentra dans Constantinople, où il fit trancher la tête à Tibère.

TIBÉRIADE, *Tiberias*, auj. *Tabarieh*, v. de Galilée (jadis dans la tribu de Zabulon), au S. E., sur la côte O. du lac de Tibériade, fut fondée l'an 17 de J.-C. par Hérode Antipas en l'honneur de Tibère. Après la ruine de Jérusalem (70), les docteurs juifs y établirent une académie célèbre, qui rédigea la *Mischna*. Sous Constantin, cette v. fut érigée en évêché. En 1187, Saladin y remporta sur Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, une victoire qui fit tomber Jérusalem en son pouvoir. — Le lac de Tibériade, dit aussi de *Génésareth*, s'étendait entre la tribu de Nephtali à l'O. et la demi-tribu orient. de Manassé à l'E., et était traversé du N. au S. par le Jourdain. Il avait env. 23 kil. de long sur 5 de large. C'est autour de ce lac que J.-C. fit la plupart de ses miracles.

TIBET. *V.* THIBET.

TIBISCUS. *V.* THEISS et TÉMESWAR.

TIBRE (le), *Tiberis*, en italien *Tevere*, fleuve célèbre d'Italie, naît dans les Apennins, en Toscane, à 9 k. N. de Pieve-san-Stefano coule généralement au S., ar-

sous la Toscane, les États de l'Église, baigne Rome et Ostie, reçoit la Chiana (*Clanis*) à droite, la Nera (*Nar*), le Teverone (*Anio*), l'Aja (*Allia*) à gauche, et se jette dans la mer Tyrrhénienne sous Ostie par deux bras, après un cours d'env. 370 k. Il roule des eaux jaunâtres et rapides et est sujet à de fréquents débordements. Cette rivière se nommait d'abord *Albula*; elle prit le nom de *Tibre* d'un roi *Tiberinus*, qui s'y était noyé. Sur ses bords et sous les murs de Rome eut lieu en 312, entre Constantin et Maxence, une bataille célèbre : le dernier y perdit à la fois la victoire et la vie. — Sous Napoléon I, il y eut, de 1809 à 1814, un dép. du Tibre, entre ceux de l'Ombre et du Trasimène au N., les États de Naples à l'E. et au S., et la mer à l'O.; ch.-l., Rome.

TIBULLE, *Albius Tibullus*, poëte latin du siècle d'Auguste, né à Rome vers l'an 44 av. J.-C., d'une famille équestre distinguée, m. en 18 ou 15 av. J.-C., suivit Val. Messala dans une guerre contre les Aquitaines (27 av. J.-C.), mais quitta les camps de bonne heure pour mener à la campagne une vie paisible. On croit qu'il avait perdu une partie de ses biens lors des proscriptions. Ami d'Horace et de Virgile, il mourut peu après ce dernier. Il a laissé quatre livres d'*Élégies*, qui respirent une sensibilité profonde, une mélancolie douce que ne connurent ni Properce, ni Ovide, et qui se distinguent en outre par la douceur et l'harmonie du style. Les meilleures éditions de Tibulle sont celles de Muret, Paris, 1554; de Heyne, Leipsick, 1777; de Voss, Heidelb., 1811; de Dissen, d'après Lachman, Gœttingue, 1835, et celle de la collection Lemaire (1826), due à Golbéry. Il a eu pour traducteurs, en prose, Marolles, 1618, Pézay, 1770, De Longchamps, 1776, Pastoret, 1784, Mirabeau et La Chabeaussière, 1796, Valatour (dans la collect. Panckoucke), 1836; Th. Baudement (coll. Nisard) 1839; en vers, Mollevaut, 1806; Carondel et Potelles, 1807; St-Geniez, 1814; Gaulmier, 1830.

TIBUR, auj. *Tivoli*, v. très-anc. du Latium, sur l'Anio, à 28 kil. N. E. de Rome. Soumise à Rome dès le temps de Tarquin le Superbe, elle se révolta souvent, notamment de 361 à 359, pendant la 3e invasion gauloise, et dans la grande insurrection latine de 342 à 338. Ses environs étaient couverts de maisons de campagne : Horace, qui avait sa *villa* près de là, au mont Lucrétile, a chanté les sites délicieux de Tibur. *V.* TIVOLI.

TIBURCE (S.), martyr avec Valérien et Maxime au IIe ou IIIe s.; on le fête le 14 avril.

TICINUM, v. de la Gaule Cisalpine, est auj. *Pavie*.

TICINUS, riv. de la Gaule Cisalpine, est auj. le *Tessin*.

TIDOR (île), une des petites Moluques, au S. de Ternate, à 12 kil. de Gilolo, a 5 kil sur 4 et env. 12 000 hab. (musulmans); capit., Tidor. Elle est gouvernée par un sultan vassal des Hollandais. Découverte par les Espagnols en 1521, elle fut occupée par les Portugais en 1527 et par les Hollandais en 1607.

TIECK (Louis), littérateur, né à Berlin en 1773, m. en 1853, fut un des coryphées du romantisme en Allemagne. Il débuta dans ce genre de littérature par les *Voyages de Sternbold* (1798), où il exalte l'art du moyen âge; fit représenter à Berlin dans les années suivantes *Barbe-Bleue*, *les Quatre fils Aymon*, drames où il traduisait sur la scène de vieux contes populaires; puis *le Chat botté*, *le Prince Zerbino*, *ou Voyage à la recherche du bon goût*, comédies satiriques; *Geneviève de Brabant*, son chef-d'œuvre dramatique; puis visita Munich, Rome, Londres, où il s'enthousiasma pour Shakspeare, et se fixa en 1819 à Dresde, où il fit paraître un recueil de *Poésies lyriques* (1821). Adoptant alors une manière nouvelle, dans laquelle le fantastique fit place au réel, il publia un grand nombre de nouvelles historiques et de romans de mœurs : la *Révolte des Cévennes*, la *Mort de Camoëns*, le *Sabbat des sorcières*, le *Jeune menuisier*, *Vittoria Accorombona*, dont l'héroïne est une espèce de Corinne. Rappelé en Prusse en 1842 par le roi, qui le fit conseiller de cour, il passa ses dernières années à Berlin. Outre ses œuvres originales, on doit à Tieck une traduction de *Don Quichotte*, ainsi que la publication des *Minnelieder* (chants d'amour) du *temps des empereurs de la maison de Souabe*, du *Vieux théâtre allemand*, du *Vieux théâtre anglais* et des *Œuvres de Novalis*. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en français. Kœppe a donné sa *Vie*, Leipsick, 1855. — Son frère, Frédéric Christian Tieck, 1776-1851, professeur à l'Acad. des beaux-arts de Berlin, s'est fait un nom comme sculpteur. Ses principales œuvres sont le *Monument de la reine Louise de Prusse*, les sculptures du Théâtre et de la cathédrale de Berlin, les bustes de *Lessing*, *Bürger*, *Herder*, *Gœthe*, *Voss*, etc.

TIEDEMANN (Dietrich), historien de la philosophie, né en 1745 près de Brême, m. en 1803, professa les langues anciennes au collége Carolin de Cassel, puis la philosophie et le grec à Marbourg. On lui doit, entre autres travaux pleins d'une érudition solide : *Système de la philosophie stoïcienne*, Leips., 1776; *Esprit de la philosophie spéculative depuis Thalès jusqu'à Berkeley*, 1787-97 (ces deux ouvrages sont en allemand), et d'intéressantes recherches sur la magie. Tiedemann penchait pour la philosophie de Locke : c'est de ce point de vue qu'il a jugé les divers systèmes. — Son fils, *Frédéric T.*, 1781-1861, professa l'anatomie et la zoologie à l'Université de Landshut et à celle de Heidelberg. On lui doit plusieurs ouvrages importants : *Zoologie* (1808-10) : *Anatomie et histoire de la formation du cerveau dans le fœtus humain* (1816); *Recherches sur la Digestion* (1826); *Physiologie de l'homme* (1830-36); *Anatomie de la Holothurie et de l'Étoile de mer*, ouvrage auquel l'Institut décerna un prix de 3000 francs. Tous ses grands ouvrages ont été traduits en français par Jourdan.

TIEN, dieu suprême des Chinois selon les disciples de Confucius et la religion du Sinto, est pris tantôt pour le ciel, tantôt pour le soleil.

TIEN-TSIN, v. de Chine, située sur le Pey-Ho, entre l'emb. du fleuve et Pékin; env. 400 000 h. Il y fut signé en 1858 entre la Chine d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre, un traité qui ouvrait aux Européens plusieurs nouveaux ports de la Chine et autorisait le libre exercice des cultes chrétiens.

TIEPOLO, famille vénitienne, a fourni plusieurs doges à la république. Jacques T., doge de 1229 à 1249, prit part à la guerre des Guelfes contre Ferrare, développa l'autorité du conseil des *Pregadi*, et fit créer deux nouvelles magistratures (*les 5 correcteurs du serment* et les *3 inquisiteurs du doge défunt*). — Boémond T. ourdit une trame à l'effet d'enlever le pouvoir à l'aristocratie : il devait tuer le doge (Pierre Gradenigo), dissoudre le grand conseil et le remplacer par une élection annuelle (1310). Le complot fut découvert la veille du jour où il devait éclater : on se battit sur la place publique et la victoire resta au doge. Tiepolo, dont la tête fut mise à prix, parvint à s'échapper et mourut en exil.

TIERS CONSOLIDÉ, nom donné en France en 1797 à la dette publique dont le tiers seul était garanti. *V.* RENTE dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

TIERS ÉTAT (le), ou simplement LE TIERS, c.-à-d. le 3e *ordre*, nom donné en France et en diverses autres contrées à la classe bourgeoise, par opposition à la noblesse et au clergé, qui formaient les deux premières classes : les 3 ordres réunis formaient les États généraux. Des représentants des Communes furent sous Louis le Gros admis à assister aux assemblées de la nation, qui prirent alors le nom d'*Assemblée des trois états*. Ils n'eurent cependant voix délibérative qu'aux États généraux de 1302, sous Philippe le Bel. D'abord peu nombreux, les députés du tiers s'accrurent peu à peu; à la dernière assemblée des États, Louis XVI, par une décision du 27 décembre 1788, avait consenti à ce que les députés du tiers formassent un nombre égal à celui des députés de la noblesse et du clergé réunis : c'est ce qu'on appela

le *doublement du tiers*. Le nom de *tiers état* disparut dès 1789, lors de la transformation des *États généraux* en Assemblée nationale. Sieyès avait publié au début de la Révolution une brochure célèbre sous ce titre : *Qu'est-ce que le tiers état* (V. SIEYÈS). On doit à Aug. Thierry l'*Histoire du tiers état*, 1853.

TIERS ORDRE, dits aussi *Tiertiaires* ou *Tiercelins*, nom que l'on donne aux séculiers qui s'attachent à un ordre religieux et en suivent la règle sans renoncer pour cela à la vie civile. Il y a un *Tiers ordre* de St-François, fondé en 1221 ; — de St-Augustin, en 1401 ; — de St-Dominique, en 1422, etc.

TIFERNAS (Grégoire), helléniste, né vers 1415 à Citta-di-Castello (l'anc. *Tifernum*), m. vers 1466, enseigna le grec à Naples, à Milan, à Rome, enfin à Paris, et mourut à Venise. Il acheva la traduction latine de Strabon (commencée par Guarino), et traduisit le traité *De regno* de Dion Chrysostôme.

TIFERNUM, nom de plusieurs villes de l'Italie ancienne : 1° *Tifernum Metaurense*, auj. *San-Angelo-in-Vado*, chez les *Senones*, sur le Métaure ; — 2° *Tifernum Samniticum*, célèbre par trois victoires des Romains sur les Samnites en 305, 297, 295 ; — 3° *Tifernum Tiberinum*, auj. *Citta-di-Castello*.

TIFFAUGES, vge de la Vendée, sur la Sèvre-Nantaise, à 52 kil. N. E. de Napoléon-Vendée ; 960 hab. Belles ruines d'un château fort, d'origine romaine, rebâti par les vicomtes de Thouars au XII° s., et qui appartint au célèbre Gilles-de Retz ; il fut démantelé sous Louis XIII. Brûlé en 1793 pendant la guerre de la Vendée, ce village n'a été reconstruit qu'en partie.

TIFLIS, v. de la Russie asiatique, ch.-l. de la Géorgie et résidence du gouverneur général de la région du Caucase, sur les deux rives du Kour, à 2350 k. S. S. E. de St-Pétersbourg, par 42° 30' long. E., 41° 41' lat. N. ; env. 30 000 hab. avant 1830 (à cette époque, le choléra enleva les deux tiers de la population). Archevêchés grec et arménien, tribunaux, gymnase, école arménienne. Quelques monuments (belle cathédrale ; casernes, grand bazar, etc., dans la ville nouvelle). Industrie et commerce assez actifs ; bains thermaux sulfureux, d'où le nom de la ville, qui signifie *ville chaude*. Tiflis est auj. un passage très-fréquenté pour aller de l'Inde en Europe par terre. — Cette ville, fondée, dit-on, vers l'an 469 de notre ère par le roi Vakhtang, devint importante au IX° s., et fut dès lors la capit. du royaume de Géorgie et la résidence des rois du Karthli. Gengiskhan au XII° s., Mustapha-Pacha en 1576, la prirent et la ravagèrent ; Aga-Mohammed-khan, chah de Perse, la détruisit en 1795 ; les Russes se la firent céder en 1801 par le dernier roi de Géorgie : sous leur administration elle s'est rapidement relevée. Un traité fut conclu à Tiflis en 1814 entre la Russie et la Perse sous la médiation de l'Angleterre.

TIGELLIN, favori et ministre de Néron, était de basse naissance, et ne gagna la faveur de l'empereur qu'en achevant de le corrompre. Nommé préfet du prétoire, il devint tout-puissant : il fit périr Sylla et Plautius, fut l'agent des amours de l'empereur et de Poppée, travailla à faire passer Octavie pour adultère, et déploya la plus grande sévérité contre les complices de Pison : l'empereur, pour le récompenser, lui décerna le triomphe. Après la mort de Néron, il reçut de Galba l'ordre de mourir : il se coupa la gorge avec un rasoir, 69.

TIGRANE, c.-à-d. *souverain*, nom commun à plusieurs princes qui régnèrent sur l'Arménie. — Le plus ancien, Tigrane I, de l'antique dynastie des Haïganiens, régna de 565 à 520 av. J.-C., et fut le contemporain de Cyrus, auquel il s'allia contre Astyage, roi des Mèdes. On lui a attribué, mais à tort, la fondation de Tigranocerte. — II, *Valarsace*, 1er roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, 118-95, fut mis sur le trône par son frère Mithridate II, roi des Parthes, soumit le Pont, la Cappadoce, le pays des Lazes, fit la guerre aux Parthes après la mort de son frère, s'allia ensuite avec eux et les seconda dans leurs guerres contre les Séleucides ; encouragea l'agriculture, donna des lois sages, développa la civilisation en Arménie, et provoqua la recherche des monuments historiques qu'il fit réunir en un corps. Il fut assassiné par un de ses généraux. — III, *le Grand*, fils du préc., régna de 95 à 60 av. J.-C., et prit le titre de *Roi des rois*. Ayant épousé Cléopâtre, fille de Mithridate, roi de Pont, il fit cause commune avec ce prince, déclara la guerre aux Romains, envahit la Cappadoce (83) et conquit la Syrie (70) ; mais bientôt Lucullus tailla ses troupes en pièces et lui enleva ses villes principales (69). Pompée le vainquit de nouveau, lui fit payer 6000 talents (env. 33 000 000 de fr.), et le força à signer un traité (64) par lequel il cédait aux Romains la Syrie, la Cappadoce et la Petite-Arménie. Peu après, son 2° fils, nommé comme lui Tigrane, voulut lui enlever l'Arménie avec l'aide des Parthes, mais il échoua dans ce projet et s'empara seulement de la Sophène, que les Romains lui firent confirmer par son père. Quelques auteurs font régner Tigrane le Grand de 89 à 37 ou même jusqu'à 35 av. J.-C.

TIGRANOCERTE, v. d'Arménie (Gordyène), sur une montagne au pied de laquelle passe le Nicéphorius, affluent du Tigre, fut, dit-on, fondée en 78 av. J.-C. par Tigrane, dit le *Grand*, qui la peupla de 300 000 prisonniers faits en Cappadoce et ailleurs, et qui en fit la capitale de ses États en remplacement d'Artaxate ; Lucullus la prit en 69, et elle se dépeupla bientôt. Les uns retrouvent cette ville dans *Sert* ; les autres dans *Kara-Amid* ou *Diarbek*.

TIGRE (le), *Tigris*, grand fleuve de la Turquie d'Asie, naît sur le versant méridional du Taurus, au N. O. de Diarbek, traverse une partie du pachalik de ce nom, puis tout le pachalik de Bagdad (*Arménie*, *Babylonie*, *Chaldée* des anciens), passe à Diarbek, Mossoul, Bagdad et Kerna, reçoit le Khabour, la Diala, le Grand et le Petit-Zab, le Touz, et, après un cours d'env. 1240 kil., s'unit à l'Euphrate (par la r. dr.), et forme avec lui le Chat-el-Arab, qui va se perdre dans le golfe Persique. L'ancien Tigre arrosait Amida, Ninive, Ctésiphon, Séleucie, Apamée, toutes villes qui ont disparu. Les Orientaux croient que c'est le Tigre et non l'Euphrate qui est la branche principale du Chat-el-Arab. Dans sa partie inférieure, le Tigre communique avec l'Euphrate par plusieurs canaux. Sa partie supérieure, jusqu'à son confluent avec l'Euphrate, reçoit quelquefois le nom de *Didjel*. On appelle *Petit-Tigre* un bras qui sort de la rive droite du Tigre. Les eaux du Tigre renferment beaucoup de bitume ; ses rives sont en plusieurs endroits bordées de sources de naphte.

TIGRE (le) CHINOIS. *V.* SI-KIANG.

TIGRÉ (Roy. de), contrée d'Abyssinie, dont elle forme l'État principal, s'étend de 34° à 39° long. E., et de 11° à 16° lat. N., entre la Nubie, l'Amhara, le pays des Gallas et celui des Changallas ; env. 440 k. en tous sens. Il y a deux capitales, Axoum et Adova. Sol très-fertile, arrosé par le Tacazzé. Nombreux léopards, reptiles énormes. — Le Tigré ne forme un seul État que nominalement : il est de fait partagé entre une foule de chefs sans cesse en guerre entre eux ; les Gallas y font de terribles incursions. Le chef de l'État porte le titre de *ras* (vice-roi du *Négus*).

TIGURINI, un des 4 grands peuples de l'Helvétie au temps de César, habitait à l'E. des Urbigènes, dans la Thurgovie et le canton de Zurich ; leur nom se retrouve dans *Zurich* (*Tigurinum*).

TILAVEMPTUS, nom latin du *Tagliamento*.

TILLEMONT (Sébastien LE NAIN de), historien, né à Paris en 1637, m. en 1698, étudia à Port-Royal, compta Nicole parmi ses maîtres, se fit prêtre en 1676, eut d'étroites liaisons avec les Jansénistes et alla, après la dispersion des solitaires de Port-Royal, vivre dans son domaine de Tillemont (entre Montreuil et Vincennes), partageant son temps entre les exercices de la piété et les travaux littéraires. Il fut pour différentes publications le collaborateur d'Arnauld,

d'Hermant et de plusieurs autres Jansénistes célèbres; il est le seul auteur de l'*Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné pendant les six premiers siècles de l'Église*, 6 vol. in-4, 1692-1738, guide sûr pour cette partie de l'histoire; des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 16 vol. in-4, 1693-1712, et d'une *Vie de S. Louis*, publiée seulement en 1847. Ces ouvrages sont pleins d'érudition et d'exactitude; mais ils laissent à désirer sous le rapport du style.

TILLOTSON John), célèbre prédicateur anglais, né en 1630, dans l'Yorkshire, m. en 1694, avait été professeur au collége de Clare-Hall, à Cambridge. D'abord calviniste, il se laissa convertir à l'Anglicanisme par Cudworth. Il parvint sous Guillaume III aux plus hautes dignités, fut fait archevêque de Cantorbéry (1691), et eut une place dans le conseil. Il a laissé *la Règle de la foi*, des *Sermons* et des ouvrages de controverse. Les Anglais prisent beaucoup son éloquence : Tillotson a effectivement de la logique et de l'élégance; mais ce n'est pas un véritable orateur. On l'accuse de Socinianisme. Ses *OEuvres* ont été publiées en 12 vol. in-8, par Warburton. Barbeyrac a traduit une partie de ses *Sermons*.

TILLY, ch.-l. de c. (Calvados), sur la Seule, à 20 kil. O. de Caen; 1190 hab. Ancien château.

TILLY (Jean TZERCLAES, comte de), fameux général au service de l'Autriche, né en 1559 au château de Tilly, en Brabant, m. en 1632, avait été un instant Jésuite. Il abandonna de bonne heure cet ordre pour prendre les armes, et se distingua en Hongrie contre les Turcs. Quand la guerre de Trente ans éclata, il devint, en 1620, le lieutenant de Maximilien de Bavière (alors chef de l'armée de la ligue catholique). Il eut une part essentielle à la victoire de la Montagne-Blanche, enleva au comte Ernest de Mansfeld les places de Pilsen et de Tabor; se laissa battre à Wislock par les Protestants, mais prit sa revanche aux batailles de Wimpfen, de Hochst, de Lœn, de Lutter, dont la dernière, livrée en 1626, anéantit les forces danoises. Après la disgrâce de Wallenstein, Tilly fut choisi par l'empereur Ferdinand II pour le remplacer comme général en chef des troupes impériales (1630). Quand Gustave-Adolphe vint fondre sur l'Allemagne, Tilly, maître de la Basse-Saxe, des forteresses du Slesvig et du Holstein, réussit encore à prendre, après un siége opiniâtre, la ville de Magdebourg, qu'il fit cruellement saccager; mais la même année il perdit contre le roi de Suède la bataille décisive de Leipsick (1631). Réduit à fuir en Souabe, puis en Bavière, il tenta vainement de barrer à Gustave le passage du Lech : il y fut encore battu complétement, et mourut quelques jours après, de ses blessures, à Ingolstadt (1632). Jusqu'à la journée de Leipsick, Tilly avait été regardé comme le premier général de l'Europe. C'était un homme simple, désintéressé, ami de l'ordre et de la justice, mais sévère à l'excès; on dit cependant qu'en mourant il déplora le sac de Magdebourg, rejetant sur Pappenheim le tort de cet acte.

TILLY (le comte Alexandre de), d'une ancienne famille de Normandie, né en 1754. au château de Tilly, près de Caen, servit d'abord dans les pages de la reine, puis dans les dragons de Noailles, montra beaucoup de zèle pour la cause royale au début de la Révolution, émigra après le 10 août (1792), et, après avoir mené une vie orageuse et dissipée, se donna la mort à Bruxelles en 1816. Outre quelques écrits de circonstance, on a de lui des *Mémoires* qui, bien qu'écrits dès 1807, ne parurent qu'en 1828. Ils renferment de curieuses révélations, mais aussi bien des anecdotes scandaleuses.

TILSITT, v. des États prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, sur le Niémen et la Tilse, à 55 kil. N. N. O. de Gumbinnen; 14000 hab. Gymnase, bibliothèque. Commerce actif avec Kœnigsberg et l'intérieur de la Pologne. — Fondée en 1512. Il y fut conclu en 1807 un célèbre traité entre la Russie et la Prusse d'une part, et la France de l'autre : c'était au fond un vrai plan de partage de l'Europe continentale entre Napoléon et Alexandre : Napoléon devait avoir tout l'O. jusqu'au Niémen, et il cédait le reste à Alexandre; la Prusse perdait ainsi ses provinces à l'O. de l'Elbe et ses provinces polonaises.

TIMAGÈNE, historien grec, né à Alexandrie, fut fait prisonnier lors de la prise de cette ville par le Romain Gabinius, 55 av. J.-C., devint esclave de Faustus (fils de Sylla), qui l'affranchit; sans moyens d'existence, il fut d'abord réduit à se faire cuisinier, puis porteur de litière; ayant pu enfin ouvrir une école de rhéteur, il s'acquit un nom et se fit des protecteurs, parmi lesquels Asinius Pollion et Auguste lui-même; mais il tomba en disgrâce pour s'être permis quelques sarcasmes contre le prince. Après avoir été recueilli pendant un temps par Pollion, il alla mourir à Dabanum, dans l'Osroène. Il avait composé une *Histoire des Gaules* et une *Hist. des Rois* (c.-à-d. d'Alexandre et de ses successeurs), qui sont perdues. Il avait aussi écrit une *Histoire d'Auguste;* mais, irrité de sa disgrâce, il la brûla. Il ne reste rien de lui. Quintilien le proclamait le *Restaurateur de l'histoire*.

TIMANTHE, peintre grec, natif de Cythnos ou de Sicyone, florissait au IVe s. av. J.-C., et fut le rival de Parrhasius. On a surtout vanté de lui *le Cyclope endormi* et *le Sacrifice d'Iphigénie :* dans le 1er de ces tableaux, voulant donner une idée de l'immense stature du Cyclope, il représentait des Satyres mesurant avec un thyrse la longueur du pouce du colosse assoupi; dans le 2e, désespérant d'exprimer la douleur d'Agamemnon, le peintre le représenta la tête couverte d'un voile.

TIMARIOTS, soldats turcs qui jouissent d'un bénéfice militaire (*timar*), et s'entretiennent à leurs frais.

TIMAVE, *Timavus*, auj. *Timao*, petite riv. des États autrichiens (Trieste), naît à 12 k. S. de Goritz, et tombe dans l'Adriatique après un cours de 5 k. seulement, mais entièrement navigable.

TIMÉE, philosophe pythagoricien, de Locres, florissait au commencement du Ve s. av. J.-C., et remplit dans sa patrie les premières magistratures. On a sous son nom un *Traité sur l'Ame du Monde et sur la Nature*, que les uns regardent comme un abrégé du *Timée* de Platon, et les autres comme un ouvrage original, qui aurait fourni à Platon la base de son système des *Idées*: en effet, l'auteur y ramène tout à 3 principes, Dieu, les idées et la matière. Ce traité a été publié avec trad. latine par L. Nogarola, Venise, 1555, et traduit en franç. par le marquis d'Argens, Berlin, 1763, et par Le Batteux, Paris, 1768.

TIMÉE, de Tauromenium, historien grec, 359-262 av. J.-C., avait écrit une *Hist. de la Sicile* et une *Hist. des guerres de Pyrrhus*, dont il ne reste que peu de fragments (publiés par Gœller, dans le *De situ et origine Syracusarum*, Leips., 1818, et par Muller, dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, Paris, 1841). Les anciens, Cicéron à leur tête, louent son style, mais l'accusent de partialité contre Agathocle. Timée est le 1er qui ait employé l'ère des olympiades.

TIMÉE, grammairien grec du IIe ou du IIIe s. de J.-C., est auteur d'un *Dictionnaire des locutions platoniques* (publié par Ruhnkenius, Leyde, 1764, et par Koch, Leips., 1828), ouvrage utile pour l'intelligence des écrits de Platon.

TIMOK, *Timacus*, riv. de Turquie, sépare la Servie de la Bulgarie et se jette dans le Danube à 25 kil. N. O. de Widdin, après un cours de 200 kil.

TIMOLÉON, général corinthien, né vers 410 av. J.-C., se signala par son patriotisme. Il s'opposa de toutes ses forces aux entreprises de son frère Timophane, qui voulait usurper le pouvoir à Corinthe : après avoir vainement tenté de le détourner de ses projets criminels, il le fit lui-même mettre à mort en sa présence, mais en se voilant la face, 365 av. J.-C. Après ce cruel sacrifice, il s'exila, et resta 20 ans éloigné des affaires. Chargé en 343 par les Corinthiens d'aller délivrer les Syracusains de la tyrannie

de Denys le Jeune, il s'empara de Syracuse, chassa Denys et rétablit la république, où il fit refleurir l'ordre et la prospérité. Il délivra de même de leurs tyrans plusieurs autres villes de Sicile, et repoussa les Carthaginois. Il mourut en 337, à Syracuse, après avoir abdiqué le souverain pouvoir. Timoléon est regardé comme un modèle de grandeur d'âme, de sagesse et de modération. Cornélius Népos a écrit sa *Vie*. Alfieri, La Harpe et Chénier ont mis sur la scène le meurtre de Timophane par Timoléon.

TIMON, *le Misanthrope*, né vers 440 av. J.-C., à Colytte, bourg de l'Attique. Ayant perdu sa fortune, il éprouva, dans le malheur, l'ingratitude de quelques-uns de ses anciens amis : il tomba dès lors dans un chagrin profond, qui lui fit prendre tous les hommes en aversion, et se retira dans la solitude. Un jour, il tomba d'un arbre et se cassa la jambe, et, comme il vivait toujours seul, il périt faute de secours. On raconte de lui une foule de traits piquants, qui sans doute sont de pure invention. Lucien l'a mis en scène dans un de ses dialogues ; Shakespeare en a fait le héros d'une de ses pièces.

TIMON, *le Sillographe*, né à Phlionte vers 350, fut le disciple et l'ami de Pyrrhon le Sceptique, enseigna la philosophie et l'art oratoire à Chalcédoine, ce qui l'enrichit promptement; alla en Égypte, à la cour de Ptolémée-Philadelphe, puis en Macédoine, auprès d'Antigone Gonatas, et se fixa enfin à Athènes, où il mourut âgé de près de 90 ans. Il avait composé des *Silles*, espèce de satires, où il maltraitait fort les philosophes. Il en reste quelques fragments insérés dans les *Analecta* de Brunck.

TIMOPHANE, frère de Timoléon. *V.* ce nom.

TIMOR, une des îles de la Sonde, la principale et la plus orientale du groupe Sumbava-Timor, au S. des Moluques, par 8° 30'-10° 30' lat. S. et 121°-125° long. E., a 450 k. sur 110, et compte env. 2 millions d'habitants, Malais, Papous, Portugais, Hollandais et Chinois. Elle est traversée par une longue chaîne de montagnes boisées et arrosée par beaucoup de rivières. Climat malsain, sujet à de brusques variations; sol fertile : épices, bois de sandal, bambous. Singes en immense quantité, buffles, chevaux, etc., nombreux reptiles, abeilles sauvages en grand nombre. — La plus grande partie de l'île est soumise à des princes indigènes. Les Hollandais et les Portugais se partagent les côtes : le port de Coupang, sur la côte S. O., est le principal établissement des premiers; Dielly, au N. E., est ch.-l. des Portugais.

TIMOTHÉE, général athénien, fils de Conon et disciple d'Isocrate, servit d'abord avec distinction sous les ordres de son père. Mis, en 375 av. J.-C., à la tête d'une flotte athénienne, il ravagea les côtes de la Laconie, obtint plusieurs avantages, et amena ainsi, de concert avec Chabrias et Iphicrate, le traité qu'Athènes et Sparte conclurent sous la médiation d'Artaxerce-Mnémon et par lequel Sparte renonçait à la suprématie sur Athènes; en récompense, une statue lui fut érigée sur la place publique. Il eut encore part à la 1re guerre des Athéniens contre leurs alliés (363), soumit les Olynthiens, les Byzantins, prit Torone, Potidée, secourut Cyzique, s'empara de Samos, et rapporta de l'Asie-Mineure 1200 talents. Dans la 2e guerre sociale (359-56), s'étant opposé au plan de Charès, qui voulait imprudemment livrer bataille, il fut condamné à une amende de 100 talents, puis exilé. Il se retira d'abord à Chalcis, ensuite à Lesbos, où il mourut. Son fils paya l'amende, qui fut réduite à 10 talents. Sa *Vie* a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos.

TIMOTHÉE, poëte et musicien de Milet, né vers 446 av. J.-C., ajouta à la cithare 2 cordes (ou 4, selon d'autres), innovation que les Spartiates condamnèrent par un décret. Il n'en acquit pas moins une célébrité prodigieuse. Il finit par se fixer en Macédoine, où le roi Archélaüs l'avait appelé, et y mourut en 358. On a quelques fragments de ses poésies dans les *Excerpta* de Grotius, Paris, 1626.— Un autre Thimothée, de Thèbes, joueur de flûte célèbre, qui florissait sous Alexandre, savait, dit-on, par ses accords mélodieux, exciter ou apaiser à son gré les passions du conquérant.

TIMOTHÉE (S.), disciple de S. Paul, né à Lystra en Lycaonie, d'un père païen et d'une mère juive, se convertit au Christianisme vers 51, s'attacha à S. Paul, l'accompagna en Asie, en Macédoine, en Achaïe, partagea sa première captivité à Rome, et fut fait évêque d'Éphèse. On croit qu'il subit le martyre dans cette ville en 97 : il fut tué en voulant s'opposer à la célébration d'une fête païenne. On l'hon. le 24 janv. Deux des *Épîtres* de S. Paul lui sont adressées.

TIMOUR ou TIMOUR-LENGH. *V.* TAMERLAN.

TIMSAH, lac de la Basse-Égypte, à distance égale de Suez et de Péluse, doit servir, à l'intérieur, de port naturel au canal maritime de l'isthme de Suez. Les eaux de la Méditerranée y furent introduites en 1863. — Sur ses bords est une ville du même nom.

TINCHEBRAY, ch.-l. de c. (Orne), sur le Noireau, à 22 k. N. O. de Domfront; 4365 h. Trib. de commerce. Linge, serge. Robert Courte-Heuse y fut battu en 1106 par son frère, le roi d'Angleterre Henri I, et perdit par suite le duché de Normandie.

TINDAL (Matthieu), fameux déiste anglais, né en 1656 dans le Devonshire, m. en 1733, avait d'abord pris le parti des armes et quitta le service pour se faire écrivain. Après avoir servi dans les troupes de Jacques II, il combattit ce prince dans ses écrits, et obtint du gouvernement de Guillaume une pension de 200 liv. sterl. Tindal est auteur de livres impies, où toutes les religions positives sont attaquées : tels sont les *Droits de l'église chrétienne contre les prêtres romains* (1706), ouvrage qui fut condamné au feu par les tribunaux anglais, et le *Christianisme aussi ancien que le monde* (1730), où Voltaire puisa une partie de ses objections. Son caractère et ses mœurs étaient en accord avec son impiété. — Son neveu, Nicolas T., 1687-1774, a traduit en anglais les *Antiquités sacrées et profanes* de Calmet, 1724, et l'*Hist. d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, 1726.

TINEH, v., port et château de la B.-Égypte (Charqyeh), près des ruines de Péluse, à l'extrémité E. du lac Menzaleh et à 80 kil. S. E. de Damiette.

TINGIS, auj. *Tanger*, v. de Mauritanie, devint sous l'empire ch.-l. de la partie occidentale de cette contrée, qui fut alors appelée *Mauritanie Tingitane*. Sous Claude, elle reçut le nom de *Traducta Julia*.

TINGMOUTH ou TEIGNMOUTH, c.-à d. *Bouche de la Teign*, v. et port d'Angleterre (Devon), à l'emb. de la Teign, à 60 kil. S. d'Exeter; 5000 h. Jolie ville; bains de mer. Tourville y fit une descente en 1690 et y brûla plusieurs vaisseaux.

TINOS, île de Grèce. *V.* TÉNOS.

TINTENIAC, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), sur le canal d'Ille-et-Rance, à 40 kil. S. E. de St-Malo; 2149 hab. Bestiaux, laine, beurre.

TINTIGNAC, *Tintiniacum*, hameau du dép. de la Corrèze, à 12 kil. N. O. de Tulle, sur la route d'Uzerche, est peut-être l'antique *Rastiatum*. Nombreuses antiquités, découvertes en 1846 et 47.

TINTINGUE, v. de l'île Madagascar, sur la côte E., à 160 kil. N. E. de Tamatave. Les Français l'ont prise en 1829, et y ont élevé un fort.

TINTORET (Jacques ROBUSTI, dit le), célèbre peintre, né à Venise en 1512, mort en 1594, était fils d'un teinturier (d'où son nom). Il fut disciple du Titien, mais se proposa, jeune encore, de fonder une école nouvelle et joignit dans ce but aux leçons de son maître l'étude approfondie du dessin de Michel-Ange. Des études opiniâtres le rendirent presque le rival de son maître; il a la même puissance de coloris et la même fécondité; il a plus de fougue et de vie ; ce qui lui manque souvent, c'est la dignité. Le Tintoret a immensément composé; mais son œuvre n'est point partout égale à elle-même. Son *Crucifiement de Jésus*, *les Signes précurseurs du Jugement dernier*, *le Miracle de S. Marc* sont des chefs-

d'œuvre. Le Louvre a cinq toiles de cet artiste, parmi lesquelles son *portrait* peint par lui-même, une *Susanne au bain* et *le Christ mort*. — Dominique Robusti, son fils, et Marie (*Marietta Tintoretta*), sa fille, se distinguèrent aussi dans la peinture: Marie se borna à peindre le portrait.

TIPARENUS, île de la mer Égée, auj. *Spetzia*.

TIPASA, petit port d'Algérie, à 92 kil. O. d'Alger, à l'extrémité O. de la plaine de la Mitidja. Anc. évêché. Détruite au ve s. par les Vandales, relevée par les Français en 1854. Ruines romaines.

TIPPERAH, district de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, s'étend à l'O. jusqu'au Brahmapoutre, et est séparé, à l'E., du Cassay, par une chaîne de montagnes; 750 000 hab.; ch.-l. Kamilla.

TIPPERARY (Comté de), un des comtés de l'Irlande (Munster), a pour bornes ceux du Roi au N.-E., de la Reine à l'E., de Waterford au S., de Clare à l'O.; 96 kil. (du N. au S.) sur 60; 425 000 hab.; ch.-l., Clonmell. Montagnes; climat sain et tempéré; sol fertile: les riches territoires de Tipperary et de Cashel se nomment *la vallée d'Or*. — La ville de Tipperary, qui a donné son nom au comté, est à 16 kil. O. de Cashel; elle compte env. 7000 h.; elle était jadis plus importante.

TIPPO-SAEB ou TIPPOU-SAHEB (le *Tippoo-Saheb* des Anglais), dit *Behadour*, le brave, dernier nabab du Maïssour (Mysore), fils d'Haïder-Ali, né en 1749, se distingua de bonne heure par sa bravoure et par sa haine pour les Anglais qui avaient envahi l'Inde. Il monta en 1782 sur le trône de son père, fit aussitôt la guerre aux Anglais; les força à évacuer Bednor, et obtint une paix avantageuse (1784). Il prit alors le titre de sultan et même d'empereur (padischah), quoiqu'il ne fût réellement qu'un nabab ou lieutenant du souverain titulaire de l'Inde, Chah-Alem, et déploya un faste ruineux. Tippou ayant quelques années après attaqué le radjah de Travancor, les Anglais prirent parti pour celui-ci, assiégèrent Tippou dans Seringapatam, sa capitale, et le forcèrent à signer une capitulation humiliante; il céda la moitié de ses États, et paya 75 millions (1792). Ne respirant alors que vengeance, il chercha par tous les moyens à susciter des ennemis aux Anglais, soit dans l'Inde et le Kaboul, soit même au dehors, et envoya des ambassadeurs au général Bonaparte, alors en Égypte; mais la France alors était hors d'état de lui envoyer des secours. Instruits de ses efforts, les Anglais recommencèrent la guerre (1799); Tippou, déjà battu deux fois, s'enferma de nouveau dans Seringapatam; après un siége d'un mois, la ville fut prise d'assaut; il y périt les armes à la main (4 mai 1799). Ce prince était brave, mais imprudent, présomptueux, cruel et incapable de lutter contre la politique et les forces de l'Angleterre. Il aimait les Français et rechercha toujours leur alliance. Il est le héros d'une tragédie de Jouy.

TIRABOSCHI (Jérôme), né à Bergame en 1731, mort en 1794, était jésuite et conseiller du duc de Modène. On a de lui, entre autres grands ouvrages, une excellente *Histoire de la littérature italienne*, Modène, 1772-82, 13 vol. in-4 (en ital.), abrégée en français par Landi, 1784, et la *Bibliothèque modenaise*, 5 vol. in-4, plus un 6e vol. (sur les *peintres*, *sculpteurs*, etc.).

TIRAQUEAU (André), jurisconsulte, surnommé le *Varron* de son siècle, né à Fontenay-le-Comte vers 1480, m. en 1558, fut sénéchal dans sa ville natale, conseiller au parlement de Bordeaux, puis à celui de Paris, et fut chargé de missions importantes par François I et Henri II. Ses *OEuvres*, écrites en latin et publiées à Paris, 1574, 5 vol. in-f., contiennent des traités sur le droit civil, parmi lesquels on remarque le *De Legibus connubialibus*.

TIREH, *Metropolis ad Caystrum*, v. de Turquie (Anatolie), à 55 kil. S. E. de Smyrne; env. 25 000 h. 14 mosquées, plusieurs églises grecques. Tapis, toiles de coton. Prise par Tamerlan en 1402.

TIRÉSIAS, devin de Thèbes, fils de Phorbas ou d'Évérès et de la nymphe Chariclo, fut frappé de cécité, soit par Minerve parce qu'il avait vu cette princesse au bain, soit par Junon contre laquelle il s'était prononcé dans une discussion entre la déesse et son époux; il reçut en dédommagement l'esprit prophétique et une vie fort longue. Il vivait du temps d'Œdipe et des deux guerres des Sept Chefs et des Épigones; il prédit la victoire des derniers, et mourut peu après. On l'honorait à Thèbes comme un dieu; il avait un oracle à Orchomène. On lui attribuait des livres sur la divination et surtout sur les augures. Il eut pour fille la prophétesse Manto.

TIRIDATE I, roi d'Arménie, frère de Vologèse, roi des Parthes, renversa du trône Rhadamiste (52 de J.-C.), fut à son tour chassé par ce même prince, reconquit la couronne, mais eut longtemps à combattre et Rhadamiste et le général romain Corbulon, qui était chargé de mettre sur le trône Tigrane VI; il finit par se maintenir, et vint à Rome recevoir la couronne des mains de Néron. Il mourut en 73. — II, *le Grand*, roi d'Arménie de 259 à 314, avait été conduit à Rome dans son enfance, après l'assassinat de son père Chosroès I (232), et fut placé sur le trône d'Arménie presque sans coup férir, par une armée romaine. Les Parthes ayant envahi son royaume pendant qu'il faisait un voyage à Rome, il revint précipitamment et les battit. Longtemps opposé au Christianisme, il finit par se faire baptiser.

TIRIDATE, roi parthe. *V.* ARSACE II.

TIRLEMONT, v. murée de Belgique (Brabant mérid.), à 18 kil. S. E. de Louvain; 10 600 hab. Grande place, église Notre-Dame, hôtel de ville. Lainages, savon, sucre de betteraves, bière renommée; foire aux chevaux. Patrie de J. Bollandus. Place souvent prise et reprise, notamment en 1635 par les Français et les Hollandais, en 1793 par Dumouriez, en 1794 par Jourdan; démantelée en 1804.

TIRNAVA ou TERNOVA, v. de la Turquie (Bulgarie), près de la Jantra, à 92 kil. S. E. de Nikopoli; 12 000 h. Évêché grec; mosquées.

TIRON, *Tullius Tiro*, affranchi et secrétaire de Cicéron, était fort aimé de son maître. Il perfectionna la tachygraphie, dont les signes prirent depuis le nom de *Notes tironiennes*. Il avait composé une *Vie de Cicéron*, des recueils de ses bons mots (en 3 livres), et quelques autres ouvrages, qui sont perdus. C'est lui qui nous a conservé les *Lettres* de son maître.—L'alphabet le plus complet des notes tironiennes se trouve dans le *Traité de Diplomatique* de Mabillon.

TIRSO DE MOLINA (Frère Gabriel TELLEZ, dit), auteur dramatique espagnol, 1570-1650, était carme et prieur du couvent de Soria, et devint chronologiste de sa communauté. On a de lui 60 drames, remplis le plus souvent d'extravagance, mais où l'on trouve aussi de l'invention. Parmi ces pièces, où il se moque des moines et des gens de cour, on remarque le *Convidado de Piedra*, imité par Molière dans son *Festin de Pierre*, et *Gilles de la culotte verte*, qui se joue encore à Madrid. On a aussi de lui les *Vergers de Tolède*, recueil de romans, où il établit sa théorie dramatique, théorie opposée à toute règle. Ses *OEuvres* dramatiques ont été recueillies pour la 1re fois à Madrid, de 1844 à 1846, en 10 vol., et trad. en franç. par Alph. Royer, 1863.

TIRYNTHE, *Tiryns*, v. d'Argolide, à peu de distance du golfe Argolique, au N. de Nauplie, avait été fondée par Tiryns, fils d'Argus. Amphitryon y régnait; Hercule, son fils, y fit sa résidence.

TISAMÈNE, fils de Thersandre et petit-fils de Polynice, fut le dernier roi de Thèbes du sang d'Œdipe. — Fils d'Oreste, régna sur Argos et sur Sparte après la mort de son père et fut détrôné par les Héraclides, 1190 av. J.-C. Il se retira en Achaïe et périt bientôt après en combattant les Ioniens.

TISCHBEIN (Jean Henri), peintre allemand, né en 1722 à Haina dans la Hesse, mort en 1789, étudia 5 ans en France sous Vanloo, visita Florence, Bolo-

gne, Rome, Venise, devint, après son retour en Allemagne, peintre de Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, directeur de l'Académie de peinture et d'architecture de Hesse, professeur de peinture au collége Carolin, et fonda une école qui, abandonnant la manière sombre de Rembrandt, adopta l'heureux mélange de couleurs qui caractérise l'école vénitienne. Il a presque exclusivement peint la mythologie. — Un de ses neveux, J. H. Guillaume T., peintre d'histoire et directeur de l'académie de peinture de Naples, a bien mérité des artistes et des antiquaires par son magnifique *Recueil de gravures de vases antiques* (Naples, 1791, et Paris, 1803-1806, 4 vol. de 240 gravures).

TISI (Benevenuto), peintre. *V.* GAROFALO.

TISIPHONE, une des Furies. *V.* FURIES.

TISSAPHERNE, satrape de Perse, commandait une partie de l'armée d'Artaxerce Mnémon à la bataille de Cunaxa où Cyrus le Jeune fut vaincu, 401 av. J.-C. Chargé après la victoire de conduire vers le Pont-Euxin les Dix Mille qui avaient combattu pour Cyrus, il fit égorger Cléarque et leurs autres chefs dans un festin. Il obtint en récompense de ses services la main d'une fille du roi et le gouvernement des provinces de l'Asie-Mineure qui avaient été confiées à Cyrus avant sa révolte. Attaqué en 396 par Agésilas, roi de Sparte, il fut vaincu sur les bords du Pactole, et fut à cette occasion accusé de trahison par Parysatis, mère d'Artaxerce et de Cyrus, qui le fit tuer à Colosses en Phrygie.

TISSOT (André), médecin, né en 1728 à Grancy (dans le pays de Vaud), m. en 1797, étudia à Montpellier, vint s'établir à Lausanne où il se fit un nom par une nouvelle méthode de traiter la petite vérole, occupa la chaire de médecine à l'Académie de Lausanne (1766), et, après avoir rejeté les offres des rois de Pologne et d'Angleterre, accepta une chaire à l'université de Pavie (1781); mais il revint trois ans après à Lausanne. Il publia en 1769 à Paris un recueil de ses ouvrages, tant latins que français, en 10 vol. in-12. Ses *OEuvres choisies* ont paru en 1809, avec notes de Hallé. On y distingue le traité *De morbis ex manustupratione ortis* (1760), traduit sous le titre de *l'Onanisme; l'Avis au peuple sur sa santé* (1761), ouvrage où pour la 1re fois la médecine était traitée en langue vulgaire; *De valetudine litteratorum* (1766), qu'il traduisit lui-même sous ce titre: *De la santé des gens de lettres*, 1769; et un *Essai estimé sur les maladies des gens du monde* (1770).

TISSOT (Pierre), homme de lettres, né en 1768 à Versailles, m. en 1854. Privé d'un emploi qu'il avait rempli dans l'administration révolutionnaire, il employa ses loisirs à traduire en vers les *Bucoliques* de Virgile (1800), attira par ce travail l'attention de Delille qui, en 1806, le choisit pour le suppléer dans sa chaire de poésie latine au Collége de France, et devint titulaire de cette chaire à la mort de Delille (1813). Destitué de nouveau, sous la Restauration, à cause de ses opinions libérales, il se jeta dans la presse opposante et devint un des rédacteurs du *Pilote*, du *Constitutionnel*, de la *Minerve*. Il se fit réintégrer dans sa chaire après la révolution de 1830. Outre la traduction des *Bucoliques*, on lui doit des *Études sur Virgile* (1825-30, 4 vol. in-8), vaste et utile travail dans lequel le poëte latin est comparé avec tous les poëtes épiques et dramatiques anciens et modernes. Tissot a aussi publié une *Histoire de la Révolution française* (1833-36, 6 v. in-8).

TITAN, fils du Ciel ou Uranus, et frère aîné de Saturne, fut père des Titans (*V.* l'art. suiv.) — Les poëtes donnent quelquefois le nom de Titan au Soleil.

TITANS (les), fils de Titan et de la Terre. Titan, l'aîné des fils d'Uranus, avait cédé à Saturne l'empire du monde, mais en réservant à ses enfants leurs droits au trône, et en stipulant que Saturne ne pourrait élever aucun enfant mâle. Ce dieu n'ayant point accompli sa promesse (*V.* SATURNE), les Titans se révoltèrent, et mirent Saturne à deux doigts de sa perte: ils se croyaient déjà vainqueurs, lorsque Jupiter, âgé d'un an, parut armé de la foudre et les précipita dans le Tartare.

TITE (S.), disciple de S. Paul, évêque de Crète au Ier s., m. vers l'an 105, est fêté le 3 janv.

TITE-LIVE, *T. Livius*, célèbre historien latin, né à Padoue en 59 av. J.-C., m. l'an 19 de J.-C., vécut longtemps à Rome et à Naples, fut honoré de l'amitié d'Auguste, qui lui confia l'éducation de Claude (depuis empereur), et passa ses dernières années à Padoue. Tite-Live a laissé une *Histoire romaine* qui embrasse les années écoulées depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus, petit-fils d'Auguste. Cet ouvrage se composait de 140 livres, que l'on a distribués de 10 en 10, sous le nom de *Décades*: nous n'en possédons guère qu'un quart ou 35 livres (I-X, XXI-XLV), et quelques fragments, dont un assez considérable du XCIe livre. Nous avons de plus les sommaires de l'ouvrage (dits *Epitomé*), qui, sans être de Tite-Live lui-même, doivent contenir beaucoup de ses expressions et qui ont leur utilité. Freinshemius a essayé de remplir par des *Suppléments* plusieurs lacunes de l'auteur latin (1649). Le principal mérite de Tite-Live est dans le style et la narration: rien de plus élégant et même de plus pur que son style, bien que ses contemporains lui reprochassent un peu de *patavinité;* rien de plus clair, de plus noble, de mieux ordonné que son récit: de plus, il a le mérite de ne point se passionner, bien qu'il soit favorable aux Romains plus qu'à leurs adversaires, aux patriciens plus qu'à la démocratie; il ne craint pas de louer Brutus, Cassius et surtout Pompée, ce qui le faisait appeler par Auguste *le Pompéien.* Les discours, en si grand nombre dans son histoire, sont des chefs-d'œuvre: ils sont plus précieux peut-être que le récit lui-même pour mettre sur la voie des vrais motifs des événements. L'auteur rapporte fidèlement des traditions absurdes, des prodiges incroyables, mais sans y croire lui-même. Ce grand ouvrage excita du vivant même de Tite-Live l'admiration générale et lui fit une immense réputation: un habitant de Cadix vint exprès à Rome pour en voir l'auteur. Tite-Live, dont les divers livres n'ont été retrouvés que successivement, a été édité nombre de fois, et traduit dans toutes les langues. La meilleure édition critique est encore celle de Drakenborch, Amst., 1738-46, 7 vol. in-4, reproduite à peu près dans la *Bibliothèque classique* de Lemaire, 13 vol. in-8. Parmi les éditions courantes, les meilleures sont l'édition *Ad usum Delphini*, 1679, 6 v. in-4; celle de Crevier, avec d'excellentes notes, Paris, 1748, 6 vol. in-4; d'A. W. Ernesti et Schæfer, Leips., 1801-4, 5 vol. in-8; de Stroth et Dœring, 1796-1813, 7 vol. in-8; de Ruperti, Gœtting, 1807, 4 vol. in-8; de Boehmert, Leips., 1825, 4 vol. in-8; de Weissenborn, Leips., 1850. Tite-Live a été traduit en français par Dureau De la Malle et Noël, 1810-12, 15 vol. in-8, et dans les collections Panckoucke et Nisard, par divers auteurs. On doit à Lachmann une dissertation *De fontibus historiarum Livii*, Gœtt., 1822, à M. Taine un *Essai sur Tite-Live*, 1856, couronné par l'Acad. française.

TITHON, prince troyen, fils de Laomédon, et frère de Priam, était si beau que l'Aurore l'enleva pour en faire son époux. Il la rendit mère de Memnon et d'Émathion. L'Aurore obtint pour lui de Jupiter l'immortalité; mais, ayant oublié de demander en même temps qu'il eût une jeunesse éternelle, Tithon devint si vieux et si faible qu'il fallut l'emmailloter comme un enfant. L'Aurore le métamorphosa en cigale. Il est à croire que Tithon avait quitté la Troade, son pays natal, pour s'établir dans une contrée plus orientale (la Susiane ou la Perse), ce qui fit dire aux poëtes qu'il avait été enlevé par l'Aurore.

TITICACA ou CHUCUITO, lac du Pérou, sur la limite de la Bolivie, par 13° 30'-17° lat. S. et 71° 15'-73° 12' long. O., sur un plateau élevé de 3915m au-dessus de la mer, a 280 kil. de long. sur 100 de large.

Il reçoit plusieurs rivières et n'a aucun écoulement apparent. Au centre du lac est une île de même nom où les traditions péruviennes placent la résidence de Manco-Capac, et où l'on voit les ruines d'un temple du Soleil. Les indigènes disent que les Incas jetèrent leurs trésors dans ce lac à l'arrivée des Espagnols.

TITIEN (Tiziano VECELLI, dit LE), célèbre peintre vénitien, né vers 1477 à Pieve di Cadore, mort en 1576, fut élève de Séb. Zuccato, de Gentil Bellini, de Giorgione, mais s'éleva bientôt au-dessus de ses maîtres, et reçut du sénat de Venise le titre de premier peintre de la République. Alphonse d'Este l'employa à décorer son palais de Castello. Le Titien visita ensuite diverses villes d'Italie, et fut partout admiré; il résista aux efforts que fit Léon X pour le fixer à Rome; François I ne réussit pas mieux à l'attirer en France. Ce grand peintre voua ses talents à Charles-Quint, qui déjà l'avait comblé de dons et d'honneurs: de 1545 à 1556, il exécuta pour ce prince une foule de tableaux magnifiques. Il en fit beaucoup encore pour Philippe II, bien qu'il fût âgé de près de 80 ans lors de l'avénement de ce prince. Il mourut de la peste à Venise à 99 ans. Le Titien est sans contredit le premier des coloristes; les tableaux qu'il composa à 70 et même à 80 ans attestent une fraîcheur d'imagination vraiment inconcevable; mais, comme dessinateur, il est loin de la perfection. Le Titien est le vrai chef de l'école vénitienne. Parmi ses élèves, Horace Vecelli, son fils, le Véronèse, le Tintoret, sont les plus célèbres. La fécondité de ce peintre ne fut pas moins prodigieuse que son génie: le cabinet des estampes du Louvre possède 850 gravures faites d'après le Titien; mais il en existe encore d'autres, et il est certain que beaucoup de ses ouvrages ont péri en Espagne. Ses chefs-d'œuvre sont: *les Bacchanales* (à Ferrare), *le Triomphe de l'Amour* (Ferrare), *le Triomphe de Judith* (Venise), *l'Assomption* (Venise), les tableaux allégoriques de *la Religion* et de *la Ste Trinité recevant la famille impériale au ciel* (pour Charles-Quint), *Diane et Actéon, la Flagellation, la Ste Cène*, etc. Le Louvre possède 18 tableaux de cet artiste, entre autres *les Pèlerins d'Emmaüs, le Christ au roseau, S. Jérôme dans le désert, la Vierge*, dite *à l'enfant*, et la *Vierge au lapin*, le célèbre tableau appelé à tort *le Titien et sa maîtresse*, qui représente Alphonse, duc de Ferrare, et Laura de Dianti, enfin plusieurs portraits, entre autres celui de *François I*.

TITIUS (Gottlieb Gérard), jurisconsulte, né à Nordhausen en 1661, m. en 1714, fut nommé en 1709 professeur de droit à l'Université de Leipsick, en 1710 conseiller au tribunal de Dresde, et en 1713 assesseur au tribunal de Leipsick. Il introduisit dans l'enseignement du droit une méthode plus philosophique, et rédigea de savants ouvrages, entre autres: *Specimen juris publici Romano-Germanici*, Leips., 1698; *Droit féodal germanique* (en allemand), 1699; *Observations sur Puffendorf* (en lat., 1703).

TITIUS (J. Daniel), professeur de mathématiques et de physique à Wittemberg, 1729-97, avait composé plusieurs savants ouvrages qui périrent en 1766, lors du siége de Wittemberg. C'est lui qui trouva la loi approximative des distances des planètes au soleil et qui en tira le premier cette conséquence qu'il devait y avoir une planète entre Mars et Jupiter.

TITLIS (Le Mont), mont de Suisse, sur les confins des cantons d'Uri, Berne et Unterwald: 3606^m. Il est couvert d'une couche de glace de 60^m d'épaisseur.

TITON DU TILLET (Évrard), conseiller au parlement de Paris, né en 1677, m. en 1762, se fit un nom par son zèle pour les lettres, fit frapper à ses frais une suite de médailles représentant les poëtes et les artistes du règne de Louis XIV, et fit exécuter en leur honneur le petit monument en bronze connu sous le nom de *Parnasse français*, qu'on voit encore à la Biblioth. impériale (décrit en 3 vol. in-f., 1732-60).

TITTERIE, anc. beylick de la régence d'Alger, entre ceux d'Alger au N., de Mascara à l'O., de Constantine à l'E., et le Zab au S. E. Médéah, Milianah, Sidi-Hamza en étaient les lieux principaux. Au S. se trouve le mont de Titterie et un lac du même nom. Soumis par les Français en 1842, ce pays fait auj. partie de la prov. d'Alger.

TITUS, *T. Flavius Sabinus Vespasianus*, fils aîné et successeur de Vespasien, né en 40, avait été tribun légionnaire en Germanie et dans la Grande-Bretagne, puis questeur, lorsqu'en 66 il suivit son père en Judée; il prit Jotapat (où commandait l'historien Josèphe), Joppé, Tarichée, Giscale, et fut laissé en Orient par Vespasien, lorsque ce dernier, proclamé empereur par ses troupes, se rendit en Italie (69). Titus poussa la guerre plus activement et l'acheva par la prise de Jérusalem et du temple (8 sept. 70). De retour à Rome, il fut associé à l'administration de l'empire, cumula la censure, le tribunat, et fut 7 fois consul. Parvenu à l'empire en 79, il bannit et flétrit les délateurs, donna d'immenses secours aux victimes de l'éruption du Vésuve (79), de la peste et de l'incendie de Rome, fléaux qui se succédèrent coup sur coup, et montra l'intention d'être le bienfaiteur de l'univers; mais il n'eut pas le temps d'exécuter tout le bien qu'il projetait. Il mourut en 81, après 27 mois de règne, empoisonné peut-être par Domitien, son frère, qui lui succéda. Pendant sa campagne de Judée, Titus s'était épris de Bérénice, princesse juive d'une beauté remarquable; mais, quand il fut sur le trône, il s'en sépara (*V.* BÉRÉNICE). Titus est surtout célèbre par sa bienfaisance; il mérita d'être appelé les *Délices du genre humain*. Ayant passé une journée sans répandre de bienfaits, il dit avec douleur: « Mes amis, j'ai perdu ma journée. »

TITYE, géant célèbre, voulut attenter à la pudeur de Latone, et fut tué à coups de flèches par les enfants de la déesse, Apollon et Diane, puis condamné à servir de pâture dans le Tartare à un vautour qui lui ronge éternellement les entrailles. Le corps de ce géant couvrait, disait-on, sept arpents.

TIVOLI, *Tibur*, v. des États de l'Église (comarque de Rome), ch.-l. de district, à 26 k. E. de Rome, sur une colline et sur la r. g. du Teverone (*Anio*), qui y forme plusieurs cascades; env. 7000 hab. Évêché. Aspect délicieux et pittoresque. Belle cathédrale, couvent de St-Antoine (sur l'emplacement de la villa d'Horace); nombre d'antiquités: grotte de Neptune, temple de Vesta et de la Sibylle, restes de la *villa* de Mécène, etc. A 4 kil. de là sont les bains de Tivoli.

TLALPAN, ou *San-Agostino de las Cuevas*, v. nouvelle du Mexique, dans l'État de Mexico, dont *elle* a été quelque temps la capitale; env. 6000 hab.

TLASCALA (Puebla), c.-à-d. *Terre du grain*, v. du Mexique, à 35 kil. S. de Puebla, sur la Naspa, était très-florissante et très-peuplée avant l'arrivée des Espagnols et compta jusqu'à 300 000 hab.; auj. elle est réduite à 4000. C'était la capitale d'un État gouverné par un *cacique* ennemi de celui de Mexico.

TLEMCEN ou **TREMECEN**, v. d'Algérie (prov. d'Oran), ch.-l. de subdiv. militaire, à 116 k. S. O. d'Oran et à 48 kil. de la mer; env. 13 000 hab. Puissante forteresse (*Méchouar*). Fabriques d'armes, d'ouvrages en fer, de maroquins; moulins à huile et à farine; pépinières. Aux env., beaux jardins plantés d'arbres fruitiers. Tlemcen était jadis beaucoup plus importante; elle a été longtemps, sous le nom de *Djidda*, la capitale d'un État arabe, fondé par les Zénètes, qui comprenait, outre Tlemcen, les villes de Ned-Roma, Djigelli, Marsalquivir, Oran, Mazagran, Arzew, Mostaganem. Au VIIIe s., Edris, calife du Maghreb et fondateur de l'empire de Maroc, régnait à Tlemcen; cette ville passa ensuite sous la domination des Zéirites (vers 980), puis sous celle des Almoravides et des Almohades. En 1248, Yagmourezen-ben-Zian s'empara de Tlemcen, s'y rendit indépendant, et y fonda la dynastie des Zianides, qui prirent le titre de califes. Soumise un instant au Maroc (1312 et 1336), Tlemcen reconquit promptement sa liberté, et la conserva jusqu'au XVIe s. En

1515, elle fut prise par Aroudj Barberousse, qui en fut chassé par les Espagnols dès 1518; elle fut soumise par les Turcs en 1543, et réunie par eux en 1560 à la régence d'Alger, dont elle n'a point été depuis séparée. Prise par les Français en 1835, elle fut cédée, par le traité de la Tafna, à l'émir Abd-el-Kader, qui en fit sa capitale. Elle a été occupée définitivement en 1842. L'*Hist. des rois de Tlemcen* a été trad. de l'arabe par l'abbé Bargès, 1852.

TLÉPOLÈME, fils d'Hercule et d'Astyoché, s'enfuit d'Argos, après avoir tué par mégarde son oncle Licymnius, et se rendit à Rhodes, où il fonda les villes de Linde, Jalyse et Camire. Il amena les Rhodiens au siége de Troie, et y fut tué par Sarpédon.

TMOLE (le), *Tmolus*, auj. *Bouzdag* ou *Tomolitzi*, mont. de Lydie, au S. de Sardes, célèbre par ses vins, son safran et la salubrité de l'air. Au pied de la montagne était une ville de Tmole, auj. *Berki*.

TMOUTARAKAN, anc. ville de l'île de Taman, sur l'emplacement qu'occupe la ville actuelle d'Iékatérinodar, fut du Xe au XIIe s. le ch.-l. d'une principauté qui fut souvent donnée en apanage à des princes de la maison de Rurik. L'invasion mongole mit fin à cette principauté.

TOALDO (Joseph), professeur de géographie physique et astronomique à Padoue, né en 1719 à Pianezza, près de Vicence, m. en 1798, fonda un observatoire à Padoue, crut remarquer qu'au bout de 18 ans les phénomènes météorologiques reviennent dans le même ordre, et établit un cycle qu'on a nommé *Cycle toaldin*. On a de lui un *Essai de Météorologie* (ital.), trad. par Daguin (1784), et la *Météorologie appliquée à l'agriculture*, également traduite.

TOBI ou SCOMBI, *Genusus*, riv. de la Turquie d'Europe, sort du mont Djourad, dans le plateau d'Ochrida, à 11 kil. O. de Monastir, entre en Albanie, arrose les sandjakats d'Ochrida, d'Avlone, de Scutari, et se jette dans l'Adriatique à 4 k. O. de Pekini, après un cours de 180 kil.

TOBIE, *Tobias*, Juif célèbre par sa piété. Emmené captif à Ninive après la destruction du royaume d'Israël par Salmanasar (718), il resta fidèle à la loi, et n'en acquit pas moins la confiance du roi, qui le fit son pourvoyeur; mais il déplut au successeur de ce prince, Sennachérib, par les bons offices qu'il rendait à ses concitoyens malheureux, et fut obligé de fuir pour sauver sa vie. Rétabli dans ses biens à la mort de Sennachérib (712), il continua ses bonnes œuvres; mais il eut le malheur de devenir aveugle, malheur qu'il supporta avec résignation. Quatre ans après, son fils, chargé par lui d'aller à Ragès redemander à Gabelus une somme de 10 talents qu'il lui avait prêtés, fit rencontre de l'archange Raphaël, qui s'offrit à lui sous un déguisement pour compagnon de voyage. Par ses conseils, le jeune Tobie tira de l'eau un énorme poisson dont il mit à part le fiel, et, de retour à la maison, il frotta les yeux de son père avec le fiel de cet animal, et lui rendit ainsi la vue. Tobie le père, qui était alors âgé de 60 ans, en vécut encore 42. Tobie le jeune avait, pendant son voyage, épousé à Ecbatane Sara, sa parente, fille de Raguel; après la mort de son père, il se fixa près de son beau-père à Ecbatane : c'est là qu'il mourut, à 99 ans. — L'hist. des deux Tobie est racontée dans un des livres de l'Anc. Testament, qui, sans être au nombre des livres sacrés, a toujours été l'objet d'une grande vénération. On n'a plus l'original; mais S. Jérôme l'a traduit sur un texte chaldéen.

TOBOL (le), riv. de la Russie d'Asie, naît vers les frontières de la Sibérie et du Turkestan, dans les monts Kitchik-Karatcha, coule au N. E., traverse les gouvts d'Orenbourg, de Tobolsk, reçoit la Tavda, la Toura, l'Iset, l'Abouga, et tombe dans l'Irtyche, près de Tobolsk, après un cours de 900 kil.

TOBOLSK, v. de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouvt de Tobolsk et ville principale de toute la Sibérie, près du confluent de la Tobol et de l'Irtyche, par 65° 46' long. E., 58° 11' lat. N.; 25 000 hab. Archevêché russe. Citadelle en ruines, palais archiépiscopal, bourse, monument d'Iermak, séminaire, gymnase. Grand commerce avec la Sibérie orientale et la Chine, entrepôt des pelleteries de la couronne. Les Boukhares et les Turcs y sont très-nombreux. Climat sain, mais très-froid : le thermomètre y descend à 45° au-dessous de 0. Tobolsk a été bâtie en 1643; elle existait comme bourg depuis 1587. — Le gouvt de Tobolsk, le plus occidental de la Sibérie, a env. 2200 k. du S. au N. sur 750 de largeur moyenne, et près de 880 000 h. Le sol et le climat varient avec la latitude, qui va de 55° à près de 72°. Presque partout cependant les rivières sont gelées 9 mois de l'année. Grains au S.; immenses forêts, animaux à fourrures, gros bétail, pêche lucrative. Le gouverneur de Tobolsk est gouverneur général de toute la Sibérie occid.

TOBOSO (el-), brg d'Espagne (Manche), à 100 kil. S. E. de Tolède, 2800 h. Poterie, moulins. Ce lieu, misérable en lui-même, doit quelque célébrité à Cervantes, qui en a fait le séjour de la belle Dulcinée.

TOCANTINS (le), fleuve du Brésil, se forme dans la prov. de Goyaz de la réunion du Paranaô et du Paranatinga, entre dans la prov. de Para, passe à Villaviciosa, reçoit le Rio-das-Bocas, arrose Para, et va se jeter dans l'Atlantique un peu à l'E. de l'emb. de l'Amazone, après un cours de 1400 kil., dirigé généralement au N. Cataractes. — Le Tocantins donne son nom à un district de la prov. de Goyaz.

TOCKEMBOURG ou **TOGGENBOURG**, le pays des *Tugeni* des anciens; comté de Suisse, dans le canton de St-Gall, ainsi nommé d'un château de même nom situé près de la ville de Lichtensteig, était compris entre les possessions de l'abbaye de St-Gall, le Thurgau, le canton de Zurich, celui d'Appenzell, et avait 47 kil. sur 20. Lichtensteig en était le chef-lieu. C'est une vallée étroite, arrosée par la Thur. — La 1re race des comtes de T. s'éteignit en 1436; les prétentions rivales des comtes de Zurich et de Schwitz à la succession de ce comté donnèrent lieu à la 1re *guerre de Tockembourg*, qui compromit un instant l'indépendance de la Confédération helvétique. Le comté fut vendu en 1469 à Ulric VII, abbé de St-Gall, et depuis il n'a cessé, jusqu'au XVIIIe s., d'appartenir à l'abbaye; mais, en 1712, les Tockembourgeois, opprimés par leur abbé, se soulevèrent : la Suisse entière prit parti pour ou contre, et il en résulta une 2e *guerre de Tockembourg*, qui se termina à l'avantage des Tockembourgeois par la paix d'Aarau (1712). Leur affranchissement définitif fut prononcé en 1718, à la paix de Bade.

TOCQUEVILLE (Alexis CLÉREL de), publiciste, né en 1805 à Verneuil (Seine-et-Oise), m. en 1859, était fils du comte de Tocqueville, pair de France et préfet sous la Restauration. Chargé en 1831, avec M. Gustave de Beaumont, d'aller étudier le *système pénitentiaire* aux États-Unis, il publia à son retour un remarquable compte rendu de sa mission. Il fit paraître en 1835 *la Démocratie en Amérique*, ouvrage profond et hardi, qui lui valut un prix *Montyon*, un siége à l'Académie des sciences morales (1839) et bientôt après à l'Académie française (1841). Député dès 1839, il prit place dans les rangs de l'opposition dynastique; représentant du peuple en 1848, il combattit le socialisme. Il fut appelé en 1849 au ministère des affaires étrangères et approuva l'expédition de Rome. Il se retira des affaires après le 2 déc. 1851. Il a laissé, outre *la Démocratie en Amérique*, divers opuscules politiques, réunis dans ses *Œuvres complètes*, publiées après sa mort (8 vol. in-8).

TODI, *Tuder*, v. d'Italie (Spolète), à 25 kil. O. de Spolète; 4500 hab. Évêché (érigé en 138). Patrie du pape Martin I. Anciens murs étrusques. — Il se tint à Todi un concile en 1001.

TOEPLITZ, v. de Bohême (comitat de Leitmeritz), à 21 k. N. O. de Leitmeritz et à 80 k. N. O. de Prague; 4000 h. Château avec beaux jardins; célèbres bains thermaux (17 sources thermales, ferrugineuses ou salines, découvertes en 762). Château de *Clary*,

où fut signé en 1813, entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, le 1er traité d'alliance contre Napoléon.

TOEPFFER (Rodolphe), écrivain génevois, né en 1799, m. en 1846, fils d'un habile peintre, étudia d'abord la peinture, puis se consacra aux lettres et à l'éducation, dirigea avec succès pendant plusieurs années un pensionnat, et fut nommé en 1832 professeur de belles-lettres à l'Académie de Genève. On lui doit plusieurs productions charmantes : *Nouvelles génevoises*, *Rosa et Gertrude*, *le Presbytère*, romans où la morale est présentée de la manière la plus agréable ; les *Voyages en zigzag*, où combinant habilement le dessin avec la narration, il raconte les excursions qu'il faisait dans les Alpes avec ses écoliers ; les *Réflexions et menus propos d'un peintre génevois*, où il donne une remarquable théorie du beau. Il est l'auteur de spirituels *albums*, qui ont eu une grande vogue : *M. Vieux-Bois*, *M. Jabot*, *M. Crépin*, *le Dr Festus*, *M. Cryptogame*. Ste-Beuve a donné une *Notice sur sa vie et ses ouvrages* en tête d'une édition de ses *OEuvres* publiée de 1841 à 1847.

TOGE, *toga*, vêtement caractéristique des citoyens romains : c'était un ample manteau de laine blanche qui se mettait par-dessus la tunique ; on le portait sur l'épaule gauche, un pan descendait par derrière : avec le reste, on s'enveloppait tout le corps, mais de manière à laisser libre le bras droit. La toge, sans ornements, sans garnitures, était dite *toga pura* ; garnie d'une bande de pourpre, c'était la *toga prætexta*. *V.* PRÉTEXTE.

TOGGENBOURG, en Suisse. *V.* TOCKENBOURG.

TOGRUL I ou THOGROUL-BEG, fondateur de la dynastie turque des Seldjoucides, petit-fils de Seldjouk, ne fut d'abord qu'un chef de tribu établi dans le N. du Khoraçan, et relevant du gaznévide Mahmoud, puis de son fils Mas'oud. Il se révolta contre ce dernier, conquit partie du Kharizm et du Khoraçan, s'empara d'Hérat, de Nichapour, vainquit Mas'oud en 1039, et prit le titre de sultan. Se tournant ensuite vers l'Occident, il entra dans Ispahan, substitua dans tout l'Iran sa domination à celle des Bouides (1051), soumit de même, après une guerre sanglante (1055-1059), Bagdad et ses dépendances (Mésopotamie et partie de la Syrie), mit à mort l'émir Al-omra Bessasiri, qui exerçait une odieuse tyrannie sur le calife Kaïem, et épousa Séida, fille de ce dernier. Son frère Ibrahim-Inal et son cousin Koutoulmich avaient été au nombre de ses antagonistes les plus acharnés : il les vainquit à Hamadan (1058), fit étrangler le premier et chassa le second de ses États. Il m. en 1063, à 70 ans. — II, sultan de 1132 à 1134. *V.* MAS'OUD (Gaiath-eddyn). — III, dernier prince seldjoucide de Perse (1175-94), fils et successeur d'Arslan-Chah, fut d'abord gouverné par les atabeks Pehlevan-Mohammed et Kizil-Arslan, mais sut se soustraire à leur joug. Il soumit l'Irak-Adjémi, mais vit s'armer contre lui de nombreux mécontents : il fut battu et tué par l'un d'eux, Takach, prince de Kharism, en 1194. Ce prince passe en Orient pour un grand poëte.

TOIRAS (Jean DU CAYLARD DE ST-BONNET, maréchal de), né en 1585, m. en 1636, se distingua sous Louis XIII, aux siéges de St-Jean-d'Angély, Montauban, Montpellier, chassa Soubise de l'île de Ré (1627), défendit cette île contre Buckingham, soutint dans Casal (1630) un siége mémorable contre les Austro-Espagnols que commandait Spinola, et reçut alors le bâton de maréchal. Il signa avec Servien, comme ambassadeur extraordinaire, le traité de Chérasque ; mais, ayant excité la jalousie de Richelieu, il fut privé de tout emploi. Il accepta du service en Savoie, et périt à la bataille de Fontanelle (Milanais), en combattant pour le duc de Savoie, allié de la France (1636).

TOISON D'OR (la), toison du bélier sur lequel s'enfuirent Phryxus et Hellé (*V.* ces noms), était suspendue à un arbre de la Colchide, dans un bois sacré, et gardée par un dragon qui ne sommeillait jamais. Les Argonautes s'en emparèrent néanmoins, grâce à Médée, qui endormit le dragon par ses enchantements. On a supposé que la Toison d'or de la Fable était un emblème des richesses de la Colchide ou des mines d'or qu'elle recélait.

TOISON D'OR (Ordre de la), ordre de chevalerie institué à Bruges en 1429 par le duc de Bourgogne Philippe le Bon, en l'honneur d'une de ses maîtresses, Marie de Crumbrugge, dont les cheveux roux avaient été l'objet de quelques plaisanteries. Cet ordre ne devait d'abord se composer que de 24 chevaliers, mais il fut graduellement porté à 50 ; le duc en était grand maître. Lors de l'extinction de la maison de Bourgogne, la grande maîtrise passa à la maison d'Autriche. Charles-Quint la transmit aux rois d'Espagne, ses descendants. Après l'extinction de la maison d'Autriche en Espagne, la paix d'Utrecht laissa la grande maîtrise au roi Philippe V, de Bourbon, tige de la nouvelle maison régnante, qui avant son avénement portait le titre de duc de Bourgogne ; néanmoins l'Empereur ne voulut pas renoncer à son droit, et, depuis, l'ordre fut conféré concurremment par les rois d'Espagne et par les Empereurs d'Allemagne. Les insignes sont une *toison d'or* suspendue à un collier ou à une chaîne d'or, dont les ornements figurent des briquets en forme de B (pour Bourgogne) et des cailloux d'où jaillissent des étincelles. Reiffenberg a écrit l'*Hist. de la Toison d'or*, Bruxelles, 1830.

TOKAT, *Berisa*, *Comana pontica?* v. d'Anatolie (Sivas), à 85 kil. N. O. de Sivas ; env. 40 000 hab. Archevêché arménien ; mosquées et églises diverses ; bains. Fabrication d'objets en cuivre, de maroquins, d'étoffes de soie, de tapis ; grand commerce. Le tremblement de terre de 1825 a nui beaucoup à cette ville.

TOKAY, bourg de Hongrie (Zemplin), au pied de la mont. de son nom et au confluent de la Bodrog et de la Theiss, à 36 kil. S. d'Ujhéli : 4500 hab. On récolte sur les coteaux qui environnent ce bourg un vin excellent que l'on regarde comme le premier vin de liqueur de l'Europe ; les meilleurs crus sont ceux de *Ste-Thérèse*, de *Szarwach* et de *Mézes-Male*. On a acclimaté le plant de Tokay en France, aux environs de Nîmes et de Béziers.

TOKTAMOUICH, khan du Kaptchak, descendant au 6e degré de Gengiskhan. Il se signala d'abord au service d'Ourouch, un des khans du Kaptchak, qui, jaloux de lui, voulut le poignarder ; il prit alors les armes contre lui : vaincu une 1re fois en 1375, il revint à la charge avec l'aide de Tamerlan, fut vainqueur à son tour à la Khalka (1380), et réunit sous sa loi presque tout le Kaptchak. Il somma le prince russe Dmitri III (Donski) de lui rendre hommage : sur son refus il entra en Russie, brûla Moscou, Vladimir, Mojaïsk, et n'accorda la paix qu'après la soumission de Dmitri (1385). Deux ans après, il entra en querelle avec Tamerlan et envahit la Transoxiane (1389 et 90), mais fut battu sur le bord de l'Oural et refoulé dans ses États. Il reprit encore l'offensive en 1394, mais cette fois il fut chassé du Kaptchak par Tamerlan. Après avoir fait de nouveaux et de vains efforts pour remonter sur le trône, il fut tué en Sibérie (1406).

TOLAND (John), célèbre incrédule, né en Irlande près de Londonderry en 1670, m. en 1722. D'abord catholique, il se fit ensuite presbytérien et finit par tomber dans l'incrédulité. Il est auteur de livres fameux par leur impiété, dont plusieurs furent réfutés par Clarke, Leibnitz et Gordon, et condamnés par les tribunaux : il y attaquait non-seulement les dogmes de la foi, mais même les vérités de la religion naturelle, niant l'immortalité de l'âme et enseignant ouvertement le panthéisme, mot qui est de lui. Ses principaux écrits sont : le *Christianisme sans mystères*, Londres, 1696, ouvrage qui causa un tel scandale que l'auteur dut fuir de Londres ; la *Vie de Milton*, 1698 (pamphlet dirigé surtout contre l'authenticité du Nouveau Testament) ; le *Nazaren ou le Christianisme judaïque, païen et mahométan* (1718) ; le *Pantheisticon* (1720).

TOLBIAC, *Tolbiacum*, auj. *Zulpich*, v. de Gaule (Germanique 2e), au S. de *Juliacum*, est fameuse par la victoire que Clovis y remporta sur les Allemands en 496, et par celle de Thierry II, roi de Bourgogne, sur Théodebert II, roi d'Austrasie, en 612.

TOLÈDE, *Toletum*, v. d'Espagne (Nouv.-Castille), ch.-l. de l'intend. de Tolède, sur la r. g. du Tage, à 61 kil. S. O. de Madrid; 15 000 hab. Archevêché, dont le titulaire est primat d'Espagne; anc. université, supprimée en 1845. Ville fort déchue, mais qui offre encore de beaux monuments : vaste cathédrale, *Alcazar* (anc. palais des rois maures), embelli par Charles-Quint, hôtel de ville (ou *Ayuntamiento*), etc. L'intérieur de la ville est laid, les rues étroites et tortueuses, l'eau rare. Quelques ruines, restes d'un cirque romain. Fabriques d'armes blanches renommées, d'ornements d'église, etc. — On croit cette ville d'origine phénicienne. Les Romains lui donnèrent le titre de colonie : c'est là qu'ils réunissaient l'or des mines de l'Espagne. Les rois goths en firent leur capitale à partir de 554; les Arabes la prirent en 714 et la gardèrent malgré de fréquentes révoltes. Après le démembrement du califat de Cordoue, il y eut, de 1031 à 1085, un *Roy. de Tolède* indépendant. Alphonse VI conquit et le roy. et la ville en 1085 : Tolède devint dès lors la capitale de la Castille; sous Charles-Quint et jusqu'en 1560 elle le fut de toute l'Espagne : elle eut alors, dit-on, jusqu'à 200 000 h. Il s'est tenu à Tolède, au temps de la domination des Goths, 17 conciles, la plupart remarquables sous le rapport politique. A Tolède sont nés S. Ildefonse, Aben-Ezra, Aboul-Cacem, Louis de La Cerda, Aloïse Sigée, Garcilaso de la Vega. — L'intend. de Tolède, bornée par celles de Madrid et de Guadalaxara au N., de Cacérès à l'O. et par la Manche au S. et à l'E., a 207 kil. de l'E. à l'O. sur 96 de largeur moyenne, et env. 340 000 h. Sol très-montueux, mais fertile. Bétail, abeilles, vers à soie; industrie assez active.

TOLÈDE (Pierre de), général espagnol, né en 1484 à Alba de Tormès, m. en 1553, se distingua dans la guerre de Navarre (1512) et dans celle des Flamands contre Charles-Quint, fut nommé vice-roi de Naples en 1532, se signala dans ce poste par la vigueur de son caractère; mais se montra intolérant envers les Juifs, qu'il chassa des États qu'il gouvernait, et établit l'inquisition (1547). Une insurrection terrible ayant éclaté à cette occasion, Charles-Quint se vit obligé d'abolir l'inquisition la même année; néanmoins, Pierre de Tolède resta en place jusqu'à sa mort (1553). — Un autre Pierre de Tolède, de la même famille, fut connétable de Castille, général des galères de Naples, battit les Turcs sur mer et fit une descente heureuse en Morée (1595). Confident de Philippe III, il fut envoyé comme ambassadeur en France auprès de Henri IV en 1608 dans le but de détacher ce prince de l'alliance des Provinces-Unies.

TOLÈDE (ALVAREZ de), duc d'Albe. *V.* ALBE.

TOLENTINO, v. d'Italie (Macerata), dans les anc. États de l'Église; 4000 hab. Anc. évêché (réuni à celui de Macerata en 1586). Patrie de S. Nicolas *de Tolentino* et du savant Philelphe. Il y fut signé en 1797, entre Bonaparte et Pie VI, un traité par lequel ce dernier cédait le Comtat à la France; le Bolonais, le Ferrarais, la Romagne à la république Cisalpine. Murat perdit à Tolentino une bataille décisive contre les Autrichiens le 2 mai 1815.

TOLET (Franç.), jésuite, né à Cordoue en 1532, m. à Rome en 1596, professa d'abord la philosophie et la théologie, fut prédicateur des papes Pie V, Grégoire III, Sixte V, Urbain VII, théologien ordinaire de Grégoire XIV, d'Innocent IX, de Clément VIII, remplit avec honneur diverses missions importantes, notamment en Allemagne, concurremment avec Commendon, et fut nommé cardinal en 1593. Il contribua beaucoup à lever les difficultés qui s'opposaient à l'absolution de Henri IV à Rome. Outre des *Commentaires sur S. Luc*, on a de lui une *Summa casuum conscientiæ*, Rome (1599 et 1618), ouvrage fort estimé, qui a été trad. en français sous le titre d'*Instruction des prêtres*.

TOLHUYS, lieu de l'anc. duché de Clèves, auj. dans le roy. de Hollande (Gueldre), sur le Rhin, au-dessous d'Emmerich et un peu au-dessus du fort de Schenk. C'est là que Louis XIV effectua, en 1672, le passage du Rhin chanté par Boileau : le poëte appelle ce lieu *Tholus*.

TOLISTOBOII, un des trois peuples gaulois de la Galatie, au S. O., en deçà de l'Halys, avait pour ch.-l. Amorium. *V.* GALATIE.

TOLLIUS (Jacq.), philologue, né vers 1630 à Utrecht, m. en 1696, se fit recevoir médecin, fut quelque temps secrétaire du grand pensionnaire Heinsius, qui le renvoya parce qu'il copiait les documents qui lui étaient confiés, devint néanmoins recteur du gymnase de Gouda, professeur d'humanités à Duisbourg; fut chargé par l'électeur de Brandebourg de visiter pour lui les mines d'Allemagne et d'Italie, s'aliéna encore ce protecteur, revint en Hollande, où il se fit maître d'école, et mourut dans la misère. Outre des éditions de *Longin*, Utrecht, 1694, d'*Ausone*, Amst., 1671, dans la collect. *Variorum*, on a de lui des traductions latines de divers ouvrages grecs et un recueil d'*Epistolæ itinerariæ*, 1700. — Il eut deux frères, Corneille et Alexandre, dont le 1er a donné des éditions de *Paléphate*, Amst., 1649, et de *Cinnamus*, 1652, et l'autre l'édit. d'*Appien* dite *Variorum*, avec trad. lat., Amst., 1670.

TOLLIUS (Hermann), né en 1742 à Bréda, m. en 1822, fut successivement professeur d'histoire, d'éloquence, de grec à l'académie d'Harderwyck, précepteur des enfants du stathouder Guillaume V, professeur de littérature grecque et latine à Leyde. Il a édité le *Lexicon Homericum* d'Apollonius (avec notes) Leyde, 1788, et a publié des *Mémoires concernant la république des Provinces-Unies* (en hollandais), Leyde, 1814-16.

TOLNA (*Altinum*), bg de Hongrie, dans le comitat auquel il a donné son nom sans cependant en être le ch.-l., près de la r. dr. du Danube, à 10 k. N. E. de Szexard; 1800 hab. — Le comitat de T., dans le cercle au delà du Danube, entre les comitats de Veszprim et de Stuhlweissembourg au N., de Pesth l'E., de Baranya au S., et de Schimegh à l'O., a 65 kil. sur 45 et env. 200 000 hab.; ch.-l., Szexard.

TOLOMETA, *Ptolémaïs*, v. de la régence de Tripoli, dans le Barca, à 110 kil. N. E. de Benghazy. Rade et petit port. Ruines grecques et romaines.

TOLOSA, v. de Gaule Narbonaise 1re, auj. *Toulouse*.

TOLOSA, *Iturissa*, v. d'Espagne (Guipuzcoa), au confluent de l'Oria et de l'Arajez, à 20 kil. S. de St-Sébastien; 5000 hab. C'était un des siéges des assemblées du Guipuzcoa. Manufacture royale de baïonnettes et sabres, forges, martinet à cuivre.

TOLOSA (LAS NAVAS DE) ou MURADAL. *V.* MURADAL.

TOLOSATES, peuple tectosage, dans la Narbonaise 1re, au S. O., avait pour ch.-l. Tolosa.

TOLSTOI (Pierre, comte de), diplomate russe, né au milieu du XVIIe s., jouit de la faveur de Pierre le Grand, fut envoyé à Constantinople en 1702 et en 1710, et enfermé dans le château des Sept-Tours par le sultan pour s'être trop vivement opposé à l'admission de Charles XII en Turquie; suivit en 1718 Pierre dans son voyage en Hollande, fut chargé de missions en Angleterre, puis à Vienne, ramena de Naples le jeune Alexis, que Pierre ne tarda pas à faire périr, et accompagna le czar dans la campagne de Perse (1722). Il conserva son influence sous Catherine I, mais, sous Pierre II, s'étant joint aux ennemis de Menzikof, il fut dépouillé de ses biens et enfermé dans le couvent de Solovetskoi, où il mourut presque aussitôt (1728).

TOLTÈQUES, ancien peuple de l'Amérique septentr., que l'on croit originaire de l'Asie orientale, se fixa vers 648 de J.-C. dans le Mexique et y domina plusieurs siècles. Leur domination fut remplacée au XIVe s. par celle des Aztèques, qui avaient d'abord été leurs alliés. Ils avaient pour capitale Tula.

TOLU, v. et port de la Nouv.-Grenade, sur la baie de Marosquillo, dans la mer des Antilles, à 100 k. S. de Carthagène. Aux environs se recueille le *Baume de Tolu*, qu'on emploie avec succès contre les affections pulmonaires et catarrhales.

TOLUCA, v. du Mexique (Mexico), capit. de l'État de Mexico, à 45 kil. S. O. de Mexico, au pied du Nevado-de-Toluca, mont. haute de 4700 m.; 12 000 hab. Superbe route qui conduit à Mexico. Jambons renommés.

TOM, riv. de Sibérie (Tomsk), coule au N. O., passe à Tomsk, et tombe dans l'Obi (r. dr.), à 40 k. N. O. de cette ville, après un cours d'env. 500 kil.

TOMBECKBEE, riv. des États-Unis, naît à l'extrémité N. E. de l'état de Mississipi, coule au S. E. puis au S., entre dans l'état d'Alabama, reçoit le Black-Warrior et tombe dans l'Alabama après un cours de 700 k.

TOMBORO (Mont), volcan de l'île Sumbava, au N., est le plus terrible des volcans connus : en 1816 il lança des cendres dans un rayon de plus de 1200 k. et détruisit la ville de Tomboro, située à sa base.

TOMBOUCTOU ou **TEN-BOKTOUE**, v. de l'Afrique intérieure (Nigritie centrale), capit. du roy. de même nom, dans une vaste plaine de sable blanc, non loin du Niger, par 6° 2' long. E., 18° 10' lat. N., à peu près à égale distance d'Alger et de St-Louis du Sénégal; env. 20 000 hab. (on lui en attribua longtemps 80 000 ou même 200 000). La ville, de forme triangulaire, a près de 4 k. de tour; rues étroites, maisons basses, beaucoup de cases en paille. Environs stériles. Tombouctou est le grand entrepôt commercial de l'intérieur de l'Afrique : il y vient des caravanes de tous les points de l'Afrique septentr. Cabra (à 19 k. S. E.), sur le Niger, lui sert de port. Connue des Maures depuis longtemps (Ibn-Batouta la visita en 1353, et Léon l'Africain vers 1500), cette ville n'a été visitée par un Européen que dans ces derniers temps. La Société de géographie de Paris avait proposé un prix de 10 000 fr. pour le premier voyageur d'Europe qui reviendrait de Tombouctou : Caillié pénétra dans cette ville en 1828 et obtint le prix. — Le roy. de Tombouctou s'étend autour de la ville sur les deux rives du Niger. On en ignore les limites. On suppose qu'il fut fondé en 1116; fort puissant au XIVe s., il avait alors pour tributaires les roy. de Kachena, Kano, Aghadès, Melli, etc. En 1672 il devint tributaire de l'empire de Maroc; il ne recouvra son indépendance qu'en 1795. Quoique indépendant, il paye tribut aux Touaregs pour être à l'abri de leurs incursions. Le gouvt est monarchique et héréditaire. Tous les habitants sont Musulmans. La nation dominante est celle des Nègres Kissous; il y a aussi beaucoup de Maures.

TOMES, *Tomi*, v. de la Mésie inférieure, plus tard ch.-l. de la Petite-Scythie, l'une des villes frontières de l'empire romain vers le N., sur la côte occid. du Pont-Euxin, au S. du Danube, non loin de Mesembria, est célèbre comme le lieu d'exil d'Ovide : c'est de là que ce poëte écrivit ses *Tristes* et ses élégies *Pontiques*. On est incertain sur son emplacement actuel : on la place à *Tomisvar*, à *Mangaléi* et avec plus de vraisemblance à *Analdolkios*, en Bulgarie; mais on ne saurait aucunement la placer à Ovidiopol, comme le nom le ferait croire.

TOMISVAR, v. et port de Turquie (Roumélie), sur un bras de la mer Noire, à 125 kil. S. E. de Silistri. On croit que c'est l'anc. *Tomes*, où Ovide fut exilé.

TOMMASI (Jean de), dernier grand maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, né à Crotone en 1731, m. en 1805, s'était fait avantageusement connaître du grand-duc de Toscane Léopold, qui le recommanda au roi de Naples et à Paul I, emp. de Russie. Ces deux princes et le pape, voulant rétablir l'Ordre, l'en nommèrent grand maître en 1803. Il s'établit provisoirement à Catane et tenta, mais en vain, de faire renaître l'Ordre, les Anglais, possesseurs de Malte, ayant refusé de rendre cette île.

TOMSK, v. de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouvt de Tomsk, sur le Tom, à 5000 kil. E. S. E. de St-Pétersbourg, par 82° 49' long. E., 56° 29' lat. N.; 12 000 h. Évêché grec, trib. d'appel, gymnase, école militaire. Ville belle et commerçante; quelques bâtiments remarquables, entre autres la cathédrale. Grand commerce de cuirs de Russie et de pelleteries. Tomsk a été fondée en 1604, mais n'est ch.-l. que depuis 1800. — Le gouvt de Tomsk, dans la Sibérie occid., entre ceux de Tobolsk à l'O., d'Iénisséisk à l'E., l'empire chinois au S., l'Océan Glacial au N., a env. 1200 k. sur 900 et 75 000 hab. Au N. la terre ne dégèle jamais; au centre, immenses forêts; au S. climat tempéré et fertile sur quelques points. Monts Altaï et autres, riches mines (or, argent, cuivre, zinc, sel).

TOMYRIS, reine des Scythes. *V.* THOMYRIS.

TONDA, vge de l'Inde anglaise, dans le Bengale, à 70 k. N. de Mourchdabad, était jadis une grande ville et fut de 1564 à 1592 la capit. du Bengale et du Behar.

TONE (Théobald WOLFE), né en 1763 à Dublin, m. en 1798. Bien que né anglican, il embrassa la cause des catholiques d'Irlande, se fit nommer par les whigs membre du parlement, fonda la société des *Irlandais-unis*, redoutable par le nombre de ses membres, se vit forcé de se soustraire par la fuite aux poursuites du gouvt anglais, se réfugia en France, donna au Directoire l'idée d'une expédition en Irlande pour appuyer l'insurrection de ses compatriotes, et accompagna comme adjudant général l'expédition du général Hardy en 1798; mais il fut pris par les Anglais. Il se pendit dans sa prison.

TONGA (Archipel), ou *Iles des Amis*, groupe d'îles de l'Océanie, par 176°-178° long. O., et 17°-22 lat. S., au S. E. des îles Fidji, a env. 2500 kil. carrés, et 50 000 hab. Il se compose d'une centaine d'îles ou d'îlots; les îles principales sont Tongatabou, Eoua, Vavaou. Climat chaud, sol très-fertile (coco, bananes, arbre à pain, sucre, sandal); perroquets, pigeons en nombre énorme; mer très-poissonneuse. Les habitants sont de race malaisienne, de couleur cuivrée, grands, robustes, bien faits, industrieux. Chaque île a un chef indépendant. Visité par Tasman en 1643, cet archipel fut revu en 1773 par Cook, qui, à cause du bon accueil qu'il reçut des habitants, lui donna le nom d'*Archipel des Amis*. Les missionnaires wesleyens en ont converti les habitants.

TONGA-TABOU, nommée *Amsterdam* par Tasman, la plus grande et la plus peuplée des îles Tonga, a env. 100 kil. de tour et 18 000 h. La fertilité y est extrême, mais les reptiles y abondent. Les missionnaires anglais y ont des établissements.

TONGOUSES, peuple de la Russie d'Asie, de race mandchoue, habite dans les gouvts d'Iénisséisk et d'Irkoursk et dans la prov. d'Iakoutsk, depuis l'Iénisséi à l'O. jusqu'à la mer d'Okhotsk à l'E., et depuis les monts Iablonoï au S. jusqu'à la mer Glaciale au N.; on n'en compte guère que 18 ou 20 mille individus mâles. Ils sont pasteurs et nomades, et exercent quelques métiers; ils adorent le Dalaï-Lama. Ils obéissent aux Russes depuis le XVIIe s.

TONGRES, *Tungri*, peuple de la Gaule, dans la Germanique 2e, entre les *Atuatuci* au S. O. et les *Ubii* au N. E., était originaire de la Germanie au delà du Rhin, et vint en Gaule occuper le pays des *Eburones*, lorsque César eut exterminé ces derniers (51 ans av. J.-C.); il s'étendit ensuite dans la forêt des Ardennes, entre l'Escaut et le Rhin, habitant les prov. actuelles de *Brabant* et de *Liége*; il avait pour capitale *Tungri* ou *Atuatuca* (auj. *Tongres*).

TONGRES, *Tondern* en allemand, *Tungri* ou *Atuatuca Tungrorum* chez les anciens, v. de Belgique (Limbourg), sur le Geer, à 18 k. N. de Liége et à 20 de Hasselt; 6760 h. Chemin de fer. Tanneries, blanchisseries de toiles; commerce de porcs et de grains; eaux ferrugineuses. — Ville importante au temps des Romains : elle était leur principale place dans la Gaule Belgique et fut dès le IVe s. le siége d'un évêché, transféré depuis à Maestricht et à Liége. Prise en 385 par les Francs, elle fut le berceau de la monar-

chie française. Dévastée par les Vandales et les Goths en 375, par Attila en 450, par les Normands en 881, par Charles le Téméraire en 1468, démantelée en 1673 par les Français, qui la prirent en 1672 et 1677, elle ne s'est jamais relevée de tous ces désastres.

TONKAT, v. du Turkestan indépendant, dans le khanat de Khokand, sur le Sir-Daria, à 100 kil. S. de de Taraz. Il s'y tint en 1221 une célèbre assemblée convoquée par Gengiskhan, où vinrent tous les khans de son empire et 500 ambassadeurs de pays tributaires.

TONNAY-BOUTONNE, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), sur la Boutonne, à 17 kil. N. O. de St-Jean-d'Angély; 1318 hab. Vins.—TONNAY-CHARENTE, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), sur la r. dr. de la Charente, à 8 kil. E. de Rochefort et à 20 k. de la mer; 3703 h. Port pour vaisseaux de 100 tonneaux; magnifique pont suspendu. Commerce de vins, eaux-de-vie, esprits, acier, etc.; consulats étrangers. Anc. seigneurie, ayant titre de principauté, qui appartint aux ducs de Mortemart.

TONNEINS, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), sur la r. dr. de la Garonne, à 18 kil. S. E. de Marmande; 7947 h. Station, pont suspendu. Manufacture impériale de tabac; vins, eaux-de-vie, prunes sèches. Patrie de Mme Cottin. — Cette ville avait embrassé la Réforme; un synode protestant s'y tint en 1614. Louis XIII la prit en 1622 et la détruisit. En 1758, elle fut érigée en duché-pairie en faveur d'Ant. Paul Jacques de Quélen, comte de La Vauguyon.

TONNERRE, *Tornodurum*, ch.-l. d'arr. (Yonne), sur l'Armançon, près du canal de Bourgogne, à 36 k. N. E. d'Auxerre; 4789 hab. Trib., collége; station de chemin de fer. Belle église paroissiale de N.-D., contenant les tombeaux de Marguerite de Bourgogne et de Louvois; fontaine très-abondante, hôpital remarquable par son gnomon; jolie promenade. Papiers peints, tanneries, scierie hydraulique; bons vins rouges et blancs, andouillettes, escargots. Patrie d'Éon de Beaumont. — Cette ville existait du temps de Clovis: plus tard elle eut le titre de comté et fut possédée par les comtes d'Auxerre et de Nevers, les maisons de Bourgogne et de Châlon, et enfin par celle de Clermont, qui vendit le comté au marquis de Louvois en 1684. Elle avait reçu dès 1174 une charte d'affranchissement. Prise par les Anglais en 1359, par Jean sans Peur, duc de Bourgogne, en 1414.

TONNERRE (Mont), en Bavière. *V.* MONT-TONNERRE.

TONQUIN, **TONKIN** ou TONG-KING, dit aussi *Annam septentrional* et *Drang-ngai*, c.-à-d. *Roy. du dehors* (par opposition au *Drang-trong* ou *Roy. du dedans*, qui est la Cochinchine); contrée de l'Inde au delà du Gange, jadis royaume indépendant, auj. prov. de l'empire d'Annam, par 101°-106° long. E., 18°-24° lat. N., a pour bornes au N. la Chine, à l'E. le golfe de Tonquin, à l'O. le Laos, au S. la Cochinchine; 700 kil. de long sur autant de large: env. 8 000 000 d'hab.; capitale, Kécho. Montagnes vers le N. et l'O. Beaucoup de rivières, notamment le Sangkoï, dont les inondations fertilisent le pays: lacs, canaux; eaux stagnantes et malsaines. Climat très-varié (pluies terribles, grands ouragans en août et septembre). Sol fertile, fruits énormes, arbres précieux, arec, bétel, sucre, coton, etc. Éléphants, rhinocéros, tigres, cerfs, singes, paons, perroquets, etc. Riches mines d'or, d'argent, de cuivre. Industrie assez active: tissus de coton et d'écorces d'arbres, tapis, papier, vernis et ouvrages en laque. La langue est dérivée du chinois: deux religions se partagent les habitants, celle des lettrés et celle du peuple. On y compte aussi un grand nombre de Catholiques, de 130 à 180 000. La polygamie est permise. — L'origine du royaume de Tonquin se perd dans la nuit des temps. De 112 à 968 il fut sous le joug chinois. Indépendant de 968 à 1414, il fut gouverné par quatre dynasties nationales; après être retombé un instant aux mains des Chinois (1414-28), il resta de 3 à 4 siècles sous la dynastie indigène des *Lé* (1428-1788). En 1788, il fut conquis par les Cochinchinois, et depuis 1802 il est incorporé à leur empire. — On appelle *Golfe du Tonquin* un golfe formé par la mer de Chine, entre l'Annam à l'O., la Chine au N. et l'île d'Haï-nan à l'E.

TONTI, banquier italien, vint s'établir en France vers 1650, et imagina ces emprunts en rentes viagères où la part des décédés profite à ceux qui survivent, et qui furent, d'après son nom, appelées *tontines*. Mazarin établit la 1re tontine en 1653; Louis XIV eut aussi recours à cet expédient en 1689, 1699, 1709, mais le tout sans grand succès pour le gouvernement et avec perte pour les rentiers. *V.* TONTINE, dans notre *Dictionnaire univ. des Sciences*.

TOOKE (W.), né à Islington en 1744, m. en 1820, fut ministre de l'église anglicane à Cronstadt en Russie, puis chapelain de la factorerie anglaise à St-Pétersbourg (1774-92). On a de lui: *La Russie, Tableau historique des nations qui composent cet empire*, 1780; *Hist. de la Russie jusqu'à Catherine II*, 1800; *Vie de Catherine II*, 1797; *L'Empire russe sous Catherine II*, 1799.—TOOKE (HORNE). *V.* HORNE-TOOKE.

TOPAL-OSMAN, c.-à-d. *Osman le Boiteux*, grand vizir, avait été dans sa jeunesse pris par un corsaire, conduit à Malte et sauvé généreusement par un Français qui le reconduisit au Caire. Il se signala dans la guerre de Morée en 1715, parvint au poste de grand vizir en 1731, y porta des vues utiles et du talent, s'appliqua à faire renaître l'abondance, le commerce, la justice, tenta, à l'aide du Français Bonneval, d'introduire la discipline européenne dans l'armée turque, et témoigna la plus grande bienveillance aux Chrétiens. Au dehors, la victoire de Koridjan, remportée sur Nadir, la reprise d'Hamadan et de Tauris la paix de Kazbin (qui valut à la Turquie la Géorgie persane), signalèrent son vizirat. Il n'en devint pas moins la victime des intrigues de la sultane Validé (1732), et fut éloigné. Rappelé en 1733, il fut chargé du commandement de l'armée turque en Perse et opposé à Thamas-Kouli-Kan: il débuta par une victoire; mais, laissé sans renforts par le divan, il fut battu la même année à Leilan, près de Kerkouk, puis à Adkerbend, et périt dans cette dernière affaire.

TOPAYOS, riv. du Brésil, formée par la réunion de l'Arinos et du Juruena, court au N. à travers les prov. de Mato-Grosso et de Para, reçoit l'Azevedo, le Tres-Barras, le Chacuruina, le Camarare, et tombe dans l'Amazone après un cours d'env. 1000 kil.

TOPHAIL. *V.* THOPHAÏL.

TOP-HANA, célèbre place de Constantinople où se trouve l'arsenal.

TOPINAMBARANAS, cours d'eau du Brésil (Para), se détache de la Madeira, joint le Mauhe (bras de l'Amazone), après 200 kil. de cours, et forme avec l'Amazone une île de 190 kil. sur 40. Elle est habitée par les Topinambous.

TOPINAMBOUS ou TUPINAMBAS, peuplade indigène du Brésil, habite dans l'île formée par le fleuve Amazone et le Topinambaras (*V.* l'art. préc.). Il n'en reste qu'un petit nombre d'individus. C'est de leur pays que nous vient la plante connue sous le nom de *Topinambour*. *V.* ce mot dans notre *Dict. des Sciences*.

TOPINO-LEBRUN (J. B.), peintre d'histoire, élève de David, né à Marseille en 1769, adopta avec chaleur les idées républicaines, fut en 1793 juré au tribunal révolutionnaire, se signala d'abord par sa violence, eut part à la condamnation des Girondins, de Danton, de Camille Desmoulins, mais finit par se montrer plus modéré, déplut alors à Robespierre et fut incarcéré; il ne fut sauvé que par le 9 thermidor. Accusé en 1800 d'avoir pris part à la conspiration d'Aréna contre le 1er consul, il fut condamné à mort et exécuté. Parmi ses tableaux on remarque la *Mort de Caïus Gracchus*.

TOPOLIAS, nom moderne du lac *Copaïs*. *V.* COPAÏS.

TOR (EL), v. d'Arabie (Hedjaz), sur le golfe de Suez, près du Djebel-Tor, l'anc. *Sinaï*. Grand commerce de transit avec la Syrie, l'Égypte, l'Inde.

TORANIUS, citoyen romain, fut proscrit par les Triumvirs Octave, Antoine et Lépide pour avoir sou-

tenu le parti de Pompée, et se vit livrer par son propre fils, qui suivait le parti opposé.

TORBAY, baie et port d'Angleterre (Devonshire), dans la Manche. Rendez-vous des forces militaires de l'Angleterre. C'est là que Guillaume débarqua en 1688.

TORCY (J. B. COLBERT, marquis de), neveu du grand Colbert, fils de Colbert de Croissy, et gendre du marquis de Pomponne, 1665-1746, fut chargé par Louis XIV de missions en Portugal, en Danemark, en Angleterre, fut après son père secrétaire d'État pour les affaires étrangères, contribua à l'heureuse conclusion du traité d'Utrecht (1713), et fit partie du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV. Voltaire en fait un grand éloge comme diplomate. Il a laissé des *Mémoires*, publiés en 1756, qui sont précieux pour l'histoire depuis le traité de Ryswick jusqu'à la paix d'Utrecht.

TORDENSKIOLD (Jean WESSEL, dit), amiral danois, né en 1691 à Drontheim, m. en 1720, avait d'abord été apprenti barbier. Entré en 1704 à l'école de navigation de Copenhague, il se distingua si bien comme cadet qu'on lui confia un bâtiment corsaire et ensuite une frégate avec le titre de lieutenant. Des actes d'une intrépidité héroïque le firent nommer successivement capitaine, adjudant général, commandant en chef des armements, enfin vice-amiral (1718); il n'avait alors que 27 ans. Entre autres faits remarquables, Tordenskiold avait pris en 1716 dans le port de Dinelika toute l'escadre suédoise (12 bâtiments de guerre et 21 de transport); en 1719, il prit Marstrand et la citadelle de Carlstein. Il fut tué en duel à Hanovre. Son surnom de *Tordenskiold*, qui signifie *Foudre-Bouclier*, lui avait été donné par le roi qui, en le lui conférant, lui adressa ces mots : « Vous êtes la *foudre* qui écrase les Suédois et le *bouclier* qui couvre la marine de mon royaume. »

TORDESILLAS, *Turris Sillæ*, v. d'Espagne (Valladolid), à 35 kil. S. O. de Valladolid, sur une élévation et près du Duero; 4000 h. Patrie d'Avillaneda, continuateur du *Don Quichotte*. Jeanne la Folle et Éléonore Tellez moururent dans cette ville. Il y fut conclu en 1495 un traité qui, modifiant la ligne de partage tracée en 1493 par le pape Alexandre VI, la porta 270 lieues plus à l'O. : le Portugal et l'Espagne convenaient que tout pays découvert plus à l'occident que 370 lieues à l'O. des Açores serait à l'Espagne, et que tout pays plus à l'E. serait au Portugal.

TORDESILLAS (Ant. de), historien. *V.* HERRERA.

TORELLI (GUIDO), d'une famille qui, de 1118 à 1310, eut la souveraineté de Ferrare, mais qui finit par la céder à la maison d'Este, servit le duc de Milan J. Marie Visconti, puis la reine de Naples Jeanne II, entra dans Naples et dans Gaëte, et délivra la reine; revint ensuite commander les troupes milanaises, battit Carmagnole en 1431, réconcilia François Sforce avec Philippe Marie Visconti, fut fait gouverneur de la Valteline, du Brescian et du Bergamasque, et mourut en 1449 comblé d'honneurs et de richesses.

TORELLI (Lélio), en latin *Taurellus*, jurisconsulte, né en 1489 à Fano, m. en 1576, fut podestat de Fossombrone et 1er magistrat de Fano, chassa de cette ville Scanderbeg Comnène, qui en avait reçu la souveraineté du Saint-Siége, reçut néanmoins de Clément VII le gouvernement de Bénévent et finit par s'établir à Florence, où Cosme I le nomma successivement auditeur de la Rote, podestat, chancelier, 1er secrétaire du grand-duc. Il fut aussi l'un des chefs de l'Académie florentine. On lui doit la magnifique édition des *Pandectes florentines*, Flor., 1553, 3 vol. in-fol., publiées sur le manuscrit trouvé en 1137 à la prise d'Amalfi et conservé à Florence.

TORENO (le comte JOSÉ de), homme d'État, né en 1786 à Oviédo (Asturies), d'une des plus nobles familles du pays, mort en 1843, prit part à l'insurrection de 1808; fut élu en 1811 député aux *Cortès*, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis; donna dans cette assemblée l'exemple de renoncer aux droits féodaux, provoqua l'abolition de l'inquisition et la suppression des ordres religieux; se vit après le retour de Ferdinand VII obligé de quitter l'Espagne, y rentra à la faveur de la révolution de 1820, siégea de nouveau dans les *Cortès*, fut proscrit une 2e fois en 1823, après le rétablissement du pouvoir absolu de Ferdinand, vint résider à Paris, et consacra ses loisirs à écrire l'*Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*, ouvrage capital. Rentré dans son pays à la faveur de l'amnistie de 1833, il se prononça, après la mort du roi, en faveur de la reine Isabelle; fut nommé en 1834 ministre des finances, et bientôt après président du conseil avec le portefeuille des affaires extérieures : il reconnut la dette étrangère, supprima les Jésuites et limita le pouvoir des municipalités. Se voyant débordé par le parti exalté, il se retira (1835). Son *Hist. du soulèvement de l'Espagne* a été traduite par L. Viardot, 1834.

TORFÆUS (Thormodur TORFESEN, en latin), savant danois, né en 1640 dans un îlot voisin de l'Islande, m. en 1719, fut nommé en 1660 par le roi de Danemark Frédéric III interprète pour les antiquités islandaises, eut mission d'aller recueillir des manuscrits en Islande, et reçut à son retour le titre d'historiographe des deux roy. de Danemark et d'Islande. On lui doit plusieurs ouvrages qui sont des sources précieuses pour l'histoire : *Series dynastarum et regum Daniæ a Skioldio ad Gormum*, Copenhague, 1702; *Hist. Vinlandiæ*, 1705; *Trifolium historicum, seu de Tribus potentissimis Daniæ regibus*, 1707; *Hist. rerum norvegicarum*, 1711; *Orcades, seu rerum orcadicarum historia*, 1715.

TORFOU, brg de Maine-et-Loire, à 25 k. S. O. de Beaupréau; 2027 h. Il s'y livra le 19 septembre 1793 un combat sanglant entre les Républicains, commandés par Kléber, et les Vendéens, commandés par Charette et Bonchamps.

TORGAU, v. forte des États prussiens (Saxe), sur l'Elbe, à 79 kil. N. E. de Mersebourg; 9000 hab. Château fort. Grandes fabriques de drap et casimir, bas, toile, chapeaux. Tombeau de Catherine Bore (femme de Luther). — Les Réformés conclurent une ligue à Torgau; ils y rédigèrent en 1574 une célèbre confession de foi dans le but d'établir entre eux la concorde. Frédéric II gagna près de cette ville une victoire sur les Autrichiens en 1760.

TORGOUTS, peuple mongol soumis à la Chine dep. 1770, habite la Zoungarie et le Khoukhounoor.

TORIBIO (S.), archevêque de Lima, fut à la fois ordonné prêtre et sacré évêque, en 1581, à la demande du roi d'Espagne Philippe II, quoiqu'il fût laïque et n'eût rempli jusque-là que des fonctions administratives. Comme Las Casas, il se dévoua au soulagement des Indiens, en convertit un grand nombre par la persuasion, et créa partout chez eux des églises, des séminaires, des hospices. Il mourut en 1606. Il fut canonisé en 1726 : on le fête le 23 mars.

TORIES (au singulier *Tory*), nom donné en Angleterre au parti le plus éloigné des principes démocratiques, et opposé aux *Whigs*. Ce parti est en général très-attaché à la royauté, à l'épiscopat anglican, aux intérêts de la grande propriété, et s'intitule par excellence le *parti conservateur*. Le mot *tory* paraît être dérivé de l'irlandais *toree* (*donne-moi*), terme qu'emploient les voleurs en Irlande en abordant les passants. On l'appliqua d'abord par mépris à quelques royalistes irlandais qui, vers 1648, avaient voulu se révolter contre le Parlement; puis on s'habitua à l'étendre à tous les royalistes; avec le temps ce mot perdit ce que son acception primitive avait d'offensant, et il fut accepté même par les membres du parti conservateur.

TORIGNY (Manche). *V.* THORIGNY.

TORMÈS, riv. d'Espagne, sort de la Sierra de Gredos, dans la prov. d'Avila, court au N., puis à l'O., passe à Alba de Tormès, et tombe dans le Duero à 22 kil. S. O. de Miranda, après un cours de 200 kil.

TORNA, v. de Hongrie, ch.-l. de comitat, à 300 k N. E. de Bude; 2000 h. — Le comitat, dans le cer-

cle en deçà de la Theiss, entre ceux de Zips, Abaüjvar, Borsod, Gœmœr, n'a guère que 35 kil. sur 20 et 40 000 h. Il a été réuni en 1853 à celui d'Abaüjvar.

TORNÉA, riv. de Suède (Botnie septent.), sort du lac Tornéa, court au S. E., puis à l'E., reçoit le Muonio, le Lainio, sépare la Russie de la Suède, et tombe dans le golfe de Botnie après un cours de 450 kil. — A son embouchure, et sur la r. dr., est Tornéa, village de 800 hab., qui appartient à la Russie et fait partie de la Finlande. C'est l'entrepôt de tout le commerce du pays environnant. On y voit une pyramide élevée en souvenir des observations géodésiques qu'y fit Maupertuis en 1736-37.

TORNIELLI (Augustin), savant italien, né en 1543 à Barengo près de Novare, m. en 1622, fut général des Barnabites, et refusa plusieurs évêchés. Il a laissé des *Annales sacri et profani ab orbe condito ad eumdem Christi passione redemptum*, Milan, 1610, 1620, 2 vol. in-f. : c'est une espèce de commentaire des livres historiques de l'Ancien Testament.

TORO, *Octodurum*, v. d'Espagne (Vieille Castille-et-Léon), dans la prov. de Zamora, près de la r. dr. du Douro, à 48 kil. N. E. de Salamanque; 8000 h. Évêché. Pont de 22 arches sur le Duero, collégiale, hôtel de ville, palais des ducs de Berwick. Détruite par les Maures, cette ville fut rétablie en 904 par un fils d'Alphonse III. Alphonse V de Portugal y fut battu par Ferdinand le Catholique en 1476. En 1505 y furent rendues les célèbres *lois de Toro*, base de la législation municipale en Espagne. — Il y eut quelque temps une prov. de Toro, une des cinq formées de l'ancien roy. de Léon, qui se composait de trois parties : Reynosa, Carrion et Toro. Dans la nouvelle division de l'Espagne établie en 1833, elle a été supprimée et répartie entre diverses intendances.

TORONTHAL (Comitat de), un des comitats de la Hongrie, dans le cercle au delà de la Theiss, entre ceux de Csanad au N., de Temesvar à l'E., de Bacs à l'O., de Csongrad au N. O., le Banat allemand et l'Esclavonie au S., a 145 kil. sur 75 et 250 000 h.; ch.-l., Gross-Becskerek. Ce comitat a été supprimé en 1849 et réuni à la voïvodie de Servie.

TORONTO, autrefois *York*, capitale du Haut-Canada, sur la côte N. O. du lac Ontario, à 450 kil. O. S. O. de Montréal; 50 000 hab. (on n'en comptait que 1200 en 1817). Évêché anglican. Bon port. Grand commerce, surtout en pelleteries. — Fondée en 1794.

TOROPETZ, v. de Russie (Pskov), sur la Toropa (affluent de la Dwina), à 240 kil. S. E. de Pskov; 12 000 hab. Grand commerce en chanvre, lin, grains, marchandises coloniales. Cette ville formait au XIIe s. une petite république indépendante.

TORQUATUS (MANLIUS). *V.* MANLIUS.

TORQUEMADA (Thomas de), premier inquisiteur général en Espagne, né à Valladolid vers 1420, m. en 1498, était dominicain. Établi en 1483 inquisiteur général de Castille, puis d'Aragon, par le pape Sixte IV, il eut une part essentielle à l'organisation des tribunaux de la nouvelle Inquisition, ainsi qu'à la rédaction d'un code uniforme pour les inquisiteurs, qui fut promulgué à Séville en 1484. Déployant dans l'exercice de ses fonctions un zèle excessif, il multiplia les condamnations, les supplices, les *autoda-fé*, les confiscations, et poussa si loin ses rigueurs que les papes Sixte IV et Alexandre VI furent obligés d'intervenir pour modérer son zèle. Il eut une grande part au bannissement prononcé par Ferdinand et Isabelle en 1492 contre les Juifs non baptisés et contre les Maures relaps. — Jean de T., dominicain, de la même famille que le préc., né à Valladolid en 1388, m. en 1468, brilla au concile de Bâle (1437) comme théologien du pape qui en récompense lui donna le titre de *Défenseur de la foi*. Il fit condamner les erreurs de Wiclef et de Jean Huss, et contribua à maintenir la France dans l'obédience d'Eugène IV. Il fut fait évêque de Palestrine, puis de la Sabine, et enfin cardinal. Il a laissé des ouvrages de théologie et des *Commentaires sur le Décret de Gratien*, Lyon, 1519.

TORRE-DEL-GRECO, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples, à 12 kil. S. E. de Naples; 16 000 h. Souvent ravagée par les laves; maisons en ruine ou à moitié ensevelies. Fabriques de macaroni, d'objets en corail; pêche d'huîtres, de thon, de sardines. Aux env., vins renommés, semblables à ceux des îles de la Grèce; fruits délicieux. — Cette ville tire son nom d'une *tour* construite par Jeanne I, et de son vin *grec*. Elle a beaucoup souffert de l'éruption de 1794.

TORRE-DELL' ANNUNZIATA, v. d'Italie (Naples), au pied du Vésuve, au S., sur la mer, à 19 k. S. E. de Naples, 11 000 h. Fabrique royale de poudre et d'armes. La ville doit son nom à une tour qui y fut construite pour la défense de la côte.

TORRE-DI-CAMARINA, l'anc. *Camarine*, v. de Sicile, sur la côte S., au N. du cap Scalambri. Fondée en 552 av. J.-C.; détruite par les Syracusains, puis rebâtie.

TORRE-DI-MARE, l'anc. *Métaponte*, v. de l'Italie mérid. (Basilicate), à 45 kil. S. E. de Matera.

TORRE-DI-POLLUCE, bourg de Sicile, sur la côte S. O., au S. de Pilieri, est l'anc. *Sélinonte*.

TORRE (les DELLA), ou TORRIANI, famille milanaise, originaire du bourg de Valsassina, au pied des Alpes, joua un grand rôle parmi les Guelfes et eut à Milan une autorité presque souveraine de 1242 à 1312. Ses principaux membres sont : Pagane, qui s'acquit une grande popularité en prenant soin des blessés de Milan après la défaite de Cortenova (1237) : il fut chef de la république de 1242 à 1256; — Martin, podestat de Milan dès 1256, qui devint en outre seigneur de Lodi (1259) et de Novare (1263); — Philippe, podestat de Milan de 1263 à 1265 : il affermit l'autorité de sa maison, et étendit son pouvoir sur Côme, Verceil, Bergame; — Napoléon, neveu de Philippe et son successeur à Milan (1265-78) : il favorisa les entreprises de la 2e maison d'Anjou sur Naples, eut de graves différends avec l'archevêque de Milan, anéantit par les armes et les supplices la famille Vestarini, à Lodi, régna par la terreur, causa ainsi une révolte à Côme (1271), fut pris à Désio par Othon Visconti (1277), et enfermé dans une cage de fer où il mourut. L'emp. Rodolphe de Habsbourg l'avait reconnu vicaire impérial à Milan. — Gui, neveu du préc., pris avec son oncle à Désio, s'évada en 1278, fit une guerre de partisans en Lombardie, rentra en possession de Milan vers 1303, y joignit un instant la seigneurie de Plaisance, et fut reconnu vicaire impérial par l'empereur Henri VII. Attaqué par les Gibelins, qu'Henri VII avait fait rentrer à Milan (1311), il fut forcé de s'enfuir à Crémone, où il mourut en 1312.

TORRE (J. Marie della), savant italien, né à Rome en 1713, m. en 1782, professa les sciences au séminaire de Naples et devint directeur de la bibliothèque du roi Charles III, ainsi que de l'imprimerie royale et du musée d'antiquités. Il est un des premiers qui ait osé descendre dans le cratère du Vésuve. On a de lui, outre des *Elementa physices*, Naples, 1767, *Storia e fenomeni del Vesuvio*, 1755, trad. par l'abbé Péton, 1760.

TORREMUZZA (Gabriel, prince de), numismate et antiquaire, né à Palerme en 1727, m. en 1792, consacra sa vie à l'étude de la numismatique et des antiquités de la Sicile. On a de lui, entre autres ouvrages : *Siciliæ populorum, urbium, regum et tyrannorum numismata*, 1767; *Siciliæ et objacentium insularum veterum inscriptionum nova collectio*, 1769; *Siciliæ veteres nummi*, 1781.

TORRENTINUS (Hermann VAN BEEK, dit), grammairien, né vers 1450 à Zwoll (Over-Yssel), m. vers 1520, entra dans la congrégation des Clercs de la vie commune, consacrée à l'enseignement, et enseigna la rhétorique à Groningue. Il laissa : *De generibus nominum, de heteroclitis, patronymicis*, etc.; *Alexandri doctrinale, cum commentariis*, 1503; *Elucidarius carminum et historiarum*, Haguenau, 1510 : c'est le premier essai connu d'un dictionnaire historique, mythologique et géographique.

TORRENTIUS (Lievin VAN DER BEKEN, dit), prélat belge, né à Gand en 1525, m. en 1595, fut évêque d'Anvers, archevêque de Malines et fonda par son testament le collége des Jésuites de Louvain. On lui doit des éditions avec commentaires de *Suétone*, Anvers, 1578, d'*Horace*, 1602, et quelques poésies latines, entre autres un poëme *De partu Virginis*.

TORRÈS (Détroit de), dans l'Océan équinoxial, entre la Papouasie et l'Australie, a 150 kil. de long. Il est parsemé d'îlots et de récifs, qui en rendent la navigation dangereuse; corail. Découvert en 1606 par le Portugais Luis de Torrès, dont il a reçu le nom.

TORRÈS-VÉDRAS, *Arandis*, v. murée du Portugal (Estramadure), à 45 k. N. de Lisbonne; 1200 h. Aqueduc. Wellington, forcé de battre en retraite devant les Français, y prit une position redoutable et y exécuta les fameuses *Lignes de Torrès-Védras* (1810).

TORRICELLI (Evangelista), physicien célèbre, né en 1608 à Faenza, m. en 1647, se fit de bonne heure remarquer par son goût pour les sciences, se lia avec Castelli, élève de Galilée, découvrit quelques propriétés de la cycloïde (découverte dont Roberval lui disputa la priorité), et inventa le baromètre en 1643. Il ferma les yeux à Galilée, et fut, après sa mort, nommé à sa place professeur de mathématiques à Florence. On a de lui divers ouvrages, réunis sous le titre d'*Opera geometrica*, Florence 1644, et une *Lettre à Roberval* sur la parabole, la cycloïde, etc. (dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences).

TORRIGIANO (Pierre), sculpteur florentin, 1472-1522, exécuta des chefs-d'œuvre à Rome, en Angleterre, en Espagne; on admire surtout la *Charité* et l'*Ecce homo* de la cathédrale de Grenade. Ayant brisé de colère une statue de la Ste Vierge qu'on ne voulait lui payer que 30 ducats, il fut poursuivi par l'Inquisition d'Espagne comme sacrilége, et se laissa mourir de faim dans sa prison par crainte du bûcher.

TORSELLINO. *V.* TURSELIN.

TORSTENSON (Léonard, comte de), général suédois, 1595-1664, suivit Gustave-Adolphe en Livonie, puis en Allemagne (1630), donna partout des preuves de talent et d'intrépidité, fut pris au combat de Nuremberg, échangé après la bataille de Lutzen (1632), prit, à la mort de Banier, le commandement de l'armée suédoise (1642), remporta la victoire de Breitenfeld, envahit la Bohême et la Moravie (1643), fit une admirable retraite au fond du Holstein, déjoua le plan de Gallas, qui voulait l'y enfermer, enleva aux Danois, alliés de l'Autriche, le Slesvig et le Jutland, et anéantit l'armée impériale à Jankowitz (1645). Christine le fit comte et gouverneur de la Westrogothie. Son *Éloge* a été écrit par le roi Gustave III.

TORTOLA, une des îles Vierges, a 28 kil. sur 10, et 7000 hab.; ch.-l., Road-Town. Aux Anglais.

TORTONE, *Dertona*, v. forte de la Hte-Italie, dans les anc. États sardes, ch.-l. d'intendance, à 20 k. E. d'Alexandrie, sur la Scrivia; 11 000 hab. Évêché, trib., collége. (Cette ville eut jadis une université). Commerce de grains. On suppose cette ville fondée par Brennus. Ce fut sous les Romains une colonie florissante. Brûlée par Frédéric Barberousse, elle se releva, et s'érigea en république, mais elle finit par tomber sous la dépendance des ducs de Savoie. Elle fut prise par le marquis de Maillebois en 1734, par le duc de Modène en 1745, reprise par les Français en 1796 et 99, et devint, sous l'empire, un des ch.-l. d'arr. du dép. de Marengo. — L'intend. de Tortone, entre celles de Novare, de Voghera, de Gênes et d'Alexandrie, a 48 kil. sur 18, et 60 000 hab.

TORTOSE, *Dertosa* chez les Romains, *Tortosa* en espagnol, v. d'Espagne (Catalogne), dans la prov. de Tarragone, à 70 kil. S. E. de cette ville et 410 kil. N. E. de Madrid, sur la r. g. de l'Èbre; 16 000 hab. Évêché, anc. université. Port sur l'Èbre, 6 châteaux forts, cathédrale gothique, palais épiscopal. Grand commerce de poisson (une digue construite dans l'Èbre empêche le poisson de remonter et monopolise ainsi la pêche au profit de Tortose). Aux env., jaspe, salines, fer, plomb, mercure, calamine, houille, alun, soude; 600 sources.— C'était une ville municipale sous les Romains. Prise par les Goths, puis par les Maures, elle fut enlevée à ceux-ci par le comte de Barcelone en 1141. Elle a été prise par les Français en 1649 et 1811.

TORTOSE, *Orthosia*, *Antaradus*, v. de Syrie, sur la mer, à 62 kil. N. de Tripoli. Murs taillés dans le roc.

TORTUE, machine de guerre des anciens. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

TORTUE (la), île de l'archipel des Antilles, sur la côte N. O. d'Haïti, dont elle n'est séparée que par un étroit canal, a 32 kil. sur 9, et 5000 hab.; ch.-l., Tayona. Longtemps possédée par les Flibustiers, elle fut le 1er établissement français à St-Domingue.

TORY, TORYS. *V.* TORIES.

TOSCANE, *Tuscia* et *Etruria* chez les anciens, région de l'Italie centrale, par 7° 56'-9° 58' long. E., 42° 20'-44° 14' lat. N., a pour bornes au N. le Modenais, au S. l'État ecclésiastique, à l'O. la Méditerranée; env. 200 kil. sur 160; 1 900 000 hab.; capit., Florence; autres villes importantes : Pise, Arezzo, Sienne. Montagnes au centre et à l'E. (Apennins); nombreuses rivières (Ombrone, Arno, Tibre, etc.); canaux, plusieurs lacs; le long de la côte, de Piombino à Orbitello, se trouvent les marais insalubres appelés les *Maremmes*. Climat varié, mais généralement très-doux. Sol très-fertile et bien cultivé : grains, légumes, fruits du midi et belles fleurs, qui ont valu à ce pays le surnom de *Jardin de l'Italie*; bons vins, huile, pâte d'Italie; bétail, moutons et mulets superbes, etc. Mercure, cinabre, alun, vitriol, soufre, houille, sel, marbres estimés, surtout ceux de Carrare. Industrie assez active; pêche de thons et de sardines; grand commerce. L'instruction est très-répandue : trois universités (Florence, Pise, Sienne) : beaucoup d'académies et de sociétés savantes. Le dialecte toscan est l'italien le plus pur. — Le nom de Toscane vient de *Tusci*, ancien nom des Étrusques (pour l'histoire primitive de ce pays, *V.* ÉTRURIE). Au IVe s. de J.-C., l'anc. Étrurie devint, sous le nom de Tuscie, une province du diocèse d'Italie, et plus tard du diocèse de Rome. Sous la domination lombarde, elle forma plusieurs duchés, dont le plus important fut celui de Spolète. Après Charlemagne, la Tuscie devint un margraviat ou marquisat indépendant (qui subsista de 828 à 1115). Au Xe s., les marquis de Tuscie jouissaient de beaucoup d'influence à Rome, et avaient une part essentielle à la nomination des papes. La grande-comtesse Mathilde, en qui finit la maison des marquis de Tuscie, ayant légué une grande partie de ses domaines au St-Siége, les papes finirent par posséder la Tuscie méridionale; le reste prit peu à peu le nom de Toscane. Bientôt les villes de cette contrée, Pise, Florence, Sienne, Lucques, Pistoie, etc.), devinrent de riches et puissantes républiques. Pise en était la 1re aux XIe et XIIe siècles; mais au XIIIe elle fut dominée par Florence, qui la soumit en 1405, et ajouta à ses conquêtes Pistoie (1301), Volterre (1361), Arezzo (1384). En 1407, il ne restait plus en Toscane que trois États indépendants, Florence, Lucques, Sienne : Florence (où les Médicis dominèrent depuis 1421) était de beaucoup le plus puissant. L'invasion de Charles VIII (1494) chassa momentanément de Florence les Médicis, et fit révolter Pise contre sa rivale. Pise ne fut soumise qu'en 1509, et les Médicis ne rentrèrent à Florence qu'en 1513. En 1531 fut érigé par Charles-Quint, en faveur d'Alexandre-Médicis, le duché de Florence ou de Toscane, qui en 1569 prit le titre de grand-duché. Enfin Sienne, prise par Charles-Quint en 1555, fut en 1557 donnée par Philippe II à Cosme de Médicis (en échange de Piombino). A l'extinction des Médicis (1737), le grand-duché fut donné à la maison de Lorraine, qui bientôt après devint nouvelle maison d'Autriche, et qui en conserva néanmoins la possession. En 1790 il forma un État particulier, régi par une ligne cadette de la maison de Lorraine-Autriche.

Occupé en 1796 par Bonaparte, le grand-duché de Toscane fut, en 1801, érigé en *Royaume d'Étrurie* pour des princes issus du dernier duc de Parme (*V.* Roy. d'ÉTRURIE). En 1807, ce royaume fut réuni à l'empire français, où il forma les 3 dép. de l'Arno, de l'Ombrone et de la Méditerranée. En 1809, Napoléon nomma *Grande-duchesse de Toscane* sa sœur Élisa Baciocchi, qui y resta jusqu'en 1814. A cette époque, la Toscane revint à la maison d'Autriche, et forma de nouveau un grand-duché, dans lequel l'archiduc Ferdinand d'Autriche fut réintégré. Le duché de Lucques y fut réuni en 1847. En 1848, le grand-duc fut forcé par la révolution de fuir de ses États : il y rentra l'année suivante avec le secours de l'Autriche; mais en 1859, dès le début de la guerre d'Italie, il se vit de nouveau contraint de s'éloigner : il se réfugia à Vienne, et ses États furent, en vertu du vœu national, réunis au roy. d'Italie en 1860.

Souverains de la Toscane.

1° *Marquis de Tuscie.*
Boniface I, 828
Adalbert I, 845
Adalbert II, 890
Gui, 917
Lambert, 929
Boson, 931
Humbert, 936
Hugues le Grand, 961
Adalbert III, 1001
Régnier, 1014
Boniface II, 1027
Frédéric, 1052
Béatrix, 1054
Mathilde, 1076-1115
Du XII° *au* XV° *s., plusieurs républiques indépendantes.*

2° *Les Médicis à Florence, sans titre perpétuel.*
Jean le Banquier, gonfalonier, 1421
Cosme le Magnifiq., 1429
Pierre I, 1464
Laurent et Julien, 1469
Laurent *seul*, 1478
Pierre II, 1492-1494
Julien II et Laurent II, 1513-1519

3° Les *Médicis*, ducs.
Alexandre I, *duc*, 1531
Cosme I, *duc*, 1537
grand-duc, 1569
François I Marie, 1574
Ferdinand I, 1587
Cosme II, 1608
Ferdinand II, 1621
Cosme III, 1670
Jean-Gaston, 1723-1737

4° *Maison de Lorraine-Autriche.*
François II, 1737 (empereur en 1745).
Léopold, 1765 (empereur en 1790).
Ferdinand III, 1790-1801

5° *Rois d'Étrurie.*
Louis I de Parme, 1801
Louis II, 1803-1807

6° *Réunion à la France.*
Élisa, gr.-duchesse de Toscane, 1809-1814

7° *Maison d'Autriche.*
Ferdinand III, pour la 2° fois, 1814
Léopold II, 1824 (abdique en 1859).
Ferdinand IV, 1859-60

TOSCANELLI (Paul DEL POZZO), astronome, né à Florence en 1397, m. en 1482, attribuait à l'Asie un prolongement excessif vers l'E. Il communiqua au roi de Portugal Alphonse V, puis à Colomb, un plan tendant à aller par l'ouest dans l'Inde, qu'il croyait éloignée de l'Europe de 120 degrés au plus. Il établit un gnomon solsticial sur le dôme de la cathédrale de Florence (1468), et s'en servit pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et pour corriger les *Tables alphonsines*.

TOTES, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), à 28 kil. S. de Dieppe : 811 hab. Briqueterie; draperie, bonneterie.

TOTH, dieu égyptien. *V.* THOTH.

TOTILA, roi des Ostrogoths en Italie (541-552), avait d'abord été duc de Frioul. Il releva la monarchie expirante, reprit sur les empereurs grecs Cumes, Naples, Bénévent, Spolète, Pérouse, Plaisance, Florence, enfin Rome même; mais il se laissa bientôt enlever la plupart de ses conquêtes par Bélisaire (545-547). Il prit de nouveau l'avantage quand Bélisaire eut été éloigné (548) et pénétra jusqu'en Sicile. Cependant Narsès, envoyé contre lui, l'atteignit à Tagina (auj. *Lentagio*), dans l'Apennin, et remporta sur lui la bat. dite de *Busta Gallorum* (552). Totila mourut quelques jours après de ses blessures.

TOTT (Franç., baron de), militaire et diplomate, né à Chamigny, près de La Ferté-sous-Jouare, en 1733, était d'origine hongroise. Employé à l'ambassade française de Constantinople (1757-63), puis consul de France en Crimée (1767), il eut part au rétablissement de Krym-Ghéraï, khan des Tartares. Appelé en Turquie près de Mustapha III, il y rendit des services inappréciables : il réforma les pontons et l'artillerie, défendit les Dardanelles contre la flotte d'Orlof, et donna les moyens de mettre à couvert la frontière turque du côté d'Otchakov et de la Crimée; mais il trouva chez les Turcs tant d'antipathie pour les améliorations qu'il se dégoûta et revint en France. Il fut chargé de l'inspection générale des consulats dans les Échelles du Levant et en Barbarie. Il émigra en 1790, et mourut en Hongrie (1793). Le baron de Tott possédait à fond la langue turque et connaissait bien les institutions et les mœurs de la Turquie : il a publié des *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, Amst. (Paris), 1784, 4 vol. in-8, qui sont fort estimés.

TOUAREGS ou TOUARIKS, peuple nomade d'Afrique, de la famille atlantique, habite la partie moyenne du Sahara, sur la limite du Soudan, à l'O. des Tibbous, entre le pays de Touat au N., le Fezzan à l'E., Tombouctou au S. et le Niger à l'O. Ils sont très-basanés (bien que de race blanche et prétendant descendre des Turcs), grands, agiles, braves, mais pillards : les caravanes sont obligées d'acheter leur protection. Tous sont Musulmans. Ils sont entrés en 1862 en rapport avec le gouvernement de l'Algérie.

TOUAT, oasis du Sahara, au S. de l'Algérie, à 450 kil. S. E. des frontières du Maroc, dont elle dépend, sur 23°25° lat. N., 2°-3° long. E., a env. 400 k. de long sur 100; ch.-l., Aghably. Commerce avec Maroc, le Fezzan et Tombouctou.

TOUCHET (Marie), femme d'une grande beauté, née en 1549, était fille d'un lieutenant au présidial d'Orléans. Elle fut aimée de Charles IX, qui la rendit mère du duc Charles d'Angoulême, et qui lui resta toujours attaché. Quatre ans après la mort du roi, elle épousa Franç. de Balzac d'Entraigues, gouverneur d'Orléans, dont elle eut 2 filles, la marquise de Verneuil et la marquise d'Entraigues, remarquables aussi toutes deux par leur beauté et par la facilité de leurs mœurs. Elle termina sa vie dans la retraite.

TOUCHI ou TCHOUCHI-KHAN, un des fils de Gengiskhan, fut détaché par son père vers l'O. pendant la guerre de Khowaresmie, battit les Polovtses (entre le Don et le Danube), défit à la grande bataille de la Khalkha les Russes qui étaient venus à leur secours (1224), retourna de là vers le S. E. et soumit les Abazes, les Tcherkesses, etc. Il mourut avant Gengiskhan, laissant, entre autres fils, Batu-Khan. *V.* ce nom.

TOUCQUES, bourg du Calvados, à 8 kil. N. O. de Pont-l'Évêque, sur la r. dr. de la Toucques, à 4 kil. de son embouch.; 1200 hab. Commerce de grains, eaux-de-vie, harengs, etc. — La Toucques arrose les dép. de l'Orne et du Calvados, passe à Lisieux, à Pont-l'Évêque, et se jette dans la Manche, après un cours de 120 kil.

TOUCY, ch.-l. de c. (Yonne), sur l'Ouanne, à 25 kil. O. S. O. d'Auxerre; 2839 h. Lainages.

TOUL, *Tullum Leucorum*, ch.-l. d'arr. (Meurthe), sur la r. g. de la Moselle, à 23 kil. O. de Nancy et sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg; 7687 h. Place de guerre de 3° classe, trib. de 1re inst., collége, bibliothèque. Beau pont, place du Dauphin, cathédrale gothique, commencée au X° s., anc. palais épiscopal; arsenal, casernes, hôpital. Broderies, toiles, imprimerie mécanique, etc. Société d'agriculture. Patrie de S. Loup et de S. Waast, de Gouvion de St-Cyr, du baron Louis, de l'amiral de Rigny. — Anc. capit. des *Leuci*; fortifiée par Valentinien I en 375, érigée dès le IV° s. en évêché. Elle était comprise dans le roy. d'Austrasie. Il s'y livra en 612 une bat. sanglante entre Théodebert, roi d'Austrasie, et son frère Thierry, roi de Bourgogne : Théodebert y fut vaincu. Au moyen âge, Toul devint ville impériale et fut, à partir de 1261, régie par ses évêques. Réunie à la France par Henri II en 1552, elle lui fut assurée par le traité de Westphalie (1648), et fortifiée par Louis XIV en 1700. Les Prussiens mirent le siége devant cette ville en 1815.

TOUL (le gouvt de), un des 8 petits gouvts de France avant la Révolution, se composait de 2 districts : la ville de Toul, l'évêché de Toul (Liverdun, Vichery).

TOULA, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Toula, au confluent de la Toulitza et de l'Oupa, à 197 k. S. de Moscou et 973 S. S. E. de St-Pétersbourg ; 55 000 hab. Évêché, cour d'appel, école pour les fils de nobles. Beaucoup d'édifices publics, bazar. Industrie active (soieries, chapeaux, acier, suif, savon, corderies, tanneries, etc.) ; grande manufacture impériale d'armes, créée en 1712 par Pierre le Grand ; arsenal important. Fondée en 1509, Toula fut souvent prise et ravagée au XVIe s. ; sa prospérité date de 1618.— Le gouvt de Toula, entre ceux de Moscou au N., de Riazan à l'E., de Tambov au S. E., d'Orel au S. et de Kalouga à l'O., a 240 kil. sur 150, et 1 200 000 hab. Sol plat et bien arrosé. — *V.* TULA.

TOULLIER (Ch. Marie), jurisconsulte, né en 1752 à Dol, près de St-Malo, m. en 1835, était agrégé à la faculté de droit de Rennes dès 1779. Sous la République, il fut administrateur de district et juge au tribunal d'Ille-et-Vilaine, puis se fit avocat. Lors de la réorganisation des écoles, il fut nommé, sans l'avoir demandé, professeur de droit civil à Rennes (1803), et peu après doyen de la Faculté. Toullier commença dès 1811 la publication d'un grand ouvrage qui résumait ses cours : le *Droit civil français suivant l'ordre du Code*, 1811-1820, 9 vol. in-8, dont une 5e édition parut de 1829 à 1831, en 15 vol. in-8. Ce traité, le meilleur commentaire que nous ayons du *Code civil*, a mérité à Toullier le surnom de *Pothier moderne* : l'auteur y préfère la raison aux autorités. On regrettait qu'il ne fût pas terminé (il ne comprend que les 1581 premiers art. du *Code*) ; Duvergier l'a dignement complété.

TOULON, *Telo Martius* ou *Telonis portus*, v. et port de France (Var), ch.-l. d'arr., sur la Méditerranée, au pied du mont Pharon, à 80 k. S. O. de Draguignan et 840 S. S. E. de Paris ; 84 987 h. Ch.-l. de préfect. maritime et un des trois grands ports militaires de France ; place forte de 1re classe. Trib. maritime, trib. de 1re inst. et de commerce, lycée, école de médecine pour la marine, école d'hydrographie et de pyrotechnie, observatoire, bibliothèque et musée maritime. Rade qui est une des plus belles de l'univers. Superbes établissements de marine : bassin de carénage, corderie, salle des voiles, 3 arsenaux (anc. arsenal, ars. du Mourillon et de Castigneau), fonderie, chantiers, cales couvertes ; lazaret, bagne. Vaste place du Champ-de-Bataille, belle rue aux Arbres ; 159 fontaines ; hôtel de ville, avec de belles caryatides de Puget, colonne rostrale d'Alger, beau théâtre. Soc. des sciences, belles-lettres et arts. Industrie et commerce médiocres : vins, eaux-de-vie, huiles, câpres, figues, fruits secs. Patrie de l'amiral Truguet.—Anc. colonie romaine ; on croit qu'elle reçut son nom de *Telo Martius*, le général romain qui établit la colonie. Elle fut plusieurs fois ravagée par les Arabes et par les Barbaresques. Le connétable de Bourbon la prit en 1524, Charles-Quint en 1536. Louis XIV fit fortifier ce port par Vauban, qui construisit les forts de l'Éguillette, de Ste-Catherine et de St-Antonin ; en 1707, le prince Eugène et le duc de Savoie l'assiégèrent en vain. Livré aux Anglais en 1793 par les royalistes, il fut repris par les républicains le 19 déc. de la même année : c'est à ce siége que Bonaparte, qui commandait l'artillerie, commença sa réputation.

TOULON-SUR-ARROUX, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 33 kil. N. N. O. de Charolles ; 1890 hab.

TOULONGEON (Emmanuel, vicomte de), historien, né en 1748 au château de Champlitte, m. en 1812, suivit d'abord la carrière des armes, la quitta, avec le grade de colonel, pour se vouer à la littérature et à la politique, devint membre des États généraux, où il fut un des premiers parmi les nobles à se réunir au Tiers État, et fut député au Corps législatif par le dép. de la Nièvre en 1802 et 1809. Outre des écrits de circonstance, on a de lui une *Hist. de France depuis la Révolution de 1789* (Paris, 1801-10, 4 vol. in-4), ouvrage qui se recommande par les détails militaires, et une traduction assez fidèle des *Commentaires de César*, 1813.

TOULOUBRE, *Cœnus*, riv. de France (Bouches-du-Rhône), communique avec la Durance par le canal de Craponne et se perd dans l'étang de Berre, près et au S. S. E. de St-Chamas, après un cours de 60 k.

TOULOUSE, *Tolosa*, v. de France, ch.-l. du dép. de la Hte-Garonne, sur la r. dr. de la Garonne et le canal du Midi, à 717 kil. S. de Paris par la route de Blois, et 835 par le chemin de fer ; 113 229 hab. Archevêché, église consistoriale calviniste ; ch.-l. de division militaire ; cour impér., trib. de 1re inst. et de commerce, académie universitaire, facultés de théologie, de droit, sciences et lettres, lycée impérial, école secondaire de médecine et de chirurgie, école d'artillerie, école de dessin, école normale ; académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, célèbre académie des *Jeux floraux* (*V.* ce nom), académie de peinture, société de médecine, des amis des arts ; deux bibliothèques, musée, observatoire, jardin des plantes, pépinière départementale. Toulouse est riche en monuments : on y remarque le Capitole ou hôtel de ville, dont la façade est du XVIIIe s. et dans lequel est renfermé le Grand-Théâtre ; la cathédrale de St-Étienne, commencée sur un plan magnifique, mais inachevée ; l'église St-Sernin (ou St-Saturnin), en très-beau style roman ; les églises de la Daurade, de la Dalbade et du Taur ; l'hôtel de la préfecture, les quais de la Garonne, le Château-d'Eau, qui alimente les fontaines publiques ; le pont qui joint la ville au faubourg de St-Cyprien ; le pont suspendu de St-Michel ; l'hôtel d'Assezat, bâti sur les dessins du Primatice ; les moulins à eau du Basacle et du Château-Narbonnais ; les trois hospices ; la place du Capitole, la place Louis-Napoléon. Industrie active : pâtes d'Italie, faux, limes, maroquins, passementerie, couvertures de laine et coton, chapeaux, papiers, cordes d'instruments ; manufacture impér. de tabac ; laminoir, fabriques d'objets d'acier et de projectiles, forges à la catalane, fonderie de canons, poudrerie, arsenal de construction. Commerce très-important en objets de ses fabriques et en comestibles renommés (excellents pâtés de foies de canard). Toulouse est l'entrepôt des fers de l'Aveyron et de l'Ariége ; grand commerce de transit entre la France et l'Espagne, entre la Méditerranée et l'Océan. A Toulouse sont nés Cujas, Fermat, Duranty, Goudouli, Pibrac, Maynard, Palaprat, Campistron, Bertrand-Molleville, Villèle. — Toulouse est une ville très-ancienne : c'était la capit. des Volces Tectosages ; elle était fort riche et fort peuplée au temps même de l'indépendance des Gaules ; c'était un des sanctuaires religieux du pays. Elle fut de bonne heure alliée des Romains, mais elle les trahit pour accueillir les Cimbres en 106 av. J.-C. ; Servilius Cépion la reprit par surprise, et y fit en dépouillant les temples un riche butin qu'il s'appropria ; peu après il fut battu par les Cimbres à Toulouse, et l'on crut que c'était une punition de son impiété, d'où l'expression proverbiale *l'or de Toulouse*, pour dire richesse qui porte malheur. Sous l'empire, elle fut comprise dans la Narbonaise. Elle devint la capitale des Visigoths en 419 ; Clovis la leur enleva en 507. A partir de 631, les ducs d'Aquitaine de la ligne mérovingienne y régnèrent : Waïfre en fut le dernier duc (747-767). Toulouse fut ensuite la capitale du comté de Toulouse, créé par Charlemagne en 778 pour Louis le Débonnaire, son fils ; après la réunion de ce comté à la couronne, elle resta, jusqu'à la fin de la monarchie, la capit. du gouvt de Languedoc. Fort maltraitée dans la guerre des Albigeois, cette ville soutint en 1217 et 1218 un long siége contre Simon de Montfort, qui y fut tué. Toulouse avait une université depuis 1229 ; Philippe le Bel y établit un parlement en 1302. Elle a longtemps conservé des priviléges particuliers : ses magistrats s'appelaient *capitouls*. Le 10 avril 1814, le maréchal

Soult livra à Wellington (10 jours après la reddition de Paris) la célèbre bataille de Toulouse, qui resta indécise.

TOULOUSE (Comté de). Ce comté, créé dès 778 par Charlemagne, faisait partie du roy. d'Aquitaine, et eut d'abord des comtes bénéficiaires. Après la paix de Verdun (843), il se trouva être le principal des fiefs formés dans l'anc. Narbonaise. Frédelon, qui commandait à Toulouse sous Charles le Chauve, ayant remis au roi cette importante place après la mort des comtes Bernard et Guillaume, qui avaient soutenu le parti de Pépin II, roi d'Aquitaine, fut fait comte de Toulouse, en 849; son frère Raimond lui succéda (852), et depuis le comté fut héréditaire dans cette famille. Au xe s., le comté de Toulouse était l'un des six grands fiefs de la couronne : il avait alors sous lui comme arrière-fiefs les comtés de Quercy, d'Alby, de Carcassonne, de Nîmes, de Béziers, de Foix; de plus, les comtes héritèrent au xie s. de la partie de la Provence dite *Marquisat de Provence*. Ce comté jouissait d'une haute prospérité et d'une civilisation précoce, quand, au commencement du xiiie s., les feudataires septentrionaux se croisèrent contre ses comtes, qui favorisaient l'hérésie albigeoise (*V.* ci-après Raymond VI et VII). De là la terrible guerre des Albigeois, l'expulsion des anciens comtes, et l'élévation de Simon de Montfort au titre de comte de Toulouse (1212-1218). La mort de Simon rendit le comté à l'ancienne dynastie, mais celle-ci s'éteignit bientôt dans les mâles en la personne de Raymond VII (1249). Sa fille Jeanne, épouse d'Alphonse, frère de S. Louis, lui succéda, sans conserver toutefois les vastes arrière-fiefs du comté de Toulouse (ceux-ci par le traité de Paris, 1229, avaient été cédés à la couronne); enfin en 1271, après la mort d'Alphonse et de sa femme, qui ne laissaient pas d'enfants, le comté de Toulouse proprement dit fut aussi réuni au royaume de France. — L'*Histoire des comtes de Toulouse* a été écrite par Moline de St-Yon, 1859-60, 4 v. in-8.

Comtes de Toulouse.

Chorson (institué par Charlemagne),	778	Raymond IV,	1088
		Bertrand,	1105
. . . .		Alphonse I Jourdain,	1112
Fredelon,	849	Raymond V,	1148
Raymond I,	852	Raymond VI,	1194-1222
Bernard,	854	*Simon de Montfort*,	1212-18
Odon,	875		
Raymond II,	918	*Amaury de Montfort*,	1218-24
Raymond III,	923		
Guillaume III,	960	Raymond VII,	1222
Pons,	1037	Jeanne *et Alphonse de France*,	1249-71
Guillaume IV,	1060		

TOULOUSE (RAYMOND DE), nom de 7 comtes de Toulouse, dont voici les plus connus : R. IV, dit *Raymond de St-Gilles*, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, né vers 1042, m. en 1105. Il fut un des chefs de la 1re croisade (1096), et l'un des premiers qui montèrent à l'assaut de Jérusalem; après la prise de la ville, il refusa deux fois la couronne. Il mourut en Syrie, près de Tripoli. Il eut pour successeur dans le comté de Toulouse son fils aîné, Bertrand, qui mourut 3 ans après, et qui laissa ses États d'occident à son frère Alphonse-Jourdain (*V.* JOURDAIN). — R. V, fils d'Alphonse-Jourdain, né en 1134, épousa Constance, fille du roi Louis le Gros, et la répudia ensuite. Il fut attaqué par Henri II, roi d'Angleterre, et Alphonse II, roi d'Aragon; mais il sortit victorieux de ces différentes luttes, et acquit la ville de Nîmes; il y mourut en 1194. — R. VI, *le Vieux*, fils et successeur du préc., né en 1156, eut de violents démêlés avec le St-Siége au sujet des Albigeois, dont il favorisait l'hérésie : on lui imputa le meurtre du légat Pierre de Castelnau. Deux fois excommunié (1208 et 1211), il vit prêcher une croisade contre lui, eut à soutenir des guerres sanglantes et désastreuses, et fut quelque temps dépouillé de ses États, dont Simon de Monfort s'empara (1212-18); mais il finit par triompher des armées ennemies, rentra dans ses domaines et s'y maintint jusqu'à sa mort (1222), malgré les attaques d'Amaury de Montfort, fils de Simon. Marié 5 fois, le comte de Toulouse ne laissa que 2 enfants légitimes, Raymond VII, qui lui succéda, et Constance, mariée à Sanche VIII, roi de Navarre. — R. VII, *le Jeune*, dernier comte de Toulouse, fils et successeur du préc., né à Beaucaire en 1197, fut excommunié deux fois pour les mêmes motifs que son père, n'en poursuivit pas moins la guerre, triompha de Simon de Montfort et de son fils Amaury, et contraignit ce dernier après la mort de Raymond VI à traiter avec lui (1224). Mais, affaibli par une si longue lutte, il sentit le besoin de faire sa paix avec la cour de France et avec le St-Siége (1229). Il mourut à Milhaud en 1249, laissant ses domaines à Jeanne, sa fille unique, qui avait épousé en 1237 Alphonse, comte de Poitiers, frère de Louis IX.

TOULOUSE (L. Alexandre DE BOURBON, comte de), 3e fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, 1678-1737, eut le titre d'amiral de France dès l'âge de 5 ans, se distingua pendant la guerre de la Succession d'Espagne (1700-10) et battit l'amiral Rooke aux environs de Malaga. Il ne prit aucune part aux intrigues de la duchesse du Maine pendant la Régence, épousa la marquise de Gondrin (Dlle de Noailles), et tint à Rambouillet une cour qui fut, pour l'élégance et la distinction, rivale de celle de Sceaux. Ce prince était, au témoignage de St-Simon, *l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité même*. Il est le père du duc de Penthièvre.

TOULTCHA, v. de Turquie (Bulgarie), sur la r. dr. du Danube, au point où il se partage en plusieurs branches, à 24 kil. S. d'Ismaïl; 15 000 hab. On croit que c'est l'anc. *Ægissus*, ville de Mésie, près de laquelle Darius traversa le Danube sur un pont de bateaux pour aller combattre les Scythes.

TOUMAN-BEY, dernier sultan mameluk d'Égypte, neveu de Kansou-el-Ghaury, lui succéda en 1516, tenta en vain de disputer l'Égypte au sultan ottoman Sélim I, déjà vainqueur de son oncle, fut battu, se défendit héroïquement dans le Caire et dans Djizeh, mais finit par être livré au sultan et fut pendu au Caire (1517).

TOUMBÉDRA, riv. de l'Inde, dans le N. du Maïssour, est formée des deux rivières de Tounga et Bhadra, qui sortent des Ghattes occidentales, coule au N., puis au N. E. et à l'E., et tombe dans la Krichna par 75° 58' long. E., 16° lat. N., après un cours d'env. 450 kil.

TOUMROUT ou TOMRUT (Mohammed-al-Mahdi Ben Abdallah), fondateur de la secte et de la dynastie des Almohades, né vers 1087 en Mauritanie, se lia avec Abd-el-Moumen, qui s'annonçait comme le 12e imam et le véritable *mahdi*, alla en 1120 prêcher la religion nouvelle à Maroc, fut chassé, puis condamné à mort, se réfugia à Tynamal, arma ses disciples, combattit sans relâche les Almoravides et étendit son pouvoir sur une partie de l'Afrique septentrionale (1122-25). Il mourut en 1130, après avoir mis Abd-el-Moumen à la tête de ses troupes.

TOUP (John), philologue anglais, né en 1713 à St-Yves (Cornouailles), m. en 1785, était ministre anglican dans son comté natal, et vécut dans la solitude : de là son ton âpre et trop tranchant. On estime ses *Emendationes in Suidam*, Londres, 1760-75, 4 vol. in-8; son édition de *Longin*, Oxford, 1778, et ses notes sur *Théocrite* (*Glossæ selectæ*, etc.), 1770 et 72.

TOUR (LA), TOUR (LA) DU PIN, etc. *V.* LA TOUR.

TOUR (LA) DE LONDRES, vaste monument de Londres, sur la r. g. de la Tamise, servant à la fois de forteresse, de prison d'État, d'arsenal et de garde-meuble. Cette tour fut construite avant la conquête normande : Guillaume (1077) et ses successeurs l'agrandirent beaucoup. Les rois d'Angleterre devaient passer un jour à la Tour avant leur sacre : le comte de Glocester mit à profit cet usage pour y faire périr les deux enfants d'Édouard IV pendant le séjour qu'ils y firent. Édouard II, le duc de Clarence, Strafford furent également mis à mort dans la Tour de Londres.

TOUR (LA) DE ROUSSILLON, tour élevée sur une colline, près du Tet, à 2 kil. S. de Perpignan, sur l'em-

placement de l'anc. *Ruscino*, qui a donné son nom au Roussillon.

TOUR (LA) ET TAXIS. *V.* LA TOUR.

TOURAINE, *Turones*, province et grand gouvernement de l'anc. France, borné au N. par le Maine et l'Orléanais, à l'O. par l'Anjou, au S. par le Poitou, à l'E. par le Berri : 100 kil. sur 80; ch.-l. Tours. La Loire la divisait en 2 parties: Hte-Touraine, au N., B.-Touraine, au S.; on y distinguait en outre les Varennes, le Verron, la Campagne, la Brenne, la Gastine. Elle forme auj. le dép. d'Indre-et-Loire. Céréales, vins, fruits (prunes renommées, etc.). Beaucoup de rivières: Loire, Cher, Indre, Vienne, Creuse; falun ou immense banc de coquillages près de Ligueil. Plaines et vallées charmantes, beaux sites, campagnes fertiles, qui ont fait appeler la Touraine *le Jardin de la France*. — La Touraine était habitée au temps de J. César par les *Turones*, qui, bien que passant pour peu belliqueux, envoyèrent 8000 guerriers au secours d'*Alesia*. Ils prirent part sous Tibère au soulèvement de la Gaule, mais ils rentrèrent bientôt dans le repos. Ils furent soumis en 480 par les Visigoths: la victoire de Clovis à Vouillé les délivra de cette domination, mais pour les faire passer sous celle des Francs. A la mort de Clovis, la Touraine échut à Clodomir, roi d'Orléans (511); après lui, elle fut possédée successivement par Clotaire, roi de Soissons, Caribert, roi de Paris, Sigebert, roi d'Austrasie, et enfin par Dagobert I (622): depuis, elle resta toujours attachée à la Neustrie, dont elle formait un des comtés les plus importants. En 800, Charlemagne la comprit dans le royaume d'Aquitaine donné à Louis le Débonnaire; mais il l'en détacha en 806, au partage de Thionville. En 941, Thibaut le Tricheur, déjà comte de Chartres et de Blois, devint maître du comté de Tours, et s'y rendit indépendant. Il eut pour successeurs ses fils et petits-fils Eudes I, Thibaut II, et Eudes II, 978-1004. Ce dernier devint comte de Champagne et de Brie à la mort d'Étienne I, qui possédait ce double comté, et l'histoire du comté de Tours se confondit dès lors avec celle de ces deux provinces. L'héritier d'Eudes, Thibaut III, perdit en 1045, contre Geoffroy II, dit *Martel*, comte et duc d'Anjou, la bataille de Nouy, où il fut fait prisonnier. Geoffroy se fit céder la Touraine comme rançon de Thibaut; par suite, elle passa aux mains des Anglais quand les Plantagenets, ducs d'Anjou, montèrent sur le trône d'Angleterre. Philippe-Auguste la confisqua en 1203. Le roi Jean l'érigea en duché-pairie en 1360, en faveur de son fils Philippe, depuis duc de Bourgogne. Elle a plus tard été donnée plusieurs fois en apanage; mais après la mort de François, duc d'Alençon, frère de Henri III (1584), elle a été définitivement réunie à la couronne. Dès 1545, François I avait érigé la Touraine en grand-gouvernement. On doit à l'abbé Bourassé un livre splendide intitulé : *la Touraine, son histoire et ses monuments*, Tours, 1855, in-fol.

TOURAN (le), nom donné vaguement par les anciens Mèdes à tous les pays situés au N. E. du leur et à l'E. de la mer Caspienne : c'est à peu près le *Turkestan indépendant*. On crut pouvoir étendre ce nom même jusqu'à la Sibérie, et on lui donnait alors pour capitale la ville de Sibir. Le Zend-Avesta fait souvent mention du Touran et l'oppose au pays du S. ou Iran (Perse). L'Iran est fertile et est la demeure d'Oromaze et des bons génies; le Touran est aride, et forme le séjour d'Ahriman.

TOURANE ou TOURON, en chinois *Han* ou *Kouahan*, v. de l'empire annamitique (Cochinchine), sur la côte orientale et sur une baie superbe, à 100 kil. S. E. de Hué. Beau port, fortifié par les Français à la fin du dernier siècle. Ville jadis importante, et ch.-l. de la province de Cham. Cédée à la France en 1787, elle n'a jamais été occupée par elle. Prise en 1858 par l'amiral Rigault de Genouilly, elle a été abandonnée en 1860.

TOURCOING ou TURCOING, ch.-l. de c. (Nord), à 12 kil. N. E. de Lille et à 2 k. de Roubaix, près de la frontière de Belgique; 33 498 hab. Chambre de commerce, conseil de prud'hommes, collége. Hôtel de ville, hospice, chemin de fer. Filatures de coton et de laine; camelot, satins, molletons, étoffes printanières, linge de table; teintureries, tanneries, savonneries, raffineries de sucre, distilleries. Déjà importante par son commerce et son industrie au XIIe s., cette ville fut arrêtée dans son développement par plusieurs incendies, en 1477, 1607 et 1711; mais elle a depuis le commencement de ce siècle repris un rapide essor. Son *Hist.* a été écrite par Roussel-Defontaine, 1855.

TOURKMANTCHAI, vge de l'Arménie persane, près de Tauris. Il y fut conclu le 23 févr. 1828 un célèbre traité entre les Perses et les Russes: la Russie obtenait les provinces d'Érivan et de Naktchivan; la succession du roi de Perse Feth-Ali-Chah était assurée à son fils Abbas-Mirza.

TOURLAVILLE, *Toriallum*, bourg du dép. de la la Manche, à 5 kil. E. de Cherbourg; 5824 hab. Anc. manufact. de glaces, établie par Colbert en 1665.

TOURLET (René), né en 1756 à Amboise, mort en 1836, fut reçu médecin à Montpellier, vint en 1799 se fixer à Paris, y obtint un emploi aux Archives, et concourut à la rédaction des *Annales littéraires*, du *Magasin encyclopédique*, et surtout du *Moniteur* (pour la partie scientifique). On lui doit des traductions de *Quintus de Smyrne* (sous le titre de la *Guerre de Troie*, 1800) ; de *Pindare* (1818); de *Julien* (1821), traductions qui, bien que surpassées depuis, ont rendu service en leur temps.

TOURMALET (le), un des passages des Pyrénées, près de Barèges, est situé à 2177^m de hauteur.

TOURMENTES (Cap des). *V.* BONNE-ESPÉRANCE.

TOURNAN, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), à 26 k. N. E. de Melun; 1871 hab. Beaux châteaux de Combreux et d'Armainvilliers. Bestiaux, farines.

TOURNAY, *Turnacum* ou *Turris Nerviorum*, v. forte de Belgique (Hainaut), ch.-l. d'arr., sur l'Escaut, à 80 kil. S. O. de Bruxelles et à 49 k. N. O. de Mons; 32 000 hab. Évêché (fondé en 484), trib. de 1re inst. et de commerce, séminaire, bibliothèque. Citadelle, cathédrale gothique, en pierre bleue, beffroi et quelques autres édifices, beaux quais, belles promenades. Académie de dessin, sculpture et architecture, athénée, etc. Soieries, lainages, bonneteries, faïence, dite *de Tournay*, porcelaine, bronzes dorés, camelots, draps, cotonnades, futaines; manuf. royale de tapis. — Cette ville, une des plus anciennes et des plus importantes de la Gaule Belgique au temps de César, était la capit. des Nerviens. Très-florissante au IIIe s. de l'empire, elle fut ravagée au commencement du Ve par les Vandales et les Alains; elle tomba en 438 au pouvoir de Clodion, chef des Francs, et fut la capitale de Mérovée et de ses successeurs jusqu'à Clovis : c'est dans cette ville que mourut Childéric, successeur de Mérovée : son tombeau y a été retrouvé en 1653. Les Normands la dévastèrent en 882. Comprise par Charles le Chauve dans le comté de Flandre, Tournay cessa alors de faire partie de la France; mais elle fut de nouveau réunie à la couronne par Philippe le Bel, qui la fortifia. Occupée en 1513 par Henri VIII d'Angleterre, elle fut rachetée en 1518 par François I, à qui elle fut enlevée en 1521 par le comte d'Egmont, général de Charles-Quint. Louis XIV la reprit en 1667. Incorporée cette fois encore à la France, elle lui fut ravie de nouveau en 1709 par le prince Eugène et Marlborough. Les Français la reprirent en 1745, en 1792 et en 1794. Elle devint à cette dernière époque, et resta jusqu'en 1814, un des ch.-l. d'arr. du dép. de Jemmapes.

TOURNAY, ch.-l. de c. (Hautes-Pyrénées), sur l'Arros, à 18 kil. S. E. de Tarbes; 1340 hab.

TOURNEFORT (Jos. PITTON de), célèbre botaniste, né à Aix en 1656, m. en 1708, quitta le séminaire pour l'école de médecine de Montpellier, parcourut

en herborisant les montagnes du Dauphiné, de la Savoie, du Roussillon, de la Catalogne, devint professeur de botanique au Jardin du Roi, à Paris (1683), enrichit cet établissement tant par ses récoltes qu'il avait faites en Portugal, en Andalousie, en Angleterre, etc., qu'à la faveur d'un voyage scientifique qu'il fit, par ordre de Louis XIV, à Constantinople, à Candie, en Arménie, en Géorgie et dans l'Asie-Mineure; devint en 1691 membre de l'Académie des sciences et obtint après son dernier voyage une chaire de médecine au Collége de France. On lui doit, entre autres ouvrages, des *Éléments de botanique*, Paris, 1694, 3 vol. in-8 (qu'il a traduits lui-même en latin sous le titre d'*Institutiones rei herbariæ*, 1700); un traité *De optima methodo instituenda in rem herbariam*, 1697; l'*Hist. des plantes qui paraissent aux environs de Paris*, 1698, et un *Voyage du Levant*, 1717, 3 v. in-8, ouvrage plein d'érudition et d'intérêt. Tournefort est un des restaurateurs de la botanique : on lui doit une classification des genres et des espèces qui est fondée principalement sur la fleur et le fruit, mais qui tient compte de l'importance relative des organes. Linné a conservé la plus grande partie des genres qu'il avait établis. Fontenelle a prononcé son *Éloge* à l'Académie des sciences.

TOURNELLE (la), nom que l'on donnait à deux chambres de justice de Paris : l'une, dite *la Tournelle criminelle* ou simplement *la Tournelle*, qui jugeait en dernier ressort les affaires criminelles; elle fut instituée en 1436, et modifiée en 1452 et 1519; — l'autre, *la Tournelle civile*, érigée en 1667 pour les affaires civiles au-dessous de 3000 livres. On nommait, dit-on, ces deux chambres *Tournelles*, parce qu'elles e composaient de membres du parlement qui y venaient siéger à *tour* de rôle.

TOURNÉLY (Honoré), théologien, né à Antibes en 1658, m. à Paris en 1729, fut reçu docteur en Sorbonne en 1686, remplit une chaire de théologie à Douai, puis à la Sorbonne (1692-1716), et composa des traités de théologie devenus classiques, entre autres : *Prælectiones theologicæ de Deo ac divinis attributis*. — Le nom de Tournély, mis en tête de quelques autres ouvrages, paraît n'être qu'un pseudonyme, sous lequel se serait caché l'abbé Lafosse.

TOURNEMINE (le P.), savant jésuite, né à Rennes en 1661, m. en 1739, professa avec éclat les humanités, la philosophie et la théologie, et dirigea le *Journal de Trévoux* de 1702 à 1736. Outre une foule de *Dissertations* et *Analyses*, insérées dans ce journal, et remarquables par l'impartialité de la critique, il a publié des *Tables chronologiques* (dans la Bible de Duhamel, 1706), des *Réflexions sur l'athéisme* (à la suite du *Traité de l'existence de Dieu* par Fénelon), et une bonne édition des *Commentaires de Ménochius sur l'Écriture sainte*, 1719. Il entretenait correspondance avec un grand nombre de savants, et eut une vive discussion avec Leibnitz sur l'origine des Francs, dont il faisait une colonie de Gaulois.

TOURNOIS, jeux militaires en vogue au moyen âge. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

TOURNON, *Tornomagensis vicus*, ch.-l. d'arrond. (Ardèche), sur la r. dr. du Rhône, à 44 kil. N. E. de Privas; 5252 hab. Trib. de 1re instance, lycée (formé de l'ancien collége fondé par le cardinal de Tournon, et dirigé d'abord par les Jésuites, puis par les Oratoriens), bibliothèque. Beau pont de fer, qui unit Tournon à la ville de Tain, située en face; vieux château des ducs de Soubise, qui sert maintenant de prison : il est situé sur une montagne escarpée, d'où l'on a une vue magnifique sur les Alpes, le Rhône et l'Isère. Mégisserie, tannerie, draps, soie. Aux environs, bons vins des coteaux de *l'Hermitage*. — Tournon eut dès le XIIe s. des seigneurs particuliers, qui reçurent plus tard le titre de comtes, et dont la race s'éteignit en 1644. Ce comté passa depuis dans les maisons de Montmorency, de Lévy-Ventadour et de Rohan-Soubise.

TOURNON D'AGENAIS, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), sur le Baudusson, à 22 k. E. de Villeneuve-sur-Lot; 4569 hab. Anc. baronnie des comtes d'Armagnac.

TOURNON-ST-MARTIN, ch.-l. de c. (Indre), à 14 k. N. O. du Blanc, près de la r. dr. de la Creuse; 1433 h. Pierres de taille; fromages de chèvre.

TOURNON (François de), cardinal, né en 1489 à Tournon en Vivarais, d'une anc. maison connue dès le XIIe s., m. en 1562, fut nommé archevêque d'Embrun à 28 ans, devint successivement archevêque de Bourges, d'Auch, de Lyon; jouit de la confiance de François I, négocia le traité de Madrid qui rendit la liberté au roi (1526), fut employé par le roi d'Angleterre Henri VIII comme intermédiaire auprès du pape pour obtenir son divorce, mais échoua dans cette négociation; dirigea en 1536, de concert avec Anne de Montmorency, la défense de la Provence contre Charles-Quint, signa la paix à Nice en 1538 et fut jusqu'à la mort du roi le ministre dirigeant; mais il se vit écarté sous Henri II, qui l'envoya comme ambassadeur à Rome : Pie IV le nomma évêque d'Ostie et doyen du Sacré Collége. D'un zèle ardent pour l'unité de religion, le cardinal de Tournon traita avec une grande rigueur les Calvinistes et les Vaudois. C'est ce prélat qui introduisit les Jésuites en France : il fonda en 1538 le collége de Tournon, dont il leur donna la direction. — Un autre cardinal de Tournon, né à Turin en 1668, légat du pape Clément XI aux Indes et à la Chine (1701-1706), prohiba les pratiques idolâtres chez les Chinois baptisés et encourut pour ce motif la colère de l'empereur de la Chine, qui le fit jeter dans une prison, où il mourut, 1710. Il a laissé des *Mémoires*, publiés à Rome en 1762.

TOURNON (Phil. Camille, comte de), issu de l'anc. maison des comtes de Tournon, né en 1778 à Avignon, m. en 1833, fut sous Napoléon I intendant à Bayreuth, puis préfet de Rome (1809) : il administra cette ville jusqu'en 1814, et y laissa les plus honorables souvenirs. Il devint sous la Restauration préfet de la Gironde, puis du Rhône (1821), conseiller d'État, enfin pair de France (1824). Il a publié d'intéressantes *Études statistiques sur Rome et les États romains*, 1831 : c'est en grande partie l'histoire de son administration.

TOURNOVO, v. de Turquie d'Europe (Janina), à 18 kil. N. O. de Larisse; 6000 h. Évêché grec. Étoffes légères en soie et coton, dites *bourres de Grèce*.

TOURNUS, *Castrum Tinurtium*, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), sur la Saône, à 32 kil. N. E. de Mâcon; 5598 h. Trib. de commerce. Station de chemin de fer. Broderie sur tulle, couvertures de coton, chapeaux; salin et potasse, sucre de betterave. Commerce de vin et d'eaux-de-vie, pierres blanches et rouges, etc. Patrie de Greuze. — Aux portes de la ville était jadis une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 875 par Charles le Chauve.

TOURON, v. de l'emp. d'Annam. *V.* TOURANE.

TOURON (le P. Ant.), dominicain, né en 1688 dans le diocèse de Castres, m. en 1775, consacra toute sa vie à l'enseignement, à la controverse et à l'étude de l'histoire. On a de lui : *Vie de S. Thomas d'Aquin*, Paris, 1737; *Vie de S. Dominique*, 1739; *Hist. des hommes illustres de l'ordre de S. Dominique*, 1743-49; un traité historique et dogmatique *de la Providence*, 1752; la *Vie de S. Charles Borromée*, 1761; une *Hist. générale de l'Amérique*, 1768-70 : c'est surtout l'histoire ecclésiastique de cette contrée. Touron est un écrivain érudit, mais diffus et sans agrément.

TOUROUVRE, ch.-l. de c. (Orne), à 13 kil. N. E. de Mortagne; 1900 hab. Verrerie, forge.

TOURREIL (Jacq. de), écrivain né à Toulouse en 1656, d'une famille parlementaire, m. en 1715, obtint le prix d'éloquence à l'Académie française en 1681 et 1683, traduisit les *Philippiques*, les *Olynthiennes* et quelques autres discours de Démosthène, et finit par être admis à l'Académie des Inscriptions. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris en 1721.

TOURS, *Turones* ou *Cæsarodunum*, ch.-l. du dép.

d'Indre-et-Loire et capit. de l'anc. Touraine, sur la r. g. de la Loire, à 234 k. S. O. de Paris par le chemin de fer; 41 061 hab. Archevêché; ch.-l. de division militaire; trib. de 1re inst. et de commerce, école préparatoire de médecine, lycée, séminaire, école de dessin; société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, cabinet d'histoire naturelle et d'antiquités, musée de peinture, bibliothèque, jardin botanique. La ville, assez bien bâtie, est traversée par une rue magnifique, à l'extrémité de laquelle est une statue en marbre de Descartes; beau pont sur la Loire, l'un des plus beaux de l'Europe : il a 435m de long sur 15 de large; chemin de fer, avec un bel embarcadère; cathédrale de St-Gatien, en style gothique, renfermant les tombeaux des enfants de Charles VIII; tours de *St-Martin* et de *Charlemagne*, seuls restes de la célèbre église de St-Martin de Tours, démolie en 1793; palais archiépiscopal, hôtel de ville, préfecture, bourse, casernes, belle fontaine, puits artésien. Environs magnifiques, situation délicieuse; admirable entrée en venant de Paris. Fabriques de draps, couvertures, tapis, ouate, soieries, rubans, passementerie, faïence, poterie bronzée, cordes en boyaux, corroieries, teintureries, amidon; pruneaux dits *de Tours*, et autres fruits; bougies, chanvres, laines, cuirs, grains, vins, etc. — Tours était la capitale des *Turones*, et fut sous les Romains le ch.-l. de la Lyonnaise 3e (Pour l'historique de la ville, *V.* TOURAINE). On nomme bataille de Tours la série de combats livrés aux Arabes en 732 par Charles-Martel entre Tours et Poitiers. Les environs de cette ville étaient le séjour favori de Charles VII et de Louis XI : ce dernier habita longtemps le château de Plessis-lès-Tours. Les États généraux s'y tinrent en 1468, 1484 et 1506. Henri IV fit planter près de Tours les premiers mûriers pour l'alimentation des vers à soie en France. Tours a eu, entre autres évêques, S. Martin, Grégoire de Tours, S. Gatien. C'est dans cette ville que sont nés Gabrielle d'Estrées, Boucicaut, Rapin, Grécourt, Destouches, Dutens, Bouilly, Balzac. Jadis on battait monnaie à Tours, mais la livre de Touraine, dite *livre tournois*, était d'un cinquième plus faible que celle de Paris.

TOURTERON, ch.-l. de c. (Ardennes), à 20 kil. N. O. de Vouziers; 576 hab.

TOURVILLE (Anne Hilarion DE COTENTIN, comte de), célèbre marin, né en 1642 au château de Tourville, près de Coutances, d'une famille ancienne de Normandie, mort en 1701, était fils de César de Tourville, maréchal de camp. Il entra dans l'ordre de Malte à 14 ans, fit avec distinction plusieurs campagnes contre les Barbaresques, fut fait capitaine de vaisseau à 25 ans (1667), se signala sous d'Estrées et Duquesne, notamment aux batailles de South-Bay (1672) et d'Agosta (1676), commanda l'avant-garde sous le maréchal de Vivonne à la bat. navale de Palerme (1677); prit part aux diverses expéditions contre Alger et Tripoli (1682-1688); reçut en 1689 le titre de vice-amiral des mers du Levant; fut envoyé en Irlande avec d'Estrées pour soutenir la cause de Jacques II, prit en 1690 deux grands convois, près de l'île de Wight et dans la baie de Tingmouth (Devon), mais perdit deux ans après contre une flotte double en nombre la bataille de La Hogue (qu'il ne livra du reste que malgré lui et sur un ordre exprès de la cour); fit une admirable campagne navale en 1693, gagna la bat. de St-Vincent (Portugal), et fit perdre aux Anglais dans cette seule campagne plus de 80 bâtiments et de 36 millions.

TOUS-LES-SAINTS (Baie de), *Bahia de Todos os Santos*, baie du Brésil (Bahia), par 13° lat. S. et 41° long. O., a 35 k. sur 28. Sur la côte E. est Bahia.

TOUSSAINT (la), fête instituée en 731 par le pape Grégoire III en l'honneur de *tous les saints*, est célébrée le 1er nov. Elle fut introduite en France en 835 par Grégoire IV. C'est une des 4 grandes fêtes reconnues par le Concordat.

TOUSSAINT (Franç.-Vinc.), écrivain, né à Paris en 1715, mort en 1772, suivit quelque temps le barreau, puis se livra aux lettres. Il rédigea les articles de jurisprudence dans les 2 premiers vol. de l'*Encyclopédie*, publia en 1748 le livre des *Mœurs*, où il traitait de la morale naturelle d'une manière indépendante de toute croyance religieuse, compléta ce livre en 1762 par des *Éclaircissements*, qui furent, ainsi que l'ouvrage, condamnés au feu par le Parlement, et s'enfuit à Bruxelles, où il rédigea la *Gazette française*. Frédéric II, roi de Prusse, qu'il avait précédemment attaqué dans la *Gazette française*, lui offrit un asile (1764) et lui confia la chaire de rhétorique et de logique à l'école militaire de Berlin; mais Toussaint s'aliéna ce prince par sa vanité. Avant de mourir, il se convertit et rétracta ses erreurs.

TOUSSAINT-LOUVERTURE, général noir, né à St-Domingue en 1743, avait reçu quelque instruction. Après avoir secondé les nobles contre-révolutionnaires et aidé à soulever ses compatriotes, il accueillit avec reconnaissance le décret qui proclamait la liberté des Noirs, passa, en 1794, au service de la République française, aida le général français Laveaux à chasser de l'île les Espagnols et les Anglais et à réprimer une révolte de mulâtres (1795), et fut en récompense nommé successivement général de brigade, général de division, enfin général en chef des armées de St-Domingue. Il rétablit l'ordre et la discipline, mais ne tarda pas à se rendre indépendant et se fit proclamer président à vie (1800). Il refusa de reconnaître le général Leclerc, envoyé pour rétablir l'autorité française (1801); mais il se vit bientôt forcé de capituler, puis fut arrêté comme conspirateur, transporté en France et enfermé au fort de Joux, où il mourut en 1803. Le nom de *L'ouverture* lui vient de ce que le commissaire de la République, Polverel, apprenant ses succès, s'était écrié : « Mais cet homme fait donc *ouverture* partout ! » Le nom lui en resta.

TOUSTAIN (dom Ch. Franç.), Bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1700, au Repas, près de Séez, m. en 1754, a donné avec D. Tassin un *Nouveau traité de Diplomatique*, 6 vol. in-4, et une édition de *Théodore Studite*.

TOUTMÈS ou THOUTHMOSIS. *V.* THOUTHMOSIS.

TOUTOUCH (Tadj-ed-Daoulah), prince turc seldjoucide, fils d'Alp-Arslan et frère de Mélik-Chah, eut mission d'achever la conquête de la Syrie (1076), la termina en 1078 et repoussa les Égyptiens, qui lui disputaient sa conquête; se fit proclamer sultan à Damas, après la mort de Mélik (1092) et se fit reconnaître par les émirs de Syrie; mais eut bientôt à combattre et Barkiarok, fils de Mélik, et Aksankar, émir d'Alep; il battit et tua le second, mais fut lui-même vaincu par Barkiarok, et périt à Reï (1095).

TOUVET (LE), ch.-l. de c. (Isère), à 27 kil. N. E. de Grenoble; 1625 h. Filature de soie, forges.

TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, né en 1737, m. à Londres en 1805. Jouissant d'une grande fortune, il l'employa à voyager en Italie et en Grèce, et forma un riche muséum d'antiquités, qui fait maintenant partie du Musée britannique.

TOWTON, vge d'Angleterre (York), à 17 k. S. O. d'York. Édouard IV, de la maison d'York, y battit en 1461 Henri VI, de la maison de Lancastre.

TOXANDRIA, v. de la Gaule septent. (2e Germanie), ch.-l. des *Toxandri*, entre la Meuse et l'Escaut, est auj. *Tessender-Loo*. — Dans le moyen âge, on donnait le nom de *Toxandrie* au Brabant.

TPÉ, déesse égyptienne, n'est autre que le Ciel. On voit son effigie de chaque côté des zodiaques rectangulaires. — Tpé est aussi le nom égyptien de Thèbes.

TRABÉE, espèce de toge romaine. *V.* ce nom dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

TRACHÉE. *V.* CILICIE TRACHÉE et TRACHONITIDE.

TRACHINE, puis *Heraclea*, v. de Thessalie, au S. E., près de l'Œta et du golfe Maliaque, formait aux temps mythologiques un petit État dit *Trachinie*, que soumit Hercule. C'est là que demeurait Déjanire

femme du héros, et qu'Hercule revêtit la fatale tunique de Nessus. Une tragédie de Sophocle, qui représente la mort d'Hercule, est intitulée les *Trachiniennes*.

TRACHONITIDE (du grec *trachys*, âpre, raboteux), contrée rocailleuse de la Syrie ancienne, au delà des limites orientales de la Palestine, touchait d'un côté à la Célésyrie, de l'autre à l'Arabie : c'est auj. le *Hauran* et le *Ledjah*.

TRACY (Ant. Louis Claude DESTUTT de), idéologue, né dans le Bourbonnais en 1754, d'une famille originaire d'Écosse, m. en 1836, était colonel d'infanterie en 1789. Député aux États généraux, il s'y montra partisan éclairé des réformes; il rentra dans la vie privée après l'Assemblée Constituante. Il fit partie de l'Institut (sciences morales et politiques) dès la fondation (1795), devint peu après membre du comité de l'instruction publique, entra en 1799 au Sénat conservateur, en 1808 à l'Académie française, et en 1814 à la Chambre des Pairs, où il vota constamment avec le parti constitutionnel. Ses principaux ouvrages sont : *Éléments d'idéologie*, comprenant l'*Idéologie* proprement dite, la *Grammaire*, la *Logique* et un *Traité de la volonté et de ses effets*, 1801-1815 (ce dernier ouvrage est surtout un traité d'économie politique); *Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu*, 1808; *Commentaire sur l'Esprit des lois*, 1819, et un *Mémoire sur Kant*. Disciple de Condillac, il ramène comme lui toutes les idées et toutes les facultés à la sensation; il approfondit quelques points de la doctrine du maître, tels que l'influence des signes sur la pensée, l'explication de l'idée de corps, l'origine des erreurs (qu'il attribue à l'imperfection de la mémoire). M. Guizot a prononcé son *Éloge* à l'Acad. des sciences morales.

TRADUCTA JULIA. *V.* TINGIS.

TRAERBACH, v. forte de la Prusse Rhénane, sur la Moselle, à 32 kil. S. de Trèves, dans l'anc. palatinat du Rhin. Prise par le comte de Belle-Isle en 1734.

TRAETTA (Thom.), compositeur, élève de Durante et de Léo, né en 1727 à Naples, m. en 1779, fut professeur au conservatoire de Venise, et fut appelé à Londres, à Venise, à St-Pétersbourg. Précurseur de Gluck, il excelle dans les effets sombres et l'expression de la passion. Ses principaux opéras sont : *Farnace* (1750); *Ippolito* (1757); *Ifigenia* (1759); l'*Isola disabitata* (1769); l'*Olimpiade* (1770); *Didone* (1772); la *Disfatta di Dario* (1778), etc.

TRAFALGAR, *Junonis promont.*, cap d'Espagne (Cadix), à l'entrée du détroit de Gibraltar, vis-à-vis du cap Spartel, en Afrique. Il s'y livra le 21 octobre 1805 une célèbre bataille navale, où l'amiral anglais Nelson défit complètement les flottes de France et d'Espagne, commandées par les amiraux Villeneuve et Gravina. Nelson périt au milieu de sa victoire; Gravina fut blessé à mort; l'amiral français, Villeneuve, fut fait prisonnier.

TRAJAN, *M. Ulpius Trajanus Crinitus*, empereur romain, né en 52 à Italica, en Espagne, était fils d'un soldat de fortune élevé aux honneurs par Vespasien. Il se montra sous Domitien militaire aussi habile que brave, fut fait consul en 91, puis commanda les légions de la Basse-Germanie, fut adopté par Nerva, et devint empereur en 98, à la mort de ce prince. Il ne parut à Rome qu'après avoir assuré les limites de l'empire du côté du Rhin, refusa de payer le tribut aux Daces, eut par suite à soutenir contre leur roi Décébale deux grandes guerres (101-103, 105-106), dont le résultat fut l'acquisition du vaste pays appelé depuis *Dacie Trajane*, envahit l'empire parthe (115-117), soumit l'Arménie, l'Ibérie et la Colchide, donna un roi aux Albaniens et même aux Parthes, poussa ses conquêtes au delà de l'Euphrate et du Tigre, prit Ctésiphon, Séleucie, Suse, et réduisit en province romaine une partie de la Mésopotamie, mais ne put renverser, comme il le désirait, l'empire des Arsacides ni franchir l'Indus. A l'intérieur, il fit fleurir la justice et cesser les délations, partagea les soins du gouvernement avec le sénat, rendit les élections aux comices, s'environna de capacités de tout genre, protégea les lettres (c'est sous lui que fleurirent Pline le Jeune, Tacite, Florus, Plutarque, Dion Chrysostome), allégea les impôts, refondit les monnaies, porta des soins extrêmes à l'approvisionnement de Rome, couvrit l'empire de monuments magnifiques ou utiles (la colonne Trajane, le *Forum* de son nom, à Rome, les ponts du Danube, du Tigre, du Tage, etc.), et colonisa la Dacie. Il allait réprimer une révolte des Juifs, lorsqu'il mourut à Sélinonte, en 117. Trajan est souvent considéré comme le meilleur des empereurs romains, il a été surnommé le *Père de la patrie;* cependant il souilla sa réputation par son intempérance, ses goûts dépravés et ses rigueurs envers les chrétiens : c'est sous son règne qu'eut lieu la 3ᵉ persécution. Pline a fait le *Panégyrique de Trajan*. L'histoire de son règne a été écrite par Dion Cassius (abrégé par Xiphilin), par Eutrope, Aurélius Victor, Orose. On a quelques *Lettres* de lui (dans celles de *Pline*). Esménard donna en 1807 le *Triomphe de Trajan*, opéra.

TRAJANE (Colonne), magnifique colonne triomphale élevée en 112 à Rome par le sénat et le peuple romain en l'honneur de Trajan après son expédition de Dacie. Elle était placée à l'extrémité du Forum qui portait aussi le nom de cet empereur. Cette colonne, en marbre blanc, avait 41ᵐ 60 de hauteur sur un diamètre de 3ᵐ 90. Elle était surmontée de la statue de Trajan et ornée de sculptures qui représentaient les exploits de cet empereur dans la guerre dacique. En 1588, Sixte-Quint la fit réparer et remplaça la statue de Trajan, qui avait disparu, par celle de S. Pierre. La Colonne trajane a servi de modèle à la colonne de la place Vendôme. On voit au musée du Louvre une belle reproduction galvanoplastique des bas-reliefs de ce monument.

TRAJANE (DACIE). *V.* DACIE.

TRAJANOPOLI ou **ORIKHOVA**, *Trajanopolis*, v. de Turquie (Roumélie), sur la Maritza, au pied du Despoto-dagh (Rhodope), à 77 kil. S. O. d'Andrinople; env. 15 000 h. Archevêché grec. Ainsi nommée en l'honneur de Trajan, qui la fonda et l'agrandit.

TRAJECTUM, nom de plusieurs villes chez les anciens, bâties à l'endroit où on traversait un fleuve : *Trajectum Mosæ* est aujourd'hui Maëstricht; *Trajectum Rheni* ou *Ultra-Trajectum*, Utrecht.

TRAKTIR (c.-à-d. *Auberge*), lieu de la Crimée où se trouve un pont sur la Tchernaïa. *V.* TCHERNAÏA.

TRALÉE, v. et port d'Irlande (Munster), capit. du comté de Kerry, sur la Lee, à 2 k. au-dessus de son embouch. dans l'Atlantique, à 92 kil. O. N. O. de Cork; 12 500 h. Détruite lors de la rébellion de 1641.

TRALLES, *Tralli*, auj. *Sultan-hissar*, v. de Lydie, au S., près du Méandre, entre Magnésie et Nysse. Patrie du médecin Alexandre de Tralles.

TRAMAYES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 25 kil. O. de Mâcon; 2191 hab. Marbre noir.

TRANI, *Turenum*, v. d'Italie (Terre-de-Bari), sur l'Adriatique, à 45 kil. N. O. de Bari; 14 000 hab. Archevêché, trib., cour criminelle. Anc. château fort, élevé par le roi Frédéric II; cathédrale, théâtre. Grains, fruits, vins, huile. — Détruite en 1134 par le roi normand Roger, elle ne tarda pas à se relever.

TRANQUEBAR, v. et port de l'Inde anglaise, sur la côte de Coromandel, dans l'anc. Karnatic (district de Tandjaour), à 225 k. S. O. de Madras, à l'embouch. d'un des bras du Cavery; 26 000 h. La ville est défendue par le fort de Daneborg. Grand commerce.— Les Danois avaient acheté Tranquebar au radjah de Tandjaour en 1616; ils l'ont vendue aux Anglais en 1845.

TRANSALPINE (Gaule). *V.* GAULE.

TRANSBAÏKAL (Territoire), prov. de l'empire russe, comprend la partie de la Sibérie qui s'étend à l'E. du lac *Baïkal* et au N. de la Chine, sur le cours supérieur de l'Amour. Villes principales : Kiachtha, Nertchinsk, Selinginsk.

TRANSCAUCASIE, dénomination géographique donnée aux possessions russes *au delà* du Caucase.

TRANSFIGURATION (la). On nomme ainsi le moment où Jésus apparut dans tout l'éclat de sa gloire sur le mont Thabor, avec Moïse et Élie, devant les apôtres S. Pierre, S. Jacques et S. Jean. On institua de bonne heure une fête en l'honneur de ce miracle; elle se célèbre le 6 août. Raphaël a représenté la *Transfiguration* dans un tableau célèbre qu'on voit au Vatican et qui est peut-être son chef-d'œuvre.

TRANSOXIANE, partie de la *Sogdiane* et de la *Bactriane*, le *Mawarannahar* des Arabes; pays de l'Asie centrale, situé *au delà de l'Oxus*, compris entre ce fleuve (le *Djihoun*) et l'Iaxarte (le *Sihoun*). Samarcand en était la capitale. C'était la province la plus septentrionale de l'empire des califes. Soumis de bonne heure par les Arabes (vers 670), ce pays n'obéit bientôt plus que nominalement.

TRANSPADANE (Gaule). *V.* GAULE.

TRANSPADANE (République), république créée en 1796 par Bonaparte après la bataille de Lodi, était située au N. du Pô, et comprenait la Lombardie autrichienne et quelques provinces vénitiennes; elle fut réunie dès l'année suivante à la République Cispadane, avec laquelle elle forma la République Cisalpine.

TRANSTAMARE. *V.* HENRI et PAEZ.

TRANSTÉVÉRINS, habitants du *Trastevere* ou *Cité Léonine*, partie de Rome à la droite du Tibre.

TRANSTIGRITANES (Provinces), pays situés *au delà du Tigre* et cédés à Dioclétien par le roi de Perse Narsès en 297, avaient été pour la plupart détachées de l'Arménie : c'étaient l'Arzanène, la Zabdicène, la Gordyène, la Moxoène.

TRANSYLVANIE, partie de l'anc. *Dacie Trajane*, *Dacia Mediterranea;* grand gouvt de l'empire d'Autriche, entre la Hongrie au N., la Valachie au S. et la Moldavie à l'E., a 60 000 kil. carrés et env. 2 000 000 d'hab.; ch.-l., Klausenbourg. Le nom de *Transylvanie*, qui veut dire *au delà des forêts* (*trans sylvas*), a été donné à ce pays par les Hongrois parce qu'il se trouve, par rapport à eux, au delà des vastes forêts qui couvrent les monts Krapaks. La Transylvanie a été longtemps divisée en 3 grandes parties : le Pays des Hongrois à l'O., le Pays des Saxons au S., le Pays des Szeklers à l'E., subdivisés en 25 comitats ou siéges et 4 districts. En 1853, on y a établi 10 cercles : Hermanstadt, Broos, Karsbourg, Bistritz, Klausenbourg, Kronstadt, Szillagy-Somlyo, Maros-Vasarhély, Dees, et Udvarhély.

La Transylvanie est entourée à l'O. et au S. par les monts Krapaks, qui la couvrent de leurs ramifications; elle est arrosée par le Maros, le Szamos, l'Aluta. Climat varié, froid vers les montagnes, brûlant dans les plaines et vallées; sol fertile, mais mal cultivé; beaucoup d'excellent vin; bétail renommé, chevaux petits, mais fort bons. Mines nombreuses et très-riches : or, argent, fer, cuivre, plomb, mercure, zinc, arsenic; sel gemme, marbres, houille, soufre, grès; diamants, topazes, agates, améthystes, etc. Industrie presque nulle. Commerce assez actif, mais presque tout aux mains des Grecs, des Valaques et des Arméniens. Il y a beaucoup de races diverses en Transylvanie; on y parle trois langues : le hongrois, l'allemand et surtout le valaque.

Ce pays, habité primitivement par les Daces, fut conquis par Trajan et compris dans la Dacie Trajane, mais abandonné par Aurélien. Il appartint successivement depuis aux Goths, aux Huns, aux Avares, enfin aux Hongrois (1004); après cette dernière conquête, il a suivi presque sans interruption le sort de la Hongrie, à laquelle il a souvent été disputé par les Turcs. En 1526, Jean Zapoly, frustré par l'empereur Ferdinand I de la couronne de Hongrie qui lui avait été déférée, se rendit indépendant en Transylvanie, avec le secours du sultan; ses successeurs régnèrent jusqu'en 1699 sur la Transylvanie et sur divers comitats de la Hongrie orientale, sous la suzeraineté turque, dans l'ordre qui suit :

Jean Zapoly, 1526–40
J. Sigismond Zapoly, 1571
Étienne I Bathori, 1576
Christophe Bathori, 1581
Sigismond Bathory, 1602
Étienne II Botskay, 1606
Gabriel I Bathory, 1613
Gabriel II Bethlem (Bethlem Gabor), 1629
George I Ragotzi, 1648
Georges II Ragotzi, 1661
Michel I Abaffi, 1690
Michel II Abaffi, 1699

En 1699, par le traité de Carlowitz, l'emp. Léopold I fit rentrer la Transylvanie sous la domination autrichienne. La maison princière s'étant éteinte en 1765, le pays fut réuni à la Hongrie : Marie-Thérèse l'érigea alors en grand-duché.

TRAPANI, *Drepanum*, v. forte et port de Sicile ch.-l. de la prov. de son nom, à 80 kil. O. de Palerme, à l'extrémité O. de l'île, sur le cap Trapani (*Drepanum prom.*); 25 000 hab. Place forte; ville bien bâtie. Beau port, quai, phare. Évêché, collége, couvents, beaucoup d'édifices; ruines d'un temple de Vénus. Fabrique d'objets en ivoire et en corail recherchés. Assez de commerce : soufre, sel, soude, corail, albâtre, vin, thon. — La prov. de Trapani, à l'O. de celle de Palerme, a env. 80 kil. sur 60 et compte 200 000 hab.

TRAPÉZONTE, *Trapezus*, nom anc. de *Trébizonde*.

TRASIMÈNE (Lac), *Trasimenus lacus*, auj. *lac de Pérouse*, lac de l'Étrurie, entre Perusia et Clusium, a 12 kil. sur 10. Annibal y remporta une grande victoire sur le consul Flaminius l'an 217 av. J.-C. — Un des dép. de l'empire français formés en 1809 aux dépens des États romains porta le nom du dép. de Trasimène; il avait pour ch.-l. Spolète.

TRAS-OS-MONTES, c.-à-d. *au delà des monts*, prov. du Portugal, dans l'angle N. E., bornée au N. et au N. E. par l'Espagne, au S. par le Beira, à l'O. par l'Entre-Douro-e-Minho, tire son nom de ce qu'elle est, par rapport à la capitale, *au delà* des monts de Jerez et de Maranon : 140 k. sur 100 : 320 000 h.; ch.-l., Bragance. Céréales, bons vins; chevaux, mulets.

TRAU, *Tragurium*, v. des États autrichiens (Dalmatie), à 47 kil. N. O. de Spalatro; 3000 hab. Petit port sur l'Adriatique, quelques fortifications. Évêché, belle cathédrale. Vins et olives estimés. — Cette ville fut, dit-on, fondée par les Syracusains. Au Xᵉ s., c'était une république; elle se donna en 991 aux Vénitiens qui, malgré les prétentions des Hongrois, la possédèrent jusqu'en 1797. Elle fut alors cédée à l'Autriche avec Venise par le traité de Campo-Formio.

TRAUN (la), *Traunus*, riv. des États autrichiens, naît à l'extrémité N. O. de la Styrie, coule au S. O., entre dans l'archiduché d'Autriche, arrose le cercle de Traun, traverse le lac de Hallstædt, se dirige au N., forme en s'élargissant le lac de Traun, dont elle sort à Gemünd, et tombe dans le Danube à 6 kil. S. E. de Lintz, après un cours de 160 kil. — Le cercle de Traun, au S. de celui de la Mühl, a 115 kil. sur 90 et 180 000 hab.; ch.-l., Steyer.

TRAUN (Ferdin., comte de), général autrichien, d'origine bavaroise, 1677-1748, servit avec éclat dans la guerre de la succession d'Espagne et dans celle de la succession d'Autriche et eut la plus grande part aux succès du prince de Lorraine dans cette guerre. Il fut en récompense nommé feld-maréchal.

TRAUNIK. *V.* TRAVNIK.

TRAVANCORE, *Cottiara*, v. de l'Inde en deçà du Gange, jadis capit. d'un roy. de Travancore, dans une vallée des Ghattes, par 74° 52' long. E., 8° 30' lat. N. Très-déchue auj. — Le roy. de Travancore, dans le Malabar, a pour bornes à l'O. et au S. la mer des Indes, à l'E. les Ghattes occident. : 215 kil. sur 100; 1 000 000 d'hab. dont plus de 100 000 chrétiens; capit. actuelle, Trivanderam. Climat chaud, mais tempéré par le voisinage de la mer; sol très-fertile. — Ce pays, qui n'avait jamais été soumis aux Mahométans, est depuis 1809 tributaire des Anglais.

TRAVE (la), *Chalusus*, riv. d'Allemagne, naît dans le Holstein, court à l'E. et au N. E., passe à Lübeck, et tombe dans la mer Baltique à Travemünde, après un cours de 98 kil. Elle communique avec l'Elbe par la Stecknitz.

TRAVEMUNDE, v. du territoire de Lubeck, sur la

Baltique, à l'embouchure de la Trave, à 20 kil. N. E. de Lubeck, dont elle est le port; 1200 hab.

TRAVENDAHL, château du Holstein, à 23 kil. O. de Lubeck, près de la r. g. de la Trave. Un traité de paix y fut conclu entre la Suède et le Danemark en 1700 au sujet de la souveraineté du Holstein.

TRAVERS (Val), vallée de Suisse (Neuchâtel), s'étend du S. O. au N. E., le long de la Reuse (affluent du lac de Neuchâtel), entre les deux branches du Jura. Sites variés et pittoresques. Bitume exploité.

TRAVNIK, v. forte de Turquie d'Europe (Bosnie), ch.-l. de pachalik, à 77 kil. N. O. de Bosna-Séraï; 12 000 hab. Château; mosquées, bazars. Fabriques de lames de sabre (de trempe parfaite), coutellerie, maroquins, fourrures. — Le pachalik comprend la Croatie ottomane et une partie de la Bosnie; les pachas de Zvornik et de Novi-Bazar en dépendent.

TRAVOT (le général), né en 1767 à Poligny, m. en 1836. Adjudant-général sous le général Hoche en Vendée, il fit Charette prisonnier (1796), combattit avec le même succès les Chouans en 1799 et 1800, fut fait général de division en 1805, servit en Portugal, prit part en 1814 à la bat. de Toulouse, commanda les départements de l'Ouest pendant les Cent-Jours et pacifia le pays. Proscrit à la 2e Restauration, il fut condamné à mort par un conseil de guerre que présidait son ennemi personnel, et fut tellement ému de cette condamnation inique que sa raison s'égara. Sa peine fut commuée en 20 ans de détention: malgré son état de santé, il fut enfermé au fort de Ham, d'où il ne sortit que 2 ans après.

TREBATIUS TESTA (C.), jurisconsulte romain, grand partisan de César, qui le fit tribun, jouit de la plus haute réputation sous Auguste, compta parmi ses disciples Labéon, écrivit divers traités sur le droit et un livre sur les *Religions* (auj. perdus). Beaucoup de ses décisions se retrouvent dans les *Pandectes*. C'est à lui qu'Horace adresse sa 1re satire du livre II.

TRÉBELLIEN (*C. Annius Trebellianus*), usurpateur, avait d'abord été pirate. Il se fit proclamer empereur en Isaurie, sous le règne de Gallien, en 264, fut vaincu et tué l'année suivante.

TREBELLIUS POLLIO, historien du temps de Constantin, avait écrit l'histoire des empereurs depuis Philippe jusqu'à Claude II; il ne nous reste de lui qu'un fragment qui comprend l'histoire de Valérien, celle de Gallien, son fils, et celle des Trente tyrans. Son style est moins mauvais que celui de la plupart des auteurs de la même époque. Il a été traduit par Fl. Legay, dans la collection Panckoucke, 1844, et par Th. Baudement dans la coll. Nisard.

TRÉBIE (la), *Trebia*, en latin, *Trebbia* en italien, riv. d'Italie, sort des Apennins au N. de Gênes, coule au N. E., entre dans le Parmesan et tombe dans le Pô à 4 kil. N. O. de Plaisance, après un cours de 100 kil. Annibal défit sur ses bords le consul Sempronius (218 av. J.-C.). Souvarow, après trois jours de combats sur la Trébie (17-19 juin 1799), força Macdonald à battre en retraite.

TRÉBIGNE, *Trebunium*, v. de Bosnie, ch.-l. de l'Herzégovine, sur la Trebignitza, à 22 kil. N. E. de Raguse; 10 000 h. Évêché catholique.

TRÉBIZONDE, *Trapezus*, v. et port de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de son nom, sur la mer Noire, à 140 kil. N. E. d'Erzeroum et à 890 kil. E. de Constantinople; 45 000 hab. Consulats. Citadelle, enceinte terrassée; 18 mosquées, 10 églises grecques, dont une de *Ste-Sophie*; temple antique d'Apollon. Commerce assez actif avec la Perse et Constantinople (soieries, cotonnades, vins, fruits, huile, tabac, épices, etc.). — Trébizonde, *Trapezus*, ainsi appelée de sa forme quadrangulaire ou en *trapèze*, est une ville très-ancienne et semble avoir existé dès le temps de la guerre de Troie; elle reçut de bonne heure une colonie grecque venue de Sinope. Elle finit par être vassale des rois de Pont. Sous l'empire romain, elle jouit de l'autonomie et devint très-florissante par le commerce; elle garda ses franchises pendant tout le temps du Bas-Empire. Pillée et brûlée par les Goths, elle se releva bientôt de ses ruines. Après la conquête de Constantinople par les Latins en 1204, et lors du démembrement qui s'ensuivit, Alexis Comnène se réfugia à Trébizonde et fit de cette ville et du territoire environnant un petit État, qu'il nomma *Empire de Trébizonde*, empire souvent mentionné dans nos romans des XIVe et XVe siècles. Lorsque les Paléologues eurent repris Constantinople (1261), l'empire de Trébizonde ne fut soumis que nominalement au nouvel empire grec; seulement Trébizonde recevait ses princes de Constantinople : du reste l'empereur les choisissait toujours dans la famille régnante. Voici les noms de ces princes:

Alexis I, Comnène,	1204	Basile I,	1332
Andronic I,	1222	Irène,	1340
Jean I,	1235	Anna,	1341
Manuel I,	1238	Michel.	1341-50
Andronic II,	1263	Jean III,	1344
George I,	1266	Alexis III,	1350
Jean II,	1280	Manuel III,	1390
Alexis II,	1298	Alexis IV,	1412
Andronic III,	1330	Jean IV,	1447
Manuel II,	1332	David,	1458-61

En 1461, Trébizonde fut prise par les Turcs, et David, le dernier empereur, mis à mort avec 6 de ses fils par Mahomet II; un 7e fils s'enfuit dans le Péloponèse, où il fut la tige des Comnènes de Morée. Le territoire de Trébizonde devint alors un pachalik. Ce pachalik, qui répond à une partie de l'ancien *Pont*, est limitrophe de ceux de Sivas et d'Erzeroum et de la Russie asiatique, et est borné au N. par la mer Noire; il peut avoir 435 k. de l'O. à l'E. sur 105 de largeur moyenne et 180 000 h. Pays montagneux qui contient des carrières qu'on n'exploite pas.

TREBNITZ, v. des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 25 kil. N. N. E. de Breslau; 4 500 h. Pèlerinage au tombeau de Ste Hedwige, sous l'invocation de laquelle est l'église du lieu. Anc. abbaye de Cîteaux.

TREBONIANUS GALLUS (C. Vibius). *V.* GALLUS.

TREBONIUS (C.), tribun du peuple l'an 56 av. J.-C., fit proroger César pour 5 ans dans le proconsulat des Gaules. Il le suivit comme lieutenant, se trouva au siége d'Alésie, fit le siége de Marseille (49), commanda en Espagne comme proconsul en 46, et fut consul subrogé l'année suivante. Comblé des bienfaits de César, il n'en fut pas moins un de ses meurtriers. Il fut tué à Smyrne en 43, par Dolabella, au moment où il prenait le gouvernement de l'Asie, que le sénat lui avait conféré.

TRECÆ, nom de Troyes en latin moderne.

TREFFORT, ch.-l. de cant. (Ain), à 15 k. N. de Bourg, 1020 hab. Tuileries, eaux-de-vie.

TRÉGUIER, jadis *Lantriguet*, en lat. *Trecora* ou *Trecorium*, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 23 k. N. E. de Lannion, à 10 k. de la mer, sur le Tréguier (petite rivière qui n'a que 10 k. de cours, mais qui est assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux); 3598 h. Petit port, cathédrale gothique du IXe s., remarquable par ses anciens cloîtres. — Cette ville, qui se forma au VIe s. autour d'un monastère fondé par S. Tugdual, avait jadis un évêché; elle a été importante, mais elle est bien déchue depuis qu'elle a été brûlée, en 1592, par les Espagnols. Patrie de S. Yves.

TREIDER-AA, riv. de Russie, arrose les gouvts de Courlande et de Livonie, et se jette dans le golfe de Livonie, près de l'emb. de la Duna; cours, 150 kil.

TREIGNAC, ch.-l. de c. (Corrèze), sur la Vezère, à 4 k. d'une belle cascade formée par cette riv. et à 45 N. de Tulle; 3120 hab. Collége; succursale de la manufacture d'armes à feu de Tulle. Anc. château fort, pont très-hardi, d'une seule arche.

TREILHARD (J. B., comte), né en 1742 à Brives (Limousin), m. en 1810, était avocat au parlement de Paris et s'y était fait une riche clientèle, lorsqu'il fut envoyé par les électeurs de Paris aux États généraux : membre du comité ecclésiastique, il prit une grande part aux décrets sur la constitution civile

du clergé, sur les biens du clergé, sur la rédaction des actes de l'état civil par l'autorité temporelle. Élu à la Convention par le dép. de Seine-et-Oise, il vota pour la mort du roi, fit partie du Comité de salut public, fut envoyé en mission dans la Gironde, et fut un des plénipotentiaires au congrès de Rastadt. Il devint membre du Directoire en 1798. Après le 18 brumaire, il entra au conseil d'État, prit part à la rédaction du Code civil et du Code criminel, ainsi qu'aux Codes de procédure et de commerce, puis fut nommé sénateur et comte de l'Empire.

TREISAM, riv. du grand-duché de Bade, sort de la Forêt-Noire, reçoit la Glotter, et tombe dans l'Elz à 7 kil. S. de Kenzingen; cours, 45 kil. — Elle donne son nom au cercle badois de Treisam-et-Wiesen, qui a pour ch.-l. Fribourg-en-Brisgau.

TRÉLAZÉ, vge du dép. de Maine-et-Loire, à 10 k. E. S. E. d'Angers; 3881 hab. Grandes ardoisières, d'où l'on tire annuellement plus de 120 millions d'ardoises. Station de chemin de fer.

TRÉLON, ch.-l. de c. (Nord), à 17 kil. S. E. d'Avesnes; 2435 h. Filature de laine, bonneterie; forges et hauts fourneaux; fabriques de bouteilles.

TRELOVOUNI (Mont), mont. de l'Attique, au S. E. d'Athènes, est l'anc. *Hymette*.

TREMBLAY (le P. Joseph du). *V.* JOSEPH (le P.)

TREMBLEURS. *V.* QUAKERS.

TREMBLEY (Abr.), grand naturaliste, né à Genève en 1700, m. en 1784, fit l'éducation des enfants du comte de Bentinck, résident anglais à La Haye, puis fut attaché comme gouverneur au jeune comte de Richmond, visita avec lui l'Allemagne et l'Italie, et se fixa enfin (1757) à Genève, où il devint membre du Grand-Conseil. Il était membre de la Société royale de Londres et correspondant de l'Académie des sciences de Paris. On lui doit, entre autres découvertes, la connaissance de l'histoire naturelle du polype à bras. On a de lui : *Mémoire pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce à bras en forme de corne*, 1744. Profondément religieux, Trembley a publié des *Instructions d'un père à ses enfants sur la Nature et la Religion*, Genève, 1775, et *sur la Religion naturelle et révélée*, 1779.

TREMECEN, v. d'Algérie. *V.* TLEMCEN.

TRÉMITHONTE, v. de l'île de Cypre, auj. *Nicosie*.

TREMITI (Iles), *Diomedeæ insulæ*, îles de l'Adriatique, près de la côte E. de l'Italie mérid. (Capitanate), sont au nombre de 5 : San-Domenico (la plus grande de ces îles, qui a 8 k. de tour), San-Nicola, Caprara, Cretaccio et la Vecchia. Bons ports. Câpriers, lentisques, huile excellente. C'est dans une de ces îles que Tibère relégua Julie, petite-fille d'Auguste, qui y mourut après 20 ans d'exil.

TRENCK (François, baron de), chef de partisans, né en 1711 à Reggio, en Calabre, d'une riche famille de Slavonie, était d'une taille, d'une force et d'une bravoure remarquables, mais aussi d'une férocité extraordinaire. Il prit du service en Russie (1738), puis en Autriche (1740), et organisa à ses frais un régiment de *pandours* qu'il offrit à Marie-Thérèse; obtint quelques succès contre les Bavarois et les Français, et pénétra jusqu'en Alsace; mais ayant, à la bataille de Sorr, livrée contre Frédéric II (1745), négligé de combattre afin de piller le camp des Prussiens, il fut condamné à une forte amende et mis en prison. Il réussit à s'évader et s'enfuit en Hollande; ayant été découvert et reconduit à Vienne, il s'empoisonna dans la citadelle de Brunn (1749). Le baron de Trenck exerça sur les villes ennemies et sur les soldats de son régiment de *pandours* des actes d'une cruauté inouïe. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés par son cousin, qui suit.— Frédéric, baron de Tr., cousin du préc., né en 1726 à Kœnigsberg, m. en 1784, servit d'abord dans l'armée prussienne. Doué de tous les avantages extérieurs, il fut aimé de la princesse Amélie, sœur de Frédéric II; leur liaison ayant été découverte, le roi l'enferma dans une étroite prison (1745). Il parvint à s'évader, se réfugia à Moscou, où il se fit aimer d'une princesse russe, puis à Vienne, où il recueillit l'héritage de son cousin, après avoir abjuré le Luthéranisme. Étant rentré en Prusse pour affaires de famille (1753), il tomba entre les mains de Frédéric, qui le retint pendant dix ans prisonnier à Magdebourg et le traita avec la plus révoltante inhumanité. Il vint en France au commencement de la Révolution, fut arrêté sous la Terreur comme émissaire secret du roi de Prusse, et périt sur l'échafaud en 1794, quoiqu'il se fût déclaré partisan du nouveau régime. Il a publié de nombreux écrits et des *Mémoires sur sa vie*, qui offrent un vif intérêt. Ils ont été traduits en français par lui-même, Paris, 1788-89, 3 vol. in-8 (le 3e contient les *Mémoires* de son oncle).

TRENEUIL (Joseph), poëte élégiaque, né à Cahors en 1763, m. en 1818, remporta trois prix aux jeux floraux, fut chargé de l'éducation d'un enfant de la famille Castellane, qu'il suivit en émigration, et devint sous l'empire conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. On a de lui des *Élégies héroïques*, où l'on trouve de nobles sentiments exprimés en beaux vers; ce sont : *les Tombeaux de St-Denis*, 1806 (pièce qui obtint en 1810 un des prix décennaux); *l'Orpheline du Temple; le Martyre de Louis XVI; la Captivité de Pie VI*. Le recueil de ses *OEuvres* a paru en 1817 et en 1824, in-8.

TRENT, riv. d'Angleterre, prend sa source dans le comté de Stafford, coule au S., puis à l'E., arrose les comtés de Derby, de Nottingham, de Lincoln, et se joint à l'Ouse par la r. dr., sur la limite du comté d'York, pour former l'Humber. Cours, 270 k.

TRENTE, *Tridentum*, *Civitas Tridentina* chez les anciens, *Trient* en allemand, v. des États autrichiens, dans le Tyrol, ch.-l. de cercle, sur l'Adige, à 180 k. S. d'Innspruck; 15 000 hab. Évêché, trib., séminaire, gymnase. Quelques fortifications. Beaucoup de maisons en marbre; cathédrale, église de Ste-Marie-Majeure, palais épiscopal, château fort. Manufacture de tabac, moulins à soie. — Fondée, dit-on, par les Rasena ou Étrusques, Trente appartint dans la suite aux Gaulois Cénomans, aux Goths, aux Lombards, aux ducs de Bavière, puis devint ville libre et impériale, sous la suzeraineté de son évêque. L'évêché fut quelque temps fief immédiat de l'empire et eut la supériorité territoriale, mais en 1363, l'évêque céda ce droit moyennant d'importants priviléges; le territoire de l'évêché de Trente fut alors compris dans le Tyrol et par suite dans la monarchie autrichienne. Sécularisé en 1802, il fut réuni à la Bavière, puis entra dans le dép. italien du Ht-Adige, dont Trente fut le chef-lieu. — Cette ville est surtout célèbre par le concile qui s'y tint de 1545 à 1563. Ce concile, le 19e et dernier des conciles œcuméniques, avait été provoqué par les demandes des Protestants, qui toutefois récusèrent son autorité, même avant sa réunion; il fut interrompu à plusieurs reprises par l'effet de contestations survenues entre Charles-Quint et le pape et transféré momentanément à Bologne (1546). Il se prononça sur le sens de plusieurs dogmes de l'Église, lança l'anathème contre les dissidents, et fit d'utiles règlements pour la réforme des ecclésiastiques. Ses décisions en matière de foi furent reçues en France sans difficulté; mais plusieurs articles relatifs à la discipline furent repoussés par les parlements comme contraires aux usages reçus et aux libertés de l'Église gallicane. L'*Hist. du Concile de Trente* a été écrite, mais dans des sens opposés, par Sarpi et par Pallavicini. Bungener en a donné de nos jours une nouvelle histoire, Genève, 1854.

TRENTE (Combat des), célèbre défi porté en 1351 par Jean, sire de Beaumanoir, au châtelain anglais de Ploërmel. Trente Bretons et trente Anglais en vinrent aux mains au pied du chêne de Mi-Voie, entre Josselin et Ploërmel : huit Anglais furent tués, et les autres se rendirent. Dans l'ardeur du combat, le chef des Bretons, Beaumanoir, épuisé de chaleur et de fatigue, but le sang qui coulait de ses blessures.

TRENTE ANS (Guerre de). On appelle ainsi la lutte des princes réformés de l'Allemagne contre l'Empereur et les princes catholiques, lutte qui dura 30 ans, de 1618 à 1648, et qui finit par assurer aux Réformés la liberté de conscience. Cette guerre, qui eut pour principale cause la révocation par l'emp. Ferdinand II des *Lettres de Majesté* qui consacraient les libertés de la Bohême, se divise en 4 périodes : la 1re, *période palatine* (1619-23), comprend la lutte de Frédéric V, électeur palatin et prince calviniste, contre Ferdinand II, dont il était le compétiteur en Bohême. La défaite des Protestants à la Montagne-Blanche près de Prague (1620) anéantit les espérances de Frédéric. — La 2e, *période danoise* (1625-29), est marquée par l'intervention de Christian IV, roi de Danemark, dans les affaires d'Allemagne : les victoires des généraux de l'empereur (de Wallenstein à Dessau, de Tilly à Lutter), obligèrent le roi de Danemark à signer une paix humiliante à Lubeck. — La 3e, *période suédoise* (1630-35), est signalée par les conquêtes rapides du roi de Suède Gustave-Adolphe : ce prince bat les impériaux à Leipsick, 1631, puis sur le Lech, et enfin à Lutzen (1632); mais il est tué à cette dernière bataille, et, après sa mort, les Protestants sont défaits à Nordlingue, 1634, et forcés d'accepter le traité de Prague, 1635.— Dans la 4e période, *période française* (1635-48), l'intervention de la France, qui, dirigée par le cardinal de Richelieu, secourut les Protestants pour abaisser la maison d'Autriche, et les victoires de Bernard de Weimar, de Condé et de Turenne, décidèrent enfin l'empereur Ferdinand III à signer le traité de Westphalie (1648); ce traité mit fin à la guerre et fixa l'état politique et religieux de l'Europe. Schiller a donné une célèbre *Histoire de la guerre de Trente ans*. Richter en a publié une nouvelle en 1856.

TRENTE TYRANS (les), se dit des trente magistrats que Lysandre et les Lacédémoniens imposèrent aux Athéniens après la guerre du Péloponèse et la prise d'Athènes, 404 av. J.-C. Il étaient pour la plupart Lacédémoniens; cependant on y comptait quelques Athéniens (Critias, Théramène, etc.); ils furent chassés 8 mois après par Thrasybule.

On nomme aussi *Trente Tyrans* les nombreux usurpateurs qui parurent sous Valérien, Gallien, Claude, Aurélien, de 253 à 270 : tels furent Auréole, Quiétus, Macrien, Baliste, les 2 Posthumius, Tétricus, Hérennien, Trébellien, Zénobie, etc. Malgré le nom qui leur est donné, on n'en connaît que 17.

TRENTON, v. des États-Unis, ch.-l. de l'État de New-Jersey, sur la r. g. de la Delaware, à 45 kil. N. E. de Philadelphie; 8000 hab. Chemin de fer, hôtel du gouvernement, collége; 2 banques, académie. Fondée en 1680, capit. de l'État depuis 1790. En 1776 Washington y prit une partie de l'armée anglaise.

TRENTSIN, *Singone*, v. de Hongrie, ch.-l. de comitat, sur la r. g. de la Waag, à 105 kil. N. E. de Presbourg; 3000 hab. Collége piariste; brasseries renommées. — Le comitat, dans le cercle en deçà du Danube, entre les comitats d'Arva, de Thurocs, de Neitra, et la Moravie, a 130 kil. sur 45, et 300 000 h. Sources thermales et acidules.

TRÉPASSÉS (Fête des). *V.* MORTS (Fête des).

TRÉPIED, siége à trois pieds, sur lequel s'asseyaient les sibylles, les pythies et les prêtres païens pour rendre des oracles. Le plus fameux était celui de Delphes, recouvert de la peau du serpent Python.

TRÉPORT (LE), *Ulterior portus*, v. et port du dép. de la Seine-Inf., sur la Manche, à l'embouch. de la Bresle, à 28 kil. N. E. de Dieppe; 3698 hab. Port obstrué; réparé depuis peu; bains de mer. Fabriques de dentelles; pêche de hareng, entrepôt de sels. Un peu de commerce. — Ville jadis importante, mais que les incursions des Anglais et les guerres religieuses ont fait déchoir.

TRÉSORIER DE FRANCE, office de l'anc. monarchie française. *V.* notre *Dict. univ. des Sciences*.

TRESSAN (Élisabeth DE LAVERGNE, comte de), militaire et littérateur, né au Mans en 1705, m. en 1783, se distingua à l'armée de Flandre (1741), gouverna la Lorraine française, et fut appelé par le roi Stanislas à la cour de Lunéville avec le titre de grand maréchal. Il fut de l'académie de Nancy, puis de l'Académie française et de l'Acad. des sciences. Il avait découvert à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, une collection complète de nos romans de chevalerie en langue romane; il en composa des extraits pour la *Bibliothèque des romans*. Il a aussi traduit le *Roland furieux* de l'Arioste, et donné un *Essai sur le fluide électrique considéré comme agent universel*, Paris, 1783, 2 vol. in-8. Ses *Œuvres choisies* ont été publ. en 1787-91, 12 vol. in-8, et en 1823, 10 vol. in-8. — L'abbé de Tressan, son fils, 1749-1809, fut grand vicaire de Rouen, émigra, rentra en France après le 18 brumaire et s'occupa de littérature : il était particulièrement lié avec l'abbé Delille. On a de lui la *Mythologie comparée avec l'histoire*, Londres, 1776, un roman chevaleresque, *le Chevalier Robert*, 1800, et des traductions de l'anglais.

TRETS, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), à 23 k. S. E. d'Aix; 2910 hab. Vins et eau-de-vie; houille, marbre. C'est dans les plaines de Trets que Marius livra aux Teutons la fameuse bat. dite d'Aix.

TRÊVE DE DIEU ou PAIX DE DIEU, suspension d'armes que l'Église parvint à établir pendant les guerres privées du moyen âge : toute hostilité était interdite pendant les jours consacrés au service divin et pendant des périodes plus étendues comme depuis l'Avent jusqu'à l'Épiphanie, depuis la Quinquagésime jusqu'à la Pentecôte. Les uns font remonter la *Trêve de Dieu* jusqu'à l'an 988; les autres la font établir seulement en 1041. On doit à M. Semichon *La Paix et la Trêve de Dieu*, 1857. *V.* PRIVÉES (Guerres).

TREVERI, peuple de la Gaule, d'origine germanique, habitait dans la Belgique 1re, au N. des *Mediomatrices*; ch.-l. *Augusta Treverorum* (auj. Trèves).

TRÈVES, *Treveri*, *Augusta Treverorum*, v. de la Prusse Rhénane, ch.-l. de régence, sur la r. dr. de la Moselle, à 378 kil. N. E. de Paris et à 670 k. S. O. de Berlin; 17 600 hab., dont env. 2000 protestants. Évêché catholique, suffragant de Cologne, gymnase, séminaire, bibliothèque, musée, cathédr. qui possède, dit-on, la robe de J.-C., ancien palais de l'électeur; antiquités romaines : ruines d'un palais de Constantin, amphithéâtre, thermes; porte noire. Société des *Recherches utiles*. Draps, bas, sucre de betterave, tanneries, fonderies. Commerce de vin et bois. — Trèves était sous les Romains la capit. de la Belgique 1re : aux IVe et Ve s., elle le fut de la province de Gaule et de tout le diocèse des Gaules. Plusieurs empereurs y firent leur résidence. Trèves avait alors une fabrique d'armes, un arsenal, un hôtel des monnaies, une école célèbre, et passait pour la *Rome des Gaules*. Saccagée cinq fois par les Barbares depuis la mort de Valentinien I, elle passa ensuite aux Francs et fit partie de l'Austrasie, de l'empire de Lothaire I, du roy. de Lotharingie de Lothaire II, et fut comprise en 870 dans le royaume de Germanie. Assujétie dès le Xe s. à ses archevêques, elle tenta plusieurs fois (notamment en 1580), mais sans succès, de se soustraire à leur joug. On avait établi à Trèves en 1472 une université, qui n'eut jamais une grande vogue : elle fut supprimée en 1798. Cette ville a été souvent prise et occupée par les Français, en 1681, 1703, 1705, 1734, et enfin en 1794, époque à laquelle elle fut réunie à la France et devint le ch.-l. du dép. de la Sarre. En 1815, elle fut donnée à la Prusse.—La régence de Trèves a pour bornes au S. O. la France, à l'O. le grand-duché de Luxembourg, au N.E. la régence de Coblentz; elle a 140 kil. sur 60, et compte env. 480 000 hab.

TRÈVES (Électorat de). L'Église de Trèves passe pour la plus ancienne de l'Allemagne : des traditions en font remonter la fondation aux premiers disciples des Apôtres, mais le premier monument authentique de son existence ne date que de 314. On ne sait quand l'évêché devint archevêché, mais il l'était déjà

du temps de Charlemagne. Cet archevêché acquit insensiblement la supériorité territoriale après l'extinction de la maison de Saxe; son titulaire fut élevé par l'emp. Othon III, vers la fin du xe s., à la dignité d'*électeur*, que conservèrent ses successeurs; il était en outre *Archichancelier de l'Empire dans les Gaules*. Ses domaines étaient compris dans le cercle du Bas-Rhin et avaient pour bornes le duché de Luxembourg à l'O., celui de Lorraine au S., Cologne au N., la Hesse-Rheinfels et Nassau à l'E.; on y remarquait, outre Trèves, Sarrebourg, Berncastel, Coblentz, Ehrenbreitstein, Münster, Wesel, etc. L'archevêché avait pour suffragants les évêchés de Metz, Toul et Verdun. L'archevêché de Trèves fut sécularisé en 1801, et réparti entre les dép. français de la Sarre, de Rhin-et-Moselle, du Mont-Tonnerre. Il appartient à la Prusse depuis 1815. Quelques portions à l'E. du Rhin avaient été données en 1803 au duché de Nassau, qui les a conservées depuis.

TRÈVES, ch.-l. de c. (Gard), à 40 k. N. O. du Vigan; 519 hab. Mine de houille.

TREVIÈRES, ch.-l. de c. (Calvados), à 18 k. N. O. de Bayeux; 1160 hab. Bestiaux, suif, beurre.

TRÉVISANE (Marche), une des provinces de l'anc. État vénitien en Terre-Ferme, à l'O. de l'Istrie et au S. du Tyrol, du Trévisan, du Feltrin, du Bellunais et du Cadòrin. Elle répond à peu près à la délégation de Trévise dans la Vénétie.

TREVISANI (Franc.), peintre, né en 1656 à Capo-d'Istria, m. en 1746, fut élève du Zanchi. Il réussissait également dans l'histoire, le paysage et le portrait et imitait admirablement toutes les manières, notamment celle de Paul Véronèse, du Corrège et du Parmesan. Clément XI lui confia la décoration d'une partie de la coupole du dôme d'Urbin. Son chef-d'œuvre est un *Crucifiement*, de petite dimension, qu'on voit à Forli. Le Louvre possède de cet artiste la *Vierge couvrant d'une draperie l'Enfant Jésus endormi; Jésus assis sur une table montrant à sa mère une grenadille* (symbole mystérieux de la passion). — Son frère, Angiolo Tr., resta toujours à Venise, y devint un des premiers artistes de cette école, et fut sans rival dans le portrait.

TRÉVISE, *Tarvisium*, ville du roy. d'Italie (Vénétie), chef-l. de province, sur le Sile, à 30 kil. N. de Venise; 18000 hab. Évêché, anc. université, transférée à Padoue; académie des *Perseveranti* et des *Sollecili*. Chemin de fer; beaucoup d'églises et de couvents, plusieurs beaux hôtels, théâtre. Toiles et tissus divers, faïence, ustensiles en métal, coutellerie, soieries. Trévise a vu naître Totila, roi des Goths, et le pape Benoît XI.—Cette ville est très-ancienne; c'était un municipe sous les Romains. Les Goths la possédèrent de bonne heure. Aux xiiie et xive s., elle fut prise par les Hongrois; elle appartint dans la suite aux maisons de Carrare et della Scala. En 1388, elle se soumit à Venise, dont elle a depuis suivi le sort. Prise par les Français en 1797, donnée à l'Autriche en 1801, jointe au royaume d'Italie en 1805, elle fut 9 ans ch.-l. du dép. italien du Tagliamento. — La province de Trévise, entre celles d'Udine à l'E., de Vicence à l'O., de Venise et de Padoue au S., de Bellune au N., a env. 70 kil. sur 60 et 280000 hab. Elle répond à peu près à l'anc. Marche trévisane. C'est une vaste plaine, très-fertile; le climat en est très-doux.

TRÉVISE (MORTIER, duc de). *V.* MORTIER.

TRÉVOUX, *Trivultium*, *Trivortium* ou *Trivium*, ch.-l. d'arr. (Ain), sur la r. g. de la Saône, à 52 k. S. O. de Bourg; 2794 hab. Trib. de 1re inst., bibliothèque; chemin de fer. La ville est bâtie en amphithéâtre; on y remarque les ruines d'un vieux château; un beau pont (achevé en 1850), le quai de la Saône, l'anc. palais du gouvernement, l'anc. hôtel de la monnaie, et l'*Argue*, établissement pour l'affinage, le tirage et le battage de l'or et de l'argent. — Trévoux existait du temps des Romains, et tirait son nom de *trois routes* qui s'y croisaient; Septime-Sévère battit Albinus dans ses environs (198). Trévoux devint au moyen âge la capitale de la principauté de Dombes, qui, après avoir fait partie du roy. de Bourgogne, s'en détacha dès l'an 1032, et forma une petite souveraineté indépendante que possédèrent successivement les sires de Villars, les seigneurs de Thoires, et enfin des princes de Bourbon (Louis de Bourbon l'ayant achetée en 1402 du dernier sire de Thoires). François I y institua en 1535 un parlement. — Louis Aug. de Bourbon, prince de Dombes, établit à Trévoux en 1695 une imprimerie importante, qui rivalisa avec celles de Hollande; les Jésuites y fondèrent, avec l'aide de ce prince, un journal littéraire célèbre connu sous le nom de *Mémoires de Trévoux*, qui commença à paraître en 1701 (il compta parmi ses rédacteurs les PP. Le Tellier, Buffier, Tournemine, Du Cerceau, Catrou, Bougeant, Castel, Berthier); ils y donnèrent aussi le fameux *Dictionnaire de Trévoux*, 1704, 3 vol. in-fol.

TRÉZEL (le général), né en 1785, m. en 1860. fit avec distinction les campagnes de l'Empire et fut promu général de brigade après la bat. de Waterloo, où il avait perdu un œil. Envoyé en Afrique en 1833, il occupa Bougie, malgré une vive résistance. En 1835, il eut à soutenir, sur la Macta, un combat inégal avec moins de 3000 hommes contre toutes les forces d'Abd-el-Kader, et fit une retraite honorable. Fait lieutenant général en 1837, il devint en 1847 ministre de la guerre. Mis à la retraite en 1848, il fut de 1853 à 1856 gouverneur du comte de Paris.

TRÉZÈNE, *Trœzen*, auj. *Damala*, v. d'Argolide, près de la côte E. Pitthée y régna et Hippolyte y périt.

TRIADITZA, v. de la Turquie d'Europe. *V.* SOPHIA.

TRIAIRES, *Triarii*, fantassins qui dans la légion romaine occupaient le 3e rang et ne donnaient que si les deux premiers rangs faiblissaient. Ils avaient pour armes une javeline et une épée; ils portaient un casque, une cuirasse et le bouclier appelé *Scutum*.

TRIAL (Ant.), acteur, 1736–1795, débuta en 1764 au Théâtre-Italien, à Paris, dans l'emploi des *Colins*, et réussit surtout dans les paysans niais et les valets poltrons. Son nom désigne l'emploi de ténor comique

TRIANON (GRAND et PETIT). *V.* VERSAILLES.

TRIARIUS, lieutenant de Lucullus en Asie, fut chargé, en l'absence de ce général, de la conduite de la guerre contre Mithridate, et se laissa battre en 67 av. J.-C. Il fut tué pendant la guerre civile, en combattant contre César.

TRIAUCOURT, ch.-l. de c. (Meuse), à 26 k. N. O. de Bar-le-Duc; 844 hab. Patrie de N. E. Lemaire.

TRIBALLES, *Triballi*, peuple de la Thrace septentr. (auj. *Bulgarie occid.*), entre l'Hémus et le Danube, fut subjugué par Philippe II, roi de Macédoine.

TRIBOCCI, peuple d'origine germanique, vint s'établir en Gaule, dans le territoire des *Mediomatrices*, entre les Vosges et le Rhin (dép. du Bas-Rhin et partie N. du Ht-Rhin). Leurs princip. villes étaient *Brucomagus* (Brumath) et *Argentoratum* (Strasbourg).

TRIBONIEN, *Tribonianus*, jurisconsulte, né vers 500 à Side, en Pamphylie, fut questeur, maître des offices, consul, et enfin préfet du prétoire sous Justinien. Il reçut de cet empereur mission de réunir et de coordonner les parties éparses de l'ancienne législation, ainsi que d'extraire des commentaires des jurisconsultes ce qui s'y trouverait de plus usuel, et rédigea les 3 célèbres compilations dites les *Institutes*, le *Code*, les *Pandectes* ou *Digeste*, auxquelles on doit joindre les *Novelles*. Pour presque toutes, Tribonien eut des collaborateurs, ce qui lui permit d'achever cet immense travail en 4 ans (530-534). On accuse ce jurisconsulte de vénalité; il aurait, dit-on, admis ou supprimé des lois et décisions moyennant argent. Il mourut en 547, toujours en faveur.

TRIBOULET, fou en titre d'office de Louis XII et de François I, était de Blois. C'était un idiot que Louis XII avait recueilli par pitié. Il mourut en 1536. On lui a prêté nombre de bons mots qu'il paraît incapable d'avoir dits, et qu'on inventait à plaisir.

TRIBUNAT, à Rome. *V.* TRIBUNS.

TRIBUNAT, en France, assemblée établie par la constitution de l'an VIII (1799) pour discuter les projets de lois présentés par le gouvernement. Après en avoir délibéré, il nommait des orateurs pour discuter la loi contradictoirement avec les orateurs du gouvernement devant le Corps législatif, qui seul avait mission de voter. Le Tribunat entra en fonctions en 1801. Composé originairement de 100 membres, qui étaient électifs et âgés de 25 ans au moins, il fut réduit à 50 membres en 1802, et entièrement supprimé en 1807 pour avoir fait quelque opposition. Ce corps avait cependant voté dès son début le consulat à vie, et avait été le 1er à proposer l'établissement de l'Empire héréditaire. Il siégeait au Palais-Royal. Les tribuns recevaient d'abord un traitement de 15000 fr., qui fut réduit depuis à 18 fr. par jour.

TRIBUNS DU PEUPLE, *Tribuni plebis*, magistrats plébéiens de Rome, chargés de défendre les intérêts du peuple contre les patriciens, furent institués l'an 493 av. J.-C., après la retraite du peuple sur le mont Sacré. Ils n'eurent d'abord que le privilége de l'inviolabilité et le droit d'opposer leur *veto* à tout acte qui leur semblait inique ou funeste; mais, par la suite, ils étendirent considérablement leurs attributions, convoquèrent à volonté le sénat et les assemblées par tribus et y firent rendre des lois dites *plébiscites*, qui, en 448 avant J.-C., devinrent obligatoires pour les patriciens. A la faveur de cette extension de pouvoir, ils arrachèrent successivement à l'aristocratie les mariages mixtes et l'accession des plébéiens à toutes les charges. Souvent ils excitèrent de terribles commotions, surtout en proposant des lois agraires (*V.* ICILIUS, CANULÉIUS, les deux GRACQUES, SATURNINUS, etc.). Ils furent tout-puissants sous Marius, mais Sylla ruina leur pouvoir en leur interdisant la faculté législative et le droit de haranguer le peuple. Pompée leur rendit une portion de leur autorité, 70 av. J.-C. Enfin, Octave, maître de la république, prit pour lui la *puissance tribunitienne*, qui rendait sa personne inviolable; depuis, cette puissance resta confondue avec le pouvoir impérial. Le nombre des tribuns varia : il n'y en eut d'abord que 2; on porta ensuite leur nombre à 10 (296 av. J.-C.). Originairement, leurs décisions devaient être prises à l'unanimité; dans la suite, la simple majorité suffit; enfin l'opposition d'un seul suffit pour tout arrêter. — En 1347, Rienzi, qui venait de rétablir la république à Rome, prit le titre de *tribun de Rome*.

TRIBUNS MILITAIRES, *Tribuni militum consulari potestate*, magistrats institués à Rome à diverses époques, en place des consuls, avaient les mêmes attributions que ceux-ci, mais étaient plus nombreux et un peu moins considérés. En droit, les plébéiens pouvaient avoir ce titre, mais le plus souvent des patriciens furent seuls élus. Cette institution, qui date de l'an 444 av. J.-C., fut amenée par une proposition du tribun du peuple Canuléius, qui voulait le partage du consulat entre les deux ordres : le sénat éluda la demande en substituant au consulat le tribunat militaire; qui fut partagé. La période des tribuns militaires est en tout de 78 ans; mais, dans cet espace, le consulat fut plusieurs fois rétabli, de sorte qu'il n'y eut réellement que 49 années à tribuns militaires. Le consulat ayant été enfin accordé aux plébéiens (366), le tribunat militaire fut abandonné pour toujours. Il y eut d'abord 3 de ces tribuns, quelquefois on en nomma 8; le nombre ordinaire fut de 4 ou de 6.

TRIBUNS DES LÉGIONS, *Tribuni legionarii*, officiers supérieurs placés immédiatement au-dessous du préfet de la légion, le remplaçaient alternativement dans le commandement. Chaque légion en avait six.

TRIBUNS, en France. *V.* TRIBUNAT.

TRIBUR ou **TRÉBUR**, *Triburium*, bg de la Hesse-Darmstadt, sur la Schwarzach, près de la r. dr. du Rhin, à 22 k. O. N. O. de Darmstadt; 1400 h. Autrefois ville importante, avec un palais des empereurs carlovingiens, dont on voit encore quelques ruines. Il s'y tint diverses diètes, entre autres celle où fut déposé Charles III le Gros, en 887.

TRIBUS, nom donné chez les Hébreux, les Grecs et les Romains à de grandes divisions du peuple.

Les Israélites formaient 12 tribus, dont 10 issues de dix des fils de Jacob et 2 de ses petits-fils : celles-ci tiraient leur nom des 2 fils de Joseph, Ephraïm et Manassé. Les descendants de Lévi, 12e fils de Jacob, n'avaient point de territoire particulier, mais étaient répartis dans toutes les autres tribus.

Les Athéniens eurent originairement 4 tribus dont les noms varièrent, et qui finirent par s'appeler *Hoplites* (hommes d'armes), *Géorgues* (laboureurs), *Égicores* (chevriers), *Ergates* (artisans); plus tard, il y en eut 10, qui furent nommées Antiochide, Cécropide, Égéide, Éantide, Pandionide, Acamantide, Erechthéide, Léontide, Œnéide et Hippothoontide. Le chef d'une tribu se nommait *phylarque*.

A Rome, il y eut sous Romulus 3 tribus, les *Ramnenses*, les *Tatienses* ou *Titienses*, les *Luceres*, que Niebuhr regarde comme 3 petites peuplades. Du règne de Servius à l'an 509 av. J.-C., le nombre des tribus fut porté à 19, suivant l'opinion vulgaire (Niebuhr croit qu'il fut de 30 sous Servius et Tarquin le Superbe); depuis, il s'éleva graduellement jusqu'à 35. Chaque tribu se divisait en 10 curies. On assemblait le peuple par *tribus* pour voter les plébiscites.

Beaucoup d'autres cités ou nations anciennes (Perses, Spartiates, etc.) ont aussi été divisées en tribus. On trouve encore auj. de ces divisions en Écosse, où elles prennent le nom de *clans*, dans l'Asie centrale, parmi les Arabes, chez les Kabyles d'Afrique, etc., où chaque tribu forme en quelque sorte un petit État.

TRICALA, *Tricca*, v. de Turquie (Roumélie), ch.-l. du livah de même nom, sur une montagne, à 85 kil. E. S. E. de Janina; 12000 h. (dont 4000 grecs). Mosquées, bains; aux env., nombreux jardins. Teintureries de coton. Cette ville commande l'entrée de la Thessalie et de l'Albanie. — Le livah, entre les pachaliks de Salonique et de Monastir au N., les golfes de Salonique et de Volo à l'E., le royaume de Grèce au S., le pachalik de Janina à l'O., embrasse toute l'anc. Thessalie et une partie de la Macédoine; ch.-l., *Larisse*. Céréales, huile, coton, tabac.

TRICAMÉRON, v. d'Afrique (Byzacène), à 32 kil. S. O. de Carthage. Bélisaire y remporta en 534 une victoire décisive sur Gélimer, roi des Vandales.

TRICASSES, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 4e, au N. des Lingones, à l'E. des Senones, avait pour ch.-l. *Tricasses* ou *Augustobona* (Troyes).

TRICASTINI, peuple de la Gaule Narbonaise, entre les Allobroges au N. et les Segalauni au S., avait pour capit. *Augusta Tricastinorum* (Aoust-en-Diois).

TRICOT (Laurent), maître de pension à Paris, 1720-78, est auteur d'une *Nouvelle Méthode*, 1754, et d'un *Rudiment*, 1756, ouvrages élémentaires qui ont été longtemps classiques pour l'enseignement du latin. Ils avaient le mérite d'être écrits en français, tandis que les livres de ce genre avaient été jusque là rédigés en latin.

TRICOTEUSES (les), femmes qui assistaient en *tricotant* aux séances de la Convention, des clubs populaires et du tribunal révolutionnaire. Encouragées par la Commune, elles se portèrent à de tels excès qu'on les surnomma les *Furies de la guillotine*. Elles disparurent avec la société des Jacobins.

TRIDENT, *tridens*, sceptre à trois pointes qu'on donnait à Neptune comme marque de son pouvoir. Le dieu s'en servait pour agiter ou calmer les flots pour briser les rochers et en faire jaillir des sources.

TRIDENTUM, v. de Rhétie, sur l'Adige. *V.* TRENTE.

TRIE, ch.-l. de c. (Htes-Pyrénées), sur la Baïse, à 30 kil. N. E. de Tarbes; 1680 hab. Canal. Grains.

TRIEL, bg de Seine-et-Oise, sur la r. dr. de la Seine, à 6 kil. N. O. de Poissy; 2153 hab. Station du chemin de fer de Paris à Rouen. Bons fruits (surtout abricots); pierres à plâtre, grès, moellons. On y voyait jadis un beau château de la princesse de Conti.

TRIESTE, *Tergeste*, v. forte et port franc des États autrichiens (Illyrie), ch.-l. du gouvt de Trieste, sur le golfe du même nom, à 550 kil. S. O. de Vienne; 105 000 hab. (en y comprenant les dépendances de la ville). Consulats; évêché catholique, évêché grec; écoles polytechnique, d'hydrographie, normale; école israélite, académie de commerce et de marine; bibliothèque, musée; imprimerie arménienne. Port vaste et sûr, môle; château fort. Peu de monuments: hôtel de ville, cathédrale, renfermant le tombeau de Winckelmann, église des Jésuites, théâtre; quelques belles places et beaux hôtels. Industrie active: cartes à jouer, instruments de musique; velours, soieries, cotonnades, dentelles, rosoglio, bougies; chantiers de construction. Grand commerce avec le Levant, l'Égypte, la Sicile, l'Angleterre et l'Amérique: Trieste est sous le rapport commercial le premier port de l'Autriche. — Cette ville fut entourée de murs au Ier s. par l'empereur Auguste, et saccagée par Attila. Soumise ensuite aux Vénitiens, elle appartient à l'Autriche depuis 1382. Elle n'est devenue importante qu'au XVIIIe s.: Charles VI la déclara ville libre en 1719; Marie-Thérèse en fit un port franc en 1750: de 6000 âmes qu'elle avait alors, sa population s'est rapidement élevée au nombre actuel, et elle est encore en progrès. Les Français ont occupé Trieste en 1797 et en 1805. — Le gouvt de Trieste, dans le roy. d'Illyrie, situé entre la Vénétie, le gouvt de Laybach, la Croatie et la mer Adriatique, est formé des anc. provinces de Frioul et d'Istrie; il a 185 kil. du S. au N., sur env. 40 de moyenne largeur; 450 000 hab. (la plupart slaves). Outre le territoire de Trieste, il comprend 2 cercles, Goritz et Istrie, ainsi que les îles d'Osero, Cherso et Veglia. — On nomme *Golfe de Trieste* celui des deux enfoncements du golfe de Venise qui est à l'O. de l'Istrie.

TRIÉTÉRIDES, fêtes de Bacchus qui se célébraient tous les 3 ans en Béotie et en Thrace.

TRIGAULT (Nic.), missionnaire jésuite, né à Douai en 1577, m. en 1628, partit de Lisbonne en 1607, et fit deux voyages différents dans l'empire chinois. Il a laissé: *De Christiana expeditione apud Sinas ex M. Riccii commentariis*, Augsbourg, 1615; *De Christianis apud Japonicos triumphis*, 1623; *Regni sinensis descriptio*, et un *Dictionnaire chinois*, 1639.

TRIM, v. d'Irlande (Leinster), capit. du comté d'East-Meath, sur la r. dr. de la Boyne, à 40 k. N. O. de Dublin; 2500 hab. Siége de plusieurs anc. parlements irlandais. Ruines d'un château de Henri II, et de l'abbaye de Ste-Marie; colonne en l'honneur du duc de Wellington. Prise par Cromwell en 1649.

TRIMOURTI, trinité indienne, sortie du sein de Brahm, se compose de *Brahma* (créateur), *Vichnou* (conservateur), et *Siva* (destructeur).

TRINACRIE, nom donné à la Sicile, à cause des trois caps (*tria acra*) par lesquels elle se termine.

TRINCAVELLI (Victor), médecin et philosophe de Venise, 1496-1568, remplit avec succès une chaire de médecine à l'Université de Padoue, ramena ses contemporains à l'étude des médecins grecs, principalement d'Hippocrate, et montra un grand dévouement en traitant les habitants de l'île de Murano (près de Venise) que décimait une épidémie. Outre ses *OEuvres médicales* (Lyon, 1586 et 92, 2 vol. in-fol., en latin), on a de lui des éditions grecques de *Thémistius*, d'*Arrien*, de *Stobée*, du *Commentaire de Jean le Grammairien sur Aristote*, etc.

TRINIDAD (la), v. de l'île de Cuba, près de la côte S., à 250 kil. S. E. de la Havane; 15 000 h. Ville très-commerçante. Fondée par Velasquez en 1514.

TRINITAIRES (les). *V.* MATHURINS.

TRINITÉ (la), fête de l'Église catholique, instituée au XIVe s. en l'honneur de la Ste Trinité, se célèbre le dimanche qui suit la Pentecôte.

TRINITÉ (Confrérie de la). *V.* ORATOIRE.

TRINITÉ (Ile de la), la principale et la plus mérid. des Petites Antilles anglaises, vis-à-vis de l'embouch. de l'Orénoque, par 63° 9'-64° 12' long. O., 10° 3'-10° 51' lat. N.; 80 k. sur 62; 60 000 h.; ch.-l., Spanishtown. Climat délicieux, qui a fait surnommer cette île *le Paradis des Antilles*. Végétation luxuriante: cannes à sucre, cacao, café, tabac, coton. Lac de bitume, sources de naphte. Grand commerce avec la terre ferme. — Découverte par Colomb en 1498, elle fut occupée par les Espagnols en 1532, par les Anglais en 1595, par les Français en 1676, puis abandonnée par eux, et occupée de nouveau en 1797 par les Anglais.

TRINITÉ (la), v. de la Martinique, au fond de la baie de la Trinité, à 40 kil. N. du Port-Royal; 6000 hab. Sucreries. Ville commerçante.

TRINITÉ-PERHOËT (la), ch.-l. de cant. (Morbihan), à 24 kil. N. O. de Ploërmel; 1282 hab.

TRINOBANTES, anc. peuple de la Grande-Bretagne, au N. de la Tamise, occupait les comtés d'*Essex*, *Middlesex* et *Hertford*, et avait pour ch.-l. *Londinum* (Londres).

TRINQUEMALE ou **TRINCOMALY**, la *Spataea* de Ptolémée? v. et port de l'île de Ceylan, sur une petite presqu'île de la côte N. E., à 240 kil. N. E. de Colombo; env. 20 000 hab. Ville grande, mais peu peuplée. Son port est le seul de cette partie de l'Inde qui offre un abri sûr pendant les violentes moussons du N. E. — Après avoir été successivement occupée par les Portugais, les Hollandais, les Anglais et les Français (Suffren la prit en 1782), cette ville fut prise en 1795 par les Anglais, qui l'ont conservée.

TRIOCALA, auj. *Calatabellota*, v. de la Sicile ancienne, à l'intérieur, sur le *Crimisus*. Timoléon y battit les Carthaginois l'an 340 av. J.-C. Ce fut une des places fortes des esclaves insurgés: Tryphon, leur chef, s'y défendit quatre ans; la ville fut prise enfin par Aquilius (99 av. J.-C.).

TRIOMPHE, *Triumphus*, honneur accordé chez les anciens Romains à un général en chef qui avait remporté une grande victoire. Le général vainqueur faisait son entrée dans Rome monté sur un char attelé de 4 chevaux blancs, couronné de lauriers, précédé du butin et des captifs qu'il avait faits dans la campagne, suivi de son armée et accompagné des consuls, des sénateurs et de tous ceux qui voulaient prendre part à la pompe triomphale; on s'avançait ainsi vers le Capitole, où le triomphateur, après avoir présenté à Jupiter une branche de laurier, avec les prémices du butin, lui adressait des actions de grâces et lui sacrifiait deux bœufs blancs. Pendant la marche, un esclave placé derrière le triomphateur, dans le char même, lui disait de temps en temps: *Souviens-toi que tu es homme*. Le triomphe fut institué par Romulus ou, selon quelques-uns, par Tarquin l'Ancien. Il n'était décerné qu'à ceux qui avaient remporté de grandes victoires ou fait d'importantes conquêtes; pour les exploits moins importants, on n'accordait que l'*ovation*. Sous l'empire, le triomphe fut réservé aux empereurs et aux princes de la famille impériale; la politique des souverains remplaça cet honneur pour les généraux vainqueurs par le don de la robe et de la couronne triomphales: c'est ce que l'on appelait les *insignes triomphaux*.

TRIPHYLIE, partie mérid. de l'Élide, entre l'Alphée au N. et le Néda au S., avait pour ville principale Scillonte. Elle fut ainsi nommée de ce qu'elle était habitée par *trois tribus* distinctes.

TRIPIER (J. B.), avocat célèbre, né à Autun en 1765, m. en 1840, entra de bonne heure au barreau de Paris, remplit quelque temps après la Révolution les fonctions de substitut de l'accusateur public, mais retourna au barreau dès 1796 et fut bientôt recherché pour les affaires les plus importantes: c'est lui qui défendit Lavalette en 1816. Il fut élu en 1828 bâtonnier de l'ordre, devint peu après conseiller à la cour royale, enfin conseiller à la cour de cassation (1831). Il avait été membre de la Chambre des députés en 1815 et 1822; il fut appelé à la pairie en 1832. Tripier brillait surtout par la force de la logique et la connaissance profonde du droit.

TRIPOLI (Régence de), le plus oriental des États

barbaresques, s'étend le long de la Méditerranée de 10° à 22° long. E. et de 27° à 33° lat. N., entre l'Égypte à l'E., l'État de Tunis à l'O., le désert, le Fezzan et les Touaregs au S. : 1500 kil. de l'O. à l'E., de 175 à 750 du N. au S.; env. 1 000 000 d'hab. (Maures, Arabes, Kabyles, Turcs, nègres, Juifs, Francs); capit., Tripoli. Le pays est divisé en 3 prov. : Tripoli, Mesurata, Barca. Montagnes peu élevées, faibles cours d'eau; beaucoup de plaines arides et sablonneuses; climat brûlant et inhospitalier, air vicié par le sirocco. Dattes magnifiques et autres beaux fruits, vins, olives, safran, coton, garance renommée, caroube, cassob, etc. Chevaux et mulets vigoureux. Hyènes, chakals, lions. Grains d'or dans les sables; soufre, gypse, pierre à bâtir, sel, potasse en abondance. Tapis fort beaux, camelots, jarres de terre, huile de castor. Le gouvt est despotique et héréditaire; le chef est un pacha qui reçoit l'investiture de la Porte. Les sciences et les lettres y sont très-peu répandues; cependant l'arabe de Tripoli passe pour le plus pur qui se parle dans les États barbaresques. — Le territoire de la Régence, la *Tripolitaine* des anciens, fut d'abord partagé entre Carthage et Cyrène, puis il fit partie de l'Afrique romaine (diocèse d'Afrique sous Honorius). Les Vandales possédèrent momentanément ce pays (après 439). En 534, il retomba au pouvoir des Grecs (sous Justinien). Les Arabes s'en emparèrent vers 670. Il appartint ensuite successivement aux Aglabites, aux Fatimites d'Égypte, puis aux Zéirites. Ferdinand le Catholique s'empara de Tripoli au XVe s. et la transmit à Charles-Quint, qui l'abandonna aux Chevaliers de Malte; mais en 1551 Sinan et Dragut la reprirent et l'assujétirent, avec son territoire, à l'empire ottoman sous Soliman II. En 1714, Hamet-Bey, dit *le Grand*, alors pacha, secoua le joug de la Porte tout en restant tributaire : il rendit la dignité héréditaire dans sa famille, et fonda ainsi la dynastie des *Karamaulis* qui s'est toujours maintenue depuis au pouvoir.

TRIPOLI, jadis *OEa*, v. forte d'Afrique, capit. de la Régence de Tripoli, sur la Méditerranée, par 10° 51' long. E., 32° 53' lat. N., à 656 kil. S. E. de Tunis; 25 000 h. Port petit, mais sûr; château, murailles, forts, batteries; rues sales; maisons mal bâties; toits plats. On remarque la maison du pacha, la grande mosquée, le bazar neuf et les restes d'un bel arc de triomphe en marbre. Commerce assez actif : on exporte séné, garance, soude, peaux crues et préparées, plumes d'autruche, poudre d'or, ivoire, dattes, etc.; on importe draps, épiceries, soieries, liqueurs, fer, quincaillerie, poudre, armes, bois de construction. Beaux jardins. Longtemps repaire de pirates, cette ville fut prise en 1510 par les Espagnols et bombardée par les Français en 1685. — Son nom lui vient de ce qu'elle était jadis la capitale de la Tripolitaine, ainsi nommée elle-même de ce qu'elle renfermait 3 villes principales : *Sabrata*, *OEa*, *Leptis-la-Grande*.

TRIPOLI, *Tripolis* chez les anciens, *Trablos* ou *Tarabolos* chez les Turcs, v. et port de Syrie, ch.-l. du livah de Tripoli, par 33° 31' long. E., 34° 26' lat. N., à 155 kil. N. O. de Damas; 16 000 h., dont 7000 Grecs catholiques. Titre d'évêché *in partibus*. Belle ville; belle mosquée (jadis église St-Jean), plusieurs églises grecques, bazar, fontaines nombreuses. Beaux environs, surtout entre la ville et la mer. Rade peu sûre; climat insalubre. Commerce actif. Tripoli fut prise en 1109 par les Croisés, qui y brûlèrent une précieuse bibliothèque, et fut érigée en comté pour Raymond de Toulouse. — Le pachalik, entre ceux d'Alep au N., d'Acre au S. et la Méditerranée à l'O., a 220 kil. du S. au N. sur 116, et 315 000 hab. (Arabes, Grecs, Turcs, Druzes, Maronites, Arméniens, Juifs, Moutoualis). Il est sillonné par de hautes montagnes (Liban et Anti-Liban) et arrosé par de nombreux cours d'eau. — L'anc. *Tripolis* de Phénicie tirait son nom de ce qu'elle était composée de trois quartiers qui étaient dans l'origine trois villes distinctes, bâties l'une par les Tyriens, l'autre par les Sidoniens, et la 3e par des Aradiens.

TRIPOLIS, nom de plusieurs villes ou contrées anciennes. *V.* TRIPOLI et TRIPOLITZA.

TRIPOLITAINE. *V.* TRIPOLI (Régence de).

TRIPOLITZA, *Tripolis*, v. de l'État de Grèce, ch.-l. de la nomarchie d'Arcadie et de l'éparchie de Mantinée, presque au centre de la Morée; 7500 hab. Elle fut ainsi nommée parce que les habitants des trois villes de Mantinée, Pallantium et Tégée se réunirent pour la bâtir. Capitale de la Morée sous les Turcs, et alors florissante, elle fut ravagée en 1779 par les Skipétars, prise et reprise pendant la guerre de l'indépendance, notamment par Méhémet-Ali 1825), et presque détruite.

TRIPTOLÈME, fils de Célée, roi d'Éleusis, qui avait donné l'hospitalité à Cérès, fut initié par cette déesse aux mystères de l'agriculture et parcourut la terre avec elle. Revenu en Attique, il enseigna l'agriculture à ses concitoyens, et institua les *Thesmophories* (fêtes de Cérès) et les mystères d'Éleusis.

TRIRÈME, galère à 3 rangs de rames. *V.* GALÈRE dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

TRISMÉGISTE. *V.* HERMÈS et THOTH.

TRISPARADISUS, v. de Cœlésyrie, dans le Liban, où les généraux d'Alexandre firent, après la mort de Perdiccas (320), le 2e partage de l'empire macédonien.

TRISSIN (J. Georges TRISSINO, dit le), poëte italien, né à Vicence en 1478, m. en 1550, fut chargé par Léon X de diverses négociations à Venise, en Danemark, en Allemagne, jouit aussi de la faveur de Clément VII, mais eut dans sa vieillesse de graves et ruineux procès à soutenir, notamment contre un fils qu'il avait eu d'un premier lit. Ses principaux ouvrages sont *l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire*, poëme épique fort médiocre, la comédie des *Ménechmes*, la tragédie de *Sophonisbe* (1515), outre des sonnets et des *canzones*. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Vérone, 1729, 2 vol. petit in-fol. On ne les lit plus guère, et Trissin n'est bien connu que comme auteur de la première tragédie régulière et comme ayant été des premiers à employer les *versi sciolti* ou vers non rimés. Sa *Sophonisbe* a été plusieurs fois trad. en français et imitée par Marot, Corneille, Voltaire et Alfieri.

TRISTAN (Jean), 4e fils de S. Louis, né à Damiette en 1250, pendant la captivité de son père, prit son nom de cette malheureuse circonstance. Il devint comte de Nevers en 1266 par son mariage avec Yolande, qui avait reçu ce fief en dot de son père Eudes, duc de Bourgogne. Il mourut devant Tunis, 1270.

TRISTAN DE MONEINS. *V.* MONEINS.

TRISTAN (Nuno), navigateur portugais, fit quatre voyages à la côte d'Afrique (1440, 43, 46, 47), découvrit le cap Blanc dans le 1er, ramena des esclaves et de l'or dans le 2e et le 3e, parvint au Rio-Grande dans le 4e, mais fut tué par les nègres à coups de flèches.

TRISTAN D'ACUNHA, navigat. portugais. *V.* ACUNHA.

TRISTAN L'ERMITE (Louis), dit *le prévôt Tristan*, né en Flandre au commencement du XVe s., combattit contre les Anglais sous Charles VII. Dunois le créa chevalier (1451) sur la brèche de Fronsac, où il avait fait preuve d'une rare bravoure. Louis XI l'attacha à sa personne comme grand prévôt de son hôtel. Il devint l'exécuteur des vengeances de ce prince, qui vivait avec lui dans une intime familiarité et qui l'appelait son *compère*. Il mourut fort âgé et laissa de grands biens.

TRISTAN L'ERMITE (Pierre), poëte, né en 1601 au château de Soliers (Marche), m. en 1655, était gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, et se vantait de descendre du *compère de Louis XI*. Il travailla pour le théâtre, y obtint de grands succès et fut admis en 1649 à l'Académie française, quoique menant une vie fort déréglée. On a de lui : *le Page disgracié*, roman, 1643; des tragédies (*Mariamne*, *Penthée*, *la Mort de Sénèque*, etc.), qui ne sont pas sans valeur : ses contemporains l'opposaient à Corneille.

TRISTE (le Golfe), golfe de la mer des Antilles, sur la côte du Vénézuela, au N. O. de Puerto-Cabello.

TRITCHINAPALI, v. forte de l'Inde anglaise (Madras), dans l'anc. Karnatic, sur la r. dr. du Cavery, à 150 kil. O. de Tandjaour; 80 000 hab. Jadis capitale d'une principauté; auj. station d'une partie de l'armée anglaise. Beau temple hindou.

TRITHÈME ou TRITHEIM (J.), chroniqueur et théologien, né en 1462 à Trittenheim près de Trèves, m. en 1516, fut élu chef de l'abbaye de Spanheim à 22 ans, tenta de réformer ses moines, mais excita parmi eux une révolte, renonça à son abbaye en 1505, et fut nommé abbé de St-Jacques à Wurtzbourg. Il a continué jusqu'en 1513 la *Chronique d'Hirsauge*, St-Gall, 1690, 2 vol. in-fol., et a donné: *De scriptoribus ecclesiasticis*, Paris, 1497; *Polygraphia*, 1518; *Steganographia*, 1531 (ouv. mis à l'*Index*). On a aussi de lui un traité intitulé *Polygraphia cabbalistica*, et 2 livres de *Lettres familières à divers princes d'Allemagne*, publiés en 1636. Fort savant pour son temps, il fut accusé de magie.

TRITON, dieu marin subalterne, fils de Neptune et d'Amphitrite, précède leur char, armé d'une conque recourbée qui lui sert de trompette. On le représente avec un buste et une tête d'homme, mais le bas du corps en forme de poisson. Souvent il est suivi d'une troupe de Tritons, ses frères ou ses fils.

TRITON (Lac de), *Tritonis lacus*, auj. le *Grand Chott* ou *El-Loudéah*, lac de l'Afrique propre, au S., était lié par un gué à un autre lac dit lac Libyque (*Libyca palus*). On croyait que Minerve était née sur ses bords: de là les noms de *Tritonis* et de *Tritogénie* donnés par les poëtes à la déesse.

TRIUMVIRAT. Parmi les plus célèbres triumvirats, on connaît surtout les deux qui se formèrent à Rome vers la fin de la république: le 1er entre Pompée, César et Crassus (60 av. J.-C.); le 2e entre Octave, Antoine et Lépide (43 av. J.-C.); ces derniers seuls se firent officiellement reconnaître comme triumvirs, sous le titre de *Triumviri reipublicæ constituendæ*.

En France, sous Charles IX, on donna le nom de *Triumvirat* à la ligue que formèrent en 1561 le duc de Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de St-André, sous prétexte de défendre la religion contre les Huguenots.

TRIUMVIRS, *Triumviri*. Les Romains donnaient primitivement ce nom à divers fonctionnaires ou commissaires qui généralement étaient au nombre de *trois*, tels que: 1° les *triumvirs monétaires*, préposés à la fabrication des monnaies; 2° les *triumvirs nummulaires*, inspecteurs ou essayeurs de la monnaie; 3° les *triumvirs capitaux*, chargés de la garde des prisonniers et de l'exécution des coupables; 4° les *triumvirs pour colonies*, commissaires chargés temporairement de diriger l'établissement des colonies; 5° les *triumvirs épulons*, chargés de présider aux repas publics. — Mais on connaît surtout sous ce nom de triumvirs certains personnages politiques qui s'associèrent pour dominer. *V.* TRIUMVIRAT.

TRIVULCE (J. J.), général milanais, né en 1447, m. en 1518, servit d'abord Louis XI sous les ordres de Galéas Sforce, fit la guerre aux Vénitiens (1483), fut évincé des affaires par Ludovic le More, et alla prendre du service à Naples, défendit faiblement Capoue contre Charles VIII (1494) et ne tarda pas à se joindre ouvertement aux Français, eut une part essentielle à la rapide conquête du duché de Milan par Louis XII (1499), et en fut nommé gouverneur; mais excita un mécontentement général par ses cruautés, et se fit chasser de Milan par le peuple révolté; il se maintint pourtant dans le duché, s'empara de Ludovic ainsi que de son neveu J. Galéas-Marie, et repoussa les Suisses (1501-03). Il eut encore part à la guerre de la ligue de Cambray contre Venise, mais il finit par perdre le Milanais (1512). Il contribua depuis à la victoire de Marignan (1515), mais échoua devant Brescia et cessa dès lors de paraître à l'armée. — Son neveu, Théod. TRIVULCE, eut part à la guerre de Naples sous Louis XII, aux batailles d'Agnadel, de Ravenne, commanda l'armée vénitienne tant que Venise fit cause commune avec la France, la quitta ensuite pour servir François I, fut gouverneur du Milanais (1515), et devint maréchal de France (1524). Nommé gouverneur de Gênes, il se vit obligé de rendre cette ville à Doria. Il mourut en 1531.

TROADE, *Troas*, petite contrée de l'Asie-Mineure, entre l'Hellespont, la mer Égée et la chaîne du mont Ida, avait Troie pour capitale et était arrosée par le Simoïs et le Scamandre ou Xanthe. — On étend quelquefois son nom à tout le royaume de Troie.

TROARN, ch.-l. de c. (Calvados), près de la Dive, à 14 k. E. de Caen; 954 h. Cidre et beurre renommés, bonnes volailles, etc.

TROCADERO, fort de l'île de Léon, en face de Cadix, fut pris sur les Espagnols insurgés par le duc d'Angoulême en 1823, ce qui amena la reddition de Cadix.

TROCMES, *Trocmi*, un des trois peuples gaulois de la Galatie, à l'E. et au delà de l'Halys, confinait au Pont et à la Cappadoce. Tavium était leur ch.-l.

TROGEN, v. de Suisse (Appenzell), un des 2 chefs-lieux des Rhodes extérieures, au N. E. d'Appenzell, à 7 kil. S. E. de St-Gall; 2600 hab. Ville bien bâtie, arsenal, bibliothèque. Aux env., eaux sulfureuses, cuivreuses et alumineuses.

TROGLODYTES, peuple fabuleux de l'Afrique orientale. On le plaçait dans un pays appelé de leur nom *Troglodytique*, qui s'étend au S. E. de l'Égypte, le long du golfe arabique, et répond à la côte d'Habesch. Les anciens disaient qu'ils habitaient dans des souterrains: c'est ce que signifie leur nom en grec (de *trôglos*, trou). Il est possible que ces peuples, situés sous la zone torride, se soient en effet creusé des demeures souterraines pour échapper aux ardeurs du climat.

TROGUE-POMPÉE, historien. *V.* POMPÉE (TROGUE).

TROIE, *Troja*, capit. de la Troade et de tout le roy. de Troie, sur le revers occid. de l'Ida, était séparée de la mer par une plaine d'environ 10 kil. où coulaient le Xanthe et le Simoïs. On la nommait aussi *Ilion* (*Ilium* en latin) du nom d'Ilus, un de ses rois. Sa citadelle se nommait *Pergame*, nom que les poëtes étendent à la ville même. — Troie était d'origine pélasgique. On lui donne pour fondateur Tros ou Dardanus. Son heureuse position la rendit bientôt riche et puissante; mais elle fut aussi de bonne heure exposée aux attaques de voisins jaloux. Sous Laomedon, elle fut environnée de murs, dont la Fable attribue la construction aux dieux Apollon et Neptune. Peu après, Hercule, irrité de la perfidie de Laomédon, qui lui refusait une récompense promise (*V.* LAOMÉDON), prit Troie, mit à mort ce roi déloyal, et plaça sur le trône le jeune Priam, son fils, qui étendit sa domination depuis la côte mérid. de l'Asie-Mineure jusqu'à l'Hellespont. Ayant toléré l'enlèvement d'Hélène par son fils Pâris, Priam eut à soutenir contre les Grecs confédérés sous la conduite d'Agamemnon la fameuse guerre de Troie, qui dura dix ans, et qui finit par la prise de la ville et la destruction du royaume. On place généralement la prise de Troie en 1270 av. J.-C., d'après Hérodote; selon les marbres de Paros, elle aurait eu lieu en 1209; selon Ératosthène en 1184. La guerre de Troie est le plus célèbre événement des temps mythologiques: il sépare ces temps des temps héroïques ou semi-historiques. Les poëtes l'ont ornée de fables sans nombre (*V.* HÉLÈNE, PÂRIS, AGAMEMNON, ACHILLE, etc.). Il ne reste rien de Troie: cependant les recherches modernes ont permis de déterminer son emplacement: elle était située au pied de la colline qu'occupe auj. le village turc de *Bounar-Bachi*. Troie avait eu pour souverains:

Scamandre, av. J.-C.	1614	Tros,	1462
Teucer,	1590	Ilus,	1402
Dardanus,	1568	Laomédon,	1347
Érichthonius,	1537	Priam,	1311-1270

TROIE-LA-NOUVELLE, *Alexandria-Troas*, auj. *Eski-Stamboul*, v. d'Asie-Mineure, fondée entre le Simoïs et la mer Égée, à peu de distance des ruines de l'an-

tique Troie, par Antigone, l'un des généraux d'Alexandre. Elle devint de bonne heure un évêché, suffragant de Cyzique. — *V.* ILION.

TROILUS, fils de Priam et d'Hécube. Les Destins avaient arrêté que, tant qu'il vivrait, Troie ne pourrait être prise; cependant il osa témérairement attaquer Achille, et fut tué par le héros. Les amours de ce prince avec Cressida, fille du divin Chalcas, ont fourni à Shakespeare le sujet d'une de ses tragédies.

TROIS CHAPITRES (Affaire des). On appelait les *Trois Chapitres* trois ouvrages théologiques, de Théodore de Mopsueste, de Théodoret et d'Ibas, qui étaient plus ou moins empreints des erreurs de Nestorius sur le mystère de l'Incarnation et sur l'union des deux natures en J.-C. Ces chapitres étaient accusés d'hérésie; cependant ils ne furent pas expressément condamnés par le concile de Chalcédoine (521) : de là, grande division entre les fidèles, dont les uns les approuvaient et les autres les condamnaient; cette dispute troubla le règne de Justinien et celui du pape Vigile. En 553. les Trois Chapitres furent définitivement condamnés par le concile général de Constantinople.

TROIS-ÉVÊCHÉS (les). On désignait sous ce nom trois villes de Lorraine, Metz, Toul et Verdun, qui avaient chacune le titre d'évêché. Après avoir été longtemps villes impériales, elles furent réunies toutes trois à la France en 1552 par Henri II; le traité de Cateau-Cambrésis (1558) et celui de Westphalie (1648) lui en confirmèrent la possession.

TROIS-FONTAINES, abbaye de l'ordre de Cîteaux, appelée *la 1re fille de Clairvaux*, était en Champagne (Hte-Marne), à 8 kil. S. de St-Dizier; 300 hab.

TROIS-MOUTIERS, ch.-l. de c. (Vienne), à 8 k. N. O. de Loudun; 1252 hab.

TROIS-POINTES (Cap des), cap de la Guinée supér., sur la Côte d'Or, par 4° 40' lat. N., 5° 4' long. O.

TROITZA ou TROITSKOIE (c.-à-d. *la Trinité*), v. de Russie (Moscou), à 60 kil. N. E. de Moscou; 4000 h. Archevêché. Couvent célèbre, consacré à S. Serge, et dont l'église, dite de la Trinité, possède le tombeau du saint et renferme un *trésor* qui passe pour être plus riche que ceux de Rome et de Lorette. Pierre le Grand y trouva un asile lors de la 1re révolte des Strélitz. Ce couvent possédait jadis plus de 100 000 serfs. Catherine réunit au fisc les terres et les vassaux du monastère.

TROJA, nom latin de Troie. *V.* TROIE.

TROJA, *Ecanum?* v. de l'Italie mérid. (Capitanate), à 80 kil. S. O. de Foggia; 4600 hab. Évêché. Il s'y tint un concile sous Urbain II.

TROKI, v. de la Russie (Lithuanie), à 25 kil. S. O. de Vilna; 4000 hab. Fondée par Ghédimin en 1321, et capitale de la Lithuanie avant Vilna.

TROLL (Gustave), archevêque d'Upsal, ennemi acharné de l'administrateur Sténon II, l'excommunia avec ses partisans et appela les Danois en Suède; il fut pour ce fait déposé par les États. Sténon ayant péri peu après, Troll rentra en vainqueur dans son diocèse et plaça la couronne de Suède sur la tête du roi de Danemark, Christian II, 1520. Il gouverna la Suède en l'absence de ce prince, mais ne put comprimer l'insurrection dirigée par Gustave Vasa, et s'enfuit avec Christian, quand ce prince fut lui-même chassé du Danemark. Il revint en 1535 tenter la fortune en Norvége, mais il y périt, près de Malmœ.

TROLLHATTA, bg de Suède (Gothie), à 24 kil. S. d'Elfsborg, donne son nom à un canal latéral à la Gœtha, qui fut creusé de 1794 à 1800.

TROLLOPE (Mrss), femme de lettres anglaise, née en 1779 à Heckfield (Hampshire), m. en 1863, avait épousé un avocat, qui la laissa veuve en 1835. Après 3 ans de séjour aux États-Unis, elle publia en 1831 les *Mœurs domestiques des Américains*, critique sévère qui obtint la vogue en Angleterre, mais qui souleva contre elle la société anglo-américaine; elle écrivit dans le même esprit caustique : *la Belgique*, 1834; *Paris et les Parisiens*, 1836; *Vienne et les Autrichiens*, 1838; un *Tour en Italie*, 1842. Elle réussit aussi dans le roman : on remarque en ce genre *le Vicaire de Wrexhill*, où elle dépeint un tartufe protestant, la *Veuve Barnabé* (à la recherche d'un second mari); *la Veuve mariée, les Bas-Bleus*. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en français.

TROMP (Martin), marin hollandais, né à La Brille en 1597, servit dès l'enfance, devint, après de longs dégoûts et de nombreuses injustices, lieutenant-amiral en 1637, remporta plusieurs victoires navales, entre autres celles des Dunes sur les Espagnols (1639), fit en 1651 et 52 deux admirables campagnes contre les amiraux anglais Blake et Deane, se distingua également à Portland, à Nieuport, à Dunkerque, et fut tué en 1653 à l'affaire de Catwik. — Corn. Tromp, son fils, né à Rotterdam en 1629, m. en 1691, fut capitaine de haut bord à 21 ans, brilla dans les campagnes de 1652, 1656, 1662, devint lieutenant général en 1665, fut quelque temps chef de la flotte hollandaise, mais se vit forcé d'en céder le commandement à Ruyter (1665), conçut dès lors de la jalousie contre ce rival, le seconda mal dans un moment périlleux, et fut par suite privé de son grade. Après le massacre des frères de Witt, qu'il regardait comme ses ennemis, et le triomphe de la maison d'Orange, à laquelle il était dévoué (1672), son emploi lui fut rendu et il se réconcilia avec Ruyter, qui le tira de plus d'un péril. Il tenta en vain en 1674 d'opérer une descente sur les côtes de France, alla en 1676 défendre le Danemark contre les Suédois, et obtint dans cette campagne les plus grands succès. Il mourut en 1691, au moment où il venait de recevoir le commandement de la flotte destinée à agir contre la France.

TROMPETTE (Château), château construit à Bordeaux, sous Charles VII, en même temps que le fort du Hâ, pour maintenir la ville dans l'obéissance après la réunion de la Guyenne à la couronne. Élevé sur l'emplacement actuel des Quinconces, il dominait la ville et commandait la rade. Il disparut lors des travaux de fortification de Vauban.

TROMPETTES (Fête des), fête célébrée par les Hébreux le 1er jour de l'année civile (en septembre), fut, à ce qu'on croit, instituée en mémoire du tonnerre que l'on entendit sur le Sinaï quand Dieu y donna sa loi.

TROMSOE, île de la Suède, dans la mer du Nord, sur la côte N. O. de la Norvége, a 7 kil. sur 2; ch.-l., Tromsœ; 3000 hab. Évêché. Port de commerce.

TRONCHET (Franç. Denis), jurisconsulte, né à Paris en 1726, m. en 1806, se fit une grande réputation comme avocat consultant, ferma son cabinet pendant le triomphe du parlement Meaupou, parut aux États généraux, vota peu d'innovations, fit rejeter le jury en matière civile, fut un des trois conseils choisis par Louis XVI, entra au Conseil des Anciens, et devint sous le Consulat 1er président du tribunal de cassation et sénateur (1801). Il eut grande part à la rédaction du projet de Code civil.

TRONCHIN (Théod.), médecin, né à Genève en 1709, m. en 1781, était élève de Boerhaave. Il exerça son art à Amsterdam, puis à Genève, et se fixa enfin à Paris, où il fut 1er médecin du duc d'Orléans. Il popularisa l'inoculation en France et se fit un nom par sa charité. Il était de l'Académie des sciences.

TRONCHIN (J. Rob.), jurisconsulte génevois, parent du préc., 1711-93, fut procureur général à Genève. Lors des poursuites dirigées contre l'*Émile* et le *Contrat social*, il fit paraître, pour défendre les mesures du gouvernement de Genève, les *Lettres écrites de la campagne;* Rousseau y répondit par les *Lettres de la Montagne*, qui portèrent au comble l'effervescence du peuple génevois et hâtèrent le triomphe de la démocratie.

TRONSON DU COUDRAY (G. Al.), avocat distingué du barreau de Paris, né à Reims en 1750, s'offrit pour défendre Louis XVI, partagea avec Chauveau-Lagarde la défense de la reine, sauva plusieurs victimes de la Révolution, fut député en 1795 au Con-

seil des Anciens, où il combattit le Directoire, fut déporté au 18 fructidor, et m. en 1798 à Sinnamary.

TRONTO (le), *Truentus*, riv. d'Italie, naît dans l'Abruzze Ultérieure 1re, à 9 kil. N. E. de Montereale, coule au N., puis au N. E., passe à Ascoli et se jette dans l'Adriatique après 80 kil. de cours. — Sous Napoléon, cette riv. donna son nom à un dép. du roy. d'Italie, qui avait pour ch.-l. Fermo.

TROPEA, *Tropæa*, v. de l'Italie mérid. (Calabre Ultér. 2e), près du golfe de Ste-Euphémie, à 22 kil. O. N. O. de Mileto; 4000 hab. Cathédrale remarquable, avec 3 belles portes. Soieries, couvertures de laine, toiles, canevas; pêche de corail et de poisson. Cette ville, qui était dans l'ancien *Brutium*, fut fondée par Sextus Pompée, qui lui donna, dit-on, le nom de *Trophée* à l'occasion d'un avantage qu'il y aurait remporté sur Octave.

TROPHÉE, monument de victoire. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

TROPHIME (S.), disciple de S. Paul, était d'Éphèse et païen, et fut le 1er évêque d'Arles, ville qui l'a pris pour patron. On le fête le 29 déc.

TROPHONIUS et **AGAMÈDE**, habiles architectes, auxquels on attribue la construction du temple de Delphes, étaient frères. Le roi d'Orchomène, Hyriée, les chargea de bâtir un édifice pour y placer son or. Les deux frères, en le construisant, y ménagèrent une issue secrète, au moyen de laquelle ils venaient la nuit puiser au trésor d'Hyriée. Ce prince, s'en étant aperçu, tendit un piége où Agamède fut pris : Trophonius, craignant ses révélations, lui coupa la tête et s'enfuit en l'emportant; mais bientôt il périt dans une grotte aux environs de Lébadée. Après sa mort, Apollon, dont il avait bâti le temple, lui accorda le don de prédire l'avenir, et la grotte où il était mort devint le siége d'un oracle célèbre. L'on n'était admis dans cette grotte qu'après des épreuves dures et propres à imprimer l'effroi. Aussi disait-on proverbialement en Grèce : « Il revient de l'antre de Trophonius, » pour dire il est grave et soucieux.

TROPPAU, v. forte des États autrichiens, ch.-l. de cercle, sur l'Oppa, à 155 kil. N. E. de Brünn; 12 000 hab. École pour les fils de militaires, muséum d'histoire naturelle et d'antiquités nationales, bibliothèque. Armes, draps, liqueurs, savons. Il s'est tenu à Troppau, d'oct. à déc. 1820, un fameux congrès où fut résolue la répression de la révolution napolitaine. — Le cercle de Troppau, ou Silésie autrichienne, dans la partie N. de la Moravie, a pour bornes au S. les cercles de Prérau et d'Olmutz; 140 kil. sur 25; 250 000 hab. Pays montagneux, climat froid; sol peu fertile; élève de moutons et de chevaux. Fer, marbre, ardoises, chaux, tourbe, eaux minérales.

TROS, fils d'Érichthonius et père de Ganymède, d'Ilus et d'Assaracus, régna sur Troie, qui prit son nom.

TROUBADOURS, poëtes provençaux des XIe, XIIe et XIIIe s., ainsi appelés du mot *troubar*, trouver, inventer; ils nommaient eux-mêmes leur art *la gaie science*. Ils se distinguaient des *trouvères* en ce qu'ils parlaient la langue d'*Oc*, tandis que ceux-ci employaient la langue d'*Oïl*. Les plus célèbres furent Pierre Vidal, Arnauld Daniel, Bertrand de Born, Bernard de Ventadour, Faydit, Raimond Bérenger, comte de Provence, Richard Cœur de Lion et Guillaume IX, comte de Poitiers. Leurs poésies, qui pour la plupart appartiennent au genre lyrique et sont très-courtes, se composaient de *sirventes* (espèce de satires), *canzones*, *plaints*, *tensons*, *ballades*, *novas* (ou nouvelles). Ils chantaient surtout la chevalerie et l'amour; cependant ils ont aussi laissé des poëmes didactiques et sacrés, et de volumineux romans (*le Bréviaire d'amour*, *Girard de Roussillon*, etc.) Le troubadour de profession allait de château en château réciter ou chanter ses vers en s'accompagnant d'un instrument, ordinairement d'une guitare; souvent aussi était suivi d'un *jongleur*, par lequel il faisait chanter ses vers. De temps à autre, les troubadours soutenaient les uns contre les autres, dans des *jeux-partis*, des luttes poétiques devant des *cours d'amour*. Les troubadours étaient répandus dans le midi de la France : ils florissaient surtout à Toulouse, à Narbonne, à Aix en Provence. Ils disparaissent après la guerre des Albigeois, qui désola tout le midi de la France. Raynouard a donné un *Choix* de leurs poésies (1816-24); l'abbé Millot l'*Hist. littér. des troubadours* (1774); M. Baret *les Troubadours et leur influence* (1864).

TROUVÈRES, poëtes du nord de la France, qui du XIe au XVe s. ont composé en roman-wallon ou langue d'*Oïl* (le vieux français); ils existaient en même temps que les Troubadours, et leur nom a le même sens (*trouver*, *inventer*); mais, tandis que les Troubadours ont surtout brillé dans le genre lyrique, c'est à la poésie épique que les Trouvères se sont livrés de préférence. Ils ont admirablement réussi et dans la grande épopée, qui a pris par excellence le nom de *roman*, et dans les *fabliaux*, qui sont souvent chez eux des chefs-d'œuvre d'originalité, de naïveté, de gaieté. Les Trouvères ont aussi fait quelques poésies lyriques, tels que *lais*, *virelais* et *ballades*; enfin on leur doit les romans de chevalerie en prose. Les plus connus d'entre eux sont Auboin de Sézanne, Huon de Villeneuve, Jean Bodel, Alexandre de Bernay, Lambert li Cors, Chrestien de Troyes, Robert Wace, Marie de France, Rutebœuf, Guillaume de Lorris, Jean de Meung, Thibaut de Champagne. Leurs plus célèbres romans en vers sont le *Brut d'Angleterre* et le *Rou*, de Wistace ou Wace; l'*Alexandre*, de Lambert et Alexandre de Bernay (composé au XIIe s. en vers de 12 syllabes, qui depuis prirent le nom d'alexandrins); le *Chevalier au Cygne*, de Renaut et Gauder; *Gérard de Nevers*, par Gilbert de Montreuil; *Garin le Loherain*, par Jehan de Flagy. On leur doit aussi des compositions allégoriques, telles que le roman de *la Rose*, par Guillaume de Lorris et Jean de Meung, dit *Clopinel*; le roman du *Renart*, le *Dolopathos*, le *Castoiement*. On doit à l'abbé De la Rue des *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*, Caen, 1834, ouvrage estimé.

TROUVILLE, vge du Calvados, sur la Manche, à l'embouch. de la Toucques, à 11 k. N. E. de Pont-l'Évêque; 5200 h. Petit port, belle plage. Bains de mer fréquentés; pêche d'huîtres, de harengs, d'équilles.

TROY, v. des États-Unis (New-York), sur l'Hudson, à 11 kil. N. d'Albany; 30 000 hab., et, avec les faubourgs, 40 000. Station de chemin de fer (*Union railroad*), arsenal; beaucoup d'industrie : moulins à papier et autres, drap, lainages.

TROY (Franç.), peintre, né à Toulouse en 1645, m. en 1730, réussit surtout dans les portraits de femme : Louis XIV l'envoya en Bavière pour y faire le portrait de la future dauphine. On a aussi de lui de grands tableaux, entre autres *Henri III fondant l'ordre du St-Esprit* et *Henri IV sur son trône* (au Louvre). Malgré quelques incorrections, ses tableaux se distinguent par l'attitude et la physionomie des personnages, ainsi que par un coloris ferme et vrai.

TROYES, *Tricasses*, *Trecæ*, puis *Augustobona*, ch.-l. du dép. de l'Aube, sur la Seine, à 161 k. S. E. de Paris par la route, à 167 kil. par le chemin de fer; 34 613 h. Évêché, trib. de 1re inst. et de commerce; lycée, école normale, école de dessin, musée. Belle cathédrale de St-Pierre (clocher de 56m), église de Ste-Madeleine, avec un beau jubé du XVIe s., palais épiscopal, hôtel de ville, préfecture; belle promenade du Mail. Rues étroites et tortueuses, beaucoup de maisons en bois. Société d'agriculture, arts et sciences; bibliothèque publique, école spéciale de commerce. Bonneterie, cotonnades, rouenneries, draps, basins, chamoiseries, instruments aratoires; charcuterie renommée. Le pape Urbain IV, le chancelier J. Juvénal des Ursins, le trouvère Chrestien de Troyes, le poëte Passerat, les deux Pithou, Grosley, Mignard, Gérardon sont nés à Troyes; c'est aussi le berceau de la famille Molé. — Capitale des

Tricasses sous les Romains, cette ville fut comprise dans la Gaule celtique, puis dans la 4e Lyonnaise. Sauvée en 451 de la fureur d'Attila par son évêque S. Loup, elle fut saccagée par les Normands en 889. Dans la suite elle devint la résidence des comtes de Champagne (1019); elle fut sous la monarchie la capitale de la Champagne. C'est de Thibaut IV (1102-1152) que date son importance industrielle et commerciale. Isabeau de Bavière transféra en 1420 à Troyes le parlement de Paris, et y conclut l'indigne traité qui livrait la France aux Anglais et anéantissait les droits du Dauphin. Déjà en 1415 Jean sans Peur, duc de Bourgogne, avait repris cette ville; Charles VII la reconquit en 1429. Louis XVI y exila le parlement de Paris en 1787. Ses environs furent le théâtre de sanglants combats en 1814. Cette ville a été souvent incendiée, notamment en 1181 et en 1524.

TROYON (Constant), peintre français, né à Sèvres en 1813, m. en 1865, s'est fait un nom comme paysagiste et peintre d'animaux. On l'a appelé *la Fontaine de la peinture*.

TRUBLET (Ch. Joseph), écrivain, né en 1697 à St-Malo, m. en 1770, était archidiacre et chanoine de St-Malo; a écrit des ouvrages médiocres, qui le firent arriver à l'Académie franç. (*Essais de littérature et de morale* (1736); *Panégyriques des saints* (1755, etc.); s'attira l'animosité de Voltaire, qui a fait sur lui ce vers plaisant :

Il compilait, compilait, compilait.

TRUCCIA, auj. *Droissy*, anc. v. de la Gaule, à 15 k. S. de Soissons. Les troupes de Frédégonde y défirent en 593 celles de Childebert, fils de Brunehaut.

TRUCHET (J.), mécanicien, né à Lyon en 1657, m. en 1729, entra chez les Carmes, et prit le nom de *P. Sébastien*. Il fut encouragé par Colbert à étudier l'hydraulique, eut grande part à l'établissement de la conduite des eaux dans les jardins de Versailles, fut consulté sur tous les canaux construits depuis en France, dirigea seul celui d'Orléans, imagina la machine à transporter les arbres dite *diable*, et fut admis comme membre honoraire à l'Académie des Sciences (1699). Fontenelle a écrit son *Éloge*.

TRUCHSESS DE WALDBOURG (Gebhard), archevêque-électeur de Cologne en 1577, de l'illustre maison de Waldbourg, dans laquelle la charge de *truchsess* (maître d'hôtel) de l'Empire, était héréditaire, s'éprit d'Agnès de Mansfeld, chanoinesse de Guerichen, et eut avec elle des relations telles que les frères d'Agnès le sommèrent de l'épouser. Voulant se marier sans perdre l'électorat, Gebhard embrassa la Réforme (1582) et épousa Agnès; mais la ville et le chapitre se déclarèrent contre lui, le pape l'excommunia, et Ernest, électeur de Bavière, se rendit maître du pays (1583). Abandonné même des Luthériens, parce que la bénédiction nuptiale avait été donnée par un ministre calviniste, Gebhard se réfugia en Hollande, puis à Strasbourg, où il possédait un canonicat. Il y mourut en 1601.

TRUCHTERSHEIM, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 20 kil. N. O. de Strasbourg; 693 hab.

TRUDAINE (Daniel Charles), administrateur, né à Paris en 1703, m. en 1769, fut successivement conseiller d'État, intendant de l'Auvergne, directeur des ponts et chaussées, intendant général des finances, se montra dans ces divers emplois économe, juste et ferme, et s'efforça de favoriser l'industrie. On lui doit la fondation de l'École des ponts et chaussées (1747). Il était membre de l'Acad. des sciences. Son nom a été donné à une avenue de Paris. — Son fils, Ch. Philibert Trudaine de Montigny, 1733-77, lui succéda dans l'intendance des finances. Joignant au talent de l'administrateur le goût des sciences, il fut admis à l'Académie des sciences comme membre honoraire. — Les deux fils de ce dernier périrent sur l'échafaud révolutionnaire en 1794.

TRUGUET (l'amiral), né en 1752, m. en 1839, était fils du directeur du port de Toulon. Il fit la campagne d'Amérique comme attaché à l'état-major du comte d'Estaing, auquel il sauva la vie à l'assaut de Savannah; fut nommé contre-amiral en 1792, contribua à la prise de Nice, châtia la trahison de la ville d'Oneille, mais fit une tentative inutile contre Cagliari, et se vit forcé par l'insubordination des troupes de rentrer à Toulon; fut fait vice-amiral en 1794, et appelé par le Directoire au ministère de la marine, arma, de concert avec le général Hoche, une flotte destinée à opérer en Irlande une descente, que les éléments contraires empêchèrent d'effectuer; fut remplacé au ministère en 1797; commanda, lors du projet d'invasion en Angleterre, une flotte de 21 vaisseaux, fut investi en 1809 du gouvernement des provinces maritimes de la Hollande, et fit bénir son administration. Il fut élevé à la pairie en 1819 et nommé amiral en 1831. L'amiral Roussin a lu son *Éloge funèbre* à la Chambre des pairs en 1840.

TRUN, ch.-l. de cant. (Orne), sur la Dive, à 13 k N. E. d'Argentan; 1026 hab.

TRUXILLO ou **TRUJILLO**, *Scalabris* ou *Turris Julia* des Romains, v. d'Espagne (Estramadure), sur une montagne, dans la prov. et à 45 k. E. de Cacérès; 5000 hab. Château fort, murailles et tours. Belle place carrée, palais des ducs de San-Carlos, hôpital du St-Esprit. Pizarre, Garcia de Paredes, Orellana naquirent à Truxillo. Cette v. existait dès le temps des Romains; elle fut enlevée aux Maures en 1233.

TRUXILLO, v. du Vénézuela, ch.-l. de la prov. de son nom; 8000 hab. Fondée en 1570 : ravagée en 1678 par le flibustier français Grammont, elle se releva lentement. — La prov. de Truxillo fait partie du dép. de Zulia et est bornée au N. par la prov. de Vénézuela : 175 kil. sur 100; 55 000 hab.

TRUXILLO, v. du Pérou, ch.-l. du dép. de Livertad, à 2 kil. du Grand-Océan, à 580 kil. N. O. de Lima; 15 000 hab. Évêché. Les maisons n'ont qu'un étage, vu la fréquence des tremblements de terre. Aux env., restes de monuments péruviens. Truxillo fut fondée en 1535 par Pizarre.

TRUXILLO, v. du Honduras, ch.-l. de la prov. de son nom, près de la baie de Truxillo, baie de la mer des Antilles, sur laquelle elle a un port, à 355 kil. N. O. de Comayagua; env. 10 000 hab. Fondée par Las Casas en 1524, prise et détruite par les Hollandais en 1643, elle a eu peine à se relever depuis.

TRYPHIODORE, grammairien et poëte grec du ve ou du vie s., né en Égypte, a laissé divers poëmes, dont un seul (*la Destruction de Troie*, en 680 vers) nous est parvenu. Il avait composé une *Odyssée lipogrammatique*, en 24 chants, dans chacun desquels était omise une des 24 lettres grecques. Les meilleures éditions de Tryphiodore sont celles de Northmore, Londres, 1804, de Wernicke, Leips., 1819, et de Kœchly, Leips., 1860. On le joint souvent à Quintus de Smyrne. Il a été trad. en franç. par Scip. Allut (*Mélanges de poésie grecque*, 1779).

TRYPHON (DIODOTE, dit), usurpateur en Syrie, servit d'abord Alexandre I (Bala). Tuteur du fils de ce prince (Antiochus VI ou Antiochus Théos II) de 143 à 140 av. J.-C., il le fit périr et s'assit sur le trône à sa place, mais fut combattu sans relâche par Antiochus VII (Sidète), et réduit à se réfugier dans Apamée, où il se donna ou reçut la mort (133 av. J.-C.).

TRYPHON (SALVIUS, dit), joueur de flûte, qui fut proclamé roi par les esclaves révoltés en Sicile (104 av. J.-C.). Enfermé dans Triocala, il résista quelque temps aux armées romaines, mais il fut battu et pris en 99 par le proconsul Aquilius.

TSAR. *V.* CZAR.

TSCHIRNHAUSEN (Ehrenfried WALTHER DE), physicien et géomètre, né en 1651 dans la Hte-Lusace, d'une famille noble et riche, m. en 1708, servit en 1672 contre la France, puis voyagea en Angleterre, en Italie, en Sicile, en Allemagne, vint quatre fois à Paris, et y fut nommé membre associé de l'Académie des Sciences. Il perfectionna les instruments d'optique établit de superbes verreries en Saxe, fa-

briqua un verre de lunette convexe des deux côtés, qui avait 32 pieds (10m,70) de foyer et 1 pied (0m,33) de diamètre, et des verres brûlants d'une grande puissance, dits *Caustiques de Tschirnhausen;* on lui doit aussi la découverte d'une porcelaine semblable à celle de la Chine. Outre des *Mémoires*, dans le recueil de l'Acad. des sciences, il a laissé quelques ouvrages, dont les plus estimés sont : *Medicina corporis*, Amst., 1686, et *Medicina mentis*, Amst., 1687 : ce dernier est un traité de logique spécialement destiné à former des géomètres.

TSCHUDI (Gilles), le *Père de l'histoire suisse*, né à Glaris en 1505, m. en 1572, était catholique, quoiqu'ayant eu Zwingle pour précepteur. Il remplit divers emplois dans sa patrie, et laissa, entre autres écrits, la *Chronique de la Suisse*, de l'an 1000 à 1470 (en allem.), Bâle, 1734, 2 vol. in-fol.; *De prisca ac vera Alpina Rhætiæ, cum Alpinarum gentium tractu*, Bâle, 1530 et 1560, et des *Cartes de la Suisse*, 1560.

TSEU-SSÉ, philosophe chinois, petit-fils de Confucius, né vers 515 av. J.-C., mort vers 453, hérita de la réputation de sagesse de son aïeul, et composa plusieurs ouvrages de morale, dont le plus célèbre est l'*Invariable milieu* (Tchoung-young): comme Aristote, il place la vertu dans le milieu entre les excès. Ce traité a été trad. en latin par le P. Intorcetta et par le P. Noël, dans les 6 livres classiques de l'empire chinois, et en français, par le P. Cibot. Abel Rémusat en a publié le texte chinois et mandchou, avec traductions lat. et franç. (dans les *Notices et extraits des manuscrits*, tome X).

TSIAMPA, prov. de l'extrême Asie, dans l'Inde au delà du Gange, au S. de la Cochinchine, entre 10° 18'-12° 5' lat. N. et 104° 35'-106° 35' long. E., était jadis un royaume considérable qui comprenait la Cochinchine; auj. c'est une prov. de l'empire d'Annam. Pays montagneux, habitants sauvages.

TSIN, **TSING**, dynasties chinoises. *V.* THSIN et CHINE.

TSOU-SIMA, île et prov. du Japon, dans le détroit de Corée, a 80 kil. de long; ch.-l., Fou-Tsiou.

TUAM, v. d'Irlande (Galway), à 31 kil. N. E. de Galway; 7000 hab. Archevêché catholique, métropolitain de tout le Connaught; évêché anglican.

TUBALCAIN, fils de Lamech, né vers 2975 av. J.-C., passe pour avoir inventé l'art de travailler le fer et l'airain. Son nom rappelle celui de Vulcain.

TUBÉRON, *L. Ælius Tubero*, grand ami de Cicéron, le suivit comme lieutenant en Asie, et combattit à Pharsale pour Pompée contre César. Il obtint son pardon du dictateur. Il avait composé une *Histoire romaine*, auj. perdue. — Son fils, Quintus T., Pompéien ainsi que lui, obtint aussi son pardon. Pour flatter César, il voulut mettre obstacle au rappel de Ligarius, accusé d'avoir combattu en Afrique : c'est à cette occasion que Cicéron prononça le *Pro Ligario*. Q. Tubéron était habile jurisconsulte : il reste de lui quelques fragments dans les *Institutes*.

TUBERTUS (A. Posthumius), dictateur en 429 av. J.-C., battit complétement les Volsques et les Èques. Comme Manlius, il fit mettre à mort son propre fils, qui avait combattu contre son ordre.

TUBINGUE, v. du Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le haut Necker, à 32 kil. S. O. de Stuttgard; 9000 h. Université célèbre (fondée en 1477), comprenant 6 facultés, avec une bibliothèque et de riches collections; tribunaux. *Pfalz* ou château ducal au XVIe s.; église St-George, contenant les tombeaux de plusieurs souverains du Wurtemberg ; *Rathaus* ou hôtel de ville, bâti en 1455. Patrie de Gmelin. — Jadis résidence des comtes palatins de Souabe, Tubingue fut achetée en 1342 par le comte Ulric de Wurtemberg. Le pacte dit *Tübinger-vertrag*, qui a été jusqu'à nos jours la charte du Wurtemberg, y fut signé en 1514. Tubingue souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente ans; elle fut ravagée par les Français en 1688.

TUCHAN, ch.-l. de c. (Aude), à 60 kil. S. E. de Carcassonne; 1155 hab. Moulins à huile, eaux-de-vie.

TUCKER (Abraham), moraliste anglais, né à Londres en 1705, m. en 1774, voyagea pour son instruction, et publia, en 1768 et années suiv. : *The light of nature* (la Lumière de la nature), 7 vol. in-8, ouvrage estimé, où il traite de métaphysique, de morale, de religion et de politique. On a aussi de lui : *Avis d'un gentilhomme campagnard à son fils.*

TUCKEY (J. KINGSTON), navigateur, né à Greenhill (Irlande) en 1776, mort en 1816, reconnut vers 1803 le Port-Philipp (Nouv.-Hollande) et la côte voisine sur le détroit de Bass, fut 9 ans prisonnier en France sous l'Empire, fut chargé en 1816 d'explorer le Zaïre, afin de rechercher si ce n'était pas le même fleuve que le Niger, et mourut de ses fatigues, après avoir remonté près de 400 kil. dans l'intérieur de l'Afrique. On a les *Relations* de ses deux voyages (1805, 1818). L'*Expédition de Zaïre* a été trad. dès 1818.

TUCUMAN (SAN-MIGUEL de), v. de la confédération de Rio de la Plata, capit. de l'État de Tucuman, à 1160 kil. N. O. de Buénos-Ayres, par 67° 16' long. O. et 26° 49' lat. S.; 12 000 hab. Évêché. — Tucuman a été fondée en 1685. Les insurgés y battirent les Espagnols en 1812. Il s'y tint en 1816 un congrès où fut proclamée l'indépendance des Provinces-Unies de Rio de la Plata. — L'État de Tucuman a pour bornes ceux de Santiago à l'E., de Catamarca au S., de Rioja à l'O., de Salta au N. : 385 k. de l'E. à l'O. sur 230; env. 90 000 hab. Mont. à l'O. (les Andes); vastes plaines ailleurs : nombreuses rivières, climat doux et sain, sol fertile (riz, maïs, coton, tabac, cacao, fruits, etc.); beaucoup de bois.

TUDELA, *Tutela*, v. d'Espagne (Pampelune), sur l'Èbre, à 60 kil. S. de Pampelune; 8000 hab. Évêché, suffragant de Burgos. Savon mou, gros lainages, tuiles, briques, huiles, etc. Patrie de Benjamin *Tudèle*. Cette ville existait sous les Romains; le roi Alphonse la prit aux Maures en 1115. Le général Lannes y défit Castagnos le 23 nov. 1808.

TUDLINGEN, v. du Wurtemberg (Forêt-Noire), à 110 kil. S. O. de Stuttgard et à 32 kil. S. O. de Sigmaringen; 5000 hab. Les Français, commandés par Rantzau, y furent défaits par les Impériaux en 1643.

TUDOR (Owen), tige de la maison royale de Tudor, était d'une des premières familles du pays de Galles. Il sut se faire aimer de Catherine, veuve du roi d'Angleterre Henri V, qui l'épousa secrètement; il en eut un fils, Edmond Tudor, comte de Richemond, qui épousa Marguerite de Lancastre, issue d'Édouard III par Jean de Gand ; Edmond fut père de Henri Tudor qui monta sur le trône sous le nom de Henri VII, après avoir renversé Richard III (d'York). Les Tudor avaient embrassé le parti de Lancastre : Owen Tudor fut pris à la bat. de Mortimer's Cross et décapité en 1461 par ordre du duc d'York (Édouard IV), mais Henri Tudor releva le parti de Lancastre et le fit triompher. La maison de Tudor régna depuis 1485 jusqu'à l'avénement des Stuarts en 1603 ; elle compte 5 souverains : Henri VII, Henri VIII, Édouard VI, Marie et Élisabeth.

TUFFÉ, ch.-l. de c. (Sarthe), à 33 kil. S. E. de Mamers; 1704 hab. Toiles, poterie, faïence.

TUGEND-BUND, c.-à-d. *lien de vertu*, société secrète formée en 1813 par les étudiants de l'Allemagne, dans le but apparent d'expulser les Français du sol de la patrie. Elle finit par donner de l'ombrage aux souverains de l'Allemagne, et fut dissoute en 1815. Le fanatique Sand en faisait partie.

TUGÈNES, *Tugeni*, une des 4 nations principales de l'Helvétie au temps de César. Ils habitaient à l'E. du lac de Zurich, dans le Tockembourg.

TUGGURT, v. d'Algérie (Constantine), dans le Zab, à 300 kil. S. E. de Biskara. Centre d'approvisionnement pour les nomades du Sahara. Occupée en 1854.

TUILERIES (Palais et Jardin des), palais du souverain de la France, à Paris, a été ainsi nommé parce qu'il a été bâti sur l'emplacement d'une anc. fabrique de tuiles. Il est situé dans la partie O. de la ville, sur la r. dr. de la Seine entre la place du Carrousel à

l'E., celle de la Concorde à l'O la rue de Rivoli au N., et le quai des Tuileries au S. Il se compose de 3 grands pavillons : le pavillon *de Marsan* au N., celui *de Flore* au S. et celui *de l'Horloge* au centre. Il est joint au Louvre par un magnifique palais, construit sous Napoléon III de 1851 à 1856. — Le terrain des Tuileries fut acquis en 1518 par François I; le palais fut commencé en 1564 par ordre de Catherine de Médicis, sur les plans de Philibert Delorme, et continué après lui par Jean Bullant et Le Vau (sous Louis XIV). Napoléon I, le roi Louis-Philippe et surtout Napoléon III y ont exécuté d'importantes restaurations. Le jardin, commencé en 1600, sous Henri IV, fut achevé sous Louis XIV par Le Nôtre. Les Tuileries n'ont guère été la résidence des souverains que depuis Louis XV. Pendant la République, les séances de la Convention, puis celles du Conseil des Anciens se tenaient aux Tuileries. Le 1er consul y fixa sa résidence dès 1800, et depuis ce palais a toujours été occupé par le souverain. — Le 10 août 1792 le peuple de Paris insurgé s'empara des Tuileries et y massacra la garde suisse; le château fut pris de nouveau par le peuple le 28 juillet 1830 et le 24 février 1848.

TULA, riv. du Mexique, naît dans le N. de l'État de Mexico, parcourt celui de Queretaro, sépare les États de San-Luis-de-Potosi et de Vera-Cruz, et se jette dans le golfe du Mexique à Tampico, par 28° 20' lat. N., sous le nom de Panuco; cours, 450 kil. — Sur ses bords, près de sa source, dans l'État de Mexico, est une ville de Tula, anc. capitale des Toltèques, qui a donné son nom à des comtes espagnols issus de Montézuma.

TULANCINGO, bg de Mexique (Mexico), à 90 kil. N. E. de Mexico. Titre d'évêché. Beau couvent de Franciscains.

TULLAMORE, v. d'Irlande (Leinster), capit. du comté du Roi, sur le Grand-Canal, au centre du marais d'Allen, à 110 kil. O. S. O. de Dublin; 6500 h. Ce n'était qu'un petit village en 1790.

TULLE, *Tutela*, ch.-l. du dép. de la Corrèze, sur la r. dr. de la Corrèze, à 472 k. S. de Paris; 12410 h. Évêché (dont Mascaron fut titulaire); trib. de 1re inst. et de commerce; collége, école normale. Assez belle cathédrale de St-Martin, surmontée d'une flèche très-hardie, hôtel de préfecture, palais de justice. Manufacture impériale d'armes à feu, papier, cartes à jouer, clous, bougie, chandelle, lainages communs, dentelles renommées, connues sous le nom de *tulles*. Patrie d'Ét. Baluze. — Tulle paraît devoir son origine à un monastère de St-Benoît, fondé au VIIe s. Elle s'agrandit et devint la capit. du Bas-Limousin. Prise par les Anglais en 1346 et 1369.

TULLIE, *Tullia*, fille du roi Servius Tullius, et femme d'Aruns. Cette femme dénaturée fit périr son mari pour épouser Tarquin, fut l'âme du complot que trama celui-ci contre Servius, et fit passer son char sur le corps sanglant de son père (534).

TULLIE, fille de Cicéron (Tullius) et de Terentia, née en 77 av. J.-C., fut mariée plusieurs fois, épousa en dernier lieu Dolabella, et mourut probablement en couches, à 32 ans (46 av. J.-C.). Son père fut profondément affligé de sa mort : c'est pour se distraire de sa douleur qu'il composa le *Traité de la Consolation*, qui ne nous est pas parvenu. Cicéron la désignait affectueusement par le diminutif de *Tulliola*.

TULLINS, ch.-l. de c. (Isère), à 22 kil. N. E. de St-Marcellin; 4566 hab. Chanvre, eau de cerises, usines à acier et cuivre.

TULLIUS, nom de la famille de Cicéron; cet orateur est souvent désigné par ce seul nom.

TULLIUS (SERVIUS), roi de Rome. *V.* SERVIUS.

TULLUS HOSTILIUS, 3e roi de Rome (671-639 av. J.-C.), fit contre Albe deux guerres qui furent signalées, la 1re par le combat des Horaces et des Curiaces, la 2e par la destruction d'Albe, après la trahison de Métius Suffétius; soumit aussi les Fidénates et les Véiens, défit les Sabins et porta le nombre des chevaliers de 300 à 900. Il mourut frappé de la foudre après avoir, prétendit-on, omis quelque formalité dans un sacrifice qu'il offrait à Jupiter.

TULLUS (ACTIUS), prince des Volsques, ennemi des Romains, donna asile à Coriolan exilé (489 av. J.-C.).

TUNES ou **TUNESIUM**, auj. *Tunis*, v. d'Afrique, dans la Zeugitane, près de Carthage, dont elle était sujette, devint florissante après la ruine de Carthage. Régulus y fut défait par Xantippe (256 av. J.-C.).

TUNIQUE. *V.* ce mot au *Dict. univ. des Sciences.*

TUNIS, *Tunes* chez les anciens, v. d'Afrique, capit de l'État de Tunis, sur la Méditerranée, au fond de la vaste lagune de Boghaz, à 620 kil. E. d'Alger, par 8° long. E., 36° 44' lat. N.; env. 120000 hab. (dont 30000 Juifs et 15000 chrétiens). Citadelle, plusieurs forts; bon port, dit *la Goulette*. La ville, laide et sale, a des rues tortueuses et non pavées. Les seuls monuments sont le beau palais mauresque du dey, l'aqueduc, la bourse. Velours, soieries, toiles, calottes rouges renommées, dites *bonnets tunisiens*. Commerce très actif. — Tunis est tout près de l'emplacement de *Carthage*. Du temps de cette célèbre cité, ce n'était qu'un hameau : son importance date de la destruction de celle-ci par les Arabes. Les Normands s'en emparèrent, mais Abd-el-Moumen les en chassa (1159). Tunis fut le but de la dernière croisade : c'est au siége de cette place que S. Louis mourut de la peste, en 1270 (en 1841; la France a élevé une chapelle au saint roi près de l'endroit où il mourut). Charles-Quint prit en 1535 le port de la Goulette, défendu par Barberousse; mais, sous Philippe II (1574), Occhiali le reprit aux Espagnols.

TUNIS (Régence de), le moins vaste, mais le plus peuplé des États barbaresques, entre l'Algérie à l'O. et l'État de Tripoli à l'E., a 580 kil. (du N. au S.) sur 290, et env. 2500000 hab.; capit., Tunis. Très-peu de montagnes. Rivières : la Medjerda, plus quelques faibles cours d'eau; quatre lacs, entre autres celui de Loudéah ou des Marques, et celui de Tunis, à l'E. de la ville. Climat chaud; sol extrêmement fertile : il produit tous les fruits de l'Europe méridionale et partie de ceux des régions équinoxiales; les dattes de Tunis passent pour les meilleures de l'Afrique. Mines d'argent, cuivre, plomb, mercure, beaucoup de sel, eaux minérales et thermales. Très-beaux chevaux barbes, chameaux très-sobres, pigeons énormes. Population très-mêlée (Maures, Turcs, Koulouglis, Juifs, chrétiens et renégats). Industrie assez active, mais qui se borne à quelques articles (savon, lainages, maroquins, châles carrés, calottes rouges. Grand commerce, surtout avec l'intérieur de l'Afrique; le bey en a presque exclusivement le monopole et l'afferme à une compagnie de Juifs. Le gouvernement est monarchique et électif : il est exercé par un bey élu par l'armée, mais qui reçoit l'investiture du sultan. — Le pays de Tunis répond au territoire de Carthage. Sous les Romains, il formait les deux prov. d'Afrique propre et de Byzacène. Il fit ensuite partie du roy. des Vandales, de l'empire d'Orient sous Justinien et ses successeurs, du vaste empire des califes (VIIe s.), de l'État des Aglabites de Kairouan (800), des Fatimites (909), puis des Zéirites (972), et des Almohades (1160). En 1206, les Hafsites y fondèrent une souveraineté indépendante, qui dura plusieurs siècles. En 1534, Barberousse prit Tunis au nom des Turcs, mais dès l'année suiv. le prince détrôné fut restauré par Charles-Quint. En 1573, les Espagnols furent chassés, et le Turc Sinan pacha soumit ce pays à l'autorité du Grand Seigneur. Après un siècle environ, les janissaires turcs, qui formaient la garde des pachas, s'arrogèrent le droit d'élire un chef, dit *Bey*, qui se rendit de plus en plus indépendant de la Porte. Ces élections militaires ont causé de fréquentes révolutions. Depuis la prise d'Alger, les beys de Tunis ont vécu en bonne intelligence avec la France et ont établi dans l'administration du pays de notables améliorations : le bey régnant (Méhémed-Sadik) a même donné en 1860 à ses sujets une constitution fort libérale.

TUNJA, v. de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de prov., sur une hauteur, à 97 kil. N. N. E. de Bogota; 7000 h. Université, collége. Tissage de laine et de coton; fabriques de tabac. Ville jadis considérable, et capit. d'un État important. C'est aux environs que Bolivar remporta sur les Espagnols la victoire décisive de Boyaca. — La prov. de Tunja, située vers le S. O., compte env. 24 000 hab.

TUNNEL, passage souterrain sous la Tamise. *V.* TUNNEL dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

TURBIE (la), vge des Alpes maritimes, à 12 kil. N. E. de Nice, sur une haute mont. qui domine Monaco et d'où l'on aperçoit la Corse et l'Apennin.

TURBIGO, bg du Milanais, sur la r. g. du Tessin, à quelques kil. N. N. E. de Magenta. C'est là que Napoléon III passa le Tessin, repoussant les Autrichiens, qui s'opposaient à son passage (3 juin 1859).

TURCKHEIM, jadis *Turingheim*, ch.-l. de cant. (Ht-Rhin), sur le Fecht, au pied des Vosges, à 6 k. O. de Colmar; 2946 hab. Vin estimé.— C'est une des 3 villes impériales qui formaient la seigneurie de Kaisersberg. Turenne y battit les Impériaux commandés par l'électeur de Brandebourg (1675).

TURCOING, v. de France. *V.* TOURCOING.

TURCOMANS, grande race de la famille turque, est répandue dans le Turkestan, la Perse, le roy. d'Hérat, le Kaboul, la Russie caucasienne et l'Asie ottomane; toutefois, elle n'est pas la seule qui occupe ces pays, et dans les 3 premiers seulement elle est la race dominante. On appelle spécialement *Pays des Turcomans* la partie comprise entre la mer Caspienne, le lac Aral et le Khanat de Khiva.

TURCS, peuple asiatique formant une grande famille de la race indo-germanique, a longtemps habité presque exclusivement le Turkestan indépendant et les régions situées au N. de la Chine. Ils vinrent au xe s. se fixer en Perse et dans l'Asie-Mineure, entraînant à leur suite des peuplades alliées ou soumises, avec lesquelles on les a souvent confondus (*V.* TARTARES). Les Turcs formèrent dans les pays conquis de nombreuses dynasties, dont les plus célèbres sont celles des Gaznévides, des Seldjoucides et des Ottomans (*V.* ces noms). La famille turque a donné naissance à un grand nombre de races, dont plusieurs ont disparu, entre autres les Khazars, les Hoéikes, les Ouigours (d'où sortirent les Hongrois). Parmi les races turques qui existent encore se distinguent : 1° les Ottomans, les plus civilisés de tous, qui dominent dans la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie; 2° les Turcomans, dans le Turkestan, la Perse, le Caboul; 3° les Touraliens ou Tartares de Sibérie; 4° les Uzbeks, qui dominent dans le Turkestan; 5° les Kirghiz (subdivisés en Bourouts et Kaïsaks); 6° les Yakoutes et les Tchouvaches.

TURDETANI, peuple de la Bétique, à l'E. de l'Anas, à l'O. des *Bastuli*, avait pour v. principale *Gades*. Le Bétis traversait leur pays, qui forme la partie S. O. de l'Andalousie. — Soumis par Carthage, puis par Scipion pendant la 2° guerre punique, les *Turdetani* participèrent à l'insurrection de 197, mais furent assujettis de nouveau par P. Manlius en 195.

TURDULI, peuple de la Bétique, sur les rives du Bétis, dans la moyenne partie de son cours, avait pour bornes au N. les *Oretani*, au S. les *Turdetani*. Ses villes principales étaient *Astapa*, *Illiturgis*, *Corduba*. Il occupait les prov. de Cordoue et Séville.

TURENNE, petite v. de l'anc. Limousin, auj. dans le dép. de la Corrèze, à 12 kil. S. E. de Brives-la-Gaillarde; 2210 hab. Vieux château. Jadis ch.-l. d'une vicomté, située entre le Limousin et le Périgord, et qui comprenait, outre Turenne, Beaulieu, Brivezac, Estaillac, Arnac-Pompadour, Estivaux et Espagnac. Cette vicomté, qui remonte au IXe siècle, relevait des ducs de Guyenne, comtes de Limoges, mais elle se maintint longtemps indépendante à la faveur des querelles des rois de France et d'Angleterre qui se disputaient la Guyenne. Elle ne fut définitivement réunie à la couronne que par Louis XV, qui l'acheta en 1738. Cette vicomté, après avoir appartenu à diverses maisons, fut acquise en 1350 par Guillaume Roger de Beaufort, puis elle passa en 1544 dans la maison de La Tour d'Auvergne, par le mariage d'Anne de Beaufort, vicomtesse et héritière de Turenne, avec Agne de La Tour d'Auvergne; c'est de cette dernière maison que sont sortis Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne et duc de Bouillon, et son fils, le célèbre Turenne.

TURENNE (H. DE LA TOUR D'AUVERGNE, vicomte de), maréchal de France, fils de H. de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne et duc de Bouillon (*V.* BOUILLON), naquit à Sedan en 1611, d'une famille qui professait la religion réformée, servit 5 ans sous ses oncles Maurice et Henri de Nassau, puis fit la guerre en Lorraine et en Italie, reçut de Mazarin le bâton de maréchal en 1645 et remplaça Rantzau à l'armée du Rhin. Il recueillit les débris des troupes vaincues à Tudlingen, soutint avec Condé les efforts de Mercy (1644), fut battu à Mariendal (1645), mais opéra une belle retraite; vainquit à son tour à Nordlingen, se joignit à Wrangel dans la Hesse et remporta avec lui les vict. de Lavingen et de Sommershausen, qui hâtèrent la conclusion du traité de Westphalie (1648). Égaré par une folle passion pour la duchesse de Longueville, Turenne se jeta dans le parti de la Fronde après l'arrestation des princes (1650); il prit pour les Frondeurs quelques villes, Rethel, Château-Porcien, marcha sur Vincennes, mais sans pouvoir enlever les prisonniers, qui avaient été conduits ailleurs, et fut défait par le maréchal du Plessis-Praslin près de Rethel même (15 déc.). Rentré dans le devoir dès l'année suivante, il sauva la cour en repoussant, à Bléneau, près de Gien, les Frondeurs, que commandait Condé (avril 1652), battit ce prince au faubourg St-Antoine (à Paris), et ouvrit au roi les portes de la capitale; il vainquit encore Condé à Arras (1654) et aux Dunes (1658), s'empara de Dunkerque, et hâta par ses victoires la signature du traité des Pyrénées. Il reçut en récompense le titre de maréchal général (1660). En 1667, il prit la Flandre en 3 mois; en 1672, il fit face, avec des forces très-inférieures, au prudent Montecuculli; marchant ensuite contre le parjure électeur de Brandebourg, il le vainquit à Sintzheim (1674), et punit le prince Palatin, son allié, en mettant à feu et à sang le Palatinat. Il eut bientôt à tenir tête à des armées d'Impériaux supérieures en nombre, fit une admirable retraite dans laquelle il se surpassa lui-même, gagna les deux victoires de Mulhausen et de Turckheim, rejeta ainsi l'ennemi à l'E. du Rhin (1675), puis attira Montecuculli sur un terrain de son choix, à Saltzbach; déjà il comptait le vaincre, quand il fut frappé d'un boulet (27 juillet). Le génie de Turenne a moins d'éclat que celui de Condé; ce grand capitaine a pourtant gagné autant ou même plus de batailles décisives, et il a réparé plus de graves échecs : c'était le premier tacticien de l'Europe; il préparait ses plans de longue main, sans rien donner au hasard; en outre, il se faisait une loi d'épargner le sang des soldats. A ses talents militaires Turenne joignait toutes les qualités de l'homme privé, la bonté, la modestie, le désintéressement. Né dans la religion protestante, il fut converti au Catholicisme par Bossuet, et abjura en 1668. La *Vie de Turenne* a été écrite par Sandras de Courtilz, par Raguenet, et par Ramsay. Mascaron et Fléchier prononcèrent son oraison funèbre. Il a laissé des *Mémoires* (publiés en 1782 par Grimoard, 2 vol. in-fol.). Sedan lui a élevé une statue.

TURGOT (Anne Robert Jacq.), baron de l'Aulne, ministre et économiste célèbre, né en 1727 à Paris, m. en 1781, était fils d'Étienne Turgot, prévôt des marchands sous Louis XV, à qui Paris doit d'importantes améliorations. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, et nommé en 1749 prieur de la Sorbonne, il prononça en cette qualité un discours remarquable sur les progrès du genre humain, qui annonçait la direction de ses idées. Il rentra en 1752

dans la vie laïque et devint en 1753 maître des requêtes; se fit bientôt une haute réputation de savoir par ses ouvrages sur l'économie politique et par ses relations avec les penseurs de l'époque, fut nommé intendant de la généralité de Limoges (1761) et rendit à cette province des services éminents en diminuant les impôts, réparant les routes, rétablissant la libre circulation des grains, organisant des bureaux de charité. En 1774, il fut appelé par Louis XVI au ministère de la marine, et un mois après au contrôle général des finances : il tenta d'utiles réformes, et put en établir quelques-unes (libre circulation des grains, abolition de la corvée et des jurandes), mais ses efforts vinrent échouer contre la coalition du clergé, de la noblesse, de la haute finance et des parlements, qui se croyaient atteints dans leurs priviléges. On travestit toutes ses mesures, et, après deux ans de lutte, on parvint à le faire écarter (1776). Il mourut cinq ans après, dans la retraite. Il avait été nommé membre honoraire de l'Académie des inscriptions. Turgot était un homme ferme, droit et de bonne foi, mais il n'avait pas cet art des expédients et cette adresse qui sont nécessaires à la cour; il eut aussi une trop grande confiance dans l'ascendant de la justice et de la vérité : son malheur fut d'être venu quelques années trop tôt. Turgot avait beaucoup écrit sur l'économie, la politique, la métaphysique et la littérature; on a même de lui des vers français et latins estimés; il fournit à l'*Encyclopédie* d'excellents articles sur l'économie politique, le commerce et les finances. Parmi ses écrits, on remarque sa *Lettre sur la tolérance civile* (1754), ses *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* (1766), où il cherche à concilier les doctrines de Quesnay et de Gournay, ses *Lettres sur la liberté du commerce des grains*. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par Dupont de Nemours, 1808-11, 9 v. in-8, et rééditées par E. Daire, 1844. Sa *Vie* a été écrite par Condorcet et son *Éloge* par Baudrillart, 1846. On doit en outre à MM. Tissot (de Dijon), Batbie, Mastier et d'Hugues d'intéressantes *Études* sur Turgot.

TURICUM, nom latin de *Zurich*.

TURIN, *Bodincomagus*, *Taurasia*, *Colonia Julia Augusta Taurinorum* chez les anciens, *Torino* en italien, capit. des anc. États sardes et capitale provisoire du royaume d'Italie, ch.-l. de l'intend. de Turin et de tout le Piémont, sur le Pô et la Doire, à 825 kil. S. E. de Paris; 205 000 hab. Siége du gouvernement et résidence de toutes les autorités centrales; archevêché (érigé en 1515); université très-fréquentée, qui date de 1405; collége, académie militaire. Turin est une des plus belles villes de l'Europe : les rues, tirées au cordeau, se coupent à angle droit, et ont des arcades semblables à celles de la rue de Rivoli (à Paris); on y remarque les rues du Pô, de la Doire et Neuve; les places St-Charles, du Château, Victor-Emmanuel et d'Italie; la cathédrale et les églises de St-Laurent, du St-Sacrement, de Ste-Thérèse, des Jésuites, des Feuillants ou *Consolata*; les palais du Roi, des ducs de Savoie, du prince de Carignan, le grand théâtre, l'arsenal. Académie royale des sciences, académie royale des beaux-arts, société d'agriculture; bibliothèque très-riche, galerie de tableaux (au palais *Madama*), musée d'antiquités, magnifique musée égyptien, cabinets de médailles, d'histoire naturelle, de physique; jardin botanique, observatoire. Industrie active : soieries, velours, damas, liqueurs, chocolat; verreries, porcelaine; fonderie de canons, manufacture royale d'armes et de poudre. Plusieurs chemins de fer. Patrie du mathématicien Lagrange. — Turin était la capit. des *Taurini*, peuplade d'origine gauloise : ses habitants ayant refusé de prendre parti pour Annibal, ce général la saccagea. Les Romains en firent une colonie sous Jules-César (d'où son nom de *Colonia Julia*); Auguste l'embellit. Sous les Lombards, elle fut le ch.-l. d'un des trente duchés de cette monarchie : elle devint en 1281 la capit. des ducs de Savoie. Son importance date surtout de la réunion de la Savoie et du Piémont. Les Français la prirent en 1640, mais ils l'assiégèrent vainement en 1706; ces 2 siéges, surtout celui de 1706, sont au nombre des siéges les plus mémorables. Occupée par les Français en 1796, 1798, 1800, elle fut démantelée cette dernière fois; elle devint le ch.-l. du dép. du Pô et resta comprise dans l'empire jusqu'en 1814. Louis XIV signa en 1696 à Turin avec le duc de Savoie un traité par lequel il restituait à ce prince les villes conquises et stipulait le mariage de la fille du duc avec un de ses petits-fils. — L'intend. générale de Turin, qui comprend la plus grande partie du Piémont, est située entre celles d'Aoste au N., de Coni au S., de Novare et d'Alexandrie à l'E., la Savoie à l'O. : env. 100 kil. sur 90; 942 000 h.; elle se divise en 5 provinces : Turin, Bielle, Suse, Ivrée et Pignerol : la prov. de Turin compte à elle seule près de 300 000 h.

TURKESTAN, région d'Asie, habitée par les Turcs, et nommée aussi *Tartarie*, se distingue en 2 parties : le Turkestan chinois et le Turkestan indépendant.

TURKESTAN CHINOIS, dit aussi *Petite-Boukharie*, en chinois *Thian-chan-nan-lou*, vaste contrée de l'Asie centrale, qui forme la prov. la plus occid. de l'empire chinois, a pour bornes à l'O. le Turkestan indépendant, au S. le Thibet et le Kaboul, au N. la Dzoungarie, à l'E. le pays de Khoukhounoor et la Chine : 1900 kil. de l'E. à l'O., sur 800 de largeur moyenne; env. 2 000 000 d'hab. Point de capitale : mais Kachgar et Yarkand sont les plus grandes villes; Aksou est la résidence du commandant chinois. De hautes montagnes entourent ce pays, sauf à l'E.; au centre sont de vastes plaines. Le fleuve principal est l'Yarkand. On y trouve plusieurs déserts, mais le sol est fertile en beaucoup d'endroits et nourrit de nombreuses espèces animales, chevaux sauvages, bœufs, chameaux, moutons à cornes tordues, dits *argalis*. Les montagnes recèlent de l'or et des pierres précieuses; salpêtre, soufre. Le Turkestan chinois a encore beaucoup de peuplades nomades. Les habitants sont les uns des Turcs véritables, les autres des Mongols (ceux-ci moins nombreux). La langue appartient à la famille des langues turques. La religion dominante est le mahométisme. — L'histoire du Turkestan chinois est à peu près inconnue. Déjà soumis par les Mongols, il tomba en 1758 au pouvoir des Mandchoux, maîtres de la Chine; d'abord tributaire seulement, il est auj. province sujette. En 1827, il fut le théâtre d'une insurrection terrible.

TURKESTAN INDÉPENDANT OU TARTARIE INDÉPENDANTE, la *Sogdiane* et la *Scythie Transoxiane* des anciens, à l'O. du Turkestan chinois et du Thian-chan-pelou, au S. des Kirghiz, au N. de l'Hindoustan et du Kaboul, à l'E. de la mer Caspienne et de la Russie, s'étend entre 36° et 51° lat. N., 47° et 80° long. E., et compte env. 9 000 000 d'hab. Il renferme une foule d'États de toutes dimensions dit *khanats*; les principaux sont ceux de Boukhara, Khiva, Khokand, Hissar, Badakchan, Koulm, Balkh. Le pays, assez montueux à l'E., est compris dans la grande dépression centrale du continent asiatique, qui semble indiquer que ce fut autrefois le lit d'une vaste mer dont les mers Caspienne et d'Aral sont les restes. L'Amou ou Djihoun, le Sihoun ou Syr-Daria en sont les fleuves principaux. Le pays se compose en grande partie de steppes; on y trouve quelques cantons fertiles. Les habitants ne manquent pas d'industrie, mais ils sont surtout adonnés au commerce (notamment les Boukhares). Presque tous sont de race turque et musulmans Sunnites. Désigné par les plus anciens écrivains de la Perse sous le nom de *Touran*, le Turkestan fut dans les temps antéhistoriques le théâtre des combats que se livrèrent les deux races *Iranienne* ou Persane et *Touranienne*, les ancêtres des tribus turques actuelles, combats dont Djemchid est le héros dans les livres sacrés des Mages. Les Iraniens ou Perses restèrent maîtres de la partie méridionale qui plus tard forma les satrapies per-

sanes de Bactriane et de Sogdiane. Ce pays fut dans la suite conquis par Alexandre, par les rois grecs de la Bactriane, les Parthes, le 2e empire persan, les Arabes, les Tartares ou Mongols de Gengiskhan et de Tamerlan. Les Russes ont depuis le commencement de ce siècle étendu leur domination sur une grande partie du Turkestan, qu'ils possèdent auj. presque en entier : ils ont pris Khiva en 1854, Khodjend et Tachkend en 1866, et ont une flotte sur le lac Aral.

TURKESTAN OU TARAZ, v. du Turkestan indépendant (khanat de Khokand), à 340 k. N. N. O. de Khokand, appartenait aux Kirghiz avant 1798; de 1798 à 1814, elle a été au khan de Tachkend; elle appartient depuis au Khokand. C'est la ville sainte des Kazaks mahométans, qui y vont en pèlerinage.

TURLUPIN, nom de théâtre adopté par H. Legrand, acteur comique du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, qui était en vogue au XVIe s. (1583-1634). Il avait d'abord joué sur les tréteaux, avec ses compères Gros-Guillaume et Gauthier-Garguille, des farces qui prirent de lui le nom de *turlupinades*. Techener a publié les *Joyeusetés de G. Garguille, Turlupin*, etc., Paris, 1829.

TURLUPINS, hérétiques du XIVe s., analogues aux *Bégards*, et répandus principalement dans les Pays-Bas et le nord de la France, enseignaient que l'homme, parvenu à un certain état de perfection, est exempt de tout péché. En conséquence ils allaient nus, et se livraient publiquement aux excès les plus honteux. Ces hérétiques, qui paraissent issus des Vaudois du Dauphiné, furent excommuniés par Grégoire XI en 1372, et bientôt détruits par les ordres de Charles V, roi de France. Ils appelaient eux-mêmes leur association la *Fraternité des pauvres*.

TURNACUM, nom latin de *Tournay*.

TURNÈBE (Adrien), savant philologue, dont le vrai nom était *Tournebœuf*, né aux Andelys en 1512, m. en 1565, professa les humanités à Toulouse, la langue grecque, puis la philosophie grecque et latine au Collége de France, dirigea l'imprimerie royale pour les livres grecs (1552-56), forma H. Estienne, eut pour amis tous les hommes supérieurs de son temps, et laissa un grand nombre de commentaires et de traductions estimés; on les a recueillis sous le titre d'*Adversaria*, Paris, 1564, et de *Turnebi opera*, Strasb., 1600. Il a surtout travaillé sur Cicéron, Varron, Horace, Pline l'Ancien, Eschyle, Sophocle; il a trad. des traités d'Aristote, de Théophraste, de Plutarque, d'Arrien, d'Oppien, de Philon le Juif.

TURNER (Sharon), historien, né à Londres en 1768, m. en 1847, était *solicitor* ou avoué. Outre des articles dans le *Quarterly-review*, il publia : *Histoire des Anglo-Saxons*, 1799, ouvrage fait sur les sources; *Histoire de l'Angleterre au moyen âge*, 1814-23, qu'il continua plus tard jusqu'à la mort d'Élisabeth, 1826-29; *Histoire sacrée du monde*, 1836-39; et un poëme de *Richard III*. Comme prosateur, il compte parmi les bons écrivains de l'Angleterre.

TURNER (W.), peintre, né à Londres en 1775, m. en 1851, se fit d'abord connaître par des dessins et des aquarelles, devint en 1802 membre de l'Académie royale de peinture et exposa pendant un demi-siècle plus de 200 tableaux. On remarque dans le nombre la *Chute de Carthage*, son chef-d'œuvre; le *Palais de Caligula*, l'*Incendie du Panthéon d'Oxford*, le *Naufrage*; la *Grêle, la Pluie et la Vitesse* (marche d'un train de chemin de fer pendant une nuit d'orage). Le mérite de cet artiste est surtout d'être constamment fidèle à la nature.

TURNHOUT, v. de Belgique (Anvers), à 40 k. N. E. d'Anvers, dans la Campine; 5000 hab. Toiles, siamoises, coutils, dentelles, tapis, etc. — Fondée en 1209 par Henri, duc de Brabant; donnée en 1545 par Charles-Quint à Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas; elle passa ensuite à la maison d'Orange, puis fut vendue à la Prusse. Maurice de Nassau défit les Espagnols à Turnhout en 1597; les Brabançons insurgés y battirent les Autrichiens en 1789.

TURNUS, roi des Rutules, fils de Daunus et de Vénilie, allait épouser Lavinie lorsque Latinus lui préféra Énée, à peine arrivé de la veille en Italie. Turnus arma contre son rival, et, secouru d'une partie des Latins et par le roi d'Étrurie Mézence, fit la guerre aux Troyens; mais il fut battu et périt de la main d'Énée dans un combat singulier. Turnus est le véritable héros des six derniers chants de l'*Énéide*.

TURONES, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3e), au S. E., limitrophe de la Lyonnaise 4e et de l'Aquitaine 2e, avait pour ch.-l. *Turones* ou *Cæsarodunum* (auj. *Tours*) et habitait le dép. actuel d'*Indre-et-Loire*.

TURPIN (J.), **TULPIN** ou TILPIN, moine de St-Denis, puis archevêque de Reims (753), assista au concile de Rome en 769 et fut, selon Trithème, le secrétaire, l'ami et le compagnon d'armes de Charlemagne. Ami des lettres, il fit copier beaucoup de livres. On conjecture qu'il mourut vers 800. Il passe à tort pour l'auteur du livre *De vita Caroli Magni et Rolandi* connu sous le nom de *Chronique de l'archevêque Turpin*. Édité pour la 1re fois en 1566 à Francfort-sur-le-Mein, dans le recueil de Schard, ce livre a été publié depuis par Ciampi, Florence, 1822, par Reiffenberg, Paris, 1836, et par Francisque Michel, 1863; il a été trad. en franç. dès le XIIe s. et plus récemment par Robert Gaguin (1527) : c'est une compilation romanesque, presque sans valeur historique; elle doit surtout sa célébrité à l'Arioste, qui feint de la suivre dans ses récits. Selon Génin, le faux Turpin aurait vécu à la fin du IXe s. et ne serait autre que Gui de Bourgogne (Calixte II); selon d'autres, ce serait un moine de St-André de Vienne (en Dauphiné), qui aurait vécu au XIe s.

TURPIN (Fr. H.), professeur au collége de Caen, né à Caen en 1709, mort en 1799, a laissé une *Histoire universelle*, 1770-78; la *France illustre* ou le *Plutarque français*, 1775-85; les *Vies de Louis II de Bourbon, de Charles et de César de Choiseul* (qui forment les tom. XXIV, XXV, XXVIII des *Hommes illustres* de d'Auvigny), et une *Vie de Mahomet*.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot, comte), tacticien, né en 1710, m. en 1799, était lieutenant général en 1780 et fut nommé en 1781 gouverneur du fort de Scarpe à Douai. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés : *Essai sur l'art de la guerre*, Paris, 1754; *Commentaires sur les Mémoires de Montecuculli*, 1769; — *sur les Institutions de Végèce*, 1770, et une trad. des *Commentaires de César, avec des notes historiques, critiques et militaires*, 1785.

TURPIN (J. Franç.), botaniste et habile dessinateur, né en 1775 à Vire, mort en 1840, alla à St-Domingue comme pharmacien en chef, et explora l'île entière. De retour en France, il eut part à la rédaction de la *Flore médicale*, de la *Flore parisienne*, fut admis à l'Académie des sciences en 1833, et rédigea pour cette compagnie d'intéressants mémoires sur les parties délicates de l'organisation des végétaux.

TURQUIE ou EMPIRE OTTOMAN, un des plus vastes États du globe, se compose de deux parties : la Turquie d'Europe et la T. d'Asie, auxquelles on peut joindre, en Europe, les principautés tributaires de Servie, Valachie, Moldavie, Montenegro; en Asie, l'Arabie; en Afrique, l'Égypte et les régences de Tunis et de Tripoli, qui en sont tributaires. Borné au N. par la Russie et la mer Noire, à l'O. par les États autrichiens et la mer Adriatique, au S. par la Grèce, la Méditerranée et l'isthme de Suez, à l'E. par la Perse, ce vaste empire s'étend de 13° à 46° long. E., de 25° à 48° lat. N.; il embrasse les contrées les plus célèbres et les plus florissantes de l'antiquité : sa population, si on y comprend les pays tributaires, s'élève à près de 36 millions d'individus, dont 15 en Europe et le reste en Asie ou en Afrique : les Turcs sont au nombre d'env. 12 000 000; le reste se compose de Slaves, Grecs, Juifs, Arméniens, Syriens, Arabes, Francs, etc.; la capitale est Constantinople. Toutes les possessions turques en Asie et en Europe se partagent en gouvts dits *pachaliks* ou *eyalets*, gouver-

nés par des *pachas* ou *valis;* ces gouvernements, à leur tour, se subdivisent en *sandjakats* ou *livahs*, gouvernés par des *sandjaks* ou *kaïmacans*. — Les Turcs ont en général la physionomie grave; ils sont grands, forts, mais indolents à l'excès. Ils dominent dans tout l'empire : les autres races sont tenues dans l'assujettissement et confondues sous le nom injurieux de *rajas* (troupeau); les Chrétiens surtout ont à subir toutes sortes d'avanies. L'Islamisme (du rite sunnite) est la religion dominante, mais les autres religions sont tolérées; l'église grecque est régie par le patriarche de Constantinople, assisté d'un saint-synode. La langue, dialecte de celle du Turkestan, est pauvre, dure, et manque d'expressions pour tout ce qui a rapport aux arts et aux sciences. Les Turcs sont en effet presque universellement étrangers à toute culture intellectuelle; cependant depuis quelques années de louables efforts ont été faits pour organiser l'instruction publique et répandre les connaissances utiles : une université a même été fondée à Constantinople en 1846. En fait de beaux-arts, les Turcs ne réussissent qu'à peindre ou à sculpter la nature inanimée (fleurs, arabesques, etc.) et à élever de jolies mosquées avec de hardis minarets. Le gouvernement est despotique; le pouvoir est héréditaire dans la famille d'Othman. Le chef de l'État se nomme *Sultan*, *Padichah* ou *Grand Seigneur;* il réunit le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, et se prétend successeur des califes. Les principaux personnages après lui sont : le *grand vizir* (1er ministre), le *capitan-pacha* (amiral), le *defterdar* (ministre du trésor), le *reïs-effendi* (à l'extérieur), le *kiaïa-bey* (à l'intérieur) : ces officiers, avec quelques autres, forment le *divan* ou conseil d'État. Le corps des *ulémas*, présidé par le mufti, a aussi part aux affaires, et limite jusqu'à un certain point le pouvoir du sultan. On nomme *Porte* ou *Sublime-Porte* la cour de Turquie (*V.* PORTE). La couronne passe ordinairement à l'aîné de la famille, frère ou fils. L'administration est généralement très-défectueuse : les pachas et sandjaks cumulent dans leurs provinces les pouvoirs militaire, civil et financier, et y exercent toutes sortes d'extorsions. Les *rajas* payent seuls l'impôt, qui n'est fixé que par le caprice des gouverneurs. La force militaire se compose d'une armée active (*nizam*), d'une réserve (*redifs*) et de troupes irrégulières (*bachiboxouks*) : toute la population mahométane est censée faire partie de l'armée et doit le service pendant 5 ans.

TURQUIE D'EUROPE. Cette contrée, qui comprend la *Thrace*, la *Macédoine*, l'*Illyrie*, l'*Épire* et la *Thessalie* des anciens, est généralement divisée par les Européens en 5 régions : Bulgarie, Bosnie avec la Croatie, Roumélie, Albanie, Macédoine avec la Thessalie; mais ces divisions sont inconnues au Turcs. Ils divisent tout le pays en 15 eyalets : eyalet d'Andrinople (Thrace), de Silistrie (Bulgarie orientale), de Boghdan (Moldavie), d'Eflak (Valachie), de Viddin (Bulgarie occid.), de Nissa ou Nisch (Servie turque et Bulgarie mérid.), d'Uskup (Macédoine septentr.), de Syrp (Servie), de Bosna (Bosnie et Croatie), de Roumélie ou de Monastir (Macédoine occid. et N. de l'Albanie), de Janina (Épire ou S. de l'Albanie et Thessalie), de Salonique (Macédoine), de Djezaïr (îles de l'Archipel, Rhodes), de Cryt ou Kirid (Crète), auxquels il faut joindre le district particulier de Constantinople et le commandement de la forteresse de Belgrade. Deux chaînes de montagnes traversent la Turquie d'Europe, l'une, l'ancien *Hémus*, de l'O. à l'E. (elle se subdivise en Glioubotin, Tchardagh, Argentaro, Balkhan), l'autre, les anc. monts *Candavii*, du N. au S. (elle part du Tchardagh et court jusqu'à la Grèce). Au N. de la première chaîne coulent la Save (affluent du Danube) et le Danube lui-même : ces deux fleuves reçoivent à droite beaucoup d'affluents : l'Unna, la Bosna, le Drin septentr. (Morava), l'Isker, etc. Dans la partie mérid. se trouvent à l'O. le Drin mérid., la Voïoussa, l'Aspropotamo; à l'E. la Salempria, le Vardari, le Kara-sou, la Maritsa. Les côtes très-découpées, surtout au S., offrent beaucoup de ports et de baies : Constantinople est un des plus beaux ports du monde. Le sol est très-fertile en général, et, quoique mal cultivé, il produit beaucoup de grains, de fruits exquis, de plantes tinctoriales, potagères, oléagineuses, etc. Beaucoup de gros bétail, dont partie à l'état sauvage; vers à soie, abeilles, gibier, poisson en abondance. Argent et or (près de Ghiustendil), cuivre, fer, plomb, sel, houille, alun, marbre, etc.; eaux thermales et minérales. Industrie médiocre : cependant les Turcs sont très-habiles en quelques parties (essence de rose ou *atar*, préparation du safran, teinturerie rouge, velours et autres soieries, mousselines peintes, tapis; pistolets et sabres, fonderies de canons); mais en général ils n'inventent ni n'adoptent de procédés nouveaux et sont prodigieusement arriérés. Le commerce est très-actif, mais à l'intérieur il se fait par les Grecs et les Arméniens; à l'extérieur, il est aux mains des Européens (Vénitiens et Génois autrefois; Français, Anglais et Autrichiens auj.). Quoique bien moins nombreux dans la Turquie d'Europe que les populations sujettes, les Turcs ne se sont jamais mêlés avec elles; ce qui a fait dire avec raison qu'ils *ne sont que campés en Europe.*

TURQUIE D'ASIE. On la divise vulgairement en 6 grandes régions : Anatolie, Arménie, Kourdistan, Aldjézireh ou Mésopotamie, Irak-Arabi, Syrie. Les Turcs la divisent officiellement en 21 eyalets : eyalet de Kastamouni (Paphlagonie), de Khodavendiguiar (Bithynie, Mysie et Phrygie), d'Aïdin (Lydie et Carie), de Caraman (Pisidie, Lycaonie et Pamphylie), d'Adana (Cilicie), de Bozok (Galatie et Cappadoce occidentale), de Sivas (Cappadoce orient et S. O. du Pont), de Trébizonde (Pont et Colchide), d'Erzeroum (Arménie), de Van (Assyrie), de Kourdistan ou Diarbékir (Mésopotamie sept.), de Kharbout (Sophène et Comagène), d'Alep (N. de la Syrie et Osroène), de Saïda (Phénicie et Palestine), de Cham ou Damas (Syrie), de Bagdad (Babylonie ou Irak-Araby), de Schehrzor (Assyrie orientale), de La Mecque et d'Haremi-Nabevi ou Médine (Hedjaz), d'Habesch ou Djidda (Arabie et forts de Nubie et d'Abyssinie), d'Yémen ou Moka; auxquels il faut joindre en Afrique les 3 eyalets de Mirz (Égypte), de Tarablousi-Gharb (Tripoli), de Tunis. — On trouve dans cette contrée le système Tauro-Caucasien, comprenant les chaînes du Taurus et de l'Anti-Taurus, dans l'Asie-Mineure et l'Arménie, du Liban et de l'Anti-Liban en Syrie; c'est là aussi que coulent le Tigre, l'Euphrate, affluents du golfe Persique, le Jourdain, affluent de la mer Morte, le Kizil-Irmak (*Halys*), affluent de la mer Noire, le Méandre, affluent de l'Archipel.

Histoire. Les Turcs Ottomans ou Osmanlis, qui ne sont qu'une branche de la puissante famille turque (*V.* TURCS), tirent leur nom d'un de leurs chefs ou émirs, Othman ou Osman, fils de Togroul, et dit le *Briseur d'os*, qui, lors du démembrement de l'empire seldjoucide de Roum, s'établit vers 1300 à Karahissar (Apamée), en Phrygie, et prit le premier titre de *sultan :* il s'agrandit aux dépens des principautés seldjoucides. Ses deux successeurs étendirent beaucoup l'empire : Orkhan conquit le reste de l'Asie-Mineure et mit le pied en Europe (1355); Amurat I prit Andrinople (1360), et soumit la Macédoine, l'Albanie, la Servie; Bajazet I conquit la Bulgarie après la sanglante victoire de Nicopolis (1396), et menaça Constantinople : c'en était fait dès lors de l'empire grec sans l'invasion de Tamerlan et la défaite de Bajazet à Ancyre (1402). Mahomet I raffermit l'empire turc; Amurat II recommença les conquêtes et les progrès; enfin, Mahomet II prit Constantinople (1453), et par cette importante conquête anéantit l'empire grec. Ce conquérant soumit ensuite rapidement le reste de la péninsule grecque, ainsi que la Caramanie, l'empire de Trébizonde (1461), la Bosnie, la Valachie (1462), la Petite-Tartarie, et

pénétra jusqu'en Italie. La Turquie grandit encore sous Sélim I, qui réduisit en provinces ottomanes la Syrie, la Palestine, l'Égypte (1517), prit la Mecque et acquit Alger (1520). Soliman II y ajouta, en Asie, l'Aldjézireh et partie de l'Arménie, du Kourdistan, de l'Arabie; en Europe, partie de la Hongrie, la Transylvanie, l'Esclavonie, la Moldavie; il enleva Rhodes aux Chevaliers (1522), après un siége mémorable, vint camper devant Vienne (1529), et ajouta à son empire Tunis (1534) et Tripoli (1551); enfin Sélim II enleva Chypre aux Vénitiens (1570); mais l'année suiv. la marine turque était anéantie à la bataille de Lépante (1571) : c'est de cet événement que date la décadence de l'empire ottoman. Cette décadence ne marcha d'abord que lentement : malgré les fréquentes révolutions de palais (surtout de 1618 à 1622), malgré quelques pertes en Hongrie (1595-1608), la Turquie obtint encore d'importants avantages : la guerre de Choczim lui donna quelques districts en Pologne; Ibrahim commença la guerre de Candie, qui finit par la conquête de cette île sous Mahomet IV (1669); mais à partir de cet instant, la décadence marche rapidement : les trois régences (Alger, Tunis, Tripoli) et même l'Égypte deviennent presque libres de fait; la grande guerre de 1682 à 1699, que termine la paix de Carlowitz, arrache presque toute la Hongrie aux Turcs; le traité de Passarovitz leur enlève Temesvar et partie de la Servie, que toutefois ils recouvrent par la paix de Belgrade (1740). Les Russes, avec lesquels ils sont en lutte depuis 1672, commencent à obtenir la supériorité. Après le guerre de 1770 et 1774, où la Porte figure comme alliée de la Pologne, elle perd la Bukovine et la Petite-Tartarie, qui est reconnue indépendante par le traité de Kutchuk-Kaïnardji. Cette même Tartarie devient province russe en 1783; la guerre de 1790 à 1792 consacre cet état de choses et enlève à la Porte divers cantons du Caucase. De 1809 à 1812, nouvelle guerre et perte des provinces entre le Dniéper et le Danube, assurées à la Russie par la paix de Bucharest; en 1819, perte des îles Ioniennes (qui deviennent libres sous protectorat anglais); de 1820 à 1830, perte de la Grèce, définitivement affranchie par la victoire de Navarin (1827); perte de partie de l'Arménie turque, cédée à la Russie en 1829; à la suite d'une nouvelle guerre avec la Russie, la Valachie, la Moldavie, la Servie deviennent, par le traité d'Andrinople (1829), libres sauf tribut, et sont placées sous la garantie russe; en 1830, perte de l'Algérie, conquise par la France; en 1833, le pacha d'Égypte lève ouvertement l'étendard de la révolte, conquiert la Syrie, bat les Turcs à Konieh, et menace Constantinople. La Turquie, réduite alors à se mettre à la merci de la Russie, signe le traité d'Unkiar-Skelessi (1833) qui ouvre le Bosphore aux Russes, en fermant les Dardanelles aux autres puissances. Cependant Méhémet-Ali, poursuivant ses succès, remporte en 1839 la victoire de Nézib et s'empare de Candie; mais l'intervention des puissances européennes arrête sa marche, et même, en 1840, la Porte recouvre la Syrie, conquise pour elle par les armes anglaises. Depuis cette époque, la Turquie s'efforçait, à la faveur de la paix, de réparer ses pertes et de se régénérer en s'organisant à l'européenne, lorsqu'en 1853 une nouvelle agression de la Russie vint encore compromettre son existence : elle fut sauvée cette fois par les armes réunies de la France et de l'Angleterre; à la suite de la guerre de Crimée, le traité du 30 mars 1856 assura son indépendance.—On doit à Mouradgea d'Ohsson le *Tableau de l'Empire ottoman*, ouvrage capital, à M. Lamartine une *Hist. abrégée de la Turquie*, et à M. Ubicini des *Lettres sur la Turquie* (1851), qui font bien connaître la statistique et les institutions de ce pays.

Sultans ottomans.

Othman I,	1287 ou 1299	Soliman I,	1402
Orkhan,	1326	Mousa,	1410
Amurat I,	1360	Mahomet I,	1413
Bajazet I,	1389	Amurat II,	1421
Mahomet II,	1451	Soliman III,	1687
Bajazet II,	1481	Ahmed II,	1691
Sélim I,	1512	Mustapha II,	1695
Soliman II,	1520	Ahmed III,	1703
Sélim II,	1566	Mahmoud I,	1730
Amurat III,	1574	Othman III,	1754
Mahomet III,	1595	Mustapha III,	1757
Ahmed I,	1603	Abdoul Hamid,	1774
Mustapha I,	1617	Sélim III,	1789
Othman II,	1618	Mustapha IV,	1807
Mustapha I, 2e f.,	1622	Mahmond II,	1808
Amurat IV,	1623	Abdoul Medjid,	1839
Ibrahim,	1640	Abdoul Aziz,	1861
Mahomet IV,	1649		

TURRETIN (Alphonse), issu d'une famille de Lucques, qui avait quitté l'Italie pour exercer librement la religion réformée, né à Genève en 1672, m. en 1737, était fils de François T., pasteur et professeur de théologie à Genève. Après avoir visité la Hollande, la France, l'Angleterre, il se consacra au ministère évangélique, fut nommé en 1697 professeur d'histoire ecclésiastique à Genève, tenta, sans y réussir, de rapprocher les diverses branches de l'Église réformée, et laissa de nombreux écrits, qui ont été rassemblés à Leeuwarden en 1775, 5 vol. in-4. Les plus importants sont : le *Pyrrhonismus pontificius*, où il prétend réfuter l'*Histoire des variations* de Bossuet, et *Historiæ ecclesiasticæ compendium ad annum* 1700, Genève, 1734.

TURRIERS, ch.-l. de c. (B.-Alpes), à 36 k. N. E. de Sisteron; 618 hab.

TURSELIN (Horace), jésuite, né à Rome en 1545, m. en 1609, professa pendant 20 ans les belles-lettres dans sa ville natale, devint directeur du séminaire de son Ordre, et fut en dernier lieu recteur à Florence et à Lorette. On a de lui un *Epitome historiarum a mundo condito ad annum* 1598, qui fut condamné au feu par le parlement de Paris en 1761 comme renfermant des doctrines pernicieuses, et un savant traité *De particulis latinis*, 1598, plusieurs fois réimprimé et augmenté, notamment par Ferd. Hand, Leips., 1829-46, 5 v. in-8.

TURSI, v. de l'Italie mérid. (Basilicate), à 65 k. S. de Matera; 4600 hab. Évêché (érigé en 1546).

TURYASSU, riv. du Brésil, naît dans le S. O. de la prov. de Maranham, la sépare de celle de Para, et tombe dans l'Atlantique par 1° 30' lat. S., après un cours de 560 kil.

TUSCALOOSA, v. des États-Unis, anc. capit. de l'Alabama, sur le Tuscaloosa (affluent du Tombekbee); 4000 h. Université ouverte en 1831; chemin de fer. Cette ville fut fondée en 1816.

TUSCIE, *Tuscia*, une des 17 prov. du diocèse d'Italie au IVe s., comprenait l'Étrurie et l'Ombrie, et avait pour ch.-l. Florence. Dans le XIe s. la grande comtesse Mathilde prenait le titre de marquise de Tuscie et Spolète.

TUSCULUM, auj. *Frascati*, v. du Latium, au S. E., près de Rome, sur le penchant d'une colline, passait pour avoir été fondée par Télégone, fils de Circé et d'Ulysse. Le pays voisin, nommé *Tusculanum*, offrait des vallées délicieuses et était rempli de maisons de campagne. On y remarquait celles de Lucullus et de Cicéron : c'est là que Cicéron se retira après le triomphe de César et qu'il écrivit ses *Tusculanes*.

TUY, *Tudæ ad Fines*, v. forte d'Espagne (Galice), dans la prov. de Pontevedra, près du Minho, à 90 k. S. O. d'Orense; 5000 hab. Évêché. Linge de table, chapeaux communs, tannerie. Ville très-ancienne; reconstruite par Ferdinand II, roi de Léon.

TVARTKO I (Étienne), gouverneur du Banat, neveu et successeur du ban Étienne Cotromanovitch, fut confirmé dans la possession du Banat par Louis I de Hongrie (1357), conquit la principauté de Zentha dans l'Herzégovine (1366), et une partie du littoral servien (1373), se fit couronner en 1376 roi de Bosnie et de Rascie, attaqua la Dalmatie, fit encore quelques conquêtes, grâce aux troubles intérieurs de

la Hongrie; mais fut enfin forcé de rendre hommage à Sigismond, roi de Hongrie (1388). S'étant allié aux Turcs après la bataille de Cassovie (1389), il put, avec leur aide, s'emparer de toute la Dalmatie. Il mourut en 1391.— Son fils, Tvartko II, roi de Bosnie et Rascie (1396), eut presque continuellement à lutter contre deux compétiteurs, pilla l'Esclavonie à l'aide des Turcs, ses alliés, se débarrassa de la suzeraineté de la Hongrie, mais fit de vains efforts pour échapper à celle des Turcs, dont il devint le tributaire en 1415. Il mourut sans postérité mâle en 1443.

TVER, v. de Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Tver, sur le Volga, à l'embouch. de la Tverza, et sur la route de Moscou à St-Pétersbourg, à 176 k. N. O. de Moscou; 25 000 hab. Archevêché, cour d'appel, gymnase, séminaire, école d'orphelins militaires, institut de jeunes nobles. Ville bien bâtie; belle cathédrale, palais archiépiscopal, hôtel de ville, hôtel du gouvernement, palais de justice, bazar, plusieurs belles places. Industrie active, chantiers de construction, riche pêche, grand commerce par le Volga. D'abord simple fort, bâti par Vsévolod, prince de Vladimir, en 1182, Tver devint vers 1250 le ch.-l. d'une principauté particulière, plus grande que le gouvt actuel de Tver, et qui ne cessa d'exister qu'en 1490, sous le czar Ivan III. La ville, détruite en 1768 par un incendie, fut reconstruite et embellie par Catherine II. — Le gouvt de Tver, entre ceux de Pskov à l'O., d'Iaroslav à l'E., a 384 kil. du N. E. au S. E., et env. 1 400 000 hab. Le Volga le traverse dans sa partie méridionale. Climat froid et très-variable; rivières poissonneuses. Blé, chanvre, bois, toile, cuir, suif, gros bétail. Commerce actif.

TWEED (la), riv. de la Grande-Bretagne, naît en Écosse dans le S. du comté de Peebles, dit aussi *Tweeddale*, traverse ceux de Selkirk et de Roxburgh, passe à Kelso, sépare l'Écosse de l'Angleterre, reçoit le Teviot, et se perd à Berwick dans la mer du Nord, après un cours de 150 kil. Pêche du saumon.

TWEEDDALE, comté d'Écosse. *V.* PEEBLES.

TWICKENHAM, vge d'Angleterre (Middlesex), sur la Tamise, à 15 kil. S. O. de Londres; 6000 hab. Le comte d'Essex, Bacon, Pope, William Stanhope, y eurent leur maison de campagne. Louis-Philippe s'y fixa en quittant la France.

TYANE, *Tyana*, auj. *Ketch* ou *Nikdé*, v. de Cappadoce, au S. O., en Cataonie, près du Sarus, devint au IVe s. la capit. de la Cappadoce 2e. C'est là que naquit le fameux imposteur Apollonius, dit de Tyane.

TYBURN, vge d'Angleterre, près de Chelsea, aux env. de Londres, est connu par les fourches patibulaires que l'on y voyait autrefois.

TYCHO-BRAHÉ, célèbre astronome, né en 1546 en Scanie, d'une des familles les plus nobles du Danemark, montra dès son enfance un goût déterminé pour les observations astronomiques, parcourut pendant cinq ans l'Allemagne et la Suisse pour visiter les observatoires et prendre connaissance des méthodes alors usitées, se fit connaître en 1572 par les observations qu'il publia sur une étoile nouvellement découverte dans la constellation de Cassiopée, fut chargé par le roi de Danemark Frédéric II d'enseigner l'astronomie à Copenhague, reçut en don de ce prince l'île de Hwen (entre Copenhague et Elseneur), pour y faire ses observations, y fit construire le magnifique observatoire d'*Uranienbourg*, et y résida pendant 17 ans (1580-97). Moins bien traité par le successeur de Frédéric, il quitta sa patrie et se rendit en Bohême, où l'empereur Rodolphe II lui fit construire une belle retraite et lui assura une pension. Il mourut à Prague en 1601. Tycho-Brahé perfectionna surtout la théorie de la lune en découvrant la variation et l'équation annuelle de cet astre; il reconnut aussi le cours des comètes. Également mécontent du système de Ptolémée et de celui de Copernic, il en créa un nouveau qui échappait aux objections faites contre le 1er, mais qui était moins d'accord avec les phénomènes que celui de Copernic: il imaginait que la terre était immobile au centre du monde, et que le soleil et la lune tournaient autour d'elle, tandis que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne tournaient autour du soleil. Il partageait du reste avec ses contemporains les erreurs de l'astrologie judiciaire. Tycho-Brahé eut la gloire de former Kepler. On a de lui, entre autres ouvrages : *Progymnasmata*, Uranienbourg, 1587-89; *Astronomiæ instauratæ mechanica*, 1598; *Historiæ cœlestis libri XX*, 1666, posthume : c'est le recueil de ses observations.

TYCHSEN (Olof Gerhard), orientaliste, né en 1734 à Tondern, dans le duché de Slesvig, m. en 1815, savait l'arabe, l'éthiopien, l'hindoustan, le tamoul et l'hébreu. Il professa les langues orientales à l'Université de Rostock, et fut conseiller aulique et vice-chancelier du duc de Mecklembourg. Tychsen a rendu de grands services à la littérature orientale en interprétant des inscriptions arabes écrites en caractères coufiques et en expliquant les monnaies musulmanes. Ses principaux ouvrages sont l'*Introductio in rem nummariam Muhammedanorum*, Rostock, 1794, et *De cuneis persepolitanis*, 1798. — Un autre Tychsen, Christian, professeur à Gœttingue, né en 1758 à Slesvig, m. en 1839, a donné une *Hist. des Hébreux*, 1789, une *Grammaire arabe*, 1813, et une édition de *Quintus de Smyrne*, 1807.

TYDÉE, *Tydeus*, fils d'Œnée, roi de Calydon, ayant tué involontairement Ménalippe, son frère, se bannit de sa patrie et trouva un refuge à la cour d'Argos, où il épousa Déiphile, une des filles d'Adraste. Il accompagna Polynice au siége de Thèbes, et y périt. Il laissait un fils unique, le célèbre Diomède.

TYNDALE (W.), un des 1ers propagateurs de la Réforme, né en 1500 dans le pays de Galles, reçut les ordres, adopta de bonne heure la doctrine de Luther, traduisit *le Nouveau Testament* en langue vulgaire, fut pour ce fait chassé d'Angleterre, vint en Allemagne où il connut Luther, publia en 1526 sa traduction à Anvers et commença à traduire l'*Ancien Testament;* mais fut, à la demande de Henri VIII, arrêté par ordre de l'empereur et conduit à Augsbourg, où il fut étranglé, puis brûlé.

TYNDARE, fils aîné d'Œbalus, roi de Sparte, devait succéder à son père, mais fut privé du trône par Hippocoon, son frère, et se retira dans la Messénie; Hercule le rétablit dans ses États. Il épousa Léda et en eut quatre enfants, Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre, que l'on nomme quelquefois les *Tyndarides*, du nom de leur père.

TYNDARIS, v. de Sicile, sur la côte N., un peu à l'O. de Myles, fut submergée presque entièrement par la mer. Ce qui en reste est devenu une chapelle sous le nom de *Sta-Maria di Tindaro*. Régulus battit les Carthaginois à Tyndaris, l'an 257 av. J.-C.

TYNE, nom de deux petites riv. d'Angleterre, la *North-Tyne* et la *South-Tyne*, qui se réunissent à Hexham, et se jettent dans la mer du Nord après avoir séparé les comtés de Durham et de Northumberland. Un port de refuge a été établi à l'entrée de cette riv.

TYNEMOUTH, v. d'Angleterre (Northumberland), à l'embouch. de la Tyne dans la mer du Nord, à 13 kil. E. de Newcastle; 26 000 h. Maison de correction, château en ruine. Bains de mer.

TYPHÉE, *Typhæus*, fameux géant, fils du Tartare et de la Terre, avait cent têtes et vomissait des flammes par ses cent bouches. Il fut le chef des Géants qui escaladèrent le ciel et forcèrent les Dieux à se réfugier en Égypte, cachés sous la forme d'animaux; mais Jupiter le foudroya, et l'accabla sous le poids du mont Etna, ou, selon d'autres, sous l'île Inarime, d'où il continue à lancer des flammes. Typhée fut père de Géryon et de Cerbère.

TYPHON, dieu égyptien, frère d'Osiris, était le principe du mal, des ténèbres et de la stérilité. On lui donnait pour mère, mais plus souvent pour femme et pour sœur, Nefté ou Nephthys (la Terre, par opposition à Tpé, le Ciel). Osiris, en partant pour la

conquête du monde, lui laissa le gouvernement des déserts à l'E. de l'Égypte; mais Typhon convoita l'Égypte même, et il l'eût envahie si Djom (ou Hercule) ne l'eût repoussé par ordre d'Isis. Après le retour d'Osiris, il trouva moyen de faire entrer ce prince dans un coffre, l'y enferma et le fit ainsi périr, puis il abandonna le cadavre au cours du Nil. Lorsque Isis eut recueilli ces tristes restes et les eut placés dans un cercueil, Typhon attenta au sépulcre et dispersa par tout le Delta le cadavre dépecé en 14 lambeaux. Le fils d'Osiris, Orus, devenu grand, vainquit Typhon et le fit périr. L'hippopotame, l'âne, le verrat, le crocodile, le scorpion lui étaient consacrés. Il avait souvent, auprès des grands temples consacrés aux dieux bons, de simples chapelles, dites *chapelles noires* ou *Typhonia*. On l'honorait surtout à Héracléopolis la Petite, appelée de là *Typhonopolis*.

TYR, auj. *Sor* ou *Sour*, nom commun à deux villes de Phénicie, l'une sur la côte, au S. de Sidon, l'autre dans une île voisine. La 1re fut fondée vers 1900 av. J.-C., et détruite en 572 par Nabuchodonosor. La 2e fut bâtie par les Tyriens échappés au sac de leur ville et qui s'étaient réfugiés dans l'île: elle est comme la continuation de la première. Tyr avait deux ports, l'un au N., vers Sidon, l'autre au S., regardant l'Égypte; ses murailles étaient très-fortes; le détroit qui la séparait du continent, et qui était large d'env. 3 kil., la rendait presque inexpugnable. Longtemps elle forma un État à part, qui était le plus riche de la Phénicie; elle brillait principalement par sa marine: on la nommait *la Reine des mers*. Son commerce s'étendait jusque dans l'Atlantique. La pourpre de Tyr n'avait point de rivale au monde. Gadès, Carthage, Utique étaient des colonies tyriennes. Son gouvernement était monarchique (sauf de 572 à 554 av. J.-C.); on connaît surtout parmi ses rois Hiram, qui fournit à Salomon des cèdres et lui envoya des ouvriers pour la construction du temple de Jérusalem; Ithobal I, père de Jézabel, femme d'Achab; le cruel Pygmalion, dont la sœur Didon, forcée de fuir, alla fonder Carthage; Elylée, qui défendit victorieusement Tyr contre Salmanazar, roi d'Assyrie, et Ithobal II, sous lequel eut lieu la prise de l'ancienne Tyr par Nabuchodonosor II, après un siége de 13 ans (572). Le luxe et la corruption de cette ville égalaient ses richesses. Son culte tenait de ceux de la Phénicie: Melkart (dit l'*Hercule de Tyr*), Astarté (ou Vénus), Thammouz (ou Adonis) étaient ses divinités principales. — La Nouv. Tyr fut prise en 332 par Alexandre après un siége de 7 mois, et en joignant l'île au continent par une digue gigantesque. Quelques années plus tard, elle subit encore un siége de 14 mois contre Antigone, père de Démétrius Poliorcète. Depuis elle suivit le sort de la Syrie. L'an 125 av. J.-C., les Tyriens obtinrent des rois de Syrie l'autorisation de se gouverner par leurs propres lois: de cette époque date une ère usitée en Syrie et dite *Ère de Tyr*. Cette ville finit par tomber avec le reste de la Syrie sous le joug des Romains, puis elle passa sous celui des Arabes, et enfin des Turcs (1517). Elle avait été prise par les Croisés en 1124; elle fut prise par les Français en 1799. La Tyr actuelle compte à peine 2000 hab.; son port est tout ensablé.

TYRANNION, grammairien, natif du Pont. Lucullus le fit prisonnier et esclave; mais Muréna, son 2e maître, l'affranchit. Il devint l'ami de Cicéron, ouvrit une école dans la maison de ce grand homme, acquit par ses leçons de grandes richesses et les employa à former une belle bibliothèque. C'est lui qui le premier publia les ouvrages d'Aristote à Rome.

TYRAS, rivière de Sarmatie, est auj. le *Dniester*.

TYRNAU, v. de Hongrie (Presbourg), à 40 kil. N. E. de Presbourg; 8000 hab. Cour d'appel; jadis université, transférée à Bude en 1777; hôtel d'invalides. Nombre de monastères, d'où le nom de *Petite-Rome*. Grand commerce de vins: la ville possède une vaste tonne, rivale de celle d'Heidelberg. Patrie de Sambucus Victoire des Impériaux sur les Hongrois en 1705.

TYRO, fille de Salmonée, roi d'Élis, fut aimée de Neptune qui la séduisit en prenant la figure du fleuve Énipée, et qui la rendit mère de Pélias et de Nélée (père de Nestor). Mariée depuis à Créthée, roi d'Iolchos, elle en eut Éson.

TYROL, partie orientale de la *Rhétie* des anciens, contrée et grand gouvt de la monarchie autrichienne, borné au N. par la Bavière, à l'O. par les Grisons, à l'E. par l'Illyrie et le cercle de Salzbourg, au S. par le roy. Lombard-Vénitien: env. 230 kil. en tous sens; 950 000 hab. (dont env. le tiers Italiens); ch.-l., Inspruck. Divisé d'abord en 7 cercles (Ht et Bas-Innthal, Pusterthal, Adige, Trente, Roveredo, Vorarlberg), il n'en compte plus auj. que 4: Inspruck, Brixen, Trente, Vorarlberg. Le Tyrol tire son nom du château de Tyrol ou *Terioli*, sur l'Adige, à 2 kil. de Méran. Il est traversé par de très-hautes montagnes (Alpes rhétiques), et est fort analogue à la Suisse: l'Adige, l'Eisach, la Brenta, la Drave, le Lech y prennent leur source. Air froid et très-vif; sol peu fertile, sauf au S.; agriculture bien entendue: grains, vin, houblon, bétail, abeilles, vers à soie; on élève beaucoup d'oiseaux (les serins du Tyrol s'exportent par toute l'Europe). Riches mines de fer, argent, plomb, houille, alun, marbre, albâtre; sources minérales et thermales. Industrie assez médiocre. Les Tyroliens sont forts, agiles, simples, attachés aux usages de leurs ancêtres et très-religieux: presque tous sont catholiques. Ils sont excellents tireurs, habiles musiciens et surtout bons chanteurs. Les Tyroliens allemands émigrent au printemps pour revenir chez eux passer l'hiver; les Tyroliens italiens partent vers l'hiver et reviennent l'été. — L'anc. Rhétie, après avoir appartenu aux Goths, aux Lombards, aux ducs de Bavière Agilolfings, puis à l'empire carlovingien et ensuite au royaume de Germanie, fut séparée en deux parties quand Boson fonda le roy. d'Arles: 1° la Rhétie occid. (depuis pays des Grisons), fut comprise dans le roy. d'Arles; 2° la Rhétie orientale, qui n'est autre que le Tyrol actuel, resta au roy. de Germanie. Nombre de seigneuries se formèrent dans cette dernière, entre autres les comtés de Goritz, Eppan, Ulten, Andechs, Méran et celui de Tyrol, alors un des moindres, mais dont les propriétaires étaient de la maison de Goritz. En 1359, Marguerite *à la Grande Bouche*, héritière de cette maison, céda le Tyrol et ses prétentions sur les autres propriétés de Goritz à la maison d'Autriche, qui n'a cessé de le posséder depuis. Le Tyrol fut souvent donné en apanage à des princes de la maison d'Autriche. Une des branches de cette maison, après la mort de Maximilien II, prit le nom de branche de Tyrol; cette branche arriva à l'empire en 1618, dans la personne de Ferdinand II, et ne cessa qu'avec Charles VI. Envahi et conquis au commencement de ce siècle par les armes françaises et bavaroises, le Tyrol fut un moment réuni à la Bavière, 1805. Il éclata dans ce pays en 1809 contre la nouvelle domination une insurrection dirigée par André Hofer, qui fut bientôt comprimée (*V.* HOFER). Le Tyrol a été rendu à l'Autriche en 1814. Il s'insurgea en 1848 contre cette puissance, mais fut promptement réduit par le feld-maréchal Radetzky.

TYRONE, comté d'Irlande (Ulster), entre ceux de Loudonderry au N., d'Antrim à l'E., de Monaghan et de Fermanagh au S., de Donegal à l'O., compte 315 000 hab. et a pour ch.-l. Omagh. Les O'Neill, anciens rois de l'Irlande, s'étaient mis à la tête de ce pays dans la rébellion de 1597.

TYRREL (John), l'assassin des enfants d'Édouard. *V.* RICHARD III.

TYRREL (James), historien, né à Londres en 1642, m. en 1718, fut de son temps le champion des idées libérales: il combattit le *Patriarche* de Filmer, favorisa la révolution de 1688, et composa dans ce but des *Dialogues politiques*, qui eurent une grande vogue. Il fit paraître, de 1700 à 1704, une *Histoire générale de l'Angleterre*, qui s'arrête à la fin de Ri-

chard II (5 vol. in-fol.); il y montre que les libertés des peuples ne sont pas des concessions des rois. Le principal mérite de cet ouvrage est de contenir de longs extraits des vieux historiens anglais.

TYRRHÈNES, *Tyrrheni*, peuple d'origine pélasgique, occupa le pays qui prit de là le nom de *Tyrrhénie* et qui fut plus tard appelé Étrurie. Ils paraissent être venus de Lydie. Ils étaient célèbres comme navigateurs, mais aussi comme pirates. *V.* RASENA.

TYRRHÉNIENNE (Mer), *Tyrrhenum mare*, partie de la Méditerranée qui s'étend entre la côte occidentale de l'Italie, la Corse, la Sardaigne et la Sicile.

TYRTÉE, poëte athénien, du VIIe s. av. J.-C. Les Lacédémoniens ayant, pendant la 2e guerre de Messénie, demandé par l'ordre de l'oracle des secours aux Athéniens, ceux-ci leur envoyèrent, comme par dérision, le poëte Tyrtée, qui était, dit-on, boiteux et même borgne; mais ce poëte sut par ses chants belliqueux animer les Spartiates à tel point qu'ils finirent par remporter la victoire. En récompense, Tyrtée fut reconnu citoyen de Sparte; on lisait ses poésies à l'armée rassemblée. On n'a de lui que trois fragments, qu'on imprime d'ordinaire avec les Gnomiques et qui se trouvent dans les recueils de Schneidewin et de Bergck; ils ont été donnés à part avec un commentaire par Klotz, Altenbourg, 1764, et par Bach, Leipsik, 1831, traduits en prose par Hautôme, 1826, et mis en vers par F. Didot, 1826.

TYRWHITT (Thom.), savant critique, né en 1730 à Londres, mort en 1786, fut quelque temps sous-secrétaire au département de la guerre, puis secrétaire de la Chambre des Communes, et enfin garde du Musée britannique. Il a laissé, entre autres écrits: *Explication de plusieurs inscriptions grecques* (dans l'*Archæologia britannica*, 1770; *Dissertatio de Babrio fabularum æsopicarum scriptore* (Oxford, 1776). Il a publié les *Contes* de Chaucer, avec un glossaire (1778).

TYSDRUS, *El-Djem*, v. de l'Afrique propre (Byzacène), près de la Méditerranée et de la ville actuelle de Kairouan. Bel amphithéâtre romain. C'est là que les 2 premiers Gordiens furent élevés à l'empire.

TZACONIE. *V.* ZACONIE.

TZAR ou TSAR. *V.* CZAR.

TZARSKOÉ-SÉLO, v. de Russie (St-Pétersbourg), à 25 kil. S. de St-Pétersbourg, sur la route de St-Pétersbourg à Moscou. Beau château des tzars; lycée, école forestière, école de cadets.

TZETZÈS (Jean), en latin *Cæcius*, poëte et grammairien grec, né à Constantinople vers 1120, m. vers 1183, écrivait avec la plus grande facilité. Il a laissé sous le titre de *Carmina Iliaca* des poésies tirées de l'histoire de Troie. On a de lui en outre les *Allégories mythologiques, physiques et morales* (en vers ïambiques); les *Chiliades* (en 6 livres et en vers politiques): c'est un recueil d'anecdotes sur les personnages les plus célèbres; des *Épigrammes* et poésies diverses; une *Exégèse* sur l'Iliade; des *scholies* sur Hésiode, sur l'*Alexandra* de Lycophron, qui contiennent beaucoup de traits précieux (on les a attribuées, mais à tort, à son frère Isaac Tzetzès); des *Lettres*, publ. par Th. Pressel, Tubingue, 1851. Les *Chiliades* se trouvent dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1614, et ont été publ. séparément par Kiesling, Leips., 1826; la meilleure édition des *Iliaques* est celle de Bekker, Berlin, 1816; les *Allégories* ont été éditées et trad. en latin par Fréd. Morel, Paris, 1616, et par Boissonade, 1851.

U

N. B. *Cherchez par* Ou, V, *ou* W *les mots qui ne seraient pas à l'*U.

U, chez les anciens, était la même lettre que V.

UBALDINI (Ruggieri ou Roger d'), archevêque de Pise en 1276, et l'un des principaux chefs des Gibelins dans cette ville, eut à lutter contre le perfide Ugolin de la Gherardesca, qui lui disputait la souveraineté dans Pise et qui avait tué un de ses neveux. Il s'empara de sa personne, et le fit enfermer avec ses enfants dans une tour dont il jeta les clefs dans l'Arno et où tous ces malheureux périrent de faim (1288). Le Dante, dans son *Enfer*, a raconté ce terrible épisode des guerres civiles de Pise. *V.* GHERARDESCA.

UBALDIS (BALDE de). *V.* BALDE.

UBAYE (l'), petite riv. de France (B.-Alpes), prend sa source au mont Maurin, passe à Barcelonnette et se jette dans la Durance, après un cours de 80 kil.

UBEDA, *Bætula?* v. d'Espagne (Andalousie), entre le Guadalquivir et le Guadalimar, à 40 kil. E. N. E. de Jaen; 14 000 hab. Enlevée aux Maures en 1234.

UBERTI (FARINATA DEGLI), chef de la faction gibeline de Florence, fut chassé de sa patrie par les Guelfes en 1250, mais réussit 10 ans après, avec le secours de Mainfroi, qui régnait alors à Naples, à battre les Guelfes à son tour, et prit toutes les villes de la Toscane, Florence y comprise: il les garda jusqu'en 1266. Il a été célébré par le Dante.

UBIENS, *Ubii*, peuple germain, habitait d'abord à l'E. du Rhin, chez les Suèves, puis fut transporté par Auguste dans la Germanique 2e, à l'O. du Rhin, entre ce fleuve et la Roër, au N. des *Treveri*. Ils avaient pour capitale *Oppidum Ubiorum*, depuis *Colonia Agrippina* (Cologne).

UBIQUISTES ou **UBIQUITAIRES**. On nomma ainsi au XVIe s. ceux des disciples de Luther qui, défendant la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie, prétendaient que son corps est partout (*ubique*), aussi bien que sa divinité. Ils étaient opposés aux *Sacramentaires*. On remarque parmi les *Ubiquistes* J. Lefebvre dit *Schmiedlin*, Illyricus, Osiander.

UCAYALE (l'), riv. de l'Amérique du S. (Pérou), naît par 10° 40' lat. S. et 74° 40' long. O., reçoit à droite l'Apurimac, à gauche la Parene et la Pachitea, et se jette dans l'Amazone par la r. dr., après un cours d'env. 1000 kil. On l'a prise à tort pour le bras principal de l'Amazone.

UCHORÉE, roi d'Égypte, 8e successeur d'Osymandias, et probablement l'un des rois d'une des dynasties thébaines, fonda Memphis (suivant Diodore). On place son règne au XXIIe s. av. J.-C.

UCKER (l'), riv. des États prussiens (Brandebourg), sort d'un lac de même nom près de Prenzlow, baigne cette ville, arrose la régence de Potsdam, celle de Stettin, et se jette dans la Baltique à Uckermünde, après un cours de 40 k.— Elle a donné son nom à la *Marche de l'Ucker*, une des divisions du Brandebourg.

UCLÈS, *Urcesa?* bg d'Espagne (Nouv.-Castille), prov. et à 45 k. O. S. O. de Cuença; 2000 h. Évêché; anc. ch.-l. de l'ordre de St-Jacques de l'Épée. Alphonse VI de Castille y fut battu par les Almoravides en 1108. Les Français y vainquirent les Espagnols en 1811.

UDINE, *Utina*, v. forte de Vénétie, ch.-l. de province, sur la Roja, à 150 kil. N. E. de Venise; 22200 hab. Évêché, collége, observatoire. Belle cathédrale, plusieurs palais. Soieries, liqueurs, blanc de céruse, ustensiles de cuivre. Udine était jadis la capit. du Frioul Vénitien; elle passa sous la domination de Venise en 1445, et devint, sous l'Empire,

le ch.-l. du dép. italien de Passeriano. — La province d'Udine, formée du Frioul Vénitien, a pour bornes l'Illyrie au N. et à l'E., l'Adriatique et la prov. de Venise au S., les provinces de Trévise et de Bellune à l'O. : 100 kil. en tout sens : 420000 hab.

UDINE (JEAN). V. JEAN D'UDINE.

UDINE (MARTIN d'), peintre. V. PELLEGRINO.

UDVARHÉLY, v. de Transylvanie (Pays des Szeklers), ch.-l. de siége, à 110 k. N. E. d'Hermanstadt; 6000 hab. Collége réformé.

UFENS, nom latin de l'Ufanto.

UGENTO, *Uxentum*, v. d'Italie (Terre d'Otrante), près du golfe de Tarente, à 22 kil. S. E. de Gallipoli; 1600 hab. Évêché. Cette ville fut saccagée par les Sarrasins au VIIIe s., et par les Turcs en 1537.

UGERNUM, v. de la Narbonaise, auj. *Beaucaire*.

UGINES, ch.-l. de c. (Savoie), à 11 kil. N. d'Albertville; 2523 hab. Château en ruines.

UGOLIN. V. GHERARDESCA (UGOLIN de La).

UGOTSCH ou **UGOCSA** (Comitat d'), une des divisions de la Hongrie, dans le cercle au delà de la Theiss, entre les comitats de Beregh au N., Szathmar au S., Marmaros à l'E.; 48 k. sur 40; 48000 h.; ch.-l., Nagy-Szollos.

UHLAND (J. L.), poëte allemand, né en 1787 à Tubingue, m. en 1862, cultiva la poésie tout en suivant le barreau, fit paraître dans les almanachs littéraires une suite de pièces qui furent remarquées, ses ballades surtout, dans lesquelles il faisait revivre le moyen âge; publia en 1813 et 1815 des poésies nationales qui augmentèrent sa popularité, fut élu député en 1819 et défendit les idées libérales, devint en 1830 prof. de littérature allemande à Tubingue, mais résigna ses fonctions en 1833 pour aller siéger à la Diète allemande et fut élu en 1848 député à l'Assemblée nationale de Francfort. Outre ses poésies, on a de lui quelques tragédies, qui n'obtinrent qu'un succès d'estime, et un précieux *Recueil de vieux chants populaires*, Stuttgard, 1844-45.

UHLANS, corps de cavalerie légère. V. HULANS dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

UIST, nom commun à deux des îles Hébrides : la 1re, *North-Uist*, située entre l'île Lewis au N. et celle de Benbecula au S., a 25 kil. sur 20, et 4000 hab.; elle est presque toute en bruyères et appartient en entier à lord Macdonald; — la 2e, *South-Uist*, entre les îles de Benbecula au N. et de Barray au S., a 31 kil. sur 3; 5500 hab.; elle est à peine cultivée. On tire de toutes deux de la soude.

UJ, c.-à-d. *nouveau* en madgyar (hongrois), entre dans la composition de plusieurs noms géographiques.

UJHELY, v. de Hongrie (Zemplin), à 13 kil. S. O. de Zemplin; 6500 hab. Gymnase de Piaristes.

UJVAROS, v. de Hongrie. V. NEUSTADT.

UKÉRÉVÉ, un des noms du lac Victoria-Nyanza.

UKRAINE, c.-à-d. *pays limitrophe*, région de la Russie d'Europe, embrasse les gouvts actuels de Kiev. Pultava, Tchernigov et Kharkov (ce dernier se nomme aussi gouvt des Slobodes d'Ukraine). On la divisait jadis en Ukraine polonaise et Ukraine russe. C'est une vaste plaine arrosée par le Dnieper, et d'une fertilité incomparable, surtout en grains. Bestiaux, chevaux renommés, abeilles, etc.; les sauterelles y causent de grands dégats. — L'Ukraine fit partie de l'empire du Kaptchak; par suite, les parties de cette contrée qu'on nomme auj. gouvts de Pultava et de Kharkov ont jadis appartenu à la Petite-Tartarie. Ce pays passa ensuite sous la domination des Polonais. Il échut aux Russes dans le 1er partage de la Pologne, en 1772.

ULEA, riv. de la Russie d'Europe (Finlande), coule du S. E. au N. O., et se jette dans le golfe de Botnie, près d'Uleaborg : cours, 140 kil.

ULEABORG, v. et port de Russie (Finlande), ch.-l. de district, sur le golfe de Botnie, à 600 kil. N. de St-Pétersbourg; 5000 hab. Fondée en 1610, prise par les Russes en 1714, mais rendue depuis, elle resta aux Suédois jusqu'en 1809. — Le district d'Uleaborg, le plus septentrional de la Finlande, a pour bornes à l'O. le golfe de Botnie et la Tornéa qui le sépare de la Suède, à l'E. le gouvt d'Arkhangel, au N. la Laponie, et au S. les districts de Kouopio et de Vasa. Résine, goudron, beurre salé, poisson.

ULEFELD (CORNIFIX, comte d'), ministre danois, né en 1604, m. en 1664, jouit de la faveur de Christian IV, épousa une fille de ce prince et de Christine de Munch, devint en 1643 grand maître de la cour, eut la direction suprême des finances, de l'armée et de la flotte, et signala son ministère par d'importantes améliorations. Disgracié sous le successeur de Christian, Frédéric III, et impliqué dans une fausse accusation, il se retira en Suède et eut le tort d'agir contre son pays. Il voulut dans la suite rentrer en Danemark; mais il fut arrêté, emprisonné, puis forcé de s'éloigner, et enfin condamné à mort par contumace. Il mourut en Suisse, où il s'était réfugié.

ULÉMAS. On nomme ainsi en Turquie les docteurs de la religion et de la loi; leurs fonctions embrassent à la fois le culte, la justice et le gouvernement. Le corps des *ulémas* se compose du *mufti*, qui préside, des *imams*, des *mollahs*, des *muezzins*. Ce corps est très-puissant à Constantinople, et forme comme un contre-poids au despotisme du sultan.

ULFILAS. V. ULPHILAS.

ULIARUS, île de l'Océan Atlantique, auj. *Oléron*.

ULLIAC-TRÉMADEURE (Mlle Sophie), femme auteur, née en 1794 à Lorient, m. en 1862, était fille d'un colonel du génie. N'ayant d'abord cultivé les lettres que par goût, elle le fit, après la mort de son père, par dévouement pour une mère infirme : elle consacra son talent à l'éducation et composa dans ce but un grand nombre d'ouvrages aussi remarquables par la pureté de la morale que par la solidité de l'instruction et l'intérêt du récit, entre autres *Contes aux jeunes Agronomes*, *Laideur et Beauté*, *Histoire de Jean-Marie*, *Le petit Bossu* et *Claude Bernard* (ces deux derniers ouvrages ont obtenu des prix Montyon), *la Pierre de touche*, couronnée par la Société de l'instruction élémentaire, *le Legs d'un père*, *Émilie ou la Jeune fille auteur*, *Étienne et Valentin*, les *Contes de la mère l'Oie*, *Nouvelles Scènes du Monde réel*, *Souvenirs d'une vieille fille* (1860) : c'est sa propre histoire. Elle rédigea de 1835 à 1855 le *Journal des jeunes Personnes*, dont elle assura le succès.

ULLOA (ST-JEAN D'), fort. V. VERA-CRUZ.

ULLOA (Ant. d'), officier de marine, né à Séville en 1716, m. en 1795, remplit de nombreuses missions pour le gouvernement espagnol, fut chargé de protéger au Pérou les savants français qui allaient mesurer un arc du méridien, prit possession de la Louisiane au nom de l'Espagne en 1762, et y organisa l'administration. Il fit beaucoup pour l'éducation industrielle et scientifique de l'Espagne, créa le premier cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait eus, perfectionna la gravure, l'imprimerie et la fabrication du drap, et fit connaître le platine et ses propriétés (1741). On a de lui un bon livre sur les Indes espagnoles, 1772.

ULM, v. du Wurtemberg (Danube), jadis en Souabe, ch.-l. de cercle, sur le Danube, près de l'embouch. de l'Iller, à 75 kil. S. E. de Stuttgardt; 25000 hab. Forteresse fédérale (depuis 1843). Surintendance évangélique, cour d'appel, école polytechnique élémentaire. Belle cathédrale gothique (le *Munster*), anc. commanderie de l'ordre teutonique; chemin de fer. — Ulm tire son nom du grand nombre d'*ormeaux* (*ulmi*) qu'offre son territoire. Ville libre impériale depuis 1486, elle fut quelque temps florissante et compta jusqu'à 100000 h. Souvent assiégée : Napoléon l'investit en 1805, et força le général Mack, qui la défendait avec 30000 hommes, à signer une capitulation honteuse. D'abord cédée à la Bavière, elle passa au Wurtemberg en 1814. Patrie de Freinshemius.

ULPHILAS (WOLFEL, connu sous le nom d'), évêque des Goths de Dacie et de Thrace au IVe s., né

vers **311**, m. en 381, était issu d'une famille de Cappadoce qui avait été emmenée en captivité par les Barbares. Après la destruction de l'empire des Goths par les Huns, il obtint de Valens un établissement pour les débris des Goths au S. du Danube, dans la Mésie inférieure, en 376; il instruisit ses compatriotes sur le Christianisme, mais en répandant parmi eux l'hérésie d'Arius. Ulphilas avait traduit la Bible en idiome gothique. Il existe des fragments de cette version, qui a été longtemps perdue : ils se trouvent dans deux manuscrits, l'un à la bibliothèque d'Upsal, l'autre dans celle de Brunswick-Wolfenbüttel; on les nomme, le 1er, *Codex argenteus* (parce qu'il est écrit en caractères d'argent); le 2e, *Codex carolinus*. Tous deux ont été imprimés et ont eu plusieurs éditions. La meilleure éd. du *Codex argenteus* est celle de Gabelenz et Lebe, gothique-latine, Leips., 1836-47, revue par Upstroem en 1860. Le *Codex carolinus* a été publié à Brunswick, 1672, à Leyde, 1781-85, et à Passau, par Gangengigl, 1847.

ULPIA TRAJANA, *Augusta Dacica*, d'abord *Zarmizegethusa*, auj. *Varhely* ou *Gradiska*, capitale de la Dacie Trajane, au centre, à l'E. du Tibisque.

ULPIA SARDICA. *V.* SARDIQUE et SOPHIA.

ULPIANUM ou JUSTINIANA SECUNDA, v. de la Mésie 1re, au S. de Naïsse et au N. de *Succorum Angustiæ*, est auj. *Ghiustendil*.

ULPIEN, *Domitius Ulpianus*, jurisconsulte romain, originaire de Tyr, professa longtemps le droit, fut préfet du prétoire sous Héliogabale et Alexandre Sévère, fut le confident intime et le principal ministre du second, et fit régner la justice dans l'Empire : mais sa sévérité déplut aux Prétoriens, et ils l'assassinèrent, sous les yeux mêmes d'Alexandre (228). Ulpien avait beaucoup écrit : les *Pandectes* lui ont emprunté à lui seul plus qu'à tous les autres jurisconsultes ensemble. De plus, on a de lui, sous le titre de *Liber singularis regularum*, un véritable traité scientifique du droit romain. On lui attribue en outre un traité où sont comparées les lois des Juifs et celles des Romains. Ce qui reste d'Ulpien a été publié par Tilius (Du Tillet), 1549; Cujas, 1566; Hugo, 1788; Gneist, Leips., 1858.

ULRIC (S.), *Udalricus*, évêque d'Augsbourg au xe s., est fêté le 4 juillet.

ULRIC, comte de Cilley, magnat de Hongrie au xve s., avait été nommé par Albert d'Autriche en 1437 gouverneur de la Bohême. Il fut sans cesse en lutte avec le grand Hunyade, s'opposa au mariage d'Élisabeth de Hongrie, veuve d'Albert, avec le roi de Pologne (1440), afin de régner sous le nom de la princesse et de son jeune fils (Vladislas V), qu'il avait fait couronner, et profita du temps où Hunyade repoussait les Turcs pour lui faire la guerre. Il finit par périr sous les coups du fils d'Hunyade (1456).

ULRIC DE HUTTEN. *V.* HUTTEN.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, reine de Suède, fille de Charles XI et d'une autre Ulrique-Éléonore, princesse de Danemark, naquit en 1688, épousa en 1715 le prince Frédéric de Hesse-Cassel, fut élevée sur le trône à la mort de Charles XII, son frère (1719), à la condition qu'elle renoncerait au pouvoir absolu, et accepta en effet la nouvelle constitution qui limitait la royauté, partageant le pouvoir entre le monarque, le sénat et les États. Elle proposa aux États, dès la 2e année de son règne, de céder à son mari le gouvernement, dont le poids était trop lourd pour elle, et fit agréer cette proposition. Elle vécut depuis dans la retraite, se livrant au plaisir de l'étude. Elle mourut en 1744, et avec elle s'éteignit la dynastie des Deux-Ponts.

ULSTER ou ULTONIE, une des 4 grandes divisions de l'Irlande, la plus septentr. des quatre, bornée au N. et à l'O. par l'Atlantique, au S. par le Leinster, à l'E. par la mer d'Irlande et le canal du Nord, a env. 204 kil. (de l'E. à l'O.) sur 175; 3 400 000 hab. (dont les trois quarts catholiques). Il comprend 9 comtés : Armagh, Down, Cavan, Tyrone, Fermanagh, Monaghan, Donegal, Antrim et Londonderry. — L'Ulster a eu longtemps des rois particuliers : c'étaient les O'Neill, qui se perpétuèrent jusqu'en 1603. Henri II avait dès 1171 créé un comté d'Ulster et en avait investi Jean de Courcy : le mariage du duc de Clarence, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, avec l'héritière de ces rois, en 1361, mit fin à ce comté. Toutes les familles nobles de l'Ulster furent dépouillées de leurs biens en 1607 par Jacques I, lors de ce qu'on a appelé la *Plantation de l'Ulster*.

ULTRAJECTUM, nom latin d'*Utrecht*.

ULTRAMONTAINS, se dit particulièrement en France de ceux qui reconnaissent dans sa plus grande étendue le pouvoir du St-Siége et défendent l'infaillibilité du pape hors du concile. On les nomme ainsi parce que le pape, résidant à Rome, est, par rapport à la France, *ultra montes*, *au delà les monts*. On les oppose aux *Gallicans*.

ULYSSE, en latin *Ulysses*, en grec *Odysseus*, roi d'Ithaque et de Dulichium, avait pour mère Anticlée et pour père Laërte, époux de cette princesse, ou plutôt Sisyphe, son amant. Il succéda à Laërte sur le trône d'Ithaque, et s'unit à Pénélope, dont il eut Télémaque. Lors de la guerre de Troie, il feignit la folie pour se dispenser de prendre part à l'expédition; mais Palamède déjoua la ruse. Ulysse à son tour découvrit Achille caché dans le palais de Lycomède à Scyros. Pendant le siége, il se signala par sa prudence en même temps que par son intrépidité, alla comme ambassadeur à Troie, où il courut de grands dangers, aida Diomède à enlever les chevaux de Rhésus et le Palladium, obtint les armes d'Achille, que lui disputait Ajax, fils de Télamon, ramena Philoctète de Lemnos, et fit entrer dans les murs de Troie le cheval de bois; quand la ville fut prise, il donna le barbare conseil de faire mourir Astyanax et Polyxène. Son retour dans Ithaque fut long et pénible : errant au gré des vents, il fut successivement poussé chez les Cicones, au cap Malée, près de Salamine, dans l'île africaine des Lotophages, en Sicile; il échappa avec peine aux écueils de Charybde et de Scylla, aux chants des Sirènes, à la magicienne Circé, au cyclope Polyphème, aux Lestrigons, aborda dans l'île de Calypso, dont la nymphe le retint 7 ans, enfin dans celle des Phéaciens, d'où, grâce aux vaisseaux d'Alcinoüs, il parvint à Ithaque; il avait erré 10 ans sur les mers et son absence avait duré 20 années. Pénélope pendant son absence avait été obsédée des poursuites d'une foule de prétendants, et les biens d'Ulysse avaient été mis par eux au pillage. Reconnu par le fidèle Eumée et aidé de son fils Télémaque, il perça de flèches les prétendants et comprima la révolte du peuple qui voulait venger leur mort. Un oracle ayant prédit qu'il mourrait de la main de son fils, il exila Télémaque; mais un autre fils, Télégone, issu de ses amours avec Circé, aborda dans Ithaque et accomplit l'oracle en le tuant sans le connaître. — Ulysse est un des principaux héros de l'*Iliade*; en outre, ses aventures et son retour à Ithaque forment le sujet spécial de l'*Odyssée*. Les Latins ont donné pour fils ou pour petit-fils à Ulysse un certain Romus ou Romulus, qui aurait été le fondateur de Rome. Les Portugais attribuaient à ce héros la fondation d'*Olisippo* ou Lisbonne.

UMÉA, v. de Suède, ch.-l. de la Botnie occid., sur l'Uméa, à 12 kil. de son embouch.; 1500 hab. — La riv. d'Uméa sort des monts Kiœlen, arrose la Botnie occid. et se jette dans le golfe de Botnie sous Uméa, après un cours d'env. 450 kil.

UMÉRAPOURA. *V.* AMARAPOURA.

UNELLI, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), avait pour ch.-l. *Constantia* (auj. *Coutances*).

UNGANNIE, anc. prov. de l'Europe sept., située entre l'Esthonie au N. et la Livonie à l'O. Anc. évêché.

UNGHVAR, v. de Hongrie, ch.-l. de comitat, dans une île de l'Ungh (affluent du Laborcsca), à 400 kil. N. E. de Bude; 6000 hab. Château fort. Siége de l'évêché grec-uni de Munkacs. — Le comitat d'Ungh-

var, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre la Galicie au N., les comitats de Béregh à l'E., de Zabolcs à l'O., a 80 k. sur 65, et 100000 hab.

UNIAMÉSI, contrée de l'Afrique équatoriale, entre 5° et 10° lat. S., renferme le grand lac *Nyanza*, exploré en 1862 par les capitaines Speke et Grant, qui y virent la principale source du Nil.

UNIFORMITÉ (Acte d'), loi passée au parlement d'Angleterre sous Charles II, en 1662, obligeait les ministres de la religion réformée à suivre les rites du culte anglican. On appela *Non-Conformistes* ceux qui refusèrent de s'y soumettre.

UNIGENITUS (Bulle). *V.* BULLE.

UNION (l'). *V.* ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.

UNION (Acte d'), acte du parlement britannique de 1799, par lequel l'Irlande fut réunie, à partir du 1er janvier 1801, à la Grande-Bretagne et le parlement de Dublin supprimé.

UNION (Arrêt d'). Lorsque le cardinal Mazarin exigea de toutes les cours souveraines quatre années de leurs gages en forme de prêt, le parlement de Paris, qu'il avait excepté de cette mesure, rendit le 13 mai 1648 le célèbre *arrêt d'union*, par lequel il refusait la faveur qui lui était accordée.

UNION (Édit d'), acte proclamé à Blois en 1588, par lequel Henri III se déclara chef de la *Ligue*.

UNION (LA SAINTE-). *V.* LIGUE.

UNION DE CALMAR, D'UTRECHT. *V.* CALMAR, UTRECHT.

UNION ÉVANGÉLIQUE, alliance formée en 1608 à Auhausen, en Bavière, et resserrée à Halle en 1610, entre les États protestants (Palatinat électoral, Wurtemberg, Hesse-Cassel, margraviat de Bade-Dourlach, etc.), était opposée à la *Sainte-Ligue* formée par les catholiques à Wurtzbourg en 1609.

UNION HÉRÉDITAIRE, acte par lequel la couronne de Suède fut déclarée héréditaire dans la maison de Vasa. Cet acte, adopté par la diète d'Œrebro en 1540, fut confirmé en 1544 par celle de Væsteras, et renouvelé en 1604 par celle de Nordkœping.

UNION (CARVAJAL, comte de la). *V.* CARVAJAL.

UNITAIRES. On nomme ainsi en général tous ceux qui nient la Trinité et qui n'admettent en Dieu qu'une seule personne : tels étaient les Ariens dans les premiers temps de l'Église. On a plus spécialement donné ce nom à une secte née au XVIe s., et qui eut pour principaux chefs François Stancari, prêtre de Mantoue (1501-1574), Lelio Socin, de Sienne (1525-1563), et son neveu Lelio Socin, qui fixa leurs doctrines, longtemps indécises. Depuis, le nom de *Sociniens* remplaça celui d'*Unitaires*. *V.* SOCINIENS. — Les écrits des principaux Unitaires ont été réunis sous le titre de *Bibliotheca unitaria*, Amst., 1692.

UNIVERSITÉ. On nomme ainsi de grands centres d'enseignement répandus par toute l'Europe et modelés pour la plupart sur l'ancienne Université de Paris. On y distingue généralement 4 *facultés :* théologie, arts (réunissant les lettres et les sciences), droit, médecine.

Université de Paris. Quelques-uns en ont attribué la fondation à Charlemagne, mais sans motif suffisant, ce prince s'étant borné à établir quelques écoles particulières sur divers points de son empire et une académie dans son palais; elle ne commença réellement qu'avec le XIIIe s. Quoiqu'il y eût à Paris bien avant cette époque des écoles florissantes, où enseignaient Guillaume de Champeaux, Abélard, Pierre Lombard, etc., le corps de maîtres et d'écoliers connu sous le nom d'*Université de Paris* ne date que de l'an 1200 : il fut constitué en cette année par Philippe-Auguste; ses statuts furent rédigés en 1215 par l'Anglais Robert de Courson. Le nom d'*université* fut donné à ce corps parce qu'il embrassait l'*universalité* des maîtres et des étudiants (*universitas magistrorum et auditorum*), à quelque nation qu'ils appartinssent (on y distinguait 4 nations : France, Picardie, Normandie, Angleterre, remplacée depuis par l'Allemagne). L'Université n'admit d'abord que 2 facultés, celle de théologie et celle des arts (lettres et sciences); on en adjoignit plus tard (au XIIIe s.) 2 autres, celles de droit et de médecine. Ces 4 facultés conféraient les grades de bachelier, maître ès arts, licencié, docteur, et avaient chacune à leur tête un doyen; l'Université tout entière avait pour chef un *recteur*, qui était électif. — L'Université posséda dès l'origine de grands priviléges : elle avait seule droit d'enseigner; elle n'était pas soumise aux juges ordinaires et avait sa juridiction particulière; elle prit, surtout aux XIVe et XVe s., une grande part aux affaires publiques, et eut ses représentants aux États généraux. Quelquefois elle résista aux rois, qui violaient ses priviléges, et troubla l'État en suspendant ses leçons; mais le plus souvent elle prêta son appui au pouvoir royal; elle reçut en retour de Charles V le titre de *Fille aînée des rois*, et dès lors elle prit rang dans les cérémonies après les princes du sang. En théologie, elle enseigna les plus saines doctrines, tout en défendant constamment les libertés de l'Église gallicane : la Sorbonne, le principal de ses établissements, était l'oracle de l'Église de France. L'Université eut de longues luttes à soutenir contre plusieurs ordres religieux auxquels elle contestait le droit d'enseigner, surtout, au XIIIe s., contre les Dominicains et les Franciscains, au XVIe contre les Jésuites; mais elle finit par être contrainte à partager ce droit avec eux. L'Université de Paris s'était discréditée pendant la Ligue en se faisant l'instrument des Guises et déliant les peuples du serment de fidélité : elle perdit depuis toute importance politique. Elle fut supprimée, ainsi que les universités provinciales, par un décret de la Convention du 20 mars 1794. Cette Université avait eu à sa tête plusieurs hommes illustres, entre autres Pierre d'Ailly, Gerson, Rollin, Crevier. — L'*Hist. de l'Université de Paris* a été écrite par Égasse Du Boulay (1665-73), dont l'ouvrage a été continué, pour les XVIIe et XVIIIe s., par M. Ch. Jourdain, 1862-64. On doit à Crevier un bon abrégé de l'*Hist.* de Du Boulay, et à M. Dubarle une *Hist. de l'Université de Paris* continuée jusqu'à nos jours, 1829.

Autres universités en France. Outre l'Université de Paris, la France possédait avant la Révolution plusieurs autres universités, savoir :

Toulouse, fondée en	1223	Caen,	1436
Montpellier,	1284	Valence,	1454
Orléans,	1305	Nantes,	1460
Grenoble,	1339	Bourges,	1463
(transf. en 1454 à Valence)		Bordeaux,	1472
Angers,	1364	Reims,	1548
Orange,	1365	Douay,	1572
Aix,	1413	Besançon,	1676
Dole,	1422	Pau,	1722
(tr. en 1676 à Besançon)		Dijon,	1722
Poitiers,	1431	Nancy.	1769

Université de France. Après divers essais plus ou moins heureux tentés sous la République pour reconstituer l'instruction publique, une *Université de France*, comprenant l'ensemble des fonctionnaires attachés à l'enseignement, fut fondée sous Napoléon I par la loi du 10 mai 1806, et organisée par les décrets du 17 mars 1808 et 15 nov. 1811. La nouvelle Université centralisait tout l'enseignement public, divisé en 3 ordres : supérieur, secondaire et primaire. Elle avait pour chef un *Grand Maître*, assisté d'un *Conseil de l'Université*. L'Empire était divisé en *Académies* (en nombre égal à celui des Cours impériales), régies chacune par un *Recteur*, assisté d'un *Conseil académique*. Cette grande institution survécut à l'Empire, et, malgré quelques modifications, elle a subsisté jusqu'en 1850. Par la loi du 15 mars de cette année, la liberté de l'enseignement fut proclamée; néanmoins l'enseignement de l'État fut maintenu : le grand maître de l'Université devint alors ministre de l'instruction publique.

Universités étrangères. Voici le tableau des principales, avec l'année de leur fondation :

Iles Britanniques.		Cambridge,	1229 ou 1257
Oxford,	1206 ou 1249	St-André,	1411

Glasgow, 1450
Aberdeen, 1506
Édimbourg, 1582
Dublin, 1591
Londres. 1828

Italie et Grèce.

Bologne, 1111
Naples, 1224
Padoue, 1228
Rome, 1245
Pise, 1343
Florence, 1349
Pavie, 1360
Sienne, 1380
Palerme, 1394
Turin, 1405
Parme, 1482
Athènes, 1836

Espagne et Portugal.

Valence, 1209
Salamanque, 1239
Coïmbre, 1270
Lisbonne, 1290
Valladolid, 1346
Tolède, 1499
Séville, 1504
Santiago, 1509
Oviedo, 1580 ou 1604
Madrid, 1836

Allemagne et Suisse.

Prague, 1348
Vienne, 1365
Genève, 1368
Cologne, 1385
Heidelberg, 1386
Erfurdt, 1392
Leipsick, 1409
Rostock, 1419
Greifswalde, 1456
Bâle, 1459
Mayence, 1477
Tubingue, 1477
Wittemberg, 1502 (transf. en 1816 à Halle).
Marbourg, 1527
Kœnigsberg, 1544
Iéna, 1558
Helmstædt, 1575
Wurtzbourg, 1589
Kiel, 1665
Halle, 1694
Breslau, 1702
Gœttingue, 1735
Erlangen, 1743
Stuttgard, 1775
Giessen, 1807
Berlin, 1810
Bonn (formée de celle de Munster), 1818
Munich (formée de celle de Landshut), 1826
Zurich, 1832
Berne, 1834

Pays-Bas.

Louvain, 1426
Leyde, 1575
Franeker, 1585
Groningue, 1614
Utrecht, 1636
Liége et Gand, 1816
Bruxelles (Université libre), 1834

États du Nord.

Cracovie, 1364
Copenhague, 1476
Upsal, 1476
Dorpat, 1632
Moscou, 1803
Vilna, 1803
St-Pétersbourg, 1819

UNKIAR SKÉLESSI, c.-à-d. *Échelles des officiers du Grand Seigneur*, lieu de la Turquie d'Asie, sur la côte orientale du Bosphore, en face de Thérapia, un peu au N. E. de Constantinople, est ainsi nommé parce que c'est là qu'on débarque quand on a traversé le détroit en sortant de Constantinople. Les Russes campèrent en ce lieu en 1833, lorsqu'ils vinrent au secours du sultan, menacé par le pacha d'Égypte, et y signèrent, le 8 juin de la même année, un traité d'alliance défensive et offensive pour huit ans avec la Turquie : une clause secrète du traité fermait éventuellement les Dardanelles aux puissances européennes, tout en laissant ce détroit ouvert, ainsi que le Bosphore, à la seule Russie. Les représentations des puissances lésées ont empêché de renouveler cette clause à l'expiration du traité.

UNST (île), une des îles Shetland, la plus septentr. de toutes, par 3° 13' long. O., 61° 40' lat. N. : 15 kil. sur 11 ; 3500 hab. Jaspe, cristal de roche.

UNSTRUTT (l'), riv. des États prussiens(Saxe),coule au S. E., puis au N. E. et au S. E., arrosant l'anc. Thuringe, reçoit la Wipper, la Helme, la Helde, la Salza, la Losse, la Géra, et se jette dans la Saale vis-à-vis de Naumbourg, après un cours d'env. 180 kil. Thierry, roi de Metz, défit sur ses bords Hermanfroy, roi de Thuringe (528); Sigebert, roi d'Austrasie, y fut défait par Radulphe, duc de Thuringe (640).

UNTERWALD, c.-à-d. *au milieu des forêts*, 6° canton de la Confédération helvétique, vers le centre, a pour bornes ceux de Schwitz au N. E., d'Uri à l'E., de Lucerne à l'O., de Berne au S.; 43 kil. en tout sens; 28000 hab. (allemands et catholiques). Ce canton est divisé en 2 républiques : l'Obwalden, au S. O., le Nidwalden à l'E. (capit., Sarnen, Stanz); mais, à la diète helvétique, les 2 républiques ensemble n'ont qu'une seule voix. Montagnes boisées au N. E.; 2 grandes vallées, quelques lacs (entre autres une partie de celui des Quatre-Cantons). Climat âpre, très-peu de grains et de pommes de terre; vergers, pâturages, bétail, fromage. Unterwald est un des trois cantons qui furent le berceau de la liberté suisse (1308).

UPLAND, anc. prov. de Suède, bornée par le golfe de Botnie, la Baltique, le lac Mælar, avait pour ch.-l. Upsal, et a formé le gouvt d'Upsal.

UPSAL, *Upsala* en suédois, v. de Suède, ch.-l. de gouvt de ce nom, à 62 kil. N. O. de Stockholm, sur le Fyris; 6000 hab. (sans les étudiants). Archevêché luthérien, dont le titulaire est primat de Suède; université, la plus célèbre du Nord (fondée en 1476, et où ont professé Bergmann et Linné). Vaste et belle cathédrale, construite de 1258 à 1435 sur le modèle de Notre-Dame de Paris; riche bibliothèque, observatoire, théâtre d'anatomie, jardin botanique, collections, etc. Séminaire pour les prédicateurs, académie de Charles, société des sciences, société cosmographique. Upsal est une ville fort ancienne; elle a été longtemps la résidence des rois de Suède, qui jusqu'au x° s. eurent le titre de *rois d'Upsal*. — Le gouvt d'Upsal, formé de l'anc. Upland, a pour bornes les gouvts de Stockholm au S., de Gefleborg au N.; le golfe de Botnie le baigne au N. et à l'E. : env. 125 kil. sur 52; 100000 hab.

UR, v. de Chaldée, patrie d'Abraham et de Tharé. On y entretenait un feu sacré en l'honneur du Soleil. On croit en retrouver les ruines au lieu dit *Um-Queer*, près de *Souk-el-Chouk*, ville du pachalik du Bassora, sur la r. g. de l'Euphrate.

URANIE (du grec *ouranos*, ciel), l'une des neuf Muses, présidait à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille vêtue d'azur, couronnée d'étoiles, et tenant à la main un globe céleste; on la disait mère de Linus et d'Hyménée. — *V.* VÉNUS.

URANIENBOURG. *V.* HVEN et TYCHO-BRAHÉ.

URANUS, le Ciel personnifié et le plus ancien des dieux. Les païens en faisaient à la fois le fils et l'époux de la Terre, dont il eut dix-huit enfants, entre autres Saturne, les Cyclopes et les Titans, qui se révoltèrent contre lui et le détrônèrent.

URBA, *Orbe*, v. d'Helvétie, capit. des Urbigènes.

URBAIN I (S.), pape de 223 à 230, subit le martyre à Rome. On le fête le 25 mai. — Un autre S. Urbain, évêque de Langres au v° s., est fêté le 23 janv.

URBAIN II, *Eudes* ou *Odon*, pape de 1088 à 1099, né en France, à Lagery près de Châtillon-sur-Marne, avait été d'abord religieux de Cluny, et fut nommé évêque d'Ostie par Grégoire VII, qui en mourant le désigna comme digne de lui succéder. Il fut effectivement élu, mais seulement après la mort de Victor III. Il soutint avec vigueur la querelle papale contre l'empire, ruina les prétentions de l'anti-pape Guibert, et détermina par ses pressantes démarches la 1re croisade, qu'il était venu prêcher en personne au concile de Clermont (1095).

URBAIN III, *Hubert Crivelli*, pape de 1185 à 1187, né à Milan, était archevêque de cette ville lorsqu'il fut élu. Il eut à lutter contre l'emp. Frédéric I (Barberousse) au sujet des investitures et des biens allodiaux de la comtesse Mathilde.

URBAIN IV, *Jacq. Pantaléon*, né en 1185 à Troye en Champagne, était arrivé du rang le plus obscur à la dignité de patriarche de Jérusalem, lorsqu'il fut élu pape en 1261. Il augmenta le nombre des cardinaux et institua la fête du St-Sacrement. Ayant déposé l'usurpateur Manfred, il offrit à S. Louis la couronne de Naples, que ce prince eut la sagesse de refuser, mais qu'accepta Charles d'Anjou, son frère. Il mourut en 1264.

URBAIN V, *Guill. Grimoard*, d'une famille noble du Gévaudan, fut élu en 1362, à la mort d'Innocent VI, et fut le 6° pape d'Avignon. Quoique Français, il voulut, en dépit de la France, retourner en Italie, où son retour avait été préparé par Albornoz : il séjourna à Rome de 1367 à 1370, et parvint même à décider l'emp. Charles IV à se rendre en Italie pour y soumettre les usurpateurs des fiefs ecclésiastiques. Mais ce prince étant venu avec des forces insuffi-

santes, Urbain V se vit obligé de reprendre la route d'Avignon (1370). Il mourut dans cette ville, la même année, en odeur de sainteté. Sa charité, sa justice, sa sévérité à l'égard de la simonie et des mauvaises mœurs n'étaient pas moindres que son désir d'affranchir la papauté de la tutelle étrangère et de lui rendre ses domaines d'Italie. Il fit aussi tous ses efforts pour faire cesser le schisme d'Orient. Th. Roussel a publié en 1840 à Paris des *Recherches sur la vie et le pontificat d'Urbain V*.

URBAIN VI, *Barthélemi de Prignano*, de Naples, était archevêque de Bari lorsqu'il fut élu, en 1378. Plusieurs cardinaux protestèrent contre son élection, prétendant qu'elle était l'œuvre de la violence, mais en réalité parce qu'il les avait irrités par sa sévérité, et ils élurent à sa place Robert de Genève, qui alla siéger à Avignon sous le nom de Clément VII : c'est le commencement du *Grand schisme d'Occident*. Urbain fut reconnu par la plus grande partie de l'Empire, par la Bohême, la Hongrie, l'Angleterre, la Sicile; mais la France, Naples, l'Espagne se déclarèrent pour son compétiteur. Urbain VI créa 26 cardinaux, pour remplacer ceux qui s'étaient séparés de lui, prêcha en 1383 une croisade contre Clément VII et ses adhérents, appela de Hongrie à sa défense Charles de Duras, lui offrit la couronne de Jeanne I, reine de Naples, et l'accompagna à la conquête de ce royaume; mais il ne tarda pas à se brouiller avec ce prince. Il se retira à Nocera, où il eut à soutenir un siége, puis à Salerne, enfin à Gênes, où il fit arrêter et mettre à mort cinq cardinaux, qui conspiraient contre lui, et ne put rentrer dans Rome qu'après la mort de Ch. de Duras. Il se disposait à s'emparer du royaume de Naples, qu'il regardait comme sa propriété, lorsqu'il mourut, en 1389. Urbain VI fixa à 33 ans les intervalles du jubilé et institua la fête de la Visitation de la Ste Vierge.

URBAIN VII, *J. B. Castagna*, élu en 1590, ne régna que 13 jours, entre Sixte-Quint et Grégoire XIV.

URBAIN VIII, *Matthieu Barberini*, né à Florence en 1568, avait rempli avec talent divers emplois importants, lorsqu'il fut élu pape en 1623, à la mort de Grégoire XV. La réunion à l'État romain du duché d'Urbin avec ses annexes (1626-31) signala glorieusement la première partie de son règne; mais il fut moins heureux dans ses différends avec Venise et le Portugal, ainsi que dans la guerre de Castro, qui parut entreprise dans l'intérêt de sa famille autant que dans celui de l'État, et qui se termina par une paix désavantageuse. Du reste, il remplit tout ce qu'on était en droit d'attendre d'un pape aussi éclairé que vertueux. Il donna une nouvelle rédaction à la bulle *In cœna Domini* (1627), lança en 1642, dans une bulle non moins célèbre (*In eminenti*), la 1re condamnation contre les erreurs de Jansénius, approuva l'ordre de la Visitation, et supprima, comme contraire aux saines doctrines, l'ordre des Jésuitesses; il publia sous une nouvelle forme le Bréviaire romain. Il m. en 1644. Urbain VIII cultiva avec quelque succès la poésie latine et même la poésie italienne; il corrigea les hymnes de l'Église. Ses *Poésies* ont paru à Rome, 1640, et à Paris, 1642.

URBANIA, *Urbinum Metaurense*, v. d'Italie (Urbin-et-Pesaro), sur le Métaure, à 10 kil. S. O. d'Urbin; 2500 hab. Évêché.

URBANISTES. *V.* FRANCISCAINS.

URBIGÈNES ou VERBIGÈNES, peuple de l'Helvétie, habitait entre le Jura et le lac Léman, et avait pour capit. *Urba* (auj. *Orbe*).

URBIN, *Urbino* en italien, l'*Urbinum Hortense* des anciens, v. d'Italie, ch.-l. de l'anc. délégation romaine d'Urbin-et-Pesaro, sur le Métaure, à 280 kil. N. de Rome; 12000 hab. Archevêché. Citadelle, ancien palais des ducs. Académie des *Assourdis* (*Obsurdescentium*), la plus ancienne de l'Italie. Urbin a été la cap. du duché d'Urbin, puis de la légation d'Urbin (jusqu'en 1801); elle fut sous Napoléon le ch.-l. d'un arrond. du dép. du Métaure. Raphaël, Bramante, le Baroche, Polydore Virgile étaient d'Urbin. — L'anc. délégation d'Urbin-et-Pesaro, auj. prov. de Pesaro, a pour bornes celles de Forli au N. et d'Ancône au S. : 75 k. sur 65; env. 255000 hab.

URBIN (Duché de), anc. État de l'Italie, entre la Romagne au N., la Marche d'Ancône au S., l'Adriatique à l'E., avait pour capit. Urbin et pour autres villes Pesaro, Sinigaglia, Fossombrone, Urbania, Bobbio, Pergola, Macerata et même Fano. Ce duché (d'abord comté) commença en 1213 : il fut possédé d'abord par la maison de Montefeltro, fut un instant envahi par César Borgia (1502), puis passa dans la maison de la Rovère (1508), dont la possession fut interrompue 5 ans par celle de Laurent de Médicis, père de Catherine de Médicis, et par celle du pape Léon X (1516-21). Après la mort de François-Marie II, dernier duc (1574-1626), qui avait légué ses États au pape, le duché fut incorporé au St-Siége (1631). L'*Hist. des ducs d'Urbin* a été écrite par J. Dennistoun, Londres, 1850.

URBINUM, nom de 2 villes d'Ombrie, l'une *Urbinum Hortense*, est auj. *Urbin*; l'autre, *Urbinum Metaurense*, au S. O. de la précéd., est auj. *Urbania*.

URFÉ (Honoré d'), romancier, d'une anc. et illustre maison du Forez, alliée aux maisons de Lascaris et de Savoie, né à Marseille en 1567, montra de la valeur pendant les guerres de la Ligue et de l'habileté dans les négociations dont il fut chargé en Savoie et à Venise. Il passa la dernière partie de sa vie dans la retraite aux environs de Nice, et y composa le célèbre roman pastoral de l'*Astrée* (1616-18), où il peignait le bonheur des bergers du Lignon. Accueilli avec la plus grande faveur, ce singulier livre donna naissance à toute une école de romanciers bucoliques. D'Urfé mourut avant d'avoir achevé son ouvrage (1625) : Baro, son secrétaire, le termina sur les manuscrits de l'auteur, ou d'après sa propre imagination. La meilleure édition complète de l'*Astrée* est celle de Rouen, 1647, 5 vol in-8. Outre l'*Astrée*, H. d'Urfé avait composé la *Sirène*, poëme pastoral; *Sylvandre*, pastorale en 5 actes, et des *Épîtres morales*. — Anne d'Urfé, son frère aîné, 1555-1621, fut bailli, lieutenant général du Forez, et membre du conseil d'État sous Henri IV, dont il était partisan. Il avait épousé par amour la belle Diane de Château-Morand : ayant dans la suite fait annuler ce mariage (1598), il entra dans l'Église et reçut les ordres. Il a laissé un recueil de 150 sonnets, intitulé *la Diane*; 5 seulement ont été imprimés. Cette famille s'éteignit en 1774. — M. Aug. Bernard a publ. en 1839 un curieux livre sur les d'Urfé.

URGEL ou la **SEU-DE-URGEL**, *Orgelum*, *Urgella*, v. forte d'Espagne (Catalogne), dans la prov. de Barcelone, sur la Sègre, à 45 kil. S. O. de Puycerda; 5000 hab. Évêché (qui a dans son diocèse la république d'Andorre, dont l'évêque d'Urgel partage la souveraineté avec la France). Citadelle importante. Cette ville est très-ancienne. Au IVe s., elle devint un comté qui fit partie de la Marche d'Espagne, puis du marquisat de Barcelone; il fut réuni à l'Aragon dans le XVe s. Les Français prirent Urgel en 1704, 1809 et 1823.

URI, *Uronia*, 6e canton de la Confédération helvétique, entre ceux de Schwitz au N., du Tessin au S. E., de Glaris et des Grisons à l'E., du Valais, de Berne et d'Unterwald à l'O. : 54 kil. du S. au N., 24 de largeur moyenne; 15000 hab. (allemands et catholiques); ch.-l., Altorf. Il est tout en vallées et environné de hautes montagnes; la Reuss y coule; une partie du lac des Quatre-Cantons (dite *lac d'Uri*) y est comprise. Ce canton est un des trois qui se soulevèrent contre l'Autriche en 1308 : c'est celui qu'habitait Guillaume Tell.

URIAGE ou **ST-MARTIN-D'URIAGE**, bg et établissement thermal du dép. de l'Isère, à 15 k. S. E. de Grenoble; 1800 hab. Eaux sulfureuses, iodurées et salines, recommandées contre les maladies de la peau et les scrofules. Connues des anciens, mais longtemps abandonnées; exploitées de nouveau depuis 1820.

URIE, mari de Bethsabée, servait dans l'armée de David. Ce prince, ayant conçu pour Bethsabée une passion criminelle, envoya Urie au siége de Rabbath et donna ordre de l'exposer à l'endroit le plus périlleux : Urie y périt en combattant. David pleura depuis amèrement ce crime et en fit pénitence.

URIEL, c.-à-d. en hébreu *lumière* ou *feu du ciel*, l'ange du Midi selon les rabbins, est selon les uns l'ange de la lumière, selon les autres un des ministres de la justice divine.

URQUIJO (M. L., chevalier d'), ministre espagnol, né en 1768 à Bilbao (Biscaye), m. en 1817, fut chargé par Charles IV du portefeuille des affaires étrangères lors de la retraite de Saavedra (1798), encouragea l'industrie, fit des efforts pour relever la marine, introduisit la vaccine en Espagne, abolit l'esclavage, réprima beaucoup d'abus, mais s'attira de puissants ennemis en voulant supprimer l'inquisition, fut disgracié dès 1800 par les intrigues de Godoï et jeté dans les cachots de Pampelune. Il rentra au pouvoir quand Joseph (Bonaparte) eut été nommé roi d'Espagne. Après la chute de Joseph, il vint se fixer à Paris.

URRAQUE, reine de Castille, fille aînée d'Alphonse VI, et sœur de Thérèse, comtesse de Portugal, fut mariée d'abord à Raymond de Bourgogne (qu'Alphonse VI fit comte de Galice), puis, en 1109, au roi d'Aragon et Navarre Alphonse le Batailleur, mais se fit détester de cet époux par sa conduite licencieuse et par la ténacité avec laquelle elle soutint ses droits de reine dès qu'Alphonse VI, son père, fut mort (1109). Elle destitua le vice-roi nommé en Castille par son mari, mais ne put empêcher ce dernier de se former un puissant parti dans ce royaume; elle fut prise et enfermée à Castellas (en Aragon), mais réussit à s'échapper et demanda au St-Siége l'annulation de son mariage. Alphonse, après une réconciliation momentanée, la répudia publiquement (1111). Réduite à prendre les armes pour le chasser de ses États, elle fut battue à Sepulvéda, et se retira en Galice. Il lui restait de son premier mariage un fils, Alphonse VIII : elle le fit proclamer roi (1112), et gouverna ou plutôt laissa gouverner en son nom son amant le comte de Lara. Enfin, en 1122, les grands de Castille arrêtèrent le favori, et donnèrent la réalité du pouvoir à Alphonse VIII. Urraque ne céda qu'après avoir fait la guerre à son propre fils. Elle mourut 4 ans après, au couvent de Saldanha, où elle avait été enfermée.

URSINS (LES), forme française du nom d'*Orsini*, nom d'une célèbre maison italienne. *V.* ORSINI.

URSINS (Anne Marie DE LA TRÉMOILLE, princesse des), née en France en 1643, m. en 1722, épousa d'abord en France le prince de Talleyrand-Chalais, qu'elle suivit en exil et qui mourut en 1670, et en 2es noces (1675), à Rome, le duc Orsini de Bracciano, qui la laissa veuve en 1698. Nommée camarera-mayor de la jeune reine d'Espagne, 1re femme de Philippe V (1701), elle ne tarda point à prendre un ascendant sans bornes sur cette princesse, qui elle-même en avait beaucoup sur le roi, de sorte qu'elle les gouverna tous deux, et régna véritablement sur l'Espagne. Elle voulait soustraire ce royaume à la tutelle de la France; aussi ne put-elle longtemps marcher d'accord avec la cour de Versailles : après avoir fait renvoyer plusieurs généraux et plusieurs ambassadeurs français, elle reçut elle-même de Louis XIV l'ordre de quitter l'Espagne (1704). La retraite ayant modifié ses idées, elle accepta les conditions qu'on lui fit, rentra en grâce et travailla dès lors dans le sens français, non pourtant sans être parfois encore en désaccord avec Louis XIV. C'est elle qui fit rappeler de Madrid le duc d'Orléans, qu'elle accusait de viser à la couronne d'Espagne (1709). Elle prétendait obtenir en récompense de ses services une souveraineté dans les Pays-Bas; elle voulut même faire de cette concession une des clauses du traité d'Utrecht (1713), mais elle n'y put réussir. A la mort de la reine d'Espagne (1714), la princesse des Ursins donna pour 2e femme à Philippe V Élisabeth Farnèse, croyant trouver en elle une princesse frivole et sans caractère, sous le nom de laquelle elle gouvernerait; mais à peine celle-ci était-elle entrée en Espagne qu'elle fit conduire la princesse des Ursins hors de la frontière. Louis XIV ne la reçut qu'avec la dernière froideur. Elle alla se fixer à Gênes, puis à Rome, où elle vécut des pensions que lui payait l'Espagne. Ne pouvant, malgré son âge, se résigner à l'inaction, elle tint à Rome la maison du prétendant Jacques Stuart : c'est dans cette ville qu'elle mourut. Sa *Corresp. avec Mme de Maintenon* a été publiée en 1826. On a aussi des lettres d'elle au marquis de Villars. D'autres *Lettres* de cette dame ont été publ. par A. Geffroy, 1859. M. Combes a donné un *Essai sur sa vie et son caractère politique*, 1858

URSINS (JUVÉNAL OU JOUVENEL des). *V.* JUVÉNAL.

URSINUS (Fulvius). *V.* ORSINI (FULVIO).

URSULE (Ste), vierge et martyre, fille, à ce qu'on croit, d'un prince de la Grande-Bretagne, fut mise à mort par les Huns, près de Cologne, vers 452, avec plusieurs autres jeunes filles qui l'accompagnaient. Elles furent enterrées à Cologne, où l'on conserve leurs reliques. On l'honore le 21 octobre. Cette sainte était la patronne de l'anc. Sorbonne. La célèbre congrégation des *Ursulines* était sous sa protection. Plusieurs écrivains ont dit, d'après une légende, que les compagnes de Ste Ursule étaient au nombre de *onze mille;* mais le martyrologe romain porte seulement *Ursule et ses compagnes*, sans déterminer le nombre. Les opinions sont partagées sur l'explication de cette singulière tradition. L'opinion la plus vraisemblable est que les compagnes de Ste Ursule étaient au nombre de *onze*, nombre dont un traducteur ignorant aura fait *onze mille*, d'après une inscription ainsi conçue : VRSVLA ET XI MM VV, c.-à-d. : *Ursula et undecim martyres virgines*, prenant MM pour *mille*.

URSULINES, religieuses placées sous l'invocation de Ste Ursule, furent instituées en 1537 par Ste Angèle de Brescia pour l'éducation gratuite des jeunes personnes, et soumises en 1572 à la règle de St-Augustin et à la clôture. En 1604, elles s'établirent à Paris par les soins de Marie L'Huillier, comtesse de Ste-Beuve; elles se multiplièrent promptement en France. Aboli en 1790, comme tous les ordres religieux, cet ordre a été rétabli depuis quelques années.

URUGUAY (l'), riv. de l'Amérique du Sud, naît dans la prov. de Rio-Grande-do-Sul, au Brésil, puis forme la limite de la république de l'Uruguay et du Rio-de-la-Plata, coule 1400 kil. au S. O., et se réunit au Parana pour former le Rio-de-la-Plata, près de Buénos-Ayres. Affluents, le Négro, l'Ybicuy, l'Yguy.

URUGUAY (République de l'), État de l'Amérique du Sud, entre le Brésil au N., l'État d'Entre-Rios à l'O., l'Océan Atlantique à l'E., et le Rio-de-la-Plata au S., s'étend de 55° à 61° long. O., et de 30° à 35° lat. S. : env. 550 k. de l'E. à l'O., 500 du S. au N.; 250000 h.; capit., Montevideo. Son territoire se compose en partie de vastes solitudes traversées par l'Uruguay; mais le sol est fertile, et la position du pays entre le Brésil et la Confédération de la Plata le rend très-important : aussi ces deux puissances s'en sont-elles disputé la possession. Élève considérable de bestiaux; grande exportation de salaisons et de peaux. — Ce pays faisait déjà partie de la vice-royauté espagnole de Buénos-Ayres sous le nom de *Banda Orientale;* il fut ensuite dominé neuf ans (1816-1825) par Artigas (qui avait envahi le Buénos-Ayres); il passa en partie sous la protection brésilienne en 1821, et forma la *Province Cisplatine* du Brésil; mais il se souleva en 1825 contre ce protectorat et, avec l'aide de Buénos-Ayres, se fit reconnaître en 1828 république indépendante. Son premier président fut Rivelra (1828-32). Après lui, ce pays a eu beaucoup à souffrir tant des longues querelles d'Oribe et de Rosas, d'Aguirre et Florès, querelles qui ne cessèrent que par l'intervention militaire du Brésil, que de ses démêlés fréquents avec la Conféd. de la Plata. Cette république est administrée par un président, un

sénat et une chambre des représentants. Le Code français est la base de la législation.

URVILLE (DUMONT D'). *V.* DUMONT.

USCOQUES. *V.* UZKOKS.

USEDOM (île), île de la mer Baltique, sur les côtes de la Poméranie, à l'embouch. de l'Oder et à l'O. de l'île de Wollin, dépend de la Prusse : 50 kil. sur 22; 11 000 h.; ch.-l., Usedom, ville de 1500 âmes sur la côte S. de l'île.

USHER (Jacq.), en latin *Usserius*, prélat anglican, né à Dublin en 1580, m. en 1656, fut successivement professeur de théologie à l'Université de Dublin (1607), chancelier de l'église de St-Patrick, évêque de Meath, archevêque d'Armagh, membre du conseil privé. Fort hostile aux catholiques, il se vit privé, quand la révolution d'Irlande éclata (1648), des revenus de son archevêché et contraint de se retirer en Angleterre, où il mourut. Il est surtout célèbre comme historien et chronologiste : c'est lui qui a fixé l'an 1er du monde à l'an 4004 av. J.-C., d'après un calcul consigné dans ses *Annales Veteris et Novi Testamenti*, Londres, 1650-54. On a encore de lui : *Religion des anciens Irlandais et Bretons* (en anglais), 1622, et *Britannicarum ecclesiarum antiquitates*, ouvrage condamné à Rome.

USINGEN, bg du duché de Nassau, sur l'Usbach, à 36 k. N. E. de Wiesbaden; 1900 hab. Cour d'appel. Château et parc. Usingen a donné son nom à une branche auj. éteinte de la maison de Nassau.

USIPIENS ou **USIPÈTES**, *Usipii*, peuple de la Germanie, au N. O., près du Rhin, entre les Bructères au N. et les Marses au S., habitait le comté de Zutphen.

USKOKS, association d'aventuriers slaves qui, pour la plupart, avaient quitté les provinces du N. O. de la Turquie (Servie, Bosnie, Croatie, Albanie) sous prétexte de religion, s'établit à la fin du XVIe s., d'abord à Clissa, puis à Zengh, sous la protection de l'Autriche, inquiéta quelque temps les Ottomans, et exerça la piraterie, sans épargner même les Chrétiens. Les Turcs ne parvinrent à les détruire qu'après une longue guerre (1592-1606).

USKUB, v. de Turquie d'Europe. *V.* OUSKOUB.

USSAT, vge du dép. de l'Ariége, à 20 kil. S. S. E. de Foix; 300 hab. Eau minérale efficace contre la paralysie. Grottes à stalactites, nombreuses cavernes où se réfugiaient les Albigeois persécutés.

USSEL, ch.-l. d'arr. (Corrèze), à 61 kil. N. E. de Tulle; 3874 hab. Trib. de 1re inst., collége. Chanvre, étoffes de laine; tanneries. Anc. ch.-l. de duché.

USSERIUS. *V.* USHER.

USSON, vge du dép. du Puy-de-Dôme, à 9 kil. E. d'Issoire; 800 h. Ancien château des comtes d'Auvergne, que Duguesclin assiégea inutilement en 1371, et que Louis XI convertit en prison d'État; Marguerite de France, femme de Henri IV, y habita vingt ans; il fut rasé en 1634.

USTARITZ, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), à 13 k. S. de Bayonne; 2272 hab. Patrie de Garat. Anc. capit. du Labourd. Corroierie, taillanderie.

USUARD, religieux de l'abbaye de St-Germain des Prés, qui vivait sous Charles le Chauve, m. vers 897, fut envoyé en Espagne pour y recueillir les reliques de plusieurs saints, rapporta de Cordoue de précieuses reliques et fut à son retour chargé par le roi de rédiger un nouveau *Martyrologe*. Cet ouvrage fut imprimé dès 1475 à Lubeck; la meilleure édition est celle de Sollier, Anvers, 1714, in-fol. Il a servi de base au martyrologe romain.

UTAH, lac de l'Amérique du Nord, situé au S. du lac Salé, par 114° 50' long. O., 40° lat. N., communique par une rivière de même nom avec le grand lac Salé. Il donne son nom à une ville bâtie sur ses bords et à un nouveau territoire des États-Unis formé en 1850 et colonisé par les Mormons. Ce territoire, qui faisait partie de la Hte-Californie, cédée en 1848 aux États-Unis avec le Nouveau-Mexique, est borné à l'O. par la Californie, au N. O. par l'Orégon, à l'E. par le Kanas et le Nébraska, et renferme, outre le lac Salé, les lacs Utah, Humboldt, etc. Il compte env. 60 000 hab.; capit., Salt-Lake-City ou Fillmore.

UTELLE, ch.-l. de c. (Alpes-Marit.), à 24 kil. N. de Nice: 2172 hab. Vignes, oliviers, châtaigniers.

UTICA, v. des États-Unis (New-York), ch.-l. de comté, sur la Mohawk, le grand canal Érié et le chemin de fer *Grand-Central*, à 140 kil. N. O. de New-York; 20 000 hab. Plusieurs maisons d'éducation, maison d'aliénés. Industrie active, travail du coton.

UTICENSIS PAGUS, nom latin du pays d'Ouche, dans la Hte-Normandie. On nommait *Uticum* le célèbre monastère de St-Évroult, près d'Argentan.

UTILITAIRES. On a nommé ainsi les disciples de l'économiste anglais Bentham, parce qu'ils ne reconnaissent pour principe de la morale que l'utilité.

UTIQUE, *Utica*, v. de l'Afrique propre (dans la régence actuelle de Tunis), sur la mer, au N. O. de Carthage, fut, après la ruine de cette ville, la capit. de la prov. d'Afrique. C'était une des plus anciennes colonies de Tyr. C'est dans cette ville que se tua Caton d'*Utique*. On en voit les ruines près de *Porto-Farina*.

UTRAQUISTES, hussites qui communiaient sous *les deux espèces*. On les nomme aussi *Calixtins*. *V.* ce nom.

UTRECHT, *Trajectum ad Rhenum*, *Trajectum vetus* chez les anciens, *Ultrajectum* en latin moderne, v. du roy. de Hollande, ch.-l. de la prov. de son nom, sur le Vieux-Rhin, à 32 kil. S. E. d'Amsterdam et à 50 E. de La Haye; 46 000 h. Archevêché catholique qui a remplacé en 1559 l'évêché, jadis souverain; université, fondée en 1636; riches collections et grands établissements scientifiques. Velours, tapis, raffinerie de sel et de sucre.—Anc. capit. de l'évêché d'Utrecht. On nomme *Union d'Utrecht* le pacte par lequel les sept Provinces-Unies se confédérèrent contre Philippe II et se déclarèrent indépendantes (1579); *Traité d'Utrecht*, la paix conclue dans cette ville en 1713, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, qui mit fin à la guerre de succession d'Espagne. Utrecht fut occupé par les Français en 1672 et 1795. Sous l'Empire, cette ville fut un des ch.-l. d'arr. du dép. du Zuyderzée. Patrie du pape Adrien VI, de Burmann, Drakenborch, etc.—La prov. d'U., bornée au N. par la Hollande sept. et le Zuyderzée, à l'O. par la Hollande mérid., au S. et à l'E. par la Gueldre, a 1870 kil. carr., et compte env. 152 000 hab. Elle entra dans l'Union en 1579.

UTRECHT (Évêché d'). Cet évêché qui remonte à la fin du VIIe s., comprenait la province actuelle d'Utrecht et l'Over-Yssel. Le 1er évêque fut sacré en 695; le dernier évêque souverain fut Henri de Bavière qui, las des révoltes de ses sujets, vendit à Charles-Quint en 1528 la domination temporelle de la principauté. Toutefois l'évêché subsista toujours comme pouvoir spirituel; il fut en 1559 érigé en archevêché.

UXBRIDGE, v. d'Angleterre (Middlesex), sur la Colne et le canal de *Great-Junction*, à 26 O. N. O. de Londres; 3800 hab. Il y fut conclu en 1645 un traité entre Charles I et le Long-Parlement.

UXELLES (Nic. DU BLÉ, marquis d'), maréchal de France, né en 1652, m. en 1730, était un protégé de Louvois. Il prit part comme lieutenant général au siége de Philippsbourg (1688), défendit Mayence contre les troupes impériales, mais se vit forcé de capituler (1689), et fut à son retour hué publiquement à Paris. Il conserva cependant la faveur de Louvois et de Louis XIV, et reçut le bâton de maréchal en 1703. Il eut part comme diplomate aux conférences de Gertruydenberg, où il se fit peu d'honneur, et n'en devint pas moins, après la mort de Louis XIV, président du conseil des affaires étrangères.

UXELLODUNUM, v. de Gaule (Aquitaine 1re), chez les *Cadurci*, à l'O., près des *Lemovices*, était une place très-forte. Il fallut à César toute son habileté pour la prendre (50 av. J.-C.). On est incertain sur son véritable emplacement; on a cru la retrouver dans *Puech d'Issolu*, dans *Luzech* ou *Capdenac*. C'est à *Luzech* que la place la commission des Gaules.

UXMAL, lieu de l'Yucatan, à 60 kil. au S. de Mé-

rida, offre les ruines d'une vaste ville où l'on trouve un grand nombre de monuments antérieurs à la conquête, entre autres un magnifique *téoacalli*.

UZ (Jean Pierre), poëte allemand, né en 1720 à Anspach, m. en 1796, remplit diverses charges de magistrature à Anspach et y devint 1er juge du tribunal. Il a traduit avec succès les plus beaux morceaux d'Homère, de Pindare et d'Anacréon, et a mis en vers la *Théodicée* de Leibnitz. Uz est plutôt un versificateur qu'un poëte; grand partisan de la rime, il ridiculisa, sous le nom de *Miltoniens* ou *Anglicans*, les partisans des vers blancs. Ses *Œuvres poétiques* ont été publiées à Leipsick, 1768 et 1824.

UZBEK, khan du Kaptchak de 1305 à 1342, étendit sa domination sur la Russie, éleva sur le trône ou renversa à son gré les princes de cet empire (Michel II, Iourié, Dmitri, etc.), forma le projet de détruire le Christianisme en Russie, distribua les villes de ce pays à des chefs mongols, et saccagea Tver, Kachin, Torjok pour venger le massacre des Mongols égorgés à Tver (1327). Les peuples qui lui obéissaient prirent de lui le nom d'Uzbeks.

UZBEKS (les), peuple de la famille turque, habite à l'E. de la mer Caspienne, et tire son nom d'un de ses khans les plus célèbres (*V.* l'art. précédent). Ce sont eux qui dominent dans presque tout le Turkestan indépendant. Beaucoup d'Uzbeks se sont répandus à l'O. de la mer Caspienne; on en trouve aussi dans la Russie mérid. et dans le gouvt de Tobolsk.

UZEL, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 15 kil. N. O. de Loudéac; 1705 h. Entrepôt de toiles. Anc. château.

UZERCHE, *Usreca*, ch.-l. de c. (Corrèze), sur une colline escarpée au pied de laquelle coule la Vezère, à 30 k. N. O. de Tulle; 3180 h. Patrie du chirurgien Boyer. Aux env., belles forges de La Grénerie.

UZÈS, *Ucetia*, ch.-l. d'arr. (Gard), près de l'Auzon, à 24 kil. N. de Nîmes; 6242 h. Anc. évêché, Trib. de 1re inst., collége. On y remarque le clocher de l'anc. cathédrale, l'anc. palais épiscopal, le vieux château, la statue de l'amiral Brueys. Filatures de soie, bonneterie, bourre de soie, vin, eau-de-vie, huile, pôterie d'étain. Patrie du traducteur Coste, du chimiste Moïse Charas, du peintre Sigalon. — Cette ville fut prise par Clovis sur les Visigoths en 507. Elle embrassa le Protestantisme au XVIe s. et fut une des principales places des Calvinistes jusqu'en 1629, époque où elle fut soumise et démantelée. Uzès eut jadis des vicomtes particuliers. Elle fut érigée en duché-pairie en 1565.

UZUM-CASSAN. *V.* OUZOUN-HAÇAN.

V

N. B. *Cherchez par* **W.** *ou par* **U** *les articles qui ne seraient pas ici.*

V. Cette lettre, qui en style lapidaire s'emploie pour U, signifie dans les abréviations : *Vitellius*, *Volero*, *Volusus*, *Vopiscus*, *Vesta*, *Victor*, *Vir*, *Urbs* (Rome); A. V. C., *ab Urbe condita*, depuis la fondation de Rome, etc.— Dans les abréviations modernes, V. peut indiquer Valentin, Victor, Vincent.

VAAST (S.). *V.* WAAST.

VABRE ou VABRES, *Vabrincum*, bg de l'Aveyron, à 5 kil. S. O. de Ste-Afrique; 1250 hab. Jadis évêché (créé en 1327) et titre de comté.

VABRES-DE-SÉNÉGATS, ch.-l. de c. (Tarn), à 20 kil. N. de Castres; 2436 hab. Église calviniste.

VACA (Alvar Nunez CABEZA de), nommé en 1540 par la cour d'Espagne gouverneur du Paraguay, se rendit dans cette contrée par terre, traversant tout le Brésil mérid., au milieu des Indiens Guaranis, et n'entra dans la ville de l'Assomption, capitale de son gouvernement, qu'en 1542, après avoir exploré des pays inconnus jusque-là. Sa manière d'administrer ayant excité une révolte parmi ses troupes, il fut mis aux fers et embarqué pour l'Espagne avec son confident, le greffier Pedro Fernandez. A leur arrivée, ils furent condamnés par le conseil des Indes à être déportés en Afrique. Pendant l'instruction du procès, ils publièrent un mémoire justificatif qui contient la description des pays qu'ils avaient visités; c'est le 1er ouvrage qui ait été publié sur le Paraguay (imprimé à Valladolid en 1555).—*V.* CASTRO (Vaca de).

VACCA, auj. *Baga*, v. de l'Afrique propre (Zeugitane), sur le *Rubricatus*, aux confins de la Numidie et la Zeugitane, fut saccagée par Q. Métellus pour avoir égorgé une garnison romaine.

VACCÉENS, *Vaccæi*, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), au S. des Cantabres dont les séparait l'*Idubeda*, avaient pour villes principales Palentia et Cauca. Ils furent subjugués par Posthumius en 178 av. J.-C., après 14 ans de guerre. Devenus suspects pendant la guerre des Celtibères, ils furent attaqués de nouveau par les Romains en 150 et 136, mais ne furent soumis totalement qu'en l'an 100. Leur pays répondait aux provinces modernes de *Léon* et de *Vieille-Castille*.

VAÇOUDÉVA, radjah indien de la race lunaire, épousa Dévaki, sœur du cruel Kansa, roi de Mathoura, en eut, entre autres enfants, Krichna et Bala-Rama, et réussit à soustraire ses fils aux fureurs de Kansa, qui voulait les faire périr.

VAÇOUS, dieux ou génies hindous qui viennent presque immédiatement au-dessous de Brahma, sont au nombre de huit et ont chacun une des 8 régions du monde sous leur empire : Indra, gardien de l'Est, préside à l'éther et au jour; Iama, gardien du Sud, à la mort, aux enfers; Nirouti, gardien du S. O., aux mauvais génies; Agni, gardien du S. E., au feu; Varouna (ou Pratcheta), génie de l'O., préside aux eaux et à l'Océan; Paoulastia, génie du N., à l'intérieur du globe et aux richesses minéralogiques; Pavana (autrement Marouta ou Vaiou), préside au Nord-Ouest à l'air, aux vents, aux odeurs; Içania, à la région du Nord-Est : ce dernier est une incarnation de Siva.

VACQUERIE (J. de la). *V.* LA VACQUERIE.

VADÉ (Jean Joseph), poëte burlesque, né en 1720 m. en 1757, était fils d'un honnête marchand de Ham. Il vint de bonne heure à Paris, où il se livra à la dissipation, fut quelque temps secrétaire du duc d'Agenois, puis occupa un petit emploi dans les finances. D'un caractère jovial, ami du vin et de la bonne chère, il hantait les cabarets, et n'en était pas moins fort recherché, même dans le grand monde; on le regardait comme un plaisant de société. Il mourut à 37 ans, ayant abrégé sa vie par ses excès. Vadé se créa un genre à part, le genre *poissard*, en imitant dans ses vers le langage des halles. Il a laissé en ce genre la *Pipe cassée, poëme épi-tragi-poissardi-héroï-comique*, les *Lettres de la Grenouillère*, les *Bouquets poissards*, des madrigaux, des épîtres dans le même genre, des opéras comiques (entre autres *les Troqueurs*, *Nicaise*, le *Trompeur trompé*), des parodies qui eurent une grande vogue, et un grand nombre de chansons bachiques. On l'avait surnommé le *Téniers de la poésie*. Ses *Œuvres* ont été publiées en 4 vol. in-8, Paris, 1758. On a donné à part ses *Œuvres poissardes*, 1796, in-4. — Voltaire a publié des contes et des pamphlets facétieux sous le pseudonyme de Guillaume Vadé.

VADICASSES, peuple de la Gaule (Belgique 2e),

au S. O. des Suessions, habitait le pays nommé depuis *Valois* et avait pour v. principales *Vadum* (Vez) et *Noviodunum* (Noyon). *V.* VIDUCASSES.

VADIER (Marc Guill.), homme politique, 1765-1828, était en 1789 conseiller au présidial de Pamiers. Député aux États généraux, puis à la Convention, il se rangea parmi les Montagnards, vota la mort du roi sans appel, pressa la condamnation des Girondins, fit partie du comité de sûreté générale, imagina la conspiration des prisons et dénonça à la Convention la folle Catherine Théot; fut, après le 9 thermidor, condamné à la déportation, mais réussit à se cacher; fut compromis dans la conspiration de Babeuf, mais se fit acquitter par la haute cour de Vendôme. Exilé en 1816, il mourut à Bruxelles.

VADIMON (Lac de), *Vadimonis lacus*, auj. *lac de Bassaho*, petit lac d'Étrurie, au N. E. de la forêt Ciminienne, est célèbre par deux victoires que les Romains y remportèrent, l'une en 310 av. J.-C. sur les Étrusques, l'autre en 283 sur les Sénonais. Ce lac a des eaux sulfureuses; il se couvre auj. d'une croûte de terre flottante.

VADUTZ, ch.-l. de la principauté souveraine de Lichtenstein, près de la r. dr. du Rhin; 1800 hab. Château. *V.* LICHTENSTEIN.

VÆNIUS (OTTO), peintre. *V.* VAN VEEN.

VÆSTERAS, ville de Suède, ch.-l. du gouvt de même nom, à l'emb. du Swart dans le lac Mælar, à 140 kil. N. O. de Stockholm; 3500 hab. Évêché luthérien, lycée. Château royal, cathédrale qui renferme le tombeau d'Éric XIV. Industrie métallurgique. Une diète tenue à Væsteras en 1544 confirma l'hérédité de la couronne en Suède. — Le gouvt de Væsteras, entre ceux de Gefleborg, Stora-Kopparberg, Œrebro, Nykœping et Upsal, a 140 kil. sur 80, et 90000 hab.

VAG ou VAAG. *V.* WAAG.

VAIGATCH, île de la Russie d'Europe (Arkhangel), dans l'Océan glacial, entre la Nouv.-Zemble et la côte, dont elle est séparée par le détroit de Vaigatch, a 100 kil. sur 150, mais n'est habitée que par quelques familles samoyèdes.

VAI-HOU, dite aussi *île de Pâques* ou *de Davis*, île de la Polynésie (Sporades Australes), par 112° long. O., 27° lat. S., a 25 kil. de tour et env. 2000 hab. Sol fertile, ignames, bananes et patates excellentes. Habitants bien faits et intelligents, mais pillards. — Découverte par Davis en 1686, cette île fut revue par Roggeween le jour de Pâques de 1722.

VAILLANT (Walleran), peintre et graveur, né à Lille en 1623, m. en 1677, était habile dessinateur et bon coloriste; il est le premier qui ait gravé en manière noire: il en tenait le secret du peintre Robert. Il séjourna à Anvers, à Amsterdam, et passa 4 années en France. — Il eut 4 frères, Jean, Bernard, Jacques et André, qui tous furent ses élèves, et qui se distinguèrent aussi, surtout Bernard.

VAILLANT (Jean Foi), numismate, né en 1632 à Beauvais, m. en 1706, quitta la médecine pour l'étude des médailles, fit plusieurs voyages aux frais de Louis XIV en Italie, en Sicile, en Grèce, en Égypte, en Perse, en Hollande et en Angleterre, et rapporta de précieuses récoltes numismatiques, mais non sans avoir couru de graves dangers: pris par les Algériens à son second voyage, il avait été 4 mois et demi esclave. Il fut membre de l'Académie des inscriptions dès la création. On lui doit beaucoup d'ouvrages, tous remarquables par l'exactitude et l'originalité des recherches, entre autres: *Historia Ptolemæorum ad fidem numismatum accommodata; Seleucidarum imperium ad fidem numismatum; Arsacidarum imperium; Numismata ærea imperatorum.... in coloniis; Numismata imperatorum.... a populis romanæ ditionis percussa; Achæmenidarum imperium.*

VAILLANT (Séb.), botaniste, né en 1669 à Vigny, près de Pontoise, m. en 1722, fut aide-chirurgien militaire, puis secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV, obtint la direction du Jardin des Plantes, y fut nommé professeur et entra en 1716 à l'Académie des sciences. Il avait entrevu le système sexuel des plantes, qui a fait tant de réputation à Linné. Son principal ouvrage est le *Botanicon Parisiense*, Leyde et Amst., 1727, contenant plus de 300 figures. Il n'eut pas le temps de finir cet ouvrage, qui fut publié par Boerhaave.

VAILLANT (Franç. Le), voyageur. *V.* LEVAILLANT.

VAILLY ou WAILLY, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Aisne, à 20 kil. E. de Soissons; 1619 hab. — Ch.-l. de c. (Cher), à 20 kil. N. O. de Sancerre; 921 hab.

VAISE, faubourg de Lyon. *V.* ce nom.

VAISON, *Vasio*, ch.-l. de c. (Vaucluse), sur un rocher escarpé, près de l'Ouvèze, à 25 k. N. E. d'Orange; 3404 h. Anc. évêché. Anc. capit. des *Vocontii*; import^{ce} sous les Romains. Patrie de Trogue-Pompée.

VAISSETTE (dom), savant français, né en 1685 à Gaillac, près d'Alby, m. en 1756, fut d'abord procureur du roi, quitta cet emploi pour se faire Bénédictin afin de se livrer librement à ses goûts studieux, fut appelé en 1713 à l'abbaye de St-Germain, à Paris, et s'appliqua tout entier à la composition d'ouvrages historiques ou géographiques de la plus haute importance. Le plus remarquable est son excellente *Histoire générale du Languedoc*, Paris, 1730-45, 5 vol. in-f., dont il donna lui-même un abrégé, 1749, 6 vol. in-12, et dont une édit. nouvelle, avec continuation, a été donnée par A. Dumège, Toulouse, 1840. On estime aussi sa *Dissertation sur l'origine des Français*, 1722, et sa *Géographie historique, ecclésiastique et civile*, 1755.

VAKHTANG, nom de plusieurs rois de Géorgie, dont l'un fonda la ville de Tiflis au ve s. Le plus célèbre, Vakhtang V, le dernier de la dynastie des Pagratides, régna de 1703 à 1724. Pour conserver le trône, il feignit de se faire musulman, mais il ne tarda pas à revenir au Christianisme. Il réprima les incursions des Lesghiz et des Tartares du Caucase: mais, trop faible pour résister au puissant Nadir, il résigna la couronne et se retira à Astracan, où il mourut. Il a laissé une *Chronique universelle de Géorgie* (dont on conserve plusieurs manuscrits à Rome et en Russie), et une *Description des pays caucasiens* (en partie publiée par Klaproth).

VALA ou **WALA**, fils du comte Bernard et cousin de Charlemagne, fut intendant du palais de ce prince, puis quitta la cour pour le cloître, et fut fait abbé de Corbie, tout en conservant une grande influence à la cour. Louis le Débonnaire lui confia l'éducation de son fils Lothaire. Vala eut le tort d'exciter l'ambition du jeune prince : il le poussa à la révolte contre son père, et eut part à la déposition de Louis en 833. L'empereur, rétabli sur son trône, le fit enfermer dans une forteresse, sur le bord du lac Leman. Il mourut en 836, à Bobbio.

VALACHIE ou **VALAQUIE**, *Ak-Iflak* en turc, partie de l'anc. *Dacie Trajane*; une des Principautés danubiennes, a pour bornes au N. la Transylvanie et la Moldavie, au S. et à l'E. le Danube qui la sépare de la Bulgarie, à l'O. la Servie et la Hongrie, et s'étend de 17° à 24° long. E.; 2600000 h.; capit., Bukharest. Elle est arrosée par le Danube, l'Aluta, l'Ardjich, la Jalomnitza, le Sereth. Climat chaud et humide; montagnes au N., plat au S.; sol varié, fertile en général; longues et belles vallées, superbes plaines, vastes forêts; grains, légumes, tabac, houblon; riche bétail, chevaux excellents. Les habitants sont du culte grec schismatique; leur langue est le valaque ou *roumouni*, formé du latin et du slave. La Valachie est gouvernée par un hospodar, qui, après avoir été longtemps nommé par le sultan, est auj. électif. Elle reconnaît encore la suzeraineté de la Porte et lui paye tribut. La religion grecque est la religion de l'État. — La Valachie, comprise dans la *Dacie conquise par Trajan*, reçut des colons romains, fut envahie par les Goths vers le temps d'Aurélien (dans la 2e moitié du IIIe s.), puis fut successivement occupée par les Huns, les Avares, les Bulgares, les Pet-

chenègues, les Outses; elle forma à partir de 1241 un roy. particulier, qui fut tantôt uni à la Moldavie ou vassal de la Hongrie, tantôt indépendant; la plupart des princes qui occupèrent le trône appartenaient à la maison de Bessaraba. Mahomet II soumit la Valachie au tribut en 1462 et en fit une prov. de l'empire ottoman, mais il lui laissa ses propres lois, et ne garda, outre la suzeraineté, que le droit de nommer et de déposer le chef de l'État (ce chef fut depuis 1716 choisi parmi les Grecs Fanariotes). La dépendance devint de plus en plus complète au commencement du XVIe s. Sous Pierre le Grand (1707), les Valaques commencèrent à nouer des intelligences avec la Russie, et cette puissance n'a cessé depuis de convoiter la possession de leur pays ou du moins d'y exercer une grande influence. La Valachie jusqu'à l'Aluta avait été cédée à l'Autriche par le traité de Passarovitz (1718), mais celui de Belgrade la rendit aux Turcs (1739). En 1829, le traité d'Andrinople avait placé la Valachie sous la protection de la Russie: le traité de Paris de 1856 mit fin à ce protectorat exclusif, qui fut dès lors remplacé par la protection collective des grandes puissances.— Auj. la Valachie est un État constitutionnel, gouverné par un prince électif et par une assemblée représentative sur la base de la convention du 19 août 1858. En 1859, la Valachie s'unit administrativement avec la Moldavie sous le nom commun de *Roumanie*. Un seul prince (le colonel Couza) fut élu par les deux Principautés unies, qui n'eurent plus qu'une seule assemblée et qu'un seul ministère, et, en 1866, formèrent une seule Principauté, la Principauté de Roumanie (*V.* ce nom). — Parmi les hospodars qui ont gouverné la Valachie, on distingue les Mavrocordatos, les Soutzo, les Stourdza, les Ghika, les Stirbey, les Bibesco. Engel a écrit au dernier siècle l'*Histoire de la Valachie*. Élias Regnault a publié en 1855 une *Histoire des Principautés danubiennes*.

VALAIS (le), *Wallis* en all., *Vallis Pennina* en lat. 20e canton de la Confédération helvétique, entre ceux de Vaud et Berne au N., d'Uri et du Tessin au N. E., et le roy. d'Italie au S. et à l'E.; 82000 h. (catholiques); capit., Sion. Tout le pays n'est qu'une immense vallée (d'où son nom), traversée par le Rhône; il est entouré de très-hautes montagnes (mont Rosa, Cervin, Mœnch, Jungfrau, Grimsel, grand St-Bernard, Simplon, etc.). Pays fertile : céréales, safran, légumes, fruits exquis, raisin de qualité supérieure; vins estimés. Beaux pâturages, gibier abondant. Mines d'or, argent, fer, cuivre, plomb, cobalt; houille, marbre. Les habitants appartiennent à deux races, la française et l'allemande. Beaucoup sont goitreux. —Le Valais a successivement appartenu aux Romains, aux Bourguignons; aux Francs, a fait ensuite partie du roy. de Bourgogne Transjurane, puis du roy. d'Arles; il se divisa plus tard en Bas-Valais (appartenant aux comtes de Savoie), et Ht-Valais (à l'évêque de Sion). En 1476, l'évêque de Sion, Walter de Supersax, aidé d'un corps de Bernois, fit la conquête du Bas-Valais. Dès lors les deux parties du Valais se réunirent et formèrent une république, qui fut d'abord l'alliée des 13 cantons suisses, et qui en 1553 entra dans la Confédération. En 1801, cette république, s'étant séparée de la Suisse, se mit sous la protection de la France. En 1810, son territoire forma le dép. du Simplon, qui eut pour ch.-l. Sion. En 1814, elle rentra dans la Confédération et forma un des 22 cantons. Le pouvoir législatif est exercé dans ce canton par un grand-conseil, composé de l'évêque et de députés nommés pour 2 ans; le pouvoir exécutif, par un conseil d'État de 5 membres, choisis pour 2 ans par le grand-conseil dans son sein ou en dehors. Tout citoyen âgé de 18 ans est électeur.

VALAQUE-ILLYRIEN (District), district des États autrichiens, dans le gouvt des Confins militaires (généralat du Banat), entre le comitat de Krassova, la Servie et la Valachie; 80000 h.; ch.-l., Karansebes.

VALARSACE, roi d'Arménie. *V.* TIGRANE II.

VALART (Joseph), humaniste, né en 1698 à Hesdin (Artois), m. en 1781, reçut les ordres, fut professeur et précepteur dans diverses maisons particulières, et enfin préfet des études à l'École militaire de Paris. On lui doit des éditions classiques d'un grand nombre d'auteurs (*Ovide*, *Végèce*, *Frontin*, *Horace*, *Celse*, *Cornelius-Nepos*, *Quinte-Curce*, *César*), une *Grammaire latine*, une *Grammaire française*, une *Prosodie latine* et une *Prosodie française*.

VALAZÉ (Ch. DUFRICHE de), membre de la Convention, né en 1751 à Alençon, fut d'abord lieutenant, quitta le service pour s'occuper d'économie politique, de législation et de littérature, adopta les principes de la Révolution, fut député en 1792 à la Convention par le dép. de l'Orne, prit parti pour les Girondins, rédigea le rapport dans le procès de Louis XVI et vota pour l'appel au peuple, s'éleva contre Marat et Robespierre, fut compris dans la proscription des Girondins le 2 juin 1793 et condamné à mort le 30 oct. par le tribunal révolutionnaire : il se poignarda en entendant prononcer l'arrêt.

VALBONNAIS, ch.-l. de c. (Isère), à 47. k. S. E. de Grenoble; 1307 hab.

VALCARÈS, étang salé du dép. des Bouches-du-Rhône, couvre près de la moitié de la Camargue.

VALCKENAER (Louis Gaspard), philologue hollandais, né en 1715 à Leeuwarden (en Frise), mort en 1785, fut l'élève d'Hemsterhuys, devint co-recteur du gymnase de Campen, professeur de langue grecque, puis d'antiquités grecques, à l'Université de Franeker, professeur de langues et d'antiquités grecques, puis d'histoire hollandaise à celle de Leyde, et forma un grand nombre d'élèves distingués. Il a donné des éditions estimées de l'*Hippolyte* et des *Phéniciennes* d'Euripide, des poésies de Callimaque, de Théocrite, du livre d'Ammonius *de Vocabulorum differentia* et de quelques autres grammairiens grecs, et a laissé divers ouvrages originaux, réunis sous le titre d'*Opuscula philologica, critica et academica*. — Érudit français. *V.* WALCKENAER.

VALDAÏ (Monts), chaîne de montagnes peu élevées de la Russie d'Europe (Novogorod), forme la limite entre le bassin de la mer Baltique et celui de la mer Noire. Elles courent env. 500 kil. vers l'O. et le N. O., bornant au N. le bassin du Volga; elles n'ont guère que 300^m de haut.

VAL-D'AJOL (le), commune importante du dép. des Vosges, à 16 k. S. O. de Remiremont; 7249 h. Fabr. de kirchenwasser, de chapeaux de paille; filatures de coton, tissage de calicot, scieries de planches.

VAL-DE-GRÂCE, un des beaux monuments de Paris, à l'extrémité S. de la rue St-Jacques, était dans l'origine un couvent de Bénédictines dont le nom complet était *Val-de-Grâce de Notre-Dame de la Crèche*. Il fut fondé par Anne d'Autriche en acquittement d'un vœu qu'elle avait fait pour obtenir la naissance d'un fils (Louis XIV); c'est auj. une église (sous le vocable de *Jésus et Marie*) et un hôpital militaire. — Les travaux de construction, commencés en 1645, sur les plans de Franç. Mansard, furent achevés en 1665 par Lemuet et Gabriel Leduc. L'église, la partie principale de l'édifice, est surmontée d'une tour, couronnée elle-même d'un dôme élégant, dont le dessin rappelle, mais dans de moindres proportions, celui de St-Pierre de Rome. La coupole intérieure du dôme, peinte par P. Mignard, représente la gloire des bienheureux. Dans la cour de l'hôpital se trouve la statue du chirurgien Larrey.

VALDEMAR I, *le Grand*, roi de Danemark, né en 1131, était fils de Canut Lavard, roi des Obotrites ou Vénètes, et petit-fils d'Éric III. À la mort d'Éric V il fut un des 3 compétiteurs qui disputèrent sa succession (1147); il finit par l'emporter sur ses deux adversaires, Canut V et Suénon III, et resta en 1157 seul maître de tout le Danemark. Il entretint des relations amicales avec l'empire, força les princes de Mecklembourg à renoncer à leurs prétentions sur le

trône (1166), dirigea contre les pirates de la Baltique une foule d'expéditions glorieuses, conquit l'île de Rugen, où il détruisit le culte d'Hertha et celui de Svantovit (1168); força le roi de Norvége (Magnus VI) à signer un traité humiliant, et fit rédiger les deux codes dits *loi de Scanie* et *loi de Seeland*, qui sont encore en vigueur. Il mourut en 1181, laissant 2 fils, Canut et Valdemar, qui régnèrent après lui, et une fille, Ingeburge, qui épousa Philippe-Auguste, roi de France. — II, *le Victorieux*, 2ᵉ fils du préc., succéda en 1202 à son frère aîné Canut VI, conquit le Holstein, se fit confirmer par l'empereur Frédéric II dans la possession de tous les pays slaves au S. et à l'E. de l'Eyder et de l'Elbe qu'avaient acquis ses prédécesseurs; fit en Suède et en Norvége des expéditions glorieuses, acquit la Prusse en 1210, subjugua une partie de l'Esthonie (1219), y fonda Revel et Narva, et se vit à la tête de la plus puissante marine qui existât alors (1400 bâtiments). Sa bannière ayant été perdue dans un combat, il la remplaça par le *Danebrog*, étendard qu'on prétendit tombé du ciel. Fait prisonnier en 1223 par le comte Henri de Schwerin, il n'obtint la liberté qu'après deux ans et à des conditions onéreuses. En 1240, il fit reviser les lois de Scanie et de Seeland, et publia un nouveau code pour les autres provinces; il fit faire un recensement, dont on a encore la relation (*Liber census Daniæ*). Il mourut en 1241, laissant 3 fils, Éric VI, Abel, Christophe I, qui régnèrent tous trois après lui. — Valdemar III, son fils aîné, qu'il avait de son vivant nommé co-régent (de 1219 à 1231), était mort avant lui. — IV, 3ᵉ fils de Christophe II, était en Bavière lorsque son père mourut (1334), et fut quelques années retenu à l'étranger par l'anarchie. En 1340, il vint avec une armée de Bavarois et de Souabes, et rentra successivement en possession du Slesvig, de Seeland et autres îles du Jutland (1340-44), mais il céda au roi de Suède et Norvége Magnus II le Halland, la Scanie, la Blékingie (1343). En 1347, il vendit l'Esthonie à l'ordre Teutonique, et, avec l'argent que lui valut cette vente, il racheta nombre de domaines encore engagés (1348). Les grands, effrayés de son pouvoir, se révoltèrent plusieurs fois (1353 et 1357), et appelèrent à leur secours les ducs de Mecklembourg et de Saxe-Lauenbourg : Valdemar ne parvint à les soumettre qu'en 1360. Il venait alors de reprendre à la Suède les 3 provinces qu'il lui avait cédées; il conquit encore les îles d'Œland et de Gothland, mais il s'attira ainsi la guerre avec la Norvége et la Suède, avec la Hanse et plusieurs princes allemands. Il réussit à rompre cette ligue en mariant Marguerite, sa fille, avec le roi de Norvége Haquin VII. Une 2ᵉ ligue s'étant formée contre lui en 1368, il implora vainement le secours de l'empereur Charles IV, et se vit forcé de faire de grands sacrifices pour sauver ses États. Il mourut en 1375, sans enfant mâle, et laissa le trône au fils de Marguerite, Olof II, déjà roi de Norvége.

VALDEMAR, roi de Suède, le 1ᵉʳ de la dynastie des Folkungiens, fut élu en 1250, à la mort d'Éric XI, son oncle maternel, et gouverna d'abord conjointement avec son père, le célèbre comte Birger. Il se déshonora par ses mœurs dissolues, entreprit, pour effacer ses torts, un pèlerinage à Jérusalem (1272), et confia en partant l'administration à son frère Magnus. Au retour, en 1276, il trouva des trames perfides ourdies contre lui par Magnus, ce qui causa une guerre civile : il fut vaincu, puis il abdiqua, ne se réservant que le duché de Gothie et le Smaland; mais bientôt il reprit les armes, fut encore battu, se réfugia en Danemark (1278), et finit par être arrêté et mis en prison par ordre de Magnus (1288). Il y mourut 5 ans plus tard.

VALDERIES, ch.-l. de c. (Tarn), au pied du Puy St-George, à 15 kil. N. E. d'Alby; 1126 h. Houille.

VALDIVIA, v. forte et port du Chili, sur le Valdivia (affluent du Grand-Océan), à 70 k. S. S. O. de Santiago, au milieu de l'Araucanie, par 76° long. O. et 40° lat. S.; env. 3000 hab. Fondée en 1551 par Pierre de Valdivia, et plusieurs fois détruite et relevée; prise en 1820 par lord Cochrane; ravagée par un affreux tremblement de terre en 1837.

VALDIVIA (Pierre de), un des compagnons de Pizarre, s'était acquis le renom de bon officier en Italie. Il accompagna Pizarre au Pérou, le seconda contre Almagro, eut une part essentielle à la défaite du dernier, obtint, à sa place le gouvernement du Chili, dont bientôt il acheva la conquête, et où il bâtit Santiago. Ramené dans le Pérou par les troubles qui agitaient cette province après la mort de Pizarre (1541), il prit parti pour Gonzalès, frère de celui-ci, contre Nunez de Vela, représentant du roi d'Espagne, mais ensuite il rentra dans le devoir, aida La Guasca à triompher des rebelles, et gagna ainsi le titre de capitaine général du Chili et de tout le pays qu'il pourrait soumettre au sud du Pérou. Il s'enfonça dans ces régions encore inconnues, cherchant de l'or et subjuguant les tribus qui se trouvaient sur son passage, fonda les villes de la Concepcion, de Villa Imperiale, de Villarica, de Valdivia, mais il finit par être vaincu en 1559 par les Araucans, qui le firent prisonnier et l'assommèrent.

VALDO (Petrus de), en français *Pierre de Vaux*, hérésiarque du XIIᵉ s., était un marchand de Lyon, natif de Vaux, près de cette ville. Devenu très-riche, il quitta le monde, vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, se mit, avec un certain nombre de disciples, à expliquer la Bible au peuple et à dogmatiser, prétendant que chaque fidèle pouvait remplir les fonctions de prêtre, et forma dès 1136 la confrérie des *Pauvres de Lyon*. On ignore à quelle époque il mourut. Ses disciples formèrent la fameuse secte connue sous le nom de Vaudois.

VALDRADE, sœur de Gontier, archevêque de Cologne, gagna par sa beauté le cœur de Lothaire, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire I, qui répudia pour l'épouser sa femme Teutberge. Le pape Nicolas I excommunia les deux époux et força Lothaire à quitter Valdrade et à reprendre Teutberge (865).

VALÉE (le maréchal), général d'artillerie, né en 1773 à Brienne, m. en 1856, fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire, rendit de grands services en Espagne, surtout aux siéges de Lérida, Tarragone, Tortose, Valence, et fut créé comte de l'Empire en 1814; se rallia aux Bourbons dès leur retour et présida le conseil de guerre qui condamna Lefebvre-Desnouettes; fut en 1837 chargé de commander l'artillerie au 2ᵉ siége de Constantine; prit, après la mort du général Danrémont, la direction du siége, et emporta rapidement la ville (13 oct. 1837). Nommé presque aussitôt maréchal de France et gouverneur général de l'Algérie, il étendit la domination française, fit occuper Stora, Milah, Sétif, Koléah, Blidah, et dirigea en 1839, avec le duc d'Orléans, l'expédition des *Portes-de-Fer*, qui eut un plein succès. Il rentra en France en 1840. M. Molé a prononcé son *Éloge funèbre* à la Chambre des pairs en 1847. Une statue lui a été érigée à Constantine.

VALENÇAY, ch.-l. de c. (Indre), sur le Nahon, à 41 kil. N. O. de Châteauroux; 3587 hab. Superbe château, avec parc, bâti au XVIᵉ s. par la famille d'Étampes, d'après les dessins de Philibert Delorme, et qui appartint, au commencement de ce siècle, au prince de Talleyrand. Napoléon le donna pour résidence au prince des Asturies (depuis Ferdinand VII), qui y resta de 1808 à 1814. C'est là aussi que séjourna, de 1840 à 1845, don Carlos, le prétendant au trône d'Espagne.

VALENÇAY (Achille D'ÉTAMPES-), dit le *cardinal de Valençay*, né à Tours en 1589, m. en 1646, se signala d'abord comme chevalier de Malte à la prise de Ste-Maure, dans l'Archipel, puis en France, en Italie et dans les Pays-Bas; il commanda les troupes d'Urbain VIII contre le duc de Parme, fit triompher dans cette guerre les armes du S.-Père et reçut en récompense le chapeau de cardinal (1648).

VALENCE, *Valentia Edetanorum*, v. forte d'Espagne, capit. de la prov. et de l'anc. royaume de ce nom, sur la r. dr. du Guadalaviar, à 2 kil. de la Méditerranée, et à 250 kil. S. E. de Madrid; 260 000 h. Archevêché, université, fondée en 1209, académie des sciences et arts, académie de peinture, société économique, bibliothèque, école militaire de sous-officiers. Superbe cathédrale, la plus riche du roy., beaux quais, bourse, palais archiépiscopal, palais du gouverneur, musée de peinture, fondé en 1836. Belles promenades du *Mail* et de l'*Alameda*. Soieries, velours, moires, passementerie, draps, sparterie, chapeaux, ébénisterie, orfévrerie, fleurs artificielles; manuf. royale de tabac. Patrie des papes Alexandre VI et Célestin III, de Guilhen de Castro, d'Hugues de Moncade. — Valence était la capitale des *Edetani*; les Romains en firent une colonie. Les Arabes la prirent en 715: comprise d'abord dans le califat de Cordoue, elle devint, lors du démembrement de ce califat (1031), la capit. d'un petit royaume. Elle fut enlevée aux Maures en 1094 par le Cid, mais fut reprise par eux après la mort du héros (1102), malgré l'héroïque résistance de Chimène, sa veuve; fut conquise définitivement par Jacques I, roi d'Aragon, en 1238, puis réunie à la Castille avec la couronne d'Aragon. Il était resté beaucoup de Maures à Valence et dans le roy. de ce nom après la conquête; le nombre s'en accrut encore après la chute du roy. de Grenade (1492); leur industrie et leur habileté en agriculture enrichirent beaucoup le pays: aussi les Valençais s'opposèrent-ils tant qu'ils purent au bannissement des Maures qui eut lieu sous Philippe II et III. Valence est la 1re ville d'Espagne où l'on ait imprimé. Le maréchal Suchet s'empara de cette ville en 1812.

VALENCE (Royaume de), anc. division de l'Espagne, entre la Catalogne au N., l'Aragon et la Nouv.-Castille à l'O., le roy. de Murcie au S. et la Méditerranée à l'E., comprenait les prov. actuelles de Valence, Alicante et Castellon-de-la-Plana, et avait pour capit. Valence. C'est une des plus délicieuses contrées de l'Europe: climat chaud, mais sain, sol fertile, fruits exquis, surtout les oranges qui s'exportent en grande quantité; vins excellents, kermès, riz, sparterie, etc.; agriculture bien entendue. Grand commerce, industrie florissante. — Ce pays, habité jadis par les *Edetani*, et compris par les Romains dans l'Espagne Tarraconaise, fut conquis par les Goths, puis par les Maures (715), appartint aux califes de Cordoue, et forma quelque temps (1031-1094) un petit royaume à part qui eut pour capit. Valence et qui suivit le sort de cette ville. Quoique, sous la domination espagnole, ce ne fût plus qu'une province, on continua de dire *Royaume de Valence;* cette prov. fut longtemps gouvernée par un vice-roi et conserva sa législation particulière jusqu'en 1707. Auj., elle forme, avec Murcie, la capitainerie générale de Valence-et-Murcie, qui comprend 5 intendances civiles: Valence, Alicante, Castellon, Murcie, Albacète. — L'intend. de Valence, entre l'Aragon au N., la Vieille-Castille à l'O., les prov. d'Albacète et d'Alicante au S., et la Méditerranée à l'E., a 500 000 hab.; ch.-l., Valence.

VALENCE, *Julia Valentia*, v. de France, ch.-l. du dép. de la Drôme, sur la r. g. du Rhône, à 561 kil. S. E. de Paris par la route, à 617 k. par le chemin de fer; 18 711 hab. Évêché, église calviniste; trib. de 1re inst. et de commerce, école d'artillerie, collége, école normale, biblioth., musée, jardin botanique. Citadelle, belle cathédrale en style roman-byzantin (où se voit le mausolée de Pie VI); palais épiscopal, pont suspendu, belle promenade du *Château des Fleurs*, statue de Championnet. Gants, toiles peintes, filature de soie. Commerce de vins du Rhône, eau-de-vie, fruits, huile, laines, peaux. — Valence était la capit. des *Segalauni*. Elle devint de bonne heure colonie romaine et fit partie de la 1re Viennaise. Soumise par les Bourguignons, puis par les Francs, elle fit successivement partie des royaumes de Bourgogne et d'Arles, des comtés de Provence et de Toulouse, fut ensuite gouvernée par ses évêques qui furent continuellement en guerre avec les comtes de Valentinois, fut réunie au Dauphiné avec le Valentinois, puis à la France avec le Dauphiné. Il s'est tenu 3 conciles particuliers à Valence (374, 584, 855). L'Université de Grenoble y fut transférée en 1454 par Louis XI: c'est là qu'enseigna Cujas; c'est là aussi que siégea la *Chambre ardente* qui condamna Mandrin, en 1755. Patrie de Pluvinel, de Français (dit de Nantes), de Championnet.

VALENCE, ch.-l. de c. (Gers), à 9 kil. S. de Condom, sur la Bayse; 1642 hab. — Ch.-l. de c. (Tarn), à 25 kil. N. E. d'Alby; 1303 hab. Bois de charpente

VALENCE, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), à 16 kil. O. de Moissac; 3539 hab. Plumes d'oie, toiles.

VALENCE (Alexandre TIMBRONE, comte de), général français, né en 1757 à Agen, d'une famille ancienne de Guyenne, m. en 1820, était colonel des dragons de Chartres en 1789. Il adopta les principes de la Révolution, servit sous Luckner et Dumouriez, commanda la réserve à Valmy, prit Charleroi et Namur, fut blessé à Nerwinde, fit défection avec Dumouriez, rentra en France sous le consulat (1801), commanda une division de cavalerie en Espagne, en Allemagne, en Russie, défendit la Franche-Comté en 1814, et fut en 1815 un des commissaires qui négocièrent un armistice après le désastre de Waterloo. Sénateur sous l'Empire, il devint pair de France en 1819. Il était gendre de Mme de Genlis.

VALENCIA, v. du Vénézuela, ch.-l. de la prov. de Carabobo, près d'un lac de son nom et à 30 k. S. S. E. de Puerto-Caballo; 16 000 hab. Entrepôt de commerce entre Caracas et Porto-Bello. On cultive aux environs l'indigo et le coton. — Fondée en 1555. Elle eut beaucoup à souffrir dans la guerre de l'Indépendance; elle fut incendiée en 1814.

VALENCIANA, v. du Mexique (Guanaxuato), au milieu des Andes, près de Guanaxuato; 4000 hab. Immenses mines d'argent exploitées depuis 1768 par Obrégon (depuis comte de Valenciana), auj. envahies en partie par les eaux; de 1771 à 1804, elles avaient produit près de 500 millions de francs.

VALENCIENNES, *Valentianæ*, ch.-l. d'arr. (Nord), au confluent de l'Escaut et de la Ronelle, à 52 kil. S. E. de Lille par la route, à 68 k. par chemin de fer; 24 966 h. Place de guerre de 1re classe, avec direction d'artillerie, trib. de 1re inst. et de commerce; collége, musée, bibliothèque; académie de peinture; société philharmonique. On remarque la citadelle, œuvre de Vauban, la place d'Armes, l'hôtel de ville, l'arsenal, la salle de spectacle, la statue de Froissart (érigée en 1856). Batistes, linons, gazes, mérinos, calicots, percales, dentelles renommées, dites *valenciennes*, bonneterie, imprimeries sur étoffes diverses, tissus métalliques, huiles, amidon, sucre de betteraves, forges et hauts fourneaux. Grand commerce. Patrie de Froissart, de Mlle Duchesnois, des peintres Watteau et Pater. Aux environs, mines d'Anzin. On célèbre dans cette ville depuis 1825 une fête dite *des Incas*, brillante mascarade de bourgeois portant le costume des anciens Péruviens; on y voit figurer d'ordinaire le grand Huascar, ainsi que Christophe Colomb, Cortez, Pizarre. — Cette ville, en 842, échut à Lothaire, et par suite passa à l'empire d'Allemagne. Elle était au moyen âge la capit. du Hainaut et jouissait de grands priviléges communaux. Vainement assiégée par Marguerite de Hainaut en 1254, par Louis XI en 1477, par Turenne en 1656, elle fut prise par Louis XIV en 1677 et lui fut cédée par le traité de Nimègue (1678). Prise par les Autrichiens en 1793, elle fut reprise par les Français dès 1794.

VALENCIENNES (H.), peintre de paysage et d'histoire, né à Toulouse en 1750, m. en 1819. Parmi ses œuvres on distingue: *Cicéron découvrant le tombeau d'Archimède*, au Louvre. Il a laissé un *Traité* estimé *de perspective et de l'art du paysage* (1800 et 1820).

VALENCIENNES (Achille), naturaliste français, né à Paris en 1794, m. en 1865; professa l'anatomie à l'École normale et au Muséum; fut le collaborateur de Cuvier pour des travaux d'ichthyologie, et devint membre de l'Académie des sciences (1844). On lui doit l'*Hist. natur. des poissons* (1829-49, 11 vol. in-4 et in-8), l'*Hist. natur. des mollusques, annélides et zoophytes* (1833, in-8), et de nombreux mémoires insérés dans les recueils savants.

VALENS (Flavius), empereur romain, né vers 328 à Cibalis en Illyrie, était fils du comte d'Afrique Gratien. Il fut associé en 364 à la dignité impériale par son frère aîné Valentinien, qui lui abandonna l'Orient, et fixa sa résidence à Constantinople. Il étouffa la révolte de Procope (366), et obtint divers avantages sur le roi de Perse. Il avait permis aux Goths, poursuivis par les Huns, de s'établir sur les terres de l'empire et leur avait donné asile dans la Basse-Mésie (376): l'avidité des agents impériaux ayant réduit ce peuple au désespoir, ils prirent les armes et battirent ses généraux aux batailles de Marcianople et d'*ad Salices*. Valens lui-même fut défait en personne à Andrinople et périt avec toute sa suite, brûlé dans une chaumière, où il s'était réfugié (378). Ce prince était arien : il persécuta cruellement les Catholiques, surtout les évêques. Il fit aussi mettre à mort, sur de faux soupçons, le comte Théodose (père de l'empereur de ce nom).

VALENSOLE, ch.-l. de c. (B.-Alpes), à 50 k. S. E. de Digne; 3072. h. Chapeaux, amandes.

VALENTIA (Pierre de), jurisconsulte, né à Cordoue en 1554, m. en 1620 à Madrid, historiographe de Philippe III, était fort instruit dans les langues et la philosophie anciennes. On a de lui, sous le titre d'*Academica, sive de Judicio erga verum*, un bon ouvrage qui contient l'exposé et la discussion des différentes opinions relatives à la certitude et qui sert de commentaire aux *Académiques* de Cicéron.

VALENTIE, *Valentia*, prov. du diocèse de Bretagne, au S. de la Calédonie, s'étendait entre la muraille d'Adrien au S. et celle de Septime-Sévère au N., comprenant les comtés actuels de Northumberland, Durham, Cumberland, Westmoreland, et le N. de celui d'York. Elle avait été soumise par les Romains dès le temps d'Antonin et de Sévère; mais il fallut, sous Valentinien I, que Théodose, père de l'empereur de ce nom, en fit de nouveau la conquête.

VALENTIN (S.), prêtre d'Italie, subit le martyre à Terni près de Rome vers 306. On l'honore le 14 février. — Un autre S. Valentin, évêque de Trèves et martyr, est hon. le 16 juillet.

VALENTIN, hérésiarque du IIe s., mort en 161, était né à Pharbé dans la Basse-Égypte. Habile dans les lettres et les sciences du temps, il aspirait à être évêque · n'ayant pu y réussir, il se sépara de l'Église et forma vers l'an 140 une des sectes connues sous le nom de *Gnostiques*. Il eut des succès en Égypte, mais, s'étant rendu à Rome sous le pape Hygin, il se vit presque isolé et fut excommunié (143). Il retourna alors en Orient et y propagea sa doctrine. Adoptant en partie les erreurs de Basilide, il enseignait une espèce de syncrétisme mystique où l'on trouvait confondus avec les principes du Christianisme quelques dogmes du Platonisme et de la philosophie orientale. Il imaginait deux mondes, l'un visible, l'autre invisible; dans celui-ci il distinguait un espace infini et lumineux, qui n'était autre que Dieu, du sein duquel émanaient trente essences divines éternelles, qu'il nommait *Æons*, telles que l'*Esprit*, la *Vérité*, le *Verbe*, la *Vie*, la *Foi*, l'*Église*. Le monde visible devait sa création à un ouvrier de nature secondaire, le *Démiurge*, seul coupable des imperfections qu'on y remarque. On a de Valentin un livre sur la *Foi* (*pistis*), trad. en latin sur un texte copte par Schwartze, Berlin, 1853.

VALENTIN (Basile), célèbre alchimiste, l'un des fondateurs de la chimie et de la pharmacie. En cherchant la pierre philosophale, il a fait quelques découvertes utiles; il s'est surtout occupé de l'antimoine, dont il a fait connaître les propriétés médicales. On ne sait rien de certain sur sa vie ni même sur son nom. On en fait un moine bénédictin d'Erfurt, qui serait né en 1394. Il est plus probable que ce personnage n'a jamais existé, et que son nom (qui veut dire *régule puissant*, dénomination du *mercure* chez les chimistes), n'est qu'un voile sous lequel s'est caché quelque alchimiste du XVe s. Les ouvrages qu'on lui attribue, écrits en allemand, furent traduits en latin et dans plusieurs langues vulgaires. Les principaux sont: *De microcosmo*, Marbourg, 1609; *Azoth, sive Aurelia occulta*, Francfort, 1613: il y traite de la pierre philosophale; *Practica, una cum duodecim clavibus*, Francf., 1618 (trad. en français sous ce titre : les *Douze clefs de la philosophie, traitant de la vraie médecine métallique*, 1660); *Currus triumphalis antimonii*, 1624, etc.

VALENTIN (Moïse le), peintre, élève de Vouet, né en 1600 à Coulommiers, alla de bonne heure à Rome, où il se lia avec le Poussin, s'éprit surtout de la manière du Caravage, qu'il suivit avec succès, obtint la faveur d'Urbain VIII, peignit pour ce pontife le *Martyre des SS. Processe et Martinien*, son chef-d'œuvre, qui mérita d'être reproduit par la mosaïque dans l'église St-Pierre. Il avait déjà produit plusieurs œuvres remarquables lorsqu'il mourut à 32 ans, pour s'être imprudemment baigné dans une fontaine froide au cœur de l'été. Valentin dessine correctement et imite fidèlement la nature; il a aussi de l'énergie; mais il ne s'élève pas à l'idéal et pèche par le coloris. Le Louvre possède 11 tableaux de cet artiste.

VALENTINE VISCONTI ou **VALENTINE DE MILAN**, fille de Galéas Visconti et d'Isabelle de France, épousa en 1389 Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, et lui apporta en dot le comté d'Asti avec l'expectative du duché de Milan, si la dynastie de Visconti venait à s'éteindre dans les mâles (de là, plus tard, les guerres de Louis XII et de François I pour la possession du Milanais). Valentine montra beaucoup de tendresse à son mari, malgré ses nombreuses infidélités, et prodigua ses soins à Charles VI, tombé en démence. Lors de l'assassinat de son époux (1407), elle alla en deuil se jeter aux pieds du roi pour demander vengeance, mais elle fut éloignée de Paris par la reine Isabeau et se retira à Blois. Elle y mourut l'année suivante, à 38 ans, et fit en mourant jurer à ses enfants de venger leur père.

VALENTINIEN I, *Flavius Valentinianus*, empereur, né en Pannonie en 321, était fils du comte d'Afrique Gratien. Il servit avec distinction sous Julien et Jovien, et fut, après la mort de ce dernier (364), proclamé auguste par l'armée à Nicée. Il s'associa son frère Valens, lui donna l'Orient, en gardant pour lui l'Occident, envoya sur-le-champ ses armées en Gaule, afin d'en chasser les *Alemans* (365), y vint bientôt lui-même, et extermina ces peuples barbares (366-68). De là, il envoya ses lieutenants battre les Pictes (367), les Saxons (370); en même temps il portait ses vues sur toute l'administration, donnait aux villes l'institution des *défenseurs de cité*, et réprimait la turbulence des Ariens. En 373, après un court séjour en Italie, il passa en Illyrie, battit les Quades, ruina leurs villes, et les réduisit à demander la paix. Sujet à de violents emportements, il se brisa un vaisseau dans la poitrine en discutant les clauses du traité avec les ambassadeurs des Quades, et mourut immédiatement (375). On raconte que ce prince, d'une sévérité cruelle, tenait dans des cages près de sa chambre à coucher deux ourses par lesquelles il faisait dévorer les condamnés. Il laissait 2 fils, Gratien et Valentinien II, qui lui succédèrent. Au nombre de ses meilleurs généraux était Théodose, père de l'empereur de ce nom.

VALENTINIEN II, fils du préc., était très-jeune quand son père mourut; cependant l'armée d'Illyrie le salua auguste (375). Gratien, son aîné, associé à l'empire dès 367, ratifia ce choix, et lui donna la préfecture

d'Italie. Valentinien s'établit à Milan, et régna d'abord sous la tutelle de sa mère Justine Maxime, qui venait de tuer Gratien, menaçait aussi Valentinien II: Théodose, qui commandait les armées de l'empereur, consentit à reconnaître cet usurpateur, à condition qu'il se contenterait des possessions que Gratien avait eues en Gaule (383); mais cinq ans après, le voyant reprendre les armes, il lui déclara la guerre, le vainquit et le mit à mort (388). Valentinien II venait de faire lui-même une expédition heureuse contre les Francs, quand le traître Arbogaste l'assassina à Vienne (en Gaule), 392. Il n'avait que 20 ans. Sa piété et ses vertus donnaient les plus belles espérances: déjà il avait aboli les spectacles du cirque, et fait tuer les bêtes destinées à ces jeux barbares.

VALENTINIEN III, empereur d'Occident, fils du général Constance (depuis Constance III) et de Placidie, né à Ravenne en 419, fut placé sur le trône d'Italie en 424 par les troupes de l'empire d'Orient. Placidie gouverna d'abord au nom de son fils et perdit l'Afrique, livrée aux Vandales par le comte Boniface. Devenu majeur, Valentinien III fut gouverné par Aétius, qui lui conserva une partie de la Gaule en repoussant Attila par la victoire de Châlons (451). Valentinien n'en fit pas moins mettre à mort ce grand général, dont il était jaloux. Attila fondit alors sur l'Italie (452), dont il dévasta le Nord. Prince sans courage et sans talent, Valentinien fut tué par Pétrone Maxime, dont il avait outragé la femme (455).

VALENTINOIS (le), anc. pays de France, dans le Bas-Dauphiné, au S. du Viennais et à l'E. du Rhône, avait pour ch.-l. Valence, qui lui donnait son nom; autres places, Crest, St-Marcellin, Montelimart, Pierrelatte. Le Valentinois portait d'abord le titre de comté et eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1419; il fut alors vendu au Dauphin, fils de Charles VI; mais, ce dernier n'ayant pu remplir les conditions de la vente, le Valentinois fut acquis par le duc de Savoie, qui le céda à la France en 1446 en échange du Faucigny. Il fut à quatre fois différentes érigé en duché-pairie: en 1498, pour César Borgia; en 1548, pour Diane de Poitiers; en 1642, pour Honoré de Grimaldi, prince de Monaco; en 1715, pour Guyon de Matignon, gendre d'un Grimaldi. Les descendants de cette dernière famille, princes de Monaco, portent encore le titre de ducs de Valentinois. Ce pays fait aujourd'hui partie du dép. de la Drôme.

VALENTINOIS (la duch. de). *V.* DIANE DE POITIERS.

VALÈRE (S.), *Valerius*, martyr dans le Soissonnais, m. en 287, est honoré le 14 juin.—Un autre V., évêque de Trèves au IIIe s., est hon. le 29 janvier.

VALÈRE (Ste), *Valeria*, vierge qui subit le martyre dans le Limousin au IIIe s., est fêtée le 10 déc.

VALÈRE MAXIME, *Valerius Maximus*, écrivain latin du Ier s. de notre ère, servit en Asie sous le consul Sextus Pompeius, l'an 14 de J.-C., et fut admis à la cour de Tibère, auquel il dédia son livre *De dictis factisque mirabilibus*, rempli de flatteries à l'égard de l'empereur. Cet ouvrage, en 9 livres, ne se compose que d'anecdotes ou traits d'histoire isolés, rangés sous certains titres généraux (*Religion*, *Mariage*, *Bravoure*, *Patience*, etc.), mais nous lui devons quelque reconnaissance pour les faits intéressants qu'il nous apprend. Le style, bien que pur, n'est pas digne de l'époque d'Auguste. On a prétendu, mais sans preuve, que nous n'avions qu'un abrégé de l'ouvrage original. Les meilleures éditions de Valère Maxime sont l'éd. *Ad usum Delphini*, Paris 1679; de Torrenius, Leyde, 1726; de Kapp, Leipsick, 1782; de Hase, dans la collection Lemaire, et surtout celle de Ch. Kempf, Berlin, 1854, augmentée de nouveaux fragments. Il a été fréquemment traduit en français, notamment par R. Binet, 1796, par Peuchot et Allais, 1822, par Frémion (dans la collection Panckoucke), et par Baudement (collect. Nisard.)

VALÉRIEN (le Mont), colline du dép. de la Seine, au-dessus de Suresnes et près de la r. g. de la Seine, au-dessus de laquelle elle s'élève de 36^m, a été de temps immémorial un lieu de pèlerinage. Sanctifiée, dit-on, par Ste Geneviève, elle fut longtemps habitée par des anachorètes, qui, vers le milieu du XVIIe s., y furent réunis en communauté. En 1634, Hubert Charpentier, prêtre de Paris, y fonda un *Calvaire*, qui représentait toutes les circonstances de la Passion. Dévasté pendant la Révolution, ce Calvaire fut rétabli sous la Restauration et rendu à sa destination; il fut abandonné de nouveau en 1830. On a élevé depuis 1841 au mont Valérien d'importantes fortifications, qui font partie du système de défense de Paris.

VALÉRIEN, *P. Licinius Valerianus*, empereur romain, né vers 190, passa par tous les grades de la milice, et était presque sexagénaire lorsque la défaite et la mort de l'empereur Gallus, au secours duquel il marchait contre Émilien, le déterminèrent à accepter la pourpre que lui offraient les légions de la Gaule et de la Germanie (253). Il s'associa son fils Gallien, repoussa les hordes barbares des Goths, qui envahissaient les frontières, défit le tyran Cyriade, ainsi qu'Odenat, qui le protégeait, puis marcha contre Sapor: il obtint d'abord quelques succès, mais il fut vaincu près d'Édesse par la trahison de son favori Macrien (260), et se rendit à Sapor. Ce barbare le tint dans une humiliante captivité: il se faisait suivre de son prisonnier enchaîné et se servait de lui, dit-on, comme d'un marchepied pour monter à cheval. Après plusieurs années de torture, Valérien succomba sous le poids de la douleur et des mauvais traitements: Sapor fit écorcher son corps, et suspendit sa peau dans un temple. Valérien avait ordonné en 267 une persécution contre les chrétiens (la 8e).

VALÉRIEN (S.), martyr bourguignon, vivait sous Marc-Aurèle, à *Castrum Tinurtium* (Tournus), et eut la tête tranchée en ce lieu en 179. On bâtit sur son tombeau une église, et on lui consacra en 1019 une abbaye qui porte son nom. On le fête le 15 sept.

VALERIUS PUBLICOLA (P.), l'un des fondateurs de la république romaine, fut, en 509 av. J.-C., le collègue de Brutus dans le consulat après Collatin, et fut quelque temps seul consul. Il montra la plus grande déférence pour le peuple, d'où son surnom. Il abandonna l'habitation qu'il occupait au sommet du Palatin, parce qu'elle portait ombrage, et vint habiter parmi le peuple; fit baisser devant les comices, en signe de respect, les faisceaux de ses licteurs; distribua aux pauvres les biens des Tarquins, qu'il avait battus après la mort de Brutus; donna à tout citoyen le droit d'en appeler au peuple des sentences des consuls et autres magistrats, et créa deux questeurs pour la garde du trésor.

VALÉRIUS CORVUS (M.), tribun des soldats sous Camille, accepta le défi d'un Gaulois redoutable, qu'il battit, dit-on, avec l'aide d'un *corbeau* descendu sur son casque: d'où son surnom. Il fut 6 fois consul, 6 fois dictateur, 6 fois édile, 6 fois préteur, triompha des Samnites au mont Gaurus, puis vainquit les Étrusques, et mourut presque centenaire.

VALÉRIUS FLACCUS (C.), poëte latin, natif de Setia ou de Padoue, était issu d'une branche pauvre des Valérius Publicola. Il occupa quelques fonctions publiques, fut lié avec Martial, Pline, Quintilien, Juvénal, et plut à Vespasien et à Titus; il mourut vers 111 de J.-C. On a de lui les *Argonautiques*, poëme épique en 8 chants, qui est resté inachevé. C'est une imitation d'Apollonius de Rhodes, qui pèche par défaut d'invention et d'intérêt, et par une affectation qui engendre l'obscurité; cependant la versification et le style prouvent un véritable talent, et plusieurs passages méritent l'admiration. La meilleure édition est celle de Th. Chr. Harles, avec notes de P. Burmann, Altenbourg, 1781, reproduite dans les *Classiques latins* de Lemaire. Il a été traduit en vers par Dureau de La Malle (1811), et en prose par Caussin de Perceval (dans la collection Panckoucke), 1829, et par Ch. Nisard (dans la collect. Nisard).

VALÉRIUS MESSALA. *V.* MESSALA.

VALERY (S.), *Walaricus* ou *Gualaricus*, 1er abbé

d'un monastère de Picardie qui prit son nom, vivait au VIe s. et m. en 622. Il est fêté le 12 déc.

VALERY (Ant.), écrivain, né à Paris en 1789, m. en 1847, fut l'un des conservateurs des bibliothèques de la couronne, puis bibliothécaire du palais de Versailles. Il est connu par ses *Voyages* et ses *Guides*, d'une remarquable exactitude, parmi lesquels on cite ses *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, 1837; son *Voyage en Italie, guide du voyageur et de l'artiste*, 1838; et l'*Italie confortable*, 1841.

VALESIUS, historien. *V.* VALOIS (Henri).

VALESPIR, petit pays de l'anc. France, dans le Roussillon, auj. dans le dép. des Pyrénées-Orient., avait titre de comté et dépendait du comté de Cerdagne. Lieu principal, Prats de Mollo.

VALETTE (la). *V.* LA VALETTE.

VALETTE (la CITÉ-), *Città-Valetta* en italien, v. de l'île de Malte, ch.-l. de l'île et anc. résidence des grands maîtres de l'ordre de Malte, sur la côte E.; 6000 hab. On la divise en 5 parties, qui sont comme autant de villes : *Città-Nuova*, ou La Valette proprement dite, *Floriana*, *Vittoriosa*, *Sanglea*, *Barmola*, plus le port dit *Marza-Muscietle*. Lazaret, arsenal, fortifications presque inexpugnables; belle cathédrale, riche surtout en inscriptions funéraires, anc. palais du grand maître de l'ordre, anc. hôpital St-Jean (auj. maison centrale de pharmacie des possessions britanniques de la Méditerranée). Un aqueduc souterrain la fournit d'eau. Académie, 2 bibliothèques, cabinet d'antiquités, jardin botanique; chantiers de construction. Grand commerce.— Fondée, en 1566, par le grand maître Parisot de La Valette; vainement assiégée par les Turcs en 1665; en 1798, elle se rendit, après une vive attaque de 5 jours, aux Français que commandait Bonaparte; elle fut prise en 1800 par les Anglais, après un siége de près de 2 ans, qu'y soutint héroïquement le général Vaubois.

VALGORGE, ch.-l. de c. (Ardèche, à 19 kil. N. O. de l'Argentière; 1230 hab.

VALHALLA (c.-à-d. le *Portique des Guerriers*), le Paradis d'Odin, dans la religion des Scandinaves. L'entrée n'en est permise qu'aux héros morts en combattant; ils s'y livrent chaque jour, pendant l'éternité, de terribles combats, après lesquels ils reviennent sains et saufs boire dans un crâne l'hydromel et la bière qui leur sont versés par les Valkiries.

VALHALLA, monument national élevé par le roi Louis de Bavière sur le mont Brauberg près de Ratisbonne et inauguré en 1842, est consacré à toutes les gloires de l'Allemagne. C'est un temple d'ordre dorique, tout en marbre, qui rappelle le Parthénon.

VALHUBERT (le général), né à Avranches en 1764, m. en 1805, contribua au gain des batailles de Montebello, de Marengo et d'Austerlitz, et mourut de ses blessures cinq jours après cette dernière bataille, où il était resté à son poste avec la cuisse fracassée (1805). Napoléon donna son nom à une des places de Paris (à l'entrée mérid. du pont d'Austerlitz).

VALIDÉ (la sultane). *V.* SULTAN.

VALINCOUR (J. B. H. DU TROUSSET de), né à Paris en 1643, m. en 1730, fut secrétaire du comte de Toulouse, entra à l'Académie française en 1699 et devint historiographe du roi. Il était lié avec d'Aguesseau, Racine et Boileau : ce dernier lui adressa sa XIe satire (sur *Le vrai et le faux honneur*). On a de lui des *Lettres sur la princesse de Clèves* (1678), une *Vie du duc de Guise* (1668), et quelques traductions.

VALKIRIES, déesses scandinaves, vont sur le champ de bataille couper la trame de la vie des guerriers, et les conduisent dans le Valhalla, où elles leur versent à grands flots l'hydromel et la bière.

VALLA (Laurent), savant du XVe s., né à Rome en 1406, m. en 1457, fut quelque temps professeur d'éloquence à Pavie, puis à Milan, à Gênes, à Florence, s'attacha au roi d'Aragon Alphonse V, qu'il suivit dans ses guerres et ses voyages en Italie, puis revint à Rome, courut grand risque d'y être arrêté au moment de publier un ouvrage où il niait qu'aucune donation eût été faite à l'Église romaine par Constantin, chercha un asile à Barcelone, puis à Naples, où Alphonse le nomma son secrétaire et son historiographe, accepta en 1447 les offres avantageuses du pape Nicolas V, qui le fit secrétaire apostolique et chanoine de St-Jean de Latran, et revint enfin mourir à Naples auprès d'Alphonse. D'une humeur agressive et caustique, il eut à soutenir une vive polémique contre divers savants, principalement contre le Pogge. Valla est sans contredit avec le Pogge l'homme qui de son temps contribua le plus à réveiller l'amour des lettres classiques. Il traduisit en latin : *Hérodote*, Paris, 1510; *Thucydide*, 1543; l'*Iliade*, 1502; les *Fables d'Ésope*, 1519. Parmi les ouvrages qui lui sont propres, nous citerons les *Élégances de la langue latine*, en 6 livres; un traité *De la volupté et du vrai bien;* un dialogue sur le *Libre arbitre*, écrits réunis dans la collection de ses *OEuvres* (Bâle, 1543); une *Hist. du roi Ferdinand* d'Aragon (1521), tous ouvrages écrits en latin. On regrette que son élégante latinité ne soit point accompagnée de plus de politesse à l'égard de ses antagonistes.

VALLA (George), médecin érudit du XVe s., né à Plaisance, enseigna l'éloquence à Milan, à Pavie (1470), à Venise (1481). On a de lui des traductions latines de quelques ouvrages d'Aristote (*Du Ciel*, *Grandes éthiques*, *Poétique*), un traité *De tuenda sanitate per victum*, Strasb., 1506, et une espèce d'encyclopédie fort curieuse, sous ce titre : *De expetendis et fugiendis rebus*, Venise, 1501.

VALLA (Joseph), oratorien français, né à l'Hôpital dans le Forez vers 1720, m. en 1790, professa la philosophie et la théologie à Soissons, puis à Lyon, et rédigea par ordre de Montazet, archevêque de Lyon, les *Institutiones theologicæ*, 1780 et 84, 6 vol. in-12, et les *Institutiones philosophicæ*, 1782, 5 v. in-12, ouvrages qui furent longtemps classiques et qui sont connus sous les titres de *Théologie* et de *Philosophie de Lyon*. La *Théologie* fut mise à l'*Index* en 1792.

VALLADOLID, *Pintia*, v. d'Espagne, dans la Vieille-Castille, ch.-l. de l'intendance de Valladolid, au confluent de la Pisuerga et de l'Esgueva, à 154 k. N. de Madrid; 25 000 hab. Évêché, cour d'appel, université (fondée en 1346), célèbre pour son école de droit, académie des sciences et arts, école des beaux-arts, plusieurs colléges. On remarque la cathédrale, qui est magnifique, mais inachevée, le couvent et l'église de San-Benito, l'église St-Paul, le palais royal, le musée. Fabriques de papier, chapeaux, étamines, rubans de soie. Patrie de Fernand Nunez, dit *Pincianus*. C'est dans cette ville que fut célébré le mariage de Ferdinand et d'Isabelle; les rois d'Espagne y séjournèrent souvent. Christophe Colomb y mourut en 1506. Insurgée contre les Français en 1808, cette ville fut prise par eux le 12 juin de la même année; Napoléon y tint son quartier général en 1809. — L'intendance a au N. celles de Léon et Palencia, au S. celles de Ségovie et d'Avila : 8000 k. carr.; 215 000 hab. Elle est arrosée par le Duero et ses affluents.

VALLADOLID, ville du Mexique, capitale du Méchoacan, à 190 kil. O. de Mexico, dans une belle vallée, à 2000^m au-dessus de la mer; 25 000 hab. Archevêché. Cathédrale, bel aqueduc. Patrie d'Iturbide. — Le nom de Valladolid a été longtemps porté par l'État même dont cette ville est la capitale.

VALLAGE, anc. petit pays de France, en Champagne, auj. compris dans les dép. de la Marne, de la Hte-Marne, de l'Aube et de la Meuse, avait pour ch.-l. Joinville; autres villes, Vassy, Bar-sur-Aube.

VALLANGIN ou VALLENGIN, bourg de Suisse (Neuchâtel), à 5 kil. N. O. de Neuchâtel; 600 hab. Autrefois ch.-l. d'un comté qui a donné son nom à l'une des branches des comtes de Neuchâtel, et qui fut réuni à celui de Neuchâtel en 1579.

VALLE D'ALESANI, village de Corse, ch.-l. de cant., à 22 kil. de Corte; 586 hab.

VALLÉE (Geoffroy), fameux déiste, né à Orléans dans le XVIe s., vint jeune à Paris, où il mena une

vie dissipée, et y publia la *Béatitude des Chrétiens* ou le *Fléau de la foy*, où il professait les opinions les plus impies. Le parlement de Paris le condamna en 1572 à être pendu, puis brûlé. L'exécution, quelque temps ajournée, eut lieu en 1574.

VALLEIX (Isid.), médecin, né à Toulouse en 1807, m. en 1856, fut médecin de l'hôpital Ste-Marguerite, à Paris, et professeur à la Pitié. On a de lui plusieurs ouvrages d'une utilité pratique : *Clinique des maladies des enfants nouveau-nés*, 1838 ; *Traité des névralgies*, 1841 ; *Guide du médecin praticien*, ou *Résumé de pathologie interne et de thérapeutique*, 1842-48, 10 vol., et 1850-51, 5 vol. in-8.

VALLERAUGUE, ch.-l. de c. (Gard), près de la source de l'Hérault, à 21 kil. N. du Vigan ; 4030 h. Église calviniste. Culture du mûrier, élève du ver à soie, filatures de soie. Patrie de La Baumelle.

VALLET, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 25 kil. E. S. E. de Nantes : 6476 hab. Vins excellents.

VALLIA, roi des Visigoths de 415 à 419, vengea la mort d'Ataulf, son beau-frère, sur l'usurpateur Sigeric, établit les Visigoths en Gaule, dans l'Aquitaine et la Narbonaise 1re, d'accord avec Honorius, mais à condition de faire la guerre aux Suèves, aux Alains et aux Vandales, ce qu'il exécuta avec succès.

VALLIÈRE (Florent de), officier d'artillerie, né à Paris en 1667, m. en 1759, fit toutes les campagnes des dernières années de Louis XIV, commanda l'artillerie au siége du Quesnoy, où il démonta 80 pièces ennemies avec 34 pièces en 24 heures ; devint bientôt lieutenant général, directeur de l'artillerie, et régla les calibres de l'artillerie, en les réduisant à cinq. Il se distingua à la bat. de Dettingen par d'habiles dispositions (1743). Il était membre de l'Académie des sciences. — Son fils, Joseph Florent, marquis de Vallière (1717-1776), eut part au siége de Fribourg, à la prise de Berg-op-Zoom, après laquelle il fut fait lieutenant général, devint en 1747 directeur général de l'artillerie et du génie, et alla, sur la demande du roi Charles III, organiser l'artillerie en Espagne et à Naples (1761). Il était aussi de l'Académie des sciences. Ces deux officiers apportèrent dans leur arme des perfectionnements importants, et s'opposèrent toujours à la séparation de l'artillerie et du génie.

VALLIÈRE (Mlle DE LA). *V.* LA VALLIÈRE.

VALLISNERI (Ant.), naturaliste et médecin, né en 1661 aux environs de Modène, m. en 1730, fut appelé en 1700 à la chaire de médecine pratique à Padoue et eut une longue lutte à soutenir contre la routine avant de pouvoir hautement enseigner les découvertes modernes. Il en fit lui-même quelques-unes, tant en entomologie qu'en organologie humaine. Il combattit très-fortement la génération spontanée, soutint le système des œufs, et donna par ses recherches sur ce sujet une impulsion à la science. Parmi ses *Œuvres*, publiées à Venise en 1733, on distingue ses *Considérations sur la génération des vers du corps humain*, ses *Expériences sur l'origine, le développement et les mœurs de divers insectes*, et son *Histoire de la génération de l'homme et des animaux*.

VALLOMBREUSE, *Vallis umbrosa*, célèbre abbaye bénédictine du grand-duché de Toscane, fondée en 1060 par S. Jean Gualbert, noble de Florence, dans une vallée sauvage de la province de Florence, près de San-Giovanni-in-Val-d'Arno. *V.* GUALBERT.

VALLON, ch.-l. de c. (Ardèche), près de l'Ardèche, à 25 kil. S. E. de l'Argentière ; 2640 hab. Église calviniste. Élève du ver à soie.

VALLOUISE, vge des Htes-Alpes, à 18 k. O. S. O. de Briançon ; 1250 hab. Près de là s'élève le glacier d'*Alle-Froide*, qui n'a pas moins de 4300m de haut.

VALMIKI, poëte hindou, le plus ancien, le plus célèbre de tous, était, à ce qu'on suppose, contemporain de Rama : on le place vers le XVe s. av. J.-C. Il est regardé comme le père de la poésie épique des Indiens, et on lui attribue l'invention du distique dit *sloka*. On a sous son nom un magnifique poëme épique en langue sanscrite, le *Ramayana*, où sont racontés les exploits de Rama et sa victoire sur le géant Ravana, roi de Lanka (Ceylan) ; ce poëme se compose d'env. 25 000 vers, distribués en 7 livres. *V.* RAMAYANA.

VALMONT, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), à 24 k. N. O. d'Yvetot ; 1024 hab. Eaux minérales.

VALMONT DE BOMARE (Christophe), naturaliste, né à Rouen en 1731, m. en 1807 à Paris, fut deux ans pharmacien, voyagea comme naturaliste pour le compte du gouvernement, visita les Alpes, les Pyrénées, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, la Laponie, l'Islande, forma un riche cabinet à son retour, et fit des cours publics d'histoire naturelle (1757-88 et 1795-1806), qui répandirent le goût de cette science. Il était membre de l'Académie des sciences. On lui doit, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, Paris, 1765, 5 vol. in-8 (5e édit., Lyon, 1800, 15 vol. in-8), ouvrage encore incomplet, mais qui a été le type de ceux du même genre qui ont paru depuis.

VALMY, vge du dép. de la Marne, à 11 k. O. de Ste-Menehould ; 460 hab. Il y fut livré, le 20 sept. 1792, entre les Français, commandés par Dumouriez, et les Prussiens, commandés par le duc de Brunswick, un combat où les Français obtinrent l'avantage, et qui, en arrêtant les progrès de l'invasion, produisit un immense effet moral. Napoléon donna depuis le titre de duc de Valmy à Kellermann, qui, dans cette affaire, commandait sous Dumouriez.

VALOGNES, ch.-l. d'arr. (Manche), sur le Merderet, dans un vallon, à 57 kil. N. O. de St-Lô, à 20 kil. S. de Cherbourg, à 12 kil. de la mer ; 5812 h. Collége, biblioth., hospice. Église ogivale du XVe s., anc. abb. de Bénédictins. Grand commerce, tant avec Jersey et Guernesey qu'avec Paris (poissons, coquillages, œufs, beurre, volaille, andouillettes). Patrie de Letourneur, de Dacier et de Vicq-d'Azyr. — On croit que Valognes est l'anc. *Crociatonum*, ch.-l. des *Unelli*. Cette ville fut brûlée par les Anglais en 1340, prise par Duguesclin sur Charles II, roi de Navarre, et par les Anglais sous Charles VI (1418).

VALOIS (le), pays des *Vadicasses*, *Vadensis* ou *Valesiensis pagus* au moyen âge ; anc. petit pays de France, dans l'Ile-de-France, auj. réparti entre la partie E. du dép. de l'Oise et la partie S. du dép. de l'Aisne, était situé entre le Soissonnais au N., la Champagne à l'E., la Brie et l'Ile-de-France au S., le Beauvaisis à l'O., et eut pour ch.-l. *Vez* (*Vadum*), puis *Crespy* ; autres villes principales : La Ferté-Milon, Villers-Cotterets, Senlis, Compiègne.—Ce pays, habité avant César par les *Vadicasses*, forma au moyen âge un fief, qui, en 1284, fut donné en apanage, avec le titre de comté, par Philippe le Hardi à son fils puîné Charles, père de Philippe de Valois (Philippe VI), et tige de la branche des Valois (*V.* la suite de ces princes à l'art. FRANCE). Charles VI érigea le Valois en duché pour son frère Louis d'Orléans, en 1402. Louis XIV en fit un duché-pairie pour Philippe d'Orléans, son frère. Depuis, le titre de duc de Valois fut toujours porté par la maison d'Orléans jusqu'à la suppression des apanages en 1790.

VALOIS (Ch. DE FRANCE, comte de). *V.* CHARLES.

VALOIS (H. DE), *Valesius*, l'un des plus savants hommes du XVIIe s., né à Paris en 1603, m. en 1676, s'appliqua de bonne heure à la lecture des poëtes grecs et latins, des orateurs et des historiens, s'acquit une grande réputation dans toute l'Europe, fut nommé en 1654 historiographe du roi, et obtint en 1658 une pension du cardinal Mazarin. Ses principaux ouvrages sont : une édition des *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe, Socrate, Sozomène, Théodoret, etc., avec des notes, 1659-73, 3 vol. in-f. ; une édit. d'Ammien Marcellin, avec remarques, 1636, in-4. On a aussi de lui divers opuscules réunis après sa mort sous le titre *Emendationum libri V*, 1740.

VALOIS (Adrien de), seigneur de La Mare, frère du préc., 1607-1692, suivit son exemple, se consacra à l'histoire de France, et fut nommé historiographe en 1664. Ses ouvrages les plus estimés sont : *Gesta*

Francorum, Paris, 1658, 3 vol. in-f. : *Notitia Galliarum ordine litterarum digesta*, 1675, in-f.— Ch. de Valois, fils du préc., membre de l'Académie des inscriptions, a publié, sous le titre de *Valesiana*, un recueil de remarques historiques et critiques de son père. Il a donné à l'Académie de savants mémoires, parmi lesquels on remarque ses recherches sur les *Amphictyons* et sur les *Guerres sacrées* de la Grèce.

VALONTINA ou **VALOUTINA**, vge de Russie, sur la route de Smolensk à Moscou. Il s'y livra le 19 août 1812 un combat acharné où Ney battit les Russes, mais où périt le général Gudin.

VALORBE, vge de Suisse (Vaud), à 12 kil. S. O. d'Orbe; 1000 hab. Aux environs, source de l'Orbe et superbe grotte dite *des Fées*.

VALPARAISO, c.-à-d. *Vallée du Paradis*, v. et port du Chili (Santiago), sur la baie de Valparaiso, à 135 kil. N. O. de Santiago; env. 40000 h. Port, citadelle, 3 forts, chemin de fer; chantiers de construction maritime. Grand commerce avec Lima (or, argent, platine, chinchillas, laines, peaux, suif, indigo). Consulats étrangers. — Cette ville, dont le beau nom ne paraît guère justifié, a beaucoup souffert de deux tremblements de terre, en 1822 et 1829, et d'un grand incendie en 1843.

VALPERGA DI CALUSO (Thomas), savant italien, né à Turin en 1737, m. en 1815, se fit oratorien après avoir été marin, voyagea beaucoup, acquit de profondes connaissances dans les mathématiques et les langues orientales, professa la littérature grecque et orientale à l'Université de Turin, fut nommé directeur de l'observatoire de cette ville, président et directeur d'une des classes de l'Académie des sciences et des lettres, et correspondant de l'Institut de France. Parmi ses ouvrages, on remarque *Litteraturæ copticæ rudimenta*, Parme, 1783 (sous le pseudonyme de Didymus Taurinensis); des recueils de *vers latins* et *grecs* composés par lui-même, et des *Poésies italiennes*, Turin, 1807 (sous le pseudonyme d'Euforbo Melesigenio). Il était étroitement lié avec Alfieri, dont il publia les *OEuvres posthumes*.

VALRÉAS, ch.-l. de c. (Vaucluse), à 33 k. N. O. d'Orange; 4901 h. Moulins à soie, culture de la garance, teintureries. Patrie du cardinal Maury.

VAL-RICHER, anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Bayeux, près de Cambremer, fondée en 1146 par Philippe d'Harcourt, évêque de Bayeux.

VALROMEY, *Vallis Romana*, anc. petit pays de France, dans le Bugey, avait pour lieux principaux Châteauneuf et Champagne. Après avoir longtemps appartenu à la maison de Savoie, il fut cédé à la France sous Henri IV par le traité de Lyon (1601). Louis XIII l'érigea en duché en faveur de la maison d'Urfé. Il est auj. compris dans la partie E. du dép. de l'Ain.

VALS, bg de l'Ardèche, sur la Volane, à 5 k. O. N. O. de Privas; 2800 hab. Eaux minérales acidules froides, cascades. Papiers peints, soieries, tanneries.

VALSAINTE, anc. chartreuse de Suisse, à 17 kil. S. de Fribourg, devint, en 1791, le refuge des Trappistes français; elle est depuis 1818 occupée par la congrégation de St-Sauveur.

VALSALVA (Ant. Marie), anatomiste, disciple de Malpighi, né en 1666 à Imola, m. en 1723, pratiqua la médecine à Bologne, professa en même temps l'anatomie dans cette ville et forma Morgagni. Il inventa ou simplifia plusieurs instruments de chirurgie, et fit de nombreuses découvertes en anatomie. Son principal ouvrage est un *Traité de l'oreille*, en latin, Bologne, 1704.

VALSESIA, un des arrond. de la prov. de Novare, entre ceux d'Ossola au N., de Pallanza et de Novare à l'E., d'Aoste à l'O., de Verceil et de Biella au S. : 45 kil. sur 22; 37000 hab.; ch.-l. Varallo.

VALTELINE, *Vallis Tellina*, *Val-Tellina* en italien, petite région de l'Italie septentr. (Lombardie), n'est qu'une vallée qui s'étend de l'Adda au lac de Côme, sur une longueur de près de 100 kil.; 90000 hab.; ch.-l., Sondrio. Elle est traversée par l'Adda et entourée de hautes montagnes. Sites très-pittoresques, sol très-fertile (on y trouve les productions de la Sicile à côté de celles des hautes montagnes). Dans les parties basses de la vallée se trouvent de nombreux crétins.— La Valteline, après avoir formé la limite S. de la Rhétie au temps des Romains, passa aux Ostrogoths, aux Francs, aux rois de Germanie, et fut donnée comme fief par les empereurs aux évêques de Coire, qui en furent dépouillés tantôt par les habitants de Côme, tantôt par les ducs de Milan : finalement les Ligues grises et l'évêque reprirent ces pays en 1512; l'évêque céda ses droits aux Ligues en 1530. L'Espagne, qui convoitait ce territoire pour réunir le duché de Milan au Tyrol, fit soulever les habitants contre les Ligues en 1620; mais la France soutint les Ligues (1621-32) et envoya à leur secours Henri de Rohan, avec une armée qui les remit en possession de la Valteline. Bonaparte enleva la Valteline aux Grisons en 1797 et la réunit en 1807 au royaume d'Italie (elle forma le dép. de l'Adda; ch.-l.. Sondrio). En 1814, ce pays fut donné à l'Autriche et réuni au royaume Lombard-Vénitien. Il fait auj. partie du royaume d'Italie.

VAL TRAVERS, en Suisse. *V.* TRAVERS.

VALVERDE, ch.-l. de l'île de Fer, une des Canaries, sur la côte N. E.; 1500 hab.

VALVERDE (Vincent de), natif d'Oropesa, accompagna comme missionnaire Fr. Pizarre au Pérou, montra d'abord une grande rigueur contre les naturels, puis fit de vains efforts pour modérer la cruauté des Espagnols, revint en Espagne en 1534 et retourna au Pérou en 1538 avec le titre d'évêque de Cuzco. Il fut pris par les Indiens en 1543 et dévoré.

VAMBA ou **WAMBA**, roi des Visigoths, fut élu en 672, mais eut à lutter sans cesse contre les nobles et contre les seigneurs de la Septimanie, qui soutenaient un de ses généraux révoltés, le Grec Paul. Il prit d'assaut Narbonne, Nîmes, et fit preuve de modération dans la victoire. Il fut, en 680, détrôné par le comte Ervige, qu'il avait comblé de bienfaits : ce traître le fit raser et revêtir d'un habit monastique pendant qu'il dormait, engourdi par un soporifique : Vamba crut dès lors ne pouvoir plus régner, et entra dans un monastère, où il mourut en 683 ou 687. C'est sous son règne qu'eut lieu la 1re attaque des Arabes d'Afrique contre l'Espagne : ils furent repoussés, et perdirent 272 vaisseaux à cette tentative.

VAMPIRES, c.-à-d. en esclavon *sangsues*, êtres fantastiques, dont la croyance est répandue en Hongrie, en Pologne, en Esclavonie et dans les îles de la Grèce. Ce sont des revenants qui à l'heure de minuit sortent de leur tombeau et viennent sucer le sang de leurs victimes sans les réveiller, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ils s'attaquent de préférence à leurs parents et à leurs amis.— Les naturalistes ont, par allusion à cette croyance, donné le nom de vampire à une grande chauve-souris qui suce le sang des voyageurs endormis.

VAN, *Artemita*, *Semiramocerta*, v. de la Turquie d'Asie (Arménie), ch.-l. de pachalik, sur la rive orientale du lac de Van, à 260 kil. S. E. d'Erzeroum; 20000 hab. (Arméniens, Turcs et Kourdes). Murailles; citadelle; immenses excavations, nombreuses inscriptions cunéiformes; jardins et vergers délicieux. Commerce actif par caravanes. Cette ville est extrêmement ancienne : on lui donne pour fondatrice la célèbre Sémiramis.— Le pachalik de Van, entre ceux d'Erzeroum au N. et au N. O., de Diarbek à l'O., de Chehrezour au S. et la Perse à l'E., a 270 kil. sur 220, et env. 150000 hab. Montagnes, beaucoup de rivières. Excellent blé, fruits, vins; gibier, abeilles. Ce pays répond à la partie N. de l'anc. *Assyrie* et à la partie S. E. de la *Grande Arménie*.

VAN (Lac de), *Arsissa palus*, grand lac de la Turquie d'Asie, au milieu du pachalik de Van, a env. 140 k. sur 60. Plusieurs îles, sur l'une desquelles est le monastère d'Akthamar. Eaux amères et salées.

VAN BAERLE. *V.* BARLÆUS.

VAN BEEK, grammairien. *V.* TORRENTINUS.

VANBRUGH (John), auteur comique et architecte anglais, né vers 1672, d'une famille originaire de Gand, mort en 1726, servit d'abord dans l'armée, travailla pour le théâtre depuis 1697, dirigea quelque temps avec Congrève le théâtre d'Haymarket, qu'il avait lui-même fait construire (1706), et fut nommé en 1715 architecte des bâtiments de la couronne et inspecteur de l'hôpital de Greenwich. Ses principales pièces sont la *Rechute*, 1697; *Ésope*, 1698; la *Femme poussée à bout* (*The provoked wife*), 1698; la *Ligue des femmes mariées*. Comme auteur comique, Vanbrugh est plein de verve et de sel, mais aussi d'une licence excessive; comme architecte, son mérite est contesté : cependant on le jugea digne de construire le palais de Blenheim, voté par la nation au duc de Marlborough. On remarque une assez grande analogie entre Vanbrugh et notre Perrault.

VANCOUVER (George), navigateur anglais, né en 1750, m. en 1798, accompagna Cook dans ses 2e et 3e voyages autour du monde, servit ensuite sous l'amiral Rodney, et fut en 1789 employé à la station de la Jamaïque. Chargé l'année suivante de rechercher s'il existe une communication maritime au N. de l'Amérique entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique, il explora, d'abord avec l'Espagnol Quadra (1792), puis seul (1793), toute la côte occid. de l'Amérique du N., depuis le 56e degré jusqu'à la Nouv. Californie, sans trouver le passage cherché; il visita les comptoirs russes, l'archipel du roi George et du prince de Galles, la grande île de l'Amirauté, que le roi d'Owhyhée lui céda (1794), reconnut, avec Quadra, l'île qui porte leur nom, et revint en Angleterre en 1795. Il fit paraître l'année même de sa mort son *Voyage de découvertes à l'Océan Pacifique et autour du monde*, Londres, 1798 (trad. en français dès 1800), voyage plein de descriptions intéressantes. *V.* QUADRA.

VANDA, reine de Pologne. *V.* POLOGNE.

VAN DAEL (J. Franç.), peintre flamand, né en 1764 à Anvers, m. à Paris en 1840, avait remporté le 1er prix de dessin dans son pays lorsqu'il vint se fixer à Paris (1785). Il excella dans la peinture des fleurs et des fruits et fut en ce genre le rival de Van Spændonck. Un de ses plus beaux tableaux est *la Croisée*, au musée d'Anvers.

VAN DALE (Ant.), critique et médecin, né en 1638, à Harlem, m. dans la même ville en 1708, fut quelque temps prédicateur des Mennonites, puis médecin de l'hospice de Harlem. On a de lui : *De oraculis veterum ethnicorum*, Amsterdam, 1683 et 1700, ouvrage où il avance que les oracles sont le fruit de l'imposture et d'où Fontenelle a tiré son *Hist. des oracles; De origine et progressu idololatriæ*, 1696; *De vera et falsa prophetia*, 1702. Ces ouvrages sont condamnés à Rome; Baltus a réfuté le traité *Des Oracles*.

VANDALES, *Vandali* (nom dérivé de *Wendes*), peuple germain, habita successivement entre la Vistule et l'Oder, sur les côtes de la Baltique, entre l'Oder et l'Elbe, vers la Lusace des modernes, puis (au IIe s.) plus au S., au milieu des Hermundures et des Quades, se transporta au IIIe s. dans la partie sud de la Dacie Trajane, à l'E. du Tibisque inférieur (banat de Temesvar), et finit par se fixer entre le Mein et la Lippe sous la conduite de Gonderic et de Godégisile. C'est de là qu'unis aux Alains et aux Suèves, ils passèrent le Rhin à la fin de 406 : ils envahirent la Gaule, pénétrèrent en Espagne en 409, s'établirent surtout dans la Bétique qui prit d'eux le nom de *Vandalusia* (d'où Andalousie), et ajoutèrent bientôt à leurs conquêtes la Carthaginoise, possession des Alains, avec lesquels ils ne tardèrent pas à s'amalgamer. Pressés par les Visigoths et les Suèves, ils quittèrent l'Espagne en 428, sous la conduite de Genséric, leur roi, passèrent en Afrique, où les appelait le comte Boniface, gouverneur de cette province, s'établirent d'abord en Mauritanie, puis conquirent tout le diocèse d'Afrique, y compris Carthage, qu'ils prirent en 439 et qui devint leur capitale. Ils étendirent leurs dévastations sur tout le littoral de la Méditerranée, prirent la Sicile, la Corse, la Sardaigne, les Baléares, s'emparèrent en 455 de Rome où la veuve de Valentinien III, Eudoxie, les avait appelés contre l'usurpateur Pétrone Maxime, pillèrent cette ville pendant 14 jours, puis dévastèrent l'Istrie, la Dalmatie, l'Épire, le Péloponèse, et se signalèrent tellement par leur barbarie que leur nom ne rappelle plus que l'idée d'un peuple féroce et destructeur. Ils furent exterminés en 534 par Bélisaire, qui, ayant débarqué en Afrique, défit leur roi Gilimer à Tricaméron (en Byzacène). Ils avaient embrassé l'Arianisme et persécutèrent cruellement les Catholiques. — Voici les rois des Vandales, tant en Espagne qu'en Afrique :

Godégisile,	406	Gondamond,	484
Gonderic,	406	Thrasimond,	496
Genséric,	427	Hildéric,	523
Huneric,	477	Gilimer,	530-534

Une partie des Vandales était restée en Germanie; on a même prétendu qu'il existe encore des débris de ce peuple entre l'Elbe et l'Oder, conservant sous la domination prussienne une apparence de nationalité, et ayant un roi de leur nation. Les ducs de Mecklembourg s'intitulent *Princes des Vandales*. — L. Marcus a donné l'*Hist. des Vandales*, Paris, 1836.

VANDALIA, v. des États-Unis, ch.-l. (jusqu'en 1836), de l'État d'Illinois, sur la Kaskaskia, à 510 k. O. de Washington; 2000 h. Station de chemin de fer.

VANDALIE, anc. duché de la Poméranie, avait pour villes principales Stolpe, Polnow, Rungenwalden, Rumelsberg. — Anc. duché du Mecklembourg, avait pour ch.-l. Gustrow.

VANDALUSIA, l'*Andalousie*. *V.* VANDALES.

VANDAMME (le général), né en 1771 à Cassel (Nord), m. en 1830, s'engagea très-jeune et servit d'abord dans les colonies. Général de brigade dès 1793 (à 23 ans), général de division en 1799, il prit part aux glorieuses campagnes de la République, du Consulat et de l'Empire. En 1813, commandant un corps d'armée en Saxe, il s'engagea témérairement dans les défilés de la Bohême : attaqué à l'improviste par des forces bien supérieures, il fut battu et pris par les Russes à Culm. Rentré en France en 1814, il fut chargé pendant les Cent-Jours de plusieurs commandements et se distingua à l'attaque de Wavres. Après le désastre de Waterloo, il ramena sous Paris les débris de l'armée. Persécuté sous la Restauration, il se retira à Gand, puis en Amérique. Il revint en Europe en 1824 et mourut en Belgique.

VAN DEN HOECK (Jean), peintre, élève de Rubens, né à Anvers en 1608, m. vers 1650, se rendit à Rome, où il se fit bientôt remarquer, fut appelé à la cour de Vienne par Ferdinand II, puis revint dans sa patrie. On cite de lui : *Pallas foulant aux pieds les vices et embrassant la Prudence* et le *Portrait équestre de l'archiduc Léopold Guillaume*. Son dessin est très-soigné, son exécution forte et naturelle.

VAN DEN VELDE, nom de plusieurs artistes hollandais, dont les plus connus sont : Isaïe et Jean, frères, nés à Leyde, l'un en 1597, l'autre en 1598 : ils excellèrent dans le paysage et les scènes rustiques; — Guillaume, dit *le Vieux* ou *l'Ancien* (1610-1693), natif de Leyde, et son fils, de même nom, dit *le Jeune* (1633-1707). Ils excellèrent dans les marines, furent appelés en Angleterre en 1675 par Charles II, qui leur fit une pension, et se fixèrent dans ce pays. Pour peindre avec plus d'exactitude les batailles maritimes, ils suivaient les flottes jusqu'au fort du combat. Le Louvre a deux toiles du second. — Adrien, paysagiste, frère de Guillaume *le Jeune* (1639-72), d'Amsterdam, fut élève de Wynants. Exact dans ses contours, plein de charme et d'éclat dans sa couleur, moelleux dans sa touche, spirituel et varié dans ses compositions, il se place au premier rang des paysagistes : il a surtout peint les animaux d'une manière inimitable. Il réussit également dans le genre d'histoire. Le Louvre possède 6 de ses ouvrages.

VAN DER AA. Les deux frères Adolphe et Philippe Van der Aa, ainsi que Gérard, leur parent, tous trois Hollandais, se signalèrent parmi les amis de la liberté de leur pays. Ils sont au nombre de ceux qui, en 1556, présentèrent à Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, des remontrances énergiques contre le roi d'Espagne, Philippe II, leur oppresseur. Ils contribuèrent puissamment à l'affranchissement de leur pays.

VANDERBOURG (Ch. BOUDENS de), littérateur français, né en 1765 à Saintes, m. en 1827, avait servi avant la Révolution dans la marine militaire. Il émigra en 1793, alla en Allemagne où il étudia la littérature de ce pays, puis passa dans les îles danoises de l'Amérique comme chargé des intérêts de quelques riches Danois, revint en France en 1802, se fit d'abord connaître par des traductions de l'allemand (le *Woldemar* de H. Jacobi, le *Laocoon* de Lessing), et publia en 1803 les *Poésies de Clotilde de Surville*, sur l'authenticité desquelles il s'éleva d'abord de vives discussions, mais sa bonne foi est aujourd'hui hors de doute (*V.* SURVILLE). Il travailla en outre à des journaux littéraires, notamment aux *Archives* et au *Journal des Savants*, où il se montra critique judicieux, et donna en 1812 une traduction estimée des *Odes d'Horace* en vers français. Il fut reçu à l'Académie française en 1814.

VAN DER DOËS. *V.* DOUZA.

VAN DER FAES. *V.* LELY.

VAN DER HELST (Barthélemi), peintre hollandais, né en 1613 à Harlem, m. en 1670 à Amsterdam, excella dans le portrait et fut en ce genre le rival de Van Dyck. Il se distingue par la finesse de sa couleur, à la fois vive, intense et brillante, et par le soin qu'il donne aux accessoires. Il a aussi laissé de grandes compositions, entre autres, le *Festin célébré par la garde civique d'Amsterdam à l'occasion de la paix de Munster :* les 22 personnages de ce tableau, qu'on voit au musée d'Amsterdam, sont dessinés d'après nature. Le Louvre possède de cet artiste deux portraits et une *Délibération de chefs d'arbalétriers.*

VAN DER HEYDEN (Jean), peintre hollandais, né à Gorkum en 1637, m. en 1712, vint de bonne heure se fixer à Amsterdam. Il peignit les monuments, les rues, les places, les canaux des villes hollandaises avec un soin minutieux et avec un bonheur qu'aucun artiste n'a égalé : la couleur de ses tableaux est harmonieuse, la lumière distribuée avec un art infini. Adrien Van den Heyden ornait presque toutes ses toiles de personnages et de chevaux, qui en augmentent beaucoup le prix. C'est en Hollande que se trouvent ses meilleurs tableaux. Cet artiste était aussi un habile mécanicien : c'est lui qui inventa les pompes à incendie avec tuyaux de cuir, que l'on emploie encore aujourd'hui partout.

VAN DER LINDEN (J. Antoniade), *Lindenius*, né en 1609 à Enckhuysen, près de Hoorn, m. à Leyde en 1664, exerça la médecine à Amsterdam, puis enseigna cette science à Franeker et à Leyde. On a de lui : *De scriptis medicis*, Amst., 1637 (bibliographie médicale très-utile, publiée depuis par Mercklein avec beaucoup d'augmentations sous le titre de *Lindenius renovatus*, Nuremberg, 1686); *Medicina physiologica*, Amsterdam, 1653; des éditions de *Celse*, Leyde, 1657, et d'*Hippocrate*, grec-latin, 1665.

VAN DER MEULEN (Ant. Franç.), peintre de batailles, né à Bruxelles en 1634, m. en 1690, appartenait à une famille aisée qui lui donna de l'éducation, et reçut les leçons de P. Snyers, peintre de batailles. Il fut de bonne heure appelé à Paris par Colbert, à qui son mérite avait été révélé par Lebrun, reçut à son arrivée le brevet d'une pension de 2000 liv. avec un logement aux Gobelins, fut admis à l'Académie dès 1673, et épousa la nièce de Lebrun. Il suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, pour dessiner sur les lieux les marches, les campements, les attaques et les vues des différentes villes assiégées, et put ainsi atteindre à cette vérité frappante d'imitation qui lui assure un rang éminent : il se distingue en effet par la fidélité avec laquelle il a reproduit les sites, les costumes, souvent même les portraits des personnages célèbres; à ce mérite il joint une grande liberté de touche, la justesse du dessin, un coloris large et harmonieux. Il a peint aussi avec succès la plupart des vues des maisons royales, et a réussi également dans le portrait. Personne ne dessinait mieux que lui les chevaux : aussi Lebrun lui confia-t-il l'exécution de ceux qu'il a introduits dans ses batailles d'Alexandre. Les trois réfectoires des Invalides sont ornés de tableaux de Van der Meulen, représentant les conquêtes de Louis XIV. Le musée de Londres offre 23 tableaux de ce maître; celui de Versailles en possède aussi un grand nombre, entre autres l'*Entrée de Louis XIV dans une ville conquise;* l'*Entrée de Louis XIV à Arras ;* le *Siége de Maëstricht.* L'œuvre gravé de cet artiste forme une suite de 152 planches (tom. XVI, XVII et XVIII de la collection connue sous le nom de *Cabinet du Roi*).

VAN DER MONDE (Alex.), géomètre, membre de l'Académie des sciences, né à Paris en 1735, m. en 1796, a donné de savants *Mémoires* sur la résolution des équations, sur les irrationnelles, sur l'élimination des quantités inconnues. Il étudia aussi le système musical et l'établit sur deux règles générales, la succession des accords et l'arrangement des parties : ses mémoires sur ce sujet eurent l'approbation de Philidor, de Gluck et de Piccini. Il professa un instant l'économie politique à l'École normale (1795).

VAN DER NEER (Arnould), peintre hollandais du XVII[e] s., né en 1610, résidait à Amsterdam. Il a retracé dans ses paysages avec un talent admirable les environs de cette grande cité; nul n'a mieux rendu les effets du clair de lune. Ses compositions se distinguent par la délicatesse de la touche, la finesse de la couleur, l'harmonie de l'ensemble. La plupart ont été gravées par Aliamet, Basan, Miller, Le Bas, Wood. — Son fils, Eglon V., né en 1643 à Amsterdam, m. en 1703, se fixa à Rotterdam, après quelques années passées en France. Il peignait parfaitement le paysage et le portrait; mais son talent principal consiste à reproduire des scènes d'intérieur : il imite aussi habilement que Terburg le damas, le satin, le velours, les tapis, les fourrures.

VAN DER NOOT (H. Nic.), avocat de Bruxelles, 1750-1827, prit en 1789 une grande part à l'insurrection qui avait pour but de chasser les Autrichiens des Pays-Bas, et fut, lorsque les troupes impériales eurent évacué le pays, président du congrès national, chargé du pouvoir exécutif. Les Autrichiens ayant repris le pays en 1790, il se retira en Hollande, et, dans une adresse publiée en 1792, il engagea ses compatriotes à s'unir à la France.

VAN DER VELDE (Ch.), romancier allemand, né en 1779 à Breslau, m. en 1824, travailla d'abord pour le théâtre, mais avec peu de succès, et se mit à écrire des romans historiques. On trouve dans ses tableaux de la vérité, de la sensibilité; mais c'est bien à tort que quelques-uns l'ont surnommé le *Walter Scott allemand.* Ses *OEuvres*, publiées à Dresde (14 vol. in-8, 1823), ont été trad. par Loëve-Weimars, Paris, 1826-28. On y remarque *Naddock le Noir*, *Walaska ou les Amazones de Bohême*, *les Anabaptistes*, *les Hussites*, *les Patriciens.* — *V.* VAN DEN VELDE.

VAN DER WERF (Adrien), artiste hollandais, élève de Van der Neer, né en 1659, près de Rotterdam, m. en 1722, fut à la fois peintre, sculpteur et architecte. L'électeur palatin, charmé de ses talents, lui fit une pension et l'anoblit. Il a peint, le plus souvent en petite dimension, des scènes historiques, des scènes de la vie privée et des portraits : son style léché nuit à la vigueur : ses chairs, semblables à l'ivoire, manquent de vie. Son chef-d'œuvre est une *Ste Famille* qu'on voit au musée d'Amsterdam. Le Louvre possède 7 tableaux de ce maître.

VANDEUVRE ou **VANDOEUVRE**, ch.-l. de cant.

(Aube), à 21 kil. O. de Bar-sur-Aube; 2138 h. Château, station. Bonneterie, poterie; élève de mérinos.

VAN DIÉMEN. *V.* DIÉMEN.

VANDRILLE (S.), comte du palais sous Dagobert I, né à Verdun, entra dans un cloître en 629, prêcha dans le pays de Caux, fonda en 648 la célèbre abbaye de son nom (*V.* ST-VANDRILLE), et mourut en 666. On l'honore le 22 juillet.

VAN DYCK (Antoine), peintre flamand, né à Anvers en 1599, m. à Londres en 1641, fut élève de Rubens, voyagea en Italie, en Hollande, en France en Angleterre, où il était appelé par Charles I (1632) et où il se fixa. Le peu d'encouragement qu'avaient reçu ses tableaux historiques lui fit abandonner presque entièrement le genre de l'histoire, dans lequel il égalait presque Rubens, pour se livrer à celui du portrait, où il a rivalisé avec le Titien. Il travaillait avec une extrême facilité, et il a produit un grand nombre d'ouvrages. Sa manière est plus idéale que celle de Rubens; elle a plus de grâce et de finesse, mais moins d'unité. On connaît de Van Dyck plus de 70 tableaux d'histoire; pour ses portraits, le nombre en est infini; il lui arrivait souvent d'en faire plusieurs dans une même journée. On regarde comme ses chefs-d'œuvre le *S. Sébastien* (au Louvre), le *S. Augustin en extase* (à Anvers), gravé par P. de Jobe; le *Couronnement d'épines* (à Courtray) et le *Jésus élevé en croix*, gravés par Bolswer. Outre le *S. Sébastien*, le Louvre possède une vingtaine d'ouvrages de ce maître, entre autres *la Vierge et l'Enfant Jésus*, *Vénus demandant à Vulcain des armes pour Énée;* le portrait de Charles I et le sien propre. Van Dyck a gravé à l'eau-forte, de la manière la plus pittoresque, une suite de portraits.

VAN DYCK (Philippe), dit le *Petit Van Dyck*, né à Amsterdam en 1680, m. à La Haye en 1752, excella dans le portrait et dans les tableaux de genre; on lui reproche de pousser trop loin la minutie de l'exécution : sa couleur léchée prend l'aspect de l'ivoire. On lui attribue *Sara présentant Agar à Abraham* et *Abraham renvoyant Agar et son fils Ismaël*, qui sont au Louvre, et que quelques-uns donnent à un autre Van Dyck (Floris), qui florissait à Harlem. Tout en cultivant l'art, Philippe Van Dyck se fit marchand de tableaux et s'enrichit par cette industrie.

VANE (H.), homme d'État anglais, né en 1612, m. en 1662, fut un des plus violents adversaires de Charles I, devint en 1640 membre du parlement, fut un des instigateurs du Covenant (1643), et, après la victoire de son parti, entra comme ministre de l'intérieur au Conseil d'État, où il resta de 1649 à 1653. Sincèrement attaché aux principes républicains, il fit de l'opposition à Cromwell, qui le jeta en prison. Nommé après la mort de Cromwell président du Conseil d'État, il tenta vainement de faire adopter une nouvelle forme de république. Charles II rétabli le fit arrêter et exécuter à Towerhill (1662).

VAN EFFEN (Juste), écrivain, né à Utrecht en 1684, m. en 1735, était fils d'un capitaine d'infanterie, et remplit les fonctions d'inspecteur des magasins de Bois-le-Duc. Il a traduit de l'anglais en français les *Voyages de Robinson Crusoé*, le *Mentor moderne* d'Addison, le *Conte du tonneau*, de Swift, les *Pensées libres*, de Mandeville. Il a en outre rédigé *le Misanthrope* (1711), feuille périodique dans le genre du *Spectateur* d'Addison, le *Journal littéraire de La Haye*, et le *Spectateur hollandais* (en hollandais), 1731-35. On a encore de lui un *Parallèle* burlesque *d'Homère et de Chapelain*, qui se trouve à la fin du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, par Mathanasius (St-Hyacinthe).

VAN ESPEN (Bernard), prêtre, savant canoniste, né à Louvain en 1646, m. en 1728, enseigna le droit à Louvain et obtint une si grande autorité que de tous côtés on venait pour le consulter. Attaché au Jansénisme, il se vit pour ce motif suspendu, et fut forcé à quitter Louvain. Ses ouvrages, dont le meilleur est le *Jus ecclesiasticum universum*, ont été plusieurs fois imprimés (notamment à Paris, sous la rubrique de Louvain, en 1753, 4 vol. in-f.).

VAN EVERDINGEN (Aldert), peintre de paysages et de marines, né à Alkmaar en 1621, m. en 1675. Jeté par un naufrage sur les côtes de Norvége, il y étudia la nature sauvage et réussit admirablement à la représenter. Il a aussi exécuté de belles marines et des tempêtes d'une vérité effrayante. Cet artiste a gravé lui-même à l'eau-forte 101 de ses paysages et 57 épisodes du *Roman du Renard*. Ses tableaux sont presque tous en Hollande; le Louvre n'en possède qu'un seul, qui encore n'est que de 2e ordre.

VAN EYCK (Jean), peintre flamand, né vers 1386 à Maas-Eyck, m. en 1440, reçut les leçons d'Hubert Van Eyck, son frère aîné, et alla de bonne heure s'établir avec lui à Bruges, ce qui le fait souvent appeler *Jean de Bruges*. On lui attribue l'invention de la peinture à l'huile; s'il ne l'inventa pas, il la perfectionna au point de la transformer complétement : avant lui en effet on employait l'huile sans préparation, et il fallait attendre qu'une couleur fût sèche pour en appliquer une autre par-dessus : Jean Van Eyck trouva que l'huile de lin et l'huile de noix perdaient promptement leur humidité quand on les avait fait cuire; il ajouta à ce composé des essences qui, par leur évaporation, accéléraient encore le résultat. Cet artiste cultiva tous les genres avec succès : histoire, portrait, paysage, intérieurs, fleurs, animaux. Il travaillait le plus souvent avec son frère Hubert, de sorte qu'il est difficile d'apprécier le talent propre à chacun d'eux. La plupart de leurs tableaux sont à Bruges, à Gand, à Anvers, à Munich, à Berlin. Les plus remarquables sont les *les Vieillards et les vierges de l'Apocalypse adorant l'Agneau*, tableau qui renferme plus de 300 figures de 30 à 35 centim.; la *Vierge au donataire*, une *Adoration des Mages*, la *Vierge couronnée par un ange*, les *Noces de Cana*. Le musée du Louvre possède ces deux derniers tableaux. On remarque dans tous les ouvrages des Van Eyck une fraîcheur de coloris qui s'est maintenue malgré l'intervalle de quatre siècles.

VAN GEER (L.), industriel hollandais, né à Liége en 1587, m. en 1652, se fixa en Suède, y perfectionna les fonderies de fer, les manufactures d'armes, obtint la confiance de Gustave-Adolphe et de la reine Christine, et n'usa de son influence et de ses richesses que pour encourager l'industrie et les lettres. Il fit venir en Suède le savant Comenius pour organiser l'instruction publique. En récompense de ses services, il fut anobli.

VAN GEER (Ch., baron), maréchal de la cour de Suède, de la même famille que le préc., né en 1720, m. en 1778, s'adonna à l'histoire naturelle et mérita d'être appelé le *Réaumur suédois*. On lui doit d'excellents *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, rédigés en français, 7 vol. in-4, Stockholm, 1752-1778.

VAN HEEM, VAN HEEMSKERK. *V.* HEEM, etc.

VAN HELMONT (J. B.), fameux empirique, né à Bruxelles en 1577, m. en 1644, sortait d'une famille noble et riche. Il renonça à la carrière des honneurs pour se livrer aux sciences, exerça quelque temps la médecine, occupa une chaire de chirurgie à Louvain, puis se retira à Vilvorden, près de Bruxelles, pour y cultiver la chimie expérimentale. Il voulut, comme Paracelse, créer une nouvelle médecine en la fondant sur la chimie. Il imagina aussi un nouveau système métaphysique : il admettait en nous 2 principes immatériels, l'*archée*, principe vital qui pénètre le corps entier, y exécute les fonctions de nutrition, de digestion, et combat les maladies; le *duumvirat*, principe intelligent ou âme proprement dite : ce principe réside, non dans le cerveau, mais dans l'estomac et la rate, et résulte de l'accord de ces *deux* viscères, d'où le nom qu'il lui donne. Ses *Œuvres*, qui renferment les idées les plus bizarres, mais aussi quelques vues justes (notamment sur les *gaz*, dont il établit scientifiquement l'existence), ont été publiées par son fils, sous le titre d'*Ortus medicinæ*, Amst.,

1648, in-4, et réimpr. à Francfort, 1659. On y remarque un traité *De magnetica vulnerum curatione* (1621), où il paraît avoir connu les faits dont on attribue la découverte à Mesmer.— Son fils, Mercure V., 1618-99, partagea son goût pour les sciences occultes, s'enrôla dans une troupe de Bohémiens pour connaître leur langue, et parcourut avec eux une partie de l'Europe. Il croyait posséder la panacée universelle et la pierre philosophale, et prétendait avoir trouvé la langue primitive. Il a laissé, entre autres écrits bizarres : *Principia philosophiæ antiquissimæ et recentissimæ*, Amst., 1690.

VAN HOOFFT (Cornélius), historien et poëte hollandais, né en 1581 à Amsterdam, m. à La Haye en 1647, a puissamment concouru aux progrès de la littérature hollandaise. Sans ambition, il se contenta toute sa vie de sa place de *drossart* (magistrat civil) à Muiden, près d'Amsterdam. Il fut l'ami de Grotius. Ses principaux ouvrages sont : la *Vie de Henri le Grand, roi de France et de Navarre*, Amst., 1627, et une *Hist. de Hollande*, en 27 livres, remarquable à la fois par le style et par l'exactitude. Il a aussi composé plusieurs pièces de théâtre : *Granida*, drame (1602); *Gérard de Velsen*, tragédie; *Bato*, tragédie (1628), et des *Poésies diverses*, 1636.

VAN HUYSUM (Jean), peintre de fleurs, de fruits et de paysages, né à Amsterdam en 1682, m. en 1749, a laissé un grand nombre de tableaux fort recherchés. Il travaillait en secret, ne voulant pas que l'on connût les procédés qu'il employait pour préparer ses couleurs et pour donner à ses fleurs ce coloris, ce velouté, cette fraîcheur qui rivalisent avec la nature. Le Louvre possède 10 tableaux de cet artiste.

VANIÈRE (le P. Jacq.), jésuite, né en 1664 à Causses près de Béziers, m. en 1739, enseigna les humanités et la rhétorique dans divers colléges de son ordre en province, et finit par se fixer à Toulouse. Il fit en 1730 un voyage à Paris, où il fut traité avec les plus grands honneurs. Vanière est surtout connu comme poëte latin; on lui doit un poëme charmant, le *Prædium rusticum*, en 16 livres, où il chante les travaux et les plaisirs de la campagne. Dans ce poëme, il s'est rapproché de l'auteur des *Géorgiques* autant que le pouvait un moderne. Publié pour la 1re fois à Paris en 1710, en 10 chants seulement, le *Prædium rusticum* n'a paru complet qu'en 1730. Il a été trad. en français par Berland d'Halouvry, 1756, et par Ant. Le Camus, 1756. On a encore du P. Vanière des *Opuscula* (1730), recueil de poésies fugitives, et un *Dictionarium poeticum* (Lyon, 1710), espèce de *Gradus ad Parnassum*.

VANIKORO, groupe d'îles de l'Océanie, par 12° lat. S., 163° 30' long. E., se compose de 2 îles, Vanikoro (la plus grande) et Tevai. Côtes élevées, entourées de récifs dangereux. Connues, à ce qu'on croit, par Quiros dès 1606, elles furent visitées en 1788 par La Pérouse, qui y périt avec son équipage. Après avoir été l'objet d'une longue et inutile recherche, elles ont été revues en 1827 par l'Anglais Dillon et en 1828 par Dumont d'Urville, qui y trouva des débris du vaisseau de La Pérouse et éleva un mausolée à cet infortuné navigateur.

VANINA D'ORNANO, femme du Corse Sampiétro, fut étranglée par son époux même, parce qu'elle avait imploré la grâce de ce proscrit près du sénat de Gênes.

VANINI (Lucilio *ou* Julio), fameux incrédule, né en 1585 à Taurizano (Terre d'Otrante), étudia la philosophie, la médecine, l'astronomie, la théologie, et reçut les ordres. Il voyagea beaucoup, visita Naples et l'Italie, la France, l'Allemagne, les Pays-Bas, Genève, l'Angleterre, répandant en secret les doctrines les plus impies, finit par se fixer en France, et habita successivement Lyon, où il écrivit contre Cardan; Toulouse, où il entra dans un couvent d'où il fut chassé pour ses mœurs infâmes; Paris, où il devint aumônier du maréchal de Bassompierre. Il retourna en 1617 à Toulouse, et fut même chargé de l'éducation des enfants du premier président, dont il avait surpris la confiance par son érudition et son esprit; mais il continuait à se livrer au plus coupable prosélytisme. Déféré en 1618 à la cour comme athée par le procureur général, il protesta de son innocence et proclama devant ses juges sa croyance en un Dieu; il n'en fut pas moins condamné, sur des dépositions accablantes, à être pendu et brûlé, après avoir eu la langue coupée. Il subit le supplice à Toulouse en 1619. Ses écrits sont : *Amphitheatrum Providentiæ divino-magicum, adversus veteres philosophos, atheos, epicureos*, etc., Lyon, 1615 (il y professe des opinions orthodoxes et y combat surtout Cardan) ; *De admirandis Naturæ, reginæ deæque mortalium arcanis*, Paris, 1616, en 60 dialogues, dédié au maréchal de Bassompierre : cet écrit est comme la contre-partie du précédent : il y explique tout par les seules forces de la nature. La *Vie* de Vanini a été écrite en franç. par Durand, Rott., 1717, en lat. par F. Arpe (sous le titre d'*Apologia*), 1712, et en allem., par W. D. F., Leips., 1800. Ses *Œuvres philosophiques* ont été trad. par Rousselot, Paris, 1842.

VAN KESSEL, famille d'artistes flamands. Jean, né à Anvers en 1626, m. en 1679, imita avec succès Breughel de Velours, et réussit dans les tableaux de fleurs, de fruits, d'insectes et d'oiseaux. — Ferdinand, fils de Jean, né vers 1660 à Anvers, excella dans le genre de son père, ainsi que dans le paysage, et fut peintre du roi de Pologne Jean Sobieski. — Jean II, 1648-98, neveu de Ferdinand, imita Téniers avec succès. Il peignait très-bien les campagnes de son pays, avec châteaux, maisons de plaisance, cabanes, eaux courantes ou immobiles; sa couleur, ses effets de lumière, ses combinaisons champêtres sont des plus agréables. Il vint exercer son talent à Paris et s'y enrichit, mais il n'en mourut pas moins dans la misère par l'effet de son inconduite.—Théodore, habile graveur, grava surtout d'après Rubens, le Guide, le Titien, Carrache, Adam de Viane.

VAN LAAR, peintre. *V.* BAMBOCHE.

VANLOO, v. de Hollande. *V.* VENLOO.

VANLOO (J. B.), peintre célèbre, né en 1684 à Aix, m. en 1745, était fils et petit-fils de peintres hollandais assez habiles et fut élève de son père qui était venu s'établir en France. Il habita successivement Toulon et Nice, visita l'Italie, séjourna à Rome aux frais du prince de Carignan, puis vint se fixer à Paris près de ce protecteur. Grâce à l'appui du prince et à son propre talent, il fut bientôt universellement connu. Il entra en 1731 à l'Académie, y devint professeur-adjoint en 1733, et professeur titulaire en 1735. Il eut aussi le plus grand succès en Angleterre, où il demeura 4 ans. Quoique fort habile dans la peinture historique, il s'exerça beaucoup dans le portrait, et y réussit parfaitement. Cet artiste est surtout remarquable par le coloris et par une touche légère et spirituelle. Parmi ses tableaux d'histoire, on distingue *Diane et Endymion*, *S. Pierre délivré de prison*, *Henri III recevant les chevaliers de l'ordre du St-Esprit*; parmi ses portraits on cite ceux de *Louis XV*, en pied et à cheval, de la reine *Marie Leczinska*, de la *Marquise de Prie*.

VANLOO (Carle), frère de Jean-Baptiste, né à Nice en 1705, m. en 1765, le suivit à Rome et à Paris, fut son collaborateur pour quelques tableaux, retourna à Rome en 1727, et, après avoir exécuté de beaux morceaux tant en cette ville qu'à Turin, revint à Paris, où il obtint un fauteuil à l'Académie (1735), le titre de 1er peintre du roi et la direction de l'école de peinture. Trop vanté de son vivant, trop déprécié depuis, Carle Vanloo fut certainement un des peintres les plus distingués de son époque; il brille surtout par le coloris. Sa facilité était extrême, mais il en abusa : son dessin manque de précision et son style est d'un naturel un peu trop simple. On vante son *Énée portant Anchise* et son *St-Esprit présidant à l'union de la Vierge et de S. Joseph*, tous deux au Louvre.

VAN MANDER (Ch.), peintre et historien, né en 1548 à Meulebek près de Courtray, m. en 1606, était

issu d'une famille riche et honorable. Il reçut une éducation soignée et cultiva la poésie en même temps que la peinture. Il alla passer plusieurs années à Rome où il étudia surtout l'antique, puis revint dans son pays et habita successivement Courtray, Bruges, Harlem, Amsterdam. On a de lui quelques tableaux, qui offrent les caractères du style flamand du XVIe s., et parmi lesquels on remarque le *Déluge*, *l'Adoration des Mages* et *Jacob*; mais il est surtout connu par un ouvrage historique d'une grande importance, les *Vies des Peintres* italiens et flamands (1604). On a aussi de lui quelques tragédies (en flamand).

VANNE (S.), *Vitonus*, évêque de Verdun, élu en 498, m. vers 525, est honoré le 9 nov. Il a laissé son nom à une abbaye de Verdun dans laquelle se forma en 1600 la célèbre congrégation des Bénédictins réformés de Lorraine, congrégation qui eut pour chef le P. Lacour et qui fut l'émule de celle de St-Maur.

VANNES, *Dariorigum*, *Civitas Venetorum*, ch.-l. du dép. du Morbihan, sur la riv. de Vannes, près de son embouchure dans le golfe du Morbihan, à 450 kil. O. de Paris; 14 564 h. Petit port sur le Morbihan. Évêché, suffragant de Tours, trib. de 1re inst. et de commerce, collége, maison d'éducation dirigée par les Jésuites, école d'hydrographie, société polymathique, société d'agriculture. Tour du connétable, seul reste du château de l'Hermine, anc. résidence des ducs de Bretagne, cathédrale, église St-Paterne; cours, beau quai le long du port, jolies promenades. Chantiers de construction, travail de la dentelle; pêche de la sardine. Sel, grains, chanvre, miel, cire, beurre, suif, cidre, etc. — Ville fort ancienne, que les Bretons nommaient *Gwened*; elle était le ch.-l. d'un des 3 comtés qui aux VIIe et VIIIe s. furent formés de la Bretagne (Rennes, Nantes étaient les deux autres). Elle fut inutilement assiégée par Édouard III en 1642.

VANNUCCHI, peintre. V. ANDRÉ DEL SARTO.

VAN OOST (Jacques), dit *le Vieux*, peintre flamand, né à Bruges en 1600, m. en 1671, alla étudier en Italie après avoir reçu les leçons de Van Dyck et prit pour modèle Annibal Carrache, qu'il imita avec succès. Ses ouvrages sont excessivement nombreux; on distingue surtout une *Descente du St-Esprit* et un *S. Charles Borromée*. — Son fils, Jean Jacques, dit *le Jeune* (1637-1713), l'a presque égalé.

VAN OSTADE (Adrien), peintre de l'école hollandaise, né à Lubeck en 1610, m. en 1685, s'établit à Harlem, puis se fixa à Amsterdam. Il représente le plus souvent des scènes de la vie commune ou de la vie rustique. A une couleur splendide il réunit un dessin ferme et une grande vérité. Le Louvre possède de cet artiste : *la famille d'Adrien Van Ostade*, *le Maître d'école*, un des chefs-d'œuvre du genre; *le Chansonnier ambulant*; *l'Intérieur d'un ménage rustique*. — Son frère Isaac, 1613-1671, se distingua aussi comme peintre de genre. Le Louvre a de cet artiste : une *Halte de voyageurs*; un *Paysan dans sa charrette*; un *Canal glacé, avec des patineurs*.

VANOZZA (Rosa), maîtresse de R. Borgia (depuis Alexandre VI), en eut 5 enfants, dont les 3 plus célèbres furent César Borgia, duc de Valentinois, la fameuse Lucrèce Borgia, et François, duc de Gandie.

VAN PRAET (Bernard), bibliographe, né en 1734 à Bruges, m. en 1837 à Paris, concourut en 1783 à l'excellent *Catalogue des livres rares du duc de La Valière*, fut attaché à la Bibliothèque royale, devint un des conservateurs de cet établissement, qu'il enrichit d'un grand nombre d'ouvrages précieux, et fut admis en 1830 à l'Académie des inscriptions. On lui doit : le *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du roi*, etc., 1822-28.

VAN PYNACKER (Adam), paysagiste hollandais, né en 1621 à Pynacker près de Delft, m. en 1673, alla passer trois ans en Italie. Dans ses paysages, il excelle à représenter les différentes sortes d'arbres, à rendre leurs divers feuillages, leurs nuances si variées; ses arbres se détachent admirablement sur des fonds vaporeux; il ne réussit pas moins à exécuter les personnages de ses tableaux. Le Louvre possède trois ou quatre toiles de cet artiste.

VANS (LES), ch.-l. de c. (Ardèche), à 25 kil. S. O. de l'Argentière; 2811 hab. Soie, vins, olives.

VAN SPAENDONK (G.), peintre hollandais, né en 1746 à Tilbourg (Brabant sept.), m. en 1822, se fit d'abord connaître comme peintre en miniature, puis se consacra à la peinture des fleurs et acquit en ce genre une réputation immense. Étant venu se fixer à Paris, il fut admis en 1781 à l'Acad. de peinture et fut nommé en 1793 professeur d'iconographie au Jardin des Plantes. Cet artiste entend admirablement la composition des tableaux de fleurs; il rend la nature avec beaucoup de vérité; sa couleur, pleine de fraîcheur et d'harmonie, est légère et transparente; ses accessoires sont toujours choisis avec goût. Il a laissé un recueil intitulé : *Fleurs dessinées d'après nature*, gr. in-fol., 1826.

VAN STEEN (Jean), peintre hollandais, né en 1636 à Leyde, m. en 1689, était fils d'un brasseur auquel il succéda et cultiva son art tout en tenant un cabaret. N'ayant pas d'ordre et ne buvant pas moins que ses pratiques, il se trouvait souvent dans l'embarras : il fermait alors son établissement, se mettait à peindre avec ardeur, vendait ses tableaux, achetait du vin et de la bière, et rouvrait sa taverne. Van Steen a parfaitement reproduit, d'après nature, les mœurs du peuple en Hollande; ses intérieurs de taverne sont admirables : la verve et la vérité de son dessin, la manière ingénieuse dont il éclaire ses tableaux, les scènes comiques et d'une gaieté communicative qu'il y représente font rechercher ses œuvres, malgré leur apparence négligée. Cet artiste a beaucoup produit : le plus grand nombre de ses ouvrages est en Hollande et en Belgique; le Louvre a de lui une *Fête flamande dans l'intérieur d'une auberge*.

VAN STEENWYCK (H.), peintre hollandais, né en 1589 à Francfort-sur-le-Mein, m. en 1643, était fils d'un peintre distingué, natif de Steenwyck, ville de l'Over-Yssel dont il avait pris le nom. Il se consacra à la peinture des intérieurs d'églises, des salles de châteaux, et acquit en ce genre une telle réputation que Charles I l'appela à Londres. Il exécuta pour ce prince une foule de tableaux, et dirigea même la construction de plusieurs édifices. Ses perspectives font illusion; ses ombres diaphanes laissent voir toutes les formes de l'architecture. Van-Dyck l'employait pour les fonds de ses portraits quand il avait besoin d'y introduire des vues ou des portions d'édifices. Le Louvre possède 5 toiles de cet artiste, dont 4 sont des intérieurs d'églises.

VAN SWIETEN (Gérard), célèbre médecin, né à Leyde en 1700, mort à Schœnbrunn en 1772, fut l'élève de Boerhaave. Il avait été nommé professeur de médecine à l'Université de Leyde, mais ses envieux le forcèrent à se démettre de cette chaire, parce qu'il était catholique. Il alla en 1745 se fixer à Vienne, où il professa la médecine et l'anatomie avec succès, et fit des guérisons inespérées. L'impératrice Marie-Thérèse l'avait nommé son premier médecin, bibliothécaire et directeur général des études des Pays héréditaires. Van Swieten créa à Vienne un amphithéâtre d'anatomie, un laboratoire de chimie et un jardin des plantes. Il a laissé son nom à une liqueur dont on fait encore usage en médecine. Son principal ouvrage est intitulé : *Commentaria in H. Boerhaave aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, Paris, 5 vol. in-4, 1771 et 1773. Le Dr Paul a tiré de ce vaste répertoire et traduit en français les traités des *Fièvres intermittentes*, 1766; des *Maladies des enfants*, 1769, et la *Traité de la Pleurésie*; et Louis, les *Aphorismes de médecine*, 1766, et des *Aphorismes de chirurgie*, 1768.

VANUCCI. V. PÉRUGIN et ANDRÉ DEL SARTO.

VAN VEEN (Othon), en latin *Otto Vænius*, peintre, né à Leyde en 1556, m. en 1634, avait reçu une éducation soignée. Il habita successivement Bruxel-

les et Anvers et devint en 1594 directeur de l'Académie de cette dernière ville. Il reçut du prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, le titre d'ingénieur et de peintre en chef de la cour d'Espagne, puis de l'archiduc Albert l'intendance des monnaies de Bruxelles. Van Veen ne brillait pas par la verve et l'expression, mais il était très-habile dans l'emploi du clair-obscur; il réussissait surtout à fondre ses couleurs d'une manière savante par d'imperceptibles dégradations. Il fut le maître de Rubens, qui lui doit beaucoup. Ses principaux ouvrages sont dans les églises d'Anvers; le Louvre ne possède qu'un tableau de cet artiste : *Otto Vænius et sa famille*. On a de lui le texte et les planches de la *Guerre des Bataves contre les Romains*, tirée de Tacite, Anvers, 1612; les *Emblèmes d'Horace*, de la *Vie de S. Thomas d'Aquin*, et de l'*Hist. des sept infants de Lara*.

VAN VITELLI (L.), architecte, né en 1700 à Naples, m. en 1773, fils du peintre hollandais Gaspar Van Witell (renommé par ses tableaux de monuments), étudia simultanément la peinture et l'architecture, exécuta très-jeune encore des tableaux et des fresques remarquables, mais se signala encore plus par la construction des églises de St-François et de St-Dominique à Urbin, et par la restauration du palais Albani dans la même ville. Le pape le nomma à 28 ans architecte de St-Pierre de Rome et le chargea de grands travaux à Ancône (1728); il mit le comble à sa réputation en construisant pour le roi de Naples Charles III le beau château de Caserte.

VANVRES ou VANVES, bourg du dép. de la Seine (arr. de Sceaux), à 6 kil. S. O. de Paris; 6016 hab. Ancien château du prince de Condé, avec un beau parc, qui appartient auj. au lycée Louis-le-Grand et où a été installé le petit collége de cet établissement. Fort, construit en 1842 et faisant partie du système de défense de Paris.

VAOUR, ch.-l. de c. (Tarn), à 24 kil. N. O. de Gaillac; 593 hab. Beau château.

VAPINCUM, ville de la Narbonaise, auj. *Gap*.

VAR, *Varo* en italien, *Varus* en latin, riv. qui prend sa source au mont Garret dans les Alpes maritimes, coule au S. dans les anc. États piémontais, puis pénètre en France, arrose Entrevaux, Puget-Théniers, et se jette dans la Méditerranée, près de St-Laurent-du-Var, entre Antibes et Nice, après un cours de 100 kil. C'est une rivière impétueuse et large, mais peu profonde. Avant l'acquisition de Nice, le Var formait la limite des États sardes et de la France.

VAR (dép. du), dép. maritime, à l'angle S. E. de la France, borné au N. par celui des Basses-Alpes, à l'O. par celui des Bouches-du-Rhône, au S. par la Méditerranée, à l'E. par le dép. des Alpes-Maritimes, 7268 kil. carr.; 315 526 hab.; ch.-l., Draguignan. Les îles d'Hyères et de Lérins en dépendent. Ce département a été formé aux dépens de l'anc. Provence. Très-montagneux, surtout à l'E.; côtes très-échancrées (golfes de la Napoule, de Fréjus, de Grimaud, rades d'Hyères, de Toulon); le dép. est arrosé par le Var, l'Argens et quelques rivières côtières. Houille, plâtre, marbre, granit, pierre de taille, albâtre oriental, jaspe, porphyre. Sol sec, sablonneux; peu de grains; vins délicats; mûriers, orangers, oliviers, roses et jasmins; plantes médicinales; truffes, safran, câpres, jujubes, etc.; bois de charpente et de construction. Peu de gros bétail; mulets, moutons, abeilles, vers à soie, ver qui donne la teinture écarlate. Savons, parfums, essences, liqueurs, eau-de-vie, huiles, cuirs, gros draps; fruits secs et confits. Pêche de sardines, thon, anchois.— Ce dép. a 3 arr., Draguignan, Toulon, Brignolles (Grasse en a été récemment détaché), 27 cantons et 143 communes; il dépend de la cour impér. d'Aix et a un évêché à Fréjus.

VARADES, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), près de la r. dr. de la Loire, à 13 kil. E. d'Ancenis; 3368 hab. Station du chemin de fer. Vin et bois.

VARADIN, v. de Hongrie (Banat allemand), sur la Témès, à 32 kil. N. O. de Pancsova; 3000 hab.

VARADIN ou WARASDIN, v. forte des États autrichiens (Croatie), ch.-l. du gouvt de Varadin, sur la r. dr. de la Drave, à 72 kil. N. E. d'Agram; 12 000 hab. Citadelle. Eaux thermales; vin estimé. — Le comitat de Varadin, entre la Hongrie au N. E., la Styrie au N. O., les comitats d'Agram au S. et de Kreutz au S. E., a 75 kil. sur 28, et 176 000 hab.

VARADIN (GRAND-), *Gros-Wardein* en allemand, v. forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de Bihar, sur la Kœrœs, à 310 kil. E. de Bude; 17 000 hab. Évêché catholique et évêché grec-uni. gymnase de Prémontrés; académie. Soieries, poteries, beaux marbres. Eaux thermales sulfureuses et ferrugineuses. La ville fut fondée en 1080 par Ladislas I, roi de Hongrie.

VARAGINE (Jacques de), dominicain, né vers 1230 à Varaggio, sur la côte de Gênes, m. en 1298, se distingua comme professeur et prédicateur, devint provincial de la Lombardie, évêque de Bologne, archevêque de Gênes (1292), travailla sans relâche à la réforme des mœurs des moines et de son clergé, et laissa, entre autres ouvrages, *Historia Lombardina, seu Legenda sancta*, ouvrage que l'admiration des contemporains décora du nom de *Legenda aurea*, légende d'or : c'est en effet un recueil précieux de vies des saints, mais on lui reproche de manquer de critique. Cet ouvrage a été réimpr. plus de 50 fois, notamment à Paris en 1475; mis en vieux franç. par Jean de Vignay, et trad. de nouveau de nos jours par G. Brunet, 1843. On a aussi de Varagine les *Chronicæ genuenses ad annum* 1277, publ. par Muratori (tome IX des *Rerum italic. scriptores*).

VARALLO, ville de la Hte-Italie (Novare), ch.-l. de l'intendance de Valsesia, à 60 kil. N. N. O. de Novare; 3500 hab. Gymnase, académie de dessin. Aux env. est le *Sanctuaire de Varallo*, église environnée de 45 chapelles, qui forment stations pour les pèlerins.

VARANE, nom donné par les historiens grecs à plusieurs rois sassanides de la Perse, dont le vrai nom est *Bahram*. On en compte 5. *V.* l'art. PERSE.

VARANGIENS. *V.* VARÈGUES.

VARCHI (Benoît), historien et poëte, né en 1502 à Florence, m. en 1565, prit part en 1527 à l'expulsion des Médicis et fut forcé lors de leur retour de s'expatrier. Cosme I le rappela, le pensionna, et le chargea d'écrire l'histoire des derniers temps de la république. Il rédigea, pour remplir cette mission, une *Histoire de Florence de* 1527 *à* 1538, en 15 livres (publiée seulement en 1721 et trad. par Requier en 1754). Quoique diffuse et traînante, cette histoire est précieuse pour son exactitude et même pour son indépendance. Varchi a laissé un grand nombre d'écrits moins importants : poésies, dialogues, traductions (notamment celle des *Bienfaits* de Sénèque et de la *Consolation* de Boèce), etc.

VARDANE ou VARTAN, roi des Parthes, succéda à son père Artaban III l'an 44 de J.-C., eut à combattre les prétentions de son neveu Gotarsès, et fut assassiné par ses officiers au moment où il venait de le vaincre (47). Ce prince avait soumis Séleucie : il embellit Ctésiphon pour créer une rivale à cette ville. Apollonius de Tyane fut reçu à sa cour.

VARDANE, prince de Daron en Arménie, gouverna ce pays de 415 à 442, époque où ses États tombèrent au pouvoir des Perses, se vit en 450 forcé de renoncer au Christianisme pour embrasser la religion du vainqueur, se mit la même année à la tête d'une insurrection contre Yezdedjerd II, roi de Perse, le battit sur les bords du Cyrus, et força le pas de Derbend; il comptait s'unir aux Huns quand ceux-ci l'abandonnèrent. Il périt en combattant dans l'Aderbaïdjan (451)

VARDANÈS, nom ancien du *Boug* ou *Kouban*.

VARDARI (le), *Axius*, riv. de Turquie (Roumélie), sort du versant oriental du Tchar-dagh, coule au S. E., baigne Ouskoub, Gradiska, et se jette dans le golfe de Salonique, après un cours d'env. 280 kil.

VARÈGUES ou VARANGIENS (de *warg*, banni), peuple germanique, qui habitait les bords de la Bal-

tique, fut appelé par les Novogorodiens pour défendre leur frontière contre les incursions des Finnois; mais bientôt Rurik, leur chef, s'empara de Novogorod, et prit le titre de grand-prince (862), fondant ainsi l'empire russe. D'autres Varègues s'établirent à Kiev, 864, et en Islande, 874.

VAREL, v. du grand-duché d'Oldenbourg, sur la Hase, à 28 kil. N. d'Oldenbourg; 3000 hab. Château fort. Résidence du seigneur de Kniphausen.

VARELA, lieu de la Finlande mérid., à 30 kil. N. O. de Frederickshamn. La paix y fut signée en 1790 entre la Suède et la Russie : les deux puissances se rendirent mutuellement leurs conquêtes.

VAREN(Bernhard), *Varenius*, géographe d'Amsterdam, né vers 1610, m. vers 1680, exerça la médecine et cultiva les sciences par goût. Il donna, sous le titre de *Geographia generalis* (Amst., 1664), un excellent traité de géographie physique et mathématique, que l'on peut regarder comme le premier en ce genre. Newton n'a pas dédaigné d'éditer cet ouvrage (Cambrigde, 1681), et de le commenter; il a été trad. en français par Puisieux, 1755. On a aussi de Varen une curieuse *Description des royaumes du Japon et de Siam*, en latin (Cantorbéry, 1673).

VARENGEVILLE, bg de la Seine-Inf., à 8 kil. O. de Dieppe; 1200 hab. C'est là qu'habitait le fameux armateur Ango, qui y reçut François I en 1532.

VARENNES, ch.-l. de c. (Hte-Marne), à 24 kil. E. de Langres; 993 hab. — VARENNES-EN-ARGONNE, ch.-l. de c. (Meuse), à 29 kil. N. O. de Verdun; 1515 h. C'est là que Louis XVI fut arrêté, le 22 juin 1791, au moment où il fuyait à l'étranger.

VARENNES-SUR-ALLIER, ch.-l. de c. (Allier), à 30 k. N. O. de La Palisse; 2465 hab. C'est là, dit-on, que César passa l'Allier en marchant sur Gergovie.

VARÈSE, v. de Lombardie, près du lac de son nom, sur l'Olona, à 53 kil. N. N. O. de Milan; 8500 h. Prise par Garibaldi le 23 mai 1859. Pèlerinage fréquenté au *Sacro Monte-di-Varese*.

VARGAS (L. de), peintre de Séville, 1502-60, étudia à Rome 14 ans sous Perino del Vaga, revint ensuite en Espagne et y jouit d'une juste réputation, surtout à Séville, où il embellit nombre d'édifices religieux et particuliers de tableaux et de fresques. Son chef-d'œuvre est le *Calvaire* de l'hôpital de Las Bubas à Séville. Il se distingue par la pureté du dessin, la noblesse et la grâce de l'expression, et surtout par un sentiment de piété répandu sur tous ses tableaux. Profondément pieux, Louis de Vargas jeûnait et se macérait comme un ermite.

VARHÉLY, *Zarmigethusa*, *Ulpia Trajana*, bourg de Transylvanie (Hunyad), à 18 kil. S. O. de Hatszeg.

VARIGNON (Pierre), géomètre, né en 1654 à Caen, m. en 1722, étudia d'abord la théologie et reçut les ordres, puis se livra aux mathématiques et y fit de rapides progrès. Il fut admis à l'Académie des sciences en 1688 et nommé à la chaire de mathématiques du collége Mazarin, puis à celle du collége de France. On lui doit, entre autres ouvrages : *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, 1690; *Nouvelle mécanique, ou Statique*, 1725; *Éclaircissements sur l'analyse des infiniment petits et sur le calcul exponentiel des Bernouilli*, 1725; *Traité du mouvement et de la mesure des eaux jaillissantes*, 1725. Fontenelle a prononcé son *Éloge*.

VARILHES, ch.-l. de cant. (Ariége), sur la r. dr. de l'Ariége, à 8 kil. S. de Pamiers; 2006 hab.

VARILLAS (Ant.), historien français, né à Guéret en 1624, m. en 1696, fut historiographe de Gaston, frère de Louis XIII, puis adjoint de Dupuy, garde de la bibliothèque royale. Chargé par Colbert de collationner des manuscrits, il s'en acquitta fort mal, et fut remplacé; il conserva pourtant une pension de 1200 l. du gouvernement, qui lui suffit longtemps pour vivre; il reçut aussi une petite pension de l'assemblée du clergé comme travaillant à une *Histoire des hérésies*. Retiré dans la communauté de St-Côme, il employa tout son temps à composer de volumineux ouvrages historiques : ils sont en général écrits avec élégance et ne manquent pas d'intérêt; mais ils laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude. On a de lui les *Vies de Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François I, Henri II, Charles IX, Henri III*, qui forment comme une *Histoire de France de Louis XI à Henri IV* (Paris, 1683, 14 vol. in-4); *Anecdotes de Florence* ou *Histoire secrète de la maison de Médicis*, 1685; *Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion* (c'est là son *Histoire des hérésies*), 1686-96, 6 vol. in-4.

VARIN (Jean), graveur en médailles, né à Liége en 1604, m. en 1692, perfectionna la frappe des médailles, fut appelé à Paris par Richelieu, qui le chargea d'exécuter le sceau de l'Académie française, devint garde général des monnaies, fit des poinçons pour une refonte de pièces d'or et d'argent, ainsi que pour des médailles consacrées aux principaux événements du règne de Louis XIII, et entra à l'Académie de peinture et de sculpture en 1664. Le caractère de ses médailles est une composition claire, savante et noble.— Joseph Varin, de la même famille, né à Châlons-sur-Marne en 1740, m. en 1800, vint de bonne heure à Paris, et orna de ses estampes un grand nombre de beaux ouvrages d'art et de science, tels que le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile* de St-Non, le *Voyage en Grèce* de Choiseul-Gouffier, le *Tableau de l'empire ottoman* de Mouradgea d'Ohsson, le *Traité d'architecture* de Blondel.

VARINAS, v. du Vénézuela (Orénoque), ch.-l. de province, à 460 kil. de Caracas; 10000 h. Tabac.— La prov. de V., l'une des trois formées de l'ancien dép. colombien de l'Orénoque, compte env. 120 000 hab.

VARIUS (L.), poëte latin, ami de Virgile et d'Horace, était regardé comme bon poëte et homme de goût. Ayant survécu à Virgile, il revit et corrigea l'*Énéide*, avec Tucca, mais sans y rien ajouter. Il reçut en legs de Virgile un 12e de ses biens, et mourut vers l'an 10 av. J.-C. Il avait entrepris une épopée en l'honneur d'Agrippa et d'Auguste; il avait aussi composé une tragédie de *Thyeste*, égalée par ses contemporains aux chefs-d'œuvre des Grecs. Il ne nous reste de lui qu'une quinzaine de vers (dans le recueil de Maittaire). Weichert a donné *L. Varii vita et carmina*, Leips., 1836.

VARNA, *Odessus*, *Constantia* ou *Barne*, v. forte de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 115 k. S. E. de Silistrie, sur la mer Noire, à l'emb. du Pravadi; 25 000 h. Rade d'accès difficile. Résidence d'un pacha et d'un archevêque grec. Amurat II vainquit sous les murs de cette ville, en 1444, Ladislas V, roi de Hongrie. Les Russes prirent Varna en 1828, après un long siége; ils la rendirent à la paix, mais démantelée.

VARNER (Franç.), vaudevilliste, né à Paris en 1789, mort en 1854, fit de bonnes études à Sainte-Barbe, servit quelque temps dans les dragons, puis entra dans les bureaux et fit, comme adjoint au commissaire des guerres, la campagne de Moscou. Sans emploi sous la Restauration, il se consacra aux lettres, et composa, soit seul, soit avec Scribe, Ymbert, Bayard, Mélesville, de spirituels vaudevilles, parmi lesquels on remarque *le Solliciteur*, *les Deux maris*, *la Mansarde des artistes*, *le Précepteur dans l'embarras*. Varner avait obtenu après 1830 une modeste place de chef de bureau à l'Hôtel de Ville de Paris; la révolution de 1848 vint la lui enlever.

VAROLI (Constant), chirurgien de Bologne, 1543-75, enseigna l'anatomie dans cette ville, fit une étude particulière du cerveau, pratiqua avec succès la lithotomie, et fut appelé à Rome par Grégoire XIII, qui le nomma son 1er médecin. Il a écrit sur les *Nerfs optiques*, Padoue, 1573, et a laissé son nom à la protubérance annulaire du cerveau dite *le Pont de Varole*.

VAROUNA, l'un des 8 *Vaçous* des Hindous, est le génie de l'Ouest et dieu de la mer et des eaux; sa cour est composée de l'Océan ou Samoudra, de la déesse Ganga et des autres divinités des lacs et des rivières.

Il prit dans une de ses incarnations le nom de Pratchitas, et fut père de Valmiki. On le représente voguant sur un crocodile et couronné de lotus.

VARRON, *C. Terentius Varro*, consul en 216 av. J.-C., était fils d'un boucher, et devait son élévation à la populace. Il ne signala son consulat que par la témérité avec laquelle il livra, malgré son collègue Æmilius, la désastreuse bataille de Cannes; il recueillit à Canusium 10 000 hommes échappés au massacre, qu'il ramena à Rome: le sénat le remercia de ne point avoir désespéré du salut de la République.

VARRON, *M. Terentius Varro*, dit *le plus savant des Romains*, né à Rome l'an 116 av. J.-C., m. en 26 av. J.-C., alla compléter son éducation dans les écoles d'Athènes, suivit d'abord le barreau de Rome, fut successivement associé aux fermiers des revenus de l'État, tribun du peuple, chef d'une des divisions de la flotte de Pompée contre les pirates, remporta un avantage sur les côtes de la Cilicie, puis gouverna l'Espagne ultérieure comme lieutenant de Pompée (49), mais fut bientôt obligé de la remettre à César. Après le meurtre du dictateur, il fut porté par Antoine sur les listes de proscription (41), mais il échappa aux meurtriers et sauva sa tête au prix d'une de ses propriétés. Varron savait immensément : il avait écrit sur les antiquités, l'histoire, la philosophie, la grammaire, l'agriculture, etc.; on lui attribue plus de 500 volumes, mais il ne nous reste de lui que fort peu d'écrits: *De re rustica*, en 3 livres (dans les *Scriptores rei rusticæ* de Schneider); *De lingua latina*, en 35 livres (on n'en a plus que les livres IV-IX, et quelques fragments) : ils ont été imprimés aux Deux-Ponts, 1788; à Leipsick, 1833, par O. Müller; et à Paris, par Egger, 1838); et quelques débris de ses *Satires Ménippées* et de ses ouvrages historiques. Les livres *De re rustica* ont été trad. par Saboureux de La Bonneterie, 1771, par Rousselot, dans la collection Panckoucke (avec les autres fragments), 1843, et par Wolf, dans la coll. Nisard. M. Chappuis a donné en 1856 *les Sentences de Varron*, avec une trad. franç. et avec la liste de ses ouvrages. On doit à M. G. Boissier une *Étude sur la Vie et les ouvrages de Varron*, couronnée par l'Acad. française en 1859.

VARRON, *P. Terentius Varro Atacinus*, poëte, né vers 82 av. J.-C. à Narbonne, chez les *Atacini*, d'un père romain, mort en 37 av. J.-C., alla sans doute de bonne heure à Rome, se livra avec succès à la poésie, et contribua au perfectionnement de la versification latine. Outre les poëmes didactiques intitulés *Chorographia*, *Libri navales* et *Europa* (lequel peut-être n'était qu'un épisode des *Libri navales*), il avait traduit en vers les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes sous le titre de *Jason*, et fait un poëme épique en trois chants, *De bello Sequanico* (sur la soumission des *Sequani* par César). Il ne reste de lui que quelques fragments, dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff.

VARSOVIE, *Warszava* en polonais, capitale de la Pologne russe (et jadis de toute la Pologne), ch.-l. du gouvt de Mazovie, sur la r. g. de la Vistule, à 1620 kil. N. E. de Paris et à 1260 kil. S. O. de St-Pétersbourg; 160 000 hab., dont beaucoup de Juifs. Praga, sur la droite de la Vistule, lui est unie et forme un de ses faubourgs. Varsovie est la résidence du gouverneur de la Pologne russe et de l'archevêque primat. Forte citadelle (construite en 1632), belle cathédrale St-Jean, églises Ste-Croix, St-André, château royal, palais de Saxe, palais du gouverneur (jadis palais Krasinski), palais Brühl, Radziwill, Zamoyski, Poniatowski (auj. dit l'*Académie*), place Marie-Ville (imitation du Palais-Royal de Paris, renfermant la bourse, la douane et 300 boutiques); place Sigismond, ornée d'une statue colossale du roi Sigismond III et d'une statue de Copernic; vaste place d'armes; théâtre national, théâtre français; beau pont de pierre, sur lequel est la statue de Jean Sobieski. Université, fondée en 1816, dissoute dès 1832; séminaire central, lycée, académie militaire (artillerie et génie), gymnase piariste, collége noble, école des arts, école forestière, conservatoire de musique, observatoire, Société royale des Amis des Sciences (avec riche bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et collection de gravures), sociétés d'agriculture, de médecine, de physique. Fabrication de chapeaux, voitures, bonneterie, lainages, gants, tapis, tissus de coton, couleurs, liqueurs, instruments de musique, etc. — Varsovie est très-ancienne, mais pendant longtemps elle fut peu importante; d'abord capitale du duché de Mazovie, elle devint capitale de la Pologne entière sous Sigismond II en 1566. Charles X, roi de Suède, et Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, défirent complétement les Polonais sous les murs de cette ville en 1656 (cette bataille, dite *Bat. de Varsovie*, dura trois jours). Varsovie fut prise en 1703 par Charles XII, en 1794 par Souvarow, qui incendia Praga et fit piller la ville. Dans le partage de la Pologne qui suivit, Varsovie échut à la Prusse. Les Français, commandés par Murat, la lui enlevèrent en 1806; de 1807 à 1815, cette ville fut la capitale du grand-duché de Varsovie, constitué par Napoléon (*V.* ci-après). En 1815, elle fut cédée aux Russes. En nov. 1830, il y éclata une insurrection terrible qui affranchit pour quelques mois la Pologne du joug des Russes; mais, malgré une glorieuse campagne contre Diébitsch, Varsovie finit par être reprise par Paskévitch le 8 sept. 1831, ce qui mit fin à la guerre. Insurgée de nouveau en 1848, elle fut aussitôt bombardée et réduite. Pendant le soulèvement de la Pologne de 1863, Varsovie fut soumise à un régime de terreur qui empêcha l'insurrection d'y éclater.

VARSOVIE (Grand-duché de), État créé en 1807 par Napoléon en faveur du roi de Saxe Frédéric-Auguste, petit-fils du roi de Pologne Auguste II, se composait de la plus grande partie de l'ancien royaume de Pologne, enlevée à la Prusse et à la Russie, et avait pour bornes au N. E. le Niémen, à l'E. le Boug, qui le séparaient de la Russie, au S. la Vistule qui le séparait de la Galicie, au S. O. et à l'O. la Silésie, au N. O. et au N. la Prusse. Ch.-l., Varsovie; autres villes : Thorn, Posen, Cracovie, Lublin, Zamosch. En 1815, cet État fut partagé entre la Prusse et la Russie.

VARUS (P. Quintilius), général romain, fut consul l'an 12 av. J.-C., puis proconsul de la Syrie, où il s'enrichit par des spoliations, et enfin gouverneur de la province dite de Germanie, sur la frontière de la Gaule Belgique. Il irrita les Germains par son despotisme, et donna ainsi occasion à une conspiration à la tête de laquelle se plaça Arminius. Trompé par ce général, qui feignait d'être l'allié des Romains, il se laissa attirer dans les défilés de Teutberg, où il fut attaqué à l'improviste: il y périt avec 3 légions (l'an 9 de J.-C.). Auguste, au désespoir en apprenant cette nouvelle, s'écriait souvent, dit-on : « Varus, rends-moi mes légions! » — Un Quintilius Varus est mentionné par Virgile et par Horace; les uns croient que c'est le même que le précédent, les autres pensent que c'est un personnage différent, homme de goût, qui vécut loin des camps, tout adonné aux lettres.

VARZY, ch.-l. de c. (Nièvre), à 16 kil. S. O. de Clamecy; 3689 h. Collége, filature de coton, faïence. Jadis ville forte; prise par les Protestants en 1590.

VASA ou **WASA**, château situé à 4 kil. de Stockholm, donna son nom à une maison roy. de Suède.

VASA, v. de Finlande, jadis à la Suède, auj. à la Russie, ch.-l. de gouvt, sur une baie : 4000 h. Fondée en 1606 par Charles IX. Les Russes lui ont donné le nom de *Nicolaistadt*. Le gouvt est entre ceux d'Uleaborg, Kouopio, Abo et le golfe de Botnie et compte 200 000 h.

VASA, famille souveraine qui a donné sept rois à la Suède et trois à la Pologne, a pour tige Gustave Vasa, qui délivra la Suède de la domination danoise en 1523 (*V.* GUSTAVE, ERIC, SIGISMOND, CHRISTINE, etc.).

VASA (Ordre de), ordre suédois, institué en 1772 par Gustave III, en l'honneur de Gustave Vasa, fondateur de sa dynastie, qui portait dans ses armes

une *gerbe* (en suédois *wasa*). Il est destiné à récompenser les services rendus à l'agriculture et aux sciences naturelles. Il a pour insignes un médaillon ovale portant au milieu une gerbe d'or, et suspendu à un ruban vert.

VASARHÉLY, v. de Hongrie (Csongrad), sur le lac Hod et le canal Carolin, à 24 kil. N. E. de Szegedin; 27 000 h. Tabac, vigne, fruits, etc.

VASARHÉLY (SOMLYO), bg de Hongrie (Veszprim), à 50 k. O. de Veszprim, au pied du Somlyo. Bons vins.

VASARHÉLY (MAROS). *V.* MAROS-VASARHÉLY.

VASARI (George), peintre, architecte et écrivain, né en 1512 à Arezzo, m. en 1574, était issu d'une famille d'artistes distingués. Il affectionnait surtout la manière de Michel-Ange. Il présida aux vastes travaux ordonnés par Cosme Ier (1553), mais il est connu surtout par ses *Vies des peintres, sculpteurs et architectes illustres* (en italien), Florence, 1550, souvent réimprimées avec additions ou notes, notamment à Milan, 1807, et trad. en français par Jeanron et Léclanché, 1839-42. Bien que l'auteur commette un assez grand nombre de fautes dans la chronologie des artistes, son ouvrage est une source précieuse pour l'histoire de l'art, et renferme des jugements sains et impartiaux. Parmi ses tableaux, on distingue: *la Conception*, à Florence; *la Décollation de S. Jean*, dans l'église de ce saint à Rome; *le Festin d'Assuérus*, aux Bénédictins d'Arezzo; *la Salutation angélique*, *S. Pierre marchant sur les eaux*, une *Cène* et *la Passion* (ces 4 derniers au musée du Louvre).

VASATES, peuple de la Gaule (Novempopulanie), entre les *Bituriges Vivisci*, les *Nitiobriges*, les *Elusates*, avait pour ch.-l. *Vasates* ou *Cossio*, auj. *Bazas*.

VASCO DE BALBOA, DE GAMA. *V.* BALBOA, GAMA.

VASCONCELLOS (Michel de), Portugais, fils du chancelier Barbosa, fut, par la protection d'Olivarès, chargé du gouvernement du Portugal sous Philippe IV, avec le titre de secrétaire d'État, et consentit à être l'instrument de l'oppression de ses concitoyens qui gémissaient sous le joug de l'Espagne. Il excita par sa tyrannie un tel mécontentement, qu'il se forma une conspiration contre lui: les conjurés, ayant à leur tête Pinto-Ribeiro, pénétrèrent jusque dans sa chambre et le tuèrent, le 1er décembre 1640; le peuple déchira son corps et le traîna dans les rues de Lisbonne. Avec lui finit la domination espagnole, la maison de Bragance étant alors montée sur le trône de Portugal.

VASCONES, peuple ibère, qui longtemps habita la partie de l'Hispanie située au N. de l'*Iberus* (Èbre) et au pied des Pyrénées entre les Cantabres et les *Iaccetani*, c.-à-d. la *Navarre* et partie de la *Biscaye*. Il fut, après une résistance héroïque, soumis en partie par Pompée, puis entièrement par Auguste; il subit dans la suite la domination des Visigoths. De 582 à 597 les Vascones se révoltèrent contre ces derniers; après avoir fait dans les montagnes la guerre de partisans, ils passèrent les Pyrénées, entrèrent dans la Novempopulanie, et s'établirent vers 628, avec l'agrément de Caribert II (roi mérovingien d'Aquitaine), dans l'ancien pays des *Ausci* et aux environs; ce pays prit alors le nom de *Vasconia* ou *Gascogne*. — *Vascones* est évidemment le même nom que *Basques*.

VASCONGADES (Provinces). *V.* BASQUES (Prov.).

VASCOSAN (Michel), imprimeur, né vers 1500 à Amiens, m. en 1576, se fixa de bonne heure à Paris, y épousa une belle-sœur de Robert Étienne, et devint imprimeur de l'Université de Paris et du roi. Il fut le premier à rejeter le caractère gothique, et donna nombre d'éditions fort estimées: les *Vies des hommes illustres*, de Plutarque, 1567; les *Œuvres morales*, du même, 1574; les *Œuvres de Cicéron; Diodore de Sicile* (1530); *Quintilien* (1542), rare. etc.

VASILI I, *Iaroslavitch*, grand-prince de Russie (1270-1276), 5e fils d'Iaroslav II, succéda à son frère Iaroslav III par l'appui du khan des Tartares; fut obligé d'accompagner les Tartares dans leur campagne en Lithuanie, et n'obtint qu'à grand'peine son entrée à Novogorod. — II, *Dmitriévitch*, fils et successeur de Dmitri IV (1389-1425), eut des démêlés avec son beau-père, Vitold, grand-duc de Lithuanie, fut assiégé dans Moscou par un général de Tamerlan, et ne l'éloigna que moyennant 3000 roubles (1408). — III, *Vasiliévitch*, dit l'*Aveugle*, fils et successeur du préc., fut placé sur le trône à dix ans (1425), fut dépossédé par le prince de Galicie, Iouri Dmitriévitch, puis réintégré après la mort de cet ambitieux, mais fut bientôt après attaqué, vaincu et même pris par le khan de Kazan, qui le renvoya moyennant rançon (1446). Quand il revint à Moscou, le fils d'Iouri, qui y commandait en maître, lui fit crever les yeux; mais les habitants, indignés de cette cruauté, chassèrent ce prince barbare et rétablirent Vasili, qui s'associa aussitôt son fils aîné, Ivan III. Il mourut en 1462. — IV, grand-prince de Russie (1505-33), fils et successeur d'Ivan III, porta le premier le titre d'autocrate, abolit les franchises républicaines de Novogorod et de Pskov, transporta nombre d'habitants de ces deux villes à Moscou et prit Smolensk; mais il vit lui-même Moscou, sa capitale, prise par les Tartares de Crimée et de Kazan (1521). Il leur paya tribut pendant un temps, mais ne tarda guère à reprendre sur eux la supériorité, établit un nouveau khan à Kazan, fortifia Kolouma, et réunit à la couronne quelques principautés. — V. *Chouiski*, czar de Russie, descendant de Vladimir le Grand et des princes de Souzdal, avait été régent pendant la minorité de Fédor II (1605). Celui-ci ayant été renversé par un faux Dmitri (Grégoire Otrepiev), Vasili chassa l'usurpateur, et fut proclamé czar par le peuple. Il eut encore à combattre deux faux Dmitri: il contint d'abord les rebelles avec le secours du roi de Suède Charles IX, qui lui envoya 5000 hommes commandés par le comte Jacq. de la Gardie; mais, attaqué à l'improviste par Sigismond, roi de Pologne (1609), il fut vaincu, livré à l'ennemi par les Moscovites, et conduit à Varsovie, où il mourut en captivité.

VASILI-POTAMOS, petite riv. de Grèce (Morée), se jette dans le golfe de Laconie après 8 kil. de cours. Elle est un peu à l'O. de l'anc. Eurotas, avec lequel on l'a confondue (l'Eurotas est plutôt l'*Iri* actuel).

VASQUEZ (Gabriel), théologien espagnol, né en 1551 à Belmonte (Nouv.-Castille), m. en 1604, était jésuite. Il professa la théologie à Alcala, puis à Rome, et mérita d'être nommé l'*Augustin* de l'Espagne, la *Lumière de la théologie*; cependant ses doctrines se rapprochent fort de celles d'Escobar. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, réunis en 10 vol. in-fol., Lyon, 1604.

VASSAUX. Sous le régime féodal on appelait ainsi les possesseurs de fiefs considérés par rapport aux seigneurs suzerains dont ils relevaient. Les vassaux se distinguaient en *vassaux directs*, qui tenaient immédiatement leur fief du seigneur suzerain, et *arrière-vassaux* ou *vavasseurs*, qui le tenaient d'un seigneur déjà vassal lui-même. En France, on appelait *grands vassaux* les seigneurs qui ne relevaient que du roi: tels étaient les douze pairs.

VASSELONNE. *V.* WASSELONNE.

VASSY, *Vassiacum*, ch.-l. d'arr. (Hte-Marne), à 61 kil. N. O. de Chaumont; 2927 h. Trib. de 1re inst.; collége. Lainages et coton; fer, poteries, ciment renommé. Le massacre des Protestants, que firent à Vassy les gens du duc de Guise le 1er mars 1562, fut le signal des guerres religieuses qui désolèrent la France à la fin du XVIe siècle.

VASSY, ch.-l. de c. du Calvados, à 17 kil. E. de Vire; 3080 hab. Filature de laine.

VASTHI, femme d'Assuérus (Darius I), roi de Perse, fut répudiée par ce prince à cause de son caractère altier, et fut remplacée par Esther. On place cet événement vers 518 av. J.-C.

VASTO (IL), *Istonium*, v. d'Italie (Abruzze Cit.), près de l'Adriatique, à 70 kil. S. E. de Chieti; 9000 h. Grande place; beau palais et belle fontaine. Ville commerçante. Beau climat, sol fertile, mais souvent désolé par les tremblements de terre. Eau minérale.

—C'est de ce lieu que les marquis del Vasto ou du Guast ont pris leur nom.

VATABLE (Fr.), savant du XVIe s., né à Gamaches, dans le diocèse d'Amiens, m. en 1547, fut professeur d'hébreu au collége royal de France, que François Ier venait d'établir, puis obtint l'abbaye de Bellozane. Robert Étienne publia de 1539 à 1544 une édition de la Bible latine de Léon de Juda, à laquelle il adjoignit, sous le nom de *Vatable*, des notes qui n'étaient pas de lui, mais qui avaient été empruntées aux Réformés, et qui furent condamnées par la Sorbonne. La Bible qu'on appelle *Bible de Vatable* contient, outre l'hébreu, la version de la Vulgate et celle de Léon de Juda. Vatable était également versé dans la langue grecque; il a trad. en latin les *Parva naturalia* d'Aristote (dans l'édition de Nic. Duval).

VATACE (Jean II DUCAS, dit BATATZÈTÈS, et, par corruption), empereur de Nicée, beau-fils et successeur de Théodore I (Lascaris), monta sur le trône en 1223, remporta des avantages sur les Latins, alors maîtres de Constantinople, fut attaqué et vaincu à son tour par Jean-de-Brienne (1233), réussit, à l'aide du roi des Bulgares, Asan, à reprendre le dessus, mit deux fois, mais en vain, le siége devant Constantinople (1235-37), soumit la Thrace et la Macédoine (1245), enleva aux Latins Lesbos, Chios, Samos (1247), et à Théodore l'Ange Thessalonique (1251). Il mourut en 1255, ayant préparé le retour des empereurs grecs à Constantinople.

VATAN, ch.-l. de c. (Indre), à 20 kil. N. O. d'Issoudun; 3047 hab. Commerce de laine.

VATEL, fameux maître d'hôtel, ordonna d'abord les fêtes du surintendant Fouquet, ensuite celles de M. le Prince (duc de Condé). La marée ayant manqué lors d'une fête que le duc donnait au roi à Chantilly (1671), il se tua de désespoir, se croyant *perdu d'honneur*. Mme de Sévigné a donné le récit de cet événement dans sa 95e lettre. On a aussi expliqué la mort de Vatel par une passion malheureuse qu'il aurait eue pour une des dames de la cour. — *V.* VATTEL.

VATER (Jean Séverin), savant linguiste, né en 1771 à Altenbourg en Saxe, enseigna les langues orientales à Halle (1799), puis la théologie à Kœnigsberg (1810), et revint en 1820 à Halle, où il mourut en 1826. On a de lui une *Grammaire générale* fort estimée (1805); des *Grammaires hébraïque, syriaque, chaldéenne, arabe* (1802-1807). Il a aussi dressé une liste de toutes les langues du monde connues, de leurs grammaires et de leurs dictionnaires (*Linguarum totius orbis index alphabeticus*....., Berlin, 1815). Il continua le *Mithridate* d'Adelung, et en donna les 3 derniers volumes, 1806-17.

VATHI, capit. de l'île de Théaki (Ithaque), sur la côte N. E.: 1800 hab. Bon port de commerce sur la côte E. Résidence d'un protopape grec. — Capit. de l'île de Samos, sur la côte N.; 2400 h. Port.

VATICAN (le), *Vaticanus mons*, colline de Rome, à l'extrémité N. O. de la ville, sur la r. dr. du Tibre, au N. du Janicule, et vis-à-vis du champ de Mars, était située originairement hors de l'enceinte de Rome, et ne faisait pas partie des sept collines. Elle est auj. remarquable par le magnifique palais des papes, auquel sont attenants des jardins superbes, les musées, la célèbre bibliothèque *du Vatican*, et la basilique de St-Pierre. Ce palais a été construit, suivant les uns, par Constantin; suivant d'autres, par le pape S. Libère ou par S. Symmaque, en 498. Agrandi et embelli par différents papes, il devint la résidence des souverains pontifes, surtout depuis leur retour d'Avignon (1377). Nicolas V, Paul II et Paul III, Sixte IV, Léon X, Sixte V, Benoît XIV, Clément XIV, Pie VI, sont ceux qui ont le plus fait pour l'embellir. C'est dans ce palais que se trouvent la célèbre *Chapelle sixtine*, la *Chapelle Pauline*, les *Loges de Raphaël;* on y admire les œuvres du Bramante, de Michel-Ange, de Raphaël, du Pérugin et du Bernin.

VATINIUS (P.), démagogue, partisan de César, fut, par le crédit de ce général, nommé questeur en 62 et 61 av. J.-C., tribun du peuple en 58, accompagna César dans les Gaules comme lieutenant, se fit élire préteur en 53, l'emportant sur Caton, leva des troupes en Italie lors des guerres civiles, obtint quelques avantages en Illyrie sur Octavius, lieutenant de Pompée, fut un moment consul en 46, et trois ans après obtint les honneurs du triomphe. Il était plus fameux par ses débauches que par ses exploits.

VATISMÉNIL (H. LEFEBVRE de), ancien ministre, né en 1789, mort en 1860, fut nommé en 1815 substitut près le tribunal de la Seine, se fit remarquer dans les procès politiques par son talent et par l'ardeur de son zèle, fut choisi en 1812 pour secrétaire général par Peyronnet, alors ministre de la justice, reçut en 1828 le portefeuille de l'instruction publique dans le ministère conciliateur de Martignac, fit d'utiles réformes, prit des mesures réparatrices et améliora le sort des professeurs: écarté du pouvoir à l'avénement du ministère Polignac, il emporta les regrets du corps universitaire. Député en 1830, il signala l'adresse de 221. Il rentra au barreau après la révolution de Juillet. Membre de l'Assemblée législative en 1849, il eut une part importante aux lois de 1850 sur les élections et sur l'enseignement. Il rentra dans la vie privée en 1851.

VATOUT (Jean), né en 1792 à Villefranche (Rhône), m. en 1848, fit de brillantes études à Ste-Barbe, où il remporta le prix d'honneur, fut quelques mois secrétaire du ministre de la police, M. Decazes, puis sous-préfet de Semur, se vit révoqué en 1820 à cause de ses tendances libérales, mais fut recueilli par le duc d'Orléans, qui le prit pour secrétaire et bibliothécaire, et qui, devenu roi, le nomma conseiller d'État et directeur des bâtiments civils. Élu en 1831 député de la Côte-d'Or, il fut constamment réélu jusqu'en 1848. Dévoué au roi Louis-Philippe, il l'accompagna dans l'exil. Il avait été admis à l'Académie française peu de jours avant la révolution de Février. Vatout débuta comme écrivain par les *Aventures de la fille d'un roi* (1820), spirituelle allégorie où il raconte les aventures de la Charte octroyée par Louis XVIII; il donna en 1822 *les Gouvernements représentatifs au Congrès de Troppau*, et en 1832 *la Conspiration de Cellamare*. On lui doit la description des collections d'art du duc d'Orléans (*Galerie lithographiée*, avec texte en prose et en vers, 2 vol. gr. in-fol., 1825-29), l'*Histoire du Palais-Royal*, celle *du Château d'Eu*, et les *Souvenirs historiques des résidences royales*, 6 v. in-8, 1837-45. Vatout cultiva avec succès la poésie légère; il excellait dans la chanson satirique.

VATTEL (Emmerich de), publiciste, né en 1714 à Couret, dans la principauté de Neufchâtel, m. en 1767, était sujet prussien (Neufchâtel appartenant alors au roi de Prusse). N'ayant pu se faire admettre à Berlin dans l'administration, il trouva de l'emploi en Saxe auprès d'Auguste III, devint conseiller d'ambassade, puis ministre de Saxe à Berne et conseiller privé. On a de lui un ouvrage célèbre: *le Droit des gens* ou *Principes de la loi naturelle appliqués à la conduite des nations et des souverains* (Neufchâtel, 1758; il ne fait guère qu'y reproduire les doctrines de Grotius et de Pufendorf. Vattel a aussi publié une *Défense du système de Leibnitz*.

VATTEVILLE. *V.* WATTEVILLE.

VAUBAN (Sébastien LESPRESTRE, marquis de), célèbre ingénieur, né en 1633 à St-Léger-de-Foucherest (Yonne), d'une famille noble, mais pauvre, m. en 1707, s'enrôla à 17 ans dans les troupes du prince de Condé, qui combattait la cour, fut pris par les royalistes et conduit à Mazarin, qui, devinant son mérite, le gagna à sa cause, et lui donna un brevet de lieutenant; obtint en 1655 le poste d'ingénieur, dirigea dès l'âge de 25 ans les siéges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde (1658), accompagna Louis XIV dans presque toutes ses campagnes, et eut la plus grande part aux succès du roi: il prit en 1667 Douay (où il fut blessé), Lille, qu'il fortifia, fit de Dunkerque un port de guerre, diri-

gea les principaux siéges dans la guerre de Hollande (1673), prit Maëstricht en personne et mit toutes les côtes en état de défense; il fut nommé en 1674 brigadier général des armées. Dans la campagne de 1677, on lui dut la prise de Valenciennes et de Cambray. Nommé la même année commissaire général des fortifications, il eut en cette qualité la direction de toutes les forteresses de la France, y fit d'importantes améliorations, et en éleva un grand nombre de nouvelles, entre autres Maubeuge, Longwy, Sarrelouis, Thionville, Haguenau, Huningue, Kehl, Landau, qui formaient comme une ceinture autour des frontières : il assura ainsi le salut de la France dans la campagne de 1688. Il prit encore Mons (1691), Namur (1692), Steinkerque (1692), et reçut, en 1703, le bâton de maréchal. Il n'en dirigea pas moins le siége de Brisach, sous le commandement du duc de Bourgogne (1703). Il passa ses dernières années dans la retraite, occupé d'objets d'utilité publique. Vauban fit faire d'immenses progrès à l'art des siéges et des fortifications : pour l'attaque, il imagina les *feux croisés*, les *boulets creux*, le *tir à ricochet*, les *cavaliers de tranchée*, perfectionna les *parallèles*, et changea la marche des sapes; pour la défense, il ne se servit que d'ouvrages rasants, presque au niveau de la campagne, persuadé que les fortifications hautes n'en étaient que plus exposées à être foudroyées par l'artillerie. D'un caractère noble, désintéressé, et plein de franchise, Vauban ne craignait pas de contredire Louis XIV, même en matière politique, et lui conseilla fortement de réformer les finances, d'établir la liberté des cultes; c'est d'après ses avis que Louis XIV fonda l'ordre de St-Louis (1693). Étranger à la jalousie, il fit lui-même accueillir en France Cohorn, son rival, qui, mécontent du prince d'Orange, avait quitté la Hollande. Il a laissé un grand nombre d'écrits, dont quelques-uns seulement ont été imprimés; les principaux sont des *Traités de l'Attaque et de la Défense des places*, des *Mémoires sur l'Édit de Nantes*, *sur la Dixme royale*. Dans ce dernier ouvrage, qui parut en 1707, et que quelques-uns attribuent à Bois-Guillebert, son cousin, il proposait de remplacer tous les impôts par un impôt unique, la *dîme royale*, que tous, nobles, prêtres et roturiers, auraient également payé : il eut la douleur de voir ce livre tout patriotique déféré au conseil du roi et condamné au pilori. Il avait laissé, sous le titre modeste de *Mes oisivetés*, 12 vol. in-fol. de manuscrits précieux : M. Poncelet a publié en 1841-43 des *Mémoires inédits de Vauban*, extraits des *Oisivetés*. M. Favé a donné en 1847 ses *Mém. militaires*. Vauban était membre honoraire de l'Acad. des sciences : Fontenelle y a prononcé son *Éloge*. Sa *Vie* a été écrite par M. de Chambray, 1840. Le cœur de Vauban a été placé aux Invalides, 1808.

VAUBAN (Anne Joseph, comte de), arrière-petit-neveu du préc., né à Dijon en 1754, m. en 1816, était colonel en 1789. Il émigra, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes comme aide de camp du comte d'Artois et prit part en 1795 à l'expédition de Quiberon où il faillit périr. Rentré en France sous le Consulat, il fut arrêté et enfermé au Temple en 1806 : on avait saisi chez lui des *Mémoires pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée*, où il ménageait peu les émigrés et même les Bourbons : le gouvernement impérial s'empressa de les publier, et en même temps il rendit la liberté à l'auteur, qui dès lors devint suspect à son parti.

VAUBECOURT, ch.-l. de c. (Meuse), à la source de l'Aisne, à 20 kil. N. de Bar-le-Duc; 1095 hab.

VAUBLANC (VIÉNOT, comte de), homme politique, né en 1756 à Montargis, m. en 1845, fut député à l'Assemblée législative, où il prit place au côté droit, fut inquiété sous la Terreur pour ses opinions royalistes, devint après le 9 thermidor l'âme du parti clichien, fut condamné à mort par contumace après le 13 vendémiaire et à la déportation après le 18 fructidor, rentra en France à la suite du 18 brumaire, devint préfet de la Moselle et fut fait comte de l'Empire. En 1814, il se rallia avec empressement aux Bourbons; chargé en 1815 du ministère de l'intérieur, il signa l'ordonnance qui dissolvait l'Institut et *épura* l'administration avec une telle rigueur qu'il fallut le remplacer dès 1816. Cependant il reçut le titre de ministre d'État. Député du Calvados en 1820, il appuya constamment le ministère Villèle; il disparut de la scène politique en 1830. Il a laissé de nombreux écrits, parmi lesquels on peut citer: *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1808; *Le dernier des Césars*, poëme en 12 chants, 1819; *Mémoires sur la Révolution*, 1832. Il était membre libre de l'Académie des beaux-arts. Vaublanc a laissé des *Mémoires*, qui ont été publiés après sa mort par F. Barrière.

VAUBOIS (le général, comte de), né en 1748 à Château-Vilain, m. en 1839, faisait partie de l'expédition d'Égypte. Chargé, après la prise de Malte par Bonaparte, en 1798, du commandement de cette place, il se maintint pendant 2 ans, avec une faible garnison de 4000 hommes, contre les attaques réunies des habitants de l'île, des Anglais, des Russes, des Portugais et des Napolitains : il ne se rendit qu'après 8 sommations, après avoir perdu la moitié de sa garnison, et à la condition d'obtenir tous les honneurs de la guerre (1800). Il fut en récompense nommé sénateur, puis comte de l'Empire.

VAUCANSON (Jacq. de), un des plus grands mécaniciens qui aient existé, né en 1709 à Grenoble, m. en 1782, révéla de très-bonne heure son aptitude. Après divers essais remarquables qu'il fit sans autre maître que son génie et avec les instruments les plus grossiers, il vint à Paris étudier les sciences, et se fit une réputation européenne par une foule de chefs-d'œuvre de mécanique, notamment par ses automates. Chargé par le cardinal Fleury de l'inspection des manufactures de soie, il perfectionna plusieurs machines employées dans cette industrie et inventa le moulin à organsiner, ainsi qu'un métier à tisser les étoffes façonnées. On lui doit aussi la chaîne employée en mécanique pour régulariser les transmissions et appelée de son nom *Chaîne de Vaucanson*. Parmi ses automates, on cite le *Joueur de flûte*, *de tambourin et de galoubet*, et un *Canard* qui prenait du grain avec son bec et le digérait. Vaucanson était membre de l'Académie des sciences : Fontenelle y a prononcé son *Éloge*.

VAUCELLES, vge de l'anc. Flandre, sur l'Escaut, à 8 kil. S. de Cambray, se forma autour d'une abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1132 par S. Bernard. Une trêve de 5 ans fut signée à Vaucelles le 5 février 1556 entre Henri II et Charles-Quint.

VAUCHAMPS, vge du dép. de la Marne, entre Montmirail et Champaubert, à 33 kil. S. O. d'Épernay; 450 hab. Meules à moulin. Les Français y obtinrent un avantage sur les Prussiens commandés par Blücher le 14 février 1814.

VAUCLUSE, en latin *Vallis Clausa*, village du dép. de Vaucluse, à 28 kil. E. d'Avignon, dans un vallon que baigne la Sorgue, riv. dont la source est voisine. Cette source, que l'on nomme *Fontaine de Vaucluse*, occupe le fond d'une caverne. C'est une des plus belles que l'on connaisse; elle a été immortalisée par les vers de Pétrarque.

VAUCLUSE (dép. de), un des dép. du S. E. de la France, à l'E. du Rhône, entre ceux de la Drôme au N., des Bouches-du-Rhône au S. et des B.-Alpes à l'E., a 3423 kil. carrés et 268 255 hab.; ch.-l., Avignon. Formé de l'ancien Comtat Venaissin, de la principauté d'Orange, et de partie de l'anc. Provence. Montagnes, parmi lesquelles le mont Ventoux; coteaux. Fréquents orages; trop peu de pluies. Beaucoup de rivières; marais à l'O. Houille, terre à poterie; eaux minérales. Peu de bois, de fourrages et de grains; fruits excellents, garance, safran, olives, miel; vin médiocre. Industrie active : élève du ver à soie et préparation de la soie; couvertures de laine,

faïence, acide nitrique et autres; eaux-de-vie, usines à fer; confitures et comestibles divers. — Ce département a 4 arr. (Avignon, Apt, Orange, Carpentras), 22 cantons, 148 communes; il appartient à la 9e division militaire, ressortit à la cour impér. de Nîmes, et a un évêché à Avignon.

VAUCOULEURS, *Lorium*, ch.-l. de c. (Meuse), sur la r. g. de la Meuse, dans une belle vallée, à 28 kil. S. S. E. de Commercy; 2720 hab. Bâti en amphithéâtre. Bas, toiles rayées. Patrie de Ladvocat, auteur du *Dictionnaire historique*, et de Jeanne Vaubernier (la Dubarry). Située sur la limite de la Lorraine et de la Champagne, cette ville appartint successivement à l'une et à l'autre. C'est là que Jeanne d'Arc vint se présenter au sire de Baudricourt pour le prier de la conduire près de Charles VII.

VAUD, le *Pagus Urbigenus* des anciens, 19e canton de la Confédération helvétique, entre ceux de Neuchâtel, Fribourg, Berne, Valais et la France, est borné au S E. par le Rhône et le lac de Genève: 3100 kil. carrés; 200 000 hab. (dont 8000 Catholiques); capit., Lausanne. Montagnes au S. E., belles vallées, riches plaines, sites délicieux. Climat varié, fort doux près du lac. Bons vins, fruits, lin, chanvre, plantes oléagineuses et médicinales; peu de céréales. Bétail, fer, houille, asphalte, soufre, sel, tourbe; eaux minérales; cavernes remarquables. Industrie: draps, cuirs, horlogerie; commerce de transit. L'idiome vulgaire est un patois du vieux français qu'on nomme le *welche*. L'instruction publique est très-soignée: c'est dans ce canton, à Yverdun, qu'était le célèbre établissement de Pestalozzi. — Ce pays fut successivement possédé par les Francs, les rois de la Bourgogne-Transjurane, les empereurs d'Allemagne, les ducs de Zæhringen, les ducs de Savoie (1273-1536); il fut ensuite assujetti au canton de Berne, et ne devint canton indépendant qu'en 1798. Il est régi démocratiquement depuis 1845.

VAUDEMONT, bg du dép. de la Meurthe, à 9 kil. S. de Vézélise et à 36 kil. S. O. de Nancy; 450 hab. Ancien château, ruines romaines, tour dite des *Sarrasins*. Anc. comté, qui comprenait Vézelise. — Le comté, créé en 1070 en faveur de Gérard, fils de Gérard d'Alsace, duc de Lorraine, passa en 1314 dans la maison de Joinville, et en 1394 dans celle de Lorraine par le mariage de Marguerite de Joinville avec Ferri de Lorraine. Ferri, comte de Vaudemont, petit-fils de ce dernier, épousa Yolande d'Anjou, héritière des duchés de Lorraine et de Bar, et leur fils Réné réunit les deux duchés, ainsi que le comté de Vaudemont, dont les ducs de Lorraine ont depuis donné le nom à leurs cadets. Charles III, duc de Lorraine, donna le comté à son fils naturel Charles-Henri. Il passa à la France avec le reste de la Lorraine.

VAUDOIS, fameux hérétiques, ainsi nommés, dit-on, de leur chef, Pierre de Vaux ou Valdo (*V.* ce nom), invectivaient contre les prêtres, prétendaient réformer les mœurs du clergé et ramener les temps de la primitive église, et réclamaient la traduction des Écritures en langue vulgaire. Ils affichaient de grandes prétentions à la pureté des mœurs, ce qui leur valut le nom de *Cathares* (du grec *katharoi*, purs); on les appelait aussi *Pauvres de Lyon* à cause de leur pauvreté volontaire. Cette secte, bien distincte de celle des Albigeois, prit naissance au XIIe s., à Lyon, d'où elle se répandit dans le Dauphiné. Quoique attaquée par le fer et le feu, elle se grossit beaucoup jusqu'à la croisade contre les Albigeois, dont les Vaudois partagèrent le triste sort. Ceux d'entre eux qui échappèrent au massacre se cachèrent dans les montagnes de la Provence et du Piémont, où ils vécurent paisibles et obscurs jusqu'au XVIe s. En 1545 les Vaudois de la Provence furent exterminés par d'Oppède: c'est sur eux que furent commis les massacres de Cabrières et de Mérindol. Ceux du Piémont furent à leur tour l'objet de mesures violentes, et se virent enfin réduits à fuir en Suisse (1686-87) ou à se convertir. Victor-Amédée les laissa rentrer en 1689. Il y a encore auj. de 16 à 20 000 de ces sectaires en Piémont. On doit au pasteur Muston une *Hist. des Vaudois*, 1851.

VAUDONCOURT (le général), écrivain militaire, né en 1772 à Vienne en Autriche, de parents français, m. en 1845, servit dans l'artillerie, fit avec distinction les campagnes de la République et de l'Empire, fut condamné à mort par contumace en 1815 pour s'être rallié à Napoléon dans les Cent-Jours et ne put rentrer en France qu'en 1825. On lui doit, entre autres écrits: *Hist. des campagnes d'Annibal en Italie*, *Hist. de la campagne d'Allemagne en* 1813, *Hist. des campagnes de* 1813 *et* 1814 *en France*, *Hist. du prince Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie*, ouvrages recommandables par l'exactitude et l'impartialité.

VAUDREUIL (L. Phil. RIGAUD, marquis de), marin (1723-1802), commanda un vaisseau au combat d'Ouessant (1778), s'empara de St-Louis, au Sénégal (1779), fit pour 8 millions de prises dans ses croisières, et servit avec éclat jusqu'à la paix de 1783. Député en 1789 aux États généraux, il siégea au côté droit. Il émigra, et ne rentra qu'après le 18 brumaire.

VAUGELAS (Claude FAVRE de), écrivain, né en 1585 à Meximieux ou à Chambéry, m. en 1650, était fils du jurisconsulte A. Favre, et fut chambellan de Gaston, duc d'Orléans. Jouissant d'une grande réputation de grammairien et de puriste, hôte assidu de l'hôtel de Rambouillet, il fut membre de l'Académie française dès sa fondation, et fut mis à la tête de la grande entreprise du *Dictionnaire de l'Académie* (1638). On a de lui des *Remarques sur la langue française*, Paris, 1647, avec des notes de Patru et de Th. Corneille, et une traduction estimée de *Quinte-Curce*, 1653, à laquelle il travailla 30 ans, et qui ne parut qu'après sa mort.

VAUGIRARD, *Vallis Bostroniæ* au moyen âge, anc. bourg du dép. de la Seine, compris depuis 1860 dans l'enceinte de Paris, était autrefois une seigneurie appartenant à l'abbaye de St-Germain des Prés. Il tira son dernier nom (*Vallis Girardi*) de l'abbé Girard du Mont qui y fit bâtir au milieu du XIIIe s. une maison pour les religieux malades.

VAUGNERAY, ch.-l. de cant. (Rhône), à 14 kil. S. O. de Lyon; 2066 hab. Houille.

VAUJOURS, vge de Seine-et-Oise, à 48 kil. S. E. de Pontoise et à 24 kil. E. de Paris, entre la Marne et le canal de l'Ourcq; 1200 hab. Érigé en duché en 1752 pour Mme de Pompadour. Anc. château construit par Louis XV; on y a établi de nos jours l'*Asile Fénelon*, où sont recueillis de jeunes orphelins.

VAULX, VAULX-CERNAY, etc. *V.* VAUX....

VAUQUELIN de LA FRESNAYE (Jean), né en 1536, d'une famille noble de Normandie, m. en 1606, fut successivement avocat du roi à Caen, lieutenant général et président au Présidial de cette ville. Il cultivait les lettres: on a de lui un *Art poétique*, en 3 chants, des satires, idylles, sonnets, épigrammes, etc. (Caen, 1612). Il fut le père du poëte Vauquelin Des Yveteaux. *V.* DES YVETEAUX.

VAUQUELIN, intrépide marin, né à Caen en 1726, m. en 1763, s'embarqua à dix ans, donna dans plusieurs combats contre les Anglais des preuves d'une bravoure presque fabuleuse, alla reconnaître les ports de la Grande-Bretagne, défendit opiniâtrément la Louisiane, et conduisit trois frégates au secours de Québec, dont il retarda la prise (1759); mais, au moment où il obtenait son premier grade dans la marine royale, il fut, au retour d'une mission dans les Grandes Indes, mis en prison par l'effet d'intrigues de quelques envieux; il n'en sortit que pour être assassiné par une main qui est restée inconnue.

VAUQUELIN (Nic.), chimiste, né en 1763 à St-André d'Hébertot (Calvados), m. en 1829, était fils d'un paysan. Placé chez un pharmacien à Paris, il attira par son ardeur au travail l'attention de Fourcroy, qui le logea chez lui et qui se l'associa dans ses travaux. Il acquit une pharmacie, puis devint inspecteur et professeur de docimasie à l'École des mines, professeur à l'école de pharmacie, à l'école de

médecine, au collége de France, et membre de l'Institut. Vauquelin possédait surtout le talent des manipulations et de l'analyse : la science lui doit une foule d'analyses et la découverte du *chrome* et de la *glucine*. On a de lui : le *Manuel de l'Essayeur*, 1812, et un grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de l'Acad. des sciences et les journaux scientifiques.

VAURÉAS. *V.* VALRÉAS.

VAUVENARGUES (Luc de CLAPIERS, marquis de), moraliste, né en 1715 à Aix en Provence, servit quelque temps avec distinction, et fit les campagnes de 1734 et 1741. Épuisé par les fatigues qu'il avait subies dans la retraite de Prague, il se retira du service à 28 ans, avec le grade de capitaine, et vécut depuis dans la retraite et la méditation ; il mourut en 1747, à 32 ans. On a de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, 1746; des *Réflexions sur divers auteurs*, des *Maximes*, et quelques autres opuscules. Ces ouvrages, écrits avec élégance, l'ont placé au nombre des bons écrivains du XVIIIe s. : on y trouve, avec des idées paradoxales, des pensées profondes : Voltaire faisait de Vauvenargues le plus grand cas. Ses écrits, publ. par lui-même en 1746, ont été souvent réimprimés depuis : on remarque les éditions de Fortia d'Urban, Paris, 1797, de Suard, 1806, de Brière, 1821. La plus complète est celle de M. Gilbert, comprenant les œuvres posthumes et les œuvres inédites, Paris, 1857, 2 vol. in-8°, avec un *Éloge de Vauvenargues*, de M. Gilbert lui-même, couronné par l'Acad. française.

VAUVERT, ch.-l. de c. (Gard), près du Vistre, à 20 kil. S. O. de Nîmes; 4158 hab. Église calviniste. Huiles, vins, eaux-de-vie.

VAUVERT, anc. château, voisin de Paris, près de la barrière d'Enfer, avait au XIIIe s. la réputation d'être visité par les revenants On disait alors : *aller au diable Vauvert*, pour dire entreprendre une expédition dangereuse. Louis IX donna ce château aux Chartreux (1258), et de ce moment les revenants disparurent.

VAUVILLERS, ch.-l. de c. (Hte-Saône), à 44 k. N. O. de Vesoul; 1310 hab. Verre, suif, chaux.

VAUVILLIERS (Jean François), helléniste, fils de Jean Vauvilliers, professeur estimé, né à Paris en 1737, était avant la Révolution professeur de grec au Collége de France et membre de l'Académie des inscriptions (depuis 1782). Il adopta les idées nouvelles et devint président de la Commune de Paris; spécialement chargé des subsistances, il réussit à prévenir la famine. Il ne s'en vit pas moins poursuivi sous la Convention et le Directoire comme modéré et compris sur la liste des déportés en fructidor. Il se réfugia en Russie et mourut à St-Pétersbourg en 1801. On a de lui, outre quelques écrits politiques, l'*Examen du gouvernement de Sparte*, 1769, un *Essai sur Pindare*, avec la traduction de quelques odes, 1772, des extraits d'auteurs grecs à l'usage de l'école militaire (1768), enfin des éditions estimées de *Plutarque*, 1783 (avec Brotier), et de *Sophocle*, 1784.

VAUX ou VAUX-PRASLIN, célèbre château avec parc, dans le dép. de Seine-et-Marne (commune de Maincy), à 4 kil. N. E. de Melun. Ce château fut bâti en 1653 par le surintendant Fouquet, qui y dépensa 18 millions : le plan de l'édifice avait été tracé par Levau, les jardins dessinés par Le Nôtre, les panneaux et les plafonds décorés par Lebrun. La Fontaine en chanta les merveilles. Après la disgrâce de Fouquet, ce domaine fut acquis par Villars, puis il passa dans la maison de Choiseul-Praslin, qui le possède encore, d'où son nom de *Vaux-Praslin*.

VAUX (Noël JOURDA, comte de), maréchal de France, né en 1705 au château de Vaux (diocèse du Puy), m. en 1788, entra au service en 1724, passa par tous les grades, assista à 19 siéges, à 10 combats et à 4 grandes batailles, se distingua surtout dans les guerres de Flandre, commanda en chef dans la Corse, et fit la conquête de l'île en trois mois (1769). Il reçut le bâton de maréchal en 1785.

VAUXCELLES (Abbaye de). *V.* VAUCELLES.

VAUXCELLES (J. BOURLET, abbé de), né à Versailles en 1733, m. en 1802, prêcha avec succès, travailla au *Mercure*, au *Journal de Paris*, et eut pour amis Delille, Thomas, Laharpe. On a de lui quelques panégyriques et quelques oraisons funèbres; mais il est surtout connu par une édition des *Lettres* de Mme de Sévigné, Paris, 1801, 10 v. in-12.

VAUX-CERNAY, anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux, dans l'Ile-de-France (Hurepoix), entre Chevreuse et Rambouillet, avait été fondée en 1128. Son *Cartulaire* a été publié, aux frais du duc de Luynes, par MM. Merlet et Moutié, 1857-58.

VAUX-CERNAY (Pierre, moine de), religieux de l'abbaye de ce nom, prit part à la croisade contre les Albigeois, et en écrivit l'*Histoire*. Cet ouvrage, rédigé en latin, va de 1206 à 1218. Il a été publié à Paris, 1615, et dans la *Collection* des historiens de France de Duchesne, et traduit dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de Guizot.

VAUX-DE-VIRE (les), vallée de l'anc. Normandie (Calvados), près de Vire. C'est là qu'habitait Olivier Basselin, foulon et poëte, célèbre par ses chansons malignes qui, désignées d'abord sous le nom de *vaux-de-vire*, prirent dans la suite, par corruption, celui de *vaudevilles*.

VAUX-EN-VÉLIN, vge de l'anc. Dauphiné (Isère), sur le Rhône, à 8 kil. N. E. de Lyon; 600 hab. Patrie de Pierre de Vaux, chef des Vaudois.

VAUXHALL, célèbre jardin public, avec salles de concert et de danse, aux portes de Londres, au S. O., tire son nom d'un entrepreneur français nommé Vaux qui l'ouvrit en 1730.

VAUX-PRASLIN. *V.* VAUX.

VAVASSAUX ou VAVASSEURS. On nommait ainsi dans le régime féodal les arrière-vassaux, c.-à-d. les vassaux d'un seigneur qui lui-même était vassal direct du souverain. On appelait *vavassoreries* les terres roturières occupées par les arrière-vassaux.

VAVINCOURT, ch.-l. de c. (Meuse), à 7 kil. S. de Bar-le-Duc; 686 hab.

VAYRAC, ch.-l. de c. (Lot), à 53 kil. N. E. de Gourdon; 1960 hab. Église du IXe siècle.

VAYVODE. *V.* VOIVODE.

VEAU D'OR. Pendant le séjour de Moïse sur le mont Sinaï, les Israélites forcèrent Aaron à leur ériger une idole qui avait la forme d'un *veau* et qui fut faite en *or* avec les bijoux dont les femmes se dépouillèrent à cet effet : Moïse, descendu de la montagne, brisa aussitôt cette idole et fit périr par les bras des lévites les impies qui l'avaient élevée. Le *veau d'or* était une imitation du *bœuf Apis*. — Lors du schisme des dix tribus, Jéroboam, pour empêcher ses sujets d'aller adorer Dieu à Jérusalem, érigea deux Veaux d'or, l'un à Dan, l'autre à Béthel.

VECELLI (TIZIANO), dit *le Titien*. *V.* TITIEN.

VECHT (le), riv. d'Allemagne, naît en Westphalie, traverse le S. O. du Hanovre, parcourt les prov. de Drenthe et d'Over-Yssel, et se jette dans le Zuyderzée au N. E. de l'emb. de l'Yssel, sous le nom de Zwartewater, après un cours de 180 kil. — Une branche du Vieux-Rhin, qui s'en sépare à Utrecht et se jette également dans le Zuyderzée, porte le même nom.

VÉDANTA, c.-à-d. *conclusion des védas*, doctrine théologique et philosophique de l'Inde qui s'appuie sur les *Védas* : c'est un des deux systèmes orthodoxes de la *Mimansa* (*V.* ce nom). Ce système, tout idéaliste, enseigne le culte d'un seul Dieu qu'on doit adorer d'une manière tout abstractive; il reconnaît pour fondateur Vyasa et pour principal docteur Sankara Atcharya.

VÉDAS, livres sacrés des Hindous, écrits en langue sanscrite. Ils sont au nombre de 4 : 1° le *Rig*, qui contient des prières et des hymnes en vers; 2° le *Yadjour*, où sont des prières en prose; 3° le *Sama*, dont les prières sont destinées à être chantées; 4° l'*Atharvan*, composé surtout de formules de consécration, d'expiation et d'imprécation. (Quelques-uns ne voient dans cette 4° partie qu'un supplé-

ment fort postérieur aux 3 premières.) On a fait une foule de commentaires des Védas; parmi ces commentaires, les *Pouranas* et les *Soutras* jouissent d'une autorité presque sacrée; on a aussi tiré des Védas un système de philosophie *orthodoxe*, la philosophie *Védanta* (*V.* ci-dessus). L'âge comme la doctrine des *Védas* diffère beaucoup. Ils passent (les trois premiers surtout) pour avoir été inspirés par Brahma; les légendes hindoues en attribuent la publication à Vyasa, qui les aurait recueillis et compilés vers le XVe s. av. J.-C. Il en fut fait au XVIIe s. une traduction abrégée en langue persane, par ordre d'un frère d'Aureng-Zeyb; cette version elle-même a été traduite en latin. Anquetil du Perron a publié le texte persan sous le titre d'*Oupnekhat*. Nous n'avons eu longtemps en langue européenne que quelques extraits des Védas: une édit. complète de ces livres, avec trad. allemande, a été publiée à Berlin par Rosen et Max. Muller, 1841 et ann. suiv. Le *Rig-Véda* a été trad. en franç. par Langlois, 1848-51, et en anglais par Wilson, 1850. On doit à M. Barthélemy St-Hilaire une savante dissertation intitulée : *Des Védas*, 1854.

VÉGA. *V.* LOPE et GARCILASO.

VÉGÈCE, *Flavius Vegetius Renatus*, écrivain militaire latin, florissait vers la fin du IVe s. On a de lui un traité *De re militari*, en 5 livres, dédié à l'empereur Valentinien II : c'est un extrait fort instructif d'écrivains antérieurs. L'auteur y traite : 1° des levées et des exercices des soldats; 2° de la légion (ordonnance, armes, chefs); 3° de la tactique; 4° de l'attaque et de la défense des places; 5° de la marine. On estime les éditions de Valart, Paris, 1762, de Schwebel, Strasbourg, 1806, des Deux-Ponts, 1806. Végèce a été traduit en français par Bourdon de Sigrais, 1743, par Bongars, 1772, et commenté par Turpin de Crissé. — Un autre Végèce, *Publius Vegetius*, est auteur d'un *Traité de l'art vétérinaire*, en 4 livres, publié par Gesner, Manheim, 1781, et traduit par Saboureux de La Bonneterie.

VEGLIA (île), *Curicta*, île des États autrichiens (Dalmatie), dans le golfe de Quarnero, a 35 kil. sur 22, et 20 000 hab.; ch.-l., Veglia, sur la côte S. O., avec un port et 3000 hab. Évêché.

VEHME (la Sainte), ou COURS VEHMIQUES, du vieil allemand *fehmen*, condamner, bannir; tribunaux secrets établis originairement en Westphalie, et dont le siége principal était à Dortmund, avaient pour but de maintenir la paix publique et la religion et connaissaient de tous les crimes qui pouvaient troubler l'une ou l'autre. Les membres de ces tribunaux, dits *francs-juges*, s'enveloppaient du mystère le plus profond et avaient dans toute l'Allemagne des initiés qui leur déféraient les coupables: tout initié était tenu d'exécuter le jugement dès qu'on l'en chargeait, mais le plus souvent les juges étaient eux-mêmes les exécuteurs, le condamné était frappé par une main inconnue: son cadavre était pendu à un arbre dans lequel on fichait un couteau, signe de la vengeance de la Ste Vehme. L'origine des *Cours vehmiques* paraît remonter au temps de Charlemagne, mais elles ne prirent d'importance qu'à la fin du XIIe s., lorsque la Westphalie fut tombée au pouvoir de l'archevêque de Cologne (1182). Après la *Paix publique de Westphalie*, 1371, un grand nombre de tribunaux s'établirent sur ce modèle dans les États qui avaient accédé au traité; mais bientôt ces tribunaux donnèrent lieu aux plus grands abus; au XVe s. les empereurs Sigismond, Albert, Frédéric III, travaillèrent à les réprimer; ils disparurent au XVIe, quand Charles-Quint eut rendu, en 1532, l'ordonnance *Caroline*, qui réformait la jurisprudence. Le Dr Gaupp a publié : *Des cours vehmiques*, Breslau, 1857.

VÉIES, *Veii*, v. d'Étrurie, une des 12 lucumonies étrusques, la plus méridionale et la plus voisine de Rome, était à 20 k. N. O. de cette ville. Elle fut souvent en guerre avec les Romains, qui, en 395 av. J.-C. sous la conduite de Camille, finirent par s'en emparer, après un siége de dix ans. Véies leur servit d'asile lors de la prise de Rome par les Gaulois en 389 : les tribuns voulaient même qu'on abandonnât définitivement Rome pour s'établir à Véies; mais Camille, le vainqueur de Véies, s'y opposa : il mérita par là le surnom de *second fondateur de Rome*. On trouve quelques vestiges de la citadelle de Véies sur la colline appelée l'*Isola Farnese*.

VEILLANE, bg du Piémont. *V.* AVIGLIANA.

VEIMARS (Loève), traducteur, né à Paris en 1801, de parents allemands, m. en 1854, débuta en 1823 par la traduction de quelques opuscules de Wieland, traduisit successivement les romans de Van der Velde, de Zschokke et les *Contes fantastiques* de Hoffmann, qu'il popularisa par son style clair, facile, élégant. Il travaillait en même temps à la *Revue encyclopédique*, à la *Revue des Deux-Mondes*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*. Il fut dans ses dernières années consul à Bagdad, puis à Caracas.

VÉLASQUEZ (Diégo), général espagnol, né vers 1465 à Cuellar (Ségovie), m. en 1523, accompagna Colomb dans son 2e voyage, se fixa à St-Domingue et contribua puissamment à la soumission de l'île (1496-1509); fut chargé par Diégo Colomb, frère de Christophe, de faire la conquête de Cuba, réussit dans cette entreprise, devint gouverneur de l'île, y fonda d'importantes colonies, entre autres, San-Salvador, Puerto de Carenas (auj. *la Havane*), 1511, seconda l'expédition qui découvrit le Yucatan et le Mexique, 1517-18, et mit Fernand Cortez à la tête de l'expédition chargée de conquérir ce dernier pays. Il devint bientôt jaloux de son lieutenant et voulut, mais sans succès, s'opposer à ses progrès.

VÉLASQUEZ (Jacques Rodriguez de SILVA Y), célèbre peintre espagnol, né en 1599 à Séville, m. en 1660, eut pour maîtres Herrera-le-Vieux, Francois Pacheco et L. Tristan de Tolède, fit deux voyages en Italie pour étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et fut comblé d'honneurs par Philippe IV. Parmi ses plus beaux ouvrages, on cite la *Tunique de Joseph*, le *Tableau de famille* (la famille royale), le *Portrait d'Olivarès*, celui *du poëte Quevedo*. Outre le portrait et l'histoire, il a peint aussi les fruits, les fleurs, les animaux, les paysages, et a excellé dans tous les genres. Vélasquez est le chef de l'école dite gallo-espagnole; ses ouvrages se distinguent par une imitation si parfaite de la nature, qu'ils font complétement illusion. On trouve en cet artiste toutes les qualités du grand peintre : riche coloris, vérité des types, naturel des poses, transparence de l'air, profondeur de la perspective, élégance des draperies, relief et vigueur des tons. Le Louvre possède 4 tableaux de ce maître. V. Stirling. *Vélasquez et ses œuvres*, trad. par G. Brunet, 1865.

VÉLASQUEZ DE VELASCO (L. Joseph), marquis de Valdeflorès, érudit et antiquaire, né en 1722, à Malaga, m. en 1772, fut chargé par Ferdinand VI de recueillir les anciens monuments de l'histoire d'Espagne, s'acquitta de cette mission avec succès et fut élu correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris. En 1766, à la suite d'une émeute, il fut arrêté comme auteur de pamphlets injurieux contre le gouvernement, et jeté dans une prison, dont il ne sortit qu'en 1772, quelques mois avant sa mort. Il a laissé un savant *Essai sur les alphabets inconnus qu'on trouve en Espagne*, Madrid, 1752; *Origine de la poésie castillane*, 1754; les *Annales de la nation espagnole depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entrée des Romains*, 1759; *Conjectures sur les médailles des rois Goths et Suèves d'Espagne*, 1759.

VÉLAY (le), *Vellavi*, anc. petit pays du Languedoc, auj. dans le dép. de la Hte-Loire, était situé entre le Forez au N., la Hte-Auvergne à l'O., le Gévaudan au S. et le Vivarais à l'E., et avait pour villes principales le Puy-en-Vélay (ch.-l.), Yssingeaux et le Monestier. On doit à M. Fr. Mandet l'*Histoire du Vélay*, 1860-62.

VELDECK ou VELDIG (H. de), minnesinger de la

fin du XIIe s., vécut à la cour des princes de Thuringe et de Basse-Saxe. On a de lui une *Énéide*, qui est plutôt une imitation du *Roman de l'Eris* de Chrestien de Troyes qu'une traduction de Virgile, Berlin, 1784; *Ernest, duc de Bavière*, poëme épique, manuscrit (à Gotha); et la *Légende de S. Gervais*, en 4 chants, manuscrit (au Vatican).

VELDENZ, bg et château des États prussiens (prov. Rhénane), près de la Moselle, à 5 kil. S. O. de Berncastel; 700 h.; a donné son nom à un rameau cadet de la maison palatine de Deux-Ponts, éteint en 1694.

VELEIA, anc. v. de la Gaule cisalpine, non loin de Plaisance, fut écrasée, peu de temps après la mort de Constantin, par un éboulement de rochers. C'est dans ses ruines qu'on a trouvé la *Table Trajane*, pendant les fouilles exécutées de 1760 à 1764.

VELEZ, v. de Nouv.-Grenade, dans la province de Socorro, à 220 kil. N. E. de Bogota et à 80 kil. S. O. de Socorro; 2500 hab. Riches mines d'or.

VELEZ-DE-GOMERA ou **PENON DE VELEZ**, *Parietina*, v. du Maroc (Fez), dans une petite île de la Méditerranée, à 80 kil. E. de Tétouan, est un des *présides* ou points fortifiés que l'Espagne possède sur la côte du Maroc. Fondée en 1508 par Pierre de Navarre, elle fut prise par les Maures en 1522, et reprise par les Espagnols en 1664.

VELEZ-MALAGA, *Menoba*, v. d'Espagne (prov. de Malaga), à 3 kil. de la mer, à 30 kil. E. de Malaga. Château. Raisins secs, fruits, canne à sucre, cochenille, soie; vins, etc.

VÉLIE, v. d'Italie ancienne. *V.* ÉLÉE et VELEIA.

VELIKIA-LOUKI, v. forte de Russie (Pskov), à 200 kil. S. E. de Pskov; 3500 hab. Au grand-duc de Moscou dès 1448; prise par Étienne Bathory en 1580. Brûlée en 1611 par les partisans des faux Dmitri.

VELINES, ch.-l. de c. (Dordogne), à 33 kil. O. de Bergerac; 853 hab.

VELINO (le), *Velinus*, riv. d'Italie, naît dans l'Abruzze Ultérieure 2e, puis entre dans l'État ecclésiastique, arrose Rieti, et tombe dans la Néra, après un cours de 95 kil. Belles cascades. — Le Monte Velino, près et au N. O. du lac Fucin, a 2556m de haut.

VELIOCASSES, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), occupait, avec les *Caleti*, le diocèse de Rouen, et avait pour capit. *Rotomagus* (Rouen).

VÉLITES, *Velites*, infanterie légère de la légion romaine. Les Vélites servaient à l'avant-garde et dans les escarmouches, gardaient les retranchements au camp, et veillaient la nuit hors des portes, en sentinelles avancées. On les recrutait parmi les hommes de taille moyenne, lestes et vigoureux. Ils avaient une épée, 7 javelots, un petit bouclier et un casque recouvert d'une peau de bête. Ils furent institués pendant la 2e guerre Punique, et formèrent le quart de la légion. Ils furent supprimés après la guerre Sociale. — Napoléon avait établi dans l'armée française des corps de troupes légères appelés aussi *vélites*.

VELLAUDUNUM ou **VELLAUNODUNUM**, v. de Gaule (Lyonnaise 4e), chez les *Senones*, importante au temps de César. On l'a placée tantôt à Beaune, tantôt, et avec plus de vraisemblance, à Château-Landon.

VELLAVI, anc. peuple de la Gaule (Lyonnaise 4e), habitait le pays appelé depuis le *Vélay*.

VELLÉDA, prophétesse germaine du temps de Vespasien, était de la nation des Bructères, et exerçait une influence immense sur toutes les populations germaniques. Elle contribua puissamment à l'insurrection des Bataves contre Vespasien, à la tête de laquelle se mit Civilis (70 de J.-C.); mais, quand elle vit le mauvais succès de cette tentative, elle fit poser les armes à ses compatriotes au nom de la divinité dont elle était prêtresse, et aida le général romain Cerealis à pacifier le pays. Quelques années après, à la suite d'une nouvelle insurrection, elle fut prise par Rutilius Gallicus, et conduite à Rome en triomphe.

VELLEIUS PATERCULUS, historien latin, né vers l'an 19 av. J.-C., m. en 31 après J.-C., était d'une famille équestre. Il servit neuf ans sous Tibère comme commandant de la cavalerie, fut successivement questeur, tribun du peuple, préteur (14 de J.-C.), consul même, selon quelques biographes, et périt, à ce qu'on croit, enveloppé dans la chute de Séjan. Il avait écrit un abrégé de l'histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident, qui n'existe plus en entier. Ce qui reste de lui n'est qu'un fragment relatif à l'histoire grecque et à l'histoire romaine depuis la guerre de Persée, roi de Macédoine, jusqu'à la 6e année de Tibère. C'est un morceau des plus remarquables, tant pour le fond que pour le style, auquel on doit cependant reprocher les flatteries adressées à Tibère et à Séjan. Les meilleures édit. de Velleius Paterculus sont celles de Burmann, dite *Variorum*, Leyde, 1688; de Barbou, 1746: de Ruhnkenius, Leyde, 1779; de Cludius, Hanovre, 1815; de la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire, 1822; d'Orelli, Leips., 1835; de Haase, *ibid.*, 1851. Il a été traduit en franç. par l'abbé Paul, Avignon, 1768; par Desprès, 1826, dans la collect. Panckoucke, et par Herbet, dans la collect. Nisard.

VELLETRI, *Velitræ*, v. des États de l'Église (comarque de Rome), ch.-l. de légation, à 34 kil. S. E. de Rome; 12 000 hab. Évêché, Hôtel de ville (dû au Bramante); palais Ginetti et Borgia; statue d'Urbain VIII. — L'anc. *Velitræ*, dans le Latium, appartenait aux Volsques. Auguste en était originaire.

VELLY (l'abbé), historien né en 1709 à Fismes près de Reims, m. en 1759, entra chez les Jésuites et professa au collége Louis-le-Grand à Paris. Il commença la grande *Histoire de France* en 30 vol., mais il ne put en composer lui-même que 7 vol. et une partie du 8e (1756-59). Ces volumes, qui vont jusqu'au règne de Philippe le Bel, quoique bien écrits, laissent beaucoup à désirer pour le fonds, surtout les 2 premiers: l'auteur n'avait point sérieusement étudié les sources. L'ouvrage fut continué par Villaret et Garnier, dont le travail est bien supérieur.

VELTHUYSEN (Lambert), *Velthusius*, théologien protestant d'Utrecht, né en 1622, mort en 1685, occupa plusieurs dignités à Utrecht et fut, de 1668 à 1674, député par sa ville natale aux assemblées ecclésiastiques; mais il déplut à ses collègues par le zèle avec lequel il soutenait les droits de ses commettants, et ils parvinrent, en l'accusant d'hérésie, à le faire révoquer. On a de lui: *Usage de la raison dans les controverses théologiques*, 1668; *De la Pudeur naturelle et de la dignité humaine*, 1676.

VENAFRE, *Venafrum*, v. de Campanie, au N., près du Vulturne, avait été, disait-on, fondée par Diomède. Elle devint plus tard colonie romaine. Elle était célèbre par la bonté de son huile. — La ville moderne, *Venafro*, est dans la Terre-de-Labour, à 19 kil. S. O. d'Isernia; 2800 hab. Évêché.

VENAISSIN (Comtat), *Comitatus Vindascinus*, petit pays du midi de la France, jadis aux papes, entre la Provence, le Dauphiné, le Rhône et la Durance, avait pour ch.-l. Carpentras, et tirait son nom de la ville de Vénasque, qui en fut longtemps la capitale; autres villes principales: Carpentras, Cavaillon, Vaison, Valréas, l'Ile. On a quelquefois, mais à tort, appelé ce pays *Comtat d'Avignon* (*Comitatus Avenionensis*), bien que la ville d'Avignon n'y fût point comprise, mais probablement parce que l'on aura pris le mot *Venaissin* pour une corruption du mot latin *Avenionensis*, et parce que le comtat Venaissin appartenait aux papes, ainsi qu'Avignon. — Jadis aux Cavares, ce pays passa aux Romains, qui le comprirent dans la Viennaise, puis aux Bourguignons, aux Francs, aux comtes d'Arles (1054), et à ceux de Toulouse (1125). Il fut enlevé à ces derniers par les Croisés, qui combattaient les Albigeois (1226), mais il revint peu après à Raymond VII, comte de Toulouse, et fut porté par sa fille au prince Alphonse, frère de S. Louis (1237). Philippe le Hardi s'en empara en 1271 à la mort d'Alphonse, puis le céda au pape Grégoire X en 1274. Depuis ce temps, le Comtat Venaissin ne cessa, sauf diverses occupations tempo-

raires de la part de la France, d'appartenir au St-Siége jusqu'à ce qu'en 1791 l'Assemblée législative le déclara réuni à la France ainsi qu'Avignon; le tout forma le dép. de Vaucluse. Les traités de Tolentino et de Lunéville confirmèrent cette réunion.

VENANCE, poëte chrétien. *V.* FORTUNAT.

VÉNASQUE, *Vindascinum*, bourg du dép. de Vaucluse, à 12 kil. S. E. de Carpentras; 1100 hab.

VÉNASQUE (*port* ou *pas* de), dans les Pyrénées, 16 kil. S. de Bagnères-de-Luchon.

VENCE, *Ventia*, ch.-l. de c. (Alpes-Maritimes), à 22 kil. N. E. de Grasse; 2710 hab. Ville très-anc., qui, après avoir été soumise par les Romains, reçut son nom du proconsul *Ventius;* anc. évêché, transféré à Grasse au XIIIe s., et dont le titulaire prenait le titre d'évêque de Grasse et Vence.

VENCE (l'abbé de), commentateur de la Bible, né vers 1676 dans le Barrois, mort en 1749 à Nancy, avait été précepteur des jeunes princes de Lorraine, puis prévôt de l'église primatiale de Nancy. Chargé de surveiller l'impression de la Bible du P. Descarrières, imprimée à Nancy, il y ajouta 6 vol. d'*Analyses et dissertations sur les livres de l'Ancien Testament*, plus 2 vol. d'*Analyses* ou *Explications des Psaumes* (1738-43), qui donnèrent beaucoup de valeur à cette édition et qui lui ont valu le nom de *Bible de Vence*. Cette Bible, publiée à Nancy de 1738 à 1743, en 22 vol. in-12, a été réimprimée plusieurs fois, notamment à Paris, en 1827 et ann. suiv., 27 v. in-8.

VENCESLAS I (S.), duc de Bohême, né en 907, n'avait que 13 ans à la mort de son père Vratislas. Sa mère Drahomire, qui eut la régence, était païenne: elle tenta d'abolir le Christianisme en Bohême et persécuta cruellement les Chrétiens; mais Venceslas, devenu majeur en 925, releva les autels après avoir éloigné sa mère et son frère Boleslas, qui s'opposaient à ses projets. Il ne songea, sur le trône, qu'à faire fleurir la justice et la religion, et pratiqua toutes les vertus. Ayant, par excès de bonté, rappelé sa mère et son frère, il fut assassiné en trahison par ce frère même, à Bunzlau, en 935 ou 936. On l'hon. le 28 sept. — II, duc de Bohême en 1191, avait été 18 ans en exil, et avait en vain tenté de ravir le trône à son oncle Frédéric. Trois mois après son avénement, il fut chassé par Przémislas. Il allait implorer l'appui de l'emp. Henri VI lorsqu'il tomba entre les mains du margrave de Lusace, qui le jeta dans une prison où il mourut (1194). — III (I comme roi), fils de Przémislas-Ottocar I, né en 1205, m. en 1253, fut en 1226 associé à son père, et régna seul en 1230. Son règne est signalé par ses guerres avec le duc d'Autriche, par l'arrivée des Mongols en Moravie (1241), où ils commirent d'épouvantables dégâts, par sa participation à la lutte contre les Hohenstauffen et à l'élection de Guillaume de Hollande comme empereur (1247). Ses sujets, qu'il avait mécontentés par ses exactions, se révoltèrent contre lui et choisirent pour roi son fils (Ottocar II); mais il finit par comprimer la révolte. — IV (II comme roi), dit *le Vieux*, né vers 1270, m. en 1305, fut reconnu roi de Bohême en 1283, après un intervalle de 5 ans qui suivit la mort d'Ottocar II, son père. La régence fut confiée au marquis de Brandebourg, son cousin. En 1300, il fut élu roi de Pologne par le parti opposé à Vladislas IV (Lokietek), et il se mit en possession du royaume. Un parti hongrois lui offrit aussi la couronne de Hongrie (1301), mais il préféra la céder à son fils Venceslas V. C'est lui qui est le héros de la tragédie de *Venceslas*, par Rotrou. — V (ou III), fils du préc., fut élu roi de Hongrie en 1301 (à 12 ans) sur le refus de son père, se soutint en Hongrie contre Charles-Robert jusqu'en 1303, quitta ensuite ce royaume et abandonna ses prétentions à Othon IV de Bavière (1305) dès que, par la mort de son père, il fut appelé au trône de Bohême. Il se préparait à faire valoir ses droits sur la Pologne lorsqu'il fut assassiné à Olmutz en 1306. On imputa ce crime à la maison de Habsbourg. — VI (ou IV), *l'Ivrogne* et *le Fainéant*, roi de Bohême et empereur d'Allemagne, né en 1359, m. en 1419, était fils de l'empereur Charles IV. A la mort de son père (1378), il réunit la couronne impériale au trône héréditaire de Bohême. Il causa toutes sortes de maux par son apathie, son lâche amour pour d'infâmes voluptés, et se fit universellement détester par son caractère sanguinaire. Entre les deux papes qui se disputaient le siége pontifical (Urbain VI et Clément VII), il se décida pour Urbain, mais sans pouvoir le faire reconnaître par ses peuples; il laissa désoler l'Allemagne par l'anarchie et le brigandage, et permit aux grands de former des ligues, qui bientôt anéantirent son autorité; il publia en 1389 une *Paix publique*, qui avait pour but de réprimer les désordres, mais qui y réussit fort peu. Il se rendit par ses cruautés si odieux en Bohême, que son frère Sigismond et son cousin Josse de Moravie, unis à l'archevêque de Prague, le firent enfermer (1394). Il fut relâché sur les représentations des États de l'Empire; mais ces États eux-mêmes se révoltèrent bientôt, et Venceslas fut solennellement dépouillé du titre d'empereur (1400). Toutefois, il conserva son royaume de Bohême. Les dernières années de son règne furent ensanglantées par l'hérésie et les guerres de Jean Huss et de Ziska. Ce prince fut à la fois le *Néron* et le *Sardanapale* de l'Allemagne.

VENDÉE (la), riv. de France, naît dans le dép. des Deux-Sèvres, entre dans celui de la Vendée, passe à Fontenay, et tombe à 3 kil. N. E. de Marans dans la Sèvre Niortaise, après un cours de 75 kil.

VENDÉE (dép. de la), un des dép. maritimes, sur le golfe de Gascogne, au S. de celui de la Loire-inf., au N. de celui de la Charente-Inf., comprend les îles de Noirmoutier et de Dieu et est arrosé par la Vendée, qui lui donne son nom: 8617 kil. carrés; 395 695 hab.; ch.-l., Napoléon-Vendée. Formé de l'anc. Bas-Poitou. On y distingue 3 régions naturelles: le *Bocage*, au centre et à l'E; le *Marais* à l'O., le long de la côte et au S.; la *Plaine*, entre les deux. Climat varié (assez froid dans le Bocage, humide et malsain dans le Marais). Immenses marais salants; sources minérales; chanvre et lin (dans le Marais), céréales, légumes, fruits; vins médiocres; bois et prairies artificielles (dans le Bocage); bons chevaux, mulets, ânes, gros et menu bétail. Peu d'industrie (draps, toiles; papier; tanneries, corderies). Commerce actif: pêche abondante, surtout de sardines. — Ce dép. a 3 arr. (Bourbon, les Sables-d'Olonne, Fontenay-le-comte), 30 cant., 294 comm.; il appartient à la 15e division militaire et à la cour impér. de Poitiers; il forme le diocèse de Luçon.

VENDÉE (Guerres de la), nom commun aux diverses guerres qui eurent lieu entre les royalistes de l'Ouest de la France et les divers gouvernements qui remplacèrent l'ancien régime. Le Bas-Poitou (dép. actuel de la Vendée), l'Anjou, le Bas-Maine et la Bretagne en ont été le théâtre. Les insurgés étaient des nobles et des paysans, auxquels se mêlaient quelques prêtres. La 1re guerre commença en mars 1793 dans le Bocage: Lescure, Bonchamp, d'Elbée, Stofflet, Cathelineau, et surtout Larochejaquelein en furent les héros. Lescure eut d'abord des succès, entra dans Saumur et passa la Loire; il marchait sur le Mans, quand l'indiscipline de ses troupes et quelques renforts qui arrivèrent aux Républicains le forcèrent à la retraite; il fut défait à Saumur. En même temps Cathelineau échouait à Nantes; Lescure fut peu après blessé à La Tremblaye; d'Elbée, devenu général en chef, fut pris. Larochejacquelein réussit à sauver les Vendéens d'une ruine totale, mais il périt au combat de Nouaillé, 1794. La guerre prit alors un autre caractère: les insurgés s'éparpillèrent par bandes et se confondirent avec les *Chouans;* leur principal chef, Charette, se montra souvent redoutable, mais il finit par être pris et fusillé à Nantes (1796). C'est Hoche qui eut l'honneur de mettre fin à cette 1re guerre, ce qui lui valut le titre de *pacificateur de la Vendée*. En 1799, par suite des fautes du Directoire,

les Vendéens et les Chouans reprirent les armes. Brune fut cette fois chargé de les réduire, et il les amena dès le commencement de 1800 à une pacification. Un calme profond régna dans l'Ouest pendant tout le temps de l'Empire; mais, en 1815, pendant les Cent-Jours, les Vendéens semblèrent vouloir reprendre les armes: la présence du général Lamarque dans l'Ouest empêcha ce mouvement de devenir grave. Enfin, en 1832, après l'avénement de la maison d'Orléans, diverses bandes légitimistes se montrèrent dans la Vendée, mais sans prendre de consistance: l'arrestation de la duchesse de Berri fit évanouir ces tentatives. — Beauchamp, Crétineau-Joly, Théod. Muret ont écrit l'histoire des guerres de la Vendée.

VENDÉENS. On désigne ainsi, non-seulement les habitants de la Vendée, mais ceux qui firent contre la République les *Guerres de la Vendée*. *V.* l'art. préc.

VENDÉMIAIRE an IV (Journées des 12 et 13), 3 et 4 octobre 1795. On nomme ainsi la victoire qui fut remportée dans les murs de Paris sur les sections insurgées contre la Convention par les troupes que commandaient Barras et le général Bonaparte: le combat fut long et meurtrier devant l'église St-Roch; mais enfin les sectionnaires furent vaincus.

VENDEN, v. de Livonie, ch.-l. de district, à 85 k. N. E. de Riga; 1000 h. Évêché. Bâtie en 1205, elle fut quelque temps le ch.-l. des Porte-Glaive.

VENDES, peuple slave. *V.* WENDES et VÉNÈDES.

VENDEUVRE. *V.* VANDEUVRE.

VENDIDAD SADÉ, livre sacré des Parsis, attribué à Zoroastre, fait partie du *Zend-Avesta*: c'est à la fois un livre de droit et de liturgie; il est rédigé sous la forme d'un dialogue entre Ormuzd et Zoroastre. Il a été trad. par E. Burnouf. *V.* ZEND-AVESTA.

VENDÔME, *Vendocinum*, ch.-l. d'arr. (Loir-et-Cher), sur le Loir et en partie dans des îles formées par cette rivière, à 32 kil. N. N. O. de Blois; 9356 h. Trib. de 1re inst. et de commerce; lycée (qui a remplacé un célèbre collége d'Oratoriens, fondé par César, duc de Vendôme). Belle église et haut clocher; anc. abbaye bénédictine de la Trinité (auj. quartier de cavalerie); bibliothèque. Cotonnades, mégisseries. Aux env. naquit Ronsard. — Vendôme était dès le IXe s. la capit. d'un comté qui eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1373; il passa alors par alliance dans la maison de La Marche et fut en 1515 érigé en duché pairie par François I en faveur de Charles de Bourbon, grand-père de Henri IV. Celui-ci donna le titre de duc de Vendôme à l'un de ses fils qu'il avait eus de Gabrielle d'Estrées. La ville de Vendôme fut prise par les Calvinistes en 1562 et 1580. Une Haute Cour de justice fut assemblée à Vendôme en 1796 pour juger Babeuf et ses complices.

VENDÔME (César, duc de), appelé de son vivant *César Monsieur*, fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1594 au château de Coucy (Aisne), m. en 1665, fut légitimé dès 1595 par son père qui lui fit don du duché de Vendôme et lui donna rang immédiatement après les princes du sang. Il épousa la fille du duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, et devint lui-même gouverneur de cette province. Sous Louis XIII, il trempa dans le complot de Chalais contre Richelieu (1626): il en fut puni par quatre années de détention et la perte de son gouvernement. Accusé en 1641 d'avoir eu part au projet d'empoisonner le cardinal de Richelieu, il s'enfuit en Angleterre, d'où il ne revint qu'en 1643. Pendant la minorité de Louis XIV, il fut, ainsi que son fils, le duc de Beaufort, un des chefs du parti des *Importants*, mais il fit la paix avec Mazarin dès qu'on lui eut conféré le gouvernement de la Bourgogne avec le titre de surintendant général de la navigation et du commerce de France. C'était un homme d'esprit, mais remuant et sans portée politique. C'est lui qui fonda le collége de Vendôme.

VENDÔME (Louis, duc de), fils aîné du préc., 1612-69, porta le nom de duc de Mercœur jusqu'à la mort de son père et épousa en 1651 Laure Mancini, nièce de Mazarin. Il fut en 1649 vice-roi de Catalogne pour la France et commanda en Provence, puis en Lombardie (avec le duc de Modène), 1656. Après la mort de sa femme, il entra dans l'Église: il devint cardinal en 1667 et fut légat de Clément IX en France.

VENDÔME (L. Jos., duc de), célèbre général, fils aîné du préc., né en 1654, porta le titre de duc de Penthièvre jusqu'à la mort de son père. Il fit ses premières armes contre la Hollande en 1672, devint maréchal de camp en 1678, gouverneur de la Provence en 1681, se distingua aux siéges de Mons, de Namur, aux batailles de Steinkerque, de la Marsaille; fut envoyé comme général en chef en Catalogne (1695), prit Barcelone, et par ses succès eut grande part à la conclusion de la paix de Ryswyk (1697). Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il combattit sur les trois principaux théâtres de la guerre: en Italie, aux Pays-Bas, en Espagne. En Italie, il répara d'abord avec éclat les fautes de Villeroi (1702), mais son indolence et l'habileté du prince Eugène qui souvent lui fut opposé l'empêchèrent de frapper des coups décisifs: il se laissa surprendre à Luzzara par Eugène (1702); cependant il balança la fortune à Cassano et surprit à son tour les Impériaux à Calcinato (1706). En Flandre, où il fut envoyé en 1708, il commit des fautes graves, permit la jonction de Marlborough et. d'Eugène, et perdit ainsi la bataille d'Oudenarde. Plus heureux en Espagne, il remporta la victoire de Villaviciosa (1710), ramena Philippe V à Madrid et raffermit sur la tête de ce prince la couronne qui paraissait perdue. Il se rendait en Catalogne pour achever la soumission de l'Espagne, lorsqu'il mourut à Tinaros, petite ville du royaume de Valence (1712). Philippe V fit porter son deuil à toute l'Espagne et le fit inhumer à l'Escurial dans le tombeau des infants. Vendôme avait le coup d'œil et le génie d'un grand général, mais il lui manquait l'activité, la réflexion, la prudence. C'était un homme de beaucoup d'esprit; on ne peut non plus lui refuser le désintéressement et la bonté; mais ses mœurs étaient fort relâchées et il avait le tort d'en faire parade.

VENDÔME (Philippe, dit le prieur de), frère du préc., né en 1685, m. en 1727, entra dans l'ordre de Malte, parut en 1669 au siége de Candie, fit les campagnes de Hollande, d'Allemagne, de Flandre, devint maréchal de camp en 1691, grand prieur de France et lieutenant général en 1693, eut part aux succès de Catinat en Italie, à ceux de son frère en Catalogne, commanda en Lombardie, et eut lui-même un succès à Castiglione en 1705, mais fut disgracié et privé de ses bénéfices pour n'avoir point donné à la bataille de Cassano (1706). Il alla vivre à Rome; mais au bout de cinq ans il put revenir en France et recouvra tous ses bénéfices. Il résidait au Temple et y avait formé un cercle choisi de gens de lettres et d'amis du plaisir, parmi lesquels brillaient Chaulieu et Lafare. En lui s'éteignit la maison de Vendôme.

VENDÔME (Place), une des plus belles places de Paris, dans l'axe de la rue de la Paix et de la rue Castiglione, est de forme octogone et bâtie tout entière d'après une architecture uniforme (l'ordre corinthien): le dessin en est dû à J. Hardouin Mansard. Louis XIV fit ouvrir cette place en 1686 sur le terrain de ancien hôtel de Vendôme; on y plaça une statue équestre colossale de ce prince, œuvre de Girardon. Cette statue fut brisée en 1793: c'est sur son emplacement qu'on éleva en 1805 la *Colonne de la Grande Armée*, qui fut surmontée de la statue de Napoléon.

VENDOMOIS, petit pays de l'anc. France, faisait partie de la Beauce; ch.-l., Vendôme. Il est auj. réparti entre les dép. de Loir-et-Cher et de la Sarthe.

VENDOTENA (île), *Pandataria*, île de l'Italie mérid. (Naples), à 10 kil. N. O. de celle d'Ischia: 3 kil. sur 2; 500 h. Lieu d'exil sous les Romains. Désertée au IXe s., à cause des incursions des barbaresques, elle fut repeuplée en 1769 d'indigents tirés de Rome.

VENÈDES, *Venedi* peuple de Germanie, vers

l'embouch. de la Vistule, le même que les Wendes. *V.* ce nom. — Il y eut aussi des Venèdes dans le sud du Norique : c'étaient des Wendes qui, après avoir prit part aux grandes invasions des ve et vi^e s., furent, vers 610, refoulés au loin par la marche des Avares vers l'O; leur pays a depuis été la Carnie (Carniole et S. de la Carinthie), qu'au moyen âge on nommait *Marche des Vénèdes*. Ce sont encore des Venèdes qui peuplèrent la Vénétie. *V.* VENÈTES et VÉNÉTIE.

VÉNÉDIQUE (golfe), auj. le *Golfe de Dantzick*.

VÉNÈLES, *Veneli*, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), à l'O., avaient pour villes principales *Constantia* (Coutances) et *Crociatonum* (Valognes).

VENER (Lac), grand lac de Suède (Gothie et Suède propre), entre les lans de Carlstad, Elfsborg et Skaraborg : 145 kil. sur 75. Il s'écoule dans le Cattégat par le Gœta-Elf et communique avec le lac Vetter par le canal de Trolhatta, ouvert en 1844. — Au S. O. du lac est la ville de Venersborg, ch.-l. de l'Elfsborg.

VENERONI (Jean VIGNERON, dit), natif de Verdun, italianisa son nom, vint à Paris, se fit passer pour Florentin, eut de grands succès comme maître d'italien, et devint secrétaire interprète du roi. Il publia un *Dictionnaire italien-français et français-italien* (1708), et une *Grammaire italienne* (1710), qui ont longtemps été classiques.

VÉNÈTES, peuple slave d'origine, qui donna son nom à la Vénétie. — Peuple de la Gaule (Lyonnaise 3e), au S. O., avait pour ch.-l. *Veneti*, d'abord *Dariorigum*, auj. *Vannes*. — Les *Vénèdes* de la Baltique, les *Vénètes* de l'Italie, de la Gaule, de la Paphlagonie semblent avoir été des peuplades de même origine, toutes appartenant à la race *wende*.

VÉNÉTIE, *Venetia*, contrée de l'anc. Italie, au N. E. de la Gaule Cisalpine et au N. du Padus, entre l'Ollius (l'Oglio) et l'Adriatique, devait son nom à des Wendes qui étaient venus s'y établir. Aquilée, Patavium, Vérone, Vicence en étaient les villes principales. A la Vénétie on ajoutait ordinairement l'Istrie; ces deux pays, réunis sous le titre de *Venetia cum Istria*, formèrent sous l'empire romain une province de la préfecture d'Italie, dans le diocèse d'Italie propre. — Dans les temps modernes, la Vénétie a passé par divers gouvernements : d'abord gouvernée par les doges (jusqu'en 1797), elle fit successivement partie de l'empire d'Autriche (1797-1805), puis du roy. d'Italie (1805-14), retomba sous les Autrichiens (1814-66), et fut enfin réunie au roy. d'Italie en 1866. *V.* VENISE (État de) et VENISE (gouvernement de).

VENETTE (Jean de), romancier et chroniqueur, né vers 1307 près Compiègne, m. en 1369, était prieur du couvent du Carmel à Paris. On lui doit la 2e *continuation de la Chronique de Guill. de Nangis*, de 1348 à 1368 (dans le *Spicilegium* de d'Achéry), et le poëme des *Trois Maries*.

VENETTE (Nicolas), médecin (1632-98), professeur d'anatomie et de chirurgie à La Rochelle, a donné un bon *Traité du scorbut* (1671); mais est plus connu par un *Tableau de l'amour conjugal*, qui n'est qu'un livre obscène et un roman médical.

VENEUR (Grand), grand officier de la Couronne. *V.* VENEUR dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

VÉNÉZUÉLA (République de), État de l'Amérique du Sud, borné au N. par la mer des Antilles, à l'E. par l'Atlantique et la Guyane anglaise, au S. par le Brésil, à l'O. par les Républiques de la Nouv. Grenade et de l'Équateur : 1 115000 k. carr.; env. 1 600000 hab. (dont seulement 450000 blancs, les autres Indiens, Noirs et Métis); capit., Caracas. Le pays, divisé d'abord en 4 grands départements (Vénézuela, Zulia, Orénoque, Maturin), forme auj. 13 prov. : Maracaïbo, ch.-l. Maracaïbo; Coro, ch.-l. Coro; Truxillo, ch.-l. Truxillo; Mérida, ch.-l. Mérida; Varinas, ch.-l. Varinas; Apure, ch.-l. Achagua; Guyane, ch.-l. Angostura; Cumana, ch.-l. Cumana; Barcelone, ch.-l. Barcelone; Margarita (île), ch.-l. Margarita; Caracas, ch.-l. Caracas; Carabobo, ch.-l. Valencia; Barquisimeto, ch.-l. Barquisimeto. A l'E. et au N., chaîne de montagnes peu élevées; à l'O. et au S., immenses plaines et grands fleuves (l'Amazone, qui forme limite au S., et l'Orénoque, dont presque tout le cours est compris dans la république, avec leurs nombreux affluents). Climat varié, très-chaud dans les plaines, délicieux dans les vallées, froid dans les montagnes. Sol très-fertile (denrées équatoriales, caféyer, cacaotier, cotonnier; plantes médicinales et tinctoriales, salsepareille, aloès, indigo, etc.). Immenses espaces presque sans culture, dans lesquels errent quelques peuplades indigènes et de nombreux troupeaux de moutons et de gros bétail. Peu d'industrie et de commerce; on exporte beaucoup de peaux de bœuf. — Le Vénézuéla, dont le nom veut dire *Petite-Venise*, fut ainsi appelé par les Espagnols à cause de la ressemblance qu'ils trouvèrent entre plusieurs villes indiennes situées sur le lac de Maracaïbo, et celle de Venise bâtie sur des lagunes. Il formait jadis, sous la domination de l'Espagne, la moitié occidentale de la capitainerie générale de Caracas. Indépendant dès 1811, il fit de 1819 à 1831 partie de la république de Colombie qui, à cette dernière époque, se scinda en trois États distincts. Le Vénézuela forma dès lors un État indépendant. D'après la constitution de 1858, le pouvoir suprême appartient à un Congrès, composé d'un sénat et d'une chambre de représentants; le pouvoir exécutif à un président, élu pour 4 ans. La majorité des habitants est catholique : il y a un archevêque à Caracas, et des évêques à Mérida et à Angostura. Caracas et Mérida ont chacune une université.

VÉNÉZUÉLA (Golfe de). *V.* MARACAÏBO.

VENGEUR (le), vaisseau. *V.* VILLARET et HOWE.

VENISE, *Venetia* en latin, *Venezia* en italien, v. et port du roy. d'Italie, ch.-l. de la prov. de Venise, au fond de l'Adriatique; 130000 h. Patriarche catholique, archevêque arménien, évêque grec. Port franc (depuis 1829). Bâtie sur pilotis au milieu des lagunes, Venise se compose d'un groupe de 70 petites îles (Malamocco, Torcello, Murano, Mazorbo, San-Lazzaro, Giudeco, San-Giorgio, etc.), liées les unes aux autres par 329 ponts; elle semble sortir des eaux et offre un aspect unique : 9000 gondoles parcourent les nombreux canaux que ces îles laissent entre elles; la ville est partagée en deux parties inégales par le *Canal Grande*. On y remarque la magnifique place St-Marc, qui est le point central, celles de St-Étienne, St-Paul, St-Jean-Paul, Ste-Marie de Fornoue. Les rues sont très-étroites, mais bien pavées en dalles. Parmi les nombreux monuments de Venise, on cite la basilique de St-Marc, remarquable par ses coupoles et ses 500 colonnes de marbre, que surmontent les chevaux apportés jadis de Constantinople; les églises des Déchaux, des Jésuites, du Salut, de St-George, du Rédempteur, des Frères, de St-Jean-Paul, du St-Sauveur; le ci-devant Palais ducal, orné d'une foule de tableaux et de statues des plus grands maîtres, et où l'on voit encore les *plombs* et les *puits*, anciennes prisons d'État; les palais Grassi, Grimani, Balbi, Rezzonico; le pont des Soupirs, le pont de Rialto, d'une seule arche de 28m d'ouverture; la promenade de la Piazzetta, le quai des Esclavons, le Jardin public, à l'extrémité E.; sept théâtres, entre autres celui de la *Fenice*, un des plus beaux de l'Italie, l'arsenal, le chemin de fer, qui va de Venise à Milan. Lycée, séminaire de la *Salute*, collége *delle Salesiane* (pour les jeunes filles), école de navigation, des cadets de marine, des beaux-arts. Académie des beaux-arts, athénée, riche bibliothèque de St-Marc, précieuse surtout par ses manuscrits. L'industrie et le commerce, auj. bien déchus, consistent surtout en verroterie, os d'animaux, bois de construction, laines, soies gréges et ouvrées, thériaque, savon, chapeaux de paille, rosolio, pianos. Pêche fort active de sardines et d'huîtres. — Venise doit son ori-

gine à quelques familles Venètes d'Aquilée et de Padoue qui, fuyant devant Attila, se retirèrent dans les îles des lagunes (vers 452). Chaque île d'abord s'administra elle-même. Vers 697, elles se réunirent et choisirent un chef unique qui reçut le nom de *duc* ou de *doge* : Anafeste fut le premier (697-717). La nouvelle république fut censée sujette de l'empire d'Orient; mais au xᵉ s. elle devint indépendante de fait. En 997, sous Pierre Orseolo II, Venise jeta les fondements de sa puissance en soumettant les villes maritimes de l'Istrie et de la Dalmatie (entre autres Zara). Le xiᵉ s. et surtout le xiiᵉ lui furent très-favorables : ses navires, rivaux de ceux de Pise et de Gênes, transportaient les marchandises et les pèlerins. Pendant les Croisades, elle transporta surtout les Croisés, et souvent elle se fit donner en payement partie des villes conquises sur les Infidèles. Guelfe plus que Gibeline, bien que ne prenant qu'un intérêt secondaire à la guerre du sacerdoce et de l'empire, elle nuisit beaucoup à Frédéric Barberousse, battit la flotte impériale au cap Melloria, et contribua à la paix de Venise (1177) : c'est en récompense des services ainsi rendus par les Vénitiens à la cause guelfe que le pape Alexandre III donna au doge un anneau qu'il devait jeter tous les ans dans la mer comme symbole de son union avec cet élément, qui devait lui être soumis comme l'épouse l'est à l'époux. Peu après, sous le doge H. Dandolo, Venise affectait en effet l'empire de l'Adriatique. La conquête de Constantinople par les Latins, à laquelle elle avait pris part par sa marine (1204), lui valut la plupart des îles de l'Archipel, Négrepont, Candie, les ports de la Morée, et un quart de Constantinople. Jusqu'en 1261, Venise joua le premier rôle dans l'ancien empire grec; mais quand Michel VIII (Paléologue) eut repris Constantinople (1261), et surtout après les défaites de 1291 et 1298, cette primauté devint le lot de Gênes : de là une longue lutte entre les deux républiques (guerres de Caffa, 1350-1355, de Chiozza, 1378-1381). Cette dernière guerre, terminée par la paix de Turin en 1381, fit perdre à Venise toutes ses conquêtes en Terre-Ferme; toutefois elle se releva bientôt et se dédommagea en obtenant la Marche de Trévise (1388), le Padouan (1405), le Bressan (1428). Après la prise de Constantinople par les Turcs, Venise s'honora par une courageuse résistance (1461-1477); néanmoins, elle se vit enlever par Mahomet II beaucoup d'îles de l'Archipel, entre autres Négrepont, plus les places de la Morée. A la mort de Scanderbeg, elle posséda momentanément divers districts de l'Albanie, et, en 1489, elle se fit céder le roy. de Chypre par Catherine Cornaro. Venise était alors la première puissance commerçante de l'Europe; elle jouait aussi un rôle essentiel dans la politique de l'Italie : c'est elle qui forma la ligue contre Charles VIII, vainqueur de Naples (1495), et qui fit échouer tous ses projets. Mais la découverte du passage aux Indes par le Cap (1497) et celle de l'Amérique (1492) portèrent à son commerce un coup mortel; la ligue de Cambray, formée contre elle en 1508 par l'empereur, le pape, les rois de France et d'Aragon, la mit à deux doigts de sa perte et lui coûta la Polésine avec cinq villes dans le roy. de Naples; en 1571 Chypre lui fut prise sous Sélim II, ainsi que les douze Cyclades. En 1618, une conspiration dirigée par Bedmar, faillit assujettir Venise à l'Espagne. En 1669, sous Mahomet IV, une guerre ruineuse lui arracha Candie. En vain, elle recouvra quelques places en Morée (1683-99) : elle les perdit encore en 1739. En 1797, Venise, bien qu'elle fût restée neutre en apparence, fut occupée par Bonaparte, qui, par le traité de Campo-Formio, livra tout son territoire à l'Autriche (ne gardant que les îles au S. E.), contre la cession du duché de Milan et la limite du Rhin. En 1805, la paix de Presbourg joignit Venise et son territoire au roy. d'Italie, mais le tout revint à l'Autriche en 1814, et, uni à la Lombardie, forma le royaume Lombard-Vénitien. Sous la domination autrichienne, Venise n'a fait que dépérir. En 1848, elle proclama la république, mais elle fut réduite en 1849 après un long et glorieux siége (*V.* MANIN), et vit son sort s'aggraver. Elle a été réunie au royaume d'Italie en 1866. — Au moyen âge, Venise n'était pas moins célèbre par son industrie que par sa puissance politique : elle revendique l'invention du papier ; c'est de ses presses que sortit le premier livre imprimé en Italie; elle a été longtemps sans égale pour la fabrication des glaces. Elle a aussi excellé dans la peinture : aux xviᵉ et xviiᵉ s., l'école vénitienne a été sans comparaison la première pour le coloris : c'est à cette école qu'appartiennent les frères Gentile et Giovanni Bellini, le Giorgione, le Titien, le Tintoret, Paul Véronèse. Enfin Venise eut longtemps la réputation d'une ville de plaisir : son *Carnaval* y attirait les étrangers de toute l'Europe. — Le gouvernement républicain de Venise était une forte et ombrageuse aristocratie; ses nobles étaient inscrits dans un registre dit *Livre d'or*. Le chef de l'État, *doge* ou *duc*, était à vie, mais comme presque tous les doges étaient nommés fort vieux, aucun d'eux, depuis J. Foscari (qui gouverna 34 ans, 1423-1457), ne resta au pouvoir plus de 16 ans. Le pouvoir du doge, presque absolu dans l'origine, fut de plus en plus restreint à la suite de révolutions intestines. Il était limité par le Grand-Conseil ou Sénat, le Conseil des *Dix*, les Inquisiteurs d'État; le Conseil des *Pregadi* (chargé avec le doge du pouvoir exécutif), et le tribunal de la *Quarantie*. Les Vénitiens nobles avaient seuls accès aux charges politiques. Les provinces étaient régies par des *provéditeurs*, les villes par des *podestats*. La force armée consistait en Dalmates, dits *stradiotes*.— Depuis Anafeste jusqu'à Louis Marini, dernier doge (de 697 à 1797), pendant un espace de 1100 ans, Venise compta 122 doges. Les familles ducales les plus connues sont celles des Gradenigo, Candiano, Orseolo, Contarino, Faliero, Morosini, Ziani, Dandolo, Tiepolo, Mocenigo, Foscari, Pisani. Daru a écrit une *Histoire de la république de Venise*, 1828, 8 vol. in-8, ouvrage fort estimé. H. Galibert en a donné une histoire abrégée, qui va jusqu'en 1848.

VENISE (État de). Avant 1797, il comprenait les provinces suivantes : 1. Le *Dogado* ou duché de Venise (Venise, quelques îles et un peu de Terre-Ferme); 2. Le Padouan (Padoue, Bassano, Abano, Este) ; 3. La Polésine de Rovigo; 4. Le Véronais (Vérone, Carpi, Peschiera); 5. Le Vicentin (Vicence, Asiago); 6. Le Bressan (Brescia, Salo, Lonato, Chiari); 7. Le Bergamasc (Bergame, Crémone); 8. Le Crémasque (Crême); 9. La Marche Trévisane (subdiv. en Trévisan, Feltrin, Bellunais et Cadorin); 10. Le Frioul (Udine, Sacile, Pordenone); 11. L'Istrie (Pola, Capo d'Istria) ; 12. Sur la côte de Dalmatie, Nona, Zara, Trau, Spalatro, Sebenico, Clissa, la prov. Primorise (ch.-l., Cettigne), Signia, l'Herzégovine, Cattaro ; 13. Les îles dalmates depuis Osero jusqu'à Curzola ; 14. En Albanie, Parga, Prevesa, Vonizza, Butrinto ; 15. Les îles Ioniennes. Ces quatre dernières provinces passèrent de 1797 à 1801 entre les mains de la France, à qui bientôt l'Angleterre ravit les îles. De 1805 à 1814, les dix premières, englobées dans le roy. d'Italie, formèrent les dép. de l'Adriatique, de la Brenta, du Bacchiglione, de l'Adige, du Serio, de la Mella, du Tagliamento, de la Piave, du Passeriano. Elles ont été depuis données à l'Autriche et jointes au roy. Lombard-Vénitien, puis (1866) réunies au roy. d'Italie (*V.* ce mot). Les îles Ioniennes formèrent un petit État sous la protection de l'Angleterre.

VENISE (ancien gouvt de) ou VÉNÉTIE, un des 2 gouvts de l'anc. roy. Lombard-Vénitien, avait pour bornes la Lombardie à l'O., le Tyrol et l'Illyrie au N., et l'Adriatique des autres côtés: 250 kil. du N. E. au S. O., sur 108 de largeur moyenne; 25 000 kil. carr., 2 000000 d'hab.; ch.-l. Venise. Il était divisé en 8 délé-

gations : Venise, Padoue, Polésine de Rovigo, Vérone, Vicence, Bellune, Trévise, Udine. *V.* VÉNÉTIE.

VENISE (Golfe de), partie de l'Adriatique comprise entre la côte N. E. de l'Italie (de l'embouch. du Tagliamento à celle du Pô) et la presqu'île de l'Istrie. Sur cette côte se trouvent les *Lagunes*, vastes marais qui occupent presque tout le littoral, de la Piave à la Brenta. Leur surface est d'environ 600 kil. carr. Le voisinage en est très-insalubre.

VENIX, peintre. *V.* WEENIX.

VENLOO, *Sablones*, v. forte du Limbourg hollandais, sur la r. dr. de la Meuse, à 20 kil. N. E de Ruremonde ; 6500 hab. Petit port. Fortifications importantes. Épingles, aiguilles, huiles, etc. Anc. ville hanséatique. Prise par Marlborough en 1708, cédée à la France en 1795 ; attribuée en 1814 aux Pays-Bas ; surprise en 1830 par les Belges ; restituée depuis à la Hollande. — *V.* VANLOO.

VENOSA, *Vénusie*, v. d'Italie (Basilicate), sur un affluent de l'Ofanto, à 37 kil. N. de Potenza ; 3500 h. Évêché. Belle cathédrale ; monument de Guillaume Bras de Fer ; aqueduc, ruines antiques. *V.* VÉNUSIE.

VENT (ILES DU) et SOUS LE VENT. *V.* ANTILLES.

VENTA, nom commun à deux villes de la Bretagne romaine : Venta Belgarum, auj. *Winchester* ; Venta Icenorum, auj. *Norwich* ou *Caster*.

VENTADOUR, bg et château du dép. de la Corrèze, dans l'anc. Limousin, à 24 k. de Tulle. Seigneurie possédée d'abord par une branche de la maison de Comborn, puis au XVe s. par celle de Lévy ; érigée en duché pairie en 1578.

VENTENAT (Ét. Pierre), botaniste, né à Limoges en 1757, mort en 1808, d'abord Génovéfain, puis professeur de botanique et bibliothécaire au Panthéon, a laissé : *Tableau du règne végétal*, 1779 ; le *Jardin de la Malmaison*, 1803-5, in-f^{o}, d'une admirable exécution ; *Choix de Plantes*, 1803-8. Il se distingue surtout comme iconographe.

VENTIDIUS BASSUS (P.), général romain, natif d'Asculum, était originairement esclave, ayant été pris dans la guerre sociale. Il servit dans la guerre des Gaules sous César, qui lui confia plusieurs affaires importantes, et qui le fit nommer sénateur, tribun du peuple, préteur ; après la mort de César, il s'attacha à Antoine, dont il fut le principal lieutenant dans la guerre de Pérouse (41 av. J.-C.). Opposé ensuite aux Parthes, il les chassa de l'Asie-Mineure et de la Syrie ; il allait les poursuivre dans leur propre empire, lorsque Antoine, jaloux de sa gloire, vint lui enlever le commandement (37) ; néanmoins il lui fit accorder le triomphe.

VENTOUX (Mont), *Ventosus mons*, mont. de France (Vaucluse), au N. E. de Carpentras, fait partie des Alpes Cottiennes : 1912^{m}. Elle tire son nom des vents violents qui règnent au sommet.

VENTS, divinités subalternes, subordonnées à Éole. *V.* l'art. VENT dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

VENTURA (le P.), éloquent prédicateur, né en 1792 à Palerme, mort en 1861, entra dans l'ordre des Théatins, dont il devint général en 1824, fut pendant quelque temps un des conseillers les plus écoutés des papes Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI, mais se vit obligé en 1836 de s'éloigner à cause de ses rapports avec Lamennais, alors rebelle ; passa 10 ans loin de Rome, se livrant à la prédication, acquit dans toute l'Italie une grande popularité par sa parole éloquente et par ses efforts pour concilier la religion et la liberté ; fut nommé en 1848 par le gouvernement insurrectionnel de la Sicile commissaire près de la cour de Rome et défendit l'idée d'une Confédération italienne, quitta Rome lors du siége de cette ville (1849) et alla s'établir à Montpellier, où il s'exerça pendant deux ans à prêcher et à écrire en français, puis vint à Paris où il se livra avec un nouveau succès à la prédication, et composa en français plusieurs ouvrages de philosophie et de piété : *La raison philosophique et la raison catholique* (1852), *Les femmes de l'Évangile* (1853), *La femme catholique* (1854). Ses sermons italiens forment 5 vol. in-8 ; ses sermons français ont été réunis en 1862. Cet orateur excellait aussi dans l'oraison funèbre : on estime surtout son *Éloge mortuaire de Pie VII* et son *Oraison funèbre d'O'Connell*.

VÉNUS, en grec *Aphrodite*, déesse de la beauté, naquit suivant les uns de Jupiter et de Dioné, suivant d'autres de l'écume de la mer : ce qui signifie sans doute que son culte fut apporté en Grèce par des navires étrangers. Elle apparut à la surface des eaux, puis fut reçue dans le ciel, où Jupiter la donna pour femme à Vulcain, le plus laid des Dieux. On lui impute de nombreuses infidélités : elle eut de Jupiter les Grâces ; de Mercure, Hermaphrodite ; de Bacchus, Priape et Hymen ; d'Anchise, Énée ; de Butès, Éryx ; de Mars, Harmonie et l'Amour ; en outre, elle s'éprit du bel Adonis. Vulcain, l'ayant un jour surprise avec Mars, les enveloppa tous deux d'un filet et se vengea en les exposant ainsi à la risée des dieux assemblés. Dans la lutte engagée avec Junon et Minerve pour le prix de la beauté, c'est Vénus qui remporta le prix (*V.* PÂRIS). Lors de la guerre de Troie, elle se déclara pour les Troyens ; blessée par Diomède, elle se vengea en inspirant à la femme de ce prince des fureurs adultères. Elle avait également enflammé de ses feux les Prétides, les Lemniennes, les filles de Cinyre, Pasiphaé, Phèdre. Troie prise, elle dirigea la flotte d'Énée vers l'Italie. Les Romains, qui se prétendaient issus d'Énée, la vénéraient comme leur mère. Vénus était adorée surtout dans l'île de Cypre (à Paphos, Amathonte, Idalie, etc.), et à Cythère. De là les surnoms de Cypris, Paphia, Cythérée, etc. On la nommait encore, comme sa mère, *Dioné* ; on l'appelait *Anadyomène*, en tant que sortant des eaux ; *Génétyllide*, comme présidant à la génération. On admettait aussi une *Vénus-Uranie* qui, selon les uns, n'était que le Ciel personnifié, et, selon d'autres, la déesse de l'amour platonique ou des sciences ; on l'opposait à la Vénus *Pandémos*, c.-à-d. publique ou vulgaire. Les Syriens et les Phéniciens la nommaient *Astarté* (ou mieux *Achtoret*), et en faisaient la femme du Soleil. Le myrte, la rose, la colombe, l'éperlan, la dorade étaient consacrés à Vénus ; on croyait retrouver cette déesse dans la planète qui porte son nom. On la représentait nue, belle, jeune, riante, tantôt le pied sur les flots, sur une tortue de mer ou sur une conque marine, tantôt traînée sur un char attelé de colombes. Les poëtes lui attribuent une ceinture dite la *Ceinture de beauté*, qui donne à celle qui la porte un charme irrésistible. Il existe de Vénus une infinité de statues ; les plus belles sont la Vénus de Médicis, qu'on croit être une copie de la Vénus de Cnide de Praxitèle, et la Vénus dite de Milo (parce qu'elle fut découverte dans l'île de Milo en 1820).

VÉNUSIE, auj. *Venosa*, v. de la Daunie, sur les confins de la Lucanie, au S. O. de Cannes. Patrie d'Horace. Restes d'un théâtre ancien, catacombes (grottes de Sta Rufina).

VÊPRES, partie de l'office divin. *V.* VÊPRES dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

VÊPRES SICILIENNES, nom donné au massacre que les Siciliens firent des Français en 1282 et dont le résultat fut d'arracher à Charles d'Anjou la souveraineté de la Sicile. Selon la tradition vulgaire, le massacre commença à Palerme le lundi de Pâques, 30 mars, au coup de la cloche de *vêpres*, et s'étendit bientôt par toute la Sicile : on évalue à 8000 le nombre des Français qui périrent : ce massacre aurait été prémédité par Jean de Procida, agent de Pierre d'Aragon, le compétiteur de Charles d'Anjou, et l'heure en aurait été fixée à l'avance ; selon une opinion plus vraisemblable, le massacre n'aurait pas été prémédité : seulement, les Siciliens, mécontents de la domination française, et excités par Procida, n'attendaient que l'occasion de se soulever, quand, le lundi de Pâques, au moment où les habitants de Palerme se rendaient en foule à l'église de Montréal,

à l'heure des vêpres, un Provençal, nommé Drouet, leur fournit cette occasion en insultant une femme; tout le peuple s'ameuta aussitôt et les Français, surpris sans défense, furent tous égorgés. Les *Vêpres siciliennes* ont fourni à Casimir Delavigne le sujet d'une de ses plus belles tragédies.

VER, vge du Calvados, à 12 kil. N. E. de Bayeux. Les Calvinistes y furent battus par Montluc en 1562.

VERA (Pierre de), conquérant des Canaries, né en 1440 à Xérès-de-la-Frontera, d'une famille noble d'Andalousie, fut envoyé en 1480 par Ferdinand et Isabelle à la Grande-Canarie comme capitaine général, consolida la domination espagnole dans cette île et soumit tout l'Archipel en 5 ans. Il déporta tous les *Guanches*, habitants indigènes, divisa les terres entre ses soldats et des colons qu'il appela d'Espagne, et y naturalisa la canne à sucre. Rappelé en 1488 à cause des violences qu'il exerçait, il se signala dans la guerre contre Grenade, 1492, et mourut peu après à Xérès.

VERA-CRUZ, v. et port du Mexique, capit. de l'État de Vera-Cruz, sur le golfe du Mexique, à 370 k. E. de Mexico; env. 10000 hab. La Vera-Cruz est défendue par le fort de St-Jean-d'Ulloa, situé sur un îlot, à moins d'un kil. de distance, et qu'on regardait comme imprenable. Ce fort est le dernier point qu'aient possédé les rois d'Espagne dans la guerre de l'indépendance: les insurgés s'en rendirent maîtres en 1823; les Français, commandés par l'amiral Baudin, le prirent en 1838, après quelques heures de canonnade. Chaleurs excessives de mai à septembre: climat mal sain: la fièvre jaune y règne pendant la saison chaude. — C'est sur l'emplacement de la Vera-Cruz que Fernand Cortez aborda en 1519, le *Vendredi-Saint*, pour commencer la conquête du Mexique. Occupée en 1838 par les Français, en 1847 par les États-Unis, cette place fut de nouveau prise et occupée par les Français en 1862.—L'État de Vera-Cruz, entre ceux de Puebla et de San-Luis de Potosi, a 640 kil. du N. O. au S. O., sur env. 100 de largeur; 330000 hab. Climat très-varié, brûlant et insalubre dans les plaines, glacé sur les montagnes.

VERAGRI, peuple de l'Helvétie, habitait la partie inférieure du Valais, aux environs de Sion; ch.-l. *Octodurus* (auj. *Martinach* ou *Martigny*).

VERAGUA, anc. dép. de Colombie, avait pour bornes à l'E. la province de l'Isthme, à l'O. le Guatemala, au N. la mer des Antilles, au S. le Grand-Océan: 270 kil. sur 140; 40000 hab.; ch.-l., Santiago de Veragua (à 200 kil. S. O. de Panama).

VERA PAZ (SAN-DOMINGO DE LA) ou COBAN, v. de Guatemala, ch.-l. d'un dép. de même nom, à 200 k. N. N. E. de Guatimala-la-Nueva; 12000 hab.

VERAZZANI (J.), navigateur florentin, né vers la fin du XVe s., fut envoyé par François Ier, en 1524, dans l'Amérique septentr., et en visita les côtes orientales depuis le 30e degré de lat. N. jusqu'à Terre-Neuve, dont il prit possession au nom de la France. La relation de son voyage se trouve dans la *Collection de Ramusio* et dans l'*Histoire générale des voyages*.

VERBANUS LACUS, auj. le *Lac Majeur*.

VERBE (le), fils de Dieu. *V.* JÉSUS-CHRIST.

VERBERIE, bourg du dép. de l'Oise, sur la r. g. de l'Oise, à 16 kil. N. E. de Senlis; 1500 hab. Position charmante; station de chemin de fer; eau ferrugineuse; antiquités druidiques. Les rois de Neustrie y avaient un palais célèbre. Il s'y tint en 752 une assemblée générale de la nation; il s'y tint aussi plusieurs conciles, en 723, 853, 863 et 869.

VERBIEST (Ferdinand), jésuite, né vers 1630 à Bruges, m. en Chine en 1688, se distingua comme missionnaire et comme astronome, fut nommé par l'empereur de Chine Kang-hi président du tribunal des mathématiques, répara le désordre du calendrier des Chinois, dirigea la fabrication de leur artillerie et compta parmi ses élèves l'empereur lui-même. Il a laissé *Liber organicus astronomiæ europææ apud Sinas restitutæ*, et plusieurs ouvrages écrits en langue chinoise (manuscrits à la bibliothèque impériale).

VERBIGÈNES. *V.* URBIGÈNES.

VERCEIL, *Vercelli* en ital., *Vercellæ* des anciens, v. forte de la Hte Italie, dans les anc. États sardes (Novare), ch.-l. de petite intend., sur la Sesia, à 76 k. N. E. de Turin; 19000 hab. Évêché, cathédrale, hôpital, jardin botanique, etc. Étoffes de soie.—Catulus et Marius remportèrent à Verceil une grande victoire sur les Cimbres l'an 101 av. J.-C. République aux XIIIe et XIVe s., cette ville appartint successivement aux ducs de Milan et aux ducs de Savoie (1427). Prise par les Espagnols (1630), par les Français (1704), reprise par les Alliés (1706), elle fut réunie à la France avec le Piémont et devint sous Napoléon I le ch.-l. du dép. de la Sesia. Elle fut rendue au roi de Sardaigne en 1814.

VERCEL, ch.-l. de c. (Doubs), à 21 kil. S. de Beaune; 1191 hab.

VERCINGÉTORIX, chef gaulois, Arverne de naissance, était fils de Celtille, homme puissant qui avait été mis à mort pour avoir aspiré à la royauté. Il souleva contre les Romains, en 52 av. J.-C., toute la Gaule centrale, que César venait de soumettre, et se fit proclamer généralissime. Il tint longtemps César en échec, remporta sur lui plusieurs avantages et le força à lever le siége de Gergovie; mais, après des prodiges de valeur, il vit le général ennemi s'emparer d'*Avaricum* (Bourges), sa principale place, perdit une grande bataille sur les confins des Lingons et de la Séquanaise, fut assiégé dans Alésie (Ste-Reine), son dernier refuge, et forcé à se rendre (58). Vercingétorix orna le triomphe du vainqueur, et, après avoir langui 6 ans en prison, fut étranglé (46). Une statue a été élevée au sommet d'Alésie à ce dernier défenseur de la liberté gauloise (1864). Ribauld de La Chapelle, en 1834, et le capitaine Girard, en 1864, ont écrit la *Vie de Vercingétorix*.

VERDE (SIERRA-), montagnes du Mexique, forment la continuation méridionale des monts Rocheux. C'est une partie de la grande arête qui sépare le versant de l'Atlantique de celui du Grand-Océan.

VERDEN, *Ferda*, *Tuliphurdum*, v. du roy. de Hanovre (Stade), ch.-l. de la principauté de Verden, sur l'Aller, à 31 kil. S. E. de Brême; 3500 hab. En 782, Charlemagne y fit massacrer 4500 Saxons rebelles et retombés dans l'idolâtrie.

VERDEN (duché de BRÊME-ET-). *V.* BRÊME.

VERDETS, nom donné pendant la Révolution à des compagnies royalistes secrètement organisées dans le midi de la France, notamment à Toulouse: elles furent ainsi nommées parce qu'elles portaient au bras un *ruban vert*. Les Verdets commirent beaucoup de massacres après le 9 thermidor, ainsi qu'en 1815: le général Ramel et le gén. Brune furent au nombre de leurs victimes.

VERDON (le), riv. de France, naît au S. de Barcelonette, coule au S., puis à l'O., passe à Colmars et à Castellane, sépare les dép. des Bses-Alpes et du Var, et tombe dans la Durance après un cours de 160 kil.

VERDUN, *Verodunum*, ch.-l. d'arr. (Meuse), sur la Meuse, à 46 k. N. N. E. de Bar-le-Duc et à 244 k. E. de Paris; 12394 hab. Place forte, citadelle, bâtie par Vauban. Évêché, trib. de 1re inst. et de commerce, collége, musée de tableaux et d'antiquités. Liqueurs, confitures, anis et dragées renommées. Anc. abbaye de Bénédictins, dite de *St-Vanne* (*V.* ce nom). — Ville anc., déjà importante au temps des Romains; conquise par Clovis en 502: prise au Xe s. par Othon le Grand, elle fit depuis partie de l'empire d'Allemagne, avec titre de ville impériale. C'est un des *Trois-Évêchés* que Henri II réunit à la France en 1552. En 1792, les Prussiens, aidés par un parti qui dans la ville favorisait l'invasion, s'en emparèrent, mais ils ne l'occupèrent que 43 jours, et ceux qui les avaient aidés furent cruellement punis; en outre, plusieurs jeunes filles, qui étaient allées supplier le roi de Prusse d'épargner la ville, furent impitoyablement mises à mort. Verdun est la patrie de Chevert, qui y a une statue, et du grammairien Beauzée.—Les fils de Louis le Débonnaire conclurent à Verdun en 843 un célèbre

traité de partage dit *Paix de Verdun* (Lothaire eut, avec le titre d'empereur, l'Italie et tout le pays compris entre les Alpes à l'E., le Rhin, l'Escaut, la Meuse, la Saône, le Rhône ; Louis, toute la Germanie transrhénane, plus Worms, Spire et Mayence; Charles le Chauve, les contrées situées à l'O. de la Meuse, de la Saône et du Rhône, qui formèrent le roy. de France.

VERDUN (Gouvt de), un des 8 petits gouvts de l'anc. France, compris depuis dans celui de Metz-et-Verdun, se composait de 2 districts : ville et comté de Verdun; évêché de Verdun.

VERDUN-SUR-GARONNE, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), sur la Garonne, à 28 kil. S. E. de Castel-Sarrazin; 3072 hab.

VERDUN-SUR-LE-DOUBS, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), au confluent de la Saône et du Doubs, à 22 kil. N. E. de Châlon-sur-Saône; 1914 hab. Anc. baronnie, érigée en comté en 1593. Cette ville a souvent été prise et reprise aux XIe et XIIe s.

VÉRETZ, bg d'Indre-et-Loire, sur la r. g. du Cher, à 8 kil. S. E. de Tours; 900 hab. Château bâti par Jean de La Barre, comte d'Étampes, possédé successivement par l'abbé de Rancé et le duc d'Aiguillon.

VERFEIL, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), sur le Giron, à 28 kil. E. N. E. de Toulouse; 2372 hab.

VERGARA, bg d'Espagne (Guipuzcoa), sur la Deva, à 9 kil. S. de Placencia; 7000 hab. Il y fut conclu en 1839 un traité qui mit fin à la guerre civile : les deux armées, conduites, celle de la reine, par Espartero, celle des Carlistes, par Maroto, s'y réunirent pour n'en plus former qu'une seule. Don Carlos se vit par suite réduit à quitter l'Espagne.

VERGENNES (Ch. GRAVIER, comte de), ministre de Louis XVI, né en 1717 à Dijon, d'une famille de robe, m. en 1787, embrassa de bonne heure la carrière diplomatique, déploya les talents d'un négociateur au congrès de Hanovre et à Manheim (1753), fut nommé ambassadeur en Turquie (1755), combattit dans ce poste les intrigues de l'Angleterre et de la Prusse pendant la guerre de Sept ans, fut envoyé en Suède en 1771, eut une bonne part à la révolution royaliste opérée dans ce pays par Gustave III, fut chargé par Louis XVI du portefeuille des affaires étrangères, conclut l'alliance avec les cantons suisses (1777) et avec les colonies américaines insurgées contre l'Angleterre (1778), signa la paix de Teschen (1779) et celle de Versailles (1783), devint président du conseil des finances en 1783, et se déclara contre le système prohibitif. Malgré ses succès comme négociateur, Vergennes a laissé la réputation d'un ministre médiocre.

VERGIER (Jacq.), poëte, né à Lyon en 1657, m. en 1720, était commissaire ordonnateur de la marine et président du conseil de commerce à Dunkerque. Il se démit de sa charge en 1714 pour venir vivre à Paris. Il fut assassiné en revenant de souper chez un de ses amis. Il a composé des *Chansons*, des *Odes*, des *Sonnets*, des *Contes*, des *Madrigaux*, des *Épithalames*, des *Épigrammes*, des *Fables*, des *Épîtres*, des *Parodies*. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Lausanne, 1750, 2 vol. in-12. Il est le premier pour le conte après Lafontaine ; il réussissait aussi fort bien dans la chanson.

VERGNIAUD (Victorin), célèbre orateur, né à Limoges en 1759, s'était fait la plus brillante réputation à Bordeaux comme avocat, lorsqu'il fut envoyé à l'Assemblée législative par le dép. de la Gironde (1791). Son éloquence le mit dès l'abord à la tête du parti des Girondins; malheureusement, il n'avait pas de grands talents politiques ; d'ailleurs, il était indolent et peu ambitieux. Ouvertement républicain, il hâta par ses discours la chute de la royauté, appuya la déclaration de guerre à l'Autriche et à la Prusse, favorisa l'insurrection populaire du 20 juin, fit décréter le licenciement de la garde du roi et la formation d'un camp de 20 000 hommes sous Paris, et présida l'Assemblée nationale au 10 août. Réélu à la Convention et nommé membre du comité de constitution, il lutta de toutes ses forces, mais en vain, contre les Jacobins, combattit l'institution du tribunal révolutionnaire, et s'éleva énergiquement contre le parti de la Montagne. Robespierre finit par le dénoncer comme fédéraliste et ennemi de la république. Il succomba avec les autres Girondins dans la séance du 31 mai, fut décrété d'accusation avec ses collègues au 2 juin, et subit le supplice le 31 octobre 1793. La parole de Vergniaud, tantôt grave, tantôt impétueuse, était toujours élégante, fleurie et pleine d'images : c'est lui qui, dans un de ses discours, a comparé la Révolution à Saturne dévorant successivement tous ses enfants. On trouve plusieurs de ses discours dans le *Choix des rapports, opinions et discours*, etc., publ. par Lallement, 1818-25, 24 vol. in-8.

VERGOBRET, magistrat suprême des Éduens et autres peuples Gaulois, était élu chaque année par les Druides. Seul il pouvait prononcer la peine de mort.

VERGT, ch.-l. de c. (Dordogne), à 20 k. S. de Périgueux; 1789 hab.

VERGY, famille illustre du comté de Bourgogne (près de Nuyts), a fourni plusieurs prélats, un cardinal, un maréchal (Ant. de Vergy, partisan du duc de Bourgogne pendant la démence de Charles VI, fait maréchal par le roi d'Angleterre, qui se prétendait alors roi de France); un archevêque de Besançon (Ant. de Vergy, 1488-1541, qui jouit de la faveur de Charles-Quint); etc.

VERGY (Gabrielle de), dame de Fayel, amante de Raoul de Coucy. *V.* COUCY.

VERHUELL (l'amiral), né en 1764 à Dœtichem dans la Gueldre, m. en 1845, était contre-amiral des Pays-Bas lorsqu'il fut chargé en 1803 d'une mission près du gouvernement français. Il concerta avec le 1er Consul le projet d'une descente en Angleterre, commanda la flottille fournie par la Hollande et parvint, malgré les efforts de l'escadre anglaise, à conduire cette flottille de Flessingue à Ambleteuse (1804). Nommé ministre de la marine des Pays-Bas, il contribua à placer sur le trône Louis Bonaparte qui le créa *maréchal de Hollande*. Après l'abdication de ce prince, il devint président de la junte administrative. Après la chute de l'Empire, il se fixa en France : il y conserva ses titres et fut même en 1819 élevé à la pairie. Protestant zélé, il fut un des fondateurs de la Société protestante des missions.

VÉRIA, l'anc. *Berxa*, dite aussi *Irenopolis*, v. de Turquie (Roumélie), dans l'anc. Macédoine, à 60 kil. N. de Salonique, au confluent du Véria-sou et de l'Indjé-Karasou; 8000 h. Tissus de coton; teintureries.

VÉRINE, femme de l'empereur d'Orient Léon I, conspira après la mort de ce prince contre Zénon l'Isaurien, son gendre, en faveur de son frère Basilisque, qu'elle mit sur le trône en 475, dans le but de lui substituer son amant Patricius. Basilisque s'étant défait de ce dernier, elle aida au rétablissement de Zénon (477). Mécontente du peu de crédit dont elle jouit après cette restauration, elle tenta de faire assassiner Illus, favori de Zénon, qui lui faisait ombrage (484), mais elle échoua et fut livrée à Illus, qui l'enferma dans un château de Cilicie. Elle y mourut en 485, après avoir tenté de nouvelles intrigues.

VERJUS (Louis de), comte de Crécy, diplomate, né à Paris en 1629, m. en 1709, fut envoyé en Allemagne en 1669 pour traiter avec les princes protestants opposés à la maison d'Autriche, fut plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne (1679) et concourut au traité de Ryswyk (1697). Il cultivait les lettres et était de l'Académie française. On a de lui la *Réfutation d'un libelle adressé à M. le prince d'Osnabruck* (1674) : c'est une réponse à un pamphlet de l'ambassadeur d'Autriche intitulé: *Sauce au Verjus*.

VERKOLIE, nom de deux artistes hollandais qui se sont distingués dans la peinture et la gravure. Jean, d'Amsterdam, 1650-93, s'établit à Delft, peignit de préférence des assemblées de village, des festins, des scènes domestiques ou galantes; sa couleur est harmonieuse et sa manière pleine de charme.

— Nicolas, son fils, né en 1673 à Delft, m. en 1716, peignit le portrait et l'histoire. Tous deux excellaient dans la gravure en manière noire. On voit au Louvre quelques-uns de leurs portraits.

VERMAND, ch.-l. de c. (Aisne), dans l'anc. Vermandois, à 12 kil. N. O. de St-Quentin; 1346 h. Jadis ville épiscopale; ruinée par les Huns. Quelques-uns y ont vu l'*Augusta Veromanduorum* des anciens, qui est plus probablement à St-Quentin.

VERMANDOIS, *Veromandui*, anc. pays de France, dans la Hte-Picardie, au N. O. de la Thiérache, autour des sources de la Somme, avait pour villes : St-Quentin, Vermand (qui a donné son nom au pays), Ham, St-Simon, le Catelet. Il est auj. compris dans les dép. de l'Aisne et de la Somme. — Le Vermandois fut érigé en comté par Charlemagne en faveur de son 2e fils, Pepin, roi d'Italie, dont la famille le posséda jusqu'au milieu du XIe s. Herbert IV, 8e descendant de Pepin, étant mort, Eudes, son fils, fut dépouillé par les barons de son comté, qui fut donné à Hugues de France, époux d'Adèle, fille d'Herbert IV. Il passa ensuite aux comtes de Flandre par le mariage d'Élisabeth, petite-fille de Hugues, avec Philippe d'Alsace, comte de Flandre (1156). Philippe II s'en empara en 1185 et le réunit à la couronne de France en 1215. — La *Coutume du Vermandois* a été publiée en 1858 par Beautemps-Beaupré.

VERMANDOIS (Herbert II, comte de), 4e descendant de Pepin, roi d'Italie, succéda dans le comté de Vermandois à son père, Herbert I, assassiné par le comte de Flandre, Baudouin le Chauve (923), entra dans la ligue des grands vassaux contre Charles le Simple, espérant sans doute arriver au trône, attira ce prince à Péronne (927), l'y fit prisonnier et le tint en captivité jusqu'à sa mort (929). Il se déclara ensuite pour Louis d'Outremer et soutint contre le roi Raoul et contre Hugues le Blanc une guerre dans laquelle il perdit Laon et la plus grande partie de ses États. Il mourut en 943.

VERMANDOIS (Raoul I, comte de), *le Vaillant*, petit-fils du roi Henri I, était fils de Hugues de France et d'Adèle, fille du comte Herbert IV, et épousa la sœur d'Éléonore de Guyenne. Il aida Louis le Gros dans les guerres contre les vassaux rebelles et prit d'assaut le château du Puiset, fut nommé grand sénéchal en 1131, et resta en France lors de la 2e croisade avec le commandement des troupes que Louis le Jeune y avait laissées. Il dépouilla sa propre sœur du comté d'Amiens pour le joindre au Vermandois. Il mourut en 1152. — Son fils aîné, Hugues, né en 1127, fut élevé par S. Bernard, se fit religieux, fonda avec S. Jean de Matha l'ordre des Mathurins, et mourut en 1212. Il a été canonisé sous le nom de *S. Félix de Valois* : on le fête le 20 nov.

VERMANDOIS (Louis de BOURBON, comte de), fils naturel de Louis XIV et de Mme de La Vallière, né en 1667, légitimé en 1669, m. à Courtray en 1683. Il est un des personnages que l'on a voulu, mais bien à tort, faire passer pour être le *Masque de Fer*. On suppose alors qu'il disparut subitement à la suite d'un soufflet qu'il aurait donné au Dauphin et qu'il ne mourut qu'en 1703, à la Bastille.

VERMEILLE (Mer). *V.* CALIFORNIE (Golfe de).

VERMEJO (RIO) ou RIO-GRANDE, riv. de l'Amérique du Sud, naît en Bolivie, forme la limite de cette République et des Prov.-Unies-de-Rio-de-la-Plata, et se jette dans le Paraguay au-dessus du confluent de ce fleuve avec le Parana, par 26° 3' lat. S., après un cours d'env. 1100 kil.

VERMENTON, ch.-l. de c. (Yonne), sur la Cure, près de son confluent avec l'Yonne, à 25 kil. S. E. d'Auxerre; 2500 hab. Bons vins rouges. Aux env., célèbres grottes d'Arcy.

VERMIGLI (Pierre). *V.* PIERRE MARTYR.

VERMOND (l'abbé de), docteur de Sorbonne et bibliothécaire au collége Mazarin, fut, par la protection de Loménie de Brienne, envoyé à Vienne auprès de l'archiduchesse Marie-Antoinette (fiancée à Louis XVI) pour la perfectionner dans la langue française, gagna la confiance de son élève, resta auprès d'elle après son arrivée en France, fut son confident intime, fit porter son protecteur Loménie à la présidence du conseil, et joua un grand rôle dans l'affaire du collier en poussant la reine à un fâcheux éclat. En 1789, il s'enfuit à Valenciennes, puis à Coblentz et à Vienne, où il mourut. Les mémoires du temps le peignent comme un intrigant.

VERMONT, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes au N. le Bas-Canada, à l'E. le New-Hamsphire (dont le sépare la riv. de Connecticut), au S. le Massachussets, à l'O. l'État de New-York : 195 kil. du N. au S., sur 107 de largeur moyenne; 315000 hab.; capit., Montpellier. Il est traversé par les Green Montains ou *Monts Verts* (d'où son nom). Climat froid, air salubre; beaux pâturages, grains, bétail. Fer, plomb, jaspe, marbre, etc. Commerce avec New-York par le canal Champlain (jadis avec Boston et Hartford). Il y a dans cet État beaucoup de Congrégationalistes; viennent ensuite les Baptistes, les Méthodistes et enfin les Unitaires. — Colonisé à la fois par les Français et les Anglais au commencement du XVIIe s., ce pays resta à l'Angleterre après la perte du Canada par la France. Il prit part à la guerre de l'indépendance, mais ne reçut le titre d'État qu'en 1791.

VERNES (Jacob), pasteur de Genève, 1728-90, fut d'abord lié avec J. J. Rousseau, mais se mit au nombre de ses adversaires quand il eut publié l'*Émile*. Il fut exilé en 1782 pour s'être opposé à tout changement dans la constitution et ne rentra dans sa patrie qu'en 1789. On a de lui, outre des *Sermons*, des *Lettres sur le Christianisme de J. J. Rousseau* (1763), des *Dialogues* sur le même sujet, et des *Confidences philosophiques* (1771), où il combat les philosophes en mettant leurs doctrines en action.

VERNET (le), vge des Pyrénées-Orient., au pied du Canigou, à 12 k. S. de Prades; 950 hab. Eaux thermales sulfureuses en renom.

VERNET (Claude Joseph), célèbre peintre, né en 1714 à Avignon, mort en 1789, était fils d'un peintre assez habile, qui lui donna les premières leçons. Il alla visiter l'Italie où il se fit la réputation du meilleur peintre de marine, obtint à Rome des succès si flatteurs qu'il s'y fixa, ne revint en France qu'au bout de 22 ans, fut chargé par Louis XV de peindre les principaux ports de France, consacra environ dix ans à cette tâche, et produisit ainsi plusieurs chefs-d'œuvre aussi remarquables par le style que par l'exactitude. Ce grand peintre mania le pinceau jusqu'à la fin de sa vie : de 1752 à 1789 il exécuta plus de 200 tableaux. On regarde comme son chef-d'œuvre *le Soir* ou *la Tempête*: pour se mettre en état de mieux retracer la tempête, il s'était fait attacher pendant un gros temps au mât d'un navire. Dans la 1re partie de sa vie, Vernet se rapprochait du genre de Salvator Rosa : il en a la vigueur et la fierté; plus tard, il modifia sa manière; son coloris fut plus varié, mais son dessin resta correct et sévère, et se préserva de l'afféterie et du mauvais goût de la peinture contemporaine. Vernet était membre de l'Académie de St-Luc (à Rome) et de l'Académie de peinture de Paris. La plupart de ses marines sont au Louvre.

VERNET (Carle), fils du préc., né à Bordeaux en 1758, m. en 1836, ne se distingua pas moins que son père dans son art, mais choisit une autre spécialité, et réussit surtout à peindre les batailles : il représenta la plupart des grandes victoires de l'Empire, les *Batailles de Rivoli*, de *Marengo*, d'*Austerlitz*, de *Wagram*, le *Passage du mont St-Bernard*. Il excellait à peindre les chevaux et les chiens; on a de lui plusieurs chasses d'une admirable exécution. Il ne dédaigna pas la caricature, et reproduisit de la manière la plus enjouée et la plus spirituelle les scènes populaires ou grivoises. Il avait été admis à l'Académie en 1787 sur son tableau du *Triomphe de Paul-Émile*. L. Lagrange a publié : *J. Vernet et la peinture au XVIIIe s.*, 1864.

VERNET (Horace), fils du prés., né à Paris en 1789, m. en 1863, reçut les leçons de son père, interrompit ses études en 1807 pour servir comme conscrit, mais fut bientôt libéré, se consacra surtout aux sujets militaires, débuta par *le Chien du régiment* et *le Cheval du trompette*, qui rendirent son nom populaire, donna sous la Restauration les *Batailles de Jemmapes*, *de Valmy*, *de Tolosa*, *de Hanau*, *de Montmirail*, la *Défense de Saragosse*, la *Défense de la barrière Clichy*, le *Pont d'Arcole*, etc., vit toutes ces œuvres refusées par les jurys d'exposition à cause des souvenirs nationaux qu'elles rappelaient, se dédommagea de cette injustice par une exposition particulière, qui attira la foule, et fut élu en 1826 membre de l'Académie des beaux-arts. Il se vit alors recherché par le gouvt de Charles X, inquiet de sa popularité, et fut nommé directeur de l'École de Rome (1828). Après 1830, il jouit de toute la faveur du nouveau roi. Il fut chargé de décorer la salle de Constantine au musée de Versailles ; depuis, il eut à exécuter soit pour Louis-Philippe, soit pour Napoléon III, une foule de travaux qui l'occupèrent jusqu'à sa mort. Dans le grand nombre des toiles qui sont dues à cet infatigable artiste, on remarque : *Le duc d'Orléans se rendant à l'hôtel de ville le* 31 *juillet* 1830, le *Siége de Constantine*, l'*Attaque de la citadelle d'Anvers*, le *Bombardement de St-Jean d'Ulloa*, l'*Occupation d'Ancône*, la *Flotte forçant l'entrée du Tage*, la *Prise de la Smalah*, la *Bataille de l'Isly*. Horace Vernet réussit également dans le portrait et le tableau de genre : on cite parmi ses portraits ceux de *Napoléon I*, de *Louis-Philippe* et de *ses fils*, de *Napoléon III*, de *Gouvion St-Cyr*, du maréchal *Vaillant*, du *Frère Philippe*; parmi ses tableaux de genre : *Abraham renvoyant Agar*, *Rébecca donnant à boire à Éliézer*, une *Chasse au lion*, un *Intérieur d'atelier*, le *Soldat laboureur*. Peintre plein de mouvement et de vie, H. Vernet excellait à grouper autour d'une action principale les divers épisodes d'une bataille, à ranger les corps de troupes, à les faire manœuvrer, à rendre l'attitude des combattants; ses costumes sont d'une exactitude minutieuse. La plupart de ses œuvres ont été reproduites par la gravure et la lithographie. M. Beulé a prononcé son *Éloge* devant l'Acad. des beaux-arts (1863).

VERNEUIL, *Vernolium*, ch.-l. de cant. (Eure), sur l'Avre et l'Iton, à 40 kil. S. O. d'Évreux; 3714 h. Ancien couvent de Bénédictines (auj. pensionnat); vieille *Tour grise*. Lainages, bonneterie, peaux pour reliures; forges. — Fortifiée au XIIe s. par Henri I d'Angleterre, cette ville fut plusieurs fois prise et reprise par les Français et les Anglais. En 1424, Charles VII perdit sous ses murs une bataille contre les Anglais, qui gardèrent la ville jusqu'en 1449.

VERNEUIL, château du dép. de l'Oise, sur l'Oise, à 50 k. de Paris et à 8 k. N. O. de Senlis, fut bâti par Henri IV et érigé en marquisat en faveur de Mlle d'Entraigues, une de ses maîtresses. Louis XIV l'érigea en duché-pairie (1652) pour un fils naturel de Henri IV et de la marquise, qui mourut sans postérité en 1682. Le château fut ensuite possédé par la maison Bourbon-Condé. Il n'en reste plus que le parc.

VERNEUIL (la marquise de). *V.* ENTRAIGUES.

VERNIER (Pierre), géomètre, né en 1580 à Ornans, m. en 1637, fut nommé par le roi d'Espagne, qui possédait alors la Franche-Comté, commandant du château d'Ornans, directeur des monnaies au comté de Bourgogne et conseiller du roi d'Espagne. On lui doit l'invention de l'instrument de mathématiques qui porte son nom (*V.* VERNIER dans notre *Dict. des Sciences*), dont il a lui-même enseigné l'usage dans son *Traité du quadrant nouveau*, 1639.

VERNIQUET (Edme), architecte, né en 1727 à Châtillon-sur-Seine, m. en 1804, s'était fait connaître avantageusement par un grand nombre de constructions en Bourgogne lorsqu'il acheta en 1774 la charge de commissaire-voyer à Paris. Il entreprit de dresser un plan général de cette ville, à l'échelle d'une demi-ligne par toise : après 22 ans de travail, il publia en 1796 ce plan immense, qui ne forme pas moins de 72 feuilles grand-atlas, et qui a servi de base à tous les plans de Paris dressés depuis.

VERNON, ch.-l. de c. (Eure), sur la r. g. de la Seine, à 32 k. N. E. d'Évreux; 7410 h. Pont de 22 arches, église gothique de N.-D., tour ruinée. Parc d'artillerie et magasins du train des équipages militaires; station de chemin de fer. Toile de coton, minoterie. Aux environs, forêt de Vernon, château et parc de Bizy, qui appartenaient à la famille d'Orléans. — Anc. ville du Vexin normand, jadis fortifiée et importante par sa situation sur la frontière de Normandie. Plusieurs fois prise et reprise, elle fut cédée à la France en 1198. Cependant les Anglais s'en emparèrent en 1419, et la conservèrent jusqu'en 1449.

VERNON (Édouard), amiral anglais, né en 1684 à Westminster, m. en 1757, se distingua d'abord aux Indes sous le commodore Walker, fit plusieurs campagnes brillantes, détruisit en 1739 et 1740 les établissements espagnols en Amérique, s'empara en deux jours de l'opulente place de Porto-Bello et fut, après de nombreux exploits, promu au grade d'amiral. Toutefois, il finit par tomber en disgrâce et fut rayé de la liste des amiraux pour avoir désobéi à l'amirauté.

VERNOUX, ch.-l. de c. (Ardèche), à 36 k. S. O. de Tournon; 3202 hab. Église calviniste, école de sourds-muets.

VERNY ou POURNOY-LA-GRASSE, ch.-l. de c. (Moselle), à 13 kil. S. de Metz; 529 hab.

VEROCCHIO (André). *V.* VERROCHIO.

VERODUNENSES, peuple de Belgique 1re, à l'E. des *Leuci* et des *Mediomatrices*, avait pour ch.-l. *Verodunum* (auj. *Verdun*).

VEROLI, *Verulum ?* v. de l'État ecclésiastique (Frosinone), à la source du Garigliano, à 9 k. S. E. de Frosinone; 4000 hab. Évêché.

VEROMANDUI, peuple de Belgique 2e, borné au N. par les Atrébates et les Nerviens, avait pour ch.-l. *Augusta Veromanduorum* (St-Quentin). Il laissa son nom au *Vermandois*.

VÉRONE, *Verona* en latin et en italien, *Bern* en allemand, v. de Vénétie, ch.-l. de province, sur l'Adige, à 108 kil. O. de Venise; 60 000 hab. Ville forte, défendue par trois châteaux forts avec bastions et casemates; évêché, cour suprême de justice. La position est superbe, mais la ville est laide; on y remarque cependant une belle place, les jardins *Giusti*, et plusieurs monuments : Ste-Marie (la cathédrale), palais royal, hôtel de ville, arcs de triomphe, magnifique amphithéâtre romain, dit l'*Arena*; palais Canossa, Bevilacqua, Verza, Pompei. Société des sciences et des arts, académie de peinture, académie d'agriculture, gymnase grec, lycée; deux bibliothèques, musée célèbre. Soieries, toiles, draps, gants, cuirs, cire. Vérone a vu naître Catulle, Cornélius Népos, Pline l'Ancien, Fracastor, Scip. Maffei, Paul Véronèse, Pindemonte. On y fait naître aussi Vitruve et Scaliger. — Vérone fut fondée par les Étrusques ou par les Gaulois Cénomans et colonisée par César. Philippe l'Arabe y fut tué en 249. Constantin la prit en 312. Stilicon y battit les Visigoths en 402. Théodoric en fit sa capitale. Narsès la prit en 555. Sous les Lombards, elle fut un de leurs principaux duchés; sous les Carlovingiens, elle devint ch.-l. d'une Marche du roy. d'Italie; en 952, Othon le Grand adjoignit cette Marche à l'empire. Vérone prit part aux deux ligues lombardes, devint république, puis fut asservie par Eccelin III de Romano; elle passa ensuite aux Della Scala, aux Visconti de Milan, et enfin, en 1405, à la république de Venise. Pendant la guerre de la Ligue de Cambray, l'emp. Maximilien la posséda huit ans (1509-1516), après quoi elle retourna à Venise. De 1797 à 1801, Vérone fut sous la domination des Autrichiens; après le traité de Presbourg (1805), elle fit partie du roy. d'Italie et fut le ch.-l. du dép. de l'Adige; elle revint à l'Autriche en 1815. En 1822, il s'y tint un célèbre congrès entre les membres de la Sainte-Alliance : on y résolut l'intervention en Espa-

gne en faveur de Ferdinand VII et contre le régime des Cortès; Châteaubriand, qui avait pris part à ce congrès, en a écrit l'histoire.—La province de Vérone, entre le lac de Garda à l'O., le Tyrol au N., les prov. de Vicence et de Padoue à l'E., a 93 k. sur 40, et env. 300 000 h. Montagnes au N. Sol fertile, gibier, pêche lucrative. Cuivre, houille; marbre, albâtre et pierre à fusil; terre verte dite *Terre de Vérone*, etc. Avant 1797, ce pays formait une des provinces de Terre-Ferme de la république de Venise.

VÉRONÈSE (Paul CALIARI, dit), célèbre peintre italien, né à Vérone en 1528 ou 1530, m. en 1588, était fils d'un sculpteur. Il révéla de bonne heure son talent, et marcha bientôt sur les traces du Titien et du Tintoret qu'il s'était proposés pour modèles. Mal apprécié à Vérone, il alla se fixer à Venise, et embellit cette ville d'une foule de chefs-d'œuvre, parmi lesquels on remarque le plafond de la Bibliothèque St-Marc. Il brille par l'élégance, la richesse des ornements, la fécondité et la grandeur de l'imagination, la beauté et la grâce des têtes; mais on lui reproche trop d'uniformité dans les poses et les plus bizarres anachronismes. On admire surtout son *Apothéose de Venise* et ses différentes *Cènes*. Le Louvre possède 12 toiles de cet artiste, entre autres les *Noces de Cana*, grand et magnifique tableau qui est peut-être son chef-d'œuvre; *Loth et ses filles*, *Susanne au bain*, *l'Évanouissement d'Esther*, *la Vierge et l'enfant Jésus*, *le Repas chez Simon le Pharisien*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, *Jupiter foudroyant les Crimes*. Le Guide disait que, s'il avait à choisir entre tous les peintres, il voudrait être Véronèse.

VÉRONIQUE. On a donné ce nom (qui paraît être formé du latin *vera*, vrai, et du grec *eikonika*, diminutif d'*eikôn*, portrait), à la représentation de la face de N.-S. imprimée sur un linge que l'on garde à St-Pierre de Rome. Quelques-uns croient que c'est le suaire même qui fut mis sur le visage de J.-C. après sa mort; d'autres que c'est le linge avec lequel une sainte femme essuya le visage du Sauveur, couvert de sang et de sueur, lorsqu'il montait au Calvaire, linge qui garda son empreinte. Une fête est célébrée le 4 fév. en l'honneur de cette sainte image.

VÉRONIQUE (Ste), religieuse au couvent de Ste-Marthe de Milan, patronne des lingères, était d'abord une simple ouvrière. Elle fut le modèle de la vie religieuse, et m. à Milan en 1497. On la fête le 13 janv.

VERRÈS (C. Licinius), Romain fameux par ses concussions, né vers 119 av. J.-C., était de la famille noble des Licinius. Envoyé en Asie comme lieutenant du consul Dolabella (82), et chargé de combattre les Pirates, il ne se signala que par ses déprédations. Nommé en 76 préteur urbain en Sicile, il réussit à garder trois ans cette province. Abusant de son pouvoir et comptant sur l'impunité, il écrasa les Siciliens d'impôts exorbitants, en même temps qu'il exerçait contre les malheureux habitants toutes sortes de cruautés et les dépouillait de tout ce qu'ils possédaient de plus précieux en statues, tableaux, vases, etc.; il n'épargna pas même les citoyens romains (*V.* GAVIUS). A sa sortie de charge, il fut accusé par la plupart des villes de la Sicile. Il espérait corrompre ses accusateurs et ses juges, et comptait sur l'éloquence d'Hortensius, son défenseur, mais Cicéron, chargé de l'accusation, mit tous ses crimes au grand jour. Verrès s'exila sans attendre l'issue du procès, et fut condamné à restituer aux Siciliens plusieurs millions, qui étaient loin d'égaler ses déprédations (72). Il ne revint de l'exil que 24 ans après, et fut proscrit par Antoine pour avoir refusé de lui céder de beaux vases de Corinthe (43). Cicéron nous a laissé sept discours contre Verrès, parmi lesquels on remarque surtout le *De Signis* et le *De Suppliciis;* mais tous n'ont pas été réellement prononcés : il avait suffi, pour faire condamner Verrès, de l'audition des témoins.

VERRI (Alexandre), littérateur, né à Milan en 1741, m. en 1816, avait d'abord été avocat, puis s'était livré à l'étude de la législation, tant en Italie qu'à Paris, où il se mit en relation avec les chefs du parti philosophe. Il publia ensuite avec Beccaria une feuille périodique intitulée *le Café*, qui eut une grande vogue; puis vint se fixer à Rome où, après quelques essais dramatiques, il entreprit une *Iliade abrégée*, qui n'eut pas de succès. On a de lui quelques autres ouvrages qui lui ont valu plus de réputation : *les Nuits romaines au tombeau des Scipions*, espèce de dialogues des morts, les *Aventures de Sapho* et *la Vie d'Érostrate*, romans; un *Essai sur l'histoire générale d'Italie* (1826). Ces ouvrages, écrits en italien, ont été traduits par Lestrade (1826, 1827, etc.). — Ses deux frères, Pierre (1728-97) et Charles (1743-1823), ont aussi écrit. Le 1er, après avoir été successivement militaire et administrateur, s'occupa surtout d'économie politique, et devint l'âme d'un cercle où brillaient les Beccaria, les Frisi, les Carli : ses *Méditations sur l'économie politique*, Milan, 1771, sont un ouvrage des plus remarquables. On doit au 2e plusieurs traités d'agronomie : *De la Culture de la Vigne; De la Culture du Mûrier*, etc.

VERRIÈRES, vge de Seine-et-Oise, sur la Bièvre, à 14 kil. S. E. de Versailles; 1200 hab. Joli bois; eau minérale ferrugineuse. Exelmans y obtint un avantage sur les Prussiens le 12 juillet 1815.

VERRIUS FLACCUS (M.), grammairien latin, esclave d'abord, puis affranchi, tint à Rome une école qui fut la plus renommée de cette ville, et fut chargé par Auguste de l'éducation de ses deux petits-fils, Caïus et Lucius Agrippa; il mourut très-vieux, sous Tibère. De plusieurs ouvrages qu'il avait composés (*Saturnalia*, *Res memoria dignæ*, *De Orthographia*, etc.), le plus fameux est le traité *De verborum significatione*, espèce de grand lexique latin, qui fut abrégé au IIIe s. par Sextus Pompeius Festus, abrégé lui-même 400 ans plus tard par Paul Warnefriede. Ces abrégés successifs ont fait perdre le lexique primitif; mais ce qui reste de celui de Pomp. Festus, quoique dans un déplorable état, fournit des fragments authentiques de Verrius Flaccus, auxquels il faut joindre d'autres fragments épars dans divers auteurs, et les restes d'un calendrier romain qu'il avait rédigé, les *Fastes prénestins*, publiés par Foggini, Rome, 1779, in-fol. Les fragments de Verrius, recueillis par Denis Godefroy (dans les *Auctores latinæ linguæ*), ont été publiés avec les notes d'Antoine Augustin dans son édition de Pomp. Festus (Venise, 1559); depuis, on les a toujours réimprimés avec ce dernier. Les meilleures édit. sont celles de Lindemann, Leips., 1832, et d'E. Egger, Paris, 1838.

VERROCHIO (André), sculpteur et peintre, né à Florence vers 1422, m. à Venise en 1488, réussit surtout dans la sculpture, et surpassa tous ses contemporains dans l'art de travailler le bronze; on admire encore son groupe de *Jésus et S. Thomas*, dans l'Église San-Michele de Florence. Comme peintre, il eut la gloire de former le Pérugin et Léonard de Vinci. Il était aussi bon musicien.

VERRUE (Jeanne D'ALBERT DE LUYNES, comtesse de), femme remarquable par son esprit et sa beauté, née en 1670, m. en 1736, resta veuve en 1704, son mari, le comte de Verrue, ayant été tué à la bataille de Hochstædt. Liée avec les philosophes et les artistes, elle attira surtout l'attention par ses riches collections de tableaux et de livres. Elle devint la favorite de Victor-Amédée II, duc de Savoie, puis roi de Sardaigne et pendant longtemps elle gouverna sa cour et ses États. On l'avait surnommée la *Dame de volupté*.

VERSAILLES, *Versaliæ* en latin moderne, ch.-l. du dép. de Seine-et-Oise, à 23 kil. S. O. de Paris, auquel elle est reliée par 2 chemins de fer (dits de la r. dr. et de la r. g.); 43 899 hab. Évêché, suffragant de Paris, église calviniste, cour d'assises, trib. de 1re inst. et de comm.; lycée, école normale primaire, école d'artillerie (pour la garde impériale). Vaste place d'armes devant le château; trois magnifiques avenues disposées en éventail, partant du châ-

teau et dites avenue de Paris, de St-Cloud, de Sceaux; château magnifique, élevé par Louis XIV, qui de 1680 à 1789 fut la résidence ordinaire des rois, et qui a été transformé par Louis-Philippe en un immense musée consacré *à toutes les gloires de la France;* parc et jardins superbes, d'une vaste étendue, remplis de belles statues, de jets d'eau et de vastes pièces d'eau (pièce de Neptune, salle d'Apollon, pièce des Suisses, etc.); admirable orangerie; salle de spectacle (dans le palais). Au parc attiennent deux palais moins vastes : le Grand-Trianon, bâti par Louis XIV vers 1676, et le Petit-Trianon, créé par Louis XV, qui tous deux ont aussi des jardins délicieux (le Petit-Trianon était le séjour favori de Marie-Antoinette). La ville, percée de rues larges et bien aérées, offre en outre un grand nombre de beaux édifices : les églises St-Louis et Nᵉ-Dame, la préfecture, la mairie, l'hôtel des gardes, les hôtels de la chancellerie, de la guerre, les écuries du roi, la fameuse salle du *Jeu de Paume*, les fontaines de la place Hoche et de l'abbé de l'Épée. Versailles était sans eau, mais la célèbre machine de Marly fut construite pour lui en fournir. Fabriques d'armes, d'horlogerie, de châles-cachemire; taillanderie, chaudronnerie; nombreuses pépinières, etc. A Versailles sont nés, outre les princes de la famille royale depuis Louis XIV, Ducis, l'abbé de l'Épée, Houdon, Kreutzer, Berthier, Hoche, Miot. — Versailles n'était qu'un rendez-vous de chasse sous Louis XIII, qui y bâtit en 1632 un petit château (la partie centrale du château actuel). En 1661, Louis XIV y commença des travaux d'agrandissement sous la direction de Levau, frère de J. Hardouin-Mansard; la belle façade sur le parc n'a pas moins de 450ᵐ de long; la construction du palais et des jardins coûta plus d'un milliard. La ville ne se composait d'abord que de quelques maisons du quartier St-Louis; le séjour de la cour en fit bien vite une ville opulente; sous Louis XV et Louis XVI, on y comptait près de 100000 hab. A Versailles furent signées, sous Louis XIV, la paix avec Gênes, 1685; sous Louis XV, l'alliance avec l'Autriche, 1756; sous Louis XVI, 1783, la *paix de Versailles*, par laquelle l'Angleterre reconnaissait l'indépendance des États-Unis. Les États généraux ouvrirent leurs séances à Versailles le 5 mai 1789; c'est là qu'eurent lieu les journées du 17 juin, où les députés se constituèrent en assemblée nationale; du 20 juin, où ils firent serment de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France (serment du Jeu de paume), et celles des 6 et 7 octobre, où Louis XVI et la cour se virent contraints par le peuple de venir habiter Paris. Presque abandonnée après 1789, Versailles a repris quelque vie depuis l'ouverture du *Musée historique* (1837). On doit à Alex. de Laborde *Versailles ancien et moderne*, 1839; à Ch. Fortoul les *Fastes de Versailles*, 1839; et à Gavard les *Galeries historiques de Versailles*, reproduites par le diagraphe, 1837-47.

VERSEAU (le), l'un des signes du Zodiaque. *V.* VERSEAU dans notre *Dict. univ. des Sciences.*

VERSECZ, v. de Hongrie (Témesvar), à 78 kil. S. de Témesvar, sur le canal de Versecz; 16000 h. Évêché grec, gymnase grec. Moulins à soie, vins.

VERSOIX, petite ville de Suisse (Genève), sur la riv. de Versoix, à 8 k. N. de Genève; 1000 h. Fondée en 1770, elle appartenait à la France avant 1816.

VERT (le Cap), *Arsenarium prom.*, le cap le plus occid. de l'Afrique, dans la Sénégambie, par 14° 44' lat. N. Découvert en 1445 par D. Fernandez, Portugais. — A 500 k. O. de ce cap, par 13°-17° lat. N., 24°-27° long. O., sont les *Iles du Cap-Vert*, dont les principales sont : au S. Santiago et Fogo, à l'O. Boavista, au N. S.-Antonio, l'Ile de Sel, etc.; 80000 hab. Ces îles appartiennent au Portugal. Elles ont été découvertes en 1456 par Cadamosto.

VERT (le Comte). *V.* SAVOIE (Amédée VI de).

VERTAIZON, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 20 k. N. O. de Billom; 2296 hab.

VERTEILLAC, ch.-l. de c. (Dordogne), à 14 kil. N. de Riberac; 1188 hab.

VERTES (Montagnes), en anglais *Green mountains*, chaîne de mont. des États-Unis, au N. E., dépend des monts Alleghanis. Elle commence dans le Connecticut à l'E. de West-Rock, traverse du S. au N. les États de Connecticut, Massachusetts, Vermont, et se termine vers les frontières du Canada; 490 k. de long. Son plus haut sommet a 1426ᵐ. Elle est ainsi nommée des vastes forêts d'*arbres verts* qui la couvrent.

VERTOT (René AUBERT, abbé de), historien, né en 1655 au château de Bennetot dans le Pays de Caux, m. en 1735, fut successivement capucin, prémontré, prieur de Joyenval, curé de Croissy-la-Garenne près de Marly, curé de Marly, curé aux environs de Rouen, fut admis en 1705 à l'Académie des inscriptions, vint alors se fixer à Paris, fut secrétaire des commandements de la duchesse d'Orléans, ce qui lui valut, avec un beau traitement, un logement au Palais-Royal, et vécut dès lors dans l'aisance. Il consacra 40 années de sa vie à la composition d'un petit nombre d'ouvrages historiques qui ont été très-goûtés de leur temps; ces ouvrages sont en effet fort élégamment écrits et offrent en général un grand intérêt; mais on n'y trouve ni instruction profonde, ni couleur locale, et l'auteur ne paraît pas se soucier assez de la vérité. Ce sont : l'*Histoire de la conjuration de Portugal* (1689); l'*Hist. des révolutions de Suède* (1696); l'*Hist. des révolutions de la république romaine* (1719); l'*Hist. de l'Ordre de Malte* (1726), écrite à la demande des Chevaliers.

VERTS (les), faction du cirque. *V.* BLEUS (les).

VERTUMNE, *Vertumnus* (de *Vertere*, changer), dieu étrusque et latin, présidait aux transformations, mais surtout à celles que subit la végétation, et par suite aux jardins et vergers, à l'année et aux saisons. On lui donnait pour épouse Pomone, déesse des fruits. On le représentait jeune, couronné d'herbes, tenant des fruits et une corne d'abondance.

VERTUS, ch.-l. de c. (Marne), à 28 kil. O. S. O. de Châlons-sur-Marne; 2469 hab. Jadis ch.-l. du *Pagus Virtudisus* et d'un comté créé pour le prince Philippe, oncle de Louis XII. Quelques-uns placent les *Catalauni campi* dans la plaine des Vertus.

VÉRULAM, *Verulamium*, v. de la Bretagne romaine, auj. en ruines, au N. de St-Alban, devint plus tard une baronnie. Bacon était baron de Vérulam.

VÉRUS, *L. Aurelius Ceionius Commodus Verus*, empereur romain, fils d'Ælius Vérus qui avait été adopté par Adrien en 135, mais qui était mort dès 138, fut lui-même adopté par Antonin avec Marc-Aurèle, et fut à l'avénement de ce dernier associé par lui à l'empire en même temps qu'il épousait sa fille. Il commanda l'armée envoyée contre les Parthes et prit Ctésiphon; mais, après ce succès, il laissa à Avidius Cassius le soin de poursuivre l'ennemi. Il ne se signala que par ses débauches, son faste et son ineptie, et mourut d'apoplexie à 39 ans, en 169, à Altinum en Vénétie, pendant qu'il marchait avec Marc-Aurèle contre les Marcomans.

VERVIERS, *Verveviæ*, v. de Belgique (Liége), sur la Vesdre, à 32 kil. E. de Liége; 24000 hab. Chemin de fer. Trib. de 1ʳᵉ inst. et de commerce, collége. Drap renommé, couvertures de laine, savon, vitriol.

VERVINS, *Verbinum*, ch.-l. d'arr. (Aisne), à 40 kil. N. E. de Laon; 2748 hab. Trib. de 1ʳᵉ inst. et de commerce; collége. Toiles, huile, vannerie, bonneterie, chaussons. — Vervins était jadis ville forte et titre de marquisat. Elle appartint jusqu'au XVᵉ s. à la maison de Coucy. Le 2 mai 1598 y fut signé un fameux traité de paix entre Henri IV et Philippe II : l'Espagne rendait à la France les places qu'elle avait prises en Picardie, ainsi que Blavet (auj. Port-Louis) en Bretagne; la France cédait Cambray et le Charolais. Prise en 1653 par les Espagnols, cette ville fut reprise en 1654 par les Français.

VERZY, ch.-l. de cant. (Marne), à 15 kil. S. E. de Reims; 1030 hab. Bon vin de Champagne.

VÉSALE (André), médecin, né à Bruxelles en 1514, m. en 1564, est regardé comme le créateur de l'anatomie humaine. Bravant les préventions de l'époque, il fut un des premiers à disséquer des cadavres; il vint se perfectionner à Paris, enseigna ensuite avec un grand succès l'anatomie à Pavie (1540-44), à Bologne, à Pise, et devint médecin de Charles-Quint et de Philippe II. Accusé par ses envieux d'avoir ouvert le corps d'un gentilhomme encore vivant, il fut contraint de faire un pèlerinage en Terre-Sainte pour expier ce crime invraisemblable; il fut à son retour jeté par la tempête sur les côtes de l'île de Zante, et y mourut de faim. On a de Vésale un grand traité *De corporis humani fabrica*, Bâle, 1543 et 1555. Ses *OEuvres complètes* (en lat.) ont été réunies par Boerhaave et Albinus à Leyde, 1725, 2 vol. in-fol.

VESCOVATO, ch.-l. de cant. (Corse), à 24 kil. S. de Bastia; 1255 hab. Montagnes pittoresques. Vins.

VESERIS, lieu de Campanie, au pied du Vésuve, où Manlius Torquatus, secondé par le dévouement de Décius, battit les Latins insurgés, 340 av. J.-C.

VÉSERONCE, vge de l'Isère, à 8 k. E. de Vienne. Thierri I, roi de Metz, et Clodomir, roi d'Orléans, y furent battus en 524 par Gondemar, roi des Burgundes.

VESLE (la), riv. de France, dans le dép. de la Marne et de l'Aisne, baigne Reims, et grossit l'Aisne à 5 kil. S. O. de Vailly, après un cours de 140 kil.

VÉSONE, *Vesunna*, nom anc. de Périgueux, est resté à une tour antique dont les débris subsistent encore dans un faubourg de la ville.

VESONTIO, auj. *Besançon*, v. de Gaule, ch.-l. de la Grande Séquanaise, fut prise par César en 58 av. J.-C., après un siége difficile. *V.* BESANÇON.

VESOUL, *Vesulum*, ch.-l. du dép. de la Hte-Saône, sur le Durgeon, à 363 kil. S. E. de Paris par la route, à 381 k. par le chemin de fer; 7579 h. Trib. de 1re inst., lycée, école normale, bibliothèque, société d'agriculture; pépinière départementale. Belle promenade du Cours, quartiers de cavalerie. Toiles, vannerie, tannerie, chapellerie. Commerce assez actif. Aux env., eaux minérales de Rèpes et plusieurs curiosités naturelles (Fontaine-du-Diable, grotte de Notre-Dame de Hallebarde, le Frais-Puits). — Vesoul ne date que du IXe s. Les Anglais la saccagèrent en 1360. Elle a encore été prise ou ravagée en 1478, 1595, 1636, 1644. Elle faisait partie de la Franche-Comté, et a été réunie à la France avec le reste de cette province.

VESPASIEN, *T. Flavius Vespasianus*, empereur romain, né à Réate l'an 7 de J.-C., était fils d'un publicain. Il remplit diverses charges sous Claude, Caligula, Néron, fut, sous ce dernier, proconsul en Afrique, puis eut la conduite de la guerre de Judée. Il remporta dans ce dernier pays de grands avantages; il n'avait plus que Jérusalem à prendre, lorsque le trône devint vacant par la mort de Galba, puis par les querelles d'Othon et de Vitellius. Proclamé empereur presque malgré lui par l'armée d'Orient (69), il envoya en Italie ses généraux Mucien et Antonius Primus, qui le firent reconnaître après avoir défait les troupes de Vitellius à Crémone, puis, laissant en Judée son fils Titus finir le siége de Jérusalem, il vint à Rome, où il entra sans obstacle. Il envoya en Gaule Céréalis pour pacifier ce pays, agité par Civilis et Sabinus, et dans la Bretagne Agricola, qui soumit presque toute l'île (78), rétablit l'ordre en resserrant la discipline dans l'armée et en apportant une stricte économie dans les finances, réduisit en provinces romaines la Comagène, la Lydie, la Pamphylie et la Cilicie, et mourut après dix ans d'un règne glorieux (79). On reproche à Vespasien l'exécution de Sabinus, la condamnation d'Helvidius Priscus, et une excessive parcimonie. Ce prince infatigable disait « qu'un empereur romain devait mourir debout. » Il se fit en effet habiller et se leva au moment où il sentit que la vie l'abandonnait.

VESPUCE, *Amerigo Vespucci*. *V.* AMÉRIC.

VESTA, fille de Saturne et de Rhée, sœur de Jupiter, présidait au foyer domestique, puis au feu interne de la Terre, et par suite à la terre elle-même: aussi l'a-t-on quelquefois confondue avec Cybèle et Ops et l'a-t-on dite femme de Saturne. Cette déesse, dont le culte est probablement originaire de Perse, était principalement honorée par les Pélasges, par les habitants de Troie et par les Romains, qui prétendaient descendre des Troyens; elle était avec Minerve la première des divinités dites *pénates*. On entretenait en son honneur à Rome un feu perpétuel (*V.* VESTALES). Dans l'origine, cette déesse n'avait aucune image et n'était adorée que sous le symbole du feu; plus tard, on la représenta sous les traits d'une femme belle et noble, mais sévère, tenant à la main un sceptre, et ayant un brasier près d'elle.

VESTALES, prêtresses de Vesta, étaient chargées d'entretenir le feu sacré sur l'autel de la déesse et d'accomplir en son honneur divers rites mystérieux. Elles étaient tenues de garder la chasteté tout le temps de leur ministère, qui était de 30 ans; celle qui violait son vœu était enterrée vive. Celles qui laissaient éteindre le feu étaient punies du fouet. En revanche, les Vestales avaient de grands priviléges: elles n'étaient point assujetties à l'autorité paternelle, ni à la tutelle; elles se faisaient précéder de licteurs en public et occupaient une place d'honneur dans les spectacles; elles étaient crues sans serment en justice; leur présence sauvait la vie au criminel qu'elles rencontraient par hasard. On les choisissait autant que possible dans les premières familles; on les consacrait au culte dès leur plus jeune âge (de 6 à 10 ans). Les 30 ans finis, elles pouvaient quitter le temple et même se marier. Pendant tout le temps de leur exercice, elles portaient de longues stoles blanches, dont la partie supérieure était ramenée sur la tête jusqu'aux oreilles. Les Vestales semblent avoir existé en Italie, notamment chez les Sabins, antérieurement à la fondation de Rome. Numa transporta cette institution à Rome, et y établit 4 Vestales; Tarquin l'Ancien ou Servius porta ce nombre à 6. La plus âgée se nommait la grande Vestale, et avait autorité sur les autres. Le collége des Vestales fut aboli par Théodose en 389.

VESTERAS, v. de Suède. *V.* VÆSTERAS.

VESTINI, peuple de l'Italie centrale, à l'E., vers la mer Supérieure, au S. des *Prætutii*, au N. des *Marrucini*, faisait partie de la grande famille sabellique, et prit parti contre Rome dans la guerre des Samnites. Vaincus en 326 av. J.-C., ils reprirent les armes plusieurs fois; ils ne se soumirent définitivement qu'après la prise d'Amiterne, leur capitale, 295.

VESTRIS (Gaetano Apolino Balthazar), célèbre danseur, né en 1729 à Florence, m. en 1808, vint jeune à Paris, reçut les leçons de Dupré, débuta en 1743 à l'Opéra et y eut un immense succès jusqu'au moment où il quitta la scène (1781) : on le surnommait le *Dieu de la danse*. Sa vanité était plus grande encore que son talent; il disait souvent : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe, moi, Voltaire et le roi de Prusse (Frédéric II). » Vestris a composé plusieurs ballets. — Sa femme, née Anne Frédérique Heinel, 1752-1808, excella aussi comme danseuse, surtout dans le genre grave. — Son fils naturel, Marie Aug. Vestris, dit Vestris II ou Vestr'-Allard (du nom de sa mère), né en 1760, m. en 1842, a aussi été le plus célèbre danseur de son temps. Entré au théâtre en 1780, il y resta jusqu'en 1818, et fut depuis professeur à l'école de grâce du Conservatoire. — Sa belle-sœur, Marie Rose Gourgaud-Dugazon, sœur du comédien Dugazon et femme de Paco-Vestris, née en 1746, morte en 1804, reçut les leçons de Lekain, eut, sous le nom de Mme Vestris, les plus brillants succès comme tragédienne, et créa plusieurs rôles pour les tragédies de Voltaire. Elle possédait au suprême degré l'art de la scène, mais manquait de sensibilité.

VESUNA ou PETROCORII, auj. *Périgueux*.

VÉSUVE, *Vesevus* ou *Vesuvius*, célèbre volcan d'Italie, à 8 kil. S. E. de Naples, a 40 kil. de tour et 1190m de hauteur; son cratère est profond de 115m. On y distingue auj. deux sommets, la Somma et l'Ottojano. Il est très-escarpé. Toutes ses pentes sont cultivées jusqu'à l'Ermitage; elles sont d'une prodigieuse fertilité : c'est là que croit le célèbre vin de *Lacryma-Christi*. Le Vésuve a problablement vomi des laves dès les temps les plus anciens, mais sa 1re éruption connue est celle qui eut lieu l'an 79 de J.-C. et qui détruisit Herculanum, Pompeï, Stabies; env. 50 autres éruptions ont suivi, notamment en 472, 512, 993, 1306, 1500 1779, 1794, 1817, 1832, 1834, 1839, 1850, 1862. Toute la région qui environne Naples est volcanique, d'où son nom de *Champs Phlégréens* (*plaines ardentes*) chez les anciens.

VESZPRIM, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Veszprim, sur la Sed, à 98 k. S. O. de Bude; 9000 h. Château. Évêché catholique, séminaire, collége de Piaristes. Cette ville fut prise et reprise par les Turcs et les Autrichiens; ses fortifications furent rasées en 1702. — Le comitat de Veszprim, dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Raab, Kœmœrn, Stuhl-Weissembourg, Schumeg, Eisenburg, a 110 kil. sur 80 et 238000 hab. Il confine au lac Balaton.

VETERA CASTRA, nom ancien de *Xanten*.

VETERANS, soldats émérites. *V.* ce mot dans otre *Dict. univ. des Sciences*.

VETO, c.-à-d. en latin *j'empêche*, *je défends*, formule par laquelle les tribuns du peuple à Rome s'opposaient à un décret du sénat (*V.* TRIBUNS). — Dans les temps modernes, on a ainsi appelé le refus fait par le roi ou le chef d'un État de sanctionner une loi adoptée par le parlement. On trouve ce droit en Angleterre, dans l'empire germanique, en Pologne: dans ce dernier pays, depuis 1652, tout nonce assistant à une diète pouvait par son *veto* rendre nulle l'élection du roi; cette institution funeste, qui éternisait la discorde, ne fut abolie qu'en 1791.— En France, la constitution de 1791 accordait au roi le droit de *veto*, mais seulement suspensif; Louis XVI apposa ce *veto* aux décrets du 17 et du 29 novembre contre les prêtres et les émigrés.

VÉTRANION, général romain, natif de Mésie, était gouverneur de Pannonie lorsque la révolte de Magnence le décida à prendre aussi la pourpre à Sirmium, en 350. Constance II le reconnut comme auguste, et joignit ses troupes aux siennes comme pour marcher de concert contre Magnence; mais dès le lendemain de son arrivée, il provoqua ouvertement les soldats de Vétranion à la défection, et les attira tous à lui. Il laissa Vétranion vivre paisiblement à Pruse, et lui fit une riche pension.

VETTER, lac de Suède (Gothie septentr.), à 35 k. S. E. du lac Vener, entre les préfectures de Linkœping, Skaraborg, Jonkœping, Œrebro, a 110 kil. sur 30, et s'écoule dans la Baltique par la Motala. Il communique avec le lac Vener par le canal de Gœtha.

VETTÉRAVIE. *V.* WETTERAVIE.

VETTONES, auj. prov. de *Salamanque* et N. de l'*Estramadure espagnole;* peuple de l'Hispanie, avait au N. le Durius, au S. le Tage, à l'E. les Vaccéens et les Carpetani; ch.-l., *Salmantica* (Salamanque). Les *Vettones* prirent part à la ligue des Vaccéens et des Celtibères contre les Romains, furent défaits à *Toletum* en 192 av. J.-C., reprirent les armes en 153 avec les Lusitaniens, mais furent vaincus par Calpurnius, puis par Atilius, 150.

VÉTULONIES, auj. *Vetulia*, anc. v. d'Étrurie, à l'O. et près de la côte, entre l'Umbro et l'Arnus, était une des 12 lucumonies. Elle avait pour port *Telamone*.

VÉTURIE, mère de Coriolan. *V.* CORIOLAN.

VEVAY, *Viviscum*, jolie ville de Suisse, dans le canton de Vaud, sur le bord N. E. du lac de Genève, à l'embouchure de la Vevayse, au pied du Jorat, à 20 k. E. S. E. de Lausanne; 5500 hab. Port, jolie place, halle au blé avec colonnes de marbre. Collége, bibliothèque, société d'émulation, caisse d'épargne, etc. Commerce de vins, fromages, planches et bois de construction. Aux environs, sites admirables et jolis châteaux qui attirent les touristes. — D'abord aux ducs de Savoie, Vevay appartint à Berne depuis 1536, et au canton de Vaud depuis 1798.

VEXIN, *Veliocasses*, puis au moyen âge, *Vulcassinus pagus*, pays de l'anc. France, qui appartenait jadis en entier à la Normandie, fut plus tard divisé en Vexin Normand (en Normandie) et Vexin français (dans l'Ile-de-France). Places principales: dans le Vexin normand: Gisors, Rouen, Jumiéges, Noyon-sur-Andelle, les Andelys, Lions, Vernon; dans le Vexin français : Pontoise, Chaumont, La Roche-Guyon, Magny. Le 1er est auj. compris dans les dép. de la Seine-Inférieure et de l'Eure; le 2e dans ceux de l'Oise et de Seine-et-Oise. — Le Vexin fit partie du domaine de la couronne jusqu'au moment où Dagobert I le donna à l'abbé de St-Denis. Il reçut le titre de comté vers 750 et devint au commencement du xe s. fief héréditaire sous la suzeraineté du duc de France. Au traité de St-Clair-sur-Epte, 912, une portion de ce comté fut cédée aux ducs de Normandie et forma le Vexin normand; le reste (V. français) fut réuni à la couronne en 1082. Donné en apanage par Louis VI le Gros à Guillaume Cliton en 1126, il fit retour au domaine après la mort de ce prince, en 1128.

VEYLE (la), riv. du dép. de l'Ain, passe près de Bourg, arrose Pont-de-Veyle et se jette dans la Saône près de Mâcon, après un cours de 100 kil.

VEYNES, ch.-l. de c. (Htes-Alpes), sur le Buech, à 22 kil. O. de Gap; 1590 hab. Antiquités. Aux env., restes de l'anc. ville romaine de *Mons Seleucus*.

VEYRE-MONTON, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 15 k. S. E. de Clermont-Ferrand; 2687 hab.

VÉZELAY, *Vizeliacum*, ch.-l. de c. (Yonne), près de la riv. de Cure, à 15 k. O. d'Avallon; 1162 h. Magnifique église de Ste-Madeleine, consacrée en 868 et restaurée depuis peu. Eaux minérales salées. Patrie de Théodore de Bèze. Bons vignobles. — Ville jadis forte, avec une riche abbaye de Ste-Madeleine, fondée en 864. S. Bernard y prêcha la 2e croisade; Louis VII y prit la croix en 1146. Les Calvinistes l'occupèrent quelque temps sous Charles IX

VÉZELISE, ch.-l. de c. (Meurthe), au confluent du Brenon et de l'Uvry, à 28 kil. S. O. de Nancy; 1515 hab. Son église a une haute flèche. Cotonnades, broderies, etc. Patrie du poëte St-Lambert. Vézelise faisait jadis partie du comté de Vaudemont.

VÉZENOBRES, ch.-l. de c. (Gard), à 13 kil. S. E. d'Alais; 1120 hab. Station de chemin de fer.

VÉZÈRE (la), riv. de France, naît près de Chavagnac (Corrèze), reçoit la Corrèze et va grossir la Dordogne à Linceuil, après un cours de 160 kil.

VEZIN, ch.-l. de c. (Aveyron), à la source de la Viaur, à 27 kil. N. O. de Millau; 1260 hab.

VEZZANI, ch.-l. de c. (Corse), à 18 kil. de Corte; 1091 hab.

VIADRUS, riv. de Germanie, auj. l'*Oder*.

VIANE, v. d'Espagne, dans l'anc. Navarre (Pampelune), à 4 kil. de l'Èbre et à 50 k. N. O. de Pampelune; 3300 hab. Vieux château. Anc. principauté: l'héritier du royaume de Navarre porta à partir de 1397 le titre de *Prince de Viane :* on connaît surtout sous ce nom don Carlos, fils de Jean II. *V.* CARLOS (don).

VIANEN, v. de Hollande (Hollande mérid.), sur le Leck, à 11 kil. S. d'Utrecht; 1800 hab. C'était autrefois l'asile des criminels et des banqueroutiers. Prise par les Français en 1672.

VIAREGGIO, v. et port de l'anc. duché de Lucques, sur la mer, à 23 kil. E. de Lucques; 7500 h.

VIAS (Balthazar de), poëte latin moderne, né en 1587 à Marseille, m. en 1667, était docteur en droit, mais s'occupa aussi de numismatique, d'astronomie et surtout de poésie. Il assista aux États généraux de 1614 en qualité d'assesseur de la ville de Marseille, et fut nommé par Louis XIII gentilhomme de la chambre et conseiller d'État. Il a laissé, sous le titre d'*Henricæa* (1606), un recueil de poésies diverses de-

dié à Henri IV, où l'on a voulu, bien à tort, trouver le type de la *Henriade* de Voltaire. On a encore de lui : *Silvæ regiæ*, 1623; *Charitum libri III*, 1660. Ses poésies sont pleines d'élégance et de facilité.

VIATKA, jadis *Klinov.*, v. de Russie, ch.-l. du gouvt de son nom, au confluent de la Viatka et de la Klinovka, à 1460 kil. S. E. de St-Pétersbourg; 12 000 h. Archevêché, cour d'appel, séminaire, gymnase. Murs flanqués de tours, belle cathédrale, avec un riche sanctuaire. Commerce assez actif. C'est une des plus anciennes villes de la Russie : des Novogorodiens s'y établirent en 1181 et l'agrandirent. Longtemps elle fut une république vassale de celle de Novogorod; Ivan III la soumit en même temps que Novogorod. Les Tartares l'avaient prise et pillée en 1391. — Le gouvt de Viatka, entre ceux de Vologda au N., de Kostroma à l'O., de Kazan au S., de Perm à l'E., a 520 kil. de l'E. à l'O. sur 450 et 1 825 000 h. Climat très-froid au N., plus doux au S. Grains, légumes, chanvre; belles forêts. Élève du bétail, riche pêche. Fer, cuivre, houille. Assez d'industrie.

VIAU (Théophile), poëte. *V.* THÉOPHILE.

VIAZMA, v. de Russie (Smolensk), sur la Viazma (affluent du Dniepr), à 160 kil. E. N. E. de Smolensk; 12 000 hab. Lin, chanvre, grains; pain d'épice renommé. — Viazma était l'apanage des princes de Smolensk. Il y fut signé en 1634 un traité entre Ladislas, roi de Pologne, et le czar Michel Romanov, par lequel ce dernier renonçait à toute prétention sur la Pologne, l'Esthonie, la Livonie et la Courlande.

VIBIUS (C.) GALLUS, empereur. *V.* GALLUS.

VIBIUS SEQUESTER, géographe latin qu'on suppose avoir vécu entre le ve et le VIIe s., n'est connu que par un opuscule intitulé *De Fluminibus, fontibus, lacubus.... quorum apud poetas fit mentio*, dont la meilleure édition est celle d'Oberlin, Strasbourg, 1778 : c'est une espèce de dictionnaire géographique pour aider à l'intelligence des poëtes.

VIBORG ou WIBORG, ville de Russie (Finlande), ch.-l. du gouvt de Viborg, sur une baie du golfe de Finlande, à 140 kil. N. O. de St-Pétersbourg; 6000 h. Place forte, défendue par une citadelle et par une muraille de rochers; château, arsenal, magasins militaires. Cette ville est l'entrepôt d'une partie de la Finlande. — Fondée en 1118 par les Suédois, Viborg fut fortifiée en 1293 par Torkel Knutson, régent de Suède; elle devint la capitale de la Carélie. Les Russes y battirent les Suédois en 1556; un traité y fut conclu entre les deux peuples en 1609. Prise en 1710, sous Pierre le Grand, par l'amiral russe Apraxin, elle fut définitivement laissée aux Russes par la paix de Nystad (1721). — Le gouvt de Viborg, entre ceux de Kouopio au N., de Kymmenegard à l'O., d'Olonèje à l'E., de St-Pétersbourg au S. E. et le golfe de Finlande au S., a 400 kil. sur 220, et 280 000 hab. Montagnes au N. E.; plusieurs lacs, entre autres ceux de Saïma et de Ladoga; riv. principale, la Kymmène.

VIBORG, v. du Danemark (Jutland), ch.-l. de diocèse, presque au centre, sur le lac de Viborg, à 400 k. N. O. de Copenhague; 6000 hab. Évêché luthérien. On suppose que cette ville est l'anc. capitale des Cimbres du Jutland.

VIBRAYE, ch.-l. de c. (Sarthe), sur la Braye et près de la forêt de son nom, à 17 k. N. de St-Calais; 2939 hab. Forges, poteries.

VIC, VIC-SUR-SEILLE, *Vicus*, ch.-l. de c. (Meurthe), sur la Seille, à 6 kil. S. E. de Château-Salins; 2398 h. Trib. de 1re inst., conservation d'hypothèques. Vieux château. Immense mine de sel gemme; plâtre. — Cette ville était jadis un des séjours des rois d'Austrasie et devint la capitale du pays Saunois (ainsi nommé de la quantité de sel qu'on en tirait). Elle fut ruinée par le comte de Bar en 1255. Un traité de paix y fut conclu en 1632 entre Louis XIII et le duc de Lorraine, Charles III.

VIC-DESSOS, ch.-l. de c. (Ariége), sur le Vic-Dessos (affluent de l'Ariége), à 31 kil. S. S. O. de Foix; 947 hab. Aux env., riches mines de fer; forges.

VIC-EN-BIGORRE, ch.-l. de c. (Htes-Pyrénées), à 17 kil. N. de Tarbes; 3725 hab. Chaux, briques, taillanderie, tannerie, vins. Restes d'un château fort.

VIC-FEZENSAC, ch.-l. de c. (Gers), sur la Losse, à 28 kil. N. O. d'Auch; 4206 hab. Eau-de-vie, merrains, châtaignes, etc. Anc. ch.-l. du comté de Fezensac.

VIC-LE-COMTE, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), sur l'Allier, à 18 kil. S. E. de Clermont; 2926 hab. Station. Anc. résidence des comtes d'Auvergne.

VIC-SUR-AISNE, ch.-l. de c. (Aisne), à 20 kil. O. de Soissons; 972 hab. Anc. place forte.

VIC-SUR-CÈRE ou VIC-EN-CARLADÈS, ch.-l. de c. (Cantal), sur la Cère, à 16 kil. N. E. d'Aurillac; 1789 hab. Eaux minérales acidules. Commerce de bétail, toiles. Patrie de L. de Boissy, poëte dramatique. Anc. capit. du Carladès. — *V.* VICH.

VIC (Dominique de), vicomte d'Ermenonville, fut un des serviteurs les plus dévoués de Henri IV. Ne pouvant servir par suite d'une blessure qu'il avait reçue à la jambe (1586), et dont le traitement menaçait d'être long, il se fit amputer et rejoignit l'armée de Henri; il se couvrit de gloire à Ivry et contribua à la prise de Paris. Henri IV lui donna successivement le gouvernement de St-Denis (1591), de la Bastille, de Calais, le nomma vice-amiral (1602), puis ambassadeur en Suisse (1604). Passant après la mort du roi dans la rue de la Ferronnerie, où ce prince avait été assassiné, Vic fut saisi d'une douleur si vive qu'il en mourut le lendemain (1610).

VICAIRE, *Vicarius*, nom donné dans l'empire romain depuis le IVe s. au gouverneur d'un diocèse : le vicaire était subordonné au préfet; ainsi, par ex., le préfet d'Orient avait sous lui 4 vicaires : celui d'Orient (proprement dit), ceux d'Égypte, d'Asie, de Pont. A la mort des empereurs d'Allemagne, les fonctions impériales étaient exercées par intérim par deux *vicaires impériaux*. L'empereur déléguait aussi parfois son autorité à des *vicaires impériaux* dans le pays où il ne résidait pas, comme l'Italie, le roy. d'Arles, le Piémont. — Pour les *Vicaires ecclésiastiques*, *V.* notre *Dict. univ. des Sciences.*

VICENCE, *Vicentia* en latin, *Vicenza* en italien, v. de Vénétie, ch.-l. de la prov. de Vicence, sur le Bacchiglione, à 75 kil. O. de Venise; 36 000 h. Évêché, trib. de 1re inst., lycée, séminaire. Très-bel aspect; belle place du palais public (hôtel de ville), église des Dominicains et de la Grâce, Vieux palais, théâtre olympique (chef-d'œuvre de Palladio), palais Prefettizio, Chiericati, Barbarato, Tiene, Nievi, Coldogno, etc.; arc de triomphe du Champ de Mars. Chemin de fer. Académie d'agriculture, bibliothèque, jardin botanique. Soieries, draps, chapeaux, faïences, porcelaine, pompe à feu. Pacius, le Trissin, Scamozzi et Palladio naquirent à Vicence. — Cette ville remonte au temps des Rasena; les Sénonais l'agrandirent en 392 av. J.-C.; Alaric (401), Attila (452), la ravagèrent. Sous les Lombards, elle fut ch.-l. d'un duché; au XIIe s. elle devint une des républiques de la Hte-Italie. Elle prit part aux deux ligues lombardes; Frédéric II la saccagea en 1236. Elle eut ensuite à subir la tyrannie des Romano, obéit quelque temps aux della Scala, devint, ainsi que tout le Vicentin, province vénitienne en 1404, fut occupée 8 ans par l'emp. Maximilien (1509-1516), mais rendue à Venise après la paix de Noyon. Elle fut envahie par les Français en 1796 : après cinq années d'incertitude et quatre ans de domination autrichienne, elle fut annexée au roy. d'Italie (1805), où elle figura comme ch.-l. du dép. du Bacchiglione. En 1815, elle fut attribuée à l'Autriche avec la Vénétie. Elle a été rendue à l'Italie en 1866. — La province de Vicence, entre celles de Bellune, Trévise, Padoue, Vérone, et le Tyrol au N., a env. 140 k. sur 52 et 335 000 hab. Au N., montagnes, ailleurs belles plaines. Climat délicieux, air renommé pour sa salubrité, sol fertile : le Vicentin est le *jardin de l'Italie*. Riz, vin, chanvre, mûriers, vers à soie. Argent, fer, marbre, sources thermales, traces de volcans.

VICENTE (Gil), poëte portugais. *V.* GIL-VICENTE.

VICH ou VIC D'OSONA, *Ausa*, *Ausona*, v. d'Espagne (Barcelone), à 62 kil. N. de Barcelone; 13 000 hab. Évêché, belle cathédrale. Commerce actif. Non loin de là est le mont Seni, qui renferme des mines de houille et de cuivre, et d'où l'on tire des améthystes, des topazes, de superbes cristaux. — Saccagée par les Maures en 713, elle souffrit aussi beaucoup dans la guerre de la succession d'Espagne pour avoir pris le parti de l'archiduc Charles. Aux environs, les Français battirent les Espagnols en 1810 et en 1823.

VICHNOU, dieu hindou, 2e personne de la Trimourti (Trinité des Hindous), a le rôle de conservateur. De temps en temps il prend pour le bien des humains une forme visible: il s'est déjà incarné 9 fois, et doit s'incarner une 10e: ces incarnations s'appellent *avatar*. Les 4 premières eurent lieu dans le premier âge du monde, dit Satiayouga, âge d'or, où tous les hommes étaient bons et vertueux; les suivantes, dans le 2e et le 3e âge; la 10e terminera la période actuelle, l'âge noir ou de fer (Kali-youga), et mettra fin à l'existence du monde. Dans les 4 premières incarnations, Vichnou se montra successivement sous la forme d'un poisson, d'une tortue, d'un sanglier, d'un lion. Après avoir ainsi revêtu diverses formes animales de plus en plus relevées, il prit la forme humaine: il fut d'abord le brahme nain Vamana, puis le brahme guerrier et armé de la hache, Paraçou-Rama, enfin le beau prince Rama, fils de Daçaratha, radjah d'Ayodhia ou Aoude (dont les aventures sont le sujet du *Ramayana*); il devint ensuite Krichna, le bon pasteur, le vainqueur de Kansa, et enfin Bouddha le saint, le sage par excellence. Vichnou, lorsqu'il s'incarnera pour la 10e fois, sera le cheval exterminateur Kalki, qui d'un coup de pied réduira le globe en poudre. On donne à ce dieu pour femme la belle Lakchmi. Vichnou est le premier être qui sorte du sein de la mer primordiale, et alors on le nomme *Narayana* (celui qui se meut sur les eaux); de son nombril sort un lotos qui porte les 2 autres personnes de la *Trimourti* (Brahma et Siva). Il dort et flotte sur les eaux dans l'intervalle des petites destructions du monde: on le représente alors étendu sur le grand serpent *Adiséché* ou *Ananta*, qui s'allonge sous son corps en forme de lit, et recourbe ses sept têtes au-dessus de la sienne en forme de dais. D'autres fois il est porté sur un épervier ou sur un aigle. La jeunesse et la vigueur se dessinent dans tout son extérieur; ses statues ont la figure bleue, avec 4 bras et 4 mains: dans une main il tient une massue, dans une autre une roue magique (*tchakra*), dans la 3e une conque, dans la 4e un lotus; sa tête est ornée d'une magnifique couronne à triple étage en forme de tiare. — Vichnou est adoré dans l'Inde entière, mais principalement à Djaggernat, où l'on voit des fanatiques se faire écraser sous les roues du char qui porte sa statue.

VICHNOU-SARMA, brahme qu'on suppose être le véritable auteur des *Fables* attribuées à Pilpaï. *V.* ce nom.

VICHY, *Aquæ calidæ*, v. du dép. de l'Allier, sur la r. dr. de l'Allier, à 21 kil. S. O. de La Palisse et à 55 kil. S. de Moulins; 3740 hab. Eaux thermales renommées, auxquelles on attribue des vertus apéritives et stomachiques, et que l'on emploie contre les obstructions, les rhumatismes, les paralysies. Splendides établissements de bains; aux env. parc et belles promenades. Dans la saison des eaux, ce lieu est le rendez-vous d'une société brillante. Vichy était jadis une place forte: Charles VII la prit en 1440.

VICKSBURG, v. et port des États-Unis (Mississipi), sur le Mississipi, à l'intersection de plusieurs chemins de fer, à 70 kil. O. de Jackson et à 500 kil. de la Nouv.-Orléans; env. 5000 hab. Place très-commerçante, grand entrepôt du coton; paquebots réguliers pour la Nouv.-Orléans. Cette ville fut prise par les Fédéraux sur les Confédérés le 3 juillet 1863.

VICO, ch.-l. de c. (Corse), à 45 kil. N. d'Ajaccio; 2031 hab. Vin, huile d'olive, bois.

VICO-EQUENSE ou VICO-DI-SORRENTO, v. du roy. d'Italie (Naples), près du golfe de Naples, à 6 kil. S. O. de Castel-a-Mare; 2600 h. Évêché; cathédrale où se trouve le tombeau de Filangieri. — Détruite par les Goths, rebâtie en 1300 par Charles II, roi de Naples.

VICO (J. B.), savant italien, né à Naples en 1668, m. en 1744, était fils d'un pauvre libraire. Il professa 40 ans la rhétorique à l'Université de Naples, et vécut dans la gêne, méconnu de ses contemporains. Il fut un des créateurs de la philosophie de l'histoire, qu'il nomme *la science nouvelle;* il a tracé de main de maître l'histoire probable du genre humain, et a préludé à toutes les grandes questions de races, de langues, de migrations, agitées depuis; mais il se laisse souvent entraîner à des hypothèses peu solides. Son ouvrage capital, les *Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations*, parut à Naples en 1725. Il y distingue dans l'histoire de l'humanité trois âges: l'*âge divin*, temps d'idolâtrie, dans lequel les hommes encore ignorants divinisaient tout; l'*âge héroïque*, temps de barbarie où régnait la force et où dominèrent quelques héros; l'*âge humain*, époque de civilisation; il croyait que les peuples parcouraient successivement ces trois âges, et qu'arrivés au dernier ils devaient retourner au premier, roulant ainsi dans un cercle éternel. Il est un des premiers qui aient présenté les personnages héroïques, poétiques ou même historiques (Hercule, Homère, Romulus), comme de purs *mythes* ou des personnifications de certains âges, de certains sentiments ou de certains intérêts. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Milan, en 6 vol. in-8, 1836-37. Michelet a le premier en France appelé l'attention sur cet homme remarquable: on lui doit une traduction de la *Science nouvelle*, sous le titre de *Principes de la philosophie de l'histoire* (1827), qu'il a fait suivre des *OEuvres choisies de Vico*, 2 vol. in-8, 1836. J. Ferrari a fort bien apprécié cet auteur dans son livre de *Vico et l'Italie*, Paris, 1840.

VICOMTE (de *vice*, à la place de, et *comes*, comte). Les vicomtes, dont l'institution remonte aux derniers temps de l'empire romain, n'étaient que les vicaires ou lieutenants des comtes. Ceux-ci les choisissaient eux-mêmes, excepté dans quelques villes principales, où ils étaient nommés directement par l'empereur. Chez les Francs, le nom de vicomte est employé pour la 1re fois en 819, sous Louis le Débonnaire, qui nomma Cixilane vicomte de Narbonne; auparavant on se servait du titre de *vidame*. Sous les derniers Carlovingiens, les vicomtes, à l'exemple des ducs et des comtes, érigèrent leurs gouvernements en fiefs héréditaires qui relevaient, les uns du roi, les autres des ducs et des comtes. En Normandie, on donnait le nom de vicomtes à des gens de robe qui rendaient la justice au nom du roi et des seigneurs; l'étendue de leur juridiction s'appelait *vicomté*. Depuis l'abolition du régime féodal, le titre de *vicomte* n'est plus qu'honorifique en France, comme tous les titres nobiliaires. Le vicomte se place dans la hiérarchie féodale entre le comte et le baron.

VICQ-D'AZYR (Félix), médecin, né à Valognes en 1748, m. en 1794, ouvrit avec éclat à Paris en 1773 un cours d'anatomie, entra par mariage dans la famille de Daubenton, qui devint son protecteur, fut nommé en 1774 membre de l'Académie des sciences, en 1776 secrétaire perpétuel de la Société de médecine, fut en cette qualité chargé de rédiger les éloges de ses principaux collègues, ce qu'il fit avec un grand talent, et obtint ainsi un fauteuil à l'Académie française (1788). Il était en outre professeur à l'École vétérinaire d'Alfort et 1er médecin de la reine. Ses *OEuvres* (publiées à Paris en 1805, 6 vol. in-fol.) contiennent ses *Éloges*, généralement élégants et d'une lecture agréable, des *Mémoires* sur l'anatomie humaine et comparée, un *Traité d'anatomie et de physiologie*, et le *Système anatomique des Quadrupèdes*. On lui doit la théorie des *homologues*.

VICRAMADITYA, prince célèbre de l'Inde, qui

régnait à Oudjein dans le Ier s. av. J.-C., conquit le Bengale, l'Orissa, le Guzzerat, le Delhi, mais périt peu après cette dernière conquête dans une bataille livrée à Salivahana, roi de Pratichthana. Protecteur des lettres, il avait accueilli à sa cour le célèbre Kalidasa. Vicramaditya donna son nom à une ère qu'on fait commencer l'an 56 av. J.-C.

VICTOIRE (la), déesse allégorique, fille de la Force et de la Valeur. Sylla lui bâtit un temple à Rome, et institua des fêtes en son honneur. Sa statue était dans le Capitole, et elle y resta jusqu'en 382, époque à laquelle l'empereur Gratien la fit enlever. Ce fut la dernière statue païenne que le christianisme fit disparaître des monuments publics : l'enlèvement de cette statue fut regardé comme un événement de mauvais augure, et fut vivement combattu, surtout par l'éloquent Symmaque, alors préfet de Rome. On représente la Victoire à peu près de la même manière que Minerve; on lui donne pour attributs un rameau de palmier, une couronne, et des ailes. On la représente aussi élevant des trophées, ou gravant sur un bouclier les exploits des guerriers.

VICTOIRE (Ste), vierge et martyre à Rome en 249, est fêtée le 23 décembre. — Autre sainte qui subit le martyre à Carthage en 304, avec saint Saturnin. L'Église l'honore le 11 février.

VICTOIRE (Louise Thérèse), connue sous le nom de *Madame Victoire*, fille de Louis XV, sœur du Dauphin et tante de Louis XVI, née en 1733, se distingua par sa piété, sa charité et par la pureté de ses mœurs, émigra en 1791 avec Mme Adélaïde, sa sœur, et mourut à Trieste en 1799.

VICTOIRES (Place des), une des principales places de Paris, de forme demi-circulaire, entre la rue Croix-des-Petits-Champs et la rue des Fossés-Montmartre, fut ouverte sous Louis XIV en 1684 par le maréchal de La Feuillade et bâtie sur les plans de J. H. Mansard. On plaça au milieu une statue pédestre de Louis XIV, en manteau royal, et couronné de lauriers par une Victoire; aux angles du piédestal étaient les statues de 4 nations sous figures d'esclaves enchaînés. Ce monument fut détruit en 1792; en 1803 on éleva sur son emplacement un monument à Desaix et à Kléber. Une statue de Louis XIV, œuvre de Bosio, a été rétablie sur la place en 1816.

VICTOR (S.), de Marseille, était soldat dans l'armée de l'empereur Maximien; arrêté comme chrétien, il refusa de sacrifier aux idoles et subit le martyre vers 303, le 21 juillet, jour où on le fête.

VICTOR I (S.), pape de 193 à 202, était Africain. Il condamna et excommunia Théodore de Byzance qui niait la divinité de Jésus-Christ et subit le martyre sous Septime-Sévère. C'est lui qui fixa la fête de Pâques au dimanche qui suit le 14e jour de la lune de mars. L'Église le fête le 28 juillet. — II, *Gebhard*, pape de 1055 à 1057, était évêque d'Eichstedt et conseiller de l'empereur Henri III, qui, de concert avec Hildebrand, lui assura la tiare. Il fit des efforts pour rétablir la discipline et déraciner la simonie. — III, nommé d'abord *Didier*, de la maison ducale de Capoue, pape de 1086 à 1087, avait été 29 ans abbé du mont Cassin, et avait joué un grand rôle sous Grégoire VII dont il était l'ami. Il refusa longtemps la tiare et ne se laissa sacrer qu'en 1087. Il eut à combattre l'anti-pape Clément III (Guibert de Ravenne), que la grande-comtesse Mathilde l'aida à chasser de Rome. Il prêcha une expédition contre les Arabes d'Afrique et excommunia l'empereur Henri IV. — IV, anti-pape, de la famille des comtes de Tusculum, fut nommé par le parti impérial à la mort d'Adrien IV (1159), tandis que le parti normand faisait choix d'Alexandre III : il chassa de Rome Alexandre, et le somma de comparaître devant un concile à Pavie (1162); mais il mourut en 1164, avant que le concile fût assemblé.

VICTOR, évêque de Vite en Byzacène, fut forcé, pendant la persécution exercée contre les catholiques par le roi vandale Hunéric, qui était arien, de s'enfuir à Constantinople (483), et y rédigea l'histoire de cette persécution : *Historia persecutionis vandalicæ sive africanæ sub Genserico et Hunnerico*. Elle a été publiée par D. Ruinard, Paris, 1694, et trad. par Belleforest et Arnauld d'Andilly.

VICTOR (Victor PERRIN, dit), duc de Bellune, général français, né en 1766 à La Marche (Vosges), m. en 1841, entra au service comme tambour dès 1781, fut nommé adjudant général au siége de Toulon (1793), se signala à l'armée des Pyrénées orientales, puis en Italie, prit Ancône (1796-97), contribua aux victoires de Montebello, de Marengo (1800), d'Iéna (1806), de Friedland (1807), et fut après ce dernier exploit élevé au rang de maréchal de France. En 1808, il passa en Espagne, où il gagna les vict. d'Uclès et de Médellin. Il fit partie de l'expédition de Russie (1812), se distingua encore aux batailles de Dresde (1813), de Leipsick, de Hanau, et fit la campagne de 1814 en France, où il fut grièvement blessé. Après la paix, il se rallia aux Bourbons; pendant les Cent-Jours, il suivit Louis XVIII à Gand, et fut, à son retour, fait pair de France. Il fut appelé au ministère de la guerre en 1821, mais il le quitta à la suite des discussions soulevées par les marchés Ouvrard. Son fils, V. François Perrin, m. en 1853, avait commencé la publication de ses *Mémoires*, 1847, mais cette publication n'a pas été continuée.

VICTOR (Chanoines de St-) ou VICTORINS, congrégation fondée en 1113 à Paris dans un prieuré de Bénédictins dit de *St-Victor*, se livrait à l'enseignement. Cette congrégation, établie au pied de la montagne Ste-Geneviève, dans l'emplacement qui est auj. traversé par la rue *St-Victor*, prit bientôt une grande extension : sous Louis VIII, elle comptait déjà 40 établissements en France. C'est de son sein que sont sortis Guillaume de Champeaux, Pierre Lombard, Hugues de St-Victor. *V.* HUGUES DE ST-VICTOR.

VICTOR-AMÉDÉE I, duc de Savoie, fils de Charles-Emmanuel I, monta sur le trône en 1630, à 13 ans. Bien qu'il eût épousé Christine de France, fille de Henri IV, il n'en fit pas moins la guerre à son beau-frère Louis XIII; mais les traités de Ratisbonne (1630) et de Chérasque (1631) rétablirent la paix et lui donnèrent partie du Montferrat. Il acquit, aux dépens du duc de Mantoue, Albe sur le Tanaro et l'Albesan, signa le traité de Rivoli avec Louis XIII en 1635, au moment où commençait la participation de la France à la guerre de Trente ans, et fut nommé généralissime des troupes françaises qui devaient agir en Italie contre l'Autriche. Il remporta un avantage à Fornavento sur le marquis de Léganès, en 1636, et l'année suivante une victoire décisive à Monbaldone; mais il mourut subitement quelques jours après, à Verceil, laissant 2 fils, qui tous deux régnèrent, François-Hyacinthe (1637-38) et Charles-Emmanuel II (1638-1675). — II, d'abord duc de Savoie, puis roi de Sardaigne, célèbre par sa politique tortueuse et versatile, né en 1665, succéda en 1675 à Charles-Emmanuel II, son père, avec le titre du duc de Savoie, sous la régence de sa mère Marie de Nemours, et s'unit à la France en épousant Anne d'Orléans, nièce de Louis XIV (1684); mais bientôt il prit parti contre Louis XIV, et entra en négociation avec Guillaume III et le duc de Bavière. Catinat fondit sur ses États (1690), et le vainquit à Staffarde ainsi que sur d'autres points : il ne fut sauvé que par l'arrivée du prince Eugène. En 1692, il reçut de la cour de Vienne le commandement en chef des troupes envoyées par l'Autriche contre la France; mais Louis XIV obtint à prix d'argent sa défection. Après la paix de Ryswyk (1697), ayant quelques prétentions à la future succession du roi d'Espagne Charles II, il signa plusieurs traités de partage avec Louis XIV; mais, après le commencement des hostilités, il s'arrangea secrètement avec les alliés, et il finit par s'unir avec eux par le traité de Turin (1703). Les campagnes de 1703 à 1706 le dépouillèrent presque totalement de ses États, et il se vit forcé de s'en-

fuir à Gênes. Rétabli par le prince Eugène dans ses possessions italiennes (1707), il attaqua en vain Toulon. Commandant en 1708 l'armée austro-sarde, il obtint quelques succès; mais en 1709, s'étant brouillé avec l'Autriche, il devint à peu près neutre. Par le traité d'Utrecht (1713), il obtint la restitution de tous ses États, et reçut en outre la Sicile et une partie du duché de Milan; il prit dès lors le titre de roi. En 1720, il fut forcé d'échanger avec l'Autriche la Sicile contre la Sardaigne. Il abdiqua en 1730; il voulut plus tard, mais en vain, ressaisir la couronne. Il mourut deux ans après (1732), au château de Moncaglieri, où il était presque prisonnier. Sa fille Adélaïde avait épousé le duc de Bourgogne et fut mère de Louis XV. — III, né en 1727, succéda en 1773 à son père Charles-Emmanuel III, sécularisa plusieurs abbayes, abolit les droits de péage en Savoie, organisa son armée sur le pied prussien, fonda l'Académie des sciences de Turin, éleva des digues et autres belles constructions; mais il obéra par là ses finances, et se trouva ainsi mal en mesure contre la Révolution française. Il fut pourtant un des princes les plus ardents contre elle, ouvrit ses États aux premiers émigrés, et refusa de recevoir l'ambassadeur français Sémonville. Quand la guerre eut éclaté, il fut battu en plusieurs rencontres par Schérer (1795), notamment à Loano, puis par Bonaparte, et se vit forcé à signer, le 15 mai 1796, la paix humiliante de Paris, qui lui enlevait une partie de ses États de terre-ferme. Il ne survécut que 5 mois.

VICTOR-EMMANUEL I, roi de Sardaigne, 2e fils de Victor-Amédée III et frère de Charles-Emmanuel IV, né en 1759, m. en 1824. A l'abdication de son frère Charles-Emmanuel (1802), il lui succéda, mais il ne régna que sur la Sardaigne (le Piémont et la Savoie étaient alors à la France). Il rentra en 1814 dans ses États de terre-ferme, qui furent augmentés en 1815 de l'ancien territoire de Gênes et de diverses annexes. Fort hostile aux idées libérales, il vit éclater dans ses États en 1821 une violente insurrection, qui avait pour but d'obtenir une constitution. Il abdiqua plutôt que de satisfaire à ce vœu et laissa le trône au duc de Génevois, Charles-Félix, son frère.

VICTORIA, colonie anglaise de l'Australie mérid., entre 34°-39° lat. S. et 141°-150° long. E., bornée au N. et au S. par la Nouv.-Galles du S., dont elle est séparée par le fleuve Murray, à l'O. par l'Australie occid., au S. par le détroit de Bass, qui la sépare de la Terre de Van-Diémen; env. 600000 hab. (dont le nombre s'accroît sans cesse); capit., Melbourne. — Cette colonie, fondée en 1837 et connue d'abord sous le nom de Port-Philipp, fit jusqu'en 1851 partie de la Nouv.-Galles du S. A cette époque, à la suite de la découverte de riches placers d'or, elle fut érigée en colonie séparée et reçut un nouveau nom (celui de la reine régnante). Depuis, elle a pris un accroissement prodigieux. Outre l'or, elle exporte d'immenses quantités d'une laine fort estimée.

VICTORIA, v. anglaise de l'île chinoise de Hong-Kong, capit. de l'île et des possessions anglaises dans ces parages, sur la côte N. Fondée en 1842, elle compte auj. plus de 100000 hab. (dont env. 90000 Chinois et 10000 Européens).

VICTORIA, v. du Mexique, ch.-l. de l'État de Tamaulipas, à 400 kil N. E. de Mexico; env. 6000 h.

VICTORIA-NYANZA, nom donné par Speke et Grant au lac Nyanza. *V.* ce nom.

VICTORIA (NOSSA SENHORA DA), v. forte et port du Brésil, ch.-l. de la prov. d'Espirito-Santo, à l'emb. de l'Espirito-Santo et à 300 kil. N. E. de Rio-Janeiro, par 10° 18' lat. S., 42° 21' long. O.; 5000 hab.

VICTORIA (Terre), terre découverte en 1841 dans le grand Océan austral par le capitaine anglais Ross, est située entre 70° et 79° lat. S. et 163°-170° long. E. Côtes glacées; pays montagneux et volcanique : on y remarque l'*Erebus*, 3781 mèt. de hauteur. *V.* VITORIA, VITTORIA, VICTOIRE.

VICTORIA (Ordre de), ordre militaire institué en Angleterre en 1857, à la suite de la campagne de Crimée, à l'imitation de notre Légion d'honneur. La décoration est une croix de Malte, faite avec les canons pris sur les Russes à Sébastopol, et suspendue par une agrafe en forme de V (*Victoria*) à un ruban, qui est rouge pour l'armée et bleu pour la marine. Au centre est la couronne royale surmontée d'un lion, avec ces mots : *Pour la bravoure*.

VICTORIEN (S.), proconsul d'Afrique, martyrisé par les Vandales en 484, est fêté le 23 mars.

VICTORIN, *M. Aurelius Piauvonius Victorinus*, un des 30 tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, était fils de la célèbre Victorine et avait été associé à l'empire par Posthume en 264. Après la mort de Posthume, il renversa Lollien, meurtrier de ce dernier (267), et resta seul maître de la Gaule; il y joignit même pendant un temps l'Espagne et la Bretagne. Il battit les troupes de Gallien qui lui furent opposées; mais sa lubricité sans frein causa une sédition, dans laquelle il périt en 268. Les légions de Cologne proclamèrent son fils, L. Victorin; mais ce jeune prince fut aussi massacré quelques jours après.

VICTORIN (S.), évêque d'Angleterre, martyr à Rome au Ier s., est honoré le 5 févr. — Martyr à Corinthe au IIIe s., est honoré le 25 févr. — L'Église honore le même jour un autre S. Victorin, qui subit le martyre en 284 à Diospolis en Thébaïde.

VICTORIN DE FELTRE, célèbre instituteur, né à Feltre vers 1379, de parents pauvres, m. en 1447, enseigna la rhétorique et la philosophie à Padoue, fut appelé en 1425 à Mantoue par François de Gonzalve qui lui confia l'éducation de ses enfants, et fonda dans cette ville une école modèle, qui fut longtemps florissante; il ne s'attachait pas moins à cultiver le cœur que l'esprit de ses élèves et il fut lui-même un modèle de vertu. Parmi ses élèves, on cite George de Trébizonde, Théodore Gaza, J. Andréa. Sa *Vie* a été écrite par Prendilacqua qui lui succéda dans la direction de son école, et par Rosmini, 1801.

VICTORINE, *Aurelia Victorina*, sœur de Posthume, tyran des Gaules, et mère de Victorin, fit adopter son fils par Posthume en 264. Après la mort de Victorin, elle prolongea quelques mois la résistance des Gaulois contre Rome, en faisant successivement donner la pourpre par les soldats à Victorin le jeune, son petit-fils, à Marius, à Tétricus. Elle mourut en 268. Ses libéralités l'avaient rendue l'idole des soldats: les médailles lui donnent le titre de *Mater Exercituum*. — L'Église honore le 26 nov. une Ste Victorine, martyre en Afrique.

VICTORINS. *V.* VICTOR (Chanoines de St-).

VICTORINUS (F. Marius), écrivain latin du IVe s., né en Afrique, professa les lettres à Rome, se convertit au Christianisme à la fin de sa vie, et m. en 370. On a de lui : *De orthographia*, publié par Camerarius, Tubingue, 1584; des *Commentaires sur le traité de l'Invention* de Cicéron, Milan, 1474; des poésies sacrées, un *Traité de la Trinité*, contre les Ariens, et divers autres traités contre les hérétiques. Très-versé dans la langue et la philosophie des Grecs, il avait traduit les écrits de plusieurs philosophes, notamment de Plotin et de Porphyre. Nous avons encore sa traduction de l'*Isagoge* de ce dernier. Quelques-uns ont supposé l'existence de deux Victorinus.

VICTORIUS (Petrus), en italien, *P. Vettori*, savant philologue, né en 1499 à Florence, m. en 1585, suivit d'abord la carrière des armes, puis s'appliqua aux lettres, devint en 1538 professeur d'éloquence grecque et latine à Florence, forma un grand nombre d'élèves distingués, et soit comme critique, soit comme restaurateur de l'éloquence, se mit à la tête des savants de son temps. Ses ouvrages principaux sont : des *Commentaires sur la Rhétorique*, *la Poétique*, *la Politique* et *la Morale* d'Aristote, Florence, 1548-84; *Variarum lectionum libri XXXVIII*, 1582. On a en outre de lui 10 livres d'*Epistolæ*, 13 *Orationes*, et des éditions de *Cicéron*, Venise, 1534-37, de *Térence*, *Varron*, *Salluste*, *Platon*, *Xénophon*, etc

VIDA (Marc Jérôme), poëte latin moderne, né à Crémone en 1490, mort en 1566. Léon X, appréciant son talent, lui fit don d'un riche prieuré, afin qu'il pût se consacrer à la poésie, puis le nomma évêque d'Albe sur le Tanaro. Il a laissé, outre quelques ouvrages en prose, plusieurs poëmes et opuscules poétiques latins qui ont un vrai mérite, soit pour l'invention, soit pour la versification. Ce sont la *Christiade* (6 chants), l'*Art poétique* (3 chants), les *Échecs* (poëme didactique), les *Vers à soie* (2 chants) : on admire dans ces ouvrages l'art avec lequel il sait exprimer dans un langage classique et élégant les détails techniques les plus arides et les plus rebelles en apparence à la langue latine et aux formes de la poésie. On a encore de Vida des *Églogues*, des *Odes*, des *Hymnes*. Ses poésies ont été imprimées pour la 1re fois à Crémone en 1550, 2 vol. in-8. Une édition donnée à Padoue en 1731, 2 vol. in-4, contient presque toutes ses *Œuvres* soit en prose soit en vers. La *Christiade* a été trad. en vers français par Souquet de la Tour, 1826; l'*Art poétique* en vers par Barrau, 1808, et en prose par Le Batteux (dans les *Quatre poétiques*, 1771); les *Vers à soie*, en vers par Crignon, 1786, et par Gaussouin, 1819, et en prose par Levée, 1819, et par Bonafous, 1840; les *Échecs*, en prose par Levée, 1809.

VIDAL (Pierre), troubadour provençal, né en 1160, habita successivement Gênes, le Montferrat, Milan, suivit, dit-on, Richard en Palestine, et mourut vers 1200, à la cour d'Alphonse III d'Aragon. Il eut de nombreuses aventures galantes qui ne tournèrent pas toutes à son honneur : on assure qu'un mari outragé lui fit percer la langue; la vicomtesse de Marseille, offensée de ses hommages, le contraignit à s'expatrier. Il paraît qu'il finit par perdre la raison. On a de lui env. 60 pièces, dont 9 ont été publiées par Raynouard (*Choix de poésies des Troubadours*).

VIDAL DE BESAUDUN (Raymond), troubadour et grammairien du XIIIe s., a laissé une *Grammaire provençale* fort précieuse, qui a été publiée, avec celle de H. Faydit, par M. Guessard, 1858.

VIDAL (Aug.), dit *de Cassis*, chirurgien, né en 1803 à Cassis (Bouches-du-Rhône), m. en 1856, était professeur agrégé à la Faculté de Paris et chef de service à l'hôpital du Midi. On a de lui, outre quelques monographies, un traité estimé de *Pathologie externe et de Médecine opératoire*, 1839 et 1846.

VIDAME (de *vice*, à la place de, *dominus*, maître), officier chargé d'administrer les fiefs ecclésiastiques, d'ester en jugement pour une église, de prendre les armes pour la défendre, de commander le contingent fourni par elle, et de rendre la justice civile au nom des évêques, lorsque ceux-ci furent en possession de la juridiction civile. Les vidames étaient nommés les uns par les évêques, les autres par les rois (dans les églises fondées par eux). On les nommait aussi *avoyers*.

VIDOURLE (la), riv. de France, naît dans l'O. du dép. du Gard, qu'il sépare de celui de l'Hérault, et tombe dans l'étang de Thau, après un cours de 85 k.

VIDUCASSES, peuple de la Gaule lyonnaise, dans le dép. actuel du Calvados, avait pour ch.-l. une ville de même nom (auj. *Vieux*). — Peuple de Gaule, dans le pays appelé depuis *Valois*. — *V.* VADICASSES.

VIEILLE-AURE, ch.-l. de c. (Htes-Pyrénées), à 45 kil. de Bagnères; 345 hab.

VIEILLE-MONTAGNE (la). *V.* MORESNET.

VIEILLEVILLE (Franç. DE SCÉPEAUX, sire de), vaillant capitaine, 1509-71, s'était proposé Bayard pour modèle : il se distingua en effet par une rare bravoure, à laquelle il joignait la prudence, le désintéressement et la modération. Sous François I il contribua à la victoire de Cérisoles. Sous Henri II, il accompagna Montmorency dans l'Angoumois et la Guyenne pour y réprimer des mouvements séditieux, et s'efforça constamment d'adoucir les rigueurs du connétable. Il rendit de grands services dans la guerre de 1555 à 1559, et fut un des plénipotentiaires à Câteau-Cambrésis. Charles IX le créa maréchal en 1562; il refusa le titre de connétable. Il mourut empoisonné par accident. Ses *Mémoires*, écrits par Carloix (son secrétaire), ont été publiés en 1757 (réimpr. dans la *Collection* Petitot et dans le *Panthéon littéraire*).

VIELMUR, ch.-l. de c. (Tarn), à 14 kil. O. de Castres; 1187 hab. Laines, draps, peaux.

VIEN (Jos. Marie), célèbre peintre, né à Montpellier en 1716, m. en 1809, vint à Paris en 1741, obtint un premier prix, fut envoyé à Rome où il étudia avec passion l'antique et le modèle vivant, et fut, peu après son retour, reçu à l'Académie de peinture et de sculpture. Malgré les offres brillantes de divers souverains, il voulut rester en France; il y fut bientôt reconnu pour le plus grand peintre d'histoire du temps. De 1771 à 1781, il fut de nouveau envoyé à Rome comme directeur de l'école française de cette ville; en 1788, il fut nommé 1er peintre du roi. La Révolution lui avait enlevé toutes ses places : Napoléon le créa sénateur, comte et commandeur de la Légion d'honneur. Vien a commencé la régénération de la peinture, tombée si bas en France au XVIIIe s., et a préludé à l'œuvre qu'accomplit David, son élève. On a de lui 179 tableaux; on admire surtout l'*Ermite endormi*, la *Prédication de S. Denis*, à St-Roch, la *Résurrection de Lazare*, les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, l'*Amour et Psyché*.

VIENNAISE (la), *Viennensis* (sous-entendu *provincia*), la partie occid. du *Dauphiné* et de la *Provence*, plus le *Comtat Venaissin*; une des 17 prov. de la Gaule romaine, formée aux dépens de l'anc. Narbonaise, était placée entre la Narbonaise 1re à l'O. et la Narbonaise 2e à l'E., et avait pour borne à l'O. le Rhône. Elle comprenait les Allobroges, les Ségalaunes, les Helviens, les Tricastins, les Voconces, les Cavares, et avait pour capit. *Vienna* (Vienne). — Au Ve s. on compta deux Viennaises, dites 1re et 2e, et ayant pour ch.-l., l'une Vienne, l'autre Arles.

VIENNE, en latin *Vindobona*, *Flaviana castra*, *Juliobona*, en allemand *Wien*, capit. de l'Autriche et de toute la monarchie autrichienne, sur la r. dr. du Danube et sur la Wien, à 1390 kil. E. de Paris, par 14° 2' long. E., 48° 12' lat. N.; env. 600 000 hab. Archevêché catholique; université (créée en 1365), célèbre surtout pour la médecine, école orientaliste, collége *Theresianum*, école de cadets, académie Joséphine (de médecine et de chirurgie), académie des beaux-arts, académie des sciences (fondée en 1846); institut polytechnique, écoles militaire, vétérinaire, de musique (ou conservatoire); cinq gymnases. La ville proprement dite est entourée de murailles; elle est petite et ne compte guères que 60 000 hab., mais elle est entourée de grands faubourgs très-peuplés. On y remarque le *Burg*, château impérial (composé d'une foule de bâtiments divers, dont plusieurs magnifiques), la chancellerie de la cour, les palais des chancelleries d'Autriche et de Bohême, de Hongrie, de Transylvanie; l'hôtel du conseil de guerre; de superbes églises (St-Étienne, St-Pierre, St-Charles, etc.); le Belvédère, les Invalides, l'hôtel de ville, deux arsenaux, la banque, la douane, la monnaie, le théâtre, le grand hôpital, la fabrique impériale de porcelaine, les palais Esterhazy, Lichtenstein, Auersberg, Stahrenberg; quelques belles places (Hof, Graben, avec les statues de S. Joseph et de S. Léopold, Josephplatz, avec celle de Joseph II), nombreux ponts, belle porte, dite Burgthor; promenades renommées (Prater, Augarten, Brigitten-Au, Bastions, Volksgarten). Observatoire, plusieurs bibliothèques, dont la Bibliothèque impériale, très-riche, surtout pour les *Incunables*, collections en tous genres, galerie de tableaux, musée brésilien et égyptien; arsenal et musée d'artillerie. Fabriques d'armes, de porcelaine, glaces, étoffes diverses, velours, dentelles d'or et d'argent, rubans, indiennes, fleurs artificielles, voitures, instruments de musique, orfévrerie, bijouterie; importantes imprimeries. Grand

commerce avec la Hongrie et la Transylvanie. — Vienne, bâtie par les Wendes, n'était qu'un village quand Auguste conquit la Pannonie; les Romains y établirent une de leurs stations militaires importantes. Henri I (Jasomirgott), marquis d'Autriche, en fit une ville (1151); Léopold VIII lui donna de bonnes murailles (1198); Frédéric II la déclara ville impériale en 1237. Rodolphe I de Habsbourg la prit en 1277, et dès lors la fortune de la maison de Habsbourg, devenue maison d'Autriche, la fit sortir de son obscurité (surtout après 1437). Matthias Corvin l'assiégea en vain en 1477; il la prit en 1485. Vienne eut aussi à subir deux siéges fameux de la part des Turcs : en 1529 elle fut assiégée par Soliman II en personne, mais fut délivrée par Charles-Quint, qui força le sultan à se retirer après 20 assauts inutiles; en 1683, elle allait succomber lorsqu'elle fut sauvée par le roi de Pologne, Jean Sobieski. Napoléon occupa Vienne en 1805 et 1809. Insurgée en 1848, elle fut bombardée et bientôt réduite. — Il fut signé à Vienne divers traités, entre autres celui de 1738 (qui donnait la Lorraine à Stanislas avec reversibilité à la France, la Toscane à François de Lorraine, époux de Marie-Thérèse, et le royaume de Naples à don Carlos), et celui de 1809 qui mit fin à la 5ᵉ coalition, et par lequel l'empereur d'Autriche cédait à Napoléon les prov. illyriennes avec partie du Tyrol, et lui donnait la main de sa fille Marie-Louise.— On nomme *Congrès de Vienne* le congrès tenu dans cette ville du 3 oct. 1814 au 9 juin 1815 par les puissances alliées pour régler l'état de divers États de l'Europe et assurer l'équilibre européen; *Déclaration de Vienne*, l'acte publié par les alliés le 13 mars 1815, par lequel Napoléon était mis hors la loi.

VIENNE, *Vienna, Vienna Allobrogum*, v. de France, ch.-l. d'arr. (Isère), au confluent de la Gère et du Rhône, à 91 kil. N. O. de Grenoble par la route, à 119 par chemin de fer; 19 559 hab. Anc. archevêché, dont les titulaires étaient jadis primats des Gaules, et réuni auj. à celui de Lyon. Trib. de 1ʳᵉ inst. et de commerce; collége; belle église St-Maurice; hôtel de ville; quartier de cavalerie; arc de triomphe antique; ruines d'un théâtre, d'un amphithéâtre, d'une naumachie, d'un temple d'Auguste et de Livie (auj. musée d'antiquités), d'un aqueduc. Bibliothèque, musée d'anatomie. Draps croisés, corderie, haut fourneau, fonderie de plomb, papeterie, etc. — Vienne était la capitale des Allobroges. Tibère en fit une colonie romaine; Claude lui donna un sénat (qui fut le premier de ceux des Gaules); elle fut sous les Romains le séjour principal du gouverneur de la Narbonaise. Sous Dioclétien, elle donna son nom à la Viennaise détachée de la Narbonaise. Les Burgundes en firent leur capitale en 432; les Francs la prirent en 534. Charles le Chauve l'assiégea en 871 et s'en empara. Elle redevint capitale en 879, lors de la formation du roy. de Bourgogne Cisjurane (qu'on nomme aussi quelquefois *Roy. de Vienne*); mais, après la réunion des deux Bourgognes, elle perdit ce rang qu'Arles lui ravit; elle ne fut plus alors que le ch.-l. d'un comté, gouverné par ses évêques. Son sort suivit celui du Dauphiné; cependant elle ne se soumit à la France qu'en 1448, environ un siècle après la réunion du reste de cette province. Le Bas-Dauphiné se nommait Viennois. En 1311 (sous Clément V) se tint à Vienne le 16ᵉ concile œcuménique, qui supprima l'ordre des Templiers. Vienne est la patrie de S. Mamert, Claudien Mamert, Nic. Chorier, Ponsard.

VIENNE (la), *Vigenna*, riv. de France, naît dans le N. du dép. de la Corrèze, arrose ceux de la Hte-Vienne, de la Vienne, de l'Indre-et-Loire; reçoit la Creuse, le Clain, le Taurion; baigne St-Léonard, Limoges, Chabannais, Confolens, l'Ile-Jourdain, Lussac, Châtellerault (où elle devient navigable), Chinon, et se jette dans la Loire à Candes, après un cours de 410 k.

VIENNE (dép. de la), entre ceux des Deux-Sèvres à l'O., de Maine-et-Loire et d'Indre-et-Loire au N., de l'Indre et de la Hte-Vienne à l'E., de la Charente au S. : 6760 kil. carrés; 322 028 hab.; ch.-l., Poitiers. Formé aux dépens du Poitou, de la Touraine et du Berri. Collines, surtout à l'O., plaines, landes, bruyères. Fer, houille, marbre, granit, pierres meulières et lithographiques; eaux minérales. Grains; légumes, fruits, pommes de terre, châtaignes, lin (très beau); chanvre, truffes renommées; miel, cire, vins, bons pâturages. Moutons excellents, chevaux, mulets. Couvertures de laine, lainages divers, dentelles communes, coutellerie, usines à fer, papeterie, etc. — Ce dép. a 5 arr. (Poitiers, Châtellerault, Loudun, Civray, Montmorillon), 31 cantons et 296 comm.; il appartient à la 18ᵉ division militaire, a une cour impér. et un évêché à Poitiers.

VIENNE (dép. de la HTE-), entre ceux de la Vienne et de l'Indre au N., de la Dordogne et de la Corrèze au S., de la Charente à l'O., de la Creuse à l'E. : 5543 kil. carrés; 310 595 h.; ch.-l., Limoges. Formé du Limousin et de parties de la Marche, du Poitou et du Berri. Ramifications des monts de l'Auvergne, assez élevées, surtout au S. et au centre; beaucoup de rivières et de ruisseaux, 556 étangs; climat humide. Fer, plomb, étain, antimoine; porphyre, marbre, serpentine, terre à porcelaine (fort abondante à St-Yrieix). Sol peu fertile; vastes châtaigneraies (la châtaigne y est l'aliment du bas peuple), blé, blé noir, seigle, légumes, raves, lin, chanvre, etc.; foin excellent. Chevaux élégants et robustes, moutons, porcs, abeilles; loups. Les habitants émigrent annuellement pour se louer comme maçons, charpentiers, moissonneurs, etc. — Ce dép. a 4 arr. (Limoges, Bellac, Rochechouart, St-Yrieix), 27 cantons, 290 communes; il appartient à la 21ᵉ div. militaire, a une cour impér. et un évêché à Limoges.

VIENNE (Jean de), amiral de France, d'une maison ancienne de Bourgogne, servit sous Charles V et Charles VI, fit une descente en Angleterre en 1377, prit et brûla Rye (dans le comté de Sussex), saccagea l'île de Wight, prit part à la bataille de Rosebecque contre les Flamands en 1382, et fit trois ans après une descente en Écosse. La guerre contre les Turcs ayant été résolue, il accompagna le duc de Bourbon en Barbarie ainsi qu'au siége de Carthagène. En 1396, il fut du nombre des seigneurs français qui allèrent au secours du roi de Hongrie contre Bajazet I : il commandait l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, et y périt avec 2000 gentilshommes.

VIENNOIS (le), anc. petit pays de France, dans le Bas-Dauphiné, entre le Rhône, l'Isère et le Grésivaudan, tirait son nom de Vienne, son ch.-l. Il fait auj. partie des dép. de la Drôme et de l'Isère.

VIERGE (la Sainte), mère de Dieu. *V.* MARIE.

VIERGE (la), signe du Zodiaque. *V.* VIERGE dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

VIERGES (les), groupe de petites îles qui font partie des Antilles, au N. des Petites Antilles, par 66° 55' long. O., 17° 30' lat. N.; env. 20000 hab. Ces îles sont au nombre de 40 environ : il y en a 7 principales, qui appartiennent à des puissances différentes : Anegada, Gorda, Tortola, aux Anglais; St-Jean, St-Thomas, aux Danois; Borequim, Vique, aux Espagnols. Sol assez fertile, climat chaud, ouragans fréquents; peu d'eau.— Découvertes en 1493 par Christophe Colomb qui les nomma ainsi, dit-on, en souvenir des *Onze mille vierges*, à cause de leur nombre. Fr. Drake les visita en 1580. Les Hollandais y fondèrent le 1ᵉʳ établissement, à Tortola, pour la pêche des tortues; les Anglais leur enlevèrent cet établissement en 1666; peu à peu les Anglais et les Danois ont occupé les meilleures îles.

VIERGES (les ONZE MILLE). *V.* URSULE (Ste).

VIERZON ou VIERZON-VILLE, ch.-l. de c. (Cher), sur le Cher et l'Yèdre et le canal du Berry, à 35 k. N. O. de Bourges; 7740 h. Chemin de fer; importante manufacture de porcelaine, poterie; forges (fer de 1ʳᵉ qualité), acier, tôle, etc. — *Vierzon-Village*, à 2 k. au S., est le faubourg de la ville et compte 4852 hab. — Anc. seigneurie.

VIESTI, *Apenestæ? Merinium?* v. d'Italie (Capitanate), sur l'Adriatique, près du cap Gargano, à 40 kil. N. E. de Manfredonia; 5000 hab. Évêché. La ville doit son nom à un anc. temple de Vesta.

VIÈTE (François), *Vietus*, profond mathématicien, né en 1540 à Fontenay-le-Comte, m. en 1603, était maître des requêtes et ami du président de Thou. Il fit faire de grands progrès à l'analyse mathématique, représenta les quantités connues par des lettres, eut la 1re idée de l'application de l'algèbre à la géométrie, et résolut par des méthodes à lui propres les problèmes les plus difficiles avec une facilité qui le faisait passer pour sorcier. Ses *OEuvres* ont été réunies par Schooten, Leyde, 1646, in f.

VIETNAM, royaume d'Asie. *V.* ANNAM.

VIEUSSENS (Raymond), anatomiste, né en 1641 dans le Rouergue, vint à Paris où il fut nommé médecin de Mlle de Montpensier, puis alla se fixer à Montpellier, y devint médecin de l'hôpital St-Éloi et y mourut vers 1720. Il s'est surtout occupé du cerveau et du système nerveux, et a publié sur ce sujet un ouvrage estimé, *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685. On a aussi de lui un *Traité des liqueurs du corps humain*, Toulouse, 1715.

VIEUX, *Viducasses*, vge du Calvados, à 10 k. S. O. de Caen; 550 h. Jadis ch.-l. des Viducasses.

VIEUX (le) DE LA MONTAGNE, chef de la secte des Assassins. *V.* ASSASSINS et HAÇAN-BEN-SABBAH.

VIF, ch.-l. de c. (Isère), sur la Grèze, à 17 k. N. de Grenoble; 2417 hab. Aux environs, marne.

VIGAN (le), *Vindomagus*, ch.-l. d'arr. (Gard), sur l'Arre, au pied des Cévennes, à 72 k. O. N. O. de Nîmes; 5376 h. Trib., collége. Ville ancienne et mal bâtie, environs pittoresques. Fabriques de bonneterie, d'étoffes de soie et de coton, tanneries, mégisseries. Patrie du chevalier d'Assas, auquel une statue a été élevée sur la place de la ville.

VIGÉE (Étienne), homme de lettres, né à Paris en 1758, m. en 1820, se fit connaître par quelques poésies dans le genre de Dorat, fut secrétaire de Madame, sœur de Louis XVI, dirigea longtemps l'*Almanach des Muses*, fit après La Harpe, mais avec moins de succès, un cours de littérature à l'Athénée, et fut nommé en 1814 lecteur de Louis XVIII. Il composa pour le théâtre plusieurs pièces qui ne sont pas sans mérite : *les Aveux difficiles*, 1783; *la Fausse Coquette*, 1784; *la Belle-Mère*, 1788; *l'Entrevue*, 1788 (c'est la meilleure); *la Matinée d'une jolie femme*. Il s'exerça aussi dans l'épître et l'épigramme, mais sans s'élever au-dessus du médiocre.

VIGÉE (Mme LEBRUN, Dlle), peintre de portraits, née à Paris en 1755, morte en 1842, était fille de Louis Vigée, peintre distingué, et avait épousé M. Lebrun, qui faisait le commerce de tableaux. Elle attira de bonne heure l'attention des connaisseurs, notamment de Joseph Vernet, qui lui donna des conseils, fit en 1779 le portrait de Marie-Antoinette, fut admise en 1783 à l'Académie de peinture, émigra en 1789, se vit recherchée par tous les souverains de l'Europe, revint en France en 1801, et y mena jusqu'à sa mort (à l'âge de 87 ans) la vie la plus douce. Outre un grand nombre de portraits (662 environ), parmi lesquels on remarque le sien, outre une foule de paysages, on lui doit quelques tableaux d'histoire : on connaît surtout *la Paix ramenant l'Abondance*, 1783 (au ministère de l'intérieur) et *la Sibylle*. Ses portraits se distinguent par le bon goût des ajustements, par la vérité de l'expression et par une couleur brillante. Elle a laissé 3 vol. de *Souvenirs*, 1835.

VIGENÈRE (Blaise de), traducteur, né en 1523 à St-Pourçain (Bourbonnais), m. en 1592, fut secrétaire du duc de Nevers, puis secrétaire d'ambassade à Rome (1566). Il avait reçu les leçons de Turnèbe et de Dorat, qui lui inspirèrent le goût des lettres : il a traduit *César*, *Tite-Live* (1re décade), *Philostrate* et *Onosander*, avec des notes érudites. On lui doit aussi la 1re traduction du Tasse et un *Traité des chiffres ou Secrète manière d'écrire*, 1586.

VIGENNA, riv. de Gaule, auj. la *Vienne*.

VIGEOIS, ch.-l. de c. (Corrèze), sur la Vezère, à 35 kil. N. de Brives; 2519 hab.

VIGER (le P. François), *Vigerius*, savant jésuite, né vers 1590 à Rouen, m. en 1647, a donné une bonne traduction latine de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, avec notes, Paris, 1628, et un traité estimé *De præcipuis linguæ græcæ idiotismis*, 1632, complété et amélioré par Zeune et Hermann.

VIGEVANO, *Victumviæ*, v. d'Italie, dans les anc. États sardes (Novare), sur la Mora, à 110 kil. E. de Turin; 15500 h. Évêché. Vieux château fort sur un rocher. Filoselle, bonneterie, mouchoirs; chapeaux, savon; macaroni; vers à soie. Lieu natal de Fr. Sforza, dernier duc de Milan. Aux environs est la belle *Villa Sforzesca*, ancien couvent de Dominicains.

VIGILANCE, *Vigilantius*, hérésiarque, né dans la Gaule, à ce qu'on croit, à Calagorris (Cazères), chez les *Convenæ* (pays de Comminges), voyagea en Palestine, en revint mécontent de l'accueil qu'il avait reçu de S. Jérôme, et se mit à dogmatiser contre les reliques des saints, contre les miracles qui avaient lieu sur leurs tombeaux, contre les jeûnes, les veilles et les aumônes, le célibat des clercs et contre les moines. S. Jérôme le combattit et par lettres et par un traité spécial.

VIGILE, veille d'une grande fête dans la religion catholique. *V.* ce mot au *Dictionnaire des Sciences*.

VIGILE, pape, natif de Rome, fut élu du vivant même du pape Silvère (537), par l'appui de l'impératrice Théodora, qui crut trouver en lui un adversaire du concile de Chalcédoine, et fut reconnu universellement après la mort de Silvère (538). Il parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime et des *Acéphales* (c.-à-d. sans chef); mais il ne tarda pas à les condamner hautement et s'attira ainsi le ressentiment de l'impératrice Theodora, qui le fit traîner, une corde au cou, dans les rues de Constantinople, puis enfermer dans un cachot (547). Dans l'affaire des *Trois chapitres*, il refusa d'abord de condamner ces écrits; mais, dès que le concile de Constantinople eut prononcé (553), il adhéra à sa décision, en épargnant toutefois la personne des auteurs des *chapitres*. Cette restriction donna lieu à une scission momentanée de quelques églises d'Occident. Vigile mourut en 555, à Syracuse, en revenant à Rome.

VIGINTIVIRAT, magistrature subalterne de l'anc. Rome, était exercée, comme le dit le nom, par *vingt* membres qui formaient un collége. Les *Vigintivirs* étaient chargés de l'intendance de la voie publique à Rome, de la surveillance de la fabrication des monnaies, du soin des prisons, et de la présidence des différentes sections du tribunal des Centumvirs. C'était le 1er degré des honneurs.

VIGNEMALE, mont. de France (Htes-Pyrénées), à 28 k. S. S. E. de Luz; 3298m de haut.

VIGNEUL DE MARVILLE. *V.* ARGONNE (Bonav. d').

VIGNEULLES, ch.-l. de c. (Meuse), à 29 kil. E. N. E. de Commercy; 1000 hab. Brasserie.

VIGNOLA, bg du Modénais, à 20 kil. S. de Modène. Patrie de Muratori et de l'architecte Vignole.

VIGNOLE (Jacq. BAROZZIO, dit), architecte, né à Vignola en 1507, m. en 1573, étudia longtemps à Rome, passa deux ans en France, puis revint en Italie, où il éleva plusieurs édifices remarquables (à Bologne, à Parme, à Pérouse, à Rome, notamment, dans cette dernière ville, les églises de St-André et de St-Pierre de Jésus), et fut nommé architecte de St-Pierre. C'est lui qui fournit au roi d'Espagne les plans pour modifier l'Escurial. On le regarde comme le premier qui ait fixé les règles de l'architecture : on lui doit un excellent *Traité de la perspective*, publié en 1583, et un *Traité des cinq ordres*, qui fait encore autorité et qui a été traduit et commenté par Daviler, 1691. Lebas et Debret avaient entrepris en 1815 une édition complète de ses *OEuvres;* mais elle n'a pas été achevée.

VIGNOLES (DES), chronologiste. *V.* DESVIGNOLES.

VIGNORY, ch.-l. de c. (Hte-Marne), à 21 kil. N. de Chaumont; 637 h. Station. Baronnie créée en 1555 pour une branche de la maison d'Amboise.

VIGNY (Alfred de), littérateur, né à Loches en 1799, d'une famille de militaires, m. en 1863, servit quelque temps sous la Restauration, mais se retira dès 1828, avec le grade de capitaine, pour se livrer tout entier à ses goûts littéraires. Il avait publié en 1822 et 1826 deux recueils de poésies, empreintes pour la plupart de l'inspiration biblique, parmi lesquelles on distingue surtout *Eloa*; il donna en 1826 son premier roman historique, *Cinq-Mars*, qui obtint la vogue; en 1832 *Stello*; en 1835 *Servitude et grandeur militaires*. En même temps il faisait représenter au Théâtre-Français *la Maréchale d'Ancre* (1830) et *Chatterton* (1835), pièce romantique qui obtint un grand succès. Il fut admis en 1845 à l'Académie française. Vigny fut un des écrivains les plus brillants, mais aussi des plus sages de l'école romantique. Il a laissé des poésies philosophiques, *les Destinées*, et un *Journal*, sorte d'autobiographie, qui ont été publiés en 1864 et 1867 par L. Ratisbonne.

VIGO, *Vicus Spacorum*, v. d'Espagne (Pontevedra), sur l'Atlantique, dans la baie de Vigo, à 80 kil. S. O. de Santiago; 6000 hab. Excellent port, 2 châteaux forts. Commerce actif, cabotage. Pêche abondante : on exporte par an 5 000 000 de kilogr. de sardines. Ville très-ancienne, importante au temps des Romains. Une flotte espagnole fut coulée bas en 1702 devant Vigo par une flotte anglo-hollandaise.

VIGOUREUX (la), fameuse empoisonneuse du XVIIe s., faisait le métier de sorcière; elle fut condamnée par la Chambre ardente en 1680, ainsi que l'abbé Vigoureux, son frère, et fut brûlée en place de Grève avec la Voisin et ses complices, après l'affaire de la marquise de Brinvilliers.

VIGUIER, du latin *vicarius*, président d'un tribunal nommé *viguerie*. Les viguiers étaient des prévôts ou des juges qui rendaient la justice en 1re instance pour le roi et plus souvent pour les seigneurs. Les principales *vigueries* étaient celles de Marseille, de Toulouse, d'Albi.

VIGY, ch.-l. de cant. (Moselle), à 15 k. N. E. de Metz; 824 hab. Tanneries, tuileries.

VIHIERS, ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), près d'un étang, à 39 k. S. O. de Saumur; 1765 hab.

VILAINE (la), *Herius* et *Vicinovia*, riv. de France, naît dans le dép. de la Mayenne, près de Juvigné, à l'O. d'Ernée, entre dans le dép. d'Ille-et-Vilaine, sépare ce dép. de celui de la Loire-Inf., arrose Vitré, Rennes, Redon, La Roche-Bernard, et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 200 kil., dirigé à l'O., puis au S. O. Affluents principaux : l'Ille, à droite; la Seiche et le Cher, à gauche.

VILLABOA, ville du Brésil. *V.* GOYAZ.

VILLACH, v. d'Illyrie (Laybach), ch.-l. de cercle, à 97 kil. N. O. de Laybach; 5000 hab. Ville assez bien bâtie, murailles. Aux env., mines de fer et de cuivre exploitées; eaux minérales et salines. Cette ville a éprouvé un tremblement de terre en 1348.— Le cercle de Villach, formé de la partie O. de l'anc. Carinthie, entre l'archiduché d'Autriche et la Styrie au N., les cercles de Klagenfurth à l'E., de Laybach et de Goritz au S., et le Tyrol à l'O., a 140 kil. sur 62 et env. 130 000 hab.

VILLA-DA-PRAYA, v. et fort de l'île Terceire, sur la côte, 3000 hab. Une flotte dirigée par Don Miguel contre les Açores y fut anéantie en 1829.

VILLA-DO-PRINCIPE, v. du Brésil (Minas-Geraes), ch.-l. de la comarque de Cerro-do-Frio, à 200 k. N. E. de Villa-Rica; 3000 hab.

VILLAFLOR, duc de Terceire. *V.* TERCEIRE.

VILLAFRANCA, v. de Vénétie, près de la r. g. du Mincio, à 12 kil. S. S. O. de Vérone; 5500 hab. C'est là qu'à la suite de la bat. de Solferino, Napoléon III et François-Joseph signèrent, le 12 juillet 1859, les préliminaires de la paix.

VILLAFRANCA (Alpes marit.). *V.* VILLEFRANCHE.

VILLAFRANCA, v. de l'île San Miguel (une des Açores), à 22 kil. de Ponte-del-Gada, sur la côte S.; 3000 h. Port creusé par l'éruption d'un volcan.

VILLAFRANCA-DE-PANADÈS, v. d'Espagne (Barcelone), sur le Tet, à 50 kil. O. de Barcelone; 4700 h. Conquise l'an 1000 par les comtes de Toulouse, qui lui donnèrent des franchises (d'où son nom).

VILLAFRANCA-DEL-VIERZO, v. d'Espagne (Léon), à 72 kil. de Léon; 3000 hab. Château fort. Titre de marquisat. Cette ville fut un moment le ch.-l. d'une prov. de son nom, établie en 1822 par les Cortès.

VILLA HERMOSA DE TABASCO. *V.* TABASCO.

VILLAINES-LA-JUHEL, ch.-l. de c. (Mayenne), à 30 kil. E. de Mayenne; 2615 hab. Anc. château fort.

VILLALAR, bg d'Espagne (Valladolid), à 35 kil. S. O de Valladolid; 700 hab. Les *Communeros*, révoltés contre Charles-Quint, y furent défaits en 1521; Don Juan de Padilla, leur chef, y fut vaincu et pris.

VILLALOBOS (Ruy LOPEZ de), navigateur espagnol, fut envoyé en 1542 par le vice-roi du Mexique, Antoine de Mendoza, pour reconnaître les villes situées à l'O. de l'Amérique, découvrit les terres *del Coral* et *Jordines* (Carolines orient.), les *Matalotes*, les *Arrecipes* (Pelew), une grande île qu'il nomma *Cæsarea Caroli*, qu'on pense être Luçon, et enfin celle d'Antonia ou Saragan, où il s'établit malgré la résistance des habitants (1543); mais, dénué de tout, ne pouvant se procurer des vivres, il alla mourir à Amboine, dévoré de chagrins.

VILLALOBOS (Franc. LOPEZ de), médecin de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, né à Tolède vers 1480, m. v. 1560, fut le chef du parti des *Erudits*, imitateurs des anciens, opposé à celui des imitateurs de l'Italie, et donna en 1515 une traduction de *l'Amphitryon* de Plaute en prose élégante et correcte. Il a aussi écrit sur la physique et la médecine.

VILLAMBLARD, ch.-l. de c. (Dordogne), à 23 k. N. E. de Bergerac; 1387 hab.

VILLANDRAUT, ch.-l. de c. (Gironde), à 14 kil. O. N. O. de Bazas; 883 h. Patrie du pape Clément V, qui y fit bâtir une église et un château, auj. en ruine.

VILLANI (Jean), historien, né à Florence vers 1275, se livra dans sa jeunesse au négoce, voyagea en France et en Flandre, revint à Florence où il fut plusieurs fois élu un des *prieurs* (1316-1321), y remplit divers autres emplois, entre autres ceux de directeur de la monnaie, de préposé à la construction des remparts et des tours, et y mourut de la peste, en 1348. Ses *Istorie fiorentine* (qui vont depuis l'origine de Florence jusqu'à l'an 1348) sont remarquables par le style et contiennent des renseignements précieux. Elles ont été imprimées pour la 1re fois à Venise en 1537, in-f., insérées par Muratori dans le *Scriptores rerum italicarum* (tom. XIII et XIV), et reproduites dans les *Classiques de Milan* (tom. X, XVII de la collection), 1802. — A l'histoire de Jean Villani sont ordinairement jointes deux continuations, l'une en 2 livres, par Matthieu Villani, son frère (ils vont de 1348 à 1363), l'autre en 42 chapitres, par Philippe Villani, fils de Matthieu (on y trouve l'histoire des années 1363 et 1364). On doit encore à Philippe Villani des *Vies des hommes illustres de Florence*, qui n'ont été publiées qu'en 1747.

VILLANUEVA-DE-CABELLAS, ville d'Espagne (Barcelone), près de la Méditerranée, à 49 kil. N. E. de Tarragone; 9500 h. Bon ancrage. Blondes, dentelles.

VILLARD-DE-LANS, ch.-l. de c. (Isère), à 22 kil. S. O. de Grenoble; 2047 hab. Houillère.

VILLAR DEL VARO. *V.* VILLARS.

VILLAREAL, v. d'Espagne (Valence), sur le Mijares, à 9 kil. S. O. de Castellon; 8000 hab. Couvent de Franciscains. Prise en 1706 par Philippe V.

VILLA-REAL, v. de Portugal (Tras-os-Montes), à 22 kil. N. de Lamego; 4000 hab. Château construit par les Arabes. Beaucoup de vins aux environs.

VILLA-REAL-DE-SANTO-ANTONIO, v. et port du Portugal (Algarves), à l'embouchure de la Guadiana, à

18 kil. N. E. de Tavira; 1800 hab. Fondée par le marquis de Pombal en 1774.

VILLARET (Guillaume), grand maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem de 1300 à 1308, signala son magistère par d'actives tournées dans les trois provinces de France, d'Auvergne, de Provence, rétablit la discipline dans l'Ordre, et conçut le dessein d'enlever Rhodes aux Vénitiens; il mourut à Limisso (Chypre). — Son frère, Foulques de Villaret, lui succéda en 1308, réalisa le dessein que Guillaume avait formé sur Rhodes, malgré l'opposition de l'emp. grec Andronic II, dont il battit les troupes (1310); força à une fuite précipitée le Turc Othman qui l'attaquait dans sa nouvelle conquête, et augmenta considérablement les richesses de son ordre en acceptant les biens des Templiers après leur condamnation (1312); cependant, par son orgueil, ses débauches et ses actes arbitraires, il mécontenta les Chevaliers à tel point qu'il fut déposé. Il recouvra le magistère quelques années après (1321), mais sa réélection ne fut que nominale; il abdiqua en 1325 et reçut en échange un grand prieuré. Il m. en 1329.

VILLARET (Claude), historien, né à Paris vers 1717, m. en 1766, avait fait de bonnes études et était destiné au barreau; mais il dépensa toute sa fortune dans la dissipation et fut réduit à courir la province comme comédien. Il eut quelque succès dans cette carrière; cependant il la quitta en 1756 et se fit nommer premier commis à la Chambre des comptes. Chargé en cette qualité de mettre en ordre les archives de la cour, il étudia dès lors les documents originaux de notre histoire, prit le goût des études historiques et mérita, à la mort de Velly, d'être choisi pour continuer son œuvre, qui ne comptait encore que 7 vol. Il conduisit ce travail jusqu'au tome XVII (de 1329 à 1469). Les 10 vol. qu'on lui doit sont sans contredit la partie la moins défectueuse de l'ouvrage.

VILLARET DE JOYEUSE (L. Thomas), amiral, né à Auch en 1750, m. en 1812, se distingua dans la guerre de 1777 à 1783, surtout aux siéges de Pondichéry et de Goudelour (Kaddalor), fut pris par les Anglais en 1781 et ne redevint libre qu'à la paix de Versailles. Fait contre-amiral à la Révolution, il engagea devant Brest, sous la pression du représentant Jean-Bon-St-André, un combat inégal contre les Anglais et perdit la bataille (1794): c'est dans cette malheureuse affaire que périt glorieusement *le Vengeur*. Bonaparte, en 1801, lui donna le commandement des forces navales destinées à l'expédition de St-Domingue. Nommé plus tard capitaine général de la Martinique et de Ste-Lucie, il s'y défendit avec vigueur contre les Anglais et ne se rendit qu'en 1809. Napoléon le nomma en 1811 gouverneur de Venise; il mourut dans ce poste l'année suivante.

VILLA-RICA, v. du Brésil. *V.* OURO-PRETO.

VILLARS, *Villar del Varo* en ital., ch.-l. de c. (Alpes-Marit.), arr. de Puget-Théniers, près de la r. g. du Var, à 25 kil. N. N. O. de Nice; 906 h. Anc. château des Grimaldi.

VILLARS, titre de duché. *V.* Part. ci-après.

VILLARS (Maison de), illustre maison de France, originaire de Lyon, a donné 5 archevêques de suite à la ville de Vienne, et a produit plusieurs généraux distingués. Le titre de *duc* de Villars fut donné en 1705 au célèbre maréchal de ce nom: il portait auparavant, ainsi que ses ancêtres, le titre de marquis. Le siége de son duché était un bourg du dép. de l'Ain, à 13 kil. N. E. de Trévoux. — Il ne faut pas confondre ce duché avec un autre duché de Villars, appartenant à la maison de Brancas, et qui tirait son nom d'un autre Villars, situé dans le dép. de Vaucluse, à 6 kil. d'Apt. Ce dernier duché fut constitué en 1626. *V.* BRANCAS.

VILLARS (L. Hector, marquis, puis duc de), célèbre général, né en 1653 à Moulins, était fils de Pierre de Villars, qui avait servi avec distinction dans l'armée et dans la diplomatie. Il se signala très-jeune au passage du Rhin, aux siéges de Zutphen et de Maëstricht, à la bataille de Senef (1674), entra dans la diplomatie à la paix, fut nommé ambassadeur à Munich (1683), puis à Vienne (1699), et y fit preuve d'un vrai talent. Quand la guerre de la succession d'Espagne éclata, il reprit les armes, et fut envoyé en Lombardie où Villeroi l'abreuva de dégoûts. Enfin, en 1702, il commanda pour la 1re fois en chef. Ayant passé le Rhin à Huningue, il opéra dans le Brisgau et la Forêt-Noire, battit le prince de Bade à Friedlingen, près d'Huningue, et fut salué sur le champ de bataille du titre de *maréchal de France*, titre que Louis XIV ratifia. L'année suivante, il parvint avec des peines inouïes à opérer sa jonction avec l'électeur de Bavière, notre allié, mais il ne put s'entendre avec lui et, rebuté de ses perpétuelles irrésolutions, il demanda son rappel. Louis XIV l'employa à l'intérieur, contre les Camisards des Cévennes (1704), qu'il parvint à soumettre par la persuasion autant que par la force. Placé de nouveau en face de l'étranger, il fit avec gloire les campagnes de 1705, 1706 et 1707, tint tête à Marlborough, força, en 1707, les fameuses lignes des Impériaux à Stollhofen, près de Strasbourg, pénétra au cœur de l'Allemagne, et conçut le plan hardi de se joindre à Charles XII, alors en Saxe, plan que l'or de Marlborough empêcha seul de réussir (il acheta le principal ministre de Charles). En 1709, Villars remplaça Vendôme à l'armée du Nord: au moment de vaincre à Malplaquet, il fut blessé et se vit enlever la victoire. Néanmoins Louis XIV, qui déjà l'avait créé duc, le nomma pair de France et le maintint dans son commandement. En 1712, il rétablit sa réputation et sauva la France par la victoire de Denain, qu'il remporta sur le prince Eugène et à la suite de laquelle il prit Marchiennes, Douai, le Quesnoy, Bouchain, succès qui amenèrent bientôt les traités d'Utrecht et de Rastadt (1713-1714). Villars lui-même fut, avec le prince Eugène, un des négociateurs à Rastadt. Après ces succès, l'Académie française lui offrit une place dans son sein. Nommé à la paix gouverneur de la Provence, il fit exécuter dans son gouvernement le canal qui a gardé son nom. Membre du conseil de régence après la mort de Louis XIV, il se montra fort opposé à Dubois et à Law et combattit, mais en vain, le projet de la Quadruple alliance. En 1733, Louis XV lui donna le titre de maréchal général et l'employa en Italie: il conquit rapidement le Milanais et le duché de Mantoue, mais il mourut bientôt après à Turin, en 1734. Villars brillait par les avantages de l'esprit aussi bien que par ceux du corps, mais il avait une ambition et un orgueil sans bornes; en outre il ternit sa gloire par sa cupidité. On a sous son nom des *Mémoires*, imprimés en Hollande en 1735; le Ier volume vient de lui, mais les autres ont été arrangés par l'abbé Margon. Anquetil a écrit sa *Vie*, 1784. — Villars laissa un fils, Honoré Armand de V., qui lui succéda dans la plupart de ses dignités, même à l'Académie: c'est ce duc de Villars qui fut l'ami et le protecteur de Voltaire.

VILLARS (l'abbé MONTFAUCON de), littérateur, né près de Toulon en 1635, m. assassiné en 1673. On a de lui les *Entretiens du comte de Gabalis sur les sciences*, 1670, où il dévoile plaisamment les mystères de la Cabale et de la Société des Rose-Croix; les *Entretiens sur les sciences secrètes*, pamphlet dirigé contre Descartes et destiné à faire suite au premier ouvrage, et un écrit *Sur la Délicatesse*, 1671.

VILLA-VICIOSA, v. de Portugal (Alentejo), ch.-l. de l'ordre de N.-D. de la Conception, à 22 kil. S. O. d'Elvas; 3600 hab. Beau palais des ducs de Bragance. Aux env. eut lieu la bataille de Villa-Viciosa ou de Montes-Claros (1665), dans laquelle les Portugais, aidés du général Schomberg, battirent les Espagnols.

VILLA-VICIOSA, vge d'Espagne, dans la Nouv.-Castille, à 22 kil. E. de Guadalaxara et à 85 kil. N. E. de Madrid; 800 hab. Vendôme y battit Stahremberg en 1710, et par cette victoire assura à Philippe V la couronne d'Espagne.

VILLÉ ou VILLER, jadis *Ortenberg*, ch.-l. de c. (Bas-Rhin), à 12 kil. O. de Schelestadt; 1155 hab. Bonneterie, kirsch; usines. Anc. seigneurie, qui appartint aux Habsbourg, aux Fugger, puis à une branche de la maison de Choiseul.

VILLEBRUMIER, ch.-l. de c. (Tarn-et-Garonne), sur le Tarn, à 17 k. S. E. de Montauban; 764 h.

VILLEBRUNE (J. B. LEFEBVRE de), érudit, né à Senlis en 1732, m. en 1809, fut d'abord médecin, puis professeur de langues orientales au Collége de France et conservateur de la Bibliothèque nationale, perdit ses places sous le Directoire pour avoir publié une lettre sur la nécessité d'avoir en France un seul chef, et occupa plus tard diverses chaires à l'école centrale d'Angoulême. On a de lui des traductions des *Nouvelles de Cervantès*, 1775; de *Silius Italicus*, 1781; du *Manuel d'Épictète* et du *Tableau de Cebès*, 1795, et d'*Athénée*, 5 v. in-4, 1789-91, ainsi qu'une édition de ce dernier auteur (1796). Ses traductions, quoique utiles, sont peu estimées; le traducteur se permet quelquefois d'altérer le texte de l'auteur.

VILLE-D'AVRAY, vge de Seine-et-Oise, à 2 kil. N. O. de Sèvres, à l'une des entrées du parc de St-Cloud; 900 hab. Beau château bâti sous Louis XVI; pépinières, surtout de rosiers. Fontaine célèbre (les rois à Versailles ne buvaient pas d'autre eau). Nombreuses maisons de campagne; joli site.

VILLE-DIEU-LES-POÊLES, ch.-l. de c. (Manche), sur la Sienne, à 22 kil. N. E. d'Avranches; 3789 h. Chaudronnerie, tannerie, mégisserie, dentelles.

VILLEDIEU (Marie Hortense DESJARDINS, dame de), née en 1632 à Alençon, m. en 1683, vécut assez longtemps chez la duchesse de Rohan, où ses grâces et ses talents lui attirèrent de nombreux adorateurs, se laissa aller à une vie romanesque et déréglée et s'attacha à un jeune officier, Boisset de Villedieu, dont elle prit le nom. Elle finit par retourner dans sa ville natale et y épousa un de ses cousins, qui avait été son premier amant. Elle a composé des poésies fugitives qui eurent beaucoup de succès, des romans (les *Exilés de la cour d'Auguste*, les *Amours des grands hommes*, etc.), et une tragédie (*Manlius Torquatus*). Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1710, 10 vol. in-12, et 1741, 12 v. in-12.

VILLE-EN-TARDENOIS, ch.-l. de c. (Marne), à 21 kil. S. O. de Reims; 500 hab. Draps.

VILLEFAGNAN, ch.-l. de c. (Charente), à 10 k. S. O. de Ruffec; 1505 hab.

VILLEFORT, ch.-l. de c. (Lozère), sur la Devèze, au pied du mont Lozère, à 45 k. E. de Mende; 1536 h. Fonderie de plomb et de cuivre; commerce de transit.

VILLEFRANCHE, en ital. *Villafranca*, v. et port de France (Alpes-Marit.), ch.-l. de c., sur le golfe de Gênes, à 2 kil. E. de Nice; 2911 hab. Belle rade. La ville est dominée par la forteresse de Montalbano. Arsenal, chantiers de construction, école de navigation. Pêche active du thon. Huile, oranges, soie, vins, grains, chanvre, etc. — Cette ville, qui faisait autrefois partie de la Provence, fut fondée par Charles II, comte de Provence et roi de Naples. Prise en 1792 par le général Montesquiou, attribuée au roi de Sardaigne en 1814 avec le comté de Nice, elle est revenue à la France en 1860.

VILLEFRANCHE, ch.-l. de c. (Tarn), à 17 kil. E. d'Alby; 1616 hab. Fondée par Philippe de Montfort, descendant de Simon de Montfort. Mines de fer.

VILLEFRANCHE-DE-BELVEZ, ch.-l. de c. (Dordogne), à 36 kil. S. O. de Sarlat; 1869 hab.

VILLEFRANCHE-DE-CONFLENT, v. forte des Pyrénées-Orient., sur le Tet, à 6 kil. S. O. de Prades; 900 h. Château qui commande le défilé voisin; marbre et eau thermale sulfureuse; grotte curieuse dite *Cava Bastera*. — Fondée en 1075 par Guill. de Cerdagne, elle appartint aux comtes de Barcelone, puis aux rois d'Aragon, et fut prise par les Français en 1654 (ils l'avaient déjà possédée de 1475 à 1493).

VILLEFRANCHE-DE-LAURAGUAIS, ch.-l. d'arr. (Hte-Garonne), sur la Lers, à 36 kil. S. E. de Toulouse par la route, à 20 k. par le chemin de fer; 2865 h. Trib. de 1re inst. Toile à voiles, teinturerie, poterie.

VILLEFRANCHE-DE-LONCHAPT, ch.-l. de c. (Dordogne), à 42 kil. N. O. de Bergerac; 904 hab.

VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE, ch.-l. d'arr. (Aveyron), sur l'Aveyron, à 57 kil. O. de Rhodez; 10 172 h. Station de chemin de fer. Trib., collége, bibliothèque. Chaudronnerie, lampes, chapeaux, tanneries, toiles; culture du mûrier. Patrie du maréchal de Belle-Isle. — Fondée en 1252 par Alphonse, comte de Toulouse, cette ville fut autrefois la capitale de la Basse-Marche. Elle fut désolée en 1628 par la peste, et en 1648 par l'insurrection des *Croquants*.

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE, ch.-l. d'arr. (Rhône), sur le Morgon et près de la Saône, à 29 kil. N. de Lyon; 11 650 hab. Station. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, école normale. Coton filé, couvertures, imprimerie sur toiles, filature de coton; toiles de fil et de coton; bons vins d'ordinaire, connus sous le nom de *vins de Beaujolais*. Patrie du conventionnel Roland. Environs pittoresques. — Fondée en 1212 par Humbert IV, sire de Beaujeu, cette ville devint en 1532 la capit. du Beaujolais. Elle avait une académie célèbre, fondée en 1695. M. H. Laplate a donné l'*Histoire populaire de Villefranche*.

VILLEGAGNON (Nic. DURAND de), né en 1510 à Provins, m. en 1571, était neveu de Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'Ordre de Malte. Il entra dans l'Ordre en 1531, prit part à l'expédition de Charles-Quint en Afrique, défendit Tripoli contre les Turcs, mais sans succès (1551), et n'en fut pas moins nommé par Henri II vice-amiral de Bretagne. Il partit en 1555 pour faire une exploration en Amérique à dessein d'y fonder des colonies, et s'établit dans une île très-forte, à l'emb. du Rio-Janeiro; mais il mécontenta ses compagnons par ses rigueurs, et l'établissement déclina bientôt. De retour en Europe, il représenta l'ordre de Malte à la cour de France. On a de lui, entre autres ouvrages: *Caroli quinti expeditio in Africam ad Algieram* (Alger), Paris, 1542; *De bello Melitensi*, 1553 (trad. par Edoart, Lyon, 1553).

VILLEGAS (Manuel de), poëte espagnol, né en 1595, m. en 1669, était receveur des rentes à Nagera (Vieille-Castille); il y vieillit sans qu'on rendît justice à ses talents. On a de lui d'heureuses imitations d'Anacréon et d'Horace, et des *poésies érotiques* (*Amatorias*), qui n'ont pas été surpassées en Espagne. Il tenta d'appliquer les mètres anciens à la langue espagnole. — Un autre Villegas, *Ferdinand Ruis*, né à Burgos vers 1510, fleurit sous Charles-Quint et Philippe II, et cultiva la poésie latine; on a de lui des *Épîtres*, des *Églogues*, des *Épigrammes*, écrites d'un style élégant. Ses *OEuvres* ont été publiées à Venise en 1743. — *V.* QUEVEDO.

VILLEHARDOUIN (Geoffroi de), chroniqueur, né près de Bar-sur-Aube vers 1160, était maréchal de Champagne sous Thibaut V, comte de Champagne et de Brie. Il prit une part glorieuse à la 4e croisade (1199), fut un des députés envoyés à Venise pour obtenir que les Croisés fussent transportés sur les vaisseaux de la République, servit souvent d'intermédiaire entre Alexis IV et les Croisés, assista à la prise de Constantinople (1204), et fut fait maréchal de Romanie par l'empereur latin Baudouin I. Il réconcilia ce prince avec le marquis de Montferrat, chef des Croisés, et quand, en 1206, Baudouin eut été battu par les Bulgares, il sauva l'armée d'une destruction totale. Il servit avec non moins de zèle Henri, frère et successeur de Baudouin. Il mourut en Thessalie vers 1213. On a de lui une *Histoire de la conquête de Constantinople*, ou *Chronique des empereurs Baudouin et Henri de Constantinople* (en vieux français), qui va de 1198 à 1207: c'est un des plus anciens et des plus précieux monuments de la prose française. Elle a été publiée par Ducange, 1657 (avec trad. en français moderne, glossaire et notes), reproduite dans le *Panthéon littéraire* (avec notes et variantes) et insérée dans les diverses collections

de *Mémoires* sur l'histoire de France. Paulin Paris en a donné une bonne édit. séparée en 1838. — Un neveu de l'historien, nommé aussi Geoffroi de Villehardouin, se substitua au comte Robert de Champlitte dans la possession de la principauté d'Achaïe (1206), et y fonda la dynastie de Villehardouin. Mort en 1223, il laissa 2 fils, Geoffroi II et Guillaume, qui lui succédèrent l'un après l'autre. Guillaume, mort après 1268, fut remplacé par Isabelle, sa fille aînée, qui épousa successivement Philippe de Tarente, Florent de Hainaut, Philippe de Savoie. Après elle régnèrent Mahaut de Hainaut, sa fille, mariée à un prince de Bourbon; Catherine de Valois (1324); Robert d'Anjou, son fils; Marie de Bourbon, enfin Louis de Bourbon, qui ne put se rendre en Morée.

VILLEJUIF, *Villa Judæa*, ch.-l. de c. (Seine), à 8 kil. S. de Paris et à 6 kil. N. E. de Sceaux; 1813 h. Savon, cire, toiles cirées, pépinières. Ce bourg appartenait aux Juifs de Paris avant qu'ils eussent été expulsés de cette ville par Philippe-Auguste (1200).

VILLÈLE (Joseph, comte de), homme d'État, né à Toulouse en 1773, m. en 1854, servait dans l'Inde comme marin, quand éclata la Révolution. Il quitta le service, et, après quelques années passées à l'île Bourbon, où Desbassyns lui donna sa fille en mariage, il vint, en 1807, se fixer à Toulouse, où il fut élu membre du conseil général. Maire de cette ville en 1815 et bientôt après député de la Hte-Garonne, il prit place, dans la *Chambre introuvable*, parmi les royalistes les plus ardents, mais il s'y fit aussi remarquer par ses capacités financières. Après l'ordonnance du 5 sept. (1816), qui avait dissous cette chambre, il se mit à la tête de l'opposition ultra-royaliste; il fut appelé aux affaires en 1820, après la chute du ministère Decazes, entra d'abord au Conseil avec le seul titre de ministre d'État, reçut en 1821 le portefeuille des Finances et fut élevé l'année suivante à la présidence du Conseil, avec le titre de comte. Il signala son ministère par des mesures de la plus haute importance : la guerre d'Espagne, la septennalité de la chambre élective, le milliard d'indemnité accordé aux émigrés, l'établissement du fonds 3 pour 100, le dégrèvement de l'impôt foncier, et fit prospérer les finances du pays; mais il s'aliéna l'esprit public en proposant des mesures antipopulaires: rétablissement du droit d'aînesse, loi du sacrilége, censure des journaux, loi contre la liberté de la presse, dissolution de la garde nationale, mesures qui firent qualifier son administration de *ministère déplorable;* abandonné par la majorité dans les chambres et dans les colléges électoraux, il se vit forcé, en 1828, de faire place au ministère réparateur de Martignac. En quittant le pouvoir, il fut élevé à la pairie, mais, depuis, il se tint à l'écart.

VILLEMUR, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), sur la r. dr. du Tarn, à 38 k. N. de Toulouse; 5304 h. Huile, cire.

VILLENA, *Turbula?* v. d'Espagne, dans l'anc. roy. de Valence, à 40 kil. N. O. d'Alicante; 8000 h. Marquisat constitué en 1454 en faveur de don J. Pacheco.

VILLENA (H. D'ARAGON, marquis de), fils du roi d'Aragon Ferdinand I et petit-fils du roi de Castille Jean I, n. en 1384, m. en 1434, obtint de Jean II, roi de Castille, son cousin, les comtés de Cangas et de Tineo, et devint ensuite grand maître de Calatrava. Il mit tout en œuvre pour se rendre maître absolu en Castille, surprit Jean II à Tordesillas, et le tint dans une espèce de captivité; puis, ce prince s'étant évadé, il l'assiégea dans le château de Montalban; mais il fut vaincu, enfermé au château de Mora et ne recouvra la liberté que sur la demande d'Alphonse V d'Aragon. Ce prince aimait les lettres, les sciences, surtout les sciences occultes; ce qui donna matière à beaucoup d'accusations contre lui. Il avait traduit l'*Énéide*, la *Divine Comédie*, et composé lui-même plusieurs poëmes; mais ses écrits furent brûlés après sa mort; il n'en reste qu'une espèce de poétique, la *Gaya ciencia* (*la gaie science*).

VILLENA (don J. Fern. PACHECO, marquis de), favori de Henri IV, roi de Castille, eut tout le pouvoir au commencement du règne de Henri (1454), mais se rendit odieux aux grands en s'opposant à leurs prétentions, fut accusé par eux de s'être vendu au roi de France Louis XI, et fut disgracié. Il se mit alors à la tête des mécontents, forma la ligue de Burgos (1464), fit déclarer inhabile à la couronne, comme illégitime, la fille du roi, Jeanne, qu'on disait née d'un adultère, et proclama Alphonse, frère de Henri. S'étant ensuite rapproché de ce dernier, il recouvra toute sa faveur (1467), et fut nommé grand maître de l'ordre de St-Jacques. On le vit alors travailler à rétablir les droits de cette même Jeanne, qu'il avait déclarée illégitime, à l'exclusion de ceux d'Isabelle, tante de cette princesse, et s'opposer à l'union d'Isabelle avec Ferdinand, roi d'Aragon; mais il mourut sans y avoir réussi (1474).

VILLENAUXE, ch.-l. de c. (Aube), sur la Villenauxe, à 16 kil. N. E. de Nogent; 2508 h. Bonneterie, vinaigre. Pris et pillé par les Alliés en 1814.

VILLENAVE (Gill.), littérateur, né en 1762 à St-Félix de Caraman (Hte-Garonne), m. en 1846, fut arrêté à Nantes par ordre de Carrier pour avoir blâmé ouvertement les excès de la Révolution, fut envoyé à Paris avec 132 Nantais, et n'échappa à la mort que grâce à la chute de Robespierre. Devenu libre, il dévoila dans de virulents pamphlets les crimes des oppresseurs de la France, et prit part à la rédaction de plusieurs journaux réactionnaires. Il fut en 1814 et 1815 le rédacteur en chef de la *Quotidienne*, fonda en 1819 les *Annales politiques*, et fit avec succès, à l'Athénée, de 1824 à 1831, un cours d'histoire littéraire de la France. Il était membre de l'Académie celtique, de la Société des antiquaires, de la Société philotechnique et vice-président de la Société de la morale chrétienne. Outre des écrits de circonstance, on lui doit une bonne traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, 1807-22, 4 vol. in-8 et in-4, édition splendide, ornée de 144 figures, une *Vie d'Ovide*, 1809, où il cherche à percer le mystère de l'exil du poëte; quelques poésies (*le Dévouement de Brunswick*, *Kosciusko*, *la Vie future*); de bonnes éditions d'auteurs français (*Barthélemy*, *Duclos*, *Marmontel*, *Thomas*), et un grand nombre de notices historiques (dans la *Biographie universelle*). Villenave possédait une riche bibliothèque et une précieuse collection d'autographes et de manuscrits historiques. Il est le père de Mme Mélanie Waldor, si connue par ses *Poésies du cœur*.

VILLENEUVE, ch.-l. c. (Aveyron), à 10 kil. N. de Villefranche-de-Rouergue; 3234 h.

VILLENEUVE-D'AGEN ou VILLENEUVE-SUR-LOT, ch.-l. d'arr. (Lot-et-Garonne), sur le Lot, à 29 kil. N. E. d'Agen; 13 830 h. Chemin de fer. Trib. de 1re inst., collége, société d'agriculture, dépôt d'étalons. Pont hardi, vieux château. Toiles et linge de table, cuirs, faïence, martinets à cuivre, exploitation de marbre. Ville fondée au XIIIe s. par Alphonse, comte de Toulouse, frère de St-Louis; jadis fortifiée.

VILLENEUVE-DE-BERG, ch.-l. de c. (Ardèche), à 27 k. S. de Privas; 2 547 h. Patrie d'Olivier-de-Serres, à qui un monument y a été élevé.

VILLENEUVE-DE-MARSAN, ch.-l. de c. (Landes), sur le Midon, à 20 kil. E. de Mont-Marsan; 2059 h.

VILLENEUVE-L'ARCHEVÊQUE, ch.-l. de c. (Yonne), sur la Vanne, à 23 kil. E. de Sens; 1857 h. Draps.

VILLENEUVE-LE-ROI ou VILLENEUVE-SUR-YONNE, ch.-l. de c. (Yonne), à 19 kil. N. O. de Joigny; 5018 h. Station de chemin de fer. Draps, tanneries, pépinière, etc. Les rois de France y eurent un château, qu'ils habitaient souvent, d'où le nom de la ville. — Il y a un autre Villeneuve-le-Roi, dit aussi Villeneuve-sur-Seine, dans le dép. de Seine-et-Oise, à 3 kil. O. de Villeneuve-St-Georges. Claude Le Pelletier, ministre de Louis XIV, y eut un beau château. Station du chemin de fer de Lyon.

VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON, ch.-l. de c. (Gard), à 31 kil. E. d'Uzès, sur la r. dr. du Rhône, vis-à-vis

d'Avignon, à laquelle il est uni par un pont célèbre. 3162 h. Soiries, toiles, corderie.

VILLENEUVE-ST-GEORGES, joli bourg de Seine-et-Oise, au confluent de l'Yère et de la Seine, à 15 kil. S. E. de Paris; 1100 h. Station. Maisons de campagnes; beau château de Beauregard, dans une position élevée, d'où l'on a la vue de tout Paris.

VILLENEUVE-SUR-YONNE. *V.* VILLENEUVE-LE-ROI.

VILLENEUVE, nom porté par 2 grandes familles du Midi, l'une de Languedoc, l'autre de Provence.

La plus ancienne, issue des vicomtes de Narbonne, tire son nom de Villeneuve-lès-Béziers (Hérault), et a pour chef Walchaire, fils de Maieul, vicomte de Narbonne, qui vivait au IXe s. Elle a produit plusieurs personnages historiques : Arnaud de V., ami et écuyer du comte de Toulouse, qui se distingua à la 1re croisade (1096); Pons de V., sénéchal du comte de Toulouse Raymond VII, qui combattit avec lui dans les rangs des Albigeois et partagea sa mauvaise fortune; Antoinette de V., qui cultiva avec succès la poésie languedocienne et fut couronnée aux Jeux floraux en 1494. C'est à cette famille que paraissent appartenir Romée et Hélion de Villeneuve (*V.* ces noms ci-après). C'est d'elle aussi que descend Pons François, marquis de V., né en 1774 à St-Pons, m. en 1842, qui servit ardemment la Restauration, eut la confiance de Charles X et de son fils le duc d'Angoulême, et qui fut préfet de divers départements, puis conseiller d'État.

La 2e, qui paraît se rattacher à la précéd., tire son nom distinctif du bourg de Bargemont près de Draguignan (Var). Elle a fourni aussi plusieurs hommes distingués, entre autres : Louis de V., sire de *Trans*, 1450-1516, qui commanda sous Charles VIII la flotte destinée à la conquête de Naples, déploya la plus brillante valeur à Agnadel ainsi qu'à Marignan et pour qui la baronnie de Trans fut érigée en marquisat; — Guill. de V., qui suivit Charles VIII à la conquête de Naples en qualité d'écuyer, fut nommé gouverneur de Trani, et défendit vigoureusement cette place après le départ de son souverain (1495) : il a laissé des *Mémoires*, publ. par D. Martène dans le *Thesaurus anecdotorum*. Cette famille a donné naissance dans le dernier siècle à six frères, dont trois connus dans l'administration ou les lettres : le comte Christophe de V., né à Bargemont en 1771, m. en 1829, d'abord militaire, puis préfet de Lot-et-Garonne sous l'Empire, des Bouches-du-Rhône sous la Restauration, auteur de la *Statistique des Bouches-du-Rhône*, 1821-29; de *Notices sur Nérac, sur la Ste-Baume*, etc.; — le marquis Louis François, dit *V. Trans*, membre libre de l'Académie des inscriptions, 1784-1850, auteur de recherches sur la *Chapelle ducale de Nancy*, 1826; d'une *Hist. de René d'Anjou*, 1825; d'une *Hist. de S. Louis*, 1836; — le vicomte Alban *V. Bargemont*, 1784-1850, frère jumeau du précéd., préfet de la Meurthe, puis du Nord, plusieurs fois élu député, auteur d'un ouvrage sur le *Paupérisme*, 1834, qui lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences morales; d'une *Hist. de l'économie politique*, et du *Livre des affligés*, œuvre d'une philosophie pieuse et consolatrice.

VILLENEUVE (Huon de), poëte français du XIIe s., qui florissait sous Philippe-Auguste, a laissé 10 ou 12 romans de chevalerie ou *Chansons de geste*, dont quelques-uns seulement ont été imprimés. Les principaux sont : les *Quatre fils Aymon* (retouché pour le style au milieu du XVIe s.), *Renaud de Montauban* et *Doolin de Mayence* (attribué quelquefois au poëte Adenez), et imprimé en 1860, par A. Pey.

VILLENEUVE (Romieu ou Romée de), connétable et grand sénéchal de Provence, né vers 1170, m. vers 1250, prit Nice qui s'était révoltée contre le comte de Provence Bérenger, devint le principal ministre de ce prince, contribua beaucoup à l'éclat de son règne tant par ses expéditions maritimes que par ses actes politiques, fut, après la mort de Bérenger (1245), tuteur de sa fille (Béatrix) régent de la Provence, maria sa pupille, devenue comtesse de Provence, au comte d'Anjou, Charles, frère de S. Louis, et prépara ainsi la réunion de la Provence à la couronne.

VILLENEUVE (Hélion de), 26e grand maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem (1319-46), succéda à Foulques de Villaret, enleva Smyrne aux Turcs (1344), et battit sur mer le roi de Maroc.

VILLENEUVE (J. B. Silvestre), vice-amiral, né en 1763 à Valensoles, commanda l'arrière-garde au malheureux combat d'Aboukir (1798) et put gagner Malte après la défaite, fut en 1805 opposé à Nelson, avec l'amiral espagnol Gravina, perdit la bataille de Trafalgar et fut fait prisonnier. Redevenu libre en 1806, il revint en France et prit la route de Paris; mais, pressentant un mauvais accueil de la part de Napoléon, il s'arrêta à Rennes et s'y donna la mort.

VILLENEUVE (Arnaud de). *V.* ARNAUD.

VILLEQUIER, bg du dép. de la Seine-Inf., sur la r. dr. de la Seine, à 5 k. S. O. de Caudebec; 900 h. Beaux sites; vue superbe sur la Seine.

VILLER, v. de France (Bas-Rhin). *V.* VILLÉ.

VILLERÉAL, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 30 kil. N. de Villeneuve-d'Agen; 1719 h.

VILLERMÉ (L. René), statisticien, né à Paris en 1782, m. en 1863, servit quelque temps sous l'Empire comme chirurgien militaire, rentra dans la vie civile en 1814 et dès lors se donna tout entier à des travaux d'économie et de statistique médicale qui le firent admettre à l'Académie de médecine et à l'Académie des sciences morales (1832). Chargé en 1837 de la mission d'étudier la condition des classes ouvrières, il publia en 1840 le résultat de ses recherches sous le titre de *Tableau de l'État physique et moral des ouvriers*. On lui doit en outre une foule de mémoires sur les questions du plus grand intérêt, notamment sur les *Associations ouvrières*, sur la *Mortalité* et sur les *Tables de mortalité*.

VILLEROI (Nic. de NEUFVILLE, seigneur de), né en 1542, m. en 1617, fut employé par Catherine de Médicis dans deux négociations importantes en Espagne et en Italie, devint secrétaire d'État en 1567, se maintint sous Charles IX et Henri III, fut destitué en 1588 comme partisan des Guises et entra dans le conseil du duc de Mayenne, bien qu'il fût un des chefs du tiers parti. S'étant rallié à Henri IV après son abjuration, il redevint secrétaire d'État (1594), conserva ce poste quatre ans sous Louis XIII (1610-14), et poussa de toutes ses forces à l'alliance espagnole. Pour se ménager l'appui de Concini, il contribua à faire élever au maréchalat cet indigne favori, mais il ne tarda pas à se brouiller avec lui et fut disgracié. Il recouvra toutes ses charges après le meurtre de Concini. Il a laissé des *Lettres au maréchal de Matignon* et des *Mémoires d'État* (de 1567 à 1604, imprimés en 1622, et reproduits dans la collection Petitot). — Son petit-fils, Nic. de V., 1597-1685, servit en Piémont, en Espagne, en Lorraine, reçut en 1646 le bâton de maréchal, et fut nommé gouverneur de Louis XIV, qui lui conserva beaucoup d'affection, et le fit duc et pair en 1663.

VILLEROI (Fr. de NEUFVILLE, duc de), fils du préc., né en 1643, fut élevé avec Louis XIV, qui eut pour lui une extrême amitié. Il ne se fit connaître pendant sa jeunesse que par ses galanteries : les femmes le surnommaient *le Charmant*. S'étant distingué à Nerwinde (1693), il fut tout à coup nommé maréchal. Chargé d'un commandement en chef à la place du maréchal de Luxembourg (1695 et 96), il commit des fautes grossières et laissa prendre Namur. Son ineptie fut encore plus fatale dans la guerre de la succession d'Espagne : général en chef de l'armée d'Italie, il se fit battre à Chiari par le prince Eugène et se laissa prendre dans Crémone (1702). Dans les Pays-Bas, il fut défait à Vignamont, près de Huy (1705), et perdit l'année suivante la désastreuse bataille de Ramillies. Enfin, Louis XIV lui ôta le commandement, mais il ne l'en accabla pas moins de faveurs : il lui donna le gouvernement de

Lyon, et le nomma par son testament gouverneur de Louis XV. Informé confidentiellement du contenu du testament du roi, Villeroi vendit ce secret au duc d'Orléans, qui, en récompense, le nomma président du conseil des finances. Ayant dans la suite offensé le Régent par les craintes hypocrites qu'il affectait pour la sûreté du jeune roi Louis XV, dont il était resté gouverneur, il reçut ordre de quitter la cour. Il mourut obscurément à Lyon en 1730.

VILLERS (Ch.), littérateur, né en 1767 à Boulay en Lorraine, m. en 1815, servit quelque temps comme officier d'artillerie, émigra en 1792, se fixa à Lubeck, s'enthousiasma pour la littérature et la philosophie allemandes et entreprit, de concert avec Mme de Staël, de les faire connaître à la France. Sa partialité pour l'Allemagne, une brochure qu'il publia sur la prise de Lubeck par les Français, son opposition à la réunion des villes hanséatiques à l'Empire, le firent mal voir du gouvernement impérial. Il fut néanmoins nommé professeur de littérature à Gœttingue par le roi Jérôme Bonaparte, et se vit même recherché à la cour de ce prince. Ses principaux ouvrages sont la *Philosophie de Kant* ou *Principes fondamentaux de la philosophie transcendentale*, Metz, 1801, le premier ouvrage où cette philosophie ait été exposée en France avec clarté; et un *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther* (couronné par l'Institut en 1804), où il fait l'apologie de la Réformation au point de vue philosophique et politique.

VILLERS-BOCAGE, ch.-l. de c. (Calvados), à 25 kil. O. de Caen; 1156 hab. Commerce d'œufs (pour l'Angleterre) et de bestiaux. — Ch.-l. de cant. (Somme), à 14 kil. N. d'Amiens; 1482 hab.

VILLERS-COTTERETS, ch.-l. de cant. (Aisne), à 24 kil. S. O. de Soissons, dans la forêt de Retz; 3567 hab. Vieux château des ducs de Valois, fondé par François I, servant auj. de dépôt de mendicité. François I y donna en 1539 un édit qui limitait la compétence des tribunaux ecclésiastiques et créait les registres de l'état civil : cette ordonnance fut appelée *la Guillelmine* parce qu'elle avait été rédigée par *Guillaume* Poyet. Patrie de Demoustier.

VILLERS-FARLAY, ch.-l. de cant. (Jura), à 22 kil. N. de Poligny; 856 hab.

VILLERS-SEXEL, ch.-l. de c. (Hte-Saône), à 18 kil. S. de Lure; 1410 h. Hauts fourneaux. Titre d'un marquisat, appartenant à la maison de Grammont.

VILLE-SUR-TOURBE, ch.-l. de c. (Marne), à 16 kil. N. O. de Ste-Menehould; 563 hab.

VILLES LIBRES. On appelait ainsi dans l'ancien empire d'Allemagne des villes qui ne relevaient d'aucun seigneur et se gouvernaient elles-mêmes. La plupart de ces villes étaient en même temps *Villes impériales*, c.-à-d. qu'elles étaient placées sous la protection immédiate de l'empereur d'Allemagne. V. IMPÉRIALES (Villes). — Auj. dans la Confédération germanique, il y a quatre villes libres : Francfort-sur-le-Mein, Hambourg, Brême et Lubeck.

VILLETTE (la). V. LA VILLETTE.

VILLETTE (Phil. de VALOIS, marquis de), né en 1632, d'une famille ancienne de Normandie, m. en 1707, était par sa mère petit-fils du fameux calviniste Agrippa d'Aubigné, et fut lui-même élevé dans le Calvinisme. Il servit dans la marine, se distingua surtout aux combats de Messine et d'Agosta (1676) et se retira en 1681 avec le grade de chef d'escadre. Ayant abjuré le Calvinisme, il fut comblé de faveurs. Il a laissé d'intéressants *Mémoires*, qui ont été publiés en 1844, par Monmerqué. — La marquise de Villette, sa mère, était tante de Mlle d'Aubigné (Mme de MAINTENON).

VILLETTE (Ch., marquis de), né à Paris en 1736, m. en 1793, fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, aimait à se dire fils de Voltaire, qui avait effectivement pour lui une affection toute paternelle et qui lui fit épouser en 1777 Mlle de Varicourt, sa protégée (V. ci-après). Il servit quelque temps dans la cavalerie et prit part à la guerre de Sept ans en qualité de maréchal général des logis. Lors de la Révolution, il brûla avec ostentation ses lettres de noblesse, et fut élu membre de la Convention; dans le procès du roi, il vota pour la réclusion seulement. Voltaire avait voulu lui faire une réputation de poëte, qu'il méritait fort peu, et l'appelait le *Tibulle français*. Ses *Œuvres* (prose et poésie) ont été superbement imprimées à Paris, 1786 (sous la rubrique d'Édimbourg). — Mme de Villette, née de Varicourt, était d'une famille noble, mais sans fortune. Belle et d'un aimable caractère, elle plut à la nièce de Voltaire, Mme Denis, qui l'adopta; elle se concilia également l'affection de Voltaire qui ne l'appelait que *belle* et *bonne*, et qui la maria au marquis de Villette, homme peu digne d'une telle femme et peu propre à la rendre heureuse. Elle vécut jusqu'en 1822, et se signala par sa bienfaisance.

VILLEURBANNE, ch.-l. de cant. (Rhône), à 10 k. E. de Lyon, sur la limite du dép. de l'Isère, auquel il appartenait précédemment; 5850 h. Apprêts de tissus, blanchisserie de cire, produits chimiques.

VILLIERS-LE-BEL, vge de Seine-et-Oise, à 22 kil. S. E. de Pontoise, au pied de la montagne et de la forêt d'Écouen; 2132 hab. Chemin de fer. Belles maisons de campagne.

VILLIERS-SAINT-GEORGES, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), à 15 kil. N. E. de Provins; 1023 hab.

VILLIERS-DE-L'ISLE-ADAM (Jean de), maréchal de France, né en 1384, servit le duc de Bourgogne Jean sans Peur, surprit Paris en 1418, y exerça une sanglante domination et reçut en récompense de Jean sans Peur le bâton de maréchal; mais il ne put, après l'assassinat du duc, s'accorder avec le roi d'Angleterre Henri V, qui le mit à la Bastille. Villiers n'en sortit qu'à la mort de ce prince et continua de jouer un grand rôle dans la guerre civile. Confirmé dans son titre de maréchal après la paix d'Arras (1435), il reprit Pontoise aux Anglais, et eut une grande part à la réduction de Paris. Il fut tué en 1437 dans une émeute, à Bruges.

VILLIERS-DE-L'ISLE-ADAM (Phil. de), grand maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, né en 1464, m. en 1534, fut élu en 1521, au moment où Soliman préparait le siége de Rhodes. En 1522, il défendit l'île, avec 600 chevaliers et 4500 soldats, contre 200 000 hommes et 400 bâtiments de guerre et prolongea toute une année cette défense héroïque. Forcé enfin de rendre la place (1523), il se retira en Italie et se fixa provisoirement à Viterbe; après d'épineuses négociations il obtint de Charles-Quint les îles de Malte et de Gozzo pour son Ordre (1530). Sa mort fut hâtée, dit-on, par les chagrins que lui causèrent les divisions et les désordres des Chevaliers.

VILLIERS, duc de Buckingham. V. BUCKINGHAM.

VILLOISON (J. B. d'ANSSE de), helléniste, né à Corbeil en 1750, m. en 1805, fut admis dès 1772 à l'Académie des inscriptions, voyagea en Allemagne, en Italie, en Hollande pour y faire des recherches philologiques, découvrit à Venise un manuscrit de l'*Iliade*, accompagna Choiseul-Gouffier à Constantinople en 1785 et visita Smyrne, les îles de l'Archipel, les couvents du mont Athos, cherchant partout de nouveaux manuscrits. Il venait d'être nommé professeur de grec au collége de France quand il mourut. Entre autres publications importantes, on lui doit : *Apollonii Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ*, Paris, 1773 ; la *Pastorale* de Longus, 1778; *Anecdota græca e regia Parisiensi et e Veneta S. Marci bibliothecis deprompta*, 1781 ; *Nova versio græca Proverbiorum, Ecclesiastis*, etc., 1784; *Homeri Ilias ad veteris codicis veneti fidem recensita; scholia in eam antiquissima*, Venise, 1788, in-fol. : c'est une des plus savantes éditions de l'*Iliade*.

VILLON (Franç.), poëte, né à Auvers près Pontoise en 1431, m. vers 1484. Pauvre, oisif et vicieux, il se fit plusieurs fois emprisonner pour vol et fut condamné par le Châtelet à être pendu; le parlement, sur son appel, commua la peine en un ban-

nissement. De nouveaux méfaits le firent mettre en prison à Meung-sur-Loire : Louis XI, qui faisait cas de son talent, le fit remettre encore en liberté. Ses poésies se ressentent de ses mœurs : l'impiété, l'immoralité, la satire grossière y dominent; mais d'un autre côté on y reconnaît un tour vif et spirituel, une allure franche et naturelle, enfin cette verve et ce mordant qui caractérisent l'esprit gaulois, avec un talent réel de versificateur et de conteur. Villon est le véritable auteur du genre marotique que Marot n'a fait que perfectionner. Ses *Œuvres*, réunies pour la 1re fois en 1489, ont été éditées en 1742 par Leduchat, en 1832 par l'abbé Prompsault, en 1854 par le bibliophile Jacob (P. Lacroix). Elles se composent du *Petit* et du *Grand Testament*, cadre original où entrent une foule de ballades, de sonnets, de rondeaux; on y remarque surtout la ballade des *Dames du temps jadis*. Boileau a dit de lui :

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Campaux a donné : *Villon, sa Vie et ses OEuvres*, 1859.

VILMANSTRAND, v. forte de Russie (Finlande), sur le lac Salma, à 50 k. N. O. de Viborg. Les Russes y remportèrent une sanglante victoire sur les Suédois en 1741 et enlevèrent la place aux Suédois.

VILNA ou WILNA, v. de Russie, dans l'anc. Lithuanie, ch.-l. du gouvt de Vilna, sur la Vilia et la Vileska, à 928 k. S. O. de St-Pétersbourg; 52000 h. Archevêché catholique, évêché grec, consistoire luthérien, cour d'appel, université (fondée de 1576 à 1587, restaurée en 1803, supprimée en 1832, mais rétablie depuis); école de médecine et chirurgie, école maritime, école grecque de théologie, école normale; collége piariste, collége des sciences physiques et anatomiques. Cathédrale de St-Stanislas (où l'on admire une belle chapelle de St-Casimir et un cercueil d'argent pesant, dit-on, 1500 kilogr.); hôtel de ville magnifique; arsenal; palais du gouvernement, palais Oginski, Radziwill, Potocki, Vankovic, etc.; bibliothèque, jardin botanique, observatoire (d'où les Russes comptent leur 1er méridien), musée d'archéologie. Assez grand commerce avec Riga, Memel et Kœnigsberg : les Juifs surtout en sont en possession.—Vilna a été fondée en 1322 par Ghédimin, qui en fit la capitale du grand-duché de Lithuanie. Les Jagellons y avaient un beau et vaste château, qui fut détruit en 1797. De fréquents incendies (surtout en 1748 et 49) ont ravagé cette ville; elle a beaucoup gagné depuis qu'on l'a rebâtie.—Le gouvt de Vilna, formé de la Lithuanie proprement dite, a pour bornes ceux de Grodno à l'O., de Minsk à l'E. et confine au roy. de Pologne, à la Prusse et à la mer Baltique : 445 kil. du N. O. au S. E., sur 155 de largeur moyenne : env. 840000 h. Sol plat, arrosé par le Niémen; brumes et froids humides; sol assez fertile (grain, lin, houblon); vastes forêts; abeilles sauvages, cochenille polonaise.

VILVORDE, v. de Belgique (Brabant mérid.), à 12 kil. N. E. de Bruxelles; 5000 hab. Chemin de fer. Vieux château (auj. maison de correction et de travail, où sont 1200 détenus). Dentelles, aiguilles.

VIMEUX (le), petit pays de l'anc. Picardie, vers la côte, entre la Bresle et la Somme, auj. compris dans le dép. de la Somme, avait pour lieux principaux St-Valery-sur-Somme et Saucourt-en-Vimeux.

VIMIEIRO, v. de Portugal (Estramadure), à 65 k. N. de Lisbonne; 1800 hab. Les Français commandés par Junot y furent défaits le 21 août 1808.

VIMINAL (mont), *Viminalis mons*, une des 7 collines de Rome, dans la partie orientale, entre le Quirinal au N. et l'Esquilin au S., était ainsi nommée de l'abondance des osiers (*vimina*) qu'on y trouvait.

VIMIOSO, v. forte de Portugal (Tras-os-Montes), à 28 k. O. N. O. de Miranda; 1000 h. Berceau de la famille Bragance.

VIMORY, bg du Loiret, à 7 k. S. de Montargis; 1000 h. Henri de Guise y battit les Allemands en 1587.

VIMOUTIERS, ch.-l. de c. (Orne), sur la Vie (affluent de la Dives), à 32 k. N. E. d'Argentan; 3698 h. Trib. de commerce. Fabrication de toile de cretonne

VIMY, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 10 kil. N. d'Arras; 1281 hab. Fabriques de sucre indigène.

VINAROZ, v. et port d'Espagne (Valence), sur la Méditerranée, à 14 kil. N. de Peniscola; 10000 hab. C'est là que mourut le duc de Vendôme (1712).

VINAY, ch.-l. de c. (Isère), à 10 kil. N. E. de St-Marcellin; 3377 hab. Taillanderie, filature de soie.

VINÇA, ch.-l. de c. (Pyrénées-Orient.), près du Tet, à 10 kil. E. N. E. de Prades; 1943 hab. Vieilles fortifications. Eaux minérales.

VINCENNES, *Ad vicenas*, ch.-l. de c. (Seine), dans l'arr. de Sceaux, à 6 kil. E. de Paris; 13414 h. Château fort, susceptible d'une bonne défense et important comme arsenal; école et parc d'artillerie; chemin de fer, vaste bois enclos de murs, transformé depuis 1860 en un magnifique parc d'agrément, avec lac et eaux courantes; ce bois n'a pas moins de 876 hectares. — Le château fut bâti par Philippe-Auguste (1183). Il fut aux XIIe, XIIIe, XIVe s. une des résidences favorites des rois de France. S. Louis rendait la justice sous les chênes du bois. Philippe de Valois fit démolir le vieux château et commença en 1337 le donjon, qui fut achevé sous Charles V; la chapelle, commencée sous Charles V et achevée seulement sous François I et Henri II, est ornée de vitraux peints par Jean Cousin, sur les dessins de Raphaël. Depuis Louis XI, en 1472, ce château a souvent servi de prison d'État : c'est dans ses fossés que le duc d'Enghien a été fusillé (1804). Les ministres de Charles X y furent retenus prisonniers en 1830 jusqu'à leur translation à Ham. Les Alliés en firent le blocus en 1814 et 1815, mais le général Daumesnil refusa de se rendre et sauva ainsi tout le matériel.—Vincennes s'appelait autrefois *La Pissotte*, et dépendait de Montreuil.

VINCENNES, v. des États-Unis (Indiana), sur la r. g. de la Wabash, à son embouch. dans l'Ohio, à 180 k. S. O. d'Indianopolis; 2500 hab. Évêché catholique. Imprimeries, banque, etc. Fondée en 1735 par des émigrants français du Canada.

VINCENT (S.), martyr, né à Saragosse, avait été ordonné diacre par Valère, évêque de cette ville, quand le proconsul d'Espagne Dacien lui fit subir le martyre en 304. Il fut soumis aux plus horribles supplices; le geôlier, à la vue de la constance du saint, se fit baptiser. On le fête le 22 janvier.

VINCENT DE LÉRINS (S.), Gaulois, avait occupé des postes élevés lorsqu'il se consacra à la vie religieuse. Il s'enferma dans le couvent de Lérins, étudia la Bible, les Pères, et devint un profond théologien. Il mourut vers 450. On a de lui un *Commonitorium peregrini*, composé vers 434, dont la meilleure édition est celle de Baluze (1663) : dans ce livre il prémunit ses lecteurs contre les nouveautés religieuses. On le fête le 24 mai.

VINCENT DE BEAUVAIS, *Vincentius Bellovacensis*, né vers 1200 à Beauvais, à ce qu'on croit, mort vers 1264, entra dans l'ordre de St-Dominique, jouit de la confiance de St Louis, fut chargé par ce prince de rédiger un résumé des sciences qu'on cultivait alors, et composa dans ce but le *Miroir général* (*Speculum majus*), espèce d'encyclopédie, divisée en 4 parties : le *Miroir naturel*, description de la nature; le *Miroir moral*, traité de moral; le *Miroir scientifique* (en latin *Doctrinale*), contenant la philosophie, la physique, la rhétorique, la grammaire, la politique, le droit, la médecine, la théologie, etc.; le *Miroir historique*. Ce curieux ouvrage a été imprimé pour la 1re fois à Strasbourg en 1473, 10 vol in-fol., et plusieurs fois réimprimé. Il a aussi composé un traité *De eruditione puerorum regalium*. On doit à l'abbé Bourgeat des *Études sur Vincent de Beauvais*, 1856.

VINCENT FERRIER (S.), prédicateur espagnol, né à Valence en 1357, entra dans l'ordre des Dominicains et se fit une telle réputation qu'on venait pour l'é-

couter de tous les points de l'Espagne. Il fut appelé par plusieurs princes étrangers, se fit entendre en France, où il prêcha contre les Vaudois, en Angleterre, en Allemagne. Pris pour arbitre par plusieurs princes, il assura, par sa décision, le trône à l'infant de Castille, Ferdinand. Il mourut à Vannes en 1419, épuisé par les mortifications. On le fête le 5 avril. L'abbé Bayle a écrit sa *Vie*, 1856.

VINCENT DE PAUL (S.), célèbre par sa charité et son dévouement, né en 1576 près de Dax (Landes), d'une famille pauvre, garda les troupeaux de son père dans son enfance, parvint à grand'peine à faire des études théologiques à Toulouse, et fut ordonné prêtre en 1600. En allant par mer de Marseille à Narbonne (1605), il fut pris par un pirate de Tunis et vendu comme esclave; il convertit son maître, qui était un Savoyard renégat, et revint avec lui en France au bout de deux ans. Il accompagna à Rome en 1608 le vice-légat d'Avignon, et reçut du cardinal d'Ossat, ambassadeur de France à Rome, une mission auprès du roi de France Henri IV, ce qui l'amena à Paris. Nommé en 1610 aumônier de Marguerite de Valois, il refusa des postes brillants pour aller occuper la modeste cure de Clichy près Paris (1612); puis il entra comme instituteur chez Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, général des galères, dont il éleva les trois fils (1613). En même temps il faisait des missions qui opéraient de nombreuses conversions, fondait des *Confréries de charité*, visitait par toute la France les malades, les prisonniers, les galériens, faisant tous ses efforts pour améliorer leur sort. Louis XIII, charmé de son zèle et de ses succès, le nomma aumônier général des galères (1619): visitant un jour le bagne de Marseille, il prit la place d'un forçat, père de famille, dont le désespoir l'avait vivement ému. S. Vincent fonda en 1625 la congrégation des *Prêtres de la Mission*, destinés à instruire le peuple des campagnes et à former des prêtres dans les séminaires; en 1634, il forma l'institution des *Sœurs de la Charité*, pour le service des pauvres malades. On lui doit également l'établissement des *Enfants-Trouvés*: le sort de ces malheureux, longtemps incertain, fut fixé définitivement en 1648, après un discours éloquent de S. Vincent qui électrisa toute l'assemblée, et qui détermina tous les assistants à faire les plus grands sacrifices. Il fonda encore en 1653, pour 80 vieillards, l'hospice du nom de Jésus, et bientôt après l'hôpital général des pauvres de la capitale, à la Salpêtrière (1655). Ce saint personnage mourut en 1660, chéri et vénéré de tous. On l'avait surnommé l'*Intendant de la Providence*. Sa fête se célèbre le 19 juillet. Sa *Vie* a été écrite par Abelli, Collet, Capefigue (1827) et l'abbé Maynard (1860); son *Panégyrique* par l'abbé Maury. — Une des principales églises de Paris a été placée sous l'invocation de S. Vincent de Paul. Située sur la place Lafayette, à l'extrémité N. de la rue Hauteville, cette église est ornée à sa façade d'un fronton représentant le saint entre la Foi et la Charité; à chacun des coins de la façade est une tour quadrangulaire de 46m de haut; l'intérieur offre l'image d'une basilique romaine avec une triple nef. Cet édifice a été commencé en 1824 sur les plans de MM. Lepère et Hittorf et achevé en 1844.

VINCENT DE PAUL (Société de S.), association catholique et charitable créée en 1833 à Paris, par M. Bailly, qui en fut le premier président, se propose, non-seulement de soulager la misère, mais aussi de former ses membres à la pratique de la charité. Elle se compose de laïques qui se réunissent tous les huit jours ou tous les quinze jours en *conférence* pour s'occuper de bonnes œuvres; elle se recrute principalement parmi les jeunes gens. Cette Société s'est rapidement répandue par toute la France et même à l'étranger, et a fondé dans les principales villes des *Conférences* qui toutes reconnaissaient un président unique. Cette organisation a fini par exciter des défiances politiques, qui ont amené en 1861 la suppression du président et du conseil général.

VINCENT (Isabeau). *V.* BERGÈRE DE CREST.

VINCI (Léonard de), célèbre peintre de l'école florentine, né en 1452 au château de Vinci, près de Florence, étudia la peinture sous André Verrochio, se distingua à la fois comme peintre, sculpteur, ingénieur, mécanicien et architecte, exécuta un grand nombre de travaux pour Ludovic Sforce, qui le nomma directeur de l'académie de peinture et d'architecture de Milan, quitta Milan après la conquête du Milanais par Louis XII, habita tantôt Florence, où il eut dans Michel-Ange, encore jeune, un concurrent redoutable, tantôt Rome, où Léon X lui fit peu d'accueil, et vint enfin se fixer en France sur la proposition de François I, qui le combla de bienfaits (1515). Il mourut en 1519 à Amboise: on a prétendu, mais à tort, que ce fut entre les bras mêmes du roi (le roi se trouvait alors à St-Germain). Léonard de Vinci laisse peut-être à désirer pour le coloris; mais il est le premier qui ait réalisé à un haut degré en peinture les principes du beau; il est avec Raphaël celui qui a peint les têtes de vierges les plus belles et les plus touchantes. Une *Ste-Cène* qu'il avait peinte à fresque dans le réfectoire des Dominicains de Milan était son chef-d'œuvre; mais le temps l'a presque effacée (il en existe une copie réduite au musée du Louvre). Les superbes cartons qu'il avait faits avec Michel-Ange pour la salle du conseil à Florence sont aussi malheureusement perdus. Le musée du Louvre a de lui 9 tableaux ou portraits, entre autres: *la Vierge aux rochers*, *la Vierge sur les genoux de Ste-Anne*, le portrait de *Charles VIII*, et le célèbre portrait de *Lisa del Giocondo* (la *Joconde*), gravé à Paris en 1842 par Fauchery. Comme sculpteur et ingénieur, Léonard de Vinci, a laissé aussi de beaux monuments de son génie. Il cultiva également les lettres avec succès, et composa des sonnets estimés. On a de lui un *Traité de la peinture* (en italien), avec des dessins de Poussin, Paris, 1651, trad. par Gault de St-Germain, 1803, et qui se lit encore avec fruit.

VINCY ou VINCIAC, anc. village de France, qu'on croit être auj. *Jinchy* ou *Crèvecœur*, entre Arras et Cambray. Charles Martel y battit en 717 Chilpéric II, roi de Neustrie.

VINDÉLICIE, partie du *Wurtemberg*, de la *Souabe* et de la *Bavière occid.*; région de l'Europe ancienne, entre le Danube au N., la Gaule à l'O., la Rhétie au S. et le Norique à l'E., était ainsi nommée de deux rivières, le *Vindo* (Wertach) et le *Licus* (Lech), qui l'arrosaient, et avait pour tribus principales les *Licates*, les *Rucinates*, les *Catenates* et les *Consuanetes*. Elle ne fut soumise par les Romains que l'an 15 av. J.-C., en même temps que la Rhétie. Auguste y fonda *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), qui devint le ch.-l. du pays. — La Vindélicie, sous les Romains, ne forma qu'une même province avec la Rhétie. Au IVe s., lors de la division de la Rhétie en deux provinces, elle reçut le nom de Rhétie 2e, et conserva toujours pour ch.-l. *Augusta*.

VINDEX (C. Julius), propréteur de la Séquanaise sous Néron, était Gaulois de naissance et issu des anciens rois d'Aquitaine. Il donna le signal de la révolte contre Néron (67), se mit à la tête d'une nombreuse armée de Gaulois (Éduens, Arvernes et Séquanais), et offrit l'empire à Galba. Virginius Rufus à la tête des légions de Germanie fut envoyé contre lui: à la suite d'une entrevue, les deux chefs étaient d'accord pour mettre bas les armes, lorsque, par un malentendu, les Gaulois de Vindex et les légions de Virginius en vinrent aux mains; celles-ci obtinrent l'avantage, et Vindex se tua de désespoir (68).

VINDHYA (Monts), chaîne de l'Inde septentr., s'étend de l'E. à l'O., de Bénarès au golfe de Cambaye, sur une longueur d'env. 1350 kil., traversant les prov. de Béhar, Allahabad, Malwa, et limitant au N. le bassin de la Nerbudda, qu'elle sépare de celui du Gange.

VINDILI (même nom que *Wendes* et *Vandales*), nom donné à ceux des Wendes qui restèrent le long du golfe Vénédique (dans la Prusse propre actuelle).

VINDILIS, île de l'océan Atlantique, près de la côte du pays des Venètes en Gaule, est auj. *Belle-Ile*.

VINDOBONA, quelquefois *Juliobona*, auj. *Vienne* (en Autriche), v. de la Pannonie supérieure, sur le Danube. C'est là que Marc-Aurèle fut atteint en 180 de la maladie qui le mit au tombeau.

VINDONISSA, auj. *Windisch*, v. des Helvètes, près de l'Arula. Constance Chlore y battit les Germains.

VINET (Élie), savant du XVIe s., né vers 1519 près de Barbezieux, m. en 1587, fut régent d'humanités à Bordeaux sous André Govea, et remplaça ce savant comme principal du collége de Bordeaux en 1558. On lui doit des éditions estimées de *Sidoine*, *Solin*, *Eutrope*, *Perse*, *Ausone*, *Florus*, *Pomponius Méla*, le traité de la *Sphère* de Proclus, un recueil des traités de *Priscien*, *Rhemnius Fannius*, *Béda*, etc. sur les poids et mesures des anciens (Paris, 1565), des recherches sur l'*Antiquité des villes de Bordeaux*, *Saintes*, *Barbezieux*, etc.

VINET (Alex.), critique distingué, fils d'un instituteur de village, né près de Lausanne en 1797, m. en 1847, était ministre calviniste et professeur. Il fit avec un grand succès des cours de littérature française à l'Université de Bâle, puis à l'Académie de Lausanne où il enseignait en même temps la théologie. Comme pasteur, il lutta constamment contre l'intolérance, soit en chaire, soit dans ses écrits (*Mémoires sur la liberté des cultes*, *Discours sur quelques sujets religieux*, *Essai sur la séparation de l'Église de l'État*). Comme critique, il a laissé des *Études sur la littérature française* (1849 et 1857), où les auteurs sont caractérisés avec une remarquable justesse. Il a fait en outre paraître dans le *Semeur* un grand nombre d'articles philosophiques et littéraires, dont quelques-uns ont été recueillis sous le titre d'*Essais de philosophie morale*, 1837. Enfin on a de lui une *Hist. de la prédication parmi les Réformés*. Son style, nerveux et précis, est déparé par quelques néologismes qui trahissent l'étranger.

VIN-LONG, v. forte de Cochinchine, ch.-l. de prov., sur un affluent du Cambodge, au S. O. de Saïgon. Prise par les Français le 23 mars 1862.

VINTIMILLE, *Albium Intemelium* en latin, *Vintimiglia* en italien, v. et port d'Italie, dans les anc. États sardes, sur la Méditerranée, à 10 k. O. S. O. de San-Remo; 6000 h. Évêché. Fondée par des Ligures; importante sous les Romains, cette ville fut occupée successivement par les Goths, les Lombards, les Francs; elle eut dès le Xe s. des comtes indépendants, fut prise par les Génois en 1222 et cédée par eux en 1266 à Charles d'Anjou, comte de Provence. Les Français s'en emparèrent en 1790 et la comprirent dans le dép. des Alpes-Maritimes. Elle fut jointe aux États sardes en 1815. Ses fortifications, détruites par les Français, ont été relevées en 1831 et 1832.

VINTIMILLE (Maison des comtes de), branche des marquis d'Ivrée, rois d'Italie, était issue de Conrad, 4e fils de Béranger, empereur et roi d'Italie, et se partagea en un grand nombre de branches; une des plus célèbres fut celle des comtes de Tende qui portaient le nom de Lascaris, par suite du mariage de Guillaume-Pierre, comte de Vintimille, avec Eudoxe, fille de Théodore II Lascaris. Les autres branches les plus connues sont celles des marquis du Luc et des barons d'Ollioules.

VINTIMILLE-LASCARIS (Paul de), grand maître de Malte, issu par sa mère des Lascaris, empereurs de Constantinople, né en 1560, m. en 1657, fut élu grand maître en 1636, gouverna avec talent dans des circonstances difficiles, déjoua les entreprises d'Urbain VIII, de Ladislas IV, roi de Pologne, et de l'Espagne contre l'Ordre, éleva des fortifications formidables, combattit les corsaires et les Turcs avec avantage, secourut Candie assiégée par ces derniers, acquit pour l'Ordre l'île de St-Christophe en Amérique et établit à Malte une bibliothèque publique.

VINTIMILLE-DU-LUC (Gaspard de), né en 1655, archevêque d'Aix en 1708, fut appelé au siége de Paris en 1729, réprima les Jansénistes, ferma en 1730 le cimetière St-Médard, où les convulsionnaires opéraient de prétendus miracles, et déclara ces miracles illusoires. Il m. en 1746. — Un frère de l'archevêque, Ch. François de Vintimille-du-Luc, diplomate, né en 1653, m. en 1740, est plus connu sous le nom de comte du Luc. *V.* LUC.

VIOTTI (J. B.), violoniste, né en 1753, près de Turin, m. en 1824, parcourut presque toutes les cours de l'Europe, vint en 1782 se fixer à Paris, y fut pendant un temps co-directeur de l'Opéra-Italien avec Chérubini, perdit sa fortune dans cette entreprise, et alla la refaire à Londres. Aimant la France, il y revint souvent et finit par accepter la direction de l'Opéra en 1818. Les fatigues de cette gestion hâtèrent sa mort. Ce célèbre exécutant, modèle de tous les violonistes modernes, a laissé une centaine de morceaux pleins d'idées et de sensibilité, et qui se distinguent par une mélodie pure, noble, expressive.

VIRBIUS, nom que reçut Hippolyte après que Diane lui eut rendu la vie.

VIRE, *Viria*, *Castrum Viriense*, ch.-l. d'arr. (Calvados), sur la Vire, à 59 kil. S. O. de Caen; 7647 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, bibliothèque. Place d'armes; bel hôtel de ville, vieux donjon, reste d'un anc. château féodal; belles promenades. Draps pour troupes, serges, toile fine, cordages, papeterie, moulins à foulon. Patrie du jésuite Letellier, des poëtes Olivier Basselin et Chênedollé, du savant Duhamel. — Anc. ville de la Basse-Normandie; souvent prise et reprise par les Français, les Bretons et les Protestants.

La Vire a sa source sur les confins des dép. de la Manche et du Calvados, et tombe dans la Manche un peu au-dessous d'Isigny, après un cours de 100 k.

VIRET (P.), un des chefs de la réforme en Suisse, né à Orbe en 1511, m. à Orthez en 1571, contribua puissamment avec Farel à renverser le Catholicisme à Genève, fut pasteur à Lausanne et à Genève, visita, pour y propager le Calvinisme, Nîmes, Montpellier, Lyon, d'où il se fit chasser comme séditieux, et fut appelé par Jeanne d'Albret dans le Béarn, où il mourut. Son ouvrage principal est intitulé : *De origine, continuatione, usu, auctoritate, atque præstantia ministerii verbi Dei atque sacramentorum*, Genève, 1554. Il a laissé un grand nombre d'autres écrits, qui ne sont guère remarquables que par leur singularité, entre autres les *Satires chrétiennes de la cuisine papale*, Genève, 1560.

VIREY (Jules Joseph), écrivain médical, né en 1776 à Hortes (Hte-Marne), m. en 1847, fut pharmacien en chef des hôpitaux militaires, membre de l'Académie de médecine et député de la Hte-Marne. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle du genre humain*, 1801 et 1824; *Traité de pharmacie*, 1809-1811; *Histoire naturelle des médicaments*, 1820; *Mœurs et instincts des animaux*, 1821; *De la Puissance vitale*, 1823; *De la Femme*, 1823. Virey combattit les doctrines matérialistes et réhabilita le vitalisme. Son style est brillant et facile.

VIRGILE, *P. Virgilius Maro*, le prince des poëtes latins, né en 70 ou 69 av. J.-C. au village d'Andes, près de Mantoue, fut élevé à Crémone, alla se perfectionner à Milan et à Naples, et se prépara à la poésie par une étude approfondie des lettres grecques. Il s'exerça d'abord dans la poésie bucolique; il avait 25 ans quand il composa sa 1re églogue (la 2e des éditions). Son talent poétique lui valut la protection de Pollion et de Mécène : grâce à ces protecteurs, il obtint que les biens de son père ne fussent pas enveloppés dans la mesure qui adjugeait aux soldats des Triumvirs, après la bataille de Philippes, le territoire de Crémone et de Mantoue (43 av. J.-C.); Virgile remercia Octave de ce bienfait dans une admirable allégorie (la 1re églogue des éditions). La plupart des autres églogues parurent dans l'espace de trois ans. S'élevant bientôt à des genres plus sérieux, Virgile composa successivement les *Géorgi-*

ques, poëme didactique en quatre chants, entrepris sur l'invitation de Mécène, où il décrivait les travaux des champs et le bonheur de la vie champêtre et relevait par d'admirables épisodes la monotonie du sujet; puis l'*Énéide*, poëme épique en douze chants, où il chantait l'origine des Romains, qui prétendaient descendre du Troyen Énée. Ces chefs-d'œuvre lui méritèrent de son vivant l'admiration universelle et les bienfaits de l'empereur. La sœur d'Auguste, Octavie, s'évanouit, dit-on, à la lecture du beau passage où le poëte déplore la mort prématurée de son fils, le jeune Marcellus (au VIe livre de l'*Énéide*), et, en revenant à elle, elle lui fit compter dix grands sesterces pour chacun des vers de ce passage (en somme 52 000 fr.). Agé de près de 50 ans, Virgile passa en Grèce, où il se proposait de faire un long séjour et d'achever son œuvre; mais, ayant rencontré Auguste à Athènes, il revint avec lui au bout de 3 ans. Il tomba malade à Mégare et mourut en abordant à Brindes en Calabre, l'an 19 av. J.-C. Son corps fut, d'après son désir, transporté à Pouzzoles près de Naples. On mit sur son tombeau ce distique qu'il avait composé à ses derniers moments :

Mantua me genuit; Calabri rapuêre; tenet nunc
Parthenope: cecini pascua, rura, duces.

Au moment de sa mort, le poëte n'avait pas entièrement terminé l'*Énéide*, à laquelle il travaillait depuis 12 ans : par son testament il ordonna de jeter au feu cette œuvre inachevée; mais Auguste s'opposa à ce que ce sacrilége fût consommé. Outre les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*, on a sous son nom quelques petites pièces qui évidemment ne lui appartiennent pas, sauf peut-être le *Moucheron* (*Culex*), et trois ou quatre des *Catalectes*, essais de sa première jeunesse. Ce poëte était aimé de tous les grands écrivains de son siècle, surtout de Varius et d'Horace. Ses contemporains vantent sa droiture et la pureté de ses mœurs. — Virgile a toujours été regardé, sinon comme le plus grand, du moins comme le plus parfait des poëtes : son style est pur, facile, harmonieux, varié, toujours en rapport avec le sujet; sa versification l'emporte infiniment sur celle de tous les poëtes latins qui l'ont précédé. La qualité qui domine en lui, c'est la sensibilité. Bien que, sous le rapport de la force et de l'élévation, il puisse paraître inférieur à Homère, il ne lui cède point dans les livres IIe et VIe de l'*Énéide*; les six derniers livres du poëme sont ce qui lui appartient le plus en propre; ils brillent surtout par la couleur locale et par la connaissance approfondie des antiquités nationales; toutefois c'est avec quelque raison qu'on reproche à ce poëme une action double. Les *Églogues* de Virgile sont inférieures à celles de Théocrite: on y sent trop l'imitation; cependant la 10e, la 4e et surtout la 6e sont de la plus haute beauté. Pour les *Géorgiques*, tout le monde reconnaît que c'est le chef-d'œuvre des poëmes didactiques. Virgile a eu parmi les anciens un excellent commentateur, Servius. Les éditions de ce poëte sont innombrables. On remarque surtout celles de Venise, 1482, avec les *Commentaires de Servius*; celle des Aldes, Venise, 1519; du P. Larue, *ad usum Delphini*, Paris, 1682, avec une paraphrase fort utile; de Burmann, Amst., 1746; celle de Heyne, Leipsick, 1800, 6 vol. grand in-8, reproduite avec d'utiles additions dans les *Classiques latins* de Lemaire, Paris, 1819, etc., 7 vol. in-8; celle de Forbiger, Leips., 1836 et 1852, 3 vol. in-8, enfin celle d'E. Benoist, dont le 1er vol. a paru en 1867, in-8. Une édition de luxe a été donnée par P. Didot le jeune, Paris, 1798, grand in-fol., avec des gravures d'après Girard et Girodet. Les traductions de Virgile sont très-nombreuses. En français on distingue, en prose : celles de Marolles, Desfontaines, Binet, Morin, De Guerle, De Lestre, Pongerville, Pessonneaux; celle de Villenave et Charpentier (dans la collect. Panckoucke, 1833-35), d'Aug. Nisard (dans la collect. D. Nisard); en vers, celles de Delille (la meilleure de toutes), de Cournand, Gaston, Mollevaut, Becquey, Barthélemy, Duchemin, H. Cournol. La traduction de Delille comprend *les Géorgiques* et *l'Énéide*. MM. Didot, Lauwereyns et Tissot ont traduit en vers les *Bucoliques* seules. On doit à Malfilâtre le *Génie de Virgile*, à Tissot et à Ste-Beuve des *Études sur Virgile*, à M. Eichhoff des *Études grecques sur Virgile*, qui offrent des rapprochements pleins d'intérêt. Ludwig a donné une *Clavis Virgiliana*, Berlin, 1806.

VIRGILE (s.), moine de Lérins, puis évêque d'Arles en 588, fut envoyé comme vicaire du pape dans les royaumes de France, de Bourgogne et d'Austrasie, et m. en 624. Il est hon. le 10 oct.

VIRGILE (s.), évêque de Salzbourg en 764, d'une famille noble d'Irlande, fut censuré par le pape Zacharie pour avoir avancé qu'*il y a sous terre un autre monde et d'autres hommes, un autre soleil et une autre lune* (ce que quelques-uns ont à tort entendu des antipodes). Mandé à Rome, il rétracta son erreur et fut peu après sacré évêque (766). Il établit la foi en Carinthie, et mourut saintement, en 784. Grégoire IX le canonisa : on l'hon. le 27 nov.

VIRGILE (Polydore), historien, né vers 1470 à Urbin, mort en 1555, reçut les ordres sacrés, professa les belles-lettres à Bologne, fut chargé par le pape Alexandre VI d'aller recevoir le denier de S. Pierre en Angleterre, plut au roi Henri VII, qui le nomma archidiacre de Wells (1507), et revint en 1550. On a de lui : *Anglicæ historiæ libri XXVI*, Bâle, 1534; *De inventoribus rerum, necnon de prodigiis*, Amst., 1571, trad. par Belleforest, 1582.

VIRGINIE, jeune plébéienne d'une grande beauté. Appius Claudius, l'un des Décemvirs, s'éprit d'elle et voulut s'emparer de sa personne. Virginius, son père, qui était alors à l'armée, où il occupait le rang de centurion, averti à temps, accourut en hâte, et se présenta au Forum dans le moment où Appius Claudius allait la livrer à un de ses affranchis qui, par son ordre, l'avait réclamée comme son esclave. Le malheureux père, tirant alors sa fille à l'écart, saisit un couteau à l'étal d'un boucher, et le lui plongea dans le cœur pour la soustraire à l'opprobre. Cet événement souleva le peuple et fit abolir le décemvirat, 449 av. J.-C. La mort de Virginie a été mise sur la scène par Mairet (1628), Leclerc (1645), Campistron (1683), la Beaumelle, Chabanon (1769), La Harpe, Leblanc du Guillet (1786), Guiraud (1827), Latour St-Ybars (1845), etc. Alfieri et Lessing ont aussi traité ce sujet.

VIRGINIE (LA), un des États-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes au N. le Maryland et la Pensylvanie, au S. la Caroline sept. et le Tennessée, à l'O. le Kentucky et l'Ohio, à l'E. l'Atlantique : 525 kil. de l'E. à l'O. sur 310 de moyenne largeur; 1 596 318 hab. (dont au moins 500 000 esclaves); capitale, Richmond. Les monts Alleghany et Blue-Ridge la coupent en deux parties égales, dites district oriental et district occidental. Elle est arrosée par l'Ohio et quelques-uns de ses affluents, par le Potomak, le Rappahannok, et est sillonnée par de nombreux chemins de fer. Climat très-varié, fort chaud sur une foule de points. Sol très-fertile dans les plaines. Beaucoup de bestiaux; grains, tabac renommé, coton, etc. Riches mines d'or; fer, plomb, cuivre, carrières. Industrie active : tissus, sel, salpêtre, poudre, armes, fonderie, sucre. Commerce très-florissant. — La Virginie est un des 13 États primitifs de l'Union. Le pays fut visité par Verazzani vers 1524. Les Anglais s'y établirent en 1584, sous la conduite de Walter Raleigh, et lui donnèrent le nom qu'il porte en l'honneur de la reine *vierge*, Élisabeth. Le nom de Virginie s'étendit d'abord à toute la contrée au N. de la Floride. La création de la Caroline (1622) et celle de la Pensylvanie (1682), formées aux dépens de cette Virginie primitive, restreignit son étendue au N. et au S., et la réduisit à ce qu'elle est aujourd'hui. La

Virginie prit une part active à la guerre de l'Indépendance et se donna dès 1776 une constitution républicaine. Elle eut la gloire de donner naissance à plusieurs des présidents les plus illustres des États-Unis : Washington, Jefferson, Madison et Monroe. En 1861, elle se déclara pour la *sécession :* sa capitale, Richmond, devint la capitale des États confédérés. Cependant une partie des Virginiens était opposée à la séparation, ce qui donna lieu à la scission de l'État en deux, la *Virginie orientale*, avec 1 261 397 hab., qui resta hors de l'Union, et la *V. occidentale* ou *Kanawha*, avec 334 921 h., qui fut reçue dans l'Union en 1862 comme État nouveau.

VIRGINIUS, père de Virginie. *V.* VIRGINIE.

VIRGINIUS RUFUS (L.), général romain, né aux environs de Côme l'an 14 de J.-C., obtint trois fois le consulat (en 63, en 70, en 97), fut gouverneur de la Hte-Germanie, marcha contre le Gaulois Vindex, qui s'était révolté contre Néron, et le vainquit (*V.* VINDEX), refusa deux fois l'empire, que lui offraient ses soldats (après Néron et Othon), et mourut en 97, pendant son 3[e] consulat. Tacite, qui lui fut subrogé, prononça son éloge.

VIRIATHE, chef lusitanien, avait été successivement berger, chasseur, chef de brigands. Échappé au massacre ordonné par Sulpicius Galba, il leva l'étendard de la révolte contre les Romains l'an 149 av. J.-C., vit bientôt affluer autour de lui une foule d'hommes déterminés, et défit quatre préteurs (C. Vétilius, 149; C. Plautius, 148; Claudius Unimanus, 147; C. Nigidius Figulus, 146). Arrêté quelque temps par Fabius Æmilianus, qui le battit en 144, il ne s'en maintint pas moins maître des montagnes, souleva contre les Romains plusieurs peuples de la Celtibérie, les battit de nouveau, et força en 141 le consul Fabius Maximus Servilianus à conclure la paix avec lui; mais l'année suivante il fut attaqué à l'improviste par un autre consul, Servilius Cépion, qui viola le traité de 141, et il périt égorgé dans sa tente par deux de ses officiers qu'avait gagnés le général romain. Viriathe est, après Annibal et Mithridate, le plus redoutable ennemi qu'ait rencontré la République romaine.

VIRIDOMARE, roi des Gaulois Gésates, soutint les Insubres dans leur guerre contre les Romains et tenta d'enlever à ceux-ci Clastidium, mais il fut tué en combat singulier par Marcellus, qui remporta ainsi les 3[es] dépouilles opimes, 222 av. J.-C.

VIRIEU, ch.-l. de c. (Isère), à 11 kil. S. E. de la Tour-du-Pin; 1119 hab. Scieries hydrauliques.

VIRIEU-LE-GRAND, ch.-l. de c. (Ain), à 15 kil. N. O. de Belley; 839 hab.

VISAPOUR, ville de l'Inde. *V.* BEDJAPOUR.

VISCONTI, célèbre maison de Milan, fournit pendant deux siècles des chefs et des maîtres à Milan, et fut longtemps à la tête des Gibelins.

Othon Visconti, né en 1208, m. en 1295, s'attacha au cardinal Octavien des Ubaldi, qu'il accompagna dans diverses ambassades, et fut, grâce à la protection de ce prélat, nommé archevêque de Milan en 1263 par le pape Alexandre IV; mais les della Torre, alors tout-puissants dans Milan, ne lui permirent pas de prendre possession de son siége; il s'ensuivit une longue guerre civile, et ce n'est qu'au bout de 14 ans qu'il put asseoir son autorité : il entra en triomphe dans Milan en 1277. — Son neveu, Matthieu I, *le Grand*, né en 1250, eut part à ses victoires, puis à son gouvernement, avec le titre de capitaine général, acquit en 1290 Verceil, puis Côme, et fut reconnu, à la mort d'Othon, *seigneur perpétuel* de Milan (1295). Il était de plus vicaire impérial en Italie depuis 1294. En 1302 une ligue puissante, formée par les della Torre et Albert Scotto de Plaisance, lui enleva presque toutes ses possessions. Pour réparer ses pertes il appela l'empereur Henri VII en Italie : il chassa avec son secours les della Torre, se fit confirmer par l'empereur dans le vicariat et dans la possession du Milanais, érigé en comté (1311), et y joignit Bergame, Pavie, Plaisance, Tortone. Il eut sans cesse à lutter contre la faction des Guelfes et contre le pape Jean XXII, qui l'avait excommunié. En 1322 il abdiqua en faveur de son fils Galéas I, et se retira dans un couvent où il mourut en 1323. — Le fils de Matthieu, Galéas I, né en 1277, devenu souverain de Milan en 1322 par cette abdication, fut la même année chassé de cette ville par une émeute guelfe, y rentra au bout d'un mois, s'y vit assiégé par les Guelfes, que soudoyait le pape (1323), mais se maintint jusqu'à l'arrivée de l'empereur Louis V qui consolida son autorité (1327). Bien que nommé par ce prince vicaire impérial, il se rapprocha secrètement des Guelfes : Louis V le fit alors jeter, avec son fils aîné et deux de ses frères, dans les prisons de Monza; il fallut l'intercession de Castruccio-Castracani pour lui faire rendre la liberté (1328). Quant à ses États, l'empereur les garda. Galéas mourut la même année. — Azzon, fils aîné du préc., né vers 1302, avait été enfermé avec son père à Monza par l'emp. Louis V. Devenu libre, il réussit à se faire nommer par ce même prince vicaire impérial à Milan (1328); mais bientôt il se déclara contre lui et devint l'allié du pape Jean XXII qui, en sa faveur, leva l'interdit depuis si longtemps jeté sur Milan et les Visconti, et qui le nomma vicaire de l'Église. Il entra dans la ligue formée contre Jean de Bohême, qui voulait asservir l'Italie, et eut pour sa part de dépouilles les villes de Bergame, Plaisance, Crémone et la suzeraineté sur Pavie. Il prit encore, de 1332 à 1337, Vigevano, Crême, Côme, Lodi, Brescia, etc. Attaqué par un de ses oncles, Lodovic Visconti, qu'il avait chassé de Milan pour complot, il envoya contre lui un autre de ses oncles, Luchino, qui le battit. Azzon mourut en 1339. — Luchino, 3[e] fils de Matthieu le Grand et oncle d'Azzon, fut proclamé en 1339 seigneur de Milan, avec son frère Jean, archevêque de cette ville, et exerça presque toute l'autorité. Il se montra implacable à l'égard de tous ceux qu'il soupçonnait; mais en même temps il comprima la licence des soldats, les violences des nobles, fit fleurir la paix intérieure et rappela les exilés. Il acquit Parme, Asti, Locarno, et méditait l'acquisition de Bologne et de Gênes, quand il mourut, en 1349, empoisonné par sa femme Isabelle Fiesco. — Jean, 4[e] fils de Matthieu le Grand et frère du préc., fut nommé en 1329 archevêque de Milan, et devint en 1339 co-seigneur de cette ville. Laissé seul maître en 1349 par la mort de son frère, il agrandit ses États, acheta Bologne de Jean Pepoli, au préjudice du pape (1350), et obtint la soumission de Gênes (1353); il mourut en 1354, au moment où se formait contre lui la ligue de Venise. — Matthieu II, neveu du précéd. comme fils d'Étienne, 5[e] fils de Matthieu le Grand, partagea la souveraineté avec ses deux frères Galéas et Barnabo, et eut en propre Vigevano, Monza, Lodi, Bobbio, Pontremoli, Plaisance, Parme, Borgo-san-Donino, Bologne; mais Jean d'Oleggio, son cousin, lui enleva cette dernière ville (1355). Matthieu mourut la même année, empoisonné par ses frères : c'était un prince cruel et qui fut peu regretté. — Galéas II, frère de Matthieu II, et co-seigneur de Milan avec lui dès 1354, eut en propre Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone, Alexandrie, et y joignit ensuite Plaisance, Bobbio, Monza, Vigevano. Attaqué par les coalisés de Venise, il ne fit point la guerre en personne, et prit à son service des *condottieri*, qui le défendirent, mais qui foulèrent ses peuples. Il m. en 1378. — Barnabo, frère des deux préc., et co-seigneur de Milan en 1354, eut pour sa part Crémone, Crême, Bergame, Brescia, et y joignit Lodi et Parme. Après divers échecs, il fit la paix avec la ligue de Venise (1356), en abandonnant Gênes et Bologne. Il eut encore à lutter contre la ligue de Viterbe, formée par le légat Albornos (1368) et dans laquelle entrait l'empereur Charles IV, puis contre deux autres ligues formées aussi par l'influence des papes (1369-70)

et 1312-78); mais il sut échapper à tant de périls. Vers 1379, il partagea ses États entre ses cinq fils. Jean Galéas, son neveu et gendre, qui voulait régner seul, le surprit sans défense et l'enferma dans une prison où il ne tarda point à mourir empoisonné (1385). Barnabo était cruel et débauché, mais il protégeait les lettres : il avait appelé Pétrarque à sa cour et fondé l'Université de Pise. — Jean-Galéas, duc de Milan, fils de Galéas II, né en 1347, avait succédé dès 1378 à son père dans la co-seigneurie de Milan. S'étant emparé par trahison de la personne et des États de son oncle Barnabo, il intimida les fils de ce prince à tel point qu'ils s'enfuirent, et le laissèrent seul maître (1385). Il joignit Vicence et Vérone à ses possessions (1387), dépouilla par une insigne perfidie le duc de Padoue de ses États (1388), qu'il fut cependant forcé de rendre en 1390; fit la guerre à Bologne et à Florence (1390-92), et tenta, mais sans succès, de créer un royaume d'Italie. Il acheta de l'empereur Venceslas le titre de *duc de Milan* pour lui et ses descendants, et fit comprendre dans son duché Vicence, Vérone, Feltre, Bellune, Bassano, Arezzo et Sarzane (1395). Il acquit ensuite Pise et Sienne, soumit Pérouse, Spolète, Assise, Nocera, battit par ses généraux l'emp. Robert de Bavière, qui voulait lui retirer les concessions de Venceslas (1401), puis conquit Bologne. Il assiégeait Florence lorsqu'il mourut, en 1402, laissant deux fils mineurs. Valentine, sa fille du premier lit, avait été mariée à Louis I, duc d'Orléans, frère de Charles VI, et lui avait porté en dot le comté d'Asti · ce fut là l'origine des prétentions de la maison de France sur le Milanais. — Jean-Marie, fils aîné de Jean-Galéas, né en 1389, fut proclamé seul duc à la mort de son père (1402), sous la tutelle de sa mère Catherine Visconti. En 1404, il chassa sa mère du palais, et l'enferma à Monza, où elle mourut de poison. Ses effroyables cruautés effrayèrent bientôt ses sujets; ils se révoltèrent, et laissèrent entrer dans Milan le comte Blandrate, qui déjà occupait Alexandrie, Tortone, Verceil et Novare. J.-Marie périt assassiné par Astorre, fils naturel de Barnabo (1412). On prétend que ce monstre nourrissait ses dogues de chair humaine. — Philippe-Marie, 2e fils de Jean-Galéas et frère du préc., né en 1391, m. en 1447, eut d'abord en partage la ville de Pavie. Après le meurtre de Jean-Marie (1412), il se fit reconnaître à Milan, et s'assura la succession de Blandrate, son frère (mort l'année précédente), en épousant sa veuve, qu'il ne tarda pas à faire décapiter sur une accusation d'adultère. Il sut, soit par d'habiles négociations, soit par les exploits de Carmagnole, son lieutenant, reprendre sur les spoliateurs de sa maison tout ce qu'elle avait possédé, sauf les villes toscanes et Bologne; conquit sur les Suisses Bellinzone et la vallée de Levantine (1422-26), et reprit le projet qu'avait formé son père de créer un royaume d'Italie, mais sans pouvoir y mieux réussir. Il perdit par sa faute son général Carmagnole, qui passa aux Vénitiens, prit à sa place Piccinino et Sforce, et se vit forcé de donner à ce dernier sa fille naturelle, Blanche-Marie (1441). C'était un habile politique, mais un homme ambitieux et perfide, qui sans cesse changeait d'alliés. Son gendre Sforce se rendit maître de son héritage en 1450, et commença une nouvelle maison de ducs à Milan.

VISCONTI (Ennius Quirinus), savant antiquaire, né à Rome en 1751, m. en 1818, était fils de J. B. Visconti (1722-84), préfet des antiquités à Rome, et descendait d'un fils naturel de Barnabo Visconti. Son père, grand ami de Winckelmann et créateur du *Musée Pio-Clémentin*, surveilla lui-même son éducation, puis se fit seconder par lui dans la description du *Musée*. Chargé seul de cette publication après la mort de son père, il obtint bientôt une grande réputation, et fut nommé par Pie VI conservateur du Musée du Capitole. En 1797, il accepta le portefeuille de l'intérieur dans la nouvelle république formée à Rome sous l'influence française; en 1798, il fut un des cinq consuls. Réduit à fuir par le triomphe momentané de la coalition, il vint en France, où le 1er consul Bonaparte le nomma administrateur du Musée des antiques et tableaux récemment formé au Louvre (1799). Plus tard il joignit à ce titre ceux de professeur d'archéologie et de membre de l'Institut. A une science rare, Visconti unissait le goût le plus pur et un sens exquis de l'antiquité. De ses nombreux ouvrages, les principaux, outre le *Musée Pio-Clémentin* (en ital.), Rome, 1782-98, 6 vol. in-fol., avec fig., sont : le *Musée Chiaramonti* (en ital.), qui y fait suite, Rome, 1808, in-fol.; les *Inscriptions grecques de Tropæa* (en ital.), 1794, in-fol.; les *Monuments Gabiens* (en ital.), 1797, in-8; l'*Iconographie grecque et romaine* (en franç.), Paris, 1808 et ann. suiv., in-fol.

VISCONTI (Louis), architecte, fils du préc., né à Rome en 1791, m. en 1854, fut amené en France dès 1798 par son père, qui le fit naturaliser, étudia l'architecture sous Percier, remporta à l'École des beaux-arts le 2e grand prix (1817), devint membre de l'Acad. des beaux-arts, architecte de la Bibliothèque impériale, et enfin architecte de l'empereur Napoléon III. On lui doit les *Fontaines Gaillon*, *Molière*, *Louvois* et *St-Sulpice*, à Paris; les monuments funéraires des maréchaux *Lauriston*, *Gouvion St-Cyr*, *Suchet*, *Soult*; le *Tombeau de Napoléon I*, aux Invalides; enfin l'achèvement du Louvre, gigantesque entreprise dont il sut vaincre toutes les difficultés, mais dont malheureusement il ne put voir l'entière exécution. *V.* LOUVRE.

VISDELOU (le P. Claude), jésuite, né en 1656 en Bretagne, m. en 1737, alla comme missionnaire en Chine (1706), fut nommé en 1708 vicaire apostolique dans cette contrée et évêque de Claudiopolis, eut de vives querelles avec les autres ordres religieux admis en Chine, fut forcé par ses ennemis à s'éloigner dès 1709 et se retira à Pondichéry, où il mourut. Il savait le chinois à fond : on lui doit les premières notions exactes et suivies sur les grands travaux historiques des Chinois. Il a laissé une *Histoire de la Tartarie*, en 4 vol. in-4 (dans la *Bibliothèque orientale*, éd. de 1777-79), qui est très-précieuse; il a fait connaître la fameuse inscription de *Si-an-fou*, qui constate l'introduction du Christianisme en Chine dès le VIIe s.

VISÉ ou VIZÉ (J. DONNEAU de), littérateur, 1640-1710, travailla d'abord pour le théâtre, mais sans succès, puis créa, en 1672, sous le titre de *Mercure galant*, un recueil périodique, contenant, avec les nouvelles du jour, des pièces de vers ainsi que l'annonce et la critique des ouvrages nouveaux. Ce recueil prit à partir de 1677 le titre de *Mercure de France*. En flattant Louis XIV dans son journal, Visé obtint la charge d'historiographe de France, avec une pension de 500 écus et un logement au Louvre. Outre son journal, on a de lui 12 *comédies*, des *Nouvelles nouvelles*, 1663, et des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, 1697-1705, 10 vol. gr. in-fol., bel ouvrage de luxe, mais sans valeur.

VISEU, *Verurium*, *Vicus-Aquarius*, v. du Portugal, ch.-l. du Ht-Beira, entre le Mondego et la Vouga, à 80 kil. N. E. de Coïmbre; 9000 h. Évêché; ancien duché. Importante foire tenue en septembre. — Le titre de duc de Viseu a été porté par plusieurs princes de la maison royale de Portugal : Henri le Navigateur, 4e fils du roi Jean I, mort en 1463; Ferdinand de Portugal, 2e fils du roi Édouard, mort en 1470, et ses deux fils Jean et Jacques; le roi Emmanuel. mort en 1521.

VISIGOTHS, c.-à-d. *Goths de l'Ouest*, grande fraction de la nation des Goths qui, lors de leur établissement dans la Sarmatie mérid., occupait la contrée située à l'O. du Borysthène (Dniéper). Menacés par l'invasion des Huns, qui déjà avaient subjugué les Ostrogoths, les Visigoths obtinrent de l'empereur Valens, en 376, la permission de s'établir sur la rive droite du Danube; mais bientôt, prétendant avoir

à se plaindre de la perfidie de Valens, ils envahirent la Thrace, sous la conduite de Fritigern et d'Alavius, gagnèrent sur les troupes romaines la victoire d'Andrinople (378) et pénétrèrent jusqu'à Constantinople, dont ils pillèrent les faubourgs. Refoulés par Théodose vers le Danube, ils recommencèrent leurs invasions après la mort de cet empereur, dévastèrent la Thrace, la Macédoine, l'Illyrie; puis, sous la conduite d'Alaric, se jetèrent sur l'Italie et s'emparèrent de Rome, qu'ils saccagèrent, 410. En vertu d'un traité conclu avec l'emp. Honorius, leur chef Ataulf, successeur d'Alaric, les conduisit dans le midi de la Gaule et les établit entre la Loire et les Pyrénées, 412 : Toulouse fut alors leur capitale. De là, conduits par leur roi Vallia, ils franchirent les Pyrénées, et s'emparèrent de la Marche d'Espagne, 415. Théodoric I, qui avait succédé à Vallia en 420, fut tué en combattant Attila dans les plaines de Châlons-sur-Marne, 451. Après le règne insignifiant de Thorismond, 451-453, Théodoric II, 453-465, puis Euric, 465-484, achevèrent la conquête de l'Espagne : Tolède devint alors leur capitale. Alaric II ayant été tué par Clovis à la bataille de Vouillé, 507, les Visigoths perdirent ce qu'ils possédaient en Gaule, moins la Septimanie, mais ils continuèrent à régner sur l'Espagne jusqu'à la conquête des Arabes. Parmi leurs derniers rois, on distingue : Amalaric, 511-531; Léovigilde, 572-586, qui extermina les Suèves; Récarède, 586-601; Suintila, 621-631; Vamba, Egiza, Vitiza, 672-710; enfin Roderic, 710, qui fut vaincu en 711 à Xérès par les Arabes et avec lequel finit leur empire. Toutefois il resta au Nord un très-petit État goth, le *Roy. des Asturies* (*V.* ce nom), qui maintint constamment son indépendance.— Les Visigoths avaient embrassé le Christianisme dès le temps de Constantin; mais ils adoptèrent l'hérésie d'Arius. Leurs lois, les plus douces et les plus savantes des lois des barbares, furent recueillies sous Euric, puis fondues, sous Alaric II, avec le *Breviarium* d'Anien. Ce code, connu sous le nom de *Forum judicum*, fut imprimé pour la 1re fois par Pithou en 1579; l'Académie de Madrid en a donné une édition en 1815, avec traduction espagnole.

VISITANDINES, dites aussi *Religieuses de la Visitation*, ordre de femmes institué en 1610, à Annecy, par S. François de Sales et la baronne de Chantal, en mémoire de la visitation de la Vierge. Cet ordre, dont la règle est peu sévère (il était dispensé des offices nocturnes et des jeûnes rigoureux), fut approuvé par Urbain VIII en 1626, et se répandit bientôt en France, en Italie, en Allemagne et en Pologne. Le costume des religieuses était une robe noire, un voile d'étamine sans bordure, un bandeau noir au front, et une croix d'argent sur la poitrine.

VISITATION (la), fête de l'Église catholique, instituée en mémoire de la visite que la Ste Vierge fit à Ste Élisabeth quelques jours après l'Annonciation. On la célèbre le 2 juillet. Établie en 1263 par S. Bonaventure pour l'ordre de S. François, elle fut étendue à toute l'Église en 1379 par le pape Urbain VI.

VISO (Mont), *Verulus mons*, haute mont. des Alpes cottiennes, entre la France et le Piémont, a 3840m de haut. Le Pô y prend sa source. Belle route, construite au XIVe s. et dont 2000m sont creusés dans le roc vif. Détruite par le roi de Sardaigne, cette route fut rétablie par Napoléon en 1811. On croit que c'est par le mont Viso que Bellovèse et Annibal traversèrent les Alpes.

VISTULE, fleuve de l'Europe centrale, naît au mont Skalza dans la Silésie autrichienne, près de Teschen, traverse la Galicie, la Pologne, la Prusse, baignant Cracovie, Sandomir, Pulawy, Varsovie, Modlin, Plock, Thorn, Culm, Elbing, Marienbourg, Dantzick; reçoit la Poprad, la Dunajec, la San, la Wieprz, le Bug, la Drevenz à droite, la Pilica, la Bzura et la Brahe à gauche, et tombe dans la Baltique, après un cours d'env. 1100 kil., par 3 bras, dont le plus occidental passe par Dantzick et les deux autres se rendent dans le Frische-Haff. Divers canaux l'unissent au Dnieper, à l'Oder et au Niémen.

VISURGIS, riv. de Germanie, auj. le *Weser*.

VITAL (S.), martyr, natif de Milan, subit le supplice à Ravenne en 62. On l'honore le 28 avril.

VITAL (S.), né vers 1050, dans le diocèse de Bayeux, était chapelain de Robert (frère de Guillaume le Conquérant). Il abandonna tous ses bénéfices et alla en 1112 fonder le monastère de Savigny près Coutances, auquel il donna la règle de S.-Benoît. Il brilla par son éloquence, surtout au concile de Reims en 1119, et mourut en 1122. On l'hon. le 16 sept.

VITAL, dit *de Blois*, écrivain du XIIe s., né à Blois, est connu par un poëme latin intitulé *Querolus*, imité du *Querolus* ou *Aulularia* de Plaute, et imprimé en 1595. On lui a longtemps attribué le *Querolus* original.

VITAL (ORDERIC), historien. *V.* ORDERIC.

VITALIEN, général scythe, arrière-petit-fils d'Aspar, était chef de la confédération des habitants de la Scythie, de la Thrace et de la Mœsie sous l'empereur Anastase et ses successeurs. Il vint deux fois (513 et 518) devant Constantinople, à la tête d'une armée, pour protéger les Catholiques que persécutait Anastase, grand partisan de l'Eutychianisme, obtint de l'empereur des promesses qui ne furent pas réalisées et prit les armes pour en assurer l'exécution. Il jouit au contraire de la faveur de l'empereur Justin, qui le créa consul en 520; cependant il fut peu après assassiné à Constantinople par la faction des Bleus; on imputa ce crime au neveu de l'empereur, à Justinien, à qui il portait ombrage.

VITALIEN, pape de 657 à 672, était de Signia en Campanie. Il maintint la discipline ecclésiastique, envoya des missionnaires en Angleterre et mourut en odeur de sainteté.

VITEBSK ou VITEPSK, v. de Russie, ch.-l. du gouvt particulier de son nom et du gouvt général de Smolensk, Vitebsk et Mohilev, sur la Dwina mérid., à 630 k. E. S. E. de St-Pétersbourg; 18000 h. (dont beaucoup sont Juifs). Cour d'appel, gymnase, églises catholiques, églises grecques; huit couvents. Commerce actif. — Vitebsk existait dès le Xe s. et appartenait à la Lithuanie; elle fut prise aux Polonais en 1654 par le czar Alexis. Napoléon s'en empara en 1812. — Le gouvt de Vitebsk, entre ceux de Minsk à l'E., de Mohilev à l'O., a env. 387 kil. sur 182 et 750000 hab. Climat salubre et tempéré, sol fertile (grains, légumes, lin superbe); immenses forêts.

VITELLI (VAN), architecte. *V.* VAN VITELLI.

VITELLIUS (Aulus), 8e empereur romain, né l'an 15 de J.-C., était fils d'un des plus vils adulateurs de Claude. Il passa sa jeunesse à la cour de Tibère à Caprée, jouit de la faveur de Caligula et de Claude et fut le compagnon de débauches de Néron. Consul dès 48, puis proconsul en Afrique, où il déploya quelque habileté, il fut nommé en 68 par Galba gouverneur militaire de la Basse-Germanie. Les légions de cette frontière le saluèrent empereur à la nouvelle de la mort de Galba (69), tandis qu'Othon se faisait proclamer à Rome; Cécina et Valens, ses lieutenants, gagnèrent pour lui sur son compétiteur la bataille de Bédriac, après laquelle Othon se donna la mort. Vitellius fut reçu à Rome comme un libérateur; mais à peine était-il établi sur le trône que l'armée d'Orient proclama Vespasien; Antonius Primus, général du nouvel empereur, battit l'armée de Vitellius à Crémone, s'empara de Rome après un sanglant combat et se fit livrer l'empereur, que la populace mit en pièces et jeta dans le Tibre (70). Vitellius avait régné huit mois et quelques jours. Il ne se fit remarquer que par sa gloutonnerie, ses débauches et ses cruautés. C'est lui qui, visitant le champ de bataille de Bédriac, quelques jours après la bataille, prononça ces horribles paroles : « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. »

VITEPSK. *V.* VITEBSK.

VITERBE, *Fanum Voltumnæ*, v. de l'État ecclésiastique ch.-l. de délégation, au pied du mont

Cimino, à 85 kil. N. N. O. de Rome; 14000 h. Évêché. Belles places, larges rues pavées en lave, cathédrale, palais, églises Ste-Rose et St-François, ancien couvent de Dominicains. Raffinerie de soufre; ustensiles de fer, verroterie. Commerce assez actif (blé, vin, raisins secs). Patrie de J. Nanni, dit *Annius de Viterbe*. Aux env., eaux minérales, pèlerinage de la Madonna della Quercia, et nombre de châteaux et de maisons de campagne. — Viterbe fut, dit-on, bâtie en 773 par Didier, roi des Lombards. Elle fut donnée aux papes avec le territoire qui forma le *Patrimoine de S. Pierre*, par la grande comtesse Mathilde (1077), et devint dès lors le chef-lieu de ce pays. A Viterbe fut conclu en 1515 entre Léon X et François I (après la conquête du Milanais par ce dernier) un traité célèbre, par lequel le pape renonçait à Parme et Plaisance. — La délégation de Viterbe, au N. de la Campagne de Rome, à l'O. du Tibre, a 90 k. sur 85 et 130000 h. Villes princip. (outre Viterbe): Montefiascone, Nepi, Civita-Castellana, Ronciglione.

VITERIC, roi des Visigoths d'Espagne, parvint au trône par l'assassinat du roi Liuva II (603), favorisa l'Arianisme et persécuta le Catholicisme, qui avait été la religion dominante sous Récarède, son prédécesseur. Il fut tué par ses sujets en 610.

VITET (L.), médecin de Lyon, 1736-1809, exerça son art dans sa ville natale et y obtint une telle popularité qu'à la Révolution il fut élu maire de Lyon, puis député à la Convention et au Conseil des Cinq-Cents. On a de lui la *Médecine vétérinaire*, Lyon, 1771, dont le succès fut européen; la *Médecine expectante*, 1803; la *Médecine du peuple*, 1804.

VITI (Archipel de), dit aussi *de Fidji*. *V.* FIDJI.

VITIGÈS, 4e roi des Ostrogoths d'Italie, avait été un des plus illustres généraux de Théodoric I. Proclamé roi à la place du lâche Théodat (536), il organisa une résistance vigoureuse en Italie, mais il ne put empêcher Bélisaire de reprendre Rome et vit se révolter Milan, Bergame, Novare, Côme. Il reprit Milan, dont il égorgea tous les habitants mâles, mais n'en fut pas moins réduit à se réfugier dans Ravenne, y fut bloqué par Bélisaire et capitula en 540. Bélisaire le mena en triomphe à Constantinople; cependant il fut bien traité par Justinien, qui même le décora du titre de patrice. Il m. à Constantinople en 543.

VITIZA, roi des Visigoths d'Espagne, était fils d'Egiza, qui l'associa au trône en 696. Il régna seul à partir de 701, perdit les Baléares, que conquit l'Arabe Mouça, gouverneur de l'Afrique pour Walid, et fut détrôné vers 710 par Roderic, dont il avait outragé la famille, et qui lui fit crever les yeux. Il survécut peu à ce supplice.

VITORIA, v. forte de l'Espagne septentr., ch.-l. de la prov. d'Alava, près de la Zadorra, à 50 k. S. E. de Bilbao et à 330 kil. N. N. E. de Madrid; 12000 hab. Évêché; anc. université, réunie en 1842 à celle de Valladolid. Velours de soie, chapeaux, toile, papier peint, bougies, armes blanches, ustensiles de cuivre, corroieries. — Vitoria fut, dit-on, fondée en 581 par Léovigilde, roi des Visigoths, en mémoire d'une *victoire* qu'il avait remportée sur les Vascons révoltés. Fortifiée au XIe s. par don Sanche le Grand, elle fut agrandie par Jean II et Ferdinand le Catholique. Occupée par les Français en 1808, elle fut évacuée en 1813, après une sanglante bataille, gagnée par les Anglais, les Espagnols et les Portugais réunis.

VITRÉ, ch.-l. d'arr. du dép. d'Ille-et-Vilaine, sur la Vilaine et le chemin de fer de Brest, à 37 kil. E. de Rennes; 8904 hab. Trib. de 1re inst., collége. Château fort avec tours, église Notre-Dame. Toile à voile, bonneterie, flanelle, cantharides. Source minérale. — Anc. baronnie, possédée par la maison de La Trémoille; anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 1226. Vitré embrassa le Calvinisme au XVIe s. et fut vainement assiégée en 1588 par le duc de Mercœur. Patrie de Bertrand d'Argentré et de Cl. Savary.

VITREY, ch.-l. de c. (Hte-Saône), près de l'Amance, à 44 kil. N. O. de Vesoul; 944 hab. Station.

VITROLLES (Eug. d'ARNAUD, baron de), homme politique, né en Provence en 1774, mort en 1854, émigra, servit dans l'armée de Condé, agit des premiers en 1814 en faveur des Bourbons auprès des souverains coalisés, fut nommé ministre d'État par le comte d'Artois dès son arrivée à Paris, fut élu en 1815 membre de la *Chambre introuvable*, et poussa si loin la violence que Louis XVIII le priva, en 1818, de son titre de ministre d'État; mais fut nommé par Charles X, à son avénement, ambassadeur à Turin. Il se retira des affaires en 1830.

VITRUVE, *M. Vitruvius Pollio*, architecte, natif de Vérone ou de Formies, florissait au Ier s. av. J. C. et vécut très-vieux (de 116 à 26?). Il avait servi dans les armées de César comme employé à construire les machines de guerre. On a de lui un traité *De Architectura* (en 10 livres), dédié à Auguste, et très-précieux parce qu'il constate l'état où en étaient à Rome de son temps l'architecture et plusieurs sciences accessoires. Il y traite non-seulement de l'architecture, mais aussi (dans les IXe et Xe livres) de la mécanique, de l'hydraulique et de la gnomonique. Vitruve possédait toutes les connaissances relatives à son art, mais son style est peu élégant et quelquefois obscur. Les principales éditions de son ouvrage sont celles de Venise, 1497; de Philander, Lyon, 1552; de Barbaro, Venise, 1567, avec commentaires; de Galiani, Naples, 1758, avec trad. italienne; de Rode, Berlin, 1801-1802; de Schneider, Leipsick, 1808, et surtout celle de Rome, 1836, 4 vol. in-fol., due à L. Marinius. Cl. Perrault l'a trad. en français (1678 et 1684) et en a donné un abrégé (1694). M. Maufras en a fait paraître une nouvelle trad. dans la collection Panckoucke, 1847, et M. Baudement dans la collection Nisard, 1846.

VITRY ou V.-EN-ARTOIS, *Victoriacum*, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 17 kil. N. E. d'Arras. Station. C'est là que Sigebert, roi d'Austrasie, fut assassiné par les émissaires de Frédégonde (575).

VITRY-LE-BRULÉ ou **VITRY-EN-PERTHOIS**, bourg du dép. de la Marne, sur la Saulx, à 5 kil. N. E. de Vitry-le-François; 800 hab. Ville importante autrefois, elle fut prise et brûlée par Louis VII en 1143; c'est le regret d'avoir commis ce crime qui lui fit entreprendre la 2e croisade, 1147. Prise de nouveau en 1544 et détruite par Charles-Quint.

VIVRY-LE-FRANÇOIS ou **VITRY-SUR-MARNE**, ch.-l. d'arr. (Marne), sur la r. dr. de la Marne, à 82 kil. S. E. de Châlons-sur-Marne, à 5 kil. S. O. de Vitry-le-Brûlé; 7622 hab. Place de guerre, trib. de 1re instance, collége. Beau port sur la Marne; station. Bonneterie, chapellerie, filature de coton, huiles. — Cette ville doit son nom à François I, qui la fit bâtir pour recevoir les habitants de Vitry-en-Perthois que Charles-Quint venait de détruire (1544). Prise par les Alliés en 1814.

VITRY-SUR-SEINE, bourg du dép. de la Seine, à 7 k. S. E. des murs de Paris, et près de la r. g. de la Seine; 3095 hab. Beau château, belles pépinières; carrières de pierre. Il s'y livra divers combats aux XIVe et XVe s. C'est là que mourut le roi Henri I.

VITRY (Jacques de), chroniqueur du XIIIe s., natif d'Argenteuil près Paris, fut chanoine régulier et curé d'Oignies (diocèse de Liége), reçut le titre d'évêque de Ptolémaïs en Terre-Sainte, prêcha en Belgique et en Allemagne la croisade contre les Albigeois, et finit par être nommé évêque de Tusculum et cardinal par Grégoire IX. Il mourut à Rome en 1244. Outre des *Lettres*, des *Sermons*, des *Vies de Saintes*, on a de lui: l'*Histoire orientale* (en 3 livres, dont 2 imprimés dans le *Gesta Dei per Francos* de Bongars), et l'*Histoire occidentale*, qui n'est que l'histoire de l'Église au temps de l'auteur (imprimée à Douai, 1597, avec le Ier vol. de l'*Histoire orientale*).

VITRY (Nic. DE L'HOSPITAL, marquis de), issu d'une famille napolitaine du nom de Galluccio, était fils d'un officier distingué, qui, après avoir servi successivement Henri III et Mayenne, finit par se ral-

lier à Henri IV. Il succéda en 1611 à son père dans la charge de capitaine des gardes du corps du roi, se lia étroitement avec de Luynes, favori de Louis XIII; se chargea d'arrêter Concini, qui était devenu odieux au roi, et le tua dans la cour du Louvre de trois coups de pistolet (1617). En récompense de ce honteux exploit, il reçut le bâton de maréchal, avec une charge de conseiller de robe courte au parlement (charge qui le mettait à l'abri des poursuites). Dans les guerres contre les Calvinistes sous Louis XIII, il eut part à la prise de Château-Renaud, de Gien, de Jargeau (1621), de Sancerre (1622), à l'attaque de l'île de Ré et au siége de La Rochelle. En 1631 il fut nommé gouverneur de la Provence; mais les actes arbitraires qu'il commit le firent rappeler et mettre à la Bastille par Richelieu (1637-43). Il sortit de prison aussitôt après la mort du cardinal et fut même créé duc et pair en 1644. Il mourut en 1645.

VITSLIBOCHTLI, dieu mexicain, présidait à la guerre et à la divination. Son temple était au sommet d'une haute pyramide ou *téocalli;* on y égorgeait des victimes humaines en grand nombre. On le représentait, affreux de visage, assis sur un trône soutenu par un globe d'azur, symbole du ciel, coiffé d'un casque de plumes, la main droite sur une couleuvre, tenant de la main gauche 4 flèches et un bouclier.

VITTEAUX, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), sur la Brenne, à 24 kil. E. S. E. de Semur : 1677 h. Anc. château fort. Cette ville a appartenu aux maisons de Bourgogne, de Châlon, de Vienne et d'Aligre. Fabrique de châles; commerce de laine, chanvre, fil.

VITTEL, ch.-l. de c. (Vosges), à 19 kil. S. O. de Mirecourt : 1303 hab. Dentelles et broderies.

VITTORIA, v. d'Espagne. *V.* VITORIA.

VIVARAIS (le), petit pays de l'anc. France, dans le N. E. du Languedoc, entre le Lyonnais au N., le Dauphiné à l'E., le diocèse d'Uzès au S., le Velay et le Gévaudan à l'O., tirait son nom de Viviers, *Vivarium*, qui en était la capitale.— Habité au temps des Romains par les Helvii, ce pays fut donné, en 817, par Louis le Débonnaire à son fils Lothaire; puis il passa à Charles de Provence, l'un des enfants de ce prince. Joint au comté de Provence, il dépendit ensuite des comtes de Toulouse, et fut réuni au domaine royal en 1229. Il est presque entièrement compris auj. dans le dép. de l'Ardèche.

VIVEROLS, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 28 k. S. E. d'Ambert; 1185 hab. Dentelles.

VIVÈS (Louis), savant espagnol, né à Valence en 1492, mort en 1540, fut professeur à Louvain, puis à l'Université d'Oxford, et devint un des instituteurs de Marie, fille de Henri VIII. Ayant blâmé le divorce du roi, il subit six mois de prison et fut obligé de sortir d'Angleterre. Il fit alors un voyage en Espagne, puis vint s'établir à Bruges, où il mourut en 1540. L. Vivès était étroitement lié avec Érasme et Guillaume Budé, avec lesquels il formait une espèce de triumvirat littéraire. Ses *Œuvres complètes* (en latin) ont été imprimées à Bâle en 1555, et à Valence en 1782. On y trouve divers traités de littérature, de philosophie et d'éducation : *De initiis et sectis philosophiæ; De anima; De corruptis artibus* (le meilleur de ses ouvrages); *De epistolis conscribendis; De ratione studii puerilis;* une *Dialectique;* des *Commentaires* sur la *Cité de Dieu*, le *Songe de Scipion*, les *Bucoliques*, et des *Lettres*.

VIVIANI (Vincent), géomètre, né à Florence en 1622, m. en 1703, fut élève de Galilée et de Torricelli, et s'acquit de bonne heure une réputation européenne. Louis XIV lui envoya de riches présents; l'Académie des sciences de Paris le reçut au nombre de ses associés; le grand-duc Ferdinand de Médicis le nomma son géomètre et son premier ingénieur, et lui confia la chaire de mathématiques de l'Académie de Florence. Ses ouvrages principaux sont : *De maximis et minimis Locis geometrica divinatio, in quintum Conicorum Apollonii Pergæi nunc desideratum*, Florence, 1659. *De Locis solidis*, 1701.

VIVIEN (Joseph), peintre de portraits, né à Lyon en 1657, m. en 1734, vint de bonne heure à Paris, reçut les leçons de Lebrun, s'adonna sur son conseil au portrait, fut un des premiers à peindre au pastel, se fit une grande réputation en ce genre, fut admis à l'Académie de peinture en 1701, et devint premier peintre des électeurs de Bavière et de Cologne. Plusieurs de ses ouvrages sont au Louvre, dans la galerie des dessins. Les plus remarquables sont *la Famille du grand Dauphin*, *la Famille de Bavière*, le portrait de *Fénelon*.

VIVIENNE (ste) *V.* BIBIANE.

VIVIERS, *Albaugusta*, *Alba Helviorum? Vivarium*, ch.-l. de c. (Ardèche), près de la r. dr. du Rhône, à 38 kil. S. E. de Privas; 2706 hab. Évêché suffragant d'Avignon. Vaste cathédrale, beaux jardins de l'évêché. Filature de soie; commerce de grains, vin, soie. Aux env., grotte curieuse. — Anc. capitale du Vivarais, auquel elle a donné son nom.

VIVONNE, ch.-l. de c. (Vienne), au confluent du Clain et de la Vonne, à 10 kil. S. S. O. de Poitiers; 2618 hab. Cordes, gros lainages, grains. Anc. titre de duché, ce bourg a donné son nom à une famille fort ancienne du Poitou, qui s'est alliée aux maisons de La Châtaigneraie et de Rochechouart. C'est là qu'eut lieu le fameux duel de Jarnac avec La Châtaigneraie, chevalier de Vivonne.

VIVONNE (Victor DE ROCHECHOUART, comte, puis duc de MORTEMART et de), maréchal de France, né en 1636, mort en 1688, était frère de Mme de Montespan et enfant d'honneur de Louis XIV. Il montra de la bravoure au service, tant sur terre que sur mer, fut nommé général des galères (1669), porta des secours à Candie (1670), fut blessé au passage du Rhin (1672), devint en 1674 gouverneur de Champagne, fut envoyé en 1675 au secours de Messine révoltée contre les Espagnols, réussit à battre ceux-ci et à entrer dans Messine, et reçut en récompense le bâton de maréchal. Il se conduisit si mal à Messine qu'il rendit la France odieuse aux habitants et fut rappelé. Néanmoins il remplit jusqu'à sa mort les fonctions de premier gentilhomme de la Chambre. Il amusait Louis XIV par sa gaieté, ses contes plaisants et ses bons mots : c'était en effet un homme d'esprit et fort gai, mais fort débauché. Du reste, il favorisait les lettres et fut surtout lié avec Molière et Boileau.

VIVONNE (François de), seigneur de La Châtaigneraie. *V.* LA CHATAIGNERAIE et JARNAC.

VIVONNE (Catherine de). *V.* RAMBOUILLET.

VIZILLE, *Vizillæ Castrum*, ch.-l. de c. (Isère), près de la r. g. de la Romanche, à 16 kil. S. E. de Grenoble; 3546 hab. Filature de coton, indiennes; haut fourneau. Château du connétable de Lesdiguières, brûlé en 1826, et récemment réparé : c'est là que les États du Dauphiné se tinrent en 1788.

VIZIR, et mieux VÉZIR, c.-à-d. porte-fardeau. On donne ce nom en Turquie à de hauts fonctionnaires qui répondent à peu près à nos ministres. Les principaux sont le *grand vizir*, 1er ministre, qui a le sceau de l'Empire; le *kiaïassi*, ministre de l'intérieur; le *reis-effendi*, ministre des relations extérieures, le *tchaouch-bachi*, maréchal du palais.

VLAARDINGEN, *Flenium*, v. du roy. de Hollande (Holl. mérid.), à 12 kil. O. de Rotterdam, 7500 hab. Port sur la Meuse, rendez-vous des armateurs qui vont à la pêche du hareng.

VLADIMIR, v. de Russie, ch.-l. du gouvt de son nom, sur la Kliazma, à 210 kil. E. N. E. de Moscou; 12 000 hab. Archevêché, cour d'appel, gymnase. Belle cathédrale, palais archiépiscopal, hôtel du gouverneur, Porte-d'Or. — Vladimir, fondée au XIIe s., fut de 1157 à 1339 la capitale du grand-duché de Vladimir (jadis duché de Souzdal), le plus oriental des apanages de la maison de Rurik. Les Tartares du Kaptchak prirent et ravagèrent cette ville en 1257 et 1410. — Le gouvt de Vladimir a pour bornes ceux d'Iaroslav et de Kostroma au N., de Tver et de Moscou à l'O., de Nijnéi-Novogorod à l'E., de Tambov et de

Riazan au S.: 42 000 kil. carr.; 1 200 000 hab. Plaines, lacs, marais, immenses forêts. Climat salubre; sol fertile, industrie active: tissus de laine, tissus de fil, savon, peaux, cuirs, papier.

VLADIMIR, v. de l'anc. Pologne (Volhynie), auj. à la Russie, ch.-l. de cercle, à 357 kil. N. O. de Jitomir; 4500 hab. (presque tous Juifs). Fabriques de toiles, indiennes, soieries, potasse, verre. On croit cette ville fondée par Vladimir le Grand en 992. Elle devint la capitale d'une principauté de Vladimir, située à l'O. du grand-duché de Kiev, et qui était l'apanage d'une des branches de la maison de Rurik. Cette principauté, quelque temps indépendante sous Roman, petit-fils d'Isiaslav II Mstislavitch (1198-1206), forma depuis, avec la principauté de Halicz, le royaume de Galicie et Lodomérie (c.-à-d. de Halicz et de Vlodimir ou Vladimir), créé vers 1246 sous Daniel Romanovitch. Les deux petits-fils de ce prince, Lvof, prince de Halicz, et Vladimir, prince de Vladimir, étant morts sans postérité mâle (1319 et 1320), la fille de Vladimir porta sa principauté au grand-duc de Lithuanie, Ghédimin. Vladimir passa avec la Lithuanie à la Pologne, puis à la Russie.

VLADIMIR I, *le Grand*, *le Saint*, grand-prince de Russie, fils de Sviatoslav I, et frère d'Oleg, n'eut d'abord que Novogorod à la mort de son père (973), mais s'empara de Kiev, capitale de l'empire, et finit par rester seul maître de tout l'héritage paternel (980). Il reprit la Galicie aux Polonais, soumit plusieurs peuples barbares, s'étendit jusqu'à la mer Baltique et au golfe de Finlande, attaqua et vainquit les Bulgares d'Orient (sur la Kama et le Volga), et assujettit la petite république de Cherson (988). Il força les empereurs grecs Basile II et Constantin VIII à lui donner leur sœur pour épouse, se fit chrétien à cette occasion et voulut que tous ses sujets fussent baptisés. Il fonda des écoles publiques, introduisit l'écriture, fit fleurir l'ordre et la justice. Il mourut en 1015, laissant douze fils auxquels il avait de son vivant distribué des apanages; toutefois, le possesseur de Kiev devait seul être grand-prince et suzerain. Sa mort fut suivie de longues dissensions. Les Russes, qui ont canonisé ce prince, l'honorent le 15 juillet. L'impératrice Catherine II institua en son honneur l'*Ordre de St-Vladimir* (*V.* ci-après). — II, *Monomaque*, arrière-petit-fils du préc. et fils de Vsévolod I, né en 1053, fut élu grand-duc en 1113, envoya ses fils faire la guerre aux Bulgares d'Orient, aux Livoniens, aux Cumans, etc., marcha lui-même contre Alexis Comnène pour venger le meurtre de Léon, son gendre, et attaqua Andrinople, mais se laissa désarmer par les dons de l'empereur. Il mourut en 1125. Il avait porté surtout ses soins sur l'intérieur de ses États, où il étouffa plusieurs guerres civiles et où il fit régner l'ordre et la justice. Il a laissé des *Instructions pour ses enfants*, où brille un sens profond.

VLADIMIR (Ordre de St-), institué par Catherine II en 1782 en l'honneur de Vladimir le Grand, et destiné à ceux qui se distinguent soit à l'armée, soit dans la vie civile, a pour insignes : une croix à huit pointes en or, émaillée en rouge foncé, et une plaque offrant les initiales de S. Vladimir, avec ces mots en russe : *Utilité*, *Honneur*, *Renommée*.

VLADISLAS, nom commun à divers rois ou princes de Pologne, de Bohême et de Hongrie.

Rois et princes polonais.

VLADISLAS I, dit *Hermann*, duc de Pologne, 2e fils de Casimir I, succéda en 1081 à son frère Boleslas II, sans prendre d'autre titre que celui de *duc*, eut à combattre Vratislav II, duc de Bohême, les Prussiens, les Poméraniens, ainsi que Zbignev, son fils naturel, qu'il avait fait duc de Moravie, et qui s'était révolté. Sa mort eut lieu en 1102. — II, roi de Pologne, fils aîné de Boleslas III, lui succéda en 1138. Il voulut dépouiller ses 3 puînés, qui avaient reçu d'énormes apanages, fut chassé par eux et remplacé par Boleslas IV (1146), se réfugia à la cour de l'empereur Conrad, ne put remonter sur son trône, malgré les secours de Conrad et de Frédéric Barberousse et l'appui du pape, et mourut en exil (1159). — III, *Laskonogi* (*aux Jambes grêles*), fils de Miécislas III, hérita pour sa part, en 1202, de la Grande-Pologne, fut élu roi de toute la Pologne par un parti, mais n'accepta que sur le refus formel de Lech le Blanc qui avait des droits. Il repoussa une invasion de Roman, prince de Halicz. Mais bientôt ses violences soulevèrent la nation. Lech fut rappelé (1206), et Vladislas III ne garda que la Grande-Pologne, d'où ses excès le firent chasser aussi. Il mourut en exil, en 1233. — IV, *Lokietek* (*le Nain*), neveu de Vladislas III et frère de Lech le Noir, fut un des 5 compétiteurs qui se disputèrent la couronne à la mort de ce dernier (1289), mais ne fut universellement reconnu que vers 1304 (après la mort de Venceslas). Il ne put réussir à réunir à ses États la Poméranie, grand fief dont les possesseurs venaient de s'éteindre en 1295, laissa la Silésie passer sous la suzeraineté de l'Allemagne, eut des guerres à soutenir contre la Lithuanie, le Brandebourg, la Bohême, mais surtout contre les Chevaliers Teutoniques, qu'il battit à Radzielewo (1331), et auxquels il reprit Bromberg et Dobrzyn. Il mourut à Cracovie, en 1333. — V, né JAGELLON, d'abord duc de Lithuanie, devint roi de Pologne par suite de son mariage avec Hedwige, fille et héritière de Louis, roi de Hongrie et de Pologne, et fut le chef de la dynastie des *Jagellons*. Il régna de 1386 à 1434 sur la Pologne, à laquelle il unit la Lithuanie, fit avec succès la guerre aux Chevaliers Teutoniques, et refusa le trône de Bohême que lui offraient les Hussites révoltés contre Venceslas. — VI, fils du préc., né en 1424, régna en Pologne de 1434 à 1444, et fut élu en 1440 roi de Hongrie, où il régna sous le nom de Ladislas (*V.* LADISLAS). — VII, fils de Sigismond III, né en 1595, monta sur le trône en 1632. Il s'était fait dès sa jeunesse une telle réputation de valeur qu'un parti russe lui offrit en 1610 le trône des czars; mais il ne put réussir à s'y asseoir. Devenu roi de Pologne, il soutint avec succès la guerre contre Michel Romanov, qui voulut en vain lui reprendre Smolensk, qu'il s'était fait céder ainsi que Tchernigov, et triompha des Tartares de Crimée et des Turcs (1633 et 34). Il fomenta sous main la révolte des Cosaques (sous Chmielnicki) contre la Pologne, révolte qui devait lui fournir l'occasion de s'entourer de grandes forces militaires et d'étendre les priviléges trop restreints de la royauté. Il mourut en 1648, au moment d'accomplir ses projets. La Pologne lui doit l'introduction des postes.

Rois et princes de Bohême.

VLADISLAS I, duc de Bohême de 1109 à 1125, avait été dès 1105 le compétiteur de Sviatopolk. Il lui succéda en 1109, mais non sans opposition, et partagea le pays avec son frère Borzivog. — II, son fils, ne parvint au trône qu'après la mort de Sobieslas I, son oncle, et par l'appui de l'empereur Conrad III (1140). Il prit part à la 2e croisade en 1147, et fournit des secours à Frédéric dans ses guerres contre la ligue lombarde; mais il eut plusieurs révoltes graves à combattre : finalement Sobieslas II, son cousin, le déposséda en 1173. Il mourut cette même année. — III, fils puîné de Brzétislas III (Henri), lui succéda en 1198; mais, après 5 mois de règne, il abdiqua en faveur de son frère Przémislas Ottocar, et se contenta de la Moravie comme apanage.

Rois et princes hongrois.

VLADISLAS OU LADISLAS, nom de 5 rois de Hongrie. *V.* LADISLAS et HONGRIE (liste des rois).

VLADISLAS, fils aîné d'Hunyade et frère de Mathias Corvin (1431-57), fut donné en otage en 1446 au duc de Servie, Étienne V, pour obtenir la liberté de son père après la défaite de Cassovo, et se vit forcé d'épouser Élisabeth de Cilley, fille d'Ulric, l'ennemi mortel de son père. Redevenu libre, il fut nommé duc de Croatie et de Dalmatie; il vainquit les grands révoltés dans la Hte-Hongrie, et se distingua par ses

exploits. Après la mort de son père, il eut querelle avec Ulric de Cilley, qui était revenu en Hongrie avec le nouveau roi, Ladislas V le Posthume, et le fit tuer pour prévenir ses embûches; Ladislas vengea ce meurtre en le faisant décapiter lui-même à Bude.

VLASTA, amazone bohémienne, avait été une des compagnes de Libussa. Elle voulut, après la mort de cette princesse, en 735, former un État où les femmes domineraient sur les hommes; elle en établit le siége sur le mont Vidovlé, d'où sa singulière armée s'élançait sur les plaines voisines pour les ravager; elle fut ainsi pendant huit ans la terreur de la Bohême; elle publia un code qui consacrait sur tous les points la dépendance et l'infériorité des hommes. Le fort de Vidovlé fut pris d'assaut par le roi de Bohême, et Vlasta périt les armes à la main.

VLIELAND, *Flevolandia*, île du roy. de Hollande (Hollande sept.), à 9 kil. N. E. du Texel, a 14 kil. sur 3, et ne compte guère que 600 hab.; ch.-l., Vlieland.

VOCONCES, *Vocontii*, à peu près la partie E. du dép. de la *Drôme*; peuple de la Viennaise, entre les *Allobroges* au N., les États de *Cottius* et les *Caturiges* à l'E., les *Cavares* à l'O., les *Memini* et les *Vulgientes* au S., avait pour ch.-l. *Dea* (Die) pour le district du N. et *Vasio* (Vaison) pour le distr. du S.

VODINA, l'*Édesse* de Macédoine, v. de Turquie (Roumélie), à 80 kil. N. O. de Salonique; 12 000 h.

VOËCE ou VOET (Gisbert), *Voetius*, théologien protestant, né à Heusde en 1593, m. en 1680; professa la théologie et les langues orientales à Utrecht, combattit les Arméniens et les catholiques, et fut un des plus ardents adversaires de Descartes, qu'il traduisit devant les magistrats d'Utrecht comme athée. Son ouvrage principal est sa *Politica ecclesiastica* (Amsterdam, 1663-76).

VOGEL (Édouard), voyageur allemand, né à Leipsick en 1829, explora l'Afrique centrale, visita la Nigritie, le Bornou, le Baghermé, et périt assassiné dans le Wadav en 1856.

VOGELBERG, *Avicula*, un des sommets des Alpes Lépontiennes, à 65 kil. S. E. du mont St-Gothard, renferme la source du Rhin postérieur; 3423^{m}.

VOGELSBERG, chaîne de mont. d'Allemagne, dans la Hesse, entre les bassins du Mein et du Weser. Sommet principal, l'Oberwald, 741^{m}.

VOGELWEIDE (Walter de), minnesinger, né en 1168, au château de Vogelweide en Thurgovie, m. en 1230, fut un des poëtes qui prirent part en 1206 au combat poétique livré dans le château de Wartbourg. Ses poésies ont été publiées dans les recueils de Manessen, Zurich, 1758, et de Muller, Berlin, 1784, et à part par Lachmann, Berlin, 1843 et 1853.

VOGESUS MONS, nom latin des VOSGES.

VOGHERA, *Vicus Iriæ* ou *Iria*, v. d'Italie, dans les anc. États sardes (Alexandrie), ch.-l. de prov., sur la Staffora, à 38 kil. E. N. E. d'Alexandrie; 12 000 hab. Évêché; chemin de fer. Soieries, filatures de soie.— La prov. de V., entre celles de Novare, de Tortone, de Gênes et le duché de Parme, a 45 kil. sur 30 et 105 000 hab. Elle est traversée par le Pô, le Tanaro, la Staffora, la Trebbia, le Bobbio.

VOID, ch.-l. de c. (Meuse), à 9 kil. S. de Commercy; 1401 hab. Fabrique d'huile; fromages.

VOIGTLAND, *Variscia*, contrée de l'anc. empire d'Allemagne, comprenait ce que l'on appelle auj. cercle de Voigtland (au roy. de Saxe), bailliage de Weyda (dans la Saxe-Weimar), cercle de Ziegenrück (dans le gouvt. d'Erfurt, à la Prusse), bailliage de Ronneburg (Saxe-Gotha), et les possessions de la maison de Reuss. — Le cercle de Voigtland, dans le roy. de Saxe, est situé entre celui d'Erzgebirge au N. E., la Bohême au S. E., la Bavière au S. O., et le duché de Reuss au N. O.

VOÏOUSSA, *Aoüs*, riv. de Turquie (Albanie), descend du Mezzovo, dans la partie E. du livah de Janina, coule du S. E. au N. O., entre dans le livah d'Avlone, baigne Premiti, Tebelen, et se jette dans l'Adriatique au N. du golfe d'Avlone; cours, 200 kil.

VOIRON, ch.-l. de c. (Isère), sur la Morge, à 25 k N. O. de Grenoble; 9637 hab. Toile de chanvre, gants, chapeaux de paille façon Florence, papeteries. Patrie de Cl. d'Expilly.

VOISENON (H. FUSÉE, abbé de), poëte, né en 1708 au château de Voisenon près de Melun, m. en 1775, s'était déjà fait connaître par de jolis vers et par une vie dissipée, lorsqu'il reçut les ordres pour complaire à sa famille. Il fut nommé grand vicaire de Boulogne, refusa de devenir évêque, reçut en dédommagement la riche abbaye du Jard et passa sa vie dans les plaisirs et dans le culte des muses. Il composa de petites comédies : *les Mariages assortis*, 1744, *la Coquette fixée*, 1746, des poésies fugitives, quelques opéras, et fut admis à l'Académie en 1763, grâce à ses liaisons avec les grands et avec les gens de lettres, notamment avec Voltaire et Favart. D'un caractère versatile, il encensa également Choiseul, d'Aiguillon, l'abbé Terray et le chancelier Maupeou, Mme de Pompadour et la Dubarry. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1781, 5 vol. in-8. Parmi ses pièces de théâtre, *la Coquette fixée* est la moins mauvaise; ses *Poésies fugitives* sont gracieuses, mais négligées et trop souvent licencieuses. Il a aussi laissé quelques *Fragments historiques*. On lui attribuait, mais à tort, une grande part dans les ouvrages de Favart. On cite de Voisenon une foule de mots pleins d'esprit et de gaieté.

VOISIN, chancelier. *V.* VOYSIN.

VOISIN (Catherine DES HAYES, dite la), devineresse, était d'abord accoucheuse à Paris, et se mit, pour s'enrichir, à faire le métier de sorcière. Inculpée dans l'affaire de la marquise de Brinvilliers, et accusée d'avoir débité clandestinement de ces poisons qu'on nommait *poudres de succession*, elle fut condamnée par la Chambre ardente et fut brûlée en place de Grève, avec la Vigoureux et quelques autres complices, 1680.

VOITEUR, ch.-l. de c. (Jura), sur la Seille, à 12 k. N. E. de Lons-le-Saulnier; 1155 h. Chanvre, vin.

VOITURE (Vincent), poëte et bel esprit, né en 1598 à Amiens, mort en 1648, était fils d'un riche fermier des vins. Lancé de bonne heure dans le monde et à la cour, il s'y fit une réputation d'esprit, acquit de puissants protecteurs, et devint maître des cérémonies et introducteur des ambassadeurs près de Gaston, frère du roi. Pendant la révolte de ce prince, il le suivit en Lorraine, en Belgique, et reçut de lui une mission en Espagne près d'Olivarès. Après le retour de Gaston en France, il s'attacha à Richelieu et jouit de la confiance du ministre et même du roi (Louis XIII). Mazarin le nomma maître d'hôtel du roi, interprète des ambassadeurs chez la reine; il obtint de plus diverses pensions et une riche sinécure aux finances. Il fut membre de l'Académie française dès sa création, en 1635. Peu d'auteurs ont été plus encensés que Voiture de leur vivant : la postérité l'a oublié. On ne peut nier pourtant qu'il n'eût de l'esprit, mais il a plus de prétention encore; il est froid, forcé, et tombe souvent dans la puérilité. Ses *Œuvres complètes*, publiées en 1650, 1713, et par Ubicini (1856, 2 vol. in-12), se composent de *Lettres* à diverses personnes, de *Lettres amoureuses* et de poésies françaises, latines, espagnoles et italiennes. Ses *Lettres* eurent un succès prodigieux; elles ont contribué, ainsi que les écrits de Balzac, à polir la langue (elles ont été publ. à part, avec notes, par Am. Aroux, 1856). Voiture était le coryphée de l'hôtel de Rambouillet; il est l'auteur du fameux sonnet d'*Uranie*, rival du sonnet de *Job* de Benserade.

VOIVODE ou VAYVODE, c.-à-d. *chef de guerre* (des deux mots slavons *voï* troupe, et *vodit*, commander), nom que portaient dans l'anc. Pologne les gouverneurs des provinces ou voïvodies, fut aussi donné aux princes de Valachie et de Moldavie, qui le remplacèrent depuis par celui d'hospodar.

VOLATERRANUS. *V.* MAFFEI et VOLTERRA.

VOLATERRES, *Volaterræ*, auj. *Volterra*. *V.*

d'Étrurie, une des 12 lucumonies, à l'O. de *Sena Julia* (Sienne), fut une des dernières soumises par les Romains : ceux-ci y battirent l'armée étrusque en 298. Perse était de Volaterres.

VOLCANO (île), *Hiera Vulcania*, une des îles Lipari, la plus méridionale, a 16 kil. de tour. Volcan de 800m de hauteur qui jette continuellement beaucoup de soufre. L'île est déserte.

VOLCES, *Volcæ*, peuple de la Gaule, dans la Narbonaise Ire, occupait la plus grande partie du Languedoc et se divisait en plusieurs peuplades dont les plus connues sont les *Tectosages* et les *Arécomiques*.

VOLÉRO (Publilius), centurion romain que le consul fit battre de verges parce qu'il ne voulait pas s'enrôler comme simple soldat, souleva le peuple contre les consuls, se fit nommer tribun en 472 av. J.-C., proposa de faire nommer les tribuns par les *tribus*, où les Plébéiens étaient tout-puissants, et non plus par *centuries*, où dominaient les patriciens, et de donner aux tribuns le droit de rendre des *plébiscites*, et fit adopter ces mesures, malgré la violente opposition du consul Appius Claudius.

VOLGA (le), *Rha* chez les anciens, le plus grand fleuve de la Russie européenne et de toute l'Europe, naît dans le gouvt de Tver (district d'Otchakov) par 57° lat. N., 30° long. E., coule à l'E., puis au S. et au S. E., arrose les gouvts de Tver, Iaroslav, Kostroma, Nijnéi-Novogorod, Kazan, Simbirsk, Saratov, Astrakhan; reçoit à droite l'Oka, la Soura, à gauche la Mologda, la Cheksna, la Kama, l'Oufa, la Samara, et tombe par 70 embouchures dans la mer Caspienne, après un cours d'env. 3400 kil. La navigation y est très-facile; mais, la profondeur du fleuve diminuant tous les jours, on craint qu'il ne finisse par devenir impraticable pour les bâtiments un peu gros. La pêche y est très-productive. Divers canaux établis entre les affluents de la Néva et ceux du Volga unissent les mers Baltique et Caspienne; d'autres, entre les tributaires du Volga et de la Dwina du Nord, font communiquer la mer Caspienne et la mer Blanche; enfin, pour lier la mer Caspienne et la mer Noire, Sélim II avait voulu ouvrir un canal entre le Volga et le Don (qui sont très-voisins l'un de l'autre à Tsaritsin); Ivan IV fit échouer ce projet, mais depuis les Russes l'ont repris pour leur compte et ont fait le canal d'Ivanov (qui unit la Chata et l'Oka).

VOLHYNIE, gouvt de la Russie, au S. O., borné par ceux de Grodno et Minsk au N., de Podolie au S., de Kiev à l'E., et par la Pologne à l'O. : 350 kil. sur 254 : env. 1 500 000 hab. (Russes; Polonais, Juifs, etc.); ch.-l., Jitomir. Climat doux; au N., nombreux marais formés par le Pripet; ailleurs, sol fertile: fruits, légumes, grains, lin, riches forêts; poix, goudron, potasse. Bétail, gibier, animaux à fourrures et quelques animaux féroces (ours, lynx, loups). Fer, chaux, gypse, pierre à bâtir, salpêtre. Industrie. — La Volhynie faisait partie de la Pologne : elle est à la Russie depuis 1793.

VOLKSHEIM. *V.* MOELSEN.

VOLMUNSTER, ch.-l. de c. (Moselle), à 40 kil. E. de Sarreguemines; 1089 hab.

VOLNAY, vge du dép. de la Côte-d'Or, à 7 kil. S. O. de Beaune; 700 hab. Vins rouges fins et légers, d'un bouquet agréable; les meilleurs crus sont ceux des Santenots, des Caillerets, de la Bouche-d'Or, des Angles, des Champans, des Caillepieds, des Chevrets et des Fremyets.

VOLNEY (François CHASSEBŒUF, comte de), savant français, né en 1757 à Craon, m. en 1820, vint à Paris pour étudier la médecine, mais se livra de préférence aux travaux d'érudition. Il entreprit en 1782 un voyage en Orient, apprit l'arabe chez les Druses dans un couvent du Liban, puis parcourut pendant quatre ans la Syrie et l'Égypte. A son retour (1787), il publia la relation de son voyage, qui lui fit une grande réputation. Envoyé aux États généraux en 1789 par la sénéchaussée d'Anjou, il y soutint les idées nouvelles; mais sous Robespierre il fut accusé de royalisme et incarcéré : le 9 thermidor le sauva. Il fut nommé en 1794 professeur d'histoire aux Écoles normales, et devint membre de l'Institut lors de sa création. Il fit en 1795 un voyage aux États-Unis, et y fut bien accueilli, comme ami de Franklin. Il adhéra à la révolution du 18 brumaire, fut nommé membre du sénat conservateur et bientôt après vice-président de ce corps. Gardant néanmoins son indépendance, il s'opposa au Concordat, à l'expédition de St-Domingue, à l'établissement de l'empire; après le couronnement, il s'éloigna des affaires et se livra plus spécialement à ses travaux littéraires; néanmoins, Napoléon le fit comte de l'empire. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Paris, en 8 vol. in-8, 1821, et ses *Œuvres choisies* en 6 vol. in-32, 1827. Outre son *Voyage en Égypte et en Syrie* (1787), on y distingue les *Ruines* (1791), ouvrage qui renferme de hautes méditations philosophiques, mais où l'auteur sape les fondements de toute religion positive et qui lui valut auprès d'un certain parti une réputation exagérée; la *Loi naturelle* ou *Catéchisme du citoyen* (1793), la *Chronologie d'Hérodote* (1808), des *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (1814). Il s'était beaucoup occupé de la simplification de l'écriture des langues orientales : il proposa dans ce but quelques caractères nouveaux pour compléter l'alphabet vulgaire et fonda un prix annuel pour le meilleur *Mémoire* sur ce sujet.

VOLO, jadis *Pagases*, ou, selon d'autres, *Iolcos*, v. et port de Turquie, en Thessalie, sur un golfe de l'Archipel dit Golfe de Volo (le golfe *Pagasétique* des anciens), à 50 kil. S. E. de Larisse; 4000 hab. Archevêché grec. Port de commerce, château. Le golfe de Volo forme la limite de la Turquie et du nouvel État de Grèce du côté du N. E.

VOLOGDA, v. de Russie, ch.-l. du gouvt de son nom, sur la Vologda, à 730 kil. S. E. de St-Pétersbourg; 16 000 hab. Archevêché, cour d'appel, séminaire, gymnase. Nombreuses églises, plusieurs établissements d'instruction publique. Toile à voiles, draps communs, couleurs, cuirs, tanneries. Commerce assez actif avec St-Pétersbourg, Arkhangel et la Sibérie. — Fondée par les Novogorodiens du xe au xie s., cette ville appartint à la principauté de Rostov depuis l'invasion de Batou-Khan (xiiie s.); elle fut soumise par les grands princes de Moscou en 1390. — Le gouvt de Vologda a pour bornes celui d'Arkangel au N., la Sibérie à l'E., les gouvts de Perm, de Viatka, de Kostroma et d'Iaroslav au S., de Novogorod et d'Olonèje à l'O. : 1150 kil. de l'E. à l'O. sur 500 de largeur moyenne; env. 980 000 h. Plaines, sauf à l'E., où s'élèvent les monts Poyas. Climat rigoureux, mais sain. Sol peu fertile, vastes forêts; animaux à fourrure; lynx, loups, ours. Fer, cuivre, grès, granit, chaux, gypse, feldspath.

VOLOGDA (la), riv. de la Russie, a env. 120 kil. de cours, et tombe dans la Soukhona à 31 kil. au-dessous de la ville de Vologda qu'elle baigne.

VOLOGÈSE I, roi des Parthes, fils et successeur de Vonone II, régna l'an 50 à 80 ou 90, donna la Médie à son frère Pacorus, plaça un autre frère (Tiridate) sur le trône d'Arménie (52), vit ses États envahis par les Romains sous le règne de Néron, mais soutint sans grande perte les efforts du général romain Corbulon et repoussa aussi les Dahes, les Saces, les Alains. — II, fils et successeur de Chosroès (121-140 ou 150), resta en paix avec les Romains, malgré les affronts qu'ils lui prodiguèrent, et acheta la retraite des Alains qui envahissaient son territoire. — III, fils et successeur du préc., régna de 148 ou 150 à 190 ou 192, envahit l'Arménie en 161, y établit Chosroès à la place de Sohême, fut battu ensuite par les Romains et attaqué par ses propres sujets, dont il ne triompha qu'avec des peines extrêmes. — IV ou ARDAWAN, roi de 190 ou 192 à 207 ou 208, feignit de soutenir le parti de Pescennius Niger pour envahir la Mésopotamie,

mais fut battu par Septime-Sévère en 198 et regagna précipitamment Ctésiphon, sa capitale.—V, fils du préc. et frère d'Artaban V, disputa le trône à ce dernier, puis partagea l'empire avec lui et eut pour lot la Susiane, la Perside et les autres contrées méridionales de la monarchie (212). Bientôt les Perses, sous Ardechir-Babekhan (Artaxerce I, le 1er des Sassanides) se révoltèrent contre lui : après une guerre désastreuse, il s'enfuit dans le Kerman et y perdit la vie, en 219 ou 220.

VOLONNE, ch.-l. de c. (Basses-Alpes), sur la r. g. de la Durance, à 15 Kil. S. E. de Sisteron : 1056 h.

VOLPI (Jean Ant.), né à Padoue en 1686, mort en 1768, professa la philosophie, puis l'éloquence latine à Padoue, forma dans cette même ville en 1717, avec son frère l'abbé Gaetano Volpi, un grand établissement d'imprimerie et de librairie, d'où sortirent beaucoup d'éditions estimées, accompagnées de *préfaces* et de *commentaires*. On remarque celles de *Catulle*, *Tibulle*, *Properce*, *Lucrèce*, *Dante*, *Pétrarque*, *Politien*. Gaetano V. a publié le catalogue de la *Libreria de' Volpi*, Padoue, 1756.

VOLSQUES, *Volsci*, peuple du Latium, au S. E., borné au N. par la Campanie et au S. par les Pélignes, semble être d'origine osque. Ils étaient divisés en petits États formant une espèce de confédération, dont les principaux étaient Antium, Écètres, Vélitres, Anxur, Arpinum, Priverne. Celles de ces villes qui possédaient des côtes sur la mer Inférieure avaient une marine marchande, et quelquefois s'adonnaient à la piraterie. Une partie de la ligue volsque était soumise à Tarquin le Superbe : elle se déclara libre peu après l'expulsion des Tarquins. Depuis ce temps, les Volsques, aidés des Èques et parfois des Étrusques, firent à la république romaine une guerre acharnée : c'est chez eux que se réfugia Coriolan, exilé de Rome. Ils prirent part à l'insurrection des Sabins en 340 av. J. C. Les Romains, après avoir soumis à diverses reprises les petits États de la ligue volsque, finirent par briser l'existence de cette nation en 338 (après les 3 batailles de Vésèris, de l'Astura et de Pédum).

VOLTA (Alexandre), célèbre physicien, né à Côme en 1745, m. en 1827, fut d'abord professeur dans sa ville natale, puis occupa 30 ans la chaire de physique à l'Université de Pavie. Bonaparte le fit comte et sénateur du roy. d'Italie, et l'inscrivit le premier sur la liste des membres de l'Institut italique; il était en outre, depuis 1802, associé étranger de l'Institut de France. Volta s'est surtout occupé de l'électricité; on lui doit : l'*Électrophore* (1775), le *Condensateur* (1782), l'*Eudiomètre électrique*, l'*Électroscope à pailles*, un *Pistolet* et une *Lampe à matière inflammable*; mais son principal titre est la découverte de l'appareil électrique à colonne appelé de son nom *pile voltaïque*, qui a ouvert à la science une carrière toute nouvelle. Cette découverte, qui date de 1794, ne fut guère connue en France qu'en 1801 : Volta y fut conduit en soumettant à une analyse plus sévère les faits observés par Galvani. Ses principaux ouvrages sont : les *Lettres sur l'inflammabilité de l'air se dégageant des marais* (trad. en 1776), et sa *Lettre à Banks sur la construction de la pile*. V. Antinori a publié à Florence la collection de ses *Œuvres* (en italien), 1816, 5 vol. in-8.

VOLTAIRE (François Marie AROUET de), né en 1694, à Châtenay, près de Paris, ou à Paris même, était fils de François Arouet, notaire et trésorier de la chambre des Comptes, et de Marguerite d'Aumart, d'une famille noble du Poitou. Il fit des études brillantes au collége Louis-le-Grand, alors dirigé par les Jésuites, et y compta parmi ses maîtres les PP. Lejay et Porée. Destiné à la magistrature, il fut placé chez un procureur; mais une vocation précoce l'entraîna irrésistiblement vers les lettres et la poésie. Dès son enfance il avait été remarqué de Ninon, qui lui légua 2000 fr. pour acheter des livres. Il fut de bonne heure introduit dans la société des grands seigneurs, des beaux esprits et des incrédules, par l'abbé de Châteauneuf, son parrain, incrédule lui-même, et il y puisa une grande liberté de penser. A 21 ans, il s'était déjà fait une telle réputation de malignité qu'on l'accusa d'être l'auteur d'une satire contre Louis XIV, qui parut peu après la mort du roi, et qui finissait par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Mis à la Bastille, quoiqu'il protestât de son innocence, il y resta plus d'une année. En sortant de prison, il quitta son nom d'Arouet, sous lequel il avait été, disait-il, trop malheureux, pour prendre celui de Voltaire, qu'il tira d'un petit domaine appartenant à sa mère. Pendant sa détention, il avait ébauché la *Henriade* et composé *Œdipe*. Cette tragédie fut jouée en 1718, et obtint le plus grand succès. Voltaire donna ensuite les tragédies d'*Artémire* (1720), de *Mariamne* (1724), et la comédie de l'*Indiscret* (1725), qui ajoutèrent peu à sa réputation; mais en même temps il achevait la *Henriade*, qui lui valut des éloges universels. Au milieu de ses succès il se vit de nouveau privé de sa liberté : un chevalier de Rohan, auquel il avait demandé réparation d'une grossière insulte, le fit pour toute réponse mettre à la Bastille (1726); Voltaire ne recouvra la liberté qu'au bout de six mois, et reçut ordre de sortir de France. Il se rendit en Angleterre; pendant cet exil il étudia profondément la langue, la littérature, la philosophie des Anglais, et fortifia son penchant à l'incrédulité par le commerce des Toland, des Tindal, des Collins, des Bolingbroke. Revenu clandestinement à Paris après trois ans, il s'y livra à la fois à des spéculations financières qui l'enrichirent, et à des travaux littéraires qui mirent le comble à sa gloire; en moins de cinq ans il produisit : *Brutus* (1730), *Ériphyle* (1732), *Zaïre*, dont le succès fut prodigieux (1733), *Adélaïde du Guesclin* (1734); composa le *Temple du Goût*, l'*Histoire de Charles XII*, et fit paraître les *Lettres philosophiques* ou *Lettres anglaises* (1735), déjà publiées à Londres en 1728, mais en anglais. Ce dernier ouvrage fut, à cause des attaques qu'il contenait contre la religion, le clergé et le pouvoir, brûlé par la main du bourreau, et l'auteur se vit obligé de prendre la fuite. Il alla s'enfermer au château de Cirey (en Champagne), chez la marquise Du Châtelet, femme déjà célèbre par son goût pour les sciences, et avec laquelle il avait formé une liaison intime. Dans cette retraite où il resta cinq ans (1735-40), il étudia les sciences, à l'exemple de son amie, et rédigea les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738); c'est là aussi qu'il fit *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*, les *Discours sur l'homme*, qu'il prépara le *Siècle de Louis XIV*, l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, et composa ce poëme trop fameux, qui, en insultant à la chaste héroïne de la France, ne fit tort qu'à sa propre gloire. En 1740, il fit un court voyage à Berlin, se rendant aux pressantes invitations du roi Frédéric II, l'un de ses plus grands admirateurs. A son retour, il se vit tout à coup recherché par le ministère qui l'avait persécuté jusque-là, et fut chargé en 1743 d'une mission près du roi de Prusse, qui obtint un plein succès. Vers le même temps il composait pour la cour la *Princesse de Navarre*, le *Temple de la Gloire*, opéras qui furent représentés à Versailles, et chantait les victoires du roi dans le *Poeme de Fontenoy* (1745). Il obtint alors, par le crédit de Mme de Pompadour, qui s'était déclarée sa protectrice, le brevet d'historiographe de France, avec une charge de gentilhomme de la chambre du roi, et put enfin entrer à l'Académie française (1746), dont les portes lui avaient été deux fois fermées. Mais sa faveur dura peu; pour le dégoûter, on affecta de lui préférer Crébillon; il se vengea en refaisant avec une grande supériorité les tragédies de son rival : c'est à cette lutte que sont dues *Sémiramis* (1748), *Oreste* (1750), *Rome sauvée* (1752); il donnait à la même époque *Nanine* (1749), la meilleure de ses comédies.

Repoussé de Versailles, Voltaire se vit accueilli à Sceaux, chez la duchesse du Maine, à Lunéville, où régnait Stanislas; il finit, après la mort de Mme Du Châtelet (qu'il avait perdue en 1749), par se rendre à Berlin, où les sollicitations du roi l'appelaient depuis longtemps (1750). Frédéric le logea dans son palais à Potsdam, le nomma chambellan, lui donna 20000 fr. de pension, et fit tout pour le fixer près de lui. Voltaire goûta dans ce séjour quelques instants de bonheur, mais bientôt il excita l'envie, et se fit, par son penchant à la raillerie, des ennemis acharnés, surtout parmi les écrivains français établis à Berlin; il eut de violentes querelles avec Maupertuis, président de l'Académie, qu'il livra à la risée publique dans sa *Diatribe du docteur Akakia :* ses ennemis parvinrent à lui nuire dans l'esprit du roi, et, après plusieurs réconciliations feintes, les deux amis se séparèrent définitivement (1753). Voltaire parcourut alors une partie de l'Allemagne, s'arrêta chez la duchesse de Saxe-Weimar, à la prière de laquelle il rédigea les *Annales de l'Empire*, le plus médiocre de ses ouvrages; puis séjourna à Strasbourg, à Colmar, à Lyon, et dans plusieurs autres villes de France, mais sans pouvoir revenir à Paris; il habita quelque temps les *Délices*, sur le territoire de Genève (1755), et finit par se fixer à Ferney, dans le pays de Gex (1758). C'est là qu'il passa ses vingt dernières années; il s'y construisit une magnifique demeure, y éleva un temple *à Dieu*, et fit par sa présence prospérer toute la contrée : ses admirateurs venaient de tous les points de l'Europe pour visiter celui qu'on appelait *le patriarche de Ferney*. Pendant son séjour en ce lieu, Voltaire, étendant encore le cercle de ses travaux, rédigea d'éloquents *factums* pour Calas, pour Sirven, pour Lally, victimes de déplorables erreurs judiciaires, réclama l'affranchissement des serfs de l'abbaye de St-Claude dans le Jura et publia des *Commentaires sur Corneille*, afin de doter une nièce de ce grand homme; il mit la dernière main à l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, écrivit l'*Histoire de la Russie sous Pierre le Grand* (1759-63), l'*Histoire du Parlement de Paris;* composa une foule de poésies des genres les plus divers, satires, épîtres, contes, épigrammes, poésies légères : écrivit ses romans en prose, si pleins d'esprit, mais aussi de malignité et de cynisme, et fit en outre de nombreuses tragédies, dont quelques-unes, *l'Orphelin de la Chine*, *Tancrède* (1760), sont dignes de ses meilleures années, mais dont plusieurs n'obtinrent pas même l'honneur de la représentation (les *Scythes*, les *Guèbres*, les *Pélopides*, etc.), et quelques comédies, entre autres l'*Écossaise*, dirigée tout entière contre Fréron. En même temps il entretenait une correspondance immense, animait de son esprit les *Encyclopédistes*, et lançait une foule de pamphlets, où il employait contre ses adversaires l'arme du ridicule, mais trop souvent aussi l'invective et l'injure; parmi les victimes de ses sarcasmes on connaît surtout Desfontaines, Fréron, Labeaumelle, Nonotte, Sabatier, Trublet. Enfin, et c'est ce qui l'occupait le plus, il soutenait contre la religion chrétienne une lutte acharnée, et publiait sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme un grand nombre d'écrits impies : la *Philosophie de l'histoire*, la *Bible commentée*, l'*Examen important de mylord Bolingbroke*, l'*Histoire de l'établissement du Christianisme*, etc.; c'est en grande partie dans le même but que fut rédigé son *Dictionnaire philosophique*. En 1778, à 84 ans, Voltaire, à la sollicitation de Mme Denis, sa nièce, qui le gouvernait, fit un voyage à Paris, afin de faire représenter *Irène*, une de ses dernières productions. Il fut reçu dans la capitale avec un enthousiasme impossible à décrire; mais, accablé d'honneurs de tous genres, il ne put résister à tant d'émotions, et il succomba trois mois après son arrivée (30 mai 1778). Il mourut chez le marquis de Villette, sur le quai qui a conservé son nom. Comme il n'avait pas reçu les secours de la religion, on refusa de l'enterrer à Paris; son corps fut transporté à l'abbaye de Scellières, dont l'abbé Mignot, son neveu, était commendataire. En 1791, ses restes furent solennellement transportés au Panthéon, où ils reposent encore. Son cœur fut longtemps conservé à Ferney dans une urne, au-dessous de laquelle on lisait ce vers :

Son esprit est partout et son cœur est ici.

Voltaire est l'écrivain le plus universel des temps modernes : doué d'une merveilleuse souplesse, il a embrassé presque tous les genres, et a manié avec bonheur les styles les plus divers. Comme poète, il a brillé à la fois dans la tragédie, où il se place auprès de Corneille et de Racine; dans l'épopée, où il occupe le premier rang parmi les poètes français, quoiqu'il soit resté bien au-dessous d'Homère, de Virgile et du Tasse; dans la poésie philosophique, où il égale Pope; dans la satire et surtout dans la poésie légère, où il est sans rival; mais il a été moins heureux dans la comédie, dans l'opéra, et a échoué dans l'ode. Partout ses vers sont faciles et corrects : mais on leur reproche du prosaïsme et des rimes négligées. Comme prosateur, il a traité avec un égal succès la philosophie, l'histoire, le roman, le genre épistolaire : son style est irréprochable dans ses ouvrages sérieux; il est toujours simple, clair, élégant, et brille surtout par la justesse et l'esprit. En histoire, il fut un des premiers à porter la critique dans l'étude des faits; ses récits sont partout pleins d'intérêt; mais trop souvent il est partial et altère les événements au gré de ses passions. Comme philosophe, il ne fit qu'adopter et propager les idées de Locke et de Condillac; d'ailleurs la philosophie n'était guère pour lui que l'incrédulité, et, bien qu'il déclarât respecter la croyance en Dieu et les vérités morales, il n'employa le plus souvent son talent qu'à saper les fondements de toute religion : aussi la plupart de ses ouvrages furent-ils condamnés à Rome et même en France. Comme homme, Voltaire est un singulier mélange de qualités et de défauts : il était d'une mobilité, d'une irascibilité extrêmes; il se montra vindicatif, peu scrupuleux et quelquefois hypocrite ou même menteur effronté; mais il eut aussi des sentiments généreux et de nobles mouvements, fit beaucoup de bien et défendit en plus d'une occasion les droits de la justice et de l'humanité. Voltaire est assurément l'homme de qui on a pu dire le plus de bien et le plus de mal; tout en condamnant sévèrement sa haine insensée contre la religion, on ne peut nier qu'il soit un des plus beaux génies que la France ait produits, et qu'il ait exercé pendant plus d'un demi-siècle une véritable dictature sur la littérature et la philosophie. — Les *Œuvres de Voltaire* ont été plusieurs fois imprimées, soit en totalité, soit en partie. Parmi les éditions complètes, les plus remarquables sont celles de Kehl, 1784-89, 70 vol. in-8, avec des notes de Condorcet, Decroix et Beaumarchais; de Desoër, Paris, 1817-19, 13 vol. gr. in-8; de Lefebvre et Déterville, 1817-1820, 42 vol. in-8; de Lequien, 1822-26, 70 vol. in-8; de Dupont, 1825-27, 70 vol. in-8; de Dalibon, 1824 et ann. suiv., 75 vol. in-8; de Jul. Didot, 1827-29, 4 vol. in-8 compacts; enfin celle de M. Beuchot, 1829-34, 70 vol. in-8, avec préface, avertissements, notes, table analytique : c'est la meilleure de toutes. Th. Foisset a publié en 1836 une *Correspondance* de Voltaire avec le président de Brosses; Th. de Cayrol, en 1856, des *Lettres inédites*, 2 vol. in-8. La *Vie* de Voltaire a été écrite par Condorcet, le marquis de Luchet, l'abbé Duvernet, Mazure, Paillet de Warcy et Lepan. MM. Longchamp et Wagnière, ses anciens secrétaires, ont publié en 1826 des *Mémoires sur Voltaire et ses ouvrages*. Frédéric II, Laharpe, Harel ont composé son *Eloge;* L. Brougham, *Voltaire et Rousseau*, 1857; A. Houssaye, *le Roi Voltaire*, 1858.

VOLTERRA, *Volaterræ*, v. forte de Toscane

(Pise), à 45 kil. S. E. de Pise; 5000 hab. Evêché, tribunal. Murs de fondation étrusque, citadelle; musée d'antiquités étrusques; fabriques d'objets étrusques. Aux env., gypse, salines très-productives, *lagons* d'où l'on tire beaucoup de borax, houille; eaux thermales. Patrie de Perse, du pape S. Lin, de R. Maffei, de B. Peruzzi et du peintre D. Ricciarelli, dit *le Volterran*. Jadis beaucoup plus importante et quelque temps république indépendante, cette ville fut soumise par Florence en 1361.

VOLTERRAN (Daniel RICCIARELLI, dit le), sculpteur et peintre, ainsi nommé de Volterra, sa ville natale, né en 1509, mort en 1566, vint de bonne heure s'établir à Rome, fut collaborateur de Perino del Vaga, travailla pour le pape Paul III, pour beaucoup de riches familles, pour Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint (pour laquelle il peignit les *Hauts faits de Charles-Quint*), et entreprit pour Catherine de Médicis la statue équestre en bronze de Henri II (il n'en put faire que le cheval, qui depuis a servi à porter la statue de Louis XIII de la Place-Royale). Sa *Descente de Croix* (à la Trinité des Monts, à Rome) est un chef-d'œuvre de peinture; comme sculpteur, personne n'a plus approché de la manière de Michel-Ange. Le Louvre possède de ce maître un *David tuant Goliath*, peint sur une ardoise. — (RAPHAEL). *V.* MAFFEI.

VOLTURNO (le), *Vulturnus*, riv. du roy. de Naples, naît dans le Sannio, coule au S., au S. E., au S. O., arrose Capoue, reçoit le Calore, et tombe dans la mer Tyrrhénienne à Castel-Volturno; cours, 170 k.

VOLUMNIE, femme de Coriolan, se mit avec Véturie, mère de ce général, à la tête des femmes qui se rendirent à son camp pour le fléchir, et obtint la levée du siége de Rome

VOLUSIEN (C. VIBIUS), fils de l'empereur Gallus, fut associé par ce prince à l'empire après la mort d'Hostilien, fils de Dèce, en 252, et fut massacré en 253 par les soldats en même temps que son père.

VOLVIC, *Vialoscensis pagus*, bourg du dép. du Puy-de-Dôme, à 8 kil. O. S. O. de Riom; 3582 hab. Aux env., belles pierres bleuâtres provenant de laves volcaniques et dites *pierres de Volvic;* on s'en sert beaucoup pour trottoirs. École d'architecture fondée en 1820 par le comte Chabrol de Volvic.

VONDEL (Juste VAN DEN), poëte hollandais, né à Cologne en 1587 de parents anabaptistes, m. en 16.9, était bonnetier et n'avait point reçu d'éducation. Il se forma seul et cultiva les lettres, tout en continuant son commerce, dans lequel il était secondé par sa femme. Il a laissé 32 tragédies, dont les meilleures sont : *le Sac d'Amsterdam* et *l'Exil de Gisbert* (1637), des *Satires*, que ses compatriotes jugent dignes de Juvénal, de belles poésies lyriques, des traductions en vers de *Virgile*, d'*Horace* et des *Métamorphoses* d'Ovide. Il avait entrepris une épopée, *Constantin le Grand*, mais il détruisit ce poëme avant de l'avoir achevé. Vondel a beaucoup aidé au perfectionnement de la langue poétique de son pays; malheureusement sa tournure d'esprit mordante, la guerre qu'il fit aux Gomaristes triomphants, sa conversion au Catholicisme, les tracasseries d'une direction théâtrale troublèrent longtemps sa vie. Réduit à la gêne, il fut obligé de solliciter une chétive place d'employé au mont-de-piété d'Amsterdam, qu'il occupa dix ans. Ses *Œuvres* ont été réunies à Amsterdam, 1820 et 1856, 10 vol. in-4. Les tragédies avaient paru séparément dès 1720.

VON DER HARDT (Hermann), critique, né en 1660 à Melle, près d'Osnabruck, m. en 1746, s'attacha aux langues orientales, surtout à l'hébreu; devint conservateur de la riche bibliothèque du duc de Brunswick, puis professeur de langues orientales à Helmstædt (1690), et recteur du gymnase de Marienbourg (1709). Il interprétait allégoriquement plusieurs des faits les plus merveilleux de la Bible; la témérité de ses interprétations lui attira de nombreux désagréments. On a de lui, entre autres ouvrages, *Ænigmata Judæorum*, 1705; *Ænigmata prisci orbis*, 1723; *Historia litteraria Reformationis*, 1717, et une *Hist. du concile de Constance*, en latin, qui fut mise à l'*Index*.

VONITZA, *Anactorium*, v. forte du royaume de Grèce (Étolie-Acarnanie), sur la côte S. du golfe d'Arta, à 100 k. S. de Janina; 2000 h. Archevêché grec.

VONONE I, roi des Parthes, avait été envoyé en otage à Rome par Phraate IV, son père. L'an 14 de J.-C., il fut mis en liberté par Auguste, qui l- choisit pour roi des Parthes; mais il déplut à ses sujets barbares par ses mœurs douces et trop polies, ainsi que par ses goûts de luxe, et ils le chassèrent pour le remplacer par Artaban III. Il alla se réfugier en Arménie; mais Artaban l'en expulsa. Réduit à se retirer sur les terres romaines, il fut confiné à Pompeiopolis, en Galatie. Ayant essayé de s'évader, il fut tué dans sa fuite, l'an 19.

VOPISCUS (Flavien), historien latin, natif de Syracuse, jouit à Rome, sous Dioclétien et Constance Chlore, d'une considération méritée. Il a écrit, dans l'*Histoire Auguste*, les vies d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probus, de Carus, de Numérien, de Carin. Des six biographes auteurs de ce recueil, il est le plus estimé; cependant il montre une assez grande crédulité. Il a été trad. par Moulines (dans l'*Hist. Auguste*), par Taillefert et Chenu dans la collection Panckoucke, 1847, et par Baudement dans la collection Nisard.

VORAGINE. *V.* VARAGINE.

VORARLBERG, *Albergica provincia*, cercle du Tyrol, à l'O., a pour bornes au N. et au N. E. la Bavière, à l'E. l'Innthal supérieur, au S. le canton des Grisons, à l'O. la principauté de Lichtenstein et le canton de St-Gall, au N. O. le lac de Constance : 80 kil. sur 45; env. 104000 hab.; ch.-l. Bregenz. Ce cercle tire son nom de la chaîne de l'Arlberg, qui le traverse; il est arrosé par l'Aach, l'Ill, le Fussach, le Lech, l'Iller.

VOREY, ch.-l. de c. (Hte-Loire), à 18 kil. N. du Puy; 2320 hab. Vignoble estimé.

VORGANIUM, auj. *Carhaix*, v. de Gaule (Lyonnaise 3ᵉ), était la capitale des *Osismii*.

VORONÈJE, v. de Russie, ch.-l. du gouvt de son nom, sur la Voronèje, affluent du Don, à 520 kil. S. de Moscou, à 1290 kil. S. E. de St-Pétersbourg; 45000 hab. Archevêché grec, cour d'appel, séminaire, école de cadets, palais archiépiscopal, deux cathédrales, hôtel du gouvernement, bibliothèque. Fabriques de draps, fonderie de canons et boulets, poudre de savon, suifs, tanneries. — Fondée vers 1117 par les Khazares, Voronèje dépendit d'abord de la principauté de Riazan; elle fut prise et pillée par Batou-Khan en 1237, et par les Cosaques de l'Ukraine en 1590. Pierre le Grand y établit en 1697 des chantiers de construction, où fut construit son premier vaisseau, et de vastes magasins, que les incendies de 1703, 1748, 1773 détruisirent. — Le gouvt de Voronèje a au N. celui de Tambov, à l'O. ceux de Koursk et d'Ukraine, au S. celui de Iékatérinoslav, à l'E. le pays des Cosaques du Don : 464 kil. du N. au S. sur 330 de largeur; 1650000 hab. Vastes plaines, climat tempéré, sol fertile (sauf au S.), arrosé par le Don et quelques-uns de ses affluents. Beaux pâturages, bétail; pêche active.

VORORT (c.-à-d. *en place de*), Directoire fédéral chargé en Suisse d'expédier les affaires en l'absence de la diète. Il se compose du conseil d'État du canton dirigeant, de l'avoyer de ce canton, qui est président, et d'un chancelier.

VORTIGERN, roi breton, d'abord chef des *Dumnonii*, se fit élire *pentheirn* ou roi de toute la nation après le départ des Romains (445), appela les Saxons Hengist et Horsa pour le défendre contre les Pictes et les Scots, et établit le premier de ces princes dans l'île de Thanet (comte de Kent); mais il eut bientôt à combattre ces dangereux alliés. Hengist fut vaincu et demanda la paix : sous prétexte de fêter

cet événement, ce traître invita les principaux chefs bretons à un festin et les fit égorger; toutefois il conserva la vie à Vortigern, qui devint ainsi suspect aux siens. Bientôt en effet Ambrosius Aurelianus fut élu à sa place et vint l'assiéger dans son château de Cambri : Vortigern y périt en 485.

VOS (Martin de), peintre flamand, né à Anvers en 1531, m. en 1603, était fils d'un peintre. Placé d'abord dans l'atelier de Franz Floris, il partit ensuite pour l'Italie, s'y lia intimement avec le Tintoret, dont il adopta la manière et qui le prit pour collaborateur, et fut après son retour membre de l'Académie d'Anvers. Il composait avec facilité : sa promptitude à inventer et à ordonner un sujet lui permit de tracer beaucoup de dessins pour les graveurs. Quelques-uns de ses tableaux rappellent les peintres italiens par la chaleur du coloris; mais la majorité ne se distingue que par un aspect laiteux Le Louvre a de cet artiste *Paul, dans l'île de Mitylène, piqué par une vipère*.

VOSGES (les), *Vogesus mons*, grande chaîne de montagnes qui couvre de ses ramifications le N. E. de la France, le S. E. de la Belgique et les provinces prussiennes et bavaroises situées à l'O. du Rhin. On distingue : les *Vosges proprement dites*, qui courent au N. E. jusqu'au mont Tonnerre (Bavière-Rhénane), en formant la limite des dép. des Vosges et du Ht-Rhin, de la Meurthe et du Bas-Rhin, et et séparant les bassins de la Moselle et du Rhin; et les ramifications des Vosges, telles que la *Côte d'Or*, le *plateau de Langres*, les *monts Faucilles*, qui traversent de l'O. à l'E. le dép. des Vosges. Au S. se détachent des Vosges les ballons de Servance et d'Alsace, et un chaînon qui unit les Vosges au Jura; les Vosges se lient vers le N. au Hundsruck; au S. E., aux Ardennes par les monts Faucilles. Les cimes des Vosges sont généralement arrondies, ce qui leur a fait donner le nom de *ballons*. Les plus hauts sommets sont le Guebviller, 1466^m, le ballon d'Alsace, 1428^m, le ballon de Servance, 1400^m. La Moselle, la Sarre, la Meurthe, l'Ill, la Lauter, la Meuse, la Saône sortent des Vosges. Belles forêts de sapins et de merisiers; mines de cuivre, fer, plomb argentifère, houille, sel gemme, etc.

VOSGES (dép. des), dép. borné par ceux de la Meurthe au N., de la Hte-Saône au S., du Haut et Bas-Rhin à l'E., de la Hte-Marne à l'O., a 5859 kil. carrés et 415485 hab.; ch.-l. Épinal. Formé de la partie S. de l'ancienne Lorraine. Beaucoup de montagnes (dans l'E. les Vosges proprement dites, au S les monts Faucilles). Climat varié, froid dans les mont. (la neige y reste six mois), tempéré dans la plaine. Fer, antimoine, houille, marbre, granit, pierre meulière, grès blanc et sable à verre, terre à porcelaine, tourbe, etc. Eaux minérales à Bains, Plombières, Bussang, Contrexeville. Sol varié : pâturages dans les montagnes; vastes forêts (elles occupent près de moitié du dép.); grains, pommes de terre, fruits (surtout fruits à noyaux, merisiers), lin, chanvre, navette, houblon, angélique, etc. Chevaux, petit bétail, moutons, porcs, chèvres. Hauts fourneaux et autres usines à fer; toiles de coton, dentelles; instruments de musique; kirchenwasser; boissellerie; papier renommé, faïence, verre, poterie; térébenthine; fromage façon Gruyère. — Ce dép. a 5 arr. (Épinal, Mirecourt, Remiremont, St-Dié, Neufchâteau), 30 cant., 547 comm.; il appartient à la 5e division militaire, dépend de la cour impériale de Nancy, et a un évêché à St-Dié.

VOSGIEN (l'abbé), chanoine de Vaucouleurs, d'une famille ancienne de la Lorraine, rédigea avec Ladvocat un *Dictionnaire géographique portatif*, imité du *Gazetteer* d'Echard, qui parut pour la première fois en 1747 et eut un succès populaire. C'est à tort qu'on a dit que *Vosgien* était un pseudonyme sous lequel Ladvocat s'était caché.

VOSS (Jean Henri), littérateur, né en 1751 à Sommersdorf (Mecklembourg), mort en 1826, professa d'abord au *séminaire philologique* ou école normale de Gœttingue que dirigeait Heyne, devint en 1778 recteur du collége d'Otterndorf en Hanovre, passa bientôt avec ce même titre à Eutin, où il resta 23 ans (1780-1803), et fut depuis 1805 attaché à l'Université de Heidelberg. De longues et vives querelles tant avec Heyne qu'avec Stolberg et Creuzer empoisonnèrent une partie de sa vie. Il avait, comme poëte et comme traducteur, un rare talent. Outre des poésies originales (18 *idylles*, des *poésies diverses*, un poëme de *Louise*, en 3 chants), on lui doit les traductions en vers d'*Homère* (1781 et 1821), de l'*Énéide* de Virgile (1799), d'*Horace* (1806 et 1820), d'*Hésiode* et de l'*Argonautique d'Orphée* (1806), de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus* (1806), de *Tibulle* (1810), d'*Aristophane* (1821), d'*Aratus* (1824), d'*Eschyle* (1826), de divers passages des *Métamorphoses* d'Ovide (1798). Il a aussi traduit, avec ses fils Henri et Abraham, le théâtre de *Shakespeare* (1818-26). On estime beaucoup ses traductions des poëtes grecs, surtout celle d'Homère : chaque vers est rendu par un vers allemand qui calque avec fidélité les formes et l'allure de l'original.

VOSSIUS (Gérard Jean), savant allemand, né en 1577 à Heidelberg, m. en 1649, fut professeur de grec à Leyde, de philosophie à Steinfurt, prit ensuite la direction du collége théologique de Leyde, fut suspendu en 1620 pour s'être montré, dans un de ses écrits, trop favorable à la cause des Remontrants, et alla occuper une chaire d'histoire à Amsterdam (1633). Ses *Œuvres complètes*, écrites en latin, forment 6 vol. in-fol., Amst., 1701, et comprennent, entre autres ouvrages : l'*Histoire du Pélagianisme* (qui fut l'origine de sa destitution), un traité *de l'Idolâtrie*, un autre *De la manière d'écrire l'histoire*, des traités *De historicis græcis et latinis*, un *Dictionnaire étymologique*, des traités fort estimés sur la *Rhétorique*, la *Poétique*, la *Grammaire* (sous le titre d'*Aristarchus*), etc. — Isaac, son fils, né à Leyde en 1618, m. en 1689, refusa la chaire laissée vacante par la mort de son père afin de se livrer tout entier à l'étude, passa en Suède où il fut le bibliothécaire de Christine et son maître de grec, fut disgracié par l'effet des intrigues de Saumaise, reçut diverses gratifications de Louis XIV, fut nommé par Charles II chanoine de Windsor, et alla se fixer en Angleterre où il mourut. Ses *Œuvres complètes* n'ont jamais été réunies. On y trouve une érudition ingénieuse, mais peu de méthode, et trop de cynisme dans l'expression. Ses principaux ouvrages sont : *De poematum cantu et viribus rhythmi*, Oxford, 1673, où il traite de l'alliance de la poésie et de la musique; *De Nili et aliorum fluminum origine*, La Haye, 1666; *De vera mundi ætate* (il y soutient la supputation des Septante), *De Sibyllinis oraculis*, 1679; des éditions de *Catulle*, Londres, 1684, de *Scylax*, *Pomponius Mela*, etc.

VOSTITZA, *Ægium*, v. du roy. de Grèce (Achaïe), sur la côte S. du golfe de Lépante, à 32 kil. E. de Patras; 2500 hab. Évêché. Fréquents tremblements de terre. C'est là qu'eut lieu, en 1820, l'assemblée secrète de l'*Hétérie* (*V.* ce mot), qui prépara le soulèvement de la Grèce en 1821.

VOTIAKS, peuple de Russie, d'origine finnoise, habite dans les gouvts de Viatka et d'Orenbourg, au nombre d'environ 100000 individus.

VOUET (Simon), peintre, né à Paris en 1582, mort en 1649, se fit très-jeune encore une réputation dans le portrait, alla peindre le sultan Achmet I à Constantinople, travailla pour Urbain VIII à l'embellissement des églises St-Pierre et St-Laurent, et revint en France sur l'ordre de Louis XIII, qui prit de lui des leçons de pastel, le nomma son premier peintre et le logea au Louvre. Vouet était avide d'argent : pour suffire aux nombreuses demandes qui lui étaient adressées, il adopta une manière expéditive très-inférieure à celle qu'il avait employée d'abord; aussi ses derniers tableaux sont-ils loin d'égaler les premiers. Il n'en a pas moins rendu service en

ramenant les artistes au bon goût : c'est à son école que se formèrent Lebrun, Lesueur, Mignard, Dufresnoy. Ses chefs-d'œuvre sont une *Salutation angélique* et une *Présentation au temple* (au musée du Louvre). Vouet était jaloux de Poussin : il est un de ceux dont les mauvais procédés déterminèrent ce grand peintre à quitter la France.

VOUILLÉ ou VOUGLÉ, ch.-l. de c. (Vienne), sur l'Auzance, à 16 kil. O N. O. de Poitiers; 1670 hab. C'est là qu'on place la défaite d'Alaric par Clovis I(507).

VOUNEUIL, ch.-l. de c. (Vienne), sur la Vienne, à 12 kil. S. de Châtellerault; 1447 hab.

VOURLA, nom moderne de *Clazomènes*.

VOUVRAY, ch.-l. de c. (Indre-et-Loire), sur la Cize, à 11 kil. E. de Tours; 2438 hab. Station. Beau château de Moncontour. Bons vins blancs.

VOUZIERS, ch.-l. d'arr. (Ardennes), à 54 kil. S. de Mézières; 3136 hab. Trib. de 1re inst. Usines à fer; grains, osier; vannerie fine, laine et lin.

VOVES, ch.-l. de c. (Eure-et-Loir), à 22 k. S. E. de Chartres; 1514 hab. Bonneterie, chandelle, cire.

VOYER D'ARGENSON. *V.* ARGENSON.

VOYSIN (Daniel Franç.), chancelier de France, né en 1654 à Paris, m. en 1717, fut d'abord intendant du Hainaut, puis intendant de St-Cyr, et devint, grâce à la protection de Mme de Maintenon, membre du conseil d'État (1694), secrétaire d'État de la guerre (1709), quoiqu'il entendît fort peu les opérations militaires, et enfin chancelier (1714). C'est lui, dit-on, qui, par ordre de Mme de Maintenon, insinua à Louis XIV les dispositions testamentaires qu'il fit en faveur des princes légitimés; on prétend que néanmoins, quelques jours avant la mort du roi, il révéla au duc d'Orléans le contenu du testament, puis proposa au parlement l'annulation de cet acte. Devenu régent, Philippe le récompensa en lui laissant les sceaux et en lui donnant entrée au conseil de régence. — La famille Voysin de Gartempe, honorablement connue dans la magistrature, est issue de la même souche que le chancelier.

VRATISLAS I régna sur la Bohême avec le titre de duc de 915 à 920, et fut le 1er duc chrétien. Il fut père de Vencelas I. — II, 1er roi de Bohême, monta sur le trône en 1061. Il n'eut d'abord, comme ses prédécesseurs, que le titre de duc; mais, ayant rendu service à l'empereur Henri IV, qu'il soutint contre Rodolphe, son compétiteur, il reçut de ce prince en récompense le titre de roi (1086), avec la main de sa fille Judith et la souveraineté de la Lusace. Il mourut en 1092.

VRIES (Gérard de), philosophe du XVIIe s., natif d'Utrecht, adopta les idées de Descartes, et publia pour les défendre divers écrits : *De Deo divinisque perfectionibus*, Utrecht, 1685; *De R. Cartesii meditationibus a Gassendo impugnatis*, 1691; *De ideis rerum innatis*, 1695. On lui doit aussi une bonne *Logique*, et une savante dissertation *De homœomeria Anaxagoræ*, 1692.— On connaît encore Martin Gerritson de Vries, navigateur, qui fut chargé en 1643 par Van Diémen, gouverneur des Indes hollandaises, d'explorer les côtes du Japon et les Kouriles, et qui fit faire quelques pas à la géographie; — et Jérôme de Vries, né en 1776 à Amsterdam, secrétaire d'État, auteur d'une *Hist. de la poésie néerlandaise*, 1810.

VSÉVOLOD, grand-prince de Russie, fils d'Iaroslav I, eut comme apanage la principauté de Péreiaslav, prit les armes contre son frère Isiaslav d'accord avec son autre frère Sviatoslav II, prince de Tchernigov, 1073, et mit ce dernier sur le trône; fit la paix avec Isiaslav à la mort de Sviatoslav II, 1076, et lui succéda comme grand-prince à Kiev en 1078. Son règne fut de 15 ans. Il eut pour successeurs à Kiev son neveu Sviatopolk II, qui régna de 1093 à 1113; à Péreiaslav, son fils Vladimir II (Monomaque).— II, un des fils d'Oleg, et petit-fils de Sviatoslav II, fut duc de Novogorod dès 1123, se fit proclamer grand-prince de Kiev en 1138, gouverna en tyran, selon les uns, en sage selon d'autres, et mourut en 1146. Il conquit les duchés de Minsk et de Polotsk et ramena à l'obéissance les Livoniens et les Esthoniens. — III, grand-duc de Vladimir (1177-1212), était un des fils d'Iourié. Il vit ses États déchirés par des guerres civiles, et fit de Vladimir l'État dominant.

VUKOVAR, v. de l'Esclavonie civile, ch.-l. du comitat de Syrmie, à 33 kil. S. E. d'Eszek, au confluent de la Vuka et du Danube; 6000 hab.

VULCAIN, *Vulcanus*, en grec *Hephæstos*, dieu du feu et des volcans, fils unique de Jupiter et de Junon. Comme il était laid et difforme, Jupiter, ou, selon d'autres, Junon, le précipita du ciel; il tomba dans l'île de Lemnos, et resta boiteux de sa chute. Vulcain établit des forges dans les îles Lipari et sous l'Etna; il y travaillait avec les Cyclopes à forger la foudre. Dans la guerre des Géants contre le ciel, il aida Jupiter à vaincre. C'est lui aussi qui ouvrit la tête de ce dieu d'un coup de hache pour en faire sortir Minerve et qui enchaîna Prométhée sur le Caucase. Malgré sa laideur, Vulcain prit Vénus pour épouse; mais, comme cette déesse lui faisait de fréquentes infidélités, il s'en vengea en l'enfermant dans un filet ainsi que Mars, son amant, un jour qu'il l'avait surprise avec ce dieu, et l'exposa dans cet état à la risée des Immortels. On lui attribue mille ouvrages merveilleux : il construisit le palais du soleil et le trône de Jupiter, fabriqua les armes d'Achille, celles d'Énée, le sceptre d'Agamemnon, le collier d'Hermione, etc. On lui donne pour fils Céculus, Cacus, Cercyon, êtres malfaisants, qu'il eut d'Aglaïa, de Cabira et de quelques autres, et pour élève le célèbre Dédale. Son culte paraît originaire de l'Égypte, où ce dieu s'appelait Fta. Vulcain était surtout adoré en Sicile, en Égypte, à Athènes, à Rome; Romulus lui avait élevé un temple hors des murs de la ville. On trouve une analogie remarquable entre le nom grec de Vulcain (*Hephæstos*) et celui de la déesse Vesta (*Hestia*, *Festia*), à laquelle le feu était aussi consacré. On a également remarqué la ressemblance du nom de *Vulcain* avec *Tubal-Caïn*, le 1er homme qui, ait travaillé le fer et l'airain. On le représente un marteau à la main et un bonnet conique sur la tête. On doit à Éméric David des recherches sur *Vulcain*, 1837.

VULCANIENNES ou ÉOLIENNES (îles), *Vulcaniæ* ou *Æoliæ insulæ* : ce sont auj. les îles *Lipari*.

VULCANO, île. *V.* VOLCANO.

VULCATIUS GALLICANUS, un des auteurs de l'*Histoire Auguste*, était sénateur. On n'a de lui qu'un fragment, qui traite de la révolte d'Avidius Cassius.

VULCI ou VOLCI, bg de l'anc. Étrurie, près et à l'E. de Cosa. Des fouilles, exécutées de 1827 à 1830, y ont fait découvrir une importante necropole et des milliers de vases peints. M. Noel des Vergers y a depuis découvert des fresques.

VULGATE (de *vulgatus*, rendu public), version latine de la Bible, seule reconnue comme canonique par le concile de Trente. Elle est l'œuvre de S. Jérôme, qui l'entreprit vers 384 d'après l'invitation du pape Damase, et la fit sur le texte original. Les papes ont fait faire depuis la découverte de l'imprimerie plusieurs éditions critiques de la Vulgate : les plus célèbres sont celle de Sixte-Quint, Rome, 1590 (bientôt après supprimée comme imparfaite) et celle de Clément VIII, Rome, 1592 et 93.

VULSINIES, *Vulsinii*, auj. *Bolsena*, v. d'Étrurie, sur le lac de son nom (auj. *Lago di Bolsena*), au N. de Tarquinies, était une des 12 lucumonies étrusques, et fut pendant longtemps le siége de la diète générale, qui s'y tenait dans le temple de *Voltumna*. Les Romains prirent Vulsinies en 294 av. J.-C. Les esclaves de cette ville s'étant révoltés en 265, les Romains vinrent les réduire.

VULTUR MONS, montagne qui faisait partie des Apennins, séparait la Lucanie d'avec l'Apulie.

VULTURNE (le), *Vulturnus*, auj. le *Volturno*, riv. de la Campanie, naissait dans le Samnium près de Bovianum, et tombait dans la mer Inférieure

après avoir baigné Vénafre et la ville de Vulturne, nommée depuis *Capoue*.

VYASA, c.-à-d. le *Compilateur*, mouni ou anachorète indien, que l'on place au XV[e] ou au XVII[e] s. avant notre ère, était fils du savant Parasara et de la belle Satyavati, et frère utérin du roi Santanou. A la fois théologien, philosophe, poëte, il recueillit et mit en ordre les Védas, rédigea les 18 *Pouranas*, les 18 *Oupa-Pouranas*, et composa un vaste poëme intitulé *Mahabharata* (*V.* ce mot). Il est aussi l'auteur d'un système de philosophie dont il consigna les principes dans le *Védanta-darsana*, et qui se fait remarquer par un idéalisme exagéré.

VZESLAV, grand-prince de Russie, arr.ère-petit-fils de Vladimir I, hérita de Polotsk en 1044, prit les armes contre Isiaslav I, grand-prince depuis 1054, fit alliance contre lui avec les Petchenègues, fut pris par ce prince et emmené à Kiev, mais fut délivré par le peuple et même proclamé grand-duc en 1078. Il ne put se maintenir, mais il finit par faire une transaction qui dégageait Polotsk de toute vassalité à l'égard de Kiev. Il mourut en 1101.

W

N. B. *Cherchez par* V *et par* OU *les mots qui ne seraient pas ici.*

WAAG, en latin *Cusus*, *Vagus*, riv. de Hongrie, sort des monts Karpathes et se forme dans le comitat de Liptau par la réunion du Waag-Blanc et du Waag-Noir, coule à l'O. ou au S., par Sankt-Miklos, Trencsin, Neustadt, Leopoldstadt et Kœmœrn, et tombe dans le Danube à Kœmœrn, par la r. g., après un cours d'env. 400 kil. Elle reçoit la Neitra à gauche, l'Arva et la Thurocs à droite.

WAAST (S.), *Vedastus*, prêtre du diocèse de Toul, fut chargé par son évêque d'instruire Clovis qui se préparait à embrasser le Christianisme. Il devint évêque d'Arras et seconda S. Remy dans le diocèse de Reims. Il mourut en 540 et fut inhumé près d'Arras, dans le lieu où fut élevée depuis l'abbaye de *St-Waast*. On l'hon. le 6 févr.

WABASH, riv. des États-Unis, naît dans l'O. de l'État d'Ohio, entre dans celui d'Indiana, qu'elle sépare de l'État d'Illinois, passe à Vincennes et se jette dans l'Ohio, par la r. dr., après 700 kil. de cours.

WACE (Maître), dit aussi *Guace* ou *Wistace*, et appelé à tort du prénom de *Robert*, poëte anglo-normand, né à Jersey vers 1090, m. vers 1180, fut clerc-lisant à la cour d'Angleterre sous Henri I, Henri II et Henri Court Mantel, puis alla vivre à Caen et devint chanoine de Bayeux. On a de lui : 1° Le *Brut d'Angleterre* ou *Artus de Bretagne*, composé vers 1155 et publié à Paris en 1543, et à Rouen, de 1836 à 1838, par Leroux de Lincy : c'est une traduction en vers de 8 syllabes de l'*Histoire des Bretons* de Geoffroy de Monmouth ; 2° le *roman du Rou* (Rollon), partie en vers alexandrins, partie en vers de 8 syllabes, imprimé à Rouen, 1827, avec notes, par Fréd. Pluquet : c'est la chronique des ducs de Normandie. On lui attribue aussi la *Chronique ascendante des ducs de Normandie* (dans les *Mém. de la Société des Antiquaires*, t. I, 1825) et une *Vie de S. Nicolas*, poëme de 1500 vers, publié en 1834, dans les *Mélanges de la Soc. des Bibliophiles*.

WACHAU, vge situé à 10 kil. S. E. de Leipsick, donna son nom à la 2[e] journée de la sanglante bat. de Leipsick (18 octobre 1813), où les Français conservèrent l'avantage : Drouot et Poniatowsky eurent les honneurs de cette journée.

WADAY, roy. d'Afrique, dans le Soudan, entre le Darfour à l'E. et le Bagһermé à l'O., par 14°-15° lat. N. et 16°-21° long. E., est habité par un peuple guerrier et inhospitalier; c'est là que le voyageur Vogel trouva la mort en 1856.

WADDING (le P. Luc de), franciscain irlandais, né en 1588 à Waterford, m. à Rome en 1657, vint jeune en Espagne, entra chez les Cordeliers, enseigna la théologie à Salamanque, puis à Rome, remplit diverses missions près du St-Siége et laissa, entre autres ouvrages : *Presbeia, sive Legatio Philippi III et IV ad Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII*, Louvain, 1624; *Annales ordinis Minorum*, Rome, 1628-51, 8 v. in-f., et 1731-45, 19 v. in-f.; *Scriptores ordinis Minorum*, 1650. On lui doit une édition des *OEuvres de J. Duns Scot*, avec sa *Vie*.

WADOWICE, v. de Galicie, ch.-l. de cercle, à 45 kil. O. de Lemberg; 2000 hab. — Le cercle, entre le territoire de Cracovie au N., les cercles de Bochnia et de Sandec à l'E., la Hongrie au S., la Moravie à l'O., a 75 kil. sur 45 et env. 300000 hab.

WÆNGLER, philologue. *V.* PAREUS.

WÆSTERAS, v. et lan de Suède. *V.* VÆSTERAS.

WAFFLARD (Alexis), auteur dramatique, né à Versailles en 1787, m. en 1824, fut quelque temps employé dans les bureaux de la Guerre, puis, ayant perdu son emploi, se livra aux lettres. Il a donné (presque toujours avec des collaborateurs) diverses pièces très-spirituelles, entre autres *Haydn* ou le *Menuet de bœuf*, 1811; le *Voile d'Angleterre* ou la *Revendeuse*, avec Moreau, 1814; *un Moment d'imprudence* et *le Voyage à Dieppe*, avec Fulgence, 1821; les *Deux ménages*, avec Picard, 1822.

WAGRAM, village de la Basse-Autriche, à 10 kil. N. E. de Vienne; 500 hab. Napoléon y remporta sur l'archiduc Charles une victoire décisive les 5 et 6 juillet 1809 : il donna le titre de *Prince de Wagram* à Berthier, qui y avait puissamment contribué.

WAHABITES, secte arabe, répandue dans la plus grande partie du Nedjed (où Derreyeh est leur place principale) et dans le Lahsa, vers le golfe Persique, admet l'authenticité du Coran et prétend suivre dans toute leur pureté les préceptes de l'Islamisme, mais refuse à Mahomet, ainsi qu'aux imams descendants d'Ali, tout caractère divin. Les Wahabites se distinguent par des mœurs simples, proclament l'égalité absolue, repoussent toute autre prééminence que celle des muftis et se donnent le nom de frères. Ils se livrent sans scrupule au brigandage et à la piraterie, croyant effacer l'odieux de cette vie par les pratiques de leur religion. — Cette secte a pris naissance au sein de l'Yémen, vers le milieu du XVIII[e] s.; elle eut pour chef le cheik Mohammed-ben-Abd-el-Wahab, c.-à-d. *fils d'Abd-el-Wahab* (d'où le nom de *Wahabites*), qui fut surtout secondé par un autre cheik fort puissant nommé Sehoud. La nouvelle doctrine, présentée comme une réforme de l'Islamisme, se répandit promptement dans toute l'Arabie, en Égypte, dans la Turquie d'Asie, et les Wahabites se rendirent partout redoutables. Après avoir repoussé une expédition dirigée contre eux par le pacha de Bagdad (1801), ils s'emparèrent de la Mecque et de Médine, puis franchirent l'isthme de Suez (1803), menaçant le Caire; mais ils furent arrêtés par les Mamelouks. Rentrés en Arabie, ils prirent Médine (30 juillet), et, bien que Mohammed, leur chef, eût péri assassiné au milieu de ses triomphes (oct. 1803), ils n'en continuèrent pas moins leurs conquêtes : en 1808, sous la conduite d'Abdallah, fils de Sehoud, ils envahirent la Syrie et prirent Damas; mais en 1812, Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, alla les chercher jusqu'en

Arabie et remporta sur eux quelques avantages; enfin, Ibrahim, fils de Méhémet, à qui son père avait laissé le soin de terminer la guerre, parcourut tout le Nedjed, prit Derreyeh, leur capitale, fit prisonnier Abdallah et le conduisit à Constantinople, où le sultan ordonna sa mort (1818). Depuis, la puissance des Wahabites n'a pu se relever.

WAHAL (le), *Vahalis*, bras mérid. du Rhin, se détache du fleuve au fort de Schenk, entre Doorneburg et Millingen, passe à Nimègue et à Thiel, s'unit à la Meuse près de l'île de Voorn, passe à Bommel, s'unit une 2e fois à la Meuse à Gorkum et se jette avec elle dans la mer du Nord, après un cours de 80 kil.

WAIBLINGEN, petite v. du Wurtemberg (Neckar), à 14 kil. N. E. de Stuttgart, faisait partie des domaines de Frédéric de Hohenstaufen, frère de l'emp. Conrad. Le nom de cette ville fut pris pour cri de guerre par les partisans de la maison de Hohenstaufen à la bataille de Weinsberg, en 1141. Légèrement altéré, ce nom devint celui de *Gibelin*. *V.* ce mot.

WAIFRE ou GUAIFRE, duc d'Aquitaine, 745-768, fils de Hunald, avait donné asile à Grifon, frère de Pépin et de Carloman, et attira ainsi les armes des Héristal sur la France du midi (760). Il soutint neuf ans une lutte vigoureuse contre Pépin, et fut enfin tué par ses propres domestiques dans les bois qui étaient devenus son seul asile, 768.

WAIGATZ, île et détroit de Russie. *V.* VAIGATCH.

WAILLY (Noël Fr. de), savant grammairien, né en 1724 à Amiens, m. en 1801, vint de bonne heure à Paris, s'y fit une réputation comme instituteur, publia de bons ouvrages classiques, fut membre de l'Institut dès sa formation et prit une part active à l'édition du *Dict. de l'Académie* de 1798. Il a laissé une excellente grammaire intitulée : *Principes généraux et particuliers de la langue française*, 1754, et un *Nouveau Vocabulaire français*, ou *Abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, 1801, souvent réimprimé. Il avait adopté dans ses ouvrages les réformes orthographiques proposées par Dumarsais, Voltaire et Duclos.—Son fils, Augustin de W., né à Paris en 1770, m. en 1821, fut un des plus brillants élèves de Ste-Barbe, puis de l'école Polytechnique, fut nommé proviseur du Lycée Napoléon lors de la fondation de cet établissement (1805), et le porta au plus haut point de prospérité. Outre des éditions améliorées des ouvrages de son père, il a donné un *Dictionnaire de rimes*, 1812, et une traduction en vers des *Odes* d'Horace, 1818. — Augustin a laissé trois fils qui se sont aussi distingués dans les lettres : Alfred de W., professeur de rhétorique, puis proviseur au Lycée Napoléon (collége Henri IV); inspecteur général, enfin recteur de l'Académie de Bordeaux, auteur de *Dictionnaires classiques* estimés, d'une élégante traduction en vers de *Callimaque* et de poésies diverses encore inédites; Gustave et Jules de W., auteurs de comédies, de drames et de vaudevilles qui ont eu du succès.

WAILLY (Ch. de), de la famille des précédents, architecte, élève de Blondel et de Servandoni, né à Paris en 1729, m. en 1795, donna les plans de l'hôtel d'Argenson et du théâtre de l'Odéon à Paris, du château des Ormes en Touraine, du palais Spinola à Gênes, refusa les offres brillantes de Catherine II, qui voulait l'attirer en Russie, fut admis à l'Académie d'architecture en 1767 et nommé membre de l'Institut dès sa création. Il excellait dans la distribution et l'ornement des intérieurs.

WAITZEN, v. de Hongrie (Pesth), sur la r. g. du Danube, à 36 kil. N. de Bude; 12 600 hab. Évêché. Collége piariste, école de sourds-muets.

WAKEFIELD, v. d'Angleterre (York), à 16 kil. S. de Leeds; 25 000 hab. Maison d'aliénés et de correction. Lainages, bonneterie, teinturerie, houille. Il y fut livré en 1460, dans la guerre des Deux-Roses. une bataille sanglante dans laquelle Richard, duc d'York, fut vaincu et tué par les troupes de Henri VI.

WAKEFIELD (Gilbert), critique anglais, né à Nottingham en 1756, m. en 1801, entra dans la carrière ecclésiastique, mais sans approuver les doctrines du clergé anglican, fut instituteur à Warrington, puis professeur de belles-lettres à Hackney; quitta l'enseignement en 1791 pour les travaux littéraires et la politique, se lia avec Fox et Wilberforce, défendit, de concert avec eux, les idées libérales, blâma la guerre contre la France, et publia dans ce sens des pamphlets qui le firent incarcérer (1798). Il mourut du typhus peu après sa sortie de prison. On lui doit des éditions estimées d'*Horace*, *Virgile*, *Lucrèce*, *Bion*, *Moschus;* des commentaires sur des poésies de Th. Gray (1786) et de Pope (1798); un *Delectus tragœdiarum græcarum*, 1794, et un recueil d'observations philologiques intitulé : *Sylva critica*, 1789-98. Comme philologue, il ne fut pas moins hardi que Bentley. Parmi ses écrits théologiques, on remarque ses *Recherches sur les opinions des écrivains des trois premiers siècles concernant la personne de Jésus-Christ* (1784).

WALCH (Jean George), philologue et théologien, professeur à l'Université d'Iéna, né en 1693 à Meinungen, m. en 1775, a laissé, entre autres ouvrages, une *Hist. critique de la langue latine* (en lat.), un *Dictionnaire philosophique*, l'*Hist. de la controverse sur la procession du S.-Esprit* (lat.), et a donné une édit. complète des *Œuvres de Luther*. — Son fils, Chrétien W., 1726-84, professa la théologie à Gœttingue et la philosophie à Iéna, et publia, au point de vue protestant, entre autres : *Hist. de la religion luthérienne*, Iéna, 1753; *Hist. des hérésies et des schismes*, 1757-65, ouvrage qui s'arrête au XIe siècle; *Hist. moderne de la Religion*, 1771-83.

WALCHEREN, *Valacria*, île du roy. de Hollande (Zélande), à l'embouch. de l'Escaut, est séparée de Beveland-Sud, par le détroit de Sloe : 18 kil. sur 14; 30 000 h.; villes principales : Middelbourg et Flessingue. Superbes digues. Territoire fertile et bien cultivé, mais climat malsain : le sol est au-dessous du niveau de la mer. Les Anglais tentèrent une célèbre expédition contre cette île en 1809, tandis que Napoléon était occupé par sa campagne de Wagram; mais Clarke et Bernadotte la firent échouer.

WALCKENAËR (le baron), polygraphe, né en 1771, à Paris, d'une famille appartenant à la riche bourgeoisie, m. en 1852, fut appelé sous les drapeaux en 1793, mais ne remplit que des fonctions administratives, se fit admettre à l'École polytechnique dès la création; publia en 1798 un *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, ouvrage ambitieux qu'il ne tarda pas à condamner lui-même; s'essaya dans le roman, mais sans grand succès, puis se tourna vers l'érudition : il donna en 1807 l'édition *princeps* du livre de Dicuil, *de Mensura orbis*, remporta en 1811 un prix à l'Institut pour un mémoire sur les anciens habitants des Gaules et fut admis dès 1813 dans ce corps savant. Il entra dans l'administration après le retour des Bourbons, fut successivement maire du 5e arrondissement de Paris, secrétaire général de la préfecture de la Seine (1816), préfet de la Nièvre, puis de l'Aisne; rentra dans la vie privée en 1830, fut attaché en 1839 à la Bibliothèque royale comme trésorier, puis, comme conservateur des cartes géographiques, et fut élu en 1840 secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions. Walckenaër fut à la fois littérateur, naturaliste, géographe, biographe. En littérature, il a produit deux romans, *Charles et Angelina, ou l'île de Wight* (1799), et *Eugénie* (1803), et de curieuses *Lettres sur les contes de fées* (1836). En histoire naturelle, il a donné la *Faune parisienne des insectes* (1805), qu'il compléta par l'*Hist. naturelle des insectes*, par l'*Histoire* et le *Tableau des aranéides* (1805), et par l'*Hist. naturelle des Insectes aptères* (1837). En géographie, il a publié. outre une *Nouvelle collection de voyages* (1826-31, 21 v.), le *Monde maritime* (1819), exposition neuve et savante de ce qu'on savait sur l'Australie et la Polynésie, des *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale* (1821), enfin la *Géographie hi to-*

rique et comparée des Gaules (1839), son ouvrage capital. En biographie, outre un grand nombre de notices insérées dans la *Biographie universelle*, il a publ.é l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine* (1820), l'*Hist. de la vie et des poésies d'Horace* (1840); des *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné* (1842 et ann. suiv., 5 vol. in-8), ouvrage inachevé. M. Naudet a lu à l'Académie des inscriptions une *Notice historique* sur Walckenaër. — *V.* VALCKENAER.

WALDBOURG (Baronnie de), anc. état d'Allemagne, dans le cercle de Souabe, entre l'Iller et le Rhin, fait auj. partie du roy. de Wurtemberg. Les barons de Waldbourg avaient la charge héréditaire de maître d'hôtel (*truchsess*) de l'Empire.

WALDECK (Principauté de), état de la Confed. de l'Allemagne du Nord, formé de 2 parties inégales : 1° la principauté de Waldeck proprement dite, enclavée dans l'ancienne Hesse élector. et dans les gouvts de Minden et d'Arensberg de la Prusse Rhénane; 2° le comté de Pyrmont; capit. générale, Corbach; autres lieux Arolsen (résidence du prince), Waldeck, bourg de 900 h. La Principauté a env. 1200 kil. carr. et 60 000 h. dont 6500 seulement pour le comté de Pyrmont. Pays montagneux et peu fertile. Fer, plomb, cuivre, albâtre, marbre; eaux minérales célèbres, à Pyrmont. — Le prince de Waldeck a 1 voix au Conseil fédéral de la Confédération de l'Allemagne du Nord. Le gouvernement est monarchique constitutionnel. La famille de Waldeck fait remonter son origine à Witikind ; elle porta longtemps le titre de comte, et devint princière en 1682.

WALDECK (Georges Fréd., prince de), général allemand, né en 1620, m. en 1692, servit les États de Hollande, puis Léopold I, qui le fit feld-maréchal et prince (1682), eut part à la grande victoire remportée sur les Turcs devant Vienne par Sobieski (1683), retourna en Hollande, où il fut nommé maréchal général des armées des Provinces-Unies, et fut battu à Fleurus en 1690 par le maréchal de Luxembourg. — Son petit-neveu, mort en 1750, commandait les troupes hollandaises à Fontenoy (1745). — Chrétien Auguste, prince de W., né en 1744, servit l'Autriche contre les Turcs, puis contre la France, perdit un bras au siége de Thionville (1792), prit part à l'attaque des lignes de Wissembourg, reprit le fort Louis, remplaça Mack en Flandre (1794), puis passa en Portugal en 1797, pour y prendre le commandement des troupes, mais y mourut dès l'année suivante.

WALDEMAR. *V.* VALDEMAR et MARGUERITE.

WALDENBURG, ville du Wurtemberg (Saxe), à 45 kil. N. O. d'Elwangen, est le ch.-l. de la principauté de Hohenlohe-Waldenburg : 1050 hab.

WALDENBURG, v. de Silésie, ch.-l. de cercle, à 70 k. S. O. de Breslau; 3000 hab. Houillères.

WALDPOTT (Henri de), 1er grand maître de l'Ordre Teutonique. *V.* TEUTONIQUE (Ordre).

VALDSTÆTTES, c.-à-d. *État des Forêts*. On réunit sous cette dénomination les 4 cantons suisses de Schwitz, Uri, Unterwald et Lucerne, qui sont couverts de forêts. — On nomme quelquefois *Lac des Waldstættes* le *Lac des Quatre-Cantons*. *V.* ce nom.

WALDSTEIN. *V.* WALLENSTEIN.

WALI, titre que portaient au moyen âge les gouverneurs arabes de l'Espagne, lieutenants des califes.

WALID I (ABOUL ABBAS), 6e calife ommiade d'Orient, de 705 à 715. Il succéda à son père Abdel-Melek en 705, vit la domination arabe s'étendre du détroit de Gibraltar aux frontières de la Tartarie, mais ne dut l'illustration de son règne qu'à ses lieutenants. Walid fit agrandir le temple des Juifs à Jérusalem, reconstruisit le temple de Médine, et fonda à Damas une grande mosquée, un caravansérail et un hôpital pour les voyageurs. — Walid II (Aboul Abbas), 11e calife ommiade d'Orient, fils d'Yezid II, succéda en 743 à son oncle Hescham, se livra aux plus abominables excès et fut chassé après 14 mois de règne (744).

WALKER (John), grammairien anglais, né en 1732 à Friern-Barnet (Hartford), m. en 1807, se distingua surtout par la beauté de son élocution, fit avec grand succès des cours de débit oratoire, et composa des ouvrages qui devinrent classiques, entre autres les *Éléments de l'élocution* (1781), et un *Dictionnaire critique de prononciation* (1798).

WALKYRIES, WALLA. *V.* VALKIRIES, VALLA.

WALLACE (W.), chef écossais, né en 1276 dans le comté de Renfrew, m. en 1305, est un des héros populaires de l'Écosse. Il forma de bonne heure le projet d'affranchir sa patrie du joug des Anglais, tua à 19 ans le fils du gouverneur anglais de la forteresse de Dundee, s'enfuit dans les bois, forma une bande à la tête de laquelle il attaqua les troupes d'Édouard I, se fit ensuite nommer régent d'Écosse pour Baliol, qui était prisonnier en Angleterre, battit Ormesby, gagna une victoire sur les bords du Forth (1297), reprit Berwick et envahit les comtés septentrionaux de l'Angleterre (1298), mais fut à son tour vaincu à Falkirk par la faute des nobles écossais. Réfugié dans les montagnes, il préparait de nouveaux moyens de défense lorsqu'il fut livré par un des siens; conduit à Londres et chargé de chaînes, il fut décapité à Tower-hill (1305).

WALLENSTADT, bg de Suisse (St-Gall), sur le lac de son nom, à 40 kil. N. O. de Coire; 1800 hab. —Le lac est très-petit; il offre des sites pittoresques.

WALLENSTEIN ou WALDSTEIN (Albert Venceslas Eusèbe de), fameux général des Impériaux, né en Bohême en 1583, d'une ancienne et noble famille, se distingua dès le commencement de la guerre de Trente ans (1618-21), et reçut en don de l'emp. Ferdinand II des domaines immenses, qui avaient été confisqués sur les rebelles de la Bohême. Il leva à ses frais une armée de 50 000 hommes, puis, se concertant avec Tilly, refoula les Danois dans le pays d'Osnabrück et de Münster, battit Mansfeld au pont de Dessau, le poursuivit jusqu'en Hongrie, défit les Turcs et Bethlem-Gabor qui prêtaient du secours au général vaincu, força Bethlem-Gabor à la paix, puis regagna le Brandebourg, qu'il conquit ainsi que le Holstein, le Slesvig, le Mecklembourg, la Poméranie, et réduisit Christian IV à signer le traité de Lubeck (1629). Grâce à ses efforts, le triomphe de la cause catholique semblait assuré, lorsque Ferdinand, qui dans sa reconnaissance l'avait déjà nommé duc de Friedland et de Mecklembourg, cédant aux plaintes portées de tous côtés contre ce général, qui s'était en effet rendu coupable de toutes sortes d'exactions, et qui prenait des allures de dictateur, le congédia brusquement (1630). Wallenstein affecta de ne point ressentir cet outrage : il se retira dans ses domaines, où il déployait un luxe royal. Cependant l'arrivée de Gustave-Adolphe et les revers éprouvés par Tilly réduisirent Ferdinand à venir implorer son appui. Wallenstein ne céda à ses prières qu'après une longue résistance, et en se faisant accorder des priviléges exorbitants : il stipula notamment qu'il pourrait avoir sous ses ordres une armée de 100 000 hommes dont il nommerait ou révoquerait à son gré tous les officiers, et que l'empereur ne paraîtrait pas au milieu de ses troupes sans son autorisation. En peu de temps il reprit la Bohême, força Gustave-Adolphe à quitter la Bavière, le suivit en Saxe, et lui livra la célèbre bataille de Lutzen, où périt le héros suédois (1632). Mais il ne tarda pas à se rendre suspect par ses démarches ultérieures et surtout par son refus de s'éloigner de la Bohême, malgré les ordres de l'empereur; bien qu'il eût encore battu les Suédois à Steinau, forcé le comte de Thorn à se rendre avec 6000 hommes, refoulé Bernard de Saxe vers le Ht-Palatinat (1633), l'empereur Ferdinand, persuadé qu'il conspirait et méditait une défection, le mit en secret au ban de l'empire, et le fit assassiner à Egra, au moment où il allait se réfugier chez les Suédois (1634). La conspiration de Wallenstein contre l'empereur a longtemps été contestée; il paraît auj

hors de doute que ce général voulut se rendre indépendant en Bohême : il avait fait part de son plan à Piccolomini, l'un de ses officiers affidés, et avait exigé des principaux chefs de ses troupes un serment qui les liait à la défense de sa cause personnelle. Sarrasin a écrit l'*Hist. de la conspiration de Wallenstein*. Schiller a fait de ce général le héros d'une admirable trilogie. Fœrster a publié ses *Lettres*, 1828, et a donné sa *Vie*, Potsdam, 1834.

WALLER (Edmond), poëte anglais, né en 1605, m. en 1687, plut à Jacques I par ses saillies, épousa à 23 ans une riche veuve, devint lui-même veuf à 25 ans, et adressa, mais en vain, ses vœux à une fille du comte de Leicester, Dorothée Sidney, qu'il a célébrée dans ses vers. Il prit d'abord parti contre la cour dans le parlement de 1640 et défendit vivement Hampden, qui était son oncle; mais en même temps il se prononça pour le maintien de la juridiction ecclésiastique, et se fit ainsi un renom de modération et d'impartialité; puis, se tournant décidément du côté de Charles I, il ourdit avec son beau-frère Tomkins un complot royaliste qui n'eut point de succès; il obtint la vie de Cromwell par des révélations et des bassesses, mais il n'en fut pas moins condamné à une amende de 10000 livres sterling et à une année de prison; rendu à la liberté, il se réfugia en France, où il se lia avec St-Évremond. Un panégyrique de Cromwell, qu'il fit en beaux vers, lui valut son retour et la restitution de ses biens. Il fit de même la paix avec Charles II lors de la Restauration, qu'il chanta aussi, et fut membre de tous les parlements sous ce prince jusqu'à sa mort. Waller avait beaucoup d'esprit; Charles II lui reprochant un jour d'avoir mieux loué Cromwell que lui, il répondit ingénieusement : « C'est que les poëtes réussissent mieux dans la fiction que dans la réalité. » Comme poëte, il a fait faire de grands progrès à la versification anglaise. Ses *OEuvres* ont été publiées à Londres, 1729, grand in-8. Ses poésies brillent plus par la forme que par le fond : sa versification est pure, facile, élégante et harmonieuse.

WALLERIUS (Jean Gottschalk), naturaliste suédois, 1709-85, professa la chimie, la métallurgie et la pharmacie à l'Université d'Upsal, et devint membre de l'Académie des sciences de Stockholm. Il a publié, entre autres ouvrages : *Mineralogia systematice proposita*, 1747, trad. par le baron d'Holbach; *Chemia physica*, 1760; *Systema mineralogicum*, 1775; *Elementa metallurgiæ*, 1778; *Meditationes physico-chemicæ de origine mundi*, trad. en 1791; *Elementa agriculturæ physicæ et chemicæ*, trad. en 1766-1774.

WALLIA, roi des Visigoths. *V.* VALLIA.

WALLIS (John), mathématicien anglais, né en 1616, m. en 1703, étudia à Cambridge, entra dans l'Église, s'opposa aux doctrines des Indépendants et n'en obtint pas moins, après leur triomphe, la chaire savilienne de géométrie à l'Université d'Oxford, où plus tard il devint garde des archives. Wallis a étendu la doctrine des *Indivisibles* de Cavalieri : son *Arithmétique des infinis*, publiée en 1655, a pu mettre sur la voie des calculs différentiel et intégral; il a introduit le 1er les exposants fractionnaires. Il fut aussi un des créateurs de l'enseignement des sourds-muets.

WALLIS (George Olivier, comte de), feld-maréchal autrichien, né à Vienne en 1671, d'une famille irlandaise, m. en 1743, se signala en Sicile par la prise de Messine, commanda sur le Rhin (1733), dans l'Italie septentrionale et en Hongrie; il perdit contre les Turcs, en 1739, la bataille décisive de Krotska, qui amena la paix défavorable de Belgrade, ce qui le fit disgracier.

WALLIS (Samuel), navigateur anglais, continua les explorations du commodore Byron (1766-68), visita Taïti, découvrit les îles qui portent son nom (*V.* ci-après), ainsi que diverses terres entre le cap de Bonne-Espérance et Batavia, et laissa les matériaux d'une relation, qui a été publiée dans le recueil de Hawkesworth, Londres, 1773.

WALLIS (îles), archipel du grand Océan Équinoxial, dans la Polynésie, au N. E. des îles Fidji, par 13° 18' lat. S. et 179° long. O., se compose de 12 îles, dont les plus grandes sont Ouvea et Nukuatea. Découvertes en 1767 par Samuel Wallis. Les habitants ont conclu en 1842 un traité de commerce avec la France.

WALLONS. On nommait ainsi jadis les habitants de cette partie des Pays-Bas où l'on parlait l'ancien français dit *wallon*, que l'on croit dérivé du gaulois (appelé *waal* en hollandais). Le *Pays wallon*, au N. et à l'E. de la Flandre française, comprenait la plus grande partie de ce qui forme auj. la Belgique, savoir : les Flandres occid. et orient. (dites ensemble *Flandre wallone*), la prov. de Namur, le Hainaut, le pays de Liége, le Limbourg et même le Luxembourg. Ce pays fournissait d'excellents soldats, qui faisaient la force des armées espagnoles dans les Pays-Bas : on les nommait *Gardes wallones*.

On appelait en Hollande *Églises wallones* certaines églises fondées en faveur des religionnaires français du pays wallon qui s'étaient réfugiés en Hollande pour y pratiquer librement la Réforme.

WALPOLE (Robert), 1er comte d'Orford, ministre anglais, né en 1676 à Houghton (Norfolk), m. en 1745, siégea à la Chambre des Communes à partir de 1700, y prit place parmi les whigs, devint membre du conseil du prince George de Danemark (1705), puis ministre de la guerre (1708) et trésorier de la marine (1709); fut renversé du pouvoir à la chute de Marlborough, se vit en même temps expulsé de la Chambre et condamné comme concussionnaire et corrupteur, mais n'en fut pas moins réélu par le bourg de Lynn et rappelé au ministère par George I (1714). D'abord payeur général de l'armée, il devint bientôt après premier lord de la trésorerie et chancelier de l'échiquier. Il obtint la condamnation du ministère précédent (Bolingbroke, Oxford, etc.), et fit rendre le bill de septennalité (1716); mais il ne put faire adopter l'amortissement de la dette publique. Donnant alors sa démission (1717), il fit pendant quelque temps une opposition redoutable, mais il se réconcilia bientôt avec la cour, devint de nouveau 1er lord de la trésorerie et chancelier de l'échiquier (1721), et fut nommé par George I, lors du départ de ce prince pour le Hanovre, seul secrétaire d'État (1723). Il grandit encore en faveur sous George II (1727-42), sous lequel il fut 12 ans le ministre dirigeant. Le système de Walpole était d'étendre autant que possible la prérogative de la couronne et de ne point faire la guerre; son grand moyen de gouvernement fut la corruption : il se vantait de savoir le tarif de chaque conscience; il sut en effet par ce honteux moyen garder fort longtemps la majorité dans les chambres. Mais, ayant voulu, contre le vœu de la nation, maintenir la paix avec l'Espagne (1739), il perdit beaucoup de son crédit et se vit obligé de se retirer en 1742; il fut nommé par George II, qui le regrettait, pair d'Angleterre et comte d'Orford. On a de lui quelques opuscules politiques. Coxe a publié des *Mém. sur la vie et l'administration de R. Walpole*, Londres, 1798.

WALPOLE (Horace), 3e fils du ministre, 1718-97, fut pourvu dès 1733 de riches sinécures, siégea, mais sans éclat, à la Chambre des Communes, et finit par hériter de la fortune et des titres de son neveu (comte d'Orford). Il est connu par sa belle résidence de Strawberry-Hill, où il avait établi une imprimerie pour imprimer ses propres ouvrages; par sa liaison avec Mme du Deffant, qu'il avait connue dans un voyage à Paris en 1765, et avec laquelle il ne cessa de correspondre; enfin par la protection qu'il accorda aux gens de lettres. Il prit lui-même rang parmi les écrivains comme poëte, historien, publiciste, romancier et auteur dramatique. On a de lui : *Ædes Walpolianæ*, 1752 (il y décrit le palais de son père à Houghton); *Doutes sur la vie et le règne de Richard III*, 1768 (il y tente

l'apologie de ce tyran); la *Mère mystérieuse*, tragédie monstrueuse, qui ne fut jamais représentée; *Anecdotes de la peinture en Angleterre*, 1761; le *Château d'Otrante*, roman noir, qui fraya la route à ceux d'Anne Radcliffe; *Mémoires sur George II*, 1822; *Mém. sur George III*, 1845, et une *Correspondance* fort étendue et pleine d'intérêt, qui le place à la tête des épistolaires anglais (Londres, 1843 et 1856). H. Walpole a aussi écrit en français avec beaucoup d'aisance et d'esprit.

WALSH (W.), poëte anglais, ami de Pope, né en 1663, mort en 1710, était écuyer de la reine Anne. Il a composé un dialogue à la défense des femmes sous le titre d'*Eugénie*, et un autre dialogue intitulé *Esculape*, ou *l'Hôpital des fous*, tous deux trad. en français par F. de La Flotte; des *Poëmes galants*, des odes, des élégies, etc. (qu'on trouve dans la *Collection of minor poets*, 1749).

WALSINGHAM (Fr.), un des principaux ministres d'Élisabeth, né en 1536, m. en 1590, fut d'abord le protégé de W. Cécil, devint secrétaire d'État et membre du conseil privé en 1572, fut envoyé en France pour y négocier l'union d'Élisabeth et du duc d'Alençon, ou plutôt pour lier des relations avec les Calvinistes, mais ne put réussir dans sa mission, fut néanmoins employé comme plénipotentiaire au congrès d'Utrecht (1578), puis alla en Écosse en 1583 pour y assurer le triomphe de la Réforme et l'influence de l'Angleterre. De retour à Londres, il découvrit le complot Babington, et opina pour qu'on fît le procès à Marie Stuart; toutefois, désigné comme un des juges (1587), il se récusa. Il fonda à ses frais la Bibliothèque du roi à Cambridge. Digges a publié le corps des négociations de Walsingham sous le titre de *Le Complet ambassadeur*, 1655, in-fol. (trad. en franç. sous celui de *Mémoires et instructions pour les ambassadeurs*, par Boulesteis de La Contie, Amst., 1700). On lui attribue à tort le livre intitulé *Arcana aulica* ou *Manuel de Walsingham*.

WALTER (Théoph.), anatomiste, né en 1734 à Kœnigsberg, m. en 1818, avait disséqué plus de 8000 cadavres; il professa l'anatomie à Berlin, forma une superbe collection d'anatomie (qui fut achetée 400 000 francs par le roi de Prusse), et laissa plusieurs ouvrages sur cette science (*Manuel de myologie*, Berlin, 1777; *Traité des os secs du corps humain*, 1798, etc.). — Son fils, Fréd. Auguste, 1764-1826, professeur d'anatomie au collége de médecine et de chirurgie de Berlin, a publié la description de son *Musée anatomique*, 1796.

WALTER DE PLETTENBERG. *V.* PLETTENBERG.

WALTER RAWLEIGH, SCOTT. *V.* RAWLEIGH et SCOTT.

WALTON (Bryan), orientaliste anglais, 1600-61, évêque de Chester, donna en 1654 une *Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, et dirigea l'édition de la *Biblia polyglotta* de Londres, 1657, 6 vol. in-fol. (en hébreu, samaritain, chaldéen, avec les versions grecque, latine, arabe, persique, etc.), avec 2 vol. de *Supplément*, 1659. Cette *Bible*, estimée au point de vue philologique, est à l'*Index* à Rome.

WALTON (Isaac), biographe et poëte, né à Stafford en 1593, m. en 1683, s'est fait un nom par son *Parfait pêcheur à la ligne*, Londres, 1653.

WAMBA, roi des Visigoths. *V.* VAMBA.

WANDELAINCOURT (l'abbé Hubert), né en 1731 à Rupt-en-Voivre, près de Verdun, mort en 1819, fut précepteur des enfants du duc de Clermont-Tonnerre, puis sous-directeur de l'École militaire de Paris, fut nommé en 1791 évêque constitutionnel de la Hte-Marne, siégea à la Convention et au Conseil des Anciens, et donna sa démission d'évêque en 1801. Il a publié des ouvrages de politique, de controverse, de morale, d'éducation, parmi lesquels on remarque son *Cours de latinité*, et son *Cours complet d'éducation*, Rouen, 1782, 8 vol. in-12.

WARASDIN. *V.* VARADIN.

WARBURTON (W.), savant prélat anglais, né en 1698 à Newark-sur-Trent, mort en 1779, était fils d'un procureur. Il embrassa la carrière ecclésiastique, fut chapelain du prince de Galles (1738), puis du roi (1753-54), doyen de Bristol et enfin évêque de Glocester (1760). Il a écrit sur toutes sortes de sujets; on remarque surtout : son traité de l'*Alliance entre l'Église et l'État, ou la Nécessité d'une religion établie*, 1736 (trad. en franç. par Silhouette, 1742); la *Divine légation de Moïse*, 1738-41, et 1766, 5 vol. in-8, ouvrage qui lui fit une grande réputation de science, mais où l'on trouve des paradoxes insoutenables (un fragment de cet ouvrage, qui renferme des recherches sur les hiéroglyphes, a été traduit sous le titre d'*Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens*, 1744); un *Aperçu de la philosophie de Bolingbroke*, 1775. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Londres, 1788, 7 vol. in-4, et 1811, 12 vol. in-8. On doit aussi à Warburton des éditions critiques de Shakespeare et de Pope. Ce savant se fit beaucoup d'ennemis par son ton acerbe et tranchant.

WARÈGUES. *V.* VARÈGUES.

WARMELAND, anc. prov. de Suède, forme auj. le lan ou gouvt de Carlstad.

WARNA. *V.* VARNA.

WARNACHAIRE, maire du palais en Bourgogne sous Thierry II, livra Brunehaut à Clotaire II, qui la fit périr dans d'affreux supplices (613), et obtint en récompense la promesse de n'être jamais révoqué. Il resta en effet maire jusqu'à sa mort, en 626.

WARNEFRIDE (Paul). *V.* PAUL WARNEFRIDE.

WARNOW, riv. du duché de Mecklembourg-Schwerin, sort de plusieurs petits lacs voisins de Parchim, arrose Rostock et se jette dans la mer Baltique près de Warnemünde, après un cours de 150 k.

WARREN HASTINGS. *V.* HASTINGS.

WARRINGTON, v. d'Angleterre (Lancastre), sur la Mersey, à 29 kil. E. de Liverpool; 22 000 hab. *Dissenting academy* (école pour les sectes dissidentes); établissements de bienfaisance. Grand commerce.

WARTA (la), riv. de l'Europe orientale, naît près de Kramolov, dans la voivodie de Cracovie, parcourt la voivodie de Kalicz, puis entre dans les États prussiens, traverse les provinces de Posen et de Brandebourg et se jette dans l'Oder, par la r. dr., à Kustrin, à 26 kil. N. de Francfort-sur-l'Oder, après avoir reçu la Proszna, la Netze, l'Obra, et avoir baigné les villes de Kollœ, Posen, Schwerin, Landsberg; cours, 750 k.

WARTBOURG, château fort du grand duché de Saxe-Weimar, à 2 kil. d'Eisenach. Les landgraves de Thuringe y tinrent leur cour pendant longtemps; ils y donnèrent en 1207 un célèbre tournoi poétique, auquel prirent part les *Minnesingers* les plus célèbres. Luther fut enfermé un an au château de Wartbourg, en 1521, par l'électeur de Saxe Frédéric; mais ce n'était que dans le but de le soustraire aux dangers qui le menaçaient : c'est là qu'il traduisit la Bible.

WARTON (Joseph), littérateur, né en 1722 à Dunsfold (Surrey), m. en 1800, était fils d'un des professeurs d'Oxford. Il obtint divers bénéfices, devint en 1766 chef de l'école de Winchester, et fut un des rédacteurs de l'*Adventurer* de Hawkesworth. Il a composé des *Odes* (1746), dont la meilleure est l'*Ode à l'Imagination*, une traduction en vers anglais des *Églogues* et des *Géorgiques* de Virgile (1753), ainsi que de l'*Énéide*; trois *Essais sur la poésie pastorale, didactique, épique* (1748-53); un *Essai sur le génie et les écrits de Pope* (1756-92), et a donné une bonne édition de ce poëte (1797, 9 vol. in-8). — Son frère, Thomas W., professeur d'histoire au collége Pembroke à Oxford, a écrit une *Histoire de la poésie anglaise depuis la fin du* XI*e* *siècle jusqu'au* XVIII*e*, 1744-81, 3 vol. in-8, beau travail, plein d'érudition et de critique. Il a aussi composé des poésies que quelques-uns comparent pour l'énergie à celles de Milton; il en préparait une édition complète lorsqu'il mourut subitement. Elles ont été réunies à Oxford en 1802.

WARWICK, *Caer Guarvic* en gallois, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Warwick, sur une colline

au pied de laquelle coule l'Avon, près du canal de Warwick-et-Birmingham, à 150 kil. N. O. de Londres; 10000 hab. Ville belle et bien bâtie : château féodal des Warwick, très-fortifié; église Ste-Marie, hôtel de ville; chemin de fer, musée d'histoire naturelle. Filature hydraulique, manuf. de chapeaux, fonderie. — Le comté de Warwick a pour bornes ceux de Leicester au N. E., de Stafford au N. O., d'Oxford et de Glocester au S., de Southampton au S. E., de Worcester à l'O.; 77 kil. du N. au S. sur 54; 402000 hab. Fer, grès, houille, marne, argile bleue, etc.; grande industrie (Birmingham et Coventry sont dans ce comté). — Jadis habité par les *Cornavii*, ce pays fit dans la suite partie du roy. de Mercie.

WARWICK (Richard NEVIL, comte de), dit le *Faiseur de rois*, était gendre de Richard Beauchamp, comte de Warwick, favori de Henri V, qui avait été gouverneur de Henri VI, puis ambassadeur au concile de Constance (1414), et qui dirigea l'inique procédure contre Jeanne d'Arc. Il succéda vers 1453 au titre de son beau-frère, Henri Beauchamp, et prit alors le nom de Warwick, fit épouser sa tante à Richard, duc d'York, que bientôt il excita à réclamer la couronne, gagna pour ce prince la bataille de St-Alban où il prit Henri VI (1455), battit encore l'armée lancastrienne à Northampton (1460), barra la route de Londres à Marguerite d'Anjou après la victoire qu'elle avait gagnée à Wakefield, écrasa les troupes royales à Towton, et fit proclamer roi le fils du duc d'York sous le nom d'Édouard IV (1461). Il jouit quelque temps d'un crédit sans bornes; mais, quand Édouard, au lieu de contracter un mariage que Warwick avait négocié avec une belle-sœur de Louis XI, se fut uni à Élisabeth Woodville, sa faveur baissa. Dès lors il excita secrètement des révoltes qui mirent Édouard en danger et le força ainsi à réclamer son appui; répondant alors à son appel, il vint à son secours et le délivra des rebelles, mais en le retenant dans une espèce de captivité. Édouard ayant trouvé un appui dans le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui avait épousé sa sœur, Warwick se vit contraint de lui rendre la liberté. Il s'enfuit alors en France près de Louis XI, se réconcilia avec Henri VI et Marguerite d'Anjou, maria sa fille au fils de cette princesse, et, après avoir fait appel au parti de Lancastre, débarqua en Angleterre avec une petite troupe : il rassembla bientôt une armée de 60000 hommes, vainquit Edouard à Tewkesbury, le força à fuir et à se réfugier en Hollande, proclama derechef Henri VI, qu'il tira de la Tour de Londres et se fit nommer gouverneur du roi. Mais son triomphe fut court : Édouard revint au bout de huit mois avec des secours que lui avait fournis le duc de Bourgogne, réunit à son tour une armée formidable et le battit à Barnet (1471) : Warwick resta sur la place. Cette catastrophe a été mise sur la scène par Laharpe dans sa tragédie de *Warwick*.

WASA, maison royale de Suède. *V.* VASA.

WASHINGTON (George), un des fondateurs de la république des États-Unis, né en 1732 à Bridge-Creek (Virginie), m. en 1799, fut d'abord ingénieur-arpenteur, puis prit du service comme officier de milice pendant la guerre des Anglais contre les Français du Canada (1754-1760), fit preuve de talent et se retira avec le grade de colonel. Lors de la rupture des colonies anglaises avec l'Angleterre, il fut un des sept députés de la Virginie au congrès de Boston (1774); l'année suivante, il reçut le commandement en chef des troupes insurgées (1775). Il suppléa à l'absence de ressources par une prudence, une constance et une capacité rares, et, soutenu par quelques secours français, résista non sans peine aux généraux anglais Howe, Clinton, Burgoyne, Cornwallis : après des succès variés, il finit par enfermer ce dernier dans York-Town et le força à une capitulation (1781), que suivirent la paix de Versailles (1783) et la reconnaissance de l'indépendance américaine par l'Angleterre. Washington alors opéra le licenciement de l'armée sans trouble, puis remit sa commission de généralissime, rentra dans la vie privée et se retira dans son domaine de Mount-Vernon. Dès qu'un gouvernement régulier eut été établi (1789), il fut élu à l'unanimité président de l'Union pour quatre ans; il fut réélu en 1793 à la même unanimité pour quatre nouvelles années : il maintint la paix avec l'Europe que la Révolution française mettait en feu et resta neutre pendant la guerre de la France et de l'Angleterre, mais il perdit un peu de sa popularité en s'opposant aux doctrines démagogiques. Il résigna le pouvoir en 1797 et mourut deux ans après, regardé universellement comme un des hommes les plus sages et les plus probes qui aient jamais gouverné. Sa mort fut regardée comme une calamité publique : tous les citoyens des États-Unis portèrent le deuil pendant un mois : le Congrès décida qu'un monument serait élevé en son honneur dans la ville fédérale, et cette ville reçut le nom de Washington. M. de Fontanes prononça, par ordre du 1er consul, l'*Éloge de Washington* dans l'hôtel des Invalides. Sa vie a été écrite par Marshall (trad. en 1807), par Ramsey (trad. en 1811), et par Washington Irving. 1855 M. Cornelis de Witt a donné une *Histoire de Washington et de la fondation des États-Unis*, Paris, 1855. M. Guizot avait publié dès 1839 : *Vie, Correspondance et écrits de Washington*, ouvrage rédigé sur des pièces authentiques.

WASHINGTON, capit. des États-Unis, dans le district de Colombia, sur la r. dr. du Potomak, par 79° 22' long. O., 38° 54' lat. N.; 45000 hab. Ville fédérale, résidence du président et du Congrès. Elle est très grande, bien percée et admirablement régulière : les rues, fort larges, sont toutes parallèles et se coupent à angle droit; superbes avenues; Capitole, tout en marbre blanc, où le Congrès tient ses séances; hôtel du président; quatre vastes hôtels en briques pour les finances, la marine, la guerre, l'extérieur et l'intérieur; arsenal et caserne de la marine, dépôt d'artillerie, hôtel de ville, cirque, théâtre, etc. Fort qui domine le Potomak, grand pont en bois (1400^{m}). Institut colombien, divisé en 5 classes, *Columbian college;* société de médecine, de botanique, d'agriculture; société américaine de colonisation; bibliothèque (incendiée en 1851 et rétablie aussitôt); observatoire, par lequel les Anglo-Américains font passer leur 1er méridien; *Institution smithsonienne*. Fonderie de canons, chantier de construction; fabrique de verre à vitre, papeterie. — Washington a été fondée en 1792 et ainsi nommée en l'honneur du général de ce nom; le siége du gouvernement y a été transféré en 1800. Les Anglais s'en emparèrent en 1814 et brûlèrent le Capitole; il fut restauré en 1815.

WASHINGTON, vaste territoire des États-Unis, à l'extrémité N. O., a été formé en 1853 de la partie N. de l'Orégon, et a pour bornes, au N. l'Amérique anglaise, à l'E. les Monts Rocheux, au S. l'Orégon et à l'O. l'Océan Pacifique; capit., Olympia. Il est arrosé par le Columbia, qui, dans la partie S., le sépare de l'Orégon.

WASSELONNE, *Wasselnheim* en allemand, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur la Mossig, à 22 kil. O. de Strasbourg; 4361 hab. Église protestante. Bonneterie, indiennes, savon, papier.

WASSIGNY, ch.-l. de c. (Aisne), à 49 kil. N. O. de Vervins; 1340 hab. Serges, commerce de bois.

WAST (S.). *V.* WAAST.

WATELET (Henri), riche amateur, né à Paris en 1718, m. en 1786, était receveur général des finances à Paris. Il savait peindre, graver, sculpter, et faisait agréablement les vers. Il fut à la fois membre de l'Académie française et associé libre de l'Académie de peinture. On a de lui l'*Art de peindre*, en 4 chants, Paris, 1760, poëme qui lui ouvrit les portes de l'Académie; un *Essai sur les Jardins* (1774), qui contribua à répandre le goût des jardins paysagistes; un recueil de comédies et d'opéras, 1784;

un *Dictionnaire de peinture, gravure, sculpture*, ouvrage d'une utilité pratique, qui ne parut qu'après sa mort et qui fut terminé par Lévesque, 1792.

WATERFORD, v. et port d'Irlande (Munster), ch.-l. du comté de son nom, sur la r. dr. de la Suir, à 8 kil. de l'embouch. de cette rivière dans le canal St-George, et à 125 kil. S. O. de Dublin; 30000 hab. Évêchés catholique et anglican. Cathédrale, palais épiscopal, bourse, douane, théâtre, port et quais superbes. Draps, lainages, ustensiles de fer, verreries, raffineries de sucre, eau-de-vie de grains; armements pour la pêche de la morue. Paquebots pour Dublin, Bristol, Liverpool. Canal de Waterford à Dublin. — Fondée, suivant les uns, dès 155, suivant d'autres, en 852, elle s'appelait d'abord en langue erse *Cecun-na-Grioth* (c.-à-d. *Havre du Soleil*); elle prit ensuite le nom de *Port large*, et ne reçut celui de *Waterford* qu'après la conquête de l'Irlande par Henri II, qui s'empara de la ville. En 1003, Reginald le Danois y construisit un château, qui est le plus ancien de l'île et qui se voit encore. Cromwell fit en vain le siége de Waterford (1649). Cette ville donne le titre de marquis au chef de la famille Beresford, qui a sa résidence dans un lieu voisin, à *Curraghmore*, sur la Clyde.— Le comté de Waterford, entre ceux de Cork à l'O., de Kilkenny et de Tipperary au N., de Wexford à l'E., et l'Atlantique au S., a 1900 kil. carrés et 180000 hab. (presque tous catholiques).

WATERLOO, vge de Belgique (Brabant mérid.), sur la lisière mérid. de la forêt de Soignies, à 18 kil. S. de Bruxelles; 900 hab. Il s'y livra le 18 juin 1815, entre Napoléon et les Alliés, commandés par Wellington et Blücker, une grande bataille qui décida de la chute définitive du régime impérial et qui fut suivie d'une seconde invasion de la France. Le théâtre de l'action se trouvait compris entre les 3 villages de Waterloo au N. O., de Mont-St-Jean au N. et de la Belle-Alliance au S Les étrangers nomment aussi cette bataille : *bataille de Mont-Saint-Jean*. On y a élevé comme monument commémoratif une pyramide surmontée d'un lion. Les Anglais ont donné le nom de Waterloo à un des plus beaux ponts de Londres.

WATSON (Rob.) historien écossais, né vers 1730 à St-André, m. en 1780, était principal du collége de St-André. On a de lui une *Hist. de Philippe II, roi d'Espagne*, Édimbourg, 1777, et une *Hist. de Philippe III* (achevée par Thomson), 1783. Ces deux ouvrages sont écrits avec élégance et clarté, mais suspects de partialité. Ils ont été trad., le 1er par Mirabeau et Durival, 1778, le 2e par Bonnet, 1809.

WATT (James), habile mécanicien, né en 1736 à Greenock en Écosse, m. en 1819, fut d'abord fabricant d'instruments de mathématiques à Glasgow, puis coopéra aux travaux des ports et canaux de l'Écosse et fut nommé conservateur des modèles à l'Université de Glasgow. Il apporta à la machine à vapeur de Newcommen et de Brighton des perfectionnements essentiels (le *condenseur*, l'*emploi exclusif de la vapeur* pour faire jouer les pistons, *la machine à double effet*), et c'est depuis cette époque (1764) que cette machine a pu recevoir ses plus utiles applications. Des envieux lui contestèrent sa découverte; mais, après de longs débats, un arrêt du banc du roi, rendu en 1799, reconnut ses titres. Watt jouit alors d'une renommée européenne et fit une grande fortune. Nommé dès 1785 membre de la Société royale de Londres, il fut élu correspondant (1808), puis associé de l'Institut de France. Arago lui a consacré une *Notice biographique*.

WATTEAU (Ant.), peintre de genre, né en 1684 à Valenciennes, m. en 1721, peignit longtemps des décors pour l'Opéra (1702), et végéta misérable jusqu'à ce que des protecteurs éclairés, devinant son talent, le mirent à même de concourir à l'Académie : il gagna le prix à l'unanimité, retourna ensuite à Valenciennes pour étudier de nouveau, envoya à l'exposition du Louvre plusieurs tableaux qui le firent admettre à l'Académie, et devint à la mode. Il se rendit en Angleterre en 1720 et mourut à son retour. Les tableaux de Watteau représentent en général des scènes champêtres et riantes; son dessin est correct et facile, son coloris vrai; mais on lui reproche un goût maniéré. Son *Œuvre* a été publié en 563 planches, qui forment 3 vol.

WATTEVILLE (don Jean de), abbé de Baume, né vers 1613 à Besançon, ville qui dépendait alors de l'Espagne, m. en 1703, fut d'abord militaire, puis chartreux, s'évada de son couvent, se réfugia à Constantinople, y prit le turban, devint pacha, et obtint le gouvernement de plusieurs places en Morée. Voulant rentrer en Europe, il livra à l'Autriche un corps de troupes ottomanes qu'il commandait; il obtint de Rome, sur la recommandation de l'empereur, l'absolution de son apostasie; il fut même pourvu de la riche abbaye de Baume en Franche-Comté (1659), et devint en 1661 doyen du chapitre de Besançon. Chargé de diverses négociations près de la cour de France, il aida Louis XIV à s'assurer la possession de la Franche-Comté, service dont il fut largement payé. — Son frère Charles, baron de Watteville, fut plénipotentiaire d'Espagne aux conférences qui précédèrent le traité des Pyrénées, puis ambassadeur en Angleterre et en Portugal. Pendant qu'il était ambassadeur à Londres, il prit le pas, dans une cérémonie publique, sur l'ambassadeur de France, le comte d'Estrades : Louis XIV exigea son rappel comme réparation de cette injure.

WATTEWILLER, bg du Ht-Rhin, au pied des Vosges, à 3 kil. N. de Cernay, 1300 h. Eaux minérales. Victoire des Suédois sur les Impériaux (1634).

WATTIGNIES, nom de 2 villages du dép. du Nord, l'un près de Lille, l'autre près de Maubeuge. Jourdan battit les Autrichiens près de ce dernier (1793), et par cette victoire dégagea Maubeuge.

WATTRELOS, bg du dép. du Nord (cant. de Roubaix), à 14 kil. N. E. de Lille; 12315 hab. (3587 seulement de population agglomérée). Filature de coton.

WATTS (Isaac), ministre non-conformiste, né en 1674 à Southampton, m. en 1748, fut étroitement lié avec l'alderman de Londres Th. Abney, et passa chez lui ses 36 dernières années. On lui doit une *Logique* (en angl.), ouvrage classique en Angleterre, trad. par E. Jouffroy, 1846, le *Perfectionnement de l'entendement* (trad. par Superville sous le titre de *Culture de l'esprit*, 1762), et quelques ouvrages de morale et de piété, entre autres des *Hymnes et Chants spirituels*, en vers simples et faciles, qu'on fait apprendre aux enfants.

WAT-TYLER, couvreur à Deptford, se mit à la tête de la révolte de 1381, tua un collecteur qui venait chez lui lever la capitation, réunit des masses innombrables, propagea l'insurrection dans les comtés d'Essex, Sussex, Surrey, Kent, marcha sur Londres, qu'il pilla et où il massacra l'archevêque de Cantorbéry et plusieurs hauts dignitaires, s'empara de la Tour sans coup férir, obtint tout ce qu'il voulut, et fut sur le point de tenir entre ses mains le jeune roi Richard II. Ce prince détermina Wat-Tyler à se rendre à une conférence, promettant de nouvelles concessions; mais, comme ce rebelle menaçait le roi, le lord maire le poignarda. Southey a mis ce personnage sur la scène.

WAVRES, bg de Belgique (Brabant mérid.), à 22 kil. S. E. de Bruxelles; 5500 hab. Station. Incendié en partie durant la bataille de Waterloo.

WAZEMMES, gros bourg du dép. du Nord, au S. de Lille, a été en 1858 annexé à cette ville, dont il n'est plus qu'un faubourg.

WEARMOUTH, nom de deux villes d'Angleterre, (Durham), toutes deux sur la Wear, à son embouchure : *Bishop-Wearmouth*, très-près et à l'O. de Sunderland (14000 hab.); *Monk-Wearmouth*, en face de la précédente (8000 hab.). Ancien monastère, où résida le vénérable Bède.

WEBER (Ch. Marie de), compositeur, né en 1786 à Eutin (Holstein), m. à Londres en 1826, était fils d'un habile musicien et eut pour maîtres Heuschkel et Michel Haydn. Il écrivit un opéra (la *Fille des Bois*) à 14 ans, fut de bonne heure à Vienne le rival des Haydn, des Vogler, des Stadler, devint maître de chapelle à Breslau, s'attacha en 1806 au prince Eugène de Wurtemberg, fut chargé de réorganiser et de diriger l'Opéra de Prague (1813), puis s'occupa, sur l'invitation du roi de Saxe, de créer à Dresde un opéra allemand (1816-20), visita successivement Berlin (1822), Paris (1826), et Londres, où il mourut, à peine âgé de 40 ans. Ses chefs-d'œuvre sont: le *Freyschütz*, donné à Berlin en 1822 (arrangé pour la scène française sous le titre de *Robin des Bois*, dès 1824), *Euryanthe*, 1824, *Obéron* ou *le Roi des Elfes*, donné à Londres en 1826. Il a laissé nombre de *concertos*, de cantates, etc. Ce compositeur n'est pas abondant en idées, mais il se distingue par une grande originalité, un vif sentiment des situations dramatiques, et par d'habiles combinaisons d'instrumentation. En même temps qu'il se livrait à la composition, Weber cultivait avec quelque succès les arts du dessin : on prétend que c'est lui, et non Senefelder, qui est le véritable inventeur de la lithographie

WEBSTER, auteur dramatique anglais, contemporain de Shakespeare. Deux de ses pièces, *Vittoria Corombona* et *la Duchesse d'Amalfi*, ont été traduites par M. Ernest Lafond (1866, in-18).

WEDGWOOD (Josias), manufacturier anglais, 1730-95, perfectionna la poterie, fonda une fabrique de porcelaines peintes dans le comté de Stafford et obtint des produits supérieurs à ce qui avait été obtenu jusque-là. On lui doit le *pyromètre*, qui a gardé son nom. Il devint membre de la société royale de Londres.

WEENINX, peintre, élève de Blomaert, né à Amsterdam en 1621, m. en 1660, fut un artiste distingué dans tous les genres. Ses petits tableaux rivalisent avec ceux de Gérard Dow et de Miéris; ses animaux sont frappants de vérité. Le Louvre a un tableau de lui, *les Corsaires repoussés*. — Son fils, Jean, né en 1644 à Amsterdam, m. en 1719, traita aussi tous les genres avec bonheur, mais se fit surtout une grande réputation pour les fleurs et les natures mortes. Son dessin est ferme et hardi, sa couleur brillante et harmonieuse. On voit au Louvre 3 tableaux de ce maître.

WEERDT, v. de Belgique (Limbourg), à 20 kil. E. de Ruremonde; 5400 hab. Belle église, où se trouve le tombeau du comte de Horn. Patrie de Jean de Weerdt. Prise par les Français en 1792.

WEERDT (Sebald de), navigateur hollandais, fit partie d'une expédition de découverte (1598), et laissa son prénom à trois îles du détroit de Magellan (les îles Sebaldines). Nommé vice-amiral en 1602 et chargé du commandement d'une flotte envoyée aux Indes orientales, il périt dès 1603, assassiné dans une grotte de l'île de Ceylan, par ordre du roi du pays. La relation de son *Voyage* a été traduite du hollandais en latin, dans les *Grands voyages* de De Bry, et a paru en français dans le *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes*.

WEERDT (Jean de), chef de partisans, né en 1594 à Weerdt, m. en 1652, servit la Bavière, puis l'Autriche dans la guerre de Trente ans, commanda l'armée bavaroise après la mort d'Aldringer, eut part à la victoire de Nordlingue (1634), battit Gassion (1635), dévasta la Picardie (1636), mais se laissa prendre par le duc Bernard de Saxe-Weimar (1638); échangé en 1642, il vainquit le général français Rantzau à Tudlingen (1643). Il se retira dans ses terres en Bohême à la paix de Westphalie.

WEGELIN (Jacques), né à St-Gall en 1721, m. à Berlin en 1791, fut d'abord pasteur, puis bibliothécaire et prof. de philosophie à St-Gall, et obtint en 1765 la chaire d'histoire à l'Académie des nobles de Berlin. Il a publié en français les *Principales époques de l'Allemagne* (1766); *la Philosophie de l'histoire* (1772-79) ; *Histoire universelle* (1766-80), ouvrages de science profonde, mais diffus et lourds.

WEHLAU, v. de la Prusse propre, au confluent de l'Alle et de la Pregel, à 47 kil. E. de Kœnigsberg; 3100 h. Fondée en 1636 par les chevaliers Teutoniques. Il y fut conclu en 1657, entre la Pologne et la Prusse, un traité qui sanctionna l'indépendance de la Prusse.

WEHME (la SAINTE-). *V.* VEHME.

WEHRAU, bg de Silésie prussienne, sur la Queiss, à 15 kil. N. O. de Bunzlau. Patrie d'A. G. Werner.

WEHRGELD (de *wehr*, guerre, et *geld*, argent), nom donné par les Germains et les Francs à l'indemnité que le meurtrier était tenu de payer à la famille de sa victime.

WEHRLI (J. J.), instituteur suisse, né en 1790 dans le canton de Thurgovie, mort en 1855. D'abord collaborateur de Fellenberg, il dirigea l'*Institut des pauvres* à Hofwyll. Il fut mis en 1830 par les autorités thurgoviennes à la tête d'une école destinée à former des maîtres, et fonda en 1833 une école d'agriculture à Kreutzlingen. Développant simultanément les forces du corps et celles de l'âme, il appliquait ses élèves à des occupations manuelles qui préparent au travail utile.

WEIL, v. du roy. de Wurtemberg (Neckar), sur la Würm, à 24 kil. S. O. de Stuttgard; 2000 hab. Jadis ville libre et impériale. Patrie de Keppler.

WEILBOURG, v. et château du duché de Nassau, sur la Lahn, à 50 kil. N. E. de Wiesbaden, 2200 h.; a donné son nom à une branche de la maison de Nassau, éteinte en 1816.

WEIMAR, capit. du grand-duché de Saxe-Weimar et ch.-l. du cercle de Weimar-Iéna, sur l'Ilm et le chemin de fer de Francfort-sur-le-Mein à Berlin, à 800 kil. N. E. de Paris; 12 000 hab. Vieux château; beau palais ducal (avec un parc magnifique); belle église, renfermant les tombeaux des ducs et celui de Herder, théâtre, école normale, gymnase, école de peinture et de dessin; cabinet de tableaux, d'antiques et de médailles; riche bibliothèque; institut géographique fondé par Bertuch, société de bienfaisance, société biblique, etc. Industrie assez médiocre : toiles, papiers peints, livres; commerce de grains, de laines. — L'empereur Othon II tint une diète à Weimar en 975. Divers incendies ont ravagé cette ville, notamment en 1299, 1424, 1618, 1774; elle faillit périr par inondation en 1613. Weimar est renommée par l'appui que ses ducs n'ont cessé de donner aux lettres depuis le dernier siècle, ce qui lui a mérité le nom d'*Athènes de l'Allemagne*. Gœthe, Schiller, Herder, Wieland, Seckendorf, y ont longtemps séjourné; Kotzebue y était né.

WEIMAR (duché de SAXE-). *V.* SAXE-WEIMAR.

WEIMAR (Bernard de SAXE-). *V.* BERNARD.

WEINSBERG, v. du Wurtemberg (Neckar), sur la Salm, à 5 kil. N. E. d'Heilbronn; 2000 hab. Anc. château de *Burgberg*. C'est là que Guelfe III livra à l'emp. Conrad en 1140 le combat où furent employés pour la 1re fois les noms de *Guelfes* et de *Gibelins*. On raconte que les femmes, qui avaient, dans le combat, déployé un courage viril, ayant obtenu de Conrad la permission de sortir avec ce qu'elles avaient de plus précieux, emportèrent chacune leur mari.

WEISHAUPT (Adam), chef de la secte des *Illuminés*, né en 1748 à Ingolstadt en Bavière, étudia chez les Jésuites et obtint en 1772 la chaire de droit canonique à l'Université d'Ingolstadt. Il créa en 1776, sous le nom d'*Ordre des Perfectibilistes*, une société secrète, qui plus tard devint l'*Ordre des Illuminés*, et l'organisa sur le plan de celles des Jésuites, prétendant, disait-il, faire servir au bien ce qui jusque-là n'avait fait que du mal. Il admettait, sans distinction, des hommes de toute religion, et exigeait des adeptes une obéissance passive. Il vit bientôt cette association devenir nombreuse et florissante; mais, ayant voulu étendre son influence jusque sur les affaires

publiques, il excita les défiances du gouvernement bavarois, qui, en 1784, interdit l'association et condamna à l'exil ou à la prison tous les affiliés. Il se réfugia à Gotha, dont le duc, un de ses adeptes, le fit conseiller aulique. Il mourut dans cette ville en 1822. On a de Weishaupt : *Hist. des persécutions qu'ont éprouvées les Illuminés en Bavière* (1781) ; *Description de l'ordre des Illuminés* (1788) ; *De la vérité et de la perfectibilité morale* (1793-97) ; *Pythagore ou l'Art secret de gouverner les peuples* (1796).

WEISS, savant allemand plus connu sous le nom latinisé d'*Albinus*. *V.* ce nom.

WEISSE (Chrét. Félix), écrivain allemand, né en 1726 à Annaberg en Saxe, m. à Leipsick en 1804, se lia avec les notabilités littéraires de son temps, surtout avec Lessing, se fit d'abord connaître par des poésies lyriques et par des traductions de l'anglais et du français, composa des tragédies, des comédies, des opéras-comiques, et rédigea la *Bibliothèque des Belles-lettres*, recueil périodique destiné à répandre le goût de la saine littérature ; mais il est surtout connu par son *Ami des Enfants*, publication hebdomadaire qui obtint un grand succès, et qui a servi de modèle à notre Berquin.

WEISSEMBOURG, v. de Bavière (Franconie moyenne), sur la Rézat ; 4500 hab. Jadis ville libre et impériale ; à la Bavière depuis 1806.

WEISSEMBOURG, v. de France. *V.* WISSEMBOUG.

WEISSEMBOURG (Hongrie). *V.* STUHL-WEISSEMBOURG.

WEISSEMBOURG-INFÉRIEUR (Comitat de), ou de *Carlsbourg*, dit aussi comitat d'*Albe-Inférieur*, anc. comitat de la Transylvanie (Pays des Hongrois), entre ceux de Zarand, d'Hunyad, et le pays des Saxons au S., le comitat de Kockelbourg à l'E., ceux de Thorenbourg et de Klausenbourg au N., et la Hongrie à l'O. ; 115 kil. sur 75 ; 80000 hab. ; ch.-l., Carlsbourg. — Le comitat de WEISSEMBOURG-SUPÉRIEUR, dit aussi *Albe-Supérieur*, se compose de 7 enclaves éparses dans les pays des Saxons et des Szeklers, et compte env. 50 000 hab. ; ch.-l., Furstenburg.

WEISENFELS, v. des États prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, sur la Saale, à 17 k. S. de Mersebourg ; 10 000 hab. Collége, école normale primaire, école de sourds-muets. Anc. château, converti auj. en caserne ; église renfermant un cénotaphe de Gustaphe-Adolphe. Velours, soierie, passementerie, orfèvrerie. Anc. résidence d'une branche ducale de Saxe, éteinte en 1746.

WEITRA, bg de l'archiduché d'Autriche (Pays au-dessous de l'Ens), dans le cercle supérieur de Manhartsberg, à 60 k. de Krems ; 1800 h. Eaux minérales. Anc. seigneurie, qui appartint aux landgraves de Furstenberg.

WÉLATABES ou WILTSES, peuple slave, habita du VIIe au XIe s. les bords de la Baltique, à l'O. de l'Oder, dans le Brandebourg et la Poméranie actuels.

WELCHES, mot corrompu de *Gaëls* (Gaulois), est le nom primitif des Celtes qui ont formé la population principale de la Gaule et du pays de Galles dans la Grande-Bretagne. On retrouve ce nom : 1° dans le pays de Galles, dont les habitants s'appellent encore auj. *Welsh* (prononcez *Welch*) ; 2° dans une partie des anciens Pays-Bas, situés au N. de la Flandre Française, et qu'on nommait *Flandre-Welche* : les habitants étaient dits *Wallons* (synonyme de *Welche*) ; 3° dans le Valais et le pays de Vaud en Suisse, dont les habitants parlent un dialecte particulier du roman qu'on nomme le *welche*. — Le nom de Welche a été employé, surtout par Voltaire, pour désigner des barbares, des hommes illettrés et ignorants.

WELF, duc de Bavière. *V.* GUELFE.

WELLER (Jacques), savant allemand, né en 1602 à Newkirchen, m. à Dresde en 1664, enseigna la philosophie à Wittemberg, la théologie et les langues orientales à Meissen, et finit par être premier prédicateur de la cour de Dresde. On a de lui des oraisons funèbres et des sermons estimés, mais il est surtout connu par une excellente *Grammaire grecque*, souvent réimprimée, et qui a été commentée par J. Fréd. Fischer (Leips. 1748).

WELLESLEY (Richard COLLEY, marquis de), comte de Mornington, né en 1760, d'une famille irlandaise originaire de Castille, m. en 1842, était frère aîné de lord Wellington. Gouverneur général des possessions anglaises dans l'Inde en 1797, il combattit à outrance le sultan de Mysore Tippo-Saëb, prit sa capitale Seringapatam, après un siége d'un mois, dans un assaut où périt ce prince, 1799 ; puis tourna ses armes contre les Mahrattes, conquit en trois mois tout le pays situé entre la Djomna et le Gange, et força à la soumission Sindyah et le radjah de Bérar (1803) : il reçut en récompense le titre de marquis et le droit d'ajouter à ses armoiries l'étendard de Tippo-Saëb ; cependant il fut rappelé en 1805, sur une accusation de dilapidation. Ambassadeur en Espagne en 1809, ministre des affaires étrangères en 1810, il combattit sans cesse l'influence française. Lord lieutenant d'Irlande en 1822, puis vice-roi de ce pays (1833), il défendit les catholiques contre les violences des orangistes, et appuya leur émancipation. — Le nom de Wellesley a été donné en son honneur à une province anglaise de la presqu'île de Malacca, située en face de l'île Penang : elle a 364 kil. carrés et compte environ 100 000 hab.

WELLINGTON, v. d'Angleterre (Shrop), sur le Tern, à 20 kil. S. E. de Shrewsbury ; 12 000 h. Fer, houille, pierre à chaux, usines, hauts fourneaux, martinets, ustensiles divers. Eaux minérales. — Autre v. d'Angleterre (Somerset), à 65 k. S. O. de Bristol ; 5000 hab. Tombeau du chancelier J. Popham. C'est de cette seconde ville que le duc de Wellington tirait son nom : un monument y a été élevé en son honneur.

WELLINGTON (Arthur COLLEY WELLESLEY, duc de), né en 1768 à Duncan-Castle, en Irlande, d'une famille récemment anoblie, m. en 1852, était le 3e fils du vicomte Wellesley. Il reçut les premières notions de l'art de la guerre en France, à l'École militaire d'Angers, entra au service en 1787 comme sous-lieutenant, fut envoyé en 1797 dans l'Inde, dont son frère aîné, lord Wellesley, venait d'être nommé gouverneur, fut, après la prise de Seringapatam, chargé du gouvernement de cette place (1799) ; dirigea une expédition contre les Mahrattes orientaux et les battit au village d'Assye (Bérar), où il n'avait que 8000 hommes à opposer à 60 000 ennemis (1803) ; revint en Angleterre en 1805, fut élu député à la Chambre des Communes et nommé 1er secrétaire d'Irlande ; commanda une brigade dans l'expédition contre Copenhague (1807), et négocia la capitulation de cette ville ; fut envoyé en 1808 en Portugal avec le titre de lieutenant général, défit à Vimeiro le général Junot, qu'il contraignit à signer la convention de Cintra ; fut nommé en 1809 commandant en chef de l'armée anglaise en Portugal, força les Français à évacuer ce pays, puis entra en Espagne, livra au roi Joseph et au maréchal Victor, le 27 juillet 1809, la bataille de Talaveyra, qui, bien qu'incertaine, lui valut la pairie et le titre de vicomte de Wellington ; fit construire, pour couvrir Lisbonne, les redoutables lignes de Torrès-Védras, qui s'étendaient de la mer au Tage ; emporta d'assaut, en 1812, Ciudad-Rodrigo et Badajoz ; gagna sur le maréchal Marmont la bataille de Salamanque ou des Arapiles (21 juillet 1812) et entra peu de jours après dans Madrid (12 août), mais se vit contraint, par les savantes manœuvres de Soult, de reculer jusqu'en Portugal ; reprit l'offensive en 1813 à la nouvelle de nos désastres en Russie, et fut investi du commandement en chef des armées espagnoles, qu'il réunit à celui des forces anglaises ; poursuivit sans relâche nos troupes épuisées, les atteignit à Vittoria, où il remporta une victoire décisive (21 juin 1813), qui lui valut le titre de maréchal et de duc, franchit les

Pyrénées et pénétra en France au commencement de 1814, malgré la vigoureuse résistance du maréchal Soult; obtint l'avantage à Bayonne et à Orthez, mais fut repoussé sous les murs de Toulouse; quitta l'armée et accourut à Paris à la nouvelle de l'occupation de la capitale par les Alliés, représenta l'Angleterre au Congrès de Vienne, et s'y montra l'un des plus modérés parmi les vainqueurs; fut, au retour de Napoléon, en 1815, nommé par les souverains alliés généralissime des armées européennes coalisées, et livra le 18 juin 1815, avec Blücher, la bataille de Waterloo, que l'Empereur ne perdit que par l'effet de la défection et d'un fatal concours de circonstances (*V.* BOURMONT et GROUCHY). Il fut, après la fin de la guerre, chargé du commandement en chef de l'armée d'occupation; en même temps, il recevait de son gouvernement et des souverains alliés des récompenses et des honneurs de toute espèce. Il assista en qualité de plénipotentiaire aux Congrès d'Aix-la-Chapelle et de Vérone; fut. en 1828, appelé à faire partie du ministère tory formé par sir Robert Peel, et y occupa le poste de premier lord de la Trésorerie; quitta le pouvoir après la révolution de 1830, s'opposa de toutes ses forces à la réforme parlementaire; revint aux affaires en 1834 et en 1841, mais ne fit plus guère que prêter à Robert Peel l'appui de son nom. Le duc de Wellington avait un corps et une volonté de fer, ce qui le fit surnommer par ses compatriotes *Iron duke* (duc de fer). Comme homme de guerre, il se signala moins par l'élan et le génie que par le sang-froid, la prudence, la discipline, la persévérance; ses lenteurs le faisaient comparer à Fabius *Cunctator* (le temporiseur). Napoléon a dit de lui : « La fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. » Lui-même il avait inscrit sur son blason cette devise : *Virtutis fortuna comes*. Comme homme politique, Wellington, type de l'aristocratie anglaise, se signala constamment par son antipathie pour les idées libérales et par sa résistance aux innovations. Le recueil de ses dépêches a été publié à Londres en 1838; il en a été fait un choix en français, Paris, 1840. Le duc a laissé une *Correspondance* précieuse pour l'histoire. Sa *Vie* a été écrite par Maxwell, Wright, Alexandre, et par Brialmont, Bruxelles, 1857 : ce dernier écrit n'est guère qu'une apologie

WELLS, v. d'Angleterre, un des ch.-l. du comté de Somerset, à 24 kil. S. de Bristol et à 30 kil. S. O. de Bath; 7000 hab. Évêché, annexé dans le XVIIIe s. à celui de Bath; cathédrale gothique, avec un superbe portail; maison épiscopale (semblable à un château fort). Dentelle, bas de laine, sole, papeterie.

WELLS (W. Ch.), médecin et physicien, né en 1753, à Charlestown aux États-Unis (Caroline du Sud), d'une famille écossaise, m. en 1817, servit d'abord dans l'armée hollandaise comme chirurgien, puis vint à Londres en 1788 et y fut reçu membre de la Société Royale. On lui doit un *Traité sur la Rosée;* il y donna de ce phénomène l'explication qui est admise aujourd'hui.

WELS, *Ovilabis*, v. de l'Autriche propre, ch.-l. du cercle de Haussruck, sur le Traun, à 27 k. S. O. de Linz; 3800 hab. Indiennes, cotonnades, poudre à tirer, martinet à cuivre.

WENCESLAS. *V.* VENCESLAS.

WENDELIN (Godefroy), astronome belge, 1580-1660, voyagea en France et en Italie, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, puis retourna dans son pays, entra dans l'Église et devint doyen du chapitre de Rothnac. Il était en correspondance avec Gassendi, Peiresc, Mersenne, Petau, Naudé, etc. Il confirma la loi de Képler relative aux satellites de Jupiter, et détermina la parallaxe du soleil. On a de lui : *Loxia, seu de Obliquitate solis diatriba*, Anvers, 1626; *Aries, seu Aurei velleris encomium*, 1628, poëme; *Arcanorum cœlestium lampas*, 1643.

WENDES, grande division de la race slave, dont on reconnaît le nom dans ceux de *Venèdes*, *Venètes*, *Hénètes*, *Antes*, *Vindiles*, *Vandales*, ainsi que dans *Vindobona*, et que l'on trouve épars dans diverses régions de l'anc. Germanie, depuis la Baltique jusqu'aux Alpes Carniques et Illyriennes, particulièrement dans la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, la Saxe, la Styrie, la Vénétie et l'Illyrie. Au commencement du VIe s., on trouve les Wendes proprement dits établis surtout dans la Bohême et la Lusace; vers 568, en Pannonie, où ils sont soumis par les Lombards, puis par les Avares (581). Ils se révoltent contre ces derniers au commencement du VIIe s., et, pour résister à leurs attaques, se reconnaissent tributaires des Francs (744). Depuis cette époque, leur nom disparaît peu à peu. On rattache à ce peuple un grand nombre de peuplades, dont les principales sont : les Wélatabes ou Wiltses, les Polabes, les Wagres, les Obotrites, les Havelles. L'idiome usuel en Styrie, en Carinthie, en Carniole et en Croatie est encore aujourd'hui le wende.

WENDIQUE (Cercle), une des divisions du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, a pour ch.-l. Gustrow. *V.* MECKLEMBOURG.

WENDROCK, pseudonyme. *V.* NICOLE.

WENER (lac), lac de Suède. *V.* VENER.

WENTWORTH. *V.* Strafford, Roscommon, Rockingham.

WENTZEL (C. Fréd.), chimiste de Dresde. 1740-93, était fils d'un relieur. Il devint chirurgien dans la marine hollandaise, puis directeur des mines de Freyberg en Saxe (1780). On estime ses *Leçons sur l'affinité*, Dresde, 1777; il y expose la loi de la double décomposition des sels et la loi des *équivalents* chimiques, loi qui a conservé son nom.

WEN-WANG, tige de la dynastie chinoise des Tchéou, né vers 1231 av. J.-C. Il avait obtenu de l'emp. Ti-Yle le commandement de toutes les troupes de l'empire, mais sa puissance inspira des craintes au successeur de ce prince, qui le tint trois ans captif. Rendu à la liberté, il se retira dans le Tchéou, son domaine héréditaire, qu'il agrandit considérablement et où il mourut vers 1127, après 50 ans de règne, laissant ses États à son fils Fa (ou Wou-wang), qui ne tarda pas à s'emparer du trône impérial. Wen-wang avait rédigé des commentaires sur les *Koua* ou lignes brisées de Fo-hi, qui forment, avec les explications de Confucius, le texte de l'*Y-king*, le 1er des livres sacrés des Chinois.

WEPPES, petit pays de l'anc. Flandre française, auj. dans le dép. du Nord (arr. de Lille), renfermant La Bassée et Ennetières-en-Weppes.

WERDEN, v. du Hanovre. *V.* VERDEN.

WERF (Van der). *V.* VAN DER WERF.

WERNER (Jos.), peintre, né à Berne en 1637, m. en 1710, réussit dans la peinture à l'huile et à fresque, mais excella surtout dans la miniature. Il fut employé par Louis XIV et par divers princes d'Allemagne. Il s'était lié à Paris avec le poëte Quinault, et peignit pour lui les *Muses sur le Parnasse*, la *Mort de Didon*, *Artémise*, miniatures. Parmi ses tableaux, on cite *Adam et Ève dans le paradis terrestre* et l'*Union de la Justice et de la Prudence*, à Berne.

WERNER (Abraham Gottlob), minéralogiste, né en 1750 à Wehrau en Silésie, m. en 1817, étudia dans l'école des mines de Freyberg, fut adjoint à la chaire de minéralogie et inspecteur du cabinet des mines de cette ville (1775), se classa de bonne heure par ses écrits et ses leçons à la tête des minéralogistes de son temps, ne voulut jamais, malgré les offres brillantes qui lui furent faites, entrer au service de princes étrangers, et mourut à Dresde. Il était associé de l'Institut. Il a rendu à la minéralogie des services analogues à ceux que la botanique doit à Linné. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des caractères des minéraux*, 1774; *Nouvelle théorie des filons*, 1791; *Classification et description des montagnes*, 1787. Werner classait surtout les minéraux par leurs caractères extérieurs; il donnait trop peu aux caractères chimiques et cristallographiques. En

géologie, il cherchait dans l'action de l'eau la cause de toute formation nouvelle; à ce titre, il est le père de l'hypothèse neptunienne. Cuvier a prononcé son *Éloge* à l'Institut.

WERNER (Zacharie), poëte, né en 1768 à Kœnigsberg, m. en 1823, mena longtemps une vie fort dissipée. Il fut employé successivement dans les bureaux de l'administration à Varsovie et à Berlin, se fit franc-maçon et mystique, vint à Paris en 1811, puis se rendit à Rome où il abjura le Protestantisme, reçut les ordres sacrés à Vienne, et prêcha dans cette ville avec un succès sans égal. On a de lui des tragédies : *la Croix sur les bords de la mer Baltique*, *Martin Luther*, *Attila*, *Le 24 février* (traduites dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*), beaucoup de *Poésies*, et des *Confessions* (1801), où il donna carrière à son mysticisme.

WERNIGERODE, v. murée des États prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, à 19 kil. S. O. de Halberstadt; 5500 hab. Anc. ch.-l. du comté de Stolberg-Wernigerode.

WERNSDORF, famille de Saxe, qui a produit plusieurs savants distingués. Le plus connu est J. Christ. Wernsdorf, à qui on doit une excellente édition des *Poetæ latini minores*, Helmstædt, 1779, 5 v. in-8, reproduite dans les *Classiques latins* de Lemaire.

WEROWITZ (Comitat de), anc. comitat de Hongrie (Slavonie civile), entre ceux de Schimeg, Baranya, Bacs, Syrmie, Brod, Posega et la Croatie : 150 kil. sur 60; 20000 hab.; ch.-l. Eszek. Détaché de la Hongrie en 1849, il forme depuis 1853 le comitat d'Eszek, dans la prov. de Croatie-et-Slavonie.

WERRA (la), riv. d'Allemagne, naît au mont Blessberg, dans le Thuringerwald, au N. E. d'Hildburghausen, arrose le duché de Saxe-Meiningen, l'électorat de Hesse, la province de Gœttingue, s'unit près de Münden à la Fulde pour former le Weser: cours, 200 kil. Elle reçoit l'Ulster par sa r. g.

WERT. *V.* WEERDT.

WERTHEIM, v. murée du grand-duché de Bade, au confluent de la Tauber et du Mein, à 130 kil. N. E. de Carlsruhe; 4000 hab. Anc. capit. de la principauté de Lœwenstein; vieux château.

WERTINGEN, vge de Bavière (Souabe), à 40 kil. N. N. O. d'Augsbourg; 1600 hab. Lannes et Murat y battirent les Autrichiens le 8 oct. 1805.

WESEL, v. forte des États prussiens (Prov. Rhénane), au confluent de la Lippe et du Rhin, à 40 k. S. E. de Clèves; 15000 hab. Port franc. Lainages, tapis, cuirs. Prise par les Français en 1672.

WESER (le), *Visurgis*, fleuve d'Allemagne, dans la partie N. O. de ce pays, se forme près de Münden de la réunion de la Fulde et de la Werra, arrose Hameln, Minden et Brême, reçoit l'Aller et la Wümme à droite, la Delme et l'Hunt à gauche et tombe dans la mer du Nord, après un cours de 380 kil. Il s'ensable chaque jour. — De 1810 à 1814, sous Napoléon I, il y eut un dép. français des *Bouches-du-Weser*, formé de l'Oldenbourg, de la ville de Brême et d'une partie du Hanovre; ch.-l. Brême.

WESLEY (John), enthousiaste anglais, fondateur de la secte des Méthodistes, né en 1703 à Epworth (Lincoln), m. en 1791, avait pour frère un ministre non-conformiste, Ch. Wesley (auteur d'un poëme sur la bataille de Blenheim et de poésies sacrées). Il reçut les ordres (1725), et se nourrit de lectures ascétiques, prit ensuite avec son frère la direction de quinze jeunes gens d'Oxford avec lesquels il élabora un nouveau système religieux, et les soumit ainsi que lui, à partir de 1729, à un genre de vie réglé dans lequel chaque heure avait son emploi : cette manière de vivre les fit appeler par dérision *Méthodistes*, dénomination dont ils se firent honneur et qu'ils gardèrent. Wesley passa avec quelques missionnaires en Amérique pour y faire des prosélytes, et, de retour en Angleterre (1738), organisa définitivement les assemblées ou *chapelles* de la secte : il avait pris pour modèles les congrégations moraves. On a de lui des *Sermons* et quelques écrits dont les principaux sont: *Médecine primitive*, trad. en franç. par Bruysset, 1772; *Nature, objets et règlements des sociétés méthodistes* (1798), etc. Ses *Œuvres complètes* forment 32 vol. in-8, Londres, 1774 et ann. suiv. R. Southey a donné sa *Vie*. *V.* MÉTHODISTES et WHITEFIELD.

WESSELING (P.), philologue, né en 1692 à Steinfurt (Westphalie), mort en 1764, professa l'histoire et l'éloquence à Deventer, Franeker, Utrecht, dirigea les écoles de Middelbourg, devint recteur de l'Université d'Utrecht et bibliothécaire de cette ville. On lui doit un recueil des anciens *Itinéraires romains*, avec *notes*, Amst., 1735; *De origine pontificiæ dominationis*, 1723; des éditions estimées d'*Hérodote*, de *Diodore de Sicile*, et des *Observationes diversæ* (Amst., 1727), où il rectifie et explique de nombreux textes d'auteurs grecs et latins.

WESSEX (Royaume de), c.-à-d. *Saxe de l'Ouest*, un des 7 États de l'Heptarchie anglo-Saxonne, fondé en 516 par Cerdic, comprenait à peu près les comtés de Berks, Wilts, Hamp et Dorset, et avait pour capit. Winchester. Les rois du Wessex finirent par réunir toutes les possessions anglo-saxonnes; le dernier fut Egbert, qui prit le titre de roi d'Angleterre.

WEST (Benjamin), peintre américain, né en 1738 à Springfield (Pensylvanie), mort en 1820, passa trois ans en Italie (1760-63) dans la société de Mengs et autres artistes renommés, puis s'établit à Londres où il se plaça à la tête des peintres anglais, fut nommé en 1772 peintre du roi, succéda à Reynolds comme président de l'Académie de peinture, sculpture et architecture, et fut associé étranger de l'Institut de France. Ses chefs-d'œuvre sont : la *Mort de Socrate*, *Oreste et Pylade*, *Agrippine débarquant avec les cendres de Germanicus*, *Régulus retournant à Carthage*, *la mort du général Wolf*, *Jésus guérissant les malades dans le temple*, *Lazare*, *le Christ présenté au peuple par Pilate*. Il se distingue par l'entente de la composition, la pureté du dessin. J. Galt a publié *la Vie et les études de B. West* (en angl.), 1817.

WESTERAS. *V.* VÆSTERAS.

WESTER BOTTEN, GOTHLAND. *V.* BOTNIE, GOTHIE.

WESTERMANN (Joseph), général français, né en 1764 à Molsheim (Alsace), était greffier à Haguenau en 1790 et embrassa avec ardeur la cause de la Révolution. Il vint à Paris, se lia avec Danton, coopéra au 10 août (1792), fut nommé adjudant général et envoyé auprès de Dumouriez dans l'Argonne, l'aida dans ses négociations avec le duc de Brunswick, le suivit en Belgique et fut compris dans l'arrêt lancé contre ce général, mais se justifia; fut envoyé en Vendée comme général de brigade et pénétra dans l'intérieur du pays; il se laissa surprendre par les Vendéens à Châtillon, mais les battit à Beaupréau, Laval, Granville, Baugé, eut grande part à l'affaire du Mans et acheva d'écraser les vaincus à Savenay. Il n'en fut pas moins proscrit avec Danton et guillotiné le 5 avril 1794.

WESTERWALD, chaîne de montagnes de l'Allemagne, entre le Lahn, la Sieg, le Rhin, commence en Westphalie, traverse le N. du duché de Nassau et se termine en face de Coblentz.

WEST-FIORD, grand golfe ouvert de l'Atlantique, entre la Norwége et les îles Loffoden : 160 k. sur 100.

WEST-LOTHIAN. *V.* LINLITHGOW.

WESTMINSTER (c.-à-d. *le monastère* ou *l'abbaye de l'Ouest*), un des quartiers de Londres, à l'O. de la Cité, sur la r. dr. de la Tamise, formait jadis une ville particulière. On y compte env. 300000 hab. Westminster est célèbre par son antique et vaste abbaye, bâtie sous Henri III et Édouard I, sépulture des souverains ainsi que des grands hommes de l'Angleterre; elle est encore auj. un titre d'évêché. Près de l'abbaye est le Parlement; les deux chambres y ont chacune leur salle particulière. Ce quartier est aussi le séjour de la cour, de l'aristocratie, des hauts fonctionnaires et des gens riches. Quoique

réuni à Londres, Westminster a conservé ses propres magistrats, qui sont indépendants du lord-maire, et envoie deux membres au Parlement. Elle a une *École* célèbre.

WESTMORELAND, comté d'Angleterre, entre ceux de Durham et de Cumberland au N., d'York, à l'E., de Lancastre au S. et à l'O., touche à la mer d'Irlande au S. O.; 64 kil. du N. au S. sur 40; 60000 h.; ch.-l., Appleby. Lacs célèbres, climat humide. Pâturages, plombagine (dont on fait les crayons renommés); grès, ardoise, porphyre, houille.

WESTPHALIE, contrée de l'Allemagne, à l'O., entre le Weser et le Rhin, ainsi nommée des *Westphales*, la plus occidentale des trois grandes tribus de la Saxe primitive, a souvent changé d'étendue, ainsi que de forme de gouvernement: ainsi elle a été successivement un duché, un cercle de l'empire d'Allemagne, un des royaumes de la Confédération du Rhin, enfin une province des États prussiens, et a tour à tour appartenu aux ducs de Saxe, aux archevêques de Cologne, à la France et à la Prusse. C'est en Westphalie, surtout dans la partie qui dépendait des archevêques-électeurs de Cologne, que furent en vigueur les tribunaux secrets connus sous le nom de *Ste-Vehme;* c'est aussi dans ce pays que furent signés les fameux *traités* dits *de Westphalie*.

WESTPHALIE (Duché de), nom donné: 1° dans les temps très-anciens à la partie occidentale de la Saxe, entre l'Elbe et le Weser; 2° à une province détachée du duché de Saxe et donnée en 1180 (lors du bannissement de Henri le Lion) à l'archevêque de Cologne par Frédéric Barberousse. Ce duché, à l'E. du comté de la Marck et à l'O. de la principauté de Waldek, avait Arensberg pour principale ville. Il fut donné en 1802 à la Hesse-Darmstadt.

WESTPHALIE (Cercle de). Il avait pour bornes la mer du Nord, les Provinces-Unies et les cercles de Bourgogne, de Basse-Saxe, Ht-Rhin et Bas-Rhin. Il comprenait l'anc. Westphalie à peu près entière et quelques parties de la Lotharingie septentr., de l'Ostphalie et de la Thuringe. Les principaux États du cercle étaient les évêchés de Munster, Paderborn, Liége, Osnabrück, les principautés de Minden, de Meurs, de Verden, de Nassau-Siegen et Nassau-Dillenbourg, le duché de Berg, les comtés de Ravensberg, de Hoya, de Pyrmont, d'Oldenbourg et Delmenhorst, de Schaumbourg, de la Lippe, de Bentheim, de Diepholz, les abbayes de Corvey, de Stablo, les trois villes impériales de Cologne, Aix-la-Chapelle et Dortmund. Ce cercle cessa d'exister en 1806, à la dissolution de l'empire d'Allemagne.

WESTPHALIE (Royaume de), un des quatre roy. de l'anc. Confédération du Rhin, avait pour bornes au N. les duchés de Mecklembourg, à l'E. les royaumes de Prusse et de Saxe, avec les duchés de Saxe et d'Anhalt, au S. les grands-duchés de Francfort et de Hesse-Cassel, à l'O. ce dernier, plus le grand-duché de Berg et les dép. N. E. de l'empire français; capit., Cassel. Il n'avait de l'ancien cercle de Westphalie que l'évêché de Paderborn, Horn, Bielefeld et quelques autres districts; mais il y joignait partie des cercles du Ht-Rhin et de Basse-Saxe. Il comprenait ainsi en tout le sud du Hanovre (le reste était à l'empire français), le duché de Brunswick, la Hesse-Cassel, les principautés de Magdebourg et de Verden. Ses principales villes, outre Cassel, étaient Paderborn, Marbourg, Heiligenstadt, Gœttingue, Halberstadt, Bernbourg, Hanovre, Brunswick, Magdebourg, Celle, Verden, Saltzwedel. Le royaume de Westphalie fut formé par Napoléon en 1807, dans le but d'offrir au reste de l'Allemagne le modèle d'un État constitué d'après les principes essentiels de la Révolution française; il n'eut qu'un roi, Jérôme, frère de Napoléon. Les Prussiens l'occupèrent après la bat. de Leipsick (1813); en 1814, ses débris retournèrent à leurs souverains primitifs (Hanovre, Prusse, Brunswick, Hesse-Cassel, etc.)

WESTPHALIE (Province de), prov. des États prussiens (Prusse rhénane), a pour bornes au N. le roy. de Hanovre, au N. O. celui de Hollande, à l'O. la province rhénane, au S. le duché de Nassau, la principauté de Waldeck, les deux Hesse, à l'E. la Hesse électorale, le roy. de Hanovre, le duché de Brunswick: 200 kil. sur 200; 1570000 hab.; ch.-l., Münster. Elle se divise en 3 régences: Münster, Minden, Arensberg. Elle comprend les anciens évêchés de Münster, Minden, Paderborn, la principauté (jadis abbaye) de Corvey, les comtés de la Marck, Berg, Ravensberg, Tecklembourg, le haut comté de Linange, etc. L'Ems, le Weser, la Lippe, la Rühr l'arrosent. Jambons renommés, toiles les plus belles de l'Allemagne, tissus de coton, cuirs, tabac, martinets, tréfilerie, papier, verre, etc. La Prusse possédait dès 1613 une partie de ce pays. La guerre de 1806 et 1807 (suivie de la paix de Tilsit) la lui fit perdre; mais en 1814 elle se la fit rendre avec usure.

WESTPHALIE (Paix publique de), règlement fait en 1371 par l'emp. Charles IV, de concert avec divers États de l'Allemagne, dans le but de maintenir la paix, soit entre eux, soit dans le sein de chaque État. On y reconnut les *tribunaux vehmiques*.

WESTPHALIE (Traité de), nom collectif de deux traités signés en Westphalie, l'un à Osnabrück le 6 août 1648, l'autre à Münster le 8 sept. de la même année et publiés tous deux le 24 oct. suivant. Ces traités mirent fin à la guerre de Trente ans. Le traité de Münster était conclu entre l'empereur et la France; celui d'Osnabruck entre l'empereur et la Suède. Les 2 puissances victorieuses (la France et la Suède) se garantissaient mutuellement leurs acquisitions, et garantissaient à leurs alliés en Empire d'importantes concessions. On doit distinguer 3 sortes de clauses dans le traité de Westphalie:

I. *Satisfactions territoriales ou autres.*

Les principales étaient: 1° pour la France, confirmation de la possession de la Hte et de la Basse-Alsace, du Sundgau, de Brisach et de Haguenau; reconnaissance de la conquête des Trois-Évêchés; — 2° pour la Suède, possession de la Poméranie citérieure avec Stettin et l'île de Wollin, plus l'expectative de toute la Poméranie et de l'évêché de Camin, Rugen et Wismar; admission aux diètes de l'Empire pour ses possessions en Allemagne; — 3° au Brandebourg, l'archevêché de Magdebourg et les évêchés de Minden, Camin, Halberstadt, sécularisés; 4° au Mecklembourg, les évêchés de Schwérin et de Ratzebourg, etc.; — 5° à l'électeur palatin, restitution de tous ses domaines, moins le Ht-Palatinat, laissé à la Bavière; — 6° reconnaissance de l'indépendance de la Suisse et de celle des Provinces-Unies.

II. *Dispositions religieuses.*

1° Confirmation des paix de Passau et d'Augsbourg (1555); 2° extension aux Calvinistes des avantages que ces deux actes avaient accordés aux Luthériens; 3° suspension de la juridiction ecclésiastique, tant d'État catholique à État protestant qu'entre deux États protestants; 4° sur les 50 membres de la Chambre impériale, 24 seront protestants; 6 protestants entreront toujours au Conseil aulique.

III. *Dispositions constitutionnelles.*

1° Tout état immédiat d'empire a chez lui la supériorité territoriale; 2° la supériorité territoriale s'étend sur l'ecclésiastique comme sur le civil et le temporel; 3° tout État immédiat a séance et suffrage à la diète; nulle loi ou interprétation de loi, nulle déclaration de guerre d'empire, nulle paix ou alliance d'empire, nulle taxe, levée, construction de forts, etc., ne peut avoir lieu sans le consentement des co-États réunis en diète; 4° les villes impériales jouissent des mêmes priviléges.

Le traité de Westphalie a été la base de l'organisation de l'Allemagne jusqu'à la suppression du corps germanique en 1806. J. G. von Meyern en a publié les actes: *Acta pacis Westphaliæ*, Gœttingue, 1734, 4 vol. in-fol. Woltmann en a donné *l'Histoire*, Leipzig, 1808.

WEST-POINT, v. des États-Unis (New-York), à 80 kil. N. de New-York. École militaire analogue à notre École polytechnique, et fondée en 1802. West-Point fut fortifiée dans la guerre de l'indépendance.

WEST-RIDING, div. du comté d'York. *V.* YORK.

WETSTEIN, famille de Bâle, a produit, aux XVIe et XVIIe s., plusieurs savants distingués. Jean Rodolphe (1614-84) et son fils Jean Rodolphe II (1647-1711), enseignèrent le grec et la théologie à Bâle; le 1er fut appelé aux premières charges de son pays et représenta la Suisse aux conférences de Westphalie (1648); le 2e publia quelques traités inédits d'Origène; — J. Henri, frère de J. Rodolphe II, 1649-1726, s'établit à Amsterdam, et y fonda une imprimerie célèbre, d'où sortirent un grand nombre de bons ouvrages, qu'il accompagnait lui-même de savantes notices; — Jean Jacques, neveu des préc., 1693-1754, prof. de théologie réformée à Bâle, fit d'immenses recherches dans les principales bibliothèques de l'Europe afin d'établir le texte du Nouveau Testament : n'ayant pu obtenir de publier à Bâle le résultat de son travail, il se retira en Hollande et y donna, en 1751 et 1752, une édition du *Nouveau Testament*, en 2 vol. in-fol., avec une riche collection de variantes; — Ch. Ant., fils de J. Henri (1743-97), enseigna la littérature grecque à Leyde, et traduisit en vers latins *Hésiode*, *Théocrite*, *Coluthus* (1774).

WETTER, lac de Suède. *V.* VETTER.

WETTÉRAVIE, en allem. *Wetterau*, anc. prov. d'Allemagne, dans le cercle du Bas-Rhin, auj. répartie entre la Hesse, le Nassau, la cité de Francfort et les pays environnants, est ainsi nommée de la Wetter (affluent de la Nidda), qui l'arrose. Elle comprenait le Lahngau inférieur, les 2 Rheingau, le Meingau, Usingen, Wiesbaden, le comté de Kœnigstein, les 2 comtés de Katzenellnbogen, Epstein, Wetzlar, Francfort-sur-le-Mein, Hanau, Mayence.

WETTERHORN, mont. de Suisse (Berne), dans les Alpes Bernoises, au N. du Schreckhorn; 3916^m.

WETTIN, v. murée des États prussiens (Saxe), dans la régence de Mersebourg, sur la Saale, à 35 kil. N. O. de Mersebourg; 3000 h. Elle a donné son nom à la maison qui règne tant sur le royaume que sur les divers duchés de Saxe. *V.* MISNIE et SAXE.

WETZLAR, v. murée des États prussiens (Prov. Rhénane), ch.-l. de cercle, à 80 kil. E. N. E. de Coblentz; 5500 h. Jadis ville impériale. Elle fut depuis 1688 le siége de la Chambre impériale, qui jugeait des causes entre États d'empire. De 1803 à 1814, elle appartint à l'électeur archichancelier de l'empire germanique (Ch. Théod. Dalberg). Le congrès de Vienne la donna à la Prusse.

WEXFORD, v. et port d'Irlande (Leinster), ch.-l. du comté de Wexford, sur le canal St-Georges, à l'embouchure de la Slaney, à 97 kil. S. de Dublin; 12 000 h. Le port est obstrué par une barre. Bains de mer fréquentés. — Wexford passe pour la plus anc. ville de l'Irlande; elle a été bâtie par les Danois. Elle était jadis très-forte; on voit encore quelques traces de ses murailles. Les Anglais s'en rendirent maîtres en 1170; Cromwell l'assiégea et la prit en 1649 Cette ville était autrefois le siége de la grande commanderie des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem dans les Iles Britanniques.—Le comté, entre ceux de Wicklow au N., de Kilkenny et de Carlow à l'O., le canal St-Georges au S. et à l'E., a 90 kil. du N. E. au S. O. sur 32 kil. en moyenne, et 210 000 h., presque tous catholiques. Beaux pâturages, pêcheries.

WEXIOE, v. de Suède (Gothie), ch.-l. du gouv. de Kronoberg, à 400 kil. S. O. de Stockholm; 1200 h. Évêché luthérien; bibliothèque. Papier, usines à fer.

WEYMOUTH, v. d'Angleterre (Dorset), sur la Manche, à l'emb. de la Wey, à 16 kil. S. de Dorchester; 3000 h. Un pont la réunit à Melcombe-Regis. Bains de mer. Marguerite d'Anjou débarqua à Weymouth avec son fils Édouard en 1471, lorsqu'elle venait rétablir sur le trône Henri VI, son mari

WHAMPOA, port de Chine, dans une île du Pé-kiang, à 3 kil. au-dessous de Canton. C'est là que s'arrêtaient jadis les navires européens. Il y fut signé en 1844 un traité de commerce avec la France.

WHARTON (Thomas, marquis de), homme d'État, né vers 1640, fils de lord Phil. Wharton (parlementaire zélé sous Charles I), fut constamment dans l'opposition sous Charles II et Jacques II, provoqua l'adresse qui invitait le prince d'Orange à prendre les rênes de l'État, devint sous ce prince contrôleur du palais et membre du conseil privé, perdit ses places à l'avénement d'Anne, puis rentra en grâce, fut nommé vice-roi d'Irlande en 1708, quitta ce poste en 1710, mais reçut en 1714 les titres de lord du sceau privé, de marquis de Wharton et Malmesbury. Il mourut l'année suivante. — Son fils, Phil. Wharton (1699-1731) ne se fit remarquer que par sa versatilité, s'attacha alternativement au Prétendant, qui le fit duc de Northumberland, et à Georges I, qui le nomma duc de Wharton. Il a laissé divers écrits et des poésies assez remarquables.

WHIGS, nom donné en Angleterre à ceux qui se portent comme les défenseurs des libertés publiques: il est opposé à celui de *Tories*. Ce nom qu'on donnait par mépris en Écosse aux charretiers, et qui paraît venir du cri par lequel ils stimulent leurs chevaux (*whiggam*), fut, à partir de 1680, appliqué aux rebelles écossais qui, sous Charles II, marchèrent contre Édimbourg. Les Royalistes l'étendirent dans la suite à tous les ennemis des Stuarts. La révolution de 1688 fut en grande partie l'ouvrage des Whigs; ils soutinrent de même la maison de Hanovre contre les Jacobites. Les Whigs, qui forment le parti libéral, et les Tories, partisans de la résistance, ont, depuis le règne de George II, donné alternativement des ministres à l'Angleterre, mais les Whigs ont moins souvent été au pouvoir.

WHISTON (W.), théologien et mathématicien, né en 1667 à Norton (Leicester), mort en 1747, fut chapelain de l'évêque de Norwich, puis recteur ou curé dans le comté de Suffolk, succéda à Newton dans la chaire de mathématiques de l'Université de Cambridge, fut destitué pour ses idées hétérodoxes sur la Trinité, s'érigea dès lors en prophète, s'entoura de douze disciples, avec lesquels il prétendait rétablir l'Église primitive, et écrivit une foule d'ouvrages de controverse, dans lesquels il attaquait surtout la Trinité, et propageait l'Arianisme. Il entra à l'âge de 80 ans dans une congrégation d'Anabaptistes. Ses ouvrages les plus célèbres sont une *Nouvelle théorie de la terre* (1696), qui, bien que louée par Locke et Newton, excita de vives discussions comme entachée d'hérésie; *la Chronologie de l'Ancien Testament* et *l'Harmonie des quatre évangiles*, 1702; *le Christianisme primitif rétabli* (1711), où il prêche ouvertement l'Arianisme. On lui doit aussi une édition d'*Euclide*, une traduction estimée de l'historien *Josèphe*, des *Mémoires sur Samuel Clarke* et des *Mém. sur sa propre vie*, 1749-50.

WHITAKER (John), savant anglais, né à Manchester en 1735, mort en 1808, entra dans l'Église anglicane et obtint divers bénéfices. Il se livra à de savantes recherches et publia : *Hist. de de Manchester*, 1771 : *Hist. des Bretons*, 1772-75; *Apologie de Marie Stuart*, 1787; *Origine de l'Arianisme*, 1791; le *Passage d'Annibal à travers les Alpes*, 1794.

WHITE-BOYS (c.-à-d. *Garçons blancs*), nom donné à des coalitions de paysans qui se formèrent en Irlande en 1761, vient de ce que les membres de l'association portaient, dans leurs expéditions nocturnes, un *sarrau blanc* par-dessus leurs vêtements. Les White-Boys se montrèrent d'abord dans le Munster et se propagèrent dans l'Ulster : ils réclamaient l'abolition des corvées et la suppression des pâtures qui, en rendant la culture inutile, leur enlevaient tout moyen d'existence. L'insurrection dura plus de trois ans et les insurgés obtinrent en partie satisfaction.

WHITBY, v. et port d'Angleterre (York), sur la

mer du Nord, à l'embouch. de l'Esk, à 65 kil. N. E. d'York ; 11 000 hab. Deux bons ports, deux môles. Bassins à sec, chantiers de construction. Aux env., houille, mines d'alun. Cette ville doit son origine à une célèbre abbaye qui date du VIIe s.

WHITEFIELD (George), un des chefs de la secte des *Méthodistes*, né à Glocester en 1714, mort en 1770, était membre d'un des colléges d'Oxford. Il s'attacha en 1735 à John Wesley et le suivit en Amérique, y fit six autres voyages comme missionnaire, mais se sépara de lui en 1741, et fonda une nouvelle congrégation. Il différait de Wesley en ce qu'il était calviniste rigide, enseignant la prédestination absolue et la réprobation particulière, tandis que Wesley professait les doctrines mitigées des Arminiens. Il mourut à Newbury (près de Boston). On a de lui des *Lettres*, *Sermons*, *Traités*, etc., 1771, qui ont été réunis en 6 vol. in-8, avec l'*Hist. de sa Vie*.

WHITEHALL, château royal de Londres, fut la résidence des rois depuis Henri VIII jusqu'à Guillaume III. Charles Ier fut exécuté devant ce palais.

WHITEHAVEN, v. et port d'Angleterre (Cumberland), sur la mer d'Irlande, à 55 kil. S. O. de Carlisle; 15 000 hab. Beau port, six môles; beau théâtre; chantiers de construction; toile à voile, corderies. Paquebots pour Dublin. Aux env., vastes houillères (les plus profondes connues). Whitehaven n'était encore qu'un hameau en 1678. Ce port fut surpris en 1778 par le corsaire américain P. Jones.

WHYDDAH. *V.* OUIDDAH.

WIASMA, v. de Russie. *V.* VIAZMA.

WIBOURG, v. de Danemark. *V.* VIBORG.

WICAR (J. B. Joseph), peintre français, né à Lille en 1762, m. en 1834, était fils d'un ouvrier charpentier. Il se fit de bonne heure remarquer par son goût pour le dessin, fut envoyé à Paris avec une pension par sa ville natale, y eut pour maître David, qui l'emmena à Rome en 1785, et dont il resta le fidèle disciple, fut nommé par le Directoire membre de la commission chargée de choisir en Italie les chefs-d'œuvre destinés à nos musées, se fixa en Italie et mourut à Rome. C'est lui qui forma pour le grand-duc de Toscane la magnifique collection de la galerie de Florence et du palais Pitti, dont il donna la description en 1789. Il forma aussi pour son propre compte une précieuse collection des cartons de Raphaël et de Michel-Ange, qu'il légua à la ville de Lille où elle forme le *Musée Wicar*.

WICHERLEY (W.), auteur comique anglais, né en 1640 à Clive dans le comté de Shrop, m. en 1715, était fils d'un riche propriétaire attaché au parti des Stuarts. Il acheva ses études en France, où il prit goût au théâtre de Molière, et où il se fit catholique, retourna à l'Anglicanisme sous Charles II, à la cour duquel il vécut, fut par son esprit et sa galanterie l'émule des Rochester et des Buckingham, obtint la protection de la duchesse de Cleveland, maîtresse du roi, et fut pourvu de places lucratives; mais, ayant déplu à sa protectrice en se mariant sans son aveu, il perdit la faveur du roi, fut mis en prison par ses créanciers et ne redevint libre qu'au bout de 7 ans, sous Jacques II, qui paya ses dettes et lui fit une pension de 200 livres sterling. On a de lui quatre comédies fort spirituelles, mais où la licence est quelquefois portée jusqu'au cynisme : *l'Amour dans un bois, ou le parc de St-James*, qui lui avait valu la protection de la duchesse de Cleveland; *le Gentilhomme maître à danser; l'Homme au franc procédé*, imitation du *Misanthrope* de Molière; *la Femme de province* (1683) : il y reproduit en l'outrant l'*Agnès* de Molière. On a aussi de lui 2 recueils de poésies (1704 et 1726), qui furent revisés par Pope.

WICK, v. et port d'Écosse, ch.-l. du comté de Caithness, sur la mer du Nord, à l'embouch. de la Wick, à 350 kil. N. d'Édimbourg; 11 000 h. Deux ports et deux faubourgs: Louisburgh et Pulteney-Town. Wick est en Écosse le centre de la pêche aux harengs. Paquebots pour Leith, Aberdeen, Kirkwall et Lerwick.

WICKLOW, v. d'Irlande (Leister), ch.-l. du comté de Wicklow, sur la mer d'Irlande, à l'embouch. du Vartrey, à 40 kil. S. E. de Dublin; 3000 hab. Un roc fortifié la domine et la défend. — Le comté, entre ceux de Dublin au N., de Wexford au S., de Kildare et de Carlow à l'O., la mer d'Irlande à l'E., a 65 kil. sur 53 et 130 000 hab.

WICKSBURG. *V.* VICKSBURG.

WICLEF ou WICKLIF (Jean de), hérésiarque anglais, né vers 1324 à Wicklif (York), m. en 1387, fut élu en 1365 principal du collége de Cantorbéry, fondé à Oxford par Islip, archevêque de Cantorbéry, mais fut dépossédé de cet emploi par Langham, successeur d'Islip. Il en appela à Rome; mais le pape Urbain V prononça contre lui. Wiclef exaspéré attaqua dès lors la puissance papale au spirituel et au temporel, et traita le pape d'*Antechrist* : il niait la transsubstantiation, la nécessité de la confession pour qui a la contrition, la damnation des enfants morts sans baptême, l'efficacité des indulgences, la primauté du siége de Rome, la hiérarchie, le droit des clercs et des moines aux biens temporels et à la juridiction, etc. Édouard III, dont il avait défendu les prétentions contre le souverain pontife (1366), l'avait pourvu du riche bénéfice de Lutterworth (dans le comté de Leicester); en outre, l'Université, qu'il avait soutenue contre les moines, était pour lui. Néanmoins, Grégoire XI ordonna à l'archevêque de Cantorbéry et à l'évêque de Londres de l'arrêter. Cité devant un concile tenu à Lambeth, il réussit, par la protection du duc de Lancastre, à éviter une condamnation : les évêques, intimidés, se contentèrent de lui imposer silence; mais il n'en continua pas moins à dogmatiser. Un 2e concile, tenu à Londres en 1382, condamna dix de ses propositions comme hérétiques et le força à quitter Oxford. Il se retira à Lutterworth, où il fut frappé d'apoplexie. On cite parmi ses ouvrages un *Traité de la vérité des Saintes Écritures* (en anglais), le *Trialogue entre la Vérité, le Mensonge et la Prudence*, et une traduction anglaise de la Bible, qui n'a été imprimée en entier qu'en 1851. Wiclef suscita Jean Hus et prépara Luther : aussi l'a-t-on surnommé l'*Étoile du matin de la Réforme*. R. Vaughan a écrit sa *Vie*, Londres, 1831.

WICQUEFORT (Abraham de), diplomate, né à Amsterdam en 1598, m. en 1682, entra au service de l'électeur de Brandebourg, et fut chargé de le représenter en France en 1626. Soupçonné en 1658 d'avoir abusé de sa position près de la cour de France pour faire aux États-Généraux de Hollande des révélations indiscrètes, il fut enfermé un an à la Bastille. Dès qu'il fut libre il passa en Hollande (1659), fut nommé par le grand pensionnaire Jean de Witt historiographe des États, et fut en même temps choisi par le duc de Brunswick pour son résident à La Haye. Chargé par la Hollande de traduire quelques papiers importants, il fut encore accusé de les avoir communiqués à l'ambassadeur anglais et condamné à un emprisonnement perpétuel (1675). Il s'évada de sa prison après quatre ans de détention et s'enfuit à Zell où il finit ses jours. On a de Wicquefort des *Mémoires touchant les ambassadeurs*, Cologne, 1676-79, l'*Ambassadeur et ses fonctions*, 1681, ouvrages qui lui firent une grande réputation, et une *Hist. des Provinces-Unies*.

WIDDIN, *Vendemis*, *Viminiacum*, v. fortifiée de Turquie (Bulgarie), ch.-l. d'eyalet, sur le Danube, à 695 k. N. O. de Constantinople; 35 000 hab. Château fort et ouvrages détachés. Archevêque grec. Grand commerce (sel gemme, grains, vins). Cette ville, qui, au XVe s., appartenait aux Hongrois, fut vainement attaquée par les Turcs en 1443 et 1595; elle leur fut cédée par la Hongrie en 1690. — L'eyalet de W., le plus occid. de ceux qui ont été formés de la Bulgarie, contient les livahs de Nicopoli et de Tirnova. Passwan-Oglou s'y rendit indépendant en 1798.

WIDMER (Samuel), neveu d'Oberkampf, né en

1767 en Suisse (Argovie), assista son oncle dans la fabrication des toiles peintes, inventa la machine à graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, découvrit le *vert solide*, d'une seule application, et importa d'Angleterre la machine à ouvrer le coton. Ses facultés s'étant égarées, il se donna la mort, en 1821.

WIED, anc. comté de l'Allemagne, sur la r. dr. du Rhin, est partagé en Wied-Runkel et Neu-Wied. *V.* NEU-WIED.

WIELAND (Christophe Martin), célèbre écrivain allemand, né en 1733 à Holzheim près de Biberach (Wurtemberg.), m. en 1813, alla à Tubingue pour étudier le droit, mais s'y occupa presque exclusivement de littérature, passa deux ans à Zurich dans l'intimité de Bodmer, puis fut précepteur particulier à Zurich et à Berne, remplit la chaire de philosophie et de belles-lettres à l'Université d'Erfurt (1769-72), et finit par se fixer à Weimar. Il y dirigea l'éducation des princes de Saxe-Weimar, et s'y lia avec toutes les notabilités littéraires de l'époque, notamment avec Gœthe, qui prit sur lui un grand ascendant. On a nommé Wieland le *Voltaire de l'Allemagne :* il peut mériter ce titre par le nombre et la variété de ses écrits; on y trouve beaucoup de grâce, de finesse, d'élégance; il conte à merveille, et ne manque même pas d'une certaine originalité; mais ce n'est pas un écrivain de premier ordre. Ses *OEuvres* ont été publiées à Leipsick en 42 vol. in-8, 1794-1801, et en 51 vol., 1824-27. Elles consistent en poëmes, romans et nouvelles, pièces de théâtre, morceaux de critique, mélanges philosophiques, traductions; nous citerons: 1° plusieurs poëmes : *la Nature des choses ou le Monde plus parfait* (6 chants), *Obéron* (14 chants), *Musarion* (3 chants), *le Nouvel Amadis* (18 chants); — 2° des romans philosophiques : *Don Sylvio*, *l'Histoire des Abdéritains*, *Glycérion*, *les Trois Calenders*, *Agathon*, *Aristippe*, *Pérégrin Protée;* — 3° des pièces de théâtre : *Jeanne Grey*, tragédie; *Clémentine de Porretta*, drame; *le Choix d'Hercule*, *Alceste*, *Rosemonde*, opéras; — 4° la traduction complète des *OEuvres dramatiques* de Shakespeare, diverses traductions d'Aristophane, de Lucien, d'Horace (celle-ci surtout est fort estimée). La plupart de ses ouvrages ont été trad. en français, notamment *Obéron*, par Aug. Jullien. Gruber a écrit sa *Vie*, Leipsick, 1827.

WIELICZKA, v. de Galicie (Bochnia), à 16 kil. S. E. de Cracovie; 3400 hab. Célèbres mines de sel, exploitées depuis 600 ans, elles produisent par an de 8 à 900 000 quintaux de sel.

WIENERWALD (c.-à-d. *Forêt de Vienne*), *Cetius mons*, chaîne de montagnes boisées de l'archiduché d'Autriche (Pays au-dessous de l'Ens), fait partie du Kahlengebirge et donne son nom à deux cercles, le *Wienerwald supérieur*, ch.-l. St-Pœlten, et le *Wienerwald inférieur*, ch.-l. Traiskirchen.

WIESBADEN, *Mattiacæ aquæ calidæ*, capit. de l'ancien duché de Nassau, au pied du Taunus, à 9 kil. N. O de Mayence; 15 000 hab. Évêché luthérien. Deux châteaux, palais ducal, bibliothèque; école Frédéric (pour la peinture, l'architecture et les mathématiques); imprimeries; fabriques de chocolat, cire à cacheter, maroquin, meubles. Antiquités nombreuses. Eaux thermales très-fréquentées. Environs pittoresques.

WIESELBOURG, v. de Hongrie, dans le comitat de son nom, à 33 kil. S. de Presbourg; 4000 hab. Drap, teintureries, salpêtre. — Le comitat, dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Presbourg à l'E., d'Œdenbourg à l'O., de Raab au S., et l'Autriche au N. O., a 48 kil. sur 53 et 36 000 hab.; ch.-l., Ungarisch-Altenbourg.

WIESLOCH, bg du grand-duché de Bade (B.-Rhin); 3000 hab. Mine de calamine; source minérale.

WIGAN, v. d'Angleterre (Lancastre), à 26 kil. N. O. de Manchester; 26 000 hab. École de sciences appliquées; exploitation de la houille, fabriques.

WIGHT (île de), *Vectis insula*, île d'Angleterre, dans la Manche, appartient au comté de Southampton, dont elle n'est séparée que par un étroit canal. De forme quadrangulaire, elle a env. 35 k. sur 20 et 35 000 hab.; ch.-l., Newport. Climat salubre et doux; sol fertile, belles prairies, céréales; nombreux bétail. — Cette île fut prise en 1377 par une flotte française et castillane.

WIGNEROD. *V.* AIGUILLON.

WIGTOWN, v. et port d'Écosse, ch.-l. du comté de Wigtown, à 160 kil. S. O. d'Édimbourg; 2000 h. Port à l'embouchure du Bladnoch. Ville importante sous Robert Bruce. — Le comté, entre ceux d'Ayr au N., de Kirkudbright à l'E., s'étend le long de la mer d'Irlande; il a 60 kil. sur 22, et 40 000 hab.

WILBERFORCE (W.), philanthrope, né à Hull en 1759, m. en 1833, se lia dans sa jeunesse avec W. Pitt, entra à la Chambre des Communes en 1784, fit en 1787 sa première motion en faveur de l'abolition de la traite des noirs, et ne cessa de poursuivre l'adoption de cette mesure, qu'il fit enfin triompher après une longue lutte. Wilberforce était soutenu dans ses efforts par ses sentiments religieux; il avait, en outre, une éloquence persuasive et entraînante qui lui assura toujours une grande influence dans le Parlement. Il fut enterré à Westminster. Wilberforce a laissé un grand nombre de *lettres*, de *discours* et de *brochures;* on distingue dans le nombre : *Discours sur l'abolition de la Traite*, 1789; *Apologie du dimanche*, 1797; *Coup d'œil sur les systèmes religieux professés en opposition avec le véritable christianisme*, souvent réimprimé et traduit par Frossard, 1818. — Son fils, Isaac W., 1809-1857, entra dans l'Église anglicane, fut professeur à Oxford, puis archidiacre d'York, se convertit au Catholicisme en 1834 et publia, dans un livre sur *l'Autorité de l'Église*, les motifs de sa conversion.

WILDBAD, v. du Wurtemberg (Forêt-Noire), sur l'Enz, à 15 kil. S. de Neuenbourg; 1800 hab. Eaux minérales renommées, recommandées contre la paralysie et les maladies nerveuses.

WILFRID (S.), moine anglo-saxon, né vers 634, m. en 709, bâtit les deux couvents de Stamford et de Ripon, fut évêque d'York en Northumberland, et eut part aux négociations qui remirent Dagobert II sur le trône d'Austrasie. Ayant fait naufrage sur les côtes de Frise, en 677, il fit dans le pays de nombreuses conversions qui lui ont mérité le nom d'*Apôtre des Frisons*. On le fête le 12 oct.

WILHELMINE, reine de Prusse. *V.* LOUISE-AUGUSTE.

WILHEM (Guill. BOCQUILLON, dit), fondateur des écoles populaires de chant en France, né à Paris en 1781, m. en 1842, fit dès 1820 entrer l'enseignement du chant dans les écoles mutuelles, simplifia les méthodes, et établit en 1833 les réunions de l'*Orphéon*, dans lesquels divers groupes, instruits séparément, se rassemblaient pour chanter en chœur, sans accompagnement instrumental.

WILIA (la), riv. de Russie, naît dans le palatinat de Minsk, passe à Vilna et se jette dans le Niémen, par la r. dr., à Kovno, après un cours de 630 kil.

WILKES (John), pamphlétaire, né en 1727 à Londres, m. en 1797, entra à la Chambre des Communes en 1757, se jeta dans l'opposition et créa le journal dit *North-Briton*, où il censurait hardiment les actes du pouvoir, fut par suite traduit devant la cour des plaids-communs, mais se fit acquitter. Poursuivi derechef pour un poëme intitulé *Essai sur la femme*, il passa en France (1764); mais en 1768 il put rentrer en Angleterre à la faveur d'un changement de ministère et se fit élire par le comté de Middlesex; il fut, bien qu'inviolable comme député, condamné en 1769 pour deux libelles à 22 mois de prison, se vit trois fois repoussé comme indigne par la Chambre, et fut trois fois réélu, sans pouvoir se faire admettre par ses collègues; par compensation, il fut élu alderman du principal quartier de Londres, puis (1772) shérif pour Londres et le Middlesex, et

enfin lord-maire (1774). En 1775, il entra à la Chambre sans opposition; en 1788, il fit casser par la Chambre même la résolution par laquelle son élection avait été annulée. On a de lui une *Histoire de l'Angleterre depuis la Révolution* (de 1688), Londres, 1768, des *Lettres* et des *Discours*, qui ont été réunis en 1769.

WILKIE (David), peintre de genre, fils d'un ministre anglican, né en 1785 à Cultes (Fife), mort en 1841, se forma à Édimbourg, puis vint se fixer à Londres, exposa en 1806 *les Politiques de village*, qui commencèrent sa réputation, fut admis en 1811 à l'Académie royale, visita de 1826 à 1829 l'Italie et l'Espagne, composa dans ce dernier pays plusieurs tableaux d'après la manière de Vélasquez, et fut en 1834 nommé peintre du roi. Ses ouvrages représentent pour la plupart des scènes familières, tantôt grotesques, tantôt pathétiques : on cite *l'Ouverture du testament*, *le Joueur de violon aveugle*, *les Petits garçons cherchant des rats*, *le Jeune Messager*.

WILKINS (John), prélat anglais, né en 1614 à Fawsley (Northampton), m. en 1672, président du collége de Wadham, à Oxford, prit parti, dans la guerre civile, pour les Parlementaires, épousa une sœur de Cromwell, fut fait principal du collége de la Trinité à Cambridge (1659, perdit sa place à la Restauration, mais s'acquit la protection de Buckingham, et obtint une cure à Londres, puis l'évêché de Chester. Il est un des fondateurs de la Société Royale de Londres. Wilkins a laissé des *Sermons*, Londres, 1682, des ouvrages philosophiques et mathématiques (recueillis en 3 vol. in-8, 1708); on y remarque la *Magie mathématique*, ou *Merveilles qu'on peut opérer par la géométrie*, 1648, et un célèbre *Essai sur la langue philosophique*, avec un *Dictionnaire*, 1688, in-fol., ouvrage où il proposait une langue universelle à l'usage des savants.

WILKINS (Ch.), orientaliste, né en 1750 à Hartford, m. à Londres en 1836. Envoyé au Bengale comme employé civil de la Compagnie des Indes, il fut un des premiers à étudier le sanscrit : il traduisit en anglais le *Baghavad-Gita* (1785), l'*Hitopadesa*, recueil d'apologues de Vichnou-Sarma (1786), et donna une *Grammaire* (1808) et des *Racines sanscrites* (1815). et un *Dictionn. persan, arabe et anglais* (1829).

WILLAUMEZ (J. B. Philibert), vice-amiral, né en 1761 à Belle-Ile-en-mer, m. en 1845, était fils d'un chef de gardes-côtes. Il débuta comme mousse, se fit de bonne heure remarquer par son habileté et son courage, et devint 1er pilote. Laissé jusqu'en 1789 dans les rangs inférieurs, parce qu'il n'était pas noble, il obtint depuis un rapide avancement, eut part à toutes les expéditions importantes de la République et de l'Empire, se signala pendant l'expédition de St-Domingue en battant avec une frégate un vaisseau de ligne anglais (1803), fut à son retour créé contre-amiral; commanda une escadre de l'armée navale de Brest, et exécuta en 1806 et 1807 des courses hardies contre les Anglais, auxquels il fit éprouver de fortes pertes. Négligé sous la Restauration, il fut fait vice-amiral après 1830 et pair de France en 1837. Willaumez passait pour le meilleur marin praticien de son temps. On lui doit un bon *Dictionnaire de marine*, 1820, in-8.

WILLE (Jean George), graveur, né en 1715 à Kœnigsberg en Hesse, m. en 1807, vint dès l'âge de 19 ans se fixer à Paris, s'y fit bientôt une réputation européenne par sa manière brillante et variée et par l'art avec lequel il obtenait des effets sans teintes forcées, fut admis en 1761 à l'Académie et forma nombre d'élèves distingués, entre autres Bervic. Parmi ses œuvres on remarque *les Musiciens ambulants*, *le Concert de famille*, *le Maréchal de Saxe*. Il a laissé des *Mém.*, publ. par Duplessis en 1857.

WILLEMAIN D'ABANCOURT (F. J.), homme de lettres, né à Paris en 1745, m. en 1803, a laissé des romans, entre autres *Maria* ou *l'Enfant de l'infortune*, des *Fables*, des pièces de théâtre et des poésies diverses, fort médiocres pour la plupart.

WILLEMIN (Xavier), graveur et antiquaire, né à Nancy en 1763, m. en 1833, vint jeune à Paris, entra dans l'atelier de Lagrenée, montra de bonne heure un goût très-vif pour les antiquités et fut nommé en 1821 membre de la Société des Antiquaires. Il a publié plusieurs grands ouvrages qui se distinguent par l'exactitude et l'étendue des recherches autant que par la beauté de la gravure : *Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, d'après les monuments antiques*, avec un texte, Paris, 1798-1802, 2 vol. gr. in-fol.; *Monuments français inédits, pour servir à l'histoire des arts, des costumes civils et militaires*, avec texte historique et descriptif par A. Pottier, 1806-39, 3 vol. petit in-fol.; *Monuments de l'antiquité et du moyen âge de la France et de l'Italie*, 1825 (inachevé); *Collection des plus beaux ouvrages de l'antiquité, statues, bustes, groupes..., choisis parmi les monuments des Étrusques, des Grecs*, etc., 2 vol. in-4°.

WILLEMSTADT, ch.-l. de l'île de Curaçao, sur la côte S. O., sur la baie de Sta-Anna; 8000 hab.

WILLIAMS (John), prélat et magistrat anglais, né en 1582 à Aberconway, m. en 1650, fut chapelain de Jacques I, doyen de Salisbury et de Westminster, devint en 1621 garde des sceaux en remplacement de Franç. Bacon et en même temps évêque de Lincoln. Il perdit les sceaux sous Charles I par les intrigues de Buckingham, prit dès lors place dans l'opposition et appuya la *Pétition des droits;* fut condamné en 1636 par la Chambre étoilée à une amende de 10 000 liv. sterl. ainsi qu'à la prison comme coupable de paroles irrespectueuses envers le roi, et ne sortit de prison qu'en 1640. Néanmoins il se rallia au roi lorsqu'éclata la guerre civile et prit parti pour lui contre le Long-Parlement. Il fut élevé à l'archevêché d'York en 1641.

WILLIAMS (David), né en 1738 à Cardigan, m. en 1816, se fit un nom à Londres parmi les *Dissenters* par des prédications hardies, professa le pur déisme, créa à Chelsea une école où il donnait une éducation nationale et toute pratique, et où affluèrent les élèves bien qu'il prît fort cher, abandonna cet établissement en 1775 à la mort de sa femme, publia en 1782 des *Lettres sur la Liberté politique* qui eurent du succès et qui furent trad. en français par Brissot, reçut de l'Assemblée législative le titre de citoyen français et vint en France où il se lia avec les Girondins, mais s'empressa de repasser la Manche après la condamnation de Louis XVI. Il établit sous les auspices du prince de Galles le *Fonds littéraire* pour venir au secours des gens de lettres nécessiteux et en fut le président. Outre ses *Lettres sur la Liberté*, on a de lui un *Traité d'Éducation*, publié dès 1774, où il adopte les idées de J. J. Rousseau; des *Lettres sur l'Éducation* et des *Leçons sur l'Éducation*.

WILLIAMSBURG, v. des États-Unis (Virginie), à 80 kil. E. S. E. de Richmond; 2000 hab. Collége *William-et-Mary*, fondé en 1692. — Cette ville, fondée en 1682, était, avant l'indépendance, le siége du gouvernement anglais; elle fut la capit. de la Virginie jusqu'en 1779. — Autre v. des États-Unis, dans Long-Island, en face de New-York et presque contiguë au faubourg de Brooklyn; env. 50 000 h. Quinze églises de cultes différents; nombreuses manufactures.

WILLIBROD (S.), apôtre des Frisons, né en 658 dans la Northumberland, m. en 736, fut élevé dans le monastère de Ripon, récemment fondé par Wilfrid, vint avec onze autres moines dans la Frise pour convertir les habitants de ce pays, et fut fait évêque d'Utrecht par le pape Sergius en 695. Alcuin a écrit sa *Vie*. On le fête le 7 nov.

WILLOUGHBY (Franç.), naturaliste anglais, condisciple et ami de Ray, et membre de la Société royale de Londres, né en 1635, m. en 1676, visita en observateur la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, les Pays-Bas, etc. Il a laissé une *Ornithologie* (en latin), Londres, 1676, et une *Histoire des poissons* (en latin), Oxford, 1686.

WILMOT (J.). *V.* ROCHESTER.

WILNA. *V.* VILNA.

WILSON (Richard), paysagiste, né en 1714 dans le comté de Montgomery, m. en 1782, se forma presque seul, voyagea en Italie, débuta très-heureusement à l'exposition de Londres, et entra à l'Académie de cette ville dès sa création. Son coloris est vif et naturel, sa touche facile et spirituelle. Ses compatriotes l'ont nommé le *Claude Lorrain de l'Angleterre*, quoiqu'il soit loin de cet artiste. On remarque surtout sa *Vue de Rome prise de la villa Madama*.

WILSON (Horace HAYMAN), orientaliste, 1785-1860, fut d'abord médecin au service de la Compagnie des Indes. Il fit à Calcutta une étude profonde du sanscrit, fut nommé secrétaire de la Société asiatique de cette ville, publia en 1813 une traduction en vers d'un poëme de Kalidasa, le *Megha-Duta*, donna en 1819 un *Dictionnaire sanscrit*, fit paraître à Bénarès en 1820 son *Théâtre hindou* (1826-27), fut nommé en 1832 professeur de sanscrit à Oxford et y publia plusieurs traductions d'ouvrages indiens, notamment d'une partie du *Rig-Veda* (1850), ainsi que de savants écrits originaux : une *Grammaire sanscrite* et une *Histoire de l'Inde anglaise de* 1805 *à* 1835 (Londres, 1846). Il était associé de l'Institut.

WILTON, v. d'Angleterre (Wilts), au confluent de la Wily et de la Madder, à 6 kil. N. O. de Salisbury; 8000 hab. Anc. évêché. Jadis tapis et draps renommés. Aux environs est *Wilton-House*, magnifique château des comtes de Pembroke. Wilton fut la capit. des West-Saxons et la résidence du prince breton Carvilius. Cette ville eut au xᵉ s. un évêché qui fut transféré depuis à Old-Sarum. Robert, comte de Glocester, défit près de là Étienne de Blois.

WILTS (Comté de) ou WILTSHIRE, comté mérid. de l'Angleterre, a pour bornes ceux de Glocester au N., de Somerset à l'O., de Southampton et de Dorset au S., de Berks à l'E. : 70 kil. du S. au N. sur 54; 60 000 hab.; ch.-l., Salisbury. Nombreux canaux. Grains, légumes, fourrages, pommes de terre; jambons, beurre et fromages renommés. Grande industrie: draps, lainages, cotonnades, gants, toile, coutellerie, etc. Antiquités druidiques.

WILTS-ET-BERKS (Canal de), canal qui part d'Abingdon, et joint le canal de Kennet-et-Avon, mettant la Tamise en communication avec le canal St-George.

WILTSES, peuple wende. *V.* WÉLATABES.

WIMILLE, bg du Pas-de-Calais, sur le Vimeux, à 5 kil. N. de Boulogne; 1900 hab. Minerai de fer. C'est là que tombèrent les aéronautes Pilastre De Rozier et Romain (1785).

WIMPFEN, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, enclavée dans le Wurtemberg, sur le Neckar, à 10 kil. N. d'Heilbronn; 2400 hab. Mine de sel. Anc. ville libre impériale. Tilly défit à Wimpfen le margrave de Bade en 1622.

WIMPFEN (Félix de), général, né en 1745 dans la principauté de Deux-Ponts, m. en 1814, entra au service de la France, devint maréchal de camp en 1783, fut député aux États généraux en 1789 par la noblesse de Caen, commanda en 1792 la place de Thionville et repoussa l'offre d'un million qu'on lui fit pour qu'il rendît la place. Mis ensuite à la tête de l'armée des côtes de Cherbourg, il se prononça pour les Girondins et organisa après leur chute l'insurrection fédéraliste de la Normandie, mais il fut vaincu près de Vernon. Il réussit à se cacher pendant le règne de la Terreur et reprit son rang dans l'armée après le 18 brumaire.

WINCHELSEA, v. d'Angleterre (Sussex), l'un des Cinq-Ports, sur la Manche, à 3 kil. S. O. de Rye et à 15 k. N. E. d'Hastings; 700 h. Jadis très-importante, elle fut détruite en 1287 par une inondation de la mer. Elle donne le titre de comte à la famille Finch.

WINCHESTER, *Venta Belgarum*, v. d'Angleterre (Southampton), sur l'Itchin et le chemin de fer du S. O., à 20 kil. N. N. E. de Southampton et à 100 k. O. S. O. de Londres; 11 000 h. Évêché anglican. Belle cathédrale, palais épiscopal; anc. couvent de Bénédictins, avec une célèbre école catholique. — Importante au temps des anciens Bretons sous le nom de *Caer Gwent*, Winchester a été pendant l'Heptarchie la capitale du royaume saxon de Wessex; elle devint celle de toute l'Angleterre sous Egbert; elle perdit ce rang au commencement du xiᵉ s. Patrie de l'évêque Lowth.

WINCKELMANN (Jean Joachim), célèbre antiquaire, né en 1717 à Steindal (Brandebourg), m. en 1768, était fils d'un cordonnier et dut son éducation à la bienfaisance du directeur du collége de sa ville natale, qui avait remarqué son ardeur pour l'étude. Après avoir été précepteur dans plusieurs maisons, puis directeur d'école à Seehausen, il devint bibliothécaire du comte de Bunau à Nœtheniz, près de Dresde; mais, entraîné par un goût décidé pour les arts, il se rendit à Rome en 1756, après avoir embrassé le Catholicisme, y visita avec enthousiasme les monuments et les antiquités, passa de là à Naples, à Florence, entra en 1758 au service du cardinal Albani comme bibliothécaire et inspecteur de sa riche collection d'antiques, fut nommé en 1763 président des antiquités à Rome, puis bibliothécaire du Vatican, refusa les offres de diverses cours de l'Allemagne qui tentaient de l'attirer, mais alla cependant faire une tournée dans cette contrée, séjourna un peu à Vienne, puis reprit la route de l'Italie; il était à Trieste quand il périt assassiné par un misérable qui avait gagné sa confiance en feignant un grand amour pour les arts. Winckelmann a beaucoup écrit. Son principal titre à la célébrité est son *Histoire de l'art chez les Anciens*, en allemand, Dresde, 1764 (trad. en franç. par Huber, 1781, et par Jansen, 1798-1803), ouvrage non moins remarquable par l'enthousiasme et la sûreté de goût du connaisseur que par la science de l'érudit. On a de lui en outre des *Remarques sur l'histoire de l'art*; des *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et la sculpture*; un traité sur le *Sentiment du beau dans les ouvrages de l'art*; une *Lettre sur les antiquités d'Herculanum*, le tout en allemand, et un recueil italien, *Monumenti antichi inediti*, Rome, 1767 (trad. en franç. par Fantin-Desodoards, Paris, 1819). Ses *Œuvres complètes* ont été rassemblées à Leipsick en 1820, 8 vol. in-8. Les ouvrages de Winckelmann ont exercé une influence immense sur les progrès de l'art et de l'esthétique au xviiiᵉ s. Son *Éloge* a été prononcé par Heyne (1778), et sa *Vie* écrite par Huber et par Gurlitt.

WINCKELRIED (Arnold de), paysan du canton d'Unterwald, se dévoua, à la bataille de Sempach, en offrant sa poitrine aux piques de la ligne autrichienne, et en les entraînant contre terre à l'instant où elles le perçaient: de là un vide dans les rangs : les Suisses s'y jetèrent et vainquirent, 1386.

WINDISCHGRÆTZ (Alfred, prince de), général autrichien, né à Bruxelles en 1787, m. en 1862, commandait à Prague en 1848 : ayant refusé d'armer la garde nationale, il vit éclater le 12 juin une insurrection terrible, mais il parvint à la comprimer et fut en récompense nommé feld-maréchal et généralissime. Il marcha sur Vienne, qui était au pouvoir des révolutionnaires, et prit la ville après quatre jours de combats. Envoyé bientôt après contre les Hongrois, il occupa Presbourg, Raab, Pesth; mais, ayant par ses lenteurs laissé le temps aux insurgés de se concerter, il perdit le fruit de ses premiers avantages et fut rappelé. Il publia en 1851 *la Campagne de l'hiver de* 1848-49.

WINDSOR, v. d'Angleterre (Berks), résidence ordinaire de la cour, sur la r. dr. de la Tamise, à 35 k. O. de Londres; 8000 hab. Superbe château royal gothique, situé sur une hauteur (avec murailles et fossés), fondé par Guillaume le Conquérant et augmenté par Édouard III et ses successeurs; belle terrasse de 575ᵐ de long, chapelle royale, chapelle St-George où sont reçus les chevaliers de la Jarretière, tour ronde

d'où la vue embrasse 12 comtés; forêt de 100 kil. de tour. A 3 kil. S. E. de Windsor se trouve *Old-Windsor*, où les rois saxons ont résidé.

WINIPEG, lac de l'Amérique anglaise, au N. O. du lac Supérieur, par 50° 30'-54° lat. N. et 98°-101° 30' long. O., a 500 kil. sur 100, et communique par la Severn avec la baie d'Hudson. Belles cataractes.

WINSLOW (Jacq. Bénigne), anatomiste danois, né en 1669 à Odensée, m. en 1760, était neveu de Sténon. Il vint s'établir en France en 1698, fut converti par Bossuet, s'attacha au savant Duverney, et devint professeur d'anatomie au Jardin du Roi, interprète de la Bibliothèque royale, membre de l'Académie des sciences (1707). On a de lui : *Exposition anatomique de la structure du corps humain*, Paris, 1732, ouvrage estimé, et une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, 1742.

WINTER (Guill. de), amiral hollandais, né en 1750, au Texel, m. en 1812, avait été obligé de s'expatrier en 1787 pour avoir pris part à une manifestation contre le stathouder. Il rentra dans son pays avec les Français en 1795, contribua à l'établissement de la République batave, et reçut le commandement de l'armée navale du Texel; il fut, après une vigoureuse résistance, battu et pris en 1797 devant Camperduyn (Campredon) par l'amiral anglais Duncan; il n'en conserva pas moins la confiance de ses concitoyens, qui le chargèrent encore d'importantes expéditions. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, le nomma maréchal du royaume et commandant en chef des armées de terre et de mer.

WINTERTHUR, v. de Suisse (Zurich), sur l'Eulach, à 19 kil. N. E. de Zurich; 5500 hab. Collége, bibliothèque, cabinet de médailles et d'antiquités. Cotonnades, mousselines, horlogerie, produits chimiques. Anc. ville libre et impériale; elle appartient au canton de Zurich depuis 1467. — Près de là, au N. E., est *Ober-Winterthur* (2000 hab.), l'ancienne *Vitodurum* des Romains.

WINTZENHEIM, ch.-l. de cant., à 6 kil. de Colmar; 4116 hab Filature de coton.

WIPPER, nom de plusieurs riv. d'Allemagne, entre autres : 1° un affluent du Rhin, qui naît en Westphalie, entre dans la prov. de Clèves-et-Berg, arrose Elberfeld et Barmen et s'unit au Rhin à 10 k. N. de Cologne, après un cours de 100 kil. : — 2° un affluent de la Saale, qui naît dans l'Eichsfeld (Saxe prussienne), arrose la principauté d'Anhalt-Bernbourg, et se joint à la Saale un peu au-dessus de Bernbourg; cours, 90 kil.

WISBY, v. forte de Suède, dans l'île Gothland, sur la côte O., à 170 k. S. E. de Stockholm; 4500 h. Évêché luthérien, gymnase. Toiles, tabac, ouvrages en marbre. — Longtemps ville hanséatique, elle a donné son nom à un code maritime célèbre, qui, avec le *Droit lubeckois*, réglait au moyen âge le commerce de la Baltique.

WISCONSIN, un des États-Unis de l'Amérique du N., borné au N. par le lac Supérieur, à l'E. par le lac Michigan, au S. par l'Illinois, à l'O. par l'Iowa et le Minnesota; 120 000 kil. car.; 800 000 hab.; ch.-l., Madisson. Il est arrosé par le Mississipi et par le Wisconsin, affluent de ce fleuve, et sillonné par de nombreux chemins de fer. Sol fertile en blé, orge, riz, canne à sucre. Mines de plomb et de cuivre. — Le Wisconsin remplace l'anc. *District Huron*; il fut organisé en Territoire en 1836, et admis dans l'Union en 1847. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur élu pour 2 ans : le pouvoir législatif est exercé par une assemblée générale élective, composée d'un sénat et d'une chambre de représentants.

WISHART (George), sectaire écossais, un des propagateurs de la Réforme en Écosse, embrassa, dans un voyage en Allemagne, la doctrine de Luther. De retour dans sa patrie (1544), il se mit à prêcher contre les dogmes de l'Église romaine et compta bientôt beaucoup d'adhérents. Ayant méprisé les injonctions du cardinal Beaton, qui lui commandait de se taire, il fut traduit devant un synode à Edimbourg, condamné et brûlé vif en 1545.

WISIGOTHS, *V.* VISIGOTHS.

WISLOK (la), riv. de Galicie, sort du versant N. des Carpathes, arrose les comitats de Sanok, Iaslo, Rzeszow, et tombe dans la San, à 8 kil. N. E. de Gradisca, après un cours de 250 k.

WISMAR, v. forte du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, sur la Baltique, à 30 kil. N. de Schwérin; 12 000 h. Port de commerce peu profond, chantiers de construction. Navigation et commerce assez actifs. Fondée en 1229, cette ville fut possédée par la Suède de 1648 à 1803, époque à laquelle elle revint au Mecklembourg.

WISNOWIECKI (Michel KORIBUT). *V.* KORIBUT.

WISSANT, l'*Itius Portus* des Romains? bg du Pas-de-Calais, à 12 kil. N. E. de Boulogne : 1000 h. C'était jadis un des ports les plus fréquentés pour passer en Angleterre, mais il a été abandonné au XIV° s., les sables l'ayant envahi.

WISSEMBOURG, *Sebusium* en latin, ch.-l. d'ar. (Bas-Rhin), sur la r. dr. de la Lauter et près de la frontière bavaroise, à 59 kil. N. E. de Strasbourg par la route, à 67 k. par chemin de fer; 5376 hab. Place de guerre de 3° classe : trib., collége. On nomme *Lignes de Wissembourg* une ligne de fortifications qui s'étendait de Wissembourg à Lauterbourg, longeant le cours de la Lauter. — Ville ancienne, bâtie autour d'une abbaye fondée par Dagobert I; elle fut reconnue ville libre impériale en 1247, et fut réunie à la France par le traité de Ryswyk (1697). Elle fut de 1719 à 1725 la résidence de l'ex-roi de Pologne, Stanislas Leczinsky. Prise en 1744 pour les Impériaux et en 1793 par Wurmser, qui força les lignes de Wissembourg, où les Français s'étaient retranchés; mais qui en fut bientôt chassé à son tour. — Pour les autres villes de ce nom, *V.* WEISSEMBOURG.

WISSOWATIUS (André), théologien unitaire, né en 1608 dans la Lithuanie, m. en 1678, était petit-fils par sa mère de Fauste Socin. Il étudia au collége des Unitaires de Rakow, desservit plusieurs églises de sa secte en Pologne et en Lithuanie, vécut toujours errant et poursuivi à cause de l'ardeur avec laquelle il propageait ses doctrines, et mourut en Hollande. On a de lui plusieurs écrits polémiques, entre autres : *Religio rationalis*, et une thèse contre la Trinité, qui fut réfutée par Leibnitz. Il a en outre publié la *Bibliotheca Fratrum polonorum*, recueil des écrits des Unitaires.

WISSUNGUS, anatomiste de Padoue au XVII° s., fut conduit par une remarque d'Hoffmann à découvrir dans le corps humain le canal pancréatique, qu'on appelle de son nom *Canal de Wissungus*.

WITEPSK, v. de Russie. *V.* VITEBSK.

WITIKIND, héros saxon, fut l'antagoniste de Charlemagne dans la grande guerre qu'il fit contre la Saxe. Il souleva, après la ruine d'Ehrensbourg, ses concitoyens contre les Francs (772), se retira en Danemark après deux expéditions malheureuses (774 et 776), revint à la charge en 778, poussa jusqu'au Rhin, menaça Cologne et Mayence, mais fut battu par Charlemagne à Buchholz sur la Lippe et forcé à retourner en Danemark; reparut encore en 782, uni aux Slaves-Sorabes, battit les Francs à Schweinthal, et nécessita ainsi une nouvelle expédition de Charlemagne, qui cette fois fut impitoyable et vengea le sang des Francs et des missionnaires par le massacre de Verden. Witikind organisa alors une confédération générale des tribus germaines et slaves contre le conquérant, et livra deux grandes batailles, à Teutmold et sur la Hase; mais il eut encore le dessous, et se vit enfin forcé d'entrer en accommodement avec le vainqueur, 786 : il vint trouver Charlemagne à Attigny-sur-Aisne, fit sa soumission définitive et reçut le baptême. Il fut alors nommé duc de Saxe. Depuis ce temps il se montra fidèle aux traités. Il fut tué en 807, en combattant contre le duc de Souabe. — Nombre de ma-

sons allemandes, entre autres celle des princes de Waldeck, se prétendent issues de Witikind. On a même dit, mais sans preuve, que Robert le Fort, tige des Capétiens, était son petit-fils.

WITOLD (Alexandre), grand-duc de Lithuanie, cousin de Vladislas Jagellon, fut baptisé avec ce prince en 1386. Créé en 1392 lieutenant du roi de Pologne en Lithuanie, il s'y rendit à peu près indépendant, repoussa les Chevaliers Teutoniques qui avaient envahi la Lithuanie (1394), pénétra en Livonie, prit Smolensk (1395), s'étendit beaucoup aux dépens du prince russe Vasili II, battit les Tartares de Crimée (1397), mais fut vaincu à son tour par Édiga, leur chef (1399), se rejeta alors sur les Russes (1406-08) et sur l'Ordre Teutonique, battit ces deux puissances, porta surtout un coup fatal à la dernière par la victoire de Tannenberg (1410), acquit la Samogitie par la paix de Thorn, prit sur les Russes Novogorod (1414), et soumit Pskov à un tribut. Il se préparait à faire ériger la Lithuanie en royaume quand la mort vint le frapper, en 1430.

WITT (Jean de), ministre hollandais, né à Dordrecht en 1625, fut dès 1650 pensionnaire de sa ville natale, devint deux ans après grand pensionnaire de Hollande, et signa avec Cromwell, en 1654, la paix de Westminster. Il fit déclarer par les États que nul prince de la maison d'Orange ne serait stathouder ou grand amiral de la République (1667) et n'épargna rien pour écarter des affaires la maison d'Orange, croyant par là préserver la Hollande de toute guerre européenne. Il eut cependant à en soutenir une, contre l'Angleterre (1664-66), et il le fit avec honneur; puis, ayant fait la paix avec cette puissance, il s'unit à Charles II d'Angleterre et à Charles X de Suède pour faire restituer la Franche-Comté par Louis XIV (1668); il forma, en 1670, avec l'Empereur et l'Espagne, une nouvelle coalition contre la France, mais il ne put pas prévoir la brusque invasion de 1672, qui rendit Louis XIV maître de la Hollande en trois mois. Le parti des Orangistes profita de l'occasion pour exciter une émeute épouvantable dans La Haye; Jean de Witt et son frère Corneille, qui avait partagé le pouvoir avec lui, furent mis en pièces par la populace, et leurs cadavres traînés par les rues, puis suspendus à un gibet. Jean de Witt était un ministre patriote, intègre et habile; on ne tarda pas à regretter vivement sa perte. On a de lui des *Mémoires*, trad. en français, La Haye, 1709, et un recueil de *Lettres* et *Négociations*, également traduit, en 1728.

WITT (Terre de), partie de la côte N. O. de l'Australie, par 112°-128° 30' long. E., 11°-21° 30' lat. S., entre la terre d'Endracht au S. et celle de Diémen-du-Nord, au N., fut découverte en 1628, par un Hollandais nommé De Witt; elle a été visitée depuis par Tasman, Dampier, Baudin, Kotzebue.

WITTELSBACH, anc. château de Bavière, près d'Augsbourg, bâti vers 1100 par Othon IV de Wittelsbach, est le berceau de la célèbre famille de Wittelsbach qui a régné sur la Bavière ducale et le Palatinat, et qui porte encore auj. la couronne de Bavière. Après le meurtre de l'emp. Philippe de Souabe par Othon de Wittelsbach, son compétiteur, en 1208, ce château fut rasé. — La tige de cette maison est Luitpold, duc non héréditaire de Bavière, qui périt en 907, en combattant les Hongrois. Son fils, Arnoul le Mauvais, fut aussi duc jusqu'à sa mort, en 937. Après lui, le duché sortit de la maison de Wittelsbach, qui n'eut plus que le comté palatin de Bavière. En 1180 seulement, Frédéric Barberousse investit héréditairement du duché, alors très-restreint, Othon V de Wittelsbach, qui comme duc est nommé Othon I. *V.* BAVIÈRE et PALATINAT.

WITTEMBERG, v. forte des États prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, sur l'Elbe, à 90 kil. N. E. de Mersebourg, 10 000 hab. Anc. université, surtout fameuse pour la théologie, fondée en 1502 et réunie depuis 1815 à celle de Halle. Monument en l'honneur de Luther, érigé en 1821; autrefois on voyait son tombeau dans l'église de l'Université. — Wittemberg fut fondé par Bernard, fils d'Albert l'Ours, duc de Brandebourg. Cette ville fut le berceau de la Réforme (1517) : c'est là que Luther afficha ses fameuses propositions. Charles-Quint l'assiégea en 1547. Un incendie la détruisit en partie en 1640. Les Prussiens la prirent en 1756 et 1760, et les Français en 1806.

WITTENAGEMOTT, c.-à-d. *Assemblée de sages*, assemblée nationale des Anglo-Saxons au temps de l'*Heptarchie*. Chacun des 7 royaumes avait la sienne

WITTGENSTEIN, cercle des États prussiens (Westphalie), dans la régence d'Arensberg, a pour ch.-l., Berlebourg. Il doit son nom au château de Wittgenstein, près de Laasphe, et appartient à la maison de Sayn - Wittgenstein.

WITTGENSTEIN (SAYN-), maison d'Allemagne, fort ancienne, alliée à celle de Nassau, tire son nom des deux maisons de Sayn et de Wittgenstein, qui se fondirent au XIII° s. par le mariage du comte Salentin-Sayn avec la comtesse Élisabeth de Wittgenstein, héritière du nom. Elle se divise en deux lignes: Wittgenstein-Berlebourg et Wittg.-Hohenstein.

WITTGENSTEIN (L. A. Pierre, prince de), général prussien au service de la Russie, 1769–1843, commanda en 1812 les troupes chargées de couvrir St-Pétersbourg et sauva cette capitale; fut en 1813 nommé commandant en chef des armées alliées de Russie et de Prusse, prit une grande part aux journées de Bautzen, de Lutzen, de Leipzick, puis à la campagne de France, et reçut le titre de feld-maréchal en 1825. Chargé en 1828 de la guerre contre la Turquie, il la poussa avec trop peu de vigueur, et fut mis à la retraite. Il avait été créé prince en 1834 par le roi de Prusse. On attribue à ce général le plan de campagne qui sauva la Russie en 1812.

WITTICHIUS (Christophe), théologien protestant, né en 1625 à Brieg en Silésie, m. en 1687, enseigna à Duisbourg et à Nimègue, essaya de concilier la philosophie de Descartes avec la théologie (*Consensus Scripturæ cum Cartesio*, 1682), et réfuta Spinosa (*Anti-Spinosa*, 1690).

WITTSTOCK, v. murée des États prussiens (Brandebourg), à 80 kil. N. O. de Potsdam; 6500 h. Dépôt d'indigents. Baner y défit les Impériaux en 1636.

WLADIMIR. *V.* VLADIMIR.

WOERDEN, v. forte de Hollande (Hollande mérid.), à 15 kil. O. d'Utrecht: 2000 hab. Le maréchal de Luxembourg y défit les Hollandais en 1672.

WOERTH-SUR-SAUER, ch.-l. de c. (Bas-Rhin), entre le Sauer et le Sulzbach, à 20 kil. de Wissembourg; 1150 hab.

WOIVRE, *Vabrensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Lorraine), avait pour villes principales St-Mihiel, Broussey-en-Woivre, Saux-en-Woivre, etc. Il est auj. compris dans le dép. de la Meuse (arr. de Commercy et de Verdun).

WOLA, vge de Pologne (Mazovie), à 4 kil. O. de Varsovie. C'est là que se tenait en plein air la diète polonaise pour l'élection des rois de Pologne.

WOLCOTT (J.), dit *Peter Pindar*, poëte lyrique, né en 1738 à Dodbrook (Devon), m. en 1819, acheva ses études en France, fut médecin du gouverneur de la Jamaïque, s'établit à son retour à Truro (Cornouailles), puis habita successivement Exeter, Londres, et Sommerston, où il mourut. Il a laissé des poésies, principalement de odes et des satires. Ses satires, dirigées contre les grands du jour, ne manquent pas de verve ni d'esprit, mais elles sont pleines d'allusions qui les rendent peu intelligibles. Il a publié lui-même une édition de ses poésies en 4 vol. in-24. On donna à ce poëte le surnom de *Peter-Pindar* parce qu'il avait publié ses premières poésies sous ce pseudonyme un peu ambitieux.

WOLF (Jean Chrétien), philosophe, né en 1679 à Breslau, m. en 1754, était fils d'un brasseur. Il se fit remarquer par sa précocité, s'adonna avec ardeur à l'étude des sciences, se forma surtout à

l'école de Descartes et de Leibnitz, et conçut le projet de donner à l'Allemagne une philosophie nationale complète. Nommé en 1707 professeur de mathématiques et de physique à Halle en Prusse, il y obtint de grands succès, mais se vit accusé par quelques théologiens d'enseigner des doctrines qui portaient atteinte à la liberté de l'homme et à l'orthodoxie, et reçut brusquement du roi Frédéric I ordre de quitter la Prusse sous deux jours (1723). Il trouva un asile auprès du landgrave de Hesse-Cassel, qui le nomma professeur de philosophie à Marbourg et conseiller aulique. Au bout de quelque temps, le gouvernement prussien, honteux de sa rigueur, l'autorisa à rentrer dans le royaume, mais il n'y retourna qu'à l'avénement de Frédéric II, qui lui rendit la chaire de Halle, et le nomma vice-chancelier de l'Université. Wolf n'eut d'autre but que celui de coordonner les matériaux de la science, épars de tous côtés : il composa à cet effet un grand corps de philosophie, en 24 vol. in-4, rédigé en latin, et qui comprend la logique, la psychologie soit empirique, soit rationnelle, l'ontologie, la cosmologie, la théologie naturelle, la morale, le droit naturel, la politique, les mathématiques. Il a en outre traité presque tous les mêmes sujets dans sa langue nationale. Dans la métaphysique, il a surtout suivi Leibnitz, dont il s'attacha à vulgariser la doctrine; toutefois il contestait les facultés perceptives des monades et ne regardait l'harmonie préétablie que comme une hypothèse. En morale, il donna pour règle de tendre à la perfection. On reproche à Wolf une prolixité fatigante et un appareil pédantesque, résultant de la folle prétention d'appliquer à toutes les sciences la méthode géométrique. Son *Corpus philosophiæ* a paru à Francfort et à Leipsick de 1728 à 1746. On doit à Gunther Ludovici une *Esquisse d'une Hist. complète de la philosophie de Wolf*, Leips., 1737, et à J. Deschamps un *Abrégé de la philosophie wolfienne*, 1743.

WOLF (Fréd. Aug.), philologue célèbre, né en 1757 à Haynrode, près de Nordhausen (Saxe prussienne), m. en 1824, était fils d'un maître d'école. Il compléta ses études à l'Université de Gœttingue, et, après avoir été régent à Ilefeld, puis recteur de l'école latine d'Osterode, devint, en 1782, professeur à l'Université de Halle, où il resta jusqu'en 1806. Nommé en 1807 conseiller d'État en Prusse, il eut grande part à la création de l'Université de Berlin (1808), où il occupa lui-même une chaire. En 1824, sa santé l'obligea à faire un voyage dans le midi de la France; mais, à peine arrivé à Marseille, il y mourut. Il était membre de l'académie de Berlin et associé de l'Institut de France. Outre une *Hist. de la littérature romaine* (en allemand), Halle, 1787, on lui doit des éditions excellentes d'Homère (l'*Iliade*, Halle, 1794; les *OEuvres complètes*, Leips., 1804-7); de la *Théogonie* d'Hésiode, 1784, du *Phédon*, de l'*Euthyphron*, du *Banquet* de Platon, des *Nuées* d'Aristophane, de l'*Histoire* d'Hérodien, etc., la plupart avec notes ou commentaires. Ses *Prolégomènes* sur Homère (Halle, 1795) l'ont surtout rendu fameux : à l'exemple de Vico, il y soutient qu'Homère n'a jamais existé, que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont composées que de morceaux divers rassemblés après coup au temps de Périclès; il a également contesté l'authenticité de plusieurs discours de Cicéron, notamment du *Pro Marcello*, paradoxes qui ont donné lieu à de vives disputes.

D'autres érudits allemands ont porté le nom de Wolf. Les principaux sont : 1° Jér. Wolf, 1616-80, principal du collége d'Augsbourg et bibliothécaire de la ville, qui a laissé de bonnes traductions latines de *Démosthène*, d'*Isocrate*, d'*Épictète*, de de *Suidas*, de *Zonaras*, de *Nicéphore Grégoras*, etc., avec des commentaires estimés, etc. (presque tous imprimés à Bâle); — 2° Jean Christophe Wolf, né à Wernigerode en 1683, mort en 1739, professeur de langues orientales à Hambourg, puis recteur de l'académie de cette ville, qui a publié : *Historia lexicorum hebraicorum*, 1705; *Origenis Philosophoumena*, 1706; *Bibliotheca hebræa*, 1715-35. — 3° J. Chrétien Wolf, frère du préc., 1689-1770, prof. au gymnase de Hambourg, auteur des *Monumenta typographica*, Hambourg, 1740, et de deux recueils intéressants : *Poematum octo fragmenta*, grec-latin, 1715, et *Mulierum græcarum quæ oratione prosa usæ sunt fragmenta et elogia*, 1739; — 4° Pierre Phil. W., né en 1761 à Pfaffenhofen, m. en 1808, libraire à Leipsick et membre de l'Académie de Munich, à qui l'on doit une *Hist. des Jésuites*, Zurich, 1789-92, une *Hist. du pontificat de Pie VI*, 1793-98, et une *Hist. de l'Église en France*, 1802, ouvrages pleins d'érudition, mais gâtés par la partialité de l'auteur contre le Catholicisme.

WOLFENBUTTEL, *Guelferbytum*, v. du duché de Brunswick, ch.-l. de district, sur l'Ocker, à 14 kil. S. de Brunswick; 10000 hab. Cour suprême, consistoire luthérien. Vieux château, jadis résidence des seigneurs de Wottenbüttel, auj. des ducs de Brunswick. Bibliothèque célèbre qui contient plus de 100000 vol. et 10000 manuscrits, et dans laquelle on voit un monument érigé à Lessing, qui en fut bibliothécaire. Guébriant battit les Impériaux près de cette ville en 1641.

WOLFFHART (Conrad), dit *Lycosthène*, savant philologue, né en 1518 à Rouffach, m. en 1561, était diacre de St-Léonard à Bâle, où de plus il professait la grammaire et la dialectique. Il a donné des éditions de *Julius Obsequens*, de *Ptolémée*, etc., et a composé quelques ouvrages originaux, dont le plus curieux est *Prodigiorum et ostentorum Chronicon*, Bâle, 1557, in-f.

WOLFGANG (S.), né en Souabe, ami de l'archevêque de Cologne Brunon et de l'archevêque de Trèves Henri, vécut longtemps dans un couvent au fond des bois, refusant la prêtrise par modestie, fut enfin sacré par Udalrich, alla en 972 prêcher l'Évangile en Hongrie, fut promu en 974 à l'épiscopat de Ratisbonne, et m. en 994. On l'hon. le 31 oct.

WOLKONSKY, famille princière de Russie, issue de Rurik, tire son nom de la *Wolkona*, riv. du gouvt de Toula. Elle a fourni plusieurs hommes distingués : Théod. W., qui eut part au *Code* du czar Alexis; Michel W., gouverneur de Moscou sous Catherine; Grégoire W., diplomate contemporain.

WOLLASTON (W.), moraliste, né en 1659 dans le comté de Stafford, m. en 1724, entra dans l'Église anglicane, fut 2° maître dans l'école publique de Birmingham, recueillit en 1688 une succession qui le mit dans l'aisance, et passa le reste de ses jours à Londres, se livrant aux sciences et aux lettres. Son principal ouvrage est le *Tableau de la religion naturelle*, 1722 (trad. en français dès 1726) : il y fonde la morale sur la raison et assimile la bonté morale à la *vérité*, prétendant que toute mauvaise action suppose un mensonge intérieur, par lequel nous affirmons avoir quelque droit que nous n'avons pas dans la réalité.

WOLLASTON (W.), savant physicien, né en 1766, m. en 1828, descendait du précédent. Il exerça d'abord la médecine, mais, ayant peu de clientèle, il renonça à cette profession et se livra à l'étude des sciences naturelles. Il fut admis en 1793 à la Société royale de Londres, et devint en 1806 secrétaire de cette Compagnie. On lui doit plusieurs instruments ingénieux, le microscope à lampe, le goniomètre à réflexion; il perfectionna, la *Camera lucida*, chambre obscure périscopique, découvrit deux nouveaux métaux, le *rhodium* et le *palladium*, indiqua le curieux phénomène de la rotation des aimants, ainsi que le moyen de rendre le platine malléable. On a de lui plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

WOLLIN, jadis *Julin*, île des États prussiens (Poméranie), dans la régence de Stettin et le cercle d'Usedom-Wollin, est formée par les deux bras

orientaux de l'Oder, le Frische-Haff et la Baltique, et est unie au continent par trois ponts; 26 kil. sur 22; 6000 h.; ch.-l., Wollin (sur la côte E.; 3000 hab.), anc. ville slave, ruinée par les pirates danois.

WOLSEY (Th.), cardinal, ministre de Henri VIII, né en 1471 à Ipswich, était fils d'un riche bourgeois d'Ipswich (et non d'un boucher, comme on l'a dit). Il dirigea d'abord une école, puis devint successivement précepteur des fils du marquis de Dorset, chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, aumônier de Henri VII, et doyen de Lincoln; Henri VIII, dont il avait gagné la faveur par sa gaieté et sa souplesse, l'appela au conseil d'État (1510), lui donna plusieurs évêchés, puis le promut à l'archevêché d'York, le nomma grand chancelier du royaume (1515), et se laissa en tout diriger par lui. Wolsey fut nommé par Léon X cardinal et légat *a latere* en Grande-Bretagne, et à la mort de ce pape il tenta de se faire élire, mais il n'y put parvenir. En un temps où l'équilibre de l'Europe tenait à la ligne de conduite que suivrait l'Angleterre, Wolsey joua le rôle le plus important : d'abord favorable à Charles-Quint, avec lequel il conclut le traité de Bruges contre François I (1521), il se déclara ensuite pour François I, et réunit contre le premier les forces de la France et de l'Angleterre. Arrivé au faîte de la puissance, Wolsey éprouva la plus éclatante disgrâce : il était commissaire pour l'affaire du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon; comme il ne hâtait pas la solution de cette affaire au gré du prince, il fut, à l'instigation d'Anne de Boulen, accusé devant la cour du banc du roi de crimes imaginaires, se vit privé du sceau et de presque tous ses revenus, et éloigné de la cour. Il se retira dans son diocèse, où il se livra tout entier à l'accomplissement de ses fonctions épiscopales. Néanmoins, il fut mandé à Londres pour subir un 2ᵉ jugement, mais il mourut en route, à Leicester (1530), regrettant, disait-il, de n'avoir pas servi son Dieu avec le même zèle que son roi. Wolsey avait amassé d'immenses richesses : son revenu égalait presque celui de la couronne; il s'était construit à Hampton-Court un palais magnifique. Ce prélat s'était fait beaucoup d'ennemis par son caractère dur et superbe. Néanmoins, il fit quelque bien : il fonda le collége de Christ-Church à Oxford ainsi que plusieurs chaires. Sa vie a été écrite par G. Cavendish, Fiddes et Galt.

WOLTMANN (Ch. L.), historien, né en 1770 à Oldenbourg, m. en 1817 à Prague, fut professeur d'histoire à Gœttingue et à Iéna, puis conseiller et résident du prince de Hesse-Hombourg à Berlin. On a de lui, outre des traductions estimées de Tacite et de Salluste, des *Hist. de France*, Berlin, 1797; — *d'Angleterre*, 1799; — *de la Réforme*, 1803; — *de la paix de Westphalie*, 1808 (trad. par Mailher de Chassat); — *de Bohême*, 1815.

WOLVERHAMPTON, v. d'Angleterre (Stafford), sur le chemin de fer du N. O., à 25 kil. S. de Stafford, à 18 k. de Birmingham; 72 000 h. (population quintuple de ce qu'elle était il y a peu d'années). Ville manufacturière : serrurerie, clefs, verrous, haches, poignées d'épée, ustensiles de tôle, de fer, de cuivre, d'étain. Aux env., mines de fer et de houille. Anc. abbaye, fondée en 996.

WOOD (Ant.), antiquaire et biographe anglais, né en 1632 à Oxford, m. en 1695, passa sa vie à explorer les archives d'Oxford, sa ville natale, et publia des ouvrages fort estimés pour leur exactitude : *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*, 1686-90, 2 vol. in-fol. (en latin); *Athenæ Oxonienses* (histoire des écrivains, évêques, etc. d'Oxford), 1691-92, in-fol. (en anglais). Historien impartial, il n'a pas craint, lorsqu'il le fallait, de choquer les nobles familles intéressées dans ses récits.

WOOD (Robert), archéologue irlandais, né en 1707, m. en 1775, fit deux voyages en Orient, visita la Syrie, recueillit nombre de médailles, d'inscriptions et de manuscrits, et fut à son retour nommé secrétaire d'État. Il a laissé *les Ruines de Palmyre*, Londres, 1753; *les Ruines de Balbeck*, 1757; *Essai sur le génie original et les écrits d'Homère*, 1769, avec une comparaison de la Troade ancienne et actuelle.

WOODSTOCK, v. d'Angleterre (Oxford), à 12 k. N. O. d'Oxford; 8000 hab. Célèbre château royal, avec un parc magnifique, construit par le roi Henri II pour la belle Rosemonde, sa maîtresse, et auj. détruit. Walter Scott, dans un de ses romans, a raconté l'histoire de ce château.

WOODSTOCK (Thomas). *V.* GLOCESTER.

WOODVILLE (Élisabeth). *V.* ÉLISABETH.

WOOLSTON (Thomas), écrivain, né en 1669 à Northampton, se livra au ministère évangélique, occupa une chaire au collége de Sidney (à Cambridge), mais la perdit à cause de la hardiesse de ses opinions. Il est surtout connu par ses *Discours sur les miracles de J.-C.* (1727-29), qui ont fourni des armes à Voltaire et aux incrédules : il y présentait ces miracles comme de pures allégories. Son ouvrage fut réfuté par plusieurs théologiens, entre autres par Sherlock; en outre, l'auteur fut déféré au tribunal séculier, condamné à l'amende et jeté dans une prison où il resta jusqu'à sa mort (1731).

WOOLSTONCRAFT (Mary). *V.* GODWIN.

WOOLSTROPE, bg d'Angleterre (Lincoln), à 48 k S. O. de Lincoln; 500 h. Patrie de Newton.

WOOLWICH, v. d'Angleterre (Kent), sur la r. dr. de la Tamise, à 14 kil. E. de Londres; 30 000 hab. Grand arsenal de la marine royale, école d'artillerie, hôpital des troupes de la marine; immenses chantiers de construction pour les vaisseaux de ligne (corderie, magasins, etc.), fonderie de canons. Cette ville n'était qu'un hameau avant Henri VIII.

WORCESTER, *Branonium*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Worcester, sur la r. g. de la Saverne et sur le chemin de fer de Bristol, à 175 kil. N. O. de Londres; 28 000 hab. Évêché anglican; siége des assises, école latine. Cathédrale gothique du XIVᵉ s., hôtel de ville, prison à la Howard. Cromwell y gagna en 1651 une victoire célèbre sur les Royalistes. — Le comté, entre ceux de Stafford, Warwick, Glocester, Hereford, Shrop, a 55 k. sur 30; 235 000 h. Sol fertile, climat sain, tempéré. Beaucoup d'industrie et de commerce. Ce comté est traversé par le canal de *Worcester-et-Birmingham*.

WORDSWORTH (W.), poëte anglais, l'un des astres de la pléiade des *Lakistes*, né en 1770 à Cockermouth (Cumberland), m. en 1850, voyagea en France, en Suisse et en Italie, et débuta en racontant en vers son excursion (1793); se retira de bonne heure à la campagne, d'abord à Alfoxton (Somerset), où il composa ses *Ballades lyriques* (1798) et où il se lia avec Coleridge, puis à Grassmere, près des lacs du Westmoreland, qu'il se plut à chanter (d'où le nom donné à son école) : il y vivait d'un modeste patrimoine et des émoluments d'un emploi de percepteur. Il donna en 1807 deux volumes de *Poésies diverses*, et, après quelque interruption, fit paraître depuis 1814 plusieurs petits poëmes : le *Reclus*, le *Chien de Rylstone*, *Peter Bell*, le *Charretier*, la *Rivière de Duddon*, la *Visite à Yarrow*. Son style, simple et naturel, est empreint d'une douce sensibilité; on lui reproche l'abus des descriptions. Wordsworth remplaça Southey comme poëte lauréat. Il a laissé des *Mémoires*, publ. en 1851 par son frère.

WORINGEN, *Buruncum*, v. des États prussiens (Prov. Rhénane), à 22 k. N. O. de Cologne; 1500 h. Innocent IV fit élire dans cette ville roi des Romains Guillaume, comte de Hollande, en 1245. Le duc de Brabant Jean I y remporta sur le comte de Luxembourg une victoire qui lui valut le Limbourg.

WORMHOUDT, ch.-l. de c. (Nord), à 20 kil. S. E. de Dunkerque; 3811 hab.

WORMIUS (Olaüs), antiquaire, né à Aarhuus en 1588, m. en 1654, voyagea en Allemagne, en France et en Italie fut reçu docteur en médecine à Bâle,

professa les belles-lettres, puis le grec et la médecine à Copenhague. Très-versé dans la connaissance des antiquités scandinaves, il a publié sur ce sujet plusieurs ouvrages estimés : *Historia norvegica*, 1623; *Fasti danici*, 1643; *Runica*, *seu Danica litteratura antiquissima*, 1643; *Danica monumenta*, 1643; *Specimen lexici runici*, 1651.

WORMS, *Vangiones*, *Borbetomagus*, puis *Vormatia*, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, près de la r. g. du Rhin, à 34 kil. S. O. de Darmstadt: 8500 hab. Murs en ruine, avec quelques tours, grande enceinte, jardins. Cathédrale gothique, hôtel des monnaies, hôtel de ville, église neuve. Tabac, acétate de plomb, tanneries. Bon vin dit *Lait de Notre-Dame*. — Fondée par les Vandales, cette ville fut conquise sur les Trévires par J. César et devint la capit. des *Vangiones*. Plus tard, elle fut la résidence de plusieurs rois carlovingiens et le siége de plusieurs diètes et conciles. C'est là que fut signé, en 1122, entre le pape Calixte II et l'empereur Henri V, le *Concordat de Worms*, qui mit fin à la querelle des investitures; c'est là que se tinrent les diètes de 1495 et 1517, qui établirent la paix publique de l'Allemagne, ainsi que celle de 1521 devant laquelle Luther fut cité et où fut rendu l'*Édit de Worms* qui condamnait ce réformateur. Worms était jadis ville impériale et eut dès le VIe s. un évêché; mais elle fut sans cesse en querelle avec ses évêques : aussi adopta-t-elle une des premières la Réforme de Luther. Les Juifs y ont toujours été fort nombreux. Cette ville souffrit beaucoup de la guerre au XVIIe s.; en 1689 elle fut réduite en cendres par les Français. Il y fut conclu en 1743 un traité entre l'Angleterre, la Savoie et la Hongrie. Elle fut incorporée à la France en 1802 et attribuée à la Hesse en 1815.

WORONZOV (Michel Larionovitch, comte de), né en 1710 à St-Pétersbourg, mort en 1767, jouit de la faveur de l'impératrice Élisabeth qui le nomma grand chancelier, garda quelque temps ce poste sous Catherine II, mais fut disgracié pour avoir dissuadé cette princesse de se marier à Grégoire Orlof. — Son petit fils, Michel, prince W., né en 1782 à St-Pétersbourg, m. en 1856, représenta la Russie au congrès d'Aix-la-Chapelle (1818) et fut nommé en 1823 gouverneur de la Nouv.-Russie. Il transforma la Crimée, créa de vastes exploitations agricoles, construisit une belle route de Simphéropol à Sébastopol, donna à cette dernière ville un grand développement, et bâtit à Aloupka un magnifique château.

WOTTON (H.), né en 1568 à Broughton-Hall (Kent), m. en 1639, fut secrétaire du comte d'Essex, se réfugia à Florence lors de la chute de son patron, remplit pour le grand-duc de Toscane une mission diplomatique près de Jacques VI, roi d'Écosse, qui, devenu roi d'Angleterre, l'employa comme ambassadeur à Vienne, en Italie, en Hollande, en Allemagne, et mourut prévôt du collége d'Éton. Il a composé un grand nombre d'ouvrages de genres différents : *État du christianisme*, *Éléments d'Architecture*, et même des poésies, parmi lesquelles on remarque the *Farewell*, the *Pilgrimage*. Une partie de ses écrits a été recueillie sous le titre de *Reliquiæ Wottonianæ*, Londres, 1651.

WOTTON, associé du collége St-Jean de Cambridge, chapelain du comte de Nottingham, né en 1666, m. en 1726, a laissé entre autres ouvrages : *Hist. de Rome* (de Marc-Aurèle à la mort d'Alexandre-Sévère), Londres, 1705; *Linguarum veterum septentrionalium conspectus*, 1708, et un recueil des *Leges Wallicæ*.

WOU-TCHANG, v. de Chine, ch.-l. de la prov. de Hou-pé, sur le Yang-tsé-kiang, par 111° 20' long. E., 30° 34' lat. N.; 600 000 hab. Thé de première qualité; papier de bambou. Grand commerce.

WOUTERS (Franç.), peintre flamand, élève de Rubens, né en 1614, mort en 1659, cultiva le genre historique et le paysage, réussit surtout dans ce second genre, fut nommé peintre de l'emp. Ferdinand II, puis peintre et premier valet de chambre du prince de Galles (Charles II), et revint se fixer en Flandre où il fut nommé directeur de l'Académie d'Anvers. Il fut tué d'un coup de pistolet par une main inconnue. Excellent coloriste, il représente les forêts avec une vérité parfaite et y ménage des prairies à perte de vue.

WOU-WANG, 1er empereur chinois de la dynastie de Tchéou, reçut en héritage de Wen-Wang, son père, le roy. de Tchéou, qui comprenait à peu près les trois quarts de la Chine propre, détrôna l'emp Chéou-sin (1109), s'appliqua à effacer les traces de la tyrannie de ce prince, et donna une organisation nouvelle à l'empire, substituant à l'ancienne forme de monarchie pure un système féodal. Il m. en 1116.

WOUWERMANS (Phil.), peintre et graveur hollandais, né à Harlem en 1620, m. en 1668, eut pour principal maître Jean Wynants. Il ne quitta jamais Harlem et resta longtemps obscur malgré la supériorité de son talent. D'abord rival du Bamboche, il finit par le surpasser. Il a peint surtout des chasses, des marchés aux chevaux, des assauts de cavalerie, des paysages; il excellait à peindre les chevaux. Chez cet artiste, le paysage n'est pour ainsi dire qu'un fond de tableau destiné à faire ressortir une action, comme le départ d'une troupe de seigneurs et de dames pour la chasse au lever du soleil, ou leur retour à la lumière du soir; un bivac de soldats se préparant au combat, ou bien une partie de patineurs, une foire de chevaux, etc. Ses compositions se distinguent par une belle couleur, par une touche fine et moelleuse, par la transparence des ciels et des lointains et par de spirituelles figures. C'est un des peintres dont les ouvrages sont le plus recherchés. Les musées de La Haye et d'Amsterdam possèdent chacun 9 de ses tableaux; le Louvre en renferme 13. J. Moyreau a publié l'*Œuvre de Wouwermans*, Paris, 1737. — Ses deux frères Pierre et Jean ne manquèrent pas de mérite, mais furent loin de l'égaler.

WRANCZY (Ant.), *Veranzio* en italien, diplomate, né en 1504 à Sebenico en Dalmatie, m. en 1573, fut employé comme ambassadeur en Pologne, en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne par le roi de Hongrie Jean I (Zapoly), puis par la régente Isabelle, veuve de Jean, devint évêque de Cinq-Églises sous Ferdinand I, fut 2 fois envoyé en ambassade à Constantinople, en 1553 et 1567, conclut avec les Turcs la paix d'Amasieh, devint archevêque primat de Gran, vice-roi de Hongrie, et fut fait cardinal peu de jours avant sa mort. Il traduisit en latin la chronique anonyme turque dite *Tarikhi-Ali-Osman*; cette traduction, dite *Codex Verantianus*, n'a point été imprimée, mais elle a été consultée par Lœwenklau pour ses *Annales sulthanorum Othmanidarum*.

WRANGEL (Ch. Gustave), général suédois, né en 1613 à Skokloster dans l'Upland, m. en 1676, débuta sous Gustave-Adolphe et eut part à la bataille de Lutzen, servit avec distinction sous Baner (1636), et fit partie du conseil de guerre qui, après la mort de ce général (1641), dirigea les opérations militaires, remplaça Torstenson dans le commandement en 1645 et malgré les Impériaux réussit à se retrancher dans la Hesse et à maintenir ses communications avec Turenne, remporta de concert avec ce général la victoire de Sommershausen (1648), passa le Danube, le Lech, et leva des contributions en Bavière, se signala de même pendant les campagnes suivantes en Suisse, Silésie, Bohême, Hesse, Franconie, Pologne, Danemark (1646-1658), et fut en récompense nommé successivement feld-maréchal, sénateur, enfin maréchal et président du conseil de guerre. Il s'était retiré en 1675 dans l'île de Rugen, apprenant que des vaisseaux ennemis se montraient devant l'île, il voulut malgré son âge aller les reconnaître; mais cet effort lui coûta la vie.

WRATISLAS. *V.* VRATISLAS.

WRATISLAVIA, nom latinisé de BRESLAU.

WRÈDE (Ch. Phil., prince de), feld-maréchal bavarois, né à Heidelberg en 1767, m. en 1838, fut de 1805 à 1813 à la tête des troupes bavaroises auxiliaires de la France, se distingua dans nos rangs à Abensberg, à Wagram et dans la campagne de Russie, et fut nommé par Napoléon comte de l'Empire. Obligé de combattre les Français quand la Bavière eut abandonné Napoléon, il fut battu à Hanau. Pendant les campagnes de 1814 et 1815, il obtint plusieurs succès. De retour dans son pays, il y fut comblé d'honneurs et de dignités; il représenta la Bavière au congrès de Vienne (1815).

WREN (Matthieu), homme d'État, né à Londres en 1585, d'une famille originaire de Danemark, m. en 1667, jouit de la faveur de Charles I, cumula les titres de recteur de Feversham, chanoine de Winchester, principal d'un des colléges de Cambridge, doyen de Windsor et de Wolverhampton, vice-chancelier et secrétaire de l'ordre de la Jarretière, prédicateur royal, prévôt de la cathédrale de Westminster, et occupa successivement les siéges épiscopaux d'Hereford, de Norwich et d'Ely; mais, lors de la réaction parlementaire contre Charles I, il fut mis à la Tour de Londres (1641) comme favorable au papisme; il y resta 18 ans, refusant constamment les offres de Cromwell, qui voulait le gagner à sa cause, et il ne recouvra la liberté et son siége épiscopal qu'en 1660, à la Restauration.

WREN (Christophe), architecte, neveu du préc., né en 1632 à Knoyle (Wilts), m. en 1723, construisit dès l'âge de 13 ans une machine représentant le cours des astres, fit à 16 ans des découvertes en astronomie, et fut nommé à 25 ans professeur de mathématiques à Oxford. Lors de l'incendie de Londres en 1666, il proposa un plan général de reconstruction de la ville : ce plan ne fut adopté qu'en partie, mais il le fit connaître avantageusement et lui valut le titre d'architecte du roi (1668). Il dirigea depuis la construction d'un grand nombre d'édifices publics : la basilique St-Paul, l'église St-Étienne, la douane du port de Londres, le palais royal et le palais épiscopal de Winchester, l'hôpital de Chelsea, le *Monument*, la colonne destinée à perpétuer le souvenir de l'incendie de 1666, etc. Il est regardé comme un des premiers architectes de son siècle : l'église St-Paul, son chef-d'œuvre, qu'il commença en 1675 et qu'il put achever, est, malgré ses défauts, un des plus beaux édifices de ce genre après St-Pierre de Rome. J. Elmy a publié des *Mém. sur la vie et les ouvrages de Chr. Wren*, Londres, 1823.

WRIGHT (Jos.), peintre anglais, né à Derby en 1734, m. en 1797, visita l'Italie, s'établit à Bath, puis à Derby, vécut dans une retraite presque perpétuelle et n'en jouit pas moins d'une vogue extrême. Ses paysages le disputent à ceux de Wilson et l'ont fait assimiler par ses compatriotes à notre Claude Lorrain; rien non plus n'est mieux touché que ses petits sujets historiques : sa *Mort du soldat* est le plus célèbre.

WRINGTON, bg d'Angleterre (Somerset), à 20 k. S. de Bristol; 1200 h. Patrie de Locke.

WRONSKY (Hoëné), savant polonais, né en 1775 à Posen, m. en 1853, servit quelque temps sous Kosciusko, se retira avec le grade de lieutenant-colonel d'artillerie, et vint se fixer à Paris, où il se livra à de nombreux travaux sur les parties transcendantes des mathématiques et de la philosophie. Ces travaux, remarquables selon les uns par leur originalité et leur profondeur, ne se distinguent, selon les autres, que par leur bizarrerie et leur obscurité affectée. Un singulier procès que Wronsky eut en 1818 avec M. Arson, auquel il s'était engagé à révéler l'*absolu*, le fit accuser de charlatanisme. Parmi ses écrits, on cite : *Introduction à la Philosophie des mathématiques*, 1811; *Philosophie de l'Infini*, 1814; *Philosophie de la Technie algorithmétique*, 1815-17; le *Sphinx*, qui parut par numéros de 1818 à 1819; le *Messianisme*, 1831-39, qui devait *constituer la philosophie absolue par l'union finale de la philosophie et de la religion.* Wronsky prétendait réfuter la *Théorie des fonctions analytiques* de Lagrange et la *Théorie des fonctions générales* de Laplace. Montferrier a résumé ses doctrines dans son *Encyclopédie mathématique*, 1836.

WULFRAN (S.), archevêque de Sens, un des apôtres de la Frise au VIIe s., était fils d'un officier de Dagobert, et avait vécu d'abord à la cour de Clotaire III. Il se retira dans l'abbaye de St-Wandrille, où il m. en 720. On l'hon. le 20 mars. La ville d'Abbeville l'a pris pour patron.

WUNSIEDEL, v. de Bavière (Hte-Franconie), à 53 k. E. de Bayreuth; 3000 h. Patrie de Jean Paul Richter, auquel un monument a été élevé dans la ville.

WURMSER (Dagobert Sigismond, comte de), général au service de l'Autriche, né en Alsace en 1724, m. en 1797, avait fait ses premières armes en France. Nommé en 1778 lieutenant général, il fut envoyé en 1793 contre les Français sur le Rhin, obtint quelques avantages sur Custine, emporta les lignes de Wissembourg, et fit capituler la garnison du Fort-Louis; mais fut battu à Freischweiler, et contraint de faire une retraite précipitée et meurtrière. Il n'en eut pas moins en 1795 le commandement de l'armée du Ht-Rhin, puis fut envoyé en Italie contre Bonaparte pour réparer les désastres de Beaulieu (1796); mais il perdit les batailles de Castiglione, Montechiaro, Lonato, Roveredo, fut repoussé de Vérone et réduit à s'enfermer dans Mantoue, où il capitula le 2 février 1797. Il mourut la même année, en se rendant dans la Hongrie dont il venait d'être nommé gouverneur.

WURSCHEN, v. de Saxe (Lusace), à 12 kil. E. de Bautzen. Château fort. Victoire de Napoléon sur les Prussiens et les Russes, 21 mai 1813.

WURTEMBERG (Royaume de), un des 2 royaumes de l'Allemagne du Sud, borné à l'O. par le grand-duché de Bade, au N., à l'E. et au S. par la Bavière, entre 6° et 8° long. E., 47° et 50° lat. N.; 420 k. sur 318; 1 720 708 hab.; capit., Stuttgard. Il est divisé en 4 cercles : Necker, Iaxt, Forêt-Noire, Danube. Montagnes assez hautes, lacs; climat un peu froid, sol assez fertile, agriculture bien entendue. Pâturages, bétail, abeilles. Beaucoup de fer; albâtre, marbre, chaux, houille, alun, craie, terres à porcelaine et à potier. Eaux minérales et thermales; salines importantes (à Wilhemsgluck et Friederickshall). Industrie et commerce actifs; draps, toiles, cuirs, gants, nankin, papiers, horlogerie, bijouterie, coutellerie, bimbeloterie, faïence, glaces, verres; forges. Instruction très-répandue, université florissante à Tubingue. La religion évangélique domine; mais la tolérance est illimitée. Le gouvernement, monarchique et représentatif, repose sur la constitution du 25 sept. 1819 : il y a deux chambres (déjà depuis trois siècles les États partageaient de fait la souveraineté avec le prince). La dynastie régnante n'a point changé depuis le XIIIe s. Le Wurtemberg avait le 6e rang dans la Conféd. germ. et 4 voix à la diète générale.—La famille de Wurtemberg tire son nom d'un ancien château du pays, voisin de Canstadt. Elle prétend descendre d'un maire du palais de Clovis, nommé Emeric; elle n'avait encore au XIIe s. que des domaines peu importants; elle les augmenta beaucoup aux XIIIe et XIVe s. Après plusieurs partages, une réunion de tous les domaines eut lieu en 1496, et depuis ce temps il n'y a plus eu de séparation. En 1495, le Wurtemberg, qui jusque-là n'avait été que comté, fut élevé au rang de duché par l'empereur Maximilien. Sous Ulric V (I comme duc) eurent lieu 3 graves événements : 1° introduction de la Réforme; 2° dépossession momentanée du duc, 1519-1534 (il fut rétabli par l'intervention protestante, après la bataille de Laufen, en dépit de la maison d'Autriche qui avait occupé le pays pendant 15 ans); 3° capitulation perpétuelle du duc avec les assemblées d'États, auxquelles il reconnut des droits

exorbitants à condition qu'elles se chargeraient de ses dettes. L'ordre de choses ainsi introduit subsista jusqu'à 1806. A cette époque, l'empereur Napoléon éleva au rang de roi le duc Frédéric, et augmenta considérablement ses domaines. Le comté de Montbéliard, après avoir formé à diverses fois apanage pour des lignes cadettes de la maison de Wurtemberg (depuis son acquisition par mariage en 1397), avait été définitivement réuni au duché en 1631 ; mais il fut de nouveau perdu en 1792, la France en ayant alors pris possession.

Liste des princes de Wurtemberg.

1° *Comtes.*

Ulric I,	vers 1250	son frère,	1344-61
Eberhard I, l'*Illustre*,	1265	Eberhard III,	1392
Ulric II,	1325	Eberhard IV,	1417
Eberhard II, *le Hutin*, avec Ulric III,		Louis I et Ulric IV,	1419-41

2° *Séparation en 2 comtés.*

A Urach :		*A Neuffen* (Stuttgard) :	
Louis I,	1441	Ulric IV.	1441
Louis II,	1450	Eberhard VI,	1490-96
Eberhard V,	1457-95		

3° *Ducs.*

Eberhard V (I comme duc),	1495	Jean-Frédéric,	1608
		Eberhard III,	1628
Eberhard VI ou II,	1496	Guillaume-Louis,	1674
Ulric V (comme duc),	1498	Eberhard Louis,	1677
		Charles-Alexandre,	1733
Christophe,	1550	Charles-Eugène,	1737
Louis, *le Pieux*,	1568	Louis-Eugène,	1793
Frédéric, *de Montbéliard*,	1593	Frédéric I,	1705
		Frédéric II,	1797-1806

4° *Rois.*

Frédéric I (le même que Frédéric II),	1806	Guillaume,	1816
		Charles I,	1864

WURTEMBERG (Maison de). Les princes les plus connus de cette maison sont : Ulric I, le premier qui se soit intitulé *comte par la grâce de Dieu*. Il commença à régner vers 1250, et fut reconnu prince immédiat de l'Empire. Il était devenu maître de presque toute la Souabe à la mort de l'infortuné Conradin. Il mourut en 1265. — Eberhard I, *l'Illustre*, fils du préc., le remplaça en 1265, fit la guerre à plusieurs princes de l'Empire, à Rodolphe de Habsbourg et à ses successeurs, Adolphe de Nassau et Henri de Luxembourg, et prétendit un moment à l'empire en même temps que Conrad de Weinsberg. Mort en 1325. — Eberhard V, 1[er] *duc*, succéda en 1457 à son frère Louis II, réunit en sa personne les possessions de la ligne d'Urach et de la ligne de Neuffen ou Stuttgard et déclara le territoire Wurtembergeois désormais indivisible. Il fonda les assemblées d'États, protégea les lettres et fonda l'Université de Tubingue en 1477. L'empereur Maximilien le fit déclarer *duc* à la diète de Ratisbonne en 1492. Il mourut l'année suivante sans postérité. — Ulric V, 3[e] duc, né en 1487, m. en 1550, fut élu à 11 ans par les États du duché après la déposition de son oncle Eberhard VI, épousa Sabine de Bavière, nièce de l'empereur Maximilien, lequel lui confia le commandement de plusieurs de ses armées; fut mis au ban de l'empire pour meurtre (*V.* HUTTEN), puis chassé de ses États par la révolte d'une partie de ses sujets; resta quinze ans exilé en Saxe et dans le duché de Brunswick, mais finit par rentrer dans ses États à la faveur des troubles qui survinrent en Allemagne à l'occasion de la Réforme, remporta en 1534, avec l'aide de François I et du landgrave Philippe de Hesse, la victoire décisive de Lauffen, et fut confirmé par l'empereur dans la possession de ses domaines héréditaires, sous la condition que le Wurtemberg relèverait de l'Autriche. Il prit part à la ligue protestante de Smalkalde, vit ses États ravagés par les troupes du duc d'Albe, et n'obtint la paix qu'à des conditions très-onéreuses. — Eberhard-Louis de W., né en 1676, succéda dès l'année suivante à son père Guillaume-Louis. Pendant sa minorité, la régence fut dévolue à son oncle Frédéric-Charles, qui servit activement l'empereur contre la France, et fut défait à Pfortzheim, 1692. Eberhard commanda lui-même les armées impériales au commencement de la guerre de la succession d'Espagne, prit part aux affaires les plus importantes de cette guerre, en Allemagne, sur le Rhin et dans les Pays-Bas, commanda en chef l'armée de Souabe en 1710 et 1711, fut ensuite employé en Hongrie contre les Turcs et en Italie contre l'Espagne. Il mourut en 1733. — Frédéric II, duc, puis roi de Wurtemberg, né en 1754, succéda en 1797 à son père Frédéric I, se signala dès le commencement de son règne par son opposition aux idées libérales, reçut en 1803 de l'empereur d'Allemagne la dignité électorale; fit alliance en 1805 avec Napoléon, reçut de lui en 1806 le titre de *roi*, et accéda à la Confédération du Rhin; en même temps il cassait les États de Wurtemberg et s'aidait de la puissance de Napoléon pour établir le pouvoir absolu. Ce prince prit part aux campagnes des Français contre l'Autriche (1809), puis contre la Russie (1812), mais il commença en 1813 à se détacher de la France, et finit par signer à Fulde un traité avec l'Autriche (8 novembre). Mécontent du Congrès de Vienne en 1814, il quitta brusquement l'Autriche et se rendit à Stuttgard où il publia une charte qui rétablissait le gouvt constitutionnel (15 mars 1814). Il mourut en 1816. Frédéric avait donné une de ses filles à Jérôme (Bonaparte), alors roi de Westphalie. — Son fils Guillaume, né en 1781, lui succéda.

WURTZ (Paul, baron), général allemand, né à Husum (Slesvig), d'une famille obscure, servit successivement Ferdinand II, Gustave-Adolphe, Christian IV qui le fit feld-maréchal, et se fit un nom par la défense de Stettin, dont il força l'électeur de Brandebourg à lever le siége; prit ensuite du service dans l'armée des Provinces-Unies menacées par Louis XIV, mais ne put garantir ces provinces de la rapide invasion de 1672, ni empêcher le roi de franchir le Rhin à Tolhuys. Traversé dans ses projets et humilié par le jeune stathouder Guillaume III, il envoya sa démission aux États généraux (1674). Il mourut en 1676. C'est de lui que Boileau dit, dans son épître IV :

Ah ! grand roi, quel héros, quel Hector que ce Wurtz !

WURTZBOURG, *Herbipolis* en latin moderne, v. de Bavière, ch.-l. du cercle de Basse-Franconie, sur le Mein, à 266 kil. N. O. de Munich; 28 000 hab. Évêché, université catholique dite *Julia*, gymnase, séminaire normal, institut orthopédique, école d'industrie, école vétérinaire, école de clinique, etc.; cabinet d'histoire naturelle, amphithéâtre anatomique, jardin botanique, muséum, bibliothèque. Beau pont, forteresse de Marienberg ou Frauenberg; cathédrale de St-Kilian, palais royal (imité de celui de Versailles), belles promenades. Draps, chapeaux, miroirs, tabac, salpêtre, ouvrages en laque, cartes à jouer, etc. Aux env., vins estimés. — On place au VII[e] s. l'origine de cette ville. S. Boniface y fonda un évêché en 741. Il s'y tint en 1138 une diète célèbre, dans laquelle Henri le Superbe fut dépouillé de ses États par l'empereur Conrad. En 1610, les États catholiques d'Allemagne signèrent à Wurtzbourg une *Ligue* pour résister à l'*Union protestante* de Hall : Maximilien de Bavière en fut le chef. Cette ville fut prise en 1630 par le roi de Suède Gustave-Adolphe, et en 1793 par les Français, qui l'occupèrent jusqu'en 1796. Donnée à la Bavière en 1802, elle fut occupée de nouveau par les Français en 1806. Elle a été rendue à la Bavière en 1814.

WURTZBOURG (Évêché de), jadis État d'empire, compris dans le cercle de Franconie, borné à l'E. par l'évêché de Bamberg, à l'O. par la commanderie de Mergentheim, avait 496 kil. carrés et 250 000 h. Cet évêché fut sécularisé en 1803 par la paix de

Presbourg et donné, avec titre de *grand-duché*, à l'archiduc Ferdinand, ex-duc de Toscane, en échange de la principauté de Salzbourg, qui fut cédée à la Bavière. Ferdinand ayant recouvré la Toscane, le territoire de l'évêché retourna à la Bavière.

WYATT (Thom.), poëte anglais, né en 1503 dans le comté de Kent, m. en 1541, fut très-aimé de Henri VIII, puis tomba dans la disgrâce et fut mis à la Tour de Londres; il rentra enfin en faveur auprès du roi qui avait reconnu son innocence et fut nommé ambassadeur en Espagne, mais il mourut au moment de s'embarquer. Ses *poésies* consistent en *odes, sonnets, ballades, satires*, etc. Ce poëte a donné plus de souplesse et d'harmonie à la langue anglaise, mais ses poésies pèchent par affectation et obscurité. Elles ont été publiées avec celles de Surrey en 1557 et 1812, et à part en 1855, par R. Bell. — Son fils, nommé aussi Thomas Wyatt, zélé protestant, joua un des premiers rôles dans le complot de Suffolk contre la reine Marie, et se vit un instant à la tête de 15 000 hommes; mais, abandonné des siens, il fut pris et périt de la main du bourreau (1554).

WYATT (Jacq.), architecte, né à Burton en 1743, mort en 1813, visita l'Italie à la suite de l'ambassadeur anglais, prit place parmi les premiers architectes de son pays et succéda à West comme président de l'Académie. On lui doit la construction du panthéon de Londres, du palais de Kew, du château de Windsor, etc. Il se distingue par un style grandiose et harmonique, par un goût pur et correct. Catherine II lui fit en vain des offres brillantes.

WYK, v. de Hollande (Utrecht), situé au point où le Rhin et le Leck se séparent, à 22 k. S. E. d'Utrecht; 2000 hab. Nombreuses ruines. — Tout auprès était jadis Wyk-Duurstède, l'ancienne *Batavodurum*, détruite par les Normands au IXe s. Cette ville avait 12 kil. de tour et 55 églises paroissiales. La ville actuelle fut bâtie sur ses ruines en 1300.

WYKEHAM (W. de), ministre d'État, né en 1324 a Wykeham (Hampshire), m. en 1404, fut successivement intendant des constructions royales d'Édouard III (1347-56), doyen de la chapelle de St-Martin le Grand à Londres, garde du sceau privé, secrétaire du roi, évêque de Winchester, gouverneur du grand conseil, chancelier. Le parti de Lancastre le fit éloigner du pouvoir en 1371, mais il y revint à l'avénement de Richard II (1377), et y resta jusqu'en 1390, puis il se retira dans son diocèse. Il avait créé à ses frais un collége à Oxford et l'école Ste-Marie à Winchester. Ce prélat avait un talent remarquable pour l'architecture.

WYNANTS (Jean), peintre hollandais, né en 1600 à Harlem, m. vers 1677, se consacra au paysage, forma Wouvermans et Van der Velde, et produisit un grand nombre d'ouvrages où l'on trouve une touche ferme et vigoureuse unie à un pinceau délicat et moelleux; nul n'a su mieux que lui rendre les dunes sauvages qui bordent la mer en Hollande. Malheureusement, il s'adonna à la débauche, ce qui nuisit à sa fortune et à sa réputation. Le musée d'Amsterdam et celui de Bruxelles possèdent chacun 3 de ses tableaux de grande dimension; le Louvre en renferme trois, un grand et deux petits.

WYNDHAM (sir W.), ministre d'État, né en 1687 à Orchard-Wyndham (Somerset), m. en 1740, fut de bonne heure admis à la Chambre des Communes, devint chancelier de l'échiquier en 1713, fut écarté des affaires à la mort de la reine Anne, entra dès lors dans l'opposition, fut même arrêté en 1715 comme complice du comte de Mar. chef de la révolte d'Écosse, mais ne fut point mis en jugement. — Un autre W. Wyndham, de la même famille, né à Londres en 1750, m. en 1810, fut l'ami de Burke, siégea d'abord avec lui à la Chambre des Communes parmi les Whigs les plus ardents, puis se rapprocha de Pitt, devint en 1795 secrétaire d'État de la guerre, soutint les insurgés de la Vendée, combina l'expédition de Quiberon, se retira du ministère en 1801 avec Pitt, lors de la paix d'Amiens, et eut grande part à la rupture de cette paix. Il rentra au ministère en 1806, avec lord Grenville, mais y resta peu de temps. Les Anglais le placent au rang de leurs hommes d'État les plus distingués et de leurs orateurs les plus éloquents: il maniait surtout le sarcasme avec un rare talent.

WYSS (J. Rodolphe), écrivain, pasteur et professeur de philosophie à Berne, né à Berne en 1781, m. en 1830, s'est fait un nom par son *Robinson Suisse*, livre d'éducation, devenu populaire, qui fut traduit dans toutes les langues de l'Europe (notamment en franç. par Mme de Montolieu et par Mme Voïart), et auquel il donna lui-même une continuation en 1827.

WYTTENBACH (Daniel), philologue, né à Berne en 1746, m. en 1820, était fils d'un professeur de l'Université de Berne. Il se forma à l'école de Ruhnkenius et de Valckenaër, professa la littérature au collége des Remontrants d'Amsterdam, puis la philosophie à l'*Illustre Athénée* (dans la même ville), fit en 1775 un voyage à Paris où il se lia avec Larcher, Ste-Croix et Villoison, et fut nommé en 1799 professeur de littérature grecque et bibliothécaire à Leyde. On lui doit une excellente édition des *Œuvres morales de Plutarque*, grec-latin, avec variantes, notes critiques, commentaires et index, Oxford, 1795-1821, 8 vol. in-8. On a encore de lui une logique extraite des meilleurs auteurs latins (*Præcepta philosophiæ logicæ*, Amst. 1781), un *Compendium Theologiæ moralis*, 1754, une intéressante *Vie de Ruhnkenius* (en latin), et un grand nombre d'*Opuscula*, publiés à Leyde, 1821. Il rédigea de 1777 à 1807, avec Ruhnkenius et quelques autres savants, une *Bibliothèque critique*, qui exerça une grande influence sur les progrès de la philologie en Allemagne. Wyttenbach a formé des philologues distingués, entre autres Lennep, Creuzer, Van Heusde.

X

XAINTRAILLES (Jean POTON, seigneur de), vaillant capitaine français, entra au service en 1419, contribua à la victoire de Patay (1429), y fit prisonnier le général anglais Talbot, qu'il renvoya sans rançon, fut lui-même pris peu après et traité avec la même générosité, aida Charles VII à expulser les Anglais, fut fait maréchal de France en 1454, et mourut à Bordeaux en 1461. Il était l'ami et le compagnon d'armes de Lahire.

XALAPA, v. du Mexique. *V.* JALAPA.

XALISCO (État de), un des États du Mexique, au centre, a pour bornes les États de Durango au N., de Sonora au N. O., de Zacatecas au N. E., de Guanaxuato à l'E., de Méchoacan au S. E. et le Grand Océan à l'O.; 600 kil. sur 450; env. 800 000 h.; ch.-l., Guadalaxara. Côtes sinueuses; montagnes au N. (la cordillère d'Anahuac, qui contient plusieurs volcans); vastes forêts; climat chaud et malsain, peu de rivières; sol néanmoins fertile, pâturages excellents. — Cet État tire son nom d'une ville Xalisco, sur le Grand Océan, qui était jadis la capit. d'un royaume mexicain de même nom.

XALON, *Salo* ou *Bilbilis*, riv. d'Espagne (Saragosse), nait dans la prov. de Soria, reçoit la Xiloca près de Calatayud, traverse la prov. de Saragosse et s'unit à l'Èbre près d'Alagon, après un cours de 130 kil.

XANTEN ou **SANTEN**, *Colonia trajana*, *Castra vetera?* v. des États prussiens (Prov. Rhénane), près de la r. g. du Rhin, à 11 kil. O. de Wesel et à 51 k. N. O. de Dusseldorf; 3500 h. Belle église, dédiée à S. Victor (qui y subit le martyre). Épingles, étoffes de soie, drap, rubans; tanneries. Patrie de Siegfried, un des héros des *Niebelungen*, et de S. Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés. On voit près de la ville les ruines d'un amphithéâtre de l'anc. *Vetera castra*. — Cette ville fut prise par les Français en 1672. Il y fut conclu en 1614 un traité qui mit fin à la guerre de la succession de Juliers.

XANTHE (le), riv. de la Troade. *Voy.* SCAMANDRE.

XANTHE, auj. *Eksenidé* ou *Kounik*, v. de Lycie, sur une riv. de même nom, fut prise et ruinée par Harpage, général de Cyrus en 564, après une résistance désespérée. Patrie du philosophe Proclus.

XANTHIPPE, *Xanthippus*, général athénien, remplaça Thémistocle après l'expédition de Paros, eut part, avec le Spartiate Leotychide, à la bataille de Mycale (479), prit Sestos et ravagea la Chersonèse. Périclès était son fils. — Officier lacédémonien à la solde de Carthage, prit le commandement des auxiliaires carthaginois contre les Romains en 255 av. J.-C., battit Régulus à *Tunes* (auj. Tunis) et le fit prisonnier. Il périt au retour de cette expédition.

XANTHIPPE, *Xanthippe*, femme de Socrate, d'humeur acariâtre et impérieuse, mit souvent à l'épreuve la patience de son époux. Néanmoins elle témoigna la plus vive douleur de sa mort.

XANTHUS de Lydie, un des plus anciens historiens ou logographes grecs, avait rédigé les *Lydiaques* ou *Histoire de Lydie*, en 4 liv., dont il ne reste que quelques fragments (dans les *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta* de Creuzer, 1806, et dans la collection Didot, 1841). Les uns le placent au VIe s. av. J.-C., les autres, avec plus de probabilité, au Ve s., peu avant Hérodote.

XATIVA ou JATIVA, v. d'Espagne. *V.* SAN-FELIPE.

XAVIER (S. FRANÇOIS). *V.* FRANÇOIS-XAVIER.

XÉNIL ou **GÉNIL**, riv. d'Espagne, sort de la Sierra-Nevada, arrose Grenade, Loja, Ecija, et se jette dans le Guadalquivir, par la r. g., près de Palma, après un cours de 225 kil.

XÉNOCRATE, philosophe grec, né à Chalcédoine vers 406 av. J.-C., fut un des disciples les plus assidus de Platon, et dirigea l'Académie après Speusippe; il enseigna pendant 25 ans et mourut vers 314, à 92 ans. Il tenta de concilier la doctrine de Platon avec le pythagorisme. Il laissa, entre autres ouvrages, des traités *de l'Art de régner*, *de la Philosophie*, *de la Nature*, *des Richesses*, qui tous sont perdus. Il est célèbre par ses vertus, son désintéressement et surtout par sa continence : il refusa les présents d'Alexandre et sut résister aux séductions de Phryné. Son caractère trop austère faisait dire à Platon qu'*il avait besoin de sacrifier aux Grâces*.

XÉNOPHANE, philosophe grec, né vers l'an 617 av. J.-C., à Colophon dans l'Asie-Mineure, parcourut la Sicile et l'Italie, exerçant pour vivre le métier de rhapsode, se fixa dans sa vieillesse à Élée (vers 536), et y mourut, âgé, dit-on, de 100 ans. Il fut le chef d'une secte qui est devenue célèbre sous le nom d'*École éléatique*, et fonda le système vulgairement connu sous le nom de *Panthéisme*. Il réduisait tout à une unité absolue, qu'il identifiait avec Dieu même, et niait la pluralité, le changement. Cependant il joignait à ces spéculations toutes métaphysiques une doctrine physique, dans laquelle, raisonnant d'après les apparences, il faisait sortir le monde de deux éléments, la terre et l'eau, ou, selon d'autres, d'un seul, la terre. Selon lui, les astres ne sont que des nuages condensés, la terre un cône tronqué dont la base se perd dans l'infini, le soleil, un feu qui s'allume tous les matins et s'éteint périodiquement, etc. Xénophane avait composé plusieurs ouvrages en vers qui ne nous sont point parvenus, entre autres un poëme de *la Nature*, où il exposait sa philosophie; il ne reste de lui que quelques fragments, recueillis par Brandis (dans ses *Commentationes eleaticæ*, Altona, 1813), et par Karsten (*Philosophorum græc. reliquiæ*, Amst. 1830). On trouve dans Aristote un petit traité *De Xenophane, Zenone et Gorgia*.

XÉNOPHON, général, philosophe et historien grec, fils de Gryllus, naquit en Attique vers 445 av. J.-C., devint dès l'âge de 16 ans disciple de Socrate, qui lui sauva la vie à la bataille de Délium (424), continua à servir tant dans la guerre du Péloponèse que parmi les mercenaires que Cléarque conduisait à la suite du jeune Cyrus contre Artaxerce Mnémon (401), prit le commandement de ce corps après la mort de Cléarque, et opéra la fameuse retraite des *Dix-Mille* (des rives du Tigre à Chrysopolis), aida ensuite le roi thrace Seuthès à remonter sur le trône, et conduisit les restes des Dix-Mille en Ionie, où ils entrèrent au service de Sparte; se lia étroitement avec Agésilas, roi de Sparte, ce qui le fit bannir par ses concitoyens (394); resta dès lors auprès de ce prince et l'accompagna même à la bataille de Coronée, à laquelle il eut le tort de prendre part, combattant dans les rangs de l'armée spartiate contre ses propres compatriotes. Il s'établit depuis à Scillonte en Élide avec sa femme et ses enfants: il resta 24 ans dans cette retraite, et se réfugia à Corinthe lors de l'invasion de la Laconie par les Éléens (368). Il fut l'année suivante rappelé de son exil, mais il ne rentra pas à Athènes, et mourut à Corinthe, vers 355 av. J.-C. Ses ouvrages se distinguent en 4 classes : 1° ouvrages historiques : les *Helléniques* (suite de l'*Histoire de la Grèce* de Thucydide, conduisant jusqu'à la bat. de Mantinée, 363), l'*Anabase* (ou *Retraite des Dix-Mille*), son chef-d'œuvre, l'*Éloge d'Agésilas*, la *Cyropédie* ou l'*Enfance de Cyrus*, en 8 liv., ouvrage qui est un roman moral plutôt qu'une histoire, et où il a pour but de tracer l'idéal du conquérant et du fondateur d'empire; 2° politique : les *Républiques de Sparte et d'Athènes*, les *Revenus de l'Attique*; 3° instruction militaire : l'*Hipparchique* ou le *Maître de la Cavalerie*, l'*Équitation*, les *Cynégétiques* ou la *Chasse*; 4° philosophie : le *Banquet*, l'*Économique* ou l'*Art d'ordonner une maison*, ouvrage fort estimé de Cicéron, qui l'avait traduit; *Hiéron* ou les *Devoirs d'un roi*; les *Entretiens mémorables de Socrate* et l'*Apologie* de ce philosophe. C'est Xénophon qui publia l'*Histoire* de Thucydide, restée inconnue jusqu'à lui. Le style de cet écrivain, d'une élégance et d'une douceur exquises, lui a valu le surnom d'*abeille attique*; cependant il est quelquefois diffus et languissant. Comme historien, on reproche à Xénophon des lacunes et de la partialité, surtout en faveur des Spartiates. Comme philosophe, il est l'interprète le plus fidèle des doctrines de Socrate. Les meilleures éditions de Xénophon sont celles de Thieme et Ernesti, Leips., 1763 et 1801-1804, 4 v. in-8; de B. Weiske, Leips., 1798-1804, 6 v. in-8; de Schneider, Leips., 1838 et 1849; de Dindorf, dans la collect. Didot, Paris, 1839, gr. in-8; Gail en a donné une éd. compl., texte grec, avec version lat. et franç. et notes, Paris, 1797-1814, 7 vol. in-4, où il a reproduit la traduction latine de Leunclavius et les traductions françaises partielles de Dacier, Lévesque ou Larcher. M. H. Trianon, en 1842, et M. E. Talbot, en 1859, en ont donné de nouvelles traductions françaises. On doit à Sturzius un *Lexicon Xenophonteum*, Leips., 1801-04.

XÉNOPHON D'ÉPHÈSE, auteur d'un roman grec intitulé : *les Éphésiaques* ou *Amours d'Abrocome et d'Anthia*, en 5 livres, paraît avoir vécu à la fin du IIe s. de J.-C., et n'est peut-être qu'un pseudonyme. Son roman a été publié à Londres en 1726 par Ant. Cocchi (édition *princeps*), à Vienne par Locella, 1796. Il a été trad. en franç. par Jourdan, Paris, 1748.

XÉRÈS ou XÉREZ DE LA FRONTERA, *Asta Regia*, v. d'Espagne (Cadix), à 50 kil. N. E. de Cadix (à

22 kil. seulement par mer); 32 000 hab. Nombreuses églises, couvents, hôpitaux. Xérès est surtout célèbre par les excellents vins (dits de *Khérès*) qu'on récolte aux environs, et qui s'exportent dans toute l'Europe; on en distingue de deux espèces : le doux, nommé *pajarète* ou *pacaret;* le sec, dit *xerez-secco*, qui est un peu amer et stomachique. — Cette ville, bâtie sur ou près de l'emplacement de l'anc. *Asta Regia*, doit la 2e partie de son nom à ce qu'elle est voisine des frontières. Les Maures, commandés par Tarik, y remportèrent, en 711, sur Rodrigue, roi des Visigoths, une victoire signalée qui assura leur domination en Espagne. Alphonse le Sage reprit Xérès aux Maures en 1255.

XÉRÈS DE LOS CABALLEROS (c.-à-d. *des Chevaliers*), *Esuris*, v. d'Espagne (Estramadure), à 64 kil. S. de Badajoz; 10 000 hab. Toiles, cuirs, chapeaux, poterie, savon. Mines de soufre et d'argent. Patrie de Balboa. Cette ville tire son nom des *Chevaliers du Temple*, auxquels elle a appartenu.

XEROCHORI, v. du roy. de Grèce, en Eubée, au N. de l'île, est le ch.-l. d'une éparchie de l'Eubée.

XERTIGNY, ch.-l. de c. (Vosges), à 13 kil. S. d'Épinal; 3992 h. Forges, martinets, affinerie de fer.

XERXÈS I, roi de Perse de 485 à 472 av. J.-C., fils et successeur de Darius I, avait été désigné par son père de préférence à Artabazane, son frère aîné. Il soumit l'Égypte révoltée, puis reprit les desseins de son père contre la Grèce (480) : il fit des levées en masse qu'on porte à plus d'un million d'hommes, équipa en même temps une flotte de plus de 1200 voiles, destinée à longer le littoral de la mer Égée, jeta un pont de bâteaux sur l'Hellespont pour franchir ce détroit et dans sa folie fit, dit-on, fouetter la mer pour la punir d'avoir rompu ce pont, perça l'isthme qui unissait le mont Athos au continent pour donner passage à sa flotte, reçut la soumission de la Macédoine et de la Thessalie, fut longtemps arrêté devant les Thermopyles que défendait Léonidas et ne les franchit qu'après avoir perdu 20 000 hommes, prit Thèbes, Platée, Thespies, entra, sans résistance dans Athènes, qu'il livra aux flammes, mais vit sa flotte anéantie par Thémistocle à Salamine (480). Il regagna l'Asie en fugitif, sur une petite barque, laissant en Grèce une armée de 300 000 hommes sous la conduite de Mardonius, et ne songea plus qu'à se livrer au plaisir. L'année suivante, ses troupes furent encore battues à Platée et à Mycale. Il périt assassiné par Artaban, son capitaine des gardes.

XERXÈS II, fils et successeur d'Artaxerce I, ne fit que paraître sur le trône (414 av. J.-C.): il fut assassiné par son frère Sogdien un an après son avénement.

XIMÉNÈS (Roderic), historien espagnol, d'une famille noble de la Navarre, servit d'abord avec gloire et combattit les Maures, puis entra dans l'ordre des Franciscains, devint archevêque de Tolède et cardinal. Il mourut en 1247, en revenant du concile de Lyon. On a de lui une *Histoire d'Espagne*, une *Hist. des Ostrogoths*, une *Hist. des Huns et des Vandales*, une *Hist. des Arabes* (de 770 à 1150), publiées par A. Schott dans l'*Hispania illustrata*.

XIMÉNÈS DE CISNEROS (le cardinal François), célèbre ministre d'État, né en Castille en 1436, avait pour père un receveur des décimes. Il reçut les ordres, devint grand vicaire du cardinal Mendoza, entra chez les Franciscains à 50 ans, professa le droit à l'Université de Salamanque, prêcha avec un grand succès, plaida devant les tribunaux ecclésiastiques à Rome, fut nommé en 1492 confesseur de la reine Isabelle, devint en 1494 provincial de son ordre et fut promu en 1495 à l'archevêché de Tolède : il fallut des lettres du pape pour le déterminer à accepter ce poste. Isabelle lui confia l'administration de la Castille; après la mort de cette princesse, Ferdinand le conserva dans ce poste important; il lui fit en outre donner le chapeau de cardinal et le nomma grand inquisiteur de la Castille. Ximénès rendit à ce prince les plus grands services, d'abord en se portant médiateur entre l'archiduc Philippe d'Autriche et lui, puis, quand Philippe fut mort, en lui assurant la régence de la Castille au nom de sa fille Jeanne la Folle et de son petit-fils Charles. En 1509, Ximénès fit à ses frais une expédition en Afrique et fit la conquête d'Oran. Ferdinand lui confia en mourant (1516) le gouvernement de la Castille jusqu'à l'arrivée de son petit-fils Charles (depuis Charles-Quint ; il fit proclamer ce prince roi de Castille et d'Aragon, et parvint, en étouffant plusieurs révoltes, à faire reconnaître son autorité Charles, qui lui devait tant, se montra fort peu reconnaissant; il ne tarda même pas à le renvoyer dans son diocèse (1517) : le cardinal mourut en recevant la nouvelle de cette disgrâce. Ximénès était un homme d'un caractère austère, d'une grande sévérité, mais juste ; il avait un courage à toute épreuve, une connaissance profonde des hommes et des choses de l'Espagne, et l'esprit le plus vaste, le dévouement le plus vrai à ses maîtres. Il fit beaucoup pour les lettres : il fonda l'Université d'Alcala, et fit publier à ses frais la *Bible polyglotte d'Alcala*, 1502-17, 4 v. in-fol., réimprimée à Anvers, 1569-70, 8 vol. in-fol. Sa *Vie* a été écrite en français, par Fléchier, Marsollier, Baudier, et, en allemand, par Héfélé, dont l'ouvrage a été trad. par les abbés Sisson et Crampon, Paris, 1856.

XIMÉNÈS (Augustin Louis), littérateur français, d'une famille aragonaise, né en 1726 à Paris, mort en 1817, avait été colonel et fut de la société intime de Voltaire. On a de lui trois tragédies médiocres : (*Epicharis*, *don Carlos*, *Amalazonte*), des poésies fugitives, où l'on trouve de bons vers, et qui ont été réunies sous le titre d'*Œuvres*, 1772, et le *Codicille d'un vieillard*, 1792.

XIMO KIOU-SIOU, île du Japon, la plus grande après Niphon, a 720 kil. sur 355; env. 1 000 000 d'hab.; ch.-l. Nangasaki (le seul port de l'empire ouvert aux Européens jusqu'à ces dernières années). Elle est divisée en 9 provinces d'où son nom de *Kiou-Siou* (les 9 royaumes). Elle est sillonnée par une chaîne de montagnes volcaniques, qui renferment des mines d'or, d'argent, de cuivre et de houille.

XINGU, riv. du Brésil, naît dans le pays des Bororos (prov. de Mato-Grosso), par 15° 40' lat. S., coule du S. au N., entre dans la prov. de Para et se jette dans l'Amazone par 53° 20' long. O., 1° 42' lat., après avoir reçu l'Ilabagua, le Pacaja, le Rio-Fresco et le Guarini; son cours est d'environ 3000 kil.

XIPHILIN (Jean), patriarche de Constantinople de 1066 à 1078, était d'une illustre famille de Trébizonde et avait été d'abord ermite au mont Olympe. Il a laissé quelques constitutions (imprimées dans le *Jus Græco-Romanum* de Leunclavius) et des homélies, restées manuscrites. — Son neveu, nommé aussi Jean Xiphilin, qui vivait à la fin du XIe s. sous l'empereur Michel Ducas, a laissé un *Abrégé de l'histoire romaine de Dion Cassius*, très-précieux à cause de la perte de presque tout l'ouvrage original. Cet abrégé, qui est joint à toutes les éditions de Dion, a été traduit en latin par le cardinal d'Armagnac et publié par les Étienne, Paris, 1551 et 1592 ; il a été traduit en français par Boisguillebert, 1674, et par le président Cousin, 1678 et 1686.

XISTE (S.). *V.* SIXTE.

XISUTHRE, le dernier des rois antédiluviens de l'Assyrie, ayant été instruit en songe par un dieu que le genre humain allait périr par un déluge, construisit un grand navire, y fit entrer sa famille, ses oiseaux, des animaux de chaque espèce, puis quand les eaux baissèrent, débarqua sur une montagne et fut enlevé au ciel. Xisuthre, dont l'histoire paraît calquée sur celle de Noé, n'est connu que par le témoignage de Bérose (cité par George le Syncelle), qui donne à son règne une durée de plusieurs milliers d'années.

XOCHIMILCO, lac du Mexique, un des trois lacs de la vallée de Mexico, s'écoule au N. dans le lac de Tezcuco. Mexico est entre ce lac et celui de Tezcuco.

XOÏS, v. de l'Égypte inférieure, à 2 kil. N. O. de Busiris, à 4 kil. O. de Sébennyte, fut ch.-l. de nome sous les Lagides et sous les Romains. Cette ville, fort ancienne, a donné son nom à la 14e dynastie des rois d'Égypte, qui est dite *dynastie Xoïte*.

XUCAR (le), *Sucro*, fleuve d'Espagne, sort de la Sierra de Albarracin dans la province de Cuença, qu'il parcourt du N. au S., arrose ensuite celle de Chinchilla, sépare celle de Valence et de San-Felipe, et se jette dans la Méditerranée à Callera, un peu au S. du lac Albufera, après un cours d'env. 350 kil.

XUTHUS, un des fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion, eut de Créuse, fille d'Érechthée, deux fils, Ion et Achéus, tiges des Ioniens et des Achéens.

XYLANDER (Guill. HOLTZMANN, dit en grec), philologue, né à Augsbourg en 1532, mort en 1576, professa le grec à l'Académie d'Heidelberg, et fut secrétaire des assemblées convoquées par l'électeur Palatin Frédéric III à l'abbaye de Maulbronn pour statuer sur les points controversés entre diverses sectes protestantes. Outre des éditions d'*Euripide*, de *Théocrite*, d'*Étienne de Byzance*, etc., on lui doit la traduction latine de plusieurs auteurs grecs (*Tryphiodore*, Bâle, 1548; *Dion Cassius*, 1558; *Marc-Aurèle*, 1558; *Plutarque*, 1561-70; *Strabon*, 1571; *Diophante*, 1575) et quelques ouvrages originaux.

XYSTE, une des parties de la palestre chez les anc. Grecs. *V.* XYSTE dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

Y

NB. *Cherchez à l'I ou au J les noms qui ne seraient pas ici.*

Y (Golfe de l'), bras de mer de la Hollande, dans le Zuyderzée, s'étend de Muyden à Beverwyck, et a 26 kil. de long; il sépare la Hollande sept. de la Hollande mérid. Il a été formé au XIIIe siècle par une invasion de la mer: c'était jadis un lac d'eau douce, uni au Rhin d'un côté, au lac *Flevo* de l'autre.

YAHIA (Abou-Zakharia), général musulman du XIIe s., reçut de Tachfin, roi de Maroc, le commandement de toutes les forces des Almoravides en Espagne, fut contraint, par une révolte des Arabes espagnols, à s'unir avec le roi de Castille Alphonse Raymond (1114), vit les Almohades envahir la Péninsule, fut assiégé par eux dans Cordoue, puis dans Grenade, et périt dans une sortie, en 1149.

YAHIA-AL-BARMÉKI. *V.* BARMÉCIDES.

YAKOUB (Ibn-Leiz), dit *Al-Soffar*, fondateur de la dynastie des Soffarides en Perse, né dans le Séistan, avait été chaudronnier (*soffar* en arabe) il se fit chef de brigands, se mit au service de Salih-ebn-Nasr, qui chassa les Tahérides du Khoraçan, puis de son frère Darham, remplaça ce dernier en 872, et réunit au Séistan le Khoraçan, le Fars, le Tabaristan. Il marchait sur Bagdad quand il mourut, en 879.

YAKOUB (Abou-Yousouf), dit *Al-Mansour-Billah*, de la dynastie des Mérinites, remplaça en 1258 son frère Abou-Bekr sur le trône de Fez, réunit Maroc à ses États, passa trois fois en Espagne à la demande du roi de Grenade Mohammed II, pour repousser Alphonse X, s'allia ensuite à ce dernier contre ses co-religionnaires et entreprit avec lui le siége de Cordoue et de Grenade. Il mourut à Algésiras en 1286.

YAKOUB-ALMANZOR, l'almohade. *V.* ALMANZOR.

YAKOUT, dit *Schehad eddin*, tison de la religion, savant Persan du XIIIe s., m. en 1229, sortait d'une famille grecque d'Anatolie et avait été dès son enfance emmené comme esclave à Bagdad où il fut élevé dans l'étude des lettres arabes. Rendu à la liberté, il se livra à la recherche et au commerce des livres. On a de lui une *Histoire des dynasties*, un *Dictionnaire géographique* très-estimé (dont la Bibliothèque impériale de Paris possède un exemplaire), et un *Dictionnaire historique des poëtes et des lettrés*, etc., dont M. Barbier de Meynard a trad. une partie sous le titre de *Dictionn. géographique, historique et littéraire de la Perse*, 1861.

YA-LOUNG-KIANG, riv. de l'empire chinois, naît dans le pays de Khoukhounoor, traverse la partie N. E. de la prov. thibétaine de Kam, puis entre dans la Chine propre, coule au S. E. et au S., se joint au Kin-cha-kiang pour former le Yang-tsé-kiang, par 99° long. E., 26° 30' lat. N. Cours, env. 1100 kil.

YAMOUNA, nom antique de la Djomnah.

YANAON, v. de l'Inde et comptoir français, dans le pays des Circars septentrionaux, sur l'une des bouches du Godavery, à 12 kil. de la mer, appartient à la France depuis 1752 avec un territoire de 8 kil. carr., et compte env. 7000 hab. Récolte de riz. — Les Anglais s'en emparèrent pendant la Révolution, mais la rendirent en 1817. Elle fut dévastée en 1839 par un violent ouragan et par un débordement de la mer.

YANDABOU, v. de l'empire Birman, sur la r. g. de l'Iraouaddy, à 100 kil. O. S. O. d'Ava. Il y fut conclu en 1826 un traité par lequel l'empereur des Birmans abandonnait aux Anglais une partie de l'Inde Transgangétique.

YANG-TSÉ-KIANG, le *Fleuve bleu* des Européens, grand fleuve de l'empire chinois, est formé du Kin-cha-kiang et du Ya-loung-kiang, coule au N. E. et à l'E. dans les provinces de Sé-tchouan, Hao-nan, An-hoéï, Kiang-nan, reçoit le Han-kiang, le Min-kiang, le Kia-ling-kiang, et tombe dans la mer Bleue au-dessous de Nankin, vers 32° lat. N., par deux embouchures, après un cours de 4500 k. Il a presque partout 2 kil. de large et en a 30 à son embouchure. La marée y remonte jusqu'à 650 kil. et les bâtiments jusqu'à 1000. Ce fleuve a été ouvert en 1858 au commerce européen.

YANKEES (pron. *Yankiss*), nom donné dérisoirement par les Anglais aux habitants des États-Unis. C'est une imitation de la manière dont les nègres de la Virginie et les Indiens prononcent en le défigurant le mot *English* (Anglais).

YAO, souverain de la Chine vers 2357 av. J.-C., établit sa résidence à Ping-yang, dans le Ki-Tchéou, encouragea l'étude de l'astronomie, fit dresser un nouveau calendrier et inventa la musique religieuse. De son temps eut lieu, selon la tradition chinoise, une grande inondation, qu'on place en 2298 av. J.-C.: c'est sans doute le déluge. On fait vivre ce prince 115 ans et on le fait régner près de 100 ans.

YAPURA, riv. de l'Amérique mérid., naît dans les Andes au S. E. d'Almaguer, coule au S. E., sépare l'anc. Colombie du Brésil et se jette dans l'Amazone par plusieurs bouches, dont une par 67° long. O., 3° lat. S., après un cours d'env. 1400 kil.

YARKAND, riv. du Turkestan chinois, sort de la chaîne du Bolor, coule au N. E., arrose Yarkand et tombe dans le lac Lop après un cours d'env. 1100 kil.

YARKAND, v. du Turkestan chinois (Petite-Boukharie), ch.-l. de khanat, au confluent de la Meltcha, du Telour-sou et de l'Yarkand, par 73° 57' long. E., 38° 19' lat. N.; env. 60 000 hab. Citadelle. Résidence d'un chef musulman et de deux mandarins chinois. Beau palais, bazar immense, établissements d'instruction publique. Étoffes de soie, de coton, de lin; beaux tapis; grand commerce. Beaucoup de jaspe. — Capitale du roy. de Kachgar au XVIIe s., cette ville appartient aux Chinois depuis 1757.

YARMOUTH, *Garianonum*, v. et port d'Angleterre (Norfolk), à l'emb. de la Yare dans la mer du Nord, à 28 kil. E. de Norwich; 30 000 h. Beau quai, arsenal, forts; colonne en l'honneur de Nelson, ruines romaines. Pêche du hareng et du maquereau. Paquebots pour Londres.

YARRIBA, vaste État de la Nigritie centrale, à l'O. du Niffé et au S. du Borgou; ch.-l., Katunga. Son nom a été révélé à l'Europe par Clapperton.

YATREB, nom primitif de Médine.

YBERVILLE (LEMOYNE d'), intrépide corsaire, né en 1662 à Montréal, au Canada, d'une famille normande, mort en 1706, fut chargé, en 1686, de construire un fort dans la baie d'Hudson, en reçut le commandement et combattit les Anglais au Canada avec un courage extraordinaire. Il reconnut en 1698 l'embouchure du Mississipi, dont une branche porte encore le nom d'Yberville, établit la première colonie française dans la Louisiane, enleva aux Anglais l'île de Nevis, 7000 nègres, 30 bâtiments de guerre (1706), et mourut à la Havane en préparant une expédition contre la Jamaïque. — Un de ses frères, Lemoyne de Bienville, gouverneur de la Louisiane, fonda la Nouvelle-Orléans.

YÉDO ou **YEDDO**, capitale du Japon, dans l'île de Niphon, sur la côte S. E., à l'extrémité N. O. du golfe de Yeddo, par 36° 39' lat. N., 137° 40' long. E.; env. 1 500 000 hab. Cette ville a près de 70 kil. de circuit; rues et places fort belles; maisons bien bâties, mais en bois (ce qui cause de fréquents incendies); riche bibliothèque. Résid. du koubo ou seogoun, qui y habite un palais immense et magnifique; nombreux édifices. Pendant longtemps, les Hollandais ont été les seuls Européens qui pussent pénétrer dans cette ville. Elle a été désolée en 1855 par un violent tremblement de terre, qui a détruit 100 000 maisons et fait périr 30 000 habitants.

YELLOW-STONE (c.-à-d. *la Pierre-Jaune*), riv. des États-Unis (Missouri), sort du versant E. des Monts Rocheux, coule au N. E. et après un cours de 1500 k. se jette dans le Missouri, par 48° lat. N., 106° long. O.

YÉMEN, région S. O. de l'Arabie, la partie principale de l'*Arabie heureuse* des Anciens, par 3°-44° long. E., 12°-20° lat. N., a pour bornes à l'O. la mer Rouge, au S. le golfe d'Aden, à l'E. l'Hadramout, au N. l'Hedjaz; 755 kil. du N. au S. sur 350 : env. 2 500 000 hab. On y remarque un État principal, l'imamat de Sana ou Yémen propre (villes pricipales : Sana et Moka), puis l'État d'Abou-Arich, les pays d'Aden et de Kobaïl. A l'O., grande plaine de sable, dite Téhama ou Thama; au centre, montagnes boisées et vallées délicieuses; à l'E. et au N., chaleurs brûlantes. Sol extrêmement fertile dans quelques parties: plantes aromatiques, café (le café de ce pays, café *moka*, est le plus estimé de tous; c'est même de l'Yémen qu'est originaire le caféier); dattes, indigo, sené, *ouars* pour teindre en jaune; fruits exquis, vins, tabac. Cornaline; un peu de fer, aimant et soufre; sel marin et corail en quantité. Peu d'industrie (toiles, savon, cuire, poterie).

YENNE, *Epauna*, ch.-l. de canton (Savoie), anc. capit. du Bugey, sur le Rhône, à 22 kil. N. O. de Chambéry; 2935 hab. Le roi burgunde Sigismond y assembla un concile en 517.

YEOMANRY, milice à cheval, espèce de gendarmerie civile établie en Angleterre et chargée de la défense et de la police locales, se compose des *yeomen* ou propriétaires de la campagne.

YÈRES, petite riv. de France, naît à 10 kil. N. de Provins (Seine-et-Marne), coule à l'O., entre le dép. de Seine-et-Oise, et se perd dans la Seine à Villeneuve-St-George après un cours de 90 kil. — Sur ses bords, à 3 kil. E. de Villeneuve-St-George et à 15 kil. N. de Corbeil, est le village d'Yères, où l'on remarque le château de La Grange, qui a appartenu au maréchal de Saxe et à Lafayette, et où se trouvait une ancienne abbaye de Bénédictines, fondée en 1122 par une sœur de Louis le Gros.

YERMAK. *V.* IERMAK.

YERVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 12 kil. N. E. d'Yvetot; 1748 h. Tissus de coton, corderies.

YÉSO, grande île du Japon, entre l'île Tarrakaï au N. O. et Niphon au S., à env. 560 kil. sur 450; ch.-l. Matsmaï. Elle n'est séparée de l'île Niphon que par un petit bras de mer, le détroit de Sangar. Côtes très-échancrées; montagnes hautes, neigeuses; quelques volcans. On y distingue le gouvt de Yéso proprement dit, au S. O., où se trouvent Matsmaï et Hakodadi, et le pays des Aïnos. Cette île n'est connue que depuis le XVIIe s. : le jésuite Jérôme de Angelis la découvrit en 1620; les Hollandais y abordèrent en 1643, et les Russes en 1739.

YEU (Ile d'). *V.* DIEU.

YEZD, v. de Perse (Farsistan), à 230 kil. S. E. d'Ispahan, dans une vaste plaine sablonneuse et stérile; env. 30 000 hab., dont beaucoup de Guèbres. Ville mal bâtie; beaucoup de ruines. Grand commerce avec Kerman, Mesched et Ispahan. Étoffes de soie, coton, laine, brochées d'or et d'argent, taffetas, satins, châles de poil de chameau; manufactures d'armes blanches et autres.

YEZDEDJERD I, roi de Perse de la dynastie des Sassanides, régna de 399 à 420 après J.-C., conserva la paix avec l'empire grec, protégea les Chrétiens, mais s'attira par là la haine des Mages. Il mourut des suites d'une chute de cheval. — II, roi de 440 à 457, fit la guerre aux Albaniens, aux Arméniens et aux Ibériens pour leur imposer la religion du feu, fit détruire les temples chrétiens, et excita par là une révolte générale des Arméniens; il réussit toutefois à les remettre sous le joug. — III, roi de 632 à 652, rétablit la paix dans ses États en pratiquant la tolérance. Attaqué par des fanatiques musulmans que dirigeait Omar, il les vainquit une première fois, en 634, grâce à la valeur de Roustam; mais, assailli avec une nouvelle violence quelques années après, il perdit les bat. de Néhavend et de Kadésiah et se vit enlever successivement toutes ses provinces. Il périt peu après, par la trahison d'un des siens. En lui finit la race des Sassanides; ses États passèrent sous la domination des califes. Le commencement du règne de ce prince (16 juin 632) est une ère en usage chez les Persans.

YÉZID I, 2e calife ommiade, régna à Damas de 680 à 683, vainquit Hocéin, fils d'Ali, fit une rude guerre au rebelle Abdallah, assiégea et saccagea Médine (681), et se préparait à investir la Mecque, lorsqu'il mourut. Son nom est en exécration aux Chyïtes. — II, 9e calife ommiade, cousin et successeur d'Omar II (720-24), fut un prince voluptueux et indolent. C'est cependant sous son règne que les Arabes s'emparèrent de Narbonne et s'avancèrent jusqu'à Toulouse. Il persécuta les Chrétiens et ordonna la destruction des images. — III, neveu d'Yézid II, fit périr le calife Walid II, son cousin, et le remplaça sur le trône, mais ne régna que six mois (744).

YÉZID IBN MAHLEB, gouverneur du Khoraçan en 702, se fit un nom par ses exploits, mais excita la jalousie du général Hedjadj, qui le fit disgracier par le calife Walid I. Soleiman ayant succédé à Walid, son frère (715), Yézid obtint le gouvernement de l'Irak, rentra dans celui du Khoraçan, et justifia ces faveurs par de grands exploits. Inquiété de nouveau sous Omar II et Yézid II, il finit par se déclarer indépendant à Bassora (720); mais il fut battu sur les bords de l'Euphrate et resta sur le champ de bataille; 300 membres de sa famille furent décapités.

YÉZIDIS, peuplade et secte kourde répandue partie entre Mossoul et le Khabour, dans les monts Sindjar, partie dans les pachaliks de Bagdad, d'Alep, le Diarbékir et la prov. russe d'Érivan. On en compte environ 200 000, les uns nomades et indépendants, les autres sédentaires et soumis à l'autorité des chefs des territoires qu'ils habitent. Passionnés pour le vin, ils détestent l'Islamisme et tuent impitoyablement les Mahométans. Ils se montrent plus humains pour les

Chrétiens, dont ils ont adopté quelques croyances. Ils reconnaissent deux principes : l'un bon, qui est Dieu; l'autre, mauvais, le Diable; ils croient que le Diable recouvrera incessamment l'empire du ciel qu'il a perdu. Ils vénèrent comme fondateur de leur religion un cheik nommé Yézid, et comme leur réformateur le cheik Hadi. Ils ont été en partie exterminés en 1834 par Reschid-pacha, envoyé contre eux par le sultan.

Y-KING, ou le *Livre des Transformations*, le 1ᵉʳ des *king*, livres sacrés des Chinois, fut écrit par Wen-Wang au XIIᵉ s. av. J. C. Il a été trad. en latin par le jésuite J.-B. Régis. *V.* ce nom.

YLDEGOUZ (Chams-Eddin), fondateur de la dynastie des Atabeks de l'Aderbaïdjan, avait d'abord été esclave. Il gagna la confiance des sultans seldjoucides Mahmoud et Maçoud, devint émir sous ce dernier, reçut en fief une partie de l'Aderbaïdjan, épousa la veuve de Mahmoud, et prit le titre d'*atabek* (beau-père). Il substitua dans presque toute la Perse son pouvoir à celui des Seldjoucides et fit la guerre aux Géorgiens. Il mourut en 1172 à Hamadan, laissant 2 fils qui lui succédèrent.

YOLANDE, sœur de Louis XI, épousa Amédée IX, duc de Savoie, administra le pays pendant la minorité de son fils Philibert I, et eut à surmonter les plus grandes difficultés. Entraînée par Charles le Téméraire dans la guerre contre les Suisses, elle fut retenue captive par ce prince après sa défaite à Morat, et ne recouvra la liberté qu'en 1477, après la bataille de Nancy; elle mourut l'année suivante.

YOLOFS. *V.* GHIOLOFS.

YON, petite riv. du dép. de la Vendée, arrose Napoléon-Vendée (jadis La Roche-sur-Yon), et grossit le Lay, à 7 kil. S. O. de Mareuil. Cours. 65 kil.

YON (S.), *Ionius* ou *Æonius*, disciple de S. Denis, prêcha la foi dans le pays au sud de Paris, principalement à Arpajon et à Châtres, où il bâtit une église, et subit le martyre en 290. On le fête le 5 août. — Les Frères des Écoles chrétiennes ont été appelés *Frères St-Yon* parce qu'ils avaient leur principal établissement à l'abbaye de St-Yon, près de Rouen.

YONNE (l'), *Icauna*, riv. de France, sort de l'étang de Belleperche, au S. E. de Château-Chinon (Nièvre), traverse les dép. de la Nièvre et de l'Yonne et la partie S. de celui de Seine-et-Marne, arrose Corbigny, Clamecy, Auxerre, Joigny, Villeneuve-le-Roi, Sens, et Pont-sur-Yonne, et se jette dans la Seine à Montereau-Fault-Yonne, après un cours de 280 kil., dirigé généralement au N. O. Ses principaux affluents sont l'Armançon, la Cure, le Beuvron. L'Yonne communique avec la Loire par le canal du Nivernais, et avec la Saône par celui de Bourgogne. Elle transporte de grandes quantités de bois, de charbon et de vins, dirigés sur Paris.

YONNE (dép. de l'), dép. borné par ceux de l'Aube au N. E., de Seine-et-Marne au N. O., de la Nièvre au S., de la Côte-d'Or au S. E., du Loiret à l'O., a 27 264 kil. carr. et 370 305 hab.; ch.-l. Auxerre. Il a été formé de parties de la Bourgogne, de la Champagne et de l'Orléanais. Pays très-montueux; beaucoup d'étangs. Fer, grès à paver, pierres lithographiques et pierres de taille, ocres rouges et jaune, etc. Toutes sortes de céréales, légumes, fruits; chanvre; bons vins (notamment ceux de Tonnerre, d'Auxerre, de Coulanges, de Chablis, des Olivioles); gros et menu bétail; gibier, poisson. Gros draps, lainages, tanneries, tonnellerie; tuiles, faïence, poterie, verre; forges; bière; raisiné *de Bourgogne*. — Ce dép. a 5 arr. (Auxerre, Sens, Joigny, Avallon, Tonnerre), 37 cant., 483 communes. Il appartient à la 1ʳᵉ div. militaire, ressortit à la cour impér. de Paris, et a un archevêché à Sens.

YORK, *Eboracum*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté d'York, sur l'Ouse et le Foss, à 320 kil. N. O. de Londres; 35 000 hab. Archevêché anglican, dont le titulaire est primat d'Angleterre. Cathédrale du XIIIᵉ s., la plus belle de l'Angleterre; prison remarquable, bel hôtel de ville, *Manor-York*, ancien palais royal; chemin de fer. Bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, observatoire; société philosophique, école de théologie, qu'on y a transférée de Manchester en 1830. Antiquités romaines. — York était la capitale des *Brigantes*. Septime-Sévère et Constance Chlore y moururent; Constantin y fut proclamé. Elle fut la capitale du roy. de Northumbrie. Jusqu'au milieu du XVIIIᵉ s., on la regarda comme la 2ᵉ ville de l'Angleterre; elle l'est toujours administrativement, quoique bien inférieure à plusieurs autres pour la population; son maire, comme celui de Londres, s'intitule *lord-maire*. Assiégée en 1644 par Charles I, cette ville eut beaucoup à souffrir des guerres civiles. Elle a été souvent érigée en duché pour des princes du sang royal. Patrie d'Alcuin et de Flaxman. — Le comté d'York, entre ceux de Durham au N., de Lincoln au S., de Westmoreland à l'O., et la mer du Nord à l'E., a 15 000 kil. carr. (c'est le plus vaste de la Grande-Bretagne) et env. 1 600 000 hab. On y distingue 3 subdivisions : North-Riding, East-Riding, West-Riding, outre York et sa banlieue. Montagnes, collines, plaines, marais. Climat et sol variés. Agriculture très-développée, surtout à l'E.; beau bétail (jambons renommés); immense industrie à l'O. (draps, lainages, plaqué, coutellerie, filatures) : c'est dans ce comté que se trouvent Leeds et Sheffield.

YORK, capit. du Ht-Canada. *V.* TORONTO.

YORK (Maison d'), branche de la maison royale anglaise, des Plantagenets, est célèbre par la lutte qu'elle soutint contre la maison de Lancastre, et qu'on nomme Guerre des Deux-Roses. Elle avait pour tige Edmond de Langley, duc d'York, 4ᵉ fils d'Édouard III, et appuyait ses prétentions sur le mariage de Richard, fils d'Edmond de Langley, avec Anne Mortimer, arrière petite-fille de Lionel, duc de Clarence, 2ᵉ fils d'Édouard III, tandis que les princes de la maison de Lancastre ne descendaient que du 3ᵉ fils de ce roi. La maison d'York fournit 3 rois à l'Angleterre : Édouard IV, Édouard V et Richard III. La maison de Tudor, qui se rattachait aux Lancastre, finit par la supplanter. Dans les guerres civiles, les partisans de la maison d'York se distinguaient par une *rose blanche*, et les partisans des Lancastre par une *rose rouge*. *V.* ROSES (DEUX-).

YORK (Edmond DE LANGLEY, duc d'), tige de la maison d'York, était le 4ᵉ fils du roi Édouard III, et porta d'abord le titre de comte de Cambridge. Durant la minorité de Richard II, son neveu, fils du prince Noir (qui lui-même était le fils aîné d'Édouard III), Edmond fut chargé de la régence avec Jean de Gand, duc de Lancastre, son frère. Il favorisa la révolte de ce dernier, et contribua à la déposition de Richard, en 1399, par Henri (Henri IV), fils de Jean de Gand. Il mourut en 1402, laissant un fils, le prince Richard, comte de Cambridge, père de Richard, duc d'York, qui suit. — Richard, duc d'York, 1416-60, petit-fils du préc., fut 5 ans régent de France pendant la minorité de Henri VI, puis devint gouverneur d'Irlande. Enhardi par la faiblesse du roi et les discordes de la cour à tenter de faire valoir les prétentions de la ligne d'York au trône, il vint dans ce but en Angleterre en 1451, malgré la défense du roi, avec une suite de 4000 hommes, exigea la convocation d'un parlement, et marcha sur Londres avec 10 000 hommes, mais il fut refoulé dans le comté de Kent, et posa les armes sans être venu à bout de se faire nommer héritier présomptif. Cependant il profita d'un accès d'imbécillité de Henri VI pour se faire déclarer *Protecteur*; quand le retour du monarque à la raison l'eut privé de ce titre, il prit les armes, battit, avec l'aide de Warwick, les troupes royales à St-Alban (1455), s'empara dans cette bataille de la personne du roi, et se fit nommer derechef protecteur. Marguerite fit déclarer par le Parlement que Henri avait recouvré la raison (1456), et évinça le duc qui fut battu dans le pays de Galles; mais Warwick vainquit de nou-

veau les troupes royales à Northampton (1460). Henri étant alors retombé au pouvoir des rebelles, Richard demanda la couronne; le Parlement décida qu'il la porterait à la mort de Henri. Mais Marguerite, qui s'était enfuie en Écosse, revint avec les troupes et défit les Yorkistes à Wakefield (1460); le duc Richard périt dans la bataille. Marguerite fit planter sur les murs de la ville d'York sa tête ornée d'une couronne de papier. Richard laissa, entre autres fils, le comte de March (qui régna sous le nom d'Édouard IV), et le duc de Glocester (depuis Richard III).

YORK (Fréd., duc d'), 2e fils de George III, né en 1763, m. en 1827, avait été nommé tout jeune évêque luthérien d'Osnabrück, mais préféra suivre la carrière des armes. Il commanda en 1793 contre la France le corps auxiliaire des Autrichiens dans les Pays-Bas et perdit les batailles de Hondschoote (1793) et de Tourcoing (1794); il n'en fut pas moins nommé feld-maréchal. Chargé en 1799 d'aller en Hollande, aidé des Russes, rétablir la maison d'Orange, il fut battu par les Français dans deux nouveaux combats (Alkmaar et Castricum). Nommé chef suprême du personnel de la guerre, il fut accusé en 1809 de vendre les places d'officier : sa maîtresse (mistriss Clarke) fut convaincue de ce honteux trafic. Ce prince consuma sa fortune dans toutes sortes d'excès; il se rendit également odieux par ses violences contre les Catholiques, dont il combattit l'émancipation.

YORK (le cardinal d'). *V.* STUART (H. Benoît).

YORKTOWN, v. et port des États-Unis (Virginie), sur la r. dr. de l'York, à 100 kil. S. E. de Richmond; 1500 hab. Les Américains y firent prisonniers lord Cornwallis et ses troupes en 1781. Les Fédéraux y furent battus par les Séparatistes en 1862.

YOUDHICHTHIRA, prince indien, le 1er des Pandous, perdit au jeu ses États, ses quatre frères et sa femme, ce qui fut une des principales causes de la guerre entre les Pandous et les Kourous. Il fut vainqueur des Kourous et régna encore 35 ans. Il a donné son nom à une ère indienne qui commence environ 1200 ans avant J.-C. *Voy.* PANDOUS.

YOUNG (Édouard), poëte anglais, né en 1661 à Upham près de Winchester, m. en 1765, s'était déjà fait connaître par des poésies de cour et par des écrits de circonstance en faveur de la maison de Hanovre et du ministère Walpole, lorsqu'il embrassa, à 46 ans, l'état ecclésiastique; il fut nommé chapelain du roi George II. Ayant perdu prématurément, en 1740, sa femme et sa fille, il s'enferma dans une solitude complète, exhalant sa douleur dans des poésies d'un genre sombre et lugubre, en harmonie avec l'état de son âme. On a de lui deux tragédies (*Busiris*, 1719; *la Vengeance*, 1721), un poëme sur *le Jugement dernier* (1713), des *Satires* et *Poésies diverses*, enfin *les Nuits* (1741), méditations mélancoliques, qui eurent une grande vogue, et qui sont encore son principal titre. Young a de la majesté, de la magnificence, des pensées profondes, mais il est monotone, et parfois bizarre ou emphatique. Ses *OEuvres* ont été réunies à Londres, 1792 et 1803, 3 vol. in-8; elles ont été traduites en 1769-70 par Le Tourneur, qui, en voulant corriger les bizarreries du poëte, a souvent fait disparaître son originalité.

YOUNG (Arthur), agronome, né en 1741 dans le comté de Suffolk, m. en 1820, voyagea beaucoup pour s'instruire, fut premier secrétaire du bureau d'agriculture, fit de son domaine de Bradfield-Hall une exploitation-modèle, et compta parmi ses nombreux correspondants le roi George III lui-même, qui emprunta à cet effet un pseudonyme. Ses principaux ouvrages sont : *le Guide du fermier*, 1770; *Cours d'agriculture expérimentale*, 1770; *Voyage d'un fermier dans l'est de l'Angleterre*, 1771; *le Voyageur en Irlande*, 1782; *le Voyageur en France, en Espagne, en Italie*, 1790-94; les *Annales d'agriculture*, journal mensuel commencé en 1784, et qui ne compte pas moins de 45 vol. Ses principaux écrits ont été traduits dans *le Cultivateur anglais* de Lamarre, Benoît et Billecoq, 1800-1801, 18 v. in-8. Le *Voyage en Islande* avait été trad. séparément par Millon dès 1783; le *V. en France* a été trad. par Lesage, avec introduction de Léonce de Lavergne, 1859.

YOUNG (Thomas), savant médecin, né en 1773 à Milverton (Somerset), m. en 1829, fit des cours à l'*Institution royale* de Londres, publia en 1807 ses *Leçons sur la philosophie naturelle et les arts mécaniques*, et donna en 1812 un *Système de nosologie pratique*, avec une excellente bibliographie; mais il quitta la médecine en 1818 pour entrer au bureau des longitudes. Il s'occupa aussi avec succès d'antiquités; il tenta même avec Champollion d'expliquer les hiéroglyphes en déchiffrant l'inscription de Rosette et publia en 1829 un dictionnaire égyptien. L'optique lui doit la découverte des interférences.

YOUN-LING, chaîne de montagnes de la Chine, sépare cette contrée du Thibet, et a pour ramifications les Pé-ling qui séparent les bassins du Hoang-ho et du Yang-tsé-kiang, les Nan-ling qui séparent le bassin du Yang-tsé-kiang de la Chine propre.

YOUSOUF. Ce nom, qui veut dire Joseph, a été porté par un grand nombre de personnages musulmans.

YOUSOUF-BALKIN (Aboul Fethah), fondateur de la dynastie des Zéirites en Afrique (971-984), vengea la mort de son père Zéiri-ben-Mounad (*V.* ce nom) par une victoire sur la tribu des Zénates (971), soumit Bougie, Biscara, Bafra, étendit sa domination jusqu'aux déserts de Sahara et au Barca, obtint en fief du calife Moez-Ledinillah toute l'Afrique occidentale, conquit Tlemcen, Fez, Sedjelmesse, et laissa après 12 ans de règne le trône à son fils Abou'l Cacem al-Mansour.

YOUSOUF-BEN-TASCHFYN, prince almoravide d'Afrique, élu pour chef en 1069, fonda la ville de Maroc, dont il fit sa capitale, et chassa les Zéirites de l'Afrique occidentale. Appelé en Espagne par les princes musulmans, que pressait le roi de Castille Alphonse VI, il défit complétement ce monarque à Zélaka, près de Badajoz, en 1086, et reconquit une grande partie du territoire espagnol. Bien qu'investi d'une grande puissance, Yousouf reconnaissait la suprématie des califes de Bagdad et ne prenait que le titre d'*Emir-al-Moslemin* (prince des croyants). Il mourut en 1106.

YOUSSOUPOFF, noble famille russe, issue des khans de la Horde d'or, embrassa le Christianisme au XVIIe s. et se mit au service de la Russie, à laquelle elle a fourni plusieurs personnages distingués, entre autres le prince Grégoire, ami de Pierre le Grand, qu'il accompagna dans toutes ses campagnes; — et le prince Nicolas (1750-1831), sénateur, surintendant des théâtres impériaux, qui fut sous Catherine II le *Mécène* de la Russie, correspondit avec Voltaire et forma une des plus riches collections de tableaux et d'objets d'art qu'il y ait en Europe. — Son petit-fils, nommé aussi Nicolas, qui hérita de ses goûts distingués comme de son immense fortune, a suivi la carrière diplomatique.

YPERLÉE (l'), riv. canalisée de Belgique (Flandre occid.), naît près d'Ypres, arrose cette ville, passe près de Dixmude et à Nieuport, et tombe dans la mer du Nord après un cours de 75 kil.

YPRES, *Yperen* en flamand, *Ipra* ou *Ipretum* en latin, v. de Belgique (Flandre occid.), sur un canal qui communique avec Bruges, Ostende et Nieuport, à 46 kil. S. O. de Bruges; 18000 h. Anc. évêché. Trib. de 1re inst., collége, chambre de commerce, bourse. Belle cathédrale, vaste hôtel de ville. Dentelles, toiles, cotonnades, lainages : ses fabriques de draps, jadis renommées, sont bien déchues. — Ypres se forma au Xe s. autour d'un ancien château fort, détruit par les Normands et rebâti en 960. Importante sous les comtes de Flandre et sous les ducs de Bourgogne, elle fut sous ces derniers le théâtre de nombreuses séditions. La peste y fit des ravages en 1490 et 1552. Le pape Paul IV y transporta en 1559 l'évêché de Térouanne : le célèbre Jansénius

fut, de 1635 à 1638, titulaire de cet évêché, qui est aujourd'hui supprimé. Ypres fut souvent prise par les Français : en 1128 par Louis VI, en 1213 par Philippe Auguste, en 1297 par Philippe le Bel, en 1648, 1658, 1678 sous Louis XIV. Le traité de Nimègue l'avait donnée à la France ; elle fut depuis enlevée par les Impériaux. Reprise par les Français en 1794, elle devint sous l'empire un des ch-l. d'arr. du dép. de la Lys. Elle a été annexée aux Pays-Bas en 1815

YPSILANTI, famille grecque fanariote, originaire de Trébizonde, acquit à partir du XVIII° s. un grand crédit et d'immenses richesses à Constantinople, où ses membres exerçaient auprès de la Porte les fonctions de médecins et de drogmans. — Alexandre Y. fut quelque temps prince de la Valachie, puis il revint à Constantinople où il jouit quelque temps d'un grand crédit; néanmoins il fut disgracié et mis à mort en 1805, quoiqu'il eût alors plus de 80 ans, à cause des relations que son fils Constantin entretenait avec la Russie. — Constantin, fils du préc., forma dès sa 1re jeunesse le projet de délivrer la Grèce. Quoique ses relations avec les Russes excitassent les soupçons du sultan, il fut, par considération pour son père, nommé hospodar de Moldavie en 1799, puis de Valachie en 1802. La Russie, dont il avait brigué la protection, stipula pour lui qu'il resterait en fonctions pendant 7 ans : le sultan ayant voulu le révoquer malgré cette clause, il s'ensuivit une guerre. Après le traité de Tilsitt (1807), Constantin se retira en Russie, où il mourut en 1816. — Alexandre Y., fils aîné du préc., né en 1792. entra au service de la Russie, devint en 1814 colonel et un peu plus tard aide de camp de l'empereur Alexandre; se mit en 1820 à la tête d'une association formée pour la délivrance de la Grèce sous le nom d'*Hétérie*, et passa le Pruth en 1821 à la tête d'un petit corps, appelant les Grecs à l'indépendance, mais il fut vaincu à Dragachan et à Skulleni, et se vit obligé de se réfugier en Autriche, où il fut retenu captif jusqu'en 1827. Accablé par ses revers, il tomba malade et mourut à Vienne en 1828.

YRIARTE. *V.* IRIARTE.

YRIEIX ou YRIEZ (S.), en latin *Aredius*, né à Limoges en 511, fut chancelier de Théodebert, roi d'Austrasie, fonda le monastère d'Atane, autour duquel se forma plus tard la ville de St-Yrieix (*V.* ce nom), et mourut en 591. On le fête le 25 août.

YSSEL ou OVER-YSSEL, c.-à-d. *Yssel supér.*, en latin *Sala* ou *Insala*, riv. de Hollande, se forme à Duisbourg dans la prov. prussienne du Rhin par l'union du Vieux et du Nouvel Yssel, arrose la prov. d'Over-Yssel, et tombe dans le Zuyderzée sous Kampen après un cours de 90 k.

YSSEL (NIÉDER-), *Yssel infér.*, branche du Leck, se sépare de cette riv. dans le sud de la prov. d'Utrecht, à l'O. de Vianen, entre dans la Hollande mérid., baigne Oudewater et Gouda, et tombe dans la Meuse au-dessus de Rotterdam après un cours de 50 k.

YSSINGEAUX, *Icidmadgus*, ch.-l. d'arr. (Hte-Loire), à 28 k. N. E. du Puy; 7971 hab., trib. de 1re inst. Fabrication de blondes, dentelles, rubans; ustensiles de cuivre. Forts marchés de bestiaux.

YU, empereur de la Chine, tige de la dynastie des Hia, avait été intendant de Yao et ministre de Choun. Il fut choisi par celui-ci pour successeur l'an 2197 av. J.-C., quoique âgé déjà de 93 ans, gouverna avec beaucoup de sagesse, et mourut après sept années de règne. On lui attribue à tort le *Yu-koung* (c.-à-d. *les travaux de Yu*), qui se trouve dans le *Chou-king*. On le représente comme le fondateur de la religion qui fut restaurée par Confucius.

YUCATAN, presqu'île de l'Amérique centrale et l'un des États de la Confédération mexicaine, a pour bornes à l'O. les États de Tabasco et de Chiapas, au S. le Guatemala, des autres côtés la mer du Mexique et des Antilles : 445 kil. du N. au S. sur 280 : 95 000 kil. carrés; env. 700 000 hab. : capitale, Mérida; autres villes principales : Campêche, Valladolid. Le pays est arrosé par la Honda, la Bullina et la Balise. Climat chaud, sec et sain ; sol fertile (indigo, manioc, maïs, etc.) ; superbes forêts, fournissant de précieux bois de teinture ou d'ébénisterie (campêche, acajou). Nombreuses tribus indigènes. restes des Toltèques ; beaucoup d'antiquités mexicaines. La côte orientale (jadis la plus florissante) est complètement déserte. — L'Yucatan, colonie espagnole jusqu'en 1821, resta d'abord indépendant: il entra en 1824 dans le Confédération mexicaine, mais il s'en sépara temporairement en 1829 et 1846. Après plusieurs années de guerre intestine, il a été, en 1861. divisé en deux États : Yucatan (capit., Mérida) et Campêche (capit., Campêche).

YUCATAN (Baie d'), baie formée par la mer des Antilles, sur la côte E. de l'Yutacan, s'étend sur 450 kil. du N. au S., depuis la pointe Brava jusqu'à la pointe Roja. Nombreux bancs de sable.

YUCATAN (Détroit d'), passage par lequel la mer des Antilles communique avec le golfe du Mexique, est resserré entre le cap Catoche, extrémité N. E. de l'Yucatan. et le cap San-Antonio, extrémité O. de Cuba : 160 kil. de large.

YUN-NAN, prov. de la Chine, au S. O., entre 21°40'-28° lat. N. et 96°-103° long. E., a 900 k. sur 750 et env. 5 000 000 d'hab.; ch.-l., Yun-nan. Sol fertile et riche : Gommes, lin, plantes médicinales. Mines d'or, de cuivre et d'étain, ambre, rubis, saphirs, agates, perles, marbres, etc.

YVARD (Victor) agronome, né à Boulogne-sur-Mer vers 1764, m. en 1831, enseigna l'économie rurale à l'école d'Alfort, visita l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, pour comparer les méthodes d'agriculture; fut membre du conseil d'agriculture et l'un des fondateurs de la Société d'agriculture, et remplaça Parmentier à l'Institut. Il fit les plus louables efforts pour améliorer l'agriculture en France et mérita d'être appelé l'*Arthur Young* français. Retiré de l'enseignement en 1824, il appliqua avec succès les théories de la science dans sa belle propriété de St-Port, près de Melun. Outre de nombreux mémoires, on lui doit : *Coup d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France, comparée avec les contrées voisines*, 1807; *Traité des assolements, jachères*, etc., ouvrage resté classique.

YVERDUN, *Ebrodunum*, v. de Suisse (Vaud), dans une île de la Thièle, à l'embouch. de cette riv. dans le lac de Neuchâtel, à 28 kil. N. O. de Lausanne; 4000 hab. Bon port. Vieux château bâti au XII° s. par Conrad de Zæhringen, et dans lequel Pestalozzi établit son Institut de 1805 à 1825, bibliothèque, école de sourds-muets; station de chemin de fer. Grand commerce d'expédition. Au XVIII° s., Félice avait fondé dans cette ville un grand établissement typographique, d'où sont sortis une foule de bons ouvrages, entre autres l'*Encyclopédie d'Yverdun*. — Place forte sous les Romains, cette ville appartint successivement aux rois de Bourgogne, aux ducs de Zæhringen, puis à la Savoie de 1259 à 1536 (sauf une interruption de 3 ans, 1475-78, pendant lesquels elle fut possédée par les Suisses) ; enfin aux Bernois, qui s'en emparèrent en 1536, ainsi que de tout le pays de Vaud. Yverdun était jadis plus florissante; mais les incendies, les inondations, la peste et les maux de la guerre l'ont beaucoup dépeuplée.

YVES (S.), évêque de Chartres, sacré en 1091, m. en 1115, avait fondé l'abbaye de St-Quentin de Beauvais, et y enseigna les sciences. Il s'opposa avec la plus grande fermeté au mariage illégitime de Philippe I et fut jeté en prison; cependant, pour prévenir des troubles, il empêcha de rendre publiques des lettres écrites aux évêques de France par Urbain II, où la conduite du roi était blâmée. On a de ce saint plusieurs écrits précieux pour l'histoire du temps et le droit canonique. On le fête le 23 déc.

YVES HÉLORI (S.), patron des avocats, né en 1253 à Ker-Martin, près de Tréguier, m. en 1303, étudia le droit à Paris, Orléans, Rennes, se fit partout re-

marquer par ses austérités et sa charité, fut official à Rennes et à Tréguier, reçut les ordres, devint recteur ou curé de Trédrez, près de Lannion, puis de Lohannec, et mérita le beau surnom d'*avocat des pauvres*, pour avoir souvent employé son talent à les défendre. On le fête le 19 mai.

YVETOT, ch.-l. d'arr. (Seine-Inf.), à 38 kil. N. O. de Rouen; 8921 h. Trib. de Ire inst. et de commerce, école ecclésiastique. Chemin de fer. Rouenneries, coutils, siamoises, velours, draps de coton; commerce de grains et de bestiaux. — Yvetot fut jadis le ch.-l. d'une seigneurie, dont les possesseurs prenaient le titre de *rois d'Yvetot*. Robert Gaguin rapporte que ce titre fut concédé en 534 par Clotaire I aux héritiers de Gautier, sire d'Yvetot, pour expier le meurtre de ce seigneur que Clotaire aurait assassiné dans l'église de Soissons; mais cette explication paraît avoir été inventée à plaisir. Il est cependant vrai que les seigneurs d'Yvetot portaient le titre de roi. Ils paraissent l'avoir pris dans la 2e moitié du XIVe s.; on ne sait, du reste, de quel droit. Ce titre leur fut reconnu par les rois de France Louis XI, François I et Henri II. La seigneurie d'Yvetot entra au XVIe s. dans la maison du Bellay par le mariage d'Isabeau Chenu avec Martin du Bellay-Langey; le titre de *prince souverain* remplaça dès lors celui de *roi*, qui se perdit avec le temps. Depuis, cette seigneurie a passé aux marquis de St-Forgeux de la maison d'Albon. On doit à M. Duputel *le Royaume d'Yvetot*, Rouen, 1835.

YVETTE (l'), petite riv. de France (Seine-et-Oise), naît au N. E. de Rambouillet, passe à Chevreuse, Orsay, Palaiseau, Longjumeau, et se jette dans l'Orge à 12 kil. N. O. de Corbeil, après un cours de 50 kil.

YVOY ou **CARIGNAN**, v. de France. *V.* CARIGNAN.

YVOY-LE-PRÉ, bourg du dép. du Cher, à 30 kil. E. de Sancerre; 2500 h. Forges et fonderies.

YVRÉE, YZARNORE, etc. *V.* IVRÉE, IZARNORE, etc.

Z

ZAATCHA, oasis et bourg fortifié de l'Algérie (Constantine), dans le Zab-Dahari (Zab du N.), à 30 k. S. O. de Biskara, fut en 1849 le centre d'une grave insurrection contre les Français, et fut emporté le 26 nov., après un assaut meurtrier, dirigé par le gén. Herbillon et auquel le gén. Canrobert eut une part brillante; tous ses défenseurs se firent massacrer. Le cap. Bocher (1851) et le gén. Herbillon (1863) ont donné des *Relations du siége de Zaatcha*.

ZAB (c.-à-d. *Oasis*), au pluriel ZIBAN (les Oasis), contrée de l'Algérie, dans la partie S. de la prov. de Constantine, entre l'Atlas et le Biledulgerid, par 3°-5° long. E., a pour ville princip. Biscara, et est arrosée par le Djiddi. On y distingue le *Zab-Dahari* ou du N., le *Zab-Ghebli* ou du S. et le *Zab-Cherki* ou de l'E. Habitants sauvages, demi-nomades et guerriers: les deys d'Alger et les beys de Constantine n'allaient chez eux qu'une fois par an, et avec de fortes troupes, pour lever l'impôt. Les Français, commandés par le duc d'Aumale, l'ont soumis en 1844. C'est dans le Zab du Nord qu'éclata en 1849 l'insurrection de Zaatcha. Ce pays répond à parties de l'anc. *Gétulie* et de la *Mauritanie sitifienne*.

ZAB, nom de 2 riv. de Turquie d'Asie, toutes deux affluents du Tigre: l'une, le *Grand Zab* (*Zabatus major* ou *Lycus*), dans le pachalik de Bagdad, sort des monts du Kourdistan, coule 200 kil. au N. O. et au S. et se jette dans le Tigre au S. E. de Mossoul; — l'autre, le *Petit Zab* (*Zabatus minor*, le *Caprus* des Grecs), coule au S. O. et se jette dans le Tigre à 75 kil. au-dessous du confluent du Grand Zab.

ZABACHE (Mer de), ou *Sivach*, un des noms de la mer *Putride*.

ZABARAH (Mont) ou Mont des ÉMERAUDES, *Smaragdus mons*, mont. de la Hte-Égypte, près du golfe Arabique, par 24° 40' lat. N. Mines d'émeraudes exploitées dès le temps de Sésostris et longtemps abandonnées depuis. Ces mines, que Cailliaud avait retrouvées en 1816, ont été reprises sous Méhémet-Ali, et concédées en 1852 à une compagnie anglaise.

ZABARELLA (Franç.), dit *le Cardinal de Florence*, né en 1339 à Padoue, m. en 1417, professa le droit à Padoue, fut chargé de négociations importantes, s'établit à Florence quand Padoue fut tombée au pouvoir des Vénitiens, fut élu archevêque par les Florentins, mais sans pouvoir obtenir l'aveu du pape Boniface IX, fut plus heureux près de Jean XXIII, qui confirma son élection et même lui donna le chapeau de cardinal en 1411, assista au concile de Constance en 1414 et y mourut d'un excès de travail. Son principal ouvrage a pour titre: *Commentarii in Decretales et Clementinas*, 6 vol. in-f. — Un autre Zabarella, Jacques, natif aussi de Padoue, 1533-89, philosophe et commentateur d'Aristote, écrivit beaucoup et composa des traités de *Logique*, de *Physique*, etc. Il fut accusé d'athéisme pour son livre *De inventione æterni motoris*.

ZABOLCS, comitat de Hongrie, — *V.* SZABOLCS.

ZABULON (Tribu de), une des 12 divisions de l'anc. Palestine, entre le lac Tibériade et la Méditerranée, était bornée au N. par les tribus d'Aser et de Nephthali, au S. par celle d'Issachar et n'avait que très-peu de côtes sur la Méditerranée. Elle répondait à la partie S. de la Galilée. Béthulie, Nazareth, Endor, Sephoris, Jezrael en étaient les places principales. Elle devait son nom à Zabulon, 6e fils de Jacob et de Lia.

ZACATÉCAS, v. du Mexique, ch.-l. de l'État de Zacatecas, par 24° lat. N., 104° long. O., à 460 kil. N. O. de Mexico; 35 000 hab. Collége, hôtel des monnaies, couvents, hôpital; fabrique de poudre. — L'État de Z., entre ceux de Cohahuila au N., Nouv.-Léon au N. E., San-Luis-Potosi à l'E., Guanaxuato au S., a 400 kil. du N. au S. sur 280; 360 000 h. Sol montagneux; riches mines d'argent.

ZACCARIA (Franç. Ant.), né à Venise en 1714, m. en 1795, entra à quinze ans chez les Jésuites, enseigna quelque temps la rhétorique, fut appelé à Rome en 1740, s'y livra à la prédication avec succès et devint en 1754 conservateur de la bibliothèque de Modène en remplacement du célèbre Muratori. Lors de l'expulsion des Jésuites, il se retira à Rome, et occupa la chaire d'histoire ecclésiastique au collége de la Sapience. On a de lui, entre autres ouvrages: *Anecdotorum medii ævi collectio*, Turin, 1755; *Storia letteraria d'Italia*, 1751-57; *Annali letterari d'Italia*, 1762-64, et l'*Anti-Febronius*.

ZACH (Franç., baron de), astronome, né en 1754 à Presbourg, m. à Paris en 1832, servit quelque temps en Autriche, puis voyagea en Angleterre, résida plusieurs années à Londres, se livrant à l'étude des mathématiques, et entra plus tard au service du duc de Saxe-Gotha, qui lui confia en 1787 la direction de l'observatoire de Seeberg. Il entreprit en 1798 les *Éphémérides géographiques* qui se continuent encore, et publia à partir de 1800 la *Correspondance mensuelle pour les progrès de la géographie et de l'astronomie*, qu'il continua jusqu'en 1828.

ZACHARIÆ (Ch.), professeur de droit à Heidelberg, né en 1787 à Meissen, m. en 1843, a donné entre autres ouvrages un *Cours de droit civil français*, qui a été trad. de 1837 à 1847 par Aubry et Rau, et en 1860 par Massé et Vergé, 5 vol. in-8.

ZACHARIE, roi d'Israel en 767 av. J.-C., fils de Jéroboam II, ne régna que six mois et fut tué par l'usurpateur Sellum, pour s'être adonné à l'impiété.

ZACHARIE, fils et successeur du grand prêtre Joïada, fut, malgré les services rendus à Joas par son père, lapidé par l'ordre de ce prince à qui il reprochait son idolâtrie.

ZACHARIE, le 2e des petits prophètes, prophétisait au commencement du règne de Darius I. Il exhorta les Juifs à relever le temple. C'est le plus fécond, mais aussi le plus obscur des petits prophètes.

ZACHARIE, père de S. Jean-Baptiste et mari de Ste Élisabeth, était un des prêtres du temple de Jérusalem. Il devint muet subitement pour avoir refusé de croire l'ange Gabriel qui lui annonçait la naissance d'un fils, et ne recouvra la voix qu'au moment où son fils naquit. On croit qu'il fut mis à mort par Hérode, parce qu'il avait voulu sauver son fils lors du massacre des Innocents.

ZACHARIE (S.), pape de 741 à 752, Grec de naissance, détermina Luitprand, roi des Lombards, à faire la paix, fit restituer au St-Siége plusieurs possessions qui lui avaient été enlevées, approuva l'élévation au trône de Pépin le Bref, disant qu'*il valait mieux donner le titre de roi à celui qui en avait le pouvoir*, tint plusieurs conciles pour rétablir la discipline, se montra dévoué pour son peuple au point d'exposer plus d'une fois sa vie pour le sauver, se distingua par ses aumônes, et commença la bibliothèque du Vatican. On l'hon. le 15 mars.

ZACHARIE (Justin Fréd. Guill.), poëte allemand, né en 1726 à Frankenhausen, mort en 1777, était professeur de poésie au collége Carolin de Brunswick. Il a laissé des *Contes* et des *Fables*.

ZACONIE, nom d'une partie de la côte E. de la Morée, entre Nauplie et le cap Malée. Son nom vient du moyen âge. M. G. Deville a donné une *Étude sur le dialecte zaconien* (1866).

ZACYNTHE, *Zacynthus*, auj. *Zante*, île de la mer Ionienne, au S. de Céphalénie et vis-à-vis de l'emb. de l'Alphée, avait pour ch.-l. Zacynthe, sur la côte E. Elle appartint successivement à Ulysse, aux Athéniens, aux Romains, qui l'annexèrent à l'Épire. *V.* ZANTE.

ZADRACARTA, auj. *Sari*, v. d'Hyrcanie, chez les Tapyriens, était au temps d'Alexandre la résidence des rois d'Hyrcanie.

ZÆHRINGEN, château et village du grand-duché de Bade, à 8 kil. N. de Fribourg en Brisgau, est le berceau de la célèbre maison de ce nom.

ZÆHRINGEN (Maison de), célèbre maison allemande, issue de Gontran le Riche, duc de Sundgau et Brisgau en 917, qui descendait lui-même d'Ethico I, duc d'Alsace au VIIe s. Gontran eut deux fils, Gebhard, l'aîné, qui fut le chef de la maison de Zæhringen, et Lanzelin, le cadet, qui fonda la maison de Habsbourg. Berthold I de Zæhringen, d'abord simple comte, prit le titre de duc en 1052; il posséda de 1058 à 1073 le duché de Carinthie et la Marche de Vérone. Berthold II, son fils aîné (1077-1111), forma la ligne aînée, qui garda le nom de Zæhringen; le 2e, Hermann, la ligne cadette, dite auj. maison de Bade. En 1152, la ligne aînée ou de Zæhringen se subdivisa encore en deux branches : l'une qui garda le nom de Zæhringen, l'autre qui forma la branche des comtes de Teck. La 1re s'éteignit en 1218 avec Berthold V, la 2e en 1439. Il ne resta plus dès lors que la ligne cadette ou maison de Bade qui existe encore. Les ducs de Zæhringen possédaient les comtés de Zæhringen, Rheinfelden, Brisgau (formant le sud du pays de Bade), le rectorat de la Petite Bourgogne ou Bourgogne Cisjurane, Thurgovie, Zurich, Soleure, Berne, Genève, le Valais, l'Uchtland. La plus grande partie de leurs domaines, notamment celui de Zæhringen, appartient auj. au grand-duc de Bade; le reste fait partie de la Suisse.

ZÆHRINGEN (Ordre du Lion de). *V.* LION.

ZAFRA, *Segeda*, *Restituta Julia*, v. d'Espagne (Estramadure), dans la prov. et à 60 kil. S. E. de Badajoz; 8000 hab. Beau palais des ducs de Médina-Celi. Tanneries, corroieries, orfévrerie, etc. Ville fort ancienne, fondée par les Celtes, agrandie par César, dont elle reçut le prénom. Prise aux Maures par Ferdinand III le Saint en 1240.

ZAGORA, l'*Achéron* des anciens, riv. de la Turquie d'Europe, dans l'Albanie, tombe dans la mer Ionienne à 8 kil. E. de Parga, après avoir formé le lac Tchouknida (*Acherusia palus*).

ZAGORA, nom moderne du *Pélion*.

ZAGROS (Monts), *Zagrus mons*, auj. *Djebeltak*, chaîne de montagnes de l'Asie, naît sur la limite de l'Arabie et de la Perse, se lie au mont Taurus au-dessous du lac de Van, court parallèlement au Tigre, se dirige ensuite à l'E. de Chouster, traverse le Laristan et le Farsistan, et se termine au golfe Persique à Gomroun.

ZAÏRE (le), dit aussi *Congo* du nom du pays qu'il arrose, le principal fleuve du Congo, naît chez les Regas, coule au N. O., au S. O., puis à l'O., reçoit l'Hogi, le Louimbi, le Bancora, et tombe dans l'Atlantique, par une embouch. de 4 k., après un cours total d'env. 2600 kil. — Le Portugais Diégo Cam découvrit l'embouchure de ce fleuve en 1484, et le nomma *Zaïre* du nom que les indigènes donnent à tous les grands fleuves.

ZALEUCUS, philosophe grec, né vers 700 av. J.-C., a passé à tort pour avoir été disciple de Pythagore, qui vécut un siècle plus tard. Il donna, dit-on, aux Locriens-Épizéphyriens un code de lois remarquables par leur sagesse. Une de ses lois prononçait que l'adultère aurait les yeux crevés : son fils ayant été convaincu de ce crime, Zaleucus voulut lui appliquer la loi; le peuple ayant demandé sa grâce, Zaleucus se contenta, dit-on, de lui faire crever un œil, mais il s'en fit crever un à lui-même. Diodore et Stobée ont conservé le préambule du code de Zaleucus.

ZAMA, auj. *Zouarim*, anc. v. d'Afrique, dans la Zeugitane, à 150 kil. env. au S. O. de Carthage et à 30 k. de Tagaste, près d'un petit affluent du Bagradas, est célèbre par la victoire que Scipion y remporta sur Annibal en 202 av. J.-C. et qui mit fin à la 2e guerre punique. Cédée à la Numidie après la prise de Carthage (146), Zama devint une des résidences royales des souverains de ce pays. Métellus, en 109, ne put la prendre; les Romains la détruisirent en 46, après la mort de Juba I.

ZAMAH (Al), émir arabe. *V.* SAMAH (Al).

ZAMBÈZE (le) ou COUAMA, fleuve de l'Afrique mérid., naît dans le pays des Cazimbes, entre 12°-13° lat. S. et 24°-26° long. E., coule au S., puis à l'E., traverse le Monomotapa, où il arrose Zimbaoé, coupe les monts Lupata, parcourt le gouvt portugais des Rivières-de-Sena, et se jette dans le canal de Mozambique par plusieurs embouchures, vers 18° lat. S., après avoir reçu plusieurs affluents peu connus. On remonte ce fleuve env. 1300 kil.

ZAMET (Séb.), financier italien, né à Lucques vers 1549, m. en 1614, était fils d'un cordonnier. Il suivit en France Catherine de Médicis, fit une fortune considérable en se jetant dans les affaires de finances, fut employé par le duc de Mayenne pour négocier avec Henri IV, rendit à ce dernier prince des services de tout genre, dont il fut amplement récompensé, et eut de même la faveur de la régente Marie de Médicis. — Un de ses fils, Jean Zamet, baron de Murat et de Billy, devint maréchal de camp et périt au siége de Montpellier (1620); un autre fut aumônier de Marie de Médicis, puis évêque de Langres, et protégea Port-Royal.

ZAMOLXIS, personnage fabuleux, adoré par les Gètes de la Thrace comme une divinité. Selon Hérodote, c'était un philosophe thrace qui, après avoir habité la Grèce, était retourné dans son pays; il enseigna à ses compatriotes le dogme de l'immortalité de l'âme, qu'il avait, dit-on, appris de Pythagore. Les Gètes le déifièrent après sa mort; ils croyaient que tous ceux qui mouraient allaient le trouver.

ZAMORA, *Ocellodurum*, v. d'Espagne (Léon), ch.-l. de l'intend. de son nom, à 250 kil. N. O. de Madrid, sur une hauteur, près de la r. dr. du Duero; 10 000 hab. Évêché, école militaire. Belle cathédrale, citadelle ruinée; palais du Cid (ruiné aussi); palais épiscopal; rues étroites; aspect sombre et triste. Chapeaux, couvertures, étoffes de laine, eau-de-vie, liqueurs, teintureries, tanneries. Anc. souvent dont la cloche, disait-on, sonnait d'elle-même quand un des moines allait mourir. — Prise aux Maures en 748 par Alphonse le Catholique, roi des Asturies; reconquise et presque détruite en 985 par Almanzor, roi de Cordoue, cette place fut reprise en 1093 par le Cid. Alphonse le Grand, roi des Asturies, y avait remporté une grande victoire sur les Maures en 901. — L'intend. de Z., entre celles de Valladolid, de Salamanque et le Portugal, a 75 kil. du N. au S. sur 53 de largeur moyenne, et compte 180 000 hab.

ZAMORIN, titre que les Portugais du XVI[e] s. donnaient au sultan de Calicut.

ZAMOSK, v. forte de la Pologne russe (Lublin), sur la r. dr. de Wieprz, à 80 kil. S. E. de Lublin; 6600 hab. Lycée, gymnase, bibliothèque, théâtre. Fabriques de bougie, blanchisseries de lin, tanneries. — Cette ville, fondée par Zamoyski en 1588, appartint aux Autrichiens de 1722 à 1809; fut en vain assiégée en 1813 par les Russes, qui en devinrent maîtres après les événements de 1814. Elle a beaucoup souffert en 1831 pendant l'insurrection polonaise.

ZAMOYSKI (Jean Sarius), grand chancelier de Pologne sous Étienne Bathori, né en 1541, m. en 1605, avait été un des ambassadeurs qui portèrent à Henri, duc d'Anjou (Henri III), l'acte de son élection au trône (1573). Après le départ du duc d'Anjou, il fit élire Étienne Bathori, commanda les armées, battit les Russes et leur reprit diverses provinces; il refusa la couronne pour lui-même en 1587 et la fit donner à Sigismond III. Il fonda Zamosk en 1588. — André Z., de la même famille que le préc., 1716-92, servit en Saxe, remplit divers emplois à son retour en Pologne, fut nommé chancelier en 1764, se montra zélé patriote pendant les troubles du règne de Poniatowski, et fut chargé en 1776 de rédiger un code à l'usage de la Pologne: ayant admis des dispositions favorables aux paysans, il vit ce code repoussé par la noblesse; il le fit cependant adopter en 1791. Son *Code* a été imprimé à Varsovie en 1778.

ZAMRI, roi d'Israël, s'empara du trône en 918 après avoir tué le roi Éla, fut assiégé dans la ville de Thersa par Amri, que l'armée venait d'élire roi, et périt dans l'incendie de son palais.

ZANCHI (Basile), membre de l'Académie romaine sous le nom de *Petreius Zanchus*, né à Bergame vers 1501, entra chez les chanoines de Latran, s'adonna à la poésie latine avec succès, et devint garde de la bibliothèque du Vatican. Il fut emprisonné à Rome pour avoir désobéi au pape Paul IV, qui avait enjoint aux religieux vivant hors de leur cloître d'y rentrer, ou plutôt pour s'être montré favorable à la Réforme, et mourut dans un cachot en 1588. On a de lui : *De Horto Sophiæ*, Rome, 1540, où il expose en beaux vers les principes du Christianisme; *Poematum libri VIII*, 1550; *Verborum latinorum ex variis auctoribus Epitome*, 1541; *Dictionarium poeticum*, 1542; *In divinos libros Notationes*, 1556.

ZANCLE, ancien nom de *Messine*, v. de Sicile.

ZANETTI, famille de Venise qui a fourni plusieurs antiquaires distingués. Le comte Ant. Marie, 1680-1766, composa un riche cabinet d'antiques, publia *Iconum series ex Museo suo*, 1743, et perfectionna la gravure en bois en imaginant des procédés pour obtenir différentes teintes. — Alexandre, 1713-78, conservateur de la bibliothèque de St-Marc, a écrit *Sur les peintres de l'école vénitienne*, 1771. — Guido, 1741-9?, conservateur du Musée des Antiques de Ferrare, a donné un *Nouveau recueil des monnaies d'Italie*, Bologne, 1775-1789.

ZANGUEBAR (Côte de), grande contrée de l'Afrique orient., s'étend sur la mer des Indes de 5° lat. N. à 11° lat. S., entre la côte d'Ajan au N. et la capitainerie de Mozambique au S.; env. 2400 kil. du N. au S. On y distingue les États de Magadoxo, Mélinde, Zanzibar, Quiloa, etc. L'iman de Mascate en possède une partie. Plaines et forêts épaisses le long de la mer; ailleurs, hautes montagnes; rivières nombreuses. Chaleur excessive, sol fertile et varié : grains, riz, indigo, sucre, fruits, coton; tek, baobab, copal, etc. Or, argent, cuivre, fer, etc. Les habitants parlent la langue cafre; les uns professent la religion musulmane, les autres sont idolâtres, beaucoup sont Arabes.

ZANNEQUIN, marchand de poisson de Furnes. Banni de sa ville natale, il se retira à Bruges, où il fut élu bourguemestre, excita dans cette ville en 1324 une terrible émeute contre le comte de Flandre et les nobles, marcha contre le roi de France Philippe V, que le comte avait appelé à son secours, et périt en combattant, à Cassel, en 1328.

ZANOTTI (J. P.), peintre et poëte, né à Paris en 1674, d'un père originaire de Bologne, m. à Bologne en 1765, était secrétaire de l'Académie clémentine. Outre des tableaux estimés, qu'on voit à Bologne et dans d'autres villes d'Italie, on a de lui 3 volumes de *Poésies*, 1741, une tragédie de *Didon*, 1718; la *Description des Peintures de l'institut de Bologne*, et celle des *Fresques de L. Carrache au cloître St-Nicolas*. — Son frère, Franç. Marie, né à Bologne en 1692, mort en 1777, enseigna la philosophie à Bologne et popularisa en Italie les systèmes de Descartes et de Newton. Il a laissé divers ouvrages, entre autres une *Philosophie morale*, 1774.

ZANTE, *Zacynthus*, une des îles Ioniennes, à 20 kil. O. des côtes de la Morée et à 12 kil. S. de Céphalonie, a 37 kil. du N. O. au S. E. et env. 40 000 hab.; ch.-l., Zante, sur la côte E. (20 000 hab.; archevêché grec, évêché catholique). Côtes escarpées; quelques rades au N. E. et au S. Sol volcanique; point de rivières, mais beaucoup de sources, dont une de bitume. Climat délicieux; campagne magnifique; forêts, vignobles, fruits exquis (olives, oranges, citrons, grenades, pêches, raisin de Corinthe, melons); huile de pétrole, soufre. *V.* ZACYNTHE et IONIENNES (îles).

ZANZALE (Jacob), surnommé *Baradée*, moine syrien, fut élevé au siége épiscopal d'Édesse en 541 par les Eutychéens, releva cette secte, qui était à peu près détruite, parcourut, couvert de haillons, l'Arménie, la Mésopotamie et les pays voisins, prêchant ses doctrines, ordonnant des prêtres et des évêques de son culte, et montra tant de zèle qu'on appela d'après lui du nom de *Jacobites* les nouveaux Eutychéens. Il mourut à Édesse en 578.

ZANZIBAR, *Menuthias insula?* île de la mer des Indes, sur la côte du royaume de Zanzibar, par 37° long. E., 6° 2' lat. S., 80 kil. sur 25; env. 500 000 hab.; ch.-l., Zanzibar ou Sawoychel, port sur la côte O., qui compte près de 20 000 habitants. Cette île appartient à l'imam de Mascate. Climat agréable, brises de mer. Grand commerce avec l'île Maurice et la côte d'Afrique. Consulat français. — Cette île fut découverte en 1503 par Albuquerque.

ZANZIBAR (Roy. de), sur la côte de Zanguebar, entre les roy. de Mélinde au N. et de Quiloa au S., prend son nom de l'île de Zanzibar, qui se trouve sur sa côte.

ZAPOLY, noble famille hongroise. Étienne Z., un des lieutenants de Matthias Corvin, prit une grande part à l'élection de Ladislas de Pologne comme roi de Hongrie, maria sa fille au roi de Pologne Sigismond, et mourut en 1499, au moment où il allait marcher contre les Turcs. — Jean I, fils du préc., 1487-1540, commanda les troupes hongroises en Transylvanie sous le roi Louis, délivra Bathori assiégé dans Temesvar par des rebelles, se fit proclamer roi de Hongrie en 1526, après la mort de Louis, tandis que Ferdinand (frère de Charles-Quint)

ronait aussi la couronne, fut battu par son rival à Cassovie, traita dès lors avec Soliman II et se reconnut son vassal, obtint à ce prix l'investiture d'une partie de la Hongrie ainsi que des secours, se rendit maître de la Transylvanie, et conclut en 1538 avec Ferdinand un traité qui lui abandonnait ce pays et assurait la Hongrie à son compétiteur. — Jean II ou Jean Sigismond, fils du préc., né en 1540, quelques jours avant la mort de son père, m. en 1570, fut reconnu par Soliman II roi d'une partie de la Hongrie sous la tutelle de sa mère Isabelle, courut grand risque de perdre la couronne par le traité que celle-ci signa avec Ferdinand d'Autriche, et qui cédait ses États à ce prince, épousa Jeanne, fille de l'empereur (1560), et reçut définitivement en partage la Transylvanie et la Basse-Hongrie. C'est le dernier des Zapoly.

ZAPOROGUES (Cosaques), branche de Cosaques de l'Ukraine, ainsi nommés de ce qu'ils habitaient d'abord près (*za*) des cataractes (*porogie*) du Dnieper. Ils servirent tour à tour les Polonais, les Russes et les Suédois. Pierre le Grand les soumit et leur donna pour hetman le fameux Mazeppa. En 1775, Catherine II leur ôta leur hetman, et les transplanta sur les bords du Kouban, pour les punir de leurs brigandages.

ZARA, v. forte et port des États autrichiens, en Dalmatie, ch.-l. de cercle, sur la mer Adriatique, à 475 kil. S. de Vienne; 7000 hab. Archevêché, cour d'appel, lycée. Beau port, citadelle, arsenal, château. Étoffes de soie, de laine; liqueurs renommées, surtout le marasquin. Venise acheta cette ville en 1409 au roi de Naples Ladislas et la conserva jusqu'à la fin de son existence politique. — Le cercle de Zara, borné par la Croatie au N., le cercle de Spalatro au S., l'Adriatique au S. O., la Turquie d'Europe à l'E., a 5770 kil. carr. et 120 000 hab.

ZARA-VECCHIA (c.-à-d. *Vieille-Zara*), *Iadera, Blandona* ou *Alba maritima* chez les anciens, vge et port de Dalmatie, à 26 kil. S. E. de Zara, 500 hab. Anc capit. de la Liburnie sous les Romains; résidence de quelques rois de Croatie. Soumise par Venise dès le XII[e] s., elle fut saccagée en 1202 par les Vénitiens aidés des Croisés, en punition d'une révolte.

ZARAND, comitat de la Transylvanie (pays des Hongrois), entre les comitats de Hunyad et de Weissembourg inférieur et la Hongrie; ch.-l., Altenbourg.

ZARATE (Augustin de), historien espagnol du XVI[e] s., fut secrétaire du conseil de Castille, puis trésorier général au Pérou (1543). A son retour, il présenta à Philippe (fils de Charles-Quint) une *Hist. de la découverte et de la conquête du Pérou*, qui va jusqu'en 1548: c'est une œuvre impartiale et bien écrite (Anvers, 1555). Elle a été traduite en 1706.

ZARATE (François Lopez de), poëte, né vers 1580 à Logrono, m. en 1658, a laissé, outre des *Poesias varias*, un poëme intitulé : *La invencion de la cruz por el emperor Constantino Magno*, Madrid, 1648, où l'on trouve un vrai talent poétique.

ZARATE (Antonio GIL Y), poëte dramatique, né en 1793 au palais de l'Escurial, m. en 1861, était fils d'acteurs. Il fut élevé en France, occupa dans son pays, après son retour, plusieurs emplois dans l'administration, fut interné à Cadix en 1823 comme suspect de libéralisme, consacra ses loisirs à la composition de pièces dont plusieurs obtinrent un grand succès, fut rappelé à Madrid en 1826, nommé professeur de langue et de littérature française au consulat, puis au lycée de Madrid, et devint après 1850 chef de la division de l'instruction publique au ministère de l'intérieur. On a de lui un grand nombre de comédies et de tragédies, mais il a surtout excellé dans le dernier genre : ses meilleures pièces sont *Don Pedro de Portugal*, *Blanche de Bourbon*, *Guzman le Brave*, et le drame de *Charles II*. On lui doit aussi un bon *Manuel de littérature* et une *Histoire de l'instruction publique en Espagne*.

ZARCO (J. Gonzalez), navigateur portugais, découvrit en 1417 l'île de Porto-Santo, sur les côtes de laquelle il fit naufrage, et en 1419 celle de Madère. Il s'établit dans cette dernière (1421), en devint gouverneur, et y fonda Funchal. On lui attribue l'usage de l'artillerie à bord des vaisseaux.

ZARIASPE, v. d'Asie, la même que *Bactres*.

ZARMIGETHUSA, anc. capit. de la Dacie et anc. résidence des rois du pays, devint, après la conquête de Trajan, une colonie romaine sous les noms d'*Ulpia Trajana Augusta* et d'*Augusta Dacica*. On en trouve des ruines considérables auprès de *Varhély*.

ZBIGNEV I, duc de Bohême de 910 à 915, favorisa la propagation du christianisme. — II, duc de 1055 à 1061, fils et successeur de Brzétislas, dépouilla ses frères et persécuta toute sa famille.

ZBIGNEV, fils illégitime du roi de Pologne Vladislas I, reçut de son père un tiers du royaume avec le titre de duc de Mazovie, se fit céder la Moravie à la mort du roi (1102), et régna conjointement avec son frère Boleslas III jusqu'à 1107; mais, ayant trahi ce prince, il fut vaincu par lui, fait prisonnier et exilé. Zbignev mourut vers 1116.

ZÉA, l'anc. *Ceos*, île de l'Archipel, une des Cyclades, près de la côte E. de l'Attique, à 17 kil. S. E. du cap Colonne; elle a 22 kil. sur 14 et env. 5000 hab.; ch.-l., Zéa, ville de 3000 hab., située vers le centre. Climat délicieux, sol fertile, produisant d'excellents fruits, du vin et du coton; culture des vers à soie. Zéa appartient au roy. de Grèce et forme une éparchie du nome des Cyclades.

ZÉA (F. Ant.), homme politique, né en 1770 à Médellin (Nouv. Grenade), m. en 1822, était dès l'âge de 16 ans professeur d'histoire naturelle à Sta-Fé-de-Bogota. Il fut mandé à Madrid et enfermé à Cadix (1797-99) pour avoir manifesté le désir de voir sa patrie indépendante, mais obtint sa liberté deux ans après, et fut même nommé directeur du cabinet botanique de Madrid et professeur des sciences naturelles en cette ville. Après l'abdication de Charles IV, il devint membre de la junte de Bayonne en 1808, puis ministre de l'intérieur et fut, sous l'administration française, préfet de Malaga. Il rejoignit Bolivar après la chute du roi Joseph (Bonaparte), fut intendant général de l'armée libératrice, présida le congrès d'Angostura (1819), et fut élu vice-président de la Colombie. Envoyé en Europe en 1820, il trouva de l'accueil en Angleterre et en France, et y disposa les esprits à reconnaître l'indépendance de la Colombie.

ZÉBINA (Alexandre). *V.* ALEXANDRE ZÉBINA.

ZÉBU, île de l'archipel des Philippines, dans le groupe des Bissayes, à l'E. de l'île Négros, par 121° 10'-121° 35' long. E. 9° 28'-11° lat. N. : 80 kil. de long. env. ; 200000 hab.; ch.-l., Zébu, v. de 8000 hab., sur la côte E., avec évêché. — L'île de Zébu fut découverte par Magellan en 1521 : c'est là que ce navigateur fut tué.

ZÉGRIS, mieux ZÉIRITES. *V.* ZÉIRITES.

ZEID-BEN-THABET, un des secrétaires et des plus zélés sectateurs de Mahomet, n'avait que onze ans quand le prophète s'enfuit de la Mecque. Il prit part, dès que l'âge le lui permit, aux combats livrés pour la nouvelle religion, et se trouva à la bataille d'Ohod ainsi qu'à toutes les suivantes. Presque tous les sectateurs de l'Islamisme ayant péri dans une bataille contre les Arabes de Yémanah (ville du Nedjed), le calife Abou-Bekr, qui craignait que le livre sacré ne se perdît, en fit rassembler par Zéid les fragments épars : cette copie authentique est le Coran tel que nous le possédons. — *V.* SEID.

ZEILAH, *Avalites Emporium*, v. et port d'Afrique, dans un îlot de la côte d'Adel, sur le golfe d'Aden, par 41° 14' long. E., 11° 19' lat. N.; 5000 hab. Commerce avec Moka.

ZÉIRI-BEN-MOUNAD, chef de la tribu africaine des Zéirites-Sanhadjides, issu d'anciens rois d'Arabie, groupa diverses tribus autour de lui, battit les Zéirites-Zénates, conquit tout le pays qui s'étend d'Alger à Tripoli, en fit hommage au calife fatimite Obéid-allah.

fonda en 935 Achir (entre Constantine et Kairouan), dont il fit sa principale résidence, et, après avoir rendu de grands services aux Fatimites, périt à la bat. de Mansourah, qu'il livrait pour eux (971).

ZEIRI-BEN-ATYAH, 1er roi zéirite de Fez, d'abord cheik d'une tribu de Zéirites-Zénates, profita de la décadence des Édrisites pour se dérober à la souveraineté des rois de Cordoue, s'empara de Fez (988), établit sa résidence à Wadjida dans la prov. de Tlemcen (995), battit les Musulmans d'Espagne (996), mais fut à son tour vaincu par Abdel-Mélek, fils d'Almanzor, et réduit à s'enfuir dans le Sahara; il en revint à la tête de quelques tribus et reprit Tlemcen, Tahert, le Zab. Il m. en 1001, au milieu de ses succès.

ZÉIRITES, vulgairement *Zégris*, tribu et dynastie maure, a fourni plusieurs souverains à Fez, Tlemcen, Alger, Tunis, Kairouan, Mahdyah et Tripoli, et s'est partagée en plusieurs tribus qui étaient souvent en guerre: les deux principales étaient les Zéirites-Badissides ou Sanhadjides et Zéirites-Zénates. Le 1er des princes Zéirites Sanhadjides fut Yousouf-Balkin (fils de Zéiri-ben-Mounad), que le calife fatimite Moez-Ledinillah, en allant s'établir au Caire, avait laissé gouverneur de cette ville. Il se rendit indépendant des Fatimites (972), et reconnut les califes ommiades d'Espagne. Ces princes soumirent toute la partie N. O. de l'Afrique, se maintinrent surtout dans les États de Tunis et d'Alger, et eurent pour capitale Achir (*V.* ZEIRI-BEN-MOUNAD). Leur domination dura de 972 à 1050, époque à laquelle ils furent renversés par les Almoravides. Malgré leur chute, ils formèrent encore une tribu importante, qui devint surtout célèbre à Grenade par sa bravoure, son grand nombre et sa rivalité avec les Abencérages. — La tribu des Zéirites-Zénates, rivale de celle des Sanhadjides, leur enleva de bonne heure (988) Fez et plusieurs provinces occidentales de leur empire, sous la conduite de Zéiri-ben-Atyah, et s'y maintint jusqu'en 1070.

ZEITOUN, *Lamia*, v. du roy. de Grèce, ch.-l. du nome de Phocide-et-Phthiotide, à 65 k. N. O. de Livadie, près du golfe de Zeitoun (anc. *golfe Maliaque*); 4000 h. Cette ville a repris son anc. nom de *Lamia*.

ZEITZ, v. murée des États prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, près de l'Elster-Blanc, à 44 kil. S. de Mersebourg; 10 000 hab. Anc. évêché; anc. château, auj. maison de correction et dépôt de mendicité.

ZÉLAKA, anc. forteresse d'Espagne, à 15 kil. N. de Badajoz. Yousouf-ben-Tachfin battit Alphonse VI, roi de Castille, dans la plaine de Zélaka en 1086.

ZÉLANDE, c.-à-d. en hollandais *pays de mer*, prov. du roy. de Hollande, au S. O., se compose des îles formées par les bouches de la Meuse et du Rhin (Walcheren, Beveland, Schouven, etc.), en tout env. 175 000 kil. carrés, et compte 170 000 hab.; ch.-l., Middelbourg. Elle se divise en 5 districts: Middelbourg, Sluys (l'Écluse), Hulst, Gœs, Zierikzée. Plaines basses et souvent inondées; digues dont l'entretien coûte plus de 2 millions par an. Climat tempéré, mais malsain; fièvres endémiques. Sol fertile et bien cultivé (grains, légumes, chanvre, colza, moutarde, pommes de terre). Riche pêche. Industrie: filage, toiles, lainages; distilleries, brasseries, moulins à huile, chantiers, etc. — Le sol de la Zélande est de formation moderne. Ce pays fut longtemps comme un terrain neutre entre les comtés de Flandre et de Hollande: de petits seigneurs en possédaient les îles; en 1256, le comte de Hollande Florent V les réunit et prit formellement le titre de comte de Hollande et de Zélande. Dès lors la Zélande suivit le sort de la Hollande; comme celle-ci elle passa à la maison de Bourgogne, forma sous Charles-Quint une des Dix-Sept provinces des Pays-Bas, se révolta contre Philippe II et signa l'union d'Utrecht (1579). Devenue en 1810 pays français, elle forma le dép. des Bouches-de-l'Escaut et partie des Bouches-de-la-Meuse; en 1814, elle fut réunie au royaume des Pays-Bas.

ZÉLANDE (NOUV.-), dite aussi *Terre des États*, *Terre de Cook*, nom donné à l'ensemble des deux îles Ika-na-Maoui et Tavaï-Pounamou, séparées par le détroit de Cook, et situées dans l'Océan-Pacifique austral, par 34°-47° lat. S. et 164°-178° long. E. Ika-na-Maoui ou l'île du Nord, placée aux antipodes de l'Espagne et du midi de la France, a env. 900 kil. du N. au S. sur 284; Tavaï-Pounamou en a 906 sur 285: on leur donne à toutes deux env. 100 000 hab. indigènes, appelés *Macris;* l'île du N. est la plus peuplée. Toutes deux sont divisées entre une foule de tribus indépendantes et ennemies; on n'y voit que des bourgades peu importantes. Une chaîne de montagnes traverse ces deux îles et offre quelques cimes couvertes de neiges éternelles et des volcans en ignition; lacs nombreux. Côtes très-échancrées: on connaît surtout les baies dites des Iles, de Lauriston, de l'Abondance, de Louviers, Dusky. Climat chaud, mais tempéré par les brises; sol très-fertile (surtout dans l'île du Nord); superbes forêts, peu d'arbres à fruits; fougère dite *pteris esculenta*, célèbre *phormium tenax*, yam, blé d'Inde. Mines de charbon de terre, de soufre, d'alun, de fer, de cuivre. Les seuls mammifères de la Nouv.-Zélande sont le rat et le chien; nombreux oiseaux aquatiques et poissons; point de reptiles dangereux ni d'insectes venimeux. Les habitants sont forts, braves, belliqueux, mais cruels et anthropophages; ils n'ont pas de temples, mais quelques idoles grossières; chez eux le *tabou* règne dans toute sa force. Des missionnaires anglais établis près du port Wangaroa y ont fait connaître le Christianisme. L'industrie des Nouveaux-Zélandais se borne à exécuter des pirogues, des nattes, des filets, des casse-tête et des haches. — La Nouv.-Zélande fut découverte en 1642 par le Hollandais Tasman; elle a été visitée par Cook en 1769, puis par Surville, Marion (qui y fut massacré), Howel, Thompson, Freycinet, Dumont d'Urville. En 1835 la France avait formé à Akaroa, dans la presqu'île de Banks (île du Sud), un établissement qui a été abandonné. L'Angleterre, qui dès 1815 y avait entretenu des missionnaires, a pris possession de ces îles en 1840. L'île du Nord, ou *Ile septentrionale*, a reçu le nom de *Nouv-Ulster*; l'île du S. celui de *Nouv-Munster* ou *Ile méridionale;* une petite île située au S. des précéd. a été appelée *Nouv-Leinster* ou *Ile centrale*. Le ch.-l. de la colonie est Auckland, dans l'île du Nord. Le nombre des colons augmente tous les jours et surpasse déjà celui des indigènes. Le régime parlementaire fut introduit dans la colonie en 1853. Il y éclata en 1861 une violente insurrection que les Anglais eurent beaucoup de peine à comprimer.

ZÉLATEURS, sectaires juifs qui parurent vers l'an 66 de J.-C., étaient disciples d'un certain Judas de Galilée. Ils durent leur nom à leur *zèle* inconsidéré pour la liberté de leur patrie; leur cruauté et leurs excès précipitèrent la ruine de Jérusalem, où ils s'étaient emparés du pouvoir, et qui fut prise par Titus en 70. Jean de Gischale fut un de leurs chefs.

ZELEIA, auj. *Zileh*, v. du Pont occid., au S. E., sur le Scylax, est célèbre par un temple d'Anaïtis, par la victoire de Mithridate sur le général Triarius, lieutenant de Lucullus (67 av. J. C.), et par la victoire de César sur Pharnace (47).

ZELL ou **CELLE**, v. du roy. de Hanovre (principauté de Lunebourg), à 38 kil. N. O. du Hanovre, sur l'Aller; 12 000 hab. Cour d'appel, lycée, bibliotèque. Château fort, trois faubourgs.—Anc. résidence des ducs de Brunswick-Lunebourg, Zell a donné son nom à plusieurs branches de cette maison (*V.* BRUNSWICK). Un traité y fut conclu en 1679 entre la France et la Suède d'une part, et les ducs de Brunswick et de Wolfenbuttel de l'autre: ce traité complétait celui de Nimègue.

ZELL (Sophie de). *V.* SOPHIE DOROTHÉE et GEORGE I.

ZEMBLE (NOUV.-), c.-à-d. en russe *Terre-Neuve*, groupe de deux îles de l'Océan Glacial arctique, au N. du gouvt d'Arkhangel, dont elles sont séparées par le détroit de Vaïgatch, et dont elles dépendent, par 68° 50'-76° lat. N., et 50°-68° long. E.: env. 856 kil.

sur 260. Climat très-rude, un peu moins glacial pourtant qu'on ne le croirait vu la latitude. La Nouv.-Zemble est tout entière dans le cercle polaire : aussi la grande nuit y est-elle de près de trois mois. Peu de végétaux, quelques bouleaux; les animaux sont l'ours blanc, le renne, l'isatis, la loutre, la chouette. Ce pays est inhabité, mais les pêcheurs et les chasseurs d'Arkhangel viennent y chercher les cétacés, les squales et les phoques, qui sont très-nombreux sur ses côtes. — La Nouv.-Zemble fut découverte en 1553 par Willoughby, navigateur anglais.

ZEMPLIN (Comitat de), comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre la Galicie au N., les comtés d'Unghvar, de Szabolcs à l'E., d'Abaüjvar, de Sarosch à l'O. : 160 kil. sur 45; env. 340 000 hab.; ch.-l., Ujhély. Riches vallées : vignobles renommés où l'on récolte un vin analogue au vin de Tokay.

ZÉNATES. *V.* ZEIRI-BEN-ATYAH et ZÉIRITES.

ZEND, langue très-ancienne de la Haute-Asie, qui semble avoir été parlée dans la Bactriane et les contrées environnantes au S. et l'E., précéda le pehlvi usité en Médie, et le parsi (ancien perse). C'est dans cette langue que sont écrits les deux tiers du Zend-Avesta. Le zend est depuis longtemps une langue morte, mais il n'a point cessé d'être la langue sacrée des Guèbres, qui récitent en cet idiome des prières dont presque aucun ne comprend le sens.

ZEND (dynastie), dynastie persane au XVIIIe s., rivale de celle des Kadjars, eut pour chef Kérim-khan, et pour dernier représentant Louthf-Aly-khan.

ZEND-AVESTA, c.-à-d. *parole vivante*, livre sacré des Guèbres ou Parsis, se compose de deux parties dont l'une est écrite en zend, l'autre en pehlvi. La première comprend : 1° le *Vendidad-Sadé*, espèce de bréviaire dont les prêtres devaient avoir récité des fragments avant le lever du soleil et qui lui-même était divisé en trois parties, le *Vendidad* (combat contre Ahriman), l'*Izechné* ou *Yaçna* (élévation de l'âme), le *Vispered* (chefs des êtres); 2° Les *Iecht-Sadés*, prières, dont plusieurs sont en pehlvi et en parsi; 3° le *Sirouzé* (ou les 30 jours), sorte de calendrier liturgique renfermant le texte d'invocations aux génies de chacun des jours du mois. La deuxième partie se réduit au *Boundéhech*, espèce d'encyclopédie où sont contenues des notions sur la cosmogonie et l'astronomie, sur la religion et le culte, les institutions civiles, l'agriculture, etc., ainsi que la généalogie de Zoroastre. Le *Vendidad* est probablement le seul livre qui soit vraiment un ouvrage antique; on l'attribue à Zoroastre même. — Le Zend-Avesta a été apporté en Europe par Anquetil-Duperron, qui le premier en a donné une traduction (Paris, 1771). Eugène Burnouf a publié le texte original de plusieurs parties, notamment du *Vendidad*, avec traduction et commentaire, 1829-43. Le texte complet du Zend-Avesta a été publié à Leipsick par Frid. Spiegel, de 1852 à 1860, et à Copenhague, par Westergaard, de 1852 à 1855, 3 vol. in-4.

ZENGH, *Senia* en latin, *Segna* en ital., v. des États autrichiens (Croatie), sur le golfe de Quarnero, à 80 kil. S. O. de Carlstadt; 3000 hab. Évêché, port franc, école de navigation. Zengh est le grand entrepôt d'exportation maritime de la Hongrie. Cette ville fut au XVe s. le lieu principal des Uscoques.

ZENGHI (OMAD-EDDIN), dit *Sanguin* dans les historiens des croisades, atabek de Mossoul (Syrie et Mésopotamie), né vers 1084, reçut du seldjoucide Mahmoud I la principauté de Mossoul (1127), battit les deux frères ortocides Daoud et Timourtach, puis le prince d'Antioche Boémond II (1130), mais fut repoussé par Foulques, roi de Jérusalem, marcha en 1132 au nom du sultan Sandjar contre le calife Mostarched et contre Maçoud, força Maçoud à signer la paix, fit ensuite à diverses reprises la guerre aux Kourdes, au roi de Damas, aux Chrétiens, enleva Édesse à ces derniers (1144) et marcha de là sur la forteresse de Djabar en Syrie; mais fut assassiné pendant qu'il en faisait le siége (1145). Il laissa, entre autres fils, le fameux Nour-Eddin.

ZÉNO (Carlo), grand amiral de Venise, né vers 1334, m. en 1418, voyagea sept ans en Orient, conduisit la négociation qui valut Ténédos aux Vénitiens (1376), défendit Trévise contre les Hongrois et sauva cette frontière (1379), battit les Génois dans les lagunes de Venise (1380) et par cette victoire arracha la République à une ruine imminente, fut nommé grand amiral, ambassadeur en France et en Angleterre, procurateur de St-Marc, défit le général Boucicaut sur mer près de Modon, et fit avec le même succès la guerre à François de Carrare, mais, ayant été soupçonné de s'être laissé corrompre par ce prince, il fut condamné, quoique sans preuve, et tenu deux ans en prison. Après sa délivrance, il fit un pèlerinage à Jérusalem. A son retour, il défendit le roi de Chypre Lusignan contre les attaques des Génois. Rentré dans Venise, il se consacra aux lettres.—Ses frères, Nic. et Ant. Zéno, équipèrent un navire à leurs frais pour visiter les terres lointaines, se dirigèrent au N. O. de l'Europe et découvrirent des terres inconnues qu'ils nommèrent Frisland, Poland, Engroveland, Estotiland et Icarcé. On a quelque raison de soupçonner que ce sont les îles Feroë, l'Islande, le Groënland, le Labrador et Terre-Neuve. Ils moururent, le 1er en 1395, le 2e en 1405. Leurs lettres, cartes et relations manuscrites sont restées inconnues jusqu'à ce qu'un petit-fils d'Antoine, Caterino Zeno, en tira le recueil intitulé : *Découverte des îles de Frislanda, Islanda*, etc. Venise, 1558 (reproduit dans le recueil des *Navigations* de Ramusio).

ZÉNO (Apostolo), critique et poëte, né en 1668 à Venise, m. en 1750, fut un des premiers à se prononcer contre le mauvais goût de son siècle, eut part à la fondation de l'Académie Vénitienne *degli Animosi* (1691), créa le *Giornale de' letterati* (1710), dont il publia 20 volumes, reçut en 1718 de l'empereur Charles VI le titre d'historiographe de la cour et alla se fixer à Vienne. Il avait formé une riche bibliothèque, qu'il donna en 1747 aux Dominicains du St-Rosaire. On a de lui 63 pièces dramatiques (tragédies, comédies, opéras), des *poésies diverses* (lyriques et autres), et 2 vol. de *Dissertazioni Vossiani* (ce sont des suppléments aux recherches de Vossius sur les historiens latins). Ap. Zéno fut sans rival dans l'opéra jusqu'à la venue de Métastase, mais il composait avec trop de précipitation : ses scènes sont prolixes, ses incidents embarrassés. Huit de ses pièces ont été trad. par Bouchaud, 1758.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie, et fille de Mithridate, roi d'Arménie. Son époux, forcé de fuir, et craignant de la laisser au pouvoir de l'ennemi, la poignarda et la jeta dans l'Araxe; mais Zénobie fut sauvée et reconduite en Arménie, où le roi Tiridate la traita en reine (53 de J.-C.).

ZÉNOBIE, *Septimia Zenobia*, reine de Palmyre, fille d'un prince arabe de la Mésopotamie, avait épousé en secondes noces Odénat, qu'elle accompagna dans ses expéditions contre Sapor. Après le meurtre d'Odénat, meurtre qu'on lui attribue, elle prit le titre de reine de l'Orient et agrandit ses États par la conquête : sa domination s'étendait de l'Euphrate à la Méditerranée et depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au centre de l'Asie-Mineure. Elle ne craignit pas de faire la guerre aux Romains (267-72). Gallien tenta en vain de la réduire; Aurélien fut plus heureux : il remporta sur elle les victoires d'Antioche et d'Émèse, l'assiégea dans Palmyre, la réduisit à chercher son salut dans la fuite, l'atteignit en route, et la fit paraître à son triomphe à Rome (273). Il lui assigna pour retraite Tibur, où elle vécut obscure avec ses enfants. Zénobie avait eu pour principal conseiller le célèbre Longin. *V.* ce nom.

ZÉNODORE, sculpteur grec du Ier s. de notre ère, fut chargé par les Arvernes de fondre une statue colossale de Mercure, qui exigea 10 ans de

travail, et par Néron d'élever à Rome la statue de cet empereur. Ce nouveau colosse, qui n'avait pas moins de 33m de. haut, fut placé sur le vestibule de la Maison-d'Or, puis consacré par Vespasien au dieu Apollon, dont la tête remplaça celle de Néron.

ZÉNON d'Élée, philosophe grec, de la secte des Éléates, né à Élée, dans la Grande-Grèce, vers 504 ou 490 av. J.-C., étudia sous Parménide, accompagna ce philosophe dans un voyage à Athènes vers 464, enseigna dans cette ville la doctrine de son maître, ainsi que la dialectique, qu'il réduisit en art, et fut un des premiers à faire payer ses leçons. Ardent patriote, il voulut délivrer sa patrie, qui était tombée au pouvoir d'un tyran, mais il échoua, et fut livré à des supplices horribles, qu'il supporta avec un courage héroïque : pour ne pas trahir ses complices, il se coupa la langue avec les dents, et la cracha à la face du tyran. Zénon professa la doctrine de l'unité absolue de Parménide, et s'attacha à réfuter les adversaires de cette doctrine en montrant les contradictions et les absurdités qu'entraîne l'opinion vulgaire sur la diversité des êtres, leurs changements perpétuels, la divisibilité à l'infini. On raconte qu'un jour qu'il argumentait contre le mouvement devant Diogène, ce philosophe se contenta pour le réfuter de marcher devant lui ; malheureusement pour cette ingénieuse anecdote, Diogène vivait environ 100 ans après Zénon. Il avait écrit en prose plusieurs traités qui ne nous sont point parvenus. Aristote (*Physique*, VI, ch. IX) nous a conservé les arguments par lesquels il combattait la réalité du mouvement.

ZÉNON, fondateur du stoïcisme, né à Citium en Chypre vers l'an 360 av. J.-C., était fils d'un riche marchand, et se livra d'abord lui-même au commerce; mais il y renonça après avoir éprouvé une perte considérable. Entrant par hasard chez un libraire d'Athènes, il y rencontra les *Mémoires* de Xénophon sur Socrate, et conçut dès lors un goût si vif pour la philosophie qu'il voulut s'y livrer tout entier. Il entendit le cynique Cratès, le mégarique Stilpon, les académiciens Xénocrate et Polémon, puis se fit un système propre, et, vers l'âge de 40 ans (300 av. J.-C.), ouvrit une école sous un célèbre portique d'Athènes, le *Pécile :* c'est de là que cette école est nommée le *Portique* ou *École stoïcienne* (du grec *stoa*, portique). L'éclat de ses leçons, l'élévation de sa morale, et plus encore les beaux exemples qu'il offrait dans sa conduite attirèrent auprès de lui de nombreux disciples : on comptait parmi ses auditeurs Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Il mourut dans une extrême vieillesse, entouré de la vénération universelle, vers 263 av. J.-C. Zénon s'était surtout proposé de rétablir dans toute leur autorité la vertu, ébranlée par les Épicuriens, et la vérité, attaquée par les Sceptiques. Il divise la science en 3 parties : Logique, Physiologie (science de la nature) et Morale; mais chez lui les deux premières ne font guère que préparer à la troisième. Dans la Logique, il s'attache surtout à déterminer le *criterium* de la vérité : il le place dans les perceptions des sens approuvées par la raison, et proclame que toutes nos idées ont leur première source dans les sens : *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu.* Dans la Science de la nature, il distingue, pour le monde comme pour l'homme deux principes : l'un passif, la matière, le corps; l'autre actif et vivifiant, Dieu et l'âme humaine. Néanmoins, il fait de l'âme un *air ardent*, une espèce de feu, et conçoit de même Dieu comme un principe igné universellement répandu, qui par son action anime chaque chose, et qui par sa *providence* dirige tous les êtres selon les lois immuables de l'ordre ou de la raison. En Morale, il prescrit de se conformer à ce même ordre, qui est la loi de Dieu, et donne pour règle de suivre la nature (*sequi naturam*) ou la droite raison. Il n'admet d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice, et trace du vrai sage un portrait idéal qui le place presque au-dessus de l'humanité : il le proclame seul libre, seul riche, seul beau, seul heureux, tombant ainsi dans d'insoutenables paradoxes; il condamne toutes les passions comme autant de faiblesses et de maladies de l'âme, recommandant une insensibilité contre nature, une vertu farouche et pleine d'obstentation. Il n'admettait pas l'immortalité individuelle de l'âme et semblait absorber Dieu dans le monde. On ne possède auj. que les titres de quelques-uns de ses ouvrages : *De la Vie selon la nature, du Devoir, de la Nature humaine, des Passions, des Mots*, etc. On ne connaît ses opinions que par les écrits de Cicéron (*Questions académiques*, *des Biens et des Maux*, *des Devoirs*, *Paradoxes*, etc.), de Sénèque, de Plutarque, et de Diogène Laërce, qui a donné sa *Vie*. V. STOÏCIENS.

ZÉNON L'ISAURIEN, empereur d'Orient. D'abord chef de la garde isaurienne, il plut à l'emp. Léon I en se montrant prêt à le soutenir contre Aspar et Ardaburius, devint son gendre, et à la mort de ce prince (474) se fit associer à l'empire par son propre fils Léon II, prince enfant qu'il avait eu de la fille de l'empereur, et qui périt bientôt. Chassé de Constantinople par la révolte de Vérine, veuve de Léon I, et de Basilisque (475), il chercha un refuge en Isaurie et réussit, deux ans après, à recouvrer le trône, grâce aux Isauriens et aux Goths; mais il souilla sa victoire par des cruautés et des perfidies, et se brouilla bientôt avec les Goths qui avaient aidé à le rétablir et qui lui firent une guerre désastreuse; il eut aussi à réprimer les révoltes de plusieurs de ses généraux. Plongé dans la débauche et devenu odieux à tout le monde, il finit par être enterré vivant, pendant qu'il était ivre, par la trahison de sa propre femme Ariadne, 491. Des querelles religieuses avaient sous son règne troublé l'empire: pour y mettre un terme, Zénon donna en 482 le cél. édit connu sous le nom d'*Hénotique*, formulaire de foi qui mécontenta tout le monde.

ZENTHA, bourg de Hongrie (Bacs), sur la Theiss, à 14 k. S. de Kis-Kaniza, est célèbre par la victoire que le prince Eugène et l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste y remportèrent en 1697 sur les Turcs.

ZENTHA (lac de) ou lac de SCUTARI, *Labeatis lacus*, lac de Turquie (Albanie), au N. de Scutari, qui est situé sur ses bords, a 24 kil. de long sur 8 de large et est traversé par la Moracca ou Boïana, qui porte ses eaux à l'Adriatique.

ZÉPHYRE, vent d'ouest, vent doux et léger dont les Grecs faisaient un dieu, était fils d'Éole et de l'Aurore, et époux de Chloris ou de Flore. On le représente sous la forme d'un jeune homme à l'air doux et serein, avec des ailes de papillon et une couronne de fleurs.

ZEPHYRIN (S.), pape de 202 à 218, vit éclater la persécution de Sévère. On le fête le 26 août.

ZEPHYRIUM PROMONTORIUM, c.-à-d. *Cap du Couchant*, cap d'Italie (Brutium), à l'E., sur la mer de Sicile, près de Locres, est aussi le cap *Bruzzano*.

ZER-AFCHAN ou **SOGD**, *Polytimetus*, riv. du Turkestan indépendant, sort du lac Pandjikand par 42° lat. N., passe à Samarcand et à Boukhara, et tombe, à 48 kil. S. O. de Boukhara, dans le lac Karakoul, qui communique avec le Djihoun; cours, 600 kil. De nombreux canaux d'irrigation l'absorbent presque tout à fait avant le lieu de son embouchure.

ZERBI ou **GERBI** (île), *Meninx*, *Girba*, *Lotophagitis insula*, île de l'État de Tunis, dans le golfe de Cabès, par 10° 57' long. E., 33° 49' lat. N.: 46 kil. carrés : 45 000 hab., industrieux et commerçants. Climat très-sec, sol fertile. Le lotos qu'on y trouvait autrefois en abondance n'y existe plus. Marius, chassé d'Afrique, se réfugia dans cette île. Les Espagnols s'en emparèrent en 1310, mais en furent chassés en 1336; ils la prirent de nouveau en 1560 et en furent chassés la même année par les Turcs; on y voit encore une pyramide construite avec les têtes des Espagnols qui périrent dans le combat.

ZERBST, *Servesta*, v. du duché d'Anhalt-Dessau, sur la Ruthe, à 20 kil. N. O. de Dessau. Anc. résidence des princes d'Anhalt-Zerbst; c'est là que naquit Catherine II, née princesse d'Anhalt-Zerbst.

ZERRAH ou **ZERREH** (lac), *Aria palus*, lac de l'Afghanistan (Sedjistan), a 160 kil. sur 45 et reçoit l'Helmend. Sur sa rive S. E. est une ville de Zerrah.

ZERVANE-AKÉRÈNE, c.-à-d. *le Temps sans limites*, dieu suprême des Perses, est au-dessus d'Ormuzd et d'Ahriman, qui tous deux émanent de lui.

ZÉTHÈS et **CALAÏS**, jumeaux, fils de Borée et d'Orithyie, firent partie de l'expédition des Argonautes, chassèrent les Harpies, qui tourmentaient Phinée, leur beau-frère, mais furent tués par Hercule, soit pour avoir insulté Hylas, soit à la suite d'une querelle avec Tiphys, pilote du navire Argo. Ils furent changés en ces deux Vents que les Grecs appellent les *Prodromes* (*avant-coureurs*), parce qu'ils précèdent de 9 jours le lever de la Canicule.

ZÉTHUS, fils de Jupiter et d'Antiope et frère d'Amphion, aida celui-ci à élever les murs de Thèbes.

ZEUGITANE, contrée de l'Afrique romaine, entre la Méditerranée au N. et à l'E., la Byzacène au S. et la Numidie à l'O., renfermait Carthage et Utique.

ZEUGMA, c.-à-d. *lien*, *réunion*, v. de la Syrie ancienne, dans la Comagène, au S. E., sur la r. dr. de l'Euphrate, était *jointe* par un pont à la ville d'Apamée, située sur l'autre rive. Les deux villes avaient été fondées par Séleucus I.

ZEUNE (J. Ch.), philologue, né en Saxe en 1736, m. en 1788, fut professeur à Leipsick, puis à Wittemberg. On a de lui de bonnes éditions de divers écrits de Xénophon, Leips., 1778-85, et une édition améliorée des *Idiotismes grecs* de Viger, 1789.

ZEUXIS, célèbre peintre grec, né vers 470 av. J.-C., m. vers 400, étudia le coloris sur les ouvrages d'Apollodore, dont il perfectionna le procédé, et fut le rival de Parrhasius. La noblesse des sujets, le grand caractère du dessin, la beauté divine des personnages distinguaient ses tableaux; on admirait surtout son *Hélène* et son *Jupiter*, qu'il avait représenté assis sur son trône et entouré de toutes les divinités de l'Olympe. Il devint très-riche, et finit par ne plus vendre ses ouvrages : il les donnait. La plupart de ses chefs-d'œuvre ornèrent dans la suite Rome, puis Constantinople. Le temps les a anéantis.

ZIANI (Sébast.), doge de Venise (1172-79), signa en 1177 la trêve dite de Venise entre l'empereur Frédéric Barberousse et la Ligue lombarde, institua la cérémonie des épousailles du doge de Venise et de l'Adriatique pour consacrer en quelque sorte l'empire de sa patrie sur la mer.—Son fils, P. Ziani, m. en 1229, succéda en 1205 à H. Dandolo, resta 24 ans en charge et avança la conquête de la Grèce.

ZIANIDES, dynastie musulmane. *V.* TLEMCEN.

ZIBAN (les), pluriel de ZAB. *V.* ce mot.

ZICAVO, bg de Corse, ch.-l. de c., à 31 kil. E. d'Ajaccio; 1367 hab. Fromages estimés.

ZIERIKZÉE, v. et port de Hollande (Zélande), sur l'Escaut orient., à 26 kil. N. E. de Middelbourg; 6700 hab. Anc. évêché. Clocher superbe, brûlé en 1832; vaste citerne. Chantier de construction, salines et raffineries de sel. Port ensablé en partie. Pêche active; huîtres excellentes.— Bâtie au IXe s., cette ville fut la résidence des comtes de Zélande. Vainement assiégée en 1300 par les Flamands, qui y furent battus sur mer en 1304 par les Français; prise par les Espagnols en 1576, mais bientôt reprise.

ZIGEUNES. *V.* BOHÉMIENS.

ZILEH, v. de Turquie (Sivas), est l'anc. *Zeleia*.

ZIMBAOE, anc. capit. du Monomotapa et résidence du souverain, sur la r. dr. du Zambèze, vers son confluent avec la Manzora, entre Tête et Sena.

ZIMISCÈS (JEAN), empereur grec. *V.* JEAN.

ZIMMERMANN (J. J.), fanatique, né en 1644 à Wayhingen en Wurtemberg, m. en 1693, était diacre de Bittigheim. Il se fit disciple de Bœhme, publia un ouvrage mystique, *Révélation presque complète de l'Antechrist*, qui lui fit perdre son diaconat, erra depuis, prêchant et faisant des prosélytes dans les Provinces-Unies et en Allemagne, occupa 4 ans une chaire de mathématiques à Heidelberg, passa ensuite à Hambourg, puis à Rotterdam et mourut au moment de s'embarquer pour l'Amérique. On a de lui, entre autres ouvrages, *Scriptura sacra Copernicans*, ouvrage où il soutient qu'aucun passage de la Bible ne contredit le système de Copernic.

ZIMMERMANN (J. George), médecin et philosophe suisse, né en 1728 à Brugg (Argovie), m. en 1795, fut 15 ans médecin dans sa ville natale, la quitta en 1768 pour se rendre à Hanovre comme 1er médecin du roi d'Angleterre et fut appelé à Berlin pour soigner Frédéric II mourant. Il écrivit avec violence contre les Illuminés et les révolutionnaires, et s'attira ainsi de fâcheuses affaires; il tomba par suite dans une hypocondrie qui empoisonna ses dernières années, et finit par devenir fou. On a de lui un célèbre *Essai sur la solitude* (en allemand), 1756 et 1773, trad. en fr. par Mercier, 1790, et par Jourdan, 1825; *De l'orgueil national*, 1758; *De l'expérience en médecine*, 1763-74, le plus savant de ses écrits (trad. par Lefebvre de Villebrune, 1774).

ZIMMERMANN, compositeur, élève de Boïeldieu, né à Paris en 1785, m. en 1853, fut de 1816 à 1848 prof. de piano au Conservatoire de Paris, puis devint inspecteur des études musicales, et résuma sa méthode dans l'*Encyclopédie du pianiste*, ouvrage classique. On a de lui, outre de beaux morceaux de musique d'église, un opéra comique, l'*Enlèvement*.

ZINGARELLI (Nicolo), musicien, né en 1751 à Naples, m. en 1837, fut nommé en 1806 maître de chapelle du Vatican, et en 1820 directeur du Conservatoire à Naples, où il forma entre autres élèves Bellini et Mercadante. On a de lui plusieurs opéras : *Montezuma*, *Alzinda*, *Pirro*, *Artaserse*, *Romeo e Giulietta*, *Il conte di Saldagna*, *Inez de Castro*; des oratorios et nombre de *messes*, de *motets*, etc.

ZINGARI. *V.* BOHÉMIENS.

ZINZENDORF (Phil. Louis, comte de), ministre d'État autrichien, né en 1671, m. en 1742, fut successivement membre du conseil aulique (1695), ambassadeur en France après la paix de Ryswick, conseiller privé (1705), joua un grand rôle politique sous Joseph I, puis sous Charles VI, et finit par remplacer le prince Eugène dans la haute direction des affaires. Il décida les guerres avec la Turquie, avec la France, ainsi que la Quadruple-Alliance, mesures qui furent peu populaires à cause de leurs résultats; il se donna aussi beaucoup de mouvement pour la Pragmatique de Charles VI, mais sans prendre les précautions qui eussent pu en assurer l'exécution.

ZINZENDORF (Nic. L., comte de), né à Dresde en 1700, m. en 1760, fils d'un chambellan d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, était lui-même conseiller en Saxe. Il mena d'abord une vie scandaleuse, mais en 1721, ayant donné asile à quelques frères Moraves persécutés, il changea de vie, adopta leurs opinions, et créa bientôt à Herrnhutt, de concert avec eux, un établissement et une nouvelle secte de *Frères Moraves* connue sous le nom de *Herrnhütter*. Il abandonna toute fonction publique pour ne travailler qu'au développement de la nouvelle institution, prêcha, écrivit et envoya des missionnaires pour répandre leurs dogmes, et alla lui-même faire des conversions jusqu'au Groënland (1732).

ZIPANGU, nom que Marco-Polo donne au Japon.

ZIPS, comitat de la Hongrie, dans le cercle en-deçà de la Theiss, borné au N. par la Galicie, à l'E. par le comitat de Saros, au S. par ceux d'Abaüjvar, de Torna et Gœmœr, à l'O. par celui de Liptau; 100 kil. sur 35; 180000 hab.; ch.-l., Leutschau. Ce comitat est en partie couvert par les Carpathes; il est arrosé par le Poprad, le Hernad, la Golnitz, le Dunajec. Fer, cuivre, eaux minérales. Culture du lin.

ZISKA (J. TROCZNOV, dit), c.-à-d. le *Borgne*, chef des Hussites, né vers 1360, était un noble de Bo-

hême, chambellan de Venceslas l'*Ivrogne*. Il se mit à la tête des Bohémiens révoltés peu après le supplice de J. Huss (1417), prit Prague (1419), refusa de reconnaître l'emp. Sigismond pour roi de Bohême à la mort de Venceslas, pilla les couvents et ravagea les terres des seigneurs catholiques, forma contre Sigismond une confédération formidable, fit de Tabor sa place d'armes et la fortifia, battit Sigismond au mont Wintkow en 1420, et résista en 1421 à deux armées de cet empereur : bien qu'ayant perdu son dernier œil au siége de Raby et quoique cerné sur le mont Taurkand, il s'ouvrit un chemin à travers l'ennemi, remporta encore plusieurs victoires, et força Sigismond à lui accorder la paix et à lui donner, avec le titre de vice-roi de Bohême, un pouvoir absolu sur ce royaume. Il mourut de la peste en 1424. En mourant, il recommanda aux siens de faire de sa peau un tambour, voulant les conduire encore à la victoire après sa mort.

ZITTANG, fleuve de l'empire Birman, se sépare de l'Iraouaddy entre Ava et Amarapoura, coule au S. E., puis au S. O. et au S., arrose une ville de son nom à 35 kil. E. de Pégou, et se jette dans le golfe de Martaban, par une large embouchure, à l'E. de Rangoun, après un cours de 700 kil.

ZITTAU, v. du roy. de Saxe (Lusace), à 80 kil. E. de Dresde; 10000 h. Gymnase, bibliothèque, cabinet des médailles, cabinet d'histoire naturelle. Entrepôt des fils et des toiles de la Lusace. Eaux minérales. Patrie de l'orientaliste Michaelis. Prise et pillée en 1757 par les alliés de l'électeur de Saxe.

ZIZIM ou **DJEM**, fils de Mahomet II, né en 1459, disputa le trône à Bajazet II, son frère aîné (1481 et 82), fut deux fois vaincu, et se réfugia à Rhodes près du grand maître de l'Ordre, qui lui avait promis des secours; mais celui-ci, gagné par Bajazet, le retint captif. Il fut transféré de prison en prison en Savoie et en France, puis remis au pape Innocent VIII, qui reçut pour le garder une pension du sultan. Charles VIII, qui comptait se servir du captif dans ses projets de conquête sur les Ottomans, se le fit remettre par Alexandre VI et l'emmena à Naples, mais Zizim mourut aussitôt qu'il eut été remis à ce prince (1495). On prétend qu'il périt de la main d'un barbier qui se servit, pour le raser, d'un rasoir empoisonné.

ZLOCZOW, v. de Galicie, ch.-l. de cercle, à 80 k. E. de Lemberg; 6200 h.—Le cercle, entre la Russie au N. et à l'E., et les cercles de Zolkiev, Tarnopol, Brzezany et Lemberg, a 90 kil. sur 60, et compte 235000 h. (dont 26000 Juifs).

ZNAYM, v. des États autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, sur la Taja, à 55 kil. S. O. de Brünn; 6000 hab. Vieux palais des margraves de Moravie, servant auj. de caserne, maison du conseil, anc. abbaye de Luka. C'est à Znaym que mourut l'emp. Sigismond (1437). Il s'y livra en 1809 un combat d'avant-garde entre les Autrichiens et les Français, qui fut suivi d'un armistice entre Napoléon et l'emp. François.— Le cercle, entre ceux de Brünn à l'E. et au N. E., d'Iglau au N. O. et à l'O., et l'archiduché d'Autriche au S., a 65 kil. sur 80, et env. 190000 h.

ZOBEIDAH (la *Fleur-des-Dames*), cousine et seule femme légitime du calife Haroun-al-Raschid, fut mère d'Amin, successeur du calife (809) et mourut en 831. Cette princesse joue un grand rôle dans les *Mille et une Nuits*. On lui attribue la fondation de Tauris (792).

ZODIAQUE. *V.* ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

ZOÉ (Ste), martyre en Pamphylie à une époque incertaine, est honorée le 2 mai. — Autre sainte, martyre à Rome, est hon. le 5 juillet.

ZOÉ, impératrice d'Orient, d'abord maîtresse, puis femme de Léon VI, reçut le titre d'épouse après la naissance de Constantin VII (Porphyrogénète II). Chassée du palais à la mort de son mari (911), elle y fut rappelée en 914 par son fils, le jeune Constantin Porphyrogénète; liguée avec Romain I (Lécapène), son amant, elle jouit d'un grand pouvoir, jusqu'à ce que ce dernier la confina dans un cloître (919). —Autre impératrice, fille de Constantin IX et femme de Romain III (1028), fit périr Romain (1034) pour placer sur le trône son amant Michel IV, le *Paphlagonien*, qui l'épousa, mais qui ne tarda pas à la maltraiter. Elle reconnut pour successeur de Michel IV le neveu de ce prince, Michel V (1035), mais elle fut plus malheureuse encore sous ce dernier (1041). Alors elle excita une émeute à Constantinople et se fit proclamer impératrice avec sa sœur Théodora. Bien qu'âgée de 63 ans, elle épousa en 3[es] noces Constantin X Monomaque (1042), qui lui laissa tout le pouvoir. Elle mourut en 1052.

ZOÉGA (George), archéologue danois, né en 1755 à Dahler près de Ripen (Jutland), m. en 1809, voyagea comme gouverneur avec un jeune gentilhomme, fut chargé par le ministre Guldberg de classer les médailles existant à Copenhague, puis fit aux frais du roi un voyage numismatique, visita dans ce but Vienne et Rome, où il se maria et abjura le Luthéranisme, reçut du pape Pie VI la mission d'interpréter les hiéroglyphes des obélisques qui se trouvaient à Rome et reçut en 1802 le titre de professeur à l'Université de Kiel, tout en restant à Rome comme agent du roi de Danemark. Outre diverses *Dissertations*, recueillies en 1817 par Welcker, on a de lui : le *Catalogus codicum copticorum Musei Borgiani*, et un traité *De usu et origine obeliscorum* (1797-1800), où il prouve que l'écriture hiéroglyphique fut employée jusqu'à la chute du paganisme.

ZOHAK, usurpateur venu d'Arabie en Perse, vainquit Djemchid, le détrôna et le coupa en deux, puis se plaça sur le trône de Perse. Féridoun, fils de Djemchid, mit fin à sa cruelle domination et l'enferma dans une caverne du mont Demavend.

ZOHAR, c.-à-d. *splendeur*, un des livres théologiques des Juifs modernes, contient des explications cabalistiques sur les livres de Moïse, mêlées à toutes sortes de rêveries. On l'a attribué à Simon Ben-Jochaï, disciple d'Akiba, mais on le croit plutôt du XII[e] s. Écrit en syriaque, il a été en partie traduit en latin par Rosenroth (dans la *Cabala denudata*).

ZOÏLE, fameux critique grec, connu par l'amertume de ses censures à l'égard d'Homère (d'où le surnom d'*Homeromastix* ou fouet d'Homère), né à Éphèse ou à Amphipolis, vivait à la fin du IV[e] s. av. J.-C. On a débité mille fables sur son compte : on a dit qu'il avait été condamné à mort par Ptolémée Philadelphe et crucifié ou lapidé par la foule enthousiaste d'Homère. Quoi qu'il en soit, son nom est resté synonyme de critique envieux et partial; on l'oppose à celui d'Aristarque. On lui attribuait, entre autres ouvrages, 9 livres de *Remarques hypercritiques* sur Homère, une *Hist. d'Amphipolis*, une *Hist. générale du monde jusqu'à Philippe* (roi de Macédoine) : aucun n'est parvenu jusqu'à nous.

ZOLKIEW, v. de Galicie, ch.-l. de cercle, à 30 kil. N. de Lemberg; 4000 h. Anc. château de la famille Sobiesky.—Le cercle, entre ceux de Zloczow à l'E., de Przemysl et de Lemberg au S. et au S. O., la Russie au N., a 100 k. sur 70 et 240000 hab.

ZOLLIKOFER (George-Joachim), prédicateur protestant, né en 1730 à St-Gall en Suisse, m. en 1788, fut ministre dans le pays de Vaud, chez les Grisons et à Leipsick. Il n'est pas moins estimé comme écrivain que comme prédicateur. Ses *Sermons* ont été publiés en 15 vol. in-8, à Leipsick, 1789-1804.

ZOLLVEREIN, c.-à-d. association douanière. *V.* ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

ZOLTAN, fils d'Arpad, ravagea l'Europe occidentale à la tête des Hongrois de 907 à 955. Battu par Othon I sur le Lech, près d'Augsbourg, il se fixa au N. de l'Adriatique, dans le pays qui s'étend entre la Dalmatie, la Styrie et la Transylvanie et y jeta les fondements du roy. de Hongrie. Il mourut en 960.

ZOMBOR, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Bacs, à 175 k. S. E. de Pesth, près du canal François; 22000 h. École d'instituteurs grecs orthodoxes.

ZONARAS (Jean), historien grec du XIIe s., fut secrétaire d'État sous Jean et Manuel Comnène, puis se fit moine de St-Basile dans une île solitaire. Outre des *Poésies*, des *Commentaires sur les Canons* et des *Lettres*, il a laissé des *Annales* qui vont de la création du monde à la mort d'Alexis Comnène (1118). Cet ouvrage est précieux pour ce qui regarde Constantin et les princes de sa maison. Il se trouve dans les diverses éditions de la Byzantine et a été trad. en français par le prés. Cousin, Paris, 1678.

ZONZONATE ou ZEZONTLATL (c.-à-d. *les 400 sources*), v. de l'État de San-Salvador, à l'embouch. d'une riv. de même nom dans le Grand Océan et à 90 kil. O. de San-Salvador; env. 4000 hab. Son port est un des grands entrepôts de l'Amérique centrale.

ZOPYRE, satrape perse, fils de Mégabyze, est célèbre par son dévouement. Pour faciliter à Darius I la prise de Babylone, il se coupa le nez et les oreilles, se présenta dans cet état aux assiégés, se plaignant de la cruauté du roi qui, disait-il, l'avait traité d'une manière si cruelle et si ignominieuse, obtint ainsi l'entrée de la place et gagna la confiance des assiégés qui lui donnèrent le gouvernement de leur ville; il s'empressa alors d'en ouvrir les portes à Darius.

ZORNDORF, bg des États prussiens (Brandebourg), à 10 kil. N. de Custrin; 1300 hab. Frédéric II, roi de Prusse, y battit les Russes les 25 et 26 août 1758.

ZOROASTRE, en persan *Zerdust*, auteur ou réformateur du Magisme, religion des anciens Perses, des Parthes et des Guèbres, naquit probablement en Médie, dans l'Aderbaïdjan (l'anc. Atropatène), sous le règne d'un prince du nom de Gouchtasp (qu'on a voulu à tort identifier avec Hystaspe, père de Darius I). La religion des Mèdes était chargée de pratiques superstitieuses: Zoroastre entreprit de la réformer. Selon les traditions des Perses, il passa la 1re partie de sa vie à voyager pour conférer avec les sages les plus illustres, puis il s'enferma dans une grotte pour méditer, fut enlevé au ciel, vit Ormuzd face à face, et reçut de lui mission d'aller prêcher à l'Iran (Perse) une doctrine nouvelle. Il se présenta à la cour de Gouchtasp, qui régnait à Balkh, en Bactriane, parvint à s'en faire accueillir, courut pourtant des dangers par la malice de ses ennemis, déjoua leurs trames et finit par convertir le roi Gouchtasp, puis Isfendiar son fils, et avec eux tout l'Iran occidental, malgré l'opposition des brahmes de l'Inde. Il consigna, dit-on, ses doctrines dans 21 livres dits *Nosks* ou *Naçkas*, qu'il avait recueillis de la bouche même d'Ormuzd, et dont les débris formèrent le *Zend-Avesta* (la parole vivante). Il enseignait l'existence de deux principes opposés, Ormuzd, principe du bien, et Ahriman, principe du mal, qui sont sans cesse en lutte, mais au-dessus desquels s'élève un dieu suprême, Zervane-Akérène; prescrivait le culte du feu, réglait la vie publique comme la vie privée, et annonçait des peines et des récompenses après la mort; il institua les *Mages* pour être les ministres de la nouvelle religion. Excessivement âgé, Zoroastre se retira sur le mont Albordj; c'est là qu'il mourut, on ne sait à quelle époque. Souvent on le fait périr au sac de Balkh, lors de la grande irruption des hordes du Touran dans les États de Gouchtasp. Les légendes relatives à Zoroastre sont très-nombreuses et souvent contradictoires. Il est probable qu'on aura accumulé sur la tête d'un seul homme une foule de traditions relatives les unes aux divers chefs de la religion des Perses, les autres à l'histoire de la religion même. L'époque de sa naissance flotte du XIIIe au VIe s. av. J.-C. Il semble hors de doute que le Parsisme a successivement revêtu diverses formes, que la plus célèbre est celle dont Zoroastre fut le propagateur, que sa réforme n'était qu'une simplification du culte ancien, que cette réforme partit de l'ouest et du nord-ouest, et fut faite sous l'influence ou avec la coopération du souverain, que la portion orientale de la monarchie ne l'accepta qu'après résistance, enfin qu'il vint du nord (du Touran) une autre opposition et que les adhérents de la nouvelle religion eurent à subir une réaction terrible qui sembla la frapper de mort, mais qui pourtant ne fut que momentanée. Outre le *Zend-Avesta*, on a sous le nom de Zoroastre des *Oracles magiques* (publ. par Leclerc, Amst., 1690), qui ne sont évidemment qu'un livre apocryphe, fabriqué au Ier ou au IIe s. de J.-C. pour favoriser les systèmes des philosophes de cette époque. Anquetil Duperron a mis en tête de sa traduction du Zend-Avesta une *Vie de Zoroastre*. V. ORMUZD, MITHRAS, MAGES.

ZOROBABEL, juif qui se mit à la tête de ceux de ses compatriotes captifs à Babylone qui voulurent revenir en Judée quand Cyrus le leur permit (536 av. J.-C.). Il seconda les efforts du grand prêtre Jésus pour le rétablissement du culte, et releva le temple en dépit des Samaritains.

ZOSIME, historien grec du Ve siècle, avait été avocat du fisc au temps d'Honorius et de Théodose le Jeune : il portait le titre de comte et était païen zélé. On a de lui une *Histoire romaine* en 6 livres, qui va depuis les premiers empereurs jusqu'à l'an 410 : il s'y montre fort partial contre les Chrétiens. La meilleure édition est celle de Reitemeyer, Leips., 1784. Le présid. Cousin l'a trad. en français, 1678.

ZOSIME (S.), pape de 417 à 418, natif de Grèce, se laissa un instant abuser par Célestius et Pélage, mais reconnut bientôt l'hérésie et la condamna. On a de lui 13 *Lettres* et un fragment de sa *Constitution* contre les Pélagiens. On le fête le 26 déc.

ZOUAVES, corps d'infanterie légère organisé en Algérie. V. ZOUAVES au *Dict. universel des Sciences*.

ZOUBOV (Platon), dernier favori de Catherine II, était simple lieutenant dans le régiment des Gardes lorsqu'il attira l'attention de l'impératrice. Il fut rapidement nommé prince et grand maître de l'artillerie et acquit d'immenses richesses, dont une partie passait pour le fruit d'exactions. Exilé de la cour par Paul I, il trempa dans le meurtre de ce monarque; néanmoins il ne fut pas employé sous le nouveau règne et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort (1817). — Son frère, Valérien Zoubov (1760-1804), eut aussi part aux faveurs de Catherine, fut placé à la tête de l'armée de Perse et prit Derbend.

ZOUMBO, établissement portugais de l'Afrique orientale, dans une île du Zambèze, à 400 kil. S. O. de Tète. Commerce d'or et d'ivoire.

ZOUNGARIE. V. DZOUNGARIE.

ZSCHOKKE (J. H. Daniel), écrivain allemand, né en 1771 à Magdebourg, d'une famille de commerçants, m. en 1848, fut successivement acteur, auteur dramatique, professeur, maître de pension, se fixa dès 1797 en Suisse, et fut chargé par le gouvernement helvétique de diverses missions qu'il remplit avec succès. On a de lui un drame, *Abellino, chef de brigands*, 1793, longtemps resté populaire; des ouvrages historiques : *Histoire des Grisons*, 1797 ; — *de la Destruction des républiques de Schwitz, Uri et Unterwald*, 1802; — *du Peuple bavarois*, 1813-1818 (son ouvrage capital); — *de la Nation suisse*, 1822; *Hist. contemporaine*, 1817-23; des romans, des contes et nouvelles, parmi lesquels on remarque *l'Esclave galérien*, *la Béguine d'Aarau*, *Jonathan Frock*. Il rédigea en outre des recueils politiques et littéraires qui eurent une grande vogue. Sans être un écrivain de premier ordre, Zschokke occupe par sa lucidité et sa fécondité un rang distingué dans la littérature allemande : on l'a surnommé le *Walter Scott* de la Suisse. Ses écrits présentent la morale sous des formes séduisantes et accessibles à tous. Ses *Œuvres*, dont le recueil parut de 1825 à 1833, forment 40 volumes. La plupart ont été trad. en français : Loève-Veimars a donné les *Contes suisses*, 1828, *les Soirées d'Aarau*, 1829, *les Matinées suisses*, 1830-32 ; Suckau, *Jonathan Frock* ; Cherbuliez, *les Nouvelles Soirées d'Aarau*, 1833; Ch. Monnard, l'*Hist. de la nation suisse*, 1823-1833. Zschokke a écrit lui-même sa biographie.

ZUCCARO (Taddeo), peintre de l'école romaine, né en 1529 à Sant-Angelo, près d'Urbin, m. en

1566, eut un faire facile et agréable, mais produisit trop et manqua d'élévation. On estime ses fresques du château de Caprarola (gravées en 1748) et une *Vierge* dans l'église St.-Sixte de Mantoue. — Son frère, Federico, 1542-1609, peignit à Florence la grande coupole de Sainte-Marie des Fleurs, et acheva à Rome le plafond de la chapelle Pauline, commencé par Michel-Ange. On a de lui : *Idea de' pittori, scultori e architetti*, 1607.

ZUG, *Tugium*, v. de Suisse, capit. du canton de ce nom, sur la rive orient. du lac de Zug, où plusieurs maisons s'abîmèrent en 1455 et en 1594; 3 500 hab. Gymnase, bibliothèque. Papeteries, kirsch, fruits secs. — Le canton de Zug, au centre de la Suisse, est borné par ceux de Zurich au N., Schwitz à l'E. et au S., Argovie à l'O. : 20 kil. sur 17; 18000 hab., de race allemande, mais presque tous catholiques. Climat doux, sol fertile, arrosé par la Reuss et la Limmat: châtaignes, fruits, fromages, beurre, kirschenwasser. Le gouvernement est démocratique. Zug fut reçu dans la confédération des cantons en 1352. — Le lac de Zug, entre les cantons de Zug, de Schwitz et de Lucerne, a 14 kil. de long sur 2 de largeur moyenne : env. 215^m de profondeur. Il communique avec la Reuss par la Lorze, qui en sort au N.

ZULIA, riv. du Vénézuela, tombe dans le lac Maracaïbo, au S., donnait son nom à un dép. de la Colombie, auj. prov. de Maracaïbo, Coro, Truxillo, etc.

ZULLA ou ARKIKO, v. et port d'Abyssinie, dans le pays des Hazortas, sur une baie de la mer Rouge, occupe l'emplacement de l'anc. *Adulis*. Les Français y ont formé un établissement en 1859.

ZULLICHAU, v. et château des États prussiens (Brandebourg), à 35 kil. E. de Francfort-sur-l'Oder; 5300 h. Château. Draps, eau-de-vie, vinaigre.

ZULPICH, l'anc. *Tolbiac*, v. des États prussiens (Prov.-Rhénane), à 33 kil. S. O. de Cologne; 1200 h.

ZUMALACARREGUY (Thomas), général espagnol, né en 1789 dans le Guipuscoa. Commandant dans la garde royale à la mort de Ferdinand VII, il se démit de ses fonctions pour suivre don Carlos, souleva le Guiposcoa, fit une terrible guerre de partisan aux Christinos, et mourut devant Bilbao, 1835.

ZUMBO (Gaëtan-Jules), modeleur en cire, né en 1656 à Syracuse, m. en 1701, employa une cire colorée qu'il préparait lui-même et dont il garda le secret. Entre autres ouvrages remarquables, il exécuta, à Florence, un célèbre groupe de 5 figures connu sous le nom de *la Putréfaction*.

ZUNICA, bg de la Navarre, à 50 k. S. O. de Pampelune, a donné son nom à une des plus anciennes maisons d'Espagne, qu'on fait descendre d'Alphonse, infant de Navarre, et de Sanctie, dame et héritière du domaine de Zuniga, et qui a fourni un grand nombre d'hommes distingués. On connaît surtout Jean de Z., grand maître de l'ordre d'Alcantara, puis archev. de Séville et cardinal (1503) qui contribua à la conquête du roy. de Grenade et encouragea les lettres.

ZURAVNO, bourg de Galicie, sur le Dniester, à 29 kil. E. de Stry. Aux environs, Sobieski et 10000 Polonais tinrent 23 jours contre 200 000 Turcs et Tartares; ils n'échappèrent à une perte certaine qu'en signant le traité du Zuravno, qui donnait aux Turcs la Podolie et une partie de l'Ukraine (1676.)

ZURBARAN (Franç.) peintre, surnommé le *Caravage espagnol*, né en 1598 à Fuente de Cantos dans l'Estramadure, m. en 1662. Il a orné Séville de plusieurs chefs-d'œuvre, parmi lesquels on remarque le tableau du maître-autel de la cathédrale et un *S. Thomas d'Aquin*. Comme le Caravage, Zurbaran aime les vives oppositions de lumière et d'ombre, les sujets tristes et dramatiques.

ZURICH, *Turicum*, *Tigurum*, *Duregum*. v. de Suisse, capit. du canton de son nom, sur la Limmat, à l'extrémité du lac de Zurich; 10000 hab. On y remarque quelques édifices : la cathédrale ou le *Munster*, l'hôtel de ville, la maison des orphelins, celle des aliénés, le Casino, le monument de Gessner, le tombeau de Lavater. Université (créée en 1833), amphithéâtre anatomique, salle de physique, collections, plusieurs bibliothèques; collége, gymnase, école des arts, école d'aveugles. Soieries, mousselines, gazes, tissus de coton, vinaigre, etc. — Zurich existait sous des Romains, elle devint ville impériale en 1218. Dès avant 1250 elle s'affranchit de la prééminence des nobles et se donna un régime démocratique. Elle entra en 1351 dans la confédération Suisse, mais, ayant pris querelle en 1436 avec Glaris et Schwitz pour la possession du Tockenbourg, elle fit alliance avec l'Autriche (1439) et sortit de la confédération, pour n'y rentrer qu'en 1450. Dès 1516, Zwingle prêcha la réforme à Zurich. Cette ville se distingue par ses écoles et par l'instruction de ses habitants : on l'a nommée l'*Athènes de la Suisse*. Gessner, Bodmer, Lavater, Meister, Fuseli, Hess, Pestalozzi y sont nés. Les Suisses battirent les Autrichiens en 1443 aux environs de Zurich, Masséna remporta à Zurich sur l'armée austro-russe, le 26 août 1799, une victoire qui empêcha la France d'être envahie de ce côté. Il fut conclu à Zurich le 10 nov. 1859, entre la France et l'Autriche un traité qui confirmait et complétait celui de Villafranca : la partie de ce traité qui établissait une confédération italienne ne put être exécutée.

ZURICH (Canton de), canton de la Confédération helvétique, est borné par le grand-duché de Bade et le canton de Schaffouse au N., par ceux de St-Gall, Zug, Schwitz au S., par le canton d'Argovie à l'O. et par celui de Thurgovie à l'E : 62 k. sur 43; 1850 kil. carrés; 252 000 h., presque tous protestants; capit., Zurich. Il est arrosé par plusieurs rivières (Rhin, Reuss, Limmat, Sihl, Thur), et contient plusieurs lacs, entre autres celui de Zurich. Les montagnes n'y dépassent pas 1160^m; point de glaciers. Forêts, pâturages; agriculture très-bien entendue; industrie et commerce florissants. La constitution, qui date de 1839, est toute démocratique : il y a un grand conseil de 212 membres, un petit conseil de 25 et un tribunal d'appel. — Le canton de Zurich fut admis dès 1351 dans la Confédération (*V.* ZURICH, v.) : il ne se composait alors que de la ville et d'un district au bord de la Sihl. Il acquit ses limites actuelles surtout du XIVe au XVe s. En 1802 il s'y éleva des dissensions qui amenèrent l'intervention française et l'organisation de la Suisse en 19 cantons.

ZURICH (Lac de), dans les cantons de Zurich, St-Gall et Schwitz, a 35 kil. sur 3 de largeur moyenne; il atteint 200^m de profondeur près de la presqu'île de l'Aue. On le divise en 2 parties (lac supérieur et lac inférieur) ; au point de partage se voit le pont de Rapperschwyl, qui a 1800 pas de long. Ce lac reçoit la Linth au S. E. et s'écoule par la Limmat

ZURITA (Jérôme), historien espagnol, né en 1512 à Saragosse, m. en 1581; fut chargé d'affaires en Allemagne pour le conseil de Castille; voyagea en Italie et en Sicile pour recueillir des documents, et finit par se fixer chez des Hiéronymites; a laissé des *Annales de la couronne d'Aragon*, Saragosse, 1562-79, 6 v. fol.; a découvert le *Chronicon Alexandrinum* ou *Pascale*, (coll. Byzantine).

ZURLAUBEN (le baron de LA TOUR-CHATILLON de), d'une ancienne famille allemande, né à Zug en 1720, m. en 1795; fit au service de la France les campagnes de 1742 et années suivantes, et prit sa retraite en 1780 avec le titre de lieutenant général. On a de lui une *Histoire militaire des Suisses*, Paris, 1751-53, 8 vol. in-12; des *Tableaux topographiques, politiques et littéraires de la Suisse*, 1780-86, 4 v. grand in-fol., et une traduction d'Onosander.

ZURLO (Joseph, comte), né en 1759 à Naples, m. en 1828; suivit d'abord le barreau de Naples, devint directeur des finances en 1798; se tint à l'écart sous la république parthénopéenne, reprit sa place en 1800, rétablit le crédit, mais souleva de nombreux mécontentements par ses réformes et fut renversé; se rallia en 1809 à Murat, et fut sous lui

ministre de la justice, puis de l'intérieur; suivit à Trieste la veuve de Murat; rentra dans sa patrie en 1818 et redevint ministre de l'intérieur lors de la révolution de 1820. Mis en accusation par les *carbonari*, il donna sa démission, qui fut suivie de la retraite de tout le cabinet.

ZUTPHEN, v. forte du roy. de Hollande (Gueldre), sur l'Yssel, à 14 kil. S. de Deventer; 10000 h. Belle église de Ste-Walburge, hôtel de ville à 5 façades, hôtel des Etats. — V. très-ancienne; appartint à l'évêque d'Utrech dès 1202; plus tard devint ville hanséatique avec titre de comté. Prise par l'armée des États en 1530, par don Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe, en 1572, par le prince Maurice en 1591, par les Français en 1672, et démantelée cette fois.

ZUYDERZÉE, c.-à-d. *Mer du Sud*, vaste golfe de la mer du Nord, entre la Hollande à l'O., la Frise et l'Over-Yssel à l'E., la province d'Utrecht et la Gueldre au Sud; son entrée, située au N., est fermée par les îles de Texel, de Vlieland, Ter-Schelling, Ameland, qui n'y laissent pénétrer les vaisseaux que par quelques passes : 220 kil. du N. E. au N. O., 75 kil. de largeur moyenne. le Zuyderzée reçoit l'Yssel et les deux Vechts. La moitié méridionale du Zuyderzée se nommait au temps des Romains lac *Flevo*; il était au milieu des terres, ou ne tenait que par un filet d'eau à la mer du Nord; mais en 1282 une inondation terrible submergea tout l'espace qui forme aujourd'hui la partie septentrionale. Il avait été question dans ces dernières années de dessécher le Zuyderzée, mais la crainte d'anéantir le commerce maritime des villes qui ont un port sur ce golfe a fait renoncer à ce projet. — Sous l'Empire français, de 1810 à 1814, il y eut un dép. du Zuyderzée, formé de la Hollande septr. et d'une partie de la prov. d'Utrecht; il avait pour ch.-l. Amsterdam.

ZVORNIK, v. de Turquie (Bosnie), ch.-l. de livah, sur la Drina, à 140 kil. N. E. de Travnik; 15000 h. Château fort. Aux env., mines de plomb.

ZWICKAU, *Cygnea*, v. du roy. de Saxe (Erzgebirge). ch.-l. de cercle, à 27 kil. S. O. de Chemnitz; 11000 hab. Anc. château. Drap, cotonnade, cire à cacheter, carmin; forges à fer.

ZWICKER (Dan.), chef de secte, né à Dantzick en 1602, mort en 1678. Après avoir été médecin, il quitta sa profession pour se faire socinien, puis se rapprocha de l'Arminianisme, et tenta enfin de fondre les diverses communions chrétiennes : il devint ainsi le chef des *Conciliateurs* ou *Tolérants*; mais n'eut que quelques prosélytes et son principal ouvrage est l'*Irenicon irenicorum* seu *Reconciliator Christianorum*, Amst., 1658,

ZWINGER (Théod.), médecin, né à Bâle en 1658, m. en 1724, occupa la chaire de médecine à l'Académie de Bâle, devint médecin et conseiller aulique du duc de Wurtemberg et du marquis de Bade-Dourlach, et s'honora en allant secourir Fribourg en proie à une épidémie (1710). On a de lui le *Théâtre botanique*, (en allem.), 1696. — Son trisaïeul, Théodore Zwinger, dit l'*Ancien* (1533-88), avait aussi été un célèbre médecin; il mourut à Bâle d'une épidémie qu'il avait combattue avec le plus grand dévouement. On a de lui *Theatrum vitæ humanæ*, 1565.

ZWINGLE ou **ZWINGLI** (Ulrich), fameux réformateur, né en 1484 à Wildhaus dans le canton de St-Gall, m. en 1531, était curé de Glaris à 22 ans. Il assista, comme aumônier des Suisses auxiliaires du pape Jules II, à la bataille de Novare, suivit une autre armée de Suisses à Marignan, fut nommé en 1516 curé de Notre-Dame-d'Einsiedeln (ou des Ermites), attaqua en chaire dès cette année, un an avant Luther, le luxe et les abus de la cour de Rome, fut porté par ses nombreux adhérents à la cure de Zurich (1518), y développa de plus en plus ses idées de réforme, décida le grand conseil de cette ville à ne plus laisser enseigner que l'Évangile, sollicita en 1523 le colloque de Zurich, à la suite duquel furent supprimés le célibat des prêtres et la messe (1524 et 25), et donna l'exemple de se marier. Nommé recteur du gymnase de Zurich, il réorganisa les études dans cette ville. Bien que différant de Luther sur quelques points, entre autres sur la présence réelle dans l'Eucharistie (que Zwingle niait et qu'admettait Luther), il tenta de se rapprocher du chef de la Réforme. Berne venait d'adopter les doctrines de Zwingle (1528), et il avait l'espoir de les étendre par toute la Suisse, quand éclata la guerre dite *de Cappel*, entre les Catholiques et les Réformés: cette guerre, étouffée par une 1re paix en 1529, reprit presque aussitôt, et Zwingle perdit la vie à la bataille de Cappel, où son parti fut battu (1531). Il avait adressé à la diète d'Augsbourg et à François I sa *Confession*, que ses partisans regardent comme un chef-d'œuvre. Plus logicien et plus poli que Luther, Zwingle ne possédait pas la même puissance pour remuer les masses. A la différence de Calvin, il accordait à l'homme le libre arbitre, et par conséquent le mérite ou le démérite de ses actions. Peu après sa mort, ses partisans se réunirent aux Calvinistes. Zwingle a beaucoup écrit. Ses *OEuvres* (en latin) ont été publiées à Zurich, 1543-45, 4 vol. in-fol., et à Leipsick, par Schultness, 1826-45, 11 v. in-8. J. G. Hess, en 1810, et Hottinger, en 1844, ont donné sa *Vie*.

ZWITTAU, v. murée des États autrichiens (Moravie), à la source de la Zwittawa (affluent de la Schwarza), à 60 k. N. O. d'Olmütz, 4000 h. Évêché.

ZWOLL, v. forte de Hollande, ch.-l. de la prov. d'Over-Yssel, sur l'Yssel, à 80 kil. N. E. d'Amsterdam; 17 500 hab. hôtel du gouvt, hôtel de ville, église St-Michel. Grand entrepôt du commerce entre la Hollande et l'Allemagne. — Zwoll n'était qu'un village avant 1233; elle devint depuis ville libre et impériale et ville hanséatique. Prise par les Espagnols en 1580, elle fut reprise bientôt après par les Hollandais, auxquels elle fut enlevée en 1672 par les Français, qui la démantelèrent. Sous l'Empire français, elle fut le ch.-l. du dép. des Bouches-de-l'Yssel. Elle a beaucoup souffert d'un ouragan qui la submergea en 1825.

ZYPÉTÈS, roi de Bithynie. *V.* BITHYNIE.

FIN.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

SUPPLÉMENT.

(1865 — 1869.)

BAILY (Édouard-Hodges), sculpteur anglais, né à Bristol en 1788, m. en 1867; fut élève de Flaxman. Ses principales œuvres sont : la *Statue de Nelson*, à Trafalgar-Square, et l'arc de triomphe du palais Buckingham avec bas-reliefs.

BARANTE (Prosper BRUGIÈRE, baron de), historien et publiciste français, né à Riom en 1782, m. en 1866; fut préfet sous l'Empire; fut nommé par Louis XVIII conseiller d'État, puis pair de France (1819); entra néanmoins bientôt dans les rangs de l'opposition, et partagea son temps entre les brochures politiques d'un libéralisme modéré, des discours à la Chambre des pairs et des publications littéraires, qui le firent recevoir à l'Académie française (1828), et dont la plus estimée est l'*Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (1824-26). Après 1830, il fut et demeura un des partisans les plus dévoués du gouvernement de Louis-Philippe et de la politique conservatrice. Il vécut dans la retraite après la révolution de Février, et se consacra tout entier aux lettres. On a de lui, outre l'*Hist. des ducs de Bourgogne*, une traduction des *Œuvres dramatiques de Schiller*, une *Hist. de la Convention et du Directoire*, la *Vie politique de Royer-Collard*, des *Mélanges historiques et littéraires*, un *Tableau de la littérature au* XVIIIe *siècle*.

BARTH (Henri), voyageur et géographe allemand, né à Hambourg en 1821, m. en 1865; fit d'excellentes études classiques à Berlin; voyagea en Italie en 1840, et (de 1845 à 1848) exécuta autour de la Méditerranée un voyage archéologique. Après avoir publié une partie de ses *Explorations des côtes de la Méditerranée* (Berlin; 1849), il se joignit à l'expédition commerciale et scientifique dans le Soudan, organisée par James Richardson; subit les plus rudes épreuves pendant un voyage de près de cinq ans (1849-54), sous un climat dévorant et parmi des populations sauvages; vit tomber autour de lui presque tous ses compagnons, et, à son retour, publia un nombre considérable de documents nouveaux et intéressants sur ces contrées : *Voyages et découvertes dans le nord et le centre de l'Afrique* (1857-58, 5 vol. in-8, anglais et allemand; il n'en a été publié en français qu'un extrait d'après un abrégé allemand); *Vocabulaire des langues de l'Afrique centrale* (en allemand, 1862, 2 vol. in-8).

BARTHÉLEMY (Auguste), poëte français, né à Marseille en 1796, m. en 1867; fit en collaboration avec son compatriote Méry la *Villéliade* (1826) et *Napoléon en Égypte* (1827). Le succès de la *Villéliade* l'engagea à publier depuis quelques satires politiques, dont une, *la Némésis*, publication périodique, lui valut une sorte de popularité (1831). Il a donné en 1835-38 une trad. en vers de l'*Énéide*.

BAUDELAIRE (Ch.-Pierre), littérateur français, né à Paris en 1821, m. en 1867; a traduit les *Œuvres d'Edgard Poë*, et publié des poésies bizarres et quelquefois scandaleuses, mais dont l'originalité a quelques admirateurs (les *Fleurs du mal*, 1857).

BELLANGÉ (J. L. Hippolyte), peintre d'histoire français, né à Paris en 1800, m. en 1866; fut élève de Gros, et s'est fait un nom pour la peinture des batailles et scènes militaires. Plusieurs de ses toiles sont au musée de Versailles.

BERLIOZ (Louis-Hector), compositeur français, né à la Côte-Saint-André (Isère) en 1803, m. en 1869; a donné plusieurs Symphonies et opéras, parmi lesquels on remarque : *Symphonie funèbre*; *Symphonie d'Harold* et *de Roméo et Juliette*; *Benvenuto Cellini* (1838) et les *Troyens* (1866). Son œuvre la plus estimée est le *Requiem* exécuté aux funérailles du général Damrémont (1836). Dès 1832, il se fit connaître comme critique dans la *Gazette musicale* et dans le *Journal des Débats*, et y soutint son système musical, qui subordonne la mélodie à la recherche de l'expression en général considérée comme propre à la poésie. Il devint membre de l'Académie des Beaux-Arts (1856); et a laissé plusieurs ouvrages : *Traité d'instrumentation et d'orchestration moderne* (1844); *Études sur Beethoven, Gluck et Weber* (1845); *Grotesques de la musique* (1859).

BOECKH (Auguste), érudit allemand, né en 1785 à Carlsruhe, m. en 1867; enseigna longtemps à Heidelberg et à Berlin, devint directeur du séminaire philologique de cette ville et conseiller intime du roi. Il était membre correspondant de l'Institut de France. On doit à Bœckh de nombreux travaux de philologie et d'archéologie, dont les principaux sont : *Économie politique des Athéniens*, 1817, 2 vol. in-8, trad. en français par Laligant; 1828, 2 vol. in-8, et dont l'auteur a donné une 2e édit. fort augmentée, 3 vol. in-8, 1851; édition de Pindare, 1811-22, 4 vol. in-4; *Corpus inscriptionum Græcarum*, 3 vol. in-fol., 1824-50, continué par Franz et E. Curtius; etc.

BOPP (Franz), philologue allemand, né à Mayence en 1791, m. en 1867; fut longtemps professeur de sanscrit à Berlin, et fonda par son enseignement et par ses publications une science nouvelle, la *Grammaire comparée*. Il était membre correspondant de l'Institut de France. Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire comparée des langues sanscrite, zende, grecque, latine, lithuanienne, slave, gothique et allemande*, 1833-49 (2e édit refondue, 1857 et traduite par M. Bréal, 4 vol. in-8 1867 et suiv.); *Grammatico-critica linguæ sanscriticæ*, 1829; *Glossarium Sanscritum*, 1840, etc.

BROUGHAM (Henry, premier baron et lord), h. politique, orateur et écrivain anglais, né à Édimbourg en 1778, m. en 1868; montra d'abord une grande aptitude pour les sciences, et fit quelques ouvrages sur la physique et la géométrie; collabora avec éclat à la *Revue d'Édimbourg*, et fut, par de grands succès obtenus au barreau, conduit au parlement (1810), où il se distingua pendant 25 ans dans la défense des réformes libérales: devint pair héréditaire et chancelier d'Angleterre sous le ministère de lord Grey (1830), resigna ces fonctions en 1834, lors du ministère de Robert Peel, et s'occupa depuis spécialement de réformes judiciaires et de travaux littéraires. — Ses principaux ouvrages sont : *Discours au barreau et au parlement* (4 vol., 1838); *Esquisses historiques des hommes d'État du temps de Georges III* (1838-43, trad. en fr. 1847); *Essai sur la constitution anglaise* (1845); *Voltaire et Rousseau*, écrit en fr. (1845). Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en 9 vol. in-8 (1855-57).

CALAMATTA (Louis), graveur, né en 1802 à Civita-Vecchia, m. en 1869; s'est attaché aux traditions de l'école de M. Ingres. Ses principales œuvres sont : le *Vœu de Louis XIII*, d'après Ingres; la *Vierge à la Chaise*, d'après Raphaël ; la *Joconde*, d'après L. de Vinci; *Françoise de Rimini*, d'après A. Scheffer; *M. Guizot*, d'après P. Delaroche, etc.

CHEVÉ (Émile), professeur de musique français, né à Douaruenez (Finistère) vers 1800, m. en 1864; est l'un des fondateurs de la *Société chorale Galin-Paris-Chevé*. *V.* Galin, dans le *Dict. univ.*

CORMENIN (Louis-Marie de LA HAYE, vicomte de), publiciste et jurisconsulte français, né à Paris en 1788, m. en 1868; entra comme auditeur au Conseil d'État en 1810; fut maître des requêtes en 1815, et se fit dès lors remarquer par des publications sur le droit administratif; devint en 1828 député d'Orléans et siégea dans les rangs de l'opposition dynastique ; protesta en juillet 1830 contre l'élévation au trône de la maison d'Orléans; siégea depuis à la gauche, et publia, sous le pseudonyme de *Timon*, une série de pamphlets politiques qui rendirent son nom populaire; fut appelé, en 1848, à la Constituante; prit une part active à la rédaction de la Constitution; rentra au Conseil d'État, où il fut maintenu par l'Empire; fut, en 1855, nommé par décret membre de l'Académie des sciences morales et politiques; a laissé, outre ses pamphlets, des *Études sur les orateurs parlementaires* (1838, souvent réimprimées), un *Cours de droit administratif* (1840, 2 vol. in-8), les *Entretiens de village* (1846), etc. — M. de Cormenin a fondé plusieurs établissements de charité et d'instruction.

CORNELIUS (Pierre de), peintre allemand, né à Dusseldorf en 1787, m. en 1867; se fit connaître de bonne heure par des peintures à la coupole de l'église de Neuss, et par des compositions sur le *Faust* de Gœthe, sur les *Nibelungen*; alla compléter ses études à Rome (1810-1817); puis revint en Allemagne, où il restaura l'art négligé de la peinture à fresque (décoration de la glyptothèque et de la pinacothèque de Munich, de l'église Saint-Louis, à Munich, de Campo-Santo, à Berlin, etc.) On cite parmi ses élèves M. Kaulbach. Il était membre étranger de l'Académie des Beaux-Arts.

COURT (Joseph-Désiré), peintre d'histoire français, né à Rouen en 1798, m. en 1865, fut élève de Gros. On distingue, parmi ses toiles, la *Mort de César* (au Louvre).

COUSIN (Victor), philosophe et écrivain français, né à Paris en 1792, m. en 1867; fit de brillantes études au lycée Charlemagne; fut élève de l'École normale dès sa fondation, y professa lui-même, à sa sortie, la littérature grecque, puis la philosophie; suppléa de 1815 à 1821, à la Faculté des lettres de Paris, son ancien maître Royer-Collard, qu'il suivit d'abord docilement dans les voies de la philosophie écossaise, mais dont bientôt, à la suite d'un voyage en Allemagne, il abandonna les traces pour initier son auditoire à la métaphysique de Kant, de Fichte, de Schelling et de Hegel; fut, lors de la réaction de 1822, suspendu de ses fonctions à la faculté, et, par suite du licenciement de l'École normale, privé de tout emploi public; devint précepteur d'un fils du maréchal Lannes, et entreprit d'importantes publications philosophiques : édition des *OEuvres inédites de Proclus* (texte grec avec commentaire latin, 1820-27, 6 vol. in-8; 2e édit, 1865, 1 vol. in-4), et des *Œuvres complètes de Descartes* (1826, 11 vol. in-8); traduction des *Œuvres complètes de Platon* (1825-40, 13 vol. in-8). Après un second voyage en Allemagne, pendant lequel il fut, comme suspect de carbonarisme, arrêté à Dresde et emprisonné six mois à Berlin, il fut rétabli par le ministère Martignac (1827) dans la chaire de la Faculté des lettres, où il enseigna avec le plus grand éclat à côté de MM. Villemain et Guizot. Comblé d'honneurs après 1830, nommé coup sur coup conseiller d'État, pair de France, directeur de l'École normale, membre du conseil royal de l'Université, professeur titulaire à la Faculté des lettres (où il se fit dès lors suppléer), et en même temps élu membre de l'Académie française (1830) et de l'Académie des sciences morales et politiques à sa création (1832), il fut un instant ministre de l'instruction publique dans le cabinet Thiers (1840). Avant comme après ce ministère, dont il a résumé les actes dans la *Revue des Deux-Mondes* (*Huit mois de ministère*), il fut, en qualité de conseiller de l'Université, le chef unique de l'enseignement philosophique en France, qu'il dirigea dans le sens de l'*éclectisme* et du *spiritualisme*, dont il prit à tâche d'écarter les opinions dissidentes, et qu'il défendit de sa parole et de sa plume contre les attaques du parti ultra-catholique (*Défense de l'Université et de la philosophie*, 1844, in-8, etc.) C'est alors qu'il fit ses principales publications philosophiques, la plupart simples reproductions ou remaniements de ses anciens cours, qui donnèrent une vive impulsion aux recherches savantes, et qui forment un précieux répertoire d'expositions et d'observations relatives aux divers systèmes de philosophie, mais d'où il est difficile de tirer un corps de doctrines bien arrêté : *Cours de l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle* (1840, 3 vol. in-8); *Cours d'histoire de la philosophie moderne* (1841, in-8); *Cours d'histoire de la philosophie morale* (ce dernier ouvrage a été publié par MM. Vacherot et Danton, 5 vol. in-8); *Leçons sur la philosophie de Kant* (1842, in-8) : *de la Métaphysique d'Aristote* (1835) *OEuvres inédites d'Abélard* (1836); *Fragments philosophiques*, etc., etc. A la même époque appartiennent quelques publications critiques ou pédagogiques : *des Pensées de Pascal* (1842), où il appelait l'attention sur les altérations du texte des *Pensées; Jacqueline Pascal* (1842), *de l'Instruction publique en Hollande* (1837) *et en Allemagne* (1840). Écarté de la carrière publique en 1848, il se borna à prendre part aux publications moralisatrices demandées par le gén. Cavaignac à l'Académie des sciences morales et politiques, et publia *Justice et Charité*, et une édition populaire de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Il perdit, en 1852, la direction de l'enseignement de la philosophie en France, par la sup-

pression de la section permanente du conseil de l'instruction publique, et passa dans la retraite ses dernières années, qu'il consacra à de nouveaux remaniements de ses anciennes leçons (parmi lesquels on distingua son volume du *Vrai, du Beau et du Bien* (1853), et son *Hist. générale de la philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du XVIIIe siècle* (1863, 1 vol. in-8) et à des publications des plus intéressantes pour l'histoire des lettres et de la société au XVIIe siècle : *Mme de Longueville* (1853 et suiv.); *Mme de Sablé* (1854); *Mme de Chevreuse, Mme de Hautefort* (1856); *la Société française au XVIIe siècle d'après le grand Cyrus* (1858); *la Jeunesse de Mazarin* (1865).

DUBNER (Frédéric), philologue, né en Saxe-Gotha en 1812, m. en 1867 ; fut d'abord professeur à Gotha et vint dès 1832 se fixer à Paris, où il prit une part active à tous les grands travaux de la librairie Firmin Didot (*Thesaurus linguæ græcæ, Collection grecque-latine*); a donné de bonnes éditions d'auteurs classiques, parmi lesquelles on distingue les *Œuvres morales de Plutarque*, les *Scholies d'Aristophane*, *Saint Jean Chrysostome*, l'*Anthologie*, *Jules César*, etc., ainsi qu'une *Grammaire élémentaire de la langue grecque* (1855).

DUBUFE (Claude-Marie), peintre français, né à Paris en 1790, m. en 1864, fut élève de David, composa des tableaux d'histoire, des allégories, des tableaux de genre, mais s'est fait un nom surtout pour les portraits. — Son fils, Édouard Dubufe, élève de son père et de P. Delaroche, a également obtenu une grande vogue comme peintre de portraits.

DUCHATEL (Charles Tanneguy, comte), homme politique, né à Paris en 1803, m. en 1867 ; fut successivement conseiller d'État (1830), député (1833), puis ministre du commerce (1834), des finances (1836), vice-président de la chambre (1837), et, comme ministre de l'intérieur, fut de 1840 au 23 févr. 1848 l'un des principaux soutiens de la politique représentée par M. Guizot. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

DUPIN (André-Marie J. J.), dit DUPIN AINÉ, jurisconsulte et magistrat français, né à Varzy (Nièvre) en 1783, m. en 1865 se distingua de bonne heure par son ardeur au travail, et se fit promptement au barreau une réputation par son savoir, par sa lucidité d'exposition, par la vivacité originale de sa parole; les causes politiques qu'il plaida sous la Restauration (défense du maréchal Ney, de Béranger, de Jay et Jouy, etc.) le rendirent populaire, et le firent élire en 1827 membre de la Chambre des députés, où il siégea au centre gauche. Mêlé dès lors d'une manière continue aux affaires publiques, sans abandonner le barreau, il fit une vive opposition au ministère Polignac, prit une part active à l'élection de Louis-Philippe comme roi des Français et fut le principal rédacteur de la nouvelle *Charte*; devint procureur général à la Cour de cassation; fut, de 1832 à 1840, président de la Chambre des députés, où il soutint constamment le nouveau pouvoir avec fidélité et indépendance: essaya vainement, aux journées de février 1848, de faire voter par la Chambre la régence de la duchesse d'Orléans: fut élu représentant à la Constituante, participa aux travaux du comité de législation et de la commission de Constitution, appuya toutes les mesures propres à ramener l'ordre dans le pays, et soutint quelque temps la politique du prince-président ; mais protesta, comme président de la Législative, contre le coup d'État du 2 décembre 1851, et donna sa démission de procureur général de la Cour de cassation à la suite du décret qui confisquait les biens de la famille d'Orléans. Après une retraite de six années, qu'il consacra à l'agriculture et à la publication de ses *Mémoires* (4 vol. in-8, 1855-63), il fut renommé procureur général de la Cour de cassation, et fut appelé au Sénat; dans ce double poste, malgré sa vieillesse, il fit encore preuve d'activité et de talent oratoire, et sur les questions religieuses défendit avec ardeur les opinions gallicanes qu'il avait professées dès sa jeunesse. Il était membre de l'Académie française (1831) et de l'Académie des sciences morales et politiques (1832). Il a été publié de M. Dupin, outre ses *Mémoires*, quelques-uns de ses *Plaidoyers* (1823), de ses *Réquisitoires* (1852), ses *Mercuriales* (1846), ses *Travaux académiques* (1862), et un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, dont les principaux sont : *Traité des successions ab intestat* (1804); *Lois commerciales* (1820); *Lois de procédure, Lois criminelles* (1821, 2 vol.); *Lois forestières* (1822); *Lois des communes* (1823); *Manuel des étudiants en droit* (1824); *les Libertés de l'Église gallicane* (1824); *Traité des apanages* (1835); *Manuel du droit public ecclésiastique français* (4e édit. 1845); *le Procès de Jésus-Christ* (1828) ou *Jésus devant Caïphe et Pilate* (1855). — De ses deux frères, l'un, baron Charles Dupin, né en 1784, est sénateur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et fort connu comme économiste et statisticien; l'autre (Philippe), né en 1795, m. en 1846, a été un des avocats les plus brillants du barreau de Paris, et deux fois bâtonnier de l'ordre.

DURET (Francisque-Joseph), sculpteur français, né à Paris en 1804, m. en 1865, fils d'un sculpteur, élève de son père et de Bosio, fut membre de l'Académie des beaux-arts, concourut à la décoration de l'hôtel de ville de Paris et du nouveau Louvre. C'est de lui qu'est la fontaine monumentale de la place Saint-Michel.

ENFANTIN (Barthélemy-Prosper), l'un des fondateurs du saint-simonisme, né à Paris en 1796, m. en 1864; fut d'abord voyageur de commerce; se lia avec St-Simon, et, après sa mort (1825), devint un des plus ardents propagateurs de ses doctrines; fut élu, en 1830, l'un des *Pères suprêmes* de l'association saint-simonienne, qui fut dissoute, en 1832, par mesure de police; organisa, la même année, à Ménilmontant, avec le concours de quarante disciples, dont plusieurs se sont fait depuis un nom dans l'industrie et les finances, une nouvelle communauté qui fut également dissoute; se fit plus tard maître de poste, fut un des membres de la commission scientifique de l'Algérie (1841) et devint, en 1845, directeur du chemin de fer de Lyon. Ses principaux ouvrages sont : *Économie politique* (1831) : *Morale* (1832) · *Correspondance philosophique, religieuse et politique* (1847-49) : *la Vie éterne le* (1861). Ses *Œuvres* ont été publiées par ses disciples, avec celles de St-Simon.

FARADAY (Michel), physicien anglais, né en 1794, m. en 1867; entra comme préparateur au laboratoire de sir Humfrey Davy à l'institut royal de Londres (1813), et y succéda à son maître comme professeur de physique et de chimie. Ses principaux travaux sont : *Recherches expérimentales sur l'électricité* (1855, 3 vol. in-8); *Mémoire sur les formes qu'affectent les fluides en vibration sur des surfaces élastiques*, etc. Célèbre expérimentateur, il a particulièrement étudié l'électricité dans ses rapports avec la lumière et la chaleur, et est arrivé à cette conclusion que ce ne sont que les agents naturels d'une même force variant dans ses effets.

FÉNIANS (Société des), association fondée vers les premières années de ce siècle par des Irlandais émigrés en Amérique, dans le but de soustraire l'Irlande à l'oppression de l'Angleterre. Elle s'est recrutée depuis parmi les partisans des réformes sociales, et compte, dit-on, plus de cent mille adhérents répandus dans le monde entier, particulièrement dans l'Amérique du Nord. A la fin de 1865, à la suite d'une proclamation de la *République irlandaise*, faite à Philadelphie, une conspiration de Fénians éclata en Irlande; elle fut réprimée immédiatement de la manière la plus énergique par le gouvernement anglais. On ignore la véritable origine du nom des Fénians : selon les uns, il vient de celui

des Phéniciens, qui auraient autrefois peuplé l'Irlande; selon d'autres, il est tiré du *phénix*, oiseau qui serait pour cette société le symbole de la renaissance de l'Irlande.

FLOURENS (Marie-Jean-Pierre), physiologiste et écrivain français, né à Maureilhan (Hérault) en 1794, m. en 1867; fut docteur en médecine à dix-neuf ans; collabora à divers recueils scientifiques; fut chargé par Cuvier de deux cours d'anatomie au Muséum d'hist. nat. au Coll. de France (1832-1835); devint membre (1828), puis (1833) secrét. perpétuel de l'Acad. des sciences, membre de l'Acad. franç. (1840), député (1837), pair de France (1846-48), membre du Conseil municipal de Paris (1864). Ses principaux ouvrages sont: *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés* (1824); *Examen de la phrénologie* (1841); *Cours de physiologie comparée* (1854); *De la longévité humaine* (1854); *De la vie et de l'intelligence* (1847); *Analyse raisonnée des travaux de G. Cuvier* (1841); *Buffon, ses idées, ses travaux* (1844); *Fontenelle ou la philosophie moderne* (1854); *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces* (1864), etc.

FOUCAULT (Jean-Léon), physicien français, né à Paris en 1819, m. en 1868; s'occupa d'abord de médecine, puis de physique et de théories mécaniques pour le bureau des longitudes, et rendit sensible, par un pendule libre oscillant dans l'espace, le mouvement et la rotation de la terre; fit plusieurs découvertes relatives au daguerréotype, à la photographie, à la lumière électrique; obtint pour ces divers travaux la grande médaille décernée par la Société royale de Londres; fut nommé physicien à l'Observatoire (1855) et membre de l'Académie des sciences (1865). Une partie de ses Mémoires ont été insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*; ses *OEuvres* étant restées en partie inédites, le ministre de l'instr. publique a chargé une commission de les publier.

FOULD (Achille), financier et ministre français, né à Paris en 1800, m. en 1867; fut membre du Conseil général et député des Hautes-Pyrénées (1842), membre de la Constituante (1848); puis à plusieurs reprises ministre des finances sous la Présidence et sous l'Empire, et de 1852 à 1857 ministre d'État et de la maison de l'Empereur. Il était sénateur et membre libre de l'Académie des beaux-arts. — Son frère aîné, Benoît Fould (1792-1858) chef de la maison de banque Fould et Cᵉ, fut député de 1834 à 1848.

FUAD-MEHMED-PACHA, homme d'État et littérateur ottoman, né à Constantinople en 1814 d'une famille de poëtes, commença lui-même par faire des vers, puis étudia la médecine, enfin entra au bureau des interprètes de la Porte, et étudia les langues étrangères, la diplomatie, l'économie politique; fut attaché comme premier secrétaire à l'ambassade de Chekib-Effendi à Londres (1840); rapporta d'Espagne, où il occupa un second poste diplomatique (1844) des travaux politiques et des œuvres littéraires; fut nommé grand interprète de la Porte (1845), puis grand référendaire du divan (1848); fut chargé de missions importantes dans les Principautés-Danubiennes (1848), à Saint-Pétersbourg (1850) et en Égypte (1852); devint ministre des affaires étrangères (1853), membre du conseil du tanzimat et pacha (1854), à la suite d'une insurrection des Grecs d'Épire étouffée par lui; rentra au ministère des affaires étrangères (1855-60); signala son administration par la création de phares et de télégraphes et par la répression de violences exercées contre les chrétiens en Syrie; et prit part en 1856 au Congrès de Paris; fut porté au ministère de la guerre qu'il occupa jusqu'à sa mort (1869). — Il a publié une *Grammaire ottomane* (1852), et fait partie de l'*Académie des sciences et belles-lettres* de Constantinople dès sa fondation (1851).

GAVARNI (Paul CHEVALIER, dit), dessinateur français, né à Paris en 1801, m. en 1866, a publié dans le *Charivari* (1836-50) une série de compositions lithographiées sur la vie de Paris et celle de Londres, accompagnées d'une légende satirique, qui eurent une immense vogue et donnèrent à son nom une grande popularité. Il a, de plus, illustré *le Juif errant* d'E. Sue, les *Contes* d'Hoffmann, etc. Ses *Œuvres choisies* ont paru avec un texte de J. Janin, Balzac et Th. Gautier (4 vol. in-8, 1845).

GEORGES (Marguerite Georges WEYMER, dite Mlle), actrice française, née vers 1786 à Amiens, m. en 1866; célèbre par sa beauté et son talent dramatique, reçut des leçons de Mlle Raucourt, et joua les reines de tragédie au Théâtre-Français avec un talent que faisait ressortir la majesté de sa taille; fut, en 1812, attachée, au théâtre de St-Pétersbourg et donna une suite de représentations en Allemagne devant Alexandre et Napoléon; abandonna l'ancien répertoire tragique pour le drame nouveau, et obtint de 1830 à 1840 de grands succès au théâtre de la Porte St-Martin dans les drames de *Lucrèce Borgia, Marie Tudor, la Tour de Nesle*, etc.

GOUSSET (Thomas-Marie-Joseph), prélat français, né d'une famille de paysans de la Haute-Saône en 1792, m. en 1866; cultiva les champs jusqu'à l'âge de 17 ans, où il commença ses études; entra dans les ordres en 1817; professa la théologie morale au grand séminaire de Besançon; devint évêque de Périgueux (1835), archevêque de Reims (1840) et cardinal (1850). Il a laissé d'importants travaux théologiques, particulièrement sur les cas de conscience et le droit canon: *Théologie morale* (1844), *Théologie dogmatique* (1848), *Principes de droit canonique* (1859), et a réédité avec les notes et suppléments le *Dictionn. théologique* de Bergier (1826).

GOZLAN (Léon), homme de lettres français, né en 1806 à Marseille, m. en 1866; écrivit pour les journaux et les revues une foule de nouvelles et de romans, qui furent très-remarqués par leur originalité piquante, et qui se succédèrent de 1828 à 1860 avec une inépuisable fécondité. Il a aussi écrit avec succès pour le théâtre *le Lion empaillé, une Tempête dans un verre d'eau, la Queue du chien d'Alcibiade*, etc.

HAUTPOUL (Alphonse-Henri marquis d'), général français, né à Versailles en 1789, m. en 1865; fit les dernières campagnes de l'Empire et celles de la Restauration; fut nommé pair de France en 1846, élu représentant de l'Aude à la Législative, et devint ministre de la guerre du prince-président (1849), gouverneur de l'Algérie (1850), et enfin grand référendaire du Sénat (1852).

HEIM (François-Joseph), peintre d'histoire français, né à Belfort en 1787, m. en 1865; fut membre de l'Institut (Acad. des beaux-arts), a concouru à la décoration du Louvre et laissé plusieurs toiles distinguées parmi lesquelles on remarque *le Massacre des Juifs*.

HITTORF (Jacques-Ignace), architecte et archéologue français, né à Cologne en 1793, m. en 1867; fut élève de Percier et Belanger; devint architecte du roi sous la Restauration et le gouvernement de Juillet; fut chargé d'un grand nombre de travaux publics (embellissements des Champs-Élysées et de la place de la Concorde, construction de l'église Saint-Vincent de Paul, etc.), et devint membre de l'Académie des beaux-arts (1853). Il a laissé des ouvrages d'archéologie fort estimés: *Architecture antique de la Sicile* (1826-30, 3 vol.); *Architecture polychrome chez les Grecs* (1831).

INGRES (Jean-Dominique-Auguste), peintre français, né en 1781 à Montauban, m. en 1867; fut élève de David, et resta longtemps en Italie (1807-24), où il se passionna pour Raphaël et composa plusieurs tableaux qui furent reçus à Paris avec froideur: *Œdipe et le Sphinx, l'Odalisque couchée, Jésus-Christ remettant les clefs à saint Pierre, Vir-*

gile lisant l'Énéide, *Roger délivrant Angélique*, *Henri IV en famille*. Il n'obtint son premier grand succès qu'avec *le Vœu de Louis XIII* (1824), qui le fit reconnaître comme le chef de l'école idéaliste, et lui valut la croix et un fauteuil à l'institut (Acad. des beaux-arts). Il a été depuis directeur de l'école française de Rome (1834-41). On a encore de lui l'*Apothéose d'Homère*, pour un plafond du Louvre, le *Martyre de saint Symphorien*, la *Vierge à l'hostie*, *Stratonice*, *Cherubini inspiré par la Muse*, *Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII*, l'*Apothéose de Napoléon Ier*, la *Source*, etc. Ingres a aussi excellé dans le portrait; ses chefs-d'œuvre en ce genre sont: *M. Bertin aîné*, *le comte Molé*, *le marquis de Pastoret*, *Napoléon III*. Le talent d'Ingres a été longtemps méconnu; mais dans ses dernières années il a vécu en pleine possession d'une gloire incontestée comme chef de l'école classique moderne. Son talent et son caractère ont été récompensés par les plus grands honneurs publics : il est mort grand-officier de la Légion d'honneur et membre du Sénat.

JOBERT DE LAMBALLE (Antoine-Joseph), médecin français, né à Lamballe (Côtes-du-Nord) en 1799, m. en 1867; fut professeur de clinique chirurgicale à la faculté de Paris, chirurgien de plusieurs hôpitaux, membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences. Il a laissé des ouvrages importants parmi lesquels on distingue : *Traité des maladies chirurgicales de l'intestin* (1829); *Études par le système nerveux* (1838); *Traité de chirurgie plastique* (1849, etc.)

JOMINI (Henri, baron), général et écrivain stratégiste, né à Pazerne (Vaud) en 1779, m. en 1869; servit d'abord dans un régiment suisse à la solde de la France, puis dans l'armée française, fut créé par Napoléon Ier baron, général de brigade et historiographe de France; puis, ayant été disgracié (1813), passa au service de l'empereur de Russie, dont il devint aide de camp, et fut chargé de compléter l'éducation militaire du grand-duc Nicolas; a écrit plusieurs ouvrages qui lui ont fait une grande réputation de tacticien : *Traité des grandes opérations militaires* (1819, 3 vol 8°); *Hist. critique et militaire des guerres de la Révolution* (1805-24, 15 vol. 8°); *Vie politique et militaire de Napoléon* (1827, 4 vol.), etc.

JUSUF (le gén.), né à l'île d'Elbe en 1805, m. en 1866; passa une partie de son enfance à Tunis, où il avait été amené par les corsaires; entra en 1830 au service de la France, qu'il servit dès lors en Algérie, dans le corps des spahis, avec une rare intelligence et une bravoure à toute épreuve; fut naturalisé Français en 1839, et devint en 1856 général de division. Il a publié en 1850 un ouvrage intéressant, *la Guerre en Afrique*.

LAFAYE (Benjamin), philologue français, né dans l'Yonne en 1809, m. en 1867; fut élève de l'École normale, professeur de philosophie, doyen de la Faculté des lettres d'Aix. Il a laissé un excellent *Dictionn. des synonymes de la langue française* (1858).

LAMARTINE (Alphonse PRAT de), poëte et h. politique, né à Mâcon en 1790, m. en 1869 ; était fils d'un officier et servit lui-même (1814) dans les gardes du corps; publia en 1820 les *Méditations poétiques*, ouvrage qui eut un immense succès par le contraste qu'il offrait avec la poésie de l'Empire; donna ensuite les *Nouvelles Méditations* (1823), la *Mort de Socrate*, le *Dernier Chant de Child-Harold* (1824), le *Chant du Sacre* (1825), les *Harmonies poétiques et religieuses* (1829), et fut élu membre de l'Académie française (1829). Dans l'intervalle, Lamartine était entré dans la diplomatie (1821), et, la même année, étant attaché à la légation de Naples, avait épousé une jeune et riche Anglaise, était devenu secrétaire d'ambassade à Londres, puis chargé d'affaires en Toscane, enfin (1830) ministre plénipotentiaire en Grèce. Il donna sa démission à l'avénement du roi Louis-Philippe, et entreprit en 1832 un voyage en Orient qu'il fit avec une magnificence princière, mais dans lequel il porta des atteintes irréparables à sa fortune, et où il eut la douleur de perdre sa fille; il en rapporta un remarquable ouvrage en prose: le *Voyage en Orient* (1835). Il publia la même année le poëme de *Jocelyn*, qui mit le comble à sa réputation; la *Chute d'un Ange* (1838), les *Recueillements poétiques* (1839). Depuis plusieurs années déjà, sa pensée était tournée vers la politique : après deux tentatives infructueuses, à Toulon et à Dunkerque, pour obtenir la députation (1831), il fut envoyé à la chambre par les électeurs de Bergues (1834), et de 1839 à 1848 y représenta Mâcon, sa ville natale. Il traita surtout à la tribune les questions générales, et s'y fit une réputation d'orateur presque égale à sa réputation de poëte; se tint pendant longtemps à l'écart des partis, mais, dans les dernières années du règne de L. Philippe, s'éloigna de plus en plus de la politique officielle, et, en 1847, publia l'*Histoire des Girondins*, ouvrage qui n'avait pas tout le sérieux de l'histoire, mais qui, grâce à des qualités brillantes, eut un immense retentissement, et prépara les esprits à l'avénement de la République; contribua, plus que tout autre, aux résolutions prises, le 24 février 1848, dans la tumultueuse séance de la Chambre des députés, où fut proclamé un gouvernement provisoire; fut lui-même un des membres de ce gouvernement, où il tint le portefeuille des affaires étrangères et joua d'ailleurs un rôle prépondérant; devint pour toute la partie modérée du pays le principal garant des principes d'ordre et de conservation, et déploya pour leur défense beaucoup d'éloquence, de courage et d'énergie; assura la paix à l'extérieur par un brillant Manifeste, qui témoignait des intentions pacifiques du nouveau gouvernement; fut élu à l'Assemblée constituante par dix départements (4 mai), et nommé un des cinq membres de la commission exécutive (10 mai); redevint simple représentant après les journées de juin, qui portèrent au pouvoir le gén. Cavaignac; fit partie de la Législative (1849), et, après le coup d'État du 2 décembre 1851, rentra dans la vie privée où il resta jusqu'à sa mort. Ses dernières années furent attristées par l'oubli qu'il voyait succéder pour lui à une éclatante popularité, troublées par de cruelles préoccupations de fortune, et remplies par des publications historiques et littéraires un peu hâtives, dont la plupart n'ajoutèrent rien à sa réputation : *Trois Mois au Pouvoir* (1848); *Hist. de la Révolution de 1848* (1849); *Raphaël* (1849); le *Conseiller du Peuple*, journal (1849-50); *Confidences* et *Nouvelles Confidences* (1849-51); *Toussaint-Louverture*, drame (1850); le *Civilisateur* (1851); *Geneviève*; le *Tailleur de Saint-Point* (1851); *Graziella* (1852); *Hist. de la Restauration* (1851-63); *Nouveau Voyage en Orient* (1853); *Hist. de la Turquie* (1854); *Hist. de la Russie* (1855); *Cours familier de littérature* (1856 et suiv.). — Plusieurs éditions de ses *Œuvres complètes* ont été publiées en divers formats.

LECLERC (Joseph-Victor), érudit français, né à Paris en 1789, m. en 1865; fut successivement professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, maître de conférences à l'École normale, professeur d'éloquence latine à la Faculté des lettres de Paris, doyen de cette Faculté (1832-65), et membre de l'Institut (Acad. des inscriptions et belles-lettres, 1834). On lui doit une édition annotée de Montaigne (1826), la traduction des *Œuvres de Cicéron* (1821-25, 30 vol. in-8), de savants mémoires, comme *les Journaux chez les Romains* (1838), le *Discours sur l'état des lettres en France au XIVe s.* (1865), et de nombreux articles dans l'*Histoire littéraire de la France*, de l'Acad. des inscriptions.

LÉOPOLD Ier, roi des Belges, né en 1790 du duc François de Saxe-Cobourg Saalfeld; servit dans l'armée russe de 1808 à 1814; se fit naturaliser Anglais (1816), et épousa la princesse Charlotte,

qui mourut un an après (1817); fut, après la révolution de Belgique, élu roi des Belges (juin 1831), épousa la princesse Louise d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe Ier (1832); affermit, avec le secours de la France, le nouveau royaume contre la Hollande (1831-41), y assit sur des bases solides un gouvernement libéral, et, par son attention à satisfaire l'opinion publique et à maintenir l'équilibre entre les partis extrêmes, parut être un modèle de roi constitutionnel. A partir de 1831, suivant le mouvement imprimé aux affaires commerciales par la France, il a signé avec les puissances étrangères de nombreux traités de commerce. A sa mort (déc. 1866), il a laissé le trône à son fils aîné, le duc de Brabant, auj. roi sous le nom de Léopold II.

LIVRY (Charles de). — *V.* SANGUIN.

LOUIS (Charles-Auguste), roi de Bavière, né le 25 août 1786 du premier mariage du roi Maximilien Ier, épousa en 1810 Thérèse de Saxe; monta sur le trône en 1825; fit d'abord de sages réformes financières, et manifesta les intentions les plus libérales, mais fut amené par l'influence croissante du clergé, puis par celle d'une favorite, la comtesse de Lansfeld (Lola Montès), à un système de réaction qui occasionna un soulèvement populaire et le contraignit à abdiquer en faveur de son fils aîné Maximilien II (mars 1848); vécut depuis dans la retraite et mourut en 1868. Son règne a été signalé par plusieurs grandes entreprises, telles que le premier chemin de fer allemand, le canal entre le Mein et le Danube, etc.; il encouragea de tout son pouvoir les savants et les artistes, embellit Munich de nombreux monuments, parmi lesquels on remarque l'Odéon, le Palais-Royal, la nouvelle Pinacothèque. Il s'occupait lui-même de belles-lettres et a publié des *Poésies* (1829), et un livre original, intitulé les *Compagnons du Walhalla* (1843).

MALLEFILLE (Félicien), littérateur français, né à l'Ile Maurice en 1813, m. en 1868; commença sa carrière littéraire à vingt ans, l'interrompit en 1848 pour remplir à Lisbonne une mission diplomatique et la reprit en 1849. On a de lui des romans parmi lesquels on distingue les *Mémoires de Don Juan* (1847, ouvrage resté inachevé), et des pièces de théâtre qui offrent des situations hardies et un style ferme et vigoureux: *Glenarvan*, drame, 1835; les *Sept enfants de Lara*, drame, 1836; le *Cœur et la dot*, comédie, 1852; les *Mères repenties*, drame, 1858; les *Sceptiques*, comédie, 1867; les *Deux Veuves*, comédie, etc.

MARIE-AMÉLIE (de Bourbon), reine des Français, née en 1782 à Caserte, fille de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles; épousa en 1809 à Palerme le duc d'Orléans, depuis roi des Français (Louis-Philippe); s'abstint sur le trône de tout rôle politique, et se consacra tout entière à l'éducation de ses enfants et à des œuvres de charité. Après la révolution de février 1848, elle vécut dans la retraite à Claremont, où elle mourut en 1866.

MATHIEU (Philippe-Antoine, dit MATHIEU DE LA DROME), né près Romans en 1808, m. en 1865; se fit connaître dès 1838 par ses doctrines socialistes, qu'il développa, après la révolution de février 1848, comme membre de la Constituante et de la Législative; rentra dans la vie privée après le coup d'État du 2 décembre 1851, se livra dès lors à des pronostics sur le temps, et publia des *Almanachs* qui jouirent d'une certaine popularité.

MAXIMILIEN (Ferdinand-Joseph), archiduc d'Autriche et empereur du Mexique, né en 1832, était le second fils de l'archiduc François-Charles et le frère de l'empereur François-Joseph Ier; servit d'abord comme vice-amiral dans la marine autrichienne; fut quelque temps gouverneur du roy. Lombard-Vénitien; fut, à la suite de l'expédition française du Mexique et de longues négociations diplomatiques, proclamé empereur par l'assemblée des notables réunie à Mexico (10 juillet 1863); fut salué comme tel en son château de Miramar (Autriche) par une députation mexicaine, accepta la couronne qui lui était offerte et renonça à ses droits éventuels au trône d'Autriche (10 avril 1864); fit une entrée triomphale à Mexico (12 juin), et chercha vainement à organiser au Mexique un gouvernement monarchique régulier; ne put se soutenir contre Juarez, président de l'ancienne république que soutenaient les États-Unis; refusa de se retirer avec l'armée française, lorsqu'elle évacua le Mexique (13 mars 1867); continua seul une lutte inégale, fut pris à Queretaro (15 mai), livré à Juarez, condamné à mort par un conseil de guerre, et fusillé (19 juin). Ce prince avait un caractère aventureux, un esprit passionné pour les lettres et les arts. On a publié et traduit en francais ses impressions de voyage, sous le titre de *Mémoires de l'emp. Maximilien* (1868). Il avait épousé l'une des filles du roi des Belges, Léopold Ier, qui devint en 1864 l'impératrice *Charlotte*, et dont la santé fut cruellement atteinte par ses revers. — On a sur Maximilien des études histor. de M. de Kératry et de M. Domenech.

MÉRY (Joseph), littérateur français, né aux Aygalades, près Marseille, en 1798, m. en 1866; débuta dans des journaux de Marseille; vint à Paris en 1824, publia avec Barthélemy *la Villéliade* (1826), satire politique, et le poëme héroïque de *Napoléon en Égypte* (1827); a donné depuis, outre des *Mélodies poétiques* (1853), de nombreux romans, écrits avec beaucoup d'imagination et de verve (*Scènes de la vie italienne*, *Héva*, *la Floride*, etc.), et quelques pièces de théâtre, dont plusieurs ont été réunies sous ce titre: *Théâtre de salon* (1861).

MEYERBEER (Giacomo), né à Berlin en 1794, d'un riche banquier juif, m. en 1864; annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la musique; se lia à Darmstadt avec Weber, étudia avec lui l'harmonie sous la direction de l'abbé Vogler, organiste de la cathédrale et composa plusieurs *oratorios* qui eurent un grand succès; donna en 1812, à Munich, et en 1814, à Vienne, ses premiers opéras: *le Vœu de Jephté* et *Abimélech*, auxquels on reprocha de manquer de chaleur et de mouvement; reçut alors de Salieri le conseil d'étudier Rossini et la musique italienne, et acquit dans la pratique de ces nouveaux modèles plusieurs des qualités qui lui manquaient. *Romilda e Constanza* (1817), *Semiramide* (1819), *Emma*, *Margarita* (1820), *l'Esule di Grenata*, *I Crociato in Egitto* (1825), opéras joués en Italie, marquèrent dans son talent une nouvelle phase, qui ne fut pas la dernière. Après s'être recueilli plusieurs années, pendant lesquelles, sous le coup de malheurs de famille, il composa de la musique religieuse (*Stabat*, *Miserere*, *Te Deum*, *Psaumes*, *Cantiques*), il donna une suite d'œuvres remarquables où l'on retrouve les qualités de sa seconde manière avec plus de vigueur et d'originalité: *Robert le Diable* (1831), *les Huguenots* (1836), *le Prophète* (1849), *l'Étoile du Nord* (1854), *l'Africaine* (œuvre posthume jouée en 1865).

NARVAEZ (Ramon Marie), général et h. politique, né à Loja (Andalousie) en 1800, m. en 1868; servit d'abord sous Ferdinand VII; fut, en 1836, un des soutiens de la reine Isabelle, et mit en déroute le général carliste Gomez; devint dès lors le rival d'Espartero, lui succéda au pouvoir en 1844, et fut nommé président du Conseil et duc de Valence; se signala par une série de mesures réactionnaires (rappel de la reine mère Marie-Christine, revision de la constitution de 1837, restriction de la liberté de la presse, etc.); fut à son tour renversé en 1848; revint au pouvoir en 1849, puis en 1856, où il remplaça O'Donnell, enfin en 1864, et dans chacun de ses passages au ministère, resta fidèle à la politique qu'il avait soutenue dès l'abord. Il avait été élevé au maréchalat.

O'DONNELL (Léopold), général et h. politique,

né en 1808, m. en 1867 ; servit d'abord sous Ferdinand VII ; se déclara pour Isabelle, combattit les Carlistes, et reçut de la régente le titre de comte de Lucena et le grade de lieutenant général (1833) ; s'efforça de soutenir la régente contre le parti d'Espartero, et, lors du triomphe de celui-ci, déposa son commandement et suivit la reine mère en exil (1836) ; fut, après la chute d'Espartero, envoyé comme capitaine général à Cuba ; fut, à son retour, nommé sénateur et joua un grand rôle dans toutes les intrigues de cour qui remplirent le règne d'Isabelle ; se mit en juin 1854 à la tête du mouvement militaire et politique de Vicalvaro, qui rallia les progressistes, et dont les partisans sont désignés du nom de *vicalvaristes*, réclama le rétablissement de la constitution de 1837 et le bannissement de la reine mère, arriva au pouvoir comme ministre de la guerre, sous la présidence d'Espartero, son ancien adversaire ; parvint un instant à éliminer Espartero et à prendre sa place, mais se vit bientôt remplacé lui-même par Narvaez (octobre 1854) ; revint en 1858 au pouvoir, qu'il conserva jusqu'en 1863, et y gagna le titre de duc de Tétuan et le grade de maréchal dans une guerre heureuse contre le Maroc ; redevint un an ministre et président du conseil en 1865, fit reconnaître par l'Espagne le royaume d'Italie et eut à réprimer les agitations des progressistes fomentées par le gén. Prim.

OTHON Ier (Frédéric-Louis), roi de Grèce, naquit en 1815, du roi Louis Ier de Bavière, dont il était le second fils, m. en 1867 ; fut appelé à 17 ans au trône de Grèce par le protocole de Londres (7 mai 1832), avec un conseil de régence composé de Bavarois ; prit en main l'autorité à 20 ans, provoqua dès l'abord des soulèvements populaires en conservant comme président du conseil le chef de l'ancien conseil de régence, le comte d'Armansperg, qu'il ne révoqua que deux ans après (1837) ; se vit forcé par la révolution de septembre 1843 à accorder une constitution, qui fut modelée sur la Charte française de 1830, mais qui ne fonctionna que péniblement dans un pays sans expérience du gouvernement constitutionnel ; essaya de se rattacher les esprits à l'occasion des indemnités revendiquées à main armée par l'Angleterre (1849), et surtout lors de la guerre d'Orient, où il partagea l'émotion et les espérances de son peuple, et toléra, peut-être même encouragea l'envahissement des provinces turques par des bandes armées, ce qui amena l'occupation du Pirée par une division anglo-française (1854). Après un long voyage en Allemagne (1861), il fut en butte à une suite de conspirations militaires et d'émeutes qui amenèrent sa déchéance (23 oct. 1862).

PACINI (Jean), compositeur italien, né à Catane en 1796, m. en 1867 ; est auteur d'une trentaine d'opéras, parmi lesquels on distingue *Giovanna d'Arco*.

PELOUZE (Théophile-Jules), chimiste français, né à Valognes en 1807, m. en 1867 ; passa plusieurs années dans le laboratoire de Gay-Lussac qu'il suppléa à l'École polytechnique en 1831 ; remplaça ensuite le baron Thenard au Coll. de France, et acheva sa carrière à la Monnaie, où il fut successivement (1833-48) essayeur, vérificateur et président de la commission des monnaies. Il était de l'Académie des sciences depuis 1837. On lui doit plusieurs découvertes (éther œnanthique, coton-poudre, etc.), un important *Traité de Chimie* en collaboration avec M. Frémy (1853-56, 6 vol. 8°) et de nombreux mémoires insérés dans les *Annales de physique et de chimie*.

PICOT (François-Édouard), peintre français, né à Paris en 1786, m. en 1868 ; fut élève de Vincent et membre de l'Institut (1836). Ses premiers ouvrages sont le *Portrait de Talma*, l'*Amour et Psyché*, l'*Entrée du duc de Guise à Calais* ; il a peint plusieurs plafonds au Louvre et à Versailles.

PONSARD (Francis), poëte dramatique, né à Vienne (Isère) en 1814, m. en 1867 ; débuta au théâtre par la trag. de *Lucrèce* (1842), qui fut une réaction contre les excès de l'école romantique. Les principales de ses autres œuvres sont : *Agnès de Méranie* (1846) ; *Charlotte Corday* (1850) ; l'*Honneur et l'Argent* (1853) ; *Horace et Lydie* (1851) ; *Ulysse*, trag. avec chœurs de Gounod (1851) ; la *Bourse* (1856) ; le *Lion amoureux* (1865) : *Galilée* (1866). Il a encore publié un poëme, *Homère* (1852). Il fut élu membre de l'Acad. française en 1855.

POUILLET (Claude-Mathias), physicien français, né à Cuzance (Doubs) en 1791, m. en 1868, professa avec éclat aux Écoles normale et polytechnique, à la Faculté des sciences et au Conservatoire des arts et métiers, dont il devint directeur ; fut député sous la monarchie de Juillet, et donna sa démission de ses fonctions universitaires après le coup d'État du 2 déc. 1851. Il était, depuis 1837, membre de l'Acad. des sciences. Il a publié des livres classiques estimés : *Éléments de physique expérimentale et de météorologie*, 2 vol. in-8°, 1856 ; *Notions générales de physique*, 1859, et, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, de savants travaux sur les paratonnerres, les températures très-élevées ou très-basses, les nuages, la chaleur solaire, les lois des courants électriques, etc.

RAYER (Pierre-François-Olive), médecin français, né à Saint-Sylvain (Calvados) en 1793, m. en 1867 : fut professeur de médecine comparée, doyen de la Faculté de Paris (1862-64), membre de l'Académie de médecine et de celle des sciences ; a fondé la *Société de biologie*, et publié des ouvrages estimés : *Le Delirium tremens* (1819) : *Traité théorique et pratique des maladies de la peau*, 3 vol. 1832 ; *Traité des maladies des reins*, 3 vol. 1839 ; *Archives de médecine comparée*, 1842, etc.

ROSSINI (Gioacchino Antonio), célèbre compositeur italien, né en 1792, à Pesaro, de musiciens ambulants, mort en 1868 ; débuta à 16 ans par une symphonie, signala son génie dès 1813 par l'opéra de *Tancredi*, par les opéras-bouffes de *l'Italiana in Algieri* et de *Il Turco in Italia* (1814), et par les opéras de *Il Barbiere di Seviglia* (1816), et d'*Otello* (1817) ; écrivit pendant quinze ans, pour le Théâtre-Italien et pour l'Opéra français, de nombreuses partitions, qui toutes témoignent d'une facilité merveilleuse, et où l'élégance des mélodies domine sans exclure la puissance dramatique. Les principales partitions italiennes, composées pour le compte de l'impresario Barbaja, sont : *La Cenerentola*, *La Gazza ladra* (1817) ; *Mose in Egitto* (1818) ; *La Donna del lago* (1819) ; *Matilde di Shabran* (1821). En 1822, il épousa la prima donna de Milan, Mlle Colbrand, pour laquelle étaient écrits ses premiers rôles, et, par le concours du talent de cette cantatrice, arriva bientôt à une brillante fortune. En 1823 il composa sa dernière partition italienne, *Semiramide* ; puis, après un court et fructueux séjour à Vienne et à Londres, il vint s'établir à Paris (1824), où il arrangea pour l'Opéra son *Maometto* dans *Le Siége de Corinthe* (1826), refondit son *Moïse* (1827), donna *Le comte Ory* (1828), et enfin *Guillaume Tell* (1829). Après s'être surpassé lui-même dans ce dernier chef-d'œuvre, arrivé seulement à l'âge de 37 ans, en pleine possession de son génie et de sa renommée, il cessa de produire. Dans les 39 ans de sa vie qui s'écoulèrent depuis, il ne donna qu'une *Messe* et un *Stabat* (1832).

SANGUIN (Charles), marquis de Livry, vaudevilliste français, né à Paris en 1797 d'une ancienne et noble famille, m. en 1867 ; fut officier dans la garde royale, donna sa démission en 1830, et se fit un nom dans les lettres par des vaudevilles pleins d'esprit et de gaieté (1828-1840). Il était connu comme auteur sous le nom de Charles de Livry.

SOULOUQUE, empereur d'Haïti sous le nom de Faustin Ier, né en 1789 à Saint-Domingue, d'une

famille d'esclaves; passa par tous les grades de l'armée d'Haïti et fut élu en 1847 président de la république ; s'entoura d'une garde nègre, à l'aide de laquelle il répandit la terreur dans la bourgeoisie des villes ; se fit élire empereur (26 août 1848), et se livra à une sorte de parodie de Napoléon Ier, créant de grandes charges de la couronne, une noblesse, des princes, des marquis, des ducs, se faisant sacrer et s'arrogeant pour liste civile le septième des revenus de l'État; il essaya vainement de conquérir l'île entière, fut renversé en 1859 par Geffrard, qui rétablit la république, et mourut en France (1867).

THIBOUST (Lambert), auteur dramatique français, né en 1826, m. en 1867; est auteur de plus de cinquante pièces, drames ou vaudevilles, souvent remarquables par leur verve et leur esprit, et parmi lesquelles on distingue : *La corde sensible* (1852); *Les filles de marbre* (1853); *Un mari dans du coton* (1862); *Les Jocrisses de l'amour* (1865).

TROPLONG (Raymond-Théodore), jurisconsulte, magistrat et homme politique, né en 1795 à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), m. en 1869; débuta dans la magistrature comme substitut (1819) ; devint avocat général à Nancy (1829), conseiller à la Cour de cassation (1835), pair de France (1846), 1er président à la Cour de Paris (déc. 1848), 1er président de la Cour de cassation, sénateur (1852), puis de 1854 à sa mort, occupa le fauteuil de président du Sénat. Il était membre du conseil privé. Il avait été appelé en 1840 à l'Académie des sciences morales et politiques pour ses travaux de jurisprudence dont le plus considérable est : *Le Code civil expliqué* (1833-58, 28 vol. in-8°). On lui doit aussi : *De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains* (1843).

TROUSSEAU (Armand), médecin français, né à Tours en 1801, m. en 1867; fut reçu docteur en 1825 et agrégé en 1826; fut, en 1828, chargé d'une mission dans le centre de la France pour y étudier les maladies épidémiques, puis d'une autre à Gibraltar pour étudier la fièvre jaune, et publia sur ce dernier sujet les *Documents recueillis par la commission* dont il faisait partie (1828, 2 vol. in-8°); devint médecin des hôpitaux (1831) et professeur de thérapeutique et de matière médicale (1839); il se distingua dans sa chaire par la facilité, l'élégance et la pureté de sa parole, et se fit dans les hôpitaux une grande réputation comme praticien : il a fait le premier, et avec succès, l'opération de la *trachéotomie*. Il fut élu représentant à la Constituante (1848) et membre de l'Acad. de médecine (1856). On lui doit, outre de nombreux mémoires insérés dans la *France médicale* et dans les *Archives de médecine*, les ouvrages suivants : *Traité élémentaire de thérapeutique et de matière médicale* (1836), de la *Phthisie laryngée*, livre couronné par l'Académie de médecine (1837), *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu* (1861). Il a fondé, en 1834, le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*.

VELPEAU (Alfred-Marie), chirurgien français, né à La Brèche (Indre-et-Loire), en 1795, m. en 1867; était fils d'un maréchal-ferrant, s'instruisit d'abord tout seul, vint à Tours refaire ses études (1821); fut reçu docteur en 1823, nommé au concours chirurgien de la Pitié (1830) et professeur de clinique chirurgicale (1835); fut membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences (1842). Sa clinique, à l'hôpital de la Charité, l'a rendu aussi célèbre que ses livres, dont les plus importants sont : *Traité d'anatomie chirurgicale* (1825); *Éléments de médecine opératoire* (1832); *Embryologie ou ovologie humaine* (1833) ; *Anatomie chirurgicale, générale et topographique* (1836); *Traité des accouchements* (1835) ; *Traité des maladies du sein* (1853).

VIENNET (Jean-Guillaume), littérateur français, né à Béziers en 1777, m. en 1868; fut d'abord officier d'artillerie et fut décoré par l'Empereur à Lutzen; entra, sous la Restauration, dans le corps royal d'état-major, d'où il fut rayé à la suite de la publication de ses *Épîtres* (1827); devint la même année député de l'Hérault, siégea dans les rangs de la gauche, mais, après 1830, se montra un des soutiens les plus décidés du gouvernement nouveau, et fut nommé pair de France (1840). Il avait été appelé en 1830 à l'Académie française. Il a laissé de nombreux ouvrages, romans, histoires, poëmes, tragédies, comédies, satires, et *Fables*, dont la plupart ont un caractère politique.

VINCENT (Alex.-Joseph), mathématicien et érudit français, né à Hesdin (Pas-de-Calais) en 1797, m. en 1868; enseigna les mathématiques et la physique dans l'université, et se fit connaître par les travaux les plus difficiles et les plus variés sur les mathématiques, la physique, l'archéologie, la philologie et particulièrement la musique et la métrique des Grecs. Ses travaux, d'une nature toute spéciale, l'ont conduit à l'Académie des inscriptions (1850), et sont pour la plupart contenus dans des recueils savants (*Journal de Liouville; Notices et extraits des manuscrits*, publiés par l'Académie des inscriptions; *Mémoires* de cette Académie, *Revue archéologique*, etc.)

WALEWSKI (Alex.-Joseph-Colonna, comte), diplomate français, né à Walewice en 1810, m. en 1868; servit quelque temps dans l'armée, après 1830; fit représenter aux Français une com. en 5 actes (*l'École du Monde*, 1840), écrivit dans les journaux et fonda *le Messager*; entra dans la diplomatie en 1840, devint ambassadeur à Londres (1854), ministre des aff. étrang. (1855-60) et présida en cette qualité le congrès de Paris (1856); ministre d'État (1860-63), enfin (1865-66) présid. du Corps législatif.

FIN.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris



